LE
SALON LITTÉRAIRE

(Deuxième Édition.)

SOMMAIRES

DES ARTICLES PUBLIÉS DANS LES MOIS DE JANVIER, FÉVRIER, MARS ET AVRIL 1842.

DE LA DEUXIÈME ÉDITION DU *SALON LITTÉRAIRE*.

Dimanche 2 Janvier 1842. DEUXIÈME EDITION. Deuxième année. — N° 1.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—
Les Abonnemens partent des 1er et 15 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages,
Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES		2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.	
Un an....	38 f.	Un an....	20 f.
Six mois..	20	Six mois..	11
Trois mois	11	Trois mois	6

Etranger : 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

Un drame au bord de la mer.

RÉCIT D'UN PÊCHEUR.

— Quel est cet homme ? dis-je.

— On l'appelle l'*homme au vœu*.

Vous figurez-vous bien à ce mot le mouvement par lequel nos deux têtes se tournèrent vers notre pêcheur ! C'était un homme simple, il comprit notre muette interrogation, et voici ce qu'il nous dit dans un langage dont j'ai tâché de vous reproduire l'allure populaire.

— Madame, ceux du Croisic comme ceux de Batz croient que cet homme est coupable de quelque chose, il fait une pénitence ordonnée par un fameux recteur auquel il a été se confesser plus loin que Nantes. D'autres croient que Cambremer, c'est son nom, a une mauvaise chance qu'il communique à qui passe sous son air. Aussi plusieurs, avant de tourner sa roche, regardent-ils d'où vient le vent ! S'il est de galerne, dit-il en nous montrant l'ouest, ils ne continueraient pas leur chemin quand il s'agirait d'aller quérir un morceau de la vraie croix ; ils retourneraient, ils ont peur. D'autres, les riches du Croisic, disent que Cambremer a fait un vœu, d'où son nom d'homme au vœu. Il est là nuit et jour, sans sortir. Ces dires ont une apparence de raison. Voyez-vous, dit-il en se retournant pour nous montrer une chose que nous n'aurions pas remarquée, il a planté là, à gauche, une croix de bois pour annoncer qu'il s'est mis sous la protection de Dieu, de la sainte Vierge et des saints. Il ne se serait pas sacré comme ça, que la frayeur qu'il donne au monde fait qu'il est là en sûreté comme s'il était gardé par de la troupe. Il n'a pas dit un mot depuis qu'il s'est enfermé en plein air ; il se nourrit de pain et d'eau que lui apporte tous les matins la fille de son frère, une petite tronquette de douze ans à laquelle il a laissé ses biens, et qui est une jolie créature, douce comme un agneau, une bien mignonne fille, bien plaisante. Elle vous a, dit-il en montrant son pouce, des yeux bleus *longs comme ça*, sous une chevelure de chérubin. Quand on lui demande : Dis donc, Pérotte?.. (Ça veut dire chez nous Pierrette, fit-il en s'interrompant, elle est vouée à saint Pierre. Cambremer s'appelle Pierre, il a été son parrain.)

— Dis donc, Pérotte, reprit-il, qué qui te dit, ton oncle?

— Il ne me dit rin, qu'elle répond, rin du tout, rin.

— Eh ben, qué qui te fait ?

— Il m'embrasse au front le dimanche.

— Tu n'en as pas peur ?

— Ah ben ! qu'a dit, il est mon parrain.

Il n'a pas voulu d'autre personne pour lui apporter à manger. Pérotte prétend qu'il sourit quand elle vient; mais autant dire un rayon de soleil dans la brouine, car on dit qu'il est nuageux comme un brouillard.

— Mais, lui dis-je, vous excitez ma curiosité sans la satisfaire. Savez-vous ce qui l'a conduit là ? Est-ce le chagrin ? est-ce le repentir ? est-ce une manie ? est-ce un crime ? est-ce ?..

—Eh, monsieur, il n'y a guère que mon père et moi qui sachions la vérité de la chose. Défunt ma mère servait un homme de justice à qui Cambremer a tout dit par ordre du prêtre qui ne lui a donné l'absolution qu'à cette condition là, à entendre les gens du port. Ma pauvre mère a entendu Cambremer sans le vouloir, parce que la cuisine du justicier était à côté de la salle, elle a écouté ! Elle est morte; le juge qui a écouté est défunt aussi. Ma mère nous a fait promettre, à mon père et à moi, de n'en rien référer aux gens du pays ; mais je puis vous dire à vous, que le soir où ma mère nous a raconté ça, les cheveux me grésillaient dans la tête.

— Hé bien, dis-nous ça, mon garçon, nous n'en parlerons à personne.

Le pêcheur nous regarda, et continua ainsi : Pierre Cambremer, que vous avez vu là, est l'aîné des Cambremer, qui de père en fils sont marins. Leur nom le dit, la mer a toujours plié sous eux. Celui que vous avez vu, s'était fait pêcheur à bateaux. Il avait donc des barques, allait pêcher la sardine, il pêchait aussi le haut poisson, pour les marchands. Il aurait armé un bâtiment et pêché la morue, s'il n'avait pas tant aimé sa femme, qui était une belle femme, une Brouin de Guérande, une fille superbe, et qui avait bon cœur. Elle aimait tant Cambremer, qu'elle n'a jamais voulu que son homme la quittât plus du temps nécessaire à la pêche aux sardines. Ils demeuraient là-bas, tenez, dit le pêcheur en montant sur une éminence pour nous montrer un îlot dans la petite méditerranée qui se trouve entre les dunes où nous marchions et les marais salins de Guérande. Voyez-vous cette maison ? Elle est à lui. Jacquette Brouin et Cambremer n'ont eu qu'un enfant, un garçon qu'ils ont aimé.... comme quoi dirais-je ? dame ! comme on aime un enfant unique. Ils en étaient fous. Leur petit Jacques aurait fait, sous votre respect, dans la marmite, qu'ils auraient trouvé que c'était du sucre. Combien donc que nous les avons vus de fois, à la foire, acheter les plus belles berloques pour lui ! c'était de la déraison, tout le monde le leur disait. Le petit Cambremer voyant que tout lui était permis, est devenu méchant comme un âne rouge. Quand on venait dire au père Cambremer :

— Votre fils a manqué de tuer le petit un tel ! il riait et disait : Bah ! ce sera un fier marin ! il commandera les flottes du roi.

Un autre : —Pierre Cambremer, savez-vous que votre gars a crevé l'œil de la petite Pougaud ! — Il aimera les filles, disait Pierre. Il trouvait tout bon. Alors mon petit mâtin, à dix ans, battait tout le monde; il s'amusait à couper le cou aux poules ; il éventrait les cochons ; enfin, il se roulait dans le sang comme une fouine.

— Ce sera un fameux soldat ! disait Cambremer, il a goût au sang.

— Voyez-vous, moi, je me suis souvenu de tout ça, dit le pêcheur. Et Cambremer aussi, ajouta-t-il après une pause. A quinze ou seize ans, Jacques Cambremer était... quoi ? un requin. Il allait s'amuser à Guérande, ou faire le joli cœur à Savenay. Fallait des espèces. Alors il se mit à voler sa mère qui n'osait en rien dire à son mari. Cambremer était un homme probe à faire vingt lieues pour rendre à quelqu'un deux sous qu'on lui aurait donnés de trop dans un compte. Enfin, un jour la mère fut dépouillée de tout.

Pendant une pêche de son père, le fils emporta le buffet, la mette, les draps, le linge, ne laissant que les quatre murs : il avait tout vendu pour aller faire ses frigousses à Nantes. La pauvre femme en a pleuré pendant des jours et des nuits. Fallait dire ça au père à son retour ? Elle craignait le père, pas pour elle, allez ! Quand Pierre Cambremer revint, qu'il vit sa maison garnie des meubles que l'on avait prêtés à sa femme, il dit : Qu'est-ce que c'est que ça ? La pauvre femme était plus morte que vive ; elle dit :

— Nous avons été volés.

— Où donc est Jacques ?

— Jacques, il est en riolle !

Personne ne savait où le drôle était allé.

— Il s'amuse trop ! dit Pierre.

Six mois après, le pauvre père sut que son fils allait être pris par la justice de Nantes. Il fait la route à pied, y va plus vite que par mer, met la main sur son fils, et l'amène ici. Il ne lui demande pas : Qu'as-tu fait? il lui dit :

— Si tu ne te tiens pas sage deux ans ici avec ta mère et avec moi, allant à la pêche et te conduisant comme un honnête homme, tu auras affaire à moi.

L'enragé, comptant sur la bêtise de ses père et mère, lui a fait la grimace. Pierre, là-dessus, lui flanque une mornifle qui l'a mis au lit pour six mois. La pauvre mère se mourait de chagrin. Un soir, elle dormait paisiblement à côté de son mari, elle entend du bruit, se lève, elle reçoit un coup de couteau dans le bras. Elle crie, on cherche de la lumière. Pierre Cambremer voit sa femme blessée ; il croit que c'est un voleur, comme s'il y en avait dans notre pays, où l'on peut porter sans crainte dix mille francs en or, de Croisic à Saint-Nazaire, sans avoir à s'entendre demander ce qu'on a sous le bras. Pierre cherche Jacques ; il ne trouve point son fils. Le matin, ce monstre-là n'a-t-il pas eu le front de revenir en disant qu'il avait été à Bath. Faut vous dire que sa mère ne savait où cacher son argent. Cambremer, lui, mettait le sien chez M. Dupotet du Croisic. Les folies de leur fils leur avait mangé des cent écus, des cent francs, des louis d'or, ils étaient quasiment ruinés, et c'était dur pour des gens qui avaient aux environs de douze mille livres, compris leur îlot. Personne ne sait ce que Cambremer a donné à Nantes pour ravoir son fils. Le guignon ravageait la famille. Il était arrivé des malheurs au frère de Cambremer, qui avait besoin de secours.

Pierre lui disait, pour le consoler, que Jacques et Perrotte (la fille au cadet Cambremer) se mariaient. Puis, pour lui faire gagner son pain, il l'employait à la pêche ; car Joseph Cambremer en était réduit à vivre de son travail. La femme avait péri de la fièvre ; il fallait payer les mois de nourrice de Perrotte. La femme de Pierre Cambremer devait une somme de cent francs à diverses personnes pour cette petite, du linge, des hardes, et deux ou trois mois à la grande Frelu, qu'avait un enfant de Simon Gaudry, et qui nourrissait Perrotte. La Cambremer avait cousu une pièce d'Espagne dans la laine de son matelas, en mettant dessus : « A Perrotte ! » Elle avait reçu beaucoup d'éducation, elle écrivait comme un greffier, et avait appris à lire à son fils, c'est ce qu'il l'a perdu. Personne n'a su comment ça s'est fait ; mais ce gredin de Jacques avait flairé l'or, l'avait pris et avait été ribotter au Croisic. Le bonhomme Cambremer, par un fait exprès, revenait avec sa barque chez lui. En abordant, il voit flotter un bout de papier, le prend, l'apporte à sa femme, qui tombe à la renverse en reconnaissant ses propres paroles écrites. Cambremer ne dit rien, va au Croisic, apprend là que son fils est au billard ; pour lors, il fait demander la bonne femme qui tient le café, et lui dit :

— J'avais dit à Jacques de ne pas se servir d'une pièce d'or avec quoi il vous paiera ; rendez-la-moi, j'attendrai sur le port, et vous donnerai de l'argent blanc en pour.

La bonne femme lui apporte la pièce. Cambremer la prend en disant :

— Bon ! et revient chez lui.

Toute la ville a su cela.

Mais voilà ce que je sais et ce dont les autres ne font que de se douter en gros. Il dit à sa femme d'approprier leur chambre, qu'est par bas ; il fait du feu dans la cheminée, allume deux chandelles, place deux chaises d'un côté de l'âtre, et met de l'autre côté un escabeau. Puis, dit à sa femme de lui apprêter ses habits de noces, en lui commandant de pouiller les siens. Il s'habille ; quand il est vêtu, il va chercher son frère, et lui dit de faire le guet devant la maison pour l'avertir s'il entendait du bruit sur les deux grèves, celle-ci et celle des marais de Guérande. Il rentre quand il juge que sa femme est habillée, il charge son fusil et le cache dans le coin de la cheminée. Voilà Jacques qui revient ; il revient tard, il avait bu et joué jusqu'à dix heures ; il s'était fait passer à la pointe de Carnouf. Son oncle l'entend héler, va le chercher sur la grève des marais, et le passe sans rien dire. Quand il entre, son père lui dit :

— Assieds-toi là, en lui montrant l'escabeau. Tu es, dit-il, entre ton père et ta mère que tu as offensés et qui ont à te juger.

Jacques se mit à beugler, parce que la figure de Cambremer était tortillée d'une singulière manière. La mère était raide comme une rame.

— Si tu cries, si tu bouges, si tu ne te tiens pas comme un mât sur ton escabeau, dit Pierre en l'ajustant avec son fusil, je te tue comme un chien.

Le fils devint muet comme un poisson ; la mère n'a rien dit.

— Voilà, dit Pierre à son fils, un papier qui enveloppait une pièce d'or espagnole ; la pièce d'or était dans le lit de ta mère ; ta mère seule savait l'endroit où elle l'avait mise ; j'ai trouvé le papier sur l'eau en abordant ici ; tu viens de donner ce soir cette pièce d'or espagnole à la mère Fleurant, et ta mère n'a plus vu sa pièce dans son lit. Explique-toi.

Jacques dit qu'il n'avait pas pris la pièce de sa mère, et que cette pièce lui était venue de Nantes.

— Tant mieux ! dit Pierre. Comment peux-tu nous prouver cela ?

— Je l'avais.

— Tu n'as pas pris celle de ta mère ?

— Non.

— Peux-tu le jurer sur ta vie éternelle ?

Il allait le jurer ; sa mère leva les yeux sur lui, et dit :

Jacques, mon enfant, prends garde, prends garde, ne jure pas si ça n'est pas vrai ; tu peux t'amender, te repentir, il est temps encore.

Et elle pleura.

—Vous êtes une ci et une ça, lui dit-il, qu'avez toujours voulu ma perte.

Cambremer pâlit, et dit :

—Ce que tu viens de dire à ta mère grossira ton compte. Allons au fait ; jures-tu ?

—Oui.

—Tiens, dit-il, il y avait sur la pièce cette croix que le marchand de sardines, qui me l'a donnée, avait faite sur la nôtre.

Jacques se dégrisa et pleura.

— Assez causé, dit Pierre. Je ne te parle pas de ce que tu as fait avant cela ; je ne veux pas qu'un Cambremer soit fait mourir sur la place du Croisic. Fais tes prières, et dépêchons nous ! Il va venir un prêtre pour te confesser.

La mère était sortie pour ne pas entendre condamner son fils. Quand elle fut dehors, Cambremer l'oncle vint avec le recteur de Piriac, auquel Jacques ne voulut rien dire. Il était malin : il connaissait assez son père pour savoir qu'il ne le tuerait pas sans confession.

—Merci, excusez-nous, monsieur, dit Cambremer au prêtre, quand il vit l'obstination de Jacques. Je voulais donner une leçon à mon fils, et vous prier de n'en rien dire. Toi, dit-il à Jacques, si tu ne t'amendes pas, la première fois ce sera de bon, et j'en finirai sans confession.

Il l'envoya se coucher. L'enfant crut cela et s'imagina qu'il pourrait se remettre avec son père. Il dormit. Le père veilla. Quand il vit son fils au fin fond de son sommeil, il lui couvrit la bouche avec du chanvre, la lui banda avec un chiffon de voile bien serré, puis il lui lia les mains et les pieds. Il rageait, il pleurait du sang, disait Cambremer au justicier.

— Que voulez vous ?

La mère se jeta aux pieds du père.

— Il est jugé, qu'il dit, tu vas m'aider à le mettre dans la barque.

Elle s'y refusa. Cambremer l'y mit tout seul, l'y assujétit au fond, lui mit une pierre au cou, sortit du bassin, gagna la mer, et vint à la hauteur de la roche où il est. Pour lors, la pauvre mère, qui s'était fait passer ici par son beau-frère, eut beau crier grâce ! ça servit comme une pierre à un loup. Il y avait de la lune, elle a vu le père jeter à la mer son fils qui lui tenait encore aux entrailles, et comme il n'y avait pas d'air, elle a entendu blouf ! puis rin, ni trace, ni bouillon ; la mer est d'une fameuse garde, allez ! En abordant là pour faire taire sa femme qui gémissait, Cambremer la trouva quasi-morte. Il fut impossible aux deux frères de la porter. Il a fallu la mettre dans la barque qui venait de servir au fils, et ils l'ont ramenée chez elle en faisant le tour par la passe du Croisic.

— Ah ben ! la belle Brouin comme on l'appelait, n'a pas duré huit jours ; elle est morte en demandant à son mari de brûler la damnée barque, ce qu'il a fait. Lui, il est devenu tout chose ; il ne savait plus ce qu'il voulait ; il fringalait en marchant comme un homme qui ne peut pas porter le vin. Puis il a fait un voyage de dix jours et est revenu se mettre où vous l'avez vu ; et depuis qu'il y est, il n'a pas dit une parole.

Le pêcheur ne mit qu'un moment à nous raconter cette histoire, et nous la dit plus simplement encore que je ne l'écris. Les gens du peuple font peu de réflexions en contant, ils accusent le fait qui les a frappés, et le traduisent comme ils le sentent. Ce récit fut aussi aigrement incisif que l'est un coup de hache.

— Je n'irai pas à Batz, dit Pauline en arrivant au contour supérieur du lac. Nous revînmes au Croisic par les marais salans, dans le dédale desquels nous conduisit le pêcheur, devenu silencieux comme nous.

La disposition de nos âmes était changée. Nous étions tous deux plongés en de funestes réflexions, attristés par ce drame qui expliquait le rapide pressentiment que nous avions eu à l'aspect de Cambremer. Nous avions l'un et l'autre assez de connaissance du monde pour deviner de cette triple vie tout ce que nous en avait tu notre guide. Les malheurs de ces trois êtres se reproduisaient devant nous comme si nous les avions vus dans les tableaux d'un drame que le père couronnait en expiant son crime nécessaire. Nous n'osions regarder la roche où était l'homme fatal dont cette contrée avait instinctivement peur. Quelques nuages embrasaient le ciel ; des vapeurs s'élevaient à l'horizon ; nous marchions au milieu de la nature la plus âcrement sombre que j'aie jamais rencontrée. Nous foulions une terre qui semblait souffrante, maladive, des marais salans, qu'on peut à bon droit nommer les écrouelles de la terre. Là le sel est divisé en carrés inégaux de forme, tous encaissés par d'énormes talus de terre grise, tous pleins d'une eau saumâtre, à la surface de laquelle arrive le sel. Ces ravins faits à main d'hommes sont intérieurement partagés en plates-bandes, le long desquelles marchent des ouvriers armés de longs rateaux à l'aide desquels ils écrèment cette saumure et amènent sur des plates-formes rondes pratiquées de distance en distance ce sel, quand il est bon à mettre en mulon. Nous cotoyâmes pendant deux heures ce triste damier, où le sel dont tout est imprégné étouffe par son abondance la végétation, et nous n'apercevions de loin en loin que quelques *paludiers*, nom donné à ceux qui cultivent le sel. Ces hommes portent un costume spécial, une jaquette blanche assez semblable à celles des brasseurs. Ils se marient entre eux. Il n'y a pas d'exemple qu'une fille de cette tribu ait épousé un autre homme qu'un paludier.

L'horrible aspect de ces marécages, dont la boue était symétriquement ratissée, et de cette terre grise dont la Flore bretonne a horreur, s'harmoniait avec le deuil de notre ame. Quand nous arrivâmes à l'endroit où l'on passe le bras de mer formé par l'irruption des eaux dans ce fond, et qui sert sans doute à alimenter les marais salans, nous aperçûmes avec plaisir les maigres végétations qui garnissent les sables de la plage. Dans la traversée, nous aperçûmes au milieu du lac l'île où demeuraient les Cambremer; nous détournâmes la tête.

En arrivant à notre hôtel, nous remarquâmes un billard dans une salle basse, et quand nous apprîmes que c'était le seul billard public qu'il y eût au Croisic, nous fîmes nos apprêts de départ pendant la nuit; le lendemain nous étions à Guérande. Pauline était encore triste, et moi je ressentais déjà les approches de cette flamme qui me brûle le cerveau. J'étais si cruellement tourmenté par les visions que j'avais de ces trois existences, qu'elle me dit :

— Louis, écris cela, tu donneras le change à la nature de cette fièvre.

Je vous ai donc écrit cette aventure, mon cher oncle; mais elle m'a déjà fait perdre le calme que je devais à mes bains et à notre séjour ici.

DE BALZAC (1).

LA JUSTICE DISTRIBUTIVE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. (2)

Exposition.

Ce qu'on appelle un homme généreux.

SCENE Ire.

Une place publique plantée d'arbres.

RAYMOND.

L'infortune a brisé mon courage!... Point de ressources et point de compassion!... La misère! la misère hideuse bientôt!... Ciel!... et ma sœur!... ma pauvre sœur, orpheline comme moi! que deviendra-t-elle si je me noie aujourd'hui?... Non, pas encore! Mon Dieu, mon Dieu, pitié!.. pitié d'elle... Sauvez-moi de mon désespoir! (*Il se jette sur un banc de pierre, la tête dans ses mains, et reste absorbé dans ses pensées sans rien voir autour de lui.*)

SCENE II.

RAYMOND, *couché sur son banc*; LA FEMME BERNARD, *costume riche et de mauvais goût, vieille figure ignoble et basse*; CHARENÇON, *costume et manières d'un lourd parvenu.*

Charençon. — Diable! vous dites donc qu'elle est sage et que l'argent est inutile!

La femme Bernard. — Voui, mosieu de Charençon, et pourtant ça vous est dans la plus grand débine qui se puisse!... Vous m' direz : Vous vous y avez mal pris?... Du tout : elle m'a dit d' m'en aller, que j'étai-t-une misérable.

Charençon. — Diable!... elle a bien compris ce qui en était.

La femme Bernard. — Mais je n'ai pas gardé ma langue dans ma poche tout d' même...C'est toi, que j' lui ai dit, qu'est une misérable, que tu n'as pas de quoi payer ton terme! et qu' t'as l'effronterie de refuser des offr' honnêtes!... d'un mosieu com-y-faut, poudré à blanc, riche comme tout, et ancien fournisseur des armées, qui voulait te faire ton bonheur, ce respectable homme!... Eh bien, croiriez-vous-t-y qu'elle a eu l'hardiesse de m'menacer de son frère, un autre meure-de-faim qui vous demandait de l'ouvrage de plume dans vos bureaux?...

Charençon. — Elle a un frère?... qui cherche du travail?... oh diable!...

La femme Bernard. —Voui... Ah! tenez, le v'là lui-même tout seul assis, comme un feigniant, car personne ne lui donne rien à faire!

Charençon. — C'est très bien... Je vous ai payée... allez vous-en...

La femme Bernard. — Quand vous aurez besoin de moi, mosieu, je vas tous les jours à l'église, à la messe d'onze heures. La belle messe!... Votre très humble servante, mosieu de Charençon. (*Elle s'en va à l'église.*)

SCÈNE III.

CHARENÇON, RAYMOND.

Raymond, *passant la main sur ses yeux.* — Oh oui!... si j'étais seul au monde .. je l'aurais bientôt quitté!...

Charençon, *à part.* — C'est une bonne idée... pardieu! un emploi au frère que j'enverrai loin de sa sœur... (*Haut.*) Ah! ah!... c'est M. Raymond... Bonjour donc, M. Raymond... Je suis bien aise de vous rencontrer, j'aurais envoyé chez vous... si j'avais su votre demeure... Vous avez l'air surpris... N'aviez-vous pas envie de vous occuper?

Raymond. — Mais... monsieur... vous m'avez chassé, ou à peu près.

Charençon. — Diable!... je crois bien, je vous prenais pour un autre; mais c'est bien différent aujourd'hui : on m'a donné des renseignemens sur vous... dont je suis très satisfait!... Vous chiffrez bien?...

Raymond. — Je suis même assez fort en mathématiques.

Charençon. — Ah! diable!.. et vous savez correctement votre langue?

Raymond. — Oui, monsieur, avec quelques-unes de celles de l'Europe : l'anglais, le russe, l'allemand et l'italien, par exemple.

Charençon, *à part.* — Il peut me tenir la place de quatre commis qui me coûtent douze mille francs... (*Haut.*) Mon ami, vous avez chez moi 1,200 livres par année, et je compte sur votre dévouement à toute épreuve!

Raymond. — Ah! monsieur, vous me sauvez la vie... et celle de ma sœur.

Charençon, *à part.* — Nous y voilà! (*Haut.*) Vous avez une sœur? Ah diable! comment faire? Je vous envoie tantôt dans une ville, tantôt dans une autre... Attendez.., pourrait-on lui donner quelque occupation à votre sœur?

Raymond. — Cécile est fort bien élevée... Elle a même, outre l'instruction nécessaire, des talens d'agrément.

Charençon. — Cela s'arrange à merveille... Je la mettrai près d'une parente... que je viens de tirer de pension... C'est convenu... allez faire vos apprêts.

Raymond. — J'y cours! ah! monsieur, tout mon sang est à vous? (*Il baise la main de Charençon, qui le laisse faire.*) Qu'on dise à présent qu'il n'y a pas des ames élevées! des cœurs généreux qui savent compatir à la souffrance! et la soulager noblement sans aucun intérêt personnel!

Charençon. — Comment diable! qui sont ceux qui disent cela? des gens moroses... envieux, qui calomnient le siècle et la société... Vous voyez bien qu'il y a des hommes généreux... Allez, allez...

Raymond. — J'obéis. (*Les yeux au ciel.*) Oh! mon Dieu! j'élève mon cœur à toi pour te rendre grâce! (*Il s'éloigne.*)

Charençon. — C'est un imbécile!... tous les ridicules!... sentimental, confiant et pieux!... un sot qui sait tout, excepté le monde. Je ne m'étonne plus de sa misère. Ah! ah! ah... voilà toujours la petite Cécile à moi! Diable! mais c'est charmant... Ah ça, qu'est-ce que je ferai ce matin?... Allons un peu au ministère... On parle de guerre!... Il ne me manquerait plus que d'attraper une bonne fourniture d'armée... Allons voir... allons voir. (*A son domestique.*) Faites avancer ma voiture... (*Il part.*)

Intrigue.

Une nécessité politique.

SCÈNE Ire.

Le cabinet d'un prince régnant.

LE GRAND-DUC, LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Le grand-duc. — Vous dites, monsieur le ministre des relations extérieures, que je dois faire la guerre à mon voisin le margrave..., lui qui est mon ami, et dont je n'ai jamais eu à me plaindre.

Le ministre des affaires étrangères. — Oui, mon prince, c'est une nécessité.

Le ministre de la guerre. — Et S. A. saura que tout est prêt pour une conquête certaine.

Le grand-duc. — Mais pourquoi est-ce une nécessité?

Le ministre des affaires étrangères. — C'est que si S. A. n'augmente pas son territoire des trois petites provinces de son riverain le margrave, elle sera ruinée complétement par le contingent de troupes, d'argent et d'approvisionnemens qui seront exigés bon gré mal gré par l'empire voisin; après quoi, perdant son importance comme état, la principauté de S. A. sera incorporée au colosse impérial avant deux ans.

Le grand-duc. — Ainsi je dois, selon vous, perdre mon allié fidèle pour me sauver?

Le ministre des affaires étrangères. — Ainsi le veulent l'intérêt de votre maison et l'honneur et la gloire de votre peuple.

Le grand-duc. — Et, selon vous, l'honneur veut-il que je choisisse l'homme qui ne m'a fait aucun mal, plutôt que tout autre?

Le ministre des affaires étrangères. — Les autres ne sont pas si faciles à envahir; d'ailleurs ils sont à la portée de la main du colosse... Il n'y a que le margrave... D'ailleurs encore, j'ai pressenti le chargé d'affaires de l'empire; nous pouvons agir.

Le grand-duc. — C'est une cruauté!

Le ministre des affaires étrangères. —.... Une nécessité politique...

Le grand-duc. — Pauvre margrave!... Messieurs, vous répondez de cette action... Comment colorer?...

Le ministre des affaires étrangères.—Rien de plus facile... Il y a cent griefs qui ne signifient rien et qu'on peut faire revivre... Et puis nous avons les grands mots de gloire, patrie, honneur national... qu'on dira au peuple en prenant le ciel à témoin de la justice de l'envahissement.

Le grand-duc.—Pauvre margrave... S'il avait un seul tort envers moi!

(1) Extrait des *Etudes philosophiques*, chez Verdet, libraire.

(2) L'action se passe où l'on veut, dans une capitale quelconque; le fait mis en scène est de tous les temps et de toutes les époques.

Le ministre de la guerre.—Il en a plusieurs, mon prince... Votre Altesse peut s'en assurer par les rapports statistiques que j'ai dans les mains... Le principal, c'est qu'il n'a point d'artillerie...; le second est que sa cavalerie est très faible et démontée...; le troisième, c'est qu'ayant diminué ses impôts, il est hors d'état de soutenir une guerre à laquelle nous sommes prêts..., je dirai plus..., forcés; car nous ne savons que faire de nos soldats.

Le grand-duc.—Voilà d'horriblement bonnes raisons..., monsieur... J'ai grand mal à la tête, grace au travail de ce matin... Holà!... Y a-t-il quelqu'un dans le salon?

Un chambellan, *qui paraît à la voix du prince.* — Le capitaine des chasses de son altesse.

Le grand duc.—Très bien...; il ne pouvait venir plus à propos... Je veux me distraire... Un cheval!... un cheval!..

Le chambellan.—Il attend Votre Altesse...

Le grand-duc. — Je pars sur-le-champ... Au revoir, messieurs; faites pour le mieux, mais ne me parlez plus sur un pareil sujet... Je déteste l'injustice et l'ingratitude... Ah! vous m'avez oppressé le cœur... J'ai besoin de donner le change aux tristes émotions que je viens d'éprouver... La chasse sera belle... Je me sens en veine... Je gage que j'abattrai 500 pièces au tir, avant mon diner. (*Il sort salué profondément.*)

Le ministre des affaires étrangères, *tout bas en riant.* —Il abattra 500 pièces de gibier..., pour se distraire par des émotions douces! ah! ah! ah! (*On entend le tambour battre au champ pendant que le prince traverse les cours.*)

SCÈNE II.

LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Le ministre de la guerre. — Nous avons la guerre..., bien... Que faites-vous ce soir?... N'êtes vous pas d'une fête chez une espèce de parvenu assez riche..., nommé Charençon?

Le ministre des affaires étrangères.—Charençon?... Je le connais fort. Il a beaucoup volé... Il a été dans les grandes fournitures... Il en veut encore... Il aura entendu parler des bruits qui courent!

Le ministre de la guerre. —Je comprends... Ces misérables-là sont comme les corbeaux qui cachent l'argent et sentent de loin la poudre et les corps morts.

Le ministre des affaires étrangères. —Ah! ah! ah! c'est qu'il y a, dans l'air qui souffle, beaucoup de ces odeurs-là.

Le ministre de la guerre, *riant.* — Ah! ah! ah! c'est vrai. A ce soir, chez Charençon... Un mot à mon secrétaire et je vous suis...

Le ministre des affaires étrangères. — Je vais aussi parler au mien. (*Il fait un signe du côté du salon d'antichambre; les deux secrétaires entrent.*) (*Continuant.*) La guerre va se déclarer... Vous me ferez un manifeste...

Le ministre de la guerre, *à son secrétaire.* — Vous aurez soin de me présenter un munitionnaire général capable.

Premier secrétaire.—Le manifeste est composé..., monseigneur.

Deuxième secrétaire.—Le munitionnaire est trouvé..., monseigneur.

Le ministre des affaires étrangères.—Faites imprimer et répandez à profusion...

Le ministre de la guerre.—Voyez votre homme; est-il intègre?

Deuxième secrétaire.—Monseigneur, il a plusieurs millions, et le gouvernement lui doit de l'arriéré... Il s'appelle Charençon... Il attend...

Le ministre de la guerre.—J'en étais sûr... Ces gens là ont toujours des créances en arrière qui forcent à les employer de nouveau... Il faut se défier de ce gaillard-là... Introduisez-le... (*Le secrétaire sort et introduit Charençon.*)

SCÈNE III.

Les précédens, CHARENÇON.

Le ministre de la guerre.—Bonjour, monsieur; nous avons sur vous les renseignemens les... plus honorables et les plus... flatteurs! Si, comme je le présume, vous êtes raisonnable dans vos prétentions..., vous pouvez vous hâter d'établir vos bureaux.

Charençon, *saluant.*—Mes bureaux sont établis..., monseigneur.

Le ministre de la guerre.—Comment! avant de savoir si vous serez accepté?

Charençon, *saluant.*—Je ne pouvais pas être refusé..., monseigneur... On ne peut se passer de moi... Si je ne suis pas nommé munitionnaire général, vous ne trouverez rien à donner à vos troupes à vingt lieues à la ronde... J'ai tout accaparé...

Le ministre de la guerre.—Mais, si on ne vous prend pas, que ferez-vous de vos provisions? Il faut les payer?

Charençon, *saluant.*—Non, monseigneur..., je ne paie pas... Je fais faillite..., et le gouvernement manque sa campagne... C'est à vous de choisir.

Le ministre des affaires étrangères, *au ministre de la guerre, à demi-voix.*—Ce brigand-là est un homme qui a des moyens... Il entend les choses... en grand... Je vous avais bien dit qu'il était très capable.

Le ministre de la guerre, *presque haut.* — Très capable de ruiner le pays.... Mais on le surveillera.

Charençon. — C'est ce que je demande...

Le ministre des affaires étrangères. — Du reste, il fait vite... C'est l'essentiel...

Le ministre de la guerre. — Soit... Monsieur..., vous êtes agréé... Transportez vos bureaux dans cette aile du palais de Son Altesse pour plus de célérité dans les travaux.

(*Charençon salue. Les ministres sortent.*)

SCÈNE IV.

CHARENÇON, UN HUISSIER, puis RAYMOND.

Charençon. — (*L'huissier ouvre la porte du fond.*) Très bien... Ici, Raymond... ici, vite... (*Il entre.*) Je vous nomme garde principal de tous mes magasins. En voici la liste, vos appointemens sont portés à cent louis par an..., parce que vous avez des voyages nombreux à faire d'une ville à l'autre... Faites transporter ici mes meubles... Mlle votre sœur y logera aussi...

Raymond. —Oui, monsieur... (*Avec embarras.*) Comme, en attendant l'effet... des bontés de monsieur.., je... je n'ai... je me trouve obligé de... une avance très faible... du quart de mon premier mois... si vous voulez me faire cette faveur... sans laquelle...

Charençon. — Oh! demain... je n'ai pas le temps, que diable!... Partez pour le bourg à trois milles d'ici... vous recevrez mes marchandises...

Raymond. — Mais, monsieur, il m'est impossible, sans avoir quelque argent...

Charençon. — De l'argent..., de l'argent..., est ce que je porte de l'argent, moi...? est-ce que je puis m'occuper de pareils détails?... Passez demain..., je vous ferai donner un bon sur ma caisse.

Raymond. — Mais, monsieur, si...

Charençon. — Ah! ah! au diable!... vous m'importunez... J'ai bien d'autres choses en tête que vous, pardieu!... (*Il sort.*)

SCÈNE V.

RAYMOND. (*L'huissier reste au fond.*)

C'est terrible... Je me passerai de manger d'ici à demain. Soit...; mais voyager..., comment faire? (*Il parcourt ses listes.*) *Visiter les magasins de vivres, riz, pain, sel, boissons*: à trois milles d'ici?... Impossible d'y aller pieds nus... J'ai bien fait cirer mes bottes... mais mes orteils passent au travers. (*Il lit.*) *Magasins de chaussures...* Ah! c'est ici près..., grâce à Dieu... je puis au moins y prendre une paire de souliers de soldat pour faire mon service..., c'est bien la moindre chose!... Allons... (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

L'HUISSIER *seul*, puis CÉCILE.

L'huissier. — Voilà qui est ennuyeux..., un côté du palais va devenir une caserne de bureaucrates... c'est une humiliation pour un homme comme moi... d'être confondu avec cette race de gratte-papiers!... Mais, qu'est-ce que j'entends là-bas... des cris...: oui, ma foi...

Cécile, *de loin.* — Au secours!... au secours!... mon frère .. à moi! (*Elle entre dans l'appartement.*) Il n'a pas eu l'audace de me poursuivre jusqu'en cet endroit.

L'huissier. — Où courez-vous, mademoiselle!

Cécile. — Je n'en sais rien, monsieur; je cours après mon frère, qui est entré ici... Je ne veux plus... non je ne veux plus rester dans la maison de M. Charençon.

L'huissier. — Quoi! vous êtes attachée au service de l'honorable M. Charençon?

Cécile. — J'y suis depuis une heure, et je m'enfuis .. Plutôt souffrir la mort... plutôt mendier!... Mon Dieu! mon frère n'est donc pas en ce lieu?

L'huissier, *avec galanterie.* — Je ne sais pas qui est monsieur votre frère, mademoiselle; mais une aussi belle personne est sûre de trouver partout des protecteurs... Ainsi, vous n'avez rien à craindre .. Le palais de S. A. est un asile... le pavillon où nous sommes en dépend...

Cécile. — Quoi! je suis chez le prince?... Eh bien!... je veux me jeter à ses pieds, lui demander sa protection... sa pitié!

L'huissier. — Il est hors du palais, mademoiselle...

Cécile. — Mon Dieu, que faire!... Si je pouvais retourner à la chambre que j'habitais dans la petite rue du faubourg du Port.

L'huissier. — Le faubourg du Port (*à part*), quel trait de lumière!... (*Haut.*) Quoi! c'est vous qui habitiez cette mansarde avec une petite fenêtre qui donne sur le fleuve... C'est vous qui chantiez, avec une guitare, le soir?...

Cécile. — Oui, monsieur...

L'huissier (*à part*). — Ah! quelle découverte... C'est la jeune fille dont le prince est amoureux, sans la connaître... et seulement pour le charme de sa voix... (*il la regarde*) une taille céleste..., une tête angélique... Ah! parbleu, si je suis adroit!... j'espère.

Cécile. — Qu'avez-vous donc à parler seul, monsieur?

L'huissier. — Je pense à vous guider en lieu sûr, mademoiselle... J'ai ma femme qui... qui est une femme, capable... de diriger votre conduite dans cette circonstance.

Cécile. — Je ne veux que retrouver mon frère et mon ancienne demeure.

L'huissier. — Soit; mais venez d'abord chez moi, je vais vous y déposer (*à part*), et je cours vers le prince, qui ne m'en voudra pas d'interrompre la chasse, j'en suis sûr. (*Haut.*) Venez, mademoiselle!

Cécile. — Comment pourrais-je vous payer jamais un tel service, monsieur?

L'huissier. — Je suis trop récompensé, si je sauve la vertu... Croyez, mademoiselle, qu'il est à la cour des gens désintéressés qui obligent sans calcul, et par le seul instinct d'une belle ame!

Cécile. — Oh! vous êtes de ce nombre!... je me confie à vous, monsieur.

L'huissier. — Vous faites très bien...

Cécile, *lui tendant la main.* — Ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie... Oh! l'honnête homme... l'honnête homme!

L'huissier. — Vous vous moquez de moi, mademoiselle!... Venez... venez. (*Ils sortent.*)

Nœud.

La paire de souliers, ou à quoi tient la vie d'un homme.

Appartement chez Charençon.

SCÈNE Ire.

CHARENÇON, FONTALBE, *son secrétaire.*

Charençon. — Tu dis qu'elle s'est sauvée du côté des appartemens du prince?

Fontalbe. — Oui, monsieur.

Charençon. — Et ce diable d'huissier introducteur l'a conduite, dis-tu... chez sa femme?...

Fontalbe. — Non, monsieur, à la rencontre du prince qui revenait de la chasse.

Charençon. — Diable! et le prince l'a-t il vue?

Fontalbe. — Oui, monsieur, et il a été charmé de sa beauté et de sa modestie.

Charençon. — Diable! et mon nom a-t-il été prononcé?

Fontalbe. — Je l'ignore... Tout ce que je sais... c'est que son altesse a dit qu'elle prenait la jeune fille sous sa protection et que l'huissier introducteur est devenu chambellan.

Charençon. — Diable!... diable!... et après?

Fontalbe. — Après... la jeune fille a disparu le soir: on ne sait plus où elle est... Le prince lui-même a fait chercher... il paraît inquiet.

Charençon, *haussant les épaules.* — Allons donc! il veut avoir le plaisir du péché, et l'honneur de la sagesse! n'y pensons plus. (*A part.*) J'espère au moins qu'on ne me chicanera pas sur mes fournitures.

SCÈNE II.

Un valet, *avançant.* — M. l'inspecteur-général du service.

Charençon. — J'ai déjà vu cette grosse face-là.

L'inspecteur. — Bonjour, papa Charençon... Vous avez une belle et bonne affaire... Oui, oui, nous savons ce qu'elle vous vaudra de boni dans cette campagne.

Charençon. — Comment, vous avez calculé?...

L'inspecteur. — C'est tout simple... il fallait bien établir vos bénéfices pour établir le cadeau que vous m'offrirez dans une juste proportion.

Charençon. — Et pourquoi, s'il vous plait, vous offrirais je un cadeau?

L'inspecteur. — Parce que je suis l'inspecteur-général de M. le munitionnaire général, et qu'il va gagner ici cinq millions tout au moins.

Charençon. — Diable!... cinq... Oh! que non.

L'inspecteur. — Oh! que si! et j'en veux un... C'est modeste!

Charençon. — Un million! vous n'y pensez pas? Quand mes fournitures ne vaudraient pas le quart de ce que je les vends.

L'inspecteur. — Le quart! je ne dis pas cela! Si elles valaient le quart, je me ferais scrupule de vous demander quelque chose.

Charençon. — Diable d'homme! Eh bien! (*bas*) trois cent mille francs,

L'inspecteur. — Fi donc!

Charençon. — Cinq cent mille, et n'en parlons plus.

L'inspecteur. — Un million... ou je vous inspecte avec l'inflexibilité que m'imposent le devoir, le zèle et la délicatesse exigés par la confiance dont m'honore Son Altesse.

Charençon, *à part.* — Le diable t'emporte, maudit phrasier! (*Haut.*) Laissez-moi du moins réfléchir.

L'inspecteur. — Je vous donne deux minutes.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, RAYMOND.

Charençon, *le voyant entrer.* — Comment! vous n'êtes pas parti?

Raymond. — Pas encore, monsieur. Je voulais parler à ma sœur, que je ne trouve plus dans sa chambre.

Charençon, *à part.* — Je le crois bien. (*Haut.*) Mais il ne faut pas que le service souffre pour vos affaires particulières, ainsi...

Raymond. — Je serais parti sans un accident... d'une nature assez burlesque, mais dont il faut cependant que vous soyez instruit... J'ai pris dans le grand magasin une paire de souliers.

Charençon. — Et pourquoi faire?

Raymond. — Pour la mettre et marcher plus lestement; mais je n'ai pas fait mille pas sans reconnaître que vos ouvriers vous ont attrapé. Des semelles de carton, absolument de carton!... Jugez donc, nos soldats qui doivent passer des montagnes... J'ai cru de mon devoir de vous prévenir pour que vous n'acceptiez pas de pareilles livraisons.

(*Pendant que Raymond parle, l'inspecteur rit tout bas, et Charençon dévore son impatience.*)

Charençon. — Quels absurdes contes venez-vous me faire, monsieur?

Raymond. — Il n'y a rien de plus véritable, je vous jure! Je me suis même assuré que tout le magasin est rempli d'objets défectueux et qui ne valent pas la sixième partie de l'estimation.

Charençon, *à part.* — Oh! maladroit animal! (*Bas à l'inspecteur.*) Je donne le million.

L'inspecteur, *bas.* — Vous ne pouvez plus faire autrement.

Charençon. — Vous allez voir que si. (*A Raymond.*) Vous êtes bien hardi, bien impudent, monsieur, d'avancer une telle imposture. J'ai vérifié moi-même toutes les livraisons de mes vendeurs; elles sont toutes bonnes, toutes conformes au modèle accepté par le gouvernement... et s'il y a des avaries ou changemens, ou des vols dans mes magasins, vous en répondez, oui, monsieur, et sur votre tête! Et l'affaire est si grave, que je dois vous faire arrêter. Mon honneur est compromis, l'intérêt de l'armée... c'est affreux!

Raymond. — Quoi! monsieur... vous pourriez... vous oseriez?...

Charençon, *allant à la porte.* — Sentinelles! gendarmes! Je vous remets cet homme. Gardez-le avec toute rigueur jusqu'à ce qu'il soit traduit devant un conseil de guerre.

Raymond. — Arrêtez!... Ecoutez!... C'est affreux...

Un brigadier, *suivi de deux gendarmes* — Allons, taisez-vous, marchez. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

L'INSPECTEUR, CHARENÇON.

L'inspecteur. — Le pauvre diable!... L'humanité exige...

Charençon. — Il ne s'agit pas d'humanité ici... Il s'agit de cinq cent mille francs que je vous donne de trop... et que je manque à gagner... d'ailleurs il a oublié la subordination...

L'inspecteur. — Ah! cela est juste... Comment avez-vous pu prendre un homme si gauche?...

Charençon. — Oh! par circonstance... Je ne puis vous dire... Je suis trop bon... Allons déjeuner... Ensuite nous réglerons ensemble...

L'inspecteur, *en sortant.* — Soit... Ah! dites donc... On assure que le prince s'est donné une maîtresse?...

Charençon, *faisant un mouvement qu'il réprime.* — Oui! j'en ai entendu parler...

L'inspecteur. — Il n'y a pas de mal à cela... Il s'occupera moins des affaires.

Charençon. — C'est juste... (*Ils sortent en se donnant le bras.*)

Dénouement.

SCÈNE Ire.

La Potence, le Bal, le Te Deum.

Un riche salon ouvert sur des jardins.

L'INSPECTEUR.

Quels apprêts magniques!... des lampions... des fleurs... de la musique... bal... feu d'artifice... buffets somptueux partout dans ce superbe hôtel et dans ses jardins... Est-il heureux, ce Charençon?... Il donne à nos troupes des souliers de carton! et tout le reste dans le même genre! Eh bien, l'armée passe les montagnes, surprend les magasins de l'ennemi qu'elle écrase, se trouve dans l'abondance, et Charençon passe pour le plus habile administrateur, une tête forte, il gagne dix millions! On le décore de tous les ordres de Son Altesse, qui vient elle même honorer de sa présence la fête de ce soir, tandis que ce pauvre Raymond, qu'on accuse des vols qu'il voulait empêcher, sera fusillé par arrêt du conseil de guerre, avant le *Te Deum* obligé de notre conquête... Pauvre malheureux... il était trop bête aussi... il pouvait s'enrichir, il n'a pas compris sa position. . il y a de ces gens-là qui périssent où d'autres font leur fortune!... Enfin, il n'y a pas de remède, ainsi laissons les choses tristes... Il y a déjà du monde dans les premiers salons... et dans les jardins... J'y vais. (*Il s'arrête pour parler à Fontalbe qui traverse.*)

SCÈNE II.

L'INSPECTEUR, FONTALBE.

L'inspecteur. — Bonjour, mon cher, vous êtes monsieur Fontalbe, secrétaire de mon ami Charençon?

Fontalbe. — Je l'étais; mais, depuis hier, j'ai quitté ma place... et je sors tout à l'heure... vous pouvez voir à mon costume que je n'assisterai point à la fête.

L'inspecteur. — Quitter une place chez un homme lancé comme celui-là.

Fontalbe. — J'ai des raisons...

L'inspecteur. — Elles sont mauvaises, vous n'êtes pas riche...

Fontalbe. — C'est égal.

L'inspecteur. — Comment, c'est égal de n'être pas riche ! est-ce qu'il est fou ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CÉCILE, *en costume de sœur de charité.*

Fontalbe. — Que vois-je accourir ici et sous ces vêtemens?... Mlle Cécile Raymond.

Cécile. — C'est elle, monsieur, qui ne prend conseil que de sa douleur... Une fête a lieu dans cet hôtel... Son altesse y vient, m'a-t-on dit.

Fontalbe. — Oui, mademoiselle.

Cécile. — Il faut que je lui parle absolument, que j'obtienne justice.

L'inspecteur.— Ma bonne, le prince ne reçoit personne aujourd'hui... ce n'est pas le moment. (*Avec surprise.*) Eh ! mais, c'est la jeune personne qui fut présentée à la chasse !... Eh ! oui, c'est la maîtresse du prince ! (*Il se découvre.*) Oh ! pardon, madame.

Cécile. — Sa maîtresse !... qui ose le dire ?

L'inspecteur. — Pardon, puisque vous n'avouez pas cet honneur... En effet, Son Altesse a dit hautement que vous aviez disparu dès que vous aviez compris ses intentions... (*Galamment.*) Mais on sait ce qu'il faut croire.

Fontalbe. — Voilà les hommes !... Calmez-vous, mademoiselle, moi je suis convaincu de la vérité de ce que vous dites.

Cécile, *indignée.* — Je me suis réfugiée dans la maison sainte dont vous me voyez l'habit. La supérieure eut compassion de mon désespoir... C'est là que j'étais cachée, et si j'en sors, c'est pour sauver mon malheureux frère ou mourir !... Il faut que je parle au prince.

L'inspecteur. — C'est difficile... Déranger le prince au milieu d'une fête pour causer avec une sœur de charité !... Tandis que si vous me permettiez de vous donner le titre de sa maî...... (*Mouvement d'impatience de Cécile. L'inspecteur continue.*) Alors quel nom dirai-je ? qui vous désigne ? car enfin...

Cécile. — Dites que c'est une femme... dont la vie dépend de lui.

L'inspecteur. — Ah ! charmant ! il comprendra très bien... Vous avez raison; c'est plus délicat. Comptez sur mon dévoûment; vous allez être obéie. J'ai l'honneur, madame...

(*Il salue et passe dans les salons à gauche.*)

SCÈNE IV.

FONTALBE, CÉCILE.

Cécile. — Quelle infâmie ! Ce seigneur ne me rend service que parce qu'il me suppose déshonorée !

Fontalbe. — Vous êtes vengée par l'opinion de ceux qui admirent vos vertus... On s'intéresse à vous, à votre infortuné frère !.. Consolez-vous.

Cécile. — Ah ! monsieur, je n'espère qu'en Dieu ! qu'il m'inspire les paroles capables de toucher le cœur de son altesse !

L'inspecteur, *revenant sur la pointe du pied.* (*A demi-voix.*) — Vos ordres sont remplis, mademoiselle. Le prince vous attend là, dans le petit salon.

(*Il passe dans le jardin d'un air discret en faisant signe à Fontalbe de le suivre. Celui-ci le salue et reste.*)

Cécile, *entrant.* — Ayez pitié de moi, mon Dieu !

SCÈNE V.

FONTALBE, *seul, les yeux sur la porte qui donne dans l'appartement où vient d'entrer Cécile.*

Pauvre enfant ! si belle, si noble, et pourtant si mal jugée !.. Voyons. Puisse-t-elle réussir !.. Ah ! elle s'est jetée aux genoux du prince... Il veut la relever... elle se jette à ses pieds... Quelle expression dans ses traits ! qu'elle est touchante dans les larmes ! . Ah ! lui, le voilà qui pleure... qui la relève... Je crois qu'il lui promet de sauver Raymond... Et d'ailleurs, s'il ne le fait pas, c'est moi qui... Il l'amène ici... que va-t-il décider ?

SCÈNE VI.

FONTALBE, LE PRINCE, *ramenant Cécile par la main, et revenant sur le seuil du salon.*

Le prince. — Restez là. (*A Fontalbe.*) Qu'on appelle Charençon ; qu'il vienne sur l'heure, je le veux.

Fontalbe, *à haute voix.* — Holà ! Son altesse demande à l'instant votre maître.

Deux laquais qui s'étaient présentés partent rapidement; on entend une voix dans les jardins, qui dit :

Le voici qui accourt.

Le grand-duc, *à Fontalbe.* — Approchez. Veillez sur cette demoiselle qui est prête à s'évanouir... Prenez ceci. (*Il donne son flacon.*) (*A Cécile.*) Vous pourrez entendre et voir. (*Il s'assied pendant que Charençon entre avec empressement.*)

SCÈNE VII.

LE GRAND-DUC *assis,* CHARENÇON, FONTALBE et CÉCILE *sur la porte du salon à gauche.*

Le grand-duc. — Vous êtes un grand misérable !

Charençon, *effrayé.* — Monseigneur...

Le grand-duc. — Votre immense fortune, j'en connais la source honteuse.

Charençon. — Personne ne peut me la contester... mon prince...

Le grand-duc. — C'est vrai. Votre étoile vous a servi, et le sang d'un homme innocent lavera votre infamie !

Charençon. — Ciel ! ah ! monseigneur !

Le grand-duc. — Taisez-vous. (*Avec une indignation croissante.*) Et ces trésors que vous avez enlevés, vous n'avez pas seulement pensé à vous en servir pour réparer votre crime ! Répondez.

Charençon. — Monseigneur, pardon... grâce... Je suis prêt à restituer... Ne me punissez pas...

Le grand-duc. — Malheureux ! ai-je le droit de vous punir ? d'exiger une restitution ! moi ! (*On entend les cloches et le canon dans la ville.*) (*A part.*) Moi qui viens de dépouiller un allié fidèle ! (*Avec un mouvement d'exaltation, saisissant le bras de Charençon à genoux.*) Entends-tu ces bruits, ces bronzes qui mugissent et qui tonnent pour célébrer ce qu'on nomme ma gloire ?.. (*Charençon se relève et regarde en face le grand-duc qui se frappe le front. Le grand-duc saisit de nouveau son bras, et s'écrie :*) Entends-tu là, chez toi, cette musique de fête, qui célèbre ce que l'opinion trompée appelle ta loyauté, tes grands talens !.. Et tout à l'heure n'entendras-tu pas le sourd roulement du tambour, qui annoncera la mort de ta victime, la mort de Raymond !.. (*Un instant de silence.*)

Charençon, *à genoux, tremblant.* — Mais son altesse peut lui faire grace.

Le grand-duc. — Grace ! Tu veux donc que j'achève de le flétrir en le proclamant coupable !

Charençon. — C'est une affaire déjà passée en force de chose jugée.

Le grand-duc. — Je le sais, et je ne puis pas me faire accuser d'arbitraire, en cassant un jugement... mais.,. (*Avec emportement.*) Monsieur... arrangez-vous comme vous voudrez; il ne faut pas qu'il meure... il faut qu'il s'échappe, qu'il s'embarque cette nuit... je le veux... cela vous regarde; que le geôlier soit gagné; qu'il parte avec lui; qu'on lui fasse une fortune, s'il le faut.

Charençon. — Oui, mon prince, cent, deux cents, deux cent cinquante mille francs, si cela est nécessaire.

Le grand-duc, *indigné.* — Rien de vous, qui n'êtes pas digne de racheter sa vie ! (*A Cécile, qu'il appelle d'un signe*) Il ne mourra pas... prenez ceci. (*Il arrache de son cœur le collier en diamans de ses ordres.*) Faites réaliser en or ce qu'il faudra, et partez... Cherchez quelqu'un pour remplir mon intention.

Cécile *montre Fontalbe vivement.* — Lui. (*Elle lui donne le collier.*)

Le grand-duc *regarde Fontalbe et étouffe un soupir.* — Ah !.. c'est vous... qu'elle choisit ?

Fontalbe. — Gardez, monseigneur, et pardonnez moi d'avoir deviné la justice de votre cœur... car moi j'avais déjà ménagé la fuite de Raymond. (*Cri de Cécile.*) Il n'est déjà plus dans son cachot, et déguisé, il s'embarque avec moi au point du jour... Reprenez vos richesses.

Cécile *à Fontalbe.* — Ah !... monsieur... je ne puis plus parler. (*Elle se jette dans ses bras.*)

Le grand-duc. — Donnez-moi la main, monsieur ; vous êtes plus heureux que moi... de toutes les manières... Adieu; partez. (*Ils sortent par les jardins; le prince les regarde, et appuyant sa main sur son front, il retourne à la porte du petit salon où Cécile s'est assise, en disant à Charençon, sans se détourner :*) Qu'on ne trouble pas mon repos. (*A part.*) Il est altéré pour long-temps ! (*Il s'assied sur la chaise de Cécile.*)

SCÈNE VIII.

CHARENÇON, *et un peu après* L'INSPECTEUR.

Charençon, *à voix basse.* — Je l'échappe belle !.. La sueur me découle de tout le corps. Enfin, tout s'est bien passé. Le grand duc a compris qu'il ne pouvait pas se fâcher. (*Voyant l'inspecteur dans le jardin.*) Chut ! chut ! ne venez pas ici.

L'inspecteur. — Je ne veux vous dire qu'un mot. Votre secrétaire Fontalbe...

Charençon. — Eh bien !

L'inspecteur, *très bas.* — Il épouse la maîtresse du prince, la sœur du condamné.

Charençon. — Je n'en doute pas ; mais elle n'est pas la maîtresse du prince.

L'inspecteur. — Bah ! bah ! nous savons ce qu'il en faut croire. C'est une chose avérée à présent. Nous étions dix ou douze là-bas, au fond du

jardin, et nous avons vu le grand-duc lui donner pour dot une partie de son collier de diamans, dont le jeune homme lui a rendu le reste. Après quoi, ils se sont tendu la main pour convenir de tout. C'est une couverture pour la morale... On sait comprendre.

Le grand-duc, *à part.* — Toujours le mal!

Charençon. — Je vous assure que vous avez tort... écoutez...

L'inspecteur. — C'est inutile. Que me direz-vous?... Les choses sont ce que le public en croit. Ainsi nous avons eu une guerre juste et une noble victoire, et la preuve... c'est qu'on tire du canon et qu'on chante le *Te Deum*!.. Ainsi vous êtes un homme distingué, un honnête homme, et la preuve... c'est que le grand-duc vous accable de dignités, de cordons, etc.; de plus, vous n'êtes point un voleur, car le prince, en venant jouir de votre soirée, reconnaît votre opulence honorablement acquise... Tandis que Raymond est pour tout le monde un coquin, puisqu'on l'a condamné à être fusillé!.. Enfin, votre ancien secrétaire est nécessairement un misérable, car il va épouser la maîtresse du grand duc pour de l'argent! Oh! il ne faut pas dire non... S'il eût agi autrement, personne ne lui en tiendrait compte. Que diable! mon cher, vous connaissez bien la justice distributive du siècle!... (*Ils sortent.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

LE GRAND-DUC, *seul.*

C'est vrai... mais quelle horreur!.. En vérité, les conventions du monde ne protégent que le vice heureux; et, pour assurer justice et bonheur au faible, l'ordre social est à refaire tout entier... J'y penserai... oui... Si les princes ne s'en occupent pas, on s'en mêlera sans eux... J'y penserai.

D'ÉPAGNY.

L'HOMME VERT.

CONTE FANTASTIQUE.

Ceci est une aventure tirée des Mémoires d'un musicien. Les détails de cette histoire sont si simples et si touchans, que je les ai tous réunis pour les rendre tels que je les ai appris et reçus, aux musiciens jeunes et vieux qui nous lisent, réunis qu'ils sont par l'amour de l'art, cette belle et innocente passion!

— J'étais encore un enfant, mais un enfant de seize ans (c'est le musicien allemand qui parle), que déjà je me croyais un maître. J'étais si jeune! et parce que déjà mon violon résonnait sous l'archet en mille accords, je croyais n'avoir presque plus rien à faire. Heureuse présomption de l'âge! Mon père, qui était musicien de la vieille roche, était fier de moi, non pas comme un maître est fier de son élève, mais comme un père est fier de son fils. Du reste, je travaillais la nuit et le jour. Mon violon était ma vie, et je m'abandonnais d'autant plus à cette ardeur musicale, que je croyais déjà moi-même, pauvre commençant, que chaque jour j'allais atteindre à la perfection.

Cependant je n'étais pas le seul obsédé de la même passion dans notre petite ville allemande. Plusieurs jeunes maîtres comme moi s'abandonnaient à la même frénésie musicale. Nous eûmes bientôt arrangé un quatuor, le quatuor, ce rêve de tout musicien qui commence.

Toute la rue venait trois ou quatre fois par semaine chez mon père écouter nos quatuors. Nous donnions à tous nos voisins autant et plus d'harmonie qu'ils n'en pouvaient prendre dans une soirée. Ils nous écoutaient, ils nous louaient, ils nous admiraient, ils nous applaudissaient; ils faisaient merveilleusement leur partie dans les concerts de notre éducation musicale. Pour ma part, je ne crois pas qu'en aucun temps de ma vie j'aie joué du violon avec plus d'amour et plus d'orgueil.

Un soir d'automne, l'air était doux et limpide, le ciel était calme, la terre tournait sur elle-même avec un mouvement plus lent que de coutume, et nos violons se ressentaient de tout ce calme si doux, quand tout à coup, au milieu du vaste salon de mon père où nous donnions nos concerts, nous vîmes entrer un homme de l'apparence la plus étrange. Il portait de petites culottes étroites d'une coupe fort antique et de couleur violette, pauvre velours usé et qui avait perdu son éclat; ses bas de laine étaient bleus et à carreaux; ses souliers, très recouverts, étaient ornés d'agrafes en argent. Tout ce costume, déjà si bizarre, était complété par un habit vert-perroquet, et rehaussé par de larges et flamboyans boutons en acier; au dessus de cet habit, on voyait une immense cravate noire, et au-dessus de la cravate une tête mélancolique: cette tête était ornée de longs cheveux bouclés. Cet homme était sans sourire; mais ses yeux étaient vifs et ardens. Il entra chez mon père sans se faire annoncer; puis, voyant dans la salle une petite place vide à côté de la jolie Naurel, ma cousine, il fut s'asseoir à cette place, après quoi, prenant un air attentif, il prêta l'oreille au quatuor.

Mais la présence de cet étranger nous avait tous frappés de je ne sais quelle peur immense et inexplicable. A peine il fut assis à côté de la jolie Naurel, que la mesure manqua à nos quatre violons. En vain mon père accourut à notre secours, et mon père c'était un habile musicien, rien n'y fit; tout le quatuor fut dérangé. Alors l'étranger se leva et vint à moi, et d'un air sévère:

— Jeune homme, me dit-il, votre ardeur vous emporte trop loin; vous êtes attaché à un archet trop fougueux pour vous; c'est là un instrument qu'il ne faut pas toucher à l'improviste de peur de se brûler les doigts.

Puis se tournant vers mes trois confrères, il adressa à chacun d'eux des paroles de reproche, avec un air de doute sur leur avenir d'artiste, qui rendait ses paroles bien cruelles. Pour moi, j'avoue que je sentis un froid mortel circuler dans mes veines quand je vis l'air méprisant de l'étranger; je me croyais si fort un excellent violon! Cependant l'homme vert ramassa mon archet que j'avais laissé tomber; il prit mon violon de mes mains, et il se mit à en jouer. Alors je me sentis plus humilié que jamais.

Mais aussi quelle verve! et quel jeu admirable! et quels accords venus du ciel! et quelles plaintes harmonieuses tirait l'étranger de mon violon! On eût dit qu'une ame invisible, cachée dans ce bois sonore, était subitement réveillée par un rayon venu d'en haut. Jamais, non jamais, même dans mes songes d'été, je n'avais rêvé cet idéal! Oui, à coup sûr, c'était un esprit invisible et charmant qui chantait dans mon violon obéissant aux doigts de l'homme vert.

Quand l'étranger eut posé son instrument, on l'écoutait encore. Aux premières notes qu'il avait laissées tomber de son archet, toute l'assemblée s'était levée d'un mouvement unanime, et maintenant qu'elle n'écoutait plus, elle applaudissait de ce murmure silencieux qui vaut mieux que les plus bruyans bravos de ce monde. Mon père fut le premier qui prit la main de l'étranger et qui lui adressa de respectueuses paroles de bienvenue. L'homme vert, cependant, rendu à toute sa modestie naturelle, rougissait de tant d'hommages. La foule enfin prit congé, et nous restâmes seuls, mon père, moi et l'homme vert.

Nous savions que dans notre bonne petite ville il y avait, ce même mois de septembre, une réunion de grands maîtres allemands qui devaient former un savant et utile congrès musical; naturellement nous fûmes persuadés que l'homme vert était un maître nouvellement arrivé pour l'assemblée, et mon père s'empressa de lui offrir l'hospitalité de sa maison: l'homme vert accepta en nous tendant la main. Le voilà donc notre hôte, le voilà assis à notre table, assis à notre foyer domestique comme le frère de mon père, simple, et bon, et savant, Dieu le sait! Surtout son grand et inépuisable sujet de conversation, c'était la facture des instrumens et les meilleures combinaisons à employer pour arriver à des résultats incroyables et tout nouveaux; une fois sur ce sujet, l'homme vert ne tarissait plus.

Voilà la vie que nous menions depuis quinze jours, entourant notre bon hôte de tous les soins qu'il méritait, prêtant l'oreille à ses leçons, et le bénissant dans notre cœur de tous ses conseils quand il nous disait: « Jeunes gens, aimez la musique, c'est le pain des ames; la musique nous fait mieux connaître le but de la vie; c'est l'immortalité de la terre. » Ainsi parlait-il. Mais si par hasard survenait un étranger, notre savant ami s'enfuyait dans le jardin. Il aimait à être seul, ou du moins à être seul avec nous. Un jour cependant, arriva chez mon père un de ses amis nommé Kurz, riche marchand de bois des environs. Le bonhomme Kurz, à vrai dire, n'était guère homme à mon goût: il était riche, il était peu généreux; il ne savait que vendre cher et acheter à bas prix; c'était un homme comme tous les hommes, moins que rien pour moi, fils d'artiste, et qui n'aimais que les artistes. A l'aspect du marchand de bois, l'homme vert sortit à la hâte; mais Kurz l'avait déjà entrevu et reconnu, et le suivant des yeux:

— Quel homme avez-vous recueilli chez vous? dit-il à mon père; vous avez là un singulier hôte, sur ma parole et ma foi, j'aurais plutôt parié qu'il était au fond de l'eau que dans votre maison.

— Vous le connaissez donc? s'écria mon père avec une curiosité mal déguisée.

— Si je le connais! dit M. Kurz. Il a long-temps habité mon village; il a nom Beze, il est charpentier de son état: mais c'est un homme fantasque qui s'occupe fort peu des choses du monde. Il y a quelque temps que l'orgue de notre petite église ayant perdu le son, la commune résolut d'en avoir un tout neuf; aussitôt votre hôte, Beze, vint nous proposer ses services. Il se chargeait de construire l'orgue tout seul, à ses frais; il ne demandait que les matériaux. Il avait l'air si convaincu, et son offre était d'ailleurs si acceptable, qu'elle fut acceptée. Le voilà donc qui se met à l'ouvrage; il arrange, il dérange, il prépare, il appartient à son œuvre corps et ame; il y passe la nuit, il y passe le jour, il en perd le boire et le manger. Enfin son œuvre est achevée. L'orgue résonne dans l'église, et jamais on n'avait vu rien de plus beau. On arrive de toutes parts pour admirer ce chef-d'œuvre. Nous accourons tous, nous autres les notables de l'endroit; tout le village est dans l'attente. Beze cependant nous explique le mécanisme de son instrument; et il entre dans les plus minutieux détails; il poursuit chacune de ses démonstrations. En même temps, pour dernière démonstration, il se met à l'orgue et il en joue. Nous étions tout oreilles et tout silence, et nous entendons à peine mille sons confus et sans aucun sens. Aussitôt le vieil organiste de la paroisse, hors de lui, sort des rangs, impatient de nous montrer son savoir-faire sur cet instrument si noble et si beau; mais l'instrument est rebelle à toute mélodie. Alors mille brocards de pleuvoir sur le malencontreux ouvrier, d'une commune voix son orgue est déclaré détestable. Enfin, grand tumulte dans l'église. Beze cependant n'en fut pas intimidé: il sortit en jetant sur nous un regard ironique, et comme s'il avait fait un chef-d'œuvre méconnu. Voilà, mon cher ami, l'hôte illustre que vous recevez chez vous.

Ainsi parla M. Kurz avec cette facilité empesée d'un ignorant qui se sent assez d'argent pour s'élever jusqu'à la fatuité. Je ne sais pas ce que dit ensuite ce marchand; il m'aurait été impossible d'entendre parler ainsi plus long-temps de mon ami; j'entrai dans le jardin pour le rejoindre. En effet, il était au jardin à sa place accoutumée, sur le gazon, au pied du grand pommier, le visage tourné vers le soleil couchant. Quand il m'eut aperçu, il me fit signe d'approcher. « Voyez, me dit-il d'une voix émue, comme le soleil se couche là-bas dans toute sa splendeur; eh bien, le moindre nuage peut obscurcir cet éclat de feu. Telle est l'histoire de l'homme de génie; les propos d'un ignorant peuvent le ternir un instant, mais aussi le premier souffle chasse le nuage d'un jour. »

J'étais profondément ému de ces mélancoliques paroles; je voulus rassurer mon ami. « Oh! me dit-il, je ne crains rien; mon ame ne peut pas être troublée par le vulgaire; je sais bien que le progrès n'est pas chose si facile, et qu'attendre est tout en ce monde. L'exemple de nos pères nous a été inutile; toute perfection est assurée d'être repoussée par les hommes; tirez-les de la routine, il feront le signe de la croix, comme s'ils avaient vu l'Anté Christ! Mais après Dieu, le temps est le maître. Ce bel orgue que j'ai construit, ce grand ouvrage de mes mains, possède un ame; mais il faut un homme qui réveille cette ame endormie. C'est l'histoire du cheval d'Alexandre, qui n'a pu être monté que par Alexandre. »

En même temps, le soleil jetait un dernier adieu à tout le paysage; la lumière s'en allant par degrés remontait au ciel en glissant légèrement sur les montagnes. « Mon ami, reprit l'homme vert, qu'importe d'ailleurs l'ame insensible d'un instrument de bois ou de plomb, quand on pense à l'ame immortelle? Eh! que d'ames errantes s'en vont là-bas dans cette enveloppe de rosée, embaumée par le parfum des fleurs! »

Et quand la nuit fut venue: « Allons, me dit-il, allons, mon fils, jouer du violon. »

Peu à peu cependant notre ville s'animait d'une foule nouvelle. L'heure du concours musical étant venue, les maîtres accoururent en foule de toutes parts. C'était dans toute la ville à qui donnerait l'hospitalité la plus digne à tous ces grands noms. La musique est l'orgueil et le bonheur de notre Allemagne chérie! Chaque grand musicien nouveau-venu était reçu comme un roi; son entrée était un triomphe véritable; nous nous portions sur le passage de tous ces maîtres pour les voir, pour les applaudir. Nous vîmes arriver tour à tour les maîtres célèbres: Grawn, l'inépuisable génie qui puisa toutes ses inspirations dans son cœur; Fursch et Hasse, ses deux compagnons fidèles; le grand Téléman, que nous avait confié sa bonne ville de Hambourg; puis le jeune Gasmann, dont l'Allemagne pressentait la gloire future; enfin, nous vîmes arriver une lettre de Gluck lui-même, absent malgré lui de cette fête des arts; Gluck exprimait à ses élèves combien il se reprochait son absence. Sa lettre se terminait par les vœux les plus sincères pour les progrès de l'art allemand. Enfin se forma dans notre petite ville le cercle le plus intéressant et le plus curieux des plus grands maîtres de notre âge.

Ces grands hommes étaient en même temps les plus simples et les meilleurs des hommes. Leurs conférences étaient plus que publiques; elles avaient lieu dans le plus vaste salon de la meilleure auberge de la ville, à l'enseigne de *Sainte-Cécile*, et là on pouvait venir les entendre et les voir tant qu'on voulait. Moi, tout timide, je ne manquais pas à cette grande fête. Je me glissais entre les tables, je me cachais dans un coin; et là, pendant des heures entières, j'écoutais ces discours merveilleux, et je contemplais ces nobles visages. De temps à autre les maîtres interrompaient leurs conversations pour s'offrir les uns les autres quelques grands verres d'un vieux vin allemand qui leur réjouissait le cœur.

Une soir, qu'ils étaient tous réunis, et que j'étais à mon poste à les entendre, la conversation vint à tomber sur l'homme vert. Chacun répéta ce qu'il avait entendu dire d'un musicien mystérieux qui se cachait à tous les regards. « Par le ciel, dit Grawn, il ne sera pas dit que nous ne ferons pas connaissance avec un homme de génie qui se cache; laissons le venir, enfans; qu'il soit des nôtres; qu'il parle avec nous, qu'il boive avec nous, qu'il partage notre conversation et nos plaisirs.

Alors moi tout humblement, je m'avançai au milieu du groupe:

— Mes maîtres, dis-je humblement, l'homme dont vous parlez est en effet un grand musicien, un génie qui se cache; mais vous aurez beau l'inviter, il ne voudra pas venir.

Alors tout étonnés ils répètent:

— Il ne voudra pas venir!

Et mille questions se pressaient l'une et l'autre. Moi, les voyant attentifs, je leur racontai l'histoire de l'orgue du village voisin; et comment personne n'en pouvait jouer, et comment c'était là un grand sujet de reproche et un grand chagrin pour mon ami.

Quand les maîtres eurent entendu cette histoire, ils furent saisis d'une grande ardeur.

— Mes amis, dit Grawn, demain matin de bonne heure, jour de dimanche, nous irons voir cet orgue qui ne veut pas chanter; par le roi David! cela serait étrange si un instrument quelconque résistait à tant de maîtres réunis.

A ces mots, Hasse et Fursch applaudirent. Téléman ajouta qu'il réfléchirait au moyen de ramener au pied de son orgue le mystérieux ouvrier qui l'avait fait; mais le jeune Gasmann s'écria en poussant un soupir:

— Mes amis, il y a un homme dans le monde qui tirerait des sons de la pierre. Mais où es-tu, notre maître divin, *Emmanuel Bach?*

Ils se donnèrent rendez-vous autour de l'orgue pour le lendemain matin.

Le lendemain, le plus beau jour se levait sur la petite église qui renfermait l'orgue du maître charpentier, lorsque deux hommes à pied entrèrent dans l'église par la porte du cimetière. L'un de ces deux hommes était dans la force de l'âge; on voyait sur son large front la profondeur de ses pensées; son grand œil bleu brillait d'un éclat doux et calme; celui qui l'accompagnait était un jeune homme vif et bon, et d'un frais visage épanoui.

— Maître, disait-il, pourquoi vous arrêter ainsi en chemin? la réunion des maîtres sera finie quand vous arriverez.

— Mon fils, dit l'autre, une voix à mon cœur me pousse à entrer dans cette église. N'as tu pas entendu hier ce qu'un voyageur nous racontait d'un orgue mystérieux que nul encore ne peut toucher; ce voyageur appelait cet orgue le travail du délire: le ciel m'envoie pour savoir si ce n'est pas le produit du génie. Entrons donc, mon enfant; prie le ciel tout bas, je vais accompagner sur cet orgue la prière du matin.

Ils entrèrent, le maître fut se recueillir, assis devant l'orgue, dont son élève défendit la porte. Bientôt l'église se remplit de fidèles qui venaient entendre la messe du dimanche; bientôt les maîtres, fidèles au rendez-vous qu'ils s'étaient donné la veille, vinrent à l'église; et, comme le prêtre était à l'autel, ils se mirent à genoux en priant. Tout à-coup, un bruit descendu du ciel fait retentir la petite église; les sons les mieux nourris, des sons divins, s'exhalent de cet orgue muet jusqu'alors. Les fidèles restent interdits, comme s'ils entendaient un ange; les maîtres relèvent la tête, chacun cherchant quel est celui d'entre eux qui touche l'orgue, et ils s'épouvantent en se retrouvant tous à genoux à la même place; le prêtre lui même est saisi d'une secrète terreur. Cependant, l'orgue touché par un génie inspiré était tour à tour grave, sublime, mélancolique, passionné, plaintif; tantôt flûte, tantôt tonnerre, tantôt louange à Dieu, tantôt terreur des hommes; on écoutait, on admirait, on restait prosterné.

Dans cette foule, un homme seul levait la tête, c'était l'homme vert! Il était près de l'autel, appuyé contre un pilier, et il regardait son orgue, son ouvrage animé, ou plutôt il regardait le ciel. A la fin, sa pensée était donc manifestée aux hommes! à la fin, sa révélation était donc complète! Il ne pleurait pas, il ne priait pas, il écoutait à peine, il se croyait le jouet d'un rêve; il était le plus heureux de toute cette heureuse foule attendrie, passionnée, quand il vit que tous les regards étaient fixés sur lui avec orgueil; il sortit de l'église d'un pas rapide, et la messe continua.

Quand la grand'messe fut achevée, les maîtres se pressèrent à la porte de l'orgue pour savoir quel était l'ange qui en avait touché ainsi.

— La porte s'ouvrit,—ils s'écrièrent tous: — Emmanuel Bach! — Emmanuel Bach!

C'était lui-même, Emmanuel Bach. — Mes amis, dit-il, bonjour, voici votre frère arrivé; mais où est l'homme de génie qui a fait cet orgue? où est-il, que je l'embrasse, ou plutôt que je me jette à ses pieds?

On répondit à Emmanuel que cet homme était invisible, et les maîtres ajoutèrent: Viens déjeuner, notre maître, à l'enseigne de *Sainte-Cécile*.

Le soir venu, Emmanuel Bach et Grawn se promenaient dans le jardin de mon père. Ils cherchaient, ils appelaient mon ami l'homme vert. A la fin, ils le trouvèrent sous son arbre favori; mais dans quel état, ô ciel! La tête de mon pauvre ami était jonchée contre le tronc de l'arbre; son œil encore ouvert, cherchait vaguement les derniers rayons du soleil; ses mains étaient étendues sur ses genoux, et aucun mouvement de son cœur n'annonçait qu'il respirât.

Je me précipite, Emmanuel Bach se précipite, Grawn tient la tête de mon ami, on l'appelle. Alors il ouvre les yeux, ses mains se dilatent comme s'ils voulaient jouer de l'orgue, puis apercevant les maîtres étrangers:

— Ah! dit-il, vous ici, mes maîtres; ah! vous ici, Emmanuel Bach, vous, mon Dieu de ce matin. Ah! pardonnez-moi si je ne vous reçois pas avec tout le respect qui vous est dû; je n'en puis plus, l'émotion m'a tué, je succombe sous le bonheur, je suis écrasé par le son de mon bel orgue. — Je meurs.

Les deux maîtres se placèrent près du maître charpentier.

— Oui, dit-il, je puis mourir; Grawn à ma gauche, Emmanuel Bach à ma droite!

Puis se tournant vers moi, il me tendit la main.

— Adieu, mon fils, me dit-il; vous, mes maîtres, bénissez-moi!

Les derniers rayons du beau soleil emportèrent l'ame de mon ami dans un nuage rose; le doux crépuscule tombait sur ce noble visage comme un filet argenté, et dans le lointain, tout faisait silence pour écouter une simple et pieuse mélodie mortuaire qui s'échappait de la flûte enchantée de Grawn.

J. JANIN.

(*Gazette musicale.*)

LE COMMANDANT.

(Fin.)

— Eh bien! s'empressa de dire Burtley, vous ne répondez pas? hésiteriez-vous?

— Vous êtes donc un lâche! reprit Maucroix.

— Un lâche! s'écria Frédéric en levant la main sur Maucroix.

Le commandant qui avait entendu les voix s'élever entra fort à propos pour prévenir les voies de fait. Il se jeta entre les deux adversaires en disant :

— Messieurs, pour l'honneur de la maison, conduisez-vous en gens comme il faut. C'est une affaire que nous réglerons demain. Restez ici, Maucroix, et vous, monsieur de Valberg, retirez-vous.

— Un duel ! disait Frédéric en regagnant sa demeure.... Un duel avec un spadassin ?... Eh bien ! tant mieux.

Mécontent de lui-même, fatigué de cette vie de désordres dans laquelle il avait été jeté malgré lui, tourmenté par le souvenir du passé et par les inquiétudes de l'avenir, Frédéric était arrivé à ce point de découragement où l'on fait bon marché de sa vie.

Lorsqu'il entra chez lui, son valet de chambre lui dit :

— Il y a là une dame qui vous demande.

— Une dame ? à cette heure de la nuit ? reprit Frédéric étonné.

— Oh ! monsieur, il y a long-temps qu'elle est là. Je lui ai dit que monsieur ne rentrerait sans doute que fort tard, elle a répondu qu'elle voulait attendre, et elle s'est établie dans le salon auprès du feu. C'est une jeune dame très jolie.

Frédéric ouvrit la porte du salon, et en voyant la jeune dame qui s'était levée et qui venait vers lui, il crut être le jouet d'un songe trompeur.

— Mathilde ! s'écria-t-il d'une voix tremblante, Mathilde, est-ce bien vous ?

— Oui, c'est moi, répondit Mathilde en écartant les longues boucles de cheveux blonds qui ombrageaient son gracieux visage. Regardez-moi bien, ajouta-t-elle avec une expression de tendre reproche. Ne me reconnaissez-vous pas? Suis-je donc si changée à vos yeux, si oubliée dans votre cœur?

— Vous, Mathilde !... Vous ici ! répétait Frédéric, qui ne pouvait en croire le témoignage de ses yeux.

— Ne vous avais-je pas dit : « Attendez? » reprit Mathilde ; et ce mot ne voulait-il pas dire : « Je viendrai. » Seulement, je ne pensais pas alors que vous m'obligeriez à faire un long voyage pour tenir ma parole.

Frédéric était tombé à genoux; il avait pris les mains de Mathilde dans les siennes et il les baignait de larmes.

— Relevez-vous, lui dit-elle. Les premières paroles que je voulais vous dire étaient celles-ci : Frédéric, je vous pardonne, et je vous aime.. Oui, continua-t-elle avec un doux accent de compassion, oui, vous avez été déjà assez puni, car vous avez dû bien souffrir, je le sens à mon cœur, qu'un pareil doute aurait brisé. Moi aussi, mon ami, j'ai eu mes peines et mes douleurs. Il m'a fallu un bien grand courage, croyez-moi, pour suivre jusqu'au bout le chemin que je m'étais tracé ! S'il m'avait été possible de tout vous dire, de vous confier mes espérances et mes projets, vous auriez eu le cœur tranquille, et moi, j'aurais été aidée et soutenue par vous. Mais on me surveillait si bien ! La plus petite imprudence, la plus légère indiscrétion pouvaient tout perdre. Il m'a donc fallu marcher seule dans le mystère et dans la ruse. Oui, mon ami, moi dont le cœur était simple et sans détours, j'ai appris à mentir, à tromper. J'ai joué un pénible rôle dans une longue comédie, et aujourd'hui je remercie le ciel qui m'a donné la force de persévérer, et qui a mis le succès au bout de mon entreprise. Vous connaissez mon père. Le baron d'Areindorf n'a jamais souffert la moindre atteinte à l'exécution de sa volonté. Lorsqu'il me présenta le général Neubourg, il me dit tout simplement : vous l'épouserez. C'était un ordre formel qui n'admettait ni réplique ni résistance. Habituée à plier sous ce joug, je compris que les prières ou la révolte n'amèneraient pour moi qu'une prompte et irréparable défaite. Poussé par d'ambitieux désirs qui parlaient plus haut que la tendresse paternelle, le baron n'aurait pas hésité à employer la violence pour faire triompher son impérieuse tyrannie. Je résolus de m'adresser à la loyauté de M. de Neubourg; de lui ouvrir mon cœur et de lui dire que mon amour appartenait à un autre ; mais je m'aperçus bien vite qu'il n'y avait aucun espoir de ce côté. Le général ne recherchait en moi que ma fortune.

Cette découverte, qui m'avait d'abord inspiré un profond désespoir, me révéla plus tard un moyen de salut. C'est alors que je formai un vaste et difficile projet. Il fallait m'armer de dissimulation, m'envelopper de mensonge, comprimer l'élan de mon cœur, sourire aux idées de grandeur dont mon père et le général m'entretenaient, feindre l'oubli de mes premiers sentimens, ne paraître occupée que de fêtes et de plaisirs, recevoir d'un air radieux les hommages qui m'environnaient, et dire bien haut qu'il n'y avait de bonheur au monde que dans le bruit, l'éclat et les vanités de la cour.

J'ai souffert autant que vous, Frédéric ! Mais j'étais encouragée par la conscience de mon droit et la religion de mon amour ; je comptais sur le secours de la Providence dans cette lutte que j'avais à soutenir contre l'ambition de mon père et l'avarice du général. Je marchai donc résolument dans la carrière que je m'étais ouverte, et dès les premiers pas mes espérances s'affermirent. Tout ce que je voulais, c'était de gagner du temps. Sous des prétextes habilement colorés, je demandai que le mariage annoncé publiquement et auquel je paraissais consentir de bon cœur fût retardé de quelques semaines. J'imaginai pour cela de si bonnes raisons, que mon père et le général cédèrent à mes vœux. Le succès, alors, me parut certain.

Vous savez que le baron d'Areindorf ne possède que des biens substitués. Toute la fortune que je devais avoir en dot, cette fortune égale à la vôtre, m'a été léguée par ma mère. Le général le savait aussi, et il se réjouissait à l'idée d'entrer tout de suite en possession de ces richesses qu'il convoitait. C'est là ce qui faisait de moi un si bon parti. Mon père était prêt à me rendre ses comptes de tutelle, le jour de mon mariage, ou le jour de ma majorité. — Devinez-vous maintenant, Frédéric, pourquoi je tenais à gagner du temps?

Etre libre, majeure et maîtresse de mes biens avant le jour de mon mariage, voilà le but que je voulais atteindre; et je l'atteignis! L'heure bienheureuse sonna, et aussitôt, usant de mes droits, je fis à des établissemens pieux la donation entière de ma fortune. Précieuse charité qui devait recevoir immédiatement sa récompense!

Je vous laisse à penser quelle fut la colère du baron! Si quelque chose pouvait l'égaler, c'était le désappointement de M. de Neubourg. Mais les actes de donation étaient réguliers, et rien ne pouvait défaire ce que j'avais fait. Il ne me restait plus un seul florin de cette fortune que le général comptait épouser. M. de Neubourg me rendit ma parole, ainsi que je l'avais prévu. Mon père m'ordonna de quitter sa maison et me défendit de reparaître jamais devant lui.

Alors, proscrite, chassée, ruinée, je suis partie, je suis venue, et me voilà !

Frédéric avait écouté ce récit avec une délicieuse émotion. Les blessures de son cœur étaient fermées; il n'y avait plus que joie, amour et bonheur dans son ame. Plus de tristes pensées ! plus d'amers souvenirs ! Le passé disparaissait tout entier dans l'ineffable félicité de ce moment où Mathilde revenait à lui, où il la retrouvait belle, pure et tendre comme autrefois ; Mathilde qui avait tout quitté, tout perdu pour lui ! Mathilde qui, après tant de sacrifices et de dévoûment, venait lui demander de sa douce voix : — Voulez-vous encore de moi, pauvre fille qui n'ai plus rien à vous donner que mon amour?

— Cet amour ! répondait Frédéric, n'est-il pas pour moi plus précieux que toutes les richesses ! N'est-ce pas mon seul bien, mon trésor, ma vie !..

De rapides et charmantes heures s'écoulèrent ainsi dans un entretien passionné. Les deux amans avaient tant de choses à se dire après une si longue et si douloureuse séparation !.. Le jour avait déjà paru, et ils étaient encore là, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, échangeant de brûlantes paroles, se répétant mille fois ce qu'ils savaient si bien tous les deux, et défiant le malheur de les atteindre, maintenant que la Providence les avait réunis.

C'était un beau rêve ! — Mais il devait finir.

Le valet de chambre frappa discrètement à la porte du salon et annonça la visite de M. Flambert.

Frédéric eut besoin de se faire répéter plusieurs fois ce nom avant de se réveiller.

— Oui... oui, dit-il enfin, avec un profond sentiment de terreur; j'entends bien ! le commandant !...

— D'où vient ce trouble ? lui demanda Mathilde.

— Ce n'est rien ! reprit Frédéric en se faisant violence. Un importun... Dites que je n'y suis pas !

— J'ai déjà dit que monsieur était chez lui. M. Flambert prétend qu'il s'agit d'une affaire importante.

On entendit la voix du commandant murmurer quelques paroles d'impatience. Il était homme à forcer toutes les consignes.

— Entrez dans ce cabinet, dit Frédéric à Mathilde; je me débarrasse de cette visite, et puis je suis à vous.

La porte du cabinet n'était pas encore refermée sur Mathilde, que déjà le commandant entrait dans le salon.

— Ah ! diable, dit-il, je suis indiscret ! je dérange un tête à tête.

— Quelle idée ! reprit Frédéric.

— Idée qui m'est venue sous la forme d'une très jolie tournure de femme continua Flambert.

— Vous vous êtes trompé. Mais, passons dans ma chambre, se hâta de dire Frédéric.

— Pourquoi donc? Nous sommes très bien ici.

— Non, non, venez !

— Ah ! je comprends, dit Flambert en se laissant entraîner dans la chambre de Frédéric ; vous ne voulez pas que la personne qui était avec vous entende notre conversation. Pourquoi ne pas me dire cela tout simplement ?

— Je vous répète que vous êtes dans l'erreur. J'étais seul quand vous êtes entré.

— Ah ! ceci est trop fort !... Quand je vous dis que j'ai vu ! Vous faut-il des preuves? Elle est grande ; elle est blonde, elle a une robe de soie gris perle. Vous ne pensez pas qu'il y a une glace devant la porte de votre cabinet. Après cela, que vous me fassiez des mystères, à moi, voilà ce que je ne puis comprendre. Suis-je donc un mentor bien sévère, et n'êtes-vous pas maître de vos actions ? Vous étiez avec une femme ! Est-ce donc là une chose qu'un jeune homme doive cacher? Où est le mal?.... Ah ! j'y suis! c'est à cause de votre prochain mariage avec Césarine ?

— Césarine !... mon mariage !... Parlez plus bas, commandant, je vous en supplie !

— Ah ! oui ! à cause de la dame blonde ? Scélérat ! vous la trompez donc !

— Moi la tromper !

— Il me semble que c'est assez clair ? Du reste, cela ne me regarde pas. Je suis enchanté seulement de voir que j'avais raison lorsque je vous prédisais que vous oublieriez bientôt votre passion malheureuse pour courir après les aventures. Vous êtes allé plus vite et plus loin que je ne l'espérais. Cela vous fait honneur. Quant à ma discrétion, je n'ai pas besoin de vous dire que vous pouvez y compter. Césarine ne saura rien.

— Césarine ! toujours Césarine ! s'écria Frédéric.

— Oui, reprit Flambert, vous l'aviez tant soit peu oubliée ! Et maintenant vous avez des remords ? Allons ! pas de faiblesse ! Les infidélités sont un de nos privilèges, à nous autres hommes. Cela ne compte pas. Parbleu ! dans le bon temps j'ai été dix fois sur le point de me marier, moi, et je n'en menais pas moins de front trois ou quatre intrigues. Changer, voltiger, tromper, c'était ma devise. Je n'ai été qu'une seule fois sérieusement touché au cœur, oui, et alors, je dois en convenir, j'étais presque aussi absurde que vous l'êtes maintenant. Et même encore aujourd'hui, lorsque j'y pense, je sens là un je ne sais quoi !... C'est pourtant en Allemagne, comme vous, que j'ai été pris ! Il faut que les femmes de ce pays-là aient un pouvoir tout particulier !... Mais que faites-vous donc ? Vous ne m'écoutez pas !

— Non, commandant, non ; ce matin je ne suis pas bien disposé... Je n'ai pas l'esprit tranquille... Plus tard, si vous voulez, nous reprendrons cette conversation.

— C'est-à dire que vous voudriez aller retrouver la dame blonde ? Rien de plus naturel ! Mais, avant tout, il faut que je vous dise deux mots de l'affaire grave qui m'amène.

— Une affaire, dites-vous !

— Oui, votre duel.

— Quel duel ?

— Comment, quel duel ? Ah ! ça, mon jeune ami, vous avez donc complétement perdu l'esprit ? Vous ne vous souvenez pas de votre querelle d'hier soir avec Maucroix ?

— Je n'y pensais plus. Oui, j'avais oublié cela , et le reste. Mais vous êtes là pour me rendre cruellement la mémoire !

— Tout est réglé ; vous vous battez demain à l'épée. Peut-être auriez vous préféré le pistolet ? Mais, comme offensé, Maucroix avait le choix des armes.

— Que m'importe l'épée ou le pistolet ! Je ne me battrai pas.

— Plaît-il ?

— Je dis que je ne me battrai pas, que je ne veux pas me battre ! Entendez-vous ? Oh ! vous avez beau me regarder d'un air d'étonnement et de mépris ; je me soucie peu de ce qu'on pensera, de ce qu'on dira ; mais je tiens à la vie, voyez-vous, maintenant. Hier, je pouvais me disputer, avoir un duel, me faire tuer, très bien ! Mais aujourd'hui ce n'est plus cela ! Aujourd'hui, je n'ai plus le droit de disposer de moi ; ma vie appartient à une autre ; il faut que je vive pour aimer Mathilde, pour la protéger. Elle n'a plus que moi au monde, elle ! Plus rien, ni famille, ni fortune ; elle a tout perdu pour moi, car elle m'aime toujours !...

— Pauvre garçon ! décidément il est fou, dit le commandant en haussant les épaules. Se peut-il que la peur d'un duel mette un homme dans cet état !

— Insultez-moi ! continua Frédéric au comble de l'exaltation ; dites que j'ai peur ! Que m'importe ? il n'y a que Mathilde au monde pour moi ; le reste n'est rien !... Mathilde qui est venue à moi, qui est là... car elle est là, monsieur, et c'est elle que vous avez vue tout à l'heure !

— Quoi ! s'écria le commandant, votre Mathilde est à Paris ? elle est ici, chez vous ?

— Oui, monsieur, elle est ici dans son dernier, dans son inviolable asile ; près de moi, son protecteur, son époux.

— Oh ! oh ! reprit Flambert, ceci est une autre affaire ! Son protecteur, je le veux bien, mais son époux, voila ce que je n'admets pas. Vous oubliez, mon jeune ami, que vous êtes engagé ailleurs ?

— Mathilde a reçu mes premiers sermens !

— Les seconds annulent les premiers. C'est de règle, en amour comme en politique. Les droits de Césarine, d'ailleurs, sont fondés sur une réparation d'honneur. Vous avez donné votre parole au commandant Flambert, et le commandant Flambert saura bien vous forcer à la tenir... Pour commencer, je vais parler à Mlle Mathilde et lui faire entendre raison.

— Arrêtez ! s'écria Frédéric en se plaçant devant la porte.

— Laissez-moi passer ! reprit brusquement Flambert.

— Non !

— Enfant ! vous ne savez donc pas que je vous briserais comme une plume !

— Eh bien ! je vous en prie à genoux ! n'y allez pas ! ne lui parlez pas ! ne lui dites rien : ce serait la tuer !

— Ne faudra-t-il pas toujours qu'elle sache ce qui en est ?

— Oui, oui, sans doute ! mais plus tard. Je lui parlerai moi-même.

— Soit ! mais vous allez vous calmer, revenir à la raison !

— Vous voyez bien que j'ai tout mon sang-froid.

— Alors vous rétractez toutes les folies que vous me débitiez tout à l'heure ? Et vous me promettez de vous conduire en homme d'honneur envers Césarine et envers Maucroix ? Il y a pas à reculer, d'ailleurs. Je suis là pour Césarine et Maucroix saura bien vous forcer à vous battre.

— Que ce soit donc tout de suite , et qu'il me délivre d'une vie qui m'est odieuse ! Oui, il faut en finir. Je n'oserai jamais avouer mon crime à Mathilde et reparaître devant elle chargé d'un parjure. La mort est mon seul refuge contre la honte le malheur ! Vous avez décidé que notre duel aurait lieu demain ? Moi je veux que ce soit aujourd'hui. Quelques lignes à écrire seulement... Un adieu à Mathilde, et mes dernières volontés pour que ma fortune la mette à l'abri du besoin .. Et puis, je cours chez Maucroix.

Frédéric ouvrit son secrétaire, et, sans écouter Flambert, adieux et son testament. — Puis il dit au commandant :

— C'est vous qui m'avez perdu, mais je vous pardonne !... Me promettez-vous seulement d'accomplir fidèlement la mission dont je vous charge en ce moment suprême ?

— Allons, reprit le commandant avec émotion ; voilà une autre folie ! Tout à l'heure vous ne vouliez pas vous battre, et maintenant vous voulez mourir ! On a un duel, mais on en revient !... J'en ai eu vingt, moi !...

— Je sais le sort qui m'attend , dit Frédéric. Refusez-vous de me faire la promesse que je vous demande ?

— Quelles que soient vos volontés, je vous jure de les remplir si... par hasard... les chances du combat vous étaient fatales.

— C'est bien !... Prenez donc cette lettre que vous remettrez à Mathilde avec ce testament et ces papiers de famille. Je vais directement chez Maucroix ; vous, allez chercher des armes, et puis vous viendrez nous rejoindre au bois de Vincennes... et vous ne remplirez votre mission que lorsque tout sera terminé.

— J'espère que tout finira bien, et que je n'aurai pas de mission à remplir.

— Prenez encore ceci... Les lettres de ma mère .. Et ce papier, quel est-il ?... Mon acte de naissance ! dit Frédéric avec un sourire plein de tristesse.

Le commandant ouvrit machinalement ce dernier papier, et il reprit :

— Vous vous trompez ! Cet acte ne porte pas votre nom ! Il y a écrit : Frédéric d'Obersthal !

— C'est mon nom de famille. Je n'ai pris le titre de comte de Valberg qu'après la mort de mon oncle. Je croyais vous l'avoir dit. Adieu commandant ; à bientôt !

— Attendez ! attendez ! dit Flambert en continuant à lire... se pourrait-il, grand Dieu !... mais oui... c'est bien cela... Frédéric d'Obersthal , né au château de Kerwell, le 8 avril 1810 ! .. Et ces lettres écrites par sa mère !... l'écriture d'Hélène !... Plus de doute ! Frédéric ! Frédéric !

Frédéric était sorti, et personne ne recueillit les paroles du commandant lorsqu'il s'écria !

Frédéric ! tu es mon fils !

Blessé au combat de Ratisbonne, Flambert, n'écoutant que son zèle et son ardeur, s'était hâté de quitter l'ambulance pour courir à de nouveaux dangers. Peu de temps après, ayant été détaché de son régiment avec quelques hommes pour aller porter un ordre sur la route de Vienne, sa blessure se rouvrit et les accidens de cette rechute furent si graves, que le blessé se trouva dans l'impossibilité de continuer sa route. Cela se passait à peu de distance du château de Kerwell, où Flambert fut transporté, on le laissa sous la garde d'un seul cavalier, et le détachement se remit en marche sous la conduite d'un sous-officier. Kerwell était habité par Mme d'Obersthal, jeune et jolie femme d'un vieux conseiller aulique. Flambert reçut l'hospitalité la plus bienveillante ; les bons soins qui lui furent prodigués amenèrent bientôt sa guérison complète ; mais la campagne était finie et le jeune lieutenant s'oublia long-temps dans les délices de la convalescence.

Mme d'Obersthal vivait seule dans son château, où son mari , le grave conseiller, venait la voir quatre fois l'an. Cet isolement, cet abandon , étaient à la fois cruels et dangereux pour une ame sentimentale et rêveuse. En ce temps là, ainsi qu'il se plaisait à le répéter, Flambert était jeune, brillant et paré de tous les avantages qui peuvent rehausser le mérite d'un conquérant. L'uniforme de hussard lui allait à merveille ; sa moustache noire se dessinait gracieusement sur son visage que la souffrance avait pâli ; ses yeux étaient vifs et tendres, et il peignait avec feu sa reconnaissance pour l'ange qui l'avait sauvé. — C'est ainsi qu'il appelait Mme d'Obersthal, ou plutôt Hélène, car bientôt il ne lui donna plus que ce doux nom. On va si vite en pays conquis !

Lorsque, trois mois après, Flambert quitta le château de Kerwell, ce fut une douloureuse séparation ! On se promit de se revoir, de se retrouver ; mais les événemens en avaient autrement décidé. L'empereur accordait rarement à ses officiers de hussards la faculté de tenir leurs sermens et de se consacrer au culte de la fidélité. Le régiment de Flambert fut envoyé en Espagne ; puis il fit la campagne de Russie , et le jeune lieutenant, devenu capitaine et chef d'escadron, n'eut pas un seul instant de repos et de liberté depuis son départ de Kerwell jusqu'au jour où la carrière des armes lui fut fermée définitivement. Mais alors, six ans s'étaient écoulés ; six années de fatigues, de périls, d'émotions de tout genre, qui laissaient bien loin et bien effacés les tendres souvenirs du château de Kerwell. — Cependant, et nous l'avons vu, le commandant n'oublia jamais entièrement cette halte dans sa vie active et dissipée, et c'est de cet amour qu'il parlait lorsqu'il disait : « Je n'ai été sérieusement amoureux qu'une seule fois dans mon meilleur temps. » Quelquefois aussi, il se demandait : — « Qu'est-elle devenue ?.. Et ce gage de notre ten-

dresse qu'elle espérait, qu'elle m'annonçait en me disant adieu?.. » Ces réflexions lui remuaient le cœur, mais il n'allait pas plus loin. L'idée de s'informer, d'écrire, ne lui vint pas; encore bien moins pensa-t-il à retourner en Allemagne. — « Elle m'a oublié, disait-il; ce sont là des erreurs, des faiblesses qu'on se garde bien de reprendre et de continuer après six ans d'entr'acte. Hélène ne songe plus maintenant qu'aux choses sérieuses de la vie. Elle ne me reconnaîtrait plus, ou bien elle ne voudrait plus me reconnaître... » — Il y avait quelque chose de vrai dans ce raisonnement, et la conduite de Flambert n'a pas besoin sans doute d'une autre justification.

Mais lorsqu'une soudaine révélation fit revivre devant lui ce passé; lorsque ce gage d'un ancien amour, qui jusque-là n'avait été pour lui qu'une vague espérance, se montra dans sa charmante réalité; lorsqu'en relisant de ses yeux pleins de larmes les précieux papiers qui lui apportaient cette vérité inconnue, le commandant s'écria : « Mon fils ! » — un sentiment nouveau s'éveilla en lui; son ame se remplit de joie, d'orgueil et de tendresse passionnée. — Puis une triste pensée le saisit au milieu de ce bonheur. Il s'interrogea comme Dieu avait interrogé Caïn, et il se demanda :

— Qu'as-tu fait de ton fils?

Les paroles de Frédéric résonnèrent alors douloureusement à son cœur :

« C'est vous qui m'avez perdu; mais je vous pardonne ! »

— Oui ! dit le commandant en se frappant le front, oui, je l'ai perdu ! Je me suis attaché à lui comme un mauvais génie ! j'ai brisé son amour ! j'ai anéanti sa fortune ! je l'ai jeté au devant de l'épée d'un spadassin !... Et après cela je viendrais lui dire : Je suis ton père ! Non ! il ne me croirait pas, ou, s'il me croyait, il rougirait de moi; il me maudirait ! Oh ! je suis heureux qu'il ne m'ait pas entendu tout à l'heure lorsque je l'appelais mon fils ! Il est une honte du moins que je lui épargnerai ! — Je vous pardonne, m'a-t-il dit; mais moi, je ne me pardonne pas !

Le commandant était assis, la tête appuyée dans ses deux mains tremblantes; les sanglots le suffoquaient; pour la première fois de sa vie il se trouvait faible devant une douleur.—Mais bientôt il reprit courage. Le vieux lion se redressa; son regard brilla d'une noble flamme; une généreuse chaleur vint ranimer et purifier son ame.

—Je rachèterai le passé ! s'écria-t-il fièrement; j'effacerai mes fautes à force de dévoûment, et je sauverai mon fils!... Oui, je le sauverai, fût-ce au prix de ma vie et de mon honneur !

Il fallait d'abord aller au plus pressé; — c'était le duel. Heureusement on devait l'attendre pour le combat qu'il voulait empêcher. Flambert courut chez Maucroix, et il apprit que l'adversaire de Frédéric n'était pas entré chez lui depuis la veille; par conséquent Frédéric ne l'avait pas rencontré. — Il le cherche, sans doute, pensa le commandant; moi, je le trouverai.

Les habitdes de Maucroix étaient connues du commandant; il savait à peu près où on pouvait le voir à toute heure de la journée. Il ne tarda donc pas à le rejoindre, et allant droit au but, il lui proposa d'arranger l'affaire de la veille.

—Impossible ! répondit froidement le spadassin.

Flambert pria, menaça : tout fut inutile.

—Eh bien ! dit-il, si vous exigez absolument un duel, c'est à moi que vous aurez affaire.

—Cette proposition me flatte infiniment, reprit Maucroix; vous savez que je suis de force à me mesurer avec vous, et je serai vraiment enchanté de faire votre partie; mais M. de Valberg a un droit de priorité dont je ne le frustrerai pas, quoi que vous fassiez pour m'obliger à commettre cette injustice, à moins qu'il ne refuse positivement le combat, et alors je prendrai seulement le temps de proclamer partout qu'il est un lâche.

Maucroix avait mis le doigt sur la plaie. Flambert comprit qu'il n'y avait pas moyen de l'empêcher de parler, et qu'en se battant à la place de Frédéric, il livrait son fils au déshonneur ineffaçable qu'imprime une lâcheté.

Nous avons dit que le commandant avait retrouvé toute l'énergie de son caractère pour lutter contre les dangers et les malheurs qui menaçaient Frédéric. Il prouva sa force dans cette circonstance pénible, en demeurant plein de calme et de dignité.

— C'est bien ! dit-il à Maucroix; j'avais pensé devoir tenter cette démarche... ou plutôt c'est la baronne qui m'y avait engagé pour des motifs que vous devinez aisément. Maintenant que j'ai fait de mon mieux, advienne que pourra !

— Allons donc! reprit gaîment Maucroix; vous voilà raisonnable! vouloir empêcher un duel ! vous ! vraiment, je ne vous reconnais pas à ce trait là !

En quittant Maucroix, Flambert retourna chez Frédéric qui était revenu auprès de Mathilde, où l'attendaient encore l'oubli de ses malheurs et l'inépuisable trésor de consolations et d'espérances que la jeunesse et l'amour trouvent si aisément au milieu des souffrances les plus vives et dans les situations les plus terribles.

Une seconde fois réveillé de ses illusions, Frédéric se rendit à l'appel du commandant, qui eut besoin de toute sa résolution et de toute sa fermeté pour résister à l'entraînement de son émotion paternelle et rester dans la cruelle réserve qu'il s'était imposée.

— Vous étiez avec Mathilde, demanda Flambert d'une voix pleine de douceur.

— Oui, répondit Frédéric; ces derniers momens de bonheur ne me sont-ils pas permis? ajouta-t-il tristement.

— Est-ce que je vous ai fait un reproche! reprit le commandant; ai-je donc l'air d'un juge sévère? Non ! non ! et croyez bien que vous n'avez pas d'ami plus sincère que moi. Restez avec Mathilde, maintenant et toujours?

— Toujours, s'écria Frédéric en regardant Flambert avec étonnement.

— Puisque vous l'aimez ! puisque votre bonheur est là !

— Que dites-vous ! commandant. Quoi !... vous consentiriez ?.. Et ce que vous me disiez ce matin... Césarine... ma promesse...

— Ne parlons plus de cela. Depuis ce matin, j'ai réfléchi; et je suis maintenant tout à fait de votre avis. Vos premiers sermens sont sacrés; il faut les tenir. D'ailleurs Mathilde n'a que vous au monde, n'est-ce pas? C'est une bonne et noble fille! un cœur pur et dévoué!

— Oh! que vos paroles me font de bien ! dit Frédéric en se jetant dans les bras du commandant qui le pressa sur son cœur dans une étreinte convulsive.

— J'expliquerai tout à Césarine; je me charge de lui faire entendre raison, continua le commandant. Soyez sans remords!

— Je n'ai rien à me reprocher, je vous le jure ! dit Frédéric.

— Et maintenant, reprit Flambert, j'espère que vous ne pensez plus à vous faire tuer?

— Non!... Mais pourtant ce duel ?...

— Est malheureusement inévitable !

— Alors!... dit Frédéric en hochant la tête.

— Alors, il faut que vous vous en tiriez de votre mieux. Vous savez manier l'épée ?

— Bien peu.

— Voyons : prenons des fleurets, et mettez-vous en garde.

Le commandant s'aperçut bien vite que Frédéric n'était à ce jeu qu'un maladroit écolier. Maucroix, au contraire, était passé maître dans cet art meurtrier; il possédait toutes les ressources, toutes les ruses de l'escrime, et il avait souvent fait un déplorable usage de son habileté. Le duel n'offrait donc à Frédéric qu'une chance funeste. Flambert comprit cela; mais il sut dissimuler la terreur que lui inspirait cette pensée.

—Retournez auprès de Mathilde, dit-il tranquillement à Frédéric. Dans une heure je reviendrai vous voir.

Dix minutes après cet entretien, le commandant entrait dans le salon de la baronne et lui disait :

— Vous savez ce qui s'est passé hier au soir chez vous?

— Une querelle? répondit négligemment Mme de St-Phar.

—Oui; une affaire grave entre Maucroix et Frédéric.

— C'est un malheur!

— Oui, madame; un malheur pour Frédéric et pour vous; car enfin si ce jeune homme succombe, adieu les brillantes espérances que vous fondiez sur le mariage de Césarine.

— Je ne serai jamais embarrassée d'établir ma nièce, reprit la baronne. J'aurai d'ailleurs l'héritage de M. de Valberg pour la doter.

— L'héritage ?

— Mais oui. Avez vous donc oublié que je tiens cent mille écus dont je ne me dessaisirai pas, je vous le jure !

—Comment ! vous garderiez le dépôt que ce jeune homme vous a confié ?

— Dites plutôt l'argent qu'il m'a remis pour une réparation. Et si par un événement qui ne dépend pas de moi, cette réparation n'est pas complète, eh bien ! mon cher commandant, je me contenterai de la moitié.

— Mais croyez-vous que la justice vous le permettra?

— Pourquoi pas? il n'y aura aucune trace de ce dépôt, fait sans témoins et sans preuve.

— Sans témoins!... Et moi ?

— Vous, continua la baronne en souriant, vous n'êtes pas un témoin : vous êtes un complice.

— C'est juste, dit Flambert en se contenant.

— Vous aurez votre part dans les bénéfices, mon ami, car vous le savez, tout ce que j'ai est à vous. Mais la justice? mais un procès? mais une poursuite criminelle, même?... je m'en moque ! Notre sentimental et mélancolique Allemand m'a remis des lettres de change acquittées par lui, sans dire à quel titre. J'en ai touché le montant, c'était mon droit, c'était de l'argent qui m'était dû très légitimement. Je l'ai, cet argent, je le tiens : il est en sûreté, et rien au monde ne me le ferait rendre, pas même une condamnation.

Ces paroles firent pâlir le commandant, car il savait qu'elles exprimaient une volonté ferme et inébranlable. — Ce sera une autre lutte à soutenir, un autre combat à livrer, pensa-t-il, et reprenant courage, il revint à son premier sujet.

—Je croyais, dit-il, que votre intérêt vous porterait à empêcher ce duel, et je ne doutais pas que notre intervention ne fût toute-puissante en cette affaire. Vous m'avez dit souvent que Maucroix n'était pas dangereux pour vous, et que vous aviez les moyens de le réduire, de le plier à votre volonté.

— Oui, reprit Mme de Saint-Phar; j'ai toléré ses assiduités auprès de

ma nièce, parce que je savais bien qu'aux premiers indices d'un péril pour elle, je le forcerais à la retraite.

— Et comment?

— En le menaçant de dénoncer ses manœuvres plus qu'habiles, ses pirateries au jeu. Maucroix est un chevalier d'industrie, et je sais comment il s'y prend. Il ne joue jamais qu'avec des cartes à lui.

— Vous le saviez! s'écria Flambert, et vous avez continué à le recevoir! et vous ne m'en avez rien dit!

— Je me doutais que vous auriez des scrupules!

— Et vous avez fait de moi le protecteur d'une pareille infamie! continua le commandant.

— Pensiez-vous donc que ma maison était l'asile de toutes les vertu ajouta la baronne avec un sourire d'ironie.

— J'ignorais du moins que ce fût une caverne de brigands!

— Oh! vous allez trop loin!

— C'est vrai... je m'emporte, et j'ai tort...

— Oui, commandant; prenez l'air, calmez-vous, et vous reviendrez de vos préjugés.

— Certes, se disait Flambert en sortant, si j'avais su cela, je n'aurais pas eu besoin de retrouver un fils pour rompre tout pacte avec cette abominable baronne... Mais ce qu'elle m'a appris doit me servir.

L'heure était à peine écoulée; le commandant revint chez Frédéric et lui dicta un billet conçu en ces termes:

« Monsieur, je vous dois une réparation, mais vous me devez une re» vanche. Avant de se couper la gorge il faut régler ses comptes. J'ai » perdu avec vous cinq cents louis sur parole; j'en tiens mille tout prêts. » Ce sera quitte ou double, en trois parties que nous jouerons demain, » de dix à onze. Je serai seul et je vous attendrai. Nous nous rendrons » ensuite sur le terrain. »

Maucroix fut ravi de recevoir cette provocation; dans l'une et l'autre rencontre, la victoire lui était assurée d'avance. Le lendemain, il fut exact au rendez-vous. Il trouva Frédéric en compagnie de trois personnes, un de ses compatriotes, le chevalier de Liebenstein, secrétaire d'ambassade; M. X., habitué du salon de la baronne, et le commandant.

— Vous m'aviez annoncé que nous serions seuls? dit-il à Frédéric.

— Ces messieurs sont mes témoins, répondit Frédéric.

— Il est important, ajouta Flambert, qu'on ne puisse pas accuser M. de Valberg d'une lâcheté. Mais il s'agit d'abord d'une partie de cartes, je crois? Allons, messieurs, ne perdez pas de temps, mettez-vous à la table de jeu.

— C'est inutile... dit Maucroix.

— Pourquoi? reprit le commandant... C'était convenu; nous connaissons la lettre qui vous a été écrite, et vous arrivez à l'heure fixée pour les trois parties proposées. Les mille louis sont là. Nous serons témoins des deux combats.

— Soit! dit Maucroix.

— Baptiste, continua Frédéric en s'adressant à son valet de chambre, apportez des cartes.

— C'est inutile, poursuivit le commandant, monsieur en a sans doute sur lui.

— Moi! reprit Maucroix en cherchant à déguiser son trouble.

— Oui, vous.

— Monsieur, prétendez-vous m'insulter par un soupçon injurieux?

— Non, mais je prétends fouiller dans vos poches, si vous n'en retirez tout de suite et de bonne grâce les cartes qui y sont.

— Et quand j'en aurais? continua Maucroix en plaçant deux jeux de cartes sur la table... C'est tout simplement une précaution.

— Allons donc, reprit le commandant, vous avez bien de la peine à vous exécuter!

— Maintenant, jouons, dit Frédéric... Baptiste, apportez des jetons.

— Non, dit Flambert; apportez du papier, une bougie allumée et de la cire à cacheter.

— Pourquoi faire? demanda Maucroix d'une voix tremblante.

— Vous allez le voir. Je prends ce papier, je mets vos cartes sous enveloppe, je cachète, ces messieurs signent le scellé, et nous envoyons le tout au procureur du roi, qui décidera si vous êtes digne ou non qu'un honnête homme risque sa vie contre la vôtre. Le duel n'aura lieu qu'après le jugement.

— Insolent! s'écria Maucroix.

— Vous m'attaquerez ensuite en calomnie si vous le jugez à propos.

— Non! je ne chargerai que moi du soin de ma vengeance! reprit Maucroix... Et s'élançant sur Flambert, il le frappa au visage.

Le commandant bondit comme un tigre blessé. Puis reprenant son sang-froid:

— Laissez sortir cet homme, dit-il; je le retrouverai.

Aussitôt après cette scène, Flambert, infatigable dans l'exécution de ses projets, retourna rue de Hanovre, et dit à la baronne:

— Tout est perdu! Vous n'aviez que trop raison dans ce que vous me disiez de Maucroix; mais son adresse a été déjouée: Frédéric l'a pris en flagrant délit d'escroquerie; il y avait des témoins; on a parlé des sommes que Maucroix a gagnées chez vous à M. de Valberg, et une plainte contre votre maison va être déposée au parquet. Malgré votre bonne résolution, il se pourrait bien que la justice finît par mettre la main sur les cent mille écus. En tout cas, il vous faudrait acheter cette fortune par quelques mois, peut-être même quelques années de prison.

— Je supporterai tout plutôt que de livrer mes cent mille écus, maintenant surtout que je n'aurai plus d'autres ressources.

— Et s'il y avait un moyen de tout sauver?

— Comment?

— En vous dérobant au danger, en fuyant avec le dépôt. Nous avons de l'avance; une bonne chaise de poste nous transportera à Calais, et de là nous voguerons vers l'Angleterre.

— C'est une excellente idée, dit la baronne.

— Je me charge des préparatifs. Surtout ne dites rien à Césarine. Elle aime ce jeune Valberg, elle serait capable de commettre une indiscrétion. Du reste, Frédéric ne veut plus entendre parler d'elle; la femme qu'il aimait en Allemagne est arrivée hier à Paris. Ainsi vous pouvez être sûre que Césarine nous reviendra.

— Très bien! reprit la baronne; vous êtes un homme admirable; vous pensez à tout.

Tout fut prêt en quelques instans. Le commandant et la baronne montèrent en voiture, et la chaise de poste partit au galop de quatre vigoureux chevaux.

Entre le moment où Frédéric avait écrit à Maucroix sous la dictée du commandant et l'entrevue qui avait été le résultat de cette lettre, il s'était écoulé des heures précieuses que Flambert n'avait pas perdues. La situation de Frédéric se compliquait de tant de circonstances fâcheuses et pressantes, qu'il fallait mener de front plusieurs démarches difficiles, manœuvres dont la moindre aurait réclamé tout le temps et toute la présence d'esprit d'un homme ordinaire. Le commandant tenait déjà en échec Maucroix et la baronne; Césarine devait être complètement immobile dans ses combinaisons; mais restait encore un ennemi puissant et rusé qui avait habilement attiré dans ses filets une bonne partie de la fortune que Flambert voulait sauver. — C'était M. Graindor.

Le terrible usurier ne lâchait pas prise aisément; ses rapines étaient toujours solidement basées sur des titres en bonne forme, et il savait faire disparaître adroitement toute preuve et toute trace de profit illégal, exorbitant, frauduleux, que chacune de ses opérations lui rapportait.

— Mon cher, lui dit Flambert, vous vous êtes déjà mis à découvert pour des sommes très fortes avec mon petit Allemand, et vous ne m'en voudrez pas si, dans une nouvelle affaire, je l'adresse à un autre capitaliste.

— Mais, reprit vivement l'usurier, je suis toujours disposé à traiter avec lui, et j'ai encore de l'argent à son service. Votre garantie et des renseignemens qui me sont venus d'Allemagne... par hasard, lui assurent auprès de moi un crédit illimité.

— Oh! vous pouvez être tranquille! Les propriétés se vendent bien, l'argent arrive, et il sera parfaitement en mesure aux échéances convenues. C'est un débiteur comme il y en a peu.

— Et vous voulez me l'enlever?

— Que voulez-vous, mon cher Graindor, j'ai eu la main forcée. M. Burtley s'y est pris d'une façon si persuasive!

— Quoi! c'est l'Américain?

— Oui; il veut faire fructifier ses capitaux.

— L'intrigant! Venir me couper l'herbe sous les pieds! Et c'est pour un pareil homme que vous me faites du tort!

— Ecoutez donc! M. Burtley est très rond en affaires. Parlons sans détours. Je vous ai déjà procuré un assez bon nombre de pratiques, et vous ne m'avez jamais rien fait gagner dans vos marchés.

— C'est vrai, mais vous ne m'avez jamais rien demandé.

— M. Burtley n'a pas attendu ma requête; il m'a offert tout de suite et de lui-même dix pour cent dans les bénéfices qu'il ferait avec M. de Valberg; et c'est bien quelque chose, car notre jeune dissipateur aura le moins encore trois ou quatre cent mille francs à dévorer.

— Oui, c'est bien là le calcul que j'avais établi!

— Vous n'avez pas à vous plaindre, vous qui pour les vingt mille écus que vous lui avez prêtés, encaisserez plus de deux cent mille francs.

— Je ne me plains pas de ce qui est fait!

— Mais vous regrettez ce que vous ne ferez pas? Je le conçois.

— N'y aurait-il donc pas moyen de nous arranger ensemble? Où en êtes-vous avec Burtley?

— Il signera ce soir nos conventions, et demain il fera avec M. de Valberg une première affaire de cinquante mille francs. Le reste ira vite, car vous savez que notre jeune homme est un joueur effréné.

— Oui, oui! c'était mon meilleur client! s'écria Graindor avec l'accent du désespoir. Et le perdre au plus beau moment! lorsque je croyais si bien le tenir!... Oh! non, il ne m'échappera pas! Voyons, Flambert, mon ami, si je vous offrais les mêmes avantages que Burtley?

— Il a ma parole!

— Comment! vous me refusez la préférence? à moi, une vieille connaissance, un ami de dix ans!

— Vous voulez m'attendrir! vous vous adressez à mon cœur! Mais je ne céderai qu'à une condition, c'est que nous traiterons pour le passé et pour l'avenir de vos affaires avec Valberg. Dix pour cent sur le bénéfice des prêts déjà faits et des futurs emprunts. C'est à prendre ou à laisser.

L'avidité de l'usurier était mise à une rude épreuve; il hésita, il pria, il marchanda long-temps; mais Flambert était inébranlable dans les ter-

mes de sa proposition, et Graindor finit par se résigner à un sacrifice qui devait lui assurer des profits considérables. — Ce n'est pas tout, lui dit le commandant; j'ai la plus magnifique confiance en votre probité; mais les affaires d'argent ne se traitent pas simplement sur parole; Burtley, qui sait cela aussi bien que vous, m'avait parlé d'un petit acte sous seing-privé qui fixait mes droits. J'attends de votre part la même sûreté. La nature de notre engagement réciproque vous répond de ma discrétion.

Graindor, qui ne faisait rien légèrement, trouva que l'exigence du commandant était très naturelle en pareille matière; il en aurait fait autant à sa place; les conventions furent donc signées, séance tenante, et Flambert emporta le précieux traité dans sa fuite avec la baronne.

Tandis que la chaise de poste roulait sur la route de Calais, Frédéric reçut l'avis suivant dans un billet sans signature :

« Mme de Saint Phar vient de partir pour l'Angleterre avec le dépôt »que vous lui aviez confié. Mettez-vous sur-le-champ à sa poursuite, et »vous la rejoindrez à Beauvais où elle doit s'arrêter quelques heures. »Elle descendra à l'hôtel de France. Pas un instant de retard, ou bien »Mathilde et vous serez réduits à la misère. »

Les voyageurs s'arrêtèrent à Beauvais pour dîner. Dès que le repas fut achevé, le commandant sortit pour presser les postillons; il revint un instant après et de l'air d'un homme vivement contrarié, il dit à la baronne :

— Fâcheux contre-temps! l'essieu de la voiture est cassé, et nous voilà retenus ici pour toute la soirée peut-être, car la réparation demandera plusieurs heures. Cependant, soyez sans inquiétude; nous regagnerons le temps perdu. Allez prendre un peu de repos dans la chambre que je vous ai fait préparer; moi je profiterai de ce délai pour me rendre à la préfecture; le passeport dont je me suis muni en toute hâte a besoin d'être régularisé. Tout bien examiné, le mal n'est pas grand; car en restant ici, nous ne serons pas obligés de séjourner à Calais, où nous nous trouverons juste pour le départ du paquebot.

La baronne monta dans sa chambre avec mauvaise humeur, mais sans soupçon. Le commandant n'alla pas à la préfecture, car il n'avait pas de passeport à faire viser; il resta sur la porte de l'hôtel, les yeux tournés vers la route de Paris.

— Qu'il arrive donc! disait-il tout bas. Il viendra, puisque je lui ai parlé de Mathilde. Mais sera-t-il seul? S'il allait d'abord porter plainte et demander secours à l'autorité! Je serais donc arrêté moi aussi? je passerais à ses yeux pour le complice d'un vol!... L'écriture de ma passe serait reconnue et me justifierait!... A moins que la justice ne donne à ma conduite une explication imprévue et funeste. Ce serait un coup terrible. Etre ainsi frappé dans mon honneur, et à ses yeux! tomber victime de mon dévoûment!... Mais lors même que ce malheur eût été certain, je n'aurais pas hésité. Je trouverai dans mon cœur du courage pour tous les sacrifices; heureux si en succombant je répare tout le mal que je lui ai fait!

Le commandant était en proie à ces pénibles réflexions, lorsqu'une voiture s'arrêta devant l'hôtel. — C'était lui, c'était Frédéric qui arrivait, accompagné du chevalier de Liebenstein.

— Assurons nous d'abord de cet homme-là! s'écria le chevalier en s'élançant sur Flambert.

Le commandant n'eut qu'à étendre le bras pour tenir M. de Liebenstein à distance, et s'adressant à Frédéric, il lui dit :

— Je vous attendais!

— Vous? reprit Frédéric avec une expression de surprise et de dédain.

— Je n'ai pas le temps de m'expliquer, continua Flambert, les momens sont précieux. Du reste, tout peut se terminer sans bruit et sans retard. Suivez-moi.

— Il faut d'abord que nous prenions nos précautions, dit le chevalier.

— Monsieur, s'écria le commandant, si vous êtes ici, c'est par moi e si M. de Valberg retrouve ce qu'il est venu chercher, c'est que je l'ai voulu. Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de ne pas faire d'esclandre. Voici deux pistolets que je vous remets, Frédéric; si dans un quart-d'heure vous n'avez pas vos trois cent mille francs, brûlez-moi la cervelle.

— Eh bien! dépêchons-nous donc, dit M. de Liebenstein.

— Je vais vous conduire près de la baronne, ajouta Flambert.

Mme de Saint-Phar était étendue sur un canapé et enveloppée de son manteau de voyage. Ses yeux étaient à demi-fermés par le sommeil; mais en entendant la porte s'ouvrir, elle se réveilla, et lorsqu'elle vit trois hommes entrer dans la chambre, lorsqu'elle reconnut Frédéric, elle jeta un cri de terreur et s'élança pour fuir.

— C'est inutile, lui dit le commandant; les issues sont gardées. Il faut se rendre.

— Il faut rendre ce que vous m'avez pris, dit Valberg.

— Où sont vos preuves? vos titres contre moi? demanda Mme de Saint-Phar avec une effronterie mal assurée.

— Ma chère baronne, reprit le commandant, c'est là un mauvais moyen de défense, je vous en avais avertie. La possession de trois cent mill francs ne peut qu'être suspecte entre vos mains, et puisqu'il ne vous es plus possible de soustraire votre proie aux investigations de la justice, le meilleur parti, je crois, est d'éviter un éclat fâcheux.

— Ah! vous m'avez trahi! s'écria la baronne.

— Je vous remercie de l'avoir dit!

— Vous avez raison, ajouta la baronne après un instant de silence, il ne me reste plus qu'à me résigner. Prenez donc ces clés qui vous ouvriront les coffres de ma voiture.

Et en disant cela, Mme de St-Phar jeta sur le parquet un petit trousseau de clés que M. de Liebenstein s'empressa de ramasser.

— Hélas! s'empressa d'ajouter le commandant, c'est encore là une défaite dont ces messieurs ne peuvent pas se payer. Vos coffres et vos malles ont été fouillés.

— Eh bien! reprit la baronne, si je n'ai rien, que me demande-t-on?

— Votre manteau, répondit Flambert.

Pendant la route, Flambert, qui n'avait reçu de la baronne que des demi-confidences, s'était aperçu que sa compagne de voyage interrogeait souvent d'une main furtive les plis de son manteau, et il avait pensé, avec raison, que le trésor était là. Ce fut en vain que Mme de St-Phar tenta de soustraire à l'ennemi ce précieux vêtement qui fut pris et ouvert. Le commandant ne s'était pas trompé : le manteau contenait des billets de banque en guise de ouate.

— Je vous rends vos pistolets, dit Frédéric au commandant. Prenez aussi ces dix mille francs pour continuer votre voyage.

— Ah! c'est ainsi que vous me comprenez! s'écria douloureusement Flambert.... Puis, reprenant sa fermeté, il ajouta : Laissez cet argent à la baronne qui va continuer sa route vers Calais. Quant à moi, je vous suivrai à Paris, Frédéric, car vous aurez encore besoin de moi!

Les acteurs de cette scène se séparèrent. Frédéric et le chevalier de Liebenstein remontèrent dans leur chaise de poste, et Flambert, abandonnant la baronne à sa douleur, reprit de son côté la route de Paris où il arriva le lendemain pour achever l'œuvre qu'il avait si bien commencée.

Etrangère aux derniers événemens qui s'étaient passés autour d'elle, tout entière aux douces illusions d'un bonheur prochain, Césarine avait attendu Frédéric pendant deux longs jours, et Frédéric, ordinairement si assidu, ne s'était pas montré. On ne lui avait rien dit de la querelle avec Maucroix, et ses alarmes se perdaient en vaines conjectures. Impatiente, inquiète, craignant tout parce qu'elle n'avait au monde qu'une seule espérance, qu'une seule pensée, la pauvre fille cherchait vainement à se rassurer contre les tourmens de cette absence, de cette solitude que son cœur ne pouvait supporter? Où est-il? que fait il? pourquoi ne vient-il pas? Tristes questions qui restaient sans réponse dans son ame éperdue.

Lorsqu'elle apprit que la baronne et le commandant étaient partis, en chaise de poste, sans lui rien dire, un nouveau champ s'ouvrit à ses terreurs. Ce départ mystérieux était inexplicable. Quel parti prendre dans cet abandon? Césarine attendit jusqu'au lendemain, espérant qu'une lettre, un mot lui révélerait ce qu'elle ignorait, ce qu'elle redoutait; mais le lendemain n'apporta rien. — Peut-être, pensa-t-elle en frémissant, Frédéric est parti, et la baronne et le commandant se sont mis à sa poursuite.

Cette idée était au dessus de ses forces. Il fallait à tout prix s'éclairer; elle alla chez Frédéric.

On voulut l'empêcher d'arriver jusqu'à lui; mais il n'y avait pas d'obstacles assez puissans pour l'arrêter; elle ouvrit la porte du salon, elle entra, — et elle vit Frédéric à côté de Mathilde.

Elle savait tout! — Un cri douloureux sortit de son cœur brisé, et elle tomba évanouie dans les bras du commandant qui la suivait.

— Qu'est-ce donc? demanda Mathilde étonnée.

— Rien, répondit froidement Flambert... Une femme privée de sa raison... une folle qui avait échappé à la surveillance de ses gardiens.

Après avoir ramené Césarine chez elle, le commandant vint retrouver Frédéric et lui demanda un moment d'entretien.

— Il est temps, dit-il, que vous repartiez pour l'Allemagne; vous n'avez plus rien à faire ici, et vous ne devez pas exposer Mathilde à une seconde visite de Césarine. Vous voilà délivré de tous vos soucis. Maucroix n'est plus à craindre pour vous; je me suis battu avec lui ce matin, je l'ai laissé sur le pré et je crois qu'il n'en reviendra pas. Peu s'en est fallu que la mauvaise chance du combat fût pour moi. Maucroix était un tireur dangereux, et j'ai reçu le premier coup. — Tenez, ajouta le commandant en découvrant sa poitrine...

— Du sang! s'écria Frédéric.

— Oui, reprit Flambert, et je suis content qu'il ait coulé! Je suis heureux d'avoir ainsi exposé ma vie!... Mais revenons à vous. — Vous avez repris le dépôt imprudemment confié à la baronne, et quant à vos engagemens onéreux avec Graindor, voici de quoi le forcer à une bonne composition. Ce marché, qu'il a passé avec moi, prouve suffisamment le délit d'usure dont il s'est rendu coupable envers vous, et servira à faire rentrer sa créance dans de justes limites. Vous en serez quitte pour lui rendre les soixante mille francs qu'il vous a comptés, et votre fortune n'aura pas reçu d'autre brèche. Le séjour que vous avez fait à Paris sera une leçon pour vous; vous n'en sentirez que mieux le prix de la vie paisible et heureuse qui vous attend. Le château de Kerwell n'a pas encore été vendu; retournez y bien vite et gardez-le; c'est là que vous devez vivre, là où vous êtes né, là où votre mère est morte!...

— Oui, répondit Frédéric, oui, tel est bien mon projet, mon vœu le plus cher!

— Maintenant, ajouta le commandant d'une voix émue, j'ai une grâce à vous demander pour moi... Permettez-moi de vous suivre ; accordez-moi un asile près de vous, à Kerwell !

— Vous, monsieur? dit Frédéric.

— Oh ! ne me refusez pas, je vous en conjure !

— Ecoutez, continua Frédéric ; je vous ai dit que je vous pardonnais, et c'est vrai ; vous vous êtes repenti, vous m'avez tendu une main secourable, et je vous en remercie du fond du cœur. Mais tout en ne conservant pour vous aucun ressentiment, je ne puis oublier à quels malheurs vous m'avez exposé. Un peu plus tard, Mathilde me trouvait marié, ruiné ou mort. C'est Mathilde que vous avez exposée au désespoir, à la misère, à l'abandon... et, je vous le dis franchement, Flambert, votre vue me rappellerait de trop cruels souvenirs. Laissez-moi donc partir et restez : Paris pour vous, l'Allemagne pour moi. Serrons-nous la main, et disons-nous un éternel adieu.

Frédéric ne savait pas combien ces paroles tombaient pesamment dans le cœur du commandant. Il le quitta sans pitié, et Flambert sortit le front baissé, l'ame brisée, en se disant : « C'est la juste punition de mes erreurs. Je n'ai pas fait encore assez pour me relever, pour être digne de lui... Courage donc ! et regardons l'avenir. Plus tard, après l'expiation, lorsque le travail, l'honneur et la souffrance m'auront réhabilité, lorsque le temps aura effacé de cruelles impressions, je partirai seul, à pied s'il le faut ; j'irai à Kerwell, et je reverrai Frédéric... Je ne lui dirai pas ce qu'il est pour moi ! Non, c'est un secret qui doit mourir avec le vieux soldat ; mais à genoux devant lui et les mains jointes, je le supplierai de ne pas me chasser.... »

Le commandant passa la nuit à faire ces rêves. Puis il songea qu'il y avait près de lui un autre cœur qui souffrait, et qui avait besoin de ses consolations. — Il se trompait : Césarine ne souffrait plus ; elle était morte ; elle s'était tuée.

EUGÈNE GUINOT.
(*Courrier.*)

LA FEMME A LA MODE.

Les femmes à la mode se divisent en deux classes qu'il faut bien se garder de confondre :

La femme à la mode avec préméditation.

La femme à la mode sans le savoir.

Cette dernière rend à la divinité capricieuse un culte involontaire, sans combat, sans inquiétude, et qui pourtant n'est pas sans charme ; c'est le culte que la jeune fille rend à l'amour, et la mode comme l'amour se garde bien d'avertir son esclave ; elle se pare d'elle en silence ; elle sait que son nom l'effaroucherait. En effet, la femme qu'un instinct de coquetterie rend élégante fuirait en reconnaissant l'idole qu'elle encense malgré elle ; si on lui disait : « Vous êtes une femme à la mode, » elle s'alarmerait, et la crainte des prétentions et d'un ridicule lui ferait bientôt rechercher une modeste obscurité.

Une femme à la mode sans le savoir veut que sa toilette, sa démarche ressemblent à celles de toutes les autres femmes ; elle croit que cela est naturel ; elle ne sait pas que cette ressemblance vient du travail que font les autres femmes pour lui ressembler ; et comment pourrait-elle imaginer que l'on imite en elle ce qu'elle n'a copié de personne?

Il lui échappe parfois des naïvetés dont l'observateur s'amuse ; lorsqu'elle voit, par exemple, une femme vive et enjoueuse changer subitement de caractère, se faire sentimentale et rêveuse, pour imiter sa langueur, pour singer son maintien nonchalant, cette démarche sans vivacité et pourtant si légère, toutes ces grâces enfin délicieuses parce qu'elles sont inimitables, elle s'afflige de bonne foi : elle ne comprend rien à cette métamorphose ; et, loin de féliciter son amie sur les nouveaux attraits qu'elle emprunte, ne la voyant plus rire, elle la croit malade ou malheureuse, et vient lui dire avec bonté : « Vous avez l'air bien triste ? qu'avez-vous ? »

Mais ne nous appesantissons pas plus long-temps à dépeindre *la femme à la mode sans le savoir ;* peut-être à ce portrait quelques jeunes beautés se reconnaîtront-elles ; peut-être, une fois éclairées, renonceront-elles au rôle qui leur sied si bien, et ce serait dommage.

Les femmes à la mode avec préméditation nous inspirent moins de crainte, et nous allons sans égard dévoiler leurs prétentions.

Les femmes à la mode ne sont presque jamais très jolies.

Les femmes très régulièrement belles sont rarement les plus élégantes ; la très grande recherche de la toilette est presque toujours une réparation ; elle sert à cacher un défaut, soit un peu de maigreur, soit un teint dont la fraîcheur est douteuse. *L'art de se bien mettre* sait parer tout cela ; il s'inspire des obstacles. Les gens qui n'ont point d'idées font mieux les vers que la prose, les nécessités de la rime leur amenant parfois une idée. Il en est ainsi des défauts de la taille ou de la figure ; ils inspirent une quantité d'ornemens qui font effet, qui séduisent, parce qu'on n'a pas le secret de leur origine, et qui bientôt deviennent la mode universelle.

Les femmes, au contraire, dont la beauté est sans reproche, n'entendent rien à toutes ces malices ; elles sont belles tout *bêtement* ; de là vient qu'elles ont moins de charmes.

L'esprit d'une femme à la mode est en général borné, bien qu'il soit universel. Son regard s'étend sur tout, mais il ne pénètre rien.

Le premier ridicule d'une femme à la mode est de regarder comme nulle toute existence qui ne ressemble pas à la sienne ; pour elle, une femme qui a passé sa jeunesse sans être un jour à la mode, est une femme qui a *manqué la vie*, expression que Mme de Staël employait pour plaindre une femme qui n'avait jamais aimé.

Mme de X***, qui est à la mode cette année, a une sœur retirée à la campagne ; cette sœur est fort heureuse, son mari l'aime, ses enfans sont beaux et bien élevés ; toute cette famille mène à soixante lieues de Paris une existence agréable que rien ne trouble. Eh bien ! Mme de X*** ne peut se consoler de l'affreuse destinée de sa sœur ; elle ne peut s'imaginer que l'on supporte une vie si mortellement ennuyeuse ; elle ne comprend pas que l'on soit heureux du bonheur. D'abord, elle a plaint « *sa pauvre Caroline*, si jeune, si belle, ensevelie vivante ; » mais, quand elle s'est aperçue que la *pauvre Caroline*, loin de languir dans la retraite et de maudire son destin, s'en arrangeait à merveille, sa pitié s'est changée en indignation ; elle abandonne sa sœur ; elle est *incorrigible*, se dit-elle ; elle aime à s'ennuyer.

De l'autre côté, il faut en convenir, la pitié n'est pas moins risible. Lorsque, par hasard, la *pauvre Caroline* vient à Paris et qu'elle voit sa sœur lancée dans un tourbillon de plaisirs, spectacles, dîners, concerts, partie de campagne, etc., etc.

— Pauvre sœur, dit-elle à son tour, il faut bien qu'elle cherche à se distraire, une femme est si malheureuse de n'avoir pas d'enfans !

Mme de X*** regrette en effet de n'avoir pas d'enfans, mais non pas par l'idée que sa sœur lui suppose ; elle ne verrait point dans sa famille l'avenir de sa vieillesse et l'occupation de son cœur.

— Ah ! je voudrais avoir deux jolies petites filles, dit-elle ; je les habillerais toujours en blanc, toutes les deux de même, avec de jolies petites capotes bleues ; je ne connais rien de si joli sur le devant d'une calèche que de beaux enfans, etc.

Voilà pour elle ce que serait la maternité.

Une femme à la mode n'aime véritablement rien, ni la musique, ni la danse, ni la poésie, car les beaux-arts ne sont un plaisir pour elle qu'à de certaines conditions ; elle n'aime la danse que dans une grande fête ; pour que la musique lui plaise, il faut qu'elle ait une loge aux premières aux Bouffes, et que deux *élégans* la distraient. Jamais il ne viendra à l'idée d'une femme à la mode d'aller écouter Rubini dans une loge de rez-de-chaussée — avec un vieil oncle.

Le premier soin d'une femme à la mode est de produire de l'effet : pour cela, elle doit souvent manquer de goût dans sa toilette, mais il faut toujours que ce soit avec art. Le secret est de choisir des parures extraordinaires qui soient avantageuses, une toilette jolie à l'œil, mais ridicule à raconter, dont le récit fasse scandale ; il faut que l'on s'écrie : cela devait être affreux... — Eh bien ! non, c'était bizarre, mais elle était fort jolie.

Quand une femme à la mode est malade, son existence est suspendue, car c'est un faible dédommagement pour elle que d'appeler le médecin en vogue, que d'étrenner un système nouveau, que d'avoir les prémices de l'homœopathie.

Elle ne reprend un peu à la vie que par l'avenir des toilettes de la convalescence.

Un deuil ne l'afflige qu'autant que le noir lui sied mal ; elle compte avec impatience les jours qui amènent le demi-deuil, pour lequel elle prépare d'avance une foule de petits ornemens tristes, gris et noirs, qui serviront à égayer sa toilette, qui seront, pour ainsi dire, les consolations de sa parure.

Une femme à la mode, armée de sa frivolité, défendue par l'idée fixe de plaire, gardée par l'élégante sécheresse de son cœur, pourrait toute sa vie rester irréprochable.... Si le premier devoir d'une *femme à la mode* n'était pas d'attacher à son char l'*homme à la mode ;* malheureusement le premier devoir de cet homme est à son tour de compromettre la femme à la mode, et de là résulte une suite de troubles, de scandales, qui, quoique tous à la mode, n'en sont pas moins de grands malheureux qui font le désespoir des gens à la mode... et la consolation des envieux.

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.
(*Musée des Familles.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Un arrêté du maire de Marseille annonce l'ouverture, dans cette ville, pour le 2 janvier prochain, d'un Conservatoire de musique, succursale du Conservatoire de Paris. L'enseignement est confié à MM. Barselti, Bénédit, Roussel, Berteletti et Castellan.

Le 11 décembre dernier, le préfet maritime de Rochefort a informé le ministre de la marine que, le 4 dudit on a recueilli sur la côte de Peige, sous-quartier de Saint-Gilles, un buste en bois ou figure de bâtiment représentant une tête couronnée. Ce buste est peint en bleu, avec une ceinture dorée; une couronne dorée, à dents, entoure la tête, dont la chevelure est de couleur blonde. Cette figure, dont les traits sont forts réguliers, porte une barbe et des moustaches de la couleur des cheveux. Le poids de ce buste est de 20 kilogrammes; sa hauteur, de 65 centimètres; une cheville en cuivre le traverse. Il n'est nullement endommagé, et provient d'une perte récente.

— Trois habitans de la commune de Saint-Pierre en-Port, les nommés Toussaint, Lemarchand et Picot, s'étaient rendus sur le bord de la mer pour y recueillir du warech. Surpris au milieu de ce travail par un grain violent, ils eurent l'imprudence de s'abriter sous une excavation pratiquée sous la falaise par l'effet des eaux de la mer. Ils étaient depuis quelques minutes à peine dans ce dangereux asile, quand un éboulement considérable survint soudainement sur toute la hauteur de la falaise, et couvrit ces malheureux d'une masse de plus de quinze mille mètres cubes de cailloux et de roches calcaires.

A la nouvelle de cet effroyable malheur, presque tous les habitans de la commune se rendirent sur le rivage et se mirent à l'œuvre pour déblayer cet énorme éboulement. Les travaux furent continués avec un empressement vraiment digne d'éloges pendant les journées du 18 et du 19. On était sur le point d'atteindre l'endroit où l'on présumait que les malheureux engloutis, ou peut-être seulement leurs cadavres, devaient se trouver, quand un nouvel éboulement vint blesser trois des travailleurs et occasioner une panique générale. L'un des blessés l'est, dit-on, très grièvement. Un troisième éboulement survint encore, et depuis ce moment il a été impossible d'organiser de nouveaux ateliers de travailleurs, tant l'épouvante est générale. (*Mémorial de Rouen.*)

— Nous aurons plusieurs fortes marées pendant l'année 1842; celles du 28 janvier, du 25 février, du 26 mars, du 5 août, du 4 septembre et du 4 octobre, dépasseront de beaucoup la hauteur moyenne. Les marées du 25 février et du 4 septembre seront très considérables et pourront occasioner des désastres si elles sont favorisées par les vents; elle sont calculées à 1, 15. En 1841, nous n'avons eu que quatre marées qui aient surpassé la hauteur moyenne : la plus considérable, celle du 15 septembre, n'était indiquée qu'à 1, 10.

— Trois ou quatre de nos premiers graveurs ont sollicité de M. Paul Delaroche la faveur de graver les magnifiques peintures de l'hémicycle de l'Ecole des Beaux-Arts. Mais cet artiste leur a répondu, tout en les remerciant de leur bonne volonté et de leur dévoûment, qu'il était décidé à attendre quelque temps. On croit généralement qu'il a l'intention, au commencement du printemps, de corriger quelques parties de cet immense travail.

— Depuis 1833, les sommes consacrées aux hôpitaux par la ville de Paris, sous le titre de subvention, s'élèvent à près de 50 millions.

— Nous croyons devoir signaler le trait d'humanité suivant des ouvriers des ateliers de la compagnie générale des voitures de place. Un de leurs camarades étant tombé malade et se trouvant dans un dénument complet, ceux-ci se sont empressés de faire une collecte entre eux pour venir à son secours; les 43 fr. qu'elle a produits ont été déposés par eux entre les mains d'un délégué, avec ordre à ce dernier de ne le laisser manquer de rien, se portant forts, ont-ils ajouté, de toutes les dépenses relatives à la maladie qui pourraient excéder cette somme.

— On apprend d'Avignon, 23 décembre, que le Rhône a encore débordé. Les eaux ont pénétré dans quelques quartiers de la ville. Le littoral est ravagé de nouveau. (*Messager.*)

— Les eaux de la Seine diminuent de jour en jour. On peut espérer qu'avant peu la navigation sera reprise.

— Vendredi dernier, vers le soir, une charrette vide et attelée d'un seul cheval, entrait à Cambrai par la porte de Paris. Les employés de l'octroi invitèrent le conducteur à s'arrêter et à laisser subir à sa voiture une visite à laquelle ils procédèrent à l'instant même. Le voiturier les laissa faire sans mot dire, puis il disparut. A peine avait-il tourné les talons et s'était-il perdu dans l'obscurité, que les préposés découvrirent que la charrette contenait une grande quantité d'alcool, et qu'elle avait été construite pour servir d'instrument à la fraude. Toute la membrure du véhicule était garnie d'un double fond en ferblanc parfaitement dissimulé et fort artistement fait. Ce double fond, placé entre deux planches de sapin, se divisait en deux compartimens communiquant ensemble et aboutissant, à l'extrémité de la voiture, à un coffre dans lequel était pratiqué un enfoncement cachant un bondon. C'est par là que le liquide était introduit, suivant le besoin. On a calculé que la capacité du double fond était de 260 litres. Quelques entrées quotidiennes ou même hebdomadaires devaient produire de beaux bénéfices pour le fraudeur. La voiture et le cheval ont été saisis. Il est probable que le propriétaire jugera convenable de ne point se faire connaître.

— On écrit de la Tour-du-Pin, le 21 décembre :

« La ville de la Tour-du-Pin, dans la nuit du 20 au 21 du courant, a été le théâtre d'un événement bien déplorable. Le ruisseau de la Bourbe et celui de St-Didier, sortis de leur lit, ont débouché dans la ville avec une telle impétuosité, qu'en moins de deux heures plusieurs rues ont été envahies par les eaux à une élévation de plusieurs mètres.

» Aux premiers cris d'alarme qui se sont fait entendre vers une heure du matin, au bruit des tambours qui battaient l'alerte, tout ce que la population peut compter de citoyens valides, de tout âge et de tout rang, s'est trouvé sur pied. De prompts secours ont été dirigés sur plusieurs points au milieu de la nuit sous une pluie battante, et se sont continués jusque vers midi, constamment encouragés par la présence de M. le sous-préfet et des autorités du lieu, qu'ont très bien secondés M. le lieutenant de gendarmerie Marigny et M. le capitaine des douanes Pioo.

» Plusieurs centaines de citoyens bravant les rigueurs de la saison, ont travaillé dans l'eau jusqu'à la ceinture pendant près de huit heures. Ce n'est que vers les onze heures du matin qu'on a pu donner un écoulement aux eaux qui avaient envahi les maisons du hameau de Praille, en pratiquant trois tranchées au travers de la route royale de la Tour-du-Pin à Bourgouin. »

— Les nombreux sinistres signalés chaque année dans cette partie des côtes de la Manche comprise entre Cherbourg et le Havre ont décidé le gouvernement à commander des études qui auraient pour but l'établissement d'un port de sauvetage au milieu du golfe formé par la courbe continentale de Harfleur à Honfleur. Il existe, au centre de cet arc, un petit port de pêche connu sous le nom de *Port-en-Bessin*; l'intrépidité des marins qui l'habitent a souvent été d'un secours providentiel pour des navires en péril; mais, une fois assailli par le mauvais temps dans ces parages dangereux, le navigateur n'a aucun abri à chercher vers la côte; s'il ne peut se maintenir en pleine mer, le naufrage est inévitable, et malheureusement la compulsation des états de l'administration maritime atteste, par le nombre prodigieux et périodique des sinistres enregistrés, que, faute d'un port de refuge, il est peu de navires assez heureux pour atteindre à temps Honfleur ou La Hougue.

Port-en-Bessin est situé à l'une des extrémités des roches du Calvados, qui forment là une solution de continuité, désignée sur les cartes marines par la dénomination de *la Boucle-de-Port*. Dans les temps ordinaires, la marée y monte à six mètres, et la nature y a creusé le commencement d'un admirable havre. Déjà, à plusieurs époques, il avait été question d'utiliser cette indication naturelle; et, sans parler des travaux commencés par un des puissans évêques de Bayeux, ses avantages n'avaient pas échappé au coup d'œil et au génie de Vauban, ainsi que l'attestent quelques ouvrages de défense établis par ses soins.

Deux habitans de la ville de Bayeux, MM. Lavalle du Perron et Leforestier, en remettant en lumière tout ce qui avait été fait et projeté à des époques antérieures, et en présentant au conseil général du Calvados les études locales auxquelles ils se sont livrés, ont attiré sur ce point l'attention de l'administration supérieure. L'établissement d'un port de sauvetage sur cette côte hérissée d'écueils intéresse à un haut degré le commerce des nations dont les nombreux navires fréquentent les dangereux passages de la Manche.

— Le mariage du prince royal de Sardaigne, qui doit avoir lieu prochainement à Turin, donne déjà un air de fête à cette ville. Il paraît que le roi Charles Albert veut qu'une magnificence toute royale préside aux grandes fêtes qui se préparent; il vient d'ordonner que le palais et toutes ses dépendances soient immédiatement disposés pour être éclairés à l'intérieur et à l'extérieur au moyen du gaz. Cette résolution est d'autant plus remarquable, que l'administration de Turin n'a point encore jugé à propos de doter la ville de ce mode d'éclairage. Rien de plus merveilleux, ajoute une correspondance, que tout ce qui se prépare pour l'intérieur du palais; une salle de bal aura huit cents lumières; les magnifiques galeries de marbre auront trois rangs de lustres et de girandoles. Tous les dessins sont dus au chevalier Pélagio, ornementiste du roi. On pourra, dans les jours de fêtes, allumer jusqu'à 2,000 flammes.

— M. Scott, l'un des officiers anglais qui ont été faits prisonniers sur les côtes de la Chine, et retenus pendant plusieurs mois, vient de publier une relation de sa captivité. On y remarque le passage suivant sur le *système cellulaire* adopté dans les prisons de ce pays :

« Mes compagnons d'infortune et moi nous fûmes amenés sous une espèce de portique qui régnait autour de la cour de la prison. Là se trouvaient déjà des malfaiteurs chinois qui attendaient patiemment leur sort. Vers le soir, je fus étonné de voir tirer d'un large magasin, de grandes cages de bois dont je fus loin, dans le premier moment, de deviner l'usage. Elles avaient cinq pieds anglais, de hauteur sur à peu près quatre de longueur et de largeur. Je vis bientôt qu'elles ressemblaient pour la forme aux célèbre cages de fer dans lesquelles, du temps de Louis XI, le cardinal La Ballue faisait enfermer ses ennemis, et où il finit par être emprisonné lui-même pendant douze ans; seulement elles étaient portatives et se mouvaient sur des roulettes.

»Lorsque ces horribles machines de bois eurent été placées et alignées au centre de la cour, on nous en assigna à chacun une pour demeure. Avant de nous y faire entrer, on nous remit à chacun une large veste et un pantalon de coton bleu, et autant de gâteaux de riz que nous pûmes en emporter. Il n'y avait pas moyen de s'y coucher, pas même de tabouret pour s'asseoir, et il fallait se tenir accroupi dans la plus affreuse position.

»Quelques unes des cages avaient au sommet un trou dans lequel on pouvait passer la tête et se tenir debout. J'obtins d'abord la faveur d'un de ces réduits; mais, ayant excité apparemment quelque mécontentement parmi nos geôliers ou de la jalousie parmi mes compagnons, on me plaça dans une autre cage, où j'eus à souffrir des tourmens inouïs.

»Les Chinois paraissent croire un tel séjour préférable à celui des cachots : ils le regardent surtout comme plus sain, parce que l'on fait rentrer les cages sous les portiques en cas de mauvais temps, et que l'on y entretient la propreté de la manière qui est usitée pour les animaux féroces. »

— Nous lisons dans un journal de Madrid, *el Correo nacional*, du 18 : « La reine, en faisant remettre à Mme de Vega et à Rubini leurs cadeaux par son gentilhomme, le comte de Campo Alangel, l'a chargé de répéter aux artistes ces paroles : « La reine voudrait que ces présens eussent plus » de valeur; mais elle est encore une jeune fille, et il lui est impossible »de donner plus, tant qu'elle ne sera pas majeure. » Touchés par la candeur et l'amabilité de ces paroles, les deux artistes ont demandé et obtenu la faveur de baiser la main de la reine et de l'infante. »

PROSPECTUS.

Le SALON LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque jour, dans les Journaux, les Revues ou les Livres.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des Gens de Lettres, le SALON LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les publications de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Le SALON LITTÉRAIRE publie deux éditions.

La première paraît deux fois par semaine, le Jeudi et le Dimanche (104 numéros par an), contient, dans chaque numéro, la matière d'un volume in-8°, c'est-à-dire plus de cent volumes par an, et coûte 38 francs.

La seconde édition paraît tous les Dimanches (52 numéros par an), contient la matière de plus de cinquante volumes in-8°, et ne coûte que 20 francs par an.

Le SALON LITTÉRAIRE, qui a été créé en concurrence du *Voleur* et du *Cabinet de Lecture*, présente sur eux les avantages suivans :

Ces deux journaux ne donnent que 72 numéros au lieu de 104, c'est-à-dire 32 numéros de moins par an que le SALON LITTÉRAIRE.

Le SALON LITTÉRAIRE contient dans chaque numéro 600 *lignes* (ou 40 *mille lettres*) de plus qu'eux.

Le *Voleur* et le *Cabinet de Lecture* coûtent 48 fr. par an, le SALON LITTÉRAIRE ne coûte que 20 francs.

Ainsi, le SALON LITTÉRAIRE coûte moitié moins que le *Cabinet de Lecture* et le *Voleur*, et donne le double de matières.

Le SALON LITTÉRAIRE réunit donc trois conditions essentielles qui doivent assurer son succès :

1° Grande variété de rédaction et soin particulier dans le choix des articles, qui sont tous signés par les écrivains les plus en renom.

2° Immense quantité de matières.

3° Diminution considérable dans le prix de l'abonnement.

Un exemplaire du SALON LITTÉRAIRE est adressé gratuitement pour essai à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

On souscrit à Paris, rue Coq-Héron, 3, et en province chez tous les directeurs des postes et des messageries.

Souscription avec prime gratuite offerte aux abonnés du

SALON LITTÉRAIRE.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE,

Par M. Émile Marco de St-Hilaire,

auteur des *Mémoires d'un Page de la Cour impériale.*

Deux volumes in-8°. — PRIX : VINGT-QUATRE FRANCS.

Chaque Souscripteur reçoit en outre gratuitement :

Le Salon littéraire, 1re édition, paraissant deux fois par semaine, pendant *six mois*,

ou la 2e édition, paraissant tous les dimanches, pendant *un an.*

Le port de l'ouvrage qui, sauf indication contraire, sera adressé par les Messageries, est à la charge du Souscripteur.

Paris — BOULÉ et Ce, imprimeurs des corps militaires, de la gendarmerie départementale, du cadastre et des contributions directes, rue Coq-Héron, 3

SOUSCRIPTION NOUVELLE.

Choix de 150 bons volumes in-octavo.

Ouvrage	Vol.
SOUVENIRS DU DUC DE VICENCE, par Charlotte de Sorr	2 vol.
MÉMOIRES DU DUC DE ROVIGO, pour servir à l'Histoire de Napoléon	8
MÉMOIRES DES GÉNÉRAUX GOURGAUD ET MONTHOLON, pour servir à l'Histoire de Napoléon, avec portraits	9
MÉMOIRES DU DOCTEUR ANTOMARCHI sur les derniers momens de Napoléon	2
LE NOUVEAU MÉMORIAL DE Ste-HÉLÈNE	1
SOUVENIRS SUR MARIE-ANTOINETTE et la cour de Versailles, par Mme d'Adhemar, dame du palais	4
SOUVENIRS DE LÉONARD, coiffeur de Marie Antoinette	4
MÉMOIRES DE Mme ROLLAND	2
MEMOIRES DE BRISSOT sur les contemporains et la révolution française	4
MÉMOIRES DE LEVASSEUR, ex-conventionnel.	4
TÉMOIGNAGES HISTORIQUES ou Quinze ans de police sous Napoléon, par Desmarets	1
MÉMOIRES SUR LES CENT JOURS, par Benjamin Constant	1
SOIRÉES DE CHARLES X, recueillies par M. le duc de ***	2
MÉMOIRES DE M. LE VICOMTE DE LAROCHEFOUCAULD, aide-de-camp de Charles X.	4
MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DU GÉNÉRAL DUMOURIEZ	2
MÉMOIRES DU PRINCE DE MONTBAREY, contenant un grand nombre de faits curieux sur les cours de Louis XV et Louis XVI	3
MÉLANGES HISTORIQUES, satiriques et anecdotiques de M. R., grand écuyer de Louis XV.	3
MÉMOIRES INÉDITS DU COMTE DE BRIENNE, secrétaire d'état sous Louis XIV, par F. Barrière.	2
MÉMOIRES DE DANGEAU avec notes, par Mme de Genlis	4
MÉMOIRES DU CARDINAL DUBOIS	4
MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES DU MARÉCHAL CATINAT	3
MÉMOIRES DE FAUCHE BOREL.	3
MÉMOIRES DE GABRIELLE D'ESTRÉES	4
MÉMOIRES DU COMTE DE GRAMMONT	1
MÉMOIRES, correspondances et ouvrages inédits de Diderot, publiées par Grimm	4
MÉMOIRES DES PLUS CÉLÈBRES COMÉDIENS	14
SCENES CONTEMPORAINES ET HISTORIQUES, par Mme la vicomtesse de Chamilly	2
MÉMOIRES D'UNE CONTEMPORAINE	6
MÉMOIRES DE CHRISTINE, reine de Suède	2
MEMOIRES ET VOYAGES, par M. le marquis de Custines	2
ROME ET FLORENCE, par Mme de Montaran, avec gravures	1
REVELATIONS D'UNE FEMME DE QUALITÉ, sur les années 1830 et 1831	2
SCENES DRAMATIQUES empruntées à la vie réelle, par lady Morgan	2
MÉMOIRES, SOUVENIRS ET PORTRAITS, par M. Alissan de Chazet, ornés de portraits et d'un fac simile de Ch. Nodier	3
SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME, par Mme Sophie Gay	1
PARIS EN PROVINCE et **LA PROVINCE A PARIS**, par Mme G. Ducre	3
NOUVEAU TABLEAU DE PARIS AU XIXe SIECLE par J. Janin, Fred. Soulié, Balzac, Paul de Kock	6
LES CENT ET UNE NOUVELLES, avec vignettes	2
ŒUVRES COMPLETES de M. le comte Xavier de Maistre, avec gravures	2
LA CHRONIQUE DU PALAIS-DE-JUSTICE, rec. des trépas tragiques, par H. Raisson	2
LES MÉMOIRES DU BOURREAU DE LONDRES, écrits par lui-même et publiés par le chirurgien de Newgate, avec portrait	1
CÉSAR BIROTTEAU, PARFUMEUR, chevalier de la Légion-d'Honneur, adjoint au maire du 2me arrondissement de Paris, par Balzac	2
LES PROTECTEURS, par Jules David	2
SIMPLE HISTOIRE, par mistress Inchbald	1
LES NOUVELLES DE MICHEL CERVANTES, traduites par Viardot	2
LE NÉPENTHES, contes et nouvelles, par M. Loëve Weimars	2
CONTES D'HOFFMANN, ornés de vignettes	2
CONTES DE BOCCACE, ornés de vignettes	2
LES CONTES DE PERRAULT, nouvelle édition ornée de 130 vignettes, joli volume, cartonné à la Bradel	1
LES JOURS DE CONGÉS ou les Matinées du Grand Oncle, contes, nouvelles et proverbes, par MM. Ch Nodier, Scribe, Bouilly et autres, 2 jolis vol. cart. à la Bradel, ornés de vignettes	2
	150 vol.

Messieurs les abonnés du journal *LE SALON LITTERAIRE* recevront à leur choix, moyennant:

30 fr. six volumes
35 fr. dix volumes
55 fr. vingt-cinq volumes
90 fr. cinquante volumes
} et *le Salon littéraire*, 1re édition, pendant *six mois*, — ou la 2e édition hebdomadaire pendant *un an.*

145 fr. soixante-quinze vol.
170 fr. cent volumes
225 fr. les cent cinquante vol.
} et *le Salon littéraire*, 1re édition, pendant *un an*, — ou la 2e édition hebdomadaire pendant *deux ans.*

Dimanche 9 Janvier 1842. *DEUXIÈME EDITION.* **Deuxième année. — N° 2.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—
Les Abonnemens partent des 1er et 16 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger : 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

BELPHÉGOR.

Dans la saison et à l'heure où la promenade de Brighton est couverte de dames nonchalamment étendues dans leurs voitures, et de jeunes lords perchés sur le haut d'un tandem rapidement entraîné par deux chevaux en flèche, ou légèrement inclinés sur un coureur anglais, dont les naseaux flamboyans attestent l'origine arabe, une calèche traversa rapidement Oriental Place, et se dirigea vers la grève. Les deux chevaux, de la plus noble encolure, frémissaient sous le frein et lançaient à chaque pas de longs filets d'écume. C'était un plaisir que de voir leurs bondissemens et leur ardeur presque sauvage, contenue sans efforts par la main calme et prudente du cocher, flegmatiquement assis sur le coin de son siége, le manche de son fouet appuyé sur sa cuisse droite, et soulevant de sa main gauche les longues rênes dont la blancheur éclatait sous un brillant et rare éclair du soleil britannique. Napoléon, commandant son portrait équestre à son peintre David, lui disait de le représenter calme sur un cheval fougueux ; il voulait ainsi caractériser la puissance et la force. A ce compte, il n'est pas de cocher anglais assis sur sa housse galonnée qui n'ait l'attitude d'un conquérant.

L'élégant équipage s'avançait avec le bruit et la rapidité d'un torrent sur le pavé de fer, et laissait derrière lui les bizarres édifices de Brighton, qui ressemble à une cité indienne, commencée sur les ruines d'une ville grecque et terminée par Christophe Wreen ou Philibert Delorme. Près des sveltes aiguilles d'une pagode, qui s'échappent d'un chapelet de dômes chargés de peintures fantasques, montent les colonnes cannelées et festonnées de la renaissance, les frontispices imités du siècle de Raphaël et de Cellini, les bas reliefs d'où tombent en longues guirlandes des amours, des nymphes et des fleurs. L'Egypte apparaît aussi près de là avec ses obélisques, ses lotus bleus et ses ibis d'argent ; la Chine vous lance un regard oblique à travers les étroites portes de laque noir sillonné d'or, tandis que la Grèce étale au-dessus de tous ces monumens bizarres ses mâles chapiteaux doriques et ses immenses entablemens de marbre de Paros, tristes débris sans effet, depuis qu'ils n'ont plus pour les refléter l'azur du ciel antique.

La calèche avançait toujours, redoublant de vitesse et de fracas, avec son cocher si calme et si impassible que pas un atome de poudre ne tombait de sa perruque blanche sur sa livrée brune, avec ses chevaux impétueux qui se cabraient coquettement, élevant aux nues leurs têtes orgueilleuses, ornées à chaque oreille d'une rose épanouie, avec ses deux grands laquais debout sur l'arrière-train, l'un armé d'une haute canne à pomme d'or, tous deux blonds, muets et raides ; la jambe couverte d'un bas de soie blanc, et l'épaule avilie par une aiguillette d'or et de soie. Tout, dans cet arrangement, semblait calculé pour attester la supériorité des animaux sur la race humaine ; tout, depuis la fougueuse protestation des chevaux contre la rêne cruelle qui les dirigeait, jusqu'aux aboiemens furibonds de deux levriers lancés en avant de l'attelage, faisait honte à la livrée de sa triste et humiliante condition.

J'oubliais de vous dire qu'entre la race animale et l'espèce encore non définie des laquais, entre les chiens, les chevaux et les gens se trouvaient deux créatures humaines commodément assises au fond de la voiture ; l'une d'elles était un homme de trente ans, d'une figure régulière et noble ; l'autre, une dame enterrée sous un grand chapeau de paille de Florence, surmonté d'une voûte de plumes blanches que la brise du soir dressait capricieusement.

L'homme ne disait mot. La dame se contentait de regarder devant elle, et de sentir de temps en temps une cassolette suspendue à sa ceinture, et remplie de vinaigre indien de Chapman, — un très bon vinaigre.

On arriva enfin, voiture, hommes et bêtes, devant le *peer*, ou la jetée, jolie construction, terminée par un petit môle qui sert de fanal. La mer prend une certaine élégance ; on dirait qu'elle roule avec ménagement sur cette plage de sable fin, foulée par la fleur de la cour d'Angleterre. Ses flots n'apportent jamais dans cette rade que des paquebots somptueusement construits, de légers bricks de course et des brillans yatchs ou des cutters de plaisance. Jamais une lourde gabarre, chargée de résine et de bois de sapin, jamais un pesant dogre de commerce n'ont déshonoré ces eaux aristocratiques. De temps en temps, un barque pleine d'œufs de Normandie, de fruits, de frais beurre doré d'Isigny, se présente devant les quais de la noble cité, où on l'admet comme dans un palais on admet le rustique pourvoyeur chargé d'entretenir la table : mais c'est là tout. Ces quais et ce port n'ont été créés que pour des promeneurs riches et nobles. Le vent qui souffle en ce lieu n'arrondit que les voiles d'une péniche royale, et ne fait déployer que le pavillon de soie des navigateurs de la chambre haute ; le flot n'y heurte que des proues dorées, et ce bassin serait vraiment digne de recevoir l'escadre de sir John Russel, ce galant amiral qui faisait manœuvrer, sur une cuve de punch de cent toises, des chaloupes d'acajou montées par des mousses vêtus de soie, et portant de longues cuillers d'argent en guise de rames.

La bourgeoisie de Brighton prenait le frais sur la jetée ; les femmes, le visage enfermé sous une visière de gaze verte, et serrant autour d'elles les plis de leurs petits manteaux de tartan écossais que leur disputait une joyeuse raffale ; les hommes ensevelis dans leurs longues redingotes, et portant sur leurs traits cette expression de bien-être et de fierté que la vue de l'eau salée donne à tous les Anglais. A l'entrée de la jetée, les deux coudes appuyés en arrière sur le parapet, un jeune homme d'une douce et agréable figure regardait autour de lui d'un air d'insouciance, et promenait son petit lorgnon d'écaille tantôt sur les piétons de la jetée, tantôt sur les cavaliers et les voitures qui défilaient rapidement sur la grève. Du plus loin qu'il aperçut cette calèche qui s'avançait comme par un mouvement de cadence imprimé par la souplesse des ressorts et l'agilité des chevaux, il ne cessa de la regarder, et fit quelques pas pour mieux distinguer l'ensemble de ce merveilleux attelage. Le jeune homme prenait de plus en plus plaisir à ce spectacle ; il s'avançait sans cesse, et bientôt il se trouva à quelques pas en avant de la calèche. Alors il s'arrêta, lorgnant de nouveau, parut se consulter un moment, et enfin éleva la main, faisant un signe mesuré et respectueux au personnage qui était au fond de la voiture. Celui-ci toucha légèrement le cocher du bout de sa badine, et les chevaux s'arrêtèrent tout à coup en raidissant avec grace leurs jambes de devant.

— Je vous demande pardon de vous troubler dans votre promenade, milord, dit le jeune homme.

L'autre le regarda avec attention et ne répondit pas un mot.

—Vous avez de bien beaux chevaux, milord, des chevaux de pur sang ?

Milord fit un signe affirmatif.

—Je ne sais, reprit le jeune homme avec embarras, la main sur la portière, je ne sais, milord, comment vous dire le motif qui m'a forcé, moi étranger, inconnu de vous, à arrêter votre voiture... J'arrive d'Ecosse, milord, et je viens jouir des plaisirs de l'Angleterre. Je me nomme Beauclerc, milord.

Milord salua.

—Horatio Beauclerc, fils aîné du duc de Carmarthen, et héritier de sa pairie...

La dame, qui n'avait pas daigné tourner les yeux de son côté, l'examina avec attention.

—Je crains bien, milord, que mon titre n'ajoute encore à l'inconvenance de ma démarche... C'est un désir effréné qui m'a saisi en voyant votre voiture, et il m'a été impossible de le réprimer. Mais aussi on n'a jamais vu de chevaux comme ceux-là !

En parlant ainsi, il les regardait avec amour, et se baissait pour examiner leurs jambes.

—La voiture est de Brown, dit-il en jetant un regard sur la boîte d'acier d'une des roues. Il est fameux, même à Edimbourg, et vraiment il mérite sa réputation. Tenez, milord, dussiez-vous me faire battre par vos gens, je viens vous présenter ma requête. J'ai dessein de faire quelque figure en Angleterre, et je songeais à monter mes équipages quand j'ai vu passer votre calèche. Ma foi ! quand j'ai vu ces chevaux, cette livrée et ce carrosse, il m'a pris une envie folle, et je n'ai pu y tenir... Enfin je me suis mis en tête que vous consentiriez peut-être à me vendre tout cela, milord.

En France, de pareilles propositions mèneraient leur auteur tout droit à Charenton ; en Angleterre, on ne témoigne pas de surprise pour si peu de chose. Milord répondit qu'il était bien fâché de ne pouvoir rendre ce petit service au jeune gentilhomme ; mais il n'avait que cette calèche et ces chevaux à Brighton, tous ses équipages étant restés à Londres.

Le jeune homme ne se laissa pas décourager, et fit observer à milord que Brighton ne se trouve qu'à peu de milles de Londres.

— Mais, mon jeune monsieur, dit milord, vous ignorez peut-être le prix de cette couple de chevaux. Harry, demanda-t-il au cocher, combien m'ont coûté mes chevaux ?

—1,500 livres, milord.

—Et ce coquin de Brown prétend que sa calèche vaut 500 livres, à cause des ressorts *silver-steel*, comme le drôle les appelle. Ajoutez les harnais de mes nobles bêtes du Northumberland, et la défroque de cette canaille, vous verrez que c'est un lourd bagage. Il faut laisser ces extravagances aux vieilles têtes comme moi qui ont hérité de leur pairie, et qui n'ont plus de compte à rendre à leur famille. Que ceci vous soit dit en ami, mon jeune maître.

Un salut de congé accompagna ces mots, et le cocher attentif leva aussitôt son fouet pour mettre en mouvement ses chevaux qui piaffaient avec impatience.

—Un moment, milord, de grâce. S'il ne s'agit que de 2,500 liv. st., je tiendrai le marché. Et en un clin d'œil il eut tiré son portefeuille et pris au milieu de ses papiers deux traites sur un banquier de Londres, qu'il posa sur les genoux de milord.

— Comment, mon jeune ami, vous voulez mes gens et mon carrosse à l'instant même ?

— Pardonnez-moi mille fois, milord ; mais je vous ai prévenu que j'allais vous faire une demande inconvenante.

— Allons, monsieur, dit le lord en se levant, je vois qu'il faut vous dire comme les maquignons : « Cheval vendu et dîner payé se livrent à la minute. » William, donnez-moi ma redingote. —Vous appartenez à ce gentleman ; et toi aussi, Tobias. Un maître cocher, mon jeune lord, sur ma parole. Adieu, mon ami Argos, dit-il en caressant un des chiens, adieu, car tu es aussi dans le marché.

Et ayant endossé une ample redingote, et pris sa badine des mains du valet de pied, le lord se disposa à s'éloigner, après avoir jeté un dernier regard sur ses chevaux et sur sa voiture.

Pendant ce temps, le jeune étranger se confondait en excuses auprès du lord, qui continuait de faire ses dispositions sans répondre. Voyant enfin que celui-ci s'en allait sans songer à la dame, il lui dit d'un air de surprise :

— Eh quoi ! milord, et milady aussi !

Le lord se retourna d'un air distrait, et regarda un moment l'étranger :

— Soit ! milady aussi.

Et il partit tranquillement, laissant tout stupéfait le jeune homme qui ne tarda pas toutefois à prendre son parti. Il donna un ordre, et s'élança d'un air déterminé dans sa calèche, prit la place du lord près de la dame.

Tout Londres connaissait Cosa, la belle écuyère du cirque d'Astley. Les journaux fashionables ne parlèrent long-temps que de Cosa, de ses yeux noirs, de ses cheveux noirs, de sa taille, de sa grâce sur un cheval, sur deux chevaux, de son agilité et de la divine modestie de son salut. Il fallait la voir s'élancer de sa selle sur le sable du cirque, et s'échapper en faisant flotter au dessus de ses genoux sa tunique de mousseline chamarrée d'or, que gonflait la légèreté de sa course. Tout à coup, au moment d'atteindre à l'extrémité de l'enceinte, Cosa se retournait vivement, se ployait avec la souplesse d'une cravache, se relevait d'un bond, et de ce bond disparaissait en franchissant la porte. De toutes les parties de l'Angleterre on accourait rien que pour voir le salut de Cosa.

Sur un cheval, que Cosa était belle ! qui n'eût voulu la posséder ! C'est un si doux plaisir que de voir sa maîtresse suspendue entre le ciel et la terre, les épaules et les bras nus livrés au vent, la cuisse découverte, le pied chaussé d'un cothurne de satin, légèrement appuyé sur un coursier haletant, qui s'élance au bruit des fanfares ! Elle passe comme un éclair devant mille figures béantes, stupides de plaisir et d'admiration. C'est à qui saisira, d'un œil avide, un pli de sa robe, une boucle de ses cheveux, un contour de son sein ou de ses hanches hardies. Elle fuit toujours plus rapidement, la cruelle, elle échappe au coup d'œil le plus agile ! Les cris d'allégresse qu'elle inspire sont même perdus pour elle ; elle plane comme une nymphe de l'air sur cette multitude ; mais indifférente à tous ces hommages qui s'évaporent sous ses pieds, comme une vaine fumée d'encens ; et si quelquefois elle daigne abaisser ses regards sur la foule qui applaudit et admire à grands cris, elle n'aperçoit qu'un large cercle de têtes, confuses, pressées, étagées, comme une de ces noires auréoles de damnés que Dante a placées dans son enfer. Bientôt toutes ces figures maigres, bouffies, rouges, pâles, ridées, noires, vieilles, jeunes, blondes, crépues ou chauves, tournent autour d'elle avec une effrayante vélocité. Elles tournent, emportant dans leur rotation les colonnes, les draperies, les lumières, jusqu'aux sons furieux des trombones et des trompettes. Alors il lui semble qu'elle et son blanc cheval, qui frémit et tremble de tout son corps sous son harnois étincelant, sont arrêtés par une main puissante, et restent immobiles au dessus de ce monde mouvant. Les fers du coursier ne sonnent plus sur le sable, son galop a cessé de retentir. Elle sent la fraîcheur du nuage qui la soulève, elle en est enveloppée comme d'un réseau transparent, ne voit plus un seul visage de toute cette foule qui elle même la voit, comme dans un voile, à travers les vapeurs sorties des flancs du cheval baigné d'écume, et alors, gravissant toujours, flottante et bercée dans les airs, elle vous rencontre vous seul, vous qu'elle aime ! Au milieu de tous ces yeux brillants qui roulent comme une couronne de feu, elle n'a vu que vos yeux, ainsi qu'un joueur habile, placé devant le cercle bariolé de la roulette qui s'enfuit emportant tout son espoir, distingue la couleur qu'il a choisie, et la suit avec ivresse ; et quand, haletante, éperdue, elle se jette à terre, sous le grondement flatteur des voix qui s'épuisent, des mains qui se déchirent à force de se heurter, c'est devant vous qu'elle s'arrête et qu'elle plie légèrement, c'est à vous qu'elle rend son triomphe. Cette nuit, sous le paisible clair-obscur d'un épais rideau, vous l'entendrez rêver que sa course se recommence, vous sentirez son sein se gonfler, vous la verrez bondir, jeter hardiment les rênes sur la crinière de ses chevaux, et les stimuler de ses blanches mains. Elle part plus vite que le vent, s'élance, franchit tout, s'enivre encore de fanfares et d'acclamations, de bruit et de mouvement. On dirait qu'elle va monter aux nues debout sur sa selle ! tout à coup son pied tourne, et elle tombe dans vos bras, où l'effroi la réveille, et vous la rend pâle encore de sa chute, et riant aux éclats de son rêve, heureuse d'être si doucement tombée. Ce n'est pas une éternelle brillante cavalcade qu'un amour comme celui-là, une course sans fin, en plein champ, à travers monts et vallons, une course joyeuse, animée, charmante, et si rapide que l'ennui soucieux ne peut jeter ses griffes aux crins flottans de la chimère qui vous emporte, s'élancer en groupe et galoper avec vous ! Voilà pourtant le sort qui attendait celui qui devait aimer Cosa !

—

Le duc Minto, un noble pair d'Angleterre, un digne chevalier du Bain, dont la couronne fermée enserrait les terres de deux ou trois comtés, était bien fatigué, bien las des yeux bleus de sa femme, de ses cheveux blonds et fades, séparés sur son front, comme ceux d'une vierge de Raphaël ou de Guide ; de la limpidité de son regard et du calme angélique de sa démarche. Au fond de sa voiture, devant sa table à thé, dans sa loge à l'Opéra, la duchesse était toujours la même ; elle écoutait la première scène de *Don Juan* de Mozart avec un sourire ; le même sourire lui servait à répondre à un compliment ; ce sourire, elle le portait à l'église, au bal, il ne la quittait ni par le beau temps, ni par la tempête ; il ne la quittait pas quand elle était rêveuse, car la duchesse ne rêvait jamais, et il voltigeait toute la nuit sur ses lèvres, pendant son long et paisible sommeil. La duchesse Minto devait certainement un jour entrer rose et riante dans son tombeau.

Ce sourire désolait le duc ; il eût donné une de ses terres pour voir pleurer sa femme et hâter le pas. Une fois, à ce dessein, il laissa tomber dans l'eau le chien favori. La duchesse fit un petit mouvement d'inquiétude, et regarda avec tranquillité l'animal qui se débattait douloureusement. Une autre fois, il l'appela à son secours, à grands cris. Bref, il essaya tous les moyens connus d'émouvoir une femme et une grande dame ; il ne réussit pas. La duchesse Minto était la femme impassible du fameux *impavidum* d'Horace.

Minto House et Minto-Lodge, les résidences du duc à Londres et à la campagne, étaient deux paradis enchantés, deux paradis sans le serpent. Le battement d'une horloge de village, le chant de la cigale, le bruissement du rouet d'une vieille femme, ne sont pas plus monotones que ne l'était la vie dans tous les lieux que décorait le blason des Minto. Le whist, le thé, une douce et saine conversation méthodiste, des visites faites et reçues en grande cérémonie, des promenades en voiture, dirigées tou-

jours vers le même point, c'étaient là les divertissemens de milady. On la voyait toujours droite et fière, pâle, blanche et inanimée, apportant partout le calme et le silence. On eût dit qu'un fluide caché rayonnait autour d'elle, tant le repos et la sérénité de la duchesse se répandaient sur tous ses alentours. Ses gens ne l'abordaient jamais que les yeux baissés et les mains pendantes; du plus loin qu'elle paraissait, les querelles commencées s'apaisaient aussitôt ; les femmes cessaient de médire des hommes, les hommes de les battre, les chevaux de déchirer la terre du pied, les chiens de hurler en regardant la lune. Le duc assurait même que ce maudit sourire qui l'obsédait avait passé à tout ce qui entourait sa femme, et que tout le monde, chez elle, souriait très désagréablement, depuis sa gouvernante jusqu'à S di-A i, son jeune lion d'Afrique.

— Irons nous ce soir à l'Opéra anglais, ma chère Hannah, dit un soir le duc Minto à la duchesse.

— Oui, volontiers, Harry.

— Mais si nous allions voir la Bataille d'Austerlitz au théâtre de la reine?

— Avec plaisir, mon cher lord.

— Je ne sais cependant si une femme d'un certain rang peut se montrer à Queen's-Theatre?

— Je pense comme vous, Harry.

— Comme moi, Hannah ; et que pensé-je ?

— Je vous le demande, mon lord?

— Et moi, milady, je vous demande que vous ayez une volonté.

— J'en ai une, mon cher lord.

— Voyons !

— J'ai la vôtre.

— Mon Dieu ! ai-je donc le loisir de penser pour vous, milady !... et la cour, et le parlement, et les clubs, et les courses! Tenez, milady, le métier de despote n'est fait que pour un Turc, qui vit, les jambes croisées, sur son sofa. C'est une occupation de tous les momens que de gouverner une femme, et je n'ai pas le temps d'être le maître. Je vous en supplie, Hannah, daignez vous diriger vous-même. Pensez au moins un peu avec moi. En vérité, je ne puis y suffire.

La duchesse posa sur la table le mouchoir qu'elle brodait, et regarda le duc Minto en souriant; ses grands yeux bleus s'ouvrirent encore plus grands que d'ordinaire. Elle ne comprenait pas un mot de tout ce qu'il venait de dire.

— Puisqu'il en est ainsi, milord, nous irons à l'Opéra, dit-elle.

— Eh bien, ma chère, va pour l'Opéra ! — J'avais cependant pensé au cirque d'Ashley. On parle d'une ravissante créature. N'avez-vous pas envie de la voir, cette Cosa?

— J'irai s'il vous plaît, Harry.

— Mais vous le voulez, au moins?

— Sans doute je le veux, Harry, et tout ce que vous voudrez mon lord.

Son lord tourna le dos.

— Mon Dieu! que je suis malheureux, se disait-il en parcourant la chambre ; mon Dieu ! que je suis malheureux, et que j'envie l'agréable ménage de Socrate !

—

Une chose m'embarrasse à vous dire, c'est que Cosa était née à Venise. Venise est bien vieille, n'est-ce pas? Le pavé de marbre de ses palais n'est pas moins usé par la plume des romanciers que l'est par les baisers des dévots le gros orteil de bronze du saint Pierre de Rome. Il n'est pas une de ses gondoles qui n'ait été le sujet d'une histoire ou d'un roman. Quel poète n'a ramené une fille aux yeux noirs du voyage qu'il n'a pas fait à Venise? Qui n'a glissé le soir sur les canaux de Venise, éclairés par la lune ; écouté l'écho des baisers qu'il a donnés et reçus en rêve, sous l'arche sombre du pont de Rialto? Venise, autrefois la taverne de l'Europe, ville d'orgies, de joyeuses mascarades, de courtisanes aux flancs de satin noir, de jeunes seigneurs la plume en l'air et le diamant à l'oreille ; Venise l'amoureuse, l'impudique, la folle, est devenue la Jérusalem plaintive de nos poètes. Ils amènent à suspendre leurs harpes aux saules penchés sur ses eaux, à lui demander des langueurs et des larmes. — Venise en ruines ! Venise esclave ! Venise couverte de mousse! Venise couverte d'écume ! Venise, tes marbres pleurent, Venise, tes eaux gémissent ! s'écrient nos malheureux poètes en se promenant de long en large dans leur chambre ou en regardant les arbres du boulevart. Ils représentent Venise comme une cité couverte d'un immense voile de crêpe, muette, sombre et déserte. A peine lui accordent-ils quelques habitans timides, qui se glissent avec découragement sous les longs arceaux de ses places, ou se dérobent, dans le fond d'une noire gondole, aux regards hautains de leurs tyrans. Tout pleure à Venise, et gémit sur sa splendeur passée, et les lions de Carmagnola, et les chevaux de l'Hippodrome, et les chimères de Saint-Marc, et les statues des doges, et les saints du vieux Palma. Le soleil s'y voile la face en signe de deuil ; les nuits y sont noires et silencieuses comme une tombe ; à peine une lumière isolée apparaît-elle au loin sous un rideau tremblant, et la lueur blafarde qu'elle projette ne vous montre que l'habit blanc d'une sentinelle autrichienne ou la bouche menaçante d'un canon allemand.

Oh ! je voudrais que par une de ces tristes nuits, un de nos poètes parisiens se trouvât tout à coup transporté à Venise et qu'il pût surprendre la plaintive Italie en cornette. Quand le poète aurait vu Venise éclairée par le gaz, mirant ses flots dans les glaces de ses cafés, secouant avec allégresse des milliers de lanternes de papier, mangeant gaiement du macaroni, des poissons frits, des sorbets ; ses places couvertes de promeneurs et de saltimbanques, ses palais ouvrant leurs portes garnies de lampions à la foule d'un *raout*, et le farouche soldat autrichien gardant les manteaux ; que fera-t-il alors le poète de sa douleur ! Où portera-t-il ses larmes? Hélas ! que deviendrait-il, le pauvre poète, en voyant que Venise lui manque aussi, et se dérobe à la poésie, comme s'y sont dérobées tour à tour toutes les choses de ce monde, les femmes, la mer, les champs, la Grèce où s'organise une garde royale, et l'Orient, où l'on fait l'exercice à la prussienne.

Cosa était peut être le dernier être poétique qui fût resté à Venise ; aussi Cosa n'y était pas restée. Voulez-vous savoir l'histoire de Cosa? Elle ne sera pas longue. Un Esclavon l'acheta à sa mère, et lui enseigna le noble talent de danser sur des échasses, de franchir des épées nues, et de pirouetter au son des castagnettes. Elle eut pour compagnon dans ces exercices un jeune Minorquain, qui fut bientôt connu dans Venise sous le nom de Belphégor. Belphégor à quinze ans ressemblait à un des plus beaux portraits de Tintoretto, celui de don Juan, qu'on voit dans son fameux tableau de la Sainte Alliance qui est encore à Venise, suspendu au-dessus de la chapelle du Rosaire, dans l'église de Paul-et-Jean. Les officiers allemands s'attroupaient chaque soir sur la place de Santa-Maria-Formosa, où Belphégor faisait ses tours d'adresse, et le désignaient entre eux sous le nom de Jean d'Autriche. C'était un plaisir que de le voir s'évertuer avec la jolie Cosa, sur un vieux tapis turc étendu devant la vieille église, éclairée faiblement de bas en haut par les lanternes de ce modeste spectacle, dont la lueur montait le long des cannelures du portail, dans le goût de Sansovino, et jetait une clarté mélancolique sur les trois bustes des Capello qui le couronnent. Celui de la belle Bianca y figure, dit-on ; Bianca qui couvrit ses faiblesses d'un manteau ducal, et que Venise montre aujourd'hui à cet orgueil.

Belphégor, Jean d'Autriche, plaisait beaucoup aux dames de Venise ; Cosa, aux officiers allemands. Les dames n'enlevèrent pas Belphégor ; mais un soir, à l'heure de faire commencer les tours d'adresse de ses deux élèves, le vieil Esclavon s'aperçut que l'un d'eux manquait. Un major autrichien avait enlevé Cosa, et il avait pris avec elle la route de Vienne.

Il nous serait trop long de conter comment Cosa passa de Vienne à Munich, de Munich à Bruxelles, de Bruxelles à Londres, où elle débuta au Cirque d'Asthley, et du Cirque dans la calèche du duc de Minto, qui la livra un jour à un jeune pair écossais, avec deux chevaux bais, deux chiens levriers et deux laquais, pour la bagatelle de 2,500 livres sterling ; mais je vous dirai, si vous voulez, pourquoi le duc se décida si subitement à se séparer de la séduisante Cosa.

Plus Cosa avait vu de barons allemands, de grands seigneurs anglais, de pairs et de marquis, plus elle avait aimé son ancien camarade, le danseur de corde. Le bon goût compassé du grand monde paraissait faire une singulière impression sur la jeune Italienne. Elle ne comprenait rien à ces sentimens, à ces passions profondes qu'elle inspirait et qui ne dérangeaient ni le pli d'une cravate ni le moindre cheveu d'une coiffure symétrique. Toutes ces belles fleurs éclatantes, nées sous le brouillard, n'avaient pas le moindre parfum pour elle, accoutumée à la puissante végétation de la chaude Italie. Chaque mot aimable, chaque sourire qu'on lui adressait, la faisait frémir d'impatience. Combien la rudesse et la violence de Belphégor lui semblaient préférables! Cosa était incapable de dissimuler ses sentimens; elle parlait sans cesse de Belphégor, et quand le duc lui demandait quel était l'homme assez heureux pour la faire rêver ainsi, elle répondait sans façon :

— Je pense à Belphégor, le plus beau danseur de corde de Venise.

Milord était sur les dents, et quelquefois il se prenait à regretter de ne pas s'en être tenu au sourire pacifique de sa femme. Il avait installé Cosa dans un appartement magnifique en Angleterre, mais qui eût été barbare en tout autre pays. De grands palmiers dorés étendaient leurs feuilles gigantesques le long des murs, tendus de brillantes étoffes de Chine, et formaient un dôme digne des contes arabes. Les sofas de cachemire de l'Inde, les grands vases du Japon, les tableaux flamands, les tapis de velours, formaient un ensemble d'une discordance somptueuse, un véritable bazar d'Orient, dont Cosa était le principal objet. Quand le duc vint pour la première fois rendre visite à Cosa dans ce palais enchanté, elle était couronnée de fleurs, le cou chargé de perles et de diamans, et venait de s'étendre sur la soie d'un sofa, où elle s'était roulée avec ivresse, avec les deux levriers qui avaient accompagné la voiture et qui étaient encore couverts de boue et de poussière. Au moment où le duc entra, elle s'exerçait avec eux à franchir une pile de coussins, tout en chantant les mesures pressées d'une saltarella vénitienne, en battant des mains à chaque bond et leur criant à tue-tête :

— Bravo ! don Giovanni ; bravo ! Belphégor.

Le duc se trouvait précisément à l'extrémité de la courbe décrite par l'élan d'un des levriers ; l'immense masse du long animal le frappa au beau milieu du ventre, il tomba à la renverse, et en un clin d'œil deux autres corps pesans vinrent l'écraser l'un après l'autre : c'était Cosa, suivie de don Giovanni, qui luttaient d'agilité avec Belphégor et qui n'avaient pu s'arrêter dans leur course. Le noble pair disparut sous la danseuse et les chiens, et ses plaintes, ainsi que sa colère, se perdirent étouffés au milieu des éclats de rire et des aboiemens.

Le lendemain, il trouva Cosa pleurant à chaudes larmes. Elle avait rêvé dans la nuit que Belphégor, son compagnon de la place Santa-Maria-Formosa, était tombé du haut de ses échasses et qu'il avait expiré au pied de la statue de la Vierge. Belphégor, le chien, les pattes liées deux à deux par des rubans de gaze noire bordée d'argent, son muffle blanc bordé de rouge comme les morts en Italie, sa tête grotesquement ornée d'une couronne de clinquant et à demi-couverte d'un châle de cachemire de couleur sombre, était étendu sur un lit de parade. Vingt bougies brûlaient autour du très indocile, très grondeur et très remuant défunt. Cosa, à genoux, les cheveux traînans, psalmodiait, en les entremêlant de larmes et de soupirs, les versets de l'office des Morts. Le duc ne put s'empêcher de rire, comme on rit rarement en Angleterre. Cosa se releva interdite, les yeux fixés sur lui; son sein se soulevait avec force, deux larmes étincelantes étaient arrêtées au milieu de ses joues colorées, et dans la colère qui l'agitait, elle repoussait à chaque instant, avec violence, ses longs cheveux noirs qui revenaient sans cesse s'abattre sur son visage.

— Oui, riez, dit-elle, riez de moi, qui pleure un être tel qu'il n'en est pas un dans toute l'Angleterre! Que voulez-vous? Je suis bien folle de préférer un danseur à un lord, un homme, à un duc! Oui! Mais voyez-vous, milord, il est bien doux et bien facile de naître dans un de vos riches châteaux, de passer son enfance sur les genoux d'une belle dame qu'on nomme sa mère, préservé du hâle, du froid, de la pluie, du vent qui souffle; de couler sa jeunesse dans l'abondance et la joie, avec vingt laquais qui vous évitent la moindre peine, et vingt chevaux qui se fatiguent pour vous, et ne vous laissent pas une fois l'occasion d'éprouver si vous êtes de la même espèce que les malheureux paysans courbés sous leurs fardeaux. Il faut vous aimer parce que vous avez toutes ces choses. Vous et les vôtres, vous croyez qu'il suffit, pour gagner une ame, d'avoir de belles dents, des mains blanches, du sangfroid, une voix douce et un noble maintien; non pas, milord. Il est quelque chose au dessus de vos couronnes de ducs et de comtes, de vos perles, et de vos diamans, et de vos maisons élégantes. C'est un bonnet de laine bleu, placé sur une tête énergique, un collier de verre de Florence sur un cœur qui bat ardemment, et une masure délabrée, ouverte à tous les vents, où l'on combat ensemble l'adversité. Oh! mon gentil Belphégor, ta main était rude, et ta voix rude aussi; mais n'étais-tu pas plus beau et plus élégant que ces ducs et ces lords, quand tu gagnais si rudement le pain que je devais manger le soir, moi chétif et malheureux enfant affamé! Je voudrais bien voir ce que ferait un de ces nobles lords, avec leurs ongles bien faits et leurs belles manières, s'il se réveillait un beau matin, demi-nu, sur un banc, au bord d'un canal de Venise. Milord, quand on a souffert de la soif et de la faim, on ne peut aimer sincèrement ni admirer ceux qui ont toujours vécu devant une table exquise. J'aime Belphégor le danseur, parce que c'est un homme plus fort que la douleur et la misère, ce que vous n'êtes pas, vous tous qui vous méprisez les uns les autres, dès que la misère vous approche. Je l'aime, parce que sa beauté et sa bonne mine ne dépendent ni d'un habit, ni d'une chaussure, ni d'un gant; je l'aime parce qu'on ne peut l'avilir; car, s'il s'est mis lui-même à l'étage le plus bas, et il y est encore noble et beau, sans se douter de sa grace et de sa beauté, jugez de ce qu'il serait, lui qui, en se roulant sur la poussière d'un tapis en loques, effaçait sous ses haillons ces raides et dédaigneux officiers allemands, qui le faisaient pirouetter, pour gagner quelques baïocas qu'ils lui jetaient avec mépris. Et il est mort, mort, le pauvre Jean d'Autriche. On ne le verra plus s'élancer fièrement sur la place de Santa-Maria, et passer, comme un héros, dans un cerceau hérissé de vingt sabres. Je ne le verrai plus ce frère que j'avais trouvé sur la place publique, quand ma mère m'avait vendue, lui qui répandait chaque jour, pour me nourrir, la sueur de son front sur les pierres de Venise. Il est mort, et je l'ai vu cette nuit, sur son pauvre grabat, avec une couronne de sorbier et de papier d'argent. Oh! Belphégor, tu n'as pas voulu partir sans faire un adieu à ta pauvre sœur d'adoption. Mais moi, j'irai baiser les pavés que tes pieds ont laissés luisans, et qui avaient rendu si calleuses tes mains, que j'eusse préférées à toutes celles que l'on m'offre aujourd'hui!

Dès ce moment, Cosa ne parla plus que de Venise; elle était convaincue que Juan d'Autriche était mort, et elle voulait absolument aller prier sur la tombe de Juan d'Autriche. La veille de la promenade sur le quai de Brighton, elle avait déclaré au duc Minto qu'elle le quitterait dès le lendemain, s'il ne la menait revoir sa chère Adriatique, et les premières paroles qu'elle adressa au jeune Beauclerc, quand il s'assit près d'elle dans la calèche, furent celle-ci:

— Monsieur, me mènerez-vous à Venise?

— Volontiers, ma belle; à Rome, à Venise, au bout du monde, s'il te plaît d'y aller!

Cosa lui sauta au cou et l'embrassa en présence de toute la bonne compagnie de Brighton, qui couvrait la promenade.

A. LOÈVE-VEIMARS.

(*Revue de Paris.*) — (*La fin au prochain numéro.*)

LA CLÉ.

Que de choses dans un petit mot! — La clé. — Tous les trésors, tous les secrets de l'univers ne sont-ils pas renfermés dans ce monosyllabe? Et si quelque bon génie, quelque fée bienfaisante vous offrait un don à choisir, n'est-ce pas une clé que vous lui demanderiez?

La clé joue un rôle dans la vie humaine. Dans l'histoire et dans le drame, on la trouve à chaque pas. Les plus éclatantes victoires aboutissent à la clé d'une ville que les magistrats présentent au vainqueur. — Le petit mot n'est pas moins riche dans son sens figuré; il se prête aux plus belles et aux plus charmantes allégories. Les grands génies cherchent la clé de la science; les grands philosophes, les grands politiques sont la clé de voûte de l'édifice social. La clé des champs est un des biens les plus chers à la jeunesse, à l'esprit, à la gaîté. C'est pour avoir cette précieuse clé que Latude fit son échelle, que Casanova perça les plombs de Venise et que Benvenuto Cellini se laissa glisser du haut en bas du château Saint-Ange.

De tous temps, les spéculateurs un peu hardis ont eu recours, pour faire fortune, à un moyen assez expéditif; et au train dont marchent aujourd'hui les affaires de la Bourse, on voit plus que jamais de ces industriels qui se dérobent aux embarras de l'échéance en mettant la clé sous la porte.

Voyez-vous cette jeune fille à la tournure fine et dégagée? Elle marche vite; son pied mignon effleure à peine le pavé, ses yeux sont baissés; elle ne regarde et n'écoute rien sur son chemin. Où va-t-elle? A un rendez-vous, sans doute, et bien heureux celui qui l'attend! Voici qu'elle entre dans une obscure allée; suivons-la. Elle monte lestement quatre étages, s'arrête à une petite porte et se glisse dans une chambre où règne un jour douteux. L'amour aime le mystère et les ténèbres. Une demi-heure s'écoule, et ce peu d'empressement a lieu de surprendre lorsqu'on examine la charmante figure de la visiteuse. Enfin une porte s'ouvre.... Vous pensiez voir paraître un beau jeune homme: point du tout! C'est une vieille femme, revêtue d'un costume bizarre, qui s'avance d'un pas grave et solennel, prononce quelques paroles cabalistiques, et prenant un grand jeu de cartes qu'elle étale sur un tapis noir semé d'étoiles, demande à sa cliente:

— Qu'avez-vous rêvé?

La jeune fille venait consulter la clé des songes.

Celui-ci est un homme d'une extrême souplesse et d'un masque toujours souriant. On le rencontre dans toutes les antichambres; on le voit marcher à la suite de tous les pouvoirs. Nul ne s'incline plus bas devant les grandeurs humaines, nul ne les flatte avec plus d'adresse. Sa vie s'écoule en perpétuelles métamorphoses; il passe le temps à imaginer de savantes bassesses et à recevoir de profitables humiliations. Cette tactique lui réussit; il marche le dos courbé, il se traîne sur ses genoux, il rampe à plat-ventre; mais enfin il avance, et le jour n'est pas loin où, arrivant au but, il recevra la récompense qu'il ambitionne: — la clé de chambellan.

Que vous semble des vaudevilles d'aujourd'hui? Ne sont-ils pas un peu longs, un peu lourds, visant à la comédie ou au drame, cherchant les grands effets et les grandes phrases, et n'atteignant trop souvent que l'ennui? Cela ne valait-il pas mieux aux temps des gais refrains, des joyeux couplets, lorsque les auteurs, en entrant dans la carrière, commençaient par se munir de la clé du caveau?

Mais bien avant ce temps-là, déjà, il y avait une clé qu'ils redoutaient: — la clé forée, instrument terrible dont le public se sert pour témoigner son mécontentement. Un seul auteur a osé braver cette puissance et s'est servi de cette arme contre lui-même. Rien n'est plus sublime que ce suicide dramatique attribué à Pradon, et il est bien dommage que le rival de Racine n'ait pas trouvé d'imitateurs!

Parmi les écrivains qui travaillaient pour les petits théâtres dans le siècle dernier, il y avait un poète nommé Monbar, dont le nom se retrouve dans quelques vieux recueils d'opéras-comiques et de vaudevilles. Cet auteur n'est jamais parvenu à une grande célébrité; c'est à peine si les biographes les plus minutieux se sont occupés de lui, et cependant il a composé un très grand nombre de pièces et le succès a souvent couronné ses ouvrages. Triste destinée! ingratitude de la postérité, qui attend dans l'avenir une foule de nos contemporains!

Ce Monbar vivait assez largement de son talent, ou, si vous voulez, de son industrie. Sur le tard, c'est-à-dire vers sa cinquantième année, la vie de garçon l'ennuya; il sentit le besoin de réchauffer sa verve aux feux de l'hyménée, et après avoir fait son compte, il trouva que son revenu et ses économies lui permettaient le luxe d'une jeune et jolie femme. Il fallait qu'il fût fort à son aise pour prétendre à ce bien, car vous pensez qu'une jeune et jolie personne devait absolument manquer de dot pour se résigner à devenir la compagne d'un auteur suranné.

Le mari était non seulement dépourvu des graces légères de la jeunesse et des solides avantages de la maturité, mais encore il était morose, taciturne, inquiet et fâcheux, comme la plupart des hommes qui dépensent leur gaîté et leur imagination sur le papier. Il eût été impossible de rencontrer plus de contraste qu'entre ces deux époux. Isabelle (c'est ainsi que s'appelait Mme Monbar) avait tout le charme et toute la vivacité de ses vingt ans; elle aimait à causer et à rire; elle aimait le monde, le

p'aisir, le bal, etc.; — mais son mari la privait de tout cela, car à tous les défauts de Monbar, il fallait ajouter encore le plus grand, celui qui pèse le plus lourdement sur l'existence d'une femme mariée contre son gré.

Notre auteur avait composé bien des pièces sur les maris dupés, et le souvenir de ses œuvres le faisait trembler. Il avait exercé son esprit à lancer de mordantes épigrammes contre ces pauvres victimes, et il ne voulait pas qu'on retournât un jour contre lui ses propres plaisanteries. Il s'était bien souvent moqué des jaloux sur la scène; mais sur ce chapitre-là le mari donna tort à l'auteur. Dès le jour de son mariage, Montbar s'abandonna tout entier aux tourmens, aux ruses et aux précautions de la jalousie.

Peu à peu, il dépassa dans cette voie les vieux maris et les vieux tuteurs de ses comédies. Isabelle fut privée d'aller à la promenade et au spectacle; toute société lui fut interdite, et la vie se borna pour elle à la solitude et au tete-à-tête conjugal. Monbar avait acheté une petite maison dans une rue solitaire, au fond d'un faubourg; il craignait les voisins et il voulait cacher son trésor à tous les yeux. Par malheur, les exigences de son état ne lui permettaient pas une surveillance continuelle. Le théâtre réclamait souvent sa présence, le soir et le matin. Monbar était bien obligé de plier sous le joug de cette nécessité toujours renaissante; mais en sortant, il fermait la porte à double tour, et la clé qu'il emportait dans sa poche le tranquillisait.

Isabelle s'était d'abord révoltée contre ces soins injurieux; elle avait gémi tout haut de se voir ainsi prisonnière... puis elle s'était résignée, et notre auteur dramatique ne connaissait pas assez le cœur humain pour comprendre la portée menaçante de cette résignation. — Le jaloux ne pensait qu'à sa clé.

Depuis son mariage, Monbar, qui évitait toutes les occasions de quitter son logis, n'allait plus aux premières représentations de ses pièces. Cependant un jour qu'il donnait au théâtre Favart un ouvrage important, l'auteur combattit vainement contre ses inquietudes littéraires, et voyant approcher l'heure solennelle, il prit sa canne et son chapeau.

— Où allez-vous donc? lui demanda Isabelle surprise de ces préparatif inaccoutumés.

— Au théâtre, répondit Monbar.

— Ah! voilà qui est singulier, reprit Isabelle d'un air contrarié.

Cet air-là voulait-il dire qu'Isabelle était fâchée de voir sortir son mari? — ou bien qu'elle était fâchée de n'avoir pas su d'avance qu'il sortirait? Monbar s'arrêta complaisamment à la première de ces deux interprétations; ce qui nous prouve encore que les auteurs du siècle dernier n'étaient pas tous très forts sur la connaissance intime du cœur féminin.

La satisfaction que lui causait le mécontentement de sa femme fit que Monbar oublia de fermer à clé la porte de sa maison. Le trouble qui régnait dans l'esprit de l'auteur était aussi pour quelque chose dans cet oubli. Le fait est qu'une fois sorti, il ne songea plus qu'à sa pièce. Son cœur battait à l'espérance du succès sur lequel il comptait. — « Encore deux ou trois comme celui-là, disait-il, et je me retirerai du théâtre, pour ne plus vivre que dans mon ménage, en bon mari et en honnête rentier. »

Plein de confiance et de résolution, Monbar eut l'idée d'aller se placer au parterre, — non pas pour se siffler, comme Pradon, mais au contraire pour se prêter l'appui d'une bruyante approbation. Il voulait d'ailleurs juger l'effet de l'œuvre, tout en la soutenant de ses bravos paternels.

Voilà donc l'auteur rangé parmi ses juges. Le rideau se lève; le premier acte commence (la pièce en avait deux); l'exposition est écoutée avec intérêt; deux ou trois couplets, ornés de jolis airs, disposent favorablement le spectateur, et Monbar est aux anges.... Mais bientôt l'action languit, les acteurs hésitent, quelques mots risqués reçoivent un mauvais accueil, et Monbar est sur les épines.

Dans l'autre acte, l'auteur entend autour de lui de rudes critiques et des observations d'autant plus amères qu'elles sont très justes. C'est un pénible quart d'heure à passer. Enfin, la toile se relève et le second acte s'ouvre par une scène fortement intriguée. Monbar fondait sur cette scène ses plus belles espérances; le public reste froid; les bravos amis ne trouvent pas d'échos. La pièce continue, et à l'indifférence succèdent quelques murmures. Monbar applaudit seul, et bientôt, cruel outrage! le parterre impose silence à son approbation solitaire. Cependant l'orage grossit; quelques coups de vent se font entendre çà et là; l'auteur pâlit de honte, de désespoir et de colère. Il lance sur la foule des regards irrités qui ne produisent pas le moindre effet; la tempête se déclare, et Monbar frémit en voyant un jeune homme placé à côté de lui prendre une clé forée et la diriger vers ses lèvres.

— Qu'est-ce que cela? s'écrie l'auteur.

— Vous le voyez bien, reprend tranquillement le jeune homme; c'est une clé.

— Pourquoi faire?

— Eh! parbleu! pour siffler! Est-ce que vous ne sifflerez pas, vous?

— Mais c'est une indignité! la pièce est charmante!

— Monsieur est un ami de l'auteur?

— C'est possible!

— Fort bien! mais, moi, je ne le connais pas, cet auteur, je ne sais pas même de qui est la pièce; tout ce que je sais, c'est qu'elle m'assomme, et je veux user du droit qu'on achète au bureau.

— Je vous en supplie, monsieur, écoutez jusqu'au bout!

— Non pas! j'aime mieux que cela finisse tout de suite.

— Mais vous n'avez pas le droit de troubler le spectacle!

— Vous croyez?

— Et de plus, je m'y oppose formellement, ajoute Monbar au comble de l'exaspération.

En prononçant ces derniers mots, l'auteur avait saisi le bras du siffleur, et il lui arracha violemment la clé vengeresse. Ce fut au tour du jeune homme d'être furieux; il prit Monbar à la gorge, une lutte s'engagea; le parterre se leva en masse; les sifflets retentirent de tous côtés; on se précipita vers les combattans pour les séparer ou pour juger les coups; on se poussa, on se heurta; les uns criaient, les autres tombaient; chacun jouait des coudes, des poings et des pieds; la mêlée devint générale; les voleurs crièrent au feu, la force armée fut repoussée, et le parterre offrit bientôt l'aspect d'un vaste champ de bataille. Les femmes effrayées quittèrent à la hâte les loges et les galeries; on s'élança dans les corridors, on dégringola les escaliers: le désordre et le tumulte étaient partout. Il y eut grand nombre de contusions, de blessures, d'objets perdus et d'accidens de toute espèce. — Le théâtre Favart conserva long temps le souvenir de cette chute désastreuse.

Quant à Monbar, il fut un des moins maltraités dans cette bagarre qu'il avait suscitée. Nous ne parlons pas de sa pièce qui serait tout aussi bien tombée sans cela; l'amour-propre et la fortune de l'auteur devaient nécessairement subir un terrible échec dans cette soirée; mais du moins sa personne fut épargnée. D'autres reçurent les coups qui lui étaient destinés; les premiers mouvemens de la foule le séparèrent de son antagoniste; le flot l'emporta bien loin non sans périls et sans secousses, et au bout de quelques minutes, il se trouva sans savoir comment transporté hors du théâtre.

L'air frais rendit un peu de calme à ses esprits, et il s'estima heureux d'en être quitte à si bon marché. Après tout, ce n'était qu'une chute, et ce n'était pas la première; il avait déjà passé par ces émotions, et sa philosophie savait supporter les misères de la vie dramatique.

— Il pouvait m'arriver pis que cela, se dit-il. Mes membres sont intacts; j'ai ma bourse et ma montre; mon habit neuf n'est pas déchiré; à peine si mon jabot et mes manchettes sont froissés, c'est l'affaire de la repasseuse; et quant à la non réussite de ma pièce, eh bien! je suis un homme d'esprit qui prendra sa revanche.... En attendant, allons chercher des consolations auprès de ma femme, de ma charmante Isabelle!

Monbar doubla le pas et arriva bientôt chez lui sans se préoccuper des piqûres que les gazettes lui feraient le lendemain. Le mari venait au secours de l'auteur en peine; la sérénité du ménage devait effacer la mésaventure du théâtre.

Il trouva sa femme qui l'attendait au salon en brodant un ouvrage de tapisserie.

Quand il parut, elle leva la tête avec un mouvement de surprise, et elle lui dit:

— Comment êtes-vous donc entré?

— Par la porte, répondit Monbar en souriant.

— Mais je ne vous ai pas entendu frapper, et Marguerite qui prépare le souper n'est pas allée vous ouvrir.

— Ai-je donc l'habitude de frapper? continua Monbar.

— Non sans doute; mais aujourd'hui, c'est différent.

— Pourquoi?

— Parce que vous avez oublié votre clé.

— Qui vous a dit cela?

— J'en suis sûre!

— Ah! par exemple, c'est un peu fort!

— Je vous répète que vous avez laissé votre clé sur la cheminée, et la preuve c'est que la voici.

— Je vous affirme que j'avais emporté ma clé, et la preuve, c'est que la voilà.

Les deux époux avaient dit ces derniers mots en même temps, — et en même temps, ils se montrèrent chacun une clé, — deux clés pareilles, — deux clés qui allaient également bien à la serrure de la formidable porte que Monbar fermait toujours si soigneusement sur la vertu de sa femme.

— Grand Dieu! s'écria l'auteur doublement infortuné; je n'avais pas fermé la porte! j'avais laissé la clé, et pourtant je l'avais dans ma poche! affreuse énigme dont il me faut absolument le mot.

— Ce n'est pas moi qui vous le donnerai certainement!

La clé que lui présentait sa femme était bien la sienne... mais l'autre? Un trait de lumière vint l'éclairer: — l'autre était la clé qu'il avait arrachée au siffleur!

Monbar retomba dans un océan de perplexités.. Mais nous avons dit qu'il connaissait peu le cœur des femmes. Après s'être bien tourmenté, il mit la chose sur le compte du hasard qui n'en avait fait que la moitié.

— Dès demain, dit-il, je ferai changer la serrure.

N'est-ce pas un sort bien digne de pitié que celui d'un auteur sifflé avec la clé de sa maison, de sa félicité et de son honneur? — Les vaudevillistes et les jaloux plaindront Monbar!

EUGÈNE GUINOT.

(*Courrier*.)

QUELQUES ÉPISODES DE L'EMPIRE.

I.

La dernière séance du corps législatif en 1813.

Il y a eu un an, le 15 décembre dernier, que toute la population de Paris, la gigantesque ville au million d'âmes, descendue dans la rue, s'acheminait silencieuse et recueillie au devant d'un convoi funèbre.... que ces flots de peuple se massaient sans distinction de sexe, d'âge, de rangs... sur toute la ligne que devait suivre ce convoi... Ah! c'est que le cercueil qui allait passer devant tous ces fronts inclinés renfermait l'homme que divinisa dans toutes les imaginations sa géante nature, ses merveilleuses facultés, son génie... dont le souvenir est resté dans toutes les mémoires, dans toutes les intelligences, la personnification des grands jours de la France, des immortelles gloires de la patrie !...

Cet hommage rémunératif résonnait au fond de toutes les consciences. Et dans l'attitude pleine de tristesse et profondément respectueuse de la multitude, cette imposante assistance des solennités nationales, était écrite une de ces oraisons funèbres qui défient toutes les pompes de l'éloquence, toutes les autres pompes encore qu'on se procure avec de l'or!

Depuis encore, une année s'est écoulée, un siècle... sur les impressions si constamment inconstantes de la foule : les somptueuses tentures ont été enlevées ; l'aspect des merveilles funéraires, de ses saisissantes clartés, a disparu ; l'encens ne brûle plus, les chants sacrés ont cessé ; rien ne frappe plus les yeux, n'exalte plus l'imagination ; tout est muet, tous les prestiges artistiques sont évanouis... Et cependant le pieux pèlerinage à l'église des Invalides n'a pas discontinué : à travers la grille de la bien modeste chapelle où le grand cercueil attend un monument, chaque jour, les jours *fériés* surtout, des milliers de regards amis viennent religieusement contempler ce cercueil...

Oh oui ! il y a dans cette magnifique ovation populaire, dans cette fraternité d'hommages, dans cet incessant empressement autour des dépouilles mortelles d'un homme... une de ces démonstrations sans précédent, unique, qu'on ne vit jamais inspirée que par cette foi vive, ardente, impérissable qui, depuis deux mille ans, vient s'agenouiller devant le tombeau divin de Jérusalem !

. . . .

Le mois de décembre occupe une place immense dans la phase héroïque de l'empire ; et radieux ou sombre, il se dessine en relief dans la destinée de Napoléon ? Que de souvenirs ce mois groupe autour de cette grande mémoire !

Le 19 décembre 1793 : la prise de Toulon, cette première lueur de sa prodigieuse étoile...

Le 26 décembre 1799 : il est nommé premier consul.

Le 24 décembre 1800 : il échappe miraculeusement à la mort ; il a franchi comme l'éclair l'espace que la machine infernale couvre derrière lui de monceaux de ruines et de victimes...

Le 2 décembre 1804 : le général Bonaparte, l'élu du grand peuple, pose au-dessus des lauriers qui ceignaient son front, la plus belle couronne de l'univers !...

Le 2 décembre 1805 : par une de ces insignes faveurs de la fortune, sur les champs de bataille d'Austerlitz, le soldat couronné acquittait magnifiquement sa dette envers la nation, en réduisant à merci ses implacables ennemis !... Le gage de la victoire était le glorieux traité de Presbourg !

Quatre ans après... le 16 décembre, l'impératrice Joséphine, cette pauvre victime politique, descendait du trône... pour faire place aux côtés de Napoléon à une fille des Césars...

Et huit ans après, par un de ces épouvantables revirements du sort, au mois de décembre, la terre manquait sous les pieds du héros qui avait ébranlé la terre au bruit de ses gigantesques exploits : à des triomphes inouïs, à de fabuleuses prospérités avaient succédé des revers inouïs, de fabuleux désastres... Le mois de décembre 1813 vit dans sa courte période, se développer, s'amonceler, se précipiter avec la rapidité de la foudre des événemens qu'un siècle voit rarement surgir !

Et encore vingt-sept ans après, alors que tout était fini pour lui dans ce monde... par un de ces impénétrables decrets de la Providence, par un dernier et éclatant retour de la fortune : *au mois de décembre*, Napoléon, le vainqueur magnanime de l'Europe aux termes de sa toute puissance !... le *supplicié de Ste Hélène*... abrité dans sa bière... venait triomphalement reconquérir un toit en France, reprendre sa place au milieu de ses anciens compagnons d'armes, ses fidèles amis de toujours !...

La pensée s'arrête rêveuse, invinciblement frappée devant ces coïncidences remarquables... Qui expliquera jamais ces mystérieux rapprochemens du hasard, ces influences secrètes qui dominent tout une existence !

. . . .

Dans le mois de décembre 1813, de désolante mémoire pour le pays, et que lui, Napoléon, ne devait plus voir renaître que sur la terre d'exil, combien de graves et utiles enseignemens à recueillir pour les gouvernans et les gouvernés... si jamais les leçons du passé avaient profité à l'avenir ! Que de saisissantes vérités à méditer, à enregistrer !... De quelle sombre et pénétrante poésie sont empreintes les scènes que je vais essayer de retracer ! Et je suis heureuse que d'authentiques et curieux documens mis à ma disposition me permettent de donner quelques véridiques explications sur un fait mal connu jusqu'ici, un des plus grands faits politiques de l'époque : la dissolution du corps législatif, *le* 30 *décembre* 1813, en presence des *six cent mille baïonnettes étrangères*, prêtes à franchir nos frontières... cet acte exorbitant, si injustement et tant reproché à l'empereur par ses ennemis !

Mettre en lumière la vérité en regard de l'erreur, l'éloge à la place du blâme, c'est jeter quelques fleurs sur sa tombe, et c'est un pieux devoir, en ces jours commémoratifs !...

Mais avant d'arriver à l'épisode dont le retentissement fut tel, qu'à Paris et dans les provinces, il domina tous les événemens du moment ; avant, il me faut, dans une rapide analyse, rappeler les circonstances qui s'y rattachent et forment comme son piedestal. Tout est bien triste dans ce récit.

A la fin de l'année 1813, les plus grandes pages de notre histoire étaient closes... Les beaux jours de l'empire étaient passés. Le présent devorait l'avenir !...

Les désastres décisifs de la dernière campagne, ce premier revers de nos armes toujours victorieuses ! avaient démoralisé les faibles, contristé et découragé les bons, enhardi les méchans : tous se rallient au succès ; mais à l'heure du malheur chacun rentre dans le vrai de son caractere, agit sous l'influence de sa nature bonne ou mauvaise. Les hommes sont ainsi faits.

Paris était devenu le foyer diplomatique de la conspiration européenne contre la France. Pour activer plus sûrement sa ruine, quelques misérables achetés par la sainte-alliance la secondaient ténébreusement en fomentant dans la capitale l'inquiétude et le mécontentement : désunir et désorganiser est un moyen puissant pour tuer le pouvoir. Et, pour affaiblir l'action de résistance du gouvernement, pour entraver sa marche, chaque jour des versions malveillantes, perfidement propagées, venaient jeter la méfiance et l'épouvante dans les esprits. Exploitant habilement le malheur des temps qui réagissait sur le commerce, les travaux et le bien-être des ouvriers, tous les efforts de la faction vendue à l'étranger tendaient à désaffectionner le peuple de l'empereur, pour arriver à la conclusion de 1814...

En même temps et concurremment toute l'Europe en armes fondait sur nous, pour nous faire expier nos vingt années de gloire et de conquêtes !

Tel était l'état des choses à l'intérieur et à l'extérieur, en décembre 1813.

Le génie de l'empereur était à la hauteur des périls qui menaçaient le pays : on sait avec quelle énergique résolution, avec quelle prodigieuse activité, à son retour à Paris, après les grandes hécatombes de Leipsick, en six semaines, Napoléon, en travaillant chaque jour 22 *heures sur* 24, créa une nouvelle armée, réorganisa tous les services, un matériel immense, employa tous les moyens humains pour soutenir l'épouvantable lutte qui allait s'engager entre la France livrée à ses seules forces et l'Europe entière...

Et simultanément, sur tous les points du territoire, l'organisation de gardes nationales, de corps francs, la recomposition des régimens s'effectuaient avec une émulation, avec un élan admirables ; des fabriques d'armes et d'équipemens étaient en activité partout. L'esprit du peuple et de l'armée était excellent. Et, sans les entraves qui paralysèrent tant de patriotiques efforts et rendirent inutiles tant de sacrifices, la France imposait l'obligation à cette *cinquième* coalition européenne, de poser encore une fois les armes, devant ses intrépides défenseurs !

A la fin de novembre les préparatifs d'une vigoureuse défense étaient achevés : tandis que sans espoir il faisait suivre les négociations au congrès de Manheim, offert en leurre à notre bonne foi, l'empereur, trompé, mais non abusé, se préparait à la guerre pour obtenir la paix. Mu par une haute et noble pensée, il voulut que les grands corps de l'état imprimassent leur sanction aux mesures prises pour sauver l'indépendance nationale, mise en péril dans ce cartel inique, à outrance, lancé par toutes les vieilles légitimités de l'Europe, à la France nouvelle, pour l'anéantir.

Et, par un retour involontaire vers un temps heureux, ou peut-être sous l'empire d'une de ces impulsions superstitieuses auxquelles on cède à son insu, l'empereur fixe au 2 *décembre* l'ouverture du corps législatif.

Mais la fatalité est railleuse !... Le corps législatif convoqué par le chef de l'état pour lui venir en aide dans les graves circonstances où se trouve placé le pays, ne lui sera qu'un embarras de plus, qu'un ennemi de plus à combattre. Les représentans de la nation séparèrent leurs intérets des siens, au lieu d'agir avec elle ; ils discuteront fatalement au-dessus du cratère où bouillonne et les destinées de la patrie, jusqu'au moment de l'explosion qui l'ensevelira sous ses ruines !

Ces choses sont bien tristes à rappeler ; mais hélas, c'est de l'histoire, et de l'histoire contemporaine ! Plus loin on va voir comment avait été employé par les députés le temps qui s'écoula depuis le 2 jusqu'à l'ouverture des débats publics, où j'arrive ;

La physionomie intime, les débats saisissans de la mémorable séance du 31 décembre 1813 d'un si haut intérêt dans les fastes parlementaires, n'ont été décrits nulle part, et c'est tout simple! Alors les journaux enregistraient seulement les faits, ils ne les expliquaient pas, ils ne les commentaient pas : le compte-rendu des débats de la tribune n'était qu'une collection de discours transmis sommairement, resserrés dans un extrait sans couleur et sans vie, et les émotions de l'assemblée ne dépassaient pas les murs de la salle...

Mais d'ailleurs, un fait bien remarquable, c'est que, ni dans le *Moniteur*, ni dans le *Journal de l'Empire* (maintenant *Journal des Débats*), on ne trouve aucune trace de cette séance : et mieux encore : aux archives de la chambre des députés, le procès-verbal de la séance du 31 décembre 1813 n'existe pas.

J'ai assisté à cette dramatique séance de la dissolution, *séance tenante*, du corps législatif, en présence de l'ennemi... Il y a bien des années de cela. Je m'en souviens comme si c'était hier! Je ne redirai pas ce que j'ai entendu. Je retracerai du mieux que je le pourrai ce que j'ai *vu*, les impressions qui sont restées incrustées dans mon intelligence, dans mon ame...

J'étais bien jeune alors. Les discussions politiques m'ont toujours ennuyée à mourir, et l'idée d'aller en entendre au Palais Bourbon ne m'aurait point passé par la tête! Un de nos proches parens, attaché à la maison de l'empereur, se trouvait de service sédentaire au château, où, pendant son quartier, il habitait le pavillon de Flore; mon frère et moi nous allâmes le voir; nous le trouvâmes soucieux, très inquiet de ce qui allait se passer dans cette première séance. « On craint, nous dit-il, que le »mauvais vouloir de quelques députés hostiles qui ont pour but d'entraver »le gouvernement, ne rende les débats fort orageux! J'ai mon billet, »mais l'empereur ne sortira pas aujourd'hui, je ne pourrai en profiter : le »voulez-vous? »

Mon frère l'accepta avec empressement; me reconduire à la maison eût tenu trop de temps, et il m'emmena avec lui, à mon grand désespoir.

Nous prîmes place dans une tribune du premier rang, réservée pour la maison de l'empereur, et où déjà se trouvait, entre autres personnes, le vénérable duc d'Aremberg, aveugle, et dont l'expressive physionomie ne tarda pas à refléter une profonde tristesse (1).

Toujours est-il que, quant à moi, après avoir maugréé de tout mon cœur contre l'à-propos du *précieux billet*, et avoir fait promettre à mon frère de ne pas rester long-temps à cet *ennuyeux* corps législatif, ce qu'on y discutait ce jour là ne tarda pas à captiver toute mon attention.

Il s'agissait de levées extraordinaires demandées par le gouvernement pour opposer des forces imposantes à l'envahissement du pays par l'ennemi.

Il n'est plus question, déclarait l'empereur dans la communication »officielle faite en son nom, de recouvrer les conquêtes que nous avons »perdues : je ferai les sacrifices qu'exigent les bases préliminaires propo»sées par les puissances, et que j'ai acceptées; mais si elles ne signent »pas la paix aux conditions qu'elles ont elles-mêmes offertes, si elles pré»tendent nous imposer des sacrifices plus grands encore, c'est la honte de »la France, c'est la ruine de la patrie, auxquelles l'ennemi veut nous faire »consentir : alors il faut combattre! »

Si ce ne sont pas là les paroles textuelles que prononça le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély, je suis sûre d'en donner au moins le sens exact.

Plusieurs orateurs lui succédèrent à la tribune. En entendant développer dans une controverse animée les dangers imminens dont notre pays était environné, je me sentis glacée de crainte : mes regards étaient attachés aux lèvres des orateurs, ma respiration comprimée ou dilatée, suivant que les moyens de salut étaient approuvés ou critiqués; je passais alternativement de l'espoir à la terreur...

Les uns discutent sur l'élévation du chiffre d'homme et d'argent demandé pour subvenir aux nécessités du moment : ils ne peuvent refuser ouvertement de laisser défendre l'intégrité du territoire, mais ils ne tombent pas d'accord sur l'*urgence immédiate* des moyens réclamés dans ce but.

D'autres, muets et servilement dociles jusqu'à ce jour, retrouvent tout à coup du courage, et, en présence du canon ennemi, recouvrent miraculeusement la parole pour demander au gouvernement, à propos de la défense du pays, des *garanties de liberté et de sûreté individuelle...* Pour la première fois, ils se posent bravement hostiles en face du pouvoir, ils osent formuler une accusation indirecte contre sa tyrannie...

Quelques voix appuient plus ou moins chaleureusement le projet présenté par le gouvernement. Mais il ne se trouve pas dans toute l'assemblée un homme d'élan, d'énergie, qui, le cœur bondissant d'indignation, l'œil en feu, la parole tonnante, crie à ces mauvais citoyens : Pourquoi, lorsque l'empereur était triomphant, ne lui avez-vous pas demandé tout cela? C'était votre droit, et c'est alors qu'il y aurait eu du courage à le forcer à entrer dans une meilleure voie que celle qu'il avait suivie! Aujourd'hui, vous n'avez qu'une chose à lui demander, c'est d'employer les trésors de son génie pour vous aider à repousser, à exterminer l'ennemi, et à tout prix, n'importe à quelles conditions, par quels moyens, sauver la France!

Eh bien! personne ne dit cela. On se contentait d'opposer de bonnes raisons à de mauvaises raisons, comme si la discussion avait jamais converti les gens de mauvaise foi!

Je n'entendais rien à la politique, mais je ne comprenais pas qu'à cette communication si pressante, si grosse de désastres, d'humiliations... qui, à moi, enfant, faisait battre violemment le cœur, résonnait dans mon intelligence, dans mon bon sens... je ne comprenais pas qu'à cet appel de l'honneur, des hommes tous en état de porter un fusil ne s'élançassent pas en masse, et tout de suite, aux frontières, que, disaient-ils eux-mêmes, l'ennemi était prêt à franchir; au lieu de s'amuser à discuter s'il fallait ou s'il ne fallait pas *accorder* à l'empereur les moyens de le repousser.

Il me semblait que s'occuper d'autre chose que de courir aux armes, était de la démence; et si je n'eusse pas porté des jupes, je crois qu'il n'y a pas de puissance au monde qui m'aurait empêchée de crier tout haut la pensée qui me brûlait : je ne puis exprimer ce qui se passait en moi...Oh! de cette heure, ce qu'il y a d'intime, de puissance, dans le mot : PATRIE, me fut révélé!

Il s'agissait bien vraiment de prendre souci des libertés à venir, au moment où l'ennemi, le sourire de la hyène sur les lèvres, contemplait nos misères et se ruait sur le pays!

Et les opposans de l'assemblée, ainsi que nous le verrons plus tard, le savaient très bien : *M. Lainé*, député de la Gironde, qui entre tous se faisait remarquer à cette séance par sa fougueuse opposition, par la violence de ses attaques contre le gouvernement, M. Lainé et les chefs de file de son parti, associés à tous les complots royalistes, étaient exactement informés de la marche des armées ennemies, connaissaient parfaitement l'imminence du péril de la patrie... Ils pouvaient donc supputer avec une fatale précision les jours et les heures qui lui restaient à se débattre avant de succomber... Et, avec un sang froid atroce, sous les faux-semblans du patriotisme, ils faisaient de la résistance par calcul, comme un moyen, pour en hâter le moment...

Tout à l'heure les preuves en passeront sous nos yeux! C'est horrible à dire, mais cela est.

Un incident dont j'ai oublié de faire mention avait tout d'abord marqué d'une manière frappante le commencement de la séance. Aussitôt après la communication officielle, un député, M. Charles de Beaumont (je le connaissais), de sa place, monté sur sa banquette, proposa de voter par acclamation les moyens réclamés par le gouvernement pour défendre le pays, et termina ces quelques mots par le cri de *vive l'empereur!* qui fut répété sur divers points et spontanément avec un élan passionné dans les tribunes, tandis qu'en même temps des *chut!* très prononcés partirent des bancs de l'opposition qui allait éclater...

A ces différentes manifestations succéda un silence solennel..: et ce fut sous l'influence de ces dispositions si diverses que s'ouvrirent les débats dont j'ai indiqué l'esprit.

Pendant que, vers deux heures, la séance était un moment suspendue, le baron de C***, préfet du palais, entra dans notre tribune. Il arrivait du château, où, dit-il, on commençait à s'inquiéter de ce qui se passait de *l'autre côté du pont* : « L'empereur, » ajouta-t-il, « est enfermé dans son cabinet avec quelques-uns des ministres, et je me suis échappé un instant du salon de service, pour venir prendre vent des nouvelles qui, sous la forme de *petits carrés de papier*, passent sous nos yeux profanes, mais ne repassent jamais la porte du sanctuaire. »

Je n'ai jamais connu personne qui possédât, comme M. de C***, le talent, si c'en est un, de donner aux choses les plus graves un tour railleur qui en détruisait tout le sérieux. Je crois qu'il vous aurait appris la mort de son père de manière à ce qu'en vérité vous eussiez eu beaucoup de peine à ne pas lui en faire votre compliment.

Il nous raconta ensuite, toujours sur le même ton, qu'il y avait du mouvement autour de la chambre : « Et à l'heure qu'il est, ce n'est qu'à grand renfort de coups de coude qu'on parvient ici » dit-il, « dans un groupe que j'ai *stratégiquement* tourné, pour pouvoir entrer, des gens du peuple se *chamaillaient* avec des espèces de messieurs qui péroraient; puis qu'on a bousculés, et je n'ai eu que le temps de mettre la grille du palais Bourbon entre moi et quelques vestes qui avaient mis la main sur le collet d'un des orateurs en habit, et le secouaient rudement en l'appelant : *Agent de Pitt et Cobourg.* »

Malgré l'importance de cette nouvelle du dehors, tout le monde éclata de rire, excepté moi qui, ne comprenant pas la signification de cette vieille épithète populaire, ne trouvais rien de risible dans ce tumulte qu'il nous faudrait traverser en sortant, et dont l'idée me faisait mourir de peur.

Mais M. de C... se chargea de m'en donner l'explication en ajoutant : « J'ai bien été tenté de leur dire que *Pitt et Cobourg* étaient depuis long-

---

(1) La conduite du duc d'Aremberg, Belge, et chef de cette illustre maison, sincèrement attaché à l'empereur, avant comme après la chute de l'empire, a été digne et noble : il n'a renié, lui, ni les bienfaits, ni le bienfaiteur...

temps ennuyés d'être morts, et que c'était lord Castelreagh qui les remplaçait avantageusement dans les gentillesses de ce genre; mais bast! j'ai pensé qu'il ne faut pas rendre le peuple trop savant. »

La reprise des débats qui n'étaient rien moins que plaisans pour toutes les personnes en particulier qui se trouvaient dans la tribune de la maison de l'empereur, mit fin à la causerie épigrammatique du préfet du palais.

A trois heures, cette brûlante discussion fut interrompue par un message apporté des Tuileries, remis au président, le duc de Massa, qui, après l'avoir lu et relu, si on peut en juger par le temps qu'il y mit, se leva, et d'une voix altérée en donna connaissance à l'assemblée, tout entière debout, *anxieuse*, avide d'en connaître le contenu.

C'était l'ordre de *dissolution immédiate*.

Au saisissement universel que produisit la hardiesse inouie du décret de dissolution, succéda un tumulte incroyable, une indescriptible confusion. Tout le monde parlait à la fois; quelques-uns montés sur les banquettes, vociféraient des menaces auxquelles il était répondu ailleurs par des véhémentes apostrophes perdues dans l'agitation et le bruit; d'autres formaient des groupes animés où l'on semblait s'encourager à la résistance; là, sur les visages où l'on remarquait moins d'emportement, on lisait une désolante inertie, un funeste découragement. On sentait que ces gens ne feraient pas le mal, mais qu'ils ne feraient pas le bien, qu'ils n'empêcheraient rien.

Les partisans de l'empereur, et il en avait beaucoup, suivant le plus ou le moins d'énergie de leur caractère, cherchaient à calmer les mutins sans y parvenir: ceux ci ne voulaient pas être convaincus; ils avaient vendu leur conscience et leur probité de citoyens au parti de l'étranger, et n'importe par quelle voie, par quels expédiens, ils voulaient renverser le gouvernement.

Une demi-heure se passa dans ce désordre, dont rien ne peut donner une idée... Personne ne reverra une semblable scène; cette même circonstance ne peut se reproduire. Qui donc eût osé depuis, qui oserait aujourd'hui envoyer à la chambre, séance tenante, l'ordre de sa dissolution?... Cet exercice du pouvoir souverain n'est plus en la puissance de qui que ce soit au monde... Est ce un mal? est-ce un bien?...

En vain le président, pour faire cesser cette confusion qui se prolonge d'une manière inquiétante, engage les députés à se retirer: plusieurs d'entre eux s'élancent ensemble à la tribune; d'autres se rasseyent le chapeau sur la tête, les bras croisés. L'ordre est donné de faire évacuer les tribunes, ce qui n'a lieu qu'avec la plus grande difficulté. On voulait voir jusqu'à la fin. Quant à moi, épouvantée, j'avais grand peine à retenir mes larmes, et je ne me fis pas prier pour m'en aller. Je n'avais aucune idée de la gravité de l'acte qui venait de s'accomplir sous mes yeux; je trouvais seulement que l'empereur avait bien raison de renvoyer chez eux ces gens qui n'avaient pas le sens commun; alors je ne soupçonnais pas qu'il pût exister des traîtres, des infâmes qui voulussent livrer leur pays à l'étranger; je ne voyais dans les opposans que des imbéciles qui débitaient des choses de l'autre monde, ou bien des poltrons qui cherchaient des prétextes pour ne pas aller se battre!

J'affirme en toute sincérité que telle fut l'impression, et que je conserverai long-temps, sous laquelle, tout effarée de ce que je venais de voir et d'entendre, je sortis du Palais-Bourbon.

Plus tard, j'ai appris à la honte de mon honnête simplicité, que ces gens n'étaient pas des imbéciles, mais des traîtres, ce qui est bien pis!

Jamais les souvenirs de cette séance ne se sont effacés de ma mémoire; mon imagination garda l'empreinte des émotions que j'avais éprouvées, et l'on concevra avec quel vif intérêt j'ai dû recueillir les détails intimes qui s'y rattachaient. J'étais surtout curieuse de savoir comment l'empereur avait eu connaissance assez promptement de ce qui se passait à l'assemblée, pour frapper si vite et si fort.

Et voici, sur ce fait si diversement jugé, ce qui m'a été appris et communiqué par un homme que ses fonctions et la confiance dont il était investi, rendirent témoin de ce qui se passa pendant cette remarquable journée, dans le cabinet de l'empereur...

II.

Le cabinet de l'empereur le 31 décembre.

« L'empereur, » me dit M. de..., « suivait de son cabinet les incidens de la séance; il savait quart d'heure par quart d'heure ce qui se disait à la tribune. Mais avant tout, il faut que je vous donne quelques explications sur ce qui avait eu lieu précédemment, pour établir d'une part la mauvaise foi manifeste qui dirigeait ces déplorables débats, et de l'autre, l'opportunité du grand acte politique de la dissolution du corps législatif, dans les circonstances exorbitantes où se trouvait placée la France!

» Le moyen des coups d'état n'était pas dans les idées gouvernementales de l'empereur: il disait qu'un gouvernement fort doit être très sobre de ces extrémités, qui ne se renouvellent pas impunément.... Dans le cas dont il s'agit, il y avait danger imminent pour l'état, de laisser usurper le pouvoir exécutif par quelques chefs de bande mal intentionnés, dont l'hostilité était flagrante; comme aussi il était de son devoir, dans l'intérêt national, de les réduire à l'impuissance de nuire au salut public: il faut se reporter à cet affreux moment: cent soixante mille Autrichiens avaient franchi les frontières suisses; trois grandes armées, commandées par les souverains en personne, enserraient la France dans un mur de baïonnettes...

» Avant l'ouverture des débats, et pour ne pas perdre une heure d'un temps que les événemens dévoraient, l'empereur avait convoqué une réunion de commissaires pris dans le sein de chacune des chambres et nommés par elles, pour recevoir une communication *officieuse* du gouvernement, sur les affaires de l'état.

» Cette réunion eut lieu, dans le courant de décembre, chez l'archichancelier. Regnault de Saint-Jean-d'Angély et d'Hauterive furent chargés par Sa Majesté de mettre sous les yeux des commissaires du sénat et du corps législatif toutes les négociations avec les puissances alliées, à dater du congrès de Prague en août, jusqu'à ce jour.

» Ces pièces prouvaient que l'empereur avait fait tout ce qu'il était humainement possible pour gagner une paix honorable; et de leur examen ressortait pour tout homme de bonne foi, l'évidence la plus complète, que le but inavoué mais palpable de la coalition, était de ne pas traiter, d'en finir avec la France *révolutionnaire*, et de remplacer ce qui existait par un ordre de choses qui convînt à la sainte-alliance, notre implacable ennemie, et nous livrât à sa merci.

» L'empereur donc voulait que les députés des départemens connussent le véritable état des choses, et fussent convaincus qu'il n'avait pas dépendu de lui d'arrêter la continuation des hostilités, et qu'avant de demander de nouveaux sacrifices d'hommes et d'argent, il avait épuisé toutes les voies de négociations. Napoléon disait souvent: « *En politique, et comme axiome gouvernemental, la meilleure des finesses, c'est la vérité, c'est le droit chemin.* » Et d'après ce principe que je lui vis constamment pratiquer en toutes circonstances, il crut de son devoir de communiquer loyalement aux représentans de la nation toutes les pièces qui tendaient à établir la situation réelle de la France vis-à-vis des puissances coalisées: « Je veux, dit-il, que ces affaires soient traitées en famille, comme il convient de le faire entre le chef de l'état et les pouvoirs délégués par la nation. »

» La commission élue par le sénat se composait de MM. Barbé-Marbois, Fontanes, Lacépède, Saint-Marsan, Beurnonville et *Talleyrand*... lequel, malgré les justes défiances de quelques uns, avait trouvé moyen de se faire comprendre.

» Et pour le corps législatif: MM. le duc de Massa, Maine de Biran, Gallois, Raynouard, Flaugergues et *Lainé*...

» Après l'examen des pièces communiquées par ordre de l'empereur, aux deux commissions, à la réunion chez l'archi-chancelier, et sur le rapport qui en fut fait par les commissaires à leur chambre respective, le sénat supplia officiellement sa majesté de tenter un dernier effort pour obtenir la paix. Mais, ajouta-t-il par l'organe de son rapporteur: « Si l'ennemi persiste dans les conditions que l'honneur de la France lui ferait considérer comme un refus, qu'il sache que nous le combattrons de toutes nos forces. Nous défendrons la patrie entre les tombeaux de nos pères » et les berceaux de nos enfans! »

» Si, de la part de tous, ce langage officiel ne fut pas sincère, au moins était-il digne vis-à-vis de l'étranger!

» De ce côté, les choses se passaient convenablement. Restait à savoir quelle attitude prendrait le corps législatif, et vous savez ce qui s'y passa.

» L'empereur était instruit que le député *Lainé*, qui avait eu l'adresse de se faire nommer rapporteur des commissaires, appartenait à la faction Talleyrand... et que le rapport qu'il devait présenter serait hostile au gouvernement, qu'on essaierait d'entraver de toutes les manières.

» Des émissaires envoyaient de la chambre à l'empereur un compte exact de la discussion, minute par minute. Il était parfaitement au courant de ce qui s'y passait. Ainsi, il sut tout d'abord l'épisode du commencement de la séance, relatif aux *chuts*, qui couvrirent le cri de: vive l'empereur. Ceci était très significatif.

» M. de Beaumont, attaché à la maison de Madame mère, fit-il cette manifestation, toute naturelle d'ailleurs, de son propre élan? ou fut-il instigué à le faire? je ne le sais. Ce pouvait être un moyen de s'assurer de la disposition des esprits... mais si ce moyen a été employé, je répondrais que ce ne fut pas par l'ordre de l'empereur: ces petits calculs ne lui venaient pas à l'esprit.

» Et maintenant que le dessous de cartes des intrigues, que vous avez vues se dérouler à la tribune du corps législatif, vous est connu, je vais vous dire ce qui se passait en même temps dans le cabinet de l'empereur. »

» Vers deux heures, le ministre des relations extérieures se fit annoncer; il arrivait également instruit des agitations de la séance. L'empereur était assis devant son bureau, couvert des bulletins qui rendaient compte par parties brisées de la discussion, et sur lesquels il faisait lui-même des annotations.

» En apercevant le duc de Vicence, il s'écria: « Hé bien! il se passe de belles choses là-bas?... » il désignait de la main le Palais-Bourbon. « Au lieu d'approuver de toutes ses forces une mesure qui ne souffre aucun retard, on me demande des garanties... on discute les con-

ditions auxquelles on m'accordera les moyens de sauver le pays!... L'ennemi est à nos portes, il vole tous les territoires neutres pour arriver au plus vite au cœur de la France, et pendant ce temps, les représentans de la nation délibèrent stupidement sur des questions accessoires... Pour la première fois, ils font de l'hostilité contre le gouvernement...

» Les insensés! ils ne sentent donc pas, qu'en présence du péril de la patrie, toute opposition qui tend à comprimer l'élan, le patriotisme du peuple qui à ce moment décisif peut tout sauver, est un crime!... Ces gens-là n'ont donc ni virilité, ni entrailles, que le cri de l'honneur reste sans écho dans leur âme, qu'ils n'éprouvent pas le besoin de voter en masse l'énergique défense que je réclame? Ces hommes n'ont pas de sang dans les veines! »

» Et repoussant avec un geste de dégoût les bulletins, l'empereur, la physionomie empreinte de douleur, se mit à parcourir à grands pas son cabinet.

» D'autres avis parvinrent. La discussion prenait de plus en plus un caractère alarmant. A l'extérieur, son retentissement pouvait avoir les plus terribles conséquences; à l'intérieur, il devait immanquablement démoraliser l'esprit public, et dans quel moment!

» Le ministre de la police générale arriva. Il apprit à l'empereur que par les soins de la *faction*, le projet des attaques qu'on voulait diriger contre le gouvernement à cette séance, avait été répandu et produisait de l'inquiétude dans les salons, de l'agitation dans les rues. A cette heure, les abords de la chambre étaient couverts de groupes inoffensifs, il est vrai, mais dans lesquels on remarquait de ces orateurs de carrefour, qui semblent sortir de dessous les pavés dans tous les momens de crise. Plusieurs avaient été maltraités, et conduits au corps-de-garde par des gens du peuple eux-mêmes. Une capture fort importante venait d'être faite par la police:

» Une femme bourgeoisement vêtue, avait été arrêtée à l'instant où elle entrait par la petite porte du Palais Bourbon, après avoir toutefois tenu dans les groupes des propos de la dernière violence, et annoncé qu'avant un mois il y aurait *un autre maître aux Tuileries*.

Les agens de police, en emmenant cette femme, s'aperçurent qu'elle cherchait à cacher quelque chose sous ses vêtemens, et s'emparèrent d'une lettre cachetée.

» Le contenu de cette lettre parut assez grave pour que le rapport m'en fût fait sur-le-champ, » dit le duc de Rovigo. « Je fis amener la femme en ma présence; après quelque résistance et sur la menace de l'envoyer en prison, elle déclara être au service de Mme T... de Saint-G..., et avoir été chargée par sa maîtresse de porter ce papier à un député dont elle prétendit ignorer le nom, lequel devait se trouver au bas de l'escalier aboutissant à la porte où elle avait été arrêtée.

» Le duc de Rovigo mit sous les yeux de l'empereur la lettre interceptée, qui contenait une indication de la plus haute importance. « *M. le duc* » *d'Angoulême* (écrivait-on), *est débarqué à Saint-Jean de-Luz. Il a re-* » *joint le quartier-général anglais. Le général Wellington marche* » *sur Bayonne et Bordeaux! Communiquez à qui de droit l'heureuse* » *nouvelle qui nous parvient à l'instant.* »

« L'empereur fit un mouvement de surprise: « Est-ce là tout? » demanda-t-il d'un ton calme.

— « Non, sire, » répondit le duc de Rovigo; « j'apporte à votre majesté d'autres renseignemens précieux. La police avait l'œil ouvert depuis quelque temps sur cette Mme T... de Saint-G... qui tient dans ses salons un bureau d'esprit et des conciliabules politiques. J'ordonnai que la femme de chambre fût gardée à vue, et j'envoyai à l'instant saisir la dame et tous les papiers qui se trouveraient en sa possession, ce qui a été exécuté sans coup férir. Tout est sous ma main.

» Au nombre des pièces saisies qui présentent un vif intérêt, nous tenons le plan de la confédération royaliste organisée depuis le mois de mars, au centre de la France? Voici les noms des agens actifs de la conspiration... Le château d'Ussé, en Touraine, sert de lieu de réunion aux conjurés.

» Il résulte de la correspondance saisie, que plusieurs des chefs du complot ont pris secrètement le commandement du Bas Poitou, d'Angers, d'Orléans, de Tours et du Berry; que toute la confédération de l'Ouest doit se déclarer au premier signal du duc de Berry, attendu à Jersey; que M. T... de Saint-G... à Bordeaux, dirige une association pieuse dans le même but politique, protégée et appuyée par le comte de Linch, et qu'enfin le député Lainé, lié avec celui-ci, a reçu ses confidences, partage ses projets, et les seconde par tous les moyens... »

— Ces hommes sont de grands misérables! s'écria l'empereur avec force. Le bons sens le plus vulgaire n'indique-t-il pas que, rétablir les Bourbons sur le trône par les baïonnettes de la coalition, c'est livrer la France pieds et poings liés à l'étranger!... leur conduite est atroce!

» Prenez ces papiers, Maret, » dit-il au duc de Bassano, qui n'avait pas quitté le cabinet de la matinée; « faites un rapport où vous me proposerez les mesures à prendre pour mettre un terme à ces criminelles entreprises... Ah! maintenant, ce qui se passe au cabinet est expliqué!

» Puis se retournant vers le ministre de l'intérieur qui prenait des notes sur le coin d'un bureau: Vous avez entendu, Montalivet? » lui dit-il, expédiez sur-le-champ par le télégraphe des ordres en conséquence aux préfets des départemens infestés: qu'ils aient à exercer une surveillance active et sévère sur les meneurs de ces détestables intrigues qui compromettent la sûreté du pays.

» Ce n'est pas assez d'avoir à repousser au dehors, il faut encore avoir à contenir au dedans! » ajouta-t-il avec irritation. « Trouver dans des Français des créatures, des amis de nos ennemis? Oh!! »

» Il se remit à marcher lentement, la tête inclinée sur sa poitrine, en proie à ses cruelles préoccupations. Tous les regards fixés sur lui exprimaient une morne inquiétude.

» Mais bientôt le retentissement des pas d'un cheval, entrant lancé au galop dans la cour du château, arracha l'empereur à ses rêveries. Pour lui, il n'avait pas un moment de repos! Il se rapprocha vivement de son bureau, agita sa sonnette; l'huissier se présenta aussitôt: « Fain? que Fain m'apporte tout de suite ces dépêches. »

— Sire, » demanda le duc de Rovigo, » votre majesté a-t-elle des ordres à me donner relativement à Mme T... de Saint-G...

— Je devrais la faire jeter à Saint-Lazare, ce serait bien sa place!... Une femme se faire l'agent de monstrueuses menées! c'est odieux!!

» Tout cela est vraiment dégoûtant! reprit il avec amertume. « Renvoyez cette intrigante chez elle... ce n'est pas des petits *comploteurs* qu'il faut nous occuper! »

« Napoléon n'aimait pas à punir, dit M. de ....; je ne l'ai jamais vu sévir de sang-froid contre des gens qu'il avait connus, et parmi les noms qu'on venait de citer, presque tous appartenaient à des familles comblées de ses bienfaits. Cela est affreux à dire!... Mais d'ailleurs, depuis quelques mois, tant d'illusions s'étaient évanouies, tant de déceptions avaient brisé son âme, qu'il devenait presque indifférent aux lâchetés dont il était l'objet! De si grands événemens aussi se succédaient sans relâche!... Aucun de nous, témoins intimes des soucis rongeurs, des tortures attachées à ce terrible métier de roi, et qui dérobe au vulgaire le huis-clos du cabinet royal... nous ne comprenons pas comment l'empereur pouvait résister aux fatigues matérielles d'un travail écrasant, aux tourmens de tête et d'âme qui dévoraient sa vie! Que de douleurs incomprises! que de déchiremens dans ces dernières convulsions de son existence politique! Et jamais il ne se montra plus grand que dans ses revers!

» Les embarras intérieurs de cette journée, dont je vous trace une bien faible esquisse, n'absorbaient pas seuls son attention; ce n'était qu'une complication de plus à ajouter à d'autres préoccupations, à d'autres soins: au milieu des incidens que vous avez vus se dérouler, et en même temps, l'empereur depuis le matin avait dicté au moins vingt lettres, renfermant les instructions les plus minutieuses, des ordres de mouvemens envoyés aux différens corps d'armée échelonnés sur les frontières; à chaque instant des courriers se succédaient expédiés en toute hâte des états-majors les plus rapprochés des points menacés. Si c'était un officier envoyé à franc étrier, l'empereur ne manquait jamais de l'interroger; mais toujours il prenait lui-même communication des dépêches et, tout en dictant la réponse, il consultait attentivement les cartes sillonnées de milliers d'épingles, qui couvraient tous les meubles de son cabinet.

» Fain entra: « Sire, dit-il en remettant les dépêches qui venaient d'arriver, l'officier expédié en courrier du fort de Bellegarde attend les ordres de votre majesté. »

» L'empereur déjà avait fait voler le cachet et parcouru les importantes nouvelles que renfermait ce pli: « Introduisez-le à l'instant, » répondit-il.

» L'officier, qui par parenthèse était le fils d'un sénateur, dont le nom m'échappe, fut amené couvert de boue des pieds à la tête, ses habits ruisselant d'eau, et au moment où la porte du cabinet s'ouvrit devant lui, il hésita un moment à se présenter dans ce pitoyable équipage: « Approchez, monsieur, approchez, » dit vivement l'empereur. « A quelle heure avez-vous quitté le fort de Bellegarde?

— Sire, hier, à huit heures du matin.

» L'empereur fit un signe d'assentiment. Et ce si simple témoignage de satisfaction suffit pour éclairer d'un reflet de bonheur le visage épuisé du pauvre jeune homme, qui venait de franchir 150 lieues en 30 heures.

— Quelle était la position de l'armée ennemie à l'instant de votre départ? »

— Sire, d'après les rapports, l'armée autrichienne, forte de cent soixante mille hommes, commandée par le général Bubna en personne, n'était plus qu'à une journée de marche de Genève; son avant-garde occupait déjà cette ville; ses éclaireurs poussaient des reconnaissances jusque sur le territoire français. »

« Le front péniblement plissé de l'empereur accusait la profonde émotion que lui causait cette nouvelle; mais rien dans sa contenance ferme et calme ne trahit son agitation intérieure.

— Où, et quand a été surpris l'espion autrichien dont la dépêche fait mention? » demanda l'empereur.

— Sire, au moment où favorisé encore par la nuit, il essayait, en se traînant à plat ventre, de franchir nos lignes: il a été capturé par une ronde de surveillance; et la lettre écrite en allemand, envoyée sous ce pli à votre majesté, a été découverte dans la doublure de son habit.

— *C'est bien*, monsieur, » dit l'empereur avec bonté à l'officier, qui se retira heureux.

» La traduction de cette lettre, faite pendant qu'il interrogeait l'envoyé

de Bellegarde, lui fut présentée aussitôt : c'était un avis émané du quartier-général autrichien annonçant les progrès de l'armée de Bubna qui s'avançait à marches forcées sur la frontière, qu'elle espérait franchir *le 1er janvier*. On recommandait dans cette missive, qui d'ailleurs ne portait pas de suscription : « de communiquer sans délai cette indication » importante, *à l'astre dirigeant* les conseils des souverains alliés. »

» Des traîtres partout ! c'est horrible ! horrible ! » s'écria l'empereur exaspéré.

» Qui voulait-on désigner ? quel était *l'astre dirigeant* les conseils des souverains alliés?... Le nom de Talleyrand se présentait spontanément à la pensée de toutes les personnes présentes, à celle de l'empereur aussi... dont la physionomie, le regard indigné révélaient le ressentiment, l'indécision... « *Je devrais en faire un exemple terrible* ! » dit-il en laissant échapper tout haut la pensée qui le préoccupait, « *mais... un vieillard... cela me répugne* !... »

» Napoléon se livrait avec impétuosité à ses premières impressions ; dans cette ame fougueuse, toutes les sensations étaient ardentes, passionnées ; mais toujours la réflexion le faisait incliner pour la clémence... Et, le bras levé pour punir, l'homme qui avait la toute-puissance en main, épargna le coupable !

» Dans les tristes nouvelles aussi qu'il venait de recevoir, une idée le dominait, le déchirait bien autrement profondément que la trahison d'un misérable : c'était la conduite de l'Autriche à son égard... à l'égard de la France, tant de fois miséricordieuse envers cette puissance, alors que réduite à merci, elle avait imploré l'aumône de sa magnanimité victorieuse !

« Vous le voyez, Caulaincourt ? dit il au duc de Vicence consterné, les assurances d'intervention officieuse, entre les autres puissances et la France, données par le cabinet autrichien aux conférences de Manheim, n'étaient qu'un perfide stratagème, un vil mensonge !..

» Ainsi, ajouta-t-il avec amertume, c'est l'Autriche qui la première mettra le pied sur le territoire français !.. c'est l'empereur d'Autriche qui s'est réservé l'honneur de tirer le premier boulet de canon à travers le trône ou sont assis sa fille et son petit-fils ! !.. L'histoire enregistre inexorablement les faits... la postérité jugera entre moi et ces hommes *nés rois* (il employait souvent cette expression), et je serai vengé !..

» Mais bientôt maîtrisant ses propres chagrins pour s'occuper du péril imminent qui lui était signalé, il allait de ses cartes à un plan qu'il traça sur son bureau et d'après lequel il dicta des ordres de mouvemens pour nos corps d'armée les plus rapprochés de la frontière, qu'à cette heure même franchissait l'ennemi !

» Et ce travail, si important cependant, était interrompu de cinq minutes en cinq minutes par les bulletins apportés du corps législatif, où ce qui se passait le préoccupait incessamment ! A plusieurs reprises il dit, en tendant avec un geste d'impatience, à l'un des ministres, le petit carré de papier : « Il est certain que le moment est bien choisi, pour faire de l'opposition au gouvernement?.. Ces gens-là sont de grands coupables, ou bien des fous stupides !.. »

» Le duc de Rovigo revint. On avait encore arrêté une trentaine d'agens qui, dans les groupes formés aux abords de la chambre, secondaient les meneurs du dedans en répandant les nouvelles les plus alarmantes. Des proclamations adressées au peuple français au nom des souverains alliés, et quelques pamphlets en faveur des Bourbons, avaient été jetés dans la foule ; des braves gens par lesquels ils avaient été trouvés s'étaient empressés de les apporter au ministère de la police.

» Il n'y avait plus de doute que le complot était flagrant, et la révolte s'organisait à l'aide d'infernales machinations.

» Enfin, le comte Regnault de Saint-Jean d'Angely, qui avait été chargé de faire à la tribune du corps législatif les communications officielles du gouvernement, arriva. Le regard interrogatif de l'empereur s'attacha sur son commissaire avec un anxieux intérêt : il venait en droite ligne de la chambre, dont il avait suivi avec l'intelligence qui le caractérisait les discussions animées...

III.

Le 1er janvier 1814, aux Tuileries.

» Dans le rapport que fit à l'empereur le comte Regnault de Saint Jean d'Angely qui venait de quitter l'assemblée, il analysa les débats avec une grande lucidité ; indiqua le plan adopté par les factieux, et termina en disant : qu'il était impossible de ne pas reconnaître dans ce qui se passait à la chambre, une intrigue habilement ourdie par les agens occultes de la coalition, pour neutraliser la défense immédiate de la France, et arriver à renverser le gouvernement.

» L'empereur avait écouté avec la plus profonde attention le résumé de ces déplorables débats. « Ainsi, » dit il avec indignation, « il n'est plus possible de se faire illusion : il y a un parti en France qui veut livrer le pays à l'ennemi !... Les représentans de cette vaillante nation, qui *rugit* au seul nom de l'étranger, me refusent leur concours, pour repousser l'invasion du territoire... Car moi, dans cette circonstance, je suis en dehors de cette question ! » dit-il avec force. « De quoi s'agit-il, en ce moment ? De me donner les moyens de combattre pour l'indépendance nationale ?... Après que le pays sera délivré, on mettra en balance mes fautes et mes services... J'en appellerai à la décision du peuple. Lui, et non pas une poignée de mécontens, jusqu'ici mes vils louangeurs, me jugera !... En attendant, un accord unanime, une grande résolution, peuvent seuls imposer à l'étranger. Il épie sa proie, il a les yeux fixés sur tous nos mouvemens ; s'il nous croit faibles et désunis, il osera tout !... L'union fait la force, assure le succès... En 93, ce fut l'élan sublime de toute la nation qui la rendit invincible, enfanta les prodiges qui ont immortalisé la révolution française !... La France, à cette époque, sortait des langes d'un système énervant, abrutissant ; elle était moins puissante, moins éclairée, moins confiante dans sa force homérique, qu'elle ne l'est aujourd'hui !... Mais alors, on ne discuta pas au lieu d'agir !... Il ne se serait pas trouvé un homme qui eût eu l'impudeur de combattre à la tribune la résolution héroïque prise par tous de voler à la frontière ! Eh bien ! les mêmes dispositions existent encore dans les masses, et l'on veut étouffer leur patriotisme, l'annihiler au profit des partis !... La conduite des représentans est infâme ! elle est anti-nationale ! »

» L'empereur cessa de parler, porta la main à son front, et reprit silencieusement sa promenade.

» Pendant ce temps, le duc de Vicence, le duc de Bassano, le ministre de l'intérieur, le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, causaient dans l'embrâsure d'une croisée. La question de la dissolution se présentait à leur esprit et se débattait à voix basse ; mais aucun d'eux ne se fût permis de demander à l'empereur un avis qu'il ne demandait pas...

» Enfin, Sa Majesté se rapprocha de son bureau, s'y assit : toute indécision avait cessé...

» Mon parti est pris, » dit-il avec calme. « Dans les crises politiques, l'hésitation est plus funeste qu'une faute... Les demi-mesures ne remédient à rien. Le corps législatif, en me refusant son franc et loyal concours, ne remplit pas son mandat... Ce n'est plus une assemblée nationale qu'il représente, c'est une assemblée de factieux qu'il faut réduire à l'impuissance de nuire... Le corps législatif est dissous. »

» Il dicta le décret de dissolution, le signa d'une main ferme, et à l'instant le message partit pour le Palais Bourbon.

» Tout ceci ne dura pas dix minutes.

» Et comme il arrivait toujours, lorsque l'empereur avait pris une détermination sur un sujet grave, il recouvra toute sa tranquillité ; il déduisit avec le plus grand calme les raisons de force majeure qui rendaient l'acte de dissolution une mesure de *salut public*. » En agissant autrement, dit-il, je trahirais les véritables intérêts de la nation qui m'a revêtu du pouvoir suprême. En plaçant la couronne sur ma tête, c'est à moi que le peuple a confié le soin de son honneur et de sa défense, et je ne faillirai pas à ce qu'il a le droit d'attendre de moi. »

» A cet instant, une note envoyée de la chambre vint rendre compte de l'inexprimable confusion où elle était livrée. — « Je leur donne une heure pour prendre leur parti, dit l'empereur avec fermeté ; cette heure écoulée, j'enverrai la force armée pour faire évacuer la salle. »

» Voilà toute la vérité, me dit M. de ..., sur les circonstances morales qui décidèrent une des plus hautes mesures qu'ait exécutées l'empereur. Et si les graves considérations qui la motivèrent n'ont jamais été bien connues, c'est parce qu'il n'entrait pas dans les idées de Napoléon de s'attribuer un mérite aux yeux du peuple aux dépens des hommes haut placés par leurs fonctions. Il disait que : « déconsidérer les pouvoir de l'état, c'était ruiner l'édifice par sa base. »

» Est-il vrai de penser que nous-mêmes avons creusé l'abîme où sont venues se précipiter tant de gloire et de prospérité ! Le feu sacré animait encore la jeunesse française ; un appel au peuple eût produit des miracles : c'était le dernier espoir de la patrie ! »

— Est-il vrai, demandai-je, que l'empereur entra dans une violente colère à l'audience de congé qu'il donna aux députés, et qu'il ne ménagea pas les expressions les plus dures dans les reproches qu'il leur adressa ?

— Cette version, qui a circulé par les soins de ceux qui y avaient intérêt, est de la plus insigne mauvaise foi, comme le sont en général les propos passionnés des salons. D'abord, il n'y a pas eu d'audience de congé proprement dite. La dissolution eut lieu le 31 décembre ; le lendemain était le premier de l'an, et les députés qui n'avaient pas trempé dans le complot, qui ne s'étaient pas déclarés en état d'hostilité flagrante, vinrent, suivant l'usage, présenter leurs devoirs à l'empereur en même temps qu'ils en prirent congé.

» Il était bien impossible, on le comprend, qu'à ces félicitations officielles, et d'après ce qui s'était passé la veille, l'empereur, le sourire sur les lèvres, y répondît par des complimens. . Eh ! sans doute, des phrases échappées d'abondance, des expressions hasardées dans la vivacité du dialogue, ne supportent pas l'affectation du mot à mot qui les redit, isolées qu'elles sont de l'ensemble du discours ! J'étais présent, et je puis affirmer sur l'honneur que, si l'attaque fut vive, elle le fut du moins dans des formes et des termes convenables.

» Et d'abord, l'empereur savait très bien que le plus grand nombre des députés qu'il ne congédia que pour se débarrasser des brouillons et des traîtres, étaient animés des meilleures intentions ; ainsi il eût été injuste et absurde tout à la fois d'insulter la chambre en masse.

» L'extrémité à laquelle il avait été réduit le contristait vivement : au moment même où l'arrêt de dissolution partait pour le Palais-Bourbon, l'empereur dit avec l'accent du regret, en haussant les épaules : « Il se trouve beaucoup d'honnêtes gens dans cette assemblée, je le sais bien ! Mais, comme il arrive toujours, ce n'est malheureusement pas de ce côté

que se trouvent la ruse et l'audace... Dupes d'abord, ils deviennent victimes ensuite, et ne se réveillent qu'au fond du précipice qu'ils ont laissé creuser! »

» Il venait en quelques mots de résumer avec une admirable lucidité toute la situation.

» Aux scènes intimes du cabinet de l'empereur, dans lequel je vous ai fait pénétrer avec moi, succéda immédiatement la scène publique du 1er janvier, qui produisit une si vive sensation : J'ai vu, j'ai entendu, je suis sûr de vous la retracer fidèlement; les impressions de cette nature ne sont pas de celles qui s'effacent :

» C'était, comme je vous l'ai dit, le premier de l'an ; il y avait réception solennelle dans la salle du Trône; à midi, les députés furent annoncés. La contenance de l'empereur était digne et froide, — il ne sut jamais ployer, ni user de lâches ménagemens envers les partis, — et, aux assurances de respect et de dévoûment que lui donnait la députation, il répondit d'un ton calme et ferme :

» Ce qui s'est passé au corps législatif, messieurs, est à jamais déplorable!... Qu'on le sache bien, je n'accepterais pas la loi d'une faction impopulaire, et qui ne représente pas la partie saine de la nation... Si mon gouvernement avait besoin des conseils des représentans du peuple, c'était au temps de sa prospérité qu'il fallait les lui donner... Alors je ne trouvais que des approbateurs, et maintenant je ne trouve que des désapprobateurs.

— Ah! sire!... s'écrièrent quelques députés en faisant un geste de dénégation.

» Mais sans s'arrêter à cette tardive manifestation, il reprit énergiquement :

« Je vous avais appelés pour m'aider, et vous êtes venus faire ce qu'il fallait pour seconder l'étranger!... Est-ce là du patriotisme, messieurs? Ignorez-vous que, dans une monarchie, le trône et la personne du monarque ne se séparent point?... Ne savez-vous pas que la royauté et le pouvoir sont indivisibles, sous peine d'avilir l'une par l'autre? Qu'est-ce qu'un trône?... Un morceau de bois couvert d'un morceau de velours. Mais dans la langue monarchique, le trône c'est moi... moi, le souverain élu par la nation, ne l'oubliez pas...

» Vous parlez du peuple, continua-t-il en s'animant : prétendriez-vous, par hasard, le séparer de moi, de ma cause, qui est la sienne?... Vous n'y parviendrez pas... Le peuple distingue avec une merveilleuse sagacité ses véritables amis d'avec ses faux amis... et le peuple compte sur moi par dessus tout... On ne peut m'attaquer, au dehors comme au dedans, sans attaquer la nation elle-même... A-t-on oublié que c'est de sa volonté que je tiens le sceptre?... qu'à elle seule appartient le droit de me l'ôter?...

» S'il existe des abus dans mon gouvernement, est-ce le moment de venir me faire des *remontrances* quand six cent mille baïonnettes étrangères franchissent nos frontières?... Est-ce le moment de venir disputer sur les *libertés* et les *sûretés individuelles*, quand il s'agit de sauver la liberté politique et l'indépendance nationale? Vos *idéologues* demandent des garanties contre le pouvoir... A ce moment, toute la France n'en demande que contre l'Europe déchaînée contre elle!...

» Pensez-vous me forcer, par votre inqualifiable opposition, à accepter une paix ignominieuse?... Apprenez que cette main se dessèchera avant de signer l'humiliation de la nation française... Tout, tout, plutôt que d'y consentir!... Les Français ne la supporteraient pas, ils vous l'ont prouvé en 93...

» Méfiez-vous des instigateurs de l'opposition qui vient d'éclater entre un des grands pouvoirs de l'état et mon gouvernement. Vous avez été entraînés par des gens dévoués à l'Angleterre; l'ame et le moteur de la coalition... M. Lainé, votre rapporteur, est un méchant homme, un mauvais citoyen.

» Retournez dans vos provinces, messieurs, » dit-il en terminant. « Vous pouviez opérer le bien... vous ne l'avez pas voulu... Cette responsabilité pèsera sur vos consciences... Les hommes passent... la patrie demeure : laissez l'avenir que, comme à d'autres Caïn, elle ne demande pas aux fauteurs de la discorde : *Qu'avez-vous fait de vos frères?...* »

. . . .

» La parole est impuissante à retracer la sensation produite par cette improvisation, si pleine de fortes et grandes pensées, prononcée avec cet accent incisif et de conviction qui donne de la valeur à tous les mots...

» L'empereur, debout, en grand uniforme des grenadiers de la garde, était accoudé sur l'un des coins de la cheminée, une de ses jambes relevée sur l'autre : les rayons du soleil perçaient à travers la croisée, parallèlement placée, et les effets de lumière, en frappant sur son visage, permettaient de saisir le jeu de sa physionomie si mobile, si expressive. Le feu de l'inspiration jaillissait de ses yeux; sa pose pleine de fierté, son geste animé et rapide, l'élévation et le ton prophétique de son langage, cette salle du trône où il parlait si grand, tout donnait à sa personne une apparence surnaturelle...

» Il semblait que cet homme était né pour commander au ciel et à la terre. On sentait qu'il existait en lui le génie qui maîtrise les événemens, l'énergie qui étreint corps à corps le malheur, une de ces natures d'airain qui ne peuvent être terrassées que par la foudre!... Tous les regards, invinciblement arrêtés sur lui, avaient une expression profonde, et aux dernières vibrations de cette voix puissante, tous pâlirent, quelques-uns abaissèrent le front comme courbés sous le poids terrible de l'anathème. On paraissait comprendre pour la première fois les dangers dont la patrie était menacée, et l'énormité de la faute qu'on avait commise, en refusant les moyens de la sauver au seul homme qui résumât en lui le pouvoir de le faire!...

» Mais il était trop tard! La fatalité qui semblait se jouer depuis quelque temps des meilleures combinaisons, avait rendu inutiles tant de nobles efforts tentés pour la dominer!

» Un fait qu'il importe de signaler, et qui parle bien haut en faveur de cette *sûreté individuelle*, si perfidement réclamée par un traître, c'est que, quelque vif qu'ait été cet éclat, le député *Lainé* retourna dans ses foyers, aussi libre que ses collègues. Aucun acte de vengeance ne vint s'appesantir sur les coupables. Et qu'on ne vienne pas dire que l'empereur ne l'osa pas : la vigueur qu'il avait déployée dans cette grave circonstance prouvait de reste qu'il ne pactisait pas avec les partis, qu'il ne flatta jamais ses ennemis personnels : il les méprisait et dédaignait de se venger.

» Ces récits sont fidèles, c'est de l'histoire *vraie*, » ajouta M. de ... en souriant tristement, « comme aussi vous pouvez être certaine que les paroles de l'empereur transcrites sur ce papier sont *textuelles*, je les sténographiai à mesure qu'il parlait, sans en avoir reçu l'ordre, pour moi, de mon propre élan, dans la prévision qu'elles seraient altérées ou dénaturées, ce qui arriva! Cette conversation, car c'est ainsi qu'il convient de l'appeler, n'avait pas été préméditée : l'intention formelle de l'empereur était de répondre en peu de mots à ce que pourrait lui dire la députation; et s'il laissa déborder son mécontentement, c'est qu'il ne put pas résister à la violence des sentimens qui l'oppressèrent à la vue de ces hommes, dont le mauvais vouloir ou la funeste inertie en face des déchiremens de la patrie, le frappait aussi sûrement au cœur que le canon de l'ennemi... Que pouvait-il sans le concours de tous, contre le déchaînement de toute l'Europe coalisée pour anéantir la France?...

» Cette conversation donc ne fut pas officiellement reproduite : le soir, la question en fut agitée au conseil, en raison du retentissement qu'elle eut à l'instant dans tout Paris. Les ministres proposèrent à l'empereur de faire insérer ma copie originale dans le *Moniteur* du lendemain. Il réfléchit... et dit ensuite avec noblesse : « Sans doute! j'y gagnerais dans l'opinion publique tout ce qu'y perdraient les députés!... Mais, ce serait avilir les représentans du peuple français aux yeux des étrangers? Cette considération doit l'emporter sur toutes celles qui me sont personnelles. Laissons cela! »

» Et voilà comment la vérité sur cet épisode plein de choses et d'enseignemens politiques, et qui caractérise si fortement les hommes et l'époque, ne fut point connue; l'empereur ne le voulut pas : ces petits moyens de soulever les haines populaires contre ses ennemis n'étaient pas à l'usage de Napoléon, il y avait dans cet esprit trop de véritable grandeur! Aussi, l'allocution (ce fut ainsi qu'on s'exprima) de l'empereur fut elle diversement racontée et commentée, suivant la bonne ou la mauvaise intention de ceux qui l'avaient entendue. Le texte prêtait d'ailleurs à de perfides insinuations : en altérant le sens littéral des expressions, en leur donnant une interprétation forcée, il était facile de les rendre choquantes, et ceux qui se sentaient coupables, qui sortirent la rougeur sur le front de la salle du Trône, ne se firent pas faute de cette misérable et basse vengeance! »

. . . .

Vingt-huit années ont passé sur ces faits... Les événemens sont venus donner une sanction terrible aux prophétiques avertissemens de l'homme prodigieux qui, à cette heure, froid, inerte, couché dans son cercueil, semble encore dominer son siècle...

CHARLOTTE DE SOR. — (*Presse.*)

Physiologie de la médecine.

La vaine dispute de la prééminence des sciences et des lettres est maintenant abandonnée. Les premières naquirent de nos besoins physiques, les secondes de nos besoins moraux; mais elles se réunissent par un lien encyclopédique que l'on peut facilement reconnaître dans la progression de l'esprit humain. Toutes tendent à un but général, la vérité. Une science surtout a des points de contact avec toutes les autres, c'est la médecine, qui forme avec l'agriculture, d'après Bacon et d'Alembert, un des troncs principaux du système entier de nos connaissances.

La médecine vint avec la douleur, c'est-à-dire en même temps que l'homme. Un être souffrant, un cœur ému par la pitié, voilà le premier malade et le premier médecin. Les païens en attribuèrent les premiers préceptes à Apollon, et Dieu lui-même, d'après l'Ecriture sainte, l'enseigna aux hommes. *A Deo omnis medela.* (Eccl., c. XXXVIII, v. 2) La médecine, c'est la science de l'homme dans toute son étendue, dans toute son immensité; c'est la solution du problème inscrit au temple de Delphes, base de la morale et du bonheur.

L'anatomie et la physiologie sont les premiers linéamens d'un cours complet de philosophie; c'est dans les entrailles de l'homme lui-même qu'on apprend à le connaître, à le voir tel que Dieu l'a fait. Pour bien connaître l'entendement humain, commencez à étudier les instrumens. Rentrez en vous-même, et vous trouverez un Dieu. La morale, la philoso-

phie, la législation possèdent donc dans la médecine des points d'appui qu'elles chercheraient en vain au pays des abstractions. Il n'y a que ce qui est conforme aux lois de la nature qui puisse être éternel, *ære perennius.*

Il ne faut pas juger la médecine d'après ce qu'elle ne peut faire; elle n'est pas toute-puissante; elle n'a pas arraché la faux de la main de la mort. Étudier l'homme, c'est frapper à la porte d'un sanctuaire, où l'obscurité redouble à mesure que l'on pénètre plus avant car l'agent par lequel notre être commence et finit, l'essence du principe vital, nous est inconnu. Nous ne pouvons que constater les effets qui manifestent ce principe dans la série des êtres organisés; or, la grande loi qui régit tous les êtres vivans, c'est la *sensibilité.* Et plus on avance dans le monde organique, plus on admire la perfection du système nerveux, conducteur et foyer de cette mystérieuse puissance.

L'homme est le seul être qui possède un appareil sensitif riche et complet. Sa noble attitude, son front élevé, l'éloquente fierté du regard, les dimensions de son crâne, tout semble attester déjà qu'en lui réside la pensée, fonction sublime de l'encéphale, glorieux et triste privilége de l'espèce humaine.

Chez l'homme, la mort a mille issues pour arriver aux sources de la vie. L'exercice même des fonctions use et consume les organes. Le sang est poussé et reçu par le cœur trois mille six cents fois par heure, sans une seule seconde de repos. Nous ignorons le principe de la vie, comme les physiciens ignorent la cause première du mouvement; les chimistes, celle de l'affinité; les astronomes, celle de l'attraction. Et qui oserait défendre les principes de morale, s'il fallait connaître la nature de l'ame? L'infaillibilité médicale est comme celle du juge, du diplomate et de l'homme d'état, seulement probable et relative. Il n'y a pas de vérités absolues en politique, en morale, en histoire, en philosophie, non plus qu'en médecine. Et les géomètres eux-mêmes ne sauraient être à l'abri des erreurs.

> Plus d'une erreur passe et repasse,
> Entre les branches d'un compas.

Comme toutes les sciences, la médecine n'est, dans son application, qu'un calcul des probabilités; c'est en cela qu'elle exige beaucoup de sagacité, de jugement et de savoir : bien conjecturer est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Dieu seul, pénétrant tout comme créateur de tout, agit avec certitude; pour les hommes, tout est sujet au doute et à la contestation. Sur quoi sommes-nous tous d'accord? Sur quoi pensons-nous tous de même? Quelle erreur n'a pas eu son culte et ses adorateurs? Quel paradoxe n'a pas été soutenu et proclamé? N'y a-t-il pas des transactions pour toutes les difficultés? En un mot, que trouve-t-on de certain, hors la *mort* et les *taxes*? comme dit Franklin. La société elle-même n'est-elle pas une arène souvent ensanglantée par des furieux et dominée par des sophistes? Et, quoi qu'on dise, le monde appartient aux forts, aux habiles et aux fourbes; le mérite et le talent y trouvent rarement leur part : ce qui a rendu ce conseil proverbial : Mettez-vous toujours du côté du droit, mais pariez toujours pour la force contre le droit. Bien plus, ne voit-on pas tous les jours que la loi, *la raison écrite*, est souvent interprétée d'une manière toute contraire par deux tribunaux, de sorte que la même chose est niée et affirmée presque en même temps? Où est la règle infaillible, le critérium du vrai, la notion du juste acceptée par tout le monde? En voyant partout la vertu se trouver une exception, l'espèce humaine s'agglomérer sans cesse autour des palais, ramper sur les pas du riche et du puissant, on demande ce que l'on entend par vertu, droits, progrès des lumières et de la civilisation. Ce serait bouleverser les notions du bons sens que d'exiger de la médecine des certitudes que l'on ne demande pas aux autres sciences. Une maladie à guérir est un problème des plus compliqués, parce que les données en sont aussi variables que nombreuses, tant les lois de la vie se cachent dans l'abîme de notre être. *Si nemo ex me quærat, scio; si quærenti explicare velim, nescio.* (S. Aug., *Confess.*, lib. II, cap. XIV.) Je suis, que suis-je? La médecine des bons médecins et la seule salutaire, on doit y avoir foi; pour eux, des rayons de lumière traversent les nuages, des principes immuables sont posés et reconnus. « Une pleurésie qu'on serait obligé de traiter avec du vin chaud et de la thériaque, est encore plus rare qu'un enfant à deux têtes. » (Zimmermann.) Enfin, l'argument de l'oracle de Cos est sans réplique : Il y a des choses *utiles*, il y a des choses *nuisibles*, donc il y a une *médecine.*

Les principes de cette science sont-ils également applicables aux gens de lettres, aux artistes, aux hommes d'étude, aux employés d'administration, etc.? Le savant auteur de cet ouvrage répond péremptoirement : Plus qu'à toute autre classe de la société. En effet, à mesure que l'organisation de l'homme se complique, à mesure qu'il exerce ses facultés, il y a prédominance d'activité d'une fonction sur une autre, et dès lors les maladies sont et doivent être fréquentes : l'intensité des causes de maladie est en raison directe de l'état complexe de l'organisme et de l'inégalité d'action des fonctions. Or, il s'agit ici des hommes chez qui l'organisme est le plus parfait, mais par compensation le plus mobile, le plus délicat, le plus excitable. Il faut encore ajouter que, par la nature de leurs travaux, les hommes livrés aux profondes méditations ont des causes particulières de maladie; causes qu'il faut étudier, juger, apprécier quand il s'agit de bien traiter ces maladies. La vie littéraire, la vie administrative a donc ses spécialités médicales. Voilà ce qu'apprend à connaître le profond, le remarquable traité de physiologie et d'hygiène de M. Réveillé-Parise. Il nous rappelle que si l'on veut se maintenir sain de corps et d'esprit, continuer ses travaux et fonder sur eux sa vie à venir, celle de son nom; si la gloire a besoin du temps, de la méditation, de la persévérance, elle réclame par dessus tout la santé, dont il faut étudier les lois et les conditions relatives.

La vie des littérateurs, des savans, des administrateurs, n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était jadis; rien n'est devenu plus fatal à leur santé que cette alternative forcée du travail et de ce qu'on appelle les plaisirs de notre société actuelle. En outre, la plupart des personnes de notre époque prennent une part active aux entraînemens de la politique; la vie publique les dévore; leur repos, leur gloire et leur existence en sont souvent l'enjeu.

On peut partager en deux camps le monde des intelligences; car, malgré la tendance du siècle, tous les intérêts ne sont cependant pas concentrés à la Bourse, tous n'endossent pas la livrée du courtisan monarchique ou populaire, et ne hantent pas les salons ou les antichambres. Il est de tels hommes qui n'ont nul souci de la gloire future, mais beaucoup de la fortune présente. Ayant toujours les opinions et des phrases à vendre, leur conscience est à prix, ils négocient leurs talens sur la place; esclaves mis en vente, les achète qui voudra. Une place, un ruban, de l'or, quelques grains d'encens, et leurs vœux sont comblés. Grands hommes de coterie, célébrités soudaines et fugitives, combien ils diffèrent de ces nobles cœurs qui vivent pour éclairer le monde, illustrer leur pays et laisser après eux une longue trace de lumière! Si la fortune sourit et vient à eux, elle n'aura qu'un rang inférieur. Studieux, ignorant le monde et se souciant fort peu d'en être ignorés, hommes simples et véritablement libres, dans le silence et la retraite, leur temps, leurs forces, leurs talens, leur génie, tout est consacré aux opérations d'une pensée active et laborieuse; ils ont les conditions indispensables pour atteindre une juste célébrité; ils savent attendre. Le présent est dû aux hommes taillés pour la postérité. Virgile mit onze ans à composer l'*Énéide*, et la jugea indigne d'être publiée. Newton n'a expliqué le système de l'univers qu'en y pensant toujours; il employa trente ans à faire ses expériences d'optique. Michel-Ange étudia pendant douze ans, avec le scalpel, les muscles du corps humain, etc. Il faut jeter en bronze, quand on veut vivre au delà du tombeau.

Les travaux de l'intelligence, qui procurent tant de plaisirs, laissent au fond de la coupe plus d'un genre d'amertume. La sensibilité s'affaisse ou s'exalte; cette susceptibilité réagit sur les organes et trouble les fonctions; l'ame bouleverse son *animal.* Ne voit-on pas souvent ces hommes croyant toujours souffrir, délicats, irritables, pour qui tout est douleur, excès, sensation pénible, motif de crainte, d'inquiétude et d'abattement? La mesure de leurs forces cesse d'être en rapport avec les influences auxquelles l'économie est nécessairement exposée. Ils sont toujours trop faibles ou trop énergiques. Voilà pourquoi leur caractère est frappant d'inégalité, leur sensibilité est si fluctuante. On a dit, avec raison, qu'il y a impossibilité physique d'être un grand homme du matin au soir; en effet, on dresserait une longue énumération des terreurs du brave et des sottises de l'homme d'esprit.

La sensibilité et la contractilité ne sont plus dans leurs limites naturelles, les gestes sont ordinairement brusques et multipliés, la physionomie est caractéristique par ses expressions. Beaucoup d'hommes célèbres ont fourni l'exemple de ce qu'éprouve le corps quand l'activité de leur esprit est poussée à l'extrême. Tout le monde sait que Napoléon, éprouvant de fortes contrariétés, était agité d'une colère pâle. « Hé bien, me dit il en m'apercevant, la crise a été forte; je me suis fâché, mon cher. On m'a envoyé plus qu'un geôlier; sir Lowe est un bourreau! Quoi qu'il en soit, je l'ai reçu aujourd'hui avec une *figure d'ouragan*, la tête penchée et l'oreille en avant. Nous nous sommes considérés comme deux béliers qui allaient s'encorner, et mon émotion doit avoir été bien forte, car j'ai senti la vibration de mon mollet gauche : c'est un grand signe chez moi, et cela ne m'était pas arrivé depuis long-temps. » (*Mémorial de Sainte-Hélène*, tom. III, pag. 341.)

La prédominance du système nerveux rend compte de l'activité du cerveau, et l'entendement se met en rapport avec les différens états de cet organe. Une conséquence de cette loi est dans la diminution de la force musculaire et de la plénitude d'action des voies digestives; en d'autres termes, la constitution des gens de lettres est en opposition avec le tempérament athlétique. L'oubli des préceptes de l'hygiène, qui veulent l'exercice alterne et régulier des deux élémens qui nous constituent, l'intelligence et le corps, amène l'oppression de l'un d'eux et subjuge l'animalité à la vie cérébrale, tantôt d'une manière originelle, tantôt d'une manière acquise. L'hygiène corrige l'une et prévient l'autre.

De là surtout cette susceptibilité maladive et toujours inquiète, qui mêle tant d'amertume à leur gloire et nous donne le secret de leurs inégalités étranges, de leur vague tristesse et de leur incurable ennui; *l'ennui, ce tyran des ames qui pensent*, a dit Buffon.

Mais, heureusement, cette observation journalière souffre d'illustres exceptions. Le divin Platon était renommé par ses épaules carrées et sa vigueur. Léonard de Vinci devait sa célébrité à sa force corporelle autant peut-être qu'à son génie. Buffon, le maréchal de Saxe, Gluck, Mirabeau, Hérault de Séchelles, etc., réunissaient de même la double puis-

sance du corps et de l'esprit. Des hommes musculeux et robustes peuvent donc être doués d'une sensibilité vive et forte ; elle est rare, à la vérité, cette heureuse coïncidence qui fait triompher dans le Forum et dans la *palestre*, qui permet d'encenser à la fois Vénus et les Muses.

Ces hommes privilégiés ont plus de joie, plus de chagrins, plus d'amour, plus d'aversion, plus de transports, plus d'enthousiasme que les êtres doués d'une organisation inférieure. Dans les chances de la destinée humaine, il leur est échu plus de jouissances et de peines. Les élus du ciel, les délices de leur siècle, et quelquefois de la postérité, trop souvent les infortunés de ce monde, ils sont en réalité plus hommes que les autres hommes, soit en bien, soit en mal.

Il ne faut pas croire que l'habitude extérieure des hommes de génie réponde toujours à l'idée qu'on aurait pu s'en faire. La réflexion, les méditations continuelles concentrant la vie dans le cerveau et dans les fonctions intérieures les organes du mouvement perdent peu à peu de leur volume, de leur énergie, de leur force : le corps s'affaiblit et cesse de répondre à l'activité morale intérieure. Comparant son génie à sa tournure épaisse, la duchesse du Maine appelait Vauban le *héros paysan*.

« J'observai d'Alembert, dont le nom, les discours encyclopédiques, excitaient ma curiosité. Sa petite figure et sa voix grêle me firent penser que les écrits d'un philosophe étaient meilleurs à connaître que son masque. » (*Mémoires de Mme Roland.*) Les femmes sont admirables de tact pour saisir et rendre toutes ces nuances de physionomie qui échappent si facilement aux hommes.

En dépit de leur nature physique en apparence si grêle et si pauvre, on a vu de ces grands hommes valétudinaires dépasser presque les limites accordées à l'humanité, et mourir *pleins de jours !* Mobile au plus haut degré, leur constitution *résiste en cédant*, et la vie de Voltaire démontrerait cette vérité. Dès l'année 1731, il écrit à son ami Thiriot :

> Sans respect pour les grands, et sans crainte du sort,
> Patient dans mes maux, et gai dans mes boutades,
> Me moquant de tout sot orgueil,
> *Toujours un pied dans le cercueil,*
> *De l'autre faisant des gambades.*
> Voilà l'état où je suis, mourant et tranquille.

Plus de trente ans après, et toujours au même : « Avouez qu'il est plaisant que j'aie attrapé ma soixante-seizième année en ayant toujours la colique. Mon ami, nous sommes des roseaux qui avons vu tomber bien des chênes. » 1769.

Enfin, un an seulement avant sa mort, et toujours riant de ses maux, il écrit à d'Alembert : « Votre estomac, mon cher ami, mon cher philosophe, ne peut être en pire état que ma tête. Ma petite apoplexie, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, vaut bien vos coliques à l'âge de quarante ; mettons l'un et l'autre dans le même plat vos entrailles et mes méninges, et offrons les à la philosophie. » 1777.

Newton, né faible et délicat, vécut quatre vingt-cinq ans ; Fontenelle, baptisé deux fois, avait près de cent ans, et ne ressentait en mourant qu'une *difficulté de vivre*. Hobbes prolongea sa carrière jusqu'à quatre-vingt-onze ans. L'épicurien Saint-Evremont, à quatre-vingt-huit ans, écrivait à Ninon de Lenclos : « Je mange des huîtres tous les matins, je dîne bien, je ne soupe pas mal ; on fait des héros pour un moindre mérite que le mien. » La vie de Michel-Ange fut de quatre-vingt-dix ans.

L.-B. CAFFE, *doct.-med.*,
Ancien chef de clinique de l'Hôtel-Dieu de Paris.
(*France administrative.*)

LE CONSEIL-D'ÉTAT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE.

SÉANCES PRÉSIDÉES PAR NAPOLÉON.

Liberté de la presse. — Journaux et pamphlets.— Censure dramatique. — Théâtres. — Correspondance particulière de Napoléon à ce sujet. — Les hommes de lettres. — Conservatoire impérial de musique. — Décret de Moscou sur l'organisation du Théâtre-Français, etc.

Dès les premiers temps du consulat, Napoléon profita de la latitude que lui laissait le silence de la constitution, pour réduire à *treize* seulement (1) le nombre des journaux qui s'occupaient de questions politiques. L'article 5 de l'*arrêté des consuls* autorisait la suppression de tous journaux qui inséreraient « des articles contraires au pacte social, à la souveraineté du peuple, à la gloire des armées républicaines et aux nations amies ou alliées, lors même que ces articles seraient extraits des feuilles étrangères. » Mais cet arrêté ne déterminant pas devant quel tribunal le journal prévenu serait traduit, c'était déclarer que le gouvernement se réservait ce jugement à lui-même, et dès lors il n'existait plus de la liberté de la presse que ce qui pouvait convenir à ses passions ou à ses intérêts. Les excès auxquels, faute d'une bonne loi de répression, la presse périodique et quotidienne s'était livrée toutes les fois qu'elle avait été libre, empêchèrent d'apercevoir les déplorables conséquences de cette mesure ; car, malgré l'activité de Fouché et la surveillance de la police, il paraissait chaque jour quelques écrits hostiles au gouvernement.

Tel était, entre autres, un petit journal intitulé l'*Invisible*, fondé par un comité royaliste, qui s'imprimait et se distribuait clandestinement à Paris. Cette feuille contenait des détails de fort mauvais goût, aussi dénués de vérité que de sens commun, sur l'intérieur du premier consul aux Tuileries et à la Malmaison. Un soir le ministre de la police ayant remis à Napoléon un numéro de l'*Invisible* où il était dit en parlant de lui : « Il projette de divorcer, parce que Mme Bonaparte ne peut lui donner d'héritiers », Napoléon lut tout haut l'article, en présence des personnes qui se trouvaient dans son salon et eut l'air d'en rire; mais Rœderer, qui venait d'entrer au Conseil-d'État, et qui ne perdait pas une occasion de desservir Fouché, dont il était l'ennemi avoué, dit à ce sujet au premier consul :

« — Ceci n'est rien, citoyen général : ce qui est plus important, c'est l'article d'un journal appelé la *Vedette de Rouen* où on traîne le conseil-d'état dans la boue ainsi que ceux qui le président. Un semblable article répété par les gazettes de Paris suffirait, à mon avis, pour les faire supprimer toutes. »

Napoléon ayant interrogé Fouché, celui-ci balbutia et répondit : « qu'il n'avait point connaissance de l'article dont parlait le citoyen Rœderer. »

« — Je l'ai lu hier. » répliqua sèchement celui-ci.

Le premier consul fronça le sourcil et dit, sans cependant avoir l'air de s'adresser directement au ministre de la police :

« — Cela ne saurait aller ainsi ; de deux choses l'une : Il faut sacrifier le journalisme ou *ceux* qui sont volontairement chargés de diriger l'opinion publique. »

Une petite brochure mensuelle qui, sous le titre de *Bulletin à la main*, se vendait sous le manteau, répandait aussi sur le premier consul et les principaux personnages de l'état des détails controuvés. Dans de prétendues anecdotes plus que scandaleuses, l'auteur disait connaître ce qu'ils faisaient et ce qu'ils disaient à chaque instant du jour et même de la nuit. La police découvrit enfin l'auteur de ce pamphlet, qui se nommait Fouilloux, opéra une descente à son domicile et saisit dans ses papiers la liste de ses abonnés. C'étaient pour la plupart des royalistes, des émigrés et des étrangers de distinction qui se trouvaient dans la capitale, tels que le citoyen Serbelloni, ambassadeur de la république italienne ; le marquis de Luchesini, ambassadeur de Prusse; le comte Marcow, ambassadeur de Russie, etc., etc. Le premier consul voulut que l'auteur du *Bulletin à la main* fût mis en prison, et quelques jours après il justifia cette mesure en plein conseil-d'état en disant :

« — Peut-être aurais-je dû mépriser l'auteur de ce pamphlet, les calomnies qu'il a publiées sur mon compte n'étant que des absurdités. D'après ce qu'il dit de moi, cet homme ne connaît seulement pas ma figure. Je parierais qu'il ne m'a jamais vu. Il me suppose des scènes galantes semblables à celles de Louis XV, dans les petits appartemens de Versailles, comme si je ressemblais à ce monde là ! Il me fait dépenser des sommes énormes pour mes voyages de Malmaison, qui, selon lui est un autre Marly. Or, lorsqu'il ne pleut pas trop, c'est à cheval que je fais la route. Quant à Malmaison, reprit-il en souriant, ce n'est qu'une maison mal meublée : vous la connaissez ! Puis vous savez si je suis homme à jeter l'argent par les fenêtres ? En présence de témoins, j'ai répondu au citoyen Serbelloni, qui, se trouvant à Lyon avec moi, me demandait s'il était vrai que ce voyage prétendu *d'apparat* m'eût coûté 1 million, qu'il ne m'avait pas fait dépenser plus de 40,000 fr. : mes comptes sont là. Mais il y avait parmi les abonnés du *Bulletin à la main* bien d'autres *gobe-mouches* que le citoyen Serbelloni. Aussi, pour n'en pas augmenter le nombre, ai-je pris le parti de faire arrêter le rédacteur de cette rapsodie, qui, du reste, est un homme d'une moralité plus que suspecte ; j'en avais le droit. Enfin, il y a encore un autre motif que je vais vous dire : c'est celui de rendre la commission de censure dramatique plus alerte et plus attentive. Quand on sollicite des fonctions aussi largement rétribuées pour si peu de besogne, il doit y avoir par compensation quelques risques à courir. Je veux dorénavant que les membres de cette commission soient responsables de leurs œuvres, puisque les ministres se retranchent derrière la multiplicité de leurs travaux.

Malgré la censure méticuleuse exercée par ordre du ministre Chaptal sur la littérature dramatique, deux pièces, cependant, attirèrent l'attention du premier consul. La première, de M. Alexandre Duval, intitulé *Édouard en Écosse*, avait été reçue au Théâtre-Français, et attendait, dans les cartons de la censure, qu'on en permît la représentation : le ministre n'y paraissait guère disposé. L'auteur fit des démarches pour obtenir cette autorisation et lut sa pièce chez Maret (depuis duc de Bassano), alors secrétaire d'état, qui en parla à Chaptal. D'un autre côté on dépêcha à ce dernier Mlle Contat, qui avait un rôle important dans la pièce; le ministre consentit donc à ce qu'on la lui lût dans son salon.

Cette lecture eut lieu à la suite d'un dîner et en présence d'une société aussi nombreuse que choisie. A chaque scène, Mlle Contat, qui avait assisté au dîner, et qui passait, à cause de ses opinions monarchiques très prononcées et de son jeu plein de finesse, pour une actrice de bonne compagnie, s'écriait :

« — C'est ravissant ! c'est divin !.. »

Qui aurait osé dire autrement sans passer pour un homme sans goût ou un révolutionnaire ? La pièce emporta donc le suffrage unanime, et Chaptal leva l'interdit. La première représentation eut lieu. Les royalistes et les émigrés rentrés qui s'y étaient rendus en foule firent de nombreuses allusions aux Bourbons, en applaudissant avec fureur. La pièce de M. Duval obtint un éclatant succès. Mais des envieux et des jaloux, comme on en rencontre de préférence en matière de littérature, des auteurs tombés, ou qui attendaient impatiemment leur tour, firent proposer au premier consul d'interdire de nouveau la pièce de *leur ami*, le citoyen Duval, sous le prétexte que : « elle était anti-révolutionnaire et anti-patriotique. » Napoléon répondit qu'il voulait la voir auparavant, pour juger par lui-même du mérite ou des défauts de l'ouvrage, et il assista en effet à la seconde représentation.

Il écouta le premier acte avec beaucoup d'attention ; on remarqua même qu'il parut ému de la triste situation du prince Édouard ; mais des applaudissemens affectés étant partis en même temps de plusieurs points de la salle, et notamment d'une loge située en face de la sienne où étaient entre autres personnes le duc de Choiseul (1), dès ce moment il prit un air sévère, parut donner peu d'attention à la pièce et quitta la salle avant même qu'elle fût achevée, en disant :

« — Les émigrés et les royalistes vont crier à la tyrannie ! mais cette pièce doit être interdite : j'en suis fâché pour l'auteur, qui certes n'est pas sans mérite. »

Elle le fut en effet; et dès le lendemain le premier consul justifia cette mesure en disant à la séance du Conseil-d'État :

(1) Arrêté du 17 janvier 1800.

(1) Un des émigrés naufragés de Calais.

« — Voilà ce qui arrivera toutes les fois qu'un ministre laissera représenter sur le théâtre une pièce politique sans prendre l'avis du gouvernement. Cela ne s'est vu dans aucun pays, même dans les temps les plus calmes!... Ensuite on viendra me jeter à la face que c'est moi qui fais jouer ces pièces pour sonder l'opinion. Ai-je souffert qu'on représentât la *Partie de chasse de Henri IV*? Et cependant il y a une grande différence; car Henri IV a sauvé son pays de la domination espagnole, qui était alors puissante et prépondérante, et cela sans le secours des étrangers. Je dirai plus : en autorisant la représentation d'*Edouard en Ecosse*, c'est tendre un piége aux royalistes ; car, enfin, s'ils se montraient trop à découvert, il nous faudrait bien frapper dessus fort et ferme. Aucune puissance ne veut garder le prétendant (1) chez elle. Ce n'est qu'à ma considération qu'on ne le renvoie pas de Prusse où il s'est réfugié. Le prince de Condé n'a pu obtenir l'audience qu'il sollicitait du gouvernement anglais, quoique habitant à vingt lieues de Londres. La raison de tout ceci, c'est que ces princes coûtent beaucoup d'argent aux gouvernemens qui les hébergent, et qu'ils n'offrent aux peuples qui les tolèrent chez eux que l'exemple de rois détrônés pour cause de nullité, d'incapacité, et par suite du principe de la raison uni à celui de la liberté. »

M. Alexandre Duval reçut du ministre de l'intérieur le conseil de voyager pendant quelque temps. Il alla en Russie, y demeura un an, puis revint à Paris où il s'occupa tranquillement d'enrichir la scène française d'ouvrages restés au répertoire et qui ont fait sa réputation.

Deux mois après l'interdiction d'*Edouard en Ecosse*, on représenta au théâtre de l'Opéra-Comique une petite pièce de M. Emmanuel Dupaty, dont le titre était : l'*Antichambre*, ou *les Valets entre eux*. Lucien Bonaparte assistait à la première représentation. On vint rapporter à Napoléon que les principaux personnages de la pièce étaient trois laquais, portant une livrée de même forme et de même couleur que l'habit de consul... qu'un militaire, autre personnage de la pièce, interrogé par l'un de ces laquais sur ce qu'il était, répondait : « *Je suis au service*, » et que le laquais répliquait : — *Moi de même, ainsi nous sommes collègues*, etc., etc. » On dit encore au premier consul que l'acteur Chenard, qui remplissait le rôle d'un des laquais, avait singé sa tournure, ses manières et jusqu'à ses inflexions de voix.

Le ministre Chaptal, mandé aux Tuileries, répondit à Napoléon qu'il ne connaissait pas la pièce. Arnaud, chef de division au ministère de l'intérieur, ne la connaissait pas davantage. Il se trouva que c'était un commis subalterne qui l'avait examinée. Alors le premier consul répéta son mot ordinaire :

« — Voilà ce que c'est que de n'avoir pas de ministres ! »

Comme il fallait que quelqu'un fût responsable et payât pour tous, Cambacérès conseilla charitablement à Chaptal de sacrifier Arnaud ; mais celui-ci n'en voulut rien faire, objectant que ce chef de division était beau-frère de Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Cependant l'irritation du premier consul n'était pas calmée ; il dit à Chaptal :

« — Il faut vérifier le costume des acteurs de la pièce de M. Dupaty ; si leur similitude avec l'habit des consuls est prouvée, on traduira les acteurs devant un tribunal comme accusés d'insultes et d'offenses envers les membres du gouvernement. »

Et, dans le premier moment de colère, Napoléon exigea que l'auteur fût envoyé à St-Domingue comme réquisitionnaire et mis à la disposition du général en chef; mais bientôt il fut reconnu que cette pièce avait été faite du temps du directoire, alors qu'il n'était pas question de consulat ; que les personnages principaux n'étaient réellement que des laquais, et que leurs habits, pris dans les magasins du théâtre, n'avaient aucun rapport avec le costume consulaire. M. Dupaty n'alla pas à St-Domingue; il demeura à Brest, où il fut attaché à la garnison en sa qualité d'officier du génie, et bientôt après Napoléon le fit engager à revenir à Paris, et ne tarda pas à le dédommager de cette mésaventure d'une manière aussi noble que flatteuse. M. Dupaty reprit ses travaux littéraires et dota la scène lyrique d'une foule d'ouvrages remplis d'esprit et de goût (2).

Ces incidens rendirent la censure des pièces de théâtre plus attentive et plus sévère ; et MM. les censeurs, soit qu'ils eussent peur ou qu'ils voulussent flatter le premier consul, allaient sans cesse au delà des intentions du chef de l'état. L'un d'eux, dans un rapport fort étendu adressé au ministre de l'intérieur, parla sérieusement de retrancher du répertoire du Théâtre-Français *Tancrède* et le *Tartufe*. « La première de ces pièces, était-il dit dans le rapport, parce que c'est » un proscrit qui rentre dans sa patrie sans en avoir préalablement obtenu l'au» torisation du gouvernement; la seconde, parce qu'elle peut déplaire au clergé, » et que le concordat, qui vient de le rétablir en France, a pour but principal » d'étouffer tous motifs de discorde qui pourraient naître du pouvoir spirituel en contact avec l'autorité civile. »

Le premier consul, à qui Chaptal avait communiqué ce rapport, s'était écrié à la lecture de ce passage :

« — Quel galimatias! Parbleu, il faut que ce monsieur soit bien bête!... Comment s'appelle-t-il? »

Le ministre lui dit son nom.

« Eh bien! c'est une place d'inspecteur des halles et des marchés qui convient à cet homme, reprit Napoléon, le poste qu'il occupe dans votre département ne lui va pas ; remplacez-le. C'est aussi par trop bête, » ajouta-t-il encore avec un sourire de pitié.

Devenu empereur, le soin que mit Napoléon à se conserver, en tout, une part d'intervention personnelle, tenait en même temps à son caractère et à la manière dont il envisageait le pouvoir. Son principe, bon pour lui et le gouvernement qu'il s'était formé, était que *le prince doit tout voir et présider à tout*. Il fallait bien qu'il en fût ainsi, dans un ordre de choses où les ministres n'avaient de responsabilité que devant le chef de l'état ; autrement cette responsabilité n'eût été nulle part. Ainsi lorsqu'il fut question, au conseil-d'état, de limiter le nombre des théâtres à Paris, le ministre de l'intérieur, qui était alors M. de Montalivet, pensa que le gouvernement devait indemniser ceux qui seraient supprimés ou même changés de place. L'empereur ne partagea pas cette manière de voir de son ministre et lui répondit :

« — C'est assez d'avoir à payer annuellement à quelques uns d'eux d'énormes subventions. Il ne sera pas dit que l'on prend l'argent du peuple pour enrichir des histrions (3). »

(1) Louis XVIII, sous le nom de *comte de Lille*.

(2) La pièce des *Valets entre eux*, telle qu'elle était alors, fut représentée l'année suivante à l'Opéra-Comique, sous le titre de *Picaros et Diego*.

(3) Pelet de la Lozère.

Au milieu des intérêts importans qui l'occupaient à Berlin, après la victoire d'Austerlitz, tels que son *décret contre l'Angleterre*, ses négociations avec la Prusse et ses opérations militaires, il lui restait assez de loisir, le jour même où il proclamait le *blocus des îles britanniques*, pour se plaindre au ministre de l'intérieur qu'on eût chanté de mauvais vers à l'Opéra.

« En France, lui disait-il (1), prend-on donc à tâche de dégrader les lettres? » Témoignez mon mécontentement, et défendez qu'il soit rien chanté à l'Opéra » qui ne soit digne d'un grand spectacle. »

Bientôt après on représenta la *Vestale* à l'Académie impériale de Musique des chants (2).

« Exprimez ma satisfaction à l'auteur du poème de la *Vestale*, écrivit-il à » son ministre et dites-lui que j'aurai plaisir à le voir lui-même. »

« J'avais ordonné, lui avait-il mandé dans une lettre précédente (3), qu'on fît un » cadeau à l'auteur de la pièce de *Joseph*, représentée au Théâtre-Français (4); » l'a-t-on fait? Rendez-moi compte de cela. Toutefois donnez-lui une gratifi» cation. »

Enfin il écrivit au même ministre, en date de Schœnbrunn, le 17 septembre 1809, jour de la signature du traité de paix entre la France et l'Autriche :

« J'apprends également que sur les petits théâtres de la capitale, et notam» ment sur ceux des boulevarts, on joue chaque soir des pièces dans lesquelles » des allusions directes et de mauvais goût sont dirigées contre les puissances » que j'ai vaincues : c'est indécent si déjà ce n'était peu généreux et indigne » d'une nation comme la nôtre. Vous ne devez pas vous en rapporter seulement » à vos bureaux sur les pièces de théâtre qui sont soumises à leur examen ; il » faut les lire afin de juger par vous-même du degré d'opportunité qu'il y a à » en permettre ou à en défendre la représentation, etc., etc. »

Malgré ces recommandations si explicites et si pressantes, trois mois après cette lettre écrite il arriva, au sujet d'une de ces pièces, un petit événement que ni la perspicacité de l'empereur ni le bon vouloir du ministre n'auraient pu prévoir. On sait que ce fut au retour de cette glorieuse campagne de Wagram que Napoléon songea à divorcer avec Joséphine; en arrivant à Paris, son premier soin avait été de soumettre à l'officialité de Paris le désir que son mariage fût déclaré *nul*. Cette délicate négociation se traita dans le mystère de la chancellerie ; il n'y eut qu'une seule personne, le grand-maréchal du palais, que l'empereur mit dans la confidence, et certes, Duroc, discret comme la tombe, n'en dit rien à personne; cependant les *intimes* de la cour impériale furent bientôt instruits des desseins du maître, parce qu'il en est de certains événemens comme de certaines affections : les uns, pas plus que les autres, ne sauraient demeurer long-temps cachés.

Toutefois, Napoléon, voulant procurer à Joséphine quelques distractions qui fissent trève à la douleur que les pressentimens de son prochain divorce lui causaient, prévint un soir le prince de Neufchâtel qu'il irait avec l'impératrice chasser et coucher à Gros-Bois ; et après avoir fixé lui-même le jour, l'empereur dit avec enjouement à Berthier :

— Monsieur le grand-veneur, nous désirons qu'après la chasse vous nous donniez le couvert, la comédie et les violons.... comme on en usait jadis dans le bon temps, — avait-il ajouté avec un sourire sardonique.

Le prince prit sur-le-champ ses mesures pour offrir à ses augustes hôtes une fête digne d'eux, et afin de la rendre complète, il imagina de faire venir à son château la troupe des Variétés. Le choix du spectacle fut laissé à Brunet, qui manifesta l'intention de jouer la pièce de son répertoire qui était alors la plus en vogue, intitulée *Cadet-Roussel, maître de déclamation* (5). Berthier, ne connaissant pas *Cadet Roussel*, ne vit pas d'inconvénient à ce qu'un vaudeville qu'on disait très gai et très spirituel fût représenté de préférence à un autre qui pouvait être fort ennuyeux; il accepta donc cette pièce sans examen préalable. L'empereur avait dressé lui-même la liste des personnes qu'il voulait avoir à cette fête, et malgré un froid des plus rigoureux (on était en décembre), pas une ne manqua.

La chasse fut triste comme la saison. Tout le monde avait remarqué la profonde tristesse de l'impératrice dès son arrivée, et les illustres conviés ne furent pas plus gais pendant le repas. Napoléon, à qui rien n'échappait, s'aperçut tout d'abord de la contrainte qui régnait autour de lui. Pour y mettre un terme, il crut bien faire de dire avant de se lever de table pour passer dans la salle de spectacle :

« Ah ! ça, j'entends qu'on s'amuse, et qu'on rie plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Je ne veux ni gêne ni étiquette: nous ne sommes pas ici aux Tuileries.»

On sait ce que produisent ordinairement de pareils ordres de la part d'un souverain : ils achevèrent de paralyser tout à fait ceux qui ne l'étaient qu'à moitié. Mais qu'on juge de la stupéfaction des spectateurs lorsqu'ils entendirent, dès le commencement de la pièce, *Cadet-Roussel* se plaindre amèrement de ce que *son épouse* ne lui avait pas donné d'héritiers.

« — Il est douloureux pour un homme tel que moi, disait Brunet, avec l'air qu'on lui connait, de n'avoir personne à qui transmettre l'héritage de sa gloire! Décidément je vais divorcer avec Mme Cadet-Roussel pour épouser une jeune femme avec laquelle j'aurai des enfans. »

La plupart des autres scènes roulaient sur cette idée, et le mot *divorce* y était répété vingt fois. Chercher à peindre l'embarras de chacun serait impossible : celui de Berthier surtout était inimaginable. Joséphine ne se contenait qu'à peine, à tout moment on craignait qu'elle ne se trouvât mal. Quant à l'empereur, il ne paraissait s'occuper que de la pièce et essayait de rire, mais ce n'était que du bout des lèvres. Personne n'osait le regarder dans la crainte de paraître faire une application. On s'attendait à chaque instant à une explosion... Il n'en fut rien, grâce au prince de Neufchâtel, qui, placé derrière Napoléon, se croyait forcé d'user du droit qui lui avait été octroyé, en faisant entendre par intervalles un bruyant éclat de rire qui contrastait bizarrement avec sa physionomie consternée. La représentation terminée, l'empereur se leva avec vivacité et, prenant le bras du grand-maréchal, lui dit avec un accent animé, quoiqu'à demi-voix :

« — Duroc, je vois que vous avez bien gardé le secret de mon divorce, car s'il avait été connu dans le public, personne n'eût été assez hardi pour se permet-

(1) Lettre du 21 novembre 1806.

(2) Cette tragédie lyrique valut à M. de Jouy l'un des grands prix décennaux fondés par Napoléon.

(3) Datée de Varsovie, le 12 janvier 1807.

(4) *Omasis* ou *Joseph en Egypte*, tragédie de M. Baour-Lormian.

(5) Aude, chevalier de Malte, ancien secrétaire de Buffon, qui vient de mourir tout récemment, était auteur de cette pièce, ainsi que de tous les *Cadet-Roussel* qui furent joués jadis avec un succès prodigieux.

tre avec moi une pareille impertinence. Depuis quand joue-t-on cette *sotte* pièce?

» Sire, depuis un an environ.

» — Et elle a eu du succès?

» — Un immense succès, sire; du moins à ce que j'ai ouï dire.

» — C'est fâcheux. Bien certainement si j'en avais eu connaissance, je n'en eusse jamais permis la représentation, même il y a un an... Mais est-ce qu'on me dit jamais rien à moi... Il semble que MM. les censeurs prennent à tâche de ne faire que des bêtises, et cela dans tous les temps, dans toutes les occasions... Je ne comprends pas non plus Cambacérès : chaque soir il fait du théâtre de Brunet ses galeries, je le sais, et il ne m'en a seulement pas parlé. Il devait y être cependant plus intéressé que les autres !..... Maintenant il est trop tard ... N'importe, il faut absolument revenir sur ce qui a été arrêté jusqu'à ce jour en fait de liberté de théâtre... Cette matière laisse encore beaucoup à désirer... Mais en vérité, reprit-il avec un sourire amer, ne dirait-on pas que je me suis entendu avec l'auteur de la pièce et Brunet?... »

Et Napoléon répéta plusieurs fois :

» — C'est fâcheux, c'est très fâcheux. »

UN ANCIEN AUDITEUR AU CONSEIL-D'ÉTAT.

(*Gazette des Tribunaux.*)

CENT REPRÉSENTATIONS!

Aujourd'hui, l'auteur dont la pièce, favorisée entre toutes, atteint ce chiffre sur l'affiche, voit la célébrité et la fortune lui sourire de concert. Autrefois, il n'en était pas ainsi; de célébrité, à moins que l'œuvre n'eût été jouée sur notre première scène, et de fortune, point, jamais, grâce à l'absence de tout traité et au pouvoir absolu des directeurs. Franchement, malgré ses détracteurs, l'association des auteurs a du bon. Les membres de la grande famille dramatique ne meurent plus de faim sur le seuil de ceux qu'ils ont enrichis.

Il y a moins d'un demi-siècle, les succès les plus beaux, les plus fructueux, devenaient stériles pour l'écrivain. Sa pièce, marchandée sans vergogne, dépréciée à dessein, s'échangeait contre quelques misérables poignées d'écus. Savez-vous ce que rapportèrent à leurs auteurs les *Battus paient l'amende* et le *Sourd*, deux farces si vous voulez, mais qui rendirent millionnaires les directions qui les représentèrent? Desforges obtint de la Montansier cinquante francs, une fois payés, pour le *Sourd*, et Dorvigny, le père des Jeannot, eut encore moins du sieur Lecluse.

Un des auteurs du siècle dernier qui fut le plus maltraité, c'est bien certainement le pauvre Guillemain, dont la vie entière s'écoula dans une longue et impuissante lutte contre l'indigence. Et pourtant, mort en 1799, à l'âge de 49 ans, il comptait déjà trois cent soixante-huit pièces au répertoire des divers théâtres secondaires de Paris. Que de travaux! que de persévérance! que de dévouement!

Seul soutien de trois sœurs, Guillemain méritait que son nom échappât à l'oubli qui l'entoure. Son ame était belle, ses mœurs simples, son instruction profonde : il possédait onze langues et était de plus versé dans l'histoire, la géographie et l'astronomie. Chez tout autre, de tels talens eussent conduit leur possesseur à une brillante position: par malheur, la passion du théâtre dominait tout chez Guillemain ; mais, au milieu des souffrances qu'elle lui occasiona, jamais une plainte, jamais un murmure ne sortit de sa bouche. On lui achetait ses productions à vil prix, que lui importait?... N'avait-il pas là, dans un coin de son cerveau, une mine féconde, inépuisable, de fines observations et de saillies joyeuses?

Une seule fois, en 1785, après le grand succès d'*Annette et Basile*, Guillemain se révolta contre l'égoïsme directorial. Il est vrai que ce jour-là ses sœurs avaient versé des larmes sur la détresse qui régnait au logis. Tout ému, Guillemain prit vivement la plume ; mais, conservant les formes aimables de son caractère, voici la lettre qu'il écrivit aux directeurs du théâtre de Beaujolais :

« Messieurs,

» L'honneur nourrit les arts; Cicéron débitait cette maxime, mais il la débitait dans une très jolie maison de campagne appelée *Tusculum*. Moi, qui n'ai ni maison de campagne ni maison de ville, à l'honneur je voudrais joindre un peu d'argent. De tous les auteurs qui ont travaillé pour votre spectacle, je suis le premier qui sois parvenu au nombre de cent représentations de la même pièce. Daignez, messieurs, prouver qu'aux jeux du Parnasse, comme au piquet et au domino, on gagne à compter cent le premier. A propos de domino, j'ai l'honneur de vous assurer que, quelle que soit votre réponse, je ne bouderai jamais, et que je me ferai toujours un vrai plaisir de me rendre, autant qu'il sera en moi, utile à votre spectacle.

» Daignez agréer. »

La veille, la recette avait été superbe; les directeurs achevaient de l'encaisser. Ils étaient d'une humeur charmante, et la lecture de la lettre de Guillemain les fit sourire. « Ce pauvre diable! murmurèrent-ils... Il faut lui payer une seconde fois sa pièce. »

Et la somme fut payée sur l'heure au porteur du billet : il y avait urgence.

Le lecteur trouve sans doute le trait fort beau, je le trouve de même. Mais ne nous récrions pas trop l'un et l'autre : *Annette et Basile* avaient été achetés vingt écus !

(*Moniteur des Théâtres.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

—Voici l'âge des souverains de l'Europe au 1er janvier :

Le roi de Suède, 78 ans; le pape, 76; le roi de Hanovre, 70 ans; le roi des Français, 68 ans ; le roi de Wurtemberg, 60 ans ; le roi de Bavière, 55 ans; le roi de Danemarck 55 ans; le roi de Sardaigne, 53 ans ; le roi des Belges, 55 ans ; le roi de Hollande, 49 ans ; l'empereur d'Autriche, 48 ans; le roi de Prusse, 48 ans; l'empereur de Russie, 45 ans; le roi de Saxe, 44 ans; le roi des Deux-Siciles, 32 ans; le roi des Grecs, 26 ans; la reine de Portugal, 23 ans; la reine d'Angleterre, 22 ans; le sultan 18 ans; la reine d'Espagne, 11 ans.

Il est à remarquer que presque tous les trônes de l'Europe ont été renouvelés depuis 1830; sur 20, il y en a 15. Le roi de Suède, le doyen des monarques régnans, date de 1810 ; le roi de Bavière, de 1825 ; l'empereur de Russie, de 1826 ; la reine de Portugal de 1826.

— Il résulte du relevé des opérations de la caisse d'épargne, pendant l'année 1841, que, abstraction faite des décomptes d'intérêt :

Les dépôts reçus ont été de	35,479,299 fr.
Les remboursemens de	26 653,500
Différence en faveur des dépôts,	8,825.977 fr.

Les mois pendant lesquels les dépôts ont été réellement considérables, ont été janvier, février, mars, août et novembre. Le plus fort de tous est janvier : 3,490,233 fr.

Le plus faible des mois de l'année a été le mois de septembre, pendant lequel les dépôts ne se sont élevés qu'à la somme de 2,322,467 fr.

Le mois, pendant lequel les demandes de remboursement ont monté au chiffre le plus élevé, est le mois d'avril : 2,920.000 fr.

En juin, ces demandes n'ont été qu'à 1,965.000 fr.

— Les travaux d'architecture et de décoration ornementale des nouvelles constructions du Palais des pairs au Luxembourg sont achevés depuis quelques jours, mais sur la demande des artistes chargés des peintures monumentales et allégoriques de la voûte de la grande salle d'assemblée, qui ne sont pas encore terminées, la chambre a consenti à ne prendre possession de son nouveau local que vers le milieu du mois de février prochain.

Ces travaux considérables, qui auront coûté 300,000 fr. pour les constructions et 800,000 fr. pour tous les objets d'art, peintures et sculptures, ont été entrepris, au commencement de l'année 1837, par M. de Gisors, et achevés dans un espace de quatre années.

La nouvelle salle des séances se trouve placée entre les archives de la chambre et une grande galerie-bibliothèque éclairée sur le jardin. Les cabinets du président, du grand référendaire et les bureaux sont à droite et à gauche de la salle des séances.

La décoration de la voûte de cette salle est riche et grandiose. Les quatre pendentifs, dans lesquels sont représentées la Sagesse, la Loi, la justice et la Patrie, ont été confiés à M. Abel de Pujol.

Les trois grands médaillons et les six compartimens des fenêtres où sont représentées la Prudence, la Vérité et la Confiance, et les six plus illustres législateurs de l'antiquité, Moïse, Dracon, Solon, Lycurgue, Numa et Justinien, ont été exécutés par M. Vauchelet. De chaque côté de l'hémicycle du président sont deux sujets allégoriques peints par M. Blondel. Vers le centre de la voûte, dans six médaillons disposés autour de l'ouverture destinée à donner passage au lustre, on voit les portraits couleur de bronze de Charles V, Louis XII, François Ier, Louis XVI, Napoléon et Louis XVIII. Les dorures et les ornemens accessoires ont été exécutés par MM. Adam frères.

M. le ministre des travaux publics, la commission des monumens, un grand nombre de pairs et d'artistes ont visité le Luxembourg, et tous ont unanimement félicité M. de Gisors. (*Débats.*)

— A dater du 1er janvier, l'amphithéâtre du palais des Beaux-Arts ne sera ouvert au public que les dimanches, de dix à trois heures ; le lundi reste réservé, de midi à trois heures, aux personnes munies de billets.

— Tous les élèves lauréats couronnés dans les derniers concours de l'école royale des Beaux-Arts sont partis ce matin pour Rome.

— Le tableau du prix de l'hectolitre de froment, pour servir de régulateur aux droits d'importation et d'exportation des grains et farines, a été arrêté le 31 décembre ainsi qu'il suit :

1re classe, section unique, 21, 63. — 2e classe, 1re section, 19, 10 ; 2e section, 21, 56. — 3e classe, 1re section, 21, 91 ; 2e, 19, 53; 17, 64. — 4e classe, 1re section, 19, 20 ; 2e section, 18, 05.

— Les nombreux bateaux retenus depuis près de deux mois consécutifs, tant sur haute que sur basse Seine, s'empressent de regagner les ports de l'intérieur. D'un autre côté, les embarquemens commencent aussi à prendre une certaine importance. La Seine aujourd'hui est dans un état parfait de navigation ; aussi remarque-t-on déjà un grand mouvement d'activité dans les entrepôts, dans les magasins, sur les ports et sur le canal St-Martin et La Villette. L'interruption de la navigation avait jeté sur le pavé des milliers d'ouvriers sans travail.

— Un événement bien déplorable est arrivé il y a quelques jours dans le quartier Sainte-Avoye. Le sieur Létang, ouvrier ciseleur distingué par

son travail et sa bonne conduite, épousa, il y a quatre mois, une jeune personne de 22 ans, dont il était épris et pour laquelle il eut toujours beaucoup d'égards et d'attachement. Cette jeune femme, naturellement fort douce, mais par malheur douée d'un caractère triste et inquiet, attachait beaucoup d'importance à ce que son mari ne se dérangeât pas et ne se livrât pas à l'intempérance comme il arrive à certains ouvriers, et dominée par ce sentiment louable mais exagéré, elle épiait sa conduite.

Il y a deux jours, Létang rencontra un camarade qu'il n'avait pas vu depuis long temps, et entraîné par l'amitié, il abandonna sa besogne pour se trouver avec lui.

La jeune femme, lorsqu'il rentra, s'aperçut qu'il avait la tête échauffée; mais dissimulant la peine qu'elle en éprouvait, elle alla le lendemain à l'atelier demander son mari, et on lui dit qu'il n'était pas venu à son travail depuis deux jours. Elle revint la mort dans l'âme, et son désespoir s'exalta de plus en plus, elle considéra Létang comme un homme perdu, et folle de désespoir, elle voulut s'ôter la vie.

Cette infortunée ayant tout à fait la tête perdue, parcourut plusieurs rues sans savoir où elle allait : on la vit d'abord entrer dans une maison rue Maubuée, mais ne trouvant pas les étages assez élevés, à ce qu'elle a dit depuis, elle vint rue des Blancs-Manteaux, 43, et monta jusqu'au quatrième où elle ouvrit la croisée du palier donnant sur la rue, et après avoir attaché un mouchoir sur ses yeux, elle se précipita.

Cette pauvre femme n'a pas été tuée sur le coup : elle a eu seulement les deux jambes brisées ; on l'a transportée à l'Hôtel-Dieu, où les médecins ont déclaré qu'elle devait subir l'amputation, mais on craint qu'elle ne supporte pas cette opération.

— La société pour le patronage des jeunes libérés du département de la Seine vient de tenir à l'Hôtel-de-Ville la dernière séance de 1841. Chaque patron y a rendu compte de la conduite de ses pupilles pendant l'année qui s'est écoulée. Les résultats neus ont paru généralement très satisfaisans. Après la lecture des rapports des patrons, on a procédé aux élections des membres sortans du conseil.

M. Bérenger a été réélu président à l'unanimité. Ont été aussi élus ou réélus à une très forte majorité : M. Mosnier de Peignes, conseiller référendaire à la cour des comptes, en sa qualité de vice-président ; M. le baron Mallet, régent de la banque de France, trésorier ; M. Buchot, conseiller à la cour royale; M. Ternaux (Edouard), substitut du procureur du roi ; M. Frégier, chef du bureau des domaines à la préfecture de la Seine ; M. Perrot de Chezelles, conseiller à la cour royale ; M. Danjan, juge au tribunal de première instance de la Seine ; M. Lécrivain, chef de bureau au ministère de la justice, en qualité de conseiller.

Cette séance était présidée par M. Jacquinot-Godard, conseiller à la cour de cassation, l'un des vice-présidens de la société, qui a appris à l'assemblée que la famille royale, toujours si empressée à accorder sa haute protection aux œuvres de bienfaisance, venait d'adresser ses dons de 1841 à M. Bérenger, savoir : le roi, 500 fr. ; la reine, 200 fr. ; Mme Adelaïde, 200 fr. ; le duc d'Orléans, 100 fr., et la duchesse d'Orléans, 100 fr.

— Le public est prévenu que les fourneaux de la Société philantropique seront ouverts le 3 janvier pour la distribution de portions de riz et de haricots aux classes nécessiteuses.

— M. Laurent de la Faurie, comte de Monbadon, né en 1757, vient de mourir à Bordeaux. Il était pair de France, maréchal-de-camp, chevalier de Saint-Louis et grand-officier de la Légion-d'Honneur. Il avait administré la ville de Bordeaux et avait été membre du sénat sous l'empire.

— Mardi dernier, la ville de Mulhouse a failli être submergée, comme en 1831. Les eaux de l'Ill, grossies par une pluie qui se répandait sur toute la vallée, et par la fonte d'une neige abondante tombée de la veille, ont débordé, dans la nuit du 20 au 21, vers la partie haute de la ville, et ont successivement inondé toute la plaine d'alentour. L'irruption a été telle, dans quelques localités, surtout aux environs de Dornach, où se trouvent les établissemens d'impression et de blanchisserie de nos fabriques, que l'on a eu à peine le temps de sauver les marchandises et les drogues de teinture qui se trouvaient le plus exposées. Les ateliers de construction de MM. J. J. Meyer et comp. ont été complètement envahis. Il est naturel de penser que ces divers établissemens ont éprouvé plus ou moins d'avaries. Plusieurs gardes de nuit, surpris par les eaux, ont dû se réfugier dans des guérites, et l'on a été dans le cas de les chercher avec des batelets.

La crue des eaux n'ayant fait qu'augmenter pendant la nuit, les parties basses de la ville se sont trouvées sérieusement menacées le mardi matin. Les trois bras de l'Ill, qui étreignent l'ancienne ville, s'étaient confondus, et leurs eaux présentaient l'aspect d'un véritable torrent. Quelques digues avaient été rompues, et presque toutes les passerelles à l'usage des piétons avaient été renversées. Dans l'intérieur de la ville, la circulation était interrompue sur plusieurs points : la majeure partie des caves étaient remplies d'eau. Heureusement que, dans l'après midi, les eaux cessèrent de s'élever; la pluie s'était d'ailleurs arrêtée, et les alarmes que l'on avait conçues ne tardèrent pas à se dissiper.

Le chemin de fer a parfaitement résisté; il y a à peine trace aujourd'hui du passage de ces torrens.

Il paraît certain que cette inondation s'est étendue au loin et que dans beaucoup d'endroits où le chemin de fer de Strasbourg à Bâle est en déblai, les rails mêmes étaient sous l'eau. A Barthenheim, une digue du ruisseau venant de Blotzheim s'est rompue à quelques cents mètres en amont du chemin de fer. Les eaux, débordant, ont surmonté le chemin et suivi la pente vers St Louis, sur une grande distance jusqu'à la sortie de la Hart. Les rails ont été couverts de 15 centimètres d'eau. Néanmoins le service des convois ne s'est pas trouvé arrêté un seul instant sur toute la ligne. (*Industriel alsacien.*)

— On écrit de Rome, 21 décembre :

« Voici les noms des prélats qui, indépendamment de Mgr de Corsi, seront décorés de la pourpre romaine, ainsi qu'ils en ont reçu l'avis du cardinal secrétaire d'état M. F.-S. Massimo, M. Carlo Acton, auditeur-général, Mgr Luigi Vannicelli Caroni, gouverneur de Rome.

» Ce matin est mort, après une courte maladie, le vicaire général de S. S. le pape, le cardinal Joseph della Porta Rudiani, né à Rome le 5 septembre 1773. Il avait été revêtu de la pourpre par le pape actuel, le 6 avril 1835, et avait reçu à cette occasion le titre de Santa Suzanna.

» Mistress Trollope a été présentée au pape, ainsi que beaucoup d'autres étrangers de distinction. » (*Gazette d'Augsbourg*, 29 déc.)

Paris — BOULÉ et Ce, imprimeurs des corps militaires, de la gendarmerie départementale, du cadastre et des contributions directes, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 16 Janvier 1842. DEUXIÈME ÉDITION. Deuxième année. — N° 3.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : *A Paris*, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. *Et en Province*, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. (AFFRANCHIR.) Les Abonnemens partent des 1er et 16 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES, TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES		2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.	
Un an....	38 f.	Un an....	20 f.
Six mois .	20	Six mois..	11
Trois mois	11	Trois mois	6

Etranger : 4 fr. en sus par an.

Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

LIDIVINE.

En 1800, j'étais dans les prisons d'une ville de province, et je n'y étais pas pour la première fois. La cause de ces petits malheurs de jeune homme me dispense d'en rougir.

Je ne parlerai pas du geôlier et de sa femme, honnêtes et charitables personnes qui m'ont laissé cependant un bien tendre souvenir, mais je ne saurais me dispenser de remarquer en passant que ce triste ministère du geôlier est un des plus honorables qu'il y ait au monde, quand il est exercé avec douceur et humanité.

Mme Henriey était infirme et presque toujours malade ; mais elle avait, pour la représenter dans l'intérieur, une vieille femme de charge qui s'appelait Lidivine.

Ce nom peu connu, même parmi les saints, et que les pauvres prisonniers prononçaient *la divine*, parce qu'ils croyaient ce nom hyperbolique, était son nom véritable. Il n'y a rien, en effet, qui puisse nous donner une idée plus distincte de la Divinité que la charité chrétienne.

Lidivine avait soixante-dix-huit ans, ce qui ne l'empêchait pas d'être active, empressée, et toute à tous, comme si elle n'en avait eu que cinquante. Elle était même allègre et joviale, car la première des conditions de l'hygiène, c'est une bonne conscience. Il y a une foncière gaîté du cœur qui n'appartient qu'aux bonnes gens. Les esprits occupés de mauvaises pensées deviennent, au contraire, facilement tristes. Il y a bien de quoi.

Quand je pense à Lidivine, je crois la voir avec son petit béguin blanc si propre, son juste noir si leste et si serré, et son cœur d'argent passé à un petit cordon de velours noir aussi, mais qui avait un peu rougi. Elle n'osait porter visiblement la croix qui y avait été suspendue ; cela n'était pas encore permis; mais elle la conservait sans doute entre sa chair et le cilice de laine ou de crin dont elle se couvrait par pénitence, et je n'ai jamais compris que Lidivine eût à faire pénitence de quelque chose. C'était peut-être d'avoir été jolie, car sa pâleur saine et sa maigreur robuste ne lui avaient pas fait perdre tous les avantages d'une taille bien prise et d'une figure agréable.

Ce que je raconte ici de Lidivine, c'était ce que nous en pensions tous, bons ou méchans. Aussi l'influence de Lidivine sur les esprits les plus âpres et les plus rebelles avait quelque chose de plus puissant que la force, et qui agissait sans qu'on sût au juste comment, par une sorte de faveur providentielle. A Lidivine le secret d'affermir les cœurs abattus et de consoler les cœurs désespérés. Quand la rage soulevait au fond des cachots une de ces émeutes de démons qui se battent avec leurs fers, et qui meurent sans se rendre, en mordant des baïonnettes sanglantes, on n'y envoyait plus de soldats; on y envoyait Lidivine. Un instant après tout était calme.

Dieu n'aurait pas cru faire assez pour la prison dont je vous parle, s'il n'y avait placé que Lidivine. Elle était secondée par son petit-fils dans ce noble et pieux ministère. Pierre était un jeune homme de vingt-trois ans, faible de corps, mais infatigable de patience et de courage, qu'aucun soin ne rebutait pour adoucir nos ennuis et pour adoucir nos misères. Je ne vous donnerais qu'une idée imparfaite de sa physionomie résignée et non pas abattue, de son regard bleu, plein de compassion et de tendresse, de sa chevelure blonde, lisse, aplatie et coupée à angles droits, si je ne disais que vous avez pu remarquer des caractères pareils dans le type de nos bons paysans des montagnes, ou dans les images des saints, tracées par un peintre naïf.

Pierre n'était pas un grand personnage, même en prison. Arrivé là, selon nos conjectures, par la protection de Lidivine, il n'y était guère que l'aide et le valet des guichetiers. J'appris plus tard que c'était son titre, et que ce titre, chose étrange, était une faveur acquise par sa bonne conduite. J'expliquerai cela tout à l'heure si la mèche de ma lampe brûle encore.

Quoi qu'il en soit, j'avais été entraîné vers Pierre par cette sympathie d'âge qui rapproche si vite les jeunes gens, surtout quand ils sont malheureux, et par cette sympathie de croyances, le seul bien social que nos discordes politiques n'eussent pas rompu. Quand sa chemise s'entrouvrait dans quelque œuvre de force, à rafraîchir notre grabat en y introduisant une botte de paille neuve ou à transporter un malade, j'avais vu souvent battre sur sa poitrine le cordon du scapulaire. Peut-être aussi quelque instinct secret m'avertissait que le Seigneur nous avait imposé une vie commune de misère et de dévoûment, et que notre bonheur, comme son empire, ne serait pas de ce monde.

Notre chambrée, n. 6, était ordinairement ouverte par Pierre que nous chérissions tous; et c'était un de ces égards auxquels nous reconnaissions la bienveillance de la geôle, car le salut religieux que Pierre nous adressait chaque matin, était pour nous comme une bénédiction répandue sur la journée. Une fois, les verrous tournés plus tard et plus rudement, sans égard pour notre sommeil, nous annoncèrent la visite d'un autre guichetier. Celui-ci s'appelait Nicolas.

Nicolas était un bon homme qu'un autre genre de vocation, dont je ne me suis pas informé, avait engagé au service des prisons, et qui ne s'était pas accommodé sans effort, je le suppose, à l'esprit de son état; mais il y était parvenu de manière à faire illusion sur ses sentimens naturels à quiconque ne les aurait pas connus. A force d'exercer les cordes basses de sa voix, le pauvre diable avait réussi à se donner une parole rauque et menaçante, qu'il savait rendre plus formidable en fronçant convulsivement ses sourcils épais mais doux, qui ne furent jamais destinés à exprimer la colère.

Comme cette complication d'artifice devait lui coûter beaucoup, il ne répondait jamais plus brutalement que lorsqu'il avait le dos tourné. Un jour qu'on le surprit à pleurer sur un homme qui allait mourir, et qui embrassait sa femme pour la dernière fois, il se plaignit qu'on lui eût jeté du tabac dans les yeux : j'ai rencontré vingt guichetiers comme Nicolas. Les hommes ne sont jamais si méchans qu'ils en ont l'air.

— Où est Pierre? lui dis-je, en m'asseyant sur mon lit.

— « Pierre! Pierre! répondit-il avec aigreur. C'est toujours Pierre qu'on » demande, on dirait qu'il n'y a que Pierre ici. Que fait-il pour vous » qu'on ne fasse? Pierre vous apporte-t-il autre chose qu'une cruche » et du pain? Une cruche, la voilà; du pain, en voilà; si vous avez affaire » à Pierre, allez le chercher. Pierre est au cachot. »

— Pierre au cachot, m'écriai-je! c'est une chose impossible. Qu'a-t-il fait?

— « Ce qu'il a fait? Est-ce que je sais cela, moi, ce qu'il a fait? Est-ce » que cela me regarde? Est-ce que je me mêle de ce que font les autres? » Une porte ouverte trop tôt, une porte fermée trop tard, une lettre remise » secrètement avant d'avoir été lue, une complaisance de lâche et de fainéant, pour vos camarades ou pour vous. Il en est bien capable, le petit » bigot! »

Je n'ai pas besoin de dire que Nicolas avait tourné le dos pour prononcer ces grosses paroles.

— C'est infâme ! repris-je en l'interrompant, c'est horrible ! si les magistrats le savaient, on réprimerait sévèrement un tel abus de pouvoir. Le cachot est une pénalité très grave, et nulle pénalité ne peut être infligée à un homme libre que par l'autorité de la loi. Cette vexation est indigne à l'égard de Pierre, comme elle serait indigne au vôtre. Je vous dis qu'elle crie vengeance !

—« Bon, répliqua Nicolas, en me regardant fixement cette fois : avez-vous » pris, par hasard, votre ami Pierre pour un homme libre comme moi qui » peux quitter la maison ce soir en demandant mes gages? Il est prison» nier comme vous, à cela près que vous passez demain en justice, et que » ces messieurs de là haut sont parfaitement maîtres de vous renvoyer » chez vos parens, si vous avez de bons témoins ; tandis que Pierre a treize » ans à faire encore, puisqu'il n'en a fait que sept, et treize ans de galères, » vraiment, quand l'idée en viendra au commissaire du pouvoir exécutif, » qui le retient ici par faveur, comme dans un château de plaisance. Je » conviens que cela serait dur, mais que voulez-vous? il n'avait pas l'âge » pour être guillotiné. »

La guillotine, les galères, cet honnête Pierre, cette aimable Lidivine, toutes les apparences qui m'avaient frappé, toutes les notions que je venais de recueillir dans une conversation de deux minutes, se confondaient tumultueusement dans mon esprit, quand la porte se referma sur moi. Je ne pouvais plus interroger Nicolas qui n'aurait probablement pas été d'humeur à me répondre ; mais je croyais l'entendre encore murmurer son refrain à travers l'épaisse muraille sur un ton plus grave que celui des verrous : « Est-ce que je sais cela : moi ? est-ce que cela me regarde ? est-ce que je me mêle de ce que font les autres? »

Je *passai en justice*, en effet, dès le lendemain, comme Nicolas me l'avait annoncé, et je fus acquitté à la majorité de neuf voix sur douze. On ne sera peut-être pas étonné, si j'ajoute naïvement que jamais résultat avantageux d'un scrutin ne m'a été plus agréable.

La première chose qui m'occupa quand je me trouvai libre, ce fut l'histoire de Lidivine et de Pierre. Un vieux prêtre, saintement téméraire, s'était réfugié dans leur famille en 1793 pour porter de là des exhortations et des espérances à son troupeau de chrétiens sans pasteur et sans autels. Il fut surpris en officiant, et tendit ses deux bras aux fers comme un martyr des premiers âges de l'église.

Son petit peuple du hameau le défendit malgré lui, avec cette ardeur de dévoûment que la religion inspire toujours quand elle est persécutée. Ils étaient quinze. Treize moururent sur l'échafaud du confesseur, après avoir reçu sa dernière bénédiction. La grand'mère avait plus de soixante-dix ans ; le petit fils en avait moins de seize, et, selon la juste expression du guichetier, l'un des deux avait plus de l'âge, l'autre n'avait pas encore l'âge pour être guillotiné. C'est à cause de cela que Lidivine et Pierre étaient en prison.

Dans ces entrefaites, Bonaparte était revenu, Bonoparte, ce géant de la civilisation, qui la rapportait toute faite, et qui ne put pas la raffermir sur des bases éternelles, parce que Dieu n'en voulait plus. La révision de ces procédures exceptionnelles d'une législation d'anthropophages était devenue facile. Un grand nombre d'honnêtes gens s'intéressèrent au sort de Pierre et de Lidivine. Il n'y a rien de si commun que de trouver des cœurs tout disposés à la réparation du mal, quand il n'y a plus de péril à l'empêcher. Je ne parlais pas de ces efforts à mes amis de prison que je voyais souvent, parce que je savais déjà, par une expérience précoce, que la moindre révolution de bureau pouvait les rendre inutiles. Au moment où les pièces qui annulaient leur jugement m'arrivèrent bien authentiques et bien légalisées, je volai vers eux, dix fois plus heureux que je n'étais en les quittant, le jour de mon absolution. Je portais à Lidivine et à Pierre vingt-six ans de liberté.

Aussi me souvient-il de cette impression, comme si je n'avais ni souffert, ni vu souffrir depuis. C'était à quatre heures du soir, par une belle journée de printemps, comme la Franche-Comté en a quelquefois en avril : mais l'heure n'était pas expirée, et les prisonniers jouissaient encore dans la cour, sous la lumière d'un plein soleil, bien tiède et bien réjouissant, de ces dernières minutes de récréation. Il y a dans les prisons un temps et un lieu qui sont assignés à la récréation, c'est moi qui vous le certifie.

« Vous êtes libres, m'écriai-je en sautant tour à tour au cou de Pierre et de Lidivine. » J'eus quelque peine à m'en faire comprendre ; mais tout le monde m'avait compris, et l'émotion de ces pauvres gens qui baignaient de larmes leurs joues et leurs cheveux, expliquait assez mes paroles.

Après cela, il y eut un grand silence, un silence grave et triste : car il y a d'autres liens à rompre dans une prison qu'on habite depuis sept ans que ceux de la captivité. Lidivine regardait ces femmes, ces convalescens, ces infirmes dont elle avait été si long-temps la mère, et qu'elle s'était flattée de ramener peu à peu à la religion et à la vertu ; elle s'arrêta enfin devant un vieillard tout cassé, que la fatigue de l'âge ou l'excès de la joie avait comme enchaîné à sa place : « Eh ! Georges ! lui dit-elle, qui te portera ton bouillon ? »

Ensuite elle revint à moi, et prenant ma main dans ses deux mains : « Je suis vraiment libre ! dit-elle. »

— « Oui, Lidivine. »

— « Je pourrais sortir avec vous maintenant, si je le voulais? »

— « Oui, Lidivine. »

— « Vous pourriez me montrer la maison du médecin de mes malades ?

— « Oui, Lidivine ; et l'église qui va se rouvrir ; car nous vivons sous un gouvernement humain, juste, éclairé, qui sentira la nécessité d'appuyer son pouvoir sur la foi. Dieu est le meilleur des auxiliaires.

« Vous avez raison, mon ami ! oh ! si j'étais sûre de n'être pas à charge en prison ! »

La femme du geôlier l'embrassa et fit un mouvement pour la retenir.

« Voilà qui est bien, continua-t-elle en souriant, pendant que du revers de » sa main elle essuyait ses yeux. Je ne suis pas encore si vieille que je ne » puisse honnêtement gagner mon pain chez mes maîtres. Allez vous cou» cher bravement, vous autres, car voilà quatre heures qui sonnent. Nous » nous retrouverons demain. Je ne veux pas sortir d'ici... Où irais-je, » d'ailleurs, ajouta Lidivine, pour être plus utile et plus heureuse? Une » maison, un village, une famille, il n'y en a plus pour moi. Le cimetière » même ne me dirait rien : car mon mari, mes frères et mes enfans n'y » sont pas. Vous savez qu'ils sont morts bien loin de là, et qu'on les a mis » je ne sais où. Quant à Pierre, c'est autre chose, il est jeune, beau, indus» trieux, patient, et, pardessus tout, craignant Dieu. Si le monde est re» venu au bien, comme vous dites, mon pauvre Pierre prospérera peut» être. Viens ici, mon enfant, que je te bénisse et que je te dise adieu ! »

Pierre n'avait pas encore parlé. Il paraissait plongé dans une méditation sérieuse et embarrassé de rompre le silence ; enfin, il se rapprocha de Lidivine, à l'appel qu'elle venait de lui faire.

— Jamais, ma mère, dit-il avec fermeté. J'ai pensé quelquefois à la vocation que je suivrais, quand mon temps serait fini ; j'aurais voulu être prêtre, mais je n'ai pas eu le loisir de devenir savant. Au reste, si le ministère de prêtre est grand, celui de guichetier a des devoirs que j'aime, et auxquels je ne veux pas me soustraire. Nicolas a besoin d'un aide, et il sait maintenant que ma compassion, même pour des peines que j'ai ressenties depuis l'enfance, ne m'a point détourné de mes obligations. Je vous supplie de me permettre, ma mère, de ne pas sortir de prison. C'est la vie que le Seigneur m'a faite, et je n'y renoncerai pas.

Les prisonniers étaient partis. Nicolas n'avait plus de motifs pour contraindre l'expansion de son excellent naturel : « Reste, reste ! » criait-il à Pierre en pleurant à chaudes larmes.

— N'est-il pas vrai qu'à ma place tu aurais fais comme moi ? dit Pierre en se retournant de mon côté.

— Oui, mon ami, si j'en avais eu le courage. »

Lidivine et Pierre sont morts au service des prisonniers.

CHARLES NODIER.

Extrait de la *Morale en action du Christianisme*.)

LA VEILLÉE.

HISTOIRE DE NAPOLÉON CONTÉE DANS UNE GRANGE,

PAR UN VIEUX SOLDAT.

(Quelques renseignemens sur les acteurs de cette scène sont nécessaires pour en faire comprendre tout l'intérêt. GOGUELAT, le conteur, est un ancien fantassin de la Garde Impériale. GONDRIN, auditeur passif, est un des pontonniers qui sont entrés dans la Bérézina pour y enfoncer les chevalets des ponts, lors de la retraite de Moscou, et le seul de son corps qui ait survécu ; il en est resté sourd. GENESTAS est un vieil officier de cavalerie furtivement introduit dans la grange par M. BENASSIS, le médecin de campagne. Ils sont cachés tous deux dans le foin pour entendre le récit des soldats. La veillée y est commencée ; un vieux paysan vient de finir l'histoire populaire de LA BOSSUE COURAGEUSE.)

— Je n'aime point ces histoires-là. Ça me fait peur, dit la Fosseuse. J'aime mieux les aventures de Napoléon.

— Ça, c'est vrai, dit le garde-champêtre. Voyons, monsieur Goguelat, racontez-nous l'Empereur.

— La veillée est trop avancée, dit le piéton, et je n'aime point à raccourcir les victoires.

— C'est égal, dites tout de même ! Nous les connaissons pour vous les avoir vu dire bien des fois ; mais ça fait toujours plaisir à entendre.

— Racontez-nous l'Empereur !... s'écrièrent plusieurs personnes ensemble.

— Vous le voulez, répondit Goguelat ? Eh bien ! vous verrez que ça ne signifie rien quand c'est dit au pas de charge. J'aime mieux vous raconter toute une bataille. Voulez-vous Champ-Aubert, où il n'y avait plus de cartouches, et où l'on s'est astiqué tout de même à la baïonnette ?

— Non ! l'Empereur ! l'Empereur !

Alors, le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir, tout chargé de misère, d'événemens et de souffrances qui distingue les soldats. Il prit sa veste par les deux basques de devant, les releva comme s'il s'agissait de recharger le sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa fortune ; puis, s'appuyant le corps sur la jambe gauche, il avança la droite, et céda de bonne grâce aux vœux de l'assemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un seul côté de son front pour le découvrir, il porta la tête vers le ciel afin de se mettre à la hauteur de l'homme qu'il allait peindre.

Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qui est une île française chauffée par le soleil d'Italie, où tout bout comme dans une fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien : c'est une idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extraordinaire de la chose, sa

mère, qui était la plus belle femme de son temps, et une finaude, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie! Donc, elle demande que Dieu le protége, à condition que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu.

— Maintenant, suivez-moi bien, et dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel?

Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être susceptible de passer à travers les lignes, les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches, et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi particulièrement, à Eylau. Je le vois encore : il monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde la bataille, et dit : — Ça va bien!... Un de mes intrigans à panaches qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, à ce qu'on nous a dit, veut faire le malin et prend la place de l'empereur quand il s'en va. Oh! rafflé, plus de panache! Vous entendez ben que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, tombaient comme des noix : Duroc, Bessières, Lannes, tous hommes forts comme des barres d'acier, et qu'il choisissait à son usage. Enfin, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni lieutenant, ni capitaine! Ah! bien oui! en chef, tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-trois ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manœuvrer les canons. Pour lors, il nous tombe, tout maigrelet, général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits, une pauvre armée nue comme un ver.

— « Mes amis, qui dit, nous voilà ensemble. Or, mettez-vous dans le fanal que, d'ici à quinze jours, vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers; mais, mes enfans, faut marcher pour les aller prendre à Milan, où il y en a. »

Et l'on a marché. Le Français était écrasé, plat comme une punaise; il se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt mille fendans d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis. Alors Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre! Et on marche la nuit, on marche le jour, on les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne te les lâche pas. Le soldat prend goût à être vainqueur.

Alors Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise; il les pelote très bien, leur chippe quelquefois des dix mille hommes d'un seul coup, en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière; enfin, leur prend leurs canons, les vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, partout.

Voilà les troupes qui se remplument, parce que, voyez-vous, l'empereur, qu'était aussi un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Alors le pékin nous loge, nous chérit, et les femmes aussi, qu'étaient des femmes très judicieuses.

Fin finale : en ventose 96, qu'était dans ce temps-là le mois de mars d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin du pays des marmottes; mais, après la campagne, nous voilà maîtres de l'Italie, comme Napoléon l'avait prédit. Et au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue de Vienne : tout était brossé. Les autres demandaient grâce à genoux! la paix était conquise.

— Un homme aurait-il pu faire cela? non. Dieu l'aidait, c'est sûr.

Il se subdivisionnait comme les cinq pains de l'Evangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit; les sentinelles le voyaient toujours aller et venir; il ne dormait ni ne mangeait. Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat l'adopte pour son père. Et en avant!

Les autres, à Paris, voyant cela, se disent : — « Voilà un pélerin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel. Il est singulièrement capable de mettre la main sur la France, faut le lâcher sur l'Asie ou sur l'Amérique, il s'en contentera peut-être! » Ça était écrit pour lui comme pour Jésus-Christ. Et le fait est qu'on lui donne ordre de faire une faction en Egypte. Voilà sa ressemblance avec le fils de Dieu. Ce n'est pas tout; il rassemble ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait endiablés, et leur dit comme ça :

— Mes amis, pour le quart-d'heure, on nous donne l'Egypte à manger; mais nous l'avalerons en deux temps et deux mouvemens, comme nous avons fait de l'Italie. Les simples soldats seront des princes qui auront des terres à eux. En avant!...

En avant! mes amis! disent les sergens. Et l'on arrive à Toulon, route d'Egypte. Pour lors, les Anglais avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais quand nous embarquons, Napoléon nous dit :

— Ils ne nous verront pas, et il est bon que vous sachiez dès à présent que votre général a la propriété d'une étoile dans le ciel qui nous guide et nous protége..

Qui fut dit fut fait. En passant sur la mer, nous prenons Malte comme une orange, pour le désaltérer de sa soif de victoire, car c'était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire. Nous voilà en Egypte. Bon : là, autre consigne. Les Egyptiens, voyez-vous, sont des hommes qui, depuis que le monde est monde, ont coutume d'avoir des géans pour souverains, des armées nombreuses comme des fourmis; parce que c'est un pays de génies et de crocodiles, où l'on a bâti des pyramides grosses comme nos montagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs rois pour les conserver frais, chose qui leur plaît généralement. Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit :

— Mes enfans! les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de dieux qu'il faut respecter, parce que le Français doit être l'ami de tout le monde, et battre les peuples sans les vexer. Mettez-vous dans la coloquinte de ne toucher à rien, d'abord, parce que nous aurons tout après. Marchez!...

Voilà qui va bien. Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit sous le nom de Kébir-Bonaberdis, un mot de leur patois qui veut dire : *le sultan fait feu*, en ont une peur comme un diable. Alors le Grand-Turc, l'Asie, l'Afrique, ont recours à la magie, et on nous envoie un démon, nommé le Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un cheval blanc qui était, comme son maître, incombustible au boulet, et qui tous deux vivaient de l'air du temps. Il y en a qui l'ont vu, mais moi je n'ai pas de raison pour vous en faire certains. C'étaient les puissances de l'Arabie et les Mamelucks qui voulaient faire croire à leurs troupiers que le Mody était capable de les empêcher de mourir à la bataille, sous prétexte qu'il était un ange envoyé pour combattre Napoléon et lui reprendre le sceau de Salomon, un de leurs talismans à eux, qu'ils prétendaient avoir été volé par notre général. Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grimace tout de même.

—Ah ça, dites-moi d'où ils avaient su le pacte de Napoléon? Etait-ce naturel?

Il passait pour certain dans leur esprit qu'il commandait aux génies, et se transportait en un clin-d'œil d'un lieu à un autre, comme un oiseau : le fait est qu'il était partout; enfin, qu'il venait leur enlever une reine belle comme le jour, pour laquelle il avait offert tous ses trésors et des diamans gros comme des œufs de pigeon, marché que le mameluk dont elle était la particulière, quoiqu'elle en eût d'autres, avait refusé positivement. Dans ces termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger qu'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est pas fait faute; car il y a eu des coups pour tout le monde.

Alors nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Gizeh et devant les pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlue voyaient des eaux dont on ne pouvait pas boire, et de l'ombre que cela faisait suer. Mais nous mangeons le mameluk à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon, qui s'empare de la haute et basse Egypte, l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus, et où il y avait des milliers de statues, les cinq cents diables de la nature, et, chose particulière, une infinité de lézards. Pendant qu'il était occupé aux affaires de l'intérieur, les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir; car ils ne savaient quoi s'inventer pour nous contrarier. Mais Napoléon, qui avait l'esprit de l'Orient et de l'Occident, que le pape l'appelait son fils, et le cousin de Mahomet, son cher père, veut se venger de l'Angleterre et lui prendre les Indes, pour se remplacer de sa flotte. Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamans, de l'or, pour faire la paie aux soldats, et des palais pour étapes, lorsque le Mody s'arrange avec la peste, et nous l'envoie pour interrompre nos victoires. Halte! Alors tout le monde défile à la parade. Le soldat mourant ne peut pas prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entré trois fois avec acharnement. Mais la peste était la plus forte, et il n'y avait pas à dire : mon bel ami! Tout le monde se trouvait très malade. Napoléon seul était frais comme une rose; toute l'armée l'a vu!

— Autre preuve que rien chez lui n'était naturel.

Les Mamelucks, sachant que nous étions tous dans les ambulances, viennent nous barrer le chemin; mais, avec Napoléon, ste farce-là ne pouvait pas prendre. Donc, il dit à ses damnés, à ceux qui avaient le cuir plus dur que les autres :

— Allez me nétoyer la route.

Or, Junot qu'était un sabreur au premier numéro et son ami véritable, ne prend que mille hommes, et vous a décousu tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons au Caire, notre quartier-général. Autre histoire. Napoléon absent, la France s'était laissé manger le cœur par les gens de Paris qui gardaient la solde des troupes, leur masse de linge, leurs habits, leurs vivres, les laissaient crever de faim, et voulaient qu'elles fissent la loi à l'univers, sans s'en inquiéter autrement. C'étaient des imbéciles qui s'amusaient à bavarder, au lieu de mettre la main à la pâte. Et donc nos armées étaient battues, les frontières de la France entamées : l'*homme* n'était plus là. Voyez-vous, je dis l'homme, parce que plusieurs l'ont appelé l'*homme*; mais c'était une bêtise, puisqu'il avait une étoile et toutes ses particularités : c'était nous autres qui étions les hommes!... Il apprend l'histoire de France après sa fameuse bataille d'Aboukir, où, sans perdre plus de trois cents hommes, et avec une seule division, il a vaincu la grande armée des Turcs, forte de vingt-cinq mille hommes, dont il a bousculé dans la mer plus d'une grande moitié. Ce fut son dernier coup de tonnerre en Egypte. Il se dit, voyant tout perdu là bas :

— Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille.

Mais comprenez bien que l'armée n'a pas su son départ, sans quoi on l'aurait gardé de force pour le faire empereur d'Orient. Aussi nous voilà tout tristes, quand nous sommes sans lui, parce qu'il était notre joie. Lui, laisse son commandement à Kléber, un grand mâtin qu'a descendu la garde, assassiné par un Egyptien qu'on a fait mourir en lui mettant une baïonnette dans le derrière, qui est la manière de guillotiner de ce pays-là; mais ça fait tant souffrir, qu'un soldat a eu pitié de ce criminel qui

criait la soif; il lui a tendu sa gourde, et aussitôt qu'il a eu bu de l'eau, il a tortillé de l'œil avec un plaisir infini. Mais ne nous amusons pas à cette bagatelle. Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait *la Fortune*; et en un clin-d'œil, à la barbe de l'Angleterre, qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée.

— Était-ce naturel?

Bah! aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds dans Paris Là, tout le monde l'adore; mais lui convoque le gouvernement.

— Qu'avez-vous fait de mes enfans les soldats? qu'il dit aux avocats, vous êtes un tas de galapians qui vous fichez du monde, et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste, et je parle pour tout le monde qu'est pas content!

Pour lors, ils veulent babiller et le tuer; mais, minute! Il les enferme dans leur casèrne à paroles, les fait sauter par les fenêtres, et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup, passe consul; et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Etre suprême, il remplit alors sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole; lui rend ses églises, rétablit sa religion, les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde content: *primo*, les prêtres qu'il empêche d'être tracassés; *segondo*, les bourgeois, qui fait son commerce sans avoir à craindre les *rapiamus* de la loi; *tertio*, les nobles, qu'il défend d'être fait mourir, comme on en avait injustement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle; parce que, voyez-vous, son œil vous traversait le monde comme une simple tête d'homme. Pours lors, il paraît en Italie comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit; les Autrichiens sont avalés à Marengo comme des goujons par une baleine! Haouf!... Ici, la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que le monde entier l'entende, et ça a suffi.

— Nous n'en jouons plus, que disent les Allemands.

— Assez comme ça! disent les autres.

Total: l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale où les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est là que l'empereur a inventé la Légion-d'Honneur, une bien belle chose, allez.

— En France, qu'il a dit à Boulogne devant l'armée entière, tout le monde a du courage! Donc le civil qui fera des actions d'éclat dans sa patrie, sera sœur du soldat, et le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'Honneur.

Nous autres qui étions là-bas, nous revenons d'Egypte. Tout était changé! nous l'avions laissé général; en un rien de temps, nous le retrouvons empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui, comme une belle fille à un lancier. Or, quand ça fut fait, à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie, comme il ne s'en était jamais vu sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux, dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple, qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En Egypte, dans le désert près de la Syrie, l'*homme rouge* lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire:

— Ça va bien.

Puis, à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant lui sur ses pieds, l'*homme rouge*, qui lui dit:

— Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne, du Portugal, provinces illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier Aigle de la Légion-d'Honneur, et tout.

Cet *homme rouge*, voyez-vous, c'était son destin, son idée à lui; une manière de piéton qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru cela; mais l'*homme rouge* est un fait vertable, et Napoléon en a parlé lui-même, et a dit qu'il lui venait dans les momens durs à passer, et restait au palais des Tuileries, dans les combles. Donc au couronnement, Napoléon l'a vu le soir pour la troisième fois, et ils convinrent de bien des choses.

Puis l'empereur va à Milan se faire couronner roi d'Italie. Là, commence vertablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait lire passe officier. Puis, voilà les pensions, des dotations de duchés qui pleuvent, des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France; enfin la Légion-d'Honneur fournie de rentes pour les simples soldats, sur lesquelles je touche encore ma pension. Enfin voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'empereur, qui savait qu'il devait être l'empereur de tout le monde, pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leurs idees, des monumens de fée. Là où il n'y avait pas plus que sur ma main; une supposition, vous reveniez d'Espagne pour passer à Berlin; hé bien, vous retrouviez des arches de triomphe avec des simples soldats mis en belle sculpture, ni plus ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savans, des fêtes, des lois, des vaisseaux, des ports, et dépense des millions de milliasses, et tant et tant, qu'on m'a dit qu'il en aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire quelque chose; comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation à l'ordre du jour:

— Mes enfans, est-il juste que les parens de votre empereur tendent la main? Non. Je veux qu'ils soient flambans tout comme moi! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout, que les soldats de la garde fassent trembler le monde, et que la France *couche* où elle veut, et qu'on lui dise, comme sur ma monnaie: *Dieu vous protége!...* »

— Convenu! répond l'armée. On t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette.

Ah! c'est qu'il n'y a pas à reculer, voyez-vous? Et s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs et grimper; heureusement, il n'en a pas eu la volonté. Les rois qu'étaient habitués aux douceurs de leurs trônes se font naturellement tirer l'oreille: et alors en avant, nous autres. Nous marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user, dans ce temps-là, des hommes et des souliers! Alors on se battait à coups de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe, et, un peu plus tôt un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'Empereur faire ça sur les géographies....

(Là, le fantassin décrivit lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange.)

Et il disait: Ça ce sera un royaume!

Et c'était un vrai royaume. Quel bon temps! Les colonels passaient généraux, les généraux maréchaux, les maréchaux rois. Et il y en a encore un qui est debout pour le dire à l'Europe; enfin, ceux qui savaient lire étaient princes tout de même. Moi qui vous parle, j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon comme les rayons du soleil! Vous entendez bien que chaque soldat ayant la chance de chausser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite, un caporal de la Garde était comme une curiosité; on l'admirait passer, parce que chacun avait son contingent dans la victoire parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il de ces batailles! Austerlitz, où l'armée a manœuvré comme à la parade; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac comme si Napoléon avait soufflé dessus; Wagram, où l'on s'est battu trois jours sans broncher; enfin il y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu. Alors le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches; quoiqu'il tînt sa majesté, puisque c'était son métier à lui de régner. Mais c'est égal! un sergent et même un soldat pouvait lui dire: « Mon empereur! » comme vous me dites, à moi, quelquefois, « mon bon ami. » Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres; enfin il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous êtes là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire; alors, nous restions là tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait; mais quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac; et, pour lui montrer qu'on était ses enfans, incapables de bouder, on allait au pas ordinaire devant des polissons de canons qui gueulaient et vomissaient des régimens de boulets. Enfin les mourans avaient la chose de se relever pour le saluer et lui crier: « Vive l'Empereur!... »

— Était-ce naturel? auriez-vous fait cela pour un simple homme?

Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice Joséphine, qu'était une bonne femme tout de même, ayant la chose tournée à ne pas lui faire d'enfans, il fut obligé de la quitter, quoiqu'il l'aimât considérablement; mais il lui fallait des petits, rapport au gouvernement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains de l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a épousé, qu'on nous a dit, une Autrichienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien, dont on parle partout, et qu'a été à Rome le Napoléon d'autrefois, d'où s'est autorisé l'Empereur d'en prendre l'héritage pour son fils.

Donc, après son mariage, qui a été une fête pour le monde entier, et où il a fait grace au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a payés tout de même, parce qu'on n'en a pas tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était roi de Rome, une chose qui ne s'était pas encore vue sur terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant!... Ce jour-là, un ballon est parti de Paris pour le dire à Rome, et ce ballon a fait le chemin en un jour.

— Ha ça, y a-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui me soutiendra que tout ça était naturel? Non, c'était écrit là-haut!

Mais voilà l'empereur de Russie, qu'était son ami, qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe, et qui soutient les Anglais, nos ennemis, auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là. Napoléon se fâche et nous dit:

— « Soldats! vous avez été maîtres dans toutes les capitales de l'Europe; il reste Moscou, qui s'est allié à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou. »

Pour lors, assemble la plus grande des armées qui jamais ait traîné ses guêtres sur le globe, et si curieusement bien alignée, qu'en un jour il a passé en revue un million d'hommes...

Hourra! disent les Russes. Et voilà la Russie tout entière, des animaux de cosaques qui s'envolent. C'était pays contre pays, un boulvari général, dont il fallait se garer. Et comme avait dit *l'homme rouge* à Napoléon:

— C'est l'Asie contre l'Europe!

— Suffit, qu'il dit, je vais me précautionner.

Et voilà fectivement tous les rois qui viennent lécher la main de Napoléon! L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne, l'Italie, tout est avec nous, nous flatte, et c'était beau! Les aigles n'ont jamais autant

roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. La Pologne ne se tenait pas de joie, parce que l'Empereur avait idée de la relever; de là que les Polonais et les Français ont toujours été frères.

Enfin « à nous la Russie! » crie l'armée. Nous entrons bien fournis; nous marchons, marchons: point de Russes. Enfin nous trouvons mes mâtins campés à la Moscowa. C'est là que j'ai eu la croix, et j'ai congé de dire que ce fut une sacrée bataille! l'Empereur était inquiet, il avait vu *l'homme rouge*, qui lui dit:

— Mon enfant, tu vas plus vite que le pas, les hommes te manqueront, les amis te trahiront.

Pour lors, il proposa la paix; mais avant de la signer: « Frottons les Russes! » qui nous dit.

— Tope! s'écria l'armée.

— En avant! disent les sergens.

Mes souliers étaient usés, mes habits décousus, à force d'avoir trimé dans ces chemins-là qui ne sont pas commodes du tout! Mais c'est égal!

— Puisque c'est la fin du tremblement, que je me dis, je veux m'en donner tout mon saoul!

Nous étions devant le grand ravin: c'étaient les premières places!

Le signal se donne: sept cents pièces d'artillerie commencent une conversation à vous faire sortir le sang par les oreilles. Là, faut rendre justice à ses ennemis: les Russes se faisaient tuer comme des Français, sans reculer; et nous n'avancions pas.

— En avant! nous dit-on, voilà l'Empereur!

C'était vrai. Il passe au galop en nous faisant signe qu'il s'importait beaucoup de prendre la redoute. Il nous anime, nous courons, j'arrive le premier au ravin! Ah! mon Dieu! les lieutenans tombaient, les colonels, les soldats! c'est égal! Ça faisait des souliers à ceux qui n'en avaient pas et des épaulettes pour les intrigans qui savaient lire.

Victoire! c'est le cri de toute la ligne. Par exemple, ce qui ne s'était jamais vu, il y avait vingt-cinq mille Français par terre. Excusez du peu! C'était un vrai champ de blé coupé; au lieu d'épis, mettez des hommes. Nous étions dégrisés, nous autres. L'homme arrive, on fait le cercle devant lui. Pour lors il nous câline, car il était aimable quand il le voulait, à nous faire contenter de vache enragée par une faim de loup! Alors mon câlin distribue soi-même les croix, salue les morts, puis nous dit:

— A Moscou!

— Va pour Moscou!... dit l'armée.

Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes brûlent leur ville! Ça a été un feu de paille de deux lieues, qui flambe pendant deux jours. Les édifices tombaient comme des ardoises; il y avait des pluies de fer et de plomb fondu qui étaient naturellement horribles; et l'on peut vous le dire, à vous, ce fut l'éclair de nos malheurs. L'Empereur dit:

— Assez comme ça! tous mes soldats y resteraient!

Nous nous amusons à nous rafraîchir un petit moment, et à se refaire le cadavre, parce qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emportons une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat avait une petite fortune. Mais, en revenant, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savans, qui sont des bêtes, n'ont pas expliquée suffisamment, et le froid nous pince. Plus d'armée, entendez-vous? plus de généraux, plus de sergens même. Pour lors ce fut le règne de la misère et de la faim, règne où nous étions réellement tous égaux. On ne pensait qu'à revoir la France; l'on ne se baissait pas pour ramasser son fusil ni son argent; chacun allait devant lui, arme à volonté, sans se soucier de gloire. Enfin le temps était si mauvais que l'Empereur ne voyait plus son étoile: il y avait quelque chose entre le ciel et lui. Pauvre homme, il était malade de voir ses aigles à contre-fil de la victoire. Et ça lui en a donné une sévère, allez! Arrive la Bérésina. Ici, mes amis, l'on peut vous affirmer, par ce qu'il y a de plus sacré sur l'honneur, que, depuis qu'il y a des hommes, jamais au grand jamais ne s'était vu pareille fricassée d'armée, de voitures, d'artillerie, dans de pareille neige, sous un ciel pareillement ingrat. Le canon des fusils vous brûlait la main, si vous y touchiez, tant il était froid. C'est là que l'armée a été sauvée par les pontonniers qui se sont trouvés solides au poste, et où s'est parfaitement comporté Gondrin, le seul vivant des gens assez entêtés pour se mettre à l'eau afin de bâtir les ponts sur lesquels l'armée a passé.

— Et, dit-il en montrant Gondrin qui le regardait avec l'attention particulière aux sourds, c'est un troupier fini, un troupier d'honneur même, qui mérite vos plus grands égards.

— J'ai vu, reprit-il, l'empereur debout auprès du pont, immobile, n'ayant point froid.

— Etait-ce encore naturel?

Il regardait la perte de ses trésors, de ses amis, de ses vieux Egyptiens. Bah! tout y passait, les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout était consommé, mangé, ruiné. Les plus courageux gardaient les aigles, voyez-vous, c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'honneur du civil et du militaire qui devait rester pur, et ne pas baisser la tête à cause du froid; on ne se réchauffait guère que près de l'empereur, puisque, quand il était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne nous arrêtions pas pour tendre la main à des amis. On dit aussi qu'il pleurait la nuit sur sa pauvre famille de soldats. Il n'y avait que lui et des Français pour se tirer de là, et l'on s'en est tiré, mais avec des pertes, et de grandes pertes, que je dis! Les alliés avaient mangé nos vivres; tout commençait à le trahir, comme lui avait dit *l'homme rouge*. Les bavards de Paris, qui se taisaient depuis l'établissement de la garde impériale, le croyant mort, trament une conspiration, où on met dedans le préfet de police pour renverser l'empereur. Il apprend ces choses-là; ça vous le taquine, et il nous dit, quand il est parti:

— Adieu, mes enfans; gardez les postes, je vais revenir.

— Bah! ses généraux battent la breloque, car, sans lui, ce n'était plus ça. Les maréchaux se disent des sottises, font des bêtises, et c'était naturel. Napoléon, qui était un bon homme, les avait nourris d'or; ils devenaient gras à lard qu'ils ne voulaient plus marcher. De là sont venus les malheurs, parce qu'il y en a qui sont restés en garnison sans frotter le dos des ennemis derrière lesquels ils étaient, tandis qu'on nous poussait vers la France; mais l'empereur nous revient avec des conscrits, et de fameux conscrits, dont il changea le moral parfaitement et en fit des chiens finis, à mordre quiconque. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout est contre nous; mais l'armée fait encore des prodiges de valeur. Pour lors se donnent des batailles de montagnes, peuples contre peuples, à Dresde, Lutzen, Bautzen!

— Souvenez-vous de ça, vous autres, parce que c'est là que le Français a été le plus particulièrement héroïque.

Nous triomphons toujours; mais, sur les derrières, ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises. Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'empereur paraît nous débouchons, parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait: « Je veux passer! » nous passions. Fin finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du temps, l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi je puis dire, en mon particulier, que ça m'a rafraîchi la vie. Mais à cette heure il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France, enfin! contre toute l'Europe, qui nous en voulait d'avoir tenté de faire la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites pour qu'ils ne nous mangeassent pas, comme c'est l'habitude du Nord qui est friand du Midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors l'empereur voit son beau-père, ses amis qu'il avait assis rois, et ceux auxquels il avait rendu leurs trônes, tous contre lui. Enfin, même des Français et des alliés, qui se tournaient, par ordre supérieur, contre nous dans nos rangs, comme à la bataille de Leipsick. N'est-ce pas des horreurs dont de simples soldats seraient peu capables! Ça manquait à sa parole trois fois par jour, et ça se disait des princes! Alors l'invasion se fait. Partout où notre empereur montre sa face de lion, l'ennemi recule; et il a fait dans ce temps-là plus de prodiges en défendant la France, qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors il veut enterrer tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France, et les laisse venir sous Paris, pour les avaler d'un coup, et s'élever au dernier degré du génie par une bataille plus grande que toutes les autres, une mère bataille, enfin! Mais les Parisiens ont peur pour leur peau et pour leurs boutiques de deux sous; ils ouvrent leurs portes. Voilà les ragusades qui commencent, l'impératrice qu'on embête, et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin ses généraux, qu'il avait fait ses meilleurs amis, l'abandonnent pour les Bourbons, dont jamais ils n'avaient entendu parler. Alors il nous dit adieu à Fontainebleau.

— Soldats!..

Je l'entends encore; nous pleurions tous comme des enfans. Les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car, on peut vous le dire, c'étaient les funérailles de l'empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes de soldats. Donc, il nous dit au perron de son château:

— Soldats! nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défendez mon enfant que je vous confie. Vive Napoléon II!

Il avait idée de mourir; et pour ne pas laisser voir Napoléon vaincu, prend du poison de quoi tuer un régiment, parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman; mais le poison ne lui fait rien du tout. Autre chose! il se reconnaît immortel. Sûr de son affaire, et d'être toujours empereur, il va dans une île pendant quelque temps étudier le tempérament de ceux-ci, qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Alors il s'embarque sur la même coquille de noix d'Egypte, passe à la barbe des vaisseaux anglais, met le pied sur la France, la France le reconnaît, le coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie: Vive l'empereur! Et par ici l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide. Le Dauphiné s'est très bien conduit. Et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise. Le 1er mars, Napoléon débarque avec deux cents hommes pour conquérir le royaume de France et de Navarre; et il était le 20 mars à Paris, redevenu l'empire français, ayant tout balayé, repris sa chère France, et ramassé ses troupiers en leur disant deux mots:

— Me voilà!

C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu! Avant lui, jamais un homme avait-il pris d'empire rien qu'en montrant son chapeau? L'on croyait la France abattue? du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors la garde impériale meurt d'un seul coup; et Napoléon, au désespoir, se jette trois fois au devant des canons ennemis à la tête du reste, sans trouver la mort! Nous avons vu ça, nous autres. Voilà la bataille perdue. Le soir, l'empereur appelle ses vieux soldats, brûle, dans un champ plein de notre sang, ses drapeaux et ses aigles; ces pauvres aigles, toujours victorieuses, qui criaient dans les batailles: En avant! et qui avaient volé sur toute l'Europe, elles furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'une aigle. Plus d'aigles. Le reste est connu. *L'homme rouge* passe aux Bourbons, la France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on le renvoie chez lui pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait

pitié. L'on s'empare de Napoléon par trahison; les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au dessus du monde.

Fin finale, il est obligé de rester là, jusqu'à ce que l'*homme rouge* lui rende son pouvoir, pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort! ah bien! oui, mort; on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Ecoutez! La vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans ce désert pour satisfaire une prophétie faite sur lui; car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire *le lion du désert*.

Et voilà ce qui est vrai comme l'Evangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il l'a écrit sur la terre, qui s'en souviendra toujours. Vive Napoléon, père du peuple et des soldats!

— Vive le général Eblé! cria le pontonnier.

— Comment avez-vous fait pour ne pas mourir dans le ravin de la Moscowa? dit une paysanne.

— Est-ce que je sais?... Nous y sommes entrés un régiment, nous n'y étions debout que cent grenadiers, parce qu'il n'y avait que des fantassins capable de le prendre. L'infanterie, voyez-vous, c'est tout à l'armée!...

— Fischtre! et la cavalerie, donc! s'écria Genestas en se laissant couler du haut du foin et apparaissant avec une rapidité qui fit jeter un cri d'effroi aux plus courageux. Hé! mon ancien, tu oublies les lanciers rouges de Poniatowski, les cuirassiers, les dragons, tout le tremblement! Quand Napoléon, impatient de ne pas voir avancer sa bataille vers la conclusion de la victoire, disait à Murat: « Sire, coupez-moi ça en deux!... » Alors là-dessus nous partions d'abord au trot, puis au galop. *Une, deux!* l'armée ennemie était fendue en deux comme une pomme avec un couteau. Une charge de cavalerie, mon vieux, mais c'est une colonne de boulets de canon?...

— Et les pontonniers? cria le sourd.

— Ah, ça, mes enfans, reprit Genestas, tout honteux de sa sortie, en se voyant au milieu d'un cercle silencieux et stupéfait, il n'y a pas d'agens provocateurs ici! Tenez, voilà pour boire à l'honneur de la France et de *lui*...

— Vive l'Empereur! crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

— Chut! enfans! dit l'officier en s'efforçant de cacher sa profonde douleur. Chut, *il est mort*, en disant: — « Gloire, France, bataille! » Mes enfans, il a dû mourir lui, mais sa mémoire!... jamais.

Goguelat fit un signe d'incrédulité; puis il dit tout bas à ses voisins:

— L'officier est encore au service, et c'est leur consigne de dire au peuple que l'Empereur est mort. Faut pas lui en vouloir, parce que, voyez-vous, un soldat ne connaît que sa consigne!...

En sortant de la grange, Genestas entendit la Fosseuse qui disait:

— Cet officier-là, voyez-vous, est un ami de l'Empereur et de M. Benassis.

Alors tous les gens de la veillée se précipitèrent à la porte, pour le voir encore à la lueur de la lune; et ils l'aperçurent prenant le bras du médecin.

— J'ai fait des bêtises, dit Genestas. Rentrons vite! Ces aigles, ces canons, ces campagnes, je ne savais plus où j'étais.

— Hé bien, que dites-vous de mon Goguelat? lui demanda Benassis.

— Monsieur, avec des récits comme celui-là, la France aura toujours dans le ventre les quatorze armées de la république et pourra parfaitement soutenir une petite conversation à coups de canon avec l'Europe!...

En peu de temps, ils atteignirent le logis de M. Benassis, et se trouvèrent bientôt tous deux, seuls, pensifs, de chaque côté de la cheminée du salon où le foyer mourant jetait encore quelques étincelles.

De Balzac. (1)

BELPHÉGOR.

(Suite et fin.)

Un jour où le soleil fondait en une pluie d'étincelles sur l'Adriatique, un joli yatch passa légèrement devant les rives fleuries de l'île de Saint-Georges-Majeur, et s'élança vers l'entrée du grand canal, en se penchant avec grace et se mirant dans les eaux. Ses voiles blanches, comme une parure de fiancée, sur lesquelles se dessinaient avec goût des vergues et des cordages soigneusement peints en noir, lui donnaient l'apparence d'un aigle rasant gaîment l'onde du bout de ses ailes. Le couronnement du navire était en bois des îles, admirablement sculpté, et présentait à son sommet un large écusson armorié, soutenu par une lionne. Des enroulemens et des volutes, chargés de feuilles de lierre, de vigne et d'élégans méandres, se contournaient entre les cinq fenêtres de l'arrière, à travers lesquelles on voyait des rideaux de satin perse, bigarrés de grands oiseaux au plumage diapré et de fleurs éclatantes. Le pont, de bois de palmier, incrusté en mosaïque de bois, comme les parquets des salons à la mode, était entouré d'une galerie de bronze divinement ciselée, sur laquelle courait un long cordon de velours écarlate qui servait d'appui. Le yatch portait six petits canons, montés sur des affûts en acajou, chargés d'arabesques en cuivre poli, charmans jouets, couverts de chiffres et d'armoiries, près desquels dormaient deux jeunes mousses, vêtus de blanc, et portant à une longue chaîne d'argent des cornes d'amorce du plus bel ivoire. Un large sofa de fin coutil, abrité par une petite tente, remplissait une partie du pont, et des caisses de fleurs et d'arbustes, placées tout autour du yatch, en faisaient comme une île flottante qui venait amicalement saluer ses gracieuses sœurs des lagunes.

Le yatch passa sans entraves devant la douane de mer et ses colonnes doriques, hardiment surmontées de deux statues agenouillées, qui élèvent dans leurs mains un globe, sur lequel semble danser la légère figure de femme qu'on aperçoit du plus loin que la mer vous porte à Venise. Grace à sa légèreté et au peu de profondeur de sa quille, il entra dans le grand canal avec la rapidité d'une gondole, et laissa à sa droite le noble palais Giustiniani, qui ressemble à un vieux marquis flétri d'un tablier de cuisine, depuis que ses écussons et ses dentelles de marbre ont été déshonorés par l'ignoble écriteau sur lequel on lit en grosses lettres: *Hôtel de l'Europe*. Le vent qui soufflait gaîment dans ses voiles, lui fit bientôt dépasser vingt autres palais, lézardés, rouillés, déserts, à travers lesquels les longs rayons du soleil passaient d'une fenêtre à l'autre, comme la lueur d'une lame d'épée à travers un corps percé d'outre en outre. Du haut du yatch, on vit apparaître tour à tour les beaux bas-reliefs du palais Doria, les chapitaux rustiques du palais Contarini, les grandes façades du palais Foscari, où la république logeait jadis les souverains qui se plaisaient à la visiter, les charmantes terrasses de Spinelli, les vieux portiques de Rialto, et le pont bizarre bâti par da Ponte, en forme de conque chinoise, chargé de marchands, d'oisifs et de filles, qui s'abritent sous ses fraîches galeries. Là, les voiles du yatch s'abaissèrent, un câble fut lancé sur le quai, et le navire s'amarra devant la douane royale, où s'étalent encore sur les grands murs des vestiges des fresques du Titien et du Giorgone.

Pendant tout ce temps, une femme était restée assise dans l'intérieur du yatch, dans un salon où l'or, le velours et la soie avaient été prodigués avec un luxe inouï. Distraite, au milieu des tableaux précieux, des vases de porphyre, des plantes rares qui garnissaient les lambris d'érable et de palissandre, elle était nonchalamment étendue, la tête penchée en arrière, sur un de ces vastes fauteuils dont les malades seuls se servaient autrefois, et que la recherche anglaise a remis en usage. Les yeux fixés sur les rives du canal, qui s'élargissait devant elle, elle regardait avec émotion, par la fenêtre, largement ouverte, les édifices qui passaient rapidement sous son regard, et défilaient, avec leurs différens styles, comme une longue mascarade chamarrée de costumes grecs, romains, turcs, mauresques, italiens, modernes ou gothiques. Sa tête était appuyée sur sa main, son bras nu, blanc et frais, appuyé sur le bord du fauteuil, et ses grands cheveux, qui pendaient derrière sa figure, mélancoliquement penchée, formaient comme un fond de satin noir, où se dessinait le plus pur profil. De temps en temps, elle humait à longs traits et avec ivresse les émanations chaudes et parfumées que la brise du golfe avait recueillies en passant sur les îles.

J'en suis fâché pour la morale des peuples, mais, dans cette soirée, Venise était bien animée et bien coquette. A chaque débarcadère du quai des Dalmates se balançait quelque gondole avec sa lanterne, dont la lueur s'étendait en tremblottant sur les eaux; les hautes dentelures et les frises à jour du palais ducal de la place Saint-Marc se découpaient sur l'or du soleil couchant, et ses longues galeries, déjà frappées par la nuit, ouvraient leurs noires arcades à une multitude de promeneurs mystérieux. Un dernier rayon de soleil dorait aussi les tritons et les syrènes qui se jouent autour des trois immenses piédestaux de bronze d'Alexandre Leopardo, et montait, comme une guirlande de feu, le long des mâts de pavillon qui les surmontent, où le drapeau jaune et noir a remplacé les étendards de la république, qui y flottaient fièrement jadis au dessus des pavillons vaincus de Chypre, de Candie et de Morée. Au pied des trois mâts, des marchands, établis sous des petites tentes, appelaient les acheteurs avec une agréable inflexion musicale; des boutiques de toute espèce étaient dressées sur cette partie de la place, et s'étendaient jusque sur les marches de la belle loge de marbre que Sansovino a jetée, comme par caprice, au bas du clocher. A deux pas de là, une foule de femmes, d'enfans et d'oisifs mariés, avec leur costume pittoresque, étaient rassemblés autour du théâtre de Polichinelle, orné de fleurs, de rubans, d'étoffes barriolées, le meilleur théâtre de Venise et de l'Italie, le seul où la pensée soit libre, et où le peuple dominateur consente à livrer à son essort la verve moqueuse du peuple esclave. Ici des femmes, enveloppées d'un long manteau, badinaient avec des monsignori; des jeunes filles riaient aux éclats sous leur voile, et lançaient autour d'elles de longs regards quêteurs; des Malais sous leur turban blanc; des Arméniens, vrais Parisiens de l'Orient, brodés d'or, damerets et élégans; des moines, des ruffiens, des musiciens ambulans; et, j'ai presque regret à le dire, l'effet

---

(1) Une édition illustrée de ce piquant récit se vend chez Aubert, place de la Bourse.

pittoresque de la scène était augmenté par la présence de quelques soldats hongrois, immobiles à leur poste, dont les grosses têtes coiffées d'un bonnet d'ours, dressées sur deux jambes cagneuses, couvertes d'un étroit pantalon bleu, leur donnaient l'aspect de hiboux sur un perchoir; puis, derrière toute cette foule, tout au fond de cette place animée, cachant le ciel qui s'éteignait dans l'ombre, et fermant le tableau comme une décoration de théâtre, la vieille basilique de Saint-Marc, avec ses mille colonnettes de vert antique, de porphyre et de serpentine, ses degrés de mosaïque, dans tout le luxe de sa parure grecque, vénitienne, arabe et bizantine, avec ses bas-reliefs, ses statues efflanquées qui se dressent sur les pointes de ses ogives, et ses quatre dômes de cuivre couronnés de turbans et d'immenses étoiles dorées.

— N'est-ce pas que Venise est belle? disait fièrement Cosa au jeune lord, qui regardait toutes ces choses avec indifférence.

— L'Ecosse est belle aussi, répondit nonchalamment le jeune duc de Beauclerc.

— Oui, l'Ecosse est belle, je le crois; mais, voyez-vous, Horatio, la vue de l'Ecosse ne vous donnera jamais le bonheur que j'éprouve ici. Savez-vous d'où vient mon émotion en la voyant, ma Venise? C'est que je n'y trouverai pas, comme vous, en Ecosse, le palais où j'ai été bercée. Chaque pas que j'y ferai ne me rappellera pas une caresse de ma mère; je ne me souviendrai pas des belles années de l'enfance, où l'on se plaît à se mirer telle qu'on était, les lèvres vermeilles, la joie sur le front, cueillant des fleurs et poursuivant des papillons. Non. Ce qui me touche à Venise, c'est le souvenir de toutes les misères que j'y ai endurées. Ce beau soleil que vous venez chercher du fond de votre Angleterre, que de fois je lui ai prodigué mes malédictions d'enfant, quand il me dévorait, à midi, sur les quais brûlans, où ma mère m'envoyait chanter des cantiques, tendre la main aux patrons qui s'embarquaient, leur souhaiter, au nom de la Vierge, une heureuse traversée ou une pêche abondante. Ah! la pauvre enfant, il n'est pas une de ces pierres que vous voyez qu'elle n'ait mouillée de ses larmes. Ces belles nuits de Venise, qu'on passe gaîment à chanter, étendu sur le banc d'une gondole, avec le ciel étoilé sur sa tête, et à ses pieds les eaux qui reflètent le feu des astres, ces nuits-là me voyaient rôder sur les places et les ponts, suppliant les joyeux couples, qui ne m'écoutaient pas, d'avoir pitié de ma faim et de ma misère. Là-bas, où cette foule se presse autour de Stentorello et de Cassandre, il y avait autrefois un autre spectacle; c'était une maigre fille, pâle, fluette, épuisée, qui rivalisait par ses tours d'adresse avec Polichinelle. On admirait surtout sa tranquillité et sa hardiesse au milieu des périls qu'elle courait à chaque moment; c'est qu'on ne savait pas combien son cœur battait avec force en voyant, dans la main de son maître, de son maître qui l'avait achetée, le bâton sous lequel, au logis, elle apprenait à exciter l'admiration de la place publique. Voyez, milord, Polichinelle est resté Polichinelle, dans sa cabane de jonc, couverte d'une vieille toile bleue, et la pauvre fille est devenue une grande dame qui vogue sur un yatch doré. N'est-ce pas une grande joie que d'humilier ainsi son rival, et concevez-vous maintenant le bonheur que je trouve à Venise?

Un grand éclat de rire de Cosa accompagna ces dernières paroles. Un moment après, l'éclat de rire fut suivi d'un torrent de pleurs.

Le jeune duc s'approcha d'elle, et lui demanda affectueusement la cause de ce nouveau chagrin.

— Voyez-vous, milord, je ne demande pas mieux que d'être duchesse, puisque c'est une fois votre fantaisie; mais je ne veux pas vivre dans un château tandis que le compagnon de mon enfance est sans doute couché sous un tertre couvert d'orties. Je veux qu'il ait un marbre dans Saint-Marc, milord, le plus noble tombeau de Venise, et si vous me refusez cela, eh bien! je n'ai pas encore oublié les tours d'adresse que le pauvre Belphégor m'a appris, et la place Saint-Marc appartient à tout le monde.

— Il aura un tombeau de marbre, ma chère, de marbre de Carrare, un vrai tombeau de doge, avec supports et armoiries. J'estime beaucoup votre Belphégor : c'était un homme vigoureux et adroit comme l'étaient nos ancêtres, les Ecossais et les Romains; il eût été baron du temps des croisades. Allons, voilà qui est convenu ; nous lui ferons sculpter quelque chose de bon goût. Vous ferez dire là dessus une messe ou tout ce qui vous plaira. Vous me montrerez Saint-Marc, Saint-Paul, tout ce que vous voudrez; ensuite nous remettrons à la voile pour l'Angleterre, et là je vous ferai ma femme, sur ma foi. En vérité, je m'inquiète fort peu de ce qu'on en dira dans Londres.

— Vous avez du courage, milord!

— De l'amour, Cosa.

— De l'amour! dit-elle en se renversant en arrière dans son grand fauteuil, et le regardant des pieds à la tête. En vérité, milord, si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de ne pas prononcer ce mot tant que vous serez à Venise.

—

A la nuit sombre, Cosa, sous son grand voile, se glissa le long des murailles, comme Bianca quand elle s'échappa du palais Capello. Elle marchait rapidement; tout à coup elle s'arrêta et prêta l'oreille avec surprise. Au moment de tourner l'angle du palais Malipiera pour entrer sur la place de Maria-Formosa, le vent lui apportait par bouffées les sons bien connus d'une flûte et d'un tambourin. Elle pâlit et put à peine faire, en chancelant, quelques pas, après lesquels elle découvrit une lueur isolée qui se répandait en cercle sur la place. Un cerceau était dressé à l'extrémité d'une perche; au travers de ce cerceau elle vit, mais bien distinctement, elle vit passer l'ombre de Belphégor! Le cœur lui battit violemment, à la pauvre fille! Elle avait bien apporté à Venise des larmes pour Belphégor enterré, de l'enthousiasme pour sa mémoire, toute la résolution qu'il fallait pour lui donner une tombe et une statue; mais Belphégor debout, vivant, le trouver là sur cette place, ce héros noble et grossier, avec sa brutalité et ses graces musculaires, c'est à quoi elle ne s'attendait pas. Elle se sentit suffoquée, non pas de plaisir, mais d'effroi.

Aux yeux de Cosa, Belphégor, renfermé dans une belle urne d'albâtre, couverte d'une draperie de marbre, sous les branches éplorées d'un saule, n'avait que des vertus. C'était l'archange puissant qui avait étendu ses grandes ailes sur sa triste enfance. Elle ne voyait que son dévoûment fraternel, sa franche amitié; elle admirait sa mâle beauté, relevée par une gaîté qui surmontait toutes les misères; mais en le retrouvant gras, frais, l'air content et fier de son sort, sur le pavé où elle l'avait laissé, elle se souvint d'une foule de choses que la poésie de la mort avait effacées de sa mémoire. Elle songea que son dieu était jadis un peu ivrogne, passablement colère et très débauché. Mais ce qui lui revint d'abord à l'esprit, c'est que Belphégor ne l'avait jamais aimée.

— Mais je l'aime, moi! se disait-elle. N'ai-je pas dit à toute l'Angleterre que je l'aime? N'est-ce pas pour lui que je suis venue à Venise? Oui, j'irai lui dire ce que j'ai fait pour lui, il saura que son souvenir ne m'a jamais quittée, je lui apprendrai combien il est au dessus de tous ces grands qu'il a peut-être bien souvent enviés, et il en vaudra mieux. Il ne lui manque que de l'orgueil et de l'amour, à mon Belphégor. De l'orgueil! je lui en donnerai; de l'amour! il en prendra quand il saura que j'en ai inspiré à toute l'Angleterre. Dieu veuille qu'il mérite celui que je lui apporte de si loin.

Cependant Belphégor, se doutant fort peu du bonheur qui l'attendait, pliait tristement son bagage, soufflait ses lumières, et jetant son vieux manteau sur son costume poétique, se disposait à regagner sa demeure. Cosa le suivit à travers plusieurs passages obscurs, jusqu'à l'entrée d'une maison délabrée de la rue Stella. Belphégor poussa rudement la porte, entra dans une grande salle mal éclairée, et se jeta sur une vieille chaise, près d'une table, où se trouvait un assez bon souper. Puis il tira de sa poche un long couteau, l'ouvrit, et frappant à plusieurs reprises du manche sur la table, il cria avec humeur : « Carlina! »

Cosa, restée près de la porte, regardait avec attention l'homme qui l'avait attirée, et cette chambre où il se trouvait. Belphégor lui semblait moins beau qu'autrefois, quand elle admirait sa haute stature, sa voix sonore et ses noirs sourcils. Il avait perdu sur elle la supériorité de la force depuis qu'elle était devenue elle-même une belle et noble femme, de chétive enfant qu'elle était, et que ses membres décharnés avaient pris de riches et attrayans contours. Puis elle sentait confusément, sans se l'avouer, que la misère de cette maison, ainsi que toutes les misères, n'était pas si belle et si touchante dans la réalité que dans le souvenir. Les murs étaient si noirs, les ustensiles si grossiers, la nappe tachée du vin de la veille, sans compter quelques trous hideux! Dans son palais de Londres, elle avait rêvé une misère élégante, une pauvreté de roman, sans les miasmes qui l'affectaient désagréablement en cet instant, et sans la saleté qui offusquait ses sens, devenus, à son insu, plus délicats. Déjà même elle se reprochait d'avoir orgueilleusement exalté son insouciant compagnon, le danseur de corde, aux dépens de ces malheureux riches qui l'adoraient à deux genoux.

Enfin elle eut honte de sa faiblesse et de son indécision; et s'avançant avec grace, bien que tremblante, elle dit d'une voix faible et altérée :

— Ouvre tes bras à la pauvre Cosa, Belphégor!

Belphégor se leva avec surprise.

— Cosa! dit-il, oui, je me souviens de Cosa, une bonne fille qui sautait bien; mais vous n'êtes pas Cosa!

— O Belphégor! s'écria-t-elle, qui viendrait ainsi te trouver par cette nuit sombre, si ce n'est Cosa! Sais-tu que j'ai compté les minutes depuis que je t'ai quitté? Quatre années, passées loin de toi, n'ont pu effacer le souvenir que tu m'as laissé. Ce n'est plus la pauvre fille qui vient près de toi pour que tu la protéges et que tu lui donnes du pain. Cette frêle petite fleur, que le moindre vent brisait est devenue un grand arbre, qui veut, à son tour, étendre son feuillage sur ta tête. Sais-tu que j'ai tout quitté pour toi, Belphégor! Maintenant, me voilà. Si tu le veux, je serai ta femme. Vois-tu, je pourrais épouser un lord, un duc. Peut-être ne te figures-tu pas trop bien ce que c'est qu'un duc; mais enfin, si je voulais, demain je serais duchesse. Eh bien! j'aime mieux passer ma vie avec toi.

Belphégor se leva tranquillement, tourna autour d'elle avec attention, toucha avec une sorte de défiance son grand voile de dentelle et son châle turc, et revint s'asseoir tranquillement à table en secouant la tête.

— Tu veux être ma femme, Cosa? Cela ressemble bien à une fantaisie de grande dame, qui te passera à la première nuit froide; et je te préviens que je ne suis pas d'humeur à te disputer aux officiers allemands. Sais-tu bien que, lorsque tu nous quittas, le vieux [illegible] me força d'aller te chercher dans tous les cafés, dans tous les cabarets et dans toutes les chapelles de Venise? Moi, je comprenais bien la cause de ta fuite. Le bâton du vieux maître, les croûtes de pain durcies que nous

partagions avec son chien, cette chance de se rompre le cou tous les soirs. c'était là une belle vie pour une jeune fille! Si je n'avais que cette vie là à t'offrir, Cosa, je te conseillerais de fuir à l'instant, et de tâcher de rester grande dame, ce qui est vraiment un métier plus doux.

Mais mon sort a bien changé depuis un an! Un soir qu'il pleuvait, et qu'il ventait si fort sur la place que Chesnoco, horus n'avait pas même pu allumer ses chandelles, il revint au logis de si mauvaise humeur, qu'il trébuchait à chaque pas, en maudissant tous les saints. Tout vieux qu'il était, sa colère était terrible, et j'avais senti si souvent la force de son bras, que, n'osant pas lui demander mon souper, qu'il me donnait toujours de mauvaise grâce, j'allai me jeter sur ma paille, essayant de dormir le ventre creux; mais la faim chassait le sommeil, et de temps en temps j'entrouvrais les yeux pour voir si mon maître ne m'appellerait pas pour me donner ma ration. Lui, tout en pestant et jurant, avait tiré de l'armoire une large assiette de polenta et une bouteille des îles, et il les alla si bien et si long-temps, que son dos finit par s'abattre sur sa chaise, sa tête sur son ventre et ses mains sur sa poitrine. Je me levai alors, et je m'avançai avec précaution près de la table; déjà j'avais saisi le plat dont l'odeur augmentait encore mon appétit, quand un coup violent me renversa.

Chesnocophorus ne dormait pas, le vieux traître! et quand je voulus me relever, je le vis qui s'avançait de nouveau sur moi avec son bâton. Oh! alors, sa dureté et son injustice effacèrent la frayeur que le vieil Esclavon m'avait inspirée depuis mon enfance. Habitué à me battre depuis plus de dix ans, à me fouetter, comme un chien, jusqu'au sang, il ne s'était pas aperçu que le chien avait grandi, et qu'il était alors de taille à le dévorer. Je le lui fis bien voir! D'un coup de poing je l'étendis à mes pieds, et je me mis à bondir sur son corps, en poussant des cris de joie et de fureur.

Il eut beau me demander grâce, je n'écoutais rien, je me vengeais de dix ans de martyre! Enfin, que te dirai-je? quand je revins de mon accès de rage, il était raide et noir comme un poisson jeté sur le sable après une tempête; mais je n'en eus pas de souci, car je crois que la liqueur des îles, la polenta et la colère l'avaient étouffé bien plus vite que mon pied qui lui serrait la gorge. D'ailleurs, il avait mangé mon souper! Depuis ce temps, je suis le maître, je ne crains plus le bâton; je saute pour moi seul, et je soupe à mes heures.

Mon sort est heureux, et puisque tu m'aimes, dis-tu, je consens à le partager avec toi.

Cosa avait été épouvantée de ce récit. Oh! que la faim qui va jusqu'au meurtre, que la misère qui pousse deux hommes à se ruer l'un sur l'autre, et à se dévorer comme les bêtes féroces, lui parut horrible!

— Cette richesse et cette élégance que je méprisais donnent au moins de la douceur et de la sécurité, se disait-elle. L'égoïsme, dans l'abondance, est presque généreux; il est sanguinaire quand il est affamé.

— Allons, Cosa, dit gaîment Belphégor, nous allons fêter ton retour. Le maître n'est plus là avec son bâton, et nous pouvons tranquillement souper.

En disant ces mots, il alla fermer au verrou une porte qui se trouvait à l'extrémité de la chambre, ramassa dans un coin deux bouteilles poudreuses, étendit son manteau humide sur une vieille chaise disloquée, et, prenant tendrement Cosa par le bras, la fit asseoir près de lui à table.

— Tu viens bien, dit-il en plaçant une grossière assiette devant elle; j'ai un souper de roi.

Une effroyable vapeur d'ail, d'ognon et de grossières épices s'éleva, en tournoyant, vers le visage de la belle Cosa, et faillit la faire évanouir. Comme elle regretta le cuisinier français qui l'attendait à bord de son yacht, et les grands laquais blancs et poudrés qui la servaient sur une vaisselle de vermeil! Elle essaya cependant de faire bonne contenance; et, ôtant ses gants qu'elle plaça sur la table, prit avec grace, de sa main blanche, une lourde cuiller de plomb.

Belphégor saisit les gants, et les jeta sous la table, où un chien sale et noir les déchira à belles dents.

— A bas les choses inutiles, ma petite Cosetta. Demain nous nous remettrons à étudier la corde et le grand cerceau. J'ai bien peur que tu n'aies oublié les bonnes manières; mais je t'aurai bientôt rendu tes graces d'autrefois, et les baïoques pleuvront autour de nous. Belle comme te voilà, nous ferons venir tout Venise! Allons, buvons, vidons nos deux dernières bouteilles; nous en ferons sortir d'autres du pavé de la place.

Cosa souriait de frayeur à chaque parole de cet homme, qui lui paraissait si rude et si terrible qu'elle tremblait de lui déplaire. Belphégor s'animait de plus en plus, buvait, mangeait, chantait des chansons obscènes, et prenait de temps en temps un gros baiser à Cosa, qui n'osait s'en défendre, et qui regardait à chaque minute la porte pour s'enfuir. La fuite était difficile, la porte bien fermée; Belphégor devenait toujours plus ivre et plus pressant, et la pauvre Cosa était agitée et tremblante comme une feuille. Enfin, Belphégor se leva en chancelant; il pouvait à peine articuler une parole intelligible; ses yeux étaient étincelans, et ses joues animées d'une rougeur sombre, comme celles d'un satyre. Cosa recula avec terreur.

— La belle nuit que j'aurai là avec cette charmante étoile!... C'est l'amour qui t'a ramenée, ma danseuse! l'amour, vois-tu, c'est comme le refrain d'une chanson à boire; il faut avoir vidé une bouteille pour le goûter. Allons, ma belle, ce verre encore! Vos lèvres sont délicates... c'est qu'il vous manque l'essa sonnement... trois heures de cabrioles au clair de lune, devant la façade de Santa Maria... Demain, le vin sera bon, mais aujourd'hui l'amour te dédommagera. Si je n'ai que du vin de paysan à te donner, Cosina, j'ai de l'amour de grande dame à ton service!

Le geste qui accompagnait ces paroles fit pousser un grand cri à Cosa. En même temps on frappa à coups redoublés à la porte intérieure, que Belphégor avait fermée au moment de se mettre à table.

— Ah! dit-il, c'est la Carlina maintenant. . Un moment, Carlina; un moment, ma grosse pou e d'eau; tu vas effrayer ma colombe.

Dès qu'il eut ouvert la porte, une jeune fille aux joues enluminées, ses cheveux gras nouées sur le sommet de sa tête par un ruban de fausses perles, ses larges pieds enchâssés dans des chaussons de satin rose brodés de paillettes et de taches de boue, s'élança au milieu de la chambre.

— Voilà donc pourquoi tu ne m'as pas emmenée sur la place, infâme ruffien? cria-t-elle à Belphégor en étendant le poing vers la malheureuse Cosa, qui était retombée sans force sur sa chaise. Il te faut deux femmes maintenant? Es-tu donc devenu grand pacha de Turquie, scélérat que tu es? Et tandis que tu t'enivres ici sur les genoux d'une coureuse, tu nous laisses crier la faim, moi et mes pauvres petits.

Aux cris que poussa alors l'horrible mère, accoururent deux horribles enfans en guenilles, qui se pendirent, en pleurant, à ses jupes.

Belphégor, sans s'émouvoir, alla prendre un énorme gourdin suspendu à la muraille.

— Ceci, dit-il avec un calme imposant, est le bâton de mon maître Chesnocophorus; je l'ai senti souvent sur mes épaules, et je vous jure qu'il engendre l'obéissance, le respect et la sobriété.

Le terrible bâton était levé; il retombait déjà sur la pauvre femme, lorsque Cosa se jeta au devant du bras de Belphégor.

— Juan, s'écria-t-elle, laissez-moi partir, au nom du ciel... Je vous ai cru libre... je vous ai cru... je me suis trompée. Soyez heureux, Juan, heureux comme vous l'entendez... mais, de grâce! ouvrez-moi cette porte; que je parte. Je ne dois plus vous revoir.

— Ton caprice est déjà passé, ma belle. Tu es bien faite vraiment pour être une grande dame! Aussi bien, tu n'es plus cette Cosa qu'on admirait autrefois; Cosa était brune et hardie; toi, tu es timide, blanche et pâle; Cosa aimait un flacon de vin bien noir et bien fumeux; toi, tu détournes la tête à la vue d'une bouteille. Je suis sûr que tu frémirais en posant le pied sur une corde, tandis que ma grosse Carlina bondit sur un fil de fer comme une chèvre... Les ducs et les grands seigneurs t'ont gâtée... Je ne te retiens plus, tu n'es plus bonne à rien... Va te faire duchesse!

Belphégor ouvrit la porte, et Cosa partit comme un trait à travers les ténèbres.

Dans la même année, la duchesse Cosa Beauclerc de Camarthen fut admise au cercle de la reine d'Angleterre; elle y prit place près de la duchesse Hannah Minto, qui la reçut en souriant. Depuis ce jour-là, il n'est pas à Londres de *rout* un peu distingué qui ne soit honoré de la présence de la duchesse Cosa.

A. LOÈVE-VEIMARS.
(*Revue de Paris.*)

UN HALLALI A L'ÉTANG DE BRISE-MICHE,

DANS LE BOIS DE MEUDON.

(Épisode de chasse sous la Restauration.)

Il y a, pour les chasses à courre royales, un accompagnement obligé, indispensable, c'est tout cet arrière-ban des *gamins* de la ville voisine, troupe écervelée et joyeuse, que l'appareil d'une vénerie émeut plus encore que l'appareil militaire, et qui ne manque jamais de se trouver au rendez-vous, à la suite des chiens et des chevaux, plus électrisée par l'appel de la trompe, qu'elle ne l'est par le son du fifre et des tambours. Parmi ce cortége d'amateurs non priés, que convoque la première fanfare, le plus grand nombre déserte, il est vrai, aussitôt que l'animal attaqué prend parti; mais il y a une élite, *une tête de meute* qui ne quitte que lorsque la retraite a sonné: ce sont deux ou trois jeunes gars, vaillans et vigoureux champions, élancés, musculeux, alertes, et qui ont le don de courir au point qu'on les croirait *dératés*, les voyant toujours aux trousses du cerf, même avant les veneurs les mieux montés de la troupe. Présens partout, ils semblent se multiplier sur tous les points; pas un épisode n'a lieu dans la journée sans qu'ils y prennent une part active, et le peintre qui veut

être vrai ne doit pas les oublier dans ses tableaux : placés, rien que comme opposition ou comme contraste, au milieu de tant d'acteurs brillans, ce sont déjà d'heureux personnages.

Au surplus, ne croyez point qu'attirés tout bonnement par le désœuvrement ou la curiosité, ces honnêtes bohémiens se condamnent par partie de plaisir, à faire ainsi et *sans relais* un métier plus rude que celui de la meute : les drôles ont un but, un objet ; l'espoir, si le cerf se fait prendre à l'eau, de se rendre utiles en allant, à la nage, le chercher aussitôt qu'il a été servi d'un coup de carabine, et de venir recevoir après la rétribution accordée en pareil cas.

A ce moment impatiemment attendu, leur amour-propre et leur ambition entrant en jeu de part et d'autre, il en résulte assez souvent pour les veneurs le spectacle de luttes intéressantes : c'est à qui parviendra le premier au milieu de tous les chiens battant l'eau, pour leur disputer une proie expirante ; et il est assez curieux de voir l'un d'entre eux, plus leste ou plus adroit que ses camarades, arriver en nageant jusqu'au cerf, le saisir par les bois, le remorquer ensuite derrière lui jusque sur les bords de l'étang et venir, tout mouillé, quelquefois couvert d'une vase fangeuse, réclamer le prix d'une audace qui n'est pas toujours sans danger.

La plupart du temps, enfans de la localité, ces jeunes gens connaissent parfaitement le pays, et les cavaliers, incertains sur leur route ou sur le parti qu'a pris la chasse, ne peuvent pas aller aux renseignemens auprès de meilleurs guides. Ce sont des *cicerone* officieux et polis, qui ne voient que des grands seigneurs à la chasse et prodiguent indistinctement, comme les petits Savoyards de nos villes, les titres de *prince*, de *duc* ou de *marquis* à toute personne de l'assistance qu'ils rencontrent en tenue. Prenez-les isolément, vous trouverez en eux les meilleurs enfans du monde, prêts à devenir vos auxiliaires au besoin, pleins de respect pour une aristocratie qu'ils recherchent et qu'ils adulent ; rencontrez-les dans les rues un jour d'émeute, ce sont autant de forcenés près desquels la voix de la raison est impuissante, et dont aucune sommation légale ne saurait arrêter les désordres; les mêmes individus enfin, qui, lors de la révolution de 1830, le lendemain d'une chasse où ils avaient prodigué leurs marques d'attachement aux gens de la cour, les auraient au contraire poursuivis, les pierres à la main et l'injure à la bouche.

Ainsi que je le disais tout à l'heure, le métier de ces jeunes fous n'est pas toujours exempt de péril ; et j'ai été moi-même témoin, en pareille circonstance, d'un accident malheureux que je puis citer comme exemple. En 1827, j'assistai, dans les bois de Verrières et de Meudon, à une chasse du roi qui ne présenta de remarquable que le fait suivant :

Par une belle matinée de printemps, rendez-vous avait été pris au rond-point de l'Oursine, au Petit-Bicêtre. L'assemblée fut nombreuse et brillante ; fidèle à ses habitudes, toute la jeunesse élégante de Paris se trouvait à l'attaque. Leurs altesses royales madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry, accompagnées de plusieurs dames de la cour, honoraient elles-mêmes de leur présence ce laisser-courre princier, et devaient suivre en calèche tous les incidens de la chasse. Lancé à une heure dans l'une des enceintes de Verrières, le carré de la *Boursillière*, autant que je puis m'en souvenir, le cerf débucha dans la plaine de Clamart, pour gagner les bois de Meudon; et sa poursuite, au bruit des trompes, par tout cet essaim de jeunes cavaliers, présenta un moment le plus magnifique coup d'œil au milieu de cette riante campagne, toute resplendissante de soleil et de verdure. Les échos des vieilles futaies de Trivoux où l'animal se fit battre quelque temps, répétaient au loin les fanfares des piqueurs et les notes plus pleines de la meute : c'était un chœur d'opéra, majestueux, ravissant, qui retentissait de vallon en vallon dans ces fonds couronnés de bruyères. Enfin le vieux dix-cors, épuisé, rendu, à bout de randonnées et de ruses, se fit prendre tout proche de Chaville, à l'étang de Brise-Miche. L'hallali fut magnifique, digne du pinceau du célèbre *Vander Meulen* ; pendant une demi-heure que l'animal tint l'eau, il se défendit avec le courage du désespoir contre tout l'équipage à la nage, toujours trop loin du bord pour que le porte-arquebuse de sa majesté pût le lui faire tirer sans danger pour les chiens.

Dans ce moment critique, un de ces pauvres diables dont je parlais tout à l'heure, apprenti serrurier à Versailles, plus habitué à utiliser son savoir-faire en pareille circonstance qu'à fréquenter l'atelier de son maître, voulut avoir l'honneur de noyer le cerf; il se lança bravement à l'eau, malgré toutes les représentations qu'on lui put faire, et arriva bientôt jusqu'au groupe formé par l'animal et les chiens : quelque temps on le distingua luttant avec peine au beau milieu des combattans, et l'on attendait impatiemment qu'il regagnât la rive, nageant d'une main et traînant le dix-cors de l'autre; mais plusieurs minutes s'écoulèrent, minutes pleines d'anxiété et de terreur pour tous les spectateurs témoins de cet événement tragique, et l'on eut beau crier, espérer, attendre, l'infortuné ne reparut plus. Alors l'intérêt devint général, et une juste pitié s'empara de tous les cœurs : deux officiers de la garde qui se trouvaient dans la foule, se déshabillèrent aussitôt et se mirent à la nage pour aller au secours de ce jeune homme; mais arrivés à peu de distance des chiens, ils furent obligés de battre promptement en retraite. Ceux-ci, animés par un combat opiniâtre, les auraient indubitablement noyés l'un après l'autre, comme ils avaient fait du cerf et du pauvre garçon serrurier.

Le roi, dont l'excellent cœur fut on ne peut plus affecté de ce cruel événement, attendit long-temps, ainsi que Mme la dauphine et Mme la duchesse de Berri, l'issue des recherches infructueuses que l'on tenta à diverses reprises, et sa majesté ne s'éloigna du théâtre de l'accident que lorsque l'on eut perdu tout espoir de sauver la victime.

En prenant dès le commencement un des batelets du canal de Versailles, peut-être aurait-on pu retrouver le noyé, et, à force de soins, le rappeler à la vie avant que l'asphixie fût complète; mais ces batelets étaient alors dans les attributions de l'architecte du château que l'on fut inutilement chercher, et, faute d'une autorisation de sa part, on ne put s'en procurer un. Il fallut en dernier ressort recourir à ceux de la Seine. On fut en toute hâte en chercher un sur une voiture au pont de Sèvres; mais quand il arriva il était beaucoup trop tard, et il ne servit qu'à ramener deux cadavres, le cerf et l'imprudent auquel sa témérité venait de coûter la vie.

Cette mort d'un homme, à l'occasion d'une de ses chasses et de la prise d'un animal, affligea beaucoup Charles X. De vifs reproches furent adressés par lui au premier veneur; et comme tout se fait par ricochets dans ce monde, ainsi que l'a prouvé la pièce spirituelle de Picard, le premier veneur ne se montra pas moins sévère à son tour envers l'inspecteur, chargé, dès la première nouvelle de l'événement, de faire porter des secours à la victime ; mais aucun soin n'avait été épargné, ainsi qu'en justifia ce dernier, et, dans cette triste catastrophe, il n'y avait de la faute de personne, excepté peut-être de celui qui en était victime. L'infortuné, âgé de dix-sept ans, s'appelait *Labiche*, circonstance fort insignifiante, et qui, le soir même, tant les hommes sont disposés à tourner en plaisanterie les événemens les plus tristes, donna lieu à un mauvais jeu de mots. Dans les salons du château, on répondait malicieusement à quiconque s'informait des résultats de la chasse du jour, par cette phrase à double entente : *le cerf a noyé Labiche*.

Quant au roi, en toute occasion si bon, si compatissant, si généreux, cet accident ne manqua pas de lui fournir le prétexte d'un nouveau bienfait ; dès le lendemain matin, il s'informait de la famille du jeune homme, et envoyait à sa pauvre mère, privée par cette mort de son unique appui, un secours suffisant pour la mettre à l'abri de la misère.

Comme de tout événement il résulte toujours quelque leçon tardive, on dut après celui-ci s'arranger, dans le service des chasses, pour qu'une nacelle fût placée sur chaque pièce d'eau où les cerfs pouvaient se faire prendre.

Je quittai le lieu de la scène l'ame attristée, et, bien que je fusse fait déjà au spectacle des misères humaines, cette fin prématurée d'un jeune garçon plein de force et de santé, cet épisode funèbre terminant une partie de plaisir, me laissa malgré moi une impression lugubre et fâcheuse : je ne pus, pendant plusieurs jours, éloigner de ma pensée l'image d'un noyé gisant sur la plage, et celle de sa mère au désespoir, le couvrant de larmes inutiles.

LE C. DE ST.-PT.
(*Journal des Chasseurs.*)

Particularités sur la vie intime de Talma.

Talma, fils d'un dentiste, fut destiné dès son enfance à suivre la profession de son père, qui s'était établi à Londres, et de son oncle qui, exerçant à Paris, aurait désiré laisser à son neveu sa maison et sa clientèle.

Les parens admettent rarement dans les projets d'avenir qu'ils forment pour leurs enfans les obstacles suscités par leurs dispositions naturelles et par les événemens qui, presque toujours, en décident autrement.

Talma, né Paris, fut emmené fort jeune en Angleterre. Il est rare que nos goûts et nos habitudes ne naissent point de nos premières impressions; Talma devint Anglais par les manières, les idées et les principes qu'il a toujours conservés. Il parlait la langue de ce pays comme si elle eût été la sienne. Son père l'élevait d'une manière très singulière : il lui lisait tous les jours l'ouvrage de Dupuis sur l'*Origine des Cultes*, et lui enseignait surtout l'athéisme.

Talma serait resté près de son père qui, à cette époque, faisait fort bien ses affaires (car il était un des premiers dentistes de Londres), si des dissensions survenues dans sa famille n'eussent ramené Mme Talma, sa mère, à Paris; il l'y suivit.

Cette circonstance fut très favorable à sa santé délabrée. On attribuait à l'air épais de Londres les accès de spleen, les maux de nerfs dont il était tourmenté; ils avaient, pour cause première, de fréquentes purgations avec de l'eau de mer, remède violent alors à la mode, et qui eut une fatale influence sur son système nerveux.

Mais cependant a-t-il dû se plaindre, comme tragédien, de cette facilité à s'émouvoir et de cette disposition mélancolique qui entrèrent dans son talent comme élémens de succès?

Nous reviendrons sur le caractère de cet homme extraordinaire ; mais suivons-le encore quelques instans avant de mettre le lecteur dans la confidence de tous les sentimens dont il était tourmenté, et dont une seule femme a reçu le secret. Cette femme, c'est moi.

Le jeune Talma, de retour à Paris, suivit les cours de chirurgie, prit place sur les bancs de l'école et fit des études qui devaient encore assombrir son imagination déjà trop frappée de la fragilité de notre existence. Il conçut un tel dégoût pour les études anatomiques et chirurgicales, qu'il ne pouvait prendre aucune nourriture le jour où il avait été témoin d'une dissection ou d'une opération quelle qu'elle fût.

Doué d'une intelligence peu commune, il sut bientôt assez d'anatomie pour être dentiste ; on l'établit à grands frais rue Jean-Jacques-Rousseau.

Il réussissait dans cette profession, qui n'était nullement de son goût ; mais loin de se borner aux études nécessaires à son état, il se livrait à sa passion pour la lecture des anciens : il s'identifiait avec leurs mœurs, leurs usages ; il dessinait leurs costumes, et donnait beaucoup de temps à ce genre d'occupation.

Soit disposition d'esprit, soit défaut de santé, Talma, dans sa jeunesse, ne pensait point aux femmes ; l'étude le captivait tout entier. Ce n'était pas qu'il manquât de sensibilité : il en avait plus qu'on n'en eût désiré pour son bonheur ; mais il était tellement distrait, qu'il fallait en quelque sorte venir le chercher, et lui faire des avances pour fixer son attention.

Quelques années s'étaient passées ainsi, lorsqu'un jour, malgré sa vue basse et sa distraction habituelle, il arrêta ses regards sur un joli minois arrivé depuis peu du midi de la France. C'était une séduisante Languedocienne ; sa taille arrondie, ses charmes, ses caprices et son accent tournèrent la tête de Talma, qui perdit entièrement l'usage de sa raison ; car il voulait, malgré ses parens, unir sa destinée à celle de cette jeune personne.

Il fut jaloux à l'excès (à tort ou raison), et d'autant plus malheureux, qu'il était devenu père d'une jolie petite fille qu'il ne voulait pas abandonner.

Un jour, dans un accès de cette frénésie jalouse, il prend son enfant dans ses bras, et court à l'aventure dans les rues de Paris ; son égarement ne lui permet pas de savoir où il va, ni ce qu'il veut faire : revenu enfin à lui-même, il rapporte l'enfant à sa mère.

Plusieurs querelles suivies de raccommodemens refroidirent cette liaison ; elle se rompit, peu d'années après, à la grande satisfaction de Mme Talma la mère, qui redoutait les suites d'un pareil attachement.

Il était assez difficile de faire sortir Talma de ses habitudes : je vais en donner une preuve. Son père lui avait adressé une Anglaise d'une très grande beauté, et qui devait passer quelques mois à Paris. Au lieu de lui chercher un appartement, Talma lui proposa de partager le sien ; elle accepta. Ils restèrent pendant six mois sous la même clé, sans que ni l'un ni l'autre se doutât qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire dans ce rapprochement. La belle Anglaise reprit la route de Londres, se louant beaucoup de l'hospitalité qu'elle avait reçue, et Talma fut charmé d'avoir rendu un service dans lequel il était resté entièrement désintéressé.

A cette époque, trois jeunes légistes, devenus depuis célèbres au barreau, MM. Bellart, Bonnet et Lépidor, passaient souvent les longues soirées d'hiver à s'exercer à la lecture à haute voix ; et, pour se former à l'art oratoire, ils récitaient les scènes de Corneille et de Racine, de Molière et de Voltaire. Ami des trois jeunes avocats, Talma se réunissait avec eux ; il était présent à leurs exercices, mais il n'y prenait aucune part. Il restait assis au coin du feu, comme absorbé, rêveur, insouciant, et se montrait étranger à ces nobles études : pendant assez long-temps il fut vainement pressé de s'y associer. Enfin il céda à des instances vives et toujours renouvelées. On lui mit un livre, et il donna les répliques.

> D'abord il s'y prit mal, puis mieux, puis un peu bien,
> Puis enfin il n'y manqua rien.

Bientôt l'insouciance devint un goût, et le goût une passion. M. Bellart aimait à raconter que le barreau avait donné Talma au théâtre.

Ce fut peu de temps après que, sans avoir le projet de se livrer à la carrière dramatique, Talma joua dans les sociétés, puis chez Doyen, et ensuite partout où il en trouvait l'occasion. On sait qu'enfin, pressé par ses amis, il débuta au Théâtre-Français.

Je ne parlerai point de ses succès, dont tout Paris fut témoin, ne voulant ici m'occuper que de quelques particularités ignorées du public, et qui feront mieux connaître ce caractère original et remarquable sous tant de rapports.

Talma était né sensible, je l'ai dit ; mais il fallait réveiller sa sensibilité. Il oubliait facilement les objets les plus chers, s'ils étaient absens. Préoccupé par ses propres sensations, il regardait peu autour de lui dans les habitudes de la vie. Ses sens paraissaient en quelque sorte presque engourdis. Il avait la faculté de dormir à volonté, et souvent et long-temps. On eût dit que, fatigué par un travail intérieur et pénible, il cherchait à se soustraire à lui-même. Une conversation douce et tranquille ne pouvait l'attacher. Il lui fallait une occupation forte ou bien une conversation vive, animée, tenant de la discussion : alors il sortait de sa torpeur habituelle, et l'on était surpris de l'ardeur qu'il mettait à soutenir des opinions qui, pour n'être pas toujours justes, ne manquaient jamais d'une originalité ou d'une bizarrerie très piquante.

Il y avait dans ses idées une espèce de sauvagerie, comme s'il eût toujours vécu loin des hommes et loin de leurs institutions.

A l'époque où Talma fut admis au Théâtre-Français, il avait déjà des créanciers. Les dépenses nécessaires à son nouvel état en augmentèrent chaque jour le nombre.

Pendant son séjour en Angleterre, il avait fréquenté les théâtres ; il voyait les artistes en réputation, il savait combien l'état de comédien était honoré dans ce pays ; quelle place les acteurs occupaient dans la haute société, et l'aisance dont ils jouissaient. Il songea à les imiter en tout, lorsque enfin, écoutant sa vocation, il entra dans la carrière du théâtre. Les succès qu'il obtint dans ses premiers essais justifièrent ses projets et ses espérances.

Sa renommée marchait à grands pas, mais la fortune suivait de loin.

Lorsqu'un acteur était reçu au Théâtre-Français, il était convenu dans le monde qu'il serait comme obligé, pendant les premières années, de faire quelques dettes qu'il pourrait ensuite payer facilement. Talma profita très amplement de l'usage établi. Il n'épargnait rien pour ses costumes, rien même pour ses ameublemens. Ce fut lui qui, le premier, fit exécuter des meubles d'après les dessins antiques.

Les artistes les plus distingués se pressaient autour de lui. Il avait beaucoup d'amis. Un jour, ou plutôt un soir, l'un d'eux étant resté à causer bien avant dans la nuit, Talma lui proposa de coucher chez lui ; mais le nécessaire était justement ce qui manquait dans la maison du jeune artiste. Ne trouvant pas de draps, on fit avec la nappe et la table un lit à la romaine, dont son hôte se contenta ; car il aimait aussi la tragédie : c'était Arnaud.

La table de Talma, bonne ou mauvaise, était ouverte à tous venans. Ce mouvement lui plaisait et le faisait sortir momentanément de sa mélancolie par des accès de folle gaîté, qui n'avaient cependant que très peu d'influence sur le fond de son caractère.

Du moment où il fut admis au Théâtre-Français, il prit l'habitude de la dépense. Il croyait avoir de l'ordre parce qu'il écrivait exactement, chaque jour, les nouvelles dettes qu'il accumulait et dont il ne pensait jamais à payer le premier sou.

Cette façon de vivre ne pouvait durer long-temps. Les entrepreneurs ne mettaient plus autant de complaisance à seconder cette imagination fertile qui, chaque jour, enfantait de nouvelles formes d'habits, de meubles, d'ornemens, de vases, etc. Enfin, le jeune Roscius, contrarié dans ses goûts, dans ses projets de prédilection, allait être réduit à l'économie, triste situation pour un homme de génie ! mais il en fut autrement. Une femme spirituelle et riche vint combler le déficit en apportant en mariage au grand artiste 40,000 fr. de rente. Cette affaire s'arrangea chez Mlle Contat.

Je dis cette affaire, car l'aimable prétendue avait, pour le moins, vingt ans de plus que Talma. N'importe : il se crut amoureux et Julie (c'était son nom), bien plus éprise que lui, abandonna sans peine l'entière disposition de sa fortune à l'homme qu'elle aimait.

Cette fortune, qu'elle devait à l'amour, elle la restituait avec l'entraînement passionné d'une femme qui veut être aimée, et pour la dernière fois.

Aussitôt mariée, c'est-à-dire dès la première année, Julie donna le jour à deux enfans mâles et jumeaux ; ils furent surnommés par le public Henri VIII et Charles IX, par allusion aux deux rôles que Talma jouait en ce moment, et dans lesquels il avait un succès prodigieux.

Les deux enfans moururent peu après leur naissance. Ce fut un grand malheur, et surtout une atteinte portée à la paix du ménage ; car il était probable que Julie ne serait plus mère.

L'union de Julie et de Talma ne fit le bonheur d'aucun des deux. Julie se plaignait des froideurs de son mari ; lui se plaignait de ses exigences : leur fortune ne pouvait tarder à être dissipée ; car ils ne savaient ni l'un ni l'autre bien régler leurs dépenses. Mme Talma ne réglait jamais avec ses domestiques ; il fallait que le mari se mêlât de tous les détails. Je laisse à juger du désordre qui dut s'ensuivre ; ils s'accusaient mutuellement de leurs embarras de fortune, et tous deux contribuaient à les augmenter.

Les amis de la maison (ils étaient fort nombreux) arrivaient pour dîner ou souper à différentes heures : aussi la table était comme permanente, servie et reservie pour les nouveaux venus. Julie était l'âme de la société, qui devenait chaque jour plus considérable et plus brillante. Elle accueillait tous les hommes en réputation : les poètes, les artistes, les auteurs, les savans, les publicistes accouraient tous au petit hôtel de la rue de Chantereine.

On accusait Talma d'être dans un temps homme de parti : je puis assurer que l'accusation était bien injuste, car il se mêlait fort peu des discussions qui occupaient les grands personnages à cette époque. Le croirait-on ? lorsqu'il rentrait chez lui, il ne montait point au salon : il allait trouver sa cuisinière. Cette excellente femme avait bien soixante ans ; elle adorait son maître et le plaignait avec raison du peu de soin que l'on prenait pour conserver sa santé ; elle lui donnait de bons bouillons, et le faisait placer dans un fauteuil sous le manteau de la cheminée. C'était là dans la cuisine que Hamlet, ou Néron, ou Brutus, ou Manlius prenait un peu de repos, voulant surtout échapper à la cohue qui sans cesse assiégeait sa maison.

Au temps de la terreur, on sait que Robespierre avait inscrit sur ses tables de proscription Talma, et qu'il voulait le perdre. Mais on ignore le motif de cette haine. Le voici :

Une jeune actrice, qui venait d'être reçue au théâtre de la République (1), avait inspiré au grand tragédien une véritable passion. La jeune personne n'y était point insensible : comment résister au prestige d'un si beau talent, et surtout à la peinture d'un sentiment que Talma savait exprimer d'une manière si pénétrante ?

Robespierre venait presque tous les jours au théâtre ; la jeune actrice ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'elle était l'objet de cette assiduité. Elle frémit ; et, craignant les manifestations d'un amour si fatal, elle chercha les moyens de retarder au moins une déclaration qu'elle craignait de

(1) Le lecteur devinera facilement quelle est cette jeune actrice.

ne pouvoir long-temps éviter. Elle se dit malade et s'abstint de paraître sur la scène.

Mais quelle fut sa terreur lorsque Talma vint lui raconter ce qui s'était passé relativement à lui! Il avait un tailleur en grande renommée : c'était le seul qui exécutait parfaitement, d'après la direction de l'artiste, de petites redingotes courtes à la polonaise, ornées de brandebourgs. Le vêtement de bon goût, le gilet en châle, le pantalon juste, le col découvert, le chapeau relevé avec une plume, tel était, à cette époque, le costume de Talma, porté aussi par quelques jeunes gens.

Robespierre fit demander le tailleur en question, et lui dit en peu de paroles de lui faire un habit. Celui-ci, croyant ajouter à sa réputation de tailleur à la mode, tout en prenant mesure à Robespierre, lui dit : « Si le citoyen voulait une petite redingote à la Talma ? » A ce nom, une crispation de nerfs saisit Robespierre et se manifesta de telle sorte, que le tailleur tremblant crut voir un tigre prêt à le saisir : *Talma ! Talma !* répétait Robespierre.

— Je ne dis pas cela, citoyen! criait en reculant le pauvre tailleur, et sans finir de prendre mesure, il saisit la porte et courut à toutes jambes jusqu'à la rue de la Victoire pour informer Talma de la scène qui venait d'avoir lieu.

On peut juger de la frayeur de la jeune actrice; car elle pensait entrevoir la véritable cause de tant de fureur; par prudence, elle pria Talma de suspendre ses visites, et ne songea plus qu'à chercher des protecteurs dans les personnes qu'elle savait être du parti contraire à Robespierre. Elle renoua donc connaissance avec son ancienne camarade, Mme Cheftel, actrice du Théâtre-Français, dont le nom connu est celui de Mlle Fleury. Son mari, antagoniste de Robespierre, recevait chez lui Danton et Talien.

La jeune actrice, invitée à dîner un jour de réunion, tâcha de se rendre agréable, et elle y réussit si bien, qu'au dessert, Talien, élevant la voix, lui adressa la parole avec le ton de galanterie et de courtoisie qui était le cachet du temps :

— Sais-tu, jolie citoyenne, qu'il y a contre toi une dénonciation au comité de salut public!

— Ah! citoyen, que dis-tu ?

— Rien de plus vrai! mais tu dois le savoir; ce scélérat de Robespierre est amoureux de toi.

— Je l'ignorais, citoyen; mais s'il en est ainsi, j'implorerai ton assistance pour me soustraire à cet affreux malheur.

— Vraiment! penses-tu ce que tu dis ?

— Eh! mais sans doute, dit Danton avec sa voix de tonnerre; cette jolie femme ne peut vouloir de ce reptile, de ce rebut de la nature! Pauvre petite! elle en est toute rouge.

— Ne vous effrayez pas, ajouta-t-il, vous n'avez plus rien à craindre, ma toute charmante; nous sommes maintenant vos amis. Si l'on vous tourmentait, moi je vous prendrais sous ma protection; alors venez trouver Danton!»

Pendant le dîner, une circonstance insignifiante en tout autre moment avait frappé la jolie femme. On servait un superbe poisson, dont la tête se trouvait justement en face de Danton; en le posant sur la table, la tête de ce poisson tomba sur son assiette.

— Danton, ceci est d'un mauvais augure, s'écrie Tallien.

— Eh non! répond Danton, tu vois bien que cette tête tombe devant moi!

Mais si la tête de Robespierre ne tarda pas à tomber, celle de Danton était tombée auparavant.

Cependant Talma, vivement épris de la jeune actrice, voulait franchir tous les obstacles qui s'opposaient à leur union; il fallait donc rompre son mariage par un divorce, et la jeune actrice s'y opposait avec une invincible détermination. Talma, peu disposé à prendre les conseils de la raison, ne voulait rien entendre; sa passion était, à son avis, une réponse à tout argument. Enfin celle qu'il aimait, voulant assurer son repos, obtint un congé, fut quelques mois absente, et toute relation avec Talma fut rompue.

Elle revint, mais sans avoir changé de résolution, et tout espoir de rapprochement paraissait impossible, lorsqu'une circonstance extraordinaire réunit deux êtres dont la destinée ne pouvait plus être séparée.

Dans une pièce de Collot d'Herbois, où l'héroïne doit être enlevée, l'acteur chargé du fardeau fit malheureusement un faux pas, alla tomber rudement dans la coulisse, et non seulement il écrasait la pauvre actrice; mais il arriva qu'une grosse épingle entra de toute sa longueur dans la poitrine de celle qu'il accablait de son poids. L'accident était affreux; on porta la malheureuse femme dans sa loge.

Les médecins, les chirurgiens s'empressèrent autour d'elle : tout le théâtre était en rumeur; car cette actrice était aimée de ses camarades. D'après l'avis des médecins, la plaie ne saignait point assez : Il faut sucer la plaie, dit l'un d'eux en élevant la voix, c'est le seul moyen d'écarter le danger. Allons! ne tardons pas... Talma, vous n'y répugnerez point, je pense; il faut la sauver...

Talma, en rougissant, fut le sauveur et acquit ainsi des droits imprescriptibles au cœur et à la main de celle qu'il aimait.

Toutes les convenances paraissaient se trouver dans une pareille union; elle fut long-temps heureuse; mais on sait trop quelles en ont été les suites...

Talma devint tout à coup un homme à bonnes fortunes. Poursuivi, provoqué par des femmes de la plus haute société, il conçut le projet d'obtenir encore ce genre de célébrité, si nuisible au bonheur conjugal.

Un jour, sa femme lui déclara qu'elle voulait enfin prendre les rênes de leur fortune commune, qu'elle ne voulait plus s'en remettre à lui pour leur sort à venir. « Eh bien! dit Talma, je te livre nos affaires, si tu peux t'y reconnaître. » En effet, la chose était difficile. A la vérité, il écrivait tous les jours ses dépenses, mais en petits pieds de mouche, sur un registre in-folio, bien relié en maroquin vert, et l'on pouvait défier le plus habile d'y rien comprendre.

Talma, favorisé hautement par l'empereur, ne pouvait plus se contenter d'une existence ordinaire; il lui fallait du luxe, de la gloire, des émotions. Il cherchait le bonheur, mais par des émotions qui deviennent bien souvent la source de tous les maux.

Eût-il été plus heureux dans une situation plus tranquille? On peut en douter, car il avait besoin d'échapper à lui-même. Pour le prouver, il me suffira de recueillir ses propres paroles.

« Lorsque je vais au spectacle, disait-il à sa femme, et que je vois tous » ces êtres rassemblés, parés et joyeux, je fais cette réflexion : Dans peu » d'années, ils seront tous dans le cercueil, et cela pour l'éternité! »

« Le croirais-tu? quand je considère une femme, ses formes gracieuses, » ses traits charmans, je cherche à voir ce que serait le squelette de cette » jolie créature; je le découvre sous la chair; mes yeux et mon esprit ont » pris cette habitude, et malgré mes efforts, je la vois toujours ainsi. »

Les maux de nerfs dont Talma se plaignait sans cesse le disposaient à des terreurs dont il ne pouvait se défendre; tantôt il se croyait près de devenir aveugle; tantôt il craignait de tomber mort dans la rue; souvent il pensait être paralysé.

Mais quand Talma était vivement ou sérieusement préoccupé, il n'avait pas ces tristes idées.

Là s'arrêtent les précieux détails qui nous ont été confiés; ils donneront au public une juste idée de l'intérêt qui s'attache à tout ce qui est relatif à la vie d'un homme dont le génie a rendu la gloire aussi impérissable que le nom.

SOUVENIRS DU PARLEMENT.

PROCÈS DU COLLIER DE LA REINE.

Le 15 août 1785, entre dix et onze heures du matin, il y avait foule dans la grande galerie de Versailles; les courtisans se pressaient pour suivre le roi Louis XVI à la messe, comme naguère ils suivaient son prédécesseur à la chasse ou dans ses *petites maisons*; car il est dans la nature des courtisans de se presser toujours et de partager toujours les goûts du prince. En ce moment la cour était morale et dévote; moitié religion, moitié philosophie, les bonnes œuvres étaient à la mode, et, ce qui est plus fort, les bons ménages y étaient aussi; les époux, notoirement infidèles pendant les vingt dernières années du règne précédent, s'étaient tout à coup rapprochés, réunis, et ne paraissaient plus l'un sans l'autre. Toutes ces conversions eussent été bien édifiantes si l'on n'y avait soupçonné beaucoup d'hypocrisie.

Au milieu de tous ces dévots de fraîche date c'était presque un scandale que la tenue de l'homme qui, par état, aurait dû y donner le bon exemple. Cet homme d'une cinquantaine d'années, portant la soutane rouge des princes de l'église et le grand cordon du Saint-Esprit par dessus ses vêtemens pontificaux, n'attendait que les ordres du roi pour célébrer la grand'messe, et cependant il se promenait d'un air dégagé, relevant de temps à autre sa soutane pour montrer sa jambe qu'il avait fort bien faite; il portait à tous les doigts des bagues étincelantes; les dentelles seules de son aube valaient cent mille écus. Il s'approchait de tous les groupes d'hommes et y jetait des plaisanteries qui eussent fait rougir la régence elle-même; il affichait par des complimens de mauvais goût les femmes qu'il avait achetées, et diffamait par des regards lascifs celles-là même qui lui avaient toujours résisté.

Cet homme, c'était Louis-René-Édouard de Rohan, cardinal de la sainte église romaine, ancien évêque de Canope, évêque et prince de Strasbourg, landgrave d'Allemagne, prince-état d'empire, grand-aumônier de France, docteur et proviseur de Sorbonne, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, abbé de Saint-Waast, abbé de la Chaise-Dieu, supérieur-général de l'hôpital royal des Quinze-Vingts et l'un des quarante de l'académie française.

Au demeurant, ce n'était rien du tout sous le rapport de la moralité, et moins que rien sous ceux du caractère et de l'intelligence. Pour obtenir toutes ces dignités, qui ajoutaient plus d'un million par an aux deux ou trois qu'il possédait de rentes personnelles, cet illustre personnage n'avait eu que la peine de naître : étant aussi naturel pour un Rohan d'être prince évêque de Strasbourg, etc., que pour un Bourbon d'être roi de France, seulement dans le premier cas la succession avait lieu en ligne collatérale.

Monseigneur le grand aumônier se promenait donc avec toute l'arrogance de son maintien habituel dans la grande galerie de Versailles. Un huissier de la chambre vint l'avertir que le roi le demandait dans son cabinet. Le prélat le suivit, heureux et fier d'un honneur si public, et auquel depuis long-temps il n'était plus accoutumé. Il commençait un fort beau compliment, lorsqu'à côté du roi il aperçut la reine qui fixait sur lui l'un de ces regards à la Marie-Thérèse, qui l'avaient si souvent décontenancé pendant le cours de sa déplorable ambassade. Marie-Antoinette, pâle de colère, l'œil en feu, mordait sa lèvre inférieure, tandis que la supérieure s'enflait. Or, quand elle faisait cette petite moue qu'on appela depuis sa *lèvre autrichienne*, tout tremblait à la cour, et le bon Louis XVI tout le premier. Le pauvre cardinal s'arrêta court dans sa harangue, ses genoux plièrent sous lui : il prévoyait un orage et ne se trompait pas.

« — Monsieur, dit le roi, vous avez acheté des diamans à Boëhmer ?

» — Oui, sire.

» — Qu'en avez-vous fait?

» — Je croyais qu'ils avaient été remis à la reine.

» — Qui vous avait chargé de cette commission ?

» — Une dame de condition appelée Mme la comtesse de Valois Lamotte, qui » m'a présenté une lettre de la reine, et j'ai cru faire ma cour à sa majesté en » me chargeant de cette négociation.

» — Comment, monsieur, s'écria Marie-Antoinette, avez-vous pu croire, vous

» à qui je n'ai pas adressé la parole depuis quatre ans, que je vous choisissais
» pour cette négociation, et par l'entremise d'une pareille femme?

» — Je vois bien que j'ai été cruellement trompé; je... paierai le collier. L'en-
» vie que j'avais de plaire à votre majesté m'a fasciné les yeux; je n'ai vu nulle
» supercherie, et j'en suis fâché. »

Nous empruntons ce dialogue, dont nous sommes loin de garantir l'authenticité, à la Biographie Michaud; nous ne sommes pas de ces *écrivains intimes* qui savent mot pour mot ce qui se dit dans le cabinet des rois. Toujours est-il que le cardinal tira de son portefeuille le traité prétendu signé et approuvé par la reine, et qu'il demeura atterré quand le roi lui fit observer que ce n'était pas l'écriture de sa femme, laquelle, d'ailleurs, signait *Marie-Antoinette*, et non pas *Marie-Antoinette* DE FRANCE. Quelques minutes après, un lieutenant des gardes du corps conduisait comme son prisonnier et la main sur l'épaule, à travers la grande galerie, le pauvre prélat, encore revêtu de ses habits pontificaux. Un autre dit la messe, que bien peu entre les assistans durent écouter dévotement, préoccupés qu'ils étaient d'une arrestation si scandaleuse et dont nul ne soupçonnait encore les motifs.

Ce fut bien autre chose le lendemain quand on apprit que le cardinal avait été conduit à la Bastille. Les Rohan, les Soubise, les Guéménée jetèrent les hauts cris; ces gens-là, habitués à dire que Dieu le père y regarderait à deux fois avant de damner un la Trémouille, ne concevaient pas que le faible Louis XVI se fût permis d'embastiller un Rohan, un prince évêque de Strasbourg, prince souverain d'empire, grand aumônier de France. Passe encore si ce roi se fût appelé Louis XIV.

A peine arrivée en France, Marie-Antoinette avait trouvé le moyen de s'aliéner presque toute la haute noblesse, en attendant qu'elle se fît l'objet de la haine de la bourgeoisie et du peuple. Ce fut pour contrarier cette princesse que le duc d'Aiguillon ôta l'ambassade de Vienne au baron de Breteuil, ami du dauphin, pour la donner au prince évêque de Rohan. Celui-ci arriva à Vienne au mois de janvier 1772, et échoua complètement auprès de Marie-Thérèse, qui ne cessa de demander son rappel qu'elle n'obtint cependant que deux mois après la mort de Louis XV. Les griefs qu'elle articulait positivement étaient ceux-ci: « 1° Les galanteries publiques du prince-évêque avec des femmes de la cour et d'autres d'un rang moins distingué; 2° sa morgue et sa hauteur à l'égard des ministres étrangers; 3° les dettes immenses contractées par lui et ses gens; 4° son mépris pour les choses de la religion. » A son retour, M. de Rohan n'obtint de Louis XVI qu'une audience de quelques minutes et Marie-Antoinette, refusant de le recevoir, lui fit demander par un tiers une lettre de sa mère dont elle le savait porteur. Il obtint depuis, à cause du nom qu'il portait, les dignités et les bénéfices que nous avons énumérés, mais il ne fut jamais admis dans l'intimité du roi, et la reine affecta de ne lui pas adresser une seule fois la parole, poursuivant à son égard le ressentiment de sa mère, la seule personne qui ait jamais exercé sur elle une véritable influence.

Ce qui précède et que nous garantissons de la plus impartiale exactitude, justifie à l'avance Marie-Antoinette de toute participation directe ou indirecte dans la fameuse affaire du collier, en même temps que cela démontre la stupide infatuation du cardinal qui, loin de s'accoutumer à la disgrâce dans laquelle il était tombé, se posa publiquement en amoureux de la reine, au point de prendre toutes sortes de déguisemens, lui qui était connu de toute la cour, pour se trouver sur son passage, à Versailles et à Trianon, dans des fêtes et des réunions dont il avait été nominativement exclu; absolument comme l'eût pu faire un étudiant ou un commis qui aurait voulu faire remarquer la femme d'un épicier. Ce fut cette passion ridicule, et sincère cependant, qui rendit le cardinal la facile victime des intrigans dont il était entouré.

Dans le village de Fontenelle, en Champagne, trois enfans nés sous le chaume demeuraient orphelins et dans une telle misère que l'aîné était parti comme mousse à bord des vaisseaux du roi. Cependant ces enfans, qui ne possédaient rien autre chose, avaient conservé de superbes parchemins. Mme de Boulainvilliers, qui leur portait de l'intérêt, les fit examiner par d'Hozier, juge d'armes de France, et il fut constaté que ces enfans descendaient en ligne directe d'un fils naturel de Henri II. Leur protectrice tira parti pour eux de cette découverte, appuyée d'un mémoire publié par d'Hozier. Jeanne de Luz de St-Remy de Valois obtint une pension de 800 liv. d'abord, puis de 1,500 liv., et épousa M. le comte de Valois, ancien garde-du-corps. Sa sœur Marie-Anne fut envoyée pensionnaire du roi à l'abbaye de Jarcy, près de Brie-Comte-Robert; son frère, Jacques, baron de Valois-St-Remy, passa de suite enseigne et mourut le 9 mai 1785, lieutenant des vaisseaux du roi, commandant la frégate la *Surveillante*, en rade de Bourbon.

Il paraît que ce fut à peu près au commencement de 1781, peu de temps après son mariage et la mort de sa protectrice, que Mme de Valois-Lamotte fit la connaissance du cardinal de Rohan. Leurs premiers rapports furent à l'occasion de secours qu'elle lui demanda, car elle était de ces nobles, comme il y en avait tant à cette époque, qui ne vivaient guère que d'aumônes. Sous la date du 8 octobre 1783, nous trouvons au dossier un rapport demandé par le contrôleur-général des finances sur cette fatigante sollicitude. Il en résulte que Mme de Lamotte occupait, rue Neuve-St-Gilles, au Marais, un logement de 1,200 liv.; que les meubles, achetés à crédit, étaient néanmoins saisis pour une somme de 126 livres, et que pour en prévenir la vente et l'arrestation de sa personne, monsieur son mari implorait de la bonté du roi la prolongation d'un sauf-conduit obtenu l'année précédente. Les dettes de la communauté s'élevaient à 9,000 liv. et les ressources patentes se bornaient à la pension de 1,500 liv. dont nous avons parlé. Ce qui n'empêchait pas qu'il n'y eût dans la maison un domestique mâle, une femme de chambre et une cuisinière, mais nourris à l'aventure, fort irrégulièrement et fort mal payés.

Par une autre pièce également jointe au dossier M. le contrôleur-général fait remettre à Mme de Lamotte un secours de 48 livres, avec *prière* de s'adresser dorénavant au lieutenant-général de police, chargé des *aumônes* du roi. Elle n'eut garde d'y manquer; nous avons trouvé dix lettres autographes d'elle à M. Lenoir dans lesquelles elle sollicite des secours ou des audiences. Une fois, qu'apparemment il s'était fait celer, elle lui dit qu'elle a vainement attendu son retour dans son antichambre jusqu'à deux heures du matin. Une autre fois, à l'appui de ses sollicitations, elle lui envoie quatre reconnaissances du Mont-de-Piété, deux de 30 livres, une de 40 et une de 12; elle engageait jusqu'à des jupons et des serviettes dépareillées.

Sans être ni belle ni jolie, Mme de Lamotte avait la figure spirituelle et piquante, son mari n'était rien moins que scrupuleux et le cardinal n'était pas difficile pour peu qu'une femme eût l'air de le trouver beau et qu'elle sût flatter son amour-propre.

Dans sa *requête au roi et à nos seigneurs du parlement*, il avoue qu'après avoir donné à Mme de Lamotte de petits secours de un, deux et trois louis, il lui en donna un jour vingt-cinq d'un seul coup, et qu'il cautionna son mari pour 5,000 livres qu'il fut obligé de payer. Elle prétend, elle, qu'il l'accablait de ses libéralités, et qu'en moins d'un an il lui avait donné 28,000 livres, sans compter les bijoux et autres menus cadeaux. Il ajoute: « Le suppliant n'est allé
» que deux ou trois fois dîner chez Mme de Lamotte; elle a eu soin de le rece-
» voir toujours dans une chambre haute, qui ne montrait que le dénûment et la
» pauvreté. » Que diable allait faire dans cette *chambre haute* un cardinal de la sainte église romaine, un prince évêque de Strasbourg, un Rohan?

De ces pièces et d'une foule d'autres au dossier il résulte clairement que Mme de Lamotte avait été la maîtresse du cardinal, si même elle n'était sa pourvoyeuse. Or, le pauvre prélat n'ayant rien plus à cœur que sa passion pour la reine et la disgrâce profonde où il était tombé, il était naturel qu'il en parlât à cette intrigante, laquelle bâtit là-dessus l'escroquerie la plus considérable et la plus insigne mystification dont aucun tribunal au monde ait jamais retenti. Cette femme, qui n'avait jamais été *présentée*, cette femme qui vivait de ses propres aumônes et de celles de la police, cette femme persuada au prince de Rohan qu'elle voyait journellement la reine, et que même elle en recevait fréquemment des lettres autographes. Mais laissons-le raconter sa propre mésaventure:

« La dame Lamotte lui dit, en mai 1784, que les bontés de la reine, tout ignorées qu'elles sont, la mettent peut-être en état de servir le suppliant; il ne peut ni ne veut le croire. Elle lui montre ensuite des lettres dont il ne connaît pas le caractère; il doute; mais il est ébranlé parce que, pour réfuter tout mensonge, elle le flatte en lui annonçant que la reine paraît disposée à mettre un terme à sa disgrâce. Toute son âme se livre à cette espérance; et la dame de Lamotte sent bien alors qu'elle employait là le moyen le plus sûr pour qu'il s'aidât lui-même à le tromper. Cependant sa confiance n'est pas entière; elle lui fait espérer une audience; cette audience n'a pas lieu; les doutes renaissent. Alors elle conçoit un projet audacieux, celui de parvenir à persuader au suppliant qu'il a recueilli lui-même de la bouche la plus auguste l'espérance de voir finir sa disgrâce. La reine se promenait quelquefois les soirs d'été dans les jardins de Versailles. « Trouvez-vous-y, dit la dame de Lamotte au suppliant; peut-
» être aurez-vous le bonheur d'entendre la reine vous confirmer les dispositions
» que je vous annonce. »

» En effet, un soir de la fin de juillet ou au commencement d'août 1784, le suppliant était dans les jardins: averti par la dame de Lamotte, il s'approche avec respect d'une personne que, dans sa fausse persuasion, il croit être la reine; il entend ces paroles: *vous pouvez espérer que le passé est oublié.* Un homme qui était près de cette personne, annonce à l'instant *Madame et madame la comtesse d'Artois.*

» Le suppliant se retire avec une respectueuse reconnaissance, et depuis cette époque, convaincu qu'il était, il ne donna pas même à la dame de Lamotte la peine d'inventer de nouveaux artifices; il crut tout aveuglément, lettres prétendues, ordres imaginaires, tout fut vrai, tout fut sacré pour lui. »

En vérité on n'est pas plus candide que ce brave cardinal; il nous apprend plus bas que la personne qu'on lui avait ainsi donnée pour la reine était une demoiselle Leguay, dite d'*Oliva*, moitié actrice, moitié femme galante, laquelle avait reçu 4,000 livres pour jouer une seule fois ce petit bout de rôle. Celle-ci, dans ses interrogatoires, le réduit à moins encore; il ne s'agissait, suivant elle, que de laisser tomber une rose qu'on lui avait fait tenir à la main, lorsque passerait auprès d'elle un monsieur fort riche dont on voulait s'amuser. Du reste elle déclara qu'elle ne connaissait pas le cardinal, et qu'il ne pouvait entrer dans son esprit d'imiter la démarche ou la voix de la reine, puisqu'elle ne l'avait jamais vue. Ce fut ce qui la sauva.

Remarquez qu'il ne s'agissait pas encore en tout ceci du fameux collier; l'affaire n'était pas encore imaginée; on préparait, on fascinait le pauvre prélat pour l'exploiter selon les circonstances. On ne tarda pas à les faire naître, ainsi qu'il va nous le raconter lui-même:

« Dès le mois d'août 1784, elle (Mme de Lamotte) persuada au suppliant que la reine désirait que des infortunés qui avaient besoin d'une somme de 60,000 livres fussent secourus à l'instant même. Le suppliant remit la somme à Mme de Lamotte pour remplir cette destination.

» Une demande semblable et fondée sur les mêmes principes fut faite au mois de novembre ou décembre de la même année, pendant que le suppliant était à Saverne. Il s'agissait de 10,000 livres, qui furent remises de même à Mme de Lamotte. »

Effectivement, il y a des pièces nombreuses au dossier qui prouvent que les sieur et dame de Lamotte, dont nous avons vu la gêne profonde en 1783, en sortirent tout-à-coup l'année suivante; qu'ils achetèrent une maison à Bar-sur-Aube, la meublèrent richement ainsi que leur logement de Paris; qu'ils se donnèrent des chevaux, des voitures et étalèrent un luxe qui qui étonna tous ceux qui les connaissaient. Alléchés par le facile succès de leurs entreprises précédentes sur la bourse du prince-évêque de Strasbourg, ils résolurent de travailler plus en grand, au risque de tuer la poule aux œufs d'or, laquelle n'eût jamais crié s'ils l'eussent plumée plus doucement. C'est dans ces circonstances que le hasard vint leur offrir la fameuse *affaire* du collier, la plus belle proie qui ait tenté des escrocs du grand monde.

Le goût bien connu de Marie-Antoinette pour le luxe et la dépense avait fait naître aux deux joailliers de la couronne, Boëhmer et Bassanges, l'idée de confectionner un magnifique collier pour lequel ils avaient fait venir à grands frais, de toutes les capitales de l'Europe, les diamans du plus gros volume et de la plus belle eau. Le collier terminé, ils le lui présentèrent en 1784 au prix de 1,500,000 livres. Mais soit de son propre mouvement, soit sur les observations du roi, la reine, tout en l'admirant, refusa d'en faire l'acquisition. Il paraît cependant qu'elle avait laissé percer quelque hésitation, quelques regrets, car les joailliers ne se hâtèrent pas de dépecer ce fatal bijou dans lequel se trouvait oisif le plus clair de leur fortune et sur lequel ils redevaient même 820,000 livres à un M. de Saint-James.

Ils en étaient encore possesseurs et si embarrassés qu'ils l'avaient fait offrir par leurs correspondans à toutes les princesses de l'Europe, lorsqu'en janvier 1785 ils se trouvèrent en rapport avec Mme la comtesse de Lamotte, à laquelle ils croyaient, comme bien d'autres, infiniment de crédit. Ils lui proposèrent une honnête récompense si elle voulait leur en procurer le placement. Ce n'était pas là tout à fait le compte de la dame; sans dédaigner la récompense honnête, elle jugea qu'il serait plus avantageux de s'approprier en même temps le collier. Naturellement elle choisit le cardinal pour tirer les marrons du feu.

« L'illusion étant parfaitement établie, comme elle l'était depuis l'événement arrivé dans les jardins, la dame de Lamotte n'eut plus besoin que de montrer

une lettre au suppliant, de dire qu'elle lui avait été adressée par la reine, que sa majesté exprimait le désir d'acquérir le collier et chargeait le suppliant de cette négociation.

» Il s'y livra à l'instant, alla parler aux joailliers le 24 janvier, les revit le 26 dressa le projet des conventions, qu'ils acceptèrent; le remit à la dame de Lamothe, qui le lui rendit quelques jours après, émargé des approbations fabriquées, dont le suppliant, plus aveuglé que jamais, ne conçut pas même l'idée de soupçonner la fausseté. Voici la pièce que le suppliant fit voir le 1er février, non seulement aux sieurs Boëhmer et Bassanges, mais encore à M. de Saint-Jam s leur créancier, lorsque avertis par un billet qui ne nommait pas la reine, les joailliers lui apportèrent les diamans le 1er février 1785 »

Ainsi voilà qui est bien clair : les joailliers avaient vendu au cardinal, qui certes était solvable; ils ne surent qu'après, et par une sorte d'indiscrétion vaniteuse de celui ci, qu'il n'était dans cette affaire qu'un intermédiaire favorisé des ordres de la reine. L'acceptation de Marie-Antoinette reconnue fausse, et cela n'a pas été un moment douteux, il n'y avait que lui de volé dans cette affaire; il fallait qu'il payât et de fait il a payé.

» C'est le 1er février que le suppliant a été à Versailles, qu'il a fait porter la parure, qu'il s'en est chargé à la porte de la dame de Valois Lamotte, et qu'il l'a remise à un homme comme venant de la part de la reine. Le lendemain le suppliant envoya deux personnes au dîner de la reine pour voir comment sa majesté était mise, tant il était éloigné de croire que sa majesté eût voulu faire mystère de cette acquisition.

» C'est depuis ce moment que le suppliant n'a cessé d'exhorter les joailliers de remercier la reine; que, surpris de ne pas voir sa majesté porter cette parure, il en parla à la dame de Lamotte, qui lui dit que la reine ne s'en servirait point que l'estimation ne fût faite. Alors les joailliers consentirent à la laisser pour 1,400,000 livres et écrivirent à sa majesté la lettre remise le 10 ou le 11 juillet. »... Ils écrivirent dans le cabinet du suppliant, *qui corrigea le style*. La lettre était conçue en ces termes :

« Madame, nous sommes au comble du bonheur d'oser *penser* que les derniers arrangemens qui nous ont été proposés, et auxquels nous nous sommes *soumis* avec zèle et respect, sont une nouvelle preuve de notre *soumission* et dévoûment aux ordres de votre majesté, et nous avons une vraie satisfaction de *penser* que la plus belle parure de diamans qui existe servira à la plus grande et à la meilleure des reines. »

En vérité, pour l'un des quarante de l'Académie française il n'y avait guère de quoi se vanter d'avoir *corrigé* ce *style* là.

Soit que cette lettre ne fût pas parvenue entre les mains de Marie-Antoinette, soit qu'elle n'y eût pas fait attention ne la comprenant point, ce qui peut aisément se supposer puisqu'elle n'avait pas entendu parler du collier depuis un an, toujours est il qu'elle ne connut l'affaire que le 10 août.

Dans les conventions qu'elle était censée avoir acceptées, il était dit que le prix du collier serait payé en quatre paiemens égaux, de six mois en six mois. Le premier terme échéait le 1er août. Ce jour-là Mme de Lamotte vint dire au cardinal que la reine ayant fait un autre emploi de ses fonds, ne paierait qu'en septembre ou en octobre, mais qu'elle envoyait 30,000 livres pour les intérêts. Le cardinal reporta ce message aux deux joailliers, qui n'en furent que médiocrement satisfaits et ne voulurent accepter les 30,000 livres que sous forme d'à-compte. En reculant ainsi l'orage d'un mois ou deux, Mme de Lamotte s'était flattée d'avoir le temps de rejoindre en Angleterre son mari, qui allait toujours dénaturant le collier et le vendant pièce à pièce.

Mais le joaillier Boëhmer qui n'avait cru consentir qu'à un délai de quelques jours, et que M de St-James pressait d'ailleurs l'épée dans les reins, ne put attendre aussi long-temps. Le 10 août, ayant eu occasion d'apporter à la reine plusieurs joyaux, il hasarda quelques phrases embarrassées sur la sainteté des engagemens, la dureté des temps et l'énorme diminution consentie par lui, au moyen de laquelle ses bénéfices se trouvaient réduits presque à rien. Marie-Antoinette tombait des nues, et pensa quelques instans que son joaillier était devenu fou. D'explications en explications, tout se découvrit. Boëhmer fut congédié avec l'ordre de garder le plus profond silence sur cette étrange affaire. On prit cinq jours pour y réfléchir, et c'est par suite que le grand-aumônier fut arrêté le 15 avec le scandale que nous avons dit.

Dès l'interrogatoire verbal qu'il avait subi dans le cabinet du roi le 15 août, le cardinal avait nommé Mme de Lamotte et son mari. Invité par Louis XVI à passer dans une pièce voisine, à recueillir ses esprits et à répondre par écrit, il avait persisté à les désigner comme les deux intrigans dont il avait été victime. L'ordre fut donné de les arrêter immédiatement, en même temps qu'une double visite domiciliaire opérée à Paris dans l'hôtel Soubise et au château du cardinal à Couvray (Seine-et-Oise), n'amenaient aucun résultat.

On croyait M. de Lamotte en Angleterre; il n'y était pas encore, ainsi que nous le verrons; mais il ne tarda pas à y passer. Sa femme était à leur maison de Bar-sur-Aube depuis le 6 du mois. Son appartement de Paris, rue Neuve-Saint-Gilles au Marais, était à louer; deux inspecteurs de police s'y présentèrent, profitant de ce prétexte, et ils apprirent que le père Loth, minime, était chargé de la procuration générale de la dame dont il était le directeur, et que c'était lui qui devait lui procurer et meubler un autre hôtel.

Dès le lendemain une perquisition fut faite dans la cellule du père Loth, par le commissaire de police Chenon père, accompagné du sieur Quider, inspecteur; après quoi ce religieux, interrogé par devant M. le lieutenant-général de police, fut relaxé.

Arrêtée sans résistance à Bar-sur-Aube, Mme de Lamotte fut conduite à la Bastille le 20 août. Sept jours après, on y écrouait, sur sa demande et pour lui tenir compagnie, sa fidèle camériste. Ordinairement ce sont les maîtres qui donnent des certificats à leurs domestiques, ici l'usage se trouve renversé, et nous reproduisons la pièce suivante dont l'original est au dossier :

« Je déclare qu'il y a environ trois ans que je suis au service de Mme la comtesse de Valois de Lamotte.

» Je déclare en outre que j'ai toujours été très contente et très satisfaite de Mme la comtesse; qu'elle m'a toujours payée exactement, et qu'elle ne me doit que trois mois et un petit mémoire; en foi de quoi j'ai signé

» Madeleine BRIFFAULT, dite *Rosalie*.

» A Paris, ce 1er septembre 1785. »

Cette Rosalie, qui donne à Mme de Lamotte un certificat, paraît avoir vécu avec elle dans une singulière intimité. L'une de ses lettres saisies se termine ainsi :

« Adieu, pensez quelquefois à moi, et soyez persuadée de l'amitié la plus tendre et de l'attachement le plus sincère qui ne finira qu'avec la vie de

» ROSALIE. »

M. le cardinal, qui, dans sa *requête au roi et à nosseigneurs* du parlement, parle de l'*horreur de sa prison*, y était cependant traité d'une façon princière. M. le gouverneur lui avait cédé, *par ordre*, la totalité de ses appartemens. Nous avons dit ailleurs que sa table et celle de ses trois valets de chambre coûtait 120 livres par jour. Excepté ses coaccusés, il pouvait recevoir qui il lui plaisait. On verra par la note suivante qu'il ne s'en faisait pas faute :

« Visites qu'a reçues M. le cardinal de Rohan le 18 août 1785 :

» M. le prince de Condé; M. le maréchal de Soubise; M. le prince Ferdinand; M. le prince de Montbazon; Mme la duchesse de Montbazon; M. le prince Charles de Rohan MM. les abbés Georgel, de Villefond et Bristot; les sieurs Racle, chargé d'affaires; de Guéménée, deux fois; Carbonnière; Traveise, chirurgien; Rotte, valet de chambre.

» Le lendemain, les mêmes, plus la comtesse de Marsan et la duchesse de Vauguyon »

A peine le roi, par ses lettres patentes, eut-il confié au parlement de Paris le jugement du cardinal et de ses complices, que le clergé s'émut. M. de Narbonne le convoqua en assemblée générale, et sur sa motion, il fut représenté humblement au roi qu'un évêque, qu'un cardinal, qu'un grand-aumônier de France ne pouvait, suivant les priviléges de l'ordre et la coutume, être convenablement jugé que par un tribunal ecclésiastique. Le pape Pie VI lui adressa même un bref et une lettre autographe à ce sujet. Malgré son respect affectueux pour le Saint-Père, le roi tint bon. Il dit dans sa réponse :

« Je ne suis pas exempt moi-même de peine à l'occasion de cet étrange événement. D'ailleurs le cardinal a choisi lui-même son tribunal. En changer actuellement serait une inconséquence qui ne ferait qu'augmenter l'éclat. »

Il est facile de voir par ces quelques lignes, dont nous regrettons de ne pas savoir la date précise, que Louis XVI n'en était pas à s'apercevoir que, dans cette circonstance, l'humeur vindicative de sa femme lui avait fait commettre une grave imprudence. L'innocence de la reine n'avait pas été un moment douteuse pour lui, non plus que pour le cardinal, obligé de reconnaître qu'il s'était laissé tromper à l'aide de signatures grossièrement fausses. Lui seul avait acheté, il était dix fois solvable, il avait tout intérêt à se taire et à payer. On pouvait faire d'abord ce qu'on fit après, lui ordonner de se démettre de toutes ses charges et dignités amovibles, et si l'on voulait absolument une vengeance, on avait les lettres de cachet; c'était le cas ou jamais de s'en servir contre l'amoureux prélat et les fripons ses complices.

Quand on arrêta Mme de Lamotte à Bar-sur-Aube, le 18 août, on la trouva dans une maison qu'elle avait achetée et payée au mois d'octobre de l'année précédente, et qu'elle était en train de meubler avec un luxe princier. Il était redu aux décorateurs 4,452 livres 15 sous. Il y avait douze domestiques et neuf chevaux à l'écurie. Nous voilà un peu loin de la chambre haute de la rue Neuve-Saint-Gilles Les agens qui procédèrent à l'arrestation de la dame châtelaine n'ayant pas d'ordres concernant les domestiques, leur enjoignirent avec de terribles menaces de ne bouger de là et d'attendre le bon plaisir de la justice. Il paraît qu'on les y oublia plusieurs mois. Il faut lire au dossier les humbles requêtes du cuisinier, qui n'a plus ni argent ni crédit pour nourrir ses onze camarades, et celles du cocher qui déclare que ses neuf chevaux, ne vivant que d'aumônes, maigrissent à faire pitié.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de connaître un peu le style de Mme de Lamotte. Entre plusieurs lettres insignifiantes, nous choisissons celle-ci à laquelle nous conservons son orthographe :

A Monsieur, Monsieur le comisère Chénot, à Paris.

« Mon conseil à du passer ché vous Monsieur pour vous demander différente chosse, et ne vous à pat trouvé.

» Il m'a laisse un travail à faire pour le trouvée fait pour son retour de la campagne, qui est cette semaine, et il me faudrais toute absolument et indispensable tout mes titres et battistere qui son dans le premier carton sélet seulement de mon cachet et je crois qu votre Je vous prie Monsieur instament, de vouloir bien que j'ai tous ses objets son très peut pour que je commence à travailler et mètre de la diligence a mes affaires ou sans cela se cerait me les faire manquer, et je vous crois trop porté à faire tous pour le bien des uns et des autres pour espérer de vous Monsieur une réponce diligente. »

Le comte de Lamotte paraît celui qui a retiré le meilleur profit dans le vol des diamans. Dès le mois de février on le voit vendre à un sieur Regnier, bijoutier à Paris : 20 brillans, pesant 42 karas, à raison de 510 livres la pièce; une pierre, pesant 17 grains, 3,400 livres; 39 brillans, pesant 59 karas, 15,100 livres. De plus le sieur Regnier lui vendit un service complet de vaisselle plate, et lui monta des diamans que dans ses interrogatoires il évalue tantôt à 60, tantôt à 100,000 livres De Lamotte fit un premier voyage en Angleterre au mois d'avril 1785; là il vendit des diamans à plusieurs joailliers, et entre autres à un sieur Gray, pour plus de 120,000 livres; il en fit monter d'autres d'une valeur de 40 à 50,000 livres; en échangea contre des perles fines, des velours, des dentelles, etc. A son retour il se fit payer à présentation, chez MM. Perrégaux et Ce, deux lettres de crédit, l'une à la date du 11 mai, de 73,241 livres 7 sous 7 deniers; l'autre à celle du 21, de 49,655 livres 3 sous 6 deniers.

Nous avons dit que dès le moment où éclata l'affaire on croyait M. de Lamotte en Angleterre; il n'y était pas encore, mais il ne tarda pas à y repasser. L'on apprit depuis qu'il s'était embarqué à Boulogne dans la nuit du 20 au 21 août, qu'il avait séjourné à Londres, à l'hôtel Saint-James, du 23 au 26, que dans ces trois jours il y avait dépensé 35 guinées et vendu 10 diamans. On sut de plus qu'il voyageait sous le nom de M. Valois ou du comte Louis.

A cette époque le droit d'extradition n'existait pas, on y suppléait par des enlèvemens, soit par ruse soit par violence. Les agens aimaient fort ces sortes de missions, toujours largement rétribuées, parce qu'elles leur donnaient une sorte d'indépendance temporaire, et qu'ils élevaient leur compte de dépenses à peu près au chiffre qu'ils voulaient. Il n'était pas rare de voir des hommes étrangers à la police, des militaires haut gradés et des gentilshommes titrés accepter et solliciter même de semblables expéditions. Il est vrai qu'ils y jouaient gros jeu; d'abord ceux qu'il s'agissait d'enlever, se trouvant à leur égard dans le droit de légitime défense, ne se faisaient pas faute d'en user; ensuite les gouvernemens étrangers, dont ils venaient violer le territoire, les faisaient souvent emprisonner et pendre même à l'occasion, auquel cas les ambassadeurs et ministres résidans ne manquaient pas de les désavouer.

Dans l'affaire qui nous occupe, un inspecteur de police, Quider, enleva à Bruxelles la demoiselle Oliva et le sieur Beausire, son amant. Il enleva de même à Genève Reteau de Villette, soupçonné auteur des fausses signatures, et pour cette seconde expédition nous voyons qu'il lui fut alloué 3,000 livres de gratification.

Le même agent et son collègue Surbois furent dépêchés en Angleterre pour y surveiller M. de Lamotte et l'enlever s'il était possible. Ils ne parvinrent pas seulement à voir son visage et leur expédition coûta 10,397 livres 6 sous 3 deniers. Alors on envoya entr'autres un M. Buard de Seinemar, qui consacra neuf mois à parcourir les trois royaumes et particulièrement le pays de Galles, sans plus de succès. Rien n'est plus amusant, sauf leur monotonie, que ses rapports à l'ambassadeur, à M. de Breteuil ou au lieutenant-général de police. Il est toujours au moment de surprendre son homme ; il ne l'a manqué dans telle ville que de vingt-quatre heures, dans telle autre que de quatre ou cinq ; il l'a vu s'embarquer, il a pu apercevoir de loin sa chaise de poste ; il a eu la satisfaction de s'assurer que le lit qu'il venait de quitter était encore tout chaud. Ce M. de Seinemar avait sous ses ordres une douzaine d'hommes résolus, une barque de contrebandiers l'attendait chaque fois que, dans ses excursions, il s'approchait de la mer. Toute cette dépense fut inutile. Des faussaires, des banqueroutiers, des repris de justice de toute espèce, réfugiés à Londres, devaient avoir leur grâce et 100 ou 1,000 louis chacun s'ils aidaient à enlever de Lamotte ; tous faisaient sonner et payer leur zèle et pas un ne réussit. Cependant l'homme qu'ils cherchaient voyageait sans cesse dans les trois royaumes, faisant à l'occasion une pointe sur Londres et chaque fois y vendant des diamans.

Il en avait donné à monter au joaillier Gray pour 50,000 livres ; l'ambassadeur de France en prévint M. de Vergennes et lui envoya le modèle d'un pouvoir à faire signer à MM. Boehmer et Bassanges, afin de saisir du moins cette valeur. Ceux-ci refusent par une lettre en date du 5 octobre 1785 ; ils ont vendu à M. le cardinal de Rohan, disent-ils, ils sont parfaitement tranquilles et n'ont rien à voir aux choses que vend ou ne vend pas Lamotte.

Celui-ci revint ostensiblement à Londres le 7 décembre 1786. Il croyait sa femme morte à la Salpêtrière ; il préparait un mémoire pour la venger. A cette époque, il ne lui restait plus au monde que 20 guinées. Loin de chercher à l'enlever, on acheta son silence et l on n'en entendit plus parler.

Dès le moment de son arrestation, Mme de Lamotte prétendit n'avoir jamais eu le collier entier dans les mains ; elle convint qu'elle et son mari avaient reçu du cardinal, soit en cadeau, soit pour lui en procurer la vente, des diamans détachés qui pouvaient fort bien en provenir. Elle nomma en même temps le prétendu comte de Cagliostro et sa femme comme les personnes qui probablement avaient pris la plus grosse part dans ce riche butin. Rien au procès ne vint confirmer ses dires à cet égard, et cependant il est positif que les époux Lamotte ne vendirent pas le quart des diamans dont se devait composer le collier et qu'ils moururent dans la misère. Que devint donc le reste?

D'un autre côté il est également certain que Cagliostro, depuis le moment où il arriva à Londres en 1772 jusqu'à son arrestation à Rome en 1789, n'a jamais dépensé moins de 300,000 livres par an. D'où lui provenait cet argent? lui qui avoue n'avoir jamais possédé ni rentes ni immeubles en aucun pays du monde. Il affectait de ne rien recevoir pour ses cures prétendues, non plus que pour ses baumes et elixirs; au contraire, il distribuait fastueusement des secours de toute nature à ses malades. Il est probable qu'il vivait du *grand-œuvre*, c'est-à-dire de la sottise de ceux auxquels il persuadait qu'il l'avait trouvé.

Or, au premier rang de ses élèves et de ses dupes, il faut placer le prince de Rohan ; cabale, magie blanche et noire, nécromancie, divination, le pauvre cardinal croyait à tout ce que son maître voulait, et ne lui demandait que deux choses en retour : la recette de l'elixir de longue vie et celle du fameux baume de la Mecque, qui devaient lui permettre de plaire jusque dans l'âge le plus avancé.

Les honneurs rendus à Cagliostro dans toutes les loges de l'Europe et même au Grand-Orient de Paris, prouvent qu'il était versé fort avant dans les secrets de la maçonnerie ; il avait inventé un rit nouveau qu'il appelait le rit égyptien. Il y initia le cardinal qu'il reçut successivement jusque dans les grades les plus élevés. Etaient-ce là les travaux auxquels devait se livrer un évêque, un prince de cette église romaine, qui alors condamnait encore les maçons au bucher ? N'est-ce pas chose honteuse que de voir ce prélat forcé de fournir en plein parlement la liste des bijoux, des bonbonnières, des colifichets de toute espèce qu'il avait donnés à la belle Felichiani, la soi-disant femme de Cagliostro, qu'il n'appelait que la *petite comtesse*, et chez laquelle il soupait plus souvent qu'à l'hôtel de Soubise ?

La demoiselle d'Oliva, qui soutint n'avoir pas su que c'était la reine dont on lui avait fait jouer le personnage, niait également avoir prononcé aucune parole; elle ajoutait que son rôle s'était borné à laisser tomber une rose en passant auprès du cardinal. Cette partie de son interrogatoire ayant transpiré dans le public, on s'en divertit beaucoup. Vingt rapports de police nous apprennent que chaque soir les filles de joie parodiaient cette scène dans la galerie neuve du Palais-Royal. On ne pouvait s'y promener sans voir tomber des roses à ses côtés.

La liberté de la presse, qui n'était pas encore dans la loi, était depuis longtemps déjà dans les mœurs. Il n'était pas permis d'imprimer les pièces de ce fameux procès, et le public les voulait connaître à mesure qu'elles étaient fournies en justice. Qu'arrivait-il? c'est que, tandis que quelques libraires ingénus demandaient à l'autorité une permission constamment refusée, d'autres moins scrupuleux prenaient le parti de s'en passer.

Les gens un peu bien placés dans le monde s'adressaient tout uniment au lieutenant général de police pour qu'il leur procurât ces mêmes brochures dont il était chargé d'empêcher la vente. Voici une de ces lettres de demande, dont l'original est aux pièces :

» M. de la Chapelle présente ses complimens à M. Martin et a l'honneur de le prier de vouloir bien demander pour lui à M. de Crosnes une couple d'exemplaires du Mémoire de la dame de Lamotte, et de les lui adresser à Versailles.
« Ce 28 novembre 1785. »

Il nous serait impossible d'énumérer les brochures, les gravures, les caricatures de toute sorte que fit naître cet étrange procès. On ne parlait d'autre chose en France et dans toute l'Europe; on y voulait rapporter tout ce qu'on voyait et tout ce qu'on entendait. Un jour des agens vinrent tout effarés raconter à M. de Crosne que la foule s'assemblait place Dauphine devant un tableau qui représentait le cardinal recevant les diamans des mains de Mme de Lamotte. Vérification faite, le tableau, tiré du drame de Saurin, représentait Bewerley qui prend les diamans de sa femme pour en aller jouer la valeur.

Cependant l'instruction terminée, les prisonniers, et surtout le cardinal, eurent la permission de se promener sur la plate-forme; alors ce fut tous les jours une procession de gens à pied, à cheval et en voiture pour faire le tour des fossés de la Bastille, agiter des mouchoirs blancs et leur donner toutes sortes de signes d'intérêt. Il le faut dire, l'opinion voulait voir en eux des victimes de Marie-Antoinette, et sa partialité pour les accusés s'accroissait de la haine jusque là sans exemple qu'on portait déjà à cette malheureuse princesse.

Enfin le 31 mai 1786, après neuf mois et demi, le parlement rendit son arrêt qui condamnait Mme et M. de Lamotte, ce dernier par contumace, au fouet, à la marque et aux travaux forcés à perpétuité ; qui bannissait du royaume le sieur Reteaux de Villette, auteur présumé des fausses signatures, et déchargeait pleinement d'accusation tous les autres prévenus.

On a beaucoup critiqué cet arrêt, et cependant il est juste, sauf qu'il aurait dû contenir un blâme sévère des mœurs et de la légèreté du cardinal. Marie-Antoinette le regarda comme un sanglant outrage ; elle s'enferma chez elle pendant plusieurs jours pour pleurer à l'aise, et dans la suite elle appela souvent le 31 mai 1786 la première journée de la révolution.

Cagliostro nous a conservé le détail du cortége qui vint le prendre à sa sortie de la Bastille et le conduisit chez lui en triomphe. L'accueil fait au cardinal par la haute noblesse, les corps de métiers et les dames de la Halle fut bien autre chose. Toutefois leur allégresse fut de courte durée. Nous avons dit que Cagliostro fut banni du royaume dès le lendemain, en vertu d'une lettre de cachet. On n'attendit pas jusque là pour le cardinal : quatre heures après le prononcé de l'arrêt, on vint lui demander par ordre du roi sa démission de grand aumônier et sa décoration de commandeur du Saint-Esprit. On lui intima en même temps un autre ordre qui l'exilait dans son abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne. Plus tard il obtint de passer dans celle de Marmoutier et enfin de rentrer dans son diocèse. C'est dans l'un de ces voyages qu'il tourna une partie de Paris sans y entrer. Voici à cet égard un rapport de police qui peint bien l'esprit du temps:

« M. le cardinal de Rohan étant parti du château de Rochefort, près la route d'Orléans, où il avait séjourné le 9 janvier, est arrivé le 13 à la barrière d'Enfer et s'est rendu de là au bac des carrières de Charenton, où il a passé la Seine sur la glace, tandis que ses équipages traversaient Paris.

» Il a trouvé à l'autre bord Mme la princesse de Vaudemont qui l'a pris dans sa voiture et l'a amené par l'avenue de Vincennes jusqu'à la barrière du Trône, où il a attendu ses équipages jusqu'à trois heures. Plusieurs voitures se sont trouvées sur ce lieu; de ce nombre étaient celles de Mme la duchesse de Montbason, de Mme la marquise de Montmort, etc.

» Une foule immense a environné la voiture de M. le cardinal. Les poissardes lui ont présenté un bouquet au bruit des tambours de la ville qui étaient venus à sa rencontre. Il est ensuite descendu pour recevoir une députation de la Sorbonne composée du *senior* ou doyen et de quatre docteurs. Il a répondu à leurs complimens. Ses équipagues étant arrivés, il est monté dans sa voiture de route, dans laquelle il est parti pour Coupvray, accompagné de Mme la princesse de Rochefort, de sa fille et d'une autre dame. Il y avait trois autres voitures à la suite. On a fait circuler une pièce de vers qui lui a été adressée sur cet événement. »

L'arrêt du parlement condamnait Mme de Lamotte à faire amende honorable, à être fouettée et marquée. Il paraît que cette dernière pénalité lui fut seule infligée. Nous donnons sur cette exécution, qui eut lieu le mercredi 7 juin 1786, la lettre suivante saisie par la police et adressée à quelqu'un en Hollande. Elle se trouve aux pièces :

« Paris, 23 juin 1786.

» .... Le parlement rentra *lundy*. Le roi s'était expliqué à Rambouillet *que justice soit faite*. Ses ordres ont été exécutés. *Mercredi, à six heures du matin*, le concierge Hubert entra dans sa chambre et la pria de se lever. Madame faisait des difficultés : elle se sentait envie de dormir; son docteur lui avait conseillé du repos. Ayant insisté, elle a passé un jupon et un déshabillé, est descendue au greffe de la Conciergerie, où l'attendait le greffier Lebreton avec six bourreaux. Sa vue l'a glacée. Aux mots : « A genoux pour entendre votre arrêt, » elle est entrée en fureur et n'a jamais voulu prendre cette posture humiliante, l'escorte l'y a forcée.

» A sept heures moins un quart on l'a traînée hors de la Conciergerie la corde au col. L'exécuteur des hautes-œuvres a imprimé deux fleurs de lys sur *les épaules et l'omoplate* de la petite fille de Henry second. Elle hurlait comme une lionne et faisait frémir cinq ou six cents spectateurs. Il n'a pas fallu moins que Samson et ses valets pour contenir cette mégère. On l'a portée de suite dans un fiacre et fouette cocher à la salpêtrière. Ainsi finit l'histoire. Si elle n'a pas fait amende honorable, c'est que nosseigneurs ont craint qu'elle ne fit quelque scène qui blessât la dignité magistrale. »

L'arrêt prononçait la confiscation au profit du roi de tous les biens meubles et immeubles de M. et Mme de Lamotte, et dès le 10 juin le Domaine les faisait mettre sous les scellés; mais cette partie de la sentence ne fut pas non plus exécutée dans sa rigueur. A la date du 1er octobre, nous trouvons une lettre de M. de Breteuil qui ordonne à M. de Launay de remettre à Mme de Latour 30,000 livres en billets des fermes, une inscription de rente de 1,500 livres au capital de 30,000 livres, et tous les bijoux et autres effets laissés à la Bastille lors de sa sortie par Mme de Lamotte, sa sœur.

On a écrit que celle-ci s'était évadée de la Salpêtrière le 5 juin 1789. Le fait est qu'on lui en ouvrit les portes et qu'on lui facilita même les moyens de passer en Angleterre pour acheter à ce prix le silence de son mari, qui menaçait de publier sur l'affaire du collier des mémoires diffamatoires. C'est dans ce même but qu'on lui fit passer à divers époques des sommes considérables. Ce fut la supérieure même des sœurs de la Salpêtrière qui ouvrit à Mme de Lamotte une petite porte donnant sur les boulevarts extérieurs : « Allez, madame, lui dit-elle, soyez prudente, et surtout prenez bien garde de vous faire *remarquer*. »

Suite d'une chute, indigestion, fièvre ou suicide, Mme de Lamotte mourut à Londres le 23 août 1791. Le 27 janvier 1794, une dame de Valois ayant été écrouée dans la prison de Port-Libre, on crut que c'était la célèbre héroïne du collier ; mais c'était seulement sa jeune sœur, Mme de Latour.

Lors du procès de Marie-Antoinette, on essaya de raviver les calomnies répandues sur cette princesse à l'occasion de l'affaire du collier. Voici cette partie de son interrogatoire :

« N'est-ce pas au Petit-Trianon que vous avez connu la femme Lamotte?—Je ne l'ai jamais vue.

» N'a-t-elle pas été votre victime dans l'affaire du fameux collier?—Elle n'a pu l'être, puisque je ne la connaissais pas.

» Vous persistez donc à nier que vous l'ayez connue? — Mon plan n'est pas la dénégation, c'est la vérité que j'ai dite et que je persisterai à dire. »

Nommé, en haine de la cour, député du bailliage de Haguenau lors de la convocation des états-généraux, le cardinal de Rohan ne sut guère quel rôle y jouer; il prêta d'abord, puis rétracta le serment civil, se retira dans la partie allemande de son diocèse, et fit, comme prince d'empire, passer des secours d'hommes et d'argent à l'armée de Condé. Il se démit de son évêché lors du concordat de 1801, et mourut à Ettenhin le 16 février 1803. (*Gazette des Tribunaux*.)

Poésie.

A MADAME DUVERGIER DE HAURANNE.

Le maître a sur l'esclave une puissance entière,
A l'Océan ému le Seigneur dit : « Assez ! »
Et l'Océan craintif, abaissant sa crinière
Comme un lion soumis qui rentre en sa tanière,
Rappelle d'un seul cri tous ses flots dispersés.

Le soleil dit aux champs que la chaleur féconde :
« Que la moisson sur vous étende son tapis. »
Et la moisson bientôt montre sa tête blonde,
Où l'on voit, quand le vent la courbe comme une onde,
Quelques bluets perdus dans un monde d'épis.

L'aurore en s'éloignant ordonne à la prairie
De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla ;
L'aurore à son retour trouve l'herbe fleurie :
Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Faites vite pour moi quelques vers. » — Les voilà.

ALEX. DUMAS.

CAPRICES, MANIES, EXCENTRICITÉS DE QUELQUES MUSICIENS CÉLÈBRES.

On a dit souvent que les grands artistes étaient sujets à des distractions fort étranges; mais je pense qu'on ne peut pas trouver, sous ce rapport, un fait plus curieux que celui-ci :

Mozart eut occasion de venir à Paris à l'époque où il s'occupait de son opéra de *Don Juan*. Un jour, après avoir travaillé plusieurs heures dans son cabinet, il jeta un coup-d'œil sur sa montre.—Déjà cinq heures!—C'est l'heure à laquelle le maëstro dinait habituellement. Il se hâte donc de s'habiller et se dirige vers un restaurant du Palais-Royal ; mais pendant le trajet une nouvelle idée germe, se développe, grandit dans son cerveau ; elle le préoccupe, elle l'obsède et c'est machinalement, par habitude, qu'il parcourt la carte que le chef de l'établissement vient de lui présenter.

— Garçon, un potage au vermicelle !

Le potage est servi ; mais le maëstro n'y touche pas. Dix minutes, un quart d'heure s'écoulent, et tandis que sa tête fermente, que son imagination plane dans les hautes sphères de l'idéal et de la poésie, il ne s'aperçoit point que son potage se refroidit. Enfin, après une demi-heure de méditation, il se décide à rompre encore le silence :

— Garçon, une sole frite !

Le potage est remplacé par une sole bien fraiche, bien cuite à point, bien appétissante, et qui cependant ne peut fixer l'attention ni exciter la sensualité du musicien rêveur. — Six mets sont successivement demandés, servis et traités par le maestro avec une égale indifférence. Le garçon est stupéfait des manières, des procédés, des allures de ce singulier consommateur ; mais il pense que ce serait peine perdue de lui adresser des observations ; car, se dit-il, c'est décidément un fou.

Deux heures se sont écoulées depuis l'arrivée de l'artiste, et, la tête appuyée sur ses mains, il n'est pas sorti une seconde de son état de méditation et de rêverie; mais voilà que tout à-coup son front se relève avec fierté, ses joues se colorent, ses yeux lancent un éclair de satisfaction et de bonheur, et après avoir vidé sa bourse entre les mains du garçon, il fait un bond, quitte la salle en s'écriant : Enfin je l'ai trouvé ..

Mozart venait de trouver en effet le finale du troisième acte de *Don Juan*.

Un des plus grands compositeurs de l'Allemagne, le frère de Mozart par le génie, Weber eut un jour la singulière fantaisie de se faire passer pour mort. Voici, dans tous ses détails, cette curieuse anecdote, que nous devons aux révélations d'un ami intime de ce célèbre musicien :

Quoique jeune encore, Weber s'était déjà placé au premier rang parmi les artistes de son pays et même de son époque. Son nom était entouré du prestige d'une immense popularité, et ses œuvres, marquées du sceau du génie, lui avaient conquis l'admiration de tout ce qu'il y avait d'amateurs distingués en Europe. Mais, comme il arrive toujours, plus il grandissait en talent et en réputation, plus la médiocrité et l'envie bourdonna ent autour de lui. Weber était extrêmement sensible aux attaques de la critique, et bien qu'il affectât de rire de ses détracteurs, ce n'est pas sans un secret dépit, sans une profonde irritation qu'il voyait contester sa supériorité. Les diatribes du plus chétif feuilletoniste étaient pour lui un tourment indicible, et les piqûres du dernier frelon littéraire lui causaient de cruelles insomnies. Cependant quelque ombrageuse que fussent ses susceptibilités, il avait fini par dédaigner cette myriade de critiques obscurs, et dont l'incompétence musicale était d'ailleurs notoire : un seul était encore l'objet de ses terreurs ; c'était un certain Müller, chargé dans la *Gazette de Leipsick* de la critique des théâtre lyriques.

Les jugemens de ce Muller avaient alors une grande autorité, non seulement dans le monde des amateurs, mais encore dans le monde des artistes. Sous plusieurs rapports, ce succès était mérité, car notre critique se séparait complétement de la foule de ses confrères, si ce n'est par l'urbanité des formes, du moins par son remarquable talent d'écrivain, et la portée de ses observations en matière musicale ; mais à côté de ces qualités éminentes venait se placer un défaut très grave qui en altérait l'éclat.

Muller poussait quelquefois la sévérité jusqu'à l'injustice ; mordant, incisif, caustique, il s'amusait à déchirer à belles dents les plus belles renommées contemporaines, et Weber était encore tout meurtri des traits acérés qu'il avait lancés contre lui pour servir les rancunes de je ne sais quel compositeur obscur qu'importunait la gloire de l'illustre maestro.

Harcelé sans cesse par cet infatigable détracteur de sa célébrité, Weber ne savait à quel moyen recourir. Employer la voie de la presse et combattre à armes égales, c'était provoquer un débat qui resterait sans solution, et puis c'était avouer qu'on se sentait piqué au vif. En venir aux argumens irrésistibles, jeter un gâteau dans la gueule du Cerbère, il n'y fallait pas songer, car Müller passait pour un critique incorruptible. — Que faire donc? le cas était embarrassant. Voici l'expédient qu'imagina Weber :

Pendant une résidence de quelques jours qu'il fit dans un village aux environs de Munich, il envoya à toutes les gazettes allemandes un récit détaillé de sa mort écrit de sa propre main. Personne ne douta de l'exactitude de cette nouvelle, et les journaux insérèrent la note en question en l'accompagnant d'une pompeuse notice biographique ; mais parmi tous les organes de la presse, la *Gazette universelle de Leipsick* se distingua par la ferveur de son enthousiasme envers l'illustre défunt. L'article était écrit et signé par Müller lui-même, qui, désarmé par la mort du maestro, et n'ayant plus aucun intérêt à l'attaquer, rendit enfin justice à l'artiste supérieur qu'il appela *le prince des compositeurs de l'Allemagne*.

Quelques jours après, Weber fit démentir le bruit de sa mort, et pour dissiper toute incertitude à cet égard, il vint lui-même à Leipsick. — Qui fut honteux et confondu à la nouvelle de cette résurrection? ce fut Müller, qui se trouvait désormais enchaîné par ses propres éloges, et dans l'impossibilité de rétracter le jugement qu'il venait de formuler en termes si explicites. — Au reste, il s'exécuta de fort bonne grâce. Ses diatribes cessèrent complétement ; et à la première représentation de *Freytschutz*, qui eut lieu quelque temps après, on remarqua notre critique parmi les plus chauds admirateurs du chef-d'œuvre de Weber.

Comme les deux compositeurs dont nous venons de parler, Viotti fut, à certains égards, une individualité très excentrique ; mais cette excentricité avait un caractère à part ; elle révélait une ame tendre et poétique, et, sous ce rapport, elle mérite toutes nos sympathies.

Viotti, ce prodigieux exécutant, qui a ouvert au violon des routes si neuves, si originales, et qui fut le précurseur et le maître des plus célèbres virtuoses contemporains, poussait au plus haut degré le sentiment des beautés de la nature. Doué de la plus vive imagination, de la sensibilité la plus exquise, de l'organisation la plus délicate, il lui arrivait parfois de rester en extase des journées entières devant les moindres phénomènes physiques : un joli paysage, un site ravissant lui arrachaient des cris d'admiration ; les roulades du rossignol chantant sous la feuillée, le murmure du zéphir caressant la rose fraîchement épanouie, le faisaient tressaillir ; un rayon de soleil glissant le matin dans sa chambre à coucher lui apportait un essaim de fraîches et poétiques inspirations ; et à l'aspect d'un beau clair de lune, d'un ciel bleu et azuré, son ame était bercée par les plus délicieuses rêveries.

Mais c'est surtout pour les fleurs qu'éclatait son naïf enthousiasme : en observer les développemens, en aspirer les parfums, en admirer les couleurs, les teintes variées, telle était son occupation la plus douce tant que durait la belle saison.

Quand l'hiver était venu, Viotti, qui ne pouvait se séparer de ces objets de sa passion, transformait son cabinet de travail en un véritable parterre. Là, par des procédés connus, la rose, l'œillet, le dahlia étalaient encore leurs brillantes couleurs et mariaient leurs parfums enivrans. Ces artifices de l'art étaient loin sans doute de valoir la nature, et cependant, dans son odorante cellule, le grand artiste retrouvait les jouissances du printemps. C'est au milieu de cette luxueuse végétation, de cette atmosphère embaumée que le célèbre violoniste se préparait aux brillantes ovations qui accueillaient chaque jour son exécution merveilleuse. C'est là que l'Anacréon de la musique composait ses concertos si pleins de verve, de distinction, de grâce, de coquetterie. (*France musicale*.)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

Une pétition adressée à la chambre des députés, vient d'être déposée par le délégué des habitans d'un grand nombre de communes, qui demandent le défrichement et la division entre eux des terrains communaux incultes, susceptibles d'être livrés à la culture des céréales, pour en jouir temporairement, moyennant redevance au profit des caisses municipales.

— Une nombreuse députation composée de pairs et de députés, de plusieurs officiers-généraux parmi lesquels on cite trois maréchaux de France, de membres du conseil municipal et de la chambre de commerce de Strasbourg, s'est rendue hier matin (8) chez M. le président du conseil et chez M. le ministre des travaux publics. Cette démarche avait pour but d'entretenir les deux ministres du projet de chemin de fer direct de Paris à Strasbourg. (*Constitutionnel.*)

— L'éclairage par le gaz vient d'être établi sur les localités ci-après désignées : rues St-Paul, d'Arcole, de la Roquette, Neuve-Saint-Martin, Notre-Dame-de-Nazareth, Godot-de-Mauroy, de la Ferme, et Neuve-de-la-Ferme-des-Mathurins, Richepanse, d'Argenteuil, des Moineaux, des Moulins, l'Evêque, des Orties, Thérèse, Ventadour, du Marché-St-Honoré et sur le marché de ce nom ; quai d'Orsay, depuis le palais de la chambre jusqu'au pont des Invalides ; sur une partie de l'Esplanade des Invalides, ainsi que dans la rue d'Austerlitz.

— A peine l'hiver a-t-il fait sentir ses rigueurs, que la société philantropique s'est hâtée de faire ouvrir ses fourneaux de distributions dans tous les quartiers de Paris. Cette œuvre de charité mérite d'être connue. Nulle ne répand plus de bienfaits. Dix fourneaux, desservis par les sœurs de saint Vincent-de-Paule, sont ouverts depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit dans les rues les plus populeuses ; pour un bon d'aliment, ou faute de bon, pour un sou, le pauvre reçoit et peut manger sur place une copieuse écuelle de riz au gras, ou, à son choix, une portion d'excellens haricots cuits.

Pour devenir souscripteur, il faut être présenté par deux anciens souscripteurs. La souscription est de 30 francs par an : pour ces 30 francs, on a, outre 100 bons d'alimens, une carte de dispensaire, qui donne le droit de faire traiter toute l'année un ou plusieurs malades l'un après l'autre ; soit à domicile, soit à l'un des dix dispensaires, où les soins des

meilleurs médecins et les médicamens sont délivrés gratuitement. Nous avons annoncé déjà que la Société philanthropique avait reçu de S. A. R. Mgr le duc de Nemours la somme de 500 fr. pour sa souscription de 1842. Le conseil-général de la Banque de France lui a aussi envoyé son don annuel de 3.000 fr.

— On sait que la statue qui devait être érigée en l'honneur de Rubens, a été saisie faute de paiement. Elle se trouve en dépôt à Anvers, et la ville de Cologne paraît être dans l'intention de l'acquérir.

— Le bateau à vapeur le *Brandon*, de 160 chevaux, arrivé depuis peu de temps de Rochefort, s'est perdu à l'entrée du port de Mahon où il allait chercher un refuge. Heureusement presque tout l'équipage a pu se sauver à terre, et nous n'avons à regretter que la perte de quatre hommes. Les machines sont peu endommagées, et l'on pourra les utiliser pour un autre paquebot. C'est le troisième bateau à vapeur que nous perdons en mer depuis 1830.

— Un fait des plus bizarres et qui ne manquera pas de piquer au vif l'intérêt de nos chasseurs bordelais, s'est passé sur les Fossés, près la rue Bouhaut.

Depuis à peu près une heure, un bon Landais avait déposé devant la porte d'un propriétaire une charette de bois composée principalement d'énormes souches toutes couvertes de mousse et sur lesquelles brillaient comme des diamans, les milles facettes du givre glacé dont la matinée de ce jour avait été si prodigue. Un scieur s'occupait depuis un instant à le dépecer pièce à pièce, lorsqu'enfin roula jusques au bord du ruisseau une souche barbue comme le temps, et la hache inexorable, nerveusement appuyée, retentit et s'enfonça profondément dans le bois.

Le scieur faisait des efforts pour arracher l'instrument, lorsque tout à coup un énorme lièvre, le patriarche des lièvres de toutes les Landes, sort du tronc, bondit dans la rue et se sauve à toutes jambes, poursuivi par plusieurs chiens et effrayé par les clameurs des personnes qui l'avaient aperçu.

Epouvanté de ce qui l'entourait, l'aventureux animal se précipite dans le premier corridor. Mais qu'on juge de sa chance! Le numéro 15 est précisément la demeure d'un émule de Saint-Hubert, qui, quelques minutes auparavant, était rentré, courbé sous le poids de six heures de chasse et de son carnier vide. Se saisir son fusil, qui déjà avait été suspendu à la cheminée, descendre l'escalier et fureter dans les coins, fut l'affaire d'un instant pour notre intrépide chasseur, et le lièvre aperçu, blotti dans une encoignure, fut impitoyablement massacré. Un terrible coup de crosse lui cassa les reins! (*Courrier de Bordeaux.*)

— On compte en Suisse 70 journaux, dont 45 libéraux et 35 rétrogrades, paraissant ensemble 138 fois par semaine. C'est Saint-Gall qui en possède le plus grand nombre, 10; après lui, viennent Zurich, 9; Berne, 7; Bâle, 6; Argovie, 6; Schaffouse, 5; Grisons, 4; Soleure, 3; Vaud, 3; Genève, 3; Lucerne, Turgovie, Glaris, chacun 2; les autres cantons en comptent chacun 1, à l'exception d'Unterwald, qui n'en a point. Les feuilles hebdomadaires étrangères à la politique et les revues mensuelles ne sont point comprises dans ce chiffre.

— On écrit de Berlin:

« On sait que, le 22 avril dernier, la Diète germanique a pris, à l'unanimité, la décision que la propriété des ouvrages dramatiques et des compositions musicales serait protégée dans tous les états de l'Allemagne. Le gouvernement de Prusse est le premier qui ait mis à exécution cette mesure, car le dernier numéro du *Bulletin de Législation* contient une ordonnance royale dont voici la substance:

« Il est défendu de représenter ou d'exécuter en public aucune œuvre dramatique ou musicale non imprimée, à moins que l'auteur ou ses héritiers et ayant-droit n'y donnent leur consentement par écrit et d'une manière expresse et formelle. Cette défense sera en vigueur non seulement pendant la vie de l'auteur, mais aussi pendant les dix années qui suivront son décès.

» Les amendes et les dommages-intérêts dont les contrevenans seraient passibles seront fixés par les tribunaux, d'après les bases établies par les lois pour les matières analogues.

» Dans tous les cas, les autorités feront saisir sur-le-champ la totalité de la recette produite par toute représentation ou exécution illégale d'œuvres dramatiques et musicales, c'est-à-dire la recette brute, sans déduction des frais, et sans prendre en considération si d'autres ouvrages, dont la représentation ou exécution serait légalement permise, auraient concouru à la former. »

— Un jeune fashionable d'Edimbourg désirant laisser croître ses moustaches, demanda à l'un de ses amis comment il avait fait pour s'en procurer de si belles. « Rien n'est plus facile, dit cet ami, je me suis procuré un pot de pommade faite avec la graisse d'un superbe lion décédé à Londres, aux jardins zoologiques; il m'en reste encore la moitié qui est fort à votre service. Une offre aussi bienveillante ne pouvait être refusée. Un pot de pommade, encore à demi plein, est envoyé le jour même au jeune élégant, qui se hâte d'en faire usage. Quelques heures à peine s'étaient écoulées qu'il sentit des démangeaisons brûlantes. C'était assurément la pommade qui commençait à faire son effet. Aussi le lendemain était il attendu avec impatience. Mais, oh! surprise! bien loin de voir foisonner le léger duvet qui ombrageait sa lèvre supérieure, le jeune homme s'aperçut que l'épiderme était enlevé et que des pustules commençaient à se former. La pommade du lion n'était autre chose qu'une composition de mouches cantharides. Le gentleman devint furieux et dès qu'il put sortir sans que les traces trop visibles de l'accident le couvrissent de ridicule, il provoqua en duel son perfide ami. Deux compagnons de plaisir des deux champions furent témoins du combat qui devait finir par la mort de l'offenseur ou de l'offensé; un élève en chirurgie, ami commun de toutes les parties, se tenait tout prêt à panser les deux blessures.

Le combat eut lieu au pistolet à la distance de vingt-cinq pas. Au signal donné, les deux coups partirent en même temps.

L'amateur de moustaches se sentit atteint au flanc droit et s'écria: « Je suis blessé! je suis blessé! je suis mort! » Le chirurgien appliqua sur la plaie un mouchoir qui se trouva aussitôt taché de sang. Le vainqueur, à cet aspect, s'évanouit, et le vaincu prit la fuite, afin de se soustraire à la sévérité de la jurisprudence anglaise contre le duel. Les témoins seuls ne perdirent pas la tête et se mirent à rire aux éclats. Tout cela n'était qu'un jeu. On n'avait pas voulu, pour une querelle aussi frivole, compromettre la vie de deux braves jeunes gens. Les pistolets avaient été chargés avec des balles de liège, et dans la prévision que ces projectiles peu dangereux pouvaient toucher un des combattans, le jeune chirurgien s'était procuré un mouchoir empreint de quelques gouttes de sang. Le lendemain les deux jeunes gens, parfaitement réconciliés, se montrèrent dans un des cercles brillans d'Edimbourg sans crainte qu'un mandat de police vînt leur enjoindre de garder la paix publique.

Paris — BOULÉ et Ce, imprimeurs des corps militaires, de la gendarmerie départementale, du cadastre et des contributions directes, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 23 Janvier 1842. *DEUXIÈME EDITION.* **Deuxième année. — N° 4.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—
Les Abonnemens partent des 1er et 1 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois . 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger • 4 fr. en sus par an.
Inscrtions : 75 centimes la ligne.

Avec ce numéro nos abonnés recevront sous bande un faux titre et une couverture imprimées, contenant la table des sommaires des articles parus dans les quatre derniers mois (septembre, octobre, novembre et décembre) destinés à la reliure de la collection du Salon littéraire et formant le tome second de notre publication.

SOMMAIRE.

Histoire d'une vieille servante. — La tour des Rats. (1)

Dans mon enfance, j'avais au-dessus de mon lit un petit tableau entouré d'un cadre noir, que je ne sais quelle servante allemande avait accroché au mur. Il représentait une vieille tour isolée, moisie, délabrée, entourée d'eaux profondes et noires qui la couvraient de vapeurs, et de montagnes qui la couvraient d'ombre. Le ciel de cette tour était morne et plein de nuées hideuses. Le soir, après avoir prié Dieu et avant de m'endormir, je regardais toujours ce tableau. La nuit je le revoyais dans mes rêves, et je le revoyais terrible. La grande tour grandissait, l'eau bouillonnait, un éclair tombait des nuées, le vent sifflait dans les montagnes et semblait par momens jeter des clameurs. Un jour je demandai à la servante comment s'appelait cette tour; elle me répondit, en faisant un signe de croix : la Mausethurm.

Et puis elle me raconta une histoire. Qu'autrefois à Mayence, dans son pays, il y avait un méchant archevêque nommé Hatto, qui était aussi abbé de Fuld, prêtre avare, disait-elle, *ouvrant plutôt la main pour bénir que pour donner*. Que dans une mauvaise année il acheta tout le blé pour le revendre fort cher au peuple, car ce prêtre voulait être riche. Que la famine devint si grande, que les paysans mouraient de faim dans les villages du Rhin. Qu'alors le peuple s'assembla autour du bourg de Mayence, pleurant et demandant du pain. Que l'archevêque refusa. Ici l'histoire devient horrible. Le peuple affamé ne se dispersait pas et entourait le palais de l'archevêque en gémissant. Hatto, ennuyé, fit cerner ces pauvres gens par ses archers, qui saisirent les hommes et les femmes, les vieillards et les enfans, et enfermèrent cette foule dans une grange à laquelle ils mirent le feu. Ce fut, ajoutait la bonne vieille, *un spectacle dont les pierres eussent pleuré*. Hatto n'en fit que rire; et comme les misérables, expirant dans les flammes, poussaient des cris lamentables, il se prit à dire : « Entendez-vous siffler les rats? »

Le lendemain la grange fatale était en cendre; il n'y avait plus de peuple dans Mayence; la ville semblait morte et déserte, quand tout à coup une multitude de rats, pullulant dans la grange brûlée comme les vers dans les ulcères d'Assuérus, sortant de dessous terre, surgissant d'entre les pavés, se faisant jour aux fentes des murs, renaissant sous le pied qui les écrasait, se multipliant sous les pierres et sous les massues, inondèrent les rues, la citadelle, le palais, les caves, les chambres et les alcôves. C'était un fléau, c'était une plaie, c'était un fourmillement hideux. Hatto éperdu quitta Mayence et s'enfuit dans la plaine, les rats le suivirent; il courut s'enfermer dans Bingen qui avait de hautes murailles, les rats passèrent pardessus les murailles et entrèrent dans Bingen. Alors l'archevêque fit bâtir une tour au milieu du Rhin et s'y réfugia à l'aide d'une barque autour de laquelle dix archers battaient l'eau; les rats se jetèrent à la nage, traversèrent le Rhin, grimpèrent sur la tour, rongèrent les portes, le toit, les fenêtres, les planchers et les plafonds, et, arrivés enfin jusqu'à la basse fosse où s'était caché le misérable archevêque, l'y dévorèrent tout vivant. — Maintenant la malédiction du ciel et l'horreur des hommes sont sur cette tour, qui s'appelle la Maüsethurm. Elle est déserte; elle tombe en ruine au milieu du fleuve; et quelquefois la nuit on en voit sortir une étrange vapeur rougeâtre, qui ressemble à la fournaise; c'est l'ame de Hatto qui revient.

Avez-vous remarqué une chose? L'histoire est parfois immorale, les contes sont toujours honnêtes, moraux et vertueux. Dans l'histoire, volontiers le plus fort prospère, les tyrans réussissent, les bourreaux se portent bien, les monstres engraissent, les Sylla se transforment en bons bourgeois, les Louis XI et les Cromwell meurent dans leur lit. Dans les contes, l'enfer est toujours visible. Pas de faute qui n'ait son châtiment, parfois même exagéré; pas de crime qui n'amène son supplice, souvent effroyable; pas de méchant qui ne devienne un malheureux, quelquefois fort à plaindre. Cela tient à ce que l'histoire se meut dans l'infini, et le conte dans le fini. L'homme qui fait le conte ne se sent pas le droit de poser les faits et d'en laisser supposer les conséquences; car il tâtonne dans l'ombre, il n'est sûr de rien, il a besoin de tout borner par un enseignement, un conseil et une leçon; et il n'oserait pas inventer des événemens sans conclusion immédiate. Dieu, qui fait l'histoire, montre ce qu'il veut et sait le reste.

Mausethurm est un mot commode. On y voit ce qu'on veut y voir. Il y a des esprits qui se croient positifs et qui ne sont qu'arides, qui chassent la poésie de tout, et qui sont toujours prêts à lui dire, comme cet autre homme positif, au rossignol : *Veux-tu te taire, vilaine bête!* Ces esprits-là affirment que Maüsethurm vient de *maus* ou *mauth*, qui signifie *péage*. Ils déclarent qu'au dixième siècle, avant que le lit du fleuve fût élargi, le passage du Rhin n'était ouvert que du côté gauche, et que la ville de Bingen avait établi, au moyen de cette tour, son droit de barrière sur les bateaux. Ils s'appuient sur ce qu'il y a encore près de Strasbourg deux tours pareilles consacrées à une perception d'impôt sur les passans, lesquelles s'appellent également Maüsethurm. Pour ces graves penseurs inaccessibles aux fables, la tour maudite est un octroi et Hatto un douanier.

Pour les bonnes femmes, parmi lesquelles je me range avec empressement, Maüsethurm vient de *maus*, qui vient de *mus* et qui veut dire *rat*. Ce prétendu péage est la tour des Souris et ce douanier est un spectre.

Après tout, les deux opinions peuvent se concilier. Il n'est pas absolument impossible que, vers le seizième ou le dix-septième siècle, après Luther, après Erasme, des bourguemestres esprits-forts aient *utilisé* la tour de Hatto et momentanément installé quelque taxe et quelque péage dans cette ruine mal hantée. Pourquoi pas? Rome a bien fait du temple d'Antonin sa douane, la *Dogana*. Ce que Rome a fait à l'histoire, Bingen a bien pu le faire à la légende.

De cette façon *Mauth* aurait raison et *Maus* n'aurait pas tort.

Quoi qu'il en soit, depuis qu'une vieille servante m'avait conté le conte de Hatto, la Maüsethurm avait toujours été une des visions familières de mon esprit. Vous le savez, il n'y a pas d'homme qui n'ait ses fantômes, comme il n'y a pas d'homme qui n'ait ses chimères. La nuit, nous appartenons aux songes; tantôt c'est un rayon qui les traverse, tantôt c'est une flamme; et selon le reflet colorant, le même rêve est une gloire céleste ou une apparition de l'enfer. Effet de feux de Bengale qui se produit dans l'imagination.

Je dois dire que jamais la tour des Rats, au milieu de sa flaque d'eau, ne m'était apparue autrement qu'horrible.

Aussi, vous l'avouerai-je? quand le hasard, qui me promène un peu à sa fantaisie, m'a amené sur les bords du Rhin, la première pensée qui m'est venue, ce n'est pas que je verrais le dôme de Mayence ou la cathédrale de Cologne, ou la Pfalz, c'est que je visiterais la tour des Rats.

Jugez donc de ce qui se passait en moi, pauvre poète croyeur, sinon

(1) Extrait du bel ouvrage de M. Victor Hugo (*Le Rhin*), qui vient de paraître chez Garnier frères, libraires.

croyant, et pauvre antiquaire passionné que je suis. Le crépuscule succédait lentement au jour, les collines devenaient brunes, les arbres devenaient noirs, quelques étoiles scintillaient, le Rhin bruissait dans l'ombre, personne ne passait sur la route blanchâtre et confuse qui se raccourcissait pour mon regard à mesure que la nuit s'épaississait, et qui se perdait, pour ainsi dire, dans une fumée à quelques pas devant moi. Je marchais lentement, l'œil tendu dans l'obscurité; je sentais que j'approchais de la Maüsethurm et que dans peu d'instans cette masure redoutable, qui n'avait été pour moi jusqu'à ce jour qu'une hallucination, allait devenir une réalité.

Un proverbe chinois dit : Tendez trop l'arc, le javelot dévie. C'est ce qui arrive à la pensée. Peu à peu cette vapeur qu'on appelle la rêverie entra dans mon esprit. Les vagues rumeurs du feuillage murmuraient à peine dans la montagne; le cliquetis clair, faible et charmant d'une forge éloignée et invisible arrivait jusqu'à moi; j'oubliai insensiblement la Maüsethurm, les rats et l'archevêque; je me mis à écouter, tout en marchant, ce bruit d'enclume, qui est parmi les voix du soir une de celles qui éveillent en moi le plus d'idées inexprimables; il avait cessé que je l'écoutais encore, et je ne sais comment il se trouva, au bout d'un quart d'heure, que j'avais fait, presque sans le vouloir, les vers quelconques que voici :

> L'Amour forgeait. Au bruit de son enclume,
> Tous les oiseaux, troublés, rouvraient les yeux;
> Car c'était l'heure où se répand la brume,
> Où sur les monts, comme un feu qui s'allume,
> Brille Vénus, l'escarboucle des cieux.
>
> La grive au nid, la caille en son champ d'orge,
> S'interrogeaient, disant : Que fait-il là?
> Que forge-t-il si tard? — Un rouge-gorge
> Leur répondit : Moi, je sais ce qu'il forge;
> C'est un regard qu'il a pris à Stella.
>
> Et les oiseaux, riant du jeune maître,
> De s'écrier : Amour, que ferez-vous
> De ce regard qu'aucun fiel ne pénètre?
> Il est trop dur pour vous servir, ô traître!
> Pour vous servir, méchant, il est trop doux!
>
> Mais Cupido, parmi les étincelles,
> Leur dit : Dormez, petits oiseaux des bois.
> Couvez vos œufs et repliez vos ailes.
> Les purs regards sont mes flèches mortelles;
> Les plus doux yeux sont mes pires carquois.

Comme je terminais cette chose, la route tourna, et je m'arrêtai brusquement. Voici ce que j'avais devant moi. A mes pieds, le Rhin courant et se hâtant dans les broussailles avec un murmure rauque et furieux, comme s'il s'échappait d'un mauvais pas; à droite et à gauche, des montagnes ou plutôt de grosses masses d'obscurité perdant leur sommet dans les nuées d'un ciel sombre et piqué çà et là de quelques étoiles; au fond, pour horizon, un immense rideau d'ombre; au milieu du fleuve, au loin, debout dans une eau plate, huileuse et comme morte, une grande tour noire, d'une forme horrible, du faîte de laquelle sortait, en s'agitant avec des balancement étranges, je ne avec quelle nébulosité rougeâtre. Cette clarté, qui ressemblait à la réverbération de quelque soupirail embrâsé, ou à la vapeur d'une fournaise, jetait sur les montagnes un rayonnement pâle et blafard, faisait saillir à mi-côte sur la rive droite une ruine lugubre, semblable à la larve d'une édifice, et se reflétait jusqu'à moi dans le miroitement fantastique de l'eau.

Figurez-vous, si vous pouvez, ce paysage sinistre vaguement dessiné par des lueurs et des ténèbres.

Du reste, pas un bruit humain dans cette solitude, pas un cri d'oiseau; un silence glacial et morne, troublé seulement par la plainte irritée et monotone du Rhin.

J'avais sous les yeux la Maüsethurm.

Je ne me l'étais pas imaginée plus effrayante. Tout y était : la nuit, les nuées, les montagnes, les roseaux frissonnans, le bruit du fleuve plein d'une secrète horreur comme si l'on entendait le sifflement des hydres cachées sous l'eau, les souffles tristes et faibles du vent, l'ombre, l'abandon, l'isolement, et jusqu'à *la vapeur de fournaise* sur la tour, jusqu'à l'âme de Hatto!

Je tenais donc mon rêve, et il restait rêve!

Il me prit alors idée, la plus simple du monde, mais qui dans ce moment-là me fit l'effet d'un vertige : je voulus sur-le-champ, à cette heure, sans attendre au lendemain, sans attendre au jour, aborder cette masure. L'apparition était sous mes yeux, la nuit était profonde, le pâle fantôme de l'archevêque se dressait sur le Rhin; c'était le moment de visiter la tour des Rats.

Mais comment faire? où trouver un bateau? à une telle heure? dans un tel lieu? Traverser le Rhin à la nage, c'eût été pousser le goût des spectres un peu loin. D'ailleurs, eussé-je été assez grand nageur et assez grand fou pour cela, il y a précisément en cet endroit, à quelles brasses de la Maüsethurm, un gouffre des plus redoutables, le Bingerloch, qui avalait jadis des galiotes comme un requin avale un hareng, et pour qui, par conséquent, un nageur ne serait pas même un goujon. J'étais fort embarrassé.

Tout en cheminant pour me rapprocher de la ruine, je me rappelai que les palpitations de la cloche d'argent et les revenans du donjon de Velmich n'empêchaient pas les ceps et les échalas d'exploiter leur colline et d'escalader leurs décombres, et j'en conclus que le voisinage d'un gouffre rendant nécessairement la rivière très poissonneuse, je rencontrerais probablement au bord de l'eau, près de la tour, quelque cabane de pêcheur de saumons. Quand des vignerons bravent Falkenstein et sa souris, des pêcheurs peuvent bien affronter Hatto et ses rats.

Je ne me trompais pas. Je marchai pourtant long-temps encore sans rien rencontrer. J'atteignis le point de la rive le plus voisin de la ruine, je le dépassai, j'arrivai presque jusqu'au confluent de la Nahe, et je commençais à ne plus espérer de batelier, lorsqu'en descendant jusqu'aux osiers du bord, j'aperçus une de ces grandes araignées-filets dont je vous ai parlé. A quelques pas du filet était amarrée une barque dans laquelle dormait un homme enveloppé dans une couverture. J'entrai dans la barque, je réveillai l'homme, je lui montrai la tour, il ne me comprit pas; je lui montrai un de ces gros écus de Saxe qui valent deux florins quarante-deux kreutzers, c'est-à-dire six francs, il me comprit, et quelques minutes après, sans avoir dit un mot, comme si nous eussions été deux spectres nous-mêmes, nous nagions vers la Maüsethurm.

Quand je fus au milieu du fleuve, il me sembla que la tour, dont nous approchions, au lieu de croître, diminuait; c'était la grandeur du Rhin qui la rapetissait. Cet effet dura peu. Comme j'avais pris le bateau à un point du rivage situé plus haut que la Maüsethurm, nous descendions le Rhin et nous avancions rapidement.

J'avais les yeux fixés sur la tour, au sommet de laquelle apparaissait toujours la vague lueur, et que je voyais maintenant grandir distinctement, à chaque coup de rame, d'une manière qui, je ne sais pourquoi, me semblait terrible. Tout à coup je sentis la barque s'affaisser brusquement sous moi comme si l'eau pliait sous elle; la secousse fit rouler ma canne à mes pieds; je regardai mon compagnon, lui-même me regarda avec un sourire qui, éclairé sinistrement par la réverbération surnaturelle de la Maüsethurm, avait quelque chose d'effrayant, et il me dit : *Bingerloch.* Nous étions sur le gouffre.

Le bateau tourna; l'homme se leva, saisit un croc d'une main et une corde de l'autre, plongea le croc dans la vague en s'y appuyant de tout son poids et se mit à marcher sur le bordage. Pendant qu'il marchait, le dessous de la barque froissait avec un bruit rauque la crête des rochers cachés sous l'eau.

Cette délicate manœuvre se fit simplement, avec une adresse merveilleuse et un admirable sang-froid, sans que l'homme proférât une parole.

Tout à coup il tira son croc de l'eau et le tint en arrêt horizontalement en jetant un des bouts de la corde hors du bateau. La barque s'arrêta rudement. Nous abordions.

Je levai les yeux. A une demi-portée de pistolet, sur une petite île qu'on n'aperçoit pas du bord du fleuve, se dressait la Maüsethurm, sombre, énorme, formidable, déchiquetée à son sommet, largement et profondément rongée à sa base, comme si les rats effroyables de la légende avaient mangé jusqu'aux pierres.

La lueur n'était plus une lueur; c'était un flamboiement éclatant et farouche qui jetait au loin de longs rayonnemens jusqu'aux montagnes et sortait par les crevasses et par les baies difformes de la tour comme par les trous d'une lanterne-sourde gigantesque.

Il me semblait entendre dans le fatal édifice une sorte de bruit singulier, strident et continu, pareil à un grincement.

Je mis pied à terre, je fis signe au batelier de m'attendre, et je m'avançai vers la masure.

Enfin j'y étais! — C'était bien la tour de Hatto, c'était bien la tour des Rats, la Maüsethurm! elle était devant mes yeux, à quelques pas de moi, et j'allais y entrer! — Entrer dans un cauchemar, marcher dans un cauchemar, toucher aux pierres d'un cauchemar, arracher l'herbe d'un cauchemar, se mouiller les pieds dans l'eau d'un cauchemar, c'est là, à coup sûr, une sensation extraordinaire.

La façade vers laquelle je marchais était percée d'une petite lucarne et de quatre fenêtres inégales toutes éclairées, deux au premier étage, une au second et une au troisième. A hauteur d'homme, au-dessous des deux fenêtres d'en bas, s'ouvrait toute grande une porte basse et large, communiquant au sol au moyen d'une épaisse échelle de bois à trois échelons. Cette porte, qui jetait plus de clarté encore que les fenêtres, était munie d'un battant de chêne grossièrement assemblé que le vent du fleuve faisait crier doucement sur ses gonds. Comme je me dirigeais vers cette porte, assez lentement à cause des pointes de rochers mêlées aux broussailles, je ne sais quelle masse ronde et noire passa rapidement auprès de moi, presque entre mes pieds : il me sembla voir un gros rat s'enfuir dans les roseaux.

J'entendais toujours le grincement.

Je n'en continuai pas moins d'avancer, et en quelques enjambées je fus devant la porte.

Cette porte, que l'architecte du méchant évêque n'avait pratiquée qu'à quelques pieds au-dessus du sol, probablement pour faire de cette escalade un obstacle aux rats, avait jadis été l'entrée de la chambre basse de la tour; maintenant il n'y avait plus dans la masure ni chambre basse ni chambres hautes. Tous les étages tombés l'un sur l'autre, tous les plafonds successivement écroulés, ont fait de la Maüsethurm une salle enfermée entre quatre murailles, qui a pour sol des décombres et pour plafond les nuées du ciel.

Cependant j'avais hasardé mon regard dans l'intérieur de cette salle, d'où sortaient un grincement si étrange et un rayonnement si extraordinaire. Voilà ce que c'était :

Dans un angle faisant face à la porte, il y avait deux hommes. Ces hommes me tournaient le dos. Ils se penchaient, l'un accroupi, l'autre courbé sur une espèce d'étau en fer qu'avec un peu d'imagination on aurait fort bien pu prendre pour un instrument de torture. Ils étaient pieds nus, bras nus, vêtus de haillons, avec un tablier de cuir sur les genoux et un

grosse veste à capuchon sur le dos. L'un était vieux, je voyais ses cheveux gris; l'autre était jeune, je voyais ses cheveux blonds, qui semblaient rouges, grâces au reflet de pourpre d'une grande fournaise allumée à l'angle opposée de la mâsure. Le vieux avait son capuchon incliné à droite comme les guelfes, le jeune le portait incliné à gauche comme les gibelins. Du reste ce n'était ni un gibelin ni un guelfe; ce n'étaient pas non plus deux bourreaux, ni deux démons, ni deux spectres; c'étaient deux forgerons.

Cette fournaise, où rougissait une longue barre de fer, était leur cheminée. La lueur qui figurait si étrangement, dans ce mélancolique paysage, l'ame de Hatto changée par l'enfer en flamme vivante, c'était le feu et la fumée de cette cheminée. Le grincement, c'était le bruit d'une lime. Près de la porte, à côté d'un baquet plein d'eau, deux marteaux à longs manches s'appuyaient sur une enclume; c'est cette enclume que j'avais entendue environ une heure auparavant qui m'avait fait faire les vers que vous venez de lire.

Ainsi aujourd'hui la Maüsethurm est une forge. Pourquoi n'aurait-elle pas été une douane jadis? Vous voyez, mon ami, que décidément *Mauth* n'a peut-être pas tort.

Rien de plus dégradé et de plus décrépit que l'intérieur de cette tour. Ces murs, auxquels furent attachées les splendides tapisseries épiscopales où les rats, disent les légendes, *rongèrent partout le nom de Hatto*, ces murs sont à présent nus, ridés, creusés par les pluies, verdis au dehors par les brumes du fleuve, noircis au dedans par la fumée de la forge.

Les deux forgerons étaient du reste leurs meilleures gens du monde. Je montai l'échelle et j'entrai dans la masure. Ils me montrèrent à côté de leur cheminée la porte étroite et crevassée d'une tourelle sans fenêtres, aujourd'hui inaccessible, où, dirent-ils, l'archevêque se refugia d'abord. Puis ils m'ont prêté une lanterne et j'ai pu visiter toute la petite île. C'est une longue et étroite langue de terre où croît partout, au milieu d'une ceinture de joncs et de roseaux, l'*euphorba officinalis*. A chaque instant, en parcourant cette île, le pied se heurte à des monticules ou s'enfonce dans des galeries souterraines. Les taupes y ont remplacé les rats.

Le Rhin a déchaussé et mis à nu la pointe orientale de l'îlot qui lutte comme une proue contre son courant. Il n'y a là ni terre ni végétation, mais un rocher de marbre rose qui, à la lueur de ma lanterne, me semblait veiné de sang.

La tour des Rats est carrée. La tourelle, dont les forgerons m'avaient montré l'intérieur, fait sur la face qui regarde Bingen un renflement pittoresque. La coupe pentagonale de cette tourelle longue et élancée, et les machicoulis postiches sur lesquels elle s'appuie, indiquent une construction du onzième siècle. C'est au dessous de la tourelle que les rats semblent avoir rongé profondément la base de la tour. Les baies de la tour ont tellement perdu toute forme qu'il serait impossible d'en conclure aucune date. Le parement, caché çà et là, dessine sur les parois extérieures une lèpre hideuse. Des pierres informes, qui ont été des créneaux ou des machicoulis, figurent au sommet de l'édifice des dents de cachalot ou des os de mastodonte scellés dans la muraille.

Au-dessus de la tourelle, à l'extrémité d'un long mât, flotte et se déchire au vent un triste haillon blanc et noir. Je trouvai d'abord je ne sais quelle harmonie entre cette ruine de deuil et cette loque funèbre. Mais c'est tout simplement le drapeau prussien.

Je me suis rappelé qu'en effet les domaines du grand-duc de Hesse finissent à Bingen. La Prusse rhénane y commence.

Ne prenez pas, je vous prie, en mauvaise part ce que je vous dis là du drapeau de Prusse. Je vous parle de l'effet produit; rien de plus. Tous les drapeaux sont glorieux. Qui aime le drapeau de Napoléon n'insultera jamais le drapeau de Frédéric.

Après avoir tout vu et cueilli un brin d'euphorbe, j'ai quitté Maüsethurm. Mon batelier s'était rendormi. Au moment où il reprenait son aviron et où la barque s'éloignait de l'île, les deux forgerons s'étaient remis à l'enclume, et l'entendais siffler dans le baquet d'eau la barre de fer qu'ils venaient d'y plonger.

Maintenant que vous dirai-je? qu'une demi-heure après j'étais à Bingen, que j'avais grand'faim, et qu'après mon souper, quoique je fusse fatigué, quoiqu'il fût très tard, quoique les bons bourgeois fussent endormis, je suis monté, moyennant un thaler offert à propos, sur le Klopp, vieux château ruiné qui domine Bingen.

Là, j'ai eu un spectacle digne de clore cette journée où j'avais vu tant de choses et coudoyé tant d'idées.

La nuit était à son moment le plus assoupi et le plus profond. Au-dessous de moi un amas de maisons noires gisait comme un lac de ténèbres. Il n'y avait plus dans toute la ville que sept fenêtres éclairées. Par un hasard étrange, ces sept fenêtres, pareilles à sept rouges étoiles, reproduisaient avec une exactitude parfaite la Grande-Ourse qui étincelait, en cet instant-là même, pure et blanche au fond du ciel; si bien que la majestueuse constellation, allumée à des millions de lieues au-dessus de nos têtes, semblait se refléter à mes pieds dans un miroir d'encre. VICTOR HUGO.

LES EXISTENCES PROBLÉMATIQUES.

MONSIEUR GALARD.

Dans une maison de la rue Godot-Mauroy, dont le premier s'étendait en un appartement de quatre mille cinq cent francs, et dont le cinquième se morcelait en six appartemens de cent écus à quatre cents francs, vivaient au premier, M. Bizoin, et au cinquième Mme Galard. Ce qu'était M. Bizoin, Dieu le sait. Dans son vaste appartement, tout meublé de magnifiques pièces et de superbes morceaux, il n'y avait rien de concordant; les rideaux n'allaient point avec les chaises; les chaises n'allaient point avec les fauteuils; les tentures mentaient aux tapis, et le maître n'allait à rien de tout cela; c'était un petit vieillard sale, ardent des yeux, et d'une parole impérative.

Parmi toutes les pièces qu'il louait il occupait la moindre: une sorte de cabinet en retour, avec un poêle en fonte, ouvert sur le dessus pour y caser une marmite; un lit avec des matelas en toile à carreaux, deux tables et un coffre. Quelques magnifiques voitures s'arrêtaient tous les matins devant sa porte, et y descendaient ce qu'il y avait de plus notable à Paris en grands capitalistes. Le vieux bonhomme les recevait dans son trou infect et ne les reconduisait jamais jusqu'à la porte. Mais toutes les fois qu'il avait une course à faire, il montait dans un des équipages visiteurs et le rendait ensuite à son maître, avec une tache de graisse et un mauvais compliment sur la maladresse de son cocher qui menait au pas.

Certes, il lui passa plus d'une fois dans la tête de demander vingt sous d'indemnité au maître, sinon au valet, pour une course qui pouvait durer quinze minutes, et où on avait mis quinze minutes et demie. Toutes les suppositions du quartier se réduisaient à celle-ci: c'est un savant qui a inventé des machines merveilleuses, ou c'est un vieil avare millionnaire intéressé hautement dans les grandes entreprises industrielles du pays.

Quant à Mme Galard, c'est une grande femme de cinquante-quatre ans, maigre, sèche, très fuselée de tous ses membres, très amenuisée de taille. Planche et bâtons. Elle ne manquait pas d'une certaine distinction et portait en soi un air de mélancolie qui s'expliquait facilement, du moment qu'on avait causé avec elle. Madame Galard avait perdu son mari, son mari qui était le père d'une grande fille de vingt ans, qui demeurait avec elle. Mme Galard avait un mot que je ne chercherai pas à expliquer, quoiqu'il pût être charmant, s'il voulait dire ce qu'il en avait l'air. Mme Galard disait, en montrant sa fille:

— Voilà le dernier adieu de monsieur Galard, en quittant la terre.

J'ai bâti bien des romans sur ce mot; mais le caractère de M. Galard les repoussait tous. C'était, de son vivant, un homme d'une belle figure blonde, à la parole douce et sereine, qui avait porté à sa femme un de ces amours constans et inaltérables qui ne vivent plus, même dans les romans. Du reste, une partie de la vie de M. Galard s'était passée à des voyages lointains; il avait fait deux fois le tour du monde et séjourné aux Indes. On pouvait attribuer à cette raison la passion de Mme Galard pour la lecture des voyages; elle était fort instruite à ce sujet, et racontait des particularités qui prouvent que M. Galard était un bon observateur et un homme intrépide.

Un jour qu'il avait quitté l'archipel grec, avec son ciel et ses parfums, pour revenir dans sa ville de Brest, froide et boueuse, il s'était écrié à l'aspect du brouillard de nos côtes françaises: Quel Dieu a précipité les sciences et les arts dans cette zone de pluie! Oh! la Grèce, c'est le paradis perdu de la civilisation. Quoique M. Galard n'eût laissé aucune fortune à sa femme, cet homme avait tellement rempli d'amour les belles années de Mme Galard et remplissait encore si pleinement le souvenir des laides, qu'elle n'en pouvait parler sans émotion, et qu'elle avait appris à sa fille à l'invoquer soir et matin dans ses prières accoutumées. La vie de Mme Galard et de sa fille reposait sur un travail assidu de broderies et de bourses en filets. Tout ce qu'il y a de plus mesquin en produit, le doute perpétuel du dîner.

Entre ces deux femmes et l'avare du premier, rien n'existait de commun, aucune apparence que le hasard pût jamais relier ces deux existences comme n'a jamais dit Saint-Simon, le roi des existences problématiques, mais comme disent les saint-simoniens: un lien, un fil conducteur allait cependant de l'une à l'autre.

C'était un jeune homme qui était employé chez M. Bizoin: employé à quoi? à faire des chiffres de banque ou d'algèbre? Personne ne le savait. Il avait pour appointemens un crédit ouvert chez un restaurateur à 25 sols, chez un tailleur à 50 pour 100 au rabais; chez un bottier en chambre; chez une lingère du Temple, le tout limité de manière à ne pas aller nu et à ne pas mourir de faim.

Les quelques pièces de cent sous qu'il ne faisait sonner qu'à cinq cents pas au moins de la demeure de son patron, lui venaient d'une source inconnue, surtout à celui-ci; car ce vieillard tombait en convulsion à l'idée d'un jeune homme qui a de l'argent. Outre les appointemens dont j'ai parlé, Edouard avait une chambre qui était porte à porte de celle de Mme Galard.

On peut vivre six ans à un premier sur le même pallier que son frère et ne pas s'en douter; au cinquième on se connaît à la troisième semaine; mille petits besoins de localité y poussent; point d'antichambre qui abrite si on oublie la porte entr'ouverte; on bat ses habits soi-même sur le pallier: on a un plomb commun. Que n'a-t-on pas de commun? Et puis l'instinct de la misère à s'associer, pour causer; association contre laquelle la sûreté du riche demande une loi, car on y trouve quelquefois le riche infâme et ridicule, ce qui n'est pas permis, je suppose, puisque le riche est le roi du monde, et que les rois sont inviolables: on y viendra.

Donc misère à misère, Edouard faisait quelquefois la société de ces dames à partie égale; il avait une certaine affection pour Mme Galard, non seulement parce qu'elle était bonne, mais à cause de ce culte respectueux qu'elle

portait à son mari mort. Edouard avait de la poésie dans la tête, et une femme qui avait pu inspirer un si vif attachement à un homme aussi distingué que M. Galard, en recevait aux yeux d'Edouard une sorte de reflet de supériorité à laquelle il se soumettait. Pour Louise, c'est-à-dire Mlle Galard, c'était une jeune fille douce, soumise, et qui trouvait à Edouard quelque chose de cet aspect plein de dignité que devait avoir son pauvre père. Au fond ces jeunes gens s'aimaient, et, comme tous les jeunes gens qui n'ont rien, ils pensèrent à se marier. Le jeune homme en parla à Mme Galard, la réponse de celle-ci fut pleine d'émotion.

— Monsieur, lui dit-elle, mon mari m'a fait jurer sur son lit de mort de ne donner ma fille, si pauvre qu'elle fût, qu'à un mari digne d'elle. Ce n'était pas une de ces vaines recommandations banales, comme ces paroles stéréotypées pour chaque circonstance de la vie qu'on se croit obligé de dire quand on s'y trouve et auxquelles on répond de même. Non, monsieur, le serment que m'a demandé M. Galard était sérieux et solennel ; quand il se souleva sur le lit, où il souffrait depuis un mois, on eût dit qu'il jetait à sa fille un appui dans la sainteté du serment qu'il exigeait de moi. Je ne doute ni de votre amour, ni de votre probité ; mais je ne sais qui vous êtes, et ce seul nom d'Edouard que vous portez m'a fait supposer quelquefois...

Le jeune homme devint si rouge et si embarrassé que Mme Galard s'arrêta, comprenant qu'elle avait frappé trop juste ; puis, elle ajouta froidement :

— Je vous plains, monsieur.

La tentative d'Edouard en resta là ; mais son amour continua à avancer. Mlle Galard n'était pas présente aux sermens de sa mère, et elle ne s'était pas engagée à les tenir. Tout cela se passait cependant en mots à la dérobée, en serremens de mains, en tout ce qui paraît audace à un jeune homme de vingt-quatre ans, et coupable à une jeune fille de vingt ans, qui n'ont vu que des vieillards pour tout monde. Cependant le jeune homme devenait triste et ne proposait plus à M. Bizoin des billets pour le théâtre des Folies-Dramatiques, billets que le vieillard acceptait toujours avec plaisir. Enfin celui-ci parla à Edouard du changement qu'il remarquait en lui. Edouard lui avoua franchement ce qu'il en était, et guidé par certains soupçons, il sembla demander à M. Bizoin s'il ne pourrait pas l'éclairer sur sa famille qu'il ne connaissait pas. M. Bizoin, pour la première fois de sa vie, ne répondit pas tout de suite brusquement et par un refus ; il réfléchit et reprit solennellement :

— J'ai juré que vous n'épouseriez jamais qu'une femme très distinguée. Quelle est cette dame Galard ?

Edouard ramassa tout ce qu'il avait saisi, dans la conversation, de l'histoire de Mme Galard et en bâtit un résumé, d'où elle ressortait veuve d'un capitaine de vaisseau, très distingué. M. Bizoin prit un Almanach impérial, pour chercher le nom de Galard parmi les officiers de marine, et ne le trouva pas.

Il chercha dans un énorme manuscrit où étaient des milliers d'adresses, des notes en toutes sortes de langues, et ne trouva pas davantage.

Puis, il se gratta la tête et dit :

— Galard ? je connais ce nom, Galard ! Galard de Brest. C'est possible. C'était peut-être dans la marine marchande. Cet homme est mort ?

— En 1815, pendant la chouannerie de cette époque.

M. Bizoin devint vert et répliqua :

— Je veux voir Mme Galard.

Edouard, au comble de la joie, bondit du premier au cinquième et va raconter sa bonne fortune. La jeune fille rêve que le vieillard les dotera ; la mère rêve que le vieillard épousera, le jeune homme rêve que la jeune fille lui appartiendra.

Le soir venu, le bonhomme monte, entre, salue, s'assied, et dit :

— Votre mari était de Brest, madame ?

— Est-ce que vous êtes de ce pays, monsieur ?

— Moi ? oui, non, je le connais quoique je n'y aie jamais été... Votre mari a été marin ?

— Ah ! est-ce que vous auriez servi sur mer ?

— Moi ? non, oui ; j'ai connu beaucoup de marins. Votre mari a servi dans la chouannerie ?

— Est-ce que vous étiez en Bretagne à cette époque ?

— Moi ? oui, non ; je connais beaucoup ce pays.

Pendant ce singulier dialogue, où l'interrogeant répondait à l'interrogé, M. Bizoin écoutait Mme Galard, mais comme un homme qui écoute bien plus le son d'une voix que ce qu'elle dit. Mme Galard écoutait de même. On vint avertir M. Bizoin que quelqu'un l'attendait ; il se retira. Mme Galard dit alors à Edouard :

— Qu'est-ce que c'est que M. Bizoin ?

— Madame, le secret de ses affaires ne m'appartient pas.

— Oh ! ce n'est pas cela que je veux savoir : d'où est-il ? Est-ce un Parisien ? Y a-t-il long-temps qu'il habite Paris ?

— Oh ! pour cela je ne sais, et tout le monde l'ignore.

Mme Galard devint pensive, elle gratta ses souvenirs pour trouver quelque chose, et ne fit que se donner ce malaise de l'esprit qu'on pourrait appeler démangeaison de la mémoire. Edouard, redescendu auprès de son patron, fut reçu par cette parole :

— Mme Galard est autre chose que ce qu'elle paraît être ; n'auriez-vous pas remarqué des armoiries sur quelques bijoux anciens ?

— Non, monsieur.

— Nous y retournerons.

— Au fait, se dit Edouard, en réfléchissant à la question de M. Bizoin, qui lui rappelait celle de Mme Galard : qui suis-je ? qu'est-ce que c'est que M. Bizoin, qui m'occupe toute la journée à lui lire la *Vie des hommes illustres* ? Qu'est-ce que c'est que Mme Galard ? Qui sommes-nous tous ? Cela me semble assez difficile à résoudre.

Quelques jours après, M. Bizoin accompagna de nouveau Edouard chez les dames du cinquième ; mais cette fois il y eut retenue complète des deux parts, et personne ne s'interrogea. Edouard, lassé de voir qu'il n'était question de rien qui l'intéressât, se résolut à tenter un coup hardi, et entama ainsi la solution de cette scène.

— Madame, vous avez juré à M. Galard mourant, de ne donner votre fille qu'à un homme d'un rang distingué ; monsieur, vous avez fait le même serment à mon égard ; eh bien ! madame, au nom de M. Galard dont la mémoire vous est si chère, monsieur, au nom des bienfaits dont vous avez protégé mon enfance, expliquez-moi ce que je dois attendre, ce que Louise et moi devons attendre de l'avenir ?

— Monsieur ! dit la femme avec dignité.

— Madame, c'est au nom de M. Galard que j'embrasse vos genoux.

— Edouard ! dit M. Bizoin avec humeur.

— Monsieur, c'est au nom de votre cœur compatissant que je me jette à vos pieds.

— Chimères ! dit le vieillard.

— Ah ! si mon père vivait ! s'écria Louise.

— Ah ! si vous vouliez dire ce que vous êtes pour moi, dit Edouard à son patron.

Le vieux homme et la vieille femme gardèrent le silence.

— Eh bien, je vous dirai, madame, s'écria Edouard, je vous dirai, moi, qui je suis, ou plutôt ce que je crois être. Je suis le fils de M. Bizoin.

— Un bâtard ! s'écria Mme Galard.

— Un bâtard ! dit Louise ; ô mon père ! qu'avez-vous fait jurer à ma mère !

— Bâtard, reprit M. Bizoin, peut-être oui, peut-être non ; mais, pour mon fils, non, assurément.

— Qui suis-je donc ?

— N'avez-vous aucun souvenir ? dit Mme Galard.

— Un seul. J'habitais un château ; je suppose que je pouvais avoir trois ans et demi. Une nuit, j'entendis des coups de fusil autour de la maison, et après un grand bruit, il se fit un grand silence. J'étais couché dans une chambre du premier avec une dame qui était ma gouvernante, je me rappelle qu'elle m'avait dit : Nous partirons demain pour... Le nom m'est échappé, ce devait être un grand voyage... Tout à coup un homme entre dans la chambre et va droit au lit de la dame. Je me mis à crier ; ils se battirent long-temps, c'était...

Puis, le jeune homme s'arrêta. En dirigeant vers ce point de sa vie sa mémoire, éclairée de nouvelles idées, comme on fait d'une lanterne sourde sur un objet caché jusque dans l'obscurité ; il parut concevoir cette lutte sous un nouvel aspect et ajouta :

— C'était une joie brutale, des cris de désespoir... Puis cet homme m'emporta ; mais il n'avait pas assassiné cette femme, car en sortant je l'entendis pleurer. Depuis, je ne me rappelle que d'avoir vécu chez des paysans, puis au collège, puis chez M. Bizoin.

Pendant ce récit, Mme Galard, suffoquée, pâle, tremblante, regardait le jeune homme, puis elle s'écria :

— Edouard ! Edouard de Sombrun !

— Ah ! reprit le jeune homme, comme si on lui avait ouvert d'un coup de hache un souvenir fermé, ah ! c'était le nom de mon père.

— Oui, dit Mme Galard, emportée par la chaleur du récit, de votre père assassiné dans cette nuit fatale ; c'était le nom de votre père, dont toute la fortune, réalisée en valeurs sur l'étranger et renfermée dans une cassette qui était dans ma chambre, fut enlevée par le misérable qui vous emporta après m'avoir...

Elle se tut ; tout le monde se tut... Edouard plaignit M. Galard.

— Mais, s'écria le vieux Bizoin, c'était une demoiselle, et non une dame de compagnie, qui était dans la chambre quand...

M. Bizoin s'arrêta et reprit sinistrement :

— Galard, Mlle Galard, c'est le nom que prononça le comte en tombant ; oui, c'est cela : Mademoiselle Galard, sauvez mon fils ! cria-t-il..

— D'où savez-vous cela ? s'écria Edouard en secouant le vieillard qui s'éveilla tout à coup de sa préoccupation.

— Mais, reprit-il brièvement, il y a une instruction commencée sur cette affaire. J'en ai eu connaissance par hasard ; ce détail y était consigné. Voilà tout ! Mais, comme on n'a pu découvrir aucun coupable, tout cela s'est éteint sans bruit.

— Oh ! il n'en sera plus ainsi ; je poursuivrai les coupables, je les découvrirai.

— A quoi bon ? dit Bizoin, votre nom vous sera rendu ; quant à votre fortune, comptez sur moi.

— Oh ! Louise ! Louise ! s'écria Edouard.

— Oh ! dit M. Bizoin, ceci est une autre question. Veuillez me laisser seul avec madame.

Les deux jeunes gens sortirent.

— Quel est le père de cette jeune fille ?

— Hélas ! monsieur, le monstre qui...

— Mais alors quel est ce M. Galard que vous avez gratifié de votre nom ?

— M. Galard, monsieur ? hélas ! M. Galard... c'est un rêve.

— Hein !

— Que voulez-vous ! j'étais mère, et je ne connaissais pas le père de mon enfant ; je m'étais fait appeler madame, pour éviter les propos : cela me valut des questions ; il fallut expliquer M. Galard. Alors, de réponse en

réponse, j'ai fait un être, un être que j'aime, avec qui je cause... oui, monsieur, un être qui occupe ma vie, mon souvenir, un être qui était bon, doux, vertueux... Je l'ai fait peindre d'idée.

Et ceci était vrai, et M. Galard existait pour Mme Galard, et ils avaient eu des entretiens charmans, où M. Galard avait été blond, spirituel, amoureux; et vous n'arracherez jamais M. Galard du cœur de Mme Galard. M. Galard qui avait visité l'Inde et l'Archipel grec, qu'il appelait le paradis perdu de la civilisation. Mais c'était un héros que M. Galard.

Pendant que nous faisons ces réflexions, M. Bizoin refléchissait et ajouta :

— C'est possible; j'étais bien parvenu à oublier, moi... et c'est plus difficile que d'imaginer. Ecoutez, j'adopterai Edouard, et nous le marierons avec notre fille.

— Quoi ! vous seriez le monstre qui...

— C'est moi; mais silence sur ce chapitre, et surtout entretenez toujours ces enfans dans le respect de M. Galard.

Les deux jeunes gens furent mariés un mois après, et j'ai vu le portrait de M. Galard dans le salon d'Edouard.

FRÉDÉRIC SOULIÉ (1).

LE PONT NOTRE-DAME.

(1449.)

Le vendredi 25 octobre, jour des glorieux martyrs Crispin et Crispinien, au point du jour, le sonneur des morts, vêtu de son ample cape grise, parcourait les rues du quartier de la Cité en accompagnant son cri d'un glas funèbre: Maître Léonard Maket, graveur en taille de bois, est allé de vie à trépas; priez Dieu pour son ame!

Sur la Grève où le quai Pelletier a été construit par Louis XIV, et auprès des baraques de teinturiers qui avaient alors accaparé cette rive de la Seine, un homme à la taille élevée et aux formes robustes, à la physionomie noble et belle, quoiqu'il portât le bonnet de laine, la robe de bure et la ceinture de cuir d'un simple ouvrier, était debout, les pieds dans l'eau, occupé à regarder en silence le pont Notre-Dame, et les fentes profondes qui lézardaient la maçonnerie des arches.

Ce pont, qui avait été fondé sous le règne de Charles VI, en 1413, était fait de bois et de plâtre, avec un art merveilleux; long de soixante-douze pas, et large de dix-huit; il était soutenu par dix-sept faisceaux de pilotis énormes; soixante maisons d'égale hauteur et d'architecture uniforme bordaient les deux côtés du pont, qui ressemblait à une rue mieux bâtie et mieux pavée que les autres; les ouvroirs et les officines qui garnissaient le rez-de-chaussée des maisons avaient l'aspect d'une foire perpétuelle : ce n'étaient que marchands et chalands.

Une maison à trois étages avec une seule fenêtre de face, vers le milieu du pont, se distinguait ce matin-là de ses voisines par un air de deuil ré pandu au dehors : l'enseigne *à l'image de l'illustrissime et antique ville de Cologne* tournait en vain sur son pivot rouillé, les volets de la boutique étaient clos, et des linges séchaient aux fenêtres; tout paraissait mort à l'intérieur : dans cette même maison, l'année précédente, Robert de Léglie, *artillier*, avait poignardé sa mère.

L'atelier, lambrissé, bas et noirci, annonçait sa destination par une foule d'objets, d'ustensiles et d'outils qui appartenaient à l'état de graveur sur bois et sur métaux : des canifs, des couteaux, des limes, des scies couvraient une table, parsemée de plaques de cuivre et de planches de buis : quelques images grossières de saints tapissaient les murs enfumés, et plusieurs volumes in-folios à reliure en vélin, composaient une bibliothèque rangée sur le couvercle d'un coffre.

Une femme, dont la beauté avait survécu à la jeunesse, remarquable par une de ces figures angéliques attribuées à la Vierge dans les peintures de cette époque, était assise en larmes contre une fenêtre ouverte qui dominait la rivière : sa toilette, toute bourgeoise, dénotait une certaine complaisance de coquetterie. Non loin d'elle, un jeune garçon de dix-sept ans pleurait aussi; mais ses yeux humides lançaient des éclairs d'un feu sombre, et ses membres se crispaient de colère plutôt que de douleur : il avait les traits empreints de dureté, et sur son visage blême, encadré d'une crinière rousse, respirait une fatalité terrible : cette femme était Jeanne, veuve de Maket; ce jeune garçon était Albert son fils : on venait de clouer le mort dans sa bière, et le glas tintait à la paroisse de Saint-Denis de la Chartre.

— Mère, oyez ceci, sur votre vie et sur votre ame, dit Albert d'une voix rude et avec un geste menaçant : je jure Dieu et messeigneurs et benoîts saints Crispin et Crispinien, desquels cejourd'hui est la fête, que je mettrai en pièces ce méchant homme qui a navré de vilaine affliction mon père, de qui l'ame soit logée en la main du Seigneur.

— Non faites, non ferez cette damnable action, reprit Jeanne en joignant les mains : Noel Beauron est tout innocent.

— Telle parole messied en votre bouche, madame ma mère, car vous fûtes trop indulgente envers ce maître charpentier qui vous aimait et l'osait déclarer : de là les jalousies, noises et dépit du bonhomme Maket, tan qu'il en mourut.

— Nenni certes, Albere, fut votre père prit une grosse fièvre de la besogne qu'il fit pour maître Antoine Verard, libraire, et le plaisant livre, de l'*Arbre des Batailles*, qu'il orna de ses tailles de bois, fut seul cause de sa perte, qui m'est fort griève.

—Point, mère, je vois où vous prétendez; et votre pauvre époux défunt vos désirs, vous pourpensez ja à de nouvelles épousailles, ja vous remplace en idée graveur par le charpentier, le mari par l'amant. Mais Dieu vous garde d'achever ce détestable dessein, madame! le pr tre qui vous coinjoindrait ensemble pourrait cette fois célébrer vos obseques: j'ai fait serment solennel de vous meurtrir l'un et l'autre à l'autel, et venger de la sorte mon cher et honoré père; donc, si m'en croyez, demeurez veuve et chaste, évitez la poursuite amoureuse de Noël Beauron, ayez mémoire de Léonard Maket.

— Mon très cher fils, je proteste que Noël n'a rien entrepris contre l'honneur conjugal : ainsi n'attente pas à sa personne!

— Dieu veuille que je n'attente à la vôtre, mère! cette maison fut celle de Robert de Léglie, le parricide!

Jeanne Maket poussa un cri d'effroi et se renversa sur son siége en levant les bras au ciel; Albert eut pitié de ce désespoir maternel, et adoucissant son regard, sa voix et ses reproches, il lui offrit la main en signe de réconciliation. La porte s'ouvrit; les parens, les amis, les paroissiens réunissaient pour escorter le corps à l'église et au cimetière. Albert les doigts de sa mère, comme pour lui rappeler ce qu'il attendait d'elle, suivit dans la rue le cercueil porté sur les épaules de quatre maîtres graveurs. Le convoi s'éloigna lentement avec les torches et les psalmodies.

Léonard Maket était né à Cologne et naturalisé en France, où il exerçait une industrie encore peu connue, l'art du graveur, contemporain de l'art de l'imprimeur. Il s'était perfectionné à Nuremberg sous Michel Wolgemut, dont Albert Durer fut l'illustre élève, et il aidait à Paris le fameux libraire Antoine Verard à embellir ses édidions de chroniques et de romans de chevalerie. Son ménage n'avait pas eu ce bonheur patriarcal qui habitait si volontiers avec les arts de ces temps naifs. La jalousie mêla bien de l'amertume à son existence laborieuse. Sa femme s'attirait, par ses charmes extérieurs autant que par son esprit, une foule d'adorateurs et d'hommages qui n'ôtaient rien à sa vertu, et qui désolaient son mari. Pourtant le cœur lui avait échappé, et Noël Bauron, charpentier, s'était emparé de ce cœur plein d'amour et de dévoûment, sans réussir à posséder le corps. Cependant Leonard Maket les avait surpris dans un tête-à-tête assez intime pour ne plus douter d'une intelligence qu'il soupçonnait depuis long-temps, et le chagrin qu'il ressentit de cette découverte l'avait frappé à mort.

Jeanne, restée seule dans ce logis où le souvenir du défunt était encore tiède, écoutait en tressaillant les volées des cloches sonnant à tous les clochers d'églises et de couvens. Parmi ce carillon confus, Saint-Denis de la Chartre envoyait des sons plus proches et plus plaintifs; elle s'agenouilla devant son escabeau, et sentit le plancher s'émouvoir sous elle, ce qu'elle attribua au vertige que le deuil imprimait à son esprit : elle murmura les prières des morts en se frappant la poitrine.

On heurta doucement à la porte; elle tourna la tête avec pressentiment et se tut en retenant son haleine; on heurta plus fort en l'appelant par son nom; elle reconnut la voix et se leva terrifiée, fit un pas en avant, s'arrêta indécise, puis courut à la porte qu'elle ouvrit : un homme se précipita, pâle et haletant, dans l'intérieur de la boutique, et saisit le bras de Jeanne, comme pour l'entraîner; elle résista en joignant à ses efforts des gestes supplians; il paraissait voir sous leurs pas un précipice béant, et il continuait à l'attirer hors de la maison, l'index abaissé vers le pavé. C'était le même personnage qu'on avait vu, depuis l'aube, immobile au bord de l'eau, contemplant le pont Notre-Dame, où se déchiraient de larges lézardes.

— Noël, mon ami, départez vivement, disait la veuve en se débattant, Albert s'en va revenir avant l'enterrement où vous devriez être.

— Jeanne chère, répéta-t-il d'une voix entrecoupée, il convient de vous répéter : départez vivement, car voici que le pont va choir en la rivière.

— Avez-vous le sens perturbé, de deuil ou de liesse? de fait mon mari jaloux est issu de cette vie et m'a rendue veuve, mais non pas à votre avantage, ami mien, puisque mon fils, irrité en contre vous, a juré Dieu et les saints qu'il romprait de gré ou de force nos amours.

— Par le poteau de la croix! j'empêcherai bien son mauvais vouloir, et s'il s'acharnait à nous molester... Oh! n'ayez peur, mignonne, je me mènerais pendre plutôt que de maltraiter votre enfant que tant aimez!... Çà, venez, Jeanne, devant la chute du pont.

— Ne moquez-vous pas, ou bien est-ce fin expédient pour que j'aille à votre suite? non irai, compaing; hier trépassa monsieur mon mari.

— Je vous dis pour vrai que le pont déjà croule et se fend; la ruine imminente peut advenir à cette heure, et toutefois ne tardera jusqu'au soir. Adonc, Jeannette, ne demeurez en si grand péril, et vous hâtez de fuir ce logis, qui sera détruit comme si les trompes de Jéricho eussent sonné Je suis de mon métier maître ès-œuvres de charpenterie, et j'ai avisé tantôt, en regardant de loin votre fenêtre, maintes fendaces qui sont aux arches du pont; c'est pourquoi je présage qu'il doit tomber aujourd'hui.

— Possible la crainte vous abuse, ains je ne puis déloger en tant que mon fils sera absent. Que ferait-il de trouver la maison vide et moi-même en votre compagnie? il nous meurtrirait tous deux, j'appréhende. Or donc, merci du bon conseil, et laissez-moi céans, mon ami.

Noël Beauron essaya de nouvelles représentations, plus instantes et plus impératives. Jeanne Maket l[illegible] promit d'en profiter aussitôt que son fils reviendrait; mais elle refusa fermement de se mettre en sûreté avant le retour de celui-ci; elle ne croyait pas d'ailleurs à la réalité du péril que lui énonçait son amant, sans doute pour l'emmener et la délivrer des obsessions de son fils. Noel, n'espérant plus vaincre cette résistance, oublia le premier sa prophétie, et s'assit aux côtés de Jeanne, qui n'eut pas le courage de le chasser ni de le tenir à distance; leurs mains s'étaient entrelacées, et leurs yeux mélancoliques se concentraient dans un seul regard.

Leur entretien fut tendre et triste à la fois : ils récapitulèrent les obstacles et les angoisses qui avaient hérissé leur amour, non moins doux es non moins persévérant après des années d'éloignement et de contrainte l'un manifesta des espér auces que l'autre ne put briser par des dénégation

(1) Extrait de *Deux séjours*, roman en deux volumes, de M. Frédéric Soulié, ch. Hippolyte Souverain, éditeur, rue des Beaux-Arts, 10.

réitérées qui n'étaient que sur ses lèvres; les menaces filiales erraient ainsi que des spectres sanglans autour de la veuve, et sa vue rencon t sans cesse les traces fraîches encore du parricide de Robert de Léglie.

— Notre ame soit sauve au ciel! s'écria Jeanne, qui prêtait l'oreille avec une anxiété croissante, c'est lui qui s'en revient : il est arrêté à l'image de Saint-Jean-Baptiste, chez maître Antoine Verard, libraire, auquel il conte le trépas de Léonard Maket; vous ne pouvez sortir d'ici.

— Donc je resterai, et votre fils n'aura cœur de me montrer malveillant visage, lorsqu'il apprendra comment et pourquoi je suis accouru votre aide. Ainsi, sans attendre qu'il ait fini son propos avec les voisins' dépêchez de vider les lieux, pendant que le pont permet encore la fuite.

— Non, je ne veux qu'on me voie avec vous en secret parlement, et ce, le propre jour des obsèques du défunt; allez-vous-en, je vous convie, Noël, peur que Albert vous diffame et vous insulte. Point ne sortez par l'huis; j'entends qu'il est près de rentrer: il est furieux de la male heure, et vous accuse d'avoir causé la mort du pauvre Maket; Albert, dis-je, enragé d'un appétit de vengeance... Montez aux chambres hautes et vous y cachez.

— Jeune bien aimée, je ferai comme il te plaît, et ne te soucie de moi davantage; ne séjourne plus long-temps dessus le pont, car l'heure avance.

La veuve avait poussé Noël Beauron dans l'escalier noir et tournant qui conduisait aux étages supérieurs, et, fermant la porte à double tour derrière lui, elle tâcha de faire bonne contenance pour l'arrivée d'Albert, qui venait de prendre congé du libraire Verard, et d'échapper aux condoléances des habitans du pont Notre-Dame; il avait les sourcils froncés et l'abord inquiet; il considéra avec défiance sa mère, qui feignait de pleurer la face couverte de ses mains; il examina la boutique dans tous les recoins, et remarqua sur un banc le bonnet de laine bleue que le charpentier avait laissé.

— Cordieu! madame, qui vous a visité en vénération de la mémoire paternelle? dit-il en foulant aux pieds ce bonnet, qui témoignait de la présence de Noël Beauron, et que Jeanne aperçut avec un trouble visible; est-ce pas notre tante Boicervoise-la-Tavernière qui porte ce chaperon de couleur gaie?

— Il n'a guère demeuré, je vous affie, reprit Jeanne rougissant et pâlissant tour à tour; et tôt il est parti, après m'avoir baillé avis que le pont allait choir.

— Quel? demanda Albert d'un ton foudroyant; quoi! en ce jour de désolation, où l'on a mis en terre feu mon honoré père, il s'est présenté chez vous!

— C'était à bonne intention, Dieu m'est garant; il a dit que le pont tomberait, et il m'a sollicité de fuir avec vous; puis il est parti, sur ma foi!

— Oui-dà, il est parti le chef découvert? répliqua le jeune homme avec une ironie sombre: bien, il n'a eu garde d'attendre ma venue; est-il pas parti?

A ces mots, aiguisés d'un ricanement qui ressemblait à un rugissement, il s'arma d'un compas qu'il choisit entre tous les instrumens tranchans et acérés dont la table était jonchée, et il se dirigea vers l'entrée de l'escalier. Jeanne, qui devina un projet de meurtre, s'y opposa en protégeant la porte de son corps, et en commandant d'un geste sévère la retraite à son fils; mais son autorité n'avait plus d'empire, et Albert fut convaincu que son ennemi était dans la maison; il voulut se faire un passage malgré sa mère, qui, éplorée, palpitante inensée, se jetait toujours au devant de lui.

— Il est ici, le misérable auteur du trépas de mon excellent père! criait Albert, qui ébranlait la porte à grands coups; arrière, madame! gardez que le sang ne macule votre robe! je veux qu'il soit l'hostie expiatoire de votre démence et ingratitude! arrière, mère, je suis Robert de Léglie.

— Non, vous n'irez jusque-là, sinon en passant dessus mon cadavre! Albert, je vous adjure de faire grace à qui voulait nous sauver de la chute du pont. Oh! le méchant fils, que je voue à malédiction! Noël! Noël! dépêchez d'évacuer à ce meurtrier; ils se tueront, s'ils se rejoignent.

— Par l'ame de mon père! la vilaine plaint son amant. Je ne sais qui me tient, que j'épargne le ventre d'où je suis né! Mère, ne persistez à le défendre, afin que je ne commette un parricide!.. Ah! lâche et couard, viens çà tendre la gorge à ma justice filiale.

Albert avait fait sauter la serrure de cette porte vermoulue, et déjà il s'élançait dans la vis, quand Jeanne Maket, redoublant de désespoir et de force, l'étreignit de ses deux bras raidis convulsivement, et une lutte aveugle s'engagea entre la mère et le fils, lutte acharnée et horrible, avec des imprécations de fureur et des prières, des larmes et du sang. Jeanne, en cherchant à désarmer Albert, s'était enfoncée elle-même une point du compas dans la poitrine, et le sang jaillit au front de son adversaire, dont les cheveux se dressèrent; il se traîna sur les genoux pour étancher ce sang qui l'inondait, et se pâma en gémissemens.

— Malheureux fils et plus malheureuse mère! murmurait Jeanne, qui croyait à un assassinat; il m'a tuée, le méchant! Albert, je te somme maintenant de ne pas attaquer Noël Beauron: mon sang doit racheter le sien; mais va-t'en, le pont ja chancelle.

Le bruit de la lutte et les cris lamentables d'Albert avaient averti les voisins et surtout le libraire Antoine Verard, qui pénétrèrent dans la boutique et reculèrent de terreur au spectacle inattendu qui les accueillit: parmi les débris des meubles brisés dans un combat corps à corps, parmi les lambeaux de vêtemens, la mère gisait dans une mare de sang; le fils, tout trempé de ce sang qui le stigmatisait, s'arrachait les cheveux et se tordait en hurlant.

— Malheur! malheur! répéta la grande voix du peuple; un grand crime s'est commis dans la maison de Robert de Léglie: un fils a occis sa mère, c'est symbole de prochaines calamités! Malheur sur nous et sur notre ville, la dextre de Dieu châtiera ce parricide!

Albert Maket fut lié de cordes et mené aux prisons du Châtelet, à travers les clameurs féroces de la populace, qui l'eût coupé en morceaux sans l'assistance des archers de la prevôté; Jeanne, confiée à la garde d'une vieille qui la garde et la panse, s'évanouit à la suite de l'hémorrhagie: le pont Notre-Dame craquait, tremblait et s'affaissait.

Cependant Noël Beauron, avant le commencement du fatal débat dont il était l'objet, avait calculé le temps qui restait pour prévenir de plus graves désastres, et dès qu'il fut monté au premier étage, il se depouilla d'une partie de ses habits et plongea dans la rivière, pour gagner le bord à la nage. Mouillé et à demi-nu, il courut chez le lieutenant-criminel, à qui il annonça avec assurance que le pont Notre-Dame tomberait dans la journée. Le lieutenant-criminel Jean Pipillon, aussi étonné de cette brusque nouvelle que de l'étrange messager qui la lui apportait, craignit d'être dupe d'un intrigant effronté et enferma le charpentier dans une chambre, pendant qu'il allait en personne, à la maison de ville, communiquer cet avis au prevôt des marchands et des échevins. Il y eut délibérations, discours, expertises, procès-verbaux jusqu'à dix heures avant midi: alors seulement un édit fut crié à son de trompe pour que les habitans du pont Notre-Dame se tinssent sur leurs gardes.

Ceux-ci furent moins épouvantés qu'indignés, doutant de l'imminence du danger: on prélevait sur eux un impôt annuel de 80 livres qui devaient être employées à l'entretien du pont: on accusa le prevôt, on accusa les échevins, et les quartiers environnans en rumeur couvrirent les deux rives de la Seine d'une foule curieuse et mutinée, qui proférait des cris de mort contre ses magistrats. On ne pouvait plus nier l'approche de la catastrophe: de moment en moment les lézardes des murs s'agrandissaient, et la charpente s'écartait en tous sens: de chaque côté du pont, des gardes du roi veillaient à ce que les habitans du pont enlevassent leurs meubles et leurs marchandises, à l'abri de la presse et des larrons. En moins d'une heure ce vaste déménagement fut presque achevé, et les propriétaires eussent souhaité emporter leurs maisons qu'ils voyaient prêtes à s'abîmer: l'angélus de midi sonnait aux paroisses.

— Loin! arrière! cria le peuple, voici le pont qui va choir! dites vos oraisons et levez vos cœurs vers Dieu! Amen!

Soudain des craquemens plus fréquens et plus prolongés se succédèrent, l'eau bouillonnait autour des pilotis, qu'une main invisible semblait déraciner: les maisons se fendirent du haut en bas, et des crevasses se formaient dans la chaussée: les pierres et le plâtre se détachaient et pleuvaient de la voûte; un silence attentif planait sur cette multitude d'assistans, qui priaient à demi-voix et se signaient avec dévotion.

— Jeanne Maket! s'écria un homme à peine vêtu qui se fit jour des pieds et des mains dans cette foule compacte jusqu'aux soldats rangés en haie pour défendre le passage du pont, Jeanne Maket, répétait-il en cherchant dans les yeux une réponse qui ne sortait pas des bouches.

— Jeanne Maket a été meurtrie par son propre fils, dit quelqu'un, et elle fut sans doute délaissée en son logis où elle se meurt de sa blessure.

Noël Beauron, qui s'était enfui de la maison du lieutenant-criminel, repoussa les rampes de pertuisanes avec lesquelles on contenait le débordement de la foule, et malgré les allocutions qui lui conseillaient de rebrousser chemin, il s'avança seul sur le pont chancelant, entr'ouvert, et disparut dans la boutique de Léonard Maket: un cri unanime annonça qu'il était perdu. Aussitôt la charpente se brisa, les poteaux se désunirent, et le pont, avec les soixante maisons qui le chargeaient, s'écroula avec un fracas effroyable et un épais nuage de poussière: le cours de la rivière fut interrompu par une digue qui fit refluer et rejaillir les eaux comme une cataracte: un amas de décombres désignait encore la place de ce beau pont; mais le soir même le courant avait balayé les débris flottans sur sa surface, ainsi que quelques cadavres écrasés et méconnaissables.

Albert Maket périt du supplice des parricides, et quoique la négligence du prevôt des marchands et des échevins eût été punie par une prison perpétuelle, le peuple de Paris regarda la ruine du pont Notre-Dame comme un châtiment divin pareil à celui qui avait anéanti Sodome dans la Bible. Noël Beauron, qui était mort avec Jeanne en voulant la sauver, passa pour un envoyé de l'enfer: plusieurs pourtant, en faveur de son avis au lieutenant-criminel, lui donnèrent les ailes et l'auréole d'un ange: on ne l'enterra pas en terre bénite.

L. Jacob, bibliophile.

INDISCRÉTIONS DE COULISSES.

Je voulais vous parler de Tisserand, du Gymnase, et vous faire part de son prochain mariage avec la fille d'un pharmacien de la rue de la Paix;

Je voulais vous parler aussi d'un acteur de la Porte-Saint-Martin, Moëssard, ce gros prix de vertu, qui vient de s'unir avec une nouvelle décoration;

Je voulais encore vous toucher quelques mots de la grande querelle survenue entre un auteur et un rhume, l'auteur d'*Ivan de Russie* et le rhume de Mme Dubois, la tragédienne de l'Odéon; mais quelques lignes du dernier feuilleton de Jules Janin ont causé une telle rumeur dans les coulisses de tous nos théâtres, que, pour l'instant, il me serait impossible de vous parler d'autre chose.

Or, écoutez. Dans son feuilleton de lundi, le prince de la critique racontait qu'une carte de visite, gravée et surmontée d'une couronne de duc, avait été déposée chez lui par un comédien. Un duc comédien!... *Par la sambleu, marquis!* Et là dessus, le spirituel feuilletoniste se bornait à té-

moigner à M. le duc toute sa reconnaissance pour l'honneur qu'il lui avait fait de déposer sa carte, rue de Vaugirard, 9.

Mais quel était ce comédien? J. Janin n'en disait mot, autant par bonté d'ame que par respect pour d'illustres ancêtres.

Ce ne pouvait être Florestan Ier, duc de Valentinois, prince de Monaco; car cet ancien figurant du théâtre de l'Ambigu a quitté les planches pour le trône : il n'envoie plus de cartes de visite aux journalistes.

Qui diable était-ce donc? Tous les acteurs de Paris se regardaient les uns les autres avec défiance.—Est-ce lui?— Est-ce toi?— Qui d'entre nous est duc?

Ces pauvres gens n'osaient plus se tutoyer, mais ils se saluaient profondément, à tout hasard.

Enfin, on découvrit que le duc en question était un *un artiste des Variétés.* Alors tous les regards, toutes les défiances, toutes les jalousies, et peut-être même toutes les haines se tournèrent de ce côté. Cependant personne ne s'étonnait qu'un duc se fût fait acteur dans un théâtre illustré déjà par la présence d'une marquise, ou tout au moins, de la fille d'un marquis (Mlle Esther, fille du marquis de Bongars ou Beauregard).

A la bonne heure! Mais il s'agissait maintenant de connaître le coupable, je veux dire monseigneur le duc, et la chose n'était pas des plus facis, je vous jur.

On courut chez J. Janin, qui refusa de nommer le délinquant. J. Janin s'est déjà brouillé avec les grands seigneurs du journalisme, et il ne se souciait sans doute pas de se brouiller encore avec les grands seigneurs du théâtre.

On interrogea tous les visages d'acteurs : pas un front, pas une bouche, pas un nez ne trahit son incognito. On sait que les acteurs cachent d'habitude leur vrai nom sous un nom d'emprunt, et tous les *artistes* des Variétés s'obstinèrent à ne pas vouloir révéler leur nom de famille, dans la crainte qu'on ne les prît ou dans l'espérance qu'on les prendrait pour des ducs.

Il arriva cependant qu'un petit journaliste avait reçu, comme J. Janin, la fameuse carte de visite gravée et surmontée d'une couronne de... marquis. Du moins, le petit journaliste assura que c'était une couronne de marquis, et cela un peu par jalousie contre la science héraldique du critique des *Débats.*

Le petit journaliste tira de son portefeuille la carte armoriée de l'acteur. J'examinai la couronne, et comme j'en sais là-dessus autant que le père Montfaucon, je déclarai que c'était la couronne d'un duc, mais d'un duc-marquis; et, par cette déclaration, j'eus le plaisir bien rare de mettre deux journalistes d'accord.

On prévoit que, pendant notre grande discussion héraldique, la carte de visite avait circulé de mains en mains, et que déjà le comédien-marquis (ou duc) était connu de tout le théâtre des Variétés.

A l'heure qu'il est, le nom de cet acteur est donc le secret de la comédie. Ce secret important, ce secret plein d'honneur, je vais le révéler.

Mais, d'abord, passons en revue, je vous prie, quelques uns des pensionnaires de M. Jouslin de la Salle.

Que vous semble de Levassor? Est-ce qu'il ne vous paraît pas un peu pincé, un peu marquis, légèrement duc? Voyez-le surtout dans *le Maître d'école.* Est-ce que, dans ce vaudeville, Levassor ne vous rappelle pas le vieux Denys de Syracuse? Et si Denys, roi, se fit maître d'école, pourquoi le marquis Levassor ne se serait-il pas fait acteur?

Mais non, Levassor est tout bonnement un ancien commis-marchand qui serait désespéré d'être quelque chose de plus qu'un *artiste.* Ce titre est le seul qu'il ambitionne.

Hyacinthe, c'est autre chose. Il a un nez de marquis, un noble nez, un illustre nez. On ne peut s'y méprendre : Hyacinthe a des prétentions à l'aristocratie; il trône dans le foyer des acteurs, il tyrannise la conversation, il s'écoute parler, se regarde rire, se pavane, se dandine, tortille ses hanches, se pose tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et semble toujours se dire : *Saute, marquis!*

Cependant Hyacinthe n'est qu'un vilain.

Mais, par exemple, que dites-vous de Lafont? Ne trouvez-vous pas en lui ce quelque chose, ce je ne sais quoi qui est le signe infaillible d'une noble naissance, ou, tout au moins, d'une éducation distinguée?

Eh bien, vous ne vous trompez pas. Lafont est né duc, marquis, comte, baron, chevalier, tout ce qu'il vous plaira; il est plus duc et plus marquis que tous les ducs et les marquis dont il représente les personnages. Mais, sorti de ces rôles, Lafont n'est plus qu'un homme de goût, un acteur d'esprit et de talent, qui était chirurgien sur les planches d'un vaisseau avant d'être comédien sur les planches d'un théâtre.

Et Lepeintre aîné? Ah! celui-là, c'est bien différent. Regardez-moi ce noble visage, ce nez d'aigle, cet œil bleu, cette tête qui se penche fièrement sur l'épaule droite! quel air! quelle prestance! quelle vivacité, et en même temps quelle régularité dans tous les traits!

Assurément cet acteur a appartenu, d'une manière ou d'une autre, à l'ancienne noblesse.

Et en effet, le père Lepeintre était régisseur, intendant de je ne sais quelle grande maison; et je crois même que, dans son enfance, Lepeintre émigra... mais sans aucune espèce de marquisat sur sa conscience.

Prosper Gothi pourrait bien être le marquis anonyme... Qu'en pensez-vous? Hein?... Il y a une certaine finesse, une sorte de distinction dans cette longue physionomie... et puis ces jambes grêles, ce nez aristocratique?.. Eh bien non! et je vous les nommerais tous les uns après les autres, Maillart, Cachardy, Adrien, Cazot, Dussert, Lionnel, que jamais, non jamais vous ne pourriez découvrir celui d'entre eux tous que la nature bizarre a fabriqué marquis! il faut cependant que je vous le nomme.

Ce n'est pas Odry, croyez-le bien. D'ailleurs Odry ne fait plus partie de la troupe des Variétés; mais si ce n'est Odry, c'est son remplaçant; c'est l'acteur qui, pour dissimuler sa naissance et cacher son jeu, débuta, il y a six mois, aux Variétés, par le rôle de Bilboquet dans les ***Saltimbanques***; c'est le comédien qui, pour ne pas déroger sans doute, jouait, avant-hier soir encore, le rôle du Grand Frédérik dans le ***Hussard de Felsheim***; c'est ce même artiste qui prête son masque bouffon à l'ami d'Egidius dans la pièce des ***Chevau-légers***; c'est enfin l'acteur Dumesnil!

Oui!... ce nom de Dumesnil n'est que le sobriquet dramatique sous lequel se cache le jeune et intéressant marquis ou duc d'A****.

Maintenant que ses titres et qualités sont connus, M. le marquis Dumesnil se propose, dit-on, de demander en mariage la noble demoiselle Esther, fille du marquis de Bongars ou Beauregard.

A l'occasion de ces quasi-royales noces, dont se réjouit, par avance, le théâtre des Variétés, les nobles époux distribueront des croix-d'honneur à tous leurs amis et camarades. J'en retiens une pour Odry-Bilboquet.

(Entr'Acte.)

LE DÉSHÉRITÉ.

Il y a une dizaine d'années, on ne faisait que commencer à élever quelques constructions sur les terrains qui avoisinent l'emplacement de la Madeleine. Dans une de ces maisons isolées qui présentaient en saillie, sur chaque flanc, des pierres d'attente, demeurait le comte d'A...

Il était vieux et affaibli, et vivait dans un grand isolement dont il se plaignait quelquefois amèrement, sans cependant en paraître réellement affligé. Le comte d'A... avait quelque chose qui remplissait sa vie et suffisait à ce qu'il avait à dépenser de sentimens affectueux; il avait une passion, une manie, quelque chose enfin dont l'influence était on ne peut plus bienfaisante, puisque cela remplaçait les jouissances d'une grande fortune dont il avait perdu une partie, une faveur à laquelle il avait survécu, une jeunesse dès long-temps fanée, une santé détruite.

Cette manie, cette passion, comme vous voudrez l'appeler, était celle des tableaux. Il avait bien des neveux : deux fils d'un frère mort sur le champ de bataille sans laisser de fortune, et qu'il avait élevés lui-même; mais semblables aux petits oiseaux, les deux jeunes gens s'étaient envolés aussitôt que les plumes leur étaient venues.

L'un était un naturel exact avec une intelligence commune; il avait de l'instruction sans esprit et surtout sans imagination; il ne sentait aucun enthousiasme pour les *richesses* de son oncle, mais il avait la complaisance de les admirer aussi souvent et aussi long-temps que leur heureux propriétaire pouvait le désirer; il avait fait plus, à force d'entendre les formules admiratives de son oncle, il en avait retenu quelques-unes au moyen desquelles il pouvait quelquefois émettre son opinion sur ses tableaux; opinion que M. d'A... trouvait d'autant plus sensée, que c'étaient ses propres idées et souvent ses paroles reproduites avec la fidélité d'un miroir. Ce neveu s'était jeté dans la banque.

L'autre était né capricieux, indépendant, spirituel, railleur; un goût dominant l'emportait vers la peinture. Long-temps son oncle avait toléré, avec une indulgence peut-être excessive, les défauts de ce caractère; mais la pensée d'avoir un grand peintre dans sa famille, de le diriger, de faire profiter son talent de toutes les observations et de toute l'expérience d'une longue vie, était plus que suffisante pour lui faire trouver charmantes les plus étranges folies de son neveu Eugène.

Celui-ci, soutenu par un instinct secret qui lui disait : « Tu seras peintre, » avait long-temps écouté avec patience les longues dissertations de son oncle; il avait admiré et copié toutes les beautés que M. d'A... lui faisait remarquer dans ses tableaux. Cependant il avait obtenu de passer quelque temps hors de la maison, dans l'atelier d'un peintre célèbre; de là, il était allé en Italie avec un peu d'argent que lui avait donné son oncle, et un peu aussi qu'il avait gagné en faisant des portraits.

A son retour, il retrouva son oncle comme il l'avait laissé, passant sa vie dans sa galerie de tableaux, découvrant chaque jour quelques beautés qu'il n'avait pas vues la veille. Son frère Paul n'avait pas non plus changé d'avis sur les merveilles dont M. d'A... était si fier; mais Eugène avait vu et étudié les grands maîtres; il avait compris la peinture.

Il y a un jour dans la vie du poète et de l'artiste, un jour solennel où une seconde vie naît en lui : la nature se révèle dans toute sa splendeur, avec tous ses magnifiques secrets; la veille, il n'était rien qu'un versificateur ou un misérable reproducteur de poncifs; ce jour-là, il est poète, il est peintre.

Il ne lui fut plus possible de voir, sur la parole de son oncle, les beautés absentes de ses tableaux; et quand, en opposition aux études qu'il rapportait d'Italie, M. d'A... voulut lui donner pour exemple un *magnifique* Rubens, Eugène dit tranquillement :

— On m'aurait lapidé à Rome, si je n'avais pas fait mieux que cela.

— Oui dà! reprit son oncle; on a dit en tout temps que la jeunesse était présomptueuse, mais je ne crois pas qu'il y ait jamais eu présomption égale à la vôtre, monsieur mon neveu. J'ai quelquefois vu de jeunes peintres se mettre un peu facilement au dessus de leurs camarades et de leurs émules, mais je vous avouerai que je n'ai pas encore rencontré un petit rapin comme vous, parler aussi légèrement des maîtres et de leurs chefs-d'œuvre.

En ce moment, une parole erra sur les lèvres du jeune homme. Quelque bon ange l'arrêta, car cette parole eût été trop amère pour le comte d'A...

— Mais, allait dire Eugène, je ne confonds pas comme vous, avec les chefs-d'œuvre des maîtres, les misérables croûtes pour lesquelles vous vous ruinez.

Un bon ange, dis-je, détourna cette parole, qui eût douloureusement frappé le vieillard.

— Allons, mon oncle, dit Eugène, pardonnez-moi, et je vous ferai un cadeau ; j'ai apporté pour vous une tête du Titien.

L'oncle pressa son neveu sur sa poitrine.

— Mon ami, dit-il, juge, par le plaisir que me cause ton présent, du respect avec lequel tu devrais parler des grands maîtres.

— Et, dit-il, en admirant la toile que lui offrait Eugène, compare ce que tu fais à ceci, et humilie-toi !

Après trois jours d'éloges, il n'y put plus tenir, et dit à son oncle :

— Cher oncle, la tête est de moi

L'oncle d'abord rougit de surprise et de colère ; mais après quelques instans de réflexion, il dit :

— Quelle folie !

— Je parle sérieusement, mon oncle.

— Alors, mon neveu, tant pis ; vous êtes le plus grand impudent que j'aie jamais vu. Vous avez voulu me tromper ou me faire prendre votre ouvrage pour un tableau du Titien, ou me faire croire que vous étiez l'auteur d'un ouvrage de ce maître. Mon beau neveu, nous n'en sommes pas encore à ce point de crédulité, que nous ne reconnaissions pas l'œuvre d'un semblable peintre. Travaillez, mon ami, cela vaudrait mieux que de vous parer ainsi des plumes du paon.

— Mais, mon oncle, c'est une copie que j'ai faite à Rome.

— Taisez-vous, la plaisanterie est trop longue. Vous devriez plus de respect à mes cheveux blancs et plus de reconnaissance aux soins que j'ai pris de votre enfance.

— Mais, mon oncle, voyez la toile : elle vient de chez Giroux.

— Sortez, monsieur, dit le comte d'A.... ; à un si grand génie mon appui n'est plus nécessaire ; et moi, j'ai besoin de repos, de calme, d'amis qui ne se moquent pas de moi.

Eugène voulut s'excuser ; mais son oncle fut inflexible. Peu de temps après, il retourna en Italie.

Pour le comte, il était tellement ému, qu'il n'avait pas compris les dernières paroles de son neveu, et heureusement pour lui, car elles apportaient une preuve assez forte. Sa colère n'avait été excitée que par la réponse que se permettait de lui faire son neveu, seulement en sa qualité de réponse.

Quand le comte fut seul, il fit quelques tristes réflexions sur l'abandon où il se trouvait ; puis, une idée vint lui éclairer l'esprit :

— Certes, se dit-il, j'ai mis mes deux neveux en position de ne devoir qu'à eux-mêmes leur indépendance, ma fortune est à moi.

Il envoya aussitôt chercher le brocanteur Samuel. Samuel était venu tous les jours depuis deux semaines ; il n'était ni ruse ni perfidie que l'habile homme n'eût mises en œuvre pour pousser l'amateur à acheter un magnifique tableau de Rembrandt. Mais le prix qu'il en demandait était presqu'une année de son revenu, et le matin même il l'avait renvoyé après une longue lutte contre lui-même en lui enjoignant de ne plus revenir ; mais, d'après sa nouvelle résolution, son argent lui appartenait :

— Samuel, lui dit-il, tu me demandes dix mille francs, c'est trop ; il faut qu'il me reste de quoi vivre ; je ne puis, en m'imposant les plus dures privations, passer mon année avec moins de deux mille francs. Je ne puis donc que t'offrir huit mille francs ; si cela ne te convient pas, disparais avec ton tableau, et ne remets jamais les pieds chez moi.

— Monsieur le comte, dit Samuel, sait que ce que je lui demande de mon tableau ne ferait pas les deux tiers de sa valeur, et que si je n'étais très pressé d'argent, et le plus dévoué serviteur de monsieur le comte, je n'aurais qu'à attendre un peu, et j'en trouverais douze mille francs.

Ils débattirent encore long-temps, puis le comte finit par céder.

— Allons, Samuel, tu auras neuf mille francs.

Il ne tarda pas à vendre son cheval, puis à monter d'un étage, puis de deux ; puis il vendit son argenterie.

Quand je l'ai connu, quatre ans après, il demeurait au quatrième, et avait aliéné son revenu pour cinq ans. Il vivait, avec un vieux domestique, de la vente de quelques bijoux.

Un de ses amis m'avait parlé de lui, et je sollicitai l'honneur de lui être présenté.

On me conduisit chez lui le soir ; je montai quatre longs et raides étages. Je sonnai, un domestique vint m'ouvrir. Cet homme avait encore une livrée, mais les couleurs en étaient depuis long-temps ternies et effacées ; le drap était usé et râpé. Néanmoins, on reconnaissait à ses manieres et à son langage un domestique de bonne maison ; il m'introduisit dans une antichambre démeublée, me demanda mon nom et m'annonça.

Le salon, qui servait en même temps de chambre à coucher au comte, était pauvre et triste : un lit, une table et des chaises en noyer en faisaient tout l'ameublement, seulement quelques monumens rappelaient par leurs ruines la grandeur déchue du vieillard cassé que je saluais ; il était dans un grand fauteuil de maroquin rouge ; sa robe de chambre était doublée de quelque chose qui, selon toutes les probabilités, avait dû être autrefois de l'hermine. Il parcourait un livre richement relié ; un tapis autrefois fort beau, mais alors usé jusqu'à la corde, couvrait en partie le carreau rouge de la chambre. Il se leva pour nous recevoir.

Je remarquai que les deux *bougies* qui éclairaient la chambre étaient d'inégale grandeur, ce qui démontrait jusqu'à l'évidence qu'elles n'avaient pas coutume d'être allumées toutes les deux à la fois.

Du reste, l'obséquiosité du domestique, son respect, sa prévenance poussée au-delà de toutes les bornes, montraient à la fois la bonté de son cœur et la honte qu'il éprouvait de la pauvreté de son maître.

Je demandai à M. d'A... la permission de le déranger quelque matin pour visiter sa magnifique galerie dont j'avais beaucoup entendu parler.

La figure du vieillard s'illumina comme un rayon de soleil, ses yeux appesantis jetèrent un vif éclat.

— Monsieur, me dit-il, je vous montrerai mes tableaux avec plaisir ; mais le temps est couvert, depuis quelques jours, d'épaisses vapeurs couronnent la ville ; et comme un père orgueilleux, je ne veux vous montrer mes enfans d'adoption qu'avec tous leurs avantages. Venez me voir au premier jour un peu clair ; je ne sors jamais.

Quelques jours après, le vent du nord-est avait balayé l'atmosphère ; de fraîches teintes roses avaient coloré les nues que le soleil avait ensuite absorbées. J'arrivai à midi chez le comte d'A...

Il déjeunait : tout dans cette maison démontrait la plus triste des pauvretés. Celle qui succède à l'opulence, en garde le souvenir, c'est-à-dire le regret. Il n'y a pas de plus déplorables haillons que les haillons de pourpre.

Le comte prenait son chocolat dans une magnifique tasse de porcelaine du Japon dont l'anse était depuis long-temps brisée.

Il ne paraissait pas souffrir beaucoup de ces misères ; mais son domestique en était préoccupé au dernier point ; pour me dissimuler une cuillère d'étain, il l'enleva sans que son maître s'en aperçût, et celui-ci, ne la trouvant plus sous sa main, s'en passa machinalement. Pierre était derrière son maître, la serviette sur le bras, attentif au moindre signe. — Jamais dîner d'apparat ne fut servi avec tant de soins et de zèle que cette tasse de chocolat.

Le comte me demanda si j'avais déjeuné ; je serais plutôt mort de faim que de ne pas compâtir au désespoir de Pierre, qui frémissait probablement de voir reparaître les odieuses cuillères d'étain ; je répondis affirmativement.

Pierre desservit. M. d'A... me parla quelques instans de choses et d'autres ; mais on voyait qu'il obéissait avec peine à ce tact que l'on attribue à l'usage du monde, et qui vient souvent du cœur, à ce tact, qui l'empêchait de me mener tout de suite à sa galerie, parce qu'il aurait alors semblé ne me recevoir que pour me faire voir ses tableaux.

Nous sortîmes de l'appartement, et je suivis M. d'A... à un étage supérieur et par un escalier si raide que son âge semblait devoir le lui rendre dangereux ; je lui offris mon bras ; mais il me remercia d'un signe gracieux et monta assez lestement, puis ouvrit une porte de grenier. C'était en effet dans un grenier qu'il avait placé ses tableaux ; plusieurs ouvertures ménagées sur le toit et fermées par des châssis vitrés leur donnaient un jour convenable.

Le vieillard s'arrêta un moment pour respirer et reprendre haleine. Je le regardai : une joie pure éclairait son visage ; sa voix devint plus vibrante et plus accentuée, quoique dans ce temple il en retînt l'émission, ainsi qu'un instinct secret le fait faire dans une église où dans un cimetière où l'on n'a cependant pas peur de réveiller les morts. Il avait bien fermé la porte en dedans. Le grenier était, comme tous les greniers, formé de poutres et de tuiles.

— Monsieur, me dit-il, voici mes Italiens ; admirez tous ces chefs-d'œuvre des maîtres italiens. Prosternons-nous devant cette admirable Vierge de Perrugin ; quelle pureté de sentiment !... quelle douce et pure expression ! Cette toile, monsieur, est le chef-d'œuvre de ce maître, qui a formé Raphaël. Examinez avec attention, le Louvre ne possède rien de si parfait. Cette tête de Christ est de Michel-Ange ; elle passe pour la plus énergique peinture de ce grand maître.

Je regardai pendant qu'il me parlait ainsi, et je croyais rêver. Ce qu'il me montrait avec un semblable enthousiasme était une douzaine de copies fort médiocres des maîtres dont il croyait posséder les originaux. Mais il était si heureux, le bonheur d'un homme est une si bonne, si rare, si respectable chose, que pour rien au monde je n'aurais réveillé le comte, en proie à ses riches illusions. J'étais prêt à faire les plus fanatiques éloges de ses mauvaises toiles, mais il ne m'en donna pas la peine ; il n'admettait pas de discussion sur ses chefs-d'œuvre, et ne supposait pas que l'admiration pût hésiter un moment. Il n'avait pas besoin de mes éloges, il marcha vers la seconde travée.

— Voici mes Florentins, me dit-il.

Quelques-uns des tableaux que le comte d'A... croyait posséder, je les avais vus bien réellement en différens lieux et en divers pays. Quelquefois il me racontait avec quelle peine il les avait obtenus.

— Tenez, me dit-il, voici un Léonard de Vinci de la plus grande beauté. C'est tout un roman qui m'en a rendu l'heureux possesseur ; une intrigue d'amour l'a tiré de la galerie de la princesse de ***. J'ai vendu mes chevaux pour l'acheter, et j'ai failli me le voir enlever par un amateur inconnu qui, m'a dit Samuel, un juif avec lequel je fais des affaires, en avait prodigieusement envie.

— Voici maintenant mes Flamands. Ah ! monsieur, je n'en ai pas beaucoup ! me dit-il tristement ; mais je suis pauvre maintenant !

Il n'avait point parlé de sa pauvreté quand je l'avais vu, lui le descendant d'une noble et riche famille, en proie aux privations de la vie ordinaire ; il n'en parlait que parce qu'il ne pouvait acheter des tableaux.

Comme on l'avait volé ! Sa prétendue galerie lui avait coûté des sommes énormes, et il n'avait pas un seul tableau qu'un amateur un peu éclairé eût voulu admettre dans sa salle à manger.

Mais personne ne l'avait jamais détrompé. Tout le monde faisait comme moi. Il était si heureux! si riche! D'un mot on pouvait le jeter dans la pauvreté, le désespoir, la défiance. Je le remerciai et partis.

— Je fis, à quelque temps de là, une visite de remercîmens à M. d'A..., puis un voyage m'empêcha de le revoir.

Un an après, comme je revenais, son portier me dit qu'il était mort depuis trois jours.

Il était tombé dans la plus affreuse misère. Quoique depuis long-temps il n'eût plus pour ressource que la vente de quelques bijoux, il achetait encore des tableaux. Il en vint à vendre des décorations enrichies de pierreries, précieuses moins par ces pierreries que par les mains illustres qui les lui avaient données. Il n'avait plus que quelques bijoux qui avaient appartenu à sa mère, et qu'il ne voulait pas vendre. La mort lui évita une triste lutte entre ce respect pieux et les plus impérieux besoins.

Comme il était sur son lit, quatre jours avant sa mort, le juif Samuel demanda à lui parler.

Pierre répondit que son maître était très mal et ne pouvait *recevoir*.

Le juif insista. Pierre se fâcha.

Il n'y avait pas de longues enfilades d'appartemens entre l'antichambre et le lit du comte; il entendit du bruit et frappa à la cloison pour savoir ce qui se passait.

— Monsieur, dit Pierre, c'est le juif Samuel qui veut entrer presque malgré moi.

Samuel avait suivi Pierre, et cependant n'osait entrer.

Il dit à travers la porte:

— Monsieur le comte, c'est moi qui voulais vous proposer un marché d'or.

— Hélas! dit le comte d'une voix affaiblie, hélas! mon bon Samuel, je ne fais plus de marché, je me meurs!

— C'est un Rambrandt, dit Samuel.

— Un Rambrandt! s'écria le comte.

Mais sa voix redevint languissante.

— C'est bien beau; mais que veux-tu que j'en fasse? Je serai peut-être mort demain.

— Vous avez encore vingt ans à vivre, dit Samuel toujours à travers la porte. C'est du meilleur temps de ce maître.

— Ce doit être bien beau, dit le comte; mais je me meurs! je me sens tout-à-fait faible!

— Monsieur sait, interrompit Pierre, que le médecin lui a défendu de parler; il m'a, à moi-même, recommandé de ne laisser parvenir personne auprès de monsieur, et j'aurais obéi sans l'obstination de ce maudit juif.

— Pierre, dit le comte, apporte-moi son tableau.

Pierre obéit. Samuel voulut entrer; mais il fut rudement repoussé.

— Tire le rideau.

Le comte ouvrit péniblement les yeux.

— Est-ce bien là un... Rembrandt?

— Comment, monsieur le comte! cria Samuel; en pouvez-vous douter, vous, le premier connaisseur de Paris?

— Pierre, donne-moi ma loupe.

Et, d'une main tremblante, il tenait sa loupe et regardait attentivement la peinture.

— Oui, c'est un Rembrandt, mais ce n'est pas du meilleur temps, comme tu veux me le faire accroire.

— Ah! monsieur le comte!

— Je sais ce que je dis. Cela est très beau... mais je n'ai pas d'argent.

— Mais je ne demande pas d'argent à monsieur le comte; un billet me suffira.

— Mon billet! je te dis que je serai mort demain.

— Je vous dis, monsieur le comte, que vous vivrez plus que moi.

— Mais je n'aurai pas d'argent pour payer ton billet.

— Nous le renouvellerons; je le laisserai à mes enfans, et vos héritiers le leur paieront. Allons, monsieur le comte, un billet à treize mois: trois mille francs.

Le comte épuisé retomba sur son oreiller.

— Trois mille francs, c'est pour rien, dit le juif à travers la porte.

— C'est pour rien, murmura le comte.

— Tenez, je vous le laisse pour deux mille quatre cents francs, pour qu'il ne tombe pas entre les mains d'un ignorant.

Mais le comte ne répondit pas, parce qu'il n'en avait pas la force.

Samuel prit ce silence pour une hésitation, et, par des diminutions *progressives*, arriva à lui laisser le tableau pour quinze cents francs.

— Allons, Pierre, dit le comte un peu reposé, soutiens-moi. — Samuel, apporte ton papier.

Samuel entra, et le comte, soutenu par Pierre, écrivit en travers d'un papier timbré: « Accepté pour la somme de quinze cents francs. »

Puis il s'évanouit.

A la lecture de son testament, on trouva, entre autres choses:

« Je lègue à mon neveu Octave, qui a su l'apprécier, ma galerie de tableaux, qui m'a coûté quatre cent mille francs, et vaut près du double. Mon neveu Eugène, son frère, qui se croit beaucoup plus de talent qu'aucun maître, n'aura que les bijoux qui me restent, à savoir: deux portraits enrichis de brillans, et une bague ornée de trois beaux rubis que m'a donnée son père. Mon neveu Octave prendra dans sa maison mon bon et fidèle Pierre, et le nourrira jusqu'à la fin de ses jours. Un si constant ami ne doit pas mourir à l'hôpital. »

Les tableaux furent vendus treize cents francs aux enchères. C'était un tiers au delà de leur valeur; il fallait payer deux ans de loyer au propriétaire du comte d'A.... Ce qui restait ne couvrit pas tout-à-fait les frais de vente.

Samuel présenta son billet; mais, sur la menace de poursuites correctionnelles, il consentit à le rendre et à reprendre la misérable copie qu'il avait vendue pour un original à M. d'A...

Eugène n'était pas riche. Il vendit les brillans qui entouraient les portraits pour payer quelques autres dettes de son oncle, le faire enterrer honorablement et acheta un terrain pour lui élever un petit tombeau. Il ne garda que la bague de son père.

Octave refusa de se charger de Pierre, qui vécut encore quelques années, et mourut chez Eugène.

ALPHONSE KARR. — (*L'Artiste.*)

UN FEU MOURANT,

NOUVELLE CRÉOLE.

I.

En janvier 1830, je voyageais de Strasbourg à Paris—(vous vous souvenez du rude hiver qu'il faisait); le vent chassait la neige, les chevaux glissaient, les postillons juraient, moi je grelottais! — La route devint impraticable, et, malgré tout mon empressement, je me vis obligé de séjourner dans une petite ville lorraine et dans une mauvaise auberge. Le jour finissait, ses dernières lueurs tremblaient encore sur les nappes de neige, et s'éteignaient dans les vapeurs grises de l'atmosphère.

J'entrai dans une grande salle chauffée par un fourneau en tôle à triple étage et par une antique cheminée où brûlaient d'énormes souches. La vue de ce foyer confortable dérida mon front, mit un gracieux sourire sur mes lèvres, et tout en me débarrassant de mon cache-nez et de mes fourrures, je fis un salut charmant, je crois, à un homme qui, assis près du feu, me fit l'effet d'être un compagnon de route et d'infortune. Cet homme me regarda négligemment, se leva, me rendit mon salut avec froideur, et reprit sa première posture, sans dire un mot, sans faire un geste. — Je compris que, quoique sous le même toit, il était lui, chez lui, moi chez moi... J'usai donc largement et à mon aise de tout le feu qui m'appartenait.

Quand j'eus oublié mes douleurs, quand mes membres eurent repris leur souplesse, quand le corps n'eut plus rien à demander, ce fut l'esprit qui travailla, mais avec une impatience, une curiosité, une impertinence qui me sont naturelles, et dont je cherche vainement à me débarrasser chaque jour. — Ne pouvant rien tirer de mon automate, ni une parole bienveillante, ni un reproche, je me mis à le considérer comme ferait un romancier en quête d'un personnage, ou un archéologue déchiffrant une inscription.

C'était un homme de cinquante ans environ, d'un maintien calme et sévère, d'une mise simple et de bon goût; son visage était ovale allongé, et très brun; ses yeux noirs et expressifs décelaient la pensée qui dominait en lui; ses cheveux devaient être teints, car ils luisaient comme du jais, ne trahissant aucune blancheur. Son corps était svelte et léger; toute sa personne était empreinte d'un cachet étranger. Après cet examen approfondi du physique, je voulus pénétrer plus avant et lui façonner un moral à ma guise; je n'avais rien de mieux à faire en attendant le souper et le dégel: cet homme-là, dis-je en moi-même, doit avoir un caractère difficile, inquiet, ombrageux, égoïste; il doit être misanthrope, méfiant; s'il est marié, mauvais époux; s'il est père, mauvais père! Quant à son ame, elle n'a jamais éprouvé de sensations douces et tendres; cet homme est un petit diplomate ou un grand agent de change, un homme de beaucoup d'esprit ou un sot!...

— Voilà une terrible journée, n'est-ce pas, monsieur? dit tout à coup l'étranger que je détaillais si bien.

— Mais oui, monsieur, lui répondis-je. — Et je pensai que ce n'était qu'un grand niais... Pourquoi diable avait-il ouvert la bouche? Me renversant toutefois sur ma chaise, je me dandinai avec un aplomb qui me donna un faux air d'esprit fort. Le dialogue continua.

— Le froid est à quinze degrés centigrades.

— C'est affreux pour les pauvres gens. — Une servante entra et mon compagnon lui dit:

— Demandez à ces dames si elles n'ont pas d'ordres à donner.

— Le bois n'est heureusement pas cher dans ce pays, ajoutai-je pour renouer une conversation à laquelle les derniers mots prononcés avaient attaché mon intérêt

— Il est fort bon et pour rien. — La servante revint: « Ces dames sont couchées, monsieur, et vous remercient. — Très bien. — Ce gros feu, ajouta le personnage, me rappelle une délicieuse histoire. — Peste! fis-je en moi-même, voilà que mon diplomate est un conteur. Mais je m'étais trop pressé dans ce jugement, car il garda un profond silence, oubliant sa propre observation et continuant de réfléchir à ce qui excitait ma curiosité. Je pris la parole: — Monsieur, lui dis-je, vous devez être aussi contrarié que moi du retard que nous éprouvons; nous pourrions faire contre fortune bon cœur, souper à la même table et causer dès ce moment en vieilles connaissances... Vous me parliez d'une merveilleuse histoire, je suis curieux comme un enfant: on est indulgent pour ces petits êtres, soyez bon pour moi. Mon homme desserra les dents, me fit un sourire fort aimable, me toisa de la tête aux pieds et me dit; — Voulez-vous connaître la moitié de ma vie, monsieur? — Je vous en demande bien pardon.—

Ne vous excusez pas, je n'ai à vous entretenir que d'une vie heureuse; ces souvenirs me sont chers, vous êtes jeune, ils pourront vous être utiles pour le courage qu'il faut à chacun de nous dans cette vie. — Vive Dieu! le bon enfant, pensai-je; il ne ressemble à rien de ce que j'avais imaginé. — Et d'abord, monsieur, reprit le conteur après une courte pause, êtes-vous de ceux qui sourient de pitié au récit des sensations de l'ame? êtes-vous de ceux qui ne croient pas à la vertu du cœur... chez les femmes? — J'y crois comme en Dieu et n'en ris jamais. — C'est une histoire du cœur que je vais vous faire. — J'écoute.

II.

En 1805, j'étais à deux mille lieues d'ici, dans une de nos colonies d'Amérique, la Guadeloupe, sous le plus beau ciel du monde, sur la plus coquette habitation de toute l'île. Avez-vous déjà lu quelque description de cette belle nature, la plus poétique et la plus pittoresque qui soit sortie des mains du Créateur? — Non. — Je suis né en Bretagne, et poursuivant la carrière qu'avaient embrassée mes pères, je m'étais fait marin. A l'époque dont je vous entretiens, j'étais lieutenant à bord d'une frégate que l'on nommait l'*Impératrice*. Un de mes camarades d'école, me sachant sur le point de partir pour les Antilles, me donna quelques lettres de recommandation pour son père, qui possédait à la Guadeloupe une riche propriété. Le jeune étourdi me jeta ces mots dans son dernier adieu : Deux baisers pour mes sœurs. — Je me promis bien de lui tenir parole, car j'avais entendu vanter les filles du Nouveau-Monde, car je savais qu'elles unissaient à toutes les perfections du corps, le charme entraînant de l'esprit et le gracieux abandon du caractère.

Après une traversée longue et pénible, nous nous éveillâmes, par un beau jour, en vue de la côte et à quelques lieues du mouillage de Fort-l'Epée.

J'avais déjà beaucoup voyagé, j'avais fait de longues et brillantes stations dans le Levant; j'avais visité tour à tour le fameux et fabuleux Archipel, la patrie d'Ulysse et d'Homère, et Sparte et Athènes, ces deux géans de l'antiquité grecque; mes yeux s'étaient reposés sur les rians côteaux de Lemnos, et avaient souvent épié les femmes gracieuses de Corinthe et de Missolonghi; j'avais fouillé la côte d'Afrique, Alger la guerrière, dont les maisons de campagne brillent au loin, comme des diamans au front d'une Géorgienne, et la côte d'Alicante et celle de Carthagène; j'avais mis les pieds sur cette terre tant chantée de l'Andalousie heureuse; j'avais vu danser aux castagnettes ces femmes dont le sang, moitié oriental, est si brûlant; je m'étais perdu sous les allées de grenadiers, et je m'étais souvent senti dominé, énervé par le spectacle de ce beau soleil qui, jetant ses derniers feux dans la mer, éclaire de ses reflets de pourpre l'immense jardin de notre vieille Europe, trésor dont tous ses enfans sont jaloux!

Tous mes souvenirs m'échappèrent devant le tableau qui se déroulait à ma vue. Nous avancions rapidement, et chaque sillage de la frégate nous faisait découvrir une merveille de plus. Nous étions en janvier; mais sous cet heureux ciel, on ne connaît les saisons que par les dons généreux qu'elles font à la terre : là, point de ces jours froids et glacés comme ici; là, toujours l'arc-en-ciel et la nue azurée. On voyait à travers des bouquets de lilas, dominant les forêts de cannes en fleurs et en panaches, s'élever les fronts blancs des habitations détachées des villages ou cases à nègres. Les moulins tournaient au vent, les vagues allaient s'amortir sur la plage, sans fureur et sans haine, respectant ce séjour béni, créé par Dieu pour servir de paradis aux femmes et de refuge à ses plus charmans oiseaux.

Après avoir laissé à notre gauche tous les petits îlots qui sont comme des piéges tendus aux voyageurs par des syrènes, après avoir souri de bonheur à cette douce verdure bariolée de nuances tantôt vives et tantôt pâles, nous jetâmes l'ancre loin du port, et une chaloupe me conduisit à terre avec quelques officiers de mon grade.

Le père de mon ami demeurait à dix lieues de la ville, dans la partie de l'île que l'on appelle *Grande-Terre*, et sur une habitation connue sous le nom de *la Vallée-d'Or*. J'étais impatient de faire connaissance avec les créoles et d'éprouver leur hospitalité si renommée; je pris un congé d'un mois et me mis en route à cheval avec un guide.

Quand j'étais jeune, j'avais le cœur d'un artiste, j'aimais les émotions et mon ame était curieuse, mais de cette curiosité discrète qu'ont les jeunes filles, caprice qui ne fait aucun mal, ne trouble aucun repos et se contente du premier hochet. En dépit de l'obstination de mon guide, vieux nègre qui me suivait à pied malgré la chaleur et le long voyage, je voulus traverser le site le plus sauvage de la colonie, et je pris ma direction par le pays auquel les habitans ont donné le nom pittoresque *des Abîmes*. Spectacle imposant et sublime! la mer gronde sous vos pieds, et votre tête est menacée par des rochers centenaires miraculeusement échafaudés l'un sur l'autre. De tous côtés des ravins profonds, recouverts par des halliers en fleurs, cachés sous des forêts vierges dont les hautes futaies sont enlacées l'une à l'autre par des lianes chargées de graines colorées. Des oiseaux de toutes les familles viennent s'abattre près de vous; les écureils se suspendent aux branches et se balancent mollement dans la brise qui fait trembler les feuilles. Je serais resté là tout un jour, toute une nuit à rêver! Rêver à quoi? Je ne laissais en France aucun souvenir d'amour, je n'emportais aucune parole secrète et constante, j'étais seul au milieu d'un nouveau monde; mon cœur se sentait réchauffé par les rayons qui fécondaient la terre sous mes pas. — Une voix se mit à chanter dans ce cœur et me promit de beaux rêves pour l'avenir, et je m'élançai avec ivresse dans une vie qui devait être aussi toute nouvelle!

Chemin faisant, mon vieux guide, qui n'avait pas encore trouvé l'occasion d'exercer son talent de conteur, s'approcha de moi, et me dit dans un patois que je vous traduis : — Eh bien! monsieur, vous regrettez le pays de votre père, car vous avez un visage triste! Moi aussi je le regrette! — J'admire et ne regrette rien, mais toi, lui dis-je, n'es-tu pas né à la Guadeloupe? — Je suis du Sénégal, mon histoire est bien amusante à entendre, mais elle est longue et nous n'aurions pas le temps d'en causer, d'ici à *la Vallée d'Or*. Sachez seulement que je n'étais pas né pour être esclave, que mon père était un grand chef, et qu'après un combat qu'il livra au roi des Baffres, je fus fait prisonnier et vendu.—Y a-t-il longtemps de cela?—Ah! oui, bien longtemps. Combien d'années? — Je ne sais pas; dans mon pays, les hommes ne s'occupent pas de compter les années, ils sont jeunes tant qu'ils peuvent faire la guerre, ils sont vieux quand ils se reposent. Mais, ajouta-t-il, vous pourrez le savoir au juste, Mlle Marie vous le fera dire, on m'a mis à terre le jour de sa naissance. — Quelle est cette demoiselle? — C'est la sœur de Mlle Isaure. — Je n'en suis pas plus avancé. — Comment, vous ne connaissez pas les personnes que vous allez visiter? — Ah! ah! ce sont les sœurs de M. Joseph? — Oui, un jeune blanc qui porte un habit comme le vôtre, un bon maître, celui-là. — Ce sont les filles de M. de Rochebrune? — Oui, le plus aimé de tous les habitans. — Et tu connais cette maison depuis long-temps? — Je crois bien, j'ai vu naître les enfans et j'ai appartenu au père. — Et tu les aimes tous. — Je me ferais hacher pour eux; ils m'ont donné ma liberté et un jardin. — Comment te nomme-t-on?— *Vieux-Corps*, monsieur. — C'est plaisant.— C'est un terme du pays, on me l'a appliqué, parce que j'étais déjà grand quand je suis arrivé du Sénégal. —Dis-moi, *Vieux-Corps*, les filles de M. de Rochebrune sont donc à marier? — Non pas. —Ah! diable, pensai-je avec une expression chagrine, dont je ne me rendis pas compte. — C'est à dire, reprit le nègre, qu'il y en a une à marier. — Ah! est-ce la plus jolie? — Mon guide me regarda en ricanant, et me répondit : — Vous seriez *bon sorcier*, monsieur, si vous pouviez décider cette question-là. — Ce sont deux sœurs jumelles? — Non. — Elles sont toutes deux brunes, ou toutes deux blondes? — Je ne connais ni brune ni blonde, et quant à vous dire la plus jolie, je ne m'y connais pas davantage; vous allez en juger par vous-même; seulement si vous aimez madame Isaure, tant pis pour vous, car elle est mariée, et si vous aimez Mlle Marie, tant pis pour vous encore. — Et pourquoi donc? — Le vieux nègre fixa de nouveau sur moi un sourire sardonique et dédaigneux, qui m'expliqua clairement que je ne serais pas du goût de Mlle Marie. — Elle a déjà refusé des partis probablement? — Ah je crois bien, tous nos jeunes créoles s'y sont brûlé les ongles. — Mais, ajouta-t-il avec un air de bonhommie que je ne saurais vous rendre, essayez... le hasard est si grand!

Nous tournions un joli petit morne qui descend à *la Vallée d'Or*; une allée d'arbres fruitiers aboutissait en droite ligne à la porte principale qu'entourait un large parapet en fer à cheval; la maison était assise au milieu d'un quiconce de tamarins; des lilas envoyaient leurs branches chargées de fleurs à toutes les fenêtres, et une vaste prairie étendait sa nappe verte jusqu'au double perron que gardaient deux lions couchés en sphinx sur leur table de marbre. — A main droite, l'œil se perdait dans toute sa portée sur des pièces de cannes qui secouaient au vent leurs aigrettes; à gauche on voyait le moulin, la sucrerie, les maisons de décharge, les parcs et un immense jardin rempli de bananiers, de grenadiers, de cotoniers, heureux rendez-vous des becfigues, qui venaient y vivre des douceurs que Dieu leur donne.

Au bruit des pas de mon cheval, un domestique s'approcha pour me tenir l'étrier, et je vis paraître au perron un beau vieillard à cheveux blancs, vêtu à la créole, très simplement, mais avec une propreté remarquable. — Pour éviter qu'il ne vînt à moi, je sautai à terre, et dis en le saluant : — Monsieur votre fils m'a chargé de lettres pour vous; j'ai pensé que vous aimeriez à m'interroger, et je me suis fait son messager jusqu'à vous. — Soyez le bien venu; me répondit-il, vous êtes M. Alvar de Kervent n'est-ce pas? Nous vous connaissons, monsieur; mon fils vous avait annoncé; votre arrivée me fait un grand bonheur, mais vous allez rendre folles deux petites filles qui sont ici. Entrez, monsieur, entrez donc.— Et M. de Rochebrune ouvrant une porte qui donnait sur son salon, dit à voix haute : Marie, Isaure, venez savoir des nouvelles de votre frère, M. Alvar est arrivé. — J'entendis deux petits cris de joie s'échapper à la fois, et je vis apparaître les deux plus gracieux visages que j'aie jamais vus. — Le conteur s'arrêta court, et reprit avec un doux sourire : le nègre avait bien raison, la plus jolie des deux était celle que l'on regardait la dernière, et cependant, leurs physionomies offraient chacune un type différent et bien tranché. L'une était brune avec des cheveux noirs qui tombaient en boucles sur ses épaules et qui s'écartaient sur son front pour encadrer une figure qui rivalisait de chaleur avec le feu de ses yeux magnifiques. Cette tête expressive était faite pour inspirer Goëthe ou lord Byron, car sous ces longs cils qui amortissaient l'éclair du regard, sous cette énergie, qui se reproduisait dans tous ses traits, dans tout ce maintien noble et gracieux, on devinait à la fois la sultane jalouse et impérieuse, et la douce Marguerite.

L'autre était une petite merveille dans ce pays du merveilleux. Elle avait une blonde et fine chevelure bouclée comme celle de sa sœur, et des joues veloutées que la moindre pensée colorait tout à coup. Ses yeux étaient d'un bleu limpide aussi pur que l'ame du plus bel ange, et lorsqu'elle les leva pour me regarder, je sentis qu'ils exerçaient sur moi une puissance magnétique. J'essaierais en vain de vous détailler ce portrait délicieux; petits pieds, petites mains, charmant sourire plein de bonté, quoique souvent

empreint de tristesse et de grâce entraînante, voilà ce que je puis dire : le nègre avait raison, je vous le répète, choisissez si vous le pouvez, entre la pensée sublime de Byron et de Goëthe, et la plus adorable des créations de Raphaël.

Elles se tenaient par la main, et figuraient, ainsi enchaînées, un délicieux emblème de l'amitié; si vous saviez qu'elle grâce elles mirent dans leur salut, si vous aviez vu l'expression douce et prévenante de leur physionomie, dans cette première entrevue, vous comprendriez l'obstination de mon souvenir, et vous excuseriez mes longueurs.

— Vous arrivez de la France, monsieur ? me dit la plus petite des deux, avec une voix qui vibre encore dans mon cœur. — Vous avez vu notre bon frère, reprit l'autre sur le même ton. Et ces deux timbres mélodieux me pénétrèrent comme deux notes enchantées; l'une était l'écho de l'autre. Je voulus faire une double réponse, mais je tremblais comme une feuille que tourmente le vent. — J'ai quitté la France depuis deux mois, madame, mademoiselle; il y a deux mois j'ai embrassé votre frère. — Laquelle était Isaure, laquelle Marie? je n'en savais rien. Les deux petits anges se prirent à sourire de mon embarras, et ne vinrent pas à mon aide pour cela. — Et que nous fait dire ce bon Joseph? — Il m'a prié de rendre à vos deux mains les caresses qu'il m'a faites. — Et sans bouderie, sans effort, sans surprise, je baisai deux gants bien frais, bien parfumés, bien petits surtout. — Allons, mes enfans, dit le père, M. de Kerven doit être fatigué, nous nous reverrons à la collation, voici une lettre pour vous deux. Je vais vous montrer votre appartement, M. Alvar, donnez-vous la peine de me suivre. Les petites fées disparurent, tout entières au bonheur d'une lecture chérie, elles ne me jetèrent qu'un regard de bonté.... je m'enfermai dans ma chambre.

J'y demeurai sans pensées, sans mouvement, dans l'une de ces extases qui n'appartiennent qu'à l'ame. — Ceci vous semble étrange; mais l'attention que vous prêtez à ce simple récit prouve en faveur de votre cœur, et vous en serez un jour récompensé par des sensations pareilles.

Ma chambre était d'une coquetterie toute féminine ; la pensée des deux jolies petites femmes s'y était certainement arrêtée, car j'étais dans un boudoir. Les meubles étaient bleus et blancs, et en bois d'érable; de délicieuses porcelaines anglaises décoraient ma console, des touffes de fleurs embaumaient les quatre coins, et si ce n'eût été le lourd soleil qui se perdait sur mes persiennes vertes, je me serais cru à Paris, dans l'un de ces ravissans refuges inventés par le luxe moderne.

On frappa à ma porte, et mon guide, que vous connaissez, se présenta : — Je l'accueillis avec une joie d'enfant ; j'avais besoin de l'entendre causer, et, dans mon empressement, j'oubliai la sévérité de l'étiquette créole qui défend toute familiarité entre les deux classes blanche et noire; je lui tendis la main. — *Vieux-Corps* ne comprit pas ce mouvement, n'y répondit pas, et me dit : — Vos malles sont déposées là, monsieur. Avez-vous encore besoin de mes services? — J'ai à te payer d'abord, et puis il faut que je te parle. — Vous n'êtes donc pas fatigué? — Tiens, prends ce verre de rhum — (les nègres ne refusent jamais cette libéralité). — Voulez-vous que je vous raconte l'histoire de mon père, me dit *Vieux-Corps* en essuyant ses lèvres avec le revers de ses grosses mains, et en s'asseyant à l'orientale sur une natte, contre une fenêtre. — Tu me diras cela plus tard. Réponds-moi. Laquelle des deux filles de M. de Rochebrune se nomme Isaure? — La plus grande des deux. — Celle qui a de si beaux yeux noirs? — Oui, celle qui a si bon cœur. — Elle est mariée, m'as-tu dit? — Parbleu! — Où est son mari? — A la Martinique. — Que fait-il? — Que voulez-vous qu'il fasse! Quand on a le bonheur, on ne cherche plus rien. — Ainsi, c'est mademoiselle Marie qui a de si jolis cheveux blonds et un si joli sourire? — Et qui aime tant les pauvres, ajouta le vieux nègre qui insistait toujours sur les qualités morales de ses anciens maîtres. — Est-ce qu'elles n'ont jamais quitté la colonie? Je lui versai un second verre de rhum qui disparut plus vite que le premier. — Vous en voulez beaucoup savoir pour le premier jour, mon maître; elles ont été élevées à Paris, et n'en sont revenues que depuis deux ans. Ah! il faut les entendre chanter toutes les deux et jouer du piano : je n'ai rien entendu de pareil depuis que mes pauvres oreilles ont renoncé au zinzani de mon pays. Aussi, quand elles chantent le soir et que leurs fenêtres sont ouvertes, les nègres quittent les cases et viennent se coucher dans la savane pour écouter... C'est le bon Dieu qui parle alors! — Et tu m'as dit que mademoiselle Marie avait souvent refusé sa main? — Je vous l'ai dit, parce que c'est vrai. Voulez-vous connaître les noms? — Merci, merci. — Ça me tromperait bien si vous lui plaisiez.— Et pourquoi donc? Je me mordis les lèvres; j'avais fait une sotte question, le nègre riait aux éclats... Pourquoi? je n'en sais rien, c'est une idée. Et il parcourait toute ma personne avec un air dédaigneux qui expliquait clairement sa pensée. — *Vieux-Corps*, lui dis-je, tu viendras tous les soirs ici, je te loue à deux gourdes par journée. — Oui, monsieur. — Tu me raconteras l'histoire de ton père, de ta mère... As-tu des frères et sœurs ?—Non.—C'est dommage ; alors tu me diras la tienne.—Vous feriez peut-être mieux de l'entendre que de songer à mes maîtresses. — Je n'y songe pas le moins du monde. — C'est bon, c'est bon; vous y trouveriez plus de profit.—Maintenant laisse-moi m'habiller. A ce soir.

J'achevais à peine ma toilette, qu'un petit nègre, noir comme de l'ébène, me montra ses dents blanches et fines, avec un sourire respectueux, et me dit :—On vous attend, monsieur pour la collation. Je sortis.

Mais à propos de collation, me dit le conteur, notre souper est servi; profitons-en. — Volontiers, vous m'achèverez l'histoire au dessert ; j'y prends un intérêt qui m'ôte tout appétit... — Hé! fit mon compagnon, je vous prie de croire qu'à la collation de M. de Rochebrune, je mangeai moins qu'un oiseau-mouche.

III.

Je vous l'ai dit, reprit le conteur, j'avais et j'ai encore une ame d'artiste. Me préparant à paraître devant deux femmes jeunes, jolies et distinguées, j'avais fait une toilette toute d'inspiration. Ceci vous semble minutieux, sans doute; mais, croyez-en mon expérience, la critique d'une femme est fine, délicate, infinie; elle mêle avec un art indicible les observations morales et physiques, le sacré au profane. Paraître devant une femme de cœur et d'esprit pour la première fois, c'est chose très difficile; se montrer à deux femmes de cette condition, c'est plus que périlleux. Je n'avais, cependant, pour me guider, que ma pauvre imagination, qui courait toute échevelée consulter celle que j'aimais. Mon dieu oui, je me figurais que je les aimais : vous dire comment, je ne l'ai jamais su.

On m'attendait; M. de Rochebrune avait conservé son costume; ce sans-gêne me fit plaisir, sachant bien que l'on ne fait des façons qu'avec ceux dont le retour déplairait. Les deux sœurs me semblèrent encore plus belles, quoique leurs vêtemens fussent de la plus élégante simplicité. Isaure avait mis dans ses cheveux quelques boutons du Bengale qui reflétaient sur ses joues leur douce fraîcheur. Deux petits peignes en nacre retenaient les boucles de ses noirs cheveux; un grand col en valenciennes couvrait et dépassait ses épaules ; une robe de satin perle tombait en larges plis sur ses petites mules vertes brodées d'or, et son charmant visage, encadré dans ses propres richesses, adouci par un sourire d'ange, ressemblait, à moitié voilé par les flots de ses cheveux, à la petite tête d'une douce colombe endormie dans la mousse. Après vous avoir fait le portrait de l'une, il semble que les mots doivent manquer pour dépeindre l'autre; mois Dieu, qui fit ces deux merveilles, me permettra d'en parler.—Marie n'avait rien mis dans ses cheveux : n'était-elle pas la plus jolie fleur de son jardin? Une écharpe en gaze bleue enveloppait son cou si blanc, si gracieux dans tous ses plis, que le comparer à celui d'un cygne, serait l'apprécier bien mal : son écharpe était agrafée par un nœud de diamans; sa robe était en cachemire; de gracieuses manchettes ornaient ses petites mains, et à son poignet gauche pendait une petite cassolette en or, retenue par un bracelet en coquillage. Ses pieds disparaissaient dans des miniatures de mules en velours noir brodé d'argent; et tout ce petit chef-d'œuvre était éclairé, animé, embelli par la douce lumière que laissaient tomber les deux plus beaux yeux bleus qui, je vous le répète, soient sortis du pinceau de Raphaël. Je compris que, vivant entre ces deux femmes, je devais devenir fou, et ma foi, ce fut bien gaîment que je fis mes adieux à la raison. Que m'avait-elle rapporté jusqu'alors? — Une vie nulle et creuse, sans bonheur pour mes journées et sans rêves pour mes nuits! tandis que la charmante folie qui s'emparait déjà de mon cœur et de mon cerveau, me montrait tout un paradis de délices qu'il fallait savoir mériter.

Ce premier repas, pris dans une famille qui m'ouvrait ses bras, fut gai, causeur, expansif. Nous nous questionnâmes de part et d'autre sur la France qu'on regrettait, sur la Guadeloupe que j'aimais; et les deux sœurs firent les honneurs de leurs fruits délicieux avec une grâce, une bonté, un naturel qui me confondirent et me charmerent... Je me sentais petit, laid, sot, maladroit, gêné, guindé, ce qui veut vous dire que j'étais amoureux...—Mais de qui?—De qui, reprit le conteur, cela vous est bien facile à demander, j'étais amoureux de celle qui me parlait, et quand elles parlaient toutes deux à la fois..., je n'étais plus qu'un homme sans ame et sans voix, mon cœur se brisait dans ma poitrine. — Je vous plains! —Vous me plaignez, pourquoi donc? Je défiais le plus heureux des hommes. — Mais enfin, vous avez fixé votre amour? — Patience, il a bien su se fixer lui-même!

Après la collation, M. de Rochebrune nous proposa de faire en char-à-bancs le tour de l'habitation : le soleil s'inclinait à l'horizon, la brise de mer jouait dans les arbres; nous acceptâmes avec joie... Deux belles jumens nous emportèrent au grand trot; j'étais derrière les deux sœurs qui se renversaient sur les coussins, me montrant leurs racieux sourires. Pendant toute la promenade, elles me servirent de *cicérone*, et dans leur spirituel et gai bavardage, elles me firent apprécier toutes les richesses de cette nature sublime qui se multipliait sous nos yeux.

Au retour, nous nous connaissions bien, après le dîner nous étions bons amis; après le thé, je me disais : Tu ne quitteras plus cette maison, tu n'en sortiras plus! —Et elles, demandai-je? — Elles, ma foi je ne sais pas ce qu'elles pensèrent. — Le vieux nègre qui vint le soir dans ma chambre, m'assura qu'elles ne pensaient pas à moi le moins du monde, qu'elles avaient pour coûtume d'être belles, bonnes, douces, aimables pour tous les amis de leur père et de leur frère, et que je n'avais pas le sens commun. Je voulus dormir, impossible; je voulus lire, impossible; je voulus écrire, impossible. Je me mis à rêver, et il résulta de ces rêveries folles et vagabondes, tristes et rieuses, douces et caressantes, que mon amour, cet amour que vous ne comprenez pas encore, cet amour qui battait des ailes sur deux têtes chéries, il arriva que cet amour sortit de mes rêves, les ailes attachées avec une faveur bleue, petit ruban gracieux et modeste, symbole d'une espérance aussi frêle que le frêle olivier porté par la colombe du Seigneur aux naufragés de l'arche sainte.

— N'était-ce pas la couleur de l'écharpe de Marie? — Oui, monsieur.

Quand les premières clartés du jour se répandirent dans ma chambre, il me sembla que j'habitais un palais enchanté, mon cœur me souriait sans cesse, et tout fous qu'avaient été mes rêves, le réveil ne me sembla pas pénible, la réalité ne me sembla pas impossible. Vous allez me prendre

pour un fat plein de sotte vanité; détrompez-vous, et pour revenir de cette opinion, rappelez-vous votre liaison la plus franche et la plus intime; votre meilleur ami ne le fut-il pas dès le premier jour. Les sympathies ne sont-elles pas aimantées? Et si l'amitié a de semblables droits, pourquoi l'amour qui est la poésie de l'amitié en serait-il déshérité? Bref, je fus moins embarrassé que la veille vis-à-vis de mes nouveaux amis; je crus aussi m'apercevoir que j'étais moins guindé, plus apprivoisé; mais le feu qui s'était allumé dans mon ame, me consumait sans pitié; j'avais oublié le monde entier. — Je prenais, hélas! ma revanche : le monde ne nous oublie-t-il pas toujours?

Vous dire tous les riens charmans, les demi-mots, les regards, toutes les pensées secrètes et devinées, tous les battemens de cœur qui me firent vivre pendant quinze jours, ce serait vous rappeler ce que vous savez, si avec l'ame que je vous crois, vous avez déjà rencontré une ame sœur de la vôtre. Mais ce qu'il y avait d'étrange dans ce mystérieux et saint trio que nous faisions, c'est que ma rêverie voltigeait de Marie à Isaure, comme ces beaux papillons qui se posent sur deux fleurs également belles, les effleurant de leurs ailes, craignant de se fixer sur l'une d'elles, et laissant à chacune l'azur qui les fait briller. J'aimais Marie comme on aime une vierge sainte, avec un amour profond et sans désirs; sa voix me faisait oublier toutes les voix de femmes que j'avais jusqu'à ce jour entendues; je l'aimais exclusivement, et avec cet enthousiasme, cette ferveur qui animent les martyrs mourant pour le Dieu qu'ils adorent! et j'aimais sa sœur cependant, je l'aimais avec ce calme du cœur, avec cette abnégation, ce dévoûment, cet entraînement enfin, qui ne ressemble à aucun sentiment terrestre, qui est plus vif que l'amitié, qui est plus vrai que la passion, et qui ne peut que descendre du ciel!

Dans le jardin, il y avait un délicieux bosquet couvert de pommes-lianes, de barbadines et de rosiers, appuyé contre de gros arbres, des tamarins et des calebassiers. Sous ce frais ombrage, un ruisseau coulait à petit bruit. C'est là que j'ai passé le plus beau temps de ma vie; là, assis entre mes deux sœurs, car je les appelais ainsi, tenant leurs deux mains dans les miennes, cherchant à deviner dans le son de la voix de Marie une pensée d'amour, et dans le regard d'Isaure une espérance. C'est là que toutes deux m'ont fait la charmante confidence de leur charmant caractère qui, à l'œil d'un observateur vulgaire, aurait sans doute paru identique; car ces deux femmes avaient toujours, et l'une pour l'autre, le même sourire, le même caprice, la même volonté; je ne leur accordais cependant, moi, que le même cœur.

Toutes deux impressionnables, Isaure obéissait plus que sa sœur à la pente de la rêverie que toutes deux descendaient en se donnant la main. Isaure était plus constamment grave et sérieuse que sa sœur; et cependant, quand Marie souffrait, lorsqu'une pensée mélancolique s'emparait d'elle, elle exagérait sa douleur, et son ame se plaignait d'une voix plus triste. La charmante fille était extrême dans toutes ses impressions : rieuse, elle vous obligeait de rire aux éclats; rêveuse, elle faisait couler vos larmes. Isaure était d'un caractère plus égal; mais, je le répète, la bonté du cœur était entre ces deux anges un anneau d'or qui les enchaînait à jamais l'un à l'autre.

C'est sous le dôme embaumé de ce bosquet que j'ai appris l'histoire des deux sœurs : leur enfance, leur voyage en France, la tendresse qu'avait pour elles une mère adorée... et les larmes me reviennent encore quand je songe à la piété filiale de Marie, qui me racontait avec de douloureux efforts les derniers momens de celle que Dieu leur avait enlevée.

Les prédictions de mon vieux nègre ne m'effrayaient plus.— Marie tomba malade, et il me fut impossible de la voir. Mais ce malheur même fut pour moi la nouvelle cause d'une joie; rassuré sur les suites d'une maladie peu grave, je fus à même de juger plus profondément les qualités du cœur d'Isaure, j'y trouvai un trésor inépuisable d'affection tendre et dévouée, un trésor de grâces, d'esprit et de charité. Pendant quelques jours, elle ne quitta pas la chambre de sa sœur; mais elle m'écrivit, me donnant le bulletin exact de sa santé chérie, exprimant tour à tour la joie, les regrets, l'espérance et la crainte avec cette délicatesse exquise qui n'appartient qu'à la femme, et que si peu de femmes possèdent. Ces lettres auraient fait enrager un poète, car elles étaient inimitables : enfin, je revis la malade, notre correspondance avait plaidé en ma faveur, et bien qu'aucune parole d'amour n'eût été encore échangée entre nous, nous nous comprenions, je crois.

Nous passions nos soirées en famille, causant de la voix et du regard, nous aimant de toute notre ame. Un soir, en tendant la main à Marie, je lui dis ces simples mots : — Vous m'aimez. — Oh oui! répondit-elle, mais je crains. — Et je me retirai : ces mots heureux se répétaient dans mon ame, comme le cri du pâtre qui roule d'échos en échos par les vallées. — Je me jetai sur mon lit, ivre de joie, ivre d'orgueil, et chez moi le cœur se joignit à la tête pour bâtir les plus merveilleux châteaux, pour enchanter le plus gracieux avenir qui ait jamais doré les rêves du plus ambitieux parmi les hommes.

IV.

Il était dix heures. La porte de ma chambre céda à une pression violente, et je vis apparaître le visage expressif et heurté de mon nègre *Vieux-Corps*. Je n'avais jamais bien pris garde à cet homme, et n'avais considéré en lui qu'un domestique intelligent et tidèle. Je l'examinai en ce moment avec une attention toute particulière. Ses grosses lèvres rouges étaient tremblantes, ses yeux tournaient vivement dans leurs orbites, détachant sans cesse deux points blancs sur le fond noir du visage. Cet examen me troubla : — Que me veux-tu? — Maître, me répondit-il avec une gravité qui m'aurait fait rire en toute autre circonstance, vous n'avez jamais voulu entendre l'histoire de mon père et la mienne, vous avez eu tort. — Eh bien! raconte-la, je t'écoute, et je me mis à sourire de mes sottes frayeurs. — Ah! fit le vieux nègre, il est trop tard maintenant! — Trop tard? — Jésus! oui, si vous m'aviez écouté, vous auriez appris à connaître les nègres, et vous auriez pu donner de bons avis à M. de Rochebrune, qui n'est pas assez sage pour se fier à *Vieux-Corps*! — Ah çà! t'expliqueras-tu? — Maître, il est plus de dix heures, et à deux heures du matin toute cette belle habitation sera livrée au feu; cette maison, que comme moi vous aimez tant, disparaîtra; mes deux jolies maîtresses dont vous êtes si amoureux, n'existeront peut-être plus! — Es-tu devenu fou, *Vieux-Corps*? m'écriai-je, en sautant à bas de mon lit? quel conte me fais-tu là? Le vieux nègre secoua la tête et la laissa retomber sur sa poitrine avec ces mots : — Les blancs sont tous les mêmes, ils ne veulent croire à rien; attendez donc. — Mais qui t'a dit? — Le nègre me montra ses deux oreilles avec un geste expressif; puis il ajouta : — Je me doutais de quelque complot depuis long-temps, on avait essayé de sonder ma bonne volonté et j'avais surpris des causeries dans les veillées, qui me faisaient redouter la nuit qui se prépare. J'ai averti notre maître, je l'ai averti au péril de ma vie, et si... Il se jeta tout à coup la face contre terre, me faisant signe de la main de garder le silence; et quelques minutes après, il se redressa sur ses genoux, en disant : — Et si on me voyait chez vous à cette heure, je serais empoisonné demain. — Courons avertir M. de Rochebrune. — Il ne voudra prendre aucune précaution. — Je vais faire partir un exprès pour le bourg. — Vous ne trouverez personne pour remplir cette commission. — Je vais partir moi-même. — Malheureux, vous seriez tué à deux cents pas d'ici; restez, restez plutôt pour m'aider à sauver mes maîtres, s'il y a encore moyen. — Mais c'est horrible. Que faire? — Le moins de bruit possible, nous avons trois heures devant nous au moins; la ronde de l'atelier vient de passer, c'est le commandeur lui-même qui est venu reconnaître les portes et les fenêtres, c'est lui qui a excité en grande partie la révolte, c'est un homme terrible! Mais en gagnant la pièce de cannes, près du grand jardin, nous serons sauvés : prenez vos armes, si nous sommes découverts, vous nous vengerez. Allons! vite, habillez-vous, vous entrerez dans la chambre de mes maîtresses, sans lumière et sans bruit; vous leur direz à voix basse ce qui en est; vous leur direz que leur père est déjà parti et qu'il vous a chargé de les conduire en lieu sûr : enfin faites vite.

Tout en prenant mes pistolets, je dis à *Vieux-Corps* : M. de Rochebrune n'est donc pas aimé de son atelier? — C'est le meilleur maître que nous connaissions; mais l'esclave qui brise sa chaîne est toujours sans pitié. Nous sortîmes de ma chambre à pas de loup. — Que va devenir M. de Rochebrune? — Ne vous occupez pas de lui, si nous l'avertissions, il nous perdrait tous en se refusant à fuir.

Aux colonies, la sécurité est tellement grande, la confiance est si absolue que nuit et jour les portes demeurent ouvertes, offrant un libre accès aux passans. Cette négligence, loin d'être funeste aux créoles, les protége en ce qu'elle vient au devant de toute surprise et de toute mauvaise action. J'entrai tout doucement dans la chambre où reposaient les deux sœurs, et soulevant la moustiquière du premier lit que je rencontrai à tâtons, je me penchai sur Marie qui dormait comme un gracieux et paisible enfant... Qui est là? — Moi, Alvar. — Dieu! s'écria-t-elle d'une voix étouffée par la peur. — Chut, pour l'amour de Dieu, silence, lui dis-je avec un accent si tendre, qu'il me fit pardonner; levez-vous vite, bien vite et sans lumière, laissez ici toutes vos petites richesses, et suivez-moi. — Mais où? — Où nous attend votre père; les nègres sont révoltés, votre vie est menacée, je vous attends, Marie, ma bien-aimée, prenez courage. — Oh! ma sœur, ma sœur s'écria la pauvre enfant, sauvez ma sœur!... Et Isaure qui dormait à peine, entendant ce faible cri, se dressa sur son séant... Je m'approchai tout près de son oreille et lui répétai ce que je venais de dire à Marie...

— Où est mon père? demanda-t-elle à son tour.

— Il est sauvé; vite, le temps presse, et je sentis de grosses larmes tomber sur mes mains. Allons! mesdemoiselles, dit à son tour le vieux nègre qui avait entendu quelques soupirs, il ne faut pas se désoler, il faut se dépêcher. — A demi vêtues, enveloppées chacune d'un ample manteau en mousseline, toutes deux appuyées sur mes bras, elles sortirent de leur chambre, traversèrent le salon, quittèrent la maison par une porte de derrière qui donnait sur le grand jardin, et firent une halte sous le berceau qu'avaient tant chéri nos trois ames. *Vieux-Corps* nous guidait avec une intelligence et une prudence qui n'appartiennent qu'à la race des nègres et des peaux rouges, ces sauvages du continent si bien représentés par l'Américain Cooper. Il se couchait à plat ventre, collait son oreille contre terre, écoutait, marchait à quatre pattes, nous faisait signe d'avancer, et de gîte en gîte il nous conduisit jusqu'à la lisière de la pièce de cannes qu'il fallait atteindre.

A peine avions-nous fait quelques pas dans cette nouvelle direction, que *Vieux-Corps* me prit par le bras et me dit à voix basse : — Vous allez continuer de marcher ainsi, en suivant ce sillon que vous voyez là, quand vous aurez marché pendant une heure, vous arriverez à un trou, dans lequel vous descendrez; vous y resterez jusqu'à ce que je revienne. Si je ne reviens pas, vous y attendrez le jour, vous n'en sortirez qu'à la nuit tombée, et marchant encore pendant une heure devant vous, vous arriverez au bourg, et Dieu fera le reste.

Allez doucement, évitez de froisser les cannes, le bruit vous trahirait. — Mais où vas-tu? — Je vais sauver mon vieux maître ou mourir avec lui. Nos yeux se mouillèrent de larmes. — Le pauvre nègre prit les mains tremblantes de ses maîtresses et leur dit : Bon courage! vous allez revoir votre

père ; moi, je vais savoir ce qui se passe.—Adieu, mon ami, dirent les deux pauvres femmes.—*Vieux Corps* disparut.

O doux souvenir, larmes bénies, douleur bienfaisante! je me trouvais seul avec elles! seul au monde pour abriter ces deux divines créatures qui pour la première fois étaient frappées par le malheur. J'écoutais tous les bruits, je centuplais toutes mes facultés, j'écartais tous les obstacles, je maudissais les pierres et les ronces qui déchiraient les jolis pieds de ces deux femmes qui n'auraient dû fouler que des tapis. Chacune de leurs frayeurs électrisait mon ame, chacune de leurs larmes me jetait dans l'oubli le plus absolu de mes propres dangers. Oh! que je me maudissais d'être ainsi obligé de fuir! Que j'aurais voulu livrer pour elles un combat, et laisser en échange de leur salut une vie qui ne pouvait plus appartenir qu'à elles!

Toutes deux s'appuyaient également sur moi, et dans leurs douces étreintes, sous leurs doigts frémissans, je retrouvais les élans de leurs petits cœurs. Elles me parlaient sans cesse de leur père, et moi, pour les soulager, pour les encourager, je mentais en leur assurant qu'il était hors de danger, qu'elles allaient tomber dans ses bras. Nous arrivions au terme de notre course; la lune qui frappait en plein sur les cannes me laissait apercevoir par des clairières le sentier qui conduisait en s'élargissant au lieu de refuge qui m'avait été indiqué. Tout à coup une lueur rougeâtre nous frappa et colora d'un reflet lugubre les visages pâles et abattus de mes deux sœurs. —On eut dit ces brûlans éclairs qui sillonnent la nue avant l'éclat du tonnerre! Une clameur sourde et immense monta dans les airs, et nous fit tressaillir. — Les deux pauvres enfans se serrèrent contre mon cœur, et mon cœur palpite encore! Nous étions arrivés, et fort heureusement, car je ne conduisais plus les deux créoles, je les portais évanouies. Comme pour compliquer les désastres et l'horreur de cette nuit affreuse, le ciel qui brillait sur nos têtes du feu de toutes ses étoiles, se couvrit tout à coup de nuages, et la pluie nous inonda par torrens. — Elles étaient évanouies, je les descendis l'une après l'autre dans les profondeurs du précipice que m'avait désigné *Vieux Corps*, et toutes deux mourantes, échevelées, ne me dirent que ces mots: — Mon père! mon père! —Il est là, près de vous, leur dis-je. — Oh! j'ai froid! j'ai froid! ajoutèrent-elles encore ; car je vous l'ai déjà dit, ces deux anges n'avaient jamais qu'une seule pensée, qu'une seule voix, qu'un seul sourire et qu'une seule douleur! — J'essayai, mais en vain, de réchauffer leurs petites mains dans les miennes, elles étaient glacées. — J'arrachai quelques branches de campêche, et j'allumai un feu pétillant qui les rappela à la vie. Oh! si vous aviez vu leurs yeux se lever sur moi pour me remercier de tous les soins que j'avais pris d'elles; si vous pouviez vous bien figurer ce qu'il y avait de sainte reconnaissance, de pudeur et de tendresse dans ces deux regards, vous éprouveriez, monsieur, la plus divine de toutes les sensations de l'ame.

Comme elles reprenaient leurs sens et commençaient à recouvrer la parole, j'entendis froisser les cannes autour de notre cachette, et je m'avançai pour reconnaître la cause de ce bruit. Je vis apparaître M. de Rochebrune qui soutenait entre ses bras son vieux serviteur, le pauvre nègre, à qui nous devions tous la vie. — Les misérables! me dit le père d'Isaure et de Marie, ils l'ont tué! — *Vieux Corps* leva les yeux au ciel, et dit avec un dévoûment sublime : — Ma vie n'est rien, monsieur, je voudrais avoir la force de voir encore mes maîtresses. Et quand il fut près d'elles, il tomba en défaillance sur ses genoux et s'empara de leurs mains. — Vous n'oublierez pas le pauvre *Vieux Corps*, n'est-ce pas, mesdemoiselles? Il ne vous a jamais oubliées durant sa vie. — Mon pauvre ami, dit Marie en pleurant à chaudes larmes, tu ne mourras pas! — Oh si! et bientôt; il montrait, en disant cela, son côté gauche, qu'une balle avait horriblement mutilé. La vue de cette blessure causa un silence triste, solennel et profond; imposant emblème de la mort. M. de Rochebrune le rompit en nous disant : — J'allais périr, assassiné dans ma chambre, lorsque ce brave nègre m'a enlevé dans ses bras et m'a transporté dans le jardin. Comme nous touchions à la lisière de cannes, quelques nègres de l'atelier nous ont reconnus et ont déchargé leurs fusils sur nous. Vieux Corps a sacrifié tout son sang, mes filles, pour vous conserver votre père, priez Dieu pour lui. — Le pauvre nègre était étendu sans mouvement, ces dernières paroles semblèrent le réveiller, il balbutia quelques mots confus, nous ne distinguâmes que ceux-ci : — *Vieux Corps* devait mourir comme son père! — Le délire s'empara de lui.

A côté de ce mourant étaient agenouillées Marie et Isaure. Comme la Madeleine de Canova, elles priaient le même Dieu dans une même prière, et dans le même langage, celui du cœur. J'étais immobile, contemplant cet imposant et pieux spectacle. Là, un vieillard ruiné par la révolte et l'incendie, menacé d'un avenir sombre et terrible. Là, une ame sublime prête à monter au ciel, ici deux femmes, ou plutôt deux anges penchés pour la recueillir. Tout près de nous le meurtre et la désolation, et sur nos têtes une tempête furieuse qui ressemblait à la colère de Dieu. Une dernière convulsion agita les membres du nègre; une douce pensée avait sans doute consolé son cœur, car ses lèvres conservèrent un sourire gracieux et pur! Il s'était souvenu de sa mère et du joyeux chant de ses montagnes.

Isaure jeta son manteau sur le corps, et nous le déposâmes doucement dans un coin de notre asile.

La pluie tombait toujours, il faisait froid, et une agitation nerveuse faisait trembler nos membres. Nous nous resserrâmes près d'un feu que nous ne pouvions plus entretenir faute de bois. M. de Rochebrune seul, demeura à l'écart, sombre comme les nuages qui passaient sur nous. J'étais entre Isaure et Marie, je pris leurs deux mains, et leur dis : — Je vous aime pour toute ma vie, mes sœurs. — Toujours! répondirent-elles; et ce fut aux dernières étincelles d'un *feu mourant* que nos trois ames firent ce serment que le ciel a seul compris, que le ciel a béni.

Quelques instans après, nous entendîmes un grand bruit de chevaux ; je sortis et revins bientôt, accompagné de plusieurs dragons, qui nous apprirent que la révolte avait été étouffée, que trois habitations avaient été brûlées, mais qu'à la Vallée d'or, le feu avait été éteint à temps. Ceux de la ville étaient venus au secours des habitans.

Le conteur s'arrêta : son visage réflétait une joie indicible, il flottait au milieu de ses souvenirs! — La fille d'auberge entra et nous dit : — Vous n'êtes guère frileux, pour rester si long-temps avec un feu à moitié mort. — Quel temps fait-il ? demanda M. de Kerven. — Ça dégèle, monsieur. — Nous partirons à sept heures, commandez les chevaux, et il se leva pour se retirer. Mais vous n'y pensez pas, monsieur, lui dis-je avec une sorte de frayeur : achevez-moi donc votre histoire. — Si vous vous y intéressez, me répondit-il, trouvez-vous ici au moment de mon départ.

— J'y étais une heure avant lui. — Il arriva en compagnie de deux dames qui semblaient n'avoir que quelques années de moins que lui ; l'obscurité m'empêcha de distinguer leurs traits; mais il me prit par la main et me présentant, leur dit : — Mesdames, voici un jeune homme qui m'a été bien utile hier : il a réussi à me faire endurer votre absence; veuillez lui permettre de se présenter chez vous à Paris. — Je reçus un léger salut pour toute réponse. — Elles prirent les devans pour monter en voiture, je retins mon compagnon par le bras et lui dis : — Quelles sont ces deux dames ?

L'une d'elles, la plus grande, me répondit-il, est Mme Isaure de ***. — l'autre est Mme Marie de Kerven. Adieu, jeune homme, si vous entendez jamais dire que le vrai bonheur n'est pas de ce monde, vous répondrez :

— Je l'ai cependant rencontré entre Paris et Strasbourg.

A. DE GONDRECOURT. — (*Revue du Siècle.*)

LE SYCOMORE.

TRADUIT DU RUSSE D'ANTONIN POGORELSKI.

.... L'ennemi s'approchait déjà de Moscou. De longues files de chariots chargés de militaires grièvement blessés entraient lentement dans la ville par la route de Smolensk; elles fendaient avec peine les flots d'habitans, qui, le cœur déchiré, fuyaient leur chère capitale! Les chevaux pouvaient à peine traîner ces lourdes voitures, toutes chargées de femmes et d'enfans, qui abandonnaient ainsi le sol natal, emportant avec elles le désespoir et les larmes. Personne n'avait prévu l'orage qui avait fondu si subitement sur Moscou ; personne n'avait eu le temps de songer à l'avenir du lendemain. Cependant tous les Moscovites sont prêts à mourir pour la patrie; mais ils sentent, hélas! qu'ils n'ont pas le pouvoir de la sauver. Le faible espoir qui leur reste, c'est que les Français seront repoussés. En effet, la pensée que l'antique capitale russe, avec ses temples magnifiques et ses saintes images, deviendra la proie de l'ennemi, — cette horrible pensée ne peut s'accréditer parmi le peuple. Un cœur russe ne conçoit pas comment un ennemi impie oserait pénétrer dans le palais sacré des tzars!

Il était une heure de l'après-midi, lorsqu'on vit un jeune officier de cuirassiers entrer par la barrière de Drogomilof. Son cheval noir ruisselant d'écume témoignait qu'il avait fait plusieurs verstes au galop et bride abattue. Le soleil brillait déjà, mais ses rayons ne se réflétaient pas sur son casque doré et sur sa cuirasse d'argent couverte d'une épaisse poussière. Le jeune officier parcourait les rues encombrées par la foule, et ses yeux semblaient chercher quelqu'un parmi les femmes qui fuyaient. Parfois il s'arrêtait quelques instans pour jeter des regards inquiets sur la multitude, puis il pressait de nouveau son cheval et continuait son chemin au grand trot. En passant le pont d'Yékatof, son cheval fit un faux pas. — Pauvre Phénix, dit l'officier à demi-voix, mon cher compagnon, comme je te récompense mal de tes bons services! Il caressa le cou de Phénix, et enfonça de nouveau ses éperons ensanglantés dans les flancs déchirés de l'animal tout haletant.

Au milieu du quartier de Krasno-Sélo, dans la paroisse de Notre-Dame de Tikvine, était située une petite maison en bois, qu'on aurait pu appeler une chaumière, si elle ne s'était pas trouvée dans l'enceinte de la ville. Le jeune officier sauta à terre, et se précipita dans cette maison, dont la porte était entr'ouverte. Tout était calme dans la maison : le bruit des éperons et le son du sabre qui tombait sur les degrés interrompaient seuls le silence. Le jeune cuirassier entra dans la première chambre : il voulait aller plus loin... Tout à coup une porte s'ouvrit, et une jeune et belle fille se jeta dans ses bras.

— C'est toi, Isidore? dit-elle avec un transport de joie. Dieu soit loué !

— Anuta, ah! ma chère Anuta, s'écria Isidore en la pressant contre sa cuirasse, pourquoi êtes-vous encore à Moscou? où est maman?

— Plus bas, Isidore, plus bas... Ta mère ne se porte pas bien... elle est très malade.

Isidore tressaillit.

— Malade! dit-il d'une voix tremblante, et dans un temps pareil!.. Tu sais, Anuta...

— Je sais, Isidore, répondit Anuta en larmes, je sais que l'ennemi va entrer dans Moscou, et le désespoir s'était presque emparé de moi... mais tu es avec nous, et me voilà tranquille.

Ils entendirent la voix de leur mère qui appelait Anuta. Isidore voulut la suivre; mais elle l'arrêta.

—Au nom de Dieu ! dit-elle, attends-moi ici, Isidore. Ta mère est très faible; il faut la préparer à cette entrevue.

Elle partit et le laissa seul.

Isidore se tenait au milieu de la chambre, les bras croisés, et livré à une sombre méditation. Des pensées plus tristes, plus horribles les unes que les autres, se pressaient dans son esprit. L'ennemi allait entrer dans la ville, et sa mère était malade et dans l'impossibilité de se sauver. Anuta devait rester auprès d'elle!... Il aimait sa mère avec toute la tendresse d'un bon fils; mais l'orpheline Anuta, élevée dans leur maison, était sa fiancée; il frémissait d'épouvante en pensant que sa mère tomberait entre les mains de l'ennemi; mais son sang se glaçait dans ses veines, le sentiment le plus cruel déchirait son cœur, quand il se figurait Anuta, la charmante Anuta, au pouvoir d'un ennemi insolent!

Anuta l'appela auprès de sa mère. La vieille dame était dans son lit: son visage était pâle et solennel; elle lui tendit la main avec effort:

— Mon fils, dit-elle d'une voix mourante, je rends grace au Créateur qui a permis que je te revisse encore... Je ne m'attendais plus à ce bonheur; maintenant, du moins, je mourrai tranquille... Anuta ne restera pas sans défenseur. Que Dieu vous bénisse, mes enfans!...

La vieille dame n'eut pas la force d'ajouter un mot. Sa main était arrosée des larmes d'Isidore; Anuta sanglotait.

Isidore se trouvait dans une affreuse position. Sa mère et sa fiancée étaient tranquillisées par son arrivée, tandis que la plus cruelle incertitude dévorait son ame; il ne pouvait pas même songer à sauver sa vieille mère; il eût été prêt à la transporter sur ses bras, hors de la ville; mais le plus léger mouvement lui causait une souffrance insupportable, et pouvait éteindre l'étincelle couvant encore à peine sous la cendre. Le temps était précieux; il ne pouvait cacher à la jeune fille les sentimens qui l'agitaient. La malade, après les paroles qu'elle avait adressées à son fils, semblait être retombée dans un état complet d'insensibilité. Isidore et Anuta s'étaient retirés vers la fenêtre, et s'entretenaient à demi-voix, croyant que leur mère ne les entendait pas.

— Anuta, disait le jeune homme, as-tu songé aux périls qui t'attendent à Moscou; sais-tu qu'à cette seule pensée une sueur froide couvre tout mon corps?

Il s'arrêta, craignant de lui déclarer que son devoir, l'honneur du service, ne lui permettaient pas de rester auprès de sa mère et de sa fiancée; il se contenta de murmurer avec un profond soupir:

— Puis-je donc te défendre contre une armée entière? Je te sacrifierai ma vie; mais après, que deviendras-tu?...

La vieille mère entendit leur conversation, et leur ordonna de s'approcher.

— Mes chers enfans, dit-elle d'une voix faible, de quoi vous inquiétez-vous? Je suis vieille, je suis malade, et je sens que la mort arrive à pas rapides. Laissez-moi ici et sauvez-vous... Je ne dois ni ne veux être la cause de votre malheur; hâtez-vous, mes chers enfans, la bénédiction de votre mère et sa dernière prière vous accompagneront!...

Isidore et Anuta tombèrent à genoux.

— Non, s'écrièrent-ils, non, maman, nous ne vous abandonnerons pas!

En vain leur vieille mère les exhortait-elle à lui obéir, ils restèrent inflexibles.

— Si nous devons mourir, nous mourrons ensemble; la mort n'a rien d'effrayant quand elle ne nous sépare pas de ce qui nous est cher.

Isidore quitta sa mère et sa prétendue, et passa dans l'autre chambre. Pendant long-temps il parcourut cette chambre à grands pas dans tous les sens; de tous côtés il prévoyait d'inévitables catastrophes; nulle part il n'espérait de salut. Abandonner sa mère mourante, livrer sa bien-aimée aux insultes..... quel fils, quel amant s'y seraient décidés! Mais quitter ses drapeaux et rester à Moscou, quand ses sermens, l'honneur et le sang russe l'appelaient aux champs des combats... quelle horrible alternative pour un guerrier russe!... Enfin l'amour et la jalousie l'emportèrent sur le devoir et l'honneur.

Décidé à rester à Moscou, Isidore était obligé de cacher son uniforme, afin d'éloigner les moindres soupçons de l'ennemi. Livré à une profonde mélancolie, il entra dans sa chambre. Là tout lui rappela les jours d'une jeunesse heureuse, insouciante. Il soupira au souvenir des brillantes espérances avec lesquelles il avait quitté le toit paternel. Comme son sang s'allumait à la pensée des combats glorieux qui l'attendaient! Et maintenant... qu'étaient devenus ces tableaux ravissans éclairés par l'aurore enchanteresse de la jeunesse?..... Si même il parvenait à sauver sa mère mourante du danger qui la menaçait; si même il pouvait dérober Anuta aux regards de l'ennemi... que lui réservait l'avenir? le déshonneur et le remords!...

Isidore s'approcha de l'armoire qui renfermait ses vêtemens qu'il avait échangés naguère contre le brillant uniforme de cuirassier. Lentement, et d'une main tremblante, il ôta son armure. Hélas! pensait-il, quand tous s'arment pour sauver le souverain et la patrie, quand tous brûlent d'impatience de mêler leur sang à celui d'un ennemi détesté.... comme un lâche je suis obligé de fuir; une ignominie éternelle couvrira mon nom, une mort honteuse m'atteindra, et personne ne plaindra le traître...

Isidore tenait son sabre à la main; il tira lentement le fer aigu de son fourreau d'acier; il voulait jeter un dernier regard sur ce fidèle compagnon... Tout à coup une horrible pensée, semblable à un coup de foudre, éclaire la profondeur de son ame!... Il appliqua la pointe aiguë du glaive sur son cœur palpitant...

Un mouvement, et il échappe au déshonneur qu'il redoute plus que la mort!... Mais il se rappelle sa mère, il se rappelle Anuta, et sa main devient impuissante. Il rendre le sabre dans son fourreau et le jette loin de lui. Le jeune officier transporta au jardin la malle dans laquelle il avait caché son habit, son casque et sa cuirasse, et l'enfouit au pied d'un sycomore élevé, jadis témoin des jeux de son enfance.

Quand il eut refermé la fosse et qu'il l'eut recouverte de gazon, il lui sembla qu'il y avait enseveli son honneur... Il tomba presque sans connaissance sur la terre glacée... Long-temps il resta immobile; enfin deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux et le soulagèrent quelque peu. Il se leva et retourna à la maison. Anuta fut joyeuse en le voyant ainsi vêtu.

— Maintenant, dit-elle, je ne tremblerai plus à chaque instant pour toi. Allons auprès de notre mère: ton arrivée lui a rendu des forces.

Elle prit Isidore par la main et le conduisit auprès de sa mère: celle-ci paraissait moins souffrante; elle aperçut ses enfans, et se souleva légèrement.

— Mon fils, dit-elle, tu as été bien long-temps absent.

— Maman, répondit Anuta, regardez-le, n'est-ce pas que cet habit lui va bien? Maintenant je suis tout à fait tranquille. Que l'ennemi pénètre dans Moscou! nos braves guerriers le repousseront bientôt.

— Nos braves guerriers russes! répéta le jeune homme en soupirant; et je ne serai pas avec eux!

La vieille mère le regarda fixement, et sembla sortir d'un sommeil profond.

— Mon fils, s'écria-t-elle, que vois-je! pourquoi n'es-tu plus en uniforme?

— Ma mère, répondit Isidore d'une voix tremblante, je dois ou quitter le service ou vous abandonner! Mon choix est fait: je reste avec vous.

— Mon fils, je te sais gré de ton amour...; mais la patrie est en danger, elle t'appelle, et sa voix doit être plus impérieuse que les larmes d'une mère! J'aurais désiré que tu pusses me fermer les yeux...; mais les décrets de la Providence sont impénétrables! Si elle l'ordonne, je suis prête à mourir seule...

— Ma mère, ne déchirez pas mon cœur... Je suis décidé, vous dis-je!

— Décidé? à quoi? à une action déshonorante! Tu as résolu d'oublier ton devoir, l'honneur, le serment que tu as prêté à ton empereur à la face de Dieu! Connais-tu le sort qui attend tout militaire qui abandonne ses drapeaux?

— Ma mère, je sais que la mort m'est réservée..., mais je suis décidé à mourir avec vous ou pour vous!

— Je n'accepte pas ce sacrifice. La mort n'a rien d'effrayant, le déshonneur seul est affreux! Isidore, Dieu nous voit! il nous protégera! Et si tu es destiné à mourir, meurs pour la patrie!

— Ma mère, ma bonne mère! prenez pitié de moi! prenez pitié d'Anuta!

— Elle est placée aussi sous la protection du Tout-Puissant! Isidore, je sens que ma fin est prochaine... N'empoisonne pas les derniers instans de ma vie! Laisse-moi fermer les yeux avec la conviction consolante que mon fils unique n'a pas déshonoré le nom de son père!

La jeune fille, pendant cette conversation, semblait entendre l'arrêt de sa mort; une pâleur mortelle avait remplacé les vives couleurs de ses joues, et ses yeux remplis de larmes se tournaient tour à tour sur Isidore et sur la malade. Isidore tomba à genoux.

— Votre volonté sera accomplie, ma mère, dit-il à voix basse, je vais préparer mon départ.

Anuta jette un cri et se précipite presque sans connaissance à son cou. Ce spectacle mit Isidore au désespoir.

— Non, s'écria-t-il avec fermeté, non, je ne puis partir!... Vous ne comprenez pas le sentiment qui déchire mon ame.

— Mon fils! dit la vieille dame avec une profonde sensibilité, crois-tu que je t'aime de toute la tendresse d'une mère qui n'a qu'un fils, la joie de sa vie et la consolation de ses vieux jours? le crois-tu?

— Ma mère, ma bonne mère! je sais combien vous m'aimez.

— Exécute donc mon dernier ordre! Mais si tu dédaignes les lois de l'honneur, si l'ennemi te trouve ici dans une honteuse oisiveté, que le traître à sa patrie redoute les malédictions d'une mère mourante!

La malade retomba sur son lit, et parut avoir perdu connaissance à la suite du violent effort qu'elle venait de faire.

Isidore se rapprocha d'Anuta.

— Ma chère amie, dit-il d'une voix à peine intelligible, tu vois que je dois partir! Demain, avant que l'aurore ne vienne éclairer la triste Moscou, je m'éloignerai de vous... Anuta, n'oublie pas que tu m'appartiens!

Puis il se tourna vers sa mère:

— Maman, dit-il en appliquant ses lèvres tremblantes sur sa main, maman, ne maudissez pas votre fils! je pars!...

La malade n'eut pas la force de lui répondre, mais de sa faible main elle bénit son fils chéri, et retomba comme morte sur sa couche.

La pauvre Anuta semblait avoir perdu le sentiment de la parole. Ses lèvres glacées étaient pâles et muettes; ses beaux yeux bleus restés fixés à terre, mornes et silencieux aussi. Elle ne comprenait pas les dangers qui l'attendaient; mais son cœur se serrait d'effroi à la pensée qu'Isidore allait la quitter, et dans quel moment!... Elle pleura amèrement quand elle le vit revenir en uniforme de cuirassier.

Le soir vint, et Isidore lui fit ses adieux.

— Nous nous reverrons! murmura la jeune fille en hasardant un timide regard; nous nous dirons adieu encore une fois!

Isidore s'arracha violemment de cette fenêtre où il laissait son ame tout entière. Il ne songea pas même à se reposer. Il voyait déjà les ennemis se

répandre dans la ville et se disperser dans toutes les rues, dans toutes les maisons. Il voyait des soldats ivres pénétrer dans sa demeure; sa mère était déjà morte; les inhumains insultaient à son cadavre; un de ces barbares séparait sa tête de son corps glacé!... Cette tête roulait sous la table, et ses cheveux blancs se dispersaient sur le sol ensanglanté... Un rire brutal retentissait à ses oreilles!... Il voyait traîner par sa belle chevelure Anuta baignée de larmes; les regards avides des ravisseurs erraient sur les charmes naissans de la jeune vierge moscovite... Isidore se frappa la poitrine et alla vers la fenêtre ouverte pour tâcher de dissiper ses sombres pensées. La nuit était belle; des millions d'étoiles brillantes se détachaient de l'azur foncé des cieux. Tout était calme: rien n'annonçait dans la nature les malheurs qui menaçaient l'antique capitale de l'empire russe. Isidore courut au jardin et s'approcha lentement du sycomore au feuillage épais.

«Hélas! pensa-t-il, quand je me retrouverai encore une fois sous ton ombre, quels sentimens rempliront mon ame? où sera alors Anuta?... »

Il entendit derrière lui un léger bruit; il se retourna, et Anuta était dans ses bras. « Maman dort, lui dit-elle; cher Isidore, je vais rester auprès de toi. Tu ne dormiras pas cette nuit, sans doute, et mes yeux ne pourraient se fermer. » Ils s'assirent à l'ombre funèbre du sycomore, sur un banc de gazon. Anuta se pressa contre Isidore; sa tête charmante reposait sur son épaule. Leurs regards se cherchaient. Le cœur d'Isidore battait avec force; un feu dévorant parcourait ses veines; leurs lèvres s'unirent dans un baiser brûlant et prolongé... Ils oublièrent la séparation qui les attendait; ils oublièrent Moscou et l'ennemi qui allait y entrer. Ils oublièrent tout, hormis leur amour...

Le lendemain, quand l'aurore vint chasser les ombres de la nuit, Isidore et Anuta se levèrent du banc de gazon. Les premiers rayons du soleil éclairèrent le vif incarnat que la pudeur avait semé sur les joues d'Anuta. Des larmes brillèrent dans ses beaux yeux bleus.

— Isidore... et tu veux me quitter!...

— A présent, Anuta ma bien-aimée, ma vie! le moment de la séparation approche; tu sais que je dois partir...

— Hélas! Isidore, que deviendrai-je? Mais non, je ne veux pas te retenir... Pars... que Dieu te protége!... je suis préparée à tout!.....

Isidore sella Phénix. L'intrépide animal avait déjà oublié la fatigue de la veille; il mordait son frein et frappait la terre du pied. La vieille malade paraissait ensevelie dans un doux sommeil; sa respiration était à peine sensible. Le jeune homme baisa doucement sa main.

— Quand elle se réveillera, dit-il à Anuta, prie-la de bénir son fils.

Ils descendirent ensemble l'escalier.

— Maintenant, adieu, mon Anuta! peut-être pour toujours!... Adieu! tu es à moi!

— Je me souviendrai de mon devoir; tu me retrouveras digne de toi, ou j'aurai cessé d'exister.

En disant ces mots elle fit briller la lame d'un poignard qu'elle cacha aussitôt dans les plis de sa robe. Le jeune officier russe sauta sur son cheval en jetant un dernier regard à sa bien-aimée. La jeune fiancée montra le ciel à son amant, et dans son autre main brilla de nouveau la lame nue d'un poignard. Les rayons du soleil se reflétaient sur l'acier poli.

— Voilà mon défenseur! dit Anuta. Isidore détourna tristement la tête, donna de l'éperon, et disparut bientôt aux yeux de sa bien-aimée. Anuta, long-temps encore fixée à la même place, sortit enfin de son accablement et retourna pre de sa mère.

Après six semaines qui avaient paru autant de siècles au fidèle peuple russe, les cloches résonnèrent de nouveau sur les hautes tours du Kremlin. Le cœur du peu d'habitans restés à Moscou à l'époque de l'invasion des Français tressaillit. Mais ne sachant à quel motif attribuer ce son qu'on n'avait plus entendu depuis si long-temps, ils n'osaient encore sortir de leurs maisons. Enfin le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie parvint à leur oreille. Agités par la crainte et l'espérance, ils s'aventurèrent hors de chez eux, et leur regard ravi rencontra les valeureux cosaques du Don, galopant dans les rues désertes de la capitale..... De quels sentimens de joie ne furent-ils pas pénétrés à la vue de leurs sauveurs? Mais les braves guerriers russes ne pouvaient partager entièrement ces sentimens..... leur cœur saignait, de grosses larmes coulaient le long de leurs joues basanées en contemplant la capitale.

— Est-ce là Moscou la superbe! pensaient-ils... Et leurs regards cherchaient en vain des endroits connus parmi les ruines fumantes! Des monceaux de briques s'élevaient à la place de magnifiques palais; de riantes habitations s'étaient transformées en cendres et en charbon, et les vastes places de la ville semblaient d'affreux déserts.

Le long de la rue de Basmannoy allait au grand galop un jeune officier de cuirassiers, accompagné de quelques cosaques. Son cheval noir se précipitait ventre à terre vers le pont d'Yékatof. On voyait briller sur la poitrine de l'officier la croix de Saint-Georges; sa main bandée n'était point encore tout à fait guérie d'une blessure grave. Il ne prêtait aucune attention aux ruines de Moscou, ni aux cadavres semés à travers les rues... ses regards étaient fixes. Son pâle visage portait les traces d'un profond désespoir, et peignait une vive impatience. C'est ainsi qu'il passa rapidement le pont d'Yékatof, et qu'il se dirigea vers Krasno-Sélo. Arrivé à l'église de Notre-Dame de Tikvine, il s'arrêta, et son regard consterné erra de tous côtés. C'est ici, pensa-t-il, qu'était notre église paroissiale... c'est là qu'elles vivaient!

En vain, pauvre Isidore, en vain chercheras-tu la maison paternelle! La flamme a depuis long-temps consumé la demeure pacifique où tu passas les années de ta jeunesse, et le vent d'automne en a même déjà dispersé les cendres!... Isidore resta long-temps comme pétrifié à la même place. Tout à coup, il jette un cri et se précipite vers un grand arbre qui étendait au loin ses branches à moitié calcinées. Il avait reconnu le sycomore qui avait couvert de son ombre sa dernière entrevue avec Anuta. Isidore s'évanouit, et ses cosaques le portèrent dans une maison restée intacte au milieu de l'incendie générale.

Il resta une journée entière sans connaissance. Quand la nuit fut venue, il se leva et, sans rien dire à personne, se rendit à pas précipités à son jardin.

Ses cosaques fidèles ne voulurent pas l'abandonner. Deux d'entre eux le suivirent jusqu'au pied du mystérieux sycomore. Là, il s'assit sur un banc de mousse, et plongeant sa tête dans ses deux mains, il murmura des paroles sans suite dont personne ne comprit le sens. Ses sanglots entrecoupés, qui éclataient à des intervalles mesurés comme le refrain d'un chant de douleur, laissaient échapper un seul mot intelligible: c'était un nom de femme. Les deux cosaques s'éloignèrent de quelques pas par respect pour la douleur de leur capitaine, et comme s'ils redoutaient de la troubler. Toute la nuit, ils demeurèrent debout en présence l'un de l'autre, sans plus bouger que deux vigoureux chênes aux troncs noueux et impassibles. Toute la nuit aussi, le jeune homme resta sur son banc de mousse, comme une statue sculptée sur un tombeau.

Les deux cosaques racontèrent plus tard qu'au chant du coq, lorsque la lune, près de disparaître, eut jeté en signe d'adieu ses derniers rayons dans les branches noires du sycomore, ils avaient vu leur capitaine se lever avec effroi, en criant le nom d'Anuta. Une robe blanche tachée de sang semblait flotter dans l'ombre. — Anuta! cria de nouveau le capitaine! chère ame, est-ce toi? pourquoi ta robe est-elle tachée de sang? où est ton poignard? A travers le bruissement des branches et le sifflement du vent, ils crurent entendre une voix douce qui répondit: — Dans mon cœur.

Et les deux cosaques s'enfuirent épouvantés, sans pouvoir décider le capitaine à les suivre.

Le jour parut; Isidore ne voulut pas quitter un instant le noir ombrage du sycomore. En vain ses amis le supplièrent-ils de revenir avec eux, il ne répondait à personne; seulement il souriait quelquefois quand ses camarades lui faisaient des caresses, et lui témoignaient la part qu'ils prenaient à son malheur.

Un jour (c'était le quatrième depuis la glorieuse rentrée des Russes à Moscou), ses camarades s'approchent de lui. Il était assis, immobile, sous le sycomore. Ses yeux étaient encore ouverts, mais son ame avait quitté sa demeure périssable. Sa main glacée tenait un poignard couvert de rouille...

ANTONIN POGORELSKI.

THÉATRES.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — La *Chaîne électrique*, vaudeville en deux actes, de MM. Gabriel et Frédéric Thomas.

La marraine de Mme la marquise de Beauvais était une femme bien ingénieuse et professant, en matière conjugale, des principes aussi bizarres que spirituels. Par exemple, ne voulait-elle pas persuader à sa filleule que le doux lien du mariage était une chaîne électrique dont les deux époux devaient en tout et partout ressentir les puissans effets. Impossible de se soustraire à l'influence de cette maudite chaîne. Ainsi le mari fait-il, même à cent lieues de distance, une infidélité à sa femme, celle-ci en reçoit immédiatement le contre-coup, et l'inconstant est immédiatement puni par où il a péché. Voilà ce qu'assure la bonne femme, ce que croit innocemment la marquise et ce dont le marquis, son mari, ne fait que rire. Ce marquis est un grand mauvais sujet dont les dispositions galantes inspirent à sa femme de sérieuses inquiétudes. Le marquis courtise des danseuses de l'Opéra, le marquis sort très souvent enveloppé dans son manteau couleur de muraille, et la pauvre femme se désole; mais qu'y faire? Si j'éloignais mon volage, se dit la marquise; si je l'envoyais à Rouen suivre un procès assez important; pendant qu'il serait occupé à débattre nos intérêts, à compulser des dossiers, à parler aux hommes de loi, le marquis ne songerait pas à autre chose. Sitôt dit, sitôt fait. Le marquis adopte avec assez d'empressement le projet de sa moitié. Il a entendu dire, le traître, que la femme de son conseiller est jeune, jolie et coquette, et l'occasion de s'en assurer est trop belle pour la manquer. Le marquis part donc. Il arrive chez son conseiller et est parfaitement reçu par monsieur; c'est pourquoi il s'empresse de faire la cour à madame qu'il trouve fort à son gré.

Mme Paturel n'a pas trop l'air de repousser le marquis et les affaires de l'infidèle époux vont assez bien. Mais il reçoit une lettre de sa femme... La marquise le prévient en riant qu'un de ses cousins est très assidu auprès d'elle. La veille il a osé lui presser la main... C'est singulier, dit le marquis, c'est justement ce que j'ai fait hier à la même heure à Mme Paturel... Le marquis se rappelle vaguement ce qu'on lui a dit des bizarres effets de la chaîne électrique... mais il s'arrête peu à ces fadaises, et un jour, il est assez hardi pour demander un rendez-vous à Mme Paturel, assez heureux pour l'obtenir. Bien plus, il enlève une rose au sein de la belle conseillère. — Mon cousin vient de me demander un rendez-vous et de me ravir une fleur de mon bouquet, écrit aussitôt la marquise.—Pour le coup, voilà notre mari bien embarrassé... si le tour qu'il joue à son ami le conseiller ici, doit lui être rendu là-bas par son cousin, si la chaîne électrique est une vérité. Plus son bonheur sera grand auprès de Mme Paturel, plus grands seront les désagrémens que lui fera subir madame la marquise. Il hésite, il patauge, la curiosité le pousse à poursuivre sa conquête, mais une crainte toute naturelle le fait trembler de réussir. Mme Paturel vient au rendez-

vous, signe certain que la marquise est en tête-à-tête avec son cousin; s'oubliant un peu, le marquis ose embrasser la main de Mme Paturel, et voilà qu'une sueur froide le saisit tout à coup; ce baiser il l'a *entendu* sur la main de sa femme. On vient par bonheur les surprendre...; mais dit le marquis, *in petto*, si le tête-à-tête de... *là-bas*, n'a pas été interrompu!... C'est à en perdre la tête. Heureusement tout cela n'était qu'un jeu, une mystification arrangée par la marquise et la conseillère. Le marquis en est quitte pour la peur.

Le peu de place qui nous reste nous force de passer une foule de charmans détails que l'on trouve dans cette comédie spirituelle et piquante. Le second acte, surtout, est charmant, et conduit avec entrain et gaîté. Un succès vrai et durable attend l'ouvrage de MM. Gabriel et Thomas.

Le théâtre du Palais-Royal vient de jouer une petite pièce qui obtiendra la popularité de son titre : *Robinson Crusoé*. Jamais sans doute prétexte ne fut plus plausible qu'un semblable sujet pour faire une pièce à un seul acteur. Car Robinson est seul dans son île comme Alcide Tousez est seul sur la scène. *Vendredi*, personnage muet, ne doit pas compter. Croiriez-vous qu'avec un si mince personnel *Robinson* puisse être une pièce à grand spectacle? C'est pourtant la vérité : mais vous irez la voir et rire à toutes les joyeusetés excentriques d'Alcide Tousez. Il est impossible d'être plus gai et plus amusant que lui dans cette charmante farce.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

M. le ministre des travaux publics a pris des mesures pour rendre plus obligatoire la responsabilité des architectes de monumens et édifices publics. Les dispositions qu'il a arrêtées le 20 décembre dernier ont surtout pour objet de mettre un terme à l'exécution de travaux non prévus aux projets et devis des constructions, et de prévenir le retour des demandes de crédits supplémentaires au sujet desquelles il s'est élevé de justes réclamations. Les intentions de M. le ministre sont exprimées avec détail dans une circulaire qu'il vient d'adresser aux architectes, en leur prescrivant de s'y conformer rigoureusement.

— Une réunion de pairs et de députés se sont rendus chez le maréchal président du conseil et chez M. le ministre des travaux publics. Ils étaient députés par un grand nombre de leurs collègues, pour présenter aux ministres les puissans argumens qui militent en faveur du tracé du chemin de fer de Paris à Marseille par Dijon, avec embranchement de cette dernière ville sur Mulhouse.

— La *Revue de Paris* annonce que M. Alfred de Vigny se présente pour remplir le fauteuil laissé vacant par la mort de M. Frayssinous.

— On vient de terminer le nouveau modèle d'habillement et d'équipement que l'on doit substituer à la tenue actuelle de tous les régimens d'infanterie, et dont on a fait l'essai, à Paris, dans les 11e de ligne, 2e et 4e léger, à raison d'un bataillon par chaque régiment; dans le 17e léger (nouvelle formation), à raison de deux bataillons; et dans le 69e de ligne (nouvelle formation), en garnison à Strasbourg, à raison d'un bataillon.

— Le ministère des finances vient de faire publier les états comparatifs (impôts et revenus indirects) des recettes de l'année 1841 avec celles des années 1839 et 1840. Voici les résultats que présentent ces tableaux : les 9 premiers mois de 1841 offrent sur la période correspondante de 1839 une augmentation de 43 millions 525,000 fr. Le 4e trimestre de 1841 présente sur celui de 1839 une augmentation de 14 millions 759,000 fr. Total général de l'accroissement en faveur de l'année qui vient de s'écouler, 58 millions 284,000 fr. De l'autre part, les neuf premiers mois de 1841 offrent sur la période correspondante de 1840 une augmentation de 17 millions 402,000 fr. L'augmentation du 4e trimestre de 1841 sur celui de 1840 est de 15 millions 636 000 fr. Total général de l'accroissement en faveur de 1841, 33 millions 38,000 fr.

— M. Arago a annoncé à l'Académie des sciences que les efforts habiles et persévérans de M. Mulot pour arracher du puits artésien de Grenelle la partie des tuyaux qui s'étaient aplatis à 200 mètres de profondeur, ont été couronnés d'un plein succès. Il ajoute que, durant un certain intervalle entre les manœuvres employées et la reprise du tubage, l'eau est arrivée à la surface du sol, pure et limpide. Tout fait donc espérer que, lorsque le tubage définitif aura été conduit à bonne fin, l'eau jaillissante du puits artésien, le plus profond qui existe, sera aussi potable que les eaux de source ordinaires.

— Hier matin, une pauvre femme achetait du poussier de mottes, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, à l'un de ces marchands qui traînent une charrette à bras. Cette femme avait laissé dans sa chambre, au troisième étage, son enfant âgé de quatre ans. L'enfant s'étant approché de la fenêtre, parvint à l'ouvrir, puis il monta sur une chaise et se pencha en dehors pour appeler sa mère; mais tout à coup ses mains glissèrent sur l'appui, il perdit l'équilibre et tomba en poussant un grand cri. Par un hasard providentiel la charrette contenant le poussier se trouvait précisément sous la fenêtre, et le pauvre enfant vint tomber au beau milieu. Étourdi d'abord, il se remit promptement, et sa mère put l'emporter après s'être assurée qu'il ne s'était fait aucun mal.

— La pêche de la morue à Terre-Neuve, en 1841, a été loin de valoir celle de 1840, qui cependant ne compte pas au nombre des pêches abondantes. Voici, en résumé, quel est son résultat pour la place de Granville :

56 navires, montés de 952 hommes, sont sortis du port de Granville pour aller faire la pêche au Grand-Banc. D'après les résultats de la pêche de 1840, ils auraient dû rapporter proportionnellement 4,030,782 morues. Loin de là, ils n'ont pêché que 2,801,000 morues, donnant en poids 7,002,500 kilog., en valeur, à 24 fr. les 104 kil., 1,615,961 fr. 95 c., dont le quart, ou 403,990 fr. 38 c., à déduire pour les équipages. La somme nette rentrée aux armateurs n'est que de 1,211,971 fr. 15 c., laquelle rapprochée de celle de 1,568,003 fr. que ces 56 navires représentaient au départ, pour mise dehors seulement, laisse au commerce une perte générale de 357,028 fr. 85 c. et par chaque navire, en moyenne, 6,357 fr. 65 c.

— On lit dans le *Courrier de la Drôme et de l'Ardèche*, sous la date de Valence, 9 janvier :

« Depuis quelques jours on s'entretient beaucoup, dans la salle des Pas-Perdus de notre tribunal, d'un procès singulier qui promet de curieux détails.

» Il s'agit d'une réclamation de loyer, faite par un sieur Benistan, traiteur à Paris, pour le logement d'un serpent boa de 8 mètres (23 pieds) de long et 38 centimètres de circonférence. Cet animal, le plus monstrueux qui ait été vu en Europe, a été apporté en France par un de nos compatriotes, M. Pierre Bovet, de Château-Double, canton de Chabeuil, arrondissement de Valence, mais qui a voyagé dans les quatre parties du monde, et parcouru la Chine et les contrées les moins connues de l'Amérique. Ce monstrueux reptile a été montré à Lyon, à Paris, à Marseille, etc. Il a partout fixé l'attention des savans et des curieux. Le cabinet d'histoire naturelle de Paris et celui de Bruxelles ont été en négociation pour l'acquérir.

» Si le procès est jugé, il est possible que Bovet et son serpent assistent aux débats. Ce jour-là, le tribunal, transformé en muséum d'histoire naturelle, ne manquera pas de curieux, désireux autant de voir le serpent que d'entendre l'intrépide Bovet raconter lui-même comment, en quel endroit, en quel pays et à quel prix il s'est emparé de cet énorme reptile, l'effroi des contrées qu'il habite.

» Il serait à désirer que M. Bovet, qui n'a pas voulu céder la dépouille de son boa aux cabinets de Paris et de Bruxelles, en fît présent à notre musée. Ce serait là un bon souvenir laissé à son pays. Si nous sommes bien informés, il faudrait peu pour le décider à nous laisser ce témoignage de ses lointains et périlleux voyages comme aussi de son patriotisme. »

— M. Victor Pasquier, chef du service pharmaceutique de l'hôpital militaire de la garnison de Liége, membre du conseil de salubrité publique de la province de ce même nom, vient de publier une *Monographie du madi cultivé*.

Le madi est, comme la pomme de terre, un végétal de l'Amérique méridionale; c'est une plante du Chili, et depuis long-temps les Chiliens la cultivent en grand pour extraire de ses graines une huile qu'ils brûlent et qu'ils mangent, et avec laquelle même ils se guérissent de plusieurs maladies.

Un seul fait prouverait que la culture du madi est une acquisition vraiment utile à notre agriculture nationale, c'est qu'à Baufays, village entouré de bruyères sèches, à deux lieues de Liége, M. Beul, à qui la Belgique est redevable, non de l'introduction de la graine, car les jardins botaniques la possédaient depuis long-temps, mais de la culture en grand de cette plante oléagineuse, a cultivé le madi dans une lande fraîchement défrichée et dont la valeur n'était que de 80 francs le bonnier, et cela avec un succès tel qu'aujourd'hui ce même terrain vaut le 3 à 400 f. la même étendue.

Si le gouvernement protégeait les premières entreprises de culture, et que les grands propriétaires les prissent à cœur, la Belgique n'aurait plus à craindre ni les mauvaises récoltes de colza, ni la cherté des huiles.

(*Emancipation de Bruxelles.*)

— Le 30 décembre dernier, est mort à Stokepark (Angleterre), un vieux cheval de bataille que montait le major-général sir William Homme, dans les trois journées de Waterloo. On l'a enterré dans un coin du parc en lui rendant les honneurs militaires. Un vétéran qui avait combattu à Waterloo a tiré trois salves d'artillerie en son honneur. On croit que cet animal avait atteint l'âge de quarante ans. Le 17 juin, il avait reçu dans le train de derrière un biscayen dont l'extraction n'a pu être opérée qu'après sa mort. Cette relique est entre les mains de M. Granville Penn.

— On vient d'inventer à Londres une espèce de glace artificielle à l'usage des patineurs. Cette composition a une ressemblance très prononcée avec l'eau glacée par le froid, et elle jouit des mêmes propriétés sous les pieds des patineurs. L'inventeur, nommé Kirk, élève à Londres un bâtiment destiné au club des patineurs, et le prince Albert, qui est, comme on sait, grand amateur du patin, s'est déjà déclaré le protecteur de cet établissement, au moyen duquel il pourra se livrer toute l'année à son exercice favori.

L'intérieur du bâtiment, au milieu duquel se trouvera une espèce de lac glacé artificiel, représentera une vue des Alpes avec plusieurs montagnes et précipices. Au centre se trouvera la glacière, qui aura dit-on, plus de 200 pieds de largeur sur 250 de longueur.

Imprimé par BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron, 3, à Paris.

Dimanche 30 Janvier 1842. *DEUIXÈME EDITION.* **Deuxième année. — N° 5.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)
Les Abonnemens partent des 1er et 1 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 1[illegible]
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger : 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 *centimes la ligne.*

SOMMAIRE.

DONA CONCHA.

HISTORIETTE TROUVÉE DANS UN ALMANACH.

Jaën est une belle ville. Don César de Lauvedra y vivait depuis longues années fort heureux et fort estimé. Il possédait à quelque distance de Jaën, dans un site agréable, une jolie maison ; mais il ne s'y montrait que rarement. On disait qu'il agissait ainsi pour éviter la vue du château de Murviedro qui dominait sa maison, ou plutôt par aversion pour Murviedro lui-même, qui, jadis son ami de cœur, était devenu son ennemi mortel. Lorsqu'ils se rencontraient par hasard, ils échangeaient des regards de mépris et de colère. Le sombre Murviedro pâlissait chaque fois que ses yeux se tournaient vers une bague de diamans que le joyeux don César portait à son doigt, et celui-ci semblait alors prendre plaisir à la faire étinceler de tous ses feux. On racontait, dans le pays, qu'une rivalité d'amour avait fait éclater cette haine violente entre les deux amis, et que cette bague avait été donnée à l'amant préféré.

— On ne nous a jamais parlé de la famille de Murviedro. Pour don César, il avait une femme douce et tendre, et une fille qu'on avait nommée au baptême *Santa Maria de la Concepcion*, et qu'on nommait habituellement *dona Concha*. Elle venait d'atteindre à sa treizième année, lorsque l'enlèvement de Ferdinand VII mit toute l'Espagne en feu. D'une noblesse peu ancienne, accoutumé de bonne heure à l'indépendance, plus instruit que ne le sont généralement ses compatriotes, don César se montra partisan des innovations ; et ses opinions, qu'il ne chercha pas à cacher, le firent ranger dans la classe des Espagnols qu'on désignait sous le nom d'*afrancesos*.

Don César se montra alors plus souvent à la campagne, où il prolongeait de plus en plus son séjour, autant pour ne pas prendre part aux affaires politiques, que pour se vouer à l'éducation de sa fille, dont la beauté était ravissante, et que ses parens chérissaient avec passion. Don César s'efforçait de lui donner des idées mâles : dans ces temps de malheur, disait-il, il n'est pas permis, même aux femmes, d'être efféminées. Cependant on vivait heureux dans le petit château de Lauvedra, et on y jouissait du bonheur, comme on en jouit quand il ne doit pas durer. La danse et la musique embellissaient les nuits et les jours se passaient dans une douce oisiveté, comme si l'Espagne eût été au sein d'une tranquillité profonde. Le jour de la fête de dona Concha approchait, et son père s'apprêtait à la célébrer par un grand bal, lorsqu'un événement inattendu vint troubler le bonheur de cette famille.

Murviedro avait suivi une tout autre route. Au lieu de rester tranquillement dans son château, comme Lauvedra, il s'était rendu à Madrid, où il avait assisté à tous les conciliabules secrets qui s'y tenaient alors, et il était devenu l'ame de toutes les conspirations contre le gouvernement de l'intrus. On le voyait parcourir à pied les montagnes, et organiser partout des guérillas ; il avait établi une correspondance active avec tous les courriers de la province, et il exerçait une grande influence dans la junte provisoire, qui, en apparence, agissait de concert avec les Français, tandis qu'elle travaillait contre eux. Souvent il se montrait aux environs, entouré d'une escorte militaire ; et sans titre, sans mission, il avait acquis un pouvoir immense dans le pays.

Don César avait souvent reçu des avertissemens secrets ; ils s'étaient multipliés au temps où il se préparait à célébrer la fête de sa fille ; mais il se trouvait tellement en sûreté au milieu de ses vassaux et des nombreux ouvriers qu'il employait, qu'il ne prit aucune précaution pour se défendre.

Il eut tort. Au moment où il faisait dresser, dans son salon, un tableau transparent qui représentait sa fille et sa sainte patronne au milieu de radieux rayons de gloire, une troupe de cavaliers mit pied à terre devant le château. Don Murviedro se fit annoncer.

Avant que don César fût remis de sa surprise, Murviedro entra et lui présenta une sorte de mandat d'arrêt, lui enjoignant de se laisser conduire à la prison de Jaën. Dona Concha et sa mère, dans le premier mouvement d'effroi, étaient accourues près de don César. A peine dona Concha, qui était encore une enfant, eut-elle entendu les paroles de Murviedro, que, déployant une présence d'esprit extrême, elle disparut, tandis que don César discutait la validité de l'ordre qu'on lui présentait ; elle revint quelques instans après, et, faisant un signe à son père, elle lui montra d'un coup-d'œil tous les gens du château rassemblés en armes sous le vestibule.

Lauvedra reprit courage. Il se refusa à obéir, et se montra disposé à faire bonne résistance.

Murviedro hésita un instant ; puis tirant un pistolet, il le déchargea sur don César, qui expira sans pousser un seul cri. Dona Lauvedra tomba sans mouvement dans les bras de sa fille.

— *Ave Maria !* La vengeance est bonne. Je la tiens donc enfin, dit Murviedro en se baissant sur le cadavre de don César et en arrachant la bague de diamans qui se trouvait à son doigt.

— Tuez le meurtrier ! tuez le larron ! s'écria dona Concha, qui tenait toujours sa mère dans ses bras.

— Je ne suis point un larron ! dit fièrement Murviedro. Cette bague m'a toujours appartenu ; mais n'importe, je vous en rendrai la valeur.

A ces mots, il jeta une bourse pleine d'or sur les genoux de dona Concha, et s'éloigna rapidement avec sa troupe. Tout ceci avait été l'affaire de quelques instans, et personne n'avait songé à l'arrêter.

Ce premier acte de violence entre les partis qui divisaient la province, produisit une grande sensation à Jaën ; mais il fut bientôt suivi de tant d'autres actes plus terribles encore, qu'on ne tarda pas à l'oublier.

Deux ans s'étaient écoulés : dona Lauvedra s'était enfin résignée à son sort, et se montrait plus calme sur le passé ; mais dona Concha ne se résignait pas aussi facilement. Elle avait aimé son père trop tendrement, trop uniquement, peut-on dire, pour que son cœur, jeune et brûlant, ne fût pas altéré de vengeance. Le soleil ardent de l'Espagne avait développé de bonne heure le corps de dona Concha. L'excès d'infortune fit aussi mûrir prématurément son esprit. Ses yeux noirs et brillans n'avaient rien perdu de la vivacité de son âge, mais elle semblait avoir pris la vie plus au sérieux. Les regards de la jeune fille s'arrêtaient avec moins de feu sur les charmes et les avantages extérieurs des nombreux adorateurs qui l'assiégeaient déjà de toutes parts ; elle semblait chercher à pénétrer dans leur ame, et, en dépit des exhortations de sa mère, qui sentait profondément combien il importait de se donner un protecteur dans ces temps de troubles, elle refusa les hommages de tous les *mayorazgos* (on nomme ainsi les aînés nobles des possesseurs de majorats) qui se présentaient. — Ils sont trop vains et trop sots, disait-elle. Pour les jeunes officiers, elle les trouvait trop impétueux auprès d'elle et trop soumis devant leurs chefs ; et elle les nommait un composé de despote et d'esclave. Pour les marchands, ils usaient leur ame à calculer un bénéfice d'un quart de réal ; elle ne pouvait les supporter.

Dona Concha approchait de sa quinzième année, et sa mère la pressait chaque jour davantage de faire un choix.

— Ma mère, laisse-moi rester avec toi ! lui dit-elle enfin. Personne ne

menace de troubler notre repos ; depuis deux ans j'ai appris beaucoup de choses. Je n'épouserai jamais un homme que je n'aime pas ; et nomme-moi un de ces gens-là qui mérite de l'amour.

— Toute la jeune noblesse de la province est à tes genoux.

— Mais suis-je aimée ? Qui me connaît, qui me soupçonne, qui me devine ? Ils adorent ma fortune, mon visage rouge et blanc ! Tout cela durera peut-être peu de temps, et alors que deviendra leur amour ? D'ailleurs, ajouta-t-elle d'un air sérieux et les yeux baissés, mais sans rougir, d'ailleurs, j'ai déjà un fiancé que j'aime.

— Qui donc ? demanda sa mère frappée de surprise.

Dona Concha secoua la tête.

— Qui, ma chère fille ? répéta la veuve. Je cherche, et je cherche en vain. Je ne trouve personne à qui tu aies accordé un sourire véritable. Qui ? Voyons.

La jeune fille gardait toujours le silence.

— Ma chère enfant ne me trouve-t-elle pas digne de sa confiance ? demanda dona Lauvedra, les yeux baignés de larmes. Cela est bien cruel !

— Puis-je le nommer ? dit enfin dona Concha à voix basse, je ne le connais pas.

— Et tu l'aimes, m'as-tu dit ? Mariquita, que dois-je penser ?

— Je l'aimerai ! Tu me tourmentes, ma mère, répondit dona Concha avec vivacité. Eh bien ! je veux tout te confier, mais ne te moque pas de moi, ne me chagrine pas, et ne cherche pas à me détourner d'une pensée qui est enracinée au fond de mon cœur. J'aime celui qui vengera la mort de mon père ; je n'aurai d'autre anneau de mariage que la bague qu'il portait à son doigt, trempée dans le sang de son assassin.

La mère pâlit.

— Pauvre enfant ! dit-elle ; je crains bien alors que tu ne trouves pas de mari. Tu as raison cependant : Murviedro n'est pas digne de voir la lumière du jour ; mais il est devenu puissant, son nom est la terreur des Français, et son crédit est immense. — Tu n'auras pas de fiancé !

— Eh bien ! ma mère, répondit gravement dona Concha, si je ne trouve pas d'époux sur la terre, j'en chercherai un dans le ciel. Ce qui ne peut se faire ici-bas s'exécutera là haut. J'ai fait mon choix, ma mère ; ma main au vengeur de mon père, ou un voile noir sur ma tête !

Dona Lauvedra se mit à réfléchir profondément.

— Puisque tu es si résolue, je pourrai te nommer un époux. Que penses-tu de ton cousin Manzorès.

— De ce pauvre garçon aux joues pâles et au regard effaré ? Il dit qu'il m'aime. Il est le plus proche héritier de mon père ; si je meurs, il arrivera fort commodément à hériter.

— Ne le méconnais pas : il te chérit ; toi, pourras-tu l'aimer ?

— Je ne sais, ma mère, je ne connais pas ce que vous nommez l'amour. Ce que j'en ai ouï dire, ce que j'en ai lu dans les livres, ce qu'en disent les romances, rien de tout cela n'a réveillé une voix dans mon sein. S'il a du courage, je crois que je l'aimerai.

Don Manzorès vint le soir au château. A un signe que lui fit dona Lauvedra, il quitta le cercle brillant qui s'était formé autour de dona Concha, et passa avec la bonne dame dans le cabinet voisin.

— J'ai enfin obtenu ses confidences, cousin Manzorès, lui dit-elle avec feu. Concha ne s'oppose pas à vos vœux ; mais....

Elle lui découvrit alors, mais en d'autres mots, les conditions expresses auxquelles sa fille consentait à prendre un mari. Le cousin parut atterré.

— Laissez-moi faire, dit-il ; j'ai eu autrefois un libre accès dans la maison de Murviedro, je pourrais l'avoir encore... Quoi qu'il arrive, je sais la corde qu'il faut toucher.

Le soir même avant qu'on se séparât, il trouva l'occasion de parler en secret à dona Concha. Avec quelque adresse qu'il s'y prît, elle soupçonna que sa mère n'avait dévoilé qu'une partie de son secret. Manzorès lui-même ne lui cacha point qu'elle ne lui avait donné qu'un léger espoir, mais que l'ardeur de son amour lui ferait tout accepter avec empressement.

— L'assassin doit mourir, ajouta-t-il, mais il faut du temps ; ce n'est que par ruse qu'on trouvera un moment favorable.

— Par la ruse ? reprit Concha.

— Comment agir autrement ? Il ne sort jamais sans une escorte. Il ne s'agit que de surprendre sa confiance, et de ne pas se rendre suspect, d'abord afin d'arriver à ce but qui me donnera mon bien le plus cher, puis pour ne pas m'exposer à la vengeance de ses amis, qui ne me laisseraient pas en possession de ce bien que j'aurai tout fait pour obtenir. Le poison arrangera tout.

— Fi donc ! cousin, dit dona Concha. La vengeance doit être publique ; son sang doit couler : que ce soit par une balle ou par la lame d'une épée. Le poison n'est qu'à l'usage des lâches. Allez ! vous n'êtes pas mon homme.

— Quoi ! belle cousine, l'assassiner ! Ah ! vous voulez ma mort et non pas mon bonheur.

— Je pensais, cousin, que vous aviez du courage ! La mort que vous lui destinez ne pourrait se payer qu'avec la bourse qu'il nous a jetée, et je ne sais, en vérité, ce qu'elle est devenue. — Allez, ne le tuez pas, car je ne vous donnerai pas ma main. Il faut que j'estime celui dont je porterai le nom.

Elle le quitta et rentra dans le salon. Une satisfaction semblable au sentiment qu'on éprouve lorsqu'on vient d'échapper à un danger, était répandue dans ses traits. Don Manzorès reparut quelques momens après. Il avait l'air sombre et ne tarda pas à sortir.

L'entretien de dona Maria avec Manzorès avait produit sur la jeune fille une impression profonde. Elle avait reconnu combien le monde au milieu duquel elle vivait était loin de partager sa résolution et son courage, et elle désespérait de trouver une ame qui pénétrât dans la sienne, en sympathisant avec ses idées de vengeance.

— Je le vois, se disait-elle en soupirant, le couvent sera mon lot, et Jésus-Christ, mon époux céleste, se chargera de me venger. — Cependant toutes les chaleureuses impressions de la jeunesse s'élevaient en elle contre cette pensée. Pour sa mère, elle rêvait sans cesse aux moyens de calmer l'esprit bouillant de sa fille. Elle pensa qu'il fallait d'abord essayer de parler à ses sens. Elles menaient une vie calme et paisible ; leurs plaisirs se bornaient à quelques *tertullias*, et elles ne recevaient qu'un petit nombre d'habitans de la ville. Ne pouvait-il donc se trouver à Jaën et dans ses environs un jeune homme dont le courage et l'amabilité fissent impression sur l'ame de dona Concha ? Depuis la mort de don César, la mère n'avait visité que rarement la maison de campagne, et dona Concha ne l'avait jamais revue. Tous les préparatifs de son malheureux jour de fête étaient restés dans le même état, et ce jour approchait de nouveau.

Dona Lauvedra, sur qui toutes les vieilles habitudes de la vie avaient repris leur empire, pria sa fille de reparaître dans les lieux où elle avait passé son enfance, et de permettre qu'on y célébrât par une fête ce jour qui jadis avait toujours été un jour de joie dans la famille. Dona Concha n'osa pas refuser sa mère et céda à ces instances.

La veille du jour indiqué, la mère et la fille arrivèrent au château. En posant le pied sur le seuil, tout l'espace de temps qui s'était écoulé entre cet instant et l'assassinat de son père s'effaça tout à coup dans l'esprit de dona Concha, et le spectacle touchant qu'elle avait eu sous les yeux se ranima avec toute l'énergie de ses couleurs.

Ses artères battaient avec violence, son sang bouillonnait avec impétuosité dans ses veines, et au milieu d'un murmure confus qui bourdonnait à ses oreilles, des milliers de voix lui criaient : Vengeance ! Son sein se gonflait avec tant de force, qu'il semblait être près de se briser. Cependant elle dormit fort bien, car le voyage l'avait fatiguée. En ouvrant ses paupières, un soleil brillant salua son réveil, et elle se leva avec gaîté.

Le riche habillement de satin blanc que lui présenta sa mère, l'occupa agréablement ; elle se trouva belle ; et se montra joyeuse de sa beauté ; seulement elle éprouva un léger tressaillement lorsque la camériste fit la remarque qu'il ne lui manquait qu'une couronne blanche pour avoir l'air d'une fiancée. Tous les convives étaient déjà arrivés, lorsque Manzorès accourut, plus pâle et plus défait que de coutume.

— Ne savez-vous pas ce qui est arrivé cette nuit ? s'écria-t-il en entrant.

Tout le monde l'entoura avec inquiétude.

— Le terrible Horqueto s'est jeté inopinément avec sa bande sur le château de Murviedro, et l'a entièrement pillé, bien qu'on prétende que le maître y fût revenu quelques heures auparavant. Il paraît que les brigands n'ont pas autant de peur de lui que les honnêtes gens. On dit qu'il s'est défendu en vrai diable et qu'il a été tué ou mis en fuite. La terreur est dans les environs, et chacun craint d'éprouver le même sort.

— Oserait-il venir ici où il se trouve tant de monde ? demanda dona Lauvedra, en cherchant à déguiser sa frayeur.

— Que n'ose point Horqueto ? répondit Manzorès, en haussant les épaules ; mais j'ai déjà fait demander à Jaën un détachement de soldats français.

Dona Concha garda le silence, son cœur battait violemment. Le château de Murviedro saccagé ; lui-même tué peut-être !

— Nous n'avons rien à craindre ! dit Manzorès, en cherchant à se remettre. Nous sommes en trop grand nombre ici pour que Horqueto songe à nous attaquer ; et deux attaques si proches l'une de l'autre seraient une chose inouie.

— Qui a peur ici ? s'écria dona Concha d'une voix ferme. Pour moi, il me semble que ces brigands ne pourraient me faire aucun mal. Ils ont brûlé le château de Murviedro, ils ont peut-être assassiné Murviedro lui-même. ***Viva Horqueto !***

— Senora ! s'écria un des convives étonnés.

— Pardonnez-moi, s'écria dona Concha, en se remettant promptement ; je suis la fille de don César, et à cette place où vous êtes, j'ai vu couler son sang !

Elle tomba sur son siége, à demi évanouie. Tout le monde s'empressa autour d'elle ; mais elle reprit presque aussitôt ses sens, et fit les honneurs du repas avec une grace et une sérénité parfaites. D'après ses ordres, tous les paysans restèrent au château, et dansèrent tout le soir sur une vaste pelouse, non loin de la porte principale. Dona Concha elle-même, qui n'avait pas dansé depuis deux ans, semblait vouloir réparer le temps perdu ; ses petits pieds se soulevaient avec agilité et la balançaient aux sons d'une musique bruyante. La joie régnait dans les cœurs, dans le parc et dans les salons.

Tout à coup, les domestiques se précipitèrent avec effroi dans le château, en prononçant le nom de Horqueto.

— Horqueto ! répétèrent tous les danseurs, en demeurant tout à coup immobiles.

— Où est-il ?

Il vient par le jardin ! répondit le maître-d'hôtel tout tremblant. Un de ses gens a escaladé le mur et ouvert les portes.

— Aux armes ! s'écria Manzorès en pâlissant ; et il sortit suivi de quelques jeunes gens. Toute l'assemblée se précipita hors des portes de la salle

par lesquelles pénétraient presque au même instant les gens de la troupe de Horqueto. Le terrible brigand parut bientôt lui-même.

C'était un joli garçon, vêtu avec goût, la lèvre ombragée d'une légère moustache; il avait l'air distingué et mécontent; toute la tournure d'un *gentleman* en voyage. Au reste, dans tous ses traits était écrit que c'était là un homme. Soit que ce fût cette impression, ou la vue de l'anneau que cherchait son regard, et quelle aperçut au doigt de Horqueto, dona Concha, qui était restée dans le salon avec un petit nombre de personnes, sentit son cœur impétueusement, irrésistiblement entraîné vers le brigand. Elle s'aperçut à peine que sa mère, les bras étendus vers elle, à demi évanouie, était tombée aux pieds de Horqueto, et embrassait ses genoux; elle ne vit que lui.

Horqueto jeta un regard avide sur le buffet chargé d'argenterie, sur les candelabres massifs et sur les choses précieuses qui couvraient les murailles et même le parquet où les dames, dans leur épouvante, avaient jeté leurs bijoux en fuyant; mais tout à coup son œil noir s'arrêta sur dona Concha, calme et ravissante, et il la contempla de plus en plus, ne pouvant détacher ses regards de cette figure céleste. Habitué à ne voir que des traits contractés par la terreur, des visages pâles, des lèvres violettes et tremblantes, il ne pouvait se lasser de contempler cette fraîcheur, cet éclat de beauté, ces yeux sereins, et ce maintien plein de dignité; dona Concha semblait exercer sur lui le même charme qu'il exerçait sur elle.

— Non! s'écria-t-il enfin. Je ne veux rien, rien qu'elle! — elle! répéta-t-il, et il tomba devant la jeune fille, les mains sur la poitrine et la tête baissée dans l'attitude qu'il eût prise devant l'image d'une sainte madone!

— Mets cet anneau à mon doigt, et je t'appartiendrai, dit-elle en respirant avec peine.

— Cet anneau! s'écria-t-il joyeusement.

— Oui, pourvu que tu l'aies retiré d'un doigt qui ne puisse plus se mouvoir!

— J'ai tué Murviedro. Ce coquin s'est bien défendu. Ces diamans m'avaient presque aveuglé, en me battant avec lui; mais, grace à ma patronne, je lui ai ouvert le ventre, de la longueur de votre jolie main, senora.

— Je suis à toi! viens.

— Ma fille! ma fille! s'écria dona Lauvedra, d'une voix lamentable.

— Pauvre mère! dit celle-ci douloureusement, tu le sais, je l'ai juré.

— Mais, dit la mère, en rassemblant ses forces, mais s'il a déjà une femme?

Dona Concha pâlit.

— Alors, ma mère, murmura-t-elle en tremblant, mon sort est décidé. Avant que le soleil se couche, je me ferai couper les cheveux et je changerai cette robe de soie que tu m'as donnée, pour un habit de nonne.

— Je n'ai point de femme! dit Horqueto, à qui la joie et la surprise firent perdre contenance, peut-être pour la première fois de sa vie.

— Viens donc, s'écria la jeune fille; et les roses reparurent sur ses joues. — Ne pleure pas, ma mère! ajouta-t-elle en baisant ses mains avec ardeur: ta fille ne sera pas malheureuse, car je l'aime! Depuis quelques minutes, je sais ce que c'est que l'amour; mais pour l'honneur de notre nom, cache mon secret. — Dis qu'il m'a enlevée.

— C'est ce que je fais, s'écria le brigand; et il partit avec elle.

A. LOÈVE WEIMARS.

GABRIELLI.

I.

En 1777, sous le règne de Métastaso, le grand poète italien, un jeune seigneur français voyageait en Italie, et il venait d'arriver à Venise, quand le hasard, ou plutôt son propre bonheur, le fit le héros de l'aventure que voici:

Notre jeune homme habitait une vieille et solennelle maison de la place Saint-Marc, un ancien palais tout chargé d'armoiries, sombre et silencieux comme le front d'un noble Vénitien, demeure ouverte à tous les vents et à tous les voyageurs de bonne famille. Dans cette maison, et quel que fût l'étranger qui l'habitât, régnait toute l'année un silence vénitien: c'est tout dire. Voilà pourquoi le jeune seigneur qui fut le héros de cette histoire s'ennuyait fort de cette maison silencieuse, et de cette grande ville masquée, Venise, qu'il s'était figurée si remplie de luxe, de bruit et d'intrigues d'amour.

Un jour, un jour d'hiver, que le nuage vénitien était plus épais que de coutume, et le vent encore plus aigu; où toute la ville appartenait à la tristesse de ces gondoles noires qu'on eût prises pour autant de tombes qui glissaient jusqu'à l'asile des morts, le jeune comte entendit qu'il se faisait un grand bruit à la porte de la maison qu'il habitait. Les portes s'ouvraient à deux battans, les vastes escaliers de marbre retentissaient sous les pas des valets; les longs corridors se remplissaient de bagages, et tout d'un coup le gardien de cette maison, entrant d'un air effaré dans la chambre occupée par notre jeune homme:

— Ah! seigneur! ah! seigneur! s'écria cet homme, nous sommes perdus! je suis perdu! Malédiction à moi! ajoutait-il en s'arrachant les cheveux. J'ai trahi la confiance de ma maîtresse, j'ai violé son asile. Elle m'avait confié son palais pour que j'en prisse soin en bon et fidèle domestique, et ce palais, je l'ai loué à des étrangers, au premier venu qui a voulu me payer! Malédiction sur moi! malédiction! Un autre que ma maîtresse a foulé ces vieux tapis, un autre que ma maîtresse a, sans sa permission, couché dans son lit de chêne et de damas. — Malédiction sur moi! malédiction! Et cependant, que faire? que devenir? Ma maîtresse, que je croyais bien loin, ah! oui, je la croyais bien loin, elle arrive tout d'un coup. Elle est là, l'entendez-vous venir? Là, vous dis-je? Voici ses domestiques, voici ses officiers, voici ses bagages, voici son majordome, voici l'armée de ses femmes! Les entendez-vous! Où fuir? où ne pas fuir? Ah! seigneur étranger, illustre comte, venez, de grace, venez à mon secours. Protégez-moi, fuyez vite, fuyez. Emportez avec vous votre bagage. Voulez-vous que j'appelle votre valet, monseigneur? Voulez-vous que j'accompagne votre altesse à l'hôtellerie voisine, excellence? Nous avons peut-être encore le temps de fuir, vous et moi, avant que ma maîtresse n'ait appris que vous habitez sa maison; que vous avez dormi dans sa chambre et dans son lit. Oh! fuyons, fuyons, fuyons! Disant ces mots, l'honnête Bénédict paraissait véritablement consterné.

Je ne vous ai pas dit le nom du jeune homme: il s'appelait le comte de Rochetaillé. Il avait un beau nom pour un nom de province! C'était un beau jeune homme de vingt ans qui appartenait tout entier, corps et ame, à cette douce oisiveté de vingt ans, que la jeunesse appelle — ses passions. Il avait quitté le château paternel, moins encore pour voyager que pour chercher des aventures, et depuis tantôt six mois qu'il était en marche, il n'avait pas rencontré l'ombre d'une aventure. Quand donc il entendit tout ce mouvement inaccoutumé qui se faisait autour de lui, et qu'il vit toute cette maison déserte se remplir, il comprit que quelque chose d'extraordinaire lui allait arriver enfin. Aussi le malheureux Bénédict fut-il fort mal reçu de notre jeune homme, quand il vint pâle d'effroi lui proposer de quitter cette maison, à l'instant même où cette maison devenait une maison extraordinaire, remplie d'événemens extraordinaires; cette maison qui appartenait à un être extraordinaire, et qui allait venir.

— Seigneur Bénédict, répondit le jeune comte au malheureux concierge qui se tordait les mains, j'en suis bien fâché pour vous; mais ce que vous me demandez est impossible. Il ferait le plus beau temps du monde, votre soleil vénitien serait aussi bleu qu'il est noir à l'heure qu'il est, le vent qui souffle deviendrait zéphir, au lieu d'être un vent de bise; au lieu de ce tourbillon de poussière que je vois là-bas, ce serait un tourbillon de fleurs, que pour tout au monde je ne quitterais pas la place. La maison est à moi; je l'ai louée pour six semaines, n'est-ce pas? C'est vous qui l'avez voulu. Six semaines! je ne vous demandais pas quinze jours. Ainsi donc, j'y resterai six semaines, tout autant. Cependant, quoique la maison soit à moi tout entière, je veux être plus hospitalier que vous ne l'êtes vous-même. Par le temps qu'il fait, on ne mettrait pas un espion à la porte. Ainsi, puisque votre noble maîtresse est assez mal avisée pour venir vous surprendre à l'improviste, honnête Bénédict, je serai moins cruel pour elle que vous-même vous voulez l'être pour moi. Je partagerai avec elle cette maison, qui est la mienne, jusqu'à la fin de mon contrat avec vous, qui êtes le chargé d'affaires de cette noble dame, et je tâcherai de lui en faire les honneurs de mon mieux.

Ainsi parla le comte de Rochetaillé à Bénédict. Il avait la parole si assurée, que Bénédict comprit tout de suite qu'il n'y avait rien à espérer d'un pareil homme.

— Au moins, seigneur, dit Bénédict, les mains jointes, s'il plaisait à votre excellence de choisir un autre appartement dans cette maison! Votre seigneurie habite justement la chambre de ma maîtresse, et vous ne voudrez pas lui faire ce chagrin-là, seigneur!

Mais le comte ne daigna pas répondre à Bénédict. Il était trop occupé déjà, épiant du regard les nombreux préparatifs qui se faisaient devant lui dans la chambre qu'il habitait. Comme Bénédict parlait encore, plusieurs valets de pied étaient entrés dans la chambre du comte, et, sans paraître l'apercevoir, ils disposaient toutes choses pour leur maîtresse. Le comte les laissa faire. Etendu dans un grand fauteuil, au coin du feu, il rendit aux arrivans indifférence pour indifférence. Peu d'instans suffirent aux domestiques de madame pour changer entièrement cette chambre, qui d'abord ressemblait à s'y méprendre à la chambre à coucher de quelque somptueuse hôtellerie. Le tapis de pied, sale et usé, fut remplacé par un magnifique tapis aux mille couleurs variées; les vieux meubles qu'enveloppait une serge noire, débarrassés de ce triste linceul, laissèrent éclater tout à coup le velours et la dorure, vieux velours tout neuf, vieille dorure tout éclatante, et sculptée à jour. En même temps, d'autres valets apportèrent dans cette chambre magnifique les mille petits meubles précieux à l'usage d'une belle femme: des vases de la Chine, des vases de vieux laque, des corbeilles magnifiques, des candélabres d'or chargés de bougies, ces mille délicieuses chiffonneries à l'usage des élégantes petites maîtresses de tous les temps. Surtout, ce qui frappa d'étonnement notre gentilhomme, ce fut une magnifique toilette de marbre et d'or, que deux esclaves noirs eurent grand peine à traîner dans un coin de la chambre. A coup sûr, c'était la toilette d'une reine. L'or, le cristal, les coralines précieuses, la recherche la plus infatigable, éclataient de toutes parts.

Quand ce meuble fut disposé, une jeune et habile servante le couvrit des essences les plus précieuses. On eût dit que tout l'Orient s'était donné rendez-vous dans ces riches flacons.

— Que cette femme-là doit être belle! se dit à lui-même Rochetaillé.

Et plus il voyait d'étranges choses, plus il se tenait immobile et muet dans son coin.

Il avait été si occupé à regarder tous ces changemens, et surtout son at-

tention avait été si fort excitée par les mille détails de cette toilette d'or, qu'il n'avait pas remarqué que les rideaux de la fenêtre, sales guenilles de coton jaunies par le temps, avaient été remplacés par de magnifiques rideaux de soie, comme aussi la vieille tenture de l'appartement avait cédé la place à un magnifique velours parsemé d'or. La métamorphose du lit n'avait pas été moins rapide ni moins complete. Que de broderies! que de fines dentelles! que de riches armoiries! On eût dit un autel élevé tout d'un coup par quelque génie à quelque déesse de l'antiquité profane.

A peine la nouvelle tenture fut-elle posée, que d'autres domestiques apportèrent plusieurs tableaux précieux: de molles et voluptueuses peintures, têtes d'anges, têtes de vierges, vierges lascives; le plus charmant pèle-mêle de l'amour chretien et du profane amour; sans compter un Christ magnifique trouvé dans l'ivoire par quelque artiste de Florence, sans compter les plus beaux marbres, les plus riches porcelaines, les plus magnifiques vases d'argent; sans compter la magnifique pendule qui chantait les heures; sans compter les glaces portatives; sans compter les épais coussins; sans compter tout ce luxe grand et petit, noble et frivole, enfin ce luxe à part, ce luxe de quelques heureux des siècles, ce luxe qui est le luxe des rois, ou plutôt qui était le luxe des rois, luxe de la plus belle époque du luxe, le seizième siècle, le siècle de François Ier.

Je vous laisse à penser si le jeune comte de Rochetaillé fut ébloui à l'aspect de ces magnificences qu'il n'avait vues encore nulle part, pas même dans les *Mille et une Nuits*, cet idéal de l'Orient! Notre jeune homme, qui se croyait riche, n'avait jamais pourtant rien vu de si riche, même dans ses rêves. Ce qui ajoutait encore à sa stupeur, c'était la rapidité incroyable de tous ces changemens, c'était l'arrivée spontanée de toutes ces merveilles qui venaient se poser là en même temps et à la fois chacune à sa place et sans confusion, comme si elles en avaient reçu l'ordre de quelque fée. Ce qui l'étonnait encore, c'était surtout le zèle et le silence des serviteurs empressés qui avaient envahi cette maison tout d'un coup, et qui l'avaient métamorphosée ainsi en un clin d'œil.

Voilà ce qui se passait dans cette chambre à coucher: dans les autres parties de la maison, la même révolution s'opérait presque avec le même silence. Les marches des escaliers se couvraient de tapis et de fleurs; tous les vieux lits se couvraient de duvet et de linge plus fin que la soie; les cuisiniers, si long-temps oisifs, allumaient leurs fourneaux, les caves se remplissaient de vins exquis; toute la maison se remplissait de richesses, d'éclat, de propreté, d'élégance. Bientôt le sombre monument fut illuminé de haut en bas, et l'éclat de mille bougies replongea sur la place Saint-Marc. Ceci dura à peine trois heures. Au bout de trois heures, tout était prêt entièrement: la maîtresse de ce riche palais pouvait venir.

Le comte de Rochetaillé restait toujours muet à toutes ces merveilles. Nul ne lui avait adressé la parole au milieu de tous ces préparatifs. Il était si près de la cheminée, qu'on ne l'avait même pas dérangé pour poser le tapis de la chambre. Un esclave respectueux avait attendu qu'il se levât, pour remplacer par un petit sofa oriental le vieux fauteuil sur lequel il était assis; puis, le vieux fauteuil avait disparu comme les autres. Rochetaillé croyait à présent que la chambre où il se trouvait était complète, et il n'imaginait pas qu'on pût rien ajouter. Cependant, à chaque instant, de nouveaux domestiques entraient, apportant de nouvelles richesses qui trouvaient leur place à côté de toutes ces richesses. L'un d'eux surtout, un homme âgé, qui portait un habit de velours noir, et sur sa toque une plume noire, se présenta tenant à la main un portrait de femme et une épée. Le vieillard déposa l'épée sur le marbre de la toilette; puis après il chercha vainement une place pour le portrait. Il déposa ce portrait sur une console dorée qui était en face du comte. Le vieillard sortit.

Un autre domestique entra; il alluma toutes les bougies de la chambre, les candélabres, les flambeaux; un autre domestique vint jeter du bois dans le feu; puis sur un petit réchaud d'argent il fit brûler quelques morceaux de bois de sandal; après quoi il sortit comme les autres, et la lourde portière de damas retomba sur lui.

— Par le ciel! se disait le comte, voilà qui étrange. Une reine n'aurait pas un plus riche attirail. — C'est peut-être une reine, en effet; mais quelle reine?

En même temps ses regards s'arrêtèrent sur ce portrait de femme qui semblait lui sourire et l'appeler du regard. C'était une merveilleuse peinture. Une tête italienne dans tout son éclat et dans toute sa beauté: l'œil italien tout noir, les cheveux italiens tout noirs, la peau italienne de cette belle pâleur de l'ambre sous laquelle le sang éclate comme le feu sous la cendre; et dans le sourire tant d'amour, et dans le regard tant de fierté, et des mains si blanches, et des doigts si effilés, et tout cela si jeune!

Rochetaillé oublia, à la vue de ce tableau, toutes les magnificences qui l'entouraient. Il admira, comme le peintre admire. Sa position durerait encore, s'il n'eût pas été retiré de sa contemplation muette par un grand bruit qui, cette fois, venait du dehors.

Ce grand bruit, c'était cette reine si impatiemment attendue, qui arrivait dans une gondole. Rochetaillé la vit descendre, ou plutôt il vit comme une forme humaine enveloppée dans sa mantille, et d'un saut elle fut sur le péristyle du palais, et d'un bond elle franchit l'escalier. Rochetaillé ne l'entendit pas venir. Elle était dans la chambre avant qu'il eût pu songer lui-même à la recevoir.

Elle cependant, elle entra sans façon et comme si elle eût été seule dans cette chambre où se tenait le jeune comte. Celui-ci commençait à se trouver fort embarrassé de son inaction. Etre compté pour si peu de chose, lui, ce beau jeune homme, avide et curieux de tout voir, par cette belle personne, cela lui paraissait au moins étrange! Cependant, après un premier instant d'embarras, il résolut de garder tout l'avantage de sa position et de ne pas en avoir le démenti.

Il resta donc assis à sa place, comme l'Italienne resta assise devant la glace de la toilette. D'abord elle prit plaisir à regarder dans la glace sa figure noble et transparente, puis bientôt elle frappa des mains, et alors entrèrent deux ou trois femmes de son service.

— Allons, dit-elle, il faut qu'on m'habille!

En même temps elle découvrit sa belle tête, et dans ses cheveux noirs qui s'échappèrent, Rochetaillé reconnut les cheveux noirs du portrait. Bientôt ces beaux cheveux furent relevés avec beaucoup d'art. On lui apporta un bassin d'argent dans lequel elle plongea ses belles mains et ses deux bras faits au tour. Dans un autre bassin elle plongea sa belle figure, comme fait un cigne qui plonge dans le cristal du lac. Une robe de velours noir couvrait encore ses blanches épaules: la robe tomba et elle fut remplacée par un élégant vêtement de satin, qui laissait la gorge et le cou à découvert. Sur son cou elle plaça un collier de perles, sur ses cheveux une couronne de roses, à ses bras des bracelets d'or, à ses oreilles des diamans qui brillaient comme des étoiles. En un mot, on eût dit, à la voir ainsi s'arranger, se parer, s'admirer, changer sa chaussure brune contre un soulier de satin, choisir ses bijoux, placer des dentelles, couvrir et découvrir cette poitrine, se sourire à elle-même, charmée et contente comme une belle femme qui sait qu'elle est belle et qui se trouve plus belle que jamais, on eût dit qu'en effet elle était seule à s'admirer et à se voir.

Elle allait, elle venait, elle montait, elle fredonnait ses plus doux airs, elle distribuait à ses femmes sa parure du matin, elle s'approchait de la cheminée et elle présentait au foyer ardent son pied si souple qui semblait se dilater à la douce chaleur; elle regardait l'heure à la pendule, ou bien encore elle s'agenouillait auprès de son portrait et le regardait avec la complaisance d'une femme qui regarde son enfant, l'image vivante de ses quinze ans. Et comme elle regardait son portrait, Rochetaillé regardait à la fois le portrait et le modèle, et il trouvait que le peintre n'avait pas flatté cette belle personne. Mais comment aurait-il pu la faire plus belle? se disait-il.

Cela dura plus d'une belle heure, une heure de féerie et d'enthousiasme. Rochetaillé qui, comme tous les hommes trop heureux, avait la superstition que donne le bonheur, commençait à se demander si par hasard il n'était pas invisible; car, pour être le jouet d'un rêve, il était sûr qu'il ne rêvait pas. Son cœur battait si vite et si fort!

Il en restait là, quand le majordome, entrant dans la chambre d'un air grave et sérieux, s'approcha de la dame, la salua en silence, puis tout d'un coup faisant volte-face et se retournant vers le comte de Rochetaillé:

— Monseigneur est servi, lui dit-il.

— Il ne sera pas dit, pensa Rochetaillé, que je reculerai encore cette fois.

En même temps il se leva, et présentant sa main à cette belle dame, qui le regardait enfin:

— Madame, lui dit-il, ferez-vous tant d'honneur à un étranger, que de partager avec lui son modeste repas comme vous partagez sa maison?

La dame prit sérieusement la main de l'étranger.

II.

Je vous ai dit comment le sombre et triste hôtel, habité à Venise par le jeune comte de Rochetaillé, s'était rempli en un clin d'œil, et comme par enchantement, de toutes les merveilles que peuvent entasser sur un seul point le goût, le luxe, l'amour des arts et la très grande fortune. La chambre à coucher de notre jeune homme n'était pas le seul endroit de la maison qui eût subi cette métamorphose. Les vastes salons qui menaient à la salle à manger étincelaient de lumières et de dorures; la salle à manger, si froide et si déserte, était remplie de vaisselle d'argent et d'or, étalée sur de magnifiques buffets d'ébène qui étaient eux-mêmes des merveilles de l'art; la table était chargée de grands plats d'argent ciselés avec cette infatigable coquetterie de formes qui est l'attribut du seizième siècle vénitien. Rochetaillé donna donc la main à cette belle dame, dont il était l'hôte, et il fit de son mieux les honneurs de ce riche palais qui lui avait si peu coûté. La dame, de son côté, parut sensible à toutes ces politesses; elle prit place à la table dans un grand fauteuil de cuir noir, qu'encadraient merveilleusement toutes ces resplendissantes beautés. Le repas répondait à tout cet appareil. Les mets les plus exquis et les vins les plus vieux furent versés et servis tour à tour.

Notre gentilhomme, qui était entré tout-à-fait dans son rôle, pria la dame de l'excuser s'il ne l'avait pas mieux reçue. — Mais, lui disait-il, votre visite était si peu espérée! nous avons eu si peu de temps pour nos préparatifs! qu'en vérité, madame, vous me voyez bien honteux.

A peine le repas était-il achevé, qu'on vint avertir les deux convives que la gondole les attendait et que l'opéra de Métastase allait de suite commencer.

— Métastase! Métastase! s'écria la jolie dame; vite de l'eau sur mes mains! En même temps elle tendait à l'aiguière d'or ses deux petites mains blanches avec une grace enfantine; et, pendant qu'une jeune servante versait sur les mains de sa maîtresse une eau tiède et parfumée: — Métastase! Métastase! disait la dame, l'abbé Métastase! c'est lui qui nous a donné notre théâtre, monsieur! Il est notre Eschyle, il est notre Sophocle, il est notre Euripide, monsieur! c'est lui qui a fait la *Didon*, monsieur, *Didone abbandonnata!* Métastase, que Charles VI a appelé *Poeta Cæsaro*; Métastase, la gloire de ce siècle, le poète du cœur, le Sophocle italien, monsieur; vite, vite, ma gondole, vite, votre main, seigneur. Et en

même temps la jeune femme tendait sa main humide encore à son jeune convive, et elle l'entraînait dans sa gondole, en répétant : Métastase! Métastase!

Ils arrivèrent au théâtre en trois coups de rame. Rochetaillé croyait que son rêve recommençait. Toute cette grande salle vénitienne était remplie jusqu'aux combles. Quatre mille personnes, les plus belles et les plus riches, les plus puissans et les plus nobles, attendaient en ces lieux leur belle heure d'enthousiasme et de plaisir : c'était le plus magnifique pêle-mêle qui se pût voir. Nobles, prêtres, soldats, étrangers, grands artistes, filles de joie, si belles et si nues, qu'on les eût prises pour la vertu; tout Venise s'était donné rendez-vous au théâtre: les espions eux-mêmes se faisaient hommes dans cette vaste et magnifique enceinte.

Une seule loge était restée vide, et naturellement tous les regards étaient tournés vers cette loge, et dans la plus grande impatience. La loge s'ouvrit; Rochetaillé se plaça sur le devant, à côté d'elle! à côté d'elle! Alors elle ôta son masque, et à peine ce masque fut-il tombé, que ce furent de toutes parts, dans la salle, mille clameurs à faire crouler les murs. On applaudissait, on la saluait, on lui disait: *Viva! viva!* Il y en avait qui pleuraient à la revoir. C'est elle! c'est elle! Figurez-vous ces quatre mille personnes battant des mains à outrance.

Un nom courut de bouche en bouche, de cœur en cœur; le frisson fut universel : Gabrielli! Gabrielli! On se levait pour la regarder, on se penchait pour la regarder; toute la salle lui envoyait mille baisers en portant sa main sur son cœur : — Gabrielli! Gabrielli! Elle, cependant, elle avait pour tous un geste, un regard, une larme, une émotion de joie; elle eût voulu que Venise n'eût qu'une seule tête pour l'embrasser tout d'un coup. On criait toujours : Gabrielli! Gabrielli! Gabrielli!

Heureusement la toile se leva. Aussitôt le plus grand silence tomba sur ce grand bruit. Ce jour-là c'était la Romanina qui jouait le rôle de la Didone. En l'absence de Gabrielli, Romanina était la reine de Venise et de Métastase. C'était aussi une admirable Italienne qui avait toutes les passions de l'Italie. D'abord, entendant la foule applaudir, Romanina, heureuse et fière, avait pensé que ces applaudissemens furibonds s'adressaient à elle; mais que devint-elle, grand Dieu! quand la toile fut levée et quand, avec le regard d'une rivale, elle découvrit dans sa loge, heureuse, triomphante, adorée, sa rivale, Gabrielli! Gabrielli elle-même, qu'elle croyait pour longtemps encore, pour toujours, peut-être, à la cour de l'impératrice Catherine II, dans le palais de l'Ermitage! Gabrielli plus jeune et plus belle que jamais! A cette vue, Romanina voulut, mais en vain, accomplir sa noble tâche; elle pâlit, ses genoux fléchirent sous elle; la voix lui manqua; elle tomba évanouie dans les bras de l'*Anna soror*, et cet ingrat public, ce public qui l'adorait hier, sans s'inquiéter de ce malaise, se tournant vers la loge de Gabrielli, se mit à battre des mains de nouveau, et à crier à faire peur au tonnerre : Gabrielli! Gabrielli! Gabrielli!

Gabrielli alors, pendant qu'on emportait la Romanina évanouie, se pencha vers le parterre, et de sa douce voix et en tendant ses petites mains, elle s'écria : — J'y vais, j'y vais, seigneurs! Puis elle disparut tout d'un coup. Rochetaillé tourna la tête; il était seul dans cette loge, Gabrielli s'était éclipsée par une petite porte qui menait de la loge au théâtre. Tout d'un coup la toile se relève, voici Didon qui reparaît sur le théâtre, mais une nouvelle Didon plus belle que la première. C'est elle, c'est Gabrielli! Quel regard! quelle belle tête! quelle voix! quelle passion! Cette fois l'admiration fut muette et silencieuse. Chacun retenait son souffle, son esprit, son cœur, sa joie, ses transports. Gabrielli était bien en effet la noble et belle reine de Carthage! C'était elle; elle dominait la foule de toute la hauteur de sa passion; elle commandait même à l'admiration, même à l'enthousiasme de ces Italiens qui n'ont jamais su contenir ni leur admiration ni leur enthousiasme. Qu'elle était grande ainsi! Tout le théâtre de Saint-Benoît était dans le ciel. A peine eut-elle paru, que Pacchiaroti, qui jouait ce soir pour la première fois, s'écria plein d'effroi : — *Malheureux que je suis : c'était un prodige! — Povero me! Povero me!* Vous décrire cependant l'étonnement, l'admiration, l'ivresse de Rochetaillé, à la vue de ce triomphe de Gabrielli, sa compagne Gabrielli, c'est impossible.

Il se demandait à lui-même à présent si c'était bien là la même femme avec laquelle il avait dîné tête-à-tête; comme il s'était déjà demandé, en présence de son portrait, si c'était bien la même belle personne qui avait posé pour ce portrait. Il passait ainsi d'enchantemens en enchantemens. A la fin, cependant, le drame commencé s'arrêta, le silence fit de nouveau place au bruit; Gabrielli, redemandée à grands cris, reparut sur le théâtre, conduite par un jeune sénateur de la maison de Bragadini. Et que de fleurs, et que de dentelles, que d'enthousiasme et quelle pluie de sonnets italiens tombèrent sur sa tête, à ses pieds, sur son cœur!

Il fallut faire évacuer la salle de Saint-Benoît par la force armée. Les soldats eux-mêmes s'arrêtaient pour applaudir. Quant à Rochetaillé, il était encore dans sa loge, quand la petite porte du théâtre s'ouvrant de nouveau, une jeune fille du théâtre, Catharina, les joues encore chargées de rouge et dans son attirail de jeune Romaine, vint lui dire de la suivre, que la signora Gabrielli le demandait. En même temps, la jolie fille marchait devant Rochetaillé, relevant gracieusement sa toge bordée de pourpre, dont les longs plis flottans faisaient ressortir merveilleusement la blancheur de ses fraîches épaules.

Gabrielli était dans sa loge, entourée déjà de toute l'aristocratie vénitienne. Venise, en ce temps-là, s'en allait chaque jour au néant par un sentier de fête, de voluptés et de plaisirs. Venise s'était faite française tant qu'elle avait pu, et elle ne se doutait guère qu'un jour elle deviendrait autrichienne. Le dix-huitième siècle l'avait saisie corps et ame, et elle obéissait en esclave à ces voluptés venues d'une si belle cour. Au milieu de tous ces galans seigneurs, jeunes et vieux, Gabrielli avait redoublé d'orgueil. Elle se servait de cette foule d'admirateurs comme elle se serait servie d'une femme de chambre : celui-ci lui présentait ses dentelles de la nuit, celui-là tendait la main pour recevoir son collier de perles; il y en avait qui se disputaient à qui remettrait à ses pieds ses petites pantoufles d'or et de soie; d'autres murmuraient doucement à ses oreilles de douces et tendres paroles vénitiennes, spirituels concetti devant lesquels Marivaux lui-même eût baissé pavillon. Gabrielli, triomphante, heureuse, se laissait ainsi admirer, fêter, adorer. Magnifique Venise, disait-elle à ces jeunes gens qui l'entouraient, il n'y a qu'une mer Adriatique, il n'y a qu'un théâtre de Saint-Benoît! Seigneurs, seigneurs, votre pauvre Gabrielli vous a bien pleurés, allez, au milieu des glaces à moitié fondues et des fleurs à moitié écloses de la Russie. Seigneurs, seigneurs, parlez-moi tant que vous pourrez ce soir le langage vénitien, chantez à mes oreilles alarmées cette musique vénitienne; depuis si long-temps je n'ai entendu que des barbares! Ainsi parlait-elle; et elle avait la voix si tendre, le regard si doux, le geste si poli; elle avait si fort l'air de les aimer tous de toute son ame et de tout son cœur, qu'ils furent tous sur le point de se mettre à genoux devant elle en s'écriant : Nous t'adorons, Gabrielli, car, à coup sûr, c'est toi qui as créé le ciel, la terre, la mer, avec toutes ses créatures, suave Gabrielli!

En même temps, c'était parmi ces jeunes gens à qui lui ferait honneur et fêt.— Viens dans mon palais, disait l'un, nous voulons tous nous enivrer ce soir à Tarente, avec du vin de Chypre, Gabrielli! — Je viens de faire bâtir une chapelle, disait l'autre, je veux te la dédier ce soir, Gabrielli! — Gabrielli, disait un troisième, si vous m'en croyez, vous tirerez au sort, et celui que le sort désignera aura l'honneur de vous donner à souper ce soir. — Et mille bravos d'accueillir cette proposition.

Mais Gabrielli, émue jusqu'aux larmes : Seigneurs, leur dit-elle, si vous le permettez, ce n'est pas moi qui irai chez vous; ce sera vous qui viendrez souper chez moi cette nuit; ou plutôt tenez, messeigneurs, regardez ce jeune étranger (en même temps elle montrait Rochetaillé); c'est lui, s'il vous plaît, qui aura l'honneur de vous recevoir. Les dés, les instrumens harmonieux, les belles personnes, les improvisations, les chanteurs ambulans, les masques de soie et les habits brodés, et les belles courtisanes, ne manquent pas chez lui. D'ailleurs, il est mon hôte; je lui appartiens, ne vous en déplaise; il a annoncé le premier dans la ville que j'allais revenir, et grace à lui j'ai trouvé mon palais rempli de luxe et de fêtes. Il sera donc aussi votre hôte pour cette nuit. Il vous invite par ma voix, seigneurs, à honorer de votre présence la fête; venez donc; la table, le vin, les dés, les instrumens sonores, les poésies mélodieuses, les flambeaux, astres de la nuit, nous attendent; ainsi donc, qui m'aime me suive! En même temps elle se levait et tendait la main à Rochetaillé : — Venez, dit-elle, seigneur comte, donnez-moi la main comme c'est votre droit.

Et le lendemain dans Venise, après toute une nuit de plaisirs et d'ivresse où le bal, le vin, le jeu, les chansons, les poésies, les perles de la plus belle eau, les parfums de l'Orient, les pierres précieuses, avaient joué leur rôle jusqu'au matin, toute la jeunesse de Venise ne parlait dans tout Venise que de la beauté de Gabrielli, de la munificence pleine de goût du jeune étranger français, l'opulent et beau jeune homme, le comte de Rochetaillé.

III.

Où en étions-nous de cette histoire? Quelle que soit la futilité de nos récits et leur peu de durée, le temps marche plus vite encore; il vous emporte un conte léger comme il ferait d'une grande histoire!

Nous disions donc que cette belle Gabrielli, l'honneur de l'Europe musicale au dix-huitième siècle, la Malibran de l'Italie, la Pasta de son temps, après avoir quitté brusquement Venise, sa patrie, avait été refaire pour la quatrième ou la cinquième fois sa fortune à St-Pétersbourg, cette Athènes improvisée dans les glaces par le génie de Catherine-le-Grand. Gabrielli avait dit adieu à Venise pour ne plus la revoir, disait-elle; elle avait pris congé de Métastase pour jamais, disait-elle; elle avait quitté l'Italie sans retour, disait-elle; la Russie avait déjà mérité tout son amour. Et en effet, la Russie étonnée avait applaudi avec des transports tout-à-fait français à la voix et au génie de la grande cantatrice! Pétersbourg s'était prosterné aux pieds de l'enchanteresse; pour elle, Potemkim avait oublié un instant celle qui était doublement sa souveraine : les éclats, les nuits orientales de Saint-Pétersbourg, la famille impériale, cette ville moscovite qui tendait sa tête rebelle à ce joug de fleurs, tous ces triomphes si complets et si nouveaux avaient trouvé Gabrielli ravie, enchantée; elle en avait oublié le ciel. — Enthousiasme d'une heure! Un jour que par grand hasard le soleil s'était montré à Saint-Pétersbourg, cette folle et charmante Gabrielli avait pensé au soleil italien, et à l'instant même elle s'était mise en route; elle avait dit adieu du fond du cœur aux barbares civilisés dont elle était l'idole, et elle était revenue au pas de course du palais impérial de l'Ermitage à son vieil hôtel de la place Saint-Marc où elle avait trouvé le jeune comte de Rochetaillé. Vous savez le reste. Rochetaillé eut l'esprit de prendre en riant cette bonne fortune inattendue; d'abord la dame avait voulu rire aux dépens d'un gentilhomme étranger, qui ne voulait lui céder ni sa chambre ni son lit; puis quand elle l'eut vu de si bonne composition, il se trouva qu'elle fut séduite par l'esprit et la bonne grace de son nouveau chevalier. — Elle était si bien une femme habituée à l'imprévu.

Cependant tout Venise s'occupait du jeune comte. — Qui était-il? — et d'où venait-il? On disait partout qu'à coup sûr il fallait que ce fût un

gentilhomme d'une grande discrétion et d'une immense fortune, et d'un rare bonheur. Quoi donc! cette Gabrielli, cette adorée, qu'aucune prière n'avait pu ni retenir en Italie ni arracher à Saint-Pétersbourg, ce jeune homme l'avait fait revenir à son premier signal! Et non seulement elle était revenue, mais encore elle avait reparu sur la scène aux applaudissemens de cette Venise disgraciée par elle! En même temps on savait bon gré à Rochetaillé de sa discrétion et de sa retenue. Il était arrivé à Venise comme un simple voyageur; il avait dissimulé avec soin tous ces riches préparatifs; il avait dit si habilement et si discrètement à Gabrielli : « Je ne suis ici que pour toi! » Bref, dans tout Venise on ne parlait que de Gabrielli et du jeune comte de Rochetaillé. Tous les hommes entouraient la belle cantatrice, toutes les jeunes femmes voulaient obtenir un regard de cet élégant jeune homme. Les plus belles l'attiraient du regard, du cœur et de l'éventail. Les Français et les Françaises qui étaient à Venise écrivaient à Paris et à Versailles, afin qu'on pût leur dire qui était ce jeune et brillant comte de Rochetaillé.

Gabrielli cependant s'entretenait ainsi avec le jeune homme qui lui faisait de tendres déclarations d'amour :

— Mon hôte, lui disait-elle avec cette voix mélodieuse, si mélodieuse qu'on eût dit qu'elle chantait toujours, prenez garde de me trop aimer, car je ne puis vous aimer encore que huit jours. Je ne suis pas venue ici pour vous, seigneur, quoi qu'en dise toute la ville; je suis venue ici pour mon poète favori, pour mon très sage et très grand Métastase; vous voyez donc que je suis honnête et loyale; je vous avertis quand il est encore temps, ne m'aimez pas trop, seigneur. Je vous ai trouvé chez moi par la faute de mon serviteur de confiance, et je vous garde par vanité et par faiblesse; mais, encore une fois, il ne faut pas trop m'aimer, seigneur. Venez, cependant, profitez de mon ombre pour vous mettre en relief. Vous êtes jeune et beau; les femmes et les hommes le sauront bien vite, vous voyant à mes côtés. Ce que vous auriez fait à peine en deux années de soucis et de fatigues, vous le ferez en quinze jours, quand Venise verra l'heureuse et fière Gabrielli suspendue à votre bras. Vous, cependant, servez-moi comme je veux vous servir moi-même. Rendez-moi mon poète fugitif, et je vous donne Venise la belle tout entière. Allons, du courage, ne me regardez pas ainsi; votre amour pour moi vous est venu par surprise, il s'en ira par une autre surprise. Tenez, voulez-vous être loyal à votre tour : je parie qu'avant de m'avoir vue, votre cœur était occupé ailleurs?

Alors Rochetaillé, qui venait de comprendre au premier mot qu'il n'y avait pas de place pour lui dans le cœur de cette folle beauté :

— En effet, lui dit-il en lui prenant la main, comme on prend la main d'un ami, je vous avouerai, chère Gabrielli, qu'avant votre arrivée dans mon palais, j'étais en effet passionnément amoureux d'une belle jeune personne de mon pays, ma voisine, mais si belle et si riche, que jamais je n'oserai lui adresser mes vœux. D'ailleurs, elle est si fière, plus fière que vous, Gabrielli, quand vous vous appelez la reine de Carthage! Celle pour qui je soupire, ou plutôt celle pour qui je soupirais avant de vous voir, elle s'appelle la marquise de Caure, elle est la veuve d'un amiral de mon pays, elle a été à Versailles, et le roi Louis XV lui a donné la main pour la faire monter dans les carrosses de la cour. C'est en outre une dame de beaucoup de vanité et de vertu.

Mais à présent que je vous ai vue, à présent que j'ai été votre chevalier et votre hôte, Gabrielli, à présent que Venise tout entière vous a donnée à moi et moi à vous, voyez ce qui m'arrive, madame! Voici que maintenant vous me dites : « Va-t'en! il n'y a rien ici pour toi! il n'y a rien pour toi que de doux regards, de tendres soupirs, tout le bonheur apparent de l'amour, et puis rien! » Cependant celle que j'aimais avant de vous voir, celle que j'osais aborder à peine, cette fière et orgueilleuse marquise que je suivais de loin par toute l'Italie, que va-t-elle penser de moi? Moi, votre amant! moi, votre hôte! moi, qui vous donne les plus belles fêtes du monde vénitien! elle ne voudra plus me revoir ni me reconnaître, ni encore moins voudra-t-elle jamais entendre parler de mon amour. Oh! madame! vous voyez dans quel abîme, grace à vous, je suis tombé.

Gabrielli, qui l'écoutait en souriant :

— Ce n'est que cela, dit-elle. Quoi! vous êtes si novice! quoi! Vous verrez qu'au lieu de vous nuire auprès de celle que vous aimez, une belle femme d'esprit et de renommée, toute à vous, ne peut au contraire que vous faire aimer en prouvant que vous êtes aimable. Vous n'êtes pas galant, mon gentilhomme, et surtout vous n'êtes pas habile! Laissez-moi faire et laissez-vous conduire; je veux avant peu que cette belle marquise de Caure, non seulement vous aime, mais encore qu'elle soit fière d'obtenir un de vos regards. Mais, je vous le répète, il faut vous laisser conduire par moi et m'obéir en toutes choses. Oui, c'est cela, je veux vous servir comme je veux que vous me serviez à votre tour. J'avais donc bien raison de vous dire que vous étiez amoureux autre part. Ainsi, voilà qui est bien convenu. Vous m'adorerez plus que jamais. Plus que jamais vous m'entourerez de soins et de prévenances; il faut me combler de présens! Voici des diamans et des perles; il faut me donner les fêtes les plus magnifiques et les plus galantes; ordonnez! Il faut qu'on ne parle que de vos profusions et de vos adorations de tout genre. Il faut que vous soyez toujours avec moi, près de moi, à mes côtés, me souriant, m'écoutant, me regardant, me disant des regards : « Tu es la plus belle des plus belles, Gabrielli! » Et moi je ferai parler mes yeux comme vous les vôtres. Oh! c'est cela! c'est cela! Comme nous relevons notre valeur personnelle l'un et l'autre! comme notre passion mutuelle va éveiller d'inquiétudes, de terreurs, de jalousies et de désespoirs sur notre chemin! Que de soupirs étouffés! que de larmes réprimées! Nous allons donc à Venise. Dans un mois, il faut que mon poète soit à mes pieds de nouveau, humilié, repentant, amoureux; il faut que mon indigne rivale, la Romanina, soit mise à la porte de Métastase, comme elle a été mise à la porte du théâtre; il faut aussi que votre fière marquise se mette à vous suivre; il faut qu'elle pâlisse et que son front se couvre tour à tour d'une vive rougeur et d'une sueur glacée, quand par hasard vous tournerez les yeux du côté où elle sera cachée pour vous voir. Voilà notre manœuvre. Allons donc, de l'amour, et faisons-nous beaux, vous et moi! et laissons de côté tout futile propos de galanterie et d'amour!

Puis elle reprit :

— Au fait, vous ne savez pas encore mon histoire. Vous ne savez pas qui je suis. Je suis pour vous une belle femme de talent, et tout au plus; voici que vous êtes amoureux de moi, parce que je suis tombée tout à coup auprès de vous et sans crier : Gare! Allons, prenez place, mettez-vous à l'aise avec moi, à présent que vous n'avez plus d'amour pour moi, — ni moi pour vous! — Quand vous avez entendu mon nom et que vous avez vu ma gaîté, dites-moi, qu'avez-vous pensé?

— J'ai pensé, lui répondit Rochetaillé, que vous étiez quelque belle arrière-petite-fille de ce poète, de ce savant et sévère Gabrielli, qui condamna Pétrarque à l'exil, et je me disais : « Il faut bien qu'elle expie par sa beauté, par sa jeunesse et par son amour, la sévérité de son aïeul. »

— Eh bien! eh bien! seigneur comte, je suis en effet de cette savante et sévère maison Gabrielli; nous avons eu un cardinal dans notre famille, Jean-Marie Gabrielli, le même homme d'esprit qui a défendu votre Fénélon contre votre sévère Bossuet, qui voulait mettre des bornes à l'*amour de Dieu*. Ainsi, pardonnez à Gabrielli, qui a exilé le poète amoureux, Pétrarque, en faveur du cardinal Gabrielli, qui a défendu le poète amoureux, Fénélon! Je suis donc de cette noble maison, seigneur; mais je ne suis pas née dans le plus bel endroit de la maison. Je suis venue au monde à la douce lueur du fourneau domestique. Enfant, je chantais déjà les plus beaux airs.

Un jour que j'avais entendu une ariette de Galuppi, je reviens chez mon père en chantant le nouvel air, mais si doucement et avec tant de belle voix, que tout à coup le prince notre maître, qui passait dans ses jardins, s'arrêta pour m'entendre. Après m'avoir entendue, il m'applaudit. Quand il m'eut applaudie, il voulut me voir, et il vit en effet une petite fille de quatorze ans, jolie, déliée, svelte, un peu louche, mais louche comme la Vénus de Médicis; toutes les belles statues de la Grèce sont louches, ainsi que me l'a dit Métastase. Aussitôt voilà le prince qui s'écrie : « Quelle voix! quelle jolie personne! Il ne faut pas que tout ce trésor soit perdu, mon enfant! » Bref, me voilà devenue virtuose. Les plus grands maîtres de l'Italie, Garcia, Porpora, deux habiles chanteurs, m'apprirent les secrets de l'art, les premiers secrets que j'avais devinés déjà, si bien qu'à seize ans, je chantais pour la première fois en public, dans ce même opéra de Galuppi, la même ariette qui avait commencé ma fortune. Cher Galuppi! Et puis vint, pour moi, la *Didone* de Métastase; cher et beau Métastase! Et tout d'un coup il se trouva que le nom de la petite cuisinière Gabrielli (*cochetta di Gabrielli*) fut aussi illustre et non moins fêté que si elle eût été la princesse Gabrielli!

Ainsi commença mon excellence, seigneur; ma fortune date de cet air de la *Didone : Son regina e sono amante!* Je fus entendue de Venise jusqu'à la cour d'Autriche; l'empereur m'appela. C'était l'empereur François Ier, un grand prince, un ami de Métastase! Oh! quelle fête pour moi de charmer tous ces Allemands, et d'en faire des Italiens enthousiastes et passionnés! Oh! quelle fête de se voir adorée ici et là-bas, applaudie ici et là-bas! Quelle fête! Tous ces grands seigneurs prosternés à mes pieds, implorant un sourire, et moi leur préférant un poète! et quel poète! Métastase! Ils m'aimaient tous, ils m'entouraient, ils criaient : *Viva! viva!* Moi, j'étais insolente et fière; j'avais la suite d'une reine. J'avais deux amans, et deux nobles amans, l'ambassadeur de France et l'ambassadeur de Portugal; l'un, galant, plein d'esprit et d'ironie; l'autre, emporté, violent, riche comme un vieil Espagnol. Ils m'aimaient tous les deux, l'un avec grace, l'autre avec rage. Un jour, le Portugais surprit le Français à mes genoux : il me frappa de son épée. Le Français tira la sienne; et, innocente que j'étais! je me jetai à demi-nue entre ces deux épées qui me faisaient peur. Ces deux seigneurs s'arrêtèrent à ma voix.

— Il faut nous dire qui vous aimez, Gabrielli, me dit le Français en souriant.

— Il faut le dire, s'écria son rival, ou malheur à toi!

— Seigneurs! seigneurs! leur répondis-je, vous allez le savoir; mais rengaînez vos épées. — J'aime Métastase!

En même temps mon sang coulait, ma robe de satin blanc se teignait en pourpre. Mon Portugais épouvanté se jeta à genoux devant moi en s'écriant :

— Pardon! pardon!

— Prince, lui dis-je, je vous pardonne, à condition que vous me rendrez votre épée.

Et tenez, seigneur comte, la voici, cette épée; elle ne me quitte guère plus qu'un flacon de ma toilette.

En même temps Gabrielli tirait la lame du fourreau, et sur cette lame Rochetaillé put lire ces mots en lettres d'or : *Epée sans vergogne qui a frappé Gabrielli!*

Elle reprit bien vite en riant :

— Mais tenez, mon ami, il n'y a dans le monde qu'un soleil, le soleil de l'Italie; qu'un enthousiasme, l'enthousiasme de l'Italie! Cette ville de

Vienne, où j'insultais même les épées des gentilshommes, je l'eus bien vite prise en haine. Reprenant mon vol aux cieux paternels, je m'abattis à Palerme, comme fait le rossignol, de retour des pays lointains!

A Palerme, j'étais loin de Métastase; j'étais libre, et que je fus coquette, et méchante et cruelle! Oh! la joie! Un jour, le vice-roi, le vice-roi lui-même m'avait priée de chanter, et j'avais promis. L'heure venue, je me dis : A quoi bon! le vice-roi! qu'il attende. Je ne chante pas, et je m'en vais me promener sous les orangers de Naples. Naples! Voilà le vice-roi qui s'impatiente! Il appelle! il attend! il envoie chez moi son gentilhomme! Soyez donc gentilhomme! Pas de Gabrielli! Gabrielli se promenait en chantant sur le rivage de la mer! Le croiriez-vous? Le vice-roi m'envoya prendre de force et jeter de force en prison! En prison, moi, Gabrielli! moi! Elle-même! par Dieu! Allons, c'était en effet une vieille prison, de grosses portes, des verrous, des gardes, des geôliers, tout l'attirail! Moi, je m'arrange à merveille, j'appelle à moi toutes les misères que renferment ces tristes murs, je les invite à ma table, je leur verse du vin, je leur partage mon linge, mes habits, mes dentelles; je suis la fête et la joie de cette prison. — La prison est devenue palais! Oh! que j'étais heureuse! ces malheureux me baisaient les mains! ils appelaient sur ma tête les bénédictions du ciel! j'étais leur bel ange gardien! Cependant la ville s'ameutait devant mon cachot, on s'inquiétait, on m'appelait, on voulait me voir, on voulait m'entendre; moi je chantais les vers de Métastase aux pauvres prisonniers!

Et le vice-roi? Le vice-roi, éperdu, tremblant, amoureux, honteux, me suppliait de sortir de ma prison et de reprendre ma liberté, et de monter de nouveau sur mon théâtre, mon royaume; mais moi, inflexible! je répondis : — Non pas, seigneur, vous m'avez jetée dans cette prison; j'y suis bien, j'y reste. — Bonjour.

Que vous dirai-je? Il fallut capituler avec moi et traiter de puissance à puissance. Voici le traité passé entre sa seigneurie Gabrielli et S. M. le vice-roi de Naples :

1° Le vice-roi accorde la liberté à tous les prisonniers de la ville de Naples;

2° Le vice-roi paie toutes les dettes des prisonniers de la ville de Naples;

3° Le vice-roi demandera pardon à Gabrielli le même soir.

Et je revins triomphante, adorée, sur mon théâtre, entourée de mes prisonniers et de mes pauvres, dans le palais du vice-roi!

— Et j'imagine, répondit Rochetaillé à cette aimable Gabrielli qui lui racontait sa vie passée avec l'abandon d'une femme jeune et belle qui sent que sa jeunesse et sa beauté rachètent toutes ses fautes, et j'imagine que, malgré toutes les joies de votre prison, vous n'avez guère été tentée d'y rentrer, Gabrielli?

— C'est justement là ce qui vous trompe, seigneur comte. La prison, voyez-vous, un humble endroit où l'on est seul, vaut beaucoup mieux que le palais qu'on habite avec qui vous est odieux, ou, qui plus est, vous est indifférent. En prison, j'étais reine et maîtresse; dans le palais du duc de Parme, j'étais une pauvre esclave obligée de sourire et d'être heureuse. Non, par le ciel! je n'étais pas née pour cette infâme servitude! Aussi, quand je me revis rendue à cette triste liberté, je me sentis saisie d'un grand désir de retourner en prison. Je regrettais le bruit des verrous, comme on regrette les sons de la douce musique ou de la langue maternelle. Donc, un jour que j'étais plongée dans mes plus vifs regrets, l'infant don Philippe de Parme, qui était mon mentor alors, et quel mentor! et quel triste geôlier! et quel ennui royal! ce grand prince voulut me forcer à sourire, je m'écriai tout haut : « Au diable le bossu! (*Gobbo maledotto!*) » Vous voyez, seigneur, que j'en usais sans façon avec les puissances de la terre; pardonnez-moi donc d'en user avec vous sans façon.

Pour cette fois encore je fus envoyée *aux carrières*. Six mois de prison, seigneur, parce qu'on m'avait surprise à être triste! six mois de prison, parce que S. M. le prince de Parme était jaloux! Et cette fois, dans cette prison nouvelle, j'y étais seule, sans un pauvre à secourir, sans un prisonnier à consoler! Bien plus, par un raffinement incroyable de cruauté, on avait fait de la prison un palais pour moi! Quel ennui! Enfin, un jour que mon geôlier avait été me chercher une robe nouvelle, je m'échappai, je pris la fuite; et alors où aller?

L'Italie m'était fermée! Je suivis tout droit mon chemin. Plus je marchais, et plus le soleil devenait terne et froid. Je marchai ainsi longtemps dans les neiges, dans les glaces, car Dieu sait par quels chemins et sur quelles routes! cependant j'allais toujours, car on m'avait dit qu'au milieu de ces frimas je trouverais une autre cité vénitienne, un autre Paris; Saint-Pétersbourg, le Paris de la grande Catherine! J'y arrive. A peine arrivée, je me présente au palais de l'impératrice, on m'annonce :

— Gabrielli! Oh! seigneur! ce nom italien de Gabrielli était comme un coup de tonnerre! Il y avait des Calmouks qui savaient le nom de Gabrielli! Voilà la gloire! On envoie au-devant de moi; on m'introduit devant l'impératrice, celle qui soumettait des peuples, qui gagnait des batailles! Figurez-vous une petite femme, si modestement habillée, que j'eus honte de ma parure. L'œil vif et fin, le sourire tendre et fier, le front haut, la taille bien prise, et quelles mains! On dit que j'ai les mains belles; fi donc! Il fallait les voir les petites mains de cette grande impératrice; ces mains qui portent l'épée et le sceptre avec le même courage! — Elle me les tendit avec tant de grace! et moi je les embrassai avec autant d'ardeur que si je me fusse appelée le prince de Potemkin.

—Ma mignonne, me dit-elle, soyez la bienvenue, comme une hirondelle des pays lointains qui se serait abattue sur les orangers de l'Ermitage. Vous verrez, j'espère, que nous ne sommes pas si sauvages qu'on vous l'a pu dire. Nous avons ici des fêtes, des bals et concerts tous les jours. J'ai fait venir de France des poètes, des philosophes, des danseurs, des hommes d'état, des pêches veloutées et des grands seigneurs. Vous serez la plus belle fleur de notre couronne poétique; ainsi donc, préparez votre voix, votre ame et votre cœur, voulez-vous?

Puis se tournant vers un jeune capitaine qui paraissait lui parler de fort près, elle lui dit :

— Que ferons-nous pour cette belle voix qui vient de Naples tout exprès pour nous? Ou plutôt, me dit-elle, parle, mon adorable enfant; que veux-tu?

— Madame, lui dis-je, est-ce donc trop de vingt mille roubles? Je suis une pauvre Italienne qui sort de prison, et je prévois que j'aurai besoin de chaudes fourrures cet hiver.

Au mot *vingt mille roubles!* le sourcil de Sa Majesté éprouva comme un léger frisson, sa joue pâlit, et un éclair passa dans son regard.

—J'eus peur; je regrettai mes paroles; mais j'étais femme, et pour tout au monde je n'aurais pas reculé devant ce bel officier qui me regardait avec tant d'intérêt.

—Vingt mille roubles! dit Catherine. Y pensez-vous, madame? Pour vingt mille roubles, j'aurai deux feld-maréchaux.

—En ce cas, Votre Majesté fera chanter ses feld-maréchaux, répondis-je de l'air le plus délibéré.

En ce moment, je me vis placée entre la Sibérie et palais de l'Ermitage! Ma fortune me sauva.

—Te voilà bien hardie, petite! me dit la reine; va pour deux feld-maréchaux.

— Sans compter les autres, ajouta le petit capitaine, en se penchant à l'oreille de sa majesté qui sourit doucement.

Vous dirai-je toute ma gloire impériale? Mais non : c'est toujours le même récit. Italiens ou Russes, policés ou barbares, qu'importe! La musique est la langue universelle. Pourtant, voyez-vous, la gloire est une fumée qui passe bien vite. J'aurais pu être une reine là-bas, j'aime mieux être une humble artiste en Italie. Je suis donc revenue à vol d'oiseau en Italie, et à peine sur le sol, mon ancien amour m'est revenu au cœur. Métastase! Métastase! mon poète! Mais croyez-vous qu'il revienne, en effet, Métastase?

Tel fut le récit de cette grande cantatrice, Gabrielli, l'honneur de l'Italie musicale au dix-huitième siècle. Si nous avons rapporté cette histoire avec tant de détail, c'est qu'à notre sens Gabrielli représente à merveille l'existence de l'artiste à cette époque. Elle en a toute la naïveté, tout l'abandon, toutes les passions, bonnes et mauvaises. Femme d'esprit, mais d'un esprit futile; femme de cœur, mais d'un cœur changeant; honnête dans ses amitiés, emportée dans ses amours, dépensant sa vie et son argent comme si l'une ne valait pas plus que l'autre; partie de très bas, mais ayant apporté en ce monde le tact exquis des plus grands seigneurs! plus fière de son talent que de sa beauté! Humiliant à outrance les grands seigneurs qui passaient sous son joug! Arrachant à celui-ci son épée, à cet autre sa toison d'or. Reprochant à un roi ses difformités physiques, et l'appelant bossu! en pleine cour. On a beaucoup dit et beaucoup répété que c'étaient les philosophes qui, les premiers, avaient jeté dans le monde les idées d'égalité; ce ne sont pas les philosophes, ce sont quelques femmes de cœur et de courage appuyées sur leur beauté, sur leurs graces et sur leur esprit. Telle fut l'héroïne de ce très véridique récit : Gabrielli.

Quand elle se fut bien mise à l'aise avec le jeune Rochetaillé, son confident; quand elle lui eut bien prouvé qu'elle ne voulait être que son amie, Rochetaillé, fidèle à ses instructions, se mit à l'aimer avec fureur, en public. Elle, de son côté, sut lui rendre amour pour amour, aussi en public. Ils occupèrent l'un et l'autre tout Venise pendant trois grands mois, et c'était une folie, et c'était un luxe, et c'étaient des fêtes sans pareilles. Quant à ce jeune gentilhomme français, qui était arrivé en Italie, à peine suivi d'un vieux domestique de son père, grace à cette illustre conquête dont l'Italie lui faisait honneur, il était maintenant le favori du jour. Il était l'homme à la mode et le héros de mille plaisirs. Chaque jour il se liait avec les plus grands noms de la république de Venise; les plus grandes maisons tenaient à honneur de recevoir comme un de leurs hôtes l'illustre et fastueux amant de la Gabrielli. On faisait cercle autour de lui pour le voir; on le regardait, on l'admirait, on l'écoutait, il était l'oracle de la mode et du goût dans toute l'Italie. Ce nom de Rochetaillé sonnait plus haut que le nom d'un cordon-bleu et d'un maréchal de France, dans cette ville frivole, qui allait à sa perte par un sentier de roses et de plaisirs.

Le succès de Gabrielli et de son amant supposé surpassa donc toutes leurs espérances. Un jour qu'ils étaient au bal l'un et l'autre, chez l'ambassadeur de France, elle dans tout l'éclat de sa beauté, lui dans toute la grace de sa jeunesse, Gabrielli, tout en dansant, vit entrer dans les salons, et se perdre dans la foule des courtisans, le grand poète, son amant, Métastase qui revenait à elle, enfin, rappelé qu'il était par tout ce grand bruit et toute cette vive adoration qu'elle jetait autour d'elle.

En même temps, Rochetaillé, non moins heureux, se trouvait en présence de cette belle et riche veuve qui, avant son départ de France, n'avait eu pour lui ni un sourire, ni un regard. Le bonheur public de ces deux amans avait été un appât habilement jeté sur leur passage. Métastase et la belle comtesse s'étaient laissé prendre à ce piége, auquel bien peu d'âmes résistent. Métastase s'était dit qu'une femme ainsi aimée et si belle était bien digne qu'il oubliât ses inconstances; de son côté, la belle Française, voyant ce jeune homme préféré par cette belle et illustre Italienne

aux plus beaux, aux plus élégans et aux plus riches, s'était mise à réfléchir qu'elle avait été bien cruelle pour son compatriote, qu'elle avait découragé mal à propos; qu'elle n'avait pas assez vu combien il était jeune, beau, bien fait, galant, et que si elle avait voulu pourtant, il serait à ses pieds. De réflexions tendres en réflexions sensibles, la dame vint à se demander s'il ne serait pas temps d'essayer encore sur ce jeune cœur, qui avait été à elle, le pouvoir de ses beaux yeux, et à se dire que sa gloire serait bien grande dans toute l'Italie et dans toute l'Europe si, en effet, elle pouvait ôter son amant à cette heureuse et adorée Gabrielli !

Gabrielli, qui était plus habile que Rochetaillé, comprit d'un coup d'œil toutes ces nuances; d'un coup d'œil aussi, elle avertit son jeune compagnon. Ce coup d'œil voulait dire : Encore un pas! soyez aussi beau que je vais être belle! Réussissez ce soir auprès des femmes comme je vais réussir auprès des hommes; demain vous serez aux pieds de votre comtesse, demain mon poète sera à mes pieds! Et comme l'avait dit le coup d'œil ils se comportèrent l'un et l'autre.

Jamais Gabrielli n'avait été plus séduisante, plus heureuse et plus épanouie. On l'entourait, on la regardait, on la saluait en passant. Une seule fois son regard distrait à dessein tomba sur Métastase, ce Métastase qu'elle appelait depuis trois mois de tout son cœur. Ce doux regard acheva sa conquête : Métastase fut vaincu.

Rochetaillé, de son côté, se trouva aussi par hasard le partner de cette belle dame qu'il aimait, et qu'il n'avait jamais vue plus belle. Il fut son danseur toute la nuit, et elle lui tendit la main avec un empressement plein de trouble et d'espoir. Elle était si tremblante! elle était si émue! Rochetaillé se hasarda enfin à lui parler de son amour. Chose étrange! elle l'écouta sans colère.

— Vous m'aimez? lui dit-elle tout bas.

— Si je vous aime!

— Et Gabrielli?

— Je n'aime que vous, répondit-il.

— Et si je vous disais : Partez avec moi!

— Je dirais : Allons!

— Mais s'il fallait partir ce soir?

— Je répondrais : Ce soir.

— A l'instant même?

— A l'instant!

La conversation du jeune homme et de la jeune dame, c'était mot pour mot, dans un salon voisin, la conversation de Métastase et de Gabrielli.

A peine Rochetaillé put-il la rejoindre un instant pour lui dire! Adieu, je pars! je pars avec elle! « Je vous l'avais bien dit, » répondait Gabrielli.

Et le lendemain, dans tout Venise, on ne parlait que de la belle dame française qui avait enlevé au bal de l'ambassadeur l'amant de Gabrielli, et de Gabrielli qui avait enlevé Métastase!

L'Europe fut en émoi fort long-temps de cette aventure. Pendant ce temps, Rochetaillé épousa sa veuve, et la première chose qu'il acheta avec sa riche dot, ce fut un régiment pour lui et un collier de perles pour Gabrielli.

C'est depuis ce temps-là qu'on a fait à Venise ce nouveau proverbe : On dit d'un homme à grandes prétentions, de magnificence ou d'esprit : Ce n'est pas Gabrielli! ce n'est pas le diable! *Chi è?... la Gabrielli.*

Gabrielli est morte tranquillement en 1796, pleurée par ses amis, et laissant deux millions de dettes, après en avoir prodigué trois fois plus.

Le comte de Rochetaillé, qui était un homme rangé et riche, mourut quelques années plus tard, en 1798, bien autrement ruiné que la Gabrielli.

Ce qui vous prouve que le talent a toujours valu la noblesse, et qu'il n'y a dans ce monde, disait souvent la Gabrielli, qu'une chose qui serve, l'imprévoyance et le plaisir.

J.-JANIN.

(*Gazette musicale.*)

LE COMITÉ DE LECTURE.

Autrefois il y avait dans tous les théâtres un comité de lecture auquel les auteurs étaient obligés de soumettre leurs ouvrages. Cette institution aurait été parfaite, s'il avait été possible de réunir un aréopage composé de juges éclairés, désintéressés, exacts et consciencieux; mais par quel étrange privilége le théâtre aurait-il obtenu un assortiment de capacités et de vertus qui partout ailleurs est considéré comme la plus rare des merveilles ?

Dès son origine, le comité de lecture fut livré à la faveur et à l'industrie. Pour être agréables à leurs actionnaires, les directeurs leur donnèrent place dans ce tribunal; de sorte que là où il fallait des écrivains consommés, des juges érudits en littérature, on appela des financiers, des marchands. La Restauration, qui aimait à encourager ses partisans et à rémunérer ses poètes, surtout lorsqu'il ne lui en en coûtait rien, imagina de se créer un droit sur les comités de lecture, et d'y introduire par acte ministériel des gens qui pensaient bien, des hommes dont l'opinion politique était toute dévouée à la monarchie, mais dont l'opinion littéraire révélait trop souvent une absence complète de goût et de raison. A chaque séance, la direction payait à chacun des membres du comité un jeton de vingt francs; — et le gouvernement était quitte avec son protégé.

La séance valait quelquefois la peine d'être étudiée, et renfermait plus de véritable comédie que l'œuvre soumise au comité.

A l'heure inscrite sur le bulletin, la salle d'audience est préparée. Les fauteuils destinés aux juges sont rangés en demi-cercle autour d'une vaste table ronde, recouverte d'un tapis vert étoilé de taches d'encre et illuminée par un quinquet dramatique. En face du tribunal, un siége isolé attend le lecteur.

L'exactitude est une politesse que le théâtre réserve exclusivement pour le public. Le rideau se lève presque toujours à l'heure écrite; mais hors de là, chacun se fait attendre sans façon. Pour une lecture, l'auteur seul est exact; il devance même l'instant du rendez-vous, comme un amant novice et passionné. Son manuscrit sous le bras, il se promène dans le foyer des acteurs, en proie aux palpitantes émotions de l'espérance et de l'incertitude, attendant avec anxiété l'arrêt solennel qui doit donner la vie à son ouvrage ou le laisser dans le néant.

Un petit vieillard leste et pimpant arrive le premier au comité; il entre en fredonnant un air d'opéra-comique, et voyant la salle déserte, il dit, parlant à sa personne :

— Allons! aujourd'hui comme à l'ordinaire, mes confrères sont en retard... Pourvu que la séance ne soit pas ajournée, faute de juges!

Cette réflexion, faite avec terreur, indique assez que notre petit vieillard est très friand du jeton de présence. On le comprendra aisément, lorsqu'on saura que M. B... n'a pas d'autre revenu. Auteur de trois couplets composés en l'honneur de Louis XVIII, avant les cent jours, il aurait pu être persécuté au retour de l'île d'Elbe; il ne le fut pas. Mais à la seconde rentrée des Bourbons, il n'en sollicita pas moins le prix de son dévoûment poétique. Il demandait un bureau de tabac : on lui donna une place au comité de lecture, récompense tout-à-fait en rapport avec le service qu'il avait rendu à l'état.

Dans cette circonstance, l'anxiété du juge n'est pas moindre que celle de l'auteur; — car il n'y a jeton que lorsque la séance a eu lieu.

Mais les craintes de M. B... se dissipent au bout d'une heure d'attente. Ses collègues arrivent peu à peu.

L'un entre d'un air de très mauvaise humeur, en disant :

— Savez-vous que les recettes baissent beaucoup? Nous ne sommes pas assez sévères pour la réception des pièces. Hier encore nous n'avons fait que sept cents francs.

C'est M. D..., bonnetier et actionnaire du théâtre.

Un autre se présente d'un air non moins fâcheux :

— Qui aurait pu prévoir cela? s'écrie-t-il; la rente a haussé de soixante centimes! Aucune opération ne me réussit depuis le commencement du mois... Ah! ces vaudevillistes sont bien heureux! Ils n'ont pas de soucis, eux! Ils riment leurs couplets en sablant le champagne, et, bonnes ou mauvaises, leurs pièces rapportent toujours quelque chose.

Celui qui parle ainsi est M. V..., agioteur et actionnaire du théâtre.

— Pardon, messieurs, dit un quatrième juge en se présentant; une consultation importante m'a retenu chez un malade qui, sans doute, ne passera pas la nuit. C'est un bon client que je vais perdre!

— Moi, messieurs, je viens de commander une escorte. Cinq heures à cheval par une pluie battante! C'était à n'y pas tenir! aussi je suis furieux!

Chacun apporte une excuse à peu près pareille et arrive avec des dispositions redoutables pour les auteurs qui doivent lire ce jour-là. Dès que l'assemblée est en nombre, le président agite sa sonnette, et on entre en séance.

— Combien avons-nous de pièces à entendre ce soir? demande un des membres.

— Trois.

— Et quels sont les auteurs?

— Pas un seul nom connu.

— Alors ce n'était pas la peine de nous déranger. On accorde trop facilement des lectures ici!

— Ne jugeons pas sans entendre! s'écrie M. B..., qui tremble toujours pour le salut de la séance. Nous avons vu plus d'une fois des jeunes gens, des inconnus, nous apporter de bons ouvrages, des pièces qui ont fait de l'argent.

—C'est bien rare! mais enfin cela n'est pas impossible.

L'auteur inscrit le premier sur la liste est introduit après ce léger incident. Il salue avec respect, s'asseoit en tremblant, déroule son manuscrit et entreprend sa lecture d'une voix mal assurée. Puis, lorsqu'il a débité le dernier couplet du vaudeville final, il se retire en renouvelant ses profondes salutations.

— Eh bien! messieurs, dit le président, que pensez-vous de l'œuvre?

— Ce n'est pas sans mérite, répond M. B...

— C'est très faible, continue M. D...

— Dites donc que c'est détestable, ajoute M. V...

— Quant à moi, reprend un autre juge nommé M. Benoît, je vote contre la pièce, parce qu'elle se passe dans un jardin. Les pièces qui se jouent dans des jardins sont trop naïves et réussissent rarement.

— Et vous, monsieur Xavier, quelle est votre opinion?

— Moi, répond M. Xavier en promenant dans son jabot ses doigts chargés de brillans, je suis d'avis de refuser la pièce parce que je n'y vois pas un rôle convenable pour Mlle Caroline.

Les voix recueillies, il se trouve que la pièce est refusée à l'unanimité.

— Passons à la seconde. Celle-là est malheureusement en trois actes et a le tort d'alonger désagréablement la corvée des experts-jugeurs. Aussi, la lecture terminée, le tribunal manifeste une satisfaction qui donne à l'auteur une espérance trompeuse.

— Faible, — médiocre, — détestable : tels sont encore les trois premiers avis.

— Quant à moi, dit M. Benoît, je vote contre la pièce parce qu'elle se

passe dans un salon. Les pièces qui se jouent dans des salons sont trop froides et réussissent rarement.

— Et vous, monsieur Xavier?

— Moi, je pense qu'une pièce ne saurait avoir la moindre chance de succès sans un beau rôle pour Mlle Caroline.

La seconde pièce a donc le sort de la première.

Dès le commencement de la troisième épreuve, le comité s'endort, doucement bercé par la voix monotone du lecteur. A la fin, lorsque la voix cesse de se faire entendre les juges se réveillent.

Nul d'entre eux ne se donne la peine de changer d'avis. Le bonnetier, l'agioteur, le médecin, le militaire, demeurent inébranlables dans leur verdict de proscription.

— Quant à moi, dit M. Benoit, je vote contre la pièce, parce qu'elle se passe dans un palais. Les pièces qui se jouent dans des palais sont trop prétentieuses et réussissent rarement.

— Et vous, monsieur Xavier?

— Je refuse derechef. Et, en vérité, je ne saurais avoir la moindre considération pour un auteur qui ne se donne pas la peine de composer un rôle excentrique pour Mlle Caroline, la perle de notre théâtre.

C'est ainsi que les choses se pratiquaient au comité de lecture. La réception ou le refus dépendaient d'un caprice. — Mais aussi, avec de pareils juges, on pouvait réussir et gagner sa cause par des ruses que les auteurs adroits trouvaient aisément.

M. V... le spéculateur consolidait les produits incertains de l'agiotage par les bénéfices positifs de l'usure. Un jeune vaudevilliste eut le talent de devenir son débiteur, et aussitôt il se présenta au comité chargé de manuscrits.

— Faites recevoir mes pièces, dit-il à M. V...; votre remboursement est fondé sur ma fortune dramatique, car je n'en ai pas d'autre pour le moment.

M. V... avait sur le comité l'influence que les hommes d'argent prennent partout. Il ouvrit les voies au jeune écrivain qui est aujourd'hui un de nos auteurs les plus distingués et les plus opulens.

Un auteur en vogue était toujours au dessus des caprices du comité. Alors, comme aujourd'hui, le talent avait ses priviléges. Feu Rougemont agissait sans façon avec les comités de lecture, et il leur improvisait quelquefois un vaudeville en tenant à la main un cahier de papier blanc sur lequel il feignait de lire.

Un jour, Théaulon se présenta devant un comité fort mal disposé. Il déroula son manuscrit et lut le titre de sa pièce :

— ***La Prisonnière du vieux donjon***, drame en deux actes.

Le tribunal ne peut retenir un léger murmure de mécontentement.

— Est-ce que ce titre ne vous paraît pas bon? demanda l'auteur.

— Ce n'est pas seulement du titre qu'il s'agit, répondit le président; mais nous vous ferons observer que depuis quelque temps le théâtre n'est pas heureux en drames. Nous pourrions en compter cinq ou six qui sont tombés coup sur coup et les uns sur les autres. Les pièces larmoyantes ne sont pas en faveur aujourd'hui; le public n'en veut pas.

— Qu'à cela ne tienne, reprit Théaulon en repliant son manuscrit.

Et il en retira aussitôt un autre de sa poche :

— ***Les Hussards et les Andalouses***, folie-vaudeville en un acte.

Avant de commencer la lecture de l'ouvrage, il s'interrompit pour dire avec beaucoup de sang-froid :

A tout événement le sage est préparé.

Puis, il lut sa pièce qui était d'une gaîté charmante et qui fut reçue par acclamations.

Coupigny est un des hommes qui ont figuré avec le plus d'éclat dans les comités de lecture. Pêcheur célèbre, il manqua plus d'une fois la séance au théâtre du Vaudeville, pour attendre au bord de la Seine le poisson rebelle. Gastronome non moins distingué, il perdit bien des jetons de présence pour ne rien perdre d'un bon dîner.

De plus, Coupigny était un homme d'esprit et un convive aimable et recherché. — Ami de Talma, il s'attendait à occuper une place dans le testament du grand tragédien; cet espoir fut trompé. Talma ne lui laissa rien, et Coupigny s'écria devant les nombreux témoins de son désappointement :

— Ne pas me faire le plus petit legs! un homme chez qui j'ai dîné deux fois par semaine pendant plus de vingt ans! Quelle ingratitude!

Le mot est aussi profond que naïf.

Du temps que Coupigny dînait chez Talma et faisait partie du comité de lecture au théâtre de la rue de Chartres, un jeune homme riche et spirituel entrait dans le monde avec la malheureuse passion de composer des vaudevilles.

Ce jeune homme est devenu un homme mûr; — il a renoncé aux illusions de sa jeunesse, aux refrains de ses belles années, aux calembours de son printemps, pour prendre une allure plus grave, une route plus sérieuse. Il a quitté l'empire de Momus pour se consacrer au culte austère de la haute politique. Bien des gens qui ont commencé par des flons flons finissent ainsi.—Tout n'est que vanité dans ce monde!

Avec de la fortune on arrive à tout, même à être joué d'emblée sur un petit théâtre.

Notre jeune auteur était impatient de se produire et trop fier pour se résigner à faire antichambre dans les coulisses. Pour ne pas avoir le chagrin et l'humiliation d'attendre, il résolut d'acheter des dispenses et de prendre le comité par les sentimens. — C'était le bon moyen.

Il s'adressa d'abord à Coupiguy, et il reconnut bientôt qu'il y avait chez ce juge deux sentimens : l'amour de la pêche et l'amour des festins.

Rien n'était plus facile que d'attaquer ces deux faiblesses humaines. L'auteur invita d'abord son juge à dîner, puis il le conduisit dans une magnifique propriété qu'il possédait aux environs de Paris; là il lui montra de vastes étangs et une rivière très fertile en poisson.

— Je vous donne droit de pêche dans mes eaux, lui dit-il, et vous viendrez dîner chez moi quand bon vous semblera.

Dès ce moment Coupigny fut dévoué à l'opulent vaudevilliste, qui donna plusieurs banquets somptueux au comité de lecture en masse. Il est inutile de dire que ses premières pièces furent reçues et jouées. — Quel fut leur sort? Jetons un voile sur ce passé d'un homme d'état!

Cependant un jour l'amphytrion du comité lut une pièce qui parut d'une médiocrité dangereuse. Le titre de l'ouvrage était : *Charles XII à Pultawa.*

Lorsqu'il se fut retiré dans la salle des Pas-Perdus pour attendre son arrêt, les juges se trouvèrent dans un grand embarras.

— Nous ne pouvons pas recevoir cela, disaient-ils; et d'un autre côté pouvons-nous faire un mauvais compliment à un homme qui nous accable de politesses?

— A un homme qui a un excellent cuisinier et des carpes superbes! reprit Coupigny...

Et le pêcheur gastronome ajouta, après un moment de réflexion :

— Donnez-moi vos pouvoirs. Je me charge d'arranger l'affaire en sauvant à la fois notre responsabilité et l'amour-propre de l'auteur.

L'auteur fut donc rappelé, et Coupigny lui dit :

— Monsieur, votre pièce est pleine d'intérêt, nous y avons remarqué une action bien conduite, un dialogue vif, animé; des mots heureux et des traits d'une délicatesse infinie. C'est sans contredit l'œuvre d'un homme de talent... mais par malheur le sujet est trop puissant, trop vaste, pour notre cadre étroit... Et pourtant nous ne voudrions pas vous voir porter à une entreprise rivale un ouvrage qui renferme des qualités si brillantes... Le cas est difficile; mais, en y songeant bien, il me semble qu'on pourrait trouver un accommodement. Notre théâtre éprouve le besoin de jouer une arlequinade; depuis fort long-temps Laporte n'a créé un rôle nouveau, et il a été décidé que la première pièce reçue serait pour lui... Conformez-vous donc au vœu du théâtre, et arrangez votre pièce pour Laporte. Vous avez trop d'esprit pour que cela ne vous soit pas possible. Vous transformerez votre Charles XII en Arlequin, la princesse en Colombine, et le czar en Pierrot. Dès que ce petit changement sera fait, nous vous mettrons en répétition.

Coupigny prononça ce discours sans rien perdre de sa gravité. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que l'auteur considéra la proposition comme sérieuse et l'accepta. Il fit plus : il se mit à l'œuvre, et bientôt son *Charles XII à Pultawa* reparut devant le comité sous la forme d'une arlequinade.

N'est-il pas plaisant de songer que le héros de cette aventure dramatique sera peut-être ministre demain, ou un autre jour?

Après de tels abus, les comités de lecture devaient périr. S'ils ressuscitent, nous en reparlerons. EUGÈNE GUINOT. — (*Courrier.*)

LA CONTRAINTE PAR CORPS.

I.

L'on nous a beaucoup parlé de toutes les sortes de mariages qui se font aujourd'hui chez le peuple le plus spirituel de la terre : le mariage de raison qui n'est presque jamais raisonnable; le mariage d'amour, entre jeunes gens passablement amoureux; le mariage de convenance qui ne convient d'ordinaire ni à l'un ni à l'autre des deux époux; nous avons le mariage d'argent qui donne à une belle dot toutes les apparences d'une belle femme; le mariage d'occasion qui ressemble au mariage des petits oiseaux, c'est-à-dire à un mariage à la première vue; le mariage d'aversion qui ne laisse aux deux mariés que l'espérance de se haïr un peu moins, si c'est possible; enfin, le mariage de résignation qui jette, dans les bras d'un riche vieillard une jeune fille pauvre, spirituelle et jolie; en pareil cas, la jeune fille s'efforce d'élever, au fond de son cœur, un petit monument imaginaire, une espèce d'autel dédicatoire sur lequel elle ne cesse d'écrire par la pensée : « au temps... à celui qui console! »

Eh bien! ce fut là précisément, en 1822, le mariage de Mlle Thérèse Fournier avec M. le baron Alexandre de Martens.

Vous ignorez, sans doute, ce qui se passa, le jour de ce mariage, à la mairie du deuxième arrondissement?... Près de s'unir à une personne qu'elle connaissait à peine, la mariée entendit la voix de l'adjoint au maire qui lui demandait officiellement : Thérèse Fournier, consentez-vous à prendre pour époux M. Christophe-Alexandre de Martens? — A ces mots, elle releva la tête; elle regarda tristement celui qui la questionnait au nom de la loi; elle lui répondit, en essuyant une larme : — Ah! monsieur, je trouve enfin quelqu'un qui daigne me consulter!... — Cette naïveté craintive fut mise sur le compte de la pudeur et de l'innocence; on passa outre à la célébration, et je ne peux guère dire que la jeune fille se maria... On prit la peine de la marier, voilà tout.

Thérèse se *résigna* courageusement à devenir la femme d'un pair de France, d'un mauvais sujet à l'état chronique; elle se *résigna* bientôt à briller dans tous les bals du grand monde, dans toutes les fêtes de la cour

et à tous les spectacles de la ville; et puis, comme elle s'ennuyait toujours, elle se *résigna*, la pauvre femme, à se distraire, à s'étourdir, à oublier, à force de luxe, de plaisir, de dissipation, et surtout à force de coquetterie; enfin, elle se résigna héroïquement à être heureuse.

Un soir, à six heures, au fond d'un magnifique hôtel du faubourg Saint-Germain, Mme la baronne de Martens entra dans son boudoir et s'assit, en bâillant, après avoir dîné en tête-à-tête avec son mari; elle daigna jaser avec sa femme de chambre, et lui parla du chaud et du froid, de la pluie et du beau temps; ensuite, elle voulut être seule, pour rêver ou pour s'ennuyer tout à son aise; elle prit sa correspondance du jour, qu'elle étala sur ses genoux, avec l'espoir de trouver, dans la lecture de ces frivolités manuscrites, des consolations, des nouvelles, des médisances et des plaisirs; elle déplia une grande lettre signée: *Saluste de Ribera*; elle se mit à dire, en chiffonnant l'épître qui lui semblait bien longue:

— Quoi! deux pages de fadaises!... voyons: « Madame...

Au même instant, une main indiscrète, une main profane osa soulever la portière veloutée du boudoir, et le vieux baron de Martens s'avança le plus galamment, le plus lestement qu'il lui fut possible, dans le sanctuaire... J'allais dire dans l'Eden amoureux de sa jolie femme.

— Comment! c'est vous baron?... s'écria Thérèse; que je vous remercie de me venir voir?... Tenez, je m'ennuyais sans motif, sans cause réelle... Maintenant, du moins, je saurai pourquoi je m'ennuie.

— Bien obligé! répondit en souriant M. de Martens; eh bien! oui, madame, j'arrive sans plus de façons, pour prendre mon café chez vous...

— Et ici, encore! vous n'aimez pourtant pas les boudoirs?

— C'est vrai; ma chère amie, le boudoir en ménage est à peu près comme l'œil-de-bœuf en politique: on ne sait pas trop ce qui s'y passe; mais, on est bien sûr qu'il ne s'y passe rien de bon!... — Julie, continua le baron, en s'adressant à une gentille petite femme de chambre, le café, s'il vous plaît, ma mie, et mon journal favori le *Drapeau blanc*... — Et votre migraine, madame la baronne?...

— Affreuse, depuis un moment... depuis que vous êtes entré!

— Prenez une cassolette aux fleurs de Berlin; la recette est infaillible!... dépêchez-vous... pendant qu'elle guérit!... Que lisez-vous donc là?

— Un roman nouveau.

— A quoi bon? N'y a-t-il pas autour de vous assez de gens ridicules pour vous distraire et vous faire rire?

— Vous ne voulez pas que je rie de vos meilleurs amis!...

— C'est assez juste, ce me semble: rire de mes amis, c'est presque se moquer de moi!

— Je le sais bien!... pensa Thérèse. — Monsieur le baron, reprit-elle en se rapprochant de son mari, sans doute vous ne me quitterez pas de toute la soirée... car la dentelle de votre chemise est d'un négligé...

— Vous songez à ma dentelle?... Il est impossible de me dire plus poliment que voilà six ans que nous sommes mariés!

— Comment faites-vous donc?... Vous n'entendez plus rien à mille petits détails du goût et de la mode, à mille petites choses de la galanterie mondaine... absolument rien!

— Je m'aperçois, en effet, que le nombre des choses charmantes auxquelles je n'entends plus rien augmente tous les jours.... Triste présage!

— Pour qui?

— Pour moi, ma chère! Près de nous, quelle différence!... Voyez plutôt le ménage de la duchesse d'Erfort: le mari est déjà vieux, comme moi; la femme est toute jeune, toute belle, comme vous... Et pourtant, que de soins! quelle tendresse! quelle amour!...

— Mon ami, la duchesse d'Erfort m'a toujours semblé une personne vraiment inimitable!

— Ah!... Et son mari?

— Un homme dont je hais la sottise?

— N'en dites pas trop de mal, baronne... on assure que les femmes n'aime bien que les sots!

— Oui dà! Et comment expliquez-vous alors l'aversion qu'elles ont, en général, pour leurs maris?

— Vous avez bien de l'esprit, madame!

— Vous trouvez?

— Ce n'est plus un roman nouveau que vous lisez?... demanda M. de Martens, après quelques minutes de silence; qu'est-ce que ce chiffon de papier dont la lecture vous intéresse et vous amuse?

— Baron, lui répondit Thérèse en riant aux éclats, en riant jusqu'aux larmes, il s'agit d'un billet doux... oui, d'une lettre d'amour adressée à votre femme par M. Saluste de Ribera... Vous connaissez ce jeune homme, n'est-il pas vrai?

— Un petit émigré, un Espagnol qui vous poursuit, dit-on, de ses regards castillans, de ses regards assassins...

— Précisément; par bonheur, les femmes que l'on assassine avec des regards se portent à merveille!

— Et qu'est-ce donc qu'il ose vous écrire, ce superbe hidalgo?

— Vous allez le savoir, mon ami, et vous m'aiderez sans doute à lui répondre...

— Moi?

— Vous!... Ecoutez-moi bien; voici sa lettre tout entière... C'est la meilleure folie amoureuse que je connaisse!...

— Tant pis!

— Je commence:

« Madame. — Je suis malheureux, et vous êtes heureuse; je pleure, et » vous riez; je souffre, et vous ne songez qu'à vous divertir; je vous re» garde, et vous détournez les yeux: je vous parle, et vous me répondez » à peine; je vous admire, et vous me dédaignez publiquement; je vous » cherche, et vous me fuyez; enfin, je vous aime, et vous me haïssez, » j'en suis sûr! — Il faut pourtant que je vous voie, madame, et que je » vous entretienne, ne fût-ce que le court espace d'un quart d'heure... »

— C'est beaucoup trop! murmura le baron de Martens; et Thérèse continua de lire l'extravagante lettre de M. de Ribera:

« J'ai peur d'être forcé de vous ennuyer, durant cette précieuse entre» vue que je demande et que j'espère; mais, en revanche, madame, vous » aurez un moyen facile de vous venger de ce grand ennui, si je vous le » donne, et de châtier un pauvre ennuyeux, si cela vous plaît.... — Dans » mon noble pays, madame, l'amoureux qui a le malheur d'ennuyer la » femme qu'il aime n'a plus qu'une seule chose à faire dans ce monde, » il se frappe le cœur avec un couteau, ou il se brûle la cervelle avec un » *trabuco*. En France, et en pareil cas, madame, la mort ne serait qu'un » dénoûment risible, et je ne veux pas ridiculiser mon amour, en vous » faisant rire aux dépens de ma douce folie... Eh bien! madame, si je vous » ennuie, si je vous fatigue, en vous parlant de ma passsion si indiscrète » et si malheureuse, je vous offre beaucoup plus et beaucoup mieux que » ma vie, madame... je vous offre ma liberté! Une simple feuille de pa» pier timbré, avec cette formule sacramentelle que l'on nomme, je crois, » une *acceptation*, vous fournira le moyen de me punir, si je vous ai en» nuyée, au rendez-vous que je vous demande; en d'autres termes, une » lettre de change, d'une valeur considérable, et déposée entre vos mains, » madame, vous donnera le pouvoir de me jeter dans une prison, pour » me faire expier l'ennui que je vous aurai causé; daignez vous souvenir, » madame, de ma qualité d'étranger, qualité dangereuse pour un débi» teur, et qui m'expose, s'il vous plaît d'accepter mon offre, à un empri» sonnement perpétuel!... »

— Par ma foi! s'écria le baron, voilà qui est original, chevaleresque et don Quichotte en diable! Le héros de la triste figure n'aurait pas mieux fait, à coup sûr, pour sa Dulcinée! — La suite, s'il vous plaît, baronne?...

— Je continue; la lettre de M. de Ribera se termine ainsi:

« Je vous promets d'avance, madame, de me soumettre à votre décision, » à votre arrêt qui sera pour moi le jugement d'une cour d'amour. Une » fois condamné par vous, pour crime d'ennui, je signe ma lettre de chan» ge, je vous salue, je me prépare à mon grand voyage, rue de la Clé; je » m'installe dans ma cellule, je me laisse vivre bien ou mal, avec l'aide » d'une modeste pension qui est ma seule fortune, mon unique fortune, je » vous le jure; je renonce à la liberté, j'oublie le monde, je mortifie ma » jeunesse, je me prends à composer des poèmes amoureux, je continue à » vous aimer de loin, et je donne par la pensée, à ma belle folle du logis, » la figure, la voix, le regard, toutes les apparences, toutes les séductions » de ma bien-aimée! — Madame, j'irai frapper à votre porte ce soir, à » huit heures, et vous me jugerez!

» SALUSTE DE RIBERA. »

— Qu'en pensez-vous, baron?

— Mais... je pense qu'il est bientôt huit heures... Et ce romanesque personnage, ce troubadour du romancero espagnol ne tardera point à comparaître à votre tribunal...

— Que me conseillez-vous?

— Je vous conseille de le recevoir, de l'entendre... et de le condamner!

— Le condamner à vivre dans une prison?...

— A Sainte-Pélagie!... D'ailleurs, vous lui rendrez là un véritable service. .

— Comment?

— Vous l'enlèverez aux caprices périlleux d'une comédienne qu'il s'est mis à courtiser, dans l'espoir de vous oublier sans doute...

— M. de Ribera courtise une comédienne?

— Une petite actrice du théâtre de *Madame* qui a les plus beaux principes, les plus beaux yeux et les plus beaux cachemires du monde!

(Entre nous, M. de Martens était payé... ou plutôt il payait assez pour en savoir quelque chose... Passons!)

— Et qui a pu vous dire, monsieur, que ce jeune homme?...

— Rien n'est plus simple, ma chère: en ma qualité d'actionnaire-fondateur de ce théâtre, je connais l'histoire galante, l'histoire *fardée* de toutes ces dames.

— Vous êtes bien instruit!

— Que voulez-vous, chère?... la vieillesse aime les études historiques!

— M. Saluste de Ribera mériterait vraiment...

— Oui, certes! il mérite la prison... Quelques mois de prison seulement, dans son propre intérêt, et pour l'exemple! Le séjour de Sainte-Pélagie est admirable pour les cœurs trop vivement épris: on réfléchit, on raisonne, on oublie beaucoup à l'ombre et dans le silence!

— Vous avez raison... Il m'oubliera peut-être!

— Et il oubliera la petite comédienne... par dessus le marché; de cette façon, nous y gagnerons tous, madame: M. de Ribera, d'abord; vous ensuite; moi-même que sa folie amoureuse importune... dans mon ménage, et enfin les personnes qui s'intéressent au bonheur, au présent, à l'avenir...

— Du théâtre de *Madame*, n'est-ce pas?

— Il faut bien que tout le monde vive, baronne!

— C'est juste...

Un valet de chambre entra dans le boudoir de Mme de Martens, pour annoncer la visite de M. Saluste de Ribera; le baron se mit à grimacer et à rire, en prenant congé de sa femme qui se préparait à jouer une singulière comédie; il sortit à la hâte de l'hôtel, pour aller s'extasier dans une stalle du théâtre de *Madame*; presque aussitôt, M. de Ribera parut sur le

seuil de la porte du boudoir; après s'être incliné, à plusieurs reprises, un peu embarrassé, un peu confus, Saluste accepta une place qu'on daignait lui offrir sur un sopha, tout près de Mme de Martens, et l'inexorable baronne résolut de s'ennuyer, en tête à tête avec un beau jeune homme de ving ans!

D'abord, une fois assis, notre Espagnol amoureux afficha la timidité la plus discrète ou la plus habile : il se contenta de soupirer, de trembler, et de laisser couler bien lentement, sur sa joue, une larme admirablement belle.—De son côté, Mme de Martens s'obstinait à se taire, ou plutôt elle s'obstinait à ne babiller que des yeux : or, comme le silence des femmes est la leçon des amans, M. de Ribera comprit aisément qu'il ne devait encore parler ni de ses désirs, ni de ses craintes, ni de sa douleur; il n'osa rien dire ni sur elle, ni sur lui-même, et il se mit hardiment à bavarder sur les autres, c'est-à-dire sur tout le monde.

En un clin d'œil il s'opéra dans ce jeune homme si timide une métamorphose complète; il devisa sur mille sujets différens, avec une verve et une gaîté merveilleuses; à l'aide d'une transition pleine de goût et de finesse, il entama le chapitre de l'observation : Saluste fit passer devant Thérèse, en les lui désignant, non pas par leurs noms, mais par leurs ridicules, la plupart des personnages qui figuraient d'ordinaire dans ses salons; il esquissa à grands traits, en se jouant, comme un véritable artiste, des portraits d'une ressemblance affreuse; nul ne fut oublié dans cette galerie d'originaux dessinés *à la parole*; il crayonna la figure d'un sot, avec une méchanceté si vraie, avec une fidélité si perfide, avec une exactitude si bouffonne, que Thérèse reconnut tout de suite, mais tout de suite, la plaisante sottise de son mari!

Un peu plus tard, après un nouveau silence, qui était peut-être un nouveau calcul, Saluste recouvra sa brillante parole, avec moins de malice et de raillerie, mais avec plus de pénétration, d'entraînement et de chaleur : il commença par dire beaucoup de mal de Thérèse, en disant beaucoup de mal des femmes; et sur ce thême exploité par le désespoir amoureux de tous les hommes, M. de Ribera se plut à broder les variations les plus sentimentales, les plus plaintives, les plus larmoyantes; il évoqua, sous les yeux de Mme de Martens, d'illustres infortunés qui avaient à se plaindre, comme lui, d'un bel amour dédaigné : des poètes, des artistes, des savans, des guerriers, des niais sensibles de tous les temps, pauvres serpens de la fable dont la force s'était épuisée sur le fer trempé d'une lime; il appela à son aide, dans le lyrisme de sa colère élégiaque, je ne sais quels grands hommes solitaires dont la puissance avait été brisée par un regard, le génie éteint par un sourire, l'espérance perdue par un mépris; il forma, autour de celle qu'il aimait, une longue chaîne dont chaque anneau était une infortune, une déception ou une misère d'amour; il s'apitoya, avec plus de poésie que de raison, sur tous les amans dévoués qui avaient souffert sur la terre, et comme il fallait en finir avec ce réquisitoire de la vindicte amoureuse, Saluste se précipita aux pieds de Thérèse, tremblant, éperdu, hors de lui, les mains jointes, dans l'attitude de la plus fervente adoration. — Que vous dirai-je? Mme de Martens n'avait jamais vu quelque chose d'aussi expressif, d'aussi charmant que cette scène, jouée par l'imagination, par l'esprit et par le cœur; mais elle était plus surprise que touchée et elle affecta de ne laisser paraître aucune émotion sur ses traits. Thérèse se rappela l'étrange lettre de M. de Ribera; elle se souvint surtout de la petite comédienne qu'il avait, disait-on, courtisée, et l'inflexible coquette répondit à Saluste qui était encore agenouillé devant elle :

— Vous m'avez suppliée de vous entendre, en m'autorisant à vous juger et à vous punir?

— Oui, madame.

— Vous n'avez plus rien à ajouter pour votre défense?

— Non, madame.

— Veuillez donc m'écouter, monsieur, et m'obéir...

A ces mots, la baronne s'avisa de prendre un petit air de magistrat qui ne manquait ni d'originalité, ni de grace, et le jugement d'amour fut rendu en ces termes :

« Attendu que l'extravagance de votre lettre ne m'a point divertie;

» Attendu que votre visite chez moi, à une pareille heure, ne m'amuse » pas davantage;

» Attendu que vous avez médit, en ma présence, et que la médisance me » déplaît;

» Attendu que vous avez parlé d'un sot que je connais à merveille, et » que je ne donne à personne le droit de me rappeler la sottise de mon » mari;

» Attendu qu'il vous a pris la fantaisie de vous agenouiller à mes pieds, » et que j'ai horreur d'un gentilhomme qui s'agenouille;

» Attendu que votre fol amour m'importune, que votre langage m'en- » nuie, que toute votre indiscrète passion me fatigue;

» Par ces motifs, j'accepte l'offre que vous m'avez faite, monsieur; je » réclame la lettre de change que vous m'avez promise, et je vous con- » damne à devenir, dans une prison, un peu plus amusant... ou un peu » plus raisonnable! »

Le fier hidalgo se releva lentement; il tira de sa poche une petite feuille de papier timbré, sur laquelle il avait pris le triste soin d'écrire, d'avance : ***Accepté pour la somme de vingt mille francs; Saluste de Ribera.*** Il présenta ce titre à Mme de Martens, et lui dit, en la saluant de son mieux :

— J'ai mérité ma peine, madame, et je ne veux point appeler de votre cruel jugement!

Il s'inclina de nouveau et sortit.

— Voyons un peu, pensa Thérèse, si mon justiciable aura le singulier courage de ne point maudire son juge!

— Vous m'étonnez et vous m'enchantez, chère amie! disait à sa femme M. le baron de Martens, en examinant à la loupe de son binocle la lettre de change de M. Saluste de Ribera; je reviens à peine de ma surprise, de ma stupeur... et de ma joie. Vraiment! il faut être original comme un Anglais, passionné comme un Espagnol, ou extravagant comme un amoureux de l'ancien régime, pour livrer ainsi, de gaîté de cœur, aux mains d'une jolie coquette, son présent, son avenir et sa liberté!...

— Eh bien! M. Saluste m'a livré tout cela!

— Qu'en ferez-vous, madame la baronne?

— Qu'est-ce que j'en pourrai faire, en conscience, monsieur le baron?

— Consciencieusement vous pouvez en user contre lui-même; il vous a donné sa liberté, n'est-ce pas? un pareil don me semble une richesse inestimable, un véritable trésor... Et entre nous, ma chère, on doit toujours mettre les trésors sous clé!... D'ailleurs, il s'agit peut-être, pour lui, dans cette plaisante histoire, d'une sotte gageure qu'il aura faite, dans un accès d'orgueil ou d'ivresse... un mot de vous, baronne, rien qu'un seul mot, et il la perdra!

— Le moyen de la lui faire perdre?

— Ce moyen-là est tout simple : le monde parisien est exploité par d'honnêtes compères qui appliquent au génie de la spéculation le système de Jérémie Bentham, et qui vendent leur argent à peu près comme on débite une marchandise... c'est à prendre ou à laisser.

— Des usuriers?

— Il n'y a plus d'usuriers... fi donc! il n'y a que des hommes d'affaires. Mme d'Erfort, votre amie intime, pourra vous envoyer, j'en suis sûr, un de ces bohémiens patentés, une de ces mauvaises connaissances dont elle a si souvent besoin, la pauvre riche!... Vous le prierez d'apposer complaisamment son paraphe à côté de la signature de M. de Ribera; vous le chargerez en secret de poursuivre, à sa requête, bien entendu, l'accepteur de votre lettre de change; vous lui paierez les frais de justice; vous lui promettrez des honoraires.... peu honorables; tout sera dit, et un beau matin, il n'y aura, dans la prison de Sainte-Pelagie, qu'un homme libre de plus!

— J'aviserai! répondit la baronne.

Et M. de Martens se félicita, d'avance, d'être débarrassé à la fois d'un audacieux qui avait le double tort d'adorer sa femme et de courtiser sa maîtresse; la lettre de change de Saluste était, aux yeux du baron, une belle et bonne lettre de cachet, et ce qu'il trouvait surtout de plaisant, dans cette piquante affaire, c'était de devoir son repos, son bonheur... ici et là bas... à la crédule coquetterie de Thérèse!

Grâce aux avis intéressés de son mari, et plus encore, grace aux conseils perfides de sa curiosité, Mme de Martens résolut d'*aviser* contre son malheureux débiteur, et un matin, en effet, M. Saluste de Ribera fut arrêté dans son domicile, appréhendé au corps, écroué au greffe de Sainte-Pélagie, à la requête de M. Tribuart, incarcérateur sujet à patente.

En traversant le guichet de la prison, il sembla au prisonnier qu'il venait de laisser l'espérance sur le seuil de la porte, comme les malheureux qui souffrent dans l'enfer du Dante; la journée et la nuit furent horribles : il lui sembla que la solitude de sa triste cellule le rendait plus amoureux et plus jaloux que jamais.... La jalousie, en prison, est une torture qui n'a de nom dans aucune langue de ce monde; c'est le supplice des damnés, avant le jugement dernier!

Le lendemain et les jours suivans, Saluste se livra tout entier à l'arrangement, à la décoration de sa petite chambre, dont sa folie amoureuse s'apprêtait à faire un domicile.... à perpétuité; il y eut bientôt, chez M. de Ribera, un tapis, des meubles presque élégans, des rideaux, une tenture, une portière, des livres, des cahiers de musique et une guitare... absolument comme dans un boudoir.

Mais, hélas! ce bien-être, ce luxe intérieur ne l'empêchèrent de subir, à chaque instant, ni les ennuis ni les privations de toutes les sortes : ses amis l'avaient oublié sans doute, et nul ne daignait le visiter, dans l'exil de sa vilaine prison; il raffolait des brillantes causeries du monde, et l'on criait beaucoup à Sainte-Pélagie, au lieu d'y causer; il aimait les spectacles de la scène parisienne, et il ne pouvait plus assister aux représentations du théâtre que de loin, à travers les barreaux, dans un fauteuil; il adorait les longues promenades, à cheval ou en voiture, et il souffrait du matin jusqu'au soir, au bruit des carrosses, au piétinement des chevaux qui passaient dans les rues du voisinage; il adorait le grand air, l'espace, le soleil, et le voilà forcé d'étouffer dans une cellule, de marcher à petits pas dans une petite cour affreuse, de n'admirer, de la lumière céleste, qu'un misérable rayon égaré, un brin lumineux qui se basardait tristement jusqu'au grillage de sa fenêtre!... — Oui... mais, la nuit venue, après avoir bien souffert, toute la journée, Saluste s'imaginait qu'elle devait plaindre le pauvre prisonnier d'une femme; il se vantait, au fond de son cœur, d'être devenu quelque chose d'étrange, d'intéressant, d'original dans l'existence de Thérèse, et cette unique pensée, qui était un espoir, lui rendait en un clin d'œil sa force, sa résolution, tout son courage!

Vous le voyez : M. de Ribera augurait encore assez bien des coquettes en général, et de Mme de Martens en particulier; Saluste avait raison, car au bout de sa première semaine de captivité, pas plus tard, il reçut un billet musqué, un billet anonyme dont il baisa cent fois la chère écriture, et qui ne contenait que ces mots :

« Avez-vous déjà maudit votre juge? votre imprudente gageure n'est- » elle point perdue? et vous plaira-t-il bientôt de n'être plus mon pri- » sonnier? »

Saluste osa écrire à la hâte, à l'adresse de la baronne.

« Que mon geôlier se rassure; je suis l'homme le plus heureux du » monde esclave; j'ai des fleurs, des poètes et des souvenirs pour peu- » pler la solitude de ma prison; des torrens de lumière pour éclairer ma » sombre demeure; des flots de mélodie pour y éveiller de tendres » échos; un peu d'imagination pour l'embellir, et l'espérance pour l'ou- » blier! — Je me trouve à merveille où je suis, et j'y reste; mon crime » est de vous avoir aimé : le dernier soupir de mon amour sera le pre- » mier signal de ma délivrance! D'ici là, madame, gardez bien ma liberté » tout entière; s'il vous plaisait de me la rendre, sans que je l'eusse encore » méritée..... par mon indifférence, je me promets de sortir de ma prison » pour aller me brûler la cervelle, sur le seuil de votre porte, à vos » pieds!... S'il faut en croire les beaux esprits de l'Espagne poétique, la » vie est un enfant malade que l'on doit bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme: » je souffre, et votre pensée me bercera, madame! »

Mme de Martens se sentit toute honteuse et tout effrayée, en lisant une pareille lettre : la résolution désespérée ou la folie incurable de Saluste la jeta dans un trouble, dans une inquiétude qui tenait à la fois de la peur, du regret et de la colère : elle avait peur du rôle qu'elle avait joué, en riant, dans cette dangereuse comédie; elle était inquiète, en songeant à l'horrible punition qu'elle avait infligée à l'amour de M. de Ribera; elle était en colère contre Saluste, parce qu'il osait lui parler de mourir, en maudissant la liberté qu'elle voulait lui rendre; enfin, son embarras et sa terreur devinrent extrêmes; elle commença à croire que le jeu d'échecs amoureux était moins amusant et plus difficile qu'elle ne l'avait imaginé.

Si vous avez le bonheur d'être une femme, vous qui avez la bonté de me lire en ce moment, je vous le demande : qu'auriez-vous fait à la place de Thérèse? — J'aurais laissé mon prisonnier se morfondre, se désoler et mourir dans sa cellule... — Fi donc!... Et l'humanité, madame? — Je l'aurais délivré le plus tôt possible, en dépit de son obstination romanesque... — Hélas! madame, et son projet de suicide? — Je l'aurais aimé, peut-être... — Et la morale, madame? — Eh bien! je serais allée, à mon cœur défendant, le visiter dans sa prison; j'aurais pris la peine de lui parler, de le conseiller, de le gronder et de le convaincre. — A la bonne heure!... Thérèse avait deviné votre charitable avis, madame, et ce fut là précisément ce qu'elle essaya de faire, pour rendre M. Saluste à la raison et à la liberté!

Mme de Martens consentit à s'affubler, par extraordinaire, d'une toilette bien simple, bien modeste, bien bourgeoise: elle monta secrètement dans une voiture de place, et se fit conduire dans cette vilaine rue de la Clé, qui doit son nom, je l'imagine, à l'épigramme d'un créancier ou à l'espérance d'un débiteur : il s'agit de la clé d'une prison, à moins qu'il ne s'agisse de la clé des champs!—Ce n'est pas tout : Mme de Martens puisa dans le sentiment d'un devoir à remplir, le courage de frapper à la porte de Sainte-Pélagie, de traverser les bureaux du greffe, de braver les sourires malicieux des employés, de se mêler à la foule bruyante des détenus pour dettes, de chercher dans un labyrinthe de corridors le numéro qu'on lui avait désigné, de soulever hardiment la portière d'une cellule, et d'apparaître sans trembler, mais non sans rougir, aux regards ébahis de Saluste!...

La causerie, — entre deux guichets, — dura trois heures; sans doute M. de Ribera se montra bien amoureux, et la baronne bien indifférente; Saluste étala toute l'extravagance de la passion, et Thérèse toute l'austérité de la sagesse; l'un parla des folles illusions de ce monde, et l'autre des choses raisonnables de la vie; Mme de Martens eut beau dire et beau faire: M. de Ribera fut inflexible, et son orgueil donna le rare spectacle d'un prisonnier qui veut mourir dans sa prison.

— Madame, s'écria Saluste, en recevant les adieux de Thérèse, vous craignez encore de m'avoir perdu, et je vous jure que vous seule m'avez sauvé!... Grace à votre indifférence, me voilà seul, bien loin des bruits de la ville et du monde : je lis, je travaille, je me recueille et je m'essaie à penser! L'étude de ces merveilles littéraires, que vous voyez dans un coin de ma chambre, m'a valu, en peu de jours, le goût et l'enthousiasme des grandes idées; grâce à vous, je serai poète et j'écrirai le poème de ma prison!... Votre douce apparition d'aujourd'hui m'inspirera, madame, et vous serez le plus bel épisode de mon chef-d'œuvre!

— Ainsi, monsieur, répliqua Thérèse, il ne vous sied plus d'être libre?

— Je n'ai besoin de ma liberté que le jour où je me croirai guéri de mon amour...

- Bientôt, monsieur?

— Le plus tôt qu'il sera possible à mon cœur.

— J'attendrai!

— Puisqu'il vous plaît de contribuer à ma guérison, madame, recevrai-je une seconde visite de mon docteur?

— Votre docteur reviendra, monsieur!

Le lendemain, M. de Ribera reçut un envoi de livres magnifiques, un splendide présent qui lui venait, pensait-il, de la part de quelque ancien ami intime; il disait, à l'aspect de sa nouvelle bibliothèque : Si l'on ne daigne plus me visiter, en personne, au fond de ma prison, du moins on se souvient encore de moi, et l'on m'adresse de jolies cartes de visite : à tout demi-péché, miséricorde! — Ai-je besoin de vous apprendre que ces beaux livres avaient passé par le bon goût et par les douces mains de Thérèse?

Mme de Martens se rappela, avec un empressement louable, la parole qu'elle avait donnée à Saluste, et il me semble qu'elle fut bonne pour son prisonnier, bien au delà de sa promesse : le vendredi de chaque semaine, durant les heures qu'elle aurait dû consacrer, selon son habitude, aux conférences de M. de Frayssinous, Thérèse oubliait le prédicateur religieux de Saint-Sulpice pour le prédicateur amoureux de Sainte-Pélagie; la grande dame apportait à M de Ribera l'aumône hebdomadaire de ses conseils, de son esprit, de son amitié, et je vous laisse à deviner toute la joie, toute la reconnaissance, toute l'admiration de Saluste : au lieu d'entrevoir Thérèse, comme autrefois, un seul instant, une minute, dans la foule et dans le vacarme des salons, il la contemplait tout à son aise, près de lui, derrière les grilles discrètes d'une prison; il lui parlait, il s'enivrait à plaisir, dans l'adoration de sa bien-aimée, et il vivait pendant huit jours avec le souvenir de ses paroles, de ses regards et de sa beauté!

La bienveillance charitable de la baronne était exemplaire : pour distraire l'insensé qu'elle voulait guérir, Mme de Martens se condamnait, sans se plaindre, à venir faire de la musique, à travailler à des ouvrages de broderie, à écrire de beaux vers sous la dictée de Saluste, à surveiller les fleurs d'une jardinière qu'elle avait garnie, et à fumer des paillettes espagnoles dans la chambre d'un prisonnier!... A vrai dire, toute cette complaisante besogne était pour elle un admirable prétexte qui lui donnait le droit d'infliger à la pauvreté vaniteuse de Saluste le présent de quelques fleurs assez rares, d'une riche fantaisie qu'elle avait brodée, d'une superbe guitare qui avait appartenu à Sor, d'un album de musique à la mode, ou d'une boîte de cigarettes de la Havane.

Un jour, comme elle s'apprêtait à franchir le guichet de Sainte-Pélagie, pour faire à M. de Ribera sa visite habituelle, elle vit sortir de la prison une jeune et jolie femme, qu'elle reconnut aisément pour une des plus gracieuses comédiennes du théâtre de *Madame*. Thérèse tressaillit, au seul aspect de cette actrice; elle devint toute pâle... Elle était vraiment indignée... presque furieuse... et la petite Jenny-la-Blonde ne se doutait guère du grand service qu'elle venait de rendre à l'amour malheureux d'un beau jeune homme.

—Dites-moi, monsieur... balbutia Mme de Martens en entrant dans la cellule.... vous avez beaucoup hanté la salle et les coulisses du théâtre de *Madame?*

—J'adore les vaudevilles que l'on y représente, madame...

— Et les comédiennes qui les jouent, n'est-ce pas?

— Quand elles sont spirituelles et jolies!

— A-t-elle vraiment de l'esprit, celle que vous préférez à toutes ses brillantes compagnes?

— Celle que je préfère?...

— Oui, une baladine assez fraîche, presque jolie.... et que je viens de rencontrer sur le seuil de la porte...

— Elle m'a quitté il y a un instant, madame, et je vous avoue que je l'ai remerciée cent fois de son souvenir, de son voyage à Ste-Pélagie et de son innocente visite.

— Ah! ...

— Elle nous a visités, un de mes compagnons d'infortune et moi. C'est une charmante personne dont l'esprit vaut mieux que la morale, et que j'ai saluée très souvent dans le salon d'un secrétaire d'ambassade.

— Pas ailleurs!

— Je me trompe, et je ne veux pas vous tromper : je l'ai saluée dans sa maison, dans son appartement, et même, je me souviens d'avoir aperçu chez elle, dans un bon fauteuil, M. le baron de Martens, votre mari...

— Mon mari?

— Votre galant mari; oui, madame.

— Je commence à comprendre.... Ah! monsieur le baron! monsieur le baron!... vous mériteriez, à votre tour...

— Qu'est-ce qu'il a mérité, madame?

— Vous le saurez plus tard!

La visite de Jenny-la-Blonde aux prisonniers de Sainte-Pélagie devait porter malheur à la galante vieillesse de ce pauvre baron de Martens; il apprit, je ne sais comment, que la comédienne s'absentait chaque matin, et à la même heure; on vint lui dire qu'elle se glissait d'ordinaire dans une voiture de place pour se faire conduire où bon lui semblait. Le vieux gentilhomme s'imagina qu'il n'y avait pas très loin, malgré l'immensité de la distance du boudoir de l'actrice à la cellule d'un détenu pour dettes, et il se promit de surprendre son infidèle dans la mystérieuse prison de la rue de la Clé.

Sous le prétexte d'une communication importante, M. de Martens traversa les guichets de Sainte-Pélagie, interrogea les gardiens qui lui indiquèrent la chambre de Saluste, et, enfin, il arriva jusqu'à cette porte maudite qu'il avait cherchée à grand'peine... La porte était fermée, bien entendu; il eut le mauvais goût d'écouter... et il crut reconnaître la voix de M. de Ribera; il voulut écouter encore... et il reconnut en tremblant la voix de Thérèse, la voix de sa femme!... En ce moment, un étourdi, un élégant prisonnier, qui se moquait sans doute de la curiosité indiscrète de notre singulier visiteur, se mit à lui dire tout bas, avec un persiflage de théâtre : Monsieur, êtes-vous bien placé pour entendre?...

Il faut rendre cette justice à ce mauvais sujet de l'ancien régime : son honneur n'en voulut pas apprendre davantage; il cessa d'écouter à la petite porte de Saluste, peut-être pour ne pas s'obliger lui-même à savoir ce qu'il souhaitait d'ignorer toujours; il s'en alla bien vite, honteux, confus, jurant, mais un peu tard... comme le crédule héros de la fable, et maudissant, au fond de sa conscience, le vilain jeu de la contrainte par corps!...

Ce fut là le premier dénouement de cette petite anecdote historique; je parle d'un *premier* dénouement, parce que cette histoire en a un second que je dois vous dire.

Le vendredi suivant, personne au rendez-vous habituel de Sainte-Péla-

gie!... Les jours, les semaines, les mois se passèrent, et pas une visite, pas un souvenir, pas un mot de Thérèse pour le prisonnier! M. de Ribera écrivit une lettre, cent lettres au moins, et pas de réponse! Thérèse l'avait-elle trahi? le débiteur avait-il oublié son créancier? Mme de Martens était-elle morte pour tout le monde, ou morte pour lui seul?... Saluste essaya de se persuader, comme on se persuade tout ce qu'on désire, que c'était là une nouvelle et terrible épreuve, infligée par le caprice de la baronne à sa patience et à son amour; un hiver s'écoula tout entier, bien tristement, bien cruellement pour le captif amoureux, et Saluste, commençait à désespérer du ciel, des femmes et de la liberté!...

Un jour, par une belle matinée de printemps, bien douce, bien tiède, bien parfumée, on vint chercher M. de Ribera pour le conduire dans les bureaux du greffe: il y avait là des huissiers, des recors qui le saluèrent de la meilleure grace; on le pria d'apposer sa signature sur la marge d'un registre; on le pria de prendre un infâme dosier, et chacun lui dit en souriant qu'il était libre!

Le guichetier ouvrit la porte: Saluste traversa la cour; il franchit lestement le dernier obstacle, et il se trouva dans la rue, tout étonné, tout embarrassé de la liberté que l'on daignait lui laisser prendre. — Un fiacre stationnait, à deux pas de Ste-Pélagie: comme si le cocher eût deviné son intention, il dégagea la portière et abaissa le marchepied; Saluste s'élança dans la voiture.. et s'agenouilla devant une femme qui l'attendait... il s'agenouilla devant Thérèse!

Mme de Martens portait une robe noire; le crêpe de sa sombre coiffure révélait assez le deuil d'une veuve et Saluste n'osa lui demander compte ni des lettres qu'elle ne lui avait point adressées, ni des visites qu'elle avait oublié de lui rendre.

Quelques mois plus tard, Thérèse, qui avait déjà fait un mariage de résignation, en épousant M. de Martens, consentit à épouser M. Saluste de Ribera, son prisonnier... Et cela fit un mariage de *réparation*.

LOUIS LURINE.—*(Courrier.)*

LE PORTRAIT.

ESQUISSE.

(Traduit de l'anglais de Sheridan Knowles, auteur de *Virginius*.)

« Amoureux! Oui, je suis amoureux! et d'un portrait! En vérité, cela est trop plaisant. Mais quel portrait aussi! » *L'exhibition* (1) venait d'ouvrir. Trois jours après qu'on y avait admis le public, je m'y rendis; les salles étaient pleines. J'avais fait une douzaine de pas dans le grand salon, quand je m'arrêtai cloué pour ainsi dire au sol par une puissance surnaturelle

— Que diable avez-vous donc? me dit Astrong qui m'accompagnait. J'entendis sa voix, mais répondre me fut impossible: la faculté de parler était paralysée chez moi. Il répéta sa question, mais inutilement.— Est-ce que vous rêvez? s'écria-t-il enfin. Voulez-vous me dire quel singulier caprice s'est emparé de vous?—Point de réponse encore.—L'original de ce portrait, m'écriai-je, le connaissez-vous? — Non. — Vous avez le livret. Regardez donc le n° 125. Portrait d'une jeune dame, par E. F. E. F.: qui cela peut-il être? — Je ne sais pas. — Oh! j'envoie les initiales à tous les diables! Je crois que je donnerais le monde entier pour savoir le nom de l'artiste. — Eh bien! eh bien! mon garçon, j'espère que vous le saurez demain ou après-demain. Je vais me charger de la commission, reprit Astrong, la meilleure ame de l'univers; un cœur qui n'a jamais senti l'amour pour son compte; la providence des amours pour ses amis; celui qui de l'Europe entière a peut-être reçu le plus de confidences de cette espèce. Cependant je restais en face du portrait, immobile et muet comme lui, et Astrong me répétait ces beaux vers de Thomas Moore:

« Oh! il ne faut qu'un regard, qu'un son de voix pour verser dans » l'ame une lumière inattendue, un trésor nouveau qu'elle avait en vain » cherché pendant toute la vie. Les voici ces yeux et ces lèvres prédesti- » nés à tant de puissance sur nous. Leur première étincelle, leur pre- » mière harmonie font naître pour nous une vie inattendue, et nous ré- » vèlent tout un monde (2). »

C'était le portrait en pied d'une jeune fille vue de face; elle avait l'air de sortir de la toile et de s'avancer vers le spectateur; blonde aux cheveux cendrés et chatoyans; des yeux bleus, mais d'un azur profond; les lèvres roses, entr'ouvertes; la poitrine délicate, arrondie, blanche, transparente, à demi voilée par une gaze blanche; la taille aussi légère et aussi souple qu'il le faut pour ne pas tomber dans la maigreur et la disproportion; le double développement des épaules et des hanches indiqué par deux lignes courbes ondoyantes, flexibles, pleines de dignité et de grace; le pied et le coude-pied d'une symétrie parfaite; les bras nus jusqu'au dessus du coude; la main droite gantée tenant le gant de l'autre main, et cette main était vierge! Je la regardai attentivement, elle ne portait point d'anneau.

— Eh bien! encore en extase! me dit Astrong; quatre heures vont sonner; il est temps de partir: on va fermer les portes.

— Quatre heures! m'écriai-je. Croira-t-on que pendant trois heures d'horloge j'étais resté en extase devant ce portrait?

— Connaissez-vous l'artiste? demandai-je à Astrong.

— Non.

. . . .

Un canapé de velours violet se trouvait précisément en face du cadre. Tous les jours j'allais m'y asseoir, tous les jours depuis dix heures jusqu'à quatre; je restais là étendu, l'œil fixé sur le portrait, objet d'étonnement et peut-être d'ironie pour tous les passans. Autour de moi, devant moi, des sourires se formaient et expiraient aussitôt sur les lèvres. Je n'en avais cure. Cette manière d'être avait duré une semaine, et j'étais encore à mon poste, lorsque mes regards, en se détournant un moment, rencontrèrent ceux d'un homme très brun, âgé, vêtu de noir, et qui avait l'air d'étouffer un sentiment secret de courroux. Une femme, enveloppée dans un manteau et dont un voile couvrait la figure, lui donnait le bras. Elle se détourna en soupirant. Ce fut d'elle que je m'occupai alors exclusivement. Mais l'expression de mécontentement et de colère que j'avais remarquée chez le monsieur qui l'escortait, prit un caractère plus menaçant encore; et je croisai les bras pour savoir tout ce que cela deviendrait. Il l'emmena brusquement, et tous deux s'arrêtèrent à l'extrémité de la salle où je me trouvais. Plusieurs fois encore, je vins me rasseoir sur ce sofa, et je cherchai des yeux les deux personnages qui m'avaient apparu. Ils ne se représentèrent plus.

. . . .

Il était dix heures; j'allais encore entrer dans cette salle infernale qui absorbait toute ma pensée et toute ma vie, quand Astrong se présenta, me fit descendre rapidement les escaliers de Somerset-House et me força de le suivre.

— Envoyez-moi promener, me dit-il, vos exhibitions, vos cadres et vos portraits magiques. Faisons un tour de promenade.

Je cédai et me laissai entraîner; mais mon ame était restée dans le musée. Mes yeux ne voyaient rien de ce qui m'environnait.

— Regardez, voilà une bien jolie tournure, me dit Astrong.

— Oui, lui répondis-je machinalement. Et je n'avais pas même vu la femme dont il me parlait.

— A sa souplesse, on reconnaît aisément que l'étreinte du corset ne l'a pas meurtrie. Comme ce cou de cygne se balance gracieusement! Que d'élégance dans cette chute d'épaules!

Je répondis encore: — Oui, sans regarder davantage. Les yeux de ma pensée étaient encore fixés sur le cadre suspendu au musée.

— J'espère bien qu'elle se retournera, reprit mon compagnon. Nous ne connaissons encore que sa taille et sa tournure; la figure nous manque. Un moment de patience, et nous verrons bien. Ce n'aura pas été la première fois d'ailleurs qu'une jambe fine nous aura fait dupes. Pour une jolie figure que j'ai découverte en me fiant à ce symptôme, je me souviens d'avoir échoué sur une centaine d'abominables laideurs. Le moment arrive, elle se retourne; regardez... Pardieu! c'est un ange!

Je levai les yeux machinalement. Devant moi se trouvait le portrait lui-même, oui, mon beau portrait, vivant, marchant, plein d'ame, et d'une beauté plus merveilleuse encore que son imitation sur la toile. Nos yeux se rencontrèrent; je m'arrêtai, elle hésita, rougit. Une femme lui donnait le bras; toutes deux pressèrent le pas; nous les suivîmes. Comme mon cœur battait! Mon agitation devint presque insupportable quand nous atteignîmes l'extrémité de la rue; elles ralentirent leurs pas; et une voix s'écria: Etes-vous prêtes?

Un monsieur en cabriolet venait de les apercevoir, et avait arrêté son cheval. Les deux dames montèrent dans la voiture. Il fouetta, et je m'élançai pour les suivre.

— Où diable allez-vous comme un fou? s'écria Astrong.

— Je cours après ce cabriolet, répondis-je, sachant à peine ce que je disais.

— Courez après votre dîner, pauvre fou! Il faut que vous soyez à Clapham à six heures; il en est cinq; comment ferez-vous pour vous habiller et faire la route dans cet espace de temps? Vous avez, mon cher, une manière de prendre de l'amour qui ne se comprend plus dans les temps modernes. Elle est très bien, je le veux, mais ce n'est pas la seule femme qui soit bien.

Je retournai chez moi m'habiller, et dînai à Clapham; on était gai, on avait de l'esprit; mes amis cherchaient à m'arracher à mes distractions, mais en vain; j'étais agité, impatient de partir, et ne sachant où aller. A peine avait-on pris le thé, je m'esquivai, je revins chez moi; je me couchai; mais toujours le cadre du musée, l'original du portrait, me poursuivirent sans pitié. Lundi, mardi, mercredi se succédèrent. Dans toutes les promenades publiques, dans tous les lieux de réunion, au concert, à l'Opéra, je cherchai mon idéal, que je ne trouvai pas. L'obstination de ma folie désespéra mon ami Astrong.

— Vous êtes, sur ma parole, un homme insupportable; quand vous avez un caprice dans la tête, tous les habitans de Bedlam ne vous valent pas. Allons, j'ai besoin d'une paire de gants. Venez faire un tour dans Bond-Street.

En effet, il m'entraîna encore. — Voici la boutique, s'écria-t-il, et, sur

(1) Exposition de tableaux en Angleterre.

(2) « O! there are tenars and looks that dart
An instant sunshine through the heart;
As if the soul that minute caught
Some treasure it through life had sought,
As if the very lips and eyes
Predestined to have all our sighs,
And never be forgot again,
Sparkled and spoke before us then! »

ma parole, je ne pouvais mieux faire que de vous amener ici ; regardez, regardez... C'était elle, elle-même. Elle essayait une paire de gants ; sa compagne du premier jour était encore avec elle. Elle choisit plusieurs gants dans les cartons ouverts sur le comptoir, et les essaya tour à tour. Au moment où elle venait de mettre de côté les gants qu'elle allait emporter, nos yeux se rencontrèrent. Sa figure s'empourpra, puis devint pâle comme la mort ; elle se retourna toute troublée, se heurta contre une chaise basse, et fut sur le point de tomber ; je la retins. Ma main avait saisi son bras ; elle se dégagea vivement, mais sans colère.

—Allons, dit-elle à sa compagne ; et le même soupir que j'avais entendu une fois sortit de nouveau de sa poitrine. C'était bien là cet accent de chagrin concentré que la femme voilée avait laissé échapper au moment où son cavalier l'entraînait loin de son portrait. Quelle agitation dans mon cœur ! comme je tremblais ! quelle émotion étrange et violente ! — Le regard de celui qui l'accompagnait, — ce soupir, — cette rougeur, cette rougeur nouvelle, —cet évanouissement bizarre, — ce nouveau soupir : — que conclure de tout cela ? que penser ? que croire ? Les deux dames sortirent, et je les suivis. Arrivées devant le parc du Régent, elles tournèrent à droite. Je me tenais à une douzaine de toises de distance. Un de ces demi-messieurs, fraction de gens comme il faut dont les occupations sont de ne rien faire, et dont les aventures galantes ont la rue pour théâtre, s'arrêta près d'elles, le lorgnon à la main, et, après quelques mines impertinentes et familières, les suivit par derrière. Je hâtai le pas.

— Vous êtes charmantes ! s'écria-t-il d'un ton de dandy ; charmantes, sur mon honneur ! deux créatures angéliques ! permettez-moi de vous offrir mon bras.

Déjà il avait saisi en effet le bras de celle qui avait réalisé pour moi l'idéal de mes doux rêves, quand je le pris au collet. C'était, comme on le dit en Irlande, empoigner un Tartare. Le demi-gentilhomme était un grand adepte dans l'art de boxer ; et quand je vis qu'il se mettait en garde, comme je n'ai point de prétention sous ce rapport, je lui jetai un carte qu'il ne ramassa pas ; d'un coup de poing, vigoureusement asséné, il me jeta par terre.

Quand je revins à moi, le premier sentiment que j'éprouvai fut celui de la pression d'une main très douce sur mes tempes. Je levai les yeux : c'était elle. A sa vue, je retrouvai l'usage de toutes mes facultés. Je regardai autour de moi, et je vis que nous étions seuls. Alors, m'élançant du lit sur lequel j'étais étendu, je me jetai aux pieds de celle qui, depuis plus d'un mois, absorbait toutes les forces de mon ame, et qui se trouvait là comme par magie. Ange bienfaisant, qui s'occupait à me soigner ! Jamais éloquence plus véhémente et plus sincère ne sortit des lèvres d'un mortel ; elle m'écouta tranquillement, sans lever les yeux, sans bouger ; puis, abaissant lentement ses regards sur moi avec une expression qui me pénétra l'ame, elle les tint fixés ainsi avec une obstination singulière et douloureuse.

—Les desseins de la Providence sont impénétrables, me dit-elle en soupirant encore ; oubliez-moi, monsieur, oubliez-moi ! Que je regrette !...

— Je ne puis pas attendre plus long-temps, s'écria une voix de femme dans la chambre voisine.

Celle dont je ne savais pas le nom était assise ; elle se leva, avança vers la porte ; je la suivis et l'arrêtai par la main.

— Vous regrettez ?... que regrettez-vous ? je vous en prie, dites-le moi.

— Je regrette de vous avoir vu. Telle fut sa réponse. Et, par un effort soudain, elle retira sa main que je retenais.

— Ne me suivez pas, ajouta-t-elle ; ne me retenez pas. Elle tenait la clé de la serrure ; elle s'arrêta, me regarda long-temps fixement, et porta sa main droite à ses lèvres.

En vain essayai-je de m'opposer à ses mouvemens, elle s'esquiva, ferma la porte, et, au moment où je la rouvris, j'entendis la porte d'entrée qui retombait lourdement. J'avais déjà franchi les escaliers, et j'essayais d'ouvrir la grande porte quand une domestique, suivie d'un homme vêtu de noir, l'ouvrit à l'extérieur. Je me rencontrai face à face avec ces deux personnes, dont l'une était un médecin que l'on venait de chercher pour me soigner. J'appris que la maison où je me trouvais, et dont les maîtres étaient absens, se trouvait en face du lieu où j'avais été frappé par la brutalité de mon adversaire, et que les domestiques, qui l'habitaient seuls alors, avaient consenti sans peine à ce qu'on m'y introduisît. Je donnai une guinée à la servante ; je payai la visite du docteur, et je m'élançai dans la rue, où il me fut impossible de retrouver les traces de ce que je cherchais. Tout ce qui s'était passé dans la journée m'avait tellement troublé, que je ne pensai pas même à retourner chez le marchand de gants, qui seul aurait pu m'indiquer l'adresse de la dame mystérieuse et voilée.

Le lendemain matin j'avais la fièvre ; mon esprit était troublé ; je ne savais que faire ; je me rendis chez Astrong. A peine arrivé chez lui, je me jetai sur un fauteuil sans lui rien dire.

— Eh bien ! rêvez-vous ? vivez-vous ? s'écria-t-il ; et qu'est-ce que tout cela veut dire ? je n'ai jamais vu d'homme plus absurde.

— Sortons ensemble, je vous dirai tout. En effet, je lui fis mes aveux, qu'il écouta avec une complaisance sans pareille, et nous arrivâmes devant la petite chapelle de Saint-Thomas. Un de ses amis sortait de la petite église fort troublé. Astrong l'aperçut.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il. Pourquoi cette physionomie renversée ? qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Vous voyez bien cette église, répondit le jeune homme : on y commet un meurtre, oui, un meurtre véritable.

— Que dites-vous ?

—Comment les assistans peuvent-ils rester témoins d'une scène pareille ? c'est ce que j'ignore. Quant à moi, elle m'a peiné l'ame, et je suis sorti de l'église avec un sentiment de douleur que je ne puis vous dépeindre.

Ces paroles me frappèrent comme l'éclair brille. Je m'arrachai des bras d'Astrong et je me précipitai dans l'église. Oui, c'était bien elle. Le même homme qui lui donnait le bras dans le salon des tableaux soutenait son beau corps languissant et pâle. Le nœud sacré venait d'être formé. Tous deux passèrent devant moi, et je restai là dans ma stupeur sans parler, sans faire de mouvement ; enfin on sortit de l'église. Incapable de réfléchir ou d'agir, je me laissai machinalement guider par mon ami qui me ramena chez moi.

Je me jetai sur une ottomane, et y restai deux heures entières sans prononcer un mot. Puis tout à coup me levant avec impétuosité :

— Allons, m'écriai-je, il faut aller en France ! Partons, partons cette nuit.

Il n'essaya point de me dissuader.

—Eh bien ? s'écria-t-il, je vous accompagne, mon garçon.

Nous avions peu d'arrangemens à faire ; cependant, arrivés à Kingstown, nous trouvâmes le paquebot déjà parti.

— Que faire ? me demande Astrong.

— Rester ici jusqu'à demain soir. Je ne mettrai plus le pied à Londres, je vous jure.

— C'est entendu, me répondit Astrong.

La nuit suivante fut affreuse, une nuit de tonnerre, de tempête et de pluie. Le tumulte de mon ame trouvait dans ce chaos des élémens je ne sais quel unisson qui lui plaisait. Je sortis de mon lit furtivement ; je m'échappai de la maison et je descendis sur la grève de Kingstown. C'était magnifique et terrible. Jusqu'aux bornes de l'horizon, jusqu'au dernier point que l'œil pouvait atteindre et embrasser, régnait une longue nappe écumeuse qui se couvrait d'un nuage blanc, d'une vapeur légère comme la fumée ; chacun des brisans retentissait dans les grottes caverneuses comme la foudre dans le ciel. A peu de distance se trouvaient des hommes qui, debout sur la crête d'un rocher, manœuvraient pour lancer à l'eau une barque. Je m'approchai d'eux ; ils avaient presque réussi dans leur projet, quand l'un d'entre eux, frappé d'un coup subit dont personne ne devina la cause, tomba comme anéanti sur le rivage. Je me hâtai d'obéir alors à une sorte d'impulsion instinctive qui n'avait sans doute d'autre source que mon dédain de la vie, et je m'élançai dans la barque qui se trouvait à flot.

— J'ai le bras vigoureux et je sais ramer, mes enfans, leur dis-je... Allons, du courage !

Nous nous approchâmes lentement du vaisseau en péril. Déjà l'équipage s'était entassé dans la chaloupe qui s'éloignait lentement. Nous la hélâmes. On répondit à notre cri ; mais bientôt la chaloupe disparut. Nous la hélâmes une seconde fois, une troisième. Point de réponse. Les eaux s'étaient fermées sur le frêle esquif. Nous nous regardâmes en frémissant, mais silencieux. Déjà notre proue allait frapper le babord du navire. On voyait sortir du sein des eaux la poupe qui apparaissait seule, et sur laquelle se trouvaient debout deux personnes complétement immobiles. Nous parvînmes à les recueillir ; et bientôt notre barque, chargée des deux personnes que nous avions sauvées, fut jetée sur le rivage.

C'étaient un homme et une femme que nous venions d'arracher à la mort. Nous les fîmes transporter dans l'auberge prochaine, et la femme fut confiée aux soins de la maîtresse de cette maison. Astrong et moi nous nous chargeâmes de fournir du linge et des vêtemens au naufragé, et le lendemain il s'assit à notre table. Il parla peu d'abord, et me remercia spécialement de l'avoir sauvé. C'était un Portugais qui parlait notre langue avec beaucoup d'élégance et de pureté.

— Il m'est arrivé souvent, monsieur, dit-il, de maudire votre pays : je le bénis aujourd'hui.

— Maudire l'Angleterre ! répéta Astrong.

— Pourquoi ne dirais-je pas ce que j'ai souvent éprouvé ? La jeune fille que vous avez sauvée est ma sœur. La mort dont ces rivages nous menaçaient eût peut-être été pour moi et pour elle un bonheur ; cependant, je l'avoue, quand le spectre est là debout devant vous, le cœur frissonne et le courage faiblit.

La curiosité que nous inspiraient ces paroles fut réprimée par un mouvement de délicatesse ; mais lui-même prit la peine de nous faire ce récit que nous n'osions pas lui demander. Un étranger s'était épris de la jeune fille, et, peu de mois après la célébration nuptiale, l'avait abandonnée. Elle et son frère avaient parcouru l'Espagne, la France, l'Italie et l'Allemagne, cherchant la trace de son passage ; enfin ils avaient découvert que le criminel (ce nom convenait en effet à la noirceur profonde avec laquelle il avait combiné ses desseins et couvé sa perfidie) venait de débarquer en Angleterre. A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que la maîtresse de l'auberge entra dans la chambre :

— Messieurs, messieurs, s'écria-t-elle toute hors d'haleine, comment faire ?

— Ma sœur ! s'écria le jeune homme, que lui est-il arrivé ?

— Ce n'est pas de votre sœur qu'il s'agit, répondit l'hôtesse ; elle se porte fort bien et dort profondément ; mais au rez-de-chaussée se trouve une autre dame qui donnerait tout au monde, je crois, pour être à sa place. Entendez-vous, entendez-vous ?

Un grand cri retentit jusque dans nos oreilles : il partait de la chambre située au-dessous de la nôtre. Nous nous précipitâmes vers le lieu de la scène terrible qui se passait en bas, et nous jetâmes en dedans la porte de l'appartement. Tout au milieu du parloir se trouvait une femme presque nue, à genoux, les cheveux épars et les mains jointes. Un homme était devant elle, debout, menaçant, et s'écriant par intervalle :

— Eh bien! puisque vous le voulez, on usera de violence, madame.

Je reconnus l'original de mon portrait, la belle fiancée évanouie, et devant elle l'homme qui l'avait épousée. Dès qu'elle me vit, elle se releva d'un seul bond, et se jeta dans mes bras.

— Non, non, je ne serai pas sa femme ! On m'a conduite de force à l'autel. Je n'ai pas su ce que je faisais : je ne l'ai pas su... Non, je ne serai pas sa femme, on m'a trompée... On m'a livrée à lui sans défense... Mais, je le jure, je ne serai pas sa femme.

Il était pâle ; il tremblait de fureur. Nous restions tous immobiles, et nos regards se promenaient d'elle à lui et de lui à nous. Ses yeux, après avoir parcouru toute la chambre, s'arrêtèrent enfin sur une malle que soutenait une chaise. Il s'en approcha doucement, l'ouvrit, en tira un pistolet, l'arma, et s'approcha de moi.

Alors le Portugais s'élança, saisit à la gorge l'agresseur, et le terrassa :

— Monstre, s'écria-t-il, me reconnais-tu ?

Les yeux fixes et la bouche entr'ouverte, cet homme se souleva lentement, regarda son adversaire, et retomba sans prononcer un mot. C'était le mari de la jeune fille délaissée ; c'était le beau-frère du Portugais. Les suites de son crime sont faciles à prévoir. Nous ne nous arrêterons pas sur les scènes judiciaires qui terminèrent ces grandes aventures. A peine un mois s'écoula, cette jeune fille angélique, dont le portrait m'avait laissé une impression si vive et si douloureuse, était ma femme.

SHERIDAN KNOWLES.

Moi, j'en ai aimé quatre!!!!

Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. (ÉVANGILE.)

Le premier que j'ai aimé!..... oh! comment expliquer comment je l'ai aimé! comment dire le délicieux frémissement de mes sens lorsque j'entendais sa voix, et le bonheur que j'éprouvais à épier son regard, et les tendres soins que je prenais à faire naître un sourire sur ses lèvres! Et cependant, je dois en convenir, il était laid, bien décidément laid. Mais c'était mon premier amour, c'était le premier être qui faisait palpiter mon cœur tout le jour, qui parait mes rêves d'images toujours riantes, qui m'ouvrait une vie toute nouvelle, et, dès lors, je ne compris plus de bonheurs qui ne fussent par lui, de sentimens qui ne fussent pour lui, de devoirs que je ne sacrifiasse à lui. Chacun de ses mots venait vibrer partout moi comme une tendre mélodie; son regard, soit riant ou paisible, semblait se refléter en douces joies au fond de mon cœur; et, lorsque sa bouche multipliait ses baisers sur ma bouche, lorsque son bras formait un caressant collier autour de mon cou, et que sa main déroulait en jouant une tresse de mes cheveux, le bonheur élevait mes émotions vers le ciel, car je comprenais que c'était ainsi que devait être la volupté des anges.

Aussi, près de lui, je sentais pâlir tous les autres sentimens de la vie. Qu'étaient-ce maintenant pour moi que des liens imposés par les lois ou par l'habitude! qu'étaient-ce alors que les plaisirs de la société, les triomphes de l'amour-propre! Que de fois, pour rester près de lui, je dépouillai ma parure de fête, et préférai sa plus simple parole à toutes les ivresses des louanges du monde! Combien j'aimais à voir briser sous ses pieds la guirlande que la coquetterie avait tressée sur mon front. Oh! pour lui, que n'eussé-je point fait sur la terre! que n'ai-je point demandé au ciel, et quelle affection rivale aurait pu parvenir à mon ame!

Faut-il le dire, pourtant?... une année de cette première ivresse était à peine finie, qu'un autre sentiment vint envahir mon cœur. Nulle puissance ne put s'opposer à l'intérêt que m'inspira un être, qui n'avait pas sur moi les droits du souvenir, mais dont le front candide éveillait en moi mille charmantes espérances. Il avait de grands yeux noirs dans lesquels j'aimais à puiser la tendresse; et lorsque sa tête s'appuyait sur mon sein, lorsque sur ses lèvres venait errer mon nom, comme le premier accord d'un nouveau chant d'amour, je me disais: « Là aussi sera pour moi le bonheur d'être aimée! » Heureuse, j'accueillis cette pensée qui venait doubler mes délices, et je les aimai tous les deux.

Comment, à quelque temps de là, se trouva près de moi un gentil garçon, au teint pâle, aux yeux bleus, je n'ose vraiment vous le dire... Toutefois, puisque ma plume veut se vouer à la vérité, et que mon cœur doit ici trahir tous ses secrets, j'avouerai que cette nouvelle passion ne fut pas seulement un de ces épisodes piquans qui passent dans la vie d'une femme comme ces étoiles éphémères qui glissent à travers le ciel sans en déranger l'harmonie. Mon jeune amour vint prendre sa part aimante dans mon ame, et pour l'y fixer, je lui prodiguai mes plus intimes tendresses. J'aimai à suivre le développement de ses premiers désirs, à rapporter à moi seule tous les efforts de sa sensibilité. Persuadée que le cœur d'une femme ressemble à une fleur dont le parfum est l'amour, et auquel une affection de plus ne fait qu'ajouter un rameau, je ne dus point résister au nouveau sentiment qui s'offrait, et je les aimai tous les trois.

Oh! si je pouvais environner de mystère ce qui me reste à vous dire, si je pouvais céler au fond de mon ame cette dernière faiblesse de la nature, je m'arrêterais à ce nombre mystique de mes premiers amours. Mais, hélas! les destinées sont grandes, inexplicables, et je dus, malgré moi, finir par adorer un enfant, tombé, je crois, de la voûte éthérée. Beau comme les chérubins qui soutiennent le voile sur le front de la vierge, sa bouche, toute petite, avait un de ces sourires qui durent faire faillir Eve, si ce fut ainsi que le diable la prit; dans ses yeux était une volupté d'innocence qui faisait tout espérer et tout pardonner. Aimable et gracieux, soumis à vos caprices, prévenant vos désirs, il vous couvrait de doux regards et de caresses charmantes; il ne fallait pas le voir, où il fallait l'aimer... et voilà pourquoi je l'aimai.

Mais quatre!.... ô merveilleuse prodigalité du cœur, n'est-il pas vrai? quatre aimés à la fois! heureux du même bonheur, partageant d'égales faveurs, recevant le même sourire, le même regard, les mêmes caresses, et cela, sans que la jalousie vînt ternir un seul instant l'harmonie de leurs amours!... c'est un de ces mystères incompréhensibles que la nature seule révèle au cœur des femmes!!!...

Et cependant, si vous voulez comprendre, si vous voulez savoir comment je les aime tous, comment ils m'aiment, et comment nous vivons, soulevez le rideau qui ombre ce tableau, et vous verrez une mère avec ses quatre fils.

CORALY DE T.....
(*Revue de Versailles.*)

TRIBUNAUX.

POLICE MUNICIPALE.

M. Anatole, jeune sculpteur, est cité devant le tribunal de simple police, sous la prévention d'injures envers M. Boquillon, son voisin.

M. LE PRÉSIDENT. M. Anatole, avez-vous, en effet, donné lieu aux plaintes que votre voisin a faites?

ANATOLE.—Connais pas.

BOQUILLON. Connais pas! Il a le front de dire : connais pas. Mais jetez donc, s'il vous plaît, un coup d'œil sur mon physique.

ANATOLE. Je suis myope.

BOQUILLON. Je demande une expertise légale. Monsieur y voit mieux que vous et moi, et je le prouve. (Il lève la main.)

M. LE PRÉSIDENT. Vous n'êtes pas admis à prêter serment...

BOQUILLON. Ce n'est pas mon intention... Vous allez voir. Colin-maillard, mon ami, combien y a-t-il de doigts?

M. LE PRÉSIDENT. Précisez les faits. Qu'avez-vous à dire contre monsieur?

BOQUILLON Monsieur m'a turlupiné, tourné en ridicule, injurié, vilipendé.

LE PRÉSIDENT, Mais de quelle manière.

BOQUILLON. Monsieur m'a craché au visage.

LE PRÉSIDENT. Vous n'aviez pas dit cela d'abord.

BOQUILLON. Ensuite il m'a planté un ciseau dans la tête. Puis il m'a pendu, m'a fait des moustaches en cirage, et après m'avoir exposé pendant trois jours à sa fenêtre, il m'a brisé en mille pièces.

M. LE PRÉSIDENT. Que voulez-vous dire?

BOQUILLON. Oui, même qu'il a dansé en rond autour de moi.

ANATOLE. Je demande à livrer mes complices.

BOQUILLON. Je ne connais que vous... C'est assez! c'est même trop.

M. LE PRÉSIDENT. Tâchez donc de vous expliquer clairement.

BOQUILLON. Soit!... Monsieur est sculpteur, et il a eu l'infamie de faire mon buste.

ANATOLE. Votre charge.

BOQUILLON. C'est vrai, car je me plais à reconnaître que ce morceau de plâtre était plus laid que moi.

ANATOLE. Est-ce possible? Le tribunal appréciera.

LE PRÉSIDENT. Mais que parliez-vous d'assassinat, de pendaison?

BOQUILLON. Exécutés sur mon buste... en effigie... C'est beaucoup plus humiliant. Mais ce n'est pas tout; je suis devenu, grâce à monsieur, le souffre-douleur de toute la maison. C'est au point que chez le concierge, où l'on cultive la littérature, le vin à 12 et les jeux de société, je suis la boule commune... Quand on joue au loto, ça ne manque jamais. Onze! les jambes à Bosquillon. Soixante-dix-sept! les deux potences pour Bosquillon. Si l'on joue le corbillon, je suis sûr de mon affaire, on me met dedans. Je conclus à 1,500 fr. de rentes de dommages et intérêts.

Le tribunal, attendu que M. Boquillon ne peut préciser aucun fait, renvoie M. Anatole de la plainte.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

S. M. le roi des Français a envoyé à Londres deux médailles d'or, pour être décernées aux capitaines Sharp et Ward, commandant les bricks de commerce anglais le *Clifford* et le *Mysore*, en témoignage des services rendus par eux à la frégate française la *Magicienne*, qui fit naufrage dans la mer de Chine, le 29 novembre 1840.

(*Morning-Herald.*)

— On poursuit avec une grande activité, en ce moment, l'expropriation des propriétaires et locataires logés dans les environs du Palais-de-Justice. Déjà les architectes lèvent des plans du côté du quai des Orfèvres, enfin les démolitions des maisons de la cour de Harlay vont commencer très prochainement. D'un autre côté, la cour des comptes, logée, comme on sait, auprès de la Ste-Chapelle, ne tardera pas d'aller prendre possession de son local définitif au palais d'Orsay, au dessus du conseil d'état.

— Au nombre des grands travaux que la ville de Paris doit prochaine-

ment faire exécuter pour occuper les ouvriers sans ouvrage, on cite la prison modèle, rue Traversière-St-Antoine, le nivellement des Champs-Elysées et l'assainissement des boulevarts extérieurs, en convertissant leurs chaussées isolées en chaussées à encorbellement avec suppression des cuvettes sur les contre-allées. On assure que ces travaux suffiront pour occuper au moins 4 ou 5,000 ouvriers.

— Les praticiens de M. Marochetti étaient perchés ces jours derniers sur un échafaud volant, dressé au sommet du pignon de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ces messieurs donnaient le dernier coup de ciseau et ajustaient sur sa base aérienne l'ange du jugement dernier que le public peut voir maintenant dans toute la désinvolture qui le caractérise.

— Par arrêté en date de ce jour, M. le ministre de l'intérieur a accordé, sur les fonds de son budget, une indemnité annuelle de quinze cents francs à la veuve d'Alexandre Duval.

— On écrit de Berlin, le 16 janvier : « Dans le chapitre des ordres royaux que le roi vient de tenir, S. M. a conféré la décoration de l'Aigle-Rouge, 3e classe, à M. Hittorf, architecte de la place de la Concorde et des Champs-Elysées. »

— On parle du prochain mariage du roi Ernest de Hanovre avec la princesse Caroline de Hesse-Cassel.

— Des lettres de Nizza annoncent la mort de M. le comte Grote, ci-devant envoyé du Hanovre en France,

— M. Joseph-Marie baron de Fraunberg, archevêque de Bamberg, est mort le 17 janvier.

— On écrit d'Evreux : Le fameux voleur Picard, si célèbre par ses évasions, vient encore de faire une tentative audacieuse à Gisors, où il avait été déposé à la prison, en venant à Evreux, où il doit être jugé pour crime d'incendie. On nous écrit que dimanche, à dix heures du soir, on aperçut dans la prison de Gisors, dépôt de sûreté, une flamme extraordinaire. La gendarmerie, avertie aussitôt, s'y rendit avec le gardien en chef, et s'empressa d'éteindre ce feu, qui n'était autre chose qu'un commencement d'incendie, dont voici la cause :

Le nommé Picard, forçat évadé du bagne, qui se trouvait passagèrement détenu à Gisors, avait allumé du feu au pied de la porte de sa prison, au moyen de planches qu'il avait retirées de son lit, espérant sans doute trouver ainsi un nouveau moyen de s'évader. Cet homme était porteur d'une tabatière où il avait renfermé une lame de rasoir. On a trouvé aussi dans la prison un briquet phosphorique en mauvais état. La perte est évaluée à 20 francs environ.

Picard a déclaré qu'il ferait son possible pour s'échapper, et qu'il avait l'intention de mettre également le feu aux deux autres portes qu'il devait traverser avant de pouvoir sortir de la prison.

Mis aux fers, il avait trouvé le moyen d'ouvrir une des mailles; le lendemain, on s'est aperçu qu'il était déchaîné. Il a été dirigé sur Evreux, où il doit arriver ce matin jeudi.

— Le nommé Sauvaitre, ouvrier corroyeur, qui s'était évadé, au mois de novembre dernier, dans les corridors du Palais-de-Justice, au moment où il venait d'être condamné par le tribunal de police correctionnelle à trois mois de prison pour association illicite, a été arrêté hier.

— Le 8 de ce mois, un déplorable accident a jeté dans la consternation les habitans du village d'Etrée-Wamin. Le sieur Canet, âgé de 63 ans, domestique chez le sieur Leclercq, meûnier, charriait des cailloux sur le chemin de communication, n° 56. Les roues de sa charrette, couvertes de boue gelée, ne roulaient pas suivant ses désirs, il conçut l'idée de conduire cette voiture dans la rivière de Canche, pour la faire *dégeler*. Il monta sur l'un des chevaux attelés à la charrette, il s'engagea dans l'eau vers l'endroit des vannes du moulin d'Etrée. Les chevaux s'épouvantèrent au bruit de l'eau tombant des vannes, et, ne pouvant être retenus, entraînèrent l'attelage et le conducteur dans la fosse. Deux fois le sieur Canet et l'un des chevaux reparurent à la surface de l'eau; l'homme se tenait cramponné au collier du cheval et luttait avec les plus grands efforts contre la mort qui le menaçait. L'animal reparut une troisième fois; mais le sieur Canet, dont les forces étaient épuisées, ne fut plus aperçu. Des secours arrivèrent enfin, et bientôt on put retirer de la rivière le malheureux homme, victime de son imprudence. Ce n'était plus qu'un cadavre. »
(*Courrier du Pas-de-Calais.*)

— Dans la nuit du 18 au 19 de ce mois, le courrier de la malle-poste de Toulouse a été arrêté devant une auberge, au delà d'Agen, par des Espagnols réfugiés, dans des intentions sans doute criminelles, puisque les assaillans ont débuté par des coups de couteau portés au postillon. Aux cris de celui-ci, le courrier, venu au secours du blessé, reçut lui-même sur la tête des coups de bâton répétés. A la suite de cet assassinat, les malfaiteurs ont pris la fuite, et les deux victimes de cette action criminelle ont été transportées dans l'auberge dans un état très grave et presque désespéré.

Dès le lendemain, l'autorité judiciaire a cerné l'auberge, dans laquelle on n'a arrêté qu'un de ces Espagnols, blessé lui même assez grièvement par le courrier de la malle, en se défendant, ainsi que l'aubergiste et toute sa famille.

M. Laulaigne, inspecteur des postes de Bordeaux, dès l'instant qu'il a été prévenu de ce crime, a ordonné à tous les courriers de se munir d'armes. (*Mémorial bordelais.*)

— Un déplorable accident est arrivé le 13 de ce mois sur la Nive, en face d'Ustartis. Une barque chargée de bois a chaviré; elle était conduite par un nommé Etcheverry et ses deux fils, le père seul a pu se sauver.

Le 14, une chaloupe espagnole, la *Josefa*, du port d'environ six tonneaux, allant de Santander à Santona, est venue se perdre sur la côte de Bidart. On n'a pu sauver du naufrage qu'un seul des marins de la chaloupe, qui était montée par quatre hommes d'équipage et avait à bord deux passagers.

Ce malheureux sauvé du naufrage doit la vie à quelques habitans de Bidart et de Guétary, qui l'on retiré de la mer presque mourant, et lui ont prodigué les soins les plus empressés.

Deux cadavres ont été recueillis sur la grève le 15 et le 16 ; ils ont été reconnus pour des marins de la *Josefa*. (*Phare des Pyrénées.*)

— Un événement fâcheux, et dont les déplorables suites semblent ne devoir être imputées qu'à la faute de celui qui en a été victime, a eu lieu hier, vers sept heures du soir, dans un café du quai d'Angoulême, tenu par la dame Croquenoy. Voici les faits que l'on nous a rapportés, et dont l'exactitude nous a été garantie :

« Le lieutenant du navire l'*Alcide*, nommé Epivent, et âgé de 36 ans, après avoir pris avec un de ses amis une tasse de café, demanda ce qu'il devait. Sur la réponse qu'il devait 60 centimes, il s'emporta, prétendit qu'on lui demandait trop, et sans entrer en explication, se répandit en injures, cassa un carafon d'eau-de-vie, et se livra à divers actes d'irritation, disant que personne ne serait capable de le faire payer.

» La femme Croquenoy, craignant l'emportement de cet homme, dont la tête paraissait échauffée, requit l'assistance de l'appariteur Warlincourt, de service dans ce quartier. Celui-ci invita à plusieurs reprises Epivent à payer sa dette et à se retirer. Mais pour toute réponse, le marin, l'accablant d'injures, le repoussa, lui porta des coups, et engagea avec lui une rixe dans laquelle, le saisissant par sa cravate, et à l'aide d'un tour de main, il opéra une véritable strangulation. Pendant ce temps, il essayait de sortir le sabre de l'agent qui, moins fort que son adversaire, sentant la respiration lui manquer, et croyant sa vie en danger, réussit par un dernier effort à dégaîner son sabre, et en porta un coup dans le côté gauche de son antagoniste, qui d'abord parut ne pas s'en apercevoir et continua à frapper. La garde, qui avait été appelée, arriva alors pour l'arrêter ; mais Epivent, qui n'avait proféré aucune plainte, pâlit, s'affaissa, et une demi-heure après il avait cessé de vivre.

» M. le procureur du roi et M. le juge d'instruction se transportèrent immédiatement sur les lieux avec un médecin, et accompagnés d'un commissaire de police. Ces magistrats ont passé une partie de la nuit à faire une enquête.

» On nous rapporte que l'appariteur Warlincourt s'est mis à la disposition de la justice en se constituant volontairement prisonnier.

» Nous rendrons compte plus tard du résultat de cette affaire, qui a eu pour témoins des marins américains; mais, malheureusement, ceux-ci, au lieu d'intervenir, sont restés tranquilles spectateurs d'un malheur qu'ils auraient peut-être pu prévenir. » (*Journal du Havre.*)

— On reçoit de Venise de nouveaux détails sur les entreprises de chemins de fer qui vont vivifier ce pays. Le plus ancien tracé du chemin de fer de Milan à Venise devait passer par Triviglio; le plus récent devait être dirigé par Bergame. Le gouvernement s'est prononcé pour le premier.

Quant à la partie de chemin de fer entre Venise et Padoue, les travaux ont continué, ainsi que ceux pour la construction du pont sur la lagune. On espère qu'au mois de juin prochain, la circulation pourra être établie entre Padoue et Mestre, ainsi que sur la moitié du pont. Là on établirait un embarcadère d'où l'on communiquerait avec Venise au moyen d'un bateau à vapeur.

— On écrit de Leipsick 13 janvier. — Notre ville et notre Université ont fait une grande perte : le célèbre professeur Guillaume Trangot Krug est mort.

— On écrit de Londres, le 18 janvier :

« La petite ville d'Everton, près Liverpool, possède maintenant un monument unique dans son genre : c'est une église entièrement en fonte. Ce bâtiment, qui est carré, a 119 pieds de longueur sur 48 pieds de largeur. Les plaques dont il se compose ont été coulées dans la fonderie de MM. Gaethome frères, de Liverpool, et sont couvertes d'ornemens en relief dans le style gothique. Il sera élevé près de cette église un clocher également en fer de fonte, dont les différentes parties viennent d'être modelées. »

— On écrit de Cayenne, à la date du 1er novembre 1841, que le jury royal est saisi de l'instruction et du jugement d'une affaire de traite, imputée à un bâtiment de Nantes, parti de Bahia en septembre dernier, capturé par la frégate la *Rose*. On a trouvé à fond de cale plus de deux cents lettres, dans lesquelles il est fait demande de ballots de douze ans. On pensait que l'affaire serait évoquée par la cour royale. On n'avait pas entendu parler de procédure semblable dans nos colonies depuis 1833.

Imprimé par BOULE et Cie, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 6 Février 1842. DEUXIÈME EDITION. Deuxième année. — N° 6.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)
Les Abonnemens partent des 1er et 1 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages,
Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger : 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 *centimes la ligne.*

SOMMAIRE.

UN MASQUE TOMBÉ (1).

Le parc de M. Herbelin touchait à la forêt de Compiègne par un fossé couronné d'une haie en assez mauvais état. Derrière cette clôture régnait un cordon de trappes et de piéges destinés à punir les dégâts que commettaient journellement dans la propriété du colonel les lièvres, les lapins, et quelquefois même le gros gibier de la forêt.

Ce jour-là, Félix, accompagné d'un chien d'arrêt, était sorti dès le matin. Après avoir long-temps battu le bois sans succes notable, il revenait au logis, assez mécontent, lorsqu'en passant le long de la haie, il aperçut au fond d'une des trappes un objet qui le consola soudain du maigre résultat de sa chasse : c'était un loup d'assez belle taille, le poil rude, l'œil farouche, le museau carnassier ; éperdu, comme le sont d'ordinaire les animaux pris au piége, il tournait, virait, se dressait, s'élançait, se démenait à outrance sans parvenir à sortir de la fosse où il avait eu le malheur de se laisser choir L'épagneul n'eut pas plus tôt flairé ce gibier redoutable, qu'il poussa un plaintif hurlement et s'enfuit à toutes pattes, la queue et les oreilles basses. Le loup, de son côté, redoubla d'efforts et se mit à bondir d'une si furieuse façon que Félix, qui s'était avancé jusqu'au bord du trou, se jeta involontairement en arrière.

— Encore cet infernal battement de cœur, se dit le jeune chasseur avec dépit ; il est écrit que je n'aurai jamais de courage impromptu : l'instinct de la conservation est développé chez moi d'une manière réellement odieuse et ignoble.

Outré de son émotion, il glissa deux balles dans chaque canon de son fusil et coucha en joue le mangeur de moutons ; à cette démonstration menaçante, celui-ci suspendit ses soubresauts et s'accroupit en grinçant les dents. Félix alors examina mieux la profondeur de la trappe et reconnut que l'évasion du captif était impossible. Rassuré sur ce point, il lui parut peu généreux de tuer un ennemi sans défense ; il lui fit donc grace de la vie et revint en toute hâte au logis. Le déjeuner touchait à sa fin lorsqu'il entra dans la salle à manger.

— *Tarde venientibus ossa*, lui dit le vieux colonel.

— Nous vous avons attendu plus d'un quart d'heure, dit à son tour Mme de Caussade ; sans doute vous n'avez pas voulu quitter la chasse avant d'avoir rempli votre gibecière?

— Pour contenir le gibier que j'ai trouvé, répondit Félix d'un air important, il faudrait un sac et non une gibecière.

— Quel gibier? demandèrent plusieurs voix à la fois : un chevreuil, un renard, un sanglier?

— Un loup! un loup énorme qui est tombé dans une trappe près de la fosse du Cosaque.

— Un loup! s'écria Mme de Caussade ; vous ne l'avez pas tué, j'espère?

— La vie d'un prisonnier n'est-elle pas sacrée? répondit l'élève de Saint-Cyr.

— Parbleu! dit M. Herbelin, je ne m'attendais pas entendre citer le droit des gens à propos d'un loup. Qu'en faire, à moins de le tuer?

— Le garder, mon père, reprit Estelle avec vivacité; on le mettra dans un cage vis-à-vis de Mustapha. M. Félix, déjeunez bien vite; il me tarde de voir votre loup. A-t-il l'air bien féroce?

— Je lui ai trouvé la physionomie assez débonnaire ; mais Pyrame, je crois, n'a pas été de mon avis : dès qu'il l'a eu flairé, le poltron s'est sauvé sans respect humain.

— Est-ce sérieusement que tu as envie de le conserver? dit le colonel à sa fille; que t'a fait cet honnête Mustapha pour que tu lui veuilles donner un pareil voisin?

— Mustapha devient pesant et dormeur : ça le réveillera, répondit Estelle ; on a bien des bengalis, des singes, des perroquets, pourquoi n'aurait-on pas un loup? c'est moins vulgaire.

— Soit ; mais crois-tu que le susdit loup se laisserait tirer de la trappe et mettre en cage sans jouer des mâchoires?

— On le musellera, dit Tonayrion d'un ton dégagé.

— Est-ce vous qui le musellerez? reprit le colonel avec un accent d'incrédulité.

— Pourquoi pas? Un loup n'est pas plus méchant qu'un ours.

— Vous avez donc muselé des ours? demanda en riant Mme de Caussade.

— Je me suis passé cette fantaisie, répondit le beau Raoul d'un air de badinage. C'était à une fête champêtre ; le propriétaire d'une ménagerie devant laquelle s'émerveillait la race villageoise, laissa échapper un de ses pensionnaires, ours brun de son métier. Aussitôt le bal se change en déroute. Hommes, femmes, enfans, garde nationale même et même gendarmerie, tout le monde se sauve.

— Excepté vous? interrompit Estelle.

— Excepté moi, reprit Tonayrion avec un sourire aimable ; montrer les talons à un vil animal me parut, j'en conviens, un peu trop ridicule. Je l'attends donc de pied ferme. A quelques pas, il se dresse et ouvre les bras pour me presser sur son cœur ; j'esquive son accolade et lui emboîte brusquement le museau dans un schako qu'avait laissé tomber en s'enfuyant un caporal de la garde nationale. Voilà mon ours métamorphosé en soldat citoyen. Il trouve le métier mauvais, il renifle, il gambade, il cherche à se décoiffer : vains efforts ; je tenais le schako par les gourmettes et je ne lâchai cette muselière d'un nouveau genre que lorsque l'animal eut été installé dans sa cage. Il est probablement le premier de sa race qui ait porté la cocarde tricolore.

— Craqueur ! se dit Félix, qui avalait à la hâte une tranche de pâté : je ne crois pas plus à cet ours qu'aux revenans, aux voleurs et aux Bédouins dont il nous a régalés ces jours derniers.

— Dépêchez-vous donc, monsieur Félix, dit Estelle ; ne voyez-vous pas que depuis une heure nous attendons ?

Le jeune homme obéit au risque de s'étrangler. Un instant après, les convives se levèrent de table, et à l'exception du colonel, que retenait au logis un accès de rhumatisme, ils sortirent tous ensemble pour aller rendre visite au loup prisonnier.

A l'aspect du groupe curieux qui entoura subitement la trappe où il était

(1) Extrait de la *Peau de Lion*. Autour d'Estelle Caussade, jeune et jolie veuve, aussi spirituelle que coquette, trois rivaux sont en présence : l'un, M. Tonayrion, matamore trop commun dans le monde, ne parlant que de ses prouesses passées et futures, mais d'une humeur, au fond, beaucoup moins belliqueuse qu'il n'en veut avoir l'air ; l'autre, Félix Cambier, apprenti sous-lieutenant, encore à cet âge où le courage attend, pour se développer, une première occasion ; le troisième enfin, Servian, l'homme vraiment fort, l'homme de cœur, généreux sans forfanterie et brave sans témérité. Ajoutez à ces quatre personnages le père d'Estelle, le colonel Herbelin, vieux guerrier de l'empire, et vous pourrez vous former une idée complète des cinq acteurs que nous allons voir figurer.

renfermé, le loup cessa ses inutiles bondissemens et se blottit dans un coin avec inquiétude.

— Voilà donc ce féroce animal? dit Mme Caussade en examinant l'attitude effarouchée du captif: le moindre dogue a l'air plus redoutable, et Mustapha l'étranglerait en une minute.

— J'en doute, madame, observa Servian.

— De quoi ne doutez-vous pas ? reprit la jeune femme avec un accent de moquerie.

— Pour moi, madame, dit Tonayrion, je suis de votre avis ; le loup m'a toujours paru jouir d'une réputation usurpée ; qu'est-il après tout ? un chien sauvage ; rien de plus. Qu'il fasse trembler les moutons, à la bonne heure ; mais les hommes, c'est ce que je ne comprends pas.

— Armé d'un sabre ou même d'un poignard, dit Félix d'un ton sentencieux, l'homme ne doit reculer devant aucune bête féroce.

— Un sabre ! un poignard! reprit en ricanant le beau Raoul ; s'il s'agissait d'un tigre ou d'un rhinocéros, je comprendrais l'utilité d'un pareil arsenal ; mais pour assommer un si chétif animal, qu'est-il besoin de tant de cérémonies ? le premier coup de pied le mettrait hors de combat.

— Vous auriez dû naître berger, dit Estelle ; votre troupeau eût été bien gardé. Ainsi donc, même sans armes, vous ne craindriez pas d'attaquer un loup ?

— Il ne faut jurer de rien, madame, répondit Tonayrion d'un air de fatuité ; qui sait! Je me sauverais peut-être. Une fois, il est vrai, je me suis battu contre un lion ; mais on n'est pas également bien disposé tous les jours.

— Vous vous êtes battu contre un lion! dirent en même temps Mme Caussade et Félix.

— Sans armes ? ajouta Servian d'un air d'admiration admirablement joué.

— Il est inutile de dire que la scène se passait en Afrique, reprit Raoul avec un accent de simplicité propre à donner de la vraisemblance au récit le plus fabuleux ; quelques officiers de spahis, plusieurs colons de la Mitidja et moi nous avions organisé une partie de chasse qui nous entraîna jusqu'au pied de l'Atlas. A la fin du troisième jour, nous nous trouvions à l'entrée d'une vallée déserte et brûlante. Tout à coup un rugissement affreux se fait entendre dans le lointain : — Un lion! tel est le cri général. Jugez si la fatigue est oubliée, si la soif s'éteint, si l'ardeur se ranime! Chacun prépare ses armes, et nous voilà tous lancés au galop. Grace à la vigueur de mon cheval, et peut-être aussi aux pointes de mes éperons, je ne tarde pas à prendre la tête et à me trouver à deux ou trois cents pas en avant de mes compagnons.

Que vois-je soudain entre les deux rochers? Le lion en personne ; un maître lion, ma foi, qui du loup d'aujourd'hui n'aurait fait qu'une bouchée. M'apercevoir, rugir, hérisser sa crinière et fondre sur moi, n'est pour lui que l'affaire d'une demi-seconde. Deux balles que je lui envoie dans le corps ne l'arrêtent pas un seul instant. Le poitrail déchiré par les griffes du monstre, mon cheval se cabre, se renverse et tombe sur le sable en m'entraînant dans sa chute. Le lion alors qui, probablement, juge ma chair de meilleur goût que celle de ma monture, bondit sur moi en ouvrant une gueule qui, je dois l'avouer, me parut aussi large, aussi profonde, aussi enflammée que l'entrée d'un four.

J'avais une jambe sous le cheval, et ma position devenait critique ; toutefois je dégaîne mon yatagan et le plonge à point perdu dans cette gueule près de me dévorer. Que le lion fermât la mâchoire, j'étais manchot sans aucun doute: par bonheur, en frappant je comprends le danger, et par un mouvement de poignet assez intelligent, au lieu d'enfoncer le fer dans la gorge de mon adversaire, je le tourne verticalement. Le lion mord, ainsi que je m'y attendais, et s'enferre lui-même la langue dans la pointe et le palais dans la poignée du yatagan.

Tandis qu'il voulait chercher à cracher cette espèce d'hameçon, je retire la main, saisis un pistolet dans les fontes de ma selle, l'applique sur le crâne de l'animal et lui brûle tranquillement la cervelle. Voilà l'histoire de mon combat avec sa majesté léonine.

— Cette manœuvre de yatagan me semble profondément ingénieuse, dit Servian avec une gravité impassible ; si j'ai bonne mémoire, Roland employa un artifice de ce genre pour vaincre l'orque de l'île d'Ebude.

— Peu importe! répondit Raoul d'un ton sec ; je ne réclame pas le prix de l'invention. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce moment la peau de mon lion figure comme tapis de lit dans ma chambre à coucher.

Pendant le récit de cette aventure digne des contes arabes, Estelle avait éprouvé l'espèce de malaise que causent parfois à un auditeur bienveillant les tours de force d'un chanteur désordonné.

— Il raconte trop, s'était-elle dit ; et ces histoires extraordinaires n'arrivent qu'à lui seul. Il est évident que M. Servian ne croit pas un mot de celle-ci, et ce petit Félix se mord les lèvres pour ne pas rire.

Sans le vouloir, la jeune veuve se sentit elle-même atteinte de l'incrédulité qu'elle croyait lire sur la physionomie de l'oncle et du neveu. L'engoûment irréfléchi que lui avait inspiré jusqu'alors l'héroïsme réel ou imaginaire de M. Tonayrion fit place à une défiance qui depuis la veille n'attendait qu'une occasion pour se manifester.

— S'il mentait!.. pensa-t-elle en le regardant à la dérobée d'un air scrutateur.

Mme de Caussade avait dans le caractère une détermination fougueuse et pour ainsi dire virile, qui lui rendait intolérable l'incertitude, ce terrain mouvant où s'arrêtent les esprits irrésolus, mais d'où les ames énergiques s'empressent de sortir au risque de tomber dans un abîme. Eclaircir le doute qu'elle venait d'accueillir pour la première fois parut donc aussi urgent que nécessaire.

— De deux choses l'une, se dit-elle : ou il ment, et alors il faut que je m'en assure ; ou il dit la vérité, et en ce cas, l'incrédulité de M. Servian est une impertinence qui mérite d'être confondue.

Pour Estelle, concevoir un projet, c'était l'exécuter. Habituée dès l'enfance à obéir à ses caprices plutôt qu'aux lois de circonspection banale qui régissent d'ordinaire les femmes, elle agissait sans calcul et d'après l'inspiration du moment. Or cette inspiration le plus souvent excellente, quelquefois aventureuse, se trouva en cet instant d'une témérité si excentrique qu'à peine oserions-nous en parler, si nous n'avions eu soin de dire que Mme de Caussade était jeune, jolie, spirituelle, charmante en un mot, et qui plus est, veuve. A ces différens titres, peut-être avait-elle le droit de trouver simple et ordinaire une fantaisie qui, de la part d'une gauche pensionnaire, d'une respectable matronne ou d'une mère de famille vertueusement laide, eût paru extravagante, pour ne pas dire montrueuse.

Depuis quelle avait reconnu la nécessité de jeter au creuset l'héroïsme de Raoul pour voir s'il était d'or ou de plomb, la jeune femme était demeurée silencieuse et distraite, selon l'usage des gens qui roulent dans leur esprit quelque dessein extraordinaire. Penchée au bord de la trappe, elle agaçait le prisonnier par une sorte de taquinerie machinale, en secouant au-dessus de sa tête un mouchoir de batiste tel que les loups ont rarement l'occasion d'en voir de pareils. Tout à coup elle feignit d'être effrayée par un mouvement de l'animal, et lâcha le fin tissu, qui tomba dans la fosse.

— Mon mouchoir ! s'écria-t-elle ; cette vilaine bête va manger mon mouchoir.

En même temps, elle regarda Tonayrion de l'air dont la belle Angélique dut regarder l'amoureux Roland, lorsqu'elle l'envoya détruire les jardins de Falerine. Il n'y avait qu'une seule manière de comprendre un semblable regard et d'y obéir : c'était de sauter dans la trappe. Le beau Raoul n'en fit rien, soit que son intelligence, soit que son courage fût en défaut. Au lieu d'aller héroïquement arracher au loup le mouchoir sur lequel celui-ci venait de se jeter avec fureur, il promena les yeux de tous côtés, aperçut une perche appuyée contre la haie et courut la chercher.

En voyant à quel expédient plein de prudence avait recours son amant, Estelle sentit une aversion subite remplacer la faveur qu'elle lui avait accordée jusqu'alors.

— L'épreuve est faite, pensa-t-elle ; encore un masque qui tombe, encore un héros qui s'évanouit !

Involontairement elle se tourna vers Servian. Habitué à lire dans le cœur de la jeune veuve, celui-ci avait tout deviné et il souriait malignement, car la déconvenue d'un rival est toujours agréable, lors même qu'on n'espère pas d'en profiter.

— Il paraît, dit-il avec une traîtresse bonhomie, que ce monsieur, qui prend les lions à l'hameçon, a aussi envie de pêcher les loups à la ligne.

Au lieu de rire de cette plaisanterie, Mme Caussade laissa échapper un geste de dépit et tourna le dos au railleur. Ce mouvement la mit en face de Félix, qui depuis quelque temps la contemplait d'un air passionné sans qu'elle y prît garde. Tant de flamme brillait dans les brunes prunelles du futur officier, sa physionomie exprimait un dévoûment si absolu, son maintien une si fière résolution, que la jeune veuve, qui, la veille encore, l'avait traité en enfant, pour la première fois vit en lui un homme.

— Qu'il a l'air déterminé! se dit-elle ; ce n'est pas lui, j'en suis sûre, qui aurait besoin d'un bâton pour me rendre mon mouchoir.

En ce moment le fantasque démon dont nous avons parlé s'approcha de son oreille et lui dit tout bas :

— Quelle humiliation pour M. Raoul si ce jeune homme, qu'il a l'air de mépriser, se montrait plus brave que lui!

Sans réflexion, Estelle arrêta sur Félix un regard dont l'expression douce et splendide à la fois donnait l'idée d'un velours lumineux ; puis, cédant à une tentation irrésistible, d'un coup-d'œil rapide et incisif comme un éclair, elle lui montra la fosse.

C'était la seconde fois que l'élève de Saint-Cyr était regardé ainsi par une femme. Frappé d'un éblouissement subit, oppressé, palpitant, éperdu comme au choc d'un fluide électrique, il crut voir les cieux ouverts et fléchit les genoux. Cette extase se changea aussitôt en frénésie. Sous la fascination de ce puissant regard qui de page venait de le faire chevalier, Félix se sentit la taille d'un géant, le cœur d'un lion, le bras d'un Hercule, et dans un transport d'amoureux fanatisme, il sauta dans la trappe.

— Félix ! s'écria Servian avec colère, tandis qu'Estelle, déjà repentante, poussait un cri de terreur.

La chute de la foudre n'eût pas plus surpris le féroce animal que ne fit cette brusque invasion. Lâchant le mouchoir qu'il avait mis en pièces, il s'accula dans un coin et s'y tint immobile en montrant au téméraire agresseur une double rangée de dents aiguës qui, faute d'une chair à dévorer, s'entremordaient avec un grincement convulsif. A l'aspect de cet effrayant museau qui semblait le flairer en attendant qu'il le déchirât, Félix perdit les trois quarts de son exaltation. A l'héroïque ivresse qui lui avait rempli le cerveau, succédèrent les fumées d'une émotion beaucoup plus prosaïque. Au lieu d'agir, il resta en face de son farouche adversaire, le dos appuyé contre une des parois de la fosse, la respiration suspendue, les jarrets énervés, l'œil fixe et le cœur palpitant.

— Donne-moi la main, dit Servian, qui, en le voyant pâlir, s'agenouilla au bord du trou pour l'aider à en sortir.

— Si je ne rapporte pas ce mouchoir je suis un homme déshonoré, se dit l'adolescent, dont le courage presque éteint se ralluma au souffle de la vanité.—On croit que j'ai peur ; dussé-je être dévoré, je prouverai le contraire.

Les yeux fixés sur la bête fauve, qui, de son côté, le couvait d'un regard flamboyant, il se baissa lentement pour ramasser le mouchoir ; à peine y eut-il posé la main que le loup, s'élançant sur lui avec furie, le mordit coup sur coup au bras et à la poitrine ; vainement Félix essaya de se défendre : en un instant il fut terrassé, et malgré sa cravate, il sentit s'enfoncer dans son cou les dents de son terrible vainqueur.

Avant que Mme de Caussade eût poussé un cri, Servian s'était jeté dans la trappe. Avec une incroyable vigueur il saisit le loup par la nuque, l'arracha de dessus Félix et le jeta sur le flanc. S'agenouillant alors de manière à lui enfoncer les côtes, il l'étreignit à la gorge des deux mains, et le serra si énergiquement que bientôt il lui fit montrer plus de langue que de dents.

Au lieu de s'évanouir comme une femme pusillanime, Estelle détacha la cordelière qui nouait son peignoir et y fit un nœud coulant avec une merveilleuse promptitude.

— Tenez, dit-elle en la jetant à Félix qui venait de se relever, aidez votre oncle à l'étrangler.

Pour exécuter un pareil ordre, il eût fallu le comprendre, et Félix, étourdi par la lutte qu'il venait de soutenir, écoutait sans entendre et regardait sans voir. Servian, que le sang-froid n'abandonnait jamais, contint le loup d'une main et de l'autre ramassa le cordon. Avec une dextérité qui eût fait honneur à un muet du sérail, il le passa autour du cou de l'animal déjà étouffé à demi et le tira sans miséricorde, en pressant du pied la tête du patient. L'agonie de celui-ci fut courte; en moins d'une minute, râle et convulsion, tout était fini. Le loup rendit son ame de loup, qui s'enfuit, indignée, dans le Tartare réservé aux croqueurs de moutons, et son corps, cadavre désormais, demeura immobile au fond de la trappe, le cou décoré du lacet de soie qui sert quelquefois de cravate funèbre aux pachas à plus ou moins de queues.

L'exécution achevée, Servian s'approcha de Félix, qui semblait près de tomber en défaillance, et entr'ouvrit avec inquiétude son gilet taché de sang. A travers les déchirures de la chemise, il aperçut une morsure large, mais sans profondeur, qu'il étancha aussitôt avec le mouchoir d'Estelle.

— Tu n'as qu'une égratignure, lui dit-il ; allons, de la fermeté, on te regarde!

Le jeune homme leva la tête et aperçut Mme Caussade, dont les yeux étaient fixés sur Servian avec une expression d'étonnement indicible. Près d'elle le beau Raoul, une perche à la main, paraissait assez embarrassé de son rôle, quoiqu'il affectât une contenance plus que jamais superbe et triomphale. Honteux de laisser voir son émotion à de pareils témoins, Félix rassembla toute son énergie et essaya de s'élancer hors de la fosse ; mais ses forces le trahirent et il retomba.

— Laisse-moi sortir d'abord, lui dit son oncle.

D'un élan vigoureux, Servian atteignit au rebord de la trappe. Il se trouva presque aussitôt sur le gazon, et tendit la main à Cambier. Grace à ce secours, le jeune homme, cette fois, parvint à sortir de l'étroit champ de bataille où il avait failli trouver la mort. Mais à peine fut-il debout, qu'il lui prit une faiblesse. Son oncle, qui veillait sur lui avec une sollicitude paternelle, le soutint au moment où il tombait.

— Mon Dieu ! est-il dangereusement blessé ? demanda la jeune veuve d'une voix émue.

Servian arrêta sur elle un regard glacial, et lui présentant la batiste en lambeaux dont il avait essuyé la blessure de Félix :

— Madame, lui dit-il, vous devez être contente : il y a du sang sur ce mouchoir !

A ce reproche sévère mais juste, Estelle éprouva une confusion que sa fierté avait ignorée jusqu'alors. Au lieu de répondre, elle rougit et baissa les yeux ; elle releva enfin la tête d'un air contrit ; mais Servian, qu'elle chercha du regard, avait déjà pris Félix dans ses bras, et, chargé de ce fardeau qu'il portait aussi légèrement que si l'élève de Saint-Cyr eût encore été un enfant, il marchait à grands pas du côté de la maison.

—Qu'a voulu dire ce petit monsieur ? fit Tonayrion en fronçant tragiquement les sourcils ; il s'est permis, je crois, de vous faire une leçon de morale. Qu'il prenne garde que je ne lui donne une leçon de politesse.

Mme Caussade le regarda en face.

— Laissez en paix ce *petit monsieur*, dit-elle avec un sourire sardonique ; il n'est pas digne de votre colère ; rendez-moi plutôt un service.

— Parlez, madame, répondit-il avec empressement.

— Allez chercher ma cordelière qu'on a oubliée.

Avant qu'elle eût achevé sa phrase, Tonayrion avait sauté dans la trappe. Tandis qu'il soulevait la tête du loup pour en détacher le cordon de soie qui venait de remplir un office si contraire à sa destination gracieuse, Estelle se pencha vers lui :

— Vais-je vous avouer une mauvaise pensée qui me vient en ce moment ? lui dit-elle gravement.

Raoul releva la tête.

— Avouez-la, madame, répondit-il en riant ; les mauvaises pensées sont généralement agréables.

— Je souhaite que la mienne vous plaise. La voici : je crois que si le loup ressuscitait, vous vous trouveriez fort mal à l'aise dans cette fosse.

— Charmant ! charmant ! dit Tonayrion avec un rire forcé.

— Je crois même que vous auriez légèrement peur.

— Ravissant ! parole d'honneur !

— Je crois enfin que vous avez une imagination merveilleuse, et j'ai envie de vous dire comme Dinazarde à Sheerazade : Puisque vous ne dormez pas, contez-moi donc une de ces belles histoires d'ours et de lion que vous contez si bien.

— Madame... la plaisanterie est fort spirituelle .. assurément, mais j'avoue que je ne la comprends pas.

— Vous l'allez comprendre, répondit Mme Caussade, d'un ton décidé ; jusqu'à présent, je vous ai cru sur parole un héros; à dater d'aujourd'hui, je vous jugerai sur des actions et non plus sur des phrases.

Sans attendre la réponse de Tonayrion toujours enterré jusque par dessus la tête dans la fosse où gisait le loup, la jeune veuve s'éloigna d'un pas rapide et disparut bientôt à travers les arbres du parc.

Jusqu'alors, jusqu'à la scène du loup, quoique Servian eût souffert plus d'une fois de la conduite de Mme de Causade, au fond du cœur il avait toujours senti pour elle cette indulgence mélancolique et tendre qu'inspirent à un homme arrivé à la maturité de l'âge les plus déraisonnables caprices de la femme dont il est épris. Fantaisies bizarres, humeur inégale, exagération romanesque, esprit moqueur, inclinations despotiques, il avait tout supporté, tout excusé, tout aimé. Ces imperfections épineuses étaient, selon lui, sans racines; produites par la vapeur de la jeunesse et l'exubérance de l'imagination, elles n'attendaient, pour se changer en fleurs durables, que la culture d'une affection intelligente qu'Estelle, mariée d'abord à un vieillard, n'avait pas encore rencontrée.

— Elle a la tête vive, mais le cœur excellent, pensait-il chaque ois que sa patience était mise à l'épreuve. Gâtée par son père, gâtée par M. Caussade, est-il étonnant qu'elle soit un peu volontaire et étourdie ? Tant d'autres à sa place seraient tout à fait méchantes!

C'est ainsi que jusqu'alors Servian avait justifié son amour à ses propres yeux ; mais, depuis la veille, il sentait cet optimisme violemment ébranlé.

— Qu'une femme use et abuse du droit d'être capricieuse, je comprends cela, disait-il ; mais exposer volontairement la vie d'un homme à un danger certain, n'est-ce pas une fantaisie cruelle que rien ne saurait excuser ?

Servian ne chercha pas à dissimuler l'impression fâcheuse et triste que lui avait causée ce qu'il nommait l'inhumanité d'Estelle, et lorsqu'ils se rencontrèrent au salon, son regard froid et perçant apprit à la jeune femme qu'en ce moment elle avait en lui un juge sévère, plutôt qu'un débonnaire adorateur.

Jeu bizarre de l'amour ! à l'instant où Servian, révolté contre son idole, se promettait d'abjurer un culte que condamnait sa raison, Mme de Caussade sentait se réveiller dans son ame une affection assoupie depuis deux ans, et qu'elle croyait anéantie. Servian, exposant sa vie pour sauver son neveu, avait pris inopinément à ses yeux les proportions martiales sans lesquelles l'homme le plus honnête, le plus vertueux, le plus spirituel même, lui semblait indigne d'être aimé. La prudente conduite de Tonayrion et la faiblesse nerveuse de Félix donnaient un nouveau lustre à cet acte de courage que rendaient presque incroyables les souvenirs de la diligence attaquée. En rapprochant ces deux faits si dissemblables, Estelle ne savait plus à quelle opinion s'arrêter.

Servian était-il un lâche ou un héros ? Les deux propositions de cette alternative rencontraient une objection également insoluble. S'il était un homme timide, d'où lui venait la bravoure qu'il venait de déployer en attaquant sans armes un féroce animal ? S'il était brave, au contraire, comment expliquer sa contenance pusillanime en face de quelques misérables voleurs ? Après avoir inutilement essayé de concilier ces contradictions, Mme de Caussade se détermina pour la croyance vers laquelle inclinaient, sans qu'elle voulût se l'avouer, les secrets penchans de son ame ; l'impression récente effaçant peu à peu l'ancienne prévention, elle se plut à récapituler les qualités de son premier amant ; elle les vit nombreuses et capitales. Caractère élevé, jugement solide, commerce facile, indulgence aimable, esprit étendu et unissant par un rare privilége la profondeur sans pédantisme à l'enjouement sans folâtrerie ; elle reconnut à Servian tous ces genres de mérite. Ce dénombrement achevé, elle ne put s'empêcher de trouver assez ridicule l'espèce d'engouement que lui avait un instant inspiré la présomptueuse nullité de Raoul Tonayrion.

— J'avais un bandeau sur les yeux ou plutôt j'étais folle, se dit-elle. Comment est-il possible que j'aie pris au sérieux un pareil fat, dont le principal talent consiste dans le nœud de sa cravate ? S'il était brave, du moins; mais l'est-il ? A coup sûr, sa prudence d'hier me donne le droit d'en douter.

CHARLES DE BERNARD.

(*La fin au prochain numéro.*)

L'ANGE GARDIEN.

CHRONIQUE DE L'OPÉRA. — 1767.

Mme Bontemps, femme du premier valet de chambre du roi, était veuve depuis peu de temps, sans regretter encore son précédent état. Ce n'était pas que son mari fût plus jaloux, plus tyran, plus fâcheux que ne doit être un mari : M. Bontemps, au contraire, *nourri dans le sérail*, avait appris de bonne heure, par l'exemple de son auguste maître, ce qu'on faisait alors des maris, et, plutôt que d'objecter des entraves bourgeoises aux fantaisies capricieuses de madame, il se fût employé complaisamment lui-même à les satisfaire ; car il avait du savoir-vivre de cour et des principes de Parc-aux-Cerfs resumés dans cet axiome : « Ce que femme veut, l'époux le

veut. » Le moyen de remplacer un pareil homme en ménage! Aussi Mme Bontemps se décida-t-elle à vieillir veuve.

Elle passait pour charmante, pour adorable : elle était jolie, non que ses traits fussent typés dans les proportions de la beauté parfaite, mais à cause de la gentillesse et de la grace françaises qui animaient sa physionomie et toute sa séduisante personne. Ces minois chiffonnés, coquets et agaçans font souvent de plus grandes passions que les belles et régulières figures qu'on se contente d'admirer de loin : la grisette porte en soi plus d'atomes crochus que la princesse. Mme Bontemps n'était donc, à vrai dire, qu'une grisette de noble maison, de toilette recherchée et de manières distinguées : Louis XV ne la rencontrait jamais qu'il ne lui pinçât la joue, par amour de son premier valet de chambre.

Une peau éclatante de blancheur, des yeux bruns, vifs et bien fendus, une petite bouche toujours riante pour étaler ses dents de nacre, une taille à tenir dans les deux mains, un embonpoint ferme et arrondi, des bras et des jambes du plus rare modèle, un pied de Cendrillon : n'était-ce rien que ces avantages physiques pour relever un moral déchu de sa sensibilité primitive et gâté par l'adulation du sigisbéisme? Elle avait autant de préjugés que de quartiers de noblesse; elle tempérait la galanterie secrète par la prudence publique : elle cachait ses amans à l'ombre de son mari; et, quand elle fut devenue libre, faute de leur trouver un manteau honnête, elle les congédia pour tâter de la vertu.

Elle n'avait pas trente ans, et comme si elle goûtât les délices d'une sagesse à l'épreuve, en véritable fille-repentie, elle retourna pas à pas vers l'innocence, tellement qu'elle réussit à chasser la foule de gens qui la courtisaient pour une fin plus ou moins solide : elle déclara tout net qu'elle ne voulait ni amour, ni mariage. Bien plus, par une nouvelle bizarrerie, elle se lança dans le grand monde avec une sorte d'insatiable jouissance d'amour-propre, fière de tout le mal que faisaient ses yeux, et ambitieuse d'attirer à elle quantité de cœurs qui ne servaient qu'à parer son triomphe : c'était un luxe de rigueur et de cruauté inflexibles, un manége de froide coquetterie, un guet-apens de sourires et de regards. Elle semblait vouloir expier ses vieux péchés en mortifiant la chair, et ses appas avaient une si funeste puissance, que dans l'espace d'un an l'amour sans espoir causa trois départs, deux suicides et une démence, le tout pour les menus plaisirs de Mme Bontemps.

Cependant il y avait un galant qui ne partait pas, qui ne mourait pas qui ne tombait pas en folie : cet homme tenace et obstiné était un arrière-cousin de la veuve, Balthasar de Candal, capitaine au régiment des gardes-françaises, mauvais sujet perdu de dettes et de débauche, capable de tout, excepté d'un bon sentiment et d'une bonne action. Aussitôt après le décès de M. Bontemps, il s'était offert pour lui succéder, et il avait d'avance invité à la noce les officiers ses camarades d'orgie; les refus dédaigneux de sa cousine n'ébranlèrent pas l'assurance de son projet, et sans amender ses mœurs, il persévéra dans des poursuites brutalement militaires, quoique Mme Bontemps se délivrât de cette importune parenté en la consignant à la porte de son hôtel. M. de Candal s'y présentait en vain toutes les fois qu'il n'était pas à table ou au jeu; il s'emportait, menaçait le portier et les valets, s'apaisait en jurant d'épouser bon gré mal gré, et s'en allait jouer ou boire.

Le 14 novembre de l'année 1767, l'Académie royale de musique donna la première représentation des *Fragmens nouveaux*, précédés du prologue des *Amours des Dieux*, par Fuzelier; le premier ballet était *Théonis*, paroles de Poinsinet, musique de Berton, Trial et Garnier; le second, *Amphion*, paroles de Thomas, musique de Laborde. Les vers du petit Poinsinet, aussi plats et flasques que ceux de l'académicien Thomas étaient ampoulés et martelés, avaient mal inspiré les auteurs de la partition, et le spectacle fut glacial, malgré quelques danses bien dessinées. L'Opéra occupait alors, depuis l'incendie du 6 avril 1763, l'ancienne salle des Machines aux Tuileries, construite par Vigarani, refaite ensuite pour les inventions scéniques de Servandoni, et nouvellement restaurée par Soufflot, qui eut de furieuses critiques à essuyer, le parterre étant trop élevé, les premières loges trop saillantes, les secondes trop écrasées, et le paradis trop reculé.

Au moment où Mme Bontemps sortait de sa loge, où elle affectait d'être ordinairement seule, la foule, qui se dégorgeait dans les corridors et les escaliers en exprimant tout haut son mécontentement, la sépara de son laquais et l'enveloppa de manière à l'épouvanter; mais son effroi prit une autre direction à l'aspect d'une figure d'homme qui n'avait rien d'humain et qui semblait avoir les yeux rivés sur elle. Ce monstrueux personnage n'était pourtant ni bossu ni boiteux, et son frac mordoré à boutons de diamans, témoignait assez que la fortune l'avait mieux traité que la nature. La petite-vérole avait labouré et déformé cet épais visage au teint blafard; une bouche sans lèvres s'ouvrait comme un gouffre au dessous de la place du nez absent, et deux cercles rouges tannaient la peau à l'endroit des sourcils; des cheveux couleur de brique couronnaient un front balafré d'une cicatrice violette.

Madame Bontemps faillit s'évanouir à cette apparition immobile devant elle; mais elle jeta un cri à cause de la presse où elle se trouvait étouffée; aussitôt, comme par enchantement, le monde, qui se ruait, fut contenu et repoussé; elle put rejoindre son laquais qui la protégea jusqu'à son carrosse; et, quoique l'affreux visage ne se montrât plus, elle retourna souvent la tête avec terreur, sans apercevoir cet homme dont l'horrible souvenir était empreint dans son esprit : elle en rêva pendant deux nuits.

Elle avait oublié tout-à-fait sa rencontre de l'Opéra lorsqu'elle reçut par la petite poste un billet de deux mille écus, payables au porteur, renfermé dans une lettre conçue en ces termes :

« Madame, vous avoir vue, c'est le plus grand bonheur et aussi le plus grand malheur de ma vie, puisque je suis condamné à ne vous connaître jamais pour n'être pas haï de vous. Mais je ne puis dorenavant me passer de vous voir, ne fût-ce que votre ombre; je vous suivrai comme un démon invisible, et toute la joie que j'ai à espérer ici-bas ne sera qu'en vous. Je sens bien que l'amour de ma part doit faire horreur; cependant je vous aime, madame, et n'ai pas la témérité de vouloir être aimé. Pourvu que je contemple vos traits, intercepte un rayon de vos yeux, surprenne un son de votre voix, je serai heureux autant qu'il m'est permis de l'être. Sans doute cette sympathie, qui s'est révélée si vite dans mon cœur, n'a pas atteint le vôtre, et vous ne désirez pas même savoir quel est l'infortuné qui souhaitait mourir avant de vous avoir rencontrée; sans doute je vous serai toujours étranger et ne vous contraindrai pas au supplice de mon regard; mais je vous adresse une prière que vous n'aurez pas la cruauté de refuser : ayez la complaisance insigne d'aller à l'Opéra le plus souvent possible et de laisser tomber un regard de pitié dans l'orchestre dès que vous entrerez; ce regard si rapide, si indifférent qu'il soit, je le ramasserai avec transport et je tâcherai qu'il me suffise. La toilette ajoute beaucoup d'éclat à la beauté des femmes; je serai intéressé à ce que vous paraissiez belle, et je me persuaderai que vous m'appartenez : c'est pour aider à cette illusion que je vous prie d'accepter deux mille écus que je vous transmettrai chaque mois en reconnaissance du service que vous me rendrez.

» J'ai l'honneur d'être, avec un irrévocable attachement, votre plus tendre et dévoué serviteur,

» LE CHEVALIER DE VERTUMNE. »

Mme Bontemps fut indignée de cette épître étrange, et si le billet au porteur ne l'avait pas accompagnée, elle eût accusé M. de Candal de s'être moqué d'elle; mais les deux mille écus prouvaient assez que cet amant contemplatif agissait sérieusement et proposait un traité de la nature la plus équivoque. Mme Bontemps s'imagina qu'on portait atteinte à sa réputation, et que des amoureux éconduits se vengeaient de sa dureté en lui tendant un piége : elle remit la lettre et l'argent aux mains du lieutenant de police, M. de Sartines, et elle fit grand bruit de l'insulte pour en avoir réparation éclatante; mais M. de Sartines, pensant qu'un grand seigneur seul avait pu payer si cher quelques regards indiscrets avant de débattre le prix du reste, eût empêché les recherches au lieu de les exciter. Durant plusieurs beprésentations de l'Opera, tous les yeux furent braqués sur l'orchestre, eien des femmes de cour souhaitant s'attirer par là une rente mensuelle rd deux mille écus; bien des hommes blâmant le scandale que Mme Bon-t temps avait préféré, plutôt que de rire d'une insolence anonyme, de brûler al lettre et de garder la somme ou de la distribuer aux pauvres! Personne enfin ne découvrit le chevalier de Vertumne.

Mme Bontemps ne manqua pas néanmoins de fréquenter l'Opéra, et ses yeux s'abaissaient involontairement vers l'orchestre pour interroger des visages qui ne lui apprenaient rien de ce qu'elle cherchait; une seule fois elle crut entrevoir dans l'ombre du couloir le hideux inconnu au frac mordoré et aux boutons de diamans; mais il disparut aussitôt qu'elle l'eut envisagé. Depuis cette aventure qui avait retenti dans tout Paris, Mme Bontemps devenait plus rigide dans sa conduite et s'isolait des derniers amis qu'elle s'était conservés; elle ne souffrait pas qu'on la visitât dans sa loge de l'opéra, où elle s'affichait avec une élégance de modes éblouissante; plus elle brillait par ses charmes, moins on estimait sa vertu.

Le mois fini, elle reçut encore une lettre du chevalier de Vertumne, qui lui reprochait tendrement de s'être nui à elle-même par une esclandre soulevée maladroitement : il la remerciait d'avoir aussi exactement répondu à ses désirs, les seuls qu'il osât former, et il la priait de lui continuer ses bonnes graces : dix mille écus appuyaient cette demande exprimée avec une timide politesse. Deux lignes, tracées au bas de la lettre en *post-scriptum*, l'invitaient à songer à *quelqu'un*, tous les soirs à son coucher. Cette fois, elle déchira l'envoi et mit l'argent en portefeuille.

Un soir, en revenant de l'Académie royale de musique, son laquais s'était arrêté dans un cabaret, et le cocher, à moitié ivre, poussait les chevaux au galop et au hasard : Mme Bontemps, couverte de pierreries, ne remarquait pas qu'on l'égarait dans les rues désertes qui avoisinent les Champs-Élysées, et que les lanternes du carrosse éclairaient à peine la route par une nuit obscure de décembre; elle rêvait mollement au triomphe que sa beauté avait obtenu sur toutes ses rivales, et elle comptait les passions qu'elle avait semées autour d'elle : l'écho de la musique bruissait au fond de sa mémoire, et, encore captivée par tous les sens, elle se représentait dans l'orchestre un beau et mystérieux jeune homme, tantôt brun, tantôt blond, soupirant, pâle et tremblant, les yeux et la pensée fixés sur elle... Soudain une voix rude crie au cocher : *Arrête!* Le cocher fouette ses chevaux et la voiture est immobile. « Madame, ce sont des voleurs, » dit une voix lamentable, et la portière s'entr'ouvre, et deux mains armées se présentent, et deux faces ignobles contractées par un rire méchant, grimacent aux reflets des poignards.

— Misérables, lâches! vous ne croyiez attaquer qu'une femme! s'écria un passant qui avait tiré son épée et frappait de la pointe.

Un cliquetis de fer ne dura qu'un instant, la chute pesante de deux corps et des gémissemens annoncèrent que le combat s'était terminé par du sang répandu. Mme Bontemps, qui avait l'envie de s'évanouir, mit la tête à la portière pour voir sur le pavé un homme mort et un autre blessé; mais son libérateur s'était enfui aussi promptement que le troisième voleur qui retenait les chevaux. Le cocher raconta, encore blême de peur, qu'au moment où trois malfaiteurs s'étaient précipités sur le carrosse, un homme

les avait attaqués si vivement, qu'ils n'eurent pas le temps de se reconnaître, ni de se défendre. Mme Bontemps attribua naturellement ce service au chevalier de Vertumne, et s'étonna que celui-ci ne jugeât point l'occasion favorable pour se démasquer. Son amour-propre ne fut pas moins piqué que sa curiosité.

Elle outrepassait les conditions du marché qu'elle n'avait pas souscrit et dont elle touchait la rente, car elle n'attendait pas le soir pour donner une pensée et presqu'un regret au galant inconnu qui lui avait sauvé la vie : elle s'habitua tellement à l'introduire dans son intimité par la préoccupation, qu'il se logea dans son esprit au plus près de son cœur. Sa pruderie n'était pas en défaut, puisqu'elle n'avait à rougir que devant son miroir ; mais elle était vraiment éprise des procédés délicats de cet amant invisible, si différent des amans égoïstes, exigeans et indiscrets ; elle faisait tout bas des vœux pour qu'il se déclarât, et tout haut elle continuait à être invulnérable. Elle n'anéantit pas la lettre du troisième mois, et la relut à plusieurs reprises avec émotion.

Alors elle se demanda pour la première fois la cause de tout ce mystère : ce soi-disant chevalier de Vertumne devait être un homme de qualité, d'après la richesse de ses dons et l'entente de ses manœuvres amoureuses; mais s'il avait en partage jeunesse, fortune et rang, pourquoi choisir un expédient si bizarre, au risque d'être mal jugé et haï du premier coup ? Quand aux conditions nécessaires à un amant, l'esprit et la bonne mine, elle les lui prêtait généreusement, et elle l'eût imaginé fils du bourreau, assassin, histrion, avant de lui supposer la figure commune et déplaisante; c'est que déjà elle l'aimait comme un dieu caché dans les nuages. Cependant il fallait faire sentinelle nuit et jour à sa porte pour écarter son infatigable cousin des gardes-françaises.

Elle se faisait scrupule d'assister à chaque représentation de l'Opéra, et de regarder l'orchestre comme un seul homme ; par intervalle elle oubliait l'opéra et le ballet, en s'abandonnant au bercement de la musique et de sa rêverie : sans cesse devant elle revenait un fantôme charmant qu'elle s'était formé avec toutes les qualités qui peuvent embellir un être malheureusement idéal. C'était encore une lutte de l'amour et de la pruderie; mais l'amour devait avoir le dessus, aussitôt que le chevalier de Vertumne viendrait en personne décider sa victoire.

Un matin madame Bontemps relisait la dernière lettre de son chevalier, lorsque entra dans son boudoir un notaire suivi d'un clerc et d'un avocat, tous habillés de noir comme pour un enterrement, tous plus lugubres encore d'air et de visage. Depuis la perte de son mari qui avait laissé une fortune délabrée et compromise par un procès interminable, elle s'était fiée à l'habileté des hommes de loi, et n'avait pas même pris garde à l'écho des débats judiciaires. Les gens de cour ne se souciaient guère du dérangement de leurs affaires, tant qu'ils n'étaient pas ruinés de fond en comble au profit de leurs intendans.

— Madame, dit le notaire avec les précautions polies et oratoires qui doivent précéder l'annonce d'une fâcheuse nouvelle, hélas ! madame, ces messieurs et moi nous arrivons du Palais où votre procès a été jugé par devant la grand'chambre.

— Eh bien, monsieur, interrompit madame Bontemps ennuyée de ces détails de chicane, allez parler à mon intendant.

— Hélas ! madame, reprit le notaire d'un ton plus piteux, vous avez perdu votre procès sans recours ni appel, avec dommages-et-intérêts, le tout s'élevant à la somme de trois cent mille écus pour lesquels acquitter il est besoin de vendre votre château de Maubois, vos terres de Normandie, votre maison de ville, voire même vos effets mobiliers et diamans.

— Quoi ! monsieur, ce n'est pas possible ! s'écria la veuve stupéfaite et tremblante : M. Bontemps m'a laissé en mourant plus de cinquante mille livres de rentes, non compris les pensions sur la cassette du roi, et depuis moins de deux ans que je l'ai perdu.....

— J'en suis désolé, madame, répliqua le notaire ; mais la vérité est que de votre fortune il ne vous restera presque rien, les frais payés ; car vos biens-fonds ne se vendront pas avantageusement par voie de justice, et les frais se montent déjà fort haut.

— Le coureur du chevalier de Vertume demande à être introduit à l'instant auprès de madame, vint dire un valet.

Mme Bontemps se trouvait dans une situation trop critique pour qu'un message de son ange gardien ne lui fût pas d'un bon augure ; elle fit entrer aussitôt le coureur, qui était vêtu d'une livrée noire ; il apportait une riche cassette de bois de senteur brodée d'acier, et si lourde, qu'elle faillit la lâcher des mains en la recevant avec la clé. Cette cassette, qu'elle ouvrit avec une inquiète espérance, était remplie de rouleaux de louis et de rentes de l'Hôtel-de-Ville. Elle rougit à la vue de ce trésor qu'on lui offrait, hésita un moment à cause de la présence de quatre témoins, et se décida enfin à lire une lettre à son adresse d'une écriture bien connue :

« Madame, j'ai appris tout à l'heure le jugement que la grand'chambre avait rendu contre vous : j'ai pensé que c'était l'occasion de vous montrer où sont vos amis. Je fus tenté, je l'avouerai, de paraître moi-même pour mettre à vos pieds tout ce que je possède ; mais j'ai craint que ma personne vous empêchât d'accepter non pas un don, non pas un prêt : hélas ! une dette que j'ai contractée en m'attachant à vous, en vous consacrant ma misérable vie. Pardonnez-moi de m'abuser à ce point, c'est là le seul bonheur auquel je puisse prétendre : il m'a semblé que vous daigniez m'accorder une pensée où la haine n'a pas de part ; il m'a semblé que vos yeux me cherchaient peut-être.... oh ! qu'ils ne me rencontrent jamais, car alors il ne me resterait qu'à mourir de douleur, puisque toute intelligence entre nos cœurs serait rompue. Je dois me borner à vous voir sans être vu, à vous aimer sans être aimé ; seulement souvenez-vous que je suis là, toujours là, partout où vous êtes ; souvenez-vous que mon sang est prêt à couler quand vous l'ordonnerez. VOTRE CHEVALIER. »

Le coureur s'était éclipsé, sans doute selon les ordres de son maître, pendant que Mme Bontemps ne finissait pas de lire la lettre avec des nuages dans les yeux et du trouble au cœur. Enfin elle courut à la fenêtre par un pressentiment subit, et aperçut un carrosse noir sans dorure qui s'ébranlait et partit de toute la vitesse de ses chevaux ; elle retourna s'asseoir, en essuyant deux larmes de reconnaissance et de joie.

— Messieurs, dit-elle négligemment aux gens d'affaires qui attendaient sa réponse dans un respectueux silence, je ne vois pas d'urgence à vendre mes terres et mon hôtel : je garderai mes diamans, s'il vous plaît ; faites le compte de mes dettes, j'ai fait prendre cet argent pour satisfaire tout ce monde de créanciers. Quant à mon procès perdu, je n'y veux pas revenir, et j'ordonnerai à mon intendant de liquider ma fortune.

Depuis cette éclatante preuve de dévoûment anonyme, le chevalier de Vertumne se tint à l'écart, quoique chez Mme Bontemps la gratitude fût devenue de l'amour, et que cette belle veuve eût accepté les six cent mille livres comme la dot anticipée d'un mariage futur.

Un soir, au retour de l'Opéra, où ses regards avaient passé en revue les spectateurs de l'orchestre, elle se hâta de quitter ses plumes, ses dentelles et ses paniers de baleines pour renvoyer ses femmes et jouir d'un tête-à-tête avec l'amant invisible qu'elle tirait de son imagination, avant de demander au sommeil les rêves d'une tendresse solitaire. Tous les soirs elle écrivait longuement à celui qu'elle ne connaissait que par des services signalés et des lettres énigmatiques. La plume est plus hardie que la langue, et d'ailleurs cette correspondance ne devait pas arriver à son adresse, cette correspondance qui se familiarisait à mesure que le cœur s'épanchait sur le papier; l'amour se nourrit de sa propre substance.

Elle était à peine assise devant son secrétaire, l'ame remplie et oppressée, qu'un éclat de rire partit derrière elle, et un homme s'élança de l'alcôve où il se tenait caché. M. de Candal avait séduit une femme de chambre de sa cousine, et, par l'entremise de cette fille, il avait pénétré dans l'appartement, avec la résolution hardie de n'en sortir que nanti d'une promesse de mariage.

Le vin, dont il s'était largement abreuvé, encourageait cette violence, et même il avait compté sur les revenus de madame Bontemps pour solder les dettes du jeu et redorer l'écusson de ses armoiries. Sa tentative lui paraissait aussi galante que victorieuse. Il s'était disposé comme pour la parade, les cheveux pommadés et poudrés, le chapeau en arrière, la moustache frisée, l'uniforme neuf et la posture militaire ; il s'avança en triomphateur, et salua, la main sur son épée.

Madame Bontemps, plus surprise qu'effrayée de voir dans sa chambre un homme qui avait des projets sur elle, se leva majestueusement, sans prononcer une parole ni montrer aucune émotion, et marcha droit à la sonnette ; mais M. de Candal, qui comprit cette tactique d'une femme en péril, se jeta au-devant, et lui saisit le bras en homme qui sent l'avantage de sa situation. Il la regardait en raillant : elle le regarda avec mépris et colère.

—Monsieur de Candal, lui dit-elle hautement, je vous avais congédié assez positivement pour être désormais délivrée de votre présence ; mais vous avez l'audace de vous introduire de nuit dans mon hôtel !... Sortez, monsieur, ou je serai forcée de vous faire chasser par mes gens !

— Ma chère cousine, je ne sortirai pas, et vous n'appellerez personne, reprit le capitaine aux gardes françaises ; vous êtes prise !

— Monsieur, ne m'insultez pas ! Je veux bien vous épargner un affront en faveur d'une parenté que vous déshonorez ; mais ne tardez pas à vous retirer sans esclandre. A cette heure indue, si l'on vous découvrait ici, que penserait-on de moi, mon Dieu ?

— Sarpejeu, on penserait que vous n'avez pas mal choisi votre homme, comme dit la chanson : *brave en amour, brave à la guerre.* D'ailleurs on ne penserait rien, puisque demain vous m'épouserez par droit de conquête. Je vais vous traiter dès à présent comme si vous étiez madame de Candal.

— Insolent ! j'oublie le sentiment d'indulgence qui me retenait, et je vais appeler mes gens, qui châtieront votre impudence, monsieur le capitaine.

— Si vous avez fantaisie d'appeler votre monde, je veux d'abord appeler le mien, que j'ai convié à nos fiançailles, belle cousine !

En achevant ces mots ironiques, M. de Candal entraîna Mme Bontemps vers la fenêtre qu'il ouvrit avec fracas, et l'attirant de force sur le balcon qui bordait le premier étage de l'hôtel, il lui montra la rue pleine d'uniformes et d'épées nues. Des applaudissemens répondirent à l'invitation du capitaine, qui soutenait dans ses bras sa victime à demi évanouie et tremblante d'indignation muette. Les rires firent explosion.

— Madame, dit M. de Candal remerciant du geste ses camarades, voici les officiers de mon régiment que j'ai rassemblés pour être confidens de ma bonne fortune. Demain ils porteront témoignage de ce qu'ils ont vu, à moins que vous ne consentiez par écrit à m'épouser, sarpejeu !

— Monsieur de Candal, murmurait à son oreille Mme Bontemps qui s'efforçait d'échapper à cette scène odieuse, vous êtes un lâche ; et, si j'avais un frere ou un amant pour me défendre, vous n'eussiez jamais attaqué ma réputation. Par pitié, faites éloigner ces soldats ivres !

— Mes amis, en avez-vous assez vu ? cria le capitaine, assuré du succès de son entreprise; suis-je bien réellement possesseur de madame ma cousine?

— Oui! oui! s'écrièrent à la fois les gardes-françaises; elle ne peut pas en dédire. La suite se devine, et nous ferons sentinelle jusqu'au jour.

— C'est inutile, sarpejeu; ma mignonne n'a pas envie de reculer; et comme il s'agit d'un mariage légitime, je ne veux pas de scandale. Ainsi, allez-vous-en m'attendre chez Ramponneau, où nous fêterons, le verre en main, mon enrôlement dans la compagnie des époux.

— Adieu, bon soir, bonne nuit, répétèrent ces bruyans acolytes. Vive andal! vive l'amour! vive Ramponneau! En marche, enfans!

Les officiers avaient remis l'épée dans le fourreau et s'éloignaient d'un pas aviné dans la rue, qu'ils ébranlaient de leurs chansons bachiques. M. de Candal, qui ne doutait plus de son triomphe acheté au prix de l'honneur d'une femme, referma la fenêtre et déposa sur un fauteuil Mme de Bontemps noyée de larmes et suffoquée de sanglots; il fléchit le genou par dérision, et lui baisa les mains en ricanant.

— Sarpejeu, belle cousine, lui dit-il avec un ton d'autorité conjugale, demain vous serez ma femme, ou bien je vous perds de réputation.

— Monsieur, répondit-elle en suppliante, monsieur de Candal, vous ne ferez pas cela, vous ne commettrez point cette atroce méchanceté.

— Sarpejeu! si ce n'est pas moi, ce sera quelque autre; car trente officiers aux gardes-françaises, sans compter les voisins que le bruit a mis aux fenêtres, publieront sans faute que j'ai passé cette nuit dans votre chambre à coucher, et moi je ne dirai pas non.

— Monsieur, je ne puis croire encore à cet excès de noirceur et de lâcheté; oui, de lâcheté, monsieur, car je n'ai nul moyen de défense ou de vengeance... Prenez-y garde, monsieur de Candal, il pourrait vous arriver malheur: je sais une personne qui me défendrait, qui me vengerait!

— Il y a un amant, la belle?... Sarpejeu! j'en suis fort aise... Je vous le tuerai sans miséricorde, à moins que vous ne me signiez sur l'heure une promesse formelle de mariage: nous sommes déjà cousins, la moitié du chemin est fait pour devenir époux; dressons le contrat: combien de fortune en rentes, terres, maisons? Cent mille écus? Bah! trois cent mille; peut-être six cent mille? Hein? un million?...

Tout à coup, une vitre de la fenêtre se brisa, et, sans qu'on vît personne sur le balcon, une main tenant une épée se montra par l'ouverture du carreau brisé: Mme Bontemps poussa un cri et se cacha la tête; M. de Candal attribua cette plaisanterie à un des officiers de son régiment.

— Un homme de cœur n'outrage pas une femme, dit une voix haletante de fureur qu'on entendait distinctement du dehors. Tu as espéré de l'impunité, lâche, tu as fondé une infâme espérance sur le nombre de tes complices; mais tu seras puni sans profiter de ton effronterie. Viens, Candal, si tu es digne de porter une épée, viens chercher ce qui t'attend, misérable insulteur de femmes, viens mourir!

— Moi ou toi! cria le capitaine irrité de ces injures et observant la contenance indécise de Mme Bontemps: madame, vous aviez un amant, mais cela n'empêchait pas de prendre un mari. Sarpejeu! voilà de la vertu! Je raconterai demain l'aventure quand j'aurai expédié ce pauvre garçon.

— Monsieur, monsieur de Candal, ce que vous dites est bien affreux, interrompit Mme Bontemps en le retenant; je vous atteste que je ne le connais pas, que je ne l'ai jamais vu; mais, par grâce, évitez de le rencontrer; fuyez, ne lui faites pas de mal!

— On ne lui fera pas une égratignure, si vous voulez, à condition que vous m'épouserez, en me donnant tous vos biens par contrat.

— Viendras-tu, Candal, reprit la voix menaçante tandis que l'épée tournoyait comme pour frapper un ennemi dans l'air. Faut-il que je te nomme lâche en face? Faut-il, pour te forcer à la réparation que je réclame, te souffleter et te cracher au visage? Viens donc, si tu n'es pas le plus vil et le plus abject des hommes! Il ne s'agit que d'un duel à mort entre nous, et tes compagnons t'attendent chez Ramponneau.

— Sarpejeu! il a raison: le devoir avant le plaisir. Rengaîne ta brette, monsieur l'amoureux, et songe tout à l'heure à autre chose qu'à brisé les vitres.

— N'y allez pas, je ne vous laisserai point partir! Ecoutez donc, monsieur de Candal, c'est un insensé! il vous tuera! si vous ne le tuez, vous!

— Adieu, madame, je vous donne le temps de réfléchir; épousez-moi pour faire taire la médisance, et je couperai les oreilles, sapejeu, à quiconque dira que vous aviez un amant avant votre second mari. Me voici, monsieur le chevalier des dames!

M. de Candal disparut de la fenêtre; et quant madame Bontemps s'y traîna pour le rappeler encore, elle l'aperçut au bas du balcon, où il avait rejoint un homme qui le querellait d'un accent inanimé: ils s'éloignèrent ensemble sans discontinuer leur altercation, et l'inconnu se retourna vers le balcon avec un geste qui ressemblait à l'envoi d'un baiser; Mme Bontemps, bouleversée par des émotions successives, dont la plus forte était une crainte sympathique pour celui qu'elle aimait, tomba sans connaissance sur le balcon, où sa tête heurta contre une barre de fer.

Elle ne reprit ses sens que vers le matin, soit que le tumulte de son esprit fût si long-temps à se calmer, soit que le coup de sa chute eût paralysé en elle le sentiment de l'existence, elle se leva toute pâle et toute glacée, les cheveux flottans et la robe entr'ouverte; sa mémoire avait mêlé les événemens de la nuit, qui lui réapparaissaient comme à travers un voile, tantôt transparent, tantôt épais. On frappait à la porte de sa chambre, et ce bruit avait interrompu son évanouissement: c'était une lettre qu'un coureur venait apporter avec instance de la lui remettre, malgré l'heure matinale. Elle décacheta la lettre machinalement, et, en la lisant, les idées lui revinrent une à une pour recomposer ses souvenirs.

» Madame, vous êtes vengée: M. de Candal est mort en se repentant de sa faute. Je suis heureux que ma vie ait servi à vous conserver l'honneur; mais me sera-t-il permis d'implorer la seule récompense que je doive espérer ici-bas? Je vous prie, si le sort d'un malheureux qui vous aime vous inspire une généreuse idée, je vous supplie de me donner une heure, la dernière qui me sera la consolation de toutes celles que j'ai passées à souffrir. La voiture que je vous envoie vous conduira, si vous daignez vous confier à la loyauté d'un mourant.

» Le chevalier de Vertumne. »

Mme Bontemps avait les yeux secs, la poitrine gonflée, les yeux errants, elle sentit alors la véhémence de sa passion pour un être qui ne s'était révélé à elle que par des bienfaits, et qui allait lui parler d'amour en rendant l'ame. Elle ne balançait pas, elle se raidissait contre la douleur, elle fût partie dans cet état de désordre extérieur où l'avaient mise des secousses si terribles; la femme de chambre, qui l'avait livrée à M. de Candal, répara, en souriant, l'abandon de sa chevelure et de ses vêtemens. Mme Bontemps, accablée d'un désespoir vague, monta dans le carrosse noir stationné devant sa porte, et ne reconnut pas les rues, encore endormies, par lesquelles l'emportait la rapidité des chevaux et des roues.

Le carrosse entra dans la cour d'un grand hôtel, et des domestiques, en livrée noire, vinrent à sa rencontre sur le perron; elle suivait ses guides en silence, et, après avoir traversé plusieurs appartemens, ornés avec un luxe de prince, elle fut introduite dans une chambre à coucher, où les volets fermés laissaient à peine filtrer assez de jour pour distinguer les objets: des habits tachés de sang et une épée gisaient dans un coin; deux hommes, au maintien et au costume graves, étaient occupés, l'un à écrire, l'autre à préparer des linges: le notaire et le chirurgien.

— Est-ce elle? demanda une voix sourde qui s'exhala du lit caché par des rideaux impénétrables à la vue. Oh! tant mieux! ajouta la voix sur une réponse affirmative. Madame, je n'aurais plus la force de dicter, si je tardais quelques minutes: je veux terminer une affaire importante avec monsieur.

Il dicta lentement au notaire. « Je donne et lègue irrévocablement à Mme Bontemps, veuve du premier valet de chambre du roi de France, mes biens, meubles et immeubles, tant à Paris qu'en Allemagne, et ce en toute propriété, sans exception; j'entends que ladite dame soit et demeure ma légataire universelle, en témoignage de l'affection que je lui ai toujours portée. »

— Ah! monsieur, je n'accepte pas! s'écria la veuve fondant en larmes et s'approchant du lit dont les rideaux s'agitèrent; non, vous pouvez vivre, vous vivrez! Et moi, monsieur, qu'ai-je fait pour mériter une pareille marque d'attachement? Je ne vous connais pas: je désirais seulement vous connaître. Je refuse le don que vous me faites, je suis déjà votre débitrice d'une somme considérable: vivez pour que je m'acquitte envers vous!

— Madame, cette parole est bien douce, venant de votre bouche; mais, je vous le répète, ceci est mon testament la blessure est mortelle, je le sens.

Le chirurgien inclina la tête en signe approbatif, et Mme Bontemps tomba dans un fauteuil, le front dans un mouchoir. Le moribond signa avec effort, et, rendant au notaire l'acte de ses suprêmes volontés, commanda qu'on le laissât seul avec Mme Bontemps: il y eut entre eux un instant de silence que celle-ci rompit par une crise de plaintes entrecoupées; on pleurait aussi derrière les rideaux.

—Monsieur, dites que vous ne mourrez point? Vous ne savez pas combien le dévoûment a d'empire sur une femme! Vous m'aimez, n'est-ce pas? Je vous crois à ce que j'éprouve pour vous: pourquoi vous en ferais-je un mystère? Moi aussi je vous aime, monsieur, et mon cœur vous garantit ma main.

— Ah! madame, si ma blessure n'était pas mortelle, cette bonté de votre part la guérirait. Répétez encore que vous m'aimez, mais n'approchez pas, je vous en conjure; mon incognito doit durer autant que moi... Elle m'aime! et je meurs. Si j'avais seulement une heure, un jour! Elle m'aime!

— Je serais bien ingrate de n'être pas touchée de la délicatesse de votre amour! Vous m'avez sauvé la vie et l'honneur; je vous dois ma fortune: il n'est qu'un prix à tant de générosité, et je vous l'offre: c'est mon cœur, c'est ma main. Nous vous guérirons avec le temps, avec des soins, de tendres soins!..

— Je vous dis que je meurs!.. Madame, chère amie, je ne présumais pas un bonheur si complet, si inoui: être aimé de vous et vous l'entendre dire!

— Mais à présent ne dois-je pas vous voir, mon ami? Il y a un baume dans le regard de la femme qu'on aime: je veux vous dire en face que je vous aime.

— Non, pas encore, jamais! vous ne m'aimeriez plus!.. Eh bien! oui, dans un moment... La joie m'a tué... Aimé d'elle!.. Maintenant, regardez-moi!

Mme Bontemps frémit en écoutant un soupir prolongé; elle écarta les rideaux que ne retenait plus une main convulsive, et elle entrevit avec horreur sur l'oreiller un visage effrayant de laideur et de difformité sur lequel la mort avait passé. C'était le monstre qu'elle avait rencontré un soir à la sortie de l'Opéra. Elle le pleura pourtant, mais sans oser le regarder une seconde fois.

La *Gazette de France*, dans son numéro du lundi suivant, annonça le décès du prince de Wissembourg, « qui habitait Paris depuis quelques années, disait le rédacteur, et y vivait fort retiré à cause des désagrémens de sa figure. »

P.-L. Jacob, bibliophile.

Poésie.

A MADEMOISELLE DE FOUDRAS.

Heureuse fille du poète,
Ta vie est un hymne à deux voix !
Son front inspiré te reflète
Ton matin qui brille deux fois.

Sur tes yeux quand sa bouche pose
Le baiser calme et sans frisson,
Sur ta joue arrondie et rose
Ses lèvres rendent plus de son !

Dans ses bras quand il te soulève
Pour te montrer au Ciel jaloux,
On croit voir son plus divin rêve
Qu'il caresse sur ses genoux.

Quand son doigt te permet de lire
Les vers qu'il vient de soupirer,
On dirait l'ame de sa lyre
Qui se penche pour l'admirer.

Il récite ; une larme brille
Dans tes yeux attachés sur lui :
Dans une larme de sa fille
Dieu s'est montré, la gloire a lui !

Le chant que ta bouche répète
Résonne et l'enivre deux fois ;
Heureuse fille du poète,
Ta vie est un hymne à deux voix.

LAMARTINE.

LA MAGIE EN FRANCE.

A MADAME DE***

> Ayez confiance absolue dans le jeune blond qui vous offre ses services.
>
> (*La Cartomancie et les Tarots*, page 121)

Vous m'avez demandé l'autre soir, madame, si je croyais en Mlle Lenormant. Je ne pense pas qu'on puisse adresser sérieusement une question semblable à un honnête homme. L'indifférence en matière de magie est aussi constante que l'indifférence en matière de religion. J'aime à penser que vous aviez lu la veille le *Copélius* d'Hoffmann, ou que M. votre grand-oncle avait eu l'imprudence de vous parler du comte de Cagliostro et de ses carafes, quand vous m'avez fait cette question. Encore si monsieur votre grand-oncle avait bien voulu me communiquer les manuscrits de son grand ouvrage des *Chiromanciens non brûlés !* Si j'avais pu consulter à la dérobée ses notes et ses mémoires ! Vous auriez vu, madame, dans ces belles œuvres de M. votre grand-oncle, que la magie est aussi ancienne que le monde, mais qu'aujourd'hui la sorcellerie des escamoteurs aussi bien que celle de Mlle Lenormant est la plus tranquille et la moins nuisible des professions littéraires.

Je vais donc parcourir rapidement l'histoire de la magie en France. Mais promettez-moi, madame, de ne pas trop rire de ces superstitions poétiques, de ces horoscopes, de ces rêveries des autres siècles. Cela serait, madame, d'une amère ingratitude. Songez que votre sexe a produit Circé et Médée, ces deux grandes magiciennes antiques, et n'oubliez pas combien la magie a servi la cause des femmes en nous faisant croire aux fées.

Les érudits pourront vous dire que la mère de Clovis, la fameuse Bazine, exerçait elle-même en pleine cour l'art de la sorcellerie ; mais cela n'empêcha pas, madame, que le nom de *sorcier* ou de *magicien* n'ait été la plus grande des injures du temps de Frédégonde. La sentence prononcée par Charlemagne *contre une aurore boréale*, dans laquelle les théologiens du temps voulaient voir une horde de sorciers envoyés sur des nuages par le duc de Bénévent *à la fin d'ensorceler la France*, est un fait assez célèbre.

Le sorcier du treizième ou quatorzième siècle n'était souvent qu'un pauvre jongleur usant de son talent comme Blondel ; un clerc habile en la lecture des chartes, et que la voix publique dénonçait incontinent, comme Abailard, le mystique amant d'Héloïse, comme Faust, l'inventeur de la première Bible. A dater seulement de Léonora Galigaï, qui teignit la première de son sang d'Italienne le bûcher vulgaire des bohêmes, la magie, cet instrument des faibles, passa dans la main des forts et des grands seigneurs.

Ce furent les cinq rouleaux de velours qu'on trouva chez Léonora Galigaï, comme devant servir *à dominer les esprits des grands*, ce furent les agnus et les amulettes qu'elle se mettait au cou et une lettre que Léonora avait ordonné d'écrire à la sorcière Isabelle qui tirent brûler sur l'échafaud la veuve de Concino Concini, la lugubre maréchale d'Ancre.

Bientôt il devint de mode à la cour de France de recourir aux caractère magiques, aux maléfices, aux divinations. Galante et tueuse, la noblesse de Henri IV a du moins l'excuse des guerres de religion, des embuscades, des traîtrises. En vain la magie est-elle plus que jamais proscrite, les Italiens et les capitaines gascons qui pleuvent à cette cour trouvent le moyen d'avoir dans leur poche un jeu de cartes avec lequel ils font des tours merveilleux. Boguet cite un comte italien « qui vous mettait en main un dix de pique, et vous trouviez que c'était un roi de cœur. » Le grand Regnier, le poète hardi et cavalier de la Ligue, ne manque pas lui-même de citer dans sa trop fameuse satire onzième les attributs de la sorcellerie, qui, d'après ses vers, avait encore de beaux restes de celle de Henri III :

> Un balai pour brusler en allant au sabbat,
> Du blanc, un peu de rouge, un chiffon de rabat,
> Du sel, du pain bénit, de la fougère, un cierge,
> Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,
> Une chauve-souris, la carcasse d'un geay,
> De la graisse de loup, et du beurre de may.

Sous Louis XIV le mouvement imprimé à la sorcellerie pendant les règnes précédens par les ambitions de cour et les révoltes s'arrête tout d'un coup. Comme tout est fixé à cette cour, que les ambitions y sont contenues, et que l'échafaudage du trône est solide, comme c'est à la fois un siècle noble, indolent, majestueux, les désœuvrés de la cour ne perdent pas même leur temps chez les devineresses ; ils vont au théâtre entendre Corneille et Molière, ces autres devins si forts, si nouveaux, si inouïs ! Il y a bien dans Marly ou à Paris même quelques grandes dames qui bâillent et qui s'ennuient de ce royaume pompeux comme une ode, mais ce n'est qu'avec un nombre infini de précautions qu'elles s'aventurent chez la Voisin. Et à quoi se bornent ces secrets de la Voisin, je vous le demande ? La Voisin, accusée à tort, j'aime à le croire, d'empoisonnemens superbes dont l'idée n'appartient qu'à Mme de Brinvilliers ; la Voisin, pauvre et sale pythonisse, ouvrait tout bonnement sa porte aux intrigues des nobles dames, sous le prétexte de leur vendre des pommades, des cosmétiques. Tous les parfums ne sont-ils pas encore aujourd'hui le métier de la Voisin ?

Tout au rebours du siècle de Louis XIV, le siècle de Louis XV brise dès son entrée les conventions majestueuses du règne précédent ; il brouille étourdiment les conditions, comme un mousquetaire ivre brouille ses cartes ; c'est un siècle qui déplace tout de sa voie. N'admirez-vous pas, madame, avec quel élan de naïveté ce siècle court se brûler en vrai papillon aux chimériques lueurs ? La sorcellerie du dix-huitième siècle est à coup sûr la sorcellerie la plus commode et la plus brillante. Elle a rejeté bien loin la robe au croissant d'or et le bonnet pyramidal de l'ancien astrologue ; elle a des diamans, de l'esprit et des comtés faux. Le comte de Cagliostro, gentilhomme palermitain, a compris tout de suite, rien qu'à envisager cette société, qu'elle ouvrait un champ vaste aux rêves creux, aux élixirs et à l'or potable. L'influence que la sorcellerie doit avoir sur les esprits de ce siècle n'est plus en doute : c'est le règne de la véritable alchimie ! Bien après Van Dyck, ce noble peintre qui, pour soutenir son luxe à Londres, soufflait lui-même, de son souffle de poitrine, des fourneaux imposteurs pour *faire de l'or*, il va se trouver des esprits supérieurs qui, par satiété ou par calcul, vont tenter cette nouvelle voie de fortune. Cagliostro, Casanova et le comte de Saint-Germain, quel trio de rouerie ! madame, quels magiciens ! quels hommes ! Habiles à se ménager les femmes, cette grande puissance de tous les temps, les voilà surprenant partout nos secrets timides, nos passions tendres, ignorées, en un mot, tous les vices charmans de la société d'alors, dont ils vont faire leur profit. Tout le monde, même les athées, frappe à leur porte. Chez les femmes, c'est amour du plaisir ; chez les hommes, amour de l'argent ; chez quelques-uns, c'est crédulité et passion ; chez d'autres, escroquerie ; mais tout le monde subit le joug.

Après ces allures déliées, ces dehors brillans de la magie au dix-huitième siècle, aurez-vous le courage, madame, de pénétrer les annales obscures et pauvres qui le suivirent, de voir ce qu'elle devint une fois discréditée par l'Encyclopédie et les philosophes ? Hélas ! cet art des alchimistes et des roués, cet art exercé innocemment par les uns et frauduleusement par d'autres, qui conduisait à des missions diplomatiques, parfois au fort Saint-Ange ou aux plombs de Venise, vient aboutir à des jongleries religieuses sur le tombeau du diacre Pâris, à des crises autour d'un baquet ou d'une paysanne convulsionnaire.

Mais la vraie magie, cette belle magie dont le vieux Rembrandt Van Ryn enveloppait respectueusement les pieds de fourrures dans ses tableaux, cette magie se meurt, entendez-vous ? elle se meurt d'effroi dans la tourmente de 93. Quel nécromancien, je vous le demande, quel sorcier, quel poète eût pu s'occuper alors des sciences et des calculs cabalistiques ?

A présent, madame, vous en savez tout autant que moi sur la magie. Que vous apprendrais-je de Mlle Lenormant que vous n'ayez déjà recueilli ? Comme tous les gens qui aiment les légendes, j'allai voir un jour Mlle Lenormant. Je m'attendais à trouver au moins chez cette sorcière des meubles de sorcière, un balai de sorcière acheté au marché Saint-Sulpice : que vous dirai-je, madame ? la mise en scène d'une sorcière. Au lieu de cette mise en scène, je vis une femme courte et ramassée, coiffée d'un bonnet noir, n'ayant rien de la maigreur des filles de Macbeth, mais bien au contraire d'une rotondité effrayante de pythonisse. Je la vis, à deux reprises, sans l'assistance d'un seul chat : une sorcière sans chat, cela ne renverse-t-il pas des idées ? On vous a conté, j'imagine, qu'un caprice impérial de Napoléon pour Mlle Lenormant avait mis cette devineresse à la mode. Peu content de se faire prédire les temps futurs par Joséphine qui

tirait cependant fort bien les tarots, l'Empereur recourut parfois à Mlle Lenormant, qu'il prit au sérieux comme un empereur romain aurait fait d'un aruspice. Je n'ai jamais lu nulle part que Mlle Lenormant se soit beaucoup vantée de cette préférence insigne de César, qui l'exila à Bruxelles à la suite d'un oracle alarmant pour sa couronne.

Mlle Lenormant se sert des tarots pour prédire ; elle devine aussi par le marc de café. C'est une psalmodie impossible à rendre que sa parole : elle défile son chapelet comme un crieur de chaînes de chrysocale défile sa marchandise. Son antichambre, lambrissée de panneaux grisâtres, a l'air d'un petit salon honnête de campagne ; il est orné de lithographies représentant la famille du roi Charles X, le duc de Bordeaux, etc.; et cependant, à l'exception de la duchesse de G..., la cour lui envoya peu de pratiques. La séance ordinaire est de 10 francs ; le grand jeu coûte 60 francs et plus. Le cabinet dans lequel Mlle Lenormant vous introduit est un cabinet vulgaire qui ferait envie au plus paisible des professeurs de botanique : il n'offre à l'œil des curieux que quelques plantes marines desséchées et des coquillages. En vérité, moi qui me souvenais d'avoir rencontré dans les Vosges une vraie sorcière et d'être allé la réveiller sur des fagots où elle couchait pour expier ses liaisons avec le diable, je fus bien surpris de voir Mlle Lenormant étendue comme une bourgeoise dans son fauteuil. Il n'y a chez elle, je vous le répète, ni images de cire de Ruggieri, ni mandragores, ni miroirs magiques.

C'est ainsi que les vieilles coutumes se perdent, et à cette heure une sorcière est une pauvre femme faisant un métier capable d'exciter tout au plus l'envie d'une portière ; elle n'a plus rien de Circé, elle lit les journaux au lieu de livres cabalistiques. Demeurant dans le faubourg Saint-Germain, établie chez elle, dans ses meubles, et payant son terme plus régulièrement qu'une marquise, elle tire le grand jeu avec permission de M. le préfet de police ; on ne la brûle plus, mais, triste corneille, elle chante dans le désert ; elle a autour d'elle un cercle de vieilles femmes qui font chaque soir paisiblement leur *loto*; elle s'est rayée elle-même modestement du livre de la civilisation moderne ; elle va en *omnibus*, porte des socques, élève ses enfans dans la crainte de Dieu et surtout dans la crainte du diable.

ROGER DE BEAUVOIR.
(*Gazette des Femmes.*)

L'ÉCHARPE. (1)

C'était le 8 avril 1816. Je n'ai rien oublié de ce jour. Une de ces journées de printemps dont le soleil est si pâle encore ; j'avais fait, hors de Paris, une longue promenade solitaire, quand je me souvins d'un engagement pour la soirée, qu'un devoir rigoureux de politesse ne me permettait pas de négliger. Je revins en hâte et contrarié.

Il était tard quand j'entrai dans le salon de la marquise de R., aussi ennuyé qu'on peut l'être d'avance, au milieu d'une réunion brillante où rien n'intéresse. Je m'assis indifférent à côté du plaisir des autres. Là, disais-je, rien pour l'esprit, rien pour le cœur. J'exagérais ; je n'étais encore qu'un ennuyé, et je me croyais un sage.

Une écharpe avait été laissée près de moi. Pourquoi remarquer cette écharpe?

Des couleurs fraîches, vives, un tissu si léger et si doux pouvaient fixer naturellement mes yeux distraits. Je passai en revue les femmes les plus brillantes, puis mes yeux revinrent à l'écharpe. Je ne pouvais en douter : cette écharpe avait été placée là doucement ; elle n'avait point été brusquement froissée ; elle me semblait révéler quelque chose de timide et de modeste dans la main qui l'avait posée. Je me figurai, comme dans un rêve, sous son voile transparent d'un léger azur céleste, des yeux bleus, un doux sourire, une expression qui ne se peut rendre de sensibilité, de bienveillance, d'innocence et de grace...

Je tenais encore l'écharpe dans mes mains quand je sortis tout à coup de ma rêverie.... Une jeune fille était devant moi !... C'était mon rêve, plus encore que mon rêve. Avant de l'avoir vue, on ne pouvait ni rêver, ni deviner Marie...

Elle ne me demanda point ce qui lui appartenait, et cependant je sentis que cette écharpe ne pouvait appartenir qu'à elle. Je ne l'aurais rendue à aucune autre. En me levant précipitamment, je ne sus trouver aucune phrase polie, aucun lieu commun d'excuse. Mon émotion, ma surprise, mes regards parlaient mieux peut-être. Une autre m'eût regardé comme un sot. Je sentis qu'elle n'avait pas cette pensée, et je l'en remerciai dans mon cœur. Tous deux nous avions fait une rencontre inattendue dans un monde dont les prétendus plaisirs étaient secrètement désavoués par l'un et l'autre : nous nous étions compris.

Vous avez aimé peut-être, vous qui me lisez ; alors, parlons ensemble comme deux amis ; on en trouve si peu qui nous comprennent : écoutez-moi. Si l'amour n'a été pour vous qu'une distraction d'un moment, une vanité satisfaite, un passe-temps d'un jour, vous ne m'entendrez pas ; mes paroles seront pour vous des paroles comme toutes les paroles. Mais si vous avez vraiment aimé de l'amour dont le souvenir seul fait trembler ma main en traçant ces lignes, de l'amour dont les voluptés idéales et pures effacent toutes les voluptés rêvées par les passions en délire ; si vous avez aimé de l'amour qui fait d'un homme un être un peu meilleur et d'une femme un ange, peut-être retrouverez-vous ici quelques traits de votre histoire, effacés seulement, car ils ne peuvent pas être oubliés par votre cœur. Alors, vous savez comment l'existence reprend son charme ; comment disparaît tout à coup cet ennui qui semblait incurable.

Vous avez découvert l'unique secret, le grand mystère du monde, le seul mot nécessaire, *aimer*. Si vous avez aimé ainsi, vous pouvez mourir... Vous savez tout ; le temps et la terre n'ont plus rien à vous apprendre.

Il y avait dans toute la personne de Marie un charme inexprimable, une grace si naturelle, si harmonieuse, qu'elle ne pouvait se démentir par un geste, un regard, une inflexion de voix même. Son ame était dans tout en elle. Chacun de ses mouvemens, comme chacune de ses paroles, était une pensée.

Je lui dis un soir : — Marie, que je vous dois de bonheur ! — Serait-il vrai ? dit-elle. — Marie, que j'aime cette écharpe ! sans elle vous seriez encore pour moi une étrangère.

Elle pressa doucement l'écharpe contre son cœur. J'avais la tête baissée, je tenais la gaze flottante dans ma main. Elle comprit mon silence : j'entendis un léger soupir. L'un et l'autre nous pensions à cette écharpe avec des prévisions superstitieuses. Elle devinait mes réflexions amères.

— Et l'espérance ? dit-elle. — C'est vrai, j'en ai une... — Oh ! laquelle ? — La mort !... elle au moins peut nous unir.

Et déjà une mortelle pâleur avait remplacé sur son front la rougeur légère qu'avait fait naître le mot d'espérance. Pauvre Marie !

Cette soirée fut triste, celle du lendemain le fut plus encore. Cependant nous étions assurés de nous revoir. C'était plus tard que nous devions nous séparer, comme le monde sépare quand la main de fer de ses convenances brise impitoyablement tout ce qui menace d'ébranler son édifice d'égoïsme.

Combien d'années ce monde et moi avons été irréconciliables ! Enfin il m'a oublié, lui ; moi, j'ai pardonné.

D'ailleurs ne suffit-il pas de regarder le monde pour être vengé de ce qu'il fait souffrir ? Lui, insensé, qui repousse encore aujourd'hui la religion comme une faiblesse de l'esprit, la sensibilité comme un piége, la bienveillance comme une niaiserie. Mais tous ceux qui souffrent par l'homme sont bien vengés. Où sont les heureux ?

II.

L'été avait ramené ses beaux jours. Le monde brillant au milieu duquel j'avais trouvé des impressions que j'étais si loin d'y chercher, s'était dispersé ; mais, en France, on ne s'accommode pas long-temps de la solitude ; on a encore trop d'esprit pour ne pas éprouver le besoin d'en faire jouir les autres. Je fus engagé à passer quelques semaines à B., terre du baron M., père de Marie.

Nous étions séparés depuis deux mois. Je n'avais de Marie que des nouvelles indirectes. J'appris qu'elle était très souffrante ; un médecin de Paris avait été appelé. Quand j'arrivai au château, elle était depuis quelques semaines en convalescence. Cependant, le soir de mon arrivée, elle ne parut pas au salon.

Elle m'avait souvent parlé d'une pièce d'eau qu'elle appelait son lac, et qui se trouvait dans le parc, à quelque distance. Je compris que c'était là que nous devions nous revoir. Je m'y rendis le lendemain de bonne heure. La nuit m'avait duré un siècle. Je vis un banc de mousse vers lequel je sentis qu'elle devait aimer à venir. Je m'assis pour attendre.

Bientôt deux robes blanches parurent dans le lointain sous les arbres touffus du parc. Je reconnus l'écharpe bleue ; Marie semblait l'agiter doucement pour se faire reconnaître ; mais elle n'était pas seule : elle s'appuyait sur le bras d'une jeune femme. Il fallut me contenir.

Marie me présenta à Mme M., nièce de son père. Je la trouvai changée, et son visage portait encore des traces de souffrances. Elle vit mon inquiétude dans mon silence et l'expression de mes regards.

— Comme je suis forte ce matin ! dit-elle ; je suis arrivée ici sans fatigue.

Et son sourire, et ses yeux, qui cherchaient les miens, m'adressaient ce bien-être. Cependant, soit émotion, soit faiblesse, elle fut obligée de s'appuyer et de s'asseoir à demi sur le dossier du banc de mousse.

— Vraiment, belle cousine, dit Mme M..., vous faisiez difficilement cent pas il y a quinze jours, et vous voilà arrivée à un quart de lieue du château ! N'oubliez pas que vous nous promettez de guérir.

— Il y a des gens, dit Marie en regardant le lac, qui n'oublient rien. Elle me remerciait d'avoir deviné ce lieu et d'y être venu.

Il fallut retourner pour le déjeuner. Une pénible contrainte nous faisait parler de choses indifférentes. Mme M... ayant fait quelques pas en avant, Marie prit d'elle-même mon bras : je le pressai contre mon cœur ; elle s'appuyait sur moi ; nous marchions en silence. Le mot d'écharpe fut cependant prononcé entre nous.

— Sans doute, monsieur, dit madame M..., vous lui faites des reproches de cette écharpe bleue. Vous avez bien raison. Depuis deux mois on n'en porte plus, les écharpes sont complétement passées de mode. Dites-le-lui ; vous venez de Paris, elle vous croira mieux que nous. Elle pousse l'obstination jusqu'à ne pas vouloir porter de schall ; c'est au point qu'elle doit sa dernière maladie à cette malheureuse écharpe...

— Serait-il vrai ? m'écriai-je.

— C'est vrai, dit Marie.

Je ne pus que serrer son bras. Nous arrivions au château.

(1) Cette nouvelle est extraite d'un petit roman imprimé à vingt-quatre exemplaires, et connu seulement dans quelques salons de Paris et de Genève.

Marie ne paraissait pas éviter les occasions. Elle ne cherchait point à me dissimuler ce qui se passait dans son cœur; tout en elle était amour pour moi; mais elle savait concilier avec un tact et une délicatesse charmante tout ce que le désir de me donner ce bonheur de chaque moment lui inspirait, et la modeste retenue d'une jeune fille privée de l'appui d'une mère. Il m'était plus facile de respecter ce sentiment que de n'en pas être malheureux.

Ah! sans doute, l'objet le plus aimable qui se puisse rencontrer sous le ciel, c'est une femme qui aime. Un athée, s'il en existe, doit croire à Dieu, en voyant une jeune fille émue par un premier sentiment d'amour. C'est l'œuvre de la création la plus parfaite. C'est dans l'ame d'une jeune fille que se concentrent toutes les abnégations, toutes les ignorances, tous les dévouemens que le monde et les hommes n'ont pu flétrir encore.

La contrainte où nous vivions m'était chaque jour plus pénible. Je devins morose et sombre. Marie cherchait indirectement ce qui pouvait adoucir ma tristesse; ses efforts étaient sans succès. Bientôt mes regards devinrent des reproches. Quelle femme aimante songe à elle-même, quand elle craint de ne pouvoir plus donner que les souffrances de l'amour?

Un soir, madame M... faisait de grands éclats de voix au piano. Tout le monde était rentré, les uns par goût, les autres par politesse. Je restai seul avec Marie. L'air était embaumé; les faibles rayons de la lune nous éclairaient de leur vacillante et pâle lumière. Nous étions appuyés sur la balustrade; cette paix nocturne, cette nature silencieuse, nous inspiraient des émotions vagues et tristes. Nous restâmes ainsi long-temps avec nos pensées. Enfin, Marie s'approcha de moi plus encore.

Elle me dit: « Vous souffrez »? Pour réponse, mes regards passionnés cherchèrent ses yeux, et j'ouvris mes bras devant elle...

— Oh! dit-elle comme un cri plaintif de timidité, de crainte et d'amour, je n'ose pas...

— Marie! Elle tomba sur mon cœur. J'étais si ému, que je pouvais à eine la soutenir. Elle était agitée, tremblante...

— Je suis sans force contre vous, dit-elle; vous le voyez: ayez pitié de moi!...

— Marie! ma bien-aimée Marie!

Dans ce moment plusieurs personnes rentraient dans la galerie. Elle s'éloigna de moi en me montrant le ciel étoilé sur nos têtes. Les jours suivans je fis effort sur moi-même.

Je revins à un état plus calme. J'évitai de parler trop directement d'amour et d'avenir. Ainsi, peu à peu, les sacrifices que nous nous imposions n'étaient cependant pas tels que nous eussions trop à en souffrir. L'habitude confiante qui s'était établie entre nous faisait une compensation qui laissait peu de vide dans notre existence.

Le charme incomplet de ce bonheur ne pouvait être de longue durée; mais quelque chose nous avertissait de ne pas le rompre. Si le cœur égare souvent, souvent aussi il a d'indéfinies et lumineuses prévisions que lui seul sait comprendre.

III.

Quelque puéril que cela puisse vous paraître, l'écharpe bleue était entre nous un lien inexplicable. Elle était notre mystère d'amour, auquel s'attachait ce sentiment indéfinissable, que vous connaissez si vous avez souffert par le cœur. Nous avions appris à tout nous dire par l'écharpe. Ainsi, je savais quand Marie devait rester au château, suivre les promeneurs dans le parc ou se diriger seule vers le lac. Quand elle paraissait sans écharpe, c'était un triste avertissement de rester séparés; posée légèrement sur sa tête, pour la garantir de l'air du soir, elle encadrait son charmant visage et l'heureux sourire qui me permettait de la suivre.

Faut-il vous apprendre que la vie de l'homme n'est qu'une longue enfance qui change de jouets? Seulement, si vous croyez aux remords, ne jouez pas avec les tendres affections d'une femme.

On s'endort sur le vaisseau qui ne sépare de la mort que par une planche à demi-brisée; ainsi nous laissions couler les jours et les heures. Nous étions ensemble sur le vaisseau, nous ne pouvions tomber vers l'abîme que dans les bras l'un de l'autre.

Un grand changement s'était fait en moi. Mes passions ardentes s'étaient, en quelque sorte, calmées; mon ame impétueuse s'était soumise devant cette angélique douceur de Marie. L'amour, que j'avais éprouvé jusqu'alors comme une passion dévorante, je le sentais maintenant aussi comme une douce vertu. Je n'avais désiré que l'amour qui rend heureux, je compris celui qui rend meilleur.

Comprendre Marie, c'était l'admirer sans cesse et l'aimer toujours. Un bonheur fondé sur tant de charmes et de vertus me semblait si facile!

Quand nous étions seuls ensemble, nos conversations devenaient souvent graves et sérieuses; elle aimait les sujets d'entretien dignes d'un esprit qu'elle se plaisait à croire supérieur au sien; ce qui n'était pas; car je découvris sous cette grace timide, sous cette innocence de jeune fille, une profondeur de pensées et de réflexions qui ne tenait rien de la science et de l'art, mais tout des inspirations seules de la nature, vivifiées maintenant par l'amour peut-être. Mes regards, en pénétrant dans cette ame religieuse, dévouée, aimante, à la fois si faible contre l'amour et si forte contre le mal, voyaient pour la première fois ce qu'une femme ne peut montrer qu'à la profonde et sérieuse affection qui sait la deviner et la comprendre tout entière.

Quelquefois Marie passait subitement d'une profonde rêverie à l'abandon d'une gaîté d'enfant. Il suffisait d'un nuage qui traversait les airs, de la cloche du hameau voisin, d'un livre ouvert, ou bien d'une réflexion que j'amenais quelquefois, indirectement, pour dissiper les craintes d'avenir dont je la sentais toujours préoccupée.

Nous nous arrêtâmes un matin au bord du lac. L'air était pur, la verdure fraîche et brillante, une brise légère ridait l'onde bleue, dont les vagues insensibles venaient mourir sur le gazon. Marie entra légèrement dans un petit bateau; Mme M. devait nous rejoindre sur l'autre rive.

— Venez, venez, me dit-elle gaîment; quittons la terre; point de voiles, point de rames; voyons le vent de notre fortune. D'un côté ces rochers noirs, de l'autre ces buissons de roses. Riez, riez; je suis folle, je le sais... Et déjà nous étions loin du bord. Le vent était si faible que nous restions presque immobiles.

— Oh! dit Marie, une voile! une voile! L'écharpe! l'écharpe!...

Et aussitôt déroulant l'écharpe de son cou, elle se mit à genoux, et l'étendit au vent: je tenais les deux coins au-dessus de sa tête. Alors, soit que le vent devînt plus fort, soit que nous entrâmes dans un petit courant, le bateau prit une direction vers le bord opposé. J'observais Marie. Chaque déviation lui faisait changer sérieusement de visage. Le vent redoubla, nous allions directement contre les rochers noirs; nous y touchâmes. Marie, pâle, tomba presque évanouie dans mes bras. Je me hâtai de diriger le bateau vers le rivage, et, soutenant Marie, je faisais d'inutiles efforts pour effacer l'impression qu'elle venait de recevoir. En descendant à terre, l'écharpe flottante s'accrocha sur une branche de rosier.

— Oh! c'est une journée de malheur. Voyez, voyez vite si elle est déchirée! Pardonnez-moi toutes ces faiblesses, tous ces enfantillages, dit-elle en me tendant amicalement la main et en s'efforçant de sourire. Je le sais, sans doute, c'est une folie. Depuis long-temps je m'imagine ainsi que, si cette écharpe se déchirait par accident, vous ne m'aimeriez plus. J'ai sur cette écharpe des superstitions si extraordinaires! Ma raison est assez faible pour croire que je recevrais le coup de la mort si vous la déchiriez de votre main. Oh! non, non, cela ne se peut pas; regardez, regardez, elle ne s'est pas déchirée. Jamais, jamais!

Pauvre Marie! quelles prévisions!

Quand le temps ne permettait pas de sortir, il fallait rester forcément au château. Je ne prenais part à la conversation générale que lorsque Marie était présente. J'aimais alors à soutenir des opinions nobles et généreuses. Un sourire de Marie encourageait mon éloquence, ou bien un regard craintif m'avertissait que j'allais trop loin. Personne là ne sentait comme nous; toute délicatesse d'esprit et de sentiment était perdue. Marie seule m'entendait, seul je devinais Marie. Son père était un homme riche, et rien de plus; mais sa mère avait appartenu à la plus ancienne noblesse de France; elle avait formé sa fille à tout ce qu'il y avait de bon, d'aimable, et à toutes les graces traditionnelles, à la fois élégantes et simples, d'une société passée, qui, bientôt, n'existera plus que dans les souvenirs.

Marie sentait admirablement bien les arts, trop bien peut-être pour que ses talens fussent appréciés par la plupart des gens du monde, qui ne voient, en général, dans les arts qu'un amusement, un passe-temps, sans comprendre d'où vient leur véritable charme. Marie aimait la poésie, la musique, la peinture, comme elle aimait la belle nature, comme elle aimait tout ce qui peuple et embellit la terre, tout ce qui donne à l'ame et à l'esprit cet essor toujours nécessaire pour lutter contre la vie positive. Elle ne montrait point ses talens. Le hasard m'apprit un soir qu'elle était musicienne.

— Mademoiselle Marie fait-elle de la musique, demandait un nouveau venu à madame M...?

— Sans doute; elle a eu du moins les premiers maîtres. Mais je ne l'entends jamais, et, entre nous, je ne la crois pas forte. Je n'ai pas trouvé ici une romance nouvelle. Au reste, demandez-le lui vous-même.

Le comte de G... dit quelques mots au baron, qui s'approcha de sa fille et lui parla à voix basse. Marie se leva et s'assit à sa harpe laissée dans la partie la moins habitée du salon.

— Je vous demande bien pardon, dit le baron; elle ne sait que des vieilleries. Si sa cousine pouvait la mettre en train et lui donner de bons conseils.

Pendant ce temps, Marie, rêveuse, cherchait un souvenir. J'entendis chanter pour la première fois de ma vie. Pour la première fois de ma vie je compris ce langage céleste qui révèle toute la pensée harmonieuse et sublime de l'ame humaine, tout ce que la parole voudrait exprimer quand elle ne sait plus se faire comprendre. Je retrouvai Marie tout entière dans ces accens si profonds, si mélancoliques, si purs, qui, je le sentais, s'adressaient à moi, à moi seul au monde; c'était une nouvelle langue que son ame apprenait à mon ame. Les paroles italiennes semblaient faites pour nous et notre amour. Quand elle eut laissé tomber les derniers accords, la première voix qui rompit le silence me fait tressaillir!

— Mais c'est très bien, Marie, dit madame M...

— C'est charmant, dit le comte.

— Très joli, dit le baron.

Bien, charmant, joli, ce n'était rien de tout cela; personne n'avait trouvé le mot.

Quelquefois je dessinais dans l'embrasure d'une des grandes fenêtres du salon. Marie prenait alors son ouvrage et venait travailler près de moi; nous parlions à voix basse. J'avais entrepris une vue du lac à l'aquarelle; elle me dirigeait, me faisait faire et effacer, car elle sentait la nature d'une

manière si vraie, si juste! Nous aimions ces heures de dessin. Il y avait là une occupation paisible, un certain calme de ménage qui nous trompait; c'était une illusion de vie domestique douce et intéressante. Dans ce moment nous nous laissions aller à faire des plans de bonheur en gardant le silence, par un accord tacite, sur les moyens et les possibilités réelles. Tout nous ramenait à cette double existence d'appui l'un sur l'autre dans le chemin de l'avenir. Nous aimions à nous entourer de simplicité et de bienfaits répandus autour de notre amour.

Hélas! fallait-il sentir si bien tous les deux ce modeste bonheur si simple, si vrai, si facile? Personne cependant ne songeait encore, autour de nous, à le troubler. Il est des idées qui ne peuvent pas même entrer dans la tête des gens qui ne vivent que de principes de convention et de calculs factices. Je n'étais point un homme à la mode, ni un homme élégant: je ne portais point de titre, j'étais sans fortune; qui pouvait pendre souci de moi et me croire dangereux pour une riche et brillante héritière?

Beaucoup de nouveaux venus remplissaient le château. Marie devenait chaque jour plus rêveuse; elle ne sortait de cet état que par un effort, mais elle y retombait aussitôt. Quelquefois elle semblait me fuir, puis elle me revenait bientôt avec plus d'abandon et de confiance que jamais; elle paraissait vouloir me consoler bien vite du mal qu'elle avait senti me faire. Sa santé souffrait visiblement de cet état; elle me donnait souvent de vives inquiétudes; mais lorsque j'allais parler pour provoquer une explication nécessaire, je n'osais le faire, dans l'état d'anxiété où je la voyais, et je remettais de jour en jour.

Un soir, de plus en plus découragé, je voulus revoir le banc de mousse sur lequel nous nous étions assis le lendemain de mon arrivée. Marie, que je croyais rentrée chez elle, y était assise; elle tenait un livre. Dès qu'elle me vit, elle me fit signe de me placer près d'elle. Son livre était un recueil de poésies que je lui avais donné, avec quelques feuilles intercalées de mes vers. Elle le mit sur ses genoux, et me montra du doigt cette dernière stance du tableau d'un amour heureux dans lequel j'avais pensé à nous.

> **Ils avaient partagé d'heureux jours sur la terre,**
> **Et le fardeau de la douleur,**
> **Et s'unissaient au ciel dans la même pensée,**
> **Comme deux gouttes de rosée**
> **Dans le calice d'une fleur.**

— Oh! dit-elle en posant sa tête sur mon épaule et en se pressant contre moi, cela serait-il possible? Oh! non: ce rêve est trop beau.

Je passai mon bras autour d'elle, et je la serrai passionnément contre mon cœur. Tout à coup elle laissa tomber sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

Je ne pouvais parler, je ne savais qu'essuyer ses larmes avec notre écharpe....

— Oh! dit-elle, toujours des larmes, encore des larmes, et toujours, toujours. Pardonnez-les-moi C'est pour vous seul que je souffre.

Elle prit mes deux mains dans les siennes en me regardant avec le plus tendre regard qui puisse être voilé par des pleurs.

— Oh! merci! vous avez été si aimable pour moi, vous n'avez rien exigé de moi depuis le jour de la galerie... Merci pour tant de cruels sacrifices....

— Marie, je ne vous demande que la confiance qui peut soulager votre cœur....

— Ah! si j'avais un chagrin qu'il fût en votre pouvoir de consoler, je vous aurais donné ce plaisir depuis long-temps. Pourquoi voulez-vous me forcer à gâter le peu de bonheur que vous dites tenir de moi? Oh! point d'avenir! point d'avenir pour nous! Dites que je suis un enfant, dites que mon imagination est folle, que c'est une déraison. Peut-être. Mais jamais mes pressentimens ne m'ont trompée. Obligée depuis long-temps de tout renfermer en moi, privée du sein d'une mère pour y cacher mes larmes, sans conseils, sans appui, je n'ai jamais eu pour guide que Dieu et mon cœur....

— Eh bien! Marie, ce cœur qui bat dans ce moment contre le mien, ce cœur ne vous dit-il pas que vous êtes à moi, à moi; que nulle force humaine ne peut nous arracher l'un à l'autre, que vous êtes à moi pour la vie et la mort?...

— Non! pas pour la vie... à vous et à personne... Voyez! quel bonheur puis-je donner?... Pauvre jouet de tous mes sentimens, de toutes mes pensées... je manque de force pour vivre, je n'en ai jamais eu... j'en ai seulement pour faire votre malheur...

— Chère Marie!

— Tout, tout nous sépare.

Et tombant de nouveau dans mes bras, ses pleurs, qu'elle ne retenait plus, étouffaient ses paroles...

— Qu'entends-je? dit-elle tout à coup en se relevant; qui vous appelle? Oh! ils viennent vous arracher à moi. Quoi! déjà, déjà!

En effet, une voix criait mon nom: c'était un domestique qui m'apportait une lettre pressée. Je revins auprès de Marie. Cette lettre m'apprenait la maladie grave de mon père: je la lui donnai.

— Partez, dit-elle, ne songez pas à moi!

Et revenant au château en essuyant ses larmes, appuyée pour la dernière fois sur mon bras, elle inventait tout ce qui pouvait me calmer et me donner du courage dans le malheur qui me frappait. Peu d'heures après j'étais loin d'elle.

IV.

Mon père avait cessé de vivre. Je n'arrivai pas même à temps pour lui rendre les derniers devoirs. Je me faisais d'amers reproches de l'avoir quitté souffrant, infirme. Dans tout cela je reconnaissais ma fatale destinée.

Je n'ai jamais reçu les douces caresses d'une mère: la mienne est morte en me donnant la vie. C'était sur moi que mon père avait porté toutes ses affections; et, mourant, il m'avait senti éloigné de notre antique et modeste demeure, menant loin de lui, abandonné, une existence dissipée et brillante. Ses yeux affaiblis m'avaient cherché vainement près de son lit de mort. J'allais vivre comme un fils qui n'a pas été digne de la bénédiction paternelle.

Un affreux désespoir s'empara de moi. Je venais de perdre non seulement un père, mais un ami, un guide, le modèle d'un homme comme il en existe peu aujourd'hui. Déjà mon châtiment de mauvais fils s'accomplissait de toutes manières. Mon mariage avec Marie devenait encore plus difficile; un mot de mon père aurait pu seul me rendre quelque espoir: ce mot ne pouvait plus être prononcé.

Mon père avait marqué parmi ces jeunes hommes appartenant à ce qu'il y avait de plus brillant dans la noblesse française, qui s'élancèrent généreusement au-devant d'une révolution si belle à son aurore. Il avait fait la guerre d'Amérique avec distinction. Honoré par l'amitié de Washington, il était resté dans la république naissante, et s'était marié à Philadelphie. Ami sincère de la liberté, il ne voulut pas voir ses crimes. Ayant perdu ma mère, il me ramena plus tard en Europe; mais il ne prit aucune part aux affaires publiques, ne se montra point à la cour, et se retira dans une petite terre, dernier bien qui lui restait, où les malheureux seuls ont pu savoir si son obscurité est demeurée oisive et inutile.

Mon père ne voulut jamais reprendre son titre. La France, me disait-il, ne trouvera le repos que dans les abnégations franches de tous les partis. Chacun sert son pays à sa manière. Tant de parvenus titrés se font aujourd'hui gens de cour! C'est à la véritable noblesse à se faire nationale et française. Ne reprends jamais un titre inutile: sache être noble autrement.

Sans cette distinction cependant, et sans reprendre ma place dans le monde, où je n'étais qu'un jeune avocat sans nom et sans fortune, je ne pouvais penser à épouser Marie. Son père était le plus vain de tous les hommes nouveaux de France. Je savais que son ambition était de faire faire à sa fille une grande alliance, et surtout de la marier dans une des familles influentes de la restauration. Il voulait en outre de la fortune et tout ce que peut désirer un sot qui a passé une moitié de sa vie à gagner de l'argent, et qui cherche à remplir par la vanité le vide de l'autre. Singulier revirement social! C'était l'orgueil de l'homme enrichi qui écrasait maintenant le gentilhomme.

Je passai quelques semaines dans un état difficile à décrire. Je ne recevais rien de Marie. Je lui avais écrit plusieurs fois par une voie convenue, j'écrivis encore: point de réponse. Deux mois s'écoulèrent dans cet isolement.

Enfin on me remit un paquet volumineux; il était timbré de la petite ville voisine du château de B. Je reconnais l'écriture de Marie.... C'était l'écharpe! Pas un mot, pas une ligne ne l'accompagnait.

Dans le premier moment, je ne sus que penser. Tout à coup un trait de lumière vint m'éclairer, ou plutôt une flamme de l'enfer.

Je me souvins du dernier soir, quand nous revenions si tristement au château; mon bras était passé autour de Marie: je la soutenais, chancelante.

— Oh! me dit-elle, si je ne pouvais pas être à vous, je n'aurais pas la force de vous le dire ni de vous l'écrire; je vous enverrais notre écharpe; elle dirait tout.

— Dans l'anxiété où j'étais alors, je fis peu d'attention à ces paroles. Je m'en souvenais maintenant. L'écharpe était là... que disait-elle?

Elle disait que les sermens d'une jeune fille sont écrits sur le sable qu'emporte le vent, que son amour n'est qu'un songe, que ses affections ont la fragilité de la gaze transparente et légère d'une écharpe de bal.

Je retrouvai toute la violence de mon caractère. J'avais été dupe d'un enfant et de la sotte délicatesse de mes sentimens romanesques. Ma tête brûlait. C'était une idée vague de vengeance qui me poursuivait contre l'espèce humaine entière, car je prenais encore malgré moi ce détour pour arriver à Marie. Je me souvins que, moi aussi, je pouvais lui faire du mal. Ne m'avait-elle pas dit un jour: Si l'écharpe est déchirée par votre main, ce sera pour moi le coup de la mort.

— Ah! je suis donc maître de sa vie! à moi le poignard! Cependant, moi tuer Marie!

— Eh! non, non, elle n'en mourra pas. Paroles de jeune fille. Un petit chagrin d'enfant; quelques larmes, puis une corbeille de noces, des rubans, des fleurs et l'oubli. C'est peu pour le mal qu'elle m'a fait; n'importe, elle aura l'écharpe déchirée, elle saura du moins, l'enfant capricieux, qu'il est désagréable de trahir.

Ce fut avec un plaisir cruel que je fis deux lambeaux de l'écharpe. Cependant en les tenant encore flottans dans mes mains, je les regardai, et mes yeux n'en purent supporter la vue. Cette écharpe! oh! que de souvenirs! Mais je rougis aussitôt de ma faiblesse; je mis les deux fragmens sous une enveloppe cachetée, aussi sans un mot, sans une ligne. Je fis en hâte mes dispositions de départ. J'allais quitter la France pour long-temps; je ne savais encore où j'irais; pourvu que je fusse loin de tout ce qui me

brisait le cœur, peu m'importait, le nord, le midi, la mer ou le désert. Cependant il me fallait être bien assuré que l'écharpe et ma vengeance arriveraient à leur adresse.

Je m'arrêtai à la poste la plus voisine du château de B. Ayant appris à connaître les environs, je trouvai facilement l'entrée du parc.

C'était le 10 novembre; une soirée d'automne morne et silencieuse : on n'entendait que le tintement lointain de quelques cloches de troupeaux ; les feuilles jaunies avaient remplacé la verdure de ces arbres dont l'ombre avait couvert tant de mes heureux jours, effacés à jamais. Comme le triste René, je marchais dans les allées solitaires du parc, traînant mes pieds dans les feuilles sèches ; c'est ainsi que j'arrivai au bord du lac. Tout était là encore, le banc de mousse, le ruisseau et son murmure. Seulement une nature flétrie et un air plus froid. Le petit bateau balançait près de la rive. Mes larmes coulaient sur mon visage, un attendrissement inexprimable s'empara de moi. Je poussai un cri de désespoir en levant les yeux sur l'immobile rocher noir. Le lac au loin était sans mouvement, le ciel sans soleil, le rivage sans verdure ; sur les massifs à demi dépouillés, quelques pâles débris de fleurs fanées. Le deuil et la tristesse étaient là partout comme dans mon ame.

Que de pensées déchirantes dans une heure! Mais il fallait m'arracher de ce lieu, car il m'était cher encore. La nuit venait ; je m'assis sur un tronc d'arbre, au bord du chemin qui ramenait au village ; je tenais l'écharpe dans ma main, j'hésitais encore. Je me sentis cruel, injuste, peut-être. J'allais briser l'enveloppe, pour me forcer à l'impossibilité de l'envoyer à Marie. Mais une petite fille vint à passer ; elle portait avec peine une corbeille couverte. Je la reconnus pour une des protégées de Marie : une pauvre orpheline qui lui devait tout. Elle me connaissait pour m'avoir vu souvent dans le village avec sa protectrice. En passant devant moi, elle me fit sa révérence accompagnée d'un sourire joyeux. Je l'appelai, elle s'approcha, et posa près de moi sa corbeille qu'elle ne cessait de regarder d'un petit air important et mystérieux.

— Bonsoir, Marguerite, lui dis-je.

— Dites-moi si je trouverai mademoiselle Marie au château? me répondit-elle.

— Je ne sais, mon enfant.

— Cette corbeille est pour elle...

— De quelle part? d'où vient-elle?

— Oh! c'est un secret. Mais je puis tout vous dire, à vous. Regardez ces belles fleurs...

— Pourquoi des fleurs?

— Pour demain ; vous êtes revenu sans doute aussi pour le mariage...

Je saisis fortement une branche ; je serais tombé.

— Et voyez, continua l'enfant, nous avons toutes fait notre petit ouvrage : voilà le mien...

Je soulevai les fleurs de la corbeille, et je plaçai dessous le paquet de l'écharpe. Je crois avoir dit ensuite à l'enfant effrayé de mon regard : Marguerite, porte encore ce cadeau de noce ; dis que c'est le mien. — Et je regagnai précipitamment ma voiture...

Je vous fais grace du tourment de mon voyage. Je crois avoir parcouru l'Italie, la Suisse, l'Allemagne. J'ai tout oublié de ce voyage, de cette course fantastique, sans halte, étourdissante, où je n'ai rien senti, rien trouvé, rien vu que moi-même et mes déchirantes pensées. Si, cependant; j'ai vu quelque part un journal français : il contenait ces mots:

« *Le comte de G. n'a pas assisté à la séance de la chambre des pairs. Il est parti pour le Midi de la France, où il accompagne sa jeune femme, dont la santé donne de très vives inquiétudes. Madame de G. est fille du baron M., ancien fournisseur de l'armée.* »

Peu de jours après avoir lu cet article de gazette, j'arrivai chez moi ; c'était également le chemin du Midi : il me fallait aller de ce côté-là.

Le premier objet qui frappa mes regards en entrant dans ma chambre, ce fut une lettre posée sur mon secrétaire ; je déchire l'enveloppe... lisez... le voici!

« 10 novembre.

» Auguste, où êtes-vous? recevrez-vous ces lignes? Que pensez-vous de moi? J'ai entendu dire souvent autour de moi quo j'allais mourir; ils se sont trompés. Avant, avant, j'ai besoin de quelques mots de vous, de votre pardon.

» J'ai reçu vos lettres, mais je ne pouvais y répondre; je ne pouvais que les couvrir de larmes dans mon lit de douleur. Je vous ai envoyé l'écharpe, notre écharpe, notre chère et triste écharpe, et rien ne l'accompagnait; je voulais vous préparer ainsi à tout ce que j'ai de cruel à vous dire. Ayez du courage, c'est pour vous que je veux en avoir, moi...

» Oh! je vous le disais, point d'avenir pour nous.

» Je forçais mes illusions à renaître et à être belle pour vous. Voilà mon crime! Oh! oui, c'est ainsi que je me suis trompée et que j'ai brisé votre cœur. Pardonnez-moi!

» Je vous voyais heureux, j'oubliais tout; c'était ma seule, mon unique pensée. J'étais avide de prolonger cette nouvelle existence à laquelle vous disiez renaître; j'oubliais tout devant cette pensée. Oh! j'ai été faible, déraisonnable; pardonnez-moi.

» Depuis long-temps je soupçonnais les projets de mon père. Je connaissais son caractère; il est bon, il m'aime, je crois, mais il est inflexible. Je ne savais pas précisément que c'était au comte de G. qu'on me destinait; mais je savais que jamais mon père ne consentirait à me donner à vous. Oh! voilà ce qui me rend inexcusable; j'aurais dû vous fuir, vous cacher du moins mes sentimens; mais je ne l'ai pu. Je vous ai donné mon cœur sans le savoir moi-même. C'était si doux, si aimable, si bon, si sensible, tout ce qui venait de vous! Oh! pardon!

» C'est ainsi que je renvoyais de jour en jour les explications que vous me demandiez; elles me semblaient offenser ma confiance en Dieu ; je sentais que nous marchions si doucement à côté l'un de l'autre sur les bords d'un précipice, je n'osais regarder autour de nous, je ne voyais que vous, je n'osais quitter ma place près de votre cœur, ni détacher mes yeux des vôtres, de peur de tomber et de ne plus vous voir. Car, malgré mes pressentimens, malgré tout, je voulais croire encore, lors même que je ne croyais plus.

» Non, c'est inutile; non, je ne résiste pas à mon père. Cette résistance ne me donnerait pas à vous. Auguste, ayez pitié de moi; demain j'assisterai à une cérémonie; après, ils me donneront un nom qui ne sera pas le vôtre; j'appartiendrai à un autre... mais... rassurez-vous... pas pour long-temps.

» Une seule pensée me donne un peu de courage. Vous compreniez si bien mon cœur. J'aurai votre pardon, n'est-ce pas? Vous garderez notre écharpe, le doux lien de tant d'heureux souvenirs. Dites-le moi bien vite, mon ami. Dites-moi que peu à peu elle vous fera moins de mal, qu'elle cessera enfin d'essuyer des larmes; j'en ai tant versé sur elle que je vous ai cachées. Demain je recueillerai mes forces... ils ne sauront pas ce que je souffre... ma mère seule, du haut des cieux... peut-être... me verra... J'obéis ; c'est tout ce que je puis faire ; mais à vous mon cœur, toujours... Adieu ! »

Comprenez-vous l'impression, puis l'affreux sentiment que me fit éprouver cette lettre? Elle était du 10 novembre. Cinq mois s'étaient écoulés. Le soir de ce même jour, de ce même 10 novembre, elle avait reçu l'écharpe déchirée, le coup de poignard donné par ma main avait porté au cœur, et depuis pas un mot, pas un mot de moi; pour toute réponse à ces lignes de tendresse, de regrets et de pardon, un horrible silence!

J'étais hors de moi. Les chevaux qui m'avaient amené étaient encore dans la cour. Je repartis aussitôt. Il me fallait passer près du château de B. pour savoir où était Marie. Un garde dans la forêt me nomma la terre du comte de G. en Provence... Enfin j'arrivai.

V.

La maison de campagne qu'habitait Marie était située à quelque distance de la petite ville de ***, où je laissai ma voiture. Je pris à pied le chemin du village le plus voisin ; je m'y établis. Le soleil venait de quitter l'horizon quand je m'éloignai du toit rustique qui devait me servir de retraite si près d'elle. Arrivé, par un sentier solitaire, au sommet d'une colline boisée, je découvris sa demeure. C'était une maison fort simple; au-devant une terrasse avec des orangers et des fleurs, tout auprès un bosquet d'arbres verts et de cyprès.

Elle est là, me disais-je; là, à quelques pas de moi. Et sans doute, c'est bien loin de ce lieu qu'elle me cherche dans ses pensées. Là, près de moi, et tous deux séparés pour toujours. Là, seule, avec nos espérances flétries, avec son cœur brisé par moi, seule dans le triste silence de souvenirs qui ne peuvent plus être que déchirans pour elle. Et ma voix qui pourrait adoucir sa souffrance, elle ne peut l'entendre, elle ne l'entendra jamais. Etranger à tout ce qui l'entoure, je frapperais à cette porte, elle ne reconnaîtrait pas même la main qui frappe; et mon visage serait là pour tous celui de l'étranger, de l'inconnu, qui demande son chemin et qui passe.

Quand la nuit fut venue, je descendis dans le bosquet de cyprès. Je vis que les appartemens qui paraissaient habités s'ouvraient sur la terrasse, située au midi. Tout était déjà plongé dans le silence: c'était déjà un séjour de calme et d'éternel repos. Je regagnai tristement ma demeure.

Le jour suivant le soleil ne se montra point. Le soir, une lampe, qui me parut placée de manière à ce que sa clarté fût adoucie pour des yeux faibles, éclairait à peine l'appartement; elle s'éteignit. La lune, qui se levait derrière un nuage, en sortit brillante. Une fenêtre s'ouvrit; j'y vis paraître une ombre blanche; puis j'entendis de l'intérieur comme une voix sévère qui reproche une imprudence; la fenêtre se referma et tout disparut.

Le lendemain le soleil se leva brillant. J'étais de bonne heure dans le bosquet d'arbres verts. Vers midi, ce soleil de Provence, des premiers jours d'avril, devint très chaud. Un domestique sortit de l'appartement, portant un fauteuil qu'il plaça contre le mur, près d'une plate-bande de rosiers et de résédas. Mon cœur battait violemment. Puis le même domestique apporta un tabouret de pieds qu'il plaça devant le fauteuil, puis une petite table légère qu'il mit à côté. Alors un homme, que je reconnus pour le comte de G..., parut sur le seuil de la porte; il donnait le bras à une femme qui s'appuyait péniblement sur lui. O Marie! c'était elle ; sa robe était blanche; pauvre Marie!... l'écharpe bleue descendait de ses épaules; elle la portait encore; elle ne l'avait donc pas jetée loin d'elle, cette écharpe déchirée par ma cruelle main.

Elle s'assit avec peine dans le fauteuil. Hélas! moi seul je pouvais la reconnaître; elle était bien changée, mais plus belle encore, peut-être, d'une beauté et d'une grace languissantes dont le triste charme ne se peut dire. Ses traits semblaient n'avoir conservé de sentiment que par cette expression délicate, pure et sensible, que l'ame seule donne encore. Ce n'était pas de la pâleur, c'était plus que de la souffrance; c'était quelque chose qui saisissait au cœur; c'était un visage toujours charmant, mais qui ne pouvait plus être animé par aucune joie, par aucune espérance terrestre. Son aimable sourire était seul resté le même; je le reconnus quand elle remercia son mari de l'appui qu'elle venait de trouver sur son bras; mais dès

que celui-ci fut rentré, ce sourire tomba de ses lèvres; ce n'était plus qu'un pénible effort.

Elle resta long-temps immobile, la tête légèrement penchée, rêveuse et complétement absorbée dans ses pensées. Puis, tout à coup, elle promena ses regards autour d'elle comme pour se bien assurer qu'elle était seule. Alors elle prit sous sa robe un livre... c'était le mien: elle ne lisait pas, mais elle tournait les pages; elle sembla quelque temps distraite encore; mais peu à peu son attention parut fixée par de vifs souvenirs. Je connaissais si bien ce livre et les feuilles détachées écrites de ma main! Je suivais des yeux toutes les impressions qui se réveillaient en elle; je reconnaissais et je pouvais lire, pour ainsi dire, chaque page et chaque pensée dans le miroir de ses traits mobiles.

Elle ferma le livre et le laissa tomber sur la table; elle paraissait fatiguée et reposa son front dans sa main. Cependant, après un moment de repos, elle ouvrit un petit nécessaire de femme; elle en sortit des soies et ce qu'il fallait pour un ouvrage: alors elle attira l'écharpe sur ses genoux. C'était toujours l'écharpe bleue, seulement fanée, plus pâle, mais encore à peu près telle que je l'avais vue le premier jour; les deux fragmens déchirés avaient été rapprochés et réunis avec soin; quelque chose cependant restait à faire. Pauvre Marie! c'était son travail. De temps en temps elle l'interrompait; elle portait l'écharpe à ses lèvres; elle souriait; puis elle essuyait ses yeux, et semblait se parler à elle-même. Mon émotion ne me permettait plus de voir; je n'entendais rien... mais je sentais couler ses larmes...

J'allais, je crois, m'élancer vers elle, quand un bruit soudain, dans l'appartement, fit tressaillir Marie. Aussitôt le livre fut caché et le nécessaire refermé. Le comte parut. Sa vue excita en moi un sentiment horrible; je ne comprenais plus cet homme qu'à vingt pas devant moi, un pistolet à la main. Je vis dans les traits de Marie une expression indéfinissable, que seul je pouvais comprendre; d'abord l'anxiété et la contrainte, puis la résignation du désespoir.

Le jour suivant le ciel fut nébuleux; l'air était froid; les fenêtres ne furent pas ouvertes. Le lendemain le vent avait chassé les nuages; c'était une matinée d'avril dans tout son éclat.

Enfin la porte de la terrasse s'ouvrit. Marie parut. Sa robe, ses cheveux arrangés avec soin, l'écharpe, tout me rappelait le jour où je la vis pour la première fois.

Le comte s'assit et causa quelques momens avec elle; il était en bottes et tenait une cravache à la main; bientôt il se leva et prit congé d'elle.

— Je ne vous ai pas vu depuis long-temps si bon visage, dit-il; je serai de retour ce soir ou demain matin au plus tard. — Marie fit de la main un geste d'adieu. Presque aussitôt j'entendis le galop d'un cheval dans l'avenue.

Marie se fit apporter un vase à mettre des fleurs, un album, son nécessaire et la petite cassette. Dès qu'elle fut seule, le jardinier parut; il lui donna un bouquet de fleurs choisies. Marie le congédia, et se mit à arranger avec soin les fleurs dans le vase; on eût dit qu'elle voulait répandre un air de fête autour d'elle; que ce jour ne devait pas passer comme tous les jours. Tout à coup une date me revint à l'esprit: c'était le 8 avril; c'était l'anniversaire du premier bal, de notre première entrevue. Un an seulement s'était écoulé; quel souvenir! Et la jeune fille heureuse, brillante de fraîcheur et de graces, la voilà! et moi, me voilà aussi, moi! et voilà mon ouvrage! mon crime!

Pauvre Marie! C'était son 8 avril, sa petite fête à elle, que personne autour d'elle ne pouvait comprendre. Elle voulait oublier le présent pour retourner vivre quelques momens, seule avec ses souvenirs, dans ce passé que rien n'avait troublé encore, où nous étions seuls ensemble bercés par la douce confiance et l'imprévoyance de l'amour. O Marie! Et moi, moi, l'auteur de tous ses maux, elle n'avait pas pour moi une seule pensée d'amertume; elle ne voulait pas même qu'une muette accusation pût s'élever contre moi dans ce jour dont elle se faisait comme l'image d'un jour de fête.

Elle regarda long-temps la vue du lac dans son album; ses yeux se remplirent de larmes. Puis elle sortit de sa cassette tous ses trésors. Mon livre était ouvert devant elle. En tournant les pages, une des feuilles détachées vola sur le rosier. Au mouvement qu'elle fit pour la reprendre, l'écharpe resta accrochée aux épines. Marie pâlit. Elle n'osait pas d'abord retirer l'écharpe. Quand elle l'eut examinée avec soin, une expression de plaisir reparut tout à coup sur ses lèvres décolorées, et levant son regard brillant de joie vers le ciel, elle s'écria:

— Pas déchirée... il m'aime encore!... je puis mourir...

Aussitôt elle joignit les mains et se laissa tomber à genoux sur le tabouret devant elle. J'entendais ces paroles entrecoupées:

— O mon Dieu! pardonnez-moi! éclairez-moi!.. J'ai tout fait pour obéir, je puis tout sacrifier, s'il le faut .. bonheur... tout... ma vie... ils ne me verront jamais pleurer... ils ne sauront rien... je remplirai mon devoir. Mais ne plus l'aimer... non... non... O mon Dieu! vous ne me le demandez pas.. Qu'il ne sache jamais le mal qu'il m'a fait... qu'il m'oublie! Mais non, pas encore, quand je ne serai plus. Il n'a donc pas cessé de m'aimer!.. Oh! le voir... entendre sa voix une fois... une dernière fois encore...

Je ne pus me contenir plus long-temps; je m'élançai vers elle. Au premier bruit, elle se leva avec force... et je la reçus dans mes bras.

Elle était sans connaissance. Je la portai dans l'appartement; au fond était un lit peu élevé; je l'y plaçai et me mis à genoux à côté. Elle me parut revenir à elle; ses yeux s'ouvrirent et se fermèrent plusieurs fois; elle semblait dormir et faire un doux rêve. Je ne pouvais chercher aucun secours, car elle avait passé ses bras autour de mon cou, et à chaque mouvement que je faisais, elle paraissait se réveiller, craindre, souffrir, et de nouveau m'attirait à elle... Tout à coup son visage s'éclaira comme d'une nouvelle vie; de douces paroles d'amour semblaient errer sur ses lèvres avec un heureux et paisible sourire; puis elle posa sa tête sur mon épaule, et j'entendis un soupir.

Je restai long-temps à genoux à la même place sans faire un mouvement. Je comprenais et je ne voulais pas comprendre, je savais et je ne voulais pas savoir, je voyais et je ne voulais pas voir. Tout ce que j'éprouvais à la fois était trop fort; il y avait là trop de désespoir, trop de réalité déchirante pour pouvoir y croire, pour chercher à sortir de ce qui n'était peut-être qu'un songe; comme un songe, cet état pouvait n'être pas sans douceur... La réalité!... elle ne se pouvait supporter... car alors c'était moi, encore moi, toujours fatal, cruel; moi, sa destinée terrible, son premier et son dernier malheur. Immobile, dans un état de stupeur morne, je ne trouvais que des sanglots et des paroles délirantes qu'elle n'entendait plus... Enfin, un léger bruit dans la chambre voisine me rappela à moi-même... Il fallut me dégager de ses bras qui ne me retenaient plus; et, laissant tomber l'écharpe comme un voile sur son visage, je sortis précipitamment pour courir m'enfermer dans la maison que j'habitais. Ne m'y suivez pas.

Le lendemain, on disait auteur de moi que Mme la comtesse de G... était morte.

La nuit vint; elle était sombre. Une seule fenêtre restait ouverte sur la terrasse; je pouvais m'en approcher sans danger à la faveur de l'obscurité. Un cierge, qui brûlait sur un autel temporaire, éclairait seul l'appartement. Je vis une femme qui veillait et priait près du lit. Je voulus aussi prier, je ne pus pas; j'accusais Dieu. J'attendis long-temps; enfin la personne qui veillait sortit. Je m'étais armé de courage... Il me fallait la voir encore... il me fallait encore un dernier adieu... et l'écharpe!...

La voilà, cette écharpe! c'est la même, seulement fanée, blanchie par le temps; elle est là devant moi. Et Marie depuis long-temps n'est plus; cet être aimable, charmant, tout ame, tout sentiment, tout amour, n'est plus. Seul j'ai connu Marie. Elle a passé inaperçue au milieu des autres comme notre amour.

Depuis lors j'ai cependant pu vivre. Dans les premiers momens de mon désespoir, j'ai souvent pensé à me délivrer vulgairement de la vie comme tant d'autres. Mais Marie avait jeté le germe de plus nobles sentimens dans mon cœur; vivre me parut plus digne d'elle.

Sans trop compter sur les hommes, j'ai mis de la fierté bien moins à les mépriser qu'à les servir. Marie me semblait encourager mes efforts. J'ai fait ma faible part du bien que nous méditions ensemble.

Mais l'écharpe ne me quitte jamais. Avec elle renaissent à chaque moment tous mes souvenirs. Elle fut le lien mystérieux de notre vie, elle fut la douleur de Marie, sa joie passagère et le voile de son lit de mort. Quand, moi aussi, je cesserai d'attendre... quand enfin j'entendrai la voix d'un ange me dire: *Viens, viens, voici l'heure!...* je veux que cette écharpe couvre aussi mon visage... je veux la sentir sur mes lèvres... qu'elle y reçoive mon dernier soupir.

HUBERT SALADIN.

M. CHAPON, OU LE MAZARIN DE MONACO.

PETITES CHRONIQUES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Toute l'Europe, à l'heure qu'il est, sait que la principauté de Monaco a eu aussi elle ses trois journées, et que la dynastie des Grimaldi a failli s'éteindre dans la personne de son altesse Florestan Ier. Pour empêcher cette grande perturbation, il n'a fallu rien moins que l'assistance d'un peloton de carabiniers piémontais; mais l'Europe et l'univers ignorent ce qu'était M. *Chapon*, le monopoleur que le lion populaire voulait dévorer. M. Chapon, le ministre des finances, le Jacques Cœur, le Rothschild et le Mazarin de l'endroit... je veux dire du royaume. Un grand ministre, sur ma foi! qui a exploité la principauté comme aurait pu le faire le plus habile industriel parisien; un économiste transcendant, qui aurait fini par administrer sans budget, en remplaçant les contributions par les monopoles.

Et pourtant il ne s'est pas trouvé un seul historiographe pour transmettre à la postérité les faits et gestes de cet administrateur excentrique, pour indiquer à nos gouvernans la merveilleuse recette de cet habile financier.

Je veux réparer cet oubli incroyable, et remplir cette importante lacune dans l'histoire des institutions et des révolutions européennes; je raconterai ce grand événement d'après le récit que m'en a fait un des chefs de l'insurrection; mais pour cela il est nécessaire de remonter jusqu'à la fin du dernier siècle.

En ce temps-là, les habitans de Monaco étaient parvenus à s'affranchir de la domination de leur prince, et s'étaient fabriqué une fort jolie petite république en miniature, à l'instar et sous la protection de la grande république française, qui avait daigné fraterniser avec le petit peuple souverain et ses petits représentans. Le monarque détrôné, son altesse Honoré V errait loin de sa capitale, attendant que la Providence et les Autrichiens voulussent bien le mettre à même de reconquérir ses états. Par malheur, la Providence suscita contre le prince exilé un terrible accapareur de royaumes, lequel, après avoir confisqué à son profit la république française et la

république cisalpine, ne dédaigna pas d'y joindre la principauté de Monaco, qui devint une très minime fraction du département des Alpes-Maritimes.

Le malheureux prince, qui cherchait en vain son royaume fondu dans une sous-préfecture, et sa capitale passée à l'état de chef-lieu de canton, résolut un beau matin d'aller demander ses états à l'illustre usurpateur. Muni de ses titres héraldiques et d'une attestation en bonne forme délivrée par un de ses augustes cousins, il se présenta à la cour du conquérant pour lui demander ce qu'il avait fait de son royaume et de ses huit mille habitans.

— Qui êtes-vous, monsieur, lui dit un jour Napoléon, en l'apercevant dans les salons des Tuileries.

— Sire, répondit l'exilé en s'inclinant, je suis... ou plutôt j'étais, avant la révolution, le souverain de Monaco, avec droit de haute justice et de battre monnaie, droits de blutage, de jambage...

— C'est bien, fit aussitôt l'empereur en l'interrompant, je vous nomme baron de l'empire. — Et il s'éloigna.

— Baron! s'écria le noble solliciteur; mais il oublie que je suis... que j'étais son cousin par la grâce de Dieu.

— Acceptez, lui dit tout bas un prudent diplomate; c'est le premier échelon pour arriver jusqu'à votre royaume. Aujourd'hui vous êtes baron, dans un an vous serez comte, six mois après on vous fera duc, et vous vous retrouverez prince un beau matin, non par la grâce de Dieu, mais bien par celle de l'empereur, ce qui revient au même.

Le roi sans royaume suivit ce conseil : il accepta, en attendant mieux, le titre de baron; puis il fit si bien, qu'au bout de six mois il était comte et de plus chambellan, attaché au service de l'impératrice Joséphine.

Oui, l'illustre exilé consentit à servir ostensiblement une majesté parvenue, mais il resta prince souverain incognito. Il donnait des leçons de tenue et de dignité à une princesse qui trop souvent redevenait créole; il se dédommageait en faisant de la tyrannie d'antichambre. Quand il avait fini son service de premier valet de chambre de sa souveraine, il s'en allait dans un carrosse à six chevaux trôner chez lui avec ses gens et ses intimes. Le chambellan maudissait parfois son esclavage : il prenait alors sa tabatière, sur le couvercle de laquelle le souverain de Monaco était représenté avec la couronne de prince et le manteau ducal, et il se consolait en disant : « Voilà pourtant comme je serai un jour, s'il plaît à Dieu et à l'empereur! » Puis il se faisait donner de l'Altesse par son secrétaire intime, dont il avait fait un secrétaire d'état, et par son valet de chambre, qu'il nommait son chambellan. « D'ailleurs, disait-il aux grands seigneurs de la cour, ce n'est pas déroger que de servir une impératrice; et son auguste époux, qui fait des rois à volonté, saura bien faire un prince quand il lui plaira. »

En attendant, il adorait son impératrice; il le disait si souvent, que la bonne Joséphine avait fini par le croire. Aussi, après son divorce, elle voulut conserver son fidèle chambellan; l'excellente princesse prétendait qu'elle n'avait plus que deux amis au monde : son chat et son chambellan.

Mais le chambellan-souverain ne trouvait plus son compte à ce changement. Il adorait bien encore son ex-impératrice, mais il aurait tout autant aimé et adoré l'impératrice officielle et reconnue, sous les yeux du maître qui oubliait de lui rendre ses états tout en allant conquérir ceux des autres. Une catastrophe inattendue lui rendit l'espérance et le bonheur : ses augustes cousins envahirent la France. Il protesta d'abord tout haut comme Français et chambellan, mais il se réjouit tout bas comme ex-souverain de Monaco; et lorsque Louis XVIII fut rétabli sur le trône de ses pères, il alla trouver le nouveau monarque, et lui prouva que la restauration ne pouvait être complète qu'autant qu'elle s'appliquerait à la principauté de Monaco. Le roi accueillit sa demande et lui rendit son peuple qui ne songeait guère à lui.

Quand toutes les négociations furent terminées à ce sujet, et que l'on eut retrouvé son cher petit royaume, le prince partit pour aller en prendre possession; mais voilà qu'en arrivant sur le rivage de Cannes, il se rencontra face à face avec le transfuge de l'île d'Elbe, qui venait reconquérir son bel empire français.

Les deux monarques se pressèrent la main et causèrent amicalement.

— Où allez-vous, demanda Napoléon Ier à Honoré V?

— Sire, répondit l'altesse, je retourne chez moi faire une restauration.

— C'est inutile, reprit le nouveau débarqué, je vous éviterai cette peine et je la ferai pour vous.

— Quoi! votre majesté songerait à reconquérir mon royaume?

— Oui, et le mien, par-dessus le marché.

— Avec six cents hommes? L'armée de Monaco est presque aussi nombreuse...

— Demain, monsieur mon cousin, j'aurai vingt mille soldats; dans huit jours, quatre cent mille. Mon aigle va voler de clocher en clocher, jusque sur celui de votre capitale.

— Ainsi donc, je reprendrai mes états?

— J'en ai peur.

— Et je reste chambellan, du moins?

— Tant qu'il vous plaira.

— J'aurais pourtant bien voulu faire une restauration, ne fût-ce qu'une restauration de trois jours.

— Je vous permets d'en faire une de trois mois, après cela vous viendrez me joindre; je vais vous attendre aux Tuileries.

— En vous remerciant, sire; dans trois mois j'irai reprendre mon service auprès de votre majesté.

— J'y compte, mon prince; jusqu'au revoir!

Et les deux monarques en perspective se séparèrent pour aller chacun dans sa capitale.

Le prince de Monaco était rentré triomphant au sein de ses états; il avait dit, à l'instar de son cousin de France. « Il n'y a rien de changé ici, il n'y a qu'un Monaco de plus. » Il retrouva son petit palais, ses ex-fonctionnaires; il ne lui manquait qu'un budget. Le Mazarin de l'endroit, l'illustre Chapon, se chargea de lui en confectionner un, sans avoir recours aux contribuables.

Il fit du prince le boulanger de la capitale; il obligea les habitans à venir acheter le pain de son altesse, sous peine de mourir de faim. Le peuple trouva l'idée et le pain fort peu de son goût, attendu que le ministre le faisait fort lourd et le vendait fort cher dans l'intérêt de son souverain. (Historique.)

Mais quand le peuple se plaignait de manger, en guise de pain, de la pâte de haricots et de pommes de terre, le boulanger, c'est-à-dire le ministre Chapon, leur répondait gravement : « C'est par ordre de votre souverain bien-aimé; son altesse veut que ses sujets engraissent : n'a-t-il pas promis de vous faire jouir d'une bonne restauration? Mieux vaut gagner des indigestions par dévouement pour votre excellent prince, que de mourir de faim par amour pour votre république. »

Et les sujets du bon prince furent contraints à se soumettre à ce régime oppresseur et étouffant; la boulangerie royale continua de fonctionner au profit du souverain et de son ministre.

Cela dura vingt-cinq ans; puis un jour le ministre-boulanger dit aux mitrons et aux consommateurs appelés vulgairement le peuple :

— Le prince Honoré V est mort : vive Florestan Ier!

— Oui, vive Florestan Ier, s'il nous fait manger du bon pain, ou s'il nous laisse le fabriquer nous-mêmes!

Florestan, qui était bon prince, accueillit cette demande, et déclara qu'il voulait être le père du peuple, tout en cessant d'être son boulanger, et il rendit une ordonnance par laquelle tout citoyen de Monaco, jouissant de ses droits civiques et d'un honnête appétit, était libre de confectionner son pain comme il l'entendrait. Le peuple bénit son prince et le proclama le véritable restaurateur de la nation (toute plaisanterie à part). Mais quand le prince demanda à son ministre où était sa liste civile :

— Votre liste civile, répondit l'illustre Chapon, c'était votre boulangerie; je n'en connais pas d'autres.

— Diable! dit le prince, j'ai cependant tout autant d'appétit que mon peuple, et il me serait fort agréable de manger comme lui, sans cependant être son tyran et son boulanger.

— Eh bien! sire, soyez son marchand de grains : c'est un autre système plus relevé et non moins avantageux.

— Au fait, dit son altesse, c'est un fort bon système, qui ne fait pas déroger. Nous imiterons le grand Pharaon et son ministre Joseph, qui distribuaient du grain aux égyptiens, et les Egyptiens valaient bien le peuple de Monaco.

Or donc, le prince, qui n'avait pas voulu être boulanger, se fit marchand de grains; mais le peuple s'aperçut bientôt qu'il n'avait rien gagné au système : il maudit Chapon et son jeune monarque, il parla même de faire une insurrection.

Un ancien figurant de l'Opéra-comique, qui était venu chercher fortune dans les états de Florestan et qui avait été méconnu par le nouveau prince, fit connaître au peuple le procédé dont usa Masaniello en pareille circonstance; et comme le peuple invoquait la constitution libérale de Grimaldi Ier, le Charles-Quint de Monaco, l'ex-chanteur leur chanta avec une petite variante ce sublime appel à la révolte du héros napolitain :

> Grimaldi, ce monarque sage,
> Fit pour nous de plus douces lois;
> Réclamons-les, c'est un hommage
> Aux vertus de nos meilleurs rois.

Cet appel musical et poétique produisit son effet : le peuple affamé se leva en criant vengeance; il nomma le figurant son Masaniello et s'élança vers la maison ducale, vers le palais, en demandant la tête de Chapon, la constitution de Grimaldi Ier et l'abolition du monopole.

Florestan, qui ne connaissait que les émeutes du Cirque-Olympique et celles de Paris, auxquelles il avait assisté en amateur, fut véritablement effrayé quand il en vit une au naturel, *parlant à sa personne*. Il fit barricader la porte du palais, et réunissant son conseil, c'est-à-dire le sieur Chapon et son secrétaire intime, il leur posa cette question :

— Que faut-il faire?

— Tenir tête à l'orage, répondit bravement le Mazarin.

— Mais ils vous égorgeront, mon cher Chapon!

— Bah! j'en ai bien vu d'autres, répliqua le grand homme.

— J'ai envie de leur accorder ce qu'ils me demandent, ajoutait le bon prince.

— Que dites-vous, monseigneur? vous vous coupez les vivres. Le monopole est le plus clair de votre revenu.

— Que faire, alors?

— Appeler à notre aide les bons citoyens, les fonctionnaires publics et les carabiniers piémontais.

— Appeler l'étranger dans mes états, jamais!

En ce cas, essayez des fonctionnaires et des bons citoyens.

On fit un appel aux défenseurs de l'état; il en vint une douzaine, dont quatre marchands de grains compromis. Cependant l'émeute grondait, vociférait, et devenait effrayante; elle résista aux trois sommations offi-

cielles, et continuait à crier: « Mort au Chapon! à bas le monopole! » Le duc Florestan se disait à part lui: — J'ai bien envie de m'en aller.

L'intrépide Chapon, qui avait envoyé demander du secours à la frontière, disait: — Patience, mon prince; on va venir nous délivrer.

Et le troisième jour, en effet, on vit paraître dans le lointain un peloton de carabiniers piémontais, qui accourait au secours du prince.

Il était temps, le peuple assiégeait tout de bon le palais; quelques instans encore et c'en était fait de la dynastie grimaldienne, l'émeute devenait une révolution.

Mais les insurgés s'arrêtèrent à la vue des carabiniers, et tout rentra dans le devoir.

— Je vous disais bien que je vous sauverais, monseigneur! s'écria Chapon tout rayonnant de joie.

— Oui, répondit le prince, grâce à l'invasion et aux dépens de ma popularité... Mais c'est égal, vous êtes un grand homme, Chapon, et je me charge de le dire aux Parisiens que je vais retrouver de ce pas: j'ai assez du Monaco comme cela; soyez mon Richelieu, mon Mazarin, mon vice-roi, tout ce que vous voudrez, je vous laisse carte blanche. J'aime mieux être un simple gentilhomme à Paris, que prince souverain dans ma capitale. Je suis bon diable et pas du tout tyran; gouvernez, administrez à ma place, moi je flanerai et m'amuserai tout en vous bénissant. Adieu, Chapon, fabriquez beaucoup de sous de Monaco, échangez-les contre des pièces de cinq francs ou des billets de banque, et rendez après cela mon peuple heureux, si c'est possible.

— Je m'en charge, répondit le grand homme; j'ai le monopole de la félicité publique.

Voilà comme quoi, — me disait le Masaniello de Monaco, qui est revenu à Paris au plus vite, pour échapper à la vengeance du farouche Chapon, — voilà comme quoi l'invasion des barbares a fait avorter les trois journées de Monaco; voilà comme quoi Florestan Ier va régner *in partibus*, et devenir l'oppresseur de son peuple, afin d'engraisser un *chapon!*

UN CHRONIQUEUR INCONNU. — (*Globe.*)

PROVERBES GASTRONOMIQUES.

A ce titre, vous pouvez juger qu'il s'agit d'un simple ambigu dans lequel dominent les produits du petit four et de la petite broche. Mettez-vous donc à table, pêle-mêle, non pas pour déjeuner, dîner ou souper, mais pour prendre part à une collation.

Je nourrissais depuis long-temps l'idée de vous servir sans trop d'assaisonnement, un plat de mon métier, et d'y exposer combien notre langue française serait pauvre et maigre, si elle ne se réconfortait de locutions empruntées au vocabulaire de la vie.

Entre autres proverbes, j'aime beaucoup celui-ci: « Ventre affamé n'a point d'oreilles. » Il contient le plus bel éloge possible de la musique, puisqu'il la juge digne d'être appréciée seulement par des estomacs satisfaits.

Il est si doux de digérer en mesure.

Voyez encore combien de richesses sont renfermées dans ce peu de mots consacrés par l'usage du peuple: « Le coffre est bon. » Le coffre! c'est l'estomac; c'est la boîte où fonctionne l'orgue la mieux organisée qui ait jamais été construite. Que cela est beau! mon voisin ne peut plus marcher; la goutte a endolori ses pieds et ses jambes; ses bras sont en proie à la paralysie; sous son front chauve se meuvent des douleurs névralgiques. Il n'en dit pas moins avec un légitime orgueil: « Le coffre est bon. » C'est sa cassette, c'est son trésor. Que lui importe le reste! Les grandes pensées ne viennent point du cœur: elles viennent de l'estomac.

Celui-là fut heureusement inspiré qui le premier dit qu'il fallait aux courages paresseux mettre le cœur au ventre! il avait raison. Les sucs nourriciers n'ont pas enfanté moins de belles actions qu'un sot amour de la gloire. La gloire elle-même, quelque friands qu'ils en soient, messieurs les philosophes l'appellent de la fumée, pour se consoler peut-être de manger leur pain à la fumée de ce rôti. Il y a bien de l'héroïsme au fond d'une marmite, bien de l'avancement dans le jus d'un aloyau.

Ecoutez ce brave sergent: il porte des chevrons sur sa manche; ces chevrons, il les honore du titre de sardines. Avec quelle fierté, frisant du bout des doigts la pointe de sa moustache et relevant la tête, il dit à un conscrit: C'est que, dans mon temps, j'étais un dur à cuire. Un dur à cuire! c'est une admirable qualité dans un vieux troupier; mais elle mériterait toutes les exécrations du monde civilisé, si on la rencontrait dans la personne d'un gigot de mouton. Supposons que vous ayez le malheur d'essayer une bouchée d'un de ces gigots en état de rébellion contre les meilleures dents, que direz-vous? précisément ce que vous dites d'une plaisanterie saugrenue, d'une mauvaise pièce de théâtre, d'un mensonge trop abrupte: « C'est bien dur à avaler. »

C'est une fort bonne chose, n'est-ce pas, qu'un foie de veau bien cuit, soit à la casserole sur un feu discret, soit à la broche devant un feu plus téméraire? Eh bien! que lui faut-il à ce foie de veau, pour être parfait? il lui faut cette onctueuse et grassouillette enveloppe que l'on appelle sa coiffe: d'où, très certainement, nos grand'mères ont emprunté la dénomination donnée au compartiment de leur toilette du même nom.

A cette occasion, vous me permettrez d'expliquer une impertinence reprochée à Voltaire. Le mot coiffe étant le seul mot sans rime, il prétendait, le scélérat! que cela venait de ce que tout ce qui tient à la tête des femmes n'a ni rime ni raison. Il voulait, j'en suis garant, parler de la coiffe d'un foie de veau à la bourgeoise, mot modeste, mets recommandable dans sa simplicité. Voilà où était son crime.

Quoi de plus aimable pour indiquer qu'un homme est à son aise, que de dire: « Il a du beurre dans ses épinards. » Un discours académique, remplissant la moitié d'une séance littéraire, c'est la pièce de bœuf. N'en mangez que modérément, sans toutefois réserver votre appétit pour ces petits vers de clôture qui ne sont la plupart du temps que de la crème fouettée, et soyez sobres de l'oreille si l'on vous sert des bons mots au gros sel, par la raison que nous sommes souvent exposés à en entendre qui sont vraiment par trop forts de café. Rompez donc en visière à tous ces colporteurs si communs de facéties nauséabondes, ne fût-ce que pour leur faire avaler un bouillon.

Chez les anciens, les frivolités étaient des noix: *Sunt nuces*, disaient leurs poètes en produisant d'ingénieuses bagatelles: nous, et je ne sais vraiment par quelle impardonnable bizarrerie, nous disons d'un sot: « C'est un melon. » Cette locution mauvaise ne saurait être justifiée que dans le cas où il serait démontré qu'elle est antérieure à la culture du cantalou. Quelle admirable prévision du Créateur dans la conformation du cantalou! Lui-même, il a fait les parts en creusant les rigoles où doit plonger un couteau d'argent. La carte normale de la France entre le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et les deux mers n'est pas mieux indiquée que les délimitations politiques d'une tranche de cantalou. A genoux, s'il vous plaît, pour parler du melon, où vous en êtes un vous-même dans la mauvaise acception que je proscris!

Avez-vous perdu du temps à la recherche d'un homme qui vous échappe toujours, même quand vous avez cru le saisir? c'est une anguille. Les petits pois sont si bons qu'on les salue à peine en fleurs. Ce qu'il y a de plus exquis en hommes et en femmes dans le beau monde, on l'appelle la fleur des pois. Le *nec plus ultra* de l'habileté d'un tailleur traduit admirablement ce demi-vers d'Horace: *Desinit in piscem*, quand il vous apporte un habit dont les basques se terminent en queue de morue. Mon vieil ami, M. Roquefort, savant antiquaire, disait des imbéciles: « Ils sont bêtes comme des carpes frites. » Ecumer de colère est une heureuse métaphore née des déchets que l'ébullition fait monter au sommet d'un pot de feu, comme la lie du peuple est consanguine de la lie dont s'encrasse le fond d'une futaille. User trop vite ses chances de bonheur, c'est manger son pain blanc le premier, et souvent pour peindre la mauvaise éducation d'un homme, on a dit de lui qu'il est grossier comme du pain d'orge. Ainsi les prodigues mangent leur blé en herbe et ne savent pas se garder une poire pour la soif; ainsi encore on dit des hommes trop difficiles en toutes choses qu'ils ne savent point manger leur perdreau sans orange. La fameuse anguille de Melun, criant avant qu'on l'écorchât, était le symbole des poltrons, comme le dindon... Ici toute explication serait superflue; vous savez probablement ce que c'est qu'un dindon pris au figuré. Que si vous l'ignorez, causez avec un admirateur de vos poètes romantiques.

Ce menu, entièrement composé de hors-d'œuvre, suffirait pour prouver que la langue française serait une langue à peu près morte, ou du moins fort délabrée, si elle ne se réchauffait pas au feu de la cuisine, si elle ne s'alimentait à l'office de son dictionnaire. Ensuite, que de subtilités peuvent résulter de ses conquêtes pour lesquelles la plume et la fourchette concourent d'un commun accord! J'en ai à ma disposition une preuve que j'aurai l'honneur de vous soumettre. Voici la carte d'un dîner commandé et mangé chez Véry en 1816, par de jeunes officiers de l'armée de la Loire:

Noulles en potage.
Abattis de volaille.
Poulet à la Marengo.
Olives farcies.
Lièvre rôti.
Ecrevisses de Seine.
Omelette au fromage.
Noix vertes pour dessert.

Cette carte me paraît le chef-d'œuvre des acrostiches. Le nom de Napoléon brille en effet au premier rang. Quant aux braves convives, ils étaient ou se croyaient surveillés par la police. Mais ils s'en moquèrent pas mal, ma foi! Ils burent *à la carte*, et furent ce jour-là d'autant plus heureux que le dîner était parfait.

Je ne prétends pas ajouter à la gloire de notre vieille armée ni à celle du vin de Champagne; mais je veux, pour dessert, vous offrir une bouteille très vieille de ce vin vaudevilliste. Jugez si elle est vieille! on la but pour le consulat. Ce fut la plus aimable instruction diplomatique qui ait jamais été donnée à un ambassadeur par un ministre des affaires étrangères. Comme M. de Lauriston, partant pour Saint-Pétersbourg, était venu demander à M. de Talleyrand ses dernières instructions, ce que notre grand comédien Potier appelait le dernier coup de serviette, le ministre fit apporter une bouteille de champagne et en remplit deux verres. « Voilà ce que c'est, dit-il ensuite: suivez ponctuellement les ordres du premier consul, et puis versez de haut, comme je viens de le faire; faites mousser. »

Je ne sais pas jusqu'à quel point cela peut être vrai, mais on m'a dit que notre ambassadeur, après avoir rempli l'objet de sa mission, ne put s'empêcher de murmurer ces mots: « Croyez cela et buvez de l'eau. » Il faut croire que l'empereur Alexandre les entendit; car ce monarque, versé dans toutes les délicatesses de la langue française, répondit gracieusement en ces termes, bien communs sans doute, mais aussi bien aimables et bien coquets; « Cela n'est pas aussi sûr que du vinaigre. »

(*La Gastronomie.*)

Le Créancier d'un grand Artiste.

Quelques mois avant la mort de Talma, une personne chargée de ses affaires vint lui dire que sur dix billets qu'il a souscrits, payables à la caisse du Théâtre-Français, il y en avait six qui n'avaient pas été présentés.

Ce fait éveilla l'attention de l'artiste. Il consulta son livret d'échéances et il vit que ces effets avaient payé un fournisseur. Il se promit d'éclaircir ce fait.

Un jour, le grand tragédien dirigea sa promenade vers la demeure du fournisseur, auquel il fit part du retard que les porteurs des effets, contre leur usage, mettaient à en toucher le montant.

Le fournisseur répondit qu'il avait négocié les billets, et que sans doute les porteurs iraient plus tard réclamer les fonds.

Talma crut voir dans le langage du créancier une expression mal déguisée de contrainte.

Un autre jour, il envoya renouveler la même information. Cette fois, le fournisseur fut plus communicatif, et quand le chargé d'affaires de l'artiste lui eut demandé s'il passait à d'autres les billets de Talma :

— Non, non parbleu, monsieur, dit le fournisseur; pas si bête, je les garde.

— Mais alors, si vous les gardez, venez donc vous les faire payer.

— Me les faire payer! ce n'est pas là non plus mon affaire. Je tiens à avoir des billets qui ne soient pas payés.

Puis le créancier prit une figure triste et il ajouta :

— Mon Dieu, monsieur, avant peu nous perdrons le grand joueur de tragédies, sa santé s'altère; Quand il ne sera plus, voyez-vous, tout ce qui lui aura appartenu doublera, triplera de valeur. S'il me payait un billet de 100 francs, cela me ferait 100 francs; mais si je les garde, je les vendrai 200 francs, 300 francs pièce après sa mort. Il y a à l'entresol un Anglais qui me fera cette affaire-là quand je voudrai.

Tout ce qu'on put dire à ce bizarre capitaliste ne put lui faire changer son système.

On raconta l'anecdote à Talma, en lui taisant les pronostics que le fournisseur faisait sur sa fin prochaine; il menaça, en riant, ce créancier de recourir aux huissiers pour le contraindre à accepter paiement, et il ne put obtenir enfin la remise de ses effets qu'en écrivant six fois au créancier, qui, nanti de six lettres autographes, consentit enfin à échanger contre écus ses six billets.

A la mort de sa chère pratique (c'est ainsi que le capitaliste nommait le grand tragédien), la spéculation annoncée fut réalisée, et c'est lord Smith Clarke qui fit acquisition de la correspondance, qui m'a révélé l'anecdote peu connue que je viens de dire.

TRIBUNAUX.

JUSTICE DE PAIX. — 8e ARRONDISSEMENT.

Dimanche et lundi.

Bevary, le roi des noceurs de son quartier, est cependant un très bon ouvrier quand il s'y met, et il s'y met très rarement. Aujourd'hui il se voit cité devant la justice de paix par madame Hamel, la mère de son apprenti.

Le juge. — Que réclamez-vous?

Mme Hamel. — Quelque chose qui est dans la charte : la liberté, la liberté de ma progéniture.

Le juge. — M. Bevary retient votre enfant malgré vous?

Mme Hamel. — Certainement.

Bevary. — Pourquoi l'avez-vous mis en apprentissage chez moi?

Mme Hamel. — Je l'ai mis en apprentissage pendant six jours, mais je veux qu'il se repose le septième dans les bras de sa famille. Monsieur a l'infamie de lui refuser ses dimanches, à cet enfant.

Bevary. — Qu'est ce que ça fait? je lui donne le lundi.

Mme Hamel. — Quel plaisir peut-il avoir le lundi? moi je le veux le dimanche.

Le juge. — Pour quelle raison refusez-vous à votre apprenti de le laisser sortir le dimanche?

Bevary. — Tiens, le dimanche je travaille, j'ai besoin de lui.

Le juge. — Vous travaillez le dimanche?

Bevary. — Est-ce qu'il y a des jours pour moi quand il s'agit de travailler!

Le juge. — Mais alors, le lundi?.....

Bevary. — Ah! c'est différent! Le lundi, je fais la noce (explosion de rires), je n'ai pas besoin d'apprenti pour cela! (On rit.)

Le juge. — Mme Hamel, en faisant vos conditions, avez-vous dit que votre enfant sortirait le dimanche?

Bevary. — Jamais il n'a été question de ça.

Mme Hamel. — Ce n'est pas une raison pour priver un enfant de ses droits civiques. (On rit.) Parle, petit; quel jour aimes-tu le mieux : dimanche ou lundi?

Le petit Hamel. — J'aime mieux sortir le dimanche.

Mme Hamel. — Voyez-vous!

Le petit Hamel. — Et le lundi aussi! (Bruyante hilarité.)

M. le juge de paix décide que l'usage désignant le dimanche comme jour de repos, le jeune Hamel sera libre le dimanche.

CONSEIL DE DISCIPLINE DE LA 6e LÉGION DE LA GARDE NATIONALE.

Toujours en fêtes.

Au moment où nous entrons dans la salle du tribunal disciplinaire, un jeune récalcitrant est en train de se justifier devant le Conseil, de plusieurs manquemens de service. A l'aspect de l'accusé qui est tout jeune, on voit que c'est une recrue, un conscrit, et on espère que cette inexpérience, jointe à la jolie figure et aux manières distinguées du prévenu, appelleront sur sa tête blonde et frisée toute la mansuétude du Conseil.

Le président. — Depuis quatre mois bientôt vous êtes inscrit sur les cadres de la garde nationale, et vous n'avez pas encore fait votre service. Qu'avez vous à répondre?

Le prévenu. — Ça s'est mal rencontré. Justement je n'ai jamais pu monter mes gardes les jours pour lesquels j'ai été commandé.

Le président. — Vous avez reçu votre premier billet de garde pour le 7 octobre; qui vous a empêché ce jour-là de faire votre service?

Le prévenu. — Impossible de me rendre au poste, messieurs. C'était mon jour de fête. Un de mes amis intimes, qui est baron et fondateur d'un établissement d'instruction publique, est venu me prendre au saut du lit dès le matin, et je n'ai pu me soustraire de toute la journée à ses *honnêtetés*.

Le président. — Vous avez encore été commandé pour le 12 novembre... Même inexactitude de votre part.

Le prévenu. — Même motif, monsieur. J'av is reçu la veille par la poste, en même temps que mon billet de garde, une lettre d'un de mes amis intimes, qui est liquoriste, dans laquelle il m'annonçait que le lendemain étant, à ce que je lui avais dit, le jour de ma fête, il voulait me festoyer; et en conséquence il m'invitait à dîner. Vous sentez que je n'ai pu me dispenser d'y aller; ayant accepté l'*honnêteté* du baron, je ne pouvais pas refuser celle du liquoriste, il ne faut pas faire de jaloux.

Le président, sévèrement. — Vous avez été commandé de nouveau pour le 22 novembre. Etait-ce encore votre fête?

Le prévenu. — Vous venez de le dire. (Rire général.) Aussi j'ai rencontré le soir sur le boulevart un de mes amis intimes, qui est homme de lettres. Lorsque je lui ai eu dit que c'était ma fête, il m'a sauté au cou et n'a plus voulu me quitter. Il m'a emmené avec lui à l'Opéra, et sortant de là, il a fallu absolument que nous allions souper ensemble au café de Paris, sans cela il se serait fâché.

Le président. — En aucun cas, monsieur, vos excuses ne pourraient prévaloir; mais encore elles sont mensongères; vous ne sauriez avoir trois fêtes dans l'année.

Le prévenu. — Mieux que cela, j'en ai trois cent soixante et cinq, c'est absolument comme si j'étais l'almanach (on rit).

Le président, au rapporteur. — Quels sont les noms du prévenu?

Le rapporteurs. — Jean Louis-Florent Toussaint.

Le président. — Vous trompez tellement le Conseil, que les jours où vous avez manqué votre service ne concordent pas avec ceux indiqués par le calendrier pour célébrer les anniversaires de vos trois prénoms, Jean, Louis et Florent.

Le prévenu. — Certainement, mais ça ne prouve rien, je me fais souhaiter la fête sous mon nom de famille (Rires). Toussaint, ça comprend tout, c'est plus patronymique. Aussi c'est tous les jours ma fête en particulier et le 1er novembre, jour de la Toussaint, c'est ma fête en général. (Longue hilarité.)

Le président. — Vous abusez de la patience du Conseil; c'est une plaisanterie que votre excuse.

Toussaint. — Elle suffit à mon bonheur; tous les matins je me dis en m'éveillant : « Encore un jour de fête. » Je suis comme le vieux Ruy Gomès du grand poète :

> Je vis et j'ai dans l'âme une fête éternelle.

Le président. — Le Conseil vous condamme à quarante-huit heures de prison.

Toussaint. — Le Conseil n'est pas honnête... que diable, on n'envoie pas un homme en prison... le jour de sa fête.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— On écrit de Berlin, le 16 janvier : « Dans le chapitre des ordres royaux que le roi vient de tenir, S. M. a conféré la décoration de l'Aigle-Rouge, 3e classe, à M. Hittorf, architecte de la place de la Concorde et des Champs-Elysées. »

— On écrit de Saint-Pétersbourg, 8 janvier :

« On apprend que l'empereur a résolu d'accorder à plusieurs Polonais la permission de retourner en Russie; dans le nombre se trouve le prince Oginski, qui depuis plusieurs années a établi en France un atelier de reliure, et qui vivait de cette industrie. »

— Le père Bofruchot, marinier de l'Yonne, a l'habitude, quand ses affaires l'amènent dans la capitale, de loger dans le cabinet même de son bateau. Hier, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, au moment où il rentrait à son domicile, c'est-à-dire sur son bateau, il se trouva nez à nez avec deux jeunes drôles de quinze à seize ans, dont l'un portait sur l'épaule la valise où étaient renfermés son linge et son unique habit bleu

barbot, qu'il venait mettre pour ensuite aller au parterre de la Gaîté voir *les Pontons.*

Les deux jeunes garçons, se débarrassant lestement du porte-manteau, voulurent prendre la fuite aussitôt qu'ils aperçurent le père Bofruchot; mais lui, non moins alerte et plus vigoureux, les arrêta au passage en les saisissant chacun d'une main : « Ah! mes gaillards, leur dit-il, tandis que fortement serrés au collés ils faisaient la mine la plus piteuse, ah! vous voulez voler la marine; cela pourra avec le temps vous conduire à Brest ou à Rochefort. — Nous sommes bien innocens, répondit en pleurant le plus jeune des deux maraudeurs, c'est un grand qui nous a menés ici; il a fait le coup tout seul; et il nous faisait partir devant avec le butin, tandis qu'il est lui-même caché dans votre cabinet et qu'il se dispose sans doute à partir pendant que vous allez nous emmener. »

Le vieux marinier, peu crédule de sa nature et soupçonnant un piége, tira de sa poche son mouchoir, attacha l'un à l'autre par le cou les deux filous, et rassuré alors contre toute tentative d'évasion, pénétra dans la cabine. Personne ne s'y trouvait. Gaunet et Ribois, les deux maraudeurs, surpris en flagrant délit, ont en conséquence été envoyés à la Préfecture par le commissaire de police du faubourg du Temple, car c'était sur le canal Saint-Martin que cette scène se passait.

— Hier, vers midi, le sieur V..., marchand, passage du Caire, 94, avait envoyé sa jeune fille Emilie, âgée de sept ans, rue Saint-Martin; cette jeune fille, arrivée en face du passage du Cheval-Blanc, au coin de la rue du Ponceau, fut attirée dans ce passage par une femme qui lui dit qu'elle allait perdre ses boucles d'oreilles, et qui lui offrit de les mettre dans du papier qu'elle plaça sous le fichu de la jeune fille. Arrivée chez son père, cette enfant raconta ce qui lui était arrivé. On retira un papier de dessous ses vêtemens; mais, comme on le pense bien, les boucles d'oreilles n'y étaient pas.

— Un jeune élève en pharmacie, arrêté sous une inculpation de vol, fut conduit samedi chez le commissaire de police. A peine était-il entré dans le cabinet du magistrat que, tirant de sa poche un petit flacon qu'il y tenait caché, il le porta à sa bouche et tomba presque aussitôt sur le parquet, en proie à des convulsions effrayantes. Le malheureux venait d'avaler une dose assez forte d'acide prussique. Un médecin, appelé sur-le-champ, s'empressa d'administrer au jeune homme des contre-poisons efficaces; et au bout de quelques heures de soins, le prévenu, placé dans un fiacre, put être transporté à l'infirmerie de la Force. L'état de ce malheureux était des plus graves; on espère pourtant le sauver.

— Encore un exemple du danger de laisser des armes à feu chargées et à la portée des enfans. Un des jours de la semaine dernière, plusieurs enfans laissés à eux-mêmes jouaient dans la maison d'un vigneron de la commune de Combleux. Un d'eux, âgé de onze ans environ, avise un fusil à la cheminée. Excellente occasion pour varier les jeux! Il met deux chaises l'une sur l'autre, parvient au fusil, le décroche; puis il couche en joue ses petits camarades, et les menaçant de les tuer. Les enfans ont peur et se sauvent; malheureusement une petite fille de huit ans, sœur du petit imprudent, est plus brave; son frère la menace, elle ne fait qu'en rire; le jeu continue, le coup part, et la petite infortunée tombe inanimée sur le carreau. (*Journal du Loiret.*)

— On écrit de La Haye, 22 janvier :

« Hier, le comte de Wylich et Lottum, ministre de Prusse près le cabinet de La Haye, a eu de notre roi une audience solennelle; il lui a demandé la main de la princesse Sophie pour S. A. R. le grand duc héréditaire de Saxe-Weimar, fils du grand-duc régnant, Charles Frédéric de Saxe-Weimar. Ce jeune prince, qui porte les noms de Charles-Alexandre-Auguste-Jean, est né le 21 juin 1810. Il est en ce moment colonel au service de la Prusse, et chef de l'un des régimens de hussards de Russie. Hier, il y a eu, à cette occasion, grand dîner à la cour, et au dessert le roi s'est levé; il a porté un toast à la santé des futurs époux. Le mariage, à ce qu'il paraît, n'aura cependant lieu que vers la fin de l'été prochain.

» Lundi prochain, S. Exc. le baron de Bois-le-Comte, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi des Français, auprès de notre gouvernement, donnera une brillante soirée à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de S. A. R. la duchesse d'Orléans. »

— On lit dans le *Phare du Leman* :

« Il s'est répandu ces jours derniers un bruit dont nous ne pouvons encore garantir l'authenticité. Le monastère du Grand-St Bernard aurait, dit on, été attaqué dans la nuit par quatorze brigands. Les pères se seraient défendus avec courage, auraient lâché leurs chiens, et auraient tué cinq de leurs agresseurs. Ils auraient eux-mêmes à déplorer la perte de leur prieur, de trois domestiques et de plusieurs chiens. »

— Le musée d'Alger renferme 400 sujets appartenant à diverses classes de l'histoire naturelle, et choisis principalement parmi les mammifères, les oiseaux et les poissons que produit le pays. Il possède également plusieurs échantillons des végétaux et minéraux que fournissent les diverses parties du territoire algérien, ainsi qu'une collection d'insectes et de coquillages. On y remarque, en outre, la collection numismatique des rois de France, des médailles romaines et des antiquités de toute nature provenant des fouilles exécutées sur différens points de l'Algérie.

— On écrit de Nantes, 26 janvier :

« Un grave sinistre a eu lieu hier en rade de Saint-Nazaire : le trois mâts la *Cerès*, armateur, M. Maës, a touché sur un banc de roche, s'est ouvert par le derrière et a coulé. Il était chargé de 11,000 sacs de sucre. Resté à sec à la basse marée, on s'est empressé de sauver une partie du chargement. Un matelot, malade dans sa cabine, a été, dit-on, noyé. On évalue cette perte à 600,000 fr.

— Un progrès d'une haute importance vient d'être fait dans l'art de l'imprimerie; il est dû à M. de Rothermund, émigré polonais. Jusqu'ici les caractères étaient lavés à l'aide de brosses trempées dans de la potasse du commerce, et ce lavage détériorait promptement l'*œil* des lettres. M. de Rothermund a substitué à ces brosses ruineuses un jet liquide de potasse épurée, lancé par une pompe. Plusieurs imprimeries, et notamment celle du journal belge l'*Indépendant*, ont adopté depuis un an cette utile invention.

— Le célèbre écuyer Ducrow est mort la nuit dernière. On se rappelle qu'au mois de juin dernier son amphithéâtre est devenu la proie des flammes, et qu'il avait fait une perte considérable. Le matériel, les décors, les chevaux, le mobilier, tout avait péri. Depuis lors on avait remarqué un dérangement dans les facultés intellectuelles de M. Ducrow. Samedi, il a eu une attaque de paralysie dont il ne s'est pas relevé. (*Standard.*)

— En 1843 sera ouvert à Londres le grand *Hôtel de l'Univers* qui n'aura jamais eu son pareil dans le monde. On a déjà fait l'acquisition des terrains nécessaires. On démolit en ce moment les anciennes maisons qui s'y trouvent au nombre de 26. Ensuite on verra surgir pour les voyageurs une petite ville, qui s'élèvera comme par enchantement de dessous la terre, et telle qu'on n'en aurait jamais rêvé de pareille en Europe.

L'hôtel sera divisé en douze quartiers séparés les uns des autres. Chaque quartier ou division sera destinée à une nation et disposée en conséquence. La première division est destinée aux Américains, la deuxième aux Français, la troisième aux Allemands, la quatrième aux Hollandais, la cinquième aux Russes, etc. Chaque nation aura ses cuisiniers, sa cuisine, ainsi que ses médecins particuliers; elle aura également ses cabinets de lecture composés d'ouvrages en langue de leur pays : cependant il sera permis aux voyageurs de fréquenter les quartiers destinés aux autres nations et de s'y loger. D'après un calcul approximatif, cet hôtel, qui portera le nom d'*Hôtel de l'Univers*, coûtera 500,000 liv. sterl. (12,500,000 fr.)

Les fonds sont faits par une société d'actionnaires. Les fondateurs ou entrepreneurs sont MM. Dopsin, américain; Abraham Schmidt, allemand; et Aron Dofkles, hollandais. (*Handelsblad.*)

— On écrit de Portsmouth, 27 janvier :

« La belle frégate *Vindictive*, de 50 canons, capitaine Coup Nicole, que l'on croyait perdue par suite de l'ouragan d'hier, est heureusement arrivée dans notre pays. Le vent ayant tout à coup soufflé dans la direction du nord à l'ouest, la frégate qui s'était heurtée contre un banc de sable s'est trouvée de nouveau à flot. Toutefois la frégate fait 19 pouces d'eau par heure et a beaucoup souffert. Il a été décidé qu'elle serait placée sur le chantier. » (*Standard.*)

— Il y a aujourd'hui en Belgique 1,300 machines à vapeur, représentant une force de 33,100 chevaux. Malgré le nombre considérable de ces appareils, il n'y a eu en 1841, dans notre pays, que deux accidens graves; l'un, produit par la rupture d'une chaudière à Dijon, doit être imputé à la négligence avec laquelle on avait alimenté l'appareil d'eau; deux ouvriers furent grièvement blessés, et le bâtiment de la machine fut endommagé.

L'autre a été occasioné dans la commune de Leval-Chaudeville (Hainaut), par suite de l'explosion d'une chaudière en cuivre dont on se servait depuis douze ans. Personne ne fut blessé. On voit, qu'en somme, l'année 1841 a été heureuse sous ce rapport : cela fait honneur à la prudence des industriels qui se servent des machines à vapeur, et au savoir de ceux qui les construisent. Notre pays n'a plus rien à envier sous ce double rapport aux nations étrangères.

— Trois chefs indiens peaux rouges, nommés Joseph Mully, Schobath, chef de sa tribu, François Nabole et Peter Basquet, capitaines, sont arrivés en Angleterre, dans les premiers jours de la semaine dernière, venant du Canada, et chargés de s'entendre avec le gouvernement anglais au sujet de quelques arrangemens relatifs à une extension de leur territoire. Ayant été présentés au secrétaire-d'état au département des colonies, sa seigneurie leur a donné une lettre pour l'honorable C. A. Murray, pour leur faire visiter le château, et ils sont partis pour Windsor samedi, accompagnés d'un inspecteur de la police. Ils ont visité les principaux appartemens dont ils ont paru très satisfaits. Le chef de ces Indiens parle le français, et l'un des deux capitaines s'exprime passablement en anglais. Ce sont les premiers individus de leur tribu qui soient jamais venus en Angleterre. (*Courier anglais.*)

Imprimé par BOULÉ, rue Coq-Héron, 3, à Paris.

Dimanche 13 Février 1842. DEUXIÈME EDITION. Deuxième année. — N° 7.

LE SALON LITTÉRAIRE

Littérature, Histoire, Sciences; Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Les Abonnemens partent des 1er et 16 de chaque mois.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois . 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger : 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

LE MASQUE TOMBÉ.

(Suite et fin.)

Par un de ces revirements simultanés dont les annales de la passion offraient plus d'un exemple, l'homme de quarante ans et la jeune veuve avaient changé de rôles. A lui maintenant la froideur, la fierté, l'ironie; à elle la mansuétude, la retenue, la patience. Pour un observateur, c'eût été un amusant sujet d'études que cette contre-partie où la dignité masculine, long-temps subjuguée par le caprice féminin, prenait une éclatante revanche. Prévoyant peut-être un prochain retour de son amoureuse faiblesse, Servian se hâta de mettre à profit son mécontentement. Attaqué jusqu'alors, il devint agresseur à son tour. Tous les sarcasmes lancés par Estelle aux hommes efféminés furent renvoyés par lui aux femmes viriles. Il passa aux verges d'une moquerie impitoyable ces créatures amphibies qui abdiquent la grace d'un sexe pour parodier l'énergie de l'autre; écuyères et chasseresses, nageuses et fumeuses; et celles qui ont une *armeria* pour boudoir, et celles qui assistent aux courses un carnet à la main, et celles qui s'intitulent lionnes, ne pouvant se donner pour tigresses; toute la race des amazones, en un mot, depuis l'Anglaise qui tente l'ascension du Mont-Blanc, jusqu'à l'Andalouse qui crie : *Bravo toro!* quand le picador tombe sanglant sur l'arène.

— Sans doute Mars en jupon est ridicule; mais que dire de Vénus en bottes? Ainsi conclut Servian.

Quelques instans auparavant, Mme Caussade n'eût pas laissé sans réplique une pareille attaque; mais dans cette circonstance, une douce émotion, en amollissant son cœur, lui fit trahir la cause des femmes fortes. Loin de s'offenser des railleries qui pouvaient passer pour des personnalités, elle les souffrit avec résignation, et même plus d'une fois les encouragea par un regard souriant qui semblait dire : Qu'y a-t-il de commun entre moi et les viragos dont vous vous moquez si justement? A mesure que Servian faisait main-basse sur les Clorindes et les Bradamantes, elle s'enfonçait dans son fauteuil avec la grace nonchalante d'une frêle beauté qu'eût brisée la moindre fatigue. Vint-il à tourner en ridicule une femme d'agent de change qui prenait des leçons d'escrime chaque matin, elle se leva pour aller chercher un ouvrage de broderie qu'elle n'avait pas touché depuis plus d'un mois, et arma pacifiquement d'une aiguille une main trop blanche et trop mignonne pour que pommeau d'un fleuret en eût jamais meurtri le satin. Enfin, lorsqu'il se permit de parler de bottes à propos de Vénus, elle ne put s'empêcher d'alonger sur le tapis, en manière de contraste, un petit pied merveilleusement chaussé qui eût fait honneur à la déesse même.

Chose étrange, mais non inexplicable, au lieu de blesser madame Caussade, le courroux de Servian lui plaisait. Depuis qu'elle le voyait irrité et prêt à la révolte, elle désirait son amour, et il lui paraissait attrayant de le ranger à l'obéissance. A mesure qu'il épanchait une ironie long-temps contenue, elle sentait se raviver son penchant pour lui, comme verdoie le gazon qu'arrose une pluie d'orage. Jamais elle ne lui avait trouvé le regard si expressif, la voix si pénétrante, le maintien si fier, la parole si pleine d'énergie et d'autorité. Patient, doux et respectueux, naguère elle l'avait maltraité; moqueur et provoquant, elle l'écoutait avec une soumission qui ressemblait à de la tendresse.

Pendant deux jours continua cette réaction à laquelle MM. Herbelin et Tonayrion assistaient sans rien comprendre. Le colonel était mieux au courant des manœuvres de l'art militaire que de celles de l'amour. A ses yeux, la prise d'armes de Servian et le désarmement d'Estelle étaient deux énigmes également inexplicables.

— Qui diable pourrait deviner ce qui se passe dans leurs cervelles? pensait-il en les examinant à la dérobée; ces jours derniers, elle le traitait comme je ne traiterais pas un Cosaque, et il filait doux comme un agneau; aujourd'hui c'est elle qui est l'agneau, et au lieu de profiter de ce bon moment, il ne cesse de la rabrouer et de lui dire des mots piquans. Je vois qu'il est temps que je m'en mêle.

Quoiqu'il eût promis à sa fille de la laisser libre dans le choix d'un mari, le colonel n'avait pas renoncé au désir d'avoir Servian pour gendre, et il ne se fit aucun scrupule de le tirer de la mauvaise voie où il le voyait engagé.

— Ah ça! sabre de bois! à quel jeu jouons-nous? lui dit-il en le prenant à part; aurez-vous bientôt fini de mitrailler les amazones? C'est de l'adresse et de l'à-propos! vous pouvez vous en vanter. Ignorez-vous donc qu'Estelle n'a pas de plus grand plaisir que de monter à cheval, et qu'elle tue un pigeon au vol?

— Je sais cela, répondit Servian.

— Et pour lui plaire, vous n'imaginez rien de mieux que de tirer sur elle à boulets rouges? La galanterie est nouvelle.

— Je n'ai pas la prétention de plaire à madame Caussade.

— Mais du moins vous en avez le désir?

— Je ne l'ai plus, dit Servian d'un air froid.

— En êtes-vous certain? demanda le colonel avec un rire de bonne humeur; l'amour, si je m'en souviens, part moins vite qu'il n'arrive.

— Qui vous a dit que je fusse amoureux? Est-ce madame Caussade?

— C'est elle-même, répondit M. Herbelin; pourquoi n'aborderais-je pas franchement la question? Entre d'anciens amis comme nous, toute diplomatie est de trop. Vous avez demandé ma fille en mariage?

— Et votre fille m'a refusé.

— Ce n'est pas là son dernier mot, je le parierais d'après ce qui se passe depuis deux jours. Pour ce qui me regarde, je n'ai pas besoin de vous dire que je préférais votre alliance à toute autre. Même à celle de M. Tonayrion, qui prend, je crois, ma maison pour une auberge; je lui en aurais déjà fait l'observation si je n'attendais certains renseignemens; jusque-là j'ai promis de ne rien dire. Si votre mariage dépendait de moi seul, il serait donc conclu à l'heure qu'il est; mais, vous le savez, Estelle est sa maîtresse et je ne suis pas un père barbare. Je ne veux la contraindre [illegible]. C'est à vous de soigner la partie; à mon avis, vous pouvez encore

la gagner et faire échec et mat le Tonayrion. L'unique grief qu'Estelle ait contre vous n'est au fond qu'un enfantillage.

— Puis-je connaître cet unique grief? demanda Servian, dont les yeux exprimèrent une vive curiosité.

— Elle ne vous l'a pas dit? répliqua le colonel avec une sorte d'embarras; en ce cas, silence dans les rangs. Il vaut mieux d'ailleurs que vous ayez une explication avec elle. Tâchez de la faire parler; plaidez votre cause, et surtout pas un mot sur tout ce que je viens de vous dire; je n'ai pas envie d'être grondé.

— Mon cher colonel, répondit Servian avec un sourire rempli de tristesse, je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez. Croyez qu'il m'eût été bien doux de resserrer l'amitié qui nous unit en devenant votre gendre, ou plutôt votre fils; mais cet espoir est une chimère dont je ne me berce plus. Vous dirai-je toute ma pensée? Oui, car manquer de franchise, ce serait mal reconnaître la vôtre. Je trouve aujourd'hui que Mme Caussade a bien fait de refuser ma main.

— Bah! fit M. Herbelin d'un air étonné...

— Sans parler de cet *unique grief*, que j'ignore encore, et qui doit être bien monstrueux, puisque vous refusez de l'articuler. Mme Caussade aura prévu, je suppose, les incompatibilités qui devaient infailliblement résulter de la différence de nos caractères, et alors n'a-t-elle pas fort sagement agi en refusant d'associer son sort au mien?

— Voici bien une autre gamme. Je sais qu'autrefois nous avions le divorce pour incompatibilité d'humeur; mais on a supprimé tout cela.

— Le divorce, oui: l'incompatibilité d'humeur, non.

— Vous croyez donc que vous auriez fait mauvais ménage?

— Par ma faute, sans doute; je n'accuse ici que mon insuffisance. Douée de qualités supérieures, Mme Caussade a le droit d'exiger de son mari futur un mérite éminent dont je me sens dépourvu. Elle rêve une idée héroïque près duquel un homme de quarante ans, réfléchi, positif et fort peu enthousiaste, doit faire, j'en conviens, une triste figure. Il lui faudrait un Amadis, et non pas un prosaïque propriétaire campagnard, qui n'a pas le moindre goût pour la chevalerie errante. Je cède donc la place à M. Tonayrion. Comment essaierais-je de joûter contre cet irrésistible paladin? Si vous avez des commissions pour Paris, préparez-les; je partirai demain soir. J'espère, colonel, que nous n'en serons pas moins bons amis.

— Diable! il est blessé au vif, se dit M. Herbelin, lorsque Servian l'eut quitté; quel ton de persiflage! quel air d'ironie! elle l'a poussé à bout; et ma foi, je le comprends, bien d'autres à sa place n'auraient pas eu tant de patience.

Sans délai le colonel chercha sa fille, qu'il trouva seule dans le jardin.

— Tu n'auras pas besoin de congédier Servian, comme tu en avais l'intention, lui dit-il d'un ton bourru.

— Pourquoi cela? dit Estelle.

— Parce qu'il part demain.

Mme Caussade baissa la tête avec une expression de rêverie; elle la releva au bout d'un instant, et regardant malicieusement son père:

— Etes-vous bien sûr qu'il parte demain? lui dit-elle.

— Est-ce toi qui l'en empêcheras!

— Me le défendez-vous?

— Réponds-moi d'abord.

— Si je veux.

— Mais voudras-tu?

— Oui, dit Estelle d'un ton si résolu que le colonel, à la tête de son régiment, n'eût pas trouvé pour commander un accent plus ferme et plus impérieux.

— Ah! madame la capricieuse, répondit-il après être resté muet un instant, il paraît que nous nous ravisons. Je te préviens qu'il est un peu tard, et que Servian, que je quitte, m'a paru sentimental comme un boulet de douze.

— Ne suis-je pas votre fille, dit-elle, et croyez-vous qu'un boulet lui fasse peur?

— Tâchez de vous accorder, reprit le colonel en la regardant d'un œil de complaisance; tu sais bien que je ne demande qu'à signer le contrat.

— Le contrat! comme vous y allez! C'est la paix qu'il faudrait signer avant tout, et je ne suis pas même sûre d'être décidée. S'il s'humiliait bien, nous verrions; mais il est si orgueilleux avec son air modeste!

— Le voici précisément qui entre dans le jardin.

— Qui? le boulet de douze? dit Estelle en riant; j'ai bien peur, je vous assure, et bien envie de me sauver.

— C'est-à-dire que tu as bien envie que je m'en aille?

La jeune femme sourit d'un air fin et ne répondit pas.

— Allons, allons, je comprends, reprit le colonel en hochant la tête avec bonhomie; vous n'êtes pas des enfans, et l'on peut vous laisser seuls. Je vais chercher Tonayrion et le mener jouer au billard. Vois si je suis un bon père?

M. Herbelin s'éloigna en disant ces mots. Un instant après, Estelle et Servian se rencontrèrent par un de ces hasards qui n'arrivent qu'à ceux qui les cherchent.

Après avoir quitté M. Herbelin, Servian était tombé dans une rêverie profonde.

— Estelle a un grief contre moi, s'était-il dit, et c'est là le motif qui l'a mp êchée de m'épouser. Quel peut-être ce grief?

Jusqu'alors l'homme de quarante ans n'avait attribué le rejet de sa demande en mariage qu'à l'exagération romanesque des prétentions conjugales de Mme Caussade. En apprenant que cet échec avait une cause particulière, il éprouva une satisfaction indéfinissable. Il interrogea ses souvenirs sans parvenir à découvrir le méfait dont il se voyait accusé; las enfin de le chercher, et convaincu de son innocence, il résolut de demander un éclaircissement à celle qui seule pouvait le lui donner, puisque le colonel avait refusé de s'expliquer. Cette démarche lui parut d'abord convenable et bientôt nécessaire; il se dit que le résultat, quel qu'il fût, ne changeait rien à la froideur raisonnée de ses sentimens actuels. Se souvenant alors qu'il avait annoncé son départ pour le lendemain, il reconnut qu'il n'avait pas de temps à perdre et descendit au jardin, où quelque temps auparavant il avait aperçu Mme Caussade.

Pour donner à son ancien amant le temps d'approcher, sans compromettre toujours sa dignité de femme, Estelle s'était arrêtée devant un massif de dahlias dont elle admirait les variétés avec une attention qui eût fait honneur à un amateur d'horticulture. Servian, à qui elle affectait de tourner le dos, se trouva près d'elle sans qu'elle se fût retournée au bruit de ses pas.

— Ah! c'est vous! dit-elle en jouant l'étonnement; vous cherchez mon père? il était ici tout à l'heure.

— Je l'ai quitté moi-même il y a peu de temps, répondit Servian; ce n'est pas lui que je cherchais; c'est vous, madame.

— Moi! vous me surprenez, en vérité, reprit la jeune femme. Que me voulez-vous?

— Prendre vos ordres pour Paris.

— Vous partez?

— Demain, madame.

— Et quand reviendrez-vous?

— Le jour de votre mariage avec M. Tonayrion, si toutefois vous daignez m'y inviter.

— Estelle appuya son coude droit sur sa main gauche et pinça la fossette de son menton entre deux doigts mignons et potelés. Dans cette attitude coquette, les épaules gracieusement arrondies et la tête penchée en avant, elle arrêta sur son ancien amant un de ces regards à fond de cœur, contre lesquels il n'est point de parade efficace.

— C'est avec cette froideur que vous parlez de mon mariage? lui dit-elle d'un air de reproche.

— Aimeriez-vous mieux m'en entendre parler avec douleur comme j'ai eu la faiblesse de le faire l'autre jour?

— Peut-être, reprit-elle avec un sourire frère de son regard.

— Permettez-moi de vous refuser cet amusement; je ne doute pas que le chagrin d'un cœur qui vous fut dévoué ne vous parût un agréable accompagnement à votre bonheur; mais, pour jouer le rôle d'amant malheureux, il ne manque aujourd'hui une chose essentielle..

— L'amour?

— Peut-être, dirai-je à mon tour.

— Vous n'en êtes pas sûr! fit-elle en souriant.

— Je ne le suis plus quand vous me regardez ainsi; mais loin de vous, — et bientôt je serai loin de vous, — le charme se dissipe et fait place à la raison.

— Que vous dit-elle de moi cette belle raison? demanda Mme Caussade avec une provoquante mutinerie; c'est un miroir où nous autres femmes nous n'avons guère l'habitude de nous regarder. Ne me flattez pas: m'y voyez-vous bien laide, bien affreuse, bien abominable?

En parlant ainsi, Estelle parut si charmante à Servian, qu'au lieu de lui répondre, il s'oublia au plaisir de la regarder.

— Mais parlez donc! reprit-elle; votre silence me ferait croire que vous n'osez pas me dire ce que vous pensez de moi.

— Je ne l'ose pas en effet, répondit-il en souriant d'un air mélancolique.

— Eh bien! alors, c'est moi qui vais faire mon portrait. Je suis une femme étourdie, capricieuse, extravagante, méchante, cruelle et barbare; tout cela, parce que l'autre jour, ayant eu peur du loup, il m'est arrivé de ne pas bien tenir mon mouchoir.

— Péché avoué est à moitié pardonné, dit Servian d'un ton froid.

— Un demi-pardon ne me suffit pas, répondit Estelle avec un irrésistible accent de douceur: je veux votre pardon tout entier, le vôtre, entendez-vous? peu m'importe l'opinion des autres. Oui, j'ai eu tort; je me suis conduite comme un enfant, comme une folle! j'aurais mérité qu'on me jetât dans la fosse après mon mouchoir. Mais pour reconnaître ma faute, je n'avais pas besoin que vous me la fissiez si durement sentir. La blessure de M. Félix et le danger auquel vous vous êtes exposé ne m'avaient-ils pas assez punie? Que vous avez été sévère pour moi! Vous m'avez dit des mots si mordans, si amers, que plus d'une fois j'ai eu peine à retenir mes larmes.

— Est-ce que vous pleurez quelquefois? dit Servian, qui, pour fermer son cœur à l'indulgence près d'y rentrer, essaya de le cuirasser d'ironie.

— Mais quelle idée avez-vous donc de moi? reprit madame Caussade avec impatience: parce que j'ai de la gaîté, ou si vous aimez mieux, de l'étourderie dans le caractère; parce que, me portant à merveille, je ne parle jamais de ma migraine, de mes gastrites, ou de mes maux de nerfs; parce que je ne passe pas ma journée sur une causeuse à faire les petites minauderies des femmes qui cherchent à se rendre intéressantes; parce que j'aime l'exercice, le grand air, le mouvement, toutes choses nécessaires à ma santé: car s'il me fallait vivre dans une boîte à coton, je mourrais; — parce qu'enfin je monte à cheval quelquefois. — et c'est là, je crois, mon grand crime à vos yeux, — vous vous figurez que je suis une espèce de

hussard en jupon. Savez-vous que vous êtes bien hardi et qu'à mon tour j'aurais le droit de me fâcher? Apprenez, monsieur, que je n'ai aucun des défauts que vous tournez en ridicule depuis deux jours. Vous vous êtes cru bien méchant, vous n'avez été qu'injuste. Pas une de vos railleries ne saurait m'atteindre. Je ne fume pas, je ne nage pas, je ne sais pas faire des armes, je n'ai jamais parié aux courses; en un mot, je ne suis pas lionne le moins du monde; je suis une femme, entendez-vous, tout ce qu'il y a de plus femme.

— Vous êtes un ange quand vous voulez, dit Servian avec une moquerie où perçait la tendresse; pourquoi ne voulez-vous pas toujours?

— Ce serait ennuyeux à la longue, repartit Estelle en riant; les vertus mêmes ont besoin de variété, et d'ailleurs je connais t la faiblesse de mon mérite pour viser à la perfection. Mais il me sen que nous vons fait du chemin sans nous en apercevoir. De quoi parlions-nous? de notre départ? Vous êtes donc décidé à nous quitter demain?

Le regard qui accompagna ces paroles acheva de vaincre Servian.

— Dites-moi la vérité, répondit-il d'une voix émue; est-il possible que vous épousiez M. Tonayrion?

— Lui ou un autre, qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Un autre serait peut-être digne de vous; mais lui! Comment, douée d'une pénétration si vive, n'avez-vous pas encore deviné la déplorable indigence cachée derrière ces dehors fastueux?

— Propos de rival. Avouez que vous êtes jaloux de M. Tonayrion, et à mon tour je répondrai franchement à votre demande.

Jusqu'alors, au lieu de provoquer l'éclaircissement qu'il désirait d'obtenir, Servian avait suivi l'entraînement de la conversation; les dernières paroles d'Estelle le remirent sur la voie.

— Il ne peut exister de rivalité que là où il y a des espérances, et comment pourrais-je encore en avoir? dit-il avec un accent de résignation; n'ai-je pas commis un forfait terrible qui m'a perdu pour toujours à vos yeux?

— Ah! mon père a fait des siennes, dit vivement la jeune femme; il me le paiera. Voyons, que vous a-t-il dit?

— Une énigme dont je venais chercher le mot. Je suis coupable, voilà tout ce que j'ai appris; mais en quoi? mais comment? je l'ignore. Pourtant, dans aucun pays civilisé on ne condamne un accusé sans lui laisser les moyens de se défendre; permettez-moi d'invoquer ce principe de justice. Que me reprochez-vous, madame? quel est mon crime? qu'ai-je fait?

Depuis deux jours, Mme Caussade désirait cette explication autant que pouvait le faire Servian lui-même; mais en se trouvant interpellée à l'improviste d'une manière si précise, elle éprouva un sentiment d'embarras qui la rendit muette un instant.

— Vous avez raison, dit-elle enfin, en reprenant son assurance; il n'est rien de tel que la franchise. D'ailleurs, voilà bien long-temps que nous sommes au chapitre de mes défauts; à votre tour d'être sur la sellette.

Surtout, tâchez de vous excuser bien ou mal; je me sens si désenchantée que, pour me ranimer le cœur, je ne voudrais plus penser de vous que du bien. Vous rappelez-vous notre voyage de Vichy?

— Depuis que je vous connais, je me rappelle tout.

— C'est de là que date mon changement à votre égard.

— De grâce, expliquez-vous?

— C'est difficile à dire, poursuivit Estelle avec embarras; comment vous faire comprendre cela? Quand les voleurs ont arrêté la diligence, il m'a semblé. . j'ai cru voir... peut-être me suis-je trompée... mais enfin il m'a paru...

— Quoi donc? au nom du ciel!

— Que vous aviez peur, dit la jeune femme, qui prononça ces paroles tout bas et rapidement, comme au confessionnal on articule les péchés mortels.

— Et voilà votre grief contre moi! s'écria Servian, dont la physionomie inquiète s'éclaira d'un sourire plein de sérénité.

— C'est bien assez, je crois, reprit-elle en le regardant à la dérobée.

— Votre unique grief? A part cela, vous n'avez rien à me reprocher?

— Rien. Mais répondez-moi, me suis-je trompée?

— Non, dit-il avec un accent passionné; non, car j'ai eu peur, il est vrai, et le souvenir seul de ce moment me fait encore frissonner. Quoi! vous êtes femme et ne comprenez pas? Vous étiez là, ces misérabl étaient armés; au premier essai de résistance, une balle pouvait vous atteindre, et vous ne comprenez pas que j'aie eu peur!

Mme Caussade avait penché la tête en arrière en fermant les yeux à demi, comme pour mieux approfondir la justesse d'un pareil argument: tout à coup elle déploya le velours de son regard, et contemplant son amant:

— Je n'avais pas deviné, lui dit-elle d'un accent naïf; et l'on dit que j'ai de l'esprit!

Servian prit la main qu'elle lui tendait avec abandon, et la garda tendrement dans la sienne.

— Et quand même j'eusse éprouvé l'accès de faiblesse que vous avez supposé, lui dit-il d un air de doux reproche, ne m'auriez-vous pas trop cruellement puni?

— Ne vous plaignez pas de ma méchanceté, vous devriez plutôt m'en remercier! Qui sait, peut-être avait-elle la même cause que votre peur?

— L'amour! s'écria Servian.

— Ce n'est pas vous que l'on pourrait accuser de ne rien deviner, répondit-elle en souriant finement; d'un mot que je cherche à rendre bie obscur, vous faites tout de suite un aveu.

— Le rétractez-vous, cet aveu qui ferait mon bonheur?

— Vous saurez cela plus tard. Tout ce que je veux vous dire aujourd'hui, c'est qu'un indifférent n'aurait pas, selon toute apparence, si violemment excité mon courroux

Les deux amans étaient assis devant une fenêtre; en jetant les yeux au dehors, Estelle aperçut M. Herbelin qui traversait la terrasse d'un pas rapide et d'un air fort animé.

— Voici mon père, dit-elle en retirant la main dont Servian s'était emparé: reculez votre fauteuil, donnez-moi ma broderie et prenez un air bien raisonnable. Mieux que cela, reprit-elle avec un sourire aussi tendre que l'était le regard de son amant.

— Savez-vous où est mons Tonayrion? demanda le colonel en ouvrant brusquement la porte.

— Dans sa chambre, je suppose, répondit Estelle; avez-vous quelque chose à lui dire?

— Beaucoup de choses, reprit M. Herbelin d'un ton bourru, et d'abord bon voyage!

— Bon voyage! dit Servian, vous savez donc qu'il part?

— Je sais qu'il partira, sabre de bois! Voilà, j'espère, assez long-temps qu'il nous honore de sa compagnie.

— Vous avez reçu des lettres de Paris? dit Estelle avec vivacité.

— Oui, madame, j'ai reçu des lettres de Paris, répliqua le colonel sans quitter son accent grondeur; des lettres instructives et édifiantes. Margeron a tardé long-temps à me répondre, mais il avait ses raisons. Voulez-vous connaître son style; écoutez.

Le colonel tira de sa poche un papier assez mal plié, et d'une voix accentuée par la mauvaise humeur, il lut ce qui suit:

« Aussitôt ta lettre reçue, mon vieux camarade, je me suis mis en campagne pour l'affaire en question. Voici les renseignemens que j'ai obtenus; je t'en garantis l'authenticité. — Tonayrion (Jean-Raoul), âgé d'environ trente ans, fils d'un parfumeur de Bordeaux, ancien clerc de notaire, maintenant sans profession; fortune, néant; son père lui avait laissé une centaine de mille francs mangés à l'heure qu'il est; — connu dans les maisons de jeu clandestines et qui plus est à Sainte-Pélagie; et l'an dernier relancé à outrance par ses créanciers, il est allé à Alger dans l'intention d'y établir une industrie quelconque, c'est-à-dire d'y plumer les colons; mais il a trouvé plus malin que lui; c'est là sans doute ce qu'il appelle sa campagne de Constantine. — Quant à son courage, il est plus qu'équivoque. C'est un de ces casseurs d'assiettes comme nous en avons rencontré plus d'une fois, qui, au rebours du proverbe, ne hurlent qu'avec les moutons. On lui connaît cependant deux duels: l'un au pistolet, à trente-cinq pas, avec un pauvre diable aux trois quarts aveugle; l'autre à l'épée avec un enfant de dix-sept ans qui n'avait jamais mis le pied dans une salle d'armes: il les a blessés l'un et l'autre! Si ta charmante fille, que tu embrasseras pour moi sur les deux joues, était assez folle pour épouser un drôle de cette espèce, ce que tu aurais de mieux à faire serait de mettre ton bien à fonds perdu, à moins que tu ne te sentes assez vert galant pour tâter une seconde fois du mariage, ce qui, mon vieux grognard, est diablement scabreux à notre âge. Tout à toi.

» MARGERON. »

— Eh bien! qu'en dites-vous? demanda le colonel en ôtant violemment ses lunettes; je vais de ce pas dire à mons Tonayrion qu'il ait à déguerpir au plus vite. Je n'ai pas besoin d'un pareil matamore chez moi; et qu'il ne m'échauffe pas la bile, sinon...

— Mon père, c'est inutile, dit Estelle doucement; selon toute apparence, M. Tonayrion fait sa malle en ce moment, et avant le déjeuner il sera parti.

— Tu lui as donné son congé? En ce cas, viens que je t'embrasse!

Et lorsqu'elle eut avoué, non sans rougir un peu, qu'elle était réconciliée avec Servian:

— Tu vois bien que j'avais raison, dit alors M. Herbelin en se frottant joyeusement les mains; j'étais sûr que notre ami était aussi franc du collier que moi-même. Ah! ça! je suis de la vieille école, j'aime les romans qui finissent par le mariage. Puisque tu ne veux pas que j'aille couper les oreilles de cet intrigant Tonayrion, je t'obéirai; mais c'est à condition que tu vas donner ta main à Servian devant moi, et tout de suite.

Les deux amans échangèrent un sourire.

— De quoi riez-vous? dit le colonel.

— De ce que vos ordres arrivent un peu tard, répondit Estelle, qui, par un geste plein de grace, mit sa main dans celle de Servian.

CHARLES DE BERNARD.

LES DEUX FLEURS.

Il y a des histoires si simples et si extraordinaires à la fois, qu'il faudrait, pour bien les raconter, l'imagination, le goût, la grace d'un écrivain d'élite ou d'un conteur admirable; je ne sais rien de plus poétique et de plus vulgaire, en même temps, que l'histoire de ces deux tiges fleuries dont je parle, souvenir charmant d'une petite fille et d'une petite fleur..... 'une portant l'autre!

En 1794, de terrible et héroïque mémoire, une jeune personne, nommée Fleurette Clisson, fille d'un brave patriote de la ville de Nantes, avait pris la mystérieuse habitude de se hasarder chaque soir dans une chambre isolée de la maison de son père; cette maison était située dans la rue Basse, au fond d'un vieux faubourg, et la chambre abandonnée dont il s'agit avait vu mourir la mère de Fleurette.

Une fois dans la sombre solitude de cette salle, la jeune fille posait tout doucement, sur un meuble, un fallot dont la triste clarté avait quelque chose d'effrayant, en un pareil lieu; elle s'approchait avec respect de son lit où elle avait reçu, de sa pauvre mère, des adieux et des baisers suprêmes; elle prenait, dans les plis de sa robe retroussée, des bouquets éclatans dont elle se plaisait à émailler la couche mortuaire, comme si elle eût voulu jeter, sur un fantôme, un magnifique linceul de fleurs et de verdure; ensuite, elle tirait d'une cachette, qu'elle avait pratiquée dans l'édredon de l'oreiller, un livre bien dangereux, un livre maudit à cette époque de représailles... un livre de messe!... Et la jeune fille, agenouillée au pied du lit, j'allais dire aux pieds de sa mère, lisait à voix basse une prière pour les morts.

Un soir, après avoir long-temps pleuré, long-temps prié, suivant la secrète coutume de sa piété filiale, Fleurette entendit au loin, dans les rues du voisinage, des voix confuses, des clameurs équivoques; les cris se rapprochèrent peu à peu; on vociférait dans la foule: *à bas le chouan! à bas le traître! à bas l'aristocrate!* Fleurette entr'ouvrit une fenêtre, sans penser au danger de sa curiosité imprudente: elle aperçut presque aussitôt un homme qui s'avançait, en courant dans la rue, pour se dérober, sans doute, au châtiment de la justice populaire; malgré l'horrible péril qui le menaçait, et qui allait déjà l'atteindre, le malheureux s'arrêta tout à coup, les yeux fixés sur la fenêtre entr'ouverte et sur la jeune fille qui venait de l'entr'ouvrir; il mesura, d'un seul regard, la distance qui le séparait de cette croisée, dont la hauteur n'était pas précisément bien effrayante: il prit tout son courage, tout son désespoir à deux mains, et il s'élança comme un insensé, au risque de se briser la tête contre la muraille!. Fleurette jeta un cri de terreur, elle saisit son fallot; elle s'enfuit toute tremblante, et la justice du peuple continua de fureter dans les rues du faubourg, à la piste d'un aristocrate.

Quoiqu'elle eût grand peur, je l'imagine, des passans inconnus qui s'avisaient de pénétrer dans une honnête maison, par la porte de la fenêtre, l'aimable Nantaise ne tarda point à se rassurer sur l'étrange visite qu'un homme avait daigné lui rendre dans la chambre de sa mère; elle regretta d'avoir si mal accueilli le mystérieux visiteur, et je ne sais pourquoi ni comment elle résolut de réparer une faute qui lui semblait un véritable crime de lèse-hospitalité.

Sans rien confier de son émotion à personne, sans prévenir son père un véritable républicain, de ce qui l'avait tant émue ou effrayée, Fleurette puisa, dans le sentiment d'un devoir imaginaire, la hardiesse de se lever pendant la nuit, de traverser la cour, son petit fallot à la main, de monter sans crainte un escalier dérobé, de pousser d'une main ferme la porte qu'elle avait laissée entr'ouverte en fuyant, et de s'aventurer ainsi, toute seule, dans cette chambre sépulchrale, habitée par la mémoire de sa mère.

Jugez de sa douleur et de son effroi: au premier pas qu'elle tenta de faire, au premier regard qu'elle essaya de jeter dans cette salle, elle aperçut, tout près de la fenêtre, un homme étendu sur le parquet, pâle et immobile comme un mort; elle eut peur!... Mais une voix mystérieuse semblait lui dire: Marche! marche!... Et la jeune fille se mit à marcher Fleurette avait toujours peur: mais une puissance invisible la força de s'agenouiller devant cet homme, et la voix mystérieuse qui était celle du pressentiment, sans doute, continua de lui parler au fond du cœur; elle lui disait: Prends pitié de ce malheureux, de ce proscrit! — Que me faut-il faire? répondait la conscience de la jeune fille. — Pose ta main dans la main de ce jeune homme... Eh bien? — Sa main n'est pas froide, s'écria Fleurette... Il vit encore! — Soulève tout doucement sa tête, écarte les touffes de cheveux qui couvrent son front et qui cachent une blessure... — Du sang!... — Oui, du sang qu'il faut étancher avec ton mouchoir, Fleurette! — Le voici. — Un peu d'eau sur ses yeux, sur ses lèvres, sur toute sa figure... — J'ai versé sur lui ma dernière goutte d'eau. — A merveille! Regarde maintenant, Fleurette: voilà ton miracle!

Fleurette regarda le pauvre blessé qu'elle avait secouru... et au même instant, le jeune homme passa sa main sur son front, pour en écarter, à son tour, les boucles de ses longs cheveux noirs; il rouvrit lentement ses yeux dont le premier regard s'en alla caresser le charmant visage de la jeune fille; il voulut se relever... mais les forces lui manquèrent tout à coup, et il tomba aux pieds de Fleurette, aux pieds de son sauveur, à genoux, les mains jointes, dans l'attitude d'un malheureux qui souffre et qui supplie.

Le jeune homme et la jeune fille se contemplèrent long-temps, en silence, et l'on eût dit que quelque chose d'extraordinaire venait de s'opérer en eux, comme par un céleste enchantement; ils échangèrent des regards, des soupirs, des sourires d'une douceur extrême, et dont le secret n'appartenait encore qu'à Dieu seul; ils tressaillirent en même temps, sous l'influence d'une volonté irrésistible qui les entraînait, qui les poussait l'un vers l'autre; enfin, dominée par un pouvoir surnaturel, qui donnait à son cœur et à son esprit l'éblouissement d'une extase, Fleurette s'avança vers ce jeune homme qui avait l'air de l'appeler et de l'attendre; elle osa lui prendre sa main qu'il avait osé lui offrir, et après un moment d'incertitude qui était le dernier effort de sa pudeur contre la fascination qui l'avait éblouie, Fleurette lui dit, d'une voix émue:

— Je ne sais pas qui vous êtes: mais il me semble que je vous connais déjà; je ne vous ai jamais rencontré, dans ce monde: mais il me semble que je vous ai déjà vu cent fois au moins; vous ne m'avez jamais parlé sans doute: mais il me semble que je me rappellerai le son de votre parole, pour peu qu'il vous plaise de me répondre; nous sommes bien étrangers l'un à l'autre, et pourtant il me semble que je vous aime et que je vous ai toujours aimé!... Mon ami, qui donc êtes-vous?

— Un malheureux...

— J'en étais sûre!

— Un proscrit...

— Je m'en doutais!

— Des ingrats m'ont trahi; en me voyant, le peuple a crié: Mort à l'aristocrate!... et quelques méchans m'ont blessé.

— Quel est votre nom? votre état? votre famille? D'où venez-vous et où allez-vous?

— Vous le saurez demain.

— Comme il vous plaira... A demain! D'ici là, vous serez sous ma protection, et sous la protection de ma mère qui est dans le ciel! Adieu.

— Adieu!... J'ignore, à mon tour, qui vous êtes; notre vieille amitié... commence aujourd'hui seulement, vous le disiez tout-à-l'heure: nous sommes bien étrangers l'un à l'autre; mais il me semble aussi que je vous ai déjà aimée, que je vous aime et que je vous aimerai toujours.

— Je l'espère!

Le lendemain, à son réveil, le protégé de Fleurette trouva, dans la chambre qui lui servait de refuge, de petites provisions que sa protectrice avait eu le soin d'y apporter, à l'intention de son nouvel ami; il trouva sur un meuble des livres et des brochures, destinés aux menus plaisirs de sa journée; il trouva du linge, des vêtemens, tout ce qu'il lui fallait pour opérer en lui une élégante métamorphose; certes, c'était là un beau rêve pour un proscrit, j'allais dire pour un misérable royaliste..o et il sommeilla tout le jour, tant il avait peur de réciller les souffrances et de dissiper les songes heureux! — Le soir venu, cette femme, cette jeune fille, qui était si belle et si bonne, prétexta sa visite habituelle dans la chambre de sa mère, pour visiter un beau jeune homme qu'elle s'était promis de sauver, par la seule puissance de son dévoûment et de son courage: elle le força de s'asseoir dans un fauteuil qui touchait presque celui qu'elle venait de prendre; elle lui dit, en le regardant avec une attention tout joyeuse, comme si elle eût admiré, dans sa personne, un changement qui était son ouvrage:

— A la bonne heure! Je vous reconnais à grand'peine, et je vous en félicite! Dieu merci, vous voilà revenu de votre terreur, tout à fait remis de votre fatigue, et votre blessure était heureusement fort légère; il vous reste quelque chose à m'apprendre, n'est-il pas vrai?.. Parlez-moi donc, mon ami, je vous écoute.

— Mon récit ne sera pas bien long, Fleurette; car la seule noblesse de ma famille est déjà la moitié de mon histoire: je suis le comte Louis de Figeac... un royaliste, un aristocrate, un émigré!

— Mon Dieu! s'écria l'innocente jeune fille, cette odieuse émigration est donc rentrée en France?

— Non; mais j'ai voulu y rentrer, et le ciel a récompensé mon audace: je vous ai vue, et je suis sûr de me souvenir de Fleurette!

— Et le motif... le motif réel de votre voyage dans ce pays, par le temps qui court et par les lois impitoyables qui punissent les traîtres?

— Je vais vous le dire: ma mère, qui m'attend dans ce monde affreux que l'on appelle l'exil, possédait autrefois, dans les environs de la ville de Nantes, une vieille résidence dont elle adorait la vaste et solennelle tristesse; c'était là une magnifique solitude qui se peuplait, aux yeux de ma mère, des grands noms, des beaux souvenirs de son illustre famille; ce qu'il y avait surtout de bien cher et de bien précieux pour elle, dans cette noble thébaïde, c'était la mémoire, c'était le fantôme d'un enfant qu'elle avait perdu, d'une jolie fille qu'elle pleurait encore, après cinq ans de douleur, de regrets et de larmes. La veille de son départ pour l'Allemagne, avec la douce pensée, avec la douce illusion d'un prochain retour en France, ma mère s'en alla planter, en pleurant, sur la tombe de sa fille aux bords du marbre tumulaire, une petite fleur, un lys du jardin, dont le double symbole représentait, au fond de son cœur, la noblesse presque royale de sa race et l'innocence presque divine de son enfant! La pauvre femme se trompait, aussi bien que toute l'aristocratie française: le simple voyage des aristocrates a duré plus d'un jour: il durera bien des années peut-être, et ma mère commence à désespérer de pouvoir s'agenouiller encore sur le tombeau de sa fille! Je suis maintenant son fils unique, Fleurette, et le moindre désir, la moindre volonté de sa malheureuse vieillesse est un ordre pour moi: elle m'a ordonné de revenir secrètemen en France, de me glisser dans le jardin de notre domaine de Figeac, de prier pour elle sur la terre bénite qui garde les dépouilles mortelles de ma sœur, et de dérober à la tombe la fleur qu'elle y avait plantée, le lys qu'elle avait arrosé de ses larmes! Eh bien! chose étrange! incroyable miracle! L'orage a passé sur sa fille, sans briser le marbre qui la couvre, sans briser la fleur qui la couronne... Oui, j'ai retrouvé sur son trône de gazon le lys symbolique, le lys tant regretté par ma mère: je l'ai baisé cent fois, en pleurant, je l'ai cueilli d'une main avide.. Il est là, sur mon cœur, et je le garde!

— Louis, s'écria Fleurette, après avoir réfléchi un instant, — Louis donnez-moi cette fleur!

— Il vous plaît de la saluer, à votre tour, et de l'adorer?

— Il me plait de la recevoir de vous, mon ami, comme un souvenir de votre estime, comme un présent de votre amitié!

— Prenez-la donc, comme un témoignage de ma reconnaissance, et puisse-t-elle vous porter bonheur!... Je vous donne un trésor qui n'est pas à moi seul, Fleurette : mais vous avez sauvé le dernier enfant de ma pauvre mère, et la joie de ma mère me pardonnera!

— Je la garderai, à votre place, avec un amour, avec un respect, avec une pitié bien dignes de votre sœur et bien dignes de votre mère... Oh! je vous le jure : je ne perdrai cette fleur qu'en perdant la vie!

A ces mots, Fleurette courut à l'autre bout de la chambre; elle se glissa dans l'alcôve; elle prit, dans l'édredon de l'oreiller, un livre de messe dont je vous ai parlé au début de cette histoire; elle plaça le lys tumulaire dans ce missel qu'elle referma bien vite, en disant à M. le comte de Figeac :

— Je viens de faire hommage de votre inestimable présent à la mémoir de ma mère; de cette pieuse façon, la fleur que vous m'avez donnée sortira point de la grande famille maternelle!

Ai-je besoin de vous apprendre ce que vous avez deviné?... M. le comte de Figeac mentait impudemment au cœur et à la raison de cette excellente fille; le peuple, qui le poursuivait naguère dans les rues tortueuses du faubourg, aurait eu le droit de lui dire, en le menaçant : Vous mentez, aristocrate!... Le honteux motif de votre voyage en France, le voici : Après avoir calomnié votre pays, à chaque étape de l'émigration, à l'ombre des couronnes étrangères, il vous a plu de conspirer contre la liberté, contre l'égalité, contre la république! Vous venez combattre le drapeau de la France, dans les broussailles des chemins de traverse, avec les armes d'un traître, avec les armes d'un chouan! Encore une fois, vous mentez.. Et le lys que vous avez donné à Fleurette, et qui n'était, d'après vos projets, qu'un emblème de révolte et de sang, lui portera malheur!

L'hospitalité offerte au proscrit dura huit jours : ce qui se passa dans l'oratoire hospitalier de Fleurette, quelles paroles, quels regards, quels soupirs, quels sermens furent échangés entre un jeune homme et une jeune fille, — Dieu seul le sait! Un matin, presque avant le lever du soleil, Fleurette entra précipitamment dans la chambre de M de Figeac qui dormait encore :

— Allons! lui cria-t-elle, en le réveillant, debout et suivez-moi! votre présence dans cette maison n'est plus un mystère pour tout le monde : on soupçonne, on accuse indistinctement tous les bourgeois de la rue *Basse*; on parle de visites domiciliaires..., mais le bourreau arrivera trop tard! Le bourreau vous appellera demain peut-être, et vous partirez aujourd'hui!

— Aujourd'hui!...

— Vite, vite, un déguisement sur vos épaules, de l'or dans vos poches, un certificat de civisme que j'ai trouvé dans le portefeuille de mon père, et en route pour la frontière!..... Louis, pardonnez-moi de trembler et de pleurer ainsi, comme une enfant, comme une folle.... Il me semble que je vous regarde, que je vous parle et que je vous embrasse pour la dernière fois!

Quelques heures après cette scène, le comte de Figeac cheminait, en courant, bien loin de la ville; trois jours plus tard, il réussit à s'embarquer, sur la côte, à bord d'un navire neutre, et Fleurette faillit mourir de joie, en apprenant cette bienheureuse nouvelle; dès ce moment, il ne restait plus à la jeune fille, pour se consoler, qu'une fleur de lys dans les pages d'un livre de messe : le souvenir et la prière!

Ce n'est pas tout, et je vous dois encore le véritable dénoûment de ce petit drame. Un soir, la foule républicaine, qui avait déjà poursuivi M. le comte de Figeac, vint frapper à la porte du citoyen Clisson; la porte du brave bourgeois s'ouvrit aussitôt, au premier cri, au premier coup de hache d'un commissaire du peuple; l'attroupement dont je parle se mit à fouiller dans toutes les chambres de cette demeure, sans découvrir le coupable qu'il cherchait, et qu'il avait raison de chercher, pour le livrer à la justice du pays; comme ils allaient en finir avec cette perquisition officielle, ils s'avisèrent de pénétrer hardiment dans la chambre d'une jeune fille; un homme osa porter sa main profane sur le lit de Fleurette, sur l'oreiller qui soutenait d'ordinaire la plus jolie tête de la ville, au même instant, l'on vit rouler sur le parquet de la chambre un livre mystérieux dont les feuilles laissèrent tomber, en s'entr'ouvrant, quelque chose de suspect qui ressemblait à une fleur de lys..... — Bonté du ciel! une fleur de lys et un livre de messe! La religion et la royauté, toutes deux alors en révolte ouverte contre la nation! Il y avait là, pour le citoyen Clisson et pour Fleurette, de quoi se faire tuer au moins deux fois!...

On interrogea le père qui tremblait de peur, malgré son innocence, et la fille qui avait conservé tout son courage, malgré le souvenir d'un dévoûment qui était un crime.

— Quel est ce livre? demanda le commissaire du peuple.

— Il me semble que c'est un livre de messe!... balbutia le bourgeois.

— Oui, c'est un livre de messe! répondit Fleurette

— De qui tenez-vous ce livre?

— Je n'en sais rien, murmura Clisson.

— Je le tiens de ma mère qui croyait en Dieu! répliqua la jeune fille; quant à l'histoire de cette fleur-de-lys qui vous effraie, c'est un secret, un secret de conscience, et je le dirai à mon confesseur, dès qu'il y aura, comme autrefois, un confessionnal pour les pécheresses repentantes!

— D'ici là, tu iras dire ton secret au tribunal du peuple!

— Mon cœur m'inspirera!

— La justice te jugera, belle repentie!

— Dieu jugera mes juges!

— Et Dieu te maudira, comme je te maudis! s'écria le citoyen Clisson : *à bas les chouans! à bas les fleurs-de-lys! vive la république!*

Traduite à la barre d'un tribunal redoutable, Fleurette eut pitié des larmes et du désespoir de son vieux père : elle essaya de raconter l'histoire d'amour que vous venez de lire; elle n'oublia rien de tout ce petit mystère du cœur, dont les détails se trouvent tout entiers dans les journaux et dans les souvenirs de la révolution; elle parla des pieuses visites qu'elle rendait chaque jour à l'ombre de sa mère, un livre de messe à la main; elle parla de ce malheureux aristocrate que la foule poursuivait dans la rue Basse et qu'elle avait recueilli dans sa maison; enfin, elle parla de la fleur qu'elle lui avait prise, et de l'amour qu'elle lui avait donné!...

— Oui! s'écria Fleurette sans trembler, mais non sans rougir, je m'accuse d'avoir aimé un gentilhomme; je l'ai caché, pendant huit jours, et à l'insu de mon père; un matin, j'ai réveillé en sursaut M. le comte de Figeac : je lui ai conseillé de fuir, et moi seul ai protégé sa fuite!

— Ta grace est dans tes mains! citoyenne, lui dit avec douceur l'homme du peuple qui présidait le tribunal; tu dois connaître le nouveau refuge de ce royaliste : où est-il, où se cache-t-il maintenant?

— Je l'ignore, répliqua la jeune fille; mais ce que je puis vous apprendre, à coup sûr, c'est qu'il est sauvé!

Quant à Fleurette, c'en était fait de sa vie : elle était perdue!

Près de mourir sur un échafaud, la jeune fille tira de son sein une fleur, la fleur de lys qu'elle avait trouvé le moyen de dérober aux visiteurs révolutionnaires; elle la glissa, le plus secrètement qu'il lui fut possible, dans une boucle de ses cheveux; elle exhala un profond soupir; elle dit adieu de loin à celui qu'elle avait aimé; elle baissa la tête... et les deux fleurs ensanglantées roulèrent dans le panier du bourreau!

M. le comte Louis de Figeac vit encore : il lira demain cette histoire qui n'est pour lui qu'un souvenir de sa jeunesse orageuse; je le demande à l'ambitieux et perfide aristocrate de 1794 : est-ce qu'il ne reste plus à ses yeux attendris une larme pour Fleurette, ou une larme pour sa fleur?

LOUIS LURINE.

(*Courrier.*)

Les Ours en congé.

Vous savez mon goût. Toutes les fois que je puis continuer un peu ma route à pied, c'est-à-dire convertir le voyage en promenade, je n'y manque pas.

Rien n'est charmant, à mon sens, comme cette façon de voyager. A pied, on s'appartient, on est libre, on est joyeux; on est tout entier, et sans partage, aux incidens de la route, à la ferme où l'on déjeune, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille. On part, on s'arrête, on repart, rien ne gêne, rien ne retient; on va, et on rêve devant soi; la marche berce la rêverie, la rêverie voile la fatigue; la beauté du paysage cache la longueur du chemin; on ne voyage pas, on erre; à chaque pas qu'on fait, il vous vient une idée; il semble qu'on sente des essaims éclore et bourdonner dans son cerveau.

Bien des fois, assis à l'ombre au bord d'une grande route, à côté d'une petite source vive d'où sortaient, avec l'eau, la joie, la vie et la fraîcheur, sous un orme plein d'oiseaux, près d'un champ plein de faneuses, reposé, serein, heureux, doucement occupé de mille songes, j'ai regardé avec compassion passer devant moi, comme un tourbillon où roule la foudre, la chaise de poste, cette chose étincelante et rapide qui contient je ne sais quels voyageurs lents, lourds, ennuyés, assoupis; cet éclair qui emporte des tortues — Oh! comme ces pauvres gens, qui sont des gens d'esprit et de cœur, après tout, se jetteraient vite à bas de leur prison, où l'harmonie du paysage se résout en bruit, le soleil en chaleur, et la route en poussière, s'ils savaient toutes les fleurs que trouve dans les broussailles, toutes les perles que ramasse dans les cailloux, toutes les houris que découvre, parmi les paysannes, l'imagination ailée, opulente et joyeuse d'un homme à pied! *Musa pedestris.*

Et puis tout vient à l'homme qui marche. Il ne lui surgit pas seulement des idées, il lui échoit des aventures, et, pour ma part, j'aime fort les aventures qui m'arrivent. S'il est amusant pour autrui d'inventer des aventures, il est amusant pour soi-même d'en avoir.

Je me rappelle qu'il y a sept ou huit ans j'étais allé à Claye, à quelques lieues de Paris. Pourquoi? Je ne m'en souviens plus. Je trouve seulement dans mon livre de notes ces quelques lignes. Je vous les transcris, parce qu'elles font, pour ainsi dire, partie de la chose quelconque que je veux vous raconter :

— « Un canal au rez-de-chaussée, un cimetière au premier étage, quel-
» ques maisons au second, voilà Claye. Le cimetière occupe une terrasse
» avec balcon sur le canal, d'où les mânes des paysans de Claye peuvent
» entendre passer les sérénades, s'il y en a, sur le bateau-poste de Paris à
» Meaux, qui fait quatre lieues à l'heure. Dans ce pays-là, on n'est pas en-
» terré, on est enterrassé. C'est un sort comme un autre. »

Je m'en revenais à Paris à pied; j'étais parti d'assez grand matin, et, vers midi, les beaux arbres de la forêt de Bondy m'invitant, à un endroit où le chemin tourne brusquement, je m'assis, adossé à un chêne, sur un talus d'herbes, les pieds pendans dans un fossé, et je me mis à crayonner sur mon livre vert la note que vous venez de lire.

Comme j'achevais la quatrième ligne, que je vois aujourd'hui sur le manuscrit séparée de la cinquième par un assez large intervalle, je lève vaguement les yeux, et j'aperçois de l'autre côté du fossé, sur le bord de la route, devant moi, à quelques pas, un ours qui me regardait fixement. En plein jour on n'a pas de cauchemar, on ne peut être dupe d'une forme, d'une apparence, d'un rocher difforme ou d'un tronc d'arbre absurde. *Lo que puede un sastre* est formidable la nuit ; mais à midi, par un soleil de mai, on n'a pas d'hallucinations. C'était bien un ours, un ours vivant, un véritable ours parfaitement hideux du reste. Il était gravement assis sur son séant, me montrant le dessous poudreux de ses pattes de derrière, dont je distinguais toutes les griffes ; ses pattes de devant étaient croisées sur son ventre. Sa gueule était entr'ouverte; une de ses oreilles, déchirée et saignante, pendait à demi ; sa lèvre inférieure, à moitié arrachée, laissait voir ses crocs déchaussés ; un de ses yeux était crevé, et avec l'autre il me regardait d'un air sérieux.

Il n'y avait pas un bûcheron dans la forêt, et le peu que je voyais du chemin à cet endroit-là était absolument désert.

Je n'étais pas sans éprouver quelque émotion. On se tire parfois d'affaire avec un chien en l'appelant *Fox*, *Soliman* ou *Azor*; mais que dire à un ours? D'où venait cet ours? Que signifiait cet ours dans la forêt de Bondy, sur le grand chemin de Paris à Claye? A quoi rimait ce vagabond d'un nouveau genre? C'était fort étrange, fort ridicule, fort déraisonnable, et, après tout, fort peu gai. J'étais, je vous l'avoue, très perplexe. Je ne bougeais pas cependant; je dois dire que l'ours, de son côté, ne bougeait pas non plus ; il me paraissait même, jusqu'à un certain point, bienveillant. Il me regardait aussi tendrement que peut regarder un ours borgne. A tout prendre, il ouvrait bien la gueule, mais il l'ouvrait comme on ouvre une bouche ; ce n'était pas un rictus, c'était un bâillement ; ce n'était pas féroce, c'était presque littéraire. Cet ours avait je ne sais quoi d'honnête, de béat, de résigné et d'endormi, et j'ai retrouvé depuis cette expression de physionomie à de vieux habitués de théâtre qui écoutaient des tragédies. En somme, sa contenance était si bonne, que je résolus aussi, moi, de faire bonne contenance. J'acceptai l'ours pour spectateur, et je continuai ce que j'avais commencé. Je me mis donc à crayonner sur mon livre la cinquième ligne de la note ci-dessus, laquelle cinquième ligne, comme je vous le disais tout à l'heure, est sur mon manuscrit très écartée de la quatrième, ce qui tient à ce que, en commençant à l'écrire, j'avais les yeux fixés sur l'œil de l'ours.

Pendant que j'écrivais, une grosse mouche vint se poser sur l'oreille ensanglantée de mon spectateur. Il leva lentement sa patte droite, et la passa par dessus son oreille avec le mouvement d'un chat. La mouche s'envola. Il la chercha du regard ; puis, quand elle eut disparu, il saisit ses pattes de derrière avec ses deux pattes de devant, et, comme satisfait de cette attitude classique, il se remit à me contempler. Je déclare que je suivais ses mouvemens variés avec intérêt.

Je commençais à me faire à ce tête-à-tête ; et j'écrivais la sixième ligne de la note, lorsque survint un incident : un bruit de pas précipités se fit entendre dans la grande route, et tout à coup je vis déboucher du tournant de la route un autre ours, un grand ours noir; le premier était fauve. Cet ours noir arriva au grand trot, et, apercevant l'ours fauve, vint se rouler gracieusement à terre auprès de lui. L'ours fauve ne daignait pas regarder l'ours noir, et l'ours noir ne daignait pas faire attention à moi.

Je confesse qu'à cette nouvelle apparition, qui élevait mes perplexités à la seconde puissance, ma main trembla. J'étais en train d'écrire cette ligne : « ..... peuvent entendre passer les sérénades. » Sur mon manuscrit je vois aujourd'hui un assez grand intervalle entre ces mots : *entendre passer*, et ces mots : *les sérénades*. Cet intervalle signifie : *un deuxième ours!*

Deux ours! pour le coup c'était trop fort. Quel sens cela avait-il? A qui en voulait le hasard? Si j'en jugeais par le côté d'où l'ours noir avait débouché, tous deux venaient de Paris, pays où il y a pourtant peu de bêtes, —sauvages surtout.

J'étais resté comme pétrifié. L'ours fauve avait fini par prendre part aux jeux de l'autre, et, à force de se rouler dans la poussière, tous deux étaient devenus gris. Cependant j'avais réussi à me lever, et je me demandais si j'irais ramasser ma canne qui avait roulé à mes pieds dans le fossé, lorsqu'un troisième ours survint, un ours rougeâtre, petit, difforme, plus déchiqueté et plus saignant encore que le premier ; puis un quatrième, puis un cinquième et un sixième, ces deux trottant de compagnie. Ces quatre derniers ours traversèrent la route comme des comparses traversent le fond d'un théâtre, sans rien voir, et sans rien regarder, presque en courant et comme s'ils étaient poursuivis. Cela devenait trop inexplicable pour que je ne touchasse pas à l'explication. J'entendis des aboiemens et des cris; dix ou douze boule-dogues, sept ou huit hommes armés de bâtons ferrés, et des muselières à la main, firent irruption sur la route, talonnant les ours qui s'enfuyaient. Un de ces hommes s'arrêta, et, pendant que les autres ramenaient les bêtes muselées, il me donna le mot de cette bizarre énigme. Le maître du cirque de la barrière du Combat profitait des vacances de Pâques pour envoyer ses ours et ses dogues donner quelques représentations à Meaux. Toute cette ménagerie voyageait à pied. A la dernière halte, on l'avait démuselée pour la faire manger; et, pendant que leurs gardiens s'attablaient au cabaret voisin, les ours avaient profité de ce moment de liberté pour faire à leur aise, joyeux et seuls, un bout de chemin.

C'étaient des acteurs en congé.

Voilà une de mes aventures de voyager à pied.

Dante raconte, en commençant son poème, qu'il rencontra un jour dans un bois une panthère, puis après la panthère un lion, puis après le lion une louve. Si la tradition dit vrai, dans leurs voyages en Egypte, en Phénicie, en Chaldée et dans l'Inde, les sept sages de la Grèce eurent tous de ces aventures-là. Ils rencontrèrent chacun une bête différente, comme il sied à des sages qui ont tous une sagesse différente. Thalès de Milet fut suivi long-temps par un griffon ailé ; Bias de Priène fit route côte à côte avec un lynx ; Périante de Corinthe fit reculer un léopard en le regardant fixement ; Solon d'Athènes marcha hardiment droit à un taureau furieux ; Pittacus de Mytilène fit rencontre d'un souassouaron ; Cléobule de Rhodes fut accosté par un lion, et Chilon de Lacédémone par une lionne.

Tous ces faits merveilleux, si on les examinait d'un peu près, s'expliqueraient probablement par des ménageries en congé, par des vacances de Pâques et des barrières du Combat. En racontant convenablement mon aventure des ours, dans deux mille ans j'aurais peut-être eu je ne sais quel air d'Orphée, *Dictus ob hoc lenire tigres*. Voyez-vous, mon ami, mes pauvres ours-saltimbanques donnent la clé de beaucoup de prodiges. N'en déplaise aux poètes antiques et aux philosophes grecs, je ne crois guère à la vertu d'une strophe contre un léopard, ni à la puissance d'un syllogisme sur une hyène ; mais je pense qu'il y a long-temps que l'homme, cette intelligence qui transforme à sa guise les instincts, a trouvé le secret de dégrader les lions et les tigres, de détériorer les animaux et d'abrutir les bêtes.

L'homme croit toujours et partout avoir fait un grand pas, quand il substitue, à force d'enseignemens intelligens, la stupidité à la férocité.

VICTOR HUGO (1).

LA NONNE DE SAN IAGO,

D'APRÈS HENRI DE KLEIST (1).

Au moment du grand tremblement de terre qui eut lieu, en 1647, à San Iago, alors capitale du royaume du Chili, et dans lequel tant de personnes perdirent la vie, un jeune Espagnol, nommé Jéronimo Rugera, était appuyé contre un pilier de la prison où on l'avait renfermé, et se disposait à se pendre. Don Henrico Astéron, l'un des plus riches gentilshommes de la ville, l'avait éloigné, un an auparavant, de sa maison, où il était placé comme précepteur ; car il l'avait trouvé engagé dans un tendre entretien avec dona Josèphe, sa fille. Un secret message que surprit le vieux don, grace à la jalouse vigilance de son fils, l'avait tellement irrité contre dona Josèphe, qu'il l'avait fait entrer dans le cloître des carmélites de Notre-Dame-du-Mont. Là, par un heureux hasard, Jéronimo vu renouer sa liaison avec elle ; et, dans une nuit silencieuse, le jardin du cloître avait été le théâtre de son bonheur. Le jour de la fête du Saint-Sacrement, la procession solennelle des religieuses, que suivirent les novices, venait de se mettre en marche, lorsqu'au bruit des cloches, la malheureuse Josèph fut saisie par les douleurs de l'enfantement, et se laissa tomber sur les degrés de la cathédrale. Cet événement produisit une sensation extraordinaire. On transporta aussitôt, sans égard pour sa situation, la jeune pécheresse dans un cachot ; et à peine fut-elle relevée de couches, que son procès commença, par ordre de l'archevêque. On parla avec tant d'amertume de ce scandale dans la ville, et les reproches tombèrent si violemment sur tout le couvent où cette affaire avait eu lieu, que ni les prières de la famille Astéron, ni même le désir de l'abbesse qui avait conçu une vive amitié pour cette jeune fille, ne purent adoucir les rigueurs dont la menaçaient les lois claustrales. Tout ce qu'on put obtenir, fut que la peine du feu, à laquelle elle avait été condamnée, à la pieuse joie de toutes les matrones et de toutes les vierges de San Iago, fut commuée, par le vice-roi, en celle de la décapitation. On loua des fenêtres dans toutes les rues où le cortége devait passer, on garnit de bancs et d'abris commodes les terrasses des maisons, et les élégantes demoiselles de la ville invitèrent leurs amies à venir assister avec elles au spectacle que leur préparait la dévotion de l'église.

Pendant ce temps, Jéronimo, qui avait été aussi jeté en prison, faillit perdre l'esprit en apprenant le terrible dénoûment de ses amours. Il songea vainement à s'échapper : partout ses projets venaient échouer contre des murs ou des verrous, et une tentative qu'il fit pour limer les barreaux de sa fenêtre lui valut une captivité plus étroite. Il se jeta à genoux devant l'image de la mère de Dieu, et s'adressa à elle avec une ferveur profonde, comme à la seule qui pût encore la sauver. Mais le jour terrible arriva, et avec lui le sentiment de sa situation désespérée. Déjà les cloches annonçaient le départ de Josèphe pour l'échafaud ; le désespoir s'empara de son âme, la vie lui devint odieuse, et il résolut de se donner la mort, à l'aide d'une corde que le hasard lui fit trouver. Il était déjà, comme nous l'avons dit, au pied d'un pilier, et il affermissait, à un fleuron du chapiteau, le nœud qui devait l'enlever de ce monde plein d'angoisses, lorsque, tout

---

(1) Extrait d'un nouvel ouvrage de M. Victor Hugo, intitulé *le Rhin*.

(1) Henri de Kleist est un des bons auteurs de l'Allemagne. Sa mort produisit une grande sensation ; il mit fin à ses jours à Postdam, en 1811, avec une femme qu'il aimait, et dont il craignait d'être séparé. Il avait fait avec distinction les premières campagnes de Prusse. Plusieurs de ses tragédies, *Penthesilen*, *Catherine d'Heilbronn*, *la Famille Schroffenstein*, jouissent d'une réputation méritée,

à coup, la plus grande partie de la ville s'écroula avec un craquement qui semblait annoncer la chute du ciel, et tout ce qui y respirait se trouva enseveli sous les décombres. Jéronimo Rugera resta immobile de terreur; et, comme si tout son corps eût aussi menacé de tomber en ruine, il se retint avec inquiétude, afin de n'être point maltraité, à la colonne où, un instant auparavant, il voulait mourir. Le sol tremblait sous ses pieds; tous les murs de son cachot se crevassaient, l'édifice entier se penchait vers la rue, et sans la chute plus prompte de la maison voisine, dont le choc fortuit lui imprima une direction contraire, la prison eût été renversée de fond en comble. Tremblant, les cheveux hérissés, ses genoux se dérobant sous lui, Jéronimo, poussé par la secousse, glissa le long du sol, par l'ouverture que le choc des deux maisons avait faite à la façade. A peine se trouva-t-il en liberté, qu'une seconde secousse fit écrouler le reste des maisons de la rue. Eperdu, ne sachant comment échapper au désastre général, il se fraya un chemin jusqu'à la porte de la ville, à travers les poutres et les décombres. Une maison, écroulant encore, le rejeta dans une rue adjacente; les nuages de fumée qui la remplissaient, et la flamme qui s'élevait de tous les toits, le repoussèrent dans une autre rue. Là, le fleuve Mapocho, débordé de son lit, s'avançait en mugissant, et le chassa encore dans des rues plus éloignées. Ici s'élevait un monceau de cadavres : on entendait encore une voix gémir sous ces corps meurtris; du haut des toits enflammés, des malheureux appelaient du secours et se précipitaient sur le pavé; et les eaux du fleuve, gagnant peu à peu, soulevaient déjà doucement les corps étendus sur le sol, dont on voyait se balancer les membres, comme s'ils eussent retrouvé péniblement la vie. Enfin Jéronimo atteignit la porte et tomba accablé sous sa voûte. Il y avait à peu près un quart d'heure qu'il se trouvait dans un évanouissement profond, lorsqu'il revint à lui et qu'il se releva à demi, le dos tourné à la ville. Il se tâta le front et la poitrine pour s'assurer qu'il respirait; un sentiment de bonheur infini s'empara de lui, lorsqu'une brise d'ouest, venant de la mer, ranima doucement ses sens, et lorsque son œil, se dirigeant dans toutes les directions, découvrit les campagnes fleuries de San Iago. Les amas de morts qu'il apercevait de toutes parts resserraient encore son cœur. Il ne comprenait pas ce qui les avait amenés dans ce lieu, ainsi que lui-même; et ce ne fut qu'en se retournant et en apercevant la ville écroulée, qu'il se souvint du terrible moment auquel il avait survécu. Il s'agenouilla et se frappa le front contre terre, pour remercier Dieu de sa merveilleuse délivrance; et aussitôt, comme si la grande impression qui venait de le frapper eût effacé toutes les autres, il pleura de joie de pouvoir encore jouir de cette vie, remplie de si magnifiques tableaux; puis, en apercevant un anneau à son doigt, il se souvint tout à coup de Josèphe, et, avec elle, de sa captivité, des cloches qu'il avait entendues, et du moment qui avait dû précéder le tremblement de terre. Une douleur violente agita de nouveau son sein; il commença à se repentir de sa prière, et ses regards se tournèrent avec colère par delà les nuages. Il se mêla parmi le peuple, qui était partout occupé à sauver ce qu'il possédait, et il se risqua timidement à demander si l'exécution de la fille d'Astéron avait eu lieu; mais il ne trouva personne qui pût lui répondre. Une femme, qui pliait sous le faix d'une énorme quantité de ménage et qui portait deux enfans suspendus à son cou, lui dit en passant, comme si elle en eût été témoin, que la religieuse avait été décapitée. Jéronimo revint sur ses pas; et comme, en supputant le temps, il ne pouvait douter que la sentence n'eût reçu son exécution, il s'assit dans un bois solitaire, et s'abandonna à l'excès de sa douleur. Il eût voulu que toutes les puissances de la nature se déchaînassent de nouveau contre lui. Il ne comprenait pas comment la mort avait refusé de le prendre lorsqu'il s'offrait à elle, et il prit la résolution de n'éviter aucun danger, dût la forêt s'abîmer sur sa tête. Quand il eut bien pleuré, l'espoir lui revint au milieu de ses larmes; il se leva et parcourut la campagne dans tous les sens. Il retourna tous les corps qu'il trouva étendus sur son passage; il souleva tous les décombres sous lesquels il aperçut un vêtement féminin; son pied tremblant le porta sur les montagnes de ruines qui occupaient la place des monastères; mais nulle d'elles ne cachait les restes de la fille d'Astéron. Le soleil s'inclinait, et Rugera perdait déjà tout espoir, lorsqu'il monta sur un rocher qui dominait une petite vallée solitaire. En se penchant pour mieux voir, il aperçut, au bas de la roche, une jeune femme occupée à laver un enfant dans le ruisseau qui coulait non loin de là. Jéronimo descendit en toute hâte et s'écria :

— O sainte mère de Dieu!

Il avait reconnu Josèphe qui venait de se retourner au bruit de ses pas.

Avec quel bonheur s'embrassèrent ces deux malheureux qu'un miracle avait sauvés! — Josèphe se trouvait déjà très près de l'échafaud, lorsque la chute des maisons dispersa tout le cortége. Dans son désordre, elle se mit à fuir vers les portes; mais elle revint presque aussitôt, et courut vers le cloître, où son enfant était resté sans secours. Elle trouva tout le monastère en flammes, et l'abbesse, qui avait promis à Josèphe, dans le moment qui devait être le dernier pour elle, d'avoir soin de son enfant, poussait des cris lamentables. Josèphe s'élança, à travers la fumée, dans les galeries qui s'écroulaient de toutes parts; et, comme si tous les anges du ciel l'eussent protégée, elle reparut saine et sauve avec son enfant sous le portail. Elle allait se jeter dans les bras de l'abbesse qu'elle avait sauvée et qui la bénissait, lorsque la toiture enflammée tomba tout à coup et l'écrasa avec toutes ses nonnes. Josèphe, frappée d'horreur, s'échappa, emportant dans ses bras l'enfant que le ciel lui avait rendu. Elle avait à peine fait quelques pas, lorsqu'elle rencontra le cadavre de l'archevêque que l'on avait retiré, à demi-brisé, des ruines de la cathédrale. Le palais du vice-roi était écroulé; la cour de justice, où sa sentence avait été prononcée, était en flammes, et à la place de la maison de son père, elle aperçut un lac d'où s'élevait une vapeur rougeâtre. Josèphe rassembla toutes ses forces pour se soutenir. Elle s'éloigna courageusement, emportant son trésor, et elle approchait déjà des portes, lorsqu'elle vit la prison où Jéronimo avait été retenu, et qui était également renversée. A cette vue, elle chancela, et elle eut peine à soutenir son enfant; mais au même moment la chute d'un édifice, augmentant sa terreur, lui rendit son énergie; elle baisa son fils, retint les larmes qui roulait dans ses yeux, et gagna enfin la campagne. Là, elle s'assied et se mit à songer que tous ceux qui avaient habité les maisons détruites n'étaient pas enterrés sous leurs ruines. Elle se trouvait dans un carrefour, et elle attendit si celui qui lui était le plus cher au monde, après son petit Filippo, ne viendrait pas; mais comme la foule augmentait, elle alla plus loin, s'assit de nouveau, et attendit encore; ensuite elle se glissa dans le vallon de pins, en versant beaucoup de larmes, et se mit en prière pour l'ame de celui qu'elle ne devait plus revoir; et elle le retrouva, ce bien-aimé, comme si cette vallée eût été la vallée d'Eden. — Elle raconta toutes ces choses avec attendrissement à son Jéronimo; et lorsqu'elle eut terminé son récit, elle lui présenta son enfant pour qu'il le baisât.

Pendant ce temps, la plus belle des nuits était descendue sur la terre, pleine de doux et d'odorans parfums, argentée et paisible, de ces nuits comme les poètes en rêvent. La population, échappée de la ville, s'était étendue dans le vallon, à la clarté de la lune, et chacun se préparait un lit de feuillage et de mousse, pour se reposer des douleurs de cette journee. Et comme les pauvres gens ne cessaient de gémir, celui-ci parce qu'il avait perdu sa maison, celui-là sa femme et son enfant, et un troisième parce qu'il avait tout perdu, Josèphe et Jéronimo se retirèrent dans un riant bocage, afin de n'affliger personne par la vue de leur bonheur. Ils trouvèrent un magnifique grenadier qui étendit sur eux des branches chargées de fruits, et où les oiseaux murmuraient leur chant du soir. Jéronimo s'assit au pied de l'arbre, Josèphe sur son sein et Filippo sur celui de Josèphe; ils s'enveloppèrent d'un manteau et goûtèrent un repos délicieux.

L'ombre du feuillage les couvrait de lumières éparses, et l'aurore paraissait déjà lorsqu'ils s'endormirent; car ils avaient à se dire des choses infinies du jardin du cloître, de leur cachot, de ce qu'ils avaient souffert l'un pour l'autre, et ils étaient très émus en pensant quel fléau il avait fallu pour les rendre heureux! Ils résolurent, dès que les secousses du tremblement de terre auraient cessé, de se rendre à la Conception, où Josèphe avait une amie, et de s'embarquer, avec une petite somme qu'elle espérait recevoir d'elle, pour l'Espagne, où demeurait la famille maternelle de Jéronimo. Là, ils devaient mener la vie la plus heureuse; et, après beaucoup de baisers, ils s'endormirent.

Lorsqu'ils se réveillèrent, le soleil était déjà au plus haut du ciel, et ils remarquèrent, dans leur voisinage, plusieurs familles occupées, autour d'un feu, à se préparer un léger repas. Jéronimo réfléchissait au moyen de se procurer de la nourriture pour lui et les siens, lorsqu'un jeune homme, bien vêtu, tenant un enfant sur son bras, s'avança vers Josèphe, et lui demanda avec modestie si elle ne consentirait pas à tendre son sein à ce pauvre petit être dont la mère blessée était étendue sous ces arbres! Josèphe fut un peu confuse en reconnaissant ce jeune homme; mais lui, interprêtant mal son embarras, reprit :

— Ce n'est que pour peu de momens, dona Josèphe, et cet enfant n'a rien pris depuis l'heure qui a causé notre infortune à tous.

Josèphe prit cet enfant sans répondre, mit le sien dans les bras de Jéronimo, et découvrit son sein.

Don Fernando (c'était le jeune homme) se montra fort reconnaissant, et lui offrit de la conduire auprès de ce feu, autour duquel sa famille était rassemblée. Dona Elvire, la femme de Fernando, qui était grièvement blessée aux pieds, fit asseoir Josèphe à son côté et lui témoigna beaucoup d'amitié. Don Pedro, père d'Elvire, dont l'épaule était fracassée, la reçut d'une façon cordiale.

Jéronimo et Josèphe se livrèrent à de singulières pensées en voyant la bonté avec laquelle on les traitait; ils ne savaient ce qu'ils devaient croire du passé, de l'échafaud, de la prison, des cloches funèbres, et ils se demandaient s'ils avaient rêvé toutes ces choses. Il semblait que le fléau qui avait frappé tous les hommes les eût réconciliés tous ensemble, et que leurs souvenirs ne pussent remonter bien au delà de cette catastrophe. Dona Elisabeth, belle-sœur de Fernando, qui avait été invitée par son amie à assister au spectacle de l'exécution, jetait seule, de temps en temps, des regards rêveurs sur Josèphe; mais les récits de toutes espèces qu'on faisait des événemens de la veille, détournèrent son attention. Pour dona Elvire, elle avait interrogé Josèphe à voix basse, et les larmes aux yeux, sur son aventure : Josèphe lui avait tout avoué avec franchise; Elvire lui serra tendrement la main, et lui fit signe de garder le silence.

La journée était avancée, et comme les secousses avaient cessé, les esprits commençaient à se calmer. La nouvelle se répandit alors qu'on allait célébrer dans l'église des dominicains (seul édifice religieux que le tremblement de terre eût laissé subsister) une messe pour supplier Dieu de détourner à l'avenir de semblables fléaux. Le peuple accourait déjà de toutes parts et affluait vers la ville. Don Fernando proposa d'aller à cett cérémonie et de se joindre à la procession générale. Josèphe, vers laquelle tous les yeux se tournèrent, répondit qu'elle n'avait jamais autant éprouvé le besoin de remercier le créateur qu'en ce moment. Dona Elvire approuva fort la résolution de Fernando; on se disposa donc à se mettre en marche; mais, au moment de se lever, dona Elisabeth parut inquiète et troublée, et elle

témoigna le désir de rester auprès d'Elvire et de son père malade. En même temps, elle se mit en devoir de reprendre l'enfant qui était resté sur les bras de Josèphe; mais le petit Juan se mit à crier et à pleurer si fort, que Josèphe le baisa en silence et le garda pour l'apaiser. Don Fernando, que cette condescendance toucha, lui offrit le bras; Jéronimo, qui portait le petit Filippo, conduisit dona Constance, la seconde sœur de Fernando, et le reste de la famille les suivit. A peine avaient-ils marché cinquante pas qu'on entendit dona Elisabeth, qui n'avait cessé de s'entretenir très vivement avec dona Elvire, crier : Don Fernando! et en même temps elle accourut vers lui. Don Fernando s'arrêta, et écouta ce qu'elle avait à lui dire, ce qu'elle fit à voix basse et d'un air de mystère. Enfin il répondit, en rougissant, que dona Elvire avait tort de s'inquiéter, et il continua sa route.

En entrant dans l'église des dominicains, ils entendirent les sons éclatans de l'orgue, et ils virent une multitude innombrable qui se pressait dans la nef. Tous les cierges étaient allumés, les piliers, frappés par le crépuscule, jetaient une ombre mystérieuse, et la grande rosace en vitraux peints, qui occupait le fond de l'église, brillait de tous les feux du soleil couchant. La solennité s'ouvrit par un sermon que prononça le plus âgé des chanoines. Il commença, en élevant ses mains tremblantes qui sortaient à peine de son large surplis, pour remercier le ciel de ce qu'il se trouvait encore quelques hommes échappés des décombres de cette ville pour balbutier les louanges de Dieu. Il peignit ce qui venait d'arriver par un signe du Tout-Puissant; le dernier jour du monde ne devait pas être plus effroyable, et lorsque, montrant du doigt une large crevasse qui s'était formée au dôme, il nomma le tremblement de terre de la veille, un simple avertissement du ciel, un frisson parcourut toute l'assistance. Puis, il passa, avec toute la faconde de l'éloquence cléricale, à la corruption des mœurs de la ville; Dieu avait puni en elle des crimes tels que Sodome et Gomorrhe n'en avaient pas vu de semblables, et c'était, grace à la longanimité céleste, que San Iago avait été préservée d'une ruine totale. Mais lorsque, pour s'appuyer d'un exemple, le chanoine parla du crime qui avait été commis dans le jardin des carmélites; lorsqu'il s'éleva contre l'indifférence impie que le monde avait témoignée pour ce forfait, lorsqu'il voua, en les nommant, les deux coupables aux démons de l'enfer, dona Constance ne put s'empêcher de jeter un cri que don Fernando n'eut pas le temps de réprimer. Aussitôt une voix interrompant le prédicateur, s'écria : Citoyens de San Iago, les deux coupables sont au milieu de vous!

— Où sont-ils! s'écria une seconde voix.

— Ici, répondit la première; et un homme, agité d'une rage fanatique, saisit les cheveux de Josèphe, qui se fût laissée tomber sur le pavé avec le fils de Fernando, si celui-ci ne l'eût soutenue.

— Avez-vous perdu l'esprit? s'écria le jeune homme. Je suis don Fernando Ormez, le fils du commandant de la ville, que vous connaissez tous!

— Don Fernando Ormez? s'écria près de lui un cordonnier qui avait travaillé pour le couvent de Josèphe. Qui donc est le père de cet enfant?

A cette question, don Fernando pâlit. Tantôt il regardait timidement Jéronimo, tantôt il promenait ses regards sur l'assemblée pour s'assurer s'il ne restait pas dans la ville quelqu'un qui le connût. Josèphe, au désespoir, s'écria :

— Ce n'est pas là mon enfant, comme vous croyez, maître Pédrillo, et ce jeune homme n'est pas Jéronimo Rugera, mais don Fernando, le fils du commandant de la ville.

Le cordonnier demanda :

— Qui de vous, citoyens, connaît ce jeune homme?

En ce moment, le petit Juan, effrayé de ce tumulte, s'échappa des mains de Josèphe et courut se jeter dans les bras de Fernando.

— C'est le père! c'est Jéronimo, s'écria-ton de toutes parts. Ce sont ces maudits qui ont attiré sur nous la colère du ciel. Lapidez-les! lapidez-les!

— Arrêtez! s'écria Jéronimo. Si vous cherchez Jéronimo Rugera, le voici. Délivrez cet homme qui est innocent.

La foule, stupéfaite, s'arrêta; et un officier d'un rang supérieur s'étant avancé pour prendre connaissance des faits, Fernando se remit entre ses mains, et le pria de le protéger contre la fureur du peuple; mais le cordonnier Pédrillo monta sur une chaise, s'adressa d'une voix éclatante à l'officier :

— Don Alenzo Onoreja, lui dit-il, j'en appelle à votre conscience; cette fille n'est-elle pas la sœur Josèphe?

Et comme l'officier, qui reconnaissait fort bien la religieuse, hésita à répondre, le peuple recommença ses cris de mort, et chercha de nouveau à s'emparer de ces malheureux.

Prévoyant le sort qui l'attendait, Josèphe prit la main de Filippo, que Rugera avait jusqu'alors porté sur ses bras, et le remit avec le petit Juan dans les mains de Fernando, en lui disant :

— Allez, don Fernando, sauvez ces deux enfans, et abandonnez-nous à notre destinée.

Don Fernando prit les deux enfans, et dit qu'il périrait plutôt que de les abandonner. En même temps il se fraya fièrement un passage à travers la foule qui s'ouvrit avec respect. Déjà ils avaient atteint les portes de l'église, et ils se croyaient sauvés; mais à peine se trouvaient-ils sur la place qui était couverte du peuple, qu'une voix s'écria au milieu du groupe qui les avait suivis :

— Citoyens, cet homme est Jéronimo Rugera, qui a attiré sur nous la colère du ciel; je le connais bien, car je suis son père.

A ces mots, il le frappa d'un bâton noueux qu'il tenait à la main, et l'étendit sans vie aux pieds de dona Constance.

— Jésus! Maria! s'écia Constance, et elle courut vers son frère.

— Catin de Cloître! s'écria le même homme; et d'un second coup il la renversa sur le corps de Jéronimo.

A la vue du cadavre de Constance, don Fernando tira son épée et la plongea dans la poitrine de ce meurtrier fanatique; mais la foule l'assaillit à coup de bâtons et de pierres et l'environna en peu d'instans.

— Sauvez-vous avec nos enfans? s'écria Josèphe, et elle se précipita volontairement au milieu de ces furieux. Maître Pédrillo la frappa d'un bâton, et l'étouffa en lui pressant la gorge de son pied. Don Fernando, appuyé contre une colonne d'un portail, tenant son fils sur son bras gauche, en protégeant de son corps l'autre enfant, combattait en désespéré; et sept de ces chiens, altérés de sang, avaient déjà été sacrifiés aux mânes de Constance, lorsque Pédrillo parvint à saisir une jambe du petit Juan, et l'arracha à son père. Aussitôt il le fit tournoyer en l'air, et, prononçant le nom de Jésus, il lui fracassa le crâne contre la colonne. Puis, tout devint silencieux, et chacun se hâta de fuir. En un clin d'œil la place devint déserte; quelques personnes survinrent et emportèrent Fernando avec le petit Filippo dans une vaste maison restée debout, et où l'on accueillait les malades. Il avait reçu plusieurs blessures dont il eut peine à guérir. En apprenant cette horrible catastrophe, dona Elvire, déjà accablée par l'événement de la veille, mourut de saisissement.

Le vieux Rugera réclama l'enfant de la nonne, et en fit présent aux pères dominicains qui l'élevèrent dans leur cloître, — *Padre Philippo* devint un des meilleurs inquisiteurs pour la foi,

LOEVE-WEIMARS

APERÇUS PARLEMENTAIRES.

LES ADRESSES.

Les élus : — ce qu'ils sont; — ce qu'ils font; — ce qu'ils coûtent.

I.

C'est le roi qui fait la première visite aux élus; — autrefois, sa majesté recevait chez elle messieurs les pairs et messieurs les députés convoqués pour la nouvelle session. — Aujourd'hui la royauté est obligée de faire un bout de chemin, et de se rendre au domicile parlementaire de la nation française. Arrivée là, elle ressaisit ses prérogatives et parle le chapeau sur la tête; cet usage ne manque jamais de provoquer les réflexions des gens polis, qui pensent même modérément. — Les hommes passionnés croient expliquer tout en disant que le chapeau représente ici la couronne.—Enfin, le roi se dérange, et c'est peu monarchique; le roi se couvre devant les représentans de tout un peuple, et c'est peu constitutionnel. — Pourquoi ne rendrait-on pas à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; sages paroles de l'Evangile et qu'un honorable membre a tracé en langage parlementaire par ces mots fameux. « Chacun chez soi, et chacun son droit. »

On sait que le discours du trône est, constitutionnellement du moins, l'œuvre du ministère. Pauvres ministres que l'on ramène ainsi à cette condition de gens de lettres, dont quelques-uns n'avaient déjà pu sortir qu'au prix d'une révolution et qu'on force à trouver un éditeur. — Un éditeur, mais c'est l'intérêt commercial et industriel substitué à l'imagination; un éditeur, mais c'est la considération du fonds, du magasin, du bail, du loyer et de l'achalandage venant à prévaloir sur la pensée, la vérité, l'originalité et le style. — Si le roi pense, laissez-le parler; — si le ministère parle, qu'il lui soit permis de penser. Honneur aux fictions constitutionnelles, mais hommage et respect au sens commun!

Tous les discours du trône depuis 1830 ont été proclamés insignifians ou nuls à la presqu'unanimité. Cependant la presse n'a jamais manqué d'en appeler d'une session à la session suivante. Rien ne démontre plus clairement à nos yeux la bonhomie foncière de ce quatrième pouvoir de l'état, son inépuisable faculté d'espérer. Elle a des illusions pour toutes les veilles; étonnez-vous donc qu'elle trouve des plaintes pour tous les lendemains. — Vous l'accusez d'être hostile, dites simplement qu'elle est crédule, passez-lui ses regrets amers en faveur de ses illusions infatigables.

Le terme moyen de la discussion d'un projet d'adresse en réponse au discours de la couronne est de huit jours. Beaucoup de membres profitent de ce temps-là pour faire ce que les journalistes appellent le tour du monde.—Grand voyage oratoire autour des grandes questions de politique étrangère, après lequel on peut être réputé homme politique ou candidat au département des cultes, des travaux publics, etc., etc.—C'est ainsi que l'apprenti devient ouvrier et acquiert le droit de s'établir, après son tour de France.—Mais la route est dangereuse, semée d'écueils. Tel se proposait d'aller en Russie, qui gèle déjà en Belgique;—celui-ci voulait pousser jusqu'à Bone et meurt de sécheresse à Marseille. —La Pologne, au lieu de servir de but à une croisade, est devenue un voyage d'agrément patriotique auquel les forces de la vieille pairie elle-même ont suffi. — L'Orient! nous y ferons l'année qui vient d'audacieux pélerinages, sans le moindre passeport signé de la jalouse Angleterre. — Nous finirons même par nous sentir courageux sur cette question-là.—Toutes les législatures à venir voteront des amendemens expiatoires. - - Il nous reste encore, et Dieu merci, la témérité du repentir.

Ces aperçus étant élémentaires, il nous sera permis de répéter ici un fait de notoriété publique: les adresses n'ont jamais qu'une valeur de paraphase,

où les adjectifs jouent le rôle de proposition principale. Une bonne commission d'adresse doit posséder : 1° un dictionnaire de synonymes dernière édition ; 2° une pince et un marteau pour enlever ici un mot, pour enfoncer là une conjonction. — Quiconque a vu des compositeurs d'imprimerie exécuter à leur casse des corrections d'auteur, peut seul se rendre un compte exacte de ce qu'exige un projet d'adresse.—Quant à la grammaire, elle est d'observation impossible dans ce travail politico-littéraire.—La commission propose les solécismes et les non-sens ; la majorité en dispose—et le public en prend son parti.

La première adresse qui sera votée en français marquera un grand progrès politique chez nos honorables représentans — s'il est vrai que le bon style tienne aux bons sentimens.

Nous vous prions d'observer, en passant, la fatalité qui entretient la chambre dans une contradiction perpétuelle entre ses théories et sa pratique.

L'adresse est censée la pierre de touche des ministères. — l'adresse fait et défait les cabinets. — c'est pour la chambre une occasion solennelle d'exprimer sa volonté ; — voilà sa théorie ; passons maintenant à sa pratique.

— Il n'est pas encore arrivé, à une époque où tout arrive, qu'une adresse ait renversé un ministère. — C'est qu'une chambre, composée d'hommes de plus de trente ans, a devers elle mille motifs d'épuiser la série des accommodemens avec les ministres actuels avant de passer à d'autres. — Un homme impopulaire étant donné, il faut qu'il procure à l'état tout le bénéfice que les qualités de ses défauts permettent d'en attendre, pour qu'une assemblée quelque peu raisonnable pense à lui signifier son congé. — Le terrain politique est tout d'alluvions,— chaque pouvoir bon ou mauvais doit y déposer des matériaux, des débris. — Les révolutions ne soulèveraient que le vide, si, comme les volcans, elles ne trouvaient pas des obstacles accumulés.

Vous verrez toujours, dans ces sortes de discussions qui nous occupent, l'assemblée s'essouffler, s'épuiser sur un point unique; de guerre lasse, elle abandonnera tous les autres. — Une opposition disciplinée formerait plusieurs corps d'armée, organiserait une réserve. — Elle multiplierait les combats après la bataille ; — à chaque paragraphe, elle ouvrirait une nouvelle brèche, et donnerait un nouvel assaut. — Elle couvrirait tout le terrain de l'adresse, au lieu de s'entasser sur quelque éminence où les combattans se nuisent les uns aux autres, d'où l'on aperçoit en outre leur petit nombre.

Mais nos conseils ne prévaudront pas contre l'habitude. — Vaincre n'est rien : il faut parler, et de tout à propos d'un seul sujet. Il semble que toute discussion d'adresse devrait porter pour épigraphe ce refrain de vaudeville :

> **Nous en dirons tant tant tant,**
> **Qu'çà f'ra plaisir à la reine ;**
> **Nous en dirons tant tant tant,**
> **Que le roi sera content.**

II.

POUR — CONTRE — ET SUR.

Toute délibération de la chambre s'ouvre par une discussion générale, après laquelle la chambre déclare si elle entend ou non passer à la discussion des paragraphes, s'il s'agit d'une adresse, des articles lorsqu'elle est saisie d'un projet de loi.

On a souvent réclamé la suppression des discussions générales ; on les a traitées d'abus ; sans réfléchir que s'il fallait donner le même nom à toutes les choses dont les hommes abusent, le gouvernement parlementaire tout entier n'y résisterait pas. Il est vrai que la fausse tolérance de la chambre laisse parfois dégénérer les discussions en prologue qui augmentent la longueur du spectacle et refroidit l'intérêt ; mais, prenez-y garde, il se fait peu de choses indifférentes en politique. Les luttes parlementaires ont aussi leur cérémonial ; les chefs de parti ne doivent pas, hors certains cas extrêmes, engager l'action. — C'est l'affaire des lieutenans ; — eux les chefs, ils la relèvent et la consomment.

C'est déjà un triomphe, pour l'homme le plus intéressé dans une question, lorsqu'il ne monte à la tribune que sur interpellation directe, sous prétexte de répondre; il a presque le droit de dire ce qu'on ne lui demandait pas et quelque chose encore. Lorsque la provocation vient d'un ami, elle est suspecte, et n'ajoute presque rien à l'intérêt ou à la curiosité qui s'attachait déjà à la personne de l'orateur ; lorsqu'elle vient d'un adversaire, oh ! alors elle vous livre l'auditoire, et c'est à ce moment-là que les journalistes ouvrent à la suite de votre nom, la parenthèse que voici : (Mouvement général de curiosité et d'intérêt.)

Les discours des honorables membres qui se dévouent ainsi à ouvrir les discussions générales, sont ordinairement inutiles à la chambre et au public ; la chambre ne les écoute pas ; le public ne peut les lire que dans le résumé suivant, stéréotypé à l'usage de tous les journaux : M*** présente quelques considérations générales au milieu du bruit.

Mais toutes les parties de cette éloquence méconnue ne seront pas perdues pour tout le monde. — Un orateur de troisième ou de quatrième classe viendra bientôt qui s'embrouillant aux premiers mots de son improvisation et restant court, boira, puis reprendra en ces termes : l'honorable M*** (précisément celui que personne n'a entendu), vous disait tout à l'heure, etc., — et voilà l'improvisateur tiré de l'ornière : il y reviendra sans doute ; mais soyez tranquille pour le reste de son voyage, tant qu'il y aura de l'eau à boire dans le verre de la tribune et une phrase, une transition à prendre dans le discours de son heureux prédécesseur.

Chaque discussion générale devrait offrir le résumé complet, l'historique impartial, puisque chaque opinion aurait concouru à l'écrire, de toutes les questions, depuis leur origine jusqu'à leur dernière transformation en projet de loi. Il est facile d'imaginer de quel secours elles seraient pour le reste de la délibération. — La chambre éviterait ainsi de tomber dans de graves inconséquences qui compromettent son autorité, dans des contradictions involontaires qui font douter de sa conscience. Il y a bien peu de sujets entièrement neufs sur lesquels la chambre ne soit pas déjà engagée par des précédens non historiques, la question d'Orient et de la fortification de Paris, présentées froidement, ont valu cent discours où les considérations nouvelles semblent appeler des solutions nouvelles et légitimer d'avance les contradictions et les démentis.

Le degré d'éloquence fait sans doute la distinction principale entre les orateurs ; mais, indépendamment de cette distinction, il en est une autre plus vaste et qui s'établit à la chambre. — Là on connaît les orateurs proprement dits et les orateurs inscrits. — Pour être orateur, vous savez les conditions à remplir ; pour être orateur inscrit, il suffit de passer au bureau et d'y donner son nom (pour, contre ou sur le projet dans la discussion générale.) Voilà bien des prépositions; mais le régime parlementaire ne méprise pas une syllabe. Entre (de France et des Français) il a imaginé un abîme comme vous savez. — La veille d'une discussion générale, nos hommes politiques ont donc grand soin de se diviser, nous allions presque dire de se déguiser en *pour*, méprisant les *contre* et se défiant des *sur*.

III.

LES NUITS BLANCHES.

Après cela, n'allez pas mal penser de tous ceux qui se font inscrire : ils n'ont pas tous la mauvaise intention de parler. — Ils vont au bureau donner leur nom, sans préméditer de discours, comme on va prendre un billet de bal à l'Opéra, sans songer à s'amuser le moins du monde. — On est inscrit ; on est entré ; la conscience est satisfaite, et l'on est quitte envers ses concitoyens. — Ce rapprochement n'est pas aussi frivole qu'il le paraît au premier abord.—L'inscription comme le bal vous donne le droit de passer une nuit chaudement sur des tapis, en société. Le député qui se fait inscrire se présente vers neuf heures du soir au Palais-Bourbon ; là on l'introduit dans la belle salle des conférences, où l'attendent de bons fauteuils, de bons journaux (il s'agit de tuer le temps) et un bon feu. Bientôt les collègues surviennent, la conversation s'anime, les plus pressés (en apparence) d'exprimer une opinion laissent naïvement échapper qu'ils n'en ont pas encore ;—enfin, on se compte : six membres viennent de se déclarer contre ; — diable! on voulait être de l'opposition ; mais alors on ne parlerait donc que le septième, et les six premiers franchement sont assez forts pour décider la chambre à ne pas en entendre davantage. — Si l'on s'inscrivait *sur* ; mais les meilleures places ont été prises par des fonctionnaires indépendans ; allons, on s'inscrira *pour*.

Comment, disait naguère M. A. à M. B., vous allez-vous prononcer pour une mesure éminemment ministérielle, après dix années de l'opposition la plus honorable ?—Hélas ! répondit M. B., à qui le dites-vous ; mais c'est ce coquin de C. qui en est cause; sans lui j'allais parler contre. — Mais comment voterez-vous ? — *Sur*, mon ami, n'en doutez pas.

Le jeu de nos institutions, comme on dit, n'est bien souvent qu'un jeu de mots.

La questure n'a encore donné ordre de mettre à la disposition des membres qui viennent à huit heures du soir pour être inscrits le lendemain matin à huit heures en tête d'une liste d'orateurs, que des fauteuils et des bougies, — mais bientôt on soupera, s'il est vrai que l'humanité soit indéfiniment perfectible — Déjà plusieurs membres, voulant mettre les questeurs sur la voie, se sont fait apporter, à leurs frais et comme pour un bal d'étudians, de la bière et des échaudés. *Et nunc intelligite...* Nul doute que le nombre des orateurs inscrits ne gagne complètement à l'institution de ces réveillons parlementaires.

IV.

LA PERCHE, UN DERNIER SERVICE.

Vous montez six marches et vous êtes à la tribune ; en face de vous sont les ministres et le centre ; à votre droite, la droite ; à votre gauche, la gauche. Sur vos épaules, vous portez les membres du bureau ; au-dessus de votre tête plane le président. Et maintenant vous avez la parole.

Il est impossible de soutenir que la chambre refuse d'entendre ce qui vaut vraiment la peine d'être écouté. Sans doute un vieux préjugé, que la faveur du public conserve toujours, lui fait accorder une priorité injuste aux questions purement politiques, mais sur un sujet donné. Il n'arrive pas qu'elle refuse d'accueillir de bonnes considérations convenablement présentées.— A moins qu'un orateur ne choisisse un moment de fatigue et d'épuisement général de la chambre et du sujet, il jouira de dix premières minutes d'un silence complet, qui ne sera pas précisément l'attention, mais qu'il dépendra d'un mot heureux, d'une idée vraie, ou simplement ingénieuse de changer en intérêt véritable. — Ces dix minutes de bonne volonté ménagez-les, profitez-en, — pas d'exorde, pas de phrases; allez droit au cœur de la discussion. — L'esprit ne gâte rien,

mais ne commencez pas par là. — Les membres savent par expérience qu'on peut méditer une saillie, produire une étincelle à la tribune, et s'étendre ensuite dans les cendres *du commun* et de la banalité. — Dites d'abord de bonnes choses, si vous pouvez ; vous direz plus tard de jolies choses si vous voulez. Surtout, oh ! par dessus tout, soyez simple ; ne parlez pas comme vous écrivez les *Revues*. Vous avez devant vous une foule d'industriels, de riches bourgeois qui ont les meilleurs raisons du monde pour ne pas pardonner au pédantisme.

Il arrive souvent qu'un malheureux orateur oublie ces préceptes essentiels ; il sème alors des périodes et recueille des murmures. — L'indifférence de l'auditoire grandit dans la mesure de ses phrases, et quand il en est à l'éloquence, la chambre en est depuis long-temps aux conversations particulières les plus animées.

Nous ne connaissons pas de spectacle aussi douloureux que celui de cet antagonisme : — l'orateur éperdu s'adresse successivement à droite, à gauche, au centre, il se retourne même vers le bureau, qui n'y peut, mais il cherche un homme, un seul homme qui veuille se constituer son auditeur et auquel il puisse faire hommage de ses réflexions, argumens, réfutations, etc., etc. ; que voudriez-vous qu'il fît contre trois cents membres inattentifs ? Il demande un ami, comme le baigneur qui se noie, crie la perche, enfin s'il vient à rencontrer le regard égaré de quelque collègue, il ne quitte plus ce libérateur, il s'y accroche, il le couvre des yeux, il le fascine ; il lui décharge à bout portant ses argumens les plus terribles. Le pauvre collègue n'ose plus ni bouger ni éternuer, — il se laisse inonder d'éloquence, c'est à peine s'il ose remuer la tête en signe d'assentiment. Grâce à Dieu, l'orateur touche à sa péroraison ; mais la tâche du collègue ne finira pas avec le dernier mot du discours. — Le collègue aura encore un service à rendre à l'orateur — un dernier service. — Il dira : Très bien ! afin que le *Moniteur* puisse ajouter : Très bien ! — Ce dernier service ne s'oublie jamais, — l'homme auquel l'orateur s'est ainsi attaché, auquel il a dit : nous nous sauverons ou nous périrons ensemble, devient un ami aussi cher que l'adversaire qui a essuyé, en duel, votre premier feu.

Nous venons d'expliquer certaines liaisons anti-politiques, dont on me dit, faute de connaître ces détails parlementaires qui s'appellent la *Perche* et un *Dernier Service*.

V.

TRIBUNES DES JOURNALISTES.

Certaines personnes ne comprennent pas que les journalistes demeurent les uns à côté des autres, sans se battre, sans se mordre ou tout au moins sans s'égratigner. — La faculté de s'étonner encore à l'époque où nous sommes, nous paraît si précieuse, si honorable, qu'il nous répugne vraiment d'y porter atteinte. Cependant on n'écrirait rien si l'on respectait toute chose. Il faut donc bien dire qu'un peu de réflexion préviendrait le sentiment dont il s'agit.

Nous demandons aux hommes de bonne foi, serait-ce la peine de posséder quelque intelligence, d'être admis au spectacle quotidien des vicissitudes et des accommodemens politiques pour s'abandonner à des opinions furieuses. Je ne prétends pas que la fréquentation de la tribune rende indifférent ou sceptique — L'indifférence et le scepticisme viennent plutôt du tempérament que de l'expérience ; — mais le corps seul s'exerce, le goût s'épure à tout voir, à tout entendre ; — le public honnête mais ignorant peut vous accuser de ne rien sentir lorsque vous auriez le droit de lui reprocher de tout confondre. — Le public entend ce qu'on dit : le journaliste sait ce qu'on pense. — Il sait plus encore, il sait ce qui est. — La parole, la pensée, la vérité, sainte trinité, composée d'un phénomène et deux systèmes.

On s'étonnerait moins de l'intimité qui règne souvent entre journalistes d'opinion différente, si l'on voulait bien considérer que les oppositions de principes laissent à l'esprit plus de grandeur ou de délicatesse que les contradictions d'intérêts ; — les hommes qui veulent qu'en définitive les principes et les intérêts ne soient qu'une seule et même chose, reconnaîtront que l'intimité des journalistes dont il s'agit prouve au moins leur désintéressement.

La chambre abandonne environ quarante places de ses plus mauvaises tribunes aux journalistes. — La tribune des rédacteurs en chef est la dernière à gauche.

Dans la tribune des rédacteurs en chef, on rend beaucoup d'arrêts et quelquefois quelques services.

Un député tout plein de préoccupations mondaines essayait de comparer la tribune des journalistes à la loge infernale de l'Opéra. — La comparaison me semble d'autant plus juste, répliqua M. P... que nous avons beau prononcer de beaux discours à la chambre, nos finances et nos libertés n'en vont pas mieux, et que c'est absolument comme si nous chantions.

Les rédacteurs du compte-rendu se divisent en ceux qui rédigent et en ceux qui ne rédigent pas. Ces derniers prennent les fonctions au rabais et les cabriolets à l'heure. Voici l'explication de leur procédé : — Un orateur parle, — au lieu de l'écouter, ce qui les exposerait par-ci par-là à les comprendre, ils s'informent de son adresse, ou ce qui revient au même, du journal auquel cet orateur fait le plus volontiers ses confidences. — Puis, le soir, ils courent de toute la vitesse d'un cheval de régie, chercher une épreuve. — L'épreuve obtenue, ils disent au cocher de fouetter vers un autre domicile ; et ils arrivent ainsi à réunir les élémens d'une séance, et à promettre beaucoup de pour-boire aux Automédon. Cette variété des hommes de lettres compose *la rédaction en cabriolet*. — Leur plume seule n'a jamais rien éclaboussé.

Il y a encore deux variétés curieuses : celle du rédacteur auquel il ne manque jamais qu'un mot dans une phrase d'ailleurs textuelle ; celle des rédacteurs qui, dans tout un discours, si long qu'il soit, ne perdent jamais qu'une phrase, une seule ; — ce mot n'a souvent qu'une syllabe, — cette phrase n'a souvent qu'un seul verbe et pas un *qui*, tant elle est courte. — Mais voyez la fatalité de certaines existences ! — mais ce mot, cette phrase, ce n'est rien que la clé de tout le reste, — cette malheureuse clé, notez qu'ils n'ont pas la consolation de l'avoir perdue, ils l'ont sous leurs yeux, sur leurs notes. Le lendemain, ils l'ont encore dans leur poche, tandis que le lecteur s'évertue à trouver un sens au plus magnifique amas de mots sonores. — Le lecteur a toujours pour se résigner la ressource de dire : C'est imprimé. — Le rédacteur se console en retrouvant ce qui lui manque dans le *Moniteur*.

Les grandes discussions qui envahissent de temps en temps les colonnes des journaux coûtent aux rédacteurs de ce compte-rendu jusqu'à douze heures de travail, sauf relâche. — Notez qu'une colonne de grand journal tient 150 lignes environ, que chaque ligne se compose de 61 lettres ; et que toute séance importante touche à 10 colonnes, — cela fait donc un total moyen de 91,500 lettres que le rédacteur doit tirer de sa plume. — Aussi l'on n'a jamais vu un bon rédacteur de séance prendre du tabac, — tailler sa plume, — faire une rature, — se relire. Du reste, la sûreté de l'intelligence avance plus le travail que la rapidité de la main. — Si l'intelligence ne comprend pas, ne recueille pas enfin avec une infaillibilité à peu près constante, les phrases, les chiffres, les mots, les noms, les idées, les choses, les incidens, les votes qui s'accumulent, la main écrira à vide pour ainsi dire.

Les rédacteurs ont pour se remettre de leurs fatigues toutes les discussions d'intérêt général auxquelles il n'est pas d'usage d'attacher quelque importance. Tranquillement assis, ils regardent couler l'éloquence parlementaire, pêchant un nom, un mot, à de longs intervalles une idée dont ils feront part au public peu friand du lendemain. — Les séances où les choses se passent ainsi s'appellent séances de santé.

Un rédacteur de séance, un peu expérimenté, vous dira, rien qu'à la manière dont un député passe devant le banc des ministres, si ce membre est vendu ou bien à vendre. Le chemin qu'un député prend pour aller à son banc indique aux journalistes observateurs à quelle place il prétend parvenir.

La tribune des journalistes est le meilleur bureau des renseignemens politiques. Il n'y a pas de scrutin secret qui lui en impose. On y possède pour les consciences, pour les caractères, pour les talens, cette manière secrète que les commerçans attachent à leurs marchandises, et qui sert à en retrouver la valeur intrinsèque au milieu de toutes les exagérations industrielles.

VI.

DE QUELQUES FONCTIONS PARLEMENTAIRES.

Nous ne voulons parler ici ni du président, ni du vice-président, ni des secrétaires, ni des questeurs : ceux-là sont élus et ne doivent pas répondre de ce que le suffrage de leurs collègues les oblige à faire, nous ne voulons nous occuper que des vocations.

Parmi ces fonctionnaires bénévoles qui se vouent d'instinct à une spécialité, on compte les employés :

Aux très bien !
A la date !
Aux parlez en face !
Aux nommez-les !
Aux à l'ordre !
A la clôture !

Un orateur de troisième éloquence occupe la tribune depuis une heure et n'a encore rien dit ; l'inspiration lui manque et l'attention de l'assemblée aussi. — Tout à coup un *très bien* intrépide, immense, part et domine le bruit des conversions particulières. — Les causeurs étonnés s'arrêtent. — Le président ému se lève et sonne.

Tout le monde est honteux d'avoir pu perdre quelque chose de *très bien*. — Heureusement l'orateur n'a pas quitté la tribune, — il se répétera sans doute

— Un silence profond s'établit. — L'orateur épouvanté par une attente si subite et si solennelle se trouble et s'enfuit. L'employé aux très bien fait ainsi tout à la fois une bonne action et une excellente économie.

L'employé à la date ne s'est révélé que tout récemment. Ce qu'il a fait jusque-là, nous l'ignorons ! mais il est probable que ce modeste fonctionnaire méditait cette interpellation si simple, si concise et si inexorable. La date ! la date ! — Voici comment et dans quelles circonstances il exerce son industrie.

La discussion est vive, pressante ; mais des deux côtés opposés on invoque précisément la même autorité ; c'est de Vauban, par exemple, c'est de Napoléon qu'on étaie tour à tour une opinion favorable ou contraire. — Les fortifications de Paris. — En cet état, que croire, que décider ? — La chambre est en proie à une confusion impossible à décrire. — Alors une voix s'élève et s'écrie : La date !

La date d'une opinion ! à cette époque de progrès sensible vous comprenez tout ce qu'un pareil renseignement révèle ; — la date d'une opinion, c'est toute sa valeur.

L'employé à la date n'avait donc pas mal débuté ; mais il a eu bien vite des jaloux, des rivaux et des contrefacteurs. — Maintenant vous entendez tous les jours des voix crier la date, à propos de choses qui n'en ont pas ou qui n'en ont plus. — On parle de réactions anti-révolutionnaires, — elles crient la date ! — Il s'agit de dévoûment à l'Angleterre, elles crient la date!

De même que tous les individus ne se servent pas indifféremment de leur main droite et de leur main gauche, il y a des orateurs qui ne peuvent parler que d'un côté ; — nous voulons dire qu'ils ont besoin de se tourner à droite ou à gauche ; — ils ne sauraient articuler de face ; — leur voix louche. — L'employé aux *parlez en face* est le taon qui s'attache à leurs flancs, les harcèle et les épuise.

L'employé aux *nommez-les* a horreur de la figure de rhétorique appelée *allusion !* — Pudeur, convenances, rien ne lui fait. — Nommez les hommes dont vous voulez parler. — Nommez-les : voilà son opinion.

A l'ordre ! la clôture ! — Ces expressions appartiennent au dictionnaire de la politique parlementaire. — Certains membres crient à l'ordre comme les poltrons crient à la garde, par frayeur.—Quant à la clôture, c'est un cri de perturbateur et qui, à partir des premières chaleurs, réveille toujours un ou deux membres sur chaque banc. — Les employés à la clôture ont troublé plus de rêves qu'ils n'ont avancé de discussions.

Nous aurions bien quelque chose à vous dire des choristes; mais nous sommes pressés d'arriver à un sujet plus sérieux.

Un mot pourtant · les choristes parlementaires ne chantent pas, ce sont des instrumentistes ; ils jouent d'un couteau à papier qui n'a pas encore été classé, que je sache ; ils tirent de ce plat morceau de bois habilement dirigé, des sons mouillés comme les notes que rend le piano sous les doigts d'un commençant.

Ces exécutans ne se font entendre que dans les grandes circonstances politiques et lorsque l'agitation est impossible à décrire.

Le chœur des couteaux à papier exprime ordinairement l'impatience.

Le machiniste parlementaire exige un chapitre à part et nous y reviendrons.

P. BERNARD

GASPARONE. (1)

Décésaris, Spadino, Fra-Diavolo, voilà certes des noms héroïques dans les fastes du crime.

Eh bien ! Gasparone les efface tous. Sa puissance satanique enveloppe toute une nation qu'il livre au désespoir et à la terreur. Sa pensée médite la destruction entière d'un peuple.

Ce roc escarpé, ce village en amphithéâtre, ces terrasses échelonnées, garnies de vases d'aloès, ombragés par les treilles du pizzontelle (2); cette flèche d'église qui, du haut du roc, brave le tonnerre; ces eaux jaillissantes dont s'alimente la fontaine, où rampent le lierre et le chèvrefeuille, où les jeunes filles viennent puiser de l'eau pour remplir leurs vases à deux anses, où les troupeaux vont s'abreuver; ces collines verdoyantes aux gras et frais pâturages, ces bocages de figuiers, ces champs d'oliviers et de vignes, c'est Roccabianca où Gasparone a pris naissance.

Son père était berger, possesseur de deux troupeaux de brebis et d'un troupeau de chèvres, qui paissaient sur de vertes collines, sur des portions de montagnes voisines de sa petite ferme, et qui lui appartenaient; sa mère et ses deux sœurs vaquaient aux soins du ménage, présidaient à la tonte des brebis, et séparaient les échantillons des laines pour en distinguer la qualité.

Le père de Gasparone n'avait qu'un fils : c'était l'espérance de cette famille d'agriculteurs, où les vices de la société n'avaient jamais pénétré. Dans son enfance, le petit Gasparone était volontaire, sérieux, boudeur, ardent et colérique. Il ne trouvait de plaisir qu'à tendre des piéges aux vautours, aux corbeaux ; il allait furtivement dérober le miel des ruches dans le verger de son père, et les piqûres des abeilles ne lui causaient aucune terreur.

Jusqu'à sept ans, son père lui avait laissé les libres allures de l'enfance. Mais alors il jugea sainement, qu'il fallait distraire et occuper ce caractère profond et concentré; fixer son imagination et écarter de son cœur les passions qui pourraient lui devenir funestes.

Le curé de Roccabiacca, docte, pieux, indulgent, était l'ami de la famille : c'était lui qui avait baptisé Gasparone, et lui avait, en naissant, suspendu au cou une petite médaille d'argent où était gravée la figure de la madone. Il s'attacha de plus en plus à cet enfant, lui apprit à lire, à écrire, l'instruisit dans la religion, et malgré le chagrin que lui causait son humeur sauvage, son air quelquefois arrogant, dédaigneux, son entêtement et son penchant à la paresse, bien souvent insurmontable, le patient curé parvint à le dompter, à le façonner à l'obéissance, à l'amour de ses devoirs. Il le vit grandir docile, assidu à l'église, aux heures de travail; et son jeune élève croissait comme la branche d'un beau chêne entr'ouvrant au printemps ses feuilles vertes et splendides.

A l'âge de quinze ans, le bon curé reconnut dans le jeune Gasparone des facultés peu propres à la vie d'un berger. Si cet enfant fût né dans une classe aisée, il eût peut-être tourné vers le soleil qui fit éclore Virgile et Horace.

Le curé, pour occuper l'imagination ardente de son élève, lui promit la lecture de l'histoire d'Italie, par Botta, celle de l'Arioste, du Tasse, dont la poésie le charmait, et dont il récitait les strophes par cœur, avec l'expression la plus juste et la plus animée.

Il avait l'instinct de tous les arts; obligé de garder souvent les troupeaux de son père, il profitait de ces momens de loisir pour dessiner sur l'ardoise avec une pointe de fer, sculpter sur du bois avec son couteau des figures, des fleurs et des ornemens dont la forme et la composition étaient remarquables de la part d'un jeune enfant qui n'avait point eu de maître.

Mais le moment arriva où il fallut qu'il passât sous la direction de son père, pour l'exercice des travaux agricoles auxquels il était destiné. En peu de temps, il y devint expert ; et son esprit, son adresse, son zèle, son activité surpassèrent toutes les espérances qu'on avait conçues.

Le soin des troupeaux, l'entretien, la taille des arbres à fruits dans les vergers, l'éducation des abeilles, l'organisation de la caravane annuelle, qui, vers la fin d'octobre, abandonnant les campagnes neigeuses, va camper dans les plaines fécondes de Canino et de Montalto, dont les bords sont baignés par la mer ; tout roulait sur lui, tout était confié à ses soins intelligens ; il suffisait à tout.

« Il faut travailler, lui disait son père; surtout, mon fils, n'oublie pas de prier, pour remercier Dieu du bonheur dont nous jouissons. Ce bonheur doit passer jusqu'à toi, si tu en es digne. Ton cœur a déjà parlé pour cette vierge pure, cette charmante Térésa qui doit fixer ta destinée : dans cette cabane où tout prospère, croîtront les enfans de tes enfans ; tu soulageras les pauvres du village, comme tu me vois les soulager moi-même, sans avoir jamais recours à la bourse des amis qui nous avoisinent.

— *Amen*, » répondait Gasparone. Et son père le bénissait.

Il venait d'atteindre sa dix-neuvième année ; sa taille était gigantesque, son visage avait de la beauté, quoique le hâle se mêlât à la pâleur qui lui était naturelle. Ses cheveux, d'un noir de jais, pendaient en boucles naturelles sur son front ; son œil noir exprimait une sorte de tristesse ; sa bouche, calme, gracieuse, annonçait que ses passions dormaient encore du sommeil du bonheur. Sa vie occupée, les conseils de son père, l'éducation pieuse, instructive, l'amitié du bon curé parvenaient à modérer ce cœur brûlant, en le remplissant des émotions les plus douces.

Térésa, à quinze ans, était déjà développée comme le sont les femmes d'Italie. Svelte, élancée, son corps était un modèle de formes. Elle était infatigable dans les travaux de la ferme et de la bergerie, et sa charmante figure n'en éprouvait aucune altération.

Ses prunelles d'azur, son nez fin, sa bouche de corail, ses joues arrondies, son expression vive, gracieuse, ses cheveux châtain doré, nattés, rattachés avec soin, et fixés au-dessus de sa tête par une longue épingle d'argent, en faisaient une ravissante créature.

La nature avait été prodigue envers Térésa.

Aussi, dans son cœur de fer et de feu, Gasparone sentait augmenter, chaque jour, une passion profonde : cette passion décida de sa vie entière.

Térésa y répondait avec la tendresse, l'abandon de son cœur d'ange. Son amour partagé lui faisait entrevoir toute une existence de bonheur, au sein des deux familles réunies sous le même toit.

Cependant il fallut se quitter. On touchait aux premiers jours de novembre ; la crête des montagnes se couvrait de neige, et Gasparone s'occupait sans relâche des préparatifs du depart de la caravane pour les champs de Canino.

Avez-vous vu à Rome, dans les loges du Vatican, au Capitole, les peintures de Raphaël et de Polydore ? Ces peintres célèbres, comme on n'en voit plus naître dans notre siècle de progrès, se sont délectés à peindre ces décampemens des caravanes d'une terre à l'autre, au temps patriarcal.

Monté sur sa mule à l'oreille tombante et soumise, qui s'avance d'un pas mesuré, le patriarche au dos recourbé, à la barbe immense, dirige la marche.

Au second plan, admirez sa femme, jeune, belle, naive, au long voile flottant sur ses épaules : elle enveloppe deux enfans, dont l'un est suspendu à sa mamelle ; et le second, pressé sur l'autre sein, sourit à son amour, à son doux regard de mère.

Un serviteur du patriarche, qui sera Abraham, ou Jacob, ou Loth, comme vous le voudrez, conduit par la bride et modère l'ardeur de la mule jeune et vigoureuse sur laquelle se groupe cette vraie beauté maternelle avec ses deux enfans.

Je parle de Raphael, et ne fais grace de rien.

Regardez encore et vous verrez sur les flancs de la mule une besace remplie des provisions du jour.

Des cavales, des ânes chargés de pesans fardeaux, suivent par derrière. Vous savez peut-être que les ânes ont été, de tous temps, très honorés en Orient.

Sur les Orientaux, leurs cris font l'effet du tonnerre, et les rois de la

---

(1) Extrait d'un nouvel ouvrage intitulé : *Quinze ans d'exil dans les états romains pendant la proscription de Lucien Bonaparte*, par M. le comte de Châtillon. Ces deux beaux volumes, ornés de dessins et de portraits, obtiennent un succès très prononcé. L'auteur a peint d'après nature, avec beaucoup de talent, les grandes figures des brigands italiens, de ces hommes de tumulte et de sang qui, pendant les premières révolutions d'Italie, en 91, se formaient en troupes d'assassins et de bandits, chassaient les papes et les rois, puis les réinstallaient pour les chasser encore. Gasparone et Décésaris devront une nouvelle célébrité à la plume habile de M. de Châtillon. (*Ces deux volumes se vendent chez* Berquet *et* Pétion, *éditeurs, rue du Jardinet*, 11.)

(2) Espèce de raisin oblong très gros, que l'on récolte spécialement à Tivoli.

Genèse avaient ordonné que les trompettes guerrières imitassent le cri des ânes. Nos fashionables de Paris n'ont pas la même oreille que les rois de la Genèse.

Revenons à nos cavales. Sur leur large dos elles portent les tentes, leurs longs bâtons ferrés, les instrumens d'agriculture, les ustensiles de ménage. Les ânes sont chargés de barils d'huile, de vin, de sacs de farine ; et tout ce train d'ânes, de cavales, est entouré, suivi, devancé par les serviteurs, les servantes, les jeunes bergers, alertes, robustes, vigilans, le bâton recourbé à la main, vêtus d'une courte tunique et les pieds nus.

Les premiers chassent devant eux les troupeaux de brebis et de chèvres, qui se perdent dans les défilés des montagnes.

Ce fond de montagnes, ces bois qui les couronnent, la simplicité, la variété des lignes dont elles sont composées, prouvent que Raphaël entendait mieux le paysage que beaucoup de personnes ne le prétendent.

J'ai lu quelque part que c'était sur l'arbre chargé de fruits que les enfans jetaient des pierres.

Mais que les faux critiques prennent le sage parti de jouir, en s'épargnant le vain plaisir d'attaquer ce qu'ils ne peuvent détruire ; qu'ils relisent le *Serpent et la lime ;* qu'ils regardent cet ange tutélaire de Sterne qui laisse tomber une larme sur le défaut d'un bel ouvrage, afin d'en effacer le souvenir. Les tableaux de ces sujets de caravane sont peints à fresque par Raphaël, et Polydore les a exécutés en clairs obscurs, à l'imitation des bas-reliefs.

Je parle toujours de Rome : je ne sors pas de mon sujet : je décris une caravane.

Pareille était celle du pasteur de Roccabianca, lorsqu'elle quitta les Abbruzzes le 3 novembre 1831, pour aller camper dans les plaines de Canino.

Il faut ajouter cependant à la caravane biblique les deux immenses chaudrons battant sur les larges flancs d'une énorme cavale noire, de la race de Chigi, qui paît dans la forêt d'Ostie, au bord de la mer.

Cette cavale était presque sauvage : sa queue, sa crinière noire, balayaient la terre comme l'aile d'un corbeau.

Ces chaudrons, pendant la marche, rendent un son pareil au glas des funérailles

Les abeilles, amies de cette monotone musique, se groupent dans l'air, voltigent en pelotons, bourdonnent au-dessus de la cavale jusqu'au soleil couchant, moment où la caravane s'arrête pour établir son campement de nuit.

C'est dans ces chaudrons qu'on manipule le fromage, duquel on extrait la ricotta, écume légère, crémeuse, aromatique, qui selon moi est un mets délicieux.

La ricotta a de grands droits à la reconnaissance des étrangers, des jeunes Anglaises surtout, dont elle rétablit la santé délabrée par les veilles et les bals. Cette nourriture onctueuse et pectorale leur rend promptement la fraîcheur et l'embonpoint qu'elles ont laissés dans les raouts de Londres.

Au printemps, vers la fin d'avril, vous voyez comme renaître toutes ces jeunes plantes, et lorsque je les rencontrais promenant le long des lauriers touffus et éclatans de verdure qui bordent les allées de la villa Borghèse, je les prenais pour des roses.

Étrangers, voyageurs, vieilles femmes, jeunes beautés de tous les pays, n'oubliez pas la riccotta lorsque vous allez passer l'hiver à Rome.

Mais je reviens à notre caravane.

Le bourdonnement de la cloche du village a retenti trois fois, et ses tintemens se perdent dans la profondeur des vallées : ce sont les trois coups de volée de la messe qu'on va célébrer avant le départ de la caravane.

Le maître berger, sa famille, ses serviteurs, la triste Téresa sont dans l'église, tous prosternés devant l'autel.

La jeune fille, placée à côté de Gasparone, jetait obliquement sur lui des regards pleins de larmes ; mais l'autel qui était là devant elle faisait descendre dans son âme un rayon d'espérance et de consolation. Cet autel, dont le principal ornement est un tableau du mariage de la Vierge, l'aspect vénérable du prêtre recueilli dans la prière, le moment ineffable et solennel de la communion, où deux cœurs purs d'innocence vont se nourrir du pain des anges ; tant de douces émotions enivraient son âme de tout un amour de félicité.

« A la saison prochaine, se disait-elle, je tresserai des guirlandes de jasmin et de myrte, je les suspendrai à cet autel sacré qui doit bientôt recevoir nos sermens. Le pavé de l'église sera bientôt jonché de fleurs... O jour mille fois heureux ! celui où, parée du voile nuptial, je recevrai des mains de mon cher Gasparone l'anneau d'une alliance éternelle. »

Et alors des larmes de bonheur roulaient dans ses beaux yeux.

Cependant, l'*Ite missa est* a été prononcé.

Et le prêtre, élevant les mains vers le ciel, a béni les bergers.

La caravane des Abruzzes s'apprête à partir.

Sur la hauteur du roc escarpé, sur l'espèce de rempart de ce village en amphithéâtre, il fallait voir les troupeaux bondissans, les mules aux pieds assurés, les grasses cavales pesamment chargées, leurs jeunes poulains sautant, cabriolant autour d'elles ; toute cette masse de bêtes différentes, visitées, inspectées, mises dans l'ordre de marche par l'expert berger.

Tels que les chefs d'une armée, les béliers conducteurs, à la tête haute, aux cornes recourbées, faisant fièrement retentir la clochette suspendue à leur cou, marchent en avant de chaque troupeau. Les chiens les animent de leurs aboiemens, et font bondir les agneaux, qu'ils dirigent vers la descente rapide et tortueuse qui s'ouvre dans le roc et conduit dans la vallée, tandis que, la tête penchée sur l'épaule de son amant, qui la presse contre son cœur, Téresa le couvre de ses pleurs.

« Console-toi, chère fille, disait le père Gasparone en s'avançant vers ses deux enfans, console-toi, plus tard tu nous suivras. L'an passé, la bonne princesse de Canino me disait :

» L'hiver prochain, brave Gasparone, il faut faire venir ta femme et la future de ton fils pour assister à ma fête.

» Ainsi, cara Téresa, dans un mois au plus, tu viendras à Canino avec ma femme, ta seconde mère, pour jouir de la fête de notre bonne princesse. Tu y viendras. C'est là que mon fils se distingue ; dame, voilà ce que c'est que d'aimer les arts comme lui. »

Et Téresa de voler dans les bras du vieux berger, qu'elle appelle déjà son père : et des larmes de joie se mêlaient aux douleurs qu'elle éprouvait.

« A cheval, mon fils, à cheval, s'écrie le robuste vieillard, nos troupeaux sont déjà loin

» Addio, Téresa, addio, cara figliola, répétait-il en lui donnant un baiser paternel ; pazienza, et tout ira bien. Il faut se séparer. »

Et du haut du roc jusqu'au fond de la vallée, les yeux des deux amans se rencontrèrent encore.

La caravane a gagné Caprarole, ancienne féodalité farnésienne, qui appartient au roi de Naples.

. . . .

Voyez-vous ces deux tours quadrangulaires qui s'élèvent comme deux géans noirs sur un horizon d'azur ? Ce sont les deux clochers de la cathédrale de Viterbe.

Je n'ai jamais vu de cloîtres plus curieux, plus romantiques, d'une architecture plus variée, dans l'ordre du quatorzième et du seizième siècle, que les couvens qui se trouvent à l'intérieur et à l'extérieur de cette cité. Toute la puissance créatrice des artistes de ces époques s'est épuisée sur la diversité des détails de ciselure qui composent les chapiteaux des colonnes toujours différentes, jamais nuisibles à l'accord, à l'harmonie, à la mélancolie de l'ensemble.

Les environs de Viterbe sont renommés par leurs antiquités étrusques. Le théâtre de Ferento est étrusque et romain en même temps ; les Romains profitaient souvent des ruines et des fondations des monumens étrusques pour construire leurs propres monumens.

Non loin de Ferento vous trouvez un village appelé les Grottes, où les habitans, depuis le déluge, peut-être, ont pour demeures des cavernes creusées dans le tuf, et aussi sèches que l'intérieur du Louvre. Sur la plaine qui les domine on est surpris de voir une quantité innombrable de trous, que l'on prendrait pour des terriers de renards, si la fumée n'en sortait pas comme d'une pépinière de petits volcans.

Ce sont les cheminées du village des Grottes ; ces cheminées servent à plus d'un usage ; quelquefois la figure d'un amant apparaît à l'ouverture, afin de s'assurer si sa maîtresse est seule. Quelquefois, en l'absence des maîtres du logis, de petits vauriens s'en servent pour enlever adroitement avec des espèces de ligne les hardes et les fruits qu'ils peuvent saisir.

Je n'ai jamais bu en Italie de meilleur vin que celui des Grottes.

Si vous êtes archéologue, si vous désirez visiter deux aqueducs étrusques un peu éloignés, vous ne les découvrirez qu'en franchissant les rocs, qu'en pénétrant au milieu des bois touffus, où des fontaines d'eau sulfureuse s'échappent des rochers rouges, dévorés par les exhalaisons brûlantes et corrosives du soufre et du fer.

Alors, buvez sans balancer une bouteille de vin des Grottes, et je réponds de la vigueur et de l'élasticité de vos jarrets pour accomplir votre course classique.

Mais, pendant ma digression, dont quelque voyageur profitera peut-être, la caravane s'avance.

Les clochettes des béliers conducteurs, le hennissement des cavales, l'aboiement des chiens géants, le braiment des ânes, le bêlement des moutons, le triste et fougueux Gasparone, armé de son bâton ferré, aiguillonnant de ses longs éperons de fer les flancs de son cheval tout blanchi d'écume, parcourant au grand galop la ligne de sa pacifique armée, grondant, apostrophant les bergers sous ses ordres ; le retentissement des pieds des chevaux sur le pavé, tout ce train, ce tumulte enfin, annonce l'entrée de la caravane dans Viterbe.

L'émigration pastorale traverse la ville ; et le maître berger a bientôt rempli sa bourse en vendant aux marchands de Viterbe ses excellens fromages.

Les bestiaux sont abreuvés à une belle fontaine circulaire ornée d'écussons chevaleresques, de rosaces légères, du goût le plus délicat, d'architecture et de ciselure fines, dans le caractère élégant et gracieux de la renaissance.

Pas de tableau plus pittoresque, plus animé que cette fontaine, qui s'élève majestueuse au centre de la place qui précède la porte de France, à l'extrémité de la ville, avec sa quadruple cascade tombant de quatre gueules de lions dans son bassin circulaire. C'est là que les troupeaux se pressent, se heurtent pêle-mêle, pour étancher la soif qui les dévore.

Les jeunes bergers, attentifs, vigilans, les aident, les séparent, et facilitent leur passage, tandis que les chiens, tranquilles, fixent leurs maîtres et attendent qu'un regard leur donne la permission de se désaltérer. Debout, les mains croisées et le menton appuyé sur son bâton ferré, le père de Gasparone observait cette rumeur ; tout se ressentait de sa surveillance prévoyante.

Son fils était triste et méditatif.

« Tu n'es plus, Wouvermans ! et cependant comme ton pinceau vrai, délicat, plein de finesse et d'esprit, eût rendu cette halte pittoresque !

comme tu l'aurais colorée avec ce ton d'harmonie, de vigueur, de clarté aérienne, qui rend tes peintures inimitables! »

Quelle source d'inspiration que cet immense château bâti en 1400, dans le goût d'architecture simple et grave qui précéda Michel-Ange! Il est surtout remarquable ce château, par ses petites fenêtres, ses balcons d'une seule pierre, sans ornemens; ses terrasses en créneaux, son entrée en voûte lourde et basse, son pont-levis, ses fossés, enfin, par une forteresse qui a soutenu plus d'un siége pendant les guerres de la féodalité.

Un mur crénelé sépare cette forteresse de la porte de la ville, construction de la même époque, rude d'architecture, couronnée par les armes pontificales, et à travers laquelle on voit des villas charmantes, des champs d'oliviers et de vignes.

Voilà le tableau qu'aurait pu exécuter Wouvermans.

Midi sonne à la grande horloge du palais du légat.

Il faut aller camper dans la plaine de Norchia, voisine de Toscanelle, qu'on doit traverser avant d'arriver à Canino.

Après une courte halte, Gasparone a donc remis la caravane en marche. Elle touche au lac de la Solfatara, à deux milles de Viterbe, vaste et profond bassin, de forme oblongue, saccadée, contenant une craie sulfureuse qui bouillonne sans cesse. La superstition des habitans de Viterbe assure qu'au treizième siècle, ce fut dans le fond de ce lac, qu'après avoir été vaincus en cent combats, les terribles Toscaneliens furent changés en démons; qu'ils y choisirent leur demeure, et que remuant sans cesse et sans repos la lave bouillonnante, ils enflamment les eaux de feu qui remplissent l'abîme de ce nouveau Tartare.

On avance : après avoir traversé une plaine vaste et féconde, le père de Gasparone aperçoit deux bassins d'eau d'une grande étendue. Leur forme est ovale, alongée; ils sont entourés de rochers dont les solutions de continuité figurent des créneaux en ruines et de loin des murs de remparts.

C'est là qu'il a coutume de faire camper sa caravane. Là aussi, sous les rocs circulaires que je viens de décrire, furent creusés les tombeaux étrusques de Norchia et de Castel-Dano, dont les portes sont évasées par leur base, comme celles des antiques tombeaux d'Égypte et d'Éthiopie. Un seul de ces tombeaux est surmonté d'un fronton de sculpture barbare représentant un combat, dont les figures incorrectes, de l'exécution la plus rude, respire cependant la force, l'expression et le grandiose de ce caractère primitif des arts. Des casques, des lances, des épées qui ne sont ni égyptiens, ni grecs, ni romains, dont l'âpre travail est d'une ciselure peu profonde, entourent la porte de ce tombeau, que je crois être celui d'un chef de l'antique Étrurie.

Curieux, et possédant l'instinct de tous les arts, le fils de Gasparone considérait avec une avide curiosité ces reliefs de la sculpture la plus reculée; il pénètre dans le tombeau dévasté, où il a le bonheur de découvrir un petit vase de forme élégante et de couleur noir-bistre. Sur un médaillon dessiné en traits noirs sur un fond rouge-orange, il voit le profil d'une beauté étrusque, qui servait d'ornement à ce vase, et s'empresse de le montrer à son père.

« C'est pour Téresa, lui dit celui-ci en souriant.

» — Oui, c'est pour Téresa... que ne puis-je lui donner toutes les richesses de la terre! Et sa poitrine serrée se gonflait.

»— Elle serait moins heureuse, ajouta le père.»

Tandis que le vieux berger et son fils échangent ce peu de mots, quelques étoiles paraissent au firmament, et la lune se lève derrière le mont d'or de Canino.

Tout sommeille dans le camp des bergers. On n'entend que les aboiemens des chiens, attentifs à surveiller les brigands et les loups. De temps à autre, le cri lugubre du hibou, ami de la mort, juché sur ces rocs, qui sont des tombes, se mêle au faible bêlement de l'agneau, qui court se pendre aux mamelles de sa mère.

Seul, le jeune Gasparone ne dort point; il aime les sombres veilles. A la triste lueur des rayons d'une lune pâle, coupée par des réseaux de nuages noirâtres, cuivrés, il erre parmi les tombeaux.

La tendresse, la vénération que lui inspire son père, son amitié reconnaissante pour le bon curé qui a élevé son enfance, l'adoration passionnée dont Téresa est l'objet, absorbent toutes les facultés de son cœur.

Si ce cœur était solitaire, sans amour, sans tendresse paternelle, sans reconnaissance, sans religion, quelle lave brûlante en sortirait! Quel ouragan de passions terribles bouleverserait tout son être et ferait peut-être de cette organisation prédisposée une véritable bête féroce!

Debout, les bras croisés, le front triste, soucieux, la tête penchée sur sa poitrine, il semble abîmé dans des pensées profondes. On eût dit le fantôme d'un guerrier des temps barbares apparaissant du fond de sa tombe.

Il s'assied sur une pierre écroulée d'une de ces voûtes sépulcrales. Ses chiens, dont la tête rase la terre en se balançant comme les ours blancs du Nord, passaient, repassaient lentement devant lui sans qu'il les vît, car il creusait la plaie de son cœur.

Il était aux prises avec les plus violentes passions, et père, mère, maîtresse, ami, religion, devoir, tous ces objets de son culte disparaissaient presque devant le feu qui le dévorait sourdement.

Tournant la tête vers ces caveaux de la mort, son œil se fixe sur celui d'un chef barbare qu'ornent des trophées guerriers sculptés sur la pierre, et sur lesquels se projettent quelques rayons de la lune.

Et il se prenait à dire :

« C'est le tombeau d'un de ces chefs primitifs de l'antique Étrurie. Voici son casque, sa lance, son épée, son bouclier. Quel était-il? qu'a-t-il fait pour soumettre les hommes forts de son temps? pour leur inspirer la crainte, le respect, fasciner leur admiration?... Sa jeunesse, sa vigueur, son audace, son épée, sa valeur, le pillage..... voilà ses titres au pouvoir; voilà le génie de Romulus, chef d'une bande de brigands, ensuite roi de Rome, roi!!!... Le brigand et le héros sont donc jetés dans le même moule? Dans ce siècle de civilisation ou plutôt d'énervement, de dépravation, d'avilissement, que sommes-nous? Des esclaves soumis à des despotes qui marchent insolemment sur nos têtes.

» Napoléon, voilà l'homme, le seul homme greffé sur les temps primitifs; Napoléon est l'homme tout entier. Murat, Bernadotte, ses soldats, rois!.... tous deux rois!... Ah! si j'avais pu servir ce géant, suivre le vol rapide de ses aigles.... Ah! si je pouvais écraser tous ces Anglais, dont il est aujourd'hui le prisonnier et le martyr!...

» Que mes lisières me gênent! que ne puis-je m'en affranchir? Chère Térésa, que tu serais belle sur un trône! comme ton front, tes beaux yeux d'azur brilleraient sous un diadème!

» Et moi, avec ma haute taille, ma force, ma jeunesse, mon audace, revêtu de l'habit de général et des cordons d'honneur, et une armée sous mes ordres, et le pouvoir enfin! Ah! ces idées me brûlent, me corrodent!

» Que le joug qui m'opprime est pesant! on dirait que mon cœur est ouvert à tous les feux de l'enfer... La mort ne serait-elle pas préférable?

» Chère Téresa, que j'ai besoin de ton amour pour pouvoir respirer! Toi seule verses un peu de baume sur ce cœur déchiré, toi seule endors le serpent qui le ronge. »

Et il retombait dans sa rêverie sombre et méditative.

Cependant son amour pour Téresa reprenait le dessus; alors il ne respirait que pour elle, il voulait imiter la pureté, la candeur, les vertus de sa maîtresse. Le frein de la religion, si puissante en Italie, domptait son imagination, et employait cette surabondance de vie qu'il ne pouvait dépenser : alors, il se calmait, et ne pensait plus qu'au bonheur de posséder Térésa.

Mais, hélas! cette passion qui mine son cœur deviendra elle-même la cause de toutes les énormités qui doivent remplir son existence.

L'aube paraît enveloppée de brouillards.

Le jeune berger secoue la tête, et sort du chaos de ses sombres pensées. Il est bientôt près de son père, ouvrant les parcs aux brebis qui s'en échappent joyeuses et bondissantes; enlevant les piquets des tentes, dont il plie les toiles; allant et venant; commandant qu'on rassemble les ustensiles de ménage, qu'il fait charger sur le dos des mulets, des ânes, des cavales, et, s'élançant sur son cheval, il donne le signal du départ. Il y avait plus que le berger dans cette figure colossale, dans sa voix bruyante, dans son geste formidable, dans sa volonté, où la colère dormait encore.

Après deux heures de marche, la caravane avait dépassé la cascade de Toscanelle, belle, pittoresque par ses rochers qui brisent, séparent la chute de ses eaux furieuses et écumantes, par les arbres couverts de feuillage inclinant leurs têtes touffues sur le bord de son abîme. . . . . . .

. . . .

Oubliant les arts pour la bergerie, et suivi de deux jeunes pasteurs montés sur des mules, Gasparone vient de pousser son cheval vers la porte de la ville, où il veut prendre quelques provisions de pain et de vin, visiter la ferme de l'agriculteur Silvestre, le consulter sur l'éducation de ses troupeaux, et sur son haras de chevaux de la plus belle race.

Pendant ce temps, son père, à la tête de la caravane, a laissé Toscanelle à sa gauche, et se dirigeant vers la forêt qui enveloppe Canino, il croit, avant la fin du jour, toucher au terme de sa course. Mais, parvenu au passage du torrent que l'on trouve à l'entrée de la forêt, un homme, armé d'un fusil et de deux pistolets qui pendent à sa ceinture, se présente à lui et lui barre le chemin.

« — Que demandes-tu? dit le berger.

» — De l'eau-de-vie.

» — Je n'en ai pas.

» — Eh bien, du vin, du fromage.

» — Pas plus de vin ni de fromage que d'eau-de-vie, à moins...

A ce moment, un autre inconnu, également armé de pied en cap, se montre et s'écrie :

» — Ah! birbante, tu n'as ni vin, ni eau-de-vie, pas plus de fromage, peut-être? Perdio, nous saurons bien en trouver, et il arma son fusil. Mais tout à coup le galop précipité d'un cheval a retenti sur le chemin qui conduit au torrent : c'est Gasparone qui, lançant son cheval, brandissant son espèce de lance, et excitant ses chiens terribles, fond comme l'ouragan à travers le bois sur ces brigands qui appartiennent à la bande de Concoumello. Le jeune Gasparone échappe à deux coups de fusil qu'ils tirent sur lui en fuyant, en atteint un qu'il blesse mortellement et qu'il foule aux pieds de son cheval furieux, tandis que ses chiens le dévorent.

» — L'autre est déjà loin dans la forêt, lui crie son vieux père; reviens, mon fils! »

L'air fier et rayonnant, le front trempé de sueur, le jeune Gasparone obéit à son père, qui l'embrasse et le contemple avec orgueil.

« Avancez sans crainte, dit le jeune homme en se tournant vers les bergers effrayés; qu'il s'en présente encore, ajoute-t-il, et cette pointe de fer toute rouge de leur sang saura en faire justice. »

Cependant un soleil rougeâtre, précurseur de l'orage, descendait vers la mer et plongeait sa lumière vive et scintillante dans les vagues agitées d'un bleu noir.

A la vue de la mer et de la vaste plaine qui la borde, le berger a reconnu Canino.

Le père de Gasparone revoit avec joie ce magnifique château de Canino, bâti sur un roc escarpé, qui domine le bourg voisin.

« Notre ami le curé, celui qui nous accompagna l'an passé, lui dit alors son fils, m'a appris que cette splendide demeure était anciennement habitée par l'illustre famille des Farnèse. Dans nos promenades, il m'expliquait toutes les merveilles et les curieuses antiquités de cette plaine classique. Comme je l'aime, ce bon curé!

» Voyez-vous, mon père, la haute tour du château, où est braqué, comme un canon de calibre, le grand télescope d'Herschel; le clocher de l'église avec ses six étages élancés, carrés, à jour, touchant presque aux nuages; la bourgade entourée de champs d'oliviers et de vignes, d'arbres fruitiers de toute espèce; et ces chênes vieux comme le monde, et ces forges aux cascades frémissantes, dont les pesans marteaux battent sans cesse, et font retentir les échos des bois; les voyez-vous, mon père?

» Voici la plaine vaste et féconde où nos brebis et nos cavales vont s'engraisser; trois torrens la coupent en tous sens, et rafraîchissent les prairies, toujours en fleurs: quel tableau que cet océan d'un blanc d'azur! Au couchant, du côté de la terre qui le borde, quel superbe point de vue que ces monts ombragés de sombres forêts, et foulant à leurs pieds ces rocs de formes si bizarres! Les sources d'eau minérale qui en sortent se répandent dans les bains modernes, que le prince de Canino a fait construire pour les habitans de la campagne.

» Notre curé m'a dit que ces sources alimentaient autrefois les antiques bains étrusques, découverts par le prince Lucien, et que sous l'empereur Auguste, Minucius, un de ses favoris, les avait réparés pour l'utilité publique.

» — En effet, on en voit encore les constructions et les distributions des salles classées suivant la température des lieux, depuis l'eau froide jusqu'à la vapeur; les naumachies, les souterrains pour le charbon, les poêles de chaleur; toutes ces ruines sont aussi reconnaissables qu'à Pompéia, les temples, les théâtres, les maisons et les rues.

» — Nous voilà bientôt arrivés, mon fils, dit le vieux berger. J'aperçois la plaine où nous devons élever nos cabanes et organiser nos troupeaux.

» — Eh! oui, ajoute son fils, car à l'extrémité de cette plaine, je reconnais l'aqueduc étrusque, formé d'une seule arche sous laquelle un torrent fougueux de fer et de soufre roule ses flots jaunâtres, et entraîne avec fracas les rocs et les troncs des chênes.

» — Je suis enchanté que ce beau pays plaise à ton imagination, mon fils; tes loisirs seront heureux ici, et tu finiras pour ta Térésa la quenouille ciselée que tu as commencée sur les collines de Roccabianca. »

Le jeune Gasparone devint sombre et soupira.

« Cependant, mon fils, n'oublie pas les travaux de la bergerie; ta tête s'enflamme pour les objets d'art, tu es trop distrait; il faut te modérer et calmer ton esprit, quand il s'agit de la sûreté de nos troupeaux.

» Dans un instant, nous allons entrer dans la plaine où nous devons camper: il faut te hâter d'inspecter la caravane; allons, donne tes ordres, et pourvois à tous nos besoins; c'est ton affaire, mon fils.

» — Vous serez obéi, mon père. » répond Gasparone.

Dans ce château, qu'environne une si belle enceinte de forêts, de terres cultivées, de champs d'oliviers, des ruines, des torrens, où la poésie de la nature s'allie à sa riche fécondité, habite l'exilé de la France, un prince de cette dynastie impériale qui, durant quinze ans, a vu ramper à ses pieds tous les rois de l'Europe. Heureux de son bonheur domestique, ami passionné de la liberté et de l'indépendance, ayant refusé trois couronnes, le prince Lucien Bonaparte se livre ici aux sciences, aux lettres, à la poésie, aux beaux-arts, aux antiquités, à l'agriculture, et fait des vœux pour la prospérité, la gloire de la patrie qui lui est encore fermée.

C'est une belle et une grande grande attitude que celle de ce prince!

Il était assis dans un fauteuil près de la cheminée de son salon, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée des bergers des Abruzzes. Ses enfans étaient groupés autour de lui; le plus jeune, pendu à son cou, le caressait, le baisait, souriait d'un air de triomphe aux deux autres assis sur ses genoux, se battant, se jalousant, pour s'emparer d'une main, obtenir un regard; la charmante petite Constanza, pleurant de ne plus trouver de place, criait, en versant quelques larmes:

« Monsieur Louis, allez-vous-en: descendez, vous devez me céder le genou de papa; je suis une demoiselle moi. » C'était un délire d'amour filial, un tableau que notre célèbre Greuze aurait bien aimé à peindre.

A la nouvelle de l'arrivée des bergers, le petit tumulte s'est apaisé, tous écoutent en silence l'agent du prince, qui parle de la plaine où les bergers s'occupent déjà à dresser leurs cabanes et à parquer leurs troupeaux.

« Quel bonheur! » s'écrient les enfans; et puis des sauts, des élans joyeux. «Comme nous allons nous amuser! n'est-ce pas, papa? Nous irons bientôt aux cabanes pour voir Gasparone, boire son lait de brebis; tu nous l'as promis si nous sommes sages. »

A tout ce bruit, quittant le boudoir d'où sont sorties tant de poésies charmantes, la princesse de Canino est accourue.

« — A-t-on bien lu, bien écrit, ce matin? car sans cela point de promenades, point de cabanes. »

Les bras tendus vers leur mère, dont elles enlacent la taille et mangent les mains de caresses: « Oh! oui, maman, nous avons bien lu, bien écrit, demande au père Maurizio (1). Nous serons sages, nous le serons toujours et tu nous mèneras aux cabanes.

« — Prévenez Gasparone, dit le prince en congédiant son agent, qu'après demain, à dix heures, nous irons le visiter en famille; qu'il attende notre arrivée pour traire les brebis, que la riccotta surtout soit fraîche et abondante. Il faut lui laisser le temps de terminer ses cabanes.

— Ah! papa, dit la gracieuse petite Constanza, il y aura bien autre chose dans onze jours, car je les compte les jours jusqu'à la fête de maman. Tu sais comme les bergers aiment à fêter maman, à lui faire des présens, à décorer leurs cabanes de belles fleurs des champs, de guirlandes de laurier et de myrte. Comme tout cela sera joli! Mais c'est encore bien long onze jours!

Le prince l'enleva et la couvrit de baisers.

COMTE DE CHATELON.

(La fin au prochain numéro.)

(1) Le père Maurizio, moine de l'ordre des récolets, par ses talens, son érudition universelle, son caractère estimable, était bien digne du choix que le prince Lucien fit de lui, à son arrivée à Rome, pour être le précepteur de ses enfans et l'aumônier de son palais.

Les Guêpes. (1)

(Livraison de février.)

M. Thiers joue en ce moment l'austérité. Il affecte de venir seul chez le duc d'Orléans en habit noir, — lorsque tout le monde y est en habit habillé.

M. Thiers laisse fréquemment percer la prétention assez saugrenue de contrefaire l'empereur Napoléon.—il refait quelques-uns de ses mots.

Il devrait bien alors l'imiter en ce point.

S'il est décidé à n'avoir pas la politesse de se faire faire un habit habillé pour aller chez le prince royal.—ou si son intégrité comme ministre ne lui a pas laissé les moyens de subvenir à cette dépense, — il pourrait se présenter en costume de membre de l'Institut, c'est l'habit que portait le général Bonaparte à son retour d'Egypte.

Voici une anecdote dont je vous laisse à deviner le héros. Je vous dirai seulement que c'est un écrivain dont la merveilleuse fécondité a parfois changé l'Hypocrène en Pactole, — mais en Pactole que dessèchent bien vite ses prodigalités et son insouciance poétique.

L'élite de la littérature était réunie un de ces soirs chez Mme Emile de Girardin, pour entendre la lecture de *Judith*, tragédie pour Mlle Rachel.

A propos de *Judith*, M. Buloz, commissaire du roi près le Théâtre-Français, joue de malheur avec Mme de Girardin. Il avait, dans le temps, reçu la comédie de *l'Ecole des Journalistes*, le ministère lui a dit: Monsieur Buloz, arrangez-vous, mais il faut refuser la pièce

Cette fois, M. Buloz a refusé *Judith*. — M. Duchâtel l'a fait venir et lui a dit: Mais, monsieur Buloz, à quoi pensez-vous? Il faut recevoir la pièce de Mme de Girardin.

Après la lecture de *Judith*, M. L*** dit au héros en question: J'ai une voiture, voulez-vous que je vous reconduise?

— Volontiers.

On sort, on monte en voiture.

— A propos, où demeurez-vous?

— De votre côté; mais il faut que je passe par chez mon tailleur.

— Comment, chez votre tailleur? Il est minuit.

— Raison de plus; faites-nous conduire un peu vite.

On arrive chez le tailleur de M. de...

— Attendez-moi un instant.

M. L*** attend dix minutes; au bout de ce temps, M. de... redescend de chez son tailleur. — Il n'avait plus son habit et son pantalon noir; il les avait remplacés par un pantalon gris et une veste de chasse verte, à boutons de cuivre argenté.

M. de L*** n'ose rien dire et fait semblant de ne pas s'apercevoir de ce changement de costume. — Mais M. de... ne lui en laisse pas chercher la cause.

— J'étais un peu pressé, dit-il; ce gredin de tailleur me fait payer double la location de son habit quand je le lui rends après minuit.

— Mais, monsieur de..., où voulez-vous que je vous conduise?

— Allez chez vous, je vous y laisserai, et vos gens me conduiront ensuite.

M. L..... en homme bien élevé, n'insiste pas. Seulement, le lendemain, il lui prit une curiosité de savoir où M. de... s'était fait mener. — Il le demanda à son domestique, qui répondit:

— Ce monsieur nous a fait remonter les Champs-Elysées, — puis l'avenue de Neuilly, — puis à un endroit isolé, où il n'y avait qu'un arbre, il m'a dit: C'est là. — Puis il est descendu et j'ai ramené la voiture.

C'était à l'époque d'une des candidatures de M. V. Hugo à l'Académie. — M. Hugo s'est présenté cinq ou six fois, et cinq ou six fois ses collègues d'aujourd'hui l'ont déclaré indigne d'entrer dans leur compagnie. — M. Hugo se présentait cette fois pour succéder à M. de Quélen, et il avait de grandes chances de succès. — Deux ou trois jours avant l'élection les journaux du soir contenaient une note conçue en ces termes: Il paraît à peu près certain que c'est M. Victor Hugo qui succédera à M. l'archevêque de Paris. Cette phrase tomba par hasard sous les yeux de Mlle Dupont, l'ancienne soubrette de la Comédie-Française, qui lisait le journal dans sa loge,

(1) Chez l'éditeur, rue du Faubourg-Montmartre, 7.

tandis qu'on la coiffait; — elle lut la phrase, — la relut, — se frotta les yeux, — la relut encore, puis tout à coup, elle entra, le journal à la main, au foyer où se trouvaient dix à douze de ses camarades.

— Par exemple, voilà qui est trop fort, s'écria-t-elle, je vous annonce une drôle de nouvelle. — Certes, M. Hugo a du talent, je ne dis pas le contraire; mais c'est égal, — je n'aurais jamais cru cela. — Allons, il ne faut plus s'étonner de rien maintenant. — Ne voilà-t-il pas M. Victor Hugo qui va être nommé archevêque de Paris.

—

Lors du passage de M. le duc de Nemours à Vendôme,— M. Jean-Pierre Lutandu, officier de la garde nationale, fut invité à orner de sa présence le bal que *les autorités* donnaient à S. A. R.; il tomba dans la même erreur qu'un maire de la banlieue de Paris, dont j'ai raconté l'histoire, qui avait amené *son épouse* au bal des Tuileries, et qui fut obligé de la laisser en dépôt chez le portier M. Lutandu, heureusement, apprit à temps que ce n'était pas précisément M. Lutandu, mais l'officier de la garde nationale qu'on invitait, et que les *dames* avaient besoin d'invitations spéciales.

M. Jean-Pierre Lutandu crut devoir en écrire au journal *le Loir*; le journal *le Loir* n'accepta pas la collaboration de M. Jean-Pierre Lutandu. — en quoi je le trouve bien dégoûté. — M. Jean-Pierre fit imprimer sa lettre et la distribua. La voici:

Il faut l'intelligence de la chose, remarquer un artifice oratoire de M. Jean-Pierre Lutandu, — qui se sépare en deux personnages, — afin que l'un, M. Lutandu, ne soit pas gêné dans l'expression de ses sentimens par l'autre, M. Jean-Pierre.— Cette facétie, imitée de Paul-Louis Courrier, — a plus de piquant pour les habitans de Vendôme que pour nous, — parce qu'ils savent bien réunir les deux personnages en un seul et même Jean-Pierre Lutandu.

LETTRE DE M. JEAN-PIERRE LUTANDU.

La lettre suivante n'ayant pu être insérée au journal *le Loir*, j'ai cru devoir la publier moi-même, et la faire imprimer à part.

(Remarquons ici en passant la modération peu commune de M. Jean-Pierre; je sais plus d'un de ces correspondans de journaux qui, voyant leur épître repoussée, accuseraient immédiatement le carré de papier d'être vendu au pouvoir. M. Jean-Pierre Lutandu dit simplement: *n'ayant pu être insérée.*)

Monsieur le rédacteur du journal *le Loir*,

J'ai lu dans votre numéro du 19 novembre dernier, que madame la baronne X... n'ira pas au bal offert par les autorités de Vendôme à son altesse monseigneur le duc de Nemours, si madame Jean-Pierre *en* est invitée; que M. Jean-Pierre, officier de la garde nationale, serait prié personnellement, et que de dépit et de rage il *en* donnerait sa démission.

(Hélas, M. Jean-Pierre, à dire vrai, il y a fort peu de différences réelles entre les femmes (on pourrait dire même qu'il n'y en a pas d'autres que la beauté); aussi, faute de différences, elles mettent des distances. Les hommes peuvent se mêler, parce qu'un homme de génie, de talent et d'esprit, ne sera jamais confondu avec un domestique. — Mais une femme a toujours raison de se défier d'une trop jolie femme de chambre.— Il est si facile de faire en six mois d'une grisette une duchesse fort présentable.)

Je connais parfaitement le nommé Jean-Pierre, je suis même un de ses intimes amis. Je vous avouerai, monsieur le rédacteur, qu'effectivement rage et dépit se sont emparés de lui. Jean-Pierre a été rudement froissé par la réalité de votre annonce. En cette circonstance *son Ennemi* peut donc se flatter doublement d'avoir touché en lui la corde la plus sensible. Jean-Pierre est vexé, courroncé, indigné, mystifié, mortifié au-delà de toute expression. Si ce camarade, à titre de marchand ou d'artisan, si vous l'aimez mieux, n'eût pas été invité *du* bal de la mairie, *sottise faite maladroitement à tout le commerce et dont nous devons gracieusement remercier MM. les commissaires*, comme les autres il eût subi son mécontentement *sous* le silence le plus absolu; il se fût dit: j'ai des compagnons d'infortune, je suis de ceux qui n'ont pas eu le bonheur de convenir; son amour-propre seul en eût été blessé. Mais c'est bien pis encore, monsieur le rédacteur; Jean-Pierre, officier de la garde nationale, est le seul dans tout le bataillon que l'on invite personnellement. *Parais au bal, sous-lieutenant, puisque nous n'avons droit de t'en chasser, mais laisse ta* DAME *à la maison*: tel est le sens de *cette sotte invitation*, et, je le répète, il reste seul, accablé sous le poids de cette humiliante assignation. Si comme moi, monsieur le journaliste, vous connaissiez Jean-Pierre, vous prendriez part à sa peine, elle est poignante. Pour vous aider à compatir à sa douleur, laissez-moi vous tracer ici un croquis de mon infortuné camarade.

(Une petite observation seulement: M. Jean-Pierre Lutandu a un ennemi; — il ne nous donne pas grands détails à ce sujet « *son ennemi* ». Sans doute on sait à Vendôme quel est le *guelfe* du *gibelin* Jean-Pierre Lutandu. Passons au croquis moral.)

Jean-Pierre, natif de Vendôme, est âgé de trente-huit ans, issu d'artisans honnêtes qui ont emporté dans la tombe les regrets des Vendômois *de leur classe et de leur âge*; Jean-Pierre en a hérité *la probité, l'honneur* et quelque peu d'éducation. N'ayant de sa vie dévié des principes qui lui ont été transmis par *ses ancêtres*, il croit devoir marcher tête levée. *Un tel bouclier* que n'a jamais *terni la moindre des taches*, espérons-le, saura parer les coups de *ses ennemis*. A tout prix il demande aujourd'hui une réparation; MM. les commissaires la lui doivent publiquement.

(Apprécions la modestie avec laquelle M. Jean-Pierre avoue que ses ANCÊTRES étaient d'honnêtes ARTISANS. — Mais il y a dix lignes, M. Jean-Pierre Lutandu n'avait qu'un ennemi, voici maintenant qu'il en a plusieurs. — Il ne nous dit pas combien, et l'imagination s'effraie du nombre possible que peut désigner ce pluriel.)

Jean-Pierre est socialement ce qu'on appelle *un bon enfant*; il est de ces gens qui pour tout au monde ne commettraient une action désobligente; c'est un homme calme, paisible, *rond en esprit*, rond en affaires, *qui vit retiré*, trouvant son plaisir, *son unique bonheur au sein de sa famille*: voilà, monsieur le rédacteur, bien exactement l'esquisse morale de mon frère d'armes, de celui que MM. les commissaires *vexent* aujourd'hui *si audacieusement.*

Votre dévoué serviteur,
LUTANDU,
Opticien-naturaliste à Vendôme.

(Vous vivez *retiré*, M. Jean-Pierre, c'est fort bien; vous trouvez votre *unique bonheur* au sein de votre famille, c'est encore mieux; — mais avouez que ces vertus paisibles se sont bien développées depuis votre mésaventure du bal Du reste, c'est tant mieux pour vous; — les gens qui se sont servis de la petite bourgeoisie ne lui pardonneront jamais les égards qu'ils se croient forcés d'avoir pour elle, — et ils ne négligeront jamais une occasion de saupoudrer d'un peu d'avoine les gracieusetés qu'ils n'osent pas ne pas lui faire.)

P. S. Jean-Pierre étant indigne de paraître avec sa femme au bal que la mairie offre etc., prie son commandant *qui est un des commissaires*, de le dispenser de service *pendant le séjour du prince à Vendôme*; voilà le seul motif qui a empêché mon pauvre Jean-Pierre de se rendre aujourd'hui au corps d'officiers de la garde nationale pour une visite à laquelle il aurait dû participer. Jean-Pierre ne donnera point sa démission, il finira tranquillement son triennal pour *rentrer voltigeur* dans sa compagnie *qu'il vénère*

Vendôme, ce 1er décembre 1841.

Dans ce P. S. plein de mélancolie, — M. Jean-Pierre Lutandu nous montre une fatigue du pouvoir et des honneurs — qui n'est pas sans exemple. — Sylla, — Dioclétien, — Christine de Suède, — ont agi, en leur temps, comme M. Jean-Pierre Lutandu.

Après tout, — je gage tout ce qu'on voudra que M. Lutandu est un très brave et très honnête homme.

—

M. C***, ex-saint-simonien, ex-napoléonien, qui fut attaché comme secrétaire à la personne de la reine de Naples et au prince Louis, — vient d'être nommé sous-préfet de Nantua.

Ce choix n'a pas reçu des carrés de papier les éloges auxquels il avait droit. Ces organes de l'opinion publique qui signalent sans cesse avec amertume — que le pouvoir confie les fonctions les plus importantes à ses amis ou à ses partisans et aux gens sur lesquels il peut compter,— veulent sans doute qu'il les livre à ses adversaires et à ses ennemis. Sous ce rapport, M. C*** a donné des garanties suffisantes.

M. C*** a été autrefois le héros d'une aventure assez piquante.

Quand M. Enfantin,— ex-dieu,— se retira avec ses disciples à Ménilmontant, il les employa à des travaux manuels. — M. Michel Chevalier, je crois, cirait les souliers, — M. C*** aidait à la cuisine, etc., etc. — Mais il y avait outre cela une règle fort rigoureuse et assez singulière,— tous les saint-simoniens devaient vivre, jusqu'à nouvel ordre, dans la chasteté la plus absolue.

En effet, M. Enfantin voulait *relier* de nouveaux disciples par l'amour; — il trouvait que les sectateurs du moment n'étaient pas assez animés,— et il les condamnait à l'abstinence, pour ensuite les lancer sur la société altérés d'amour et capables des plus grandes choses.

Or, quelques-uns des saint-simoniens étaient mariés, et leurs femmes les venaient voir; — mais tous restaient fidèles au serment que le Père suprême avait exigé d'eux.

M. C***, seul, profita du pieux délaissement où ses frères laissaient une femme assez avenante, pour prodiguer des soins à cette veuve consolable.— Cela amena un grand scandale,— et M. C*** fut excommunié par le Père, et expulsé de Ménilmontant.

—

On ne saurait trop admirer avec quelle héroïque patience les Français, qu'on prétend si légers, se résignent à entendre les mêmes choses rebattues pendant si long-temps.

Quand il se passe quelque chose d'un peu important pendant les vacances des chambres, chaque journal rapporte la chose sous forme d'un *on dit*.

Le lendemain, il découpe avec des ciseaux et imprime le *on dit* de tous ses confrères sur le même sujet.

Le surlendemain— on recommence avec cette phrase préliminaire: *Nous ne nous étions pas trompés, il n'est que trop vrai*, etc., etc.

Le jour d'après,— opinions des confrères coupées aux ciseaux.

Le jour d'après,— réponse des journaux ministériels.

Le jour d'après,— réponse aux journaux ministériels.

Le jour d'après,— les journaux ministériels répliquent.

Le jour d'après,— les journaux dits indépendans répliquent à leur tour. — Ce n'est qu'au bout de quinze jours qu'on laisse la chose en repos— et qu'on commence à retrouver des *araignées dilettantes*,— des *médailles de Tetricus*,— des *mâchoires de dynotherium gyganteum*.— Les enfans tombent d'un sixième étage dans une voiture de poussier de mottes à brûler, et leur mère les remonte sans accident avec le boisseau qu'elle marchandait.— Les chiens se signalent par des actions vertueuses.— Le grand serpent de mer est rencontré par un navire hollandais.— Des bûcherons

coupent un arbre et trouvent dedans—une croix peinte en bleu, etc., etc.

A ces signes, on se rassure, on se dit : — Allons ! c'en est fini de telle ou telle question.

Pas le moins du monde.

La session s'ouvre, — les députés récitent à la tribune les articles des journaux sur la chose que vous espériez oublier ; — les journaux impriment les discours des députés et on recommence tout.

On a donné *un dernier* bal au bénéfice des pensionnaires de l'ancienne liste civile ; — un dernier ! — Les pauvres diables que Charles X a laissés n'ont plus qu'à mourir de faim. — C'est la dernière contredanse ; — on n'en a plus pour eux.

Les trois ou quatre académiciens qui ont assisté à l'enterrement de M. Duval ont fait une assez bonne journée : il y a des jetons de présence pour ces cérémonies, comme pour les séances ; c'est-à-dire deux cent quarante francs à partager entre les assistans. Les jeunes s'occupent de vivre, les vieux ont peur de mourir ; de sorte qu'on ne va aux enterremens qu'en petit nombre.

Autrefois, pour les séances, on fermait la porte à trois heures : on raconte qu'un jour l'abbé Delille, se trouvant seul à cette séance et entendant des pas, ferma promptement la porte, empocha le jetons et s'en alla.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— M. Cherubini vient de donner sa démission de directeur du Conservatoire de Musique. L'illustre compositeur se retire à l'âge de quatre vingt-deux ans, et après quarante-huit ans de service non interrompus dans ce bel établissement, dont il a été un des fondateurs, et dont il était le chef depuis vingt ans. (*Débats.*)

— Plusieurs compagnies du 11ᵉ de ligne, en garnison à Paris, portent déjà le nouvel uniforme que les bureaux de la guerre viennent d'imaginer, et qui va être, dit-on, donné à tous les régimens d'infanterie. Le pantalon est toujours garance. Il n'y a plus d'habit ni de capote ; ces vêtemens sont remplacés par une lévite bleu foncé, froncée à la taille et boutonnant droit. Un ceinturon blanc supporte le sabre ; les épaulettes sont en laine rouge et très grosses ; le schako est conique, en cuir bouilli, avec visière et cocarde ; ce schako est infiniment plus gracieux que celui que portent le 2ᵉ de ligne et le 13ᵉ léger. Au point de vue artistique, cet uniforme est mieux que l'ancien, et il paraît plus commode.

— Le procès pendant entre les acquéreurs des terrains et des rues situés dans le quartier Poissonnière, clos Saint-Lazare, et MM. Laffitte, André et Cottier, vendeurs, a été jugé ces jours-ci. Il s'agissait de savoir si c'était aux frais des acquéreurs ou à ceux des vendeurs que devaient retomber le pavage, les trottoirs et l'éclairage desdites rues. La première chambre du tribunal de première instance, présidée par M. Debelleyme, a reconnu :

« Qu'en principe l'éclairage, les trottoirs, le pavage, étant des charges de ville et de police, devaient être exécutés par les propriétaires riverains ;

» Que d'après les conditions des contrats intervenus entre les vendeurs et les acquéreurs, il résultait que MM. Laffitte, André et Cottier avaient entendu laisser l'éclairage, le pavage et les trottoirs à la charge de leurs acheteurs. »

Grâce à cet arrêt, qui donne gain de cause à MM. Laffitte, André et Cottier sur les propriétaires des nouvelles rues que l'on a percées dans le clos St-Lazare, et qui tranche des difficultés pendantes depuis quinze années, le nouveau quartier St-Lazare-Poissonnière va prendre une vie et une activité fécondes en bons résultats.

— Les artistes peignent en ce moment deux nouvelles chapelles à St-Méry, à côté de la chapelle de St-Vincent-de-Paul, que M. Lepaulle a décorée ; on est aussi en train de changer les orgues.

— L'ancienne armée vient de faire une nouvelle perte dans la personne du général Merlin (Jean-Baptiste-Gabriel), ancien colonel du 8ᵉ régiment de cuirassiers, dans lequel servait l'ex-brigadier Millot dont le nom est devenu populaire depuis quelques semaines.

— Voici une découverte qui, considérée sous le triple rapport scientifique, philanthropique et hygiénique, est assurément une des plus importantes de notre époque.

Depuis quelques jours, on voit dans un des salons de l'hôtel du Nord, à Lyon, le gaz le plus pur et le plus brillant sortir de deux simples lampes à huile portatives, sans conduits souterrains, sans tubes traversant les murailles ou les plafonds.

Ce liquide froid, inodore et ne laissant aucune trace de fumée, produit une flamme brillante d'une éclatante blancheur. Son prix est tel que l'artisan se trouvera soulagé dans ses dépenses journalières, et que le riche pourra déployer à volonté un luxe de luminaire sans craindre ni les explosions ni l'asphyxie.

L'emploi de ce nouveau mode d'éclairage ne peut manquer de se vulgariser.

— La nouvelle de l'attaque du monastère du Grand-Saint-Bernard par des brigands ne s'est heureusement pas confirmée, elle est démentie par le journal même qui l'avait annoncée.

— Mercredi 26 janvier dernier, Joseph Girard, de l'Echaud, commune de Dompsure, étant devant sa maison, vit un animal de grande taille entrer sans hésiter dans la rivière, se mettre à la nage et la traverser. Il reconnut bientôt que c'était un loup d'une taille supérieure ; vite il rentre chez lui, charge à balle son fusil et se met à la poursuite de l'animal, qui, il faut le dire, ne se pressait pas et était entré dans un petit bois.

Arrivé en cet endroit, ce courageux jeune homme pénètre dans l'épais du taillis, puis bientôt découvre l'animal couché sur des branchages qu'il avait abattus de ses dents et rejoints pour s'en faire une couche sur la neige. Il l'ajuste, le coup part et l'animal est atteint ; il bondit furieux, tourne précipitamment sur lui-même comme pour chercher son agresseur, quand un second coup vient lui briser une patte.

Alors il s'éloigne avec d'effroyables hurlemens. Girard charge de nouveau son fusil, va l'attendre au passage, le rejoint et lui lâche encore un coup qui l'atteint sur les reins, puis un quatrième coup qui le traverse de part en part ; alors l'animal tombe en rugissant ; l'intrépide chasseur privé de balles, charge son fusil de plomb, le frappe de nouveau à la tête puis l'achève avec un pieu dont il s'était armé dans le bois.

L'animal est une jeune louve de la plus grande espèce. Le courage de Girard a débarrassé le pays d'un de ces animaux qui ont commis plusieurs rapts de chèvres et de moutons en Bresse pendant l'été dernier, et qui y répandaient la terreur. (*Sentinelle du Jura.*)

— On écrit d'Albi, 29 janvier :

« Une tentative d'évasion a eu lieu dans la maison d'arrêt d'Albi, dans la nuit du 23 au 24 de ce mois. Voici les renseignemens que nous avons pu nous procurer sur cet événement.

» Les nommés Galibert, Touche, Amen et Faure, tous quatre condamnés aux travaux forcés, et attendant dans la prison d'Albi le passage de la voiture cellulaire, avaient depuis long-temps conçu ensemble un projet d'évasion. A l'aide de deux couteaux dont la lame avait été ébréchée pour servir de scie et qu'ils se faisaient passer l'un à l'autre, chacun d'eux avait scié adroitement un des barreaux de fer qui fermaient sa cellule, et au moment convenu, dans la nuit du 23 au 24, tous quatre, après être passés par l'ouverture qu'ils avaient pratiquée, se trouvaient réunis dans le corridor ; ils essayèrent de forcer une autre croisée donnant sur le chemin de ronde et de s'ouvrir un passage en perçant le mur à l'aide d'une des barres de fer qu'ils avaient détachées ; mais leurs efforts furent vains. L'un d'eux appela le gardien de nuit, Cabot, le priant de venir porter secours à un prisonnier malade.

» Cabot s'empressa de se rendre à cet appel, mais à peine avait-il fait un pas dans le corridor, qu'il fut saisi par les quatre prisonniers qui, après avoir éteint sa chandelle, l'entraînèrent dans le corridor conduisant à la chapelle et à la cour ; là, pendant que deux d'entre eux pressaient contre le mur le malheureux gardien en lui tenant une main sur la bouche pour étouffer ses cris, les deux autres, qui s'étaient emparés de ses clés, se rendirent à la chambre de l'autre gardien, qu'ils surprirent sur son lit et lièrent avec des cordes après l'avoir maltraité, exigeant la remise des clés de la chapelle et de la porte de la cour.

» Cependant deux autres prisonniers condamnés correctionnellement ayant entendu un cri étouffé et un bruit inaccoutumé, coururent appeler le concierge en chef des prisons, le sieur Bastide, qui se leva aussitôt, et qui ayant reconnu les tentatives d'évasion et la position critique des gardiens, ferma à clé la porte du corridor, dont il confia la garde aux deux prisonniers qui étaient venus le prévenir, et il courut avertir la gendarmerie.

» Galibert, Trouche, Amen et Faure, voyant leurs projets découverts et toute tentative désormais sans chance de succès, rentrèrent d'eux-mêmes dans leur cellule, où les gendarmes les trouvèrent à leur arrivée enveloppés dans leur couverture et couchés sur leur lit. »

— On écrit de Vienne, le 24 janvier :

« Il paraît certain maintenant que les entreprises du gouvernement concernant les chemins de fer, serviront d'introduction à un grand projet qui a pour objet l'extension du commerce extérieur. Des modifications projetées dans le tarif indiquent cette tendance. Le gouvernement ne peut perdre de vue que l'augmentation survenue dans la production exige de nouveaux débouchés pour l'industrie. »

— On écrit de Hanovre :

« On a fait venir de Paris un assortiment de vitraux destinés pour le salon du roi. Dans le nombre se trouvent six pièces dont chacune coûte 6,000 fr. La construction du salon ne sera terminée que dans quelques années. » (*Gazette de Cologne.*)

— Mardi, pour la première fois, on a fait un essai sur les plans inclinés du chemin de fer de Liége. M. Masui, directeur des chemins de fer en exploitation, plusieurs ingénieurs et des personnes invitées, ont descendu la première rampe avec un convoi composé d'une locomotive à deux freins, un tender et un wagon. Cet essai a parfaitement réussi ; les machines fixes n'étant pas encore posées, on n'a pas jugé à propos de pousser l'expérience plus loin, bien qu'elle ne présentât aucun danger. Il est probable qu'avec les moyens actuels, dont la sécurité vient d'être appréciée, les convois de marchandises pourront être conduits jusqu'à la station de Liége, dans la dernière quinzaine du mois courant. (*Commerce belge.*)

Imprimé par BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron, 3

Dimanche 20 Février 1842. DEUXIÈME ÉDITION. Deuxième année. — N° 8

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)
Les Abonnemens partent des 1er et 15 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

GASPARONE.

(Suite et fin.)

La promenade eut lieu ; on visita les bergers, et tous les jours, dans ce doux climat d'Italie, pendant l'hiver, la princesse allait se promener aux cabanes avec ses charmans enfans.

Le prince et moi, au lever du soleil, revêtus de l'habit de chasseur, nous partions dans un char-à-banc suisse. Le prince inspectait ses immenses greniers à blé, dans sa ferme de Mossignano, ancien couvent des Templiers ; il veillait à l'embarcation des grains, au petit port de Montalto, distant de trois milles de la ferme, à l'arrivée des minerais de fer de l'île d'Elbe, destinés à alimenter ses forges ; il surveillait ses laboureurs et ses semeurs, afin de les habituer à la nouvelle charrue et à la herse qu'il avait introduites dans la culture arriérée des états romains.

Son goût pour les arts et pour l'archéologie lui faisait un impérieux besoin de ces excavations étrusques où l'on a trouvé et où l'on trouve encore tant de vases admirables, de bronzes et de richesses antiques ; il passait ensuite aux troupeaux, aux haras, à la vacherie et aux forges ; il n'oubliait pas non plus, dans ses forêts, ses magasins de charbon et ses bois de construction, qu'il expédiait à l'île de Marthe ; il s'arrêtait aux prés artificiels et aux champs de coton, coupés, arrosés par des canaux sans nombre qu'il avait su dérober aux torrens, et que protégeaient de longues palissades.

Puis lorsqu'une plaine giboyeuse se présentait, nous descendions du char-à-banc, et le lièvre, la perdrix rouge, la grasse bécasse, même l'oiseau de proie tombaient assez souvent sous le plomb de nos fusils.

Après tant de courses, il fallait déjeuner.

Alors la cabane du berger était notre refuge, et au retentissement lointain des coups de fusil, le vieux Gasparone ne manquait jamais d'allumer son foyer, de traire ses brebis et d'apprêter la fraîche ricotta.

La table rustique était dressée à notre arrivée ; et à côté d'un bon feu, nous mangions avec un appétit que je n'ai jamais retrouvé ailleurs.

« Comment se portent ta femme et tes enfans ? lui disait le prince ; et ton fils, j'espère que c'est à présent un bon berger ?

— Grand merci à votre excellence. Grâce à Dieu, mon fils croît à vue d'œil ; il est brave, intelligent et infatigable dans ses travaux de la bergerie ; voyez aussi, excellenza, comme il est studieux, et il présentait au prince les livres qui occupaient les loisirs de Gasparone, la Bible, les poëmes du Tasse, de l'Arioste, la Vie de Napoléon.

Le jeune pasteur entrait dans ce moment, apportant le lait chaud qu'il venait de traire lui-même : sa haute stature, son œil ardent, son noir sourcil, sa démarche altière, l'expression de sa figure qui décelait son imagination ; tout dans ce jeune homme, surprit le prince.

« C'est bientôt la fête de ma femme, lui dit il, en le regardant avec bienveillance ; il faudra y penser, caro figlio ! C'est une occasion pour exercer tes nombreux talens ; la sculpture en bois, la poésie, l'improvisation, que de choses pour un jeune berger ! Il faut inviter ta mère de ma part, et ta future, la belle Térésa pourra l'accompagner. Allons, courage, et dans dix jours, grande fête aux cabanes. »

Dans ce moment, le bruit des calèches de la princesse se fait entendre : les deux bergers courent à sa rencontre et s'empressent de l'introduire ; ils enlèvent les enfans de leur voiture, délirans de plaisir ; ils les portent auprès de la table, les asseoient sur des siéges de bois de chêne ciselé par le jeune Gasparone, et le lait, la ricotta, les gâteaux sont servis en abondance à ces jeunes rejetons d'un empire écroulé.

Puis, quand le soleil s'abaissait sur les plaines, les bois, les rochers et les cabanes ; quand l'air était parfumé de cette immense quantité de fleurs qui croissent sur les montagnes, dans les prairies et sur les bords des chemins, on retournait au château ; et, après l'ivresse de cette grande et belle nature d'Italie, la soirée se passait au sein de la poésie, des beaux-arts, dans le charme de ces douces causeries qui fuient l'ennui des cours et la vanité des salons. C'est ainsi qu'aux jours des splendeurs de l'empire de Napoléon, le prince Lucien occupait les loisirs de l'exil.

La dynastie impériale tombe et change deux fois : l'exil de Lucien dure encore. Toujours sage et résigné, se suffisant à lui-même, ses regrets sont pour la patrie, son dernier soupir sera pour elle.

« Je veux être la première à t'embrasser le jour de ta fête, » dit la jeune Constanza, en entrant, si belle, si gaie, dans la chambre de sa maman avant le lever de la princesse.

« Viens, chère enfant, que je te presse contre mon cœur, qui t'aime : que ce baiser d'amour soit le gage de ton bonheur, malgré la double proscription qui pèse depuis long-temps sur nos têtes... »

» — Comme la voilà belle ! dit le prince en l'embrassant à son tour ; une guirlande de narcisse et de violettes dans ses cheveux blonds, soyeux, ondoyant en boucles naturelles sur son joli cou, une robe de mousseline d'un blanc de neige, une ceinture couleur de rose ; des brodequins de nankin gris perlé, garnis de ruban noir (bagatelle) ; il ne lui manque que des ailes pour être tout-à-fait raphaélique.

» — Raphaélique, tant que vous voudrez ; mais j'ai une nouvelle à vous apprendre.

» Quelle est donc cette nouvelle ? » répliqua la princesse.

» — Cette nouvelle, c'est que la jolie Térésa, la future du jeune Gasparone est arrivée hier au soir. Elle est accompagnée par la mère de Gasparone ; on ne sait rien à la bergerie, et quand nous arriverons aux cabanes, la surprise sera charmante. Maman, vous êtes toujours bien bonne le jour de votre fête ; et si vous voulez nous faire un grand plaisir, vous nous permettrez, à ma sœur et à moi, de les envoyer chercher. Nous voulons faire à Térésa une belle toilette avant d'aller aux cabanes. Nous lui mettrons votre collier, vos boucles d'oreilles de corail rose, le fichu de soie jaune parsemé de fleurs rouges que vous avez donné à ma bonne pour ses étrennes ; nous attacherons son voile carré à la palestrinaise, avec la longue épingle d'argent à tête ciselée, garnie de jolies pierreries, dont vous vous servez dans vos costumes de carnaval. Pour le tablier, celui que la lingère a acheté dernièrement à Rome, imitant le cachemire, doit lui aller à merveille. Voilà la toilette de Térésa, et c'est moi qui l'ai composée. Comme elle sera belle, comme elle va enchanter son futur, qui l'aime tant, mais tant... que l'on assure qu'il va l'épouser au mois de mai prochain. Pour moi, il me fait peur, son Gasparone, avec sa taille qui ne finit pas, son grand œil noir, sa couleur blême, basanée : je ne l'ai jamais vu sou-

rire... On dit qu'il est beau; mais bien certainement je n'en voudrais pas pour mari.

« — Allons, petite bavarde, viens m'embrasser, dit le prince en souriant. Hâte-toi d'envoyer chercher ta protégée, pour lui faire sa toilette, les calèches sont commandées pour dix heures, et je permets que Térésa t'accompagne. »

La ravissante créature ne fait qu'un saut de la chambre au salon; Térésa arrive : elle est fêtée, arrangée, pomponnée; et dans leurs voitures élégantes suivies des cavaliers de leur société, devancées par un immense fourgon bien approvisionné, le prince et sa famille partent pour les cabanes.

Les calèches s'approchaient du bois de Mossignano : on entendait des chants de voix fraîches, sonores, harmonieuses, répétés d'écho en écho, et qui, dans le lointain, produisaient l'effet d'une musique céleste.

En entrant dans le bois, les jeunes garçons et les jeunes filles de Canino chantaient en cueillant des fleurs; ils attendaient impatiemment le passage des voitures; lorsqu'ils les aperçurent, ils coururent à leur rencontre et les encombrèrent de bouquets noués avec des rubans tricolores, et les cris de vive la princesse retentirent dans la forêt.

Ces cris, cette émotion générale accompagnèrent les voitures jusqu'à la sortie du bois.

« J'aperçois les cabanes, s'écrie alors Constanza : des arcs, des berceaux de feuillage, comme tout cela est joli dans le lointain! Quelle foule de monde anime tout le plateau! C'est bien dommage que maman n'ait qu'une fête dans l'année. »

Pendant ce charmant caquetage de la jeune Constanza, les calèches roulaient avec rapidité.

C'est auprès d'un arc de triomphe, formé de myrtes et de lauriers, et couronné par le chiffre de la princesse, que les voitures s'arrêtèrent.

Gasparone et son fils étaient là, groupés avec leurs bergers. Le jeune pasteur, jetant des regards presque ébahis sur tout ce train de calèches magnifiques, aperçut dans la dernière, à côté de sa mère, sa chère Térésa avec sa toilette éblouissante, belle comme il ne l'avait jamais vue. Les yeux fixes, ouverts comme ceux d'un somnambule qui rêve, respirant à peine, il accompagne avec un mouvement machinal les salutations de son père, présentant son gros bouquet; quant à lui, s'inclinant devant la princesse qui descend de voiture, il laisse échapper le sien de ses mains; son père le ramasse, et, le lui rendant : « A quoi penses-tu donc? » lui dit-il. Alors il secoue la tête, il offre nonchalamment ses fleurs; ses yeux ne voyaient que Térésa.

Bientôt, cependant, ces brillans équipages, ces laquais en livrée amaranthe galonnée d'or, ces harnais richement garnis d'ornemens en argent d'une ciselure fine, étincelante aux rayons du soleil, firent froncer son noir sourcil, et donnèrent à son visage une expression convulsive, qui ressemblait à la fureur, à la sombre envie.

Le prince et sa famille s'avançaient sur un chemin tapissé de fleurs et bordés d'arceaux de feuillage, qui conduisait à la cabane dont le toit à cône alongé était surmonté d'un aigle en bois sculpté par le jeune Gasparone; aux deux côtés de la porte, deux immenses aloès s'épanouissaient dans des vases antiques, et le chiffre de la princesse, figuré avec des fleurs, couronnait le haut de la porte.

Madame Lucien fut enchantée du goût qui avait inspiré le décorateur; et avec cette douceur, cette grace de dignité qui ne la quittait jamais, elle en fit compliment au jeune berger : puis, suivie de sa famille, entourée des hommages de la foule, elle entra dans la cabane.

Auprès du foyer était placé un vase énorme, orné d'une guirlande de myrte, rempli de fraîche ricotta. A côté, deux siéges en bois de chêne dont les sculptures en relief rappelaient, par la composition et la naïveté des figures, les bas-reliefs de bronze de la primitive école de Florence. C'était encore l'ouvrage du jeune Gasparone.

Son père montra le vase à la princesse :

— Voilà, lui dit-il, mon présent; si la sua excellenza daigne l'accepter, elle comblera mes vœux.

Une contrainte bien marquée s'empara du jeune Gasparone, au moment où il offrait à la princesse les deux siéges de bois sculptés par lui. Sa fière mine annonçait la gêne et l'embarras; distrait et les regards fixés tantôt sur Térésa, tantôt sur le luxe des livrées, ou sur la foule qui, du dehors, contemplait cette scène, sa figure prit une expression qui eût paru effrayante à qui l'aurait attentivement contemplée. Son père, qui s'aperçut de son embarras, s'approcha de lui et l'enhardit à parler.

S'approchant de son oreille, lui serrant fortement le bras, il le gronda de cette mine rembrunie, de ce regard malencontreux qui pouvait offenser la princesse.

Faisant alors un effort sur lui-même, Gasparone s'approcha de la princesse, à laquelle il adressa quelques paroles timides; mais bientôt, levant la tête, comme saisi par une soudaine inspiration et portant ses regards vers les profondeurs de l'Océan, ce jeune homme, à qui la nature avait prodigué tous les dons du génie, se mit à improviser.

Après avoir chanté les talens de la princesse, les qualités de son ame et la bonté de son cœur, sa grâce, sa beauté, il la félicita d'être alliée au frère de Napoléon-le-Grand. Il s'éleva véritablement à une haute éloquence dès qu'il décrivit les victoires et les conquêtes de l'empire, Marengo, Austerlitz, Iena; l'ordre, les sciences, les beaux arts, toutes les gloires enfin renaissaient à la voix puissante de Napoléon, l'homme du siècle, s'écrie-t-il avec enthousiasme. Puis le berger-poete s'apitoye, pleure, gémit sur la France, veuve de son héros; sur la première couronne du monde, abandonnée désormais aux appétits vulgaires, aux passions cupides et aux lâches frayeurs d'une race dégénérée.

« Moi-même, s'écria-t-il, oui, moi, j'irai enlever Napoléon du roc où la haine des rois le tient enchaîné; je l'arracherai au tigre qui le martyrise, qui se réjouit de ses douleurs et se délecte dans son agonie. »

Gasparone prononça ces mots d'une voix formidable. Les larmes coulaient de tous les yeux; Térésa sanglotait; le prince, se levant et saisissant vivement la main du jeune improvisateur : « Prends cette montre, lui dit-il, elle a appartenu à Napoléon, et je te la donne. »

A ces mots, une explosion d'orgueil et de joie éclata dans les yeux de Gasparone.

« Allons, dit le prince, allons visiter les cabanes voisines, en attendant que le dîner s'apprête, et laissons Térésa causer un peu avec son futur, la fête se terminera par des danses. »

Pendant que les gens du prince, le père de Gasparone et ses bergers s'occupèrent à dresser la table sous des berceaux de feuillage, à l'orner de vases de fleurs, à la couvrir de mets succulens, de fruits et de vins exquis apportés du château, les deux amans restent seuls dans la cabane, assis sur un banc adossé à l'encadrement du lit de Gasparone, placé à côté de celui de son père. Un crucifix était suspendu au dessus du traversin, une quenouille artistement ciselée, une mandoline et quelques livres épars çà et là sur la couverture de laine, forment tout l'ameublement. Gasparone avait à ses côtés, là, près de lui, sa maîtresse, cette femme dont le contact et même la seule pensée ébranlait tout son être d'un indicible frémissement; la main de Térésa était dans la sienne, sa tête était penchée sur son épaule. Dans ses grands yeux baissés, sur ses joues empourprées, dans son doux sourire, sur son front, partout respiraient la candeur, la chasteté et l'amour d'une vierge.

A ce charmant costume, à ce collier, à ces boucles de corail, à ce voile aux réseaux de couleur, à ces cheveux d'un satin doré, tombant en longues tresses, mêlées de rubans, sur son col arrondi; à ce corset écarlate qui étreint une taille délicieuse, on eût dit de ces créations idéales dont le type n'existe que dans l'imagination des poètes.

Saisissant la quenouille qu'il a ciselée pour Térésa : « Voici, lui dit Gasparone, un présent que je te destine.—Quel bonheur! s'écria la jeune fille, il sera toujours là sur ce cœur qui t'aime. »

Cependant, au regard de feu de son amant se mêlait quelque chose de grave et de sévère; peu démonstratif, Gasparone concentrait en lui-même sa passion ardente et profonde, qui ne se révélait que par la préférence exclusive et les soins protecteurs dont ce caractère de fer et ce cœur énergique environnaient cette belle et gracieuse jeune fille. D'autres passions, passions terribles, agitaient son ame.

« Tu m'aimes », lui disait-il en inclinant sur sa douce figure sa tête à lui, hérissée de cheveux noirs, comme le pin d'Italie couvre de son large parasol un parterre émaillé de fleurs.

« Dis-moi que tu m'aimes, Térésa! »

Et Térésa, élevant vers lui ses grands yeux bleus pleins d'amour et de tendresse :

« Si je t'aime, bonheur de ma vie! mon ame, mon sang, mon corps, tout est pour Gasparone. Je suis ta fiancée; bientôt nous habiterons la même cabane, je serai toujours à toi!

» — Que tu es belle avec cette toilette élégante! Que d'anneaux d'or à tes jolis doigts!

» Il fallait te voir descendre de cette splendide caratelle. Ta taille souple et déliée se dessinait si bien sous ton corset écarlate. Et ce fier cocher, domptant l'ardeur de ces chevaux superbes, tout couverts de boucles, d'ornemens ciselés en argent; ces nombreux laquais, éblouissans dans leurs livrées de couleur amaranthe, galonnées d'or.... Ah! chère Térésa, que je voudrais, moi aussi, t'enivrer de toutes ces félicités de la terre! Que c'est beau, mon Dieu!

» Mais, ajouta-t-il avec l'accent de la rage, je ne suis qu'un simple berger, moi, je ne puis t'offrir des présens comme les princes. Que faire?.....

» — Ah! tu me fais peur... s'écrie la jeune fille.

» — Je t'aime, Térésa, ne m'en demande pas davantage. Il faut que... »

Et la jeune fille le regardant avec une tendresse inexprimable :

« Je ne veux pas être aimée pour ces atours qui m'obsèdent, me fatiguent, il faut que l'on m'aime dans mes habits de bergère, sous la cabane, quand je traie mes brebis; dans la plaine, quand je les garde. Que me font, à moi, toutes les richesses que tu rêves? Je ne veux point de ces richesses; nous serons heureux comme l'ont été nos pères, dans nos fraîches montagnes, sur nos coteaux toujours verts, au milieu des paisibles travaux de la bergerie.

» Notre mariage est arrangé pour le mois de mai prochain : dans ce mois charmant, les lilas, les roses, le jasmin, parfument l'air. Ah! carissimo Gasparone, bientôt nous serons unis, et le bon Dieu nous bénira. Que nous faut-il de plus? Crois-moi, *anima mia*, nos troupeaux et notre travail nous suffiront. Nous sommes habitués à vivre de peu, et ce peu, combien de pauvres ne l'ont pas!... Quand on s'aime comme nous nous aimons, faut-il de l'or, des bijoux, des palais, des équipages?... Tu es fou. »

Gasparone ne répondait rien, et, pensif, préoccupé, il penchait la tête.

« Allons, ne sois plus triste, rêveur, soucieux, quand je suis près de toi, continue la charmante fille. Un baiser! Dis-moi encore que tu m'aimes. Et puis cette tristesse ne t'irait pas du tout, à table, devant le prince, à qui rien n'échappe.

» Après le dîner, on va danser sous le feuillage ; tu danseras avec moi ; mais je t'en avertis, je ne veux pas de ton air noir et boudeur. »

Une larme tombe de l'œil sombre de Gasparone et roule comme une perle sur le beau cou de Térésa.

Et, la serrant étroitement dans ses bras : « Je sens, dit-il d'une voix étouffée, tout ce que tu viens de me dire avec ta parole d'ange, ô trop chère Térésa ! Oui, mon cœur est à toi, toujours à toi ; mais rien n'est impossible à l'homme. Je t'aime, Térésa, je te le jure ! Plus tard, je pourrai te confier un projet. »

—« Presto ! presto ! jeunes amoureux ! s'écrie le père de Gasparone en entrant dans la cabane ; levez-vous, sortez vite ; voilà le prince et la princesse qui reviennent de la promenade et vont se mettre à table. »

Gasparone vient d'obéir à son père, et Térésa, après avoir rajusté son voile et ses cheveux dérangés, s'élance hors de la cabane.

C'était chose curieuse à voir que ce prince de l'empire français exilé dans ce beau pays d'Italie, traitant les bergers des états romains.

Dans ce moment, les rois de l'Europe savouraient les délices d'une lâche vengeance.

Napoléon était captif à Sainte-Hélène. Le général qui avait battu, vassalisé, changé, défait, hospitalisé tous ces rois du continent, trop heureux aux jours de sa toute-puissance, d'être admis à l'honneur de s'asseoir à sa table ou de rester debout derrière son fauteuil impérial ; le géant gémissait enchaîné sur un rocher de l'Atlantique !

—Allons, mes amis, dit le prince Lucien, je bois à la santé de la princesse Alexandrine, que nous fêtons ; vous permettrez seulement que ce soit avec de l'eau.

Et tous, de répéter : Viva la princessa !

Le père de Gasparone se lève, prend son grand gobelet d'étain où le champagne pétille, et saluant respectueusement le prince et la princesse : « Sa très illustre excellence daignera permettre au maître berger de boire à sa santé, à celle de notre très célèbre, très magnifique prince ; à la félicité de toute sa belle famille, et merci de tant d'honneur accordé aux pauvres bergers de Canino. »

Et les viva, de recommencer au cliquetis des verres. Quant à Gasparone, un sourire forcé erre sur ses lèvres ; il se dresse comme une apparition, en portant des regards radoucis vers la princesse, qui, malgré elle, éprouve une émotion de terreur. « Après la santé de votre excellence et de notre illustre prince, dit-il d'une voix triste et puissante, je bois, moi, au retour de Napoléon de cette île d'enfer où il est la proie des vautours. Fasse le ciel que je puisse voguer vers ce rocher fatal à la tête de cinq cents homme de ma trempe, et le rendre à la France ! » Il tire en même temps la montre que le prince vient de lui donner, et la baise avec transport.

« Pour répondre aux vœux de Gasparone, vœux dont je le remercie, je bois, dit le prince, à la santé de la belle Térésa, à ses futures fiançailles. Jeune homme, puisse-t-elle être heureuse avec toi !

» — Heureuse ! murmura Gasparone en fixant son œil profond tantôt sur elle, tantôt sur la princesse, peut-être... Il faut attendre. » Et son ame, remuée par l'amour, l'orgueil, la cupidité, la sombre envie, se nourrissait déjà de haine et de cruauté ; il méditait cette guerre terrible qu'il devait faire au genre humain pour assouvir sa soif de l'or, son ambition était folle et dévorante pour Térésa. Déjà il entendait la voix du mal qui lui disait : Fais-toi brigand !

A ce moment, on entendit au fond de la cabane les sons mélodieux d'une harpe.

« C'est le vieux berger, le barde de la plaine à qui nous donnons souvent l'hospitalité, et qui accompagne quelquefois mon fils lorsqu'il improvise. Dans des temps plus heureux, il habitait Florence la belle, où son talent pour l'improvisation et pour la musique suffisait aux besoins de sa famille.

Aveugle et malheureux, il vit aujourd'hui dans une chaumière de Montalto ; il parcourt nos montagnes et nos fêtes champêtres ; il visite les châteaux, et gagne sa triste vie en improvisant et en s'accompagnant sur la harpe.

» Leurs excellences permettent-elles que je le fasse avancer ?

» — Certainement, répond le prince. »

Le jeune Gasparone court à la cabane, d'où il ramène le poète, qu'il conduit vers le groupe formé par les femmes du prince.

« Qu'on lui donne un siége près de nous, dit la princesse, et, s'adressant à lui :

» Nous aimons la poésie ; mais suivez vos inspirations, je n'aime point que l'on dicte aux improvisateurs des thèmes qui circonscrivent et étouffent leur génie :

» Choisissez vous-même votre sujet, et chantez.

» — Une libation au dieu des vers, ajoute le prince, avec ce champagne mousseux qu'Apollon lui-même n'eût pas dédaigné. » — Et l'aveugle de Montalto sabla gaîment deux grands verres d'Aï. Sa physionomie s'anime, son front est agité ; passant du sévère à la grace, du doux au terrible, il prélude par quelques sons fugitifs et variés, qui charment les auditeurs ; puis, il fait entendre sa voix encore touchante et sensible.

Il chante en strophes pleines et sonores cette belle Italie, ce berceau des poètes, des savans, des artistes dont la destinée est aujourd'hui de servir de pâture aux barbares qui depuis tant de siècles s'en disputent les lambeaux.

« O ma belle et malheureuse patrie ! s'écrie-t-il, qui te rendra ton passé, ta liberté, ta gloire, tes merveilles, qui sont encore l'admiration de l'univers ? »

Bientôt sa muse s'apaise, se complaît à décrire les travaux des champs, les améliorations de l'agriculture, l'éducation des troupeaux, le saut des brebis dans le torrent, avant la tonte des laines. Tirant ensuite de sa harpe des sons mélancoliques, il gémit sur le fléau qui ravage les états romains et toute la belle contrée de Canino ; il peint en trait de sang le terrible Concomuello, qui, à la tête de vingt brigands, répand la désolation et le carnage dans tout le pays, enlève les voyageurs, rançonne le riche comme le pauvre, égorge impitoyablement tous les malheureux qui ne peuvent racheter leur liberté, et, pour assouvir sa fureur, incendie souvent la chaumière du laboureur, et jusqu'à ses meules de grain « Ce monstre, s'écrie le poète, gorgé d'or et souillé de meurtres, marche la tête haute et menaçante, enhardi par l'impunité que lui assurent la faiblesse et l'indulgence coupable du gouvernement de Rome ! »

En entendant les dernières paroles de l'aveugle, une expression monstrueuse se peignit tout à coup sur la physionomie du jeune Gasparone ; ses yeux étincelaient comme ceux du tigre, un sourire d'une joie effrayante agitait ses lèvres pâles. Térésa frémit en le regardant, et sentit comme un frisson glacé courir par tout son corps.

Le soleil commençait à décliner vers la mer, et le vent frais de la tramontane invitait à quitter la table pour aller respirer la brise du soir. Alors aux sons argentins de la harpe du pauvre aveugle se mêlent le vibrement de la guitare et le son du tambourin des bergers.

Les danses se forment sous les arcs de feuillage ; la foule des jeunes garçons et des jeunes filles accourue de Canino et des villages voisins est là, passionnée, enthousiaste, frémissante de plaisir.

Quel tableau ravissant que celui de ces danses italiennes ! Quelle surabondance de vie, de sensations sur cette terre brûlante, et sous ce beau ciel qui lui sert de voûte !

C'est là, ce n'est que là qu'on voit la jeune fille dont le voile flotte dans l'air, aux pieds légers et agiles comme une gazelle, le tambour de basque tournant dans ses mains au-dessus de sa tête ; avec ces mouvemens pleins de grâce, de souplesse, de volupté, ces yeux humides de bonheur, cette bouche entr'ouverte où respirent l'amour, l'ivresse du plaisir ; tout cela n'existe réellement qu'en Italie.

Nées elles-mêmes en Italie, mais élevées à la française, les jeunes princesses savaient tempérer par l'élégance, la grâce, la mollesse et la perfection des pas, les transports qui animaient ces filles du pays, et le contraste entre la nature et l'art ajoutait encore au charme de cette scène.

Les spectateurs eux-mêmes, électrisés, manifestaient leur joie par des bravos et des battemens de mains.

Gasparone et Térésa figuraient dans les quadrilles, et dans ce moment les traits sombres et sinistres qui naguère obscurcissaient la physionomie du berger avaient fait place aux douces émotions du plaisir : l'enthousiasme, l'amour, excités par le bruit des instrumens, l'amour-propre, aiguillonné par la beauté de Térésa, les applaudissemens du prince et de la princesse, toutes ces vives impressions absorbaient les facultés de son ame et les défendaient encore contre les funestes passions qui allaient bientôt l'envahir. En cet instant on vit s'avancer un homme de la campagne.

Il conduisait une jeune et belle génisse, une brebis et un bélier, dont le prince faisait présent au barde romain.

« Voici, lui dit-il ta récompense. Maître de ce petit troupeau, tu jouiras au moins de la consolation d'améliorer un peu le sort de ta famille ; n'oublie pas, au surplus, que tu trouveras toujours l'hospitalité au château de Canino. »

Le vieillard était profondément ému ; à travers ses paupières fermées à jamais, s'échappèrent des larmes de reconnaissance.

Ressentant encore l'agitation de la danse, où elle avait retrouvé les regards d'amour et de sérénité qui l'avait charmée tant de fois sur les collines abruzziennes, lorsqu'elle gardait son troupeau près de son bien-aimé, Térésa rêvait aux joies du lendemain, car Gasparone devait ce jour-là aller la visiter au château, ainsi que sa mère, et les embrasser avant leur retour à la montagne.

« Les fleurs de mai, pensait-elle en souriant, ne peuvent tarder longtemps à s'épanouir, et le printemps reviendra bientôt. Heureux printemps, qui sera témoin de mon bonheur ! »

En voyant l'empressement que mettait Gasparone à aller chercher les manteaux et les châles de cachemire, elle pleura. Quelque chose lui disait :

« Tu le vois peut-être pour la dernière fois »

Enfin, il fallut partir. Térésa sentit le bras de son amant qui la soulevait pour l'aider à monter dans la calèche : son cœur se glaça, en s'asseyant sur le siége de devant, en face de sa protectrice, dona Constanza. Elle chancela,..... elle se crut folle.

« C'est la fatigue, n'est-ce pas ? » lui dit la jeune princesse tout alarmée, en lui faisant respirer des sels.

Tout à coup, le bruit des calèches roulant sur le chemin pierreux de la cabane, tire Térésa de son état d'angoisse, et lui cause un saisissement pénible.

La cloche de la grande église de Canino annonçait l'heure de l'*Ave Maria*, lorsque les voitures rentraient dans la cour du château.

Il fait nuit ; la tramontane souffle avec violence ; et déjà une espèce de voile couvre les bois, la plaine et les ruines d'alentour.

Qui n'a été une fois dans sa vie livré à ce débordement d'illusions, à ce chaos de folles extravagances qui font rêver l'empire du monde à une jeune ame ? qui ne s'est trouvé au milieu des batailles, ou une couronne de roi sur la tête ? qui n'a traversé les rangs ennemis comme la foudre ? qui

n'a vu lé aux cri d'une émeute? qui ne s'est mêlé aux pestiférés de Jaffa, qui n'a tout bravé, tout soumis, dans cette fièvre chaude d'une imagination de seize ans.

Eh bien! cette fièvre de toutes les passions avait été comme la flamme d'un incendie dans le cœur de Gasparone. Sa tête était frappée de vertige; il formait la résolution de dompter pour un temps l'amour qui l'embrasait, afin de marcher plus rapidement à la possession de tous les délices de la terre. L'ambition, l'orgueil, les richesses acquises par le meurtre, le pouvoir n'importe à quel prix, voilà les autels au pied desquels il allait d'abord sacrifier; c'était par cet horrible enivrement qu'il répondait aux furies qui s'étaient emparées de tout son être.

« Me voilà prêt, cria-t-il, je ne crains point la mort! Je vous suivrai partout, même aux enfers, pourvu que j'y trouve de l'or et du pouvoir. »

L'insensé s'y croyait déjà transporté: hors de lui, et fier de son triomphe sur tous les instincts de la nature, il rentra dans la cabane où son père dormait profondément. La pâle clarté d'une petite lampe éclairait le visage de l'homme de paix. Gasparone s'avance vers le lit, contemplant les traits calmes de son père :

« Sur cette figure, murmure-t-il, il y a sérénité, insouciance; mais où est l'enthousiasme, la pensée, cette exaltation d'une ame forte, passionnée, qui bouillonne dans ma tête, brûle mes veines, et qui aspire à goûter sur la terre une félicité sans bornes? Mon père a été heureux à sa manière, il a rempli sa destinée; j'accomplirai la mienne!

» O mon père! je souffre des douleurs qui vont te déchirer. La pensée de ma mère et de Téresa, ma bien aimée, me navre le cœur; Téresa dont l'amour me pousse à chercher une vie plus haute et plus fortunée. Le temps n'est pas éloigné où je vous appellerai près de moi, sur un autre continent, où l'homme est libre, où le génie n'a point d'entrave.

» Adieu donc, ô mon père, ma mère, mes amours, adieu, adieu! »

Et muet, immobile, debout, les mains jointes, serrées convulsivement une contre l'autre, la tête inclinée vers son père qui dormait, son œil, moins farouche, était fixé sur le visage du vieillard, sur ce visage vénérable où jamais un sentiment de haine ne s'était manifesté, et qui exprimait une tendresse inépuisable pour son fils.

Il sentit alors son cœur tourmenté par un combat déchirant entre les vertus dont il voyait l'image, et les passions sinistres, implacables, qui se dressaient devant lui comme les démons devant l'homme.

Sa pâleur devint livide, ses lèvres froides; tout son corps frissonna; de grosses larmes roulaient dans ses yeux, qui ne pleuraient jamais, et, tombant à genoux...

« Fatalité! l'enfer me torture! » Et s'accrochant comme un forcené au pan de la veste de son père, jetée sur un banc près de son lit, il y appliqua ses lèvres convulsives, et ne pouvait plus les en détacher: un soupir profond souleva sa poitrine gonflée.

« Mon Dieu! mon Dieu! sauvez-moi... »

Mais, tout à coup, il se relève; un sourire affreux accuse la victoire du mal sur tous les tendres sentimens qui faisaient mollir son ame et la rendaient à son père, à sa mère, à sa maîtresse, à son ami, à cette vie tranquille, heureuse, occupée, dont le tableau était autour de lui.

Alors, enfonçant son chapeau sur ses yeux enflammés comme ceux d'un enragé, tirant de dessous le coussin de son lit un poignard qu'il avait acheté d'un garde champêtre; prenant la Jérusalem délivrée, des cheveux de Téresa, un ruban qu'elle avait porté; baisant avec ferveur la petite madone en argent qui était suspendue à son cou, et saisissant son bâton ferré, il marche sur la pointe des pieds, ouvre la porte sans bruit, et après avoir jeté un dernier regard sur son père, il s'élance vers la forêt où était réfugiée la bande des brigands de Concoumello.

« Lève-toi, mon fils, voilà le jour, dit le père de Gasparone en s'éveillant et étendant les bras. Il ne répond pas; son sommeil est dur ce matin: c'est la fatigue d'hier; attendons... »

Quelques instans plus tard :

« Gasparone, réveille-toi, il faut seller nos chevaux et partir pour Canino; ta mère et Téresa nous attendent pour recevoir nos adieux. »

Le père de Gasparone, qui s'habillait en parlant, descend de son lit, ouvre la porte de la cabane et s'approche du lit de son fils, où personne n'avait couché. Debout et frappé d'étonnement :

« Où est donc mon fils? dit-il tout ému; aurait-il accompagné Téresa à Canino? y aurait-il passé la nuit? ou bien, en allant hier au soir visiter les troupeaux, aurait-il fait quelque mauvaise rencontre? O mon Dieu! »

Au milieu des doutes qui le tourmentent, le vieillard se précipite hors de la cabane, court d'un berger à un autre, les interroge, aperçoit un garde-champêtre qu'il appelle, et n'entend qu'une seule réponse :

« Nous ne l'avons pas vu. »

Il demande son cheval, le lance rapidement vers la route de Canino, et arrive chez sa femme qu'il trouve avec Téresa, occupées des apprêts de leur départ.

— « Et mon fils? dit la mère.

— » Je le cherche.

— » Ah! malheur! si les brigands....

— » Tu me fais frémir, » réplique le berger.

Téresa, si heureuse la veille, était devant eux, pâle, debout, l'œil fixe, les lèvres tremblantes.

« Vous ne partirez pas, dit ce malheureux père, dont l'ame commence à être en proie aux plus affreuses terreurs. Je vais chercher mon fils. »

Il sort, laissant sa femme et Téresa en larmes et poussant de lamentables gémissemens.

Il franchit les rues du bourg de toute la vitesse de son cheval, le pousse vers la plaine, court la journée entière à travers les champs et les forêts, côtoie les bords de la mer, et lorsque le soleil commence à décliner, il se trouve vers cette partie de la lisière du bois où se trouvent des anciens bains étrusques.

Les fouilleurs des excavations, que l'on achevait alors de découvrir, venaient de cesser leur travail, et chargeant leurs pioches sur leur dos, soulevant quelques fragmens d'architecture et des pavés de mosaïque qu'ils voulaient présenter au prince, ils allaient prendre la route de Canino.

Accablé de fatigue, plongé dans un morne abattement, le berger arrête près d'eux son cheval hors d'haleine.

— « Amis, leur dit-il, n'avez-vous pas vu, n'avez-vous pas rencontré mon fils?

» — Nous ne l'avons ni vu ni rencontré, répondent les ouvriers; mais descendez de votre cheval, qui ne peut plus vous porter; prenez un peu de repos sur le tronçon de cette colonne; voici du pain, du fromage, de l'eau-de-vie, cela vous rendra un peu de force.

— Ainsi, vous n'avez pas vu, vous n'avez pas entendu parler de mon cher fils, répète le vieillard, agité d'un mouvement convulsif.

— » Nous hésitons, dit l'un des fouilleurs, à vous donner une nouvelle qui va briser votre cœur de père; notre devoir cependant est de vous dire toute la vérité.

» Il y a une heure, un des brigands de la forêt a paru sur les bords du bois, à travers les broussailles; il est resté là quelques minutes, occupé à examiner ce qui se passait aux environs. Les brigands, qui n'ont rien à gagner avec nous, nous laissent tranquilles, et nous sommes forcés d'agir de même à leur égard, car autrement nous le paierions cher.

» Voyant donc que nous étions seuls, sans notre brave inspecteur, qui est toujours accompagné par deux gardes champêtres bien armés, il s'est avancé vers nous, demandant s'il pouvait allumer sa pipe.

» Volontiers, avons-nous dit.

» S'asseyant alors sur le fronton que vous voyez là :

» Nous avons fait, dit-il, une nouvelle recrue: c'est un grand et vigoureux jeune homme, un diable qui veut des richesses à tout prix. A mon avis, ce gaillard-là remplirait mieux la place de notre capitaine que ce Concoumello, un vrai brouillon sans tête, qui nous gourmande sans cesse. Fils d'un berger de la plaine, notre nouveau compagnon s'est fatigué du sot métier d'honnête homme, et je n'en doute pas... »

A ces mots, un cri profond, un cri d'entrailles s'élança de la poitrine du malheureux berger; sa tête, qu'il serrait fortement entre ses mains, tomba sur ses genoux tremblans, et il perdit connaissance. Les secours qu'on lui prodigua ne purent le faire revenir à lui; on fut obligé de l'attacher sur son cheval, et deux ouvriers fouilleurs le ramenèrent ainsi dans sa cabane.

Revenus à Canino, les fouilleurs répandirent dans la bourgade le bruit de la fatale nouvelle.

« Est-il possible!.. quoi! le fils de Gasparone s'est fait brigand... Madona mia! »

Telle était l'exclamation que l'on entendait à chaque instant sortir des groupes rassemblés sur la place autour des ouvriers.

Mais comment peindre le désespoir de la mère et de la fiancée de ce malheureux! Pauvre mère! pauvre Téresa!

« Mon fils! je n'ai plus de fils! La damnation est suspendue sur sa tête maudite!... » Et égarée, presque folle, se prosternant, échevelée, devant l'image de la madone attachée au mur de sa chambre, l'infortunée mordait la poussière; puis, d'une voix déchirante, elle criait :

« Grâce! miséricorde pour mon fils dénaturé, sainte mère de Dieu! rends-moi, rends-moi mon fils! »

Téresa, tombée près du lit, sans haleine, semblait morte... La douleur était imprimée sur ce front si beau et si pur; ses lèvres ne respiraient plus; une pâleur effrayante couvrait son visage, ses mains raidies... Elle faisait peur.

Aux gémissemens de la mère, les voisins et les personnes qui traversaient les rues accoururent et encombrèrent bientôt cette chambre, théâtre de tant de désolation.

La mère ne donnait plus d'autre signe de vie qu'un râlement sourd qui soulevait sa poitrine, et chacun se poussait, criait, s'empressait auprès d'elle pour la secourir.

On venait de frotter avec du vinaigre le front et les tempes de la jeune fille dont les yeux se rouvrirent et s'arrêtèrent fixement sur la mère de son amant, gisante immobile sur le pavé. En ce moment, comme remise par une puissance surnaturelle, elle se redressa avec effort, et, se jetant, haletante, tout en larmes, sur le corps de cette pauvre mère :

« Aidez-moi, s'écrie-t-elle, portons-la sur ce lit. »

Alors, se précipitant sur ce visage livide et défiguré par la convulsion de la douleur, la jeune fille y colle ses lèvres, et reste là comme pétrifiée pendant quelques minutes.

« La mère de Gasparone est en danger! »

Ces mots, que Téresa a entendus, la réveillent, ses yeux se raniment, et s'élançant vers les assistans qui pleurent :

« Du secours! du secours! Courez au château, suppliez le prince de nous envoyer son médecin pour sauver des infortunés... Ne perdez pas de temps, amenez-le vite! »

Nous avons laissé Gasparone fuyant la cabane paternelle, et s'avançant à grands pas vers la forêt, où il devait rencontrer la troupe des brigands dans laquelle il brûlait de s'enrôler.

Quelquefois il s'arrêtait et s'appuyait contre le tronc d'un vieux chêne.

Alors, le bêlement lointain des brebis, le cri d'un taureau lui étaient insupportables; il portait les mains à son front, comme pour en arracher les pensées, les doux souvenirs qui pouvaient amollir son cœur.

Vainqueur de toute crainte, de tout scrupule, il se remettait en marche, plus résolu que jamais, à travers l'épaisseur de ces bois, que les brigands seuls fréquentaient.

Il s'arrêta enfin, au cri de *ferma* (1). Ce cri partait de la crevasse d'un roc. Il relève la tête, regarde fièrement devant lui, et voit sortir d'une crevasse le canon d'un fusil sur lequel scintillaient les premiers rayons du soleil glissant entre les arbres de la forêt.

« Ami! » crie-t-il d'une voix de tonnerre.

Aussitôt, levant son fusil armé, un brigand s'élance des cavités du roc.

« Avance, » répondit-il.

A l'apparition du bandit, à son costume pittoresque, un sourire sauvage anime le visage du jeune berger; sous l'axe de ses sourcils noirs, ses yeux flamboyans croient déjà saisir le chimérique avenir qu'il a rêvé.

C'était un vigoureux homme que ce brigand, aux membres osseux et trapus, aux épaules carrées, à la tête énorme couverte de cheveux longs, roux, crépus, en désordre. Ses yeux, petits, enfoncés, sa bouche longue, serrée, dont une épaisse moustache rousse couvrait la lèvre supérieure, en un mot, tous les traits de son large et hideux visage décelaient la cruauté, l'ivrognerie et tous les vices les plus abominables. Cette repoussante figure surmontait un col basanné et découvert, où les muscles ressortaient comme ceux des diables de la barque infernale de Michel-Ange.

Pour vêtemens, il portait une veste de velours noir, couvrant un gilet de même couleur, auquel étaient attachés des bijoux de toute espèce, ainsi qu'un petit miroir au centre, pour la toilette. Un mouchoir rouge rayé de jaune et de noir, largement et négligemment noué, descendait de sa poitrine; ses reins étaient entourés d'une ceinture de cuir toute garnie d'étuis de cartouches, à laquelle étaient suspendus aussi deux poignards à manche d'ébène, ciselés en argent.

C'était le chef de la bande, Concoumello lui-même.

« Que nous veux-tu?

» — Jeune, audacieux, plein de force, sans pitié, avide de pillage, ne craignant ni Dieu ni les hommes, je viens te demander de m'enrôler dans ta troupe. Que le ciel m'écrase si je suis parjure au serment formidable, et sacré parmi les bandes, que je vais prêter devant toi. » — Et, portant la main sur son poignard, il s'écria :

« Guerre au pouvoir! mort aux riches, aux satellites de nos tyrans! jusqu'au terme où la fortune aura répondu à cette ambition dévorante qui conduit les héros à la gloire, comme les brigands au supplice : n'importe, quand l'homme se décide au crime, point de tâtonnement; il y a faiblesse, danger même à s'arrêter dans cet affreux chemin. Je suis à toi, corps et ame.

» — Nos sermens sont moins forts, moins sévères, dit le chef étonné.

» — C'est ce qui les condamne, répondit Gasparone.

» — Nous verrons plus tard, reprit l'autre; en attendant, tu peux nous suivre. »

On croit entendre les damnés se réjouir en enfer! Gasparone est en leur pouvoir, il est brigand. Les doux noms de fils, d'amant, de berger ne lui appartiennent plus; dans son cœur tenaillé par la main des furies qui ne le lâcheront plus, il rugit déjà comme un jeune lion, d'être forcé de se courber sous l'ordre d'un chef; mais il sait dissimuler ses mouvemens intérieurs, qui, révélant son ambition à son dangereux rival, le perdraient sans retour.

Cependant, le serment monstrueux qu'il vient de prononcer doit être suivi de quelque action où la cruauté, la ruse et l'audace brillent d'un affreux éclat, et le mettent tout à coup hors de pair; son génie va se montrer.

Mais revenons à sa pauvre mère. Qu'est-elle devenue, l'infortunée? Etendue sur son lit de mort, une sueur fiévreuse inonde tout son corps; un tremblement convulsif agite encore sa prunelle presque éteinte.

Son malheureux époux est là, les doigts accrochés à quelques mèches de rares cheveux gris, qu'il arrache avec désespoir; Térésa, défaillante, à genoux devant celle qui allait devenir sa mère, et dont elle presse une main glacée tandis qu'à la faible lueur d'une lampe, le prêtre, agenouillé devant un prie-Dieu, récite les prières des agonisans.

Les bergers, les amis de la famille, des femmes, des jeunes gens, des enfans, des vieillards; tous, prosternés autour du lit, murmurent les réponses aux prières.

Que cette scène est triste et solennelle!

Tout à coup, sous le drap qui allait devenir un linceuil, la poitrine de l'agonisante, par une convulsion effrayante, se soulève, ses droigts se crispent sur le crucifix; ses yeux blancs se contractent; étendant avec un dernier effort ses bras livides, élevant le crucifix vers le ciel, sa voix creuse et déchirée s'exhale du fond de sa poitrine :

« Mon Dieu! mon Dieu! faites miséricorde à mon fils. »

Et elle retombe morte.

Un vieux berger fut chargé de ramener l'inconsolable Térésa à sa famille.

Le père de Gasparone, abîmé dans une douleur sans nom, rendit les devoirs à l'épouse que son fils avait tuée; puis il écrivit au curé de Roccabianca les détails de cette fatale catastrophe. N'ayant plus que lui pour ami, il le suppliait de venir le consoler, l'aider de ses conseils jusqu'au moment où il descendrait dans la tombe qu'il voyait s'entr'ouvir sous ses pas.

« Vous êtes, lui écrivait-il, notre ange tutélaire; l'ascendant que vous exercez sur mon fils depuis son berceau aura plus de pouvoir que toutes les puissances humaines. Il est encore temps, cher ami, la reconnaissance de mon fils, sa confiance en vous, peuvent le ramener à la vertu, le réconcilier avec le ciel dont votre voix sacrée lui fera redouter la vengeance; secourez-moi, je n'ai d'espoir qu'en vous... Oui, vous me rendrez mon fils... *Addio, caro amico!* »

Mais ce fils, sur le front duquel est gravé malédiction! indifférent à l'amour, au désespoir d'une mère dont il est l'assassin, sur qui le souvenir d'un père dont il était l'espoir, de la tendre vierge qu'il idolâtre, n'ont plus d'empire, vient d'entrer dans le repaire affreux des brigands.

Son chef, l'infâme Concoumello, le précède. Et, lui prenant la main, secouant fortement son épaule :

« Tu es enrôlé, lui dit-il : tu vois nos compagnons. »

Et son œil effaré, sa bouche dont les coins abaissés révèlent le dédain, son geste plein d'effronterie, cherchent à intimider le jeune novice, à lui faire sentir d'avance le bras de fer qui va peser sur lui.

« Voilà, lui-dit-il, les gens qu'il me faut. »

Et Gasparone s'avance, regardant froidement ces faces épouvantables groupées autour d'un foyer dont les rayonnemens se répandent en tremblant sous la voûte humide et ténébreuse de la caverne.

Un roc écroulé qui servait de table, couvert de restes de jambon, de fromage, de quelques petits barils de vin vidés, de croûtes de pagnotes jetées çà et là, annonçait les débris du repas des brigands.

Un murmure d'étonnement s'élève aussitôt dans le groupe qui l'environne et ricane en le toisant de la tête aux pieds. Son amour-propre glissait sur les observations, la grimace de ces têtes féroces, qu'il allait bientôt saisir au col, fascinèrent ces projets criminels.

Déjà il savait attendre.

Se dressant de toute sa hauteur de géant :

« J'ai prononcé mon serment devant votre chef, leur dit-il, d'un ton calme et fier; cela suffit.

» — Nous ne l'avons pas entendu; il faut le répéter devant nous, s'écrient-ils tous ensemble.

» — Soit. » Et il répète son affreux serment.

Tous se regardent avec des yeux d'ébahissement.

« Nous sommes dépassés, dit l'un d'eux, au teint bronzé comme un Africain, aux cheveux roux et ras.

» — Voilà le serment qu'il nous faut, et qu'aucun chef n'avait trouvé, » répliqua un autre à la face blême, alongée, osseuse, aux cheveux plats tombant en mèches noires, luisantes, sur ses joues pâles; ce qui en fait comme une espèce de cauchemar.

» — Bravissimo! jeune homme! Certes, dans peu, tu feras trembler plus d'une fois le gouverneur de Rome.

» — Bravo! bravo! s'écrie la bande. »

L'écho du fond de la caverne répond : Bravo!

Et l'enfer applaudit.

— Le brigand dit vrai; Gasparone fit trembler toute l'Italie.

Comte DE CHATILLON.

LES DEUX AVEUGLES.

Déjà l'hospice des Quinze-Vingts n'était plus ce qu'il avait été. Lorsque saint Louis le fonda, ce fut plutôt pour acquitter une dette que pour créer un établissement de bienfaisance. Les premiers aveugles que reçut l'hospice des Quinze-Vingts furent trois cents chevaliers laissés en otage au soudan d'Égypte, et que le soudan renvoya au roi de France, après leur avoir fait crever les yeux. C'est une chose digne de remarque que cet hôpital, ouvert aujourd'hui à la misère des gens du peuple, ait reçu d'abord trois cents habitans nobles; que cette maison, dont l'œuvre de charité se renferme parmi la population pauvre de Paris, doive son origine à la guerre que nous avions portée sur la côte d'Afrique, et à des malheurs qui avaient frappé si loin et si haut. Les Quinze-Vingts furent, à vrai dire, les Invalides de Saint-Louis.

Trois siècles n'étaient pas écoulés que la trace de cette origine était complétement effacée, et que les Quinze-Vingts étaient un hospice où on était reçu pour cause d'infirmité. Bien qu'il dût renfermer trois cents frères ou sœurs, il n'y avait déjà plus trois cents aveugles; la population des Quinze-Vingts se composait de cent cinquante-deux frères aveugles et de soixante frères voyans pour les aider, les mener et les conduire; plus, de quatre-vingt-huit femmes tant aveugles que voyantes. Chacun était obligé d'y apporter une espèce de dot, et de faire abandon de ses biens en entrant dans la communauté; toutefois, il y avait des frères et des sœurs qui pouvaient posséder en dehors quelques propriétés mobilières ou immobilières, et de même il existait des frères ou des sœurs qui avaient seulement été admis par charité et sans rien apporter à la communauté. Parmi ceux-ci, nous trouvons Jean Desmasures, fils de Robert Desmaures, pionnier, mort en vidant les terres des douves des fossés de la ville, et Pierrette Lenoir, orpheline, tous deux aveugles. A cette époque, il y avait dans cette maison un portier voyant, ainsi que l'exigeaient les réglemens, appelé Mathurin Seguin; il y avait de même une sœur voyante nommée Nicole Petitpieu, employée au raccomodage et bonne tenue du linge de la maison.

(1) *Ferma*, arrête. C'est le cri des brigands italiens en arrêtant les voyageurs.

Or, c'était un samedi du mois de juillet 1525. Nicole et Pierrette travaillaient dans une grande chambre où elles reprisaient les chemises qui devaient être distribuées le lendemain aux frères. Quoique aveugle, Pierrette était fort adroite, et quand son aiguille avait passé sur un accroc ou sur un trou, l'œil le plus exercé eût découvert difficilement la reprise qu'elle y avait faite ; aussi était-elle spécialement chargée du linge des jurés et administrateurs de la maison.

Le soir était venu, le jour était tout à fait tombé. Nicole avait renvoyé les sœurs voyantes qui travaillaient avec elle ; mais au moment où Pierrette allait les suivre, Nicole l'avait retenue en lui disant :

— Tiens, raccommode-moi encore cette chemise.

— Mais le jour est fini, dit Pierrette.

— C'est pour cela que je ne puis le faire moi-même, dit Nicole, au lieu que pour toi le jour ne finit jamais.

— Oui dà, répondit Pierrette, parce qu'il ne commence jamais, n'est-ce pas; mais j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, toutes nos sœurs sont à se promener et à jouer sous les ormes de la grande cour; je veux aller avec elles.

— Je t'en prie, continua Nicole, cela ne sera pas bien long et tu me feras grand plaisir.

— Mais à qui donc est cette chemise, dit Pierrette, elle est de plus fine toile que celle même des jurés et des administrateurs.

En parlant ainsi, elle cherchait au col la marque distinctive du linge de chaque frère ; puis, lorsqu'elle l'eut trouvée, elle se mit à sourire doucement et dit à Nicole :

— C'est donc pour lui, j'ai reconnu sa lettre?

— Oui, repartit Nicole, c'est pour Jean Desmasures, c'est le linge qui lui revient de son oncle, le marchand de ferraille, et comme tout le monde est jaloux ici de le voir plus pimpant que les autres, on laisse toujours son linge le dernier, de façon qu'il est forcé de mettre les grosses chemises de l'hospice, et Jean en est tout chagrin.

Et toi, tu l'aimes tant, reprit Pierrette, que tu me ferais travailler toute la nuit pour que Jean Desmasures ne soit pas chagriné.

— Tu sais bien que je travaillerais moi-même, si on nous permettait d'avoir de la lumière, quand le jour est fini ; tu es bien heureuse, toi, de n'avoir pas besoin d'y voir clair. Si tu l'aimais, tu pourrais travailler pour lui tant que tu voudrais. Oh! souvent, j'aurais désiré être comme toi, si les réglemens ne défendaient pas à une sœur aveugle d'épouser un frère aveugle.

— Tu comptes donc l'épouser? dit Pierrette.

— Oui vraiment, dès qu'il aura fini sa première année, car il n'y a que trois mois qu'il est dans la maison, et il faut que j'attende que son noviciat soit achevé.

— Il est singulier que je ne l'aie jamais rencontré.

— Oh! si tu l'avais rencontré, tu l'aurais remarqué tout de suite, tant il est beau et brave.

— Allons! allons! dit Pierrette avec une grace naive, je verrai bien s'il est bien, au mal que m'en diront les frères voyans. Mais, tiens, voilà la chemise raccommodée, nous pouvons descendre dans la cour. Et maintenant, dis-moi, Mathurin Seguin est-il beau, lui?

— Mathurin, dit Nicole en riant, c'est le plus vilain louchon que j'ai jamais vu.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un louchon? dit Pierrette.

— C'est un homme qui a les yeux de travers.

— Hélas! fit doucement Pierrette, ça vaut encore mieux que de ne pas en avoir du tout.

Les deux sœurs descendirent et allèrent continuer leur conversation dans la cour plantée d'ormes qui servait de promenade commune. A un certain moment, elles passèrent devant la grande porte fermée d'une double grille, selon l'ordonnance, et Nicole serra vivement le bras de Pierrette en lui disant : « Le voilà... » comme si l'aveugle avait pu voir celui qu'elle lui désignait ainsi. Le même mouvement eut lieu sur le banc de pierre où Jean Desmasures était assis près de Mathurin Seguin, et celui-ci dit de même en voyant passer les deux jeunes sœurs :

— La voilà!

— Qui ça? dit Jean.

— Et pardieu, Pierrette, qui est si jolie et si gracieuse!

— Tu me parles toujours d'elle.

— C'est que je l'aime comme un fou ; elle a une taille si droite, un teint si blanc et si frais, de si beaux cheveux blonds! et lorsqu'elle marche et qu'elle tend son pied ou sa main pour tâter l'endroit où elle se trouve, cette main est si blanche et si potelée, ce pied est si mièvre et si petit, que j'ai envie de les prendre et de les embrasser.

A cette brûlante déclaration de Mathurin, Jean se prit à rire, et le portier reprit avec humeur :

— C'est que tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer, toi.

— Ma foi, si je voulais écouter la sœur Nicole, je le saurais bien vite, car elle me dit sans cesse, quand elle me rencontre par hasard, que je suis en âge de me marier.

— Oh! le petit laideron, dit Mathurin, elle a bien fait de venir dans une maison d'aveugles pour attraper un mari, car jamais elle n'en rencontrera un parmi les hommes qui ont de bons yeux.

— Elle est donc bien laide?

— Elle est jaune comme un citron et elle a des cheveux rouges.

— Mais on dit que le rouge est une si belle couleur ; les cardinaux sont en rouge, messieurs du parlement sont en rouge.

— C'est bon pour une robe le rouge ; mais pour des cheveux, c'est autre chose.

— Et c'est là tout ce que tu as à me dire?

— Non pas ; il faut que tu me rendes un service.

— Et lequel ?

— Il faut que tu lui parles pour moi ; tu es mon ami, toi, et tu lui diras que je suis un brave et beau garçon.

— Mais où pourrai-je la trouver?

— Ici, à l'heure de la promenade.

— Mais je ne pourrai la reconnaître, je n'ai jamais entendu sa voix.

— C'est demain dimanche, monseigneur l'archevêque doit venir visiter la maison ; il y aura sermon, et après le sermon un grand dîner pendant lequel on chantera des cantiques. Pierrette chantera du côté des femmes, et tu la distingueras facilement à sa douce petite voix. D'ailleurs, je ferai en sorte de me faire remplacer à la porte, je me mettrai à côté de toi, et je t'avertirai quand elle chantera.

Après ces paroles, chacun se retira, et il est probable que la conversation de Pierrette et de Nicole avait eu le même but que celle de Jean et de Mathurin, car la jeune sœur aveugle dit à la lingère en la quittant :

— Eh bien, soit! demain je lui parlerai.

Le lendemain ce fut grande fête dans la maison, car monseigneur l'archevêque apportait le pardon de toutes les fautes commises ; comme représentant de Dieu, il amenait l'indulgence avec lui, et c'est la plus belle part de royauté que les prêtres aient jamais possédée sur la terre. Le sermon de ce dimanche fut meilleur et plus long que celui de tous les autres dimanches. Beaucoup de personnages d'importance assistaient à la cérémonie, et monseigneur l'archevêque désira faire quelque chose qui leur fût agréable. Il fit donc appeler près de lui un des six gouverneurs de la maison, notable bourgeois, selon le vœu de l'ordonnance de 1522, et lui dit qu'il serait bien aise que le pain bénit fût présenté par les deux plus jeunes aveugles, homme et femme, de l'établissement; il se trouva que c'était à Jean et à Pierrette que revenait ce soin, et deux jurés allèrent les chercher séparément chacun à leur banc, et on leur remit une belle corbeille couronnée de fleurs, qu'ils allèrent présenter à tous les endroits qu'on leur avait désignés. Ni Jean ni Pierrette n'avaient prononcé une parole durant ce service ; et, comme on leur avait dit tout simplement : « Faites ceci, faites cela, » ils ne savaient rien, sinon qu'ils étaient deux aveugles portant le pain bénit. Mais lorsqu'en allant à travers l'église pour arriver aux premiers bancs, ils entendirent le murmure flatteur qu'ils excitaient, ils furent tout surpris. Leur oreille, habituée à percevoir les paroles les plus fugitives, déroba par-ci par-là un bruit sourd et discret de cette admiration, des mots comme ceux-ci : Qu'ils sont beaux tous deux! — qu'ils sont intéressans! — quel malheur qu'ils ne puissent se voir! ils s'aimeraient!

A cette dernière exclamation, le panier qu'ils portaient tressaillit entre eux, car chacun l'avait doucement agité par un mouvement involontaire.

Ce fut un trouble encore bien plus grand quand ils arrivèrent aux siéges des dames et des seigneurs qui s'étaient rendus à l'invitation de monseigneur l'archevêque.

— Mais voyez donc quel charmant visage a ce jeune homme! dit une voix de femme.

Et une voix d'homme répondit :

— J'aime mieux garder mon admiration pour cette belle fille.

— Quels cheveux noirs admirablement bouclés!

— Quels cheveux blonds doux à voir et sans doute à toucher!

— Qu'il a l'air charmant!

— Qu'elle a l'air gracieux!

Et tous deux, confus et rouges de pudeur et de joie, continuèrent, en portant haut le front, leur embarras et leur modestie ; car un aveugle qui rougit ne baisse point les yeux et ne détourne pas la tête. Puis, quand tous deux eurent fini leur service et allèrent déposer le panier dans la sacristie, ils se dirent tout à coup :

— Vous êtes Pierrette, n'est-ce pas?

— Et vous, Jean Desmasures?

— Pierrette, j'ai à vous parler.

— Et moi aussi, Jean.

— Le dîner arriva à son tour, et chacun d'eux se trouva assis à côté de son ami ; Pierrette près de Nicole, Jean près de Mathurin. Toutefois, par une retenue que rien n'explique, que ce qui est inexplicable, c'est-à-dire l'instinct du cœur, cette perception suave qui fait parler l'ame à l'ame en un langage qui n'a pas besoin de paroles pour être entendu, par cette retenue merveilleuse de gens qui se font un secret à deux, sans s'avertir de se taire, ni Jean, ni Pierrette ne dirent à Mathurin et à Nicole qu'ils se connaissaient déjà. Mais lorsque Jean se mit à chanter, Pierrette dit tout bas à Nicole :

— Le voilà, n'est-ce pas?

— Et, de même, quand Pierrette chanta, Jean dit à Mathurin :

— La voilà!

Tous deux avaient maintenant les yeux de l'oreille pour se reconnaître. Puis les chants cessèrent, et ils ne se virent plus. Le silence, c'était leur nuit.

La promenade vint enfin, et Nicole et Mathurin conduisirent chacun leur confident l'un vers l'autre. Ils n'étaient point gens à remarquer que tous deux se taisaient. Oh! que Pierrette se serait bien gardée de parler, quoique souvent elle s'en allât en chantant gaîment. Avertir ainsi Jean de

sa présence, eût été l'appeler. Et quelle jeune fille ose faire un signe d'intelligence à l'homme qui, pour la première fois, la trouble dans son ame, et qui lui fait mettre la main sur son cœur, en disant : C'est singulier, je suis tout oppressée!

De son côté, Jean eût craint de manquer de respect à Pierrette, en lui montrant qu'il l'attendait; car le respect est le premier hommage d'un amour jeune.

Heureusement pour eux, Jean et Nicole étaient là pour les réunir. Le portier et la lingère s'abordèrent pour se parler, et la première fois de leur vie ils se trouvèrent d'accord pour laisser Pierrette et Jean ensemble.

Les pauvres enfans furent d'abord bien embarrassés de ce qu'ils avaient à se dire. La commission dont on les avait chargés était loin d'eux. Leur cœur leur en avait donné une bien plus importante et bien plus pressée. Cependant il fallut y revenir. Ces deux pauvres existences, frappées de la même douleur, comprirent qu'elles ne pouvaient s'appuyer l'une sur l'autre, et les pauvres aveugles pensèrent qu'il valait mieux qu'elles fussent confiées à des mains amies qui pourraient les soutenir. D'ailleurs, ils ne seraient pas tout à fait séparés; Nicole parlerait de Jean à Pierrette, et Jean entendrait l'éloge de Pierrette dans la bouche de Mathurin.

Cependant ce fut Jean qui commença.

— Ma sœur, dit-il, tout le monde vous aime dans la maison, et il y a quelqu'un qui vous aime plus que tout le monde.

Pierrette devint toute tremblante, et eut à peine la force de demander qui l'aimait ainsi.

— C'est Mathurin Seguin, répondit Jean, et il est bien heureux de vous aimer, car il dit que vous êtes si belle et si bonne...

— Ah! dit Pierrette, c'est Mathurin qui m'aime ainsi!

Et son visage prit un air de tristesse que Jean ne vit pas.

— Oui, continua-t-il, Mathurin vous aime et il veut vous épouser.

— Et il vous a chargé de me le dire? reprit Pierrette d'un ton piqué. Eh bien! on m'a chargé aussi de vous dire la même chose : Nicole vous aime et serait bien aise de vous épouser.

— Nicole! reprit Jean; c'est votre amie, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors elle doit être bien bonne et bien belle.

— Dam, je ne l'ai pas vue, et je ne puis pas en répondre plus que vous de Mathurin.

Ils se turent un moment; puis, après ce silence, Jean reprit tout à coup :

— Mathurin m'a dit que Nicole était bien laide.

— Nicole m'a dit que Mathurin n'était pas beau.

— Qu'il est heureux d'avoir des yeux pour vous voir!

— Elle est bien heureuse aussi!

Ils cessèrent encore de parler; et Jean reprit après un assez long silence :

— Est-ce que vous aimez Mathurin?

— Est-ce que vous aimez Nicole?

Ni l'un ni l'autre ne répondirent. Nouveau silence interrompu encore par Jean.

— Eh bien! que faut-il que je réponde à Mathurin?

— Eh bien! que dirai-je à Nicole?

— Dites lui que je vous aime, répondit Jean, comme si cette parole lui eût échappé du cœur.

— Oh! mon Dieu! taisez-vous, s'écria doucement Pierrette en s'approchant de Jean, je les entends qui nous suivent; s'ils nous avaient entendus ils nous empêcheraient de nous reparler, et...

La cloche sonna, et les deux aveugles furent forcés de se séparer.

Ils s'entendaient déjà si bien, que tous deux mentirent chacun de son côté, en disant l'un à Mathurin, l'autre à Nicole :

— Il faut que je lui parle encore; on ne peut pas tout dire le premier jour; mais je serai plus à mon aise demain.

Et comme Nicole et Mathurin parlaient sans relâche de celui et de celle qu'ils aimaient, les deux jeunes aveugles les écoutaient avec une attention merveilleuse. Ils faisaient des questions pour se faire répondre, et ne pouvant se voir, ils regardaient par les yeux de leurs confidens.

Cela dura ainsi plusieurs mois; et lorsque Mathurin et Nicole s'impatientaient de ne pas voir leurs affaires plus avancées, malgré les entretiens fréquens qu'ils procuraient à leur jeunes confidens, il y avait long-temps qu'il n'était plus question d'eux dans ces entretiens, et que Pierrette et Jean s'étaient juré de s'aimer toute la vie.

Il arriva enfin une circonstance qui fit tout découvrir.

Un jour, le sieur Deshaudry vint visiter la prison des Quinze-Vingts; c'était un homme libéral, et qui, voulant laisser des traces de sa visite dans l'hospice royal, annonça qu'il donnerait une dot à un frère aveugle et une dot à une sœur aveugle pour que le premier épousât une sœur voyante, et la seconde un frère voyant.

Il se fit présenter tous les aveugles de la maison, et son choix tomba sur Pierrette et sur Jean.

Le lendemain, le premier des six gouverneurs fit appeler les deux jeunes gens, et leur apprit le bonheur qui leur était arrivé, en les engageant à faire un choix et en leur désignant Nicole à Jean, Mathurin à Pierrette; car, lorsque le portier et la lingère avaient appris cette bonne fortune, ils s'étaient empressés de se mettre sur les rangs.

La manière brusque dont cette nouvelle fut apprise aux jeunes aveugles ne leur permit pas de répondre; mais lorsqu'ils se trouvèrent seuls, ils marchèrent silencieusement l'un près de l'autre, craignant de s'interroger. Enfin, arrivés au bout du couloir où ils devaient se quitter, Jean arrêta Pierrette.

— Vous n'avez donc rien à me dire?

— Ni vous non plus?

— Oh! moi, vous savez bien que je n'épouserai pas Nicole.

— Vous croyez donc que je veux épouser Mathurin?

— Non, je ne le croyais pas; mais j'attendais que vous me l'eussiez dit.

— Vous refuserez donc?

— Oui; mais que deviendrons-nous?

— Eh bien! reprit la jeune fille, nous resterons frère et sœur.

— Nous nous aimons pourtant assez pour qu'on nous marie.

— Vous savez bien que le réglement défend de marier deux aveugles.

— Oui, mais cela ne les empêche pas de se marier s'ils le veulent.

— A condition qu'ils quitteront la maison.

— Ne pouvons-nous pas vivre ailleurs?

— Nous, pauvres gens aveugles, nous nous perdrions hors de cette maison.

— Est-ce qu'on se perd quand on reste toujours ensemble?

— C'est impossible, dit Pierrette; jamais, je n'oserai jamais.

Elle s'éloigna rapidement, et Jean se trouva seul avec Mathurin, qui s'était mis sur leur passage pour apprendre le résultat de leur conférence avec l'administrateur. Mathurin fit une rude querelle à Jean, et courut sur-le-champ dénoncer cet amour au chapitre de la communauté. Cela fit grand tapage, car la donation du sieur Deshaudry était subordonnée au mariage des deux aveugles, et la commune s'appauvrissait d'autant par leur refus. On tenta tous les moyens pour décider les deux amans; on leur remontra qu'ils ne pouvaient être mariés; ils répondaient : Nous nous aimerons. On leur disait qu'ils étaient à charge à la communauté, et qu'il était indigne à eux de la priver d'un bien si considérable; ils répondaient : Nous nous en irons. Alors on espéra vaincre leur obstination en les séparant. Jamais ils ne se rencontraient plus dans les cours ni au réfectoire; il n'y avait qu'à l'église où ils étaient ensemble, mais loin, bien loin l'un de l'autre, et cependant ils s'entendaient. Ce n'était plus à Dieu que leur voix envoyait le serment d'une foi éternelle, c'était à eux-mêmes, et tous deux, en sortant de l'église, se sentaient plus forts et plus joyeux. Cependant, un dimanche vint où Pierrette n'alla pas à l'église. La pauvre enfant était malade; mais on ne le dit point à Jean, et on lui donna plutôt à entendre qu'elle était disposée à épouser Mathurin, et qu'il ferait bien d'imiter son exemple. Le désespoir de Jean fut horrible, car il eut la faiblesse de croire ce qu'on lui disait. Pourtant, avant de prendre un parti, il résolut d'attendre le dimanche suivant pour voir si on annoncerait au prône le mariage de Pierrette Lenoir. Hélas! c'est ce qui arriva. Mathurin avait soufflé cette infâme ruse au premier administrateur, qui trompa le curé. Mathurin disait que Jean épouserait Nicole s'il était sûr de l'abandon de Pierrette, et il prétendait qu'ensuite la jeune fille ferait de même.

Pour mieux assurer le succès de ce complot, on employa le même moyen contre Pierrette que contre Jean; on l'éloigna de l'église, et le dimanche suivant on annonça devant Pierrette le mariage de Jean et de Nicole. On fut obligé d'emporter la jeune fille.

Tous deux se croyant trahis, se résolurent à céder aux instances des administrateurs. Le troisième dimanche, ils étaient tous deux à l'église; ils se reconnurent à leurs chants, mais leurs chants ne se parlaient plus. On publia les derniers bans, et tous deux entendirent que ni l'un ni l'autre ne démentait ce qui était annoncé. Le sieur Deshaudry ayant appris que ses protégés avaient accepté les dots qu'il leur avait données, voulut assister à la cérémonie, et demanda qu'elle s'accomplît le même jour. Les administrateurs prirent leurs précautions pour que tout se passât à leur gré, et durant tous les préparatifs les deux jeunes gens furent tenus éloignés l'un de l'autre. Mais le moment vint où les quatre fiancés s'approchèrent ensemble de l'autel, et Pierrette et Jean se sentirent marcher l'un près de l'autre. Si tous deux avaient pu voir leur démarche chancelante et leur figure pâle, ils auraient compris qu'on les avait trompés; mais les malheureux ne voyaient point et n'osaient parler.

Ils étaient agenouillés, n'ayant plus ni force ni courage. Le prêtre demanda à Mathurin Seguin s'il voulait épouser Pierrette Lenoir, et Mathurin répondit : Oui. Il demanda ensuite à Pierrette Lenoir si elle voulait épouser Mathurin Seguin; elle ne répondit pas; et comme le prêtre, étonné de son silence, allait renouveler sa question, Jean, emporté par sa douleur et sa colère, s'écria :

— Réponds donc, Pierrette, veux-tu épouser Mathurin?

— Puisque tu le veux, dit Pierrette, en éclatant en sanglots.

— Moi! s'écria Jean.

Et guidé par son amour, il s'élança vers Pierrette en criant :

— Non, je ne veux pas, je ne veux pas épouser Nicole... c'est toi que je veux épouser!

On s'imagine facilement le scandale que causa une telle scène dans l'église. On entraîna les quatre mariés dans la sacristie, et là on les accabla des plus vifs reproches. Mais Pierrette et Jean étaient ensemble; ils étaient forts l'un de l'autre, et ils déclarèrent fermement qu'ils ne consentiraient pas à se séparer.

— Sortez donc de cette maison, leur dit l'administrateur, vous êtes indignes de mes bienfaits. Et tout aussitôt, sans leur permettre de rentrer dans l'hospice, on les chassa honteusement. Ils traversèrent ainsi toute l'église, la main dans la main, au milieu des murmures et du blâme qu'on leur jetait de tous côtés. Ce n'était pas ainsi qu'ils y avaient marché ensemble la première fois. Ils s'en allaient pleurant et s'humiliant, car ils n'avaien

espérance en personne, ni en eux-mêmes; pauvres aveugles, qu'allaient-ils devenir! Heureusement Dieu inspira au sieur Deshaudry de réparer le mal qu'il avait fait. Il apprit la vérité, et quand il sortit de l'église il trouva les deux enfans debout sous le portail, ne sachant où aller, inaccoutumés à implorer la charité publique, et se tenant par la main sans oser même se parler devant une foule de mendians qui les insultaient.

— Place! place! s'écria le sieur Deshaudry en arrivant; suivez-moi en mon hôtel, mes enfans, je vous ferai un si bel asile que tous ceux qui ont voulu vous faire du mal envieront votre place.

Il se mit à marcher fièrement devant eux, pour imposer à la multitude assemblée, et les deux aveugles le suivirent au bruit de ses éperons qui résonnaient à chaque pas, car le sieur Deshaudry était un noble chevalier; et bien qu'il eût plusieurs valets et sa suite, Pierrette ni Jean n'eurent point besoin de leur secours, et ne s'éloignèrent point de leur protecteur jusqu'à ce qu'ils fussent dans son hôtel.

Huit jours après, le sieur Deshaudry les maria magnifiquement, et ce fut à l'occasion de cette aventure qu'il fonda dans sa maison un nouvel hospice d'aveugles qui subsista près de deux siècles dans la rue qui porte encore le nom de la rue des Vieilles-Haudriettes.

FRÉDÉRIC SOULIÉ. — *(Presse.)*

MARSEILLE EN 93.

COQUELIN.

Vers le mois de mars 1793, un homme arriva de Paris à Marseille, se rendit immédiatement au Palais, mit sur sa tête un chapeau orné de plumes tricolores et déploya un papier signé par les membres du comité de salut public, lequel papier l'instituait président du tribunal révolutionnaire; on le laissa faire sans s'opposer en rien à son installation; seulement on lui demanda comment il s'appelait: il répondit qu'il s'appelait le citoyen Brutus. C'était un nom fort à la mode à cette époque; aussi personne ne s'étonna du choix qu'en avait fait le citoyen président du tribunal révolutionnaire de Marseille.

Pendant toute l'année 92 et tout le commencement de l'année 93 la guillotine avait un peu langui à Marseille, on en avait porté plainte au comité de salut public, et le comité de salut public avait envoyé, comme nous l'avons dit, le citoyen Brutus pour rendre un peu d'activité à la machine patriotique. A la première vue, on put s'apercevoir que le choix était bon: le citoyen Brutus s'entendait à merveille à déverser sur les planches de la guillotine le trop plein des prisons.

On lui remettait chaque matin des listes de suspects. Pour ne pas perdre son temps, Brutus emportait ces listes au tribunal révolutionnaire, condamnait à mort sans que la moindre émotion de plaisir ou de peine apparût sur sa longue et sèche figure, puis, pendant que le greffier lisait l'arrêt, il indiquait sur les listes des suspects qu'on lui avait remises le matin, le nom de ceux qui devaient remplir dans la prison les vides qu'il y faisait le soir.

Cette besogne achevée, il rentrait dans son obscur troisième étage, qui, par une de ces traverses comme on en trouve fréquemment dans les vieilles villes, mettait en communication la Grand'Rue et la rue de la Coutellerie. Là, il restait seul et invisible même pour les Saron et les Mouraille, qui étaient les Carrier et les Fouquier-Thinville de cet autre Robespierre.

Quand parfois Brutus sortait pour se promener par la ville, il se coiffait d'une casquette en peau de renard, et attachait à son cou un grand sabre qui traînait en faisant jaillir des étincelles des pavés. Le reste de son accoutrement se composait d'une carmagnole et d'une paire de pantalons de couleur sombre. Quand on le rencontrait ainsi, faisant sa tournée, chacun s'empressait de lui ôter son chapeau, de peur qu'il ne lui ôtât la tête.

Grace à son beau soleil, à ses joyeuses maisons peintes de vives couleurs, et à cette mer d'azur qui rit à ses pieds, Marseille, quoique profondément atteinte par cette fièvre révolutionnaire qui lui tirait le plus pur de son sang, avait conservé pendant quelque temps encore cet aspect de bonheur et de gaîté qui fait le caractère principal de sa physionomie. Cependant, peu à peu, un voile de deuil s'était étendu sur elle, ses rues bruyantes étaient devenues silencieuses; ses fenêtres, qui, pareilles au tournesol, s'ouvrent tour à tour pour aspirer les premiers rayons du soleil et les premières brises du soir, demeuraient fermées; enfin, dernier symptôme de douleur, encore plus terrible dans une ville commerciale que dans toute autre, les boutiques s'étaient closes, à l'exception d'une seule.

Sans doute c'était à cause de l'innocent commerce de celui qui l'habitait, car au-dessus de la porte de cette boutique il y avait une enseigne qui disait:

Coquelin, faiseur de joujoux en carton.

Du reste, sans doute pour appeler la protection de la république sur son établissement, le propriétaire avait fait peindre un bonnet rouge au dessus de cette enseigne, dont l'inscription se trouvait en outre encadrée entre une hache et un croissant.

La boutique de Coquelin s'ouvrait sur la place du Petit-Mazeau. C'était une espèce de voûte, petite et obscure. Celui qui en passant y jetait un coup d'œil apercevait, à peu de distance du seuil de la porte, une table et une chaise, et devant cette table et sur cette chaise, un homme à l'œil éteint, aux joues pendantes, occupé à promener les deux branches de ses ciseaux à travers une feuille de carton, à achever une boîte, une brouette, une maison, un puits, un arbre, ou bien encore à faire rouler un carrosse attelé de ses chevaux, à faire danser un pantin en le tirant par le fil qui pendait entre ses jambes, ou à habiller ou déshabiller une poupée. Au reste, quelle que fût la chose dont il s'occupât, ses mouvemens étaient doux et modérés; il dirigeait lentement sa main vers le compas ou le pot à colle, prenant, en remuant méthodiquement la tête, le pinceau ou le canif, et sa figure restait constamment animée d'une bienveillance somnolente parfaitement d'accord avec ses juvéniles occupations.

De temps en temps, il se levait, entrait dans son arrière-boutique, et là, disparaissait aux regards des passans. On entendait alors le bruit d'une roue, des sons clairs et rapides pareils à ceux dont le remouleur modère ou augmente l'activité, selon qu'en se courbant sur sa pierre, il presse ou ralentit le mouvement de son pied. Quelquefois un éclair rapide brillait dans la nuit permanente de cette arrière-boutique. Cet éclair la traversait pour s'éteindre dans une obscurité soudainement interrompue. On aurait cru voir le jet de ce rayon qu'un enfant, à l'aide d'un verre, dirige sur le nez de son professeur.

Puis l'homme à la figure bonace rouvrait et refermait la porte de son arrière-boutique, revenait s'asseoir sur la chaise, et continuait le cheval de carton interrompu.

Cet homme, c'était Coquelin.

Depuis quelques semaines, une jeune femme s'arrêtait devant la boutique de Coquelin: non pas qu'elle se plût beaucoup à examiner les petits ouvrages que cet homme confectionnait, mais par une déférence pour les désirs de sa fille, jolie enfant de six ans, à la tête de chérubin, qui, chaque fois qu'elle passait devant la boutique, tirait sa mère par la main, afin qu'elle s'arrêtât, et fixait ses grands yeux bleus sur les chefs-d'œuvre de Coquelin. Quant à sa mère, qu'à son teint pâle et à ses longs cheveux blonds, on pouvait reconnaître pour une fleur étrangère à la chaude atmosphère provençale, elle trouvait son enfant si heureuse à la vue de la table de Coquelin, que le bonheur de sa fille était presqu'un adoucissement au chagrin qui paraissait la dominer, et qu'elle ne s'arrachait qu'après une pause d'une demi-heure quelquefois à la contemplation journalière des cartonnages du *faiseur de jouets d'enfans.*

Coquelin avait l'esprit et l'œil fort peu curieux, mais il avait pourtant fini par remarquer cette femme et cette enfant auxquelles, malgré son manque absolu d'éducation, il faisait un signe de tête assez amical qui rassurait la mère et enhardissait la fille.

Un jour, la jeune femme demanda à Coquelin le prix d'une jolie maisonnette en carton dont le toit simulait parfaitement les tuiles et qui avait des contrevents peints en vert: l'enfant sautait de joie en frappant les mains l'une contre l'autre à l'idée que sa mère allait lui acheter cette jolie maison. Coquelin examina le travail de l'objet demandé, et après avoir réfléchi un instant, il prononça ces paroles: Trois francs. C'étaient les seuls que la jeune femme lui avait jamais entendu dire: elle posa le prix de l'estimation sur la table, car Coquelin n'avait point tendu la main vers elle pour recevoir l'argent, et la petite fille, toute radieuse de joie et d'orgueil, emporta le superbe joujou.

Le lendemain, soit que l'enfant, satisfaite de son acquisition de la veille, n'eût conservé aucun désir pour les autres jouets que renfermait la boutique de Coquelin, soit que la jeune femme fût retenue loin de la rue du Petit-Mazeau par cette affaire qui la rendait si triste, ni la mère ni la fille ne parurent.

Jusqu'à l'heure où elles avaient l'habitude de s'arrêter devant la boutique, Coquelin demeura fort tranquille, se livrant assidûment à ses occupations habituelles. Lorsque cette heure fut venue, il se retourna plusieurs fois vers la porte avec un certain air d'impatience, et comme si quelqu'un qu'il attendait ne fût pas venu au rendez-vous; mais quand l'heure fut passée, Coquelin passa de l'impatience à l'inquiétude, quitta fréquemment sa chaise pour aller regarder aux deux extrémités de la rue, revenant, chaque fois qu'il voyait son espérance trompée, d'un air chagrin de la porte à sa chaise. Ce jour-là il découpa mal, il ne put achever une boîte; ses morceaux ne s'ajustaient pas; la colle était trop brûlée; ses ciseaux se montraient revêches; bien plus, chose étonnante, il n'y eut point, ce jour-là, d'éclairs vifs et rapides ni de bruits grinçans dans l'arrière-boutique.

Mais le lendemain, les joues pendantes et ridées de Coquelin passèrent du vert au rouge, quand la jeune femme et son enfant s'approchèrent de sa boutique. Pourtant, il ne témoigna sa joie que par le plat sourire qui effleura ses grosses lèvres et s'en alla mourir stupidement dans un coin de ses yeux éteints; la petite fille, enhardie par le sourire, entra résolument dans la boutique et vint poser sa petite main sur l'épaule de Coquelin, tandis que de l'autre elle faisait tourner une gironette placée sur un château de carton; Coquelin surpris se tourna vers la charmante enfant et lui fit une grimace d'amitié; la petite fille se familiarisa tout à fait avec la figure lourde et sale du faiseur de joujoux, et finit par agir sans façons, de sorte que tandis que sa mère avait les yeux fixés sur les murs du palais où le tribunal tenait ses séances, la petite fille s'installa dans la boutique de Coquelin, trempant ses petits doigts dans le pot de colle, faisant danser les pantins, rouler les carrosses, ouvrant les fenêtres des mai-

sons de carton, bouleversant la table de Coquelin qui ne proférait pas la moindre plainte, et dont les yeux se reportaient successivement de l'enfant à la mère.

Pendant un moment où il regardait la mère, l'enfant se glissa dans l'arrière-boutique, et presque aussitôt, jetant un cri, reparut sur le seuil de la porte intérieure avec un doigt tout en sang.

A ce cri la mère se retourna vivement et se précipita dans la boutique.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! lui dit-elle, qu'as-tu fait, ma pauvre enfant, tu t'es coupée?

— Oh! maman, maman, répondit l'enfant en secouant sa petite main et en faisant tout ce qu'elle pouvait pour retenir ses larmes, ne me gronde pas; c'est un gros vilain couperet qui m'a mordue.

— Un couperet! s'écria la mère.

La figure de Coquelin devint livide de pâleur. Et, fermant avec soin la porte de l'arrière-boutique dont il mit la clé dans sa poche :

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il d'une voix tremblante. Voici du taffetas d'Angleterre; pansez-la vous-même; moi, j'ai la main trop lourde.

Et avec un empressement extraordinaire, Coquelin présenta à la jeune femme une tasse pleine d'eau et se tint à genoux devant l'enfant, tandis que sa mère lui lavait le doigt et appliquait sur la coupure un morceau de taffetas d'Angleterre.

— Elle aura mis la main imprudemment sur quelque couteau de cuisine, dit la jeune femme un peu rassurée. Ces malheureux enfans fourrent la main partout.

— Oh! citoyenne, répondit Coquelin, j'en suis bien fâché; car j'aurais dû y veiller; c'est ma faute. Mais, mademoiselle Louise est légère comme une biche.

— Et étourdie comme un hanneton, dit la jeune femme avec un triste et doux sourire.

Ce sourire, si passager qu'il eût été, rendit Coquelin expansif. Il regretta de n'avoir pas une chaise, pas un tabouret à présenter à la citoyenne et à sa fille. Sa conversation était celle d'un homme qui a peu d'idées, et une certaine tenacité de caractère, ce qui va presque toujours ensemble.

D'ailleurs, sa phrase était courte, saccadée, inattendue, et il la débitait avec un accent montagnard. De son côté, la jeune femme commençait à s'habituer à cet homme qui avait commencé par lui inspirer une répugnance dont elle ne se rendait pas compte. Aussi lui fit-elle, à son tour, quelques questions.

— Et ce que vous faites là suffit à vos besoins? lui demanda-t-elle.

— Oh! j'ai du travail en ville, répondit Coquelin.

— Mais ce travail vous rend-il beaucoup?

— Oui, oui? on me paie bien.

— Et jamais il ne manque?

— C'est-à-dire, répondit l'ouvrier, qui s'était remis à sa besogne, se renversant en arrière et relevant ses manches, c'est-à-dire qu'il y a des temps.

— Et vous êtes dans un bon moment, à ce qu'il paraît? demanda la jeune femme, car vous me semblez content.

— Mais oui! mais oui! Depuis deux mois à peu près les commandes ne vont pas mal, et elles s'augmentent tous les jours, grace au citoyen Brutus.

— Vous connaissez le citoyen Brutus? s'écria la jeune femme, sans réfléchir à cette étrange influence que pouvait avoir le citoyen Brutus sur le commerce d'un faiseur de jouets d'enfans.

— Si je connais le citoyen Brutus? répondit Coquelin; parbleu! si je le connais : c'est un chaud qui ne plaisante pas.

— Vous le connaissez! oh mon Dieu! c'est peut-être la Providence qui m'a conduite ici. — Et le voyez-vous souvent?

— Oui, comme cela, de temps en temps. Quand j'ai fini mon travail de jour, je vais prendre ses ordres pour le lendemain. Nous prenons un petit verre ensemble et nous trinquons à la santé de la république, une et indivisible.—Oh! il n'est pas fier, le citoyen Brutus.

— Citoyen Coquelin, vous me paraissez un brave homme.

— Un brave homme... moi... ô citoyenne?

— Vous me rendriez volontiers un service, n'est-ce pas?

— Si je le pouvais, citoyenne, certainement je ne demanderais pas mieux.

— Tenez, citoyen Coquelin, je veux tout vous dire; j'ai mon mari en prison, voilà pourquoi je passe tous les jours dans cette rue; il est innocent, je vous le jure; mais il a des ennemis parce qu'il est riche. Si vous pouviez implorer pour lui la justice du citoyen Brutus?... Il se nomme Robert, mon mari; retenez bien son nom, et puisque vous connaissez le président Brutus, puisque vous allez le voir, à la fin de votre travail, eh bien! dites-lui la première fois que vous irez, dites-lui qu'une pauvre femme, bien malheureuse, le supplie au nom du ciel de lui conserver son mari... Dites-lui bien qu'il n'a rien fait, mon pauvre Charles, le père de ma petite Louise; dites-lui qu'il n'a jamais conspiré, que c'est un bon patriote qui aime la république. Si vous saviez comme il m'aime!... si vous saviez comme il aime son enfant!... Il faut que je vous dise que tous les jours je le vois; à cinq heures il passe devant une petite fenêtre grillée et me fait un signe; aussi, tous les jours à cinq heures, nous allons attendre ce signe devant la fenêtre. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour voir le citoyen Brutus; mais on ne m'a pas laissé arriver jusqu'à lui. Cependant je l'aurais tant prié, tant supplié, qu'il m'aurait donné la vie de mon mari, j'en suis sûre. Mais c'est le bon Dieu qui m'a conduite ici, et puisque vous connaissez le citoyen Brutus, on ne tuera pas mon Charles. Louise! mon enfant! s'écria la pauvre mère tout éperdue, on veut tuer ton père, prie avec moi le citoyen Coquelin, pour qu'on ne le tue pas!

Louise se mit à pleurer en criant :

— Je ne veux pas que papa meure, monsieur Coquelin; ne tuez pas papa.

— La figure de Coquelin devint livide de pâleur.

— N'écoutez pas ce que dit cet enfant, s'écria la mère : elle ne sait ce qu'elle dit, mon bon monsieur Coquelin.

— Elle voulut prendre les mains rugueuses du faiseur de joujoux qui les retira vivement.

— Citoyenne, ne touchez pas à mes mains, lui dit-il avec une sorte d'effroi.

La pauvre femme se recula, elle ne comprenait pas le mouvement de Coquelin. Il y eut un instant de silence.

— Vous dites donc, reprit Coquelin, que la vie de votre mari dépend du citoyen Brutus.

— De lui seul! s'écria la jeune femme.

— C'est qu'il est bien dur, le citoyen Brutus, continua Coquelin en secouant la tête... bien dur, bien dur! Et il poussa un soupir.

— Me refusez-vous votre protection? demanda avec timidité la jeune femme en joignant les mains.

— Moi, dit Coquelin, moi vous refuser quelque chose de ce qui m'est possible de faire; ah! vous ne me connaissez pas, citoyenne. D'ailleurs, est-ce que vous ne m'avez pas acheté une maison en carton? est-ce que vous ne venez pas tous les jours dans ma boutique où il vient si peu de monde? Est-ce que vous ne parlez pas avec votre bonne petite voix si douce à un pauvre homme à qui personne ne parle? Et, cependant, rendez-moi justice, est-ce que je n'ai pas la boutique la mieux fournie de Marseille? Est-ce qu'il y en a un pour manier les ciseaux comme moi? Oh! allez, j'ai de l'adresse, j'ai du goût, moi. — Tenez, voyez ce petit pantin, c'est cela qui est drôle; je n'ai qu'à tirer la ficelle, et les bras, les jambes, la tête, tout cela s'agite, tout cela remue; voyez! voyez!

La jeune femme, par complaisance, regarda, à travers les larmes qui s'étaient répandues dans ses yeux, le grotesque pantin, dont Coquelin, la figure ébahie avec une satisfaction orgueilleuse d'artiste, faisait bondir les jambes et les bras.

De son côté, la petite Louise, passant de la douleur à la joie, comme une enfant qu'elle était, sautait sur la pointe de ses pieds en riant comme une folle.

La scène avait pris un caractère touchant et presque patriarchal. Renversé sur sa chaise, Coquelin tenait d'une main, à la hauteur de son nez, le petit bonhomme de carton suspendu par la tête, et de l'autre main il communiquait, au moyen de la ficelle, un mouvement rapide aux bras et aux jambes de ce pantin. Plus le bonhomme se démenait, plus les rires de Louise devenaient joyeux. Coquelin savourait son succès de mécanicien; sa figure s'épanouissait. Et il disait, tout en tirant la ficelle et en accordant sa voix avec les gestes du pantin :

— Vous dites donc, citoyenne, que votre mari est accusé? Eh bien! je verrai le citoyen Brutus; je lui parlerai... Il est dur, le citoyen Brutus! Mais, qui sait?... En tout cas, je ferai tout ce que je pourrai pour votre mari; soyez tranquille, citoyenne... Malheureusement, je ne peux pas grand'chose... mais tout ce que je peux, je le ferai... tout!

— Oh! mon bon monsieur Coquelin!

— Oh! j'ai de la mémoire, moi, citoyenne. J'en ai... je n'oublierai jamais que depuis deux semaines vous venez me voir travailler une demi-heure tous les jours, et que pendant cette demi-heure, je ne sais pourquoi, mais je suis heureux; c'est qu'à Marseille, voyez-vous, on n'aime pas les artistes... j'étais forcé de m'admirer tout seul... Voyez donc comme il danse, mon pantin, ma petite citoyenne. Elle aime bien son papa, n'est-ce pas?

— De tout mon cœur, répondit l'enfant.

— C'est bien. Elle n'a pas cassé sa maison?

— Oh non, monsieur Coquelin, je l'ai mise sur la table à jeu du salon.

— Vous devez être bien heureuse, citoyenne, d'avoir une aussi jolie enfant?

— Oui, dit la jeune femme, et comme elle est bien sage, je vais encore lui acheter ce pantin.

Louise poussa un cri de joie; Coquelin se leva dans toute la fierté de sa taille et remit le pantin à la pauvre mère, qui le paya quatre francs, recommanda une dernière fois son mari aux bons offices de Coquelin et sortit.

Comme elle était déjà à dix pas de la maison, Coquelin courut après elle.

— A propos! votre adresse, citoyenne? lui demanda-t-il.

— Rue des Thionvillois, île 4, nº 6.

— Merci, dit Coquelin; et il rentra dans son magasin, écrivit sur un morceau de papier l'adresse que venait de lui donner la jeune femme, mit le morceau de papier dans la poche grasse de son gilet à ramage, poussa un soupir, et passa dans l'arrière-boutique.

Un instant après les éclairs jaillirent et le bruit grinçant se fit entendre.

Le lendemain, vers les onze heures du matin, la jeune femme apprit que son mari avait paru devant Brutus, et que Brutus l'avait condamné à mort.

La jeune femme resta d'abord tout étourdie de ce coup. Mais elle vit son enfant qui jouait avec la jolie maison; elle pensa à Coquelin, dit à la petite Louise d'être sage et de s'amuser avec ses joujoux, ferma la porte à clé et courut comme une folle rue du Petit-Mazeau.

La boutique du faiseur de jouets d'enfant était fermée.

C'était un dernier espoir qui lui échappait : aussi se mit-elle à frapper du poing contre cette porte comme une insensée ; renversant de temps en temps la tête en arrière et poussant des sanglots.

Personne ne répondit : mais une vieille femme voisine de Coquelin ouvrit sa fenêtre, et voyant cette jeune femme qui frappait sans relâche. elle lui demanda ce qu'elle voulait :

— Je veux parler au citoyen Coquelin ! s'écria la femme.

— Le citoyen Coquelin est parti avec son tombereau. répondit la vieille : il doit être à cette heure-ci sur la Cannebière. Et la vieille referma la fenêtre.

La jeune femme se mit à courir du côté indiqué : mais à mesure qu'elle approchait. la foule était si considérable. qu'elle fut obligée de s'arrêter dans une des rues voisines. Des gens à face patibulaire disaient :

— Quel malheur de ne pas pouvoir aller plus loin ! On en mène douze aujourd'hui. Ceux qui ont les premières places en verront pour leur argent.

La pauvre femme s'évanouit.

On la porta dans une maison, on fouilla dans ses poches. on y trouva une lettre à son adresse. et on la reporta rue des Thionvillois.

Quand elle revint à elle. la petite Louise était à genoux, et une vieille femme. qui l'avait suivie de Paris. lui jetait de l'eau sur la figure.

Elle voulut se lever ; mais elle était si faible qu'elle fut forcée de se rasseoir.

Elle resta deux heures les mains appuyées sur les bras de son fauteuil. l'œil fixe, sans prononcer une seule parole.

Au bout de deux heures, on sonna violemment à la porte.

— Allez voir ce que c'est, dit-elle à la vieille servante.

La bonne femme descendit. — Un instant après, elle rentra toute tremblante et tenant un billet à la main.

Un homme, coiffé d'un bonnet rouge, avait jeté ce billet dans l'escalier, en criant : Pour la citoyenne veuve Robert !

La jeune femme prit le papier. Voici ce qui y était écrit :

« Citoyenne, ils étaient douze ; votre mari était le douzième. je l'ai fait passer le premier : vous voyez que j'ai tenu ma promesse. j'ai fait tout ce que j'ai pu.

» COQUELIN,

» Exécuteur des hautes-œuvres. »

En ce moment. Louise dit à sa mère :

— Maman, vois comme il saute, mon pantin !

La pauvre femme se leva, mit en pièces le pantin et la maison de carton. et prenant sa fille dans ses bras, elle retomba évanouie une seconde fois en disant :

— Les monstres ! ils ont tué ton père !

MÉRY.

L'IMPRESSION DE VOYAGE (1).

I.

Elle est née avec le siècle et par le siècle. long-temps après le voyage lui-même. On a toujours voyagé, mais les conteurs n'ont songé que très récemment à avoir des impressions de voyage.

Les impressions de voyage ont tenu d'abord à une nature spéciale d'illustres *impressionnistes*, habiles à refléter tout ce qui, de près ou de loin. s'était présenté au daguerréotype de leur rayon visuel. Mais. l'élan donné. tout le monde a voulu avoir des impressions. même les myopes, même les sourds. même les aveugles, surtout les aveugles, et elles n'ont pas manqué à ceux qui ne voyagent jamais. On connaît la fable de *la Tortue*. Ceux qui n'ont pas eu la possibilité de se mettre en route sont montés à cheval sur des caractères d'imprimerie. De grands exemples ayant été donnés, ont dû être suivis, pour se tenir aussi près que possible des grands modèles, tels que les Pythagore, les Platon. les Dumont d'Urville, les Alexandre Dumas et autres illustres voyageurs. Quelques-uns se sont mis à avoir d'immenses aventures dans l'intérieur d'une robe de chambre ; à doubler le promontoire d'un fauteuil en acajou, garni de maroquin, et à mettre leur plume à la voile.

Quand une muse, par exemple. fût-ce même une muse légitime, voyage à vos côtés, dans une chaise de poste créée par le génie de Shakespeare ; lorsque Mélusine vous conduit, à travers les détours sinueux du ruisseau du Tendre, au village de Tendre-sur-Hymen, le moyen de s'arrêter en si beau chemin ! C'est alors qu'on écrit des impressions ainsi intitulées : *Voyage autour d'un piano et d'une robe de soie*, etc. ; un million d'impressions qu'on peut recueillir sans faire un pas, ou même en voyageant beaucoup moins. Un regard est votre étoile. un sourire est votre boussole, et le notaire devient *votre éditeur*.

Cette première méthode de voir, de sentir, de voyager. crée les hommes impressionnables et les maris... L'autre crée les impressionnistes et les détracteurs du lien conjugal. Revenons à l'impression de voyage pure et simple.

Aujourd'hui, une initiative heureuse et puissante a considérablement agrandi cette faculté donnée à l'homme d'avoir des impressions. La vapeur, les chemins de fer, ouvrent une voie que tout le monde a le droit de suivre, et que beaucoup ont suivie. Aussi l'impression de voyage est-elle le produit spontané de ces deux grands élémens de communication. Papin, Fulton et Watt. voilà de grands voyageurs. Homère, bon Dieu ! voyageait à pied, aussi vivait-il dans un temps où l'on mettait dix ans à faire un siége de Troie. Homère. cependant. nous transporte dans le pays qu'il décrit, ce qui prouve quelque chose en faveur des piétons.

L'art des impressions de voyage, à peine né chez nous. n'a pas tardé à donner lieu à deux espèces d'artistes : les impressionnistes vrais et les pseudo-impressionnistes. Il faut ranger parmi ces derniers celui qui, sans avoir jamais fait un pas hors de son cabinet, reçoit des impressions de toute main, les combine, les arrange ; parcourt le globe en quelques feuilles. fait signer à tous les peuples de l'univers un pacte avec la langue française, et compose, à l'aide de manuscrits entièrement inédits, un panorama des mœurs de toutes les nations. C'est là l'homme qui n'a rien vu : un être incroyable, que l'on croit cependant sur pseudonyme, et qui vous embarque en quatre volumes dans le pays des chimères. C'est le plus souvent un *homme en l'air* et qui vole... je ne dis pas ses lecteurs. De là l'impression à vol d'oiseau, la plus rapide de toutes les impressions.

II.

L'homme qui n'a rien vu est assurément un être fantasque, à mettre sous cloche, à enfermer entre quatre murs, comme les éditeurs de Kehl auraient voulu enfermer Voltaire ou Rousseau, pour obtenir d'eux des impressions : il faut se garder de croire aveuglément l'homme qui n'a rien vu. Mais l'homme qui a vu est un être éminemment dangereux, monotone et peu récréatif. Sous ses pas, aucune fleur de rhétorique, pas le moindre agencement. pas la plus petite supposition un peu hasardée. Ces choses qui ravissent dans un paysage quand elles n'y sont pas ; ces bas-reliefs qui surprennent dans un monument où l'art aurait dû les ajouter ; ces conversations étonnantes entre voyageurs qui ne se sont jamais vus. tout cela fait défaut sous la plume de l'homme qui a vu. Ne lui demandez ni incidens heureusement trouvés au milieu d'une route. pour varier la monotonie des aperçus, ni combats livrés à propos à des ours ou à d'infâmes brigands dont on dévore la peau (je parle des ours), ni ce qui est arrivé à d'autres en maintes rencontres. Ce qu'il a vu est tout ce qu'il sait, et on croit qu'avoir vu. c'est être dispensé de raconter. Le contraire a lieu le plus souvent. L'homme qui a vu est sec et prosaïque. L'homme qui a vu n'a rien vu. Je doute qu'il ait eu des impressions. attendu que le meilleur moyen d'en avoir, c'est précisément de ne pas voyager. Donnez, au contraire. à un homme habile des matériaux à impressions de voyage : montrez-lui de loin une colline quelle qu'elle soit, et sur-le-champ il va vous en composer des Alpes ou des Cordillères. selon le besoin : une petite église de paroisse, s'il est en quête d'une cathédrale, c'est son affaire. il possède déjà le fond de son sujet. Un lecteur qui veut être ému, ne doit pas non plus regarder de trop près à ses impressions. Les choses de loin ne paraissent d'ailleurs jamais ce qu'elles sont de près.

Nous visitions dernièrement un château fort connu dans les mémoires secrets et inédits du dix-huitième siècle. Le château avait été le séjour d'une marquise spirituelle autant qu'aimable, dont le nom était soupçonné. On se glissait à l'oreille ses aventures. dont on ne révélait qu'une partie, pour ne pas trop déprécier les mœurs de l'ancienne noblesse. Quant au château. on le montrait tout entier, depuis la porte d'entrée jusqu'à la sortie du parc, qui consistait en un champ de blé magnifique et à perte de vue.

Le cicerone possédait à fond son objet.

Là, disait-il. quand le château existait. il y avait une entrée, en tout semblable à celle du Louvre, sur le modèle duquel je puis affirmer que le château était construit ; puis une cour carrée, qui ne dut pas différer essentiellement de celle qu'on admire dans le même monument. Un escalier, à gauche. taillé dans les proportions de celui qui, dit-on, conduit au musée de Paris, servait d'introduction à une colonnade qui était en quelque sorte le frontispice de cette habitation seigneuriale. On fit un secret au roi Louis XIV de cette construction, sans quoi le monarque se serait fâché de savoir son Louvre, le plus beau diamant de sa couronne, imité dans les départemens. et aurait confisqué l'édifice à son profit ; et ainsi de suite pour toutes les parties du château. dont une superbe chose existait encor... L'emplacement.

Et voilà justement comme on écrit l'impression de voyage.

III.

L'auteur qui voyage pour un journal quotidien va d'ordinaire coucher à son premier feuilleton. Il se ménage ensuite le temps et l'espace, pour avoir toujours un relai sur les abonnés. L'*Académie des sciences* lui donne parfois le temps de respirer. Un de ces impressionnistes, cité parmi les plus féconds, venait seulement de se mettre à table dans une ville où il avait des impressions à prendre. Le potage s'annonçait avec élégance dans une soupière de porcelaine à fleurs bleues et vertes : l'auteur se sentait un appétit de femme méconnue, et portait seulement sa cuiller à sa bouche.

— En voiture... en voiture, crie le conducteur.... avec le sifflement aigu et ironique particulier aux conducteurs qui veulent imiter lord Biron : en voiture, messieurs et dames ! — Mais, dit le feuilletoniste. c'est à peine si... faites donc attention que... je commence à peine à avoir des impressions... Il faut une bonne heure pour s'y mettre.

— Bon ! bon ! fit le conducteur... *la suite au prochain numéro*... et la voiture de filer. Que dire à une voiture qui s'en va, et à un conducteur qui met un terme à vos impressions ?

---

(1) Extrait des *Français peints par eux-mêmes*. Cette publication, la dernière qui soit sortie des presses françaises avec un texte et des dessins entièrement inédits, continue d'être fort recherchée.

Autrefois, avant que les bateaux à vapeur fussent inventés, le monde restait stationnaire. Qui voyait-on se mettre en route? des hommes comme Goldsmith et J.-J. Rousseau; l'un jouant de la flûte, l'autre muni d'une fontaine de Héron. L'impression de voyage n'existait presque pas. Rousseau décrivait le pays de Vaud, et laissait échapper une lettre à Julie, sur le bord d'un ruisseau. Les grand hommes d'autrefois n'étaient pas curieux; ils vivaient pour vivre, marchaient pour aller. Des impressions, ils ne songeaient pas en avoir.

Mais aujourd'hui, quiconque a eu des impressions pour son argent, veut avoir de l'argent pour ses impressions. L'esprit courait les rues jadis, aujourd'hui il court les grands chemins. Pauvres hommes d'esprit, obligés d'être impressionnés à toutes les étapes, d'admirer tout ce qui est beau, d'assujettir l'enthousiasme à des règles fixes, de visiter toutes les célébrités de province, de laisser leur carte à la porte de tous les monumens, de dîner chez tous les sous-préfets, d'être brillans dans tous les salons de petite ville, de connaître toutes les langues, de mettre d'accord tous les savans, ce qui les oblige quelquefois à être un peu plus brouillés qu'auparavant; de promettre une mention honorable à toutes les pierres sculptées; de s'enfoncer dans les ténèbres de toutes les époques. Ceci ne compromet que le tempérament; mais un bon impressionniste doit courir vingt fois le risque de la vie. Il met sur son registre d'impressions : « Ici nous serons attaqués; là, asphyxiés par un feu grisou, un peu plus loin nous aurons la fièvre jaune. A Messine, le sirroco exercera ses ravages sur nos nobles personnes; un peu plus loin, nous serons dévorés par un phoque; le voyage sera sans aucune espèce d'intérêt, si nous n'entrons pas dans le cratère d'un volcan; description d'un cratère, une éruption : ensuite nous resterons pétrifiés jusqu'au prochain numéro. »

L'homme qui a des impressions ne saurait vivre de longues années. Il s'est exposé aux morsures de tous les serpens à sonnettes, il a dormi sous tous les *upas tiente* : il a essayé de tous les poisons usités chez les divers peuples. Il est mort comme on meurt partout, et d'une mort modèle. Il a connu tous les brigands célèbres, il a subi le choc de deux ou trois avalanches au milieu des Alpes, il a été vingt fois submergé dans des précipices

IV.

Demandez à ses guêtres de cuir des nouvelles de toutes les roches alpestres qui les ont déchirées; demandez à ses paletots les balles qui les ont troués sur la route de Madrid et des marais Pontins; à la peau d'ours qui lui sert de tapis de pied, de quelle noble victoire elle est le prix; à son médecin, quelle est l'origine des divers rhumatismes qu'il a rapportés de ses impressions de voyage.

Lorsque le globe commence à être perforé, translucide, qu'il ne reste pas un coin d'inexploré, sur la trace d'un chemin frayé ou non frayé, un impressionniste s'écrie, dans un accès de découragement amer :

« J'ai sondé le flanc de l'Etna; j'ai sondé les flots en pleine mer, j'ai sondé l'âme d'un supplicié, j'ai sondé la grotte du Chien de Naples, les plombs à Venise; j'ai sondé l'abîme de l'éternité, et je n'ai pas été ému. Mais hélas! mon cœur a fléchi une fois; j'ai sondé la bourse des éditeurs, et j'y ai trouvé le vide. »

Eussiez-vous d'ailleurs voyagé comme les Anglais voyagent, c'est-à-dire, en dînant dans les hôtelleries, au lieu de dîner chez eux, en voyant tout ce qu'on peut voir pour son argent, les chefs-d'œuvre des arts dans toutes les capitales du monde civilisé, gardez-vous de vous croire, pour cela, doué de la bosse de *l'impressionnabilité*. On peut être exempt d'impressions et avoir beaucoup voyagé. Mais si votre plume a appris à courir avec élégance, d'un pôle à l'autre d'un large carré de papier blanc; si vous tenez de la nature l'art de conter avec facilité les moindres accidens d'une tournée sentimentale, n'eussiez-vous fait que traverser le détroit, comme le philosophe Sterne; ou voyager en Italie, comme J. Janin (et qui n'a pas voyagé un million de fois en Italie?); n'eussiez-vous chaussé qu'en rêve les bottes du petit Poucet, cela suffit parfaitement pour qu'on s'intéresse à la course échevelée de votre plume, à travers les principales métaphores qui embellissent notre langue. Un sot qui voyage, est rarement intéressant. Mais un homme d'esprit ne saurait trop complétement rester en place pour écrire ses impressions.

Je suppose que j'écrive maintenant, à la façon de Montaigne, mes impressions de voyage.

« Gardons-nous, me dirais-je, de lire trop de livres, d'éprouver trop d'impressions, de faire trop de chemin; le mérite consiste à s'assimiler chacune de ces choses en s'y livrant. Il y a des hommes qui sont comme des cribles, tout y passe et rien n'y reste.

» Vivons en nous et pour nous.

» La nature peut être tout entière dans un regard, une main pressée, sur le seuil d'un ami, ou dans la rue habitée par une femme simple, modeste, qui a plusieurs enfans à soigner, comme la Charlotte de Werther, et qui ne sort jamais. »

L'imagination ouvre des espaces qui ne sont pas ceux du monde réel, mais qui peut-être valent beaucoup mieux.

— Je continue d'écrire mes impressions :

« Nous mîmes à la voile à neuf heures du matin; il ventait frais. Une grande multitude assistait à notre départ et se tenait, tout ébahie, sur le seuil de sa demeure. Le Parisien voyage peu. Les soins, les affaires, les préoccupations chagrines de la vie domestique, s'opposent chez lui aux grandes qualités qui font les Vasco de Gama, les capitaines Cook et les Tavernier.

V.

Tout d'abord, nous nous aperçûmes qu'on supprimait l'isthme de Suez qui unissait jadis le golfe de la Porte-Saint-Denis au détroit de Beringh du faubourg Poissonnière. L'administration actuelle appelait les mers et les golfes sous les pas des Parisiens artistes et voyageurs.

Après avoir doublé le cap des Panoramas, nous découvrîmes la Bourse. Nous avions Frascati à notre droite et la Bourse à notre gauche, c'est-à-dire que nous nous trouvions placés entre Charybde et Scylla; mais ces deux écueils ont beaucoup perdu de leur antique réputation.

Un foulard nous fut volé par des corsaires à la hauteur des *Filles-St-Thomas*. Une chaloupe *omnibus* se présentait, et nous nous y jetâmes pour éviter d'en être écrasés. Nous entrâmes, pour nous ravitailler, dans une île abondante en toute sortes de vins, de mets, de fruits délicieux, et qu'on nomme, je crois, les *Frères-Provençaux*, bien qu'elle mérite à coup sûr un nom plus poétique, tel que *Sybaris*, *Capoue* ou le *palais d'Alcinoüs*.

Un mot maintenant de la ville et des habitans. Ecoutons parler Montaigne :

« Je ne me mutine jamais tant contre la France, que je ne regarde
» Paris de bon œil. Elle (cette ville) a mon cœur dez mon enfance; et
» m'est advenu comme des choses excellentes; plus j'ai veu, depuis,
» d'autres villes belles, plus la beauté de celle-ci peult et gaigne sur mon af-
» fection; je l'aime par elle-même, et plus en son estre seul, que chargée de
» pompe étrangère; je l'aime tendrement, jusqu'à ses *verrues et ses tas-*
» *ches*; je ne suis Français que par cette grande cité, grande en peuple,
» grande en félicité de son assiette; mais surtout grande et incomparable
» en variété et diversité de commodités; la gloire de la France et l'un
» des plus beaux ornemens du monde. »

Maintenant, les Parisiens valent-ils leur réputation? l'opinion qui les place en tête des peuples civilisés est-elle une opinion justifiable et justifiée?

Un Parisien peut-il avoir des impressions de voyage? Chez lui, que peut-il voir avec des sens émoussés par l'habitude? Au dehors, n'emporte-t-il pas un prisme par trop flatteur, même en dehors de son amour-propre et de ses affections de terroir, pour bien juger des mœurs des autres peuples?

On pourrait se demander si Paris fortifié aura autant de charme que Paris exempt de fortifications; *ses verrues et ses tasches*, qu'une administration bourgeoise et vigilante s'applique chaque jour à faire disparaître (et par verrues il faut entendre les pâtés de maisons sans jour, sans symétrie, sans vitalité), ne sont pas, comme le prétend un grand poète contemporain, V. Hugo, un des ornemens de la grande cité.

VI.

Les impressions de voyage complètent Paris. Elles étendent jusqu'aux limites du monde moderne la civilisation parisienne. Paris! simple feuillet du grand livre de l'univers, que l'artiste est appelé à compulser (tiré d'une feuille d'impression)! Il y a d'ailleurs une source éternelle d'images et de contrastes dans les oppositions naturelles de la vie sédentaire et de la vie de voyage. L'été, l'artiste recueille ses impressions qui se reflètent sur les soirées d'hiver du Paris fashionable. Quand un homme arrive gros d'impressions de voyage, s'il n'est pas accaparé par un journal à domicile; s'il n'appose pas sa griffe au bas de son Odyssée avec défense de reproduction; s'il n'entre pas en collaboration avec quelque Scarron littéraire pour décrire les mœurs des peuples; si, vendant chèrement ses impressions, il consent au contraire à parler gratis, il est au moins sûr de faire fureur dans les salons. Lorsque le kaleidoscope de Paris se recompose, que les groupes de l'an passé se trouvent de nouveau réunis, que l'on est saturé d'académiciens, de grandes actrices, d'auteurs en vogue et de pièces à couplets, alors quelqu'un peut être attendu pour ses impressions. L'homme qui a eu des impressions, fût-il laid, difforme, sans grâce, sans esprit, appartînt-il à un institut de sourds et muets, est encore recherché pour celles qu'il peut produire.

D'ailleurs, deux amis qui ont déjeuné ensemble au pied de la pyramide de Giseh ou sur les bords du Gange, peuvent se trouver réunis de nouveau autour d'une table à thé dans un salon de la rue Saint-Lazare, et parler de leur villegiature.

C'est ainsi que Paris devient le rendez-vous de l'univers; qu'il n'y a plus rien de nouveau pour le Parisien qui en voit d'autres. Ceux qui veulent avoir encore des impressions n'ont qu'à se hâter. C'est un domaine qui échoit au premier occupant; mais chaque jour l'exploration recule les limites du monde où l'on peut encore éprouver des impressions. Le sommet du Mont-Blanc n'a plus rien d'inexploré; d'intrépides voyageurs, bravant le chaud et le froid, ont arraché des impressions jusque sous le pôle, d'une part, et de l'autre, dans l'intérieur de l'Afrique et de l'Abyssinie. D'ailleurs, Paris, qui court aujourd'hui après des impressions de voyage, peut ne plus s'en soucier demain. Quand les wagons feront quarante lieues à l'heure, qu'un vaste réseau de chemins de fer embrassera tout le continent, et que le reste du globe sera desservi par la vapeur, qu'il faudra neuf jours pour faire le tour du monde, et que celui qui n'aura pas vu le soleil se lever un peu partout sera censé n'être point sorti de sa demeure; quand Lyon ne sera qu'un faubourg de Paris, Marseille un faubourg de Lyon, il n'y aura certes plus rien de romanesque au monde, que cet état de choses, dont chacun voudra s'assurer par ses yeux; alors la génération des feuilletonistes qui font des impressions aura disparu de la terre. Disons que leur prose est un faible secours que les journaux nous envoient pour que

ous prenions patience, en attendant la terre promise par la vapeur et les chemins de fer. Quand nous l'aurons entrevue, alors les Moïses du feuilleton du haut de leur style, écriront leur dernière impression de voyage.

LOUIS ROUX.

PHYSIOLOGIE DU LION. (1)

DÉFINITION.

Qu'est-ce qu'un lion ?

Erudits de l'Institut, d'Hoziers modernes, qu'en pensez-vous ?

Est-ce un bêlître qui cherche à faire remarquer son costume par sa figure et sa figure par son costume ?

Est-ce un individu que la nature a doué de goûts excentriques, d'un caractère casseur, qui porte des habits à la mode, ne parle que chevaux, chiens et maîtresses, a des créanciers, et dans sa poche quelques billets de mille francs ?

Cette seconde définition me semble plus vraie, et surtout plus polie. La dernière condition qu'elle exige exclut, j'en conviens, de la classe des lions une multitude de personnes d'ailleurs fort recommandables.

Mais pourquoi ne sont-elles favorisées d'aucune espèce de billet de mille francs ?

(Certes, voilà un pourquoi bien impertinent !)

Maintenant je reprocherais à ce dieu qui créa le lion français (si tant d'audace n'était un crime de la part d'un simple mortel), d'avoir manqué d'originalité dans sa création ;

D'avoir dérobé au génie britannique le feu dont il anima cette puissante royauté ;

Enfin d'avoir restreint parmi nous l'espèce léonine avec une légèreté intolérable.

En effet, le lion existe depuis long-temps en Angleterre, et toutes les sommités, non pas seulement celles de la mode, reçoivent ce titre glorieux. Byron jadis était lion littéraire ; O'Connell représente aujourd'hui le lion de la réforme, et Wellington celui des combats.

Je demande pour quelle raison nos Blummel jouissent du privilége exclusif de s'intituler lions?

Bussy-Rabutin avait formulé le vaniteux libertinage des roués. Rousseau le déisme des premiers anglomanes. Fréron le sensualisme révolutionnaire de la jeunesse dorée ; ainsi la pensée de chaque siècle a dominé ses modes. C'est de notre mépris pour toute croyance, de nos passions inquiètes, de nos façons cavalières, dévergondées, que le lion du dix-neuvième siècle a su se faire la vivante expression. Combinez les fantaisies maladives de lord Byron et le cynisme fardé des ***Premières armes de Richelieu***, et vous aurez au moral ces gentlemen mahométans qui fument en France le chibouque et s'étendent de travers sur les coussins de leurs divans.

Quant à l'extérieur, le lion, tel que nous avons le bonheur de le posséder en cette année de grâce **1841**, n'aurait pas été déplacé chez la Parabère, au bon temps du régent. Sa chevelure ressemble presque à une perruque de Frison ; nos artistes tailleurs ont donné à son paletot je ne sais quelles manches dix-huitième siècle à larges paremens de velours ornés de deux boutons géans, en ont drapé les basques autour de lui avec un ***chique*** éminemment ***rococo***, coupent ses habits à la française, échancrent ses gilets à la financière, et en accommodent parfaitement l'ouverture au jabot de dentelle qui doit s'y montrer. Son pantalon à guêtres, étroitement serré au genou, remplace convenablement le bas de soie et la culotte à rosettes. Ajoutez à cela ses gants jaunes, sa canne à pomme d'or, et vous trouverez peu de différence du lion au roué, pour le vêtement bien entendu.

La perplexité dans laquelle je me suis trouvé au commencement de ce chapitre m'engage à donner en le terminant à la haute fashion un conseil que je crois utile : c'est de rédiger ses assises, et de terminer exactement les conditions requises pour devenir lion.

Elle préviendrait ainsi de fâcheuses méprises, et simplifierait la grave question que je viens de résoudre, en créant un principe immense qui la dominerait.

Les conditions seraient par exemple :

1° D'avoir au moins 40,000 livres de rentes, un emploi ou des talens artistiques éminens;

2° De connaître toutes les variétés de panthères ou toutes les panthères des Variétés;

3° De compter parmi les membres du Jockey's-club ;

4° Parmi les abonnés de l'Opéra ;

5° De se tenir sur les limites les plus extrêmes de la mode ;

6° De se fournir chez des faiseurs approuvés;

7° De s'être cassé une ou plusieurs côtes dans les courses au clocher ;

8° De connaître à fond la cachucha appliquée à nos mœurs ;

9° D'avoir étudié le pugilat moderne, la canne, l'escrime et autres arts d'agrément ;

10° Et de ne jamais descendre à son dîner au dessous du filet de bœuf et du rôti de venaison.

De plus, un symbole étant nécessaire à toute association, le lion devrait réciter soir et matin cette prière, qui me semble résumer assez bien sa foi :

« Notre père, qui n'êtes pas à Paris, que votre nom soit béni, que votre héritage m'arrive, qu'une place honorable vous soit accordée dans le ciel. Donnez-moi le pain quotidien et pas mal d'autres choses; payez mes dettes, comme mon grand-père a dû payer les vôtres, et ne m'abandonnez pas aux Anglais ; mais surtout préservez-moi des gardes du commerce. Ainsi soit-il. »

LE LION TERRIBLE.

Le caractère de cet être redoutable se développe à vingt ans ; c'est le type du lion le plus parfait. Chacun de ses actes en trahit l'ardente nature. Au boudoir, il prend d'assaut la vertu des femmes; au club, il pousse sa martingale avec rage, au bois, il crève les chevaux, éclabousse les piétons, fait jurer les cochers de fiacre, enfile les avenues et descend les côtes en véritable casse-cou. C'est la providence de ces spéculateurs aventureux qui vivent de contusions et de fractures, et placent en rente viagère leur omoplate et leur tibia.

Il pariera cent louis de s'être tué de débauches avant deux ans, sans penser qu'il ne pourra recueillir les enjeux s'il gagne. Afin de prévenir ce malheur, un père plein de tendresse sollicite pour lui à sa majorité le bienfait de l'interdiction.

Que s'il passe vingt-deux ans, ses passions deviennent furibondes ; on ne parle que de ses folies et de ses duels. Malheur à la timide gazelle, au créancier, au ***titi*** qui lui tombent sous la main ! Il mène le sentiment à coups de cravache, donne de son épée dans les lettres de change, tire le pistolet comme un voyageur du commerce, et possède l'art du boxeur comme un législateur anglais.

Mon devoir m'obligeant de précautionner le public contre ce dandy féroce, je donne ici son signalement :

Taille haute et bien prise, figure colorée, barbe et crinière rousses de toute venue, chapeau à larges bords, redingote étriquée et bombée sur la poitrine comme l'uniforme d'un officier de cavalerie.

Le lion terrible arpente le boulevard en maître, lançant par bouffées au nez des femmes les parfums de son pur Havane. Des éperons sont vissés au talon de ses bottes; il ne les ôte que pour se coucher et pour monter à cheval. Enfin il porte une canne plombée qu'il a surnommée sa ***logique***, comme les princes appellent le canon leur dernier raisonnement.

Les physiologistes prétendent que Dieu, dans son éternelle sagesse, a rendu cette variété de l'espèce léonine excessivement rare. On pourrait même, disent-ils, appliquer aux lions cette parodie d'un quatrain bien connu :

> Vois ces dandys dont une rose
> Orne toujours l'habit si beau,
> Du lion s'ils ont quelque chose,
> Ce n'est sans doute que la peau.

LE LION POLITIQUE.

L'emploi du fashionable pur-sang s'est multiplié depuis quelque temps dans nos relations internationales. On accuse le ministère du boulevard des Capucines de mettre encore en pratique l'ingénieux machiavélisme qui portait Catherine de Médicis à endormir les chefs de la réforme dans les bras de ses filles d'honneur. Mais le directeur suprême de la diplomatie française n'ayant pas sous la main ceux des chancelleries étrangeres pour les bercer dans d'utiles séductions, et ne pouvant leur envoyer des syrènes dans le bagage de ses ambassadeurs, exploite à distance la confiante sensibilité de leurs épouses. Il confie aux secrétaires d'ambassade cette agréable spécialité. Leurs attributions consistent à donner des crocs-en-jambe à la vertu des odalisques et des ladies, et à tirer de la bouche de leurs belles victimes les secrets d'état. Or quelle société peut fournir de plus expérimentés séducteurs que celle du Jockey's-club de Paris? Aussi fourmille-t-elle d'envoyés du cabinet en service ordinaire et extraordinaire. Tout dernièrement ces messieurs ont sauvé la France. Pendant qu'assis aux pieds de leurs nobles maîtresses, ils les aidaient à dévider leur fil, l'affaire d'Orient se débrouillait ; pendant qu'ils pariaient à ***New-Market-Races***, nos affaires allaient au galop ; quand ils paraissaient au bal, l'Autriche et la Russie perdaient l'équilibre, le roi de Prusse ne savait plus sur quel pied danser. Ils ont porté dans leurs gants jaunes les destinées de l'empire turc, l'existence des Indes anglaises, et la fortune du pacha d'Alexandrie.

Un homme seul, un homme d'un esprit ingénieux découvrit au ministère du 1er mars ces Talleyrands non boîteux parmi les gentlemen que venait de ruiner le jeu. Celui-ci, le premier sans contredit des ***lions politiques***, directeur autrefois d'un de nos théâtres les plus en vogue, inventeur d'une pâte pectorale célèbre, court aujourd'hui des bordées dans les parages de la chambre des députés.

Un journal dont le succès effraya la restauration lui sert de voile, et un tout petit homme, enterré sous le claque de Napoléon qui l'aveugle, se tient assis à l'arrière du bateau et fait mouvoir l'aviron. Du reste, le futur député possède toujours la cravate la plus magnifiquement empesée et la figure la moins diplomatique, au point de vue de cet article, qui soient visibles à Paris.

LE LION LITTÉRAIRE.

Svelte, bien fait, distingué dans ses manières, brillant des pieds à la tê-

---

(1) ***La Physiologie du Lion***, par M. Félix Deriége, est un charmant petit livre, écrit avec élégance, finesse et vérité. Les travers de nos don Juan modernes, leur folie, les anecdotes les plus curieuses de la vie intime s'y trouvent racontés d'une manière extrêmement piquante. Gavarni a prêté à cette courte étude de nos mœurs contemporaines le secours de son spirituel crayon.

le, le *lion littéraire* a pour lui tous les avantages de l'intelligence et de l'amabilité. Dieu l'a généralement gratifié d'un front énorme, d'un regard d'ange et d'une ame de poète. Sa manière de pratiquer la mode n'exclut pas les souvenirs de nos costumes historiques. Il ombrage sa tête de la chevelure d'Abailard, et ses pieds se cachent dans le vernis du dix-neuvieme siècle : sous un gilet de Jean de Bourgogne il cache un gilet Pompadour. Rarement il produit ses œuvres; il craint les censures plébéiennes pour les enfans de son génie. Mais ses romans manuscrits obtiennent dans les salons une vogue immense; les vielles marquises prisent ses madrigaux; pour les jeunes filles plus modernes, il soupire avec succès la plaintive élégie.

A en croire plus d'une Agnès de bonne maison, si ce cher M. Edgard livrait à la publicité les chefs-d'œuvre inédits qu'il enfante, il ferait dans le monde littéraire une immense sensation.

Le dandy quelque peu clerc en littérature escarmouche aux avant-postes du parti romantique. Il a fait de Victor Hugo son idole, regarde Casimir Delavigne avec un dédain superbe, trouve Boileau ridicule et Racine déjà bien rococo.

Certains lions littéraires bravent cependant la critique, et lancent hardiment leurs livres à travers la société. Et vraiment ces représentans du monde fashionable ne réussissent pas trop mal. Les femmes recherchent avec curiosité les ouvrages de ces scélérats enchanteurs; elles aiment les allures indépendantes de leur style, et jusqu'à ces titres cavaliers qu'ils semblent écrire du bout de leur cravache sur la couverture jaune paille de l'in-8º.

Dans un appartement de la rue de la Paix, que n'eût pas dédaigné un fermier général de l'ancien régime, le lion s'arrange souvent, pour accomplir son pèlerinage de ce monde, une assez confortable hôtellerie. De moelleuses tapisseries, des bois dorés du dix-huitieme siècle, de délicieuses peintures de Watteau, de Boucher, de Wanloo en décorent le salon. Il a placé l'antiquité païenne dans son antichambre, et le moyen âge dans sa chambre à coucher.

Au milieu de ces merveilles de toutes les époques et de tous les pays, vous le trouverez, si vous lui rendez visite, étalant autour de lui une magnifique robe de chambre de velours épinglé; il sera coiffé d'un bonnet grec, et son pantalon à pied se perdra dans des pantoufles de mandarin.

Il vous recevra avec l'aimable simplicité d'un artiste, et vous montrera :

Le balai de la Lucrèce antique;

Les lunettes de Bélisaire aveugle;

Le biberon Darbo qui servit à l'éducation de Charlemagne;

Un vase étrusque ressemblant fort à un pot... à l'eau;

La chaise à plusieurs fins sur laquelle le duc de Vendôme se plaisait à donner audience;

Une boîte d'allumettes chimiques allemandes ayant appartenu à Bossuet;

Le *rifflard* de Philippe... Auguste;

Et cent autres curiosités dont l'énumération fatiguerait.

On comprend que le lion littéraire ne vit guère des produits de sa plume. Il serait exposé à d'énormes besoins s'il fallait que le vernis de son style brillât sur ses bottes, que le parfum de sa rhétorique embaumât ses cheveux, que le lusant de sa phrase chatoyât sur ses habits. Cette hypothèse néanmoins s'est probablement réalisée plusieurs fois; et, certes, quel exercice acrobatique, quelle série de tours de force et de sauts périlleux peut se comparer, pour les difficultés d'équilibre, à une pareille existence? Heureuse cette victime de l'injuste fortune, si de la nébuleuse Irlande lui arrive un jour une miss au cœur aimant, à la chevelure blonde, qu'aura captivée sa phraséologie, et qui mettra devant lui pas mal de livres sterl. Mais j'engage le lion à regarder comme un fait généralement acquis la rareté des miss irlandaises. En Irlande comme ailleurs, l'héritière n'épouse le dandy français qu'à son corps défendant, ou plutôt quand elle l'a mal défendu.

LES LIONS DE PROVINCE.

Le lion existe-t-il en province?

Peut-il respirer loin de l'atmosphère parisienne? sa crinière se colore-t-elle d'un reflet d'or et de pourpre sans le soleil des boulevarts? sait-il rugir hors de sa loge de l'Opéra, hors du boudoir de ses lorettes et des salons éblouissans du Jockey's-club et du café de Paris?

Les voyageurs modernes affirment que la race lionne s'acclimate parfaitement sous les latitudes de Brives-la-Gaillarde et de Saint-Quentin.

On conçoit que la nécessité de trouver une solution certaine à la grande question posée au commencement de ce chapitre a dû nous préoccuper vivement. Aussi nous avons bravé pour l'obtenir tous les dangers d'une excursion lointaine. Nous avons tenté un voyage à travers les déserts de la province, visité les chefs-lieux, découvert des sous-préfectures que M. Alexandre Dumas lui-même n'avait pas explorées; et nous pouvons assurer, sous la foi du serment, que Carpentras a ses lions, ses tigres, ses panthères, sa loge infernale, et son café... de Carpentras.

Le lion provincial se fait habiller à Paris; quelquefois dans son pays, mais suivant les gravures publiées par un journal des modes. De là deux inconvéniens, conséquences de son exil. Ou bien le tailleur indigène s'effraie des difficultés d'une coupe nouvelle, craint pour sa réputation et plus encore pour son elbeuf, et s'obstine à ne formuler l'habit voulu qu'après en avoir obtenu des modèles; ou le vêtement qu'apportent les messageries à l'Apollon de nos départemens dessine mal ses formes; l'artiste parisien, peu certain de ses mesures, ayant voulu le tenir *avantageux*. Dans le premier cas, le lion de province se trouve toujours à la mode... de l'année passée; dans le second, son costume semble avoir été taillé sur les proportions d'une guérite, et présente une analogie désespérante avec la capote d'un tourlourou.

De plus, rien n'égalant les caprices de la mode et son inconstance, des raisons d'économie domestique collent au dos de notre bipède infortuné des fourrures long-temps après qu'elles ont perdu leurs poils et leur à-propos. De façon qu'en arrivant à Carpentras, nous vîmes avec stupéfaction des queues de morue magnifiques battre encore les jarrets des dandys les plus célèbres par leur puritanisme et leurs folies.

La fashion de nos départemens n'ignore pas le vernis et se livre immodérément au luxe des gants jaunes. Elle a soin de tenir la main fermée, quand leur couleur si délicate commence à tourner au noir vers l'extrémité des doigts; car la civilisation ne l'a point encore favorisée des bienfaits du nettoyage et du mouton piqué à vingt-neuf sous.

Séducteur par caractère, et don Juan par état, le dandy provincial ne se montre pas insensible aux charmes de la *prima donna*, de la première, de la deuxième et de la troisième amoureuse du théâtre de sa ville natale. Il s'accommode parfaitement des soubrettes, et descend même volontiers jusqu'à la *duègne*, quand la duègne n'est pas trop déchirée et se montre facile en fait de conventions préliminaires. On le voit rarement danser aux soirées particulières. Il fuit l'*assemblée*, les bals du commerce et généralement tous les lieux où se montrent les filles à marier, astres resplendissans de beauté, de jeunesse et de tout l'éclat du madapolam. Il trouve l'ingénue bégueule et le quadrille classique horriblement ennuyeux. Il préfère de sa loge d'avant-scène, imitation des loges infernales de l'Opéra, jeter son prospectus aux actrices, régenter le parterre, et effrayer la direction par ses rugissemens. La loge infernale en province est un lieu très bien fréquenté et très agréable. On n'y joue pas, on n'y est pas forcé de filer le sentiment et de causer littérature avec des demoiselles récemment arrivées de la pension du chef-lieu : on y économise son esprit, sa chandelle et son argent.

Chaque matin notre fashionable, en robe de chambre, descend dans sa cour fumer une pipe et surveiller la toilette de son cheval. Comme le palefrenier ne compte guère parmi les objets de luxe dont l'a doué la fortune, son tigre procède au pansement. Cette expression de tigre est juste le dimanche et fausse le reste de la semaine. J'en avertis pour l'exactitude de cette physiologie. Du lundi au samedi soir, le groom de province, espèce qui varie entre quinze et cinquante ans, se métamorphose en jardinier, en valet-de-chambre, en laboureur, en maître d'hôtel, suivant les besoins de la maison. J'en ai connu qui étaient maçons, outre cela, courriers d'amour, vignerons et quelque peu serruriers. Le dandy départemental aime donc les chevaux? Plus encore que les grisettes; et c'est justice, le cheval étant un être beaucoup plus utile, puisqu'il sert à plusieurs fins.

Le tigre du lion de province se transforme seul avec autant de facilité que son cheval. Ce dernier traîne le char-à-bancs où son maître promène ses maîtresses, l'engrais nécessaire à ses propriétés, son tilbury de voyage, ses récoltes et l'omnibus héréditaire de sa famille. Le dandy regrette de ne pouvoir le convertir aussi facilement en cheval de course. Pendant notre séjour à Carpentras, les centaures de cette sous-préfecture tentèrent un steeple-chase avec des coureurs depuis long-temps domptés de la Camargue. Toutes les bêtes engagées avaient été couronnées plusieurs fois, mais non pas de gloire. On pariait cinquante francs... et au-dessous. La solennité avait attiré toute la ville sur le turf, et le rédacteur en chef du journal du département avait préparé un dithyrambe pour le vainqueur en patois provençal. Mais aucun des gentlemen n'arriva au but. Tous firent le demi-tour à la vue du premier fossé. La foule les attendit en vain jusqu'au soir dans les champs Serres et Loriol. Quand elle rentra en ville, les héros du sport buvaient de la bière et fumaient la pipe sur les bancs peints en vert de leur club des jockeys.

Le jockey's-club en province est simplement le café le mieux fréquenté. Quand la ville a un café militaire, il jouit invariablement du privilége de réunir la fashion; parce que sa situation sur la place d'armes en expose davantage les habitués aux regards des promeneuses.

Le lion se plaît à y venir prendre son verre d'absinthe, frapper du bout de sa cravache les tiges de ses bottes, consommer son grog à l'anglaise et caramboler par effet.

Le dandy provincial a donc fini par considérer son alezan comme totalement inhabile à la course. Il a compris que l'art vétérinaire permet tout au plus le grand trot à cet animal. En conséquence, il se contente de le faire piaffer aux cavalcades hebdomadaires dont il prend sa part chaque dimanche. S'il le lance au galop, c'est dans l'intérieur de la ville, seulement pour attirer messieurs du commerce sur le pas de leur boutique, et jeter l'épouvante parmi les bonnes d'enfant. Dans ses promenades, il va majestueusement au pas. Trouve-t-il une auberge sur son chemin, il s'arrête pour se rafraîchir, parle à voix haute, frappe sur les tables, embrasse la servante et l'appelle — la belle enfant... quand bien même elle aurait cinquante ans. Nous ajouterons, pour terminer cette esquisse, que le fashionable fait profession d'incrédulité, et que son pasteur a remarqué l'absence au sermon, à la messe, de ce jeune *insensé*. Il vient d'abandonner l'école de Voltaire pour embrasser les doctrines de Saint-Simon, et quittera les saint-simoniens pour donner tête baissée dans le fouriérisme, aussitôt que l'in-octavo de madame Gatti de Gamon lui sera parvenu.

Un petit nombre d'oisifs, d'anciens officiers de cavalerie, quelques employés de l'administration des eaux et forêts, recrutent la fashion provinciale. Les belles joueuses de loto de l'endroit décorent les affiliés du nom de *mirliflors* : elle accapare également les docteurs en médecine et les licenciés en droit nouvellement arrivés de Paris. Ce dandynisme bâtard leur

sert de moyen terme entre les habitudes de la capitale et la paisible existence du provincial. Ils oublient ainsi Bobino, la Chaumière et les jeunes filles du quartier latin, simples et fraîches comme une fleur des champs.

Mais bientôt arrivent l'âge et les créanciers. Le gant-jaune commence à perdre sa considération dans l'arrondissement quand il se trouve à découvert de cent écus. Rien de plus criard, rien de plus honteux que les dettes de province, où tout le monde se connaît. Aussi les mamans cessent-elles bientôt de faire au lion des avances, et les héritières paraissent-elles s'apercevoir qu'il a passé trente ans. Alors le désir de prendre une position sociale, les remontrances paternelles, l'ennui de son inutilité, le ramènent peu à peu aux réalités de ce monde. Il renonce à ses folies, achète une étude ou une maison pour faire de la clientèle. Enfin il prend une dot, malheureusement accompagnée d'une femme, avec laquelle dot il couvre ses frais d'établissement. Dès lors commence pour le lion de province cette vie monotone et régulièrement mesquine que M. de Balzac a su peindre avec tant de vérité.

Le papillon a formé sa chrysalide.

LE TEMPLE.

L'ordre des chevaliers du Temple, ou des Templiers, fut institué, l'an 1118, par Hugues de Paganic, Geoffroy de Saint-Omer, et sept autres gentilshommes dont l'histoire ne nous a pas conservé les noms. Le but de cette association était d'écarter les chrétiens qui voyageaient dans la Terre Sainte, de les défendre contre les attaques des infidèles et des brigands qui désolaient ces contrées, et de les loger dans des maisons fortifiées et à l'abri d'un coup de main. La réunion de ces braves chevaliers rendit moins difficile et moins périlleuse la visite des lieux saints. On les appela bientôt chevaliers du Temple ou Templiers, parce que le roi de Jérusalem leur donna un bâtiment dans son propre palais, ou parce que les chanoines du Temple de Jérusalem leur accordèrent quelques maisons situées non loin de l'édifice splendide bâti par Salomon. Neuf années après leur association, le pape Honorius II ratifia la règle que saint Bernard leur avait donnée, et leur prescrivit de porter une robe blanche. Eugène III, qui fut élu pape en 1145, voulut que sur cet habit blanc ils portassent une croix de drap rouge, afin de montrer qu'ils étaient constamment prêts à répandre leur sang pour la défense de l'église et de Jésus-Christ.

Vers la fin de cette même année 1145, quelques chevaliers blessés et malades vinrent s'établir à Paris sous la conduite du commandeur Othon de Vitry. Louis VII les reçut avec de grandes démonstrations de joie et leur alloua des gîtes vers les rives de la Seine, du côté du couchant. Ce ne fut guère que soixante ans plus tard qu'il s'établirent définitivement aux portes de Paris dans des marécages inhabités et inhabitables jusqu'alors. C'est du moins ce que donne à penser l'extrait d'un titre conservé aux archives du royaume :

« Ego frater Holdomus, domus templi parisiensis præceptor humilis, et fratres » ejusdem loci, notum facimus præsentibus pariter et futuris, quod concessi- » mus hospitalariæ sanctæ opportunæ Parisiensis, quondam domum sitam in » vico novo, juxtà domum defuncti Simonis Franque, pacifice et quiete in per- » petuam possidendam, pro sex solidis Parisis, de cremento census, etc. Actum » anno domini 1212, mense novembri. »

Les Templiers, à force de travaux de persévérance et de courage, donnérent un écoulement aux eaux qui croupissaient dans ces marécages depuis des siècles, remplacèrent les joncs, les algues et les roseaux par des plantations de chênes, d'ormes, de hêtres et de peupliers, et construisirent d'immenses bâtimens, afin d'y recevoir des chevaliers templiers qui venaient de toutes les parties du monde à Paris pour assister au chapitre général de l'ordre. Ces bâtimens étaient si splendides que plusieurs rois y tinrent leur cour, et que, dans les révoltes de la capitale, d'autres s'y réfugièrent et s'y établirent avec leurs serviteurs et leurs gardes.

Pénétré de l'importance des services rendus à la ville de Paris par les Templiers, Philippe III, par ordonnance du mois d'août 1279, donne à ces chevaliers « droit de moyenne et basse justice, depuis la porte Barbette, se réservant » la haute jusqu'à la porte du Temple, et, au regard des lieux qui sont hors de » la ville, leur donne haute, moyenne et basse justice depuis la même porte » Barbette, tirant au chemin de la Courtille vers la porte du Temple, avec pou- » voir de faire porter à leurs gens des armes et les autres attributions nécessai- » res pour faire exercer la justice. »

Ce n'était point trop faire pour une association qui avait créé une bourgade riche et puissante aux portes de la capitale, et qui, au prix des plus rudes et des plus patiens travaux, avait rendu à l'agriculture une étendue de terrain considérable. Cette transformation merveilleuse avait eu d'ailleurs d'autres résultats non moins précieux, celui d'abord d'assainir l'air et de dessécher des marais infects qui exhalaient incessamment des miasmes putrides et délétères; puis de placer à la tête de la ville, pour lui servir de sentinelle vigilante, une population guerrière toujours prête à défendre les approches de la capitale contre les invasions des ennemis.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de donner ici une idée de l'aspect de Paris tel qu'il était alors. Nous avons sous les yeux un plan qui date de 1259, et où sont indiquées de la manière suivante les sinuosités que formait la clôture de Philippe-Auguste.

Du côté du septentrion, elle commençait au-dessous de Saint-Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis le Louvre, traversait les rues Saint-Honoré, Coquillière, des Deux-Ecus, Montmartre, Montorgueil, Française, Saint-Denis, Bourg-l'Abbé, Saint-Martin; elle renfermait le bourg de Saint-Germain-l'Auxerrois, une partie du bourg de l'Abbé, le beau bourg, le bourg Thiboust, qui tenait son nom de Guillaume Thiboust, prévôt des marchands. Cette enceinte s'avançait du côté où furent construits plus tard les maisons des Jésuites et l'Ave-Maria, et finissait au pont Marie.

Du côté du midi, elle commençait à l'endroit où est le pont de la Tournelle, passait derrière Sainte-Geneviève, l'église de Saint-Jacques, où furent depuis les Jacobins, et se terminait au bord de la rivière, du côté où s'étendent maintenant les bâtimens de l'Institut. Cette muraille était flanquée, de distance en distance, de fortes tours, entre lesquelles on en distinguait quatre principales : la tour de Nesle et la tour de Bois ou du Grand-Prévôt, gardant le bas de la rivière; la tour de la Tournelle et la tour de Barbeau, qui en défendaient le haut.

Il ne faut pas croire cependant que cette enceinte, qui paraît si considérable pour le temps, fût entièrement garnie de maisons. On y voyait (ce qui subsiste encore à présent dans plusieurs villes de la Belgique) de grands clos ensemencés et des places vagues : on les désignait assez ordinairement par le nom de coutures ou cultures; de là se sont formées les dénominations transmises jusqu'à nous de culture Sainte-Catherine, culture Saint-Gervais, etc. Des marais d'une étendue considérable régnaient sur la rive droite de la Seine, et se prolongeaient jusque vers les fossés de la route de Saint-Denis d'un côté, et de Bagnolet de l'autre (1). C'est ce terrain qui fut abandonné à l'ordre du Temple. C'est là que les chevaliers édifièrent leur magnifique demeure et jetèrent les fondemens de ce quartier, si élégant sous Henri IV et sous Louis XIII, si noble sous Louis XIV, et aujourd'hui encore si aéré et si majestueux, le Marais.

Les bâtimens du Temple formaient un parallélogramme régulier au milieu duquel s'élevait la *Grosse Tour*. Cette grosse tour, que l'on voyait encore au commencement de ce siècle, avait été achevée en 1306 sous la commanderie de Jean-le-Turc. Elle était flanquée de quatre autres tours moyennes aux quatre coins, et contenait le trésor et l'arsenal de l'ordre. L'esplanade de la grosse tour était si large que trois cents hommes pouvaient y manœuvrer librement avec leurs arbalètres et leurs hallebardes. Dans les quatre petites tours on renfermait les Templiers coupables de quelque infraction à la discipline monastique : des cachots profonds et humides étaient destinés à recevoir les chevaliers qui, par quelque crime, s'étaient rendus passibles de châtimens plus exemplaires.

La richesse, la somptuosité des bâtimens qui environnaient la tour, passent toute croyance, s'il faut s'en rapporter aux historiens, ou plutôt aux annalistes des douzième, treizième et quatorzième siècles, les chambres du Temple étaient incomparablement plus splendides et plus éclatantes que celles des palais des rois. La chambre de retrait du grand-maître était soutenue par vingt-quatre colonnes d'argent massif, travaillées avec un art admirable, et représentant des feuilles de vigne avec leurs pampres, des oiseaux, des écureuils et des serpens si ressemblans, que *mou.lt gens avaient grand'peur d'y met're le doigt*. La salle du chapitre était pavée en mosaïque, les poutres étaient en cèdre du Liban, et sculptées à grand art, *comme dentelle de Flandres*; il y avait dans cette salle 60 grands vases en or massif, et une si grande quantité d'armes arabes, mauresques et turques, enrichies de pierreries, damasquinées, ciselées et bistournées, *qu'elles en suffoquaient les yeux*. Chaque chambre de chevalier était remarquable par quelque beauté, *d'art ou de nature*, et les chambres des officiers et des commandeurs enserraient tant de richesses et tant de métaux exquisement ouvrés, *que c'était miracle*.

L'an 1317, les Templiers furent expulsés de France, et leurs châteaux, commanderies, terres, métairies, etc., furent confisqués. Il n'entre point dans notre plan de reproduire l'interminable discussion de l'innocence ou de la culpabilité des chevaliers du Temple. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la cupidité prétendue de Philippe-le-Bel n'entra pour rien dans cette persécution commandée par de hautes convenances politiques. Et cela est si vrai, que la majeure partie des biens confisqués sur l'Ordre du Temple furent donnés aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, connus sous ce nom jusqu'à la prise de la cité sainte, ensuite appelés Rhodiens ou chevaliers de l'île de Rhodes jusqu'à la prise de cette île, et qui enfin reçurent le nom de chevaliers de Malthe jusqu'au jour où Malthe vit flotter, en 1798, le drapeau républicain sur ses forts.

Philippe-le-Bel abandonna les bâtimens du Temple à cette milice religieuse; mais, en politique habile, il se réserva la *propriété exclusive* de la grosse tour et des tourelles, *pour en faire*, dit l'acte de donation, *ce qu'il jugera à propos d'en faire pour la sûreté de son trône et de la capitale*.

A dater du règne de Philippe-le-Bel, la tour du Temple fut avec la tour du Louvre consacrée à détenir les hommes puissans ou les grands feudataires de la couronne qui s'étaient rendus coupables de quelque acte de félonie : c'est en vertu de cette destination que les ducs d'Aquitaine et de Brabant, sous Philippe V et sous Philippe de Valois, les comtes de Dammartin et de Flandres, sous le roi Jean, furent enfermés dans cette tour qui avait au surplus des chambres aussi magnifiques que celles du Louvre.

Pendant le règne de Charles V, la tour du Temple servit de prison à l'un des plus grands capitaines du siècle, à Jehan de Grailly, captal de Busch, tour à tour, quoique Français, au service du roi de Navarre et du roi d'Angleterre. Fait prisonnier pour la seconde fois, devant Soubise, en 1372 (il avait été pris par Duguesclin, quelques années auparavant, à la bataille de Cocherel), il fut transféré à Paris, et emprisonné dans la grosse tour. Le roi d'Angleterre mit tout en œuvre pour le délivrer, et obtint enfin de la magnanimité de Charles V son élargissement, à la seule condition qu'il ferait le serment de ne plus prendre les armes contre la France. Mais Grailly, aveuglé par la haine qu'il portait à sa patrie, ne voulut pas prêter serment, et aima mieux mourir dans sa prison, où, du reste, il était traité avec tous les égards dus à son rang, à sa haute réputation et à ses grands talens militaires. Le captal mourut en 1377, et Charles V lui fit faire de magnifiques funérailles, « regrettant, dit un historien du temps, que Jehan de Grailly n'eût employé les grands talens dont le ciel l'avait doué, à l'honneur et à la défense de son pays. »

Malgré les sentimens douloureux que fait naître une haine aussi implacable, on ne peut s'empêcher d'admirer l'inébranlable fermeté de ce vieux guerrier qui préfère la captivité éternelle à la honte d'être parjure. Rare exemple, et qui, dans des circonstances identiques, n'a pas été imité par des guerriers illustres des siècles suivans.

A la mort de Charles VI, en 1422, la tour du Temple reçut pendant deux mois une femme dont la fortune et la faveur avaient été grandes, nous voulons parler d'Odette de Chamdivers, surnommée la petite reine.

Odette était fille d'un marchand de chevaux, Charles VI, qui la vit un jour en passant sur le quai du Louvre, où elle habitait, fut frappé de sa beauté et en devint amoureux. Il était alors tombé dans les accès d'une démence incurable, et comme on cherchait à la cour moins à le guérir qu'à le distraire dans sa maladie, la reine, Isabeau de Bavière, fut la première à introduire près de lui cette jeune fille, qui joignait les agrémens de l'esprit à tous les charmes de la beauté. Ce qui détermina la reine à cette complaisance fut, au rapport d'un contemporain, que le roi, dans ses accès de folie, poussait parfois la violence jusqu'à la frapper. « Mais, pour sa jeune maîtresse, ajoute l'écrivain, il l'ai- » mait et avait pour elle cette crainte que ceux qui se trouvent dans l'état où » il était conçoivent ordinairement pour quelque personne en particulier. Un

(1) Les exhalaisons pestilentielles de ces marais déterminaient chaque année à Paris des maladies épidémiques qui enlevaient beaucoup de monde.

» des effets de la démence de ce malheureux prince était de s'obstiner à ne » point changer de linge, et à vouloir garder la même chemise et les mêmes » draps, en quelque sordide état qu'ils fussent. La petite reine le mena- » çait de son indifférence ou de sa haine ; dans la crainte de n'en être » plus aimé ou de ne plus la voir, il devenait plus facile, et faisait ce que » l'on exigeait de lui. Il en était de même pour le boire et le manger, et pour » toutes les autres choses qui pouvaient contribuer à sa santé et qu'il refusait » de faire si Odette de Champs divers ne l'y obligeait. Elle calmait son humeur, » elle adoucissait son sang et soulageait ainsi ses maux par ses charmes, sa dou- » ceur et sa complaisance. »

Les Anglais, alors maîtres de Paris, accusèrent Odette, après la mort de Charles VI, d'avoir entretenu des relations *avec le roi de Bourges* (le dauphin, depuis Charles VII) et d'avoir *fomenté* dans l'esprit du feu roi des retours de tendresse pour son fils absent. Cette accusation, tout absurde et tout immorale qu'elle pût être, fut accueillie par les juges institués par l'Anglais usurpateur, et Odette fut enfermée à la tour du Temple. Mais elle avait su pendant sa faveur se concilier tant de sympathies, d'amitiés et de bons suffrages, qu'elle n'y resta guère et qu'on lui donna la clé des champs au bout de quelques mois de captivité.

François I[er] rendit le Temple à sa destination primitive, en le consacrant exclusivement à l'habitation du grand prieur de France. Déjà la grande tour avait été abandonnée comme prison sous les règnes de Charles VII, Louis XI, Charles VIII et Louis XII. François y fit faire de grandes réparations, embellit les jardins, reconstruisit les murs de clôture qui tombaient en ruines, et releva de toutes parts les blasons et les hiéroglyphes de l'ordre du Temple que le temps et les révolutions avaient dégradés ou anéantis.

Depuis 1510, les grands prieurs de France occupèrent cette magnifique et pittoresque demeure, et en firent un séjour digne des pinceaux de l'Albane, de la plume de l'Arioste.

Tant que la politesse, l'amour des beaux-arts et des belles-lettres auront en France un culte et des admirateurs, on ne se rappellera pas sans émotion l'aspect que présentait le château du Temple à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Le duc de Vendôme, ce grand capitaine, cet esprit si délicat et si fin, était alors grand prieur, et il s'était plu à rassembler autour de lui tous les hommes d'élite de son temps. Voltaire, J.-B. Rousseau, Chaulieu, Hamilton, Grammont, l'abbé Courtin, le duc de Nevers, Malézieux, Chapelle, Dangeau, Saint-Aulaire, et cette duchesse du Maine, si ambitieuse et si athénienne ; et Mme de la Sablière, si belle et si incrédule, et la marquise de Lassay, si voluptueuse et si bonne, se rassemblaient sous les vieux maronniers qui avaient ombragé Jacques Molay et Philippe-le-Bel, et se livraient aux jouissances exquises des beaux-arts, de l'amitié et de la poésie. Ainsi, au Temple, s'alliaient les plaisirs de Tibur et de Tivoli aux discussions philosophiques de l'aréopage, et il ne manquait rien à l'éclat, à la magnificence de ces réunions, pas même le prestige de la gloire militaire, car les drapeaux de Villaviciosa flottaient au dessus des armes pesantes des vieux chevaliers de la Croix.

A moins de cent ans de là, le 10 août 1792, toute une royale famille entrait sous les arceaux du Temple, redevenu prison. Louis XVI en sortit pour monter à l'échafaud, Marie-Antoinette pour être transférée à la Conciergerie, la jeune dauphine pour se rendre en exil.

La convention nationale ne jugea pas à propos de faire du Temple un dépôt de victimes ; le directoire et l'empire se chargèrent plus tard de peupler la tour où le savetier Simon, successeur révolutionnaire des grands maîtres et des grands princes, avait exercé un pouvoir despotique et cruel sur un pauvre enfant, sur un misérable orphelin qui n'avait commis d'autre crime que d'être né fils du roi de France.

Quelques maltotiers, quelques fournisseurs fripons et maladroits furent incarcérés au Temple sous le règne éphémère du directoire. Le célèbre Sydney Smith, le premier vainqueur de Bonaparte, le sauveur de Saint-Jean-d'Acre, y fut enfermé sous le consulat. Plus heureux ou moins loyal que Jehan de Grailly, Sydney Smith trouva le moyen de se sauver et d'échapper ainsi à la haine que Napoléon portait à l'allié du pacha de Syrie. C'était une chose du reste fort singulière que de voir un officier chrétien captif dans l'ancien manoir des chevaliers du Temple pour avoir secouru les infidèles. Le hasard seul avait-il présidé à cet arrangement, ou Bonaparte, toujours dominé par des contrastes ou des rapprochemens historiques, avait-il choisi exprès ce lieu de détention ?

Lors de la conspiration de Georges Cadoudal, quelques conjurés furent mis au Temple, mais temporairement : l'ordre arriva bientôt de les transférer à Vincennes ou à la Conciergerie.

Napoléon, qui cherchait à effacer toutes les traces des égaremens révolutionnaires, ordonna dès les premières années de son règne la destruction de la grosse tour du Temple et de ses quatre annexes. Le marteau y fut mis, et bientôt il ne resta plus de l'ancienne abbaye que des bâtimens isolés, des jardins tronqués, et quelques murailles épaisses et noires attestant l'antiquité de ce qu'on avait détruit.

L'ordre des Templiers dura à peu près deux cents ans ; les chevaliers hospitaliers de Rhodes et de Malte subsistèrent quatre cent quatre-vingt-un ans. D'après ce calcul, le Temple, qui avait été érigé en 1211, se maintint pendant un espace de près de six cents ans.

Un monastère pieux et modeste, asile d'où des voix pures s'élèvent sans cesse vers le ciel pour demander l'expiation des crimes commis dans cet emplacement lugubre, s'est assis sur les ruines de la tour du Temple. En 1815, la dernière fille du glorieux nom de Condé était supérieure de cette congrégation. Il était beau de voir un nom aussi illustre s'éteindre ainsi au milieu de l'humilité et de la prière.

Lorsqu'on démolit la vieille tour du Temple, on trouva dans ses fondemens, non seulement des objets qui remontaient aux Templiers primitifs, mais encore aux Romains. Le peu de soin qu'on mettait alors à opérer ces fouilles, fit qu'une grande partie de ces richesses numismatiques furent perdues pour l'art et pour la science.

Il y a deux ans environ, en creusant de nouveaux égouts dans la rue des Enfans-Rouges, au Marais, on trouva dans un cercueil de pierre le corps d'un homme vêtu encore de sa chlamyde et dans un état parfait de conservation. Comme l'emplacement de la rue des Enfans-Rouges faisait autrefois partie des jardins du Temple, on crut avec raison que ces restes étaient ceux d'un des pieux chevaliers. Quelques antiquaires pensèrent même, à la forme de la robe et à la richesse de l'agrafe qui retenait le manteau, que ce chevalier pouvait bien avoir été tué en Terre-Sainte, et que, nommé commandeur à Paris, alors que l'on ignorait encore sa mort, il avait été rapporté de la Palestine, embaumé par les procédés orientaux, et inhumé avec les insignes de son rang. Quelques autres ont prétendu que ce corps pourrait bien être celui de Jehan-le-Turc, fondateur de la grosse tour du Temple. Nous laisserons aux savans à décider la question, si toutefois l'administration municipale a conservé ce vénérable débris avec plus de soin que beaucoup d'autres entassés pêle-mêle dans ses réserves et ses magasins.

Horace Raisson.

(*Gazette des Tribunaux.*)

Une barque devant Naples.

Le jour venait de s'éteindre sur Naples. La ville aux blanches colonnades, entrevue à travers les hauts feuillages de ses jardins suspendus, s'ouvrait devant nous, pareille à un amphithéâtre préparé pour des orateurs. A peine une brise légère frôlait l'eau et la baie, et cette masse d'eau tranquille semblait un vaste lac réfléchissant dans sa profondeur les milliers de mondes dont l'azur était parsemé. Les lumières de la cité glissaient des fenêtres lointaines et tombaient au fond de la mer, pareilles à des flèches d'or, tandis que la lune, assise sur le château Saint-Elme, couronnait de ses rayons pâles le centre de cet immense tableau. On voyait à gauche le Vésuve épouvanter l'avenir comme un géant qui dort. On entrevoyait à droite les vignes antiques, frémissantes et entrelacées, ressemblant à de flexibles danseuses qui n'attendaient qu'un signal pour s'élancer vers les collines de Vomere ; puis nos regards s'arrêtèrent sur le couvent des Camaldoli plongeant sa tête et ses prières dans les cieux.

Je ne distinguais plus que comme de vagues fantômes Resina, Portici, Castel-a-Mare, et les bords charmans de Sorrente, peuplant les solitudes de cette nuit transparente ; pourtant nos yeux s'ouvraient larges et ravis. S'attendaient-ils à voir apparaître dans l'ombre quelqu'une des générations dont nous venions étudier sur place les mœurs, le langage et les gloires ? J'écoutais de tous côtés si je n'entendrais pas le cri de liberté réveiller enfin les échos vides ; j'entendis l'air plaintif quitter le rivage tout chargé des parfums d'orange, de myrte, de jasmin, ce jasmin double dont on dirait que l'ardeur du soleil extrait l'essence poignante pour en imprégner les souffles tièdes du soir. Mon oreille eut beau s'incliner et se tendre, nul appel indigné, nul signal généreux ne sortit du sein comprimé de l'Italie esclave. La douce et molle musique des guitares, le rire strident et railleur du tambourin martelant les mesures rapides de la folle tarentelle tirèrent seuls un long soupir de ma réflexion découragée.

Une harmonie plus imposante surmonta tout à coup celles qui berçaient nos rêves ; elle semblait pousser en cadence une yole dorée que nous vîmes briller au loin sous toutes les lueurs de la nuit. Les rames frappaient l'onde avec la précision d'instrumens sonores, dont les coups égaux éparpillaient à grande distance une lumière blanche et phosphorescente. Rien ne peut rendre l'effet merveilleux de la mer Méditerranée lorsque, le soir, une rame légère en fait jaillir mille bouquets d'argent lumineux, sans chaleur et sans durée. Les lampes nombreuses suspendues à l'yole errante lui donnaient l'aspect d'une large topaze glissant sur des diamans liquides, tandis que de moment en moment la musique devenait plus distincte et coulait comme une voix dans l'oreille enchantée. Il nous fut bientôt facile de reconnaître que les brillans musiciens étaient vêtus de la livrée royale.

Puis une barque plus mystérieuse suivit la première, et, par les amples courtines de soie blanche dont elle était enveloppée, figurait dans l'ombre un nuage rapide voguant à fleur d'eau ; de distance en distance pourtant, ses courtines étaient entr'ouvertes afin de laisser pénétrer au dedans l'air pur et rafraîchi du soir. En rasant la mer, comme entraînée par la musique dont elle était précédée, elle semblait obéir aux sons qui endorment, et aux lampes qui fascinent.

L'illumination, furtive comme un bonheur qui fuit, nous laissa voir distinctement la grande figure qui dominait dans la barque silencieuse. Ses cheveux rares et blancs tombaient à plat sur des joues fortement colorées. Ses regards sereins, mais assurés, portaient l'expression de la puissance, et cette bouche à la fois sévère et calme ne paraissait s'ouvrir que pour dire : « Je veux. »

Mais sa compagnie indolente, qui donc est-elle ? D'où vient qu'elle semble si froidement honorée de ce royal personnage ? Ses traits audacieux ne sont pas même effleurés d'un sourire. Ce n'est pas à l'Italie qu'elle doit le bleu de ses yeux pleins d'une pâle lumière. L'Italie, toute de soleil, n'attache pas aux fronts de ses villes les boucles dorées qui parent ce front bas et soucieux ; ces lèvres sans caractère manquent de la ciselure accentuée qu'on attribue aux rayons sans voiles du soleil, enfin, l'expression toute positive de sa contenance tient plus, si l'on ose le dire, de la terre que du ciel.

D'innombrables nacelles remplies de dames nobles suivaient, tenues par respect, à distance de l'embarcation brillante qui passait alors devant nous comme une vision d'Orient.

« Celui qui commande la yole dorée, nous dit d'une voix haineuse le guide que j'ignorais si près de moi, est Ferdinand, roi des Deux-Siciles.

» Celle qui se laisse traîner à sa suite est Marie-Louise, ex-impératrice des Français. »

Madame Desbordes-Valmore.

(*Fragment inédit d'un voyage en Italie.*)

(*Gazette des Femmes.*)

ÉCOLE DE SALERNE ET DE PARIS (1).

Il y a huit siècles environ, vivait un Croisé fameux, un héros chrétien que le désir de la gloire avait arraché des bras de sa jeune épouse, pour le lancer sur les plages brûlantes de la Terre-Sainte. Ce héros, c'était Robert, duc de Normandie et héritier présomptif du trône d'Angleterre. Ce prince avait été blessé au siége de Jérusalem, une flèche empoisonnée s'était fixée à son bras et y avait déterminé un mal affreux, une fistule regardée comme incurable par les médecins du temps qui, à ce qu'il paraît, se trompaient comme ceux d'aujourd'hui. En effet, Robert, en dépit de la faculté, avait été parfaitement guéri, et cette guérison miraculeuse, il la devait au dévoûment, à la tendresse de son épouse qui, toutes les nuits, posant sa bouche délicate sur la plaie hideuse de son jeune époux, était parvenue, au péril de sa vie, à tarir le foyer du virus qui empêchait la plaie de se cicatriser. Mais avant cette cure touchante, Robert avait bien consulté des docteurs; Hippocrate disait oui et Gallien disait non, c'était encore comme aujourd'hui. Enfin, une faculté entière, une école fameuse alors, l'Ecole de Salerne fut appelée à donner son avis. Elle chargea un de ses membres, Jean de Milan, non seulement de répondre sur le mal dont Robert était atteint, mais encore de lui tracer un genre de vie, un code de santé qu'il devait continuellement consulter. C'est cet ouvrage fameux que l'on connaît sous le nom d'*Ecole de Salerne*. Traduit dans toutes les langues, commenté ou noté par tous les médecins du monde, il a vu graviter autour de lui tous les systèmes d'hygiène. Mais il faut l'avouer, bien des préceptes ont vieilli. Le flambeau de la science a rendu évidentes bien des erreurs que dérobait l'obscurité. Il fallait qu'un médecin habile mît le livre au niveau de la science, c'est ce que vient de faire le docteur Demonmerot. La nouvelle traduction qu'il a donnée, élégante et concise, enrichie de notes précieuses et savantes, sa dissertation sur les vers léonins, le soin qu'il a eu de rassembler tous les aphorismes attribués à tort à l'Ecole de Salerne, feront rechercher cette édition par tous ceux qui, aiment à exhumer les richesses scientifiques de l'antiquité et par tous ceux qui plus nombreux, aiment à conserver leur santé, le seul bien réel peut-être que la nature nous ait octroyé ici-bas. C'est principalement à ces derniers lecteurs que cet ouvrage s'adresse. Pour leur être plus utile encore, le docteur Demommerot a tenté dans notre langue, ce que Jean de Milan a tenté dans la langue latine, c'est-à-dire qu'il a fait suivre l'*Ecole de Salerne* de l'*Ecole de Paris*. Là, on sent que l'auteur est débarrassé des entraves de la traduction : ses vers étonnans de facilité deviennent d'une originalité inimitable : tour à tour cuisinier et médecin, dégustateur de vin et moraliste, l'auteur instruit toujours par la sagesse de ses préceptes et plaît par l'agrément de son style.

Cet ouvrage abonde en leçons utiles et comme il résume l'hygiène ancienne et et moderne; nous ne saurions trop le recommander à ceux dont la santé chancelante a besoin d'un guide sûr et précis, et à ceux qui, actuellement sans souffrance, craignent de compromettre leur santé par ignorance de ce qui convient à leur tempérament.

(1) *Ecole de Salerne et de Paris*, chez l'auteur, rue des Poitevins, n. 2; prix 4 fr., et 4 fr. 50 c. par la poste (affranchir).

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Dans sa séance du 7 de ce mois, le conseil municipal de Nantes a accueilli, à l'unanimité, la proposition de l'administration concernant l'érection d'un monument à la mémoire du général Cambronne.

— On écrit d'Aix :

« Par décision en date du 3 février, la chambre du conseil du tribunal d'Aix a renvoyé M. le général Levasseur, ainsi que ses témoins, devant la chambre des mises en accusation, sous la prévention d'homicide volontaire. »

— Le navire l'*Issel*, du port de Rotterdam, est en ce moment dans nos bassins, venant achever son chargement, commencé en Hollande, de machines et appareils perfectionnés pour la fabrication du sucre; ces appareils proviennent tous des ateliers de MM. Derosne et compagnie, tant de Bruxelles que de Paris.

Les appareils chargés par l'*Issel* sont destinés à l'installation de deux sucreries nouvelles dans la colonie hollandaise de Java, érigées, sous la protection particulière du roi Guillaume II, par le capitaine Stavers.

Déjà, l'année dernière, il a été expédié, sous la protection du gouvernement hollandais, des appareils semblables pour quatre fabriques; c'est ce même système qui est en pleine activité à Bourbon. Nous savons d'une autre part que le chef de la maison de construction qui est en possession du système d'appareils donnant de si grands avantages aux fabricans de sucre de canne, s'est récemment embarqué pour la Havane, afin de surveiller l'installation de la première fabrique établie dans cette colonie sur le nouveau système. En présence des efforts que font visiblement les colonies étrangères pour améliorer et augmenter leur production, nous croyons que le gouvernement français ne pourra rester en arrière pour encourager l'introduction des perfectionnemens dans nos colonies des Antilles, dont la position deviendrait critique en raison de la concurrence que leur prépare l'étranger, même en admettant qu'elles parviennent à se débarrasser du sucre de betterave. (*Journal du Havre.*)

— Il faut que cette année les loups soient doués d'une audace bien rare ou d'une faim bien impérieuse pour s'approcher des lieux habités et s'exposer à des chasses meurtrières. Du côté de Collonges sous Bellegarde, on en a vu plusieurs; mais la neige, amoncelée par le vent, rend la chasse impossible, car, en certains endroits, il y en a jusqu'à vingt pieds. L'on a même prétendu reconnaître les traces d'un loup aux portes de Genève. Voici deux anecdotes assez curieuses rapportées par un journal du Valais :

« Un voyageur, qui se dirigeait dernièrement du côté de Saint-Maurice par le bois Noir, aperçut, à sa grande surprise, qu'il était accompagné par un loup. S'étant arrêté et retourné, l'animal s'assit en face de lui et continua à le suivre, lorsqu'il se remit en marche. Ce terrible compagnon était encore auprès du voyageur à un quart de lieue plus loin; mais, arrivé au Pont-de-Beauvoisin, il le quitta et regagna la montagne.

» Une aventure du même genre, qui aussi a eu lieu dans ce pays, nous a été racontée par une personne digne de foi :

» Le soir de la Chandeleur, à onze heures, venant de Martigny, elle se dirigeait, par un beau clair de lune et un froid excessif, sur la route de Saint-Maurice, vers une maison de campagne, lieu de son habitation. Se trouvant à moitié chemin devant l'avenue d'Ottan, elle aperçut à quelque distance un animal arrêté sur la route; s'en étant approchée, elle reconnut un loup assis sur ses jambes de derrière et lui faisant face; notre voyageur chercha à l'intimider par des paroles brusques, des menaces et des trépignemens; mais l'animal demeurait immobile; bientôt un second loup franchit d'un bond la haie épaisse qui bordait la route, et vint se placer auprès de l'autre dans la même posture; il était peu prudent de forcer le poste, il fallut songer à la retraite.

» Après avoir fait une centaine de pas rétrogrades, le voyageur se retourna avec précaution pour voir si les deux sentinelles étaient encore à leur poste, et il les aperçut à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche, un peu en arrière de lui. Dire ce qu'il sentit en ce moment n'est pas possible; une chaleur subite s'empara de lui, un nuage vint se placer devant ses yeux. Il fit un quart de lieue de chemin dans cette fatale société, et transpira par un froid de 10 à 12 degrés. Arrivé à quelque distance d'une ferme, ses compagnons restèrent enfin à quelques pas de lui; impatient de s'en débarrasser, il prit le pas de course, et rencontra bientôt des personnes qui venaient au-devant de lui, se dirigeant du côté de Saint-Maurice. Il jugea que ces animaux avaient compris l'arrivée des nouveaux voyageurs, il rebroussa chemin, et fit route avec eux; ses persécuteurs se dirigèrent en hurlant vers la montagne. » (*Courrier de Lyon.*)

— Voici de nouveaux détails sur l'incendie de Cressins (Ain) :

« On n'a connu à Belley que mardi matin, 1er février, l'incendie qui, la veille, au soir, avait consumé le village de Cressins situé sur les bords du Rhône.

« La première maison incendiée paraît avoir été celle du sieur Rouget, voisine de celle du maire. Il était neuf heures et demie. L'alarme a été aussitôt donnée par le maire et ses domestiques, qui s'en sont aperçus les premiers; les cris et le tambour ont réveillé les habitans. Mais la rapidité avec laquelle le feu s'est communiqué a été telle qu'il a été impossible d'en arrêter les progrès. L'incendie, attisé et dispersé par le vent, s'est étendu sur les maisons couvertes en chaume qui étaient dans sa direction; la paille embrasée était portée d'une toiture à l'autre; en quelques instans le village fut en feu.

» Aux cris d'alarme, les habitans se sont levés en toute hâte, à peine vêtus. Voir le danger, emporter dans des couvertures les enfans à demi-nus, chasser des écuries les bestiaux, enlever quelques denrées, quelques parties de mobilier, quelque linge, voilà à peu près tout ce qui a été possible.

» Heureusement personne n'a péri.

» Mais les mobiliers, presque toutes les denrées, les instrumens d'agriculture, le foin, la paille, ont été la proie des flammes.

» Le nombre des propriétaires et des ménages incendiés est de 23.

» Celui des bâtimens consumés en totalité est de 25; cinq autres ont été consumés en partie.

» On varie sur les causes de cet incendie; mais on est d'accord que la malveillance n'y a eu aucune part.

» La gendarmerie s'est transportée le lendemain sur les lieux à la première nouvelle; elle n'a pu que constater, avec son zèle accoutumé, l'état des pertes, et prescrire les mesures de précaution que les débris fumans rendaient encore nécessaires. » (*Courrier de Lyon*)

— On écrit d'Aix-la-Chapelle, 9 février : « D'après des nouvelles que nous avons reçues hier, S. M. le roi de Prusse, s'étant refroidie le 4 courant, en assistant à la revue des troupes et aux manœuvres d'artillerie à Woolwich, a gagné un rhume si violent que le médecin de S. M. lui a donné le conseil de se rendre directement à Berlin, en renonçant à passer par notre ville et par Cologne. S. M. a cédé, quoiqu'à regret, aux conseils de son médecin. »

— Il se passe actuellement sur la côte de Boucan (sud), dit un journal de Bayonne, un fait dont les vieux pêcheurs de Biarrits n'ont pas vu d'exemple. Un banc compact d'anchois borde le rivage dans une grande étendue, chassé sans doute par les grands poissons, parmi lesquels on distingue un grand nombre de marsouins et de merluches, qui font si ample curée dans ce pâturage vivant, que des douaniers ont pris à la main beaucoup de ces derniers dans un état de torpeur causée par la trop grande consommation qu'ils avaient faite d'anchois. Ce n'est que dimanche que nos pêcheurs se sont avisés de mettre leurs filets à l'eau; ils ont rempli deux canots d'anchois, et l'on estime que le résultat de cette pêche n'a pas produit moins de cent quintaux de ce délicieux poisson.

Imprimé par BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 6 Mars 1842. *DEUXIÈME ÉDITION.* **Deuxième année. — N° 10.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—
Les Abonnemens partent des 1er et 15 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois . 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger : 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

Un homme plus grand que Charles-Quint.

Le spectacle venait de finir à Lyon; il était minuit passé; depuis quelques minutes la salle s'était désemplie, et l'obscurité si prompte qui succède, après la chute du rideau, à la clarté du lustre, laissait à peine entrevoir quelques rares spectateurs attardés, cherchant à tâtons leurs cannes ou leurs parapluies dans les recoins de leurs loges. Parmi ces spectateurs, il était difficile de distinguer les traits de celui qui s'était levé le dernier, du bout de la galerie d'avant-scène, pour gagner le couloir de sortie. Quand l'air de la salle eût été encore moins chargé de fumée et de poussière, on ne l'aurait pas reconnu davantage sous le vaste chapeau gris à longs poils, arrondi sur ses épaules, et derrière l'espèce de gros mur de fortification formé par le collet de sa redingote autour de son menton. Après avoir adressé un bonsoir amical à l'ouvreuse, il se dirigea, non pas comme tout le monde, vers l'escalier extérieur, mais à gauche, où brûlait encore, au-dessus d'une petite porte, la flamme mourante d'une lanterne; il frappa deux coups à cette petite porte qui ne tarda pas à s'ouvrir, et par un escalier obscur, tortueux, bâti dans l'épaisseur du mur, il descendit avec la rapidité d'un régisseur sur le théâtre même, plus sombre dans ce moment que la salle. De coulisse en coulisse, de banc de gazon en banc de gazon, poétiques obstacles où les novices se meurtrissent les genoux, il arriva sans tache d'huile ni contusion au foyer des acteurs. Sa présence fut saluée comme un joyeux événement; entouré par des reines encore parées de leur manteau d'hermine, par des licteurs, par des vestales; enfin, pressé de toutes parts, il eut des mots flatteurs et des paroles d'amitié pour chacun.

— En vérité, dit-il quand il put dominer le bruit produit par sa présence, votre représentation a satisfait tout le monde; votre passage à Lyon fera époque : toi, Saint-Phar, tu t'es surpassé, tu as attaqué ton grand morceau avec une magnifique témérité; j'aurais voulu que Martin t'entendît. Ton voyage d'Italie t'a profité.

— Dis-tu vrai? c'est que ton suffrage va me rendre fier.

— Je voudrais qu'il te rendît riche. Et vous, monsieur Saint-Léon, vous filez parfaitement la roulade; vous descendez aux notes basses sans rien perdre de la délicatesse de votre voix. Vous m'avez tous ravi ce soir. Et vous, madame, par qui j'aurais commencé mes éloges si je vous eusse aperçue plus tôt, recevez aussi mes sincères félicitations; vous avez créé votre rôle d'une manière tout à fait neuve : chez vous l'actrice ne fait jamais oublier la cantatrice; vous excellez dans le chant comme dans l'action; deux ans à Paris, et vous voilà parfaite.

— Vous êtes toujours galant...

— Je n'ai guère la tournure d'un galant, en tout cas; j'ai l'air d'un ours du Canada, n'est-ce pas, Surval? C'est qu'il neige dans nos champs depuis trois semaines avec tant de force, que pour aller à mes vignes, je suis obligé de me couvrir ainsi.

— Qui donc a dit qu'il était galant? lui, galant? Voilà dix minutes que je tourne autour de sa redingote, sans qu'il ait daigné me dire un mot par la croisée, un seul mot; et pourtant nous nous connaissons bien.

— Madame, pardonnez-moi, mais...

— Ah! oui, madame! cela n'est pas dans le rôle; tu ne me remets pas?

— Madame, je vous jure... Excusez-moi...

— Je suis donc bien enlaidie, tyran, que tu ne veux pas me reconnaître...

> **... Malheur extrême,**
> **Ne suis-je plus celle qu'il aime?**

Ah! ce sont là de tes feintes! eh bien, moi, je ne te donnerai pas la réplique; je te reconnais, quoique ton teint ne soit plus si frais ni si rose, quoique tes dents ne soient plus si blanches, quoique tes cheveux soient coupés comme avec une serpette de vigneron, quoique tu ne sois plus le bel Adolphe, quoique tu aies grossi comme un financier, quoique.... Veux-tu que Diamantine en dise davantage?

— Diamantine! viens ici, enfant! viens, ma perle! Toi, est-ce bien vrai? tu es Diamantine! la poupée charmante qui amusait tout Paris! toi qui entrais chaque soir dans une corbeille il y a vingt ans, et tu en avais huit alors! Grand Dieu! comme les corbeilles rapetissent en vingt ans! Qui t'a faite si sérieuse et si belle?

— Ah! voici les éloges, à la fin! Il est en voix ce soir.

— Comment t'aurais-je reconnue avec cette jolie taille, ces grands yeux noirs, ces épaules de duchesse, ce sourire décent que Mars t'envierait, si Mars pouvait envier quelque chose, et cette voix surtout? Mais sais-tu, savez-vous, madame, que Paris doit vous accueillir avec l'enthousiasme qu'il a pour Mme Branchu? Vous allez être une rivale. Je suis content, je vous ai applaudie ce soir, mais d'un cœur! comment vous dirai-je?...

— Parbleu, comme on t'applaudissait quand tu daignais être des nôtres.

— Voyons! pas de reproches, Savigny, laisse-moi être heureux à ma manière.

— Messieurs, cria un domestique, le théâtre va fermer.

— C'est juste, reprit l'étranger à la troupe; respect au réglement. Mais comme il n'est pas défendu de continuer à domicile la conversation commencée au foyer du théâtre, ces dames et ces messieurs voudraient-ils honorer de leur appétit le souper qui les attend à ma petite maison de campagne? C'est sans façon : bon feu, un petit vin de Coulange, quelques pièces froides et un bon cœur; qui accepte?

— Tous!

— Diamantine, vous monterez dans ma voiture; vous excuserez, elle n'est pas très belle.

— Que n'est-elle aussi élégante seulement que votre calèche bleu tendre, aux panneaux moirés! vous rappelez-vous? Toute petite vous m'y faisiez monter.

— Diamantine, vous n'êtes plus un enfant : eh bien! il y a un temps pour les corbeilles et pour les voitures bleues. Ma voiture n'est pas bleu tendre, mais elle est solide, ce qui lui vaut mieux que d'être élégante; elle est traînée par deux vigoureux limousins. Vous verrez, nous irons d'un bon petit trot.

— Qu'Actéon, votre cheval arabe, était léger! qu'il était souple!

— Il n'y a plus d'Actéon, Diamantine.

— Tant pis.

— Tant mieux, au contraire, madame.

— Savez-vous que Paris a été dans un étonnement dont il n'est pas encore revenu lorsqu'il a appris?...

— Diamantine, voulez-vous me donner la main et m'accompagner à ma voiture? Pataud, prends donc le manteau à madame.

— Pataud! quel nom! Pataud! Pourquoi n'avez-vous pas gardé votre noir Azéma et votre Izaurin, si joli et si blond, qui vous portait ces billets qui sentaient si bon?

— Pataud, tu prendras la route de traverse, à la troisième borne; c'est

un peu plus long que la grande route, mais il y a moins d'ornières. Maintenant, messieurs, quand vous voudrez.

Sur l'invitation de leur hôte, les artistes montèrent dans les voitures de louage qui stationnaient sur la place des Terreaux, et s'élancèrent dans la campagne, couverte de plusieurs pouces de neige.

— Mes bons amis, dit l'hôte à ses camarades quand on fut arrivé à son château, ceux d'entre vous qui, après la collation, se sentiront fatigués, pourront aller se reposer. Des lits sont préparés pour toute la compagnie. Maintenant, à table.

Les convives s'assirent dans une salle bien chaude, bien éclairée et animée de ce bon luxe bourgeois qui atteste l'amour de la vie sagement compris. Chaque meuble y était empreint du caractère de la durée, précieuse qualité si souvent absente des habitudes domestiques en France.

Après le silence des premiers morceaux, le maître de la maison versa un coup de madère au bonheur de l'hospitalité, et demanda avec intérêt des nouvelles de ses anciens amis de Paris. Il les avait laissés, les uns en lutte avec les directeurs pour des rôles ingrats ou pour des appointemens encore plus ingrats que leurs rôles; les autres en proie à la funeste léthargie du découragement, cette chenille qui s'attache aux plus hauts comme aux plus médiocres talens, et qui dévore la pêche et l'ortie.

— Et Desgarniers, qu'est-il devenu? s'informa-t-il. Quelles belles espérances il donnait dans le vaudeville!

— Desgarniers! mais tu ne lis donc pas les journaux?

— Pas un, si ce n'est le *Journal des Villes et des Campagnes*.

— Ce pauvre Desgarniers s'est noyé, il y a dix-huit mois. — Il y a bien cela, n'est-ce pas, Saint-Phar?

— Dix-huit mois ou deux ans à peu près.

— N'importe, reprit l'ami des artistes en passant la main sur ses yeux, c'est une douloureuse perte; pauvre Desgarniers!

—Tu sais comme il aimait son art! Il l'étudiait sur le vif comme un anatomiste étudie la chirurgie sur la chair. A force de voir, d'observer et de se souvenir, il avait atteint le degré de perfection dans l'adresse à imiter les manières populaires. Desgarniers savait quelle différence il existe entre le rire du boucher et le rire du tanneur, entre le geste qu'imprime à son bras le cocher qui vide un verre de vin et celui du marinier son camarade de bouteille. Il était, c'était là son vrai talent, l'homme des nuances.

— Art difficile! interrompit l'hôte attentif à l'histoire de Desgarniers.

— Très difficile; et puisque nous parlons librement ici, ajouta celui qui racontait, je mets cet art fort au dessus de celui de représenter en scène un roi romain ou un empereur grec, parce que le manteau rouge et le diadème d'or font dans ce genre de talent les trois quarts du succès. Qui peut dire : Ce n'est pas ainsi que parlaient les Grecs et que gesticulaient les Romains? allez-y voir.

— Destival, tu outres une pensée spécieuse, tu exagères; les rois et les empereurs ont aussi des passions; la tragédie les exprime, et le comédien les dit.

— Je le veux bien; mais alors qu'on range du moins sur la même ligne d'estime l'acteur habile à rendre la jalousie d'un pâtissier, car un pâtissier est un homme, et l'acteur applaudi parce qu'il rend les fureurs d'Oreste.

Pour revenir à Desgarniers, il débuta avec un immense succès dans les divers rôles écrits pour lui. Pendant un an, ce fut une rage d'aller le voir, comme autrefois pour l'entendre dans le rôle de.....

— Ne parlons pas de moi, Destival; explique-moi plutôt comment, avec un si grand succès, Desgarniers s'est suicidé. Quoi donc l'a poussé là?

— Son succès même. Il y avait alors à Paris deux journaux fameux, crus comme deux oracles, les trompettes de la renommée; deux journaux, dis-je.

— C'étaient deux de trop.

— Diamantine! Diamantine! ils n'ont jamais dit que du bien de vous jusqu'ici.

— Cher Destival, c'est de la justice par hasard.

— A la bonne heure, répondirent les convives à cette réponse naïve de Diamantine.

— Ces deux journaux, reprit Destival, écrivirent des feuilletons malveillans contre Desgarniers, qui d'abord les méprisa, comme nous faisons tous depuis Roscius; qui voulut ensuite en demander raison comme nous faisons tous, et qui finit par être écrasé, ce qui nous arrive à tous. Ce malheureux lisait constamment les critiques dont on l'accablait, et ce furent moins ces critiques en elles-mêmes qui le désespérèrent que l'impuissance radicale où il se trouva d'en écouter les avis. C'est à ne pas y croire : l'un de ces deux journaux écrivit un jour : « Desgarniers prend du ventre,» accusation très foudroyante pour un artiste. Quoique Desgarniers n'eût pas plus de ventre qu'auparavant, il se serra de manière à faire disparaître sa difformité chimérique.

Il joue de nouveau, et l'autre journal écrit le lendemain : « Si l'acteur » Desgarniers continue ainsi à maigrir, il devra s'interdire la scène. C'est » un triste spectacle que la nullité de ses formes. »

Entre ces deux opinions qui se contredisaient formellement afin de ne pas se ressembler, car un feuilleton ne doit jamais, sous peine de mort, faire prévaloir ce que soutient le feuilleton voisin, Desgarniers fut assez embarrassé : « Comment avoir du ventre et ne pas en avoir? » Quoique le public n'eût pas diminué d'enthousiasme pour lui, il fut rongé nuit et jour par cette pensée, qu'il avait tantôt trop de ventre et tantôt pas assez. Après la critique du ventre vint celle des bras.

Desgarniers, dit encore le premier des deux journaux fameux, « remue » sans cesse les bras comme un télégraphe; cela prouve au plus haut de» gré un vice dans l'éducation de l'artiste. Il se fait une fausse idée du » grand monde où il n'a jamais pénétré, on le voit. »

Trois jours après il lisait dans l'autre journal : « Desgarniers ne sait que » faire de ses bras, il les tient toujours collés au corps comme une momie. » N'est-ce pas là l'homme qui se guide sur les mauvais modèles des salons » où l'absence de toute passion justifie cette raideur? »

— Mais qui croire? se répétait Desgarniers. L'un assure que j'ai trop de ventre et que je fais trop de gestes; l'autre que je suis trop plat et trop immobile; ils me rendront fou. Il aurait désiré de son toute ame ne pas lire les journaux : mais aux répétitions il entendait un camarade, un intime, dire tout bas pour être entendu : C'est infâme! mais c'est odieux! Desgarniers est lâchement attaqué par deux journaux à la fois. Je les ai lus; les avez-vous lus? allez donc les lire! Et Desgarniers alors allait les lire aussi.

Il trouvait toujours la même contradiction entre les deux journaux; enfin désolé, perdu, un jour de lire dans le premier : *Desgarniers joue trop de face*, et dans l'autre : *Desgarniers joue trop avec son dos*; il dressa en pleurant un tableau comparatif des critiques dont il était si cruellement l'objet. Il voulut tenir son malheur en partie double.

D'un côté il écrivit : Le premier journal trouve que :

J'ai du ventre,
Je gesticule trop,
Je joue avec mon nez,
Je suis de vif-argent,
Je me moque du public,
Je joue trop de face.

De l'autre côté, il écrivit : L'autre journal trouve que :

Je n'ai pas de ventre,
Je ne gesticule pas assez,
Je joue avec mon menton,
Je suis de plomb,
J'ai peur de mon public,
Je joue trop du dos.

Quand Desgarniers eut pendant quelque temps réglé ainsi ses comptes avec la critique, il envoya une copie de son tableau synoptique à chacun des deux journalistes qui lui répondirent le lendemain.

Le premier lui disait :

« Monsieur,

» N'ayant jamais eu l'honneur de vous voir jouer, il n'est pas impossi» ble que j'aie avancé quelques opinions hasardées sur votre talent. Tout » peut se réparer avec le temps et l'occasion.

» Croyez-moi, votre, etc. »

Le second critique répondit à Desgarniers :

« Monsieur,

» Par une erreur assez singulière, j'ai appelé Desgarniers un autre ac» teur que vous, attaché au théâtre de la *Gaîté*. J'ai attaqué en vous des » défauts qui ne sont qu'en lui, de même que j'ai loué en lui vos propres » qualités. Croyez à mon regret d'avoir commis cette inversion, et à mon » espoir de réparer au plus tôt le mal que j'ai pu vous faire.

» Votre dévoué. »

Ces deux lettres ne parvinrent pas à Desgarniers, qui s'était jeté la veille dans la Seine du haut du Pont-au-Change.

— Sans les journaux, Desgarniers vivrait encore, s'écria une seconde fois Diamantine; j'avais donc raison de dire que sur deux journaux il y en a toujours au moins deux de trop.

— Cependant, Diamantine, répondit l'hôte en découpant deux canards dont la fumée montait au plafond comme celle d'un sacrifice aux dieux Lares, cependant comme on est agréablement éveillé le matin qu'on lit : « Une actrice de la plus jolie figure, dans toute la fraîcheur de l'âge, d'une » taille à la fois voluptueuse et décente, a débuté hier à l'*Opéra-Comique*, » sous le nom de Diamantine. Nos expressions ne rendraient jamais l'effet » produit sur le public par sa voix fraîche et pleine de sensibilité. Nous » nous bornerons à dire qu'elle s'est placée à son début au premier rang » de nos plus célèbres cantatrices. »

— Et comme cela fait crever de dépit les rivales!...

— Certainement, Diamantine.

— Et comme on parle alors de haut en bas à un directeur!

— Mais oui, Diamantine.

— Comme on traite de puissance à puissance avec les plus fiers compositeurs! Je veux tel opéra! tel morceau! tel rôle! entendez-vous?

— Et tout cela, Diamantine, parce qu'un journal nous a consacré dix lignes. Ne l'oublie pas, petite folle.

Prise au piége, Diamantine dissimula sa défaite en buvant lentement le verre de Bordeaux que lui versa l'hôte charmant qui l'avait jouée.

— Non, continua-t-il, les journaux ne sont pas si pernicieux à l'art que vous le dites, mes amis. Beaucoup de grands talens n'ont brillé qu'au feu de leur encouragement. C'est que nous vivons de vanité dans notre art, et cette vanité où nous puisons notre force, contient aussi le germe de notre mort. La condition est égale pour tous; pour le dernier figurant de la province aussi bien que pour Talma, souvent plus pâle d'un feuilleton de Geoffroy que de l'ombre de Ninus. Aspirer d'ailleurs à l'éloge et prétendre exclure la critique, c'est vouloir le jour sans la nuit et le relief sans l'ombre. Je sais que le mal de la critique fait plus de mal que ne fait de bien le bien de l'éloge. Vous ne me l'apprendrez pas. Ainsi,

j'avais un ami très goûté du public, aimé comme vous, jeune comme vous; un artiste.

Les acteurs se regardèrent avec discrétion.

— Par une faveur du hasard, les journaux furent d'une unanimité constante de bienveillance pendant les premières années de son engagement avec un des principaux théâtres lyriques de Paris. Ils l'avaient si bien habitué à la louange, qu'il ne les ouvrait qu'avec la certitude d'y trouver la confirmation des éloges imprimés la veille. Au milieu de ce doux sommeil, il lut le lendemain d'un jour où les applaudissemens du public semblaient avoir redoublé d'ardeur, miracle presque impossible à croire, tant le public avait dépassé pour lui toutes les limites du suffrage, il lut... Mais vous ne mangez pas pour m'écouter. Je vais me taire si vous me prêtez tant d'attention.

— Voyons, nous mangerons en t'écoutant : tu lus. .

— Je lus : « L'acteur chargé du principal rôle a été comme de coutume applaudi à chacun des morceaux qu'il a chantés avec sa voix si passionnée; les femmes surtout, dont l'opinion part du cœur, ont versé des larmes à la fin de l'ariette du second acte, et elles ont mêlé leurs voix à celle du public, dans l'entraînement général, pour demander le grand, le beau chanteur, à la chute du rideau. Loin de nous la pensée d'altérer l'éclat d'un si juste triomphe; nous ne serons que l'esclave à la suite de son char, et c'est du fond de la poussière que nous crierons : — Vous n'avez pas atteint avec votre bonheur accoutumé le *fa* du fameux morceau qui précède le récitatif. Aviez-vous trop bien soupé avant le spectacle? Y avait-il du vin de Champagne à votre souper?

Ce petit nuage suffit pour obscurcir la gloire de mon ami. Il resta indifférent aux expressions de la louange, pour s'arrêter douloureusement au reproche de ce *fa*, et cela au point de ne plus dormir, de ne plus manger, de ne penser à rien, si ce n'est à ce *fa*.

— Et sans doute, reprirent avec vivacité les convives, rien n'était plus faux.

— Rien n'était plus vrai. Cette note avait été mal rendue, parce que mon ami avait mangé plus que d'habitude avant l'heure du spectacle. Il avait été la victime d'un pari. Ses amis avaient gagé entre eux de lui faire perdre son *fa* pendant une soirée; le champagne fut le moyen perfide auquel ils recoururent pour arriver à leur but. Mon ami perdit en effet cette précieuse note en irritant le velouté de son gosier, et le journaliste en signala l'absence, comme vous l'avez vu, avec la plus exacte précision.

— Mais enfin le *fa* revint? demandèrent les convives.

— Huit jours après; mais mon ami renonça depuis à boire du vin pour tout le temps qu'il voulut consacrer au théâtre.

— Quoi! il se priva de boire de tous les vins, même du vin de Champagne?

— Il commença par celui-là.

— Mais chut! dit l'hôte; il est quatre heures, et c'est le moment où mon garde-chasse a, depuis quinze jours, l'habitude de venir m'éveiller. Nous allons ensemble essayer de surprendre ceux qui me volent mes lapins engourdis par le froid. Il est très dévot. Je ne voudrais pas qu'il fût scandalisé par un propos un peu libre.

En effet, le garde-chasse entra et présenta un fusil à l'hôte, qui, pour cette fois, demanda d'être dispensé d'aller à la poursuite des braconniers. Cependant, ne voulant pas laisser dans l'esprit d'un serviteur l'idée fâcheuse qu'il se délivrait d'un devoir pour satisfaire un plaisir, il se leva et dit à ses convives :

— Messieurs, il est temps de se reposer; à demain. — Le déjeuner vous attendra dans cette pièce. Georget, tu apporteras à l'office huit faisans et trois lapereaux.

— Mais, monsieur, dit le garde-chasse en revenant, c'est demain jour maigre.

— Tu as raison : alors quatre truites des étangs et une magnifique friture.

Quand ils furent sortis de la salle, Surval dit à St-Léon, le plus jeune d'entre eux :

— Vous ne savez peut-être pas, vous qui n'êtes au théâtre que depuis deux ans, combien la réputation de notre hôte était prodigieuse.

— On m'a raconté là-dessus des merveilles, répondit St-Léon.

— On vous a à peine dit la vérité : vous n'avez pas besoin de notre témoignage pour vous convaincre de sa perfection physique; dans aucun temps, nul artiste ne s'est produit sur notre scène avec tant d'avantages: — Il a été sculpté en Grèce au temps de Phidias, disaient les dames du directoire, qui étaient fort classiques et fort galantes. Aucune d'elles n'avait un pied si petit et si gracieux; elles enviaient sa main, pour ne pas avouer qu'elles étaient folles de son visage. Vous voyez sa taille : dégagez-la de cette hideuse redingotte, serrez-la dans un frac léger, et ensuite, sur ses épaules libres, posez sa tête si fraîche et si spirituelle à la fois, moitié femme et moitié génie, et vous concevrez peut-être l'amour, la passion de tout Paris pour cet homme.

Il est vrai qu'il parut au théâtre dans un moment où la France était altérée de plaisirs : on venait de brûler les échafauds, après y avoir conduit en masse la révolution qui les avait dressés; on voulait se distraire à tout prix; on voulut rattraper les heures perdues dans les prisons et dans l'exil; on était libre, on allait être heureux; n'est-ce pas l'être déjà? Les hommes commençaient à s'habituer à l'idée qu'on pouvait quelquefois sortir de chez soi, sans courir le risque d'être pendu au coin de la rue; les femmes, ces exagératrices en toutes choses, étaient si fières de cette indépendance, qu'elles se montraient presque nues sur les promenades publiques. C'était la liberté du plaisir après la liberté du meurtre : on restait Grec par le silence.

Notre camarade fut un Alcibiade aux yeux de cette nation débordée tout à coup. Pris pour modèle par les jeunes gens de l'école, il devint un objet d'adoration plus ou moins désintéressée pour les femmes. Ceux-ci s'habillaient, parlaient comme lui, celles-là portaient son portrait à leurs chaînes et à leurs bracelets. Elles trouvaient une excuse à ce culte extravagant dans l'admiration qu'excitait son talent de chanteur; elles mettaient sur le compte de l'artiste leur faiblesse pour l'homme.

Son talent, il est vrai, permettait ce mensonge. Il créa son genre comme les grands écrivains créent leur style.

Sa voix était naturellement belle; plus tendre qu'énergique, elle convenait parfaitement à ses rôles d'amant, tantôt heureux, tantôt désespéré, et à la musique de cette époque peu instrumentée, laissant tout à faire à la voix, lui permettant de descendre souvent à une déclamation parlée avec passion. L'acteur ne se sauvait pas alors par le mérite du chanteur. Notre camarade fut aussi un excellent acteur; il était applaudi de tous les comédiens de goût pour son débit léger et senti en même temps. Enfin, il ne fut incomplet sous aucun côté.

Qui égalera jamais la gloire et le bonheur de sa carrière, la plus fabuleuse qui se soit vue au théâtre, sans excepter celle de Talma, belle, mais sérieuse; superbe, mais d'une grandeur un peu factice, si l'on songe que cet homme rare, ce Romain, ce ministre d'Auguste, admis dans la familiarité de l'empereur Napoléon, n'a jamais pu s'élever à la croix d'honneur! cette marque de mérite, quoi qu'on en ait dit, ne fut jamais si prostituée que sous l'empire, et surtout vers les dernières années qui viennent de s'écouler.

Dans une position moins solennelle, notre ami eut un règne plus éclatant; les femmes l'adoptèrent, et elles virent en lui tout ce qu'elles désirent en amour, d'idéal et de possible, de romanesque et de réel; et elles virent tout cela rehaussé, illuminé, couronné de l'étoile du succès, cette flamme qui fait qu'on est un dieu, et sans laquelle on n'est qu'un bel homme. Les femmes du directoire raffolaient des dieux, et ne méprisaient pas les beaux hommes.

Il y aurait des volumes d'histoires scandaleuses à écrire sur les folies que firent de grandes dames pour s'attirer l'attention du célèbre acteur. Les maris ont passé d'horribles nuits sous le directoire.

Attentives aux moindres caprices de leur acteur favori, des femmes lui envoyaient, sans révéler leurs noms, tout ce qui pouvait caresser ses goûts qu'on supposait les plus difficiles à satisfaire. Un jour c'était un piano d'ébène incrusté d'or qui était porté dans son antichambre; un autre jour, quatre chevaux magnifiques entraient dans son écurie conduits par deux nègres mystérieux comme leur teint; trois ou quatre fois par an ses équipages se renouvelaient sans qu'il sût quelle main officieuse lui ménageait ces jouissances de luxe si enviées à Paris. Malgré lui, car il était fort délicat et d'une probité exemplaire, il vivait au milieu d'un superflu dont les sources lui étaient inconnues. Et que de lettres pliées dans du satin il recevait chaque soir en rentrant chez lui après le spectacle! S'il les avait gardées et qu'il voulût nous les lire, vous auriez une idée du style amoureux du temps; mais il les a brûlées, chacun le sait; il a bien fait; car les femmes coupables de ces aveux le sont moins que ceux qui en éternisent le souvenir et qui font regretter d'en avoir obtenu la confidence. Il est superflu de vous dire qu'il fut le héros d'une foule d'aventures fort extraordinaires, même pour le temps, assez libre, vous le savez comme moi, à l'endroit de la morale. En choisir quelques-unes, c'est satisfaire les exigences de l'histoire et demeurer dans le vrai, qui est quelquefois nécessaire à l'histoire.

Une vieille baronne avait cédé, comme de plus jeunes, à l'entraînement général, du moins c'était ce qu'elle disait; car il était difficile de supposer une affection irrésistible à son cœur de cinquante-huit ans. Elle affichait un violent attachement pour l'artiste qu'elle admirait extravagamment de sa loge, d'où elle lui envoyait des œillades et des couronnes à profusion. Elle était l'amusement du parterre et des loges.

Elle ne se rebuta point. Elle fit si peu de cas du ridicule que lui lançaient des rivales, qu'elle écrivit un jour, à peu près en ces termes, à notre camarade :

« Je ne vous demande, monsieur, ni amour ni sacrifice. Si je n'ai plus l'âge où l'on est dispensé de demander, j'ai celui où il est toujours beau de laisser croire qu'on vaut encore l'attention d'un homme aussi recherché que vous. Vous êtes un acteur adoré. Soyez un homme héroïque.

« Baronne de... »

Notre ami fut extraordinairement surpris de cette demande; mais, cédant à l'impulsion de ses camarades, pour le compte desquels, plus souvent que pour le sien, il se prêtait aux aventures, il se montra après la pièce dans la loge de la baronne. Ce fut un cri d'étonnement dans toute la salle. Elle l'a ensorcelé, criaient les femmes; c'est une sorcière. On l'aurait brûlée si elle ne se fût retirée en jetant un éclat de rire moqueur au front des loges de toutes ces dames indignées. Et dans Paris on disait le lendemain :

— Enfin, la baronne de... l'a emporté sur ses concurrentes.

Vous pensez qu'il n'en était rien; notre ami avait simplement consenti à une plaisanterie imaginée par la baronne pour humilier les jeunes femmes, ce qui est toujours agréable aux vieilles. Elle n'avait voulu qu'être vue en compagnie d'un homme si couru.

— Encore une fois, poursuivit Surval, c'étaient là les mœurs du directoire.

La renommée exagéra, comme de coutume, le succès de notre camarade auprès des dames; on lui prêta des duels, des scènes terribles avec des maris offensés, des intrigues même avec des femmes qui étaient presque reines, non pas seulement par la beauté, mais par le titre. Vous voyez que rien ne manquait à sa réputation. Si j'avais été roi, j'aurais été jaloux du bruit qu'il faisait.

Il passa ainsi dix ou douze années sans exemple dans les fastes du bonheur humain. Santé, jeunesse, richesse, gloire, plaisirs, triomphes, il avait tout.

Quel jour d'attente, de joie et de plaisir en espérance ce fut pour Paris, celui où les affiches annoncèrent de monument en monument que notre ami jouait dans un opéra ardemment attendu. Le plus illustre compositeur en avait écrit la musique sur des paroles, disait-on, merveilleuses. On était en automne, saison délicieuse à Paris. Les équipages suivaient à la file le long des rues conduisant au théâtre. Dans ces équipages on voyait, parée à la grecque, les bras nus, les épaules nues, en robe transparente, toute cette aristocratie de la beauté et de l'esprit que la révolution n'avait pas tuée. Des corbeilles de couronnes étaient posées sur les genoux de chacune de ces dames, et vous devinez de reste pour qui étaient ces couronnes. Le soir se faisait, et Paris tout entier, confondu dans une vapeur lumineuse, semblait courir à quelque temple mystérieux pour célébrer quelque fête imitée de l'antiquité. On respirait le plaisir, la passion, la joie; on était jeune; le théâtre était le berceau de cette renaissance universelle.

Vous imaginez-vous la joie de celui pour qui tout ce monde accourt? Le voyez-vous chez lui, pensant à cette population sur laquelle il règne, et qu'il va enchanter à la première étoile qui finira au ciel? Il est déjà presque habillé comme l'exige son rôle; il est plus beau, plus séduisant que jamais; la santé court en veines d'azur sur son front; il se mire encore une fois dans sa glace; son linge, ses diamans l'enchâssent comme une perle d'une eau magnifique; l'heure va sonner; ses chevaux s'impatientent; les domestiques attendent; le public languit; en ce moment une pensée traverse sa tête comme un coup d'épée, une pensée semblable à celle qu'eut Charles-Quint le jour qu'il laissa tomber la boule du monde à terre pour entrer dans un cloître; et il se dit froidement : Je ne jouerai plus de ma vie. — Il tint parole. Nul n'a jamais su pourquoi.

Comme Surval achevait son récit, l'hôte rentra et dit en riant : — Mes amis, je viens d'être nommé président du conseil municipal du canton : voici la lettre qui me l'annonce.

Le soir, tous les artistes quittaient le château de leur camarade.

Près de vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis cette réunion, lorsqu'un soir, celui qui en avait fait les honneurs avec tant de simplicité, se trouvait assis au théâtre de Lyon à la même place d'où nous l'avons vu se lever au commencement de cette histoire; il avait encore le même costume, le même chapeau, et il pressait de ses gants fourrés la balustrade de la galerie. Quoique la saison fût plus rigoureuse qu'il y avait vingt-cinq ans, le public ne devait pas être moins empressé d'accourir pour entendre les artistes extraordinaires que le hasard avait réunis une seconde fois dans la même ville. Ces artistes étaient ceux dont Lyon avait fait ses délices il y avait vingt-cinq ans, date bien longue, qui renfermait dans son cycle d'un quart de siècle une partie de l'empire, la restauration, la chute de la restauration et la révolution de juillet. Rien n'avait été négligé pour attirer avec le miel des annonces toutes les abeilles de la grande ruche lyonnaise. Trois semaines à l'avance les journaux de toutes les opinions avaient promis l'arrivée et les représentations à Lyon des célèbres artistes du genre lyrique : le fameux Saint-Léon, attaché au théâtre San-Carlo; l'illustre Destival, premier maître de chapelle de l'empereur d'Autriche; le divin Surval, professeur au conservatoire de Bologne; le sublime Savigny, appelé le rossignol français; l'incomparable Saint-Phar; et la reine la déesse du chant, la perle de la voix, Mlle Diamantine.

Figurez-vous quelles affiches avaient couvert dès le matin les murs de la cité de Lyon, ou transportez-vous plutôt, mais bien avant la nuit, à la porte du théâtre, afin de conquérir une place. Y a-t-il encore passage, si étroit qu'il puisse être, dans les rues avoisinant le théâtre? Peut-on se faire jour sur la place des Terreaux? Combien faudra-t-il risquer de côtes pour gravir les marches extérieures du théâtre, et pénétrer dans la salle?

Hélas! il n'y a que trop d'espace dedans et dehors. Dehors le vide, dedans le vide. Race de canuts! population de Vandales! Pas un fabricant n'a quitté son métier ou son comptoir pour écouter les cygnes! La salle est déserte; et comme elle était froide! Le lustre éclaire ces montagnes de solitude, comme le soleil sur les hauteurs de la Suisse. Chose affreuse! au parterre, personne; aux premières galeries, personne! Chose encore plus affreuse : aux secondes galeries, douze spectateurs; aux troisièmes, six, au paradis, un homme malade en bonnet de coton. Nous nous trompons : aux premières galeries il y avait un homme; nous l'avons déjà désigné ou plutôt rappelé. Enfin l'orchestre exécute l'ouverture, et notre spectateur pose son grand chapeau sur l'esplanade des banquettes voisines; le rideau se lève. Il est inutile de recommander le silence, les absens sont toujours parfaitement tranquilles.

Saint-Phar entre le premier; il est habillé en roi; son manteau de pourpre est brillant comme il y a vingt-cinq ans; l'or et le brocard en ont été renouvelés; son diadème resplendit sur sa tête. Il commence à chanter : stupéfaction! l'incomparable Saint-Phar se fait à peine entendre du souffleur, lui dont la voix serait montée autrefois comme un jet d'eau puissant du creux d'une roche jusqu'aux nues; sa voix sourde a l'éclat d'une noix qui tombe dans un bonnet de coton; il s'épuise en roulades caverneuses; le malheureux ne peut pas même chanter faux; il ne chante pas du tout. Quand il a fini son grand morceau, arrive Saint-Léon, le beau Saint-Léon, qui jouait le rôle de rival préféré. Quand le spectateur de la première galerie le vit entrer en scène, il sortit ses lunettes, les éclaircit, de même qu'il avait débouché une de ses oreilles pour mieux entendre Saint-Phar.

Le beau Saint-Léon avait maigri au-delà de toute expression; ses jambes étaient deux rotins, ses bras deux jones, et on soupçonnait ses côtes derrière son tricot, de même qu'on distingue les cercles d'un panier d'osier derrière une toile d'emballage trop tendue. Bref, Saint-Léon avait l'air d'un singe qu'on a condamné au jeûne pendant une longue traversée; ses gestes raides et maigres complétaient la ressemblance. Lui avait une voix, mais quelle voix! c'était à envier Saint-Phar qui n'en avait plus depuis longues années. Sa voix était une psalmodie interminable qui lui servait à exprimer toutes les passions de son rôle : la colère c'était ôôôôô, l'amour ôôôô, l'indignation ôôôôô, le désespoir ôôôô, un ô de plus; son duo avec Saint-Phar, fit l'effet de deux convois qui se rencontrent; le convoi du riche, celui où l'on chante, et le convoi du pauvre, celui où l'on ne chante pas.

Un des douze spectateurs de la seconde galerie se levait pour partir, lorsque Surval entra en scène. Surval faisait un rôle de page; un page de cinquante-huit ans! Oui, le gentil Surval, le divin Surval, le professeur au Conservatoire de Bologne. Surval était devenu si immensément riche, qu'il avait acheté en Italie la propriété du prince *Fioramondo*, si renommée pour ses eaux, ses promenades, sa galerie de tableaux et ses statues. Surval quittait tout cela, ses douces retraites et ses vassaux qui l'aimaient, pour venir jouer à Lyon un rôle de page dans un vieil opéra, lui vieux, nous ne dirons pas sans voix, comme Saint-Phar, ou avec une mauvaise voix, comme Saint-Léon, mais, l'infortuné! avec deux voix. Surval chantait avec deux voix, avec son nez et sa bouche; et si bien, que souvent, lorsque la voix de la bouche ne retentissait plus, celle du nez se prolongeait encore et exécutait une partition inédite.

C'est entre ces trois artistes que le premier acte de l'opéra fut joué, et l'on imagine comment. Dans l'entr'acte, le froid fut encore plus sensible, s'il est permis de le dire, qu'avant le lever du rideau. Il y avait de quoi s'étonner que les violons ne se fendissent pas dans leur bois. Cependant, comme dirait un écrivain épique, cependant le rideau se perdit lentement dans les frises, et le second acte commença.

A la première scène, Destival devait chanter son grand morceau, un morceau auquel il était d'habitude de rapporter l'origine de son immense réputation. Ce grand morceau avait valu à Destival des médailles à Paris, des couronnes de lierre en Allemagne, et des guinées à Londres; il avait fait le tour du monde; malheureusement il en était revenu, et nous allons savoir comment.

On sait que lorsqu'un acteur rend avec quelque supériorité une manière de crier une note ou de passer sa main dans ses cheveux, les auteurs écrivent pendant dix ans des pièces pour lui faciliter les moyens de jeter sa note et d'ébouriffer sa perruque. C'est de l'art intime. Destival excellait à jouer les *fous par amour*. Exprès pour lui on avait fait vingt-trois opéras, tant grands que comiques, où il avait l'occasion de s'exalter, de se tordre et d'écumer avec infiniment de naturel et de bon ton. Véritablement il avait réussi dans ce genre, il y avait vingt-cinq ans.

Il s'avança vers la rampe, espèce de digue qui séparait la glace de la salle de l'eau froide de la scène, et il entama son superbe morceau de folie. Le spectateur de la première galerie, le Mécène de nos artistes, fit un mouvement de curiosité en voyant Destival prêt à chanter; en son honneur il retira le second flocon de coton dont son oreille droite était garnie. Destival commença. Rien de plus étrangement contradictoire avec son rôle que sa manière de le rendre. Sa folie était si calme qu'on ne s'en apercevait pas le moins du monde. Il était parfaitement guéri. Il eut beau lever les bras, ouvrir la bouche, batifoler, il parut parfaitement sain; et nul n'aurait su qu'il remplissait un rôle de fou dans la pièce, si l'affiche ne l'eût dit. Il joua un vieillard honnête qui n'a ni amour ni folie, entièrement revenu des extravagances de la jeunesse.

Que de réflexions sensées circulèrent alors dans la tête de notre spectateur qui ne fut pas plus divinement émerveillé du talent de Savigny, autre fantôme qui, par une espèce de privilége funeste, était resté jeune pour ainsi dire, au milieu de toutes ces décrépitudes hurlantes. Mais la jeunesse de Savigny était plus désastreuse encore que la vieillesse de ses camarades. A force de momification il était redevenu gentil, comme ces rois d'Egypte embaumés qui finissent par se raccourcir au point de tenir dans un sarcophage d'enfant. Il était léger parce qu'il n'avait plus de chair, et ses cheveux n'étaient pas blancs parce qu'il n'avait plus de cheveux. Ses joues étaient lisses comme celles d'un squelette. C'était un centenaire adolescent.

Enfin, au troisième acte, au plus désiré de tous par les douze personnes de la seconde galerie, les six de la troisième galerie, le malade du paradis, et aussi par notre observateur du balcon, à ce bienheureux troisième acte, se montra le joyau de la scène, le bijou du théâtre, la perle de tous les temps lyriques, le diamant du monde, la belle Diamantine.

Notre observateur se penche sur la galerie pour mieux voir et pour mieux entendre. Diamantine, cette perle inappréciable, avait soixante ans. Elle jouait un rôle de jeune bergère. La jeune bergère avait du rouge sur le nez comme les moutons du Berri, sur le menton, aux tempes et sur les bras; sur ses épaules s'étendaient trois couches de plâtre comme sur un baudrier. Ses cheveux étaient faux, ses dents fausses, sa taille fausse; des

épis de blé et des coquelicots se jouaient dans les tresses de sa coiffure et faisaient un cimetière de son visage.

— Est-ce bien là ma Diamantine? se demanda le spectateur de la galerie en essayant sur sa lorgnette tous les points d'optique imaginables. Est-ce bien elle que j'ai vue entrer dans une corbeille avec la souplesse d'un écureuil? Est-ce bien elle qui a eu dix-huit ans, et dont le regard seul suspendait le parterre fasciné? Est-ce bien elle dont la voix pure et sonore allait trouver le cœur ou le peu de cœur de tous ces heureux du monde, pressés dans les loges lorsqu'elle daignait jouer; qui leur donnait même un cœur qu'ils n'avaient pas, les rendant sensibles par sa sensibilité, comme les corps qui ont trop d'électricité font bondir même les objets morts?

Hélas! c'est bien elle : ses yeux de diamant sont devenus deux strass; l'arc de ses épaules n'est plus qu'une courbe tourmentée, s'affaissant ici, se soulevant plus loin. Mais n'as-tu donc plus ton palais de marbre entouré de serres pleines d'orangers? N'as-tu plus tes salles égyptiennes pavées de mosaïques suant la fraîcheur par tous les pores? N'as-tu plus douze chevaux dans tes écuries, pour te conduire, sur un signe de ta main, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Bade, et de Bade en tous lieux où il y a du plaisir, de l'élégance et de l'esprit à dépenser?

Elle a encore tout ceci, se répondait l'homme de la galerie; elle n'a même jamais été aussi riche : et pourtant elle vient ici, au mépris de sa santé délicate, jouer à l'odeur de l'huile et au milieu d'une atmosphère froide qui la menace à chaque acte d'une pleurésie mortelle.

La vanité! vanité! présent funeste qui fait d'abord les artistes grands, et qui les rend ensuite imbéciles, voilà ce qui anime ces caducités ridicules : Saint-Phar, Saint-Léon, Surval, Savigny, Destival et Diamantine!

Par vanité, Diamantine veut paraître jeune! bien plus que jeune! elle veut paraître adolescente. Elle est heureuse si on lui dit : — Vous avez douze ans aujourd'hui. Le journaliste qui la convaincra qu'elle n'a que quatre ans, recevra le lendemain un service de Saxe de quinze cents francs. Et les journalistes qu'elle abhorre et qu'abhorre du reste le monde entier, sont les maîtres chez elle, parce qu'elle a peur des journalistes; elle leur sourit, les accueille avec distinction comme s'ils étaient des princes, les fait asseoir à sa table entre des ministres et des ambassadeurs, de même qu'on met une plaque de vert-de-gris entre deux feuilles de thé pour qu'on puisse boire le thé, qui est si fade sans cela, et le vert-de-gris qui empoisonnerait sans le thé. Voilà sa vie, vie d'ennui, de contrainte, de mensonge et de terreur, et qu'elle supporte avec résignation pourvu qu'un journal, le dernier des journaux, dise quelque part : « Diamantine a joué hier avec » son talent accoutumé; c'est prodigieux, elle rajeunit à vue d'œil; au » premier acte, elle avait vingt ans, au second, quinze; heureusement elle » a daigné s'arrêter. Inutile de dire que la salle était comble. Recettes bud- » gétiennes. »

Comme Diamantine avait de l'esprit malgré sa vanité, elle remarqua le vide de la salle; l'observation la paralysa jusqu'aux dernières fibres. On l'aurait vue pâlir derrière le brouillard de céruse et de vermillon étendu sur son visage. Elle fut complétement démoralisée quand elle aperçut et qu'elle reconnut son ancien camarade de succès, son hôte, son ami, le spectateur de la galerie. Son cœur se serra à penser qu'il était témoin de sa décadence, lui qui avait été témoin de sa gloire autrefois. Elle pleura en dedans; elle se fit pitié.

La lorgnette de la galerie du balcon ne la quittait pas; Diamantine s'y peignait dans toute la contrition de sa douleur. Quand elle regardait le parterre, un écho glacé renvoyait sa voix; quand elle s'adressait aux loges, le désert lui tombait sur la tête. Que n'aurait-elle pas donné pour peupler ces banquettes et ces loges; que n'aurait-elle pas donné! Elle aurait donné de l'or pour s'entendre siffler! oui, siffler, car le sifflet s'interprète le lendemain comme on veut. C'est un amant dédaigné qui s'est vengé; c'est une cabale montée par une rivale; c'est une opinion politique irritée. Mais le silence du vide, c'est la mort sans appel, la mort prononcée à l'unanimité des absens.

Diamantine était couverte d'une sueur de glace; elle tenta de sourire, elle grimaça; elle voulut pleurer, elle fit rire; elle essaya de courir, elle eut l'air d'une vieille poule plumée vivante. Alors, tout en jouant machinalement, elle regarda son ami du balcon, comme pour s'appuyer sur lui jusqu'à la fin de ce mauvais pas. Et lui souriait doucement à Diamantine. Diamantine semblait lui dire : Que n'ai-je fait comme vous! que n'ai-je renoncé aux calèches bleues, aux domestiques habillés en pages, il y a vingt ans! Sommeil profond de toutes les galeries; affreuse anxiété toujours croissante pour diamantine; elle entend bâiller dans la salle. Que n'ai-je, exprime son regard éteint, suivi votre exemple! j'aurais pu vivre dans mes terres, et faire dire : « Quelle inimitable actrice nous avons perdue! pourquoi s'est-elle retirée si jeune? » Ah! c'est dans ce regret qu'il doit laisser qu'est toute la vie d'un artiste. Diamantine s'évanouit.

Enfin, le spectacle finit; et alors l'homme au bonnet de coton juché dans les combles s'écria :

— Acteurs! acteurs! suivez l'exemple d'Elleviou.

Cet homme était la trompette du jugement dernier.

LÉON GOZLAN.

(Revue du XIXe siècle.)

UNE MESSE DE MINUIT A VERSAILLES, SOUS LOUIS XIV.

Vers la fin de la station de l'Avent, prêchée par Bossuet, Louis XIV avait dit au grand orateur :

« Monsieur de Meaux, après nous avoir donné vos sublimes enseignemens, j'espère que vous nous célébrerez une messe solennelle de minuit dans ma chapelle. Mon frère d'Angleterre et sa majesté la reine de la Grande-Bretagne y assisteront. »

Ces paroles du roi avaient été entendues, et dans le monde doré de Versailles il y avait un grand désir d'être invité à cette nuit de religion et de splendeur.

Le 24 décembre étant venu, et alors que le soir étendait ses ombres, les hautes fenêtres du château, surtout celles de la galerie de glace, étaient resplendissantes de lumières au milieu de l'obscurité; et Benserade disait :

« Versailles ne veut pas dormir. Voyez comme cette nuit il tient ses grands yeux ouverts et éveillés. »

La longue galerie qui s'étend, avec toutes ses magnificences de statues, de tableaux et de dorures, au centre du majestueux édifice, et qui venait d'être fraîchement décorée par Mignard, étincelait alors de l'éclat de dix mille bougies portées par des lustres et des girandoles d'or moulu, ornés de pendeloques de cristal. Sous ces flots de lumières reflétées par d'innombrables glaces, allait et venait en se promenant tout ce que la France avait de plus illustre, entre autres le duc de Villeroy, le duc de Lauzun, avec l'ordre de la Jarretière que le roi d'Angleterre venait de lui donner solennellement dans l'église de Notre-Dame de Paris; les ducs d'Uzès, de Saint-Simon, de Beuvron, M. de la Rochefoucault, si bon homme, si poli quand il causait, si caustique quand il écrivait; le prince de Marcillac, Roquelaure dont l'œil vif se portait partout et qui gardait toujours sur ses lèvres minces un sardonique sourire; le duc de la Feuillade, le plus fastueux et le plus empressé des courtisans; les maréchaux d'Estrées et de Bellefond; d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon; MM. de Monaco et de Grignan avec leur nouveau cordon tranchant en bleu de ciel sur leurs justaucorps brodés et poilletés; M. de Pomponne causant avec Racine et Despréaux; M. de Louvois complimentant Mignard sur les nouveaux tableaux dont il venait d'embellir la galerie; puis MM. de Charost, de Chaulnes, de Rohan, de Lamoignon, le marquis de Sévigné, M. de Guiche, M. de Coulange, M. de Barillon revenant de son ambassade d'Angleterre; les abbés de Polignac et de Rohan; messeigneurs de Troyes et de Beauvais; MM. de Choiseul, de la Trousse, d'Hocquincourt, Legrand, Danjau, de Châtillon, de la Rongère, tous avec le cordon des ordres qu'ils avaient reçu la semaine précédente; et déjà au fond de la galerie et assises sur des pliants et des tabourets aux pieds dorés et aux coussins de velours, toute l'élite des femmes de la cour, la duchesse de Lesdiguières, la maréchale d'Estrées, Mme de Richelieu, attachée à Mme la dauphine; Mme de Chalais, Mme la maréchale de Rochefort, la marquise de Montchevreuil, gouvernante des demoiselles d'honneur; Mme de Lafayette, la marquise de Sévigné, sa fille Mme de Grignan, son amie Mme de Coulange; Mme de Chaulnes arrivant de Bretagne; la princesse de Luxembourg, la baronne de Montmorency, aussi belle que son beau nom, aussi modeste que la vertu; Mmes de La Tour-d'Auvergne, Coislin et de Sully. Avant les princesses et le roi, Mme de Maintenon arriva dans cette haute partie de la galerie, et pour s'y rendre elle n'eut point à en parcourir la longueur; elle y entra par une fausse porte de glaces et vint tout de suite occuper son fauteuil placé non loin de la cheminée; à son entrée, toutes les femmes assises se levèrent et plusieurs d'entre elles vinrent s'enquérir de sa santé, et lui parler de ce qui faisait alors l'admiration de Paris et de la cour, de la représentation de la tragédie à Saint-Cyr... Apercevant dans le groupe qui était venu à elle la marquise de Sévigné, Mme de Maintenon lui dit : « Vous, madame, qui êtes un si bon juge de tout ce qu'il y a de bien et de beau, avez-vous été satisfaite de ce que vous avez vu *chez nous* lundi dernier?... j'aurais voulu vous avoir tout à côté de moi. »

— « Vous eussiez vu, madame, répondit la marquise de Sévigné, toute » mon admiration; plus d'une fois elle s'est trahie par mes larmes; cette » œuvre est merveilleuse en tout : c'est un rapport de la musique, des » vers, des chants, des événemens, des personnes, si parfait, si complet » que l'on n'y souhaite rien; les jeunes filles qui font des rois et des per- » sonnages, sont faites exprès; on est attentif, saisi, et l'on n'a point d'au- » tre peine que de voir finir une si aimable tragédie!... Tout y est simple, » tout y est innocent, tout y est sublime et touchant. Cette fidélité de l'His- » toire-Sainte donne du respect, et les chants sacrés charment et enlèvent » l'esprit. »

— J'ai bien fait, madame la marquise, de vous demander ce que vous pensiez *de notre tragédie*; votre avis fera la gloire de l'auteur d'*Esther*, que je vais faire appeler pour lui dire votre approbation.

— Dites mon admiration, madame, ajouta Mme de Sévigné.

A cet instant, à grande distance, tout à l'extrémité de l'immense galerie, on entendit le bruit retentissant des hallebardes des Suisses et des gardes de la porte frapper les dalles de marbre. Ce bruit annonçait S. M., et la voix de l'huissier prononça ces simples mots :

« Le roi, messieurs. »

Avant le bruit des hallebardes, avant l'annonce de huissier, il y avai déjà dans toute l'étendue de la vaste salle une respectueuse réserve; au-

cune voix ne s'élevait au dessus de ce sourd murmure qui s'observe dans les demeures royales et que l'on pourrait appeler un silence animé.

Mais à ce mot : Le roi,

ce fut tout autre chose ; un silence complet, absolu, si ce n'est le bruissement, le frôlement des robes de brocard et de moire des femmes qui venaient de se lever et qui rajustaient les plis de leurs manteaux de cour ; aux mots de l'huissier, les hommes qui, jusqu'alors, s'étaient tenus debout, allant et venant dans la galerie, se rangèrent dans les embrasures des croisées et derrière les femmes, et de droite et de gauche ce ne fut plus que comme deux haies de fleurs, deux lignes de splendides toilettes où le satin et le velours, le drap d'or et le lampas, les pierreries, les diamans, les perles, les fleurs et les plumes se déployaient, rivalisant de reflets, brillaient, éblouissaient et ondoyaient.

Louis-le-Grand n'était plus jeune. On vieillit sous la gloire presque autant que sous l'adversité ; son habit était de velours brun, brodé sur les devans d'une guirlande de verdure peu foncée ; les boutons d'émeraudes entourées de diamans ; les manches à paremens relevés très haut, laissaient voir de magnifiques manchettes de la manufacture royale de point de Hollande qu'il venait d'établir ; une cravate ou rabat de pareille dentelle, après avoir fait le tour de son cou, laissait pendre ses deux bouts sur sa veste de drap d'argent.

Des bottes de daim, molles et formant des plis, lui montaient presque jusqu'au genou, et là se reployaient ; la partie rabattue était recouverte de dentelle froncée et toute semblable à celle du rabat et des manchettes ; quand sa majesté avait paru sur le seuil de la grande porte de la galerie, elle était coiffée d'un large chapeau à plumes... mais dès que le roi eut aperçu les femmes qui se tenaient debout, avec une grace qui n'appartient qu'à sa noble race, il se découvrit et garda son chapeau à la main avec le plus bel air du monde. Le groupe d'hommes qui était entré avec lui était composé des princes du sang, des ministres et de tout ce que la France avait de plus élevé en pouvoir et en honneurs.

En entrant dans la galerie, et pendant les premiers pas qu'il y fit, le roi parlait avec chaleur à M. de Barbezieux, son ministre de la guerre, et à M. de Pontchartrain... Mais tout à coup, interrompant sa conversation politique, il devança les personnes qui lui avaient formé cortége, et alla, avec une exquise galanterie, saluant de droite et de gauche les femmes qui se tenaient debout sur son passage, et s'arrêtant de temps en temps pour dire quelques paroles gracieuses à celles qu'il reconnaissait ; arrivé à Mme de Maintenon, il lui dit :

— J'ai bien tardé à venir, le conseil a été long... Mais je vois avec plaisir que mon frère d'Angleterre n'est pas encore arrivé... Son retard s'explique par les chemins tout couverts de neige et de verglas ; cette saison est bien rude.

— Oui, sire, répondit Mme de Maintenon, surtout pour les pauvres ; aussi une sainte quêteuse m'est arrivée, ce soir, pour plaider leur cause.

— Qui donc ? demanda le roi.

— Madame de Fontevrault.

— Ah ! j'en suis ravi, j'aime à l'entendre parler de Dieu. Elle est aussi éloquente que bonne ; est-elle ici ?

— Non sire, elle ne paraîtra qu'à la chapelle, et si votre majesté le permet, si la charité du roi l'y autorise, elle quêtera elle-même pendant la messe.

— Oui, certes, je le lui permets, et vous pouvez le lui faire dire.

Et nos jeunes chanteuses de Saint-Cyr, les aurons-nous pour nos cantiques de Noël ?

— J'aurais voulu réserver quelques surprises au roi.

— Eh bien ! je ne ferai plus de questions, madame... Voici Barbezieux, j'ai encore quelque chose à lui dire : à tout à l'heure.

Et Louis XIV s'éloigna du cercle des femmes en emmenant son ministre de la guerre et plusieurs autres hommes dans une partie un peu déserte de la longue galerie ; là, il continua la question qui avait été agitée au conseil.

A la manière dont le roi parlait, à son ton de voix, il était facile de deviner que le monarque désirait que sa politique fût connue : aussi les habitués de la cour ne s'éloignèrent que très peu de l'endroit où s'était arrêté le roi ; ils savaient que, sans inconvenance, ils pouvaient, ils devaient rester à portée d'une voix qui voulait être entendue.

M. de Lauzun, M. de Barillon, ancien ambassadeur à Londres, M. Le Grand et le maréchal de Bellefond étaient en avant des autres groupes, les plus rapprochés de celui où parlait avec feu Louis XIV, et ils l'entendirent parfaitement dire à son ministre de la guerre :

— Barbezieux, je veux que vous compreniez la haute pensée qui préside aux secours que je prête au roi Jacques ; vous n'y apercevez jusqu'à ce moment, qu'une pitié vulgaire, qu'une sympathie royale pour un roi déchu : je déclare hautement que j'estime, que j'aime, que j'honore mon noble frère d'Angleterre ; avec moins d'élévation dans l'ame, avec moins de conscience il aurait pu pactiser avec la révolte, il ne l'a pas voulu. Je prends en considération ses hautes qualités, je prends en pitié ses nombreuses infortunes, et mon devoir de roi me commande de lui venir en aide ; les devoirs du trône ne me diraient rien en sa faveur, que les intérêts de ma couronne voudraient que j'armasse pour lui... En vérité, je voudrais n'avoir pour lui que du devoûment ; je voudrais être désintéressé dans cette affaire ; mais je ne le suis pas. Qu'est-ce que la cause du roi Jacques ? Celle de la couronne contre le parlement, du droit royal contre la volonté populaire.

» Mon enfance s'est passée dans des troubles que la fermeté de Richelieu a su réprimer ; grace à sa main de fer, les factieux de France n'ont pu se saisir du pouvoir : à Londres ils viennent d'être plus heureux contre Jacques II... Il me faut donc anéantir le principe perturbateur, je veux conserver pure et intacte la couronne que Dieu m'a mise au front. Il faut que je tue le principe si je ne veux pas que le principe me tue. Mais vraiment j'ai honte de descendre à ces ignobles calculs d'égoïsme. La chevalerie veut que tout chevalier porte secours à l'opprimé, et qu'au dépossédé tout chevalier fasse rendre son héritage. Eh bien ! les rois sont des chevaliers couronnés, et quand la révolte étend la main sur le sceptre de l'un de nous, tous nous devons tirer l'épée, car c'est plus que notre cause, c'est celle de l'honneur ! »

Ces nobles paroles furent bientôt répétées ; ceux qui avaient été assez heureux pour les entendre, allaient les redire dans la salle. M. de Lauzun fut le premier à les répéter à Mme de Maintenon. Bientôt ce ne fut plus qu'un ravissement, qu'un enthousiasme général, et l'on en était là quand le bruit de plusieurs carrosses se fit entendre dans la cour de marbre.

C'étaient le roi et la reine d'Angleterre.

Du haut de la galerie on annonça leurs majestés.

Aussitôt Mme de Maintenon quitta son fauteuil ainsi que Mme la duchesse de Bourgogne et la petite duchesse de Chartres, et, suivies de leurs dames, allèrent trouver le roi qui était encore vers le milieu de la galerie... Alors, accompagné de la famille royale, Louis XIV alla vers la porte dont le roi et la reine de la Grande-Bretagne venaient de passer le seuil.

Les deux princes s'embrassèrent.

Mme de Maintenon prit la main de la reine et la conduisit à son fauteuil : toutes deux se firent de profondes révérences, comme on se le devait entre têtes couronnées. La reine était belle encore ; malgré son sang italien, elle était d'une grande blancheur, blancheur que faisait ressortir encore sa robe de velours noir, dont le corsage assez décolleté était garni d'une haute dentelle à dessins très mats, tendue sans plis, ainsi que Vandick aimait à les peindre dans ses portraits des Stuarts.

Jacques II était un peu au dessus de la taille moyenne ; ses traits étaient nobles et réguliers, sa carnation pâle, son regard triste et sa voix très douce, il portait des cheveux à la Charles I[er], séparés droit au milieu du front et tombant légèrement bouclés de chaque côté du cou ; sa barbe châtain et un peu rousse se terminait en pointe.

Il tenait à la main un chapeau gris à larges bords, à plumes vertes et rouges. Son justaucorps gris, galonné d'or, était court et lui serrait beaucoup la taille ; un baudrier de velours croisant sur sa poitrine, où brillaient la croix de Saint-André et la plaque du Chardon-d'Ecosse, retenait son épée, qui tombait droite le long de la cuisse. Des bottes en peau de daim qui s'élargissaient en montant, lui dépassaient le genou. Un manteau de velours gris, galonné d'or, était jeté négligemment sur ses épaules. Dans son maintien, dans sa démarche, il y avait une vraie dignité royale, et dans ses yeux pensifs et rêveurs, de la fatalité des Stuarts.

— Vous venez passer avec nous la joyeuse nuit de Noël ? dit Louis XIV au roi Jacques.

— Nous venons prier avec vous, répondit le roi banni. Quoi de mieux que la prière à prince déchu, qui n'a plus que Dieu et son droit ?

— Mon frère ! vous ne parlez que de Dieu et de votre droit ; oubliez-vous vos amis ?

— Loin de vous, sire, je ne les oublierais pas encore ; près de vous je les vois.

Pendant que les deux rois échangeaient ces paroles, la reine d'Angleterre avait pris place sur un fauteuil placé près de celui de Mme de Maintenon, qui lui disait que Mme la Dauphine était retenue dans sa chambre par une indisposition qui l'avait empêchée, jusqu'à ce jour, d'aller visiter sa majesté au château de Saint-Germain.

« J'attendrai impatiemment son rétablissement, répondit la reine. »

Puis entre elle et Mme de Maintenon il s'établit une conversation sérieuse. Dans cette conversation, la royale épouse de Jacques II dit que pendant qu'elle était sur le trône dans son palais de White-Hall, elle avait toujours eu deux désirs : voir le grand Bossuet et Mme de Lavallière.

— Cette nuit, dit Mme de Maintenon, la reine verra M. de Meaux à l'autel.

— Et la sœur Louise de la Miséricorde, quand pourrai-je la voir ?

— Le jour qu'il plaira à votre majesté, je me ferai un bonheur de l'y accompagner... Toutes les fois que j'y vais, je trouve tant de paix dans son cloître !

— Vous n'auriez pas peur d'un cloître, madame ?

— Oh ! pas du tout ; partout où Dieu me placerait, je me trouverais bien.

Quelqu'un qui aurait bien observé, bien regardé de près, aurait pu apercevoir, à ces derniers mots de Mme de Maintenon, comme un demi-sourire sur les lèvres de la princesse anglaise.

Tourville venait d'être présenté au roi d'Angleterre, qui, alors qu'il était prince de Galles, avait montré que lui aussi était bon officier de mer. Tous les deux causaient marine ensemble.

La présence du roi de la Grande-Bretagne, les nobles paroles du roi de France à M. de Barbezieux, avaient amené la pensée de tous les hommes sur la révolution anglaise. Dans la plupart des groupes, c'était là le sujet des conversations, et dans chacun on rendait justice à la loyauté de Jacques, et l'on flétrissait la fausseté, l'hypocrisie de Guillaume.

M. le duc de Chartres, répondant à M. de Barillon, qui parlait avec in-

dignation de la conduite du gendre du roi banni, a dit : « Il peut n'être » pas bon parent ; mais il est certainement un homme très habile. »

A cet instant Louis XIV passait à côté de son neveu, et entendant ces paroles il s'arrêta tout à coup, et dit d'une voix sévère au prince : « Vous » trouvez, monsieur, que Guillaume est habile ; apprenez qu'il y a une ha- » bileté dont il ne faut louer personne : c'est celle qui se fait avec de la » fausseté et de la trahison, et Guillaume n'en a pas d'autre... Je suis mé- » content que chez moi il se soit rencontré quelqu'un capable de vanter » une pareille habileté. »

Cette sévère parole du roi allait sans doute répandre de la gêne dans la soirée, quand subitement, à l'extrémité de la galerie où se trouvaient la reine d'Angleterre, les princesses de France et Mme de Maintenon, de suaves accords de harpes se firent entendre. Puis à ce prélude d'instrumens qui avait commandé le silence dans toute l'immense salle, succédèrent de jeunes et délicieuses voix. Celles des demoiselles de Saint-Cyr chantèrent cet hymne de la veillée de Noël : ET HOMO FACTUS EST.

Elles disaient :

Il apparut enfin. — C'est sur une chaumière
Que la flamme d'en haut, la divine lumière,
Tomba des cieux brillans,
Et c'était lui, cet homme, éclatante merveille,
Après qui soupirait la terre déjà vieille
De ses quatre mille ans.
Oui, c'était lui, l'espoir des sages, des prophètes,
Dans toutes leurs douleurs et dans toutes leurs fêtes ;
Lui, le prince des rois,
Lui qui devait porter, pour nos maux, pour nos crimes,
Sa tête rayonnante et ses deux mains sublimes
Aux deux bras de la croix.
« Vient-il ? » criait la foule à chaque aube nouvelle ;
Et son regard tendu vers la sphère immortelle
L'interrogeait en vain ;
Mais tous ils saluaient la voûte encor déserte
Et chaque siècle, au seuil de sa fosse entr'ouverte,
Murmurait : C'est demain.
C'est demain que luira l'étincelante aurore !
— Et les siècles passaient sans l'amener encore.
Une nuit, cependant,
Nuit où les cieux lançaient une lumière étrange,
L'éclair devint le jour, et le pied d'un archange
Fendit l'espace ardent.
« Il est né ! » disait-il, au plus haut de la nue,
Et la terre, à ce mot qui perçait l'étendue,
La terre chancela ;
Et du fond de leur tombe, accourus pour entendre,
Tous les vieux siècles morts secouèrent leur cendre
En criant : LE VOILA !

Si le respect n'avait retenu tous les cris et arrêté tous les applaudissemens, ce bel hymne aurait été accueilli par un bruyant enthousiasme. Toute la noble assemblée croyait ces beaux vers de Racine, il n'en était rien ; c'était madame de Chaulnes qui les avait apportés de Bretagne, d'un jeune poète de Rennes, et elle en avait fait hommage à Mme de Maintenon.

A onze heures et demie, M. de Gèvres, premier gentilhomme de la chambre, vint avertir leurs majestés les rois de France et d'Angleterre que l'office divin allait commencer.

Louis XIV alla présenter la main à la reine de la Grande-Bretagne, et le roi Jacques offrit la sienne à Mme de Maintenon, qui marcha sur le même rang que Mme la duchesse de Bourgogne et Mme la duchesse de Chartres. Madame la dauphine devait être portée de son appartement à une tribune particulière et cachée.

Bossuet, assisté d'un pieux et nombreux clergé, officiait avec la dignité qui lui était habituelle.... Après l'évangile, lui si puissant par la parole, si accoutumé à parler aux rois de la vanité des grandeurs humaines, du haut des marches de l'autel, en montrant la pauvreté de la crèche, enseignait l'humilité à ceux qui naissent dans les palais... Mais tout à coup il se sentit une émotion inconnue jusqu'à ce jour. Ses regards venaient de tomber sur un roi, sur une reine, nés dans des palais et bannis de leur palais natal... et il retint tout ce qu'il avait dans la pensée, tout ce qu'il allait dire. La cour, habituée à ses sublimes discours, fut étonnée de la manière brusque dont celui-ci avait été terminé.

L'auguste sacrifice continua, et au lever-Dieu, des voix pures comme celles des anges qui avaient fait jadis retentir dans les airs le *Gloria in excelsis Deo*, et qui avaient réveillé les pasteurs endormis dans les champs, les voix qui s'étaient fait entendre dans les chœurs d'*Esther*, accompagnées par des hautbois et des cornemuses, chantèrent l'air des bergers se rendant à Bethléem. Cette musique, simple, naïve et pastorale, produisit un incroyable effet dans cette chapelle des rois.

Après la cérémonie, des amis de M. de Meaux lui demandèrent pourquoi il avait prêché si peu de temps, et pourquoi il avait fini d'une manière si abrupte ? Il leur répondit : « Je ne sais comment, dans cette nuit si belle, si éclatante de lumières, j'ai été tout à coup livré à des pensées sombres. Debout à l'autel, j'ai demandé à Dieu de détourner de moi ces idées qui ressemblaient à de noirs pressentimens ; mais j'avais beau prier, elles me revenaient comme un calice d'amertume ; et quand je voulus enseigner l'humilité aux monarques qui m'écoutaient, quand je voulus leur faire voir toute la vanité de leurs grandeurs, tout le néant, toute la fragilité de leur puissance, je crus voir près du roi banni un ange qui me le montrait et qui me disait : « Ne brise pas son cœur, et laisse-lui l'espérance.. » Alors je sentis des larmes me monter aux yeux et une forte émotion me gagner le cœur. J'élevai mes regards vers la voûte où l'on a peint le ciel entr'ouvert, et je ne vis plus la gloire céleste ; des nuages de tempête l'avaient voilée, il ne restait plus de communication entre les hommes et Dieu ; et alors il me sembla que des torrens de peuple brisaient les portes saintes et faisaient irruption dans la maison du Seigneur, en criant : A bas Dieu ! à bas les rois !

» A cette espèce de vision, je me troublai tout à fait ; je vis Versailles aussi triste, aussi désolée que White-Hall !... et, craignant de verser des tristesses humaines sur les saintes joies de Noël, je m'arrêtai ! »

Vicomte WALSH. — (*La Mode.*)

LE LIEUTENANT ROCQUEVERT.

(Suite et fin.)

L'officier, à ce coup, ne put se maintenir dans les bornes de la stricte politesse. Se voyant forcé derrière les objections les plus plausibles, la persistance du gouverneur fit déborder l'amertume de ses pensées ; il oublia Sylvanire, et, la rougeur au front, il exhala son indignation en ces termes :

— Vous vous trompez, monsieur, et vous me connaissez mal si vous croyez que je puis faire un jeu des choses du cœur. Les sermens d'amour, tout comme les autres, ne se violent qu'en commettant un parjure..... Je ne suis pas de ceux qui, sans souci ni remords, enlèvent la vertu des femmes et la réputation des familles... Adressez-vous à d'autres pour cela... Je ne sais pas, moi, abuser de la crédulité naïve d'une jeune fille, et puis la laisser là pour quelque imbécile qui l'accepte les yeux fermés et les bras ouverts. Non, monsieur, les Roquevert ne sont pas coutumiers de telles infamies. La femme qui se livre à eux devient leur femme ; s'ils la séduisent, ce n'est pas en vue du déshonneur, c'est en vue du mariage.

Vous devez vous faire une idée de la stupéfaction et du terrible désappointement du gouverneur sous le feu jusque-là comprimé de cette brutale apostrophe. Il était comme anéanti. D'un air effaré, il cherchait à conjurer un orage qui venait si inopinément fondre sur lui.

Voir en un clin-d'œil tout son espoir déçu, toutes ses pénibles manœuvres aboutir à néant. Quel désarroi ! Un mouton, passant à vue d'œil à l'état de tigre, n'eût pas plus surpris le baron, que ce réveil imprévu de l'officier. Il le considérait tout ébahi. Le vieillard ne revenait pas d'un si funeste dénoûment. Ce laborieux édifice, qu'il avait eu tant de peine à élever, il le voyait s'écrouler de fond en comble, en posant la clé de voûte qui devait le consolider et le finir : n'était-ce pas bien désolant ?

Le père de Sylvanire ne comprit rien à la fulminante allusion que Rocquevert, au milieu de sa colère, avait lancée contre Gaspard de Lavedan, son prétendu rival. Le digne homme était abasourdi par ces vigoureuses paroles, dont il ne devinait ni la portée ni le sens. Tout ce qu'il en ressortait pour lui, c'était une humiliation dans la personne de sa fille, dédaignée par l'officier. Il se fit alors un étrange bouleversement d'idées dans sa tête perdue. Les mots de séduction et de déshonneur tintaient encore à ses oreilles, il s'en saisit pour les appliquer à Roquevert, et dans un accès de furieuse désolation, levant au ciel ses deux bras tremblans :

— Oh ! monsieur, s'écria-t-il, qui s'y serait attendu... voilà bien les mœurs d'à présent. Quelle honte ! vous avez consommé notre déshonneur... O perversité de la plus infâme corruption !

Après cette sorte d'imprécation, le gouverneur, enfonçant son chapeau sur son front rembruni, raidit un poing vengeur qu'il appuya sur la garde de son épée, et sortit fièrement de cette chambre.

Rocquevert n'avait pas eu le temps de prendre son parti, ni de se remettre de ce coup d'état et de ce départ, lorsqu'un incident nouveau vint encore compliquer sa situation déjà si difficile.

La porte s'ouvrit toute grande, et Sylvanire, qui sans doute s'était tenue à l'écart pour livrer passage à son père, se présenta dans l'appartement ; mais cette fois palpitante, toute en larmes, les cheveux en désordre, la démarche et la voix mal assurées.

A cette vue, Rocquevert fit amas de résolution et de courage, il sentit que le choc serait des plus rudes.

— J'ai tout entendu ! s'écria la pauvre fille d'une voix déchirante. Par pitié, ajouta-t-elle en joignant les mains, si vous m'arrachez votre amour, arrachez-moi aussi l'existence. Pensez-vous que je puisse survivre à votre trahison !

Le lieutenant la regardait en pitié. Ces supplications, cette humble posture l'eussent peut-être attendri, si ce dernier mot de trahison n'eût réveillé ses souvenirs et son énergie qui l'abandonnaient. Il répondit d'un ton qu'il voulait rendre sévère :

— Moi, traître, mademoiselle ! osez-vous bien m'accuser de ce crime, vous !...

— Oui, moi ! répliqua la jeune fille avec une assurance de très courte durée, car aussitôt après, tombant à genoux : — N'en ai-je pas le droit, continua-t-elle, moi qui vous ai tant aimé, moi qui vous aime encore ?

— Je ne vous crois pas, répond Rocquevert, qui détournant la vue afin de garantir son cœur et ses yeux de l'émotion d'un tel spectacle. Vous m'avez indignement trompé ; j'en ai les preuves. Et d'ailleurs, s'il en était autrement, dites-moi, est-ce que votre père, qui m'a d'abord chassé.... Oui chassé, répéta-t-il avec une fermeté que lui donnait le souvenir de l'insulte... Pourquoi votre père met-il tant d'empressement à m'accueillir aujourd'hui ? Pourquoi tout à l'heure votre main m'a-t-elle été

ferte par la même personne qui me l'a si outrageusement refusée il y a deux mois, alors que ma posture à l'armée était meilleure qu'aujourd'hui? Répondez-moi !

Cet argument était écrasant pour Sylvanire. Ces contradictions étaient flagrantes et trop significatives, hélas! mais comment les expliquer? c'était au dessus de son pouvoir. Aussi se confessa-t-elle vaincue sur ce point.

—J'avoue, dit-elle, avec des sanglots dans la voix, j'avoue, Rocquevert, que les événemens semblent m'accuser. J'ignore pourquoi la conduite de mon père a si brusquement changé à votre égard ; mais, ce qui n'a pas changé, c'est mon cœur, c'est mon amour pour vous, c'est la fidélité que je vous garde.

Le lieutenant, debout, tournait ses regards vers cette femme ; il se sentait entraîné, sa main s'irritait de n'être pas tendue à Sylvanire pour la relever; sa bouche frémissait de ne pouvoir prononcer un mot de pardon que la volonté de l'officier retenait captif au fond de son ame. Pauvre jeune homme, il souffrait encore plus qu'elle. Son cœur lui disait : « Essuie ces larmes, console ce désespoir sous un rayon de joie ; dissipe cette profonde désolation... » L'honneur, au contraire, disait : « Sois dur; reste inflexible. Périsse le sentiment, mais que la raison triomphe ! »

Le débat était entre ces deux suprêmes puissances. Après une assez longue lutte, le cœur parla si haut que Rocquevert, à moitié vaincu, s'avançait chancelant vers cette femme qui le subjuguait. Dans un beau mouvement de passion, il était prêt à fermer les yeux pour s'aveugler sur le crime de Sylvanire. Il allait mêler ses larmes à celles de la jeune fille, et faire cesser ces plaintes qui le torturaient au fond de l'ame.

Tout à coup le pas d'un cheval se fit entendre. A ce bruit, Rocquevert se retourna, et de sa place il put voir par la fenêtre son propre cheval qu'un laquais, suivant l'ordre qu'il avait reçu, amenait au château en sifflant d'un air d'insouciance. Ce spectacle bien vulgaire ramena l'officier au sentiment de la réalité et lui rendit tout son sang-froid. Il mesura l'espace immense que dans sa chute il allait franchir. Etait-ce la peine d'avoir résisté vis-à-vis du père pour succomber en présence de sa fille? Pour finir si lâchement, à quoi bon faire parade de tant d'intrépidité dans le début? Sylvanire était-elle moins coupable ou lui-même était-il plus sourd à la De telles considérations le déterminèrent à la fin. Ses pas, qui se dirigeaient vers la jeune fille, s'arrêtèrent tout à coup dans le chemin de l'indulgence et de l'oubli.... Il s'éloigna même, mais ce fut à reculons, tant il lui était difficile de perdre de vue l'objet de son malheureux amour.

Enfin, poussé par un énergique effort, il s'arracha à ces invincibles liens et tourna le dos. Sylvanire jeta un cri. Cet appel retint l'officier sur le seuil, et ce fut là un instant d'indécision terrible. Par malheur il ne regardait pas Sylvanire, et le cruel, fermant les yeux et les oreilles aux angoisses de sa victime, prit la fuite tout éperdu.

Roquevert s'empara de sa monture avant qu'elle fût arrivée au pont-levis du château. Il prit la bride des mains du laquais en lui jetant une pièce d'or. Puis d'un bond il fut en selle, et il s'éloigna de toute la vitesse de son cheval.

IV.

Sylvanire était tombée évanouie sur le carreau. Son père, mis en éveil par la bruyante escapade du lieutenant, et averti par les cris de sa fille, accourut auprès d'elle.

Le triste état de son enfant le toucha, et ne fit qu'accroître son animadversion contre l'officier cause de tout ce mal. Sylvanire fut quelque temps en proie aux plus violentes convulsions. C'était du délire, de la folie ; ses beaux yeux s'éteignaient comme sa voix, et de sa bouche ne s'échappaient que des mots désordonnés : — Il me trahissait... Je suis perdue... Il m'abandonne... Rocquevert... Reviens... Je te pardonne... Je t'aime.

Le gouverneur eut toutes les peines du monde à rappeler un peu de force dans ce corps épuisé, un peu de calme dans cette tête exaltée.

Mais à peine Sylvanire eut-elle repris ses sens qu'elle repoussa son père en l'accusant de tous ses malheurs.

— C'est vous, lui dit-elle, oui, vous, qui m'avez brisé le cœur... Si Rocquevert me croit coupable, c'est à vous que je le dois.

— A moi ! reprit le gouverneur, déconcerté par cette attaque, et l'attribuant à l'aliénation momentanée de sa fille.

— Oui, vous ! répliqua celle-ci avec beaucoup de force. Expliquez-moi, je vous en supplie, les variations de votre conduite envers M. de Rocquevert.

Cette interrogation fit tressaillir le vieillard.

—Moi, répondit-il, que je vous l'explique ! Y pensez-vous, ma fille?... Avez-vous donc envie de devenir orpheline ?... Je ne le puis, je ne le dois pas... On me couperait la langue que de la tête encore je ferais signe que non.

— C'est ainsi que vous m'avez perdue, que vous m'avez déshonorée, mon père, interrompit la pauvre fille, quand il suffisait d'une parole...

— Pour me perdre à jamais moi-même, poursuivit le vieillard... Un secret d'état !... Mais voilà que votre faiblesse vous reprend... Pardonnez-moi mon silence, ma fille.

Sylvanire, frappée au cœur par ce dernier coup, s'était affaissée dans les bras de son père, qui, la voyant perdre connaissance, s'empressa d'appeler au secours.

Les suivantes de Sylvanire accoururent et on la porta évanouie sur le sofa de sa chambre.

Le gouverneur de Picquigny, persécuté de tout point, et cerné pour ainsi dire par le malheur, restait là, troublé, anéanti, et comme immobilisé par tous ces désastres.

Ce fut un pareil moment que le chevalier de Vagnac choisit pour se présenter au baron. Le chevalier ignorait les événemens décisifs de la journée, car il était parti pour la chasse après le déjeuner et rentrait besace pleine et ventre vide, comme il convient à un habile chasseur.

L'abondance du butin avait mis le Gascon en fort belle humeur, il entra donc assez bruyamment, faisant sonner ses éperons sur la dalle, et se frottant les mains d'un air de satisfaction.

La joie est aveugle comme l'amour, le chevalier ne prit donc point garde à la sombre préoccupation de M. de Sonningen ; il le crut occupé à recueillir quelques souvenirs de vieille guerre, qu'il lui faudrait avaler avant le dîner.

Pour détourner cette mortification, le chevalier s'approcha superbement du baron, et lui frappant sur l'épaule :

— Mon illustre ami, lui dit-il, vous êtes le plus madré diplomate que je connaisse. Votre bravoure est éclatante, mais votre finesse désespère les gens les plus clairvoyans. Là, maintenant que nous sommes tête-à-tête, me confierez-vous pourquoi vous m'avez dépêché en ambassadeur bienveillant vers ce jeune officier que l'autre jour vous mîtes presque à la porte?

M. de Sonningen avait laissé couler ce bavardage sans autrement s'en inquiéter. Toutefois, sa pensée n'était pas si engourdie qu'elle ne dût se réveiller, piquée par le dard de cette nouvelle interrogation.

Le gouverneur tourna la tête seulement du côté du chevalier, et au simple aspect de cette figure menaçante, à l'éclair de cet œil sombre, le Gascon sentit qu'il fallait se résoudre à subir une furieuse tempête.

Il ne se trompait pas. Le baron s'emporta contre son hôte ; il l'accusa de tous les griefs, le chargea de la responsabilité de tous les événemens. Le chevalier avait eu tort d'aller chercher le lieutenant. Il aurait dû résister aux ordres du gouverneur, lui désobéir.

Et comme le pauvre chevalier cherchait à s'excuser sur ce qu'il avait accompli la volonté du baron, celui-ci risposta avec une frénésie ridicule :

— Et si je vous disais de vous précipiter par cette fenêtre, le feriez-vous?

— Je le ferais, reprit très audacieusement le Gascon, qui comptait désarmer par là son interlocuteur.

—Eh bien ! faites-le, s'écria le baron.

Le chevalier marcha vers la croisée dans l'espoir qu'en chemin le baron retirerait son défi.

Arrivé au bord de la croisée et voyant que le gouverneur gardait un obstiné silence :

— Vous n'êtes pas de sang-froid, objecta le chevalier; vous vous en repentiriez trop. J'ai pitié de vous; je n'ai pas l'ame assez dure pour vous donner des remords éternels.

Le chevalier s'était trop mal tiré de cette épreuve pour vouloir en tenter de nouvelles. Il passa condamnation sur tous les griefs dont le baron le fit le bouc émissaire. Le Gascon était façonné a ces algarades. Tant que la foudre ne renverserait pas la table, il était résolu à en essuyer les coups. Il courbait volontiers la tête, car on ne mange que mieux dans cette posture. Quant au surplus, il s'était cuirassé de philosophie, et les reproches glissaient sur sa personne aussi bien que l'eau sur le goudron.

Néanmoins le chevalier de Vagnac ne se souvenait pas d'avoir encore subi une alerte si furieuse.

Toutefois il en fut quitte à meilleur marché qu'il n'était fondé à le croire, grace à la diversion que fit l'arrivée d'un nouveau personnage.

Le gardien du pont-levis conduisit au gouverneur un sergent de grenadiers qui demandait à s'aboucher avec le maître du château.

C'était un homme à figure pleine, avec de fortes moustaches, de gros yeux, et l'air assez avenant malgré un coup de sabre qui avait tracé sur son front une ride d'honneur. Le survenant se découvrit de son bras gauche, car son bras droit était amputé et il le portait encore en écharpe.

— Qui êtes-vous lui demanda le baron.

— Vous le voyez, monseigneur, un sergent de grenadiers, blessé devant Namur. Je m'appelle Sans-Raison. Ancien domestique de M. de Rocquevert, j'ai appris à Maubeuge, où je me dorlotais sous prétexte de me guérir, que mon maître avait été quasi cassé, disgracié, je ne sais trop quoi. J'ai pris mon bras droit de ma main gauche ; j'ai couru au camp. Là on m'a dit que mon lieutenant avait été dirigé sur cette bicoque, et me voilà. Vous allez, je vous prie, me donner de ses nouvelles.

Mais nous sommes aussi curieux que le sergent Sans-Raison de savoir ce qu'est devenu le lieutenant Rocquevert. En conséquence, avant de passer outre, et sans attendre la réponse du gouverneur, nous allons nous enquérir de l'officier.

Rocquevert, en quittant le château de Picquigny, avait suivi la première route qui s'était présentée à lui. Jamais de sa vie il n'avait tant souffert, car jamais il n'avait tant aimé. Une fois qu'il ne fut plus en vue du château, le loyal officier sentit de grosses larmes aveugler ses yeux. Il se repentit de son courage, qu'il qualifia de dureté. Et, faut-il l'avouer à la honte de son honneur et à la gloire de son amour, plusieurs fois, dans sa route, il fit rebrousser chemin à sa monture ; il lui semblait qu'en fuyant ce château il fuyait le bonheur, la lumiere, la vie, pour courir à la nuit, à la mort, à l'abîme. Il allait ainsi dans sa marche rétrograde, préméditant une amende honorable, se flattant d'être résigné à une indigne capitulation. Mais aussitôt que le but approchait, il ne se sentait pas mûr pour ce déshonneur, et il s'en retournait de plus belle. Enfin, la raison ayant pris le dessus, Rocquevert finit par se résoudre à persister dans sa fuite, et il arriva ainsi harassé sur son pauvre cheval tout blanc d'écume dans la petite ville d'Oisemont.

L'officier s'arrêta au premier rameau de buis qui lui désigna une auber-

ge. Il demanda une chambre. Justement il en restait une vacante dans ce logis; on la lui donna. Rocquevert se munit de tout ce qu'il fallait pour écrire, et s'enferma dans sa chambre; il en barricada la porte pour être plus sûr de n'être pas dérangé, et mit son épée nue sur une table au bout de laquelle il écrivit quelques lettres.

Celle qui était adressée à Sylvanire portait ces mots et la trace de quelques larmes :

« Mademoiselle,

» Pour vous fuir à jamais, comme e le dois, il ne me restait plus qu'une seule ressource: mourir. J'y ai recouru. Quand vos yeux si beaux s'abaisseront sur ces lignes, la main qui les aura écrites sera glacée. J'ai eu le courage de mourir parce que je n'avais pas celui de vivre loin de vous. La tombe est l'unique prison assez inexorab e pour m'empêcher d'accourir à vos pieds. Vivant, je ne pouvais vous aimer sans déshonneur; mort, je vous aimerai sans bornes et sans fin. Car si la pierre du sépulcre retient mon corps captif, mon ame, libre comme le Dieu dont elle émane, prendra son essor vers vous, et de votre logis fera son temple.

» Adieu; soyez heureuse. LIEUTENANT DE ROCQUEVERT. »

» P. S. Je vous renvoie ce nœud d'épée, que vous me donnâtes un soir au château de Picquigny. Je l'avais conservé comme un gage bien précieux. A vous de le garder maintenant comme une chère relique. Encore adieu. »

Cette lettre finie, Rocquevert défit le nœud d'épée, le baisa avec mille transports de tendresse; ensuite il l'enferma dans ce pli, dont il traça la suscription. Cela fait, il leva les yeux au ciel, se signa d'une main qui ne tremblait pas, et se dirigea vers son épée nue d'une démarche ferme.

Cependant, à Picquigny on continuait à s'occuper du lieutenant de di verses manières et à différens titres.

Le sergent Sans-Raison n'avait pas bien pris son temps pour venir se renseigner sur le compte de son maître près de M. le gouverneur. Celui-ci, en veine de mauvaise humeur, exhala sa bile à l'encontre de Rocquevert. Mais le sergent, outré de voir insulter son maître absent, ne put réprimer son indignation. Il se répandit en injures et s'attaqua au vieillard, qui, en sa qualité de plus fort, fit jeter le sergent en prison.

Cette scène ne s'était pas terminée sans quelque vacarme. Sylvanire, revenue de sa syncope, s'informa de la cause de ce tumulte, et sa curiosité s'accrut en apprenant quel en était l'auteur. Elle ne fut pas plus tôt instruite du nom du sergent qu'elle porta la main à son front comme pour en extraire un souvenir, qui s'échappa avec la même promptitude que jaillit l'eau du rocher quand Moïse le frappa de sa baguette.

— Sans-Raison, un sergent de grenadiers blessé devant Namur, répétait-elle, c'est cela même! Et cherchant dans quelques gazettes éparses sur une table de son boudoir, elle lut la relation que voici :

« On nous écrit de Namur, en date du 3 juin :

» Le nommé Sans-Raison, sergent dans le régiment des grenadiers à cheval, travaillait hier à la tranchée. Il y avait porté un gabion. Un coup de canon vint qui emporta ce gabion. Aussitôt il en alla poser à la même place un autre qu'un autre coup de canon emporta aussi sur-le-champ. Le sergent, sans rien dire, en prit un troisième et l'alla poser : un troisième coup de canon emporta ce troisième gabion. Alors le sergent, rebuté, se tint en repos, mais son officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion. Le sergent lui dit : — J'irai, mais j'y serai tué. Il y alla, et en posant son quatrième gabion, il eut le bras fracassé par un coup de canon. Il revint, soutenant son bras pendant avec l'autre bras, et se contenta de dire à son officier : — Je l'avais bien dit!

» Tout le monde au camp a admiré un tel sang-froid uni à tant de courage. Le roi, à qui cette action a été rapportée, a prié M. de Racine, un de ses ordinaires, et de plus son historiographe, de consigner ce trait dans la relation de la campagne. »

Le sergent n'avait pas besoin de ce glorieux titre pour inspirer le plus affectueux intérêt à Sylvanire. Celle-ci pénétra sur l'heure dans le cachot du prisonnier, pour lui apporter des consolations dont plus que lui elle aurait eu besoin elle-même.

Rocquevert était la passion commune de ces deux loyales personnes. Il fut le sujet de leur triste entretien.

Le sergent s'informa auprès de Sylvanire, si l'officier n'avait pas reçu une lettre dans la matinée.

— Une lettre! Justement, il y a quelques heures, c'est moi qui la lui ai remise; elle venait de Maubeuge, connaîtriez-vous la personne qui l'avait écrite?

— Parbleu! répondit le sergent, puisque c'est moi-même. Quand je dis moi-même, je veux dire ma femme, car vous entendez bien, mademoiselle, qu'à moins d'écrire avec les dents, je ne puis, vu l'absence de mon poignet, me livrer à cet exercice... Mais qu'avez-vous donc, mademoiselle? Vous chancelez comme un soldat piqué d'une balle.

— Rien, ce n'est rien, répondit Sylvanire en s'appuyant contre la muraille. Vous venez de me combler de joie. Je vis, je renais, j'espère.... O mon Dieu! il ne me trahissait donc pas!...

— Lui! mon lieutenant! trahir quelqu'un!... Autant dire que Sans-Raison a tourné le dos à l'ennemi!

Ce tête-à-tête dura quelque temps. Le soldat se fit mettre au courant par Sylvanire de toutes les révolutions de la matinée.

Une fois instruit des moindres particularités, Sans-Raison hocha la tête.

— Oh! oh! dit-il, j'avoue qu'il y a de quoi s'y casser le cou.

— En effet, ajouta Sylvanire, je n'y comprends rien.

— Ma foi ni moi non plus. C'est égal, vous jurez, mademoiselle, que vous m'avez dit l'exacte vérité, et que vous êtes innocente?

— Devant Dieu, qui lit dans les plus mystérieux replis de nos pensées, je le jure.

— Très bien! c'est depuis le passage de ce damné diplomate que monsieur votre père, un chien de butor que je respecte à cause de vous, a changé ses batteries à l'égard de mon maître?

Sylvanire fit un signe affirmatif.

—Et ce même père, très brutal, sans l'offenser ni vous non plus, répond quand on lui demande le pourquoi de ce revirement subit, que c'est un secret d'état.

— Eh bien! c'est possible, poursuivit le soldat après réflexion. Il ne s'agirait donc, pour raccommoder les épinards, que de deviner ou faute de mieux d'inventer ce secret d'état. Il ne faudrait que donner une explication vraisemblable au lieutenant mon maître... Bon, je m'en charge, si vous pouvez, mademoiselle, me procurer la clé des champs.

— Mais j'ignore, objecta Sylvanire, le chemin que votre maître a pris.

— Qu'importe! répartit Sans-Raison, mon cœur me servira de boussole... je saurai bien le trouver et le ramener; ne vous en mettez pas en peine.

— Dieu vous entende! soupira Sylvanire; je vais m'employer à votre délivrance.

Puis, avant de sortir du cachot, elle voulut serrer la main du digne sergent.

V

Sylvanire, toute régénérée par l'espoir que venait de lui donner le sergent Sans-Raison, se rendit près de son père.

La gazette à la main, elle effraya la conscience d'ailleurs assez timorée du gouverneur; elle sut si bien faire valoir les résultats fâcheux que pouvait lui occasioner la détention injuste d'un brave soldat sur qui était tombée l'attention du roi, que Sans-Raison fut sur-le-champ rendu à la liberté.

Le sergent fut fort empêché, au sortir du château, de la route qu'il lui fallait suivre. Dans cet embarras, il se livra au hasard et commit à la garde de Dieu la conduite de son cheval.

Sans-Raison n'eut pas lieu de se plaindre de l'inspiration ni de la route qu'il avait suivie, car après quelques heures de marche, il arriva dans une petite ville et reconnut le cheval de Rocquevert qu'on faisait boire dans une auge devant une auberge.

Le sergent mit pied à terre, on le pense bien, et n'eut rien de plus pressé que de demander si le lieutenant Rocquevert n'était pas logé en cet endroit. Il lui fut répondu qu'un officier d'un régiment des grenadiers à cheval était effectivement descendu dans ce logis, mais qu'il s'était enfermé dans sa chambre avec l'ordre précis de ne laisser approcher personne de sa retraite.

Cette précaution insolite effraya le sergent; il soupçonna quelque malheur là-dessous.

— O mon Dieu! s'écria-t-il, s'il avait désespéré!...

Puis s'adressant à l'hôtelier :

—Mon brave homme, lui dit-il, cette défense du lieutenant ne me concerne pas; je suis son ami, son domestique: il faut que je le voie sur l'heure, à quelque prix que ce soit.

Et sans s'inquiéter des objections qu'on lui faisait pour le retenir. Sans Raison monta lestement à la chambre qu'on lui indiqua pour être celle de Roquevert, et, sans autres préliminaires, se mit à frapper vigoureusement à la porte.

La résistance qu'il sentit derrière fit comprendre au sergent que la porte était barricadée.

On ne répondait pas de l'intérieur. Ce silence contrista le sergent. Il se mit à crier, en redoublant ses coups.

— Monsieur de Rocquevert! mon maître! disait le pauvre soldat d'une voix entrecoupée; mon maître, c'est moi, Sans-Raison, ouvrez! ouvrez!

Pas de réponse.

Le sergent s'affaissa sur ses jambes affaiblies, et sa tête allait heurter le as de la porte. L'œil égaré, la voix éteinte, il dit d'un ton sinistre :

— Il est mort, et je veux mourir aussi.

Enfin, après quelques minutes des plus affreuses angoisses, on se remua dans la chambre. Les avenues furent déblayées et la porte s'ouvrit.

Sans-Raison se jeta dans les bras de l'officier.

Le sergent le regardait, le tâtait, le serrait comme s'il eût craint de presser un cadavre.

— Merci, lui dit le lieutenant, tu arrives à propos pour m'aider à mourir.

— Mourir! mon maître, s'écria le sergent, y pensez-vous? Cette arme! quoi! c'était là votre horrible dessein? Je m'y oppose.

Et le sergent se saisit de l'épée dont la garde était attachée contre un meuble. Rocquevert espérait ainsi, comme Vatel, se la passer plus commodément au travers du cœur.

— Mon ami, dit l'officier d'un air pénétré, tu vas juger si je puis consentir à vivre. Ecoute...

Quand il eut fini son histoire :

— Je savais tout cela, répondit Sans-Raison. Par bonheur, rien de ce qui est triste n'est vrai, et tout ce qui est embrouillé s'explique... Mlle Sylvanire vous aime, elle est innocente.

— Mais, interrompit Rocquevert, quel était le papier qu'elle reçut et cacha à l'arrivée de son cousin?

— L'ordre du jour qui vous exilait de l'armée.

— Pourquoi pleurait-elle au départ de cet homme?

— Parce que la fâcheuse nouvelle n'était pas de nature à la réjouir.

— Se pourrait-il ! s'écria l'officier comme se reprenant à la vie ; puis il ajouta sévèrement :

— Ce n'est pas tout, il s'en faut. Pourquoi ce changement si brusque dans les manières du gouverneur?

Sans-Raison hésita un peu à répondre. Ce n'est pas qu'il n'y fût préparé, mais il répugnait à donner pour vérité une pure imagination.

— Bah! se dit-il à part lui, il s'agit de le sauver ; il n'y a que ce moyen de l'audace !

Ensuite il continua tout haut :

— Je ne sais, lieutenant, si je dois vous révéler la chose. Pour vous je me risque ; c'est un secret d'état. Ce diplomate, en passant, confia à ce bourru de gouverneur qu'on ne vous punissait que pour la frime, et qu'à la fin de la campagne on pensait à vous nommer colonel.

— Colonel ! s'écria Rocquevert abasourdi.

— Ou quelque chose d'approchant, poursuivit le sergent sans sourciller.

— Vrai! mais alors tout se dévoile... l'empressement de Sylvanire... la pauvre fille, qui ne connaissait que mon apparente disgrace, accourait au devant moi. Ame généreuse!... Les variations du père, ame intéressée. C'est clair. O mon Dieu, que j'ai bien fait de ne pas mourir!

— Eh ! il n'y a pas eu de votre faute, observa le sergent.

— Tu dis qu'elle m'aime encore, continua Rocquevert, qui ne se laissait pas détourner de son idée première.

— Si elle vous aime... comme une enragée...

— Oh! viens, que j'aille me jeter à ses pieds obtenir mon pardon ; elle m'attend sans doute ; pas de retard, partons !

Le sergent ne s'attendait pas à une détermination si prompte : il n'avait gagné sa cause qu'à la condition de gagner du temps. Un éclaircissement subit allait tout remettre en question et l'idée du suicide n'était pas assez loin pour qu'elle ne revînt, aussitôt la tromperie découverte. Il chercha donc mille prétextes, mille ruses pour ajourner le retour à Picquigny » Il était trop tard, les chevaux étaient harassés, on partirait le lendemain. »

Rien ne put tenir contre l'impatience de Rocquevert, on eût dit qu'il éprouvait les angoisses de Sylvanire. Peut-être des yeux de l'ame voyait-il la pauvre fille, accoudée sur le balcon du château, regarder sans cesse du côté par où le sergent était parti. Clouée à la même place, la fille du gouverneur sentait son cœur palpiter sous une dévorante inquiétude. Tous les bruits qu'elle entendait s'élever du côté de cette route la faisaient tressaillir. Elle perçait la profondeur de l'espace de son œil pénétrant, interrogeait toutes les rumeurs d'une oreille attentive. Mais hélas! sa tête, fatiguée de cette pénible tension, retombait bientôt sur son sein et ses yeux se remplissaient de larmes.

—Si le sergent m'avait trompée... s'il n'a pas trouvé Rocquevert... ou, si l'ayant trouvé, celui-ci refuse de venir, ce qui serait plus cruel encore!..

Telles étaient les désolantes méditations qui tourmentaient la pensée de la jeune fille.

Rocquevert mit autant de diligence à accourir vers elle que s'il eût ressenti le contre-coup de ses mortelles angoisses.

Il fallut monter à cheval, l'officier aussi joyeux que le sergent avait l'air inquiet. Ils partirent, ils coururent, ils arrivèrent à la nuit tombante au château de Picquigny.

C'était l'instant décisif : le sergent, sous prétexte de prendre soin des chevaux, essaya de se dispenser d'accompagner son ancien maître près du gouverneur. Rocquevert le contraignit à cette démarche, et tous les deux parurent devant M. le baron de Sonningen ; il était seul.

Là, sans autres préliminaires, l'officier tendit sa main au gouverneur en présence du sergent, qui prudemment se tenait à l'écart, effrayé par avance de la tournure que cette confrontation allait donner aux affaires.

— Nous sommes perdus, réfléchit-il en voyant Rocquevert parler comme il suit au gouverneur :

— J'avoue mes torts, monsieur le baron ; ils sont bien grands ; mais aussi n'en avez-vous pas vous-même quelques-uns à mon égard ? Que ne m'avez-vous confié ce que je viens d'apprendre ; qu'il était secrètement question de m'élever au grade de colonel.

— Colonel ! répéta le gouverneur, comme pétrifié par cette nouvelle ! mais je n'en sais rien... Qui vous l'a dit ?

— Monsieur, répondit l'officier en désignant Sans-Raison.

- Et de qui le tient-il ? demanda d'une voix formidable le gouverneur.

De vous, répliqua le sergent, comprenant qu'il ne pouvait se tirer de ce mauvais pas qu'à force d'effronterie.

— De moi, maroufle ! s'écria le baron indigné, courant vers le soldat.

L'officier le retint.

— Mais ce n'est donc pas vrai ! lui dit-il en l'arrêtant ; en ce cas votre fille...

—Est innocente ! s'écria Sylvanire, en s'élançant dans le salon. Parlez, mon père, ne me laissez pas accuser

— Ou elle est coupable, ou je suis colonel, dit Rocquevert.

— Non, elle n'est pas coupable, répondit le père ; mais on m'a trahi. Un secret d'état, éventé par ce triple maraud ! et il leva sa canne sur le sergent.

Les deux amoureux s'embrassaient déjà.

— Frappez ! frappez ! dit le soldat au vieillard furieux, en lui présentant l'échine ; vous ne m'empêcherez pas de me réjouir d'avoir rencontré si juste ! Quoi ! vraimen ! M. de Rocquevert serait colonel ?

— Mais puisque tu viens de le divulguer, pendard ! il faut bien que quelqu'un te l'ait dit, continua le baron hors de lui.

— Ma foi, je n'en savais rien, répondit flegmatiquement Sans-Raison.

— Comment, interrompit Rocquevert, tu l'ignorais?

- Parfaitement ! j'ai été sorcier ; avec vous il n'y a pas grand mérite. Cela ne pouvait pas vous manquer. C'est monsieur le baron qui a tout découvert.

— Moi, répétait le gouverneur effrayé, moi ! je me serai trahi ! Ils ne savaient rien ! j'ai tout dit, je suis perdu. Mais ne croyez pas cela, monsieur de Rocquevert, on vous trompe ; vous n'êtes point colonel.

— Colonel ! répéta une voix vers la porte : c'était celle du chevalier de Vagnac qui entrait. Colonel ! Ah ! voici le mystère éclairci, ou je n'y vois goutte ! Je vous félicite sincèrement, monsieur de Rocquevert.

— Voulez-vous bien vous taire! dit le pauvre gouverneur, qui ne pouvait suffire à réprimer ces indiscrétions. Chevalier, je suis compromis ; vous êtes un ingrat, vous m'assassinez !

— Bah ! bah ! je prends tout sur moi, interrompit le sergent dominé par l'exaltation.

En même temps il s'approcha de la fenêtre et s'adressant à des soldats qui passaient dans la cour.

— Camarades, leur cria-t-il à tue-tête : Vive le colonel Rocquevert. Double ration, mes amis, qu'on se trémousse et qu'on illumine !

Le gouverneur était aux abois. Il se cramponna au sergent, lui appliqua a main sur la bouche. Il écumait de rage. La parole se refusait à sa fureur.

Déjà on criait dans la cour : Vive le colonel Rocquevert !

— Bourreaux ! s'écria enfin le gouverneur, paraissant à la fenêtre. Taisez-vous, scélérats, on vous trompe.

Ensuite, s'embrouillant dans sa volubilité frénétique, il hurla cette menace :

— Le premier soldat qui bouge, je l'éteins ; et le premier lampion qu'on allume, je l'extermine.

Un éclat de rire peu comprimé accueillit cette ridicule bravade.

Un pareil échec acheva d'exaspérer le baron. Dans sa fureur d'épileptique, il saisit au collet le chevalier et le secoua rudement :

— C'est vous qui êtes la cause de tout cela, lui dit-il, vous qui m'avez perdu ; vous, par qui mon neveu sera destitué et par qui je serai, moi, incarcéré, pendu, peut-être.... Ma tête est mise à prix..... Un secret d'état ébruité, crié par dessus les toits! Que va-t-on dire ? ma mémoire sera déshonorée !

Et, se refusant aux consolations qu'on lui apportait de tous côtés, le gouverneur, prenant sa tête entre ses deux mains, parcourait le salon sans cesser de crier : — Je suis perdu ! qu'on me conduise à la Bastille ! Un secret d'état, grand Dieu ! un secret d'état !

Cette douleur eût excité le rire, si elle n'eût plutôt excité la compassion. La désolation du gouverneur était vraie, naturelle et touchante.

Vainement Sylvanire, le vieux chevalier, le lieutenant s'empressaient-ils autour de lui, il les repoussait de la main.

Tout à coup on aperçut dans le vallon quatre torches sillonnant les ténèbres avec une rapidité qui ne pouvait appartenir qu'à l'escorte d'un courrier d'état.

C'en était un, en effet. Le messager descendit au château de Picquigny avec un paquet pour le gouverneur.

— C'est fini, c'est mon dernier jour, balbutia le baron, qui tremblait de tous ses membres.

Il rompit avec effroi le sceau royal et remit un pli à l'adresse de Rocquevert Qnant à lui, il n'osa pas jeter les yeux sur la dépêche qui le concernait.

Rocquevert, au contraire, lut à haute voix une lettre de M. de Cavoie, son protecteur. Nous en relatons les termes précis :

« Mon cher lieutenant,

» Après avoir expié votre témérité, il est juste que vous soyez récompensé de votre courage Ce coup d'éclat de votre part, qui détermina la prise d'une importante redoute, ne vous a attiré qu'une disgrace apparente. Dès ce jour même, le roi résolut de vous élever au grade de colonel, tout en vous faisant punir pour le bon exemple. Sa majesté, connaissant l'intérêt que je vous porte, daigna m'instruire de ce dessein secret. Un jeune commis, M. Gaspard de Lavedan, était près de moi à ce moment ; et de peur qu'il ne divulguât le secret qu'il avait pu entendre, le roi m'enjoignit de l'éloigner du camp et de le diriger avec un message sur Versailles. C'est ce que je fis. Mais aujourd'hui ce secret est celui de toute l'armée, et je vous l'envoie sous ce pli avec votre brevet de colonel. »

De son côté, le gouverneur, à force d'essuyer ses yeux, comme on fait pour les verres troubles d'une lunette, avait fini par lire la dépêche. On lui annonçait la prise de Namur et de ses châteaux.

A ce coup, le baron n'y tint plus ; la joie le gonflait. Il était prêt à défaillir ; il tomba sur une chaise, le front inondé de sueur. Le brave homme déraisonnait dans son allégresse : il voulut toucher le brevet de Rocquevert ; puis, de l'air d'un homme qui respire après une longue oppression :

— Enfin ! grand Dieu ! je suis sauvé ! Ce n'est plus un secret d'état !

Aussitôt ce fut un changement total et subit dans la personne du gouverneur. Il ramena fièrement son mantelet, porta la main droite sur la garde de son épée, et, son chapeau rabattu sur l'oreille gauche, il s'approcha de la fenêtre.

— Mes amis ! mes enfans ! nous sommes vainqueurs ! s'écria-t-il de manière à s'égosiller. Namur est en notre pouvoir ; sa majesté a promu à la dignité de colonel M. de Rocquevert, mon gendre. Qu'on illumine ! et vive le roi !

Des houras, des vivats répondirent à l'annonc[illegible] nouvelles.

La cour, les voûtes, les couloirs se remplirent de lumières et de bruit. Une fête générale venait de s'improviser.

L'heureux Rocquevert parut à la croisée, tenant Sylvanire par la main. L'allégresse était universelle. Le bonheur épanouissait toutes les figures. Le baron triomphait. Et le chevalier de Vagnac ne se fit pas scrupule de s'incliner solennellement devant lui et de lui dire avec [illegible]

— Monsieur le baron, vous avez bien mérité de la patrie.

— Eh! eh! répartit le gouverneur sur un ton de modestie hypocrite, un autre eût été embarrassé à ma place. Allons! je ne m'en suis pas trop mal tiré!

Quant au sergent, il regardait avec jubilation les deux amoureux.

Le colonel Rocquevert se tourna vers lui.

— Et toi, mon ami, lui dit-il, que demandes-tu?

— Moi, colonel, rien du tout. Je ne désire plus rien... Ah! si, je me trompe, car c'est la première fois que ça me gêne de n'avoir plus qu'un seul bras.

— Et pourquoi cela, mon ami?

— Parce que je ne pourrai vous embrasser qu'à moitié.

Rocquevert lui tendit la main et le reçut dans ses bras.

— Ce qui me console, ajouta Sans-Raison attendri, c'est que vous savez, colonel, que pour ce qui est du cœur, je ne suis pas manchot!

FRÉDÉRIC THOMAS. — (*Presse.*)

LA DISTINCTION DE RACE.

L'égalité absolue n'est possible que devant la loi; pour le reste, elle est chimérique; les vices, les vertus, les facultés du corps et celles de l'esprit établissent entre tous les hommes de telles différences que, semblable en cela aux feuilles des arbres, pas un ne ressemble à l'autre et qu'on n'en pourra jamais trouver deux qui de tous points soient égaux. Cette proposition si simple fut méconnue par l'ancien régime, de là sa perte; dans les premiers momens de la victoire, elle fut forcément dépassée par la révolution, de là quelques-uns de ses excès, excès que néanmoins il était impossible d'éviter et qui sauvèrent alors le pays de la servitude et de l'invasion. Ces premiers momens passés, arriva le 9 thermidor; deux partis étaient alors aux prises, dont l'un s'attacha aux moyens révolutionnaires comme indispensables et voulut prolonger ce qui ne pouvait être que passager; dont l'autre, irrité des maux extraordinaires d'une organisation extraordinaire, oublia les services rendus par cette organisation et voulut l'abolir comme atroce. Au milieu de ce conflit, les émigrés rentrèrent; une femme, fille du banquier espagnol Cabarrus et mariée récemment à Tallien, leur en facilitait les moyens; fière d'avoir adouci la sévérité proconsulaire que son mari avait déployée dans la Gironde, et de l'avoir ramené à des sentimens plus humains, elle voulait lui donner le rôle de pacificateur. Mme Tallien attirait donc autour d'elle tous ceux qui espéraient jeter la France dans des voies nouvelles, ou qui, fatigués de l'exil, voulaient revoir leur patrie. De ce nombre était M. le marquis de Lassay, colonel de cavalerie sous Louis XVI et émigré de 93. C'était un homme de quarante-trois ans, qui avait brillé à l'Œil-de-bœuf par sa grace et son amabilité, et à l'armée par ses talens militaires; il avait perdu sa femme dix-huit ans auparavant, et il revenait de l'Angleterre avec son fils Horace de Lassay, jeune homme de vingt ans, aussi fatigué que son père de l'émigration.

Ils entrèrent à Paris à pied et déguisés, tous deux confians dans l'influence de Mme Tallien, à laquelle ils étaient recommandés et voulant poursuivre, au péril de leur vie, leur radiation de la liste des émigrés et le recouvrement de leurs biens confisqués et peut-être vendus. Il fallut se cacher en arrivant. Ils louèrent un galetas dans le faubourg Saint-Honoré, et Horace, dont la jeunesse éloignait tout danger et à qui sa jolie figure servait de passeport, était dépêché tous les matins chez Mme Tallien. Il revenait toujours avec des nouvelles plus consolantes, le moment de la radiation approchait : quelques jours encore le marquis et son fils seraient libres. Un matin, Horace rentrait comme à son ordinaire, on heurta violemment à la porte du galetas, et le jeune homme ouvrit. C'était une femme de trente-huit ans à peu près, grasse, fraîche, potelée, une belle fermière qui entra les bras ouverts et qui les jeta au cou du jeune homme en s'écriant :

— Eh! parbleu, je ne me trompais pas, c'est bien lui, c'est Horace, mon fillot.. Allons, mon garçon, embrasse ta petite mère.

— Mais, mon Dieu! c'est Mme Grégoire! dit de son côté le marquis.

— C'est elle-même, monsieur le marquis.

— La bonne fermière de notre terre de Lassay et ta mère nourrice, Horace.

— Toujours votre servante, monsieur le marquis, c'est-à-dire citoyen, car à présent nous sommes tous égaux et les marquis ne sont plus à l'ordre du jour... Comment te portes-tu?

Le marquis ne cherchait pas à rentrer en France pour contrarier les idées du moment; il adopta volontiers le langage républicain de la citoyenne Grégoire, et comme il avait toujours trouvé la fermière à son gré, ce fut avec plaisir qu'il embrassa ses joues roses et rebondies.

— Tu dois savoir, Madeleine, lui dit-il, en l'appelant par son prénom, que je tutoie volontiers les jolies femmes et que je suis heureux de m'entendre tutoyer par elles... Parlons donc de tes affaires comme d'anciens amis...., Mais mon Dieu! ajouta-t-il, en se reprenant, que tu es belle, Madeleine! te voilà parée comme une châsse! jamais... avant tout ceci... je ne t'avais vue si richement mise à la tête du village... la belle chaîne au cou, les beaux brillans à tes oreilles!... et, mon Dieu! ta main est couverte de bagues.

La fermière devorait des yeux le jeune Horace qu'elle ne se lassait pas de caresser.

— Dam, que veux-tu citoyen, répondit-elle négligemment, c'est que nous sommes riches!

— Vraiment! dit le marquis, je t'en fais mon compliment; et à quel métier, s'il vous plaît, l'êtes-vous si vite devenus?

— Le citoyen Grégoire, mon mari, est fournisseur de la république.

Le marquis ne dit rien; mais il comprit que la liberté avait des fournisseurs qui s'enrichissaient trop vite, tout comme la royauté avait eu des traitans trop tôt millionnaires. La citoyenne parla de la fortune de son mari et de la sienne en termes pompeux; elle avait acheté une terre et à son tour elle avait une fermière; elle avait plusieurs maisons à Paris et une fourniture nouvelle que son mari devait livrer aux *bleus* de la Vendée augmenterait encore leur fortune.

— Je suis heureux de vos succès dans ce monde, lui dit le marquis; dis à ton mari, Madeleine, que je ne suis pas jaloux de son bonheur; cependant ma fortune suit une marche toute contraire à la sienne : ils ne m'auront pas laissé un pouce de terre.

— Oh! pour cela tu devines juste, citoyen; ils ont vendu ta terre de Lassay après ton départ... Et c'était bien juste; il nous fallait de l'argent pour repousser les soldats de Pitt et de Cobourg.

— Tu as raison, citoyenne.

Dans ce moment-là même, un domestique, ou ce qu'on appelait alors un officieux de Mme Tallien, vint prévenir Horace de se rendre sans retard chez cette dame. Le jeune homme partit en promettant de revenir le plus tôt qu'il pourrait, et le marquis demeura seul avec son ancienne fermière.

Quelque détaché qu'on soit des biens de ce monde et avec quelque philosophie qu'on ait fait l'abandon d'une richesse et d'une position évanouies, l'homme le plus stoïque a des retours cruels, des momens d'irritation où il oppose avec orgueil ce qui lui reste encore à cette fortune qu'on lui a enlevée et qui est devenue le partage de gens autrefois bien au-dessous de lui. Telle était la position du marquis.

— Oh! Madeleine, dit-il à la femme du fournisseur, quand il fut seul avec elle, ils nous ont tout ôté, notre rang, le toit où avaient dormi nos pères, notre pays même, car l'émigration de tous n'a pas été volontaire; mais il y a une chose qu'ils ne nous enlèveront jamais, c'est la distinction que nous tenons de notre race même, c'est ce je ne sais quoi de généreux qui malgré lui trahit un gentilhomme... Aussi cet orage passera et bientôt nous reprendrons le rang pour lequel la nature elle-même nous a faits. Je t'en fais juge toi-même, Madeleine; tu viens de voir mon fils; il n'a plus rien maintenant, ni terres, ni châteaux. Regarde quelle noble prestance! Quels beaux traits! Comme le sang des Lassay resplendit dans toute sa personne! Et quelles qualités dans ce jeune homme! quelles nobles inclinations! J'aurais voulu que tu le visses à Londres avec moi; avec quelle dignité, dans notre abaissement momentané, il portait le nom glorieux de nos ancêtres. Encore une fois, sois-en juge toi-même; tu as un fils, Madeleine; il se nomme Jérôme, je crois.

— Oui, monsieur le marquis, répondit Madeleine en sanglotant.

— Je me le rappelle parfaitement, continua le marquis, et certes la comparaison ne peut être mieux choisie, puisque ces deux enfans ont été élevés ensemble et que, grâce à mes soins... tu t'en souviens... ils ont reçu à peu près la même éducation. Eh bien! Madeleine, compare; je ne veux point blesser un amour maternel; mais quoique aujourd'hui toutes les carrières soient ouvertes pour Jérôme, ne crois-tu pas qu'il est bien heureux d'être riche? Compare ces deux jeunes gens qui, tous les deux, sont presque tes fils, et choisis... Ah! Madeleine, qu'on ne nous rende pas nos biens, puisqu'il paraît que la nation s'en est emparée, mais qu'on nous raie de cette fatale liste des émigrés, et qu'on nous donne une épée à mon fils et à moi.

Ces sentimens étaient singuliers chez un marquis émigré; mais M. de Lassay avait vu l'étranger, et il aimait sa patrie; la France avait d'ailleurs déjà obtenu de tels avantages, qu'on se faisait gloire d'être un de ses enfans. Les places de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes, de Condé, perdues dans la campagne précédente, venaient d'être reprises; Pichegru avait passé la Meuse; nous occupions toute la ligne du Rhin, et enfin on savait qu'un plan d'invasion, habilement imaginé par le jeune général Bonaparte, et qui consistait à réunir les deux armées des Alpes et d'Italie dans la vallée de Stura pour envahir le Piémont, avait été communiqué, quelques mois auparavant, au comité de salut public par Robespierre le jeune; tout s'agitait, tout annonçait des succès nouveaux, et le marquis, bien inspiré, voulait en avoir sa part. Cependant les pleurs de Madeleine ne tarissaient pas.

— J'espère, continua M. de Lassay, j'espère, Madeleine, que tu n'es pas blessée de mes paroles.

— Au contraire, répondit Madeleine, tu ne pouvais pas me faire plus de plaisir qu'en me parlant comme tu l'as fait; j'aime Horace plus que tu ne crois, et depuis son absence il n'est pas de jour où je n'aie prié Dieu de me le renvoyer... Ah! si j'avais pu prévoir ton départ, il ne t'aurait pas accompagné en Angleterre, il ne m'aurait jamais quittée; et si les Anglais n'étaient pas des ennemis si acharnés de mon pays, si, sans se rendre coupable de trahison, mon mari avait pu rejoindre Horace, il serait parti sans doute pour le ramener en France.

— Je te remercie de cette amitié, dit le marquis; mais Horace n'aurait pas quitté son père.

L'ancienne fermière se jeta aux genoux du marquis, et oubliant le lan-

gage et l'égalité du moment, elle baisa sa main avec la soumission respectueuse d'une vassale d'autrefois.

— Monsieur le marquis, lui dit-elle, je vous ai trompé... Ah! acceptez plus d'argent qu'il n'en faut pour racheter votre terre de Lassay, acceptez nos maisons de Paris, demandez-nous l'argent que vous voudrez, et rendez-nous notre fils.

— Votre fils! Madeleine ; que voulez-vous dire?

— Ecoutez, monsieur le marquis; vous vous souvenez de la naissance de votre fils Horace, il y a vingt ans passés?

— Eh bien, dit le marquis.

— J'étais jeune alors, j'avais à peine dix-sept ans, et le jour même de l'accouchement de la marquise, je mis au monde mon fils Jérôme. Mes couches furent aussi heureuses que devaient l'être celles d'une paysanne jeune et robuste, qui jusqu'au dernier moment s'est livrée aux travaux de la ferme; la marquise, au contraire, subit la loi des grandes dames, elle accoucha difficilement, ses relevailles furent tardives, sa convalescence longue et maladive; elle ne put pas nourrir son enfant; j'avais du lait pour deux, on me l'apporta. Cependant, l'état de la marquise empirant, vous la fîtes transporter à Paris et vous ne tardâtes pas à l'y suivre. Un an se passa sans apporter aucune amélioration à sa santé. L'enfant fut négligé, et parce que l'état de la marquise empêchait qu'on ne songeât à lui et parce qu'on regardait cette pauvre créature comme la cause de la mort prochaine de sa mère. Nous l'élevions comme notre enfant, peut-être même, comme il était plus délicat que Jérôme, lui donnions-nous plus de soins; mais notre amour était tout entier pour notre fils. Jérôme était notre espoir et notre orgueil; il était beau, fort, intelligent; et si, comme vous le dites, le ciel a marqué au front les races privilégiées, Jérôme était le fils du marquis, Horace celui du fermier.

— Quel dommage, disions-nous; le beau, l'habile, le généreux, ne sera rien dans le monde que le fils d'un paysan; à vingt ans un recruteur s'en emparera, il prendra le mousquet et il ira mourir sur quelque champ de bataille pour la gloire d'un autre; tandis que le fils du marquis n'aura besoin ni d'être beau, ni d'être généreux, ni d'avoir du courage pour que tout lui sourie dans le monde.

La marquise mourut, alors vous songeâtes à votre fils et vous vîntes le voir à votre terre de Lassay. Les deux enfans jouaient ensemble, vous courûtes au plus beau, et l'embrassant tendrement, vous l'appelâtes votre fils. Nous échangeâmes un coup d'œil mon mari et moi, et nous vous laissâmes votre erreur. La fortune de votre fils était faite.

— Comment! s'écria le marquis, Horace, mon enfant, mon ami, mon seul trésor, maintenant, c'est votre fils!

— Oui, monsieur le marquis, et jugez de notre douleur quand cette révolution qui vous ruine nous a enrichis... C'est alors seulement que nous avons compris notre crime, alors que nous avons maudit nos richesses nouvelles... Ah! quelle joie, ce matin, quand je l'ai aperçu dans la rue...

— Ce n'est pas mon fils! disait le marquis en cachant sa tête dans ses mains.

— Je l'ai suivi, continua la citoyenne Grégoire; je m'arrêtais quand il s'arrêtait; quand il reprenait sa route, je le suivais encore... Oh! monsieur le marquis, rendez-le moi: il sera riche, sa vie qui est en danger sera sauvée, et quant à votre véritable fils, celui qui est chez moi, sous le nom de Jérôme, nous l'avons soigné, nous l'avons aimé tout comme vous avez aimé notre Horace, et Grégoire et moi nous sommes prêts à lui faire tous les avantages que vous nous indiquerez vous-même.

— Madeleine, dit le marquis, écoute; n'entends-tu pas du bruit dans l'escalier?... C'est lui, c'est Horace qui monte.

— Oui, c'est Horace, répondit la mère en prêtant l'oreille.

— Eh bien! Madeleine, au nom du ciel, ne lui dis rien.

— Comment! que je ne lui dise rien?

— Oui, pas un mot; accorde-moi quinze jours, une semaine au moins.... que je le prépare à cette séparation, et que moi-même je me fasse à l'idée de ne plus le regarder comme mon fils.

Cette grâce fut difficilement obtenue; cependant Madeleine donna huit jours de répit, et Horace entra.

— Nous sommes sauvés, mon père, dit-il, nous ne quitterons plus la France, notre nom est rayé de la liste des émigrés, et si nous sommes pauvres, du moins nous sommes Français.

— Tu le vois, Madeleine, reprit le marquis, nous sommes ici pour toujours; nous nous verrons tant que nous le voudrons; nous nous verrons demain et tous les jours.

Madeleine se donna le plaisir d'embrasser encore deux ou trois fois son cher Horace, puis enfin elle quitta le marquis.

— Horace, dit le marquis dès que la citoyenne Grégoire eut tourné les talons, nous allons partir ce soir même pour l'armée d'Italie; on nous donnera un fusil et une giberne: il ne nous en faut pas davantage.

M. de Lassay prit à peine le temps d'aller remercier Mme Tallien, et le soir même il quitta Paris et il partit avec Horace pour l'armée des Alpes. Le lendemain la visite de la citoyenne Grégoire fut vaine, et elle maudit une complaisance qui pouvait lui coûter son fils; elle fit toutes les recherches possibles; elle se présenta chez Mme Tallien. Personne ne put lui dire ce qu'étaient devenus le ci-devant marquis et son fils. Un an s'écoula, et elle commençait à craindre que le nouveau radié n'eût repris la route de l'émigration, lorsqu'un jour on annonça chez elle le chef de demi-brigade Guéneau. Le fournisseur, son mari, avait été emporté dix mois auparavant par une fièvre inflammatoire, et Mme Grégoire était alors une riche veuve, fort belle encore et dont le deuil allait finir. Le militaire qui se présenta n'était autre que le marquis de Lassay.

— Madame, lui dit-il, votre fils est capitaine, et il a bien gagné ses épaulettes; il ignore encore que je ne suis pas son père; je n'ai pas eu la force de le lui apprendre. Vous voyez que je suis en train de faire mon chemin; il dépend de vous qu'Horace soit toujours mon fils.

— Marquis, lui dit Mme Grégoire, le parti que vous avez pris, le grade que vous avez gagné, me prouvent que vous vous êtes défait de beaucoup de préjugés: êtes-vous revenu de celui que vous aviez encore la dernière fois que je vous ai vu? croyez-vous toujours à l'aristocratie de race?

— Horace m'a corrigé de cette erreur, madame, le peuple vaut mieux que nous ne valions.

— Maintenant, marquis, vous allez voir votre fils; faites-moi voir le mien.

Les deux jeunes gens furent introduits. Horace avait vraiment toutes les qualités dont le marquis l'avait gratifié, et Jérôme, le véritable rejeton d'une noble famille, était un beau garçon sans vice ni vertu, sans aucune distinction ni morale ni physique: le hasard l'avait voulu ainsi.

Le ci-devant marquis qui, comme on l'a vu, avait quitté son nom de terre pour prendre son ancien nom de famille, épousa celle qui avait été sa fermière, et les deux jeunes gens eurent un père et une mère.

MARIE AYCARD.

(Courrier.)

LE SALON DU BARON GÉRARD.

Hélas! il est fermé, ce salon qui a été ouvert depuis quarante ans à toutes les supériorités, à toutes les célébrités contemporaines! ce modèle d'hospitalité artistique, cet asile où les jeunes talens trouvaient protection, encouragement, exemples; où la conversation s'était réfugiée, au profit des gens du monde qui l'aiment encore; où l'on avait chaque mercredi la chance de rencontrer ce qui reste de nos illustrations de l'empire et de la restauration, à côté des jeunes sectateurs de nos célébrités modernes.

C'était quelque chose de remarquable que de voir, pour ainsi dire, présider la réunion de nos talens naissans par les portraits vivans de nos talens morts. Dans ce salon, David peint par lui-même occupait la place du maître chez l'élève. Ce portrait, donné par l'auteur à Gérard, fut le premier hommage rendu à sa jeune gloire. Ainsi le chef de notre école française, après avoir créé, dirigé le talent de Gérard, savait déjà à quel rang il monterait, et le saluait d'avance.

Ducis, cette transition indispensable entre le sublime grec de notre théâtre français et les beautés mâles de Shakspeare, Ducis, à qui l'on a reproché les concessions, les altérations même sans lesquelles il n'aurait pu transplanter sur notre scène ***Hamlet*** et ***Othello***, ces deux rôles qui ont créé notre plus grand tragédien, Ducis semblait encourager par son regard bienveillant et son noble sourire les pas de ses heureux imitateurs dans la carrière que le premier il leur avait ouverte.

Talma y rappelait à tous ceux qui cherchent le dramatique dans les œuvres cette profonde observation, cette sublime mélancolie sans lesquelles on n'atteint jamais aux sommités de l'art.

Canova y démontrait à nos jeunes statuaires la possibilité d'atteindre à la pureté et à la grace de l'antique.

Madame Pasta semblait y être encore pour applaudir aux accens de cette belle Julia Grisi, qui nous dédommage de son absence, et nous consolerait de notre plus grande perte musicale, si la voix, la beauté suffisaient pour remplacer ce feu, ce génie de l'ame, qui électrisaient les admirateurs de Desdemona Malibran en même temps qu'ils consumaient sa vie.

Mademoiselle Mars, peinte aussi par Gérard dans tout l'éclat de sa beauté, y jouissait d'un double triomphe: celui d'être toujours admirée par les anciens amis de la maison et celui d'être trouvée très ressemblante par les jeunes gens nouvellement admis.

Le baron de Humboldt s'y montrait comme une preuve de notre estime pour la science et de notre urbanité envers l'étranger spirituel.

L'empereur, représenté à l'âge de sa gloire, avant celui de sa puissance, régnait dans ce salon, entouré de toutes les intelligences qu'il avait protégées, de tous les talens qu'il avait inspirés. Ainsi, poètes, statuaires, peintres, artistes, chacun, jusqu'au vieux soldat, y trouvait son idole.

A défaut de leurs portraits, on voyait dans ce salon un ouvrage de presque tous nos grands maîtres du jour: Horace Vernet, Gudin, Schnetz, Géricault, Robert Picot, Vandael, Bidault, etc., y avaient déposé le tribut que les vrais talens du siècle présent sont toujours empressés d'offrir à ceux du siècle passé; car la conscience de leur mérite les sauve de cette misérable ingratitude, qui insulte au génie mourant ou mort, pour dissimuler ce qu'on doit à ses leçons, ou son impuissance à le reproduire.

Jamais la supériorité dans un art n'avait conduit à une position plus honorable dans ce qu'on appelle le monde; car, si de tout temps les artistes célèbres y ont été recherchés, on se contentait de les attirer chez soi sans penser à faire l'ornement de leur salon. Gérard est l'un des premiers chez lequel des grands seigneurs de tous les pays, des illustrations de tous genres aient voulu être admis. D'abord la curiosité, le besoin d'admirer ses chefs-d'œuvre engageaient à solliciter l'entrée de son atelier; mais quand ses occupations lui permettaient d'en faire les honneurs, on était bientôt distrait par sa conversation du plaisir de contempler ses ouvrages; il semblait que son esprit fût envieux de son talent et lui disputât les suf-

frages. Après être venu visiter le grand peintre, on voulait connaître le causeur spirituel, et se lier avec l'homme aimable.

Tout chez lui annonçait une délicatesse de goût, un à-propos d'orgueil qui rappelaient également le mérite du simple particulier et la noblesse du *prince des arts*, nom que ses ennemis lui ont donné sans se douter que la postérité lui garderait ce beau titre.

Son luxe était tout pour son atelier; il y avait consacré la moitié de sa maison; on y était annoncé, reçu, assis comme dans un salon élégant. Là, il semblait que l'artiste voulût que tout fût en harmonie, la noblesse des sujets, celle des personnages peints par lui, avec la richesse austère du lieu qui les réunissait. L'idée de joindre aux prestiges de l'art celui de la grandeur ne pouvait entrer que dans l'imagination d'un homme pénétré de la dignité du talent.

Je me souviens encore de l'effet que produisit l'aspect de ce bel atelier sur le prince Pückler, lorsque je l'y menai il y a deux ans. Le tableau de la *Bataille d'Austerlitz* occupait la place d'honneur. On voyait d'un côté *Daphnis et Chloé*, et de l'autre la *Peste de Marseille*, que venait d'achever Gérard; trois compositions si différentes entre elles et d'un effet si merveilleux.

Près de ces grands tableaux, le portrait du maréchal Soult semblait commander une armée; il n'est pas de soldat qui eût passé devant sans porter la main à son schako.

Pendant que le spirituel étranger s'extasiait sur cette ressemblance et complimentait Gérard sur sa réputation européenne, moi je regardais mon poète chéri, M. de Lamartine: je le voyais me sourire; ses yeux s'animaient comme s'il allait me confier une de ces pensées qui lui arrivent toutes rimées du ciel. Il était là, assis comme au coin de mon feu lorsqu'il vient y parler de ses regrets à une mère qui les comprend tous. C'était bien son attitude simple, ses traits nobles, sa grace affectueuse; j'étais sous le charme de sa présence; les yeux fixés sur ce beau portrait, j'admirais cette traduction vivante du génie de la poésie par le génie de la peinture, et je m'enorgueillissais tout bas d'être l'ami du peintre et du modèle.

L'atelier où je vis Gérard pour la première fois, peu de temps après celui de la terreur, était loin de la magnificence de celui-ci. Le gouvernement d'alors, en recompense du succès prodigieux qu'avait obtenu le *Bélisaire* de Gérard, lui avait donné un abri plutôt qu'un appartement dans les greniers du Louvre. Il fallait monter si haut, traverser tant de hangars obscurs avant d'y parvenir, que nous nous perdîmes dans un corridor où se trouvaient plusieurs petites portes absolument parallèles. Le domestique de Mme de Cabarus (depuis Mme la princesse de Chimay), avec laquelle j'étais, frappa à la première: il en sortit un petit vieillard en robe de chambre courte et une palette à la main, vrai copie de *Dugazon* dans le rôle de *M. Fougère*. Il nous indiqua la porte de Gérard, et nous entrâmes sans aucune transition, de ces greniers conservateurs des vieux lambris du palais des rois, dans une petite salle meublée et drapée à l'antique, où les yeux s'arrêtaient d'abord sur le ravissant tableau de l'*Amour et Psyché*, et sur plusieurs portraits de femmes dont les traits réguliers et le costume grec ajoutaient si bien à l'illusion, qu'on pouvait (fadeur classique à part) se croire dans l'atelier d'Apelle.

Une jeune et petite femme, avec de grands yeux noirs et des dents éblouissantes, vint nous dire que Gérard n'était pas encore de retour de la Malmaison, où le premier consul lui donnait une dernière séance pour le portrait qui devait paraître au prochain salon. Mme Gérard nous engagea à attendre son mari, car c'était elle dont la politesse cordiale commençait déjà à se faire remarquer avant d'avoir été appréciée par tous les habitués de son salon.

Elle nous quitta pour rejoindre les personnes qu'elle avait laissées chez elle. Et, en me retournant pour la saluer, j'aperçus près de la fenêtre une jeune femme qui copiait une tête d'étude.

A la simplicité de sa robe de mousseline, à son petit chapeau de paille, à sa tournure anglaise, je la pris pour une modeste élève de Gérard, et je m'approchai d'elle dans l'intention de lui faire compliment sur la perfection de sa copie; mais, après l'avoir regardée plus attentivement, je ne sais quoi m'avertit que c'était une femme du monde le plus élégant, et que mes éloges pourraient lui paraître indiscrets.

Cependant, malgré tout ce que j'avais à voir d'intéressant dans ce petit atelier, je ne pouvais détacher mes yeux de cette figure enchanteresse; je la fis remarquer à madame de Cabarus; elle reconnut aussitôt la fille de M. de L. B...., mariée au comte de N..., depuis duc de M.... Cette charmante personne cherchait à se consoler par l'étude des arts de l'affreuse mort de son père, que sa réputation bien acquise du plus riche, du plus brave, du plus généreux financier de France, devait nécessairement conduire à l'échafaud sous le règne de Robespierre.

Si j'étais née envieuse, madame de N... m'aurait fait mourir à la peine d'entendre sans cesse vanter sa supériorité dans tout ce que j'essayais. Plusieurs de ses amis étaient aussi les miens: mais malgré leur indulgence pour moi, ils ne manquaient jamais de me dire: « Ah! c'est madame de N.... qu'il faut entendre causer ou faire de la musique; c'est madame de N.... qu'il faut voir danser ou monter à cheval. Ses tableaux, ses ouvrages sont si supérieurs à tous ceux des amateurs! » Enfin le peu de talens disséminés qu'on rencontrait dans le monde ne leur servaient qu'à exalter davantage ceux qu'elle réunissait.

Le portrait en pied de madame Bonaparte était le motif de notre visite, elle voulait avoir notre avis sur sa ressemblance, et nous admirâmes tout bas l'art avec lequel Gérard l'avait rajeunie sans nuire à cette ressemblance; genre de flatterie qui, cher à toutes les femmes, avait bien plus de prix encore aux yeux de la future impératrice, car il y allait pour elle d'un trône à paraître son âge.

A côté de ce grand cadre, on voyait le portrait de madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely, un des premiers ouvrages où Gérard ait révélé son talent à saisir la noblesse des traits et la naïveté d'un jeune et beau visage. Le portrait de la belle duchesse d'Aiguillon ne prouvait pas moins d'habileté du peintre à rendre l'expression fière d'une grave beauté rappelant celle de la Junon antique.

En voyant le tableau de la *Famille d'Auguste*, je me souvins d'avoir entendu dire lorsqu'il fut exposé au salon: «Comment se peut-il qu'un peintre un peu instruit n'ait pas vêtu ce petit garçon à la romaine? — C'est peut-être, madame, parce que ce petit garçon est le fils du joaillier de Louis XVI, » répondit un monsieur qui se trouvait là. En effet, trompée par les bandelettes rouges de la coiffure de Mme Auguste, par sa tunique drapée à la romaine, par la lumière du tableau, et plus encore par le livret où elle avait lu la *Famille d'Auguste*, la bonne dame croyait voir l'illustre ami de Cinna dans son intérieur.

Gérard nous surprit au milieu de notre enthousiasme pour ses tableaux; il eut la bonne grace d'en paraître flatté, et fit à ce sujet preuve d'une modestie qui me parut exagérée et partant peu sincère: défaut qui, vu sa rareté, pourrait passer pour une vertu. Je lui en ait fait depuis le reproche. — On voit bien, m'a-t-il répondu, que vous ne lisez pas les critiques dont on m'accable. Après de tels arrêts, si moqueurs, si injurieux, comment se croire du talent?

Ces mots, dits avec le découragement qu'inspire l'injustice, m'ont souvent livrée à de tristes réflexions. Quoi! pensai-je, quarante ans de travaux, de succès, ne peuvent donc rien contre cette rage d'insulter le génie; et, ce qui est pis encore, ne peuvent donc rien contre la douleur de se voir ainsi calomnié! car on a beau mépriser la main qui frappe, la blessure n'en saigne pas moins; et puis, le vrai talent a une propension si naturelle à se déprécier, que pour lui la flatterie est bien moins dangereuse que la malveillance. C'est à la crainte de faire partager les effets de cette malveillance à notre grand poète, et au désir d'éviter les outrages prêts à fondre sur les artistes qui ont eu le malheur d'avoir des succès sous l'empire, que Gérard a sacrifié l'honneur de voir admirer le portrait de Lamartine par le public impartial. Il en a été de même de celui de M. de Humboldt et pour le tableau de la *Peste de Marseille*, l'une des plus belles compositions de l'auteur.

La ville de Marseille avait commandé ce tableau, en y mettant un prix digne du pinceau de Gérard; mais il l'a priée d'en accepter l'offrande, en reconnaissance du plaisir qu'il a eu de débarquer dans cette grande ville, lorsqu'il vint pour la première fois de Rome, seulement riche de jeunesse, de génie et d'espérance.

En retour de ce noble souvenir, de ce présent que peut seul faire un roi ou un grand artiste, on voyait sur la cheminée du salon de Gérard un superbe vase d'argent ciselé à la manière de *Benvenuto*, et où se trouve gravée la date de l'hommage offert par Gérard et l'expression de la reconnaissance des Marseillais.

Il est plus d'un trait de ce genre à l'honneur de Gérard, et cette modestie dont j'osai soupçonner la franchise est assez prouvée par le refus qu'il fit des graces dont Charles X voulait le combler après avoir revu l'*Entrée d'Henri IV à Paris*. Ayant appris par le comte de F.... que le roi se proposait de lui conférer un nouveau titre et le grand cordon de la Légion-d'Honneur, Gérard fit supplier Sa Majesté de suspendre ses hautes récompenses en disant qu'il ne les avait point assez méritées, et qu'il s'en tenait à l'honneur d'avoir inspiré ce que Louis XVIII avait dit à la séance royale du Musée, le 2 août 1817:

« Je suis fâché de ne pas voir ici Gérard, je lui aurais appris en présence de Henri IV que je l'ai nommé mon premier peintre. »

Cette place éminente était due à l'auteur d'un si grand nombre d'ouvrages devenus autant de richesses nationales. Quand on pense aux immenses travaux de Gérard, on ne s'étonne pas de l'avoir vu sitôt et en si peu d'instans succomber à une maladie de nerfs. La peinture est, de tous les arts, celui qui use le plus la vie. Et Gérard a fait:

Le Bélisaire.
L'Homère.
La Psyché.
Les Trois Ages.
La Bataille d'Austerlitz.
L'Entrée de Henri IV à Paris.
La Corinne.
Le Philippe V.
Daphnis et Chloé.
La Sainte Thérèse.
Le Sacre de Charles X.
Les quatre Renommées montrant le tombeau de Napoléon.
La Peste de Marseille.
Les Pendentifs de Sainte-Geneviève.
La Patrie en danger (grand tableau commandé par le gouvernement).
Achille reprenant ses armes.

Ce tableau, l'enfant chéri du peintre, est peut-être son plus bel ouvrage. Rien n'est comparable à l'expression de la tête d'Achille, à ce réveil du héros pour la vengeance, à ce mouvement dicté par la rage d'Achille, qui promet le sang d'Hector aux mânes de Patrocle. Il pénètre déjà les Troyens de désespoir et de terreur. Ce tableau, dont l'action principale et les figu-

res importantes sont faites, peut être achevé sans inconvénient par une main moins habile.

Il faut joindre à cette liste près de cent portraits en pied et deux cent cinquante bustes. Il serait trop long de relater tous ceux de ces portraits qui se recommandent par la parfaite exécution de l'artiste et la célébrité du modèle. On dirait à les voir que les hommes de cette époque ne se croyaient illustres et les femmes belles qu'autant que le pinceau de Gérard leur avait assuré l'immortalité.

Le portrait de l'empereur dans son cabinet des Tuileries, ceux de toute la famille impériale, resteront comme des preuves vivantes de notre histoire, et les portraits de Mme Visconti, de la princesse de Chimay, de Mme Récamier, de la duchesse de Vicence, et de tant d'autres personnes admirables, resteront de même pour constater que ce temps de notre gloire fut aussi l'époque où l'on vit le plus de belles femmes en France.

Moins on a de gloire personnelle, plus on tâche de s'accrocher à celle de ses amis. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher de relater la petite part que j'ai eue au tableau de Corinne.

Un mois avant le congrès, je me trouvais à Aix-la-Chapelle avec Mme R.., qui y était venue prendre les eaux. Là, comme en exil, comme à Rome, à Paris, comme partout, son salon était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de personnages marquans ou de gens estimables. Le prince Auguste de Prusse, que j'y rencontrais souvent, me parla un jour du désir qu'il avait de satisfaire au vœu de son amie. Mme la baronne de Staël, en faisant peindre par un grand maître sa Corinne dans un des momens où elle se livre à son inspiration poétique.

Ce vœu, que la mort de Mme de Staël ne lui avait pas permis d'accomplir, cette œuvre doublement importante par le sujet et par le prix qu'il y voulait mettre, le prince désira en charger David.

Tout le monde approuva cette idée, que le talent de David justifiait assez, et que sa position d'exilé rendait généreuse; mais, je l'avoue, mon amitié jalouse s'affligeant de voir cette palme ravie aux mains de Gérard, je fis valoir vainement la volonté posthume de Mme de Staël, son admiration, ses sentimens affectueux pour Gérard, qui l'auraient sans doute portée à le choisir pour rendre sa plus noble pensée, pour offrir la douloureuse image d'une femme de génie, belle, aimante, et sacrifiée sans pitié aux préjugés du monde.

M. G... fut chargé d'écrire à David, et, le croira-t-on? ce grand peintre, qu'un chef-d'œuvre de plus pouvait ramener dans sa patrie, loin de saisir cette occasion, marchanda sur la somme considérable offerte par le prince, et cela d'une manière si peu digne de l'artiste, du sujet de ce tableau et du sentiment qui le faisait commander, que Mme R..., dont la bonté avait d'abord craint de s'opposer aux intérêts d'un exilé, se joignit à moi pour dire que Gérard n'aurait jamais rien écrit de semblable.

Il fut aussitôt décidé qu'il ferait la Corinne. On sait avec quel talent il a réalisé le vœu du poète et l'intention du prince.

L'offrande de ce beau tableau faite à Mme *** le rend doublement précieux, comme un chef-d'œuvre de l'art et comme un hommage dû à l'amitié de la plus jolie, de la plus aimable femme pour la plus spirituelle de son siècle.

Mais j'ai beau vouloir me distraire de mes regrets en rappelant les trésors de peinture que Gérard nous laisse, il me faut revenir à la dernière visite que je lui ai faite dans ce salon où j'ai passé tant de soirées charmantes, où depuis Viganoni, Garat, Crescentini, Mme Valbone, Barilli, la belle Grassini, jusqu'à Tamburini, Lablache, Rubini, la Pasta, la Malibran, la Judith, la Julia Grisi, toutes les belles voix ont retenti, et dont les célèbres Paër et Rossini étaient les chefs d'orchestre; où Meyerbeer venait recueillir les suffrages dus à ses derniers succès, sans exiger qu'on leur immolât ceux du premier des compositeurs modernes; salon dont j'ai vu souvent le maître quitter les grands seigneurs, les grands talens avec lesquels il causait, pour aller serrer la main du jeune artiste encore couvert de la poussière de l'atelier, et qu'attirait l'espoir d'obtenir du comte de Forbin ou de M. de Cailleux un petit coin du musée pour y exposer le premier-né de sa palette; salon dont les vieux habitués jouaient petit jeu en riant, et suspendaient bien vite la partie à la moindre ritournelle que le piano faisait entendre, guettant les doux accens qu'elle promettait, et d'avance sûrs d'en être ravis, car ils n'avaient pas à craindre la chance d'un talent médiocre; salon où le comte de Forbin causait avec l'esprit et le bon goût d'un homme du monde, l'intérêt du voyageur et la gaîté d'un artiste, avec les élèves de Guérin, d'Ingres, de Schnetz, d'Isabey, d'Hersent, de Granet, de Steuben, de Champmartin, aussi bien qu'avec leurs maîtres; où Ducis causait autrefois avec Lemercier, Guérin avec Desnoyers, comme hier M. de Humboldt y causait avec le spirituel docteur Koreff, M. Mérimé avec l'auteur de *Rouge et Noir*, Mlle Godefroy avec Mme de Mirbel, Mme de Bawr avec Mme Ancelot, et M. de Balzac avec tout le monde; car chacun voulait jouir de son esprit animé, de ses récits fantastiques et de sa gaîté scintillante.

Il est à remarquer que dans ce salon, ouvert depuis si long-temps à toutes les opinions, à toutes les rivalités, jamais la discussion n'a dégénéré en dispute; et pourtant il y régnait une grande liberté d'avis et de conversation; mais c'est qu'un intérêt nouveau y captivait toujours l'attention générale.

Tantôt c'était une gravure qui venait de paraître, ou le dessin copié d'après la dernière mosaïque déterrée à Pompeï; tantôt c'était l'échantillon d'un procédé inconnu jusqu'alors, qui imitait le relief des médailles ou perfectionnait la lithographie, ou bien c'était l'arrivée de Champollion qui racontait l'Egypte; c'était M. de Pouqueville qui faisait frémir tout le salon en redisant ses entretiens familiers avec le pacha de Janina; c'était un ami du malheureux Jacquemont, qui nous attendrissait au récit du convoi moitié anglais, moitié indien, de notre intéressant voyageur. Puis c'était M. de la Ville qui revenait tout simplement de la Comédie-Française, et nous faisait l'analyse de la pièce nouvelle qu'on venait d'y jouer, et cela avec tout l'esprit d'un homme qui sait lui-même écrire la comédie mieux que personne; enfin, dans ce salon, la pensée n'était jamais vague, l'esprit jamais oisif, et l'habitude de s'occuper des choses y rendait fort tolérant pour les travers des gens. On médit peu lorsqu'on a de quoi dire.

J'étais, il y a quinze jours, dans ce salon, c'était la première fois que j'y revenais depuis la maladie dont j'ai failli mourir il y a quelques mois, et pendant laquelle Gérard m'a donné tant de preuves d'intérêt. Je l'entends encore *me remercier de n'être pas morte*, ce sont ses propres expressions. Il me parla de ses projets pour ce printemps, du plaisir qu'il aurait à me montrer les pendentifs de Sainte-Geneviève, qu'il avait eu le *bonheur* d'achever. En effet, lorsqu'il fut malade, l'an dernier, il était si tourmenté de la crainte de ne pas vivre assez pour accomplir à lui seul ce grand ouvrage, qu'il avait conjuré ses amis de détruire ce qu'il en avait déjà fait, préférant voir mourir avec lui sa pensée que de la supposer embellie ou affaiblie par une autre main que la sienne.

Nous parlâmes aussi du retour de M. Mimault, des précieuses antiquités qu'il rapportait d'Egypte; Gérard me témoigna une vive impatience de les voir et de connaître l'homme distingué qui les avait recueillies, et qui avait si bien tourné au profit des sciences et des arts la protection, l'amitié du pacha d'Egypte. Je me chargeai de l'invitation de Gérard pour M. Mimault, qui m'avait aussi parlé du plaisir qu'il aurait à se trouver avec le savant artiste. Le jour fut choisi : c'était pour le mercredi prochain... Et la mort était là, riant de ce projet, et s'apprêtant à frapper l'un et l'autre.

Et pourtant j'étais rassurée sur la santé de Gérard par mademoiselle Godefroy, par cette précieuse amie qui a consacré sa vie à remercier Gérard du beau talent qu'elle lui doit; elle m'avait dit qu'il travaillait à son grand tableau, et, comme son art était son existence, dès qu'il pouvait s'y livrer, je ne le croyais plus en danger: aussi lui ai-je répondu avec le sourire de l'incrédulité lorsqu'il m'a dit, à propos de son désir de voir M. Schnetz à l'Académie : « Puisque ma voix lui est inutile, je lui répéterai ce que Gros disait à Abel Pujol : Tout ce que je puis faire maintenant pour vous, mon ami, c'est de vous donner ma place. »

Ce sont les dernières paroles que j'ai entendues de lui; et j'étais encore là, hier, à la même place où il me les a dites, dans ce salon où tout porte son deuil! ... Conduite par madame Gérard, dont l'unique consolation est de parler de celui qu'elle pleure, j'ai voulu revoir ce bel atelier où tout semble l'attendre encore, où il peignait quatre jours avant sa mort. L'échafaud qu'il gravissait pour finir le ciel de son tableau est encore là; voici sa boîte à couleur, ses pinceaux, tout est prêt à le recevoir; voici la craie qui lui a servi à esquisser son beau levrier au coin de cette toile déjà couverte de personnages dont les expressions dramatiques rappellent les grandes fresques italiennes; on dirait que, fatigué de tracer tant de figures imaginées ou inconnues, le peintre s'est réservé, comme un délassement, le plaisir d'introduire dans cette œuvre immense le portrait d'un ami.

Près de ce grand tableau est un Christ au regard divin, nouvellement achevé et destiné à M. de Genoude.

Puis un beau portrait du général Hoche.

Une copie réduite à la dimension d'un tableau de chevalet de la grande scène du sacre de Charles X.

Et un portrait frappant de la duchesse de R.... dont Gérard venait de refaire le costume, préférant à de lourdes étoffes la transparence des dentelles, l'éclat, la légèreté des rubans, qui cacheraient moins la belle taille de madame de R..., et feraient de ce portrait un type des modes de notre époque.

C'était un mercredi, ce jour de la semaine où depuis tant d'années on se réunissait chez Gérard; sa femme, accablée sous le coup qui la frappait, cherchant à douter encore d'un malheur si rapide, n'avait pas pensé à en prévenir personne, et on arrivait de toutes parts pour s'amuser comme de coutume dans cet agréable salon, pour revoir ces charmans tableaux qui l'ornaient et pour entendre causer l'artiste, l'homme d'esprit dont la voix venait de s'éteindre pour jamais!

Quel spectacle désolant!... quelle honorable oraison funèbre que ces crises de surprise et de douleur, qui répondaient au vieux serviteur dont les yeux gonflés de larmes et les sanglots apprenaient seuls l'affreuse nouvelle qu'il n'avait pas la force de dire; et ces amis, respirant à peine, ne pouvant plus se soutenir, obligés de s'asseoir sur la borne des portes; ces femmes parées qui pleuraient dans leur voiture, oubliant de donner l'ordre de s'éloigner de cette maison de deuil; et la pâleur du jeune artiste à qui la mort enlevait d'un seul coup son maître, son protecteur, son ami, sa fête hebdomadaire; car ce mercredi, où il avait toujours la chance d'un plaisir, était attendu par lui comme un jour de fête; enfin l'aspect de tout ce salon refoulé par la mort, transplanté dans la rue, et la faisant retentir du bruit de ses regrets et de ses plaintes, prouvait mieux que nous ne saurions le dire, l'étendue de la perte que venaient de faire la société, les arts et la France.

MADAME SOPHIE GAY.

(*Gazette des Femmes.*)

THÉATRES.

SECOND-THÉATRE-FRANÇAIS. — Première représentation de *Cédric le Norvégien*, drame en cinq actes, par Félix Pyat.

Le drame moderne n'a pas eu bonne chance cette semaine; après *Lorenzino* au premier Théâtre-Français, voici *Cédric* au second, et *Cédric* a été plus mal accueilli encore que *Lorenzino*. Ce sujet est placé dans les temps obscurs de l'histoire des peuples du Nord, dont l'auteur a pris soin de faire lire un fragment dans la première scène. Malgré cette précaution, ce n'est pas sans quelque peine que l'attention se fait jour à travers la confusion des événemens. On aura beau affecter un dédain superbe contre celui que nos pères nommaient le législateur du Parnasse, il faudra bien pourtant qu'on finisse par en revenir aux lois de l'*Art poétique*, quand ces lois sont l'expression du bon sens. Le bon sens est plus fort que toutes les révolutions et tous les systèmes; il peut recevoir de rudes assauts sans succomber jamais; la durée de son règne est assurée de toute éternité : c'est la durée de la raison humaine. Si, parmi ces vieilles lois, il en est une qu'il faille religieusement conserver, c'est l'exposition claire du sujet; car, sans même la connaître, le spectateur l'applique infailliblement, et ne manque jamais de se montrer peu favorable au poète qui

D'un divertissement nous fait une fatigue.

Dans cette exposition assez peu débrouillée pour qu'une explication soit encore nécessaire, au quatrième acte, nous apprenons qu'Abel, roi de Danemarck, ayant vaincu Harold, roi de Norwége, l'a tué et a forcé Gertrude, sa veuve, de l'épouser. Harold laissait un fils au berceau, et la mort de cet enfant, qu'on nomme Haynard, était nécessaire au repos de l'usurpateur. Nouvel Hérode, Abel ordonne le massacre de tous les enfans de l'âge du jeune prince soigneusement caché par sa mère. L'enfant royal, confondu parmi les enfans d'esclaves, échappe à la sanglante proscription, et devient, sous le nom de Cédric, l'esclave de Thorer, fils d'Abel, et qui va succéder à l'usurpateur, malgré l'ardente opposition des Norwégiens. Le couronnement doit avoir lieu le lendemain, et tous les ordres du peuple, la noblesse, les bourgeois, les artisans, les paysans, les esclaves même, vont venir présenter leurs hommages et leurs doléances au nouveau roi.

Ce Danois n'a point la rudesse des hommes du Nord; il a voyagé dans le midi de l'Europe; il a vu l'Italie, il en a rapporté les idées de civilisation qui contrastent avec leurs mœurs sauvages, et, à la place de la force brutale, en honneur dans sa grossière patrie, il met en usage la ruse et la perfidie; selon lui, la force est dans la tête et non dans le bras.

La première partie de ce drame est consacrée à peindre la tyrannie de Thorer, la conspiration des Norwégiens et le patriotisme de leur chef, le vieux Bergthor, l'amour de Cédric pour Suavita, fille de Bergthor, enfin le changement qui s'opère dans l'ame de Cédric lorsqu'il apprend qu'il est fils du roi de Norwége. Or, c'est précisément Cédric que Thorer charge de poignarder le prince qu'il ne connaît pas. Mais aussitôt l'esclave se nomme, il terrasse le roi, et tandis qu'il le tient sous ses pieds, les conjurés entrent en foule. Haynard est proclamé, il fait grace de la vie au tyran, mais il le condamne à l'esclavage, et lui donne les propres fers dont ses mains étaient chargées. Ensuite, pour rendre le contraste plus frappant, le nouveau roi attache le nouvel esclave à son service intime : Thorer sera là, couché sur les marches du trône, comme était tout à l'heure Cédric. Ce contraste est acheté au prix d'une grande absurdité. Comment comprendre que le roi se livre avec cette imprudence à un ennemi dont il connaît le cœur perfide, les instincts féroces, et dont il vient d'augmenter encore la rage? L'acte finit par un nouveau dévoûment de Bergthor, qui refuse aux supplications du roi la main de sa fille, parce que l'intérêt de la Norwége exige qu'Haynard contracte une autre alliance. Bergthor s'éloigne, avec Suavita, de cette cour à laquelle il vient de donner un roi.

Le règne d'Haynard date d'une année à peine, et déjà les mécontentemens éclatent de toutes parts; les Danois conspirent comme les Norwégiens conspiraient sous l'autre roi. Les devoirs du trône fatiguent singulièrement le jeune prince; il veut la liberté, il veut les chants et la paix : il soupire après le chant du rossignol, il languit loin de Suavita qu'on lui refuse. Torer fait auprès de lui son métier d'esclave perfide; il s'applique à corrompre cette forte et grande nature, cet heureux caractère dont le jeune prince était doué; il flatte tous ses goûts de mollesse, il aigrit tous ses chagrins, il allume dans son ame toutes les passions coupables, il l'amène peu à peu à commettre les mêmes excès, les mêmes infamies qui ont contribué à précipiter le tyran du trône. Les deux derniers actes sont consacrés au développement de cette métamorphose. Haynard repousse avec orgueil et dureté les doléances de ces mêmes ordres de la nation que nous avons vus naguère repoussés par Thorer; comme celui-ci, il fait enlever Suavita; comme lui, il veut faire violence à cette jeune fille, qui, malgré son amour, toujours obéissante à son père, refuse la couronne; comme lui, enfin, il achète les consciences et commande l'assassinat.

Alors une conspiration se trame autour de lui; les conspirateurs de l'autre règne se réunissent avec les mêmes griefs et aussi avec le même égoïsme et la même lâcheté. Le vieux Norwégien Bergthor est toujours aussi le patriote inébranlable, ardent, prêt à tous les sacrifices. Il propose contre ce roi qu'il a couronné, contre cet homme qu'il a aimé, non un assassinat, mais un duel : tous les conjurés vont tirer au sort afin que le hasard désigne le champion. On va mettre tous les noms dans un casque; mais chacun trouve un prétexte pour s'esquiver : l'un va chercher son épée, l'autre va faire son testament, un troisième va consulter pour savoir s'il n'y a pas quelque danger dans cette affaire. Bref, le vieux Bergthor reste seul, et Thorer le fait saisir et le fait jeter en prison. Cette scène est celle qui a été la plus funeste à la pièce.

Enfin, le pauvre roi est tombé dans un tel degré d'avilissement, qu'il conjure sa mère, la reine Gertrude, de déclarer qu'il n'est pas son fils, et qu'elle a menti lorsqu'elle l'a reconnu. A la vérité, avant de commettre cette dernière infamie, il a vidé quelques coups de vin à la table d'un festin où l'on fait je ne sais quelle orgie. Lorsque Thorer le voit tombé dans cet oubli de lui-même et dans le découragement du désespoir, il lui rappelle ses conseils perfides, et lui montre avec une infernale joie que c'est lui qui l'a perdu. Il saisit en même temps à la ceinture du roi le poignard empoisonné que vous savez; il le lève sur Haynard, mais il dédaigne de frapper, et jette l'arme loin de lui, voulant laisser à ce pauvre roi une vie pire que la mort. Alors Haynard ramasse le poignard et se tue d'un côté de la scène, tandis que les conjurés accourant tuent Thorer de l'autre côté. Et le vieux Norwégien de s'écrier : « Dieu sauve la Norwége! »

Il y a dans ce drame une idée, il y a parfois de la verve et du style; mais tout a disparu dans une déplorable exécution, dans une absence complète des règles de l'art, dans la recherche des bizarreries les plus risquées, dans l'oubli des convenances les plus nécessaires, dans le mépris de ce que la plus brillante imagination ne peut pas mépriser impunément, le bon sens. Assurément il y avait une pensée de poète dans ce passage immédiat de l'esclavage à la royauté, dans ce contraste des mœurs rusées et des mœurs brutales, dans ce modèle de tous les dévoûmens patriotiques placés au milieu de toutes les passions intéressées, de tous les vils instincts; mais dites donc à un ouvrier inexpérimenté de faire sortir une pensée, fût-ce la pensée de Michel-Ange lui-même, du sein d'un bloc non encore dégrossi, vous verrez ce qu'il en résultera. Dans les arts il n'y a point de pensée sans exécution. Plus nous avons été frappés de quelques remarquables beautés éparses dans ce drame, plus nous regrettons de les y voir perdues.

Il serait long d'expliquer en détail tous les défauts de cette pièce; bornons-nous à faire remarquer qu'après avoir accumulé les événemens et les combinaisons, on n'a pas su jeter à travers tout cela l'intérêt qui lie toutes les parties d'un drame, qui lui donne une ame, qui en fait une œuvre complète, vivante et durable. Aussi les spectateurs, qui avaient d'abord applaudi quelques beaux traits, quelques idées de liberté, quelques élans de vrai patriotisme, ont bientôt cessé d'applaudir; bientôt encore, lassés de ne point se sentir émus, ils ont pris leur mal en gaîté, et se sont mis à rire; alors ils ont ri de tout, du bon comme du mauvais, de sorte que la moitié de la pièce environ a été peu écoutée.

Un tel auditoire était peu encourageant pour des acteurs qui, la plupart novices, ont besoin de se sentir soutenus, ou par de bons rôles ou par la bienveillance du parterre. Que vouliez-vous que fît, en face d'un tel accueil, la jeune actrice chargée du rôle de Suavita, et qui, s'il en faut juger par son débit, ses gestes et son allure, paraissait pour la première fois sur un grand théâtre? Mlle Charton, dont le talent a été depuis long-temps éprouvé sur la scène même de l'Odéon, ne pouvait tirer aucun parti du rôle presque nul de Gertrude; Rouvière a fait tous ses efforts dans celui de Thorer; mais dans le trouble d'une telle représentation, il ne pouvait guère songer à veiller sur son accent provincial et sur l'expression quelquefois étrange de sa physionomie; Robert Kemp, qui donne à la scène de justes espérances, a eu quelques beaux momens dans le rôle de Cédric, qu'il a pourtant faiblement rendu dans l'ensemble, découragé qu'il était et fatigué aussi par des efforts auxquels il n'est pas prudent d'exposer son organe.

La mauvaise réussite de *Cédric* est un véritable malheur pour ce théâtre, qui comptait sur un succès, qui en avait besoin, et qui avait fait de longues études pour l'obtenir. La pièce sera rejouée sans doute, on fera bien de beaucoup l'abréger, d'ôter cette musique et ces vers des bardes norwégiens qui n'ont pas semblé de grands poètes. On fera bien aussi de ne pas commencer la pièce cinq quarts d'heure plus tard que l'heure pour laquelle l'affiche convie le public. Les théâtres ne doivent pas être moins polis que les rois.

PALAIS-ROYAL. — Ce théâtre vient d'offrir à ses habitués deux bluettes qui ne nous semblent pas assez bien constituées pour rester long-temps au répertoire. *Mon Parrain de Pontoise* et les *Circonstances atténuantes* appellent un ouvrage plus important.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Le nombre des objets d'art, peinture, sculpture, architecture, gravure lithographie, présentés pour le concours de l'exposition de 1842, dépasse le chiffre de 3,500.

— Les fabricans de sucre indigène de plusieurs départemens, qui se sont rendus le 24 à la réunion qui a eu lieu chez M. Ch. Delvigne, ont demandé à l'unanimité une solution prompte et définitive de la question des sucres, et le rachat de leurs fabriques avec indemnité.

— L'apport des matériaux pour la construction des forts détachés et des remparts bastionnés se poursuit en ce moment avec une activité remarquable. Ce travail occupe plus de 3,000 chevaux. En attendant le temps convenable pour la reprise de la maçonnerie, des ouvriers en assez grand nombre sont occupés à tailler la pierre de taille et la pierre meulière.

— L'hôtel de l'ancienne administration des télégraphes, rue de l'Université, est mis en vente sur la mise à prix de 500,000 fr. Cette propriété,

dont l'état était le locataire, appartient aux héritiers du prince Louis de Rohan.

— On vient de donner une nouvelle coiffure aux surveillans des voitures publiques, qui occupent les bureaux de station, au nombre de 80. C'est un képi de la forme des schakos des chasseurs de Vincennes, à l'impériale galonnée d'argent, et décoré sur le devant d'une petite cocarde tricolore.

— La foule s'arrête depuis quelques jours devant la boutique d'un épicier, faubourg Saint-Martin, 34, pour y considérer une momie humaine, exposée sous verre, entre un baril de pruneaux et une tonne de raisiné. Ce cadavre, parfaitement desséché, a été trouvé, dit-on, en creusant des fondations dans l'arrière-cour de cette maison.

— Le conseil municipal de Versailles vient de prendre, à l'unanimité, une délibération par laquelle il confirme le vote de 200,000 fr. en faveur de l'exécution du chemin de fer de Chartres, et il décide que des réclamations pressantes seront adressées au gouvernement.

— Le conseil municipal de Colmar voulant perpétuer la mémoire des hommes qui ont illustré cette cité, s'est inscrit en tête de la souscription ouverte pour élever deux monumens, l'un au poète Pfeffel, l'autre au général Rapp, monument dont le principe avait déjà été voté dans une précédente délibération.

— Le conseil municipal de Dieppe a voté 6,500 fr. pour la moitié de la dépense de l'érection du piédestal de la statue de Duquesne.

— Hier matin, un charretier qui faisait boire deux chevaux à l'abreuvoir du quai de la Monnaie s'étant trop avancé dans la rivière, les chevaux furent bientôt entraînés par le courant. Aux cris du charretier, qui s'était cramponné à la crinière du plus fort des deux chevaux, un batelet se dirigea vers lui, et grace à l'adresse et au courage des deux mariniers qui le montaient, l'homme et les chevaux furent ramenés à terre sains et saufs, près du pont des Arts, aux acclamations de la foule que cet événement avait attirée sur le quai.

—Le 8 juillet prochain, entre 4 heures 41 minutes du matin et 9 heures 51, il y aura la plus belle éclipse de soleil qui sera observée pendant tout le 19e siècle en France et même en Europe. Le calcul fait d'après la formule de Bessel et les éphémérides du soleil et de la lune, publiées à Berlin, la zone où l'éclipse sera totale, sur une largeur d'un degré et demi à 2 degrés, partira du midi du Portugal, traversera le Portugal et l'Espagne, le midi de la France, les Etats Sardes, le royaume Lombardo-Vénitien, l'Autriche, la Hongrie, la Gallicie, la Pologne et la Russie. C'est sur la frontière, entre la Russie et la Sibérie, vers le 54e degré, que cette zone obscure atteindra la plus grande latitude boréale. Elle se dirigera ensuite vers l'équateur, en traversant le midi de la Sibérie, la Mongolie et le nord de la Chine. Cette éclipse sera visible ainsi dans toute l'Europe, dans toute l'Asie, dans le nord de l'Afrique et dans la partie boréale de la Nouvelle-Hollande.

A Paris donc, situé presque au milieu de la France, l'éclipse ne sera pas totale, mais elle sera très considérable. L'obscurité sera à peu près égale au crépuscule, surtout si le temps est couvert.

— La loi sur le notaire en second et les témoins sera-t-elle présentée cette année? Telle est la question que de toutes parts on nous adresse. Nous annoncions, il y a quinze jours, sur la foi de personnes bien informées, que le projet était tout prêt et allait être soumis au conseil d'état. On nous assure, dans cet instant, que la loi a été soumise au conseil des ministres, qui l'a approuvée, et qu'elle est enfin envoyée au comité de législation du conseil d'état, dont l'examen ne peut être long ni l'approbation douteuse. Si le conseil d'état n'a point été saisi plus tôt de ce projet de loi, c'est, dit-on, que déjà il était occupé d'autres projets urgens, particulièrement du projet de modification du code d'instruction criminelle qui a été porté, ces jours-ci, à la chambre des députés. Mais la loi sur le notaire en second et les témoins est décidée par le gouvernement, et l'on peut, a dit un ministre, la considérer en quelque sorte comme acquise au notariat et au public. (*Journal du Notariat.*)

—Un officier supérieur du génie, M. Corrèze, est depuis quelques jours dans notre ville. Si nous sommes bien informés, M. Corrèze serait chargé par le gouvernement d'examiner la ville et les environs de Reims, afin de déterminer quel serait le système de fortifications à adopter pour mettre cette ville à l'abri d'une surprise en cas de guerre.

(*Industriel de Champagne.*)

—Dimanche dernier, la ville d'Auch était en émoi : le bruit s'était répandu que le feu dévastait le bois d'Auch, propriété communale à deux lieues de la ville. La générale fut battue aussitôt ; M. le préfet, l'autorité municipale, M. le procureur du roi, M. le général Balon, des détachemens du 5e régiment de chasseurs, et les pompiers de la ville se rendirent en toute hâte sur le lieu de l'incendie. Le danger n'était pas aussi grand qu'on l'avait craint ; c'était de la bruyère qui avait pris feu et que l'on eut bientôt éteinte. Fort heureusement, le temps était calme, et l'incendie ne s'était pas communiqué aux parties boisées, qu'il aurait été difficile de soustraire au ravage des flammes. La cause de cet incendie est restée inconnue.

(*Journal du Gers.*)

—On écrit d'Avajan-Louron (Hautes-Pyrénées) :

« Les masses de neige qui, en tombant sur nos granges les ont fait crouler, ont recommencé leur ravages : la semaine dernière, une avalanche se forma dans la forêt de Louron, et, dans sa chute, elle entraîna dans son cours des blocs de rocher, plus de cinquante sapins et des aunes. Les habitans prirent la fuite dans toutes les directions : on n'a aucun accident à déplorer. »

— Une mort bizarre, qui dans le premier moment avait fait supposer la perpétration d'un crime, a depuis deux jours causé quelques préoccupations dans le quartier avoisinant la rue Sainte-Appoline. Un individu d'une quarantaine d'années et paraissant en état d'ivresse, fut accosté, vers neuf heures du soir, par une fille publique qui le décida à le suivre dans la maison qu'elle habite rue Sainte-Appoline. Cette fille pénétra la première dans la maison et gravit rapidement l'escalier pour se procurer de la lumière, invitant l'individu qui la suivait à attendre un instant dans l'allée obscure pour qu'elle pût redescendre l'éclairer.

Après une absence de quelques minutes, élevant sa lumière par dessus la rampe au premier étage, elle appela l'homme qu'elle croyait au pied de l'escalier ; elle ne reçut pas de réponse, ne le vit pas monter et descendit pour voir s'il ne s'était pas retiré. Elle le trouva au milieu de l'allée, étendu sur le dos et baigné dans son sang qui s'échappait d'une grave blessure à la tête. Aux cris qu'elle poussa, toute la maison fut bientôt sur pied ; on donna les premiers secours au blessé, on essaya de le rappeler à la vie ; ce fut en vain ; et lorsque le commissaire de police averti se transporta sur les lieux, l'inconnu n'avait pas encore repris connaissance.

Ce malheureux, dans les vêtemens duquel ne se trouvait aucun papier de nature à faire connaître quel il pouvait être, fut transporté aussitôt à l'hôpital Beaujon ; mais là tous les secours furent inutiles, et le lendemain il expira sans avoir pu donner nulle explication.

Une enquête poursuivie simultanément par deux commissaires de police dans la maison de la rue Ste-Appoline et à l'hôpital Beaujon, a eu pour résultat de constater d'une manière positive qu'aucune blessure faite par une main étrangère n'avait déterminé la mort de cet individu, et que, selon toute probabilité, ayant voulu gravir l'escalier dans l'obscurité, il avait fait par dessus la rampe une chute et s'était fendu le crâne.

L'enquête toutefois n'est pas définitivement terminée.

(*Gazette des Tribunaux.*)

— Saint-Pétersbourg est sans aucun doute de toutes les villes du monde celle où se consomme le plus de genièvre. Sa régie du genièvre, comme celle de toutes les villes russes, est affermée moyennant la somme annuelle de sept millions de roubles. Le fermier est ordinairement un riche négociant qui tient à sa solde une petite armée de 2,000 hommes destinée à empêcher l'introduction en fraude du genièvre dans la ville, et dont les seuls appointemens se montent à 1,200,000 roubles. Le transport du genièvre dans les rues de Saint-Pétersbourg, des magasins dans les cabarets, coûte au fermier deux cent mille roubles par an, et le compte des bouchons, de la cire à cacheter et des étiquettes s'élève annuellement à 70,000 roubles.

— Nous apprenons que la compagnie des paquebots à vapeur, qui doivent faire le service des malles, pour les Indes occidentales, est établie par une charte royale et avec privilége. Son capital est de 1,500,000 livres sterlings (37,500,000 fr.), dont 50 0/0 ont déjà été versés. Elle a quatorze navires à vapeur d'une force d'environ 450 chevaux et du port de 1,400 tonneaux chacun, et un quinzième navire supplémentaire d'une force d'environ 300 chevaux qui sera employé à un service temporaire. Outre cela, la compagnie a trois magnifiques schooners fins voiliers, destinés à unir la grande chaîne de communication aux deux points où ils pourraient être aussi utiles que les bateaux à vapeur. Deux de ces schooners et onze de ces paquebots à vapeur sont déjà en mer, faisant le service des malles, et les quatre autres seront prêts à prendre la mer aussitôt que le besoin du service l'exigera. Le troisième schooner est également prêt à mettre à la voile au premier ordre. La compagnie doit recevoir annuellement du gouvernement une subvention de 240,000 livres sterling (6 millions), en quatre paiemens, pour faire le service des malles, deux fois par mois, entre la Grande-Bretagne et toutes les parties des Indes occidentales, la côte de l'Amérique du Sud et les îles adjacentes, Honduras et les points principaux du golfe du Mexique, et de là, aussi deux fois par mois, entre la Havane et Nassau, aux ports des Etats-Unis sur l'Atlantique jusqu'à Halifax et la Nouvelle-Ecosse. La ligne de l'Angleterre aux Barbades comprendra la Corogne ou le Ferrol et Madère. La grande ligne des Indes Occidentales partira de Nassau, par les Bermudes et Fayal, jusqu'en Angleterre. Chaque ligne aura des communications suivies avec les autres. (*Standard.*)

— La ville de Cologne a célébré, le 14 février, par une procession, avec service divin dans la cathédrale, la reprise des travaux de terminaison de ce monument historique. Tous les arts et métiers de Cologne figuraient dans cette belle fête populaire. Le roi de Bavière aussi vient de faire adresser un rescrit par lequel il engage ses sujets à souscrire à la terminaison de la cathédrale de Cologne comme à l'une des merveilles de la patrie commune des Allemands. Les travaux d'achèvement du dôme de Cologne prennent, dans les circonstances actuelles, un caractère politique, et, de tous côtés, arrivent au comité central des souscriptions et des envois de matériaux des différentes contrées d'Allemagne.

— Nous lisons dans un journal espagnol, *el Correo nacional* :

« Le premier alcade constitutionnel de Herrera, voulant forcer une bohémienne à déclarer le refuge de son fils, jeune homme qui s'était sauvé pour échapper à la conscription, fit conduire cette malheureuse au cimetière. Là, on entoura la victime de fragmens de bière, contenant des têtes de mort et des ossemens, et on lui mit les fers aux pieds et aux mains pour la forcer de rester dans l'attitude de la contemplation devant ces funèbres trophées. On la laissa toute la journée et une partie de la nuit, jetant des cris lamentables. La révolution que ce spectacle hideux a fait éprouver à cette malheureuse a occasioné sa mort. »

Imprimé par BOULE et Cie, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 13 Mars 1842. DEUXIÈME ÉDITION. Deuxième année. — N° 11.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : *A Paris*, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. *Et en Province*, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.) — Les Abonnemens partent des 1er et 1 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons, EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES, TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES : Un an.... 38 f. Six mois.. 20 Trois mois 11 — 2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES : Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6. Étranger : 4 fr. en sus par an. *Insertions : 75 centimes la ligne.*

SOMMAIRE.

LE ROI DE CARREAU.

C'était dans un bal superbe, et elles causaient toutes deux près de la cheminée!..... Causer au lieu de danser! à quinze ou seize ans!.... Il fallait que la conversation fût bien intéressante, et cette idée seule me donnait grand désir de l'entendre; c'était mal! Mais à qui la curiosité serait-elle permise, si ce n'est à un auteur dramatique? Ce qui est défaut chez les autres, est pour lui un devoir; il doit écouter... ne fût-ce que par état!... Et puis ces deux jeunes filles étaient si jolies, si élégantes! Dans leur pose, dans leurs regards, il y avait tant de charme et de naïveté elles étaient si rieuses, si insouciantes de l'avenir, qu'on ne pouvait s'empêcher d'y penser pour elles. L'une, qui était blonde, parlait vivement et à voix basse; l'autre, aux beaux cheveux noirs, écoutait les yeux baissés et en effeuillant le bouquet de camélias blancs qu'elle tenait à la main!... Il était évident qu'on l'interrogeait.... qu'elle ne voulait pas répondre, et, un instant après, elle leva sur sa compagne des yeux bleus d'une expression ravissante, qui, à coup sûr, voulaient dire : *Je te jure, ma chère, que je ne comprends pas!* Et l'autre répondit par un éclat de rire, que je traduisis ainsi : *Laisse donc!... Je n'en crois pas un mot* Il m'était prouvé que je comprenais, que j'étais à la conversation..... Mais, malgré cela, j'aurais voulu pour beaucoup l'entendre de plus près. La maîtresse de la maison m'en offrit l'occasion en me présentant une carte de whist. Je ne suis pas bien avec le whist, je le joue fort mal, il me traite de même, ce qui fait que je l'aime beaucoup. C'est une passion malheureuse : il n'y a que celles-là qui durent!..... Cette fois cependant je fus favorisé, la table de whist était contre la cheminée, et, par la place que me donna le sort, mon fauteuil se trouva contre celui de mes deux jolies causeuses, qui ne firent même pas attention à nous! Pour elles et à leur âge, un bal se compose de jeunes filles, de parures, de toilettes, de danseurs, de cavaliers.... les joueurs de whist ne comptent pour rien... ils n'existent pas : ce sont quatre fauteuils de plus dans un salon.

— Quoi! ma chère, tu n'y as jamais pensé?

— Jamais.

— Même en rêve?

— Est-ce que j'ai le temps? je dors si bien.

— Et ta mère ne t'en a pas parlé?

— Pas encore.

— Moi, j'ai déjà refusé deux partis.

— Et pourquoi?

— Il n'avaient pas assez de fortune. Moi, je veux qu'il soit riche.... Et toi?

— Moi, je voudrais qu'il fût jeune et qu'il eût de l'esprit.

— Bah! de l'esprit, tout le monde en a... Moi, je voudrais qu'il eût une belle place à la cour... pour être présentée...

— C'est là tout ce que tu désires?

— Certainement... J'aurais ce jour-là une si belle toilette!

— Quoi? en te mariant, tu penses à ta toilette?

— Toujours.

— Et à ton mari?...

— Monsieur, s'écria vivement mon partner, vous n'avez donc pas de trèfles?

— Si, monsieur.

— Alors, on en donne.

— Je vous demande pardon... j'écoutais... je veux dire... je combinais, je comptais les cartes déjà passées.

Et pendant ce temps, j'avais perdu quelques phrases de la conversation qui se faisait derrière mon oreille et qui continuait toujours.

— L'aimer... certainement... si cela se trouve... si cela se rencontre... Oh! cela avant tout.

— En vérité!

— Pour cela, je veux qu'il soit à peu près de mon âge, qu'il ait à peu près les mêmes goûts, à peu près les mêmes défauts... cela le rendra plus indulgent pour les miens... Quant à ceux qu'il aura, je les lui pardonne tous d'avance... pourvu qu'il m'aime bien et qu'il n'aime que moi.

— Ma tante dit que c'est impossible.

— Pourquoi donc? Moi, je l'aimerai tant!

— Es-tu folle?

— C'est mon devoir, et ce devoir-là me semble si doux!

— Et si lui cessait de t'aimer?

— Qu'importe?... Je l'aimerais toujours. C'est mon devoir.

— Et s'il te trahissait?

— Ah! j'en mourrais!.. Mais, c'est égal, je l'aimerais toujours.

— Trois levées que nous perdons! s'écria mon partner. Comment, monsieur, je renonce à cœur... je l'indique clairement, et vous ne rentrez pas dans mon invite?

— Qu'importe, monsieur?

— Ce qu'il importe... J'avais la main pleine de petits atouts que vous avez fait tomber en jouant vos supérieurs.

— Et qu'est-ce que ça fait?

— Cela fait que ces messieurs gagnent des fiches!

— Excusez-moi, monsieur, je ne suis qu'un écolier... Je vous ai fait perdre... Et je pensais en moi-même que lui m'avait fait perdre bien plus encore, en m'empêchant d'entendre la fin de la conversation; car les deux jeunes filles venaient de se lever... Il y en avait une que je suivais des yeux... et qui déjà m'intéressait vivement...Je voulais et je n'osais demander son nom.

— Cécile, lui dit une grande femme au regard altier, aux formes sèches et anguleuses, Cécile, mettez votre châle et partons.

— Volontiers, maman! L'on venait pourtant de m'inviter; je vais me dégager.

— Je ne le souffrirai pas! s'écria la maîtresse de la maison. Mme d'Orthès nous accordera encore bien un quart-d'heure...

Puis m'apercevant et me prenant par la main :

— Madame la vicomtesse, me dit-elle, désirait vous connaître et m'avait priée de vous présenter à elle.

C'est une des plus ennuyeuses choses du monde qu'une présentation... Mais je sentais que celle-ci donnerait à Cécile le temps de danser sa contredanse, et j'étais heureux de commencer notre connaissance par un sacrifice. C'en était un. Mme la vicomtesse d'Orthès était une femme d'une grande famille, de grande naissance et de grandes prétentions. Elle faisait des livres qui trouvaient plus d'admirateurs que de lecteurs. Il était si bien établi et convenu dans le monde que tous ses ouvrages devaient être religieux, monarchiques et sublimes, que chacun, sans les connaître, lui en faisait compliment d'avance et de confiance, dès qu'ils étaient annoncés par le libraire.

Celui de ses livres qui a eu le plus de succès et qui, sans contredit, a

le plus contribué à sa réputation, est son roman de ***, qui n'a jamais paru.

Il est inutile d'ajouter que, vu sa dévotion, ses principes et surtout son grand nom, Mme la vicomtesse ne mettait jamais le sien à ses ouvrages; c'est encore un moyen de vogue.

Elle fit beaucoup de frais et parla presque seule, ce qui me convient infiniment. J'aime les femmes d'esprit, quand il n'en faut pas faire avec elles, et qu'au plaisir de les entendre je puis joindre celui de me taire; car je suis un peu comme ce monsieur qui disait : Je vais me dépêcher de faire un gros livre bien spirituel, pour avoir après le droit d'être bête pendant toute ma vie. — Je ne sais pas si j'ai acquis ce droit, mais je le prends.

Mme la vicomtesse me parla de mes ouvrages; moi, des siens; de sa fille, c'était le meilleur, sans contredit, et cependant celui dont elle me semblait le moins fière. Il en est toujours ainsi : les auteurs sont d'ordinaire les plus mauvais juges de leurs œuvres.

La conversation dura si long-temps qu'au lieu d'une contredanse, Cécile en avait dansé deux. La pauvre enfant ne savait comment me remercier, et, sans qu'elle s'en doutât, déjà nous étions quittes... Elle venait de m'adresser le sourire le plus aimable et le plus gracieux, et me rappelant ses paroles que j'avais entendues, je me dis en la voyant s'éloigner : Heureux le jeune homme qui pourra lui plaire! heureux le mari qu'elle choisira!

Pendant cette année et pendant l'hiver suivant, je ne rencontrai plus Cécile; je ne vais presque jamais au bal.

Au printemps de 1833, j'avais beaucoup de chagrin. Pourquoi? Cela intéresse peu le lecteur, et je lui demande la permission de ne pas lui en parler. Je pris alors ce que je regarde, moi, comme le remède à tous les maux, je pris la poste, et tout en cherchant quelque sujet de comédie pour m'égayer et me distraire, je visitai l'Auvergne et les Pyrénées.

J'étais à deux ou trois lieues du Mont-d'Or, près du lac Pavin... couché sur le gazon, au bord du cratère et regardant, au dessous de moi, ces eaux transparentes et pures que je croyais à chaque instant voir en ébullition, ce qui m'aurait grandement amusé effrayé, et lorsque j'entendis marcher auprès de moi : c'étaient d'autres voyageurs. Un vieillard appuyé sur le bras d'une jeune fille s'écriait d'un air de mauvaise humeur :

— N'allez donc pas si vite... On ne peut pas vous suivre.

— Je levai les yeux et je crus reconnaître, dans la jeune personne, la tournure élégante et gracieuse, la physionomie enchanteresse de ma jolie danseuse, de Mlle Cécile d'Orthès : mes doutes se changèrent en certitude lorsque j'aperçus, à quelques pas derrière elle, une femme qui, tenant un album et un crayon, écrivait en marchant... C'était Mme la vicomtesse. Grandes acclamations de part et d'autre... phrases admiratives et obligées sur le tableau sublime qui se déroulait devant nos yeux, et puis, les devoirs de politesse une fois remplis, je songeai à mon plaisir et je demandai à être présenté à Mlle Cécile.

— Mademoiselle!.. s'écria la vicomtesse d'un air étonné... mais Cécile est mariée!

— En vérité! et regardant autour de moi, je cherchais le jeune mari, m'étonnant de ce qu'il n'avait pas accompagné sa femme.

— Voici mon gendre, me dit Mme d'Orthès en me présentant au vieillard, et avec emphase elle prononça son nom que je ne vous dirai pas. C'était un homme de haute noblesse, général sous l'empire, duc et pair sous la restauration, ayant dans ce moment encore un commandement militaire important, une immense fortune et beaucoup de bonnes qualités... Mais ces bonnes qualités, il y avait, par malheur, bien long-temps qu'il les possédait... car il avait soixante-sept ans!.. De plus, des blessures, des rhumatismes et même de temps en temps la goutte avec toutes ses prérogatives, c'est-à-dire l'impatience, la brusquerie et la mauvaise humeur; du reste, fort aimable quand il se portait bien, et il souffrait pendant dix mois de l'année.

C'était là l'époux de Cécile.

Je me rappelai sa conversation du bal, le jeune mari qu'elle avait rêvé, ses projets de bonheur pour l'avenir; et malgré moi je regardai la pauvre fille avec un air d'intérêt et de compassion qu'elle devina peut-être, ou dont elle me sut gré sans le savoir, car au bout de quelques minutes nous étions les meilleurs amis du monde.

Son vieux mari venait de s'asseoir et se reposait; sa mère écrivait toujours et nous causions. Tout ce qu'elle disait était simple et sans affectation, mais empreint d'une douceur et d'une mélancolie touchantes. J'amenai la conversation sur son mari; elle m'en fit le plus grand éloge; elle me parla avec reconnaissance des titres, de la considération, de la fortune qu'il lui avait donnée, et ne dit pas un mot de son bonheur qu'il lui avait enlevé... Ame noble et vertueuse, où tout était résignation, dévoûment et sentiment de son devoir. Mais à ce parler si grave et si solennel, qui aurait reconnu la jeune fille que j'avais vue, il y a deux ans, si étourdie, si naïve et si rieuse... Que de jugement maintenant! que de tact! que de raison! Pour avoir acquis si vite, me dis-je en moi-même, elle a donc été bien malheureuse!

Nous étions au bord du lac si pur, si limpide, si transparent... image de son ame... Je le lui dis; elle me regarda en souriant de ce sourire triste qui fait venir des larmes, et elle me dit :

— Oui, le calme à la surface...

— Et au fond peut-être, lui dis-je en montrant le lac... Je n'achevai pas ma phrase : mais elle la devina, car elle s'écria vivement :

— Non, monsieur, non, jamais.

Et elle leva les yeux au ciel!.. Etait-ce pour le prendre à témoin ou pour lui demander du secours?.. En ce moment une voix aigre se fit entendre : c'était celle de sa mère. Le général avait froid, la fraîcheur du lac ne lui valait rien. Il fallut partir : j'aurais bien voulu prendre le bras de Cécile, elle l'avait déjà donné à son mari. Sa mère restait; ce n'était point un dédommagement, au contraire; car il fallut parler littérature : elle composait un nouveau roman qu'elle voulait me lire quand il serait achevé... à moi, qui voyageais pour mon plaisir!

— Je crains, madame, de ne pouvoir jouir de ce bonheur, je pars pour les Pyrénées.

— Nous aussi! on a commandé au général les eaux de Baréges qui sont souveraines pour les blessures.

— Je croyais que le général s'était arrêté au Mont-d'Or?

— Par hasard, et en passant, il a voulu essayer de ces eaux qui, l'an dernier, avaient réussi au maréchal Soult; mais après quelques bains, qui ne lui ont rien fait, il y a renoncé; et nous partons dans quelques jours pour les Pyrénées... J'espère que nous ferons route ensemble?

Je m'inclinai respectueusement.

— Où demeurez-vous au Mont-d'Or?

— A l'hôtel Chabaury, madame.

— C'est le nôtre; et je compte bien qu'aujourd'hui vous nous ferez le plaisir de dîner avec nous.

Je m'inclinai encore. Me voici donc décidément le commensal, le compagnon de voyage, l'ami de la famille.

L'amitié va vite en voyage, et surtout aux eaux : je profitai de mon nouveau titre et des droits qu'il me donnait pour parler de Cécile. Je donnai à entendre à Mme d'Orthès que ce mariage, si avantageux du reste, m'inspirait quelques craintes pour le bonheur à venir de son enfant.

— Vous ne connaissez pas ma fille, monsieur... si vous saviez quelle éducation elle a reçue... elle a été élevée au Sacré-Cœur, comme toutes les demoiselles nobles de ma connaissance! elle a lu tous mes ouvrages... elle les lit tous les jours, et les principes qu'ils renferment...

— Sont excellens, madame; mais enfin votre fille est bien jeune, et si son cœur venait à parler...

— Il ne parlera pas, monsieur! ils ne parlent jamais dans notre famille.

— Je le conçois, lui dis-je en la regardant, pour le passé... mais pour l'avenir...

— Monsieur!... et elle me toisa des pieds à la tête, dans quelque position que l'on se trouve, on ne manque jamais à ses devoirs... quand on a de la religion et des principes! Avec la religion et les principes, monsieur, il n'y a jamais de mariages disproportionnés... jamais de dangers... entendez-vous bien?

— Je suis de votre avis, madame.

Nous arrivâmes à l'hôtel.

Le général était mal disposé, et sa mauvaise humeur redoubla en trouvant des lettres auxquelles il fallait répondre, et des ordres à expédier.

— Si Henri était là, dit-il à sa femme, il m'aiderait, il se chargerait de ce soin; mais vous n'avez pas voulu qu'il vînt avec nous.

—Nous étions déjà trois dans la voiture... et ma femme de chambre m'était indispensable.

— Voilà bien un raisonnement de femme! c'est pour un motif pareil que vous me privez d'un neveu que j'aime, et d'un aide-de-camp dont je ne puis me passer.

—Vous oubliez que ma mère et moi sommes là pour vous soigner, et que d'ailleurs M. Henri de Castelnau, votre neveu, doit rester à Paris pour vos intérêts.

— Dites plutôt pour vos caprices..., parce que ce pauvre Henri vous déplaît, parce que vous ne pouvez le souffrir.

— Moi, monsieur!

— C'est assez visible! à peine si vous le regardez ou si vous lui parlez, et il faut qu'il ait bien du courage pour revenir encore chez moi après l'accueil que vous lui faites habituellement.

— Vous m'accusez à tort, monsieur : le neveu de mon mari aura toujours droit à mes égards.

— C'est bien heureux!.. et je voudrais bien voir, morbleu! qu'on y manquât. Si quelqu'un de vous deux a raison d'en vouloir à l'autre, à coup sûr c'est lui... lui, mon seul héritier, à qui ce mariage enlève toute sa fortune.

— J'espère bien que non, s'écria vivement Cécile.

— Une partie, du moins... Eh bien! loin de se plaindre de sa tante, il n'en dit jamais que du bien. Il est rempli pour vous et votre mère de soins et d'attention, il courrait tout Paris pour vous être agréable, il crèverait ses chevaux pour vous avoir un billet de bal ou une loge à l'Opéra.

— C'est vrai, dit la vicomtesse, et, ne fût-ce que pour ton mari, tu devrais, Cécile, être mieux pour Henri.

— Je fais ce que je dois, ma mère, répondit Cécile d'un ton froid et décidé.

— Allez au diable! s'écria le général avec colère, on n'a pas idée d'une tête pareille! il y a des momens où elle est douce comme un ange, et d'autres où rien ne la ferait céder!... A dix-sept ans! cela promet! Je ne sais pas, Mme la vicomtesse, comment vous l'avez élevée, mais cela n'a pas le sens commun.

— Monsieur, elle a lu mes ouvrages.

— C'est ce que je voulais dire.

—Général, vous vous oubliez!..—Vous avez raison... J'oublie que le dîner est servi... Pardon, dit-il en se tournant vers moi, de vous rendre té-

moin d'une scène de famille ; j'espère que vous ne nous trahirez pas, et ne nous mettrez pas dans quelque comédie. Il prit prit mon bras, me plaça à côté de lui, et, pendant tout le repas fut maussade pour tout le monde, excepté pour moi. Je dois dire cependant que dans ses brusqueries il y avait toujours une préférence bien marquée... pour sa belle-mère.

Au dessert arriva encore une lettre, et le général s'écria en frappant sur la table de manière à tout briser.

— Là... il ne manquait plus que cela... Henri est blessé!

Cécile pâlit à l'instant, et ses lèvres devinrent toutes tremblantes.

—Oui, blessé... Il a reçu un coup d'épée, le maladroit... Rassurez-vous, dit-il à sa belle-mère, qui savourait tranquillement une tasse de café... il n'y a pas de danger, il y a huit jours de passés... il va mieux; mais son médecin lui a conseillé les eaux de Barèges, et demain il sera ici.

— Demain, reprit la vicomtesse avec joie.

— Demain, dit froidement Cécile, et sa physionomie avait repris son calme ordinaire.

J'attendis le lendemain avec impatience.

Une voiture de poste est toujours un événement dans toutes les petites villes du monde, à plus forte raison au Mont-d'Or, où l'unique plaisir réservé à la population locale est de voir arriver ou partir les voyageurs. Aussi toutes les têtes se mirent aux fenêtres, lorsqu'à deux heures du matin l'on entendit rouler une calèche.

M. de Castelnau entra dans le salon, embrassa affectueusement son oncle, et salua les deux dames avec respect.

Il avait vingt-cinq ans à peu près. Grand, bien fait, une tournure distinguée, en un mot un fort beau garçon, et, ce qui vaut mieux encore, il n'avait pas l'air de s'en douter, car il ne s'occupait que des autres et jamais de lui-même; sa physionomie franche et ouverte portait les traces de la souffrance. La fatigue de la route, ou d'autres causes peut-être, venaient de rendre sa blessure plus vive.

J'observai Cécile : pas la moindre émotion ne parut sur ses traits; elle reçut Henri avec une politesse affectueuse et s'informa de sa santé avec un intérêt fort aimable..... mais qui n'était pas celui auquel je m'attendais!

Quant à Henri, il était visiblement ému..... Il pouvait à peine s'exprimer... et il me sembla que je lui rendais service en lui parlant de la route et du temps, qui était affreux. En effet, l'ennui de cette conversation le remit peu à peu, et il respira plus à l'aise. Il y a des momens où les indifférens et les ennuyeux sont bons à quelque chose.

Dans la journée on se promena à la cascade de Ceureuil et à celle de la Venière. Henri s'approcha plusieurs fois de Cécile; mais elle donnait toujours le bras à son mari ou à sa mère, quand elle causait, c'était avec moi.

Le soir il fit la partie du général, il lut les journaux, il expédia ses dépêches, et il écouta avec une attention digne d'un meilleur sort deux grandes dissertations de la vicomtesse. Seulement, de temps en temps et à la dérobée, ses grands yeux noirs se tournaient malgré lui du côté de Cécile, qui travaillait sans le regarder, et ne faisait pas plus d'attention à lui qu'à toute autre personne.

Décidément je m'étais trompé; mes conjectures étaient fausses. Le pauvre jeune homme pouvait aimer Cécile, mais Cécile ne pensait pas à lui.

Le lendemain, veille de notre départ, pendant que sa mère écrivait près d'elle, Cécile était au piano, et l'air qu'elle jouait était si vif et si joyeux, que tous mes doutes furent dissipés. Il est impossible, me disais-je, d'avoir une passion dans le cœur quand on joue des variations pareilles, et surtout quand on les joue aussi bien.

Entra en ce moment dans le salon un jeune médecin de ma connaissance : il venait de Paris avec un grand seigneur qu'il soignait et qu'il avait accompagné aux eaux du Mont-d'Or. Les militaires parlent de leurs campagnes, les auteurs de leurs ouvrages, et les médecins de leurs malades; c'est de droit. Aussi, mon jeune docteur, au risque d'ennuyer ces dames, se mit à nous raconter les cures merveilleuses ou bizarres qu'il avait faites, le tout assaisonné d'anecdotes plus ou moins piquantes, auxquelles moi seul je prêtai quelque attention, parce, ainsi que je l'ai dit, par état j'écoute toujours.

Il nous raconta, entre autres choses, qu'il avait été appelé dernièrement près d'un jeune homme qui avait reçu un coup d'épée, et que la blessure, quoique assez grave, lui avait paru des plus singulières. Elle n'était pas droite, ni faite de bas en haut; c'était tout le contraire; et comme le malade était déjà très grand, il fallait, pour l'avoir ainsi frappé à la poitrine du haut en bas, que son adversaire fut immensément plus grand que lui, c'est-à-dire eût huit à dix pieds; et qu'enfin pressé par ses raisonnemens et par ses questions, le blessé avait fini par lui avouer que c'était un coup d'épée qu'il s'était donné à lui-même... — Et pourquoi? je vous le demande? Vous ne devineriez jamais une extravagance pareille... Parce qu'il voulait avoir un prétexte pour aller aux eaux de Barèges, et il me suppliait de les lui ordonner... ce que je fis à l'instant même! Pauvre jeune homme!! ordonnance qu'il me paya généreusement en me recommandant le secret!...

— Et vous tenez bien parole, lui dis-je en souriant.

— Avec vous, c'est sans danger.

La porte s'ouvrit; parut le général, appuyé sur le bras de son aide-de-camp. Henri, en apercevant le jeune médecin, courut à lui :

— Vous ici, docteur! s'écria-t-il en lui prenant la main. Puis, nous le présentant : Mesdames et messieurs, c'est mon Esculape... celui qui m'a guéri de ma blessure et m'a ordonné les eaux de Barèges!... N'est-il pas vrai?

Le docteur balbutia quelques mots et prit congé de nous... car son malade l'attendait. Le général s'assit tranquillement dans son grand fauteuil; Henri, le sourire sur les lèvres, resta debout près de la cheminée; la vicomtesse, frappée de surprise et d'indignation, voulait et n'osait parler. Cécile, pâle, la tête appuyée sur sa main, réfléchissait en silence; et moi, je les regardais tous, trouvant la scène fort bien posée, et attendant avec inquiétude le développement qu'elle allait prendre et surtout le dénoûment qu'elle aurait

Le général fut le premier qui rompit le silence, en fredonnant un petit air qu'il affectionnait beaucoup. C'était un air nouveau, que le compositeur lui-même n'aurait pas pu réclamer, tant le général se l'était approprié et l'avait fait sien par la manière originale dont il le chantait.

— Eh bien! mesdames, s'écria-t-il après cette espèce de ritournelle, c'est donc demain que nous partons pour les Pyrénées, et que nous allons pour un mois nous établir à Barèges.

Point de réponse : chacun garda le silence; mais un rayon de joie brilla dans les yeux de Henri.

— Ma belle-mère et ma femme, vous êtes-vous occupées des bagages... avez-vous emballé vos bonnets et vos chapeaux?... Tout est-il prêt pour le départ?

— Oui, monsieur, pour le vôtre, dit Cécile en cherchant à se donner du courage.

— Comment le mien... Est-ce que nous ne partons pas tous ensemble?

— Non, monsieur.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Ma mère et moi voulions d'abord vous conduire jusqu'à Pau, où vous avez une terre et un château magnifique que nous ne connaissons pas; notre intention était de nous y installer jusqu'à votre retour...

— Et de me laisser aller seul à Barèges... - C'était bien.....

— Non, monsieur, c'eût été mal, et la preuve, c'est que nous étions décidées à vous accompagner, à ne pas vous quitter; mais maintenant que vous avez M. Henri, votre neveu, nos soins ne vous sont plus nécessaires.

— Qu'est-ce à dire?

— Et je vous avoue qu'un séjour d'un mois dans ces horribles montagnes me paraît la chose du monde la plus triste, la plus pénible, la plus ennuyeuse, si j'en juge seulement par les trois jours que je viens de passer ici.

Pendant ce temps, le général s'agitait sur son fauteuil, froissait sa tabatière entre ses doigts, et je prévoyais l'orage qui allait éclater... Mais ce que je ne pus voir sans être touché de pitié, c'était la figure de Henri, qui, pâle et se soutenant à peine, venait de s'appuyer sur la cheminée. Le désespoir était empreint sur tous ses traits, et je devinai ce qui se passait dans l'ame du malheureux jeune homme! S'être blessé pour elle... pour passer un mois auprès d'elle... et se voir enlever ce bonheur par un caprice!!!

— Corbleu! s'écria le général en se levant avec colère et en repoussant du pied son fauteuil qu'il renversa au milieu de la chambre, me prend-on pour un conscrit?... Croit-on que je me laisserai mener par une femme, par un enfant? Vous viendrez, madame, car je l'ai dit..... Vous viendrez!

Cécile se leva, et toute tremblante, elle répondit froidement :

— Je n'irai pas.

— Et pourquoi? morbleu!

— Pourquoi?... Cécile ne tremblait plus; elle avait pris sa résolution; et résignée à tout, n'écoutant que son devoir, . elle répondit à demi-voix, mais avec fermeté :

— Parce que je ne le veux pas!

Le général furieux allait s'élancer vers elle; mais un gémissement sourd se fit entendre... C'était Henri qui se trouvait mal et allait tomber sur le parquet. Je le soutins dans mes bras, et la colère du général, changeant à l'instant d'objet, se tourna vers son neveu. L'imprudent, l'imbécile, qui depuis une heure reste là debout...Il n'y a rien de plus mauvais...sa blessure se sera rouverte... je le lui dis toujours... mais personne ici ne m'écoute... personne ne m'obéit... Allez tous au diable... Eh bien!... eh bien! revient-il à lui?

— Oui, monsieur, répondit Cécile, qui s'était élancée près de Henri, lui avait fait respirer des sels et lui prodiguait les soins les plus touchans.

— Ah! dit le général, le voilà qui ouvre les yeux.

Cécile s'éloigna vivement, rentra dans sa chambre suivie de sa mère, et quelques instans après le général alla les rejoindre; mais il paraît que ses prières et ses menaces furent inutiles, car il nous dit le soir : Cette petite fille-là a une tête de fer.

— Elle n'ira donc pas à Barèges? s'écria Henri.

— Non, mon ami... nous irons tous les deux, et elle, pendant ce temps, nous attendra dans mon château de Pescar, aux environs de Pau.

— Quoi, général, vous avez cédé! dit Henri, d'un ton de reproche.

— Et comment faire?... à moins de la tuer! Il n'y avait que ce moyen... je le lui ai parbleu proposé.

— Et qu'a-t-elle répondu?

— Elle a répondu : Si vous me tuez... tant mieux... je n'irai pas à Barèges... Le raisonnement était juste!... Une obstinée... je vous dis!... une tête de fer. . Du reste, la meilleure petite femme du monde.

Le lendemain, de grand matin, les deux voitures étaient prêtes... tous

les paquets étaient faits par madame elle-même, me dit la femme de chambre; elle n'a pas dormi de la nuit. Les chevaux étaient attelés; Cécile s'élança vivement dans la berline, et au moment où j'offrais ma main à la vicomtesse pour l'aider à monter en voiture: Eh bien, monsieur, me dit-elle, vous voyez qu'avec de la religion et des principes... il n'y a jamais de mariages disproportionnés, jamais de danger.

Il y a au moins combats et souffrances, me dis-je en moi-même, en voyant la figure pâle de Cécile, et en voyant dans ses yeux de grosses larmes qu'elle voulait sans doute cacher à tout le monde, car apercevant de loin son mari qui s'avançait vers elle, appuyé sur le bras de son neveu... elle s'écria vivement:

— Partez... partez, postillon...

Le fouet se fit entendre, les chevaux s'ébranlèrent, et la voiture disparut à nos yeux, pendant que le vieillard s'écriait:

— Eh bien!... eh bien!... voyez la folle... partir sans nous dire adieu... sans nous embrasser.

— Ma foi, monsieur, vous qui cherchiez un sujet de comédie, en voilà un!!! — ou plutôt un drame, me dis-je en moi-même, en contemplant la figure de Henri, qui, incapable de voir, d'entendre ou de répondre, se laissa mettre par moi en chaise de poste à côté du général. Il ne pensa même pas à me remercier... ni à me dire adieu. Pauvre jeune homme! il en mourra, me disais-je.

Quelques heures après, je partis pour les Pyrénées.

... Au retour, je me dirigeai sur Pau. Aux environs de cette ville était le domaine de Lescar, où la vicomtesse d'Orthès et le général m'avaient engagé à m'arrêter quelques jours. J'avais grande envie de revoir Cécile, et j'arrivai au château.

En descendant de voiture, je fus reçu par la vicomtesse et sa fille, qui me firent l'accueil le plus aimable. Le général, que l'on attendait, était encore à Barèges. Mais quel fut mon étonnement lorsqu'en entrant dans le salon, j'aperçus M. Henri de Castelnau, assis sur un canapé et lisant le journal!

— Le général l'a envoyé en avant, me dit à demi-voix la vicomtesse, pour porter des dépêches et pour savoir des nouvelles de Cécile, qui a été très malade.

— En vérité! m'écriai-je avec inquiétude.

— Ce n'est rien, elle va beaucoup mieux; et, en attendant le général, Henri ne pouvait pas demeurer ailleurs que dans le château de son oncle; c'est, du reste, l'intention formelle de mon gendre, qui, depuis une semaine, nous annonce chaque jour son arrivée.

— Voilà donc une semaine que M. de Castelnau est ici? dis-je à la vicomtesse, qui, devinant l'idée qui me préoccupait, se hâta de me répondre.

— Rassurez-vous, monsieur; d'abord, vous connaissez ma fille, et ensuite je puis vous attester que pendant tout ce temps, je ne l'ai pas quittée une minute de la journée.

Elle disait vrai. Cécile restait au salon à travailler près de sa mère, et dans les promenades mêmes du parc, jamais Henri ne se trouvait seul avec elle. Il faut dire aussi qu'il n'en cherchait pas les occasions.

Sa tenue et ses manières étaient admirables. Tout respirait en lui l'affection la plus tendre, les soins les plus empressés; mais pas un mot, pas un regard n'aurait pu trahir aux yeux d'un étranger le secret de son âme. Il avait même repris de la gaîté, de l'enjoûment; il était moins distrait; il prenait part à la conversation; et, seulement alors, je m'aperçus qu'il était fort instruit, et qu'à une modestie très grande il joignait l'esprit le plus fin et le plus délicat, un noble caractère, des pensées élevées et généreuses... enfin, une foule de bonnes qualités cachées jusqu'alors, et qui maintenant brillaient dans tout leur éclat.

La vicomtesse nous lut un article d'un journal qui parlait d'un suicide.

— Le malheureux!... s'écria Cécile d'un air qui semblait presque une approbation.

— L'insensé! s'écria Henri avec mépris.

— Cela ne vous arriverait donc pas? lui dis-je vivement.

— Jamais, monsieur, jamais! Mourir pour soi, c'est se priver d'un si grand bonheur!

— Et lequel!

— Celui de mourir pour ceux qu'on aime!

Allons, me dis-je, il l'aime toujours, mais il a pris son parti avec courage et résignation. Il aura la force de combattre et de vaincre!

La vicomtesse me proposa d'entendre la lecture de son dernier roman. J'acceptai, et j'entrai avec elle dans son cabinet d'étude, en pensant que dans ce moment son amour-propre d'auteur l'emporterait sur sa surveillance de mère, et qu'elle allait ainsi laisser à Henri quelques instans de tête-à-tête.

Je me trompais; il n'en profita même pas! La lecture, que je soutins avec un courage héroïque, fut longue, je m'en vante... Pendant ce temps, j'entendis Cécile jouer sur son piano des airs tristes et mélancoliques; mais elle était seule, car j'avais aperçu de loin Henri se promenant dans une des allées du parc, et quand je rentrai dans le salon, elle était seule encore, assise dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur sa main et les yeux rouges. Elle se leva vivement et vint à moi le sourire sur les lèvres. Dans le mouvement qu'elle fit, son mouchoir tomba... Je me hâtai de le ramasser... Il était mouillé... Elle s'en aperçut et me dit en me montrant un livre qui était sur la cheminée: Je suis bien ridicule, n'est-ce pas?... C'est ce roman qui m'a fait pleurer. Je regardai,. c'était un ouvrage de sa mère! Je n'avais pas besoin de cette preuve pour être persuadé qu'elle me trompait.

Le soir il y eut beaucoup de monde au château... Toute la société de Pau et des environs vint rendre visite. Cécile faisait les honneurs de son salon avec une grace et une aisance qui ne paraissaient rien lui coûter; elle s'occupait de tout le monde, excepté de Henri, à qui, de temps en temps seulement, elle donnait quelques ordres pour l'arrangement des tables de jeu.

On me mit au whist avec trois dignitaires du département, de vieux messieurs furent placés au piquet, de vieilles dames au boston, sous la présidence de la vicomtesse. Le receveur des contributions jouait avec M. le maire au billard, et Cécile, prenant autour d'elle les jeunes personnes et les jeunes gens, leur proposa, pour les occuper, des jeux innocens qui furent acceptés avec enthousiasme. Les jeux innocens sont encore en honneur en province, surtout dans le département des Pyrénées-Orientales.

Pendant ce temps, je faisais des fautes qui durent donner à mon partner une bien mauvaise idée des joueurs de la capitale; mais il était dit que Cécile me ferait toujours perdre au whist, car, cette fois encore, je pensai à elle bien plus qu'à mon jeu... et mes yeux se dirigeaient constamment sur le cercle joyeux qu'elle présidait.

Henri s'en était éloigné et regardait jouer au billard; des jeunes personnes rappelèrent le bel aide-de-camp, et, bon gré mal gré, il fallut bien qu'il prît une place. Celle qu'il choisit était loin de Cécile, et dans les *pénitences* qu'il ordonna, il évita toutes les occasions qui auraient pu le rapprocher d'elle. Une fois cependant, et d'après les règles rigoureuses du jeu, il fut ordonné à Cécile d'aller embrasser le jeune aide-de-camp. Elle se leva. En ce moment, je coupai à mon partner un huit de cœur qui était *roi*... Il fit un mouvement d'impatience, peu m'importait! Mon attention se portait tout entière sur la jeune femme, qui s'approcha tranquillement de Henri, et lui présenta ses deux joues fraîches et rosées.

Henri les effleura du bout des lèvres. Il ne rougit point, il ne pâlit point, il ne perdit pas connaissance, comme je m'y attendais, il resta calme et de sang-froid. Décidément, me dis-je, c'est un héros! Et je l'admirais, et je le plaignais, et, sans le vouloir, je me surpris faisant des vœux pour lui et pour cet amour sans espoir.

Tous les gages étaient touchés; les jeunes demoiselles et quelques jeunes gens s'assirent autour d'une grande table ronde qui tenait le milieu du salon, et l'on se mit à feuilleter des albums, des revues et des gravures. Les uns prirent le crayon et dessinèrent, d'autres peignaient à la sépia quelques points de vue des environs, et Henri, par complaisance pour une petite fille placée à côté de lui, sculptait, avec un canif anglais, un morceau de bois auquel il donnait la figure d'un ermite, genre de travail auquel se livrent avec succès les bergers des Alpes ou des Pyrénées. — Le bois était dur, le canif coupait très bien, et, dans un mouvement un peu brusque, le fer glissa de la main droite et fit à Henri une coupure assez forte à un doigt de la main gauche. Cécile poussa un cri et devint toute pâle! Un instant après elle se mit à rire. La blessure n'était rien, mais saignait beaucoup. Tous les mouchoirs de ces dames furent à l'instant offerts au blessé, tous les nécessaires s'ouvrirent, on chercha du taffetas d'Angleterre, on le découpa, et vingt petites mains bien blanches et bien adroites s'offrirent à panser sa blessure. On riait beaucoup et on avançait peu; c'était très difficile. La blessure avait porté sur la seconde phalange du doigt et l'appareil ne pouvait jamais tenir. L'on avait beau recommencer et chercher à l'assujétir de nouveau, au moindre mouvement il se dérangeait.

— Mais, monsieur, restez donc tranquille, et surtout ne ployez pas votre doigt.

— Eh! mesdames, c'est aisé à dire... mais je n'y pense jamais...

— Monsieur a raison, m'écriai-je, et il faudrait, pour tenir son doigt immobile, ce que l'on appelle en chirurgie des... des...

— Des éclisses, s'écria Henri, comme pour un bras ou une jambe cassés.

— Précisément!...

— Et où en trouver? s'écria tout le monde en riant.

— En voici!

Et sur la table où notre whist venait de finir, je pris une carte.... C'était, je crois, un roi de carreau; je le roulai autour du doigt blessé... Ces dames l'assujétirent avec une soie, et, ainsi retenu désormais par cet appareil de carton, il n'y avait plus à craindre que le doigt se ployât et que la blessure se rouvrît. Le pansement s'acheva aux cris de joie et aux applaudissemens de toute l'assemblée, qui me félicita sur mes talens en chirurgie. Henri me pria de lui présenter mon mémoire pour mes frais et honoraires, et Cécile me promit sa clientelle pour toutes les piqûres d'épingle ou d'aiguille qu'elle se ferait.

Onze heures venaient de sonner, chacun prit son bougeoir, et je rentrai dans ma chambre, d'où j'entendais encore, dans les corridors, les courses joyeuses et les éclats de rire de cette folle jeunesse.

Le lendemain, à dix heures, je descendis dans le salon et je causais avec la vicomtesse, lorsqu'à notre grande surprise, nous voyons entrer le général qui nous crie gaîment:

— Bonjour, mes chers amis!

— Eh! mon Dieu! mon gendre, d'où venez-vous? Comment arrivez-vous? On n'a pas entendu de voiture entrer dans la cour.

— C'est que je suis arrivé ce matin à cinq heures, pendant que vous dormiez tous.

— En vérité!

— Je n'ai voulu réveiller personne, et je suis monté tout droit à la

chambre de ma femme, qui ne voulait d'abord pas m'ouvrir... car elle avait peur.

— Je le crois bien... quand on est réveillé en sursaut.

— Elle croyait que les Espagnols ou les contrebandiers s'emparaient du château! Cette pauvre petite femme... Heureusement je l'ai bien vite rassurée... Sa santé, la vôtre, comment tout cela va-t-il?

— A merveille!

— Ne vous êtes-vous pas trop ennuyés en mon absence? Qu'est-ce que vous avez fait?

— Nous avons eu hier du monde. On a joué au whist, au boston.

— Justement! Et c'est à ce propos-là, ma belle-mère, qu'il faut que je vous gronde; vous allez rendre votre fille joueuse.

— Moi!

— Joueuse comme les cartes! Il paraît qu'elle ne pense qu'à cela le jour et la nuit... car voici, continua-t-il en riant aux éclats, une carte, un roi de carreau que j'ai trouvé tout roulé dans son lit..... C'est elle, n'est-ce pas?

Je m'efforçai de rire, ne fût-ce que pour cacher au général le trouble de la vicomtesse, qui semblait frappée de la foudre.

— Voyez! voyez! s'écria le général en donnant un libre accès à sa gaîté.. . elle ne rit pas.... elle est déconcertée parce qu'elle se sent coupable.

— Oui, bien coupable! me dis-je en moi-même.

En ce moment descendirent Henri, puis Cécile. On se mit à table, on déjeuna en famille, nous n'étions que nous, et, comme la veille, c'était la même réserve, la même indifférence; mais, mieux instruit maintenant, combien je trouvai d'amour dans ces yeux qui s'évitaient continuellement, dans cette froideur apparente, dans cet accord silencieux de tous les momens et de toutes les pensées.

On se leva de table, et au moment où on entrait dans le parc, me trouvant derrière les autres avec la vicomtesse, je lui dis:

— Eh bien! madame, croyez-vous encore que malgré la religion, malgré les meilleurs principes, il n'y ait pas de danger dans une union disproportionnée?...

— Taisez-vous, me dit-elle, voici le général.

En effet, il s'approchait de nous et me dit en riant:

— Eh bien! monsieur, avez-vous trouvé dans les Pyrénées quelque sujet de pièce?

— Mais oui!... un entre autres assez piquant.

— Et vous en ferez une comédie?

— Non, j'en ferai une nouvelle.

EUGÈNE SCRIBE.

(*Revue de Paris.*)

LE TÉLÉGRAPHE.

> La solitude n'apaise pas les troubles du cœur si Dieu et la raison ne s'en mêlent.
>
> SCUDÉRY.

J'étais bien jeune encore quand on bâtit, dans notre ville, un télégraphe. Le mystère, le merveilleux exercent toujours une grande puissance sur l'esprit de l'homme, mais sur l'esprit de l'enfant leur effet est prodigieux, et je ne saurais dire combien l'aspect de cette machine, dont les grands bras se déploient et se remuent dans la solitude, ont fait travailler mon imagination.

Que de poèmes merveilleux j'ai construits avec ces signaux transmis à travers les airs, avec ces paroles volant, sans être entendues, au-dessus des cités et des hameaux... proclamations de guerre, annonces de complots, bulletins de victoires, ordres de mort qui passent silencieusement sur la tête de ceux-là mêmes qui doivent le plus s'en réjouir, ou s'en émouvoir, ou s'en attrister!

Le lieu où ils placèrent le télégraphe était bien fait pour ajouter à l'étrangeté de sa construction; il s'élevait au milieu des ruines d'une vieille forteresse du moyen-âge et sur l'emplacement d'une tour féodale que la révolution, dans ses premiers efforts, avait achevé de démanteler. Les gigantesques murailles du donjon écroulé gisaient sur le sol comme les quartiers d'un rocher secoué par un tremblement de terre, et c'était du point le plus élevé de ces puissans débris que s'élançait le maigre et frêle bâtiment, muet interlocuteur de la conversation politique engagée d'un bout de la France à l'autre, jalon de cette ligne d'yeux, anneau de cette chaîne unissant l'espace et n'ayant l'intelligence qu'à ses deux extrémités.

Par l'audace de sa charpente de bois blanc que le vent de la montagne semblait devoir enlever dans une nuit d'automne, par la forme abrupte et pointue de cette espèce de tour qui s'élevait à la hauteur du donjon disparu, le télégraphe avait quelque rapport avec le gouvernement révolutionnaire qui l'avait fait construire. Tous deux, si peu en rapport avec ce qui les avait précédés, tous deux, audacieusement implantés sur des débris, tous deux résistant en Titans audacieux à l'orage déchaîné sur leurs têtes, semblaient ne devoir durer que ce que durent ces machines de guerre qu'on élève autour des villes assiégées, et qui tombent quand elles ont accompli leur œuvre de destruction.

L'employé, chargé d'animer la tête de ce géant aux pieds fragiles, de donner le sens au mécanisme en fer qui se mouvait à son front, d'aller au devant des signaux à transmettre et de s'assurer si, de l'autre côté, ils avaient été répétés, était un étranger arrivé dans notre ville aussitôt après que les travaux de construction eurent été terminés. Il avait sa part du mystère et du merveilleux qui, à cette époque, entouraient la machine encore peu connue dont la direction lui avait été confiée.

C'était un homme jeune encore, aux longs cheveux en désordre, aux yeux fatigués par le travail et par leur application constante aux verres des lunettes qui abrégeaient la distance entre lui et le télégraphe du côté de Paris, entre lui et le télégraphe de la Bretagne. Il avait la pâleur des hommes qui mènent une vie sédentaire et renfermée, c'était une de ces enveloppes hâves, grêles et courbées que la solitude et une imagination vive et puissante font à l'ame, quand celle-ci vit, aime, s'agite, sans que le corps prenne à cette vie, à ces agitations, à ces amours, d'autre part que celle qu'il se donne dans ces rêves, dans ces momens de fièvre et d'illusion dont le retour le fatigue, l'use, l'énerve comme toute action de ses organes qui n'a pas eu sa véritable et naturelle détermination.

Saint Siméon Stylite, ce solitaire retiré au sommet d'une colonne, avait du moins avec lui la foi et la prière qui, tenant son ame dans une continuelle adoration, dans une extase sans fin, lui faisaient oublier son corps et le soumettaient complétement, sans permettre le moindre murmure, aux privations d'une réclusion aussi absolue. C'était pour se rapprocher de Dieu, pour éloigner de la terre ses pensées, pour les sanctifier à la source de toute pureté, que le chrétien des temps passés avait choisi son ermitage aérien. Il y vivait en paix parce qu'il ne regardait qu'en haut, parce qu'il n'avait pour ce monde qui murmurait sous ses pieds, dans les vaines agitations de ses joies et de ses fêtes, que de rares regards de dédain et de pitié; mais le solitaire dont je vous raconte l'histoire, Fulbert, ou plutôt l'homme du télégraphe, car long-temps on ne lui connut pas d'autre nom, avait emporté au sommet de sa tour toutes les inquiétudes, tous les tourmens qui, dans la solitude, naissent du défaut d'unité entre l'ame et le corps, ou, disons mieux, de l'absence de soumission du corps à l'ame. Il regardait trop souvent au-dessous de lui pour ne pas trouver à ses côtés le vertige des désirs insensés, des regrets, de l'envie, il était trop près de la terre pour ne pas s'enivrer à ses exhalaisons; il était trop loin du ciel pour y déverser cette force et cette vie qui surabondaient en lui. Ces forces sans modérateur et sans frein, ne pouvant aller à la terre, ne pouvant monter au ciel, car l'incrédulité lui fermait cette issue, le dévoraient en cherchant à se dévorer elles-mêmes. Il quittait rarement son étrange demeure. Il avait son lit dans un des étages inférieurs de la tour, et une vieille femme que j'aie encore vue à D... et qui tenait un cabaret dans une des chétives maisons du faubourg, lui apportait, tous les deux jours, sa provision de vin, de pain et de viande froide. Les temps de brouillard, qui sont un véritable repos pour le télégraphe, et les décadi, les dimanches de la terreur, ne lui faisaient point quitter son donjon. Ces jours-là on l'apercevait, plus souvent que les autres jours, dans la galerie extérieure qui bordait, comme une gouttière, la base du toit pointu de l'édifice. Alors, il semblait s'occuper des soins que demandait l'entretien de son jardin: il nommait ainsi une ou deux caisses de bois, longues et étroites, remplies de terreau, et qui, appuyées contre la balustrade, contenaient quelques fleurs de l'espèce de celles qui résistent aux vents, et prennent, battues par leur souffle, de nouvelles graces et des parfums plus doux.

Fulbert demeurait des heures entières, immobile devant ses fleurs. Mais était-ce bien elles qu'il contemplait si attentivement? Leurs parfums seuls le captivaient-ils à ce point? Cette idée exclusive: c'est pour moi seul qu'ils s'exhalent, sans moi ils passeraient sans s'être fait connaître, suffisait-elle pour nourrir sa longue méditation? Hélas! non. Ses regards et son esprit étaient alors bien loin de son petit jardin, et, dans une autre fleur solitaire et mystérieuse, il trouvait un aliment à ses rêveries.

La petite ville que domine le télégraphe, tourne et s'alonge autour de la montagne où il s'élève. Ses maisons, qui suivent les deux côtés de la route de Paris en Bretagne, semblent n'avoir été gagnées que petit à petit par les progrès de la civilisation et par cette atmosphère de bien-être et de propreté qui l'accompagne. La partie la plus vite échauffée et éclairée par ce soleil vivifiant, est, comme de raison, celle qui se tourne vers Paris. Là, parmi les constructions les plus modernes, on ne distingue plus les bâtisses de la vieille ville; car le badigeon a effacé la couleur noire de leurs murs. La persienne et le contrevent verts protégent à présent des croisées dont les vitres se sont élargies. Le long toit s'est raccourci, l'ardoise joyeuse a remplacé la tuile pesante, et la girouette moderne se meut légèrement où s'alourdissait la pointe du pignon gothique.

Cette tentation de rajeunissement, cet effort pour se mettre à la mode de Paris, s'effacent bientôt et disparaissent tout à fait dans les habitations qui longent le rocher que chargent les masses de la vieille forteresse. L'ombre que projettent ses débris semble n'avoir pu être traversée par ce rayon de clarté, dont les autres maisons se sont illuminées et réjouies. Par là, les habitations ont conservé le caractère de gêne, de resserrement et d'austérité qui distinguait les demeures de nos pères.

Ces demeures sont toutes tournées du côté du manoir féodal, et, immobiles à ses pieds, le regardent de leurs yeux clignans, comme feraient des vassaux empressés de deviner et de connaître la volonté ou le désir de leur suzerain; elles ont, à la fois, quelque chose de la forteresse et du cloître, les seuls lieux qui, au temps jadis, pouvaient promettre la sûreté et assurer l'indépendance.

Leurs étroites et inégales ouvertures sont à l'abri de l'escalade par leur hauteur et leur treillis de fer. Aux jambages de la charpente, qui font saillie et se dessinent en noir sur la façade d'un gris sale, on voit qu'il est entre plus de bois que de maçonnerie dans ces constructions. Le ciseau de l'artiste du moyen-âge a donné, du reste, à ces pièces de bois extérieures qui s'agencent à angle aigu, l'empreinte du caractère religieux et grotesque de cette époque. La poutre qui fait corniche, et sur laquelle s'appuient les montans du toit, est tout écaillée comme le dos d'un dragon, deux gueules bien endentées grimacent à ses deux extrémités, et des figures d'anges et de saints sont taillées tant bien que mal dans les piliers que la pesanteur du toit qui surplombe a jetés un peu en avant. Une tourelle dont l'étroite fenêtre est ouverte sur le château, s'arrondit à l'un des angles du bâtiment. Sa porte basse et ceintrée, exhaussée au dessus du sol par un perron de quatre marches, s'ouvre sur une cour inégalement pavée de pierres que l'humidité, surtout le long des murs, a marbrées de mousse, de mourons et de pariétaires. Trois tilleuls rabougris garnissent l'un des côtés de cette cour; de l'autre côté, un puits dont la cage de fer s'environne des festons de la vigne et de la clématite; et, plus loin, un mur à hauteur d'appui, garni de vases en faïence blanche et bleue, est la démarcation d'un jardin qui, avec ses abricotiers mutilés, ses cerisiers en plein vent, ses cœurs et ses ronds bordés de buis, s'alonge et se faufile entre les maisons voisines comme pour courir au devant du soleil et de l'air.

Et voilà qu'en dessinant l'extérieur le plus ordinaire des habitations du quartier de la vieille ville, nous avons fait connaître la maison sur laquelle le plus souvent s'arrêtaient les yeux de l'homme du télégraphe. Rendus plus pénétrans par les verres des télescopes, ses regards, du point élevé qui dominait toute la ville, ne cherchaient que cet antique logis. C'est qu'à l'ogive de sa petite tourelle, dans l'ombre de sa cour, sous les vieux arbres du jardin, il a vu quelquefois apparaître une gracieuse figure de jeune fille, le plus délicieux contraste de fraîcheur, de jeunesse, de beauté, qui pût s'épanouir au milieu de cette triste et solitaire demeure.

Cette douce et suave apparition occupait tous les instans que l'étranger ne donnait pas à son emploi. Aussi, avec quel bonheur voyait-il arriver les jours de fête, où, ployant ses bras inoccupés, la machine politique devait rester tout un jour sans fonctionner! L'écolier ne soupire pas avec plus d'ardeur après le jeudi qui interrompt ses devoirs; l'écolier, en voyant flotter dans l'air les flocons légers lui annonçant la neige qui doit aider à ses jeux d'hiver, ne tressaille pas d'une joie comparable à celle qu'éprouvait Fulbert quand l'obstacle d'un temps humide et brumeux venait tout à coup intercepter toute communication avec ses correspondans; mais il fallait, pour sa satisfaction complète, que ce brouillard ne fût pas assez épais pour lui cacher entièrement la vieille maison et la jolie fille qu'y cherchait son regard amoureux.

Comme son cœur battait quand, obéissant au caprice, ou cédant, sans le savoir, à la force attractive exercée de si loin sur elle, celle-ci paraissait tout à coup dans la cour ou s'élançait dans le jardin pour y faire une dernière promenade! Quels transports, quel délire accueillaient sa venue! Comme l'insensé la remerciait de s'être rendue à ses prières, à ses instances! Comme son ame volait à sa rencontre et se mettait vite à l'unisson avec celle de la jeune fille! Comme il se sentait délicieusement triste quand il la voyait pleine de rêverie, marcher lentement sous les arbres effeuillés par l'automne! Comme il se ranimait de sa joie quand, ranimée elle-même par le printemps, gracieuse et légère, elle courait, sous son regard avide, entre les buis des allées et franchissait d'un saut les lozanges de son parterre!

Quelquefois il l'apercevait, le matin, à sa fenêtre, peignant ses blonds cheveux, achevant d'attacher la dernière épingle de sa toilette, tournant au ciel ses grands yeux bleus, pour savoir s'il était bleu comme eux et si la journée serait belle et calme. Quelquefois aussi, accoudée à cette fenêtre, la tête appuyée sur sa main, elle regardait d'un air rêveur les ruines et le télégraphe, comme si une voix secrète, dans quelque rêve, lui eût dit quels regards amoureux, du haut de cette tour, planaient sur elle, s'attachaient à tous ses pas, épiaient tous ses mouvemens, comme si un pressentiment lui eût parlé de l'influence terrible qu'un être mystérieux, caché dans ces ruines, devait bientôt exercer sur sa vie!

Le soir n'arrachait point le solitaire à cette ardente contemplation. S'il ne pouvait plus apercevoir celle qu'il cherchait, il voyait, du moins, la lueur qui tremblait à travers les étroits carreaux de sa croisée. Il reconnaissait à sa forme élancée, aux doux contours de sa taille, l'ombre légère qui se dessinait en passant sur les rideaux blancs de cette retraite si doucement éclairée. Il restait en observation jusqu'à ce que la lampe de la jeune fille vînt à s'éteindre. Alors il s'apercevait pour la première fois que la nuit qui l'entourait était profonde, et qu'il n'y avait d'éveillé que lui et l'oiseau funèbre dont l'aile, en passant, effleurait son front. Pourtant, il attendait quelque temps encore pour voir si c'était bien fini, et si l'astre qui seul éclairait sa triste vie ne devait plus reparaître. Alors! après avoir tendu ses bras vers le point où la lueur avait disparu, après avoir soupiré un tendre adieu à ses amours endormis, il s'acheminait vers son lit, appelant les songes qui l'introduiraient dans cette chambre et soulèveraient les rideaux dont son imagination, plus d'une fois, avait percé le chaste rempart.

C'était une chose fatale pour le repos, pour la raison de cet homme, cette faculté que ses télescopes lui donnaient pour abréger la distance qui le séparait de la jeune fille. Dans les commencemens, il se reprochait l'audace et l'indiscrétion de ces verres qui la rapprochaient si près de lui qu'il ne l'eût pas mieux vue, si, en alongeant la main, il avait pu la toucher, s'il avait entendu bruire entre ses lèvres le souffle de sa respiration. Mais bientôt il s'affranchit de ces timidités, de ces délicatesses, et son œil, armé de toute la puissance des moyens optiques, son œil à qui rien n'échappait, ni le signe de sa joue, ni la gracieuse fossette de son menton, ni la direction un peu vague de son regard, son œil impitoyable s'acharnait sur elle toujours, partout, sans que rien arrêtât ce viol par la pensée!

Et c'était à tort que, rassurée par l'élévation des murs qui entouraient sa retraite, la jeune fille croyait, le matin, à sa fenêtre, exposer aux seules caresses du jour son cou et ses bras nus; c'est à tort qu'elle disait après l'agitation d'une course dans le jardin : « A quoi bon rattacher ce fichu qui m'échauffe et me gêne! » Un regard brûlant, un regard d'amant dévorait à son insu les trésors découverts avec tant d'innocence.

Quelquefois cependant, comme par un secret instinct de pudeur, une rougeur subite passait sur ses joues et elle rajustait les plis du linon trop long-temps écartés. Un cri, de la nature de celui que fait entendre Satan quand une pensée de Dieu vient traverser l'ame qui, sans elle, se livrait à lui, un cri de douleur et de rage s'élevait alors au sommet de la tour. C'est que l'enfer y habitait réellement. Quel que soit le désert où l'homme s'isole, il y porte ses pensées : si elles sont bonnes et bien dirigées, il s'améliore avec elles; il se perd avec elles, si elles sont mauvaises. La solitude n'est bonne à l'homme, que lorsqu'il y trouve Dieu; lorsque Dieu n'y est pas avec lui, le démon vient, qui prend sa place. Une passion qu'on emporte dans la retraite, sans la force qui, seule, peut la combattre et la vaincre, c'est l'animal rongeur qu'un voyageur distrait enferme, sans y penser, dans sa malle; quand il vient à l'ouvrir, au terme du voyage, tout ce qu'il y avait de bon en a disparu; la bête immonde a pullulé; au lieu d'une, il y en a plusieurs, plus avides, plus dévorantes les unes que les autres, et le coffre qui, jadis, renfermait des parures de fête, n'est plus qu'un nid infect, où réside la destruction.

Aux agitations de cet amour désordonné se joignirent bientôt les inquiétudes de la jalousie. Quelles étaient les lettres que la jeune fille lisait et relisait si souvent? Que de fois il l'a vue suspendre sa promenade ou laisser tomber le feston qu'elle brodait, au fond du jardin, pour tirer de son sein un papier, le lire et le relire encore! Est-ce l'amitié? serait-ce l'amour qui, pendant cette lecture, active ainsi son sang et donne à sa respiration un mouvement aussi précipité? Sont-ce les traces que les doigts d'une amie ou la main d'un amant ont laissées sur ce papier venu de loin, que les lèvres de la jeune fille ont cherchées quelquefois et couvertes d'un furtif baiser? Hélas! il n'y a qu'une lettre, une seule lettre qu'une femme lise avec cette émotion, il n'y a qu'une seule lettre qu'elle garde ainsi sur son cœur, qu'elle presse ainsi sur ses yeux, sur sa bouche, c'est la lettre de celui qu'elle aime, qu'elle regrette, qu'elle désire; c'est la lettre qui lui rend un instant présentes la figure, la voix qui l'ont charmée! Voilà ce que pensait le solitaire, voilà ce qu'il se disait, ému par la douleur et par le soupçon. Alors, se perdant dans le monde des conjectures et des suppositions, il évoquait l'image de ce rival odieux; il lui donnait, pour sa propre punition, toutes les qualités qui lui manquaient, à lui, d'une figure si bizarre, d'un aspect si sauvage, d'un esprit si tourmenté!

La vie de cet homme avait été pleine d'orages de la nature de ceux qui, alors, troublaient son ame. La révolution l'avait trouvé professeur de mathématiques dans l'un de ces colléges où le doute, l'incrédulité, le philosophisme avaient lentement pénétré. Ces maisons, astreignant à la rigidité des règles religieuses ceux qui s'y dévouaient à l'enseignement, étaient toujours pour eux le cloître, mais le cloître sans Dieu, c'est-à-dire le lieu où Satan viendrait chercher des idées de mal et de tortures si elles pouvaient un jour lui manquer! C'est là que Fulbert avait aigri son ame de tout le fiel d'une séquestration imposée. Quand ces liens furent brisés, il se jeta dans le monde, sans que le monde prît la peine de rompre cet isolement que ses dehors disgracieux, sa difficulté pour s'exprimer, entretinrent autour de lui : solitude pire que la première, car l'une du moins vous pose en victime à vos propres yeux, elle laisse à votre amour-propre toutes les suppositions, tous les rêves qui peuvent suivre ces mots : « si j'étais connu! » tandis que l'autre vous apporte la certitude de l'injustice des hommes ou le doute affligeant de votre propre mérite... épreuve terrible qui a presque toujours pour résultat l'envie et la haine, car, après tout, l'on aime mieux accuser les autres que de renoncer à la bonne opinion qu'on avait de soi-même!

Dans son trajet à travers les tempêtes déchaînées sur la France, il fit en vain offre de ses services aux hommes, aux partis qui se succédèrent dans cette grande tragédie, dont le bourreau s'était fait le machiniste et le souffleur. En vain Fulbert chercha à appliquer aux besoins de cette dévorante époque le génie inventif que la nature lui avait donné pour la mécanique: il venait trop tard; la grande machine, la cheville ouvrière de la révolution avait été trouvée : le docteur Guillotin s'était illustré par sa découverte, c'était tout ce qu'il fallait pour le moment. Les mécaniciens pouvaient se croiser les bras et prendre du bon temps : on ne leur en demandait pas davantage.

Le professeur de mathématiques n'en chercha pas moins les moyens de porter, dans le parcours des nouvelles et des ordres, une vitesse expéditive qui servît encore l'action du gouvernement révolutionnaire. Il présenta force mémoires aux hommes qui passèrent successivement aux affaires; il usa le peu de fortune qu'il avait en essais, en expériences. Il reçut quelques complimens sur les combinaisons de son ingénieux travail dont on pourrait peut-être retrouver des traces au Conservatoire des arts et métiers; mais la reconnaissance nationale se borna là. Il était dans la plus complète détresse, ne sachant où donner de la tête, quand il apprit,

lui, qui depuis long-temps avait résolu le problème, qu'une nouvelle machine à signaux, destinée à faciliter d'une manière extraordinaire les communications de Paris avec les points les plus éloignés de la France, venait d'être trouvée et que le gouvernement, après en avoir fait faire l'essai, allait établir des télégraphes (c'était le nom qu'on donnait à cette machine) sur les principales lignes de correspondance.

Fulbert, frustré de la gloire et des profits de sa découverte, réclama auprès des ministres. Il prouva que tous les élémens de cette invention se trouvaient dans les mémoires qu'il avait écrits sur ce sujet. Il y avait peut-être quelque différence dans l'exécution, il n'avait peut-être pas songé à ce beau nom de télégraphe; mais toujours était-il que, depuis bien long-temps, il avait trouvé et avait proposé au gouvernement les moyens de faire savoir sa volonté d'un bout de la France à l'autre, à l'aide d'une suite de machines fonctionnant avec une rapidité presqu'égale à celle de la pensée exprimée par la parole.

Le résultat de ces réclamations fut l'offre qu'on lui fit d'une place de simple employé dans l'une des résidences intermédiaires entre Paris et l'un des grands ports de la Bretagne. Il accepta cette sorte de réparation qui l'empêcherait de mourir de faim; et c'est ainsi qu'il se trouva installé à D...., échangeant les douleurs physiques qu'apporte la misère, contre les tortures morales de cette passion rendue toute puissante par la solitude.

Lui qui, par la portée de ses études et ses recherches sur la matière, avait bien vite pénétré les combinaisons du langage énigmatique dont il était l'agent, lui qui connut bientôt le sens de tous ces signes qu'il répétait successivement, ne portait aucun intérêt de curiosité dans son travail.

Les nouvelles des mouvemens royalistes de la Bretagne, l'indication du nombre des vaisseaux anglais croisant en vue des côtes et attendant le moment d'y jeter des troupes de débarquement, les ordres rigoureux que le pouvoir donnait à ses fonctionnaires pour comprimer ces efforts sans cesse renaissans, toutes ces allées et venues de renseignemens, de demandes, de réponses, d'ordres et de contre-ordres, symptômes d'une prochaine et grave collision, ne le touchaient pas plus que s'il eût lu, dans l'histoire d'Angleterre, le récit de quelque tentative malheureuse des Stuarts sur les côtes d'Ecosse. Qu'importait à son esprit le succès ou la ruine de l'entreprise qui se préparait, à côté de la solution de ce problème qu'il se posait dans son cœur tourmenté : Aime-t-elle? Sont-ce des lettres d'amour dont la lecture l'occupe ainsi?

Puis il vint à penser que ces événemens politiques, pour lesquels il était si indifférent, pourraient intéresser plus vivement les habitans de la maison qu'il couvrait de son regard. En effet, aux allures distinguées de la demoiselle, aux manières aristocratiques de la vieille dame qui, de loin en loin, se montrait dans la cour ou dans le jardin, et toujours dans la compagnie de la jeune fille blonde, sur laquelle elle s'appuyait avec un air de tendresse et d'orgueil tout maternel, à la tournure de domestique de bonne maison qu'avait le vieillard qui les suivait de loin, portant sa veste grise comme on portait jadis une riche livrée, à l'air triste et grave de tout ce monde, aux rubans de deuil mêlés à la toilette sévère de ces dames, au petit épagneul blanc suivant d'un pied goutteux la promenade de sa maîtresse, on devinait que les débris de quelque famille noble frappée par la révolution dans sa puissance, dans sa fortune et peut-être même dans la personne de son chef, de son naturel défenseur, étaient venus se réfugier dans cette modeste demeure.

D'autres observations firent une certitude de ces suppositions. Un jour, il vit la jeune fille assise à sa fenêtre, après une longue rêverie, chercher dans le tiroir d'une petite table placée devant elle, et en tirer une espèce de reliquaire. Après en avoir ôté le couvercle, elle y prit, avec l'air d'un grand respect, un papier plié en quatre qu'elle ouvrit lentement. Il y avait, dans ce papier, une mèche de cheveux blancs et une croix de St-Louis encore attachée à son ruban moiré... Fulbert vit briller long-temps, entre les mains de la jeune fille, les pointes dorées et l'émail de la décoration rendue plus brillante encore par les pieuses larmes qui tombaient dessus goutte à goutte.

Il fit une autre découverte pendant la maladie de la vieille dame, maladie qu'il avait devinée à la tristesse de celle qu'il supposait être sa fille, aux rares promenades de celle-ci hors de la maison, au soin avec lequel, rapprochée de la fenêtre pour y mieux voir, elle versait, le soir, dans une tasse, quelques gouttes d'une fiole décorée de l'étiquette pharmaceutique, et surtout à la lampe qui veillait, toute la nuit, dans sa chambre. Un matin qu'il était déjà en observation, il vit un vieillard passer et repasser dans la ruelle qui cotoyait le mur du jardin, du côté des ruines. Tout à coup, cet homme s'approcha de la petite porte qui semblait depuis long-temps condamnée, et, sans doute, il fit jouer quelque ressort caché dont le secret lui était connu, car, sans clé, il ouvrit cette issue.

Pendant le temps que dura cette action mystérieuse, pendant que l'étranger suivait l'allée la plus directe pour arriver au logis, Fulbert put faire quelques remarques sur son costume où le noir dominait, sur sa figure douloureusement calme et tristement résignée. L'accueil respectueux et empressé que la jeune fille blonde vint lui faire au seuil de la porte de la maison, le signe de bénédiction que le vieillard lui adressa pour salut, l'avaient fait si bien reconnaître à l'observateur, que, pour être sûr de ce qu'il était et de ce qu'il venait faire si mystérieusement dans ces lieux, Fulbert n'avait nul besoin d'apercevoir la tonsure que l'étranger découvrit, quand, échauffé par la marche et se croyant sous des regards amis, il ôta son chapeau avant d'entrer dans le logis... C'était évidemment un prêtre. Les croisées du haut furent fermées avec soin : elles restèrent ainsi le temps que peut durer une messe basse, et pendant ce temps-là, à travers le tissu des rideaux et perçant la demi-obscurité d'un jour sombre et pluvieux, deux clartés semblables aux lueurs de deux cierges allumés sur l'autel, indiquèrent la chambre retirée où le prêtre proscrit, au risque de sa vie, appelait les bénédictions de Dieu sur les persécutés et sur les persécuteurs!

Ces précautions mystérieuses indiquaient quelle était l'opinion, quels étaient les regrets, les espérances des habitans de la maisonnette gothique. Indifférent jusqu'alors sur les matières politiques, Fulbert eût fini, peut-être, par se laisser aller à une complète sympathie pour tout ce qu'éprouvait la jeune fille, sans cet amour qu'il croyait lire dans son ame.... Oh! cette idée, cette idée d'un rival qu'elle aime, qui est noble comme elle, dont elle partage la morgue, les préventions; qui, peut être, lui a appris à n'avoir que des regards de dédain pour tout ce qui n'est pas gentilhomme; cette idée, plus que ses convictions, plus que la nécessité de sa position, le poussa dans la voie des exagérations républicaines; non qu'il se trouvât, je le répète, un grand goût, un grand enthousiasme, une grande foi pour le gouvernement et dans les principes qu'il servait; mais il le sentait, les ennemis de ce gouvernement, de ces principes, étaient les siens; il détestait l'aristocratie de tout l'amour qu'il avait pour la jeune fille noble.

Cette haine vague, planant sans détermination sur la caste proscrite, parce que là se trouvait sans doute celui dont l'influence élèverait un obstacle infranchissable entre lui et cette femme qu'il aimait de toutes les forces de son ame, eut bientôt son application particulière; devant lui s'éleva bientôt le point de mire vers lequel se dirigea toute cette antipathie envieuse et jalouse qui dévorait son cœur... Le fluide électrique se balance long-temps au dessus d'une forêt avant de se réunir et de frapper d'une seule explosion un seul chêne parmi toutes les cimes menacées. Lui aussi chercha long-temps sur quelle tête se jetterait la haine née de son amour... nous avons déjà dit qu'il la trouva; voici comment cela se fit.

C'était dans les premiers beaux jours du printemps, quand il y a tant de vie, de joie et de bonheur dans l'épanouissement des feuilles, dans la floraison des lilas, dans le chant des oiseaux, dans cet air doux et calme qui semble le souffle d'un baiser donné par le ciel aux fleurs des parterres, aux haies des prés, aux bouquets blancs des pommiers. Elle descendit légère et joyeuse, plus jolie encore que de coutume, celle à qui le solitaire avait donné le nom d'Antoinette, le nom de sa mère, la seule femme qu'il eût aimée jusqu'à présent, espérant, le pauvre malheureux, que ce nom lui porterait encore bonheur dans cet essai de nouvelles amours!

Jamais Fulbert n'avait vu à la jeune belle fille cette vivacité, cet éclat, cet air de coquetterie, de fête dont elle brillait dans cette radieuse matinée avec laquelle elle s'harmoniait si bien! Jamais elle n'avait adressé au ciel des regards plus satisfaits; on eût dit qu'elle le remerciait de regarder son bonheur d'un air si bienveillant; jamais le vieux serviteur qui bêchait dans le coin du jardin ne reçut d'elle un signe de tête plus gracieux, plus amical. Ce signe de tête semblait dire : Je suis heureuse aujourd'hui; tout le monde autour de moi doit partager mon bonheur! et ce bon domestique qui n'est jamais plus joyeux que lorsqu'il sait qu'on l'aime, doit voir, aujourd'hui plus clairement que jamais, mon amitié pour lui!

Le vieillard rajeuni par cette joie d'enfant, lui montrait une fenêtre, la seule qui fût encore fermée sur la façade de la maison, et secouant la tête d'un air malin, il semblait lui demander s'il n'avait pas trouvé la cause de sa bonne humeur matinale, et la jeune fille prenait un petit air boudeur, et elle regardait la fenêtre toujours fermée, et elle tirait de sa ceinture une petite montre, et elle levait les épaules comme si elle eût dit : il n'est guère empressé de se trouver auprès de moi... c'est un paresseux... il est sept heures, et je suis encore seule dans ce jardin.

Voilà ce que l'homme du télégraphe entendit par ce sens de seconde audition que les pressentimens donnent à l'ame, et si ce ne furent pas là les paroles de la jeune fille, ce fut du moins leur sens; car bientôt parut dans le jardin un tout jeune homme à la taille élancée, à la mine douce et fière à la fois, à la tournure leste et dégagée, qui, le sourire sur les lèvres, fut en quatre enjambées auprès de celle qui, depuis quelques instans, l'attendait sans doute. Le jeune homme avait un air de famille avec Antoinette, il était très pâle, sa main était aussi blanche, aussi effilée que la sienne, son pied était petit et cambré comme celui d'une femme; ses grands yeux noirs paraissaient cernés par la fatigue ou une récente maladie. Dans toute sa personne, il y avait un rayonnement d'énergie qui partait plus de l'ame que du corps. C'était une de ces natures distinguées dans lesquelles il n'est entré de matière juste que ce qu'il en faut pour servir à l'ame d'enveloppe et non pas de prison.

Il prit la main de la jeune fille et l'approcha de ses lèvres, et l'infortuné qui, du haut de sa demeure, épiait l'effet de ce tendre et respectueux baiser, remarqua dans les yeux d'Antoinette tant de ravissement, de bonheur et d'amour, qu'il lui fut impossible de douter de son malheur. Ce malheur était aussi complet que possible, car l'amour d'Antoinette se montra aussi vif qu'il pouvait paraître avec cette retenue que la pudeur et l'éducation inspirent à une jeune fille bien née.

Poussant un cri de rage et de douleur, il se rejeta en arrière comme s'il eût eu besoin d'un grand effort pour s'arracher à la tentation qui le prit de se jeter du haut de la tour, et d'aller chercher sur les débris amoncelés à ses pieds, le remède à l'horrible angoisse de son cœur; puis, revenu de cet étourdissement qui suit la première atteinte d'un coup fatal, il s'acharna après ce spectacle qui navrait son ame.

Long-temps il les vit se promener côte à côte, le long des espaliers en

fleurs; Antoinette, pleine de nonchalance et de langueur, s'appuyait mollement sur le bras qui la soutenait. Lui, il parlait avec feu; elle, elle l'écoutait sans rien dire, et le regardait en souriant avec une indicible joie, comme si les sentimens qui débordaient dans les paroles de son amant, eussent été renfermés depuis long-temps dans son cœur, attendant, pour être exprimés, la voix chérie qui leur prêtait un nouveau charme.

De longs silences coupaient cette expression d'amour et d'espérance, car le souvenir des peines du passé, des tristesses de l'absence avait aussi son tour. Alors la rêverie penchait leurs fronts, mouillait leurs yeux, ralentissait leur marche. Si, cachés un instant par un massif de lilas, ils disparaissaient aux regards du jaloux, celui-ci, ivre d'une sombre fureur, les cherchait entre les feuilles écartées par la brise. Quand le vent courbait l'arbuste fleuri, quand deux de ses belles grappes s'unissaient dans leur gracieux balancement, par une douloureuse hallucination de son ame corrompue, Fulbert croyait voir deux jeunes visages rayonnans d'amour et de volupté se rapprocher et confondre leurs lèvres dans un long baiser.

Les jeunes gens avaient quitté le jardin, que l'homme du télégraphe tenait encore ses regards attachés sur ces allées, sur ces ombrages, dont son œil jaloux avait pénétré le mystère. Il restait là, et, ne les voyant plus, il s'imaginait parfois avoir été le jouet de quelque songe pénible; puis, la vérité, venant à se retracer à son esprit, lui semblait plus cruelle encore. Il restait là, roulant dans sa tête mille sinistres pensées. Lorsque, dans la vie solitaire, Dieu s'est retiré du cœur de l'homme; lorsqu'une passion terrestre a envahi une ame d'anachorète privée de foi et d'espérance, cette ame se trouble et frémit en se sentant menacée dans ses illusions passagères; elle comprend tout à coup que, privée de son rêve journalier, elle se trouvera vis-à-vis d'elle-même, et sentant en elle l'absence de la vie, il lui semble qu'on va la laisser en tête-à-tête avec un cadavre.

Quand vint le soir, les jeunes gens se montrèrent dans le jardin, et le jaloux perdit le peu de raison, de sang froid et de retenue qui lui restaient en les voyant s'acheminer, les bras entrelacés, vers le berceau du fond du jardin. Ce fut alors que, cédant à une irrésistible frénésie, il franchit l'escalier de la tour, sortit de sa demeure, se glissa, comme une ame en peine, entre les débris du vieux château, longea les murs démantelés, descendit l'étroit et rapide sentier qui conduit aux maisons d'en bas, et s'engagea dans la ruelle solitaire sur laquelle s'ouvre le jardin d'Antoinette.

Arrivé au pied du mur de clôture, il écoute... Un vague murmure de voix, sans doute les voix des deux amans, perdus dans le charme des longues confidences, lui arrive avec le bruissement du vent dans les feuilles, avec les cadences magiques du rossignol qui chante dans quelque verger voisin.

Ces accens d'une douceur infinie, cette prière du soir que soupire toute la nature, au lieu de le calmer, l'exaspèrent encore; il se souvient d'avoir vu cette porte devant laquelle il est arrêté, s'ouvrir un matin, comme par enchantement, devant le prêtre qui se cachait .. Il promène sa main le long des panneaux, interrogeant toute aspérité, croyant, dans chaque tête de clou qu'il pousse, trouver le secret de cette mystérieuse entrée. Enfin, il a mis le doigt sur le ressort caché. La porte cède et roule sans bruit sur ses gonds, il entre sans hésiter. Le voilà dans cet asile mystérieux où si souvent il erra en imagination sur les traces de la jeune fille! Il ne recule point devant l'idée de l'espèce de profanation qu'il commet en venant, comme un voleur, épier les secrets confiés à ces ombrages. Il se glisse le long du mur, et se rapproche du berceau où il a vu entrer les amans.

Il faisait encore assez jour pour qu'il pût les entrevoir, tranquillement assis à côté l'un de l'autre, et causant en paix comme deux amis. A cet aspect si différent du tableau effronté que sa jalousie avait créé, en les voyant tous deux si calmes, si purs et si beaux, il se calma lui-même, et se dit tout bas, lui qui n'avait jamais compris l'amour affranchi des sens : ils ne s'aiment donc pas!

Quand il fut si près d'eux qu'il pût les entendre, quand la voix de la femme aimée résonna à son oreille, il se sentit si vivement ému, si doucement remué, que, s'abandonnant sans réserve au délicieux contact de cette harmonie qui se mettait pour la première fois en rapport avec lui, il ne songea même pas au sens des pensées qu'elle exprimait Il n'avait encore pris possession de cette femme que par la vue, il savourait lentement le plaisir de l'aimer aussi par le sens de l'ouïe. Après ce premier étourdissement, qui est pour l'oreille frappée d'une harmonie inaccoutumée ce qu'est pour les yeux l'éblouissement causé par une clarté trop vive, lorsqu'il fut en état de lier et d'appliquer à des idées les combinaisons de cette ravissante musique, il entendit que la jeune fille disait :

— Il faut donc encore nous séparer Gaston!

Le jeune homme répondit :

— Il le faut bien, ma Louise adorée!

A ce nom de Louise, Fulbert sentit son cœur se serrer. Le nom d'Antoinette, ce nom si doux pour lui, disparaissait comme le reste. Tout, dans ce fatal amour n'était qu'illusion, il n'y avait de réel que son désespoir.

La jeune fille reprit :

— Le départ, l'absence, que c'est triste, Gaston, surtout quand il s'agit de guerre, de combats, quand il s'agit, hélas! d'une entreprise aussi aventureuse que la vôtre!

— Eh, mon Dieu! chère Louise, reprit le jeune homme, n'ai-je pas mené à bien, jusqu'à présent, ce que vous nommez mon entreprise aventureuse? Notre-Dame d'Auray permettra que je termine heureusement ce que j'ai si bien commencé. Me mettre en route avec la fièvre comme je l'ai fait, traverser la France républicaine, mettre en défaut leurs espions, leurs juges et leurs bourreaux pour retrouver mes frères, c'était, croyez-moi bien, Louise, chose plus difficile que ce qu'il me reste à faire, car enfin, songez-y, deux jours de marche encore, et je me trouverai en Bretagne!

— Gaston, l'on a fait quelquefois naufrage au port, Gaston, vous ne prenez pas assez de précaution... je tremble en pensant aux périls que vous courez!

— Vous tremblez, Louise? Vous m'aimez donc un peu?

— N'êtes-vous pas mon cousin? répondit-elle d'une voix légèrement émue.

— De l'amitié, reprit le gentilhomme breton, rien que de l'amitié! En vérité, vous êtes bien bonne de vous intéresser si fort à ma fortune. Je ne suis pas assez heureux, Louise, pour qu'on s'inquiète de mes dangers.

— Vous n'êtes pas heureux, Gaston? dit-elle.

— Non... Louise ne m'aime pas comme elle devrait m'aimer, comme je voudrais qu'elle m'aimât... O Louise! Louise! qui sait où je vais? je marche, Dieu me conduit... est-ce au triomphe? est-ce à l'échafaud? vous l'ignorez... moi aussi... que sa volonté soit faite!

— Que sa volonté soit faite, reprit-elle, d'une voix plus assurée. — Ah! si je tremble, ce n'est pas pour moi, Gaston... allez! j'ai plus de courage que vous ne pensez! Il y a des momens où je m'indigne de cette inaction, de cette obscurité où me retient la faiblesse de mon sexe. Pour vous sauver, Gaston, pour sauver ma mère, je me sentirais surtout un courage, une énergie que je n'aurais pas pour me sauver moi-même!

— J'ai fait ce que j'ai dû, advienne que pourra! mais pour embellir la victoire, ou pour consoler de la défaite, Louise, un souvenir d'amour serait bien nécessaire à Gaston. Louise, me laisserez-vous partir sans me dire : Quelque chose qui arrive, je t'aime plus qu'un ami, je t'aime comme celui qu'on désire pour fiancé, pour époux... Partirai-je, Louise, sans emporter cette bague?... — Pourquoi retirer votre main? vous m'aviez promis...

—Rien! dit-elle vivement. D'ailleurs, reprit-elle avec une voix d'une douceur enchanteresse, vous n'êtes pas encore parti.—Voyons, monsieur, dit-elle encore après un moment de silence, ne me conterez-vous pas quel est le plan d'après lequel vous agissez, quelles sont les espérances que vous avez conçues en revenant en France et en rejoignant nos fidèles bretons?

—Notre plan, répondit le proscrit, est de relever le drapeau blanc, de vaincre ou de mourir, comme nos frères, pour Dieu et pour le roi; un grand nombre d'officiers et de volontaires royalistes se dirigent en ce moment, de divers points de la France, vers la terre de la fidélité. Parti comme moi des bords du Rhin, mon frère Gaston, ***Cœur-de-Roi***, suit une autre route dont le but est le même... Nous serons bientôt réunis. Le quartier-général, le lieu de ce rendez-vous de l'honneur, est le château de la Sablonnière; nous devons y trouver un prince de la famille royale pour nous commander; là, nous attendrons le moment d'agir. Le signal du mouvement partira de Lorient. Nos mesures sont bien prises; les troupes qui défendent cette ville sont gagnées; nous avons des partisans parmi les habitans et jusque dans les rangs des fonctionnaires républicains. Le 10 juin, à huit heures du soir, des navires chargés d'émigrés entreront dans le port, nous nous présenterons en armes; aux portes de la ville, et, agissant de concert avec les troupes de débarquement, nous nous emparerons du port et de la ville au nom de Sa Majesté Louis XVIII.

— Le 10 juin, à huit heures? dit Louise d'un air préoccupé.

— Oui, Louise, le 10 juin... rappelez-vous cette époque; vous vous direz ce soir-là : Gaston gagne ses éperons et cherche à se rendre digne de moi!

— Je ne l'oublierai pas, fit-elle en soupirant.

— Ni moi non plus, dit en lui-même Fulbert, qui avait tout entendu.

La conversation entre les deux jeunes gens reprit, petit à petit, le caractère qu'elle avait avant que la demoiselle eût ramené l'esprit de son cousin aux grands événemens qui se préparaient. Gaston renouvella ses instances pour obtenir de Louise un gage qui la liât au sort du proscrit... Il pria, supplia avec cette éloquence qu'une passion véritable rend si puissante. Les refus de Louise, d'abord énergiquement prononcés, semblèrent se perdre à la fin dans les paroles inarticulés d'une voix attendrie. Alors le jaloux frémit dans l'ombre où il se cache; le bruit du feuillage, froissé par le mouvement qu'il fait en avant, épouvante et déconcerte les amours. Louise s'élance hors du berceau, soit qu'elle ait entendu ce bruit, soit que, prudente, elle cherche dans la fuite, le terme de cet attendrissement que l'heure, le lieu et son amour rendent dangereux pour elle. En l'entendant se diriger vers la maison, Gaston, trop ému lui-même pour chercher à ce mouvement des feuilles une cause autre qu'un souffle de vent, sort aussi du berceau... Il appelle Louise et la poursuit. La jeune fille fuit toujours en lui répondant par un rire de défi... Le cri du sable sous leurs pieds et le bruit de leurs voix se perdent bientôt dans l'éloignement et dans la nuit.

Cette fuite de Louise, cette résistance aux instances de son cousin, sauvèrent celui-ci du danger qu'eût pu lui faire courir la découverte de son secret. Ce secret, en effet, est au pouvoir d'un ennemi de la cause qu'il sert, d'un ennemi ayant entre ses mains les sûrs moyens de faire savoir à Paris quels sont les plans des conjurés, le point où ils doivent se réunir, le jour où doivent éclater leurs complots. Mais par bonheur pour Gaston, le dépositaire de cette involontaire confidence, n'a de pensées que pour son amour, qui s'est encore accru par le charme de cette voix qu'il croit encore entendre, et par son séjour dans ces lieux tout pleins de sa présence. Ah! si ce rival dont la venue l'a tout bouleversé, lui eût apparu dans le berceau comme un amant favorisé; si, en sa présence, à quelques pas de

lui, ce même rival eût obtenu ce qu'il demandait, la preuve et l'aveu d'un amour qui n'a plus rien à refuser, peut-être que, dans sa fureur jalouse, cherchant à le perdre, Fulbert eût songé à l'arme que le hasard avait mise entre ses mains, et qui pouvait servir à la fois sa passion et son opinion politique. Mais il n'en était pas ainsi, Louise a dit non, elle l'a dit toujours, sa voix a été quelquefois émue; mais le proscrit est son parent, et l'intérêt qu'elle lui porte peut bien n'être pas de l'amour... elle a fui ses importunités, elle a fui sans rien accorder de ce qu'on lui demandait.... D'ailleurs, cet enfant part demain ; il partira sans obtenir l'aveu, le gage qu'il sollicite et qui le lierait à son sort!...

Il partira, et lui, Fulbert, du haut de son réduit, en la voyant toujours jolie, toujours libre d'engagement pour l'avenir, pourra encore la rêver doucement tourmentée par cette influence qu'il exerce de loin sur elle, et par ces émanations d'amour dont son regard enveloppe la jeune fille à son insu... Mais si ce soir, si cette nuit, cet odieux Gaston renouvelait ses instances, si, plus heureux, mieux écouté, il obtenait ce qu'il demande... Alternative d'espérances, de soupçons et de craintes!.. Ses pensées le faisaient passer ainsi du ciel dans l'enfer. Au milieu de ses incertitudes, il a quitté le jardin obscur et solitaire, il a retrouvé sa haute demeure sans y rencontrer le repos, bourrelé par mille pensées mauvaises, par mille tourmentantes images, il se jette tout habillé sur son lit, afin d'être à même de reprendre, à la pointe du jour, le cours de ses observations, afin surtout d'assister au départ de celui dont la présence est pour lui une cause d'agitations si vives.

Le soleil paraissait à l'horizon, lorsque le signal du passage des premiers signaux venant de Paris, se dessina au front du prochain télégraphe. Les premiers mots de la première dépêche fixèrent l'attention de Fulbert... C'était un ordre au général républicain, commandant les troupes du Finistère, pour qu'il eut à occuper dans la nuit du 8 juin, le château de la Sablonnière, servant d'asile à des ennemis de la république, à des émigrés et à des chouans ; le général, d'après les termes de ce message, devait prendre tous ceux qu'on y trouverait et les faire conduire, sous bonne escorte, à Lorient, où on les traduirait sur le champ devant une commission militaire.

L'ordre a été répété par le solitaire : c'était son devoir; il a dû obéir ; mais maintenant il lui reste autre chose à faire, c'est de prévenir le proscrit dont il a surpris le secret, c'est de l'empêcher de courir à une perte certaine. Telle fut sa première inspiration. Devant la réalité du danger que court l'officier breton, s'évanouissaient les chimères de sa jalousie... Il a été trompé par un rêve, par une vaine illusion... Antoinette n'a pour ce jeune homme qu'une tendre amitié; Antoinette, en voyant le secours qu'il va apporter à son cousin, en jugeant l'importance de l'avis qu'il va lui donner, le nommera son protecteur, son appui, son ange gardien ; et la reconnaissance est un chemin si facile et si doux pour arriver à l'amour! Oui, son parti est pris, il va courir après les jeunes gens et détourner le malheureux du piége où vont s'engager ses pas.

Avant de descendre, il eut par malheur la pensée, la fatale pensée d'examiner ce qui se passait dans le jardin. C'était toujours le même aspect calme, tranquille et fleuri. Un homme s'y promenait lentement, tout prêt à se mettre en route... Fulbert reconnut l'officier de la veille; il semblait attendre la venue de quelqu'un, et, dans son impatience, il cueillait à droite et à gauche des fleurs qu'il effeuillait et dont il semait les débris devant lui. A son aspect, Fulbert se sentit pris au cœur d'un froid de haine qui ébranla bien un peu ses bonnes résolutions. Pourquoi ce nouveau rendez-vous au jardin, loin de la surveillance de la mère de Louise? Qu'ont-ils donc à se dire dans ces adieux où ils ne veulent pas admettre un tiers? L'air satisfait du jeune officier, cette tournure de maître qu'il se donne en arrachant ces fleurs d'Antoinette, comme si tout ce qui était à la jeune fille eut été à lui, achevèrent d'indisposer cette humeur fantasque et jalouse, heureuse de se reprendre à la première occasion.

Hélas! quand la jeune fille parut dans le jardin, ces mauvaises dispositions ne firent que s'accroître ; elle accourut avec tant d'empressement auprès du jeune officier, elle était à la fois si joyeuse de le retrouver et si triste en pensant qu'il allait partir ; elle semblait si doucement émue, une confusion inaccoutumée colorait ses joues d'une si charmante rougeur, qu'il y eût bien de la haine, bien de la vengeance dans le regard que Fulbert arrêta ensuite sur le royaliste! Celui-ci tenait une rose blanche à la main ; quand il vit venir la jeune fille, il s'avança vers elle, et lui présenta la fleur gracieuse, après avoir déposé un baiser entre ses corolles. Louise la prit en souriant, et après l'avoir tenue si près de ses lèvres... si près... que le jaloux aurait juré qu'elles s'y étaient reposées, elle la mit dans son corset ; puis, comme si elle eût craint d'être en reste avec lui, elle tira de son doigt une jolie bague dont le cercle en or brillait aux premiers rayons du soleil et la présenta à son cousin. L'observateur ne s'arrêta point à épier les transports de joie qui éclatèrent dans les yeux, dans les traits, dans tous les mouvemens du jeune homme, quand, à genoux devant elle, il reçut et couvrit de mille baisers l'anneau et la jolie main qui lui abandonnait ce gage d'amour, cette promesse d'union.

Furieux, et au lieu de courir là où un mouvement généreux l'avait poussé, il rentra dans sa chambre de travail.

— C'est bien, dit-il après avoir appliqué son œil à la lunette qui devait lui apprendre que le dernier mot de la dépêche fatale avait été transmis, c'est à merveille! il peut partir maintenant. L'ordre qui le concerne arrivera avant lui... Courage donc, Gaston, ajouta-t-il avec un sourire cruel, prends du bon temps avant que ton heure sonne, enivre toi d'amour, pare-toi des preuves de la faiblesse de cette femme que je punirai en te laissant courir à ta perte! Au milieu de tant de joie, tu ne te doutes pas, imprudent, que, sur ta tête, passe le signal de ta mort et de ma vengeance!

Triste plaisir, que celui de la vengeance! Les jours qui suivirent le départ du cousin de Louise, furent sombres pour Fulbert, sombres comme les instans que passe le meurtrier en face de sa victime, après qu'il l'a frappée, après que ce mouvement de passion qui l'a poussé est calmé, et que le sang-froid lui laisse envisager les conséquences fatales de son action.

Il ne voyait plus la jeune fille sans sentir, à son aspect, le remords s'éveiller à côté de l'amour. Se montrait-elle calme et joyeuse, il songeait aux chagrins, aux orages qui bientôt remplaceraient cette douce sécurité, la voyait-il promener d'un air soucieux, les pensées graves dont l'existence assombrissait son front, il s'accusait déjà de ces pressentimens qui l'attristaient. Que sera-ce donc quand la nouvelle de l'arrestation de Gaston lui sera parvenue, et qu'il sera le témoin de cette douleur, de ce désespoir qu'il pouvait empêcher et qui, le frappant avec son consentement, sera, pour ainsi dire, son ouvrage.

Oui, ce furent de longues journées d'inquiétude, de reproches et de remords qui séparèrent le passage de la dépêche concernant le projet de Gaston, et l'arrivée de la nouvelle qui répondait à ses ordres, et en était le résultat...

Cinq jours après le départ de Gaston, Fulbert faisait répéter à son télégraphe la phrase suivante, qui partit, volant vers Paris : « *8 juin. Les Chouans ont été surpris dans le château de la Sablonnière. Après une vive résistance, ils ont été désarmés et conduits à Lorient. Le conseil de guerre prononcera demain sur leur sort.* »

Il faut le dire, Fulbert transmit ce message avec l'émotion, le serrement de cœur que doit éprouver le malheureux qui, chargé par un horrible droit de succession de remplacer son père dans la suprême application des lois, entend sonner l'heure où, pour la première fois, il va prendre possession de son sanglant héritage.

O mon Dieu! ces proscrits arrêtés et qu'on va juger, leur laissera-t-on cette chance de salut qui leur est ouverte par la date du dix juin? Le 10 juin, le jeune Gaston l'a dit, et on ne l'a pas oublié, peut-être, les Anglais s'empareront de la ville où ils ont été conduits. Le complot est bien tramé; l'affaire ne peut manquer. Malgré son amour et sa jalouse fureur, malgré les intérêts de la cause qu'il sert, Fulbert, qui n'avait pas oublié cette date et la confidence de Gaston, Fulbert ne put s'empêcher de former ce vœu au fond de son cœur.

Ce souhait, faible et dernier élan de sa générosité, ce souhait qui avait calmé un peu les tourmens de sa conscience, lui donna le lendemain à force de chercher du regard, dans son jardin, celle qui serait si malheureuse, si tourmentée si elle savait quelle nouvelle doit bientôt passer, quelle nouvelle on attend au haut de cette tour qu'elle regarde avec tant d'indifférence!

Pauvre enfant! elle ne pensait guère que, dans un instant peut-être, le sort de son amant allait dépendre du déploiement silencieux des bras de fer de l'inflexible machine! Moins triste que tous les jours précédens, et sans doute pour donner le change sur ses craintes, sur ses espérances, entourée de quelques jeunes filles du voisinage, elle leur faisait les honneurs de son jardin, de ses lilas, de son berceau. Il y avait des courses joyeuses le long des allées, de grands rires comme il s'en fait au joli jeu de cache-cache, et des rondes sous les tilleuls, des rondes dans lesquelles il est question d'un fiancé absent qui reviendra au temps des paquerettes!

En entendant chanter ces naïfs refrains, Louise pensait tout bas à Gaston, et souriait d'amour et d'espérance, tandis que la nouvelle qui pressait sa mort arrivait peut-être, arrivait à pas de géant.

Fulbert sentit son cœur déchiré à l'aspect de ce contraste navrant; plus mort que vif, fuyant ce spectacle de fête et de joie, il se mit en observation, attendant la nouvelle à son passage... Bientôt la décision du conseil de guerre allait être transmise au gouvernement.

« *Tous condamnés à mort.* » Vers l'heure de midi, ce nouvel avis traversait les airs au moment où s'élevaient, plus joyeux et plus bruyans que jamais, les chants et les cris joyeux des compagnes de Louise. Suivaient les noms des condamnés ; le nom de Gaston en était. Puis venaient ces mots : « *Ils demandent que l'exécution soit renvoyée à demain.* »

Demain le dix! Ils seraient sauvés si l'on accédait à cette demande. Quelle réponse fera-t-on à cette nouvelle requête? Il ne sait ce qu'il doit désirer. Il s'indigne de craindre qu'on y fasse droit... il s'en veut d'espérer en ce sursis... Un délai, c'est la délivrance d'un rival odieux, c'est un échec fatal au gouvernement qu'il a juré de servir... Un refus, c'est la douleur, le désespoir, la mort pour Antoinette... Mais pourtant, si le jeune homme échappe à l'arrêt prononcé contre lui, ses fers une fois brisés, il se retirera sur une terre étrangère ; il exigera l'exécution de promesses qu'on lui a faites en lui remettant cette bague fatale! il forcera Louise à venir le rejoindre! Louise sera perdue, à jamais perdue pour lui si elle ne peut survivre à son amant? Ne serait-ce pas une idée plus tourmentante mille fois que l'image du bonheur d'un rival, ce reproche cruel que lui adresserait sa conscience, tous les jours de sa vie : elle est morte par ta faute! tu pouvais la sauver, et tu ne l'as pas voulu!

Les jeunes filles, en bas, continuaient leurs danses et leurs jeux pendant que l'homme du télégraphe, l'œil collé aux verres de sa lunette, appelait la fin de cette torture d'incertitude, tout en tremblant de voir arriver les mots qui devaient la terminer.

« *Exécutés sur-le-champ!* » telle fut la réponse qui, vers le soir, arriva de Paris. Fulbert, le front couvert d'une sueur froide, resta immobile, les mains fixées sur le mécanisme qui devait donner aux branches supé-

rieures du télégraphe l'impulsion significative. Au risque de tout ce qui pourrait en arriver, il fut tenté de remplacer ces mots : *Exécutés sur-le-champ* par ceux-ci : « *Sursis accordé.* » Puis, au moment d'agir, il ne se sent pas plus de force pour transmettre ce mensonge que pour faire passer l'arrêt qu'on attend là-bas. Que faire, pourtant ? Depuis long-temps, déjà, il aurait dû répéter le signal de la mort de Gaston... Que va-t-on penser de ce retard ?... Advienne que pourra ! son parti est pris... Une grande et soudaine résolution vient fixer ses incertitudes... Sous ses mains qui se raniment, le télégraphe se développe enfin... mais c'est pour annoncer que le brouillard et la nuit interrompent la communication des nouvelles... Ainsi l'ordre fatal reste, pour ainsi dire, suspendu sur la tête de Louise, de Louise qui se réjouit toujours dans la compagnie des jeunes filles de de son voisinage.

Cette interruption était d'une rare audace et pouvait mener loin celui qui s'en rendait coupable, car, malgré les nuages qui s'amoncelaient à l'horizon, malgré les lignes de pluie qui les rayaient, il y avait autant de jour qu'il en fallait pour que la dépêche achevât son trajet.

Quand le jour fut tout à fait tombé, Fulbert s'enveloppa de son manteau, couvrit sa tête d'un grand chapeau rabattu, et, plein d'audace, il se glissa dans la ruelle sur laquelle s'ouvrait le jardin où retentissaient encore les chansons et les rires de la troupe joyeuse qui était venue s'y ébattre.

Ce bruit de jeux étant éloigné, le solitaire crut qu'il pouvait entrer. En conséquence, il ouvrit la porte comme la première fois et se glissa à pas de loup dans ce berceau où, un soir déjà, il avait surpris Louise et Gaston. Tapi le long de la charmille comme alors, comme alors perdu dans l'ombre et retenant son haleine, il attendit que le hasard lui permît de s'approcher de Louise et de lui parler.

Le cache-cache continuait à l'autre bout du jardin. Le soir avait rapproché de la maison les joueuses craintives. C'était dans ses alentours que se trouvaient alors les cachettes les plus fréquentées. Bien hardie celle qui oserait s'aventurer du côté du berceau ! Certes, elle y serait bien longtemps sans être découverte ! Cette pensée y conduisit Louise. Pour se reposer un peu de ce bruit, de ce mouvement auquel elle était si peu faite, pour reprendre en paix dans la solitude et le silence le cours de ses pensées rendues plus graves par la nuit et par l'approche de cette date que Gaston, en partant, a recommandée à sa mémoire, elle se dirigeait en courant où Fulbert était caché.

Emue par le jeu, agitée par sa dernière course, elle s'assit sur le banc à quelques pas du jeune homme, agité lui même d'un trouble indicible, d'une indicible émotion.... la nécessité de s'expliquer sans perdre un instant, un seul instant, se faisait sentir plus vivement que jamais à Fulbert, il se remit promptement, et, quand, avec un grand soupir, la jeune fille murmura ces mots :

— Je suis seule enfin !

Il s'arma d'une grande résolution.

— Non, dit-il en s'avançant vers elle ; non, Louise, vous n'êtes pas seule !

A cette voix d'homme, à cette voix inconnue, elle poussa un cri d'effroi, et voulut s'enfuir.

Il la retint par sa robe.

— Ecoutez-moi, lui dit-il avec instance ; écoutez-moi, mademoiselle, car je viens pour vous aider à sauver Gaston.

— Gaston !... le sauver !... Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous !

— Rassurez-vous, calmez-vous, Louise ! je l'ai dit : Je veux sauver votre... cousin, je viens pour cela... mais il faut m'entendre, il faut du sang-froid pour m'écouter, pour me comprendre et pour vous décider. Louise, reprit-il après une pause, Gaston a été arrêté au château de la Sablonnière.

— Arrêté, Gaston !

— Il a été jugé aujourd'hui par le conseil de guerre. Louise, aujourd'hui même, il a été condamné à la peine de mort.

— Gaston, condamné à mort ! s'écria-t-elle, et elle se laissa tomber sur le banc près duquel il l'avait ramenée.

— M'entendez-vous, Louise ? reprit-il en saisissant sa main qui lui parut froide comme celle d'une statue.

— Oui, je vous entends... oui, vous venez de dire que Gaston... Mais non, reprit-elle vivement en s'éloignant de Fulbert, vous me trompez..... Vous voulez m'effrayer ! Je ne sais pas qui vous êtes, moi, d'où vous venez ! pourquoi vous me retenez ici, pourquoi vous tenez mes mains ainsi..... Condamné à mort ! aujourd'hui ! non... impossible ! — Comment le sauriez-vous ?

— Je le sais, répondit-il, parce que, du haut de cette tour que vous n'avez jamais regardé, peut-être, du haut de cette tour où pourtant l'on vous aime, vous, avec fureur, avec idolâtrie, moi-même, aujourd'hui, Louise, j'ai transmis cette nouvelle qu'ont emportée les vents... Comprenez-vous, Louise ? Je suis l'homme du télégraphe, j'ai l'intelligence de ces signaux qui passent sans s'arrêter au sommet de la montagne ! Croyez-moi, je dis la vérité.. Gaston, aujourd'hui, à Lorient, a été condamné à mort....

— Mon Dieu ! il faut bien que cela soit, reprit-elle après un moment de réflexion ; je vous crois, monsieur, je vous crois ; car quel plaisir trouveriez-vous à venir ainsi me tuer, là... dans le jardin de ma vieille mère... au milieu des jeux de nos voisines, moi, pauvre fille qui ne vous ai jamais fait de mal, que vous ne connaissez pas ? — Condamné à mort ! ajoute-t-elle en sanglottant, mon Dieu ! que je suis malheureuse !

— C'est aujourd'hui le neuf juin, Louise, et l'arrêt n'est pas encore exécuté !

— Le neuf juin, s'écria-t-elle, attendez donc... oui... il l'a dit, là.., le dix juin, le port, la ville de Lorient seront au pouvoir de leurs amis... Ah ! il est sauvé !

— Oui, sauvé, si vous le voulez, Louise ! Sauvé, Louise, si tu veux payer sa délivrance.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle en s'éloignant de lui avec un subit instinct de pudeur, avec une naïve impression d'effroi.

Les jeunes filles, dans le lointain, criaient :

— Louise ! Louise ! Où donc êtes-vous ? répondez, mademoiselle Louise !

— Entendez-vous ? on me cherche, on m'appelle... O mon Dieu ! dites... dites donc ce qu'il faut faire pour sauver Gaston !

— Ecoute-moi, Louise, et juge par ce que je viens te confier et par ce que je puis faire, de la passion qui me brûle et que tu m'as inspirée.

— Les condamnés de Lorient ont fait passer au gouvernement une supplique pour demander que l'exécution de l'arrêt fût retardée d'un jour... Le motif de cette demande, vous le connaissez, si on les laisse vivre jusqu'à demain, ils seront délivrés par les Anglais.

— Eh bien, dit-elle d'une voix tremblante.

— Eh bien, savez-vous la réponse qu'on a faite à leur demande ?

— Non.

— « Exécutés sur le champ ! » — Revenez à vous, Louise, calmez-vous... ce nouvel ordre n'a pas dépassé cette ville ; ce nouvel ordre s'est arrêté au sommet de cette tour, de cette tour où je t'aime, Louise, où je ferai, où je risquerai tout, si tu promets de m'aimer, Louise, de m'aimer, moi qui tiens entre mes mains la vie de Gaston !

— Vous ! dit-elle en tressaillant, mais sans trop oser se retirer, de peur d'irriter cet homme.

Et les jeunes filles criaient encore :

— Louise, Louise, où donc es-tu ?

— On pourrait donc, dit-elle vivement, retarder l'ordre fatal...

— Il est évident, répondit-il, que si le télégraphe brûlait cette nuit, il ne pourrait transmettre demain les dépêches de Paris... Mais sans, avoir recours à cet expédient, je trouverai d'autres moyens... Je suis capable de changer les termes de la réponse, je puis abandonner mon poste, laisser, tout un jour, le télégraphe sans action... Je puis tout, Louise, tout... pourvu que tu sois à moi !

— On vient... laissez-moi ! laissez-moi, s'écria-t-elle d'un ton impérieux et en repousant Fulbert.

— Il me faut une réponse décisive, ajouta-t-il en insistant. Veux-tu sauver Gaston ? Dis-moi, le veux-tu ? ou veux-tu que demain, à la pointe du jour, le télégraphe répète : « Exécutés sur-le-champ ! »

— Non ! dit-elle avec énergie, non, je ne leux pas, et je le prouverai !

— Eh bien ! s'écria-t-il, se trompant étrangement sur le sens de ces paroles de l'innocente jeune fille, eh bien, cette nuit, à minuit... sous ce berceau ! J'y serai, et je saurai ce que tu veux que je fasse !

Et le tentateur qui vient d'oser ces coupables explications, qui vient de dire à la vierge : consens à perdre ton honneur, ou résous-toi à la mort de ton amant, le tentateur s'esquive dans l'ombre et gagne la petite porte cachée.

Avant de sortir, il écoute encore du côté du berceau. . les compagnes de Louise la grondaient alors d'être restée si long-temps cachée, sans avoir répondu à leurs cris. Comment, lui disait-on, n'avait-elle pas eu peur si loin de la maison, en entendant l'orage qui s'approchait ?

La foudre, en effet, se fit entendre, et les jeunes filles coururent vers la maison. Alors Fulbert la regarda sortir du jardin. La ruelle dans laquelle il se glissa était sombre ; mais un soudain et long éclair lui laissa apercevoir un homme debout et immobile, en face de la mystérieuse porte..., cet homme il l'a reconnu..., sa figure l'avait trop désagréablement impressionné pour qu'il pût l'oublier...

— Gaston ! s'écrie-t-il en faisant un pas vers lui.

Le mouvement sec et significatif d'un pistolet armé à la hâte, précéda ces mots dits d'une voix impérieuse :

— Qui me connaît ici ? Ami ou ennemi, parle ; que je sache ce qu'il faut espérer, ce que je dois craindre de ta présence en ces lieux !

— Ami, ami ! fit vivement Fulbert, ami dévoué, Gaston, ami qui, tout à l'heure, m'occupais de votre salut, monsieur !

— Si tu es vraiment un ami, reprit l'officier royaliste d'un ton moins vif, ouvre-moi cette porte, car c'est là que je veux entrer, car c'est là que je suis attendu !

— Y pensez-vous, imprudent ? s'écria Fulbert, en l'éloignant de la porte du jardin... Vos parens ont été compromis par votre séjour chez eux et par votre entreprise dont le triste résultat est connu... Fuyez ! cette maison où vous voulez pénétrer est occupée par la gendarmerie... Un pas vers Louise, et vous la perdez avec vous !

— Que faire, alors ? dit le proscrit avec une voix qui allait faiblissant, que devenir ? où aller ? — Je n'en puis plus. — La fatigue m'accable... Voici la nuit, l'orage... Je vais me coucher à leur porte... Demain on me trouvera mort... Il n'y a rien sur moi qui puisse me faire reconnaître, et je ne les compromettrai pas... Mais Louise, en revoyant au doigt de ce cadavre sans nom qu'on emportera, la bague qu'elle donna à Gaston saura, elle seule...

— Venez avec moi, s'écria Fulbert en l'interrompant, et rappelé à toutes ses mauvaises pensées par le souvenir de cet amour qui l'avait tant irrité, ce sera moi qui vous donnerai un asile pour cette nuit, un asile, sûr et tranquille, Gaston... venez, vous dis-je, et appuyez-vous sur moi ! je suis un ami, ne craignez rien ! Si Louise était là, elle vous dirait de vous

abandonner au guide que le hasard vous adresse, allons! Gaston, il faut venir.

Résolu à éloigner de sa victime ce protecteur inattendu, et à cacher à Louise ce retour qui peut déjouer ses criminelles espérances, Fulbert entraîne le proscrit dans les ruines et prend avec lui, à la lueur des éclairs, le chemin qui conduit à sa demeure.

En gravissant péniblement l'escalier qui conduit au télégraphe, Gaston raconte à son guide que, tombé malade, le lendemain même du jour où il avait dit adieu à Louise, il n'avait pu continuer sa route de manière à se trouver au château de la Sablonnière au jour convenu entre les royalistes. C'était dans la chaumière où, caché, il tâchait de reprendre quelques forces pour les rejoindre, qu'il avait été informé de la ruine de leur entreprise. Son frère, qui se nommait aussi Gaston, avait été arrêté avec les autres; et Fulbert sut ainsi comment ce nom se trouvait parmi les noms des condamnés.

— Après avoir appris ces tristes nouvelles, continua le Vendéen, malgré la fièvre qui ne m'avait pas quitté, je me suis remis en route pour revenir auprès de Louise. Une marche forcée a achevé d'abattre mes forces, et je le sens, si la demeure où vous me conduisez est loin encore, vous ne pourrez accomplir en entier le service que vous me voulez rendre en me donnant un abri pour cette nuit.

— Du courage! appuyez-vous sur moi... Bien, nous allons arriver!

Ils arrivèrent en effet. Gaston était harassé... Un pas de plus eût été au-dessus de ses forces. Pendant que Fulbert cherchait la clé et ouvrait la porte du donjon, le voyageur s'étendit sur quelques fagots de broussailles et de menu bois que de pauvres femmes étaient venues recueillir au pied de ces ruines et qu'elles avaient laissés là jusqu'au lendemain. L'homme du télégraphe eût de la peine à faire quitter au proscrit ce lit improvisé; il s'y était déjà endormi et y fût demeuré long-temps malgré la pluie qui commençoit à tomber et malgré les furieux éclats de tonnerre.

D'abord réveillé par Fulbert, ensuite aidé et pour ainsi dire porté par lui, Gaston se trouva installé dans le télégraphe sans savoir où il se trouvait. Le solitaire alluma un flambeau et sa lumière éclaira la calme et pâle figure du proscrit tombé d'inanition et de lassitude sur un siége grossier, et la face bouleversée du sombre habitant de cette étrange demeure. De ces deux hommes en présence, l'un était digne, noble, résigné comme la souffrance qui n'a pas été méritée; l'autre se montrait inquiet et troublé comme le crime et le remords.

— C'est donc ici, dit Gaston après un long silence, que je vais pouvoir, enfin, reposer ma tête et mes membres endormis! Moi qui, dans ce moment, bénirais le lit de paille, fût-il placé dans un cachot, où je pourrais m'étendre toute une nuit, jugez quelle est ma reconnaissance pour vous, mon hôte, qui m'accueillez ici, sachant bien qui je suis et le danger que vous courez en me donnant l'hospitalité.

— Tenez, dit l'homme, en cherchant à détourner les remercîmens que sa conscience lui rendait si pénibles, tenez! voici de quoi calmer votre soif et votre faim, Gaston!

— Merci! ô merci!... vous me rendez la vie!

Et, grace aux provisions du solitaire, le proscrit se ranime un peu. Rendues plus lucides par la cessation des souffrances que lui avaient fait endurer la soif et la faim, ses pensées reprirent leur direction habituelle.

— Vous connaissez donc Louise! dit-il à Fulbert qui, immobile et debout à quelques pas de Gaston, baissa la tête et ne se sentit pas la force de répondre à cette question. Pauvre Louise! reprit le proscrit, ma douce et pure fiancée, que sans vous, ami, je n'aurais pas revue peut-être.... Si près d'elle! et ne pouvoir calmer ses inquiétudes! et ne pouvoir lui dire : Ne pleure plus, Louise, car Gaston est revenu!... Mais j'irai demain, demain je la reverrai... à tout prix, je veux la revoir! — Vous, si bon, si charitable pour le pauvre brigand, vous saurez bien, n'est-ce pas, la prévenir que je suis ici, lui indiquer l'endroit où vous m'avez caché et réunir le proscrit à sa fiancée.

Fulbert ne répondit rien encore. L'enfer était dans son cœur.

Gaston avait laissé tomber sa tête sur la table, et comme si un rêve eût déjà occupé le court instant de sommeil auquel il s'était abandonné, il s'écria tout à coup :

— Mon frère... mes camarades! tous pris... tous jugés!... et à cette heure, peut-être, tous tombés sous le fer du bourreau!—Il eût mieux valu m'en aller avec eux en criant : Vive le roi!—Sainte-Marie priez pour nous! —Mon Dieu que votre volonté soit faite...—Mon Dieu pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés!.... Les anges achevèrent sa prière, car le sommeil, un sommeil calme et profond fit expirer sa voix et vint voiler sa pensée.

Après un instant d'attente, Fulbert s'approcha lentement et osa regarder le chrétien endormi. Le visage tourné contre la table, la tête appuyée sur l'un de ses bras étendus, il tenait encore les mains jointes, et, entre ses doigts blancs et effilés comme ceux d'une jeune fille, brillaient les grains de verre d'un chapelet vendéen.

A cet aspect, et se rappelant que sa mère autrefois, quand il était petit enfant, lui faisait bégayer ses prières sur un chapelet semblable, le solitaire s'attendrit pour la première fois peut-être; pour la première fois, peut-être, il lui vint dans l'idée de chercher à se rappeler ces prières depuis si long-temps oubliées. Malheur sur lui, sur Gaston et sur Louise! La bague que la jeune fille donna à son fiancé frappa sa vue...

— Non, dit-il, j'irai... elle sera à moi... Que m'importe cet homme?... elle l'aime... c'est mon ennemi... ils ne se reverront plus!

Et, tandis que l'orage bondit autour de lui, dans les nuées qui percent son toit aigu, jetant, de temps à autre, un sombre regard sur le proscrit qui dort toujours, il s'abandonne à cette tempête de passions et de délirantes pensées qui bouillonnent dans sa tête. Le retour providentiel du fiancé de Louise, les malheurs de cet enfant, sa confiance en s'endormant sous sa garde, les saints devoirs de l'hospitalité, le souvenir de l'effroi, de l'indignation de la jeune fille quand il a osé exprimer ses criminelles espérances, la vue de ce chapelet, cet orage lui-même qui semble déchaîné pour le terrifier au moment de commettre son action infâme, rien ne l'arrêtera! De cette réunion de circonstances pourrait naître une bonne pensée, un salutaire avertissement pour une autre ame; pour la sienne, il est trop tard!... Depuis long-temps, et tandis que ses actions n'avaient rien de coupable, cette ame a atteint le dernier degré de corruption, car le mal qu'il n'a pas fait, il l'a pensé, il l'a rêvé avec tous les raffinemens, toutes les exagérations d'un esprit sans occupation et sans frein. Tout ce qu'il y avait de mauvais penchans dans son cœur et que ce cœur a gardés parce qu'il n'eût ni la leçon de l'expérience, ni le triste remède de la satiété, tout ce qu'il y a eu de songes insensés dans cette vie sans action déterminée, toutes ces coupables fantaisies, toutes ces déplorables illusions, tous les caprices dont, à défaut de la réalité, s'est assouvie son imagination ardente, se réalisent dans ce moment suprême..., les fantômes éhontés dansent et tourbillonnent autour de lui; sa tête se perd, sa raison s'égare, il ne conserve de sang-froid que pour écouter et compter les heures qui frappent successivement au clocher de la ville, et que le vent lui apporte, au milieu des derniers murmures de l'orage.

A onze heures et demie, il était sur pied. Après un dernier regard à son hôte endormi, après avoir pris, par précaution, les pistolets que celui-ci avait déposés sur la table, il descendit, sortit et ferma à double tour la porte du donjon. La nuit était profonde. De pâles éclairs sillonnaient encore les nuages de l'horizon. Il regarde autour de lui avant de se mettre en route, et crut apercevoir une clarté qui glissa et disparut bientôt derrière quelque piliers qui marquaient l'emplacement de la vieille chapelle du château. D'où pouvait venir cette clarté? Dans un autre moment il se fût assuré de la cause de cette lueur extraordinaire, mais à cette heure de délire, tout entier aux transports qui l'entraînaient, il attribua cette lumière à quelque météore éclos dans une nuit d'orage, ou bien au nocturne pélerinage de quelque pénitent venu là pour prier Notre-Dame, invoquée jadis dans ce haut-lieu...

En un clin-d'œil, il fut dans la ruelle du jardin de Louise, et il éprouva quelque surprise en trouvant la porte entr'ouverte : Est-elle déjà au lieu du rendez-vous? Est-ce elle qui a pris cette précaution, pour faciliter son entrée?... Il se glisse dans le berceau..., le banc est de ce côté... ce banc est solitaire. Il appelle doucement... personne ne répond... Elle n'y est pas!

Que signifient cette absence, cette porte entr'ouverte?... Il attend, il écoute .. aucun bruit ne se fait entendre, si ce n'est le bruit des feuilles qui s'égouttent et se redressent quand le vent a fait tomber leur fardeau de pluie. Tout à coup minuit sonne et plane long-temps sur la ville endormie. C'est l'heure indiquée... elle va venir sans doute... non, elle ne vient pas. Une demi-heure se passe, une demi-heure encore... le silence, toujours le même silence, rien que le bruit de son cœur qui bat d'impatience, de colère et d'ennui!

Elle l'a joué! Elle ne viendra pas! Mais lui, il ira... il ira la trouver jusque chez elle! Et, comme un insensé, il fait un pas hors du berceau vers la maison, cherchant du regard une lueur à la fenêtre de Louise. Cette fenêtre est obscure, aussi obscure que les autres croisées. Et tout à coup, pourtant, une clarté, une clarté semblable à celle qu'il a vue dans les ruines, une clarté qui semble partir d'un point situé derrière lui, vient à se refléter sur la sombre teinte de la maison.

Il se retourne : une femme vêtue de blanc, les cheveux épars, une femme entrée avec précipitation dans le jardin, s'appuyait contre la porte qu'elle venait de refermer, et, comme si elle eût craint d'être suivie, prêtait l'oreille et écoutait du côté de la ruelle. Après un moment d'attente, paraissant rassurée par le silence qui régnait autour d'elle, elle reprit le flambeau qu'elle avait déposé par terre, et se tourna lentement du côté de Fulbert... C'était Louise, Louise tremblante, pâle, égarée, Louise dans ce trouble, dans ce désordre qui accompagnent l'accomplissement d'une action audacieuse et désespérée. Son aspect terrifia l'homme venu pour ravir, en lâche, l'honneur de cette pauvre fille. Il sentit bien qu'il ne s'agissait plus entre eux maintenant d'une honteuse capitulation et d'une victoire plus honteuse encore!

Il fit quelques pas vers elle; elle poussa un grand cri en l'apercevant.

— Minuit est passé, Louise, lui dit-il, depuis long-temps je vous attends sous ce berceau.

— C'est lui... lui... répétait-elle à voix basse et en l'examinant d'un air farouche, il n'était pas dans le télégraphe et je n'ai pas eu le bonheur de me venger, de punir ses outrages en sauvant Gaston!

— Sauver Gaston! reprit-il, ranimé par l'étrange beauté de cette fille en ce moment suprême, et cherchant à l'entraîner du côté du berceau, ne veux-tu plus sauver Gaston, Louise!

— Si, je le veux, répondit-elle avec une énergie mêlée d'égarement; si, je le veux... et c'est fait!

Elle regarda son flambeau.

— Et comment l'as-tu sauvé, Louise?

— Il est évident, répondit-elle en se servant des mots employés par Fulbert lui-même, il est évident que si le télégraphe brûlait cette nuit, il ne pourrait, demain, transmettre les dépêches de Paris...

— Qu'avez-vous fait? malheureuse!

Une grande clarté qui, dans ce moment, s'éleva dans le ciel et rougit au loin les murs et les toits de la ville, vint donner l'explication complète des paroles de la jeune fille.

— Vous avez mis le feu au télégraphe! s'écria Fulbert, d'une voix terrible... Qu avez-vous fait, malheureuse? Gaston, votre amant, Gaston, votre fiancé, y était caché!

Elle poussa un grand cri et tomba à la renverse. Pourtant elle ne mourut pas de la douleur d'avoir donné, de sa main, la mort à son fiancé, car le registre des arrêts de la cour criminelle du département de........ porte, au folio 36, l'arrêt et la condamnation à la peine de mort de Françoise-Louise de Riberpré, pour incendie d'un bâtiment destiné au service des dépêches de la république!

H.-J. BRISSET.
(*La Patrie.*)

Les Guêpes. (1)

(Livraison de mars.)

LES SAVANS sous la haute SURVEILLANCE des GUÊPES.

☞ En général, je ne suis pas partisan de l'embaumement mis à la portée de tout le monde. — Si l'on réfléchit que sur la surface de la terre il *meurt un homme par seconde*, c'est-à-dire à chaque battement de pouls; si l'on songe que cette terre, sur laquelle nous vivons, est tout entière formée de la poussière humaine, — il deviendrait vite difficile de savoir où mettre les morts, — ou du moins où mettre les vivans, qui, eux, ne sont pas embaumés.

A quoi a-t-il servi à cinq *pharaons* d'Egypte, un peu avariés, du musée Charles X, d'avoir été embaumés en leur temps? — Ils ont été jetés sur la place du Louvre à la révolution de 1830, et ensuite enterrés sous la colonne comme héros de Juillet.

—

Les enfans conserveraient leur père. — Très bien. — Les petits-enfans conserveraient leur père et leur grand-père, — mais la troisième génération serait encombrée. — Les administrations des cimetières n'accepteraient pas les morts embaumés aux fosses communes, — parce que le temps pendant lequel ils doivent occuper la terre, — qui ne leur est que louée, est prévu, — le temps apres lequel ils doivent avoir divisé leurs molécules entre les élémens entre en ligne de compte. — Les cimetières seraient trop petits.

—

Je m'élève contre l'embaumement de la viande de boucherie. — Les bœufs de Poissy ne doivent pas être traités comme le bœuf *Apis*, parce que celui-là on ne le mangeait pas. Et puis, à force d'embaumer et d'empailler tout le monde, — les Pharaons, les doyens, les bourgeois, les moutons, les gardes nationaux, — il se mettra dans la boucherie une confusion fâcheuse. — Je ne veux pas être exposé à manger un jour, au café de Paris, M. Gannal au beurre d'anchois.

—

M. Alexandre Dumas, voyant que ce n'était pas encore son tour d'être de l'Académie, a dit en s'en retournant à Florence, où il demeure depuis quelque temps: Je demande à être le quarantième, — mais il paraît qu'on veut me faire faire quarantaine.

ALPHONSE KARR.

HISTORIETTES CONTEMPORAINES.

(LIVRAISON DE FÉVRIER.)

ON.

On est de tous les genres: « *On* n'est pas *jolie* impunément. » — « *On* n'est pas *bon* sans qu'il en coûte quelque chose. »

On désigne tout le monde et ne nomme personne.

On, c'est un masque sous lequel il n'y a pas de visage;

C'est aussi une lame de poignard sans manche.

On est un assassin qui frappe par derrière, c'est un *bravo* aux ordres de tout le monde.

On est l'éditeur responsable de toutes les sottises.

Et cependant, qui pourrait se vanter d'avoir plus d'esprit que *on*?

On, c'est le *post-scriptum* de toutes les conversations; c'est là que se cache la pensée.

On est le plus cruel et le plus lâche de tous les anonymes; c'est aussi le plus courageux de tous les conseillers.

On, c'est la calomnie en deux lettres. Quelquefois c'est la gloire, la voix du peuple, la voix de Dieu.

On est personnel, général, indéfini, insaisissable, singulier et pluriel.

On frappe tout le monde; au dessus de lui il n'y a que Dieu

Dieu seul a le privilége de ne jamais être désigné par *on*.

—

— M. de Saint-A... écrivit un jour à M. V...—« J'ai besoin de dix louis, prêtez-les moi, et comme vous êtes l'homme le plus heureux que je connaisse, il y a des chances pour que je vous les rende. »

— Dernièrement, en police correctionnelle, le président interrogeait un homme prévenu de vagabondage en lui adressant cette question: — « Avez-vous des moyens d'existence? — Oui, M. le président, j'ai encore l'estomac qui ne va pas mal. »

— Je ne puis vous donner que mon amitié, disait une dame à un adorateur.—L'amour est le frère de l'amitié. — Oui, mais ils ne sont pas du même lit.

—

Pour charmer les ennuis de la présidence, M. Sauzet a fait deux calembours. — Il boîtait en montant au fauteuil; un de MM. les secrétaires lui demanda s'il souffrait.— J'ai des cors. — Appelez un pédicure. — Je n'aime pas ces gens-là; ils ne viennent chez moi que pour m'épier (*mes pieds*).

On s'étonnait devant lui de la tranquillité des prisonniers de la maison de Beaulieu pendant l'incendie. — Cela ne me surprend pas, dit-il, les détenus sont accoutumés à être grillés.

SILHOUETTE DE M. DE LAMARTINE.

La taille de M. de Lamartine est élevée; parfaite quoique maigre; il y a dans toute sa personne une distinction remarquable; on a voulu le comparer à lord Byron: il a la même noblesse dans les traits, mais moins de lumière poétique. Son visage est oblong, régulier, agréable, mais sans bonté; il y a de l'égoïsme et de la hauteur sur sa physionomie. Sa tournure est anglaise, elle a la raideur aristocratique; il y a dans sa mise et dans ses allures du dandysme sans aucune affectation et avec une simplicité exquise.

A la tribune, son geste et son attitude, comme sa parole, perdent beaucoup de leur grace.

M. de Lamartine est magnifique; il a tous les goûts de l'opulence; malgré le désintéressement de ses vers, il vend ses ouvrages fort cher, il s'entend fort bien aux contrats de librairie. Il aime les équipages, les livrées, les chevaux et les chiens; son train est celui d'un grand seigneur; par ses seules qualités personnelles et par le bel usage qu'il a fait de sa fortune, il eût régné dans le monde. Il est peu d'hommes qui aient, autant que M. de Lamartine, absent ou présent, allumé de flammes amoureuses; les passions secrètes et lointaines qu'il a fait naître sont innombrables; sa correspondance galante serait une des plus érotiques peintures de l'époque. Que d maris et d'amans son nom a désolés!

On cite de lui deux traits qui apprennent combien les jouissances de l'amour-propre sont douces à son cœur. Lorsqu'il fut décoré, il écrivit à un de ses amis: « Ce qui me rend cette décoration si précieuse, c'est qu'elle rayonne sur le front de mes amis. » Il arriva que quelques-uns de ceux auxquels M. de Lamartine avait écrit se rencontrèrent; chacun parla de la lettre qu'il avait reçue; tous citaient la même phrase; on s'aperçut que la croix nouvelle avait rayonné *circulairement*.

On lui recommanda un jeune homme; après l'avoir reçu, il refusa de s'intéresser à lui, malgré les plus instantes prières.—C'est un cœur froid, répondit-il, il n'a pas été troublé en ma présence.

Pour la lice parlementaire, M. de Lamartine est une de ces armes rares, merveilleuses, parées des plus précieux ornemens, damasquinées à miracle, mais dont l'usage est perdu.

Il nous a enlevé un poète; il ne nous a pas encore donné un orateur.

—

Dans une certaine réunion, on s'irritait contre un journal qui avait parlé de *consciences salies*. La mienne est sans tache, criait un des assistans. — Je le crois bien, lui répondit-on, vous en changez si souvent!

SOUVENIRS DE BADE.

Un Russe qui, cet été, a gagné cent mille francs aux jeux de Bade, a eu l'admirable sang-froid de rester deux mois encore, regardant jouer tous les jours, sans hasarder un louis!

— M. W... reçoit à Bade une lettre d'un de ses amis de Paris; elle se terminait par cette phrase: « En entrant dans la salle de jeu, va directement à la table de la roulette et mets un louis sur le numéro 36. » — La recommandation fut suivie et le numéro gagna.

— Tous les joueurs, ceux qu'on appelle les *pontes*, reçoivent des employés de l'administration des jeux un sobriquet. Un joueur *ponte* que, cet été on a nommé le *Hollandais*, quoiqu'il fût de Vitry-sur-Marne, a gagné près de 80,000 fr. Il avait joué il y a plusieurs années, et il avait perdu 20,000 francs; il jura de prendre sa revanche; employé dans les colonies hollandaises, il parvint, à force d'économie, à reconquérir la somme que le jeu lui avait enlevée; il revint en Europe et commença ses courses par les jeux d'Aix-la-Chapelle; il y perdit 10,000 fr.; il arriva à Bade, il gagna, et il s'est marié dans le pays en invitant à la noce M. Benazet qui lui avait fourni une dot.

— Une erreur que l'on commet volontiers aux Eaux, c'est de regarder comme durables des relations qui ne sont qu'accidentelles. Aux Eaux, on est à l'auberge, en voiture publique, ou sur un bateau à vapeur; de retour dans le monde, on s'ignore; le commerce le plus intime est de ceux qu'on ne doit pas même *prendre pour des espérances*; on ne se connaît là qu'à la condition de ne plus se connaître ailleurs, quitte à s'embrasser avec plus d'effusion en se revoyant à la saison prochaine.

(1) Chez l'éditeur, Faubourg-Montmartre, 7.

— Lors du dernier voyage à Paris de M. Romieu, préfet du département de la Dordogne, il invita à dîner un de ses anciens amis ; il fut convenu que l'on ne parlerait pas du passé ; cela contrariait les nouvelles idées du fonctionnaire public. Dans l'expansion de l'entretien, M. Romieu se félicitait des sentimens qu'il avait inspirés. — Ils m'aiment tant, disait-il, qu'ils ont donné mon nom à un pont qu'ils viennent de construire ; ils l'ont appelé *pont Romieu*. — Comme c'est heureux que tu ne t'appelles pas Chauvin ! — Pourquoi cela ? — Ils l'auraient nommé pont Chauvin (*punch au vin*), et, avec tes antécédens, c'était fâcheux !

—Garçon !—Voilà !—Une tasse de café à la crême.—Voilà.—Beaucoup de café, je vous dirai pourquoi.—Voilà ! — Beaucoup de lait, je vous dirai pourquoi.—Voilà !—Eh bien ?—J'attends, Monsieur !—Ah, c'est juste !... c'est parce que j'y mets beaucoup de sucre.

—A une des dernières thèses passées à l'Ecole de droit pour la licence, un des professeurs a demandé au récipiendaire : — « Quelle différence y a-t-il entre les taillis et les hautes-futaies ?— Monsieur, a répondu le jeune homme en s'inclinant, je ne sais pas la botanique. »

RÉTROSPECTIF.

(LA SOUPE AU LAIT.)

Il y a de cela bien du temps ; ceux de Bâle se battaient contre ceux de Zurich ; c'était quelque querelle entre les seigneurs et les évêques. On en vint à ce point de détresse qu'un des deux camps, Zurich, manquait de pain, et que l'autre camp, Bâle, manquait de lait.

Aucune des deux armées ne pouvait faire de soupe au lait.

La soupe au lait, c'est le mets national de l'Helvétie ; c'est la pièce de bœuf du soldat suisse.

En cette extrémité, Zurich dit à Bâle : « Ne pourrions-nous pas, sans conclure la paix, nous réunir pour manger une soupe au lait ? »

Bâle y consentit.

Zurich apporta le lait, Bâle fournit le pain ; la soupe fut placée entre les deux pays, de telle sorte que la frontière coupait la gamelle en deux parties égales. Chaque canton ne devait prendre que les morceaux qui étaient sur son territoire.

Les chefs des deux camps contemplaient ce spectacle ; ils se demandèrent l'un à l'autre si ce n'était pas grand'pitié de faire battre ces braves gens qu'une soupe au lait pouvait réconcilier.

On fit la paix.

— On a fait récemment une découverte importante et tout-à-fait inespérée : on a trouvé un mot vertueux de M. de Talleyrand ; il est authentique : — Madame la comtesse de S... lui parlait de son fils.—Quel âge a-t-il ? demanda le prince.—Seize ans, et je voudrais vous le présenter. — Non, ne l'amenez pas chez moi, je fais tout ce que vous lui défendez.

Dernièrement, dans une soirée de beaux esprits, un écrivain qui aime surtout à parler de soi et de ses écrits fut interrompu dans une conversation ; au moment de renouer l'entretien, il faisait cette question : « — Qu'est-ce que je disais donc ? »—Une jeune dame lui répondit : « — Vous disiez : Je.... »

—L'auteur de *la C..* avait prié un rédacteur du *Journal des Débats* de parler de cette épopée. La veille du jour où l'article tant désiré devait paraître, le poète voulut corriger lui-même les épreuves ; il se rendit à l'imprimerie. Le lendemain, on lisait dans le grave journal un feuilleton qui commençait par ces mots : — « Un poème épique manquait à la France ; *la C...* a paru et notre heureuse patrie n'a plus rien à envier à l'antiquité et aux Lettres étrangères. » Le rédacteur, homme de goût, fut baloué ; on lui reprochait ce ridicule excès d'adulation. Il se défendit ; il attestait qu'il n'avait pas écrit cette phrase ; on vérifia les épreuves ; le poète y avait ajouté de sa main le modeste éloge qu'on vient de lire.

— A M***, qui se plaignait que plus de vingt académiciens lui avaient passé sur le corps pour entrer à l'Institut, Mme D. de G... répondit hier : « Vous êtes le Pont-aux-Anes. »

Un homme, connu par son humeur querelleuse, entre, il y a quelques jours, au café de... Un honnête bourgeois y lisait le journal devant une bouteille de bière. — Monsieur, dit le nouveau venu, vous avez dit que j'étais ivre ?—Moi, Monsieur ? Je n'ai pas ouvert la bouche.—Alors, vous me donnez un démenti.

EUGÈNE BRIFFAULT.

LE TIREUR D'OR.

CHRONIQUE HISTORIQUE DE LA SICILE.

I.

Par une ravissante soirée du mois de mai 1647, il y avait foule à la Porta Carini à Palerme ; la mer était d'une splendeur inouïe, les flots caressaient le rivage avec un doux murmure, et quelques petits nuages roses et de longues traînées lumineuses empourpraient seuls l'immensité d'un merveilleux ciel d'azur. Un nombre infini de barques sillonnaient en tous sens le port et la rade depuis la pointe du Monte Pellegrino jusqu'au fort de Saint-Erasme ; leurs charmantes voiles latines que doraient les derniers rayons du soleil se miraient délicieusement dans les ondes bleues, et les vêtemens éclatans des mariniers et leurs filets blancs suspendus ou jetés sur les parois des barques, donnaient aux eaux tranquilles des teintes éclatantes dont Titien eût été jaloux.

A l'opposé, c'était le faubourg d'Olivuzza, et cette plaine si célèbre qui va de la Ziza à la Strada de Montreale ; les orangers et les citronniers étalaient pompeusement leurs fruits et distillaient d'enivrans parfums ; les fleurs roses des lauriers couronnaient les masses de verdure au milieu desquelles blanchissaient de jolis casins, et la brise de la mer faisait onduler les vastes champs de blé et de seigle aux tons dorés. Sous les pieds, c'était Palerme, la ville orientale, Palerme, la ville aux trois cents églises, qui n'a pas de rivale en beauté sous ce ciel africain.

Hélas ! cette nature, si pleine de magnificence et de féerie, cette nature si enviée cachait des tortures infinies : là se coudoyaient la domination étrangère, la famine et la guerre civile !

Plusieurs groupes s'étaient formés à la Porta Carini ; les yeux de ces hommes jetaient des lueurs sinistres, ils délibéraient sur les affaires publiques, leurs projets semblaient menaçans ; mais tous s'abstenaient de ces éclats de voix et de ces gestes incessans si familiers aux méridionaux : ils avaient faim !

Un homme passa devant les groupes avec une attitude fière ; il avait une certaine expression de beauté qui décelait du génie ; son front élevé et les contours fins de sa bouche annonçaient la noblesse et la bonté ; ses manières étaient exquises, et son sourire spirituel et charmant. A le voir ainsi mesurant de l'œil chaque groupe, on l'eût volontiers pris pour un des officiers du marquis de Los Vélès, vice-roi de Sicile pour l'indolent Philippe IV.

Il n'en était rien pourtant, et cet homme qui tranchait si fort du patricien était tout simplement un tireur d'or de la contrada Macqueda, nommé Guiseppe d'Alesi, dévoué à sa patrie comme l'avaient été Archimède et Timoléon.

— Voilà un fier gentilhomme ! murmura en raillant un certain Giovan Pertuso, fondeur de plomb ; c'est encore quelque loup cervier venu d'Espagne pour dévorer notre pauvre Sicile.

— Avec cela que nous regorgeons de tout, ajouta son frère, en montrant de longues dents aiguës.

— Ah ! nos pères étaient plus braves que nous, reprit un pêcheur de la Porta dei Greici avec une voix féroce ; ils sonnèrent de singulières *vêpres* pour les Français.

— Oui, reprit Giovan ; mais les Espagnols ont des arquebuses, des canons, et nous n'avons que de méchans couteaux. S'il n'y avait que nous autres, la misère ne se ferait pas sentir si fort ; mais ce sont ces nobles, comme celui-là qui passe, qui nous font vexer par nos maîtres... A l'eau le monseigneur ! dit-il à voix basse en excitant ses compagnons.

D'Alesi n'était cependant pas un inconnu pour Giovan Pertuso ; mais celui-ci nourrissait une haine qui voulait du sang, Giovan ayant demandé la main de la belle Margarita d'Alesi, le tireur d'or avait rejeté cette alliance parce qu'il connaissait trop bien le caractère vil et ignoble du garnisseur de filets ; et, à dater de ce jour, Giovan nourrit dans son cœur un terrible désir de vengeance.

— Es-tu sûr, Giovan, dit un autre pêcheur, que cet homme à l'air hautain soit un Espagnol ?

— Sûr comme il est vrai que le préteur a fait aujourd'hui, à la vingtième heure, hausser le pain d'un taris et diminuer son poids, ce qui est infâme.

— Oui, c'est infâme ! s'écrièrent-ils tous.

— Donc, à l'eau ! reprit le lâche Giovan, et pillons les nobles ; nos maîtres ne diront rien.

D'Alesi était alors près d'un autre groupe à l'extrémité de la place ; la famine arrachait de cruelles paroles à ces infortunés, et l'un d'eux proposa, comme Giovan, de piller les palais.

— Comme nos maîtres n'en souffriront pas, ajouta-t-il, l'inquisition et la corde passeront outre.

C'est alors que le premier groupe arriva poussé par Giovan.

— Qui parle de maîtres ici ? s'écria d'Alesi avec hauteur en s'élançant au milieu des révoltés ; êtes-vous des Siciliens ou des esclaves de l'Espagne ? Les esclaves seuls ont des maîtres, mais les vrais Siciliens sont les enfans de la liberté. On a parlé du pillage des palais ; mais savez-vous que ce serait un crime horrible ! Ces palais sont habités par les Geraci, les Patti, les Butera, les Lascari, les Castelloffo, tous nobles citoyens qui gémissent de la domination étrangère ; et plutôt que de les aider dans leurs vastes desseins, vous voulez agir avec eux en brigands, en barbares !

— Nous avons faim, monseigneur, s'écrièrent dix voix.

— Je ne suis qu'un artisan comme vous, reprit d'Alesi, mais je veux la justice en bon et loyal Sicilien : sont-ce les Geraci ou les Casteloffo qui ont décuplé les droits d'entrée sur le blé à cette heure où la famine nous dévore ? Le préteur n'est-il pas Espagnol ? Le roi de Sicile n'est-il pas Philippe d'Espagne ? Des soldats aragonais occupent nos forteresses, les juges, les gouverneurs des provinces, les officiers de notre flotte, tous sont Espagnols ; l'évêque de Cefalu, qui vend nos blés au poids de l'or, est un Espagnol ; et plutôt que de songer à piller vos concitoyens, vous devriez vous ressouvenir du courage de vos pères pour chasser vos orgueilleux maîtres ; alors vous seriez heureux, car là où règne la liberté on ne connaît pas la famine !

— Et tu voulais nous faire jeter ce brave Sicilien à l'eau ! Giovan, dit le pêcheur en regardant de travers le fondeur de plomb.

— Ma foi, je le croyais Espagnol.

— Si vous m'en croyez, reprit Alesi, vous irez en masse au palais du

préteur, afin de demander l'abolition de son odieux impôt et surtout l'entrée libre des blés que le roi de France nous envoie.

— Et qui voudra exposer sa tête pour haranguer le préteur, dit d'un air railleur son ennemi acharné.

— Moi! s'écria d'Alesi avec enthousiasme; suivez mes pas, et demain la famine aura cessé.

L'assurance, l'audace de cet homme imposèrent à la multitude qui accueillit sa proposition avec une joie inouie; aussitôt des émissaires parcoururent rapidement les quartiers populeux, et à la deuxième heure (dix heures du soir) plus de vingt mille âmes descendaient la contrada de Tolède en poussant des cris sinistres.

II.

Le préteur, comme la plupart des hommes méchans qui n'ont que des idées vulgaires, faisait, dans les profondeurs de son palais, de la raillerie et essayait un système d'intimidation; aux premiers bruissemens de la foule, il sourit orgueilleusement; puis, quand des menaces et des clameurs de mort se firent entendre, il déchaîna contre la révolte une vingtaine d'arquebusiers qui furent désarmés aussitôt et conduits à la mer; enfin il fut réduit, après quelques heures d'angoisses épouvantables, à s'enfuir par dessus les toits, déguisé en laquais. Au lever du soleil, son palais était pillé, dévasté, et Palerme en pleine révolution.

Plusieurs nobles Siciliens, pour calmer les esprits, parcoururent les rues à cheval, ayant à leur tête le marquis de Geraci. C'était un homme d'une naissance illustre, adoré de ses concitoyens et fort estimé des Espagnols; il aimait sa patrie, mais il était timide et d'un caractère irrésolu. Quand il parut sur la vaste place du Vieux-Palais, cinquante mille voix enthousiastes l'accueillirent.

— Vive le marquis de Geraci, notre seigneur!

Un mot audacieux lui donnait une couronne et la liberté de son pays. Il eut peur, et il répondit à la foule par ce cri :

— Vive le roi des Espagnes! et plus d'impôt sur le blé!

— La partie était belle pourtant, marquis de Geraci, murmura d'un ton de reproche d'Alesi, qui tenait la bride de son cheval. Quand il s'agit de la liberté de tout un peuple, on devrait savoir sacrifier un peu son égoïsme.

— Qui es-tu, toi, pour parler si haut? répliqua le marquis à demi déconcerté.

— Je suis un pauvre tireur d'or; mais c'est moi qui ai soulevé Palerme, et te croyant digne de tes ancêtres, je voulais poser sur ta tête la couronne que ta coupable apathie vient de repousser.

Puis Giuseppe d'Alesi disparut dans cette foule compacte qui rugissait comme le volcan dont les hautes montagnes de l'île sont couronnées.

Cependant la foule se calma; mais l'occasion était trop magnifique pour que d'Alesi ne la fît pas tourner à l'avantage de son pays; ce tireur d'or, jusque là si obscur, était apparu comme un géant aux Palermitains surpris, et il avait aussi compris pour la première fois tout le sentiment de sa force et de son génie. Soutenu par la nombreuse corporation des corroyeurs, qui avait grand crédit dans la ville, il alla au palais du vice-roi demander hardiment qu'on réduisît les priviléges des Espagnols pour augmenter ceux des Siciliens. — Nous sommes les enfans du sol, monseigneur, lui dit-il; la Sicile est échue à l'Espagne par droit de succession et non par le droit de l'épée; or, nous sommes las d'être traités en esclaves, et affamés par le caprice de vos évêques et de vos trafiquans (1)! Les Siciliens sont exclus des charges publiques; on nous abâtardit, on nous énerve! Le fruit de nos sueurs est pour l'étranger; il faut que cela ait un terme. Réfléchissez-y bien, monseigneur, car l'heure de la résignation est passée, et si vous ne nous accordez de nobles franchises, nous saurons les prendre!

Ce langage déplut à l'Espagnol, et il se retrancha dans son manque de pouvoirs, trop restreints, disait-il, pour y satisfaire pleinement; il dit qu'il mettrait leur supplique aux pieds de Philippe IV son maître, et les exhorta jusqu'au retour du message à rentrer dans le devoir; puis l'ordre fut immédiatement donné de faire disparaître secrètement Giuseppe d'Alesi, le hardi promoteur.

Mais la tentative échoua et le tireur d'or eut bientôt dans Palerme la puissance d'un dictateur.

Pendant que ces grands événemens marchaient, le haineux Giovan poursuivait son œuvre avec une rage punique. A force d'intrigues, de promesses et de menaces, il mit dans son parti les mariniers, les fondeurs de plomb et toutes les femmes des bas quartiers; son frère, Piétro Pertuso, qui haranguait souvent la populace à l'instar d'Alesi, fut proclamé capitaine général de la milice palermitaine, et Giovan lui fut adjoint comme son second; ainsi ce misérable garnisseur de filets, qui n'était digne que des galères ou de la potence, devint tout à coup le troisième dignitaire de la cité révoltée.

A dater de ce jour, les exactions les plus atroces vinrent affliger cette ville déjà si malheureuse, et les plus infâmes étaient commises au nom de Giuseppe d'Alesi dont on voulait ternir la belle et puissante renommée.

Sur ces entrefaites, Giovan, escorté de mariniers à figures sinistres, se présenta, grotesquement affublé de velours et de soie, à la maison de Giuseppe.

(1) La conduite de l'évêque de Cefalu durant cette horrible famine fut atroce : il accaparait les blés, affamait le pays pour vendre ensuite ses farines à un taux exorbitant. Voyez *Burigny* et *l'Art de vérifier les dates.*

— Maintenant que la fortune a grandement favorisé mon frère et moi, dit-il à son ennemi, je viens t'offrir l'oubli du passé, Giuseppe, et te demander de nouveau la main de Margarita.

— La fortune dont tu parles est fort passagère, répliqua d'Alesi avec une haute dignité; je suis fâché de te refuser encore, Giovan; mais ce que j'ai fait naguère est bien fait : ma sœur est fiancée à un simple inciseur de camées, et elle l'épousera, fussé-je roi de Sicile!

— Sais-tu que mon frère est capitaine-général? s'écria Giovan les dents serrées, et que moi...

— Je sais qu'un certain Pietro Pertuso, un brigand insigne, déshonore la cause sacrée de la liberté en imposant des contributions injustes. Voilà ce que je sais. Quant à toi, tu vas dans l'ombre et je ne te connais pas.

— Eh bien! je t'apprendrai au grand jour que les Pertuso sont plus puissans que toi, magnanime tireur d'or! Va, j'aime ta sœur, et ta sœur portera mon nom!

— Tu l'épouseras donc morte, car je la tuerai avant les épousailles!

— Giuseppe d'Alesi, s'écria Giovan, en se retirant, Margarita est sacrée pour toi; songes-y si tu veux vivre!

III.

Le génie et la modération du grand révolutionnaire de Palerme lui avaient concilié tous les cœurs; le peuple, les nobles et les prêtres le regardaient comme un génie tutélaire envoyé par la Providence, en ces temps de discordes funestes; tous avaient foi en lui, et, loin d'en abuser, il remplissait modestement son rôle de dictateur, ne songeant qu'à rendre la liberté et le bonheur à sa patrie. S'il eût complétement disposé des forces matérielles de Palerme, la Sicile était sauvée; mais ces forces étaient dirigées par les Pertuso, qui commençaient à faire regretter la domination espagnole.

Giuseppe vit qu'il fallait frapper un coup violent. Ayant fait rassembler à la Porte-Neuve les chefs des métiers, quelques seigneurs et une multitude immense, il accusa le capitaine-général devant cette assemblée, lui reprocha ses rapines, ses meurtres, le déclara ennemi du bien public, et dit qu'il méritait la mort. Un long cri d'approbation s'éleva de la foule, et Pietro Pertuso fut décapité à l'instant même.

Des ordres furent aussitôt donnés; d'Alesi et ses partisans se jettent sur l'arsenal qu'ils pillent, tandis qu'une autre bande pénètre dans une tour de garde où se trouvaient quatre canons. Les Espagnols s'enfuient, se dispersent, et sont presque tous massacrés : le vice-roi quitte Palerme avec quelques officiers, et gagne la pleine mer. Enfin, après deux jours d'orages, le calme renaît, un gouvernement national s'organise, la sécurité, l'abondance reparaissent, et Giuseppe, chéri de ses concitoyens, est investi légalement des pouvoirs suprêmes.

Le vice-roi, reconnaissant alors la grandeur du caractère de cet homme, envoya un de ses principaux officiers lui faire des propositions de paix; Giuseppe les accepta, et après avoir obtenu les franchises si ardemment désirées, il réconcilia le vice-roi avec la ville de Palarme, obtint de ses concitoyens que le marquis de los Vélès occuperait le château de la mer avec une garnison espagnole; puis, avec une simplicité antique, cet homme, plus puissant qu'un roi pendant trois mois, abdiqua son pouvoir et redevint simple tireur d'or.

A peine eut-il déposé son épée que le vice-roi fit répandre contre lui des bruits odieux : selon les uns, Giuseppe voulait livrer la Sicile aux Français; selon les autres, il était vendu à l'Espagne, où il devait se réfugier avec des trésors inouis. Les mariniers, qu'il avait offensés en condamnant aux galères un membre de leur corporation convaincu d'assassinat, soulevés d'ailleurs par l'implacable et féroce Giovan, qui avait reparu depuis la rentrée des dominateurs, les mariniers furent terribles : le vice-roi déshonora son nom en les encourageant, en les secondant même. Bientôt on ne se borna plus à la calomnie, on demanda sa tête au vice-roi qui l'octroya de fort grand cœur.

Les mariniers se ruèrent alors sur la maison du tireur d'or qu'ils fouillèrent et détruisirent de fond en comble; Pertuso guidait les scélérats; le frère de Giuseppe, marié la veille, survient au milieu de ce désastre; on l'égorge sur les débris de la maison de ses pères. Enfin des bandits ardens à la recherche découvrent l'infortuné Giuseppe caché dans un aqueduc; là, sur le lieu même, sans juges, sans procès, on le fit mettre à genoux, et vingt poignards se levèrent sur la poitrine de celui qui naguère était l'idole de tout un peuple.

Alors un homme armé d'un couperet de boucher accourut, — c'était Giovan Pertuso!

— Tu m'as dit un jour que la fortune est passagère, lui dit-il avec un ton de raillerie féroce; c'est vrai. Tu n'as pas voulu me donner ta sœur pour épouse, eh bien! j'en ferai une courtisane, orgueilleux Guiseppe.

— Tu mens, infâme! s'écria une jeune fille d'une beauté ravissante en se précipitant dans les bras du condamné.

La malheureuse arriva pour voir tomber son frère; mais à l'instant où Giovan allait porter sur elle sa main sanglante, elle se précipita vers un des mariniers, lui arracha son poignard et s'en frappa.

— Ah! s'écria le malheureux Guiseppe Alesi en expirant, Dieu m'a exaucé!

Telle fut la fin de ce dictateur sublime, qui, ayant voulu l'indépendance de son pays, fut récompensé de sa modération inouïe et de sa loyauté par le martyre. LOTTIN DE LAVAL. — (*Courrier.*)

Les jeux de patience.

Nos lectrices savent que souvent, avec un jeu de cartes on fait des essais de patience pour savoir si ce que l'on désire réussira. Une dame a publié un recueil entier de ces jeux. Nous en empruntons deux pour donner une idée de ce curieux ouvrage, que l'on vend chez tous les libraires.

PATIENCE DE LA DUCHESSE DE LUYNES.

DEUX JEUX DE CARTES ENTIERS.

Cette patience déroule toutes ses combinaisons en suivant une marche numérique d'une extrême simplicité, mais qui cependant demande beaucoup d'attention.

En voici la progression :

On étend sur le tapis, à côté l'une de l'autre, les quatre premières cartes qui se présentent, et chacune d'elles reçoit alors le numéro de son ordre de sortie. Puis, après avoir déposé dans un talon la cinquième et la sixième carte, on recommence à compter depuis un jusqu'à quatre, déposant chaque carte sur le correspondant à son rang de sortie, et grossissant à chaque tour le talon des deux cartes qui arrivent les cinquième et sixième.

Aussitôt que dans le cours de cette distribution un roi se présente, on le place au dessus de la ligne des cartes primitivement établie, vis-à-vis du numéro de cette ligne qui correspond exactement à celui même de son ordre de sortie, ayant grand soin de ne pas interrompre à l'apparition de ce roi la série numérique qui l'a amené.

Toutes les règles que nous venons d'établir pour le classement de la carte qui a la plus haute puissance, s'étend également à celle de l'as, cet as qui doit être placé lorsqu'il se présente au dessous de la première ligne établie. Les rois et les as de qualités différentes deviennent ainsi des souches où doit venir se grouper toute la famille de la couleur qu'ils représentent et qui leur appartient.

Le roi de cœur, par exemple, appelle à lui toute cette couleur, en commençant par la dame et continuant la progression descendante, tandis que l'as de trèfle en appelant le deux, puis le trois de sa famille, poursuit sa réunion en suivant une hiérarchie ascendante.

Pour arriver à ce résultat, à mesure que dans le comptage il se présente une carte que sa valeur ou sa qualité rend favorable, on la place dans la famille des rois ou des as à laquelle elle appartient. Dès ce moment le joueur jouit d'une faculté importante, celle de parcourir, aussitôt que la cinquième et la sixième carte ont été déposées dans le talon, la ligne des quatre cartes qui forment les dépôts, et d'y rechercher s'il n'en est aucune que sa qualité ou sa valeur appelle dans l'une des deux hiérarchies.

Nous devons donc ici faire observer que le placement des cartes dans leur famille ne doit jamais arrêter la marche de la série de un à six, qui est la règle fondamentale de cette patience, que les quatre premières cartes sorties forment les quatre dépôts qui correspondent aux numéros de la série, et qu'après qu'une carte se présente avec un titre favorable pour se fondre dans sa famille, c'est au numéro suivant des dépôts qu'il faut déposer la carte qui vient ensuite.

Disons aussi que nous appelons une série, le comptage des cartes depuis un jusqu'à six, et qu'après chacune, le dépôt dans un talon particulier de deux cartes est indispensable. En voici les motifs :

Lorsque toutes les cartes du jeu auront été épuisées par la marche des séries, le joueur ramasse le talon, le développe, et cherche parmi les cartes qui le composent celles que leur valeur ou qualité appelle à être immédiatement placées, tant dans la famille des rois que dans celle des as. Ainsi, par exemple, si la carte qui termine momentanément la famille du roi de trèfle est le valet, et que le talon renferme le dix, on place le dix sur le valet, comme on placerait le neuf sur le dix, si ce dernier se trouvait être aussi dans le talon.

Pendant cette recherche et ce placement, il faut avoir grand soin d'examiner si les cartes qui terminent les paquets de la ligne des dépôts ne sont pas appelées à la faveur de ce classement à aller rejoindre leur famille respective. Le joueur, en effet, a le droit, après la découverte dans le talon des cartes favorables à l'une des deux hiérarchies, de prendre sur les quatre dépôts celles de la même famille qui auraient le point immédiatement ascendant ou descendant.

Quand il ne se trouve plus dans le talon ni sur les paquets numérotés de cartes qui puissent être placées dans l'une des deux hiérarchies, on ramasse ces quatre paquets, on les réunit aux cartes du talon, et on recommence à composer de nouvelles séries et à former un nouveau talon, d'après les règles que nous venons d'établir.

Le joueur peut par trois fois distribuer et parcourir ainsi les cartes et le talon. Si la patience n'a pas réussi dans cette latitude, c'est-à-dire si toutes les cartes n'ont pu se grouper dans leur famille, de telle sorte que celle qui a eu le roi pour tige soit terminée par un as, comme celle qui a eu l'as pour commencement soit terminée par le roi, le joueur a pour dernière chance de faire une quatrième distribution, mais cette fois sans pouvoir former un talon.

LA BELLE LUCIE.

DEUX JEUX DE CARTES ENTIERS.

L'on fait des paquets de trois cartes telles qu'elles sortent du jeu, jusqu'à l'épuisement des cent quatre cartes, on les place les unes à côté des autres, en les déployant assez pour que les trois cartes se distinguent facilement. Le dernier paquet ne peut être composé que de deux cartes ; il faut qu'ils soient tous employés de la même manière, et pour la commodité du joueur, de gauche à droite : on les place sur la table comme l'on veut ; mais il est mieux, nous l'avons déjà dit, qu'ils soient les uns à côté des autres ; les rangées se composent ordinairement de six ou sept paquets.

Tous ces paquets en ligne les uns sous les autres et assez éloignés pour qu'ils ne se confondent pas, on enlève d'abord tous les as qui se trouvent sur les paquets et on les dépose au dessus de la première ligne, ensuite les deux, trois, quatre, etc., jusqu'aux rois qui terminent les souches. Mais pour y parvenir il se présente plusieurs obstacles; premièrement, l'on ne peut toucher aux premiers rois qui sont sur les paquets des trois cartes primitivement placées; il faut aussi que toutes les cartes qui doivent occuper leur rang sur les souches soient de la même famille ; il est essentiel dans le commencement de placer autant qu'il est possible les basses cartes se trouvant en grande partie entravées par de plus fortes. On cherche alors à faire des mariages pour obtenir leur liberté. L'on peut, pour y arriver, poser autant de cartes que l'on veut sur les paquets en ligne descendante, et toujours de la même famille, afin de les placer ensuite sur les souches dont elles doivent faire partie.

Les souches commençant par les as et finissant par les rois, comme nous l'avons déjà indiqué, il faut nécessairement, pour faciliter le complément de la souche des as, que les séries des rois auxquels on ne peut toucher, soient complétées les premières, puisque ces rois entravent la marche des cartes qui se trouvent sous leur dépendance.

S'il se trouve plus d'un roi ou de fortes cartes dans les paquets primitifs, c'est un avantage; l'on dépose de préférence sur ceux-là toutes les cartes de la série des premiers rois qui paraissent sur ces paquets et des autres devenus libres par le déplacement des cartes, en commençant par la dame, valet, etc., etc., si toutefois cette mutation facilite pour les autres paquets l'enlèvement des basses cartes, dont il faut toujours s'occuper.

Il arrive aussi des cas où il faut placer momentanément, en sens inverse, un roi sur la dame pour dégager la carte qu'il retient captive, par exemple, si c'est un roi de cœur sur la dame de cœur, ainsi des autres rois, mais seulement si la deuxième dame n'est pas encore placée sur la souche dont elle dépend, ou posée de manière à ce qu'elle recouvre sa liberté et complète avec le roi une des souches auxquelles ils appartiennent.

Il en sera de même de toutes les cartes que l'on aura placées momentanément dans cette catégorie, mais il ne faut pas en abuser.

On laisse au joueur, pour arriver à d'heureux résultats, le soin de déjouer les difficultés et malices que présente la Belle Lucie.

La patience a réussi lorsque les souches commencées par les as sont fermées par les rois. (*Gazette des Femmes.*)

Revue des Modes.

Les toilettes de concert ont remplacé les toilettes de bal ; aux robes de crêpe et de gaze ont succédé les robes de riches étoffes, les parures les plus sévères, etc. Avec la mi-carême s'évanouissent les derniers accords des valses de Strauss, et la mode commence à s'occuper sérieusement des promenades, des toilettes de ville, dans l'attente de la *grande semaine*, *la semaine de Longchamps*, que le temps nous amène à pas de géant, et qui doit décider de toutes choses, à moins qu'elle ne décide rien du tout et ne ressemble en cela à ses sœurs passées! Jusqu'à présent les alternatives *constantes*, en admettant que ces deux mots se puissent jamais rapprocher, les alternatives constantes de froid et de chaud, de soleil et de pluie, amènent naturellement dans les costumes des bigarrures remarquables. Cependant les robes que l'on porte le plus en ce moment sont des robes de drap royal, de satin princesse, de double moire, toutes étoffes riches, nobles, chaudes sans être lourdes, et habillant parfaitement ; ces robes se font très longues, surtout par derrière, le corsage plat ou plissé à la dragonne, les manches demi-plates, avec un jockey de trois biais retombant les uns sur les autres, le biais du haut très haut et pris dans l'emmanchure même. Ces robes ont ordinairement la pélerine pareille, pélerine camail, très longue ; par derrière elle descend jusqu'à la taille et va en s'arrondissant et se relevant sur le devant, et la taille se trouve ainsi dégagée. Les écharpes doublées et ouatées, piquées, à carreaux en losange, et les petits manteaux de satin garnis autour des épaules de deux rangs de franges, remplacent quelquefois avec avantage l'écharpe pareille à la robe. Les chapeaux de velours plein de couleur claire se portent encore beaucoup ; ils sont ou très simples avec un seul ruban, ou ornés de plumes à la nuance du chapeau ; les plumes *Grêbées* et les saules sont les plus distinguées. Quelques femmes tiennent cependant à avoir leur chapeau de demi-saison : ce sont alors des capotes coulissées en satin ou en velours, et ornées de choux de rubans; cette disposition est fort goûtée en ce moment ; on met des choux de rubans sur les quelques robes de bal que l'on fait encore, on en garnit le corsage des robes de visite, les pélerines, les parures de soirées; car toutes les réunions ne sont pas terminées, bien loin de là ; il reste encore les raouts, les matinées littéraires et la source intarissable des concerts. Pour tout cela, il faut de nouvelles toilettes, et c'est alors que je vous dois signaler le changement dans les coiffures; elles tendent à se relever sur le sommet de la tête; elles abandonnent un peu le genre à la grecque, qui cependant siéyait si bien ; mais l'on porte beaucoup de peignes à garniture, qui rappellent, si ce n'est qu'ils sont un peu moins éten-

dus, ces vénérables peignes à galeries que portaient nos mères; cependant ceux-ci, modifiés par le bon goût et l'élégance actuelle, et figurant un peu les couronnes héraldiques de la féodalité, sont empreints d'un certain cachet d'aristocratie qui pourra les faire bien venir. Mais le dessin de la garniture étant dans quelques-uns placé à l'intérieur, a besoin, pour se montrer, de se trouver placé au sommet de la tête. Les bijoux rentrent peu à peu dans leurs écrins, et pour les quelques réunions qui ont encore lieu, on leur préfère beaucoup les parures simples, les fleurs, qui sont comme un avant-goût des plaisirs que promet la campagne.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

Un ami des lettres, qui a voulu rester inconnu, s'est fait l'éditeur mystérieux des poésies complètes de Mme Louise Colet, imprimées chez Lacrampe (format in-folio, papier vélin), avec un luxe rare de typographie. Cette édition, tirée à 25 exemplaires seulement, a été mise tout entière à la disposition de Mme Louise Colet qui s'est conformée aux intentions de l'auteur de la préface, en adressant des exemplaires au roi, au duc d'Orléans, à MM. Villemain, de Lamartine, Châteaubriand, et à quelques autres illustres littérateurs nommés dans la préface anonyme. M. le duc d'Orléans, en remercîment de l'envoi de ce beau volume, a fait remettre à Mme Louise Colet une médaille d'or du plus grand modèle, portant cette inscription : *Le prince royal à madame Louise Colet.*

— Les ouvriers en grand nombre viennent de reprendre les travaux des port et quai en construction depuis deux ans à l'île Louviers. Malgré toutes les instances de l'administration, on n'a encore pu parvenir à faire enlever toutes les piles de bois de chauffage qui garnissaient l'île.

— Par arrêté du ministre de l'instruction publique, du 23 février 1842, ont été nommés correspondans du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques (comités des arts et monumens) :

MM. le baron de Girardot, conseiller de préfecture à Bourges; Félix de Verneil, à Nontron (Dordogne); Tilleul, à Dreux (Eure); Ferdinand de Guilhermy, à Toulouse; l'abbé Dassy, à Notre-Dame-de-l'Osier (Isere); Godard Faultrier, directeur du musée à Angers; Jules Ferriel, substitut du procureur du roi à Chaumont (Haute-Marne); l'abbé Oudin, à Bourron (Seine-et-Marne); Teste-d'Ouest, à Moret (Seine-et-Marne).

— On vient de dresser dans la cour du Nord, au palais des Beaux-Arts, le rez-de-chaussée de l'hôtel Torpane; cette partie du célèbre hôtel est couverte de sculptures en bas-reliefs dues aux plus grands artistes de la Renaissance.

Il n'est encore rien décidé pour ce qui concerne les débris de l'ancien hôtel La Tremouille, toujours couchés par terre dans la cour du Musée.

— On vient de reprendre, au palais du quai d'Orsay, au-dessus du conseil-d'état, les travaux qui termineront les salles dans lesquelles la cour des comptes va s'installer le mois prochain.

— On annonce qu'avant la fin de ce mois, l'entreprise pour isoler, restaurer et agrandir le Palais-de-Justice, va être mise en adjudication en un seul lot.

Toutes les expropriations sont faites, tous les locataires vont déloger, tous les plans sont arrêtés.

Le Palais-de-Justice, de même que l'Hôtel-de-Ville, va devenir un des plus beaux et un des plus vastes monumens de la capitale.

— M. Guenepin, architecte, membre de l'Institut, vient de mourir à Paris.

— M. le comte de Douglas, ancien membre de la chambre des députés et du conseil général de l'Ain, vient de mourir à l'âge de 84 ans.

—On lit dans l'*Ami de la Religion* : « Il paraît certain que M. l'évêque de Cahors a écrit à Sa Sainteté pour la prier d'agréer sa démission de son siége. »

— La 1re chambre de la cour royale a entériné des lettres-patentes du 19 février 1842, qui confèrent à M. Antoine-François-Geoffroy d'Astier, capitaine au corps royal d'état-major, aide-de-camp du maréchal Grouchy, chevalier de première classe de l'ordre royal et militaire de Saint-Ferdinand d'Espagne, chevalier de l'ordre royal américain et d'Isabelle-la-Catholique d'Espagne, le titre héréditaire de comte. M. Geoffroy d'Astier, qui était présent à la barre, a prêté le serment prescrit par ces lettres-patentes.

— Dans cette saison où les bals, les raouts, les représentations théâtrales et les concerts se disputent la faveur de la foule riche et élégante, une bande d'adroits et audacieux voleurs paraît avoir pris plus particulièrement pour point de mire les équipages qui stationnent en file aux abords des spectacles, des salles de bals et des hôtels où se donnent les fêtes les plus brillantes. C'est ainsi qu'il y a quelques jours plusieurs manteaux, des châles, des manchons ont été enlevés de l'intérieur des voitures dont les glaces étaient demeurées baissées, et pendant que l'attention des domestiques était détournée par quelque incident disposé pour favoriser le vol.

— De temps immémorial, le droit que paient les familles lorsqu'elles procèdent à l'exhumation de quelqu'un de leurs membres dans les cimetières de la capitale, était perçu par le commissaire de police du quartier, dans la circonscription duquel se trouvait le cimetière. L'augmentation incessante de la population parisienne et la concentration des inhumations dans trois cimetières seulement pour toute la ville, ayant à juste titre fait présumer à M. le préfet de police que le revenu du droit de présence des commissaires de police aux exhumations avait dû s'accroître dans une proportion très élevée, ce magistrat s'est fait rendre compte du chiffre auquel pouvait être évaluée cette nature de recette. Renseignemens pris, il a été reconnu que, pour le seul cimetière de l'Est, les droits d'exhumation perçus par le commissaire de police dépassaient 10,000 fr. Un arrêté pris immédiatement par M. le préfet de police a décidé que le produit de ce droit serait à l'avenir divisé en six parts, dont deux seulement conservées au commissaire de police du quartier, et dont les quatre autres seraient attribuées à quatre de ses collègues des quartiers voisins, par lesquels il aurait la faculté de se faire suppléer à tour de rôle dans l'obligation d'être présent aux opérations d'exhumation.

— Un séance extraordinaire du conseil municipal du Havre a eu lieu le 3. Il s'agissait de la proposition que M. Ch. Laffitte, directeur du chemin de fer de Rouen, avait faite tout récemment, de se charger, au nom d'une nouvelle compagnie, de la prolongation de la ligne de Rouen jusqu'au Havre.

Il résulte de cette propositon, encore assez peu précise, quoique pourtant très positive, que la compagnie qui se présente se chargerait d'exécuter en trois années le chemin de Rouen au Havre, pourvu qu'elle rencontrât dans l'appui des localités intéressées et dans la bienveillance à peu près certaine du gouvernement, le concours indispensable sur lequel elle a droit de compter.

Le conseil a voté une proposition faite par un membre, laquelle proposition laisse à la compagnie la liberté de choisir entre la subdivision d'un million payable en dix ans, ou la garantie pendant quinze années d'un minimum d'intérêt de 4 p. 0/0 sur 5 millions. (*Journal du Havre.*)

— Le duc de Nemours a traversé Saint-Etienne, il y a deux jours, se rendant à Toulon.

Nous avons dit, il y a déjà quelque temps, que le prince devait passer en Afrique.

— M. Habaiby, lieutenant en premier dans les spahis réguliers d'Oran, s'est embarqué, le 28 février, à Marseille, sur le paquebot le *Rhamsès*, pour rejoindre en Syrie M. le colonel Regau, commandant le dépôt de remonte de Caen, chargé d'une mission spéciale du gouvernement.

— Un accident qui, quelques heures plus tôt, pouvait avoir de déplorables résultats, est arrivé hier matin dans la salle de concert de Thubaneau, à Marseille. La toiture s'est écroulée tout à coup avec un horrible fracas, et heureusement sans blesser personne. On connaît la double destination de cette salle, qui est très élevée et qui est entourée de cabinets de bains, sur lesquels un plancher volant est établi, à l'occasion, pour transformer le soir en salle de concert ce qui était salle de bain dans la matinée. Deux personnes seulement se trouvaient dans les baignoires au moment de l'événement; elles en ont été quittes pour la peur. Il n'en aurait pas été de même avant-hier soir, où une foule de femmes élégantes et de jeunes demoiselles, et l'élite de nos dilettanti de salon étaient réunis pour la répétition du concert qui doit avoir lieu le 15 de ce mois, au bénéfice des Orphelins du choléra. On peut juger des malheurs qui auraient pu résulter de cette catastrophe. (*Sud.*)

— Le Saint-Père a publié, à la date du 22 février, des lettres apostoliques pour ordonner des prières publiques « à cause du triste état de la » religion dans le royaume d'Espagne, avec indulgence plenière en for- » me de jubilé. »

— On lit dans une lettre de Fayal :

« Le schooner *Mokina*, arrivé hier en 21 jours des îles du Cap-Vert, a apporté la nouvelle que la poupe du navire à vapeur le *Président*, et quelques-unes de ses barriques, avaient été rencontrées en mer et recueillies par un navire qui les avait transportées à Saint-Nicolas. Il paraîtrait, d'après cela, que le malheureux navire le *Président* a sombré en mer à la suite d'une tempête et que le mouvement des flots a détaché quelques parties de sa membrure qui, depuis ce temps, ont flotté à l'aventure ainsi que ses barriques d'eau. (*Sun.*)

— En faisant des fouilles dans le caveau de San-Felipe-le-Real, à Madrid, on vient de trouver, au milieu de débris de corps humains et d'ossemens, le corps d'une femme admirablement conservé. Cette momie a été placée dans un endroit où le public a été admis à la voir. Le corps a conservé sa forme naturelle. La défunte avait un embonpoint très prononcé. La forme d'aucune partie du corps n'a varié. Aux mains se voient encore les ongles parfaitement conservés. A en juger par la figure, cette personne a été enlevée par la mort, à la fleur de l'âge. La physionomie n'a subi aucune altération. Les lèvres entr'ouvertes laissent voir deux rangées de dents magnifiques. Les vêtemens eux-mêmes sont dans un état de conservation étonnant. La robe est d'un vert foncé bordé de soie; la richesse du vêtement annonce que la personne a appartenu à une classe aisée de la société. On fait à ce sujet mille conjectures : on ne sait pas encore si cette momie curieuse sera inhumée dans le cimetière ou placée dans le cabinet d'histoire naturelle. Les autorités civiles et militaires sont en discussion à ce sujet; toutefois, et provisoirement, l'autorité a pris des mesures pour empêcher la profanation.

— Dimanche 6 mars, un concert donné dans les magnifiques salons de M. Pleyel, par Mlles Martin, pianiste, et Elise Masson, cantatrice, âgées l'une et l'autre de 18 ans à peine, a révélé deux talens de premier ordre : on a applaudi dans la pianiste la large exécution de M. Zimmerman, son maître, et Mlle Masson réunit aux qualités les plus brillantes de la voix la belle méthode de M. Dupré, dont elle est la digne élève. Il y a là un grand avenir.

Imprimé par BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 20 Mars 1842. *DEUXIÈME ÉDITION.* **Deuxième année. — N° 82.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes
et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—
Les Abonnemens partent des 1er et 15
de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages,
Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES.	2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.. . 20 f.
Six mois . 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Étranger : 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

UN ACTE DE VERTU.

Madame,

Hier, lorsque je vous ai parlé de mes vertus, vous avez souri, et je suis resté court dès l'exorde de mon panégyrique : car je le crains trop ce méchant sourire, pour affronter son ironie silencieuse, sans pitié comme sans appel. Plus brave aujourd'hui, puisque je suis loin de vous, je veux vous convaincre en dépit de vous-même. Toutefois, madame, que ce début ne vous effraie point ; je ne prétends point infliger à votre moqueuse incrédulité le récit de toutes les belles actions qui décorent ma vie ; modestie à part, la pénitence serait trop dure. Une seule petite histoire, dans laquelle j'ai joué un rôle digne, selon moi, des plus beaux âges de l'antiquité, suffira, je l'espère, pour me réhabiliter dans votre estime et pour préserver désormais mon amour-propre de l'humiliation qu'hier vous lui avez fait subir. Sans autre préambule, voici mon histoire :

Il y a un an, après avoir visité une partie des Pyrénées, je revenais de Saint-Gaudens à Toulouse, par une belle nuit du mois de septembre. Au point du jour, et à mi-chemin environ, je quittai la diligence pour en prendre une autre qui devait me conduire à C..., où m'appelait le désir d'embrasser un de mes amis que je n'avais pas vu depuis plusieurs années, et dont je dois, avant tout, vous tracer le portrait, car il est un des principaux acteurs de mon drame, et la connaissance de son caractère est nécessaire à l'intelligence des événemens que je veux vous raconter. C'est à l'école de Droit de Paris que j'avais connu Dambergeac ; nous habitions le même hôtel, sur la place du Panthéon. Sans doute, madame, vous avez quelquefois rencontré des enfans voués à la Vierge, et, pour cette cause, vêtus de blanc de la tête aux pieds ; en naissant mon condisciple avait été l'objet d'une consécration différente. Son père, industriel, acquéreur de biens nationaux, patriote, par conséquent, avait voulu lui imprimer un stigmate républicain aussi indélébile qu'expressif. Au grand déplaisir du curé de la paroisse et de la marraine, bonne vieille fille aimant Dieu beaucoup et craignant le démon encore plus, d'Ambergeac avait été baptisé sous le nom païen d'Harmodius. C'était là une espèce de cocarde tricolore morale qui devait rayonner au front de l'enfant à travers toutes les vicissitudes des révolutions à venir. Telle fut l'influence sous laquelle se développa mon ami. Dès l'enfance, il puisa dans l'exemple de son père et dans la chaude atmosphère de Marseille, sa ville natale, une indépendance de caractère et une exaltation de principes qui avaient atteint leur apogée à l'époque où je fis sa connaissance. C'était alors un beau jeune homme de dix-neuf ans, grand et svelte, à la poitrine large, à l'œil noir profondément enchâssé. Il connaissait ses avantages, et en tirait parti d'une manière que Staub eût peut-être critiquée ; mais on sait qu'il est une fashion adoptée par les étudians, qui leur donne une physionomie à part. Un habit noir et juste, boutonné jusqu'au menton, faisait ressortir le buste athlétique d'Harmodius ; un chapeau à forme basse, mais très large des ailes, projetait de fortes ombres sur son visage bruni par le soleil du midi ; ses cheveux, qui eussent fait la gloire d'un Nazaréen, descendaient sur ses épaules en boucles noires et brillantes. D'après le système de coiffure à la Benjamin Constant, ici la politique se trouvait d'accord avec la coquetterie ; mais Harmodius prouva que, dans les circonstances difficiles, la patrie passait avant tout dans son cœur : le jour même où un député du centre dénonça la perruque de Sylla, il fit à l'opposition le sacrifice de ses cheveux flottans, et parvint, à force de coups de brosse, à faire prendre à ce qui lui en restait le type directorial proscrit, qui, dans ses idées, était devenu l'indice du plus pur libéralisme. Un de ces énormes rotins nommés *germanicus*, qui donnent un faux air d'Hercule à ceux qui les portent, complétait habituellement son costume : c'était son code et son digeste. Ainsi le cardinal de Retz portait un stylet en guise de bréviaire.

Quoique d'opinions différentes, une certaine sympathie de caractère et de conduite nous rendit promptement amis. L'école de Droit, c'est encore le collége ; une camaraderie franche et loyale unit facilement les jeunes gens destinés à suivre les mêmes études. Ne voyant tous deux dans ce complément de notre éducation que trois années à passer à Paris, nous étions fort décidés à effeuiller gaîment cette belle fleur de notre jeunesse et à ne nous laisser asphixier que le moins possible par le gaz narcotico-méphitique qu'exhalent le Code de procédure et les Pandectes. Je ne crois pas que pendant ces trois années il soit arrivé une seule fois à d'Ambergeac d'assister du commencement à la fin à un de nos cours. Suivant l'exemple immémorial de l'immense majorité des étudians, il venait exactement répondre à l'appel des professeurs, pour conserver ses inscriptions ; cela suffisait à sa conscience. Quant aux examens, il se fiait à sa facilité de travailler, qui était remarquable : une semaine d'études et de veilles suffisait pour le mettre à même de soutenir la présence formidable des interrogateurs en robe rouge. D'ailleurs il n'avait aucune prétention aux boules blanches : comme je ne sais quel dévot, un peu trop attaché aux pompes de Satan, il faisait ce qui était strictement nécessaire pour entrer au ciel de la licence, rien de plus.

C'était avec une égale horreur qu'il fuyait ces horribles cabinets de lecture, capharnaüms scientifiques où pâlissaient quotidiennement ceux de nos confrères que nous appelions les estimables. En revanche, de la place du Panthéon au Pont-Neuf, et du carrefour de Bussi au Luxembourg, il n'était pas un magasin de modes ou de lingerie dont il ne fût l'oracle. Bachelier beaucoup plus expert en gaie science qu'en droit, il y prenait ses grades avec une grande ferveur, soutenant du matin au soir, de tout le feu de sa faconde méridionale, d'interminables thèses qui eussent fait les délices d'une cour d'amour. Ses succès en ce genre n'étaient pas toujours bornés par la rive gauche de la Seine : à différentes reprises, il nous vint un bruit vague de fabuleuses aventures accomplies par lui dans les parages lointains de la rue de la Paix et du boulevart Poissonnière. Ces récits merveilleux étaient pour nous, moins favorisés du destin, les exploits de Bacchus dans les Indes ; ils excitaient notre admiration et notre jalousie, car la supériorité d'Harmodius était trop bien établie pour qu'il prît fantaisie à personne d'entrer en rivalité avec lui. Nul ne caracolait en casse-cou avec plus d'assurance dans l'avenue des Champs-Élysées, ou ne faisait un massacre de poupées chez Lepage ; nul n'enlevait avec plus de grace une partie de billard, ou n'entonnait d'une voix de basse plus foudroyante un couplet de Béranger. Il était le roi du Prado en hiver, et en été de la Chaumière du Mont-Parnasse ; aucun habitué n'y déployait un laisser-aller aussi séduisant que le sien dans cette espèce de danse qui offense la pudeur des gendarmes, et que les salons de bonne compagnie n'ont pas encore jugé convenable d'adopter. Harmodius, enfin, était la fleur des mauvais sujets de l'école ; un type digne de Gœttingue ou d'Iéna, mais embelli des graces françaises.

Une seule chose balançait dans son esprit l'amour de la dissipation et de la galanterie. La politique, cette froide chappe de plomb que toute intelligence est condamnée à porter, était chez lui une passion aussi turbulente qu'enthousiaste. La patrie était son idole, son ciel, son cauchemar ; il en rabâchait le jour, la nuit il en rêvait ; mais persuadé, ainsi que Joad,

que la foi qui n'agit point n'est point une foi sincère, il ne se contentait pas d'un culte solitaire et caché. Je vous ai parlé de sa coiffure à la Sylla. Je passe sous silence sa pipe d'écume de mer, formée par le buste du général Foy, ses foulards lithographiés à la charte, ses bretelles plus séditieuses encore, sur lesquelles le vieux drapeau étalait ses couleurs proscrites. Cette conspiration quotidienne de costume ne suffisait pas au patriotisme d'Harmodius; il n'était, à la vérité, ni de la conférence Molé, ni de la conférence d'Aguesseau; mais en revanche il faisait partie d'une demi-douzaine d'associations et de ventes libérales. S'agissait-il de haranguer un pair ou un député qui avait bien mérité de la patrie, au dire du *Constitutionnel* (en ce temps-là les jeunes gens lisaient le *Constitutionnel*), Harmodius était l'orateur né de la députation; fallait-il porter triomphalement au cimetière du Père-Lachaise un citoyen canonisé grand homme par le même *Constitutionnel*, l'épaule d'Harmodius était la première au brancard. Tels étaient, madame, ses goûts et ses passions: ses antipathies n'étaient pas moins vives. Il détestait surtout trois choses, les jésuites, les gendarmes et les claqueurs. A cette époque, les missionnaires essayaient de réchauffer le zèle des fidèles dans les différentes paroisses de Paris. Satanés jésuites! s'écriait Harmodius, qui, en sa qualité d'apôtre de la tolérance, ne tolérait absolument rien: à la tête d'une bande de philosophes de sa force, il suivait fort exactement les exercices de ces révérends pères: mais, au lieu d'un cœur contrit et pénitent, c'était l'abomination de la désolation qu'ils apportaient dans le sanctuaire: une mousqueterie de pois fulminans éclataient sous les pieds des assistans pieux, des fioles d'assa-fœtida, mêlant leurs senteurs impures aux parfums de l'encens; des refrains cyniques entonnés en réponses aux cantiques du chœur signalaient leur présence hostile en rappelant les grotesques saturnales de la fête de l'*Ane*.

Le second diable bleu d'Harmodius était le gendarme: le gendarme chanté par Odry et proscrit par la révolution de juillet, immortalisé par la poésie et le malheur. Quant aux claqueurs, ils se taisaient devant lui, comme se taisait la terre devant Alexandre; son cri de guerre: *Carte au chapeau!* était si bien connu au parterre de l'Odéon, que les entrepreneurs de succès dramatiques demandaient double paie pour *faire* ce théâtre; et le salaire n'était pas exagéré, car il était le plus souvent gagné sous les banquettes.

Tel fut Harmodius pendant tout le temps que nous demeurâmes ensemble.

A travers les bouffées de ce volcan toujours grondant, bouillonnant, écumant, j'avais distingué des jets d'une flamme pure et brillante; je lui croyais de l'avenir, car ses défauts, selon moi, venaient d'un luxe de force que devait tempérer l'âge et utiliser l'expérience. La fin de notre cours de droit nous sépara. Je restai à Paris; il retourna à Marseille où son père venait de mourir, et où ses intérêts de famille réclamaient sa présence. Nous nous séparâmes donc, tendrement mais sans tristesse, avec cette confiance du jeune âge qui, dans le présent, aspire toujours l'avenir.

— Nous nous reverrons bientôt, me dit Dambergeac; je le sens, mon destin est fixé ici: Paris est la seule atmosphère où l'on puisse vivre. Si Sparte est impossible, vive Babylone!

Ce fut là son adieu.

Nous avions pris l'engagement de nous écrire; nous n'en fîmes rien, comme il est d'usage entre amis. Nous étions trop jeunes tous deux pour avoir beaucoup de temps à donner aux correspondances masculines. Plusieurs années se passèrent; la révolution de juillet arriva, et j'appris par le *Moniteur* la nomination de mon condisciple à une sous-préfecture dans les Pyrénées; le crédit d'un oncle, député doctrinaire, lui avait valu cette place.

Deux ans après, Harmodius m'écrivit enfin lui-même pour m'annoncer son mariage avec une demoiselle de son arrondissement; telle fut la dénomination dont il se servit.

A la première de ces nouvelles, j'avais plaint les administrés; à la seconde, je plaignis la mariée, car, malgré ses bonnes qualités, mon ami ne me paraissait pas plus fait pour être un époux fidèle que pour remplir les devoirs d'un laborieux magistrat.

La longueur de notre séparation et notre paresse épistolaire n'avaient pas diminué mon attachement pour Dambergeac; ce fut donc avec empressement que je saisis l'occasion de le revoir. A chaque pas qui me rapprochait de C..., chef-lieu de la sous-préfecture, je sentais renaître en foule dans mon esprit les souvenirs de notre vie d'étudians, et d'avance je savourais le plaisir de reconstruire pour un moment, avec l'ami de ma jeunesse, ce passé d'hier déjà si loin de nous, où tant de choses, peines et joies, nous avaient été communes.

Dans la voiture où j'étais monté en quittant la diligence de Toulouse, je trouvai pour unique voyageur un personnage qui, malgré notre mutuel silence, ne tarda pas à attirer mon attention, et finit par me distraire de ma rêverie. C'était un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, plutôt petit que grand, doué d'un embonpoint naissant qui se mariait heureusement au vermillon de ses joues, dont les contours lisses et charnus n'étaient altérés par aucun vestige de barbe. De gros yeux doubles donnaient à sa figure une expression extatique et pâmée. Retroussés à outrance sur un front naturellement étroit, mais agrandi par le rasoir, qui avait laissé aux tempes surtout des traces récentes de son passage, ses cheveux, d'un blond jaune, lui retombaient sur les épaules en affectant le ruissellement désordonné d'une crinière de lion. A voir de profil ce visage rubicond accompagné de cette flamboyante chevelure, on eût dit une comète et sa queue. La pantomime de mon nouveau compagnon ne me parut pas moins remarquable que sa physionomie. Tantôt, saisi en apparence d'un étouffement subit, il se penchait à la portière en aspirant l'air du dehors aussi bruyamment que renifle un marsouin; tantôt, s'enfonçant dans l'angle de la voiture, il laissait tomber sa tête sur sa poitrine, et demeurait longtemps ainsi, plongé dans la torpeur d'un boa qui digère. Tour à tour il se passait la main sur le front, geste familier aux hommes de pensées, tourmentait ses cheveux d'un air songeur, levait les yeux au filet de l'impériale, comme si, à travers les boîtes à chapeaux et les parapluies qui s'y balançaient, il eût poursuivi quelque inspiration récalcitrante, et, de temps en temps, remuait les lèvres en prononçant mentalement je ne sais quelle conjuration cabalistique. Sans la mondanité de son costume, je l'aurais pris pour un prêtre récitant son bréviaire et entraîné à son insu aux démonstrations d'une extase fervente. Tel qu'il m'apparaissait avec sa redingote de velours bleu relevée de boutons guillochés, sa chemise rose à petites fleurs, son chapeau de paille et sa cravate nouée négligemment, je crus voir en lui un acteur répétant un rôle.

Dans ma perspicacité, je venais de décider que mon voisin devait être quelque baryton, ce qu'on nomme en province un Martin, emploi qui, selon moi, convenait parfaitement à son physique un peu empâté, quand, d'un bond imprévu, il imprima une violente secousse à la banquette, enfonça triomphalement les dix doigts dans sa blonde crinière, écarquilla les yeux en se souriant à lui-même, et tirant de sa poche un petit portefeuille, se mit à écrire malgré la rapidité de la voiture.

— Un poète! me dis-je alors, honteux de n'avoir pas deviné plus tôt.

Rimaillant quelque peu moi-même, je connais intimement plusieurs aigles de poésie; mais depuis long-temps je n'en avais surpris aucun en flagrant délit. Par le prosaïsme qui court, il fallait venir à deux cents lieues de Paris, au milieu des rochers des Pyrénées, pour rencontrer cet oiseau rare, un homme consciencieusement occupé à composer des vers. Je me rappelai alors que nous étions dans le ressort de Toulouse, la docte ville, la cité palladienne, et je restai convaincu que je venais d'assister à l'enfantement de quelque hymne à la Vierge ou de quelque sonnet à Clémence Isaure, destiné au concours des jeux floraux.

Curieux de vérifier cette conjecture, j'engageai la conversation avec mon voisin, qui répondit à mes avances d'un air gracieux, inspiré peut-être par la satisfaction vaniteuse, ordinaire compagne d'une paternité récente.

A part une recherche d'expressions souvent laborieuse, et une prétention continuelle à l'effet, mon poétique interlocuteur parlait comme un simple mortel, et sa conversation ne manquait ni de variété ni d'intérêt. Nous effleurâmes beaucoup de sujets sans nous fixer à aucun, ainsi que font les jeunes gens; nous parlâmes tour à tour littérature, femmes, voyages. Mon compagnon, qui venait de voir la mer à Cette, se donna pour un touriste effréné.

— Et artiste? lui dis-je d'un ton flatteur, car je voulais arriver à mon but; on ne peut vous ranger dans la classe de ces touristes porte-manteaux qui font par intelligence ce que faisait Alfieri par originalité, et courent le monde sans rien voir, rien apprendre, ni rien retenir. Vous savez mieux le prix du temps et le profit que l'esprit peut tirer d'un voyage. C'est là votre journal?

Mes yeux lui désignaient le portefeuille posé sur ses genoux; il sourit négligemment et avec un accent de modestie où perçait une complaisance secrète.

— Ce n'est pas un memento, ce sont de petits vers, me dit-il du ton de Vadius.

— A Iris ou à Elvire? demandai-je.

— A Marthe.

— A Marthe! Le nom est joli, mais ingrat pour la rime.

— Carte, Parthe, Sparte, dit vivement le poète.

— Charte, écarte, Sarthe, ripostai-je avec la prestesse d'un homme qui n'est pas novice à la chasse aux rimes, et qui a demandé plus d'une inspiration au Dictionnaire de Richelet.

— *Anche tu sei poeta!* s'écria mon interlocuteur en parodiant le Corrège.

Sur mes instances, et voyant que je n'étais pas trop indigne de m'asseoir au banquet de sa poésie, il me lut son sonnet à Marthe; car il retournait sonnet. C'étaient des vers tendres et inoffensifs, tels que je sais les faire moi-même, des vers comme il est permis à tout honnête jeune homme d'en composer de semblables le matin en se faisant la barbe, ou le soir en fumant un cigare sur le boulevart des Italiens. Ces vers commençaient par celui-ci, qui, je dois l'avouer, n'était pas le meilleur:

Votre amitié, madame, ah! c'est trop ou trop peu.

J'ai oublié le reste, qu'alors je me rappelai littéralement pendant quelques jours. C'est à dessein que je mentionne ce fait; plus tard, madame, vous saurez pourquoi.

— La cruelle Marthe permet donc l'amitié, mais l'amitié seulement? dis-je au poète.

— Oui, on me fait faire antichambre, reprit-il en souriant avec fatuité.

— Et certes, vous méritez tous les honneurs et toutes les félicités du salon. Charmer les ennuis de l'absence en composant des vers pour l'objet aimé, c'est digne d'un Amadis.

— Heureusement l'absence va finir; ce soir, je l'espère, cette bluette sera arrivée à son adresse.

— Votre sévère amie habite donc C...?

— *C'est toi qui l'as nommé*, répondit l'amant, qui affectionnait les citations poétiques.

Ce nom de C... changea le cours de mes idées et me ramena au souvenir de Dambergeac. Voyant que, selon toute apparence, je me trouvais en conversation confidentielle avec un de ses administrés, la pensée me vint de profiter de l'occasion, et de m'enquérir de quelle considération jouissait mon ami dans son arrondissement. Après plusieurs questions sur la ville de C..., sur sa topographie, sur les ressources que pouvait offrir à un étranger la société de ses habitans :

— Quel homme est votre sous-préfet, demandai-je d'un air indifférent.

Le poète tourna la tête de mon côté par un mouvement brusque ; ses sourcils subitement froncés donnèrent à ses gros yeux bleus une expression presque tragique, et il me sembla que sa jaune chevelure se hérissait sur son front.

— C'est un sous-préfet, répondit-il enfin en laissant tomber chaque parole avec l'écrasant dédain d'une sentence sans appel.

Cette réponse ne m'apprenait rien, car il est des sous-préfets de toutes les espèces ; j'en connais même de spirituels et d'indépendans ; mais si les paroles étaient ambiguës, l'ironie de l'accent était suffisamment explicite.

— Peste, dis-je en moi-même, il paraît que Dambergeac s'est fait des ennemis, et que je me suis adressé à un d'eux.... et insistant par une question insidieuse :

— On dit qu'il a une femme charmante?

Cette fois la physionomie du poète passa du grave au doux, et s'éclaira d'un indéfinissable sourire.

— Madame Dambergeac est une femme, dit-il avec emphase.

— Le sous-préfet est un sous-préfet, sa femme est une femme, vous avez une redingotte bleue et nous sommes dans une diligence ; quatre vérités incontestables, m'écriai-je du ton d'humeur que cause une curiosité désappointée.

Mon voisin secoua la tête d'un air mélancolique, et reprit avec un accent de compassion et d'amertume.

— Une femme jeune et belle, unissant les graces de l'esprit aux qualités du cœur, enchaînée à un homme vulgaire, grossier, despote, incapable de l'apprécier ; c'est là une histoire bien simple, et qui peut être racontée en deux mots : Madame Dambergeac n'est pas comprise de son mari. Voilà tout.

Je restai muet. A ma connaissance, Harmodius avait compris trop de femmes pour que l'inintelligence conjugale qui lui était attribuée ne bouleversât pas toutes mes idées. De deux choses l'une. Le Lovelace de l'école de Droit, aujourd'hui dégénéré, avait subi une complète métamorphose, ou madame la sous-préfète, cette ange incomprise, selon mon voisin, devait être en réalité un hiéroglyphe indéchiffrable. Dans l'un ou l'autre cas, ma visite acquérait un intérêt que je n'avais pas prévu ; aussi, la vue des clochers de C..., que nous aperçûmes en ce moment, me causa-t-elle cette émotion involontaire qu'inspire le pressentiment d'un drame prochain.

— Ah! Dambergeac ne comprend pas sa femme, me dis-je en descendant de voiture ; eh bien! je la comprendrai, moi, dussé-je consacrer sept ans à cette étude : autant de temps qu'Alfieri en a mis à apprendre le grec.

Notre arrivée avait terminé la conversation. Je pris congé de mon compagnon en lui souhaitant tous les succès imaginables en amour, ainsi qu'en poésie, et après avoir déjeuné à la hâte, je me rendis à la sous-préfecture.

— Monsieur le sous-préfet arrive ce matin ; nous l'attendons d'une minute à l'autre, me dit le concierge ; si monsieur veut repasser dans quelque temps....

— J'aime mieux attendre ici, répondis-je ; et sur l'assurance donnée par moi, que j'étais intime de Dambergeac, je fus introduit dans son cabinet de travail. Un bureau circulaire, entouré de fauteuils, occupait le centre de cette pièce ; des bibliothèques à casiers, dont les cartons verts portaient tous quelque étiquette administrative, masquaient les boiseries ; les intervalles étaient remplis par des cartes géographiques, parmi lesquelles brillait au premier rang celle de l'arrondissement de C... ; en face des fenêtres, sur un socle de bois peint simulant le marbre, apparaissait le buste, en plâtre, du roi des Français. A cette vue et en me rappelant le républicanisme d'Harmodius, je ne pus m'empêcher de sourire ; mais avant que je n'eusse le temps de poursuivre mes observations, un bruit roulant qui fit bruire les vitres et parut émouvoir la sous-préfecture tout entière attira mon attention au dehors. Dans la cour, dont la grille venait de souffrir, se ruait avec un fracas solennel une calèche escortée de deux gendarmes à cheval, le sabre nu à la main. Un homme de haute taille, coiffé d'un chapeau à plumes et vêtu d'un uniforme bleu à broderies d'argent, descendit de la voiture ; après avoir remercié et congédié son escorte par un salut plein de gravité, il monta le perron. Un moment après, la porte du cabinet s'ouvrit et Dambergeac se jeta dans mes bras.

Après les premiers momens d'effusion, nous nous examinâmes tous deux avec une égale curiosité, car huit années s'étaient écoulées depuis notre dernière entrevue.

— Tu es pâle et maigre, me dit Harmodius au bout d'un instant.

— En revanche, répondis-je, je te trouve gras et rose ; si je suis la satyre du célibat, tu es le panégyrique vivant du mariage.

En effet, il s'était opéré en lui un changement qui devait paraître avantageux à beaucoup de gens ; il avait pris de l'embonpoint et annonçait une propension décidée à devenir tout-à-fait ce que le peuple appelle un bel homme, c'est-à-dire un gros homme. Son teint, autrefois basané, s'était éclairci et offrait à l'œil ces tons frais et reposés qui caractérisent les portraits d'homme de Larguillière. Il n'y avait plus de politique dans ses cheveux, artistement frisés et ramenés en conque marine au dessus du front, comme ceux des garçons de café. Ce genre de coiffure, joint à deux minimes favoris coupés en croissant de l'oreille au nez, lui donnait une physionomie bourgeoise pouparde, trop bien portante, à laquelle la solennité du costume préfectoral semblait ajouter je ne sais quoi de gourmé et d'important qui me déplut souverainement. Du reste, je cherchai vainement entre les sourcils d'Harmodius ce froncement dur et impérieux, habituel aux tyrans domestiques, et que je m'attendais à y trouver incrusté, d'après les confidences de mon voisin de diligence.

— Je te surprends au milieu de tes grandeurs, dis-je en me rasseyant : sais-tu que sous ce costume et avec les estafiers qui t'accompagnaient tout à l'heure, tu as quelque chose d'imposant et de grandiose. Tu as fait dans ton palais une entrée de pacha.

— Tu me trouves *in fiocchi* en l'honneur de monseigneur d'Auch qui achève sa tournée diocésaine et que je viens de reconduire jusqu'aux limites de mon arrondissement.

— Comment, tu te fais garder par des gendarmes et tu hantes des évêques! des archevêques! les uns ne sont donc plus des janissaires, ni les autres des jésuites?

Le sous-préfet sourit.

— Je t'assure, dit-il, que mes gendarmes sont tous de très honnêtes garçons, et que, parmi ces messieurs du clergé d'Auch, il se trouve des hommes fort distingués ; d'ailleurs, ma femme est nièce d'un des vicaires-généraux.

— Qu'as-tu fait de tes favoris à la Torquato, qui étaient l'adoration de cette pauvre Armandine? demandai-je en changeant de conversation.

— Ma femme n'aime pas la barbe, et puis ce qui est permis à un étudiant messiérait à un magistrat.

Je me mis à rire.

— Magistrat et Harmodius! m'écriai-je ; je ne puis m'habituer à l'accouplement de ces deux mots. Dis-moi, comment te tires-tu de ta correspondance avec tes maires de village, de tes audiences, de tes séances aux conseils de révision, etc. ? La main sur la conscience, ne t'est-il jamais arrivé de t'endormir sur une circulaire administrative ou sur une instruction ministérielle?

— Dans le commencement, répondit mon ami, j'étais obligé, pour me tenir éveillé, de me piquer les jambes avec une épingle. Maintenant, j'y suis fait ; je suis sûr que je ne prends pas plus de cinquante prises de tabac par séance de travail.

— A propos de tabac, nous sommes près de l'Espagne ; tu dois avoir de bons cigares : donne-m'en un ; cela neutralisera peut-être l'odeur de paperasses qu'exhale ton sanctuaire.

— Désolé, *my dear* : je ne fume plus. Ma femme ne supporte pas le cigare, et...

— Parbleu! interrompis-je, impatienté de ce mot : ma femme! qui revenait à tout propos, madame Dambergeac ne saurait être plus délicate que Juliette, à qui l'odeur de la pipe attaquait réellement les nerfs, et que tu avais si bien apprivoisée qu'elle fumait à la fin comme une véritable Andalouse.

— Juliette était ma maîtresse, madame Dambergeac est ma femme, dit Harmodius d'un ton dogmatique.

— M. Pinchon ne parlerait pas mieux, pensai-je ; mais où diantre mon poète de ce matin a-t-il vu que ce modèle des maris était un second Raoul Barbe-Bleue!

Pour satisfaire autant qu'il le pouvait ma fantaisie de tabac, d'Ambergeac me présenta une boîte en or, dont le couvercle offrit à mes yeux une image royale, la même qui figurait en buste au milieu du cabinet, mais entourée cette fois d'une pléiade de jolis princes et d'aimables princesses, le tout délicatement peint en miniature. Dans le cabinet d'un employé du gouvernement, le buste de Louis-Philippe était un meuble obligé ; mais son portrait sur une tabatière me parut appartenir à ce dévoûment sentimental et personnel qui a été si souvent reproché aux royalistes de la restauration.

— Tu es donc décidément juste-milieu? demandai-je brusquement.

— Je suis sous-préfet, dit Harmodius.

Il n'y avait rien à répondre, et je me tus, émerveillé non pas du changement qu'avaient subi les habitudes, les manières, les principes de mon mari, mais de ma propre naïveté, qui avait cru retrouver dans le fonctionnaire de 1834 l'étudiant de 1826. En ce moment, la porte s'ouvrit et un domestique parut sur le seuil.

— Madame attend monsieur, dit-il, la messe est sonnée ; et il sortit.

Je fis un bond sur mon fauteuil, car ce dernier trait était le coup de grace.

— La messe! m'écriai-je ; tu vas à la messe ; sérieusement, décemment, chrétiennement, sans boules fulminantes ni clé forée dans tes poches? Toutes les impiétés commises par mon ancien condisciple à Saint-Eustache et à Sainte-Geneviève s'étaient réveillées dans mon souvenir à ces mots inouis : La messe est sonnée.

Le sous-préfet se leva ; sa figure resta sereine et un indulgent sourire effleura ses lèvres.

— Mon arrondissement est très dévot, dit-il, et il est d'une sage politique de ménager les croyances des populations ; le gouvernement nous

donné à cet égard les instructions les plus positives. Je vais à la messe à onze heures tous les dimanches; d'ailleurs, Marthe est très pieuse.

— Marthe! interrompis-je vivement.

— C'est le nom de ma femme. Viens, que je te présente à elle. Si tu tiens à lui plaire, offre-lui le bras et accompagne-nous à l'église. C'est un ancien aumônier de régiment qui dit la messe... l'affaire d'une demi-heure, pas davantage.

Au moment où je m'approchais d'une fenêtre pour prendre mon chapeau, j'aperçus dans la rue mon compagnon de voyage, l'homme au sonnet, marchant les yeux en l'air, sans doute en quête d'une rime rebelle ou de quelque ange invisible pour moi. A sa vue, une révélation soudaine illumina mon esprit, comme en se levant une rampe de théâtre éclaire la scène où le drame va commencer.

— La sous-préfète s'appelle Marthe!

Et, dans un accès de curiosité tel que j'en avais rarement éprouvé de ma vie, je me précipitai sur les pas d'Harmodius qui se dirigeait vers l'appartement de sa femme.

Nous trouvâmes Mme Dambergeac dans un petit salon qui précédait sa chambre à coucher. Debout devant une fenêtre, la jeune femme tenait d'une main son livre d'Heures, de l'autre le petit rideau de mousseline qu'elle avait soulevé pour regarder dans la rue, et qu'elle laissa retomber négligemment à notre approche. Lorsqu'elle se retourna, je l'enveloppai d'un de ces regards elliptiques et perçans qui, sans insolence, étreignent une femme de la tête aux pieds, en s'emparant des moindres détails de sa personne avec la promptitude et la fidélité que met la cire à prendre l'empreinte d'un cachet. Du même coup d'œil j'aperçus un cachemire rouge retenu autour du cou par une épingle à camée et descendant presque jusqu'à terre, ainsi que les nouvelles mariées de la petite bourgeoisie portent triomphalement le plus beau châle de leurs corbeilles de noces; une robe verdâtre, couleur malheureusement alliée à celle du cachemire; des souliers, ou plutôt des pantoufles en maroquin mordoré; un de ces engloutissans chapeaux en paille d'Italie que je déteste; sous ce chapeau une figure pâle encadrée de cheveux blonds dont le double bandeau, plus abondant que régulier, dénonçait l'incorrection paresseuse d'une coiffure du matin; enfin, pour trait principal, deux yeux bleu clair, fendus en amandes, allongés encore par un clignement moitié dédaigneux, moitié langoureux, familier à beaucoup de femmes du monde, et qui, accompagné d'une imperceptible inclination de tête, répondit à mon salut d'une manière ducale assez impertinente. Cette toilette, dont le goût équivoque eût été de la vulgarité sans la valeur réelle du cachemire, annonçait une provinciale; l'attitude du corps légèrement ployé pouvait se prendre également pour l'effet d'habitudes indolentes ou pour cette flexion involontaire, mais non sans grâce, qu'imprime souvent aux tailles sveltes une organisation délicate ou maladive; le visage ovale, un peu busqué, avait une distinction naturelle, gâtée à demi par son expression à la fois hautaine et élégiaque; les yeux, enfin, avec leurs rayons chatoyans et le jeu expressif des paupières, étaient de ceux qu'un homme peut ne pas aimer, mais qu'il regarde plus d'une fois; leur éclat autant que leur couleur me rappela certains saphirs dont il était question dans le sonnet à Marthe; au total, Mme Dambergeac était une fort jolie femme de vingt-quatre ans, et si mon compagnon de voyage avait dit vrai, son mari était inexcusable de ne pas la comprendre.

— Ma chère Marthe, dit Harmodius, voici un de mes meilleurs amis dont je t'ai souvent parlé, le comte Léopold de Cast.

Malgré ma préoccupation d'observateur, je ne pus m'empêcher de sourire à cette présentation solennelle. A l'Ecole de droit, mon innocent titre de comte avait été mille fois l'objet des plaisanteries libérales de mon condisciple. L'accent sérieux dont il le proclamait aujourd'hui me montra que l'habit de sous-préfet avait réconcilié l'ex-carbonaro avec la noblesse aussi bien qu'avec le clergé.

Après quelques phrases de politesse banale, j'offris le bras à Mme Dambergeac, selon la recommandation qui m'en avait été faite, et nous partîmes pour aller à la messe, contre laquelle je n'avais aucune objection. Quoique l'église ne fût pas éloignée de la sous-préfecture, nous montâmes en voiture pour nous y rendre, faste inusité dans une petite ville. Je crus même un moment que nous serions accompagnés par la gendarmerie qui avait servi d'escorte à Harmodius; cette gloire nous manqua; mais en revanche nous eûmes celle de traverser la nef dans toute sa longueur, et de nous installer au banc réservé à M. le sous-préfet, immédiatement devant la grille du chœur. Lorsque je vais à la messe, c'est à l'entrée de l'église, au rang des pauvres et des humbles, que je me place, laissant à de plus dignes que moi le haut du sanctuaire. Je fus donc presque embarrassé de la distinction qui me parut quelque peu pharisienne, puis je m'y habituai; mais après avoir triomphé de ma gaucherie, je fus moins heureux à l'égard d'une distraction involontaire causée par mes voisins. Harmodius était admirable de maintien et de conduite; les bras croisés sur la poitrine, les yeux imperturbablement fixés sur une hirondelle qui becquetait les vitraux d'une des fenêtres du chœur, il se levait quand il fallait se lever, s'asseyait quand il convenait de s'asseoir, avec une intelligence et une ponctualité dont eût pu s'honorer un sous-préfet de la congrégation. Si je fus édifié de la contenance de mon ami, en revanche Mme Dambergeac, à côté de qui je me trouvais placé, me parut moins absorbée par ses prières que je ne devais m'y attendre, d'après la dévotion qui lui avait été attribuée par son mari. Il me parut qu'elle lisait bien long-temps la même page; de plus, je remarquai que chaque fois qu'elle se levait ou s'asseyait, elle tournait la tête, mouvement qui n'était nullement nécessaire et qui me parut peu hétérodoxe, car je me suis toujours défié des femmes qui regardent derrière elles. A la première occasion, je me retournai en même temps que ma voisine. Mon œil traversa, sans s'y arrêter, la mer de bonnets et de chapeaux de femmes qui ondoyait au milieu de l'église, et sonda d'un regard aussi rapide qu'infaillible un groupe de jeunes gens encombrant la porte dans des intentions plus ou moins pieuses. Au premier rang, debout contre un pilier, le front ceint d'une auréole prismatique dont le couronnait le soleil perçant à travers les vitreaux coloriés, je reconnus mon compagnon de voyage. A la béatitude empreinte sur sa physionomie, ainsi qu'à sa blonde chevelure et à la rotondité de son visage, je crus voir un gros chérubin : les yeux béants et dirigés de mon côté, il semblait dire : *Ave*, comme ces petits anges de marbre dont parle Dante dans son naïf et sublime langage; mais en rencontrant mon regard, le sien changea subitement d'expression, et sa bouche se contracta en une assez laide grimace que je comparerai, puisque nous étions à l'église, à celle que fait, dit-on, Satan lorsqu'on le plonge dans un bénitier.

Je m'assis, et sans affectation j'examinai Mme Dambergeac; cette fois elle lisait son livre à rebours. Harmodius, de son côté, semblait compter fort attentivement les vases de fleurs symétriquement rangés sur la corniche des travées qui entouraient le chœur. Le moyen, madame, d'être attentif à la messe, lorsqu'on a sous les yeux un drame semblable à celui dont je me trouvais inopinément le spectateur.

En sortant de l'église, au milieu d'une double haie de jeunes fidèles rangés sur le passage des jolies dévotes de C...., et qui me rappelèrent les habitués de Saint-Thomas-d'Aquin, j'aperçus de nouveau le poète; il nous salua au moment où je m'asseyais dans la voiture à côté de Mme Dambergeac, et ses gros yeux me lancèrent un regard de dépit et de colère concentrée. Il me traitait en rival, je ne sais pourquoi; je ne sais pourquoi non plus j'acceptai cette position, et sans y être autorisé par la personne la plus intéressée à ce débat naissant, je relevai aussitôt le gant qui m'était jeté.

— Quel est ce gros garçon qui vient de saluer? demandai-je à Harmodius en regardant sa femme du coin de l'œil.

Mme Dambergeac se mordit la lèvre en faisant une petite moue dédaigneuse qui concernait évidemment le gros garçon ou moi : lequel des deux? Je n'en savais rien encore.

— C'est le receveur des contributions, répondit Harmodius : M. Aimé Morisset.

— *De* Morisset, dit la sous-préfète d'un ton bref.

Ce *de* tranchait la question; il devenait évident que la mine méprisante était à mon adresse et destinée à venger M. Aimé de cette épithète impertinente : *gros garçon*.

Que Mme d'Ambergeac fût la Marthe du sonnet, cela n'était plus un doute pour moi; mais quelle était la nature de l'amitié dont parlait le poète dans ses vers, voilà ce que j'étais curieux de savoir. S'il se fût agi de toute autre femme que de celle de mon ami, ma curiosité m'eût paru indiscrète et puérile, ou plutôt je ne l'aurais pas éprouvée. Mais la communauté fraternelle dans laquelle j'avais long-temps vécu avec Harmodius me justifiait à mes propres yeux. Il me sembla que mon initiation volontaire aux secrets de son ménage n'était pas une intrusion blamable, mais une action aussi légitime que naturelle, et qui, dans une circonstance où son honneur pouvait courir quelques risques, devenait un devoir. Ce fut donc sans aucun remords qu'acceptant son invitation de rester à C... jusqu'à la fin de l'automne, et plus long-temps si cela me convenait, je résolus de poursuivre la lecture du roman dont je n'avais encore épelé que le premier chapitre.

CHARLES DE BERNARD.

(La suite au prochain numéro.)

UN DUEL EN VOYAGE.

En mettant le pied dans l'auberge du village de Staffel, nous crûmes entrer dans la tour de Babel; vingt-sept voyageurs, de onze nations différentes, s'étaient donné rendez-vous sur le Rigi pour voir lever le soleil; en attendant, ils mouraient de faim ou à peu près : l'hôte, n'attendant pas si nombreuse compagnie, ne s'était pas muni de provisions suffisantes; aussi n'obtins-je de la société qu'une réception fort médiocre; j'étais une nouvelle bouche tombant au milieu d'une garnison affamée. Chacun jurait dans sa langue, ce qui faisait le plus abominable concert que j'aie jamais entendu. Dès que je sus ce dont il était question, je pensai qu'il serait brave et magnifique à moi de me venger de l'accueil que m'avait fait la société en lui donnant une preuve de philantropie; en conséquence, je tirai de mon carnier une superbe poule d'eau que j'avais tuée en tournant la pointe de Niederlef, avant d'arriver à Weyghis : ce n'était pas grand'chose; mais enfin, en temps de disette, tout devient précieux.

En ce moment, nous entendîmes, à cinquante pas de l'auberge, le son d'une trompe des Alpes : c'était une galanterie de notre hôte, qui, à défaut d'autre chose, nous donnait une sérénade. Nous sortîmes pour écouter ce fameux ranz des vaches, qui, dit-on, donne au Suisse le mal de la patrie; pour nous autres étrangers, ce n'était qu'une espèce de mélodie assez monotone, qui, en mon particulier, éveillait une idée tout à fait formidable; c'est que s'il y avait quelque voyageur égaré dans la montagne, les sons de la trompe lui indiqueraient son chemin.

Je communiquai cette réflexion à mon voisin : c'était un gros Anglais qui, dans les temps ordinaires, devait avoir l'air assez joyeux, mais auquel les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions donnaient une apparence de mélancolie profonde; il réfléchit un instant, puis il lui parut sans doute que mes craintes étaient fondées, car il se détacha de la société, alla arracher la trompe des mains du berger, et la rapporta à l'aubergiste, en lui disant :

— Mon ami, rangez cette petite instrument, afin que votre garçon ne fasse plus de tapage avec.

— Mais, milord, c'est l'habitude, répondit l'hôte, et généralement la musique est agréable aux voyageurs.

— Dans des temps d'abondance, cela est possible, mais jamais dans des temps de disette.

Il revint à moi.

— Soyez tranquille, me dit-il, je lui ai fait ranger son cor de chasse.

— Ma foi, milord, lui dis-je, j'ai bien peur que ce ne soit trop tard; si je ne me trompe, j'aperçois là-bas une espèce d'ombre qui m'a tout à fait l'air d'appartenir à un nouvel arrivant.

— Oh! oh! fit milord; croyez-vous?

— Dam! regardez.

En effet, aux premiers rayons de la lune, nous voyons s'avancer un grand jeune homme qui venait à nous d'un air délibéré, faisant tourner son bâton des montagnes autour de son index, à la manière des artistes qui enlèvent des pièces de six liards sur le bout du nez des militaires. A mesure qu'il avançait, je reconnaissais mon homme pour un véritable type de commis-voyageur parisien : il avait un chapeau légèrement incliné, des favoris en collier, une cravate à la colin, un habit de velours et un pantalon à la cosaque. C'était, comme on le voit, la tenue de rigueur.

En arrivant à nous, il changea de manœuvre, et pour nous prouver sans doute sa science acquise dans le service de la garde nationale, et sa vocation naturelle pour les premiers rôles d'opéra-comique, il s'arrêta à dix pas de nous, joignit la voix au geste, et commença, avec son bâton, l'exercice en douze temps :

—Portez armes ! présentez armes !

Voilà, voilà, voi'à.
Voilà le voyageur français.

Salutem omnibus, — bonjour tout le monde : eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Il y a, mon cher compatriote, répondis-je, que si vous n'arrivez pas avec le secret de la multiplication des pains et des poissons, vous auriez bien fait de rester à Wegghis.

— Bah ! bah ! bah ! quand il y en a pour trois il y en a pour quatre.

— Oui ; mais quand il y en a pour quatre il n'y en a pas pour vingt-huit.

— Ma foi, tant pis ; à la guerre comme à la guerre : une fois à Lucerne, je n'ai pas voulu m'en aller sans voir le Ghi-Ghi. Seulement, comme il n'y avait plus de guide dans le village, je suis venu tout seul ; ça me connaît, la montagne ; je suis de Montmartre, moi. Cependant, comme la nuit était venue, je commençais à vaguer tant soit peu, quand votre trompette m'a remis dans le chemin du salut. Est-ce vous, mon petit père, qui avez soufflé dans la machine ? continua-t-il en s'adressant à l'Anglais.

— Non, monsieur, ce n'être pas moi.

— Pardon, milord, c'est que vous avez l'air d'avoir une bonne respiration.

— Cela être possible; mais je n'aime pas le musique.

— Vous avez tort, — la musique adoucit les mœurs de l'homme. Ohé ! la maison, qu'est-ce que nous avons pour souper? — Et il entra dans l'auberge.

— Il être tout à fait trôle, fotre ami, me dit un Allemand qui n'avait pas encore parlé.

— Je vous demande pardon, répondis-je; mais ce monsieur n'est pas du tout mon ami, et je ne le connais pas; c'est un compatriote, et voilà tout.

— Dites donc, dites donc, voilà comme vous me soutenez, farceur, dit le nouvel arrivant en reparaissant sur la porte la bouche pleine, et mordant à même d'une tartine.

— Ne faites pas attention, milord, ce que je mange, ça ne fait tort à personne; c'est une rôtie que j'ai trouvée dans la lèchefrite, et que notre voleur d'aubergiste mitonnait pour son épouse; heureusement que j'ai été jeter mon coup-d'œil dans la cuisine.

— Eh bien, quelle nouvelle? dis-je.

— Il y a juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim.

L'Anglais poussa un soupir.

— Milord me paraît avoir bon appétit.

— Je avoir un faim de le diable.

— Alors, reprit le commis voyageur, je demanderai à la société la permission de découper : en pareille circonstance j'ai partagé un œuf à la coque entre quatre personnes.

— Ces messieurs et ces dames sont servis, dit l'aubergiste.

Notre hôte avait fait flèche de tout bois : le potage n'était parvenu à acquérir un volume proportionné aux convives qu'aux dépens de sa consistance, et le bœuf était perdu dans une forêt de persil. Néanmoins, le commis voyageur qui, en sa qualité d'écuyer tranchant, s'était placé au milieu de la table, mesura si bien l'un à la cuiller, l'autre à la fourchette, que chacun en eut suffisamment pour se convaincre que ni l'un ni l'autre ne valaient pas le diable.

On servit le rôti, flanqué de quatre plats : le premier contenant une omelette, le second des œufs frais, le troisième des œufs sur le plat, et le quatrième des œufs brouillés; il se composait de vingt mauviettes et de la poule d'eau : le commis-voyageur détailla cette dernière en huit portions à peu près égales, équivalant chacune à une mauviette; puis, passant le plat à l'Anglais :

— Messieurs et dames, dit-il, chaque personne aura un morceau de poule d'eau ou une mauviette au choix, du pain à discrétion. L'Anglais prit deux mauviettes.

— Dites donc, dites donc, milord, dit le commis-voyageur, si tout le monde fait comme vous, il n'y en aura que pour la moitié de la table. L'Anglais fit semblant de ne pas comprendre.

— Ah! dit le commis-voyageur, confectionnant avec le plus grand soin une boulette de pain de la grosseur d'une noisette, et la plaçant entre le pouce et l'index comme un gamin fait d'une bille, ah! tu n'entends pas le français! attends, je vais te parler ta langue : Goddem, vous êtes un goinfre; et il envoya la boulette de pain droit sur le nez du milord.

L'Anglais étendit le bras, prit une bouteille comme pour se servir à boire, et l'envoya à la tête du commis-voyageur, qui, se doutant de la réponse, la saisit à la volée comme un escamoteur fait d'une muscade.

— Merci, milord, dit-il; pour le moment, j'ai plus faim que soif, et j'aimerais mieux que vous m'envoyassiez votre mauviette que votre bouteille. Cependant, je ne veux pas vous refuser le toast que vous m'offrez.

Il versa quelques gouttes de vin dans son verre déjà plein :

— Au plaisir de vous rencontrer dans un autre endroit que celui-ci, où nous soyons quatre au lieu de vingt-huit, et où, en place de bouteilles de vin, nous nous envoyions des balles de plomb à la tête!

— Cela être avec la plus grande satisfaction pour moi, répondit l'Anglais levant son verre à son tour, et en le vidant jusqu'à la dernière goutte

— Allons, allons, messieurs, dit un des convives, assez comme cela, nous avons des dames.

— Tiens! dit le commis-voyageur, encore un compatriote?

— Vous vous trompez, monsieur, je n'ai pas cet honneur; je suis Polonais.

— Eh bien ! être Polonais,
C'est encore être Français.

— Qui est-ce qui veut de l'omelette? Et le commis-voyageur se mit à partager l'omelette en vingt-huit portions avec la même facilité que si rien ne s'était passé.

Il y a une chose remarquable : tous les peuples se battent en duel: mais nul ne propose et n'accepte un défi aussi légèrement que le Français, et le défi proposé ou accepté, nul ne va sur le terrain avec plus d'insouciance. Pour tous, mettre le pistolet ou l'épée à la main est une affaire sérieuse; pour le Parisien surtout, c'est un motif d'exagération et de gaîté : vous voyez deux hommes qui se promènent au bois de Vincennes à cinquante pas l'un de l'autre; l'un fredonne un air de *la Cenerentola*, l'autre prend des notes sur ses tablettes. Vous croyez que le premier est un amant en bonne fortune, et le second un poète qui cherche des rimes : point : ce sont deux messieurs qui attendent que leurs amis décident s'ils se couperont la gorge ou s'ils se brûleront la cervelle; quant à eux, le mode d'exécution ne les regarde pas, c'est l'affaire de leurs témoins. Il n'y a peut-être pas là un plus grand courage, mais il y a certes un plus grand mépris de la vie.

Mais nous nous sommes laissé emporter par des généralités hors d'une situation tout individuelle. M. Alcide Jollivet, c'est le nom de notre commis-voyageur, n'avait probablement jamais examiné la vie sous le côté désenchanteur. Loin de là, la Providence semblait lui avoir auné des jours de coton et de soie, et comme si, dans la crainte de les voir finir d'une manière inattendue, il voulait mettre à profit les instans qui lui restaient, sa gaîté et son entrain s'étaient augmentés d'une manière sensible depuis la querelle qui venait d'avoir lieu. Quant à l'Anglais, au contraire, il était devenu plus sombre, et sa mauvaise humeur s'était portée spécialement sur le plat d'œufs brouillés qui était en face de lui, et qu'il avait presque complètement dévoré. Au reste, lorsqu'on apporta le dessert, qui se composait majestueusement de huit assiettes de noix et trois assiettes de fromage, et qu'il se fut bien convaincu qu'il n'y avait pas autre chose à attendre, il se leva de table et disparut.

Dix minutes après, l'hôte entra lui-même pour nous prévenir qu'il n'y avait de lits que pour les voyageuses; encore l'Anglais, sans rien dire, s'était-il traîtreusement glissé dans l'un d'eux, de sorte que force était que deux dames couchassent ensemble. M. Alcide Jollivet offrit d'aller vider une cuvette d'eau glacée dans les draps de l'Anglais; mais la femme et la fille de l'Allemand l'arrêtèrent en lui disant qu'elles avaient l'habitude de partager le même lit.

Dès que les dames se furent retirées, le commis-voyageur vint à moi.

— Ah! ça, je compte sur vous, me dit-il; car vous présumez bien que ça n'est pas fini comme cela.

— Bah! répondis-je, il faut espérer que la chose n'aura pas de suite.

— Pas de suite : allons donc; quand ce ne serait que par amour national. C'est que vous n'avez pas d'idée comme je déteste les goddem, moi, ils ont fait mourir mon empereur. Aussi je n'ai jamais voulu voyager en Angleterre pour le compte d'aucune maison.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il y a trop d'Anglais.

C'était une raison à laquelle il n'y avait rien à répondre.

— A la bonne heure les Polonais, continua-t-il ; c'est une nation de braves. Où est donc le nôtre ?

— Il vient de sortir.

— Il n'y a qu'un malheur, nous pouvons le dire, puisqu'il n'est pas là, c'est qu'ils ont tous des noms ! ma parole d'honneur, il faut être quatre pour les prononcer, et ça devient gênant dans le tête-à-tête.

— Fous êtes tant l'erreur, dit l'Allemand, rien n'être plus facile : fous éternuez, et fous ajoutez ki, foilà tout.

Dans ce moment, le Polonais rentra avec son manteau qu'il était allé chercher ; Jollivet alla à lui ; monsieur, lui dit-il, serais-je indiscret en vous priant, en cas de duel, d'être mon témoin.

— Pardon, monsieur, répondit le Polonais avec hauteur, mais j'ai l'habitude de ne jamais me mêler des affaires de cabaret ; et il alla étendre son manteau au pied du mur et se coucha dessus.

— Eh bien ! mais il est poli, l'enfant de la Vistule, dit Jollivet ; et moi qui avais déjà fait quinze lieues pour voler au secours de la Pologne, quand j'ai appris que Varsovie était prise : ceci est une leçon.

— Chêtre folontiers fotre témoin, cheune homme, dit l'Allemand ; milord, il afait tort ; il être la cause que je n'ai pas eu de maufiette.

— Ah ! maintetartèffe ! à la bonne heure, s'écria Jollivet, vous êtes un brave homme : voulez-vous que nous passions la nuit à boire du punch ? Je le fais un peu crânement, allez.

— Ché feux pien, répondit l'Allemand.

— Et vous ? me dit Jollivet.

— Merci, j'aime mieux dormir, répondis-je.

— Liberté, *libertas*, je vais à la cuisine.

— Et moi je me couche.

— Bonne nuit.

J'étendis à mon tour mon manteau à terre et je me jetai dessus ; mais quelque besoin que j'eusse de sommeil, je ne m'endormis pas si vite, cependant, que je ne visse rentrer notre commis voyageur portant à deux mains une casserole pleine de punch, dont la flamme bleuâtre éclairait sa joyeuse figure.

Le lendemain nous fûmes réveillés par la trompe des Alpes. Nous nous levâmes aussitôt, et comme notre toilette n'était pas longue à faire, nous nous trouvâmes prêts à partir pour le Righi-Culm, un quart-d'heure avant le jour.

Il y a des descriptions que la plume ne peut pas transmettre, il y a des tableaux que le pinceau ne peut pas rendre ; il faut en appeler à ceux qui les ont vus, et se contenter de dire qu'il n'y a pas au monde de spectacle plus magnifique que le lever du soleil sur ce panorama dont on est le centre, et du milieu duquel, en tournant sur son talon, on embrasse d'un seul coup-d'œil trois chaînes de montagnes, quatorze lacs, dix-sept villes, quarante villages et soixante-dix glaciers, parsemés sur cent lieues de circonférence.

— C'est égal, me dit Jollivet en me frappant sur l'épaule, j'aurais été diablement vexé d'être tué, surtout par un Anglais, avant d'avoir vu ce que nous venons de voir !..

Vers les sept heures, nous nous remîmes en route pour Lucerne.

Il était quatre heures du soir à peu près lorsque mon nouvel ami, Alcide Jollivet, entra dans ma chambre au moment où je donnais l'ordre qu'on m'amenât, le lendemain matin, une barque et des bateliers pour me rendre à Hanstad.

— Un instant, un instant, dit Jollivet, vous ne vous en irez pas comme cela ; vous savez que j'ai un compte à régler avec mon goddem.

— Bah ! lui dis-je, je croyais que vous aviez oublié cette ridicule querelle.

— Merci ! on vous jettera des bouteilles à la tête sans dire gare, et vous croyez que ça se passera comme ça ? Oh ! vous ne connaissez pas Alcide Jollivet.

— Voyons, asseyez-vous là, et causons.

— Avec plaisir. Si je faisais monter un petit verre de kirch, hein ?

— J'en ai là d'excellent. Attendez.

— Non, non, ne vous dérangez pas, je le vois.... et des verres ?.... en voilà. Maintenant prêchez ; j'écoute.

— Eh bien ! mon cher compatriote, croyez-vous que l'insulte que vous avez faite ou reçue soit assez sérieuse pour que vous tuiez un homme ou qu'un homme vous tue, voyons ?

—Ecoutez, dit Jollivet en dégustant son petit verre, je suis bon garçon, moi ; — il est fameux votre kirch ; — je ne ferais pas de la peine à un enfant ; je ne suis pas querelleur, attendu que je ne sais pas me battre. — Où l'avez-vous acheté, hein ?

— Ici même.

— Au Cheval-Blanc ?

— Oui.

— Ah ! le père Franck, il ne m'en a pas donné de ce coin-là, je m'en plaindrai à Catherine. — Je pensais donc que si c'était avec un Français que la chose fût arrivée, je dirais : C'est bon, c'est bien ; l'affaire ne regarde que nous ; entre compatriotes, ça s'arrange ; personne n'a le droit d'y mettre le nez ; mais avec un Anglais, voyez-vous... d'abord je ne peux pas les sentir, les Anglais ; ils ont fait mourir mon empereur... avec un Anglais, c'est autre chose, d'autant plus qu'il y avait là des Allemands, des Russes, des Polonais, l'Afrique et l'Amérique ; est-ce que je sais, moi ! et qu'on dirait dans les quatre parties du monde que les Français ont eu le dessous ; eh bien ! ça ne doit pas se dire. En France, c'est bien ; un Français recule devant un Français, il n'y a rien à dire ; mais à l'étranger, chacun de nous représente la France ; ce qui m'est arrivé à moi vous serait arrivé à vous, que vous vous battriez, et si vous ne vous battiez pas, je me battrais, moi. Voyez-vous, à Milan, l'année passée, il y avait un commis-voyageur de Paris, de la rue St-Martin, qui avait manqué d'argent ; un Italien lui en avait prêté, il lui avait fait son billet ; au jour dit il ne l'a pas payé ; le surlendemain, je suis arrivé dans la ville ; on parlait de ça dans le commerce, on commençait à jaser sur les Français. — Oh ! j'ai dit : Halte-là ! c'est un de mes amis ; il m'a chargé de payer, je suis de deux jours en retard ; c'est ma faute, ce n'est pas la sienne. Je me suis amusé à Turin, j'ai eu tort. C'est cinq cents francs, les voilà : mettez votre *pour acquit* derrière, et donnez-moi le billet.

— Et votre ami, vous a-t-il remboursé ?

— Mon ami ! je ne le connaissais pas ; seulement il était de la rue St-Martin et moi de la rue St-Denis ; il voyageait pour les vins et moi pour les soieries ; ça été cinq cents francs de moins dans ma poche ; mais le nom de Français est sans tache.

— Vous êtes un brave garçon, lui dis-je en lui tendant la main.

— Oui, oui, oui, oui, je m'en vante, je n'ai pas d'esprit, moi ; je n'ai pas grande éducation ; je ne fais pas des drames comme vous, enfin ; car je vous ai reconnu, et puis d'ailleurs votre nom est connu au boulevart St-Martin ; mais il n'y en a pas un pour m'en revendre en aritméthique : je sais que deux et deux font quatre, et qu'une bouteille jetée à la tête vaut un coup de pistolet.

— Eh bien ! c'est vrai, vous avez raison, lui dis-je.

— Ah ! c'est heureux ; on a du mal à vous tirer la vérité du ventre.

— Ecoutez, lui dis-je, en le regardant dans les yeux : je ne vous connaissais pas ; au premier abord, pardon de ce que je vais vous dire, vous ne m'avez inspiré ni l'intérêt ni la confiance qu'en ce moment j'éprouve pour vous.

— Ah ! c'est vrai, n'est-ce pas ? parce que je suis sans façon ; — j'ai des manières de commis-voyageur ; que voulez-vous ? c'est mon état ; mais le cœur est solide, voyez-vous, et pour l'honneur national, je me ferais hacher en morceaux.

— Or, continuai-je, ce que vous avez dit de l'importance de notre conduite à l'étranger, je le pense comme vous. Dans un duel, hors de France, un témoin,—c'est un second, c'est un parrain, c'est un frère : si l'homme dont il est la caution ne se bat pas, il faut qu'il se batte, lui. Ainsi, réfléchissez, quand vous m'aurez fait entamer l'affaire ; si ce n'est pas vous, ce sera moi.—Maintenant, je suis prêt.

— Eh bien, soyez tranquille, allez trouver l'Anglais, de confiance ; arrangez les choses avec lui, comme cela vous conviendra, et puis vous me direz ce qu'il faut que je fasse, et je le ferai.

— Avez-vous de la préférence pour une arme quelconque ?

— Moi, je n'en sais pas plus à l'épée qu'au pistolet ; la seule arme que je manie un peu proprement, c'est l'aune : à celle-là, je ne crains pas de rencontrer un maître.—Il est un peu joli, le calembourg, hein !...

— Oui ; mais nous ne sommes pas ici pour faire de l'esprit.

— Vous avez raison, parlons peu et parlons bien.

— Avez-vous du calme sur le terrain ?

— Je ne peux pas vous répondre de cela, moi ; si le sang me monte à la tête, il faudra que ça éclate ; seulement, ça éclatera en avant, je vous en réponds.

— Sacredieu !... fis-je, en frappant du pied.

— Allons, allons, en route, et tout ce qu'il voudra, entendez-vous, depuis l'aiguille à tricotter jusqu'à la coulevrine.

— Où demeure-t-il ?

— A la Balance.

— Et comment l'appelle-t-on ?

— Sir Robert Lesly, baronnet ! Passez par l'Aigle, et prenez l'Allemand avec vous ; c'est un brave homme, et puis je ne suis pas fâché qu'il soit là.

— C'est bien ; attendez-moi ici.

— Ecoutez : si ça vous est égal, je monterai chez moi ; j'ai deux mots à dire à ma petite femme.

— Vous êtes marié ?

— Marié !.. allons donc !

— Très bien !

— Voyez-vous, en rentrant ici, vous prendrez votre bâton de voyage, vous frapperez trois fois au plafond, et je descendrai.

— C'est dit. Laissez-moi seulement le temps de faire un peu de toilette.

— Bah ! vous êtes bien comme cela.

— Mon cher ami, il y a certaines propositions qu'on ne peut faire qu'avec une chemise à jabot et des gants blancs.

— Vous avez raison. Bonne chance, et ne me rompez pas d'une semelle ; ne cédez pas un pouce. Des excuses, ou du plomb !

— Soyez tranquille.

— Je m'habillai, tout en pensant à ce singulier mélange d'expressions vulgaires et de sentimens élevés. Ce type, qu'on chercherait vainement, je crois, dans tout autre pays, et qui est si commun en France, m'était déjà connu ; mais jamais je n'avais été à même de l'étudier de si près. De ce moment, outre l'intérêt réel que m'inspirait ce brave jeune homme, il y avait encore une curiosité d'anatomiste. Il en est de l'auteur dramatique comme du médecin : dans toute chose, il voit malgré lui le côté de l'art, et, en même temps que son âme se prend, malgré lui son esprit étudie.

Cela est triste à dire ; mais, chez l'un comme chez l'autre, il y a une partie du cœur qui est desséchée : chez le médecin, c'est celle qui touche à la science ; chez le poète, c'est celle qui touche à l'imagination.

Je trouvai l'Allemand à l'hôtel de l'Aigle : il avait donné sa parole, et, en général, les gens de sa nation ne la retirent point. Il me suivit chez l'Anglais. Arrivés à l'hôtel de la Balance, nous demandâmes sir Robert : on nous dit qu'il était dans le jardin ; nous y entrâmes. A peine eûmes-nous fait vingt pas que nous l'aperçûmes au bout d'une allée transversale. Il s'exerçait au pistolet ; derrière lui, son domestique chargeait les armes.

Nous approchâmes lentement et sans bruit, et, arrivés à dix pas de lui, nous nous arrêtâmes. Sir Robert était de première force : il tirait à vingt-cinq pas sur des pains à cacheter collés contre le mur, et faisait mouche presque à tout coup.

— Sacrement!... murmura l'Allemand.

— Diable! diable! fis-je.

— Pardon! dit sir Robert; je n'avais pas vu vous, messieurs, et je faisais la main à moi.

— Mais elle ne me paraît pas trop dérangée, d'après les trois derniers coups que vous venez de tirer.

— No! no! je être assez content pour moi.

— Nous sommes enchantés de vous trouver dans ces heureuses dispositions, monsieur ; l'affaire que nous avons à traiter n'en sera que plus facile à mener à terme.

— Oui ; vous venez pour la bouteille, n'est-ce pas ? Très bien! très bien! je attendais vous.

— Alors, monsieur, je vois que la négociation ne sera pas longue.

— No, elle sera très courte.—Votre camarade, il have le envie de se battre, et moi aussi.

— Alors, monsieur, envoyez-nous vos témoins ; car il me paraît que le point principal est convenu, et qu'il n'y a plus à régler que les armes, le lieu et l'heure.

— Oui, oui, cela être tout, et ils seront à le votre hôtel, demain à sept heures.

— C'est bien ; à l'honneur de vous revoir.

— Adieu, adieu. John, rechargez les pistolets. Et avant que nous ne fussions sortis du jardin, nous avions la preuve que milord continuait son exercice.

— Savez-vous, dis-je à mon compagnon, que notre adversaire tire le pistolet d'une manière assez distinguée?

— Ia, répondit l'Allemand.

— Je voudrais bien avoir des pistolets de tir, pour voir au moins ce que sait faire notre homme : allons chez un armurier, peut-être que nous en trouverons.

— Moi, en afoir.

— Vous! et sont-ils bons?

— Des *kucheinreiter*.

— Parfait. Allons les chercher.

— Allons.

Nous rentrâmes à l'hôtel de l'Aigle. l'Allemand tira les instrumens de leur boîte ; c'était bien cela : d'ailleurs, le nom de l'auteur était écrit en lettres d'argent, incrustées sur leur canon bleu d'azur.

— Oh! mes vieux amis, dis-je en essayant leurs ressorts, je vous reconnais : vous n'êtes pas si brillans que nos joujoux de Paris, ni si moelleux que vos confrères de Londres ; mais vous êtes bons et sûrs, et pourvu que la main qui vous dirige ne tremble pas, vous portez une balle aussi loin et aussi juste que si vous sortiez des ateliers de Versailles ou des fabriques de Manchester. Permettez-vous que je les emporte, monsieur ? demandai-je à l'Allemand.

— Faites.

— A demain sept heures.

— A temain.

Je rentrai à l'hôtel assez inquiet. L'affaire prenait une tournure sérieuse. L'Anglais avait été calme, digne et poli. Il était évident que c'était non seulement un homme qui se battait, mais encore un homme qui savait se battre. L'offense était réciproque ; par conséquent, il n'y avait pas à refuser ou à choisir les armes : le sort devait en décider ; et si le sort décidait que le combat aurait lieu au pistolet, je ne voyais pas grande chance pour mon pauvre compatriote. Aussi étais-je là, debout devant la table, tournant et retournant mes kucheinreiter, sans pouvoir me décider à le faire descendre. Enfin, je voulus voir s'ils étaient aussi bons que ceux avec lesquels j'avais commencé mon éducation : je les chargeai tous deux, et, comme ma fenêtre donnait sur le jardin, je visai un petit arbre qui était à une vingtaine de pas de moi, et je tirai. La balle enleva un morceau d'écorce.

—Bravo! dit une voix qui partait de la fenêtre au-dessus de la mienne, et que je reconnus pour celle de notre commis-voyageur, bravo! bravissimo!

Et il se mit à descendre par son balcon pour gagner le mien.

— Eh bien! mais que diable faites-vous ?

— Je prends le chemin le plus court.

— Mais vous allez vous casser le cou, mon cher ami.

— Moi, pas si jeune : on connaît sa gymnastique, et on s'en sert. Il lâcha la dernière barre de fer qu'il ne tenait plus que d'une main, et tomba sur mon balcon. Voilà, sans balancier.

— Ma parole, vous me faites peur.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous êtes un grand enfant et pas autre chose.

— Bah ! dans l'occasion, on sera un homme, soyez tranquille. Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ?

— J'ai vu notre Anglais.

— Ah !

— Il se battra.

— Tant mieux.

— Nous l'avons trouvé dans le jardin.

— Que faisait-il donc? Le temps des fraises est passé, ce semble.

— Il s'exerçait au pistolet.

— C'est un amusement comme un autre.

— Vous ne demandez pas comment il tire?

— Je le saurai demain.

— Mais vous-même ; voyons, prenez ce pistolet, il est tout chargé

— Pourquoi faire ?

— Pour que je voie ce que vous savez faire.

— Ne vous inquiétez pas de cela ; si nous nous battons, je tirerai d'assez près pour ne pas le manquer.

— Vous êtes toujours décidé?

— Ah ça! vous devenez monotone à la fin.

— C'est bon, n'en parlons plus.

— Et pour quelle heure?

— Mais pour huit heures à peu près.

— Bien : quand vous aurez besoin de moi, vous me frapperez; en attendant, je retourne à mes amours, toujours.

A ces mots, il se mit à grimper comme un écureuil à l'angle de ma fenêtre, regagna son balcon et rentra chez lui. J'employai le reste de la soirée à me procurer des épées et à prévenir un chirurgien. Francesco se chargea, de son côté, de tenir une barque prête : je la louai pour toute la journée.

Le lendemain, à sept heures, l'Allemand était chez moi; derrière lui venaient les témoins de sir Robert. Comme je l'avais prévu, le sort devait décider de toutes les conditions ; quant au lieu du combat, ils proposèrent une petite île inhabitée du golfe de Kussnach : nous acceptâmes. Ces préliminaires arrêtés, ces messieurs se retirèrent. Je frappai, comme il était convenu, le plafond avec mon bâton de voyage ; Alcide me répondit avec le talon de sa botte, et cinq minutes après il descendit. Lui aussi avait fait toilette ; car il avait entendu ce que j'avais dit la veille, et il avait voulu me prouver qu'il ne l'avait pas oublié. Malheureusement sa toilette était des plus choisies pour l'occasion à laquelle elle devait servir : il avait un habit à boutons de métal ciselé, un pantalon à raies et une cravatte de satin noir surmontée d'un col blanc.

— Vous allez remonter chez vous et changer entièrement de costume, lui dis-je.

— Et pourquoi cela? je suis tout flambant neuf.

— Oui, vous êtes magnifique, c'est vrai; mais les raies de votre pantalon, les boutons de votre habit et le col de votre chemise sont autant de points de mire qu'il est inutile de présenter à votre adversaire. N'avez-vous pas un pantalon de couleur sombre et une redingote noire ? Quant à votre col, vous l'ôterez, et voilà tout.

— Si fait, j'ai tout cela; mais cela nous retardera.

— Soyez tranquille, nous avons le temps.

— Et où l'affaire a-t-elle lieu?

— Dans la petite île de Kussnach.

— Dans un instant, je suis à vous.

En effet, cinq minutes après, il rentra dans le costume indiqué.

— Voilà, dit-il ; — costume complet d'entrepreneur des pompes funèbres; il ne me manque qu'un crêpe à mon chapeau; mais ce n'est pas la peine de retarder le départ pour cela. En route, messieurs, en route ; je ne voudrais pour rien au monde arriver le dernier.

La barque était à cinquante pas de l'auberge ; les bateliers n'attendaient que nous; le chirurgien, prévenu, était à bord. Nous partîmes. A peine fûmes-nous sur le lac, que nous vîmes, à cinq cents pas devant nous, le bateau de sir Robert.

— Un louis de *trinkgeld!* (1), dit Jollivet aux bateliers, si nous sommes arrivés à l'île de Kussnach avant la barque que vous voyez.

Les bateliers se courbèrent sur leurs rames, et la petite embarcation glissa sur l'eau comme une hirondelle. La promesse fit merveille : nous arrivâmes les premiers.

C'était une petite île de soixante-dix pas de longueur à peu près, au milieu de laquelle l'abbé Raynal, dans un de ses accès de liberté philosophique, avait fait élever un obélisque en granit pour consacrer la mémoire des patriotes de 1308. Il avait d'abord demandé aux magistrats d'Unterwald de faire ériger ce monument au Grutli, mais ceux-ci l'avaient remercié, en répondant que la chose était inutile, et que le souvenir de leurs ancêtres n'était pas en danger de s'éteindre chez leurs descendans. Il s'était donc contenté de l'île de Kussnach, et il avait fait dresser son obélisque, traversé, pour plus grande solidité, d'une barre de fer dans toute sa longueur. Malheureusement, cette précaution, qui devait éterniser le monument, fut la cause même de sa perte. La foudre, attirée par le fer, tomba quelques années après sur l'obélisque et le mit en pièces.

Le lieu était on ne peut mieux choisi pour la scène qui allait s'y passer. C'était une langue de terre plus longue que large, au milieu de laquelle

(1) Mot à mot, *argent pour boire*.

trouvent encore les debris du monument de l'abbé Raynal; parfaitement solitaire du reste, attendu que, dans les crues du lac occasionnées par la fonte des neiges, l'eau doit la recouvrir entièrement. Je venais de l'examiner dans toutes ses parties, lorsque la barque de sir Robert aborda à l'extremité opposée à celle où nous nous trouvions. Sir Robert resta au bord de l'eau; ses témoins s'avancèrent vers nous; je fis un pas pour aller au-devant d'eux. Jollivet m'arrêta par le bras. Je fis signe à l'Allemand que j'allais bientôt le rejoindre; il s'avança en conséquence à la rencontre de ces messieurs.

— Une seule chose, dit Jollivet.

— Laquelle!

— Promettez-moi que si le sort nous accorde la faculté de régler les conditions du combat, vous accepterez les miennes. Ce seront celles d'un homme qui n'a pas peur; soyez tranquille.

— Je vous le promets.

— Allez maintenant.

Je m'avançai vers nos adversaires. Sir Robert leur avait expressément défendu de faire aucune concession; de sorte que nous n'eûmes à nous occuper que des préparatifs du combat. Nous jetâmes une pièce de cinq francs en l'air. Ces messieurs retinrent tête pour le pistolet, et nous pile pour l'épée : la pièce retomba tête; le pistolet fut adopté. On jeta la pièce une seconde fois en l'air pour savoir si l'on se servirait des pistolets de l'Anglais qui lui étaient familiers, ou de ceux de l'Allemand, qui étaient étrangers à l'un comme à l'autre; cette fois encore le sort favorisa nos adversaires. Enfin, on fit un troisième appel au hasard pour savoir à qui appartiendrait de régler le mode du combat : cette fois le sort fut pour nous. J'allai trouver Jollivet.

— Eh bien! dis-je, vous vous battez au pistolet!

— Très bien.

— Sir Robert a le droit de choisir ses armes.

— Ça m'est égal.

— Maintenant c'est à vous de régler le combat.

— Ah! dit Jollivet en se levant, eh bien! dans ce cas-là nous allons rire; je veux,—entendez-vous bien? je puis dire : je veux : car j'ai votre parole, je veux que nous marchions l'un sur l'autre, un pistolet de chaque main, et que nous tirions à volonté.

— Mais, mon cher ami...

— Voilà mes conditions; je n'en accepterai pas d'autres.

Je n'avais rien à dire; j'étais lié par ma promesse. Je transmis ma mission aux témoins de sir Robert; ils allèrent le trouver. Après quelques mots échangés, l'un d'eux se retourna :

— Sir Robert accepte, dit-il. Nous nous saluâmes réciproquement. J'allai chercher les pistolets dans la barque, et je les apportai. Je commençais à les charger, lorsque Jollivet me prit par le bras.

— Laissez faire la besogne à votre ami, me dit-il; j'ai deux mots à vous communiquer.—Nous nous écartâmes.

— Je n'ai personne au monde, et si je suis tué, par conséquent personne ne me pleurera; si ce n'est pourtant une pauvre fille qui m'aime de tout son cœur.

— Lui avez-vous écrit?

— Oui, voilà une lettre. Si je suis tué, faites-la lui parvenir; si je suis blessé, et qu'on ne puisse pas me transporter jusqu'à Lucerne, allez-y, et envoyez-la moi.

— Elle demeure donc dans cette ville?

— C'est la fille de notre hôte, Catherine. Je lui ai promis de l'épouser, pauvre fille!.. vous comprenez?

— C'est bien, la chose sera faite.

— Merci. Allons, sommes-nous prêts, mes petits amours?

Je me retournai vers nos adversaires : ils attendaient.

— Je crois que oui, répondis-je.

— Une poignée de main.

— Du sang-froid!..

— Soyez tranquille.

En ce moment, l'Allemand se rapprocha de nous avec les pistolets tout chargés; nous conduisîmes Alcide Jollivet à l'extrémité de l'île; puis, voyant que les témoins de sir Robert s'étaient déjà écartés de lui, nous revînmes nous placer en face d'eux, laissant les deux combattans à cinquante pas de distance à peu près l'un de l'autre; alors, nous étant regardés pour savoir si l'on pouvait donner le signal, et voyant que rien ne s'y opposait, nous frappâmes trois fois dans nos mains, et au troisième coup, les adversaires se mirent en marche.

Certes, une des sensations les plus poignantes qu'on puisse éprouver, c'est de voir deux hommes pleins de vie et de santé, qui devraient avoir encore tous deux de longues années à vivre, et qui s'avancent l'un au devant de l'autre tenant la mort de chaque main. En pareille circonstance, le rôle d'acteur est, je crois, moins pénible que celui de spectateur; et je suis sûr que le cœur des hommes, qui d'un moment à l'autre pouvait cesser de battre, était moins violemment serré que le nôtre. Pour moi, mes yeux étaient fixés comme par enchantement sur ce jeune homme dans lequel, la veille au soir, je ne voyais encore qu'un farceur d'assez mauvais goût, et auquel à cette heure je m'intéressais comme à un ami. Il avait rejeté ses cheveux en arrière, sa figure avait perdu cette expression de plaisanterie triviale qui lui était habituelle; ses yeux noirs, dont seulement alors je remarquai la beauté, étaient hardiment fixés sur son adversaire, et ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir ses dents, violemment serrées les unes contre les autres. Sa démarche avait perdu son allure vulgaire : il marchait droit, la tête haute, et le danger lui donnait une poésie que je n'avais pas même soupçonnée en lui. Cependant la distance disparaissait devant eux; tous deux marchaient d'un pas mesuré et égal; ils n'étaient plus qu'à vingt pas l'un de l'autre. L'Anglais tira son premier coup. Quelque chose comme un nuage passa sur le front de son adversaire; mais il continua d'avancer. A quinze pas, l'Anglais tira son second coup et attendit. Alcide fit un mouvement comme s'il chancelait, mais il avança toujours. A mesure qu'il s'approchait, sa figure pâlissante prenait une expression terrible. Enfin, il s'arrêta à une toise à peu près; mais ne se croyant pas assez près, il fit encore un pas, puis un pas encore. Ce spectacle était impossible à supporter.

— Alcide, lui criai-je, est-ce que vous allez assassiner un homme? Tirez en l'air, sacredieu! tirez en l'air.

— Cela vous est bien facile à conseiller, dit le commis voyageur en ouvrant sa redingote et en montrant sa poitrine ensanglantée. Vous n'avez pas deux balles dans le ventre, vous.

A ces mots, il étendit le bras, et brûla à bout portant la cervelle de l'Anglais.

— C'est égal, dit-il alors en s'asseyant sur un débris de l'obélisque, je crois que mon compte est bon; mais au moins, j'ai tué un de ces brigands d'Anglais qui ont fait mourir mon empereur!...

ALEXANDRE DUMAS.

LES CHANTEURS DE SALON

Les chanteurs de salon ne sont pas tous ridicules au même degré, prétentieux de la même manière; si l'espèce est unique, elle est variée aussi. Il y a d'abord les chanteurs *sérieux* et les chanteurs *plaisans*. Quant à ces deux grandes catégories, procédant par des moyens si différens, si contraires, si l'on ne faisait que les entendre, on pourrait certes les confondre sans beaucoup de mauvaise volonté.

Il y a encore parmi les chanteurs sérieux les chanteurs de musique italienne et les chanteurs de musique française, les chanteurs de grands morceaux et les chanteurs de romances. Quant à l'espèce *comique*, sans être aussi variée, elle suit dans ses subdivisions à peu près les mêmes rgèles, les mêmes dénominations, surtout à l'endroit de la musique italienne et de la musique française, du haut comique et de la basse charge vulgaire. Maintenant, comme chacune de ces nombreuses catégories a ses mœurs, ses habitudes, ses usages particuliers, comme leurs appétits sont différens et souvent opposés, nous demanderons au lecteur la permission de les classer selon leur importance, et de suivre dans cette physiologie écourtée un certain ordre, une certaine filiation. Cependant il y a des points sur lesquels ils se rencontrent tous, des ridicules qu'ils possèdent tous. Nous aurons occasion en les indiquant de les mettre également en relief.

Nous n'avons jamais bien compris, nous l'avouons, ces physiologistes qui s'appliquent à donner tout d'abord une physionomie particulière et générale à l'espèce qu'ils décrivent; à vouloir, par exemple, que tous ceux qui la composent aient le même nez, la même bouche, la même couleur de cheveux. C'est, à notre sens, une mauvaise manière de procéder, parce qu'elle n'est ni vraie ni vraisemblable; le ridicule ne fait pas la personne, et nous ne savons pas de tailles ou de figures qui soient exclues de son temple; c'est, au contraire, un très vaste édifice bâti à toutes fins et qui a souvent abrité l'espèce humaine tout entière.

Cette digression est pour dire que nous n'assignons à nos chanteurs, ni un trait de la figure, ni une pose de corps particulier; ils sont à la fois blanc ou noir, brun ou blond, grand ou petit, élégant ou négligé. Cependant nous serons peut-être obligés d'aller à l'encontre de ce principe à l'endroit d'une de nos catégories les plus importantes, celle des chanteurs de romances; mais nous n'y sommes pas encore.

Nous pouvons également dire dès à présent qu'il n'en est pas de même au moral qu'au physique; c'est là un des points où les chanteurs de salons se rencontrent et se ressemblent : ils ont tous une grande foi dans leur science, une confiance parfaite en l'effet qu'ils vont produire, en un mot cette assurance outrée, cet aplomb pyramidal, que le talent ne donne pas. Dans leur opinion, qui a, il faut le reconnaître, l'avantage de l'excentricité, les artistes qui brillent sur nos premières scènes ne les valent pas. Rubini leur irait à la cheville, et Duprez est un polisson. Mais ce sont des génies méconnus, que la cabale étouffe, que l'intrigue empêche d'arriver. Si seulement on voulait les entendre, si l'on voulait, rien que pour un instant, leur faire place au soleil, lever ce rideau de plomb qui les sépare du public, oh! alors plus de doute, ils seraient compris, et du premier bond ils atteindraient aux sphères les plus élevées de l'art. Oui, leur réputation serait faite, et leur escarcelle remplie; car il est bon de remarquer, que quelque préoccupés qu'ils soient de l'art, pour l'art et dans l'art, ils ne perdent pas de vue les bénéfices qu'il rapporte; seulement ils les acceptent comme une nécessité, comme un résultat fatal. Le théâtre, arriver au théâtre, voilà leur rêve à tous, l'ambition qui les dévore et qu'ils ne confessent pas. Au contraire, interrogez un chanteur de salon, il vous répondra que l'Opéra lui fait des offres magnifiques, que les Italiens veulent l'avoir absolument, et qu'entre les deux son cœur balance; de plus, comme ils sont tous de très bonne famille, fils de Portugais bannis, ou femmes d'Espagnols emprisonnés, ils hésitent, et on le conçoit, sur le point de mettre ainsi une barre dans leur écusson blasonné.

Voilà donc à peu près ébauché la première catégorie des chanteurs de salon, troupe de pauvres diables sans talent et sans voix, qui vivent

d'espérance et qui meurent de misère; qui s'endorment en rêvant aux Bouffes et à l'Opéra, et qui se réveillent à l'Hôtel-Dieu ou à Clichy.

Autour de cette première série de chanteurs de salon, se groupe la phalange nombreuse et pressée des chanteurs amateurs. Oh! ceux-là sont sans contredit les plus redoutables; car ils font les mêmes rêves, ils se bercent des mêmes illusions, après six mois d'études à peine et sans avoir pour excuse les hallucinations de la faim. Au moins les autres avaient travaillé, s'ils n'avaient réussi; au moins ils savaient émettre un son, l'enfler et le filer, s'ils ne pouvaient le rendre agréable à cause de sa qualité. Les chanteurs amateurs, eux, ignorent les principes les plus élémentaires de cette vaste science que l'on appelle le chant. Leur famille leur a trouvé de la voix, on a fait venir un professeur pendant quelqées semaines, et après quelques leçons irrégulières, écourtées par les bals, la promenade et le sommeil, le saint aréopage des cousins déclare à l'unanimité qu'il y a un chanteur de plus. Et le jeune virtuose s'élance dans les salons, chantant faux, tonnant et detonnant toute espèce de *sol* et de *si* de tête, qu'il donne audacieusement pour des *ut* de poitrine. Car il ne faut pas l'oublier, depuis l'apparition de Duprez à l'Opéra, on n'apprend plus à chanter, mais à *uter*. Ce ne sont plus des son mélodieux, des accens sympathiques et touchans que l'on cherche, que l'on demande à la voix, c'est l'*ut* de poitrine, ce fameux *ut* de poitrine de *Guillaume Tell* que l'on poursuit, que l'on traque et que l'on n'atteint pas. On ne demande plus aujourd'hui si un chanteur a une belle voix douce ou forte, sévère ou gracieuse, mais bien qu'il donne dans l'*ut* de poitrine. Hélas! cher maître, illustre et incomparable Duprez, que de mal vous avez fait au chant en France, vous, son créateur et son dieu!

Il y a pourtant une variété de chanteurs de salon qui méprisent souverainement non seulement l'*ut* de poitrine, mais toute la manière large et noble de l'école de Duprez: ce sont les chanteurs de musique italienne. Ils méprisent, et ils ont leurs raisons pour mépriser. Il ne faut pas s'y méprendre, il y a une grande différence entre le chant italien et le chant français, entre la méthode de Rubini et la méthode de Duprez: l'un procède par les contrastes, les oppositions, l'ombre et la lumière, le mouvement et l'éclat; l'autre est toujors fort, toujours égal; le premier sait sacrifier pour mieux faire ressortir; l'autre fait tout ressortir sans rien sacrifier; celui-là a une voix et surtout un art, celui-ci a une voix et un art pareils; Rubini étonne, Duprez contente; Rubini est rusé, Duprez est loyal; Rubini est un chanteur et un homme habile, Duprez est un artiste et un homme fort; on peut imiter le premier, l'autre est inimitable. Ces différences essentielles, qui divisent les deux premiers virtuoses de notre époque se font également ressentir dans les deux école dont ils sont les chefs dans la musique italienne et dans la musique française. Pour chanter la première, il suffit d'avoir une méthode, et de plus, une voix. Et voilà justement ce qui fait que, pour cent bons chanteurs italiens on rencontre un médiocre chanteur français. Voilà aussi ce que ne veulent pas accorder les chanteurs de salon; ils acceptent les conséquences, mais ils repoussent les prémisses: les unes sont patentes, les autres ne sont que logiques.

Une dernière observation à l'appui de notre raisonnement: les chanteurs italiens ne chantent que de l'italien; les chanteurs français, au contraire, chantent à la fois du français et de l'italien. C'est une remarque tout-à-fait peremptoire que nous avons eu bien souvent occasion de faire, et que nous soumettons à nos lecteurs en la leur recommandant.

Le chanteur *plaisant*, lui, est tout à fait en dehors de ces petites haines d'école, de ces petits mépris suggérés par une passion maladroite ou par une puissance mal déguisée. Philosophe par goût et par nécessité, il prend un peu son bien partout où il le trouve. Frondeur impitoyable, il exploite également les deux écoles, et c'est ainsi qu'il trouve le moyen d'être doublement ennuyeux, qu'il chante de l'italien ou qu'il chante du français. Il faut avouer aussi que l'on ne se trompe pas comme le font ces messieurs. Mêlant, confondant tout dans leur pauvre tête, ils prennent la grimace pour l'expression, la charge pour le comique, le chant faux pour le chant drôle. Les pauvres diables! c'est pitié vraiment de les voir se démêler à l'envi dans les mesures pressées et entraînantes de l'air du *Berbier* ou bien encore dans quelqu'une de ces mauvaises charges auxquelles Levassor sait donner tant de verve et d'attrait. Que de contorsions, grand Dieu! que d'efforts superflus! Cependant ils se retirent en souriant, très satisfaits d'eux et du public, car on les applaudis... Que n'applaudit-on pas dans les salons?...

Il faut une dernière remarque pour compléter le portrait du chanteur plaisant. Ne croyez pas que ce soit poussé par quelque instinct comique irrésistible qu'il a été conduit à adopter ce genre; mon Dieu non... c'est uniquement parce qu'il a essayé de tous les autres sans pouvoir réussir en aucun, qu'il s'est décidé à faire rire... de lui. Que de fois il a sondé les profondeurs de son gosier! que de fois il a inutilement provoqué ce fameux *ut* tant désiré de tous! Mais l'un et l'autre sont restés muets, et lui, de désespoir et de colère, le cœur triste et brisé, il s'est fait... chanteur plaisant.

Le chanteur de romances est un type non moins ridicule, mais tout à fait opposé au chanteur plaisant; ils n'ont de semblable que leur abominable manie de chanter faux, et encore en cet endroit le chanteur de romances a exagéré la chose à un tel point qu'il est tout à fait impossible de lui opposer aucun concurrent sérieux. Gras et joufflu, il chante faux autant par habitude que par besoin et par tempérament. Sa voix, quand il en a une, est invariablement ténor. C'est un son bien faible, bien chevrotant, qui passe à côté de toutes les notes sans y entrer jamais, et qui, animé d'une aversion naturelle pour tout ce qui est contrainte et entrave, s'affranchit de mesure et méprise le ton.

Le chanteur de romances est ordinairement un homme de plus de trente ans, gros, frais et gras. C'est dans cet état qu'il s'avance piano pour parler de ses joues flétries, de sa pâleur, de sa maigreur. Possédé d'une affection toute particulière pour l'onde qui murmure, l'oiseau qui gazouille, la brise qui souffle, il propose toujours des promenades sur l'eau, des rêveries dans les bosquets, des baisers au zéphir. Puis tout à coup il s'écrie: « Ma pauvre mère! ma pauvre chaumière!... » Et il est désolé, et il s'étiole, et meurt comme la fleur des champs, toujours avec cette même face arrondie et rosée que nous avons dite. Puis, il n'a que quinze ans. Il consulte l'oracle des amours qui lui répond qu'à la folie on l'aimera toujours..... Enfin la lune se lève, il est content, il est heureux. Page ou damoisel, il va chanter sous les fenêtres de nobles dames, de gente fille; il fait des duos avec la brise, avec les lacs, avec les feuilles... avec quoi ne fait-il pas des duos? Cependant, comme il faut du sommeil à l'ame heureuse, il se repose à l'ombre de quelque rosier fleuri ou de quelques blanches ailes d'ange ou de femme qui protège son repos et sourit à son réveil. Mon Dieu! mon Dieu! quelle vie heureuse que celle d'un chanteur de romances, vie semée de fleurs et de fausses notes, vie heureuse pour lui et non pour les autres.

A l'instar des chanteurs comiques et des chanteurs sérieux, de musique italienne et de musique française, il ne vent pas chanter lorsqu'on l'en prie et il chante si l'on ne l'y invite pas. Malheur à vous surtout s'il accepte après avoir refusé! car il se met au piano phénix macédonien renaissant de sa cendre, il sera infatigable; alors vous aurez beau protester, applaudir ou siffler, il vous faudra l'entendre jusqu'au bout, il vous faudra subir jusqu'au bout son intarissable répertoire.

Je me souviens à ce propos d'une anecdote assez piquante arrivée en 1829 à M....., alors ministre, un soir qu'il avait invité un cercle nombreux à un souper et à une audition de Huerta. Comme M..... recevait fort bien et que d'ailleurs la réputation du célèbre guitariste espagnol l'avait précédé à Paris, personne ne manqua au rendez-vous, pas même Huerta, qui cependant déclara tout net que, ne se sentant pas en verve, il lui serait impossible de rien exécuter. Les instances, les prières ne purent rien, et l'Amphytrion désappointé se vit obligé de faire servir le souper après bien de nouvelles supplications inutiles. Mais, ô bonheur! au moment où les mets furent sur la table, au moment où le plus léger espoir eût été une folie, Huerta se lève et saisit son instrument. Il joue un premier, un second, un troisième morceau, et sa verve augmentant à mesure, l'auditoire commence à s'inquiéter, car le souper chaud doit se refroidir en proportion que l'instrument s'échauffe sous les doigts de l'artiste. L'inspiration de Huerta, si longue à venir, fut encore plus longue à s'en aller, et pendant plus de deux heures il tint l'auditoire pâle et inquiet, non aux accords de sa guitare, mais devant le souper qui se refroidissait. Cependant rien n'annonçait que le terrible Espagnol dût se fatiguer bientôt, lorsque, profitant habilement d'une interruption vive comme l'éclair, le maître de la maison donna le signal d'un tonnerre d'applaudissemens. Huerta fut ému, et nous soupâmes... Mais le souper chaud était froid!...

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de toutes les précautions que les chanteurs de salon prennent pour éviter les rhumes. Ce sont de doubles semelles de liége aux pieds, de doubles gilets de flanelle sur la poitrine; puis un paletot, et par dessus le paletot un manteau, le tout surmonté d'un cache-nez monstre; enfin, c'est tout cet attirail qui n'empêche aucune affection et qui dispose à toutes. Nous avons connu un jeune homme qui se faisait toujours précéder de deux bougies quand il allait au piano ou quand il passait d'une pièce dans une autre, afin de n'être jamais surpris par aucun courant clair candestin. Et puis, il ne faut pas trop danser, il faut encore moins valser; enfin, pou ces infortunés chanteurs de salon, c'est un état d'esclavage et de souffrance continuelle tout semblable à celui qu'ils font éprouver lorsqu'ils chantent.

Maintenant que nous avons dit notre opinion sur les chanteurs de talon, nous serions désolés que l'on nous crût également contraires à sous. Il y a parmi eux, nous nous plaisons à le reconnaître, des amateurs très distingués; mais comme ils forment la minorité, et une imperceptible minortté, nous avons été obligés de les omettre en parlant des chanteurs de salon en général. D'ailleurs, nous espérons que les considérations dans lesquelles nous sommes entrés plus haut, à propos du chant et des écoles française et italienne, indiqueront suffisamment que nous nous sommes proposés un but utile. Nous l'aurons atteint, si nous parvenons à bien faire comprendre à la jeunesse qui se livre à l'étude du chant, qu'il n'y en a pas de plus vaste, de plus longue, de plus sérieuse. Il faut bien des années de travail et d'observations pour faire un artiste, et il n'y a guère qu'à l'Opéra où les chanteurs s'improvisent en deux ans.

J.-B. ROSEMOND BEAUVALLON,
(*Globe.*)

LOUISE DE LORRAINE.

C'est le 30 avril 1533, à Noméni, dans un château gothique, sur les bords de la Seine, que Marguerite d'Egmond, première femme de Nicolas, duc de Mercœur, comte de Vaudemont, mit au jour la *princesse Louise*. A sa naissance, il n'y avait aucun prince de la branche aînée de la maison de Lorraine. Le duc Nicolas désirait un fils; la petite Louise fut reçue avec plus de résignation que de plaisir. On ne prit pas même le soin de la faire

baptiser avec l'éclat dû à son rang, dans la cathédrale de Nancy, ville où régnait alors son cousin germain le duc Charles de Lorraine. Elle fut modestement portée sur les fonts baptismaux de l'église de Noméni ; elle eut pour parrain l'évêque de Toul ; pour marraine, la comtesse *Louise* de Sallus, qui lui donna son nom.

Sa mère tomba malade à la suite de ses couches ; et la petite Louise n'avait pas encore deux ans, lorsque madame de Champy, sa gouvernante, vint en pleurant la chercher, pour la conduire auprès du lit de sa mère mourante. Des cierges brûlaient au chevet de ce lit, tandis qu'un prêtre, à genoux, disait les prières des agonisans ; ces prières, répétées d'une voix triste par plusieurs personnes prosternées autour du lit, inspiraient la terreur. A ce tableau funèbre, Louise jette des cris. Sa voix semble ranimer la malade ; elle lui tend les bras, et Louise oublie sa frayeur pour embrasser sa mère. Alors, la duchesse, détachant de son cou un rang de perles, auquel est suspendue une sainte relique : « Qu'elle te protége ainsi qu'elle m'a protégée ! » dit la mourante, en passant le collier par-dessus les blonds cheveux de Louise ; ne la quitte jamais. »

Puis, n'ayant plus la force de parler, elle colle ses lèvres déjà froides sur le front de Louise, et fait signe à madame de Champy de l'emmener bien vite, tant elle a peur que son enfant la voie mourir.

Le comte de Vaudemont aimait tendrement sa femme, et, dans l'excès de ses regrets, il resta long-temps sans pouvoir supporter la vue de l'enfant dont la naissance était cause d'une perte si douloureuse. Louise fut donc entièrement confiée aux soins de sa gouvernante. L'attachement de madame de Champy pour son élève s'augmenta en raison de l'abandon où le comte laissait sa fille. Uniquement occupée de la santé de Louise, du soin de former son cœur, d'y faire germer le sentiment de cette piété fervente qui distinguait les chefs de la maison de Lorraine, madame de Champy ne vivait que pour son élève. Mais cette affection si rare avait l'inconvénient des sentimens passionnés ; elle la rendait parfois injuste envers ceux qui ne partageaient pas son culte pour Louise. Mademoiselle de Montvert, sous-gouvernante de la jeune princesse, dont la place était dépendante de madame de Champy, n'avait garde de la contrarier dans son admiration passionnée ; elle cherchait plutôt à la dépasser par flatterie ; si bien qu'il fallait tout le bon naturel de Louise pour ne pas devenir, malgré les soins parfaits de sa gouvernante, la petite personne la plus insupportable.

Mais si les qualités naturelles n'ont rien à craindre d'un excès d'indulgence, le meilleur esprit ne peut être à l'abri des préventions données par les gens qu'on aime.

Le comte de Vaudemont, n'ayant pas de fils, devait penser à un second mariage. On sut bientôt qu'il avait demandé la main de Jeanne de Savoie, sœur du duc de Nemours. Cette nouvelle jeta la désolation dans le cœur de madame de Champy : « La pauvre enfant va donc avoir une belle-mère, s'écria-t-elle, ou plutôt une marâtre ! Ah ! que le ciel prenne pitié d'elle. »

Et, sans penser à l'impression que ces paroles devaient produire sur l'esprit de Louise qui avait quatre ans, elle les commentait sans cesse. Puis, quand l'enfant la questionnait sur le malheur dont elle était menacée, sa gouvernante lui répondait qu'il fallait se soumettre à la volonté de Dieu : ce qui ne calmait point les craintes de la jeune princesse.

— Qu'est-ce que c'est qu'une marâtre ? demanda-t-elle un jour à Mlle de Montvert.

— C'est un monstre qui fait le désespoir des familles, répondit-elle ; une belle-mère, enfin !

— Ah ! mon Dieu ? reprit Louise avec effroi, c'est donc une femme qui bat les enfans ?

— Trop souvent, reprit Mlle de Montvert ; puis, se repentant des préventions qu'elle faisait naître, elle tâcha de les affaiblir, en ajoutant que toutes les belles-mères n'étaient point des marâtres ; qu'il y en avait de très bonnes pour les enfans de leur mari. Mais l'impression était produite, et lorsque, le jour des noces de Jeanne de Savoie avec le comte de Vaudemont, celui-ci ordonna à la princesse Louise d'embrasser sa seconde mère, l'enfant s'enfuit en pleurant, et rien ne put la décider à recevoir les caresses de celle qu'elle appelait sa marâtre.

Affligée de cet éloignement, mais le trouvant assez naturel, la comtesse prit contre son mari le parti de Louise, et s'opposa à ce qu'elle fût mise, le soir même, au couvent, comme le comte de Vaudemont l'avait décidé dans sa colère.

Deux années se passèrent sans qu'on pût triompher de l'éloignement qu'éprouvait Louise à l'approche de sa belle-mère. Ce sentiment, entretenu par les doléances de Mme de Champy, était devenu invincible ; et la comtesse, désespérant de se faire aimer de Louise, ne la voyait plus qu'aux solennités de famille.

A sept ans, la princesse fut atteinte d'une petite vérole violente, qui la mit dans le plus grand danger. Dans la crainte de la contagion pour ses deux jeunes frères, on la fit aussitôt transporter au château de Noméni. Là, Mme de Champy s'enferma avec la malade, ne la quitta ni jour ni nuit, et tomba dans un tel désespoir, quand les médecins lui déclarèrent que la princesse était au plus mal, qu'on fut obligé de l'emporter évanouie, dans sa chambre, où la fièvre et le délire la retinrent plusieurs jours.

Mlle de Montvert avait fui le château, dès les premiers symptômes de la maladie, tant elle en avait peur pour elle. Qui donc allait soigner la pauvre petite princesse ?

La maladie avait porté sur ses yeux ; depuis quatre jours, elle ne pouvait plus les ouvrir ; mais la connaissance lui était revenue, elle demandait sa *bonne amie*. C'est ainsi qu'elle appelait Mme de Champy.

— Pourquoi donc n'est-elle pas là ? disait l'enfant en se plaignant.

— Parce qu'elle est souffrante elle-même, répond une voix douce et affectueuse, et qu'elle a besoin de repos. Mais, je suis là pour vous soigner aussi tendrement qu'elle vous soignait, ma chère petite. Ne vous inquiétez pas, et buvez cela ; car c'est elle qui me charge de vous prier de m'obéir.

Cette prière était faite d'un ton si implorant, que, malgré sa répugnance, Louise avala la cuillerée de potion qui touchait ses lèvres.

— Qui donc êtes-vous ?

— Une nouvelle bonne qui doit remplacer votre gouvernante jusqu'à ce qu'elle soit guérie.

— Ah ! vous ne resterez pas, comme elle, là toute la nuit ?...

— Si, mon enfant, je resterai nuit et jour, tant que mes soins vous seront nécessaires ; et quand vous serez plus forte, nous tâcherons de vous amuser : mais vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, répondit Louise, en cherchant avec sa main brûlante celle de la personne qui lui parlait. Je vois bien que c'est ma *bonne amie* qui vous envoie. Vous aimez les enfans ; vous n'êtes n'êtes pas une belle-mère, vous ?

La main qui tenait celle de Louise se retira ; il se fit un long silence.

— Comment vous nommez-vous, demanda la malade ?

— Jeanne, lui répondit-on.

— Eh bien ! Jeanne, savez-vous de belles histoires, comme celles que me racontait madame de Champy, où il y avait toujours de beaux chevaliers de Lorraine, des tournois, des ermites ?

— Certainement, j'en sais de fort intéressantes, et qui vous endormiront aussi bien que les siennes.

En effet, dès le premier conte, Louise s'était assoupie, et ce sommeil bienfaisant devait triompher de sa fièvre.

Deux jours après, on n'avait plus d'inquiétude pour sa vie, mais on craignait beaucoup pour son visage. Les médecins déclarèrent qu'elle serait défigurée, si elle portait ses mains sur les boutons qui couvraient tous ses traits, et proposèrent de lui attacher les bras à sa couverture. L'idée d'être ainsi garrottée désespérant la petite malade, sa nouvelle gouvernante s'engagea à la veiller avec tant de soin qu'elle l'empêcherait de se gratter le visage.

Louise voulut l'embrasser de reconnaissance, et Jeanne embrassa la malade ; ce qui n'était pas moins courageux que de rester jour et nuit les yeux fixés sur elle.

Les malades sont capricieux, volontaires. Louise, importunée de l'odeur de camphre d'un coilyre avec lequel on bassinait ses yeux, ne voulut plus s'en laisser mettre. Les menaces de rester aveugle, les prières, rien ne put la décider à obéir ; et le médecin sortit de la chambre, en disant : Puisqu'elle ne veut pas qu'on l'empêche d'être laide et infirme, je n'y puis rien.

— Qu'est-ce qui pleure là ? demanda Louise.

— C'est moi, dit Jeanne. Comment ne pas s'affliger en pensant que vous resterez ainsi par votre faute ?

— Eh bien ! ne pleure plus, reprit Louise d'une voix attendrie, et viens me bassiner les yeux. Je ferai tout ce que tu voudras.. mais ne pleure plus.

Alors Jeanne prit la fiole, et baigna les yeux malades à plusieurs reprises, en remerciant Louise de sa docilité.

— Oh ! s'écria l'enfant avec une joie délirante, ma bonne, je vois clair !...

En effet, ses paupières s'étaient entr'ouvertes ; mais l'éclat du jour les avait fait subitement se refermer.

Jeanne se précipite aussitôt vers la fenêtre, tire les épais rideaux de damas, et l'obscurité qui règne, sans être complète, permet à la jeune princesse de regarder autour d'elle.

— Jeanne, Jeanne, dit-elle, viens donc que je te voie !

Mais Jeanne se cache derrière les courtines qui sont au chevet du lit.

— Où donc es-tu ? Ah ! mon Dieu, il ne fait plus nuit ! Que je suis contente !... C'est toi qui m'as guéri les yeux... Viens, viens que je te remercie... N'es-tu donc pas contente aussi ?

— Oui, je suis heureuse, répond Jeanne en s'avançant pour prendre la main que lui tend Louise. Mais celle-ci, frappée d'une terreur soudaine, s'écrie : Ciel ! la comtesse... Et elle retombe sur son oreiller, presque sans connaissance.

— Non, c'est ta mère ! dit Jeanne de Savoie en baignant de ses larmes les bras de Louise. Vois la peine que tu lui fais. Ranime-toi pour la consoler.

Les accens de cette voix douce rappellent au cœur de Louise des sons si tendres, que son effroi se dissipe — Vous m'aimez donc ? dit-elle. Et les embrassemens de sa belle-mère lui répondent seuls. Alors l'intimité s'établit entre la noble garde et sa malade.

Et Louise, repentante de son injuste prévention contre la femme de son père, lui promet toute la tendresse d'une fille.

Cette promesse, dictée par la reconnaissance, fut très facile à tenir ; car la comtesse de Vaudemont devint dès ce moment la meilleure des mères pour la jeune princesse. On en peut juger par ce trait.—Louise de Lorraine devint en grandissant d'une beauté surprenante, et sa belle-mère la conduisit elle-même à la cour du duc Charles pour être placée auprès de la

duchesse Claude, fille de Henri II et de Catherine de Médicis. Là Jeanne de Savoie s'appliqua à developper dans sa belle-fille toutes les qualités qui la faisaient chérir dans son enfance, et à lui donner cette politesse de langage, cette grace de manières que la duchesse Claude avait apportées de la cour de France à la cour de Lorraine.

Mais cette seconde mère, si parfaite, si adorée, la princesse devait bientôt déplorer sa perte, et lui voir succéder Catherine de Lorraine, fille du duc d'Aumale, femme altière, jalouse, que la beauté de Louise devait rendre son ennemie. Dès lors, l'existence de la princesse devint aussi cruelle qu'elle avait été douce. Chaque jour ramenant quelques mauvais traitemens de la part de sa belle-mère, elle imagina de s'y soustraire quelques momens en obtenant de son père la permission de faire chaque semaine, à pied, le pélerinage de Saint-Nicolas. L'histoire nous apprend qu'elle y allait habillée en paysanne, accompagnée de ses filles d'honneur, d'un gentilhomme et d'un laquais, employant elle-même en aumônes les *vingt-cinq écus* qu'elle avait par mois pour ses menus plaisirs.

Un soir qu'elle revenait fatiguée de cette course, et se disposait à se coucher, quoiqu'il fût encore de bonne heure, Catherine de Lorraine entre chez elle en disant, d'un ton ironique : « Y pensez-vous, mademoiselle, de vouloir vous retirer à cette heure, et de vous soustraire à l'admiration qui vous attend ? N'êtes-vous pas l'astre de la cour de Lorraine, et peut-on y recevoir un roi sans lui montrer ce que nous avons de plus beau ?

— Pardon, mais je ne comprends pas, madame, dit Louise.

— Quoi, vous ne devinez pas que le jeune roi qui doit passer ici pour aller se faire couronner à Varsovie, est arrivé, qu'il repart demain, et que le duc Charles veut profiter de cette soirée pour le fêter, et lui présenter ce qu'il a de plus remarquable à sa cour ?

— A ce titre, il me semble, madame, que je pourrais me dispenser...

— Non, non, reprit la comtesse, votre père vous ordonne de vous habiller sur-le-champ et de me suivre au château.

Il fallait obéir à cet ordre impérieux. Louise passa dans son cabinet de toilette, et revint bientôt vêtue d'un habit de cour simple, mais élégant, qui faisait valoir sa taille noble et svelte. Sans parure, elle était charmante; parée, elle surprenait et fixait tous les regards. Dès que le duc d'Avignon l'aperçut, il resta quelques instans muet d'admiration ; aucune des jeunes beautés dont Catherine de Médicis aimait à s'entourer, n'avait donné à son fils l'idée d'un visage aussi ravissant, d'un ensemble aussi parfait. Trop ému pour oser lui adresser la parole, après l'avoir saluée, Henri fut se placer auprès de sa sœur la duchesse Claude, et l'accabla de questions sur sa belle cousine.

La duchesse répondit que Louise était aussi bonne que belle, et cita, pour preuve de sa douceur, sa constante résignation à supporter les mauvais procédés de sa belle-mère. Henri laissa échapper quelques mots d'indignation contre le démon acharné à cet ange, et il affecta une sévère froideur envers le comte de Vaudemont et sa femme.

L'itinéraire du voyage d'un roi est toujours fixé : le retarder d'un jour, ou le changer d'un pas, c'est en détruire l'ordre et s'exposer à des inconvéniens sans nombre. Malgré les représentations de ses courtisans, Henri voulut rester encore un jour à Nancy. C'était, disait-il, pour être quelques momens de plus auprès de sa sœur, qu'il causait tout ce dérangement; et puis l'on a toujours tant de peine à quitter cette belle France, même pour allar chercher une couronne!

La chasse, le banquet, le bal, remplirent cette seconde journée. Jamais le duc n'avait paru plus aimable; il avait tant de grace, d'élégance, ses traits nobles et fins prenaient une expression si séduisante lorsqu'il voulait plaire. Enfin, tout le monde pensa qu'il était bien malheureux qu'un prince si agréable quittât la France pour aller régner en Pologne, et Louise pensa comme tout le monde.

Le départ du duc d'Avignon la rendit à toute la tristesse de sa situation. La jalousie de sa belle-mère, excitée par les brillans succès que la princesse venait d'obtenir, inventa de nouvelles ruses pour lui nuire dans l'esprit du comte de Vaudemont. Injustement traitée par son père, persécutée par sa belle-mère, le courage de Louise était épuisé, elle pensait à se retirer dans un cloître.

La mort de Charles IX venait d'appeler au trône de France le jeune roi de Pologne. Cet événement réjouissait le peuple et les grands, car le souvenir des victoires de Jarnac et de Montcontour remportées à dix-huit ans, par Henri, prouvaient sa valeur; sa générosité était connue; et l'on aime tant un roi brave et généreux!

Louise, seule, ne se réjouit pas de cet événement. Que lui importait l'élévation d'un prince qu'elle n'avait vu qu'une fois, et dont elle était sans doute complétement oubliée? Oserait-elle lui demander protection contre son ennemie? Non, cette ennemie était la femme de son père; elle lui devait respect et soumission.

Un matin qu'elle dormait encore, la princesse Louise est réveillée tout à coup par le bruit de sa porte qu'on ouvre. C'est la comtesse de Vaudemont. Louise ne doute pas qu'elle ne vienne la gronder, et s'excuse de ne s'être pas trouvée à son lever.

— C'est à moi à me trouver au vôtre, madame, lui répond la comtesse, et à m'excuser d'avoir peut-être manqué à ce que je vous devais... Vous êtes reine de France. Vous épousez le roi; je me hâte de vous en apprendre la nouvelle. Mais vous êtes née bonne et généreuse, madame, oubliez les mécontentemens que j'ai pu vous donner; ne refusez pas votre protection à mes enfans, vos frères, et, à cause d'eux, pardonnez à leur mère.

La princesse crut rêver encore. La surprise l'empêcha de répondre. Elle, la fille d'un cadet de la maison de Lorraine, prétendre à l'alliance du plus grand roi de l'Europe! Ce ne pouvait être qu'une feinte pour éprouver son orgueil. Elle allait enfin ouvrir la bouche pour témoigner qu'elle n'était pas dupe de cette démarche, lorsque le duc Lorraine, son cousin, et le comte de Vaudemont, son père, vinrent l'instruire de la demande du roi, et la préparer à recevoir les révérences que le marquis de Guast allait venir lui faire au nom de son illustre maître.

Ce n'était point un rêve. Henri III, séduit par la beauté de la princesse Louise, et plus encore par les éloges mérités qu'on lui fit de son noble caractère, la préféra aux plus grands partis de l'Europe.

A peine revenue de son étonnement, la princesse se prépara à recevoir les personnes de la cour de Lorraine admises par leur rang à lui adresser leurs complimens; puis elle fut conduite à la messe en reine de France. Au moment d'entrer dans la chapelle, son regard tomba sur la comtesse de Vaudemont : elle la vit pleurer.

— Embrassez-moi, dit-elle ; sur le trône on oublie ses amis, dit-on. Moi, je ne veux oublier que mes ennemis.

A ces mots, la comtesse de Vaudemont tombe aux genoux de celle qui pardonne, et tout le peuple s'écrie :

— Vive notre bonne reine!

MADAME DELPHINE GAY.
(*Gazette des Femmes.*)

Poésie.

FABLE (1).

LE DIAMANT.

Un simple diamant se trouvait par hasard
Auprès de maint saphir et de mainte topaze,
Qu'un bijoutier venait d'enchâsser avec art,
Et qu'il vantait encore avec emphase ;
Aussi, le diamant offrait en vain l'éclat
Que lui dispensa la nature ;
Pour lui, point de chaland ; — mais il change d'état,
Et, poli, rehaussé d'une riche monture,
Il reparait ; les yeux en sont surpris :
Sur ma foi, c'est une merveille !
Dit le chaland venu la veille ;
Enfin, chacun en reconnaît le prix.
De même, fort souvent on néglige, on dédaigne
La vérité qui s'offre en sa simplicité ;
Eh bien, qu'un fabuliste avec art nous la peigne,
Qu'un habit poétique alors lui soit prêté,
Qu'elle cesse enfin d'être nue,
La valeur en est reconnue.

GEORGE SAND EN VOYAGE (2).

Jamais le spectacle de la nature ne m'a saisi davantage, et je ne sache pas qu'il m'ait saisi à ce point plus de trois ou quatre fois dans ma vie. Les pluies avaient enfin cessé, et le printemps se faisait tout à coup. Nous étions au mois de février; tous les amandiers étaient en fleurs, et les prés se remplissaient de jonquilles embaumées. C'était, sauf la couleur du ciel et la vivacité des tons du paysage, la seule différence que l'œil pût trouver entre les deux saisons; car les arbres de cette région sont vivaces pour la plupart. Ceux qui poussent de bonne heure n'ont point à subir les coups de la gelée; les gazons conservent toute leur fraîcheur, et les fleurs n'ont besoin que d'une matinée de soleil pour mettre le nez au vent. Lorsque notre jardin avait un demi-pied de neige, la bourrasque balançait, sur nos berceaux treillagés, de jolies petites roses grimpantes, qui, pour être un peu pâles, n'en paraissaient pas moins de fort bonne humeur.

Comme, du côté du nord, je regardais la mer de la porte du couvent, un jour que notre malade était assez bien pour rester seul deux ou trois heures, nous nous mîmes enfin en route, mes enfans et moi, pour voir la grève de ce côté-là.

Jusqu'alors je n'en avais pas eu la moindre curiosité, quoique mes enfans, qui couraient comme des chamois, m'assurassent que c'était le plus bel endroit du monde. Soit que la visite à l'ermitage, première cause de notre douleur, m'eût laissé une rancune assez fondée, soit que je ne m'attendisse pas à voir de la plaine un aussi beau déploiement de mer que je l'avais vu du haut de la montagne, je n'avais pas encore eu la tentation de sortir du vallon encaissé de Valdemosa.

(1) Georges Sand, notre célèbre écrivain féminin, vient de publier un nouveau livre sous le titre de *Trois mois à Majorque.* Ces piquantes impressions de voyage obtiennent un grand succès. — Chez Hippolyte Souverain, éditeur.

(2) Un vol. in-8°, chez l'éditeur, rue de l'Abbaye, 4. Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs les jolies fables de M. Boyer-Nioche.

J'ai dit plus haut qu'au point où s'élève la chartreuse, la chaîne s'ouvre, et qu'une plaine légèrement inclinée monte entre ses deux bras élargis jusqu'à la mer.

Or, en regardant tous les jours la mer monter à l'horizon bien au-dessus de cette plaine, ma vue et mon raisonnement commettaient une erreur singulière : au lieu de voir que la plaine montait et qu'elle cessait tout à coup à une distance très rapprochée de moi, je m'imaginais qu'elle s'abaissait en pente douce jusqu'à la mer, et que le rivage était plus éloigné de cinq à six lieues.

Comment m'expliquer, en effet, que cette mer, qui me paraissait au niveau avec la chartreuse, fût plus basse de deux à trois mille pieds? Je m'étonnais bien quelquefois qu'elle eût la voix si haute, étant aussi éloignée que je la supposais; je ne me rendais pas compte de ce phénomène, et je ne sais pas pourquoi je me permets quelquefois de me moquer des bourgeois de Paris, car j'étais plus que simple dans mes conjectures.

Je ne voyais pas que cet horizon maritime dont je repaissais mes regards était à quinze ou vingt lieues de la côte, tandis que la mer battait la base de l'île à une demi-heure de chemin de la chartreuse.

Aussi, quand mes enfans m'engageaient à venir voir la mer, prétendant qu'elle était à deux pas, je n'en trouvais jamais le temps, croyant qu'il s'agissait de deux pas d'enfant, c'est-à-dire, dans la réalité, de deux pas de géant ; car on sait que les enfans marchent par la tête, sans jamais se souvenir qu'ils ont des pieds, et que les bottes de sept lieues du Petit-Poucet sont un mythe pour signifier que l'enfance ferait le tour du monde sans s'en apercevoir.

Enfin, je me laissai entraîner par eux, certain que nous n'atteindrions jamais ce rivage fantastique qui me semblait si loin.

Mon fils prétendait savoir le chemin; mais, comme tout est chemin quand on a des bottes de sept lieues, et que depuis long-temps je ne marche plus dans la vie qu'avec des pantoufles, je lui objectai que je ne pouvais pas, comme lui et sa sœur, enjamber les fossés, les haies et les torrens.

Depuis un quart d'heure je m'apercevais bien que nous ne descendions pas vers la mer, car le cours des ruisseaux venait rapidement à notre rencontre, et plus nous avancions, plus la mer semblait s'enfoncer et s'abîmer à l'horizon.

Je crus enfin que nous lui tournions le dos, et je pris le parti de demander au premier paysan que je rencontrerais si, par hasard, il ne nous serait pas possible de rencontrer aussi la mer.

Sous un massif de saules, dans un fossé bourbeux, trois pastourelles, peut-être trois fées travesties, remuaient la crotte avec des pelles pour y chercher je ne sais quel talisman ou quelle salade.

La première n'avait qu'une dent, c'était probablement la fée Dentue, la même qui remue ses maléfices dans une casserole avec cette unique et affreuse dent.

La seconde vieille était, selon toutes les apparences, Carabosse, la plus mortelle ennemie des établissemens orthopédiques.

Toutes deux nous firent une horrible grimace.

La première avança sa terrible dent du côté de ma fille, dont la fraîcheur éveillait son appétit. La seconde hocha la tête et brandit sa béquille pour casser les reins à mon fils, dont la taille droite et svelte lui faisait horreur.

Mais la troisième, qui était jeune et jolie, sauta légèrement sur la marge du fossé, et jetant sa cape sur son épaule, nous fit signe de la main et se mit à marcher devant nous. C'était certainement une bonne petite fée ; mais sous son travestissement de montagnarde il lui plaisait de s'appeler ***Perica de Pier-Bruno***.

Périca est la plus gentille créature majorquine que j'ai vue. Elle et ma chèvre sont les seuls êtres vivans qui aient gardé un peu de mon cœur à Valdemosa.

La petite fille était crottée comme la petite chèvre eût rougi de l'être; mais quand elle eut un peu marché dans le gazon humide, ses pieds nus redevinrent non pas blancs, mais mignons comme ceux d'une Andalouse, et son joli sourire, son babil confiant et curieux, son obligeance désintéressée, nous la firent trouver aussi pure qu'une perle fine.

Elle avait seize ans et les traits les plus délicats, avec une figure toute ronde et veloutée comme une pêche. C'était la régularité de lignes et la beauté de plans de la statuaire grecque. Sa taille était fine comme un jonc, et ses bras nus couleur de bistre. De dessous son rebozillo de grosse toile sortait sa chevelure flottante et mêlée comme la queue d'une jeune cavale.

Elle nous conduisit à la lisière de son champ, puis nous fit traverser une prairie semée et bordée d'arbres et de gros blocs de rochers; et je ne vis plus du tout la mer, ce qui me fit croire que nous entrions dans la montagne, et que la malicieuse Périca se moquait de nous.

Mais tout à coup elle ouvrit une petite barrière qui fermait le pré, et nous vîmes un sentier qui tournait autour d'une grosse roche en pain de sucre. Nous tournâmes avec le sentier, et, comme par enchantement, nous nous trouvâmes au dessus de la mer, au dessus de l'immensité, avec un autre rivage à une lieue de distance sous nos pieds.

Le premier effet de ce spectacle inattendu fut le vertige, et je commençai par m'asseoir.

Peu à peu je me rassurai et m'enhardis jusqu'à descendre le sentier, quoiqu'il ne fût pas tracé pour des pas humains, mais bien pour des pieds de chèvre. Ce que je voyais était si beau, que pour le coup j'avais, non pas des bottes de sept lieues, mais des ailes d'hirondelle dans le cerveau ; et je me mis à tourner autour des grandes aiguilles calcaires qui se dressaient comme des géans de cinquante et quatre-vingts pieds de haut le long des parois de la côte, cherchant toujours à voir le fond d'une anse qui s'enfonçait sur ma droite dans les terres, et où les barques de pêcheurs paraissaient grosses comme des mouches.

Tout à coup je ne vis plus rien devant moi et au-dessous de moi que la mer toute bleue. Le sentier avait été se promener je ne sais où : la Périca criait au-dessus de ma tête, et mes enfans, qui me suivaient à quatre pattes, se mirent à crier plus fort.

Je me retournai et je vis ma fille tout en pleurs. Je revins sur mes pas pour l'interroger; et quand j'eus fait un peu de réflexion, je m'aperçus que la terreur et le désespoir de ces enfans n'étaient pas mal fondés. Un pas de plus, et je fusse descendue beaucoup plus vite qu'il ne fallait, à moins que je n'eusse réussi à marcher à la renverse comme une mouche sur un plafond, car les rochers où je m'aventurais surplombaient le petit golfe, et la base de l'île était rongée profondément au-dessous.

Quand je vis le danger où j'avais entraîné mes enfans, j'eus une peur épouvantable, et je me dépêchai de remonter avec eux ; mais quand je les eus mis en sûreté derrière un des pains de sucre, il me prit une nouvelle rage de voir le fond de l'anse et le dessous de l'excavation.

Je n'avais rien vu de semblable à ce que je pressentais là, et mon imagination prenait le grand galop. Je redescendis par un autre sentier, m'accrochant aux ronces et embrassant les aiguilles de pierre dont chacune marquait une nouvelle cascade du sentier.

Enfin, je commençais à entrevoir la bouche immense de l'excavation où les vagues se précipitaient avec une harmonie étrange. Je ne sais quels accords magiques je croyais entendre, ni quel monde inconnu je me flattais de découvrir, lorsque mon fils, effrayé et un peu furieux, vint me tirer violemment en arrière. Force me fut de tomber de la façon la moins poétique du monde, non pas en avant, ce qui eût été la fin de l'aventure et la mienne, mais assis comme une personne raisonnable.

L'enfant me fit de si belles remontrances, que je renonçai à mon entreprise, mais non pas sans un regret qui me poursuit encore ; car mes pantoufles deviennent tous les ans plus lourdes, et je ne pense pas que les ailes que j'eus ce jour-là repoussent jamais pour me porter sur de pareils rivages.

Il est certain cependant, et je le sais aussi bien qu'un autre, que ce qu'on voit ne vaut pas toujours ce qu'on rêve. Mais cela n'est absolument vrai qu'en fait d'art et d'œuvre humaine. Quant à moi, soit que j'aie l'imagination paresseuse à l'ordinaire, soit que Dieu ait plus de talent que moi (ce qui ne serait pas impossible), j'ai le plus souvent trouvé la nature infiniment plus belle que je ne l'avais prévu, et je ne me souviens pas de l'avoir trouvée maussade, si ce n'est à des heures où je l'étais moi-même.

Je ne me consolerai donc jamais de n'avoir pas pu tourner le rocher. J'aurais peut-être vu là Amphytrite en personne sous une voûte de nacre et le front couronné d'algues murmurantes.

Au lieu de cela, je n'ai vu que des aiguilles de roches calcaires, les unes montant de ravin en ravin comme des colonnes, les autres pendantes comme des stalactites de caverne en caverne, et toutes affectant des formes bizarres et des attitudes fantastiques. Des arbres d'une vigueur prodigieuse, mais tout déjetés et à moitié déracinés par les vents, se penchaient sur l'abîme, et du fond de cet abîme une autre montagne s'élevait à pic jusqu'au ciel, une montagne de cristal, de diamant et de saphir. La mer vue d'une hauteur considérable produit cette illusion, comme chacun sait, de paraître un plan vertical. L'explique qui voudra.

Mes enfans se mirent à vouloir emporter des plantes. Les plus belles liliacées du monde croissent dans ces rochers. A nous trois, nous arrachâmes enfin un ognon d'amaryllis écarlate, que nous ne portâmes point jusqu'à la Chartreuse, tant il était lourd. Mon fils le coupa en morceaux pour montrer à notre malade un fragment, gros comme sa tête, de cette plante merveilleuse.

Périca, chargée d'un lourd fardeau qu'elle avait ramassé en chemin, et dont, avec ses mouvemens brusques et rapides, elle nous donnait à chaque instant par le nez, nous reconduisit jusqu'à l'entrée du village. Je la forçai de venir jusqu'à la Chartreuse, pour lui faire un petit présent que j'eus beaucoup de peine à lui faire accepter.

Pauvre petite Périca ! tu n'as pas su et tu ne sauras jamais quel bien tu me fis en me montrant parmi les singes une créature humaine, douce, charmante et serviable sans arrière-pensée ! Le soir, nous étions tous réjouis de ne pas quitter Valdemosa sans avoir rencontré un être sympathique.

Avant cette promenade, la dernière que nous risquâmes à Majorque, nous en avions fait plusieurs autres que je ne me rappelle pas, de peur de montrer à mon lecteur un enthousiasme monotone pour cette nature belle partout, et partout semée d'habitations pittoresques à qui mieux mieux, chaumières, palais, églises, monastères.

Si jamais quelqu'un de nos grands paysagistes entreprend de visiter Majorque, je lui recommande la maison de campagne de la Granja de Fortuny, avec le vallon aux cédrats qui s'ouvre devant ses colonnades de marbre, et tout le chemin qui y conduit.

Mais sans aller jusque-là, il ne saurait faire dix pas dans cette île enchantée sans s'arrêter à chaque angle du chemin, tantôt devant une citerne arabe ombragée de palmiers, tantôt devant une croix de pierre, délicat ouvrage du quinzième siècle, et tantôt à la lisière d'un bois d'oliviers.

Rien n'égale la force et la bizarrerie de formes de ces antiques pères nourriciers de Majorque. Les habitans en font remonter la plantation la plus récente au temps de l'occupation de leur île par les Romains; c'est ce que je ne contesterai pas, ne sachant aucun moyen de prouver le contraire ;

quand même j'en aurais envie, et j'avoue que je n'en ai pas le moindre désir.

A voir l'aspect formidable, la grosseur démesurée et les attitudes furibondes de ces arbres mystérieux, mon imagination les a volontiers acceptés pour des contemporains d'Annibal. Quand on se promène le soir sous leur ombrage, il est nécessaire de bien se rappeler que ce sont là des arbres; car si on en croyait les yeux et l'imagination, on serait saisi d'épouvante au milieu de tous ces monstres fantastiques, les uns se courbant vers vous comme des dragons énormes, la gueule béante et les ailes déployées; les autres se roulant sur eux-mêmes comme des boas engourdis, d'autres s'embrassant avec fureur comme des lutteurs géans.

Ici c'est un centaure au galop, emportant sur sa croupe je ne sais quelle hideuse guenon; là un reptile sans nom qui dévore une biche pantelante, plus loin un satyre qui danse avec un bouc moins laid que lui; et souvent c'est un seul arbre, crevassé, noueux, tordu, bossu, que vous prendriez pour un groupe de dix arbres distincts, et qui représente tous ces monstres divers, pour se réunir en une seule tête, horrible comme celles des fétiches indiens, et couronnée d'une seule branche verte comme d'un cimier.

.... Laissez-moi vous raconter une expédition où je faillis être noyé avec mon pauvre enfant de quatorze ans.

Nous étions partis de Valdemosa, l'enfant et moi, au milieu des pluies de l'hiver, pour aller disputer aux féroces douaniers de Palma, un piano de Pleyel que j'avais apporté de Paris et qu'on ne voulait pas laisser passer.

La matinée avait été assez belle et les chemins praticables; mais, pendant que nous courions par la ville, l'averse recommença de plus belle. Ici, nous nous plaignons de la pluie, et nous ne savons ce que c'est : nos plus longues pluies ne durent pas deux heures; un nuage succède à un autre, et entre les deux il y a toujours un peu de répit. A Majorque, un nuage permanent enveloppe l'île, et s'y installe jusqu'à ce qu'il soit épuisé; cela dure quarante, cinquante heures, voire quatre et cinq jours, sans interruption aucune et même sans diminution d'intensité.

Nous remontâmes, vers le coucher du soleil, dans le birlocho, (1) espérant arriver à la Chartreuse en trois heures. Nous en mîmes sept, et faillîmes coucher avec les grenouilles, au sein de quelque lac improvisé.

Le birlocho était d'une humeur massacrante, il avait fait mille difficultés pour se mettre en route; son cheval était déferré, son mulet boiteux, son essieu cassé, que sais-je? Nous commencions à connaître assez le Majorquin pour ne pas nous laisser convaincre, et nous le forçâmes de monter sur son brancard, où il fit la plus triste mine du monde pendant les premières heures. Il ne chantait pas, il refusait nos cigares; il ne jurait même pas après son mulet, ce qui était bien mauvais signe : il avait la mort dans l'ame.

Espérant nous effrayer, il avait commencé par prendre le plus mauvais des sept chemins à lui connus. Ce chemin s'enfonçant de plus en plus, nous eûmes bientôt rencontré le torrent, et nous y entrâmes, mais nous n'en sortîmes pas. Le bon torrent, mal à l'aise dans son lit, avait fait une pointe sur le chemin, et il n'y avait plus de chemin, mais bien une rivière dont les eaux bouillonnantes nous arrivaient de face, à grand bruit et au pas de course.

Quand le malicieux birlocho, qui avait compté sur notre pusillanimité, vit que notre parti était pris, il perdit son sang-froid et commença à pester et à jurer, abjurant toute contrainte. Les rigoles de pierre taillée qui portent les eaux de source à la ville, s'étaient si bien enflées, qu'elles avaient crevé comme la grenouille de la fable. Puis, ne sachant où se promener, elles s'étaient répandues en flaques, puis en mares, puis en lacs, puis en bras de mer sur toute la campagne.

Bientôt le birlocho ne sut plus à quel saint se vouer ni à quel diable se damner. Il prit un bain de jambes qu'il avait assez bien mérité, et dont il nous trouva peu disposés à le plaindre. La brouette fermait très bien, et nous étions encore à sec; mais d'instant en instant, au dire de mon fils, *la marée montait*; nous allions au hasard, recevant des secousses effroyables, et tombant dans des trous dont le dernier semblait toujours devoir nous donner la sépulture.

Enfin, nous penchâmes si bien que le mulet s'arrêta comme pour se recueillir avant de rendre l'ame : le birlocho se leva et se mit en devoir de grimper sur la berge du chemin qui se trouvait à la hauteur de sa tête; mais il s'arrêta en reconnaissant, à la lueur du crépuscule, que cette berge n'était autre chose que le canal de Valdemosa, devenu fleuve, qui de distance en distance se déversait en cascade sur notre sentier, devenu fleuve aussi à un niveau inférieur.

Il y eut là un moment tragi-comique. J'avais un peu peur pour mon compte et grand'peur pour mon enfant. Je le regardai; il riait de la figure du birlocho qui, debout, les jambes écartées sur son brancard, mesurait l'abîme, et n'avait plus la moindre envie de s'amuser à nos dépens.

Quand je vis mon fils si tranquille et si gai, je repris confiance en Dieu. Je sentis qu'il portait en lui l'instinct de sa destinée, et je m'en remis à ce pressentiment que les enfans ne savent pas dire, mais qui se répand comme un nuage ou comme un rayon de soleil sur leur front.

Le birlocho, voyant qu'il n'y avait pas moyen de nous abandonner à notre malheureux sort, se résigna à le partager, et devenant tout à coup héroïque :

— N'ayez pas peur, mes enfans! nous dit-il d'une voix paternelle.

Puis il fit un grand cri, et fouetta son mulet, qui trébucha, s'abattit, se releva, trébucha encore, et se releva enfin à demi noyé. La brouette s'enfonça de côté : nous y voilà! se rejeta de l'autre côté : nous y voilà encore! fit des craquemens sinistres, des bonds fabuleux, et sortit enfin triomphante de l'épreuve, comme un navire qui a touché les écueils sans se briser.

Nous paraissions sauvés, nous étions à sec; mais il fallut recommencer cet essai de voyage nautique en carriole une douzaine de fois avant de gagner la montagne. Enfin nous atteignîmes la rampe; mais là le mulet, épuisé d'une part, et de l'autre effarouché par le bruit du torrent et du vent de la montagne, se mit à reculer jusqu'au bord du précipice. Nous descendîmes pour pousser chacun une roue, pendant que le birlocho tirait maître Aliboron par ses longues oreilles.

Nous descendîmes ainsi d'équipage je ne sais combien de fois, et au bout de deux heures d'ascension, pendant lesquelles nous n'avions pas fait une demi-lieue, le mulet s'étant acculé sur le pont et tremblant de tous ses membres, nous prîmes le parti de laisser là l'homme, la voiture et la bête, et de gagner la chartreuse à pied.

Ce n'était pas une petite entreprise. Le sentier rapide était un torrent impétueux contre lequel il fallait lutter avec de bonnes jambes. D'autres menus torrens improvisés, descendant du haut des rochers à grand bruit, débusquaient tout d'un coup à notre droite, et il fallait souvent se hâter pour passer avant eux, ou les traverser à tout risque, dans la crainte qu'en un instant ils ne devinssent infranchissables.

La pluie tombait à flots; de gros nuages plus noirs que l'encre voilaient à chaque instant la face de la lune; et alors, enveloppés dans des ténèbres grisâtres et impénétrables, courbés par un vent impétueux, sentant la cime des arbres se plier jusque sur nos têtes, entendant craquer les sapins et rouler les pierres autour de nous, nous étions forcés de nous arrêter pour attendre, comme dirait un poète narquois, que Jupiter eût mouché la chandelle.

C'est dans ces intervalles d'ombre et de lumière que vous eussiez vu le ciel et la terre pâlir et s'illuminer tour-à-tour des reflets et des ombres les plus sinistres et les plus étranges.

Quand la lune reprenait son éclat et semblait régler dans un coin d'azur rapidement balayé devant elle par le vent, les nuées sombres arrivaient comme des spectres avides pour l'envelopper dans les plis de leurs linceuls. Ils couraient sur elle et quelquefois se déchiraient pour nous la montrer plus belle et plus secourable.

Alors, la montagne ruisselante de cascades et les arbres déracinés par la tempête nous donnaient l'idée du chaos. Et à peine avions-nous contemplé ce tableau infernal qui posait en réalité devant nous, que la lune, dévorée par les monstres de l'air, disparaissait et nous laissait dans des limbes bleuâtres, où nous semblions flotter nous-mêmes comme des nuages, car nous ne pouvions même pas voir le sol où nous hasardions les pieds.

Enfin nous atteignîmes le pavé de la dernière montagne, et nous fûmes hors de danger en quittant le cours des eaux. La fatigue nous accablait, et nous étions nu-pieds ou peu s'en faut; nous avions mis trois heures à faire cette dernière lieue. Quelques jours après, nous regagnâmes Barcelone, pressés de rompre avec cette race inhumaine. Il nous semblait avoir fait le tour du monde, et quitter les sauvages de la Polynésie pour le monde civilisé.

GEORGE SAND.

Episode de 1815.

La ville de Bordeaux était livrée aux fêtes que ses habitans offraient à la fille de Louis XVI. Au milieu d'un bal donné à la Bourse, bal dont la féerie semblait réaliser une scène telle que pourrait la peindre un poète arabe, on apporta au duc d'Angoulême l'avis du débarquement de Napoléon. Le prince quitta aussitôt le palais enchanté, et partit pour le Midi, accompagné de M. le duc de Guiche. Si le sort des armes ne fut point propice à leur croisade, on sait du moins que l'un et l'autre se conduisirent en vaillans gentilshommes.

La fin du dernier siècle et celui qui s'écoule auront été certainement, surtout pour la nation française, la période des prodiges! Ils ont produit les révolutions les plus étonnantes et les plus inattendues; presque toujours les volcans ont fait éruption au milieu d'un calme qui semblait ne pas devoir être troublé; et la fortune a fourni les exemples les plus étranges de ses caprices, dans la direction donnée par elle aux choses, dans le choix des hommes qu'elle a imposés aux événemens.

Un lieutenant d'artillerie, après avoir été élevé sur le premier trône de l'univers, avait surpassé tous les exploits des Alexandre, des César et des Charlemagne, et décerné des diadèmes à ses favoris comme il distribuait des grades dans ses phalanges. Puis, après que ses armées, les plus brillantes qui eussent jamais existé, eurent promené leurs aigles sur tous les points de l'Europe, les hordes sauvages qu'elles avaient d'abord flagellées dans les régions boréales, vinrent, tout à coup, inonder les provinces de la France, et briser le pavois du soldat heureux. Celui qui avait déployé sa tente dans les palais conquis des plus puissans potentats, fut confiné sur un îlot de la Méditerranée.

Mais quoique le colosse eût été transporté hors de son empire, sa grande ombre se projetait encore sur le sol qu'il avait jonché de lauriers; le bruit

(1) Le birlocho est une sorte de carriole attelée d'un mulet. Birlocho est aussi le nom du cocher qui conduit la voiture.

de sa renommée dominait constamment tout autre bruit ; son immense auréole de gloire n'avait pas cessé de scintiller, toujours avec le même éclat, pour ceux qui avaient partagé les travaux du Titan, qui avaient été témoins de ses prodiges, des admirables ressources de son vaste génie! Aussi, lorsqu'il apparut de nouveau aux compagnons qui l'avaient suivi sur le champ de bataille des Pyramides, sur celui de Marengo, d'Austerlitz et tant d'autres! les rangs s'ouvrirent avec enthousiasme pour recevoir l'ancien capitaine, les voix se confondirent en une seule acclamation pour accueillir l'illustre proscrit!

Faut-il récriminer ici sur les parjures? non. Il est de certains hommes, de certaines renommées devant lesquels fléchissent, presque forcément, la plupart des conventions sociales; il est des erreurs qui trouvent pour ainsi dire leur excuse dans la fascination qu'exerce l'objet qui les cause.

L'armée abaissant ses étendards devant le chef qu'elle affectionnait, le pays se trouvait en quelque sorte soumis. D'ailleurs, aux colonnes que formait cette armée vint se réunir, malheureusement pour elle, la tourbe de la nation : les bandes de jacobins de 1793, tous les ambitieux de bas étage, tous ceux qui, ne possédant rien, pouvaient trouver à piller au sein des calamités publiques, de la guerre civile. Ce n'était pas de se dévouer à la fortune d'un héros qu'il s'agissait pour ces gens-là, car ce héros, qu'ils suivaient alors, les avait broyés dans la fange où il les avait rencontrés à une autre époque; ce n'était pas non plus à la constitution d'un gouvernement fort, libéral et durable qu'ils voulaient travailler; ce qu'il cherchaient, nous le répétons, c'était de l'or, et, pour le saisir, ils eussent, de plus belle, oui incendié, tout ensanglanté! Du reste, cette race n'est que trop connue : on la retrouve, à toutes les époques, pérorant sur les égouts et assassinant dans les émeutes; sa devise, c'est toujours la même : *Guerre aux châteaux! mort aux riches!* Quant aux masses, quant au peuple proprement dit, quant à la partie saine du pays, c'est presque une dérision que de s'enquérir de ce qu'elle pense, que de parler de ses sentimens : véritable machine, elle subit, quoique immense, l'impulsion que lui donne l'intrigue; et ses intentions, quelles qu'elles soient, sont toujours comprimées par l'audace du petit nombre.

La cité fidèle, Bordeaux, exprima hautement son amour pour les Bourbons, lorsqu'elle apprit la tentative de celui qu'elle appelait LE CORSE : mais son dévoûment était stérile, et lors même qu'il eût été possible d'en retirer quelque fruit, Mme la duchesse d'Angoulême, qui était demeurée dans cette ville après le départ de son époux, se trouvait dans l'impuissance d'user de la bonne volonté qui lui était témoignée par le peuple. Son entourage, en effet, ne lui permettait pas de rien entreprendre de sérieux pour sa cause. Les uns, paralysés par la peur, ou se taisaient ou s'élognaient ; d'autres parlaient beaucoup, il est vrai ; mais leur intrépidité n'allait pas non plus au delà du retentissement qu'ils donnaient à leur voix, ou des niaiseries gouvernementales qu'ils débitaient avec emphase. Dans cette circonstance encore, le fabuliste aurait pu s'écrier :

> Ne faut-il que délibérer
> La cour en conseillers foisonne ;
> Est-il besoin d'exécuter,
> L'on ne rencontre plus personne.

Il n'est pas besoin d'ajouter que, là aussi, se trouvait une nuée de *traîneurs de sabres* qui, depuis quelque temps, paradaient dans les cours du château, sur les places publiques, et obstruaient les salons de la princesse. Les talons ou les chevaux de ces paladins faisaient jaillir l'étincelle sur les pavés ou les dalles; mais au bruit de l'*unique* coup de canon que fit tirer le général Clausel, lorsqu'il arriva au port de la Bastide, la majeure partie de ces *paons éperonnés* prit honteusement la fuite, et le brave comte de Lastours, qui s'était présenté pour disputer le passage de la rivière, ne conserva près de lui qu'une poignée de cavaliers. Nous ne rappelons cette couardise, au surplus, que pour enregistrer un fait, et nullement pour exprimer notre surprise : nous savons que le rôle de courtisan, dans un temps ou dans l'autre, est presque toujours rempli par un lâche. Cependant, et on le croira sans peine, les fuyards de la porte des Salinières furent les premiers à insulter aux débris de Waterloo, et à revendiquer les récompenses que les seuls Vendéens avaient méritées de leurs princes (1).

Deux régimens tenaient garnison à Bordeaux au 1er avril 1815 : le 8e léger et le 66e de ligne. Le premier occupait la caserne Sainte-Eulalie, le second, le château Trompette. Mme la duchesse d'Angoulême désirait que l'on s'assurât des dispositions de ces régimens; mais aucun fonctionnaire, militaire ou autre, n'osa franchir le pont-levis de la forteresse. La princesse eut ce courage. Ses espérances furent déçues; mais elle se montra la digne petite-fille de Marie-Thérèse, et justifia pleinement ce que Napoléon disait d'elle, qu'elle était *le seul homme de sa famille* (2).

Aucune résistance possible n'étant laissée à Mme la duchesse d'Angoulême, des ordres furent donnés pour son départ, et, à huit heures du soir, elle prit le chemin de Pauilhac, où un brick anglais avait été mis à sa disposition. La princesse se trouvait obligée de fuir, bien littéralement, et comme l'avait dit l'avocat Lainé, *devant quelques gendarmes.*

(1) L'auteur de cet article se propose de publier des faits curieux sur quelques *dévoués* de ce genre, qui, plus tard, n'en ont pas moins acquis une célébrité usurpée par la bassesse.

(2) Ce mot, qui peint effectivement le caractère énergique de Mme la duchesse d'Angoulême, est cependant une injustice à l'égard de son époux. Ceux qui se sont trouvés avec le prince sous les remparts du Trocadéro, peuvent attester que les boulets ne troublaient en aucune manière son calme habituel.

La suite de Madame était nombreuse, non pas celle qui formait sa maison proprement dite; mais beaucoup de personnages, gens de cour et autres, cachaient habilement le besoin qu'ils éprouvaient de se mettre à l'abri, en affectant de ne vouloir se séparer de la princesse qu'à l'extrémité. Toutefois le cortége, considérable au départ, s'amoindrit au fur et à mesure que les ténèbres purent protéger les défections sur la route, et il était réduit des quatre cinquièmes lorsque Mme la duchesse d'Angoulême arriva à Pauilhac. Du reste, ce cortége était des plus lugubres. Il s'avançait, avec une extrême lenteur, au milieu des sables du Médoc : la nuit était profonde; la bise mugissait dans les pins; les chouettes fuyaient en poussant leur cri sinistre ; et les torches, portées de distance en distance par des piqueurs, donnaient à cette marche l'aspect d'une pompe funèbre. Madame était escortée par quelques gardes nationaux et volontaires royaux, et par plusieurs officiers appartenant à sa maison ou à différentes armes. Le comte de Lastours commandait cette escorte.

Vers minuit, on fit halte à Margaux, dans une espèce de cabaret. On n'avait point eu de relais jusque-là, et les chevaux étaient harassés. Telle était aussi la fatigue de plusieurs cavaliers, qui étaient demeurés en selle pendant vingt-cinq ou trente heures, que, dès qu'on fut arrêté, ils s'étendirent jusque sur les escaliers de la maison, pour s'y abandonner au sommeil tout le temps que l'on devait passer à cet endroit. Les chevaux furent laissés pêle-mêle, scellés et bridés, au milieu d'une cour, où ils s'accroupirent comme un troupeau.

Mme la duchesse avait été conduite dans une petite chambre enfumée, n'ayant pour tous meubles qu'une table et deux chaises. La princesse conservait toute sa fermeté. Elle se promenait, les bras croisés, de long en large dans la chambre, rapportant à la comtesse de Damas-Crux les différens avis qui lui avaient été donnés, dans les derniers jours, par les bavards qui l'avaient assiégée. Elle lui raconta ensuite, à propos du voyage qu'elle allait faire, que dans une traversée, voyant que le temps se disposait à la tempête, elle s'était fait attacher au pied d'un mât, afin de jouir, sans danger d'être précipitée dans les flots, du spectacle de la mer en furie. Madame s'approchait aussi fréquemment de la porte qui était ouverte, et près de laquelle se trouvait un groupe de ses serviteurs, pour causer avec eux de leur position présente et de leurs projets. Au bout d'une heure environ, la princesse demanda que l'on mît un matelas à terre dans sa chambre : mais comme on lui dit que les voitures ne tarderaient pas à être attelées, elle continua sa promenade d'un angle à l'autre de la pièce.

A deux heures du matin environ, madame la duchesse quitta Margaux, et au point du jour elle arriva à Pauilhac, où elle descendit au presbytère. La première pensée de Madame fut d'aller, au pied de l'autel, déposer son humble résignation et y prier. Après la messe, elle revint déjeuner au presbytère. A peine était-elle à table, que le capitaine anglais, commandant le brick qui attendait la princesse, se présenta avec les officiers de son bord, pour prendre les ordres de S. A. R. La duchesse se dirigea vers le port, à neuf heures. Elle était accompagnée de tous ceux qui lui vouaient de l'attachement. Au moment où elle entra dans la chaloupe et où elle se retourna pour dire adieu, une scène touchante eut lieu.

Toutes les personnes présentes se jetèrent à genoux sur le quai, élevant les mains vers le ciel et appelant ses bénédictions sur la tête de la fugitive! Madame, le visage inondé de larmes, et ne pouvant donner passage à des paroles qu'étouffaient ses sanglots, cherchait à se faire comprendre par ses gestes animés. Alors, un jeune fourrier de la garde nationale, qui se faisait remarquer entre tous par la violence de son désespoir, supplia madame la duchesse d'Angoulême de lui sacrifier un des rubans qu'elle portait; non seulement la princesse lui en jeta un, mais elle arracha encore tous ceux dont elle était couverte, ainsi que les plumes de son chapeau, pour les livrer à la foule qui enviait le bonheur du fourrier.

Cependant, les matelots avaient leurs rames en l'air, la mer était houleuse, et le capitaine anglais se montrait impatient. Il fit observer respectueusement à Madame, qu'il fallait partir, et les rames, en tombant à la fois sur le flot, imprimèrent à l'esquif un mouvement qui l'éloigna du bord. Madame la duchesse d'Angoulême, réunissant ses forces, s'écria: *Adieu !... je vous reverrai !..... oui, je vous reverrai et je vous reconnaîtrai tous!...*

A midi, un coup de canon annonça le départ du brick.

Le deuxième exil venait de commencer pour la fille de Louis XVI.

Madame la duchesse d'Angoulême est l'un des exemples les plus frappans de la hideuse injustice à laquelle peut atteindre l'esprit de parti. Aucune femme, dans l'histoire, n'a subi autant que cette princesse les rigueurs du destin :son existence n'a été qu'une longue agonie, qu'une suite d'angoisses, de tortures, de déceptions! L'échafaud lui a enlevé un père, une mère, une tante chérie et des amis dévoués! La prison a consumé son frère! L'assassinat et la misère ont moissonné ses serviteurs! Ses jeunes années se sont écoulées dans l'exil, et c'est encore l'exil qui pèse sur sa vieillesse!... eh bien! on a osé, on ose tous les jours, reprocher à cette princesse le *sérieux* qui règne sur son visage, le *silence* que commande le passé!

De la gaîté sur le front de la fille de Louis XVI! quelle est l'âme noble et pieuse qui pourrait le lui demander? Que peut-il arriver sur les lèvres de cette femme malheureuse, après la prière et le pardon?

On a reproché à madame la duchesse d'Angoulême de ne point aimer les Français, de conserver un besoin de vengeance dans le cœur!

Calomnie!

Marie-Thérèse ne saurait maudire le pays qui l'a vue naître ; loin de là, elle aussi a souvent répété :

Plus je *vois* l'étranger, plus j'*aime* ma patrie !...

Chrétienne, elle a depuis long-temps appris qu'il faut, avec Dieu, oublier les injures ! Enfin, la majeure partie du revenu de la princesse est distribué, en France, à de pauvres familles ; voilà comme elle se venge !

A. DE CH.
(*Revue de Versailles.*)

Revue des Modes.

Négligé du matin.—Robe de chambre en mérinos bleu pâle à manches plates ; le bas de la jupe et les manches bordées d'une broderie en petit cordonnet. Col et manchettes plissés. Bonnet en mousseline brodée, nœud de satin rose et marron. Pantoufles de cachemire brodé fond noir.

Négligé de ville.—Redingote de popeline marron, châle-pélerine en satin noir bordé de velours. Capote de satin pensée. Voile de dentelle noire. Mouchoir à vignettes marron.

Toilette de ville.—Robe en satin vert, nuance tendre à raies mates. Pelisse très courte en velours violet ; collet et manchon d'hermine. Capote de velours épinglé rose, une longue plume nouée tombant sur l'épaule. Mouchoir à trois entre-deux.

Négligé du soir.—Robe de damas violet, pélerine *cardinale* en guipure, attachée par une agrafe d'or ; quille en guipure à la jupe, pincée de distance en distance, par des agrafes pareilles à celle de la pélerine. Coiffure en velours violet, et glands d'or. Mouchoir en batiste ananas sans jour ni broderie, un seul rang de malines ; chiffre d'or.

Toilette du soir.—Robe en crêpe bleu, formant tunique garnie tout autour d'un rang de perles. Corsage grec. Coiffure en cheveux, une couronne de roses à feuillages de diamans avançant un peu sur le front. Parure de diamans. Eventail et bouquet. (*Psyché.*)

TRIBUNAUX.

JUSTICE DE PAIX. — 3e ARRONDISSEMENT.

Un mois de pension alimentaire.

Madame Ducerceau passant un jour dans la rue de la Chaussée-d'Antin, s'arrete, étend les bras, et court tout en larmes au devant d'un petit quadrupède de race épagneule ; elle retrouvait *Chéri* après un mois de séparation, après l'avoir pleuré comme mort. Le chien saute dans ses bras, et ils allaient ensemble, quand madame Vernon vint tout à coup se mettre en travers de cet élan de tendresse *fugitive*. Ce chien est à moi, il se nomme Sultan ! — Ce chien est à moi, il se nomme Chéri ! L'une prend les pattes de devant, l'autre les pattes de derriere. C'était le cas ou jamais d'imiter le jugement de Salomon pour mettre ces dames d'accord..... Elles crient, elles frappent, le chien jette des hurlemens plaintifs, les gamins s'amassent et la scene se dénoue chez le commissaire de police du quartier, comme toutes les scènes de ce genre. La victoire et le chien restent à madame Ducerceau, la plus ancienne propriétaire de l'objet en litige.

Mais voilà qu'aujourd'hui madame Vernon fait assigner madame Ducerceau devant la justice de paix.

Le juge. — Que demandez-vous ?

Madame Vernon. — J'ai eu le chien de madame chez moi pendant un mois entier, je demande que madame m'indemnise... je demande 15 fr.

Madame Ducerceau. — Quinze francs ! Vous voudriez me faire croire que *Chéri* a consommé pour 15 francs chez vous. Quand vous me l'avez rendu il n'avait plus que la peau et les os...

Madame Vernon. —Pardié ! un chien qui ne veut pas même de biscuit ! il lui faut des gimblettes et des crêmes de riz... un aristocrate de chien... (Rires) Avec ça une bete très désagréable qui fait des ordures que c'est une bénédiction...

Mme Ducerceau.—C'était pour vous témoigner son mépris ! (Rires) Il n'y a qu'à voir chez moi, il est d'une civilisation dont rien n'approche ; et apres m'en avoir privée pendant un mois, vous avez le toupet de me demander 15 fr... mais avec cela on donnerait à manger à quinze chiens. (On rit.) S'il vous faut un chien pas difficile, prenez un boule-dogue... ça se rapprochera mieux de votre caractere. (Hilarité.)

Madame Vernon. — Ma foi ! pour avoir des difficultés avec vous, ça ne serait pas de trop.

Le juge, au milieu des éclats de rire de l'assemblée, impose silence aux deux parties, et sans ordonner

Qu'il soit fait un rapport à la cour
Du pain que peut manger un épagneul par jour,

réduit à 6 fr. la somme demandée par madame Vernon.

CONSEIL DE DISCIPLINE DE LA 6e LÉGION DE LA GARDE NATIONALE.

Un artiste dramatique.

A l'appel du nom M. Colbrun, artiste dramatique, madame Colbrun se présente devant le conseil, tenant par la main son fils âgé de neuf où dix ans.

Le président. — Vous êtes la femme de M. Colbrun ?

Madame Colbrun. — Oui, monsieur le président.

Le président.— Est-ce que votre mari est malade ?

Madame Colbrun. — Non, monsieur ; mais il ne monte pas la garde, il a passé l'âge.

Le président. — Il est artiste dramatique ?

Madame Colbrun. — Non, monsieur, c'est mon fils.

Le président. — Votre fils aîné.

Madame Colbrun. — Oui, monsieur le président.

Le président. — Alors c'est lui qui est cité devant le conseil, c'est lui qui doit monter sa garde.

Madame Colbrun. — Mais c'est que celui là, il n'a pas encore l'âge ! (On rit.)

Le président. — Que ne se présente-t-il ?

Le petit Colbrun. — Mais je suis là ! (On rit.)

Le président. — Mais, madame, je vous parle de votre fils aîné.

Le petit Colbrun. — C'est moi ! J'ai une sœur de huit ans.

Le président. — Mais vous avez un frère qui est artiste dramatique.

Le petit Colbrun. — Pas du tout ! c'est encore moi ! (Rires.)

Le président. Vous êtes acteur ?

Le petit Colbrun. — Un peu ! au Gymnase des Enfans, passage de l'Opéra... Si vous vous mettez sur le pied de nous y mettre... (sur pied) vous aurez une drôle de légion en miniature. (Longue hilarité.)

Le conseil fait rayer des cadres le nom du petit artiste.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

Les démolitions vont commencer à l'entour du Palais-de-Justice pour les travaux d'agrandissement qui s'y préparent. Le 21 de ce mois, à l'Hôtel-de-Ville, il sera procédé à la vente par adjudication des matériaux à provenir de la démolition des maisons no 11, cour de la Sainte-Chapelle, 1, 2 et 4, rue Ste-Anne.

— Le pavage en bois semble vouloir prendre quelque extension. Indépendamment des rues Taitbout et de Rivoli désignées comme devant le recevoir, on doit aussi l'appliquer très prochainement sur le tablier du pont d'Austerlitz, d'après le système de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Les travaux pour le pavage en bois de la rue de Richelieu ont commencé aujourd'hui. Ceux de la rue Laffitte commenceront incessamment.

— Un acte d'audace, qui rappelle l'attentat de la rue du 29 Juillet, a été commis rue Saint-Denis, dans un magasin de lingerie, *à la ville de Malines*, tenu par deux sœurs, les demoiselles Roche.

A une heure déjà avancée, un homme bien mis se présente au magasin : une des demoiselles Roche était absente ; la plus jeune était au comptoir et travaillait en compagnie de deux ouvrières. Après un salut fort poli, l'étranger, s'adressant à Mlle Roche, lui dit :

« Votre mari y est-il, madame ? — Je ne suis pas mariée, lui fut-il répondu.—Mais la dame de la maison y est-elle ? — Ma sœur est demoiselle aussi, et elle est absente ; mais que voulez-vous, je suis sa sœur et son associée ? Ce que je veux, dit l'étranger, fermant rapidement la porte du magasin et tirant un poignard de sa poche, ce que je veux, c'est de l'argent, et dépêchons-nous, car je n'ai pas de temps à perdre. »

Les trois demoiselles, glacées d'épouvante, se levèrent et restaient interdites ; l'une d'elles cependant, tirant ses compagnes par la robe, leur fit signe des yeux, et toutes trois, sans que l'étranger ait pu deviner leur intention, se glissèrent dans l'arrière-boutique où une porte de communication les conduisit dans l'allée de la maison. Elles prévinrent aussitôt le portier et des voisins, qui à l'instant cernèrent le magasin ; mais déjà le malfaiteur l'avait quitté et personne n'a pu se mettre sur sa trace.

(*Droit.*)

— Il en est de certaines ruses de filou comme des modes passées depuis long-temps ; on les rajeunit, on les ressuscite, on les remet en œuvre sitôt qu'on en croit le souvenir oublié.

Un essai de ce genre, tenté cependant par un fashionable en gants jaunes et en cabriolet, vient d'échouer devant le gros bon sens d'un épicier, et pourra bien coûter quelques mois de méditation solitaire à son auteur.

Lundi dernier un jeune homme s'annonçant comme un courtier en huiles, fit marché sur un échantillon avec un épicier de la rue St-Antoine, pour lui livrer un baril d'excellente huile d'Aix, en échange d'écus pour moitié et de sucre brut première qualité pour le reste.

Le marché conclu, le baril fut amené, pesé et descendu à la cave ; les écus furent déposés sur le comptoir ; les pains de sucre furent mis en rang et tout préparés pour passer des rayons de la boutique sur le baquet qui avait amené le baril, lorsqu'une idée de doute traversa la cervelle de l'épicier. Le vendeur d'huile avait un accent normand qui cadrait peu avec sa profession de courtier de denrées méridionales. Il voulut, avant de recevoir facture, s'assurer une seconde fois de la qualité de la marchandise.

Il descend à sa cave, goûte l'huile, qui est toujours délicieuse, mais il s'aperçoit en sondant qu'il n'y en a que quelques livres sur un double fond, et que le reste n'est que de l'eau claire, sous une enveloppe de plomb.

Quand l'épicier remonte, le prétendu courtier, qui a prévu sans doute, d'après la durée de son absence, ce qui a dû arriver, a disparu avec son baquet. Mais le rancunier marchand, bien qu'il profite de l'huile abandonnée par le Normand et que celui-ci n'ait pu enlever ni ses pains de sucre ni ses écus, le rencontrant avant-hier sur la voie publique, l'interpelle, le somme de le suivre chez le commissaire de police, et finit, aidé de la foule des curieux, par le consigner au poste, d'où malgré ses protestations d'innocence, il est dirigé sur la Préfecture de police et déféré enfin au parquet.

—De nombreux ouvriers couvreurs, fumistes et vitriers de la capitale sont en quelque sorte mis en réquisition pour réparer partout les dégâts causés par l'ouragan qui a sévi sur Paris dans la nuit du 9 au 10. Si malheureusement il venait à pleuvoir, la grande galerie du Louvre pourrait éprouver de grands dommages, car elle est découverte dans plus de 300 endroits.

— On écrit du Havre, 10 mars:

« Hier il s'est élevé une tempête qui a duré toute la nuit avec une violence extraordinaire. Ce matin encore la mer était furieuse, les lames atteignaient une hauteur extraordinaire, et dès que la marée eut fait quelques progrès, elles firent irruption sur le bout de la jetée, qu'elles couvraient de leurs volutes. L'intérêt qu'excitait cet effrayant tableau était encore accru par la présence d'un brick qui, ayant passé la nuit au large, manœuvrait évidemment pour entrer dans le port. Son aspect attestait la violence de la lutte qu'il avait supportée : son grand mât de hune avait été brisé ; ses deux huniers, crevassés à toutes les coutures, ne tenaient plus que par les écoutes, et il était à craindre que ces deux voiles de salut ne fussent enlevées avant le temps et qu'il ne manquât son entrée. Heureusement elles tinrent bon, et malgré la violence des lames, qui nuisaient à l'action du gouvernail, il réussit à enfiler la passe. Ce brick est l'*Oberon* (suédois), venant de Montevideo.

» Jusqu'ici, il ne paraît pas que cette tempête ait causé de malheurs sur notre rade. Mais les planches et les barriques que le flot a apportées dans le port annoncent que la côte a eu à souffrir, et que de nombreux dégâts ont été occasionés dans les chantiers qui la bordent. »

—On nous écrit de Boulogne-sur-Mer, 11 mars :

« Une tempête qui s'est élevée tout à coup dans la soirée du 9 a exercé sur la côte d'horribles désastres. Un trois-mâts américain a péri corps et biens. Un bateau pêcheur de Fécamp ou de Saint-Valery a eu le même sort. On a de vives inquiétudes sur un bateau pêcheur de notre port. Quatre navires ont échoué : trois sur la côte de Curq et le quatrième auprès de Wihaut. L'on n'a pas encore de détails sur les pertes et l'on ignore si les equipages ont été sauvés. L'ouragan a aussi laissé des traces dans l'intérieur de la ville, des cheminées ont été renversées et des toits enlevés. Hier, vers deux heures, un trois-mâts a failli échouer entre le port et le Portet, mais il s'est heureusement relevé et a repris le large. »

On écrit de Nevers :

« Dimanche dernier, entre huit et neuf heures du soir, les murs du vieux château de Decize, minés par le temps, se sont écroulés avec un horrible fracas, et, dans leur chute, ont entraîné une partie de l'un des bas-côtés de l'église ; ils ont également enfoncé la voûte, et renversé la grande fenêtre d'une jolie chapelle de style gothique, placée près du chœur.

Quelques heures plus tôt on aurait pu avoir à déplorer la mort de plus de deux cents personnes, et notamment de tous les enfans attachés aux écoles de garçons, la place qui leur est indiquée se trouvant précisément dans la partie des bas-côtés dont les murs ont été renversés.» (*Echo.*)

— Le clocher de la superbe église de Conches (département de l'Eure), dont la restauration se poursuivait avec activité à l'aide des secours alloués par le gouvernement, a été renversé par l'ouragan du 9 au 10 mars. M. le ministre de l'intérieur a donné à M. Mérimée, inspecteur-général des monumens historiques, l'ordre de se transporter sur les lieux pour constater le dégât, et juger par lui-même de l'importance des réparations nécessaires.

— Dans la nuit du 9 au 10 mars, qui a été signalée par un ouragan désastreux, la comète d'Encke était sur l'horizon de Paris, dans la constellation des Poissons. Mais nous croyons devoir avertir les partisans de l'influence des comètes, que cet astre se trouvait alors beaucoup plus loin de la terre que du soleil, c'est-à-dire que sa distance de nous était d'environ *cinquante-six millions de lieues*, d'après les éphémérides envoyées à l'Académie des sciences par le professeur Airy, et qui deja ont été confirmées par l'observation. Le trouble atmosphérique de l'avant-dernière nuit fut simplement un phénomène des vents d'équinoxe, qui se déchaînent souvent une dizaine de jours avant ou après le passage du soleil à travers l'équateur. C'est un fait pour ainsi dire annuel que les marins connaissent bien, et qui n'a pas le plus léger rapport avec les mouvemens de la comète actuelle.

— Le *Propagateur de l'Aube* annonce l'invention d'une nouvelle machine fort importante. Après plus de dix années de recherches et de travaux continuels, dit ce journal, MM. Stinzel et Mirlüa, de Gray (Haute-Saône), ont découvert une nouvelle machine à vapeur qui n'est point, comme celles existantes, à pression et à dépression, mais à *rotation*. Elle peut fonctionner dans un local très resserré, et elle est faite de telle sorte qu'il n'y a pas de fuite de vapeur à craindre par la dilatation ; de plus, le premier individu venu peut surveiller la marche de cette nouvelle invention, dont le prix est moindre de près de moitié de celui des anciennes. Enfin, jusqu'à présent, la force donnée aux machines à vapeur n'a pas dépassé celle de 500 chevaux : on peut donner à la machine rotative une force de 1,000 chevaux.

— Le conseil municipal de la ville de Toulouse, adoptant les conclusions de la commission nommée dans son sein, pour l'examen du projet du canal des Pyrénées, destiné à opérer la jonction des deux mers, en continuant le canal du Midi de Toulouse à Bayonne, a, par sa délibération du 2 mars, souscrit 500,000 fr. d'actions en faveur de la nouvelle société formée pour l'exécution de cette entreprise.

— Un malheureux événement vient de plonger dans la désolation deux familles honorables de la ville de Foix. Un duel a eu lieu, le 5 mars, vers 10 heures du matin, aux environs de cette ville, entre MM. S... Alp... et V... L... Les familles à qui ces jeunes gens appartiennent avaient toujours vécu dans la plus grande intimité. La mésintelligence a éclaté, dit-on, à la suite d'un projet de mariage que quelques affaires d'intérêt sur lesquelles on ne put s'entendre ne permirent pas de réaliser. On s'est battu au pistolet à vingt pas. Le jeune S... a reçu à la partie gauche du front une balle qui, après avoir sillonné le crâne, s'est arrêtée derrière l'oreille, d'où elle a été extraite. Le blessé est dans l'état le plus alarmant. La justice informe ; des mandats d'amener ont été lancés contre les témoins qui sont en fuite.

— Le célèbre voleur Picard, déjà condamné en quarante-cinq années de travaux forcés et qui était parvenu à s'évader plusieurs fois, vient d'être condamné à vingt autres années de travaux forcés et à l'exposition par la cour d'assises de l'Eure pour vols commis depuis son évasion dans l'arrondissement de Mayenne, pour soustraction frauduleuse d'objets destinés au culte dans l'église d'Acon (Eure), et pour avoir mis le feu dans la maison d'arrêt de Gisors où il était détenu. (*Mémorial de Rouen.*)

— Dans une ville assez peu éloignée de Verdun, il existe un ménage en proie à la plus juste désolation ; les quatre enfans nés d'une union d'ailleurs fortunée, sont tous nés aveugles. L'aîné a sept à huit ans, le plus jeune ne compte que six mois. Ces enfans ont tous de beaux yeux, parfaitement sains ; leurs parens ne sont atteints d'aucune infirmité, et c'est en vain que les gens de l'art ont épuisé toutes les ressources de la science pour rendre la vue à ces quatres infortunés.

— Vendredi dernier, un serpent à sonnettes, qui est habituellement dans un état de torpeur et d'immobilité, manifesta quelques signes de malaise, ce qui fit penser que l'époque de prendre sa nourriture était arrivée. Il y avait plus de six mois qu'il n'avait rien mangé, et le directeur s'étant procuré une souris vivante, la mit dans la loge du serpent. A peine le reptile l'eut-il aperçue qu'il leva aussitôt la tête, et se jetant sur elle, il lui enfonça les dents dans le cou. La pauvre souris mourut instantanément. Alors le serpent procéda au travail de la déglutition. Il commença par séparer les membres de la souris et se mit à les avaler avec lenteur. Cette opération dura plus d'une demi-heure. Un grand nombre de curieux et d'amateurs assistaient à ce repas intéressant. Le serpent est tout jeune et est à peu près de l'épaisseur du doigt, de sorte que le travail de la déglutition de cet animal rare était une chose très curieuse.

(*Edimbourg Evening Post.*)

— On annonce la perte de la corvette de guerre anglaise le *Scout* qui a péri sur les côtes de l'île de Chypre. La marine anglaise n'est pas heureuse depuis quelque temps : à cette perte il faut encore ajouter celle du bateau à vapeur de guerre le *Madagascar* dans les mers de la Chine, et celle du transport le *Mercury*, sur lequel un neveu de sir Robert Peel était embarqué en qualité de midshipman, et qui s'est perdu sur l'une des îles du canal Saint-Georges. Outre ces sinistres, il faut encore compter les avaries éprouvées par la frégate la *Vindicative*, qui est restée pendant plus de vingt-quatre heures échouée sur un rocher dans la rade de Portsmouth ; par les bateaux à vapeur du gouvernement l'*Avon*, qui a pris feu en pleine mer ; le *Styx*, qui, envoyé aux Bermudes pour son premier voyage, est revenu peu de jours après son départ avec des avaries qu'on n'a pas encore réparées ; la *Dévastation*, arrêtée long-temps à Malte après un voyage de quelques jours ; la *Locuste*, qui a failli périr dans la courte traversée de Tunis à Malte, etc., etc.

— On mande de Saint-Louis (Sénégal) :

« Le roi Hamedou et ses frères sont morts subitement. La tribu des Brackues, si fidèlement alliée au Sénégal depuis vingt-cinq ans, passe sous la domination d'un chef presque imbécile, que les Trarzas, nos constans adversaires, ont fait élire, et qu'ils entraîneront peut-être dans leurs projets contre nous. L'avenir du pays est sombre ; ces nouvelles sont d'une haute gravité. La guerre pourrait bien encore apporter de nouveaux retards à l'ouverture de la traite et la suspendre indéfiniment. »

— Les pauvres Irlandais qui se trouvent à Londres et qui croient à la prédiction absurde d'un tremblement de terre qui doit avoir lieu le 16 mars courant et engloutir la capitale et 15 milles de terrain autour de cette ville, sont en ce moment fortement préoccupés d'une autre idée non moins absurde à laquelle ils ne manquent pas d'ajouter foi. Ils prétendent que la cathédrale de Saint-Paul s'est déjà enfoncée de cinq pieds, et toutes les autres églises de un ou deux pieds et que l'hôtel de la Douane va bientôt disparaître dans les entrailles de la terre. La crédulité des Irlandais à cet égard est si extraordinaire, qu'un très grand nombre d'entre eux se sont rendus dimanche sur le bord de la Tamise et sur la place Saint-Paul pour s'assurer par leurs propres yeux si la cathédrale et la douane avaient disparu. (*Globe.*)

Imprimé par BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron 3, à Paris.

Dimanche 27 Mars 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 13.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes
et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—
Les Abonnemens partent des 1er et 1
de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages,
Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois . 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger · 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

UN ACTE DE VERTU.

(Suite et fin.)

Il y avait un bal le soir même à la sous-préfecture. Dambergeac, qui avait de la fortune et dont la femme était riche d'ailleurs, avait monté sa maison sur un pied assez brillant, et mettait dans sa manière de représenter le gouvernement aux yeux de ses administrés une sorte de somptuosité vaniteuse. En ce moment il était fort préoccupé des détails de sa soirée.

— Crois-tu que cette fois nous aurons quelques-uns de nos gentilshommes ? demanda-t-il à sa femme avec un sourire aigre-doux, lorsque nous fûmes rentrés.

— J'ai la promesse positive de Mme de Gueévry, répondit la sous-préfète, et Mme du Dressant non-seulement m'a donné sa parole, mais m'a dit qu'elle se chargeait de décider sa belle-sœur à venir.

— Il faut que tu saches, me dit Harmodius, que nous avons ici un faubourg Saint-Germain au petit pied, qui imite littéralement, à l'égard de nous autres fonctionnaires de juillet, la condaite que tient son aîné envers le château des Tuileries. Nos boudeurs sont plus têtus encore que ceux de la rue de Varennes, s'il est possible. Les femmes sont parfaitement polies pour Marthe, qui d'ailleurs est une des leurs ; ces dames se voient souvent et se rendent leurs visites avec une exactitude scrupuleuse, mais le matin seulement : le soir il semble que la sous-préfecture devienne un lazaret où est la peste. Croirais-tu que depuis près de quatre ans que je suis ici, je n'ai pas pu décider un seul de ces hobereaux à mettre le pied à mes assemblées... Et leurs femmes ! c'est pis encore... un escadron de marquises de Prétintaille et de comtesses d'Escarbagnos !

Le sous-préfet fit entendre un rire bruyant dont l'ironie ne couvrait pas entièrement son dépit secret, et entonna de sa grosse basse-taille la chanson de Béranger à laquelle il venait de faire allusion :

Vils roturiers,
Respectez les quartiers.

C'était une réminiscence de l'Harmodius d'autrefois, mais Mme Dambergeac y coupa court en se bouchant les oreilles d'un air impatienté.

— Vous pourriez, dit-elle, lorsque cette pantomime eut imposé silence à son mari, traiter moins grossièrement mes amies ; pour moi, je les approuve, et à leur place, je me conduirais comme elles le font ; certainement si je n'étais pas condamnée à faire les honneurs de mon salon, on ne m'y verrait pas. La cohue que vous m'obligez à recevoir n'a rien de fort attrayant pour une femme bien élevée, et sans être comtesse d'Escarbagnos, on peut ne pas tenir infiniment à la société de Mme Potageot, la femme du receveur de l'enregistrement, ou de Mme la *notairesse* Capricard... Je pense que je peux médire un peu devant M. de Cast, ajouta la jeune femme en me jetant un sourire assez gracieux ; d'ailleurs ce soir il jugera si je suis trop méchante ; et sans attendre ma réponse ni celle de son mari, elle sortit.

— Marthe n'a pas tout à fait tort, me dit mon ami en sonnant ; il est des exigences de position fort désagréables ; tu verras à notre bal que nous sommes fort encanaillés, malgré toutes mes tentatives d'épuration.

Harmodius, le niveleur métamorphosé en marquis de Moncade, me parut une chose si bouffonne, que je ne pus retenir un éclat de rire auquel l'entrée d'un domestique empêcha de faire attention.

— Toutes mes invitations pour ce soir ont été exactement envoyées ? demanda-t-il.

On a suivi la liste qu'a donnée madame, répondit le domestique, et prenant sur une table un petit paquet de papiers : — Voilà ce qui reste des lettres imprimées.

Harmodius prit les lettres, les regarda un instant, et les froissant tout à coup dans sa main, frappa sur le bureau un coup de poing capable d'assommer un bœuf.

— Vous serez donc toute votre vie un imbécile, s'écria-t-il ; et cet autre animal d'imprimeur a juré de ne me faire que des sottises. Je vous ai dit vingt fois, et à lui aussi, que mon nom s'écrivait : petit *d*, apostrophe, *A* majuscule, et voilà qu'il l'estropie encore. Allez lui demander son compte ; désormais Mérignon sera l'imprimeur de la sous-préfecture.

— Je ne te savais pas si bon gentilhomme, dis-je à mon ami, quand le domestique fut sorti ; depuis quand es-tu d'Ambergeac ?

Harmodius essaya de sourire.

— C'est ma femme, répondit-il, qui pense que mon nom ainsi écrit a meilleur air sur ses billets de visite. D'ailleurs, c'est là sa véritable orthographe ; je l'ai trouvé moi-même écrit de la sorte dans des titres de 1547.

— Peste ! tu as maintenant des titres de 1547, repris-je, sans pitié pour son embarras évident. Je n'étais pas fâché de lui rendre en partie les moqueries dont il avait tant de fois poursuivi ce qu'il appelait autrefois ma gentilhommerie.

— Et pourquoi n'en aurais-je pas ? s'écria-t-il avec l'espèce de brutalité que donne la conscience d'une mauvaise cause ; il me semble que d'Ambergeac sonne aussi bien que Cast ou Castillan.

— Puis, me prenant la main : au fait, reprit-il, tu as raison de te moquer de moi, je suis ridicule ; mais le moyen de ne pas le devenir au milieu de ces hobereaux et de leurs bégueules de femmes ?

— Pauvre Harmodius, pensai-je lorsque je fus seul, le voilà fort en peine d'une apostrophe de plus ou de moins ; et pendant ce temps, sa femme lit ses prières à rebours sans qu'il s'en aperçoive ou s'en inquiète ! L'aveuglement est-il donc une condition inévitable de la condition de mari !

J'avais fait apporter mes effets à la sous-préfecture, dont j'étais devenu le commensal ; le soir, je fus donc le premier au bal, et j'eus le divertissement parfois assez amusant de voir arriver à la file les invités. J'eus lieu de reconnaître qu'en effet la femme d'Harmodius n'avait pas été trop médisante. Dans cette réunion, composée exclusivement d'employés du gouvernement, d'industriels et de membres de la petite bourgeoisie, tous solennellement vêtus ou plutôt endimanchés, car la sévérité du sous-préfet en fait d'étiquette était connue, il se trouvait plus d'une figure ridicule, plus d'une tournure empêtrée, plus d'une toilette grotesque; mais où ne s'en trouve-t-il pas? Mme Dambergeac recevait et rendait les saluts de l'air nonchalant et hautain qui d'abord m'avait frappé dans sa physionomie, et faisait les honneurs de son salon en femme qui en eût volontiers fermé la porte aux neuf dixièmes des personnes invitées par elle. Je lui pardonnai cette maussaderie, dont pour moi, d'ailleurs, je n'avais pas à me plaindre, en faveur de nombreux détails de grace et de beauté qui, le matin, m'avaient échappé, enfouis qu'ils étaient sous la passe d'un chapeau et sous les plis d'un cachemire, et que révélait en ce moment une toilette de bal aussi fraîche qu'indiscrète. Décidément, Mme Dambergeac était une fort jolie femme, et alors qui aurait pu lui contester le droit de jouer un peu à la duchesse?

— Mme Capricard ! annonça le domestique placé à la porte du salon.

A ce nom et à la vue de la grosse bayadère empanachée qui entrait en se tortillant à outrance par manière de salut, les yeux de la sous-préfète cherchèrent les miens, et nous échangeâmes un sourire qui eût fait tomber à la renverse la resplendissante *notairesse* si elle en eût compris le sens.

— Monsieur de Morisset! reprit le domestique. Cette fois ce fut moi qui cherchai le regard de Marthe; mais je ne le rencontrai pas.

Le poétique receveur des contributions fit une entrée aussi grave et aussi mélancolique que celle de Mme Capricard avait été folâtre et évaporée. Il s'avança vers la sous-préfète, lui adressa un salut cérémonieux propre à dérouter la médisance, et se mêla aussitôt au groupe d'hommes entassés au milieu du salon, et parmi lesquels il ne tarda pas à m'apercevoir. Sans doute il avait réfléchi depuis le matin, car au lieu de l'air hostile auquel je m'attendais, sa physionomie prit à ma vue une expression prévenante et amicale. Avec un empressement probablement tout de politique, dont je ne fus pas dupe, il vint à moi, et me frappant le bras familièrement :

— Eh, bonsoir donc, me dit-il, Machiavel, Iago, Sixte-Quint, Talleyrand, tout ce qu'il y a de plus roué et de plus perfide au monde. N'avez-vous pas quelque pudeur du tour pendable que vous m'avez joué ce matin? Et moi qui répondais à vos questions traîtresses avec une ingénuité digne de l'âge d'or! Ah ça, j'espère que si vous êtes curieux, du moins vous n'êtes pas indiscret. — Ces derniers mots furent dits d'un ton plus sérieux que le commencement.

— Rassurez-vous, répondis-je en riant, je vous promets de ne pas dire à notre amphytrion que vous le trouvez grossier, despote et mauvais mari.

— Ni cela ni le reste, reprit M. Morisset avec un sourire qui dissimulait mal son inquiétude.

— Le reste, ce me semble, n'a rien qui puisse blesser la personne qu'il concerne. Une femme fait rarement un crime de l'intérêt qu'elle inspire, et dans cette circonstance je pourrais parler sans vous faire tort.

— Peut-être ; mais c'est votre silence que je réclame, répondit gravement le poète.

La ritournelle d'une contredanse interrompit notre dialogue. Mon interlocuteur s'élança vers Mme Capricard, qui, à son approche, se leva par un petit bond enfantin dont gémit la banquette où elle se prélassait. Ce couple, qu'on eût pu comparer à une galiotte hollandaise traînée par un bateau remorqueur, fendit la foule au grand dam des fleurs et des rubans qui enchevêtraient la danseuse de la tête aux pieds, et prit place à un des quadrilles au milieu du salon. M. Morisset avait si bien combiné sa manœuvre que, sans affectation et comme par hasard, il se trouva en face de la sous-préfète, qui dansait avec le colonel du régiment de cavalerie en garnison à C... Forcé de céder la place aux danseurs, je me rapprochai de la porte, mais sans perdre de vue les acteurs d'une scène qui, d'après mes observations précédentes, ne pouvait manquer de devenir intéressante, lorsque je sentis une main sur mon épaule.

— Tu verras qu'ils ne viendront pas, dit à mon oreille une grosse voix, d'un ton de mauvaise humeur.

— Je me retournai, et j'aperçus Harmodius; il regardait la porte, et à chaque nouvel arrivant qui venait le saluer, se mordait les lèvres avec un dépit concentré.

— Qui est-ce qui ne viendra pas? demandai-je; car je ne savais ce qu'il voulait me dire.

— Nos seigneurs les vidames et hauts barons de C..., les Genévry, les du Dressant, les Malescard et consorts, ils croiraient déroger s'ils venaient chez moi. Pardieu, cela leur sied bien! Ne voilà-t-il pas de nobles et puissans seigneurs? parce qu'ils ont un pigeonnier au milieu d'une mare à canards, ils se posent en châtelains; un tas de gentillâtres mal décrassés par la savonnette à vilains de leurs grands-pères!

— D, apostrophe, Ambergeac, répondis-je, je croyais ta maison réconciliée avec celle de Montmorency.

— Enfin en voici un, reprit le sous-préfet, insensible à mon observation ; et il me désigna du regard un beau vieillard qui entrait en ce moment sans permettre que le domestique l'annonçât.

— Le comte de Genévry, un vrai gentilhomme, celui-là ; les Genévry datent de 1300. Je viens de faire réparer la route qui passe devant son château.

— Mais il vient seul.

— Comment, sa femme n'est pas avec lui!

M. de Genévry se glissa, avec l'aisance d'un homme du monde, à travers les personnes qui nous séparaient de lui, et salua, d'un air aussi gracieux que poli, Dambergeac, qui s'empressait à sa rencontre.

— N'aurons-nous pas l'honneur de voir Mme la comtesse? dit Harmodius en le regardant fixement; elle nous avait fait espérer cependant...

— Malade, répondit le vieillard d'un ton pénétré; réellement malade et désolée de l'être aujourd'hui. Mais, vous le savez, ma femme est d'une santé si faible, si capricieuse. Après la contredanse j'irai faire agréer ses excuses à Mme Dambergeac, que j'aperçois plus belle et plus séduisante que jamais.

— Une toilette d'un goût exquis...

Et le comte s'approcha du quadrille, peut-être pour admirer de plus près les blanches épaules de la sous-préfète, dignes en effet de l'admiration d'un vieil amateur. Harmodius fit entendre une espèce de grognement sourd.

— Malade! dit-il, elle était ce matin à la messe. Est-ce que ce vieux marquis de Lanturlu me croit dupe de toutes ses défaites! Maintenant que sa route est en bon état, il espère s'acquitter envers moi au moyen d'une visite? Patience! il n'a pas encore l'âge de l'exemption, et il peut être sûr que je vais le faire pincer par la garde nationale. Ah! sa femme est malade! Que dis-tu de cela?

— Je dis qu'il n'y a pas de loi qui oblige une femme à aller au bal, même au bal d'un sous-préfet. Mais, réponds-moi, connais-tu beaucoup ce M. Morisset qui figure en face de ta femme, et qui, en ce moment, a l'air d'un pingouin prêt à prendre son vol?

Le poète, en effet, la tête renversée en arrière, les cheveux au vent, les pouces dans les poches de son gilet, et les coudes arrondis en forme d'ailes ou plutôt d'anses, balançait devant Mme Dambergeac avec les graces et le rengorgement d'un paon qui fait la roue. Au moment même où je venais d'attirer sur lui l'attention d'Harmodius, il ôta ses doigts des poches où ils semblaient emprisonnés pour recevoir, ainsi que le voulait la figure, les mains de la sous-préfète, à laquelle il servait de vis-à-vis ; j'aperçus alors, entre le pouce et l'index du danseur, un objet presque imperceptible, car il en sortait à peine de trois ou quatre lignes, mais tranchant par sa blancheur sur la couleur jaune du gant. Après le tour de main, M. Morisset se frotta les doigts par une sorte de claquement triomphant, puis les réintégra dans son gilet. Le petit objet blanc avait disparu. Je regardai Mme Dambergeac; elle s'éventait avec son mouchoir, qu'elle semblait serrer fortement.

— Morisset! me répond mon ami, qui avait regardé sans voir, comme font les maris : garçon d'esprit, quoique ma femme le trouve prétentieux ; c'est un de nos lions ; il a une foule de petits talens de société ; il chante, il fait des vers, il joue de la clarinette, et entre nous je crois qu'il serre de près Mme Capricard, pendant que le gros notaire perd son argent à la bouillotte. Epoux stupide! Ils sont tous comme ça !

Je ne répondis rien à cette parodie inattendue du vers d'*Hernani* ; la moquerie de Dambergeac avait quelque chose de réellement affligeant.

— Epoux stupide! répétai-je en moi-même ; ta femme vient de recevoir un billet sous tes yeux, sans que tu y aies vu plus clair qu'à un tour d'escamotage de Comte ou de Bosco ; ris, tu en as le sujet ; ris de M. Capricard.

— M. le marquis de Montagnac, annonça en ce moment le domestique, en jetant avec pompe ce nom gascon au milieu du bruit du bal.

— Je ne sais aucun gré à celui-ci de sa visite, me dit Harmodius. C'est un fin matois, qui, par peur, est resté maire de son village après la révolution, et qui maintenant fait du dévoûment à l'ordre de choses pour placer ses enfans. Mais, Dieu me pardonne, n'a-t-il pas une cravate noire et des bottes ?... Oui, pardieu ! des bottes... Voici qui est sans gêne.

Harmodius fronça le sourcil et prit son attitude la plus imposante, au lieu d'aller au devant du nouveau venu. Le marquis était un petit homme à physionomie fine et railleuse, vêtu avec cette insouciance de costume familière aux gentilshommes campagnards ; il s'avança en montrant de grandes dents par manière de sourire et sans avoir l'air embarrassé le moins du monde par l'attitude raide et gourmée de Dambergeac.

— Votre bal est charmant, monsieur le sous-préfet, dit-il en accompagnant ce compliment d'un salut dégagé, auquel le maître du logis répondit par une inclination de tête assez légère. Dès le péristyle j'ai reconnu le goût parfait de Mme Dambergeac. Je suis venu de Montagnac tout exprès pour votre soirée, et je m'applaudis de cette heureuse idée. Tout ce que je vois ici est vraiment d'une élégance, d'une distinction...

— M. le marquis est sans doute venu à cheval, répondit Harmodius sans se dérider à ces louanges; ses yeux toisant le gentilhomme de haut en bas, s'arrêtèrent sur les bottes qui avaient blessé son amour-propre de maître de maison, et y restèrent fixés d'un air magistral.

M. de Montagnac suivit du regard la pantomime d'Harmodius, avança un pied comme pour mieux mettre en évidence la chaussure inculpée, et dit avec une bonhomie affectée :

— Je devine la cause de votre surprise, monsieur le sous-préfet ; vous êtes étonné de voir un pauvre maire de village en bottes; vous vous attendiez sans doute à me voir en sabots.

— Comment donc, monsieur le marquis..... je serai toujours honoré..., même en sabots... balbutia le sous-préfet aussi décontenancé que pourrait l'être un pédagogue recevant de la main d'un écolier la férule qu'il lui destinait.

Je laissai mon ami aux prises avec le campagnard, qui humait lentement une prise de tabac et souriait d'un mauvais sourire.

La contredanse était finie, et je voulais éclaircir un point plus intéressant que la petite guerre dont Harmodius me paraissait devoir payer les frais. M'approchant de Mme Dambergeac, qui venait de s'asseoir, j'entamai la conversation par une de ces niaiseries qui se débitent au bal, lorsqu'on ne trouve rien de mieux à dire; mais cette fois ma sottise avait un but.

— Quel joli mouchoir vous sert d'éventail! Comment appelez-vous ce genre de broderie? broderie au crochet ou à l'aiguille?

— Broderie au plumetis, répondit Mme Dambergeac en retenant et en roulant dans sa main le mouchoir que je faisais mine de toucher, pour mieux résoudre la question posée par moi.

— N'allez-vous pas inviter Mme Capricard? ajouta vivement la jeune femme.

J'obéis à ce changement de conversation, et je me mis à médire de la plantureuse femme du notaire, mais sans perdre de vue le mouchoir brodé que je soupçonnais, comme Harpagon accusait les hauts-de-chausses de La Flèche, et que la sous-préfète chiffonnait d'un air préoccupé, tout en soutenant la conversation. Après une certaine manœuvre occulte dont je ne me rendis pas bien compte, elle posa le mouchoir sur ses genoux avec négligence; mais dans ce mouvement je m'aperçus que le bouton d'un de ses gants venait d'être défait. Les premières mesures d'une valse s'étant fait entendre au même instant, je saisis, avec un empressement affecté, la main qui me paraissait suspecte à son tour.

— Voici la valse que vous m'avez promise, dis-je pour justifier cette familiarité.

— Vous vous trompez; je vous ai donné la troisième, répondit Mme Dambergeac en retirant la main plus brusquement encore qu'elle n'avait retiré le mouchoir, mais pas assez vite pour que je n'eusse pas le temps de glisser traîtreusement les doigts en dessous et de m'assurer de l'existence d'un papier entre la paume et le gant. Le valseur légitime, qui n'était autre que Morisset, étant survenu, je saluai la sous-préfète avec un sourire de résignation. Lorsque mon tour de danser avec elle arriva enfin, le gant était rendu à son état d'innocence ainsi que l'avait été le mouchoir. Qu'était devenu le billet à travers tous ces voyages? je ne pouvais le deviner; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il faisait son chemin.

Aucun autre incident digne d'être rapporté ne signala le reste du bal. Lorsque je rentrai dans ma chambre, je récapitulai mes observations de la journée, et je tins conseil sur ce qu'il me convenait de faire.

— Le poète avait raison, dis-je en moi-même; le sonnet à Marthe est en ce moment à son adresse, et mon ami Harmodius se voit menacé (sans s'en douter, le mari qu'il est!) de la plus humiliante catastrophe qu'un homme puisse subir. Quel est mon devoir en cette occurence? Interviendrai-je?

Cette question n'était pas de celles qu'on peut résoudre *ex abrupto*, à quatre heures du matin et au sortir du bal; je me couchai donc sans m'en préoccuper davantage, et en me disant avec l'ancien:

— A demain les affaires!

Je dois confesser ici un sentiment assez mauvais que me fit éprouver, à mon réveil, la pensée de la catastrophe dont était menacé mon ami; l'intérêt que je lui portai ne fut pas exempt de moquerie: cette petite trahison toutefois se trouvait à demi justifiée par les antécédens de notre liaison, et n'était après tout qu'une revanche. A l'école de droit, Harmodius m'avait enlevé, avec toute la déloyauté imaginable, le cœur d'une belle personne qui, sans lui, me fût restée fidèle, peut-être! La loi du talion légitimait donc de noires représailles auprès desquelles un sourire involontaire était la plus pardonnable des vengeances. Je me reprochai pourtant ce sourire; je mis quelque grandeur d'ame à oublier mes griefs passés, et pour être sûr de ne pas laisser influencer ma décision par les conseils d'une rancune partiale, je formulai, en termes généraux, la proposition que je m'étais promis de résoudre.

Le dévoûment qui nous fait mettre à la disposition d'un ami notre bourse, notre crédit, au besoin notre épée, nous imposera-t-il aussi la loi de prévenir le malheur conjugal prêt à le frapper? Telle fut la question que je m'adressai, en me promenant dans ma chambre, où je m'étais enfermé comme dans le cercle de Popilius; question grave, ardue, propre à embarrasser les têtes les mieux organisées, les ames les plus loyales, et à laquelle je finis par répondre affirmativement. Malgré l'autorité de Molière, qui prescrit de ne jamais mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, je décidai que l'amitié créait des obligations particulières; qu'en toute adversité, matrimoniale ou autre, Pylade devait secours à Oreste; ladite loi sans exception, sauf toutefois le cas unique où Pylade serait lui-même amoureux d'Hermione.

Après avoir ainsi défini et tracé le devoir de l'amitié, le droit que j'avais de prendre la défense d'Harmodius s'établissait de lui-même; ce n'était plus là qu'une simple question d'intervention; en intrigue d'amour, aussi bien qu'en politique, rien n'est plus élastique que les principes de ce droit; rebelles et parfois funestes à ceux qui les appliquent maladroitement, ils obéissent à toute main puissante ou habile. Sganarelle et sa femme, battant de compagnie le voisin officieux qui veut les réconcilier, dégoûtent de l'intervention que rend attrayante, en revanche, le juge mangeant l'huître des plaideurs. L'essentiel, c'est d'être le plus fort et d'arriver à temps; or, ma vanité m'empêchait de redouter la supériorité de M. Morisset, et mes observations préliminaires m'avaient appris que le débat était encore indécis. Le droit et l'opportunité de l'intervention une fois reconnus, il restait à en déterminer le mode. Ici les difficultés se fussent compliquées pour une intelligence vulgaire; mais aux yeux d'un homme unissant à l'expérience de la vie quelque usage du monde, il n'y avait pas deux chemins à prendre. Avertir le mari était un trait de femme de chambre congédiée; s'adresser à l'amant, avait un caractère de donquichotisme fort ridicule; prêcher l'épouse chancelante par un sermon pathétique sur la foi conjugale, eût été fort beau sans doute; mais, habitué à jouer en pareille rencontre ce qu'on appelle vulgairement le rôle de l'avocat du diable, je craignais de nuire par ma gaucherie à la cause que je voulais défendre. Un seul parti était à la fois prudent, habile et convenable. Pour protéger le mari contre les tentatives de l'amant, il fallait de toute nécessité faire la cour à la femme; de cette manière, toutes les difficultés enfantées par une délicatesse trop scrupuleuse s'évanouissaient à la fois: amoureux de Mme Dambergeac, j'avais le droit de tout lui dire; rival de M. Morisset, je me mettais vis-à-vis de lui dans les conditions d'une concurrence loyale; Harmodius, enfin, n'avait aucune raison de se plaindre, puisque c'était pour défendre son drapeau que j'endossais l'uniforme ennemi; en toutes choses, la fin ne justifie-t-elle pas les moyens?

Lorsque je descendis pour le déjeuner, mon parti était bien arrêté; la sous-préfète avait un soupirant de plus. Le calme parfait de cette passion improvisée me permettait de ne faire aucune faute; aussi, loin de compromettre mes chances de succès par ces génuflexions irréfléchies et anticipées, écueil des ames réellement éprises, je m'imposai d'abord une impénétrable réserve. Pendant trois jours entiers, j'observai avec une attention extrême et continuelle celle à qui je voulais plaire. Le quatrième jour, je jugeai mon étude complète, et je crus pouvoir prendre l'offensive sans imprudence. Mme Dambergeac était une de ces femmes à caractère complexe, comme il s'en trouve beaucoup dans le monde, en province surtout. Ce n'était ni l'entraînement d'un cœur tendre, ni la fougue d'une organisation ardente, ni l'audace d'une ame corrompue, qui l'avaient poussée vers ces sentiers dangereux où je la voyais prête à s'égarer; c'était je ne sais quel besoin d'une émotion, d'une intrigue, d'un péril peut-être, qui vînt rompre la monotonie de son existence vide et ennuyée. Elevée à Paris, Marthe n'avait pu se résigner encore au séjour d'une petite ville enfouie aux pieds des Pyrénées, ni à la société aussi vulgaire qu'insipide qu'elle était obligée de recevoir; révoltée en secret contre sa position, elle n'avait pas tardé à en faire un crime à son mari; et une fois dans cette voie, elle y avait marché rapidement.

Peu à peu et à son insu, Harmodius s'était trouvé coupable d'une foule de torts, le plus souvent imaginaires, mais par cela même plus graves aux yeux de la jeune femme. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est qu'à force de se persuader qu'elle était malheureuse dans son mariage, mésalliée de cœur, incomprise en un mot, et c'était là le grand mot, Mme Dambergeac avait fini par faire adopter cette opinion par la société où elle vivait. Chaque fois qu'elle entrait dans un salon de C.... appuyée sur le bras d'Harmodius, elle si pâle, si mélancolique, si languissamment ployée, lui si gras, si frais, si athlétique, une compassion universelle accueillait l'ange frêle et souffrante, tandis qu'une réprobation non moins vive accusait le mari d'insensibilité à propos du vermillon de ses joues, et de despotisme en raison de sa prestance colossale. Au rebours de je ne sais quel personnage de Molière, Dambergeac payait l'intérêt de sa bonne mine: coupable, pour tout délit, d'une constitution vigoureuse, il semblait que sa santé fleurît aux dépens de celle de sa femme; criminel d'embonpoint au premier chef, il passait pour un Henri VIII en costume de préfet.

Le rêve le plus cher d'une femme qui, à tort ou à raison, se trouve malheureuse et incomprise, c'est de rencontrer un cœur qui la console, une intelligence qui la devine; je fus donc obligé de reconnaître qu'avec ses petits vers, ses regards mourans, son pathos doucereux, tout parfumé de mélancolie, de sympathie et autre violette, le receveur des contributions avait suivi le bon chemin. Ordinairement il est d'habile politique de prendre le contre-pied du rival qu'on veut supplanter. En toutes autres circonstances, j'aurais cherché à écraser la passion pleurnicheuse de M. Aimé sous les feux redoublés d'une galanterie enjouée, élégante, cavalière; mais Mme Dambergeac s'était tellement identifiée avec son rôle d'ange méconnu, ses habitudes de victime étaient si bien prises, qu'un amour vif et riant n'eût perdu d'abord dans son esprit. La plupart des femmes prétendent être amusées, celle-ci voulait avant tout être consolée. Qu'à cela ne tienne, pensai-je, je la consolerai.

Par la force des choses, je me trouvai donc lancé à la suite de M. Morisset dans l'arène de l'amour élégiaque et mélancolique: pour me servir d'une comparaison de jockei dont il n'aurait pu s'offenser, puisque j'en prenais la moitié, mon rival avait l'avance et tenait la corde; mais grace à la bonne opinion de moi-même qui me quitte rarement, j'espérais lui enlever l'un et l'autre de ces avantages. Voici les raisons sur lesquelles s'appuyait ma présomption. M. Morisset était petit, gros et blond, trois défauts capitaux pour jouer le rôle de jeune premier sentimental; j'étais grand, au contraire; brun et c'est la couleur passionnée par excellence; fort pâle, autre heureux hasard; suffisamment maigre pour faire croire à une ame dévorante, d'après la règle: la lame use le fourreau. De plus j'ai dans la physionomie quelque chose de sérieux et de réfléchi qu'il ne tient

qu'à moi de tourner en attendrissement profond ou en amère tristesse; je possède, quand je veux, la figure la plus désespérée qui se puisse imaginer; par une petite contraction dont je ne dirai pas le secret, j'amène à volonté sur mes joues une rougeur passagère et même dans les occasions solennelles, je sais verser jusqu'à trois larmes, ce qui est un terrible moyen de séduction auprès des femmes malheureuses. M. Morisset avait, il est vrai, plusieurs petits talens de société, j'ai les miens. Il jouait de la clarinette, je joue du cor anglais, instrument bien autrement plaintif et insidieux; il faisait des vers : qui n'en fait pas? A dix-huit ans, j'avais écrit une tragédie et trois chants d'un poème épique.

Je n'ai qu'une seule chose à faire, me dis-je pour conclusion, c'est d'entonner la cantilène consolatrice que gazouille depuis un an ce beau ténébreux, et d'attaquer la tierce haute d'une si vigoureuse manière, qu'on n'entende plus que moi; et sans plus tarder, je me mis à l'œuvre. Demeurant à la sous-préfecture, voyant madame Dambergeac chaque jour, pour ainsi dire, à toute heure, j'avais pour moi les chances les plus favorables, et je pouvais mettre dans mes démarches autant de suite que de gradations. Insensiblement l'insouciante amabilité que j'avais déployée les trois premiers jours, se changea en une réserve pensive accompagnée de distractions et parfois de tristesse. Ma physionomie s'imprégnit d'une expression de plus en plus compatissante et pénétrée, ainsi que fait celle d'un homme qui assiste au plus douloureux spectacle. A l'affût des innocens délits que commettait Harmodius dans l'intérieur de son ménage, mes yeux à chacun d'eux cherchaient ceux de Marthe comme pour lui dire : Ange qui souffrez, je porte la moitié de votre croix. L'irritabilité fantasque et souvent assez maussade de la jeune femme semblait avoir passé dans mon sang. Harmodius se permettait-il quelque jovialité d'un goût un peu vulgaire, je fronçais le sourcil en réponse à l'expression de pruderie dédaigneuse qui se peignait alors sur la figure de Marthe; faisait-il craquer le parquet sous son pas préfectoral, je sentais le même agacement nerveux qu'éprouvait Marthe; chantait-il, parlait-il, riait-il, en oubliant de mettre une sourdine à sa voix de basse profonde et cuivrée, je souffrais à l'estomac, ainsi que Marthe.

Enfin, mon ami avait un chien appelé Médor, de mœurs aimables, mais négligé dans sa toilette comme le sont volontiers les griffons, et avec lequel j'aurais fait amitié en toute autre circonstance, nonobstant ses moustaches incultes. Dès que je vis qu'il était dans la disgrace de la sous-préfète, j'imposai silence à mon penchant, et chaque fois que le griffon venait me faire des avances, je les repoussais sans pitié.

— Sais-tu que tu es devenu furieusement petite maîtresse? me disait Dambergeac, qui par-ci, par-là, s'apercevait de mon manége sans en deviner la cause.

— Encore une ame qui me comprend, encore un cœur qui sympathise avec le mien, se disait Marthe; et parfois cette pensée se trahissait dans ses yeux.

Quant à Morisset, qui venait à la sous-préfecture, et que nous rencontrions toujours dans les maisons où m'avait présenté Dambergeac, il ne me disait plus rien; mais son silence même, son attitude raide et gourmée dès que nous étions en présence, l'air d'anxiété et de courroux avec lequel il semblait épier alors mes démarches, me prouvaient assez qu'il savait à quoi s'en tenir, et qu'un rival est toujours plus clairvoyant qu'un mari. Au malheur d'être jaloux, le poète joignait le ridicule de parler de sa jalousie.

Je faisais les frais de toutes ses conversations avec madame Dambergeac; au lieu de profiter d'occasions que je rendais de plus en plus rares par mes assiduités, il perdait un temps précieux en bouderies, en reproches, en importunités, en sottises de tout genre; je n'avais garde de suivre son exemple et de commettre de pareilles écoles. Je ne prononçais jamais son nom devant madame Dambergeac; on eût dit qu'à mes yeux il n'existait pas.

Selon moi, un homme ne doit jamais parler à une femme que d'elle et de lui. J'entretenais Marthe d'elle-même exclusivement, jusqu'à ce que je puisse sans imprudence parler de moi; j'attendais pour cela quelque crime notable d'Harmodius, afin d'avoir, à l'appui de ma déclaration, l'irritation nerveuse que sa femme éprouvait toujours en pareil cas. Une fois ma position de consolateur franchement abordée, j'étais décidé à en finir d'un seul coup avec la rivalité de Morisset. L'occasion que je désirais ne tarda pas à se présenter.

Un matin, quinze jours environ après mon arrivée à C..., j'entendis la voix d'Harmodius qui faisait retentir la salle à manger d'éclats inaccoutumés. Je me hâtai de descendre, et je trouvai mon ami dans un accès de franche et turbulente colère qui me rappela le caractère impétueux que je lui avais connu pendant notre cours de droit. A propos de je ne sais plus quelle réprimande administrative du préfet de son département, il maugréait à outrance, donnait le métier à tous les diables, et parlait d'aller souffleter le magistrat qui s'était permis de le blâmer. Au moment où j'entrai dans la chambre, Médor, qui avait voulu mettre les pattes sur les genoux de son maître en manière de consolation, venait de rouler sous la table, culbuté par un revers de main, sans doute imaginairement destiné à l'insolent suzerain. A mon tour, je voulus intervenir et faire entendre des paroles de calme et de raison; mais je fus réduit au silence par une phrase énergique, auprès de laquelle les gros mots de Vert-Vert eussent paru sucrés et collets montés. Jusque-là madame Dambergeac était restée immobile sur sa chaise, muette par dédain, et contemplant son mari avec l'impassibilité que cause une répugnance profonde; à cette dernière apostrophe, qui en effet passait un peu les bornes que doit prescrire à l'emportement le plus vif la présence d'une femme, elle se leva sans dire un seul mot, et sortit de l'air d'une reine outragée. La furie de Dambergeac tomba subitement; à son tour, il se leva inquiet et confus; il voulut courir après Marthe; mais, par réflexion, il s'arrêta :

— La voilà fâchée, me dit-il, et nous en avons pour quinze jours; car, malgré ses qualités excellentes, elle n'a aucune tolérance pour mes petites vivacités. Cependant, que diantre! personne n'est parfait, et l'impertinence de ce stupide préfet ferait jurer un saint.... Si j'essaie de lui parler, elle ne m'écoutera pas; va la trouver, je t'en prie, et dis-lui...., dis-lui tout ce que tu voudras, pourvu qu'elle ne me boude pas et qu'elle quitte ses grands airs d'impératrice. Nous recevons ce soir, et je n'ai pas envie que toute la ville vienne fourrer le nez dans nos petites discussions de ménage.

Je descendis au jardin, où j'avais vu entrer madame Dambergeac; je la trouvai sous un berceau de charmille; elle marchait lentement, inclinée et languissante comme la fleur que vient de frapper un orage. En entendant le bruit de mes pas, elle se retourna; j'aperçus alors quelques larmes suspendues aux cils de ses paupières.

— Vous pleurez! m'écriai-je avec un accent aussi pathétique que celui d'Orosmane.

Elle porta son mouchoir à ses yeux, et ensuite essaya de me montrer une figure souriante.

— Quelle idée devez-vous avoir de nous? demanda-t-elle.

— De vous ou de lui? répondis-je.

— De tous deux; vous êtes moqueur, je le sais, et voici une bonne occasion de vous amuser à nos dépens. Quand vous serez retourné à Paris, vous ferez sans doute à vos amis de belles histoires sur tout ce que vous aurez vu ici : je voudrais bien être là pour entendre ce que vous direz de moi.

J'imprimai à ma physionomie l'expression la plus compatissante qu'il me fut possible d'imaginer, et jetant à la sous-préfète un long et tendre regard qu'elle ne chercha pas à éviter, je répondis à demi-voix :

— Une femme jeune et belle, unissant les graces de l'esprit aux qualités du cœur, enchaînée à un homme vulgaire, grossier, incapable de l'apprécier : c'est là une histoire bien simple, qui peut se raconter en deux mots.

Il m'avait paru plaisant de voler à mon rival la phrase pathétique qu'il m'avait débitée dans la diligence. Madame Dambergeac la trouva sans doute de bon aloi, car elle l'écouta sans sourciller et d'un air qui ne me défendait pas de poursuivre. Une fois lancé dans le pathos familier aux consolateurs de femmes affligées, l'improvisation était facile; mon propre fonds de lieux communs me suffisait; j'aurais parlé au besoin trois jours et trois nuits sans m'arrêter. Au lieu de remplir la mission dont Harmodius m'avait chargé, j'établis donc victorieusement, toujours dans son intérêt, premièrement, que ma belle interlocutrice était la plus méconnue et la plus infortunée des femmes, comme elle en était la plus ravissante; double proposition qui fut admise sans contestation; secondement, qu'un seul homme au monde était capable de comprendre cet assemblage unique de charmes, de séductions et de souffrance qui se nommait Marthe sur la terre, pour plus tard s'appeler ange dans les cieux : ici je nageais en plein Morisset, et mon éloquence risquait fort de passer pour un plagiat. Heureusement les femmes sont indulgentes pour qui les flatte; elles accusent rarement de redites le miroir qui les montre belles, la voix qui les peint adorées. D'ailleurs, madame, ce jour-là je parlai fort bien, je vous jure; je brodai d'une foule d'agrémens d'un goût moderne un motif aussi banal; je fis scintiller comme diamans de la plus belle eau toute la verroterie romantique; j'en défilai le chapelet dont je ne passai pas le plus petit *Ave* ni le moindre *Pater*. Je récitai sympathie, attraction, union des cœurs, magnétisme, mysticisme, platonisme, swedenborgisme, passion idéale, angélique amitié, amour séraphique, ame jumelle, ame dépareillée, toute la litanie sans en manquer un mot. Il va sans dire que l'ame dépareillée était celle de Marthe, et la jumelle éprise de sa sœur, mon ame à moi, mon ame exaltée et dévorante, voyez-vous, qui depuis bientôt trente ans soupirait nuit et jour en demandant au ciel son autre moitié.

Mme Dambergeac s'était assise au commencement de mon discours, en femme résignée à l'écouter jusqu'au bout; de temps en temps elle m'interrompait par une de ces observations railleuses dans la forme seulement, qui, au lieu de barrer la route, ouvrent des voies nouvelles à l'orateur; malgré le démenti d'un sourire incrédule, son attention profonde me garantissait l'intérêt que lui inspirait mon hyper-amphigourique phraséologie.

— Je ne vous crois pas, me dit-elle en répondant à ma théorie sur le dépareillement des ames : on n'éclôt point ainsi par couple. Ce sont là des chimères, des rêveries! Mais, pourquoi ne pas l'avouer, ces chimères me semblent douces, ces rêveries ne bercent que les cœurs élevés. Sans vouloir préoccuper mon esprit des miraculeux effets que vous attribuez à la sympathie, je ne puis nier certains de ces effets que j'ai éprouvés moi-même. Il est assurément des choses que l'on devine sans les voir, des personnes que l'on pressent avant de les rencontrer. Vous, par exemple, que je vois depuis si peu de temps, il me semble que je vous ai toujours connu.

— Connu! répétai-je en moi-même; mais autant ma pensée était irrespectueuse et triviale, autant mes paroles se produisirent humbles et châtiées.

— Puisqu'il en est ainsi, madame; puisque vous comprenez si bien ce que j'exprime si mal, ne m'accorderez-vous pas les priviléges d'une liaison ancienne, et, de mon côté du moins, éternelle!

— Mon amitié! répondit Marthe sans me laisser achever et en promenant ses longs yeux bleus dans l'espace d'un air pensif et indécis.

— Me voilà sur la même ligne que M. Aimé, me dis-je tout bas. Cette pensée et le mot que venait de prononcer la jeune femme m'inspirèrent soudainement l'à-propos le plus machiavélique.

Votre amitié, madame, ah! c'est trop ou trop peu,

répondis-je avec l'accent d'un homme qui, comme autrefois Olinde, désire beaucoup, mais espère peu.

Mme Dambergeac tressaillit et me jeta un regard profond, tandis qu'une rougeur ardente s'étalait sur ses joues habituellement pâles.

Ceci doit être l'heure dernière de Morisset, pensai-je; et, reprenant avec une audace sans égale :

— Pardonnez-moi, c'est une licence poétique; vous le savez, quand on a le malheur de faire des vers, on est malgré soi poursuivi par les réminiscences. Si votre regard ne m'eût pas arrêté, je vous aurais, je crois, récité tout un sonnet que je composai l'autre jour pour cet être prédestiné qui se dévoile dans nos rêves avant de se montrer à nous sous la forme vivante; si je vous disais qu'il y a seize jours, en venant à C..., et par conséquent avant de vous avoir jamais vue, mon imagination le douait, cet être désiré, de ces cheveux blonds, de ces yeux bleus, de cette pâleur de rose blanche, de toute cette physionomie suave et mélancolique que je contemple aujourd'hui, refuseriez-vous encore de croire aux pressentimens?

— Dites-moi vos vers, répondit la jeune femme d'une voix sonore.

Sans hésiter, sans y changer un seul mot, je récitai le sonnet du receveur des contributions.

— Avez-vous lu ce sonnet à quelqu'un? reprit Mme Dambergeac, dont la figure exprimait un stupéfaction qu'elle cherchait en vain à me déguiser.

— A personne... Je me trompe; je l'ai récité, je crois, à M. Morisset, qui était mon compagnon de voyage. Que dites-vous de la ressemblance de ce portrait peint par moi avant que j'eusse vu le modèle?

— Vos vers sont charmans, me répondit Marthe d'une voix rapide et entrecoupée; ils méritent la faveur qu'ils demandent.

Et tirant de son fichu un petit papier, elle le mit dans ma main, se leva, s'enfuit et disparut bientôt derrière les charmilles.

Stupéfait à mon tour du succès de ma fourberie, je restai un instant immobile, écoutant le frôlement de la robe à travers les feuilles, et doutant si je ne rêvais pas. Machinalement j'ouvris le papier resté dans ma main; une boucle de cheveux s'offrit à ma vue; une jolie boucle dorée, soyeuse, récemment coupée, et, selon toute apparence, destinée à l'auteur légitime du sonnet qui l'attendait depuis quinze jours.

Sis vos non vobis, dis-je en me laissant tomber sur le banc avec une hilarité d'écolier; ah! messire de Morisset, vous serez habile si vous parez ce coup de Jarnac. Vous voilà convaincu d'avoir pillé mes vers ou de m'avoir fait le confident de votre amour; un dol ou une indiscrétion au premier chef!

Je plaçai la boucle dans la poche de mon gilet du côté du cœur; je crois même qu'auparavant je la baisai non sans plaisir. Amour à part, les cheveux d'une jolie femme ont un charme réel et doux aux lèvres. En rentrant, je trouvai Harmodius qui venait à ma rencontre.

— Merci de ton intervention, me dit-il, Marthe ne boude plus.

J'attendais avec impatience la scène qui ne pouvait manquer d'avoir lieu à la première entrevue de la sous-préfète et de son poétique adorateur. Le soir même ma curiosité fut satisfaite. Les appartemens étaient remplis depuis long-temps lorsqu'on annonça M. de Morisset. Mme Dambergeac qui, depuis le commencement de la soirée, avait les yeux fixés sur la porte, donna la première à son sigisbé l'occasion d'un entretien qu'ordinairement elle différait et qu'elle éludait parfois pour mieux lui en faire sentir le prix; par un de ces regards que comprennent les amans, elle l'autorisa à venir lui parler. De l'angle du salon où j'étais assis, caché derrière le buste opulent de Mme Capricard, qui passait pour la quinzième fois à l'écarté, je ne perdais aucun des mouvemens des interlocuteurs, et, sans l'entendre, je pouvais deviner leur dialogue, comme on comprend des yeux le sens d'une pantomime bien jouée. Sans laisser au poète le temps d'achever son salut, Mme Dambergeac lui adressa une interpellation sans doute foudroyante, car il pâlit et s'appuya contre la cheminée comme s'il eût été près de se trouver mal. Tandis qu'il balbutiait une réponse, que son émotion devait rendre inintelligible, la jeune femme y coupa court d'un seul mot, renfermant selon toute apparence un congé définitif, lui jeta un regard aussi dédaigneux que despotique, s'approcha d'un groupe de dames assises en cercle au milieu du salon, et prit un fauteuil de l'air dont Junon devait monter sur un trône. M. Morisset resta quelque temps le dos contre la cheminée, menaçant d'une catastrophe imminente les lampes et les vases de porcelaine qui y étaient posés et rongeant ses gants l'un après l'autre. Tout à coup il secoua sa consternation par un violent effort sur lui-même, parcourut l'appartement d'un regard sombre et inquisiteur, et, m'ayant aperçu derrière le turban démesuré de Mme Capricard qui gagnait en ce moment sa seizième partie d'écarté, il vint à moi par une marche en biais, comparable à la tortueuse manœuvre d'un serpent.

— Je désire vous parler, me dit-il d'un ton grave. Je me levai, nous sortîmes du salon, et nous entrâmes dans la salle de billard, où nous pouvions causer dans l'embrasure d'une fenêtre, sans être écoutés ni dérangés.

— Monsieur de Cast, me dit le poète, en fixant sur moi ses gros yeux plus saillans encore que de coutume, et qui certes m'auraient donné la mort s'ils eussent pu darder l'effluve empoisonnée que lance la prunelle du crapaud, il y a dans votre conduite envers moi une ruse, une rouerie, une noirceur diabolique que je ne puis deviner qu'à demi, car je ne suis pas sorcier; il faut m'en donner explication ou m'en rendre raison.

— Explication, non; raison, oui; et quand vous voudrez, répondis-je.

— Demain, reprit M. Morisset, d'un ton tragique

— Demain soit; mais vous penserez sans doute, ainsi que moi, qu'il convient de donner un prétexte quelconque à une rencontre qui, sans cette précaution, serait une bonne fortune pour la médisance.

— La réputation d'une coquette mérite-t-elle tant de soins! Cependan qu'à cela ne tienne; le prétexte ne nous manquera pas. Allez-vous mettre à l'écarté et jouez mal; je me charge du reste.

— Jouer mal m'est facile, c'est mon habitude!

Sans autre explication, je rentrai au salon; Mme Capricard venait de renvoyer son dix-septième partner; je pris le siége vacant sur lequel aucun joueur n'osait plus s'asseoir, et après avoir adressé à la victorieuse *notairesse* mon compliment sur le goût délicieux qui avait assorti sa robe vert-pomme, son turban ventre de biche et son écharpe ponceau, j'entamai la partie. Au même instant M. Morisset s'installa derrière moi, et me prévint de sa présence en jetant sur le tapis une pièce de vingt francs qu'il pariait de mon côté. Je commençai par me donner le roi et la dame d'atout, que j'écartai aussitôt, en feignant de prendre du pique pour du trèfle.

— La vole! clama Mme Capricard.

— Lorsqu'on ne sait pas tenir ses cartes, on doit demander conseil, dit M. Morisset d'un ton sec.

Je me retournai.

— Je ne reçois pas de leçon, mais j'en donne quelquefois, répondis-je en le toisant d'un regard.

Le second coup, Mme Capricard ne me donna pas d'atout: elle n'en donnait jamais. En revanche, j'avais brelan de sept; je jetai gaillardement sur le tapis le neuf de carreau, ma meilleure carte.

— Le roi!... Vous avez joué sans proposer; j'en marque deux.

— J'ai gagné, cria Mme Capricard, enivrée de son dix-huitième triomphe, mais, pour la dix-huitième fois, désolée de n'avoir joué que dix sous par partie; et, d'un tour de main, elle fit passer notre argent de son côté aussi prestement que si elle eût manié un rateau de roulette.

— Il est impossible de jouer d'une manière aussi stupide, dit mon rival d'un ton plus provoquant encore que la première fois.

— Il est impossible d'être plus impertinent, répondis-je avec une aménité égale à la sienne, et en le regardant entre les deux sourcils.

Tout le monde avait les yeux sur nous: personne ne disait mot; Marthe, plus pâle encore que de coutume, semblait souffrir beaucoup, sans oser parler; c'est à moi seul que s'adressaient ses regards supplians, indice qui me prouva que, près d'elle du moins, ma partie était gagnée. Mme Capricard, qui me portait quelque intérêt, eût, je crois, consenti à perdre ses dix sous, si elle eût pu prévenir à ce prix la querelle que chacun jugeait inévitable. La comédie jouée, M. Morisset sortit du salon, et j'allai faire l'agréable auprès d'un groupe de femmes. Un moment après, Harmodius me prit à part.

— A qui diantre en avez-vous tous deux? me dit-il d'un ton bourru. Je viens de laver la tête à Morisset. Une dispute au jeu! Qu'est-ce que cela signifie? Prenez-vous mon salon pour un tripot?

— Cela signifie, répondis-je, que j'échangerai demain une balle ou un coup d'épée avec M. le receveur. Je compte sur toi.

— Que la peste t'étouffe! Je suis déjà en guerre avec mon préfet; il ne me manque plus que d'être le témoin d'un duel, pour recevoir de sa main les étrivières au grand complet. Tu me laisseras arranger cela, n'est-ce pas?

Je répétai à Dambergeac les paroles qui avaient été échangées de part et d'autre. Il se mordit les lèvres avec une mauvaise humeur croissante.

— Allons, dit-il, comme il vous plaira, coupez-vous la gorge.

Puis, avec un accent où perçait une sorte d'inquiétude, il reprit

— Es-tu moins maladroit aujourd'hui que tu ne l'étais à l'Ecole de droit?

— Au pistolet, répondis-je, je suis à peu près sûr de toucher un éléphant à cinq pas; à l'épée, je suis de la force de M. Jourdain; pourvu qu'on n'engage pas en tierce avant d'engager en quarte, je ne crains rien.

— A merveille, dit Harmodius en sifflant tout bas, ce qu'il faisait chaque fois qu'il éprouvait une vive contrariété, — j'ai été au tir, et j'ai ferraillé avec Morisset; ton affaire est claire. Veux-tu que j'aille lui donner une paire de soufflets? Après la scène qu'il s'est permise chez moi, ce serait assez naturel, et demain je passerais le premier.

Je pris la main d'Harmodius et je la lui serrai sans répondre. En ce moment je fus tenté de rendre à Mme Dambergeac la boucle de cheveux qu'elle m'avait donnée.

Mon ami, voyant qu'une rencontre était nécessaire, décida qu'elle aurait lieu à l'épée, et alla s'entendre à ce sujet avec M. Morisset; le lendemain, à sept heures, nous étions sur le terrain. Sans aucune explication,

j'ôtai ma redingote, mon adversaire en fit autant, et les témoins croisèrent nos deux lames. Le poète fondit aussitôt sur moi en me portant coup sur coup une demi-douzaines de bottes furibondes et fort variées, autant que je pus en juger dans la chaleur de l'action. J'évitai les premières tant bien que mal ; à la dernière j'arrivai trop tard à la parade, selon ma mauvaise habitude, et je reçus le coup dans le bras.

— Touché! cria Dambergeac qui voyait que j'*avais du pied*, ainsi que dit César dans ses Commentaires.

— Touché! répétai-je, peu désireux de servir plus long-temps de plastron aux furieuses estocades du receveur des contributions.

M. Morisset essuya son épée avec son foulard, puis il rengaîna d'un air fort noble ; Harmodius me banda le bras, et nous rentrâmes à la ville par des chemins différens.

— Tu n'as heureusement qu'une égratignure, me dit le sous-préfet qui se connaissait en pareille matière.

— Je souffre passablement, et je suis sûr d'avoir bientôt la fièvre, répondis-je sans penser un mot de ce que je disais; mais j'avais mes raisons pour donner à ma blessure un caractère de gravité propre à me rendre intéressant.

En rentrant à la sous-préfecture, je m'installai politiquement dans ma chambre dont j'espérais faire désormais, grace à ma défaite propice, le quartier-général de mes opérations. Mes prévisions ne furent pas trompées. Mme Dambergeac, amenée par son mari, ne tarda pas à venir me voir, afin de m'offrir ces soins féminins que rien ne saurait remplacer, et qu'autrefois les plus chastes châtelaines prodiguaient sans scrupule aux chevaliers blessés pour elles. Une affaire administrative ayant bientôt réclamé le sous-préfet, Marthe resta seule avec moi. Le trouble et l'émotion qu'avait comprimés la présence de son mari éclatèrent alors, peut-être en dépit d'elle-même.

Prenant la main que j'abandonnais sur le bras de mon fauteuil :

— Vous n'avez donc pas pensé à moi, me dit-elle, lorsque vous avez voulu vous battre?

— Mais, au contraire, répondis-je en souriant, je crois que je me suis battu parce que je pensais à vous.

— Un duel où vous pouviez être tué, à propos d'une partie d'écarté, reprit-elle en se détournant pour me dérober une rougeur légère.

Nous étions devant une fenêtre; moi languissamment assis, elle debout à mon côté, et gardant ma main dans la sienne. En ce moment, les pas d'un cheval se firent entendre dans la rue; Mme Dambergeac le reconnut sans doute, car elle se pencha pour voir le cavalier qui passait; j'imitai ce mouvement. J'aperçus M. Morisset, trônant sur son coursier, avec une raideur majestueuse, digne d'un empereur romain; ses yeux dirigés vers nous brillaient d'un éclat martial, et à chaque pas de la monture, ses longs cheveux dansaient sur ses épaules comme s'agite la crinière d'un lion triomphant.

— Voilà mon vainqueur, dis-je avec humilité; il vient vous demander sa couronne.

Si tel était le but de la promenade belliqueuse de M. Morisset, il dut se convaincre à l'instant même que nous avions joué ensemble à qui perd gagne.

— Une couronne! répondit Marthe, en donnant à ses paroles cet accent d'ineffable ironie que les femmes seules savent trouver, — ce serait dommage, elle cacherait le large front de poète que se fait M. Morisset à coups de rasoir.

— Est-ce aujourd'hui seulement que vous avez découvert la petite coquetterie de M. de Morisset? dis-je sans pouvoir m'empêcher de sourire.

— Aujourd'hui je lui trouve l'air d'un pivoine; c'est sans doute votre duel qui lui aura fait oublier le vinaigre qu'il boit, dit-on, pour se rendre pâle.

Le poète sembla deviner nos paroles, car, en passant devant la fenêtre, ses yeux nous lancerent un regard furieux; je ripostai par un autre qui voulait dire : tu m'as blessé, *mio caro*, mais en ce moment je te tue.

Mme Dambergeac, obéissant à l'instinct qui anime les femmes alors qu'elles n'aiment plus, compléta la catastrophe de son ancien adorateur par une pantomime aussi agréable pour moi qu'elle dut être cruelle pour lui. Aux yeux de mon rival, elle me prit la tête entre les deux mains, et l'appuya sur le dos du fauteuil, en employant une contrainte douce et gracieuse dans laquelle un témoin devait lire les soins attentifs de l'amour; et comme si cette complète victoire n'eût pas dû me suffire :

— J'ai prévenu mon mari, me dit-elle, qu'après la scène d'hier, je croyais ne plus devoir admettre chez moi ce monsieur; nous ne le recevrons plus.

— Le Morisset a vécu! m'écriai-je lorsque je fus seul, ma tâche est accomplie : Harmodius est sauvé. Maintenant il faut partir, et demain sans plus tarder. Mme Dambergeac a réellement les cheveux trop soyeux, les mains trop blanches, la voix trop douce, les yeux trop lents à fuir les miens : oui, je partirai! Encore ce sacrifice à ton autel, amitié sainte, et celui-là sera plus douloureux peut-être que l'est mon sang qui coule en ce moment pour toi.

Le lendemain, lorsque Marthe vint me voir, j'étais décidé à lui apprendre ma résolution, et à lui faire partager mon héroïsme. Après une demi-heure d'entretien, je ne sais comment cela se fit, ce fut elle qui se trouva assise dans mon fauteuil de malade, ce fut moi qui me trouvai devant elle, à genoux; je ne lui avais pas dit un seul mot de mon départ, je lui parlais au contraire de rester à jamais à C...., d'y vivre près d'elle, pour elle; en un mot, de toutes ces folies qu'improvise la passion et qu'écoute la faiblesse. Au milieu d'une période de plus en plus coupable envers la sainte amitié que j'attestais la veille, j'entendis un bruit de pas presque imperceptible, venant de la chambre qui précédait la mienne. Mes yeux se portèrent aussitôt vers la porte placée en face de moi; au fond du trou de la serrure qu'éclairait un large rayon de soleil, j'aperçus distinctement le plus effroyable objet que puisse découvrir un amant en tentative de *criminelle conversation*, j'aperçus un œil.

Je dois le dire, un frisson me courut par toutes les veines. Il me sembla que cet œil inconnu était un pistolet braqué contre nous, et que j'allais sentir sa balle dans mon cœur lorsqu'elle aurait traversé le corps de la jeune femme assise devant moi. L'excès du danger me donna la présence d'esprit dont j'avais besoin : sans me lever, sans changer de maintien, conservant au contraire la physionomie et le geste pathétique de l'homme qui sollicite et n'obtient pas, je dis tout bas à Marthe :

— Ne vous troublez point et conservez votre sang-froid; ne tournez pas la tête, ne regardez pas la porte, quelqu'un nous écoute, mais il n'a encore rien entendu. Je prends tout sur moi; traitez-moi durement; soyez la femme d'Harmodius.

Mme Dambergeac se leva avec la rapidité de l'éclair, étendit le bras vers moi par un geste souverain, arma ses yeux de leur plus majestueux regard et dit d'une voix haute et ferme :

— Monsieur de Cast, si je n'attribuais pas à la fièvre de votre blessure la folie de votre langage, je ne vous reverrais de ma vie; je veux bien oublier ce qui vient de se passer, à condition de ne pas oublier vous-même que je suis la femme de votre ami.

A ces mots, elle s'éloigna d'un pas aussi imposant que son langage; et moi, en voyant cet admirable sang-froid, ce sublime courage, je me sentis épris de cette femme plus que je ne me l'étais avoué jusqu'alors. Au moment où elle ouvrit la porte, j'aperçus Harmodius au milieu de l'autre chambre; lorsque sa femme passa devant lui, il lui prit la main qu'il porta à ses lèvres, puis il entra, referma la porte et s'assit près de moi.

— Quand espères-tu être guéri? me dit-il en me regardant attentivement.

— Dans huit jours, répondis-je froidement.

— Tant mieux : jusque-là je te demande de ne chercher querelle à personne; lorsque tu pourras tenir un pistolet ou une épée, c'est à moi que tu auras affaire.

— Avec toi! dis-je en jouant l'étonnement.

— Tu es amoureux de ma femme, reprit Dambergeac, et tu cherches à la séduire. Une lettre m'a prévenu ce matin.

— Une lettre de M. Morisset.

— Je le crois; mais de lui ou d'un autre peu importe. Je sais le cas que l'on doit faire d'une lettre sans signature; mais j'en crois un témoignage plus digne que celui-là; ce témoignage, c'est le mien. Je viens de te voir et de t'entendre tout-à-l'heure, là, derrière cette porte; rends grace au ciel de n'avoir pas réussi car, si je n'avais acquis par moi-même la preuve de l'innocence de Marthe, en ce moment vous ne vivriez plus ni l'un ni l'autre. — Et pour donner plus d'autorité à ses paroles, Harmodius tira de sa poche un magnifique kandjiar d'un aspect impitoyable.

— Il est heureux que j'aie vu ton œil à temps, pensai-je; une minute plus tard, c'eût été une seconde édition de Françoise de Rimini.

Harmodius, dis-je ensuite avec sang-froid, car mon thème était fait, tu sais tout, il serait donc inutile de te rien déguiser. Ta femme est jeune, belle, charmante; depuis quinze jours, je la vois à chaque instant; pour vivre ainsi près d'elle sans danger, il eût fallu être un saint et je suis un homme; tu l'as dit, je l'aime.

Dambergeac fit un mouvement : je l'arrêtai d'un geste, et je repris :

— Je l'aime, mais je ne le lui aurais jamais dit, car je t'aime aussi, toi. Hier, je voulais partir quoique souffrant et blessé. Aujourd'hui la fièvre a été plus forte que ma raison; un instant j'ai oublié notre amitié et j'ai été coupable envers toi; j'ai eu tort, pardonne-moi.

Harmodius refusa la main que je lui présentais.

— Tu devines bien, ajoutai-je, que je ne me battrai pas avec toi; je ne me défendrais point, et sans doute tu n'as pas envie de m'assassiner. Tu es sûr de l'attachement et de la fidélité de Mme Dambergeac, que te faut-il de plus? Crois-tu d'ailleurs que je veuille de nouveau m'exposer à être traité par elle comme je l'ai été aujourd'hui?

— Oui, on t'arrangeait assez mal à ce que j'ai vu, répondit Harmodius que désarmait en ce moment la vanité satisfaite; — il paraît que tu as eu ton Waterloo.

— Complet et irréparable, répondis-je en souriant d'un air résigné; ainsi envoie-moi à Sainte-Hélène; mais ne me tue pas avec ton grand couteau.

Harmodius rit comme moi et prit ma main.

— Allons, dit-il, puisque tu es Napoléon, je serai Louis XVIII. — Union et oubli! — Mais si tu veux m'en croire, suis ta vertueuse détermination d'hier. Pars; tu reviendras nous voir quand tu seras raisonnable et guéri de ta passion... C'est qu'il faut en convenir, Marthe est aimable et jolie. A ta place, j'aurais peut-être failli comme toi... quoique la femme ou la maîtresse d'un ami soient sacrées...

— Témoin Caroline, répondis-je, en faisant allusion à mon ancienne mésaventure de l'Ecole de Droit.

— Ah! oui, Caroline... Parbleu! j'avais oublié Caroline, s'écria Dambergeac, qui soudain éclata de son plus gros rire, en m'écrasant sans pitié de sa supériorité en fait de galanterie.

Ma blessure n'était rien ; il fallait partir : mon séjour à C..., au lieu de servir mon ami, ne pouvait plus que compromettre son bonheur ; la destinée de Marthe dépendait de ma raison. La veille, ma détermination était prise ; en ce moment, j'éprouvais à l'exécuter un regret invincible. Je n'étais pas amoureux, mais ma tête s'exaltait des risques actuels de ma position. Il y avait là, sous ma main, un roman si bien commencé et qui promettait des scènes si pittoresques! Peut-être l'irritation soudaine que portent au cerveau, sinon au cœur, les obstacles et les périls inattendus, agit-elle alors sur l'esprit impressible de Mme Dambergeac comme elle agissait sur moi-même. Le soir, au moment où j'étais loin d'attendre une pareille visite, la porte de ma chambre s'ouvrit, et la femme de mon ami entra dans ma chambre.

— Vous partez? me dit-elle d'une voix un peu tremblante.

— Demain, répondis-je, avec une émotion égale à la sienne.

Se fiant à la foi des traités, Harmodius avait dîné en ville et passait la soirée dehors. Je m'assis près de Marthe et pris sa main. La nuit tombait sans que nous la vissions venir; je me sentais troublé de plus en plus, et brûlé d'une autre fièvre que celle de ma blessure. Elle était triste, et belle dans sa tristesse. Voyant que je ne lui disais plus mon amour, elle m'avouait le sien. Peut-être était-il vrai. En parlant de notre séparation, elle pleurait. Et nous étions seuls, et l'œil menaçant n'était plus là. Oh! sans doute, un autre regard, un regard divin et tutélaire veillait sur nous ; car en sortant de cette chambre tentatrice, Marthe put embrasser son mari sans rougir ; je pus serrer sans remords la main d'Harmodius.

Quelques jours après, je partis; un mois plus tard, M. Morisset, piqué sans doute de sa déconvenue, sollicita son changement et quitta C... pour une autre résidence. Un an s'est écoulé depuis ce temps ; je n'ai pas revu Mme Dambergeac, peut-être ne la reverrai-je jamais. Nous nous écrivons à l'insu d'Harmodius, qui s'offenserait sans doute de cette correspondance ; il ne comprendrait pas, l'époux rancuneux et inintelligent, l'inappréciable service que lui rend mon amitié sous une apparence déloyale. Mes lettres, si matériellement innocentes, sont, depuis un an, la sauve-garde de Marthe, et la protégent contre les dangers nouveaux qu'elle peut courir, mieux que ne saurait le faire la surveillance de son mari ; elles jettent dans sa vie oisive une distraction, une attente, un intérêt qui l'empêchent de demander à de plus périlleux attachemens les émotions dont les femmes sont si avides. Peut-être notre petit péché en détournera-t-il un plus grand ; peut-être, sans cette minime effraction de sa cage, par où elle peut passer en dehors sa tête seulement, la colombe qui se croit esclave finirait-elle par en briser les barreaux. Mes lettres, d'ailleurs, ont pour Marthe plus d'un genre d'intérêt ; indépendamment des pâles violettes de l'amour malheureux que j'y sème avec profusion, je butine pour mon amie ces fleurs parisiennes, toujours avidement respirées par une exilée de province. Je lui parle des livres qu'elle doit lire, des étoffes nouvelles, des petites médisances de salon ; hier, de la ***Fille du Danube*** ; demain, de ***I. Puritani***, par où débute ce soir l'Opéra-Italien ; mes lettres sont à la fois un feuilleton, un bulletin de modes, quelquefois un premier Paris, un journal complet enfin ; c'est 80 francs par an qu'économise Harmodius, et dont, peut-être, il ne m'aurait aucune reconnaissance.

Voilà, madame, la belle action dont je voulais vous entretenir. Maintenant, lorsqu'il m'arrivera de parler de mon mérite en termes respectueux, sourirez-vous encore? De grâce, applaudissez-moi un peu, que ce soit là ma récompense, car je n'en ai pas eu d'autre, et cela me décourage. Oui souvent, en songeant à mon héroïsme qui restera toujours sans louange ni salaire, et surtout lorsque je me rappelle les blanches mains de Marthe, prisonnières dans les miennes pendant un long soir d'automne, j'éprouve un sentiment blâmable peut-être, mais que je veux avouer ; car ceci est une confession générale ; j'éprouve, vous le dirai-je, madame?... le repentir de ma vertu.

CHARLES DE BERNARD.

CE QUE COUTA UNE PÊCHE.

Depuis la présentation de Samuel Bernard à Louis XIV dans les jardins de Versailles, tous les financiers mettaient pour condition tacite autrefois, lorsqu'on avait recours à eux pour quelque gros emprunt, qu'on leur ménagerait sans affectation l'honneur d'une entrevue avec le roi. L'exigence était forte ; beaucoup de courtisans la trouvaient monstrueuse même sous le règne de Louis XV, où l'on commençait à se relâcher un peu de la rigoureuse étiquette du règne précédent. Cependant, comme il fallait payer les dettes de la cour, quelque fierté qu'on eût, on finissait par fermer les yeux sur les prétentions de tous ces hommes d'argent, et le scandale se consommait. — On connaît, par tradition, l'immense fortune du financier Bourei. Où l'avait-il gagnée? c'est un mystère ; peut-être dans le sel, peut-être dans les grains, peut-être dans les fournitures, peut-être avec rien, supposition la plus probable de toutes ; car l'argent est comme l'huile, il n'y a qu'à en battre long-temps et avec adresse quelques gouttes pour en former des montagnes d'écume.

Bourei, le financier, était on ne sait combien de fois millionnaire ; et à l'époque peu puritaine de sa prospérité (c'était sous le roi Louis XV), on disait qu'il la dépensait bien. Il faut entendre par là qu'il avait sa petite maison du faubourg, de nombreux amis à sa table, ses grandes entrées dans les coulisses des théâtres lyriques, chevaux, équipages, et fines soirées dans ses salons où l'or de ses coffres semblait avoir germé en arabesques le long des murs. Nous ne répéterons pas avec son siècle qu'il ouvrait une voie heureuse à ses revenus en les faisant écouler ainsi ; mais nous regretterons toujours la perte des caractères comme le sien dans notre société sans caractère. Aujourd'hui, le financier enrichi cache son or dans ses capitaux et ses capitaux dans le fond ténébreux de la province, ou, ce qui est pis, dans les souterrains des banques étrangères. Ce sont des fortunes ternes; nul ne les voit, pas même ceux qui les possèdent ; ils lèguent aux enfans des inscriptions sur Vienne ou sur Amsterdam ; et les enfans n'en jouissent pas plus que les pères. Tout se réduit à quelques chiffres qu'on se passe de main en main. On est mathématiquement riche. Plus de grandes folies à faire parler toute l'Europe, et, ce qui vaut mieux, à faire travailler les artistes. Que de tableaux, que de tapisseries, que de meubles n'exigeaient pas ces palais d'orgueil ou de plaisir construits par la finance! Nous lui devrons encore pendant cinq cents ans ces milliers de dieux domestiques dont nous parons nos cheminées et nos tablettes. Les hommes d'argent avaient imaginé et payé cela quelques années avant la révolution, ce terrible déménagement pendant lequel on a cassé le nez à tant de petits amours et les doigts à tant de bergères. Et que ne leur doit pas aussi la littérature! Ils se laissaient copier si complaisamment par les romanciers et si facilement mettre en scène par les poètes, et sans se fâcher! Ils riaient les premiers de leurs galons d'or, de leur figure ronde et de leurs propos si pesamment alambiqués. Quel plaisir aurait-on aujourd'hui à voir reproduit sur la scène un banquier vêtu de noir, causant, avec un avocat de son espèce, des droits électoraux? — Entraîné dans d'excessives dépenses, Louis XV eut recours toute sa vie, comme son grand aïeul, aux emprunts les plus ruineux. Tout déplorable qu'il fût, ce moyen résistait parfois. Les remboursemens ne s'étaient pas effectués en toute occasion avec l'exactitude convenue. Beaucoup de financiers reculaient devant le téméraire honneur de prêter leurs pistoles au roi, effrayés de la menace lointaine d'une banqueroute.

A cette époque de doute sur la solvabilité de la cour, il fut proposé à Bourei de prêter un certain nombre de millions à Louis XV, dont les coffres avaient été mis à sec par des dépenses imprévues, comme si, roi ou particulier, de telles dépenses ne devraient pas se prévoir les premières. Après avoir stipulé les garanties de l'emprunt, Bourei ajouta qu'il ne consentirait à obliger la cour, car le nom du roi n'était jamais prononcé ouvertement dans ces sortes de marchés, si on ne lui accordait pas la faveur d'être présenté au roi. Il tenait singulièrement à un honneur dont ses descendans auraient le droit de s'enorgueillir un jour. Ne pouvant leur laisser un nom illustré par les armes ou sous la toge, ni même un nom grand dans les lettres, il trouverait un dédommagement à l'obscurité de son origine dans l'immense retentissement que donnerait à sa vie la haute distinction dont il était jaloux. — Le négociateur pour la cour suspendit sur-le-champ la transaction ; il n'osa, avec raison, prendre sur lui de laisser espérer à Bourei une satisfaction si démesurée. Etre présenté au roi Louis XV, parler au roi! mais que de gentilshommes de l'origine la meilleure n'auraient pas obtenu, sans des motifs de la plus grande gravité, l'honneur sollicité par le simple financier Bourei!

Cependant l'intermédiaire officieux rapporta au gouverneur du palais, et celui-ci au premier ministre, le désir de l'orgueilleux prêteur. Prenant le roi dans un moment de bonne humeur, le premier ministre tenta d'aborder la difficulté. Quoique très large en matière de mœurs, le roi Louis XV, il ne faudrait pas s'y tromper, n'était pas plus maniable sur l'étiquette que Louis XIV et bien d'autres rois dont la popularité a fait son temps. Louis XV refusa net d'abord ; c'était un fâcheux précédent à établir ; les gentilshommes ne s'encanaillaient que trop chaque jour ; l'exemple aggravait le mal, et le mal était des plus tristes.

Chaque chose a sa place à garder : les pins ne descendent pas dans la vallée, les astres restent à leur place. J'ignore si le roi se servit entièrement de ces deux comparaisons ; mais après avoir opposé un refus formel à la fantaisie de Bourei, il se montra peu à peu moins difficile ; enfin il consentit à l'entrevue. Le vide de ses coffres plaidait aussi éloquemment pour le financier jaloux de le voir et d'échanger avec lui quelques paroles. L'autorisation ne fut pourtant pas donnée sans réserve. Bourei ne serait pas reçu avec la plus simple formule d'étiquette, on ne l'annoncerait pas, il ne serait pas noté d'avance dans le livre des réceptions, on ne le présenterait pas au sortir de la messe ; mais le roi, en se promenant à Marly, permettrait à Bourei de l'aborder et de lui offrir ses hommages.

Le lendemain, si ce n'est le jour même, les millions du financier étaient portés sans bruit aux Tuileries. Des deux parts, la transaction était dûment consentie.

Je voudrais pouvoir dire fil à fil toutes les émotions répandues dans l'ame de Bourei, lorsqu'il fut conduit à Marly et placé au milieu de l'allée par où devait passer le roi, qui, probablement se préoccupait beaucoup moins de la rencontre.

Quelle opération de finance avait-elle jamais fait tant battre son cœur sous son ample gilet de satin à raies d'or? Humann, dont l'admirable ciseau dissimule l'âge et l'embonpoint, n'existait pas encore. Comment le regarderait le roi? Que lui dirait le roi? Oh! prévoir ses paroles, afin d'arranger dans sa tête une réponse triomphale, comme on les rapporte dans l'histoire, qui évite souvent aux gens la peine de les faire.

Lorsqu'il vit venir lentement vers lui Louis XV, appuyé sur son jonc à pomme d'or, Bourei perdit et son enthousiasme raisonneur et ses plus ingénieux projets de soutenir la conversation tant souhaitée. Ses jambes ondulèrent comme les arbres plantés près de lui ; il eût été incapable de

faire une addition, tant son sang-froid l'avait quitté. Il s'en remit au hasard, et, le chapeau à la main, le corps arrondi autant que le dessin de sa surface le permettait, il attendit le passage de Louis XV. Les princes jouaient en ce moment au mail; et les dignitaires avaient compris que l'intention du roi était d'être seul. Décidé au sacrifice que la nécessité lui imposait, le roi voulut s'acquitter de son engagement avec la meilleure grace possible. S'arrêtant devant Bourei, il ôta son chapeau et lui dit : « Monsieur Bourei, je me promets le plaisir d'aller manger une pêche à votre campagne, puisque vous m'avez rendu visite à Marly. »

Et le roi était déjà bien loin que Bourei, foudroyé de bonheur, n'avait pas encore trouvé une réponse à la haute et singulière marque d'estime qu'il venait de recevoir. Le roi de France lui avait promis d'aller manger une pêche à sa maison de campagne! «Cela veut dire, calculait-il, que le roi déjeunera chez moi! Je ne sais rien d'aussi beau, d'aussi généreux, d'aussi grand dans l'histoire de France. Quel magnifique prince! » Il ne savait pas que Mme de Sévigné en disait autant de Louis XIV après avoir dansé avec lui.

En rentrant à Paris, il fit part de son bonheur à tout le monde; il écrivit à ses correspondans sa réception à Marly; le soir, dans les coulisses de l'Opéra, il n'était question que de l'honneur fait à Bourei. Les danseuses le voyaient déjà ministre. Dans le bonheur, nous sommes tous un peu danseuses. Bourei n'aurait pas été loin de partager leur opinion. — La nuit fut belle sur l'oreiller : le lever du soleil le vit plus calme; tout aussi heureux, mais plus réfléchi. Le roi, murmurait-il, m'a promis de venir manger une pêche à ma campagne. Mais je n'ai pas de campagne. Il faut donc que j'en achète une. Je ne puis décemment le recevoir dans une chaumière ou dans un potager de procureur. C'est un château qu'il me faut, et un beau château, un château près de Paris, du côté de Versailles ou de Fontainebleau. Où le trouver? Allons à la recherche d'un château, allons! Il sauta en bas du lit, ordonna qu'on mît les chevaux à sa voiture, et il s'élança sur la route de Versailles, plein d'impatience et d'espoir.

On ne voyait pas alors comme de nos jours les plus grandes propriétés traînées à l'encan judiciaire : la terre de famille restait dans la famille comme y restaient le portrait de l'aïeul, le fauteuil et les bijoux de l'aïeule.

Bourei sonna vainement à toutes les grilles de châteaux entre Paris et Versailles; aucun n'était à vendre. A peine rencontra-t-il plus loin, mais trop loin de la route, des propriétés d'une certaine étendue. Il renonçait d'ailleurs bien vite à s'en rendre acquéreur en voyant les médiocres proportions des bâtimens, pauvres habitations de gentillâtres ruinés, établis là pour être plus près de Versailles, le grand rendez-vous des solliciteurs. Ses excursions se tournèrent du côté de Fontainebleau. Rien non plus sur cette longue rue de dix-huit lieues. Les bords de la Seine lui offriraient peut-être la propriété qu'il cherchait avec tant d'inquiétude et d'ardeur; il s'y porta sans délai, car l'hiver allait finir et la saison des pêches se rapprochait d'autant. Même absence de maisons de campagne dignes de recevoir un roi dans ce rayon nouveau qu'il parcourait pas à pas et le front découragé. Ce n'est pas que les domaines seigneuriaux manquassent; mais pour quelle raison lui en vendre, quand, certes, les grandes familles ne connaissaient pas ces affreux reviremens de fortune dont elles sont maintenant frappées presque tous les vingt ans? — Bourei en maigrit; cette pêche le poursuivait nuit et jour; il en rêvait; elle se posait sur sa poitrine comme le cauchemar. Il n'y a pas de petits chagrins, pas de petites douleurs. Ce n'est pas le mal qui entre dans le cœur, c'est le cœur qui s'élargit au point de se déchirer ou se réduit à rien pour entrer dans la forme que prend le mal; Alexandre écartelait son cœur quand il désirait posséder le monde; Bourei l'étouffait dans l'intérieur d'une pêche. Quelle envie a eu le roi! se disait-il parfois dans la déception de ses courses. Puis il se reprenait pour dire : Mais c'est un si grand honneur pour moi!

Un jour que, fatigué de la parfaite inutilité de ses pas, il avait traversé tout rêveur la forêt de Sénart et celle de Rougeaux, l'une et l'autre peuplées de riches domaines dont tout son or ne le rendait pas maître malgré ses prières et ses propositions, il arriva à un endroit qui domine la Seine et touche à un petit village de chaume nommé Nandy. Le ciel, l'espace, l'horizon n'ont rien de plus majestueux. Derrière vous la forêt de Rougeaux, à vos pieds la Seine dont les méandres écumeux serpentent depuis des siècles sans se tarir, et au loin une poussière de bois, de châteaux, de bois et de châteaux encore, comme si tout cela était venu après le soleil sur la pluie. Rois, poëtes et femmes ne rêvent rien de plus riche et de plus coloré.

Puisque personne ne veut me vendre un château, s'écria-t-il à l'aspect de ce beau paysage, j'en ferai bâtir un ici, dont je rendrai tous les autres jaloux : ici même; et un château royal, s'il en fut. Peu de jours après il achetait sans peine le bois où il avait projeté d'ériger sa construction seigneuriale. Les architectes, les maçons, les jardiniers, les peintres mirent bientôt la main à l'œuvre, et ne la retirèrent que lorsque le château eut ses deux cents croisées, ses fossés, son parc, ses parterres, ses pavillons eurent couvert un nombre prodigieux d'arpens. Il avait semé l'or, et les merveilles étaient sorties de terre; car aucun sol ne résiste à cette marne et à cet engrais. Au même endroit où Bourei avait failli se noyer de désespoir, il pouvait maintenant contempler du haut de son belvédère l'immense horizon de ses forêts. Les pêches ne furent pas oubliées : réunissant en un seul tous les vergers qu'il avait achetés pour agrandir sa propriété, il ne manqua pas plus de pêchers que de pêches à offrir au roi. Son vœu le plus ardent consista alors à rappeler à Louis XV la promesse qu'il lui avait faite il y avait un an.

Depuis un an, le roi, toujours de plus en plus endetté, au lieu de rembourser Bourei, s'était engagé envers lui pour d'autres sommes. On le trouva moins absolu lorsqu'il fut question d'accorder une seconde audience à Bourei, de son côté moins timide à la solliciter. Cette fois, il ne fut pas reçu en plein vent et comme à la dérobée, il se montra à Versailles, dans un salon royal. — « Sire, osa dire Bourei, la pêche est mûre; » mon château compte sur l'illustration de votre visite, promise, si votre » majesté s'en souvient, dans le parc de Marly. » Sans remarquer ce que signifiait le mot pêche venu à travers la phrase de Bourei, Louis XV comprit à peu près que le financier lui rappelait une visite qu'il avait probablement consenti à faire à son château.

— « Très bien, monsieur Bourei, lui dit-il en passant dans une autre » salle; nous irons bientôt chasser dans votre parc. »

Autre bonheur plus considérable, se dit Bourei! ce n'est plus une pêche que le roi viendra cueillir dans mon domaine, c'est une chasse qu'il veut y faire. Une chasse!

Avant de raconter les nouveaux embarras où fut jeté Bourei par ce changement d'idée survenu dans l'esprit du roi, il faut dire ici que le financier, quelque puissamment riche qu'il fût, avait englouti d'effrayantes sommes dans l'achat des terrains sur lesquels son château s'était élevé. Les restes en subsistent encore à l'endroit que nous avons indiqué, et un pavillon est encore debout pour attester l'honnête orgueil de financier au grand cœur. Toutes construites en marbre et en pierres de taille, les caves du château, de ce beau château qu'on démolit pendant la révolution, ont résisté à la pioche; il aurait fallu employer la mine. De distance en distance, dans les bois qu'il acquit autour de son domaine, on aperçoit encore au-dessus de hautes herbes, des bornes milliaires placées là afin d'indiquer les mesures parcourues par ses équipages particuliers. Cette ligne de bornes s'étendait de Paris jusqu'à son château de Bourei. La route ouverte par lui au milieu du bois, et que devait fouler la voiture de Louis XV, se voit encore là où les herbes sont plus rares. On dirait une voie romaine; la révolution a déjà fait des antiquités parmi nous.

Louis XV était déjà bien vieux quand il s'engageait si témérairement à savourer une pêche en se promenant dans les jardins de son financier, et il était cinq ans plus vieux encore lorsque Bourei, qu'on lui présentait pour la troisième fois, mais cette fois aux Tuileries, lui rappelait avec une assurance respectueuse la flatteuse espérance qu'il lui avait donnée d'aller chasser dans son parc.

Cette fois, Louis XV se souvint parfaitement de sa promesse; mais avec un esprit infini et ce ton ravissant qu'il avait puisé dans ses conversations avec les plus spirituelles femmes du monde, il fit remarquer à Bourei qu'il était bien vieux pour chasser sur les terres des autres. Cependant il l'assura que, s'il persistait, il était prêt à ratifier ses paroles malgré l'âge et le besoin du repos.

— Confus de tant de bontés, Bourei se jeta à genoux, et protesta que si quelque chose pouvait le consoler de n'avoir pas eu l'honneur de voir le roi poursuivre le cerf dans son domaine, c'étaient à coup sûr les paroles qu'il venait d'entendre.

— Relevez-vous, monsieur Bourei, lui dit ensuite le roi, et assurez Mme Bourei que dès que mes graves atteintes de goutte m'auront quitté, j'irai faire la médianoche à votre château, puisque la chasse m'est interdite.

Bourei se releva et accompagna le roi qui entrait dans ses petits appartemens.

— Je n'ai plus rien à désirer sur la terre, pensa Bourei en quittant les Tuileries pour regagner son hôtel. Sa majesté s'est excusée de n'être pas venue chasser chez moi, et elle s'invite d'elle-même à une médianoche à mon château. La pêche à cueillir dans mon jardin, ce n'était qu'un déjeuner, la chasse un dîner; mais la médianoche, c'est le souper et le bal. Sa majesté couchera chez moi, comme Louis XIV coucha chez le prince de Condé, à Chantilly, et chez le duc de Montmorency, à Ecouen.

Nous avons dit les sommes ruineuses dépensées par l'excellent Bourei à la construction de son château; nous y ajouterons, outre celles qu'il continuait à prêter au roi, les sommes qu'il prodigua pour remplir son parc de cerfs et de sangliers. Sa fortune se trouva largement compromise; mais l'ambition l'avait poussé de vague en vague jusqu'au milieu de la haute mer; il était moins naïf maintenant dans son désir de recevoir chez lui le roi. Pourquoi sa majesté n'anoblirait-elle pas ce qu'elle avait touché? Pourquoi le château Bourei ne deviendrait-il pas, le lendemain de la visite du roi, une petite seigneurie, et le maître du château quelque chose aussi? Il existait des exemples de moins justes élévations. Comme cette idée souriait à Bourei!

Une réflexion pourtant l'inquiétait; le roi lui avait dit :

— Monsieur Bourei, assurez Mme Bourei que j'irai faire la médianoche à votre château. — Mme Bourei! le roi me croit donc marié? Comment, pourquoi le détromper? Et d'ailleurs, comment donner une médianoche sans femme? Quelle femme viendra à ma soirée si je n'ai pas une femme? Puis-je introduire sa majesté au milieu des danseuses de l'Opéra? Je serais un homme perdu de mœurs, je serais déshonoré.—Après tout, se dit Bourei, il est peut-être temps de fermer ma carrière trop dissipée de jeune homme : j'ai eu un célibat assez agité. L'erreur du roi ne serait-elle pas un avertissement de la Providence, qui m'appelle à contracter un mariage pur, honnête, et à goûter les joies sacrées de la famille?

Au bout de ses raisonnemens et de ses réflexions, Bourei trouva le mariage, car le mariage est comme la mort, il est rare qu'il se fasse long-

temps attendre. Bourei se maria. Ce fut un grand scandale dans les coulisses de l'Opéra. On se moqua de la fin ridicule du financier ; on le chansonna dans le *Mercure* ; il rougit un peu ; il se résigna ensuite ; enfin, il osa se montrer en public avec sa moitié légitime.

— Vienne le roi maintenant ! s'écria Bourei, j'ai une femme pour lui faire les honneurs de la médianoche où il s'est invité.

Louis XV eut des rhumatismes après la goutte, de mauvaises digestions entre la goutte et les rhumatismes ; sa santé ruinée ne se relevait pas. Chaque fois que Bourei voulait parler de la médianoche au ministre, le ministre répondait :

— Sa majesté ne quitte plus Versailles ; dès qu'elle ira mieux, on songera à lui remettre en mémoire votre fête.

En attendant, la fortune du financier déclinait comme la santé du roi. Les deux règnes finissaient. Enfin, Bourei apprit un jour, avec toute la France, que le roi était mort de la petite vérole.

Bourei faillit aussi en mourir.

— Il était écrit, dit-il en pleurant, que le roi ne mettrait pas le pied à mon château. Ni pêche, ni chasse, ni médianoche ! et je me suis marié ! ajoutait plus bas Bourei.

Pourtant le désir qu'avait eu le roi de manger une pêche chez Bourei avait ruiné le financier.

Si ceux qu'égarera une partie de chasse aux limites de la forêt de Rougeaux, voient blanchir entre les rameaux de la clairière, la toiture aiguë d'une construction charmante, ils auront, devant leurs yeux, tout ce qui reste de la colossale construction de Bourei : le pavillon qui porte son nom.

Pardonnez-lui : il aimait son roi ; et sans sa folie, personne ne connaîtrait le financier Bourei.

LÉON GOZLAN.
(*La Sylphide*.)

La Dot d'une chanoinesse sous le Directoire.

On ne fait plus de républiques
avec de vieilles monarchies.
BONAPARTE.

O France ! qui, deux fois, te laissas dépouiller du manteau parsemé d'abeilles que tu t'étais choisi, et de ton antique manteau fleurdelisé, pour nous apparaître vêtue en saltimbanque sous le directoire, comme de nos jours tu es couverte d'un uniforme paletot que l'agiotage a brodé de chiffres d'or, et qu'une révolution nouvelle pourrait doubler d'un papier-monnaie ; tu te réveillais jadis au bruit des clairons de la victoire ou aux cris de l'aigle, qui te demandait à planer sur les capitales de l'Europe ; tu ne te réveilles maintenant qu'au chant du coq qui t'annonce ou la *hausse* ou la *baisse* ; le temple de la gloire s'est fermé pour toi depuis que celui d'une fortune trompeuse t'a ouvert ses portes.

Mais venons à ce temps de scandale et de débauche, à ce temps de désordre et de dilapidation qui faisait de cette époque une régence en carmagnole et une forêt de Bondy en plein jour, inévitables résultats de la tourmente révolutionnaire que le ciel déchaîna contre nous, quand, enfin, prenant pitié de nos maux, il envoya son prédestiné, nouveau Messie revenu d'Orient, où les Pyramides s'étaient trouvées petites à côté de lui ; il nous apparut, s'appuyant d'une main sur cette longue épée encore tout ébréchée par le cimeterre de l'infidèle, et de l'autre, sur cette croix dont la vue releva les autels de nos temples ; il dit aux mauvais rois que la république s'était donnés après qu'elle eut fait périr le meilleur des princes :

« Qu'avez-vous fait de cette France que j'ai quittée si brillante ? Je vous » ai laissé la paix, je retrouve la guerre ; je vous ai laissé des victoires, je » retrouve des revers ; je vous ai laissé les trésors de l'Italie, j'ai rétabli » la justice, et je retrouve partout la misère et des lois spoliatrices (1) »

Croirait-on que deux millions suffirent pour renverser le gouvernement directorial ? Ce furent les traitans qu'il avait enrichis qui les prêtèrent. Excepté Carnot, dont l'intégrité et la fermeté étaient passées en proverbe, *le roi Barras* dominait les autres roitelets ; ses moindres volontés avaient force de loi ; il avait l'art de se faire craindre et celui de se faire aimer ; une résolution de fer, une grande activité d'esprit, du courage, lui tenaient lieu des qualités qu'il n'avait pas. Jamais prince n'eut plus de faste, jamais tyran ne fut plus absolu : aides-de-camp brillans et sans nombre, valets poudrés à blanc, meutes, chevaux, hôtels, argent, châteaux, table ouverte, il se faisait tout donner : le peuple, scandalisé, se disait, tout hébété : *Comment, voilà notre ouvrage?* Mais l'indignation devint générale quand on commit la profanation suivante dans la chapelle de Marie de Médicis : Barras y fait flageller le journaliste *Poncelin* (2), pour s'être seulement égayé sur ses intrigues amoureuses, et le fait jeter rue de Vaugirard sans lui avoir donné le temps de réparer le désordre de sa toilette. Les feuilles publiques, les colloques des rues, les conversations des salons retentissaient de cet acte de barbarie ; cela n'empêcha pas que, le lendemain de cet acte de haute justice, il y eût thé chez *Paul* ; c'est ainsi que ses *favorites* l'appelaient.

Une d'elles, et la plus séduisante de toutes, aimait à se promener à la nuit tombante dans le jardin du Luxembourg : elle était accompagnée de M. de Bagneux ; ils s'entretenaient à l'écart sur les fâcheux effets que produisait la brutalité du nouveau sire, quand ils entendent, non loin du banc où ils étaient assis, la conversation suivante :

— Je ne suis que la femme d'un pauvre apothicaire, mais j'aimerais mieux cent fois mourir de faim que de préparer moi-même les moindres drogues qui puissent soulager les misérables qui reposent dans ce palais, et je ne comprends pas, ma chère, comment vous pouvez essayer des gants à des mains teintes de sang ou composer des parfums pour des cheveux qui suent le crime.

— Que voulez-vous, ma voisine, on n'y regarde pas de si près dans le commerce : il vaut mieux vendre au vice qui paie qu'à la vertu qui ne paie pas ; et si j'avais beaucoup de pratiques comme ces jeunes filles d'émigrés qui viennent prendre des leçons chez Mlle Eugénie, il faudrait fermer boutique ; en vérité, je ne sais pas comment elle peut vivre avec de pareilles écolières.

— Heureusement, il en est d'autres qui la dédommagent un peu des mauvaises à qui elle n'enseigne que par charité ; mais il est dur, cependant, d'en être réduite là quand on a un oncle qui dispose des trésors de la république. Il ne veut pas reconnaître sa nièce parce qu'elle n'a pas été légitimée, au lit de mort, par son père, le chevalier Barras. Mon cousin, clerc chez M. Hua, m'a raconté cette histoire. La pauvre Eugénie a été recommandée à ce digne homme par une parente qui a déposé à l'étude une modique somme, à peine suffisante pour ses besoins ; mais Eugénie a un noble orgueil ; elle ne veut rien accepter de personne tant qu'elle peut travailler et prier ; car voilà toute sa vie, à cette chère enfant : ce ne sera jamais moi qui la tracasserai pour le loyer de la petite chambre que je lui sous-loue.

Les commères qui causaient ensemble étaient la femme de l'ancien apothicaire du Luxembourg et la parfumeuse du Directoire. La dame qui les écoutait était madame Tallien ; toute jeune, elle avait été aussi presque abandonnée par ses parens, ce qui l'intéressa encore plus à la pauvre Eugénie ; elle suit les deux voisines, et après s'être assurée de sa demeure, elle met facilement M. de Bagneux dans ses intérêts. Elle se rend le lendemain matin chez le notaire, et lui dit :

— Je veux rendre l'existence à Mlle Eugénie, la rétablir dans son nom, ses droits, sa fortune ; vous qui passez pour un homme de bien et qui vous intéressez à elle, vous me seconderez, n'est-ce pas ? M. de Bagneux nous aidera aussi, il peut beaucoup sur l'esprit du *Directeur*, ils habitent le même appartement ; rien n'a jamais pu refroidir leur amitié, quoique leurs goûts, leurs caractères et leurs opinions soient diamétralement opposés. Le trait suivant vous le fera connaître et vous donnera confiance en lui : quand des fournisseurs se présentent, avec des offres pour obtenir sa protection auprès de son puissant ami, voilà comme il les reçoit :

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, messieurs, leur dit-il d'une voix douce, afin que vous soyez plus à votre aise pour m'entendre vous adresser ces paroles : « Vous êtes des gueux, des fripons, des misérables, » des hommes à pendre, et sans le respect que j'ai pour un lieu que les » rois ont habité, je vous casserais ma canne sur le dos. » Puis il prend son solitaire, sa montre et sa bourse qui sont sur sa cheminée, il quitte l'appartement, et donne l'ordre à son valet de chambre d'en ouvrir les fenêtres pour chasser ce qu'il appelle *mauvais air*.

— Je m'entendrai à ravir avec un tel homme, dit le notaire. Son originalité me plaît fort, il me paraît digne de concourir à la bonne œuvre que vous méditez. Ce que le hasard vous a appris sur le compte de Mlle Eugénie est exact. Elle n'est connue que sous ce nom. Je vous invite, madame, à vous présenter à l'improviste chez elle, vous la jugerez par vous-même. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle vaut mieux que les éloges que j'en pourrais faire. La passion du jeu a conduit son malheureux père à se tuer.

Mme Tallien se rend chez Eugénie : elle la trouve traduisant un chant de la Jérusalem délivrée ; un soin exquis se faisait remarquer sur sa personne, ainsi qu'un rangement plein de goût dans l'humble mansarde ; une statuette de la vierge et quelques fleurs dans des vases du Japon étaient les seuls ornemens de la cheminée ; une miniature charmante de sa mère était accrochée à une glace, et avait pour pendant celle du chevalier de Barras. On apercevait une Imitation de Jésus-Christ tout ouverte sur un guéridon.

Mme Tallien annonce à Eugénie le but de sa visite. Elle ne pouvait se lasser de la regarder, tant elle lui paraissait intéressante ; la jeune fille lui dit avec un charme ravissant.

« Je suis sensible à votre bienveillance, madame, je vois que ce n'est » pas en vain qu'on vous nomme *Notre-Dame-de-Bon-Secours*. La belle » main qui suspendit si souvent le fatal couteau doit se tendre aussi à l'or- » pheline ; permettez-moi de la baiser, cette main, avant que je réponde » aux questions que vous allez sans doute m'adresser. »

— Mademoiselle, je désire seulement savoir si vous n'auriez pas de répugnance à connaître votre oncle Barras ?

— Non, madame, quoiqu'on lui ait trouvé un caillou au lieu d'un cœur quand on lui a parlé de moi : il ne m'a jamais voulu voir. Que Dieu lui fasse paix pendant et après cette vie ; je préfère mon humble réduit au palais qu'il habite, et je prie pour qu'il y dorme d'un sommeil aussi tranquille que le mien.

— Charmante enfant ! répond Mme Tallien, vous êtes née pour faire le bonheur d'un honnête homme et le charme de la société.

— Ah ! si vous vous intéressez à mon sort, madame, laissez-moi dans mon obscurité. Je renonce à jamais à un établissement, le seul être que j'aurais

(1) Allocution de général Bonaparte au Directoire. (*Biographie* de Michaud.)
(2) *Biographie* de Michaud.

aimé n'est plus; il est à Quiberon... et c'est dans la retraite, à l'étranger, que je veux mourir, dès que j'aurai amassé ma dot de religieuse. Croyez que, malgré mes dix-neuf ans, mes idées sont très arrêtées.

Mme Tallien, femme de plaisir, autant qu'elle était humaine et charitable, avait peine à croire à une telle résolution; mais l'accent persuasif d'Eugénie la convainquit assez pour qu'elle lui proposât de la faire entrer dans un chapitre de chanoinesses d'Allemagne, avec l'appui du baron de ***, agent secret de Bavière, son ami. Cette proposition fut accueillie d'abord avec transport par Eugénie; mais aussitôt après elle lui dit avec une voix mêlée de larmes :

— Mais il me manque *un nom !*

—Vous aurez celui que vous devez porter, c'est Thérésia de Cabarus (1) qui vous le fait espérer, et c'est Mme Tallien (2), qui peut tout, qui vous en donne l'assurance. Je vous présenterai à plusieurs personnes que je mettrai dans vos intérêts; tenez-vous prête le jour que je vous indiquerai; je vous enverrai ma voiture; une femme de chambre de confiance vous accompagnera.

Mme Tallien, émerveillée d'Eugénie, était tout occupée d'elle, quand Barras la fait prier de venir faire les honneurs d'un grand dîner qu'il devait donner à Murat en reconnaissance du million en or qu'il lui apportait de la part du général Bonaparte. Elle lui répond :

— Impossible, mon ami, d'aller faire l'aimable pendant tout un dîner à vos ennuyeuses femmes de fournisseurs, et à vos longues moustaches nouvellement arrivées d'Italie, qui effraieraient la plus jolie créature du monde que le ciel vient de m'envoyer; il faut que je m'en occupe et que je la surveille, car si malheureusement vous l'aviez vue une seule fois, vous êtes homme à me la faire enlever, bien que cette charmante enfant soit ma nièce; mais je veux la marier avant que de vous la faire connaître; son prétendu est tout trouvé, qu'il vous suffise de savoir qu'il ne peut avoir de rivaux, tant il est au-dessus des autres hommes, devinez celui-là, si vous pouvez; ce n'est pas facile, par le temps qui court.

» Votre amie,

» THERESIA. »

Barras, d'une imagination mobile et très inflammable, était intrigué par ce billet : il se dispose à recevoir Murat en garçon, mais avec toutes les cérémonies qui étaient du goût de tous deux; on se rend à Gros-Bois. Les plus jolies femmes de l'Opéra sont invitées. Ces déesses et ces reines qui n'avaient ni nuages ni voitures pour s'y rendre, trouvent à leurs portes les carrosses du directoire; elles se font accompagner du chétif La Réveillère-Lépeaux, qu'elles appelaient *Saint-Père*, par allusion à la secte des théophilantropes. Le poète Lebrun, le docteur Forlens, qui lui avait rendu la vue et l'avait fait recouvrer à une femme que Barras adorait; Garat, le chanteur, et l'aimable Denon, étaient les autres chevaliers (3). Murat et Junot étaient les rois de cette orgie, qui commença par une chasse où ces dames voulurent absolument monter en croupe avec les chasseurs. De retour au château, il y eut un dîner magnifique. Le champagne était à sa troisième promenade autour de la table, il éclaircissait les yeux de ces dames qui brillaient presque autant que les diamans que Barras avait à chaque main. Les autres convives portaient aussi des camées de prix. Le tout fut mis en loterie au profit de ces dames, avec l'obligation d'aller les enlever délicatement de leurs doigts pendant leur sommeil. Ces choses se firent aussi décemment que possible; c'était en été, il fut convenu que ces messieurs ne se déshabilleraient pas, ils étaient tous enveloppés de magnifiques robes de chambre, et reposaient sur des canapés.

Barras seul était couché dans un hamac et avait exigé des gagnantes qu'elles vinssent le bercer. Mme Tallien, présumant qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire, fait mettre sous la serviette de Barras un petit papier où étaient écrits ces mots d'une main de femme inconnue: *Revenez bien vite, une bonne action vous attend avec une récompense.* Le dîner s'était terminé par l'ivresse de La Réveillière-Lépeaux, que les joyeuses filles avaient méditée. Elles lui firent faire sa profession de foi religieuse en lui demandant ce que c'est que Dieu?

—C'est l'amour, mes petits anges; chacune de vous le ressent et ne peut le nier.

La *théologie d'Opéra* allait son train, quand il lui prend envie à son tour de les confesser : — L'*humilité* est une vertu de toutes les religions; dites-nous tout haut vos péchés, nous sommes là pour en alléger le poids.

— Moi, je m'accuse, dit *Clotilde*, d'avoir enlevé dernièrement l'amant d'une femme honnête, qui est devenue folle depuis.

— Moi ajoute *Colombe*, d'avoir envoyé trop tôt à Ste-Pélagie un fournisseur qui ne demandait pas mieux que de se ruiner en détail; mais je n'ai pu attendre.

— Et moi je m'accuse, dit *Chamerois*, d'avoir fait mourir de chagrin un fils de famille qui voulait que je fusse fidèle : cela m'a été impossible.

Après avoir reçu les confessions des autres pécheresses, La Revellière leur dit : — Dormez tranquilles, mes petits anges, il n'y a pas dans tout cela de quoi fouetter un chat. Puis on alla se coucher, et le lendemain au déjeuner, chacune raconta ses rêves; les rires étaient à leur comble, quand Barras reçoit de son secrétaire intime la lettre suivante :

« Citoyen directeur,

» Il y a de la fermentation depuis votre départ. On a eu l'insolence de » suspendre cette nuit, sur la porte du Directoire, un rébus avec son ex- » plication. C'est une *lancette*, une *laitue* et un *rat* (l'an VII les tuera); » arrivez de suite ou donnez vos ordres.

» Salut et fraternité. BOTOT. »

Barras arrive furieux, et après avoir eu une explication avec Carnot, qui ne voulait pas de mesures illégales, il lui dit avec colère :

— Vous entravez tout, vous ne cessez de faire le Romain : rien n'est possible avec vous; vous êtes responsable des malheurs qui peuvent arriver. Il n'y a pou de votre tête qui n'ait le droit de vous cracher au visage (1).

— Vous êtes un insensé, vous me faites pitié, lui dit Carnot en quittant la place.

Barras éprouvait souvent un grand dégoût des affaires et du pouvoir, et voulait se retirer du monde en faisant le bonheur et la fortune d'une femme qu'il pût aimer; sa dernière orgie lui répugnait, et c'est dans cette disposition qu'il écrivit le billet suivant à Mme Tallien (2) :

« Je serais heureux de tenir à vous par un lien de famille, ma belle » amie; je vous demande *très sérieusement* la main de votre nièce. Si » mes quarante ans ne l'effraient pas, je tâcherai de dépasser en généro- » sité et en amour cet époux fantastique que vous lui réservez. Donnez- » moi la préférence sur lui et profitons de ce que Tallien est absent pour » commencer à traiter cette affaire; je vous demande pour demain *no-* » *nidi* (3) une tasse de thé; vous réunirez nos meilleurs amis afin de faire » diversion à cette première entrevue.

» Votre dévoué, PAUL. »

Tout était disposé pour que l'entrevue produisît son effet. Eugénie s'abandonna avec confiance quand sa bienfaitrice lui dit de passer seulement pendant quelques heures pour sa nièce sous le nom de *Francisca*; elle s'acquitta fort bien de son rôle; sa toilette de jeune fille la rendait encore plus remarquable au milieu de ces femmes élégantes, qui étaient mesdames Hingerlot, de Courvoisin, de Châteaurenaud, Bonaparte et de Choiseul. Elles eussent été dans tous les temps des modèles d'esprit, de grace, de talent et de belles manières; mais toutes réunies n'avaient pas le charme d'Eugénie; ses cheveux à l'enfant, ornés d'une couronne de roses, sa tunique de vierge, nouée à la grecque, en faisaient une de ces jolies vestales qu'on voit sur les bas-reliefs antiques. Ces dames la comblèrent de caresses et la mirent si bien à son aise, qu'elle ne perdit rien de ses avantages.

Mme Tallien ne voulut pas faire annoncer, afin qu'Eugénie ne fût pas troublée en entendant le nom de *Barras*. Pour occuper son monde, elle avait fait placer dans une pièce de son appartement le magnifique tableau de la *femme hydropique*, que le jeune adjudant-général Clausel (4) venait de donner en toute propriété au Musée national, et que Barras avait gardé quelques jours au Luxembourg avant que de l'envoyer au Louvre. Les intimes en hommes étaient, ce jour-là, Lavalette, aide-de-camp du général Bonaparte, alors en mission; Murat, que ces dames appelaient leur Achille, à cause de sa brillante valeur; le poète Le Gouvé et le vertueux Macé de Bagreux, cette providence des émigrés. Il ne passait pas un jour sans en faire rayer un de la liste et sans lui faire rendre bois ou château.

Barras arriva un peu tard; Eugénie fut la première personne qu'il vit en entrant. On sait ce que c'est qu'un premier regard de part et d'autre. Barras aussi fut trouvé très bien par elle : il n'avait pas l'air d'avoir plus de trente ans; sa mise était des plus soignées, il parfumait le salon de sa chevelure.

Après avoir fait sa tournée de sultan et son compliment à Mme Tallien sur sa charmante nièce, il en demande le nom.

— Francisca de Cabarus, dit-elle; ne l'embarrassez pas trop, je vous prie, en la regardant fixement.

Il s'approche d'elle, et la conversation s'engage :

— Votre joli accent me rappelle la Provence, mademoiselle?

— Cela se peut, monsieur, c'est une gouvernante de ce pays qui m'a enseigné le français; mais elle a été si souvent injuste à mon égard, que j'ai pris en haine les personnes de cette province.

— Il ne faut pas de prévention; j'en connais qui, s'ils vous voyaient, seraient à vos pieds et feraient des vœux pour votre bonheur.

— Est-ce que vous croyez au bonheur, monsieur?

— Pas autant qu'au plaisir, mademoiselle; mais il pourrait exister avec une femme comme vous. A peine entrez-vous dans le monde, qu'il semble vous désenchanter, malgré les avantages que vous avez pour y être heureuse.

— Quoique jeune, c'est déjà le connaître, monsieur, que d'en être dégoûtée. J'ai vécu cent ans, depuis quelques années, par tout ce que j'ai entendu dire, et par tout ce que mon pays a souffert.

— Oh! oui, la pauvre Espagne a bien souffert... La conversation en était

(1) Nom de famille de Mme Tallien. Son père avait été premier ministre et favori du roi d'Espagne.

(2) Morte princesse de Chimay.

(3) Cette partie a été racontée plusieurs fois par MM. Denon et Forlens dans le salon de Mme Lebrun; elle a regretté de n'en avoir pas parlé dans ses *Souvenirs*.

(1) *Biographie* de Michaud.

(2) Il faisait partie des autographes appartenant à la baronne de Girard, à qui madame de Caraman (jadis madame Tallien) l'avait donné.

(3) Neuvième jour de la décade qui avait remplacé la semaine sous la république.

(4) Maintenant maréchal de France. Le roi de Sardaigne lui en fit cadeau en mémoire des procédés et des hautes convenances que ce jeune officier sut mettre à remplir la misssion la plus délicate dont on puisse être chargé auprès d'une tête couronnée (de protéger sa fuite).

là lorsqu'on annonça à dessein M. Hua ; il portait le petit collet de notaire et avait un rouleau de papiers sous le bras.

—S'agit-il, dit Barras très intrigué, d'un contrat ou d'une dot, que M. le notaire arrive en grande tenue et avec armes et bagages?

— Précisément, dit Mme Tallien.

Puis l'entraînant au fond d'un boudoir.

— Je devine à votre émotion l'effet que produit sur vous *Francisca de Cabarus*. Je pense que si vous la trouvez assez bien pour en faire votre femme, vous ne pourriez renier une nièce qui lui ressemblerait. C'est donc Mlle Eugénie, fille de votre malheureux frère, que je vais vous présenter ; elle est un modèle de vertu et d'esprit; l'époux qu'elle veut servir, c'est *Dieu*. Nous nous sommes réunis ici pour lui faire sa dot de chanoinesse de Bavière. Le baron la prend sous son patronage; mais avec votre puissance vous achèverez l'œuvre. Voilà la bonne action que je vous ai fait annoncer par le billet mystérieux.

Barras ne pouvait revenir de cette petite intrigue si bien conduite, il retrouva les sentimens de la nature ; et rentrant dans le salon, il dit à haute voix : — Je reconnais mademoiselle Eugénie pour ma nièce et lui permets de porter dorénavant mon nom ; prenez acte de cette déclaration, M. Hua, et faites la signer à mes amis. Aussitôt après, il détache de son jabot un superbe diamant qui avait appartenu à Catherine de Médicis, et le dépose dans une coupe en disant: Voilà la dot. Chacune de ces dames y porta aussi un ornement de sa parure. Mme de Courvoisin, un beau camée antique représentant l'enlèvement d'Hélène; Mme Bonaparte, un collier qu'avait porté Lucrèce Borgia ; Mme Hinguerlot, une pierre gravée, représentant l'Amour et Psyché; Mme Tallien, une montre entourée de perles avec le chiffre du régent en diamans; Mme de Châteaurenaud, un très beau flacon émaillé avec le portrait de Mme de Pompadour, que Louis XV avait fait faire et qu'il ne quittait pas.

Eugénie, un peu revenue de son étonnement, embrassa son oncle avec effusion. Il lui exprimait le regret qu'il avait de la voir quitter la France, quand il entend le baron de *** dire à mi-voix à Mme Tallien : *Mais cette charmante personne est-elle d'assez bonne maison pour entrer dans un de nos chapitres d'Allemagne?* Il entre en fureur et apostrophant ainsi l'étranger :

— De quelle maison êtes-vous donc vous-même, monsieur, pour ne pas connaître la mienne? Apprenez qu'elle est une des plus anciennes de France. Nos archives sont remplies de *marques d'honneur* accordées par nos rois. Il n'est pas un gentilhomme et un pâtre de la Provence qui ne disent *que les Barras sont aussi anciens que ses rochers*, il n'y a qu'un parvenu qui ne sache pas cela.

Le baron lui répond avec ironie qu'il n'est plus de gentilshommes en France depuis 93, et que ceux qui veulent être à la fois et *bonnet* et *talons rouges* sont souverainement ridicules... L'Allemand se retira et laissa Barras comme interdit par cette réponse. Constant, son valet de chambre, entra au même moment pour le prévenir qu'un messager d'état l'attendait au Luxembourg, et il partit.

— Mademoiselle de Barras n'en sera pas moins chanoinesse , dit M. de Bagneux ; mais, d'après la réflexion pleine de goût qu'elle vient de faire : que tous ces bijoux sont peut-être d'une origine un peu profane pour composer une dot sacrée, je lui répondrai que je possède encore dix louis qui me viennent de la personne du monde la plus vertueuse : c'est le reste d'une somme assez considérable qu'elle m'a envoyée pour soulager de nobles misères ; je mêle cet argent aux dons que voici, et je pense que Mlle de Barras les trouvera assez purifiés , quand elle saura que cet or est le denier de l'orpheline du Temple...

— Que le ciel nous la ramène un jour ! s'écrie avec ame cette intéressante jeune fille.

Elle mourut quelques mois après d'une affection de poitrine et dans les sentimens de piété les plus édifians, disait encore tout ému l'abbé Girardin, qui racontait devant moi cette anecdote chez la comtesse de Viry, ancienne dame d'honneur de la reine Hortense.

Le baron DE CRESPY-LE-PRINCE.
(*France et Europe.*)

LES THÉOPHILANTROPES.

L'amour de l'*Être suprême*, combiné avec l'amour du *genre humain*, Robespierre concilié avec Anacharsis Cloots, — donnèrent naissance à une secte religieuse et morale, célébrant le culte de la Nature.

D'abord les sectaires avaient voulu s'annoncer sous le nom de *Théoantropophiles*. Mais le mot était trop difficile à prononcer : ils s'appelèrent *Théophilantropes* ou *adorateurs de Dieu* et *amis* des hommes.

D'après son manuel, le Théophilantrope croyait à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'ame, ces deux colonnes de feu qui illuminent toute religion, et qui réduisent à néant ceux qui veulent y toucher. Son *Credo* n'était pas plus long.

Son *Pater*, tel qu'il fut proposé par un auteur sectaire, avait proscrit la phrase *qui êtes aux cieux*, parce que Dieu est partout; — la phrase *pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, parce que c'était lui dire *stupidement* : imitez-nous; — enfin la phrase *et ne nous induisez point en tentation*, comme changeant *Dieu* en *diable*. Ce projet de *Pater*, adopté par plusieurs théophilantropes, comprenait douze vers français, que voici :

Créateur des humains, des mondes et des cieux,
Que ton nom soit béni ! qu'il le soit en tous lieux !
Sur terre, au firmament, ta volonté soit faite !
Règne enfin, règne seul... Ecarte la disette.
Sous tes yeux paternels, que le blé, dans nos champs,
Multiplie... et suffise à nos besoins pressans!
Dans nos cœurs ta justice a placé la clémence;
Nous pardonnons... Grand Dieu! pardonne à qui t'offense.
Epargne la faiblesse, et fais grace à l'erreur ;
De nos maux passagers allége la souffrance,
Et que tout homme juste, après son existence,
Repose dans ton sein... tous ont droit au bonheur (1).

Son dogme puisait à la source de toutes les religions, dans la Bible, dans l'Evangile de Jésus-Christ, dans le Vedam indien, dans le Coran, dans la théogonie grecque, dans les œuvres de Socrate, de Cicéron, de Sénèque, d'Epictète, de Marc-Aurèle, de Zoroastre, d'Aristote, d'Isocrate, de Guillaume Penn, d'Yung et de Fénélon. Quintescence d'éclectisme, de tolérantisme, et aussi de vague croyance (2) !

Catholique, protestant, juif, mahométan, chacun pouvait être philan-trope, en gardant son *quant à soi* de religion. La théophilantropie se déclarait *secte*, admettant toutes les *autres*. Les croyans disaient : *Nos frères les sectaires catholiques*, et ils prêchaient sur toutes choses la concorde et la bonne intelligence.

Ce fut dans les premiers mois de l'année 1797 que la théorie se formula nettement, et commença à être pratiquée.

Le chef fut La Réveillère-Lepeaux, directeur,—appelé par les méchantes langues *Mahomet-théophilantrope*, ou encore La Réveillère-*laidpeau*, à cause de sa ressemblance avec Esope. On attribuait sa fortune politique aux événemens du 18 fructidor, et on l'appelait le pape des *citoyens-filous-en-troupe*. « L'idée de ce dernier nom est sans doute venue, dit un de leurs ennemis, de ce que le malheur veut que dans les assemblées théophilantropiques il y ait toujours des filous fort adroits à fouiller dans les poches (3). »

A chacun ce qui lui est dû : La Réveillère-Lepeaux a été le prophète ; le citoyen Haüy a été le fondateur. La postérité capricieuse a néanmoins particulièrement adopté le premier. Haüy avait fait connaître la nouvelle secte par les cent bouches des journalistes ; Mahomet-théophilantrope lui donna une forme, des rites, des assemblées.

Au coin de la rue des Lombards, rue Denis, nº 34, se tinrent les séances d'organisation. Dans ce local provisoire, on célébrait deux *fêtes religieuses et morales* par décadi (4) ; et déjà, pour être reconnu apte à exercer le culte, le récipiendaire devait nécessairement prêter *serment de haine à la royauté et à l'anarchie, de fidélité et d'attachement à la république et à la constitution de l'an III*, ce dont était dressé procès-verbal.

Déjà, la liturgie était en vigueur. Dans la salle, sur les murs, étaient des tableaux imprimés en gros caractères. On y lisait le fonds de vertus à l'ordre du jour chez les théophilantropes :

« Nous croyons à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'ame.

» Adorez Dieu, chérissez vos semblables, rendez-vous utiles à la patrie.

» Le bien est tout ce qui tend à conserver l'homme ou à le perfec-
» tionner.

» Le mal est tout ce qui tend à le détruire ou à le détériorer.

» Enfans, honorez vos pères et mères, obéissez-leur avec affection.

» Soulagez leur vieillesse. Pères et mères, instruisez vos enfans.

» Femmes, voyez dans vos maris les chefs de vos maisons.

» Maris, aimez vos femmes, et rendez-vous réciproquement heu-
» reux (5). »

Pour temple, les théophilantropes disaient que Dieu avait la nature entière, mais qu'il ne lui en fallait pas moins des temples en pierre, élevés par des hommes. Dans cet édifice religieux, provisoirement une maison de la rue Denis, — ils avaient élevé un autel simple, carré, couvert d'une étoffe rouge à fleurs d'or, sur lequel ils plaçaient des corbeilles de fleurs ou de fruits, selon les saisons. Tout auprès était une chaire, ou plutôt une tribune. Aux grandes solennités, les murs étaient tendus de tapisseries.

On officiait. On chantait des hymnes d'anciens poëtes, ou composés exprès, soit pour les paroles, soit pour la musique. Tous les décadis avaient lieu les exercices du *jour de repos*. Pendant les chants, des enfans, ou un *lecteur* en tunique bleu céleste, en ceinture rose, et en robe blanche, déposaient des fleurs sur l'autel. Les hymnes changeaient selon les saisons. De plus, un hymne était consacré pendant trois mois. Pendant le printemps on entonnait l'ode de J.-B. Rousseau.

Les cieux instruisent la terre
A révéler leur auteur, etc.

Pendant l'été, on chantait deux strophes, dont la première :

Suprême auteur de la nature,
Pour t'aimer tu fis les mortels.
En vain l'erreur et l'imposture
Voudraient détruire tes autels :

(1) Par le citoyen Félix Nogaret.
(2) Ils ne disaient que « *Jésus , vivant en Judée il y a 1800 ans.* »
(3) *Année religieuse des théophilantropes*, par Chemin.
(4) *Almanach violet*, pour l'an 1798.
(5) Circulaire envoyée aux aspirans théophilantropes. (Imprimé du temps.)

Dans le cœur de l'être qui pense,
Le sentiment de ta présence
Naît et s'accroît par tes bienfaits;
L'athée en vain cherche à l'éteindre,
Son souffle encor n'a pu l'atteindre;
Il vit pour ne mourir jamais, etc., etc.

Pendant l'automne, trois strophes, dont la première :

Homme, adore un être suprême,
Dit Zoroastre au Bactrien.
Avant d'être, tu n'étais rien :
As-tu su te créer toi-même?
Homme, adore un être suprême;
Il est ton père et ton soutien;
Il te nourrit, t'éclaire et t'aime;
Proscris le mal et fais le bien, etc.

Pendant l'hiver, quatre strophes, dont la première :

De votre Dieu, de vos semblables,
Accourez, sincères amis;
Avec ces titres respectables,
Parmi nous vous serez admis.
Cette enceinte heureuse et sacrée
S'ouvre aux cœurs purs et bienveillans;
Déposez lo n de son entrée
Jusqu'aux moindres ressentimens, etc., etc.

Ces hymnes étaient entremêlés d'invocations en manière d'*oremus*, faites par un *chef de famille*. Ils étaient variés. Il y en avait deux *pour la Patrie*.

L'office achevé, le lecteur annonçait la fin de l'exercice par la formule suivante :

La fête religieuse et morale est terminée.

Il faut convenir que tout cela ressemblait beaucoup à la messe, moins la révélation et le sacrifice : c'était le vain effort d'hommes qui cherchaient instinctivement à se rapprocher de la religion sans en comprendre la révélation et le dogme consolant et sacré.

Outre cet exercice général on célébrait la *naissance des enfans*, avec un hymne et une invocation du chef de famille; l'enfant était apporté dans l'assemblée à la fin de la *fête religieuse;* le père, ou un autre parent, donnait ses noms et le tenait élevé vers le ciel. Le plus souvent, il y avait un parrain et une marraine, répondant de la morale future du nouveau-né.

Les *mariages* donnaient lieu à des cérémonies plus nombreuses, mais toujours aussi simples. Après la *fête* ordinaire, les époux paraissaient près de l'autel, entrelacés de guirlandes de rubans ou de fleurs, dont les extrémités étaient tenues par les anciens des deux familles. Le *chef de famille* disait à l'époux : *Vous prenez N... pour épouse?* L'époux répondait : *Oui.* — A l'épouse : *Vous prenez N... pour époux?* L'épouse répondait : *Oui.* Parfois, suivaient la présentation de l'anneau, la médaille d'union. Le chef de famille faisait un discours sur les devoirs du mariage, et la noce terminait la journée.

Au décès, après la *fête religieuse*, on suspendait aux murs du temple une table sur laquelle étaient inscrits ces mots :

« La mort est le commencement de l'immortalité (1). »

Devant l'autel, on plaçait une urne ombragée de feuillage.

Le plus proche parent du défunt envoyait aux théophilantropes de son assemblée une lettre de faire part ainsi conçue, par exemple :

> (2)
>
> **C.**
>
> **M**
>
> Un de vos frères vient de perdre sa fille.
>
> Conformément à la sixième et dernière section des Pratiques des *théophilantropes*, décrite dans leur Manuel, page 50, un des lecteurs rappellera la défunte au souvenir des assistans, dans la fête religieuse et morale qui sera célébrée dimanche prochain, 7 mai (vieux style), octodi, 18 floréal an V, à onze heures précises du matin, rue Denis, n° 34, près celle des Lombards.
>
> Le père vous invite à venir avec lui attacher une fleur à l'urne de son Enfant, et prier le Créateur de la recevoir dans son sein paternel.

Amis et parens se réunissaient. Le chef de famille faisait un discours; après quoi on entonnait l'hymne funèbre, et les assistans jetaient des fleurs sur l'urne du défunt.

Les fêtes particulières étaient celles de la *Fondation de la république*, de la *Souveraineté du peuple*, de la *Jeunesse*, des *Epoux*, de l'*Agriculture*, de la *Liberté*, de la *Vieillesse*. C'est par là que le culte de la théophilantropie tenait à la politique. Les prêtres des sectaires priant pour tous les actes du gouvernement, attirèrent sur eux sa protection immédiate. Les temples catholiques leur furent accordés de moitié avec leurs premiers possesseurs, et bientôt la même église servit, de six heures du matin jusqu'à onze, aux rites catholiques, et depuis onze heures, aux rites des théophilantropes. Alors l'*administration du culte philantropique* prévint du fait la fabrique de chaque paroisse, à peu près en ces termes : « Nous vous prévenons, citoyens, que décadi prochain nous prendrons possession du temple pour l'exercice de notre culte. Nous vous invitons, en conséquence, à faire cesser le vôtre à onze heures précises du matin, ainsi que l'exige l'arrêté du département de la Seine, dont nous avons donné lecture (1). »

Ce furent, dès ce moment, d'étranges cérémonies que les leurs. Des billets imprimés étaient envoyés pour inviter les citoyens aux fêtes extraordinaires. On continuait d'emprunter des tapisseries au patriote Palloy, qui donnait assez dans la théophilantropie. Des officiers de paix faisaient leurs rapports sur la manière dont les séances s'étaient passées, mesure qui s'étendit bientôt aux offices des catholiques. Aux cérémonies théophilantropiques, en effet, il arrivait souvent que des curieux montassent sur les autels, et puis quelques-uns n'ôtaient pas leur chapeau ou parlaient haut, ce qui occasionnait du trouble et des discussions.

Cependant cette co-propriété des temples religieux suscita des différends entre les catholiques et les théophilantropes. Parfois ceux-ci voulaient entrer trop tôt, ou bien ceux-là donnaient les clés trop tard. Un ordre supérieur statua aussitôt sur le litige. Les clés étaient remises chez le commissaire dont la juridiction s'étendait sur la paroisse, et c'était lui qui les donnait aux *administrateurs* de chacun des deux cultes (2). Toutes choses furent légalement, judicieusement réglées. La fabrique catholique et l'administration théophilantropique payèrent chacune leur écot pour entretenir le temple où elles célébraient leurs cérémonies. Dans certaines églises, les théophilantropes avaient la jouissance du buffet d'orgue (3).

Nous ajouterons que le gouvernement protégeait beaucoup ces derniers. Le ministre de la police générale leur allouait quelquefois des sommes à titre d'indemnité; mais ils n'en quêtaient pas moins pour les frais du culte.

Si les théophilantropes eurent des enthousiastes, ils eurent aussi de rudes détracteurs. Les catholiques détestaient autant que des païens ces hommes qui, pour ainsi dire, célébraient la messe en français. Une femme, à laquelle on demandait ce que des théophilantropes allaient faire dans une église, répondit : « Ce sont des chrétiens qui vont apostasier (4). » Leur adversaire politique le plus acharné était M. Jourdan, membre du conseil des Cinq-Cents, qu'on avait surnommé Jourdan-Carillon, Jourdan-les-Cloches, parce qu'il avait en pleine séance demandé leur rétablissement, ce qui avait inspiré à Pons-de-Verdun une chanson dont le refrain était :

Que serait la religion
Sans le dindin, dindin, dindon.

Plus tard Bonaparte, étant devenu consul, faisant du concordat une question politique des plus importantes, et s'étant imposé la mission de relever partout le culte catholique, abolit la secte des théophilantropes.

La chose se fit soudainement, à petit bruit, d'après sa manière accoutumée. Le culte de la nature avait envahi les départemens, même l'étranger : aussi les préfets reçurent un beau jour la circulaire suivante, datée du 16 vendémiaire an X (1801) :

« L'intention du gouvernement, citoyen préfet, est que les sociétés connues sous le nom de Théophilantropiques ne puissent plus se réunir dans les édifices nationaux. Il me charge de vous en prescrire l'exécution; je lui rendrai compte de ce que vous aurez fait pour la remplir, et je vous prie de m'en prévenir avec exactitude. »

Le ministre de la police générale,
FOUCHÉ. (5)

Il fallut obéir, et sans attendre. Les détracteurs de la religion abolie eurent beau jeu à rire et à se venger des temps de persécution qu'ils avaient supportés. Parmi les pièces publiées alors contre La Réveillère-Lepeaux, *chef des filous en troupes*, s'en trouve une intitulée son *Testament et sa mort*. On y remarque dans la série des legs :

« Je lègue à l'administrateur en chef du Palais-Égalité mes œuvres complètes, qu'il ne faut pas confondre avec celles du *père Bossu*. Elles se trouvent en entier chez mon libraire.

» Quelque attaché que je sois à ma bosse, qui ne m'a jamais quitté, je la lègue à Barras, mon plus cruel ennemi, afin qu'il m'ait toujours à son dos.

» Je lègue au poète Chénier, mon collègue de l'Institut, 100,000 fr., pour qu'il compose en mon honneur et gloire, une ode de sa façon et dans le genre qui lui est familier, comme la strophe suivante :

O divin La Réveillère!
Des philantropes le père,
Tout l'univers te révère :
Tu fis trembler tous les rois.

(1) *Manuel des théophilantropes.*
(2) Ce billet est en la possession de M. le lieutenant-colonel Maurin.

(1) Lettre manuscrite envoyée à la fabrique de Saint-Thomas-d'Aquin.
(2) Extrait du registre des délibérations de l'administration centrale du département de la Seine.
(3) *Idem.*
(4) *Almanach violet*, pour l'an 1798.
(5) Pièce trouvée dans les cartons de M. le lieutenant-colonel Maurin.

Aidé de ta seule bosse,
Tu renverses sceptre et crosse,
Et c'est du fond de ta fosse
Que tu leur dictes des lois (1).

» Je vous lègue à vous, mes chers philantropes, vrais et braves jacobins, 500,000 fr. pour rétablir vos sociétés populaires et hâter le retour des sacrifices humains. Vous placerez, dans le lieu de vos séances, mon buste fait d'*après la bosse* (2). »

La secte des théophilantrophes, comme ces arbres exotiques auxquels le climat et le sol de notre pays sont contraires, n'a pu prendre racine en France. Elle a donné quelques fleurs, obtenues par une atmosphère de serre-chaude, par la disposition morale des esprits sous le directoire; mais ce n'a été que l'affaire d'un moment. Pourtant, elle a laissé dans bien des imaginations une certaine religion vague et indéfinie, le déisme, le culte de la morale et de la nature. Les essais de religions qui se sont succédé depuis ont beaucoup emprunté à la théophilantropie et n'ont pas fourni une plus longue carrière, parce qu'il n'y a pas de religion possible sans révélation. Le culte des théophilantropes, aussi bien que celui de l'Etre suprême, prouve d'ailleurs la nécessité d'une croyance chez les masses, en supposant même que l'on pût se réduire au seul point de vue politique. A cet égard, ces deux événemens de la révolution méritent de fixer l'attention des historiens et de toutes les intelligences qui cherchent à apprécier les phénomènes qui se produisent aux différens âges de *la vie peuples.*

AUGUSTIN CHALLAMEL.
(*France Littéraire.*)

LES MÉMOIRES D'UN COMÉDIEN.

C'est une chose fâcheuse que de déménager; mais moi, comédien nomade, artiste de province qui, depuis dix ans, vis dans les meubles des citoyens du nord et du midi, c'est quelque chose de singulier que d'espérer qu'enfin je suis fixé, que pour six ans au moins, suivant les termes de mon engagement, je vais demeurer dans la même ville, et que cette ville est la capitale des arts et du talent: Paris. Ainsi, pour la première fois depuis que j'ai quitté la maison paternelle, je vais être dans des meubles à moi, dans du linge à moi; je vais me trouver en contact avec un tapissier et un propriétaire... Avant cependant d'acheter des meubles, il faut louer un appartement... Je m'habille et je sors. — Rue Richelieu... Très bien, ce n'est pas loin de mon théâtre. Un logement de garçon dans lequel il y a une petite cuisine, au troisième... Huit cents francs de loyer, c'est ce qu'il me faut. Le propriétaire habite le premier. C'est un petit vieillard, à la mine rusée, au teint bilieux, un avare, j'en suis sûr.

— Monsieur, me dit-il, le papier est encore frais, la cheminée ne fume pas, la maison est bien habitée, mais c'est huit cents francs et le sou pour livre; je n'en puis rien rabattre, je vous assure.

Cet homme, dont l'avidité se laissait lire dans ses petits yeux gris, me fatiguait de ses questions, lorsque j'entendis dans la cour la voix d'une petite fille qui chantait:

Une robe légère
D'une entière blancheur...
Un chapeau.....

— Encore cette petite coureuse, dit-il avec impatience.

— Voyons, fis-je en me levant autant pour examiner cette petite fille que pour échapper à l'ennui d'avoir devant les yeux la sotte figure du propriétaire.

Il se leva aussi.—On ne peut rien faire pour vous, dit-il en lui faisant signe de la main de sortir de la cour.

La petite fille n'entendit pas parce que la fenêtre était fermée, mais elle vit fort bien le signe.

J'ouvris la fenêtre et je jetai dans la cour une pièce d'argent.

— Bon, elle va venir tous les jours maintenant, dit le propriétaire.

— Je vais loger chez vous, monsieur, vous l'enverrez chez moi. Je pris congé et je sortis.

Dans la cour je rencontrai la petite fille.

Elle était assise sur un banc de pierre auprès de la porte et elle considérait avec attention la pièce que je lui avais jetée, sa petite tête allait et venait à droite et à gauche, tandis qu'elle roulait l'argent dans ses doigts et elle fredonnait sans y songer les paroles de sa chanson:

Une robe légère
D'une entière blancheur.

Cette petite fille était extrêmement jolie, elle était mise avec pauvreté, mais d'une manière propre, et il y avait du goût dans sa toilette. Un petit tambour de basque était à ses pieds; cet instrument n'était pas pour elle un attribut de plaisir, mais de besoin; ce n'était pas un jouet, mais un signe de la servitude sous laquelle son infortune la courbait; je la voyais qui oubliait son rôle de petite chanteuse des rues, pour des joies d'enfant.

(1) Cette strophe nous semble une parodie excellente de la poésie de Joseph Chénier.

(2) Testament et mort de La Réveillère-Lepaux, chef des filoux-en-troupes, par Fournier. (Imprimé du temps.)

Elle jouait avec la pièce de quarante sous que je lui avais donnée, et moi je m'avouais avec confusion, qu'en soulageant cette jeune fille, je n'avais voulu que contrarier mon avare propriétaire.

Nous faisons rarement le bien pour lui-même, souvent de petites passions se mêlent à nos bonnes œuvres.

Elle m'aperçut et elle vint à moi les bras ouverts.

—Ah! monsieur, c'est vous qui m'avez donné cet argent?

Elle riait, elle était pleine de gaîté, mais ce mot argent vint rompre pour elle toute illusion.

Elle rougit, elle baissa la tête, elle était toute honteuse.—C'est que ma mère, dit-elle, sera bien heureuse d'avoir cela. Je ne fais pas souvent d'aussi bonnes journées.

Je sortis encore votre bourse, Lisette; je fis remonter vers moi un des petits anneaux d'or qui la serrent, et je donnai un écu à l'enfant.—Tiens, voilà pour ta mère.—La jolie bourse, dit-elle... Ma pauvre mère ... venez la voir monsieur.—Que j'aille la voir, ta mère, mon enfant?—Oui, monsieur, elle est seule, souffrante, et elle est bien bonne, monsieur, c'est elle qui m'a appris à chanter:

Une robe légère.

Je sais m'accompagner sur le piano.

— Vas avec cette enfant, me disait une voix compatissante qui criait au fond de mon cœur.

— Garde-toi d'y mettre les pieds, me criait l'Avarice, et je regardais quelques pièces d'or qui étaient au fond de ma bourse.

— Ces pièces d'or ne sont rien pour toi, soufflait à mon oreille mon bon ange gardien: tu n'es pas riche, il est vrai; mais tu n'as pas de dettes et plus d'argent comptant qu'il n'appartient à un comédien; suis cet enfant, il est doux de se coucher le soir après avoir fait une bonne action.

—Il serait facile, répondaient l'Avarice et l'Egoïsme, de faire autant de bonnes actions qu'il y a de pavés dans Paris; mais le premier devoir est de songer à soi; te voilà bien riche parce que tu possèdes quelques napoléons; garde ton argent et laisse-là cette coureuse.

—Monsieur, monsieur, me disait la petite fille, venez donc.

Je me laissai aller aux inspirations de mon bon ange, je suivis l'enfant.

—Comment te nommes-tu, ma petite?

—Julie, monsieur.

Julie me ramena sur le boulevart, et sûre apparemment de ma bonne volonté, elle se mit à marcher devant moi. La pauvre enfant me menait au faubourg Saint-Antoine; le chemin était long et quand nous fûmes dans cette grande rue où des deux côtés les marchands de meubles étalent leurs plus belles pièces d'acajou, l'Avarice me reprit, et je ne pus m'empêcher de songer au prix que coûtaient ces beaux meubles et à l'argent qu'il me faudrait dépenser pour les avoir. Nous arrivâmes enfin devant la maison de l'enfant, il me fallut franchir un escalier raide et qui ne finissait plus; parvenus au septième, nous entrâmes dans une petite chambre mansardée où tout respirait la pauvreté, mais une pauvreté soigneuse et un bon ordre, un poêle de terre grossière l'échauffait. La pauvre mère était assise dans un fauteuil de velours dont la vétusté laissait à peine reconnaître sa couleur primitive, et sa tête était appuyée sur un oreiller recouvert d'une taie commune, d'une blancheur éclatante; la pauvreté était donc là tout entière, mais toutefois sans sa suite ordinaire; dès que cette femme m'aperçut, elle fit un effort pour se relever, et une rougeur subite vint colorer sa figure pâle. Je m'approchai d'elle et pris un siége.

— Julie, Julie! pourquoi avez-vous amené monsieur?

L'enfant s'excusait.

— Madame, lui dis-je, ne grondez pas votre fille; c'est une faveur qu'elle a voulu me faire et dont je suis fort reconnaissant.

Cependant Julie me montrait un meuble que je n'avais pas aperçu d'abord: c'était un petit piano fort simple et d'une forme antique.

— Si maman voulait, dit-elle, je vous chanterais quelque chose, et elle pourrait m'accompagner.

C'était encore toucher la corde sensible, et la pauvre femme rougit de nouveau. Enfin des larmes abondantes vinrent la soulager: rien ne dispose à la confiance comme les larmes; elles sont un aveu physique de peine et de douleur qui adoucit l'ame et la porte à faire ce que dans d'autres momens on regarderait comme une faiblesse. D'ailleurs les femmes connaissent parfaitement le pouvoir des larmes; elles savent qu'on peut difficilement leur résister quand elles pleurent.

—Monsieur, je rougis devant vous de mon dénûment, mais vous pouvez en connaître l'étendue, puisque je me suis décidée à laisser ma fille, seule dans les rues, mendier le morceau de pain qu'elle m'apporte le soir.

Alors elle me raconta son histoire; elle me raconta son enfance passée auprès d'un père célèbre dans les arts, et qui, dans son enthousiasme poétique, la regardait comme un don précieux que lui avaient fait les Muses. Elle avait été élevée au milieu de tous les talens; elle les avait tous cultivés avec soin, et lorsque son père mourut, elle leur confia le soin de sa gloire et de son avenir; elle était belle, son ame était noble et fière, et une juste confiance en elle-même ne lui permit pas de croire que son attente serait trompée. Elle monta sur la scène, et bientôt elle fut entourée de tous les suffrages et de toutes les adorations.

—Oh! monsieur, monsieur, vous ne pouvez pas savoir le charme qu'on éprouve à s'entendre applaudir! et quand on le ressent ce bonheur devant quelqu'un qu'on aime, alors je ne crois pas qu'il y ait dans le monde de sentiment plus délicieux.

Elle avait fait comme tous les artistes véritables, qui préfère la gloire

et le talent aux honneurs et à la richesse; elle avait épousé un jeune peintre, qui l'aimait avec adoration; mais le jeune homme succomba bientôt à une affection de poitrine, et une maladie aiguë qu'elle gagna au chevet de son époux, la priva entièrement de sa voix. Tout disparut pour elle, le bonheur et l'espérance; elle languit, elle sécha dans les larmes, dans la douleur; les Muses qui avaient élevé son enfance ne l'abandonnèrent peut-être pas, mais furent des divinités stériles pour son foyer : il fallut courber son front sous le joug de la misère; il fallut que la petite Julie allât mendier avec des chansons...

Elle pleurait abondamment : je me levais pour essuyer mes larmes. Au chevet du lit de cette pauvre femme, je vis une couronne desséchée; les feuilles du laurier étaient flétries; on eût dit que la foudre l'avait frappée, et qu'au premier attouchement elle allait tomber en poussière.

— C'est, dit-elle, une couronne qu'on m'a jetée lors de mes triomphes, mon mari l'a ramassée à mes pieds, et il me la présenta en me disant que le laurier valait mieux que l'or.

— O vous qui pouvez secourir cette pauvre femme, qui pouvez concourir à lui donner un état, qui pouvez ranimer sa vie presque éteinte dans son corps malade, vous dont la bienfaisance peut recueillir la petite Julie et qui pouvez l'arracher à tous les dangers qui l'environnent pour en faire un jour une mère de famille respectable et un soutien naturel à sa pauvre mère, soyez béni mille fois si vous le faites, me disait la Bienfaisance.

— Vous avez un moyen bien simple d'arranger tout cela, reprenait l'Avarice, faites une pétition au ministre de l'intérieur et vous la ferez remettre par le premier venu; il arrivera ce qui pourra; mais vous aurez fait votre devoir et vous dormirez sur les deux oreilles... Il vous sied bien, malheureux chanteur, de faire le Mécène; laissez donc cette tâche aux banquiers de Paris; que deviendriez-vous, si vous perdiez votre voix comme cette femme l'a perdue? .. Les leçons, mon ami, ne vous profitent pas; vous sortez de chez un riche propriétaire qui devant vous n'a pas voulu donner un sou à cette enfant, et vous qui n'avez que votre gosier, vous songez déjà à nourrir la mère et à faire élever la fille... Vous êtes un fou.

— Les banquiers sont des banquiers, criait dans mon cœur la Charité, la plus belle des Vertus; vous, vous êtes un artiste : votre gosier est un trésor, il faut bien employer les récoltes qu'il vous fait faire. Les banquiers sont créés pour mettre écus sur écus; vous, pour être sensible et humain. N'êtes-vous pas rempli de vices : paresseux, inégal, colère et vaniteux... vaniteux comme un poète? Rachetez-donc vos défauts par quelques vertus; vous n'avez jamais l'occasion d'être utile à personne; en voici une, saisissez-la; croyez-moi, elle peut ne plus se présenter de la vie... Allons donc! Voyez la pâleur de cette pauvre femme, voyez la maigreur de cette enfant... Que faut-il donc pour vous émouvoir?. Vous avez peur d'être un Mécène; d'abord ce n'est pas un mauvais rôle, ensuite on ne vous dit pas de mettre ces malheureux dans l'or et la soie.... il ne s'agit que de donner du pain à cette mère qui en manque, de l'eau à cette enfant qui a soif... Vous dormirez aussi bien dans un lit de bois peint que dans un lit d'acajou.

— Un premier sujet d'un théâtre royal dormir dans un lit de bois peint! La Charité répondait avec un sourire gracieux :

—Pourquoi pas? en chanterez-vous moins bien!

La pauvre femme fit entendre une petite toux sèche qui m'effraya; la petite fille ouvrit un tiroir et en tira une croûte noire qu'elle dévora, mon cœur était ému, cependant l'Egoïsme éleva encore sa voix aride :

— Ne vous souvenez-vous pas, me dit cette vile passion, d'avoir été plus mal logé encore que cette femme? Cet enfant a du pain, et vous, vous en avez manqué quelquefois.... Ignorez-vous d'ailleurs que la misère est le premier aiguillon du talent, que c'est elle qui le fait naître et qui le fortifie?... Videz votre bourse dans cette mansarde, à la bonne heure, mais que tout soit fini.

La Méfiance prit alors la parole :

— Qui vous dit que cette femme ne vous ment pas? qui vous assure qu'elle a jamais eu une voix? C'est peut-être une femme vicieuse, que les désordres ont conduite dans l'état où vous la voyez... Elle va prendre votre argent et le boire au cabaret du coin... Vous n'aurez pas quitté cette maison qu'elle rira de votre crédulité... et il est bien possible que vous ne serez pas sa première dupe... sortez d'ici encore une fois, c'est le plus sage .. votre marchand de meubles vous attend.

Il m'attend encore, et malgré l'Avarice, l'Egoïsme et la Méfiance, je n'ai jamais eu que des meubles de noyer; mais la pauvre femme a fini ses jours sans connaître le besoin, et la jeune fille a pu prendre des leçons au Conservatoire.

— La suite, Jérôme, la suite, dis-je à mon domestique après avoir lu ces quelques pages que j'avais trouvées sur mon bureau.

— La suite! monsieur, elle n'existe pas, une des servantes de la Charité en a allumé le poêle de la salle St-Louis.

— Que voulez-vous dire Jérôme? Expliquez-vous.

L'explication de Jérôme fut bien simple, et la voici : il y avait, il y a quinze ans, un jeune chanteur, dont la voix très appréciée en province, était, en effet, assez belle pour lui faire obtenir une place à Paris; il y fut appelé par le directeur d'un de nos théâtres lyriques, contracta un bel engagement et débuta avec succès. Ce fut à l'époque de ses débuts que le hasard lui fit rencontrer une petite chanteuse qu'il tira de la misère, et dont il soigna la mère dont il recueillit le dernier soupir; l'enfant fut placée au Conservatoire; elle devint grande fille, belle et bonne musicienne, à seize ans elle avait une voix superbe, à dix-sept ans un bon engagement lui permit de faire ses premières armes dans une de nos premières villes de province; aujourd'hui elle gagne quarante mille francs par an, nous ne dirons pas où. Cependant le chanteur, ce bienfaiteur qui, comme on vient de le voir, a si naïvement raconté son bienfait, tomba malade et quand il revint à la santé, il n'avait plus de voix. Le hasard offrait à Mlle S... l'occasion de prendre une belle revanche, mais il fallait avoir autant de cœur que de voix. La chanteuse n'en était pas là, elle dédaigna son bienfaiteur. Le pauvre chanteur fit une seconde maladie et mourut à l'hôpital; sous son chevet, l'infirmier trouva un manuscrit dont on vient de voir un chapitre, le reste a été brûlé..... Pauvre homme, il a reçu sans doute le prix de sa bonne action, on l'a payé de ses bienfaits, on lui a tenu compte de n'avoir eu que des meubles de noyer... Quant à Mlle S... elle est riche, heureuse, applaudie, elle chante à merveille, mais il y a un Dieu là-haut qui récompense et qui punit.

MARC PERRIN.

(*Le Temps.*)

THÉATRES.

SECOND-THÉATRE-FRANÇAIS. — *Les Ressources de Quinola*, pièce en cinq actes et en prose, avec prologue, de M. de Balzac. — *Lallier*, tragédie en cinq actes et en vers, de M. de Venne. — *Le Déshonneur posthume*, de M. Armand Durantin.

Il est un spectacle véritablement affligeant, et par malheur trop commun dans le temps où nous sommes, c'est de voir des hommes d'une valeur réelle exposer presque de gaîté de cœur, à des chances plus qu'incertaines, une réputation méritée de talent et d'esprit. Ils ressemblent à ces navigateurs imprudens et aventureux qui se lancent sans boussole sur une mer dont ils ne connaissent pas les dangers : ils échouent misérablement au lieu de rencontrer le monde qu'ils ont rêvé. Christophe Colomb ne se retrouve pas tous les jours. Parmi ces malencontreux chercheurs d'Amérique, il faut citer désormais M. de Balzac. Après le naufrage à jamais mémorable des *Ressources de Quinola*, il est permis de penser que M. de Balzac n'abordera pas à cette terre fabuleuse où il se flattait sans doute de découvrir une comédie nouvelle, inconnue à Molière et à Beaumarchais. Lorsque nous disons inconnue, nous croyons adopter les ambitieuses prétentions de l'auteur, car, dans la réalité, il a continuellement voyagé sur des flots longtemps sillonnés avant lui. Il s'est perdu dans la Méditerranée!!!

Ce n'est pas une chose facile que de rendre compte d'une pièce qui n'en est pas une, que de faire l'analyse d'une intrigue qui n'existe pas. Tout le monde a eu le délire; tout le monde a vu passer devant ses yeux, pendant un accès de fièvre, ces songes de malade dont parle le poète, ces incohérentes images, ces tableaux qui se succèdent sans qu'on sache pourquoi, ces fantastiques illusions d'un sommeil troublé, cette déraison animée qui agit et se meut sous des formes grotesques, et dont l'esprit ne peut, au réveil, saisir le sens. Eh bien! la pièce de M. de Balzac produit absolument le même effet, la même hallucination. Nous éprouvons en cet instant cette lassitude et cette fatigue d'imagination qui suivent les nocturnes fantasmagories d'un cauchemar infiniment trop prolongé.

Tâchons, néanmoins, de nous faire un peu de jour dans cette nuit, un peu de lumière dans ce chaos.

Il est question d'abord (ceci forme le sujet de la pièce) d'un inventeur méconnu, d'un mécanicien, qui, sous Philippe II, comprend les forces de la vapeur, et veut, malgré l'inquisition, doter son siècle de cette découverte plus importante que celle de Galilée: car peu importe que la terre tourne ou ne tourne pas autour du soleil; mieux vaut pour l'homme tourner lui-même autour de la terre. Alphonse Fontanarès est pauvre, c'est le lot des hommes de génie : il n'a pour appui qu'un valet, Quinola. Camoens avait le nègre Antonio qui mendiait pour lui. Mais le valet de Fontanarès ne mendie pas, fi donc! C'est un fripon dans le goût des Mascarille, des Labranche, des Gil Blas, des Lazarille de Tormes, des Figaro, qui a tout de ces honnêtes gens, excepté l'esprit. Quinola s'est attaché à Fontanarès. Il fait vivre son maître des produits de son industrie. Quinola parvient jusqu'au roi, auquel il explique fort longuement que son maître a trouvé le moyen de faire aller les vaisseaux sans voiles ni rames, plus vite que le vent et contre le vent, définition que l'auteur a trouvée si heureuse que les trente personnages de la pièce ne cessent de la répéter. Le roi jure que si Fontanarès met à exécution son dessein, il le fera grand d'Espagne et duc de *Neptunado*. Que dites-vous de *Neptunado*? On tire Fontanarès des cachots de l'inquisition. On l'envoie à Barcelone pour faire son expérience sur un vaisseau de l'état. Si Fontanarès ne réussit pas, il y va de sa tête.

A Barcelone, Fontanarès retrouve une jeune fille qu'il aime. Mais le roi, et cela n'est guère généreux de sa part, n'a pas même agi avec cet inventeur comme notre gouvernement constitutionnel avec M. Mulot, pour son puits de Grenelle. Fontanarès se voit bientôt poursuivi et traqué par la meute des créanciers. Quinola passe son temps à les éconduire; mais les valets de don Juan savent beaucoup mieux leur affaire que ce Quinola : M. Dimanche est beaucoup mieux berné, et Mascarille et Scapin peuvent rendre à Quinola bien des points dans le jeu de tromper un père ou un beau-père. Le génie de Quinola ne s'élève, en effet, qu'à la hauteur de parades et d'arlequinades dignes tout au plus de Bobèche et de Galimafrée. C'est du *robert-macairisme* descendu aux tréteaux des Champs-Elysées.

Une courtisane, Faustina Brancadori, a entrevu du haut de son balcon Alphonse Fontanarès; elle s'est éprise de lui aussitôt. Cet homme de génie lui a semblé un joli garçon Quinola et un compagnon de son espèce qu'il a retrouvé, Monipodio, échappé comme lui des galères de Tunis, et

qui s'est raccommodé avec la justice en se faisant espion, jugent à propos de tirer parti de l'amour insensé de la courtisane, maîtresse du vice-roi. Quinola, que toutes ses menées ne conduisent jamais à un résultat avantageux, qui a l'air de tout faire et qui ne fait rien, s'aperçoit bientôt que la courtisane lui causera plus de mal que de bien. En effet, lorsqu'elle sait que Fontanarès aime une autre femme, et le maladroit Quinola le lui apprend lui-même, elle cherche à nuire aux projets de l'homme de génie, afin de le ruiner, de le réduire au désespoir, et de se présenter ensuite à lui comme un ange consolateur. Elle encourage l'amour d'un secrétaire du vice-roi, nommé Sarpi, pour sa rivale; elle va même jusqu'à lui donner à entendre qu'elle sera sa maîtresse si ce mariage a lieu. Quel excès de passion! quelle délicatesse de sentimens!

Il serait presque inutile de dire, si nous ne voulions tout raconter, que Marie, la jeune fille aimée de Fontanarès, qui l'aime, lui a donné ses bijoux, ses diamans, pour qu'il mène à bonne fin son entreprise; Fontanarès est accusé de les avoir volés. Quinola en était bien capable, mais il n'a pas commis le crime. Marie se dévoue; elle vient faire l'aveu de ses dons. Fontanarès, poursuivi d'un autre côté par Sarpi qui réclame la promesse faite au roi de construire un vaisseau qui aille sans voiles ni rames, Fontanarès demande, suivant son habitude, quelques mois de répit, car s'il est inventif, c'est surtout en fait de délais. Pour combler ses infortunes, on lui adjoint en qualité de collaborateur un faux savant, un âne bâté, un pancrace, un Murphurius, un de ces personnages dont Molière a épuisé le comique. Fontanarès indigné fait sauter son vaisseau au moment où il entend proclamer le nom de son indigne collaborateur. Et voilà comment la vapeur n'a été révélée que de notre temps. Fontanarès reste en présence de la courtisane et du valet fripon. Sont-ce là les seuls soutiens du génie? Si en effet l'auteur avait eu un but quelconque en écrivant sa pièce, se serait la seule moralité qui nous paraîtrait pouvoir en résulter.

Cette prétendue comédie, d'un genre inqualifiable, où ne se montre aucune idée dramatique, aucune intention de scène, où l'auteur a cru imiter Calderon et Lope de Vega, en n'empruntant que le décousu du théâtre dans son enfance, où l'esprit, qui fait presque partout défaut, n'est remplacé que par d'étranges antithèses, des termes d'argot, de révoltans anachronismes ou des calembours que M. de Bièvre lui-même aurait rejetés, a été écoutée au milieu de rires continuels. Comment tenir son sérieux devant un coq-à-l'âne en cinq actes, avec prologue et tableaux? Comment approuver des plaisanteries bonnes tout au plus pour amuser des rapins d'atelier? Quel charme trouver par exemple à ces sortes de jeu de mots: — « Cet homme entend mieux la mécanique de l'amour que l'amour de la mécanique. » — Vous êtes logé à l'enseigne du Soleil-d'Or; est-ce une raison pour éteindre celui de mon petit-fils. » — « J'irai le voir donner la bénédiction par les pieds. » (Il est question d'un homme qu'on doit pendre.) — « Allez dire à votre maîtresse que je pense, » dit un banquier à une soubrette. — Je lui dirai que vous dépensez, reprend la camériste. — « J'en suis à la solution de mon problème, s'écrie l'inventeur. — Et moi à la solution de continuité de mon pourpoint, » reprend le valet. — « La haine n'est pas le contraire de l'amour, c'est l'envers. » — « La perle de mon repentir s'échappe de mes yeux. » — Il y a des situations où le cœur se brise ou se bronze; vous m'avez bronzé. » — Par la grandeur de mes blessures je juge de la profondeur de mon amour. » — Cela me fera réaimer les femmes. — o plus o (plus sot). » Ajoutez à tout cela la *réclame* et le *loup-cervier*, qui n'étaient pas plus inventés que la vapeur sous Philippe II, et pour lesquels le public n'a pas voulu accorder un brevet à l'auteur. Faut-il citer encore ce mot précieux que Mme de Beauséant, Mme de Mortsauf, Mme Firmiani, ces charmantes héroïnes des romans de M. de Balzac, auraient de la peine à pardonner à la marquise de Mondégar? L'amant de la marquise a été blessé grièvement en sortant la nuit de chez elle. Il n'en paraît pas moins à la cour le lendemain, de peur de compromettre sa maîtresse. Il a cru devoir dissimuler sa pâleur sous des couleurs d'emprunt, et la marquise, touchée de ce procédé, s'écrie avec émotion: *Il a mis du rouge!* Cathos et Madelon n'auraient certainement pas mieux dit.

Nous n'avons pas le courage de poursuivre ces citations burlesques; elles méritent, du reste, d'être entendues sur lieu à cause de leur étrangeté. Cette bouffonnerie nous semble faite pour amener quelque temps la foule à l'Odéon; chacun sera certainement désireux de voir par lui-même jusqu'où peuvent aller les aberrations d'un homme qui, dans d'autres ouvrages, a fait preuve de délicatesse, d'esprit et d'un grand talent d'observation. C'est une bizarrerie à étudier.

En vain M. de Balzac avait donné à un public de son choix (à un prix très élevé il est vrai) la plus grande partie de la salle; le sentiment général a protesté au nom de la littérature offensée par un de ses membres les plus éminens. Cette pièce a été montée avec un luxe de décors et de costumes qui fait honneur à l'Odéon. Si cette chute est une disgrâce pour l'auteur, nous le répétons, ce sera pour le théâtre un succès de curiosité. Il est impossible que parmi les nombreuses expériences auxquelles nous le louons en définitive de se livrer, il ne s'en rencontre pas une où l'art ait quelque chose à gagner.

Ce théâtre a représenté encore une tragédie qui nous a semblé avoir été composée du temps d'*Arbogaste*, alors que l'on croyait encore à la tragédie classique. L'auteur, M. de Venne, aurait obtenu, il y a trente ans, un succès qui l'eût peut-être mené à l'Académie. Aujourd'hui la tragédie de *Lallier* ira s'engloutir sans bruit dans le gouffre insatiable de l'Odéon. L'exécution de cette pièce a été quelque peu égayée par les acteurs chargés de la jouer. Ces messieurs entrent volontiers en conversation avec le public, et lui font part de leurs affaires, de l'état de leur santé et de leurs contrariétés individuelles. Ce spectacle, qui vaut bien l'autre, est vraiment très comique. L'un dit: « Messieurs, je suis fort enrhumé; ce n'est pas ma faute si vous ne m'entendez pas. » L'autre: « Parbleu, messieurs, si j'ai manqué mon entrée, ne vous en prenez pas à moi; le bruit que vous faites m'a empêché d'entendre la réplique. » Un troisième: « En vérité, messieurs, je ne vous comprends pas; vous avez l'air de croire que c'est moi qui ai fait ce vers-là. » On conçoit qu'une première représentation à l'Odéon est un des spectacles les plus réjouissans qu'on puisse voir. — Un *Déshonneur posthume*, de M. Armand Durantin, a rappelé, de fort loin, quelques scènes de l'*Ecole des Vieillards*. La pièce a réussi. Une sur trois.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *Les Batignollaises*, par MM. Gabriel et de Villeneuve.

Les Batignollaises sont des caillettes médisantes et envieuses. Les auteurs entendent par Batignollaises les citoyennes des Batignolles, et non pas les voitures omnibus, auxquelles on n'a rien à reprocher, sinon qu'elles sont toujours complètes par les temps de pluie. Mme Beauregard, la boulangère, a des écus et de beaux yeux, elle est veuve, et elle veut rester veuve. Qu'a-t-elle besoin d'un mari? Depuis que le défunt n'y est plus, son four ne refroidit pas, et ne peut suffire à la demande des petits pains chauds. Il lui vient à toute heure du jour des consommateurs qui croquent sur place les flûtes et les couronnes dorées qu'ils paient sans chicaner sur le poids et sur la cuisson. Il est vrai qu'ils sont galans; la consommation leur est une occasion pour débiter des douceurs sur un texte qui prête de lui-même aux allusions fines. *le tendre, le rassis, manger son pain blanc le premier.* Ces galanteries n'ont rien que d'innocent; un peu de coquetterie n'est pas défendue dans le commerce. Si le consommateur devient exigeant, la boulangère a toujours une réponse prête: « Ce n'est pas pour vous que le four chauffe. »

Mais les Batignollaises ont remarqué que leurs maris allaient bien souvent chez la boulangère et y restaient bien long-temps; de là des jalousies, des propos, des complots. La cabaretière, tante de la boulangère, est déjà veuve de trois maris, et elle va épouser en quatrièmes noces le conducteur des pompes funèbres, qui a su lui plaire en les enterrant. Une femme a besoin d'un protecteur contre les mauvaises langues. Une conspiration s'organise contre la veuve, ou plutôt contre le veuvage. Un jeune commis de la barrière s'introduit en fraude dans le fournil et se met à table. Il est suivi d'un second, d'un troisième, d'un quatrième. Mme Beauregard est surprise en flagrant délit de contrebande, de complicité avec l'octroi. Mais voici le pire: la grande Rigolette, la servante de la boulangère qui porte le pain aux pratiques, est signalée comme un amant déguisé; et, en effet, Rigolette, c'est Médard, le meunier de Montmartre. Les petits gabelous sont eux-mêmes quatre dames des Batignolles travesties en garçons. La boulangère n'a plus qu'un moyen d'échapper au scandale, c'est d'épouser le meunier. Voilà des époux assortis, comme la pelle et le fourgon.

Dans cette spirituelle folie, Hyacinthe et Mlle Flore font beaucoup rire. Mme Bressan, Mme Boisgontier, toute la jolie bande des Batignollaises, amuseront long-temps les yeux.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

Voici la nomenclature des divers ouvrages d'arts commandés par le roi et qui font partie du Salon de 1842:

Peinture. — Vue intérieure de Saint-Etienne-du-Mont, par M. Bouton; Bataille d'Alamanza (25 avril 1707), par Dauzats; Reddition de Tripoli (1109) par Debacq; Entrée des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean à Viterbe (1527), par Debay; Institution de Saint-Jean de Jérusalem (15 février 1113), par Decaisne; Bataille des Dunes aux environs de Dunkerque (14 juillet 1658); Siége de la ville de Berg-op-Zoom (juillet 1747), Investissement de la place; Siége de la ville de Dantzig (16 avril 1807); Siége de la ville de Tarragone (6 mai 1811); ces 4 tableaux sont de M. Siméon Fort; Combat naval de Chio (1681), par Gudin; Bombardement de Tripoli (22 juin 1685); Prise de sept vaisseaux anglais, hollandais et catalans (2 mars 1711); ces deux tableaux sont aussi de M. Gudin; Adoption de Godefroy de Bouillon par l'empereur Alexandre Comnène (1097), par Hesse; Henri de Bourgogne recevant l'investiture du royaume de Portugal (1094), par Jacquand; Louis VII forçant le passage du Méandre (1148), par Johannot; Portrait en pied de M. l'amiral baron Roussin, par Larivière; Portrait de Hugues de Payens, premier grand-maître de l'ordre des Templiers, par Lehmann; Bataille navale d'Embro, gagnée par les chevaliers de Rhodes sur les Turcs (1346), par Lepoitevin; Défense de Mazagran (4, 5, 6 février 1840), par Philippoteaux; Bataille de Civitella (18 juin 1053), par Roger; vue intérieure de l'église Notre-Dame pendant le Baptême du comte de Paris, le 2 juin 1841, par Sibron; Portraits en pied de Louis VII le Jeune, roi de France, et de Philippe-Auguste, roi de France, par Signol; Séance royale pour l'ouverture des chambres et la proclamation de la charte constitutionnelle (4 juin 1814), par Vinchon; Baptême du comte de Paris, à Notre-Dame (2 mai 1841) (aquarelle), par Viollet-Leduc; Portrait en pied de la reine, par Winthterhalter.

Sculpture. — Dunois, statue en plâtre, par Duret (Francisque).

Architecture. — Projet de restauration du château royal de Villers-Cotterets, par Malpière.

Lithographie. — Portraits du Roi, du prince de Joinville et du duc d'Aumale, par Noël.

— Le sujet du tableau que M. le ministre de l'intérieur a accordé à la ville d'Orange a été fourni par M. de Gasparin, maire de cette ville, qui a voulu aussi faire consacrer un événement honorable à ses concitoyens. Il doit représenter le moment où les officiers de la garde nationale d'Orange s'élancent des rangs et coupent avec leurs épées les cordes qui tenaient suspendues les malheureuses victimes de la sédition avignonaise en 1790.

—La fabrication des monnaies date, à Paris, de 866. Elle y fut autorisée sous Charles-le-Chauve, par le fameux édit de Pistes. Les seuls lieux de fabrication exclusivement autorisés alors, étaient, avec Paris, le château de Cange dans le Ponthieu, Rouen, Reims, Sens, Orléans, Châlons-sur-Saône, Melle en Poitou et Narbonne. On monnayait alors fort peu de métaux précieux : l'or et l'argent se donnaient au poids.

Cependant il existe encore de petites pièces d'or frappées bien avant Charles-le-Chauve, sous Dagobert, par saint-Eloi. Ducange les nomme *tremisses* ; elles valaient la troisième partie d'un sou d'or. Sous Charlemagne on ne battait monnaie que dans les palais royaux ; par cette raison les espièces qu'on y frappait s'appelaient *monnaies palatines*. Ce prince y fit graver la formule *Gratia Dei Rex*.

L'édit de Pistes voulut que le monogramme du roi et son nom fussent d'un côté, et de l'autre une croix ; mais postérieurement à cet édit, Eudes se fit représenter, sur des monnaies, avec toutes les marques de la dignité royale.

Saint Louis, beaucoup plus tard, fit graver sur les siennes l'empreinte de ses chaînes. On voit, à cette époque, paraître en France le *bezant*, pièce de monnaie orientale, devenue depuis pièce héraldique. Le *sterling*, ou, comme on disait alors, *l'estellin*, monnaie anglaise, eut aussi cours, sous saint Louis, en vertu d'une ordonnance de ce prince.

Il fit fabriquer des deniers à *l'agnel*, qu'on nomma des *moutons d'or*. La plus grosse monnaie d'argent qui fût alors en France se frappait à Tours, et par cette raison s'appela *tournois*. Quelques années après, la monnaie *parisis* fut plus forte d'un quart que la monnaie *tournois*. On fait remonter à cette époque l'existence de quelques pièces appelées des *Reines d'or* et qui portaient l'image de la reine Blanche, soit qu'elles fussent un hommage de la piété filiale du saint roi, soit qu'on les doive à ses successeurs.

On sait à quel affaiblissement, à quelles dépréciations furent long-temps exposées toutes les espèces de monnaies en France. En 1499, il en existait une si prodigieuse variété, que Louis XII en ordonna la refonte. On y plaça le buste du roi. Dulaure donne à penser pourtant, dans son *Histoire de Paris*, que Henri II ordonna le premier de graver l'effigie des princes sur la monnaie : c'est une des mille erreurs qu'on pourrait relever dans son ouvrage.

Il est plus exact en parlant des lieux consacrés, dans Paris, à la fabrication des espèces. Le nom que porte encore la rue *de la Vieille-Monnaie* prouve une fabrication qui date au moins du onzième siècle. Au commencement du quatorzième, *la monnaie* se fabriquait dans la rue qui porte encore aujourd'hui son nom, en face du Pont-Neuf. On battit temporairement monnaie, sous Henri II, dans son *jardin des étuves*, à Paris, et sous Louis XIII, dans une des galeries du Louvre. Mais enfin, sous Louis XV, s'éleva sur l'emplacement de l'ancien hôtel Conti, le magnifique hôtel des Monnaies, où se fera probablement la refonte dont le projet est soumis aux chambres. La première pierre de cet hôtel fut posée, le 20 avril 1771, par le célèbre abbé Terray, ce qui ne parut pas d'un favorable augure à tous les contribuables du temps.

— Un baron russe, ancien diplomate, présentait depuis quelque temps ses hommages à une jeune chanteuse italienne, Mme G., C... Il est juste d'ajouter qu'ils avaient été repoussés. Dernièrement le vieil étranger offrit une place dans sa voiture à l'artiste et descendit avec elle chez son bijoutier, M. Pradher-Bury. On s'empresse d'étaler devant eux les plus jolis bijoux, et sur l'invitation du baron, la dame choisit trois objets d'un grand prix qui furent mis de côté pour être achetés le lendemain. Le baron remonte alors en voiture avec l'artiste et lui fait accepter comme souvenir deux fort jolies épingles qu'il avait adroitement fait passer du comptoir dans sa poche. Mais on n'avait pas tardé à s'apercevoir chez M. Pradher-Bury de la disparition de ces deux épingles ; on avait demandé des renseignemens au baron, qui s'était contenté de répondre qu'il ne savait ce qu'on lui voulait, et sur cette réponse une plainte avait été déposée chez le commissaire de police. L'affaire fût sans doute restée-là, faute de preuves, si l'innocente cantatrice, instruite de ces faits, ne se fût honorablement empressée de renvoyer les deux épingles chez Pradher, où elles furent facilement reconnues.

Cette aventure apprendra peut-être aux fournisseurs à se méfier des princes russes.

—On écrit de Melun :

« Dans la nuit du 8 au 9 de ce mois, un accident grave est arrivé sur le pont dit de la Chapelle, à l'entrée de la ville de Crécy. La malle-poste a versé; les voyageurs et le courrier ont plus ou moins souffert; une dame a eu la figure meurtrie et déchirée. La malle est brisée ; une des roues est rompue et le timon en pièces; il a été impossible d'en faire usage pour continuer la route. »

— L'habile jardinier des serres chaudes du Jardin-des-Plantes de Paris, M. Newman, vient de réussir dans ses expériences sur la fécondation artificielle de la vanille. Les fleurs de trois rameaux de cet abrisseau sarmenteux, qui sous les tropiques s'élève à des hauteurs considérables en grimpant aux troncs d'arbres, lui ont donné cent dix-sept fruits ou siliques, à pulpe d'un parfum exquis. Le nombre de fleurs fécondés a peut-être été trop considérable, car la plante paraît avoir souffert. Peut-être aussi la vanille, comme certains végétaux, ne donne-t-elle des fruits en abondance que tous les deux ans. Ce résultat est néamoins fort remarquable et doit engager les horticulteurs à répéter l'expérience dans leurs serres.

— On écrit de Pau, 13 mars :

« M. Morlan, substitut du procureur-général près la cour royale de Pau, est mort avant-hier, à trois heures de l'après-midi, frappé d'apoplexie foudroyante. Il avait tenu l'audience, et il quittait sa robe de magistrat au vestibule du parquet, quand il tomba raide mort. M. le procureur-général et son secrétaire entendirent un coup sourd; inquiets, ils descendirent, et ce fut pour eux un douloureux spectacle. A leurs cris on accourut ; une sage-femme de l'établissement de la Maternité, voisin du Palais-de-Justice, fut la première arrivée ; elle pratiqua une saignée qui ne fit épancher qu'un sang noir et épais. MM. les docteurs Mespec, Balle, Danran, survinrent ; mais tous les secours de l'art étaient inutiles; M. Morlan était mort. »

— Nous apprenons la mort de M. Moulive, sculpteur, et celle de M. Auguste Nourrit, frère d'Adolphe Nourrit.

— Nous lisons dans une lettre d'Alger :

« Le 6 mars, un pauvre peintre, parcourant les campagnes pour utiliser son art, était parti d'Alger de bon matin pour aller à Dély-Ibrahim. Arrivé au Bivouac des Indigènes (dénomination d'un endroit de la route), il prit le travers par Ben-Acknoun, quartier des chasseurs à cheval. Le brouillard était alors intense; il ne pouvait voir qu'à quelques pas. Tout à coup il entendit un rugissement qu'il attribua à un bœuf du parc voisin ; mais ce rugissement ayant été répété, il se retourna et aperçut un animal énorme, franchissant les haies et les buissons ; à vingt pas de distance au plus, il était en face d'un lion monstrueux. Le pauvre peintre, plus mort que vif, eut le bon esprit de pousser des cris terribles; ce qui effraya sans doute le lion qui ne lui a fait aucun mal. M. Dumartin, géomètre à Dely-Ibrahim, ayant rencontré le pauvre diable et sachant la cause de sa frayeur, s'est empressé de demander au colonel commandant la localité la permission de se mettre avec quelques hommes à la poursuite du monstre, et une trentaine d'officiers et de soldats commencèrent de suite une battue qui malheureusement n'a eu aucun résultat. Le lion a été vu, dit-on, le lendemain, à Elbior, plus rapproché d'Alger. On prépare une battue générale pour débarrasser le Massif de ces animaux qui lui semblaient être étrangers auparavant et qui pourraient bien y être attirés par la retraite des Arabes habitant la plaine de la Mitidja. Si cette chasse a lieu, nous vous en donnerons les détails qui ne manqueront point d'être curieux. »

—Le célèbre sculpteur anglais Georges Clark est mort, samedi dernier, à Birmingham, par suite d'une attaque d'apoplexie. Tous les secours de l'art ont été inutiles. M. Clark n'était âgé que de quarante-sept ans, il laisse une veuve avec neuf enfans. Il était connu par sa statue du major Cartwight, qui est à Burton-Crescent. Il avait été chargé des ornemens du piédestal du monument de Neslon dans Trafalgar-Square.

— L'anguille électrique de la galerie Adélaïde est morte lundi matin Elle était malade depuis huit à dix jours, mais ce n'a été que jeudi dernier que son état de maladie a pu être observé. Elle commença à ne plus remuer autant, et cette activité se changea en un état de torpeur qui amena bientôt après la mort. Cette anguille avait été pêchée dans un des nombreux affluens qui se jettent dans le fleuve des Amazones et apportée en Angleterre il y a environ quatre ans. C'était la seule de cette espèce qui existât en Europe. On la nourrissait de petits poissons qu'elle frappait et stupéfiait par un choc électrique à deux pieds de distance. Après que ces poissons avaient été ainsi étouffés, elle les mangeait. Cette anguille électrique était fort jeune quand elle fut apportée en Angleterre, et elle était devenue aveugle quelque temps avant sa mort. (*Courrier anglais.*)

— On écrit de Londres, 11 mars :

« Un nouvel incident du procès relatif à la succession de la baronne de Feuchères a occupé hier la cour de prérogative. Mme la baronne de Feuchères, ainsi qu'il résulte de l'allégation de ses héritiers et de documens par eux produits, aurait payé, jusqu'au décès de mistris Daw ou Dawes, sa mère, une pension de 200 liv. st. (5,000 fr.) par année dans le couvent catholique de Hammersmith, près de Londres. Mme de Feuchères aurait aussi payé les frais des funérailles célébrées selon le rite romain. Le témoignage de Mme Selby, supérieure du couvent, était donc indispensable; mais elle a refusé de comparaître dans l'enquête, attendu que ses vœux ne lui permettaient point de franchir la grille du monastère.

« Le docteur Addams, l'un des *proctors* ou procureurs en la cour, a exposé que le refus de Mme Selby arrêtait la procédure, parce que le *registrar* ou greffier de la cour ne voulait pas prendre sur lui d'aller recueillir la déposition dans l'intérieur du couvent.

» Sir Henry Jenner Fust, président, a déclaré qu'il n'était point nécessaire de contraindre la dame Selby à enfreindre son vœu de clôture, et que le greffier était autorisé à se transporter dans le couvent de Hammersmith pour recevoir un *affidavit* contenant l'interrogatoire des témoins et un exposé détaillé des faits. »

Imprimé par BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron 3, à Paris.

Dimanche 3 Avril 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 14.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : A Paris, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. Et en Province, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.) — Les Abonnemens partent des 1er et 1 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons, EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES, TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES : Un an.... 38 f. Six mois . 20 Trois mois 11 — 2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES : Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6. Etranger : 4 fr. en sus par an. Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

LE DERNIER JOUR DE FRASCATI.

I.

Chaque boulevart de Paris a sa spécialité de promeneurs et de passans. On ne se promène pas sur le boulevart des Capucines; on passe. — D'un côté, marchent les solliciteurs des affaires étrangères; de l'autre, les étrangers, qui vont admirer la grecque Madeleine, sous sa coupole de brouillard.

Sur le boulevart des Italiens, on ne passe pas, on se promène; les littérateurs de loisir et les dandys affairés s'y entremêlent, en parlant haut et riant aux éclats, comme dans un salon plein d'air, planté d'arbres et sablé.

Sur le boulevart Bonne-Nouvelle, on passe et on se promène ; — si vous rencontrez sous cette zone deux promeneurs, calmes dans leur marche et agités dans leur physionomie; un jeune homme et un vieillard; le premier pâle et blond, le second grisonnant et frais, s'entretenant par boutades, avec de longs intermèdes de silence; coudoyant les autres promeneurs et les étalages des boutiques; passant devant les batailles de Napoléon et les tableaux de Jonchery, sans les regarder, vous pouvez vous affirmer que ce sont deux acteurs bourgeois d'un drame domestique, joué dans un salon, sans spectateurs; deux innocens pourvoyeurs de catastrophes, qui préparent, à leur insu, un article aux gazettes des tribunaux, ou un sujet de feuilleton. C'est ce qui arrivait, pour mon bonheur, le 31 décembre 1837.

Comme je ne suis pas autorisé à citer les véritables noms des héros de cette histoire, il sera convenu que le plus jeune de ces deux promeneurs du boulevart, le 31 décembre, se nomme, à peu près, Félicien de Saint-Nérée, et que le plus âgé pourrait se nommer de Vaudreuil, avec deux lettres de moins. Le premier est vêtu en négligé de désolation ; il porte une redingote noire, boutonnée sous le nœud flottant de la cravatte, et froissée le long des basques par des crispations de mains égarées ; ses cheveux blonds, quoique ravagés par les doigts, conservent encore quelques habitudes d'élégance; ses bottes, quoique souillées par le pavé d'hiver, laissent encore voir quelques écailles luisantes de vernis, de sorte que la tête et les pieds, tout dévastés qu'ils sont, attestent un jeune Parisien comme il faut. Le jeune vieillard qui l'accompagne est vêtu en Mentor bourgeois d'un Télémaque de la Chaussée-d'Antin; il serait donc inutile d'ajouter qu'il a un pantalon gris, une ample redingote marron, une cravatte blanche et une émeraude colossale sur le jabot. A voir l'agitation de l'un et l'impassibilité de l'autre, on dirait que les tableaux de Joseph Vernet, le *Calme* et l'*Orage*, se sont personnifiés et se promènent sur le boulevart.

— Voulez-vous que je vous donne un bon conseil, Félicien? disait M. de Vaudreuil, à cinq heures précises du soir.

— Donnez, répondait Félicien d'un air confiant et empreint de cette crédulité, fille de l'inexpérience et d'un bon cœur.

— Que vous reste-t-il en portefeuille?

— Rien, presque rien, vingt mille francs : j'en ai perdu trente mille à la Bourse, en trois jours, d'après les conseils que vous m'avez donnés.

— C'est très bien. Il vous reste vingt mille francs; voici mon conseil : arrêtez-vous; placez avantageusement cette somme; retirez-vous à la campagne, et ne vous mariez pas.

— Il fallait me conseiller cela quand j'avais mes cinquante mille francs intacts.

— C'est très juste; mais alors vous vouliez vous marier, et déposer cent mille francs aux pieds de votre belle veuve, Emilie. Un bon coup de bourse pouvait vous donner en vingt-quatre heures la moitié de la somme qui vous manquait; mon conseil d'alors allait au devant de vos intentions, ce me semble.

— C'est pour cela que je l'ai suivi.

— Suivez donc celui que je vous donne en ce moment.

— Et je n'épouserai pas Emilie...

— Ah! il faut y renoncer violemment, mon cher ami. La belle veuve n'a pas le sou ; si elle était riche, elle ne serait plus veuve. Depuis l'expiration de son deuil, vous le savez, il s'est présenté chez elle vingt partis qui se sont retirés, lorsqu'on a su qu'Emilie était aussi pauvre que belle : deux nobles qualités pourtant, mais qui ont le tort de s'associer.

— Ah ! une chaumière et son cœur !

— Mon Dieu! c'est une ancienne idylle que vous répétez là! Emilie accepte votre cœur, mais refuse votre chaumière; quand vous aurez acheté une chaumière de vingt mille francs, que vous restera-t-il pour vos vieux jours?

— Monsieur de Vaudreuil, vous prenez mal votre temps pour plaisanter ; je suis au désespoir.

— Soyez raisonnable, Félicien, débarrassez-vous de votre amour, e gardez votre argent. Un garçon vit de peu. Avec douze cents francs de revenu, vous pouvez être encore un riche bourgeois à Nice et à Turin. Le ministre des finances du prince de Monaco n'en a pas davantage, et il est heureux.

— D'honneur, mon cher de Vaudreuil, je ne vous comprends pas; vous me raillez dans un pareil moment!

— Il faut avoir de la philosophie, mon cher Félicien.

— Mais, savez-vous bien que je médite quelque chose d'affreux... un suicide!

— Méditez-en deux, mon cher ami ! je vous ai déjà donné un conseil qui vous a été fatal, et qui vous coûte trente mille francs; si vous aviez la faiblesse de ne pas survivre à ce malheur, vous ne mourriez pas seul ; je jure de mourir avec vous, nous mettrons le suicide en duo. Que voulez-vous de plus?

— Oh! que je vous serre les mains, mon cher Vaudreuil!

— Mais songez donc à ce que je vous ai dit un jour. Moi qui vous parle gaîment, j'ai perdu toute ma fortune à la Bourse, un million! un million que j'avais gagné à vingt-deux ans dans les salines de Venise! Je prêtai trois cent mille francs à la république française. Je voulus courir après mes trois cent mille francs, et je perdis mon dernier écu, et me voilà!

— Tout bien considéré, je suis encore plus heureux que vous. Il me reste vingt mille francs... Que possédiez-vous avant de faire fortune?

— Rien du tout, selon l'usage de ceux qui gagnent un million. Pour faire fortune, il faut commencer par ne rien avoir. C'est bien aisé.

— Et pourquoi ne risquerais-je pas mes vingt mille francs?

— Au fait, je n'y vois pas d'inconvénient. Vous ne courez que la chance de les perdre. C'est autant de gagné pour vous mettre en position de faire fortune.

— Oh ! si je les perds, mon parti est pris... Voyons... La Bourse est fermée à cette heure, je crois... Mais demain, à midi...

— Y songez-vous ? Demain, c'est le 1er janvier. Relâche à la Bourse.

— Ah ! mon Dieu ! il faut attendre deux jours ! deux jours et deux nuits !... Et je dois faire mon cadeau de noces à Emilie demain, premier de l'an !... Il est commandé chez Susse... Et ma lionne en bronze de Barye qui m'attend !... Quinze louis cette lionne, portant un cerf à ses petits ! Quinze louis ! le cadeau de noces quinze cents francs !... *OEuvres complètes de Victor Hugo et de Lamartine*, reliées par Simier, trente louis !... Eh ! Dieu sait comment elle recevra mes cadeaux et ma visite, demain, la belle veuve !... De Vaudreuil, mon ami, je vous assure que j'aime cette femme d'un amour insensé. Pourtant je la redoute au dessus de toute expression : elle a des airs si singuliers et une conversation si étrange ; elle dit des choses si bizarres avec un air si grave, qu'elle m'embarrasse comme un écolier. Je veux enfin que vous la connaissiez, et que vous observiez ce caractère, de sang-froid, comme vous l'êtes, pour me la définir et la classer. Moi, je suis trop amoureux : elle m'échappe, et je reste confondu devant sa grace et sa beauté merveilleuses.

— Félicien, d'après ce que vous m'en avez dit, je la crois sentimentale à l'excès.

— Que signifie cela, sentimentale ?

— Présentez-moi, et je vous la classerai du premier coup d'œil.

— Je vous présenterai demain.

— Oh ! demain ! y songez-vous ? 1er janvier.

— Au diable le 1er janvier ! Etes-vous bien sûr que l'année finit aujourd'hui ?

— Eh ! voyez l'affiche des spectacles, là, au coin de Frascati. Aujourd'hui, 31 décembre, etc.

Nos deux interlocuteurs étaient alors descendus, en causant ainsi, du boulevart Bonne-Nouvelle à l'angle de la rue Richelieu. En ce moment, une agitation extraordinaire régnait autour du palais du jeu ; les cabriolets arrivaient au vol et jetaient des hommes au n° 108, avec l'élan du tremplin. Des sergens de ville haranguaient les cochers taciturnes ; la foule curieuse regardait au hasard, se demandant ce qu'elle regardait. Les vitres du café voisin encadraient des visages impassibles de philosophes qui étudiaient les misères du genre humain de la rue Richelieu. Le commissaire de police du deuxième arrondissement, décoré d'une chaîne d'or, observait tout, comme le Neptune de cette mer orageuse, et retenait le *quos ego* entre ses dents. Il pleuvait, comme toujours.

— Il se passe là quelque chose d'extraordinaire, dit Félicien.

— Vous avez deviné, dit de Vaudreuil : le jeu se meurt, le jeu est mort ! Voilà les derniers courtisans de la Fortune qui vont assister à son agonie. La Fortune doit expirer aujourd'hui à minuit, d'un coup de rateau. Cette bonne déesse, fille d'Homère, a été frappée à mort par la chambre des députés ; elle a vécu trois mille ans. Vous concevez qu'une déesse ne meurt pas sans donner une secousse au monde. Ce soir, entre neuf heures et minuit, l'or sera furieusement tourmenté sur le tapis vert du n° 108. Il y aura des naufrages et des triomphes. Je crois pourtant que la Fortune donnera aujourd'hui un tour de son métier : comme une reine qui abdique et veut laisser de son règne un souvenir doré, la Fortune ne fera probablement ce soir que des heureux. A coup sûr la banque se brûlera la cervelle demain. C'est dans l'ordre : vous verrez.

— Oui, dit Félicien, ce que vous dites me paraît assez raisonnable... assez juste. Voyons ! un conseil, de Vaudreuil...

— Félicien, je vous devine ; vous craignez d'aborder franchement la question. Eh bien, je vais au devant de vos scrupules : vous voulez prendre votre part des faveurs de la Fortune, n'est-ce pas ?

— Eh ! pourquoi non ?

— Au fait, mon cher Félicien, c'est une ambition honorable.

— Mais je n'ai pas joué..

— Tant mieux ! la Fortune donne toujours une prime d'encouragement à la virginité de ses adorateurs ; c'est un axiome du jeu. Vous avez donc, ce soir, deux chances de gain pour une. Franchement, je crois vous ménager un conseil de père ; jouez.

— Je pense, de Vaudreuil, que vous me faites une plaisanterie.

— Une plaisanterie ! vous verrez cela ce soir ; confiez-moi votre argent, je vous brûle une progression de d'Alembert montante et descendante qui vous jette en portefeuille cent billets de mille francs avant minuit ; vous trouverez alors la plaisanterie de votre goût.

— Vous avez nommé d'Alembert, je crois...?

— Oui, d'Alembert, le philosophe, qui a inventé la seule manière de gagner au jeu.

— Ce grand philosophe !

— Grand philosophe à cause de cette invention. Si vous ôtez de ses œuvres son *Traité de progression*, il ne reste rien ; il ne reste que l'*Encyclopédie*, que vous n'avez jamais lue, ni vous ni personne, de 1837. Résumons-nous : voulez-vous risquer vos derniers vingt mille francs ?

— Je veux bien ; puisque la Bourse ne donne jeu qu'après-demain, je suis enchanté de trouver une autre banque ouverte aujourd'hui.

— Eh ! votre Bourse est un jeu stupide ; il ne faut pas avoir une étincelle d'imagination pour lutter contre la *hausse* ou la *baisse* : vous jouez au hasard avec un banquier fantastique et pour gagner un argent idéal que vous ne voyez pas. Ici, c'est autre chose, vous avez le Pactole sous la main, on vous jette à la tête le Pérou monnayé, vous vous promenez du bout des doigts sur des collines de napoléons ; vous creusez avec l'ongle des vallées de doubles louis, vous avez les jouissances de Brédeddin-Ali et de Noureddin-Assan qui prenaient des bains de pierres d'or à Bagdad ; vous êtes sultan, vous êtes alchimiste, vous êtes dieu.

— De Vaudreuil, dit Félicien exalté, ce soir, à neuf heures, nous nous rencontrerons dans le passage de l'Opéra. Soyez exact au rendez-vous.

— Je dîne en ville, et je m'éclipse au dessert. A neuf heures ! Félicien, bon courage, et sans adieu.

Frascati s'était illuminé comme pour ses bals ; il voulait mourir joyeusement aux clartés de toutes ses girandoles de fête. Comme le sage Sardanapale, il avait entassé sur son bûcher funèbre ses femmes, ses joyaux, ses écrins, afin de périr avec ses richesses, et de s'ensevelir dans des cendres d'or. On était accouru à cette grande agonie de tous les coins de l'univers. Jamais plus étonnant congrès de peuples. La mappemonde était représentée, là, par tout ce qui porte une passion à la pointe de ses nerfs. Les idiomes de l'univers se croisaient sur les lambris du salon et entonnaient le *Dies iræ* polyglotte du *trente-un* dans cette Josaphat du jeu. C'était un éblouissant chaos de femmes échevelées, de visages écarlates, de robes de soie, de décorations de tous les ordres, d'habits de toutes couleurs, de cascades d'or et d'argent, un nuage formé des vapeurs de toutes les passions, et qui, se déchirant par intervalles, faisait entendre un fracas inouï de grincemens de dents, d'éclats de rires, de soupirs d'enfer, de cris de désespoir, d'extases de paradis. Au milieu des joueurs vulgaires, animés du plat amour du gain, on distinguait, à l'irradiation de leurs regards, des hommes qui ont emprunté un ride à toutes les années d'une vie orageuse, et qui, ayant tout vu, tout appris, tout éprouvé, tout connu et n'ayant plus foi ni au bonheur, ni au plaisir, et face à face avec l'ennui, cette mort continuelle de la vie, était venus, là, pour accepter un duel avec le destin, pour se battre avec l'inconnu, pour lutter corps à corps avec la fatalité, cet invisible fantôme qui s'incarnait pour la dernière fois et devait s'engloutir, minuit sonnant, au bruit des chaînes d'or qu'il traînait sous son linceul.

Il est onze heures. Le jeu a peint un masque sur tous les visages, de sorte que l'ami ne reconnaîtrait que difficilement son ami. Les chevelures fluides s'incrustent aux tempes, la sueur du col a tordu les cravates de soie ; les mains convulsives ont mis à nu les poitrines ; tout le monde s'est déguisé à son insu, à cette saturnale du jeu. Dans leur furie de locomotion, les groupes passent et repassent devant les hauts miroirs du salon, à chaque joueur, s'inclinant devant la glace, méconnaît sa propre figure, e croit saluer un ami oublié, qu'il a connu autrefois. Au centre de ce peuple en délire, nos deux héros se sont vingt fois séparés et réunis. De Vaudreuil se fait remarquer par des cris intermittens et techniques de désespoir, et Félicien, perçant la foule, l'interroge avec des yeux qui tombent de la tête sur le tapis.

— Avez-vous vu le coup, Félicien ? s'écriait de Vaudreuil, tordant ses gants pour économiser ses mains.

Un *non*, étouffé dans l'embrâsement du gosier, était la seule réponse de Félicien.

— Mon ami, un coup affreux, inouï ! un coup impossible à retrouver dans les cinquante mille *tailles* qu'on vend chez Chaumerot, au Palais-Royal ! Voyez cette carte, Félicien ! Vingt-trois intermittentes ! J'ai *sauté* quinze *masses* ! une *taille hachée* m'a fait sauter la progression de d'Alembert ! Celle-ci a tué tous mes *parolis* ! Il nous reste deux mille francs !

— Deux mille francs ! dit Félicien avec une voix d'écho poitrinaire.

— Oui, mon ami, deux mille francs, et quelques bribes de jetons qu'il faut risquer à la roulette pour attraper un *plein* ou un *cheval*. Tenez, mon cher, prenez ces deux mille francs et laissez-les couler dans vos bottes ; vous ne pouvez pas rester sans le sou.

— Eh ! mon Dieu ! dit Félicien avec une voix d'ombre qui demande crédit de l'obole à Caron ; eh ! mon Dieu ! que voulez-vous que je fasse de deux mille francs ? pourquoi les garder ? ne puis-je pas me refaire avec cette somme ?

— Sans doute. Avec un louis on peut gagner un million. C'est le seul avantage que nous ayons contre la banque. Mais si vous les perdez ?

— Si je les perds, vous m'accompagnerez au pont des Arts.

— Et je vous suivrai, dit de Vaudreuil d'un air digne, avec un serrement de main solennel.

— Très bien ! de Vaudreuil.

— Comment voulez-vous jouer ces deux mille francs, Félicien ?

— Eh ! comme vous voudrez, à votre idée, tout est bon, jetez les deux billets et laissez jusqu'au coup de douze mille francs.

— Et puis même *masse*, jusqu'à la somme ronde de cent mille, n'est-ce pas ?

— Allez.

En ce moment, un jeune homme inondé de sueur et de joie, le visage illuminé de l'auréole de la victoire, et laissant lire dans ses regards tout un avenir de jouissances échangées contre de l'or, fendait la foule, la main droite levée, agitant des grappes de billets de banque, et faisant heurter ses poches mélodieuses, pleines de louis échappés des rouleaux. Les femmes lui disaient de ces paroles charmantes qui provoquent les largesses ; les professeurs lui demandaient la marche qu'il avait suivie ; les mathématiciens le consultaient un crayon à la main. On entendait ces phrases rapides : — J'ai gagné soixante-quinze mille francs. — Avec quelle mise première ? — Avec cinq louis. — Quelle *marche* ? — J'ai joué au hasard.

Et les mathématiciens, raffermissant leurs lunettes et serrant leurs cartes dans le portefeuille, répétaient : — Il a joué au hasard !

— Soixante-quinze mille francs avec cinq louis! dit Félicien à de Vaudreuil.

— Oui, dit de Vaudreuil. Rien de moins étonnant avec une *série de veines*. La *taille* recommence, à notre tour, maintenant.

Et il jeta les deux billets sur le tapis. Félicien s'étreignit avec ses bras, et une salive âcre baigna ses lèvres.

Nous sommes à *rouge*, dit de Vaudreuil... *Neuf!* c'est gagné... *Quarante!*...

Et tous les joueurs de *rouge* exécutèrent en chœur une apostrophe au ciel et un piétinement général.

— Est-ce perdu? demanda le candide Félicien.

— Perdu! dit de Vaudreuil, laissant tomber sa tête, ses bras, ses mains, et poussant un soupir; et perdu, ajouta-t-il, contre toutes les règles! Toutes les chances pour nous! j'alongeais la main pour prendre quatre mille francs... Quarante!.. un scélérat de valet de cœur qui est tombé sur le dos, quarante!

— Ah! vous avez joué bien malheureusement, monsieur, dit une jeune femme à de Vaudreuil, et elle se retourna en fredonnant un air de vaudeville.

— Connaissez-vous cette femme? demanda Félicien.

— Moi, je ne la connais pas. Il y a ce soir ici cent femmes de toute condition et de toute vertu qui viennent faire ce que nous faisons.

— Se ruiner! dit Félicien en mordant sa lèvre : se ruiner!

Il croisa les bras, baissa la tête, et s'appuya contre un angle de la cheminée, dans l'attitude d'un homme qui ne compte plus sur ses pieds pour le soutenir. De Vaudreuil prit la même position à l'autre angle, et tous deux, dans une immobilité symétrique, ressemblaient à des cariatides supportant le fardeau du désespoir.

Personne ne les remarquait.

Félicien abdiqua le premier son rôle de statue et poussa un long soupir dans la direction de de Vaudreuil. Celui-ci glissa sur le dos le long de la cheminée et riposta par une espèce de sanglot étouffé violemment.

— Eh bien! dit de Vaudreuil après le sanglot.

— Il ne vous reste donc plus rien? demanda le jeune homme avec un accent qui ne témoignait pas une grande confiance.

— Absolument rien, mon pauvre ami. S'il me restait deux francs, je les mettrais à la *roulette* sur le 31 : c'est un bon numéro, à onze heures et demie.

— Il est onze heures et demie! dit Félicien consterné.

— Voyez à la pendule : dans trente-et-une minutes nous sommes à demain.

— Oh! quel horrible premier de l'an!... De Vaudreuil, je suis au comble du désespoir.

— Et moi, donc! moi qui vous ai perdu! moi qui...

— Pauvre de Vaudreuil!... Eh! je ne vous en veux pas... non... c'est la fatalité! Il me reste cinq cents francs pour toute fortune!

— Il vous reste cinq cents francs, Félicien!

— Oui; chez moi... que faire de cette bribe?

— Au fait, rien... Ce monsieur avec dix louis...

— Croyez-vous que j'aie le temps d'aller rue Grammont!

— En deux bonds nous y sommes.

— O mon Dieu! si vous me donniez dix minutes de bonheur!

— Ce serait bien juste, ma foi!

— Allons chez moi.

Et ils s'élancèrent de la cheminée à l'escalier, aussi lestement que le leur permit la foule qui encombrait les salons.

O désespoir! la cour de Frascati était inondée de sergens de ville et de gardes municipaux. La porte cochère, fermée aux arrivans, ne s'ouvrait que par intervalles, aux voitures qui emportaient à leur maison les joueurs des deux sexes, et leur interdisait toute faculté de retour. En ce moment, Frascati soutenait un véritable siége. Dans la rue Richelieu, cinq cents baïonnettes plus intelligentes que jamais se croisaient contre une population improvisée de joueurs. L'émeute aléatoire avait son tour. On exécutait des charges de cavalerie contre les *martingales*, les mathématiciens et d'Alembert. Au plus fort des groupes, on distinguait quelques députés qui avaient voté la loi, et qui réclamaient leur part dans les faveurs de la fortune agonisante. Les plus acharnés de tous étaient les Russes qui arrivaient de Saint-Pétersbourg en chaise de poste, et les Américains de New-York, que le paquebot du Havre avait jetés trop tard, à Rouen, sur la route de Paris. Ces deux classes d'étrangers retardataires invoquaient le droit des gens.

— On peut sortir, mais on ne rentre pas! s'écria de Vaudreuil; c'est l'inverse de l'enfer.

— Vous croyez? dit Félicien d'une voix éteinte.

— Eh! n'entendez-vous pas ces cris d'émeute du dehors?

— Oui... Dieu, quels cris!... Oh! s'il pouvait y avoir une révolution!

— Félicien, donnez-moi la clé de votre secrétaire... vite... j'ai une idée. Je vais envoyer un sergent de ville rue Grammont.

— Bien imaginé, de Vaudreuil! Voici ma clé.

— Attendez-moi sur la première marche de l'escalier; il faut que nous nous retrouvions aisément. La foule nous bat de tous côtés comme des *rois* dans un jeu de cartes.

De Vaudreuil marcha vers la porte, où des sergens de ville réglaient la sortie de deux voitures et d'un cabriolet. Félicien remonta vers l'escalier.

Quelques minutes après, de Vaudreuil frappa sur l'épaule de Félicien, et lui dit : J'ai cinq cents francs; les voilà!

— Comment! déjà! d'où viennent-ils? dit Félicien avec des yeux effarés.

— Pas un instant à perdre, un seul instant; il vous reste un quart-d'heure. La fortune en personne est descendue du ciel pour venir à notre secours.

— Mais!..

Et de Vaudreuil enleva Félicien par le bras, et le poussa dans les salons en lui montrant le cadran.

La double aiguille de la pendule formait à peu près un angle droit, une pointe sur 9, l'autre sur 12.

— Oh! cette fois, c'est moi qui joue! dit Félicien, et il prit vivement le billet des mains de de Vaudreuil.

— Mais, mon ami, vous allez jouer au hasard, dit de Vaudreuil avec une sorte d'effroi mathématique.

— Oui, au hasard. Vous m'avez fait de belles affaires en jouant à coup sûr avec d'Alembert.

Et il jeta le billet sur le tapis vert en disant aux banquiers :

— Je laisse jusqu'à minuit.

La dernière *taille* était commencée. Le jeu allait lentement à cause de la profusion des *masses*. Nos deux héros suivaient, par dessus les épaules des joueurs, les progrès de leur billet qui, dans une série victorieuse, était arrivé à douze mille francs, *maximum* du jeu. Enfin, de douze en douze, au coup de minuit moins une minute, Félicien se trouvait à la tête de quatre-vingts billets de mille francs. Alors un silence solennel se fit dans le salon de *trente-un*. Le banquier prit un air grave et laissa tomber ces paroles funèbres :

— *Messieurs, le dernier coup.*

— Vingt mille francs pour le dernier coup, dit Félicien au banquier.

— Tenu, répondit le banquier avec dignité et calme.

Et les douze coups de l'heure suprême servirent d'accompagnement triomphal aux vingt mille francs supplémentaires de la fortune de Félicien.

— J'ai cent mille francs! s'écria le jeune homme ivre de joie. Eh bien! mon cher de Vaudreuil, vous paraissez fâché de mon bonheur?

— Moi, dit de Vaudreuil avec une sorte d'embarras mystérieux, moi, point du tout... Je suis ravi... je suis consterné de joie, c'est le mot.

— Maintenant, notre premier devoir, c'est de rendre le billet de cinq cents francs à ce mystérieux prêteur que je ne connais pas. Courons chez lui.

— A cette heure, Félicien, y pensez-vous?

— Donnez-moi son adresse, et j'y vais seul.

— Impossible! impossible!

— Et pourquoi?

— Je vous le dirai demain. Que diable! si vous eussiez perdu, vous n'auriez pas rendu le billet maintenant. Attendons demain, et je vous parlerai.

— A la bonne heure! Inutile de vous dire, mon cher de Vaudreuil, que la moitié des cent mille francs vous appartient.

— Oh! ceci est une autre affaire...

— Vous refusez?

— Proposez-moi de vivre avec vous, dans votre maison, en famille, quand vous serez marié.

— De tout mon cœur.

— Accepté. Adieu; je vais regagner mon faubourg. Vous avez besoin de repos, comme moi. Adieu; à demain, Félicien.

— A demain, mon ami.

Félicien, resté seul, prit un assez long détour pour se rendre rue Grammont. Il courut à la rue Saint-Lazare, tout exprès pour saluer les croisées de la maison garnie où logeait sa belle veuve. Ce devoir rempli, il rentra chez lui et recompta ses cent mille francs.

II.

Félicien dormait de ce sommeil agité qui suit les grandes émotions. A chaque instant, il se réveillait en sursaut, joyeux ou désespéré, selon la nature du rêve : il voyait danser devant lui des quadrilles de *rois de trèfle* et de *dames de cœur*; il se précipitait du haut du pont des Arts sur un lit de billets de banque; il épousait Emilie devant un autel garni d'un tapis vert; il allait chez Susse acheter les cadeaux du jour de l'an: il ne trouvait pas un sou dans sa bourse pour les payer, et tous les bustes de Dantan éclataient de rire devant son humiliation; il se voyait aussi, dans une chaumière, avec Emilie, buvant, dans des coupes de Bohême, le vin du Rhin, versé par un valet de carreau. Le génie des rêves fiévreux épuisait ainsi ses arabesques dans le cerveau de Félicien.

A neuf heures, il était déjà sur le boulevart, accusant de lenteur toutes les pendules, et les accusant de conspirer contre l'année 1838, par habitude de dévoûment à feu 1837. Il bondit de joie devant l'horloge de la galerie de l'Opéra, dont le cadran immuable a marqué dix heures trois années consécutives, ce qui a causé tant de malheurs, entre autres le suicide d'un notaire de Rouen, lequel manqua un rendez-vous d'affaires fixé à onze heures, et fut déclaré en faillite par la faute d'un horloger! Que de crimes les horlogers ont commis à Paris!

Cette fois, ils troublèrent la jeune et belle veuve dans son doux sommeil du matin. Une vieille pauvre femme, qui jouait le rôle de camériste, jeta les hauts cris devant la précoce arrivée de Félicien, et voulut lui fermer la porte violemment. Notre héros prit une poignée de napoléons, et dit à la vieille :

— Tiens, voilà pour toi.

Un frémissement d'indignation gonfla toutes les rides de la bonne femme; d'une main sèche et vigoureuse, elle repoussa la main du corrupteur, et les napoléons lancés au lambris retombèrent en pluie d'or sur le parquet. L'octogénaire Danaé foula aux pieds ce vil métal, et garda sa vertu.

Félicien resta pétrifié de stupéfaction, et il ne reprit ses facultés locomotives qu'au grincement d'une porte qui s'ouvrait avec précaution. Emilie, dans le plus adorable des négligés, sortait de sa chambre en poussant un *ah!* de surprise, feint ou naturel, qui fit incliner le torse de Félicien dans un angle de quarante-cinq degrés.

— Comment! c'est vous, monsieur! dit la jeune femme; mais personne, je crois, n'est réveillé dans Paris?

— Excepté ceux qui n'ont pas dormi, madame, répondit Félicien.

— Soyez toujours le bien-venu. Me permettrez-vous de vous recevoir dans ce négligé du matin?

Félicien ne répondit que par un baiser mystérieux sur la main de la jeune femme. Celle-ci poursuivit ainsi :

— Il paraît, monsieur de Saint-Nérée, que vous avez tenté de séduire ma femme de chambre... Ramassez donc vos étrennes, la bonne femme n'y touchera pas. Elle est pauvre, honnête, et heureuse de sa pauvreté. Vous, messieurs, vous croyez qu'avec de l'or on vient à bout de tout dans ce monde. Erreur! Si vous saviez avec quel mépris nous regardons ces pièces de quarante francs... Ramassez donc cela, je vous prie... Si quelqu'un entrait, on me prendrait pour la femme du tableau de Tierburg... Je lisais cette nuit, dans le poète anglais Southey, quatre vers dont voici le sens : « La pauvreté qui n'a besoin de rien est plus riche que l'opu- » lence qui a besoin de tout... »

— Comment trouvez-vous cette pensée?

— Mais, madame, cette pensée me paraît assez juste pour la pauvreté qui n'a besoin de rien; mais elle est rare, celle-là...

— Rare! eh! mon Dieu! voilà ma femme de chambre d'abord, puis moi; déjà deux personnes dans une seule maison. Au fait, que faut-il pour vivre? rien, ou presque rien. Avec les six cents francs de pension que m'a laissés mon mari, je suis plus heureuse qu'une reine constitutionnelle. Mes goûts sont simples, ma vie est retirée, je fuis le théâtre parce que c'est un lieu de dépravation. Je lis M. de Sénancourt, M. de Ballanche et M. Fitcher. Le soir je m'interroge sur l'emploi de ma journée, et je dépose mes réflexions dans un album. Certainement ma vie n'est pas très amusée, comme vous voyez, mais je jouis de la paix du cœur; c'est beaucoup.

— La voilà relancée dans ses bizarreries, se dit mentalement Félicien; mais qu'elle est jolie ainsi avec ses cheveux de jais brouillés sous la dentelle, et cette fraîcheur rose et savoureuse que le sommeil donne au visage, lorsque la fièvre d'une passion ne brûle pas le cerveau!

Emilie se renversa négligemment sur son fauteuil, croisa les bras sur son sein, alongea ses jolis petits pieds sur un tabouret délabré, et dit avec un ton de nonchalance délicieuse :

— Eh bien! monsieur de Saint-Nérée, à quand le mariage?

Une foule de syllabes sourdes et de diphthongues brumeuses roulèrent dans la bouche de Félicien, et de ce chaos naquit cette réponse :

— Madame, je venais ce matin demander le jour de votre choix.

— Donnez-moi votre main, dit la jeune femme avec un sourire perlé; je veux me marier dans six jours, le 6 janvier, le jour des Rois. Il y a une belle étoile attachée à cette fête, n'est-ce pas?

— Le 6! s'écria Félicien exalté; bonté du ciel! serait-il possible?

— Et pourquoi pas? Y aurait-il obstacle de votre part? ne m'avez-vous pas dit que vos affaires seraient terminées avec l'an 1837?

— Oui, madame, c'est vrai, je vous avais dit cela... je suis prêt.

— Vous savez que je ne suis pas exigeante. Je ne vous demande ni châles indiens, ni bijoux, ni corbeille de noces; je me contente des cent mille francs que vous me donnerez pour ma dot, et que je placerai à six pour cent, sur première hypothèque, chez un banquier de mon pays. Avec six mille francs de rente, nous vivrons à Abbeville comme des rois absolus.. Vous n'êtes pas prodigue, je pense; vous n'avez pas quelque défaut secret; vous n'êtes pas joueur?.. Etes-vous joueur?

— Moi!.. moi, madame!.. oh!..

— Monsieur de Saint-Nérée, votre émotion...

— Madame!.. mon émotion est naturelle... votre soupçon me fait monter la rougeur au visage.

— C'est que j'ai juré que jamais ma main ne toucherait la main d'un joueur... Monsieur de Saint-Nérée, sachez que mon premier mari m'a sacrifiée sur une table de jeu!.. non pas lui, le pauvre homme! mais son ami... un infâme!.. laissez-moi répandre quelques larmes... Mon mari avait confiance en cet homme... et cet homme prit notre fortune pièce à pièce et l'engloutit sous la *dame de cœur!* Félicien, vous savez si vous m'êtes cher, depuis le jour où vous m'avez sauvé la vie; eh bien! je renoncerais tout de suite à votre amour si je savais que votre cœur et votre esprit ont été souillés de cette horrible passion.

Cette sortie avait ôté à Félicien l'usage de la voix, et ce malheur lui fut assez heureux; car il n'aurait su que répondre, placé entre deux écueils, le mensonge et la confession. Il eut recours à une pantomime équivoque; il regarda le plafond d'un air béat, et mit sa main droite sur son cœur. Emilie parut se contenter de ces expressions muettes, et, adoucissant son organe, elle dit :

— Oui, se disait-elle assurément, c'était ici.... à cette place.... Pourquoi le dieu qui m'a soufflé ce caprice rêveur a-t-il voulu que ses suites prissent une telle place dans ma vie? Si c'était pour changer mon cœur, puisque mon cœur est changé, pourquoi m'ôte-t-il aujourd'hui le prix du repentir?... Pauvre, maintenant, je ne puis tendre la main sans honte à cet inconnu... ce serait demander ce que j'espérais offrir... ce serait céder, parce que je ne suis plus riche, perdre l'honneur de ma conversion.... ce serait d'ailleurs aller chercher un affront de plus, après tous ceux qu'il m'a faits.... car je me trompais.... J'avais cru subir les représailles d'un amour méconnu.... c'était la froide récréation d'un méchant qui profite de ses droits.... J'allais dire à mon père ce qu'il faut bien qui soit vrai enfin.... que je l'aime *peut-être*.... Et c'est lui qui a sollicité, obtenu la faveur cruelle de venir consommer ma ruine.... qui s'est donné la joie d'assister à mes premières douleurs!

Ici les larmes finirent par gagner la jeune fille brisée par tant de leçons, et elle se laissa tomber à genoux, comme Charles autrefois, renversant sa divine tête blonde contre la rude écorce, laissant errer devant elle son regard éploré, et, sans songer davantage à retenir l'explosion de son désespoir, s'écriant du fond du cœur :

— Oh! comme Dieu m'a punie de ma fierté!

— Nous ferons la noce aux Vendanges de Bourgogne, loin des importuns, sans faste et sans bruit. Quelles sont vos invitations?

— Mais... quelques personnes... un oncle... deux tantes... un ou deux amis...

— Ayez la bonté de me donner les noms de ces personnes et leur adresse... Je me charge de ces petits détails .. Je vous laisse la mairie, l'église, le notaire... tout ce qu'il y a de plus ennuyeux... J'écrirai aujourd'hui même à Abbeville. Ma mère et mon frère arriveront le 5, dans la rotonde de la diligence... ils partiront la veille au soir pour économiser un dîner... Pauvres gens!

Emilie déploya un large foulard usé par une cataracte de larmes, et plongea son visage dans les cent plis de ce consolateur des afflictions. Le cœur du jeune homme fut serré.

— Madame, dit-il avec une voix composée de tous les élémens de l'émotion, croyez bien que je n'abandonnerai jamais vos parens; votre mère sera ma mère; votre frère sera mon frère, et avec de l'économie, nous pourrons tous vivre ensemble aisément.

— Ah! c'est que l'économie est une triste chose, dit Emilie avec un soupir. A choisir un défaut domestique, j'aimerais mieux la prodigalité. Il est si cruel de liarder!

— Oui; mais la nécessité...

— Oh! dès qu'il y a force majeure, on ne balance plus. Félicien, nous ménagerons nos petits revenus, et tout marchera bien, je crois... Mon Dieu! je rougis vraiment de traiter ces questions bourgeoises. Hélas! que faire? Notre ame est haute et notre fortune basse. Pardonnez-moi tous ces prosaïques détails... il me serait si doux d'habiter un palais avec vous, de semer de l'or à pleines mains, de me couvrir de diamans pour vous plaire, d'épuiser tous les bazars de Dublin, de Lyon, de Bagdad et de Mlle Delille, rue de Grammont! Quel charme pour moi si je pouvais dire à mon époux. Je vous remercie de m'avoir donné la richesse d'une reine, et d'avoir mis une mine d'or à mes pieds! maintenant, je veux vous récompenser à mon tour. Venez, ô mon époux; laissons Abbeville et ses ennuis; allons acheter le palais Durazzo, ou la villa Barbaïa du Pausilippe. Nouvelle Cléopâtre, je vous promènerai sur le golfe, dans un lit de roses, au milieu d'un nuage de parfums, avec un cortége de jeunes Italiennes, chantant le chœur du second acte de la ***Sémiramide***. Venez, je vous sourirai, comme Amphytrite, dans quelque grotte d'azur, quand vous irez cueillir les pommes d'or à Sorrente; et, à notre retour, après le coucher du soleil, nous aurons un festin babylonien, servi sous la colonnade, avec cent convives drapés de soie, selon l'école de Venise, avec cinquante esclaves maures, de l'ébène le plus poli, et deux bandes de musiciens, l'une sur les gondoles, l'autre sous les orangers, dans la nymphée du jardin!

Le candide Félicien était dans une exaltation haletante, et ses yeux s'arrondissaient démesurément. La jeune femme fit une pose, laissa tomber sa tête avec nonchalance, comme après la chute d'une illusion; puis, exhalant deux ou trois soupirs, elle ajouta avec un grand sérieux melancolique : — Oui, monsieur, oui, je sens que j'étais née pour être riche, et j'ose vous affirmer qu'une immense fortune me trouverait toujours disposée à la recevoir, le ciel m'est témoin si je dis vrai. Pourtant j'aurai le courage de ma position. Nous jouirons de cinq cents francs de revenu par mois, à peu près dix-sept francs par jour. Mettons cent francs par mois pour le loyer; il nous reste net quatre cents francs. A peine si je dépenserai cinquante louis par an pour ma toilette, et la moitié pour ma femme de chambre. Nous consacrerons le superflu à une nourriture saine et peu abondante. La Providence nous aidera.

— Oui, la Providence nous aidera, dit Félicien, comme un écho stupide tombé du sommet d'une roche dans un vallon. Notre jeune homme en était à son premier amour; le langage ordinaire d'Emilie lui paraissait toujours étrange et dépourvu de logique et de naturel; mais dès qu'il ouvrait la bouche pour demander à la belle veuve quelques explications, celle-ci changeait brusquement de ton, et se faisait à volonté si séduisante avec un sourire et un regard de vertu éteinte, que l'interrogation commencée expirait dès la première syllabe sur les lèvres du naïf amant. De sorte que Félicien quittait toujours l'hôtel garni avec le regret de n'avoir pas approfondi ce caractère mystérieux.

— Maintenant, dit Emilie, vous aurez la bonté de ne me faire que de courtes et rares visites jusqu'au 6 janvier. On jase beaucoup de nous dans

la rue Saint-Lazare, rue très susceptible, comme vous savez. Ce matin, j'attends quelques visiteurs, et vous me permettrez de vous quitter pour prendre un costume plus décent. A propos, vous ne me l'avez pas souhaitée bonne et heureuse. Monsieur de Saint-Nérée, vous commencez l'année par une distraction.

Et elle se pencha gracieusement vers Félicien, qui l'embrassa du bout des lèvres, comme s'il eût craint de se brûler. On se sépara.

Un perpétuel rendez-vous à onze heures, dans les galeries de l'Opéra, était convenu entre de Vaudreuil et Félicien. De Vaudreuil avait inventé cette maxime : L'exactitude au rendez-vous est la première vertu de l'homme. Aussi, le marchand de gravures de la galerie avait nommé de Vaudreuil M. Onze-Heures. Au coup de l'horloge du chapelier, ce jeune vieillard tombait du ciel devant la gravure du ***Festin de Balthasar***, qu'il buvait en guise d'absinthe avant le déjeuner.

Félicien accusa sa montre de mensonge, en voyant cette fois le ***Festin de Balthasar*** isolé dans sa vitre, et privé de la contemplation habituelle de M. de Vaudreuil : Que se passe-t-il donc dans la nature? se dit-il à lui-même d'une voix transposée du majeur à la sourdine. Et il se mit à errer comme une ombre du Styx, demanda de Vaudreuil du regard à tous les cabriolets qui versaient un consommateur au café Douix, à tous les vitrages qui s'ouvraient aux boutiques, à toutes les issues ténébreuses qui annonçaient un passant, invisible encore, par un bruit de pas rapides comme on en fait quand on court tardivement à un rendez-vous. Hélas ! jamais de Vaudreuil n'arrivait! Bien des heures devaient s'écouler avant que nos deux héros fussent réunis.

Le second rendez-vous de la journée était fixé à six heures. Félicien, las de regarder les cristaux, les estampes, les foulards, les bronzes, les meubles, les comestibles, les fleurs, les jouets d'enfans, les bijoux plaqués, les chapeaux, les bonnets de tulle, et tout l'ameublement des deux galeries, s'enfonça dans le cabinet de lecture, prit le *Moniteur* avec trois supplémens, et pria la dame des journaux de le réveiller à six heures précises du soir.

Oh! cette fois, de Vaudreuil fut exact comme une aiguille de Breguet. Mais qu'il est donc changé! Combien il est différent de ce Vaudreuil, si bien brossé toujours, comme un domestique de Londres. La pluie avait mis en dissolution son chapeau et ses bottes ; il n'avait qu'un gant, et levait la main qui était nue vers le ciel.

— Ah! s'écria-t-il avec une voix de drame, ah! mon cher Félicien, que vous êtes étourdi! mon Dieu! que vous êtes étourdi!

La bouche de Félicien était ouverte, mais sa langue paralysée n'avait point de mots à sa disposition.

— Comment! je parie que vous n'avez pas songé à votre dette de cette nuit! ajouta de Vaudreuil.

— J'ai fait une dette cette nuit! dit Félicien ébahi avec une voix de somnambule.

— Ah ! par exemple, ceci est trop fort! N'avons-nous pas emprunté un billet de cinq cents francs, qui vous en a rapporté cent mille?

— Oh! le billet! Oui, oui, c'est juste. Certes, je ne l'ai pas oublié.

— L'avez-vous remboursé, Félicien ?

— Moi! Comment puis-je le rembourser? Je ne connais pas la personne qui me l'a prêté.

— Ah! Et moi, donc, la connais-je? Mais s'il eût fallu fouiller Paris et ses faubourgs, à pied, de numéro en numéro, d'étage en étage, je l'aurais fait, la besogne aurait-elle duré dix ans. C'est que, mon trop jeune ami, vous ne savez pas ce qu'est une dette de jeu, surtout quand on a gagné! Ce qu'il y a de plus sacré au monde! de plus sacré!

Félicien, courbé par la terrible parole de M. de Vaudreuil, ressemblait à un arbrisseau touché par la foudre; il attendait le dénoûment de cette crise, l'œil fixé sur les bottes aqueuses de son humide Mentor.

— Or, monsieur Félicien, poursuivit de Vaudreuil, voici ce que j'ai fait pour réparer votre coupable insouciance. A huit heures, ce matin, votre concierge m'a dit que vous étiez sorti. Comment sorti ! me suis-je écrié. Le concierge a poussé un soupir, et m'a tourné le dos. Hier soir, dans le fracas des voitures, des portes cochères, des sergens de ville, des gardes municipaux, j'ai perdu la moitié de l'adresse que me donnait la dame inconnue, votre créancière de cinq cents francs. Le mot *Augustin* était seul arrivé à mes oreilles, avec la finale 1. A l'œuvre! me suis-je dit. Et j'ai couru à la rue Neuve-Saint-Augustin ; j'ai fait subir des interrogatoires aux portiers des numéros 21, 31, 41, 51 et 61. Point de succès. Dans aucune de ces maisons, point de dame rentrée en voiture, à minuit. Figurez-vous, Félicien, que j'ai tenté les mêmes expériences rue des Grands-Augustins, des Vieux-Augustins, des Petits-Augustins, des Augustins tout court, et quais des Grands-Augustins et des Vieux-Augustins.

—Ah! mon Dieu! dit Félicien ému aux larmes, vous me fendez le cœur. Quoi! vous avez fait toutes ces courses à pied?

—Et comment les aurais-je faites? je n'avais pas une pièce de cent sous pour payer un cabriolet, grace encore à votre imprévoyance ..

—Mon cher de Vaudreuil, au nom du ciel, ne m'accablez pas, vous m'arrachez l'ame.

— Voyez mes bottes, Félicien! dans quel état me les a mises aujourd'hui saint Augustin! je rirais volontiers si je n'avais le visage gelé. Enfin, pour terminer mon histoire, j'ai découvert le domicile de l'inconnue.....

—Ah! quel bonheur!

—Ce soir, à cinq heures, comme je regagnais mon boulevart, le désespoir dans l'ame, après avoir épuisé tous les Augustins possibles, je me suis aperçu que je n'avais pas abordé le nº 1 de la rue Neuve-Saint-Augustin. J'avais interrogé toutes les unités finales, excepté le nº 1. Le portier m'a parfaitement accueilli, quoique je n'eusse ni parapluie, ni cabriolet : il savait toute l'histoire de sa locataire. Elle est rentrée cette nuit, m'a-t-il dit, à une heure; elle a gagné cinq cents francs qu'elle a prêtés à un riche et beau jeune homme. Elle est enchantée de sa nuit; elle n'a dit que deux mots au portier en rentrant, parce qu'elle avait hâte de dormir et de faire un rêve de cinq cents francs.

—Que dites-vous? s'écria Félicien consterné; est-ce que j'aurais été reconnu?

—Non, non, calmez-vous. Au reste, il paraît, d'après mes renseignemens, que votre prêteuse est de bonne naissance. C'est la veuve d'un colonel tué à Anvers ; elle se nomme Mme de Saint-Dunstan, et le malheur du temps l'a forcée de prendre une position dans les figurantes de l'Opéra, sous le nom de Mlle Anastasie...

A ces mots, Félicien chancela sur ses pieds; une pâleur mortelle couvrit son front.

— Une figurante de l'Opéra! dit-il d'une voix sourdement accentuée par le désespoir. Une figurante! oh!... il me faudra payer la dette de la reconnaissance à une pareille femme !

—Mon Dieu! Félicien, vous vous alarmez toujours à propos de rien. Vous n'avez d'autre dette à payer que les cinq cents francs. Voici ce que vous allez faire : allez chez Mme de Saint-Dunstan...

—Jamais, jamais, jamais. Savez-vous bien que je me marie dans cinq jours? A la veille de mes noces, j'irais rendre une visite à une figurante de l'Opéra? Jamais! jamais!

—Soyez raisonnable, Félicien, mon ami... Il faut bien pourtant...

—Il faut la payer; je le sais, parbleu! la chose est aisée. C'est encore un service que j'attends de vous... voici le billet. Prenez un cabriolet, allez chez cette dame et comblez-la de remercîmens. Je vous attends à dîner, là, dans ce café.

— Vraiment, Félicien, il faut, avec vous, pousser la complaisance à l'extrême...

— Mon cher de Vaudreuil, dit Félicien affectueusement, croyez que je n'oublierai jamais les services que vous m'avez rendus. A dater de ce jour, votre maison sera la mienne; je serai votre frère, ma femme sera votre sœur. Nous vivrons en famille, loin de ce Paris turbulent. Ce jour est le dernier de votre vie orageuse. Vous méritez de jouir d'un doux repos domestique : c'est moi qui vous le donnerai, après Dieu.

—Félicien, dit de Vaudreuil, avec une émotion inaccoutumée qui surprit le bon jeune homme, mon cher Félicien, vous méritez, à votre tour, d'être heureux, et je crois que vous le serez.

Après quelques énergiques serremens de mains, ils se séparèrent. De Vaudreuil s'élança dans un cabriolet, et Félicien, assis déjà devant un guéridon du café, demanda la carte et deux couverts.

Il y eut une heure d'entr'acte qui désespéra la patience de Félicien. Il tenait à deux mains la carte du restaurant par contenance, et avait l'air de méditer sur elle comme sur un livre philosophique. Son voisin de droite fut tellement attendri de la figure sombre et larmoyante du lecteur, qu'il eut la curiosité de voir quel livre émouvant il dévorait ainsi en attendant le potage : en ce moment, Félicien secouait la tête avec mélancolie sur le paragraphe des *entremets de légumes*, et pressait fortement le manche de son couteau.

Le garçon, ennuyé d'attendre inutilement la fin de cette longue méditation, dit à Félicien :

— Monsieur a-t-il besoin de quelque chose?

— Servez-moi ce que vous voudrez, répondit Félicien. Et il ferma brusquement la carte in-12, reliée en veau.

Tout à coup entre M. de Vaudreuil, la figure radieuse et un chapeau neuf à la main.

— Il faut nous isoler, dit-il à Félicien; allons dîner au fond de la salle ; il y a trop d'oreilles ici.

Dit et fait en trois secondes.

— Eh bien ! demanda Félicien, vous avez remboursé le billet?

— Remboursé. Quelle femme charmante, mon ami ! quel bijou ! quel trésor! un esprit d'ange, une grace de déesse; parole d'honneur! c'est Terpsichore ou les trois Graces en une seule; excusez ces comparaisons dans la bouche d'un vieillard impérial. Vous me voyez anéanti par tant d'attraits. Mais pourquoi donc, m'a-t-elle dit, pourquoi M. Félicien de Saint-Nérée n'est-il pas venu lui-même me faire sa visite? Je vous ai excusé de mon mieux, Félicien. Ah! ce n'est pas bien, a-t-elle ajouté; c'est même très mal : moi qui me suis tant intéressée à lui la nuit dernière à Frascati : car j'ai suivi votre jeu; vous avez joué d'un malheur atroce. Oh! que j'ai été heureuse de pouvoir prêter à M. de Saint-Nérée mes modestes économies de *trente-un* ! quelle joie lorsque j'ai appris ce matin qu'il avait gagné cent mille francs avec mon billet! Une femme comme moi, bonne, vive, sensible, élever tout d'un coup à la fortune un jeune et brillant cavalier! Jugez de mon bonheur, j'ai rêvé de M. de Saint-Nérée toute la nuit. Donnez-moi son adresse, je veux lui écrire deux mots et lui envoyer une stalle d'orchestre pour ce soir : on joue les *Hugenots* ; Duprez chante, et je figure dans la *Salamandre*, à six pas de Mme Alexis Dupont.

— Et vous lui avez donné mon adresse? dit Félicien épouvanté.

— Parbleu ! la belle demande ! fallait-il refuser votre adresse à une femme qui vous a mis cent mille francs en portefeuille?

— Vous lui avez donné mon adresse?

— Sans doute.

— Vous m'avez tué!!!

Félicien laissa tomber sa fourchette sur l'assiette, et soutint sa tête à deux mains.

MÉRY. (*Presse.*)

(*La fin au prochain numéro.*)

Ce qui est écrit est écrit.

I.

Parmi les voyageurs qui connaissent le duché de Gênes, quelques-uns peut-être ont vu le château-fort de Noli, sur le golfe. Il compose une des façades d'une grande place carrée qui s'élève en plate-forme et domine la mer. Ce bâtiment fut originairement une église; on l'a converti en prison d'état. Son architecture n'est pas bien tranchée. Le gothique s'y marie au style de la renaissance, sans parler de quelques replâtrages plus modernes qui ont achevé de dénaturer la signification primitive de l'édifice. Je l'ai vu, me disait un touriste, dans un encadrement magnifique. Le jour expirait. La silhouette du fort se détachait en noir sur l'horizon tendu de nuages d'un bleu sombre, groupés de manière à figurer d'immenses paysages qu'on eût pris pour les féeriques reflets d'un monde inconnu. C'étaient des forêts, des mers, des montagnes au pied desquelles s'alongeaient de longs et étroits nuages d'un jaune éclatant, limpides comme un fleuve qui aurait baigné de vagues d'or ces grèves mystérieuses. En face, les voiles latines des bateaux pêcheurs étendaient, aux rayons obliques du soleil couchant, leurs grandes ombres sur la mer parée de teintes de feu. La nuit s'abaissa peu à peu sur ce paysage et avec la nuit revinrent le calme et le silence. Les lutins qui soufflent la brise du soir dormaient encore, dans leurs vertes retraites, au fond des bois, et les feuilles des arbres de la plate-forme pendaient en bouquets immobiles. Au ciel s'allumaient les étoiles. Les bruits du jour se fondaient dans ce mystérieux murmure qui semble flotter dans l'air, pendant les soirées d'été. Quelques citadins de Noli, réunis par groupes, prenaient le frais devant leurs portes. Des enfans, les mains entrelacées, dansaient au pied de l'édifice, en chantant une ronde italienne. Quand on voit des enfans jouer ainsi devant les portes d'une prison d'état, on est bien près d'avoir le dernier mot des bastilles.

Nous conserverons au château-fort de Noli le nom d'église, car notre histoire remonte au temps de sa construction. La première pierre en fut posée au commencement du seizième siècle. L'évêque de Noli avait fait venir tout exprès un architecte de Pise. Cet architecte n'était pourtant pas Italien; il s'appelait Balthasar et se disait Espagnol. Sa personne, du reste, ne démentait en rien son origine. Balthasar était de haute taille, bien fait, musculeux, l'œil vif, le visage olivâtre et d'un dessin un peu mauresque. Son arrivée fit sensation dans le pays. On posa la première pierre du monument en grande pompe, et l'on s'occupa beaucoup de l'étranger, qui passait pour un artiste de talent. Depuis ce jour, sa manière de vivre excita la curiosité. Balthasar avait loué, au bord de la mer, une petite maison qu'il habitait seul. Dès que la nuit le forçait d'interrompre les travaux de l'église, il se renfermait chez lui et n'ouvrait sa porte à personne. Il passait de longues heures à sa fenêtre, à regarder la mer qui s'en allait, de flot en flot, se briser sur les côtes d'Espagne.

On le soupçonna de s'adonner à la magie, et même ce bruit s'étant accrédité, on vint un beau jour le surprendre et faire une perquisition dans sa retraite. Balthasar se troubla d'abord à la vue des soldats qui entraient chez lui, et demanda à leur chef quelle peine était infligée d'ordinaire aux sorciers!

— On les brûle solennellement, répondit le soldat.

A ces mots, Balthazar sourit et haussa les épaules. — On ne me brûlera jamais de mon vivant, dit-il.

Et, de fait, la perquisition n'amena la découverte d'aucun objet tel que cornues, alambics et autres engins cabalistiques, qui eussent pu former une accusation de sorcellerie. Le petit nombre de meubles qui garnissaient la maison étaient fort simples et d'un usage qui s'expliquait facilement. Quelques escabeaux de bois grossier, un lit à baldaquin, selon la mode du temps, et un prie-Dieu; une épée espagnole très longue et très lourde, précieusement ciselée, pendait au mur; à côté était accrochée une guitare. Ce meuble parut suspect à l'un des soldats, qui le décrocha pour l'examiner de près d'un air soupçonneux. Heureusement pour l'artiste, le hasard voulut que le chef de la bande, enfant de cette terre du Midi dont l'aspect est un poème et la langue une musique, se piquât d'être un peu troubadour. D'un geste de mépris, il arracha la guitare aux mains ignorantes de son subordonné, et joua une villanelle. Balthasar, pour ne point se trouver en reste avec la compagnie, chanta à son tour, en s'accompagnant, un air de romancero. Le sergent sentimental, ravi par ce rythme bizarre, balançait la tête en mesure, d'un air connaisseur, et accompagnait le musicien par une pantomime expressive. Le morceau fini, il adressa des félicitations à l'étranger et sortit avec sa troupe. Ce fut ainsi qu'un air de guitare sauva peut-être Balthasar du bûcher.

Quand l'artiste passait dans les rues, il était toujours couvert d'un grand manteau qu'il drapait sur ses épaules avec une noblesse toute castillane. Ainsi enveloppé et la tête cachée sous un chapeau à larges bords, on ne voyait guère de lui que ses yeux, dont le regard n'était point facile à supporter. Il marchait gravement, la tête haute, les reins cambrés, droit comme un chêne, fier comme un hidalgo: un vrai Espagnol, sérieux, méprisant, le plumet au feutre, la rapière au flanc, une Castille vivante. Cet ensemble se complétait par des idées qui pouvaient paraître superstitieuses, même pour l'époque. Nous n'en citerons qu'un exemple. On suppliciait d'ordinaire les criminels sur la place où se bâtissait l'église. Un malfaiteur ayant été pendu à l'endroit accoutumé, Balthasar refusa de reprendre ses travaux avant qu'on eût purifié le lieu de l'exécution. L'évêque se prêta de bonne grace à cette fantaisie, d'autant que l'architecte paraissait peu disposé à en démordre.

Dans ses rapports avec les habitans de la ville, Balthasar montrait une froideur qui semblait devoir être attribuée autant à une sorte de sauvagerie mélancolique qu'à la fierté espagnole de son caractère. Il semblait surtout vouloir éviter toute liaison. Ainsi, les gens qu'il traitait le mieux, c'étaient ceux qui ne sortaient jamais des banalités ordinaires de toute connaissance à peine ébauchée, mais, s'il arrivait que quelqu'un tentât de s'aventurer au-delà, Balthasar se retranchait aussitôt derrière son écorce. Etait-ce dureté de cœur, orgueil, tristesse ou mépris des hommes? Je ne sais, mais toujours est-il que l'architecte, semblable à l'avare qui a pour maxime: « ami jusqu'à la bourse, » semblait dire: « ami jusqu'à l'amitié. »

Il ne traitait pas mieux les artistes qui coopéraient, sous ses ordres, à la construction de l'église. On sait qu'à cette époque la maçonnerie était un art étroitement lié avec la sculpture. Dans les édifices gothiques de quelque importance, chaque pierre, pour ainsi dire était sculptée, et demandait une main habile. Balthasar avait emmené de Pise quelques élèves, d'autres étaient venus à Noli attirés par la réputation du maître dont ils voulaient étudier la manière. Balthasar n'avait, avec tous, que les rapports indispensables qui mettent le maître en contact avec ses élèves, et il ne les voyait jamais ailleurs que sur le terrain de la construction. Ceci causait, à vrai dire, quelques murmures parmi les jeunes artistes. Seulement, chaque année, quand revenait l'anniversaire du jour où l'on avait posé la première pierre de l'édifice, Balthasar réunissait tout son monde à un grand dîner, dans sa maison. La fête durait jusqu'au matin; alors la porte de l'architecte s'ouvrait pour livrer passage à ses élèves, et se refermait sur le dernier jusqu'à l'année suivante.

Disons pourtant qu'un seul d'entre eux avait réussi, par une patience que rien ne put rebuter, à rompre le mur de glace dont s'entourait Balthasar. C'était le plus jeune de ses élèves. Il s'appelait André. On l'avait surnommé le Génois, à cause de Gênes sa patrie. André, qui s'était pris d'une admiration singulière pour le talent de son maître, et, par suite, d'une profonde amitié pour sa personne, supporta sans se plaindre les caprices les plus fantasques de Balthasar. A l'exemple de ce jeune Grec qui endura jusqu'aux coups de bâton du philosophe qu'il voulait forcer à l'accepter pour disciple, André lassa, par sa tenacité, les répulsions de l'architecte et finit par conquérir son amitié, comme une citadelle qui capitule devant un blocus hermétique. Une fois que l'ennemi eut un pied dans la place, Balthasar se rendit tout-à-fait et témoigna la plus grande cordialité au Génois. Bientôt le jeunne homme eut ses entrées libres et à toute heure dans la maison. Quelquefois le maître et l'élève montaient sur une petite barque qui appartenait à l'architecte, et ils faisaient de longues promenades en mer, ou bien Balthasar enseignait à André l'art de s'accompagner sur la guitare en chantant des sérénades et de vieux airs espagnols. André était, du reste, fort bien fait de sa personne, et souvent, à la promenade ou pendant la messe, un doux regard de femme se reposait discrètement, et comme par hasard, sur le visage rose du jeune artiste. Alix surtout, fille du bailli de Noli, rougissait chaque fois qu'elle apercevait André. Les fenêtres de la maison du bailli s'ouvraient sur la place où se construisait l'église. Parmi ces fenêtres, il en avait une dont les jalousies étaient trop constamment baissées pour que quelqu'un ne se trouvât pas derrière. Comme la Galathée du poète, qui fuyait vers les saules, Alix se cachait derrière sa jalousie, aimant sans doute mieux se laisser deviner que se laisser voir. Balthasar, le discret confident des tendresses platoniques du Génois, souriait au récit de ses naïves amours. La nuit venue, André, muni de la guitare du maître, chantait ses airs les plus romanesques sous la fenêtre dont la jalousie se levait un peu, comme pour laisser entrer la fraîche brise de la mer. Sans doute il entrait bien aussi quelque chose de la chanson d'André.

Le jeune homme montrait d'ailleurs un talent précoce et promettait de devenir un artiste très remarquable. Cette considération fortifiait l'amitié de Balthasar. Les autres élèves ne tardèrent pas à prendre ombrage de cette préférence avouée. Ils regardèrent bientôt le Génois de mauvais œil et répandirent de sourdes calomnies contre l'architecte.

II.

Les travaux de l'église étaient commencés depuis cinq ans. Le soir du cinquième anniversaire, Balthasar réunit ses élèves à sa table, selon son usage. Les convives étaient au nombre de vingt environ. Nous n'avons pas besoin de dire que parmi eux se trouvait André le Génois. Comme d'habitude, le festin avait lieu dans la maison de l'architecte. On soupait aux flambeaux. C'était en été. Depuis le matin soufflait ce terrible vent d'Afrique, connu en Espagne sous le nom de siroco, et qui exerce ses ravages sur tout le littoral de la Méditerranée. Ce vent, qui arrive des extrémités du désert, saturé de l'ardeur des sables, excite le sang, échauffe les têtes et agit plus particulièrement sur les organisations nerveuses. Un nombre raisonnable de flacons avait été vidé par les convives. Les fumées du repas qui tirait à sa fin, s'étaient condensées en une lourde atmosphère qui por-

tait au cerveau. Tous les yeux étaient ardens. Balthasar parlait peu, et conservait sa gravité ordinaire. L'animation de son visage et le feu sombre de son regard avaient plutôt leur cause dans la double influence atmosphérique du dehors et du dedans, que dans l'abus qu'il aurait pu faire des liqueurs servies avec profusion sur sa table; car s'il aimait que rien ne manquât à ses hôtes, il était, lui, d'une grande sobriété. La moitié de la nuit s'était écoulée. C'est d'ordinaire à pareille heure qu'une fête devient plus bruyante. Minuit est le moment propice aux larrons de bourses, aux larrons d'amour et à quiconque aime à décoiffer ladite bouteille, comme dit Rabelais, à l'abri des importuns et au milieu de gais propos. Quand on est à table, à minuit, on dort lourdement, les coudes appuyés sur un coin de la table, ou l'on a l'esprit éveillé comme un flacon de Sillery. Il n'est guère de terme moyen entre ces deux extrêmes. Pourtant, il se faisait peu à peu un grand silence autour de l'architecte. La conversation, d'abord bruyante et confuse, s'était calmée insensiblement. Les convives se taisaient et se regardaient l'un l'autre, d'un air presque mystérieux, comme s'ils eussent attendu que quelque incident extraordinaire vînt terminer la soirée. De temps en temps un coup d'œil significatif se portait, à la dérobée, sur Balthasar et André le Génois. Balthasar remarqua cette gêne apparente des convives :

— Eh bien ! dit-il, mes maîtres, sommes-nous donc en un jour de pénitence? Pourquoi ces bouches muettes et ces verres vides? Lequel de nous enterre-t-on ce soir, je vous prie? Serait-ce que déjà vous recuieriez devant un flacon et une chanson à boire? ou bien trouvez-vous qu'il manque ici quelque chose de ce que peuvent désirer de joyeux compagnons? En ce cas, parlez, et vous verrez bientôt sur cette table de quoi mettre le dieu Bacchus lui-même en un tel état qu'il ne pourrait regagner l'Olympe qu'en trébuchant.

Cette saillie n'eut pas le pouvoir de dérider les convives :

— Maître, répondit un des élèves, cette table à laquelle vous avez daigné nous faire asseoir est servie avec assez de profusion pour que le convive même le plus difficile ne puisse rien désirer de plus. Aussi, n'est-ce point de cela que nous nous plaignons.

— Quelqu'un ici se plaint donc de quelque chose? demanda Balthasar, dont le visage reprit son expression habituelle de fierté.

L'élève qui venait de parler jeta un coup d'œil autour de lui, comme pour puiser de la hardiesse dans les regards de ses compagnons.

— Maître, reprit-il gravement, j'ai travaillé l'espace de six mois au plus, à Florence, sous Raphaël Binco. Il ne me souvient pas de m'être jamais assis à sa table, mais je sais bien que plus d'une fois sa main a cordialement serré la mienne.

— Maître, dit un autre, pendant que j'étais élève de Martin Cornélius, de Ferrare, avec Israël Bambutti, que voilà, et beaucoup d'autres que je pourrais citer, j'ose dire que la porte de sa maison nous reconnaissait tous et toujours, et ne se rappelait pas nos visages seulement un jour dans l'année.

— Maître, dit un troisième, en regardant André, Piétro le Bolonais, qui m'a enseigné les premiers élémens de l'architecture, avait un élève de prédilection ; mais cela ne l'empêchait pas de nous appeler tous ses amis, et de nous traiter comme tels.

D'autres élèves prirent la parole à leur tour pour reprocher, de la même manière, à leur maître, la froideur qui réglait ses relations avec eux.

Balthasar les écouta d'abord avec étonnement, ensuite avec un sourire empreint à la fois d'ironie et de tristesse :

— Parmi vous tous qui m'accusez, dit-il, en est-il un seul qui puisse prétendre que j'aie jamais manqué aux devoirs d'un maître envers ses élèves? Lorsqu'un de vous est venu me consulter sur quelque point de notre art, ai-je refusé de lui répondre? Le peu d'expérience que j'ai puisée dans mes longs travaux n'a-t-elle pas été toujours à la disposition de tous? Que vous faut-il donc de plus? N'est-ce pas assez que vous ayez à vous l'architecte, sans que l'homme aussi vous appartienne? Ma maison n'est-elle pas à moi, aussi bien que si j'étais Martin Cornélius? Ma main, n'en suis-je pas le maître autant que Rapaël Binco l'était de la sienne? A qui donc est ma personne? à qui ma vie? ai-je moins que Piétro de Bologne, le droit de préférer André le Génois à tous mes élèves?

— Cette préférence est injurieuse pour nous tous, dirent les convives. Jusqu'ici, Balthasar, vous n'avez pas montré plus de considération pour nous que pour les simples manœuvres qui gâchent le sable et la chaux, et cependant nous sommes tous des artistes, et le jour viendra où nous serons maîtres et où chacun de nous aura des élèves à son tour. Ceci blesse la dignité de l'art que nous apprenons et que vous enseignez. Parlez, Balthasar. Il a été décidé que nous connaîtrions la cause de vos superbes mépris, ou que le jour de demain ne nous retrouverait pas dans la ville.

— Vous êtes injustes, dit l'architecte, car je n'ai jamais montré de mépris à aucun de vous, et vous envisagez mes prétendus torts à votre égard à travers le verre grossissant de la jeunesse, qui exagère toutes choses, et surtout l'offense. Un homme ne peut-il donc concentrer ses pensées et sa vie en lui-même, sans être accusé de haïr et de mépriser ses semblables? Pour ce qui est de l'amitié sincère qui me lie avec André, je vous prends tous à témoin que, bien loin de la rechercher, j'ai fait, au contraire, tout mon possible pour la fuir ; mais il était dans notre destinée à tous deux d'avoir le cœur rivé à la même chaîne. La cause de tout ceci, je vais vous la dire, et ce n'est point une menace de quitter Noli qui me force à ouvrir la bouche, car peut-être, après m'avoir entendu, n'en serez-vous que plus pressés de partir. N'importe. Il reste encore quelques heures de la nuit à employer, et cette histoire nous fera attendre le jour. Tendez vos verres, messieurs, et faites-moi raison, car je veux boire pour rassembler mes souvenirs et boire aussi pour les oublier.

Les élèves se rapprochèrent d'un air de curiosité. Ils firent raison à l'architecte, qui vida son verre et commença ainsi, au milieu du silence général.

III.

Vous ne m'avez connu jusqu'ici que sous le nom de Balthasar : je m'appelle encore don Fernand Ramon Rodriguez marquis de Villa-Prior.

— Marquis de Villa-Prior! dit un des élèves, avec étonnement.

— Marquis de Villa-Prior, répéta l'architecte, en promenant un regard imposant autour de lui; et j'espère que personne n'en doute.

Il avait prononcé cette dernière phrase d'un accent superbe qui ne permettait plus aucune marque d'incrédulité. On l'écouta dans un scrupuleux silence.

— Je suis né, continua-t-il, dans l'Aragon, d'une famille noble, comme vous voyez, et de plus très riche. Mes ancêtres avaient agrandi leurs domaines avec l'épée. Les Maures les avaient conquis sur les chrétiens; nous, les Villa-Prior, nous les reconquîmes sur les Maures pied à pied et la lance au poing. Il n'y avait pas en notre possession un acre de terre qui n'eût été arrosé de notre sang. Ainsi nos domaines nous appartenaient bien légitimement, comme le nom de Villa-Prior, comme le blason de la famille que mon aïeul surtout avait illustré, en combattant dans la Palestine pour la délivrance du saint-sépulcre, pendant une trêve conclue en Espagne avec les Maures. Ce que j'en dis, ce n'est point par vanité, mais parce que des envieux prétendirent trouver la source de la grande fortune de notre famille dans d'odieuses exactions que mes ancêtres auraient exercées sur leurs vassaux ; accusation calomnieuse qu'ils ont suffisamment détruite, en appelant leurs détracteurs en champ clos, où le jugement de Dieu voulut que la calomnie restât la gorge clouée en terre.

Malgré cette preuve irrécusable que notre honneur était sans tache, une prédiction fatale se répandit dans le pays touchant les Villa-Prior. Il y était dit que leur race s'éteindrait bientôt et que son dernier rejeton subirait une mort infamante, la mort des criminels. La flétrissure de la potence était donc assignée pour dernier terme à notre famille. Par Saint-Jacques! un Villa-Prior pendu! Ceux mêmes qui l'auraient le plus désiré n'osaient le croire. Mes ancêtres se moquèrent de cette menace et leur nom se transmit glorieux et honoré jusqu'à mon père, qui se signala à son tour dans les guerres contre les infidèles. Il épousa à trente ans la fille du duc d'Olmedo. Les premiers temps de son mariage furent très heureux; mais, à mesure que les années s'écoulaient, un nuage assombrissait le front de mon père, car sa femme ne lui donnait pas d'héritier. L'archevêque de Saragosse, consulté à ce sujet, conseilla des dotations pieuses pour attirer sur ma mère les bénédictions du ciel. Le marquis, mon père, enrichit des moines et fonda même un couvent, ce qui fut sans doute cause que, deux ans plus tard, la marquise mit au monde un enfant. Cet enfant, c'était moi.

Le bonheur de mes parens fut bientôt mêlé de quelque tristesse, car cette funeste prédiction, dont on ne parlait déjà plus, sortit de l'oubli, et l'on alla jusqu'à dire que le temps de son accomplissement était enfin venu, et que c'était le nouveau-né qu'elle concernait. Mon père réfléchit qu'il n'avait pas d'autre héritier que moi, et cette circonstance le rendit sombre et soucieux. La prédiction qu'il avait méprisée jusqu'alors le trouva moins incrédule. Il n'en dit rien à ma mère, ce qui était une preuve certaine de son inquiétude. Un jour, étant à la chasse dans les environs, il rencontra une famille de Bohêmes ou zingaris, composée de la mère et de trois enfans. Vous savez que les zingaris sont une race errante qui mendie et vole l'aumône au besoin. La mère bohême et ses trois petits portaient des vêtemens d'une couleur et d'une forme indignes d'un chrétien. Ils étaient, en outre, chargés d'amulettes et noirs comme des démons. On croit même que ce peuple a des rapports secrets avec l'empire des ténèbres, et que c'est de là que lui vient cette connaissance merveilleuse des choses de la terre qui effraie les autres hommes. Ces quatre zingaris étaient assis à l'ombre, sous un arbre, et faisaient un repas dont mon père détourna les yeux avec horreur, bien sûr que c'était là une nourriture impure, et qu'un chrétien ne pouvait même regarder sans péché. A l'aspect d'un étranger, mère et enfans tendirent leurs mains, en murmurant des mots bizarres qui n'étaient d'aucune langue. Leurs noires prunelles, enchâssées dans l'ivoire de l'orbite, se fixaient avec un éclat sauvage sur mon père, qui céda alors à une tentation coupable dont Dieu veuille avoir fait miséricorde à son ame!

— Suis-moi, dit-il à la Bohémienne.

— Est-ce loin ? dit-elle.

Mon père lui montra le château.

La Bohémienne se leva et dit quelques mots à voix basse aux enfans, en leur indiquant du doigt un point du ciel et un point de la montagne. Là-dessus, les enfans se levèrent aussi tous les trois, et se mirent en route. Le plus grand tenait le plus petit par la main et murmurait en marchant un air bohême d'un rythme doux et monotone.

Mon père prit rapidement et en silence un chemin à travers les arbres. La femme le suivait à quelque distance. Arrivés au château, le marquis ouvrit la porte d'un escalier secret qui venait aboutir à son appartement. La Bohémienne s'y engagea à sa suite, de sorte que personne ne la vit entrer. Le hasard voulut que ma mère se trouvât absente. Il n'y avait en ce moment auprès de moi que ma nourrice. Mon père lui ordonna de se retirer, et quand il fut seul, il introduisit la Bohémienne.

— Je sais, lui dit-il, que l'avenir n'a point de mystère pour les gens de ta tribu, grâce aux rapports qu'ils ont avec Satan. Dis-moi ce que deviendra cet enfant qui est là dans ce berceau. Voilà une bourse d'or pour ta prédiction, et en voilà deux fois autant que je te donnerai si tu m'annonces une destinée favorable.

En parlant ainsi, il jeta une bourse à la Bohémienne, et en posa une seconde plus forte sur le prie-dieu de ma mère. La Bohémienne se saisit avidement, et sans le regarder, de l'or du marquis; son œil ardent dévorait la bourse placée sur le prie-dieu.

— Eh bien ! dit mon père.

— Il ne faut pas tant se hâter d'interroger l'avenir, dit la Bohémienne, car on voudrait quelquefois qu'il n'eût pas répondu. Puis s'approchant du berceau et se penchant vers l'enfant endormi :

— Dors, reprit-elle, d'une voix lente et basse, dors toujours ; dites à la nourrice de cet enfant de le bercer, de le bercer sans cesse. Ses yeux sont fermés, sa bouche est muette; le souffle qui s'échappe de ses lèvres est faible comme celui d'un mourant. Bienheureux si ses yeux ne se rouvraient pas, si sa bouche restait fermée pour toujours, si son souffle allait s'éteindre! Il ne se réveillera que trop tôt. J'ai trois enfans, moins beaux que celui-ci, qui courent maintenant dans la montagne, qui, l'hiver, n'auront souvent d'autre abri que le ciel, d'autre lit que la neige, d'autre pain que des racines sauvages ; mais je ne changerais pas leur destinée contre celle de l'enfant couché dans ces langes magnifiques; voyez les lignes fatales qui se croisent sur cette main innocente.

— N'y touche pas, dit mon père en arrêtant son bras qu'elle avançait vers l'enfant.

— Tu as raison, dit la femme, car malheur à qui touchera cette main! malheur aux amis de cet enfant!

—Après! dit mon père, avec anxiété. Qu'importent les amis de l'enfant? c'est de l'enfant lui-même qu'il s'agit.

— Puis-je parler sans danger?

— Parle.

— Donne-m'en ta parole de gentilhomme.

— Je te donne ma parole de marquis chrétien qu'il ne te sera rien fait, quoi que tu puisses dire ; mais, parle, hâte-toi.

La Bohémienne promena autour d'elle des yeux inquiets, comme si elle eût cherché d'avance un refuge contre la colère du marquis; puis, le regardant en face.

— Noble Espagnol, qui crois au ciel et aux saints, prie les saints et le ciel que tout le chanvre qui a été semé le jour de la naissance de ton fils soit étouffé en germe dans la terre.

— Misérable! dit mon père avec un geste menaçant.

— Est-ce là, répondit-elle, la manière dont un gentilhomme chrétien tient sa parole ? Mais tes menaces ne sauraient faire que ce qui doit arriver n'arrive pas. *Lo que ha de ser no puede faltar*. Ce qui est écrit est écrit.

A ces mots, prononcés avec une sorte d'inspiration sauvage, mon père, consterné, cacha son visage dans ses mains. Quand il releva la tête, la Bohémienne et la bourse placée sur le prie-Dieu avaient disparu.

Balthasar s'interrompit un instant. Il avait raconté la scène précédente d'une voix tremblante. Sa figure portait des marques de terreur, comme s'il eût vu la Bohémienne se dresser devant lui. Un frémissement sympathique agita ses auditeurs. L'architecte fit de nouveau circuler les flacons, but d'un trait son verre plein et continua son récit.

Remarquez que ces zingaris, qui errent sans cesse de province en province, comme vous le savez déjà, paraissaient pour la première fois dans le pays; ils ne pouvaient donc avoir aucune connaissance de la prédiction qui concernait les Villa-Prior. Le lendemain de la scène que je viens de vous raconter, ils avaient quitté la contrée, et jamais on ne les revit. Cependant, bien que mon père eût gardé le silence absolu sur ce qui s'était passé entre lui et la Bohémienne, l'histoire transpira, et bientôt ce ne fut plus un secret pour personne.

Moi seul j'ignorai tout pendant long-temps. A mesure que je grandissais, je remarquais autour de moi un vide et un isolement qui m'attristèrent. A mon approche, une expression de pitié ou de moquerie se peignait sur tous les visages, selon que j'avais affaire à des amis ou à des ennemis de notre famille. Chacun m'évitait; les enfans de mon âge s'écartaient de mon chemin, et quand j'étais passé, les plus hardis me désignaient d'un geste ou d'un regard, en m'appelant tout bas : *le pendu*. J'étais trop jeune pour rechercher la cause de cette répugnance universelle que j'inspirais, mais j'en ressentis une impression douloureuse qui réagit sur mon caractère naturellement doux et expansif. Comme tout le monde s'éloignait de moi, je m'éloignai de tout le monde, et, tout enfant que j'étais, je me drapai de la fierté héréditaire des Villa-Prior, refoulant au fond de mon cœur les sentimens affectueux qui me débordaient.

CLÉMENT CARAGUEL.

(La suite au prochain numéro. — National.)

Esquisses littéraires. — Le Poète courtisan.

BENSERADE.

Nous écrivions, il y a peu de jours, ces vers qui nous serviront de préface et d'introduction.

> C'était un noble temps, plus noble que le nôtre,
> Que le temps où sans honte on se faisait l'apôtre
> De quelque homme de bien, grand par quelque raison,
> Par son rang, son mérite ou même par son nom;
> C'était ordre, bon goût, douce humeur et tendresse
> D'esprit bien au dessus du soupçon de bassesse,
> Que d'honorer d'un vers facile et gracieux
> Ceux qui pour nous conduire avaient créés les dieux.
> Pour l'éloge aujourd'hui notre humeur est trop fière,
> Nous avons plus de cœur que Racine et Molière,
> Mais c'est plutôt envie, orgueil que dignité,
> Bien moins indépendance encor que vanité.
> . . . .

Tous les poètes du grand siècle furent courtisans, tous pensèrent que la louange donnée les honorait. Mais parmi eux il s'en trouva qui ne furent que courtisans, et si ce ne sont pas ceux du génie le plus éminent, au moins ne furent-ils pas sans mérite et sans charme.

A leur tête paraît Benserade, poète d'une gracieuse et douce facilité, délicat, fin et excellent dans cet art d'orner et d'offrir les pensées simples et douces, vif en ses manières et un peu mol dans ses écrits : cendres renfermant quelques paillettes d'or ; il ne convient pas d'en rien perdre.

L'originalité de Benserade est tout entière dans sa double nature de courtisan et de poète. Racine, Corneille, Boileau allaient à la cour du grand roi, mais n'en faisaient point partie. Benserade appartenait à la cour, lui, et ne la quittait guère; il était grand seigneur et uniquement par l'esprit et le ton, car sa noblesse était sans quartiers et sans titres, et personne ne pensait à lui demander ses preuves. Ce fut une fortune unique au monde et qui mérite d'être considérée. J'aime à me reporter à ce temps où la louange était dans les mœurs et dans des cœurs moins envieux que les nôtres. Mon humeur se fût mieux trouvée du siècle de l'éloge que de celui du blâme. Un pouvoir respecté me paraît chose si poétique et si sainte! chose qui juge et n'est point jugée. C'était dans cet air que naissait Benserade, d'abord pourvu d'un nom qui nous semble charmant. (Et qui peut récuser l'influence des noms? leur ressemblance avec l'individu?) Celui-ci n'est-il pas heureux, aimable, galant, distingué? Impossible qu'un pareil nom appartienne à une créature lourde ou vulgaire. Regardez les lettres qui le composent : *Benserade!* vous aurez presque un portrait. Les gens sérieux ne manqueront pas de vous dire que les œuvres galantes et délicates de celui-ci ont influé sur l'idée que nous vous faisons de ce nom et sur l'impression que nous en recevons : il n'en est point ainsi, et je croirai plutôt que le nom a porté bonheur à sa poésie.

Benserade fut une fleur de ce beau siècle où il y avait tant de chênes. Il serait triste de l'oublier tout-à-fait. C'était une guirlande du temple, il en liait les belles colonnes entre elles. Le charme de ses manières l'éleva jusqu'au niveau des natures sublimes, ce fut au point qu'on a dit un moment :

Corneille, Voiture et Benserade.

C'est merveille encore que Corneille soit nommé le premier, peut-être à cause de son âge et de l'ordre des dates.

On était alors en pleine veine du grand règne de Louis, du Louis de Turenne, de Racine et de Lavallière. L'esprit était cher et précieux, quoique abondant. On lui faisait de grandes fêtes et de grands honneurs. Mme de Sévigné goûtait fort Benserade. J'en suis tout fier pour la bonne compagnie.

Benserade venait au monde en 1664, au bourg de Lions-la-Forêt, splendide et immense futaie de la haute Normandie, qui se présente à vous lorsque vous descendez la côte de Fleuri, cinq lieues avant d'arriver à Rouen ; forêt aimée des vieux ducs de Normandie et qu'on nomme *Lions*, soit parce qu'ils y en amenèrent, soit parce qu'eux-mêmes, lions terribles de guerre, étaient vus souvent à travers les ombrages druidiques de ces bois séculaires.

Le père de notre poète était maître des eaux et forêts : tout ce qui touchait alors à ces grandes choses des domaines royaux sentait la noblesse, ou du moins n'était plus roturier ; c'était la transition. Point d'aïeux, du reste, à cet homme de cour par excellence ; on se rappelle seulement qu'il était Vignancour par les femmes, mais qu'est-ce que cela, je vous le demande, au pays et au temps des grands seigneurs, des Condé et des Montmorenci ?

L'enfant était vif et prompt à la repartie, charmant dès alors.

On le fit catholique à sept ans, car il était *huguenot* (dit le Parnasse français). Comme tel il avait pour prénom *Isaac*, qui veut dire en hébreu : *ris*. Est-ce encore là un hasard ?

L'évêque qui le confirmait lui ayant demandé s'il ne voulait pas quitter ce nom juif pour en prendre un du Nouveau-Testament : *Oui dà*, répondit l'espiègle, *si l'on me donne du retour*. Il faut lui laisser son nom, dit l'évêque, il a la mine de le faire bien valoir. La réponse sentait le terroir normand, l'homme qui ne donne rien pour rien; au contraire, auquel i

faut du retour. Ce fut le seul jour qu'il eut pourtant du pays des *avisés*, car on le vit plus tard abandonner un héritage considérable plutôt que de plaider pour l'obtenir. Je ne sais si c'est à cause de cette humeur désintéressée qu'on le destina d'abord à l'église; on se trompa très fort; il lui fit vite la grimace, bien que la carrière lui fût ouverte par le cardinal de Richelieu; mais, disent les revues de l'époque, *une actrice lui fit tourner la tête et il fit des vers galans*. Ce n'est pas une des moindres choses à admirer que cette honnêteté et cette franchise qui lui inspira de ne pas mêler la galanterie au sacerdoce, chose assez facile et tolérée alors, tellement que l'ami-compagnon de ses parties à l'hôtel de Bourgogne était un jeune abbé; l'un courtisait la Valiote et l'autre la belle Rose.

Il faut estimer les caractères aimables et légers qui ont cette probité et cette solidité; l'hypocrisie en pareille matière nous semble ce qu'il y a de plus hideux et de plus insolent.

C'était le défaut le plus étranger à notre aimable poète. Il fut, on le voit bien, un singulier courtisan : rien ne pouvait l'obliger à faire ce qu'il ne voulait pas faire, à dire ce qu'il ne pensait point, à dire autre chose que ce qu'il pensait; et toujours cela lui réussit. Grande leçon! Peut-être avait-il pris cette franchise cavalière près de l'amiral de Brezé, lequel fut enlevé à ses côtés d'un boulet de canon, sans que le jeune homme en sourcillât. S'il fit des réflexions, on ne le sut que lorsqu'on le vit décidément se produire à la cour.

Le théâtre occupa d'abord son *génie* (c'est le mot de son biographe). Quel sens avait donc alors ce mot-là? Corneille et Racine vivaient cependant! On eut de lui, la *Cléopâtre*, la *Mort d'Achille*, une *Iphis*, un *Gustave*, un *Méléagre*! Qu'est-ce qu'est devenu tout cela?

Le vrai triomphe, l'apothéose terrestre arrive avec les vers galans, les sonnets, les ballets! Les ballets, ce goûts passionné de Louis XIV. Le mérite éminent de Benserade était de faire poser les belles dames de la cour pour animer ses déesses de la fable, si bien qu'on les reconnaissait en leurs manières, leur caractère et leur langage. Ces rapprochemens si loin du vrai et du raisonnable avaient alors un succès fou. Racine lui-même céda bien un peu à cette mode dans le Pyrrhus et dans l'Achille. Les *belles dames* en surent un gré infini à Benserade, et leur reconnaissance prit plaisir à se manifester de plusieurs façons, même par des pensions que plusieurs lui faisaient et qui l'*aidaient à vivre fort agréablement*. Je ne vois pas qu'on l'ait blâmé de cette qualité d'*homme entretenu*, et lui en voudra qui voudra : c'était un si honnête homme d'ailleurs! si franc, si loyal, cela allait jusqu'à l'effronterie; il sut donner bonne mine même à ce cynisme de la plaisanterie. Croirait-on qu'admis à l'Académie française, après quelques phrases des plus lestes, des plus dégagées, des plus cavalières, telles que celles-ci : « Ce serait un mauvais début que de vous fatiguer d'un long discours, et j'ai hâte d'être quitte d'un compliment qui » sent la harange, souffrez cette impertinence d'autant plus excusable » qu'elle est d'un homme qui jusqu'ici n'a point paru pressé d'être des » vôtres. » il ne trouva rien de mieux à faire que de dire à chacun des quarante les vérités les plus malignes sur leurs travers et leurs ridicules. Son thème était de faire passer cela avec de la grace, de l'esprit et une espèce de bonhomie! Les portraits parurent piquans; la chose hardie, de sel et de bon goût; le premier mouvement fut de rire ensemble de la nouveauté..., mais la réflexion ne fut pas une épreuve favorable, le lendemain de la plaisanterie est souvent sérieux, la compagnie fut mortifiée. On se plaignit fort; Benserade était bon enfant, il déchira la pièce, ne l'imprima jamais, et cela est fort regrettable. Peut-être elle eût rendu l'auteur tout à fait immortel. Les journaux de ce temps la disent d'un tour inimitable et d'une gaîté toute charmante. Pourquoi les immortels n'eurent-ils pas un meilleur caractère? Il faut être juste, nous en ririons encore. On n'exigea pas du favori de Louis XIV une autre réparation, il continua d'être aimé, recherché, fêté, d'être en un mot *les délices de la cour*.

Y songez-vous? les délices de la cour de Louis XIV, d'une cour où parlait madame de Sévigné! Je ne vous citerai pas d'autre nom. Elle et lui furent de remarquables preuves que sous la tyrannie, l'esprit, le véritable esprit, a son franc parler. Benserade s'attaqua même à Molière qui faisait aussi des ballets! (ô grand homme!) les paroles d'un ballet! je m'étonnais quelquefois du style maniéré, prétentieux, affecté de cette partie des œuvres du grand poète. Vous n'en savez peut-être pas la cause? il avait à se venger de Benserade. Il l'imita! mais si parfaitement, que ce fut un sourire général, car il avait trop d'esprit pour ne pas laisser voir la caricature dans sa copie. Je demande une note aux *ballets*, dans la prochaine édition de Molière. Telles furent les seules agitations de cette vie élégante, passée dans le beau temps. Vie complète dans son espèce, supériorité non contestée dont le souvenir a survécu aux œuvres.

C'est pitié, je vous assure, que de lire pareilles choses rimées, et une véritable profanation de la poésie; il règne en tout cela une triste prétention qui vous rend de glace à tous ses efforts et à toutes ses intentions.

Ses rondeaux n'ont pas meilleure mine, malgré la magnifique édition qu'en fit faire le roi, et qui ne coûta pas moins de quatre mille livres avec toutes ses gravures. Mme de Sévigné, dont le moindre mot vaut toutes les œuvres de Benserade, disait de ces rondeaux : à les passer au crible il en resterait peu Il n'y a qu'elle au monde pour formuler de ces arrêts, nous appelons pourtant de celui-ci, mais à *minimâ*, et nous disons :

A les passer au crible il n'en restera point : le temps est ce terrible crible qui n'a rien laissé.

Nous n'avons guère de refuge contre tous ces déplorables petits vers avec quelques pensees philosophiques et pieuses, ordre d'idées où cette aimable et loyale nature eût eu beaucoup plus de succès. Ce sont de charmans vers que ceux sur la retraite de Gentilly, qui se terminent ainsi :

> Le monde a bien plus d'un détour
> Par où s'égare qui s'y fonde;
> Tout en est mauvais, et la cour
> Pire que le reste du monde.

Voilà pourtant le dernier mot des hommes de cœur que la cour a comblés de ses graces et de ses faveurs.

Et puis enfin, ce qu'il faut redire de temps en temps quand on aime les poètes et les vers, c'est ce fameux sonnet de Job qui, avec celui de Voiture à Uranie, partagea la ville et la cour; les voulez-vous relire tous deux?

SONNET SUR JOB, A ***.

> Job, de mille tourmens atteint,
> Vous rendra sa douleur connue
> Et raisonnablement il craint
> Que vous n'en soyez point émue.
>
> Vous verrez sa misère nue,
> Il s'est lui-même ici dépeint,
> Accoutumez-vous à la vue
> D'un homme qui souffre et se plaint.
>
> Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
> On voit aller des patiences
> Plus loin que la sienne n'alla;
>
> Il souffrit des maux incroyables,
> Il s'en plaignit, il en parla,
> J'en connais de plus misérables.

Comme cela est encore frais et vif après deux cents ans!

Voici le concurrent :

SONNET A URANIE (de Voiture).

> Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
> L'absence ni le temps ne me peuvent guérir,
> Et je ne vois plus rien qui m'en puisse guérir
> Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.
>
> Dès long-temps je connais sa rigueur infinie,
> Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr,
> Je bénis mon martyre, et content de mourir,
> Je n'ose murmurer contre sa tyrannie :
>
> Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
> M'invite à la révolte et me promet secours.
> Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,
>
> Après beaucoup de peine et d'efforts impuissans,
> Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
> Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

N'est-ce pas qu'ils sont charmans? J'en demande pardon aux gens d'avis contraire, mais je préfère de peu de chose pourtant celui de Voiture; son début est un des meilleurs, peut-être le meilleur des sonnets connus. Si la fin avait plus de trait, ce serait la perfection, et *Despréaux* n'eût pas dit du sonnet :

> « Que cet heureux phénix est encore à trouver! »

(Le mauvais vers par parenthèse!)

Ce même Despréaux a dit encore en parlant de mon sujet, car c'est le poète de l'aphorisme :

> « Que de son nom chanté par la bouche des belles,
> » Benserade en tous lieux amuse les ruelles..... »

Il y avait mieux à dire d'un esprit si fin et si bien tourné, d'un caractère si estimé, d'un dévoûment si chevaleresque à son prince, d'un cavalier si accompli qui prouva tant de fois :

> Qu'on peut être honnête homme et faire *bien* des vers.

Nous n'avons plus qu'un mot à ajouter, et c'est sur l'étrange mort de ce courtisan célèbre.

On était dans ce temps-là très fort sur les remèdes de *précaution*. En pleine santé on se purgeait, on se saignait pour la maladie à venir. Benserade avait soixante-dix-huit ans lorsqu'il se dit : Je ferais peut-être bien de me faire saigner, par *précaution*. L'idée était bonne, vous l'allez voir. Le chirurgien est mandé, il saigne et coupe l'artère, ce que voyant il perd la tête, et se sauve en laissant le malade mourir au bout de son sang! Molière n'a donc pas connu ce trait; il eût fait une tragédie de son *Malade imaginaire*.

Ainsi périt l'auteur de Cléopâtre et du sonnet de Job :

> J'en connais de plus misérables.

P. S. Comme nous terminions, il nous vient ce sonnet qui résume assez notre discussion. Nous avons tant lu de sonnets pour vous écrire ces pages, que la maladie nous en est venue, et en voilà les suites :

SONNET SUR BENSERADE.

Poète, j'aime assez une muse élégante :
Pour sentir bon, l'esprit n'en a pas moins d'attraits,
Mais le monde lettré trouve les vers mauvais,
S'ils ne portent au front l'étiquette pédante :

Benserade a bien su dans sa verve galante,
Trouver la poésie avec des habits frais,
C'est un charmant mérite et que je chercherais,
Si cherchais encar, mais rien plus ne me tente.

J'oppose Benserade aux esprits malheureux
Qui de nos jours encore ont l'étrange manie
De ne rimer jamais qu'avec des doigts crasseux,

Disant qu'à cette marque on connait le génie,
Affirmant (et beaucoup l'ont cru dans l'univers,)
Qu'un *gant jaune* jamais n'écrivit un bon vers.

ULRIC GUTTINGUER.
(France littéraire.

Poésie.

LE CHEVAL ARABE ET LE CHEVAL NORMAND.

APOLOGUE.

Deux coursiers égaux en beauté
Obéissaient au même maître;
Ce maître les traitait avec égalité :
Peine, repos, labeur, bien-être,
Tout leur était commun, l'hiver comme l'été ;
Mais un accident vint distraire,
Un beau matin, ce bon accord.
Chacun d'eux prétendait et prétendait bien fort
Avoir le pas sur son confrère.
Or, la querelle eut lieu, voici comment ;
Un des coursiers disait sa noblesse surgie
Du sang arabe pur; l'autre, du sang normand.
L'arabe avait sa généalogie.
Comme tous les chevaux vantés dans son pays,
Il s'écriait : — Quoi ! mes aïeux jadis
Ont porté sur leur dos des princesses persanes ,
Des califes et des sultanes !
Et je serais contraint de prendre un pas égal
A celui que le maître imprime a mon rival ?
Quel déshonneur ! ah ! j'en rougis de honte!
Son compagnon disait : — Moi, ma race remonte
Bien aussi haut, sans qu'on en tienne compte;
Car loin de nous vieillir, le maquignon normand
Nous rajeunit toujours en nous vendant !
Pourtant je puis juger, car ma force est extrême,
Que mes aïeux étaient tous forts de même ;
Au reste, je ne sais si mes pères jamais
Ont galopé sous des princes français !
Mais à l'aspect d'une large encolure,
On peut bien voir qu'on est de race pure,
Et qu'on descend d'un des meilleurs chevaux
Qui jamais aient trotté dans le pays de Caux !
Ainsi parlant, il dressait sa crinière,
Frappait du pied, faisait feu des nazeaux.
Bref, dès qu'au même char, on mettait nos rivaux,
Chacun des deux, tirant en sens contraire,
Empêchait l'autre de rien faire!
Aussi, leurs efforts opposés
Doublant la peine de l'ouvrage,
Tous les deux succombaient de fatigue épuisés !
De plus, fort mal nourris, où prendre du fourrage?
Point de moisson sans labourage !
Heureusement que le fermier
Etait un homme fort habile,
Et savait assez son métier
Pour faire à ses chevaux une humeur plus docile.
Il prend une houssine et les fait sans façon
Aller tous deux à l'unisson.
Il s'ensuivit une récolte pleine,
Qui coûta moitié moins de peine
Aux deux rivaux pour leur bien réunis.
Et le normand disait : — Compagnon, que t'en semble?
Nous sommes fort heureux d'avoir été punis,
Le char n'a plus de poids dès qu'on le tire ensemble.
— C'est vrai, reprit l'arabe, on nous a ménagés,
Quand nous avions besoin d'être un peu corrigés!
Puisque nous nous servons, aimons-nous davantage.
Depuis ce jour, chacun au labourage,
Aida de ses efforts son utile voisin...
La ferme eut un double fermage,
Et les chevaux un double picotin!

D'ÉPAGNY.

L'ÉTOILE DES MERS.

HYMNE A LA VIERGE, A BORD DE L'IBÉRIE.

« Mais bellu que o fulgor que ao sol precorre. »
BOCCACE.

Brille, et que ta lueur nous guide et nous console!
Brille, astre de salut, sur l'océan brumeux!
Comme un phare sacré, que ta sainte auréole
Dirige notre esquif sur les flots écumeux!
Soutiens-nous, sauve-nous, ô Vierge tutélaire!
O toi que Dieu donna pour mère aux malheureux!
Qu'en un jour de clémence il promit à la terre,
Toi qu'il remplit de grace, ô Vierge, amour des cieux!
Pure rose d'Eden que n'a point profanée
Le souffle qui ternit tout un monde en sa fleur,
Mystérieuse rose à Dieu prédestinée,
Couronne des élus au séjour du bonheur,
Plains, ah! plains cette terre aux larmes condamnée,
Où tu languis un jour;
Et des monts éternels, que ta tige inclinée
Sur l'univers souffrant verse un parfum d'amour!

Brille, et que ta lueur nous guide et nous console,
Brille, astre de salut, sur l'Océan brumeux!
Comme un phare sacré, que ta sainte auréole
Dirige notre esquif sur les flots écumeux!

Comme un nid balancé sur la branche du saule,
Et qu'un enfant folâtre en arrache en ses jeux,
Tombe, et, jouet des vents, roule, fuit et s'envole
Sur le torrent rapide aux tourbillons neigeux;
Telle, au gré des autans, sur la vague infidèle,
Sans qu'aucun astre ami protége son retour,
Errante et loin du port, flotte l'arche si frêle
Où, pauvre oiseau, je chante et gémis tour à tour.

Brille et que ta lueur nous guide et nous console,
Brille, astre de salut, sur l'océan brumeux !
Comme un phare sacré, que ta sainte auréole
Dirige notre esquif sur les flots écumeux!

Vois! par mes soins pieux, l'autel de coquillage
Déja s'est élevé sur un bronze assoupi ;
J'y dépose le lis qu'au champ de l'ermitage,
La veille du départ, avec foi, j'ai cueilli.
Pur, il s'épanouit au doux soleil de France,
Et par ton saint temple abrité,
Emblême de candeur, de paix et d'espérance,
Que des noirs aquilons le souffle a respecté!

O Vierge, tu le sais, dés ma tendre jeunesse,
Je t'offris mes concerts, et mes vœux et mes pleurs ;
Quand mon front de douze ans se voila de tristesse,
Mon luth te raconta mes naïves douleurs;
Mourante je chantais : « Prends mes jours purs encore!
» Heureux l'enfant pieux qui s'endort au Seigneur,
» Et la vierge expirant à sa première aurore
» Comme un lis moissonné dans sa pure blancheur! »

Mais tu n'as pas voulu rompre sitôt mes chaînes.
J'ai vécu : ce calice amer je l'ai tari!
Durant de longues nuits, sur ces vagues lointaines,
A soupiré mon luth, écho d'un bord chéri ;
Mais, calme en sa douleur, tu le sais, Vierge sainte,
Rassuré par ton nom,
Ce faible cœur de femme ignorait toute crainte,
Quand les flots se dressaient, quand grondait l'aquilon.

Je pressais sur mon sein ta glorieuse image,
Et croyais m'appuyer sur un bras tout puissant ;
Mêlant un chant d'amour aux longs cris de l'orage,
Je disais, l'œil fixé sur le ciel menaçant :

« Brille, étoile des mers, apparais blanche et belle!
» Que ta présence annonce et ramène un beau jour!
» Guide-moi, guide-moi vers le port que j'appelle,
» Terme d'un long exil, objet d'un saint amour! »

Si ma prière, hélas! ne doit être exaucée,
France, si loin de toi je dois vivre et mourir,
Près de ce mât tremblant, par la lame bercée,
De mon dernier sommeil si je dois m'endormir,
Sur moi si dés ce jour cette onde courroucée
Doit rouler et mugir,
Ou sur l'écueil désert par la vague lancée,
Si ma cendre oubliée à jamais doit languir ;

Eh bien qu'il soit ainsi! qu'importe où cette argile
Gise, informe débris dans un cercueil pressé,
Et comme un chaume éteint, une poussière vile,
Engraisse un froid gazon, nourrisse un ver glacé?
Qu'importe où du ramier la compagne plaintive
Cesse de soupirer sur le tremblant rameau?
Qu'importe où s'aille perdre une onde fugitive ?
Qu'importe où l'aquilon jette un frêle roseau?

O tombeau paternel! sol natal! chère France!
Temple où l'eau du baptême a coulé sur mon front,

Adieu ! mère adorée, et vous, amis d'enfance,
Voyez, voyez les cieux qui nous réuniront !
Assez et trop long-temps sur cette terre aride
J'ai cherché le bonheur;
Le bonheur d'ici-bas est un rêve perfide,
Un bruit qui nous égare, un mirage trompeur.

Comme passe au désert la brise gémissante,
J'ai passé sur ce globe et sillonné ces flots.
Comme une ombre oubliée et dans l'espace errante,
J'implore le cercueil pour trouver le repos.
Moins ardente, en ce lieu d'espoir et de supplice
Où le crime s'efface, expié par l'amour,
Une ame que retient la divine justice
Implore la clarté de l'immortel séjour.

Oui, de jours et d'ennuis, j'en ai trop... Dieu terrible !
Ce lourd fardeau, long-temps faudra-t-il le porter ?
En captif résigné, quand la fuite est possible,
Je veux user mes fers, et non les rejeter;
Mais l'alcyon blessé qui d'une aile sanglante
Rase les flots amers,
Succombe à la douleur, et, quand vient la tourmente,
S'il ne trouve un appui, s'abîme au sein des mers !

Sois ma force et mon guide, ô Vierge tutélaire !
O toi que Dieu donna pour mère aux malheureux !
Toi qu'en un jour de grâce il promit à la terre,
Sois ma force et mon guide, ô Vierge, amour des cieux !
Brille, et que ta lueur m'éclaire et me console !
Brille, astre de salut, sur l'océan brumeux !
Comme un phare sacré, que ta sainte auréole
Dirige mon esquif sur les flots écumeux ! (1)

LA CHIROMANCIE.

L'histoire des erreurs de l'esprit humain est assurément aussi curieuse que celle des véritables conquêtes de la science. Elle ne manque point en outre d'utilité, car elle nous tient en garde contre l'admission, sans examen, des croyances populaires.

De toutes ces erreurs, la plus étrange est, sans doute, celle qui a voulu voir dans les plis de la main les caractères mystérieux où se trouvent tracés les mystères de la vie.

Assurément, une main de forme pure annonce un homme de race ; la blancheur, la finesse de la peau, les callosités des phalanges, la force des muscles peuvent servir à donner des inductions sur la profession et les habitudes d'un individu. Mais voilà tout. Les plis, les lignes n'ont rien de mystérieux, ils sont le résultat des mouvemens nécessaires pour les que doigts agissent, se meuvent et étreignent.

Nous copions textuellement ce qui suit dans un livre de chiromancie :

On appelle *Chiromancie* l'art de connaître le sort futur des personnes sur la seule inspection des lignes qu'elles ont dans la main. Ce mot vient du grec ; et il y a bien long-temps que la science qu'il désigne est en usage.

Mais comme peu de personnes la connaissent véritablement, il ne sera pas inutile d'en donner les principes en abrégé.

Il y a à la main cinq doigts : le premier se nomme le *pouce ; le* second, *l'index* ; le troisième, *le doigt du milieu* ; le quatrième, *le doigt annulaire ;* et le cinquième, *le petit doigt.*

L'intérieur de la main étendue se nomme la paume ; c'est là que se trouvent les lignes sur lesquelles on peut apprendre les secrets de l'avenir.

La première de ces lignes est la *ligne de la jointure*, qui se trouve sous le bras, dans le passage du bras à la main, et qui est plutôt un pli qu'une ligne.

La seconde est la *ligne de la vie*, qui commence entre le pouce et l'index, entoure la petite éminence qui se trouve au-dessous du pouce, et finit au milieu de la ligne de la jointure.

La troisième est la *ligne de santé*, qui a la même origine que la ligne de vie, entre le pouce et l'index ; elle coupe la main en deux, et finit au milieu de la base de la main, entre la jointure du poignet et l'origine du petit doigt.

La quatrième est la *ligne de la fortune*, qui commence à l'origine de l'index, et qui finit sous la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt.

La cinquième ligne, qui ne se trouve pas dans toutes les mains, se nomme la *ligne du triangle*, parce que, commençant au milieu de la jointure, sous la racine du pouce, et finissant près de la racine du petit doigt, elle forme ordinairement un triangle assez parfait.

C'est de ces cinq lignes, et des rides légères qui se remarquent sur les cinq doigts, qu'on peut tirer des notions utiles sur le caractère et sur le sort futur des personnes.

LIGNE DE LA JOINTURE.

Si la ligne de la jointure, quelquefois double, est vive et colorée, elle annonce une heureuse santé. Droite et également marquée dans toute sa longueur, elle promet des richesses et du bonheur.

Si la jointure présente quatre lignes visibles, égales et droites, on peut s'attendre à des dignités et à de riches successions.

Si la ligne de la jointure est traversée de trois petites lignes perpendiculaires, ou marquée de quelques points bien visibles, c'est pour un homme un signe certain qu'il sera trahi.

S'il sort de la jointure de petites lignes qui se perdent sous la racine du pouce, c'est l'assurance qu'on sera trahi par ses proches.

Des lignes qui partent de la jointure et se perdent le long du bras, annoncent qu'on sera exilé de sa patrie.

Si ces mêmes lignes se perdent dans la paume de la main, elles annoncent de longs voyages sur terre et sur mer, et une vie continuellement agitée.

Si dans la jointure de la main d'une jeune fille il se trouve trois lignes qui se perdent, l'une sous la racine du petit doigt, l'autre sous la racine du doigt du milieu, la troisième vers la racine du pouce, cette malheureuse fille mourra jeune.

Une femme qui porte la figure d'une croix sur la ligne de la jointure, est chaste, douce, remplie d'honneur et de sagesse ; elle fera l'orgueil et le bonheur de son époux.

LIGNE DE VIE.

La ligne de vie, qui se nomme aussi *ligne du cœur*, commence, comme nous l'avons dit, au haut de la paume de la main, entre la racine du pouce et la racine de l'index : elle passe sous l'éminence de la racine du pouce et va se perdre vers le milieu de la jointure.

Si cette ligne est longue, marquée, égale, vivement colorée, elle présage une vie exempte de maux et une verte vieillesse.

Si cette ligne est sans couleur, tortueuse, courte, peu apparente, séparée par de petites lignes transversales, elle dénote une vie courte, une mauvaise santé, un caractère nul.

Si cette ligne est étroite, mais longue et bien colorée, elle désigne la sagesse, l'esprit ingénieux, la générosité du cœur.

Si elle est large et pâle, c'est le signe de la grossièreté, quelquefois de la sottise.

Si elle est profonde et d'une couleur inégale, c'est-à-dire marquée de taches rouges et livides, elle dénote la malice, la duplicité, le babil, la jalousie, la présomption.

Si la ligne de vie est profonde, large et rouge, elle indique le naturel d'un ivrogne et le goût de la fourberie.

Si la couleur de cette ligne est d'un bout à l'autre entremêlée de livide et de rouge foncé, elle annonce la colère, les emportemens, un naturel porté à des accès de fureur.

Lorsqu'à son origine, entre le pouce et l'index, la ligne de vie se sépare en deux, de manière à former la fourche, c'est le signe de l'inconstance et de l'instabilité.

Un homme qui porte cette marque s'attache toujours au parti qui domine, change d'amis tous les mois, et d'habitudes tous les jours.

Une croix sur la ligne de vie, dans la main d'une femme, annonce l'amour du vice.

Si cette ligne est coupée vers le milieu par deux petites lignes transversales et bien apparentes, c'est le signe d'une mort prochaine.

Si la ligne de vie est entourée de petites rides, qui lui donnent la forme d'une branche chargée de rameaux, pourvu que ces rides s'élèvent vers le haut de la main, c'est le présage des richesses et des honneurs ; c'est, selon quelques chiromanciens, le plus heureux de tous les signes.

—Mais si ces rides, qui forment de petits rameaux, sont tournées vers le bas de la main, elles annoncent la pauvreté et une ruine peu éloignée.

Si ces rides sont droites et divisent transversalement la ligne de vie, elles promettent un mélange de biens et de maux.

Toutes les fois que la ligne de vie est interrompue, brisée, c'est autant de maladies.

Et si ces points sont rouges ils annoncent un grand péril dans une aventure galante.

Si l'on trouve sur la ligne de vie un point entouré d'un petit cercle, on sera borgne, parce que cette figure annonce la perte d'un œil.

Si ce signe est double, on doit craindre de devenir aveugle.

Si cette croix est au contraire à la fin de la ligne de vie, elle présage qu'on mourra sur l'échafaud.

LIGNE DE SANTÉ.

La ligne de santé est appelée aussi *ligne du milieu*, parce qu'elle coupe la main en deux parties : elle commence entre la racine du pouce et la racine de l'index, à l'origine de la ligne de vie, avec laquelle elle forme un angle alongé. Elle traverse la paume et se perd au bas de la main, à une distance à peu près égale du petit doigt et de la jointure du poignet.

Quand cette ligne est droite, bien marquée, d'une couleur naturelle, elle donne la santé et l'esprit, le jugement sain, une heureuse mémoire et une conception vive.

Si elle est longue, on jouira d'une heureuse santé jusque dans l'extrême vieillesse : elle indique aussi le courage.

Si elle est tellement courte, qu'elle n'occupe que la moitié de la main, elle dénote la timidité, la faiblesse, l'opiniâtreté, l'avarice ; et si elle est livide, la perfidie.

(1) Extrait d'un joli recueil de vers, par Mlle Pauline de Flaugergues. Cette intéressante publication est intitulée ; *Au bord du Tage*, et se vend chez Olivier-Fulgence, rue Cassette, 8.

Si elle est recourbée vers le petit doigt, elle présage une vieillesse pauvre.

Si cette courbure forme une espèce de crochet, c'est le signe de la méchanceté.

Si la ligne de santé se recourbe vers la jointure du poignet, elle dénote la sottise et la grossièreté.

Lorsqu'elle est tortueuse, elle donne le goût du vol.

Droite, au contraire, et d'une couleur brillante, c'est la marque d'une conscience pure et d'un cœur juste.

Large, profonde et d'un rouge épais, cette ligne annonce la rudesse et l'imprudence.

Si elle est chargée de petits *O*, c'est autant de meurtres que l'on commettra, si l'on n'y prend garde.

Si cette ligne s'interrompt vers le milieu, pour former une espèce de demi-cercle, c'est le présage que l'on sera exposé à de grands périls avec les bêtes féroces.

S'il s'élève une petite croix au milieu de la ligne de santé, on peut s'attendre à mourir dans l'année.

LIGNE DE LA FORTUNE.

La ligne de la fortune commence sous la racine de l'index, et se termine à la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt. Elle est presque parallèle à la ligne de santé.

Si la ligne de la fortune est égale, droite, assez longue, et bien marquée, elle annonce un excellent naturel, la force, la modestie, et la constance dans le bien.

Si au lieu de commencer sous la racine de l'index, entre l'index et le doigt du milieu, elle commence presque au haut de la main, c'est le signe de l'orgueil et de la cruauté.

Si elle est très rouge dans sa partie supérieure, elle dénote l'envie, elle annonce un délateur, prompt à nuire et heureux du mal d'autrui

Si la ligne de la fortune est chargée de petites lignes formant des rameaux qui s'élèvent vers le haut de la main, elle présage les dignités, le bonheur, la puissance et les richesses.

Mais si cette ligne est absolument nue, unie, sans rameaux, elle présage la misère et l'infortune.

Si les rameaux dont elle est ordinairement chargée sont au nombre de trois, qu'ils se dirigent vers le haut de la main, du côté de la ligne de santé, c'est l'indice d'un esprit enjoué, d'un cœur généreux ; c'est le signe de la modestie et de l'amabilité.

Il est rare qu'avec ces trois rameaux on ne plaise point aux dames ; et avec ces trois rameaux, aucune dame ne doit craindre de manquer de mari.

S'il se trouve une petite croix sur la ligne de la fortune, c'est la marque d'un cœur libéral, ami de la vérité, bon, affable, orné de toutes les vertus.

Si la ligne de la fortune, au lieu de naître où nous l'avons dit, prend racine entre le pouce et l'index, au même lieu que la ligne de santé, de façon que ces deux lignes forment un angle aigu, on doit s'attendre à de grands périls, à des chagrins, à l'ennui de la vie. Il faut alors de la philosophie pour ne pas gagner la mélancolie.

Si la ligne de santé ne se trouvait pas au milieu de la main, et qu'il n'y eût que la ligne de vie et la ligne de la fortune, réunies à leur origine, de manière à former un angle, c'est le présage qu'on perdra la tête à la bataille, ou qu'on sera blessé mortellement dans quelque affaire.

En tout cas, on ne doit pas s'attendre, avec ce signe, à une mort naturelle.

Si la ligne de la fortune est droite et déliée dans sa partie supérieure, elle annonce le talent de gouverner sa maison et de faire une face honnête à ses affaires.

Si cette ligne est interrompue, vers le milieu, par de petites lignes transversales, elle indique l'adulation et la duplicité : qualités qui finissent par amener la haine générale.

Si la ligne de la fortune est pâle dans toute sa longueur, elle promet la pudeur, mais une grande faiblesse de corps et d'esprit.

Si la ligne de la fortune manque totalement dans la main, c'est un mauvais pronostic. La personne privée de cette ligne n'a aucun caractère ; déguisée, on aurait peine à reconnaître son sexe, parce qu'elle tient de l'homme et de la femme ; elle a plus de dispositions pour le mal que pour le bien, peu de constance, et du penchant à se fâcher pour la moindre chose.

Si dans la partie inférieure, la ligne de la fortune est coupée par de petites lignes transversales, c'est autant de nouveaux mariages qu'on fera ou qu'on a déjà faits.

LIGNE DU TRIANGLE.

La ligne du triangle est ainsi nommée, parce que, commençant au milieu de la jointure du poignet, et finissant vers la racine du petit doigt, ou vers la racine du doigt annulaire, elle forme un triangle assez parfait avec la ligne de vie et la ligne de santé.

Mais la ligne du triangle manque dans beaucoup de mains, sans qu'on en soit plus malheureux. Les principales lignes sont la ligne de vie, la ligne de santé et la ligne de la fortune.

Si la ligne du triangle est droite, apparente (car ordinairement elle paraît peu), et qu'elle s'avance jusqu'à la ligne de santé, elle promet de grandes richesses.

Si elle se prolonge jusque vers la racine du doigt du milieu, elle donne les plus heureux succès.

Mais si elle se perd au dessous de la racine du petit doigt, vers le bas de la main, elle amène des malheurs, des rivalités, des haines.

Si elle est tortueuse, inégale, de quelque côté qu'elle se dirige, elle annonce que l'on ne sortira pas de la pauvreté.

LE POUCE.

Quand l'éminence qui se trouve au dessous du pouce, et qui en forme la racine, est douce, unie, sans ride, agréablement colorée, c'est l'indice d'un heureux tempérament.

Si la racine du pouce est ornée d'une petite ligne, parallèle à la ligne de vie, et voisine de cette dernière ligne, c'est aussi aussi le présage des richesses.

Si l'éminence qui se trouve au-dessous du pouce est chargée de plusieurs petites lignes, parallèles à la ligne de vie, on sera riche dans sa jeunesse et pauvre dans l'âge avancé.

Si les lignes qui couvrent l'éminence du pouce se dirigent dans un autre sens, c'est-à-dire si elles viennent de la jointure du pouce à la ligne de vie, on sera pauvre dans ses jeunes ans, et riche dans la vieillesse.

Si cette éminence est à la fois chargée de lignes qui se croisent en longueur et en largeur, on sera riche toute la vie, ou du moins on jouira d'une douce aisance.

Si le pouce est traversé, dans sa longueur, de petites lignes qui se rendent de l'ongle à la jointure, ces lignes promettent un grand héritage.

Mais si le pouce est coupé de lignes transversales, comme les plis des jointures, c'est le signe de voyages longs et périlleux.

Si le pouce, ou la racine du pouce, présente des points ou des étoiles, c'est l'enjoument, la gaîté, et cet heureux naturel qui fait trouver partout le plaisir.

La figure d'une ou de plusieurs petites croix dénote la piété, la dévotion et l'amour de la retraite.

L'INDEX.

Quand la petite éminence qui forme la racine de l'index est unie et agréablement colorée, c'est le signe d'un heureux naturel et d'un cœur porté à la vertu.

Si cette éminence est chargée de petites lignes, doucement marquées, on recevra des honneurs et des dignités importantes.

Si ces lignes sont nombreuses et serrées, et que l'on embrasse l'état ecclésiastique, on peut presque s'attendre à devenir cardinal.

Si les plis que forme la seconde jointure de l'index sont larges et d'un rouge foncé, ils annoncent un homme indolent.

Si le dessous de l'index est traversé d'une ligne dans toute sa longueur, on mourra de mort violente.

Si la jointure qui avoisine l'ongle de l'index est doucement plissée et naturellement colorée, elle dénote une humeur affable, une voix sonore ; la même personne aura les deux premières dents de la mâchoire supérieure un peu fortes, sans en paraître plus laide.

Plusieurs petites lignes entre la seconde jointure et la racine de l'index présagent de riches successions de la part de parens éloignés, dont on n'attend rien.

DOIGT DU MILIEU.

Si l'éminence qui forme la racine du doigt du milieu est unie et naturellement colorée, elle marque la simplicité et l'amour du travail.

Mais si cette éminence est chargée de rides, c'est le signe de l'inquiétude, c'est l'indice d'un esprit prompt à se chagriner.

Si la jointure qui sépare la main du doigt du milieu présente des plis tortueux, elle désigne un jugement lent, un esprit paresseux, une conception dure.

Une petite ligne dans la main d'une femme, de chaque côté de la racine du doigt du milieu, annonce de bonnes dispositions pour être mère. On peut même assurer, si ces lignes sont bien marquées, que cette femme mettra au monde des garçons.

Une femme qui aurait sous le doigt du milieu, entre la seconde jointure et la jointure voisine de l'ongle, la figure d'une petite croix, porterait là un signe heureux pour l'avenir. Chez un homme, ce signe change de nature, car il présage des malheurs.

La femme qui aura entre ces deux jointures cinq ou six petites lignes disposées en long, accouchera d'un fils qui sera prêtre.

Ce fils sera tué, s'il se trouve au milieu de ces lignes un point ou la figure d'une étoile.

LE DOIGT ANNULAIRE.

Il y a au-dessous du doigt annulaire, comme sous les autres doigts, une légère éminence qui en forme la racine.

Si cette éminence est chargée de petites lignes naturellement marquées, elle annonce un esprit vif et heureux, de l'éloquence, des talens pour les emplois politiques et ecclésiastiques, peut-être un peu d'orgueil.

Si ces lignes ne sont qu'au nombre de deux, elles donnent moins d'éloquence, mais aussi plus de modestie et plus de probité.

Si la racine du doigt annulaire est chargée de lignes croisées les unes sur les autres, celui qui porte ce signe sera victorieux de tous ses ennemis, et l'emportera sur ses rivaux.

Si ces lignes sont déliées et d'une couleur un peu vive, elles dénotent la gaîté et les talens agréables.

Si elles sont tortueuses et d'un rouge épais, elles décèlent et présagent des maladies.

Si elles forment des croix de saint André, c'est le signe de la modération et de la prévoyance.

Une femme qui aura sous le doigt annulaire, auprès de la seconde jointure, de petites lignes disposées en long, sera enrichie par son mari, qui acquerra une immense fortune pour la lui donner.

Si ces lignes sont auprès de la jointure voisine de l'ongle, cette femme sera dévote, et peut-être s'enfermera dans un cloître.

LE PETIT DOIGT.

Si la légère éminence qui forme la racine du petit doigt est unie, sans rides, également colorée, on aura un heureux tempérament, de la constance dans l'esprit et dans le cœur ; les hommes, de la modestie ; les femmes de la pudeur et une vertu inaltérable.

Si cette éminence est traversée par deux petites lignes qui se dirigent vers le petit doigt, c'est la marque de la libéralité.

Si ces lignes sont d'un rouge obscur, interrompu de taches livides, en quelque nombre qu'elles se trouvent, elles dénotent l'esprit de mensonge et l'instinct du vol.

Si la jointure qui unit le petit doigt à la main est chargée de lignes tortueuses, elle donne de grandes espérances, et promet au moins les faveurs de la fortune.

Une femme qui a au bout du doigt la figure d'une croix plus ou moins formée, est insolente et babillarde.

Deux lignes, formant un angle au-dessous de la seconde jointure du petit doigt, indiquent l'amour de l'étude, l'esprit hardi, le cœur superbe.

Entre la seconde jointure et la jointure qui avoisine l'ongle, une croix décèle des passions tumultueuses, un sommeil pénible et une conscience agitée.

La figure d'un cercle sur le petit doigt promet des dignités et de la puissance.

CONCLUSION.

Pour qu'une main soit parfaitement heureuse, il faut qu'elle ne soit pas trop potelée, qu'elle soit un peu longue, que les doigts ne soient pas trop arrondis, que l'on distingue les nœuds des jointures.

La couleur en sera fraîche et douce, les ongles plus longs que larges.

La ligne de vie longue, bien marquée, égale, fraîche, ne sera point interrompue, et s'éteindra dans la ligne de la jointure.

La ligne de santé occupera les trois quarts de l'étendue de la main.

La ligne de la fortune sera chargée de rameaux et vivement colorée.

Heureux qui, avec ces lignes, avec une main ainsi conformée, portera aussi quelques-uns des signes bienfaisans que nous avons indiqués !

Le caractère de cette personne fera son bonheur ; le destin fera sa fortune ; et son étoile lui amènera le génie qui donne la gloire.

D. V.

(*Musée des Familles.*)

LE SQUELETTE ET LES DEUX RAMONEURS.

Mme Giffard, portière de la maison nº 41, faubourg Poissonnière, était accroupie devant sa cheminée, tenant d'une main son écumoire, et de l'autre le couvercle de sa marmite qui bouillait lentement et à petit feu, lorsque la porte de sa loge, sombre et enfumée, s'ouvrit et livra passage à une femme longue, sèche et ridée, le corps hermétiquement enfermé dans un manteau d'une couleur insaisissable, et la tête couverte d'un chapeau fabuleux.

— Hé bon jour, ma chère madame Giffard ; comment va cette chère santé ? dit la nouvelle venue, d'une voix flûtée ; mais vous avez l'air tout effarée.

— Tiens, c'est vous, mam'selle Filoche ; vous m'avez fait une peur !.. j'ai bien de quoi l'être, effarée !..

— Quoi donc ? auriez-vous encore eu des visions ? Il faudrait aller consulter M. le curé.

— Des visions ! c'est bien autre chose, allez ! Feu défunt M. Giffard me donnait ben de la tablature de son vivant ; mais au jour d'aujourd'hui qu'il est trépassé, vous ne pouvez vous imaginer tout le tintouin qu'il me cause.

— Quoi ! l'auriez-vous encore entendu ?

— Oui, mam'selle Filoche ; v'là une heure qu'il me rabâche son *De profundis* par le tuyau de la cheminée... O mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça qui vient de tomber dans ma marmite ? Figurez-vous, mam'selle, que j'ai voulu faire ramoner ma cheminée ce matin, mais le ramoneur n'a jamais pu y entrer ; c'est un vrai boyau. Ce soir, il doit amener deux innocens qui... Mais il vient encore de tomber quelque chose... voyons donc ce que c'est ; je ne trouve rien ! Sainte Vierge ! c'est un os de mort ! c'est peut-être un de ceux de feu mon défunt... voilà l'autre !

— Comment, madame Giffard, vous croyez que ce sont des os de votre défunt ?

— Dam ? après ce que j'ai entendu tout à l'heure... Tenez, Seigneur du bon Dieu ! v'là qu'ça recommence.

On entend dans la cheminée une voix qui chante en faux bourdon comprimé le *De profundis* ; puis, un bruit étrange, un frottement comme quelque chose qui descend par le tuyau ; deux pieds décharnés paraissent d'abord, deux jambes ensuite, puis le corps, et enfin un squelette tout entier s'affaisse derrière la marmitte ; ses yeux et sa bouche semblent jeter du feu. Mme Giffard se sauve en criant : Au secours ! au secours ! Mlle Filoche tombe à terre évanouie.

Les locataires, attirés par ces cris, accourent et entourent la portière, qui, les yeux égarés, leur raconte en tremblant ce qui vient de se passer. Tout le monde entre dans la loge. Mlle Filoche est encore étendue sur le plancher ; on regarde dans la cheminée, le squelette a disparu ; la portière est traitée de visionnaire ; cependant sa compagne, revenue de son évanouissement, confirme la narration de Mme Giffard. Grande rumeur dans la maison ! On va chercher M. le commissaire, à qui les deux femmes racontent de nouveau l'effrayante apparition, et montrent les deux os trouvés dans la marmite.

A ce moment arrivent les ramoneurs ; M. le commissaire en fait monter un dans la cheminée ; le petit Savoyard s'y introduit intrépidement ; on l'entend monter, peu à peu le bruit s'éloigne, quelques minutes s'écoulent, tout à coup un grand cri se fait entendre, puis, rien ; on l'appelle, il ne répond pas ; son camarade monte sur le toit, et crie de toutes ses forces sans obtenir de réponse.

M. le commissaire étonné, ordonne à l'autre ramoneur de monter dans la cheminée. Celui-ci, craignant le sort de son camarade, refuse ; mais à force de promesses, d'encouragemens et de petits sous, il s'y décide ; tout le monde écoute avec anxiété et dans le plus profond silence ; après quelques minutes, le même cri se fait entendre et vient plonger dans la consternation et l'effroi toute l'assemblée.

La terreur régnait dans tous les esprits, et le jour qui commençait à baisser contribuait fortement à rendre cette scène encore plus effrayante. Le commissaire lui-même avait beaucoup de peine à dissimuler son émotion ; ce ne fut pas d'une voix très rassurée qu'il annonça l'intention de faire une perquisition chez tous les locataires.

Le premier étage étant occupé par le propriétaire absent, on passa outre ; au second, logeait un grave magistrat, qui fut exempt de la visite après une simple information ; le troisième, était habité par le docteur L.... et une lorette ; la visite amena des découvertes quelque peu grivoises, qui excitèrent la médisance de quelques voisins peu charitables ; au quatrième, se trouvaient les chambres de domestiques, ainsi que la modeste retraite de mademoiselle Filoche, qui, après quelques minauderies pudibondes, se décida à ouvrir la porte de sa chambre. Tout y était d'une propreté minutieuse ; un angora et une demi-douzaine de serins étaient les seuls et innocens compagnons de la locataire, en passant toutefois sous silence, le portrait d'un hussard en grand uniforme, qui ornait le chevet de son lit. Ce portrait, placé au dessus d'un bénitier et au dessous d'une vieille pipe et d'un bouquet de fleurs d'oranger, donna lieu à beaucoup de malignes interprétations.

Il ne restait plus à visiter dans ce corps de logis que les mansardes, entièrement occupées par les ateliers de M. Lepoitevin. On y parvenait par un escalier aussi raide qu'incommode, et ce ne fut pas sans une certaine émotion que le commissaire et les curieux qui le suivaient, s'y engagèrent ; cependant les chants et les éclats de rire qui se faisaient entendre, n'annonçaient rien de bien sinistre.

Le commissaire frappa trois coups.

— Qui va là ? dit une grosse voix.

— Au nom de la loi, ouvrez !

— *Tirez la bobinette, et la chevillette cherra*, répondit la même voix.

Le commissaire tira une ficelle dans laquelle était passé un manche de brosse en guise de poignée, la porte s'ouvrit, et un spectacle aussi bizarre que curieux s'offrit aux yeux des spectateurs.

Une épaisse fumée remplissait l'atelier. On apercevait, à travers un brouillard, jetés pêle-mêle, des toiles inachevées, des chevalets, des bustes, des mannequins, et une foule d'autres objets indéfinissables. Au milieu de l'atelier était un tonneau, sur lequel on avait placé un squelette à moitié brisé, tenant d'une main un pinceau, et de l'autre une palette et un appuie-main ; une chandelle brûlait dans son crâne, des bouteilles et des verres étaient à ses pieds, et entre ses jambes brûlait un punch monstre dans un pot à couleur. Pour compléter ce groupe, une demi-douzaine de rapins bizarrement vêtus, accroupis à l'orientale, formaient un demi-cercle, en fumant gravement de longues pipes, et contemplaient, avec un sang-froid imperturbable, deux petits bons hommes tout blancs des pieds à la tête qui gambadaient devant eux, en chantant et gesticulant de la façon la plus comique en guise de bayadères.

Lorsque le magistrat et sa suite furent entrés, un des rapins se leva d'un air important et s'avança lentement vers eux ; il salua trois fois le commissaire à la manière orientale. « Salut ! dit-il d'une voix gutturale ; salut au frère qui vient visiter son frère dans sa tente hospitalière. Que veut le frère à son frère ? »

Le commissaire, à la vue de cette figure comique et en entendant ces paroles, ne put s'empêcher de sourire, cependant il reprit son sang-froid, et lui dit d'un ton sévère en montrant le squelette : D'après ce que je vois ici, monsieur, je crois qu'il est inutile de chercher plus long-temps les auteurs de la mystification dont ces deux femmes ont été victimes ; mais pourriez-vous me dire ce que sont devenus les deux petits malheureux perdus dans la cheminée ?

—Si mon frère daigne tourner les yeux de ce côté, peut-être reconnaîtra-t-il ceux qui se sont égarés pour un instant dans le sentier séduisant du vice.

—Quoi ! ces deux petits hommes blancs qui se tiennent à peine sur leurs jambes !

—Nous leur avons blanchi l'ame et le corps.

> **L'ame avec du Champagne,**
> **Le corps avec du blanc d'Espagne.**

Comme dit Horace.

—Mais comment se fait-il, monsieur...

—Nous étions occupés, mes frères et moi, aux pieux exercices de notre religion, lorsque cette trappe, bâtie sans doute dans des temps plus reculés pour le nettoiement de cette cheminée, s'ouvre avec fracas, et quelque chose de noir roule en criant au milieu de nos pots à couleur. Nous volâmes au secours du malheureux qui était tombé la tête la première dans un baquet rempli de blanc. nous avons achevé sa métamorphose. Pendant cette opération. son camarade est venu le rejoindre ; nous avons cru de notre devoir de le traiter comme le premier ; je me plais à croire qu'ils n'ont pas perdu à changer de couleur. Ensuite nous leur avons offert de partager notre modeste collation, ils ont accepté ; voilà tout. « Maintenant, si notre frère veut s'asseoir côte à côte avec ses frères, nous lui offrons volontiers l'hospitalité dans ce désert du monde civilisé; la même offre s'adresse aux sœurs Giffard et Filoche, en guise de réconciliation.

Le commissaire comprit que ce qu'il avait de mieux à faire était de prendre la chose en plaisanterie ; et malgré les récriminations des dames Giffard et Filoche et des autres voisins furieux de cette mystification, il se contenta de leur adresser une petite phrase de morale, conseillant néanmoins à ces Bédouins de nouvelle fabrique de se livrer désormais plus tranquillement aux exercices de leur culte.

(*Le Véridique.*)

DES CHEMINS DE FER AUX ÉTATS-UNIS ET DANS L'EUROPE CENTRALE.

Les chemins de fer en Angleterre n'ont qu'une valeur commerciale et industrielle; ils abrégent les distances ; ils établissent des communications faciles entre les différentes parties du royaume; ils mettent en circulation une quantité considérable de personnes et de marchandises : voilà toute leur utilité ; leur action est purement matérielle. Nous n'oserions pas encore nous prononcer sur leur résultat comme spéculation : peut être, vu les frais immenses de premier établissement, ils n'offriront jamais les avantages des chemins de fer des Etats-Unis et de la Belgique. Cependant, dans une seule semaine du mois de janvier dernier, la recette des chemins de fer anglais a produit 400,000 liv. st. Ce chiffre est magnifique ; il a fallu pour l'obtenir un nombre considérable de voyageurs et de colis : c'est un témoignage irrécusable de notre activité et de notre richesse. Mais n'allons pas plus loin : aux résultats purement commerciaux et industriels se bornent nos voies de communication perfectionnées, tandis que, dans la plupart des autres contrées, où les chemins de fer ont été établis sur une grande échelle, leur concours n'est pas seulement utile aux transactions commerciales et au transport des voyageurs, ils ont en outre exercé et ils exercent encore sur les rapports politiques de peuple à peuple, et même de province à province, une influence irrésistible.

Depuis que le réseau des chemins de fer s'étend et se prolonge en Amérique, les collisions entre les états de l'Union deviennent chaque jour moins fréquentes et moins sérieuses ; leurs intérêts s'assimilent et leur antagonisme disparaît. La Belgique, regardée dans le principe avec dédain par toutes les puissances du continent, a commencé à compter avec l'Europe, du moment où les rameaux de son chemin de fer ont touché aux extrémités de ses frontières. La Prusse a cimenté son grand système de l'unité germanique par les chemins de fer qu'elle a répandus en Allemagne, ou à la construction desquels elle a concouru. L'Autriche, non moins prévoyante, a attaché aussi par deux chemins de fer la Bohême et la Hongrie à son centre politique; elle a rapproché l'Adriatique de sa capitale, et la voilà maintenant occupée de relier entre elles par une voie en fer ses deux grandes provinces de l'Italie : Venise et la Lombardie.

Au milieu de ce mouvement, seule, la France, préoccupée de ses agitations intérieures, est restée en arrière ; elle n'a pas compris tous les avantages d'une combinaison de chemins de fer qui aurait établi à travers son territoire une communication directe entre l'Espagne, la Prusse et la Belgique, qui de Marseille aurait uni la Méditerranée à l'Océan sur plusieurs points, à Bordeaux, à Nantes, à Calais, au Havre, et qui se ramifiant ensuite vers l'est, aurait rattaché les intérêts de la Suisse aux intérêts français. Si ces grands travaux, qui certes ne sont pas au dessus des forces de la France de Louis XIV et de Napoléon, eussent été entrepris, la Belgique ne se trouverait pas aujourd'hui en proie aux obsessions de l'Allemagne, qui la presse d'entrer dans le *Zollverein*; en présence d'un aussi vaste horizon, les Belges n'auraient pas balancé ; ils se seraient résolument unis à la France, et la Suisse eût imité leur exemple. La Hollande elle-même, à demi satisfaite par les derniers traités, peut se retourner encore vers la Prusse. Bref, aujourd'hui tous ces états ne sont que des alliés incertains.

D'un autre côté, l'Angleterre, depuis qu'elle a adopté la voie de la Méditerranée pour ses relations avec l'Inde, trouvant à Marseille un chemin de fer qui l'eût mise en vingt quatre heures sur les bords de la Manche, n'aurait pas hésité à s'en servir. L'ajournement qu'a mis la France à la construction des chemins de fer, outre le préjudice qu'il a causé à ses relations intérieures, lui a donc ôté une influence immense sur trois états voisins, et l'a empêchée de contrebalancer celle que s'est acquise la Prusse sur la confédération germanique. Cette perte de temps est une faute d'autant plus grave, que la France n'a rien fait jusqu'ici pour améliorer sensiblement ses autres voies de communication. Sa navigation fluviale est incertaine et hérissée de mille obstacles ; aucun grand travail d'art n'a encore dompté les inondations presque périodiques de ses fleuves ; ses canaux sont d'une cherté excessive ; ses routes royales sont dans le plus mauvais état d'entretien, et ses chemins vicinaux sont impraticables. Que la France soit donc glorieuse de son conseil des ponts et chaussées, qui, le plus souvent, n'est bon qu'à entraver l'industrie particulière par son veto administratif, et se trompe dans la plupart de ses savans devis !

Il y a quelques années, un ingénieur français, M. Cordier, disait : « La France, » dans ses meilleurs cantons, n'a pas de routes comparables aux plus mauvais » chemins d'Angleterre et de Belgique. » Ce reproche est encore mérité, car la France dépense moins pour l'entretien de ses routes que l'Angleterre, l'Allemagne et la Belgique, où une taxe spéciale (les droits de barrière) leur est affectée. Cet impôt, qui est on ne peut plus équitable, puisque en définitive il retombe directement sur ceux qui font usage des routes, fut institué par Charlemagne; ses successeurs ne le maintinrent pas avec vigueur, et Philippe-Auguste y dérogea complétement ; mais en Belgique et dans les états de l'empire germanique, il a toujours prévalu. En Angleterre, les routes à barrières commencèrent à être pratiquées en 1686 ; aujourd'hui elles forment près de la moitié de notre système de grande voirie.

Sous le directoire, la France, qui avait trouvé les barrières établies en Belgique, voulut essayer de ce système ; mais la perception s'y faisait d'une manière si inégale, et le gaspillage était tel, que les barrières établies en l'an IV cessèrent d'exister en l'an VIII. D'après un rapport de M. Cretet, ministre de l'intérieur, le péage des routes produisait à peine 12,000,000 fr., somme bien insuffisante pour leur entretien. Depuis cette époque, les grandes routes de la France sont à la charge du budget général; mais leur situation n'en est pas plus florissante (1).

Au milieu de pareilles circonstances, nous regrettons vivement qu'une nation aussi intelligente et aussi éclairée que la France, devenue par sa position et sa nature l'intermédiaire de la plupart des états de l'Europe, n'ait pas compris tout d'abord les avantages qu'elle pouvait tirer des chemins à grande vitesse, et nous regrettons plus vivement encore que le gouvernement français n'ait pas songé à prendre l'initiative dans ces grandes constructions, comme l'ont fait les gouvernemens d'Autriche, de Belgique, de Prusse et de Bavière (2).

Dans l'Amérique du Nord, où la viabilité était encore plus imparfaite qu'en France, on a compris aussitôt tous les avantages qu'offraient ces voies de communication perfectionnées. les états, les villes, les particuliers, les corporations, se sont empressés de concourir à la mise à exécution de ces grands et utiles travaux. Après quinze ans d'efforts inouis et d'une activité constamment soutenue, l'Union américaine possède sept mille milles (2,370 lieues) de chemins de fer livrés à la circulation, ou bien près d'être terminés ! Ces lignes, entreprises d'abord dans un intérêt purement local, n'avaient originairement qu'un faible parcours. Pour aller de Baltimore à Philadelphie (distance de cent milles seulement), il fallait s'adresser à quatre administrations différentes.

Aujourd'hui, la plupart des compagnies ont confondu leurs intérêts et relié leurs chemins les uns aux autres, en sorte que ces voies de communication, primitivement isolées, présentent maintenant des systèmes très étendus et on ne peut plus favorables aux relations des divers états. Nous allons en donner un exemple bien remarquable. Le *Grand-Oriental-Railway* allait d'abord de Portsmouth (New-Hampshire) à Boston (Massachussets) distance : 30 milles. Là, trouvant à s'embrancher sur celui de Boston à Providence, ce chemin de fer s'est

(1) La Belgique compte aujourd'hui 742 routes à barrière; le péage par lieue de 5 kilomètres est de 15 centimes par voiture à deux roues attelée d'un cheval. En Prusse, le péage est de 2 *silber gros* par cheval et par paire de roues. —Chose remarquable, malgré l'établissement du chemin de fer en Belgique, les recettes sur les routes à barrières augmentent chaque année.

(2) *N. du tr.* En écrivant ces lignes, l'auteur anglais ignorait-il que, depuis 1833, le gouvernement français a consacré, chaque année, des sommes considérables à l'étude des chemins de fer ? et ignorait-il aussi qu'en 1838 il avait été présenté aux chambres un immense projet d'établissement de railways destiné à desservir les points principaux de la France ? Ignorait-il enfin que le ministre des travaux publics avait fait, en 1841, des études approfondies sur les moyens de doter la France d'un vaste système de viabilité rapide capable de répondre à toutes les exigences ? La France connaît toutes les imperfections de ses divers systèmes de communication : mais depuis 1830, la situation difficile où s'est trouvé le gouvernement constamment menacé, au dedans par l'émeute, au dehors par la coalition. ne lui a pas permis d'apporter à la construction des chemins de fer, à l'endiguement des fleuves, à la prolongation des canaux, toute l'attention désirable ; distraction fâcheuse qui cause tous les ans des pertes considérables à l'agriculture et qui nuit au progrès d'une foule d'industries. Les seuls débordemens du Rhône, en 1840 et 1841, ont peut-être occasioné une perte de plus d'un milliard. D'un autre côté, il y a si peu d'aptitude, en France, à vouloir accomplir, par la voie de l'association, de grandes entreprises d'utilité publique, qu'à défaut du gouvernement, c'est aux capitalistes étrangers qu'il faut s'adresser pour les réaliser. Des compagnies belges et anglaises, disons-le à notre honte, exécutent plusieurs de nos chemins de fer, et une compagnie mixte anglo-hollandaise a souscrit le capital de 43,000 fr. pour la construction d'un canal latéral de la Basse-Loire. Aussi, au milieu de cette disposition fâcheuse des esprits, c'est avec un profond sentiment de douleur que nous avons vu le gouvernement français engager, l'année dernière, des capitaux énormes dans la construction, au moins improductive, des fortifications de Paris, dépense qui le privera peut-être pendant plusieurs années des moyens qui lui seraient si nécessaires pour la mise à exécution des lignes dont il a projeté l'établissement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec le déficit de notre budget, c'est qu'avec les exigences du travail cyclopéen des fortifications de Paris, le gouvernement sera obligé d'ajourner quelques-unes des lignes qu'il projette ou d'en exécuter avec lenteur quelques tronçons imparfaits. Cependant, en présence de l'activité de ses voisins, la France ne peut rester plus longtemps stationnaire : la Belgique, sur son petit territoire, compte déjà 549 kilomètres de chemins de fer en pleine circulation ; l'Autriche en a 1,640 ; l'Angleterre 3,690 ; la Prusse et les divers états de l'Allemagne en auront, d'ici à quelques années, 5,080. En 1842, la France ne possède que 860 kilomètres de chemins de fer, disjoints entre eux, ne dépendant d'aucun vaste système, et conduisant la plupart à des impasses. Il eût été assez rationnel qu'avant d'entreprendre ces grandes voies de luxe, les divers systèmes de nos communications intérieures fussent mis dans un état parfait de viabilité ; car il est déplorable de voir, dans les environs même de Paris, les chaussées royales semées de fondrières, et les chemins vicinaux impraticables en hiver. Mais aujourd'hui la France est trop en arrière des autres nations du continent pour procéder avec méthode : il faut qu'elle fasse marcher simultanément la mise en état des anciennes routes et la construction des nouvelles.

avancé jusqu'à Stonington; puis, se reliant aux lignes de New-York, il a franchi l'Hudson, et s'est dirigé sur Philadelphie et Washington. Lorsque cette grande jonction a été opérée, on l'a prolongé vers les états du sud, où plusieurs chemins de fer étaient déjà en pleine activité. La Géorgie, l'Alabama, les deux Carolines, la Virginie, lui ont fourni de nouveaux embranchemens, et aujourd'hui ce railway présente un développement non interrompu de 1,600 milles (530 lieues)! C'est la plus grande ligne de chemin de fer qui existe, et bientôt son parcours s'augmentera de 200 autres milles, lorsque le chemin de Nashville à la Nouvelle-Orléans sera terminé (1).

On aurait peine à se rendre compte de résultats si gigantesques obtenus dans un pays où le fer n'est pas abondant, où la main-d'œuvre est très chère, où les capitaux sont d'une rareté extrême, si nous ne disions pas que les Américains sont parvenus à exécuter ces grands travaux avec une économie excessive, dont on ne se rend pas compte en Europe, et qu'il serait très important, croyons-nous, d'y introduire.

En Angleterre, un mille de chemin de fer coûte moyennement de 20,000 à 50,0 0 l. st.; aux Etats-Unis, cette dépense n'excède pas 4 à 5 000 l. st. Ainsi, avec le même capital, une compagnie américaine fait huit ou dix fois plus de travail qu'une compagnie anglaise! Ce résultat est immense en industrie. Là tous les moyens sont mis en usage pour économiser les matériaux et la main d'œuvre; partout où nous employons la pierre et le fer, les Américains sont parvenus à substituer le bois; les défoncemens de terrain sont exécutés à la charrue, les remblais se font par des procédés mécaniques; les *rails*, combinés avec le bois, ne pèsent que 50 livres, tandis qu'en Angleterre on a été successivement obligé d'en élever le poids jusqu'à 80 livres. Les ponts en bois construits par les ingénieurs américains sont justement célèbres par leurs belles proportions et leur solidité; un surtout, celui du chemin de Providence à Boston, excite l'admiration des voyageurs et des étrangers. Il a 1,200 pieds de long, et ses arches offrent un développement de 30 a 125 pieds. Ce sont tous ces procédés économiques qui permettent aux compagnies d'exécuter rapidement, et à peu de frais, les lignes qu'elles entreprennent. En Europe, le bois n'est pas assez employé dans les chemins de fer; on vise trop à faire des constructions monumentales à l'instar des Romains. Ecoutons à cet égard une leçon donnée par un célèbre ingénieur américain, John Thanner; elle pourra être profitable à plus d'un spéculateur :

« Soit un pont à construire sur une rivière ou entre deux montagnes. En suivant les anciens erremens, on adoptera la pierre, comme les matériaux les plus durables; quant a moi, je conseillerai d'employer le bois, et voici comment je base mon opinion : sans contredit, la pierre est un élément de construction beaucoup plus durable que le bois, mais il est aussi plus dispendieux. Si un pont de bois coûte 1,000 liv., un pont de pierre en coûtera 3,000; le premier sera sujet a des réparations continuelles, et sa durée n excédera pas vingt-cinq à trente ans; le second, au contraire, ne demandera que très peu d'entretien, et sa durée sera éternelle. Dans ces termes, il est plus avantageux de construire en bois.

» Au lieu de dépenser 3.000 liv., on n'en aura consommé que 1,000; les 2,000 liv. restant pourront être placées à intérêt composé, et dans vingt-cinq a trente ans ce capital s'élèvera à 4,500 liv. Prélevons 500 liv. pour les réparations annuelles, retirons encore 1,000 liv. pour la reconstruction du pont, et il restera toujours 3,000 liv., qui, placées encore à intérêt composé, produiront 6,600 liv. au bout des vingt-cinq autres années. Ainsi, quoiqu'en définitive le pont de pierre ne coûte aucun frais de réparation et que sa durée soit éternelle, comme le capital engagé demeure improductif, il est évident que la construction la mieux entendue est celle qui a exigé le moins de déboursés. » Le but que se proposent les Américains dans toutes leurs opérations, c'est d'obtenir d'une dépense faite la plus grande utilité possible et les profits les plus immédiats. L'Europe ne perdrait rien à adopter un tel système.

Cependant, quoique le mot *économie* soit la devise industrielle des Américains, ils n'ont pas reculé devant les travaux d'art qu'il a été nécessaire de pratiquer pour mener à bonne fin leurs entreprises; ils ont construit de magnifiques viaducs en granit; ils ont établi des plans inclinés, armés de puissantes machines fixes; ils ont enfin, comme en Europe, percé des montagnes, détourné des rivières, et introduit dans les entrailles de la terre des tunnels d'une grande étendue. Disons-le néanmoins, cette économie excessive que les Américains ont apportée dans la construction de leurs chemins de fer était indispensable dans un pays où la population est très disséminée, et où il a fallu prolonger indéfiniment les lignes pour aller trouver des centres importans de population. Aussi, malgré le bon marché de leurs chemins, les Américains ont-ils été obligés de porter le prix des places des voyageurs et celui des transports des marchandises à un taux plus élevé qu'en Belgique, par exemple, où la population est plus dense, où les wagons rencontrent a chaque pas des villes populeuses qui leur fournissent de nouveaux voyageurs. Cette loi de l'agglomération des habitans est on ne peut plus importante à observer dans tous les pays, car c'est elle qui détermine le succès ou la ruine des entreprises.

Quelques rapprochemens entre les chemins de fer de la Belgique et des Etats-Unis feront encora mieux ressortir cette vérité.

Tableau comparé des principaux résultats obtenus sur les chemins do fer en Belgique et aux Etats Unis.

	Aux Etats-Unis.	En Belgique.
La construction d'un mille d'un chemin de fer coûte en moyenne.	110,000 fr.	218,890 fr.
La moyenne du nombre des voyageurs est par train et par mille de.	40 p.	143 p.
Le prix du transport du voyageur par mille est de. .	12 c.	4 c.
Produit brut par mille de chemin de fer. , ...	16,297 fr.	31,800 fr.
Dépenses d'entretien, etc.	10,335	20,866
Produit net	5,962 fr.	10,934 fr.
Soit pour le service du capital engagé.	5 0,0	5 0,0

Ainsi, le seul fait du plus ou moins de densité de la population suffit pour intervertir toutes les lois de proportion : la dissémination des habitans aux Etats Unis et leur petit nombre relatif ont obligé les entrepreneurs américains à construire leurs chemins de fer a un prix moitié moins cher qu'en Belgique, et à tripler les tarifs de transport. Cependant le résultat définitif est le même dans l'un et l'autre pays : l'exploitation n'y rapporte que 5 0,0 du capital engagé. L'introduction des procédés américains serait donc d'un avantage immense dans les états où les centres de population sont nombreux et très rapprochés. L'infériorité de l'Amérique du nord sur la Belgique ne provient évidemment que du moins grand nombre de voyageurs qui parcourent ses lignes; car les frais de premier établissement et d'entretien y coûtent moitié moins cher qu'en Belgique. La recette seule est moindre.

Le grand concours des voyageurs sur le chemin belge s'explique aussi par le bon marché du tarif : en Angleterre, en Allemagne, le prix du parcours excède souvent 15 à 20 c. le mille (1,610 mètres); en France, les tarifs ont été fixés à 25 c. par lieue de 4 kilomètres, tandis qu'en Belgique ce prix se trouve réduit a 18 c. par lieue de 5 kilomètres, et le gouvernement belge cherche encore à l'abaisser. Aussi, les résultats les plus satisfaisans viennent chaque année couronner les efforts que fait l'administration pour mettre le chemin de fer à la portée du plus grand nombre. En 1841, plus de la moitié de la Belgique a voyagé sur le chemin de fer, et 1,200,000 kilogrammes de marchandises y ont été transportés. Voici, au reste, le progrès rapide qu'a fait la circulation par les chemins de fer dans ce pays pendant les dernières années :

Produit et mouvement du chemin de fer de la Belgique, de 1835 à 1841.

Années.	Voyageurs.	Sommes.
1835.	421,439	268,995 fr.
1839.	1,900,940	3,585,515
1840.	2,194,413	4 040,057
1841.	2,628,208	4,116,693

Si l'Allemagne s'est trouvée dans des conditions plus favorables que les Etats-Unis sous le rapport de la densité de la population, elle a eu d'autres obstacles non moins difficiles à vaincre : la multiplicité des états et la concentration de la propriété en des mains ennemies de l'industrie ont donné aux terrains une valeur exagérée; la rareté du combustible et du fer, l'absence d'ouvriers mécaniciens, ont en outre considérablement augmenté les dépenses. Aussi les ingénieurs allemands se sont-ils appliqués, comme ceux des Etats-Unis, à construire leurs chemins de fer avec une simplicité extrême. A l'exception de celui de Dresde à Leipzig, ils sont tous à simple voie, avec gares d'évitement à chaque station; mais l'achat du terrain et les travaux d'art ont été préparés presque partout pour deux voies. Les dix-neuf lignes aujourd'hui livrées a la circulation présentent une longueur de 1,320 kilomètres, et ont coûté 148.500,000 fr., soit 114 ou 115,000 fr. par kilomètre, somme de beaucoup inférieure à celle des chemins de fer construits en France et en Angleterre, où la moyenne ressort presque toujours à plus d'un million de francs par lieue. Cette modération dans la dépense est d'autant plus remarquable que les terrains traversés par les lignes allemandes sont très accidentés, et que le prix des rails, des locomotives et de la main-d'œuvre sont d'une excessive cherté. Les entrepreneurs allemands ont été d'abord obligés de faire venir à grands frais le fer, le coke, les ouvriers même d'Angleterre, et ce n'est qu'à force de sacrifices qu'ils ont pu former un personnel expérimenté; mais leur admirable persévérance a surmonté tous les obstacles. L'Allemagne possède aujourd'hui plusieurs établissemens importans pour la construction des locomotives; un appareil nouvellement perfectionné permet aux chemins de fer du midi de remplacer avantageusement le coke par le bois, substitution précieuse qui produit une économie de 115 fr. par jour sur le seul chemin de Munich à Augsbourg.

Berlin, comme on le pense bien, est le centre de tout ce mouvement; c'est de là que rayonnent tous les projets et presque toutes les lignes. Par le chemin de fer de Coëthen et les prolongemens qui en dépendent, la Prusse se rattache aux royaume et duchés de Saxe, à la Hesse, à la Bavière, d'un côté; au Brunswick, à la Westphalie et aux provinces du Rhin, de l'autre : le chemin de fer de Stettin procure à Berlin tous les avantages d'un port sur la Baltique et réunit l'Oder à l'Elbe; par le chemin de fer de Francfort-sur-l'Oder, la Prusse s'avance vers ses possessions éloignés de l'est, se prépare une liaison avec l'Autriche, et s'ouvre la route de la Méditerranée et de la mer Noire par Trieste et le Danube; la rail-way de Hambourg va lui donner un nouveau débouché dans la mer du Nord, tandis que les lignes de Magdebourg, de Minden et de Cologne la mettront en rapport direct avec le Rhin, avec Francfort-sur-Mein, et par suite avec la Belgique, la France et la Suisse.

Le Rhin est en ce moment le principal objet des préoccupations de l'Allemagne; non seulement les états situés sur ses rives, mais ceux qui en sont éloignés, ont voulu multiplier leurs moyens de communication avec cette grande voie commerciale ou s'en rapprocher par des canaux et des chemins de fer. Le duché de Bade, les deux Hesse, le Wurtemberg, la Bavière se sont imposé les plus grands sacrifices pour arriver à ce but; et grâce à cette louable sollicitude, la pensée de César et de Charlemagne, la réunion du Rhin et du Danube et enfin réalisée. Le 15 décembre dernier, un bateau à vapeur, la *Jeanne d'Arc*, a descendu la Moselle jusqu'à Coblentz, où il est entré dans le Rhin qu'il a remonté jusqu'à Mayence où se trouve l'embouchure du Mein; puis il a suivi cette rivière jusqu'au Peignitz et à Bamberg pour prendre le Ludwig-Canal qui établit le point de jonction tant désiré. Ce n'est pas tout : le roi de Bavière, dans son discours prononcé à l'ouverture des chambres, a solennellement promis que, malgré les difficultés immenses que présentent les inégalités continuelles du terrain et la dureté des roches, appartenant la plupart aux terrains primitifs, le Rhin serait encore réuni au Danube par un chemin de fer : entreprise hérissée de difficultés, dont la volonté du roi et le dévoûment de ses sujets triompheront sans doute.

Tel est l'appareil qui doit, d'ici à peu d'années, donner au commerce du Rhin, déjà si animé, une activité plus grande encore. C'est, comme on le voit, un vaste système qui englobe à la fois l'Allemagne du nord et celle du midi, qui pénètre en France de trois côtés différens, et dont les points extrêmes sont : l'Océan, la mer du Nord, la Baltique, le Danube, la Méditerranée et l'Orient. Tous les intérêts de l'Europe centrale, comme on voit, s'y trouvent confondus, et si la France s'y rallie sincèrement sans arrière-pensée, on peut prédire d'avance que l'exécution de ces grands travaux consolidera pour long-temps encore la paix dont jouit l'Europe depuis plus de vingt-cinq ans.

(*Railway Magazine.*) — (*Revue britannique.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

M. Levavasseur, dont nous avons annoncé la mort, était baron de l'empire, membre de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Né à Rouen en 1767, il achevait sa soixante-quinzième année. Le jour de sa mort, M. Jacques

(1) Les chemins de fer en Angleterre, construits également sans aucun plan d'ensemble, commencent a se réunir et à se rectifier.

Levavasseur avait trente navires assurés par lui qui tenaient la mer. Dans le port du Havre, un grand nombre de bâtimens avaient, le lendeman, leurs vergues en croix et leur pavillon en berne. Ils appartenaient à M. Levavasseur. C'était là une grande existence, formée par l'intelligence des affaires, par le travail et par la probité.

M. Jacques Levavasseur avait le génie des grandes entreprises commerciales. Sympathique à tout ce qui était sagement hardi, il avait amassé une fortune qu'on évalue à douze millions.

Il avait le premier conçu la pensée de lutter avec les Américains, en construisant de ces énormes navires qui portent le coton de Mobile ou de New-York, et il avait réussi.

Il n'avait pas seulement trente navires à la mer; des usines, des filatures, de grands établissemens industriels avaient été fondés et étaient dirigés par lui. C'était le premier négociant de France; et dans sa maison se perpétuaient ces traditions d'honneur et de loyauté qui sont la base du commerce. Il est mort comme il avait vécu, dans son cabinet, l'œil et la pensée aux affaires.

— On vient de trouver dans les archives de la ville de Pézénas une vieille décoration du théâtre qu'on a reconnue, après un mûr examen, pour avoir servi aux représentations que Molière donnait dans cette ville en présence de M. le gouverneur du Languedoc.

— Nous trouvons dans le *Journal de l'Eure* la nouvelle suivante :

« Au hameau de la Brevière, non loin de Breteuil, un crime horrible a été commis sur la personne de la nommée Marguerite Mongredien, veuve Hochet. Cette femme a été trouvée, vendredi matin à huit heures, étranglée sur son lit; elle avait encore la corde au cou. L'assassin s'est introduit dans la maison de la victime en pratiquant un trou à côté de la porte, à l'endroit correspondant au verrou, qu'il aurait tiré avec le bras. Cette femme passait pour avoir de l'argent, aussi l'on a trouvé une bourse vide jetée dans le trou à fumier. La justice s'est aussitôt transportée sur les lieux. »

— La construction, sur le boulevard des Invalides, du nouvel établissement destiné au service de l'instruction des jeunes aveugles, est poussée en ce moment avec une remarquable activité : menuisiers, parqueteurs, serruriers, plafonneurs, peintres et sculpteurs concourent à son achèvement. Ce bâtiment comprend plus de 300 chambres et appartemens. Il se compose de quatre étages y compris le rez-de-chaussée, avec une façade qui occupe un développement de 33 croisées de front. Tout autour on a ménagé des terrains pour être convertis en jardin, et dans l'intérieur il existe plusieurs grandes cours correspondant aux divers pavillons.

Sur le derrière, au premier étage, est la chapelle; elle est d'une composition simple et de fort bon goût. La nef se trouve séparée des bas-côtés par deux rangs de colonnes à chapiteau au-dessus desquelles règne une galerie de tribunes. Les lambris sont divisés en carrés réguliers parsemés de rosaces. Le chœur est aussi d'une architecture remarquable; il est éclairé par deux coupoles, et l'endroit réservé pour le maître-autel forme une voute demi-circulaire.

La belle page de sculpture dont le jeune statuaire Jouffroy décore le fronton qui couronne l'entrée principale touche à sa fin : on pense pouvoir la découvrir pour le 1er mai. Les sujets qui la composent représentent le fondateur, ayant à ses côtés l'Humanité et la Charité, qui président à l'instruction et à l'éducation de deux groupes de jeunes aveugles.

Ces bâtimens, si heureusement placés, dans un quartier paisible et salubre, pourront être occupés à la fin de cette campagne.

— Un coup de vent d'équinoxe assez violent s'est fait sentir dans la journée du 19 et surtout dans la nuit du 19 au 20. Le vaisseau le *Jupiter* et le brick la *Boulonnaise*, mouillés sur notre rade, ont chassé sur leurs ancres de manière à donner de vives inquiétudes. La *Boulonnaise* a dérivé jusqu'en face de l'entrée du port où elle a heureusement trouvé de la tenue et où elle a pu rester jusqu'à la fin de la tourmente; mais le *Jupiter* a été violemment poussé à l'extrémité de la rade, et vers les rochers de Plougastel, sur lesquels peu s'en est fallu qu'il n'allât échouer. Grâce enfin aux secours apportés par le bateau à vapeur le *Pluton*, ainsi qu'aux efforts de son équipage, il a pu échapper à un danger imminent, et être ramené à son mouillage. Deux marins, dit-on, ont été grièvement blessés.

(*Armoricain de Brest.*)

— Le *Courrier de Glasgow* annonce l'explosion de la chaudière du paquebot à vapeur le *Télégraphe*, qui a eu lieu le 20 courant dans les environs d'Helensbury, à une distance de quatre milles de Greensek. Cette explosion a été si terrible qu'on aurait cru entendre une batterie de canons. Le bateau a été mis en pièces; 13 passagers ont été tués et un très grand nombre blessés. De prompts secours ont été portés aux malheureux blessés et autres qui avaient été lancés à l'eau par suite de cette épouvantable catastrophe dont on ignore encore la cause, mais dont on déplore malheureusement les effets.

— On lit dans une lettre de la Nouvelle-Orléans du 21 février :

« Le paquebot à vapeur le *Mohican*, capitaine Heaton, remorquait dans l'après-midi du 19 courant, en compagnie d'un autre bateau remorqueur le *Star*, le trois-mâts anglais *Edvard Thorn* pour lui faire traverser la barre, lorsque sa chaudière fit tout-à-coup explosion et tua 12 à 14 personnes, au nombre desquelles se trouvent les deux mécaniciens, deux chauffeurs et trois matelots. Le lieutenant Bukup fut lancé avec force à bord du *Star* et mourut sur le coup. Le second de l'*Edvard Thorn* fut également tué par l'explosion et le capitaine de ce navire est dangereusement blessé. De prompts secours furent immédiatement portés aux blessés au nombre desquels se trouve aussi le capitaine Heaton, capitaine du *Mohican*. Ce bateau prit feu immédiatement après l'explosion de sa chaudière et fut presque entièrement consumé. On attribue cette déplorable catastrophe au manque d'eau dans les chaudières.» (*Sun.*)

— Mistriss Jordan, la comédienne la plus distinguée du dix-huitième siècle, était la mère du comte de Munster. Son père était le feu roi Guillaume IV. Ce souverain a eu dix enfans de mistriss Jordan, dont cinq fils et cinq filles. Voici le résultat de l'enquête du coroner au sujet du suicide du comte de Munster : Le coroner a déclaré qu'il était convaincu que le comte s'était donné la mort. Il a ajouté qu'il appartenait au jury de se prononcer sur l'état moral du défunt. Voici le verdict du jury : «Le comte s'est donné la mort étant en proie à une aliénation mentale temporaire. » Le pistolet dont s'est servi le comte pour se tuer lui avait été donné par Georges IV, lorsqu'il était encore prince de Galles. Il paraîtrait que les dernières nouvelles arrivées de l'Afghanistan avait vivement affecté le comte de Munster. Le sort des dames anglaises emmenées comme ôtages à Caboul l'intéressait particulièrement. On croit que cette circonstance a beaucoup contribué au dérangement de ses facultés intellectuelles.

(*Morning-Post.*)

— Le célèbre écrivain américain Washington-Irving vient d'être nommé ministre des Etats-Unis à Madrid.

Imprimé par BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 10 Avril 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 1?

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—
Les Abonnemens partent des 1er et 1[illegible] de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages,
Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES		2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.	
Un an....	38 f.	Un an....	20 f.
Six mois..	20	Six mois..	11
Trois mois	11	Trois mois	6

Etranger : 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

Une capitulation de conscience.

Médisant comme une femme et menteur comme un homme d'esprit, mon père aimait à me raconter des historiettes sur ses contemporains. Dieu sait ce qu'il disait de ses meilleurs amis! Avec ses révélations, je brouillerais cent familles. Je mets sous sa responsabilité l'historiette qui va suivre et qui concerne Mercier, l'auteur fougueux et justement célèbre d'une impitoyable série de divagations sur les mœurs de Paris. Je suis rarement indiscret en fait de biographie; le roman est plus commode pour la personnalité. En cette occasion, j'ai la double autorité de mon père et de l'*Almanach impérial*, et je me sens brave.

Ce ne sera d'ailleurs qu'un chapitre de plus dans l'histoire inachevée des capitulations de conscience; histoire qui se continue tous les jours : demandez à nos journalistes.

C'était à l'époque, mémorable dans nos fastes, où la France, lasse de se gaspiller dans l'anarchie, et moins inconséquente qu'on ne le croit, venait de capitaliser décidément ses trésors de puissance entre les mains de Napoléon, pour que le grand homme en fît ce qu'il jugerait convenable.

Mercier, dont le patrimoine était au bout de sa plume, et qui, volontiers, mangeait en herbe le revenu de son talent, par philosophie peut-être, figurait alors au premier rang des fanatiques administrateurs de Sparte et d'Athènes. A lire son *Ancien* et son *Nouveau Paris*, ses drames et son *An 2240*, on l'aurait cru taillé de pied en cap dans le plein marbre d'un bas-relief, dur comme une pierre ou comme un Lacédémonien, capable en un mot de fouler aux pieds les richesses perfides, et de boire à l'eau des sources dans le creux de sa main. Son ricanement amer faisait songer à Timon le misanthrope; son sarcasme emportait la tête. On l'acceptait enfin comme un autre Diogène, et ses productions avaient la vogue; elles sentaient la liberté de la rue et le point de vue de la borne.

Devant Mercier, les abus n'avaient pas beau jeu. Leur immolation était son gagne-pain, son patrimoine. Sans l'abus, il n'aurait eu que la perspective de l'hôpital; et comme il s'était fait une loi spéculative, un principe vital, de mettre régulièrement à mort un abus avant de se coucher, l'imagination venant au secours de sa persévérance, il aurait étendu la juridiction du réquisitoire et cherché des crimes à l'innocence même, plutôt que de ne pas tenir sa parole.

Et cependant ses amis le regardaient comme un bon homme.

Au nombre des abus qui lui passèrent par la main, nous nommerons, et pour cause, l'institution de la loterie. Les coups de boutoir dont il transperça cette institution de part en part ont tellement pris place dans les souvenirs de notre génération, qu'à la verve près on croirait entendre encore Mercier dès que, n'importe où, quelque humoriste remet ce chapitre-là sur le tapis.

La loterie était dans les antipathies absolues de Mercier, et lui prêtait le flanc par toutes les faces; par ses moyens de publicité surtout! par les coquetteries de séduction qu'elle déployait dans la rue pour les yeux et pour les oreilles de la foule. Ces numéros, d'un pied de long, enrubannés de satin, affichés sur des pancartes fastueuses, à l'effet d'affranchir dix ou vingt mille dupes, en leur offrant à contempler l'heureux terne éclos pour un privilégié du hasard; ces matinales sérénades dont le retentissement éveillait les commères et les philosophes; l'anse du panier domestique entrant en danse au gré des femmes de ménage; toute une branche de librairie spécialement fondée sur l'interprétation systématique des rêves; et la roue de fortune, seule contre tant de joueurs, mais ayant les chances d'un calcul grandiosement organisé contre des cupidités mesquines et incohérentes; tout, jusqu'à l'innocent petit bonhomme aveuglé par un bandeau, plongeant la main dans l'urne qui met au monde les numéros prédestinés; tout cela fournissait à son humeur éternelle des tableaux dont la vérité faisait sourire, des anecdotes bouffonnes ou sinistres, des considérations dont les principaux bénéficiaires de la loterie s'épouvantaient; et comme, Dieu merci, Mercier avait conquis son grade dans la publicité, la vogue dont il jouissait ajoutait au retentissement de ses diatribes.

Personnellement notre héros, ce rude champion du patrimoine individuel des pauvres, n'avait pas un sou de fortune au soleil, et bien que, au moyen de ses pamphlets contre les mœurs des contemporains, il vécût d'une manière large et mieux que pas un prolétaire, le désordre de son esprit se réfléchissait dans la régie de son bien-être. Les tuteurs des intérêts sociaux auraient souvent besoin de tuteurs pour eux-mêmes. Pas plus que d'autres, un moraliste ne vit de l'air du temps. La matière première de ses moralités se rencontrant à la guinguette, aux spectacles, dans les cabarets et les établissemens publics, à l'effet de s'approvisionner de réflexions, Mercier s'ouvrait involontairement des crédits de droite à gauche.

Indépendamment de cent dettes plus ou moins criardes, capital innominé que la Providence et les futurs contingens devaient liquider pour lui, Mercier se trouvait alors débiteur de trois termes envers son propriétaire. Mais que sont trois termes pour un philosophe!

Ce propriétaire, il est vrai, mordu par l'enthousiasme à l'endroit de son locataire, ne le tourmentait nullement, et même paraissait prendre patience, d'autant que Mercier, faisant le diplomate à cette occasion, passait au besoin par les petites avanies d'usage. Rien de souple comme un homme d'esprit dans l'embarras.

— Eh! eh! lui disait-il tout le premier, quand ils s'abordaient, nous vous sommes déjà lourdement redevable, mon bon monsieur Picard.

— Allons donc! ne parlons pas de cela, disait l'autre qui grillait dans sa barbe d'en parler.

Et notre moraliste enfonçait le trait, sachant bien ce que parler veut dire.

— Redevable de trois termes ou peu s'en faut.

— Il ne s'en faut de rien, mais je n'en suis pas inquiet. N'en prenez pas de souci non plus!...

— Si fait! répliquait Mercier. Bien que Jean-Jacques, dans un modèle de logique et d'éloquence, ait magnifiquement fait entendre aux plus sourds que la libre disposition des biens de la terre, notre mère commune, était devenue, aux mains de quelques privilégiés, la source flagrante des assassinats et des révolutions, entre vos mains, monsieur Picard, l'abus se consacrerait peut-être aux dépens des générations futures, car vous êtes un digne homme, ma foi, peu tourmentant et comprenant la vie. Oh! si rappelé par les conseils de la philosophie aux libres et saintes impulsions de la nature, l'homme foulait avec dédain le luxe qui corrompt les sociétés et les mœurs, s'il se contentait, à l'instar de nos aïeux, du lait des brebis et du gland cueilli dans les montagnes, l'âge d'or à coup sûr descendrait du ciel avec l'innocence et régnerait dans le monde. Siècles fortunés! simples délices!... J'attends du reste une petite somme, j'irai vous réveiller avec elle un de ces quatre matins. Vous me pardonnerez l'impolitesse.

Et ce manége assez louche donnait à Mercier deux ou trois semaines de

répit. Mais l'esprit a son temps; l'argent devait avoir le sien. Cela ne pouvait pas durer toujours ainsi.

Très chatouillé d'abord dans sa superbe de dire à tout venant que le fameux M. Mercier, M. Mercier du Tableau de Paris, logeait dans sa propre maison; qu'avant personne au monde, M. Mercier l'honorait d'un exemplaire de ses œuvres; que parfois même M. Mercier partageait le souper de la famille, souper dans lequel d'ailleurs on ne servait pas le lait des brebis et le gland des montagnes, ordinaire trop pastoral, M. Picard, dégrisé maintenant, traitait de plus en plus cavalièrement dans sa conscience tout ce beau marivaudage philosophique. Il s'apercevait enfin de l'évidence; aperception tardive et qui suppose un grand travail de l'esprit. M. Picard était un de ces petits hommes, vifs et brouillons, que naturellement leur fougue emporte, mais qui reviennent comme un éclair. Leur décision prise, ils veulent ce qu'ils veulent, et réussissent par tous les moyens. Il était amoureux des académies, des séances de francs-maçons, des réunions où l'on faisait de l'éloquence : c'était son vice. Sa verve bouillonnait au contact des célébrités du temps, et subissait leur ascendant jusqu'à ce qu'il fût dégrisé par un désappointement personnel. En famille alors, il les passait par les armes, tandis qu'en leur présence un sot respect humain lui mettait encore le pied sur la gorge.

En cette occasion, M. Picard crut trouver le joint par une petite manœuvre qui lui permettrait de ménager ses propres intérêts en même temps que les égards dus à son illustre locataire.

Eh bien! ne rudoyons pas trop le cœur humain! Aux démangeaisons de M. Picard pour se faire payer, désir si naturel, venait se joindre un fond de sincère et bonne sympathie; chaos étrange, mais d'où ressort un conseil de la plus haute politique! Un propriétaire qui sait les choses de ce monde ne doit jamais loger personnellement dans sa propre maison, et cela sous peine de plus d'un inconvénient, dont le premier et le plus terrible est de se prendre d'amitié pour ses locataires. Dès que l'on traite un propriétaire en ami, c'en est fait de sa fortune! Personne ne le paie; ou bien il doit s'y prendre à la manière de M. Picard.

Le gendre de M. Picard, Lambert Desroches, chansonnier modeste et bon garçon, doué d'un de ces caractères que l'on adore à la ronde parce qu'ils ne coudoient jamais les autres, était alors en belle position pour faire rapidement son chemin, et, devant cette perspective, remplissait un emploi de troisième ordre au ministère de l'intérieur.

M. Picard s'ouvrit à Lambert Desroches sur le chapitre de Mercier. On convint d'entraîner Mercier vers les fonctions publiques, de l'éblouir, de l'ensorceler par la pensée d'un bien-être calme et définitif, de lui faire solliciter une sinécure; et dès ce jour, avec la flexibilité du reptile dont les manœuvres criminelles perdirent notre mère Eve, le propriétaire, sa fille et son gendre, ligués dans un même concert, minèrent souterrainement le stoïcisme républicain du pauvre locataire en retard.

Desroches attira donc Mercier chez lui, le loua, l'exalta, fit des chansons sur les idées de l'*An 2440*. L'*An 2440* est un recueil de bouderies chagrines et de tableaux en l'air, sorti de ce moule éternel dont les réformateurs tirent des échantillons de temps en temps. Il n'y avait que des chansons à faire là-dessus. Mercier chanta les chansons sur des airs que composait Mme Desroches. Il trouva surtout la musicienne charmante, et elle en montra beaucoup de satisfaction. Bref, Mercier s'établit l'intime, l'inspirateur et le critique du mari. On discutait politique : Mercier lisait ses œuvres; il tenait le dé.

Le cœur humain se prend comme une cruche, par l'anse.

LA PÉTITION.

Un soir, à l'occasion d'une tirade serrée contre les ambitieux, l'éloge flamboyant et pyramidal de Napoléon, que Mercier s'obstinait à vouloir mettre au nombre de ses plus mortels ennemis (le texte fournissant), cet éloge, dis-je, fut mis par Desroches sur le tapis; d'abord, comme de juste, au point de vue républicain; après quoi nombre d'insinuations autorisées par des noms que l'on se disait à l'oreille, quelques anecdotes finement inventées, deux ou trois mots caractéristiques, menteurs peut-être, mais mis à bon compte dans la bouche de Napoléon, se succèdent avec art pour enlacer Mercier et le convaincre que le héros de Marengo n'avait jamais cherché, dans sa marche délibérée vers la dictature absolue, que l'occasion d'assumer sur sa tête une responsabilité sublime.

La bataille fut chaude, et Mercier monta sa lyre avec tant de verve à la hauteur du diapason lacédémonien, que Jean-Jacques, s'il se fût trouvé de la fête, en aurait déchiré sa fameuse prosopopée de Fabricius.

Minuit venant à sonner sur ces entrefaites, Desroches, qui paraissait rêver, se fit donner sa canne et son chapeau; puis il reconduisit Mercier.

Pendant le trajet, Desroches laissa Mercier multiplier l'hyperbole par l'hyperbole, en l'écoutant d'un air triste; et sans insister, il pressa la main de l'antagoniste de Napoléon, en le quittant à cent pas de là.

Son regard exprimait des choses immenses!

—Vous ne lui rendez pas la justice qu'il vous rend, dit-il avec une émotion discrète.

Le reptile avait lancé son dard.

Cette nuit-là Mercier ne se coucha que sur les quatre heures. Il n'avait pas même écrit une ligne...

Un matin, par un temps superbe, on se rendit en partie de famille à Gentilly pour visiter une petite maison de campagne alors à vendre; bonbonnière d'artiste, espèce de Trianon bourgeois, enveloppé d'un jardin de deux arpens, où, sous des saules et des peupliers de la plus belle venue, courait, en se purifiant sur un crible de sable fin, le Pactole industriel de la Bièvre.

On en demandait quarante mille francs, somme beaucoup trop considérable pour Desroches tout seul!...

La petite femme de Desroches soupirait et était tentée. Les femmes ont des manières de demander pour lesquelles on se jetterait dans un gouffre. Tous les paradis du monde ne pèsent pas un de leurs regards dans la balance. Charles Fourier est bien hardi de les admettre dans son phalanstère. La petite avait des yeux d'escarboucle. L'auteur en badinait avec son jeune ami, qui calculait tout bas.

—Il nous faudrait cela pour nous deux, dit Desroches à Mercier.

— Je ne suis pas riche! murmura douloureusement le philosophe.

— Votre plume est une fée, répondit le corrupteur.

Mercier sentit comme un tranchant de glaive qui lui pénétrait dans le crâne. Toutes les vertus de son cœur furent ébranlées. La logique le menait à sa perte.

Le lendemain il avait la fièvre. Les grands hommes sont plus faibles que des caillettes.

Desroches le trouva couché.

Après les doléances :

— A propos, dit l'employé, j'ai dû renoncer à mon rêve d'hier; mais, je l'avoue, j'ai pris mon courage à deux mains pour cela : le sacrifice est fait, n'en parlons plus. Je sors de chez le notaire; il demeure à deux pas d'ici; c'est notre voisin. En raison de la garantie que lui présentait la fortune de M. Picard, il se montrait accommodant et brave homme. J'aurais eu toute facilité de verser quatre mille francs par an pendant dix ans, sans intérêts; chiffre net des appointemens de ma place. Avec la rente que nous paie le père de Pauline, Pauline et moi nous aurions pu vivre! strictement, c'est vrai; mais dix années passent comme une ombre quand on est jeune. J'ai bien bataillé, plaignez-moi!... Devant des tentations de ce genre, on se rend justice avec amertume. On sent son néant, et on s'en mord les doigts. Cordieu, monsieur Mercier, que n'ai-je votre talent! Au diable les scrupules, puisque nous sommes seuls! je ne vois que vous, et je vous parle à cœur ouvert. A l'instant même, sans balancer, je me jetterais dans les bras de Napoléon, et le lendemain, quelque bonne place de douze mille francs me permettrait mes fantaisies. On crie contre les sinécures; est-ce qu'il y a des sinécures? La France est en compte ouvert avec ceux de ses enfans qui doivent lui rapporter en gloire bien au-delà de ce qu'elle leur donnerait en calme. En attachant des ailes au génie, la France travaille à sa propre immortalité. Mais je ne suis que Desroches tout court, un chansonnier comme tant d'autres, qu'on applaudit à cause de vos inspirations; l'orgueil ne m'est pas permis. Ma femme en sera malade : n'en parlons plus.

La migraine de Mercier redoubla d'une manière atroce.

Desroches lui proposa de le calmer par une lecture.

— Un peu de notre sublime Jean-Jacques! lui dit-il.

— Vous me ferez plaisir, répondit Mercier.

Un démon s'en mêlait.

Desroches, au milieu de tant de pages qui pouvaient tremper le stoïque et le ramener à sa mâle indépendance, tomba précisément sur un de ces ravissans hors-d'œuvre si fréquens dans l'*Emile*.—Si j'étais riche! s'écrie Jean-Jacques; et puis, à partir de cette aspiration franche vers le bien-être, aspiration naïve, humaine, sans gasconnade lacédémonienne, et qui trahit la pensée de notre renard genevois en présence de la treille chargée de raisins; aspiration dont le développement ne laisse pas une seule minute son lecteur à froid. Jean-Jacques réalise à son usage, avec son style tout ondoyant de pensées et de tableaux, un modeste Eden qu'il peuple d'étude active et de relations chéries.

Desroches pleurait à chaudes larmes quand il abandonna le livre. A la mine fiévreuse de Mercier, il comprit qu'il avait été trop loin.

Dans la soirée, notre pauvre malade eut le transport. On le saigna.

Ce que c'est que d'un philosophe pourtant!...

Quarante-huit heures après, il était vaincu. La pétition était partie!...

Après l'étourdissement de la résolution, il demeura stupide pendant près de huit jours.

Napoléon ne répondait pas!...

Un frisson noir ne quitta pas Mercier; son imagination battit la campagne. L'instinct de notre personnalité, s'il s'alarme, nous conduit toujours à l'exagération effrénée de notre importance; et comme tout, en ce monde, s'organise par rapport à nous-mêmes dans notre cerveau, cent rêves extravagans nous viennent à l'esprit, à l'occasion du rôle ou sot ou sublime que nous jouons sur ce petit globe sublunaire. Peut-être était-ce, en effet, un piége habile tendu sous les pas de l'innocent Desroches que l'avis officieux de cette prétendue justice rendue par Napoléon à Mercier!... Une dupe en avait fait une autre!... De proche en proche, Mercier suivit et dessina si nettement le plan et la marche de cette manœuvre cabalistique, qu'il en demeura frappé comme d'une idée fixe. Après une humiliation si terrible, il ne resterait plus qu'à s'ouvrir les quatre veines. Mercier vécut en quelque sorte devant le tube d'un pistolet.

Un soir, enfin, qu'amaigri comme un criminel, Mercier se promenait solitairement à l'ombre, sous les arbres du Palais-Royal, en grommelant ses injures apocalyptiques contre la Sodome française dont il prophétisait la ruine du plus profond de son âme, un évaporé, qui courait sans chapeau comme un voleur échappé d'une maison de jeu, le culbuta contre un arbre, et, du contre-coup, faillit à perdre également l'équilibre.

Tous deux tournoyèrent et revinrent l'un sur l'autre, le poing fermé, le regard menaçant.

— Pardieu ! je vous cherchais, s'écria Desroches.

Car c'était lui.

— Et vous ne m'avez que trop bien rencontré! reprit l'autre en s'étreignant les reins pour se remettre des angoisses de la dislocation.

— Vous êtes nommé ! félicitez-moi ! dit avec volubilité l'excellent jeune homme. Demain, sans faute, la lettre de l'empereur vous arrive. Le retard provenait des bureaux. Ces sortes de choses y subissent toujours des lenteurs intolérables. Dans les bureaux on n'a pas d'ame ! les formalités avant tout. Ces gaillards-là s'imaginent que tout le monde est bien assis parce qu'ils sont bien placés. Les administrations, dites-vous-le pour votre gouverne, ne sont que l'organisation de la paralysie. Vous changerez cela dans la vôtre, pendant que vous serez en train de changer tout. Mais sa majesté vous avait répondu sur-le-champ. J'ai tenu la lettre impériale et le brevet ministériel ; il m'a suffi, comme de raison, de voir le nom et le chiffre. Quelle est la place ? Quant à ceci, ma foi, je n'en sais rien, et ce n'est pas en effet l'essentiel. Le chiffre (je ne tenais qu'au chiffre) est de douze mille francs, comme je l'avais bien prévu. M. Picard vous attend chez moi ; venez, venez recevoir ses félicitations et celles de ma femme. Elle vous aime bien, ma femme ; vantez-vous-en! Nous avons dansé comme des fous lorsque je leur ai conté la nouvelle.

Et de droite à gauche en pirouettant et en se fouillant, Desroches cherchait son mouchoir pour essuyer sa sueur ; mais il avait oublié jusqu'à son mouchoir.

Un philosophe que l'on vexe n'est pas toujours certain d'étouffer sa colère ; mais dans la bonne fortune, il étouffe plus facilement sa joie. Mercier, mis en froid par tant de fougue, prit texte de ce que Desroches avait été sur le point de lui rompre le cou pour montrer à notre étourdi de quel œil le sage, toujours prémuni, comme chacun sait, contre l'instabilité des choses d'ici-bas, doit considérer les faveurs de la fantasque déesse, qui nous vend ce qu'elle nous donne, broie en passant le mérite sous sa roue, et sème si follement ses perfides bontés à travers la foule, qu'en thèse générale il faut peut-être lui savoir gré de son avarice. Il improvisa d'un ton léger, sur un air alors en vogue, un couplet que nous rapportons seulement par égard pour la fidélité historique. Voici ce couplet :

> **Faut-il qu'aux vents capricieux**
> **Le sage expose, hélas ! ses voiles,**
> **Alors que dans l'azur des cieux**
> **Son front est couronné d'étoiles !**
> **Fortune, en un gouffre béant**
> **Je vis heureux dans mon néant**
> **Et je méprise tes sourires.**

M. Picard reçut le philosophe avec une joie sans pareille, et divagua. Mme Desroches, dont les jolis yeux étaient mouillés de larmes, car elle y prenait effectivement un intérêt fort vif, embrassa ce bon M. Mercier. On convint, sans flatterie, que Napoléon était un grand homme. La douleur de reins de Mercier cessa et emporta son reste de morgue. Devant ce petit auditoire de gens aimans et honnêtes qui jouissaient de tout leur cœur de sa fortune, il se laissa revenir à la nature, sans niais héroïsme, sans gasconnade de phraseur, et finit par improviser au milieu des bravos les fragmens d'un dithyrambe tout pindarique en l'honneur du vaste génie sous le protectorat duquel notre malheureuse patrie, remise à peine de tant de dissensions démagogiques, ne pouvait manquer d'atteindre aux plus brillantes destinées.

— Vous enfoncerez les portes de l'Académie, s'écria Desroches.

Et Mercier ne lui en voulut pas, bien que l'Académie fût sa bête noire.

A neuf heures, sous l'influence du démon reconnaissant de la poésie, Mercier voulut se retirer, et se retirer seul, en dépit de M. Picard qui se disposait à l'accompagner.

— Nous dînerons demain chez moi, dit-il à ses bons amis. Venez de bonne heure.

Ce qui fut convenu.

Mercier ne dédaignait nullement un bon morceau, quoique la frugalité fût un de ses textes favoris.

Il passa par le Palais-Royal chez Corcelet ; il y fit une note pour des vins fins et des comestibles de choix qu'on aurait à lui expédier ; puis, en passant devant le notaire chargé de vendre la maison de campagne de Gentilly, avisant que des expéditionnaires, honnêtes gens qui n'ont pas l'excuse des appointemens pour être paresseux, griffonnaient encore dans l'étude, et suffoquaient à l'odeur de la lampe, il entra et griffonna lui-même deux mots à l'adresse du maître clerc.

Rentré chez lui, tout radieux de l'hommage que lui rendait le représentant légitime de la nation française, l'homme du destin, l'Hercule de l'Europe, celui qui devait écraser l'hydre anarchique des factions, il laissa courir sa plume avec l'entrain de ses beaux jours. C'était pour cela qu'il avait quitté ses amis de si bonne heure. Sa poésie mise au net, il se coucha, philosophiquement bercé par des milliers de songes accourus tous par la porte d'ivoire pour déployer leurs sarabandes écervelées sur le *bonnet de nuit* de l'heureux mortel.

Midi sonnait. A deux pas du parmesan inspirateur dont ses narines humaient le parfum, Mercier, devant une large feuille de papier, retouchait ses vers et les gâtait, lorsque, par forme d'accompagnement, avec le bruit d'un sabre qui résonna militairement dans le fourreau, les quatre sabots d'un cheval de dragon piétinèrent sur le pavé de sa cour. Trois secondes après, Mlle Marianne, la fille de la portière, trop lente cette fois, après un carillon de sonnette dont Mercier ne put s'empêcher de tressaillir, lui demandait en souriant une signature au bas d'un reçu qui constatait la remise en propres mains de la missive officielle si fort attendue.

Mercier se tient à quatre ; il semble absorbé par un travail. Marianne se refrogne, elle pirouette sur elle-même et s'en va.

Enfin Mercier se trouve seul, absolument seul !... L'enveloppe saute ; d'un clin d'œil il parcourt le brevet...

— Infamie !...

On le nommait chef de division du personnel de la loterie...

Mercier regarda plus d'une fois, croyant s'abuser ; puis un rire de désappointement et de rage laissa partir un sifflement métallique entre ses dents, comme le jet préparatoire d'une bombe. Il faut avouer que c'était trop fort ! L'ignominie lui rendit sa verve. L'insolent brevet ministériel fut froissé, tordu dans ses mains, lancé par l'appartement. Puis, après un éclair de calme, la colère éclata par une détonation dont les carreaux tremblèrent. Son dithyrambe et ses papiers furent dispersés avec son pupitre. Il s'écria :

— Si ce Desroches était là, je l'étranglerais !...

— Ah ! bah ! reprit une voix.

Desroches était à deux pas, suivi de son beau-père et de sa femme, dont les figures manifestaient la stupéfaction.

Mercier crut apercevoir un aspic.

— Et pourquoi m'étrangleriez-vous, s'il vous plaît ? dit avec bonhomie le jeune homme, qui défripait de son mieux le papier ministériel.

Mercier se redressa d'un bond.

— Pourquoi ? demanda-t-il d'une voix de tonnerre.

— Oui.

— Lisez ! lisez ce brevet, malheureux ! repartit le philosophe pourpre de rage, et s'enveloppant de sa robe de chambre pour se promener de long en large.

Desroches lut et ne devina pas. Il passa le papier de main en main.

— Eh ! dit-il, c'est une bonne place, une riche et complaisante sinécure, avec douze mille francs d'appointemens, non compris les gratifications. N'en reçoit pas qui veut de semblables, surtout d'après le ton que vous avez pris pour l'obtenir et qui m'a fait trembler. Moi, pauvret, pour dix fois moins, on m'eût cloué dans la prison du Temple ! mais, avec les philosophes, les rois ont des mitaines. Au moyen âge, les puissans capitulaient avec les malandrins ; ils capitulent maintenant avec des gens de plume. Les encriers ont remplacé les machines de guerre. Sa majesté sait son monde, ce me semble. Que diable vous faut-il de plus ? vous êtes vraiment inconcevable, monsieur Mercier.

— Tenez, Desroches, brisons. Que sert de parler ? vous avez l'intelligence sourde. L'univers le sentira de reste, si vous ne le sentez pas. Comment, moi ! moi, l'adversaire juré de la loterie ; moi qui, dans tous mes ouvrages, à chaque volume, à chaque ligne, pour ainsi dire, ai versé l'opprobre sur cette institution de pillage et de mensonge dont la république devait purger mon pays ; sur ce guet-apens que la spéculation tend à la misère ; sur cet impôt machiavélique ; sur ce vol qui participe de la ruse et de l'effronterie ; qui va remuer toutes les cupidités et toutes les fanges dans le cœur du pauvre ; qui double sa pénurie pour engraisser des parasites ; moi, moi Mercier, moi l'auteur de l'*An 2440*, je vivrais de la plaie dont j'ai demandé la cautérisation ; j'irais m'asseoir au banquet des escrocs qui dévalisent systématiquement le peuple ; qui portent sur le front, gravé de ma main, un caractère indélébile de flétrissure ; je deviendrais le compère et le salarié d'une immoralité flagrante contre laquelle je n'ai cessé de provoquer le ralliement et le dégoût de tout ce qui, dans l'Europe civilisée, a de l'honneur et de l'ame ?... Avez-vous perdu l'esprit, Desroches ?... ou êtes-vous fou ? Si cette nomination n'est pas une insulte, qu'y voyez-vous donc, je vous prie ?

Desroches vacillait dans une espèce d'éblouissement.

— Dam ! reprit-il, je ne sais plus que dire ! La chose me blesse, et vous ne me semblez pas avoir absolument tort. Mais il me reste une supposition, monsieur Mercier. Ne décidez pas trop vite ! Ne pourrait-ce pas être tout simplement une erreur que l'on aurait commise dans les bureaux ?...

— C'est cela ! c'est à coup sûr une erreur, reprit avec vivacité Mme Desroches.

— Ça s'est vu, dit M. Picard en se rapprochant.

— Et j'en jurerais ! cria l'employé, qui se frappa la poitrine. Plus l'insulte est grave, et moins j'y crois, et plus je me vois obligé de conclure à quelque pataquès d'employé. Ces animaux-là n'en font jamais d'autres !

Mercier les regardait tour à tour ; il hésitait.

— Eh ! dit la petite femme, pourquoi l'empereur, en effet, s'exposerait-il à vous mettre dans la nécessité d'un refus ?

— Ce n'est pas dans ses manières, dit M. Picard.

— L'ignominie repoussée retomberait sur la face de l'insulteur ! cria Desroches exalté.

Il se fit un silence.

— Au fait ! murmura Mercier radouci.

On se regardait cependant avec incertitude. L'épée de Damoclès remontait au plafond ; mais toujours à la merci d'un cheveu.

— Pardieu ! reprit Desroches, je cours jusqu'au ministère des finances. Ce n'est qu'à deux pas, et je ne suis pas manchot des jambes. Avant un quart-d'heure, monsieur Mercier, nous en aurons le cœur net. Desroches bondit vers la porte et disparut.

Ce doute avait mis du baume dans les esprits. Pauline essuyait le front

du philosophe et le grondait; Mercier se laissait faire en souriant, et lui baisait les mains.

M. Picard, dont le front se plissait d'un air équivoque, sifflait la *Marseillaise* entre ses dents et tambourinait avec l'ongle du pouce de l'une à l'autre de ses lèvres. C'était son tic favori dans ses momens de préoccupations diplomatiques. Cela fait, il se décochait lui-même comme une flèche.

Il fit un mouvement convulsif des épaules, et se prit à dire d'un ton résolu :

— Et puis, après tout, quand on vous aurait offert une place à la loterie, quel si grand mal y aurait-il?

Les bras de Mercier s'évanouirent.

— Ah!... ah!... Vous riez assurément, monsieur Picard?

— Non, corbleu!... Ne nous endormons pas sur cette pensée d'un pataquès. On s'obstine, on s'irrite et l'on s'entortille dans une sottise. Avec de l'orgueil, quand on a fait un pas de clerc, on n'en veut pas démordre. On irait au besoin jusqu'à l'échafaud. Je suis fait sur ce moule, et vous tout comme un autre. Eh! monsieur Mercier, ne prenons pas une épigramme pour insulte! Une épigramme assaisonnée de douze mille francs est tout-à-fait de celles que l'on digère; et la bonne riposte, si vous m'en croyez, serait surtout de ne pas en prendre la mouche. J'affecterais de n'y rien comprendre! je l'accepterais, moi!

— Vous, peut-être!...

Et le philosophe laissa tomber un puissant sourire de dédain.

M. Picard s'en vexa.

— Oh! oh! dit-il, pour ne pas avoir, sans rime et sans raison, les trois quarts du temps, mis des barbouillages d'encre sur du papier, je ne crois pas, monsieur Mercier, en valoir moins qu'un autre, voyez-vous! La plume, entre nous, n'est que le valet de la langue; la pensée existe avant la parole, et l'éloquence avant le papier. Je crois même la langue beaucoup plus près de la franchise et du bon sens que de la plume, et je ne me prosterne pas du tout devant le blason du canif. Mordieu! si l'on devient gentilhomme à force de gaspiller des plumes d'oie, trois heures durant je me charge de dicter à Saint-Omer, le plus grand calligraphe de l'Europe, des sornettes qui, pour peu que je m'échauffe, tiendront infailliblement tête aux fantaisies qui vous sont échappées. J'y ferai mettre le français par un grammairien; on a des grammairiens à dix sous l'heure, tout ce qu'il y a de plus huppé. Votre maladie, à vous autres gens de plume, c'est de vous passionner pour des phrases une fois écrites, au point même de vous fanatiser au profit de ces phrases contre l'évidence même et les faits; la plupart de vos principes n'ont de racine que dans la bouteille à l'encre. Pour votre part, monsieur Mercier, vous avez, dans mainte occasion, frôlé de plus près l'originalité que la nature, l'esprit de paradoxe que celui de la bonne foi!..

L'attaque était vive et parut des plus étranges à Mercier.

— Hé! quoi! dit-il, m'accuseriez-vous de paradoxe, monsieur Picard, lorsque je plaide les intérêts du pauvre; d'originalité, quand je m'exprime au nom sacré de la morale universelle? Vous croyez-vous dans la bonne foi, quand vous me poussez à la complicité du vol; dans la nature, lorsque vous me lancez contre mes propres sentimens? Où prenez-vous ce que vous dites?

— Moi?... Dans ce que je sais.

C'était un pavé sur la figure.

— Bien obligé!... Suis-je, à votre avis, un ignorant?

— Pourquoi pas?

M. Picard venait de rendre la pareille à notre philosophe. Mercier contracta ses lèvres avec amertume.

— Je ne vous répondrai pas, monsieur Picard.

Un philosophe qui ne répond pas ne doit pas être bon à toucher avec des pincettes.

Il fumait de colère. Mais bientôt l'ironie railleuse de la supériorité brilla sur le visage de Mercier. Il calma d'un geste protecteur et paternel les complaisances timides de Pauline, fort embarrassée de cet éclat.

— Oh! monsieur Picard, contentez-vous de me faire l'éloge de la loterie. Je vous donne ensuite une place auprès d'Erasme.

— Croyez-vous donc la chose impossible, monsieur Mercier?

— Hum!.. On ne l'a pas encore tenté, du moins.

Le sourire de cette réplique renfermait une provocation.

Avec autorité, M. Picard poussa Mercier dans un fauteuil, et prit lui-même place sur le bureau.

— Eh bien, qu'est-ce que la loterie, monsieur?.. N'a-t-elle pas ouvert une boutique de satisfaction à tout prix, un magasin de rêves à la portée du plus abandonné de tous les êtres? Un terne est gagné dès qu'il est joué. Le joueur à la loterie ne vit que dans les millions. Vous voyez son grabat, ses haillons, sa figure hâve. Ouvrez son âme, et ses éblouissemens vous monteront au cerveau. Dès l'instant qu'il a fait sa mise et qu'il tient son billet chéri, le pauvre, soustrait à l'empire de vos doléances qui lui donnent la fièvre, qui le rendraient cruel et sans pitié s'il s'en repaissait uniquement, s'il ne se créait des consolations enchanteresses; le pauvre se sent tout à coup transporté dans le domaine millionnaire de l'espérance; il y fait jaillir des palais plus beaux que les palais d'Armide, où, dans le concert de toutes les harmonies, se donnent des fêtes qui ne finiront pas. Là, les passions que nous tenons étouffées et qui se déprisonnent, vivent en plein air dans un noble et puissant espace; et, maître qu'il est d'ajouter incessamment des féeries vierges à des féeries perdues, dans ce vaste domaine fait à l'image de sa pensée, croyez bien que sa poésie dépasse la vôtre, car la vôtre, mon cher monsieur, se rétrécit dans le matérialisme des mots, tandis qu'il s'épanouit à perte de vue dans la sphère des idées. Oh! l'idée! quelle riante et souveraine magie! Elle berce les arts dans son sein qui les met au monde! Elle panse la plaie de l'incurable avec un baume venu du ciel! elle endort le fou dans son cabanon qui se métamorphose en salle du trône! L'idée!.. c'est le pain quotidien du pauvre! son Dieu qui lui apparaît dans ses rêves! Croyez qu'il n'existe pas de littérature capable de lui rendre les immenses et innocens vertiges de bonheur qui, dans les bras des légions angéliques, le soulèvent par leur vol au delà de ses misères. C'est un paradis que cela!

— Sous ce point de vue, dit Mercier...

Son adversaire lui coupa rudement la parole.

— Sous tous les points de vue! s'écria-t-il.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. Je suppose, monsieur Mercier, que l'on n'ait pas encore inventé la loterie, cette distraction salutaire offerte à tant d'imaginations vagabondes, cette multiplication à bon marché des merveilles et des consolations chimériques. Eh bien! une responsabilité terrible se présenterait alors devant les pouvoirs de la terre. Ils se trouveraient en présence d'une autre inondation de barbares. Quel emploi, quel aliment donner en effet à ces activités rabattues ici-bas?... A quoi tant d'imaginations qui cherchent leur proie se prendraient-elles parmi nous, voulez-vous me le dire? Serait-ce aux réalités?

J'admets que ces joueurs se trompent; au nom du ciel ne les détrompez pas! Ils rêvent, je le veux bien; laissez-les faire. Ne leur criez pas qu'aux yeux de la raison pure il n'y a de vrai, de solide et de légitimement palpable que la sébile pleine d'or qui brille à l'étalage du changeur; ne leur dites pas que les banquets dont leur imagination a faim se prennent à cinq heures du soir chez Véry, ou que les rivières de diamans qu'ils traversent à la nage dans leurs songes éveillés sont seulement chez les joailliers du Palais-Royal. Cette persuasion, si vous la leur donniez jamais, serait le signal de la fin du monde. Leur rêve éteint, leur illusion morte, tous à la fois se précipiteraient sur tout!...

M. Picard s'essuya le front. Mercier ployait sous l'ascendant d'une parole étrange, passionnée, peut-être aussi sous l'obsession d'une arrière-pensée timide...

— Distraction, soit! s'écria-t-il enfin. J'admets la nécessité d'une distraction à l'infortune, car je ne suis pas l'ennemi du malheureux. Ne pourrait-on au moins en imaginer une plus noble?

— Cherchez, repartit brusquement son antagoniste.

— Car enfin, reprit Mercier, c'est toujours un impôt ignoble!

— En quoi donc ignoble?

— En ce qu'il frappe exclusivement sur le pauvre!

— Et sur qui, diable! voulez-vous donc que l'impôt frappe?... Ah! pardieu, monsieur Mercier, je vous croyais plus fort. Je vous redirai très certainement, mais avec réflexion. Si vous dites de ces sornettes-là dans vos livres, je vous réfuterai, car cela n'a rien de bien difficile. Eh! monsieur Mercier, les gros revenus, pris tous et tout entiers dans la bourse des plus riches, ne suffiraient pas pour défrayer le monde; les riches sont en trop petit nombre. Il n'y a que la pauvreté qui soit assez millionnaire pour cela. Mille riches crieront comme des aigles pour donner mille francs chacun; vingt millions de pauvres donneront tranquillement leur sou sans se faire tirer l'oreille, et n'en seront ni plus ni moins gueux après leur sacrifice. Or, de tous les impôts, le plus commode, celui qui, notez-le, se paie sans papier timbré, sans garnisaire et sans violence, avec indemnité même, puisqu'on vous délivre en échange un bon à vue sur le royaume des chimères, c'est l'impôt de la loterie. Au peuple, il faut une religion ou la loterie. Il lui faut de l'espérance par en haut, ou de l'espérance par en bas! Vous avez tué la religion, laissez vivre la loterie; si vous renversez la loterie, rétablissez la religion.

— Eh!... eh!... Peuh! fit Mercier.

— Je te tiens! murmura Picard. Tu ne seras plus un gueux et tu me paieras mes loyers.

— Ah! monsieur Picard, soupira Mercier, que dirait le monde?

Le cœur gros d'espoir, la petite Mme Desroches s'en vint, d'un pas de fée, compatir aux angoisses du philosophe, qu'elle fascina d'un regard mélancolique en s'appuyant d'une main, ainsi que son père, au dossier du fauteuil.

— Pourvu, s'écria rondement Picard, que ce Desroches n'ait pas commis la faute d'ébruiter votre premier mouvement!...

— Oh! c'est un garçon d'esprit, reprit Mercier très ingénûment.

Une petite toux se fit entendre à la porte.

La fraîche Marianne passait en ce moment la tête par l'entre-bâillement. Elle ne regarda pas Mercier; elle boudait encore.

— On vous demande, monsieur Picard, dit-elle.

— Qui cela? reprit-il avec impatience.

La belle enfant effilait avec embarras son tablier sans dire un mot, et semblait éplucher de la charpie.

Mercier devint pourpre et sentit que ceci le concernait.

— Ma mie, dit Picard à cette petite fille, vous avez l'air sotte au possible. Je vous croyais une langue pour répondre. Est-ce Desroches?

— Il m'a dit comme ça...

— Eh bien! dites-lui *comme ça* de ne pas être aussi poltron que vous, et de monter.

Marianne, effarouchée, ne se le fit pas répéter deux fois et disparut.

C'était l'instant capital de la crise.

— Eh bien! dit Picard à Mercier.

— Eh bien! répondit l'autre, je n'avais jamais envisagé les choses de ce point de vue.

— Pensez-vous que je n'aie voulu faire qu'un paradoxe?

Mercier prit un air d'humilité parfaite.

— On doit écouter avant de juger, répondit-il.

Desroches entra, la mine piteuse et l'air effaré.

— Mon bon monsieur Mercier, dit Desroches au philosophe avec le ton désespéré d'une victime qui se désarme et qui s'offre au coup mortel, vous me voyez l'ame navrée, l'esprit aux cents coups, et l'on aurait dû m'épargner au moins ce crève-cœur. Prenez mon crime en pitié, vous! ne m'accablez pas. Je donnerais mon sang, ma vie, ma part du ciel pour ne pas être la cause première de ce qui vous arrive. Maudissez-moi, jetez-moi la pierre; mais plaignez-moi de ce que je viens d'enfoncer le doigt dans la plaie!... La place que vous savez est effectivement pour vous.

Mercier, qui ne l'écoutait pas, sortit d'une préoccupation; sa figure s'illumina, flamba de joie : ses mains se frappèrent au-dessus de sa tête, et se rattrapant tout à coup aux bras de son fauteuil pour s'élancer au milieu de ses amis qui tremblaient de voir éclater la foudre :

— Et voilà le mot de l'énigme! s'écria-t-il, ma colère se trompait. Cette place ne m'est donnée, mes bons amis, que parce que, mieux que personne, je suis en disposition d'en faire connaître tous les abus. J'étais né pour elle, et le choix ne pouvait hésiter un seul instant. Mes préventions même contre la loterie étaient le plus clair indice de mon aptitude. Je passe par conséquent de la théorie à la pratique, et des préjugés en l'air à la sollicitude matérielle, à l'examen réfléchi des faits. Je calomniais l'empereur en supposant qu'il préméditait une insulte. Il fallait avoir un nuage dans le cerveau pour ne pas comprendre à l'instant la pensée de Napoléon.

— C'est cela même! s'écria Mme Desroches en baissant les deux mains de Mercier, qui retomba sur son fauteuil. J'avais même envie de vous le dire; seulement je n'osais vous interrompre. Mon bon, mon excellent monsieur Mercier, ne laissez pas un instant sa majesté dans le doute sur la façon dont vous avez compris son estime pour votre caractère.

Elle attira le pupitre sur les genoux de Mercier et lui tendit une plume.

Mercier prit la plume en souriant, et, vers le beau milieu d'une feuille immaculée, lança magnifiquement ce mot :

— SIRE!...

Un mois après, sous le vestibule des Tuileries, Mercier se mêlait, en habit à la française, à la haie de diplomates, d'artistes, de magistrats et de généraux qui joignaient leurs acclamations d'enthousiasme aux cris des régimens dont les bannières et les aigles d'or frémissaient en ce moment sur le Carrousel, au milieu des armes et des fanfares.

Napoléon rentrait de la revue.

Sur son chemin il adressa des paroles franches et rapides à tout le monde.

Quand il se trouva devant Mercier, un sourire légèrement caustique effleura ses lèvres.

— Eh bien! monsieur, lui dit-il, quand supprimons-nous la loterie?

Mercier, pris au dépourvu, n'eut rien à répondre.

Napoléon passa.

MICHEL RAYMOND.

LE DERNIER JOUR DE FRASCATI.

(Suite et fin.)

— Ne vous donnez pas ainsi en spectacle au public, mon cher Félicien, dit de Vaudreuil : vous êtes un enfant, la moindre chose vous déconcerte ; vous trouvez des élémens de désespoir dans une piqûre d'épingle. Que diable risquez-vous à recevoir un billet de Mme de Saint-Dunstan?

— Oh! de grace, ne prononcez pas ce nom. Si quelque parent d'Emilie était dans ce café, je serais perdu... Horreur! une figurante!

— Mais une figurante qui peut passer *premier sujet* avant six mois. Scribe lui fait un rôle dans le ballet du *Naufrage de Lapeyrouse*, musique d'Adam. Elle doit jouer la vierge Vanicolo...

— Eh! que m'importe tout cet argot de coulisses!

— Que vous importe! dites-vous? Ma foi, il vaut mieux être aimé d'une première danseuse que d'une soubrette du dernier rang...

— Vous êtes fou, monsieur de Vaudreuil! Quels étranges propos me tenez-vous là? Savez-vous bien que je me marie dans quatre jours?

— Employez donc sagement quatre jours à finir votre vie de garçon, pour vous préparer à l'existence grave de l'homme marié. Une petite intrigue de quatre jours est une chose sans conséquence. Il faut bien payer l'intérêt des cinq cents francs à votre charmant banquier.

— Oh! ceci est trop fort, monsieur de Vaudreuil... Brisons là.

— Soit... D'honneur, je n'ai jamais vu un jeune homme de vingt-quatre ans aussi sage que vous. Décidément, l'année 1838 commence bien. Il y aura concurrence pour les prix Monthyon.

— Parlons d'autre chose, s'il vous plaît...

— Je veux bien..... Puisque vous refusez la stalle d'orchestre, je m'en empare. Diable! les *Huguenots* et Duprez gratis! Je n'ai pas mis les pieds à l'Opéra depuis quinze ans, faute d'un petit écu... Calmons-nous, Félicien; vous me donnez la stalle, n'est-ce pas?

Un mouvement d'impatience du jeune homme fit chanceler le guéridon, de Vaudreuil n'eut pas l'air de le remarquer.

— Il faut payer et sortir, dit-il en se levant.

Et il caressa de la main son chapeau neuf, et rajusta sa cravate devant le miroir.

Nos deux héros firent quelques tours dans la galerie sans se parler, comme deux amis après une discussion irritante. De Vaudreuil rompit le silence le premier.

— Félicien, mon ami, dit-il d'une voix conciliatrice, écoutez, prenez-moi comme je suis; excusez-moi, surtout. Je n'appartiens pas à votre génération, moi. J'ai les mœurs de mon vieux temps; j'ai les mœurs du directoire, époque de corruption, régence de l'empire. Mais, au fond, j'ai quelque vertu, croyez-le bien.

— Ne me parlez plus de cette femme, dit Félicien d'une voix suppliante. Respectez ma position: le mariage n'est pas une plaisanterie; c'est l'acte le plus solennel de la vie de l'homme. Moi aussi j'ai les mœurs de mon temps; excusez-moi, notre époque est sérieuse; je vous laisse la licence de votre directoire, laissez-moi la gravité morale de la jeunesse d'aujourd'hui.

— A la bonne heure! Pleine liberté de conduite à vous et à moi... Voyons, comment comptez-vous finir votre journée?

— Chez moi. J'ai plusieurs lettres à écrire à ma famille, à Rouen. Demain, tous mes loisirs seront occupés pour mes affaires de mariage.

— Très bien! Je vous accompagne à votre maison, et après je vous souhaite le bonsoir.

— Faites-moi la grace de m'emprunter quelques louis pour vos dépenses de nécessité première.

— Ah! volontiers! j'accepterai une vingtaine de louis; ma redingote m'est odieuse; je vais de ce pas me loger dans un habit bleu de Bonnard, galerie Vivienne; j'en convoite un à boutons bombés qui me rajeunira de vingt ans et supprimera l'empire. C'est que j'ai quelques prétentions sur Mme de Saint-Dunstan.

En causant ainsi, ils étaient arrivés au milieu de la rue Grammont. Félicien, sur le seuil de sa maison, serrait la main de M. de Vaudreuil, lorsque le concierge lui remit une lettre à enveloppe fantasquement dorée et parfumée au patchouly.

Félicien ouvrit la lettre, et sa figure refléta successivement toutes les sensations de l'humanité souffrante dans les lignes que voici :

« Mon cher monsieur,

» Vous n'êtes pas gentil; vous m'envoyez des remercîmens par votre homme d'affaires, un vieux bavard qui a imprimé ses bottes sur mon tapis, et quelles bottes! J'aurais eu tant de plaisir à vous voir. Je suis si heureuse d'avoir fait votre fortune! Que ne puis-je la dissiper avec vous dans de charmantes orgies, comme il y en a dans les romans? Votre intendant, qui est le plus stupide des hommes, prétend que vous avez horreur de la dissipation, et que vous n'avez voulu gagner de l'argent qu'avec l'intention de le ménager goutte à goutte, comme un rentier de la rue Boucherat. C'est une calomnie, n'est-ce pas? Au dernier jour de Frascati, vous étiez trop beau de passion et de désespoir pour mériter une aussi injurieuse réputation. Oui, vous êtes le jeune homme du siècle, vous portez écrit en lettres de flammes, dans vos yeux, le millésime de 1838. Je bénis le destin qui m'a choisie, entre toutes les femmes, pour donner un lit de billets de banque au sommeil de votre dernière nuit. Voici une stalle d'orchestre pour ce soir. Venez à l'Opéra. Vous me reconnaîtrez facilement parmi les maigres figurantes dont je suis assaisonnée; je porterai une robe rouge et noire, emblème parlant de la richesse aléatoire que vous me devez. Après les *Huguenots*, on se promènera cinq minutes dans le passage noir de la rue Grange-Batelière; cinq siècles d'attente; mais que de joie au bout!

» Bien à vous. ANASTASIE DE SAINT-D. »

Cette lecture était à peine terminée, que la lettre tombait en mille lambeaux sous l'irritation convulsive des mains de Félicien.

— Misérable! folle! dit-il avec une rage concentrée; je lui dois ma fortune!... Elle affirme à chaque ligne que je lui dois ma fortune! .. elle me l'écrira cent fois!.... elle me poursuivra partout avec cette accusation!.... Eh bien! de Vaudreuil, que dites-vous de ma position?

— Mon cher ami, je n'ai pas lu la lettre... je présume qu'elle est de ...

— Et de qui donc?... Comment trouvez-vous les prétentions de cette folle?

— Rien ne m'étonne après la conversation de ce matin. Elle vous a enrichi; elle vous a retiré vivant des griffes du suicide; c'est son idée fixe... malheureusement, cette idée a une apparence de raison... vous serez toute votre vie sous l'obsession de cette femme... à moins que...

— Eh! de Vaudreuil, n'achevez pas! n'achevez pas!

— Eh bien! achevez vous-même... voyons... trouvez un expédient...

Après cinq minutes de pause :

— Il n'y a, dit Félicien agonisant, il n'y a qu'un horrible remède à cet horrible malheur...

— Prenons le remède...

— Il faut porter cinquante mille francs à cette femme, et acheter son silence et sa résignation à ce prix.

— Voilà une idée... Armez-vous donc de courage, et allez rue Saint-Augustin...

— Moi... oh! j'aimerais mieux me briser la tête sur cette pierre!

— Je vous devine... c'est encore moi qui...

— Mon cher de Vaudreuil, croyez bien que c'est un dernier service ..

— Tout à vous... Au reste, je vous dirai que vous ne faites que vous con-

former aux lois sévères du jeu. La charte du *trente-un* veut que tout bénéfice provenant d'une mise commune soit partagé.

— Vraiment! il fallait me dire cela d'abord.

— C'est qu'avec un peu de complaisance, vous auriez pu aisément...

— Chut!... voilà les cinquante billets... je les donne avec joie. C'est acheter ma liberté avec une obole.

— Félicien, votre mariage ne sera-t-il pas compromis par ce déficit ?

— Aujourd'hui, je fuis l'inévitable; j'invoquerai demain la Providence.

— Vous demanderez un sursis à votre belle veuve...

Félicien frappa le parquet avec son pied, et son front avec sa main, et donna vivement le rouleau de billets de banque à de Vaudreuil. Allez chez cette femme, dit-il, et soyez chez moi, je vous prie, demain au lever du soleil : nous nous inspirerons du moment.

— Voilà qui est tout prévu. On serait bien malheureux dans ce monde si la Providence du lendemain ne réparait pas toujours les malheurs de la veille. Adieu, mon jeune ami; bon courage et bon sommeil.

III.

A l'heure où les Parisiens s'imaginent que le soleil se lève, de Vaudreuil était déjà debout dans l'alcôve de Félicien.

De Vaudreuil alluma deux bougies pour se voir parler, et dit d'un ton mélancolique :

— Mon jeune ami, avant tout, êtes-vous bien décidé à vous marier ?

Félicien, qui s'était jeté tout habillé sur son lit pour appeler un sommeil rebelle, sauta brusquement sur sa peau de tigre, et regarda fixement de Vaudreuil.

— Pesez bien votre réponse, ajouta ce dernier, pesez-la bien, comme j'ai pesé ma demande. Etes-vous toujours dans les mêmes intentions de servitude conjugale ?

— Mon Dieu ! que me demandez-vous-là? dit Félicien; vous me faites trembler... Si je veux me marier! oh! vous ne connaissez pas Emilie.....

— Et vous, vous ne connaissez pas Mme de Saint-Dunstan!

— Encore cet exécrable nom qui me déchire l'épiderme comme une lime d'acier.

— Hélas! mon ami, vous serez bien condamné à l'entendre souvent...

— Elle a refusé les cinquante mille francs?

— Oh! mon pauvre Félicien! que vous connaissez peu les figurantes! mais, vraiment, vous êtes un homme primitif. Quelle candeur de jeune homme!... Anastasie a pris vos billets avec des cris de joie folle, et elle m'a forcé de danser autour un pas de deux avec elle. Enfin! a-t-elle dit, je suis riche, et je vais envoyer ma démission à M. Duponchel.

— Qu'elle aille au diable, et me laisse tranquille !

— Voilà précisément deux choses qui n'arriveront pas. M. Félicien de Saint-Nérée, a-t-elle ajouté, n'est galant qu'à moitié. Le chef de partie m'a dit, l'autre soir, qu'il n'avait perdu que quinze mille francs. Il lui reste donc, grace à moi, trente-cinq mille francs de bénéfice; c'est donc dix-sept mille cinq cents francs que M. Félicien, mon associé, me doit. Je n'aurais pas chicané sur cette vétille, s'il avait été moins sauvage à mon égard; mais je ne vois pas de reconnaissance qui me condamne à obliger un ingrat.

— L'infâme mégère a dit cela ?

— En propres termes.

— Elle m'appelle son associé ?

— En toutes lettres. Ce sont les mœurs du jeu... Au reste, a-t-elle ajouté, si M. de Saint Nérée, mon associé, ne vient pas me faire sa petite visite ce matin, je tombe chez lui comme une bayadère dans l'opéra d'Auber, et je fais un scandale de démon.

— Elle viendrait ici! s'écria Félicien, en se tordant les bras avec une souplesse étonnante, comme un télégraphe pressé par le coucher du soleil.

— Ah! je ne connais cette femme que d'hier, mais je vous affirme que la bacchante fera ce qu'elle dit.

— Courez chez elle, et portez-lui...

— Oh! là, je vous arrête; je ne me charge plus de ces transports d'argent.

— Mais puis-je rester encore une minute dans cette maison avec cette figurante suspendue sur ma tête?

— Non, Félicien, non. Puisque vous n'avez pas le courage de la jeter par la croisée; puisque votre sagesse lui refuse quelques douceurs, il faut quitter cette maison, c'est prudent.

— Et où irai-je ? elle me relancera partout.

— Partout, comme vous dites, partout elle dira qu'elle vous a fait gagner les trente-deux mille cinq cents francs qui vous restent; et, si avec cette somme vous tentez quelque affaire de bourse et de commerce, et que le succès vous pousse à cent mille francs, Anastasie publiera partout que vous avez refait votre fortune avec son argent.

— Malédiction! fatalité d'enfer!

— Eh! pourquoi se farder l'avenir! mieux vaut le prévoir dans son effrayante nudité.

— Au reste, l'infâme courtisane sera dans son droit; elle aura logiquement raison! toujours, toujours, l'argent que je gagnerai proviendra de cette source impure!... Oh! je sens maintenant que ces billets me souillent... Je vais donner mon portefeuille à mon concierge, avec ordre de le livrer à la dame qui me demandera aujourd'hui...

— Très bien! très bien! Félicien.

— Oh! je me trouve à présent plus léger! oh! c'est une convalescence morale!... et vous verrez que cela me portera bonheur! Je cours chez Emilie : je lui dis franchement que je l'ai trompée en me donnant une fortune de cent mille francs; je la prie au nom de notre amour de m'accepter pauvre comme je suis; j'entrerai dans quelque administration, dans quelque comptoir opulent; j'ai une écriture assez belle; je connais l'italien et l'anglais; je suis laborieux, que diable! ce sera bien le moins si je ne parviens pas à gagner deux mille francs par an; deux mille francs purs de tout antécédent immonde, et récoltés pièce à pièce à la sueur de mon front.

— Admirable! mon cher Félicien! venez, que je vous serre les mains!... je suis ému aux larmes... Il ne nous reste plus qu'à choisir votre logement... votre logement provisoire; car, je ne doute pas que votre belle veuve n'accepte sur-le-champ votre proposition.

— Voyons... où puis-je me loger provisoirement?

— Une idée!... venez chez moi. Nous ne serons pas trop à l'aise, mais qu'importe entre garçons... Vous ne connaissez pas ma mansarde de la rue de l'Université... au cinquième étage, dans la cour de l'hôtel. Je ferai mettre un lit de sangle à côté du mien. L'ameublement sera bientôt prêt... A quelle heure irez-vous chez Emilie?

— Oh! j'attends la nuit close... je vais dévorer ma journée dans quelque cabinet de lecture éloigné de ce quartier. Etes-vous homme à vous ensevelir avec moi dans cinquante cartons de journaux?

— De tout mon cœur. Je vous demanderai seulement une heure pour courir rue de l'Université et meubler notre mansarde. Je ferai au concierge un conte; je lui dirai que vous êtes poursuivi pour délit politique... la première fable qui me tombera dans l'esprit...

— C'est cela, et pas une minute de plus ici... je donne mon portefeuille au concierge... Evitons la rue Neuve-Saint-Augustin ; gagnons le Palais-Royal par le plus long détour; je vous attendrai au cabinet de la *Tente*.

— Ah! voilà votre gaîté revenue, vous faites des calembours! je suis enchanté de cette résolution. Il est donc bien vrai de dire que ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur.

— Oui ! je sens là quelque chose qui me dit que j'ai pris le bon chemin pour être heureux.

Ce programme, mêlé de courses, d'ennuis, de lecture et d'accusations contre la pendule, fut exactement suivi jusqu'à cinq heures du soir.

Le gaz dardait ses langues de feu sur les ténèbres ennemies, lorsque nos deux inséparables arrivèrent à la rue Saint-Lazare.

— Puisque vous vous obstinez à vouloir m'attendre ici pour connaître plus tôt le résultat, dit Félicien à de Vaudreuil, abritez-vous sous cette porte-cochère, car la pluie va recommencer dans l'instant.

Et Félicien monta chez Emilie d'un pas agile et joyeusement cadencé.

Il sonna trois fois: la porte de l'appartement ne s'ouvrit qu'à la quatrième sommation, et ce retard lui donna quelque tristesse. La vieille femme de chambre éleva son flambeau jusqu'au menton du jeune homme, et s'écria :

— Mon Dieu! c'est vous! oh! en voilà de l'effronterie!

Félicien, immobile, avait un pied sur l'escalier et l'autre dans le corridor, dans l'attitude large du colosse de Rhodes.

La vieille, dans un saint mouvement d'indignation, poussait la porte et montrait le poing à Félicien qui, privé soudainement de l'usage de la parole, se courba en point d'interrogation pour demander en pantomime ce que signifiait tout cela.

L'arrivée d'un tiers fit diversion à cette scène de porte. Un monsieur d'âge mûr, au pas grave, au costume sévère, sortit de la chambre d'Emilie, et, sans regarder Félicien, il prit le bras de la servante et lui dit pompeusement :

— Bonne mère, rentrez chez votre maîtresse, et ne la quittez pas un seul instant. Vous lui donnerez, toutes les heures, un verre de tisane de mauve opiacée. A minuit je viendrai voir s'il faut pratiquer une troisième saignée. Au point du jour, si le cerveau est toujours affecté, nous appliquerons les sinapismes au pied.

— Elle est donc bien mal, monsieur le docteur? dit la vieille les mains jointes.

— Dieu est grand, répondit le monsieur, en levant les yeux vers le plafond.

— Monstre! s'écria la servante en menaçant la statue de Félicien.

Et elle disparut au fond du corridor, après avoir laissé le flambeau sur l'escalier.

— Ah! le hasard me sert bien, dit le docteur à Félicien, j'allais chez vous, monsieur. J'ai deux mots à vous dire, tout bas à l'oreille, sur le carré.

— A moi, monsieur? dit Félicien avec un souffle de voix comme le fantôme de Job.

— A vous-même. Me reconnaissez-vous? Vous ne me reconnaissez pas?... Je suis l'oncle et le médecin d'Emilie; je lui donnais le bras, et je fus violemment séparé d'elle par la foule, au mois de juin dernier, aux fêtes du Champ-de-Mars, le soir mémorable où vous lui sauvâtes la vie au passage de la grille. Dans cette occasion, vous fûtes beau, vous fûtes héroïque, vous versâtes votre sang pour une dame inconnue : j'aime encore à le reconnaître aujourd'hui... aujourd'hui que tant de bonheur vient de s'éteindre à jamais!... Quelle a été votre conduite depuis cette époque, mosieur (par un *o*)? Les échos de la Bourse et de Frascati répondront!.. Vous avez passé trois mois dans la dissolution; vous avez perdu votre

fortune; vous avez contracté de honteuses associations aléatoires avec des courtisanes... Silence, mosieur! laissez parler un oncle irrité, qui n'est pas un oncle de Molière! Que me diriez-vous d'ailleurs pour votre justification!... J'ai la foudre dans mes mains! la foudre!... Reconnaissez-vous ce portefeuille?... Emilie avait brodé son chiffre sur ce portefeuille! et vous l'avez donné avec trente mille francs à une figurante de l'Opéra!.. Horreur!... C'est cette femme qui a eu de la vertu pour vous, mosieur! Elle a couru ici, d'après l'avis de votre concierge, et elle s'est écriée: « C'est son amour que je veux, et non pas son or!... » Voilà ce qu'Emilie a été forcée d'entendre!... Elle n'a plus rien entendu... la vie lui a manqué... Ne jouez pas ainsi la comédie, mosieur; toutes vos contorsions, tous vos sanglots ne m'en imposeront pas. J'ai interrogé tantôt dix agens de change et quelques habitués de Frascati; ils m'ont fait votre biographie et celle d'un vieux drôle nommé Vaudrel ou Vaudril, votre digne camarade de prostitution... Prenez ce portefeuille, mosieur... prenez... prenez donc, vous dis-je, il souille ma main... Il est inutile d'ajouter que cet escalier vous verra descendre pour la dernière fois... Point d'adieu, mosieur.

Le docteur toisa fièrement Félicien, rentra dans le corridor d'Emilie et ferma la porte.

Felicien, foudroyé, s'appuyait contre la rampe, l'œil éteint, la poitrine haletante, les mains crispées sur le fer. Dans les malheurs consommés, il n'y a que le premier coup qui terrasse les ames énergiques, et Félicien avait, à son insu, une de ces fortes organisations qui donnent des larmes efféminées à leurs petites infortunes, et qui se raidissent fièrement contre une épouvantable catastrophe et acceptent toutes les conséquences d'une fatale position. Le jeune homme se releva soudainement, comme calmé par une résolution prise, et descendit l'escalier. Sur le seuil de la maison, de Vaudreuil l'attendait.

Félicien entraîna son compagnon vers la rue Laffitte, et lui dit à l'oreille:

— Perdu! perdu! déshonoré! flétri! Mon bon de Vaudreuil, entendez-vous? déshonoré! anéanti! mort!

Et il conta mot à mot son aventure de la vieille servante et du docteur.

— Eh bien! dit-il à de Vaudreuil, vous voyez devant vous un homme qui vient de se donner à lui-même son dernier conseil... De Vaudreuil, on ne survit pas à un pareil malheur!

— Félicien, je crains de vous comprendre! dit de Vaudreuil avec un ton d'effroi.

— Vous m'avez compris! Ma mère! ma mère, qui avez perdu la vie en me la donnant, pardonnez-moi ce que je vais accomplir!... De Vaudreuil, il faut que je ne voie plus le jour demain...

— Un suicide! Félicien?

— Décidé! irrévocable!

— Et moi, moi, qui vous ai perdu, moi, qui vous ai tué, après avoir vécu trois mois de vos bienfaits, comme un parasite, croyez-vous que je puisse vous survivre? Vieux, infirme et pauvre comme je suis, que ferai-je sur cette terre où je n'ai pas un parent, pas un ami? Félicien, si je trouve votre désespoir légitime, vous ne mourrez pas seul!

— Légitime, dites-vous? N'avez-vous pas entendu mon récit? Au reste, j'ai eu tort de vous confier ma résolution. Mais, c'est dit... ce sera fait... De Vaudreuil, prenez ce portefeuille, il est à vous... Il y a là du pain pour vos vieux jours.

— Ce portefeuille, vous me le donnez? Bien! je l'accepte... Vous allez voir si je saurai mourir avec vous.

Ils étaient arrivés sur le boulevart.

La nuit était horrible. Une pluie de glace roulée dans les tourbillons de quatre vents rivaux forçait les passans à fendre l'air à la nage. La désolation tombait de partout: les orbes de gaz ressemblaient aux torches funèbres qui éclairaient convulsivement l'agonie de la nature.

Il n'y a pas de suicides en Espagne et en Italie; c'est que là le malheur consommé échappe au désespoir avec un rayon de soleil ou d'étoile, avec la mer, avec le fleuve, avec un paysage, avec le premier venu de ces mille hochets que la nature jette au malheur. Mais, dans ce nord homicide, dès que l'homme songe à tourner contre lui des mains violentes, toutes les voix de l'air applaudissent à sa résolution. Paris et Londres sont les capitales du suicide. Il n'y a pas de Dieu là où il n'y a pas d'étoiles et de soleil. Dieu supprimé, le suicide a raison.

Félicien tenait encore à la main son portefeuille, et de Vaudreuil, arrêté devant un fiacre isolé sur la station, engageait le cocher à descendre. C'était le plus malheureux des cochers; un vieillard à cheveux blancs, emmailloté dans le premier carrick de l'empire, et chaussé jusqu'aux genoux de lambeaux de peaux de mouton raccordés avec des ficelles. Le malheureux cherchait un point d'appui sur son siége pour soulever son corps engourdi par quarante hivers parisiens.

— Je pense, dit de Vaudreuil à Félicien, que vous avez quelques lettres à écrire, nous allons faire nos petites dispositions chez moi... Eh bien! mon ami, dit-il au cocher, viendras-tu nous ouvrir la portière?

— Pauvre homme! dit Félicien, il est glacé jusqu'à la moelle des os, et il supporte sa vie avec résignation!

— Dam! dit le cocher qui avait entendu cette phrase, faut bien la porter, sa vie, quand on a femme et enfans à nourrir.

— Mon ami, dit de Vaudreuil prenant le portefeuille de Félilien, et l'ouvrant sous le nez du cocher, connais-tu la valeur de ces chiffons?

— Des billets de banque plein le portefeuille! dit le cocher.

— Ça t'appartient; nous te le donnons; c'est le prix de la course.. Prends, te dis-je; ce portefeuille est à toi... Je devine, tu as des scrupules d'honnête homme. Eh bien! prends le portefeuille avec ce billet que je viens d'écrire au crayon. Demain tu viendras voir à l'hôtel si ma signature que voici t'autorise à garder cet argent.

— A quel hôtel irai-je? demanda le cocher ébahi comme dans un rêve.

— A l'hôtel où je demeure et où tu vas nous conduire promptement.

Et il donna son adresse au cocher.

— Très bien, de Vaudreuil! dit Félicien. Approuvé de tout mon cœur.

— Je ne sais pas trop ce que tout ça veut dire, murmura le cocher; mais je vais toujours vous mener chez vous.

— Et maintenant, dit Félicien à de Vaudreuil, en s'asseyant à côté de lui dans le fiacre, pas un mot de plus sur mon irrévocable détermination.

— Sur notre irrévocable détermination, dit de Vaudreuil.

Arrivé rue de l'Université, devant l'hôtel, le cocher ouvrit la portière et dit à de Vaudreuil en lui présentant le portefeuille:

— Dites donc, c'est pour rire, pas vrai?

— Oh! le diable t'emporte! dit de Vaudreuil; voyez donc toute la peine qu'on a pour faire une bonne action! c'est ce qui explique la rareté de la chose. Cocher, mon ami, tu viendras demain, là, demander à mon concierge si ce portefeuille est bien à toi, légitimement à toi pour ta course. Voilà, de plus, une pièce de quarante francs pour ton *pour-boire*. Maintenant, si tu n'es pas satisfait, je prends ce portefeuille et je l'envoie dans la boue de la rue au premier chiffonnier qui passera.

Et de Vaudreuil et Félicien disparurent dans le petit escalier de l'hôtel.

A dix heures, nos deux héros, après avoir essayé de se dérober l'un l'autre à la mort, comme Oreste et Pylade dans la Chersonnèse Tauride, se couchèrent sur leurs lits de sangles, auprès d'un énorme réchaud de charbon à demi allumé, que de Vaudreuil venait de soigner avec le plus grand calme. Les moindres issues de la porte et de l'unique croisée, bouchées hermétiquement, assuraient à la vapeur homicide toute son énergie d'action. Une chandelle de suif arrivée au niveau de la bobèche, éclairait de sa lueur agonisante cette scène de deuil. Au dehors le vent d'est chantait un air d'absoute dans l'orgue des cheminées, et sonnait, par intervalles, un glas déchirant sur le clavier des vitres tremblantes aux châssis des toits.

— Donnez-moi votre main, de Vaudreuil, dit Félicien; il faut que nos mains restent unies après notre mort... De Vaudreuil, quelle fatalité vous a poussé dans ma vie?... Il n'y a que trois mois et demi que nous nous connaissons.. oui, trois mois... Ce fut le pur hasard... J'allais acheter pour Emilie le portrait de la reine Victoria..... Elle m'avait demandé ce portrait... Vous veniez d'acheter le dernier, lorsque j'entrai dans la boutique du marchand d'estampes de la galerie de l'Horloge... Vous me le cédâtes gracieusement, et notre amitié commença... Hélas! comment devait-elle finir!

— Félicien! dit de Vaudreuil d'une voix mourante, je sens... que... la vie... Vous, plus jeune.... vous résisterez.... plus long-temps que moi.... *Post mortem nihil... Ipsaque mors nihil... Quæris ubi... quo non nata jacent... ex nihilo nihil...* Je sens que je meurs en stoïcien... du directoire... en disciple de Volney et de Pigault-Lebrun... grands hommes!.. *Quid ante? quid post? nihil.*

L'ame ne me paraît qu'une faible étincelle
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.

Voltaire... *Temple du goût*... Heureuse philosophie qui donnes de si douces consolations à l'agonisant!

Un bruit de pas dans l'escalier et trois coups vigoureusement donnés à la porte interrompirent les citations de de Vaudreuil.

— On frappe! dit Félicien à demi levé.

— Ce n'est pas chez nous, dit de Vaudreuil; ne bougeons pas... Sylvain Maréchal a dit...

— On frappe, vous dis-je; écoutez...

— Ouvrez, au nom de la loi. Nous forçons la porte à la troisième sommation. Telle fut la menace qui arriva directement par le trou de la serrure aux oreilles de nos deux suicidés.

— On n'ouvre pas! s'écria de Vaudreuil; le domicile d'un citoyen est inviolable à dix heures du soir... Il est bien cruel, quand on est en train de mourir, d'être dérangé par les sbires de la rue de Jérusalem.

— A la troisième sommation, cette frêle porte tombera, dit la voix extérieure.

— Ah! c'est le portier qui nous a vendus, dit de Vaudreuil: c'est sûr. Paris qui a renversé toutes les tyrannies, a laissé debout la tyrannie des portiers, pire que celle des prêtres et des rois! Allons, il faut nous exécuter de bonne grace; il faut nous montrer... nous leur prouverons que nous ne sommes pas des conspirateurs politiques. Un instant, messieurs de la police, un instant, nous sommes à vous.. Félicien, mettons notre habit et parlons à ces gens-là; nous arriverons une heure plus tard à notre rendez-vous dans le néant.

Et quand ils se furent assez proprement rajustés, ils ouvrirent la porte et virent devant eux trois hommes à écharpe tricolore et un serrurier armé d'un marteau.

L'un de ces trois messieurs dit à Félicien et à de Vaudreuil: — Descendez avec nous au rez-de-chaussée, où nous allons vous faire subir un interrogatoire.

— Je proteste contre cette violation de domicile, dit de Vaudreuil.

— C'est bon, répondit le magistrat, protestez : cela vous servira, mon petit monsieur.

Félicien n'avait plus qu'une locomotion automatique : il se regardait déjà comme arrivé au vestibule de l'éternité, se préoccupant fort peu de son dernier acte sur la terre.

Au rez-de-chaussée, Félicien et de Vaudreuil reçurent l'ordre d'entrer dans un salon pour s'y préparer à l'interrogatoire. On ferma la porte sur eux. Félicien s'assit et appuya sa tête sur ses mains.

Aussitôt de mélodieux accords de cuivre et de violoncelle résonnèrent dans la pièce voisine, et des chants aériens de jeunes femmes arrivèrent aux oreilles de Félicien.

— C'est le chœur des femmes de *Semiramide*, dit de Vaudreuil.

— O dérision du sort ! dit Félicien avec mélancolie.

— Il paraît qu'on donne concert ici pendant que nous nous tuons là-haut.

La porte du fond s'ouvrit à deux battans, et fit éclater une fusée de bougies sur une table de festin. Une jeune femme éblouissante de beauté, de fraîcheur et de diamans, s'avança et dit : — Entrez, messieurs, on n'attend que vous...

C'était Emilie !... Félicien tomba la face contre terre, comme l'apôtre sur le Thabor.

— Relevez-vous, Félicien, dit de Vaudreuil, je vous présente ma nièce Emilie, votre femme. Excusez-la; elle a bien des torts envers vous. Elle a voulu prendre un mari à l'épreuve, et le faire vivre un siècle en cent jours, pour l'étudier. Pardonnez-moi aussi, Félicien, d'avoir prêté la main à ce caprice d'une jolie veuve, déjà dégoûtée d'un second mariage par le premier. Vous lui avez sauvé la vie, elle achève ce soir de s'acquitter envers vous.

Le sourire de la résurrection étincela sur le visage de Félicien, encadré dans les blanches mains d'Emilie.

— Oh ! je vous ai jugé assez fort pour supporter ce bonheur sans perdre la raison. On ne devient jamais fou de bonheur... Eh bien ! vous ne parlez pas... vous êtes fâché contre moi... Au reste, de Vaudreuil, mon oncle, et moi, nous avons fait souvent de notre mieux pour vous mettre sur la voie de la plaisanterie ; mais vous vous êtes obstiné à prendre nos plus étranges phrases au sérieux. Il a fallu vous conduire jusqu'au réchaud de charbon.

— Emilie, dit Félicien d'une voix tremblante d'amour et d'émotion, douce Emilie, je sens que l'accès dangereux de joie est passé. Encore quelques minutes, et j'arrive de l'enfer au paradis... Laissez-moi toucher vos cheveux, vos mains, votre front, laissez-moi vous respirer... Oui... c'est bien vous !... c'est bien mon Emilie... Comment ! toute mon histoire de ces trois mois est une fable ?

— Mais, oui, mon ami... N'est-ce pas que de Vaudreuil a bien joué son rôle ?... C'est qu'il a rempli vingt ans des fonctions diplomatiques aux Etats-Unis. Jugez combien il lui était aisé de vous mener à la lisière, vous si bon, si naïf, si confiant, si neuf, comme de Vaudreuil vous avait si bien jugé.

— De Vaudreuil, je vous pardonne, dit Félicien avec un sourire mêlé de larmes de joie.

— Maintenant, dit Emilie, nous allons faire le repas de nos fiançailles ; nous ferons le repas de noces dans cinq jours. Une brillante société nous attend au salon. Je vais vous présenter à nos parens, au nombre desquels vous trouverez Anastasie, les trois magistrats qui vous ont arrêtés là haut, et le docteur qui vous a fait une si belle morale. Nous composons une famille de créoles, arrivés l'an dernier à Paris, pour nous y établir. Vous lirez nos véritables noms sur le contrat. Cet hôtel appartient à de Vaudreuil, il vous le donne pour cadeau de noces. J'ai, moi, cent mille francs de rente à vous offrir pour me faire pardonner mes torts. Etes-vous content ?

Félicien se précipita aux pieds d'Emilie et les couvrit de baisers furieux.

— Relevez-vous, dit Emilie, et donnez-moi le bras.

De Vaudreuil, prenant le ton d'un valet de chambre qui annonce, ouvrit la porte du salon et dit : — Monsieur et madame de Saint Nérée !

Et quarante personnes se levèrent spontanément pour embrasser l'heureux Félicien.

MÉRY.

(*Presse.*)

Ce qui est écrit est écrit.

(Suite.)

IV.

Ainsi s'écoulèrent les douze premières années de ma vie. Rien jusque-là n'avait paru justifier les sinistres prédictions qui me concernaient, lorsqu'un événement affreux révéla l'influence de ma mauvaise étoile. J'avais, depuis quelque temps, un précepteur qui me tenait en grande affection, et que j'aimais de tout mon cœur d'enfant. Un soir d'été, nous nous promenions ensemble au bord du Guadalaviar. M'étant avancé imprudemment sur le rivage, à la poursuite d'une demoiselle des eaux, mon pied glissa parmi les joncs et je tombai dans la rivière. Un paysan qui passait s'arrête et dit avec un sourire : — Il se tirera bien de là tout seul, on peut le laisser faire : ce n'est pas dans l'eau qu'il est destiné à perdre pied, mais dans l'air. — Mon digne précepteur s'était déjà précipité dans la rivière, et nageait d'une main en me poussant vigoureusement de l'autre vers le rivage. Mais, au moment où je me retrouvais, hors de tout danger, sur la rive verdoyante, l'infortuné qui m'avait sauvé se sentait retenu au milieu d'une touffe d'herbes marines qui s'enlaçaient à ses jambes et il disparaissait sous les flots.

On accourut à mes cris ; on essaya de le secourir, mais tout fut inutile. Il était entré dans l'eau vivant, il n'en sortit que mort. On le transporta au château, les pieds en avant. Mon père, quand il vit arriver ce lugubre cortége, se voila le visage d'un pan de son manteau, et répéta plusieurs fois : — Malheureux enfant ! malheureux enfant !

Je ne compris pas le sens de cette exclamation, ni le douloureux regard qu'il attachait sur moi. Vous devinez sans peine que ce déplorable événement augmenta l'aversion que j'inspirais, si bien que je pris mon pays natal en horreur. Cependant les années passèrent, et le souvenir de la mort de mon précepteur s'était graduellement affaibli lorsque mon père mourut. Il eut, à sa dernière heure, un long et pieux entretien avec le prieur de l'abbaye qu'il avait fondée pour obtenir du ciel la fécondité de ma mère. Dans cet entretien, le marquis s'accusa d'avoir cru à la magie et interrogé une bohémienne sur la destinée de son héritier. J'ignore ce que lui répondit le prieur, mais, quand mon père eut rendu le dernier soupir, il me confia ses dernières paroles et toute l'histoire que je vous ai contée. Alors, je sus pourquoi les uns m'avaient jusque-là regardé en pitié, les autres avec mépris. Je compris toutes les tristesses de mon passé, et, épouvanté de mon avenir, je baissai la tête en pleurant sur mon père, sur moi-même, sur le nom fatal que je portais, sur mon précepteur mort à ma place dans les roseaux du Guadalaviar. Le prieur me prit les mains, me reprocha mon abattement, et m'exhorta à avoir confiance en Dieu, qui n'abandonne jamais les siens. Moi, me sentant, au contraire, bien seul, bien abandonné, j'écoutais le saint homme sans l'entendre, et mon visage était inondé de larmes, dont je sentais l'amertume sur mes lèvres.

Ce fut ainsi que je me trouvai orphelin à vingt ans, car, une année auparavant, j'avais déjà perdu ma mère. Vous pensez que ma résolution fut bientôt prise de quitter un pays où il m'était impossible de vivre heureusement, surtout depuis la révélation du prieur. Aussi, quelques mois après la mort de mon père, je confiai le soin de mes biens à un intendant, et, suivi d'un vieux domestique nommé Pedro, qui avait toujours montré un dévoûment sans bornes pour ma famille, je me rendis à Tolède, résidence ordinaire des rois de Castille, pour y vivre honorablement comme il convenait à un jeune gentilhomme de mon rang.

V.

C'était la première fois que je me trouvais seul et livré à moi-même, au milieu d'une grande ville. Comme j'étais jeune, d'une tournure passable, porteur d'un beau nom et de plus très riche, je ne rencontrai autour de moi que des amis officieux et des visages sourians. Dans les premiers temps de mon séjour à Tolède, je vivais très retiré, avec mon fidèle Pedro ; mais la diversité des objets dont j'étais entouré, le mouvement, le bruit, le luxe que je rencontrais sans cesse sur mes pas, m'enivrèrent peu à peu. On a beau dire, il n'y a pas de douleurs éternelles, surtout à vingt ans. Les pénibles impressions que j'avais rapportées du manoir de Villa-Prior s'effacèrent insensiblement. Je songeai avec moins d'amertume aux événemens qui m'avaient si fort attristé, et les ayant expliqués par des causes toutes naturelles, je me dis que ce serait folie à moi de croire qu'ils pussent en rien influer sur sur ma destinée entière. Pedro, en qui j'avais pleine confiance, m'encouragea dans ces pensées, et fit tout son possible pour me tirer de ma funeste mélancolie. Par ses soins, je me liai avec quelques jeunes seigneurs qui me présentèrent à leurs amis comme un gentilhomme de bonne maison, désireux de voir du monde et d'employer agréablement son temps et sa fortune, si bien que je fis bientôt partie de la jeunesse dorée de Tolède.

Parmi ces brillans compagnons, quelques-uns ne pouvaient guère être cités pour la régularité de leurs mœurs ; mais c'est là la qualité dont on se préoccupe le moins à l'âge que j'avais alors, et tous, du reste, se montraient si ingénieux pour trouver les moyens de passer de joyeuses journées, si accommodans sur le choix des plaisirs ; ils se laissaient vivre avec une si spirituelle insouciance, que cet élégant épicuréisme me séduisit, et je tâchai de les imiter. Entre tous ces jeunes gens, il y en avait deux avec lesquels je me liai plus particulièrement. Le premier s'appelait don Juan Alvarez. Il cachait un caractère ardent et passionné sous une apparence froide et quelquefois sévère. Rien n'était corrompu chez lui, ni le cœur, ni la tête. S'il faisait quelque peu de débauche avec ses amis, c'était plutôt pour occuper son désœuvrement que par un penchant naturel. Comme ces cavaliers arabes qui savent arrêter court leur cheval, au milieu du galop le plus rapide, il pouvait brusquement tourner bride quand cela lui plaisait, et nous laisser tous courant à perdre haleine à travers les sentiers de la folie. Quant au second, qui portait le nom de don Sanche, c'était en tout l'opposé de Juan. Je n'ai jamais vu de caractère moins espagnol que le sien. Sceptique et sensuel par tempérament et par système, don Sanche recherchait le plaisir sous toutes les formes. Il faisait son unique et sa constante occupation des chevaux, des femmes, de la chasse, du jeu, et il avait déjà perdu ou dépensé gaîment une bonne moitié de sa fortune. C'était un homme complet dans son organisation et qui possédait, si je puis m'exprimer ainsi, toutes les qualités de ses vices, c'est-à-dire un grand désintéressement, beaucoup de générosité, un courage tout chevaleresque et

ce mépris superbe du danger, signe ordinaire d'une nature fortement trempée. Tous les deux étaient plus âgés et bien plus expérimentés que moi, et de là peut-être venait l'attrait que je trouvais dans leur compagnie. Mon extrême naïveté n'était pas sans charme pour eux, et nous étions unis par une amitié toute fraternelle, sans doute en vertu de la loi des contrastes.

La moustache fièrement retroussée, le poing sur la hanche, le nez au vent, nous allions ensemble, bras dessus, bras dessous, à la recherche des duels et des aventures galantes, Juan avec la retenue d'un homme qui désire, mais qui doute de pouvoir intéresser sérieusement son cœur dans la partie, don Sanche avec cette légèreté sceptique qui exclut la passion, moi, avec l'ardeur d'un jeune homme tout disposé à s'enflammer, sans réflexion, pour les premiers beaux yeux qui daigneront s'abaisser sur lui à travers les barreaux d'une jalousie. Nous marchions de ce train depuis près de deux ans, lorsque notre ami Juan disparut tout à coup. Impossible d'avoir de ses nouvelles. Juan n'était point chez lui, et ses valets ne purent pas ou ne voulurent pas nous apprendre ce qu'il était devenu. Don Sanche et moi nous passâmes une semaine à le chercher dans Tolède ; nous courûmes surtout les églises, où Sanche assista, pendant ces huit jours, à plus de messes qu'il n'en avait entendu de sa vie.

Un matin pourtant il entra chez moi avec une mine triomphante : — J'ai enfin trouvé notre homme, me dit-il, et Juan se voyant découvert dans sa retraite, capitule et nous invite à souper pour ce soir.

Don Sanche m'expliqua alors comment Juan, étant devenu éperdument amoureux d'une esclave qu'il avait achetée d'un marchand de Tunis, passait la lune de miel avec elle, dans une petite maison louée tout exprès dans un faubourg de la ville, afin d'y tenir sa belle à l'abri de tout regard indiscret.

J'étais curieux de voir cette belle esclave qui avait si profondément touché le cœur de Juan. Nous allâmes donc souper chez lui. Juan, qui ne se départait jamais des galantes manières de gentilhomme, s'excusa de nous avoir laissés si long-temps sans nous donner de ses nouvelles, et cela avec tant d'esprit et de grace, qu'il eût été impossible de lui garder la moindre rancune. On se mit à table. Rosine (ainsi s'appelait l'esclave) fut de la partie. C'était une charmante tête, quelque chose de fin, de doux, de pâle, qui échappait à l'analyse. Elle prit, à notre arrivée, un petit air de biche effrayée qui donna un attrait de plus à son gracieux visage. La présence de cette femme amena d'abord une sorte de gêne. Il était aisé de voir que, malgré nos efforts, il n'y avait plus entre nous autant de cordialité et de franchise qu'autrefois ; mais l'entrain ordinaire de don Sanche eut bientôt mis tout le monde à son aise. Nous fîmes joyeuse chère. Rosine s'humanisa promptement. Je reconnus alors qu'elle avait peu de penchant pour Juan ; ce dernier, qui portait sur les yeux le bandeau de la passion, ne s'était pas encore aperçu de l'indifférence de son esclave, et je ressentis une sorte de tristesse en voyant un homme aussi noble et aussi généreux s'abandonner à un amour si peu digne d'occuper son cœur.

Mais cette impression dura peu, et, pendant que je blâmais ainsi la faiblesse de Juan, je cédais moi-même au charme qui m'attirait vers Rosine. Nous buvions intrépidement, et déjà un nombre considérable de flacons avaient rendu l'ame, selon l'expression de don Sanche. Les yeux de la belle esclave brillaient comme des escarboucles, et je m'aperçus que son regard cherchait le mien quand ses lèvres touchaient son verre. Il n'en fallait pas tant pour faire perdre la tête à un jouvenceau comme moi. Je sortis de chez Juan le cœur tout imprégné d'un amour d'autant plus vif que c'était le premier de ma vie ; mais, soit que ce fût l'effet de ma timidité naturelle, ou que j'eusse mal profité de l'exemple de mes compagnons, moins réservés que moi en pareille matière, je me promis bien de respecter les droits de l'amitié et de ne chercher jamais à supplanter Juan dans le cœur de son esclave. Quand nous fûmes dans la rue, don Sanche me dit d'un ton dégagé : — A quoi diable songe Juan ? Rosine est assez belle ; mais il faut espérer que cette folle passion ne durera pas : cela ferait du tort à notre ami.

Je ne répondis rien, mais je rentrai chez moi tout pensif.

Les jours suivans, nous revîmes Juan et Rosine, et ma passion s'accrut par la contemplation de l'objet aimé. Il me fut aisé de reconnaître que l'esclave avait deviné et partageait mon amour. Quoique j'eusse rejeté comme un crime l'idée de marcher sur les brisées de Juan, un mot, un geste, un regard qui nous échappaient, avançaient, malgré moi, nos affaires. Ainsi partagé entre ma tendresse pour Rosine et la fidélité que je voulais garder à Juan, je tombai bientôt dans une sombre tristesse.

Don Sanche s'en aperçut et finit par en découvrir la cause, que je lui cachais obstinément. — Gageons, me dit-il, un jour, que tu es amoureux de Rosine.

A ce nom, je me sentis tout bouleversé : — Oui, répondis-je, je suis coupable envers notre ami ; j'aime éperdument la maîtresse de Juan ; mais puisque tu as deviné ce fatal secret, qu'il ne sorte pas de tes lèvres comme il ne sortira jamais des miennes. Plutôt mourir...

Don Sanche m'interrompit.

— Es-tu fou ? me dit-il en riant. Il s'agit bien de mourir ! Passe encore si tu étais ruiné ou même, à la rigueur, si Rosine ne t'aimait pas. Mais il me semble avoir remarqué le contraire. Voilà un bien beau sujet de tristesse de te voir aimé de la plus jolie fille de Tolède !

— Malheureux ! lui dis-je, et Juan !

— A te parler sérieusement, reprit don Sanche, je crois que tu rendrais un véritable service à Juan, en lui prenant Rosine. Il n'est pas bon qu'un homme s'abandonne à une passion aussi aveugle. Outre le relief qu'une pareille aventure te donnerait dans la ville, je suis sûr que, son premier moment de colère une fois calmé, Juan serait le premier à te remercier de ce que tu aurais fait pour lui. On ferraille un peu, fort amicalement, comme cela se doit entre gentilshommes, et tout est dit. Quant à moi, s'il m'arrive jamais de perdre ainsi la raison pour un nez fait d'une certaine façon plutôt que d'une autre, je compte assez sur ton amitié, Balthasar, pour être sûr que tu viendras à mon secours

— Tu juges les autres par toi-même, lui dis-je ; mais l'énergie de ma passion me donne la mesure de celle de Juan.

— Bah ! fit don Sanche, vous êtes des gens qui vous occupez gravement à suivre du regard une bulle de savon qui s'envole, jusqu'à ce que la bulle vienne à crever. Alors vous dites, avec étonnement. — Quoi ! ce n'était donc que de l'air !

Après avoir raisonné long-temps sur ce sujet, je finis par céder aux sarcasmes de don Sanche, qui trouvaient dans mon cœur un puissant auxiliaire. Il fut convenu entre nous que j'enleverais Rosine. Don Sanche, qui ne voyait dans cette affaire qu'une partie de plaisir, sans soupçonner les conséquences fâcheuses qu'elle pouvait avoir, se chargea de trouver les moyens de mettre notre projet à exécution.

C'était le temps du carnaval. Il y avait alors à Tolède une troupe d'Italiens qu'on louait pour danser et chanter dans les fêtes. Quand on ne les avait engagés nulle part, ils exécutaient leurs exercices dans la rue, sous les fenêtres des gens de qualité, dans l'espoir d'une aubaine improvisée qui leur manquait rarement. Un soir, à l'instigation de don Sanche, ils vinrent s'établir sous les fenêtres de Juan. Sanche et moi nous étions mêlés à la troupe et masqués, comme c'était l'usage de ces Italiens. Rosine, que j'avais prévenue la veille, parut s'amuser beaucoup de leurs chants et de leurs danses ; de sorte que Juan, qui prenait fort à cœur ce qui plaisait à sa chère esclave, descendit dans la rue et engagea les Italiens à entrer chez lui. Nous entrâmes avec eux à la faveur de notre déguisement. Juan leur offrit quelques rafraîchissemens. Pendant qu'il était occupé à recevoir ses nouveaux hôtes et à répondre aux lazzis de don Sanche, qui les commandait, je montai à l'appartement de Rosine. En un tour de main elle couvrit ses épaules d'un manteau pareil à celui des Italiens, cacha son visage sous un masque, et, profitant du désordre occasioné par la présence de la troupe, nous gagnâmes la porte sans être remarqués.

La chose ne se fit pas néanmoins si secrètement que les gens de la maison n'en vinssent avertir Juan ; mais il était trop tard, et nous étions déjà loin. Juan, furieux, rassembla tout le monde, afin de se venger sur les Italiens et de les bâtonner. Ceux-ci, qui n'étaient pas dans le secret, furent fort étonnés de cette brusque attaque. Cependant, comme ils étaient assez nombreux et que Juan n'avait que trois domestiques, ils opérèrent leur retraite avec avantage.

Le lendemain, don Sanche crut de son devoir d'aller trouver Juan pour lui avouer la part qu'il avait prise à l'enlèvement de Rosine, et lui offrir de croiser le fer ensemble, sans préjudice, bien entendu, de la réparation que je lui donnerais plus tard. Juan était d'une pâleur mortelle. L'aventure de la nuit précédente paraissait avoir brisé ses forces : car ce jeune homme si fier, qui n'avait jamais refusé un combat, se contenta de tourner le dos à don Sanche.—Tu es un fou et un fou dangereux, lui dit-il, nous verrons plus tard ce qu'il faudra faire de toi, quand j'aurai décidé s'il convient de tuer d'abord Balthasar.

— C'est juste, répondit tranquillement don Sanche. Attendons, quoique tu me paraisse prendre cette affaire fort tristement.

J'étais caché avec Rosine, dans une campagne, à quelques lieues de Tolède. Don Sanche m'écrivit à peu près ceci :—J'ai vu Juan ; il avait presque les larmes aux yeux, et n'a point voulu se battre avec moi. C'est un symptôme fort grave. La petite paraît lui tenir toujours fort au cœur. S'il se rencontre beaucoup de têtes aussi sérieuses, il est à craindre que la gaîté ne soit bientôt bannie de l'Espagne.

Cependant, Juan tomba dans une noire mélancolie. L'impétuosité de son caractère, long-temps dépensée au hasard, s'était concentrée dans l'amour qu'il éprouvait pour Rosine. Le coup que lui porta sa fuite fut si rude qu'il en perdit toute son énergie, et bientôt l'infortuné fut atteint d'une maladie grave causée par son désespoir. C'était dans son cœur que se cachait la racine du mal, à l'abri de tout scalpel humain ; et les médecins, humiliés de voir leurs drogues impuissantes, décidèrent qu'il y avait de la magie là-dessous, et qu'à moins de détruire cette cause secrète qui paralysait les effets de leur art, ils ne répondaient plus des jours du malade. Leur déclaration émut la justice de Tolède, et l'on se mit en quête de la jeune sorcière qui allait causer par ses *charmes* la mort d'un des meilleurs gentilshommes de la province.

Je n'avais reçu aucune nouvelle de Tolède depuis la lettre de don Sanche, lorsqu'un jour je le vis arriver lui-même, dans un état de trouble inexprimable.

— Nous avons fait une folie qui va avoir un triste dénouement, me dit-il. Le diable soit d'une ville qui a le caractère mal fait et ne permet pas à trois honnêtes seigneurs de s'amuser tranquillement ! Le plus pressé c'est de sauver cette pauvre Rosine que nous avons perdue. On a découvert votre retraite. Les alguazils...

Comme il parlait ainsi et que je l'écoutais avec étonnement, ne pouvant comprendre de quel malheur nous étions menacés, la maison fut tout-à-coup entourée d'archers. On força les portes. — Défends ta maîtresse, dit don Sanche. Nous mîmes l'épée à la main. Mais la partie n'était pas égale. On se jeta sur nous ; nous fûmes terrassés et garrottés, et je vis les misérables enlever ma maîtresse tout en larmes. — Adieu, mon cœur, me cria,

t-elle, adieu pour toujours! Don Sanche rugissait de colère pour la première fois de sa vie, et moi je mordais avec rage les liens qui tenaient mes bras captifs.

Hélas! que vous dirai-je? Après un procès aussi odieux que ridicule, Rosine fut condamnée au supplice du feu pour un crime imaginaire, lorsque Sanche et moi nous étions seuls coupables. Bientôt on apprit que Juan renonçait au monde et entrait dans l'ordre des Frères-Prêcheurs. Je voulus le voir avant son départ. Il avait les yeux caves et le visage amaigri; ce n'était plus le même homme. — Je ne me suis pas vengé de toi et de don Sanche, me dit-il, parce que je ne voulais pas d'une vengeance misérable, et que je n'ai rien pu trouver pour vous rendre le mal que vous m'avez fait. Qu'était-ce pour moi que de vous enlever la vie à tous deux? Quant à Rosine, peut-être aurais-je pu la sauver; mais, comme elle ne m'aimait pas et qu'elle t'aimait, j'ai préféré encore la voir mourir, parce qu'il n'y a que les embrassemens du tombeau dont un amant ne puisse pas être jaloux. Il me reste un dernier conseil à te donner. Tes compagnons sont des têtes sans cervelle, don Sanche surtout, qui, semblable à un cerf forcé par des chiens, se verra bientôt acculé dans ses dernières folies par la meute de ses vices. Quant à toi, Balthasar, qui es peut-être encore trop jeune pour qu'il n'y ait plus d'espoir, tu feras bien de changer de vie si tu veux préserver de deshonneur le nom que tu portes. Et, maintenant, adieu, mon gentilhomme, je vous souhaite beaucoup de bonheur dans vos amours.

VI.

Ces paroles de Juan et le chagrin que j'éprouvais de la mort de Rosine me plongèrent dans une sorte de torpeur morale dont rien ne pouvait me distraire. Un jour que nous nous entretenions sur ce sujet :

— Tu me fais l'effet de tourner au froc, à l'exemple du sage Juan, me dit don Sanche; héron humain, assoupi dans ta tristesse, tu passes tes journées, silencieux et immobile, à regarder couler ton chagrin.

— Et toi, dis-je, tu ressembles à l'alouette étourdie qui s'abat à tire-d'ailes sur le premier morceau de verre que fait briller la main perfide de l'oiseleur. Comment peux-tu avoir le cœur de rire des tristes événemens que notre folie a causés?

— Moi, rire! répondit gravement don Sanche. Sur ma parole, cela me paraît si peu risible que j'aurais donné mon sang, s'il l'eût fallu, pour arracher aux mains stupides des alguazils cette pauvre Rosine, dont le seul crime était d'avoir un joli visage et le cœur un peu débraillé. Mais, qu'y faire? Nous ne pouvons rien sur le passé, pas grand'chose sur l'avenir, et chacun a sa destinée ici-bas.

A ce mot de destinée, je saisis brusquement la main de don Sanche.

— Tu crois donc, lui demandai-je, que chacun de nous vient au monde avec le livre de sa vie écrit d'avance, sans qu'il y ait dans tout le livre une seule page blanche qu'il puisse remplir à sa fantaisie? Tu crois que notre existence se passe à tourner mécaniquement les feuillets du livre, comme fait le lecteur d'un roman, sans pouvoir en modifier ni l'intrigue ni le dénoûment.

— La question me semble mal posée, répondit don Sanche Il ne faut pas me demander si je crois, parce que je ne sais pas jusqu'à quel point il peut être raisonnable d'affirmer quelque chose. Il me paraît seulement que Dieu ou le hasard est un grand romancier, et que nous marchons tous vers un but qu'on peut supposer déterminé d'avance, tant il s'écarte de celui que nous pensions devoir atteindre. Ajoute à cela que nous nous poussons nous-mêmes, et les uns les autres, vers ce but. Ainsi Juan, qui certes ne se croyait pas né pour le froc, a été poussé vers le couvent par la sombre gravité de son caractère et par sa passion pour Rosine, qui s'est heurtée à la tienne. Toi et moi, nous l'avons un peu poussé par les épaules, à notre insu, ainsi que la malheureuse Rosine, que nous avons conduite au bûcher, avec l'aide de la vénérable et infaillible bêtise des juges criminels de Tolède. Une preuve qu'il était dans la destinée de Juan de se faire moine, et de Rosine de périr par le feu, c'est que cela leur est arrivé. En raisonnant par analogie, il est clair que tu as aussi ta destinée, comme j'ai la mienne, que je connaîtrai quand j'en serai à ma dernière pièce d'or.

— Ce système, lui dis-je, me paraît faux et dangereux. Les hommes essaient ainsi de mettre sur le compte de la fatalité les tristes résultats des passions qui les entraînent.

— Et quand cela serait! il faut bien que la fatalité s'appuie sur quelque chose. Ne t'ai-je pas démontré que nous nous poussions un peu nous-mêmes?

— De sorte, repris-je, en affectant de sourire, que s'il était dans ma destinée d'être..... pendu, par exemple, je le serais infailliblement, lors même que je n'aurais jamais rien fait pour cela.

— Ce ne serait pas beaucoup déroger, dit don Sanche sans répondre directement à ma question. De meilleurs gentilshommes que toi ont déjà pris soin d'ennoblir la potence, afin de laisser moins de regret à ceux qui devront les suivre... Mais qu'as-tu donc? te voilà plus blême qu'une dévote à jeun, à matines. Je ne sais quelle épaisse atmosphère de tristesse nous étouffe depuis quelques jours; mais il semble que j'ai le dôme de Saint-Jacques sur la tête. Viens-t'en boire, cela vaudrait mieux que de déraisonner comme des docteurs en théologie.

J'avais besoin de m'étourdir; je suivis don Sanche en réfléchissant à ce terrible dogme de la fatalité que les Arabes avaient introduit en Espagne, où il se répandait peu à peu, bien que l'église l'eût réprouvé. Le souvenir de la prédiction qui me menaçait, effacé depuis long-temps, s'était réveillé aux paroles de Sanche, et ajoutait une nouvelle amertume à mes réflexions. Nous passâmes la soirée à boire avec quelques amis, et je tombai dans une demi-ivresse qui éclaircit insensiblement la teinte sombre de mes pensées. Mes compagnons jouaient, et je les regardais faire, n'ayant jamais voulu toucher aux dés, dans la crainte de contracter la fatale passion du jeu. Don Sanche avait un bonheur extraordinaire. Les ducats qui couvraient la table allaient sans cesse s'amoncelant de son côté; l'or allait rejoindre l'or par une sorte d'attraction mystérieuse. Bientôt il ne se trouva plus de joueur, pour tenir tête à don Sanche, qui me proposa de risquer quelques ducats contre lui. Je m'en défendis, alléguant mon inexpérience et le peu d'attrait que m'inspirait une semblable partie. Mes compagnons insistèrent, sous prétexte que, n'ayant touché de dés de ma vie, je devais nécessairement jouer de bonheur et désarçonner don Sanche, en vertu de ce vieux dicton : « Aux innocens les mains pleines. » On fit tant que, de guerre lasse, je me décidai à m'asseoir en face de don Sanche.

L'enjeu fut d'abord peu considérable, et la fortune hésita quelque temps entre nous. Bientôt la veine diabolique de mon adversaire passa de mon côté. Alors commença une terrible partie, la seule que j'aie jamais faite et dont le souvenir restera éternellement gravé dans ma mémoire. A mesure que le sort cessait de favoriser don Sanche, il doublait ses enjeux, et tout l'or empilé de son côté roulait du mien avec une rapidité effrayante. Je gagnais à tout coup. Ma main tremblait en prenant les cornets; ma vue se troublait; j'entendais des bourdonnemens confus dans mes oreilles. Je ne savais plus ni quand, ni comment je gagnais; seulement il me semblait voir, à travers un nuage, l'or s'animer et venir à moi, comme pour me mordre les mains. Don Sanche eut perdu en un instant tout son gain de la soirée. Je voulus me lever. — Non, dit-il, jouons sur parole. Il perdit une somme double. — C'est assez, dirent nos amis. — C'est assez, répétai-je machinalement, ne sachant plus ce que je faisais, la tête troublée par l'ivresse du jeu. — Balthasar ne peut me refuser ma revanche, dit Sanche assez froidement, quoiqu'il eût arrosé les parties précédentes de nombreux verres de Xérès. Il paraît que j'avais déjà gagné une somme très considérable. — Quitte ou double! reprit mon adversaire. Je risque contre tout ton gain de la soirée ma maison de Madrid. — Ils sont fous, dit quelqu'un. — Messieurs, fit don Sanche, brisons là-dessus, je vous prie. Bien qu'il eût prononcé ces paroles avec beaucoup de calme, ses yeux étaient enflammés. La compagnie fit cercle autour de nous, et la partie recommença. Les dés roulaient sur la table, au milieu d'un silence plein d'anxiété. La partie sembla d'abord bien près d'appartenir à mon adversaire; mais par un coup inespéré, je fus encore vainqueur : — Versez-moi à boire, dit don Sanche, j'étouffe. Sa figure était impassible; mais j'entendis ses dents grincer sur son verre.

— Je ne peux pas coucher dehors cette nuit, reprit-il, je joue ma terre d'Alcala contre ma maison.

— Non, dis-je, en essayant de me lever, je ne veux ni de ta maison ni de ta terre : nous sommes ivres.

— Tu te flattes, mon ami, répondit don Sanche; mais quand nous serions ivres, un homme d'honneur que la veine favorise n'a pas le droit de quitter le jeu avant son adversaire. Ceci n'est point un amusement d'enfant.

Je vis les visages pâlir autour de nous quand nous reprîmes les cornets, les spectateurs se penchaient sur la table en retenant leur respiration. La partie fut longuement disputée, mais le sort me favorisa de nouveau. Un frémissement nerveux passa comme un éclair sur la figure de don Sanche, et ses lèvres crispées se teignirent d'un léger filet de sang. Depuis ce moment, il fut impassible : son visage prit l'aspect du marbre. Nous continuâmes notre partie : il annonçait son jeu d'une voix brève et sèche, on eût dit un joueur de pierre. La fortune, long-temps incertaine entre nous, parut lui revenir d'abord, mais pour l'abandonner bientôt entièrement : à minuit, il ne lui restait plus de tous ses biens un seul ducat.

Pour moi, fasciné, ébloui, incapable de rassembler mes idées et de démêler quelque chose dans ce chaos au milieu duquel flottait mon intelligence, je me levai quand je vis se lever don Sanche, et je regagnai ma demeure avec l'aide de quelques uns de nos amis. Pedro n'osa point me questionner dans l'état où je me trouvais, et je me jetai tout habillé sur mon lit. Un sommeil lourd et pénible succéda à mon agitation. Des images confuses passaient devant mes yeux. Je voyais, avec la seconde vue des rêves, des personnages bizarres se mouvoir autour de moi, et prononcer mon nom, en me désignant du doigt. Puis c'étaient des chants, des danses, des éclats de rire, des gémissemens, tout un pandœmonium de sons et de figures impossibles et insaisissables. Dans ce chaos étrange, je distinguai un point lumineux qui allait toujours en s'agrandissant, et au milieu duquel m'apparut le doux visage de Rosine. Elle se penchait vers moi et me parlait en souriant; mais je faisais de vains efforts pour retenir au passage ses paroles que le vent éparpillait au sortir de ses lèvres, comme les feuilles mortes que le souffle de l'automne emporte le long des sentiers. Tout à coup, au-dessus de la belle tête de l'esclave se dressa, dans des proportions colossales, le sombre visage de Juan. A son côté, m'apparut don Sanche, s'appuyant machinalement sur le bras de son ami. Il avait toujours ce même regard insouciant et moqueur, mais ses lèvres entr'ouvertes pour sourire dégouttaient le sang. Ensuite les deux premières apparitions s'évanouirent et je vis don Sanche enveloppé d'un manteau rouge, le front couvert d'une pâleur mortelle, s'affaisser insensiblement, tendre vers moi ses bras ensanglantés et tomber en poussant un grand cri.

Ce cri me réveilla en sursaut. Le jour naissant éclairait ma chambre.

Je fus long-temps avant de pouvoir me rendre compte de ce qui se passait au-dedans de moi, et séparer mes rêves de la réalité. Les événemens de la soirée précédente, d'abord confus et embrouillés, finirent par se dessiner clairement à mes yeux, et, me rappelant dans tous ses détails ma terrible partie avec don Sanche, je me levai et courus chez lui. Au détour de la première rue, je me heurtai contre un de ses gens, qui marchait en toute hâte.

— Ah! seigneur, me dit-il d'un air qui m'effraya, j'allais chez vous. Mon pauvre maître...

— Achève, m'écriai-je ; qu'est-il donc arrivé à ton maître?

— Je frémis rien que de le dire. Cette nuit, le seigneur don Sanche s'est percé la poitrine de son épée.

Je pris ma course, comme un fou, à travers les rues, jusqu'à la demeure de don Sanche. Les médecins venaient de poser le premier appareil sur sa blessure, mais sans espoir de le sauver ; le mourant était étendu dans son lit. Il suffisait de jeter les yeux autour de la chambre pour y reconnaître les goûts épicuriens du maître. Les tapisseries représentaient des sujets érotiques tirés de la Mythologie. Il n'y avait guère d'autres siéges que des coussins, selon la mode paresseuse des Arabes, qui prévoient et appellent partout le sommeil. Des jardinières abondamment garnies de fleurs parfumaient l'air de suaves émanations. La seule chose qui contrastât avec ce luxe sensuel, c'était une noire et triste peinture accrochée au mur, en face du lit, et représentant dans son grave attirail de guerre, le père de don Sanche, mort sur un champ de bataille, après de grands services rendus à l'Espagne, et avec le renom du meilleur chevalier de son temps.

Don Sanche me reconnut, malgré son état désespéré qui empirait d'heure en heure.

— Je suis bien aise de te voir, mon cher Balthasar, me dit-il d'une voix affaiblie.

— Hélas! m'écriai-je, en quel état devais-je te retrouver! as-tu donc pu croire que je voudrais jamais profiter des suites d'un moment d'ivresse et de folie?

— Pour qui me prends-tu? dit le malade. J'aurais mieux aimé mourir que de payer un créancier ordinaire, et j'ai préféré mourir que de ne pas payer une dette de jeu. C'est une chose aussi sacrée pour un gentilhomme que l'honneur de son nom. Je t'ai couché, cette nuit, tout au long, sur mon testament, ainsi résigne-toi à être mon héritier. Je te recommande surtout ma terre d'Alcala. Cela ne vaut pas grand'chose, il est vrai ; quelques orangers, des bois d'oliviers et des champs stériles, hérissés de ronces, voilà tout. Tu n'y attacheras pas un grand prix, mais c'est là que je suis né ; j'y ai passé des journées bien tranquilles à lire de vieux livres, du vivant de mon père. Oui, je me le suis dit quelquefois, mon père est mort trop tôt.

— Console-toi, continua-t-il en voyant que j'avais les larmes aux yeux ; il est vrai que tu pousses un peu rudement tes amis, comme nous disions hier, mais tôt ou tard, au train dont j'y allais, il fallait que cela finît ainsi. Je ne suis pas de ceux qui peuvent se contenter de manger leur pain à la fumée des festins d'autrui, après s'être assis long-temps à une table somptueuse. Ma fortune et moi nous étions trop bien faits l'un pour l'autre pour nous séparer jamais. Notre histoire est celle de deux amans qui expirent ensemble.

Don Sanche se tut un instant. Sa respiration était bruyante et oppressée.

— Je ne sais, reprit-il, pourquoi on a tiré ces rideaux. Ouvre la fenêtre, Balthasar, laisse arriver à moi l'air frais du matin. Ces fleurs ont perdu tout leur parfum. Fais-les renouveler. Que je meure comme j'ai vécu ; et, si tu es véritablement mon ami, ne prends pas une figure de circonstance afin de ne pas attrister mes derniers momens.

J'éprouvais un regret indicible de voir finir ainsi, sans gloire et sans profit, une vie qui aurait pu être si belle et si bien employée. Don Sanche s'agita sur son lit, en proie à cet étouffement qui précède la mort.

Sa main serrait la mienne convulsivement. Des teintes livides passèrent sur son front comme un nuage. Ses yeux, d'abord errans autour de la chambre, se fixèrent avec une expression de terreur sur la toile suspendue en face de son lit. Le visage austère du vieux chevalier semblait abaisser un regard de tristesse et de reproche sur son héritier expirant. Don Sanche ne pouvait détourner sa vue de ce tableau qui le fascinait. Il murmura quelques mots vagues que sa bouche n'eut pas la force d'achever ; puis, réunissant toutes ses forces, il s'écria d'une voix entrecoupée, avec un geste d'épouvante : — Voilez le portrait! voilez le portrait!

Bientôt après, il avait cessé de vivre.

CLÉMENT CARAGUEL.

(*La fin au prochain numéro.— National*)

PHILANTROPIE ET REPENTIR.

Dans une époque où le scepticisme est à la mode, on a beaucoup calomnié la philantropie. N'est-ce pas le sort de toutes les belles et bonnes choses, ici bas? Le scepticisme, cette doctrine du doute combiné avec une froide raillerie, est un moyen de faire de l'esprit à peu de frais, et voilà ce qui explique son succès aujourd'hui que tant de gens visent au luxe sans avoir le nécessaire. Nos pauvres philantropes ont donc été victimes de cette manie qui ne respecte rien et qui vit surtout aux dépens de la raison. Il est vrai que quelques faux frères, quelques hypocrites avides, comme on en rencontre partout, se sont faufilés dans la philantropie pour l'exploiter à leur profit particulier; mais après tout ce n'est là qu'une exception qui ne saurait justifier un doute universel. La vertu doit sortir triomphante de ces sortes de trahisons. Lapidez le tartufe, mais ne jetez pas la pierre aux hommes de bonne foi!

Les avares et les lâches ne se permettent pas d'épigrammes contre la générosité et le courage ; toutes les autres vertus sont respectées de même par les vices contraires, pourquoi donc les égoïstes seuls ont-ils le privilége d'attaquer un noble dévoûment à la cause de l'humanité? Au lieu de plaisanter la philantropie, on ferait mieux de l'encourager par un peu de confiance, car c'est une vertu difficile à pratiquer, un chemin plein d'ornières et d'épines où l'on rencontre à chaque pas l'obstacle et le piége. Si quelques-uns manquent le but avec préméditation, par ruse et par calcul, la plupart de ceux qui n'arrivent pas se sont fourvoyés sans le vouloir, ou se sont arrêtés faute de courage, de force et d'intelligence.

Bien différent de ces industriels qui se drapent dans le manteau de saint Vincent de Paul pour cacher leurs ambitieux projets, Aristide Pigeondel est né avec tous les instincts qui portent l'homme à secourir et à aider son semblable. La science du docteur Gall reconnaîtrait sur son crâne les honorables bosses de la bienveillance, de la compassion et de l'amour du genre humain. Doué d'une exquise sensibilité, il s'est trouvé plus qu'un autre exposé aux blessures de l'expérience ; il a eu d'abord bien des déceptions pour son propre compte ; l'amitié et l'amour ont soufflé deleur mieux sur le flambeau de ses illusions; mais aucun orage ne pouvait éteindre l'ardent foyer de son ame ; c'était une nature opiniâtre, une naïveté puissante et miséricordieuse qui pardonnait l'offense, ne voulait pas croire au mal, et fermait les yeux à l'évidence.

Ou plutôt, c'était que cet excellent jeune homme n'apportait qu'une généreuse indifférence dans ses propres intérêts. Le mal qu'on lui faisait ne le touchait que faiblement ; il le regardait comme un juste châtiment envoyé par la Providence, comme une mortification de ce qu'il appelait son égoïsme. Lorsqu'une perfidie venait le frapper, il disait : « C'est bien fait! je n'ai que ce que je mérite! De quel droit voulais-je détourner à mon profit une affection qui appartient à l'univers entier? C'est un vol que je méditais contre le genre humain. et la peine est encore trop légère pour le crime. »

Avant d'en arriver là, Aristide avait passé par de nombreuses et dures épreuves. Il se consacrait à la philantropie comme d'autres se jettent dans les pratiques religieuses. pour y chercher un aliment ou une consolation. Si la voix de son cœur avait été écoutée lorsqu'il ne parlait que pour lui, peut-être, comme tant d'autres, au lieu de donner un large essor à ses bonnes qualités, s'en serait-il tenu aux étroites jouissances de l'égoïsme. Mais la nature, en allumant le feu de son ame, avait négligé les ouvertures et la transparence qui font rayonner au dehors une céleste flamme. Aristide ne possédait rien de ce qui plaît, rien de ce qui charme. Sa figure était de celles qui provoquent l'ingratitude. Sa parole, embarrassée et stérile, était impuissante à traduire ses bonnes pensées, à exprimer ses tendres et généreux sentimens. Le cœur, chez lui, brillait aux dépens de l'esprit. La lumière n'avait pas remonté jusque là,

Le dernier coup qui le frappa dans ses projets de bonheur personnel, l'attendait à la veille d'un mariage sur lequel il fondait de douces espérances. Son ame, si souvent déchirée, croyait enfin avoir trouvé là un refuge contre les tempêtes, un avenir plein de joies chastes et pures. Une jeune fille, belle et modeste, avait accueilli ses hommages, écouté sans déplaisir ses protestations d'amour et accepté l'offre de sa main et de sa fortune, qui s'élevait à vingt-cinq mille livres de rente environ. Aristide était au comble de ses vœux, lorsqu'une heure avant l'instant fixé pour la signature du contrat, on lui remit un billet écrit par son meilleur ami et contenant ce peu de mots :

« Elle ne t'aimait pas ; je l'ai enlevée. »

Cette triste parodie des mots fatals qui terminent le drame d'*Antony* jeta le malheureux Aristide dans une profonde méditation. Un autre, un homme vulgaire, se serait livré au désespoir ; aurait agité dans son ame des pensées de vengeance, et conçu pour l'espèce humaine, si fausse et si trompeuse, une haine implacable. Aristide, au contraire, sortit de sa méditation avec le front serein du philosophe. Il tourna sur lui-même un regard impartial et sévère ; il comprit que le don de plaire ne lui avait pas été donné, et il se résigna. Ce que l'ambition, l'esprit ou la méchanceté peuvent offrir de distractions lui manquaient complètement ; mais il y avait en lui, au fond de son ame incomprise, de quoi s'occuper et se distraire. L'inaltérable bonté qui formait la base de son caractère, l'inépuisable source de tendresse qui remplissait son ame, ne pouvant rien pour sa propre félicité, pouvaient sans doute quelque chose pour le bonheur des autres. Il éprouvait le besoin d'épancher cette source féconde, qui, contenue, l'aurait étouffé. Et puis, il n'avait pas le choix des moyens; un examen pro-

fond lui avait démontré qu'il n'était propre qu'à une seule chose, et que sa capacité se bornait à jouer dans ce monde le rôle de bienfaiteur de l'humanité.

Eclairé sur ce point, Aristide renonça irrévocablement à l'amour et à l'amitié,—qui ne voulaient pas de lui. Alors, fort de son isolement, libre de tous les liens et de toutes préoccupations personnelles, il obéit sans réserve à ce qu'il appelait sa vocation. Le ciel l'avait créé pour accomplir une mission grande et élevée : — du moins avait-il l'amour-propre de le croire, car nous ne prétendons pas dire qu'il n'y ait pas toujours une légère tache au fond des plus beaux sentimens et des plus nobles entreprises.

Mais tant de gens font un si mauvais emploi de leur vanité qu'ici le blâme serait injuste et maladroit. Comment ne pas s'accommoder d'un amour-propre qui ne veut rien pour lui et se pique seulement d'être utile aux autres! Un défaut, à ce prix, ne devient-il pas une qualité digne de tous nos hommages ?

Cette vocation, chez notre héros, était fortifiée par une large dose d'opiniâtreté laborieuse. Il ne ressemblait pas à ces philantropes vulgaires qui n'ont que de bonnes intentions, à ces philantropes quêteurs qui secourent l'humanité souffrante avec l'argent d'autrui. Aristide était armé de toutes pièces et il descendit résolument dans l'arène; il était riche, et il ne demandait pas mieux que d'élever sa vertu à la hauteur d'un ou de plusieurs sacrifices.

Dès que sa détermination fut prise, il se lança dans le vaste champ des utopies, résolu à les embrasser toutes et à en inventer quelques autres dont on ne s'était pas douté jusque-là ; ne demandant au ciel que le temps et la force d'accomplir l'œuvre, ou du moins, si la réalisation complète exigeait un trop long avenir, de voir avant son dernier soupir le monde en marche vers les brillantes sphères d'une félicité sans bornes et sans mélange.

La philantropie d'Aristide n'entendait pas se borner à des efforts timides et ignorés. Notre héros ne reculait pas devant le bruit; la discussion ne l'effrayait pas. D'ailleurs, la publicité était nécessaire pour traiter de grandes questions, pour combattre de grands abus, pour préparer de grandes améliorations. Cette nécessité lui étant démontrée, Aristide prit un secrétaire.

Nous avons dit que notre héros n'était ni éloquent ni ingénieux. C'était un homme qui n'avait pour lui que la bonne volonté, le dévoûment sincère et le désir bien arrêté de contribuer au bien-être de l'espèce humaine. Le secrétaire fut chargé du reste : c'est à dire de formuler les vagues idées du philantrope, de poser ses principes confus, de dresser ses plans incertains, et de rédiger ses doctrines dans un style entraînant.

Le choix du secrétaire avait été un premier acte de philantropie. Aristide, qui donnait de bons appointemens, aurait pu avoir à son service un homme d'une valeur reconnue; plusieurs jeunes gens de mérite sollicitèrent l'emploi et vinrent à lui munis d'excellentes lettres de recommandation. Guidé par un sentiment charitable, il choisit non celui qui convenait le mieux à la place, mais celui qui avait le plus pressant besoin des appointemens. Il alla déterrer dans une mansarde un pauvre diable de poëte que la misère avait rendu moitié fou, il l'installa dans son cabinet; puis, ils rêvèrent ensemble, ils s'exaltèrent de concert, ils confondirent leur attendrissement sur le déplorable sort de l'humanité; ils cherchèrent le remède à tant de maux, la panacée sociale, et le résultat de ces conférences fut un gros volume écrit par le secrétaire, et portant ce titre modeste mais consolant : *Essai sur le bonheur universel.*

Le livre fut imprimé avec luxe et répandu avec profusion aux frais d'Aristide qui le signa de son nom. Malgré ses soins et ses avances, la critique ne daigna pas s'en inquiéter; mais l'auteur ne se découragea pas. Dans ce premier ouvrage il avait traité la question en général; il lui restait à entrer dans les détails, et de nouveaux volumes se préparèrent sous la plume active de son interprète.

De même qu'il avait trouvé un pauvre écrivain pour l'aider dans ses travaux, le philantrope trouva un pauvre savant, un chimiste incompris, qui entra avec ardeur dans ses idées bienfaisantes.

— Depuis dix ans, lui dit le savant, je suis à la recherche d'un potage économique qui doit suffire à la nourriture de toute une famille, moyennant deux centimes par jour. Je me suis ruiné à la poursuite de ce secret, et la misère m'a arrêté au moment où j'allais le saisir!

Aristide embrassa le chimiste et l'emmena dans sa maison où il lui fit disposer un laboratoire.—Puisez dans ma bourse, lui dit-il; ne ménagez rien, et soyez sans inquiétude, je vous assure dès ce jour une rente viagère, et en échange du contrat, je ne vous demande que de donner mon nom au potage économique, dès que vous l'aurez réalisé.

Notre philantrope payait non seulement de sa bourse, mais encore de sa personne. Une représentation dramatique avait été organisée au profit d'une intéressante infortune. Pour rendre le spectacle plus piquant, des gens du monde, animés d'un beau zèle, s'étaient chargés de jouer eux-mêmes les pièces inscrites sur le programme. Le spectacle se composait d'une comédie, un vaudeville et un opéra.

On vint trouver Aristide ; on lui proposa de faire sa partie dans cette bonne œuvre. Il se défendit d'abord ; mais on lui dit que son concours était indispensable. Un chanteur manquait à l'ensemble, et on avait compté sur lui. Aristide avait peu de voix ; il ignorait les règles de l'art ; mais sa philantropie ne lui permettait pas de balancer. Il monta donc sur les planches, vêtu d'un costume chevaleresque ; il affronta le parterre et les loges ; il chanta pour les pauvres, et le public, sans égard pour sa charité, l'accueillit au bruit des éclats de rire et des murmures qui touchaient de bien près aux sifflets.

Le second ouvrage du philantrope fut un éloquent plaidoyer contre la guerre, accompagné d'un système complet pour supprimer l'armée, et affranchir le peuple de ce terrible impôt, appelé conscription sous l'empire, et qui de nos jours est resté à peu près le même, bien que le nom ait été changé. Aristide passait de longues heures au travail; son cabinet était orné de bustes vénérables; sa bibliothèque renfermait les œuvres de tous les bienfaiteurs de l'humanité, livres précieux et peu connus; de nombreux cartons rangés avec ordre portaient des inscriptions philantropiques; on y lisait en lettres capitales : — Affranchissement des travailleurs ; — Soulagement des classes pauvres; — Poule au pot ; — Plus de soldats ; — Bien-être des criminels ; — Emancipation des femmes.

Tous ces graves intérêts lui prenaient beaucoup de temps, de travaux et d'argent. A chaque instant, une grande misère venait sonner à sa porte, et lui demander un livre, une pétition, une démarche ou un rouleau de pièces de cinq francs. Toujours original dans sa philantropie, Aristide ne refusait rien. Sa réputation fut bientôt faite, et on en profita.

Un jour, il vit entrer chez lui un inconnu de haute stature, le visage couvert de barbe, la tête hérissée de cheveux incultes, mal vêtu d'une redingote à brandebourgs boutonnée jusqu'au menton, et marchant sur les tiges de ses bottes.

Aux questions qu'il lui adressa, le visiteur répondit avec une expression mélancolique :

— Je n'ai pas de nom; je n'ai pas de patrie ; je n'ai pas d'asile ; je n'ai pas de dîner ; je n'ai rien... Je suis un exilé, un proscrit, et je viens vous demander une pierre pour reposer ma tête mise à prix.

— Soyez le bienvenu, répondit le philantrope... Et il donna au proscrit, pour le repos de sa tête non peignée, une pierre composée d'un oreiller de plumes, d'un bon lit, d'une chambre bien chaude et bien meublée ; il lui donna des vêtemens neufs pour habiller ses membres errans, et un excellent dîner pour réconforter son estomac fugitif. Il lui dit, en lui tendant sa main bienveillante : — « Vous êtes mon hôte ; mon logis est le vôtre ; une place vous appartient au foyer et à la table ; ma bourse vous est ouverte; disposez de tout ici, comme si vous étiez dans la maison de votre père.

L'exilé n'en demandait pas davantage ; il prit la philantropie au mot : il s'établit commodément et sans façon dans l'hospitalité qui lui était si généreusement offerte ; il dormit, mangea, s'habilla et se consola de son mieux pendant un mois; puis il sentit tout à coup naître dans son ame l'irrésistible mal du pays ; le souvenir de la patrie absente l'emporta sur toute autre considération et même sur la politesse; il partit sans prendre congé de son hôte, mais non pas sans emporter tout ce qui lui tomba sous la main, en or, en argent, bijoux et objets de quelque valeur.

C'était un proscrit du code pénal, fuyant les persécutions de la police correctionnelle et de la cour d'assises.

Une autre fois, et pendant qu'il s'occupait activement de l'émancipation des femmes, une jeune dame se présenta chez lui.

— Je suis, dit-elle, une esclave qui a brisée sa chaîne et qui vous demande protection contre son tyran!

Le tyran était un mari ; la chaîne brisée était le lien conjugal. L'esclave était belle, éplorée, tremblante ; elle avait des paroles tendres et persuasives ; elle tendait avec grâce ses mains suppliantes ; dans le désordre du désespoir, elle montrait une blanche épaule, un pied mignon et quelque chose de plus... Le philantrope pouvait-il refuser son assistance à tant de malheur ? Ne se devait-il pas tout entier à une si touchante infortune ? Cette fois donc, comme toujours, il fut fidèle à ses principes, et l'esclave échappée du mariage fut traitée mieux encore que ne l'avait été l'exilé. Il lui accorda une hospitalité sans bornes et ornée de tout ce que la délicatesse peut imaginer de plus fin et de plus charmant.

Mais bientôt le tyran fut sur les traces de la fugitive; il vint réclamer son esclave, accompagné de deux témoins propres à déposer en justice; et pour éviter les débats d'un scandaleux procès, le philantrope méconnu et calomnié fut obligé d'entrer en composition avec le mari, et d'ajouter une grosse somme aux frais de l'hospitalité.

A ce train là, la philantropie d'Aristide aurait eu besoin de cent mille livres de rente pour se soutenir quelque temps, et notre héros n'avait pas tout à fait le quart de cette fortune. Il faisait partie d'une société philantropique composée de gens très considérables, de sonores barons, de banquiers retirés, d'anciens fonctionnaires, tous modèles de vertus, tous remplis de la plus vive tendresse pour le bien public et animés du plus beau zèle pour la félicité du genre humain. La société se réunissait deux fois par semaine dans un superbe local, décoré avec luxe ; les séances étaient précédées d'un dîner splendide, et suivies de quelques parties de cartes. Aristide perdait toujours. Puis un beau soir, en arrivant à la réunion, il trouva, au lieu des habitués, un commissaire dressant procès-verbal. On lui apprit que ses respectables collègues étaient tous des hommes suspects et brouillés avec la police. Après avoir aisément prouvé qu'il n'avait été qu'une simple dupe dans cette affaire, il en fut quitte pour payer les dettes de la société : — dix-huit mois de loyer, et cent cinquante dîners de trente couverts.

Ce dernier échec compléta sa ruine, si bien commencée par les publications philantropiques, les souscriptions, l'hospitalité et les secours de toute espèce prodigués aux infortunes de toute nature. Ce qu'il y avait d'amer dans ce désastre, c'est qu'il était sans résultat. Le genre humain ne jouissait que d'un bonheur chimérique ; l'armée était toujours sur pied ; les

classes pauvres demeuraient pauvres; le peuple n'avait pas la poule au pot plumée par Henri IV, les criminels gémissaient sous un régime rigoureux, et les femmes étaient réduites à s'émanciper en détail et sans en avoir le droit.

Il eût fallu à notre philantrope une ame bien fortement trempée pour ne pas regretter son temps, ses peines, sa fortune perdue et le triste isolement auquel il s'était condamné !

Et voilà comment la philantropie est quelquefois compromise non seulement par les industriels qui en abusent, mais encore par les dupes et par les sots, qui ont le talent de tout gâter, même la vertu. Parce qu'un niais traitera des questions ridicules, poursuivra des améliorations absurdes, ouvrira sa maison et sa bourse à des escrocs, et puis déplorera ses erreurs, faudra-t-il désespérer de la philantropie, nier sa puissance et ses bienfaits? Non, certes, car nous avons heureusement sous les yeux des exemples qui viennent dissiper le doute et désarmer la plaisanterie.

EUGÈNE GUINOT. — (*Courrier.*)

Poésie.

A DES ENFANS.

Enfans, jouez long-temps! — Gardez l'insouciance
Qu'a vos fronts fait éclore une innocente enfance;
Que vous fait l'horizon des lointains avenirs,
Esprits sans prévoyance et cœurs sans souvenirs?

Ah! jouissez, pendant que votre saison dure,
De tout ce que vous tend la main de la nature!
Hélas! vous le saurez, après ces jours heureux,
Vous chercherez en vain ce qui charmait vos yeux!

Et pourtant ce beau ciel gardera ses étoiles,
Le chêne ses rameaux, la mer ses blanches voiles;
Rien ne sera changé! — Vous seuls, vous changerez;
Les ans vous toucheront... alors vous pleurerez.

C'est que votre âge pur dans son joyeux délire,
Vous faisait voir le monde à travers son sourire;
C'est qu'il avait pour don un regard enchanté
Qui parait tout d'amour, d'espoir et de gaîté!

Surtout, c'est qu'ignorant la dure expérience,
De ce que vous aimiez heureux sans défiance,
Sans teroir le présent des maux de l'avenir,
Vous ne vous disiez pas : — Tout cela doit mourir!

Ce temps vient assez tôt! Et ma voix triste et tendre,
Si le sort est amer, ne veut pas vous l'apprendre.
— Ne pensez qu'à vos jeux, à vos rires sans fin,
Et soyez des oiseaux qui chantent leur matin!

ALFRED LEROUX (1).

LE CYGNE.

J'invite le lecteur à lire l'article du *Cygne* dans Buffon. Prendre ce grand coloriste pour modèle dans son histoire des divers animaux qu'il a, je ne dirai pas seulement décrits, mais chantés, c'est avoir déjà puisé à la source même des beautés du premier ordre, heureux si j'ai pu fondre en quelque sorte avec les pensées du célèbre écrivain quelques images qui ne les déparent pas.

Couché sur le rivage, où sillonnant les flots,
Les cygnes sont l'orgueil de nos vastes enclos,
O combien j'aime à voir, sur un lac rassemblée
Au loin courir, nager, voler leur troupe ailée!
Le spectacle des eaux par elle est animé :
Le cœur en jouit mieux, l'œil en est plus charmé,
Par sa taille légère et son brillant plumage,
Du grand dessinateur éblouissant ouvrage,
Le cygne plaît encore... il pare tous les lieux,
Brille à tous les instans, réjouit tous les yeux.
Je me vois transporté près des bosquets de Gnide,
Ou des bords qu'embellit la baguette d'Armide.

Roi bienfaisant de l'onde, il règne par la paix,
C'est le Titus des eaux. Chéri de ses sujets,
Enchaînant les fureurs des Nérons de la plaine,
Des Attilas de l'air il purge son domaine.
Doux, vaillant, généreux, le cygne a tous ces traits :
Il sait combattre, vaincre, et n'attaque jamais.
Que de fois se fiant à son noble courage,
De son aile puissante il modéra l'usage!
C'est ainsi que souvent il replie en son sein
Tous ces trésors de force et ces armes d'airain
Qu'au grand jour du combat sa bravoure déploie,
Quand il poursuit au loin l'ennemi qu'il foudroie.
Superbe et dédaignant un combat inégal,
Il ne veut, il n'admet qu'un illustre rival;
Comme Pallas, armé d'une invisible égide,
Il attend le milan au vol fier et rapide,
Et, sans le provoquer, sans le craindre au combat,
S'apprête en général et s'avance en soldat.
D'une bouillante ardeur tous ses membres frémissent,
Et comme autant de traits ses plumes se hérissent!
Tel un rempart mouvant, armé de tous côtés,
Au loin retentissant à coups précipités,
Messagère de mort, son aile vigoureuse
Repousse les assauts de l'aigle impétueuse.
Il l'abat à ses pieds, et maître de ces bords,
Sans faste goûte en paix le fruit de ses efforts.

Également formé pour l'amour, pour la guerre,
Du sylphe aérien image sur la terre,
Dans l'onde aux flots d'azur, au limpide miroir,
Par sa grace il tempère un absolu pouvoir.

Sa poitrine arrondie en conque relevée,
Fend la vague qui fuit par les vents soulevée :
Vrai gouvernail, navire et pilote savant,
Sa queue est le moteur de ce vaisseau vivant :
De l'art du nautonnier non moins parfait modèle,
Son pied lui sert de rame, et la voile est son aile.

Oui, le cygne me charme et réveille en mon cœur
De doux pensers d'amour bien plus que de grandeur.
Par son port il séduit, par sa forme il attire;
On l'applaudit, on l'aime, on le flatte, on l'admire;
Mouvemens gracieux, délicieux contours,
Mol abandon d'un corps moulé par les amours,
Il n'est point de beauté que sa beauté n'efface.

Par sa douce fierté, compagne de la grace,
L'heureux balancement de ce corps argenté
Semble unir la candeur avec la volupté.
Sur le lis parfumé c'est la neige épandue,
C'est la blancheur des cieux sur un lac suspendue,
De l'idéal du beau c'est le charme puissant :
On croit voir de l'Albane un tableau ravissant,
Et lorsqu'il cache un dieu qu'un fol amour égare,
De ses erreurs j'absous la fille de Tyndare.

Favori des héros, des belles et des dieux
Que charmèrent long-temps ses chants mélodieux,
On assure... et vers lui le penchant qui m'entraîne
D'avance me dispose à le croire sans peine,
Qu'à ses plaintes mêlant l'accent pur du plaisir,
Par des chants il prélude à son dernier soupir,
Qu'adressant à la vie un adieu doux et tendre,
Pour la dernière fois sa voix se fait entendre;
Ce charme heureux du moins adoucit ses douleurs,
Les trompe... et s'il s'endort, c'est sur un lit de fleurs.
Lui-même il chante ainsi son hymne funéraire.
Tel un amant chéri prêt à quitter la terre,
Vient par des chants d'amour adoucir ses regrets,
Et d'un rameau de myrte orner un noir cyprès.

La poésie aussi de ce doux nom s'empare;
Le poëte mourant au cygne se compare,
Et son nom rappelé dans le sacré vallon,
Fait chérir sa mémoire aux enfans d'Apollon.

Ces sons, ces derniers sons d'une triste harmonie,
Eclair mourant, transport, élan d'un beau génie,
Se nomment chant du cygne. Au loin, dans l'avenir,
L'univers en conserve un touchant souvenir.

Poëte aimé des cieux, et dont Phœbus se loue,
Dis-nous tes derniers chants, ô cygne de Mantoue!

Des cygnes de la Seine, ornement de ses bords,
Vous, illustres amis, rendez-nous leurs accords,
Ces chants que, descendus au royaume des Mânes,
Cessent de faire entendre et Delille et Fontanes (1)!
Que présens à nos cœurs de leurs beaux vers épris,
Ils revivent encor dans leurs derniers écrits!

Par M. le vicomte LE PRÉVOST D'IRAY,
membre de l'Institut.

Avant-goût de l'immortalité.

L'autre jour, au balcon d'un théâtre, un poëte vint s'asseoir tout simplement.

Il aurait pu demander un trône à clous dorés, on en eût fait un exprès pour lui; un dais à franges d'or, on l'eût improvisé avec les drapeaux du

(1) Nous avons extrait cette pièce de vers dans un charmant recueil de poésies, qui, sous le titre modeste *l'Herbier*, obtient un grand succès dans le monde littéraire.

(1) Allusion à l'honorable mission qu'avaient MM. Parceval de Grandmaison et Villemain de publier, l'un les derniers ouvrages de M. Delille, l'autre une édition complète des œuvres de M. de Fontanes.

cintre; un escabeau en bois des îles pour ses illustres pieds, on l'eût fait venir de bien loin. à grand bruit de flotte et de rames.

Mais non : c'est un génie modeste et plein d'humilité.

Un paletot de couleur timide emprisonnait sa poitrine d'homme. Des gants sans éclat dissimulaient sa droite puissante et sa gauche profonde. Un chapeau sans cornes et sans plumes couvrait son chef, haut comme celui du Dante, large comme celui de Cuvier : et quand, par politesse pour les jeunes mortelles qui l'entouraient, il découvrit sa tête, ce fut son front alors qui lui coiffa le visage.

Et il s'assit avec calme, ne regardant personne et ne voulant pas être regardé.

Mais le génie est marqué au front. Ses deux yeux sont deux étoiles. Il se répand partout, autour de lui, une odeur de soufre qui annonce la foudre. Tout ce qui l'approche fait nuage à ses pieds; et, porté par cette foule pleine d'ombres, il éclate, sans l'avoir voulu, comme Jehova sur le Sinaï.

Ainsi notre poète, qui va partout pour voir, et non pour être vu, qui est de tous les spectacles, et n'en veut pas servir, fut encore découvert ce soir-là.

Un ami de huit jours battit des mains. Un séïde du mois dernier fit écho.

Et tout en resta là?

Hélas! non.

L'espèce est envieuse. Le génie l'inquiète, les applaudissemens la troublent, la gloire lui porte aux nerfs.

Dans la foule, d'abord, il se fit un grand silence. Puis, on s'interrogea, on se parla à l'oreille; on se demanda, comme autrefois Athènes au bruit des marches triomphales des armées macédoniennes : « *Quid novi?* Que se passe-t-il ? »

Et un immense rire éclata tout à coup, sur tous les points. On a eu raison de le dire : Les Parisiens sont Athéniens. Ils rient de tout, de Démosthènes et du chien d'Alcibiade, de Diogène et d'Aspasie, de leurs grands hommes et de leurs grandes œuvres. Ils ont exilé Aristide le Juste, et empoisonné Socrate le Sage.

Sans la cour d'assises, ils auraient ce soir-là présenté la ciguë à leur poète; et sans la police de cinquante gardes, ils l'auraient chassé de sa stalle modeste, puis du sol de la patrie; peut-être lui eussent-ils fait passer le Rhin, qu'il a naguère chanté.

Faute de mieux, les Goths du parterre et les Vandales de l'orchestre s'enflèrent comme l'animal de La Fontaine à la vue d'un bœuf, sifflèrent comme des couleuvres, et piquèrent comme des aspics l'aigle sorti de sa coque.

Les amis sont imprudens : ils le seront toujours.

Ne pourraient-ils donc adorer leur génie à domicile, au coin du feu où il les convie, dans les feuilletons qu'il implore, dans les préfaces de leurs livres, dans les *post-scriptum* des lettres confidentielles adressées à une sœur qu'ils n'ont pas et imprimées pour le public qui ne les lit pas?

Leur poète ne se donne que quarante-trois ans, et il n'en a guère que quarante-six. C'est justement l'âge de la force, et des nobles luttes, et des impérissables travaux. Qu'on le laisse aller! Il veut marcher encore. Ne l'enfermez pas, comme *la Captive* d'André Chénier, dans une immortalité précoce. Il lui reste beaucoup à vivre, beaucoup à dire et beaucoup à faire.

On jugeait les Pharaons dans leur tombe, et Sésostris ne fut proclamé grand qu'après sa mort.

Nous comprenons qu'on ait couronné Voltaire à quatre-vingts ans, à son retour de Ferney, sur le théâtre même de ses longs et durables triomphes. Nous comprenons que naguère on ait porté à bras M. de Châteaubriand, chargé d'ans et de gloire, immortel depuis un demi-siècle.

Mais cet homme, mais ce poète, qui est jeune et plein de vie, qui heureusement pour son passé a de l'avenir encore, voulez-vous donc le perdre, que vous le jugez sans le prévenir, que vous le condamnez sans l'entendre !

Il n'a pas dit son dernier mot. Laissez-le chanter.

Les Guêpes. (1)

(Livraison d'avril.)

Voici les quatre choses qui m'ont le plus frappé à Longchamps :

Un marchand de briques promenait six voitures rouges;

Un marchand de chemises, en cabriolet, faisait tomber sur la foule une neige d'adresses et de prospectus;

Plusieurs messieurs à pied — étaient vêtus de toiles représentant des cheminées, avec l'adresse et l'éloge des fabricans; — ils étaient coiffés d'un tuyau de poêle; — un de ces malheureux a été chassés de l'administration parce qu'il s'était permis de fumer.

A une parade, le marquis de ***, un des jeunes officiers les plus élégans de l'armée, — se plaignait du froid aux pieds qu'il ressentait à cheval : — Vous avez froid aux pieds, capitaine, lui dit un vieux maréchal-des-logis.

— Je t'en réponds.

— Je sais ce que c'est, capitaine, j'y ai eu froid pendant vingt ans.

— Eh bien, tu as dû avoir du plaisir.

— Mais maintenant c'est fini, — on m'a indiqué un moyen.

— Ah! et quel est ton moyen?

— C'est bien simple, allez, capitaine, — vous ne vous figurez pas comme je souffrais; — c'est-à-dire que les larmes m'en venaient aux yeux.

— Eh bien! qu'as-tu fait?

— Ce n'est presque rien. — On va toujours chercher à midi quatorze heures; j'ai vu des jours où je serais tombé de cheval.

— Mais enfin, — quel est ton moyen?

— Le plus simple du monde, comme je vous dis, capitaine, — presque rien ; — moi, j'ai eu froid pendant vingt ans, et quand on m'a eu donné ce moyen-là, ça été fini, — je n'ai plus jamais eu froid aux pieds de ma vie; et comme je vous dis, — ce qu'il y a de meilleur, — c'est que c'est un moyen aussi simple qu'il est excellent. — Vous n'y avez pas froid comme j'y ai eu froid pendant vingt ans; — et aujourd'hui...

— Eh bien?

— Si vous avez froid aux pieds, — il ne faut pas aller s'ingérer ça ou ça; — le moyen est bien simple... il faut mettre des chaussettes dans vos bottes.

M. Casimir Bonjour, auteur des *Deux Cousins* et de la mort de M. Alexandre Duval, qu'il a forcé d'aller, mourant, voter pour lui à l'Institut, — n'ose plus se mettre sur les rangs depuis qu'un académicien lui a dit : Franchement, mon cher ami, votre candidature n'a plus de chances : — Tous les jours, la *Gazette des Tribunaux* met l'Académie en garde contre *le vol au bonjour*.

Un de mes amis reçoit hier une lettre de son jardinier; — cette lettre est datée d'une charmante retraite qu'il possède dans le midi de la France; — le jardinier lui dit :

Monsieur, voici le printemps, — il va m'arriver comme l'année passée; — permettez-moi d'aller demeurer à la ferme, — il y a dans le jardin des rossignols qui *gueulent* toute la nuit, il n'y a pas moyen de fermer l'œil.

Il y a au musée un portrait du roi Louis-Philippe, — que l'auteur, M. de Rudder, avait fait de son chef, sans en prévenir personne — et d'après d'autres portraits. — M. de Cayeux offrit à l'artiste de lui obtenir du roi une ou deux séances pour arriver à une plus complète ressemblance. — Il est facile de voir à l'aspect du portrait que M. de Rudder a ajouté des cheveux blancs, — qui ne se mêlent nullement aux autres.

Un jour que le roi donnait séance à M. de Rudder, il prit envie à S. M. de faire le tour du Musée, — et elle pria M. de Rudder de l'accompagner avec M. de Cayeux, qui se trouvait là.

Pendant qu'on traversait les appartemens, M. de Cayeux, qui aime beaucoup les conseils... quand il les donne, — avait pris M. de Rudder à part, et lui avait dit à voix basse : Il y a une chose dont il faut que je vous avertisse; — le roi n'aime pas qu'on soit trop près de lui, — restez un peu en arrière.

M. de Rudder croit la chose et n'en demande pas davantage.

On arrive dans les galeries, — le roi tourne souvent la tête à droite et à gauche pour parler à M. de Rudder, — mais c'était M. de Cayeux qui interceptait les questions et faisait les réponses.

Il faut dire que c'était un manége assez fatigant pour le roi, qui a la fâcheuse habitude de porter deux cravates fort serrées, — dont ses médecins ne peuvent pas obtenir de lui qu'il affranchisse son cou.

— Enfin, S. M. impatientée de ne pas voir M. de Rudder, avec qui elle voulait causer, lui cria d'un peu loin : Mais, monsieur, je vous en prie, venez à côté de moi.

M. de Rudder obéit et resta près du roi, avec lequel il causa quelque temps

Ce jour-là, du reste, une fenêtre tomba avec fracas aux pieds du roi pendant cette promenade.

Cette anecdote sur le roi, M. de Rudder et M. de Cayeux, — nous amène naturellement au Musée, — entrons au Musée.

Exposition du Louvre.

Constatons d'abord une chose, c'est que les expositions du Louvre ont singulièrement l'air de ne plus amuser le public, et que, excepté moi, je n'ai vu là personne qui fit un peu plus de cent lieues pour se promener dans les galeries en renversant les vertèbres du col d'une façon si douloureuse et si fatigante.

Je ne parlerai pas des membres du jury, *doctores non docti*. Deux fois déjà à pareille époque les *Guêpes* se sont expliquées à leur sujet.

Je vais vous dire ce que j'ai remarqué en me promenant dans les galeries.

D'abord un portrait de la reine, — ce portrait est fait avec soin, par M. Winterhalter. — Je voudrais seulement savoir pourquoi les mains sont aussi bleues, — est-ce le velours qui déteint?

N. B. (Phrase à refaire tout entière : d'un bout, elle est exposée aux estaminets et aux carrés de papier, et de l'autre à M. Hébert, — en effet. « Dabord la reine » c'est *l'ab Jove principium* des Latins. — Il est évident que j'ai la pension de mille écus.

Puis à la fin — une critique : *les mains sont bleues*. — les mains *de la reine*. — M. Lévy ne voudra peut-être pas imprimer cela, — et s'il l'imprime, M. Hébert, qui me surveille, selon Mme ou Mlle Pauline, — peut se fâcher. — j'aurai soin, pour les estaminets et les carrés de papier, de parler de quelque bourgeoise ou bien de la *cuisinière piquant un fricandeau* de M. Chollet, avant de parler de S. M la reine Amélie. — A l'égard de M. Hébert, j'expliquerai que j'entends parler des mains du tableau.

(1) Chez l'éditeur, faubourg Montmartre, 7.

Il y a dans ce même salon carré, une grande image ainsi intitulée au livret :

M. Vinchon, 1851. *Séance royale pour l'ouverture des chambres et la proclamation de la charte constitutionnelle* (14 *juin* 1814).

(MAISON DU ROI).

Qu'est-ce que la peinture historique si elle n'ose pas poétiser un peu les figures? Pourquoi donner à Louis XVIII cet air de suisse d'église? — Pourquoi avoir présenté de face un homme d'une grosseur extraordinaire qu'on pouvait dissimuler sans mensonge, en changeant sa position? Pourquoi faire la lumière de ce blanc pâteux ;—la lumière se compose de toutes les couleurs?

En voyant ce tableau, M. Villemain a dit : Il faudra donner cinq cents francs à l'auteur.

Mais, a répondu quelqu'un, cinq cents francs ! le cadre les vaut !

Aussi est-ce en comptant le cadre, a répondu M. Villemain.

Mme G** (84) est rouge ; — Mme C. (1093) met sur sa tête une toque d'avocat ; — M. Roger a un habit gothique ; — Mme G. est jaune ; — Mlle R. est violette ; — Mme *** est grosse comme un muids ; — M. de L. a un paletot en peau d'ours ; — Mlle de R. est orange ; — Mme de ***, gris-bleu ; — M. R. est chauve, etc. Je pense que c'est là ce que veulent faire savoir au public les diverses personnes qui ont fait mettre leurs portraits à l'exposition.

A propos de portraits, — il y a un peintre qui a fait le portrait de sa femme ; sa femme est, dit-on, jolie, et le portrait semble avoir pour but de le cacher au public ; — quelqu'un disait à l'original : — Votre mari est jaloux, c'est pour cela qu'il vous a fait si laide ; ils sont tous comme cela ; — Oui-dà, répondit-elle, et à quoi cela les avance-t-il ?

M. Chevaudier est auteur d'un tableau qu'il appelle un Ruisseau dans la campagne de Rome. — L'eau est bleue, — les arbres sont bleus, — l'herbe est bleue, — et l'auteur voulant mettre un oiseau dans un coin, a cherché un oiseau bleu et a peint un martin-pêcheur un peu plus bleu qu'il ne faut. — Le paysage est animé par une bacchante qui se laisse aller à de singulières exagérations.

Je ne sais plus de qui est une Niobé vert-pomme qui pleure ses enfans vert-choux.

Il y a une impression que d'autres ont dû ressentir comme moi : en tous cas la voici :

L'autre jour, je vis ouverte la partie de la galerie, séparée par un riche rideau, qui ne renferme que des tableaux de maîtres anciens ;—J'y entrai et je sentis à l'instant même un grand calme dans tous mes sens.

Dans les galeries que je venais de quitter, — c'était à l'œil une confusion presque bruyante ; — la lumière, divisée violemment entre les tableaux qui se disputaient les rayons, s'éparpillaient en tons durs et heurtés, — il semblait qu'elle fût mise au pillage, — et que toutes ces images, comme une peuplade d'Esquimaux, s'arrachassent les lambeaux de lumière, les rouges et les bleus les plus féroces. — C'était un charivari de couleurs, — un tintamare de tons crus et hostiles.

Mais tout à coup succéda une harmonie calme et paisible ; il semblait qu'on passât d'un cabaret en tumulte dans un salon de bonne compagnie.

J'y restai quelque temps pour me reposer, et je pris la fuite.

Voir au livret une certaine bataille de M. Dauzatz, mais seulement au livret.

—

Voici ce qu'on lit dans un journal.

Au *recto*.

« Le nouveau drame de M. Alexandre Dumas, *Lorenzino*, qui a été représenté hier au Théâtre-Français, est une de ces *compositions romantiques* qui n'ont aucune chance de durée. C'est une véritable chute, et cependant M. Alexandre Dumas aurait recueilli tous les traits de génie qui caractérisent la nouvelle école, duel, enterrement, procession de religieuses, confession, absolution, empoisonnement, guet apens et assassinat.

» On s'étonne à bon droit que les comédiens français, dont le répertoire se compose de tant de chefs-d'œuvre, consentent encore à jouer le *drame romantique*, qui n'est plus maintenant qu'une vieillerie. Les meilleurs acteurs perdent leur talent en jouant ces pièces, dont le style trivial ne peut prêter qu'au ridicule et à l'ennui. Nous reviendrons sur ce drame si l'on prétend l'IMPOSER encore au public.

Au *verso* :

« *Lorenzino*, drame nouveau de M. Alexandre Dumas, a produit le PLUS GRAND EFFET avant-hier soir au Théâtre-Français. Ce soir, on donne la seconde représentation de ce BEL OUVRAGE. Il sera précédé des *Rivaux d'eux-mêmes*.

—

Voici la copie authentique d'un certificat délivré à un domestique :

« Je soussigné, doyen des colonels, des chevaliers de Saint-Louis et des
» gentilshommes domiciliés dans l'arrondissement communal du ***, élec-
» teur du département de la Seine-Inférieure, ôtage et volontaire royal,
» ancien commissaire de la noblesse aux états de Bretagne et en d'autres
» assemblées légalement délibérantes, associé de plusieurs Académies
» royales d'histoire, sciences et belles-lettres, commissaire de l'association
» paternelle des chevaliers de Saint-Louis et du Mérite militaire, pour le
» canton municipal de ***, certifie que *Pierre *** m'a toujours servi fi-*
» *dèlement et avec zèle*, en foi de quoi j'ai délivré le présent avec appo-
» sition de l'empreinte du cachet de mes armes.

» Fait ce..., au château de ***, commune dont feu mon père, aussi offi-
» cier supérieur et chevalier de Saint-Louis, était, par longue dépendance
» et succession patrimoniale, seigneur paroissial et haut justicier au 4
» août 1789, et dont je suis depuis plusieurs années doyen du conseil mu-
» nicipal, n'en ayant point accepté la mairie, que les réglemens ne ren-
» daient pas compatible avec ma place de chef d'une légion nationale sur
» laquelle j'ai long-temps exercé un commandement à la fois régulier, pa-
» ternel et fraternel, supprimé par les dernières ordonnances relatives à
» ce corps et à cette arme.

» Le Vicomte T. de R. »

ALPHOSE KARR.

La Rococomanie.

Le bric-à-brac n'est pas encore tombé dans le discrédit.

Il reste encore des gobe-mouches qui croient posséder le bureau de travail de M. de Maurepas, s'asseoir sur un sofa témoin des entretiens galans de Louis XV, et quelques Lorettes sont toutes fières de se rincer le muffle dans une cuvette où la Dubarry baignait ses joues, honorées de baisers royaux.

Après le vin de Champagne, qui se fabrique avec de la fleur de sureau et de l'acide carbonique,

Après la beauté des femmes de théâtre, beauté qui se fait avec des petits pots et de la crinoline,

Après l'éloquence parlementaire, qui se prépare avec des lambeaux de journaux et des rubriques de palais,

Il n'y a pas de commerce où la tricherie se pratique d'une manière plus sûre et plus adroite.

Le bahut apocryphe se confectionne par milliers dans le faubourg Saint-Antoine ; tous les tourneurs de chaises font des pieds torses pour des tables d'Henri IV ; des rapins sculpteurs font du Jean Goujon par pacotille.

Il est impossible de manger, de boire, de s'asseoir, de vivre, enfin, dans autre chose que de l'histoire de France en bois, en porcelaine et en verre.

Ce goût a gagné toutes les classes. Parti des ateliers de peintres fureteurs et antiquaires, il est descendu chez les gens du monde, chez les femmes qui ont ruiné leurs maris et leurs amans en pâte dure, en pâte molle, en craquelé, en coromandel, en biscuit, en céladon, en burgau, en marcassite, en jargon, en faënza, en damas, en brocatelle et autres drogues puantes ou cassées, s'il y en a d'oubliées dans cette nomenclature.

Puis, de degré en degré, le *rococo* est encore descendu plus bas. Il a orné des arrière-boutiques, des chambres de commis, et ne s'arrêtera plus.

Il faut cependant bien se faire une raison et une question.

A moins de supposer qu'il y a une France souterraine ou aérienne où tous les mobiliers de la monarchie se sont conservés à l'abri des vers et des papillons, est-il possible qu'en dix ans toute la France moderne se soit trouvée remeublée, comme par enchantement, avec des objets venant de nos aïeux?

Il y a là dessous une fraude dont le secret mérite d'être connu.

Les marchands de bric-à-brac ne se bornent pas à exposer à la curiosité des amateurs des monceaux de vieilleries.

L'antiquaire pur aime mieux ce qu'il appelle *déterrer une vieille chose* que de l'acheter dans une boutique, comme peut le faire la première personne venue, atteinte du goût moyen-âge.

Voici ce qui se pratique :

Les objets rococo une fois fabriqués, on les disperse, on les place en dépôt chez de pauvres gens, et principalement chez les portiers, dont le mobilier est le plus exposé à la vue des allans et venans. Les objets leur sont confiés avec la manière de s'en servir.

Un monsieur passe devant une loge de portier ; ses yeux sont frappés de la beauté d'une pendule Louis XIV, dont ce brave homme a orné sa cheminée.

Il fait sur cette trouvaille des questions auxquelles le portier répond les hâbleries les plus excentriques. C'est une pendule qui lui vient de son père, qui la tenait d'un marquis qui la lui donna avant de monter sur l'échafaud. Il ne sait pas ce qu'elle vaut, mais il a toujours entendu dire qu'elle avait coûté 1,500 fr. dans le temps.

L'antiquaire n'y tient pas. Il brûle d'abuser de l'ignorance du portier, et lui donne avec feu 1,000 fr. d'une drogue qui en vaut 200.

L'antiquaire voyageur, le touriste érudit, ne sont pas moins attrapés.

Ils courent les fermes, les villages, entrent dans les maisons de paysans, toujours préoccupés de moyen-âge et de renaissance, achetant des bahuts bretons, les crédences normandes qu'ils prennent pour des trésors héréditaires, et remportent fièrement à Paris des objets qui en viennent, qui y ont été fabriqués, et déposés en province pour y prendre le parfum de la vétusté et le crédit de l'histoire.

Moyennant une légère remise, tous les paysans se chargent, pour le compte des marchands de Paris, de débiter ainsi leurs vieilleries.

Pour s'adresser, non seulement à la *rococomanie*, mais encore à la cupidité, ces susdits marchands ont en outre imaginé de répandre souvent dans les journaux des histoires de gens qui, en brisant un vieux meuble, trouvent derrière les tiroirs des paquets de pièces d'or à l'effigie de Henri III.

Et cette circonstance imprime une nouvelle fureur à la recherche des bahuts. Il n'est personne qui n'espère acheter trop bon marché une chose

de grand prix, et par dessus le marché dépouiller un pauvre diable d'un trésor qui lui appartiendrait.

Ce qui offre de l'analogie avec le vol à l'américaine, qui attrape celui qui cherchait une dupe.

(*Nouvelles à la main.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

M. le ministre de l'intérieur a accordé une médaille d'or de 1,000 fr. à chacun des dix artistes dont les projets ont été particulièrement distingués par la commission du tombeau de l'empereur Napoléon. On frappe en ce moment ces médailles dans les ateliers de la Monnaie royale.

M. Visconti est chargé de l'exécution du monument. Il lui est prescrit de diriger ses études dans le sens du programme présenté par la commission.

C'est à M. Marochetti que M. le ministre de l'intérieur a confié l'exécution de la statue équestre qui sera placée au centre de la cour d'honneur de l'Hôtel des Invalides.

— La Compagnie du chemin de fer de Paris à Orléans vient d'annoncer dans, une note aux actionnaires sur la situation actuelle de l'entreprise, que la pose de la voie va commencer immédiatement dans toute la plaine de la Beauce, que sur le reste de la ligne les travaux d'art et de terrassement seront achevés sous peu de mois; qu'enfin le chemin de fer d'Orléans sera terminé cette année et livré au commencement du printemps de 1843. La dépense totale, construction et matériel, n'excédera pas le chiffre indiqué dans le rapport à l'assemblée générale du 22 mars 1840. Les dépendances de la gare de Paris, tant en dedans qu'en dehors du mur d'enceinte, comprennent une superficie de 175,000 mètres.

En 1841, il a été transporté 866,159 voyageurs, 10,000 tonnes de marchandises, 622 voitures de poste et 618 chevaux.

Recette totale.	1,169,657 fr. 05 c.
Dépense, y compris les frais extraordinaires de premier entretien.	781,071 10
Produit net.	388,585 fr. 85 c.

— M. H. Berriat, maire de la ville de Grenoble, vient de prendre un arrêté portant qu'une exposition d'objets de peinture, de dessin, de sculpture et d'architecture, aura lieu au musée de Grenoble, dans le cours de l'année 1842; elle durera un mois; l'ouverture en est fixée au 21 juillet, et la clôture au 21 août. Pendant cet intervalle de temps, la salle d'exposition sera ouverte au public tous les jours de la semaine (le mardi et le vendredi exceptés) depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures jusqu'à six heures du soir.

—Depuis trois semaines, la colonne *faits-Paris* de tous les grands journaux semble une page arrachée au registre-décès des actes de l'état civil. Les enterremens de première classe et les *requiem* se suivent et se ressemblent; les croque-morts et les croque-notes sont littéralement sur les dents, et les amateurs de funérailles peuvent, cette fois, s'en donner.... à mort!

Parmi les amateurs les plus passionnés de ce genre de divertissement, il faut citer en première ligne l'honorable général ***, vieux soldat de l'empire, qui siége à la chambre des pairs. A force de braver la mort et de la contempler en face, l'illustre guerrier a fini par s'éprendre pour l'horrible vieille d'une sorte d'amour mystérieux qui peut seul expliquer sa présence assidue à toutes les obsèques, quelque peu présentables, de ces vingt dernières années. Le général *** a tenu le poêle de toutes les illustrations militaires, politiques et parlementaires dont la France contemporaine a successivement pleuré la perte: et, non content de remplir ce pieux devoir avec bonheur toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, il en rêve tout éveillé; ce qui, parfois, donne lieu, de sa part, à d'étranges distractions.

On raconte que, la semaine dernière, le général, sortant du Père-Lachaise, où il venait de voir enterrer un de ses collègues, M. de T......, entra dans un café du faubourg Saint-Antoine pour se reposer et prendre quelques rafraîchissemens.

« Que faut-il servir à monsieur? lui demande le garçon de l'établissement!

De la bière, dit machinalement le général, encore tout plein de la scène funèbre à laquelle il venait d'assister.

— Et avec cela, monsieur désire?...

— Des crêpes!

— Monsieur veut dire des croquets?

— Des crêpes, vous dis-je! Obéissez.

—Nous n'en avons pas... je suis fâché, murmure le garçon ébahi. Où monsieur veut-il se placer?

— Au coin du poêle, répond le général d'une voix lugubre. »

— La température a, cette année, les plus étranges caprices. Les premiers jours du printemps sont marqués, dans le midi de la France, par la pluie, le grésil, une bise piquante et la neige même, accompagnée de quelques roulemens de tonnerre. Toute la chaîne des monts du Lyonnais et du Beaujolais s'est couverte de neige. Il a neigé même sur les monticules les plus rapprochés de Lyon. Les montagnes les plus voisines de Pau et de Bayonne ont reçu une épaisse couche de neige. Il en est de même des montagnes des vallées d'Aspe, d'Ossau et de Baretous. Le bruit s'est répandu à Oloron que le courrier de Jaca avait péri en traversant les défilés de Cafrane à Urdos, et le courrier d'Aragon a manqué. A Toulouse, le refroidissement de la température est venu arrêter la végétation déjà très avancée, et la récolte de beaucoup d'arbres fruitiers en pleine floraison est très compromise.

— Le *Précurseur de l'Ouest* (Angers), 31 mars, raconte en ces termes un déplorable événement arrivé mardi, à cinq heures du soir, dans le couvent du Bon-Pasteur :

« Neuf dames ou demoiselles de cette maison religieuse, montées dans un petit bateau, naviguaient gaîment sur un vaste et profond bassin enclos dans l'établissement. Tout à coup une oscillation de la barque fit choir l'une d'elles dans l'eau, les autres voulurent la saisir et la sauver, toutes se portèrent du même côté de l'embarcation qui pencha, et sept tombèrent à leur tour dans le bassin. Une seule était restée sur le bateau à moitié submergé.

Aux cris de ces pauvres femmes, des voisins dont les habitations dominent de ce côté les jardins du Bon-Pasteur, s'approchèrent pour les secourir, en appelant à leur aide plusieurs soldats qui se trouvaient près de là. Mais la disposition des lieux offrait de grandes difficultés. Pour arriver jusqu'aux huit personnes qui se débattaient dans le bassin, soutenues par leurs robes, il fallait descendre un mur élevé de plusieurs mètres et dont le pied baigne dans l'eau. Arrêtés par cet obstacle, plusieurs militaires coururent à la porte du couvent pour en obtenir l'entrée, mais elle leur fut refusée. L'accident avait eu lieu dans un endroit écarté, et il n'était pas encore connu dans le couvent. Les soldats revinrent en toute hâte du côté du bassin. Déjà les voisins avaient apporté des perches et des cordes. On cherchait des échelles.

Deux militaires se précipitèrent courageusement d'une hauteur de plus de 20 pieds dans la pièce d'eau où une autre personne qui ne savait pas nager, M. Biton, descendit aussi en se faisant attacher par le milieu du corps. Cinq ou six des victimes furent ainsi sauvées et enlevées au moyen des cordes pardessus le mur extérieur; les autres furent recueillies dans le bateau remis à flos par deux ouvriers qui travaillaient dans la maison. Mais les secours avaient été tardifs, et toutes n'ont pu malheureusement être retirées sauves du bassin. Deux avaient perdu connaissance dans l'eau et n'ont pu être rappelées à la vie; une troisième a succombé cette nuit. Sans l'empressement et le courage de M. Bitton et des nommés Traversier et Jourdain, du 63e, on aurait à déplorer des malheurs plus grands encore.

On nous a cité un autre militaire, le sieur Ambroise, comme s'étant distingué par son courageux dévoûment.

Les trois victimes sont, nous a-t-on dit, deux religieuses et une novice : Adèle Bouvet, âgée de 24 ans; Anne Berren, âgée de 28 ans, et Perrine Boisnard, âgée de 40 ans. »

— Une rencontre vient d'avoir lieu entre deux cultivateurs de l'arrondissement de Bayeux. Les deux adversaires s'étaient donné rendez-vous dans un chemin de traverse tout près de la ville, et là, armés chacun d'une faux, ils se sont précipités l'un sur l'autre avec acharnement. Cette lutte sanglante n'a eu de terme qu'au moment où l'un des combattans, atteint d'une large et profonde blessure au côté gauche de la gorge, est tombé sur la place épuisé par le sang qu'il perdait en abondance. Malgré la gravité d'un pareil coup, on conserve l'espoir de sauver la vie au blessé.

— La brigade de gendarmerie de l'arrondissement d'Auxerre, dans la circonscription de laquelle se trouvent les villes de Sens, Villeneuve-le-Roi et Joigny, vient de faire une arrestation tout à fait singulière : c'est celle de trois jeunes collégiens de Paris qui, fatigués du grec, de l'Enéide et de Cicéron, s'étaient tout à coup imaginés d'entreprendre un voyage pittoresque et pédestre en Italie. Peu soucieux de s'embarrasser de bagages ni de passeports, et nantis à grand'peine de la somme énorme de 75 francs, les trois touristes s'étaient mis en route, rêvant d'avenir, de Venise la belle, du Panthéon de Rome, et savourant déjà en idée le *far niente* napolitain.

La Providence, sous la vulgaire enveloppe d'un bon gendarme culotté de jaune, est venue mettre obstacle à ces glorieux projets. Faute de papiers en règle et de passeports dont il demandait l'exhibition, les trois écoliers, malgré leurs protestations, ont dû renoncer à un voyage entrepris seulement dans l'intérêt de l'art. Sous la conduite de l'inexorable gendarme, force leur a été de se renfermer provisoirement entre quatre murailles, en attendant d'être réclamés par leurs familles, auxquelles ils ont écrit pour manifester leur repentir. (*Gazette des Tribunaux.*)

—Une Géorgienne, arrivée par le bateau à vapeur français du 24 février, en compagnie un Turc, devait être embarquée pour le Caire, où sans doute on se proposait de la vendre. Dans le trajet de leur logement au canal de Mahmoudieh, elle résista aux personnes qui la conduisaient, et se trouvant près de deux Européens, elle leur cria en langue turque de la délivrer, disant qu'elle était Russe et chrétienne. Un Arménien expliqua ces paroles aux deux Français. Ces deux messieurs s'emparèrent de cette femme et voulurent la mener au consulat russe. Une foule d'Arabes les entoura aussitôt; mais grâce à leur fermeté, ils parvinrent à se faire respecter et à conduire la prisonnière au poste de Mahmoudieh, d'où l'officier la fit mener chez le bacha-aga. Le chancelier russe, faisant les fonctions de consul, alla aussitôt la chercher et la conduisit au consulat. Ce n'est pas sans danger que les deux Français ont accompli une bonne œuvre, qui leur a valu les félicitations de tous les habitans européens.

Imprimé par BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron 3, à Paris.

Dimanche 17 Avril 1842. *DEUXIEME EDITION.* **Deuxième année. — N° 16.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—
Les Abonnemens partent des 1er et 1 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger · 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

Ce qui est écrit est écrit.

(Suite.)

VII.

J'abandonnai aux pauvres de Tolède tout le bien de don Sanche. Pour rien au monde, je n'aurais voulu garder la moindre part d'une fortune acquise par le jeu, et qui m'avait coûté la mort du meilleur de mes amis. Cette dernière aventure me fit faire un sérieux retour sur moi-même. J'eus honte de perdre ainsi les plus belles années de ma jeunesse dans une oisiveté pernicieuse. Le nom que je portais m'imposait de nobles devoirs, et, résolu de devenir un autre homme, je regardai autour de moi pour savoir ce qu'il me convenait de tenter. Mon parti fut bientôt pris. L'élite des chevaliers chrétiens, sous la conduite du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, assiégeait Grenade, le dernier rempart des Maures. Je fis mes préparatifs en conséquence et me mis en route pour l'armée, comptant faire mon apprentissage militaire dans cette guerre célèbre. Après plusieurs journées de marche, je rencontrai un courrier qui apportait la nouvelle d'un avantage décisif remporté par les chrétiens. Bientôt les murs de Grenade m'apparurent à l'horizon, et, plus près de moi, le camp espagnol se dessinait à mes yeux émerveillés, avec ses banderolles qui flottaient au vent. Malgré mon inexpérience des choses militaires, je remarquai une agitation extraordinaire dans le camp et dans la ville. Je sus bientôt que Grenade avait capitulé : l'armée chrétienne, toute résistance ayant cessé, entrait par ses portes ouvertes, et, du côté opposé, le Maure Boabdil sortait en pleurant sur ce beau royaume de Grenade, qu'il ne devait plus revoir.

Cette prise était décisive. Les bannières chrétiennes flottaient sur les minarets de l'Albaysin et de l'Alhambra. C'en était fait à tout jamais de la puissance et de l'orgueil des Maures, qui ne pouvaient plus relever la tête et qui renoncèrent à une résistance impossible. J'en ressentis une grande joie comme Espagnol et chrétien, mais je regrettai amèrement d'être arrivé trop tard pour prendre part aux travaux et aux dangers de cette guerre, qui était la dernière. Bientôt les chevaliers de l'armée de Ferdinand reprirent pour la plupart le chemin de leurs domaines. Pendant le court séjour que je fis à l'armée, j'avais lié connaissance avec quelques seigneurs, et plus particulièrement avec le comte don Henriquez, qui, sur la nouvelle de l'arrivée du marquis de Villa-Prior, était venu m'offrir ses services en qualité d'ancien ami de mon père. C'était un homme renommé pour sa bravoure et qui joignait à l'exquise courtoisie d'un gentilhomme la loyauté d'un vieux soldat. Nous revînmes ensemble à Tolède. En route, don Henriquez essaya de me faire oublier mon désappointement en me disant que j'étais encore bien jeune et que sans doute il se présenterait plus tard une occasion de faire mes preuves ; que d'ailleurs l'intérêt de la chrétienté me faisait un devoir de me réjouir de ce que cette guerre sanglante qui désolait l'Espagne venait enfin d'avoir une issue heureuse. « Vos ancêtres, ajouta-t-il, ont assez fait dans cette lutte pour que personne ne puisse vous reprocher de ne pas y avoir pris part, et moi qui ai vu les faits d'armes de votre père, je vous tiens pour un jeune homme digne en tous points du nom que vous portez, car bon sang ne peut mentir.

Touché des paroles bienveillantes de don Henriquez, je ressentis pour lui une affection sincère, mêlée d'un profond sentiment de respect, que m'inspirait son âge. Arrivé à Tolède, je voulus l'accompagner jusqu'à la porte de son hôtel. Nous y rencontrâmes la comtesse sa femme et Inès, sa fille, qui venaient au devant de leur mari et de leur père. Comme la présence d'un étranger ne devait pas troubler les premiers épanchemens de leur joie, je me tins à l'écart ; bientôt don Henriquez vint à moi, et, me prenant par la main :

—Souffrez, dit-il, que je vous présente à madame la comtesse et à ma chère Inès, comme le fils du meilleur de mes amis.

J'acceptai avec reconnaissance l'invitation que m'adressa don Henriquez de revenir souvent dans sa maison, car, après l'avoir vue une fois, il m'aurait été difficile d'abandonner l'espérance de la revoir encore. Bientôt, la famille me reçut comme une vieille connaissance. Don Henriquez me témoignait une affection presque paternelle. J'accompagnais la comtesse à l'église ; elle me formait aux belles manières avec cette grace et cette finesse exquise dont les femmes de son âge ont seules le secret. A force de soins, j'étais parvenu à obtenir un doux regard d'Inès, et même j'eus le bonheur ineffable de reconnaître que mon amour était partagé. Bien des années se sont écoulées depuis, et, sans doute, si je la revoyais maintenant, ce ne serait plus la douce Inès de mes vingt ans, l'Inès que j'ai aimée ; mais, alors, aucune perle du riche écrin de la jeunesse ne lui manquait, et il me semble la voir encore, comme le jour où elle m'apparut pour la première fois, ses beaux bras enlacés au cou de son père, le visage humide de larmes que faisaient couler la joie de le revoir et la pensée des dangers qu'il avait courus. Ce n'est plus un amant qui vous parle : l'ardeur juvénile dont j'étais animé dans ce temps sans retour s'est éteinte sous les neiges de tant d'hivers, que vous pourrez m'en croire quand je vous dirai qu'Inès était la fleur de Tolède. On la citait comme une reine de beauté et de grace modeste. A l'église, les jeunes seigneurs s'empressaient sur son passage ; mais elle, les yeux pieusement baissés sur son livre d'heures, semblait ne point respirer cet encens de la flatterie, dont le parfum est si doux pour les filles d'Eve. Jugez de mon ivresse quand je me vis seul remarqué et préféré entre tant de rivaux. Mon amour et ma vanité y trouvaient également leur compte. J'avais assez de bien et de naissance pour oser prétendre à la main d'Inès. Aussi, après plusieurs mois d'une cour assidue, ma recherche fut agréée par la comtesse sa mère et par don Henriquez.

Nous étions alors au commencement de la semaine sainte ; il fut décidé que notre mariage serait célébré dans la quinzaine de Pâques. Voyant ainsi les événemens marcher au gré de mes désirs et mes espérances près de se réaliser, je crus n'avoir plus rien à redouter de ma mauvaise étoile, et à mesure que renaissait ma confiance en un heureux avenir, il me semblait que mes épaules s'allégeaient d'un fardeau énorme. Inès, depuis qu'il lui était permis de me regarder comme son fiancé, me témoignait une tendresse de sœur, voile transparent derrière lequel j'entrevoyais, par rares échappées, un sentiment plus vif. Un certain soir que je venais de la quitter, le cœur tout réjoui, après quelques instans d'une causerie délicieuse, je rencontrai, dans la rue, d'anciens compagnons que je n'avais pas vus depuis long-temps ; car, absorbé par mes soins amoureux, je négligeais beaucoup mes autres connaissances. Il y a des momens dans la vie, lorsque l'ame déborde de contentement, où l'on se sent disposé à embrasser le premier visage sur lequel on peut mettre un nom, et que l'on aurait peut-être soigneusement évité la veille.

Cette rencontre me fut donc agréable, et tout joyeux de revoir mes amis, je me laissai conduire par eux dans une maison où ils allaient passer la soirée. Là, je remarquai un groupe de jeunes seigneurs qui causaient ensemble à haute voix de leurs affaires et de leurs plaisirs. Parmi eux se

trouvait un certain don Fabrice, neveu du cardinal Ximenès, et qui se montrait, à cause de cette parenté, d'un orgueil et d'une hauteur insupportables. Comme il m'avait semblé que le nom d'Inès venait d'être prononcé par ce don Fabrice, je prêtai l'oreille, et ce fut avec peine que je maîtrisai ma colère, quand je l'entendis se vanter d'être au mieux dans les bonnes grâces de ma maîtresse. Je m'approchai tout doucement et lui frappant sur l'épaule, par derrière, je le priai de me suivre.

Quand nous fûmes à l'écart :

— Seigneur, lui dis-je pendant que mes lèvres tremblaient de colère, quelques mots que vous venez de prononcer portent atteinte à l'honneur d'une noble demoiselle de cette ville. La jeunesse est naturellement présomptueuse et portée à prendre ses désirs pour des réalités; mais, au fond, elle a le cœur généreux; c'est pourquoi je pense que vous comprendrez la nécessité de rétracter devant tous vos amis — comme si la chose venait seulement de vous, — les paroles imprudentes que vous avez dites et dont l'inexactitude m'est connue.

Don Fabrice me répondit arrogamment que je n'avais pas le droit d'intervenir dans une affaire qui ne me regardait pas, et qu'il n'avait de conseils à recevoir de personne.

— Aussi, repris-je, n'est-ce plus un conseil, mais un ordre que je vous donne, et j'ai à mon côté de quoi vous faire rentrer votre mensonge dans la gorge.

À ces mots, nous sortons irrités et menaçans. La nuit était très claire. Au delà de l'ombre projetée par les maisons, la rue réfléchissait les blancs rayons de la lune. Nous dégaînons et le combat s'engage. A la seconde passe, Fabrice, qui m'attaquait avec fureur, s'enferre, et mon épée le traverse jusqu'à la garde. Il tombe mort au milieu d'une mare de sang. Des veilleurs de nuit, attirés par le bruit, accoururent, et, reconnaissant dans la victime du combat le neveu du cardinal, ils s'emparent de ma personne et me conduisent en prison.

Ximenès mit en jeu sa puissance de ministre et son pouvoir encore plus grand de confesseur de la reine, pour venger la mort de don Fabrice. A mon grand étonnement, je me vis accusé d'assassinat, et il fut défendu de laisser personne pénétrer jusqu'à moi. Mes amis intercédèrent vainement en ma faveur. Don Henriquez lui-même, à qui j'avais trouvé le moyen de faire connaître l'histoire de mon duel, en appela sans succès à la justice du roi Ferdinand. Non seulement l'accès du palais lui fut interdit, mais la reine et Ximénès interceptèrent ses lettres. Tout fut inutile. On instruisit un semblant de procédure, et l'on me jugea pour la forme. Mes biens furent confisqués, et je fus condamné au gibet comme meurtrier.

La sentence devait être exécutée dans le plus bref délai, tant le terrible cardinal avait peur de perdre sa vengeance. Me voilà donc plongé dans un obscur cachot, étendu sur un lit de paille, et attendant la mort, moi qui, peu de jours auparavant, touchais au terme de tous mes désirs. — Maudite soit l'heure de ma naissance! me disais-je. Devais-je donc mourir ainsi, seul, abandonné, flétri comme un criminel, pour avoir défendu l'honneur d'une femme, comme c'était mon droit d'amant et mon devoir de gentilhomme? Et songeant à ma chère Inès, aux jours heureux que j'aurais passés près d'elle, à mon extrême jeunesse, qui me promettait de longues années d'existence, je sentais en moi des élancemens désespérés vers la vie; je serrais convulsivement mes bras sur ma poitrine, comme pour y retenir cette vie qu'on allait m'enlever. Alors il me semblait que je faisais un rêve pénible, que ma grâce était en chemin, que le roi ne voudrait pas se montrer si ingrat envers le dernier rejeton d'une famille qui avait été le plus ferme soutien de son trône. Mais l'illusion s'effaçait bientôt devant la réalité. Ces murs noirs, ces grilles épaisses, ce terrible silence de la prison, me plongeaient dans un morne désespoir. — Mes amis m'ont abandonné, pensais-je, ou peut-être ils me croient coupable; Inès est perdue pour moi; le vieux Pedro lui-même ne songe plus au fils de son ancien maître: il ne me reste plus qu'à mourir. Vienne le bourreau! Et je m'étendais sur les dalles du cachot dans une muette et sombre résignation.

Vers le milieu de la nuit qui suivit mon jugement, j'étais ainsi roulé dans un coin, sur la paille, comme une bête fauve dans sa cage, lorsque j'entendis tirer doucement les verroux d'une porte latérale de ma prison. La porte massive tourna sans bruit sur ses gonds, et un homme enveloppé d'un grand manteau et le chapeau rabattu sur les yeux parut devant moi

— Prenez ceci, me dit-il en me jetant un manteau semblable au sien, et suivez-moi.

— Où me conduisez-vous? lui demandai-je; êtes-vous un ami ou un ennemi?

— Que viendrait faire un ennemi dans votre prison? Mais ne prononcez pas un seul mot, et marchez avec le moins de bruit possible. Nous avons à passer sous des voûtes sonores, et l'écho est perfide. Hâtons-nous.

Il me sembla que la voix qui me parlait ne m'était pas inconnue. D'ailleurs, dans ma position, je ne pouvais redouter aucun danger plus grand que celui que je laissais derrière moi. Ayant jeté le manteau sur mes épaules, je suivis mon conducteur en silence, le cœur partagé entre la crainte et l'espoir.

VIII.

Nous traversâmes des corridors tortueux, arrêtés de loin en loin dans notre marche par des portes épaisses, moitié chêne, moitié fer, que mon guide ouvrait sans bruit. Enfin, après un quart-d'heure d'angoisses inexprimables, une dernière porte ayant tourné sur ses gonds, une bouffée de vent me rafraîchit le visage, et j'aperçus des champs, des arbres et la voûte du ciel tout étoilée: nous étions dans la campagne. Je voulus parler, mon guide me fit signe de me taire encore, et, ayant refermé soigneusement la dernière porte, il s'engagea dans un petit sentier bordé de hautes aubépines. Nous arrivâmes bientôt sur la lisière d'un petit bois où deux chevaux harnachés et bridés piaffaient d'impatience au pied d'un arbre.

— Je n'irai pas plus loin, dis-je à mon conducteur, avant de savoir quel est l'homme qui se cache sous ce manteau.

Il souleva la large coiffure qui lui cachait le visage.

— Pedro! m'écriai-je, saisi de joie et d'étonnement.

— Moi-même, dit-il; mais le temps presse, montons à cheval.

— Où allons-nous?

— Loin, loin! où il plaira à Dieu! hors de l'Espagne.

— Il n'y a donc plus d'autre espoir que l'exil? Et Inès, ma chère Inès!

— Inès est perdue pour vous; tout est perdu! Les mauvais jours prédits à votre famille sont arrivés: Ximenès triomphe et renoncerait plutôt à son pouvoir qu'à venger la mort de son neveu. Le roi Ferdinand aurait laissé pendre comme un chien le dernier des Villa-Prior. Dans quelques heures, on fouillera votre cachot, et l'enfer sera déchaîné sur vos traces. Nous sommes perdus si le soleil levant ne nous trouve pas à dix lieues d'ici.

— Ah! m'écriai-je abîmé de douleur, autant mourir tout de suite. Tu le vois, Pedro; c'est en vain que je voudrais lutter contre une destinée fatale. Il faut que ce qui est écrit s'accomplisse. Je sens qu'il t'arrivera malheur à cause de moi. Laisse-moi mourir seul.

— Montez à cheval! montez à cheval! dit Pedro; vous retrouverez ailleurs une autre Espagne, et la fille de don Henriquez n'est pas la seule Inès qu'il y ait au monde. Hâtons-nous; le coq chante déjà.

En me parlant ainsi, il me présentait l'étrier, et lui-même ayant sauté lestement en selle, nous piquâmes des deux dans la direction de la mer.

Chemin faisant, Pedro m'apprit tout ce qui s'était passé après mon duel, la colère de Ximenès, les tentatives de mes amis et de don Henriquez pour obtenir grâce ou plutôt justice, et comment lui Pedro, dans la prévision que mes biens seraient confisqués et ma tête condamnée, avait d'avance sauvé du désastre mon or, mes bijoux, et tout ce qu'il était possible d'emporter de ma fortune. Quoiqu'il en eût sacrifié une bonne part pour payer la complaisance du geôlier qui avait favorisé ma fuite, il en restait encore assez pour que nous pussions vivre convenablement à l'étranger. J'avais d'abord l'intention d'écrire à don Henriquez une fois hors de l'Espagne, si je parvenais à en sortir; mais, de peur de le compromettre, je renonçai provisoirement à ce projet.

Il serait inutile de vous raconter tous les détails de notre fuite. Nous courions à toute bride. De temps en temps, Pedro interrogeait le ciel du regard pour savoir à quel point la nuit était avancée. Quand les étoiles commencèrent à s'éteindre, la distance qui nous séparait de la prison et de la mort était assez grande pour que nous n'eussions plus à craindre de nous voir poursuivis de trop près. Vers la fin de la troisième journée, étant arrivés au bord de la mer, nous trouvâmes un refuge dans la cabane d'un pêcheur qui s'engagea, moyennant une forte somme, à nous conduire au port de France le plus voisin. Toutes nos instances pour le décider à mettre à la voile, le soir même, furent inutiles. Le pêcheur allégua le gros temps et le danger qu'il y avait à se risquer, au large, la nuit, contre son habitude. Au petit jour, la mer, quoique voilée de brouillards, était plus calme, et nous partîmes. Quand nous commençâmes à perdre la côte de vue, Pedro pensant n'avoir plus à redouter aucun danger, se jeta à genoux pour remercier le ciel de ma délivrance. Je me sentis ému jusqu'aux larmes.—Grâce à ton dévoûment, lui dis-je, je viens d'échapper à une mort infamante. Toi seul n'as pas craint d'exposer ta vie pour conserver la mienne. Viens dans mes bras, mon fidèle serviteur.—Je n'ai fait que reconnaître les bontés de mon ancien maître, répondit Pedro, et pas un cheveu ne tombera de la tête de son fils, tant que je pourrai donner la mienne pour le sauver.

IX.

Comme nous parlions ainsi, pleins de sécurité et de confiance, la barque qui nous portait trembla comme un cheval arrêté subitement au milieu de son élan, et je vis le patron changer de manœuvre pour virer de bord.

— Que fais-tu? m'écriai-je, en arrêtant son bras, sont-ce là nos conventions?

Le pêcheur avait le visage bouleversé.

— Maudit soit l'or que vous m'avez donné! me dit-il. Un secret pressentiment m'avertissait de ne point gagner le large ce matin.

Il me montra du doigt, à quelque distance, un navire que le brouillard ne nous avait pas permis de voir plus tôt. Pâle de terreur, il put à peine prononcer ces mots d'une voix étouffée.

— Un pirate d'Afrique!

Pedro joignit les mains: — Un pirate! répéta-t-il avec désespoir. J'étais consterné.

— Prenez les rames! cria vivement le patron.

Nous fîmes des efforts surhumains pour regagner la côte; mais, le terrible navire, favorisé par la supériorité de sa marche, grossissait à vue d'œil. Un quart-d'heure ne s'était pas écoulé qu'il nageait déjà dans nos eaux. Nos regards désespérés cherchaient en vain le rivage qui nous apparaissait que comme un point blanchâtre à l'horizon. A quoi bon fatiguer plus

long-temps la mer de nos rames ? Nous laissâmes retomber nos bras dans l'immobilité du désespoir.

Les pirates sautent sur notre pont. Le pêcheur, qui veut tenter une résistance impossible, tombe sanglant dans la mer. Pedro et moi, nous sommes enlevés et transportés à bord du navire. Les pirates, ayant fouillé soigneusement notre barque, la laissent aller en dérive et regagnent le large, avec la vitesse d'un oiseau de proie. Tout ceci s'était fait en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le raconter.

Vous devinez sans peine que nous fûmes dépouillés de notre or et de nos bijoux. Le lendemain, on nous donna des habits semblables à ceux des pirates, et le chef du navire décida que les prisonniers seraient attachés au service des rames, jusqu'à sa première relâche à Tunis, où il comptait les vendre avantageusement.

— Tu vois bien, disais-je à Pedro, qu'il aurait mieux valu pour nous deux que je fusse resté dans la prion de Tolède. Tous mes malheurs seraient maintenant finis et je ne t'aurais pas entraîné dans ma ruine.

Pedro essayait de me consoler par les mirages de l'espérance ; mais que pouvaient les rêveries de l'imagination sur des maux qui n'étaient que trop réels ? Les pirates, qui avaient remarqué mon extrême abattement, me traitaient, du reste, avec une extrême douceur, dans la crainte que ma santé et mes forces venant à dépérir, ils ne tirassent plus tard un moindre parti de ma personne. Un mois s'écoula ainsi, un mois de misère, de souffrances, de honte, qui se résumaient dans ce mot si terrible pour tout homme né libre et surtout pour un véritable Espagnol : — l'esclavage !

X.

Notre pirate croisait dans les environs du détroit de Messine, guettant au passage les navires qui faisaient le commerce des îles de la Méditerranée. Sa croisière n'était pas heureuse, et le chef des forbans se promenait sur son pont, l'œil en feu, agité d'une impatience fébrile, comme un loup affamé qui déchire d'avance entre ses dents une proie absente, mais qu'il finira bien par rencontrer. Un matin, comme le jour commençait à poindre, on distingua un bâtiment à l'horizon. La figure du chef des pirates rayonna d'un espoir féroce ; il fit mettre toutes voiles dehors pour atteindre le navire, qui continuait tranquillement sa route, comme s'il ne nous avait pas aperçus. Les pirates ne doutaient pas d'abord d'avoir affaire à un bâtiment marchand ; mais à mesure que la distance diminuait, quelque inquiétude se peignait sur leurs faces sataniques. Ils regardaient, sans oser mot dire, leur chef, dont les yeux constamment braqués sur le navire exprimaient une sombre hésitation. Enfin son lieutenant s'approcha.

— Abdul-Hassen, lui dit-il, es-tu bien sûr que ce soit là une barque archande ?

— Que veux-tu donc que ce soit ? répondit Abdul.

— Je ne serais pas étonné que nous eussions affaire à une galère espagnole.

Abdul fronça le sourcil et se mordit les lèvres.

— Par Mahomet ! dit-il après un silence, voilà la maudite barque qui serre le vent comme si elle voulait se rapprocher de nous. Je commence à croire, moi aussi, que ce pourrait bien être une galère. — Pouvons-nous encore lui échapper ?

Les deux pirates regardèrent silencieusement le navire.

— Il a plus de voiles que nous, reprit le lieutenant, et sa marche est meilleure.

— Tant mieux ! tant mieux ! interrompit Abdul. Nous nous battrons. Il y avait long-temps que nos sabres se rouillaient. Puisque nous ne pouvons pas voir de l'or, nous verrons du sang !

Cette conversation avait lieu près du banc sur lequel nous étions assis Pedro et moi, nos rames à la main. Pedro me lança un regard qui voulait dire :—Reprenez espoir ; c'est peut-être notre délivrance qui s'approche.

Les pirates firent leurs préparatifs de combat, et deux heures après les deux bâtimens s'étant abordés, une mêlée affreuse s'engagea. Ces misérables forbans se battirent avec un courage enragé mais les Espagnols, supérieurs, du reste, par le nombre, eurent l'avantage. Le combat se termina par la mort des principaux chefs barbaresques et la destruction d'une bonne partie de leur équipage. Une fois maîtres du navire, les Espagnols décidèrent promptement du sort des prisonniers. Comme c'est l'usage avec les écumeurs de mer, on les pendit à la grande vergue, sans plus de cérémonie. Pedro et moi nous attendions avec anxiété, ne sachant trop quelle tournure prendraient nos affaires. Un matelot nous aperçut et nous conduisit auprès du commandant de la galère.

— En voici encore deux, dit-il, d'un air dégagé.

— Qui êtes-vous ? nous demanda le commandant, voyant bien à notre mine que nous n'étions pas de Tunis.

— Probablement deux renégats, observa le matelot.

— Des renégats ! m'écriai-je tremblant de colère.

— Alors qu'êtes-vous donc, reprit le commandant, si vous n'êtes pas des renégats ?

La position était difficile ; si je déclinais mon nom et ma qualité d'Espagnol, je réveillais la sentence de mort prononcée contre moi en Espagne ; si je me taisais, j'allais être pendu comme renégat et pirate. Pedro vint à mon secours,

— Nous avons été pris en mer par les corsaires, dit-il au commandant, et nous ramions en attendant d'être mis en vente sur le marché de Tunis, lorsque vous nous avez heureusement rencontrés.

— Où alliez-vous, quand les corsaires vous ont faits prisonniers ?

— Nous faisions une promenade, à quelque distance de la côte, sur un bateau pêcheur.

— De quelle côte parlez-vous ?

— De la côte d'Espagne.

— Vous êtes donc Espagnols ?

— Nous sommes Espagnols.

— Pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite ? Et de quelle ville d'Espagne êtes-vous ?

— Du bourg de Segura, en Catalogne, répondit Pedro sans hésiter.

— Et l'on vous appelle ?

— Gil-Perez, continua Pedro ; je suis barbier du bourg et voilà mon neveu.

Le commandant se tut, ne sachant trop que penser des réponses de Pedro. L'équipage suivait cet interrogatoire avec curiosité.

— Or çà, mes maîtres, dit tout à coup un matelot, je suis né moi-même à Segura, et je n'ai quitté ce bourg que depuis six mois. Il n'y a dans l'endroit qu'un barbier et qui ne s'appelle pas Gil-Perez, mais Antonio, lequel n'a jamais eu de neveu, que je sache.

— Quand je vous disais que c'étaient des renégats ! ajouta le premier matelot.

— Vous n'êtes donc pas Espagnols et vous me trompiez, reprit le commandant d'un air sévère.

Je m'avançai à mon tour, et, aimant mieux avouer la vérité que de subir plus long-temps ce honteux interrogatoire :

— Si, monsieur, dis-je à l'officier, je suis Espagnol et de pure race ; je m'appelle don Balthasar, marquis de Villa-Prior.

Le navire ayant pris la mer avant l'affaire de mon duel, personne ne savait, à bord, un seul mot de mon histoire. Le commandant m'interrompit avec un sourire d'incrédulité.

— Et ce digne seigneur, dit-il en montrant Pedro, continue d'être votre oncle ? Ces messieurs avaient mal préparé leur roman. L'oncle est barbier, le neveu marquis, et marquis de Villa-Prior, encore ! Pends-moi tout de suite cette estimable famille.

Là-dessus, il tourna sur ses talons, et l'on s'empara de nous. Je voulus parler, mais mes efforts pour me faire écouter furent inutiles. On passa d'abord la corde fatale au cou de Pedro.

— Adieu, mon cher maître, me dit-il ; nous avons fait tout notre possible pour échapper à notre destinée ; mais je crois, ainsi que vous, que ce qui est écrit est écrit. Il ne nous reste plus qu'à mourir courageusement, comme d'honnêtes gens que nous sommes. Un instant après, je le vis se balancer en l'air.

— Misérable Bohémienne ! m'écriai-je, dans un accès de fureur, ta prédiction ne s'accomplira pas en tous points. Non, il ne sera pas dit que le dernier des Villa-Prior aura été flétri par le gibet. J'aime mieux que ces vagues me servent de linceul.

A ces mots, ayant échappé, par un mouvement brusque et inattendu, aux mains qui me gardaient, je m'élançai d'un bond dans la mer.

Maintenant, je ne puis trop vous dire ce qui se passa après ma chute. Il est probable que la galère, pensant que, noyé ou pendu, c'était en somme la même chose, continua sa route sans s'inquiéter de moi. Je me rappelle seulement que je me sentis rouler et descendre, de flot en flot, dans les profondeurs de la mer, me débattant contre les vagues et remontant quelquefois à la surface, jusqu'à ce que je perdisse connaissance.

Ayant rouvert les yeux long-temps après, je me vis étendu sur un lit d'herbes marines desséchées, dans une misérable cabane dont les murs étaient garnis d'instrumens de pêche. Pendant que je promenais un regard étonné sur ce réduit qui m'était inconnu, le pêcheur et sa femme s'approchèrent et m'apprirent comment ayant vu, de loin, un mouvement extraordinaire sur le navire espagnol et quelque chose tomber à la mer, ils s'étaient avancés de ce côté et m'avaient retiré de l'eau. Alors mes souvenirs me revinrent peu à peu. Je restai deux jours dans la cabane, qui était située sur la côte d'Italie. Le troisième, au matin, mes forces étant revenues, je voulus partir et récompenser l'hospitalité de mes hôtes. Mais il ne me restait absolument rien de ces faibles lambeaux de ma fortune que mon pauvre Pedro avait sauvés. Quoique, au fond du cœur, je ne susse pas beaucoup de gré au pêcheur de m'avoir rendu à la vie, jamais peut-être je n'ai ressenti aussi cruellement les tristesses de la pauvreté.

— J'ai été riche autrefois, dis-je à mes hôtes en les quittant ; mais en huit jours j'ai tout perdu, ma fortune, ma fiancée, mon honneur. Il ne me reste plus que cette dernière richesse du pauvre, que personne ne peut lui enlever, la confiance en Dieu. J'espère qu'il ne m'abandonnera pas, et puisse-t-il vous bénir aussi !

Ayant ainsi parlé, je m'avançai vers le foyer, je pris un bâton de houx qui séchait à la flamme et me disposai à sortir de la cabane.

— Où allez-vous ? me demanda mon hôte.

— Tout droit devant moi, dis-je, en montrant l'horizon.

— Alors, que Dieu vous protége ! dirent le pêcheur et sa femme.

Je leur serrai les mains avec effusion et marchai en avant, dans la direction opposée à la mer, mon bâton à la main, ne sachant où tendaient mes pas. Parvenu à un endroit où le chemin formait un coude, je me retournai : le pêcheur et sa femme étaient assis devant leur porte et me regardaient m'éloigner ; ils me firent un dernier signe d'adieu, et je repris ma course, seul et perdu dans le monde, comme le juif Ashavérus, que la malédiction de Dieu chasse depuis des siècles à travers monts et forêts

CLÉMENT CARAGUEL.

(*National.*) (*La fin à demain.*)

LES PRÉCIEUSES.

Tous les petits enfans savent la fable du *Statuaire et de la Statue*. Le statuaire avait un bloc de marbre, il en pouvait à loisir faire un héros ou une table, un Dieu ou un bassin ; il en fit un Dieu, et le Dieu dégrossi, taillé, achevé, poli, il l'adora.

J'en demande pardon à mes jolies lectrices (il est toujours plus agréable et d'abord plus adroit de les supposer jolies), mais celui qui inventa la fable, qu'il y songeât ou qu'il n'y songeât pas, écrivit naïvement leur histoire.

Je reprends d'un peu haut : le monde sortait à peine des mains de Dieu, que le premier homme se faisait exclure du jardin de délices pour ne savoir rien refuser à la mère de sa postérité future. C'était une de ses côtes qu'il adorait.

En général, qualités ou défauts, dans la femme que l'on aime il n'y a presque rien qui soit à elle. Nous y mettons nos goûts, nos mœurs, nos caractères, nos volontés, nos préférences et nos antipathies ; le vase est transparent, il prend la couleur; l'argile est molle, elle reçoit l'empreinte; d'argile ou de marbre, la statue se façonne, l'idole se tient debout — et nous nous prosternons.

Il faut pourtant que je m'arrête. Plus j'irais en avant, plus peut-être mon indiscret paradoxe rencontrerait-il sur son chemin d'impertinentes conséquences ; je ne veux plus qu'indiquer au hasard quelques points d'une histoire à écrire : mettre à la suite l'un de l'autre des noms qui sont aussi des dates pour une chronologie très peu politique, et j'arrive naturellement à notre propos. Le serpent courtisa la femme, il la fit curieuse et coquette ; Rome vertueuse la fit héroïque; Rome des empereurs la fit courtisane ; de courtisane, l'amour du Christ la fit pénitente; le claustral moyen-âge la garda chaste et recluse ; le vent païen qui souffla sur la Renaissance catholique mélangea la courtisane avec la prude, ce qui la rendit galante. François 1er eût une cour à son image ; le Béarnais, plus soldat et moins chevalier, fit grâce à la galanterie de ses délais et de ses dehors ; Buckingham les lui rendit ; Richelieu n'eût pas eu le loisir de les lui laisser, si d'Urfé n'en eût tout récemment rédigé le code sur les dogmes du sentiment le plus magistral et de la gloire la plus pure. Toutes les femmes essayaient de reproduire la platonique rigueur de la bergère Astrée. Louis XIV, jeune et timide de l'éducation qui devait le tenir dans une longue minorité, amoureux par-dessus tout, pensa pour un moment les rendre sincères en amour: la mode n'en alla pourtant que jusqu'au jour où il ne dispula plus La Vallière à ses larmes pénitentes. Plus mûr et plus fastueux, il les rendit savantes, hautaines et ambitieuses ; caduc et dévot, il les légua hypocrites, c'est-à-dire toutes prêtes pour les scandales de la régence. A partir de là, le vainqueur de Mahon se rencontre avec Rousseau, qui lui laisse à peine la cour et lui enlève la ville. Richelieu n'a qu'à paraître; il vient, il voit, on sait le reste. Nulle femme que ne tente la curiosité même de la tentation. Encyclopédiste, il les gagne à la philosophie de Diderot, de Crébillon et du plaisir. Rousseau prêche et les convertit pour la maternité. Barras soupe et les fait plus que Grecques; l'Empereur montre une génération de soldats fiers comme des rois couronnés, et les fait plus que Françaises; Alexandre amène ses élégans officiers, et les fait plus que Russes; quoi d'étonnant que Saint-Simon dût les faire un jour plus que libres, et que, deux siècles avant Saint-Simon, Voiture les eût déjà faites précieuses?

On a tout nié en histoire, excepté la seule vérité, que Voiture fonda l'empire des précieuses, à peu près vers 1647 ; de même que le détruisit Molière, non pas en 1659, avec Cathos et le marquis de Mascarille, mais à peine en 1672, avec les *Femmes savantes*.

Ce sont là des dates, c'est la chronologie. Aussi ne faut-il pas croire qu'il en fut de l'empire des précieuses comme de la république des lettres. L'empire des précieuses est un empire; il avait sa limitation géographique, ses lois, ses mœurs, sa langue et son blason. De mauvais plaisans, le sieur Somaise à leur tête, pouvaient imaginer je ne sais quelle géographie fabuleuse, et dire par exemple, qu'il était borné à l'Orient par l'imagination, au Couchant par le tendre, au Nord par les côtes de la lecture, au Sud par la coquetterie ; il est certain que les précieuses avaient imposé à la bonne ville du roi une topographie nouvelle, qu'elles y avaient leurs îles, qu'elles y avaient leurs cités, et que l'île de Délos (l'île Notre-Dame), était de toutes la plus considérable.

On habitait encore l'Eolie, que nous appelons le Marais ; la petite Athènes, qui se nomme le faubourg St-Germain ; la rive d'Athènes, qui est le quai de la Tournelle ; un peu aussi la Normanie, autrement dit le quartier St-Honoré, et les environs du grand Cirque ou de l'hôtel de Bourgogne.

La ville et la cour comptaient un peu plus de deux cents précieuses, j'entends précieuses illustres, et faisant profession publique d'esprit, de savoir, de délicatesse de jugement, par dessus tout de belle galanterie.

A quel point s'arrêtait cette belle galanterie auprès des jeunes précieuses? Se contenait-elle toujours dans les bornes permises d'un joli commerce de sonnets, d'entretiens et de billets doux? Ne dépassait-elle pas quelquefois la limite, ne fût-ce que par une de ces surprises si promptes où le ravissement de la pensée passe comme un éclair dans la vivacité des sens? Je ne sais. Je ne voudrais ni faire injure aux sévères volontés de tant de charmantes et tyranniques souveraines, ni croire toutefois, autrement qu'il ne convient, à la fragilité de l'humaine nature ; mais avec les anciennes précieuses, avec ces vertus plus prudentes qui affichaient à propos le dédain de ce qui se passe, pour le culte éternel des charmes de la pensée qui ne vieillit jamais ; comme l'amour-propre leur conseillait de ne pas se livrer, elles se hâtaient éperdûment de se défendre. La mode, le renom, le ton général de l'entretien toujours poussé au madrigal, des lettres toujours passionnées pouvaient engager quelques beaux esprits assidus, quelques *alcovistes* comme on disait alors, autour de leurs ruelles ; seulement, rien au delà ; permis de brûler et de se plaindre ; on combattait spirituellement l'injustice des plaintes, on n'acceptait (et l'on acceptait de bien loin) que la douceur des encens.

C'est assez pour expliquer le blason symbolique et un peu satirique des précieuses. Les jeunes, supposait-on, portaient d'argent semé de pierreries, ce qui signifiait la blancheur du teint et la richesse des pensées ; au chef de gueule, en signe des ardeurs qu'elles inspiraient et ressentaient tour à tour ; à deux langues affrontées, image fidèle du plaisir de la conversation qui consiste surtout dans le débat des opinions contraires. Pour supports deux syrènes, qui attestaient à la fois leur talent à chanter, à s'accompagner sur le théorbe, et peut-être aussi le charme décevant de leur coquetterie. En cimier, un perroquet, oiseau babillard, mais becqué d'or, ce qui veut dire le plus précieux caquetage.

Les anciennes avaient aussi leurs armes parlantes. Elles portaient écartelé au premier et au quatrième d'azur, un cœur armé à cru. L'azur témoignait de la suprématie qu'elles avaient acquise dans les ruelles. Le cœur armé à cru, de la fière résistance qu'elles opposaient à toutes les attaques. La couleur de gueule au second et au troisième rappelait les amours mal éteintes; deux pies affrontées, désignaient les entretiens, qui sait encore? les humeurs revêches. Pour support, deux muses, emblèmes du savoir, de l'amour des sciences, de l'amour de la poésie. En cimier, un phénix, pour faire comprendre la jeunesse de l'esprit qui renaît de ses cendres; la perpétuelle succession des précieuses engendrées par les précieuses.

Quant aux lois, on les devine : suivre la mode en tout temps, à tout âge, avec la plus étroite exactitude; être sans cesse à la recherche de la nouveauté, ne vouloir rien que des mains de la bonne faiseuse, raffiner sur l'ameublement et la toilette, avoir, de nécessité absolue, un alcoviste particulier, en attirer, en recevoir, en attacher autant qu'il s'en présente, tenir ruelle, s'il se peut, ou du moins se montrer en quelque lieu qu'il se tienne assemblée ou ruelle, lire les romans, ne rien laisser passer de ce qui paraît, sans être instruit avant tout le monde ; savoir écrire, composer des vers, en avoir qui courent imprimés ou manuscrits du faubourg St-Germain à la place Royale, et passer toute la matinée à répondre à des billets doux.

Au reste, je raconte ceci ; mais Molière l'avait raconté bien avant moi. Que l'on ouvre seulement les *Précieuses ridicules*, on y lira, on y relira plutôt deux pages charmantes, qui sont l'histoire la plus complète, la plus minutieuse, la plus malicieuse de la journée de ce petit peuple précieux. « Eh! mon Dieu! dit Madelon au marquis de Mascarille, ce sont tous ces messieurs là (messieurs les beaux esprits) qui donnent le branle à la réputation dans Paris, et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connaisseuse, quand il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par là, chaque jour, les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air : celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance : celui-là a composé des stances sur une infidélité : monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle dont elle lui a envoyé la réponse ce matin, sur les huit heures : un tel auteur a fait un tel dessin ; celui-là en est à la troisième partie de son roman ; cet autre met ses ouvrages sous presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et, si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir. »

Je copierais toute la scène, il n'en serait que mieux ; cependant comme le plus grand nombre des lecteurs a sur quelque tablette un Molière, je suppose, et qu'il peut y recourir à son gré, je ne dirai rien qui ne vaille une telle satire, mais je tâcherai de dire autre chose. Peut-on savoir, par exemple, puisque ce mot de *ruelles* a été si souvent prononcé durant le dix-septième siècle, où se tenaient les illustres ruelles? Chez Mlle de Sully, Mme de Scudéry, femme de l'auteur d'*Alaric*; Mlle de Scudéry, la Sapho de Pélisson et du *Recueil des pièces choisies*; Mme Scarron ; Mme de Choisy; Mlle de Lafayette : Mme de Sévigné; Mme Doradou ; l'abbé Testu ; Mme Paget ; la comtesse de More ; la baronne de la Garde; Mme Dainton, d'abord comtesse de la Suze; Mlle de Lenclos; Mme de Calprenède et la marquise de Vilaine.

Outre ces nombreuses assemblées à la ville, il y avait encore quelques lieux de réunion à la campagne, entre autres la Barre, Ascavel, qui appartenait à M. le Bouthillier ; Chantilly, si je ne me trompe, qui passa plus tard de M. de Montmorency au Grand Condé; et sans doute aussi Rambouillet où MM. de Rambouillet allaient souvent passer la belle saison, comme proches parens du possesseur, monseigneur le cardinal du Bellay. On parla même un moment d'acheter, et l'on acheta hors de Paris, un terrain sur lequel devait se construire, à frais communs, une vaste maison de plaisance. Là, chacune des précieuses aurait eu son appartement séparé; on se fût réuni à certaines heures; le jardin, semblable à l'Elysée des poëtes, n'eût vu que des esprits fortunés passer, en parlant la langue des dieux, sous ses ombrages ; les échos n'eussent répété que des soupirs, de

doux soupirs sans amertume; les zéphirs n'eussent emporté sur leurs ailes que des plaintes amoureuses; malheureusement ce délicieux séjour ne fut pas habité. Mais les précieuses avaient précédé Fourier et le Phalanstère.

Elles ont mieux fait, elles ont précédé efficacement M. Marle et la réforme orthographique. C'était bien le moins, en effet, qu'ayant une langue toute nouvelle, elles se missent également à inventer une orthographe, et voici comme on en raconte l'histoire : Un jour, trois précieuses, Mme le Roy, Mlle de la Durandière, Mlle de Saint-Maurice se trouvaient à deviser avec M. Leclerc, un très savant et un très honnête homme. Mlle le Roy se plaignit vivement d'une orthographe tellement barbare, tellement hérissée de consonnes parasites, tellement faite pour les pédans de collége, que ni les femmes, ni la cour ne pouvaient s'assurer de l'écrire selon la loi de ses bizarreries. Toute la compagnie d'approuver et d'applaudir. Mme le Roy poursuivit; l'assentiment général l'avait mise en verve; elle proposa d'introduire une réforme importante, de prendre désormais pour base de l'orthographe, l'usage, c'est-à-dire la prononciation, et non plus l'étymologie, c'est-à-dire la science obscure d'un petit nombre, afin qu'au moins les beaux esprits qui font le beau langage pussent l'écrire aussi correctement que le premier grammairien crotté. Mlle de Saint-Maurice prit la proposition avec chaleur, elle déclara que la chose était facile, pour peu que M. Leclerc voulût aider ses amies de ses bons conseils. Une précieuse ordonnait alors, et l'on ne savait qu'obéir, Mlle de Saint-Maurice alla chercher un livre; M. Leclerc fut constitué secrétaire de la petite académie. On lisait : les trois précieuses décidaient sur chaque mot ce qu'il convenait d'ajouter ou de retrancher pour le faire entrer dans la mesure de la règle nouvelle, on ajouta peu de chose, que je sache, on émonda, on retrancha bien davantage; Molière en voulut rire, et l'on sait comment il parodia cette mutilation; Molière eut tort, l'orthographe des précieuses prévalut, c'est celle que nous écrivons aujourd'hui encore, l'orthographe française substituée à l'orthographe gothique, je devrais dire latine, le mot gothique se fera peut-être mieux entendre.

Sur le fait même de la langue, s'il eut raison quelquefois, le temps, ce juge sans appel, n'a pas toujours condamné les précieuses. C'est ainsi qu'il a donné gain de cause à ces nouveautés jadis relevées par Somaise: Une ame véritablement souveraine. — Je crains de m'encanailler. (Marquise de Mony.)—Etre d'une humeur communicative. — Faire assaut de beauté.—Etre de dure compréhension.—Je sais bien ce que je veux vous dire; mais le mot me manque.—Revêtir ses pensées d'expressions nobles. —N'avoir que le masque de la générosité.—Maigrir de la prospérité d'autrui.—Laisser mourir la conversation.—Tyranniser la conversation.—Une poésie châtiée.—Dépenser une heure.—Un bâtard d'Apollon. — Rire d'un autre, d'intelligence avec quelqu'un. (Mlle de Scudéry.) — Travestir sa pensée.—Et quelqu'un de nos modernes envierait peut-être à Mlle Lartigue ses « lèvres bien ourlées. »

On conçoit cependant que tout le monde ne se trouvait pas de plein-pied (encore une locution précieuse) propre à soutenir la conversation dans un style aussi recherché, et il en prenait mal à ces pauvres amoureux qui s'avisaient, sans connaître la langue du pays, à soupirer pour une précieuse. Imaginez Mlle Bailly entre ses deux amans, M. Lelièvre et M. Cousin. Le premier était homme de robe, le second homme d'épée; tous deux d'un mérite au dessus de l'ordinaire, tous deux honnêtes gens, s'escrimant même un peu de poésie; l'un plus grave comme il convenait à sa profession; l'autre naturellement plus martial dans son esprit et dans son équipage. Mlle Bailly eût peut-être incliné davantage vers M. Cousin, cependant elle ne laissait pas d'estimer M. Lelièvre, et plutôt que de choisir entre l'un et l'autre, elle mesurait si bien ses regards, son accueil, son sourire, que ni le guerrier ni le magistrat n'avaient lieu de se flatter d'une préférence secrète. Au reste, constance et persévérance des deux parts. Nul ne faisait mine de quitter la place. Les fêtes, les divertissemens, les cadeaux entraient tous les jours en jeu comme de plus belle, et cela durait déjà depuis dix ans. Devinez, si vous pouvez, ce qui tenait si bien en balance le cœur de notre précieuse? Le désir de tenir toujours à ses pieds deux amans si généreux, et de prolonger une situation si flatteuse pour son amour-propre? Fi donc! Rien de semblable, veuillez le croire. Un peu d'intérêt? mais l'intérêt n'a jamais touché une ame éprise des pures amours de la poésie. Un peu de vanité féminine? mais une précieuse mariée ne fermait pas toujours sa porte aux adorateurs de ses mérites. Eh! mon Dieu! voici bien plutôt le secret de ses délais et de ses lenteurs. Tandis que nos deux rivaux s'étudiaient incessamment à surprendre, chacun en sa faveur, l'indécision de leur belle maîtresse, Cousin, malgré son attention inquiète à ne rien dire que de nouveau, de délicat et de fin dans son tour, ne se surveillait pas encore si exactement qu'il ne lui échappât quelque terme militaire mieux séant en campagne que dans une galante ruelle. C'était assez pour donner l'avantage à Lelièvre, et Lelièvre en triomphait de toute l'allégresse d'un amant heureux; mais la joie qui lui montait au cerveau, le rendait moins vigilant à son tour, et il ne se pouvait pas que quelque mauvaise formule du digeste ne se mêlât par habitude au reste de la conversation. Egale déchéance. Le magistrat avait cru gagner quelque chose, il retombait d'autant à son tour, et tous deux repartaient encore du même point.

Pour un jeune homme sorti du collége ou de l'armée, pour un provincial nouvellement arrivé à la cour, quel moyen d'épargner à son amour-propre de telles mésaventures? Un seul, celui de se mettre entre les mains de l'abbé de Bellebat, l'introducteur officiel des nouveaux-venus dans les belles assemblées. L'abbé de Bellebat, ou l'abbé Dubuisson, ébauchait l'éducation du futur alcoviste, et présenté par eux, le néophyte savait du moins que l'on ne pouvait pas s'attaquer au cœur de Mlle Bourlon sans s'exposer à soutenir des thèses épineuses sur la géographie; au cœur de Mlle Deschamps sans être prêt à répondre sur tous les points du droit; que Mme du Buisson s'entendait parfaitement à la mécanique; que Mlle de Chataignères donnait tout son temps à la chiromancie et à la recherche de la pierre philosophale; qu'il fallait avec Mlle Dorgemont passer, comme faisait M. Talon, l'après-dînée entière à inventer des façons de parler nouvelles, et mille manières différentes d'écrire des billets doux, sans que personne y pût rien reconnaître; que Mlle Ferrand était insensible; que Mlle Forcade avait la manie d'arranger des mariages; que Mlle de la Salle ne parlait que par furieusement, terriblement, prodigieusement et merveilleusement; que Mme de Gondreville avait un maître tous les jours pour la philosophie, un autre pour les mathématiques, un autre pour la magie blanche, la chiromancie, la physiognomonie, un autre pour le droit, un cinquième pour l'espagnol, un sixième pour l'italien; que Mlle Lavergne estimait les anciens au-dessus des modernes, et préférait au *Grand-Cyrus*, Théagène et Chariclée; que Mme la connétable de Colonne savait le grec; que Mlle Petit tirait fort bien l'épée : que Mlle de la Parisière proposait volontiers des questions comme celle-ci : « Lequel est plus injurieux » pour un homme d'épouser une femme qui lui apporterait en dot un pa- » nache de bois et qui, étant mariée ne lui donnerait point de nourriture » pour le faire croître, ou d'une autre qui, ensuite du mariage, lui ferait » cette belle acquisition »; ou bien encore que Mlle de Beaulieu avait déjà repoussé quatre amans par une vapeur de passion imaginaire pour le bel Aronce du roman de *Clélie*.

On voit qu'il n'y avait pas toujours loisir et quiétude d'esprit à servir ces magistrales et laborieuses beautés. Qu'un amant fût agréé en secret, elles s'entendaient merveilleusement à le faire *soutenir*, comme dit Tallement des Réaux; nous dirions à exercer sa patience. C'est ainsi que la fière Julie donna long-temps pour rival à M. de Montausier le portrait du roi de Suède. Mais si l'amant n'avait pas trouvé grâce devant cette superbe et ces orgueilleux dédains, il n'y avait pas à espérer qu'il pût se retirer sans bruit; on l'éconduisait toujours par quelque procédé humiliant pour son amour-propre, et l'anecdote s'en répandait aussitôt de salon en salon, de ruelle en ruelle. Portrait pour portrait, en voici un dont l'histoire est assurément plus piquante que celle du portrait du roi de Suède.

Mme Gouille, qui demeurait au faubourg Saint-Germain, commençait à s'ennuyer des assiduités importunes d'un de ses alcovistes. Le galant avait sans doute assez bonne opinion de lui-même, car il ne s'apercevait pas encore du peu d'effet que produisait son mérite; d'ailleurs, on vient de le voir, une précieuse traitait avec tant de hauteur un amant préféré, qu'elle ne pouvait pis faire à l'endroit d'un fâcheux. Bref, celui-ci continuait de rendre ses hommages, et voici que par un coup inattendu, entre la veille et le lendemain, Mme Gouille eut l'air de s'attendrir. Le serviteur devient pressant. Sa belle maîtresse semble se rendre moins inexorable; il demande la faveur de faire tirer une image de ces traits qu'il adore : on hésite un moment, puis on accorde, puis on va au-delà des souhaits les plus téméraires, on veut un échange de portraits. Ravissement du cavalier : échange de portraits, échange de deux cœurs. Il court, il s'élance éperdu chez le premier peintre à la mode, pose tout le jour, ne donne pas de relâche à l'artiste que le portrait ne soit achevé, verni, monté et encadré, que sais-je? Il le présente enfin et tombe à deux genoux, mettant l'image, mettant sa main et son cœur, tout ce qu'il est et tout ce qu'il a aux pieds de sa maîtresse. Mme Gouille loue le travail du peintre, la prompte obéissance du cavalier, sonne ensuite, et le portier monte. L'amant perdu d'émotion demeurait toujours dans la même attitude. Mme Gouille montre du doigt le portrait à l'homme qui entre. « Prenez ceci, dit-elle, et suspendez-le dans votre chambre. » Le cavalier trouvait l'énigme assez obscure; mais la précieuse ne lui laissa pas long-temps chercher le mot. « Vous regarderez bien ce portrait, continua-t-elle; ce n'est que la copie; or, chaque fois que vous verrez venir l'original, ayez soin de lui dire que je n'y suis pas pour lui. » Je ne sais comment fit le pauvre amant pour se relever et pour gagner la porte. Il y avait de quoi rester pétrifié.

La marquise de Boudrens y mit au moins un peu plus de délicatesse. Le chevalier de Villegaignon, son cousin, était tombé vivement épris d'elle, et la marquise voulait absolument ignorer cette belle passion. Le chevalier s'ingéniait à parler le langage des regards et des soupirs; la marquise détournait les yeux ou faisait la sourde oreille. Un jour pourtant je ne sais quelle affaire d'intérêt commun exigeait quelque conférence, M. de Villegaignon se hâte de demander un moment d'entretien, on le lui accorde; mais il paraît que la marquise avait peur du tête à tête à huis-clos; le grand air dissipe les feux en les éventant; elle reçut le chevalier dans son jardin, non pas même sur un banc, et lui offrit la promenade. C'était encore assez de bonheur. Le chevalier parla un moment du sujet de sa visite, se mit bientôt sur l'éloge des perfections de sa cousine, et quand il lui eut dit qu'elle était la plus belle du monde, la rime amena naturellement qu'il l'aimait d'une ardeur sans seconde. Pas un mot de la part de la marquise. A la bonne heure; je n'ai jamais trouvé que le silence eût rien de décourageant. Aussi le chevalier poussa plus loin : il se plaignit, paraphrasa quelque peu le fameux sonnet de Job, cet illustre lieu commun à tous les reproches des amoureux, et il allait de proche en proche rimer pour le moins *délire* avec *martyre*, quand la marquise l'arrêta court par une profonde et cérémonieuse révérence; elle l'avait conduit jusqu'à la porte. « Mon cousin, répliqua-t-elle, si vous n'avez que cela à me dire, je n'ai rien à vous répondre, sinon, que vous êtes trop éloquent pour être fort amoureux. » Là dessus, elle s'échappa promptement, et courut s'en

fermer dans sa chambre. Le chevalier était honnête homme, il se tint encore obligé à respecter les volontés de sa maîtresse; sans regarder en arrière, il passa le seuil, et qui sait si sa cousine ne se trouvait pas déjà trop sévère, en le suivant des yeux, derrière ses rideaux?

Qu'on aimât une précieuse, et pourquoi non? Ce n'est pas là ce qui m'étonne, la beauté a toujours eu ce privilége de se couvrir tout entière, imperfections, dirai-je même ridicules? de son admirable rayonnement. Mais que l'amour ébloui ne commençât pas à recouvrer la vue, au moins dans l'escalier tortueux du notaire, c'est là ce qui me semble plus bizarre; aussi devait-il léguer à l'hymen, qui n'a jamais su rien réparer, de singulières bévues. Alceste fut plus heureux que sage, de n'avoir pas déterminé Célimène à le suivre dans la solitude. Supposez un moment que la jolie précieuse, émue jusqu'à l'enthousiasme de la noble confiance du misanthrope, se fût crue coupable d'un long dévoûment; quoi de plus simple? Cela se rencontre tous les jours. Il n'y a que nos premiers mouvemens qui nous perdent, parce qu'ils nous font meilleurs que nous-mêmes, et que nous n'avons pas derrière un généreux élan, la force de le soutenir. C'était l'enfer; l'enfer des soupçons jaloux, de l'ennui toujours plus aigre, de la haine qui s'irrite par la gêne de tous les instans; l'enfer de l'orgueil qui se tait, du chagrin qui se retranche à lui-même, ou bien encore du dépit qui éclate, et de la contradiction éternelle. Changez les noms, changez le costume, changez la langue, sans changer la fable ni la passion; la suite d'Alceste marié, ce n'est autre chose que *Georges Dandin*. Dans un mari jaloux, importun, détesté, il n'y a jamais qu'un sot pour sa femme. Jugez quelle triste condition que celle du mari d'une précieuse.

En premier lieu, il lui arrivait presque toujours d'être haï et méprisé. Sa femme représentait l'esprit, tandis qu'il représentait la chair. Aussi l'esprit, comme le chrétien martyr condamné aux bêtes, subissait avec dégoût cette partie brutale et impérieuse de la communauté à laquelle une injuste violence la livrait en proie. De là, pour rétablir l'équilibre des choses, ces commerces délicats et tout à fait assortis de la pensée immatérielle avec quelque autre pensée également pure et dégagée de l'attirail des nœuds de la nature. Un mari n'est pas toujours bien propre à faire de semblables distinctions. Par sa nature même, il ignore l'art de ces détachemens particuliers, et, soit que l'hymen se crût en droit de posséder les aimables propos aussi bien que le reste, soit qu'il trouvât sa part médiocre auprès de la part de l'amant, soit enfin qu'il s'alarmât de ces intimités le plus souvent périlleuses, et qu'il pensât qu'il ne saurait y avoir loin de l'amour qui parle à l'amour qui prouve, il n'attendait pas long-temps pour arrêter les tendres billets au passage, faire céler sa femme, fermer la porte au nez des galans, interdire le bal et la comédie, jeter au feu les romans, et envoyer à tous les diables le tailleur, le parfumeur ou la lingère. Sur cette réclusion, le royaume des précieuses prenait publiquement le deuil. On plaignait la douloureuse victime; on s'indignait contre son bourreau, les madrigaux chantaient sur tous les tons le désespoir des amours et de leur mère. Ou bien encore les choses se passaient autrement. Le mari craignait les cris de la colère du dehors et la querelle au dedans; plutôt que de se constituer geôlier, il offrait la liberté à l'aimable, et cédait la place aux beaux esprits qui revenaient en foule fêter une belle ame affranchie. Souvent même le parlement confirmait le consentement mutuel, et, comme on n'alléguait pas encore volontiers l'incompatibilité d'humeur, on arguait naïvement ou effrontément, si l'on veut, de l'inaptitude d'un mari purement de chair à remplir les seules fonctions qui lui fussent attribuées. Aussi, faut-il le dire, quand le roman d'une précieuse avait fini par le mariage, le plus généralement le mariage se terminait par le divorce; mais il y avait au moins une consolation pour notre pauvre sexe masculin, c'est qu'une précieuse au couvent ne respectait pas davantage la contrainte de l'hymen spirituel, et que MMlles Lachesnais par exemple devenaient, d'épouses du Christ, ce qu'on appelait vestales révoltées, tout aussi bien que la comtesse de Brégi était devenue veuve avec un mari vivant, et Mme de la Calprenède libre par le divorce.

Je sais bien que ce mot de divorce a quelque chose de blessant à l'oreille d'un galant homme. M. de Frontenac trouva le remède plus terrible que le mal, et plus médiocrement calculé; le mal dura tant et si bien qu'il tua son homme. Pour M. de Frontenac, il y avait peut-être encore un peu de respect humain dans son fait. Sa femme logeait à l'Arsenal, amie inséparable de Mlle d'Outrelaise. Qui voyait l'une voyait l'autre; qui parlait de l'une parlait de l'autre, et l'on en parlait tout le jour, et dans quels termes? Je vous laisse à juger, on les avait surnommées les divines. Le moyen de se plaindre, mari d'une divine? Il est vrai que les maris se plaignent toujours. M. de Frontenac trouvait mauvais, je suppose, qu'un essaim de désœuvrés envahît incessamment la paix de son intérieur, que sa femme enveloppée dans un nuage d'encens se dérobât à son mari de sa femme enveloppée dans un nuage d'encens se dérobât à son mari derrière le nuage; que nul ne prît ses ordres dans la maison; que son carrosse fût toujours en visite, que le nom de sa femme courût imprimé ou manuscrit par toute la ville au milieu des plus tendres déclarations d'amour, et l'envie lui venait par momens d'en finir avec cet olympe domestique, avec cette mythologie au haut de l'escalier; mais pour peu qu'il fît un pas hors de sa chambre, c'était celui-ci qui se précipitait à son cou en le félicitant de son bonheur; celui-là qui lui serrait la main et prétendait que les dieux étaient jaloux de sa félicité. Pas un livre sur la terre qui ne lui rappelât les perfections de sa femme; pas un cabinet, pas un vase, pas un bouquet qui ne lui en dît autant, de l'antichambre jusqu'au salon; démentir ce concert universel, donner du pied dans cet échafaudage de billevesées, outre qu'il n'eût rien jeté à terre, il soulevait contre lui Paris, la cour, les sots, c'est-à-dire toute la ville; le comte de Frontenac prit son parti, il aima mieux aller vivre gouverneur-général à Québec que mourir de chagrin et d'ennui, simple mortel auprès d'une divine. Et l'on cherche des sujets de comédie!

Ne soyons pas injustes cependant. Il y eut un jour une précieuse qui se maria, c'était la plus illustre et la plus glorieuse, c'était la plus orgueilleuse et la plus célébrée; celui qui l'épousa passait pour un homme d'une humeur austère, si grave dans son extérieur, si gourmé dans ses règles de conduite que Molière crut le prendre pour le modèle original de son Alceste; la précieuse de la veille devint une femme pleine de dignité, d'esprit droit et d'affabilité mesurée; on devine de qui je parle; je pourrais me dispenser de nommer Julie Lucine d'Angennes de Rambouillet, et le marquis de Salles depuis marquis et duc de Montausier.

Je ne rétracte rien ici de ce que j'ai dit tout à l'heure, en supposant une suite au *Misanthrope*. Mlle de Rambouillet n'avait rien qui ressemblât à Célimène, et M. de Montausier différait en ceci d'Alceste qu'il n'eût pas voulu envier sa femme à ses succès du monde, l'aimant toujours dans les mêmes loisirs, dans les mêmes études, dans le même cercle brillant où il l'avait aimée.

Tout le monde a parlé de l'hôtel de Rambouillet; mais on en a parl comme du reste; une opinion s'est trouvée faite, chacun tour à tour l'a redite, et personne n'a songé sérieusement à la vérifier. Aussi quelqu'un se sera-t-il étonné sans doute de n'avoir pas vu ce nom apparaître dès la première ligne d'une monographie des précieuses. A qui la faute? Le lecteur a déjà pu reconnaître dans la liste des assemblées et des ruelles que l'hôtel de Rambouillet n'était pas la seule maison illustre ouverte aux beaux esprits. J'ajoute que c'était peut-être la seule qu'eût en vue Molière, lorsqu'il distinguait les véritables précieuses, des ridicules qui les imitaient mal. L'hôtel de Rambouillet put accueillir de ces talens médiocres que la mode accrédite un moment, par surprise, même auprès des juges les plus éclairés; mais il faut songer encore qu'il recélait les écrivains de la belle époque, et que Mme la marquise de Rambouillet, plus encore que le cardinal de Richelieu, est la véritable fondatrice de notre Académie.

Je demande pardon de remonter aussi haut pour en arriver tout simplement au mariage de M. de Montausier, j'y pouvais arriver de prime abord; cependant pourquoi ne pas dire à l'occasion un peu de vérités curieuses qui touchent de près à l'histoire de notre littérature? D'ailleurs, nous ne nous écartons pas de notre sujet. Nous parlons des précieuses, et il s'agit d'une véritable précieuse.

Chose assez remarquable: ce fut la marquise de Rambouillet qui donna elle-même le plan de la maison de son père. Cette maison s'était successivement appelée hôtel d'O, l'hôtel de Noirmoutiers, l'hôtel de Pisani; M. de Rambouillet le fit reconstruire vers le temps du maréchal d'Ancre, et l'hôtel prit le nom qu'il porta depuis. L'espace n'était pas considérable pour y bâtir. Les architectes apportaient des dessins comme on les savait faire alors, c'est-à-dire, une disposition comme celle-ci, un escalier au milieu, une salle d'un côté, une chambre de l'autre; Mme de Rambouillet trouvait cet arrangement incommode; un soir, elle prit sa plume ellemême et trouva un plan nouveau qui fut suivi de point en point; elle venait de faire une révolution dans l'architecture, elle venait d'apprendre aux hommes du métier à mettre l'escalier sur le côté de l'appartement, pour donner une longue suite de chambres continues, à exhausser les planchers, à élargir les bases des portes et fenêtres, et à les placer, portes et fenêtres, en regard les unes des autres. Aussi, quand la reine-mère fit construire le Luxembourg, ordonna-t-elle aux architectes d'aller voir l'hôtel de Rambouillet, qui leur servit de modèle.

Jusque-là l'on n'avait guère peint les chambres d'autre couleur que de rouge ou de tanné, Mme de Rambouillet imagina de faire peindre de bleu sa grande chambre devenue si célèbre dans les lettres de Voiture. C'était là, au milieu d'un ameublement de velours bleu rehaussé d'or et d'argent, devant la riante perspective du jardin sur lequel s'ouvraient de hautes fenêtres sans appui, régnant du plafond au parquet, que la marquise recevait ses visites, et que se tenait tous les jours ce cercle de beaux génies qui fut plus tard l'Académie française. L'hôtel de Rambouillet s'appelait alors, ainsi qu'il s'appela long-temps, le Parnasse français. « Des personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe, de tout pays, disait plus tard le panégyriste de M. de Montausier, s'empressaient à grossir la cour de la mère et de la fille. Les princes et les princesses mêmes ne dédaignaient pas d'y paraître; y être admis était pour les conditions médiocres un titre qui les relevait. Les grands y venaient chercher cette noble simplicité et cette liberté honnête qui semble être bannie du palais des rois. Les savans y trouvaient ce goût exquis et délicat qui fait tout le prix de la science, et sans lesquels la science n'offre rien que de rebutant. Les dames y apprenaient que leur sexe ne doit point les éloigner de la belle littérature. Les jeunes gens s'y formaient à ces manières aimables qui, sans rien sentir de la contrainte, ne passent jamais les bornes de la plus exacte pudeur. Les étrangers y admiraient cette vivacité, cette aisance, cette délicatesse si naturelle aux Français, jointe à une sagesse, à une modestie, à une candeur dignes des premiers temps. Tous y accouraient comme à une école de vertu, et si tous n'en sortaient pas plus vertueux, tous au moins ne pouvaient pas disconvenir que la vertu s'y faisait voir avec ses attraits les plus touchans. »

Le panégyriste disait vrai, bien qu'avec un peu d'emphase. Il y avait ailleurs les précieuses galantes; à l'hôtel Rambouillet, on adorait la vertu précieuse, et ce fut à ce charme particulier de la vertu que M. de Montausier se sentit séduire. Tout Paris répétait les louanges que l'on donnait à la belle Julie; seule, pendant la peste de 1632, elle s'était enfermée, jeune,

belle, délicate, auprès de son frère mourant; seule elle l'avait disputé vaillamment contre la mort, la mort avait prévalu, et Julie sortait en deuil de ce tombeau où elle avait laissé son frère. Chacun s'empressait autour de la mère et de la fille pour les consoler en les admirant. Le marquis de Salles voulait être le premier à la complimenter, et de ce jour, son cœur se donna à celle qui lui semblait aussi l'image de la vertu dans la grâce la plus touchante. Seulement, il ne savait pas encore ce qu'exigeait de soins et de persévérance l'orgueil à vaincre d'une telle vertu.

Julie disait toujours qu'elle ne comprenait pas comment une femme pouvait de sang-froid se donner un maître. Voici la précieuse reparue. Le marquis s'évertuait à lui prouver par la soumission qu'il ne serait jamais que son esclave; mais Mlle de Rambouillet avait trop d'intérêt à ne pas le croire. Renoncer à ce magnifique hôtel de sa mère, à cette compagnie de tant d'illustres et de tant de charmans génies, à cette position délicate, à cette conversation toujours ingénieuse et toujours passionnée, à ces adorations pleines de respect et pleines d'éloquente tendresse, à ce rôle de déesse qu'elle jouait aussi, avec un enivrement naïf, à travers un brouillard, une gloire d'encens, c'était trop sacrifier à un seul homme. Et puis le marquis de Salles ne pouvait lui offrir que la fortune et le nom d'un cadet. Un coup de feu leva pourtant l'objection en jetant bas l'aîné des deux frères à l'attaque des Bains de Bormio; mais la divine Julie ne voulut pas plus entendre aux vœux du marquis de Montansier qu'elle n'avait entendu à ceux du marquis de Salles. D'ailleurs, elle était éprise, pour le moment, de la renommée des héros, et adorait le portrait du roi de Suède qu'elle avait sous ses yeux, dans sa chambre. Le marquis voulut devenir un héros à son tour, et un hardi coup de main le fit tomber prisonnier à Duttenguen. C'était une aventure assez romanesque pour faire rêver quelque peu la belle visionnaire.

Quand le marquis revint à Paris, il ne lui restait plus qu'à devenir bel esprit pour changer ce premier penchant en complaisance; ce fut alors qu'il imagina une galanterie sans exemple; un bouquet tressé par toutes les muses, dont chacune fournirait une fleur, et qui s'appela la guirlande de Julie. Fleurs de poètes, ce sont sonnets, stances et madrigaux. Jarry, l'inimitable calligraphe en avait écrit le manuscrit sur vélin; Chapelain, Malleville, Scudéry, Cérisy, Colletet, Habert, Gombaud, d'Andilly, Desmarest, Tollemant, Martin, Conrart, Godeau, Corbeville, Racan, Briote avaient parlé au nom de toutes les fleurs, et le marquis lui-même avait fait dire à la couronne impériale, à la rose, au narcisse, à l'angélique, à l'œillet, au jasmin, à la tulipe, au lys, à l'héliotrope, à la jonquille, à l'hyacinthe, au souci, à la flambe, au safran, que rien n'était aussi beau que Julie. La cruelle loua le dessin et les vers, mais elle ne donna pas de plus douces espérances.

Le marquis était de la religion réformée, elle le voulut catholique, et l'amour fit une conversion; elle diffère encore avec l'amant catholique. Le marquis acheta enfin de M. de Brassac le gouvernement de l'Angoumois, qu'il eut le secret de ne pas payer. Julie déclara plus vivement que jamais qu'elle prétendait rester toujours Julie. Cependant Mme d'Aiguillon commençait à lui souffler à l'oreille que Mme de Bressac avait été dame d'honneur, que Mme de Montansier pourrait l'être. Le cardinal témoigna qu'il verrait ce mariage avec plaisir; la reine-mère pressa M. et Mme de Rambouillet d'user de tous les droits d'un père et d'une mère pour entraîner la volonté de leur fille. C'était là ce que Julie attendait avec impatience. Son orgueil ne lui permettait de céder qu'à une douce contrainte. Du moment où l'on donnait à son amour un prétexte contre la sotte vanité, elle répondit avec l'hypocrite docilité de Chimène :

> **Et quand un roi commande, il faut bien obéir.**

Le *oui* si long-temps retenu s'échappa non sans émotion de ses lèvres. Heureux Montansier, plus heureuse Julie! — Encore deux étés, elle avait quarante ans.

Quinze ans après, la dernière des précieuses, duchesse de Montansier, était nommée gouvernante des enfans de France.

ÉDOUARD THIERRY. — (*Messager.*)

UNE FEMME LAIDE (1).

O ma mère! vous m'avez accoutumé depuis mon enfance à mille soins affectueux; mais c'est surtout dans mes chagrins que je retrouve votre attachement inépuisable; c'est alors qu'il me devient nécessaire, qu'il me console quand je puis être consolé, et qu'il adoucit ces peines cuisantes dont rien ne guérit que le temps. Écoutez-moi, ma mère, plaignez-moi, et pour que je me rattache à ce monde, appelez-moi votre fils : c'est le seul nom de tendresse auquel je puisse répondre désormais.

Vous vous rappelez mon entrée dans la brillante société dont vous étiez le centre; vous savez avec quelle indulgence j'y fus accueilli, et comme, en mémoire de vos graces, on m'y traita en enfant gâté. J'y apportai un cœur franc, un caractère honorable, je puis le dire, et ce que votre orgueil maternel appelait un extérieur séduisant. Ce n'est point à vous que je veux parler de mes succès : vous en avez joui plus que moi. Vous n'avez point oublié, j'en suis sûr, les nombreuses aventures dont je suis loin de tirer vanité, mais qui me valurent le titre d'homme à la mode, e l'obligation de le soutenir. Je ne suis pas fat; je ne me laissai pas enivrer par ces conquêtes éphémères. Parmi les femmes qui accueillirent mes hommages, la majeure partie me prit par fantaisie, me remplaça par caprice. Cependant deux fois je crus avoir trouvé ce véritable amour, objet de tout mon espoir : deux fois je fus trompé. La première, c'était une jeune veuve, belle comme un ange; blonde, douce, aimable avec tous, sans coquetterie, sans prétentions; elle plaisait sans le savoir, sans le vouloir presque. J'en devins fou; elle m'aima, du moins elle le crut et moi aussi : déjà elle avait consenti à me donner sa main, j'allais vous faire part de mon bonheur, lorsqu'un jour, nous étions à cheval ensemble, elle galopait, je la suivais de l'œil, je veillais sur tous ses mouvemens, je ne m'occupais pas de moi. Une pierre se rencontra sur le chemin, je ne la vis pas; il s'ensuivit cette chute affreuse qui me rendit si malade, et de laquelle on crut que je boiterais toujours, si l'on n'était pas obligé de me couper la jambe. A cette nouvelle, elle quitta Paris sur-le-champ; elle recula devant l'idée d'avoir un mari estropié, même en songeant qu'il l'était à cause d'elle.

Je ne vous dirai point mon désespoir, vous le devinerez. Néanmoins, j'étais bien jeune, l'avenir s'ouvrait tout entier devant moi; je pris mon parti. Idolâtre de la beauté, j'offris mon hommage à toutes celles qui me semblaient jolies : une seconde fois je fus trompé. Cette délicieuse personne que vous m'aviez choisie, qui m'avait accepté et qui me délaissa pour épouser un prince étranger, vous n'en avez pas perdu le souvenir? Ce ne fut point comme quelques années auparavant, je ne me consolai pas. Je pris la résolution de vivre seul, sans passion. J'avais tout votre sexe en haine; portant dans les salons un visage triste, un air d'insouciance, je m'attirai mille plaisanteries. J'y étais insensible, rien ne pouvait plus m'émouvoir.

Au commencement de l'hiver de 1831, ma tante donna un bal; on célébrait les fiançailles de sa fille, de la charmante Amicie, avec M. de Lormoy. Vous ne vîntes point à ce mariage. Retirée dans vos terres, depuis que je n'avais plus besoin de vos soins, vous aviez renoncé au monde pour vous occuper de faire des heureux. Chacun vous regretta dans cette cérémonie de famille, et moi plus que tous. J'étais à ce bal, appuyé près d'une encoignure; je regardais sans voir, répondant quelques monosyllabes aux hommes qui s'approchaient de moi, et aussi indifférent à ce spectacle d'enchantement que j'y avais été jadis sensible. Ma cousine, plus fraîche, plus piquante que jamais, fit de vains efforts pour me sortir de ma préoccupation; enfin elle m'entraîna de force à une contredanse où je tins ma place tant bien que mal.

« Je suis fâchée, Ernest, me dit-elle, de vous voir d'une humeur aussi ténébreuse, j'avais un service à réclamer de vous.

— Parlez, ma belle cousine: malgré tous les *diables bleus* de l'enfer, je suis à vos ordres; un mot de vous les chassera.

— Eh bien! voyons, je vais essayer ce pouvoir auquel je ne crois pas; je vous en avertis. Vous voyez cette dame assise devant la cheminée, il faut la faire danser : c'est la sœur de M. de Lormoy; elle arrive de province, elle ne connaît pas un être, elle est laide : c'est ce qui s'appelle une corvée que je vous impose; le ferez-vous?

— Très certainement, et, qui plus est, je ferai la cour au *monstre*, puisque vous le jugez tel. Compterez-vous ensuite sur mon dévoûment?

— Oh! certes, le moyen de le révoquer en doute après un pareil sacrifice!

Je la reconduisis à sa chaise et j'allai me mettre à observer la victime que je devais attaquer, selon l'expression de ma cousine. C'était une femme de vingt-huit ans, très brune, marquée de petite vérole d'une manière affreuse; ses petits yeux noirs et perçans brillaient comme des éclairs; elle avait la taille élégante et bien prise, un joli pied, parfaitement chaussé. Au total, Amicie avait raison; elle était laide, mais il était impossible d'avoir plus de distinction dans la tournure et de charme dans la physionomie. Je remarquai aussi sa toilette de très bon goût, je lui sus gré de sa simplicité; elle n'avait point le travers de se parer avec des colifichets qui ne siéent qu'à une jolie figure, c'est un tact rare et qui prouve un bon jugement. Je laissai passer quelques instans, puis je lui demandai la faveur de danser avec elle. Surprise, elle me regarda avant de me répondre, et me remercia avec un sourire voisin de l'ironie.

L'orchestre commence, nous nous mettons en place; vis-à-vis de nous est la malicieuse espiègle qui ne me perd pas de vue et semble m'engager à commencer la conversation. Je ne saurais vous peindre mon embarras; je suis certain que j'en étais ridicule. Cette jeune fille me faisait peur, elle était si rieuse! Madame d'Orvins, ainsi s'appelait ma danseuse, attendait patiemment en jouant avec son éventail. Enfin je me décide et je débute par cette phrase qui a sauvé tant d'hommes intimidés, et qui se répète si souvent dans une fête :

— Il fait bien chaud, ce soir, madame.

— Oui, monsieur.

Nous en restons-là. On finit la première figure. Pendant que nos partners dansaient, Amicie me regarda, et ses yeux me dirent que je ne remplissais point une gageure. Je me promis de ne plus mériter ce reproche, et, secouant ma gaucherie, j'adressai à madame d'Orvins quelques phrases sur la musique. Elle me répondit de manière à me faire comprendre qu'elle était très capable d'en bien parler, et me subjugua tellement par le son de sa voix, que ma cousine fut obligée de venir me chercher pour la finale. Je tenais plus que je n'avais promis : aussi m'en railla-t-elle im-

(1) Ce petit roman, rempli de naturel, fait partie d'un volume de Mme la comtesse Dash. Chez Desessart, éditeur, rue des Beaux-Arts, 15.

pitoyablement. Je cherchai ma tante pour l'interroger sur ma nouvelle connaissance.

— Madame d'Orvins, me dit-elle, a pour mari un vieux général de l'empire, brave et honnête homme, fort riche, s'occupant exclusivement de sciences depuis qu'il n'est plus au service. Ils vivaient ici, lorsqu'ils ont perdu leur fils unique, il y a huit ans. Cet événement leur fit prendre Paris en horreur; ils partirent pour la Normandie où ils ont de vastes propriétés. C'est le mariage de ma fille qui les y ramène, j'espère les décider à y rester. Mme d'Orvins est d'une conduite parfaite, et sera d'un grand secours à sa belle-sœur. On prétend qu'elle a un talent admirable. Il est impossible de la faire chanter. Elle est si craintive et si méfiante de son extérieur, qu'elle craint de se mettre en avant. Du reste, pleine d'esprit et de connaissances, elle cause à merveille; quand elle est à son aise, on oublie sa figure. »

Ces renseignemens m'inspirèrent le désir de connaître davantage Mme d'Orvins. A la fin de la soirée, je dansai de nouveau avec elle, et je trouvai qu'on ne m'avait point trompé. Rentré chez moi, je me disais :

« Peut-être cette femme rendrait-elle heureux celui qui l'aimerait! Peut-être, elle qui n'est pas jolie, ne serait-elle point fausse et légère! Peut-être saurait-elle gré d'un amour qu'elle n'a jamais inspiré sans doute. Oh! si le bonheur était là, et que je le laissasse échapper! Si cet être que je cherche depuis si long-temps m'était apparu ce soir! qui sait? Je n'ai jusqu'à présent demandé à l'objet de mon culte que ce qui manque à celui-ci; j'ai été malheureux.... »

Cette idée, une fois entrée dans ma tête, ne me quitta plus.

La noce d'Amicie me fournit l'occasion de voir Mme d'Orvins presque tous les jours. Peu à peu elle perdit son excessive réserve; elle me raconta tout ce qu'elle avait souffert de la perte de son enfant; elle me confia ses déchiremens de jeune fille, lorsque la maladie dont elle portait des traces si terribles se déclara. Au bout d'un mois nous étions presque des amis. Sa conversation avait une séduction incroyable qu'elle devait non seulement à son esprit, mais encore à un organe sonore et pénétrant.

Elle donna un *rout* pour sa belle-sœur; celle-ci trouva la soirée bien longue et proposa de danser. Un superbe piano était dans l'appartement, la maîtresse de la maison s'y assit, et la manière supérieure dont elle joua ces espèces de concertos, qu'on appelle aujourd'hui des contredanses, me rappela ce qu'on m'avait raconté.

« Je sais, madame, que vous chantez à ravir, pourquoi nous priver du plaisir de vous entendre? Ce serait si aimable à vous!

— Monsieur de Chabrier, vous faites là une chose dont vous vous garderiez bien si nous avions vécu plus long-temps ensemble. Qui, moi, chanter en public! est-ce que vous êtes fou? Voulez-vous donc que je me fasse remarquer? Non, non, il n'est permis qu'à une jolie femme de se mettre en évidence; qu'on m'oublie, c'est tout ce que je puis désirer. J'aime la musique, j'en fais seule, je jouis du plaisir de m'entendre, quelques amis, et le nombre en est si restreint qu'à peine il y en a deux ou trois, viennent se joindre à moi; c'est tout ce que je puis supporter. »

Vous jugez que j'eus grande envie d'être de ces élus. Je priai tant que la permission me fut accordée, et qu'on me donna rendez-vous le lendemain dans la matinée pour entendre la cavatine des *Puritains*, que je déclarai être mon morceau favori. Je ne me fis point attendre; Athénaïs était déjà à son piano, elle ne tourna point la tête à mon arrivée.

« Asseyez-vous, me dit-elle; je tâcherai d'oublier que vous êtes là. »

Elle préluda quelques instans, j'étais tout oreilles. Enfin elle commença ce ravissant morceau. O ma mère! vous n'avez jamais entendu chanter, vous ne connaissez pas cette syrène! Je n'avais aucune idée d'un talent semblable dans une femme du monde, j'en fus étourdi; elle s'en aperçut, et fière de ce triomphe, elle redoubla de perfection.

Quand elle eut fini, je restai sous le charme de cette admirable mélodie; ensuite je lui exprimai gauchement mon enthousiasme, j'étais trop ému pour être éloquent. De ce moment, ma mère, j'aimai Athénaïs, je l'aimai comme jamais je n'avais aimé encore; elle en reçut l'aveu, et, peu de temps après, elle m'avoua qu'elle n'y était pas insensible. Vous n'imaginez pas quelles jouissances il y avait dans cette liaison! Cette femme douce, spirituelle, aimable était à moi seul. Dans tous ceux qui m'entouraient, pas un ne me l'enviait; parce qu'elle n'était appréciée de personne. Cette voix enchanteresse n'était connue que de moi; c'était pour moi qu'elle chantait des heures entières, qu'elle déployait tout ce que la musique a de puissant en séductions. Six mois se passèrent de la sorte. Nous ne nous quittions pas; le monde, accoutumé à me voir courir après les jolies femmes, me crut amoureux d'Amicie qui suivait partout sa belle-sœur. On ne songea pas que celle-ci pût m'arrêter un instant.

L'hiver revint, et avec lui les fêtes, les réunions. O ma mère! que j'étais heureux lorsque mes regards parcouraient le cercle pour y chercher Athénaïs! Je l'apercevais assise tristement à l'écart, attendant ma venue et ne comptant que de ce moment le plaisir de la soirée. C'était une jouissance inconnue à mon cœur que celle de cette exclusion d'amour, d'hommages même; j'en étais jaloux à un point extrême; je tremblais quand un homme se dirigeait de son côté, je craignais qu'il lui parlât. Ce privilége n'appartenait qu'à moi, moi seul je devais la distraire et l'amuser. Je la gardais comme un trésor, convaincu que, du jour où la valeur de ce trésor serait devinée, il ne m'appartiendrait plus. Hélas! c'était un pressentiment.

Un matin, j'entrai chez elle comme à l'ordinaire; elle causait vivement avec Mme de Lormoy. Dès que celle-ci m'eut reconnu, elle s'avança et me prit pour arbitre d'un différend qui s'était élevé entre elles,

« N'est-il pas vrai, Ernest, qu'au concert de ma mère, Mme d'Orvins doit chanter la cavatine d'*Anna Bolena?* elle va admirablement à sa voix. Elle veut absolument que ce soit l'air de la *Gazza*, que les amateurs écorchent depuis dix ans!

— Au nom du ciel! madame, m'écriai-je, est-ce que vous devez chanter?

— Ne le saviez-vous donc pas, mon cousin? depuis huit jours il n'est question d'autre chose. Elle s'est fait prier, et enfin elle a consenti. »

Athénaïs était rouge, embarrassée; elle ne répondit qu'en tremblant à la question que je répétai. Sa belle-sœur, qui seule avait des soupçons sur notre intimité, nous accabla de sarcasmes; elle tourna impitoyablement en ridicule ce qu'elle appelait mes airs de tyran; et ce ne fut qu'après nous avoir tourmentés de mille manières, qu'elle se retira en ajoutant : J'ai la promesse de Mme d'Orvins; il faudra qu'on la tienne.

Je me laissai tomber sur un siége, j'étais atterré; il me semblait qu'on m'enlevait celle que j'adorais avec la chimère de possession exclusive que je m'étais formée. Après un long moment de silence, elle me demanda pardon de s'être engagée sans mon aveu. Mais elle voulait me surprendre, disait-elle; elle avait pensé que ses succès seraient les miens. Depuis long-temps elle désirait justifier aux yeux des autres, comme aux miens, l'attachement qu'elle m'avait inspiré; elle était lasse de ne m'offrir qu'un triomphe sans gloire; enfin c'était pour moi seul qu'elle recherchait des hommages, afin de me les sacrifier. Que vous dirai-je? Ces raisons furent accompagnées de tant de témoignages de dévoûment que j'oubliai mes craintes, et que, sûr de posséder son cœur, je me promis une vive satisfaction de l'étonnement qu'elle produirait.

Le grand jour arriva. Tremblante d'émotion lorsqu'elle entra dans le salon de ma tante, il fallut la rassurer en l'entourant de soins. Plus morte que vive, elle se mit au piano près de l'accompagnateur. J'entendis un murmure dans l'assemblée. Chacun se demandait comment cette femme, si ignorée jusque-là, avait l'audace de se produire ainsi. Il y avait de l'impatience dans tous les yeux; pour mon compte, j'étais aussi pâle que Mme d'Orvins. Après la ritournelle, elle commença. Le récitatif fut dit d'une voix tremblante, à peine si les paroles se distinguaient; je crus qu'elle allait se trouver mal. Les premières mesures de l'air lui rendirent un peu de courage; oubliant peut-être devant qui elle était, ou jalouse d'établir sa réputation, elle se laissa aller à l'enchantement de son art; elle retrouva tous ses moyens, et jamais peut-être elle ne fut aussi sublime. Elle obtint des applaudissemens, des cris d'enthousiasme; on n'en revenait pas, on l'entoura, on se l'arracha. Toutes les femmes qui aimaient la musique voulurent l'avoir chez elles; les hommes l'accablèrent de complimens. Enivrée de cette éclatante victoire, répondant à tout avec esprit, pourtant encore avec modestie, elle ne songea à moi qu'après le premier moment. J'avais déjà repris mes terreurs; je la voyais appréciée des autres, elle ne m'appartenait plus uniquement. C'en était fait de mes illusions et peut-être de mon bonheur.

On la supplia de se faire entendre encore, elle y consentit. Ne pouvant cacher mon trouble, je me retirai dans la seconde pièce, et ce fut de là que j'entendis les nouveaux éloges qui lui furent prodigués. Le concert fini, on se répandit dans les appartemens. Son nom était dans toutes les bouches; je recueillais en passant les éloges les plus gracieux sur elle, et cet ensemble d'admiration qui autrefois m'eût tourné la tête, me déchirait l'âme. Elle vint à moi rayonnante de joie, elle était presque belle.

« Ernest, me dit-elle en s'appuyant sur mon bras, nous avons réussi au-delà de ce que j'espérais. D'où vient que vous êtes triste? Craignez-vous que ces témoignages flatteurs, auxquels je ne suis pas accoutumée, ne me fassent oublier mon amour? Oh non! il est pour moi le premier des biens, et rien ne saurait m'en distraire, comme rien ne saurait le diminuer. »

Je m'efforçai de la croire, de cacher ma douleur qu'elle ne comprenait point, et je la ramenai chez elle un peu plus tranquille en apparence.

De ce jour, Athénaïs devint presque une femme à la mode. Son nom retentit dans tous les salons; quand elle passait on se la montrait comme un personnage important. Vous qui savez ce que c'est que l'engoûment de Paris, vous devinez qu'en arrivant au bal, depuis cette mémorable époque, je ne la trouvais plus abandonnée; elle avait des adorateurs, plus peut-être que ses jolies rivales. Elle reprit de l'assurance, et dès lors, parfaitement aimable, son hôtel fut assiégé de visites. Nos relations, perdant ce qu'elles avaient de bizarre, perdirent aussi le charme que j'y attachais. J'épiais sur son visage jusqu'à ses moindres impressions, et je frissonnais à l'idée que déjà elle n'était plus la même pour moi.

Parmi les jeunes gens les plus assidus auprès d'elle, il s'en trouvait un fort séduisant, fort recherché, mais dont le caractère équivoque offrait peu de garanties. J'en avertis Mme d'Orvins, en l'engageant à ne pas le recevoir si souvent; elle me répondit qu'il appartenait à une grande famille, qu'il avait une belle fortune, des talens reconnus, et qu'elle ne voyait point de raison pour l'exclure. J'insistai : elle me traita de jaloux, et finit par promettre d'acquiescer à ma demande. En effet, il parut peu chez elle, ne la suivit presque pas dans le monde; je n'y songeai plus.

Il y eut cette année-là grand nombre de bals costumés. Athénaïs avait reçu en mariage des diamans magnifiques, elle ne les mettait jamais tous ensemble. Je la questionnai sur cette bizarrerie dans le commencement de notre connaissance.

« Ils me feraient remarquer, répliqua-t-elle; ils sont trop beaux, et vous connaissez ma devise : Obscurité. Mes diamans sont comme ma voix pour vous; c'est ce que j'ai de mieux; vous devez en jouir seul. »

Par le même motif, elle avait refusé de prendre aucun déguisement dans les parties de ce genre qu'on lui avait proposées. Quel fut donc mon étonnement quand je la vis entrer chez Amicie, resplendissante de pierreries et vêtue en prêtresse du soleil! Ce vêtement si léger, si court, mettait à découvert sa poitrine, ses épaules, qui étaient fort remarquables et qu'elle avait cachées avec soin jusque là. Je n'y tins plus, et dès qu'elle fut près de moi, je lui dis à l'oreille :

« Je croyais, madame, qu'un semblable habillement ne seyait qu'à Mme de Lormoy. »

Elle devint pourpre, une larme roula dans ses yeux, et ôtant son bras du mien, elle s'éloigna. Alors je me repentis, je compris que je venais de blesser son amour-propre; je me précipitai sur ses traces, je l'entourai de galanteries, je m'occupai d'elle seule, je proclamai à la face de chacun la passion qu'elle m'inspirait. Elle répondit qu'elle m'avait pardonné, l'avenir me prouva qu'il n'en était rien.

Nous avions ensemble une loge à l'Opéra; vers le milieu du carême, je m'y étais rendu de bonne heure; quelques minutes après ma cousine y entra seule.

« Où est Mme d'Orvins? lui demandai-je, après les premiers complimens.

— Elle est souffrante et ne viendra point. »

Je me levai pour aller la rejoindre.

« Un instant, seigneur cavalier; j'ai des ordres à vous donner de la part de la dame de vos pensées. Restez ici; elle ne vous recevra pas, elle s'est couchée; mais calmez vos inquiétudes, sa maladie n'est point dangereuse.»

J'ai toujours cru depuis qu'Amicie connaissait la vérité. Elle me persifla à son ordinaire tant que dura le spectacle; elle ne me permit pas de la quitter. Il y avait tant d'ironie dans son sourire que je ne puis douter qu'elle ne fût instruite du sort qui m'attendait. Une femme nous pardonne rarement la préférence que nous accordons à une autre, si cette autre surtout lui est inférieure en beauté.

Dès qu'il me fut possible d'être seul, je courus chez Athénaïs. En entrant dans la cour, je vis le salon de musique éclairé, et la voix de Mme d'Orvins retentissait belle et pure dans le silence. Etonné de cette circonstance, j'interrogeai le concierge.

« Madame ne reçoit pas.

— On m'a dit qu'elle était malade, cependant c'est elle qui chante?

— Je n'en sais rien, monsieur; sa porte est fermée pour tout le monde.

— Je puis au moins voir M. d'Orvins? »

Et sans attendre de réponse, je me précipitai vers l'appartement du général; il était à son bureau, écrivant, compulsant des notes, ne s'occupant pas plus de ce qui se passait hors de son cabinet que s'il eût été seul au monde.

« Pardon, lui dis-je, mon cher général, je ne vous dérangerai pas long-temps : je suis venu savoir des nouvelles de Mme d'Orvins; on m'a refusé sa porte, et désirant avoir des détails sur son indisposition, je suis monté chez vous.

— C'est fort bien fait, je suis ravi de vous voir. Ma femme est un peu souffrante, mais c'est moins que rien. Il me semble que j'entends son piano... Oui, je ne me trompe pas. Je ne conçois point comment on ne vous a pas laissé entrer; il faut qu'il y ait une erreur, elle y est toujours pour vous. Venez, je veux vous conduire; je suis sûr qu'elle en sera charmée. »

C'était bien là ce que j'attendais. Nous descendîmes ensemble; à mesure que nous approchions, je distinguais l'air qu'elle chantait : tout mon sang reflua vers mon cœur; c'était un duo de *Robert-le-Diable*, une voix d'homme se joignait à la sienne.

« Vous voyez bien, me dit son mari en souriant, elle n'est pas seule. Les domestiques sont tous comme cela. »

Il ouvrit la porte au moment où le morceau finissait, et, posant son flambeau sur une table, il salua M. de Serzay qui vint au devant de lui. Pour moi, je restai stupéfait en le reconnaissant. C'était l'homme qu'elle m'avait promis d'éloigner.

Debout sur le seuil de l'appartement, mes yeux se fixaient sur Athénaïs, dont la pâleur attestait l'émotion.

« Je vous annonce un ami, ma chère, lui dit son mari; on l'avait renvoyé, et j'ai cru deviner vos intentions en le retenant. Mais entrez donc, Ernest : que faites-vous à cette porte? Vous voilà introduit, je retourne à mes chiffres; faites de la musique. »

Il sortit enfin : je me contenais à peine. M. de Serzay s'aperçut probablement de ma colère, car, après un instant d'hésitation, il salua Mme d'Orvins et nous laissa seuls. Elle n'avait pas prononcé une parole depuis mon entrée; je m'approchai d'elle la rage dans l'ame, une jalousie effrénée me dominait.

« Eh bien! madame, m'écriai-je, n'avez-vous pas quelque mensonge à me faire? »

Elle me regarda sans répondre.

« Mais parlez donc! ajoutai-je en lui secouant fortement le bras; justifiez-vous : vous ne voyez donc pas ce que je souffre? Pourquoi cet homme est-il ici seul avec vous à cette heure? Pourquoi le recevez-vous lorsque vous m'avez exclu? Parlez donc! »

Je lui serrai la main à la meurtrir. Elle se leva, un éclair brilla dans ses yeux, et il lui vint une de ces idées de femme, qui ne leur manquent jamais lorsqu'il faut nous abuser.

« Pourquoi, monsieur? je pourrais facilement ne pas répondre à cette question; la manière dont vous me la faites m'excuserait de reste. Pourquoi? pour prévenir ce qui est arrivé, pour éviter cette scène inconvenante. Rappelez votre raison, Ernest. Je chante mercredi chez la comtesse avec M. de Serzay. Elle l'a exigé; pour ne pas être ridicule, il a fallu le promettre. Quelle excuse donner? une répétition nous était nécessaire : connaissant vos soupçons extravagans, j'ai dû vous le cacher; j'ai dû vous épargner des craintes puériles, me réservant de tout vous apprendre ensuite. »

Ce qu'elle disait pouvait être faux; mais mon cœur était si profondément blessé, qu'il saisit promptement cette lueur d'espérance.

« Athénaïs, répondis-je, c'est une dissimulation coupable; puisque vous ne pouviez refuser la comtesse, vous pouviez du moins tout me dire, et m'éviter cette affreuse douleur. Vous m'avez fait bien mal! »

Elle s'approcha.

« Aussi vous êtes d'une jalousie!... »

— Que voulez-vous? Depuis que tout ce monde vous connaît, il me semble que tout ce monde doit vous aimer. Cet homme, je le hais! Athénaïs, vous me trompez; je ne le haïrais pas ainsi, s'il ne vous était pas si cher.

Elle ne répliqua rien, ses yeux étaient fixés sur le bras de mon fauteuil. Dans ce silence je pressentis un aveu; elle le comprit sans doute, car, faisant un effort :

« A merveille, monsieur, dit-elle; ne me croyez pas! Oui, vous avez peut-être raison, je vous trompe! »

Elle hésita, je crois qu'elle eut un instant l'idée de m'ouvrir son ame : ce fut un éclair, elle reprit sa dissimulation.

« Il est odieux de se voir ainsi jugée par un homme auquel on a tout sacrifié, voilà la puniton de ma faute; parce que vous m'avez rendue coupable, vous ne m'estimez plus, et vous vous croyez permis de m'insulter. Oh! Ernest!... »

Des sanglots sortirent de sa poitrine; alors, ma mère, moi, misérable fou, je ne vis plus que ses larmes; je me jetai à ses genoux, je lui demandai pardon, je jurai qu'elle était innocente, je m'accusai moi-même! Mme d'Orvins me releva, fit la victime généreuse, promit l'oubli du passé, à condition que je ne me défierais plus d'elle... Je le promis, et pourtant j'emportai le trait empoisonné; c'en était fait de mon repos.

Deux mois s'écoulèrent ainsi au milieu de ces angoisses : ces deux mois me vieillirent de dix ans; je n'avais plus ni santé ni sommeil; je passais les nuits à rappeler les jours. Aucun nouvel indice ne vint m'éclairer; cette femme était habile! Enfin le temps arriva où mes yeux devaient s'ouvrir, où une preuve fatale ne me laisserait plus de doute et me ferait regretter ces effroyables momens d'incertitude.

Nous étions seuls dans son jardin; il faisait assez sombre pour que nous ne pussions pas distinguer nos traits. Elle avait été ravissante; jamais sa conversation ne m'avait semblé plus brillante et plus passionnée. Tranquille, j'avais jeté de côté mes funestes craintes; je me laissais bercer par de douces chimères. Quel réveil!

« Ernest, me dit-elle en passant sa main dans mes cheveux, je voudrais arrêter les heures; nous sommes si bien, et demain!...

— Demain, ma bien aimée! les mêmes joies nous attendent.

— Hélas! non, Ernest, j'ai retardé cette cruelle annonce pour vous éviter de longues peines. Il n'y a plus moyen de se taire; je pars demain.

— Vous partez demain! m'écriai-je atterré, vous partez demain! et où allez-vous? et pour long-temps?

— Non, non, pour un mois, pour quelques semaines. Vous m'avez fait oublier l'univers, monsieur, et mon mari, qui n'a pas les mêmes raisons, m'a rappelé un voyage annuel auprès d'une de ses tantes, dont il attend une riche succession. J'ai résisté; il a dit : Je le veux, et je dois obéir.

— Partir pour un mois! un mois sans vous voir! Je ne saurai vivre jusque-là! je vous suivrai.

— Me suivre, Ernest, ceci est de l'extravagance; une si courte séparation et si près l'un de l'autre! C'est en Picardie, à deux lieues d'Amiens, que je me rends.

— Vous appelez cela une courte absence, madame! »

A quoi bon vous répéter mes plaintes, ses réponses? Vous devinez tout cela, ma mère; aussi bien ma tâche me fatigue, j'ai hâte de la terminer. A minuit je rentrai chez moi, triste, presque désespéré, après les plus tendres adieux, la promesse de nous écrire souvent, et celle mille fois répétée de nous aimer toujours.

Vous savez, ma mère, ce que c'est que le premier jour d'absence. Vous avez connu ce vide où laisse le départ de l'être qu'on aime. Je m'enfermai dans ma chambre, je pris ses lettres, son portrait; je m'entourai de souvenirs, je fermai la porte à tous les importuns; ainsi sa perte me semblait moins lourde à supporter. Le soir j'allai aux Bouffes; je me cachai dans le coin le plus sombre; je goûtai le déchirant plaisir d'entendre cette musique que tant de fois elle avait chantée pour moi seul. On donnait les *Puritains*; il y eut dans la voix de l'actrice quelques inflexions qui me firent battre le cœur; je fermai les yeux, l'illusion devint complète; mais en les rouvrant je me sentis si cruellement déçu que je ne pus rester davantage. Je rentrai et je lui écrivis; j'éprouvais le besoin de lui dire combien elle me manquait; je ne l'avais jamais tant adorée! Je ne me couchai que très tard. Je venais de m'endormir lorsque mon valet de chambre s'approcha de mon lit :

« Le domestique du général d'Orvins demande à parler sur-le-champ M. le comte.

— Qu'il entre, » répondis-je mourant d'inquiétude.

On l'introduisit.

« A cette heure, Valentin, que me voulez-vous? Mme d'Orvins, le général! Au nom du ciel! qu'est-il arrivé?

— J'ai ordre de mon maître de prier monsieur le comte de vouloir bien passer de suite à l'hôtel et d'apporter ses armes; le général l'attend: il est cinq heures et demie. »

Ces paroles me foudroyèrent; à peine eus-je la force de congédier Valentin. Sans réfléchir qu'il n'était pas probable que M. d'Orvins m'envoyât un cartel de cette manière, je ne doutais pas qu'il n'eût découvert ma liaison avec sa femme. Je la voyais perdue par ma faute, je me voyais obligé de défendre ma vie contre celle de cet homme qui m'avait appelé son ami, et que j'avais trompé: le remords me tortura. Pourtant la destinée me tenait sous sa main de fer, je ne pouvais que me débattre; mais il fallait céder. Je ne pris que le temps de faire quelques préparatifs indispensables, mes adieux à vous, ma bonne mère, à elle! et je courus chez le général.

Valentin me conduisit dans le cabinet de son maître, en me recommandant le silence. Le général écrivait; des bougies presque entièrement brûlées attestaient qu'il ne s'était point couché; ses papiers épars sur son bureau, quelques paquets cachetés indiquaient son travail de la nuit. A mon aspect il leva la tête, me fit signe de m'asseoir en murmurant: J'ai fini! et continua son occupation.

Mon Dieu! que je souffris pendant ce peu de minutes! je me sentais prêt à me jeter aux pieds de ce vieillard, à lui offrir ma vie pour vengeance: mais j'étais bien résolu à ne pas disposer de la sienne. Mes torts m'apparurent dans toute leur horreur: Je suis un lâche, me disais-je; car il a les cheveux blancs, et je l'ai offensé, moi, jeune homme, dans la force de mon courage et de mes trente ans? Je lui ai enlevé son plus cher trésor lorsqu'il ne pouvait se défendre; je suis un lâche! En ce moment le général cacheta sa dernière enveloppe.

« Vous êtes un peu étonné de cette audience matinale, n'est-il pas vrai? mon cher Chabrier! vous me pardonnerez sans doute de vous avoir dérangé, quand vous saurez que j'avais besoin d'un ami, et que j'ai compté sur vous. »

Je respirai.

« Oui, continua-t-il, il me faut un ami: je vais me battre contre le séducteur de ma femme... »

Alors je n'y compris plus rien; je jetai un cri d'épouvante!

« Cela vous étonne? Vous étiez comme moi confiant dans sa vertu; vous ne la croyiez pas capable de déshonorer son mari, son mari qui l'idolâtrait, qui avait placé en elle toute son affection! Car, mon cher Ernest, je l'aimais, cette femme, plus que je n'ai rien aimé, plus que le fils que j'ai perdu. Je comptais sur elle comme sur la Providence; et pour être désabusé, il a fallu que je l'entendisse moi-même dire à un infâme qu'elle était à lui, qu'elle lui avait sacrifié sa propre estime. Oh! c'est affreux! »

Deux grosses larmes tombèrent sur ses joues ridées; il ne les essuya pas. Et moi, que ne pouvais-je pleurer! que ces larmes me faisaient mal! Voulant encore douter de la vérité, je contenais ma rage; je prenais pour moi, malgré moi-même, les plaintes touchantes du vieillard; je cherchais à me persuader que c'était moi qu'il avait vu, que c'était à moi qu'elle avait adressé les paroles qui lui avaient appris sa honte. Il m'arracha bientôt cette illusion.

« Et cet homme, ajouta-t-il, à qui elle donnait les noms les plus tendres, cet homme, c'est un misérable, un être méprisé de tous, c'est M. de Serzay.

— M. de Serzay, m'écriai-je! sûr alors de sa perfidie, M. de Serzay! Oh! monsieur, vous ne vous battrez pas avec lui, ce sera moi. A votre âge, la main n'est pas sûre.

— Merci de votre chaleureuse amitié, Ernest. Je n'accepte point votre offre; mon honneur ne doit avoir de défenseur que moi-même; avec l'aide de Dieu, j'espère le soutenir.

Je ne l'écoutais pas. Trahi! trompé par elle! elle si aimée, entourée de tant de soins!

« Oh! oui, ce sera moi qui le tuerai; ce sera moi qui lui ôterai son amant, l'infâme! »

M. d'Orvins me regarda. Je n'avais plus ma raison. Il semblait étonné d'un désespoir trop violent pour l'attribuer seulement à l'attachement que je lui portais. Il vint à moi, me regarda quelques instans en prenant ma main:

« Ernest, mon malheur serait-il plus grand que je ne l'imaginais? N'en serait-elle pas à sa première faute? M'auriez-vous trompé aussi? »

Je n'eus pas la force d'être vrai; je sentis, au milieu de mon déchirement, quelle douleur lui apporterait un aveu. Je le rassurai la rougeur sur le front en détournant les regards.

« Ne craignez rien de semblable, elle ne m'aima jamais; mais moi, s'il faut vous le dire, moi je l'adorais. Je la considérais comme ce qu'il y avait de plus noble sur la terre; j'aurais donné mes jours pour elle. Comme vous, je suis désabusé; et c'est ma dernière illusion. Pardon, monsieur, je suis coupable de ces pensées, je les expie cruellement depuis une heure. Vous voyez que ma fureur contre cet homme n'est pas moindre que la vôtre. Laissez-moi nous venger tous deux, la vengeance sera plus certaine. Je le tuerai, je vous en réponds; je veux le tuer! »

Mes dents claquaient, je tremblais de la tête aux pieds; je ne crois pas qu'on puisse souffrir davantage. Le général réfléchissait.

« Eh bien! il me faut votre parole d'honneur que, si je succombe dans ce combat, vous ne vous battrez pas avec M. de Serzay.

— Général, je vous jure au contraire que mon premier soin sera de le rechercher et de lui faire payer votre mort par la sienne.

— Moi, je vous le défends, monsieur. Croyez-vous donc pouvoir jouer ainsi avec le nom d'un honnête homme? Non, monsieur; la cause de ma querelle ne sera connue que de vous, de moi et de lui. Mon beau-frère même n'en sera point instruit. Le monde ignorera toujours, je l'espère du moins, que Mme d'Orvins livra son mari au ridicule; je trouverai un prétexte à donner pour ce qui va se passer. Mais si, après moi, vous vengez mon injure, il ne sera plus possible de la dissimuler. Votre amour, sans doute, n'est un secret pour personne; un homme à la mode n'a pu s'occuper d'une femme sans que tout Paris en ait été instruit. Pensez-vous que les regards ne soient pas fixés sur vous? Ne doit-on pas supposer que vous avez réussi, vous, accoutumé aux succès? Et doutera-t-on que votre rencontre avec M. de Serzay ne soit celle de deux rivaux? Non, Ernest, encore une fois, je ne le veux pas! Et si vous ne cédez à mes prières, j'enverrai chercher un autre témoin; vous ne serez plus rien pour moi. Vous ne répondez pas? Songez-y, mon pardon est à ce prix. Tout à l'heure vous me demandiez grace pour des vœux qui me blessaient dans ce que j'ai de plus cher; prouvez-moi que vous vous repentez en m'aidant à cacher mon infamie. Ernest, promettez-le. »

Je songeai que je devais une expiation à cet homme. Je sacrifiai ma vengeance; il fut satisfait.

« Voici mon testament, dit-il, voici des actes concernant la vente que j'allais faire hier en Normandie. Serrez tout cela et prenez la clé du secrétaire. Encore ceci! »

Et il contempla long-temps une liasse de papiers.

« C'est là ce qui m'a tout appris! Oh! pourquoi ai-je vécu jusqu'à ce jour? »

Ces mots me rappelèrent que j'ignorais comment le général, parti la veille pour sa terre, avait rencontré Athénaïs, qui devait être en Picardie. Je lui adressai quelques questions à ce sujet, et voici ce qu'il me raconta:

A dix lieues de Paris, seul dans sa voiture, il avait examiné les pièces relatives au paiement considérable qu'il devait recevoir. S'apercevant que la plus essentielle lui manquait, il pensa que, pour réparer l'erreur du notaire, le plus court était de retourner lui-même chercher cette pièce. En arrivant chez lui, la nuit était tout-à-fait venue. Il sut qu'Athénaïs, qu'il croyait à Amiens, n'était point partie, et qu'il la trouverait au salon. Il s'y rendit; l'obscurité la plus complète y régnait. Il passa au jardin. Au moment où, foulant doucement le gazon, il s'approchait d'un bosquet, la voix de sa femme prononçant les mots les plus tendres le cloua à sa place; une autre voix se mêlait à la sienne, c'était celle de M. de Serzay. La nature de la conversation ne lui laissa aucun doute sur leur intelligence. Désespéré, furieux, il conserva assez de présence d'esprit pour ne point faire d'éclat, remonta chez lui; et lorsque M. de Serzay quitta l'hôtel, il reçut un billet du général qui lui assignait un rendez-vous pour six heures.

« Il est temps, partons, ajouta-t-il en terminant; vous avez reçu mes derniers ordres, silence et oubli. Elle fut la mère de mon fils, qu'elle se repente et que le reste de sa vie soit pur! »

En arrivant sur le terrain, nous y trouvâmes M. de Serzay et son témoin. On se salua sans rien dire. A la vue de cet homme détesté, tout mon sang reflua vers mon cœur; je l'aurais assassiné, je crois. Le général m'arracha l'arme.

« Messieurs, dit-il, M. de Serzay a insulté l'armée de l'empereur. Hier, chez moi, une discussion politique a commencé cette affaire, des injures personnelles l'ont suivie; je n'accepterais aucune excuse si l'on était disposé à m'en faire. Ainsi donc, commençons. »

Les distances mesurées, les pistolets chargés, M. d'Orvins visa long-temps; il était fort pâle, sa main tremblait, et moi, ma mère, plus que lui encore! Le coup partit, l'adversaire ne fut pas atteint. Le général se retourna vers moi.

« Ernest, votre main, rappelez-vous ma prière. »

J'avais la rage dans l'ame; je ne répondis rien. M. de Serzay, à son tour, ajusta négligemment cet homme qu'il avait trompé, et qui, les bras croisés, attendait sans sourciller la mort qui allait l'atteindre. La balle pénétra un peu au dessous du sein gauche; c'était une blessure mortelle. Infamie! tuer un vieillard qu'on a offensé!

Mon ami tomba, je me précipitai sur lui. Son meurtrier offrit du secours comme on accorde une grace.

« Monsieur, m'écriai-je, retirez-vous; le général d'Orvins a assez de mes soins. »

Je le foudroyais de mes regards, il n'en fut point ému; il ne comprenait pas mon indignation. Oh! sans ma parole, je lui aurais coupé la figure!

Nous rapportâmes le malade à sa voiture, Valentin et moi. Le chirurgien, examinant la plaie, secoua tristement la tête et donna ordre de le transporter chez lui le plus doucement possible. Quel voyage, bon Dieu! Je souffrais plus que si j'avais été à sa place. L'image de cette femme, qui allait apprendre cela, me torturait. Elle nous attendait dans la cour de l'hôtel; à l'aspect de son mari expirant, soutenu par moi, elle sentit ses sens l'abandonner. Bientôt, surmontant cette faiblesse, elle s'approcha; je la repoussai.

« Madame, avez-vous oublié... »

Je ne pus prononcer que ces mots. La présence des domestiques, mon émotion en la revoyant me fermèrent la bouche. Pourtant elle nous suivit dans l'appartement de M. d'Orvins. On arrêta l'hémorragie, la connaissance

lui revint. Assise dans un coin de la chambre. Athénaïs ne bougeait pas; moi, j'avais presque oublié sa présence. Le docteur ne me laissait pas d'espoir, et cette mort me glaçait. En ouvrant les yeux, le général me sourit : il aperçut sa femme, et le sourire disparut. Un geste l'appela; je priai le médecin de nous laisser seuls. Il fallut répéter à Mme d'Orvins de s'approcher; elle se jeta à genoux devant son mari, devant moi; elle nous avait trahis tous les deux, elle devait souffrir cruellement.

« Madame, bégaya le mourant, voilà votre ouvrage. Vous me tuez, néanmoins je ne vous hais pas; je me souviens de dix années de bonheur que je vous ai dues. Je vous plains, les remords vont dévorer votre vie. Tâchez de racheter ce crime; que le ciel vous pardonne comme moi! Allez, mes derniers regards ne doivent pas rencontrer les vôtres; je veux mourir en paix. Mon testament et mes dispositions vous prouveront que je désire votre repos et votre bonheur, si vous pouvez encore en trouver ici. »

Elle ne se releva point, il reprit un peu plus fermement :

« Athénaïs, vous êtes bien coupable; car je vous aimais, et je fus toujours pour vous un ami dévoué... Je souffre! oh! je souffre! »

Et il se tournait vers moi, témoin de cette scène et déchiré jusque dans les replis les plus secrets de mon ame.

« Emmenez-la, qu'elle ne soit pas témoin de ma mort : elle est assez punie; emmenez-la et que Dieu la protége! »

Sans prononcer un mot, je lui montrai la porte; elle me comprit. Se jetant sur la main de son mari, elle la couvrit de baisers et se précipita hors de l'appartement.

« Suivez-la, qu'elle rentre chez elle, Ernest, et que je ne la revoie plus. »

Elle m'attendait dans l'antichambre; devant ses gens, je me contraignis. Mes doigts se crispaient autour de sa taille que je soutenais. Morne, abattue, elle retrouva des forces quand nous restâmes seuls.

« Monsieur de Chabrier, me dit-elle, avant de nous séparer pour toujours, écoutez-moi : je ne cherche pas à me justifier, je fus coupable... envers celui qui meurt, surtout; car il était mon mari, et je n'eus de lui que du bonheur. Vous m'avez ouvert la route où j'ai marché depuis avec un autre; je ne vous devais rien. Vous m'apprîtes à tromper, et vos leçons ont tourné contre vous. Votre amour n'intéressa que mon amour-propre : il me flatta, mais je ne vous aimai jamais. C'est *lui* que j'aime, et c'est *lui* qui m'a perdue; Dieu est juste! Allez! consolez celui que vous déshonorâtes aussi; c'est votre châtiment à vous, chacun le nôtre. Dès aujourd'hui tout est fini entre nous; nous ne nous reverrons plus. Vous m'étiez indifférent, je vous hais. Adieu! »

Ma mère! Elle ne m'avait jamais aimé! et je ne mourus pas! Non; mais je ne pus répondre, je suffoquais. On me ramena chez moi; j'étais hors d'état de revoir le général qui expira dans la nuit. Pendant trois semaines on désespéra de mes jours. Dès que je pus tenir une plume, je rassemblai tout ce qui me venait d'elle, je le lui renvoyai avec ces mots :

« J'aimai de toute la puissance de mon ame une femme dont j'avais fait » un ange. Cette femme n'est digne ni de regret ni d'estime; je l'oublie et » je ne veux rien garder qui me rappelle mon erreur. Adieu, madame, » vous avez causé la mort d'un homme, vous désenchantez ma vie; je ne » souhaite pas que le ciel vous punisse; car où il y a du mépris, il ne sau- » rait avoir de la haine. »

Je partis le lendemain : depuis lors je suis ici, malheureux comme peut l'être celui dont la vie est flétrie, dont l'avenir est brisé; qui n'aimera plus rien et que personne n'aimera. Personne, ma mère chérie!... vous me restez, et je ne puis me plaindre. Je suivrai de près cette lettre, j'irai me réfugier dans vos bras. Vous me les ouvrirez, n'est-ce pas? et vous adoucirez peut-être ma cruelle blessure. Etre désabusé ainsi, et n'avoir pu se venger! J'en deviendrai fou! Adieu, à bientôt; je ne vous quitterai plus, il me faut votre angélique bonté pour croire encore à la bonté céleste.

P. S. Au moment de fermer ceci, je reçois une lettre de ma cousine qui m'apprend que Mme d'Orvins vient de partir pour l'Italie avec M. de Serzay. Ainsi donc elle l'a revu! ainsi le sang de son mari ne l'a pas séparé d'elle! O ma mère! j'ai aimé cette femme!...

MADAME LA COMTESSE DASH.

UN TOURNOI A STOCKHOLM. — LE JEU DU PONT A PISE.

SOUVENIRS DE 1800 ET 1805.

I

Les tournois et les carrousels, ces poétiques souvenirs de la chevalerie, ont complètement disparu de nos mœurs. Notre temps, tout positif en guerre comme en amour, ne comporte plus les ingénieuses et délicates théories du moyen-âge. Aussi aura-t-on peine à croire que les premières années de ce siècle aient été marquées par plusieurs de ces jeux guerriers. Je ne parlerai pas du carrousel donné à Vienne lors du congrès de 1814, si souvent décrit, et qui s'encadra si bien dans les magnificences de cette époque. Mais j'ai pu voir, à un court intervalle, deux de ces fêtes empruntées aux coutumes de nos pères. L'une d'elles présenta un incident dramatique, qui eût rappelé les luttes chevaleresques et quelquefois sanglantes des quatorzième et quinzième siècles; l'autre, par son acharnement et ses dangers, semblait encore moins appartenir à notre temps.

En 1800, je me trouvais en Suède, lorsque le roi Gustave-Adolphe IV donna un tournoi pour célébrer le jour de la naissance de la reine. Ce prince, dans les premières années de son règne, cherchait à perpétuer cette valeur brillante, ces manières élégantes et courtoises dont Gustave III et sa cour avaient été de si parfaits modèles. Il était passionnément épris de ces exercices guerriers qui d'ordinaire avaient lieu à la résidence d'été de Drotningholm, et brillaient autant par la magnificence que par la fidélité et l'exactitude des traditions.

Ce tournoi avait été annoncé depuis plusieurs mois aux diverses cours du Nord. Le jeune roi devait y figurer au nombre des chevaliers, et la reine, une des plus belles femmes de son temps, devait couronner le vainqueur. Le comte de Fersen, que ses avantages extérieurs et son heureuse étoile avaient mis en si haute faveur à la cour de France, vint nous chercher mon père et moi pour nous conduire à Drotningholm. Avant de s'y rendre, il alla prendre le comte de Spar, nommé comme lui juge du tournoi, et qui, en sa qualité de gentilhomme de la chambre, assistait à la répétition d'un ballet nouveau qu'on devait ce soir même représenter à l'Opéra. Nous arrivâmes à la porte de ce temple magnifique élevé aux arts par les soins de Gustave III. On nous introduisit dans le salon attenant à la loge royale : une collation y était préparée. C'était là que Gustave Adolphe soupait quand il venait au théâtre. C'était aussi dans ce salon, meublé avec la plus exquise recherche, que son père, dépouillant la majesté royale, ne se montrait plus que l'égal de ses amis. Parmi tant d'objets riches et élégans, on apercevait avec surprise un canapé de velours cramoisi souillé de larges taches. Mais l'étonnement faisait bientôt place à un sentiment d'horreur. C'était sur ce meuble que, dans la nuit du 16 mars 1792, avait été déposé Gustave III, assassiné par Ankastroëm. Le roi avait voulu que ce canapé, taché du sang de son père, restât là comme enseignement ou comme souvenir.

Le comte de Spar ne tarda pas à nous rejoindre, et peu d'instans après nous partîmes pour le château de la reine, situé à quatre heures de la capitale. De nombreux équipages, en s'y rendant de toutes parts, animaient le paysage si pittoresque des environs de Stockholm. Une foule immense assiégeait depuis le matin les avenues du château. Parmi cette multitude de gens à pied, à cheval, en voiture, régnait un ordre admirable. Deux hulans de la garde et un écuyer du roi attendaient le comte de Fersen, appelé par sa qualité de juge du camp à présider aux détails de la fête. A quelque distance du château, dans un joli vallon dominé par des collines boisées s'élevait un cirque orné de galeries destinées à contenir environ quatre mille spectateurs.

Le sol était couvert du sable le plus fin, et de hautes et fortes palissades l'entouraient. Toutes les dames, élégamment parées, brillaient de cette beauté particulière aux femmes du Nord. Les hommes étaient en uniforme. On était en habit de cour, lorsqu'on portait un manteau de taffetas noir doublé de satin couleur de feu. Les grands du royaume avaient tous revêtus le costume de leurs charges. Des tribunes tendues de satin, ornées des trois couronnes suédoises, étaient réservées aux ambassadeurs. Des étendards drapaient l'enceinte. A l'une des extrémités du cirque, le pavillon de la reine et des dames de sa suite se faisaient remarquer par un mélange de fleurs, d'armes et de drapeaux enlacés avec l'élégance la plus complète. Dupré, architecte français, et l'un des plus célèbres décorateurs de l'Europe, avait présidé à tous ces préparatifs. De distance en distance, des colonnes servaient de but pour courir la bague; d'autres supportaient des têtes de Sarrazins qu'on devait enlever avec l'épée. Les bannières des chevaliers furent d'abord promenées autour du cirque, puis déployées aux différentes barrières, où elles furent fixées. En nous quittant, le comte de Fersen nous recommanda à son ami le baron de Rozen : ce jeune homme, qui avait figuré dans les quadrilles du roi au dernier carrousel, nous mit promptement au fait de tous les détails de cette fête. Les devises des bannières et des écussons étaient aussi ingénieuses que chevaleresques; on y lisait celles-ci :

Une épée sur un champ d'azur :
Je pars, je brille, je frappe.

Un lion au milieu d'un champ semé d'étoiles :
La valeur soumet les astres.

Un feu sur un autel :
Ce qui est pur est éternel.

Une hermine gravissant un lieu escarpé :
Tâche sans tache.

Enfin, une autre bannière jaune et rouge, à carreaux, était celle de Tonin, le fou du roi; on ne s'en fût pas douté cependant à sa devise :

Tout par raison,
Raison par tout,
Par tout raison.

Tonin ne joutait que de bons mots, de malice, et de bonnes vérités dites en riant; sur ces trois points, il était sûr de vaincre, car il les vainquait comme sa devise.

Au milieu de ces bannières éclatantes de couleurs et de broderies, on en distinguait une noire que nul écuyer ne gardait. Nous demandâmes au comte de Rozen à quel chevalier appartenait ce lugubre drapeau.

— Comment! nous répondit-il, n'avez-vous pas lu dans les gazettes qu'un paladin, qui désirait rester inconnu, défiait au combat singulier le

champion assez hardi pour lui disputer le prix de ce tournoi ? Le prix, vous le savez, est une écharpe brodée par la reine. Au temps prescrit pour l'appel des chevaliers, on trouva son gant jeté au milieu du cirque et sa bannière noire plantée où vous la voyez; son bouclier y était attaché avec ces mots sur un ciel parsemé d'étoiles :

Fra tanti una
Une seule parmi toutes.

Ce qui ajoute à l'étrangeté de ce défi, c'est le choix qu'il a fait de la hache d'armes, qui n'est plus en usage. Les bruits les plus étranges ont couru depuis la bravade de cet Amadis mystérieux. Parmi toutes les versions, la plus accréditée est celle-ci : Un jeune lord, d'une des plus illustres familles d'Angleterre, vit la reine à Bade, à la cour de son père, lorsqu'elle n'était encore que la princesse Dorothée Wilhelmine; il en devint passionnément amoureux. Vu son rang et son immense fortune, il n'était pas impossible que l'offre de sa main ne fût agréée; mais les deux sœurs de notre reine étaient devenues, l'une impératrice de Russie, et l'autre épouse de Maximilien de Bavière ; la politique et les convenances la portèrent au trône de Suède. Le jeune lord, ne pouvant maîtriser un sentiment auquel nul espoir n'était plus permis, fit la folie de s'introduire plusieurs fois à notre cour, et toujours en empruntant de nouveaux déguisemens. Reconnu par les femmes de la reine, échappant à grand'peine au châtiment que méritait son audace, on le disait parti pour l'Amérique. Instruit sans doute avec l'Europe des apprêts de tournoi, on ajoutait que connaissant l'esprit chevaleresque de Gustave-Adolphe, il s'était flatté d'avoir un royal champion à combattre, avec la chance d'épouser veuve celle qu'il avait tant aimée fille. Le comte de Torstenson, fils du feld-maréchal, s'était offert pour répondre à ce défi. Depuis quelque temps il s'était exercé et rendu d'une adresse prodigieuse au combat de la hache d'armes.

En ce moment les fanfares harmonieuses de cent instrumens proclamèrent l'arrivée de la reine; tous les yeux se portèrent sur elle. Sa beauté parfaite, la majesté de sa personne auraient fait deviner la souveraine. Elle prit place sous le pavillon qui lui était réservé : le roi, à la tête de sa noblesse, entra dans le cirque et le parcourut en saluant courtoisement les dames qui s'étaient levées à son approche. Gustave IV, alors âgé de vingt à vingt-deux ans, avait une belle taille, une tournure martiale, l'air noble et chevaleresque. Il s'étudiait à copier Charles XII, et pour mieux lui ressembler, il portait d'ordinaire un habit bleu, boutonné jusqu'au menton, et les cheveux relevés sur leurs racines. Mais avec l'épée de Bender, il lui manquait le bras qui la rendait victorieuse et le génie qui la dirigeait. Lorsqu'il passa devant la reine, la mine haute et fière, brandissant noblement sa lance, son cheval se cabra ; Gustave essaya de modérer son ardeur ; mais l'animal s'élança en avant et faillit le désarçonner. Ce même cheval qu'il montait à Upsal, lors de son couronnement, avait manqué de le tuer, ce qui avait fourni aux gens superstitieux le sujet de mille conjectures pour l'avenir de son règne. La cause de cet accident était pourtant bien simple. L'écuyer, qui avait été chargé de dresser ce cheval pour la cérémonie, s'arrêtait chaque jour devant la boutique d'un cordonnier, dont la femme, jeune Finlandaise, prenait plaisir à donner du pain et du sel à ce bel animal. Celui-ci contracta si bien l'habitude de stationner à cette porte hospitalière, qu'alors que Gustave, la couronne en tête et le sceptre à la main, se rendait à la cathédrale, le coursier, obéissant à une sorte de sympathie instinctive, ne voulut jamais passer la boutique sans avoir reçu sa ration accoutumée. Le roi, prenant ce temps d'arrêt pour un caprice, lui fit sentir vivement l'éperon ; le cheval se cabra; la couronne et le sceptre tombèrent, et sans l'adresse d'un page qui marchait à côté du prince et le retint par sa botte, Gustave aurait suivi les insignes royaux. A la nouvelle de cet accident, la sorcière Ardvidson, qui avait prédit à Gustave III qu'il serait assassiné, s'écria, dit-on, tout en larmes : « La race des Vasa va cesser de régner sur la Suède ! » Au moindre événement de ce règne qui sortait de la ligne ordinaire, on ne manquait pas de rappeler la prédiction de la sorcière : aussi les spectateurs du tournoi s'empressèrent-ils d'ajouter ce pronostic à tous ceux qu'on avait déjà recueillis.

La barrière s'ouvrit devant les quadrilles des chevaliers dans toute la magnificence de leur costume. Ils portaient les dons et les couleurs de leurs dames. Passant devant la reine, ils la saluèrent de la lance, et après avoir fait le tour de la lice au son des fanfares de la musique des régimens des gardes, ils en sortirent pour attendre le signal de la joûte. Un héraut d'armes, placé au milieu du cirque, proclama l'ouverture du tournoi, et il ajouta : « Au nom du roi, et suivant les lois du royaume, il est défendu à tout sujet, à tout étranger, de proposer ou d'accepter le défi d'un combat singulier, sous quelque dénomination que ce soit. Il serait insensé de croire qu'une enceinte destinée à de simples jeux pût être ensanglantée sous les yeux de la reine. »

Cette proclamation fut suivie d'un mouvement d'approbation générale; la bannière noire du champion inconnu fut arrachée et jetée par dessus la barrière. Alors Gustave s'avança vers le comte de Torstenson, qui se tenait à l'entrée de la lice armé de toutes pièces, et lui dit : « Comte, je vous sais gré de votre dévoûment, de votre courage; je vous en remercie; mais je les réserve pour une plus noble entreprise. »

Puis, se tournant vers le juge du camp, il ajouta :

— Que chacun fasse son devoir.

Le comte de Fersen prononça alors ces paroles d'usage :

— Laissez aller.

Les différens jeux du tournoi commencèrent. Les chevaliers firent assaut de galanterie, de grace et d'adresse. La beauté du jour ajoutait à l'enthousiasme général. De toutes parts ce n'étaient qu'écharpes au vent, qu'applaudissemens joyeux, que bouquets de fleurs agités par des mains tremblantes d'émotion.

La lutte fut longue ; les chevaliers rivalisaient d'adresse. Enfin, le comte Piper l'emporta : le juge du tournoi proclama son nom et le conduisit aux pieds de la reine, qui lui ceignit l'écharpe, et lui donna à baiser la belle main qui l'avait brodée. Les trompettes firent entendre une fanfare de victoire, et le jeune triomphateur courba son front sous les bravos et les bouquets.

Sa bannière fut placée sur un char traîné par deux rennes blanches richement caparaçonnées. Le comte de Fersen les avait fait venir de ses terres en Laponie, pour les offrir au roi. Toute la cour suivit le char pour se rendre à la salle du banquet. Plusieurs tables y étaient dressées; le roi présidait celle de sa famille et des chevaliers ; le chancelier et les grands-officiers de la couronne firent les honneurs des autres. On servit dans le jardin des rafraîchissemens au peuple, et quand la nuit fut venue, la gaîté qui régnait sur cette pelouse immense et dans les bosquets étincelans de lumière donnait à cette réunion tout l'aspect d'une fête de famille.

Après le banquet, on se rendit à la salle de spectacle, où fut exécuté le drame lyrique de *Gustave Vasa*, dont la musique était de Piccini et les paroles du feu roi. Enfin, une illumination générale dans les jardins, une promenade aux flambeaux et un immense feu d'artifice terminèrent cette journée, qui fut sans doute du petit nombre des journées heureuses que le sort réservait encore à Gustave-Adolphe.

II.

Mais malgré sa magnificence et l'intérêt qu'il présenta, je ne pense pas que le tournoi du Drotninghom puisse se comparer au jeu du Pont qui se donnait à Pise. C'est là qu'on retrouvait, non pas un simulacre, mais l'image fidèle des luttes chevaleresques, avec leurs passions et leurs périls.

Le dernier de ces jeux, auquel par bonne fortune j'assistai, eut lieu pendant la courte durée du royaume d'Etrurie. Depuis long-temps abolis par suite des accidens qui les avaient signalés, on avait eu beaucoup de peine à obtenir pour celui-ci la permission de la reine.

On ne sait pas précisément à quelle époque remonte l'origine de cette lutte, qu'on a qualifiée de jeu, quoiqu'elle pût à bon droit passer pour une véritable bataille. Néanmoins elle doit être d'une haute antiquité. Dans les chroniques anciennes de leur ville, disent les Pisans, on lit encore les noms de quelques champions de sainte Marie, qui firent partie du contingent envoyé par cette république aux croisades.

La ville de Pise est traversée par l'Arno. Un pont en marbre lie les deux quartiers de la ville : l'un est sous la protection de sainte Marie, l'autre de saint Antoine. Quand jadis on célébrait ces jeux, trois cents champions étaient choisis de chaque côté pour soutenir, sur ce pont, la prééminence de la bannière de leur patron. Ces preux improvisés étaient toujours les jeunes gens les plus forts, les plus braves et les plus adroits. Ils s'exerçaient long-temps d'avance aux manœuvres d'attaque et de défense.

Une cuirasse massive, un casque, des brassards, des cuissarts en acier, étaient leurs armes défensives; l'offensive consistait en une sorte de massue en bois dur de trois pieds de haut : un coup porté avec force ou adresse suffisait pour mettre un adversaire hors de combat.

Une barrière abattue au milieu du pont séparait les deux troupes. Lorsque trois heures sonnaient à la cathédrale, un coup de canon donnait le signal; la barrière était aussitôt levée. Alors, au son d'une bruyante musique, le combat s'engageait, les coups pressés de massues faisaient retentir l'airain des casques et des cuirasses. Ce jeu barbare durait trois quarts d'heure. Un deuxième coup de canon retentissait. La barrière s'abaissait, et celui des partis qui avait repoussé l'autre, n'eût-ce été que d'un pied, était proclamé vainqueur.

En 1805, je me trouvais à Pise. Grâce à l'obligeance de M. d'Aubusson de la Feuillade, ambassadeur de France, je pus être témoin de cette fête extraordinaire.

Elle avait été annoncée dans toute l'Italie quelques semaines avant sa célébration. Cet appel n'avait pas été infructueux, et, à la nouvelle de cette lutte, on vit accourir, de tous les points, des combattans qui avaient acquis une réputation de bravoure ou de vigueur herculéenne. On en citait un de la Calabre, d'autres d'Ancône, de Gênes, des Transtéverins de Rome, et jusqu'à un professeur de la docte Université de Padoue, qui passait pour l'homme le plus robuste de l'Italie ; il parlait de défier quatre hommes armés de sabres et d'épées, et de les vaincre avec cette seule massue.

Des personnages appartenant aux plus hautes classes de la société italienne s'étaient fait inscrire sous le nom de leurs vassaux, et, sous la visière de leur casque, comptaient prendre leur place dans la lutte, tant était générale cette fièvre du pugilat. L'enthousiasme avait gagné toutes les têtes, et le péril était un attrait de plus à la curiosité. Cent mille curieux étaient accourus à Pise, nombre prodigieux pour une ville dont la population est de douze mille ames.

La semaine qui précéda le jour du combat fut employée à des exercices guerriers, et la veille de ce jour à des pratiques pieuses. Tous les champions firent scrupuleusement la veillée d'armes, se confessèrent et communièrent. L'évêque bénit publiquement les drapeaux, richement brodés par les dames de la première noblesse du pays. Tout ce qui peut enfin enflammer le courage fut employé pour exciter les champions à soutenir dignement l'honneur du patron ou de la patronne dont ils défendaient

la bannière. Les parieurs, qui étaient en grand nombre, et qui risquaient des sommes considérables, n'épargnaient ni les encouragemens ni les promesses. Durant cette semaine, les combattans furent nourris comme des podestats; mais on leur avait sévèrement interdit l'usage des liqueurs fortes. A l'exemple de Richelieu au siége de Mahon, les chefs avaient mis à l'ordre du jour que le champion qui se serait enivré n'aurait pas l'honneur de combattre.

Dès six heures du matin, toutes les croisées des maisons qui bordent l'Arno, louées à des prix énormes, étaient occupées. Des échafaudages en amphithéâtre, construits sur les deux rives, étaient destinés aux spectateurs. Les quais étaient couverts d'habitans de la campagne venus en pélerinage à cette solennité. Leurs costumes variés et pittoresques s'harmonisaient avec un soleil brillant. Une large tribune richement drapée était disposée pour la reine, la cour, le corps diplomatique et les étrangers de distinction qui s'étaient rendus à Pise.

Des barques de toutes dimensions, pavoisées et surmontées de tentes élégantes, couvraient en entier les eaux de l'Arno; des tables chargées de mets y étaient dressées, des orchestres y faisaient entendre de joyeuses symphonies. Cette flottille formait à elle seule une fête ravissante. Des deux côtés du pont, d'autres barques étaient placées pour faire la police et maintenir à distance les bateaux et les spectateurs. Elles étaient aussi destinées à porter secours aux combattans qui tomberaient dans le fleuve. On pouvait le craindre, d'après un tableau placé à l'Hôtel-de-Ville, peint il y a plus de deux cents ans et où l'on voyait quelques-uns de ces chevaliers luttant encore dans leur chute.

Partout la joie bruyante, le mouvement continuel sur les rives et dans les rues, la diversité des dialectes italiens, cette existence extérieure enfin qui, dans un pays, semble une seconde vie, donnaient un aspect indéfinissable à ce tableau.

A midi les combattans armés se rendent dans leurs camps respectifs: on leur sert sous les tentes quelques rafraîchissemens; à l'appel des trompettes ils se rangent en bataille; puis, précédés de leur musique militaire et leurs bannières déployées, ils gagnent lentement le côté du pont qu'ils ont juré de défendre. Les drapeaux sont attachés en dehors des parapets. De chaque côté on prépare son plan d'attaque. Ces plans étaient combinés avec tant d'art, que le général Duhesme, qui avait fait les campagnes de Hollande, d'Italie et d'Egypte, et pouvait être considéré comme un juge compétent, admirait l'habileté avec laquelle étaient disposées ces masses, dans un engagement où tout dépendait de la force corporelle.

Cependant les deux partis étaient depuis quelque temps pressés vers la barrière. Trois heures sonnent, le coup de canon, signal impatiemment attendu, retentit enfin. L'obstacle qui séparait les combattans est levé: l'attaque aussitôt commence avec un acharnement dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vu. Mille cris confus se font entendre. Pour la plupart des spectateurs, à l'intérêt du tableau se joint l'intérêt de fortune, celui de l'amour-propre et même de l'amour. Chaque espérance de succès est accueillie par des salves d'applaudissemens; le courage des champions se change en frénésie, et la mêlée devient une vraie bataille, avec ses fureurs et ses alternatives.

De chaque côté des hommes lancent dans les rangs ennemis de longues cordes armées de crochets de fer; une jambe saisie, l'adversaire tombe et est entraîné captif. C'est ainsi que, dans les steppes du Yedissen, les Tartares lancent le nœud coulant dont ils enlacent le cou du cheval sauvage. Il était déjà trois heures et demie, les deux troupes pressées l'une contre l'autre semblaient des athlètes qui, ne pouvant s'ébranler, s'épuisent en vains efforts; d'aucun côté on n'avait pu gagner un pied de terrain; dix minutes encore, et la victoire indécise eût dû, comme aux anciens temps, partager la couronne. Les champions étaient tellement comprimés, qu'il n'était plus possible de combattre.

Dans cette inertie générale, aux acclamations joyeuses, aux applaudissemens, a succédé sur les deux rives un morne silence qui annonce le peu d'espoir d'un résultat. Enfin, deux champions des derniers rangs de sainte Marie imaginent une manœuvre audacieuse. Malgré le poids de leurs armures, ils se hissent sur les épaules de leurs compagnons, et se placent debout sur ce plancher d'airain, formé par les larges casques qui se touchent. S'avançant alors de casque en casque, ils parviennent bientôt jusqu'au premier rang des leurs; du haut de cette forteresse vivante, comme du haut d'un char de bataille, ils frappent à coups redoublés de massue sur la tête de leurs adversaires. Ceux-ci, bien que garantis par le fer qui les couvre, chancellent et tombent. La brèche est faite; mille cris de victoire s'élèvent du côté de sainte Marie: leur masse se meut et s'avance, bientôt elle a dépassé sa bannière. Celle de saint Antoine est enlevée par les deux combattans aériens. En vain le chef du parti opposé tente une défense semblable à l'attaque. Des combattans de saint Antoine grimpent également sur les épaules de leurs camarades. Un second combat s'engage sur la tête des combattans, sans que cependant la première lutte entre ceux dont les pieds touchent la terre ait rien perdu de sa fureur. C'était chose merveilleuse que ces deux étages de guerriers s'attaquant, se portant des coups, mettant en usage toutes les ressources de la force et de l'adresse. La lutte fut acharnée; le drapeau de saint Antoine allait être repris. Un des champions de sainte Marie, le plus près du parapet, saisit sa massue à deux mains, et d'un revers assène un coup terrible sur la tête du combattant qui lui fait face. Celui-ci trébuche, perd l'équilibre, et tombe dans l'arène: des clameurs frénétiques font retentir les airs. Les champions de sainte Marie redoublent leurs efforts et se maintiennent inébranlables sur le terrain qu'ils ont gagné. Josué n'était pas là pour arrêter le soleil: le troisième quart d'heure a sonné, le canon donne le signal, la barrière s'abaisse et le parti de sainte Marie reste vainqueur. Les acclamations de joie, les fanfares éclatent dans le quartier victorieux: la tristesse et la honte sont dans celui des vaincus. On l'a dit: les hommes donnent à leurs sentimens l'énergie et la chaleur de leur ciel. Ainsi, pendant que les champions de sainte Marie, accablés de caresses, d'éloges et de présens, portés en triomphe, étaient accueillis avec enthousiasme dans leurs familles, ceux de saint Antoine regagnaient silencieusement leurs demeures, y étaient reçus avec des reproches ou des sarcasmes, heureux si, pour tout baume réparateur à leurs contusions, ils n'étaient pas encore battus par les leurs! La nuit arrivée, ce fut du côté victorieux illuminations, bals, concerts, repas joyeux qui se prolongèrent jusqu'au matin. Sur le côté vaincu, on n'apercevait pas une lumière; on eût dit un quartier habité par les ombres.

Rien, je crois, ne peut être comparé à cette scène. L'Europe, depuis plus d'un siècle, n'avait pas vu de spectacle semblable. Là, tout était sérieux, y compris les armes et les blessures; et qui n'aurait assisté à une bataille réelle, aurait pu s'en croire le témoin, en rétrogradant vers ces temps où le canon n'était pas encore le dernier argument des rois.

Comte DE LA GARDE. — (*Globe.*)

NOUVELLES A LA MAIN (1).

(*Livraison du 5 avril.*)

En même temps que l'Académie française s'occupe de la révision du dictionnaire, l'argot politique introduit dans la langue une foule de locutions des plus étranges. Le journal éreinte la grammaire d'une façon merveilleuse.

Nous n'en finirions pas si nous voulions relever tous les solécismes que les *premiers Paris* ont chaque matin sur la conscience.

La réclame pousse surtout au néologisme; la langue ordinaire ne suffit plus à ses besoins, et les formules de l'éloge ont si bien été retournées pour elle de cent manières différentes, qu'il lui faut maintenant des mots nouveaux, des tournures de phrases inconnues.

Un candidat électoral et un des innombrables marchands de pilules ferrugineuses, qui se partagent les feuilles d'annonces, réclament avec une égale ardeur les *sympathies* de leurs concitoyens.

Toutes les *sommités* sociales ont ordinairement figuré dans les concerts que les journaux de musique donnent à leurs abonnés. Qui nous dira ce que c'est que les *sommités* sociales?

Nous avons volé aux Anglais leurs *illustrations*, c'est-à-dire leurs gravures sur bois, et tout aussitôt il n'a plus été question chez nous que d'*illustrations* de tout genre. Outre les *illustrations* militaires, scientifiques, littéraires et parlementaires, nous avons maintenant les chapeliers, les bottiers, les tailleurs *illustrés*;

Plus les illustrations de la cuisine,
Du cirage vernis,
Du théâtre Bobino,
De la Chaumière.

Il faut vraiment y mettre de la mauvaise volonté pour ne pas être une *illustration* de quelque chose, et il y aura bientôt plus de difficulté à être obscur et inconnu, qu'il n'y en avait autrefois à être véritablement illustre.

Il a été question, dans ces derniers temps, d'une nombreuse promotion de pairs.

La pairie est comme la croix d'honneur, tout le monde veut en être décoré.

On évalue à cent cinquante le nombre des demandes adressées au roi par des députés qui veulent se transvaser.

Un de ces messieurs, habitué à trouver dans les journaux la locution familière de *fournée*, et la prenant pour une locution grammaticale et régulière, n'a pas vu de mal à se servir, dans sa pétition au roi, de cette métaphore empruntée à la boulangerie.

« Sire (a-t-il écrit), je demande à Votre Majesté de vouloir bien me » comprendre dans la première *fournée*. »

Un autre, M. Roul, appuie sa demande sur cette considération, qu'il commence à devenir un peu sourd.

Ceci doit flatter les orateurs du Luxembourg.

Nous sommes d'étranges démocrates, et le gouvernement représentatif est vraiment bien dans nos goûts.

Qui s'occupe de la chambre depuis un mois? personne, pas même la chambre.

On dirait qu'il y a une saison pour la politique comme pour les bals et les concerts.

Depuis que les matinées oratoires ont cessé, depuis que les ex et les futurs ministres ont chanté leur rancune et fioriture leurs espérances, depuis que M. Thiers a vidé sa petite vésicule de fiel, depuis que l'adresse et les fonds secrets sont votés, depuis le retour du printemps et l'apparition des premiers haricots verts, la France paraît sauvée, puisqu'on ne s'occupe plus des affaires de la France;

---

(1) Chez l'éditeur, rue Feydeau, 13.

Car pour certaines gens les affaires du pays, ce sont les trois heures de commerages de M. Thiers, les articles de M. Duvergier de Hauranne dans les *Revues* Buloz, et les indiscrétions de M. Isambert.

Il est bien question par-ci par-là d'une loi des sucres qui intéresse les colonies, lesquelles vont périr entre nos mains par la volonté des philantropes anglais;

Mais ce n'est pas de la politique.

Il est bien question de canaux dont on veut rembourser les actions;

Mais ce n'est pas de la politique.

Il est bien question, encore, d'une foule d'autres objets qui touchent la vie matérielle, quotidienne et positive des habitans de la France;

Mais ce n'est pas de la politique.

Et les cabinets de lecture en souffrent. Il n'y a plus de séances à 3 sous, plus de ces encombremens de lecteurs qui dévorent sous la calotte fumeuse d'un quinquet les trois heures parlantes de M. Thiers.

On ne cherche plus dans les journaux que les razzias de Lamoricière, les échecs de l'Angleterre dans l'Inde et la polémique des évêques contre l'université.

Il n'y a plus rien d'attachant, il n'y a plus de politique.

Quand M. Thiers a dépendu sa petite glotte, quand M. Duvergier a déposé sa plume et que M. Isambert ne lit plus de lettres.

La mode n'est autre chose qu'un engouement contagieux. Un seul cerveau enfante l'extravagance, les autres en sont atteints par épidémie.

Pourquoi donc s'étonner de voir un homme proclamé chanteur par excellence, sans posséder l'ombre même d'une voix, et chef d'école, sans avoir produit un seul élève?

Etre admis aux leçons de M. Delsarte est une sorte d'initiation religieuse. Il vous pose, comme premiers articles de foi :

Clé de sol : La religion est la base de la musique;

Clé de fa : La musique est la base de la religion.

A l'exposé de ces principes de solfége, les jeunes filles ouvrent les yeux et les mères la bouche, toutes également flattées de s'entendre adresser un langage qu'elles ne comprennent pas.

La jolie comtesse d'Hauss..., sous l'influence de la mode, s'est faite élève de M. D lsarte.

Le sérieux de la matière a été un peu endommagé par l'aimable malice et le piquant bon sens de la jeune comtesse.

Elle choisit, pour sujet d'étude, l'air d'*Alceste*, opéra de Gluck :

« Pâles flambeaux, tristes apprêts, etc. »

« Madame, dit solennellement le maëstro, pour oser aborder ce morceau, il faut que le cœur s'oppresse, l'esprit se voile, et se sentir au moment de mourir.

— Monsieur, répond l'élève, je suis très bien portante, et je ne saurais me noircir ainsi l'imagination.

— Vous pouvez, au moins, suppos r, madame, que vous allez donner votre vie pour votre époux?

— Encore moins, s'écrie Mme d'Hauss...; je suis bien résolue à ne donner ma vie ni pour mon mari, ni pour qui que ce soit au monde. »

Le professeur, ébahi, a dû ôter la musique du pupitre et se renfermer dans l'explication des dix-sept manières de prononcer la voyelle *a*.

Il faut remarquer, du reste, qu'avant la découverte de l'*ingrisme*, qui est à la peinture ce que la *delsarterie* est à la musique.

M. Delsarte végétait comme un Elleviou de province qui n'a pas d'*ut*.

L'exemple de M. Ingres, qui peint sans couleur, a décidé M. Delsarte à chanter sans voix.

« Mon Dieu! que vous êtes donc adorablement bête quand vous voulez vous en donner la peine, disait-on l'autre jour au plus spirituel de nos artistes.

« —Il est vrai, répondit-il, mais je suis si paresseux! »

M. le baron Delmare a donné dernièrement un grand concert où se sont fait entendre,

Toutes les personnes priées par M. Delmare, excepté les exécutans.

Quant à ceux-ci, il a été impossible de savoir leurs noms, ni de les reconnaître à leur voix ou au son de leurs instrumens.

Le bruit général des conversations étouffait tout autre bruit.

Nous trouvons que c'est fort bien.

La musique de salon n'est ni une étude, ni un spectacle; elle devient une fatigue quand elle est imposée, quand il faut se pincer les lèvres et ballotter silencieusement sa tête pendant les dévergondages de pianisme qui attristent la société.

La musique, dans le monde, ne doit pas être le principal, mais l'accessoire; elle ne doit pas dominer, mais rafraîchir la conversation par des brises mélodieuses.

Parler, penser, rire, manger à côté d'une bonne musique, c'est un plaisir charmant.

Permettre que chez soi chacun dialogue à son aise et à son diapazon pendant un concert dont on paie très cher les exécutans, c'est de la part d'un maître de maison une concession d'aussi bon goût que de laisser briser des meubles, déchirer des rideaux, casser des porcelaines sans mot dire.

Depuis quelque temps, des entrepreneurs de journaux se précipitent sur l'enfance avec un acharnement impossible à décrire.

Nous avions des journaux pour les enfans de sept ans, nous en avons maintenant pour ceux de six ans et demi; nous en aurons bientôt pour ceux de six ans deux mois et une semaine.

On annonce le *Biberon*, journal des nouveau-nés, et le *Fœtus*, gazette des enfans à naître.

Les journaux d'éducation, pour mieux faire pénétrer leurs enseignemens dans les jeunes intelligences, donnent à leurs abonnés des joujoux, des bonbons, etc.

Chaque boutique à vingt-cinq sous aura bientôt son journal, au moyen duquel elle écoulera ses marchandises.

Chaque abonné d'un an aura droit à un paquet d'allumettes chimiques.

Les rédacteurs seront payés en clyso-pompes perfectionnés.

Voici une particularité assez remarquable dans l'histoire des familles princières : c'est que la monarchie espagnole est, en ce moment, divisée, morcelée et infiniment dispersée.

Absolument comme les dieux d'Enée et d'Anchise.

Il y a en France deux cours espagnoles : la première, dite du roi de Bourges; la seconde, dite de la régente.

A Madrid, nous trouvons la monarchie en titre, qui joue à la poupée, et la monarchie de fait, composée de quelques traîneurs de sabres.

Ainsi, le royaume des Espagnes possède aujourd'hui quatre cours. Il est vrai qu'il n'a pas un seul gouvernement.

UNE SAISIE CHEZ UNE DANSEUSE.

Après plusieurs mois de fatigue en Italie, Mlle Albertine C... vient de rentrer en France.

Elle a été rendue à l'Opéra de Paris, qui ne la pleurait pas; à ses bonnes amies, qui l'avaient oubliée.

Toutefois, l'Académie royale de musique s'est émue à cette nouvelle, et en exécution d'un jugement obtenu par défaut, elle a prié ses huissiers de courir sus au domicile légal de la danseuse. — Il s'agissait tout uniment d'une saisie mobilière.

Mais Mlle C... possède ses huit codes. Elle avait pris soin de se mettre préalablement en mesure. En conséquence, on n'a trouvé chez elle qu'un vieux bahut croulant.

Plus, une poêle à ne plus frire.

Plus, une chaise à l'état de charpente.

Plus, un objet nocturne en fort mauvais état.

Et les huissiers— parlant à la portière — ont cru devoir déclarer la saisie impossible.

On ne mystifie pas une direction avec plus d'esprit et moins de mobilier.

DÉPART DES ITALIENS.

Les Italiens viennent de nous quitter.

Pour la première fois, peut-être, ce départ s'est effectué sans laisser de regrets dans le monde *dillettante*. — Ce qui n'est point étonnant quand on songe que, depuis dix ans, les mêmes gargouillades nous sont vendues à des prix fous.

Il est vrai que, pour l'an prochain, on nous promet des merveilles.

En attendant, les Tamburini, les Lablache et autres Mario s'occupent de transporter le plus commodément possible Mlle Grisi de Paris à Londres, — la célèbre *prima dona* ayant déclaré qu'elle avait ses raisons pour redouter *le mal de mer*. (*Nouvelles à la main.*)

Poésie.

A CHÉRUBINI.

Vers composés par M. Bouilly et lus sur le théâtre de l'Opéra-Comique, à la reprise des *Deux journées*.

Union des beaux-arts, empire créateur,
Quelle dignité d'homme et quel charme enchanteur
Tu r pands sur notre existence!
Tous deux jeunes encor, palpitans d'espérance,
Nous sûmes réunir nos travaux, nos efforts;
De tes divins accens, de tes notes sublimes,
Tu daignas embellir, doter mes faibles rimes,
Chérubini; ce fut alors
Qu'on vit naître nos *Deux journées*,
Que le public, après quarante années,
Daigne encore honorer d'un suffrage flatteur.
Ah! c'est à toi surtout qu'en appartient l'honneur!
C'est à ta mélodie, à ta verve entraînante,
Que ton vieux collaborateur
Doit cette illusion charmante
Qui, malgré ses quatre-vingts ans,
Semble le reporter aux jours de son printemps.

Mais qu'ai-je dit, hélas! tu ne peux plus m'entendre!
Aux Champs-Elyséens la mort t'a fait descendre;
Déjà tu te vois réuni
Avec Hændel, Mozart, avec Gluck, Sacchini;
Avec ce Molière lyrique,
Touchant, gracieux et comique,
Cet inimitable Grétry,
De qui la lyre enchanteresse
Excite encor du parterre attendri
La plus délicieuse ivresse.
Tant est frappant de vérité,
Et ne saurait être trop répété
A ceux qu'attend la sombre barque,
Ce consolant adage : « En vain l'horrible parque,
» Implacable dans ses arrêts,
» De la célébrité tranche la belle vie,
» Elle ne peut frapper le talent, le génie :
» Un grand homme s'endort, mais il ne meurt jamais. »

BOUILLY.

PÉLERIN ET PÉLERINE.

Les modistes ont pris depuis fort long-temps l'habitude de se tailler des patrons dans les livres de M. d'Arlincourt.

Voilà, sans doute, ce qui a porté quelques esprits superficiels à affirmer que M. d'Arlincourt était un écrivain à la mode.

On se souvient encore de l'immense succès que le *Solitaire* obtint dans la bijouterie. Ce roman ne fut pas traduit en anglais, ni en allemand, ni en sanskrit; mais un orfèvre le traduisit en bagues; on rencontrait partout des gens qui portaient le solitaire à l'index de la main droite. L'orfèvre faillit entrer à l'Institut pour sa traduction. Ce qui le sauva, c'est qu'on ne put pas réunir assez de témoins pour constater le fait et l'identité; cependant il l'échappa belle.

L'an dernier, à pareille époque, parut le roman d'*Ida*. *Ida* n'obtint d'abord qu'un succès fort solitaire : le bijoutier traducteur se souvint du danger qu'il avait couru et n'osa interpréter *Ida* en anneau ou en bracelet. Il avait toujours l'Institut devant les yeux. Ce nonobstant, M. d'Arlincourt avait toujours le sourire aux lèvres. Attendons le printemps, disait-il à ses amis. Vint le printemps qui amena les rossignols, les hirondelles, les hannetons et les corsages-Ida. Le succès de ce roman était fait; on le portait autour de la taille. Palmyre avait tendu la main ou plutôt l'aiguille au vicomte. Il y a pour la littérature-d'Arlincourt une providence qui se déguise volontiers en couturière.

Hier a paru le *Pélerin*. Immense succès. Voir le *Journal des Modes*.

Le *Pélerin* s'appelle indifféremment pélerin ou pélerine. Il ne se lit pas. On le porte autour du cou et sur les épaules, en mousseline ou en tulle grec, brodé, découpé à jour et bordé de dentelle d'Angleterre.

C'est un succès à l'aiguille, un triomphe en point d'Alençon.

M. d'Arlincourt annonce un nouveau roman pour l'hiver prochain. On se propose d'en faire un manchon.

Règle générale, les romans du noble vicomte apparaissent toujours au commencement d'une saison de modes. On en fait des bagues, des bracelets, des ceintures, des chapeaux, des pélerines, comme on a fait du *pélerin*. On leur assigne pour bibliothèque le doigt, le cou, le poignet, les épaules.

Un homme très respectable et bien informé m'a donné sa parole d'honneur que M. d'Arlincourt était le pseudonyme d'une modiste bien connue dans le quartier Vivienne. (*Entr'acte.*)

MODES.

Négligé du matin. — Redingote en taffetas fond blanc à carreaux cerise, ouvrant sur un jupon garni de deux falbalas. Guimpe montante en mousseline froncée. Fanchon de valenciennes. Choux de ruban étroit, cerise, bleu et noir. Pantouffes de velours noir, brodé cerise.

Négligé de ville. — Redingote en barpont gris cendré, garnie de cinq petits velours. Châle cachemire français, fond gris bleu. Capote de poult de soie paille, violette blanche. Gants Suède. Mouchoir à vignettes. Bottines noires.

Toilette de ville. — Robe moiré violet, glacé noir. Echarpe en cachemire de l'Inde orange. Chapeau en crêpe blanc. Col et mouchoir à entre-deux. Gants et aumônière.

Toilette du soir. — Robe en *pékin de la reine*, fond blanc à raies lilas, glacée d'argent; deux volans; sabots et engageantes en point d'Alençon. Mantelet régence en taffetas blanc, garni en même point. Mitaines de dentelle. Trois bracelets aux bras gauche, l'un en émeraudes, l'autre en diamans, et le dernier en améthistes. Coiffure Sévigné; de longues grappes de lilas blanc et lilas, mêlées aux touffes de cheveux frisés. Parure de diamans. Eventail et bouquet. Mouchoir *duchesse*.

TRIBUNAUX.

POLICE CORRECTIONNELLE.

Une méprise.

Un garçon de recette était allé toucher dans la matinée une somme de 2,400 francs : avant d'en aller rendre compte à son patron, il avait jugé à propos de songer à déjeuner, cet exercice matinal lui ayant aiguisé l'appétit. Toutefois, en homme prudent et avant de satisfaire son estomac, il avait eu la précaution de déposer son sac d'écus chez lui, le confiant à la vigilance de sa ménagère. Il déjeunait donc en toute sécurité chez un modeste restaurateur du voisinage, lorsqu'un de ses voisins vient lui annoncer que deux hommes se sont introduits dans son domicile, et paraissent chercher noise à sa femme, qui même élevait beaucoup la voix, à en juger du moins par ce qu'il avait pu entendre à travers la porte, en descendant l'escalier.

Ce peu de mots donne l'alerte au brave homme, qui, la tête pleine de récits quotidiens de vols audacieux, pense tout naturellement à sa précieuse sacoche, et quitte son repas pour voler à sa défense. Il a bientôt franchi ses quatre étages; à mesure qu'il monte, il entend en effet des voix masculines résonner dans son domicile; sa femme lui paraît avoir affaire à forte partie; il arrive enfin, pousse violemment la porte, entre à l'improviste, et se trouve en face deux messieurs qu'il n'a jamais vus. Plus de doute, ce ne peuvent être que des voleurs qui en veulent à sa chère sacoche.

Or, sans vouloir entrer dans de plus amples explications, notre homme s'abandonnant à l'indignation, à la fureur qui l'inspire, a recours à son vocabulaire d'expressions les plus énergiques. Ce déluge de paroles n'était encore qu'un léger prélude à la scène beaucoup plus grave et surtout infiniment plus expéditive, qui devait amener l'expulsion des visiteurs par la porte ou par la fenêtre, à leur choix. Cependant, avant d'en venir à de si cruelles extrémités, des pourparlers s'engagent.

— Prenez bien garde à ce que vous allez faire, disait l'un des messieurs.

— Ceci a déjà été beaucoup trop loin, ajoutait l'autre.

— Pour l'amour de Dieu, apaise-toi, mon cher ami, criait la pauvre femme, qui ne savait réellement auquel entendre.

— Plus souvent que je prenne des mitaines avec des voleurs!

— Je suis le commissaire de police, dit l'un des deux inconnus.

— Monsieur est le commissaire de police?

— Mais, oui, mon cher ami, monsieur est le commissaire.

— Certainement que je vais vous mener chez le commissaire, exclamait le brave garçon de recette, que la fureur toujours croissante empêchait de comprendre ce qu'on lui disait.

— Voilà mon écharpe.

— Mais tu vois bien qu'il a son écharpe.

— Eh! je m'en fiche pas mal. Allons...

Et les gestes allaient suivre la menace... Cependant, l'un des interlocuteurs avait ceint ses reins d'un large ruban tricolore. . Pour le coup, la scène changea de face... Le véritable commissaire exposa le motif légitime de sa visite; il faisait sa ronde dans le quartier, ses yeux s'étaient portés sur un pot de fleurs en saillie contradictoire avec les réglemens, il était donc monté pour déclarer procès-verbal à la contrevenante, et il trouvait assez étonnant que l'exercice légal de ses fonctions l'eût exposé à des soupçons aussi fâcheux pour lui qu'attentatoires à sa dignité de magistrat. Malheureusement, il ne s'en tint pas là, il porta plainte devant le tribunal de police correctionnelle, où le prévenu expose naïvement les causes de sa fatale méprise, et s'entend condamner à 25 francs d'amende. (*Gazette des Tribunaux.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

C'est le jeudi 21 de ce mois que M. de Tocqueville sera reçu à l'Académie-Française. M. le comte Molé répondra au nouvel élu. Le jeudi suivant, 28, M. Ballanche sera reçu par M. de Barante. La nomination à la place vacante par la mort de M. Roger aura lieu le 5 du mois prochain.

L'Académie examine en ce moment les ouvrages du concours pour l'*Eloge de Pascal*. Il y en a trente-six.

— Le Conservatoire de la Bibliothèque royale vient de faire placer dans deux grandes armoires vitrées, disposées dans la salle des Pyramides, plusieurs monumens d'un grand intérêt pour l'histoire de la typographie. Dans une de ces montres on voit une édition de l'Apocalypse de saint Jean, sans doute; une planche et une épreuve d'un Donat lexicographique, *ars moriendi*, sans date; la bible de Jean Guttemberg, inventeur de l'imprimerie en caractères mobiles. Mayence, 1450-1455; les fragmens d'un calendrier de 1457, découvert en 1804 dans les archives de Mayence; un psautier publié à Mayence, la veille de l'Assomption de l'année 1457, par Jean Fust et Pierre Schœffer, élèves de Guttemberg; le dernier feuillet de la Bible latine, imprimée à Bamberg, vers 1460, rubriqué en 1461 par Albert Plister, élève de Guttemberg; le livre de saint Jean Chrysostôme sur le psaume 50, Cologne, 1466, par Ulric Zell, élève de Guttemberg; un Lactance imprimé en 1465 au monastère de Subiaco, dans la campagne de Rome, par Conrad, Sweynheym et Arnold Pannartz, imprimeurs mayençais, qui portèrent l'art typographique en Italie; *Ciceronis epistolæ familiaris Venitiis*, 1469, par Jean de Spire, premier imprimeur de Venise; le premier livre imprimé à Paris, 1470-1472, par Michel Friburger, Ulric Gering et Martin Grantz; la légende, dorée, par Barthélemy Buyer, premier imprimeur de Lyon, 1477; le premier livre imprimé en Hollande, 1473; le premier livre en Angleterre, 1490, par William Caston; la Somme de saint Thomas, Valence, 1477; la Rhétorique de Cicéron en lettres romaines; la Chronique de saint Denis, 1493, présentée à Charles VIII; la première édition grecque des œuvres d'Aristote, par les Aldes, Venise, 1495-1498; enfin, des Robert, Etienne, des Simon de Colines, des Gryphes, des Cramoisy, le Télémaque de Didot, 1795, des Elzevirs, des Plantin, etc.

— La société internationale des naufrages a tenu hier sa séance mensuelle sous la présidence de M. le comte de Chastellux. M. le duc de Rauzan, le prince de Mir, les lieutenans-généraux comtes Barrois et de Mondreville, les comtes de Lyonne et Loppiel, le lieutenant-général Ivetchino etc., etc., assistaient à cette réunion.

La société a voté une médaille en argent à une jeune fille de Bayonne, nommée Angélique Desbarade, pour avoir, au péril de ses jours, sauvé la vie à un matelot du navire la *Zoé*, de Nantes, qui se noyait. Elle a également voté trois médailles en argent, à trois matelots sauveteurs, nommés P. Blondel, I. Timmermans et F. Débra, pour avoir sauvé la vie à sept hommes composant les équipages de deux chasse-marées français naufragés à la Sauve, près Furnes (Belgique) pendant la tempête du dix mars dernier.

— La ville de Paris a définitivement adopté le pavage en bois; l'administration chargée de ce système, sous la direction de M. Delisle, vient de recevoir l'ordre de lui donner la plus grande extension. Les voies désignées en ce moment pour recevoir dans toute leur étendue cette application, par approbation du conseil municipal, sont, savoir : la rue de Rivoli, le quai de l'Horloge, le quai de l'Hôtel-Dieu, le long du bâtiment Saint-Charles, la rue Laffitte, le pont d'Austerlitz, puis la rue Richelieu depuis le boulevard jusqu'à la rue Feydeau. Les commerçans et propriétaires de la partie de cette dernière rue ont souscrit de moitié avec la ville pour les frais de ce nouveau pavage.

C'est dans le but de remédier à l'inconvénient du bruit incessant des voitures qu'on a demandé à paver en bois les quais de l'Hôtel-Dieu et de l'Horloge. Cette amélioration a été jugée d'une grande importance, surtout pour la tranquillité des malades de cet hôpital, et pour les divers tribunaux situés sur le quai de l'Horloge, qui ne s'entendent pas par moment à cause du bruit des voitures.

— C'est le 24 avril que commenceront à Paris les courses, qui promettent d'être fort brillantes cette année; on compte 150 chevaux que l'entraînement y prépare. On renonce, dit-on, aux ***steeple-chases*** de la Croix-de-Berny ; ils seront remplacés par des courses de haies, dans l'enceinte du Champ-de-Mars. Ce sera pour la population parisienne un spectacle tout nouveau. A la première de ces courses est affecté un prix de 1,500 f. donné par les membres du Jockey's club, pour chevaux de toute espèce et de tout pays, et pour laquelle les engagemens peuvent être faits jusqu'au 15 avril à dix heures du soir. Il y aura quatre haies à sauter; la distance est d'un tour un quart à faire, en partant après le dernier tournant de l'Ecole-Militaire.

— Une foule nombreuse assistait hier à 2 heures, dans la cour des messageries Laffite et Caillard, au départ d'une diligence d'un nouveau modèle. La voiture très basse, est composée de deux trains séparés, ayant six roues chacun, et réunis comme deux wagons. La première caisse contient les voyageurs, et la seconde les bagages et le conducteur. Cinq chevaux formaient l'attelage, et, au départ, la vitesse ne différait pas de celle en usage.

— Un individu vêtu du costume habituel des conducteurs de messageries, veste brodée au collet, casquette de drap bleu garnie de fourrure, pantalon à bandes sur le côté, se présente hier chez le portier de la maison rue de Latour-d'Auvergne, 15. « C'est ici que demeure M. X..., beau-frère de M. le maire de Chartres? dit-il en déchargeant péniblement un ballot, petit volume, mais paraissant fort pesant, qu'il portait sur l'épaule.—Oui, monsieur, répond le portier; mais monsieur est sorti, et il n'y a à la maison que la cuisinière.—Cela suffit, et je monte, » reprend le porteur du paquet, qui en effet gravit les degrés après s'être fait indiquer l'étage.

A la cuisinière il dit la même chose qu'au portier, ajoutant toutefois qu'il y a 10 fr. à acquitter pour port et factage. La pauvre fille, sans défiance, et ne trouvant point assez d'argent sur elle, court à sa chambre pour y prendre deux pièces de 5 fr. Bientôt elle revient, s'excuse d'avoir fait attendre le prétendu conducteur, et ce n'est que lorsque celui-ci est déjà loin, qu'en comptant l'argenterie qu'elle a laissée dans le buffet tout ouvert, elle reconnaît que trois couverts ont été volés.

Il est bon de mettre le public en garde contre cette nouvelle espèce de vol. (*Gazette des Tribunaux.*)

— Un relieur, qui a atteint aujourd'hui l'âge de 88 ans, habite, depuis plus d'un demi-siècle, un appartement de 1,200 à 1,500 fr. rue de la Harpe, 45 Cet homme a été jadis dans une situation prospère; mais depuis douze ans, le pauvre vieillard, toujours laborieux, a en vain cherché de l'ouvrage; il a vécu de privations d'abord, puis il a été obligé de vendre un à un les meubles qu'il avait péniblement amassés, et enfin, au 1er avril courant, il devait à son propriétaire plusieurs termes arriérés. Le vieux relieur lui confia l'impossibilité où il se trouvait de le satisfaire. « Eh bien! lui dit le maître de la maison, vous ne pouvez conserver un loyer aussi élevé; vous seriez obligé de vendre le peu de meubles qui vous restent. « Le vieillard pleurait à chaudes larmes à l'idée de quitter le logement dans lequel il a vécu si long-temps; il demandait grâce, il suppliait le propriétaire de le laisser mourir dans sa chambre. « C'est impossible, reprit celui-ci; vous allez vous retirer dans un local plus modeste, et à partir d'aujourd'hui, je m'engage à vous servir une pension viagère de 600 fr. « Le vieillard ému ne put témoigner sa reconnaissance que par des larmes. Ce n'est pas tout : les locataires de la maison, qui avaient connu le vieux relieur dans une position heureuse, qui l'avaient toujours aimé et considéré, ont voulu contribuer à la belle action du propriétaire, et ils ont pris entre eux l'engagement de servir de leur côté au pauvre octogénaire une rente annuelle et viagère de 400 francs. Nous sommes heureux de pouvoir citer un trait aussi rare et aussi honorable.

— Le *Courrier de Lyon*, du 5 avril, annonce ce qui suit :

« On commencera cette année, dit-on, les travaux de l'enceinte continue qui doit relier entre eux les forts détachés de la rive gauche du Rhône et protéger les Brotteaux et la Guillotière contre les invasions du fleuve. Un fossé avec escarpe sera creusé d'un fort à l'autre. Les forts eux-mêmes serviront de bastions. La chaussée par laquelle ils communiqueront le long et en dedans du fossé sera élevée de plusieurs mètres, pour être toujours à l'abri des plus grandes inondations, et pour dominer la plaine du dehors. »

— On écrit de Gourdon (Lot), le 4 avril :

« Mercredi, 16 mars dernier, à la tombée de la nuit, le fameux Augustin Spitalié a été arrêté. Condamné en 1840 à quinze ans de travaux forcés par la cour d'assises de la Dordogne, et transféré bientôt au bagne de Rochefort, Spitalié brisa ses fers, s'évada, et arriva couvert de haillons dans la commune de Saint-Julien-de-Lampon (Dordogne). Là, pendant 7 mois, il parvint à se soustraire aux recherches de la justice. Cet homme, qui ne marchait jamais qu'armé d'un fusil à deux coups, de deux paires de pistolets et d'un poignard, était devenu la terreur du pays. Fatigué de démarches multipliées et toujours infructueuses, lundi dernier, le lieutenant de la gendarmerie de Gourdon (Lot) se met à la tête de sept gendarmes, part de Gourdon, suit des chemins détournés, arrive à Saint-Julien bien avant dans la nuit, et prend ses précautions pour que personne ne remarque ses hommes.

« Augustin Spitalié ayant passé les journées des 14 et 15 mars hors Saint-Julien, les gendarmes, après 30 heures d'une pénible attente, allaient peut-être quitter la commune et revenir à leur résidence quand mercredi, à l'approche de la nuit, le lieutenant Ollive, informé du retour de Spitalié et de son entrée dans le cabaret du nommé Bessagnet, commande à ses hommes de le suivre. Bientôt la maison est cernée; toute retraite étant coupée, dès lors le sort de Spitalié est prévu. Le lieutenant Ollive et le brigadier Larroque pénètrent à la fois dans l'auberge. La vue du forçat armé de son fusil, d'un pistolet et d'un poignard, n'arrête pas leur courage : d'un bond ils s'élancent sur lui, le saisissent à la gorge, entourés qu'ils sont bientôt par les gendarmes Testut, Debons, Lefevre, Seguy, Bru et Lacroix, accourus au mot d'ordre. Tous se saisissent de Spitalié. Alors la résistance devient impossible sous les mains des huit assaillans; le forçat ne peut que rugir; en un clin d'œil il est désarmé, renversé sur la table et attaché.

» Le transport de Spitalié à Gourdon s'est effectué avant-hier dans une charrette, sous la garde du lieutenant et des sept gendarmes sus-nommés. A sa descente devant le Palais-de-Justice, et bien que son arrivée ne fût annoncée que depuis un moment, il a été l'objet d'une vive curiosité; une foule immense s'était portée aux abords de la prison. Spitalié est âgé de quarante-cinq ans; il est d'une haute taille et doué d'une force prodigieuse; ses traits, quoique fortement prononcés, n'ont rien d'extraordinaire; sa mise est commune.

» Une heure après son arrestation, bien qu'il ne fût pas encore remis de la lutte, il a dit qu'il serait de retour à St-Julien avant trois mois. Les autorités et les personnes honorables de Sarlat et de Gourdon sont pénétrées de reconnaissance pour le dévoûment de M. Ollive, ancien officier de l'empire, ayant fait sept campagnes et décoré de Juillet, qui n'a pas craint d'exposer ses jours, quoique père de famille. »

— Le comte Van-der-Bosch, ancien gouverneur-général des Indes hollandaises, et dernièrement ministre des colonies, est enfin parvenu à faire adopter par son gouvernement un plan qu'il avait proposé depuis long-temps, et qui consiste à bâtir, dans l'intérieur de Java et de Sumatra, des villes destinées à devenir les capitales de ces deux îles. On pense que des capitales éloignées des bords de la mer seront plus à l'abri de coups de main de l'ennemi, et offriront plus de facilité à la défense que celles qui sont placées au bord de la mer, telles que Batavia, par exemple.

— Le navire à vapeur la ***Princesse royale***, sorti l'été dernier des chantiers de construction de MM. Wigram et Green, à Blackwall, et appartenant à la compagnie générale de la navigation par la vapeur, a fait hier sa première apparition sur la Tamise, pavoisé des couleurs de toutes les nations, avec le pavillon anglais planant sur le tout. Il a parcouru pendant quelque temps la rivière qu'il a montée et descendue à plusieurs reprises et a été salué par tous les steamers devant lesquels il passait. Son pont était couvert de monde, et sa marche a été trouvée des plus rapides. La ***Princesse royale*** est partie le soir pour l'Écosse, ayant à bord plus de 100 passagers, une cargaison considérable de marchandises. (***Courrier.***)

— La statue colossale de Hermann (Arminius), qui affranchit la Germanie du joug des Romains, ne tardera pas à être érigée. Le modèle en est déjà terminé, et l'exécution en bronze va commencer très incessamment. Voici les dimensions qu'aura ce colossal monument : hauteur de la statue, des pieds jusqu'au cimier du casque, 42 pieds; distance des pieds à la pointe de l'épée, que le héros tient nue et droite, 45 pieds; longueur de l'épée, 22 pieds; hauteur du socle, qui sera en pierre de taille, 90 pieds. Ce monument sera placé sur une éminence de 90 pieds de hauteur située dans la forêt de Teutobourg, près Detmold (capitale de la principauté de Lippe-Detmold), et où l'on suppose qu'a eu lieu la fameuse bataille dans laquelle Arminius a vaincu Varus. La quantité de bronze qui entrera dans la statue sera de 270 à 280 quintaux. On sait que l'auteur, M. Henri Meigensdorff, a fait présent de son modèle à l'Allemagne entière, et que les frais d'exécution en bronze et d'érection ont été couverts par une souscription qui a été faite dans tous les états de la Confédération germanique.

Imprimé par BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron 3, à Paris.

Dimanche 24 Avril 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 17.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—
Les Abonnemens partent des 1er et 16 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger : 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

UN VENGEUR.

En épousant M. Piard, homme du nouveau régime, plébéien courtisan et conseiller d'état au service du gouvernement de juillet, Mlle Isaure de Loiselay, fille d'un vieil émigré gentilhomme et légitimiste, s'était placée dans une de ces positions ambiguës qui, pour échapper à la raillerie du monde, doivent être soutenues par beaucoup d'esprit, de tact et de caractère. Entre un père et un mari divisés d'opinion politique, l'un fort tranchant dans ses doctrines, l'autre très entêté dans ses convictions, la jeune femme s'exposait d'abord à jouer le rôle que remplit Hersilie à l'égard de Romulus et de Tatius. Les soixante lieues qui séparent D** de Paris ôtèrent tout prétexte à la discorde qu'eût peut-être fait éclore une résidence commune, car les gens les plus guerroyans en conversation deviennent très pacifiques dans leurs correspondances ; d'ailleurs un beau-père et un gendre ne s'écrivent guère : cet écueil surmonté, restait un embarras non moins sérieux.

Entre la société où Mlle de Loiselay avait été élevée et celle que fréquentait son mari, coulait un torrent grossi par les flots d'une révolution récente, et dont l'intolérante turbulence rendait impraticable le passage habituel d'une rive à l'autre. Où prendre pied, et de quel côté se fixer? Entre le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin, il fallait opter. Sur dix femmes ayant la liberté du choix, neuf n'eussent pas hésité un instant ; car le monde aristocratique exerce sur l'imagination des débutantes une fascination irrésistible. Isaure eût sans doute obéi, comme la plupart, à l'instinct de la vanité, sans un événement futile qui exerça sur sa conduite une influence décisive.

Quelque temps avant d'épouser le conseiller d'état, elle avait fait part de ce projet à l'une de ses amies de pension, mariée elle-même depuis peu avec l'héritier d'une famille de l'ancienne cour. Dans sa réponse, la nouvelle marquise crut devoir avouer à la future bourgeoise qu'elle regarderait toujours Mlle de Loiselay comme sa plus tendre amie ; mais que pour obéir aux convenances, ces tyrans du cœur, elle se verrait obligée, à son grand regret, de mettre des restrictions à son intimité avec Mme Piard. Cette déclaration, emmiellée de protestations de tendresse, ne changea rien à la détermination d'Isaure, qui avait vingt-sept ans et peu de goût pour l'état de fille majeure ; mais elle fit à son amour-propre une de ces âcres blessures qui laissent après elles un durable ressentiment. Dans son orgueilleuse naïveté, la jeune marquise avait parlé de mésalliance ; Mme Piard comprit la portée de ce mot suranné, mais toujours puissant : menacée d'abandon par une ancienne amie, elle pressentit l'accueil qui l'attendait dans les salons où l'appelait sa naissance, mais dont son mariage lui aliénait d'avance les sympathies. Elle aima mieux rompre sans retour avec l'aristocratie que de s'exposer à son hostilité, ou, ce qui eût été plus cruel, à sa tolérance. De cette résolution dictée par un raffinement d'amour-propre, la jeune femme eut l'art de se faire un mérite ; car c'est le propre des esprits habiles de colorer en vertus leurs faiblesses. En arrivant à Paris, Mme Piard, consultée par son mari sur les visites qu'il convenait de faire, lui répondit tendrement :

— J'irai où vous me conduirez, n'êtes-vous pas mon seigneur et maître?

— Il n'y a plus de seigneur et maître sous le régime de la charte-vérité, répondit le conseiller d'état avec un sourire aimable ; votre famille a des alliances dans le faubourg Saint-Germain, et je trouverai tout simple que vous préfériez ce monde-là au nôtre. Que mes amis reçoivent un accueil poli dans votre salon, voilà tout ce que je vous demande : pour le reste, composez votre société comme il vous plaira ; d'avance je souscris à tout.

— Non, mon ami, reprit Isaure, je n'abuserai pas d'une condescendance que vous regretteriez peut-être un jour. Votre position d'homme politique a ses exigences auxquelles, croyez-le bien, je saurai toujours sacrifier mes sentimens personnels. Le commerce d'un monde hostile au gouvernement pourrait vous attirer des contrariétés qu'il est de mon devoir de prévenir. Je n'ai pas de proches parens dans le faubourg Saint-Germain ; à la rigueur, je peux me dispenser d'y aller, et dussé-je être blâmée, je suis décidée à n'y pas faire de visites, car vos intérêts doivent passer avant mes goûts. Ainsi donc, vos amis seront les miens, votre société sera la mienne. Je n'irai sans vous nulle part, et je vous accompagnerai partout où vous le désirerez, même à la cour.

Ces dernières paroles, imitées du discours de Ruth à Noëmi, charmèrent d'autant plus M. Piard, qu'il avait souvent redouté de trouver dans sa femme l'insubordination hautaine, dot ordinaire d'une demoiselle de qualité mariée à un bourgeois. Le mari s'enorgueillit d'un succès auquel il n'eût osé prétendre et qu'il attribua naïvement à l'amour qu'il avait su inspirer. La conduite de la jeune femme fut universellement approuvée et citée comme un modèle de dévoûment conjugal. Le calcul d'une susceptibilité prévoyante passa pour la résignation d'un esprit sage ; quelques-uns même y découvrirent un héroïsme véritable ; tant aux yeux du monde les sacrifices qui intéressent la vanité semblent d'un accomplissement douloureux!

Il est difficile d'aimer dans les autres les qualités dont on manque soi-même, la privation fût-elle volontaire. Le renard mutilé au piége et détestant les queues de ses confrères, est le type grotesque de l'envie alimentée par le regret. Les caractères les plus impartiaux ne parviennent pas toujours à déraciner un sentiment qui germe en secret dans le limon de toute nature humaine. Après son abdication, Sylla eût impatiemment souffert un dictateur ; dans le monastère de Saint-Just, Charles-Quint médisait des rois qui avaient la faiblesse de préférer une couronne à une tonsure.

Mme Piard n'eut pas plus tôt proclamé son dessein de rompre toute relation avec l'aristocratie, qu'elle se prit pour cette classe d'une aversion qu'aurait à peine motivée une origine plébéienne. Devenue bourgeoise par son mariage, elle adopta les préjugés bourgeois avec la ferveur intolérante qu'apportent les convertis dans la pratique de leur nouvelle religion. Dès lors, l'absurdité des distinctions sociales la révolta ; elle prit en dédain l'illustration fondée sur la naissance, et trouva fort ridicules les ancêtres, quoiqu'elle en eût et des meilleurs! Un écusson peint sur le panneau d'une voiture, un domestique à livrée féodale, la firent sourciller ou rougir de pitié ; mais par dessus toutes choses, les titres des femmes qu'elle avait connues devinrent l'objet de sa mortelle antipathie.

— En France, il n'y a plus de noblesse que le mérite, disait-elle souvent.

— Un titre ne fait cependant pas mal, surtout dans les salons diplomatiques, observait M. Piard, qui depuis quelque temps avait envie de devenir baron.

— Baron ! s'écria la jeune femme lorsqu'elle fut instruite de ce projet, je ne souffrirai pas que vous vous donniez un pareil ridicule.

Isaure craignait le ridicule pour elle-même un peu plus que pour son mari. L'idée de se voir élevée à la dignité de baronne constitutionnelle révolta le sang orgueilleux que lui avait transmis une longue suite de gentilshommes. Remonter à demi lui parut plus mortifiant que d'être descendue. Un officier peut sans humiliation redevenir soldat, mais non pas caporal. La baronnie fut donc frappée d'un veto absolu auquel le conseiller d'état dut se soumettre, quoique son amour-propre en souffrît.

— Je me ferai nommer commandeur de la Légion-d'Honneur, pensa-t-il pour se consoler. Mais, en vérité, je ne comprends pas Mme Piard : une fille de qualité élevée au Sacré-Cœur! elle devient démocrate à faire frémir !

Douée d'un esprit vulgaire, Isaure eût infailliblement justifié la crainte de son mari en tombant dans les puérilités de ce radicalisme de boudoir, refuge accoutumé des femmes qui ont plus d'orgueil que de considération; la rectitude de son jugement la préserva d'un pareil ridicule. Les déclamations sur le progrès social, l'affranchissement de son sexe et la moralité du divorce ne lui inspirèrent que le froid dédain par lequel les intelligences pratiques accueillent les théories creuses et inapplicables. Elle n'admit donc dans sa société ni bas-bleus ni bonnets rouges. Au lieu d'épancher maladroitement l'envie dont son cœur était dévoré, elle étouffa tout murmure et chercha le remède qu'elle eut bientôt trouvé. Un agriculteur habile fertilise les champs les plus ingrats, en choisissant le grain selon la terre. Mme Piard appliqua cette méthode à sa position personnelle. Forcée de renoncer à la moisson dorée des priviléges aristocratiques, elle n'eut garde de proclamer ses regrets en laissant sa vie en friche. Le sol de son mariage se trouvait stérile pour la vanité ; elle y sema l'ambition, graine vivace qui pousse vite et partout.

— On naît gentilhomme, mais on devient empereur, se dit-elle; M. Piard n'a pas d'aïeux, il est vrai, mais il a du crédit, ce qui, après tout, vaut mieux qu'une illustration vaine. Aujourd'hui conseiller d'état, demain il peut être ministre, et la femme d'un ministre ne voit au-dessus d'elle que la reine.

Sœurs jumelles, la vanité et l'ambition procèdent différemment : la première monte sur des échasses, la seconde s'appuie sur une béquille ; car l'une convoite la grandeur dont l'apparence suffit à l'autre. Mme Piard, ambitieuse de parti pris, adopta les mœurs de sa passion nouvelle. A l'instar de Sixte-Quint, elle se vieillit, artifice qui doit plus coûter à une femme qu'à un prêtre. Laissant aux êtres frivoles les soucis de la coquetterie, les prétentions au bel esprit, les méditations sur la toilette, et toutes les futiles faveurs qu'impose la mode à ses favorites, elle régla ses habitudes avec une intelligente prévoyance, selon le but qu'elle désirait atteindre. Elle proscrivit donc le luxe éclatant et le caprice pittoresque, également incompatibles avec une dignité sévère ; elle n'eut ni meubles de Boule, ni boudoir à la Pompadour, ni chinoiseries, ni statuettes, ni serre chaude, ni oratoire gothique, ni chasseur empanaché, ni groom en veste de satin. Deux domestiques bourgeoisement vêtus et de tournure discrète composèrent toute la partie masculine de sa maison, et elle se contenta d'une seule voiture de couleur sombre. On eût dit l'équipage d'une douairière retirée du monde; c'était celui d'une femme marchant à l'assaut du pouvoir.

A son entrée dans la société un peu mélangée où elle devait vivre désormais, Mme Piard montra une assurance de conduite qui rendit superflus les conseils de son mari. Dans le choix de ses liaisons, elle consulta l'utilité et non l'agrément. Les beautés en vogue et les hommes à la mode, ces fleurs à haute tige devant qui s'ébahit la plèbe des salons, ne lui inspirèrent qu'une curiosité mêlée d'antipathie qu'elle dissimula sous une affectation d'indifférence. Loin de briguer elle-même les succès qu'eussent justifiés les agrémens de sa figure, elle s'enveloppa d'une réserve taxée de fierté par les uns, de pruderie par les autres, et sous ce double aspect, avantageuse, car si la familiarité engendre le mépris, la réserve impose la considération.

Dès son début, Mme Piard passa pour un cœur insensible et pour un esprit profond; renom féminin superbe autant que rare ! Sans gaucherie, sans humiliation, sans empressement même, elle parvint à se rapprocher des trois ou quatre femmes politiques dont Paris peut encore se glorifier; astres qui sous la Fronde ou le Directoire eussent brillé d'un plus vif éclat, et que menace d'une éclipse totale la virilité fort peu chevaleresque du système représentatif. Dans ce tourbillon de grandes intrigues et de petites affaires, la femme du conseiller d'état trouva son élément naturel. On la vit d'abord, modeste et assidue, graviter autour des planètes suzeraines qui, en l'admettant à leur suite, lui frayèrent le chemin ; peu à peu son orbe particulier, à son tour, attira des satellites subalternes ; car le crédit possède la vertu communicative de l'aimant, et se frotter à la puissance, c'est déjà en acquérir. Comparse chez la princesse de ***, confidente de ***, Mme Piard put bientôt jouer le rôle de reine sur un théâtre moins élevé. Son salon, qu'elle prit l'habitude d'ouvrir tous les jours, de quatre à six heures, vit affluer des courtisans aussi empressés qu'elle l'était elle-même en plus haut lieu. Ainsi, tout à la fois protégée et protectrice, elle marchait d'un pas rapide à son but, sans s'en écarter jamais. Déjà elle avait surpassé les espérances qu'avait fondées sur elle son mari. M. Piard avait renoncé au célibat parce qu'il n'y a pas d'homme politique sans salon et pas de salon sans femme. Un an à peine écoulé, il vit des magistrats, des députés, des pairs, des membres du corps diplomatique, des ministres même prendre le chemin de sa maison, y revenir, s'y plaire et former enfin autour d'Isaure une coterie de plus en plus compacte et importante; il comprit alors la valeur du trésor qui lui était échu en partage, et son ambition personnelle puisa dans celle de sa femme un aliment nouveau.

— C'est Mme Roland, plus les manières distinguées et les principes religieux, se dit-il en se caressant le menton : avec une pareille alliée je dois arriver à tout ..., d'autant plus que la rusticité du bonhomme Rolland n'est point mon fait. Le temps du paysan du Danube est passé.

Le conseiller d'état fixa un regard complaisant sur ses souliers, dont l'éclatant vernis eût scandalisé l'ancien ministre de Louis XVI, puis il se demanda, le cas échéant d'un changement de ministère, quel portefeuille lui pourrait convenir : la justice, l'instruction publique ou les finances. Réflexion faite, il trouva que tous lui convenaient, et qu'il convenait à tous. Quant aux départemens politiques, tels que l'intérieur et les affaires étrangères : — On verra plus tard, se dit-il ; bien fort qui sait attendre. Pitt a dû à sa patience la moitié de ses succès.

Tandis que M. Piard rêvait portefeuilles, sa femme poursuivait avec une infatigable persévérance l'œuvre qu'elle avait si adroitement commencée. L'hirondelle construisant son gîte brin à brin, n'y apporte pas plus de soin qu'elle n'en mit à consolider le nid où couvait son ambition. Elle fréquenta peu de femmes, soit qu'elle les trouvât inutiles et peut-être dangereuses, soit qu'une société frivole n'eût aucun attrait pour son esprit sérieux. Les poètes, les artistes, les romanciers, si recherchés des maîtresses de maison, ne jouirent d'aucune prérogative dont ils pussent abuser. Elle les reçut sans les rechercher, car son plan invariable était de donner à son salon une physionomie politique qu'eût nécessairement altéré le coloris littéraire. En revanche, les hommes attachés aux affaires furent accueillis par elle avec empressement, en attendant qu'elle les utilisât ; elle fut aimable pour tous, même pour les petits qui pouvaient grandir. Les ennuyeux enfin eurent aussi part à son sourire; elle savait que ces gens-là sont toujours ceux qui font le mieux leur chemin.

Mme Piard prit peu à peu sur les personnages importans de son cercle habituel l'ascendant que refusent rarement à une femme jeune, jolie, spirituelle et adroite, les hommes attelés au timon de l'état. Elle essaya prudemment cette puissance avant de l'exercer. Un bureau de timbre accordé sur sa recommandation à une veuve intéressante dont elle se souciait fort peu, fut le premier grain d'un chapelet de faveurs qui se trouva bientôt aussi garni que le rosaire d'une dévote. Sûre alors de son influence, elle ne laissa échapper aucune occasion d'en faire usage : places administratives, promotions militaires, avancement judiciaire, tout se trouva de son ressort. Son crédit, en un mot, devint une chose reconnue et désormais hors de discussion.

— On ne peut rien lui refuser!

Cette phrase acquit l'autorité d'un axiôme dans la sphère où vivait la femme du conseiller d'état.

Telle était la position exceptionnelle qu'à force d'esprit, de volonté et de persévérance, était parvenue à se créer Mme Piard, espèce de ministre en cornette et non responsable, au moment où M. Victor Deslandes, jeune substitut du procureur du roi près le tribunal de D***, arriva à Paris.

Lorsque Victor Deslandes entra dans le salon de Mme Piard, trois personnages remarquables par leur diversité s'y trouvaient avec elle; un député du centre gauche, habitué à s'indemniser dans le monde du silence qu'il gardait à la chambre; un vieillard à moustaches, décoré d'un ruban bleu et noir ; enfin un jeune homme bien cravaté, fruyamment éperonné et ganté de jaune, qui lui même avait mérité la croix d'honneur dans les bureaux de la garde nationale. Le premier dissertait, le second écoutait, le troisième lorgnait la maîtresse du logis qui, sans paraître remarquer cette contemplation ni prêter grande attention au discoureur, feuilletait négligemment un pamphlet de M. de Cormenin. Quoiqu'il ne fût pas cinq heures, Mme Piard portait une robe noire de satin broché, erreur de toilette commune aux femmes politiques, pour qui les graces du négligé n'existent pas, et qui dans leur propre salon semblent toujours être en visite. A la vue du jeune provincial qui s'avançait pour la saluer, elle quitta le couteau de nacre dont elle se servait pour couper les feuillets de la brochure, et approcha d'un de ses yeux un petit lorgnon d'écaille. Deslandes subit cet examen sans se décontenancer, s'inclina d'assez bonne grace et tira de sa poche sa lettre de recommandation.

— Madame, dit-il, je suis arrivé de D*** il y a quelques heures seulement; je n'ai pas voulu attendre jusqu'à demain pour vous apporter des nouvelles de M. de Loiselay.

— Une lettre de mon père, interrompit Mme Piard empressée de déployer sa sensibilité filiale. Vous permettez, messieurs, n'est-ce pas? Il y a quinze jours que mon père ne m'a écrit.

Elle montra un siége au substitut, décacheta l'épître paternelle, et la lut d'un bout à l'autre. Reportant ensuite les yeux sur le jeune homme qui lui était recommandé, elle l'examina de nouveau, mais sans lorgnon, cette fois. Dans l'exercice de son crédit, Mme Piard s'était prescrit des principes dont elle ne se départait pas. Elle n'accordait jamais sa protection à un homme à moins qu'il ne fût jeune, élégant et bien élevé. Il n'y avait dans ce système aucune arrière-pensée dont pût s'égayer la médisance.

La race solliciteuse étant innombrable, préférer les candidats grossiers, ineptes, ridicules ou surannés, eût été un trait de mauvais goût plus que de bonté d'ame ; car, après tout, le protectorat n'est pas de la charité. Isaure mettait donc dans le choix de ses protégés le purisme que montre une femme à la mode à l'égard de ses danseurs. Malgré la coupe arriérée de son habit, le malheureux choix de ses gants vert-bronze, et les feux d'une épingle de diamant qui transperçait magnifiquement le jabot de sa

chemise, Deslandes sortit à son avantage de l'examen auquel il se trouvait soumis sans s'en douter. On lui trouva l'air provincial, mais la physionomie agréable, l'œil expressif, la taille dégagée, les dents blanches, en un mot l'étoffe d'un cavalier à qui l'on pouvait s'intéresser. L'extérieur approuvé, restait à éprouver le moral. En pareil cas, la protectrice n'était jamais embarrassée : le premier incident venu lui servait de pierre de touche; s'il ne se présentait pas sur-le-champ, elle le faisait naître, l'appliquait à son épreuve, et elle ne revenait jamais sur son arrêt.

Après quelques questions sur M. de Loiselay et les personnes de sa connaissance qu'elle avait laissées à D***, Mme Piard rendit la conversation générale, en s'adressant au jeune homme à ruban rouge :

— A propos, lui dit-elle, avez-vous placé tous vos billets de bal?

— Oui, madame, répondit l'officier d'état-major, en souriant agréablement; et même si vous voulez encore m'en remettre deux, j'en trouverai l'emploi.

Mme Piard prit sur une petite table placée près d'elle un paquet de billets; les uns verts, les autres roses.

— Colonel Dniefkserski, dit-elle en les montrant au vieillard, vous voyez que nous n'oublions pas vos héroïques compatriotes. Notre bal aura, j'espère, pour résultat le soulagement de plus d'une noble infortune. Selon toute apparence, il sera plus nombreux encore que celui de l'hiver dernier; pour ma part, depuis avant-hier seulement, j'ai placé plus de cent billets.

Le réfugié polonais s'inclina en silence; eût-il voulu répondre, le député du centre gauche ne lui en aurait pas laissé le temps.

— La Pologne est la France du Nord, s'écria ce dernier d'un ton pathétique; le système qui l'a laissée succomber sous les coups de l'autocrate ne se lavera pas de cette honte. Que fallait-il pour la sauver, cent mille hommes sur le Rhin, pas davantage. Mais vienne un ministère vraiment patriote, on verra la nationalité polonaise renaître de ses cendres. Pour moi, c'est là une question sacrée. Certes, j'ai l'habitude d'éplucher le budget et de ne pas jeter par les fenêtres l'argent des contribuables. Eh bien! qu'on me demande cent millions pour la Pologne, je les vote demain.

— En ce cas, vous m'allez donner vingt francs pour notre souscription, interrompit Isaure en présentant au député un des billets verts.

— Est-ce qu'on danse à mon âge? répliqua l'élu de la nation sans avancer la main; avec mes cheveux gris, je serais ridicule dans un quadrille : la place de la beauté est au bal, celle du député à la chambre.

— Et celle de l'argent dans la poche, ajouta d'un air railleur l'officier d'état-major, qui prit en même temps dans sa bourse deux pièces d'or, les posa sur la table d'une manière délicate, et reçut en échange deux des billets pour lesquels le député manifestait si peu de goût.

— Et vous, monsieur, avez-vous aussi des cheveux gris? demanda Mme Piard, qui se pinça les lèvres en regardant Deslandes d'un air scrutateur.

Sans être observateur, le substitut était doué d'une intelligence aiguisée par l'envie de réussir. Décidé à complaire à celle qu'il regardait déjà comme sa protectrice, il n'eut garde d'en laisser échapper l'occasion. Sa vanité, d'ailleurs, piquée du sourire ironique qu'il vit errer sur les lèvres de l'officier d'état-major, eût suffi pour lui inspirer un acte de munificence, quand bien même son intérêt bien entendu ne le lui eût pas conseillé.

— Madame, répondit-il, j'ai à Paris plusieurs amis qui seront sans doute heureux comme moi de prendre part à une action honorable et en même temps à un plaisir de bonne compagnie. Oserai-je vous prier de m'agréer pour débiteur jusqu'à ce soir en me confiant une dixaine de ces billets ?

Il sait vivre, pensa Mme Piard; il s'exprime en bons termes, et il ne lui manque qu'un tailleur pour être tout à fait présentable.

Deslandes avait compris que tirer de sa poche son portefeuille rempli de billets de banque, en poser un sur la table, et attendre qu'on lui rendît son reste, serait une chose aussi ridicule qu'avait été naturelle l'action du jeune homme au ruban rouge; d'ailleurs le court délai qu'il demanda en souriant lui offrait l'occasion d'écrire une lettre, dans laquelle il se promit de déployer plus d'esprit qu'il ne lui était possible d'en montrer dans une première visite.

Grace à la Pologne, l'ambitieux substitut obtint un premier succès dont l'avertit le sourire affable qui vint animer la froide physionomie d'Isaure. Ce sourire, il est vrai, lui coûtait deux cents francs; mais en se rappelant les instructions de M. de Loiselay, il ne le trouva pas trop chèrement payé.

— C'est de l'argent placé à gros intérêts, se dit-il en serrant les billets de bal dans sa poche. Je vois qu'elle me sait gré de ma galanterie : et puis Blondeau qui connaît tout Paris me débarrassera de cette cargaison.

La porte du salon s'étant ouverte en ce moment, livra passage à un homme d'une cinquantaine d'années, de taille médiocre et replète, dont les joues colorées et rebondies contrastaient avec les innombrables fils d'argent mêlés à ses cheveux primitivement bruns, et qu'il portait fort courts afin d'amortir l'éclat patriarcal de cet alliage. Ce frais grison était vêtu d'un costume noir que recouvrait une longue redingote de couleur claire. Il tenait serré sous le bras gauche un portefeuille de maroquin violet à fermoir d'argent, et la rosette d'officier de la Légion-d'Honneur se trouvait répétée aux boutonnières de son double vêtement. A son aspect chacun se leva, à l'exception de la maîtresse du logis; il s'approcha de la cheminée, donna la main au député, salua familièrement le colonel polonais, fronça imperceptiblement le sourcil à la vue de l'officier d'état-major, et arrêtant enfin les yeux sur le substitut, il le regarda en dessous d'un air qui semblait dire : — Et toi, qui es-tu?

— Mon ami, dit Mme Piard en s'adressant au nouveau-venu, voilà M. Deslandes de D..., qui a l'obligeance de m'apporter une lettre de mon père.

Le conseiller d'état répondit par une légère inclination de la tête au salut que lui adressait le jeune provincial, et reprenant aussitôt le maintien gourmé qui semblait lui être habituel :

— Comment se porte M. de Loiselay? demanda-t-il avec un sourire moqueur; aime-t-il encore les échecs? attend-il toujours le retour de Henri V?

— M. de Loiselay est constant dans ses goûts comme dans ses regrets, répondit Deslandes, à qui les manières impériales du conseiller d'état déplurent de prime abord.

La conversation devint générale. Au bout de quelques instans, le député et l'officier d'état-major se retirèrent. Le vieux Polonais les imita bientôt, et Deslandes resta seul avec les maîtres de la maison.

— Mon père, monsieur, lui dit alors Mme Piard, m'écrit que les délices de ma ville natale n'ont pas réussi à vous y fixer.

— Il y a trois ans, ma conduite eût été sans excuse, répondit le substitut en faisant allusion à l'époque où Isaure demeurait encore sous le toit paternel.

— Ce n'est pas un reproche que je vous adresse, reprit la jeune femme. D... est réellement plus ennuyeux qu'il n'est permis à une petite ville de l'être, et je comprends l'esprit d'émigration qui semble se propager parmi ses habitans. Comptez-vous rester à Paris?

— Je le désire plus que je n'ose l'espérer, reprit Deslandes d'un ton modeste.

— Il faut toujours espérer ce qu'on désire, dit Isaure avec un sourire encourageant.

— J'espèrerai donc, madame, puisque vous n'y voyez pas trop de présomption.

— Pour réussir il faut faire plus encore.

— Que faut-il faire? madame, demanda le substitut.

— Travailler à ce qu'on espère, dit Mme Piard d'un ton sentencieux.

Un message de la duchesse de *** interrompit ce dialogue. Le cas était urgent et la matière grave. Il s'agissait d'une sous-préfecture sollicitée concurremment par les deux amies. Pour la première fois, Mme Piard s'affranchissant d'un patronage qui pesait à sa vanité, avait osé contrecarrer, dans une intrigue, sa supérieure politique. Réprimandée pour cette témérité, menacée d'une disgrace par l'altère grande dame dont le billet semblait écrit par la plume de Beaumarchais, la femme du conseiller d'état reconnut en frémissant de courroux qu'il fallait se soumettre sous peine d'ébranler son crédit encore mal assuré.

— La partie est trop forte, se dit-elle en froissant dans sa main la lettre de la duchesse; son impertinence va triompher. Eh bien! qu'elle triomphe! plus tard peut-être elle saura qu'on ne m'offense pas impunément.

En ce moment Deslandes n'existait plus pour la femme orgueilleuse qui, un instant auparavant, semblait disposée à l'écouter avec complaisance; absorbée dans la petite humiliation qu'il lui faillait subir, elle se retira dans son parloir afin d'écrire à la duchesse, et répondit d'un air distrait au salut du jeune provincial, un peu déconcerté de cette sortie imprévue.

Seul avec le maître du logis, qui jusqu'alors avait affecté de ne prendre aucune part à la conversation, et était resté assis sur un fauteuil dans une attitude magistrale, Victor Deslandes éprouva un embarras involontaire qu'il s'efforça de surmonter.

Se retirer immédiatement eût été maladroit, garder le silence en face d'un homme qui semblait avoir fait serment de ne pas le rompre lui-même devenait ridicule; à tout prix il fallait parler. Secrètement blessé du froid accueil dont il se voyait l'objet et de la morgue mêlée d'ennui qu'exprimait la physionomie de son hôte, le substitut invoqua la dissimulation, patronne des ambitieux. Il sourit par manière d'exorde tandis qu'il se creusait la cervelle pour trouver un objet de conversation. Quelques tableaux dont le salon était décoré lui donnèrent enfin le premier mot qu'il cherchait.

— Monsieur de Loiselay, dit-il d'un ton insinuant, a dans son cabinet plusieurs toiles flamandes dont il fait grand cas; mais je ne lui conseillerais pas de les exposer ici. Voilà deux ou trois morceaux dont le voisinage leur pourrait faire tort. Cette adoration des Mages, entre autres, est tout à fait dans le style de l'école vénitienne.

En louant de la sorte une œuvre plus que médiocre, Deslandes croyait avoir atteint les dernières limites de la flatterie décente; il reconnut aussitôt son erreur.

— Il est assez naturel qu'un Giorgione rappelle le style de l'école vénitienne, répondit M. Piard avec une sorte de ricanement.

— Ce plat d'épinards, un Giorgione! pensa Deslandes qui, s'approchant du tableau, le considéra quelque temps avec une avidité affectée et parut passer par degré du recueillement à l'admiration.

— J'étais à contre jour et je ne l'avais pas bien vu, dit-il enfin en se retournant vers le conseiller; maintenant je reconnais la touche du maître; cela est signé Giorgione à chaque coup de pinceau.

— C'est tout bonnement un chef-d'œuvre, dit M. Piard; cette Sainte-Famille est de Sébastien del Piombo, ce Paysage du Gaspre; ces Noces de Thétis sont attribuées à l'Espagnolet, mais je les crois de Luc Giordano

... llait dans le pastiche et qui aura voulu imiter la manière de son ... maître. Voici un saint Etienne d'Annibal Carrache. Il n'y a pas ... seul morceau qui ne vaille à lui seul tous les prétendus Van Oest ... les Terburg apocryphes de M. de Loiselay, lequel, entre nous, n'a ... croûtes.

— ... beau-père, tel gendre, pensa le provincial, qui toutefois s'abs... manifester aucun doute sur l'authenticité des tableaux signalés à ... admiration. Il se laissa conduire successivement devant chacun d'eux : ... que se disant tout bas qu'il n'était qu'un servile flatteur, il loua ... s'extasia sans réserve et ne se permit qu'une seule observation cri... ce fut au sujet de la Sainte-Famille attribuée à Sébastien del Piombo ... laquelle il prétendit reconnaître la manière de Michel-Ange. Cette ... ure fit éclore sur les lèvres du propriétaire un sourire plein d'a...

— Un Michel-Ange, quand le Musée n'en possède pas un seul! ce se... magnifique! s'écria-t-il; cependant votre opinion n'a rien d'inad... ble. Je n'aurais jamais supposé qu'il pût venir de D*** une personne ... le de raisonner peinture comme vous faites. Vous êtes artiste, ... eur?

Malgré son amour pour les beaux-arts, Deslandes ne fut que médiocre... flatté de cette supposition.

— Je m'occupe, il est vrai, de peinture à mes momens perdus, répon... il; mais je n'ai aucun droit au titre d'artiste. Je suis dans la magis... trature.

— Juge? demanda M. Piard d'un ton bref.

— Substitut du procureur du roi.

— Comment alors, aussi près des vacances de Pâques, vous absentez-vous de votre tribunal?

— C'est le premier congé que j'aie sollicité, et j'espère qu'il sera le dernier : j'ai dessein de donner ma démission.

Deslandes, pour qui l'entretien devenait fort intéressant, chercha dans les yeux de son interlocuteur l'effet produit par ce mot démission qui paraît presque toujours monstrueux à un homme en place. Le conseiller d'état ne sourcilla pas.

— Vous voulez vivre de vos rentes, dit-il froidement; c'est un parti fort sage : heureux qui peut le prendre et y rester fidèle! Un joug, fût-il d'or, est lourd à porter. J'en sais quelque chose. Il n'est pas de jour où je ne m'écrie avec le poète :

> *O rus, quandò ego te aspiciam, quandòque licebit*
> *Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis,*
> *Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?*

Les hommes qui, aux affaires sérieuses dont ils sont occupés, mêlent quelques prétentions littéraires, se croient en général obligés d'afficher une belle passion pour Horace. C'est leur poète, s'il faut les croire, comme Tacite est leur historien. Conformément à cet usage sanctionné naguère par une autorité royale, M. Piard s'était muni la mémoire d'une centaine de vers du poète latin, dont il embellissait volontiers sa conversation, pour peu que l'à-propos s'y trouvât; quelquefois même, comme en ce moment, il s'en passait.

— Je me suis mal exprimé, observa Deslandes; ma fortune ne me permet pas l'heureux loisir qu'enviait Horace. Si je me décide à donner ma démission, c'est dans l'espoir d'embrasser une nouvelle carrière plus conforme à mes goûts. Les travaux judiciaires, du moins dans les degrés inférieurs, offrent une aridité qui me rebute malgré moi; il me semble, peut-être me fais-je illusion, que je dois trouver à Paris le moyen de mieux appliquer mon zèle et l'acquis que je puis avoir. M. de Loiselay, à qui j'ai fait part de mes projets et qui veut bien m'y encourager, m'a fait espérer, monsieur, que dans la démarche que j'entreprends, vous ne me refuserez pas votre appui.

Tandis que le substitut parlait d'une voix douce en choisissant chaque expression avec autant de soin que s'il eût été à l'audience, la figure du conseiller d'état se rembrunissait par degrés. Il n'est pas inutile d'expliquer la cause de ce changement.

Depuis quelque temps, M. et Mme Piard avaient cessé de s'accorder sur la ligne de conduite adoptée par la jeune femme.

— A force de mettre votre crédit au service du premier venu, disait le mari, vous l'userez si bien qu'il n'en restera plus pour nous. Vous faites ... préfets, des évêques même, et moi j'éprouve des difficultés insurmon... pour passer du comité du contentieux à celui de la justice où cepen... il est nécessaire que j'arrive si je veux sérieusement prendre pied ... politique. Je suis sûr qu'en bureaux de tabac, demi-bourses, juges ... et gardes-champêtres, vous avez déjà obtenu la monnaie d'un mi... Et quel ministère? le mien peut-être, que vous laissez manger en ... par ce tas d'affamés dont je vous vois toujours entourée.

A cela, Mme Piard répondait sentencieusement que le crédit ressemble ... santé qui se fortifie par l'exercice, loin d'en souffrir; et qu'obtenir ... n'est qu'un droit pour redemander. Forcé de se soumettre à cette maxime ... être convaincu de sa justesse, le conseiller avait voué aux solliciteurs ... il voyait pulluler autour de sa femme la haine que porte un campa... aux lièvres qui dévastent son jardin. Chaque figure nouvelle qu'il ... trouvait dans son salon lui causait un accès de mauvaise humeur que ... réprimait pas toujours le savoir-vivre. A ce titre, Deslandes lui avait ... fait éprouver une impression désagréable en partie dissipée pendant ... en des tableaux, mais que réveillèrent plus vive les dernières paroles du jeune substitut. Après les avoir écoutées d'un air glacial, M. Piard s'adossa contre la cheminée, se croisa les mains derrière le dos, et prenant la parole d'une voix posée :

— Monsieur, dit-il à Deslandes, je me permettrai quelques observations sur ce que vous venez de me dire. En vous approuvant dans le dessein d'abandonner votre état pour en embrasser un nouveau, monsieur de Loiselay a montré, selon moi, peu de prudence. Cela ne me surprend pas; car mon beau-père appartient à une classe qui n'a jamais brillé par son intelligence des choses et des hommes. Je dois rectifier les idées que vous avez pu puiser à son école. De tous les services que je voudrais vous rendre, ce ne sera pas le moins fructueux, si vous y avez égard. Vous trouvez arides les travaux judiciaires! Mais quelle carrière est jonchée de roses, à son entrée surtout? Voyez l'état militaire, les administrations, le barreau, la médecine, la littérature : partout existe pour les débutans un surnumérariat au moins aussi pénible que le vôtre. Est-ce à dire qu'au premier moment de fatigue il faille se décourager? que, pour obéir à un capricieux ennui, le militaire doive se faire avocat, ou le médecin homme de lettres? Non, monsieur, non! Il est dans la nature de l'homme d'être mécontent de sa position et d'envier celle de son voisin :

> *O fortunatos nimium, sua si bona norint,*
> *Agricolas!*

a dit le poète. En France, surtout, cette triste manie est arrivée à l'état de fléau. En ce moment la société est en proie à un mal qui à lui seul finira par annuler les améliorations dues au triomphe des principes démocratiques dont il est l'annexe déplorable; ce mal, c'est cette ambition effrénée qui a pénétré dans toutes les classes, où elle excite une fermentation continuelle et sans résultat. Aujourd'hui, avant d'être sorti du collège, on demande une place. Paris est inondé de jeunes gens qui veulent être préfets ou secrétaires d'ambassade; les plus modestes prétendent être maîtres des requêtes de plein saut. Cela est insensé, monsieur, et je n'ai pas besoin, je pense, de vous démontrer toute l'absurdité de ces prétentions qui n'ont pour fondement que la vanité et l'insuffisance. Quant à vous, qui êtes dans une catégorie toute différente, puisque vous exercez un emploi honorable, croyez-moi, renoncez à un projet dont vous ne recueillerez probablement que mécomptes et déceptions. Au lieu de courir les chances du triste rôle de solliciteur, retournez à votre tribunal, surmontez des dégoûts dont fait triompher toujours l'habitude de l'étude, travaillez, remplissez vos devoirs, non seulement avec régularité, mais avec ardeur; distinguez-vous, en un mot. Pour parvenir, voilà le plus infaillible moyen, n'en déplaise à M. de Loiselay.

M. Piard accompagna ces dernières paroles d'un de ces petits saluts par lesquels les puissans de la terre marquent la fin des audiences qu'ils ont daigné accorder. Voyant que le substitut, étourdi d'une harangue qui ruinait d'un seul coup tous ses châteaux en Espagne, ne faisait mine ni de répondre ni de sortir, il le salua de nouveau d'une manière encore plus significative, reprit sur la table le portefeuille qu'il y avait posé, et se glissa jusqu'à une porte par où il disparut.

— Arrogant comme un parvenu, déclamateur comme un académicien, rustre comme un palefrenier! se dit Deslandes en sortant de chez M. Piard. Et moi qui ai eu la bassesse d'admirer les enseignes qu'il veut faire passer pour tableaux de maîtres! Par Michel-Ange, je suis indigne de jamais toucher un pinceau! Sans doute ses raisonnemens ne manquent pas de justesse, et en thèse générale les conseils qu'il m'a donnés peuvent être bons. Mais en quoi me sont-ils applicables? Je suis assez grand, je crois, pour savoir me conduire. J'ai besoin d'appui et non de sermon! Il est amusant avec ses citations d'Horace! je parierais qu'il n'est pas en état de traduire le *de Viris illustribus*. Bah! pourquoi me chagrinerais-je? Si je n'ai pas le bonheur de lui plaire, sa femme aura peut-être le goût moins difficile. Elle est fort bien, cette femme-là. L'air noble, le regard perçant, la repartie vive; je ne suis pas étonné du crédit qu'on lui attribue. Quoique je ne sois resté près d'elle qu'une heure au plus, je me sens presque subjugué. Il faut toujours espérer ce qu'on désire, et travailler à ce qu'on espère. Le conseil est bon et je le suivrai. Dès demain, en lui envoyant ses 200 fr., j'entre en correspondance avec elle. Je lui écrirai un billet qui lui prouvera que, quoique j'arrive de province, je ne suis ni un sot ni un mal appris. Puisque l'illustre M. Piard me trouve indigne de ses bonnes grâces, il faut bien que je m'adresse à sa femme. Tant pis pour lui!

A demi consolé de son échec par l'espoir de le réparer, Deslandes alla au Palais-Royal et se fourvoya dans le restaurant de Véfour, selon l'usage des provinciaux, qui mettent un certain amour-propre à dîner le plus près possible de chez Véry. L'heure du spectacle approchant, il se rendit à l'Opéra, où *Guillaume Tell* dissipa comme par enchantement les derniers nuages de son esprit. Electrisé par la musique dont il était sevré depuis si long-temps, ébloui du coup-d'œil de la salle, où se pressait une multitude de femmes richement parées, la plupart par le luxe, quelques-unes par la nature, et dont l'aspect semblait vouloir le dédommager en une seule fois de l'autre abstinence qu'il avait soufferte, le substitut sentit courir dans ses veines un sang plus chaud et plus énergique. Les belles notes de Duprez lui vibraient dans le cerveau et dans la poitrine comme le son de la trompette qui appelle le soldat au combat. Chez les êtres organisés musicalement, la réaction de l'impression sur la pensée est immédiate et puissante.

A la fin du troisième acte, Deslandes, dont l'exaltation suivait la progression ascendante de la voix du chanteur, se crut un moment de force à porter le monde sur ses épaules. Les prétentions qu'il se fût à peine avouées quelques heures auparavant partirent d'une explosion soudaine,

et s'il est permis de parler ainsi, son ambition, qui jusqu'alors n'avait chanté qu'à demi-voix, se mit à l'unisson d'Arnold et donna aussi l'*ut* de poitrine.

— Oui, la volonté est tout, se dit-il, en sortant du parterre où il s'était économiquement placé... *Suivez-moi, suivez-moi!*... Et je sens dans ma tête une énergie capable de briser tous les obstacles! *Arrachons Guillaume.* Quelle magnifique voix il a, ce Duprez! Cela seul valait le voyage. . Et j'arrive au conseil d'état, et ce fat de Piard en sèchera de dépit!... *Amis, amis, secondez ma vaillance!* ..

Ainsi ruminant et chantonnant, il entra dans le foyer, où il ne tarda pas à rencontrer Blondeau, dont il avait déjà pu admirer les gants jaunes, les manchettes, la lorgnette, le jonc à pomme d'or, le gilet de velours grenat, les moustaches circonflexes et le toupet frisé, au second rang d'une des loges de l'avant-scène. Depuis le déjeuner, Blondeau avait mis le temps à profit. Payer ses dettes les plus criardes, masquer le délabrement d'une partie de son logis, faire disparaître Mme Tavernier, la providence de ses mauvais jours, se pourvoir d'un cabriolet et d'un domestique de louage, ne lui demanda que quelques heures. Sa misère ainsi déblayée, il travailla sans retard au replâtrage de sa gloire. Ses amis, qui depuis quelques jours le croyaient logé dans la rue de Clichy ou au fond des filets de Saint-Cloud, sans s'en inquiéter autrement, le virent triomphalement reparaître au Café de Paris et au foyer de l'Opéra.

Il fut certain pour tous, que momentanément éclipsée, l'étoile de Blondeau de Gastan n'avait pas encore filé vers les noirs abîmes où vont se perdre chaque jour tant d'astres éphémères.

L'ami du substitut reprit donc son rang dans la cohorte des hommes d'habits. Fièrement campé au milieu d'un groupe d'Artabans de son espèce, il y débitait des sornettes à haute et intelligible voix, lorsque Deslandes vint lui frapper sur l'épaule. En tout autre circonstance, M. de Gastan eût fort mal pris cette familiarité, et ne se fût nullement gêné pour renier un homme qui au ridicule d'un costume hors de mode joignait le tort non moins grave d'arriver au foyer par l'escalier du parterre; mais les 20,000 francs du portefeuille avaient porté son amitié jusqu'à la tendresse. Ce fut donc avec empressement qu'il prit le bras du substitut, et descendit l'escalier avec lui, au risque d'être raillé de ses élégans amis en se laissant voir en si bourgeoise compagnie.

— Quel opéra que *Guillaume Tell*, et quel chanteur que Duprez! lui dit Deslandes dont l'enthousiasme n'était pas encore refroidi.

— Duprez se fatigue et *Guillaume Tell* est un peu vieux, répondit Blondeau qui, selon une coutume assez répandue, croyait faire preuve de supériorité en n'admirant jamais rien.

Les deux amis montèrent dans le cabriolet de louage qui avait pris la file de l'Opéra.

— Tu ne m'as pas dit où tu voulais me mener, reprit alors le substitut. Est-ce par hasard chez ta duchesse de San-Severino? J'aimerais mieux différer ma présentation jusqu'à ce que j'aie rendu visite à mon tailleur.

La duchesse de San-Severino était un de ces êtres de raison qui éclosent souvent de l'imagination des hommes à bonnes fortunes, soleils d'artifice destinés à éblouir et à s'éteindre. Blondeau l'avait créée pour se rehausser lui-même dans l'esprit de son ami de province et le rendre plus accommodant au sujet de l'emprunt auquel il avait recours. Utile jusqu'alors, la duchesse en ce moment devenait incommode; celui qui l'avait mise au monde se crut en droit de l'en ôter puisqu'elle l'y gênait.

— Tu me poignardes sans t'en douter, répondit-il en soupirant; ma pauvre Cornélia...

— Elle est malade? demanda le substitut.

— Morte! dit Blondeau d'une voix lugubre.

— Morte!... si vite!... s'écria Deslandes avec un étonnement mêlé de compassion.

— Une fièvre cérébrale... morte en trois jours... et je n'ai pu recueillir son dernier soupir! Ne m'en parle plus, son nom me fait mal. Voilà la vie, mon pauvre ami! Si j'avais écouté mon premier chagrin, je me serais brûlé la cervelle; mais il faut être homme et savoir souffrir. Je cherche à me distraire et à m'étourdir en me jetant à corps perdu dans le tourbillon. Allons, secouons ces idées funèbres! elles viennent assez souvent assiéger mon chevet. Nous allons chez une femme fort aimable, Mme de Armancourt, veuve d'un capitaine de vaisseau; entre nous, je ne crois pas qu'elle pousse la vertu jusqu'à l'inhumanité. Si j'étais marié, je n'y mènerais pas Mme de Gastan; mais nous autres garçons, nous sommes au-dessus de ces petits scrupules. Ce que nous demandons aux femmes avant tout, c'est d'être jeunes, jolies et aimables; n'es-tu pas de mon avis?

— Parbleu, certainement! répondit Deslandes; je ne suis pas venu à Paris pour entrer au séminaire. Il y a si long-temps que je ne vois que des prudes, des dévotes et des laiderons, que je serai ravi de causer avec une femme qui, à t'entendre, n'est rien de tout cela.

— Elle est tout le contraire; mais tu vas voir. Tu trouveras chez elle des hommes du monde dont la connaissance ne te sera peut-être pas inutile.

Blondeau arrêta son cabriolet devant une assez belle maison de la rue Saint-Lazare.

— Nous y voici, dit-il en descendant de voiture.

Deslandes l'imita, et tous deux, après avoir franchi le seuil de la porte cochère, montèrent l'escalier qui conduisait à l'appartement de la femme dont le Parisien venait de vanter les graces et l'humanité.

CHARLES DE BERNARD.

(*La suite au prochain numéro.*)

Ce qui est écrit est écrit.

XI.

Balthasar reprit, après une courte interruption :

— Vingt ans se sont écoulés depuis le jour où je quittai la cabane du pêcheur, et l'histoire de ces vingt ans, je puis vous la dire en peu de mots. J'ai parcouru successivement Rome, Naples, Florence, Venise, toute l'Italie; j'ai bêché la terre et gâché du mortier; je crois même avoir tendu la main quand cette main ne trouvait pas de travail. Il m'est arrivé de tomber sur la route, mourant de faim et de fatigue. Un architecte de Ferrare m'ayant reçu parmi ses élèves, j'ai travaillé comme un manœuvre d'abord, et plus tard le sentiment de l'art m'est venu avec le travail, et j'ai passé maître. Deux ans après ma fuite, j'appris par hasard qu'Inès était mariée et que son père, don Henriquez, était mort. Alors je renonçai pour jamais à revenir en Espagne, où personne, sans doute, ne se souvient plus de moi. Les deux tiers de ma vie se sont écoulés dans l'isolement; j'ai vécu seul, fuyant les hommes et l'amitié, parce que mon amitié est fatale. Vous savez comment mon précepteur mourut pour moi quand j'étais encore enfant, et comment la première femme qui m'a aimé a péri dans un supplice épouvantable. Vous savez quel a été le sort de Juan et celui de don Sanche, et de quelle manière Pedro a été pendu à ma place, ce qui ne m'empêchera pas d'être pendu moi-même plus tard, si c'est véritablement écrit là haut. Peut-être, dans le cours de ces vingt ans que j'ai passés seul et blotti dans l'abaissement, le destin a-t-il perdu ma trace; peut-être tient-il encore fixé sur moi son œil de faucon. Quoi qu'il en soit, j'attends, sans le craindre et sans le braver, ce qu'il me réserve dans l'avenir. Pourquoi donc irais-je m'exposer de nouveau à ses coups, en essayant de rebâtir les ruines qu'il a faites autour de moi? Faut-il que je retrouve un autre Juan, un autre Sanche, un autre Pedro? D'ailleurs, on a vu des êtres humains passer leur vie au fond de solitudes ignorées, et je me suis habitué comme eux à concentrer mon existence en moi-même et à vivre seul au milieu du désert des hommes Ne me demandez donc plus compte de ma froideur, dont vous avez injustement cherché la cause dans un mépris superbe. Vous êtes tous jeunes, heureux, pleins de force et d'avenir; quelques uns d'entre vous ont le feu sacré qui fait les artistes; pourquoi vous mépriserais-je? Si cela ne vous suffit point, maintenant que vous savez mon histoire, la fatalité qui me poursuit, le danger que vous courez en voulant être des miens, je ne repousse plus personne; ma maison est à ceux de vous qui voudront y venir, mon amitié est à qui n'en aura pas peur, ma main à qui osera la prendre

Ainsi se termina le récit de Balthasar. Les flambeaux pâlissaient devant les premières lueurs du matin, qui glissaient sur les vitres. Un silence profond régna dans la salle, après les dernières paroles du maître. Les élèves avaient suivi avec une sombre curiosité les diverses phases du drame de sa vie; quand il eut fini de parler, ils portèrent sur lui un regard empreint d'une terreur superstitieuse, comme s'ils eussent cherché sur son front le sceau fatal qui l'avait marqué à sa naissance. Bientôt un d'entre eux se leva, et prenant son chapeau :

— Maître, dit-il en hésitant et en détournant les yeux, j'ai promis depuis long-temps à Raphaël Binco d'aller le rejoindre à Florence; peut-être partirai-je ce matin.

— Attends-moi, Israël, cria un autre. Tu sais bien que nous devions partir ensemble.

Et ils sortirent, sans oser regarder le maître qu'ils abandonnaient. Un troisième se leva et dit en baissant la tête :

— J'ai appris hier soir que mon père était dangereusement malade à [illegible]nes; il faut que je me rende près de lui. Si quelqu'un a affaire de ce côté, nous pourrons faire route ensemble. Viens-tu? André.

André ne répondit pas. Mais deux autres élèves suivirent celui-ci, et la salle se dégarnit insensiblement, les uns alléguant un prétexte pour motiver leur départ, les autres s'en allant sans mot dire et n'osant, par pudeur, chercher une excuse à leur abandon.

Balthasar les regarda partir en silence d'un air de tristesse profonde; puis, s'étant levé et ayant ouvert la porte toute grande :

— Que ceux qui veulent partir partent! dit-il avec une fierté mélancolique; je ne retiens personne auprès de moi.

Il se rassit et resta long-temps les coudes appuyés sur la table et le visage caché dans ses mains; quand il releva la tête, tous les élèves étaient sortis : André seul restait; silencieux et immobile, il regardait son maître, avec des larmes dans les yeux.

— Tu n'as donc, lui dit Balthasar, ni de père malade, ni de sœur qui t'attende pour danser à ses noces, ni d'engagement qui t'appelle auprès de Binco à Florence? Pourquoi restes-tu?

— Je ne sais pas, dit André; je reste.

— Et pourtant, reprit Balthasar, de tous ceux qui se sont assis à ma table cette nuit, tu es le seul peut-être que j'aurais voulu voir partir. Tu es si jeune, pauvre enfant; crois-moi, André, s'il est vrai que nous soyons unis par une amitié véritable, éloigne-toi. Veux-tu que je te recommande à Piétro le Bolonais, à Martin Cornelius? Ce sont d'autres maîtres que ton pauvre Balthasar, ceux-là. Tu ne sauras pas encore grand'chose quand je t'aurai enseigné tout ce que je sais. Va, pars. Que penses-tu de Bologne, de Ferrare ou de Florence?

— Je préfère Noli. Que d'autres vous abandonnent, moi je ne vous abandonnerai pas. Où vous irez, j'irai; où vous resterez, je resterai, et ni aujourd'hui ni demain je ne consentirai à m'éloigner de vous.

— Qu'il soit fait comme tu le désires, noble enfant, dit Balthasar, en lui serrant la main, et qu'aucun de nous ne porte jamais la peine de cette généreuse amitié !

XII.

L'impression de cette nuit s'effaça graduellement. Le brusque départ des principaux élèves de l'architecte ralentit un peu la construction de l'église ; mais de nouveaux artistes étaient attendus prochainement, et les travaux continuaient du mieux possible, jusqu'à leur arrivée. Rien ne changea, du reste, dans les rapports d'André avec Balthasar. Il ne fut jamais question entre eux des événemens racontés par ce dernier et de la scène qui s'en était suivie. Les deux amis reprirent leur train de vie habituel. Quelquefois l'architecte, en examinant le travail de son élève, lui disait : Tu seras un bon artiste, André. Ta main est aussi habile que la mienne. Bientôt ce ne sera plus un élève que j'aurai en toi, mais un rival.

Il arriva un jour que l'évêque de Noli parut sur la place de l'église, suivi d'un nombreux cortége. Il venait visiter les travaux. Les murs de l'édifice s'élevaient déjà à une assez grande hauteur. Les échafaudages dressaient leurs bras alongés, et l'on entendait au-dessus le bruit des ciseaux qui sculptaient les pierres. Balthasar descendit, en toute hâte, d'échelle en échelle, pour aller au devant de l'évêque.

— Ne vous pressez pas, maître, dit le prélat, il vaut mieux descendre plus lentement, mais plus sûrement · ces échelles et ces planches qui se balancent en l'air ne me semblent pas d'une solidité bien rassurante. L'homme fait quelquefois un faux pas au moment où il s'y attend le moins. C'est vrai pour le corps comme pour l'ame.

Balthasar avait déjà le pied sur le parvis et s'inclinait devant l'évêque, qui continua, néanmoins, avec onction.

— C'est triste à penser que, par suite de hasards fâcheux ou d'imprudences, l'érection de ces monumens consacrés à la gloire de Dieu coûte toujours la vie à quelques-unes de ses créatures : il n'y a guère d'église qui n'ait vu le sang humain se mêler ainsi à son ciment. Le mois dernier, par exemple, deux ouvriers se sont tués en tombant du haut de la cathédrale de Gènes.

— Il n'est encore arrivé ici aucun accident de ce genre, dit Balthasar.

— Espérons, reprit le prélat, que rien de semblable n'attristera la construction de cet édifice, dont l'honneur sera grand pour vous devant les hommes, en même temps qu'il vous sera compté devant Dieu pour votre salut éternel.

— Amen ! dit Balthasar dévotement.

— Voilà parler en digne fils de l'église, observa l'évêque avec satisfaction. Tout en continuant ainsi, il adressa des éloges à l'architecte sur l'état avancé et la savante direction des travaux, dont il examina les diverses parties en détail, étudiant surtout le sens et la sculpture des figurines de la façade. — Voilà, dit-il, en montrant un saint qui se détachait en relief, un ouvrage habilement exécuté.

— Ce saint, répondit Balthasar, a été sculpté par un de mes élèves, qui est parti depuis peu pour Florence.

— Et cet ange qui domine le portail ?

— L'honneur en revient encore à un autre élève parti avec le premier.

— Vous formez de bons élèves, dit l'évêque, mais la main du maître se reconnaît toujours ; ce bas-relief, par exemple, personne que vous n'y a touché.

L'architecte s'inclina affirmativement. La compagnie écoutait dans un silence respectueux.

— Cela se voit tout de suite, reprit le prélat, qui faisait avec plaisir parade de science, bien qu'au fond peut-être ses connaissances artistiques fussent très bornées. Le dessin de ce bas-relief a plus de pureté et de correction ; il y a plus d'harmonie dans les contours ; on reconnaît aisément que le ciseau du maître a passé par là.

Un sourire de satisfaction se peignit sur le visage de Balthasar, qui, comme tous les artistes, n'était point insensible aux chatouillemens de l'amour-propre. André écoutait avec une satisfaction naïve les éloges donnés à son maître. Les dignitaires ecclésiastiques de la suite de l'évêque hasardèrent quelques mots, et la conversation devint générale. L'évêque, qui tenait de plus en plus à émerveiller ses auditeurs, continua l'analyse des sculptures. Il examina surtout avec complaisance un groupe de deux anges.

— Voilà, dit-il, deux têtes d'un modelé savant, mais qui pourtant ne doivent pas être du même ouvrier. Quoique toutes les deux soient d'un mérite presque égal, celle de droite me semble plus nette et d'un idéal mieux senti ; la tête de gauche est sans doute l'œuvre d'un de vos meilleurs élèves. Pour la première, j'y reconnais certainement votre main, maître Balthasar.

En parlant ainsi, l'évêque promena un regard satisfait sur son entourage, qui exprima à l'envi son approbation par des murmures flatteurs.

Balthasar contint un mouvement presque imperceptible de dépit qui fut pourtant remarqué d'André, lequel détourna les yeux avec embarras

— Monseigneur, dit l'architecte, me permettra-t-il, en ce qui me concerne, de ne pas accepter sans restriction les éloges qu'il veut bien donner à ce groupe. Mais les propres paroles du Christ me font un devoir de rendre à César ce qui appartient à César. C'est moi qui ai sculpté l'ange de gauche. Celui de droite, au contraire, est l'œuvre de mon élève André.

— Sainte vierge !.. cria le prélat, est-ce bien vrai ? Voilà un disciple qui vous fera honneur. Que vous disais-je tout-à-l'heure, que vous formiez d'excellens élèves ? Où donc est ce jeune homme ?

— Approchez donc, André, dit Balthasar.

André s'approcha, la tête baissée. Il comprenait tout ce que la méprise de l'évêque, bien qu'elle ne fût probablement l'effet que de son ignorance artistique, et le sourire qu'elle venait d'exciter dans la compagnie, avaient d'amer pour l'architecte.

En ce moment, André, qui était l'homme des pensées généreuses, se sentait presque coupable envers Balthasar. Il eût, certes, vu sans regret anéantir son œuvre, cette œuvre fatale qu'une admiration sans doute mal fondée mettait au dessus de celle du maître. Quoique son heureux naturel et son extrême jeunesse eussent jusque-là laissé son cœur étranger à tout sentiment de basse jalousie, il sondait instinctivement la blessure qui avait atteint Balthasar dans son amour-propre, et, malgré son inexpérience des choses du monde, il devinait que l'amour-propre blessé pardonne rarement. Des rivalités produites par des causes plus légères ont quelquefois rompu des amitiés qui semblaient inaltérables. Voilà pourquoi André n'osait lever les yeux sur Balthasar et recevait avec un embarras visible les éloges paternels de l'évêque. Celui-ci n'avait pas remarqué cette scène muette et insistait, au contraire, sur ce point délicat avec la maladresse et le ton important d'un homme habitué à n'avoir affaire qu'à des inférieurs dont il lui a toujours semblé parfaitement inutile de pénétrer la pensée ; peut-être même le digne prélat voyait-il un sujet de satisfaction pour Balthasar dans le triomphe de son élève.

— Courage, mon fils, disait-il en lui caressant les joues de ses deux doigts saintement alongés, savez-vous qu'il y a bien peu d'artistes de votre âge à qui il soit arrivé de voir ainsi leur travail confondu avec celui du maître ? Ceci vous oblige à faire plus tard beaucoup pour tenir tout ce que vous promettez. Il est clair que vous devez aller loin, mon jeune ami. Qu'en pensez-vous, maître Balthasar ?

L'architecte, qui, s'il n'avait pu s'empêcher de ressentir d'abord un secret dépit, n'était point homme à se laisser dominer long-temps par les inspirations de l'envie, surtout envers André qu'il aimait réellement, joignit ses éloges à ceux du prélat. L'apparition de ce dernier avait rassemblé sur la place quelques curieux, dont le nombre s'augmenta bientôt de tous les désœuvrés de Noli, au point de former une foule assez considérable. Le récit du triomphe qu'obtenait André passa de bouche en bouche ; et ce peuple italien, si facile à l'admiration et à l'enthousiasme, battit des mains en criant : *Vive André ! vive le Génois !* Le jeune artiste, fier et inquiet à la fois de cette ovation pour Balthasar, profita avec empressement de la première circonstance qui lui permit de se glisser à travers la multitude, et de se dérober ainsi à l'attention qu'il excitait. André avait déjà gagné, de groupe en groupe, une des façades latérales de la place, et il se tenait discrètement appuyé contre une saillie du mur lorsqu'il vit quelque chose tomber légèrement à ses pieds. Il se baissa pour ramasser l'objet : c'était une faveur bleue. L'artiste releva la tête ; il se trouvait, par hasard, sous la fenêtre d'Alix.

Bientôt l'évêque reprit le chemin de son palais, après avoir donné quelques avis à l'architecte et recommandé de nouveau qu'on ne négligeât rien pour assurer la solidité des échafaudages. Quand le cortége eut quitté la place, la foule qui s'était rassemblée devant l'église se dissipa promptement, et Balthasar se trouva presque seul. Il chercha en vain André autour de lui. Le jeune homme avait disparu.

Balthasar regagna seul sa maison, tout aux souvenirs de la scène précédente. Plus il songeait à la naïveté d'André, à la noblesse de son cœur, au trouble et au malaise qu'il avait montrés devant l'évêque, et qui semblaient une généreuse et muette protestation contre l'injustice qu'on avait faite à l'architecte en lui préférant le travail du plus jeune de ses élèves, plus il se reprochait le premier sentiment de jalousie qui l'avait agité. Et, se comparant intérieurement à André, il se trouva moins généreux, moins dévoué, et, par suite de cette réaction ordinaire aux bonnes natures, il sentit que le Génois, bien loin d'avoir rien perdu de son affection, lui était devenu, au contraire, plus cher.

Il se proposa, lorsque André viendrait le soir, selon son habitude, de lui reprocher amicalement d'avoir, en quelque sorte, paru douter du cœur de son maître, par l'embarras qu'il avait montré dans la scène précédente. La soirée était magnifique. En attendant André, Balthasar prépara son canot pour faire une promenade en mer quand son élève favori serait arrivé. Le temps passait, chaque pas qui retentissait dans la rue semblait à Balthasar le pas d'André ; mais les premières heures de la nuit s'écoulèrent, et André ne parut point.

Le lendemain, quand l'architecte arriva sur le lieu de la construction, il trouva André à son poste. Le Génois était penché sur la pierre qu'il sculptait, dans l'attitude d'un homme absorbé par son travail, bien que son regard distrait trahît parfois une préoccupation étrangère. Il salua Balthasar avec une apparence de froideur qui arrêta sur les lèvres de ce dernier les doux reproches qu'il comptait lui adresser. Le fier Espagnol se sentit froissé par la réserve inaccoutumée de son élève, et leurs rapports, dans cette journée, se ressentirent de cette froideur réciproque. Pourtant, le soir, lorsque Balthasar fut retiré chez lui, il espéra qu'André viendrait, sans toutefois y compter comme la veille. Alors Balthasar sentit, par le chagrin que lui causa la conduite d'André, combien il était profondément attaché à ce jeune homme. Il se dit que peut-être c'était à lui de rompre le premier la glace pour prouver au Génois qu'il ne lui gardait aucun ressentiment. En conséquence, il alla frapper un matin à la porte d'André.

— Eh bien ! dit-il en entrant, j'en suis donc réduit à me lever avant le soleil, comme l'alouette, pendant que tous les habitans de Noli dorment encore dans leurs lits, pour venir savoir quelle est la magicienne qui tient mon jeune ami enchaîné loin de moi ?

André avait deviné, comme nous l'avons dit, l'impression fâcheuse produite sur son maître par la méprise de l'évêque Il lui sembla que Balthasar ne pourrait jamais lui pardonner d'avoir été la cause, quoique involontaire, de la blessure faite à son amour-propre. De cette pensée vint la réserve qu'il mit le lendemain dans ses rapports avec l'architecte. La froideur de ce dernier, qui pourtant n'était que l'effet naturel de la sienne, acheva de le confirmer dans cette idée. Poussant la logique de son hypothèse jusqu'au bout, lorsqu'il vit Balthasar entrer chez lui, il prit sa démarche pour une sorte d'aveu tardif et de réparation de son injustice sans qu'il en résultât pour cela la preuve que tout fût entièrement oublié. Pénétré de cette pensée et convaincu que les liens affectueux qui l'avaient uni à Balthasar étaient à jamais détruits, il avait formé le projet de quitter Noli.

— Maître, dit-il d'une voix faible, je me proposais d'aller vous voir dans votre maison, aujourd'hui même; car j'avais une prière à vous adresser.

— Une prière? dit Balthasar, inquiet du ton sérieux de son élève.

— Oui, reprit le Génois. Un jour, vous m'avez offert des lettres de recommandation pour Martin Cornélius. Je les ai refusées. Maintenant, je crois... j'ai envie... Il me semble que je ferais bien d'aller à Ferrare.

Balthasar, se méprenant sur les causes de cette résolution subite:

— Voilà donc, dit-il, que tu penses n'avoir plus rien à apprendre ici? Tu méprises déjà ton maître, orgueilleux enfant! Un mot d'un prêtre imbécile a ouvert ton ame à des sentimens de vanité que tu n'aurais point dû connaître encore. Oui, tu as raison, André, va-t'en à Ferrare!

— Balthasar! Balthasar! dit André en joignant les mains.

— Va-t'en à Ferrare! continua l'architecte. Ici, tu perds misérablement ton temps et ton jeune génie. Il te faut un maître comme Cornélius. Que puis-je t'apprendre, moi? que suis-je? Ne t'a-t-on pas déjà prouvé que je suis digne tout au plus d'être ton élève? Aussi est-ce à moi maintenant de venir te chercher chez toi quand ton absence m'inquiète. Mais j'avais moins de fierté que cela autrefois dans les temps où j'étais encore ton maître. Alors nous ne craignions pas de déroger ni l'un ni l'autre. Pauvre André! se peut-il qu'un grain de mauvaise semence ait si vite germé dans ta cervelle? Quoi! c'est pour cette raison que je t'ai attendu vainement ces jours passés, que mon canot n'a point quitté la rive, que ma guitare est restée accrochée au mur! ma guitare, que tu pouvais bien envoyer prendre, puisque tu ne voulais point la venir chercher toi-même, car il y a quelque part de charmantes oreilles qui s'étonnent sans doute de ne plus l'entendre le soir, et c'était bien assez de m'oublier moi-même sans négliger pour cela tes jeunes amours.

André écoutait en silence, pendant que les larmes coulaient sur ses joues. Balthasar eut regret des paroles qu'il venait de prononcer: il se rapprocha d'André.

— Pardonne-moi, dit-il d'une voix douce; j'ai été injuste envers toi. Oui, tu as raison de vouloir aller à Ferrare. C'est moi qui te l'ai conseillé et je ne sais vraiment pas comment j'ai pu tout-à-l'heure le trouver mauvais. Il est des momens où l'on est disposé de telle sorte qu'un rien vous blesse. Tu ne m'en voudras pas, André, de ce que j'ai pu te dire? Certainement il est bon pour toi de voir du pays et d'étudier sous différens maîtres. C'est là ce qui forme les jeunes gens. Tous les grands artistes ont voyagé. Tu partiras quand tu voudras, André.

André ne répondit pas.

— Quand il te plaira de te mettre en route, reprit Balthasar, tu n'auras qu'à me prévenir. Je te donnerai des lettres pour la ville où tu voudras aller. Mais ne peut-on pas se quitter amis quand il faut se quitter? Tu partiras dans un mois, dans huit jours, demain, si tu veux; je ne dois pas te retenir. Mais je te demande, en souvenir de notre amitié, d'attendre encore un peu de temps, de passer le reste de l'été à Noli, pour me prouver que ce n'est point un maître indifférent que tu quittes, mais un camarade dévoué, plein de confiance dans l'avenir réservé à ton beau talent, le meilleur et le plus sincère de tes amis.

En parlant ainsi, il tendit la main à André, qui la serra cordialement.

— Grâce à Dieu! dit-il, je vous retrouve enfin tel que je vous ai toujours connu. Laissons passer l'été, mon cher maître. S'il me faut jamais partir pour Ferrare, nous tâcherons que ce soit le plus tard possible.

La glace étant ainsi rompue de part et d'autre, Balthasar reprocha doucement à André sa défiance, et tous les nuages qui s'étaient élevés entre les deux amis s'évanouirent ainsi peu à peu à la douce chaleur d'une causerie cordiale; ils se promirent mutuellement de ne jamais revenir sur le passé et de l'effacer entièrement de leur mémoire.

André s'habilla en chantant; il parfuma sa chevelure, mit sa plus belle toque à plumes, son manteau le plus frais, et noua autour de son poignet le ruban bleu tombé mystérieusement de la main d'Alix. Après quoi, les deux amis sortirent ensemble, bras dessus bras dessous. La ville de Noli s'éveillait, les premiers rayons du soleil doraient les toits d'ardoises encore tout humides de rosée; les portes tournaient en criant sur leurs gonds. De temps en temps, quelques bonnes têtes de bourgeois paraissaient aux fenêtres. Sur la grève, des pêcheurs préparaient leurs filets, et les voiles des bateaux frissonnaient au vent du matin. Dans la ville, sur la mer et dans l'air, tout était bruit, mouvement et lumière. Cet aspect de la nature qui s'éveille rafraîchit le cœur, tout ce qui nous entoure exhale alors un tel parfum de vie et de jeunesse, que l'homme le plus ennuyé ne saurait mettre la tête à sa fenêtre et respirer ces fraîches émanations du matin sans se sentir, pour un moment, heureux d'être encore de ce monde. Il est sans exemple qu'un suicide ait été accompli au lever du soleil, on ne se tue guère qu'aux flambeaux, quand on se tue. Après avoir réjoui leurs yeux du spectacle que nous avons indiqué en quelques lignes, l'architecte et son élève se rendirent sur la place pour reprendre leurs travaux. L'heure étant très peu avancée, aucun des autres ouvriers n'était encore rendu à son poste. Balthasar atteignit, d'échelle en échelle, l'échafaudage où l'attendaient ses outils. André, avant de le suivre, porta, comme d'habitude, ses yeux sur la fenêtre d'Alix. La jalousie était levée à moitié et au dessous se montrait la blonde tête de la jeune fille qui arrosait ses fleurs. Les rayons du soleil levant entraient par la fenêtre et encadraient Alix d'une auréole lumineuse. André contempla quelque temps la fille du bailli dans une sorte d'extase amoureuse, puis il porta à ses lèvres la faveur bleue nouée autour de son poignet. Alix rougit sans doute, car elle baissa précipitamment la tête et rendit à ses fleurs la caresse qu'André avait faite à son ruban. Presque aussitôt la jalousie glissa sans bruit et voila la fenêtre.

Le Génois se hasarda alors, avec la légèreté d'un amant heureux, sur le chemin aérien qu'avait pris son maître.

— Prends garde! lui cria Balthasar.

— Bah! fit André, ce chemin-ci me connaît, et le moment serait trop mal choisi pour qu'il m'arrivât malheur.

En ce moment, l'architecte, qui avait repris son ciseau, entendit un craquement tout près de lui. Il tourna la tête et s'élança au secours d'André, qui se trouvait suspendu, sur le pavé de la place, à une planche à l'extrémité de laquelle il pesait de tout son poids, ayant perdu l'équilibre, faute d'un contre-poids à l'autre extrémité. Balthasar arriva néanmoins assez tôt pour tendre sa main à André, qui s'en saisit: mais les forces lui manquèrent; la main secourable de Balthasar glissa entre les doigts affaiblis du pauvre André, qui roula dans l'espace en poussant un cri désespéré. Un autre cri d'angoisse lui répondit de derrière la jalousie d'Alix.

XIII.

Deux mois après, il y avait grande foule et grand bruit sur la place de Noli. Les fenêtres étaient garnies de curieux et l'on voyait du monde jusque sur les toits. Tous les regards étaient tournés vers une grande rue qui communiquait de la place avec l'intérieur de la ville, et par laquelle il semblait que l'on attendît l'arrivée d'un cortège. Il s'élevait, parmi les divers groupes, des conversations fort animées qui témoignaient de l'impatience des spectateurs.

— On prétend, disait l'un, que le coupable persiste à ne pas vouloir avouer son crime.

— Il est clair, dit un autre, que c'est un homme très énergique. Pour la moitié seulement des tortures qu'on lui a appliquées, j'aurais avoué tout ce qu'on aurait voulu. C'est peut-être qu'il n'est pas coupable.

— Au contraire, cet entêtement est une preuve contre lui. Pour qu'un homme fasse un mauvais coup, il faut que ce soit un compagnon qui ne s'effraie pas de peu de chose. Ce n'est pas un imbécile comme toi qui tuerait jamais son semblable.

— Moi, dit un troisième interlocuteur, je n'ai jamais eu grande confiance en lui. C'était, à mon avis, un homme à pendre sur sa mine, et si l'on m'eût écouté, on ne lui aurait jamais confié la construction de l'église. Je ne serais pas éloigné de croire qu'il y a quelque sorcellerie au fond de toute cette affaire. Un homme qui vit tout seul dans sa maison, sans jamais dire ni bonjour, ni bonsoir à ses voisins, et qui reste muet comme une statue, quand on lui donne la question ordinaire et extraordinaire, tout cela, voyez-vous, ne signifie rien d'ordinaire.

— J'ai entendu le greffier de M. le bailli affirmer que c'est le diable qui ferme la bouche au coupable et l'empêche de parler.

— C'est bien possible; à propos de M. le bailli, il paraît que demoiselle Alix a tout vu de sa fenêtre et même elle a, dit-on, déposé en justice qu'André lui avait crié, en tombant — c'est Balthasar qui m'a jeté en bas de l'échelle.

— Qu'est-ce qui ose dire cela? J'étais présent quand la demoiselle a paru devant le tribunal. La pauvre enfant n'a pu prononcer un seul mot; elle s'est évanouie à la première question du juge. On l'a néanmoins interrogée de nouveau, le lendemain; et, ce qui résulte de ses réponses, c'est qu'André était déjà lancé et touchait presque le parvis lorsqu'elle s'est aperçue de sa chute.

— Il me semble avoir entendu dire, du reste, que la demoiselle en tenait un peu pour André.

— Si ce n'est pas une abomination, ajouta une femme, d'avoir mis à mort un si bel enfant! Il fallait le voir passer, le dimanche, avec sa toque de velours à plumes sur l'oreille! D'ordinaire, il prenait le côté droit de la rue, le long de ma boutique. C'était à le voler à sa mère, ce beau mignon. Ah! je trouve qu'on a tardé à faire justice du meurtrier!

— Comme vous y allez, femme! Ne devrait-on pas prendre le temps d'instruire le procès? Il me semble que vous mesurez plus vite la corde à ce digne architecte que l'on va pendre, que votre marchandise à une pratique. L'autre jour, vous ne vous êtes pas gênée pour me faire attendre deux heures une aune de velours.

— Ce n'est plus la même chose. Vous me faites rire avec vos procès, quand on sait que ce gentil André a été positivement assassiné.

— Avec cela, ce qui est étonnant, c'est l'amitié qui existait, dit-on, entre l'architecte et son élève.

— De ces amitiés là, merci! On sait, d'ailleurs, que Balthasar s'était plu-

sieurs fois vanté qu'il tuerait André depuis le jour où Mgr. l'évêque lui fit affront, en présence d'une foule de personnes.

— De quel affront parlez-vous?

— Voici l'histoire que le premier venu pourra vous attester. Un jour, il y a de cela plus de deux mois, Mgr l'évêque s'en vint faire l'inspection des travaux de l'église, ainsi que c'était son devoir, et comme il vit que es travaux allaient mal, il se tâcha contre l'architecte en ajoutant, par forme de réprimande, que son élève serait en état de les dirigerbienmieux que lui. Sans doute, monseigneur ne se doutait pas que ces paroles seraient la cause d'un crime affreux. Cependant, personne ne peut nier qu'il n'eût le droit de faire son observation. Sur quoi l'architecte entra en fureur et dit à André:—Je te promets, jeune homme, que tu me le paieras. Je n'irai pas jusqu'à dire avoir entendu le mot de mes propres oreilles, vu que j'étais réellement trop loin de l'architecte pour cela; mais la vérité de ce que j'avance n'en est pas moins connue de toute la ville. Il y avait, Dieu merci, assez de monde sur la place ce jour-là.

Des murmures approbateurs accueillirent ce récit.

— Une autre preuve de la culpabilité de Balthasar, reprit la narratrice, résulte de la propre déclaration du Génois.

— Il a donc parlé? demanda-t-on.

— S'il a parlé! Figurez-vous que ce pauvre enfant, quand on le releva, n'était pas entièrement mort, comme vous savez. Il vécut même encore deux jours, sans connaissance aucune et au milieu des souffrances les plus inouies. Eh bien! dans les transports de la fièvre, on lui entendit plusieurs fois prononcer le nom de Balthasar. C'était la volonté de Dieu qui permettait à la victime de déclarer, avant sa mort, le nom de son assassin.

— Ou peut-être, fut-il ajouté, demandait-il grace pour son bourreau. L'assistance leva pieusement les yeux au ciel.

— Pas de grace! dirent quelques voix. Maintenant que l'arrêt a été prononcé, il faut qu'il s'exécute, si l'on ne veut voir un beau tumulte dans toute la ville.

Un bruit de cloches coupa court à toutes les conversations. C'était le signal qui annonçait que le condamné sortait de sa prison et se mettait en marche vers le lieu du supplice. Une sourde rumeur courut d'abord de groupe en groupe; ce fut bientôt comme une commotion électrique qui agita cette multitude, et de toutes parts, hommes, femmes, enfans, les spectateurs se précipitèrent en foule du côte par où devait déboucher le cortége, en criant : « Le condamné! voici le condamné! » Répété par mille bouches, ce cri se changea en une clameur immense et formidable, en une sorte de rugissement populaire qui gronda d'un bout de la ville à l'autre et s'en alla, d'écho en écho, effrayer les oiseaux de mer sur la plage.

Les cloches sonnaient toujours à toute volée. On ne tarda pas à voir briller, au fond de la place, les piques des hommes d'armes de l'escorte. Les archers de la prévôté marchaient en tête et repoussaient le peuple qui obstruait le passage. Après les archers venaient les prêtres en chantant des psaumes, et derrière eux Balthasar, tête nue et portant le lugubre vêtement d'un homme qui marche au supplice.

Nous avons peu de chose à ajouter pour expliquer la nouvelle situation de Balthasar. Comme le lecteur a pu l'apprendre par la conversation qui se trouve au commencement de ce chapitre, l'architecte avait été accusé du meurtre de son élève. La place était presque déserte, lorsque l'accident eut lieu. La tentative que Balthasar avait faite pour sauver André, en s'élançant de son côté pour lui tendre la main, fut interprétée tout différemment par le très petit nombre de personnes qui en furent les témoins éloignés. Cette scène passa pour une lutte, et l'on crut que l'architecte avait lui-même précipité son élève. Par un hasard fatal, la chute d'André étant arrivée peu de jours après l'espèce d'ovation qu'il avait reçue en présence de l'évêque, on vit dans ce rapprochement une preuve morale de la culpabilité de Balthasar, qui fut atteint et convaincu d'avoir assassiné le jeune artiste par jalousie. C'est tout au plus si, de nos jours, il y aurait eu là matière à une simple prévention; mais le lecteur connaît les formes expéditives de la justice au moyen-âge. Alors on comptait d'ailleurs beaucoup sur les effets de la torture pour éclairer la *religion* des juges. Cependant Balthasar, fort de son innocence, resista à la question ordinaire et extraordinaire, et pas un aveu ne sortit de sa bouche. Il n'en fut pas moins coudamné à mort.

L'infortuné marchait d'un air calme et résigné. Son visage était pâle et son corps brisé par la torture. Un aide du bourreau le soutenait. Quand le cortége défila devant l'église fatale, l'architecte demanda qu'on lui permît de s'arrêter un instant. Il jeta un regard de regret sur son œuvre inachevée qui se dressait tristement devant lui, avec ses larges murailles encore humides et ses charpentes gigantesques, réalisation en bois et en pierres de ces mots mélancoliques d'un poète latin : *Pendent opera interrupta*, qui ont dû troubler les derniers momens de plus d'un artiste. Le souvenir de la mort de son cher André revint à son esprit. Il cacha son visage dans ses mains, et, sans doute, sa vie entière, depuis la prédiction de la bohemienne, passa devant ses yeux, en une suite de tableaux évoques par les tristesses de cet instant suprême, car on l'entendit prononcer à voix basse, et comme se parlant à lui-même, l'inexorable dicton espagnol : *Lo que ha de ser no puede faltar.* Ce qui est écrit est écrit. Puis, il releva la tête, lança un regard de fierté et de mépris sur la foule qui ondulait comme une mer; et, se tournant du côté de la potence qui dressait ses grands bras au milieu de la place.

— Marchons, dit-il.

CLÉMENT CARAGUEL. — (*National.*)

JÉROME CHASSEBŒUF.

I.

Jérôme Chassebœuf est le fils d'un rustre; mais il ne pouvait pas demeurer rustre héréditairement; doué d'une haute intelligence, il est du petit nombre de ces hommes supérieurs qui, nés n'importe dans quelle classe étouffée de la société, parviennent à remonter de la vase à la surface, et pour lesquels il n'est d'obstacle que la mort Un hasard semble avoir été cause de son élévation, mais son élévation devait être : elle est le résultat de son génie et non d'une occasion. Si ce n'avait été ce hasard, c'eût été un autre. Pour le genie, tous les hasards sont bons; pour la médiocrité, il n'est pas de hasard.

Son père, ouvrier carrier aux plâtrières de Montmartre, sur le tard de sa vie souterraine, se ravisant, et songeant qu'il était beaucoup de choses que son cœur ignorait, l'amour, les soins inquiets d'une épouse, la joie ineffable de se voir revivre en ses enfans à mesure qu'on s'éteint, se maria à une servante vieille et pauvre comme lui. De cette union crépusculaire, il n'est sorti qu'un fils, Jérôme Chassebœuf, qui fait le sujet de ce discours.

Je ne vous conterai rien de merveilleux sur son enfance commune; on ne remarqua point de fée commise à sa garde; il ne crut point de lauriers sur son berceau. Mais, un matin qu'il jouait sur la plantée d'arbres, au pied de la colline, il aperçut deux portefaix qui transportaient un piano. A cette vue, sautant de joie et criant à ses camarades qui ne comprenaient pas : « Un piano! un piano! » il quitta le jeu, accourut vers les porteurs et les accosta.

— N'est-ce pas, monsieur, que c'est un piano?

— Oui, mon ami.

— Vous le montez dans le pays? Tant mieux, tant mieux! j'en suis content!

Avec un bonheur pareil au bonheur des enfans qui suivent orgueilleusement les tambours battant la retraite par la ville, Jérôme suivait l'instrument silencieux. Il rappelait l'aspect de cette estampe populaire, *le convoi du pauvre*, où se voit un corbillard entrant au cimetière, n'ayant pour tout pleureur et toute suite qu'un barbet crotté et mélancolique, seul ami fidèle du défunt. Arrivés sur le revers de la montagne, les portefaix heurtèrent à la grille d'une maison de riche apparence. Une servante vint ouvrir, et les introduisit dans un salon vaste et somptueux.

— Enfin, le voilà donc de retour! ce n'est pas malheureux! messieurs, vous ferez mes complimens à Erard! Garder trois semaines un clavecin, pour quelques méchans raccommodages! s'écria en se levant d'un canapé une dame de grande et noble tournure.

La vieillesse, en flétrissant son teint, en accentuant ses traits, en cambrant et ramassant les lignes de son profil, n'avait fait qu'ajouter plus de sévérité à sa belle figure; son regard disait toute la bonté et toute la sérénité de son ame. Elle se trouvait encore à cette heure dans un grand négligé de chambre; ses cheveux longs et touffus, mais blancs comme la neige, tombaient épars sur un pardessus de satin noir qui l'enveloppait. Ces longs cheveux blancs flottant sur un vêtement noir produisaient un effet étrange et imposant.

— Est-ce à l'un de vous, mes amis, ce petit garçon que voici?

— Non, madame; c'est un bambin de l'endroit qui nous a suivis depuis la place

— Pardon; je l'avais pris pour quelqu'un de votre lignée. Mon garçon, que veux-tu? qui t'amène ici? pourquoi es-tu entré avec ces messieurs?

Ces paroles, quoique prononcées avec douceur, intimidèrent le pauvre Jérôme, qui n'osait répondre. De grosses larmes roulaient sous ses paupières et finirent par couler.

— Allons, mon garçon, parle! ne pleure pas; que crains-tu? dis-moi ce qui m'a favorisée de l'honneur de ta visite? pourquoi as-tu suivi ces braves gens?

— Madame, balbutia Jérôme en se grattant la protubérance de la pusillanimité; ce n'est pas ces hommes que j'ai suivis, c'est le piano!

— Le piano! Tu connais donc les pianos? tu aimes donc les pianos?

— Oui, madame, les pianos qui jouent, je les aime beaucoup, et c'était pour l'entendre jouer que j'ai suivi celui-là!

Puisque tu es venu pour entendre toucher du piano, je ne veux pas te priver de tes affections; viens, assieds-toi dans ce fauteuil, auprès de moi, je vais te jouer et te chanter tout ce qui pourra te plaire.

Jérôme s'engouffra dans une vaste bergère. La grande dame se mit au clavecin : ses mains étaient encore agiles et sa voix perlée pleine de charme. C'était une ancienne cantatrice, retirée du monde depuis plus de trente ans; veuve d'un Anglais, sir Strawberrys, qui lui avait laissé une très honnête fortune. Tout le temps que milady toucha, Jérôme absorbé, écouta dans le plus profond recueillement; mais, quand elle eut terminé, il se jeta à bas du fauteuil à genoux, à ses pieds, dans le delire, lui baisant sa robe et les mains. La joie si vrai et si vive de ce pauvre petit garçon pénétra la vieille actrice. A son tour, elle tomba dans un violent émoi : il y avait si long-temps qu'elle n'avait plus coutume de faire naître de pareils transports! Cela emporta ses pensées vers le temps où, jeune et brillante comme sa voix, elle avait eu tant d'empire sur la multitude, qui lui avait voué son amour et son admiration, qui lui avait fait tant de triomphes et jeté tant de couronnes d'immortelles! Mille souvenirs, comme une rosée, tombaient goutte à goutte sur son cœur désert. Une rêverie mélancolique

passa comme un nuage sur son front, et de ses yeux s'échappèrent des pleurs.

— D'où es-tu? qui es-tu, mon ami? quels sont tes parens? Comment te nomme-t-on?

— Jérôme Chassebœuf. Mon père travaille dans les carrières de plâtre qui sont là en bas de votre clos; je demeure avec lui, chez maman, dans une petite maison proche des ruines.

— Que veut-on faire de toi?

— Papa attend que je sois plus grand pour me mettre chez un chaufournier; maman veut que j'apprenne l'état de cordonnier.

— Te plairais-tu à faire de la musique ainsi que moi?

— Oh! oui, madame!...

— Eh bien, si tu veux être sage et studieux, tu ne seras ni chaufournier, ni cordonnier; nous ferons de toi un musicien. A partir d'aujourd'hui, tu n'as qu'à venir tous les jours, je te donnerai une leçon.

Jérôme se retira en gambadant de joie et courut tout raconter à sa mère. Le lendemain, elle se présenta avec lui. La bonne vieille cantatrice lui demanda la permission d'enseigner la musique à son fils et de le prendre sous sa protection.

Durant cinq années, en effet, elle lui consacra tous ses soins. Jérôme apporta une constance rare, une aptitude extraordinaire, et fit des progrès tels, que milady fut amplement payée de ses généreuses peines. Au bout de ce temps, afin de pousser plus avant ses études, elle l'envoya au Conservatoire. A son entrée, Jérôme eut un succès complet de ridicule et de risée parmi les élèves. Sa gouvernante lui avait fait étudier la musique des maîtres florissant jadis à son époque, et lui avait fait employer les méthodes usitées dans feu sa jeunesse. Il s'était opéré de grands changemens depuis cinquante ans dont elle n'avait tenu compte, ni fait nul cas. Jérôme, avec son bagage de science mise à la porte et honnie, tomba au Conservatoire comme une antiquaille, comme une curiosité, comme une résurrection du passé, comme une tradition orale; et, pour cela, ses camarades l'avaient surnommé par raillerie *le marquis*.

Il y avait quatre ans environ qu'il suivait les cours du Conservatoire, quand sa bienfaitrice mourut subitement. N'ayant laissé aucun acte testamentaire, toutes les promesses de donations et de legs qu'elle avait faites à son élève bien-aimé s'évanouirent avec elle. Depuis long-temps Jérôme était vu d'un mauvais œil par les héritiers *légitimes*; aussi l'accablèrent-ils de mauvais traitemens, et ne voulurent pas même lui rendre plusieurs objets, à lui appartenant, qui se trouvaient chez milady; il fut obligé de les racheter à la vente, ainsi que le portrait de sa généreuse amie, dont les héritiers inconsolables tirèrent trente sous, qu'il en donna aux enchères.

Le caractère de Jérôme était grave et sombre: il fuyait le monde, il recherchait la solitude pour s'y abandonner à la rêverie ou à l'étude de son art. Cette perte douloureuse et les dégoûtantes scènes d'héritage dont il avait été témoin accrurent encore la tristesse habituelle de son esprit et le jetèrent dans l'abattement juste à l'heure où, resté sans appui, ne pouvant rien demander à la pauvreté de son père, il fallait qu'il trouvât moyen de subvenir à son existence. Plus que jamais il aurait voulu se plonger dans le calme; mais, pour tirer un lucre de ses talens, il était nécessaire qu'il se répandît dans le monde. qu'il se montrât dans les salons, pour attraper quelques leçons au cachet. Il en attrapa peu: car il n'avait pas ce qu'il fallait pour faire son chemin: son échine n'était pas souple, sa bouche n'était pas menteuse, son cœur était fier. La musique neuve et profonde est rarement comprise: elle n'excite généralement que les bâillemens des honnêtes gens et les insultes des jugeurs. Aussi s'en tenait-il le plus souvent à jouer des contredanses ou à chanter *appassionatamente* la fine musique faite sur les fines paroles des fins *paroliers* du temps; heureux, trois fois heureux! quand ce pouvait être du Millevoye, dont les vers mamiteux allaient assez bien avec la tristesse de son cœur. Au Conservatoire, autres abreuvemens, autres dégoûts. Il était sifflé par ses collègues et méprisé par ses maîtres. On appelait sa musique *biscornue*, ses compositions *gâchis*. On l'engageait à travailler pour l'administration des pompes funèbres plutôt que pour l'Opéra. Il n'avait pu trouver moyen ni de faire entendre ses grandes symphonies, ni de vendre ses petits airs, ni tout au moins de les faire graver. Réduit à enseigner le doigté à des marmots et le solfége à des bambins de pension, il maudissait son génie; car il en avait conscience; il le fuyait comme une contagion, il le refoulait.

Ainsi Chassebœuf vivait, si c'est vivre que d'être crucifié, que d'étancher sa soif dans du fiel et du vinaigre, que d'avoir dans le sang un fer de lance.

Voyant clairement qu'il succombait à la peine, s'il voulait s'acharner à surmonter les obstacles qui lui barraient la route, il résolut de s'expatrier, et partit un jour subitement pour la Russie.

Aux portes de Paris, il secoua la poussière de ses souliers avec indignation, des pleurs brûlans coulèrent en abondance sur ses joues creuses, et son cœur, gros de douleurs amoncelées, se dégonfla.

II.

Nous voici à Saint-Pétersbourg, dans la *Grande Rue de la Perspective*.

— Hum! hum! monsieur!.. pardon, si je vous accoste; vous me semblez étranger et Français? criait en s'approchant d'un jeune homme en costume de voyage et avec un accent languedocien un petit homme enveloppé d'une riche pelisse,

— Vous avez dit deux fois vrai, monsieur; mais que me voulez-vous?

— Permettez, mon cher compatriote, que je vous serre la main! Il est si doux, quand on est comme moi loin de sa patrie, de trouver quelque voyageur pour causer de la terre natale et de ses beaux souvenirs! Vous venez depuis peu de France? Vous avez un parfum du pays qui m'enivre! Comment va la France?

— Vous me faites trop d'honneur; je suis touché de votre courtoisie... Mais relevez votre bonnet, je vous prie; baissez votre pelisse, s'il vous plaît! Il me semble, si je ne suis égaré....

— Otez votre casquette; de grace, tournez-vous de ce côté? Si je ne suis troublé, je crois vous avoir vu... Oui, morbleu! c'est bien lui!..

— Je crois vous reconnaître!... Serait-ce possible?... Nous sommes de vieux compagnons!

— Tu es Jérôme Chassebœuf, *le marquis!*

— Toi, Barbador, *le troubadour enragé!*

— Et maintenant, pour te servir, le chevalier Barbador de Castagnapoulide.

Alors les deux anciens camarades du Conservatoire s'embrassèrent et confondirent leur émotion et leur joie.

— Comment! Chassebœuf à Saint-Pétersbourg!.. Je n'aurais jamais pensé t'y rencontrer, toi, si casanier, si flegmatique!

— Je ne pensais guère non plus que ma destinée m'y pousserait. Mais j'ai tant souffert à Paris, où je traînais une misérable existence, que, pour tenter aventure, je suis venu ici. Comme si la destinée changeait avec le climat! Comme si, en faisant quelques centaines de lieues, je pouvais empêcher mon sort funeste de me dépister! Depuis deux jours, je suis en cette ville, et je vais poursuivre ma route jusqu'à Moscou.

— Tu vas à Moscou?... J'y demeure moi, depuis six ans! Entraîné par l'ambition, comme toi, je m'expatriai; le hasard m'a bien servi: je te souhaite pareille chance!

— Oh! oui, souhaite-moi beaucoup de chance, et de bonne chance; j'en ai grand besoin!

— Morbleu! il ne faut pas s'attrister! Un peu de gaîté, et les affaires iront bien. Je retournerai incessamment à Moscou: il y a place pour toi dans ma chaise; tu viendras avec moi. Arrivé là-bas, tu voudras bien, en bon ami, loger en mon hôtel, en mon château.

— Ta chaise! ton château! ton hôtel!... Ciel! qu'est-ce que tout cela?

— Ce n'est rien. Ma condition est un peu changée depuis que nous ne nous sommes vus. Je te conterai cela en marchant. Tu vas venir dîner avec moi?

— Je te remercie sincèrement de toutes tes belles et franches offres; mais, tu le sens, je ne puis décemment accepter.

— Allons, pas de fausse pudeur; sans cérémonie, viens, c'est du fond du cœur! Si tu savais combien je serais heureux que tu voulusses bien être mon compagnon, mon commensal! Allons, mon vieux, viens avec ton frère!

Et Barbador prit le bras de Chassebœuf, et l'entraîna malgré sa délicate résistance.

III.

Monsieur le vicomte et madame la vicomtesse de Montmartre!

A cette annonce de son valet de chambre, vêtu semi à la persane, semi à la moscovite, étendu sur un sopha, et lisant, assoupi, un roman nouveau que venait de lui envoyer Bellizard de Saint-Pétersbourg, Barbador de Castagnapoulide secoua son engourdissement et se mit en posture bienséante:

— Ah! bonjour, cher vicomte et chère vicomtesse! soyez les bienvenus! Surprise agréable! je ne pressentais pas avoir le bonheur de vous posséder aujourd'hui en ma châtellenie!

— Ami, nous venons te faire un long adieu; décidément, nous partons après-demain pour la France.

— Tu es heureux, tu vas revoir cette patrie qu'on ne peut oublier! Que vous êtes heureuse, vicomtesse! vous allez connaître en réalité cette belle France qui, pour cela, n'en descendra pas moins en votre estime! De loin et de près, toujours la même. N'est-ce pas, Jérôme? *Cominus et eminus.*

— De cette fenêtre, chevalier, vous avez une vue dont je suis envieuse; on découvre tout votre domaine. Quel agréable tableau! vos jardins sont plantés avec un rare bonheur. Je suis envieuse aussi de ces belles touffes d'hortensias! Vous permettez, chevalier, que j'aille visiter ces belles fleurs?

— Madame, tout est à vous et pour vous, ici.

La vicomtesse et sa soubrette descendirent alors au jardin.

— Eh bien! qu'as-tu donc, vieux Chassebœuf? tu as vraiment l'air d'un mausolée. Qui t'attriste à ce point? Quel est donc le nouveau chagrin rongeur qui te ronge?

— Ma position, comme tu dois le comprendre, n'a plus rien d'agréable. Je touche au dénoûment que je redoute et que j'ai toujours redouté. Mon beau-père, lassé de mes temporisations, depuis quelques jours me harcelait sans relâche: ne voyant rien se terminer, ne voyant toujours point arriver de France l'argent de la vente de mes biens, hier il s'est emporté contre moi et m'a accusé de nonchalance et d'incurie. Le doute et l'inquiétude ont transpiré dans ses paroles; j'ai compris que si je le laissais s'appesantir sur ses premiers soupçons, j'étais perdu; j'ai compris que l'heure était venue d'agir, et qu'il était surtout opportun de me soustraire au juste ressentiment et à la juste colère qui le saisiraient alors que ma fourberie se découvrirait; alors que ma bassesse, que mon crime paraîtrait dans tout son jour. Hélas! Barbador, que m'as-tu fait commettre? Dans quel abîme

tu m'as poussé!.. J'ai remontré à mon beau-père que les affaires de justice et de famille marchent toujours fort lentement, et d'autant plus quand elles se traitent par procureur; ainsi, que, pour terminer promptement, ma présence sur les lieux était nécessaire. Il a donc été convenu que je m'y rendrais le plus tôt possible, que j'emmènerai, mon épouse pour lui faire prendre un air de France et la présenter à ma parenté. Je pars après-demain.

— Mais, mon ami, tout cela marche à merveille! Dans tout cela, qu'y a-t-il donc qui puisse te donner un ton si lamentable, une mine si mélancolique? Ce qui t'importe, c'est de gagner du temps. Tu vas à Paris sous prétexte de procès, sous mille prétextes tu retarderas ton retour. Le baron Volocolampsk, ton beau-père, est vieux, apoplectique, il faudra bien qu'il meure : une fois mort, l'univers est sauvé!

— Et son fils Démétrius?...

— Son fils Démétrius!... Que te fait Démétrius? il ne te déshéritera pas. Démétrius est un jeune homme : avec un coup d'épée on apaise les mécontens.

— Tout cela ne s'arrange pas aussi facilement en mon esprit que dans le tien; je ne vois pas mon avenir aussi rose! Le règne des imposteurs n'est jamais long : le mien touche à sa fin. Maudit soit le jour, Barbador, où j'ai follement consenti à quitter le nom rustique de mon père, pour un faux et vain titre de noblesse! C'est de cette première imposture qu'ont découlé toutes les autres, et que découleront toutes mes infortunes! Une fois que l'homme a fait un pas dans une voie criminelle, il est perdu : la voie du mal est si rapide et si funeste!... Puis, si tu voulais imaginer ce que j'ai souffert et ce que je souffre; quelle torture continue et déchirante quel supplice pour une ame un peu haute, pour un cœur plein de dignité et de sentimens honnêtes, que le supplice de jouer un rôle si infâme!.. Tu le vois, je te le disais lors de mon mariage, je n'ai pas ce qu'il faut pour faire un chevalier d'industrie; ma nature rude et bonne d'homme du peuple ne sait pas se ployer aux simagrées, ne sait pas mentir, ne sait pas cajoler, ne sait pas enjoler; je suis maladroit! Dans un champ où tout autre que moi ne cueillerait que fleurs et joie, je ne sais trouver que ronces et pleurs!... Vingt fois, j'ai été tenté de me jeter aux pieds du baron, de lui tout avouer, de lui tout dire : il verrait que je suis un honnête homme; il ne pourrait pas au moins me retirer son estime. On ne peut pas refuser pardon et justice à un homme juste qui a failli. Qui ne trébuche une fois dans sa vie? Oh! si j'avais osé, je me serais jeté à ses genoux et je lui aurais dit : « Baron Volocolampsk, mon père, je suis Jérôme Chassebœuf, un homme de néant, un aventurier! Je ne suis pas vicomte de Montmartre; Montmartre n'est pas ma seigneurie; Montmartre est la crèche où je suis né!... »

— Ne va pas faire une pareille sottise! Tu ne connais pas le baron Volocolampsk : c'est un hargneux compagnon, qui ne s'attendrirait pas à tes élégies. Peu lui importe que tu sois honnête homme; mais il lui importe que tu sois riche et noble! Tu connais ses idées sévères d'aristocratie, n'espère pas qu'il puisse jamais te pardonner, tu t'abuserais! Ne pense donc pas à le détromper; au contraire, songe, aujourd'hui plus que jamais, à le circonvenir.

— Barbador, où tout cela me conduira-t-il?

— A la fortune!

— Non, à l'opprobre!

IV.

Les dernières lueurs du jour, blanchissant les hauteurs de Montmartre, permettaient encore de distinguer, dans le chemin tortueux de la colline, une jeune femme appuyée sur un jeune homme dont le bras gauche embrassait familièrement sa ceinture, et dont les mains tenaient ses mains mollement emprisonnées. Ils parlaient bas, avec effusion; ils s'arrêtaient quelquefois tout à coup et se regardaient langoureusement; ils exhalaient l'amour comme ces doubles ombres que le soir on voit se glisser furtivement dans les lieux déserts.

La belle dame était tout entière à des pensées amoureuses : les émotions variées du beau cavalier n'étaient pas toutes aussi pures. Il foulait le sol natal, le sol qui avait frémi sous ses premiers pas; il parcourait le même côteau où il avait autrefois aperçu et suivi le clavecin tant regretté de milady Strawberrys; il entendait de tous côtés sonner des timbres de cloches qui lui étaient connus; chaque muraille, chaque arbre éveillait en son esprit de doux souvenirs; mais son ame était déchirée par les remords. Magnifiquement vêtu, gentilhomme, vicomte, à son bras une jeune épouse, belle, noble, il remontait sur la montagne d'où naguère il était descendu pauvre paysan.

— Ton château, à ce qu'il paraît, est situé comme une citadelle, tout au haut, sur le sommet? dit la jeune femme après un long silence.

— Oui, chère épouse! répliqua brusquement le jeune homme.

— Il me semble, mon ami, qu'il n'est pas bienséant à une heure si avancée de me présenter à ta famille : neuf heures sonnent. Sans doute, ils nous trouveront fort impolis.

— Ne crains rien : mes parens sont de bonnes gens, qui ne se blesseront point. D'ailleurs, il faut en finir : voilà déjà tant de fois que nous remettons notre visite.

— Je regrette maintenant de n'avoir pas fait plus de toilette...

— Amie, m'aimes-tu bien?..

— D'où vient cet impromptu!.. J'aime qui m'aime!

— Pourquoi m'aimes-tu?

— D'où vient cette question?.. Je t'aime; pourquoi? pourquoi? parce que je t'aime! Je ne me suis jamais senti assez de sang-froid pour analyser ma passion : je la subis.

— Tu ne sais pas pourquoi tu m'aimes? Oh! moi, je sais bien pourquoi je t'aime! Je t'aime pour toi, pour toi-même, en toi-même, rien que pour toi.

— Ton amour alors est tout semblable au mien.

— Tu crois!.. Mes biens, ma fortune, mes titres y sont comptés pour néant?

— Pour rien.

— Si je les perdais, si je perdais tout par n'importe quelle fortuite aventure; si je restais à tes pieds dénué, honteux, chétif?..

— Mon amour t'abriterait sous ses ailes... je pleurerais avec toi, je te baiserais les mains, et je te dirais : « Seigneur, je suis votre humble servante; ordonnez!.. »

— O noble femme, que je suis indigne de toi!

— Mes pauvres jambes sont brisées! Mon cher ami, ne toucherons-nous pas bientôt à la plate-forme où juche votre donjon? dit la vicomtesse avec un sourire affectueux lorsqu'ils arrivèrent à la place de l'église.

— Bientôt! répondit Jérôme en l'entraînant vers une chaumière basse, de misérable apparence et contiguë aux ruines de l'ancien cloître des Ursulines.

A travers les fentes de la porte et des volets délabrés, s'échappaient des rayons de lumière. Jérôme heurta doucement; la porte, mal fermée, s'ouvrit aussitôt. Il prit alors la main de son épouse et l'attira dans l'intérieur. Un vieil homme et une vieille femme dormaient profondément assis sous le manteau de la cheminée.

— Jérôme, où me menez-vous? que signifie cela?... Laissez ces braves gens en repos!

— Vicomtesse, maudissez-moi!... dit à voix basse Jérôme tombant à genoux et montrant les deux vieillards qui dormaient; voici mon père! voici ma mère!.. mon manoir, le manoir de mes aïeux, le voici! les armes de ma maison, les voici : une bêche, une pioche! Maudissez-moi, insultez-moi! je suis un fourbe, un aventurier, un imposteur!...

— Dans quel coupe-gorge m'avez-vous conduite, Jérôme?

— Ecoutez-moi donc, vicomtesse! Je dis vrai aujourd'hui : voici ma mère! ce coupe-gorge, c'est mon domaine; cette caisse-là, dans ce coin, a été mon berceau!... Je ne suis ni noble, ni riche; je ne suis qu'un paysan; je suis le fils de cet homme, je suis le garçon de cette pauvre femme!... Oh! dormez bien, bonnes gens, ne vous éveillez pas pour revoir celui qui n'eût jamais dû vous quitter, pour le revoir chargé d'un crime, pour le revoir rongé par les remords et l'esprit plein de fantômes! pour le revoir souillé, méprisé, méprisable, infâme!... O mon père! que tout ceci, jusqu'à la tombe, reste secret pour toi! ignore à jamais mon déshonneur!.. Mais vous, madame, oubliez-moi, repoussez-moi, vengez-vous, je me mets à votre merci! J'ai tant péché contre vous, j'ai tant forfait, que je n'ose embrasser vos pieds!. Ce n'est pas que je veuille solliciter mon pardon; mais peut-être, après tout, mériterais-je quelque pitié : toute la faute n'est pas à moi; j'ai été trop faible seulement, je me suis laissé pousser au mal. Barbador, pour me mener avec lui et m'introduire dans les hautes maisons qu'il fréquentait, me força de changer mon nom roturier contre un faux titre de noblesse : voilà ce qui a enfanté mon crime! Je fus bien accueilli par votre famille; je vous vis, je vous aimai, vous daignâtes m'aimer; votre père m'offrit votre main, et arrangea avec Barbador notre mariage. Il n'était plus temps de revenir sur mes pas. Je ne pouvais que fuir; je n'en eus pas la force. Fuir! c'était vous perdre à toujours! Ma passion parlait haut, elle étourdissait ma raison : je l'écoutai! J'écoutai les instigations de Barbador. Tout cela, noble femme, n'est-il pas odieux? Quoi! vous ne m'accablez pas! Quoi! vous avez encore de doux regards pour moi!... Peut-être, en effet, mérité-je un peu de commisération; car l'amour est bien pour moitié dans mon crime!

— Jérôme, tout à l'heure, en montant, tu me demandais comment je t'aime : que t'ai-je répondu? « Mon amour est tout semblable au tien! Biens, fortune, honneurs y sont comptés pour néant! » Tu me demandais ce que je ferais, si tu venais à tomber à mes pieds, dénué, honteux, chétif?

— Oui! honteux et très chétif!...

— Que t'ai-je répondu? Que je t'abriterais sous les ailes de mon amour; que je pleurerais avec toi, que je baiserais tes mains, et que je te dirais : « Seigneur, je suis votre humble servante, ordonnez! » Jérôme, je suis ton humble servante, laisse-moi pleurer avec toi!

— Non, repoussez-moi; je suis indigne de la plus basse femme!

— Tais-toi, Jérôme! Mon amour, de moitié dans ta faute, est de moitié dans mon pardon; ma passion parle haut aussi, et je l'écoute. Jérôme, relève-toi, ou je me couche à tes pieds! Ne rougis plus vis-à-vis de ton père et de ta mère : si mes baisers peuvent les anoblir à tes yeux, laisse-moi, que j'embrasse leurs cheveux blancs!

En disant ces mots, la jeune vicomtesse posait doucement ses lèvres sur le front des deux vieillards.

— Amie, que vous êtes grande!

— Jérôme, je t'aime!...

La conduite magnanime de sa bonne et généreuse épouse jeta Jérôme dans une exaltation d'amour et de reconnaissance. Il était comme un fol amant qui, après un long espoir, vient de cueillir la première faveur de sa maîtresse, pour laquelle il avait risqué biens, honneur, vie. A travers cette fièvre, un peu de calme et d'espérance s'était glissé dans son cœur. Tout n'était plus perdu pour lui : il lui restait, plus belle, plus digne que

jamais, son amie, son épouse dévouée; il se consolait en pensant que, s'il tombait un jour dans le mépris des hommes, il lui resterait au moins l'estime de sa compagne, estime la plus chère.

Depuis plus de six mois qu'ils habitaient à Paris, ils avaient usé toute raison possible et plausible pour retarder leur retour. L'heure de prendre un parti décisif arriva. La faiblesse humaine est de tout mesurer à soi : le méchant voit autrui méchant, le généreux juge autrui généreux. Notre jeune vicomtesse se détermina donc à écrire à son père une longue lettre où elle lui déclarait avec de délicats ménagemens toute la vérité, et où elle lui dépeignait d'une façon touchante comment Jérôme, homme probe et vrai, avait été surpris par les conjonctures et avait été jeté, pour ainsi dire malgré lui, en de si malheureuses affaires, dont son cœur avait toujours profondément gémi. Elle finissait en suppliant le baron Volocolampsk de n'être point implacable, de ne point repousser Jérôme, toujours digne de haute considération, et de ne point lui refuser le pardon de sa faute, qu'elle-même lui avait accordé.

— « Non seulement, disait-elle, je lui ai conservé mon amour, mais aujourd'hui je lui en voue un plus grand, un plus profond, un plus durable, parce que ces événemens ont fait ressortir ses sentimens exquis et la droiture de son cœur, et la vérité de son amour pour moi!... C'est ma passion pour lui qui l'a entraîné au mal : je participe à ses torts, je suis sa complice, me maudirez-vous, mon père? maudirez-vous votre fille affectueuse? Non, vous lui pardonnerez! et quand vous lui aurez pardonné, la moitié de la grace sera donnée, et vous achèverez une bonne action ; vous ne pouvez m'épargner et frapper mon époux!... Cependant, si votre ame oubliait cette fois d'être chrétienne, si vous demeuriez inflexible pour lui, il est de mon devoir de vous déclarer dès aujourd'hui qu'il n'en aurait pas moins mon amour, mon estime, mon dévoûment pour la vie. Il est mon bien-aimé, il est mon époux devant Dieu et devant les hommes! Je me suis donnée à lui au pied de l'autel, où j'ai reçu son serment : nous sommes liés pour la vie; nul pouvoir humain ne m'en séparera! Dieu seul est puissant! »

Les messages sont longs entre Paris et Moscou. Après une attente angoisseuse, la réponse enfin arriva. Jamais lettre ne fut ouverte avec des émotions plus vives et plus diverses, jamais lettre ne fit éclater plus de transports de joie et de gratitude : le baron Volocolampsk pardonnait sans restriction, et son pardon n'avait rien d'austère : son pardon était doucereux et paternel. Il gémissait sur leur absence et les priait en grace de revenir de suite, et de lui écrire, pour abréger son ennui, des principales villes où ils devaient passer; surtout de les prévenir par un courrier quand ils ne seraient plus qu'à quelques verstes de Moscou.

. . . .

Cinq jours après, ils étaient partis.

V.

Un mois après environ, par une belle nuit, deux hommes masqués et enveloppés de manteaux allaient et venaient sous les arbres touffus de la route de Sophia à Moscou.

— N'entends-tu pas au loin un bruit de roues sur le gravier? disait l'un.

— Oui, mon père! répliquait l'autre; mais c'est un chariot de roulier.

— Tudieu! l'impatience commence à me gagner! Voici déjà plus d'une heure que nous faisons pied de grue; cependant le courrier qu'ils nous ont dépêché de Sophia m'avait assuré qu'ils arriveraient avant minuit. Que de temps pour faire quelques verstes!

— Ils ne tarderont pas à venir maintenant; ne vous impatientez pas, mon père! qui fait bon guet fait bonne chasse : c'est du gibier sûr!

— Mauvais gibier! de la chair de manant, de mugick!

— Chut! j'entends comme un bruissement de voiture!

— Ce sont eux, à coup sûr! En garde! glissons-nous dans ce fossé. Comme cela est convenu, feu ensemble sur le postillon! Allons, carabine en joue...

En effet, une berline s'avançait rapidement : déjà on pouvait distinguer les claquemens du fouet, les hennissemens des chevaux, et, à la clarté de la lune, une masse noirâtre qui glissait sur le pavé de la route.

Quand elle ne fut plus qu'à peu de distance, une double détonation se fit entendre ; le postillon, atteint d'un coup de feu, tomba de cheval, et nos deux brigands se précipitèrent aux portières, arme au poing. Dans l'intérieur, une jeune dame consternée cherchait à éveiller un jeune homme endormi. Au moment où lâchement ils déchargeaient leurs pistolets sur lui, la jeune fille saisit avec rage leurs masques, se pendit après et les arracha.

— Horreur! horreur! s'écria-t-elle alors; quoi! mon père! quoi! mon frère Démétrius!

Blessé légèrement, le postillon, pendant ce temps, s'étant relevé et approché des assassins, plongea son couteau dans les reins du baron Volocolampsk qui, à ce coup, poussa un cri déchirant et se renversa de sa hauteur sur le pavé. Démétrius alors jeta sur ses épaules son père agonisant, et, avec l'agilité d'un loup qui porte une proie, s'enfuit à travers champs et disparut sous les halliers.

Le postillon remonte aussitôt à cheval.

— En avant! en avant! ventre à terre! lui criait la vicomtesse, mon époux se meurt!... Cent roubles, si dans un quart d'heure nous sommes à Moscou.

La berline fendit l'air. Au bout de quelques minutes, elle entra dans la ville et s'arrêta à l'hôtel du Chevalier Barbador de Castagnapoulide. On descendit Jérôme, couvert de sang, mais encore plein de vie. Là le postillon reçut la prime de cent roubles et cent ducats en outre, pour qu'il eût à garder le secret de tout ceci.

Barbador prodigua tant de soins à son vieux camarade, d'ailleurs blessé peu grièvement, qu'il fut assez tôt rétabli pour assister aux funérailles de son beau-père, qui ne put survivre long-temps à sa blessure.

Le partage des biens du baron Volocolampsk entre la vicomtesse de Montmartre et Démétrius son frère, se fit, comme on peut le penser, sans contestation aucune et sans retard.

Jérôme Chassebœuf, vicomte de Montmartre et la baronne Volocolampsk, son épouse, possesseurs alors d'une grande fortune, s'éloignèrent prudemment de Moscou. Pendant trois ans, ils voyagèrent dans la partie asiatique de l'empire et dans la Perse, et séjournèrent assez long-temps à Erzeroum. Enfin, ils revinrent s'établir à Saint-Pétersbourg, qu'ils n'ont pas quitté depuis. Là, Jérôme s'est replongé dans de profondes études de musique; et sous un pseudonyme, il a déjà édité un grand nombre de quatuors et de symphonies, qui ont obtenu de beaux succès. Dans ce moment même, depuis Archangel jusqu'à Astrakan, l'air retentit des mélodies dans le genre national qu'il a publiées il y a quelques mois sous le titre de *Valinga*.

L'empereur n'a pu encore découvrir l'illustre anonyme, quoiqu'il l'ait déjà comblé de faveurs et nommé chevalier de trois ordres.

Si jamais vous dirigez vos promenades sur les hauteurs de Montmartre, à droite de l'église, près des ruines, entrez dans une cabane couverte de chaume, vous trouverez deux vieillards, le père et la mère Chassebœuf; questionnez-les, ils vous diront tout ce que je vous ai dit.

Jérôme leur fait trois mille francs de pension; ils vivent heureux ; mais il ne les a pas engagés à venir le rejoindre, ni à quitter cette cahute pour une habitation somptueuse. Jérôme sait qu'on ne doit jamais déplacer un vieillard, qu'on ne doit jamais arracher un vieillard à son vieux foyer, pour l'asseoir à un autre. Un vieillard ne survit jamais à un changement : il n'est plus pour lui que le lieu où il est, ou la tombe.

PÉTRUS BOREL.

(*L'Artiste.*)

DEUX AMOURS PAR SEMAINE.

Il faut conserver le plus possible ses illusions et son cœur et s'en servir dans l'occasion. Je ne suis pas de ces gens qui marchandent leurs jouissances, de ces fats qui regardent à deux fois à prendre du plaisir et du bonheur. Oh! non... j'ai des délicatesses de femme, mais des facilités d'enfant. Je dresse partout ma tente nomade, et plante ma bannière cosmopolite sur les confins du monde positif et du monde idéal; mes plaisirs participent ainsi de cette double vie, et je m'en trouve bien. Vous le voyez : je suis facile à intéresser, et je ne serais pas fâché de vous trouver dans les mêmes dispositions.

Me voilà encore en Italie, pays fouillé, retourné, épuisé par tous les voyageurs; aussi je me garderai bien de vous décrire ses monumens, ses églises, ses antiquités; vous savez tout cela par cœur. Je ne m'en occupais guère non plus quand j'y vins la première fois, et vous verrez si mon temps était mieux employé ..

En admirant ce ciel toujours bleu, ces têtes de vierges entourées d'auréoles, ces cactus aux fleurs d'or et de pourpre, ces lauriers-roses et ces myrtes blancs; en respirant les parfums de ces fleurs et l'enivrante atmosphère d'amour qui pèse sur des têtes ivres de plaisir, je pensais, sagement peut-être, qu'il fallait m'enivrer aussi, et je mis de l'amour-propre à n'être pas des moins chancelans.

Dans les joyeuses fêtes, sur ces mers toujours tièdes, c'était moi qui conduisais la gondole légère; car je sais tenir un gouvernail, changer les amures et tirer les bordées; aussi j'étais toujours le patron de la felouque aux formes les plus déliées, à la marche la plus rapide.

J'avais pris le beau côté des choses; j'admirais ces hommes souriant, chantant, sommeillant sous leurs chaînes; ces femmes aux jambes nues, et au sein couvert d'or et de filigranes ouvragés; puis, je regardai plus haut, et je vis ces palais de marbre, ces fresques d'Appiani, ces vierges du corrége, et je me dis : Vivons ici, au milieu de ces vins qui étourdissent, de ces fleurs qui entêtent, de ces richesses qui éblouissent, de ces femmes qui enivrent. Et je me précipitai, à corps perdu, dans le monde, jetant mes journées dans les fêtes bruyantes, mes nuits dans les bals tumultueux, jouissant de tout, ne m'attachant à rien, faisant de temps à autre, tant bien que mal, le métier de *serveute*, au grand scandale des assistans; car je ne me bornais pas à la femme du voisin, et toutes les femmes me paraissaient mériter mes hommages. Enfin, partageant les égaremens de la folle jeunesse et de ses passions orageuses, mais embarqué par occasion sur ce vaisseau, sans lest et sans boussole, j'y parus tout à coup comme un passager bientôt las de sa traversée.

Pour mon honneur d'aujourd'hui, je dois le dire, il y a quelque chose en moi qui, lorsque je fais mal, me fait paraître à mes yeux comme un homme égaré de son chemin.

Pour mon honneur d'alors, je sentais avec orgueil que je m'étais fait mauvais sujet. C'était beau, mais le métier était rude, la carrière longue et fatigante, la pente rapide ; les jours étaient pleins, mais le cœur était vide.

Or, donc, une révolution s'opéra en moi, à la grande indignation de mes amis; des impressions plus calmes, mieux senties, succédèrent bientôt à tant d'agitations, à tant de fatigues. Je compris que ce genre de vie, loin de la remplir, y avait creusé un vide immense qui, comme un gouffre sans fond, recevait tout et ne conservait rien. En effet, ni doux souvenirs, ni pensées bienfaisantes, ni émotions pénétrantes, rien ne m'était resté; mais comme on ne réforme jamais un goût exagéré sans tomber dans une autre exagération, une idée singulière s'empara de moi : je me pris à regarder en pitié toutes ces adorations et toutes les fausses divinités qui en étaient l'objet... En examinant ces cachemires embaumés de vétiver, ces mousselines si fraîches, cette soie parfumée d'ambre, ces têtes couronnées de roses, je me disais : Au fond de tout cela, il y a une idée de destruction, une pensée de mort!... Et pour me fortifier dans cette opinion, je me rappelais cette femme de la Chaussée-d'Antin, que tout le monde connaît, cette femme toute jeune, toute blanche, toute belle, qui, un soir, parée pour le bal, entourée de fleurs et de parfums, frottait devant nous sa peau satinée avec la main, et s'écriait : « Dieu! comme cela sent le cadavre. »

Enfin, calme et sans but, je me mis à parcourir les promenades pendant les belles soirées d'été, lorsque le repos et le silence envahissaient la ville. J'étais alors à Gênes; j'examinais ces palais, ces maisons à longues jalousies, et, au dessus de la niche qui recelait la madona, protectrice de la demeure, je voyais souvent de jeunes femmes demi-nues, passant les nuits à la fenêtre à prier, à soupirer, à attendre le vent frais du matin... Le vent arrivait avec l'aube du jour, passait en rasant la terre, mais ne les rafraîchissait pas. C'est ainsi qu'avant ma fièvre de plaisirs, j'avais deviné ces nuits italiennes, entremêlées d'austères prières et de soupirs voluptueux.

J'étais à Gênes, je vous l'ai dit, et tout en me promenant, flanant, examinant, j'avais l'air d'un voyageur qui veut s'instruire, mais je vous assure que je n'y pensais nullement. Que me faisait à moi que les Ligures-Apuani eussent été long-temps vainqueurs des Etrusques, et qu'ils eussent résisté quatre-vingts ans aux armées romaines? Que m'importait la longue rivalité de Gênes avec Venise, et qu'elle se fût terminée à la bataille de Chiozzia, nouvelle Antium, qui donna tout pouvoir au vainqueur et décida que la ville de Saint-Marc serait la reine des mers? Qu'avais-je affaire de regarder le port d'où l'audacieux Colomb partit pour découvrir un nouveau monde? et le palais abandonné de cet André Doria, qui n'accepta la souveraineté de son pays que pour le rendre à la liberté?

C'était par pur désœuvrement que je visitais les portiques de ce fastueux palais, où mon imagination vit plus tard se profiler dans l'ombre la sévère et poétique figure de Charles-Quint, qui se dessinait, sombre et pensive, comme celle d'un moine d'Annibal-Carrache; plus tard aussi mon âme émue crut entendre, sous ces arceaux déserts, retentir la grande voix des batailles de Napoléon (1).

Mais j'étais un homme envahi par une pensée secrète et lourde qui me minait sans prendre un caractère déterminé. Un instinct machinal me portait à un examen plus attentif de ces belles Génoises, qui paraissent s'envelopper dans leurs mezzars, pour ressembler encore mieux aux madones qui ornent leurs palais, de ces femmes dont la vie paraît être dans leurs regards de feu et sur leurs lèvres brûlantes.

Il était clair que je méditais une passion.

Et il faudra bien vous la dire, car elle a laissé chez moi des traces profondes d'étonnement, si ce n'est d'amour.

En voyant, la nuit, lors de la fête de Sainte-Marthe, dans de brillantes gondoles ornées de fallots de mille couleurs, les voluptueuses Vénitiennes glisser sur cette mer, comme des météores trompeurs, je disais avec Shakespeare : Elles sont perfides comme l'onde qui les porte!..... Et de vous, belles Génoises, que dirai-je?...

Dans un de ces palais que j'avais négligés lors de ma furia francese, et dont la bienséance me commandait de visiter les maîtres, je rencontrai une de ces femmes timides et tendres qui semblent destinées à faire naître des ardeurs nouvelles ou à raviver celles qui sont éteintes. La passion que je rêvais me saisit subitement, comme une de ces attaques violentes qui ne laissent pas même la force de se défendre... Je ne vis plus rien, je ne sentis plus rien de ce qui n'était pas cette femme. Vainement les sculptures de Michel-Ange, les fresques de Carloni, les chefs-d'œuvre du Titien et du Guide étalaient leurs pompeuses richesses; vainement des femmes pleines de vie et d'amour attendaient un regard pour l'échanger contre le feu de leurs prunelles, j'étais froid... Au milieu de cette animation générale, sous les flots de cette musique délirante, mon cœur silencieux et pensif se nourrissait d'une seule émotion.

Je vous l'ai déjà dit, c'était une passion!..... mais de ces passions d'exception, vous savez, qui doivent durer toujours!

Ma Bellina, d'ailleurs, était blonde et blanche comme une femme du Nord : des yeux doux et voilés, où l'azur du ciel se reflétait, une piété sévère et grave comme celle de la fille d'un *quaker*, des pensées tournées vers la mysticité allemande, des préoccupations anglaises et des sentimens tout platoniques, voilà Bellina au grand jour.

(1) Lorsque André Doria reçut dans son palais Charles Quint, il fit jeter à la mer toute la vaisselle d'or qu'il avait servi à l'empereur, afin qu'aucun hôte moins noble ne s'en fût la profaner après lui. — On raconte que des plongeurs habiles la retiraient secrètement.

Lorsque Napoléon s'y logea, il coucha sur son lit de fer, mangea dans sa vaisselle de campagne, et resta dix minutes à table à chacun de ses repas.

Enfin Bellina était *une exception*, et vous verrez plus tard que toutes les femmes seront de mon avis.

Cette douce créature avait pour moi des paroles embaumées d'un suave parfum de couvent, et de pudiques baisers qui semblaient arrosés d'eau bénite; de plus, elle était sans *patito*, me disait-elle; aussi la seule fleur qu'elle portât, c'était moi qui l'avais donnée. Lorsque la brise de mer roulait sa vague grise à franges d'argent, et repoussait la chaleur du jour vers les Apennins, c'était moi qui lui donnais le bras à la promenade de *Strada nova* ou sur le quai qui conduit au phare; et, lorsque, si pieuse et si recueillie, elle allait faire ses dévotions à l'église de l'*Annunziata*, c'était encore moi qui portais son livre d'Heures!...

Vous voyez, à toucher du doigt, que voilà tous les élémens d'une belle et large passion. J'étais bien un peu neuf à ce genre d'amour; mais je m'y façonnai cependant, grace à la bonne direction de Bellina. Le développement de ma passion offrait bien aussi quelques singularités; mais il y a chez la femme un instinct secret de l'ame qui lui explique les bizarreries de l'homme; ses exigences et sa faiblesse, sa jalousie et sa confiance, sa tyrannie et son abnégation, s'expliquent par ces deux mots : Il m'aime!

Aussi Bellina ne se plaignait-elle pas de mon amour comme sentiment, de ma passion comme valeur; elle me reprochait seulement mon peu de tête et mes continuelles étourderies qu'elle me pardonnait cependant.

Son mari, disait-elle, était sombre, taciturne, hypocondriaque et malade; mais je ne le voyais jamais, et je ne m'en inquiétais guère; et pendant qu'il comptait péniblement une des longues heures de ces longues nuits, j'écoutais si ce n'était pas celle qui sonnait mon rendez-vous.

Une certaine nuit d'automne, pendant qu'onze heures sonnaient à l'église de l'Annunziata, je descendais en silence la rue Balbi, où se projetaient les ombres gigantesques de ces palais, comme des fantômes inanimés. Préoccupé du bonheur que j'allais chercher, et cependant entraîné malgré moi vers un sentiment triste dont j'ignorais la cause, je songeais qu'à cette même heure, là, autrefois, tout était animé par les somptueuses fêtes patriciennes de ce Doria, dont la puissance et la fortune surpassaient celles de la république.

Je me dirigeai vers la *Porta della Lanterna*, et je descendis à la mer, près du palais d'André Doria, où m'attendait le pêcheur qui seul avait mon secret.

Toujours préoccupé, je ne m'aperçus pas d'abord que la barque habituelle n'était point amarrée au lieu ordinaire, et que mon vieux matelot manquait à notre rendez-vous.

Mais le mouvement qu'on faisait près de moi me tira de ma distraction. Un pêcheur vêtu de noir faisait assez gauchement de grands efforts pour mettre au large une barque qui était fixée aux anneaux de fer du quai. Je m'approchai assez machinalement de lui, et lui demandai s'il avait l'intention de sortir du port.

— Signor, si, me répondit-il laconiquement.

— Eh bien, voulez-vous me conduire au palais N..., à San-Piétro d'Aréna?

— Au palais N...! s'écria-t-il avec surprise.

— Oui, repris-je; pourquoi pas?

— Au palais N...! continua-t-il avec une émotion concentrée; puis reprenant avec calme :

— C'est juste, ce sont vos affaires, et non les miennes... Venez, embarquez-vous; nous irons au palais N...

Le canon de retraite s'était fait entendre depuis long-temps; aussi tout bruit avait cessé dans le port. Les lumières étaient éteintes sur les vaisseaux, on n'apercevait plus que celle du phare; ce fanal du golfe solitaire colorait de sa lueur rougeâtre les mâts aigus des navires, comme un soleil couchant éclaire de ses teintes pourprées le sommet des Apennins.

Déjà le pêcheur noir avait poussé de sa gaffe, et nous quittions le silencieux palais Doria... Je ne savais pourquoi la tristesse m'accompagnait; mais malgré moi, elle me suivait dans ma nuit d'amour .. Je regardais en soupirant l'impitoyable vague se brisant avec violence au pied de ce palais, et attaquant dans ses fondemens le noble monument élevé par celui qui, tant de fois victorieux, sillonna cette mer dont il paraissait être le roi; et ces vents, qu'il semblait maîtriser, et qui furent propices, venant insulter à son ouvrage en se précipitant furieux au travers des galeries pour en aider la destruction. Enfin, le petrel (1) qui, dans la tempête, n'avait jamais osé se poser sur les vergues de ses galères, venait audacieusement faire son nid sous les portiques des palais de Neptune (2)!

Richesse, gloire, ambition, pouvoir, qu'êtes-vous donc? me disais-je... et pendant que les réflexions qui découlaient de cette pensée m'assiégeaient en foule, je m'aperçus que la barque n'avançait pas, et que j'arriverais trop tard, si je n'aidais le pêcheur, qui était loin d'être aussi habile que mon vieux Trufelto. Je larguai donc la voile latine; nous laissâmes promptement derrière nous le Molo-Nuovo, et nous entrâmes dans le golfe.

Mon sournois de pêcheur crut le moment favorable, et commença quelques questions; mais, préoccupé de tout ce qui m'environnait, je ne répondis pas.

La mer était encore calme. Les bouées se balançaient mollement à sa sur-

(1) Lorsque les matelots voient les petrels se poser sur les vergues des navires, c'est toujours un mauvais présage.

(2) La statue héroïque d'André Doria est représentée dans ce palais sous les emblêmes de Neptune.

face; le goëland frappait lentement de son aile cette eau paisible, et à chaque coup une petite lumière phosphorique s'en échappait. Que pouvais-je faire de mieux que d'admirer ce tableau! Tout était tranquille : le seul bruit qui pût s'entendre au loin, c'était celui des rames de notre barque, et, par intervalle, le bruissement du flot qui roulait en mourant sur les galets de la rive. J'avais mis le cap sur Arenzeno, et nous nous rapprochions des sables magnétiques de San-Pietro d'Arena, nous glissions sur cette mer, qui nous rendait la lumière de la lune par mille petites cannelures de feu, que chaque coup de rames multipliait à l'infini.

Nous approchions; et, dans une continuelle préoccupation, la nature me semblait partager mes émotions en modifiant ma tristesse. Je respirais avec la fraîcheur de la nuit ces suaves parfums de fleurs que la terre nous envoyait. Le léger vent qui les apportait venait se briser doucement contre moi, avec une sorte de volupté, et j'éprouvais comme ce tressaillement qui arrête la respiration lorsqu'on descend rapidement une montagne élevée, ou lorsqu'on fend l'air sur un cheval au galop...

— Pour qui me prenez-vous? me dit le pêcheur; est-ce que vous croyez répondre à mes questions, en parlant seul de vos amours comme un insensé?

Je me réveillai comme d'un songe... Un rayon s'échappant du ciel me fit apercevoir quelque chose de brillant comme un stylet dans la main de cet homme.

— Je crois déjà vous avoir répondu, lui dis-je avec calme, que j'allais au palais N... où l'on m'attend.

— Qui vous attend?

— Une jeune femme.

— Ignorez-vous qu'il y a tel palais où l'on doit craindre d'avoir cette fantaisie; et que là, s'il y a un mari offensé, la vengeance suit de près l'outrage?

Les yeux de cet homme me paraissaient fixes et hagards, et me firent réfléchir sur ma position.

Avez-vous entendu parler de ces dangereux et ravissans rendez-vous des Francs à Smyrne ou à Constantinople? Ne vous a-t-il pas semblé arriver vous-même, sur la pointe du pied, en retenant votre haleine, à la porte de ce kioske qui termine les jardins de Dalma-Bulche, soulever en entrant ce rideau de pourpre qui en ferme l'entrée, et, la pâleur de la crainte sur le visage, le froid de la mort sur les lèvres, sentir glisser jusqu'à votre cœur le poignard d'un jaloux?...

Et moi aussi, je pensais à tout cela; mais je pensais aussi que lorsque le voile qui couvre la jeune Turque tombe à votre approche; que l'haleine brûlante de cette femme, belle de désirs, ivre de volupté, s'approche de votre haleine; que ce corps flexible frémit contre vous... Oh! alors, j'ai pensé que le danger le plus pressant semblait bien éloigné!...

Ainsi, les yeux, la voix, les gestes presque furieux du pêcheur ne troublaient *en rien* ma quiétude. Pendant que je lui parlais indifféremment, avec distraction, j'apprenais, sans le chercher, que lui aussi était un mari outragé; que, dans ce moment même, il revenait d'Albenga secrètement, pour tirer vengeance d'un misérable, *son ami intime*, qui devait s'introduire cette nuit même chez sa femme.

Eh bien! pendant cette explication, mon cœur rêvait une hymne d'amour; ma préoccupation continuait, et mes yeux cherchaient déjà la lumière, cette lumière qui devait me prévenir que Bellina m'attendait; et je me plaisais à me rappeler la nuit et l'heure qu'elle m'avait indiquées.

— Oui, me disais-je, dimanche dernier, en sortant de la messe de Saint-Laurent, au milieu des dames qui l'entouraient, elle a pu me jeter furtivement ces mots: *Venerdi mezza notte*... Ce n'est pas notre jour habituel; mais qu'importe, elle l'aura changé pour que le *venerdi* devînt ma nuit d'amour. Oui, c'est bien cela: La *notte di Venere!* Oui, Bellina, ce sera ta nuit.

Cependant, pour éviter d'être remarqué, mon pêcheur, qui paraissait méditer un projet, carguant sa voile qui flottait en relingue, car le vent devenait contraire, et il me conduisit à la rame sous l'ombre d'un grand nuage qui nous protégeait de son obscurité.

La lueur accoutumée brilla tout à coup au balcon du palais; Bellina demi-nue y devançait déjà mon arrivée... Déjà elle jetait l'echelle à nœuds... Quelle fut ma surprise!... une autre barque que la mienne arrivait sous sa fenêtre... et un autre que moi y monta!!...

Mon haleine était suspendue, mes yeux étaient fixés sur ce balcon; l'inconnu se présenta; la main blanche de Bellina l'attira; il santa légèrement... et tout fut dit...

Nous touchions au pied du palais.

Immobile, je croyais rêver; la croisée se referma, la lampe disparut; je restai là les yeux ébahis, la bouche béante...

— Bellina! oh! non; c'est impossible.

— Tu te trompes, jeune homme, dit le pêcheur noir; tu viens le lundi et le jeudi, toi; tout le reste de la semaine appartient à l'autre.

Je fus terrifié... Puis je m'écriai avec fureur :

— Et comment savez-vous?

— Oh! c'est que j'ai la confiance de Bellina, me répondit-il avec un sourire infernal, et je puis te l'envoyer à l'instant si tu veux.

Aussitôt s'élançant sur les rochers qui servent de fondation au palais, il disparut subitement à mes yeux.

Mon isolement ranima mon indignation; je ne compris plus ce que j'avais à faire, là où mes douces croyances venaient d'être si brusquement brisées. Je virai de bord, larguai la voile, car une burrasca menaçait, et je me préparai à reprendre la route du Molo-Nuovo, en passant sous ce fatal balcon, où quelques minutes avaient usé toute une vie d'amour.

Je ne m'occupais plus du pêcheur noir ni de sa promesse, le considérant comme un fou que le hasard avait placé dans cette barque.

Tout à coup des gémissemens étouffés arrivèrent jusqu'à moi : la fenêtre s'ouvrit brusquement, la figure flamboyante du pêcheur noir m'apparut sur le balcon, une voix qui n'avait rien d'humain s'écria: « Tiens, je te l'envoie; » et presqu'au même instant deux corps inanimés tombèrent lourdement dans la mer.

Il me sembla qu'un poids immense tombait en même temps sur mon cœur, et m'ôtait le sentiment de la vie.

Le burrasca qui soufflait du ponente me conduisit où elle voulut. On me recueillit, à la pointe du jour, au delà de Gènes, près de Rappalo... où je restai quelques jours. Là un de mes anciens compagnons de plaisirs vint me voir, et, toujours au courant de la chronique des ménages, il me raconta l'histoire du jour... C'était la mienne!... Seulement j'appris que mon sournois de pêcheur c'était le mari! Je n'y pus tenir... Oh! m'écriai-je, heureusement ce n'était pas mon jour!

LORD WIGMORE.

UN CHANGEMENT DE RÈGNE.

C'est peu de chose aujourd'hui, mais au temps de la poudre et des habits brodés, il n'était pas facile de s'élever, même pour quelques jours seulement, au rang des merveilleux. Le costume complet d'un homme élégant n'était pas à la portée de tout le monde, comme aujourd'hui, et il n'était pas permis au premier venu de se parer des insignes réservés aux gens de qualité. Aussi, beaucoup de jeunes gens bien tournés et pleins de bonne volonté, après de vains efforts pour atteindre les hautes régions de la mode, s'arrêtaient à moitié chemin, les uns faute d'argent, les autres faute d'un nom et d'un titre.

Le chevalier de Méranges, gentilhomme de province et cadet de famille, était venu dans la capitale, aussitôt après avoir touché sa légitime qui se montait à quelques centaines de louis. Il n'y avait pas là de quoi faire figure à la cour ni même à la ville; mais le chevalier comptait sur ses avantages naturels, sa naissance, sa bonne mine, son esprit. De moins favorisés que lui avaient réussi. D'ailleurs, le chevalier pouvait se recommander d'un oncle fort riche et fort en crédit, le comte de Méranges, l'auguste chef de sa famille.

Les illusions du chevalier furent de courte durée. Paris et Versailles lui donnèrent de promptes leçons. A chaque pas, il se heurta contre les réalités de la vie et les angles aigus de l'égoïsme. Sa légitime ne lui servit qu'à acheter des déceptions, et au bout de quelques mois il se trouva très embarrassé.

D'abord, son oncle l'avait mal reçu. Le comte de Méranges était un homme entre deux âges, qui avait conservé les goûts désordonnés de la jeunesse, tout en se laissant gagner par les pensées ambitieuses de la maturité. En ce temps-là, sous le règne de Louis XV, on voyait beaucoup de gens courir à la fois après les plaisirs et après les honneurs, cette double chasse était permise; les plus scandaleux dérèglemens, loin de faire le moindre tort aux spéculations d'un ambitieux, passaient, au contraire, pour un moyen de réussir. Le vice était fort bien en cour, et c'était une adroite flatterie et une chance de succès que d'afficher les mœurs corrompues dont le monarque donnait l'exemple.

Sous ce rapport, le comte pouvait aspirer aux plus hautes dignités, et nul n'était meilleur courtisan que lui. Séparé de sa femme qu'il avait reléguée dans un petit domaine à quelques lieues de Paris, il employait son immense fortune à satisfaire ses passions, laissant bien loin derrière lui les plus fastueux libertins de l'époque.

—Mon ami, dit-il à son neveu, je ne puis rien faire pour vous. J'ai déjà beaucoup de peine à me pousser moi-même au milieu des intrigues de la cour. J'aspire à une charge importante : tout mon crédit m'est nécessaire pour l'obtenir, et toute ma fortune pour la décorer. Ne comptez donc ni sur ma bourse ni sur ma protection; et si vous voulez m'en croire, retournez sans délai dans votre province.

Le conseil était bon peut-être, mais le chevalier ne le suivit pas. Déjà notre provincial s'était laissé captiver par les délices de la capitale. Il avait pris racine dans ce pays charmant, et l'adversité le trouvait armé de patience et de philosophie. On a beau voir tomber autour de soi les débris de ses illusions, tant que la jeunesse reste, elle garde une fleur d'espérance que la misère ne saurait flétrir. Et puis de douces heures brillent parfois au milieu des mauvais jours et raniment le cœur défaillant. La confiance n'abandonne jamais un jeune homme de vingt-cinq ans que la nature a bien partagé. De temps en temps le hasard vient lui donner du courage.

— Mon oncle sera peut-être plus clément et plus généreux lorsqu'il aura obtenu le bel emploi qu'il sollicite, disait le chevalier.

En attendant, le comte de Méranges avait rompu avec lui et refusait de le voir. Les liens de la parenté se trouvaient ainsi complètement brisés. Le chevalier avait la consolation de rencontrer quelquefois son oncle environné de toutes les splendeurs du luxe et de l'opulence; il le voyait passer dans un magnifique équipage traîné par quatre beaux chevaux anglais, et promenant avec orgueil une beauté célèbre. Il entendait parler des fêtes que donnait le comte, de ses folies, de ses triomphes achetés par d'éclatantes profusions; — et il était aisé de comprendre qu'un homme aussi prodigue pour lui-même devait se croire obligé d'être économe avec

les autres. La rumeur publique mettait parfois le chevalier au courant des intrigues ambitieuses de la cour de Versailles; le comte s'y trouvait toujours mêlé; mais jusque-là il n'avait pas encore réussi à obtenir la haute charge qui était l'objet de ses vœux ardens et de ses démarches incessantes.

Cependant le pauvre chevalier commençait à se sentir fatigué de sa lutte avec la mauvaise fortune. Le sentiment de sa valeur personnelle et la vivacité de ses passions ajoutaient à l'amertume que lui causaient son abaissement et sa détresse. Il aurait si bien tenu sa place dans le grand monde qui le dédaignait! Il aurait fait de la richesse un si bel et si digne usage!

Un soir, pour chasser les tristes pensées qui l'assiégeaient, il changea son dernier écu et il acheta un billet d'Opéra. Les ames jeunes et bien trempées sont seules capables de ces hardiesses. N'avoir que six livres pour toute fortune et en dépenser la moitié pour aller au spectacle, voilà une action que la sagesse réprouvera au premier coup-d'œil. Et pourtant, où est le mal? Qu'importe une largesse dans une pareille extrémité? Quand on est si près de rien, qu'importe d'avancer le terme de quelques heures? Pourquoi se refuser le plaisir de braver le sort en se donnant une jouissance que le riche marchande quelquefois? D'ailleurs, le chevalier avait besoin de distraction plus que de toute autre chose, et la représentation de l'Opéra était très attrayante ce soir-là.

La fleur du beau monde remplissait la salle. Humblement caché dans un coin du parterre, le chevalier regardait d'un œil d'envie les brillans gentilshommes qui papillonnaient dans les loges et laissaient admirer leurs graces à un essaim de jolies femmes. Quand le rideau se leva pour le ballet, ses regards charmés s'attachèrent sur une ravissante danseuse nommée Clotilde, qui était depuis peu à l'Opéra, où ses débuts avaient produit une vive sensation.

— Qu'elle est belle! disait le chevalier... Mais pourquoi la regarder? Rien de ce que je vois ici n'est fait pour moi, pauvre diable, et cette soirée, sur laquelle je comptais pour dissiper mes ennuis, n'aura servi qu'à me donner de vains désirs et de cruels regrets!

Il sortit mécontent après ce cruel retour sur lui-même. Le spectacle était fini, et la foule, en se retirant, semblait agitée par une grande nouvelle. On s'interrogeait avec anxiété; on se répondait à demi-voix; de graves propos circulaient dans les groupes. Le chevalier ne fit aucune attention à tout cela. Les bruits et les émotions du monde le touchaient peu. N'était-il pas un proscrit au milieu de cette société brillante qui l'insultait par son luxe et par ses grands airs?

Lorsqu'il arriva sous le péristyle, un aboyeur s'approcha de lui en disant:

— Mon gentilhomme, faut-il faire avancer votre voiture?

Dans la situation financière où se trouvait le chevalier, ces mots équivalaient à la plus sanglante épigramme; et dans la disposition d'esprit où il était, il ne pouvait supporter patiemment un tel affront. Sa fureur allait éclater, lorsqu'un valet de pied en grande livrée intervint et s'écria:

— Arrière, manant! M. le chevalier n'a pas besoin de tes bons offices... M. le chevalier a des gens pour le servir.

Puis s'avançant avec un profond respect, le valet dit en s'adressant au chevalier stupéfait:

— La voiture est là.

— Quelle voiture? demanda le chevalier.

— La vôtre, monsieur.

— Vous vous trompez, mon ami. A qui croyez-vous parler

— A monsieur le chevalier de Méranges.

— Oui; en effet, c'est bien moi; mais je ne suis pas votre maître.

— Je suis au service de monsieur le chevalier.

— Depuis quand?

— Depuis ce soir.

— Et qui vous a mis à mon service?

— L'intendant de monsieur le chevalier.

Pour le coup, le jeune de Méranges crut être le jouet d'une nouvelle plaisanterie; mais il voulut voir jusqu'où elle irait, et faisant au valet un signe d'assentiment, il le suivit jusqu'à la voiture.

C'était un élégant vis-à-vis, tout neuf, étincelant de dorures et attelé de deux magnifiques chevaux gris-pommelé.

Le chevalier entra dans la voiture qui partit au galop, et s'étalant sur les coussins de soie, il se dit gaîment:

— Ma foi! si c'est une plaisanterie, elle est bonne, et je m'en accommode. Aussi, quoi qu'il advienne, je ne dis rien; je ne me permets aucune question; je me laisse faire. Par exemple, j'ignore où l'on me conduit; mais je me garderais bien de tirer le cordon pour interroger le cocher!... Quel que soit l'endroit où l'on me mène, j'y serai toujours mieux que dans mon taudis.

La réflexion, d'accord avec l'amour-propre, lui fit penser qu'il s'agissait tout simplement d'une aventure galante, dans le grand style, et qu'une femme de qualité, après l'avoir aperçu à l'Opéra, le faisait enlever: — procédé que les dames d'un certain rang employaient souvent en ce temps-là.

— Me voilà bien mal vêtu pour aller en bonne fortune! ajouta le chevalier... Mais, après tout, ce n'est pas pour le costume que l'on me prend, et je n'en ai que plus de mérite, d'avoir su plaire avec un habit râpé.

La voiture entra dans la cour d'un délicieux petit hôtel nouvellement construit près du boulevart, aux environs du pavillon d'Hanôvre. Le Suisse se tenait debout à la porte de sa loge; un valet de chambre attendait le chevalier au bas de l'escalier, avec un flambeau dans chaque main. Le chevalier le suivit, traversa plusieurs pièces et s'arrêta dans un magnifique salon, meublé avec une splendeur inouie et décoré d'admirables peintures de Watteau.

Tout, dans cet appartement, respirait le luxe et la volupté. Les meubles avaient des formes affectées au sybaritisme le plus raffiné. Les peintures représentaient des sujets tendres et lascifs. L'air était imprégné de parfums doux et pénétrans.

Après avoir demeuré quelques minutes dans une muette contemplation, le chevalier dit au valet de chambre qui était resté là:

— Vous pouvez m'annoncer.

— A qui? demanda le domestique d'un air respectueusement étonné.

Le chevalier se mordit les lèvres pour retenir une parole indiscrète; il voulait rester fidèle à la promesse qu'il s'était faite, et ne risquer aucune question.

— Quand monsieur le chevalier voudra faire sa toilette, ajouta le valet de chambre, tout est prêt.

— Eh bien! le plus tôt sera le meilleur, répondit Méranges en jetant un regard honteux sur son costume plus que modeste.

Le valet ouvrit une porte et introduisit le chevalier dans un charmant cabinet où se trouvaient disposés plusieurs habits complets de la plus grande richesse.

— Monsieur le chevalier mettra-t-il son velours nacarat? demanda le valet de chambre. — Ou bien monsieur le chevalier préfère-t-il cet habit à paillettes? — Ou bien encore cette broderie d'or et de soie? — Monsieur le chevalier veut-il ses dentelles d'Angleterre ou son point de Malines? — Des boucles de diamans ou de rubis? — Quel nœud d'épée portera ce soir monsieur le chevalier?

Méranges choisit ce qu'il y avait de plus beau. Quand sa toilette fut achevée il se mira complaisamment dans les glaces, en se disant: Me voilà tel que je le désirais!.. Pourvu que cela dure! »

Il allait sortir du cabinet, lorsque le valet de chambre, ouvrant un petit coffre plein de bijoux, lui donna à choisir entre une demi-douzaine de tabatières et un grand nombre de bagues.

Les boîtes ainsi que les bagues étaient ornées de miniatures amoureuses, quelques-unes peintes avec une grande hardiesse. La montre qu'on lui remit était pareillement décorée d'un petit sujet très galant, pour ne pas dire plus.

Ainsi paré, le chevalier rentra au salon. En fouillant dans une des poches de son habit, sa main rencontra une bourse pleine d'or. Mais rien ne pouvait plus l'étonner.

Onze heures sonnèrent. — « Sans doute, dit-il, je ne tarderai pas à savoir le mot de l'énigme. »

Au même instant, on lui annonça l'arrivée de la personne qu'il attendait.

— Faites entrer! dit-il.

Une femme se présenta, écarta son voile, jeta négligemment son mantelet sur le tapis, et le chevalier reconnut...

— O ciel! en croirai-je mes yeux! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce donc? que signifie cette surprise? Ne m'attendiez-vous pas?

— Moi?... Vous?...

— Eh! sans doute!.. Vos lettres étaient assez claires; vos présens assez riches; nos conventions assez précises. Ne suis-je pas exacte à l'heure que vous avez indiquée vous-même? De quoi vous plaignez-vous?

— De rien, vraiment. Bien au contraire!

— A la bonne heure! Soyez aimable et soupons, car je meurs de faim.

— C'est juste. L'appétit vient en dansant.

Le chevalier avait reconnu Clotilde.

Au dernier vœu exprimé par la danseuse une porte s'ouvrit et laissa voir dans la salle à manger une table, meublée de deux couverts et somptueusement servie.

— Suis-je chez vous? demanda timidement Méranges en s'adressant à la danseuse.

— Volontiers, répondit Clotilde, si vous voulez me donner ce petit hôtel qui est ravissant!... Mais non; vous n'avez déjà été que trop généreux, et vraiment à votre style et à votre libéralité, j'étais loin de m'attendre à vous trouver si jeune et si bien tourné.

L'énigme, — ou la mystification continue, pensa le chevalier; n'importe! profitons-en...

Le lendemain matin, le chevalier venait de dire adieu à Clotilde, lorsque son oncle, le comte de Méranges, parut devant lui.

— Ah! je comprends, s'écria-t-il douloureusement; vous venez faire cesser le charme! Tout mon bonheur n'était qu'un quiproquo, et c'est à vos dépens que j'ai passé de si belles heures!

— Non, répondit le comte; ce bonheur vous appartient, chevalier. Hôtel, meubles, bijoux, tout ici est à vous.

— Quoi! mon oncle, vous me donnez tout cela?

— Et je n'y mets qu'une condition, c'est que vous vous ferez honneur de ce luxe; vous donnerez à souper, et vous vous montrerez partout avec Clotilde. Vous la promènerez en voiture toute la journée, et le soir vous irez l'applaudir dans ma loge... c'est-à-dire dans votre loge, à l'Opéra.

— De tout mon cœur! cher oncle.

— Adieu donc; soyez discret; comptez sur moi; faites du bruit, affichez Clotilde, et je pourvoirai largement à toutes vos dépenses.

Le comte laissa son neveu plus intrigué que jamais, et se rendit en toute

hâte dans un vaste et sombre hôtel situé au Marais. Sa femme, la comtesse de Méranges, venait d'y arriver.

— Je vous croyais mort, monsieur, lui dit-elle.

— Pardonnez-moi si je me porte bien, reprit le comte ; je ne m'étais fait malade que pour être bien sûr de vous voir arriver ici en toute diligence.

— Et quel était votre but en m'appelant près de vous?

— Un raccommodement, une réunion.

— Allons donc! vous plaisantez.

— Je parle très sérieusement, et pour obtenir ce que je vous demande, je me mets à votre discrétion. Dictez-moi vos volontés, et j'y souscris d'avance. J'oublie le passé; je vous abandonne la moitié de ma fortune dont vous disposerez à votre gré; vous serez maîtresse ici; vous aurez votre appartement avec un escalier dérobé et une entrée par la petite porte du jardin. Je ne verrai rien; je serai le modèle des maris.

— Mais vous ne m'accordez pas gratuitement ces priviléges?

— Non, car je vous demande pour prix de tout cela...

— Quoi donc, monsieur?

— De venir entendre la messe avec moi à Versailles, dans la chapelle du château.

— Et puis?

— Et puis, de sauver les apparences, et de donner à croire que nous faisons bon ménage.

Les conditions furent acceptées par la comtesse, qui ne se montra pas plus difficile que le chevalier pour un marché avantageux. Pendant que le couple réuni se rendait à Versailles, la ville était en proie à beaucoup d'autres métamorphoses, à beaucoup d'autres réformes du même genre.

Lorsque le comte entra au château, un courtisan lui montra le dernier numéro des *Nouvelles à la main*, renfermant l'article suivant :

« M. de Meranges est décidément engagé avec la belle Clotilde. »

— C'est mon neveu! s'écria le comte.

Puis il baissa les yeux et prit un air grave et recueilli.

D'où provenait ce changement subit ? — Le comte tenait plus que jamais à ses projets ambitieux, et les moyens de parvenir n'étaient plus les mêmes que la veille;—car la veille, 10 mai 1774, Louis XV était mort, et sous le nouveau roi, les courtisans, pour réussir, devaient changer de mœurs et d'allures.

Le temps des folies était passé avec le feu roi; le règne de la sagesse, c'est-à-dire de l'hypocrisie, était venu.

EUGÈNE GUINOT.— (*Courrier.*)

Tout le monde joue la comédie.

Trois jours après sa naissance, quand il n'a pas encore ouvert les yeux dans le monde où il a été jeté par la faute de son père et la faiblesse de sa mère, l'enfant s'amuse au Polichinelle dont il entend les grelots babillards.

A quatre ans, il improvise derrière les rideaux des comédies fantastiques et des drames terribles.

A sept ans, il ne vous laisse de repos que si vous le conduisez une fois par semaine chez M. Comte ou au passage de l'Opéra. Au retour, il vous demande un théâtre portatif, en bois doré, avec une toile qui se lève et qui s'abaisse, des coulisses qui tournent, de petits bons-hommes et de petites bonnes-femmes en Turcs, en Sauvages, en Académiciens et en Valets de Carreau. Il envie l'existence des phenomènes de la galerie Choiseul. Les lauriers de M. Fouyou l'empêchent de dormir

Au collége, il n'a de goût que pour les poètes tragiques d'Athènes et de Rome, et il ne se repose de ses émotions que dans l'étude d'Aristophane. Socrate est un poisson. Il estime Plaute et Terence, mais il aime mieux Roscius. Celui-ci n'avait qu'à traduire ce que les autres avaient eu la peine de concevoir, et la république lui faisait une pension de vingt mille écus! C'était déjà comme à présent.

Quand il entre dans sa dix-huitième année, l'enfant se prononce.

Il dit à son père : « Voulez-vous que je reprenne votre maison de commerce et votre raison sociale? Le commerce ne me va point, et la raison sociale est une sotte. Je veux faire une tragédie. »

Ou bien : « Vous voulez faire de moi un avoué? Je n'ai aucun goût pour les purges légales. Un notaire? Je ne saurais jamais vendre après décès. Un avocat? Je ne pourrais plaider qu'au criminel, et cela ne rapporte pas un sou. Un employé d'administration? Je ne résisterais point au plaisir d'en rire. Je veux être comédien. Talma n'est pas remplacé, j'entrerai dans ses cothurnes et dans sa gloire. »

Si son père résiste, il se fait soldat, et il joue la comédie, dans sa garnison, au bénéfice des pauvres. Ou bien, il demande un ordre de début chez M. de Castellane.

Son père meurt à petit feu. Il pleure, comme tout bon comédien doit le faire; puis il demande une audition au Théâtre-Français, qui le renvoie au théâtre de Belleville où on le siffle.

Vous croyez qu'il se décourage? Point du tout. Il prend un passeport et va se faire engager dans une bourgade du Midi.

Il en revient ténor. N'a-t-il pas touché aux Alpes, presqu'à l'Italie, et n'est-il pas convenu que l'air du Saint-Bernard et les échos de la Scala donnent de la voix à ceux qui n'en ont point?

Il y a à Paris deux mille comédiens en exercice, quatre mille qui achèvent leurs études pour l'être, dix mille qui attendent leur tour. Il y a trente théâtres, et on en projette trente autres. Nos petits-fils en auront un dans chaque rue. Un jour, les pierres manqueront à Melpomène et à Thalie. On leur rendra le tréteau de Thespis, et la fin du monde dramatique sera proche.

Les raisons qui déterminent la vocation du comédien mériteraient d'être étudiées; mais nous laisserons ce soin-là à de plus profonds philosophes.

Bornons-nous à une observation : elle vaut qu'on la fasse et qu'on en rie.

Croiriez-vous, monsieur, qu'une jeune fille de seize ans, la mieux élevée, la plus soumise à son père et à sa mère, la mieux surveillée et la plus sage, trouve qu'il n'y a pas sur la terre un bonheur comparable à celui de Mlle Plessy et de Mlle Doze ?

A Mlle Plessy et à Mlle Doze, on fait l'amour tous les soirs, avec la permission des parens et des autorités ; on leur tient les plus galans propos; on se jette à leurs pieds; on embrasse leurs genoux, on se tue pour elles avec des poignards damasquinés. C'est de la comédie, dites-vous; mais ne pensez-vous pas qu'il en doive toujours rester quelque chose? Et comptez-vous pour rien les belles réponses qu'elles peuvent faire à leurs chauds adorateurs, les larmes qu'elles peuvent répandre sans que personne y redise, les blanches épaules et la blanche moitié de poitrine qu'elles peuvent montrer? Cette liberté incontestée, n'est-ce pas la vie dans sa plénitude? Et les applaudissemens qu'elles soulèvent dans un auditoire, et les passions qu'elles y allument, et les fleurs et les couronnes, pour quoi comptez-vous cela?

Les mères, il faut le dire, encouragent ces dispositions. Elles n'exigent pas de leurs filles qu'elles sachent raccommoder les chausses d'un mari; mais elles leur font enseigner le piano à tour de bras, et elles les exposent ensuite dans un salon où cent auditeurs imbéciles les applaudissent et les corrompent.

Les deux Invalides.

Il n'y a pas huit jours encore que nous les avons vus ces deux débris d'hommes assis dans ce royal asile que l'on mit trente ans à construire sur les dessins de Libéral Bruant. Autour d'eux, se groupait le drame palpitant de mutilations, drame où le bruit sonore du sabre et le retentissement de la crosse des mousquets ont fait place à celui des béquilles et des jambes de bois. Là, vous le savez, un corps tronqué est payé d'une décoration, chaque ruban cache vingt balafres, et sous ces habits bleus, on peut lire, écrite avec des balles, toute l'histoire de Napoléon.

Malgré notre vénération profonde pour tant de courages malheureux dont l'aspect émeut si fort, nous ne pûmes nous empêcher cependant de donner un regard aux ornemens de cette scène, espèce de foyer militaire où les vieux soldats viennent se reposer après avoir joué à la grande bataille. D'un hospice destiné aux cicatrices fermées, Louis XIV fit un temple, et afin de l'oindre d'une ampoule précieuse, il prit l'or de sa couronne et en dora le dôme qui luit par un beau soleil comme les écailles d'un serpent. Puis, comme si cette ambulance sacrée n'était encore assez sainte, on y apporta le tombeau du grand Turenne, l'épée, la ceinture, le cordon du grand Frédéric, et les victimes des disputes de nation à nation se reposèrent à l'ombre des drapeaux que portait sa garde dans la grande guerre de sept ans. Enfin on en fit un sanctuaire, où l'on déposa les cendres de Napoléon.

La belle compagnie que celle dans laquelle vivent ces morceaux d'hommes, la plupart dévorés par la mitraille, qui les a faits comme les restes d'un festin d'anthropophages!

A la grille, je rencontrai le chapeau à cornes dont la pointe déguisait la place d'une oreille emportée, le sabre nu, les jambes torses; ceux-là veillaient sur d'autres qui, plus loin, avec la seule main qui leur restât, arrosaient des fleurs ou ramenaient, comme ils pouvaient, les branches du berceau de leur petit jardin.

Dans une salle surtout je me sentis plus vivement saisi qu'ailleurs, parce que là, outre l'action, j'eus des paroles : je vis et j'entendis tout à la fois. Aux rayons d'un soleil qui les réchauffait par une fenêtre, deux invalides étaient assis l'un devant l'autre, tous deux vieux soldats, l'un sans yeux, l'autre sans bras. L'aveugle tenait sur ses genoux un volume (c'étaient les *Victoires et Conquêtes*), tandis que que le manchot lisait à son camarade l'action où celui-ci avait perdu la vue. C'était le soir d'une rude affaire, et on l'avait placé en sentinelle avancée. La nuit vint, on l'oublia et il s'endormit. Lorsque le tambour l'éveilla, il n'y voyait plus, et selon lui ce fut un bonheur, car cette fois son régiment fut repoussé, et il n'eut pas le chagrin d'en voir la honte. Puis le tour du soldat sans bras arriva; il rencontra, comme son frère d'armes, la page où deux balles ennemies nécessitèrent une double amputation. Cela se passait à Madrid, la veille de l'entrée de notre armée. Avec quelques camarades, il avait bu du vin d'Espagne à notre gloire, et le lendemain il était entre quatre chirurgiens qui l'enveloppaient de charpie et de compresses.

Ainsi s'entr'aidant, ces soldats, à deux faisant à peine un homme, étaient heureux comme des êtres entiers. Je sortis sans les interrompre. Mais en partant, je n'aperçus pas sans une certaine satisfaction que la tabatière de l'aveugle était pleine de tabac frais, et que pendant les intermèdes de la lecture il faisait aussi priser l'autre.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

Mme la duchesse Decazes a fait tirer au Luxembourg une loterie dont les produits sont destinés aux enfans, aux veuves des naufragés de La Teste. La reine et les princesses l'avaient enrichie d'ouvrages de leurs mains. Un concert précédait le tirage. On y a successivement entendu Mmes de Montenegro et Graciani; MM. Poultier, Meccati et Pantolini; et puis des portières ont été levées, et les regards ont pénétré dans la galerie où la Société d'horticulture fait en ce moment une brillante exposition.

— La Faculté des lettres de Paris a procédé à la présentation des candidats pour la place de professeur-adjoint de philosophie moderne, vacante par la nomination de M. Damiron à la chaire de philosophie. Les voix ont été ainsi partagées au premier scrutin : M. Ad. Garnier, 5 voix; MM. Jules Simon et Ravaisson *ex æquo*, 3 voix; un billet blanc. Le dépouillement du deuxième scrutin a donné le résultat suivant : M. Jules Simon, 4 voix; M. Ravaisson, 3 voix; 2 billets blancs. En conséquence, la Faculté des lettres a présenté pour premier candidat M. Ad. Garnier, pour second candidat, M. Jules Simon.

—Deux cents ouvriers environ sont occupés en ce moment, rue Jacob, à construire une magnifique façade à l'hôpital de la Charité.

Tous les travaux qui sont en voie d'exécution derrière l'Hôtel-Dieu, dans l'enclos de St-Julien-le-Pauvre, sont suspendus, parce que, dit-on, on va supprimer la rue de la Bucherie.

—L'ancien et splendide hôtel de Cossé-Brissac, aujourd'hui hôtel de Forbin-Janson, situé rue de Grenelle-St-Germain, devant le ministère de l'intérieur, est à vendre en trois lots sur la mise à prix d'un million de francs.

— Le Musée anglais, provenant du don fait à Louis-Philippe, sera inauguré le 1er mai. Ce musée est placé au deuxième étage du palais du Louvre, au dessus du musée de la marine.

— On s'occupe en ce moment de la démolition de la maison sise boulevard du Temple, 52, à laquelle l'attentat de Fieschi a donné une fatale célébrité.

— L'exposition publique d'horticulture, ouverte le 14, dans les galeries du palais du Luxembourg, a été close aujourd'hui, à quatre heures du soir. Cette exposition a été aussi brillante que les précédentes : à côté des riches collections de dahlias, jacinthes, tulipes, etc., on remarquait aussi un grand nombre de fleurs printanières en parfaite maturité. Mais ce qui attirait le plus l'attention des amateurs, c'était le produit de la renouée-tinctoriale (*polygonum tinctorium*). M. Jaume-Saint-Hilaire, qui cultive cette plante depuis son importation en France, avait exposé une certaine quantité de ses produits transformés en boules de la grosseur d'un œuf de pigeon et conforme aux boules de bleu d'indigo; à côté étaient placés, pour constater les résultats, plusieurs échantillons de soie, de laine et d'étoffes teintes avec cet indigo indigène, en deux nuances, l'une d'un bleu assez foncé et l'autre plus claire; les couleurs offrent peu de différence avec celles qu'on obtient de l'indigo exotique. M. Vilmorin avait aussi exposé une collection d'orges d'Abyssinie : bien que cette plante soit une plante des champs, elle n'en a pas moins mérité l'attention du public venu pour admirer les plantes destinées à l'ornement des jardins. Cette orge diffère de notre orge de printemps; les épis ne sont ni plus forts ni mieux garnis, et elle est beaucoup inférieure à notre orge d'hiver.

L'intempérie de la saison et la recrudescence du froid ont retardé la maturité des légumes, aussi les primeurs étaient-elles peu nombreuses; nous avons vu, en revanche, de fort beaux fruits parfaitement conservés. Parmi les instrumens d'horticulture, on remarquait une ratissoire mécanique, montée sur trois roues, une à l'avant-train, et les deux autres au train de derrière, formé d'un carré de charpente auxquel sont fixées les lames. Le tirage se donne à l'aide d'une vis qui sert à monter ou à baisser les roues.

— Le goût des courses qui augmente chaque jour en France a déterminé le Jockey-Club a avoir cette année quatre journées de courses au lieu de trois. Voici la désignation des prix qui seront courus, le premier jour, dimanche 24 de ce mois.

Course de 1,000 fr. offerte par des membres du Jockey-Club. 12 chevaux sont engagés et 10 au moins courront.

Prix de l'administration des haras. 2,000 fr., onze chevaux engagés.

Course de haies. Pour la première fois on verra une course de ce genre à Paris; il y a quatre chevaux engagés.

Les autres jours sont fixés au lundi 2, jeudi 5 et dimanche 8 mai. Nous indiquerons plus tard les divers prix qui doivent être courus chaque jour, et le nombre de chevaux engagés.

— Le tribunal correctionnel de la Seine a jugé que des vins en fût n'étaient pas des comestibles, mais des marchandises dont la vente publique et aux enchères était prohibée par la loi du 18 juin 1841, et il a condamné à 100 fr. d'amende le négociant de Bercy qui avait requis cette vente, et l'huissier qui y avait procédé.

—*Le Mémorial bordelais* annonce que M. Oviedo, capitaliste espagnol, domicilié depuis long temps à Bordeaux, sollicite dans ce moment du gouvernement espagnol le privilége ou autorisation de monter, au moyen de la négociation d'actions, aussi bien en Espagne qu'à l'étranger, dix banques de provinces, dans dix villes de l'Espagne, au capital chacune de six millions de réaux (1,500,000 fr.), subdivisés en actions de 500 fr., afin d'alimenter dans ce pays le papier-monnaie ou billets de banque, facilitant ainsi les transactions commerciales et aidant le pays au moyen de capitaux qui vivifieront l'industrie et l'agriculture.

— On écrit d'Alger, le 10 avril :

« Cette nuit, vers trois heures, une secousse assez violente de tremblement de terre est venue nous arracher avec effroi au sommeil; elle ne s'est pas renouvelée. »

— Le voyage de Paris à Orléans des diligences articulées à deux trains et à douze roues (six pour chaque train), expédiées vendredi par l'administration Laffitte et Caillard, s'est fait le plus heureusement du monde; elles ont parcouru, en dix heures et demie, les 120 kilomètres qui séparent les deux villes, et malgré cette vitesse, elles n'ont pas employé plus de chevaux que les diligences ordinaires.

— Denis Papin est le premier auteur des machines à vapeur dont plusieurs nations se disputent la gloire.

La ville de Blois qui, le 22 août 1647, a enregistré la naissance de cet homme célèbre, a pris la résolution d'élever un monument à sa mémoire et de consacrer ainsi l'origine française de cette belle découverte.

Le conseil municipal de Blois, en ouvrant une souscription pour donner à cet hommage public tout l'éclat dont il est digne, a constitué une commission qui, par son double caractère, local et national, associe à la reconnaissance de la cité, la reconnaissance du pays tout entier. Ainsi, aux membres du conseil municipal, aux députés et au préfet du département, membres naturels de cette commission, s'ajoutent des notabilités choisies dans les différentes carrières pour lesquelles l'invention de la vapeur a été une nouvelle source de puissance. Nos constructeurs de machines à vapeur devaient nécessairement avoir un représentant dans cette commission; on a choisi M. Schneider, du Creusot, un des plus importans établissemens métallurgiques de France, chargé de cinq appareils destinés à nos grands paquebots transatlantiques.

—Le nommé Camus, vieillard plus que septuagénaire, suivait le faubourg du Temple pour se rendre à Belleville, lorsque arrivé au canal il vit le pont-tournant placé de l'autre côté pour livrer passage à un bateau. Au même moment, deux enfans s'avancèrent imprudemment, et seraient infailliblement tombés dans l'eau, si Camus ne se fût précipité sur eux et ne les eût poussés au large avec le bras. Malheureusement le mouvement qu'il avait fait pour les sauver lui fit perdre l'équilibre, et il tomba lui-même dans le canal qui est très profond à cet endroit. Le sieur N...., chaudronnier sur le quai, avait été témoin de la bonne action et de l'accident qui l'avait suivie; il s'empressa donc de venir au secours du malheureux qui se débattait dans l'eau, et il parvint à le remonter sur la berge; il le conduisit ensuite au poste voisin, occupé par la troupe de ligne; là on le fit déshabiller, et chaque homme, se dépouillant d'une pièce de vêtement, la fit endosser à Camus, qui se trouva en quelques minutes revêtu de l'uniforme militaire. Un capitaine de ronde étant arrivé sur ces entrefaites, envoya un soldat chercher des effets civils, et le naufragé put regagner son domicile au bout d'une heure ou deux.

Camus est un ancien militaire et a été camarade de lit de Cambrone.

— Nous avons donné des détails sur l'ouverture des deux caisses de Gustave III. Le *Boersenhall*, journal de Hambourg, nous transmet aujourd'hui, avec le procès verbal de la séance du conseil académique d'Upsal, tenu le 5 avril 1792, les renseignemens que voici : outre les vingt-quatre pièces contenues dans la caisse et dont nous avons donné l'énumération, on a trouvé les suivantes : Projet d'un comptoir d'escompte; lettres du roi pendant son enfance au conseiller d'état Scheffer; documens sur le système de défense de la Finlande; lettre du cardinal de Bernis; correspondance du roi, intrigues de 1768 à 1772, fêtes de la cour de 1776 à 1777, sur les subsides français de 1771. Le paquet dont nous avons parlé précédemment ayant été ouvert, on a trouvé des lettres des rois contemporains, des ministres et des dames, notamment de la duchesse de Richelieu (1773), époque du comte d'Egmont, grand d'Espagne, de la comtesse Boufflers et de la comtesse de la Marque, des circulaires diverses.

— On écrit de Mahon, le 20 mars, au *Correo Nacional* :

« Il y a cinq jours, à sept heures du soir, trois marins français, tranquilles et sans défense, ont été attaqués au moment où ils se rendaient à bord de leur corvette, la *Victorieuse*, par des soldats qui, le poignard à la main, leur ont demandé la bourse ou la vie. Les marins ont résisté. Alors a commencé une lutte inégale dans laquelle les marins ont reçu plusieurs coups de poignard dangereux. Un seul en a reçu trois. Déjà, quelques jours auparavant, un marin avait été blessé par deux soldats qui le poursuivaient. Un jeune Américain de la frégate *Brandy-Wine* a été volé. Il est évident que la démoralisation de la troupe est à son comble, et que ces excès qui nous déshonorent aux yeux des étrangers réclament une répression vigoureuse.

» Nous avons ici l'escadre anglo-américaine une grande partie de l'année, une corvette française en station, un grand nombre de bâtimens français qui vont et viennent, et jamais aucun homme des équipages de ces bâtimens n'a commis le moindre excès.

» L'émigration continue dans de larges proportions pour Montevideo et pour l'Afrique française. La moitié ou le tiers de la population d'Alger et d'Oran est soit de Majorque, soit de Minorque. On a compté, en quinze jours, plus de six cents passeports demandés, et ceux qui nous quittent sont des laboureurs. »

Imprimé par BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron 3, à Paris.

Dimanche 1er Mai 1842. *DEUXIEME EDITION.* **Deuxième année. — N° 18.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—
Les Abonnemens partent des 1er et 1 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger · 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

UN VENGEUR.

(Suite et fin.)

Mme de Marmancourt, à regret nous l'avouons, appartenait à cette classe ambiguë pour qui fut inventée jadis l'allégorie des syrènes ; confrérie profane innombrable qui, à Paris, hante de préférence le quartier compris entre la rue de Provence et la Nouvelle-Athènes. Quoiqu'elle n'eût jamais été mariée, elle était veuve, selon la coutume des femmes de cette condition, qui portent invariablement le deuil d'un colonel ou d'un capitaine de vaisseau. Mme de Marmancourt avait opté pour la marine, l'armée de terre étant jugée par elle de moindre distinction, vu le nombre prodigieux de colonels mis au tombeau par les Arthémises de la Chaussée-d'Antin. Par un autre raffinement, elle avait dédaigné de sanctifier son nom, ce genre de canonisation étant devenu tout-à-fait vulgaire, et, disait-elle, *mal porté*. Il fallait la voir sourire en entendant parler de Mme de Saint-Léon ou de Saint-Amaranthe !

Mme Théodosie de Marmancourt, née Catherine Boischard, avait vingt-neuf ans et s'en donnait vingt-un ; mais elle se trouvait dupe à ce compte, et était bien décidée à redevenir mineure l'année suivante. Elle était d'une taille moyenne et assez maigre, c'est-à-dire fort bien faite, moyennant un peu d'artifice. Elle avait les traits réguliers, le regard modeste, le sourire candide, la voix mignarde, la physionomie virginale. Peu spirituelle, très ignorante, elle apportait dans tout ce qui se trouvait du ressort de sa spécialité une adresse, une habileté, une perfection qui eussent inspiré de l'envie au diplomate le plus consommé. Sa vie était si bien ordonnée, l'emploi de chaque jour réglé par elle avec tant de calcul, son temps si merveilleusement mis à profit, qu'elle pouvait mener de front un nombre raisonnable d'intrigues sans jamais en embrouiller les fils. Le char de ses galanteries était ordinairement traîné à quatre chevaux, quelquefois à six ; attelage aveugle, dont chaque membre se croyait seul au brancard.

Les amis de Mme de Marmancourt se divisaient en trois catégories, les honoraires, les titulaires et les surnuméraires ; de plus, chaque classe avait son chef d'emploi et ses doubles. Elle les recevait ensemble dans son salon et les réunissait à dîner une fois par mois. Le passé, le présent et l'avenir vivaient de la sorte en bonne intelligence. Cécité naturelle, usage du monde ou tolérance philosophique, tous ces hommes, vieux ou jeunes, mais toujours riches, se soumettaient aux lois réglementaires d'une maison où régnait l'absolutisme féminin. Si les amis étaient nombreux, les amies étaient rares : pour prétendre à ce titre, il était indispensable d'être vieille ou laide. Ce principe, à l'usage de beaucoup de femmes, était rigoureusement pratiqué par Théodosie, trop prudente pour recevoir chez elle une rivale de jeunesse et de beauté. Parmi les habitués de cette maison, un seul se trouvait sans fortune, c'était Blondeau ; il y remplissait l'emploi de l'homme aimé pour lui-même, ce vampire en gants jaunes auquel un destin vengeur livre à leur tour, tôt ou tard, les goules gorgées de l'or des acheteurs de l'amour.

Après avoir traversé une antichambre et une salle à manger médiocrement éclairées, les deux amis furent introduits dans un salon meublé d'étoffes chamois, couleur favorable au teint. Une dixaine d'hommes, la plupart décorés, s'y trouvaient réunis. Les uns jouaient à la bouillotte, les autres, groupés devant la cheminée, devisaient avec la maîtresse du logis près de qui se tenaient assises deux femmes ayant les droits les plus légitimes à son amitié. L'une d'elles avait quarante-trois ans et apprenait depuis quelque temps à jouer du piano, pour renforcer ses moyens de plaire ; l'autre, beaucoup plus jeune, mais positivement laide et rouge comme une pivoine, déjeunait de vinaigre tous les matins, afin de pâlir, les vives couleurs étant tombées en discrédit.

Madame de Marmancourt fit à peine attention au substitut que lui présenta Blondeau, et prit à l'écart ce dernier avec un empressement où se trahissait un trouble mystérieux.

— Depuis ce matin je ne vis plus, lui dit-elle ; il y a de la barbarie à m'écrire une lettre pareille. Me menacer de vous tuer, si je ne trouvais pas de l'argent ! Mais ne savez-vous pas ce qu'est devenu tout celui que j'avais ? Mes bijoux et mon argenterie sont en gage ; je ne pourrai pas donner mon dîner, et l'on m'a déjà fait compliment sur la simplicité de ma coiffure, ce qui signifie qu'on remarque que je ne porte plus mes diamans. Je vous jure que je n'ai rien, absolument rien ; sans cela, vous aurais-je laissé dans l'embarras ? Vous brûler la cervelle ! quelle folie ! Je suis raccommodé avec M. Jules.

— Ah ! ah ! fit Blondeau ; la poule aux œufs d'or est revenue ; ça change la question. Ce grand provincial qui m'accompagne m'a prêté de quoi vivre pendant quelques jours ; mais après cela...

— Après cela c'est moi que ça regarde, reprit Théodosie avec vivacité. Est-il riche, le grand brun ? Il a l'air un peu simple avec ses gants verts. Ah ! il a un beau diamant à son jabot. Est-il riche ? répéta-t-elle d'un ton dont une autre eût dit : A-t-il de l'esprit ?

— Si j'avais son portefeuille, répondit Blondeau, il est une femme à qui j'offrirais demain une calèche à quatre chevaux.

Théodosie n'en demanda pas davantage, et se rapprocha de la cheminée contre laquelle se tenait adossé le substitut, assez embarrassé de sa contenance au milieu de cette société inconnue où personne ne lui adressait la parole. Elle commença gracieusement avec lui une de ces conversations dont les lieux communs font tous les frais.

— Vous êtes musicienne, madame ? lui demanda bientôt Deslandes, à qui la vue d'un superbe piano placé entre les fenêtres fit croire qu'il abordait un terrain favorable à ses prétentions personnelles.

— Du moins je l'ai été, répondit Théodosie en minaudant ; j'adore la musique ; mais elle agit tellement sur mes nerfs que j'ai été obligée d'y renoncer, à mon grand chagrin, je vous jure ; c'est un art si enchanteur, si ravissant ! on est réellement malheureuse d'être douée d'une organisation si impressionnable.

— Comment ! madame, je serai donc privé du plaisir de vous entendre reprit le substitut.

— Je ne jouerais pas pendant dix secondes avant de me sentir oppressée, étouffée et d'avoir une crise nerveuse.

— A-t-elle une assurance ! dit à sa voisine l'élève pianiste de quarante-trois ans ; elle n'a jamais mis les doigts sur un clavier, et je suis sûre qu'elle ne distinguerait pas seulement une croche d'un soupir.

— Ce n'est pas faute d'en pousser, quand elle veut faire la sentimentale, répondit la buveuse de vinaigre ; mais elle a tort de mettre du rouge, ça lui donne l'air commun.

Le chapitre de la musique épuisé, Deslandes, pour soutenir la conversation, entama celui de la danse. Mme de Marmancourt regretta hautement les bals de l'Opéra, auxquels le carême avait mis fin, et ses deux amies unirent leurs doléances aux siennes.

—Mais, mesdames, nous allons avoir un bal superbe, observa Deslandes; le bal au profit des réfugiés polonais, est-ce que vous n'irez pas?

— Il faudrait avoir des billets, répondirent à la fois les trois femmes.

— Je puis vous en remettre, car je me suis chargé d'en distribuer quelques uns, reprit le substitut empressé de faire voir qu'il n'était point étranger au beau monde; et il tira de sa poche les billets dont il devait encore le prix à la femme du conseiller d'état.

Les amies de Mme de Marmancourt tendirent la main sans hésitation; plus prompte encore, et par un geste plein d'aisance, Théodosie prit le paquet tout entier.

— Il y en a pour hommes et pour dames, dit-elle avec un gracieux sourire; ces messieurs vont se les partager, et nous leur laisserons le plaisir de nous offrir les roses. En voilà précisément trois de cette couleur.

En examinant les billets, elle aperçut la signature qu'y avait apposée Mme Piard, en qualité de dame patronesse. A cette vue, elle laissa échapper un geste de surprise, puis se mit à sourire d'un air railleur; les deux autres femmes en firent autant, et chuchotèrent entre elles. Les hommes, requis de prendre chacun un billet, partagèrent à leur tour cette hilarité inintelligible pour Deslandes, qui entendit murmurer à plusieurs reprises autour de lui le nom de M. Jules.

— Quel est donc ce monsieur Jules dont on parle tout bas? demanda le substitut à son introducteur.

Un ami de la maison, répondit Blondeau en se pinçant les lèvres.

La distribution achevée, Deslandes vit plusieurs hommes remettre à Mme de Marmancourt le prix du billet qui leur était échu.

— Bon, voilà mes deux cents francs remboursés, se dit-il, assez content au fond de cet arrangement; mais sa satisfaction fut de courte durée. Théodosie n'eut pas l'air de se souvenir qu'il lui restât un compte à régler: au lieu de venir à lui comme il s'y attendait, elle s'approcha négligemment de Blondeau, et par un geste furtif, lui glissa dans la main les pièces d'or qu'elle venait de recevoir. Malgré son assurance, l'ami du substitut rougit et baissa les yeux; puis, par une inspiration soudaine, il s'assit à la table de bouillotte d'où se levait un des joueurs.

— Cet argent-là doit me porter bonheur, se dit-il en mettant pour cave devant lui les deux cents francs sur lesquels comptait encore son ami.

—Voilà une femme fort distraite, pensa celui-ci après une demi-heure d'attente inutile; il est impossible que j'aille lui rappeler qu'elle ne m'a pas rendu mon argent. Si du moins elle m'avait laissé un billet; mais elle les a, ma foi, pris tous les dix, et maintenant, si je veux aller à ce bal, il faudra que je m'adresse de nouveau à Mme Piard. Ce sera deux cent vingt francs que me coûtera mon entrée! Diantre! c'est cher: je n'ai dépensé que trois francs douze sous pour entendre Duprez.

Le substitut devait être mis à une autre épreuve à laquelle il ne s'attendait guère. Ainsi que la femme du conseiller-d'état, Mme de Marmancourt avait sa pierre de touche pour découvrir le degré d'estime dont étaient dignes les hommes nouvellement présentés dans son salon. On venait de servir le thé: avec un doux sourire, elle en offrit au jeune magistrat, et, tandis qu'il se redressait après avoir reçu d'elle une tasse remplie jusqu'au bord, elle lui poussa imperceptiblement le coude. Quelques gouttes tombèrent sur la robe de la femme expérimentée, qui se jeta en arrière en s'écriant d'une voix douloureuse:

— Ah! mon Dieu, voilà une robe perdue!

— Le thé ne tache pas, madame, s'empressa de dire Deslandes, qui, du saisissement que lui fit éprouver ce soubresaut, renversa sur le tapis une partie du liquide contenu dans sa tasse.

— Je vous dis, monsieur, que ma robe est perdue, abîmée! reprit Théodosie en s'escrimant de son mouchoir de manière à étendre le dégât; une robe que je mettais pour la seconde fois!

— Ma chère, c'est affreux! dit à sa voisine l'aînée des trois amies; voilà plus d'un an que je lui vois cette robe-là, et c'est la troisième fois qu'elle joue la même comédie. Ça lui a déjà valu son mantelet de velours et sa parure de turquoises.

— Ces hommes sont si bêtes! répondit l'autre amie en haussant les épaules de pitié, tandis que d'un seul coup sa main rafflait trois petits gâteaux.

Parmi les témoins de cette scène, plusieurs, antérieurement soumis à quelques épreuves du même genre, souriaient avec malice en regardant le substitut qui s'épuisait en raisonnemens tirés de la chimie pour prouver à Mme de Marmancourt que quelques gouttes de thé ne pouvaient faire une tache sur une étoffe de soie.

— Monsieur, je prendrai la liberté de vous contredire, lui dit avec une gravité affectée un petit homme maigre, âgé de près de soixante ans, décoré de plusieurs ordres étrangers, et connu dans ce salon sous le nom de M. Ernest; le thé vert est inoffensif à la vérité; mais le thé noir, celui qui vient de Siam entre autres, qui est séché sur des plaques de cuivre, contracte une vertu caustique incontestable. C'est de ce dernier qu'on prend toujours chez madame, et il tache beaucoup, j'en sais quelque chose.

— De quoi se mêle ce vieux Siamois? pensa Deslandes.

— Allons, madame, reprit le vieillard en s'adressant à Théodosie, oubliez ce petit malheur. Votre robe est perdue; tout le monde en est d'accord; mais il ne manque pas de robes dans les magasins de Paris; vous le savez bien, et monsieur ne l'ignore pas.

Mme de Marmancourt prit à part le patriarche des Ernest, de crainte qu'il ne poussât trop loin la raillerie. Tandis qu'elle le grondait tout bas en lui prodiguant ces petites mines menaçantes qui charment les vieillards le substitut, un peu confus de l'accident qui venait d'arriver, chercha un refuge à la table de jeu. Il vit alors que chaque tenant avait pour cave une pile d'or, et qu'il y avait un peu loin de cette bouillotte parisienne au whist provincial à cinq sous la fiche auquel lui-même était habitué. Trop vain pour reculer, il s'assit, mais pour peu de temps; car au troisième tour il se vit décavé, et se releva la bourse allégée d'une quinzaine de louis. En ce moment, un homme d'un âge mûr entra dans le salon, où il fut accueilli par une exclamation générale.

— Ah! voici Jules! Bonsoir, Jules! Jules, pourquoi venez-vous si tard?

Deslandes se retourna, curieux de voir la figure de ce M. Jules que chacun semblait connaître et dont on s'était entretenu quelque temps auparavant avec une sorte de mystère; il resta immobile en se trouvant en face de M. Piard, qui lui parut avoir laissé au fond de son portefeuille de maroquin violet toute la solennité de son état. Le conseiller s'avança vers la maîtresse du logis le sourire sur les lèvres, et tira d'un cornet de papier un superbe bouquet qu'il lui offrit, en mettant dans cet hommage l'aisance évaporée d'un dameret de profession; il distribua ensuite des poignées de main aux hommes de sa connaissance, débita quelques nouvelles du soir, se versa familièrement une tasse de thé, et, pour le boire, se vint appuyer contre la cheminée, au foyer de laquelle il présenta tour à tour la semelle de ses souliers vernis.

— Après l'impolitesse qu'il m'a faite, pensa le substitut, ce serait une lâcheté d'aller le saluer.

L'amour-propre venait de parler; l'ambition ne fit pas attendre sa réplique.

— Cependant, reprit en lui-même Deslandes, je ne puis pas avoir l'air de ne point reconnaître un homme que j'ai vu ce matin et chez qui mes liaisons avec M. de Loiselay m'obligeront à retourner.

Convaincu désormais de l'inconvenance d'une susceptibilité inflexible, le jeune magistrat s'approcha de M. Piard. A sa vue, le conseiller posa brusquement sur la cheminée la tasse qu'il tenait à la main. L'enjouement insouciant de sa physionomie fut brusquement remplacé par une expression de surprise désagréable; il fit un mouvement pour tourner le dos à l'importun solliciteur; mais une réflexion soudaine et sans doute puissante l'arrêta. Par un de ces efforts nerveux auxquels doivent souvent recourir les gens du monde, il dissimula la vive contrariété qu'il éprouvait sous un sourire auquel ses lèvres seules parvinrent à prendre part.

— Mille pardons, dit-il en rendant à Deslandes son salut, j'ai la vue très basse, et je ne vous reconnaissais pas. Je ne m'attendais guère à vous revoir sitôt, et je suis ravi de cette rencontre. Savez-vous que vous êtes fort distrait! Vous avez oublié de nous laisser votre adresse. Nous avons quelques personnes à dîner mardi, et Mme Piard désire que vous nous fassiez le plaisir d'être des nôtres. Il est donc très heureux que je vous trouve, sans cela nous n'aurions su comment vous faire parvenir cette invitation.

— Comme le voilà poli! se dit le substitut. D'où peut venir un pareil changement?

— Ne m'en veuillez pas de vous avoir quitté un peu brusquement ce matin, reprit M. Piard d'un air de plus en plus affable, j'avais un travail important à terminer. Et puis vous l'avouerai-je? je n'avais pas encore lu la lettre de mon beau-père; je supposais que ce n'était qu'une de ces recommandations banales qui n'engagent à rien celui qui les reçoit, et ma foi, j'ai agi en conséquence. Maintenant que je suis mieux informé, je sais ce qu'il me reste à faire. Les observations que je vous ai adressées sont assurément fort justes, mais il n'est pas de règle sans exception. Si vous voulez venir me trouver demain matin dans mon cabinet, nous causerons de vos affaires, et peut-être trouverons-nous un moyen de les conduire à bon port.

De plus en plus surpris d'une courtoisie si peu espérée, Deslandes se confondit en remercîmens. Lorsqu'il eut quitté le conseiller d'état, après être convenu d'un rendez-vous pour le lendemain, il se creusa long-temps la cervelle pour trouver le mot de cette énigme. Eclairé d'une lumière soudaine, il prit à part Blondeau, qui venait de faire fructifier à la bouillotte l'argent de son ami.

— Parle-moi franchement, lui dit-il. M. Piard, ou, comme on dit ici, M. Jules, paraît être fort à son aise dans ce salon. N'aurait-il pas des droits particuliers à l'amitié de Mme de Marmancourt?

— La médisance le dit, répondit Blondeau d'un air qui annonçait la résignation, ou plutôt l'indifférence la plus complète.

— Et toi, qu'en penses-tu? reprit le substitut.

— Ma foi, je pense comme la médisance; mais en quoi cela peut-il t'intéresser?

— En rien. Je suis bien aise de me mettre au courant, voilà tout. Ah çà, il est deux heures et demie. Voilà deux nuits que je n'ai pas dormi, et malgré moi mes yeux se ferment. Partons-nous?

— Partons, dit Blondeau.

Les deux amis sortirent du salon, et trouvèrent dans la rue le cabriolet du Parisien, qui voulut reconduire Deslandes jusqu'à l'hôtel où celui-ci était logé.

— Voilà une première journée fort bien remplie, se dit le substitut en récapitulant avant de s'endormir l'emploi de son temps depuis son arrivée à Paris. — En m'introduisant dans cette singulière maison, Blondeau,

sans le savoir, m'a servi à souhait. Ce matin je risquais de m'égarer dans le labyrinthe, mais à présent j'ai pour m'y conduire un fil que je ne laisserai pas échapper. Il est clair comme le jour qu'avec ses cinquante ans sonnés, ses cheveux gris et ses bésicles, M. Piard est un petit don Juan qui respecte fort peu la foi conjugale; il craint que je ne trahisse auprès de sa femme le secret que je viens de surprendre, et voilà pourquoi il se montre maintenant si bien disposé en ma faveur. Certes, je suis incapable d'employer la dénonciation par esprit de vengeance ou comme élément de succès; mais pourquoi rejeterais-je un autre moyen de réussir qui par lui-même n'a rien de répréhensible? Ah! M. Piard a peur de moi; c'est bon à savoir, je le mènerai loin. Qu'il ne pense pas me payer de complimens et de belles paroles! Il faut qu'il me serve, qu'il me mette le pied à l'étrier; une fois à cheval, je saurai bien m'y maintenir sans l'aide de personne.

Sur cette réflexion, l'ambitieux substitut s'endormit, et bientôt il rêva que, revêtu de la simarre de garde des sceaux, il chantait avec Mme Piard le duo de *Guillaume Tell*.

Malgré le besoin de repos que n'avaient satisfait qu'à demi quelques heures d'un sommeil agité, Deslandes fut exact au rendez-vous convenu la veille. A midi précis, il se présenta chez M. Piard, et fut introduit aussitôt dans le cabinet du conseiller d'état, qui venait de déjeuner et lisait les journaux. Les premières paroles de l'entretien démontrèrent au substitut la justesse de ses conjectures.

— Vous connaissez donc Mme de Marmancourt? lui demanda M. Piard en le regardant en dessous.

— Depuis hier seulement, répondit Deslandes; un de mes amis m'a mené chez elle.

— C'est une maison agréable, reprit le conseiller d'un ton dégagé; Caton s'y fût trouvé déplacé; mais Horace l'eût fréquentée, à coup sûr. Peut-être, à mon âge et dans ma position, devrais-je imiter l'austérité du philosophe plutôt que le laisser-aller du poète; mais lorsqu'on a été enchaîné tout le jour à des travaux sérieux, il n'est pas défendu, je crois, de se ménager le soir quelques instans de distraction et de loisir. Ah! je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est inutile de prononcer ici le nom de Mme de Marmancourt: mes visites chez cette dame n'ont rien que de fort innocent; mais les actions les plus simples sont souvent mal interprétées...

— Et la femme de César ne doit pas être soupçonnée, interrompit le substitut avec la familiarité d'un confident en titre.

— Précisément, dit M. Piard.

— Je sais que la discrétion est un des premiers devoirs de l'homme qui veut parvenir.

— Vous êtes dans de bons principes; mais parlons de vos affaires. D'après la lettre de M. de Loiselay, il paraît que vous désirez entrer au conseil d'état; c'est fort difficile.

— Si c'était facile, dit Deslandes en souriant, je ne prendrais pas la liberté de vous importuner.

— Vous comprenez qu'en essayant de vous servir, je contracte envers le ministre une responsabilité véritable. Je ne doute en aucune manière de votre capacité; mais chaque emploi exige une aptitude particulière; on peut donc avoir beaucoup de talent, sans pour cela convenir à certaines places qui demandent une instruction spéciale.

— Mettez-moi à l'épreuve, dit le substitut avec assurance.

— C'est à quoi je pensais. Tenez, continua monsieur Piard en prenant sur son bureau un paquet de papiers lié d'une faveur rose, voici une affaire dont je suis chargé de faire le rapport au comité du contentieux. Il s'agit d'un conflit administratif entre la ville de Lyon et la direction des ponts et chaussées. Rédigez un travail là-dessus.

— Dans quelle forme? demanda Deslandes, qui saisit le dossier d'une main avide.

Faites un rapport comme si vous étiez à ma place. Êtes-vous homme à terminer cette besogne d'ici à mardi. Trois jours, c'est peut-être bien peu? La matière est épineuse et vous aurez des recherches à faire.

— Quand je devrais y passer les nuits, mon travail sera mardi à votre disposition.

— Bien, voilà une ardeur que j'aime et qui me rappelle celle de ma jeunesse. A mardi donc, et n'oubliez pas que vous dînez ici ce jour-là

Quoique le dossier de l'affaire soumise à la décision du conseil d'état ressemblât beaucoup en réalité aux liasses de papiers du parquet de D***, le substitut le serra sous son bras avec la tendresse d'une mère qui presse sur son cœur son premier-né. Prenant ensuite congé de M. Piard, il remonta en voiture et se fit conduire chez Blondeau, qu'il trouva en robe de chambre, nonchalamment étendu sur un divan et le cigare à la bouche.

— Je croyais que tu viendrais déjeuner avec moi, lui dit Gustave, je t'ai attendu plus d'une heure.

— Je n'ai pas eu le temps, répondit Deslandes d'un air pressé; ne m'en veuilles pas, tu sais que les affaires doivent passer avant tout.

— Que diantre portes-tu là? C'est au moins le manuscrit d'un roman en deux volumes?

— C'est le dossier d'une affaire pendante devant le conseil d'état, et dont je suis chargé de faire le rapport.

— Peste! tu ne perds pas de temps; arrivé d'hier, te voilà aujourd'hui en fonctions?

— C'est comme ça, mon cher, répliqua le substitut avec un sourire assez vaniteux; il faut que j'aille me mettre à l'œuvre, ainsi parlons peu et bien. Je viens te demander un conseil. Hier il m'est arrivé un petit malheur chez Mme de Marmancourt; j'ai renversé du thé sur sa robe, par sa faute plus que par la mienne, car c'est elle qui involontairement m'a poussé le bras. Elle prétend que sa robe est perdue, je soutiendrais devant l'Académie des Sciences assemblées que quelques gouttes de thé ne peuvent tacher de la soie. Mais ce n'est pas là la question; petit ou grand, le mal est fait, et au lieu de m'en désoler, je suis décidé à en tirer parti; c'est une idée qui m'est venue tout à l'heure et que je veux te soumettre.

— Je t'écoute, dit Blondeau.

— J'ai un grand intérêt à m'assurer de l'appui de M. Piard; d'après ce que tu m'as avoué et ce que j'ai vu par moi-même, il a beaucoup d'égards pour Mme de Marmancourt; donc je dois me concilier la bienveillance de Mme de Marmancourt.

— Voilà un dilemme sans réplique.

— Ce n'est pas un dilemme, c'est un syllogisme. Toutes les femmes tiennent à leur toilette; je suis donc sûr que Mme de Marmancourt me garde rancune à propos de cette malheureuse tache, et je cherche le moyen d'effacer cette impression défavorable. Crois-tu qu'un joli cadeau, offert d'une manière délicate et avec toutes les formes convenables, aurait quelque chance d'être agréé? Le procédé lui paraîtrait peut-être un peu cavalier? Si elle allait se trouver offensée!

— Pourquoi cela, dit Blondeau d'un air de bonhomie, une attention de ce genre ne pourrait offenser qu'une prude, et je t'ai dit qu'elle ne l'était pas.

— En ce cas, fais-moi le plaisir de t'habiller; pendant ce temps je vais lui écrire un petit billet galamment tourné. Tu me mèneras dans un magasin de nouveautés à la mode, car je pourrais me fourvoyer. Une robe de velours, par exemple, puisque nous sommes en hiver, te semblerait-elle assez présentable? hein!

— Sans doute, d'ailleurs c'est l'intention qui sera appréciée et non la valeur intrinsèque.

— Et tu crois qu'elle ne se fâchera pas?

— Elle est si bonne! répondit Blondeau qui se mordit les lèvres pour ne pas rire.

Le Parisien acheva sa toilette, tandis que le provincial écrivait son épître, et tous deux se rendirent chez Aubertot; là, un jeune monsieur poli, souriant, frisé et vêtu comme pour aller au bal, auna, coupa, plia et empaqueta de la manière la plus gracieusement expéditive une quantité de velours noir suffisante, à ce que pensa Deslandes, pour draper une chapelle mortuaire.

— Douze aunes à vingt-cinq francs l'aune, ci trois cents francs, s'écria ce dernier en lisant la facture. Sapristie, que c'est cher! Aurais-tu imaginé qu'il entrât tant d'étoffe dans une robe de femme?

— Du temps des manches à gigot c'était bien pis, lui dit Blondeau pour le consoler.

Le paquet mis sous enveloppe et accompagné du billet d'envoi ayant été expédié à son adresse, Deslandes quitta son ami en prétextant le travail dont il était chargé, et reprit aussitôt le chemin de son hôtel.

— Deux cents francs de billets de bal, se dit-il en chemin, quinze louis perdus à la bouillotte et quinze autres pour ce diable de velours, cela fait un total de huit cents francs dépensés en moins de vingt-quatre heures. L'argent va vite à Paris. M. de Loiselay cite comme une prouesse dix mille francs dépensés en trois mois; si je continue comme j'ai commencé, mes vingt mille francs me dureront juste vingt-cinq jours. Diantre! il faut enrayer... Mais bah! qu'est-ce que huit cents francs? Ce dossier que j'ai sous le bras en vaut le double pour moi. Ah! monsieur Piard veut me mettre à l'épreuve! ça me convient. Je vais lui porter mardi un petit travail qui lui fera ouvrir les yeux et les oreilles; je jure qu'il pourra en accepter la paternité de confiance, et s'en faire honneur devant le conseil d'état. Voilà ma position bien nette et ma conduite clairement tracée. La poursuite des places est une course au clocher; donc, si je veux concourir, il me faut un cheval, monsieur Piard aura la bonté de m'en servir; s'il se montre rétif, je lui applique en guise d'éperons d'un côté sa femme, de l'autre sa maîtresse, que je ne suis pas embarrassé de mettre toutes deux dans mes intérêts. Il faudra qu'il marche, le conseiller d'état, oui, parbleu! et même qu'il galope.

Deslandes commença la lecture du dossier à faveur rose avec l'ardeur mêlée d'outrecuidance que montraient autrefois les mousquetaires en montant à l'assaut; mais il trouva le bastion litigieux mieux défendu qu'il ne s'y attendait. Au bout d'une heure il reconnut l'impossibilité d'y faire brèche avec les seules ressources de son intelligence et de sa mémoire, et la nécessité d'appeler à l'aide le *Répertoire* de Merlin, le *Recueil* de Dalloz, le *Bulletin des Lois* et tout le reste de l'artillerie de siége qu'il avait malheureusement laissée à D... Prenant son parti aussitôt, il dîna d'une manière sommaire et fut se confiner dans un cabinet de lecture du pays latin, où il trouva tous les livres dont il avait besoin. Il y passa la soirée entière à compulser des ouvrages de jurisprudence et à prendre des notes; dans cette longue séance, il ne parvint cependant qu'à ébaucher les recherches auxquelles il se voyait obligé pour compléter son travail; il s'y remit courageusement le lendemain et y consacra toute sa journée, sauf le peu d'instans donnés à ses repas. Le troisième jour enfin, ayant épuisé la science des livres et fixé son opinion, il crut pouvoir commencer la rédaction de son rapport. Pour éviter d'être distrait ou dérangé, il se fit apporter à manger dans sa chambre et s'y enferma, décidé à n'en pas sortir avant d'avoir mis la dernière main à son œuvre.

En ce moment le substitut aurait pu servir de démonstration vivante à la théorie de Fourier sur les merveilleux effets du travail attrayant. Une

discussion hérissée de chiffres et qui eût paru aride et nauséabonde, si elle avait eu pour juge en perspective un tribunal de première instance, devint une œuvre pleine d'intérêt et exécutée en verve, grâce à l'influence de ces mots magiques : le conseil d'état! Huit heures durant, il écrivit sans relâche, sans fatigue et sans ennui, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis son entrée dans la magistrature. Mais enfin il vint un moment où se trouvant le cerveau fatigué et les doigts rétifs, il ouvrit la fenêtre pour respirer un air plus frais que celui de la cellule où il était logé. Il se trouva alors à vingt pieds environ d'une encoignure à perte de vue, le long de laquelle, pour tout ornement architectural, montaient deux gros tuyaux de fonte dont l'un servait de conduit aux eaux pluviales, tandis que l'autre s'ouvrait en cuvette à chaque étage. Cette perspective, plus bornée que pittoresque, le fit involontairement souvenir de celle dont il jouissait à D... dans son appartement, il se rappela la physionomie vénérable de la noire cathédrale, la façade régulière du moderne hôtel-de-ville, la pose héroïque du grand homme de bronze, le frais murmure de la fontaine et le champêtre aspect des tilleuls plantés sur la place.

— Il faut avouer, pensa-t-il, que cette vue-ci ne vaut pas l'autre. Si j'avais à faire un long travail, j'aimerais autant l'expédier chez moi, au coin de mon feu, que dans ce cabinet où je n'ai ni jour, ni air, ni soleil. Mais, grace à Dieu, dans deux heures ce sera fini.

Deslandes referma la fenêtre et se rassit avec une ardeur nouvelle devant la petite table qui lui servait de bureau. Il avait à peine écrit une demi-page, qu'un coup brusquement frappé à la porte le fit tressaillir : quoique contrarié, il se leva pour ouvrir.

— Ah! c'est toi? dit-il en apercevant Blondeau : est-ce que tu es malade? tu es pâle comme un mort.

Blondeau de Gustan était fort blême en effet. Ses yeux rougis, son air défait et ses vêtemens en désordre trahissaient une catastrophe dont le jeune magistrat ne se doutait pas, et qui peut être racontée en deux mots. Fidèle à ses habitudes hasardeuses, le flibustier en gants jaunes sortait d'une maison de jeu dans laquelle, après une lutte de trois heures, avaient chaviré sur la noire les deux mille francs empruntés à Deslandes et promis à M. Bigarré. De ce naufrage, Blondeau, selon l'usage des joueurs, n'avait pas sauvé une seule pièce de cent sous, et il se trouvait retombé précisément au point de détresse où son ami l'avait trouvé en arrivant à Paris. Dans ce désastre, il venait rendre visite à Deslandes, ou plutôt aux dix-sept billets de banque dont était encore garni le portefeuille du substitut.

— Si je suis pâle, tu ne l'es pas moins, répondit Blondeau avec une insouciance affectée. Quel diabolique commerce fais-tu depuis trois jours? Est-ce toi qui as griffonné tout ce barbouillage?

— Barbouillage! répliqua Deslandes. Parle avec plus de respect d'un chef-d'œuvre de logique et d'érudition. Veux-tu que je te le lise?

— Tu sais que la jurisprudence n'est pas mon fort ; mais chef-d'œuvre ou non, je ne croyais pas que tu fusses venu à Paris pour te claquemurer tête-à-tête avec une écritoire.

— Ma foi, je ne m'y attendais pas non plus. J'étais décidé à me donner vacances complètes, à flâner le jour, à voir le monde, à courir les théâtres, et voilà que depuis trois jours j'ai abattu plus d'ouvrage que je ne fais ordinairement pendant quinze. Mais je n'en ai plus que pour quelques heures, et je compte m'indemniser dès demain. A propos, as-tu revu Mme de Marmancourt?

— Oui, la robe a été admirée, et tu passes pour un homme plein de goût.

Deslandes se caressa le menton avec complaisance.

— Que cherches-tu, dit-il ensuite à son ami, dont les yeux erraient çà et là d'un air préoccupé?

— Je regarde ta niche; car il serait trop fastueux de dire ta chambre, répondit Blondeau en se levant ; quelle idée t'a pris de venir te loger ici. A part moi, avec qui tu ne te gênes pas, décemment tu n'y pourrais recevoir une visite, et c'est à peine si toi-même tu y es en sûreté.

— Comment ça! dit le substitut, est-ce que cet hôtel a un mauvais renom?

— Je ne m'y fierais pas, surtout si j'avais avec moi une somme considérable. Où caches-tu ton portefeuille?

— Là, dit Deslandes en montrant un vieux secrétaire d'acajou surmonté d'une tablette de marbre cassée en trois morceaux.

Blondeau s'approcha du meuble et y appuya la main comme pour en essayer la solidité.

— Voilà de l'argent en sûreté, dit-il en haussant les épaules; d'un coup de poing je parie de faire sauter la serrure. Et puis dans ces hôtels garnis qui sont aux ordres de la police, il y a des clés qui vont à tous les meubles. Un paquet de billets de banque est si tentant et a si vite disparu!

Deslandes se leva brusquement, ouvrit le secrétaire, et trouva dans un des tiroirs son portefeuille intact.

— Tu m'as fait peur, dit-il; mais tu vois que c'est à tort.

— Ce qui n'est pas arrivé hier peut arriver demain, dit Blondeau d'un ton sentencieux.

— Tu crois donc qu'il est imprudent de garder avec moi tant d'argent?

— Dans une maison ouverte à tout venant, pleine d'individus souvent fort peu scrupuleux, qui ne font qu'arriver et partir! ma foi, j'aimerais presque autant déposer ma bourse sur une borne et la confier à la probité publique.

— En ce cas, il faut que tu me rendes un service, dit le substitut.

Involontairement Blondeau baissa les yeux tandis qu'une faible rougeur colorait la teinte livide de ses joues.

— Je vais garder un ou deux mille francs pour ma dépense, reprit Deslandes, et tu me feras le plaisir d'enfermer le reste dans ton bureau où il sera en sûreté.

Cette confiance spontanée, en allant au-devant d'une proposition que le joueur semblait hésiter à formuler, malgré son aplomb habituel, éveilla dans son ame un de ces remords que jette parfois aux êtres déjà corrompus le flambeau de l'honnêteté près de s'éteindre ; lueur assez vive pour éclairer le vice et lui montrer sa laideur, mais trop faible pour que la vertu puisse s'y rallumer.

— Un dépôt, dit Blondeau d'une voix émue ; je t'avoue que j'aimerais autant te voir t'adresser à un autre. Il est toujours désagréable d'avoir chez soi l'argent qui ne vous appartient pas et dont on se trouve responsable.

— Tu ne peux me refuser ce service, reprit Deslandes avec vivacité; tu sais qu'excepté toi je ne connais à Paris personne en qui je puisse avoir confiance. D'après ce que tu m'as dit, et je trouve tes observations fort justes, mon argent n'est pas ici fort en sûreté?

— C'est mon avis.

— Tu n'as pas envie de me laisser voler, n'est-ce pas?

— Assurément.

— Eh bien! alors fais ce que je te demande, reprit le substitut, et il présenta le portefeuille à son ami, après en avoir retiré deux billets de banque.

— Puisque tu l'exiges, soit, dit Blondeau, qui, en se trouvant possesseur d'une somme de quinze mille francs, éprouva subitement l'ardente soif du jeu dont sont altérés sans exception tous les pontes qui viennent de perdre leur argent.

— Je suis sûr, pensa-t-il, que l'infernale série de la rouge est épuisée, et que maintenant la noire est bonne. — Tu es pressé de finir ton travail, reprit-il tout haut; je ne veux pas te déranger, ainsi je te laisse. Adieu! Dînes-tu avec moi demain?

— Non, je dîne chez Mme Piard, répondit Deslandes d'un air important.

Blondeau quitta son confiant ami, et se dirigea d'un pas rapide vers la maison d'où il était sorti, deux heures auparavant, aussi mal en espèces que l'enfant prodigue. A la porte, il s'arrêta, et, par un dernier scrupule, essaya de lutter contre sa tentation. Mais le démon du jeu est très fort, et la vertu du joueur était faible.

— Si la veine est encore contre moi, se dit-il, je le jure, je ne hasarderai que mille francs.

Après avoir ainsi transigé avec sa conscience, il entra.

Tandis que, en dépit de son serment, le dépositaire infidèle perdait billet après billet, comme en automne un arbre se dépouille de ses feuilles une à une, Deslandes, dont l'ardeur ne s'était pas un seul instant ralentie, mettait la dernière main à son travail, pour lequel, en le relisant, il éprouva une sorte d'enthousiasme.

— Si M. Piard s'attend à un factum de commerçant, pensa-t-il, voici qui le fera changer d'opinion sur mon compte.

Le lendemain, le jeune magistrat se rendit chez son protecteur quelque temps avant l'heure du dîner. D'un air modeste il lui remit le dossier à cordon rose augmenté du rapport qu'il avait passé une partie de la nuit à copier de sa plus belle écriture.

— Vous êtes exact, lui dit le conseiller d'état; dans les affaires, c'est une qualité importante. Nous avons près d'une heure devant nous, lisez-moi votre travail; je vous dirai franchement ce que j'en pense.

Deslandes obéit, d'abord avec une timidité involontaire, puis en prenant de l'aplomb, et enfin en accentuant son débit aussi hardiment que s'il eût été à l'audience. M. Piard écouta cette lecture de l'air grave et impassible d'un pédagogue qui fait réciter à un écolier sa leçon. A deux reprises il interrompit le substitut pour aller prendre un livre dans sa bibliothèque, afin de vérifier quelques citations. S'étant ainsi assuré de l'exactitude scrupuleuse observée par le rédacteur, et remarquant l'élégance, la logique et la méthode, qui, même aux yeux d'un juge sévère, eussent rendu recommandable l'œuvre du jeune magistrat :

— Je n'aurai pas une demi-page à y changer, se dit-il, assez content de cette économie de travail; mais il n'eut garde de manifester sa satisfaction secrète.

— Cela n'est pas mal, dit-il à Deslandes, lorsque celui-ci eut tourné le dernier feuillet; c'est même mieux que je n'espérais; on voit que vous avez étudié la matière; vos recherches sont faites consciencieusement, et l'ensemble ne manque ni d'ordre, ni d'enchaînement, ni de justesse d'aperçus. Voilà pour l'éloge; quant à la critique, votre style est trop abondant, trop feuillu, trop fleuri. Dans un travail sérieux, il faut savoir renoncer au *molle et facetum*. La manière de d'Aguesseau est meilleure pour les plaidoiries que pour les rapports, qui veulent avant tout de la précision et de la clarté. La moitié de votre travail pourrait être retranchée sans inconvénient. C'est là un défaut :

Omne supervacuum pleno de pectore manat,

a dit Horace : Tout ce qui est superflu est mauvais. Tenez-vous donc en garde contre la redondance des paroles qui indique rarement l'abondance des idées. Il y a dans ce que vous venez de me lire des parties assez bien faites; mais, je vous le répète, le tout est prolixe, languissant : cela sent

la province. Cependant, comme c'est un début, j'en suis assez content, et je parierais même que vous ferez déjà mieux la seconde fois. Tenez, continua M. Piard en alongeant la main vers le bureau, sur lequel il prit un dossier une fois plus gros que le premier, voici une affaire toute différente de celle que vous venez de traiter : c'est un procès entre la préfecture de la Seine et une compagnie d'entrepreneurs. Etudiez-la, et rédigez-en le rapport en cherchant à profiter des conseils que je viens de vous donner.

Déconcerté de recevoir, au lieu des complimens qu'il attendait, un encouragement si mince et si mêlé de critique, Deslandes prit la liasse de papiers en essayant de sourire. Il la trouva beaucoup plus lourde que la première, et cette fois crut y reconnaître, par un flaire machinal, le parfum soporifique des paperasses qui, dans le parquet de son tribunal, l'avaient fait bailler tant de fois.

— Ah ça ! ce maître pédant se figure-t-il que je vais lui triturer tous ses rapports l'un après l'autre ? se dit-il en regardant d'un mauvais œil le bureau chargé de dossiers; ce serait amusant ! Il n'aime pas le *molle et facetum* ! Ne voilà-t-il pas une belle critique ! Si mon style a de l'élégance et de l'agrément, dois-je le rendre à plaisir sec et plat ? Pour lui plaire, il faudrait peut-être écrire en patois !

— A ma connaissance, voilà le premier solliciteur dont il soit possible de tirer parti, pensait au même instant le conseiller d'état ; c'est une véritable trouvaille. J'en ferai un secrétaire sans appointemens ; il préparera mes rapports et m'épargnera l'ennuyeux travail des recherches ; d'ailleurs, cela est son intérêt plus que le mien; ne faut-il pas qu'il se mette au courant des affaires?

L'arrivée successive des convives interrompit le tête-à-tête des deux interlocuteurs qui passèrent du cabinet de M. Piard dans le salon. Comprenant la nécessité de paraître aimable, le substitut parvint à triompher de sa mauvaise humeur. Il ne laissa échapper aucune occasion de se rapprocher d'Isaure qui, en souvenir des dix billets de la souscription polonaise, le reçut avec une bienveillance marquée. Deslandes, dont l'amour-propre cherchait une compensation au désappointement qu'il venait d'éprouver, s'exagéra facilement l'importance d'un pareil accueil. Distingué, du moins il le croyait, par une femme d'un mérite supérieur, il sentit redoubler son désir de lui plaire. Il déploya donc tous ses moyens de séduction. A table il découpa lestement une dinde de Périgueux, sans tirer de la cavité de l'animal plus de la moitié du trésor truffé qui s'y trouvait enfoui, talent et réserve que devait apprécier une maîtresse de maison. Au salon, il prit part à la conversation avec une vivacité abondante qui fit plus d'une fois froncer le sourcil au député du centre gauche, menacé d'une éclipse totale. Il se montra tour à tour enjoué, caustique et profond, chercha l'esprit souvent et le rencontra quelquefois, obtint, en un mot, un de ces succès qui, dans tout l'espace compris entre un piano et une table de whist, mettent un homme en relief depuis dix heurs du soir jusqu'à minuit, mais dont personne ne se souvient le lendemain.

En rentrant dans sa chambre, le manteau alourdi par le dossier numéro deux, Deslandes examina sa conscience et se trouva, non pas amoureux de Mme Piard, mais décidé à le devenir. Au rebours de la plupart des affections qui naissent sans le savoir, et ne se connaissent qu'à un certain âge, la passion du substitut anticipa sur sa propre existence et se pressentit avant d'éclore. C'est beaucoup quand l'amour a un motif, le sien en eut deux : l'utilité d'abord ; n'était-il pas évident que plaire à sa protectrice était le meilleur moyen de se la rendre favorable? Venait ensuite l'appétit d'un cœur affamé par le plus long jeûne sentimental que puisse subir un homme de vingt-sept ans. Au milieu d'une population de provinciales laides ou dévotes, vertueuses ou prudentes, mais la plupart aussi rebelles à la tendresse que les vestales romaines ou les nymphes de Diane, le jeune magistrat avait dû réprimer toute velléité romanesque qui l'eût perdu de réputation sans lui procurer aucun bénéfice. Il se trouva merveilleusement preparé par le repos aux émotions vivaces qu'il avait si souvent souhaitées au milieu de sa monotone existence. Dans cette disposition inflammable que n'avaient pu tout à-fait amortir les rêves ambitieux, Deslandes devait nécessairement tomber épris de la première femme aimable qui daignerait lui accorder la moindre de ces attentions que la présomption masculine est si prompte à métamorphoser en encouragemens. Par un hasard heureux au premier aspect, il se trouva que Mme Piard, jeune encore, très spirituelle, belle et puissante à la fois, réunissait toutes les qualités propres à satisfaire l'ambition et à flatter la vanité, mobiles également puissans sur l'ame du substitut. Moitié calcul, moitié attraction, Deslandes se déclara donc amoureux, ce qui est un grand acheminement à l'être en réalité. En se couchant il doutait encore un peu de cette passion improvisée, mais à son réveil il y crut sérieusement; tant il est vrai que la nuit porte conseil.

La vie des solliciteurs est laborieuse ; mais ses fatigues sont purement physiques : je ne parle pas de ses soucis. Se lever matin, assiéger ses bureaux ministériels, harceler les protecteurs, dépister les concurrens, moduler sur tous les tons la cantilène des pétitionnaires; le soir, courir les salons pour montrer aux gens en crédit une figure obstinément souriante ; devenir, en un mot, un placet incarné toujours ouvert à l'endroit le plus respectueux : tous ces détails que chaque jour ramène sans aucune variation exigent plus de santé que de talent. Pour réussir en un pareil métier, il faut avant tout être patient et ingambe; l'esprit y est du luxe, souvent même ce superflu devient nuisible. Deslandes, toutefois, n'en jugea point ainsi et ne crut pas pouvoir mettre trop de finesse dans des manœuvres auxquelles un tendre sentiment venait d'ouvrir un champ plus vaste, mais aussi plus difficile.

Voici quel fut pendant près d'un mois le genre de vie de l'ambitieux substitut. A six heures du matin, quelquefois plus tôt, il se levait courageusement et attelait incontinent toutes les puissances de son esprit à l'un des volumineux dossiers dont le conseiller d'état avait soin de ne jamais le laisser manquer. A l'exception d'une demi-heure consacrée au déjeuner le plus frugal, ce labourage intellectuel occupait toute la matinée. Quoique la première ardeur du jeune magistrat se fût considérablement amortie, et qu'en écrivant il sommeillât quelquefois à l'instar du bon Homère, il persistait néanmoins avec une résignation stoïque dans un travail qui devait, pensait-il, lui concilier à jamais l'estime et l'intérêt de son protecteur.

A trois heures, la tête lourde et l'esprit fatigué, Deslandes, loin de songer à prendre du repos, ne faisait que changer de harnais; le jurisconsulte alors se métamorphosait en homme du monde. Après avoir donné les soins les plus minutieux à une toilette que l'art parisien venait d'expurger de tout idiotisme provincial, il allait faire sa cour à Mme Piard, près de laquelle il avait habilement gradué la fréquence de ses visites. D'abord, il ne s'était présenté qu'une fois par semaine dans le salon de la rue de la Planche. Puis il y était allé de deux jours l'un; enfin, il s'y montra tous les jours sans que la femme politique parût remarquer défavorablement une pareille assiduité.

Le soir, ne pouvant suivre Isaure dans les salons d'un monde auquel il était encore étranger, Deslandes s'allait joindre à la troupe galante qui papillonnait sans cesse autour de Mme de Marmancourt. Chaque fois il laissait à ce flambeau quelques parcelles de ses ailes; la bouillotte, les parties de spectacle, les dîners, enfin toutes les petites dépenses qui éclosent en guise de fleurs sous les pas de certaines jolies femmes, criblaient sa bourse sans relâche; mais il supportait avec philosophie cette saignée d'argent. Dans l'espèce de blocus dont il voulait entourer son protecteur pour lui ôter tout moyen de manquer à sa promesse, Mme de Marmancourt occupait un terrain trop avantageux pour qu'il négligeât de s'en assurer, n'importe à quel prix.

— C'est de l'argent placé à gros intérêt, répétait-il en se rappelant les instructions de M. de Loiselay.

Deslandes se résignait donc au sensible amaigrissement de sa bourse. Mais une chose à laquelle il avait peine à s'habituer, c'était la fatalité qui s'obstinait à le poursuivre dans le salon de Mme de Marmancourt ; il semblait qu'un démon malin y tendît ses piéges pour lui faire commettre maladresse sur maladresse. Tantôt un magot félé, chinois fort équivoque, se trouvait inopinément derrière son coude au moment où il remuait le bras; tantôt en s'asseyant sur un fauteuil vide en apparence, il écrasait un chapeau d'un âge mûr dont l'aplatissement faisait pousser à Théodosie les plus douloureuses exclamations.

— Il faut que je sois ensorcelé, se disait alors le substitut ; il est écrit que je ne pourrai pas faire ici un seul mouvement sans briser ou gâter quelque chose. Je n'ai jamais été d'une balourdise si monstrueuse.

Honteux de ses gaucheries, il employait pour se les faire pardonner le moyen qui lui avait si bien réussi une première fois. La réparation des petites catastrophes dont il acceptait candidement la paternité ajouta au budget de ses dépenses un chapitre qu'il n'avait pas fait entrer en compte en venant à Paris, et qui l'obligea de recourir beaucoup plus tôt qu'il ne s'y attendait au dépôt dont son ami s'était chargé.

Dans sa guerre de tapis vert, Blondeau, après s'être trouvé à deux doigts du désastre le plus complet, s'était relevé grace à un caprice de la fortune. Dès lors il avait continué de batailler contre la rouge, avec des alternatives de perte et de succès. Heureusement il se trouvait en gain lorsque le substitut lui demanda de l'argent. Ce ne fut pas sans un secret dépit que le joueur vit diminuer de deux billets de mille francs la somme sur laquelle reposaient ses espérances, et dont en ce moment même il venait de combiner les chiffres de manière à en composer une martingale infaillible, selon lui.

— Sais-tu que tu fais une dépense excessive, dit-il à Deslandes d'un air de remontrance. Diantre! il ne faut pas jeter ainsi l'argent par les fenêtres!

— C'est aisé à dire, répondit le substitut en hochant la tête; si tu connais un moyen de mener la vie du monde sans dépenser de l'argent, je te saurai un gré infini de me l'enseigner. Ce n'est pas le courant qui est ruineux, ce sont les accidens imprévus. Pour t'en donner une idée, hier encore, à propos d'un mauvais petit magot pas plus chinois que nous, quoi qu'on en dise, et que j'ai eu l'inexplicable maladresse de mettre en pièces, j'ai envoyé à Mme de Marmancourt deux superbes cornets de porcelaine, vrai Japon ceux-là! Sais-tu ce qu'ils m'ont coûté? quatre cents francs, rien que cela!

— Voilà qui n'a pas le sens commun ! s'écria Bondeau, à qui l'égoïsme particulier aux joueurs faisait oublier les égards qu'il devait à Mme de Marmancourt; un magot qui ne valait pas cent sous

— Elle prétend que, comme objet de curiosité, il valait au moins cent écus pour un amateur.

— Si tu prends l'habitude de croire tout ce que disent les femmes, elles te persuaderont qu'il fait nuit en plein midi.

Habitué depuis quelque temps à traiter comme sien l'argent du substitut en l'exposant aux chances les plus néfastes de la roulette, Blondeau regardait comme une véritable lésion le remboursement qu'il se voyait obligé d'effectuer ; mais il imagina bientôt un moyen de s'indemniser de cette perte.

— C'est Théodosie, se dit-il, qui avec les tours qu'elle joue à ce pauvre

Victor, vient d'entamer ma martingale ; elle aura la bonté de réparer cette brèche. Cela est de toute justice.

De tous les moyens mis en œuvre par Deslandes pour réussir, travail assidu, amour intéressé et largesses intelligentes, la galanterie était celui où il déployait le plus d'ardeur et de raffinement. Sur la pente glissante au sommet de laquelle siégeait Mme Piard, cuirassée du double airain de la pruderie, de l'orgueil et de l'ambition, il gravissait d'un pas ralenti par la prudence, n'avançant un pied qu'après avoir affermi l'autre, et s'accrochant des deux mains aux moindres broussailles de ce terrain aride.

A chaque progrès, un redoublement de précautions devenait nécessaire. Ainsi que toutes les femmes vertueuses avec préméditation, Isaure avait son plan de défense tout prêt en cas d'agression. Devinant d'instinct la stratégie d'une passion qu'elle n'avait pas encore éprouvée, elle avait compris que le plus sûr moyen de vaincre le péril était de le tenir à distance ; opinion fort juste, car la résistance féminine est toujours plus efficace de loin que de près. D'avance, elle avait donc scrupuleusement détruit autour d'elle toutes les positions où s'abritent d'ordinaire les amans, comme à l'approche d'un siége les ingénieurs d'une place de guerre brûlent impitoyablement, dans un certain rayon, les maisons où pourrait se loger l'ennemi.

Mme Piard ne dansait ni ne valsait ; elle ne montait pas à cheval, elle n'allait que fort rarement au spectacle ; elle n'avait pas d'album ; on ne la trouvait jamais lisant un roman ou assise à son piano ; donc, le substitut se voyait privé de toutes les occasions de galanterie dont les coquettes aiment à s'entourer. Auprès d'une pareille femme, afficher tout d'abord des prétentions amoureuses, eût été un infaillible moyen de se faire éconduire sans rémission. Plus d'un présomptueux Parisien avait déja échoué sur cet écueil que le jeune provincial eut l'adresse d'éviter.

Parmi toutes les manières d'exprimer à une femme la passion qu'on ressent pour elle, Deslandes choisit la plus gauche en apparence qui se trouva la plus habile en réalité. Au lieu de se pavaner dans l'outrecuidance d'un Lovelace anticipant sur la victoire, ou de soupirer lamentablement à la Werther, en laissant sortir de sa poche le canon d'un pistolet, ou bien encore de rouler des yeux furibonds et de maugréer le ciel et la terre à la façon d'Antony, le substitut adopta, pour caractériser son rôle, la timidité, la modestie, la réserve, la soumission, le dévoûment, le respect, l'abnégation et toutes les autres vertus des passions d'autrui. De ces fleurs de l'ame, aimables dans leur humilité, il composa peu à peu une gerbe sentimentale, dont la femme la plus sévère eût savouré complaisamment le parfum, comme on respire la senteur innocente d'un bouquet de violettes. En un mot, pour faire son chemin, Deslandes se mit à genoux ; ce n'est pas en général le moyen d'aller vite ; mais cette allure n'a rien d'inquiétant, et c'est là un point essentiel, lorsqu'il s'agit d'apprivoiser une femme vertueuse, biche farouche de son métier.

Malgré les soins causés par l'ambition et les froides habitudes d'une vie toute positive, il était impossible que Mme Piard fermât les yeux à cette passion si bien gantée, qui chaque jour venait manœuvrer devant elle d'un air tendre, docile et discret. Dédaigneusement habituée aux hommages des hommes qui briguaient sa protection, elle n'accorda d'abord à cette nouvelle conquête qu'une attention distraite ou indifférente ; mais peu à peu elle y reconnut des qualités méritoires par leur rareté. Le respectueux empressement de Deslandes, sa retenue pleine de délicatesse, sa complaisance à toute épreuve, contrastaient tellement avec la suffisance des protégés ses prédécesseurs, qu'Isaure ne put s'empêcher de remarquer cette différence et de lui en savoir gré. Elle crut découvrir dans le jeune solliciteur une de ces ames à la fois riches et simples, tel qu'il s'en trouve encore en province, à ce qu'on croit à Paris, et son orgueil qu'eût révolté la moindre échappée présomptueuse, s'adoucit en faveur d'un sentiment dont la modeste allure semblait garantir le caractère inoffensif.

Pour asservir une coquette, il peut être bon de montrer sa force ; pour désarmer une prude, il est toujours habile de la cacher. Assez peu redoutable en réalité, Deslandes avait craint pourtant de le paraître trop. Semblable à ces petits hommes qui baissent la tête pour passer sous une porte de six pieds, il se diminuait de peur d'effrayer sa protectrice en développant de pied en cap une rouerie qu'il croyait gigantesque. Ce manége lui réussit d'une manière qui aurait peut-être humilié son amour-propre, s'il eût connu le véritable caractère de son succès. A force de respect, il parut sans conséquence. Dès lors il lui fut permis d'aimer ; car ce qui offense une femme vertueuse, ce n'est pas le désir, c'est la prétention.

Par un de ces tacites accords, si fréquens au début des passions parisiennes, Deslandes se trouva installé dans ses fonctions d'adorateur soumis et désintéressé. A ses yeux cette position n'était qu'un surnumérariat, tandis qu'Isaure y voyait un arrangement définitif. Espérant que, selon l'usage, le temps lui donnerait raison, le substitut s'appliqua à conquérir successivement toutes les innocentes prérogatives de l'emploi qu'il venait d'obtenir.

Grace à son assiduité journalière dans le salon de Mme Piard, il y exerça bientôt l'espèce de droit d'hospitalité que les réglemens militaires attribuent aux soldats logés chez les citoyens : il eut place au feu et à la lumière, en attendant mieux ; il entrait sans qu'on l'annonçât, se débarrassait familièrement de son chapeau, s'asseyait ou restait debout, à sa guise, prenait sur ses genoux la levrette favorite, feuilletait un livre quand survenait une visite importune, d'autres fois il cachetait les lettres de Mme Piard qui, pour suffire aux soins d'une correspondance fort étendue, écrivait à toute heure. Enfin il appelait les domestiques par leurs noms, découpait à table, et se chargeait au dehors d'une foule de commissions que lui rendait agréables l'espoir d'être récompensé par un sourire de la belle protectrice.

Deslandes, qui, par politique, s'était résigné à servir gratuitement de secrétaire au conseil d'état, devint pour Mme Piard une espèce d'aide-de-camp dont elle employait le zèle sans scrupule et même avec un certain plaisir. Les femmes ambitieuses ont en général un esprit dominateur qui préfère dans un homme la souplesse à la force ; elles s'accommodent mieux du roseau qui plie que du chêne qui résiste ; car, viriles et hardies, ce n'est pas un appui qu'il leur faut, c'est un jouet. La docilité à toute épreuve du substitut le servit beaucoup mieux que n'eussent fait des qualités héroïques. Mme Piard lui accorda peu à peu l'intérêt que porte un maître à son élève ; elle lui donnait des conseils, rectifiait les opinions exagérées qu'il s'était formées en province sur beaucoup de points, et le perfectionnait dans la science du monde ; quelquefois même, par une sorte d'amicale sollicitude, elle l'interrogeait sur ses actions et lui demandait compte de l'emploi de son temps. Quant au but principal du substitut, Isaure s'en tenait aux promesses sans se presser de les accomplir. Il y avait de sa part, non pas un déni de protection, mais délai. On comprend cela. Souvent on rend service à un importun pour s'en débarrasser, tandis qu'on diffère de favoriser un homme aimable afin de jouir plus long-temps de ses assiduités. Deslandes devait donc attribuer à son succès même un retard contraire à ses intérêts ; mais se fût-il douté de cet étrange obstacle, sa vanité, aussi puissante au moins que son ambition, l'aurait, selon toute apparence, empêché d'y porter remède.

Cinq semaines environ après son arrivée à Paris, un matin que le temps était sombre et disposait l'ame aux idées mélancoliques, le substitut réfléchit sérieusement sur sa position. Etablissant en quelque sorte le bilan de son actif et de son passif, il balança les efforts tentés par lui avec les avantages acquis, et ne put s'empêcher de trouver les derniers un peu légers auprès des autres. Pour prix d'un travail de huit heures par jour, d'une amabilité non moins obstinée, et de près de 5,000 fr. dépensés de la manière la plus futile, qu'avait-il obtenu ?

— Des promesses, se dit-il en répondant à la question qu'il venait de s'adresser ; des promesses, c'est-à-dire quelque chose de si commun qu'en tout pays cette marchandise-là se donne gratis à qui en veut. Je commence à croire qu'à force de vouloir être habile, je me suis engagé dans une fausse route. Au lieu de prendre de l'ascendant sur tous ces gens-là, je me laisse bénévolement exploiter par eux. Diantre ! ce n'est pas pour cela que je suis venu à Paris ! Il faut changer de tactique à l'instant même ; je ne peux pas passer ma vie à rédiger les rapports de M. Piard, à être le *patito* de sa femme et à renouveler pièce à pièce l'ameublement de Mme de Marmancourt. C'est assez creuser la tranchée : il est temps de battre en brèche.

Un incident inattendu et d'une nature un peu burlesque fournit à Deslandes une occasion favorable pour tenter l'attaque décisive dont il venait de reconnaître la nécessité. Un jour, en entrant dans le salon de Mme de Marmancourt, il trouva la maîtresse du logis et l'élève pianiste d'un âge mûr, mutuellement exaspérées l'une contre l'autre. Les épithètes pittoresques que s'adressaient en combattant les héros d'Homère auraient paru sans couleur auprès des complimens qu'échangeaient les deux interlocutrices ; car l'amitié qu'affichent l'une pour l'autre certaines femmes est un ballon d'où s'échappe, au premier coup d'épingle, une bourrasque de haine. La présence du substitut mit fin à une joûte d'éloquence qui menaçait de dégénérer en argumentation manuelle. Théodosie, qui avait l'avantage du terrain puisqu'elle était dans son salon, ordonna à son amie de sortir ; celle-ci obéit ; mais ce ne fut pas sans avoir proféré un serment de vengeance aussi tragique que l'imprécation de Camille dans *Horace*.

Le lendemain, deux lettres sans signature arrivèrent par la petite poste chez M. Piard. La première avertissait Isaure de la criminelle conduite de son mari, et invoquait à l'appui de cette dénonciation le témoignage de Deslandes. La seconde, adressée au conseiller d'état lui-même, contenait un catalogue presque aussi long que celui de don Juan, et dans lequel se trouvaient enregistrés, par ordre de date, tous les rivaux supposés ou véritables dont avait droit de se plaindre l'amoureux de cinquante ans. Cette liste polyglotte était close par le nom du substitut qui depuis près d'un mois, disait-on, venait chaque jour chez Mme de Marmancourt, et y était reçu avec une familiarité dont un aveugle seul pouvait ne pas comprendre le véritable sens. Le correspondant anonyme entrait dans le détail des magnifiques procédés du jeune magistrat, et en tirait cette conclusion qui, dans une certaine société, jouit de l'autorité d'un axiôme : Amour prodigue, amour heureux !

Il y avait à peine une heure que ces deux épîtres étaient parvenues respectivement à leur adresse, lorsque Deslandes se présenta chez le conseiller d'état. Quoi qu'il eût sous le bras un dossier volumineux, au lieu de se diriger vers le cabinet de son protecteur, il entra d'abord dans le salon où il espérait de rencontrer Isaure qui s'y trouvait en effet. Elle était seule, et se promenait à pas lents, habitude que les femmes d'affaires empruntent volontiers aux hommes. En entendant marcher derrière elle, Mme Piard se retourna par un mouvement brusque, et montra au substitut un visage dont la froideur accoutumée avait disparu et fait place à l'expression la plus orageuse.

S'il est vrai, comme l'a dit La Rochefoucauld, qu'il y ait peu d'honnêtes

femmes qui ne soient lasses de leur métier, c'est à coup sûr à l'annonce d'une trahison maritale qu'il doit être permis à cette lassitude de se manifester. Vertueuse sans effort (par conséquent sans mérite, eût ajouté l'auteur des Maximes), Isaure néanmoins se croyait le droit de se glorifier de la belle conduite qui lui coûtait si peu. Le fait seul d'observer scrupuleusement à l'égard d'un homme de cinquante ans la fidélité prescrite par la loi, lui semblait mériter l'éternelle gratitude d'un vieux mari qui ne devait pas s'attendre à un pareil bonheur. En trouvant la déloyauté où elle supposait la reconnaissance, en se voyant trahie, elle jeune, belle, spirituelle et courtisée par un barbon si bien fait pour être trompé lui-même, Mme Piard éprouva une de ces indignations véhémentes dont l'effet ordinaire est l'application immédiate de la loi des représailles. L'orgueil prit soudainement sur son cœur blessé l'empire que n'y eût jamais conquis une passion plus tendre.

— Si cette infamie est vraie, se dit-elle, ma vengeance ne se fera pas attendre!

Ce fut en ce moment que le substitut entra dans le salon, la cravate bien mise, la redingote pincée, les bottes brillantes, les cheveux parfumés, le regard caressant, les lèvres souriantes, si gentil en un mot, qu'à sa vue toute femme offensée devait se dire: Voici mon vengeur!

CHARLES DE BERNARD (1).

Poésie.

FABLE. (2)

LES ŒUFS.

Bien par delà les îles Philippines,
Il est une île où des mets délicats
Plus qu'en tout autre lieu tout le monde fait cas,
Car elle abonde en gueules fines.
Pour son nom, je ne le sais point;
Mais peu nous importe ce point.
Le fait est que dans la contrée
Poule jamais en aucun temps
Ne s'était encore montrée,
Quand certain voyageur à quelques habitans
En partant en laissa plus d'une.
Ce fut pour le pays une bonne fortune
Qui promptement fructifia:
L'espèce se multiplia
Au point qu'il n'était pas de chose plus commune,
Au bout d'un an que des œufs frais.
On en mangeait partout, au palais, sous l'échoppe,
Mais partout sans autres apprêts
Que ceux dont l'eau faisait les frais.
Si l'abus à cheval galope,
A pied chemine le progrès;
Vérité qu'au surplus ma fable développe.
Or, notre voyageur n'avait pas enseigné
D'expédient plus raffiné.
Un insulaire enfin se creusa la cervelle,
Et les accommoda d'une façon nouvelle,
Façon qui fut dite *au miroir*.
Que d'éloges sur lui bientôt vinrent pleuvoir!
Plus tard les *œufs pochés* furent mis en lumière.
— C'est surtout de cette manière,
S'écria-t-on à qui mieux mieux,
Que les œufs sont un mets vraiment délicieux,
Que leur saveur est bien complète!
Plus tard quelqu'un inventa l'*omelette*;
Et voilà qu'on épuise à cette occasion
Tous les termes connus de l'admiration.
Tout à coup, d'un air d'autocrate,
Un gourmet dit: Vous n'y connaissez rien.
Moi, j'arrange toujours les œufs *à la tomate*,
Et je vous garantis que je m'en trouve bien.
On voulut tâter du moyen:
Il plut beaucoup, et j'ai pris note
Que ce nouvel usage aurait long-temps régné
S'il n'eût pas été détrôné
Par les œufs *à la huguenote*.
Par tant d'admirables travaux
La cuisine faisait dignement son office,
Quand d'honneur se piqua l'Office.
Et pourtant on put voir des prodiges nouveaux:
OEufs *au lait*, puis œufs *à la reine*,
Puis *à ceci*, puis *à cela*... Que sais-je?..
Toutes modifications
Qu'avec mille acclamations
Toujours de plus en plus vantait, chantait la foule,
En les taxant d'inventions.
Un vieillard qu'ennuyaient leurs exclamations
Dit: Sur le même objet chaque recette roule;
Prônez donc moins vos préparations;
Mais bénissez celui qui vous donna la poule.

Auteurs qui vous croyez si neufs,
Et qui n'êtes pourtant riches que de rapines,
Ne pourriez-vous aller faire cuire des œufs
Bien par delà les îles Philippines?

LES DEUX LAPINS.

Poursuivi par deux chiens, un lapin, hors d'haleine,
Courait... volait plutôt à travers une plaine
Que terminaient d'épais halliers.
Tout joyeux, notre pauvre diable
Dans ces buissons hospitaliers,
Se jette en bénissant leur abri secourable.
Au bruit qu'il fait, de son terrier
Sort un autre lapin. — Quel air d'effroi, beau sire!
Dit-il. Qu'as-tu donc? — J'ai qu'à peine je respire,
Répond en soufflant le premier.
Sans l'asile où je me retire,
Deux levriers maudits m'apportaient le trépas.
— Oui, je les aperçois là-bas,
Réplique l'autre; mais ton erreur est énorme:
Ce ne sont point des levriers, vraiment:
Ce sont des épagneuls; à leur poil, à leur forme,
Il ne m'est pas permis d'en douter un moment.
— Des épagneuls! As-tu donc la berlue?
Oh! chacun d'eux est épagneul
A peu près comme mon aïeul.
— Allons, la peur trouble ta vue:
Epagneuls, dis-je. — Eh! non, je m'y connais fort bien:
Levriers. — Epagneuls. Va, tu n'y connais rien
Tandis qu'ainsi des deux parts on se butte,
Et que de plus en plus s'échauffe la dispute,
Les chiens sont arrivés, qui, guidés par leurs cris,
Les ont bientôt trouvés et pris.
Pour mainte question futile,
Thèses de science ou d'esprit,
Pédans qui négligez l'utile,
A votre intention ce conte fut écrit.

LA VILLA MARAVIGLIOSA.

I.

Blaise ne m'écrivit pas, selon l'usage entre amis. Mais un an après nous déjeunions ensemble au cabaret de Gentilly dont il m'avait donné une ravissante vue. C'est là qu'il me raconta son voyage en Italie. Je le laisse parler.

Il est d'usage, dit Blaise, que les poëtes espagnols ajoutent au titre de leurs pièces de théâtre l'épithète de fameuse: *la fameuse comédie*; cela ne tire pas à conséquence, on ne les lit pas davantage. Les Italiens sont Espagnols en tout ce qui concerne les monumens de leur patrie. La pierre la plus brute a été témoin d'un grand crime. Pour cinquante francs, ils vous vendent le crime et la pierre. Je ne pouvais pas faire un pas dans Gênes, où je débarquai, sans marcher sur un souvenir, au dire de mon cicérone. D'abord la rue était célèbre dans la ville; ensuite la maison était célèbre dans la rue; la croisée était célèbre dans la maison; il y avait u

(1) Extrait des *Ailes d'Icare*.

(2) *Fable littéraire* de Thomas Iriarte, traduite de l'espagnol, par Ch. Lemesle.

clou célèbre sous la croisée. On me vola ma montre devant le palais Doria, du grand Doria, qui avait été le plus vertueux homme de son temps.

Dans les rues de Gênes, je rencontrai beaucoup de chiens errans de la poésie européenne ; de ceux à qui la faculté de médecine du goût conseille les voyages en Italie pour se remonter un peu l'imagination. A les voir, on dirait qu'ils veulent emporter tous les monumens dans leur valise : ils mangent les palais, les cathédrales, les arcs-de-triomphe ; ils dînent avec du marbre de Carrare, et se désaltèrent avec l'air bleu, l'air venu d'Ionie. Ils feraient supposer que nous n'avons pas d'air en France. Comme ils voyagent, non pour voyager, mais pour avoir voyagé, selon la spirituelle expression d'Alphonse Karr, ils remplissent des vessies d'air bleu ; ils plient soigneusement des rayons de soleil dans leurs cravates ; ils mettent des échos de la vague sonore dans leurs portefeuilles ; et, de retour en France, ils versent les rayons, le bleu, le vague, le sonore dans leurs amplifications, et ils vous font avaler, sous le titre de *voyage*, un grog mousseux peu enivrant, mais facile à boire.

En débarquant à Gênes, j'eus la fièvre du pays, maladie qu'on doit à l'air bleu et à la vague sonore. Après mon rétablissement, je n'eus rien de plus pressé, comme tu l'imagines, que de chercher à m'introduire dans les galeries de peinture de cette célèbre cité, qui a des jardins sur les toits, parce qu'elle ne peut en avoir de plain-pied.

Le possesseur de la première galerie que je désirai connaître mariait sa fille ; l'entrée me fut refusée. On réparait l'escalier de la seconde galerie, et je fus prié d'attendre quelques mois pour la visiter. Le maître de la troisième galerie, n'aimant pas les Français, ne leur accordait pas la faveur de la leur montrer. Trois motifs principaux d'exclusion auxquels on doit s'attendre, et qui existent depuis qu'il y a des galeries en Italie : le mariage de la fille de la maison, la réparation d'un escalier, une inimitié politique.

Je partis donc de Gênes pour Florence, n'ayant encore admiré que l'air bleu, et n'ayant entendu que la vague sonore. J'arrivai à Florence. Le comte de Frontifero, à qui j'étais recommandé, n'était pas aussi fier que la plupart des seigneurs italiens ; il ne se proclamait pas issu d'Hercule comme la famille d'Este, ni de Mars comme beaucoup d'autres maisons florentines ; il ne prétendait descendre, assurait-il avec beaucoup de candeur, que d'Enée, nom dont il ne prenait que la première initiale, par une modestie encore plus louable. Il signait E. Frontifero. Quoiqu'il ne tînt pas de la succession d'Enée sa belle *Villa Maraviglosa*, située à quelques lieues de Florence, sur l'Arno, il n'est pas moins vrai que cette superbe propriété appartenait depuis un temps immémorial, mais non avant Enée cependant, à sa famille, fière d'avoir donné trois papes à l'église, six gonfaloniers à la ville de Florence, et un incomparable amateur aux beaux-arts. Cet incomparable amateur, c'était, cela va sans dire, le comte Enée de Frontifero.

Il résidait toute l'année à sa villa Maraviglosa, renommée pour ses eaux, ses jardins, ses bois, et surtout pour sa galerie de tableaux.

Ce mot de villa éveille, dans la mémoire de ceux qui ont admiré les colossales vues de Piranisi, des constructions gigantesques, auprès desquelles Fontainebleau et Versailles sont des joujoux. Mais quand on ne connaît la villa Panfili (aujourd'hui villa Doria), la villa Corsini et la villa Ferroni, que d'après ce dessinateur, on n'imagine pas que ces résidences se composent d'une maison fort bourgeoise, d'un jardin où il y a beaucoup d'eau, parce que l'eau ne coûte rien à Rome, et d'une foule de petits tombeaux, parce qu'il est plus facile, en creusant le sol romain, de trouver des tombeaux que de n'en pas trouver.

Mais j'étais alors, continua Blaise, sous le coup de soleil de l'enthousiasme. J'appelais pin d'Italie le plus contrefait des arbres ; palais, un monstrueux amas de marbres ; je m'agenouillais avec ferveur devant la première villageoise venue, pour l'adorer comme une madone. Je jouais, en Italie, le rôle de don Quichotte en Espagne. Est-ce que l'Italie n'aura pas un jour son Cervantes ?

— Je le souhaite de tout mon cœur, ajoutai-je en versant à boire à mon ami Blaise.

— La réception que me fit le comte Enée de Frontifero me ravit, et j'avoue encore à présent que sa villa justifie le titre de merveilleuse qu'elle porte, quoique Piranisi ne l'ait pas honorée de son crayon exagérateur.

— Dès ma première visite, le comte mit un noble empressement à me montrer les tableaux de sa galerie, qu'un jour très doux voilait d'un bout à l'autre. Des rideaux d'un vert tendre répandaient une ombre uniforme et imprimaient à l'âme attentive ce mystère religieux particulier aux églises. Sous cette influence de lumière affaiblie et de respect, les ouvrages sévères de l'école romaine se faisaient pardonner l'insuffisance de leur couleur, et les peintures de l'école vénitienne n'éblouissaient pas, aux dépens de la pensée, par leur éclat trop vif.

— Bref, tu fus enchanté, Blaise, de ta première visite au comte de Frontifero ?

— Si enchanté que je n'avais joui que par une faveur exceptionnelle de la liberté de parcourir sa galerie, ce qu'il m'apprit après m'en avoir laissé jouir dans ses moindres détails. Mes éloges le payèrent, du reste, de sa complaisance. J'épuisai avec lui le vocabulaire de l'admiration : beau ! très beau ! corrosif ! sublime ! emportant ! frémissant ! hennissant ! A la fin, je ne louais plus, je trépignais, j'étais en convulsion, en colère. Me portant à des excès blâmables d'exaltation, je fus sur le point de sauter sur les épaules du comte. Son grand âge et le nom d'Enée me retinrent seuls. Cependant l'usage était pour moi. Les étrangers ne louent pas autrement. Il fut content. Pour l'être absolument de mon côté, j'aurais désiré voir ses tableaux dans un jour, sinon meilleur, du moins plus grand. Mais je modérai cette envie, comptant sur une prochaine visite, et heureux de me ménager des jouissances pour la durée de mon séjour à Florence.

— Préparez-vous à contempler, me dit ensuite le comte de Frontifero, quand nous fûmes parvenus à la dernière travée de sa galerie, le plus précieux de mes tableaux, celui que je ne montre pas à tous les yeux.

— Un Tintoret ?

— Mieux que cela.

— Un Raphaël ? m'écriai-je, pour couper court.

— Mieux que cela.

— Mieux que Raphaël !

— Ma fille. Regardez !

Le comte tira un rideau, et je vis une jeune personne occupée à peindre une Vénus d'après le Titien.

— Elle s'appelle Vénus comme son modèle.

La jeune fille se leva.

— Elle est digne de ce nom ! m'écriai-je.

Mlle Vénus rougit, et me pria de lui dire mon avis sur la copie qu'elle peignait

— Te voilà amoureux, mon pauvre Blaise, je gage.

— Amoureux fou. O Italie ! pensai-je, patrie du soleil, des arts et de la beauté ! Dieu créa la beauté pour l'Italie et la laideur pour les autres pays. Quels cheveux sabins avait Mlle de Frontifero ! quels regards toscans ! quel cou volsque ! quelles mains samites ! quelle peau campanienne ! quelle grace de bas-reliefs dans sa tournure ! Odieux ! murmurai-je encore en l'admirant ; odieux ! cent fois odieux le souvenir des Françaises, et des Parisiennes surtout ! Il n'y a pas une Parisienne qui soit sculptée, qui ait du style. Ce sont de jolies femmes, voilà. Et qui est-ce qui n'est pas jolie femme ? Pour m'achever, Mlle Vénus de Frontifero parlait le français comme l'italien...

— C'était un prodige.

— Elle avait même l'accent de Versailles. Je trouvai sa copie admirable de tous points.

Nous allâmes déjeuner ensuite sous un bosquet de ses jardins, les plus ravissans de la terre. Les arbres de France sont des bourgeois à côté de ces princes de la végétation. Quel poème que les fleurs d'Italie ! Nos roses, nos jasmins infectent, comparés à ces fleurs ! O Florence ! la bien nommée, la ville des fleurs ! Je ne te parle pas des fruits. De même que le prince Carraccioli trouvait que la lune de Naples était plus chaude que le soleil de Londres, de même, moi, je trouvais que les écorces des citrons de Florence valaient mieux que les pêches de Montreuil.

— Enfin ?

— Bourré d'admiration, d'enthousiasme et d'amour à la fin de cette première et délicieuse visite, je pris congé du comte de Frontifero et de sa fille, Mlle Vénus. L'un et l'autre m'accompagnèrent jusqu'à la grille de la *Villa Maraviglosa*, me faisant promettre de venir les revoir bientôt.

Comme je les saluais pour retourner à Florence, le comte de Frontifero me dit : — Le lien des arts est celui de l'amitié. Permettez-moi de vous donner un avis, quelque familier qu'il va vous paraître : Florence est une ruine pour les étrangers. Où est la nécessité de se ruiner ? Pardon, encore une fois, de ravaler votre attention à des détails mesquins de la vie. Mais la vie existe. Je sais un hôtel noble, décent, commode, à deux pas d'ici. Vous y serez bien nourri, parfaitement logé, à un prix raisonnable. J'insisterais pour que vous y allassiez, quand même je n'aurais pas un éminent intérêt à vous savoir notre voisin.

— Mais comment ! comte, je serai trop heureux d'être à deux pas de votre palais. C'est moi qui dois me confondre en excuses de voir un homme de votre rang, de votre naissance, de votre fortune, de votre talent, s'abaisser à me chercher un logement. Je me rends de ce pas à l'hôtel que vous m'indiquez.

— A l'enseigne de *Brutus sacrifiant ses fils*.

Beau pays ! m'écriai-je en saluant le noble comte Enée. Jusqu'aux enseignes de l'Italie qui sont une moralité et une peinture ! Question résolue pour l'Italie : Ramener à la vertu par les enseignes de cabaret.

— J'oublie de te dire une chose, ajouta Blaise avant de terminer cette première partie de son récit : le comte de Frontifero portait un habit de velours rouge.

Moi, j'ai oublié d'en dire une autre bien plus importante au lecteur. Blaise avait soixante mille livres de rente. Il peignait par goût et non par nécessité.

II.

Je me logeai, comme je te l'ai dit, à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils*. Il n'était pas des plus élégans, mais de mes croisées j'apercevais la *Villa Maraviglosa*, et cet avantage valait bien le plus fastueux mobilier du monde. Ensuite, rien ne m'était facile comme de me figurer que le *Dominiquin* avait occupé ma chambre, et que je me servais du pot à eau de Paul Véronèse. Mon aubergiste n'était pas homme à égorger ma chimère avec son couteau de cuisine. Au contraire ; si bien que lorsqu'il m'arrivait de lui dire : Signor Policastro, ne serait-ce pas chez vous que Bramante, se trouvant dans l'impossibilité de payer un plat de haricots à un de vos aïeux fort âpre à l'endroit de la carte, dessina sur le mur le portrait de ce plat et de ces haricots, et s'acquitta de cette manière pittoresque ?

— Comment, si c'est ici ; ou voudriez-vous que ce fût ?

— Me montreriez-vous ce souvenir d'un grand homme?

Ici le signor Policastro balbutiait et se rejetait sur les Français, spoliateurs universels de l'Italie. Evidemment les Français avaient emporté le dessin et le mur dans un fourgon. Outre son amour pour les arts, mon aubergiste avait un prodigieux talent de cuisinier. La cuisine italienne, mon ami, rien ne l'égalait à mes yeux. Je souriais de mépris au souvenir de la cuisine parisienne, sans poésie et sans fromage! cuisine de la décadence propre à produire des peintres de genre et une foule d'autres maladies; mais la cuisine historique est là. Du fromage partout, du fromage dans les légumes, du fromage dans la viande, du fromage dans les fruits, du fromage cuit dans du fromage.

— Rien ne manque à notre gloire nationale, s'écria un jour il signor Policastro en posant devant moi six mets au fromage.

— Rien, ajoutai-je, signor Policastro, si ce n'est de mettre du fromage dans le café.

Je laisse un instant il signor Policastro pour passer à son noble voisin, le comte Enée de Frontifero, et à sa gracieuse fille, *Venere di Frontefero*. Mes visites à la *Villa Maravigliosa* se multiplièrent. Je fus de la maison au bout de deux mois. Ma passion pour Mlle Vénus marcha du même pas que mon enthousiasme pour la galerie de son père, la cuisine de leur voisin, mon aubergiste Policastro, et que mon ravissement pour l'air bleu et les rayons jaunes. La vérité m'oblige à dire que le comte m'interdit peu à peu, sous divers prétextes, l'entrée de sa galerie.

Tu t'imagines peut-être que j'aimais sa fille à la française, naturellement et avec discrétion, ramassant son gant pour toucher sa main. C'était un amour lyrique et par stances; je lui adressai une canzona de Pétrarque; elle me repondit par un sonnet. Il est bien entendu que je ne lui déclarai point ma flamme dans un salon, sur un prosaique fauteuil, entre un chambranle et un cordon de sonnette. Nous nous parlions d'amour italien, chaud, ardent, mêlé de fleurs et de poison, dans les jardins de la *Villa Maravigliosa*, tout pleins de ruines, de cyprès, de tombeaux. Le jour fortuné où je lui exprimai un aveu qui la rendit rouge comme un laurier rose, elle était entourée de pierres funéraires. Sous ses pieds on lisait : DIIS MANIBUS. Sa main droite flottait sur cette inscription :

AELIAE. ROMANAE.
CONIVGI. DULCISSIMAE.

Et quand je portai mes lèvres à son front, manière antique de recueillir une douce réponse, je lus au dessus de sa tête :

SUB ASCIA DEDICAVIT.

Que ta pudeur se rassure, bientôt devaient se célébrer mes fiançailles avec Mlle Vénus de Frontifero.

— Et tu l'as épousée? Et la galerie est à toi, et la belle Villa Maraviglosa t'appartiendrait?

— Ecoute, je n'étais pas fâché de connaître dans le pays la réputation de mon futur beau-père, avant de me lier pour toujours à sa fille. La villa est un bourg, et chaque maison de ce bourg, hôtellerie, magasin, atelier, dépend de la villa! juge si les locataires me dirent du bien du seigneur Frontifero, leur propriétaire. On me savait son ami, je répéterais les rapports élogieux qu'ils m'en feraient. De là quelque adoucissement au prix de leur loyer. Il y eut apologie universelle. Mais un événement me fournit les moyens d'apprécier plus directement le caractère et les mœurs du comte, mon futur beau-père.

Un soir que, retiré dans ma chambre, je dessinais un buste d'après l'antique, j'entendis du bruit à côté. Minuit sonnait. Les chiens avaient cessé d'aboyer, les chanteurs de se mêler aux aboiemens des chiens; un calme universel régnait dans la maison et dans les greniers. Conduit par le bruit que faisaient deux voix, je me dirigeai vers la cloison, et à travers les fentes j'aperçus Policastro, mon aubergiste, éclairant le comte de Frontifero qui entra et s'assit dans un fauteuil. Policastro posa la lampe sur la table et s'assit également. Policastro ouvrit un livre qu'à sa forme et à ses taches de graisse je reconnus pour être celui des recettes journalières. C'était un grand livre au fromage. Le comte prit une plume, et après avoir parcouru avec une gravité qui semblait alarmer son compagnon, il se mit en posture d'écrire.

— Voyons, messer Policastro, vous dites :

Diner pour une famille anglaise.

Deux pollastri.	30 fr.
Un jambon rôti	50
Un bricoli stracinato.	10
Fegato à la milanaise.	12
Pasta frolla.	8
Total.	110

— Rien que 110 francs! Tous les jours donc la hauteur de vos additions diminue, à l'exemple des pyramides d'Egypte. Vous vous ensablez, signor Policastro. Vous vous ravalez. Les Anglais ne voudront plus venir chez nous. Ils aimeront autant faire des économies en France qu'ici. 110 francs! vous vous imaginez sans doute qu'on obtient des canards avec des œufs d'araignée.

— Mais, seigneur comte, les Anglais ont encore accusé la carte d'être bien pesante.

—Qu'ils restent chez eux, ces voleurs! bientôt ils ne nous laisseront pas un seul Caracalla sur pied, ni un seul tombeau; ils emporteront tout à Londres. Dans peu c'est à Londres qu'on ira voir l'Italie. Mais revenons au foie à la milanaise. Une fois pour toutes et par Bacchus, voulez-vous doubler vos prix, oui ou non?

— Mais on dit que j'écorche et que je lapide les voyageurs.

— Lapidez! On leur en montrera des villas comme la mienne! belles eaux, superbe galerie, pour des bricoli stracinati à 10 francs! Puisque vous n'avez pas le courage de votre profession, Policastro, je vais vous assigner l'invariable prix de chaque mets; si vous y dérogez, je vous chasse.

Et le comte écrivit, sur le tableau où étaient gravés les noms de tous les mets qu'on trouvait à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils*, les prix de chacun d'eux.

— Mais, signor, s'écriait à chaque ligne l'honnête Policastro, personne ne demandera plus de poisson frit ni de légumes Louillis, si vous les portez si haut. Respectez au moins les ragoûts de fromage; vous les dénaturaliserez pas vos exagérations de prix. Vous exilez les *tagliarini*, vous perdez les *ravioli*. Ah! seigneur comte, grâce pour les macaroni Ne les profanez pas. Depuis cinq cents ans, c'est un prix fait. Les peuples antiques n'y ont pas touché. C'est un prix sacré. Vos pères l'ont fondé. Votre aïeul Enée!...

L'impitoyable comte Frontifero, appuyant sa main gauche sur son épée, comme pour soutenir son bon droit, traça sur la carte le prix onéreux et nouveau des macaroni, et il se leva. Policastro saisit les pans de son habit rouge.

— Je vous dirai tout ce que je pense maintenant. Aucune considération ne me retient plus. Votre conduite est odieuse. Malheur à la maison d'Enée! sa destruction approche.

— Taisez-vous, Policastro, ou je saurai vous remplacer.

—Vous ne l'oseriez, comte!

—Qui m'en empêcherait?

—Votre intérêt.

—Bah!

—Voulez-vous donc que je fasse connaître ce qu'est votre villa?

—Policastro, *mio caro!*

—Faut-il que je dise ce qu'est votre fille?

—Policastro! Policastro! mon associé. Voyons, ne nous fâchons pas, je rabattrai quelque chose sur les macaroni, et que la paix règne entre nous.

D'un trait de plume Frontifero modifia le tarif des macaroni, et l'aubergiste et le comte se serrèrent la main, comme deux souverains heureux, après un congrès orageux, de terminer l'entrevue par une plus étroite alliance.

—Blaise, ton comte est un fou.

—Pas si fou, tu t'en convaincras plus tard. Je le fus, moi, quand j'eus été témoin de cette scène où mon bon beau-père, descendant d'Enée, m'était apparu sous les traits d'un restaurateur, et où il avait été si mystérieusement question de *la villa Maraviglosa*, de sa galerie et de la belle Vénus, celle qui m'apportait en dot la galerie de la villa. Y avait-il quelque tache à sa réputation? *Voulez-vous que je vous dise ce qu'est votre fille?* cette menace de l'aubergiste Policastro tonnait à mes oreilles. Vénus était-elle coupable?

Quand la paix fut conclue entre l'aubergiste et le comte, celui-ci ôta son habit rouge et l'accrocha au mur, posa son chapeau sur un coin de la cheminée, dénoua son épée, et releva les manches de sa chemise jusqu'aux coudes.

—Quand tu voudras, fit-il ensuite à Policastro, je suis prêt.

Policastro sonna, et aussitôt il courut vers l'escalier où j'entendis du bruit. Il revint; après avoir fermé la porte à triple tour, il vida sur une longue table des légumes, des poissons, des volailles et des fruits en quantité; il ouvrit ensuite une armoire dans laquelle il prit des vases de cuivre de toute façon.

— Mais c'étaient donc des sorciers, Blaise, que ces gens-là?

— C'étaient des cuisiniers.

Armé d'un coutelas, le comte dépeçait les volailles, taillait des légumes, hachait les uns avec les autres, tandis que mon aubergiste allumait le feu de l'âtre, et aromatisait avec des épices au fond des casseroles les comestibles que son illustre compagnon y précipitait.

Imagines-tu ma stupéfaction à l'aspect d'un descendant d'Enée, transformé en sous-chef de cuisine, et la nature de mes réflexions en voyant le poétique possesseur de la poétique *Villa Maraviglosa* éplucher des carottes? Jusqu'à deux heures de la nuit, il éventra ainsi des poulets sans laisser paraître sur son visage la moindre honte. Quand tout fut en train de cuire et qu'il jugea son ministère accompli, il se lava les mains, rabattit ses manches et ses manchettes, passa son habit, renoua son épée, et, le chapeau sur l'oreille, il attendit que Policastro l'éclairât jusqu'à la porte par laquelle ils étaient d'abord sortis tous les deux. Rien ne peut se comparer à la rapidité avec laquelle s'opéra dans l'aubergiste le changement de manières. L'égal du comte une minute auparavant, il redevint, devant l'habit rouge, le vassal respectueux, le locataire timide, le valet le plus empressé. Son bonnet dans la main gauche, le chandelier dans la main droite, le corps en double, il reconduisit le comte en l'assurant de son éternelle fidélité.

III.

Je ne renvoyai pas à une seconde entrevue avec Mlle Vénus de Frontifero, tu le penses bien, l'occasion d'éclaircir les paroles qui m'avaient frap-

pé derrière la cloison. Le difficile était d'entamer le sujet. Il est probable que je ne serais pas arrivé à mes fins sans le hasard d'une promenade dans la villa. Comme nous passions auprès d'une statue de l'empereur Vitellius, je me pris à dire :

—Les souverains ont eu quelquefois des faiblesses auxquelles on a peine à croire ; ainsi, Vitellius lavait sa vaisselle ; Trajan mettait son vin en bouteilles ; Constantin taillait ses sandales ; Louis XIII faisait ses confitures ; Louis XIV peignait ses chiens ; Louis XV faisait son café. Je conçois pourtant des petitesses, ajoutai-je précipitamment, de peur que mon érudition ne voilât pas assez le coup que je portais ; elles délassent par leurs trivialités des occupations de la royauté. Il ne faut pas qu'un arc soit toujours tendu ; sans cela il casse, pensait fort judicieusement Socrate, qui dansait, et qui dansait peut-être comme un arc. Votre noble père aime beaucoup Socrate, quoiqu'il ne danse pas, ne lave pas sa vaisselle, ne peigne pas ses chiens, et ne fasse son café ni ses confitures.

—Il a cependant ses manies, répondit en rougissant Mlle Vénus.

—Il fait peut-être des vers ! c'est un bien noble travers quand on a son imagination.

—Pas précisément.

—Il s'occupe peut-être d'alchimie?

—Je ne pense pas qu'il se soit élevé aussi haut.

—J'entends. Il s'est arrêté à la chimie.

—A ses applications utiles, répondit Vénus.

—La chimie en a tant, qu'il est difficile de deviner celle qu'honore de ses veilles et de ses recherches le noble comte votre père. C'est de la chimie que de l'eau de cologne, le vulnéraire suisse, les briquets phosphoriques et la cuisine.

—C'est peut-être à cette dernière branche de la chimie qu'il s'est voué.

—Il n'y aurait rien en cela qui me blessât, m'empressai-je de dire : les erreurs des grands hommes sont sacrées. Celle-là a son coin d'originalité. Ainsi, votre père est comte le jour....

—Et restaurateur la nuit, ajouta, achevant ma phrase, la naïve Vénus. Je vous devais cet aveu, puisqu'un jour nous n'aurons plus rien de caché l'un pour l'autre. Mais ne parlez jamais à mon père de ces singularités. Il rougirait pour nos aïeux et pour lui.

Je tenais enfin le mot d'une de mes trois énigmes. Mon futur beau-père était aubergiste par originalité. Lalande mangeait des araignées ; le comte voulait faire manger des macaroni. Cela n'empêchait pas le premier d'être un grand astronome ; ceci n'était pas une raison pour que le second ne fût pas d'une haute naissance, d'une immense fortune, et le possesseur de la *Villa Maraviglosa* et de sa galerie de peinture, deux trésors qui m'appartiendraient en acquérant un troisième trésor, sa fille, Vénus de Frontifero.

Quel était le mot de la seconde énigme, ou plutôt de la seconde menace de Policastro : *Je dirai ce qu'est votre galerie!*

— Pourquoi votre noble père, charmante Vénus, lui qui m'a comblé de tant de bontés et qui les multiplie sans cesse autour de moi, ne m'a-t-il laissé voir que trois fois sa galerie dont je me suis montré le si juste admirateur ?

— Vous le saurez. Mon père entreprit l'an dernier un voyage en France et en Angleterre dans l'unique dessein de connaître les galeries de tableaux qui enrichissent ces deux contrées. Quels furent son étonnement et sa colère quand il se vit repoussé de toutes les portes d'amateurs, d'accord entre eux pour lui ménager cette avanie!

A force de chercher la cause d'une impolitesse si blessante, il apprit qu'un Anglais, irrité contre lui, avait été l'unique machinateur de cette conspiration. Cet Anglais, que mon père, pour des raisons particulières, n'avait pas voulu admettre dans sa galerie, s'était vengé à son tour en lui faisant interdire l'entrée de toutes les galeries de l'un et de l'autre côté de la Manche. En homme de cœur, mon père ressentit l'outrage ; mais en Italien il sut le retenir dans le fond de sa poitrine. De retour à Florence, il arrêta que sa galerie ne serait plus ouverte à aucun étranger, de quelque rang qu'il fût. Il a fallu toute l'estime que vous lui avez inspirée, jointe à notre affection mutuelle, pour qu'il ait violé en votre faveur une promesse scellée par la vengeance. Maintenant vous comprenez comment, conciliant sa haine pour les amateurs étrangers et son amitié pour vous, il vous a d'abord accordé et ensuite retiré la permission d'admirer ses tableaux.

En voilà encore une d'éclairée, dis-je en moi. Mais, en m'adressant à ma future : — Quand nous serons mariés, j'espère que l'interdit sera levé. Devenu son gendre, les tableaux m'appartiendront.

— Sans nul doute. Et si je croyais vous être agréable dans ma proposition, j'offrirais de vous introduire dans la galerie par une porte secrète, sous la condition que vous vous contenterez du jour qui y règne sans tenter d'augmenter la clarté en tirant les rideaux, car si mon père vous surprenait, il vous serait impossible de remettre sur-le-champ les choses en l'état où vous les auriez trouvées.

Jamais amant entendant un aveu long-temps soupiré, jamais ingénieur voyant sourdre à dix pieds d'un puits artésien l'eau dont il n'attendait le jaillissement qu'après avoir creusé trois cents pieds dans le roc, n'éprouvèrent une joie pareille à la mienne. Les femmes sont en général plus heureuses de la joie qu'elles causent que de la joie qu'elles éprouvent. C'est encore de l'égoïsme de femme au fond ; mais c'est un égoïsme plus intelligent et plus délicat que celui de l'homme. Vénus partagea mon bonheur, et, voulant le doubler, elle me remit la clé de la porte secrète de la galerie. Lovelace eût au moins attendu la nuit pour profiter de la facilité offerte de s'introduire auprès d'un objet aimé ; plus fortuné que Lovelace, je n'attendis pas la nuit. Vénus n'était pas encore rentrée dans son palais, que j'étais déjà dans la galerie de la *Villa Maraviglosa*, à genoux d'enthousiasme devant trois ou quatre cents tableaux des plus grands maîtres de l'univers, italiens, français, espagnols, flamands, allemands, anglais. Je vivais dans les siècles de ces rares génies, j'entrais dans leurs ateliers sévères par les marches antiques et dorées des cadres ; je sortais de chez Giotto pour saluer Pérugin derrière son portique ; Raphaël me souriait de sa fenêtre ciselée ; adossé à son mur de cuivre, Michel-Ange, le sombre maître, m'étalait ses démons et ses damnés, tandis que le rude Albrecht Dürer alignait pour moi ses belles vierges Allemandes contre des cloisons de chêne.

— Tu étais métaphorique en diable. Tu veux dire que tu passais, dans ton extase, de la peinture sur cuivre à la peinture sur bois.

— Tout simplement. Mais je n'ai pas achevé ma phrase.

— Achève-la.

— Tandis que j'éprouvais ces ineffables jouissances, la porte du fond de la galerie s'ouvre et je vois entrer...

— Le comte Enée de Frontifero, je gage, accompagné de sa fille. C'était un guet-apens.

— Accompagné de l'aubergiste Policastro.

— Je n'y suis plus.

— Je n'eus que le temps de me cacher derrière une statue colossale de Pollion. Malheureusement, en vrai Romain, Pollion n'avait pas de manteau. Je maudis sincèrement le nu.

A quelque distance que s'arrêtassent le comte et l'aubergiste je n'évitais pas de les entendre. Renvoyés par les voussures de la salle, les échos m'apportaient leur conversation, que j'ai retenue avec la plus scrupuleuse fidélité, trop intéressé alors à ne pas en perdre un seul mot.

— Il n'en reste plus que deux, comte, dit le premier l'aubergiste, et ce ne sont pas les moins bons, sauf le respect que je vous dois.

— Hélas ! ta remarque n'est que trop cruellement vraie, mon excellent Policastro. Mes aïeux...

— Vos aïeux étaient des prodigues. N'avaient-ils donc rien de mieux à faire que de manger en fêtes, en galas, en soupers, tant de vierges d'un si beau coloris, tant de saints personnages d'un si ravissant dessin ? C'est presque de l'antropophagie.

— Policastro, notre rang a ses exigences. On n'est pas noble pour vivre comme des laboureurs : respect à la mémoire de mon grand aïeul ; passons le rideau sur leurs fautes.

— Et sur les tableaux qu'ils vous ont laissés surtout ; quoique le jour approche où le rideau sera impuissant pour déguiser leurs fatales substitutions. Si je pardonne à votre aïeul d'avoir dévoré le côté droit de cette galerie, parce qu'il était prince et obligé de figurer à la cour de l'empereur ; s'il a falsifié six martyrs, deux transfigurations, huit amours, neuf enlèvemens, quatre cloîtres et dix-sept vues de Venise, pour avoir des carrosses, les premiers cuisiniers de France, et les plus adroits cochers de Londres, je suis impitoyable pour votre père, qui, joueur acharné, a dévalisé le côté gauche de la galerie. Oui ; et pourquoi ? pour mettre à la merci d'une carte ces trente-neuf portraits de papes qui sont là : ces vingt-huit portraits d'abbesses des Camaldules, et la collection entière de flaneurs de cette travée.

Mais s'ils sont encore là, ces portraits de papes et d'abbés, aussi bien que les tableaux de la galerie droite, et d'ailleurs je les aperçois d'ici, me disais-je, je ne comprends pas comment le père de mon beau-père a pu les perdre au jeu, pas plus que je ne devine comment son aïeul a dépouillé ce musée pour avoir des carrosses et des cuisiniers, si rien ne manque.

— Encore si toutes les copies qu'ils ont fait faire des tableaux vendus étaient bonnes, seigneur comte, reprit Policastro ; mais ce sont de déplorables imitations, sans goût et sans adresse. Je vous le répète, l'ombre de ces rideaux n'a plus la puissance de cacher tant de hideux mensonges.

— Policastro, l'enthousiasme est un grand coloriste ; pour t'en convaincre, je te citerai ce riche jeune homme, qui sera bientôt mon gendre. Il a pris ceci pour un véritable Caravage.

— Bon jeune homme! répliqua l'aubergiste d'un air narquois.

— Ceci pour un Giordano.

— Ame noble et sans fard!

— Ceci pour un Jules Romain.

— Sa mère sera bénie entre toutes les femmes.

— Ceci pour un Michel-Ange.

— C'est un saint.

— Et ceci, Policastro, pour un Raphaël.

— Il ira au paradis : c'est un dieu.

Et l'aubergiste et le comte se prirent à rire d'une façon si ironique et si bruyante que, dans ma colère, je crus entendre rire toutes ces exécrables copies devant lesquelles je m'étais agenouillé. Dieu me pardonne, l'infâme Romain devant lequel j'étais blotti riait lui-même. Pollion devait être aussi une copie.

— Et s'il savait, reprit l'aubergiste, que ce tableau qu'il croit de Raphaël, l'honnête jeune homme, est de vous et de moi. Je l'ai dessiné et vous l'avez peint. L'original court les champs depuis dix ans, si je sais bien compter.

—Poliscastro, vous vous flattez ; vous n'avez presque pas mis la main à cet ouvrage.

Vous me raviriez ma gloire ! c'est peu généreux, seigneur. Est-ce que je ne conviens pas de la part que vous prenez à la confection de mes ragoûts ? Vous êtes mon associé en cuisine, que je sois le vôtre en matière d'art,

—Le talent avec lequel tu te seras tiré des deux dernières copies que tu as faites d'après ce Dominicain, et ce Carlo Dolci décidera de l'estime que je puis t'accorder.

—Il est bien temps, comte, de m'estimer, lorque nous n'avons plus de copies à exécuter. Que copierons-nous ? Il y a plus rien à copier ici.

—Je sais ce que je dis. Je marie bientôt ma fille à cet étranger, et j'ai besoin que l'illusion dure jusque là. Si je ne pouvais plus lui refuser l'entrée de la galerie, et qu'il s'aperçût, par ta maladresse, de l'erreur universelle qui règne ici, je perdrais un gendre et les soixante mille livres de revenus qu'il apporte dans ma maison.

—Ah ça! mais de quelle fille parlez-vous? de mademoiselle Vénus? mais elle n'est pas votre fille.

—Pas tout à fait : elle est ma nièce, la fille de mon frère, mort en France.

—Vous lui ferez épouser une copie, à ce Français.

Vénus n'était pas sa fille! J'étais sur le point de renverser Pollion et de m'écraser, ou de les écraser sous ses ruines.

—Mais, seigneur comte, pourquoi lui avoir caché qu'elle n'était que votre nièce?

—C'est qu'il est fou de tout ce qui est italien, et n'estime rien de ce qui ne l'est pas : peintres italiens, femmes italiennes, villas italiennes.

—Est-ce qu'elle n'est pas italienne, mademoiselle Vénus?

—Elle est née, mon cher Policastro, je te l'ai cent fois dit, près de Paris, à Montreuil.

O Pollion! Pollion! une galerie de croûtes prise pour un musée incomparable! et sur le point de se marier avec une demoiselle de Montreuil, croyant épouser une Italienne. Et la taille étrusque, et les pieds volsques, et le cou sabin! De nouveau, le comte et l'empoisonneur au fromage se prirent à éclater d'une si indécente manière, que je dus devenir plus pâle que Pollion. Un instant, je crus n'être plus qu'une copie aussi.

Quelques minutes après, j'entendis un bruit; j'avançai la tête, et je vis le comte et son acolyte, l'un grimpant à une échelle, l'autre la calant avec le pied, consommant le dernier sacrifice dont la magnifique galerie Maravigliosa put être encore victime. Un beau Dominiquin et un divin Carlo Dolci furent décrochés, et à leur place furent installées les deux copies qu'en avait faites Policastro.

—Pas mal, Poliscastro; pas mal; tu n'as été qu'ignoble cette fois-ci. Je te salue le premier copiste de l'Europe.

Cependant lorsque les deux tableaux furent à terre, le comte ne les vit pas sans regret entre les mains de Policastro, qui allait sans doute les livrer à l'heureux acquéreur. Il les prit, les posa sur un fauteuil, et les regarda long-temps avec attendrissement. Des longues poches de son vieil habit rouge, il sortit un mouchoir et s'essuya les yeux. Le comte était ému.

—Policastro, ce sont mes deux fils, mes deux plus beaux, mes derniers. Quelle suave couleur! quel dessin! quelles draperies! seraient-ils encore moins beaux, comment les abandonnerait-on sans douleur? C'est tout ce qui me restait; et je les perds! Tous ceux-là ne sont pas mes enfans; les étrangers peuvent les admirer; mais pour nous, mais pour moi, ce sont autant de mensonges qui me rappellent de divines réalités. Avant de m'en séparer, j'ai résisté à tout; j'ai vendu mes chevaux, Policastro, ma mule, mes habits; je n'ai gardé que ce vieil habit rouge tout déchiré par-dessous : regarde, Policastro.

Et comme Policastro, je vis de mon coin l'affreux dénûment du comte Enée. Une larme glissa sur ma paupière. Ce comte, puissant descendant d'Enée, était en lambeaux.

—Tu sais mieux que personne, Policastro, que pour vivre j'ai été obligé de m'associer à tes travaux, d'être aubergiste avec toi. Je tourne la broche et épluche les légumes ..

— Seigneur comte... Les sanglots étouffaient la voix de Policastro, qui baisait les mains du comte. Seigneur comte, la Providence ne vous laissera pas toujours ainsi. Espérez.

— L'espérance n'est pas même permise aux vieillards, Policastro ; mais tous mes maux passés étaient légers comparés à celui-ci. Adieu, Dominiquin! adieu, Carlo Dolci! qu'ont vu mes aïeux, qui avez réjoui les regards de mes pères, qui avez été mon orgueil devant les étrangers. Adieu, mes enfans, adieu!

Et le comte appliqua ses lèvres tantôt sur un tableau, tantôt sur l'autre, les baisant avec toute l'effusion italienne. Au bruit de ces caresses multipliées, on eût dit que les personnages du tableau les lui rendaient. Une seule pensée jetait son ombre jalouse sur la sensibilité de l'aubergiste. Son amour-propre d'auteur (si un copiste est un auteur) était singulièrement torturé par ces admirations du comte pour les deux tableaux dont il croyait au moins avoir égalé le mérite par ses deux copies. Quant à moi, ma douleur était fort tempérée par l'idée que si le comte n'avait plus de tableaux à vendre, il lui restait néanmoins sa splendide villa qui valait deux millions.

— Celle que tu espérais avoir en épousant la fille du comte?

— Précisément.

— Courage, seigneur, lui dit Policastro; montrez-vous plus grand que vos aïeux. S'ils avaient eu votre caractère, ils vous auraient légué un peu plus de tableaux originaux et un peu moins de copies. Encore si ces copies valaient les miennes! mais pourquoi vous lamenteriez-vous tant? Est-ce que votre nièce n'est pas sur le point d'épouser ce peintre français? Eh! vous seriez encore riche comme le grand Enée.

— Ce mariage n'est pas encore fait, Policastro. J'ai des ennemis; si l'un d'eux révélait à ce Français que la superbe *Villa Maravigliosa* ne doit jamais passer aux étrangers, que la loi m'oblige à la transmettre directement à quelqu'un de mon nom, et par conséquent à l'un de mes neveux, crois-tu que cet étranger ne renoncerait pas aussitôt à la main de ma nièce, et ne quitterait pas sur-le-champ Florence et l'Italie ?

— Ce n'est que trop vrai, comte. Les villas, fût-ce la villa Borghèse, fût-ce la villa Doria, ne peuvent être vendues, puisque nos lois ne sanctionnent pas, qu'elles réprouvent et cassent au contraire ces sortes de ventes; à plus forte raison, les villas ne peuvent passer aux étrangers, elles sont le patrimoine du pays. Ainsi, ceux qui, comme vous, comte, en possèdent, sont forcés de manquer de tout, de mourir de faim, au milieu des oiseaux, des fleurs, des eaux, des marbres et des superbes galeries, à moins que, vous imitant, ils ne se fassent aubergistes à la porte de leur palais.

— Après avoir remplacé, ajouta douloureusement le comte, les tableaux originaux de leur galerie inaliénable par autant de copies.

Ces singulières révélations achevées, j'aurais pu, en toute conscience, paraître aux yeux du comte et lui dire en face : — La comédie est jouée, faites-moi ouvrir les portes: mais le comte et l'aubergiste se retiraient emportant les deux tableaux.

Une fois en liberté, j'eus honte de me trouver dans cette infâme galerie dont j'avais été dupe. Ma croyance fanatique, surprise et revenue à la raison, s'indignait de la présence de ces faux dieux auxquels elle avait prostitué ses adorations. Une révolution s'était opérée en moi : il y avait de quoi.

Avoir vénéré des comtes qui font la cuisine, s'être enthousiasmé pour des galeries de copies, avoir aimé une Italienne de Montreuil! Si je retirais ma parole de mariage à Mlle Vénus de Frontifero, ce n'est pas parce qu'elle n'était ni riche, ni fille de comte, c'est parce qu'elle m'avait rendu ridicule.

Je sortis de la villa, mais avant de quitter la Toscane et l'Italie, je montai au dôme de l'église de Sainte-Marie-del-Fiore, à Florence, et de cette hauteur je fis tomber un grand éclat de rire, en guise de malédiction sur cette terre de mystification perpétuelle.

— Tu nous reviens donc pour toujours, Blaise?

— Pour toujours.

— Tu peindras encore des paysages?

— Beaucoup de paysages, de blanchisseuses et de choux; et que je sois de l'Institut si je perds jamais les tours de Montlhéry de vue.

Blaise a tenu parole, il est aujourd'hui un de nos premiers paysagistes. On lit sur la porte de son atelier :

« Ici, on est prié de ne pas parler de l'Italie. »

LÉON GOZLAN.

UN SAUVEUR.

— Mon Dieu! dit Mlle Eugénie Borel à son frère, je ne vous conçois pas, mon cher Octave; vous êtes agent de change, c'est-à-dire riche, joli homme, bien fait, d'une santé inaltérable; vous passez pour spirituel, votre caractère conciliant et doux vous fait rechercher par tous ceux qui vous connaissent; enfin, comme si tout devait contribuer à votre bonheur, vous avez une passion aussi bien placée que possible, et cet amour qui vous charme et vous séduit remplit tous les loisirs que vous laissent les affaires... Allons, mon ami, ne tardez pas davantage, épousez celle que vous aimez... Je ne comprends pas vos retards; savez-vous que Cécile finira par se fâcher tout de bon!

Octave quitta le fauteuil qu'il occupait, et, sans répondre à sa sœur, il se mit à se promener à grands pas dans son salon.

— Je vois ce que c'est, reprit Eugénie, vous en voulez au passé... Eh bien! oui, depuis six ou sept ans, vous aimez Cécile, son père vous l'a refusée et l'a donnée à un autre; c'est la goutte d'absinthe mêlée au miel qui remplit votre coupe; mais ce père est mort; son gendre, M. Landry, cet époux d'un moment, l'a suivi de près au tombeau; on dirait qu'il ne l'a épousée que pour lui laisser sa fortune. Aujourd'hui Mme veuve Landry est aussi riche que vous l'êtes devenu vous-même, et pour un agent de change, dont le caractère a toujours quelque chose de positif, cette considération n'est pas à dédaigner.. Que vous faut-il donc pour chasser le chagrin qui vous accable depuis quelque temps?

— Moi, je n'ai point de chagrin, répondit l'agent de change avec un sourire forcé.

— Seriez-vous jaloux, continua sa sœur, des souvenirs qu'a pu laisser feu M. Landry? un vieillard bourru et laid! N'aimeriez-vous plus Cécile?

— Ah! je l'aime plus que jamais! s'écria M. Octave Borel.

— Alors, épousez-la donc et finissez son martyre, car tout ceci devient ridicule, je vous en préviens, et les rôles sont intervertis: elle vous fait la cour.

Comme pour prouver la vérité de ce que venait de dire Mlle Eugénie, une voiture entra dans la cour, et la jeune fille reprit :

— Je parie que c'est elle qui, sous le prétexte de passer la soirée auprès de moi, vient vous voir..... Ma foi, mon cher frère, on ne me prendra jamais ainsi à faire la cour à un mari futur; je vous le promets.

La porte s'ouvrit, et Mme Landry entra; elle était accompagnée d'un M. Picard, camarade d'enfance de Borel et très riche marchand de bois. Mme Landry, fort jolie veuve de vingt-deux ans, s'abandonnait au sentiment qu'elle éprouvait pour Borel avec le laisser aller le plus complet. Il était convenu qu'elle l'aimait et qu'elle en était aimée; leur mariage était

prochain, était arrêté, annoncé même; il ne tenait plus qu'à des formalités qu'il dépendait de Borel d'abréger; pourquoi dissimuler? Elle se livra donc tout entière. M. Picard, ravi d'un accord qui présageait des noces prochaines, félicita les époux futurs, et Mlle Eugénie, voyant que son frère souriait à ce mariage si convenable et si bien assorti, osa parler d'en fixer le jour.

— Quand ma Cécile voudra, répondit gaîment Octave.

— Mais les notaires, les avoués, tout cela est-il prêt? demanda Mme Landry en souriant.

L'agent de change dit qu'il avait levé tous les obstacles, et on fixa la publication des bans à l'époque la plus rapprochée possible.

— Dieu soit béni! pensa Mlle Eugénie, voilà mon frère qui consent à être heureux.

Dès ce moment, toute trace de contrainte disparut dans le salon de M. Borel, tous les visages s'épanouirent et le futur marié lui-même parut avoir oublié tous ses chagrins; son front s'éclaircit, il devint très aimable, et comme les heures les plus gracieuses sont celles qui s'envolent le plus vite, on se croyait bien loin encore de la fin de la soirée que la pendule marquait déjà minuit. A ce signal, Borel se leva :

— Permettez, dit-il, que ma sœur vous fasse les honneurs de chez moi; c'est demain le 4, j'ai quelques heures à travailler avant de me coucher...

— Tu as raison, Octave, lui dit Picard; le 4, jour de liquidation; ne te gêne pas, mon ami.

Mme Landry voulait partir; mais le marchand de bois, à qui Mlle Eugénie ne déplaisait pas, demanda encore quelques instans, et Mme Landry consentit à demeurer.

Octave Borel embrassa sa sœur; il approcha ses lèvres du front rougissant de la jeune veuve, et pressant la main de son ami Picard, il s'éloigna, dit-il, de tout ce qu'il aimait. L'emplacement où étaient établis ses bureaux se trouvait fort loin du salon; il se composait de deux pièces pour les commis, d'un cabinet où Borel travaillait habituellement, et d'un arrière-cabinet dans lequel l'agent de change à demi-littérateur avait mis sa bibliothèque. Borel s'arrêta dans son cabinet, se jeta dans son fauteuil et tira de sa poche deux pistolets qu'il déposa sur son bureau; puis les pieds étendus et la tête renversée, il se mit à réfléchir profondément. Bientôt ses pensées l'absorbèrent tout entier, et il était tellement enseveli dans ses méditations, qu'un mouchoir fut étroitement serré sur sa bouche, sans qu'il pût connaître quelles mains lui faisaient cette violence; au même instant il se trouva lié à son fauteuil et un grand jeune homme blond d'une figure hardie se présenta devant lui et s'empara des deux pistolets. Tout cela s'était fait avec tant de rapidité que Borel crut d'abord qu'il était la victime d'une plaisanterie de son ami Picard, le marchand de bois, et il éprouva le malaise que l'on ressent à supporter la gaîté d'autrui si on a soi-même à dissimuler une situation d'esprit fâcheuse; mais quand il vit un inconnu et qu'il songea à l'heure avancée de la nuit, il comprit à qui il avait affaire. Cependant le grand jeune homme blond mit un des pistolets dans sa poche, arma l'autre, et le tenant de la main droite, de la gauche il délia le mouchoir qui couvrait la bouche de Borel.

— Si vous poussez un cri, lui dit-il ensuite, je vous fais sauter la cervelle.

Pour un homme qui veut quitter la vie, c'était le cas de profiter de l'occasion; mais l'agent de change ne se fiait qu'à lui-même; il craignit que ce jeune homme ne s'y prît maladroitement et ne le soumît à une longue et douloureuse agonie. Las d'ailleurs de dissimuler ses angoisses, il céda au désir de parler et d'avoir un confident; même un étranger, même un voleur lui était bon.

— Qui êtes-vous? lui dit-il, d'une voix assez contenue pour faire comprendre qu'il ne songeait nullement à appeler du secours.

— Vous avez l'avantage, lui répondit le jeune homme avec impudence, d'avoir à traiter avec M. Anastase; mais vous ne connaissez pas la valeur de ce nom...

— Je ne vous connais pas, en effet, dit Borel, et votre manière d'agir....

— Vous prouve qui je suis et ce que je veux... Je suis ici caché dans cet arrière-cabinet depuis deux heures... Je ne comptais pas sur votre venue; mais, en y réfléchissant, je vois qu'elle m'est favorable : il m'aurait fallu enfoncer votre caisse avec des instrumens dont je ne suis pas très sûr; vous allez me donner la clé et...

— Ma caisse! dit Borel, avec un sourire amer.

— Oui, la clé de votre caisse? Où est-elle? Sans doute dans la poche de votre gilet?... Allons, monsieur, ne me faites pas chercher.

— Vous la trouverez, en effet, dans la poche de mon gilet, répondit Borel.

Le voleur trouva facilement la clé; il ouvrit la grande caisse de fer et il n'y trouva rien; pas un de ces petits napoléons qui s'égarent si aisément dans la caisse d'un agent de change, pas un écu.

— C'est une mauvaise plaisanterie, dit-il, après avoir fouillé tous les tiroirs, et une plaisanterie dont je ne serai pas dupe.. Vous allez m'indiquer le petit coin où vous cachez les billets de banque; vous devez avoir demain des paiemens à faire, des différences à régler?

— C'est vrai! dit Borel.

— Vous devez avoir de l'argent?

— Non, continua Borel; j'ai une sœur qui se croit riche, parce qu'elle suppose que je le suis, et qui n'a rien puisque j'ai tout perdu... Elle est à vingt pas de nous avec un ami qui pense que je suis millionnaire, avec une jeune femme que j'aime et qui m'aime, et qui espère m'épouser bientôt; j'aurais pu la tromper, l'envelopper dans mon malheur et lui faire partager les chances qui m'ont perdu; il m'eût été facile de payer encore cette fin de mois, je ne l'ai pas voulu.

— Et cette femme est riche? demanda le voleur.

— Très riche; mais je l'aime trop pour la ruiner.

— C'est tout simple. Et votre ami?

— Mon ami est presque millionnaire... Ainsi, continua Borel, suivez mon conseil, déliez-moi et partez. Vous avez fait une tentative inutile, vous n'avez pas la main heureuse.

— C'est cette maudite rente, continua le voleur. Quel état vous faites! j'aime mieux le mien.

— C'est possible, dit tristement Borel.

— Et comment comptez-vous vous en tirer? demanda l'étrange interlocuteur de l'agent de change.

— Ces pistolets ne vous le disent-ils pas? répondit Borel.

— Comment! quand je vous ai surpris sur ce fauteuil, où vous paraissiez endormi, vous méditiez un suicide?

— Oui, et je me demandais si, pour en finir, il fallait attendre que la compagnie qui est chez moi fût partie, ou s'il convenait mieux de me tuer tout de suite. Je crois que j'allais me faire sauter la cervelle sans retard, afin que ma pauvre sœur fût au moins entourée d'amis qui pussent la secourir et l'arracher au spectacle affreux que je lui prépare... Partez donc et rendez-moi mes pistolets.

Le grand jeune homme blond mit dans sa poche le pistolet qu'il tenait à la main.

— Ils sont de peu de valeur, dit encore Borel, et vous ne voudrez pas m'enlever le seul moyen que j'aie d'échapper à la honte et au désespoir.

— Vous êtes un homme de cœur, reprit le jeune homme, et il se mit à fouiller dans les poches de Borel.

Il y cherchait des gants beurre frais. M. Anastase avait une belle figure, il était assez bien mis, sauf le linge qui était équivoque et les gants qui lui manquaient. Il remédia au premier de ces inconvéniens en boutonnant son habit jusques au menton, et pour parer au second, il prit les gants beurre frais de Borel, il s'empara aussi de son chapeau, et ayant donné un tour gracieux à sa chevelure blonde, il prit congé de l'agent de change avec la politesse gracieuse d'un dandy.

— Où allez-vous donc? s'écria celui-ci; mes pistolets, au nom du ciel!... Au moins déliez-moi.

— Au revoir, dit M. Anastase qui sortit en fermant soigneusement les portes sur lui.

Il semblait que la seule chose qui restât à faire à M. Anastase fût de sortir de cet appartement comme il y était entré, en regrettant sa tentative inutile; c'était là le fait d'un voleur ordinaire; mais Anastase était un génie supérieur, un garçon spirituel et fantasque à qui une bonne action ne coûtait pas plus qu'une mauvaise. Les gants jaunes avaient d'ailleurs été pris pour autre chose que pour vaguer dans les rues de Paris à une heure après minuit. Il alla droit au salon. Il frappe doucement du dos de sa main gantée; il entre. Mlle Eugénie était debout, Mme Landry plaçait son châle sur ses épaules et M. Picard se préparait à lui offrir son bras.

— Pardon, mesdames, dit Anastase d'un air dégagé, j'ai l'honneur d'être ici chez M. Borel, M. Octave Borel?

— Oui, monsieur, lui répondit Mlle Eugénie.

— C'est à sa sœur que j'ai l'avantage de parler?

— Oui; mais je ne crois pas que mon frère puisse vous recevoir ce soir... C'est pour affaire sans doute?

— Oui, mademoiselle, pour affaire... Cependant cette affaire vous regarde autant que lui, ainsi que madame et monsieur, qui sont les amis d M. Borel.

Ce début étonna tout le monde. Un étranger! qui arrivait à une heure indue, et dont on ignorait le nom, puisqu'il n'avait pas été annoncé. On s'assit.

— Monsieur est lié avec Borel? demanda M. Picard.

— Très peu; je l'ai vu une fois.

— A qui avons-nous l'avantage de parler?

— Anastase Riboulet, qui vient vous rendre un grand service à tous.

— A moi aussi? dit Mme Landry avec la confiance gracieuse d'une jolie femme.

— Oui, madame, à vous aussi, si, comme je le pense, c'est vous, madame, que M. Borel doit avoir le bonheur d'épouser.

— Qu'y a-t-il donc? dit Mlle Eugénie épouvantée.

— Presque rien, mademoiselle; M. votre frère est ruiné.

— Oh ciel! s'écria Eugénie.

— C'est impossible, dit Picard.

— Ce n'est que cela? continua Mme Landry d'un air indolent.

— Non, madame, dit froidement Anastase; il y a autre chose.

— Mais parlez donc, monsieur, parlez donc.

— M. Borel est un honnête homme, un homme de cœur, poursuivit Anastase.

— Nous le savons, nous le savons : après...

— Je suis venu ce soir chez lui, par hasard, ajouta Anastase, une visite d'ami, et je l'ai surpris dans son cabinet, assis dans son grand fauteuil, et devant lui, en guise de plume et de papier, voici ce que j'ai trouvé,

En parlant ainsi, M. Anastase tira de sa poche les pistolets, et les montra à la compagnie.

— Ce sont les pistolets de mon frère.

— Je connais ces armes-là, dit M. Picard; elles nous ont servi cent fois, à Borel et à moi, pour casser des poupées dans le jardin.

— M. Borel, reprit Anastase avec dignité, les avait préparées aujourd'hui dans un autre but... Regardez donc... très bien chargées, ma foi.... On voit les balles.

— Où est-il? où est-il? s'écrièrent les deux dames en se levant subitement.

— Permettez, dit Anastase, je vous réponds de lui; il est dans son cabinet, parfaitement lié sur un fauteuil. Vous pouvez être tranquilles; c'est moi qui ai fait les nœuds, et je m'y entends... Mais vous comprenez qu'il faut rassurer cet homme, qu'il faut le prendre par la douceur, qu'il faut payer ses...

Anastase aurait pu parler encore long-temps sans être contredit; il parlait aux fauteuils et aux divans du salon; il se mira alors dans la glace, passa sa main dans ses cheveux et se dit à lui-même:

— Eh bien! mon ami Anastase, il paraît que nous avons encore bon ton, quand nous voulons; voilà deux femmes charmantes qui t'ont pris pour un quart d'agent de change au moins.

Cependant Mlle Eugénie, Mme Landry, Picard, s'étaient tous précipités dans le cabinet de Borel. On le trouva dans l'état où l'avait mis Anastase, et tout à fait incapable d'attenter sur lui-même. Les deux femmes se jetèrent sur lui en pleurant:

— Malheureux! qui n'aime pas sa sœur!

— Cruel! qui a feint d'ignorer que quand une femme donnait son cœur, elle donnait son bien en même temps, et que des ménagemens pour sa fortune étaient une insulte à son amour.

— Que le diable t'emporte! s'écriait M. Picard, le marchand de bois; que ne me disais-tu un seul mot? Ne sais-tu pas que je convertis en piles d'or les essences de chêne? Tout mon argent est à toi.

Mme Landry voulait envoyer chercher sur-le-champ un prêtre, un notaire, un des douze maires de Paris; elle voulait qu'on la mariât sur-le-champ. Octave Borel demandait qu'on le déliât. Il était sauvé, il consentit à vivre, il accepta l'argent que lui offrait son ami Picard, il accepta la fortune et la main de Mme Landry. De compte fait, il pouvait remplir ses engagemens en vendant sa charge, et en ne diminuant que d'un sixième à peine la fortune de Mme Landry.

— Mais déliez-moi donc, disait-il.

Il n'obtint cette faveur qu'après mille sermens. Quand il fut libre, quand on fut un peu revenu de l'émotion causée par cette scène:

— Allons au salon, dit Mlle Eugénie; il faut que j'embrasse cet excellent M. Anastase, à qui nous devons tout.

— A propos, dit M. Picard, qu'est-ce que c'est que ce M. Riboulet? Je ne te connaissais pas cet ami-là.

— Ce n'est pas mon ami, dit Borel en baissant les yeux.

— Et qu'est-ce que c'est donc?

— Il faut qu'il le devienne, dit Mlle Emilie.

— C'est un voleur, répondit Octave Borel.

Et il raconta la scène qui venait de se passer dans son cabinet.

On se décida enfin à passer au salon... Un voleur!... A ce seul mot, les deux dames frémissent; Mlle Eugénie ne songeait plus à l'embrasser, mais se souvenait avec un peu d'effroi d'avoir laissé sa montre sur la cheminée; Mme Landry regrettait déjà sa lorgnette d'opéra oubliée dans son manchon.

— Eh! qu'importe! dirent ces dames après un moment de réflexion, il nous a rendu un assez grand service pour n'y pas regarder de si près.

Elles entrèrent au salon avec des paroles de remercîment sur les lèvres. La montre était sur le marbre de la cheminée, la lorgnette n'avait pas quitté le manchon, rien ne manquait dans cette pièce abandonnée à la discrétion d'Anastase, que lui-même. L'honnête voleur n'avait pas voulu gâter, en s'appropriant le moindre objet, le service qu'il venait de rendre, et il avait quitté l'appartement de l'agent de change avec autant de mystère qu'il en avait mis à s'y introduire.

Borel épousa celle qu'il aimait. Instruit par l'expérience, il quitta le feu dévorant de la rente qui avait pensé lui coûter si cher, et il vécut heureux auprès de M. Picard qui était devenu son beau-père. Quelque temps après cet événement, M. Anastase Riboulet se trouvait renfermé entre les quatre murailles d'une prison, où il était retenu sous la prévention d'un vol qualifié. Une personne qu'il n'avait jamais vue trouva le moyen de lui parler sans être observée et de lui glisser dans la main un rouleau de cent napoléons.

— Mon Dieu! répondit le prisonnier en repoussant l'argent, je sais d'où ça vient... un ancien agent de change, n'est-il pas vrai? un bon garçon, qui a épousé une jolie petite femme... Qu'il garde son argent.

— Comment, vous repoussez un témoignage de reconnaissance!...

— Ah! je sais, un petit service... Eh bien! puisqu'il a de la reconnaissance, qu'il garde ses napoléons et qu'il m'envoie une petite lime de trente sous.

Nous ne dirons pas si la moralité de M. Octave Borel lui permit de satisfaire à ce désir d'Anastase; tout ce que nous savons, c'est que quelques jours après cette demande le prisonnier courait les champs.

MARIE AYCARD.

(*Courrier.*)

Nouvelles à la main.

(Livraison du 20 avril.)

MÉMOIRES POLITIQUES DE LA GRIPPE.

Tout le genre humain a eu la grippe pendant la quinzaine qui vient de s'écouler.

Il est vrai que cette maladie présente rarement des caractères graves, tandis qu'elle offre assez souvent de nombreux avantages.

C'est moins une maladie qu'un prétexte.

Chaque année, à la même époque, cette indisposition fait fureur dans le monde; il est bien de se donner de petits airs grippés, c'est une mode de printemps, comme des gilets fond blanc et les toilettes tendres, et nous ne serions point surpris de voir un jour la bonne compagnie *prendre la grippe* comme elle prend les eaux,

Par coquetterie élégante.

C'est surtout en diplomatie que la grippe joue un rôle important; tous les larynx politiques, toutes les glottes parlementaires ont volontiers recours à cette épidémie, laquelle se divise:

En grippe ministérielle ou de cabinet.

En grippe représentative ou de chambre.

Dans le premier cas, l'indisposition prend un caractère officiel. On lit un matin au *Moniteur*:

« M. le ministre de *** ayant la grippe, ne pourra recevoir aujourd'hui ni les jours suivans. »

Ce qui doit se traduire ainsi: « Ledit fonctionnaire voulant être seul, tiendra sa porte close. »

Cet exemple trouve bientôt des imitateurs chez les excellences voisines, et le journal du pouvoir devient insensiblement *Gazette de santé.*

Ajoutons en passant que le chapitre des économies privées n'y est pas étranger.

A la chambre, c'est bien pis encore; qu'une question épineuse se présente, que les glossateurs de droite ou de gauche écrasent sans réplique les glossateurs du centre, ou *vice versâ*, les battus trouvent encore une retraite honorable: ils *se grippent* majestueusement.

On cite des notabilités oratoires faisant métier du mal de gorge, à l'instar de ce père des *saltimbanques*, l'homme le plus enrhumé de la France et du cerveau.

Cette année, le maréchal Soult a endossé à lui seul toutes les grippes ministérielles; le vieux soldat a gagné dans sa tente plus d'une bataille parlementaire.

Puis est venue, dans le camp opposé, Mme Dosne, qui a prêté sa grippe à M. Thiers,

Lequel a grippé à son tour M. Odilon Barrot, son *detritus*,

Lequel a grippé la plume de M. Rémusat,

Laquelle plume, enfin, a grippé la *Revue des Deux-Mondes*, qui n'a grippé personne.

Ce serait un calcul intéressant à faire, que celui des renommées politiques sauvées par les bienfaits de la grippe. Il y aurait un chapitre de plus dans la grande histoire des effets et des causes.

On lisait dernièrement dans un grand journal, à propos d'un malheureux qui avait tranquillement posé sa tête sous les roues d'une lourde charrette chargée de moellons:

« Une pièce de cinquante centimes trouvée dans sa poche prouve que la misère n'était pour rien dans cet acte de désespoir. »

O misère de notre époque! les gens qui possèdent cinquante centimes sont regardés comme des Crésus. Le rédacteur de cet article doit être un homme à se vautrer dans des orgies échevelées, moyennant un demi-franc.

Les exhibitions annuelles des affreux portraits du Louvre ne suffisant plus aux besoins insatiables de l'amour-propre de notre génération, la statuette a été inventée.

A l'heure qu'il est, elle a tout envahi, depuis les étalages des marchands jusqu'aux couvertures de cheminées. Elle commence même à faire un tort considérable aux peintres de portraits.

Les amans font échange de statuettes. Les Lorettes du grand monde sont pour beaucoup dans cette vogue; elles ne pouvaient pas donner beaucoup de portraits, c'était une trop forte dépense, tandis que les statuettes sont comme les cheveux, quand il n'y en a plus il y en a encore; les coiffeurs et les carrières à plâtre peuvent suffire à toutes les exigences.

Les poètes n'adressent plus leurs vers à *un portrait*; ils écrivent maintenant des méditations devant *une statuette.*

Comme tout le monde est laid en statuette, les gens qui le sont naturellement poussent de toutes leurs forces au succès de ces petits bons hommes de plâtre. C'est un moyen de réaliser l'égalité qui en vaut bien un autre.

Autre avantage: avec les statuettes, les rides ne paraissent pas, ce qui les fait beaucoup apprécier des femmes sur le retour.

Nous osons espérer que justice sera faite prochainement de cette plâtromanie; nous le désirons vivement pour l'honneur de notre espèce, qui est déjà bien assez laide, sans qu'on ait besoin de s'étudier à lui trouver des laideurs nouvelles et des supplémens d'imperfections.

---

(1) Chez l'éditeur, rue Feydeau, 13.

LES AMOURS A DISTANCE.

On compte bien des manières d'aimer.

Mais toutes ces manières diverses n'ont qu'un même but : la possession.

Il y a des gens qui aiment sans viser à ce but : ce sont ceux qui aiment à distance.

C'est une classe nombreuse et bien originale dans ses voluptés.

Cette classe se subdivise elle-même à l'infini. Nous avons d'abord les adorateurs d'actrices, qui se fanent, s'étiolent, s'abrutissent dans l'admiration d'une femme de théâtre, et dont la passion ne dépasse jamais les quinquets de la rampe. Cet amour les prend dans leur stalle, et les quitte à la fin du spectacle. Ils ne s'approchent jamais de l'idole, et se contentent de l'aimer de loin, le soir, sans jamais chercher à la voir le jour, lui parler, lui écrire. Ils l'aiment comme femme de théâtre, ce qui est loin d'être la même chose.

Dans le monde, dans les concerts, dans les bals, dans les salles de spectacle, on rencontre aussi le *faiseur d'œil.*

Le *faiseur d'œil* n'a pas de prétention positive et précise. Il promène sur toutes les femmes son regard de vautour amoureux, ses yeux sont illuminés d'un feu de charbon de terre; il a toujours l'air d'un Européen lâché dans un sérail : sa prunelle s'abaisse, se relève comme le soufflet d'un accordéon. Pourtant, aucune femme n'est le point de mire de cette fusillade de regards. C'est au sexe entier qu'il en veut. Il *fait l'œil*, et voilà tout. Il aime à distance, et se contente de l'idée qu'on lui trouve de beaux yeux.

Le *torseur* procède par d'autres moyens. Le *torseur* fait l'indifférent, le myope, le distrait, ne regarde personne, et emprunte tous ses effets à son torse, toujours bardé d'une cravate à gros nœuds et d'un gilet bien étudié. Le *torseur* projette sa poitrine sur le devant d'une loge ou dans les embrasures de portes d'un salon, ou dans l'intervalle de deux rideaux de croisée.

Tandis que dans le monde les amoureux positifs se faufilent dans les groupes de femmes, parlent à voix basse, se font donner des petites fleurs ou des coups d'éventail, ramassent des mouchoirs et des mots qui tombent.

Les amoureux à distance, le *faiseur d'œil*, le *torseur*, ceux qui posent pour le regard ou pour le gilet, se tiennent, comme nous le disions, dans les croisées où les embrasures de portes, d'où ils aiment, sans rien dire, quelqu'un qui s'en aperçoit et n'est pas censé le savoir.

Dans un ordre d'idées et d'habitudes inférieures, qui n'est pas frappé de la multiplicité des *suiveurs* ?

Le *suiveur* est un type parisien. Quelle femme étant sortie seule, le soir ou le jour, n'a pas à raconter, en rentrant chez elle, les angoisses que lui a causées l'obstination d'un *suiveur.*

Le *suiveur* est très drôle à observer et à suivre. Suivez un *suiveur* dans ses évolutions. Une femme passe devant lui, et réjouit sa vue par une tournure quelconque, par un développement de crinoline; le *suiveur* accélère son pas, dépasse sa victime, et se retourne bientôt pour juger de la beauté de l'objet de sa poursuite. Si l'objet est laid (ce qui est fréquent), le *suiveur* ralentit sa marche, lit des écriteaux, des enseignes, et se laisse dépasser à son tour pour chercher mieux.

Si l'objet est beau (ce qui est rare), le *suiveur* compose son allure, se cambre, marche sur la pointe des pieds, ajuste son chapeau, fredonne un air, regarde dans les boutiques pour attendre, passe, repasse, traverse la rue, envoie des regards de flamme, et continue ainsi son service d'escorte jusqu'au domicile de l'objet. Pendant dix minutes, il se poste dans la rue, regarde aux fenêtres, et ne quitte qu'à regret la place où la vision s'est évanouie.

C'est surtout par les temps de pluie que le *suiveur* abonde et se passionne. Tous ces mollets que la malpropreté des rues contraint à se produire, tous ces bas blancs qui luttent contre les éclaboussures, lui révèlent des beautés de jambes invisibles par le beau temps, et le *suiveur* s'enhardit à lâcher des complimens, quelquefois sa carte ou des lettres au crayon toutes faites.

Le Musée, qui n'est plus depuis long-temps une exposition de peinture, est un champ ouvert aux filous qui veulent se compléter des douzaines de mouchoirs, et aux *suiveurs* qui cherchent aventure.

Là, le *suiveur* est dans son élément : il coudoie doucement, il effleure les châles, et lit tout haut dans son livret pour rendre service aux curieuses qui s'arrêtent devant un tableau dont elles ignorent le sujet.

Tout cela se fait sans but, sans mauvaise intention de troubler des familles et des ménages, mais uniquement pour *suivre*, pour aimer à distance.

En somme, l'adorateur d'actrices, le *faiseur d'œil*, le *torseur*, le *suiveur*, se contentent de préliminaires, d'espérances, et ne tiennent pas aux réalités.

Ils préfèrent les moyens au but, l'aventure à la possession.

Ce n'est pas de la timidité, c'est de l'imagination, c'est la recherche de l'infini.

—

On attribue souvent aux Anglais des naïvetés plus ou moins garanties. En voici une qui paraît authentique :

Un jeune baronnet, affecté de la grippe, alla consulter M. le baron Tud..., qui lui conseilla des infusions de dattes, ce fruit de Barbarie possédant, en effet, une propriété pectorale.

Le docile valétudinaire courut donc chez un épicier, qui lui vendit fort cher plusieurs livres de dattes à l'état de putréfaction manifeste, tout ce qui lui restait de plus gâté en ce genre.

Le remède fut sans effet. Le baronnet, furieux, se désolait et pestait notamment contre la mauvaise foi de l'épicerie parisienne, lorsqu'il y a quelques jours ses regards s'arrêtèrent sur l'étalage d'un libraire du boulevart. Il y vit exposé un volume à vingt sous, intitulé :

« *L'Art de vérifier* LES DATES. »

L'orthographe française lui étant peu familière, le malheureux vient d'acheter cet ouvrage pour le consulter, dit-il, à sa prochaine grippe.

SALON DE 1842.

PAYSAGES, GENRE ET MARINE.

MM. Bertin (Edouard), Calame, Diday, Hostein, Bidaud, Bertin (Jean-Victor, Watelet, Thiénot, Bétencourt, Wanderburch, Garet, Brascassat, Wickemberg, Meissonnier, Gudin, Isabey, Gilbert, Emeric, Mayer, Baccrat, Foureau, etc.

J'ai beaucoup connu un ingénieur qu'on nommait M. Napier. C'était un homme dont la tête représentait à merveille une serre chaude à mathématiques; les théorèmes, les problèmes, les logarithmes, les myriades de chiffres y éclosaient, y pullulaient sans cesse : la phrénologie aurait pu y découvrir certaines bosses mamelonnées comme des taupinières; malheureusement la protubérance de la prévoyance ne s'y trouvait pas, ainsi que vous allez en juger par le récit suivant :

Il arriva un jour que le savant fut visité par une députation de ces gens vertueux et nourriciers qu'on appelle des actionnaires. Il s'agissait d'élever en face des Invalides un de ces ponts suspendus dont l'effet est si maigre et la solidité si suspecte. Projet digne du siècle en vérité; construction qui n'avait que deux légers inconvéniens : le premier, de ne pouvoir servir aux invalides parce qu'ils n'ont jamais le sou, le second d'avoir été édifié à deux aboutissans par lesquels personne ne passe. A cela près c'était une œuvre assez monumentale, ornée de quatre robustes colonnes égyptiennes, mais dont la base établie près d'un conduit aquatique fut minée promptement par une fuite d'eau, et fit tomber en même temps dans la Seine et le pont et les espérances des actionnaires.

Eh bien, le croirez-vous, je me souviens d'avoir assisté à une séance de la société philomatique dans laquelle ce bon M. Napier s'avança près d'un tableau, y traça je ne sais quelle figure cabalistique, le couvrit de chiffres indéchiffrables, et nous prouva par A plus B que suivant la science la plus rigoureuse, son pont n'était pas tombé dans la Seine.

Il est vrai que peu de temps après l'infortuné mathématicien donnait un singulier démenti aux illusions de son amour-propre. Il mourut, dit-on, du chagrin causé par un résultat qu'il n'avait pas su prévoir : il serait mort dix fois pour une, s'il avait pu voir l'ignoble ouvrage du même genre élevé plus tard non loin de l'emplacement qui lui avait été si funeste.

Quoi qu'il en soit de cette anecdote, elle est éminemment pittoresque d'un travers qui dégrade en ce moment notre école de paysagistes : la plupart ne voient dans leurs études qu'une théorie plus ou moins compliquée dans laquelle se révèlent avant tout de vains systèmes et des effets plus vains encore. Pour deux ou trois peintres amans sincères de la vérité et qui comprendront que la nature est au paysage ce que le soleil est au jour, ce que l'air est à l'aile de l'oiseau, vous trouverez cinquante mathématiciens-paysagistes possédant des formules fort savantes, dont l'effet est de créer une nature de convention qui substitue le mensonge à la vérité, sous prétexte de reproduire tel ou tel grand maître, telle ou telle combinaison de lignes, d'aspect ou de couleur.

A cette occasion vous allez sans doute me demander des exemples; ils ne se feront pas long-temps attendre ; j'en tiens dix sous la main ; le Salon actuel en est rempli; et sans aller les chercher bien loin, permettez-moi de m'arrêter tout d'abord en face de cette toile sur laquelle M. Edouard Bertin a entassé les rochers, à la manière de ces intrigans de Titans, qui n'avaient pas trouvé de meilleur escalier pour arriver jusqu'à Jupiter.

M. Bertin, dit-on, est un homme profondément artiste, c'est-à-dire pénétré de cette vocation qui nous fait dresser des autels en faveur de l'art, et nous porte à leur vouer un culte absolu. Cela peut être, mais cela n'est pas très apparent. Le véritable artiste, suivant moi, est avant tout sincère, consciencieux, et ne cherche la révélation de ses pensées que dans des moyens vrais ou vraisemblables; or, il faut bien le lui dire, jusqu'ici ses études n'ont prouvé qu'un sentiment de mysticisme, flamme dans son entendement par des procédés fantasmagoriques.

Chez M. Bertin les terrains ont toujours une couleur donnée, les arbres produisent le même feuillage, le ciel est toujours chargé des mêmes vapeurs, les rochers sont tous taillés, découpés comme dans un moule uniforme; on pourrait comparer cet artiste à ces dessinateurs de jardin d'agrément qui ont en magasin un assortiment de ponts, de ruines, de grottes, cases, étiquetés comme des procès-verbaux dans l'étude d'un procureur. Peut-être ces combinaisons sont-elles dans son esprit le cortége obligé de ses compositions bibliques, mais en résumé n'avoir qu'une corde à sa lyre, qu'un thème dans sa pensée, qu'une forme dans ses lignes, qu'une couleur sur sa palette, finit par être souverainement monotone.

Aussi le paysage exposé sous le numéro 141 n'excite qu'un médiocre intérêt malgré l'élévation de son sujet. Jésus, suivant l'artiste, est transporté par Satan sur le sommet d'une haute montagne et là les royaumes

de la terre se développent à ses regards. Maître Satan cherche à profiter des émotions qu'un pareil spectacle doit faire naître ; il pousse ses prétentions jusqu'à vouloir se faire adorer par le fils de Dieu, lui offrant comme consolation la possession de toutes ces magnificences terrestres.

Assurément, c'était un superbe sujet pour une puissante imagination. Martin, le peintre anglais l'eut, malgré son charlatanisme, traité avec une rare distinction. Mais ici, en face d'un si grand spectacle, que voit-on autour du divin maître? Quelques chétifs rochers tout pelés, tout façonnés, tout compassés, quelques branches d'un feuillage de décoration, et au lieu des tableaux pompeux de la terre quelques arcades d'un chétif aqueduc! Certes, traiter ainsi la sublimité biblique est une dérision dont M. Bertin est doublement coupable, parce que, d'abord, il n'est pas bien séant de représenter le fils de Dieu ainsi qu'on le ferait pour les ombres chinoises du sieur Séraphin, et ensuite parce que lorsqu'on à la prétention de faire le paysage *Poussinesque*, il ne faut être ni grotesque ni pédantesque.

J'engage donc M. Bertin à descendre au plus vite de l'empyrée d'où il trône avec tant d'insuffisance; il est fort bien d'ambitionner le vol de l'aigle, mais quand on n'en a pas les ailes il est plus prudent de l'élever moins haut, c'est s'exposer à tomber moins bas. Qu'il étudie donc Calame, qu'il examine le style simple, naturel de ce grand artiste, qu'il se pénètre bien, en regardant le tableau exposé dans le Salon carré, de toutes les qualités éminentes dont cet ouvrage est enrichi, et qu'il renonce enfin à un genre faux, froid et incompréhensible.

Fut-il jamais, en effet, un paysage conçu d'une façon plus intéressante que ce site des *environs du lac de Waldstettes?* vit-on une scène de la nature rendue avec plus de perfection? Le temps est assombri par les orages, les nuages crèvent d'eau, le feuillage est accablé par la pluie qui le fouette, la terre ruisselle de toutes parts, tout l'horizon semble baigné dans les vapeurs humides, et au milieu de cette campagne attristée, un pauvre voyageur, enveloppé dans un manteau que le vent lui dispute, avance à travers les flaques d'eau qui miroitent sur son passage. Auprès de lui suit son chien dans une piteuse attitude, baissant l'oreille sous l'averse, cachant sa queue transformée en gouttière et secouant son échine encore toute fumante sous la pluie qui la pénètre.

Tel est le simple sujet traité avec une supériorité qui place Calame au niveau des plus grands maîtres.

Mais aussi combien cet artiste est ingénieux et vrai tout à la fois. Comme il distribue la lumière avec art, comme il sait enrichir ses arbres avec un luxuriant feuillage; comme l'air se joue et s'épanche à travers toutes ces branches; avec quelle vérité il dispose un terrain, il meuble un ciel de nuages qui semblent fuir à travers la toile! Oui, chez Calame, l'observation la plus profonde n'exclut jamais la vérité, car il n'a point de manière, point de *Codex*, point de recettes absolues; il peint comme il voit, comme il sent, et chez lui la justesse du coup d'œil est aussi sûre que l'excellence de ses sensations.

Je lui rendrai donc hommage avec d'autant plus de plaisir que Calame peut être considéré comme le fils de ses œuvres, tant son genre diffère de celui dont son maître, Diday, nous a donné cette année encore un élégant témoignage.

Assurément, cet artiste peint avec amour, avec soin, avec sentiment. Il suffira toujours à représenter de frais paysages caressés par les brises du matin et vermillonnés par les doux reflets de l'aurore; mais en voulant être frais, suave, harmonieux, Diday finit par énerver son pinceau. Chez lui tout est soigné, tout est limé à l'instar d'un couplet à Chloris; lac, rochers, arbres, glaciers même, tout cela est frais, coquet et pomponné ainsi que la poésie de l'auteur des *Lettres à Emilie sur la mythologie*; et vraiment M. Diday habite des lieux où la nature est trop grande et trop fière pour supposer qu'il ne l'ait jamais vue que dans les décorations d'un opéra-comique. Je reconnaîtrai en conséquence l'extrême délicatesse de son pinceau et le bon goût de sa palette; mais je l'engagerai toujours à nous présenter Calame comme son plus bel et son plus glorieux ouvrage.

Deux choses sont ici bien remarquables: d'abord, c'est que la plupart de nos grands paysagistes sont nés à l'étranger; c'est ensuite que les peintres demi-dieux, qui faisaient école il y a vingt ans, sont aujourd'hui tombés si bas, si bas, que c'est à peine si l'on peut encore apercevoir leurs couronnes sous la poussière de leur chute. Voyez en effet les œuvres de ce bon M. Bidault l'académicien, de M. Bertin l'ancien, de M. Watelet et de tant d'autres bulles de savon qui se sont balancées si long-temps dans les hautes régions des salons de l'empire; voyez ce qu'ils ont produit cette année: pour quelques eaux assez bien mouvementées que le dernier de ces peintres nous a offert, à combien de regrets les deux autres collègues ne nous exposent-ils pas; le premier nous a peint des paysages lustrés et vernissés comme on en voit sur les tabatières allemandes; le second nous hache du feuillage avec la persévérance qu'une cuisinière mettrait à hacher des épinards, et vous dire ici à quel système de pavés ses rochers appartiennent nous entraînerait dans une appréciation que nous abandonnons aux carriers de la forêt de Fontainebleau.

Laissons donc ces grands débris se consoler entre eux, et occupons-nous d'un artiste dont l'avenir s'agrandit chaque jour: nous voulons parler de M. Hostein.

Ce peintre a toujours un style large et majestueux. J'aime la manière dont il dispose les assises de son paysage. Les plans ont de l'aisance et de l'effet. Il attaque les ombres avec vigueur; il modèle avec facilité. Peut-être aurait-on le droit de lui demander une couleur moins dure et moins sombre; mais en examinant l'art avec lequel l'air circule à travers le luxe du feuillage, en voyant le grand appareil de ses rochers, on est bientôt tenté d'oublier cette tache sensible.

Pour être juste également envers d'autres artistes recommandables, nous mentionnerons encore le sujet que Thienot a traité avec tant de conscience et de vérité. Honneur à l'effet lumineux qui glisse sur le chemin que parcourt le *Petit Chaperon Rouge*, honneur au sentiment artistique avec lequel il sait observer toutes les dégradations de la lumière. C'est une étude que *Bélencourt* aurait tort de négliger; il possède assez d'autres qualités estimables pour ne pas offrir cette légère prise à la critique; son grand tableau, qui représente un site de Norwége était si hérissé de difficultés, si ingrat même, qu'il faut s'empresser de le féliciter de la manière dont il a su s'en tirer. Il y a progrès sensible chez cet artiste, et nous nous plaisons à lui offrir cet encouragement sincère.

Si Joinville se distingue par une touche suave et facile, Wander-Burch est aussi lui un peintre de la bonne école, précisément parce qu'il n'en a aucune. Il y a un effet de soleil ravissant dans son paysage; l'air y est abondamment répandu, la touche est en général élégante et facile; je reconnais enfin, chez cet ancien camarade d'études picturales, un sentiment du vrai, du beau, qui le recommande d'une façon toute particulière aux amateurs de la consciencieuse peinture. C'est donc suffisamment l'indiquer aux suffrages de M. Gavet, dont les œuvres occupent des places honorables au salon depuis si long-temps, qu'il serait superflu d'apprécier ici les qualités qui leur valent chaque année cette distinction flatteuse.

Il me permettra donc de le quitter un instant pour un maître dont il reconnaît mieux que personne la merveilleuse supériorité; Brascassat est là qui m'appelle pour m'entraîner au sein des plus ravissantes campagnes. Déjà je respire avec lui un air saturé des parfums de la terre. Une douce lumière m'environne de toutes parts; j'entends mugir son vigoureux taureau alors qu'il célèbre au loin ses faciles conquêtes, ou bien dans un second tableau, je le vois frôler amoureusement son épais fanon sur les flancs de la belle génisse dont il est le puissant adorateur. Heureux talent, en vérité, que celui de Brascassat qui donne aux sujets les plus ordinaires une distinction éclatante qui nous attache aux mœurs des animaux les plus vulgaires, qui nous fascine enfin à ce point, qu'en regardant d'aussi magnifiques pâturages, c'est à se demander si l'on ne foule pas sous les pieds leurs gazons verdoyans, les fleurs qui les émaillent, et dont les douces haleines nous apportent des parfums si suaves.

Je voudrais bien, à propos d'animaux, vous entretenir ici de deux canards gants-jaunes que *Guérin* nous a peints en mystérieux tête-à-tête, sur le bord d'une mare; mais cette partie fine étant de nature à faire faire sur ces canards de malicieux *cancans*, je me bornerai à vous les signaler et passerai à des sujets beaucoup plus innocens, alors que *Wickemberg* nous offre une nichée de joyeux et rubiconds enfans se livrant sur des traîneaux aux plaisirs de la promenade.

Rien n'est pittoresque, croyez-moi, comme la manière avec laquelle cet artiste rend les effets de neige ou de glace; il serait lapon ou aurait vécu toute sa vie avec ce peuple, qu'il ne saurait composer ses tableaux avec plus de variété. Ajoutez à cela que son pinceau est d'une finesse et d'une facilité force étonnantes, que Wickemberg, malgré la difficulté des scènes qu'il traite, les anime d'une couleur vivifiante, que ses attitudes, ses expressions, sont la nature même prise sur le fait, et qu'il excelle tellement dans la représentation des rudes beautés de l'hiver, que le genre de son talent me semble désormais à son plus haut dégré de perfection.

Peut-être le *faire* de Meissonnier aurait-il quelque rapport avec celui de Wickemberg. Il est doué d'une telle adresse, il y a tant de patience, de sentiment exquis dans les détails dont on néglige le plus la reproduction, qu'en vérité je ne puis deviner à l'aide de quel instrument cette microscopique peinture est traitée. Je n'oserais parler d'une patte de mouche de peur qu'on ne me prouvât que Meissonnier se sert seulement pour peindre de la queue d'un animalcule infusoire.

J'aime assez les marines exposées cette année. Il y a, je crois, progrès dans cette partie importante de l'art. En général, les artistes abandonnent ces effets tourmentés que les gravures anglaises avaient mis en vogue. Gudin a bien encore quelques tons criards et jaunâtres et parfois même de la mollesse dans l'exécution, mais sa barque exposée sous le nº 871 est d'un effet vrai et se détache sur un ciel d'une parfaite légèreté. Quant au grand tableau représentant un abordage, si je reconnais volontiers une certaine supériorité dans le trait des figures, je n'aime ni dans les eaux, ni dans les flancs du navire principal, ces reflets dorés qui papillottent de toutes parts. Sous ce rapport, Isabey semble plus vrai; son *Embarquement des cendres de Napoléon* est une scène d'un fort beau caractère; ce cercueil qui porte des restes si illustres et qu'un simple cordage suspend au dessus de la mer est un témoignage saisissant de la fragilité des grandeurs de la terre. Du reste, tout en accordant que les matelots qui saluent le transbordement me semblent d'une belle ordonnance, l'effet des avirons levés autour de la funèbre frégate se détache d'une façon burlesque. On dirait presque d'une démonstration solennelle en l'honneur des mânes d'un fabricant d'allumettes chimiques allemandes.

D'autres peintres de marine ont encore présenté des études intéressantes. Gilbert nous a envoyé des combats traités en homme du métier. Emerie dans la *Pêche du golfe de Nice*, a exprimé avec facilité, avec bonheur, ces mouvemens de lames si difficiles à saisir dans leur majestueux pêle-mêle; et Louis Mayer, dans un tableau d'un fort bel effet, nous promet un peintre à la main vive et entreprenante.

Maintenant, je ne finirai pas cet article sans réparer une injustice com-

mise envers un méritant artiste qui nous a représenté *Jésus dépouillé de ses vêtemens avant son crucifiement.* Raverat a doté la figure du divin martyr d'une expression remarquable. La couleur de cette composition est riche et chaudement maniée; les groupes se dessinent d'une façon dramatique. Tout ce tableau me paraît digne des autres peintures que leur auteur a terminées dans l'église de la Madeleine.

J'accorderai aussi des éloges à Foureau pour ses deux compositions sacrées. Celle qui représente le *Baiser de Judas* offre des caractères fort bien exprimés; la tête du perfide apôtre, à côté de celle du Christ, est d'un contraste saisissant; elle suffirait pour légitimer nos suffrages, si deux autres sujets empreints d'une couleur tout orientale ne venaient les corroborer encore. PAUL DE LA GARENNE.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

M. le maréchal Moncey, duc de Conégliano, grand'croix de la Légion-d'Honneur, pair de France, gouverneur de l'hôtel des Invalides, est mort avant-hier à onze heures du soir, dans sa quatre-vingt-huitième année.

— La mort vient aussi de frapper M. le maréchal Clauzel. Un de de ses amis rappelle le fait suivant : « Vers la fin de 1798, l'adjudant-général Clauzel fut chargé par le général en chef Joubert de recevoir l'abdication du roi de Sardaigne Charles-Emmanuel IV. Il apporta tant de délicatesse et de loyauté dans cette difficile mission que le monarque lui fit présent du célèbre tableau de *la Femme hydropique*, par Gérard-Dow. On sait que la valeur de ce tableau est inappréciable. Le général Clauzel écrivit le 21 frimaire an 7 (11 décembre 1798), au directoire exécutif qu'il en faisait hommage à la nation. C'est, en effet, depuis cette époque que ce chef-d'œuvre a été placé dans le Musée du Louvre. »

— Nous apprenons que le général Castex, une de nos gloires militaires, vient de succomber à une douloureuse maladie.

— M. Bouilly est mort cette nuit dans un âge fort avancé.

M. Jean-Nicolas Bouilly était né à Tours. Il fit ses études avec distinction au collége de cette ville. Après avoir étudié le droit à Orléans, il fut reçu avocat au parlement de Paris.

Le parlement ayant été transféré à Troyes, M. Bouilly changea de carrière. Il se livra aux lettres.

Entr'autres ouvrages, on lui doit : *Pierre-le-Grand*, opéra-comique ; *l'Abbé de l'Epée*, drame ; *Madame de Sévigné*, comédie ; *les Jeux floraux*, grand opéra ; *la Jeunesse de Henri IV*, *la Famille américaine*, *J.-J. Rousseau à ses derniers momens*, *Léonore*, *les Deux Journées*, *une Folie*, *Hélèna*, *Zoé*, *le Séjour militaire*, *Cimarosa*, *Françoise de Foix*, *l'Intrigue aux fenêtres*, opéras comiques ; *Haine aux Femmes*, *Florian*, *Berquin*, *Teniers*, *Fanchon la Vielleuse*, *la Vieillesse de Piron*, *la Manie des romans*, *Agnès Sorel*, *la Belle Cordière*, vaudevilles ; *les Contes à ma fille*, *les Conseils à ma fille*, *les Jeunes femmes*, *les Mères de famille*, *Encouragemens de la jeunesse*, etc.

Pendant la révolution, M. Bouilly avait dignement rempli divers emplois administratifs et judiciaires.

Il était, depuis quelques années, membre de la Légion-d'Honneur.

— Le bruit de la mort du duc de Nassau, ex-roi de Hollande, est généralement répandu. On dit qu'il a légué une somme considerable, et plusieurs de ses propriétés, situées en Prusse, à madame la comtesse d'Oultremont, qu'il avait épousée dernièrement

— M. Bouillier, professeur de philosophie à la Faculté de Lyon, a été élu correspondant par l'Académie des sciences morales et politiques, à l'unanimité moins une voix. Cette voix a été donnée à un autre membre de l'Université, M. Bouchitté.

— Le joli pont suspendu que l'on construit sur la Seine à Suresnes, en face de la citadelle du Mont-Valérien, vient de subir ses épreuves, et les a soutenues avec le succès le plus complet. Le nouveau système de câblures qui lui a été appliqué ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'élégance et de la solidité. L'ouverture du pont doit avoir lieu ces jours-ci.

— Au nombre des embellissemens utiles ordonnés par le conseil municipal, il faut compter comme les plus urgens la restauration de la Sainte-Chapelle, déjà fort avancée, et l'agrandissement du Palais-de-Justice. Ce dernier ouvrage, si impatiemment attendu, vient de recevoir un commencement d'exécution. On démolit les maisons sur l'emplacement desquelles va s'élever le nouveau monument. Nous faisons des vœux pour que ces travaux importans soient poussés avec vigueur. Les besoins de la justice ne permettent aucun retard et réclament toute la vigilance du magistrat qui prête avec tant de zèle et de dévoûment son concours à la sollicitude du conseil municipal pour les intérêts de la ville de Paris.

— On a souvent cité des traits qui ont fait ressortir jusqu'à quel point le chien peut pousser l'intelligence, la fidélité et le dévoûment envers son maître et les animaux confiés à sa garde. En voici un que rapporte le *Journal de l'Aube* :

« Le chien d'un nommé Guyon, l'un des incendiés de Neuville, s'étant aperçu que les bestiaux de son maître refusaient de sortir de l'étable, parce que la fumée commençait à y entrer, y pénètre seul, et à force d'aboiemens et de morsures, parvient à en faire sortir un cheval, une vache et quelques moutons. Puis, après avoir conduit ces animaux en lieu sûr, à une certaine distance, il revient en toute hâte vers l'étable, se rend maître de la même manière d'une autre vache et de quelques moutons, dirige ces animaux vers ceux qu'il a sauvés, et, fier de ce double succès, malgré les progrès de l'incendie, pénètre dans l'étable pour la troisième fois; mais, contre son attente, les moutons qui restent ne donnent plus signe de vie. Alors, désespéré de ce qu'il n'a pu arracher ces animaux au danger qu'ils couraient, il aboie, il erre çà et là, puis, presque inanimé, il vient tomber aux pieds de son maître en le regardant d'un air lamentable. On craignait que le pauvre chien ne vînt à succomber par suite des fatigues qu'il avait éprouvées; mais les bons soins qu'on lui a prodigués ont fait que ce généreux animal vit encore. »

—La maison que possédait Jean de La Fontaine, à Château-Thierry, est en vente. Voici en quels termes cette vente est annoncée dans les journaux de la localité :

« Cette maison, où est né l'immortel poète, a été vendue par lui le 2 janvier 1676. Très spacieuse et très bien construite, elle peut convenir à un rentier propriétaire ou pour une entreprise de commerce. Elle est bâtie entre cour et jardin, et ouvre sur la rue par une grande porte cochère. Elle a deux étages, une basse-cour et un joli jardin planté d'arbres fruitiers ; il y a sous les bâtimens une belle cave et de très grands caveaux. »

— On écrit de Stuttgardt, 17 avril :

« S. M. le roi, par décret suprême du 6 avril, a, sur sa demande, accordé sa démission du service militaire au prince Jérôme de Montfort (fils de Jérôme Bonaparte), colonel du 8e régiment d'infanterie, avec permission de porter l'uniforme de l'armée. »

— A en croire une lettre d'Amsterdam, le choléra se serait manifesté dans cette capitale.

— Une lettre de Mayence annonce qu'il est question d'une nouvelle amélioration que projette la compagnie des bateaux à vapeur de Cologne. C'est l'organisation d'un service de bateaux partant le matin de Mayence pour arriver le même soir à Strasbourg. Quelque difficile que paraisse l'exécution de ce projet, puisqu'il s'agit de faire en seize heures de temps cinquante lieues en remontant le cours du Rhin, il faut espérer que la compagnie de Cologne donnera suite à cette pensée. Avec les perfectionnemens journaliers qui s'introduisent dans la navigation à vapeur, un pareil service doit pouvoir s'organiser; il sera d'une utilité immense pour les rapports journaliers entre Strasbourg et Mayence, et la compagnie de Cologne aura acquis un titre nouveau à la reconnaissance de ces deux grandes cités. (*Courrier du Bas-Rhin.*)

— Les journaux de Mobile, du 4, contiennent d'horribles détails sur l'explosion du steamboat *Star*, dont les bouilloires ont éclaté, par manque d'eau, le 25 février, à 15 milles au dessous de Tuscaloosa. Après l'explosion le navire est devenu la proie de l'incendie; mais, par un heureux hasard, coupant le courant du fleuve, il est allé échouer contre le rivage. Quinze personnes ont été tuées et plusieurs autres dangereusement blessées. Le capitaine et le lieutenant ne sont pas au nombre des victimes.

— Dernièrement le lord président de la cour d'assises de Londres a annoncé, dans une allocution à la cour et aux jurés, que, dans l'île de Jersey, où il y avait une prison cellulaire destinée à de courtes détentions, on avait reconnu la nécessité de renoncer à ce système pénitentiaire, l'isolement sévère auquel on avait assujéti les détenus ayant produit sur plusieurs d'entre eux les effets les plus fâcheux, tous constatés par des médecins.

Quelques-uns étaient tellement accablés par le désespoir qu'ils étaient tombés dans l'idiotisme, et les autres, surexcités par l'irritation qu'ils éprouvaient, avaient perdu la raison. Le président ajoute que, dans sa longue expérience, il peut confirmer les observations faites dans la prison de Jersey, et il termine en flétrissant, en termes énergiques, ce barbare système qui, dit-il, est aussi coupable devant Dieu que devant les hommes.

En France, parmi les prisonniers politiques du Mont-Saint-Michel, sur vingt prisonniers soumis, depuis quinze mois seulement, au système du silence et de la solitude, on voit un suicide, Steuben, et trois aliénés, Austen, Charles et Bardon, sans compter les maladies d'éthisie et de marasme.

— Nous lisons dans le *Journal de Francfort :*

« Les personnes qui pourraient prendre cette annonce pour une mystification, sont priées de revenir à leur erreur et de croire que ces propositions sont sérieuses.

» Le possesseur de deux seigneuries, situées dans les environs de Dresde, évaluées à 100,000 écus (elles sont affermées pour 4,000 écus), âgé d'environ trente-cinq ans, doué de toutes les qualités qui distinguent un honnête homme, mais privé d'une occasion convenable pour faire une connaissance comme il le désire, *voudrait s'unir en mariage* avec une femme (demoiselle ou veuve) qui aurait à peu près les mêmes qualités que lui, et une dot d'au moins 50,000 écus. Quant à lui, il prend l'engagement de faire tout ce qui dépendra de lui pour la rendre heureuse, quand même elle serait plus âgée que lui et d'un extérieur moins agréable.

» Les personnes que cet article pourraient intéresser sont prévenues qu'elles s'adresseront à une personne intermédiaire, qui ne donnera aucun renseignement avant d'avoir prouvé qu'on a de bonnes intentions.

» A. N. J., franco, à Dresde. »

— Les journaux des Etats-Unis nous apprennent qu'un incendie considérable a détruit, à New-York, soixante-dix maisons. La Nouvelle-Orléans a été victime d'un même désastre, dans lequel le théâtre de Saint-Charles a été complétement brûlé.

Imprimé par BOULE et Cie, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 8 Mai 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 10.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : A Paris, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. Et en Province, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. (AFFRANCHIR.) Les Abonnemens partent des 1er et 1 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons, EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS-NOUVELLES, REVUES, TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES. Un an.... 38 f. Six mois.. 20. Trois mois 11. 2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES. Un an.... 20 f. Six mois.. 11. Trois mois . 6. Etranger · 4 fr. en sus par an. *Insertions : 75 centimes la ligne.*

SOMMAIRE.

LA MAISON DE LA RUE D'ENFER.

Le jour allait finir, et le soleil couchant ne jetait plus dans l'atelier qu'une lueur mourante; Frédéric recouvrit la pierre lithographique à laquelle il travaillait, et vint rejoindre à la fenêtre Henri Leblanc, qui s'amusait à émietter du pain aux moineaux du Luxembourg.

— Eh bien! mon Raphaël, as-tu fini? demanda celui-ci, en frappant sur l'épaule du jeune peintre.

— Non, le jour m'a manqué, et cependant l'éditeur doit faire reprendre la pierre demain.

— Tu es donc obligé de livrer ton travail à une heure fixe?

— A peu près.

Leblanc haussa les épaules.

— Voilà où nous en sommes venus s'écria-t-il; les artistes sont maintenant les esclaves de ces gueux de brocanteurs! Tu t'es trompé d'époque en venant au monde, mon pauvre garçon, et au lieu de te trouver ici en blouse de toile, dans une chambre de dix pieds, travaillant au pouce carré pour des entrepreneurs, tu serais en pourpoint de soie, l'escarcelle bien garnie, et occupé à peindre quelque vierge dans une grande cathédrale, ou quelque maîtresse de roi dans un palais.

— Mieux vaut être un pauvre ouvrier libre qu'un laquais opulent.

— Ainsi, tu est content de ton sort?

— Non; mais qui me dit que j'en eusse été plus content, il y a cinq siècles?

— Je ne te comprends pas, ma parole d'honneur; on dirait que tu n'es pas artiste : tu ne te plains jamais. Moi, je suis médecin, et par conséquent désintéressé dans la question; mais j'ai horreur de notre siècle d'épiciers. Je ne puis voir un talent méconnu sans avoir une névralgie! Et l'on ne voit que cela aujourd'hui. Hier encore, j'ai fait la connaissance d'un jeune homme employé aux assurances, qui est auteur d'un poème admirable sur le *Mont Carmel.*

— Il te l'a lu?

— Non; mais il suffit de voir sa tête pour deviner que c'est un grand poète. Il a la bosse de *l'idéalité* la plus développée que j'aie jamais rencontrée. Eh bien! personne ne le connaît; aussi est-il décidé à s'asphixier, à la fin de l'année, s'il n'a pas trouvé un éditeur; il a déjà composé la moitié de la pièce de vers qu'il laissera dans la poche de son gilet, pour que les journaux la publient.

Frédéric Garnier sourit tristement sans répondre. Il connaissait trop bien Henri pour essayer de le combattre. Depuis long-temps déjà celui-ci avait adopté, au nom de l'art, ce rôle de procureur du roi contre l'époque; c'était sa spécialité, et ses confrères le citaient, sinon comme le plus habile, du moins comme le plus artiste des médecins de Paris.

Leblanc avait en outre cette vanité trop commune qui nous fait transformer tous ceux que nous connaissons en grands hommes, afin de nous dorer aux rayons de leur gloire. Sans cesse à la recherche des génies ignorés, il en avait chaque jour quelques nouveaux en portefeuille. Malheureusement l'expérience avait mis en garde contre ses faciles enthousiasmes, et auprès du plus grand nombre, son approbation était devenue plus dangereuse que profitable.

Frédéric était loin de partager les opinions de son ami; mais, voulant éviter une discussion inutile, il changea de sujet, et lui parla de son nouveau logement.

— Regarde, lui dit-il, les arbres viennent jusqu'à ma fenêtre; je suis éveillé par le pinson qui chante dans les tilleuls. J'ai là une porte qui donne sur les allées, j'y descends le matin quand tout est encore solitaire, et pendant deux heures, je puis croire que le Luxembourg est à moi. Puis, tous les locataires sont à la campagne : je suis seul dans ce grand hôtel et tranquille comme dans le fond d'un couvent.

— Tu es décidé à passer ici tout l'été?

— Tout l'été.

— Tu as donc renoncé à ton voyage d'Italie?

— Entièrement.

— Tu as eu tort.

— C'est possible.

La conversation devint languissante, et peu après Leblanc sortit pour se rendre au théâtre de l'Odéon, dont il était médecin depuis quelques temps.

Lorsqu'il fut parti, Garnier demeura accoudé à sa fenêtre, le front penché et le cœur profondément triste.

Henri ne s'était pas aperçu, en lui parlant de son voyage d'Italie, qu'il touchait à une espérance morte depuis peu et que le jeune peintre avait amèrement pleurée. Encouragé par quelques premiers succès (toujours faciles parce qu'ils ne portent ombrage à personne), Garnier avait fait ce rêve il y avait un an, et, comme il arrive toujours quand on est jeune, il l'avait fait tout haut devant ses amis, présentant, sans s'en apercevoir lui-même, une espérance comme un projet. Mais la réussite, satisfaisante d'abord, s'était bientôt montrée plus incertaine, au premier enthousiasme des protecteurs avait succédé l'indifférence! Frédéric comprit qu'on avait fait pour lui comme pour les jeunes soldats, que chacun aide le premier jour, mais auxquels, une fois en marche, on laisse tout le poids de leurs armes et tous les dangers du chemin. Ses travaux diminuèrent, on les paya moins; enfin, il fallut toucher à *cette part de l'espérance* réservée sur ses premiers gains, et, loin de prêter à l'avenir, vivre avec les réserves du passé. Il y eut dans cette ruine de ses plus doux rêves bien des suspensions et bien des crises; mais les exigences de chaque jour dévorèrent lentement son pauvre trésor.—Oh! que de fois il s'indigna pendant cette lutte de voir le triomphe de la matière sur les esprits, et du besoin sur le désir! Que de fois il s'irrita contre les dispendieuses nécessités de la vie, se condamnant à la retraite, réformant ses habitudes élégantes et essuyant la faim! Mais, malgré tout, le moment vint où il fallut reconnaître l'impossibilité de son espérance et renoncer au voyage qu'il avait vu pendant deux années comme une récompense et comme un but. Il y avait huit jours à peine qu'il s'était fait à lui-même cet aveu, et les maladroites paroles de Henri avaient ravivé toute sa douleur.

Il resta long-temps à la fenêtre complétement perdu dans sa rêverie, et ne fut rappelé à lui que par le tintement de l'horloge qui sonnait dix heures. Il remarqua alors que le Luxembourg était silencieux. La brise, qui s'était élevée, apportait jusqu'à lui les senteurs des orangers, et les blanches statues du jardin apparaissaient à travers les arbres mouvans comme une armée de muets fantômes.

Frédéric contempla un instant cette nuit pleine d'étoiles et de parfums, puis repoussa la fenêtre avec un soupir et fit quelques pas dans l'appartement.

Mais le passage subit du ciel lumineux qu'il venait de contempler à l'obscurité de son atelier lui causa une émotion pénible; il lui sembla qu'il manquait d'air, d'espace; sa chambre lui fit l'effet d'un tombeau!... i

s'assit et regarda autour de lui. Quelques masques de plâtre, accrochés aux murs, se détachaient dans l'ombre, et un mannequin bizarrement drapé dessinait confusément dans un coin une forme humaine. Frédéric se sentit oppressé; à sa tristesse avait succédé une sorte de vague effroi qui n'était qu'une autre expression de l'abattement de son ame. Son isolement, qui tout à l'heure avait appelé des larmes à sa paupière, lui faisait peur maintenant. Il éprouvait une répugnance craintive à se lever: son oreille était attentive, et ses yeux, errant autour de lui, semblaient attendre quelque étrange apparition.

Tout à coup un pas léger retentit au dehors; la porte s'ouvrit brusquement, et une femme s'arrêta sur le seuil.

Frédéric s'était levé, pâle et troublé; la femme parut chercher un instant dans l'obscurité, et apercevant enfin le jeune homme à la clarté des étoiles qui glissaient sur le mur, elle s'avança droit à lui.

— M. Frédéric Garnier? dit-elle d'une voix haletante.

— C'est moi, madame.

— Vous avez ici une porte qui donne sur le jardin du Luxembourg?

— Oui, madame!

— Au nom de Dieu, ouvrez-la-moi.

Frédéric fit un mouvement de surprise.

— Oh! je vous en conjure, monsieur, reprit-elle, ne me refusez pas; je vous devrai plus que la vie!

Tout cela était dit avec un accent étranger que Frédéric n'avait jamais entendu, mais d'une voix si déchirante qu'il en fut touché. Par un mouvement rapide et instinctif, il courut à la porte qu'on le priait d'ouvrir; elle était fermée.

— Pardon, madame, dit-il en fouillant à tâtons sur sa table de travail, je cherche la clé.

— Merci, monsieur, ah! merci!... Eh bien!... vous ne la trouvez pas?

— Sans lumière, je ne puis...

— Allumez-en!

Frédéric courut dans la chambre voisine, et reparut bientôt un bougeoir à la main. Son premier regard se porta sur l'étrangère; il demeura immobile et comme ébloui de sa beauté.

— La clé, monsieur, la clé! répéta celle-ci avec une expression d'irrésistible prière.

Il la trouva enfin parmi ses papiers, et courut à la porte pour l'ouvrir; en ce moment un coup de feu retentit dans le Luxembourg. La jeune femme jeta un cri et s'appuya au mur.

— Qu'y a-t-il, madame? demanda Frédéric effrayé.

— La porte, monsieur, la porte.

Il l'ouvrit, et elle se précipita dans le jardin.

Il la vit traverser l'allée, courir droit à la statue la moins éloignée, se pencher sur quelque chose de sombre, puis tomber. Il s'élança vers elle, et la trouva à genoux, tenant dans ses mains les mains d'un jeune homme étendu sans mouvement.

— Au nom du ciel, qu'est-il arrivé, madame?...

— Du secours, monsieur, du secours.

Frédéric se pencha pour l'aider à redresser le corps immobile; elle voulut soulever la tête; mais, à peine l'eut-elle touchée, qu'elle poussa un cri horrible...

Elle venait de sentir cette tête brisée céder sous ses doigts.

— Qu'avez-vous? demanda Garnier.

— Mort! murmura la jeune femme.

Et, ouvrant les bras, elle se laissa retomber sur le cadavre. Tout cela s'était passé en quelques secondes. Frédéric était hors de lui.

La vue de ce sang et de cette femme folle de désespoir lui donnait le vertige; il regardait avec épouvante, ne sachant à quoi se décider, lorsqu'un pas régulier se fit entendre au loin, il tourna la tête et aperçut, à la clarté de la lune, deux gardes qui se dirigeaient de son côté.

La pensée d'être surpris près de ce cadavre, de se trouver peut-être mêlé à quelque crime, le glaça; son premier mouvement fut de fuir; puis il eut honte d'abandonner une femme dont le hasard l'avait fait le protecteur. Il l'enleva dans ses bras, à demi évanouie, et voulut retraverser l'allée; mais il eut à peine le temps de se jeter derrière le socle de la statue; les gardes étaient à quelques pas!

Il y eut alors pour lui un affreux moment d'attente. Les deux vétérans causaient paisiblement; le plus jeune s'arrêta pour atteindre les branches de lilas, et Frédéric sentit son front caressé par le feuillage agité.

— Voilà un bouquet pour Louise, dit le soldat en respirant le parfum des fleurs qu'il venait de cueillir.

— Une belle nuit, ajouta son compagnon, il fait bon vivre ici.

Dans ce moment ils tournèrent le socle de marbre et leurs pieds heurtèrent le cadavre.

— Qu'est-ce que cela, Pierre?

Pierre se baissa.

— Dieu me pardonne, c'est un homme assassiné.

— Pas possible.

— Vois plutôt.

— C'est donc le coup de pistolet que nous avons entendu tout à l'heure.

— Cours au poste pour avertir, moi je resterai, dépêche.

L'un des gardes s'éloigna en courant.

Garnier n'osait respirer. Ne pouvant plus fuir, il regrettait de s'être caché, et sentait pourtant qu'il était trop tard pour se montrer. Il entendit bientôt, du côté du palais, des voix et un bruit de pas; le gardien, qui s'était assuré que le cadavre n'avait plus aucun reste de vie, alla au devant de ceux qui arrivaient; Frédéric comprit qu'il n'avait qu'un moment et qu'une chance de salut. Serrant dans ses bras la jeune femme, il abandonna le piédestal, dont l'ombre l'avait jusqu'alors caché, traversa l'allée, atteignit la porte de son atelier et s'y précipita.

Son premier soin, après avoir déposé l'étrangère sur le divan, fut de courir à la fenêtre pour s'assurer qu'il n'avait été ni aperçu ni poursuivi; mais tout était calme dans le jardin. Il distingua seulement, à travers les arbres et du côté de la statue, des lumières qui s'agitaient.

Il se hâta de revenir près de la jeune femme, qui commençait à reprendre ses sens.

L'embarras de Garnier était extrême: il y avait dans tout ce qui venait de se passer un mystère trop incompréhensible pour lui permettre de hasarder aucune parole. Il demeura donc debout, à quelques pas de l'inconnue, gardant le silence et semblant attendre ses ordres.

Cependant, comme elle continuait à promener autour d'elle des regards effarés, il lui dit doucement:

— Vous êtes en sûreté, madame.

Elle attacha sur lui des yeux fixes, garda quelque temps le silence, puis se mit à murmurer tout bas des paroles sans suite. Bientôt sa voix devint plus haute; elle se redressa d'un air égaré en appelant Frantz avec des cris. Frédéric, effrayé, voulut en vain la calmer; son délire alla croissant jusqu'à ce que, brisée par tant d'émotions violentes, elle se laissa retomber sans force et presque évanouie.

Le jeune peintre saisit ses mains; elles étaient glacées. Il toucha son front et le trouva brûlant. Quelques gouttes de sang coulaient entre les dents serrées de la jeune femme, et tout son corps était agité d'une convulsion d'agonie.

Une profonde terreur s'empara de Garnier; tout ce qui venait de se passer lui avait ôté sa présence d'esprit habituelle. Jeté subitement au milieu d'une aventure bizarre, son imagination s'était exaltée, et depuis quelques instans il croyait tout possible, excepté une chose ordinaire.

Aussi, la pensée que cette femme allait mourir chez lui et le laisser sous le poids d'un mystère dont on pourrait lui demander compte fut-elle la première qui le frappa. De prompts secours pouvaient peut-être la sauver; mais où en trouver? Il n'avait pas de voisins, le portier lui-même était absent, et n'avait laissé à la loge que son père, vieillard infirme et idiot!... Tout à coup, le souvenir de Leblanc lui revint; l'Odéon n'était qu'à quelques pas, et il était sûr de l'y trouver. Il n'y avait point à hésiter: il jeta encore un coup d'œil à l'étrangère, qui était toujours dans le même état, et courut au théâtre.

Il connaissait heureusement la pièce où Henri avait l'habitude de se tenir; il arriva jusqu'à lui en escaladant les stalles de l'orchestre, au milieu des injures, le saisit par le bras et le força à le suivre.

— A qui diable en as-tu? lui demanda Leblanc une fois sorti de la foule.

— Tu le sauras, répondit Garnier, en prenant sa course sans lui lâcher le bras; viens, viens vite.

— Mais où me conduis-tu?

— Chez moi.

— Est-ce qu'il est arrivé quelque chose?

— Oui.

— Un accident?

— Oui.

— Il y a quelqu'un de blessé?

— Oui.

Ils arrivèrent, toujours courant, au numéro 18 de la rue d'Enfer. Frédéric frappa, la porte s'ouvrit, il s'élança vers sa chambre; l'étrangère n'y était plus.

Il courut à la loge du portier.

— Est-il sorti quelqu'un pendant que j'étais dehors? demanda-t-il.

— Personne, monsieur.

Il revint éperdu, monta le grand escalier jusqu'au dernier étage, redescendit à son logement, ouvrit les armoires, dérangea les meubles, écarta les rideaux: il n'y avait personne.

— Mais, de par tous les diables! que cherches-tu? s'écria Leblanc, qui l'avait suivi dans toutes ses excursions sans y rien comprendre.

Frédéric se laissa tomber sur le divan sans répondre. La disparition de l'inconnue mettait le dernier sceau aux mystères de cette étrange soirée.

Le lendemain du jour où Frédéric Garnier s'était trouvé le témoin de la scène que nous avons racontée, les journaux annoncèrent que le cadavre d'un jeune homme dont on ne connaissait ni le pays ni le nom, avait été trouvé dans le jardin du Luxembourg.

Le jeune peintre espéra envain de plus amples renseignemens, cette affaire parut bientôt oubliée.

Mais elle avait laissé dans l'ame du jeune homme un souvenir profond. Jusqu'alors il avait séparé le monde des livres du monde pratique, et n'avait regardé comme possible que les faits vulgaires qui se répétaient chaque jour. Ce fut pour lui un nouvel aspect de l'existence, une réapparition de l'extraordinaire dans ce monde qu'il avait cru soumis aux seuls calculs de la nécessité ou de l'habitude.

Or, une fois cette porte ouverte, tous les rêves de son imagination prirent leur volée. Dès qu'il put croire au romanesque, il ne voulut plus songer à rien d'ordinaire; converti au culte du merveilleux, il y porta toute la ferveur d'un nouveau fidèle, et rappela à lui toutes les chimères qui l'a

vaient charmé au collége, alors que ses nuits se passaient à lire à la lueur d'une lampe soigneusement cachée.

Il lui sembla impossible que l'aventure dans laquelle il avait été acteur en restât là : c'était, à ses yeux, le commencement d'un livre qu'il se mit à continuer en imagination, bâtissant dans le vide de longs drames dont il faisait le dénoûment heureux ou terrible, selon l'humeur du jour.

Du reste, cette crise poétique releva son ame abattue ; c'était, après tout, l'espérance qui revenait au logis, déguisée en héroïne de roman. Frédéric reprit avec courage ses travaux, sûr que quelque grand changement se préparait dans sa destinée.

L'événement ne tarda pas à justifier ses prévisions.

Un matin qu'il travaillait avec ardeur à un tableau, Leblanc arriva, accompagné d'un visiteur, que Garnier n'avait jamais vu.

— Ne te dérange pas, s'écria le médecin en entrant; c'est devant sa toile qu'il faut voir un peintre. Je te présente M. Vertman, de Munich.

Frédéric, embarrassé, salua.

— Un admirateur enthousiaste de ton talent.

Frédéric, plus embarrassé, salua de nouveau.

— Un amateur dont tu as dû entendre citer la galerie.

Frédéric salua une troisième fois.

Pendant tout ce temps, M. Vertman était demeuré debout et appuyé sur sa canne, dans l'attitude d'un chevalet qui attend une toile. Garnier l'engagea à s'asseoir; mais l'Allemand jeta les yeux autour de lui et s'arrêta devant deux paysages que Frédéric regardait comme ses deux meilleures peintures. Après les avoir examinés assez long-temps, il se détourna vers le jeune peintre :

— Cela est-il vendu ?... demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— J'en offre cent louis.

Frédéric leva brusquement la tête.

— Pouvez-vous les donner à ce prix ?

— Sans doute.

Vertman tira son portefeuille.

— Je les ferai prendre aujourd'hui, dit-il, en remettant à Garnier la somme proposée.

Celui-ci regarda Leblanc pour savoir s'il n'était point victime d'une mystification; mais Leblanc semblait aussi étonné que lui.

— Je voudrais avoir également de vous, reprit l'Allemand, quatre vues de Rome, mais prises sur les lieux. Avez-vous vu l'Italie?

— Je la verrai sous peu, monsieur.

Vertman rouvrit son portefeuille.

— Je paierai mille francs chaque tableau, dit-il.

Et il présenta à Garnier deux billets de banque. Garnier voulut refuser.

— Ce sont les arrhes, dit l'Allemand. J'ai toujours eu l'habitude de m'assurer ainsi les œuvres que je commandais.

Le jeune peintre fut obligé de se conformer à cet usage, et d'accepter l'argent. Il signa un reçu à M. Vertman, qui prit congé de lui presque aussitôt.

A peine fut-il parti, que Frédéric sauta au cou de Leblanc.

— J'irai en Italie! j'irai en Italie! Comment! s'écria-t-il, je pourrai voir les fresques de Raphaël et de Michel-Ange!... Regarde, je suis riche; j'ai là de quoi attendre, de quoi devenir peintre!...

Il agitait ses billets de banque comme des castagnettes, et dansait autour de son atelier en renversant les tabourets.

— Et dire, ajouta-t-il tout à coup, que le bonheur, la gloire, tout enfin peut dépendre de quelques chiffons de papier comme ceux-ci! Penser qu'avec quatre mille cinq cents francs on peut faire un grand homme!... Oh! mes beaux billets de banque, mes protecteurs, mes bons génies, mes dieux! .. Et il les embrassait.

Honnête M. Vertman!... Et moi qui ne pouvais pas souffrir les Allemands!... la première nation du monde pour acheter des tableaux!... Désormais je veux faire ma prière les yeux tournés vers le Rhin, comme les vrais croyans vers la Mecque; je veux apprendre à fumer et à aimer la choucroûte!... Mais où diable, Leblanc, as-tu déterré ce vertueux amateur?

— Mon Dieu, un hasard! je l'ai rencontré à l'Odéon; nous avons parlé art, je t'ai cité; il a vu des toiles de toi chez les marchands, et il m'a demandé à te voir.

— Merci; c'est toi qui as ouvert ma porte à la bonne fortune; tu auras été mon mercure! Je veux te peindre en gilet de flanelle, le caducée à la main et les ailes rivées aux talons de tes bottes.

— Tu deviens fou...

— De joie, c'est possible; quand on n'en a pas l'habitude!... A propos, tu restes avec moi!... Je ne veux pas que ce jour finisse comme un jour ordinaire : nous dînerons chez Very, et je loue une loge à l'Opera.

— Tu ferais mieux de te faire soigner et de boire de la tisane de laitue.

— Eh! au nom de Dieu, laisse-moi le temps de cuver ma joie ! Tu ne comprends pas que je jouais mon avenir contre le diable, et que je viens de gagner la partie. Aujourd'hui, vois-tu, j'ai foi en moi, je me sens fort, puissant; le roi de France ne me vient pas au coude. Partons. Je vais acheter une boîte de voyage, un chapeau de paille et un passeport.

Cinq jours après, Frédéric Garnier était sur la route de Marseille, où il allait s'embarquer pour l'Italie; sa folle joie s'était calmée; il en avait pris possession, et un sentiment de bonheur grave en avait pris la place. Près de voir les chefs-d'œuvre dont la pensée avait occupé si long-temps ses rêves d'artiste, il éprouvait une sorte de sentiment inquiet comparable à celui de la jeune fille qui marche vers l'autel où l'attend son fiancé. Aussi, lorsqu'on lui montra Gênes sortant des brumes du matin, ne put-il retenir un cri : l'Italie était enfin devant lui.

Il visita successivement Florence, Pise, Naples, Venise et Rome, retrouvant partout, dans les musées, dans les églises, dans la campagne, dans l'air, les sublimes traditions de l'art! Les premiers mois de son voyage furent consacrés à l'administration ; mais bientôt le besoin d'imiter le saisit au milieu de ces œuvres de choix et de cette nature d'élite; il se mit à peindre, et s'aperçut de l'influence que l'aspect du beau avait déjà exercé sur lui. Son œil était devenu plus intelligent, sa main plus ferme; je ne sais quelle incarnation de tout ce qui l'entourait l'avait pénétré à son insu; il acheva en trois mois un tableau plus important que tous ceux qu'il avait essayés jusqu'alors, et l'expédia en France pour l'exposition qui allait s'ouvrir.

Bien qu'il sentît vivement tout ce qui manquait à son œuvre, il espérait qu'elle serait remarquée et lui vaudrait quelques encouragemens. Il attendit donc avec une fiévreuse impatience l'ouverture de cette espèce de concours où le public était appelé à juger; il reçut enfin de Leblanc la lettre suivante :

« Voilà huit jours que les galeries sont ouvertes; mais avant de t'écrire, j'ai voulu savoir ce que le public déciderait de ton œuvre.

» Sois heureux, frère, le public t'a compris; le génie a forcé l'ignorance elle-même à l'admiration.

» Frère, bénie soit la mère qui t'a donné le jour, car la patrie lui devra une de ses gloires, et son fils sera grand parmi les hommes.

» Déjà une acclamation unanime s'élève sur ton passage; monte au Capitole, triomphateur, sans t'occuper des injures que quelques soldats ivres chantent à la suite de ton char.

» Adieu, te voilà victorieux et tout puissant; mais n'oublie point, César, que, le premier, j'ai su découvrir l'auréole autour de ton front!

» HENRI LEBLANC.

» *Post scriptum.* N'oublie pas de m'expédier, par Livourne, les cordes de violon et la pâte de macaroni que je t'ai demandées. »

Sauf le *post scriptum*, qui était fort clair, Frédéric ne comprit pas grand'-chose à ce que lui écrivait son romantique ami. Il s'aperçut seulement à la ponctuation étrange de sa lettre, divisée en versets comme une épître aux Corinthiens, que Leblanc venait de lire le ***Dernier jour d'un Condamné***, et donnait pour le moment dans le dithyrambe.

Par bonheur, quelques autres lettres d'un style moins élevé et les journaux qu'il reçut lui confirmèrent le succès métaphoriquement annoncé par Henri. Il apprit que son tableau l'avait placé d'un seul coup à côté des maîtres les plus illustres et avait suffi pour rendre son nom populaire! Le prix élevé qui lui fut proposé et les demandes qui lui arrivèrent de toutes parts achevèrent de le persuader.

Frédéric ne se sentit point étourdi, mais fortifié d'un succès aussi subit. Les ames bien faites savent tout supporter, même la prospérité. Il comprit que sa célébrité précoce n'ajoutait rien à son talent et lui imposait de nouveaux devoirs; il se promit, en conséquence, de se montrer d'autant plus sévère envers lui-même, que le public serait plus indulgent, et de faire en sorte de mériter toujours plus qu'il ne lui serait accordé; mais il ne se laissa point aveugler par l'orgueil; il acquit une juste confiance en lui-même et s'avoua sa force, qu'il avait jusqu'alors discutée.

Après avoir achevé d'étudier l'Italie, il résolut de revenir en France où l'appelaient sa réputation nouvelle et des travaux importans qu'il avait acceptés. Il remonta donc jusqu'à Milan et entra en Suisse pour gagner le Rhin vers Bâle, puis Paris.

Il s'attendait à de sublimes spectacles, à de puissantes et douces émotions; il espérait trouver dans ces nids d'aigle de vrais descendans de Guillaume-Tell!... Il ne vit que de petits peuples sur de grandes montagnes, et la sublime opulence de la création faisant honte à l'avaricieuse rapacité des hommes! La Suisse qu'il avait espérée n'existait plus; celle qu'il parcourut n'était qu'un panorama magique où l'on payait tout, depuis le fromage des châlets jusqu'aux avalanches des montagnes; depuis la bonne mine de la fille d'auberge jusqu'au point de vue de la cascade. Partout il lui sembla contempler de gigantesques décorations peintes par quelque Titan, élève de Daguerre, pour l'amusement des touristes.

A peine s'il put rencontrer de loin en loin quelque ravine oubliée sous les pins, quelque mer de glace hors de la route des voituriers, quelques lacs encadrés de pitons bleuâtres, au bord desquels il lui fut permis de s'asseoir et de peindre sans craindre l'arrivée d'un Anglais en blouse grise; car depuis quinze ans les Anglais se sont abattus sur la Suisse comme les sauterelles sur les plaines des Pharaons, avec cette différence pourtant que les sauterelles dévoraient l'Egypte, et que c'est la Suisse qui dévore les Anglais. Vous les coudoyez depuis Sion jusqu'à Berne. Partout où vous apercevez quelqu'un qui mange, consultez un *Guide du Voyageur* : vous pouvez chanter le *Gode save the Queen* avec l'assurance d'être compris.

ÉMILE SOUVESTRE. — (*National.*)

(*La fin au prochain numéro.*)

LA MAIN DE LA MADONE.

Chronique vénitienne.

— 1700 —

I.

Une sombre nuit de novembre enveloppait Venise comme d'un vaste linceul; les ténèbres se confondaient avec l'eau noire des lagunes et des nombreux canaux qui sillonnent en tous sens la cité merveilleuse. Les lumières qui brillaient encore çà et là dans les masures voisines du Rialto (1) commençaient à s'éteindre, et la population de ce quartier industrieux et actif s'endormait au bruit du vent qui s'engouffrait dans ses ruelles étroites.

Sur la fenêtre la plus élevée de l'un de ces édifices grossièrement construits à fleur d'eau, se dessinait en noir la figure d'une femme qui n'était rien moins que la signora Bariletta, matrone justement renommée à l'époque où remonte cette histoire (1700) par l'adresse avec laquelle elle aidait toutes les ménagères du Rialto et même un assez bon nombre d'honorables bourgeoises à se délivrer du fardeau de la maternité.

La signora, dont les talens étaient à la fois si utiles et si appréciés, touchait à cet âge auquel les Français ont donné la dénomination singulière de discrétion; c'est-à-dire qu'elle n'avait pas fait un éternel adieu aux prétentions de la jeunesse et qu'elle se prévalait déjà de l'expérience que donnent les années. Dans ce moment son attention était absorbée par les bruissemens sinistres de la tempête; la pluie qui fouettait avec violence contre les vitres de sa croisée lui permettait à peine de distinguer à travers l'obscurité les lanternes des gondoles qui glissaient à la surface des canaux comme des étoiles échappées du sombre firmament.

Lorsque le vent faisait quelque relâche à sa furie la respectable praticienne prêtait l'oreille au bruit monotone d'un feu qui pétillait dans l'âtre de ces vastes fourneaux qui autrefois tenaient lieu de cheminées, et ses regards se détournaient de ce lugubre point de vue pour suivre avec intérêt les bouillonnemens d'une timbale qui contenait son souper.

Elle réfléchissait, la bonne dame, aux douceurs d'une vie sédentaire et au bonheur d'un abri sûr pendant un tel orage; elle remerciait la Providence du lot qui lui était échu dans le partage des biens et des maux de la vie, en songeant aux pénibles travaux de ces gondoliers qui affrontaient pour un peu d'argent, nécessaire à la subsistance de leur famille, les intempéries de la saison et les horreurs d'une pareille nuit. Elle avait oublié que sa profession l'exposait à de semblables vicissitudes, et qu'il se pouvait, dans cet instant même, qu'elle fût impérieusement appelée au secours de l'humanité souffrante.

Cette pensée vint effleurer son imagination lorsqu'elle vit l'une des pâles clartés errantes sur les lagunes se diriger vers le canal où était située la ruelle qu'elle habitait, puis grandir, s'approcher rapidement, et enfin s'arrêter devant sa propre habitation.

Le coup qui fut frappé à la porte de la maison retentit dans le cœur de la signora, qui un instant auparavant se berçait dans les loisirs d'une tranquille bourgeoise, et qui s'éveilla en sursaut sage-femme à la disposition du premier venu. Le regret de ce repos dont elle avait savouré d'avance les délices et la crainte de s'exposer à la tempête, lui suggérèrent la pensée de se dérober cette fois aux exigences de son métier. Elle souffla la lampe qui brûlait près de son lit et se glissa promptement aux côtés de sa fille, jeune et belle brune de dix-huit ans, qui dormait déjà du paisible et profond sommeil de son âge.

Mais les importuns qui venaient probablement quérir la signora n'étaient pas gens à se décourager par le mauvais succès d'une première tentative; ils frappaient avec une violence qui couvrait le bruit de l'orage et qui menaçait d'une entière destruction les planches vermoulues de la porte.

La signora se leva en soupirant, ralluma sa lampe et jeta un regard de regret sur la timballe aux *rizetti* dont le parfum remplissait la chambre. En ce moment un horrible coup de vent ébranla le vieil édifice jusque dans ses fondemens, et toutes les croisées de la maison répondirent par un lamentable craquement. L'imminence du péril trancha l'alternative où s'arêtait la pensée de la sage-femme; elle décida que nulle force humaine ne l'arracherait du sanctuaire de son habitation, dussent toutes les ménagères du Rialto se tordre dans les douleurs de l'enfantement.

—Demain, se disait-elle, il fera jour, et nous verrons si quelqu'un de ces misérables gondoliers, mes pratiques ordinaires, osera m'accuser d'avoir mis en balance la sûreté de ma propre vie avec celle d'un marmot sans importance!

Après avoir solennellement arrêté cette décision plus prudente que charitable, la signora descendit résolument pour la notifier aux indiscrets qui troublaient son repos. Au moment où elle ouvrit la porte, deux hommes, qui pesaient de toutes leurs forces sur les planches à demi-vermoulues dans le dessein de l'enfoncer, roulèrent l'un sur l'autre dans l'étroit vestibule.

—La malédiction de saint Marc sur la vieille sorcière qui nous fait ainsi mettre en panne par un tel mistral! dit l'un d'eux en se relevant.

— Que le ciel vous confonde vous-même, répliqua d'une voix aigre la signora qui avait été renversée par la brusque invasion des deux inconnus, et dont la lampe s'était éteinte.—Etes-vous des brigands, pour forcer ainsi la maison d'une veuve sans défense, d'une sage-femme que ses fonctions rendent doublement respectable?

— Je veux être coulé comme un brûlot, si ce n'est pas la sage-femme en personne, dit celui des deux étrangers qui avait déjà parlé.—Signora, vous allez déraper et faire voile de conserve avec nous; on a besoin de vos respectables fonctions, et, par le sang du Christ! la paie ne vous manquera pas, car la dame qui réclame vos services...

Un coup violent que l'inconnu reçut de son compagnon arrêta probablement une indiscrétion. Le même homme reprit la parole en se frottant l'épaule endolorie.

— Que diable attendez-vous, s'écria-t-il; la gondole est prête et nous n'avons pas un instant à perdre.

— Si vous êtes pressés, répondit la signora avec un léger tremblement qui trahissait la colère en même temps que la crainte, vous pouvez vous remettre en chemin; ce n'est pas moi qui vous retiendrai, quoique je puisse avec raison exiger une indemnité pour le dégât que vous avez fait en enfonçant ma porte. Mais quant à m'emmener avec vous, n'y comptez pas. Ce serait tenter Dieu que de quitter sa maison pour confier sa vie aux planches pourries d'une misérable barque, et par un pareil temps!... Non, je ne vous suivrais pas, quand la dame en question serait assez riche pour emplir de pièces d'or le fond de votre gondole à mon retour.

— Pour ce qui est de la misérable barque, comme vous l'appelez, la mère, sachez que dans tout Venise on chercherait une carène plus solide et mieux tournée que celle-là. Quant aux sequins, vous n'en verrez pas une semblable raffale sur votre tillac; mais, comme je l'ai dit, la récompense sera proportionnée à vos services ainsi qu'au rang de...Suffit, camarade, si tu joues des mains, je te préviens que je vais jouer du couteau! — En conséquence de quoi, ajouta l'inconnu après cette légère interruption, nous ne consulterons pas votre livre de loc, et nous prendrons la liberté de vous remorquer en forçant de voiles, dans votre intérêt comme dans le nôtre.

Au même instant, les deux vigoureux inconnus saisirent la sage-femme et la portèrent dans le pavillon de la gondole avec la rapidité du vent qui étouffait les cris de la signora. Puis la barque se lança comme une flèche, malgré l'agitation de l'eau que la tempête faisait bouillonner dans les lagunes.

Lorsque le léger esquif eut quitté les environs du Rialto, celui des deux gondoliers qui avait déjà parlé entra dans le pavillon et s'assit à côté de la matrone qui venait de reprendre ses sens et qui continuait ses lamentations.

— Que craignez-vous? dit-il de ce ton péremptoire qui bouleversait les idées de la signora; la barque est sûre, et ce n'est pas un vieux requin de mon espèce qui fera naufrage dans un verre de limonade. J'avalerais l'eau de vos lagunes avant d'y laisser mes os, quoique je ne nage ni mieux ni plus mal que l'ancre maîtresse du *Bucentaure*. Ainsi, comme je vous disais, que craignez-vous? — Est-ce que par hasard vous croiriez votre coque assez importante pour qu'on songeât à jeter le grapin sur son bastingage. Allons donc, la mère, pensez-vous que le propriétaire de ce bijou de gondole, le seigneur qui a fait galonner ainsi la soie de ce pavillon, soit un forban qui ait besoin de votre croix d'or? *Diamine!* le patron court d'autres bordées. Vous ferez votre devoir, comme tout bâtiment bien gréé doit le faire, et après la manœuvre, si vous n'avez pas double ration, je veux recevoir la cale.

Ces paroles et d'autres encore non moins encourageantes rassurèrent un peu la signora. Les manières franches du marin éloignèrent les soupçons que sa violence lui avait d'abord suggérés. La gondole d'ailleurs résistait bravement aux efforts de la tempête qui faisait plus de bruit que de mal, grâce au peu de largeur des lagunes et à l'élévation des édifices qui brisaient la violence de l'orage.

Après une demi-heure d'une navigation pénible, quoique accélérée, le marin tira de sa poche un mouchoir de soie et pria poliment la signora de se laisser bander les yeux, — « attendu, disait-il, que le patron avait à cœur de ne pas laisser reconnaître la latitude de son mouillage. » Cette précaution rendit à la sage-femme ses premières terreurs; mais comme la résistance était impossible, elle se laissa faire d'assez bonne grâce.

Au bout de quelques minutes la signora reconnut au clapotement de l'eau contre les murs et au retentissement des coups de l'aviron, que la gondole entrait sous une voûte. On lui fit bientôt monter un escalier qui lui sembla de marbre; puis elle fut confiée par le marin aux soins d'un autre domestique; après avoir marché long-temps à travers des appartemens qui s'ouvraient et se refermaient sur ses pas, on détacha son bandeau, et elle se trouva dans un salon tellement éclairé que ses yeux éblouis ne pouvaient distinguer qu'avec peine les somptueuses tentures dont il était orné. Un vieillard se tenait debout devant elle; sa figure était à demi-cachée sous un masque noir, et il était revêtu d'un simple et riche manteau de velours à fourrure d'hermine.

— Femme, lui dit-il d'une voix impérieuse, je n'ai que peu de mots à t'adresser, mais grave-les dans ton souvenir, afin que ton intelligence les mette à profit pour l'intérêt de ta fortune et de ta sûreté. Tout ce que tu vas voir ici te semblera bizarre; mais, si tu fais cas de la vie, tu te garderas d'émettre ton avis avant qu'il ne te soit formellement demandé. La dame à laquelle tu vas donner tes soins est d'une santé délicate; ses jours me sont précieux mille fois plus que ceux de l'enfant dont elle sera mère. Pour peu que le moindre danger se déclare, (et il y en a toujours dans ces sortes de circonstances) n'hésite pas à sacrifier la faible et inutile créature qui n'aura pas encore vécu. Je te donne ma parole de noble Vénitien qu'il

(1) Le Rialto est un pont qui a donné son nom à un quartier peuplé d'ouvriers et de prolétaires.

ne te sera demandé aucun compte à ce sujet. Opère donc sans scrupule et compte sur ma libéralité.

Le vieillard appuya sur ces mots *sans scrupule* avec une inflexion de voix qui semblait leur donner une tout autre signification.

— Sainte mère de Dieu ! pensa la matronne, est-ce un meurtre que me demande ce terrible vieillard, et ma récompense est-elle à ce prix ? » — Ensuite elle dit à haute voix : — « Avec l'assistance du ciel, illustre seigneur, je ferai de mon mieux. » — Puis, remarquant un expressif mouvement d'épaules que fit le vieux patricien, elle ajouta : — « Pour la sûreté de la noble dame. »

Le vieillard pencha la tête en signe de satisfaction, et la matronne fut introduite près de la dame qui se tordait sur une chaise longue dans les angoisses de la douleur. Cette femme, à demi vêtue, avait la taille et le port d'une reine ; sa peau était d'une blancheur éblouissante ; la beauté remarquable de ses mains semblait entretenue avec un soin minutieux. Mais là se bornèrent les indices de la position sociale de cette dame, car aucune camériste ne lui prêtait son assistance. Son costume était un simple déshabillé, et sa figure était cachée sous un masque à mentonnière de soie.

La matronne se mit à l'œuvre, assistée du vieillard qui semblait impassible. Au moment où l'enfant allait recevoir la vie, la praticienne se sentit saisir au bras ; mais l'instinct de sa profession et la droiture de son cœur ne lui permirent pas de traduire ce mouvement, si toutefois il devait avoir une criminelle interprétation.

— Que va devenir l'innocente créature ? dit la matrone, en cherchant machinalement autour d'elle ce qu'elle était habituée à trouver, même dans les plus pauvres chaumières, pour les premiers besoins d'un nouveau-né.

Le vieux seigneur ne répondit à cette question que par un geste horriblement significatif. Il rapprocha son doigt de sa bouche et le mit ensuite sur son poignard. La sage-femme se rappela, en frémissant, la menace qui lui avait été faite, et elle continua son important travail. Quand la jeune dame eut été posée sur un lit prêt à la recevoir, le vieillard fit un nouveau signe à la praticienne qui prit l'enfant dans ses bras et suivit l'inconnu dans un autre appartement.

— Il s'agit maintenant, dit le vieillard d'une voix sévère, de trouver une nourrice à cet enfant ; c'est un soin qui doit être facile à une femme de ta profession. Prends cette bourse et garde ton fardeau. Tu auras bientôt de mes nouvelles.

L'inconnu frappa dans ses mains ; un domestique parut ; il replaça sur les yeux de la sage-femme le bandeau qui lui avait été enlevé dans ce même appartement. Pour quitter le palais, elle ne revint point sur ses pas, car elle sentit, en sortant du salon, l'air tiède et embaumé d'une serre chaude, et elle rejoignit plus promptement la voûte où la gondole était arrêtée.

Pendant qu'elle se retirait, la signora Bariletta, surprise de cette aventure extraordinaire, était en proie au désir de retrouver les moyens de reconnaître le palais. Mais comment faire ? Le valet qui l'accompagnait veillait sans doute à ce qu'elle ne dérangeât pas son bandeau, et cette tentative pouvait l'exposer à quelque violence ; car elle était pénétrée de la haute gravité du mystère qui venait de s'accomplir sous ses yeux.

Lorsqu'elle fut dans la gondole et qu'elle eut déposé l'enfant sur l'un des coussins du pavillon, la sage-femme éperdue invoqua le secours de la vierge-mère de Dieu, et la supplia dans une courte et ardente prière de lui envoyer ses saintes inspirations. Dans la ferveur de sa supplique elle allait tomber à genoux ; mais le marin qui l'avait accompagnée l'en empêcha.

— Dépêchons-nous, la mère, dit-il d'une voix brève et saccadée qui témoignait de son empressement ; ce n'est pas ici une place convenable pour dire vos litanies. Il faut gagner au large ; on a fait le signal du départ.

Puis il ajouta le geste aux paroles et poussa rudement la signora vers le pavillon de la gondole. Dans ce moment elle commençait à sentir le grand air des lagunes qui effleurait ses joues. Le mouvement du marin lui fit perdre l'équilibre, et elle étendit machinalement les bras pour se soutenir ; sa main rencontra l'angle de la muraille et porta sur la petite statuette en marbre d'une de ces madones que les Vénitiens placardait ordinairement devant leurs portes ou dans l'endroit le plus apparent des débarcadères, pour en faire une sorte de palladium de leurs demeures.

La signora Bariletta s'aperçut qu'un fragment, qui ne pouvait être que la main de la madone, venait d'être brisé par la violence du coup et tombait dans l'eau. La prière de la sage-femme était exaucée. Cet incident, qui échappait à l'attention de ses gardiens, lui offrait une chance de retrouver quelque jour l'asile de la malheureuse mère dont elle emportait l'enfant. Le cœur de la bonne signora en tressaillit de joie, et ce fut avec une résignation pleine d'espérance qu'elle entra dans le pavillon dont la porte fut à l'instant fermée sur elle.

Au bout d'un quart d'heure de navigation, la gondole devint stationnaire.

—Voici la place, dit le même homme qui avait toujours porté la parole jusque-là ; c'est le moment de faire notre commission et de couler la vieille corvette avec son chargement de chiffons.

Malgré le langage métaphorique du marin, la sage-femme comprit à l'instant qu'il s'agissait d'elle, et tout son sang reflua vers son cœur. Une pensée rapide lui révéla toute la scélératesse du perfide vieillard qui faisait périr en même temps l'enfant dont il voulait se débarrasser ainsi que le témoin de son forfait. Une circonstance inespérée sembla cependant la protéger dans ce moment funeste. Elle entendit l'autre gondolier qui parlait à voix basse à son féroce compagnon, comme pour le détourner de son projet ; mais il n'y parvint pas ; le marin s'avança vers le pavillon pour saisir la victime. La sage-femme tomba sur ses genoux et recommanda son ame à Dieu.

Mais son sort n'était pas encore décidé. Une lutte s'engagea entre les deux hommes ; puis un corps pesant tomba dans l'eau, et des cris étouffés se firent entendre pendant quelques instans. Il était évident que l'un des deux gondoliers se noyait : mais lequel des deux avait triomphé de l'autre ?...

La porte du pavillon s'ouvrit enfin, et l'infortunée signora tomba la face contre les planches de la gondole. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle trouva près d'elle, sur la banquette du pavillon, le pauvre petit nouveau-né enveloppé dans une *salonica* (1) de gondolier, et devant la porte qui était restée ouverte se tenait l'homme.

Un rapide regard que jeta la femme épouvantée à travers l'étroite ouverture que laissait à découvert le corps gigantesque du gondolier, suffit pour la convaincre que la barque stationnait devant sa propre maison. La signora s'imagina que ses sens troublés l'abusaient et qu'elle était encore sous l'influence d'une hallucination. L'homme qui se tenait devant elle était le marin silencieux, celui qui s'était opposé aux criminels desseins de son compagnon. Mais elle s'attendait à voir paraître l'autre, car cette lutte entre ses deux gardiens, la chute de l'un d'eux dans les flots, tout cela ne lui semblait pas plus réel que sa situation présente.

Mais le terrible gondolier qui, suivant ses propres expressions, ne nageait ni mieux ni plus mal que l'ancre-maîtresse du *Bucentaure*, roulait bien réellement alors au fond des lagunes. Son compagnon rappela lui-même, et peut-être involontairement, cette circonstance à la sage-femme, en lui déclarant nettement et sans préambule qu'elle était libre de remonter chez elle, à condition qu'elle emporterait l'enfant avec elle, suivant l'ordre qu'elle en avait reçu.

— Sainte mère de Dieu ! s'écria la pauvre femme en s'empressant de prendre l'enfant et de s'avancer vers le bord de la gondole, je ne me suis donc pas trompée ? ce que j'ai vu et entendu...

— Silence ! repliqua le gondolier d'une voix sombre en lui saisissant le bras ; tu n'as rien vu, tu n'as rien entendu ! car l'enfant est le pauvre orphelin d'une de tes parentes morte subitement. Si, par malheur pour toi, tu te souvenais du rêve de cette nuit, songe que la puissance de mon maître est grande ; qu'il ne recule pas devant un crime obscur pour assurer l'inviolabilité de ses secrets et que tu n'aurais pas toujours près de toi quelqu'ami inconnu pour protéger tes jours, comme je l'ai fait.

Lorsque la matronne, muette de surprise et de terreur, eut touché le seuil de sa maison, elle vit le gondolier saisir une hache, puis ouvrir une large voie d'eau dans le fond de la gondole, qui s'emplit et s'engouffra si rapidement, que l'homme n'eut pas le temps de regagner le quai. Il disparut dans l'eau en même temps que la barque ; les ténèbres et les derniers bruissemens de la tempête ne permirent pas au témoin de ce naufrage volontaire de voir si le malheureux avait péri ou s'il avait pu se sauver à la nage ; et de tout ce terrible mystère il ne resta d'autres vestiges qu'une bourse pleine d'or et le nouveau-né.

II.

Quand les idées bouleversées de la signora eurent repris un peu de calme et lui permirent de porter un jugement rassis sur les événemens bizarres et terribles de la nuit, elle supposa que le vieillard, qui voulait à tout prix se défaire de l'enfant, avait donné l'ordre aux deux gondoliers de la faire périr avec lui, pour n'avoir jamais à redouter son indiscrétion. Et afin que ce double meurtre, s'il venait à s'ébruiter, passât pour un accident, résultat de la tempête, il semblait probable à l'intelligente praticienne que ses gardiens avaient pour mission de faire sombrer la barque. Comme l'un des marins ne savait pas nager, et que cette circonstance était probablement connue, il était tout simple alors que son compagnon songeât à le sauver avant toute autre considération, et que ce motif expliquât naturellement la perte de la femme et de l'enfant.

La signora devinait ensuite que l'honnêteté du plus taciturne des deux gondoliers avait dérangé les plans de son cruel patron, et qu'après avoir noyé son camarade et coulé la gondole, il était revenu au palais raconter que tous avaient péri, hors lui seul.

Ces suppositions, pleines de bon sens et de vraisemblance, parurent à la sage-femme s'approcher tellement de la réalité, qu'elle ne songea pas à donner une seconde interprétation aux scènes mystérieuses dont elle avait failli être la victime. Toute son attention d'ailleurs se trouvait partagée entre la crainte des dangers qu'elle pouvait courir encore, et le désir de connaître la malheureuse dame qu'on tyrannisait si cruellement. La signora Bariletta, qui avait des principes et un excellent cœur, comprenait les devoirs qu'un funeste hasard lui avait imposés à l'égard d'une mère qu'on privait de son enfant.

Un soupçon qui reposait sur des bases bien incertaines avait cependant frappé la bonne signora. Elle avait cru distinguer dans l'accent et même dans la stature du gondolier, son sauveur, quelque ressemblance avec la voix et la taille d'un jeune homme de sa connaissance. Mais ceci nécessite quelques détails épisodiques.

La fille de la sage-femme, la jeune Maria Bariletta, avait été, presque au sortir de l'enfance, l'objet des attentions et des soins empressés de tous les jeunes gondoliers qui fréquentaient les quartiers populeux du Rialto ; et

(1) Sorte de paletot.

ceci n'avait rien d'étonnant, car la gentille enfant était fraîche comme une rose buissonnière, et son père, gondolier lui-même de son vivant, l'avait cent fois promenée triomphalement au milieu de ses confrères.

Parmi les nombreux soupirans qui se disputaient les regards de l'innocente Maria, deux jeunes gens se distinguèrent par la violence de leurs sentimens, c'est-à-dire que tous deux furent distingués, mais avec des chances diverses de succès : l'un par les parens de la jeune fille, à cause de sa fortune ; l'autre par la jolie Maria, parce que, sans être ni plus beau ni mieux fait, ou plus aimable que son rival, il avait su plaire à la naïve enfant.

Ce gondolier qui, en effet, n'avait rien de remarquable que sa force athlétique et des traits empreints d'une profonde mélancolie, avait, par le fait même du malheur qui se lisait sur sa figure, attiré l'attention bienveillante de Maria. Giuseppe (c'est le nom de cet homme) était détesté par ses camarades que son humeur sombre attristait et qui l'évitaient comme si sa rencontre eût été de mauvais augure. Aussi Giuseppe se tenait ordinairement à l'écart, près du pont du Rialto où était amarrée sa gondole. Lorsque Maria passait dans la barque de son père, recueillant sur son chemin les acclamations joyeuses et les complimens des jeunes gondoliers, la conscience de la réprobation qui s'attachait à lui ne permettait pas à Giuseppe d'y mêler ses hommages, quoiqu'il se sentît plein d'admiration pour la beauté de la jeune fille et pénétré de reconnaissance pour les regards compatissans qu'elle lui jetait quelquefois. Mais ses traits ordinairement pâles et impassibles se couvraient d'une nuance pourprée; puis un sombre découragement venait rapidement éteindre cette animation passagère. La présence de Maria était pour Giuseppe l'éclair qui sillonne l'horizon chargé de nuages.

Maria, malgré son innocence, avait compris le pouvoir qu'elle exerçait sur cet homme farouche et redouté. Le sentiment de la pitié, si puissant sur un cœur de femme jeune et candide, plaidait en secret la cause du paria, peut-être injustement expulsé de la société de ses semblables. Elle voulut connaître le motif de ses chagrins et de l'aversion générale. Mais qui pouvait le dire? Chacun l'ignorait. Le même instinct qui portait Giuseppe à rechercher la solitude, repoussait aussi toutes les sympathies qui auraient pu triompher de sa mélancolie, et le plaçait comme dans un cercle d'enchantemens et de maléfices inaccessible à tout sentiment de bienveillance humaine.

Cependant si la cause de ce désespoir intraitable et persévérant eût été mieux connue, le pauvre Giuseppe aurait été l'objet des prévenances et du respect de tous, car elle prenait sa source dans l'amour filial.

Giuseppe, depuis son enfance, était l'unique soutien d'une mère infirme et d'un père presque octogénaire. Leur petit patrimoine, exploité par les mains vigoureuses du jeune garçon, suffisait à leur subsistance, lorsqu'une année de disette vint leur imposer une gêne qui devait avoir de funestes conséquences. Les parens de Giuseppe ne purent acquitter le montant de la redevance que le fisc de la république avait à percevoir : ils demandèrent des délais et ne purent les obtenir. Les employés chargés de la perception des deniers publics se présentèrent, accompagnés de sbires, dans la chaumière de Giuseppe pour saisir le peu d'ustensiles de labourage que la misère leur avait laissés. Giuseppe fit usage de ses forces herculéennes, et il dispersa promptement les oppresseurs qui voulaient achever la ruine de ses malheureux parens. Mais sa rébellion généreuse l'amena sous les plombs de Saint-Marc, et pendant deux longues années il expia dans les angoisses du corps et de l'ame l'imprudence de son dévoûment filial.

Lorsque l'avénement d'un nouveau doge vint, par suite d'une amnistie générale, l'arracher inopinément de cette fournaise où se consumait sa jeunesse, Giuseppe courut vers la chaumière chérie qu'habitaient ses vieux parens. Mais le soc de la charrue avait passé sur ses décombres; deux moissons avaient mûri sur les lieux qui l'avaient vu naître. Son père n'avait pu survivre au malheur de son enfant et à sa propre ruine, et sa mère avait été grossir le nombre des mendians qui encombrent les rues de Venise. Pendant une année entière elle s'était tenue devant la prison où gémissait dans une atmosphère embrasée tout ce qu'elle aimait au monde. Mère désolée, semblable à la Niobé des temps antiques, elle demeura constamment accroupie sur le pavé brûlant de la *piazza*, le cœur inondé d'amertume, le visage en pleurs et les regards sans cesse fixés sur l'affreux toit de plomb, jusqu'à ce que son cœur, ossifié par la douleur, eût fini de battre, et que ses yeux brûlés de larmes eussent cessé d'apercevoir l'exécrable cachot de son fils bien-aimé.

Il revenait à Guiseppe une légère somme sur le prix de son patrimoine vendu par le fisc; elle n'avait pas été remise à sa mère, parce que, suivant les lois du pays, elle n'héritait pas de son mari. Giuseppe acheta une gondole, et, grâce à sa force prodigieuse ainsi qu'à son adresse, il fut bientôt l'un des meilleurs gondoliers du Rialto.

Les femmes ont-elles un instinct qui leur fait deviner les secrets d'une infortune calomniée, ou bien la délicatesse de leur sensibilité les porte-t-elle tout naturellement à consoler par les témoignages de leur bienveillance les hommes souffrans et persécutés? Ceci est un mystérieux attribut de leur nature exquise et tendre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'entre le sombre gondolier et la douce Maria il s'était établi, presqu'à l'insu l'un de l'autre, des relations qui avaient changé leur existence. Et cependant ces relations reposaient sur si peu de chose, que l'expression en eût été insaisissable pour tout autre que pour eux. Giuseppe savait qu'au milieu de ce monde d'ennemis qui insultaient à ses souffrances, il y avait un cœur qui prenait ses chagrins en tendre pitié; et Maria n'ignorait pas que cet homme de bronze, insensible aux inimitiés, aux injures, au mépris de tous, recevait avec une indicible félicité les imperceptibles témoignages de son intérêt. La jeune fille se sentait fière de son triomphe. Quant au gondolier, il n'était pas encore heureux de son amour, car il savait bien que l'anathème qui pesait sur sa destinée ouvrirait un abîme entre son amie et lui, du moment où son amour serait connu; mais ses douleurs et ses désirs n'avaient plus ni la même cause ni le même but, et son mal, déplacé, marchait vers la guérison. Déjà les gondoliers avaient remarqué plusieurs fois dans leur silencieux compagnon les indices d'une fierté dédaigneuse qui se changea bientôt en une irrascibilité redoutable; et enfin plusieurs d'entre eux, qui s'étaient égayés comme de coutume aux dépens du malheureux inconnu, n'échappèrent qu'à grand'peine à ses terribles mains.

Dès ce moment l'éloignement qu'on ressentait pour lui fit place à des hostilités plus prononcées, et Giuseppe, semblable à l'effraie qu'assaillissent les oiseaux des bois lorsqu'elle se hasarde à paraître au grand jour, avait pour antagonistes tous les gondoliers du Rialto. Son courage indomptable et sa vigueur extraordinaire lui faisaient mépriser les injustes agressions que lui prodiguaient ses ennemis lorsqu'ils pouvaient faire masse contre lui. Mais enfin sa position lui devint intolérable, et il prit le parti d'en sortir à tout prix.

Un jour de bonne résolution, Giuseppe se para de ses habits de fête et il se rendit chez Giacomo-Bariletta dans le dessein de lui faire connaître franchement les sentimens qu'il éprouvait pour sa fille. Mais la destinée de fer qui pesait sur lui le poursuivit jusque dans la demeure de celle qu'il aimait. Lorsque Giuseppe s'offrit à ses regards dans la maison de son père, le saisissement que la timide jeune fille en éprouva fut si violent qu'elle se trouva mal. La signora Bariletta et son mari ne manquèrent pas d'attribuer son évanouissement à la terreur que lui inspirait le réprouvé. Giuseppe voulut expliquer sa démarche, mais son émotion avait répandu jusque dans le son de sa voix la terreur qui s'attachait à sa personne; la matronne effrayée se boucha les oreilles avec ses mains, et Giacomo contraignit le gondolier à se retirer avant qu'il eût pu faire connaître ses intentions. Toutefois la signora Bariletta les soupçonna vaguement, et sa frayeur, en y réfléchissant, fut aussi grande que si quelque ogre se fût présenté pour dévorer sa fille. Lorsque Maria reprit ses sens, les appréhensions de sa mère et la furieuse indignation de son père lui semblèrent si difficiles à combattre qu'elle ne se sentit pas le courage de l'essayer.

Mais il était écrit que cette démarche intempestive déciderait de l'avenir du pauvre gondolier. Celui d'entre ses confrères qui avait élevé des prétentions à la main de Maria et qui avait fait agréer ses vœux aux parens de la jeune fille, se regarda comme personnellement offensé par la téméraire conduite Giuseppe, et il résolut d'en tirer vengeance : une vengeance italienne sûre et terrible.

Le lendemain de ce jour fatal, un inconnu entra sur le soir dans la gondole de Giuseppe.

— Au Lido, dit-il d'une voix presque étouffée par le manteau qui lui couvrait entièrement le visage.

— Dans quelle partie du Lido? répondit le gondolier en démarrant sa gondole. Les sables sont vastes, et plus d'un canal y conduit.

— Aux sépulcres des Juifs.

— C'est un endroit peu convenable pour une promenade, à l'entrée de la nuit. Il n'y a qu'un amoureux ou un *bravo* qui puisse choisir un tel lieu de propos délibéré. Mais ce ne sont pas mes affaires, et je ne suis responsable ni des desseins ni des actions de mes passagers.

Long-temps avant que la barque fût arrivée en vue du Lido, la nuit avait fait succéder d'épaisses ténèbres aux dernières lueurs du crépuscule. Le passager ne faisait pas un seul mouvement, et ses regards étaient continuellement fixés sur le gondolier qui ramait en silence. Enfin Guiseppe s'appuya sur son aviron en se tenant presque horizontalement couché sur la tolletière (1), tandis que le canot filait rapidement sous la dernière impulsion du vigoureux rameur.

— Si l'obscurité, dit-il, ne confondait pas les objets à vingt brasses de la gondole, nous verrions déjà poindre au milieu des sables les sépulcres des Juifs. Deux coups d'avirons vont nous conduire au rivage.

— Un seul coup de cette bonne dague t'en éloignera pour toujours, répondit le passager en se débarrassant de son manteau et en se précipitant sur Guiseppe.

Le gondolier n'avait pas eu le temps de se mettre en défense; cependant il opposa le manche de son aviron au tranchant de la dague; mais, comme le coup était violent et que sa position portait son corps à faux, il perdit l'équilibre et tomba dans l'eau, entraînant avec lui l'aviron et la dague qui y était profondément fixée.

Giuseppe qui était, comme la plupart des gondoliers, un excellent nageur, eut bientôt rejoint la barque. Mais l'inconnu s'opposa de toute son énergie au dessein du gondolier, et il essaya de détacher de la nacelle les doigts qui s'accrochaient à ses bords comme des grapins de fer. Non seulement les efforts de l'assassin ne suffirent point à cette manœuvre, mais ils le mirent à la disposition de sa victime, car Giuseppe réussit à s'empare d'une de ses mains.

Pendant quelques instans les deux athlètes prolongèrent cette lutte bizarre. Tantôt l'inconnu, cédant à l'étreinte puissante de Giuseppe, se penchait jusqu'aux bords de la gondole, et alors son ennemi se trouvant complètement submergé, perdait la plus grande partie de ses forces; tantôt il se retirait en arrière pour se dégager du bras d'airain qui le retenait, et

(1) Place pour les avirons sur les minets fixés dans les plats-bords, à l'un des côtés des gondoles vénitiennes.

alors Giuseppe, suivant le mouvement assensionnel, se trouvait près de franchir les bords de la barque.

Cet étrange alternative devait nécessairement se terminer par le triomphe des forces qui s'aidaient de la pesanteur du corps. L'inconnu, quoique vigoureux, s'affaiblit par degrés, et un dernier effort de son redoutable antagoniste l'entraîna dans l'Adriatique. Alors ce fut un affreux combat corps à corps, un assaut de fureur où l'adresse devenait inutile, car l'eau entourait les deux adversaires comme un second ennemi pour chacun d'eux. Il fallait donner la mort, et la donner avant que la mer n'eût étouffé le vainqueur dans les bras du vaincu.

Giuseppe parvint à éviter l'étreinte désespérée de l'inconnu qui s'efforçait de l'entourer de ses bras. Tous deux se saisirent à la gorge d'une main, tandis qu'ils se soutenaient de l'autre sur les flots.

Cet affreux duel durait depuis quelques minutes, lorsqu'un bruit d'avirons qui frappaient l'eau en cadences régulières annonça l'approche d'une gondole de la république. Les cris étouffés de l'inconnu qui périssait sous les doigts d'airain de Giuseppe, guidèrent vers le lieu du combat les gardiens du port qui faisaient dans ce moment leur première ronde de nuit, et les deux combattans furent retirés de l'Adriatique à l'instant où le passager rendait le dernier soupir.

Le gondolier, dans les premiers momens de son trouble, répondit mal aux questions de l'officier de ronde. Lorsqu'il eut repris ses sens, il essaya d'établir son innocence en racontant les faits tels qu'ils s'étaient passés. Mais était-il probable qu'un gondolier eût été attaqué sans motifs par un homme qui paraissait d'un rang élevé, à en juger par son costume? N'était-il pas plus naturel de supposer que le gondolier avait assassiné le passager, dans le but de le dépouiller ensuite. Les formes athlétiques de Giuseppe, l'habitude mélancolique de ses traits qui leur donnait parfois et dans ce moment même une apparence sinistre ; puis l'heure avancée et la solitude du Lido, tout semblait accuser le malheureux du crime dont il avait failli devenir la victime.

Quand on fut arrivé devant le magistrat chargé de la police et de la sûreté du port, et qu'on eut exposé le cadavre à la lueur d'un flambeau, la morne tranquillité de Giuseppe fit place à un étonnement dont l'expression fut interprétée par le magistrat comme le trouble d'une injustice criminelle. Giuseppe venait de reconnaître dans cet homme, couvert de vêtemens décens et presque somptueux, son rival et son compagnon le gondolier du Rialto, qui avait demandé et obtenu la main de la belle Maria.

Lorsqu'il fut avéré qu'une ardente jalousie avait existé entre la victime et son meurtrier, on ne douta plus que la mort du gondolier ne fut le résultat d'un guet-apens. La mauvaise réputation de Giuseppe rendit vaines toutes ses protestations d'innocence. Toutefois, comme aucune preuve ne démontrait la préméditation du meurtre, et que d'ailleurs le crime n'avait aucun caractère politique, les juges se bornèrent à condamner le prétendu coupable aux travaux des galères.

Giuseppe languissait depuis près d'une année sur un des navires de la république, lorsque le hasard lui fournit l'occasion d'acheter sa liberté en sauvant la vie d'un sénateur qui était tombé dans la mer en regagnant sa gondole.

Ce patricien, l'un des membres les plus influens du corps qui gouvernait l'état, demanda et obtint facilement la grâce de Giuseppe ; puis il lui donna les moyens de continuer son métier de gondolier lorsqu'il fut libre. Souvent Giuseppe fut admis à l'honneur de conduire l'excellence dans son canot, lorsque des affaires secrètes ne lui permettaient pas de se servir de ses gens. Il arriva même que quand le sénateur eut éprouvé l'inviolable discrétion et l'intelligence de son protégé, il lui donna parfois des missions qui supposaient de sa part une confiance absolue. Dans aucune circonstance Giuseppe ne laissa transpirer la moindre parcelle des affaires qui lui étaient confiées, et le nom même de son patron ne s'échappa jamais de sa bouche. Les gondoliers du Rialto, qui n'ignoraient pas qu'un appui secret mais formidable protégeait leur ancienne victime, cessèrent de le poursuivre de leurs calomnies et de leurs injures. Giuseppe acquit même au milieu d'eux le degré d'autorité et de respect que l'injuste populace accorde à l'élévation mystérieuse et au crime impuni.

Sur ces entrefaites, le père de Maria était mort. Aucun gondolier n'osait élever de prétentions à la main de la jeune fille, dans la crainte d'avoir à se mesurer avec le terrible Giuseppe, et la signora Bariletta était réduite à l'affligeante alternative de donner sa fille à un homme deux fois proscrit par la justice de Venise, ou de voir son enfant condamné à la tristesse d'un éternel célibat.

Si la jeune Maria avait été consultée, pour trancher cette importante difficulté, le résultat de l'affaire n'eût pas été douteux, car la fille de la sage-femme voyait tous les soirs une barque stationner à l'angle du canal qui conduisait à leur maison. Celui qui la montait ne risquait jamais un signe d'intelligence; cependant Maria savait que le gondolier, dont le visage était invariablement tourné du côté de sa croisée, n'était autre que Giuseppe dont l'immobilité traduisait en quelque sorte la constance. La jeune fille savait comprendre ces indices muets d'une passion persévérante, et son cœur la payait en secret d'un retour sincère. Mais elle n'osait pas confier à sa mère le sentiment qui l'entraînait vers Giuseppe ; elle se souvenait trop bien de la terreur que sa présence et sa demande avaient répandue autour d'elle. Maria, qui voyait sa mère pâlir au seul nom de son amant, ne se serait pas le courage d'avouer à la signora Bariletta que cet homme, dont chacun fuyait la présence, que cet homme dédaigné par les uns, haï par les autres, redouté par tous, était l'amant qui savait lui plaire.

Mais ce secret, que la candide enfant s'efforçait de cacher, n'en était plus un pour la signora Bariletta. Depuis long-temps la clairvoyante matronne avait intercepté et compris les regards des deux amans. Comme le mariage de sa fille avec le proscrit n'entrait nullement dans ses vues, elle se gardait bien d'en rien dire, et, en femme prudente autant qu'expérimentée, elle attendait que le temps et l'absence eussent produit leurs résultats ordinaires.

Maria fut donc frappée d'un indicible étonnement, lorsqu'un jour sa mère, en regardant la gondole qui fixait l'attention mystérieuse de la jeune fille, se prit à sourire avec cette indulgence maternelle dont l'éloquente expression n'a guère besoin de commentaires. Maria laissa tomber son ouvrage de ses mains; un nouveau sourire de la signora fit cesser toute incertitude, et l'aimable enfant courut se jeter dans les bras de sa mère pour y cacher la rougeur qui couvrait son visage. Puis les deux femmes dirigèrent de nouveau leurs regards vers la nacelle, et un second embrassement compléta l'explication.

La signora fit de sa fenêtre le signal par lequel on appelle ordinairement les gondoliers en station. D'abord le canot de Giuseppe demeura quelques instans immobile, car son patron n'osait pas interpréter en sa faveur ce signal inespéré. Mais comme la signora le répétait, Giuseppe, qui ne voyait aucune autre gondole près de la sienne, donna quelques coups d'aviron qui l'approchèrent de la maison de la signora Bariletta. Presque au même instant, deux femmes masquées, suivant la coutume vénitienne, mais que Giuseppe reconnut aisément, sortirent de la maison et montèrent dans la gondole.

— Au Broglio (1), dit celle qui paraissait la plus âgée.

Giuseppe ramait en silence avec sa vigueur ordinaire, mais ses yeux étincelaient d'impatience, sa poitrine se gonflait comme pour soulever un poids énorme, et les coups inégaux de son aviron précipitaient l'avant de la gondole sur les vagues avec une vélocité saccadée qui excitait l'hilarité des gondoliers qui croisaient Giuseppe, et parfois l'inquiétude des deux femmes.

Lorsqu'on fut près du Broglio, la signora Bariletta s'avança vers Giuseppe avec cette gravité majestueuse que donne la confiance d'un immense pouvoir. Elle allait rendre le bonheur à un infortuné, changer d'un seul mot une vie misérable en un avenir de joie et d'amour. L'excellente femme, bien qu'elle eût rejeté long-temps la pensée de cette union, se sentait heureuse elle-même et profondément émue de la félicité que ses paroles allaient faire naître.

Quand la digne matronne eut fait connaître en peu de mots au pauvre gondolier que les rêves d'amour et d'espérance qu'il n'avait jamais caressés dans son imagination que comme de consolantes chimères allaient se réaliser, Giuseppe resta interdit et parut insensible au bonheur qui s'offrait à lui. C'est que le bonheur était, pour cet homme persécuté, pour ce cœur flétri et depuis long-temps résigné à toutes les souffrances, une chose impossible à comprendre.

Semblable à l'aveugle qui, recevant le bienfait de la lumière, ne reconnaît pas d'abord les objets qu'il avait rêvés dans les ténèbres de son infirmité, et dont les yeux, éblouis à l'aspect des gloires de la nature, se ferment pour dérober leur faiblesse à la clarté qui les inonde, Giuseppe, le regard fixe et la main sur son cœur, interrogeait les premiers mouvemens de sa nouvelle existence; puis, succombant à la violence des transports qui tourbillonnaient dans son ame, il s'assit et se prit à pleurer silencieusement.

La signora fit un signe à sa fille, et toutes deux se placèrent aux côtés de l'heureux Giuseppe, soulevant ses robustes mains qui pendaient inertes et séchant par de doux regards les larmes qui ruisselaient sur les joues de cet homme que le malheur avait trouvé de fer. Près d'une heure s'écoula sans qu'une seule parole fût échangée; heure sublime et délicieuse, qui déroula tout un poème d'amour passionné, de consolations saintes, de promesses brûlantes et d'aveux ineffables.

De retour du Rialto, Giuseppe accompagna dans sa maison la signora Bariletta. Ce n'était plus cet inconnu detesté, maudit, cet homme au regard sombre et de mauvais augure dont le seul aspect inspirait l'effroi, et qui, pendant les longues soirées de l'hiver, faisait le sujet de lugubres histoires dans les cabanes des gondoliers. C'était un homme jeune, au maintien grave, à l'œil fier, aux formes énergiques et gracieuses. C'était le meilleur des fils, racontant avec une noble simplicité les malheurs qui s'étaient appesantis sur sa famille et sur lui. La signora Bariletta n'avait jamais cru Giuseppe coupable du meurtre dont on l'avait calomnieusement accusé ; mais elle avait partagé, sans trop savoir pourquoi, la terreur qu'il inspirait généralement. Elle était heureuse de sa surprise en voyant cette transformation inattendue, et elle disait à chaque instant : — « Qui pouvait croire que Giuseppe fût un tel homme? » La douce Maria qui souriait de l'étonnement de sa mère, lui répondit tacitement : « Moi, je l'avais deviné. »

La résolution de la signora Bariletta était le fruit d'une combinaison qui faisait honneur à ses sentimens d'humanité autant qu'à son amour maternel. Elle était convaincue que Giuseppe était le gondolier qui lui avait sauvé la vie au péril de la sienne; que lui seul, par conséquent, pouvait l'aider à rendre une mère à l'enfant confié à ses soins et à délivrer peut-être cette malheureuse dame d'une affreuse tyrannie. Cet appui, la matronne se l'assurait en couronnant les plus chers désirs de Giuseppe, et elle faisait en même temps le bonheur de sa fille. Peut-être aussi l'espérance

(1) Promenade des nobles.

vague et lointaine de quelque riche récompense vint-elle influencer la détermination de la respectable signora. Dans les pensées les plus pures il y a toujours quelque alliage d'égoïsme dont il serait par trop décourageant d'approfondir l'importance.

Le lendemain de ce jour, au moment où les deux amans se livraient ensemble, en présence de la bonne mère, à ces délicieuces conversations muettes où l'amour parle son plus doux langage, la signora commença l'explication de sa conduite. Elle apprit à sa fille toutes les particularités de la nuit mystérieuse où elle avait couru de si terribles dangers et elle lui déclara qu'elle devait la vie à son fiancé.

Tandis qu'elle parlait, le visage de Guiseppe s'assombrissait, les muscles de son front rapprochaient ses deux épais sourcils, et ses joues se couvraient d'une pâleur livide.

— La malédiction de St-Marc me poursuivra-t-elle toujours! s'écria le gondolier d'une voix éclatante en se tordant les mains avec une sorte de douleur frénétique; et le sort ne m'a-t-il fait connaître un instant le bonheur que pour rendre mon désastre plus complet! — Mais, continua-t-il avec cet accent passionné des hommes de son pays, je prends les saints et les anges à témoin de l'imprudence de cette femme, qui va se perdre sans que je sois pour rien dans sa ruine. Elle ne sait pas qu'un œil terrible veille sans jamais se fermer sur ses actions et sur les miennes: elle ne sait pas que la moindre indiscrétion, que la plus légère tentative hostile au vieillard qu'elle connaît, peut lui coûter la vie et me conduire au supplice. Mais moi, qui apprécie le pouvoir de cet homme implacable, je proteste contre les projets de la signora et je serai fidèle à mon serment pour la protéger contre elle-même!

Puis Giuseppe sortit désespéré, laissant la signora Bariletta interdite et la pauvre Maria tout en larmes.

Lorsque la matrone, un peu troublée par cette violente sortie eut repris l'équilibre de sa raison, elle se livra pendant quelques minutes à de graves et silencieuses méditations.

— Les hommes, pensa-t-elle judicieusement, sont de grands enfans qui n'ont de courage que contre un danger positif; un péril chimérique rend le plus brave d'entre eux pusillanime et couard. Contre de telles appréhensions la persévérance d'une femme ne recule pas, elle marche à son but; son énergie morale méprise la menace, et triomphe des obstacles qui bouleversent l'imagination des hommes.

La signora Bariletta consola sa fille, changea ses batteries de direction, et s'en fut trouver Giuseppe qui, assis sur l'arrière de sa gondole dans le Rialto, semblait en proie à de sombres pensées.

—Giuseppe, dit la signora d'un ton digne et solennel, vous êtes un brave enfant de Venise, et je ne me repens pas de vous avoir choisi pour le mari de ma fille. Un serment est un serment, après tout: et, puisque vous avez assez de courage pour préférer la fidélité que vous devez au vôtre à tout le bonheur qui se présente à vous, je dois croire que vous n'observerez pas avec moins de persévérance les promesses qui vous engageront bientôt à Maria. Ainsi, mon garçon, vous êtes le maître de votre secret, et j'agirai sans votre assistance pour arriver à mes fins relativement à l'innocente créature qui m'est confiée et à sa malheureuse mère.

— Signora, répondit le gondolier, en développant sa noble stature et en portant avec fierté sa belle tête en arrière, je me montrerai digne de votre générosité en ajournant le bonheur que vous me proposez, jusqu'au moment où je serai sûr que ma vie m'appartient. Les démarches que vous allez risquer ne seront pas tellement secrètes qu'elles ne puissent éveiller la défiance de celui dont les yeux ne se ferment jamais. Peut-être épargnera-t-il votre existence, en considération de l'impuissance où vous êtes de lui nuire; mais s'il apprend que j'ai enfreint ses ordres, en travaillant à votre salut, au lieu de vous perdre comme il le désirait, il brisera le rebelle instrument de ses volontés.—Dieu m'est témoin, ajouta Giuseppe en levant ses regards mélancoliques vers le ciel, que je ne vous accuse pas de ma perte. Le bonheur qui m'attachait à la vie est encore trop récent pour que ses liens ne soient pas faciles à rompre. Je regardais cette félicité promise comme un songe, et je ne murmurerai point contre mon sort; mais je veux subir tout seul la destinée que vous me préparez. J'aime mieux que Maria me regrette comme son fiancé que de lui laisser pour présent de noce le désespoir d'un veuvage anticipé.

En disant ces mots le gondolier s'assit, croisa les bras, et son maintien exprima tout d'un coup l'impassiblité la plus absolue. La signora Bariletta s'efforça vainement de renouer le protocole de leur traité; — Giuseppe se renferma dans un silence obstiné, et parut à peine s'apercevoir du départ de la sage-femme.

Cependant la respectable praticienne, aussi courageuse à sa manière que l'intrépide gondolier, n'admettait point la pensée de renoncer à ses projets. Plusieurs considérations entretenaient sa confiance: il était naturel de supposer que l'auteur inconnu de ce drame réel, la croyant morte ainsi que l'enfant, ne devait concevoir aucune défiance de ce côté. L'obscurité de la condition d'une simple prolétaire devait aussi protéger ses démarches; et elle comptait enfin, pour arriver à son but sans compromettre Giuseppe, sur l'adresse dont son sexe fait parfois vanité et sur la sagacité dont la bonne dame était plus particulièrement pourvue.

La signora suspendit en conséquence les occupations de son laborieux métier, et elle se mit à parcourir en tous sens les quartiers habités par la noblesse, cherchant aux angles des demeures patriciennes la trace de la mutilation fortuite qu'elle avait fait subir à la madone du débarcadère.

Après trois jours entiers de recherches inutiles, sa persévérance commençait à se lasser, lorsqu'un soir sa gondole rencontra celle de Giuseppe. Le passager, qui était assis sur la proue de cette barque était couvert d'un simple manteau et sa figure était cachée, suivant l'usage, sous un masque de velours noir. Cet homme paraissait de petite taille et ses mouvemens annonçaient une vivacité qui n'appartient qu'à la jeunesse. La signora Bariletta, qui elle-même était masquée, donna l'ordre à son gondolier de suivre le canot de Giuseppe, mais de loin et sans affectation, pour ne pas éveiller ses soupçons. Je ne sais quel vague pressentiment avertissait la sage-femme que Giuseppe se rendait avec son passager vers le palais mystérieux qui portait une marque de sa main.

Ce que trois jours de recherches pénibles n'avaient pu obtenir, le hasard l'offrit en un instant. La gondole de Giuseppe s'arrêta devant une des petites ruelles qui sillonnent Venise et qui communiquent entre elles au moyen d'une multitude de ponts dont l'aspect gâte l'effet pittoresque de ces longues avenues de maisons qui semblent se bercer dans les flots. La signora soupçonnait vaguement que le passager de Giuseppe n'avait point voulu faire arrêter sa gondole devant le palais où il avait affaire, et qu'il allait s'y rendre par les ruelles. Elle n'osait point le suivre, mais elle se proposa d'examiner avec le plus grand soin les portiques de toutes les maisons de quelque importance qui bordaient ce canal (le canal de la Giudecca, l'un des plus larges de Venise), quoiqu'elle en eût fait déjà l'examen dès les premiers jours de son entreprise.

En effet, au bout d'une heure d'investigations minutieuses, elle aperçut enfin, à l'entrée d'une voûte qui conduisait au palais le plus somptueux du canal, la madone au bras mutilé qui lui indiquait le lieu où s'était accompli le mystère de cette fatale nuit. A cette vue, son cœur battit avec violence et son émotion faillit la suffoquer; elle crut un instant se sentir sous l'influence de ce regard terrible dont lui avait parlé Giuseppe; mais la réflexion lui rendit un peu de calme. Elle s'assit le plus tranquillement qu'elle put sur la banquette de la gondole, en demandant au gondolier le nom des seigneurs qui habitaient ce palais. Celui-ci lui jeta nonchalamment le nom du patricien Ruberto Pavola, prince de Venise et membre du conseil des Dix.

Défier la puissance d'un pareil adversaire dans son propre palais, c'était s'attaquer au lion dans son antre. Mais de même qu'un faible insecte ose impunément s'abattre sur les flancs du redoutable animal, l'humble matronne, enhardie par l'instinct de sa nullité sociale, considérait à peu près sans effroi ce palais qui recelait de si terribles périls.

La demeure du signor Ruberto Pavola était isolée comme tous les bâtimens de quelque importance à Venise. Son entrée principale s'ouvrait sur le canal de la Giudecca; mais sa façade se dessinait sur une *piazza* d'une médiocre étendue, et les murs d'un grand jardin l'entouraient des deux autres côtés. La signora supposa que si une dame habitait ce palais, elle devait, suivant la coutume, prendre le frais à l'entrée de la nuit sur la terrasse de l'appartement d'honneur qui donnait sur la piazza. Ce fut, en conséquence, de ce côté que la sage-femme résolut d'établir son poste d'observation.

Pendant plusieurs soirées elle vint inutilement s'asseoir devant le balcon du palais. Enfin, comme elle allait se retirer presque découragée, une vieille femme l'aborda.

— Je suis, dit-elle, la nourrice et la duègne de la signora qui habite ce palais. Elle a remarqué depuis quelque temps votre assiduité sur cette place; elle désire en savoir les motifs, et elle m'a donné l'ordre de vous introduire auprès d'elle.

— Sainte mère de Dieu! murmura la sage-femme en faisant un mouvement involontaire de frayeur à la pensée de s'introduire de nouveau dans cette fatale demeure. Et le signor Ruberto Pavola!

— Cela ne concerne pas le signor Ruberto, répondit la duègne en souriant. Le noble seigneur ne descend point aux détails d'une telle surveillance. Il abandonne la signora, comme il doit le faire, à sa propre discrétion ainsi qu'à mes soins vigilans, et je pense que sa confiance n'est pas mal placée. D'ailleurs si c'est la crainte de paraître devant l'illustre seigneur, mon maître, qui vous arrête, je puis la faire cesser. Le signor Ruberto ne vient jamais de ce côté du palais qu'une fois dans la journée, et l'heure de sa visite est depuis long-temps passée.

La signora Bariletta jeta un long regard sur les étoiles qui brillaient dans le sombre azur du firmament, comme pour implorer l'assistance divine ou pour faire un dernier adieu aux choses de la vie, puis elle serra sa mante autour de ses épaules et suivit résolument la vieille femme qui l'introduisit dans le palais par une petite porte pratiquée dans les murs du jardin.

Lorsqu'elle fut en présence de la noble dame, la sage-femme reconnut aussitôt la haute taille, les mains délicates et la peau éblouissante de la jeune mère qu'elle avait assistée; elle remarqua dans ses traits et dans son maintien une langueur qui, aux yeux expérimentés de la praticienne, sembla prendre sa source dans les souffrances d'une couche encore récente.

La jeune dame se leva en voyant entrer la signora Bariletta et se mit tout d'abord à l'examiner avec cette curiosité princière qui ne cherche pas à déguiser son indiscrétion sous les dehors de la politesse. Les traits de la sage-femme semblèrent frapper ses regards pour la première fois; puis un vague souvenir parut présenter quelques traces à sa pensée, et la belle signora tomba dans une méditation profonde.

— Bonne femme, dit-elle enfin, en mettant une pause entre chacune de ses paroles, votre figure m'est absolument inconnue, et cependant je ne sais quelle émotion elle fait naître en moi. Il me semble que je l'ai vue dans un rêve, et quand je rapproche l'étonnement que me fait éprouver

votre aspect, de la persévérance que vous mettez chaque soir à regarder les fenêtres du palais, je ne puis me soustraire au trouble indéfinissable qui s'empare de moi. Il semble qu'un lien mystérieux vous unit à ma destinée...

Tout d'un coup la jeune femme se frappa le front et bondit comme une lionne vers la signora Bariletta qu'elle prit dans ses bras en l'examinant de plus près avec des yeux flamboyans.

— Par le sang du Christ, s'écria-t-elle, je ne me trompe pas! Rends-moi mon enfant, maudite! Mon enfant n'a pas perdu la vie dans les lagunes, puisque tu vis encore, toi qui l'accompagnais. Malheur à toi si tu essaies de mentir en ma présence! Qu'as-tu fait de mon enfant, dis!...

La jeune mère, dans le délire de son impatience, s'était emparée des deux mains de la sage-femme et se courbait devant elle pour mieux interroger ses regards. Ses longs cheveux, dans le mouvement qu'elle avait fait pour se précipiter sur la signora Barilleta, avait détaché la riche épingle qui les retenait, et ils inondaient de leurs flots noirs et luisans ses blanches épaules. La pâleur de son visage et l'éclat de ses yeux qui semblaient sortir de leur orbite lui donnait l'aspect d'un être frappé de démence; et en effet, à l'idée de son enfant ressuscité pour elle du fond des lagunes où elle le croyait enseveli, la pauvre mère avait perdu tout autre sentiment que celui de l'espérance. Elle foulait aux pieds le mystère qui avait environné ses couches et le péril qui pouvait résulter d'une indiscrétion. La sage-femme s'en souvint pour elle, et ses regards se tournèrent avec anxiété vers la duègne qui se tenait immobile devant la porte de l'appartement. La noble dame comprit ce mouvement.

— Ne crains rien, dit-elle, Uberta est une amie, je n'ai pas de secrets pour elle... Mais, par pitié, femme, réponds-moi donc, ajouta-t-elle en se laissant tomber sur ses genoux. Un seul mot! Mon enfant! mon pauvre enfant vit-il encore?

La matronne fit un signe presque imperceptible, et à l'instant la jeune mère enivée de bonheur s'élança sur elle, l'étreignit avec une joie furieuse et la dévora de ses baisers; puis elle courut à la duègne, l'embrassa vingt fois avec la même violence frénétique, et sauta ensuite à travers l'appartement en tordant ses jolies mains et en poussant alternativement des sanglots, des éclats de rire et des accens inarticulés.

A la vue de ce délire maternel, les deux femmes se regardèrent silencieusement et fondirent en larmes; car l'expression d'un sentiment passionné manque rarement d'exercer une influence qui met rapidement les ames en rapport entre elles. La duègne s'approcha de la signora Bariletta.

— Femme, lui dit-elle à voix basse, es-tu bien sûre de ce que tu viens d'avancer? Songe que s'il lui fallait renoncer maintenant à tant de bonheur, ce serait pour en mourir!

— L'enfant vit, répondit tout haut la sage-femme; je prends Saint-Marc à témoin de la vérité de mes paroles. L'enfant vit et il est chez moi. C'est un beau garçon, et sa santé ne laisse rien à désirer, quoique le soin de sa sûreté et de la mienne l'ait privé jusqu'à présent du lait d'une nourrice.

Le paroxisme de la jeune femme s'arrêta tout d'un coup.

— Partons, s'écria-t-elle. Je veux voir mon enfant.

Que dites-vous, madame, interrompit la duègne. Le seigneur Ruberto Pavola le permettra-t-il? J'ai bien pu obtenir du jardinier la permission de faire entrer cette femme dans le palais, et il la laissera sortir de même sans difficulté. Mais, pour ce qui vous concerne, il ne faut pas y compter. Peblo a des ordres sévères, et vous savez comme moi qu'il n'est pas homme à les enfreindre.

Pendant que la nourrice parlait la réflexion faisait par degré succéder dans le cœur de la mère le découragement à la joie. Elle songeait à la difficulté de s'éloigner du palais où elle était en quelque sorte retenue prisonnière; puis les motifs de cette réclusion lui revenaient à la pensée, et les desseins du signor Ruberto Pavola apparaissaient devant ses souvenirs pour élever une barrière formidable entre elle et son enfant.

Mais qui peut arrêter l'essor de la tendresse maternelle, et quels obstacles l'adresse d'une femme ne surmonte-t-elle pas quand elle est stimulée par le plus ardent de tous les désirs, celui d'embrasser un fils bien aimé?

Une heure n'était pas écoulée que la jeune dame, accompagnée de sa nourrice, était sortie du palais sous la mante de la sage-femme. Quant à la signora Bariletta, elle avait été reconduite sans mystère par la duègne, à travers les grands appartemens et par la porte principale. Les trois femmes s'étaient réunies sur la piazza, et quelques instans après, la jeune mère était près du berceau de son enfant.

L'histoire de cette dame était loin d'offrir en réalité toute l'horreur que faisaient supposer le mystère de sa vie et les ordres terribles du seigneur Pavola.

STÉPHEN DE LA MADELEINE.

(*La suite au prochain numéro.*)

MISS HAZEL.

Si jamais, pour remonter jusqu'à Melun ou à Nemours, vous côtoyez les bords de la Seine, et voyant sur votre gauche, à peu de distance de Paris, une demeure sombre et fermée, vous demandez aux pêcheurs occupés sur le rivage à faire sécher leurs filets: — Quel est donc ce manoir si morne et si délabré?...—C'est, vous répondront-ils, le château de la famille de N...; voici bientôt quarante ans qu'il est ainsi inhabité... puis se penchant à votre oreille, ils ajouteront bien bas :—On dit qu'un grand malheur est arrivé dans ces murs, et que ces murs sont maudits.

L'opulente famille dont il est ici question, l'une des plus illustres et des plus anciennes maisons de France, à l'époque où se passa le mystérieux événement que nous allons essayer de retracer, revenue depuis peu de temps de l'émigration, se composait de M. de N..., de Mme de N..., sa noble compagne, de deux fils, Enguerrand et Godefroy, et d'une toute jeune fille qu'il ne nous est pas utile de nommer dans ce récit.

M. de N... était un grand et beau vieillard d'environ soixante ans. Ses cheveux blancs témoignaient seuls de son âge; car il avait encore la taille gracieuse et le port avantageux d'un jeune homme de cour. Son œil était vif et sévère, son sourire fin et armé d'une douce malice. Sa parole, polie, affable, savait dire d'une façon charmante tous ces riens qui nous flattent dans le commerce de la vie, sans que pour cela davantage ils obligent celui qui les répand; mais, en général, il ne rompait guère le silence. Les temps d'épreuves à travers lesquels il venait de passer, et les rudes secousses des séditions populaires, c'est ainsi qu'il appelait 89 et sa tumultueuse série, avaient rembruni ou plutôt appesanti son caractère, qui avait dû être naturellement facile et frivole.

Mme de N..., du moins le disait-elle, atteignait déjà sa quarantième année. Elle était distinguée sans effort, comme les gens qui n'ont jamais eu à faire l'apprentissage d'une meilleure condition. Elle avait été blonde, et bien qu'on répète communément que les beautés blondes ne sont pas de durée, elle était loin encore d'avoir cessé d'être belle. Son ame était pleine de tendresse expansive et d'une inaltérable douceur. En dehors de toute intrigue, ne prenant parti à aucune menée féminine, elle était confinée tout entière dans l'éducation de sa fille, qu'elle partageait avec une gouvernante, et dans les soins pieux et la compagnie de son plus jeune fils Godefroy.

Celui-ci, à peu près vers le temps que nous allons aborder, achevait sa dix-huitième année. Il était blond comme sa mère, et avait avec elle plus d'un autre rapport pour les traits et pour les qualités du cœur. Il était petit, frêle comme un roseau. Sa joue était rose comme la joue d'un enfant. Son front était encore chargé de la candeur et de la timidité séduisante du premier âge; mais cependant il y avait parfois quelque chose de hardi dans son regard et de résolu dans sa parole qui semblait promettre qu'un jour, lorsqu'il aurait quitté les ailes de sa mère, il serait un homme de courage.

Quant à l'aîné, je veux dire Enguerrand, c'était bien le personnage le plus opposé à son frère. Grand, robuste, turbulent, il avait eu une jeunesse si terrible et si bouillante, qu'il n'avait pas été possible de le garder au foyer paternel. Dès qu'il avait eu l'âge nécessaire, M. de N..., dans l'espérance de dompter sa fougue, s'était vu obligé de le faire attacher à un régiment. En cela, il ne croyait pas avoir rendu un service au premier consul. Il se considérait plutôt comme lui ayant fait un cadeau d'ennemi.

La gouvernante qui partageait avec Mme de N... les soins qu'exigeait l'éducation de sa fille, était une jeune Anglaise, miss Hazel, qui pouvait être âgée au plus de dix-huit à dix-neuf ans. Née au sein de l'opulence, le monde s'était d'abord offert à ses yeux sous d'agréables auspices; mais son père, qui faisait à Londres un commerce très étendu, ayant été ruiné par des pertes immenses et successives, elle avait été condamnée à chercher dans les talens honnêtes qu'elle avait reçus, une ressource contre la pauvreté.

Cependant les rigueurs de l'adversité n'avaient point altéré la douceur naturelle de la pauvre jeune fille. Aimable et bonne, calme, réservée, un peu pensive, elle était d'une égalité d'humeur que rien ordinairement ne troublait: on aurait pu comparer la sérénité de son caractère à la surface paisible d'une eau pure et dormante. La suavité de son esprit se peignait dans le choix heureux de ses paroles, et la grâce sans apprêt de ses manières se mêlait assez heureusement à la langueur de son expression Ce n'était pas une beauté proclamée que miss Hazel; ses traits n'étaient pas de ceux qu'un goût général a consacrés; mais ils étaient fins et délicats. Son teint uni et lisse ne pouvait être rivalisé pour la blancheur que par l'émail de ses dents; et quand elle baissait sur vous ses grands yeux noirs, et que les cils de ses paupières se baissaient sur son regard, il était impossible de ne pas être charmé.

Dire que Godefroy, sensible aux agrémens de mis Hazel, avait conçu pour elle une amitié tendre, et que miss Hazel payait cette amitié de retour, c'est dire une chose déjà sue, ou tout au moins déjà supposée. Comment, en effet, ces deux enfans du même âge et tous les deux de mœurs si semblables et si douces, dans la solitude où ils vivaient au château, dans les rapports intimes et fréquens où ils se trouvaient, partageant à peu près les mêmes loisirs et les mêmes devoirs, ne se seraient-ils pas attachés l'un à l'autre, ne se seraient-ils pas aimés? Ce qui surtout avait touché le cœur de la pauvre exilée, c'était l'attention charmante que Godefroy lui prêtait quand elle parlait des choses de son île; c'était l'empressement qu'il mettait à faire naître ces récits, c'était l'admiration naïve et sincère qu'il lui montrait pour les auteurs de son pays qu'elle lui faisait

connaître, et que souvent ils se plaisaient à lire ensemble. Il fallait voir alors leurs deux têtes angéliques se touchant tempe à tempe et penchant, l'une les boucles soyeuses de ses longs cheveux d'or, l'autre les deux grappes épaisses et noires de sa chevelure, sur les pages aimées d'un poëte!... A chaque nouveau trait il fallait les voir se récrier, comme un enfant à chaque nouvel insecte doré qu'il découvre sous l'herbe, ou quand un passage faisait jaillir quelque sentiment sublime, s'arrêter tout à coup et confondre dans un mutuel regard une émotion commune.

L'inclination réciproque de Godefroy et de miss Hazel n'avait pu échapper, comme on le pense bien, à la clairvoyance de Mme de N...; mais elle n'en avait pris aucune alarme. Elle savait la jeune Anglaise trop bien pénétrée de ses devoirs, trop sage, trop nourrie des préceptes les plus sévères, pour qu'il y eût un danger réel; et d'ailleurs Godefroy était un esprit trop peu téméraire et trop noble pour oublier jamais la distance qui le séparait de la gouvernante de sa sœur. Ce n'est pas l'ame candide, naïve et paisible de cet enfant, se disait-elle, qui portera jamais la flamme dans l'ame de marbre de miss Hazel. Elle avait ainsi pour habitude de comparer au marbre, à cause de son calme, l'ame immobile de la jeune étrangère.

La confiance de Mme de N... était même si bien assise et si profonde, son cœur vigilant de mère était si bien assuré, qu'elle se fût fait un véritable scrupule d'un soupçon, d'une crainte, d'une marque d'inquiétude à leur égard. Et Mme de N... jugeait bien des choses, et Mme de N... ne se trompait pas : sous des dehors vifs, tendres, amoureux, ce n'étaient qu'affection et innocence.

Toute liberté leur était donc laissée, à ces pauvres enfans, comme à ces deux ravissantes créatures, devenues le symbole de toutes chastes amours, dont Bernardin de St-Pierre a jeté l'image immortelle parmi les pamplemousses solitaires et embaumés de l'île de France. Avec l'abandon, la simplicité d'un cœur sans arrière-pensée, Godefroy laissait voir ouvertement son amitié pour miss Hazel; il ne déguisait rien du bonheur qu'il goûtait à ses côtés; il fallait qu'elle fût de toutes les fêtes, de tous les plaisirs dont il était. Aux heures de récréation, quand elle accompagnait sa jeune sœur dans ses promenades au jardin, après en avoir demandé la permission à sa mère, il manquait rarement de la suivre. Et là encore, tout était pour miss Hazel, pensées, soins, fleurs, étoiles, chants des oiseaux, soleils empourprés du soir, azur du ciel. ..Godefroy lui faisait hommage de tout cela, lui dédiait la nature tout entière!... M. de N... éprouvait une joie délicieuse et secrète à voir la sympathie si touchante de miss Hazel et de Godefroy. L'accord intime et parfait qui régnait entre ces deux charmans êtres le ravissait; et bien que pour tout au monde, disait-il, il n'eût pas voulu troubler les momens heureux de ces jeunes amis, il ne pouvait se défendre de venir quelquefois se joindre à leur compagnie. Alors, après avoir pressé Godefroy sur son cœur et baisé la main si jolie de miss Hazel, il se plaignait doucement, le bon vieillard, d'avoir été changé par des temps mauvais, et de n'être plus assez aimable pour se mêler à leurs causeries et à leurs jeux.

N'oublions pas de dire que ce fut à peu près vers ce même temps que Godefroy avait pris un goût si vif à l'interprétation de Shakspeare, aidé des lumières de miss Hazel, que les instans qu'il pouvait donner à cette lecture dans la journée ne lui suffisaient plus. Le soir, quand tout dormait au château, il s'en allait trouver la jeune gouvernante, qui veillait d'ordinaire toute seule dans le petit salon d'étude de son élève, et là, jusqu'à ce que le sommeil en appesantissant ses paupières vînt lui commander de se retirer pour prendre enfin un peu de repos, il expliquait quelques scènes, souvent même quelques actes du plus grand poète de l'Angleterre, je pourrais même dire du plus grand poète du monde, si je ne craignais de paraître un amateur outré des Anglais. Miss Hazel n'avait pas consenti sans peine à ce désir inconsidéré de son ami; mais enfin elle avait cédé à l'ardeur studieuse qui le dévorait. Ce fut toutefois une faute, une grande faute même contre les convenances... mais les pauvres enfans l'expierent si chèrement, cette faute, que pas un de nous assurément ne trouvera dans son cœur assez de force pour les condamner.

II.

Il y avait près d'une année que cette union et cette félicité duraient, et rien jusqu'alors n'avait paru menacer d'une fin sombre et prochaine ce calme harmonieux dans lequel ils vivaient, quand tout à coup un milan vint se précipiter sur nos alcyons endormis mollement sur la vague.... quand tout à coup un noir aspic, la calomnie, se glissa avec son venin dans le nid de la tourterelle et la mordit au cou.

Un jour donc, à midi, on était à table, à dîner, suivant le vieil usage, et Mme de N... disait : — Il y a bien long-temps qu'Enguerrand ne nous a donné de ses nouvelles. Cette nuit je rêvais à lui, je le voyais, je l'appelais... Mais lui, au lieu de m'écouter, s'enfuyait... Il avait les mains tachées de sang, du moins cela me semblait à la lueur de la lune, et il traînait après lui quelque chose de pâle et d'inanimé... Oh! mon Dieu! pourvu que ce rêve ne soit pas un fâcheux présage et ne veuille pas me dire qu'il me faudra pleurer la perte d'un fils!... Que la volonté de Dieu soit faite!... Mais ce sera bien aussi votre faute, monsieur de N...: c'est vous qui l'avez voulu, vous seul... Je sais bien qu'il n'était pas bon; mais l'armée, est-ce donc une école à rendre meilleur? Triste condition que celle d'une mère qui a des fils à la guerre!... Que de nuits sans sommeil!... Voici trois ans bientôt qu'il est parti, mon pauvre Enguerrand... et je ne l'ai pas revu, et Dieu sait s'il me sera jamais donné de le revoir!...

En prononçant ces tristes paroles, Mme de N... s'était de plus en plus attendrie, et depuis un instant elle tenait sa tête inclinée pour cacher ses yeux qui s'étaient tout remplis de larmes, quand soudain le galop d'un cheval se fit entendre dans la cour. On n'attendait personne du dehors au château; Godefroy se leva et s'approcha de la fenêtre pour voir qui ce pouvait être que ce cavalier; et fixant aussitôt son regard avec une attention extraordinaire : — Un jeune homme en habit militaire, dit-il... un hussard... il descend de cheval... Grand Dieu! ne pleurez plus, ma mère! Oui, béni soit le Ciel! c'est mon frère... c'est Enguerrand!...

A peine Godefroy avait-il jeté ce cri, qu'on entendit quelque fracas dans l'escalier, un bruit de sabre et d'éperons, et qu'un grand jeune homme, en costume de sous-lieutenant de cavalerie, se précipita avec armes et bagage dans la salle.

Je n'essaierai pas de peindre le brusque passage de la disposition chagrine où était Mme de N... à la joie, aux transports maternels les plus doux. C'est un spectacle touchant, qu'il faut voir et non pas décrire, que celui de l'émotion délicieuse d'une mère au retour inattendu, inespéré, d'un fils dont elle a compté tant de fois par des pleurs la longue absence. La mémoire d'une mère est oublieuse du mal; elle est même ingénieuse à oublier, et Mme de N.., dans son ivresse, ne se ressouvenant plus du passé, epuisa son trésor de tendresse et d'amour sur Enguerrand... Enguerrand, ce fils détestable, ce fléau du ciel, dont l'enfance et la jeunesse terribles n'avaient été pour elle qu'une suite de tourmens et de douleurs.

L'accueil de M. de N... fut plus sévère. Tout bas cependant il ne put se défendre d'un mouvement de satisfaction et d'orgueil à la vue du changement qui s'était opéré dans l'extérieur de son premier-né : l'adolescent s'était fait homme, et homme solide; l'incroyable, l'efféminé, un homme de guerre accompli. Cet élan paternel toutefois n'était pas non plus sans mélange : un sentiment indéfini de répulsion et d'effroi venait en contrarier l'essor. Le vieux gentilhomme, qui avait servi jadis dans les dragons rose et vert-pomme, sous M. de Florian, s'épouvantait de l'air âpre et révolutionnaire de ce soldat moderne, aux manières rudes et gauloises, avec sa peau brûlée par le soleil, ses moustaches énormes et pendantes, sa mine sauvage inondée d'une crinière épaisse de cadenettes et de tresses poudrées et garnies de plomb.

Aussitôt son arrivée, Enguerrand avait pris place à table, où deux domestiques s'étaient mis à le servir avec l'activité de deux canonniers sous le feu de l'ennemi; et, tout en dévorant comme on dévore après une longue traite, et répondant aux questions empressées de sa mère, il conta mille choses sur le premier consul, sur la guerre, sur sa propre vie, ses campagnes, et comment, revenant d'Italie et traversant la France avec son régiment pour se rendre en Souabe, il avait obtenu la permission de venir passer quelques jours dans sa famille.

Au dessert, M. de N..., pour fêter le retour de l'enfant prodigue, fit apporter une bouteille d'un vin exquis et vieux, qu'il réservait pour les plus grands jours; et, comme on allait se lever pour passer au salon, Enguerrand dit à son jeune frère :

— Veux-tu venir avec moi faire un tour de jardin, nous devons avoir bien des choses à nous dire, nous causerons?... Godefroy y consentit volontiers, et il semblait, marchant à la suite du robuste hussard, un de ces jeunes pages blancs, minces et roses, qui, pour apprendre les belles manières de la chevalerie, accompagnaient les grands pourfendeurs du bon vieux temps.

Enguerrand avait, en effet, à causer, une question à adresser qui le talonnait; et cette question, d'une si grande urgence, à peine avait-il mis le pied dehors qu'il la fit.

— Quelle est donc, dit-il avec l'accent languissant d'un homme qui affecte quelque indifférence, cette jeune personne qui se trouvait à table avec nous près de ma mère?

— C'est la gouvernante et préceptrice de notre sœur, répondit Godefroy; une jeune Anglaise.

— Une Anglaise!... fit le sous-lieutenant, lançant dédaigneusement une bouffée de son cigare, car il fumait, — mauvaise race!... elle est gentille... mais son petit air béni et pincé me déplaît... C'est égal, on lui dirait bien deux mots. Mais, tiens, soyons francs, mon ami, nous devons avoir déjà quelque droit de cité dans ces parages?

— Miss Hazel, mon frère, dit, un peu troublé, mais avec douceur, Godefroy, est une personne honnête et tout à fait digne de nos respects.

A cette apologie, Enguerrand se prit à sourire, et laissa tomber sur son frère un regard plein d'incrédulité et de malice; puis, quand il fut remis de cet épanouissement :

— Ah! l'Anglaise est une mijaurée, s'écria-t-il, c'est bien, nous tâcherons de la mettre au pas.

En disant ces vilaines paroles, très satisfait de lui-même, le jeune officier fit un demi-tour sur ses talons, et se mit à faire pirouetter entre ses doigts une baguette que, par habitude de porter la cravache, il avait cueillie en passant le long d'une haie.

Godefroy avait fait de son mieux pour n'en laisser rien voir, mais il avait le cœur froissé. La façon légère dont son frère venait de parler d'une jeune fille à laquelle il n'avait jamais songé, lui, qu'avec les idées les plus éthérées et les plus suaves, avait jeté un grand trouble dans son ame. Il était là dans la douleur et l'effroi d'un pauvre ermite qui, au retour d'un long pèlerinage, retrouve sa cellule profanée et sa Vierge brisée et traînée hors du sanctuaire.

III.

Fidèle à ce qu'il s'était promis tout bas et à sa théorie générale, Enguerrand ne tarda pas à commencer ses attaques contre la belle étrangère; mais le guerrier ne remportait aucune palme, ne ceignait son front d'aucun laurier. Miss Hazel pouvait-elle être miséricordieuse pour des lieux communs et des hardiesses de fanfaron! C'était chez elle plutôt un mouvement répulsif qu'un sentiment raisonné; c'était la peur de la fauvette à la vue du chasseur. Mais Enguerrand n'était pas homme à se décourager pour si peu. L'esprit soutenu par cet aphorisme vulgaire, qu'il n'y a de seigneurs en amour que les audacieux, sans cesse il revenait à la charge avec l'obstination de ces champions farouches qui, à chaque blessure, se contentent de changer d'armes, qui, à chaque chute, se relèvent et ne désemparent qu'à la mort. Nous ne suivrons pas toutefois le pauvre insensé dans ses escarmouches fâcheuses; nous le laisserons essuyer une à une ses défaites, et nous en viendrons droit au coup décisif rigoureusement nécessaire pour l'enchaînement et la clarté de cette histoire.

Le matin Enguerrand était allé à la ville, à Paris, pour y séjourner, disait-il, deux ou trois jours; et Godefroy, voulant profiter de l'absence de son frère pour reprendre ses lectures du soir, s'était rendu auprès de Miss Hazel. Il pouvait être onze heures environ; ils expliquaient *Othello*, et ils en étaient arrivés à cette magnifique scène, d'une vérité effroyable, où, le cœur ulcéré par la jalousie, le farouche Maure s'écrie, après le départ de l'honnête Iago :

I had rather be a toad,
And live upon the vapour of a dungeon,
Than keep a corner in the thing I love,
For others' uses!...

Et leurs ames, étrangères encore à tout sentiment excessif, s'étonnaient devant l'énergie de ce passage et la sauvagerie d'une aussi terrible expression, lorsqu'ils entendirent subitement dans le corridor des pas qui s'approchaient... puis une main se poser sur la serrure. Godefroy n'eut que le temps de se lever et de se jeter dans la chambre voisine; et à peine avait-il refermé doucement la porte, qu'il lui sembla reconnaître la voix d'Enguerrand. Sa surprise fut grande : Enguerrand de retour au château, Enguerrand auprès de miss Hazel!... Et, prêtant l'oreille pour chercher à comprendre ce qui se passait, il entendit assez distinctement son amie qui disait :

— Ce n'est pas bien, monsieur, de venir troubler ainsi brusquement une femme qui demande à la nuit un peu de paix et de silence pour l'étude.

— Pourrait-on avoir tort de chercher à vous voir, belle miss? répondait Enguerrand; jamais empressement ne fut plus excusable.

— Je vous en prie, monsieur, retirez-vous.

— Me retirer... non, belle miss, je ne me donnerai pas ce désappointement.

— Voudriez-vous m'obliger à m'éloigner moi-même?...

— Non, madame, ne sortez pas, n'appelez pas au secours, reprenait Enguerrand en essayant de trouver un sourire.

La contenance froide et sévère de miss Hazel avait glacé sa résolution. Après un instant de silence et d'hésitation, il ajouta :

— Je mets à vos pieds mon obéissance... Adieu, madame... mais croyez bien que je n'ai jamais été traité aussi inhumainement que vous me traitez depuis huit jours, et que je me vengerai... Et sur cette menace, dite d'une façon cruelle, il sortit.

Miss Hazel courut ouvrir aussitôt à Godefroy.

— Venez, venez vite, mon ami, lui dit-elle...

— Ah! il est donc parti, enfin, l'impudent!...

— Avez-vous donc entendu, mon ami?

— Si j'ai entendu!... Ah! miss, combien j'ai souffert!... tenez, ma main tremble... mon front est tout baigné de sueur...

Godefroy était dans la plus vive émotion. Ce cœur tendre venait tout d'un coup d'être initié à la violence; et si le pauvre enfant eût pu reprendre alors la lecture d'*Othello*, la passion sauvage du Maure, qui tout à l'heure étonnait sa placidité et lui paraissait démesurée, il l'aurait assurément trouvée incolore et trop fade.

— Écoutons, lui dit miss Hazel... et quand M. Enguerrand sera rentré chez lui, vous sortirez avec précaution pour regagner votre appartement. Mais promettez-moi, je vous en supplie, que vous ne ferez rien qui puisse laisser voir que vous n'ignorez pas la démarche inconvenante de monsieur votre frère... Oh! mon Dieu, que je ne sois pas l'occasion de quelque trouble entre vous!...

En ce moment, pour leur effroi commun, ils entendirent de nouveau des pas à la porte; mais cette fois on ne porta pas la main sur la clé, et, au lieu de s'approcher, les pas peu à peu s'éloignèrent.... Miss Hazel crut reconnaître la marche d'Enguerrand; et, prêtant l'oreille pour chercher à distinguer de quel côté le bruit se dirigeait, Godefroy entendit heurter doucement à la porte de la chambre de sa mère.... cette porte s'ouvrir..., se refermer... puis l'écho retentissant dans les vastes salles s'éteindre et tout redevenir silencieux.

Or voici ce qui s'était passé. Enguerrand, quittant miss Hazel, était entré chez son frère. Voulait-il lui annoncer son retour inattendu; voulait-il lui confier sa fraîche mésaventure, et donner cours à son ressentiment contre miss Hazel, je ne sais... car, bien qu'il eût cherché à cacher sous des dehors assez braves sa déconvenue, il était blessé profondément. Quoi qu'il en fût, l'absence de Godefroy était venue ajouter à son trouble, et la coïncidence de cette absence avec les deux siéges qu'il avait remarqués près de la table, et certain bruit qu'il avait cru ouïr dans la pièce voisine du salon d'étude de la gouvernante, jetant tout à coup dans son esprit un trait de lumière, il était revenu épier à la porte pour voir si les soupçons qu'il commençait à former ne se confirmeraient pas. Et ayant entendu alors distinctement la voix de Godefroy et de miss Hazel, frappé, atterré, avec une expression cruelle il s'était dit :

— Ah! je suis donc joué!... C'est bien, miss Hazel... c'est bien, monsieur mon frère!...

Puis au même instant une pensée affreuse se faisant jour à travers les replis de son âme, il était allé frapper cauteleusement à l'appartement de sa mère.

IV.

Ce qui s'était passé dans le salon d'étude de miss Hazel, la démarche hardie d'Enguerrand, sa menace de vengeance, car il était homme à faire une mauvaise action, et surtout le chagrin que son amie en ressentait, avaient laissé Godefroy dans une grande agitation. Sa paupière n'avait pu se clore que fort avant dans la nuit; et quand le lendemain il s'éveilla, le soleil dorait déjà tout un côté de la chambre, et venait à travers les rideaux écartés de son lit chercher son regard alourdi pour l'éblouir. Godefroy se leva bien vite, ouvrit sa croisée; à gauche, les nuages de l'horizon étaient roses; tout présageait une délicieuse journée.... La grive jetait les dernières notes de son chant, l'alouette redescendait du ciel, et de toutes parts, dans la campagne succédait aux premières rumeurs du jour le bruit des chariots et des travaux rustiques... Au château, il y avait un mouvement, une activité inaccoutumée à cette heure, qui ne tardèrent pas à frapper l'attention de Godefroy, et à plusieurs reprises ayant cru reconnaître un bruit de pleurs et de gémissemens qui arrivait jusqu'à lui, il sortit précipitamment de sa chambre.

Dans le corridor sombre qui serpentait à travers les appartemens comme un sentier naturel dans l'épaisseur d'un bois, Godefroy rencontra sur son chemin un vieux domestique, honnête homme, qui avait vieilli dans la maison. — Il m'a semblé entendre des plaintes... Est-ce toi, mon bon Michel, qui pleure? lui dit-il.

— Non, monsieur Godefroy, ce n'est pas moi qui pleure. En disant cela, le bonhomme détournait la tête pour cacher son chagrin; c'est la pauvre miss Hazel qui nous quitte.

— Miss Hazel qui nous quitte!.. répéta Godefroy avec suprise et terreur. Que veux-tu dire?.. Et sans plus l'écouter, hors de lui-même, il courut à l'appartement de la gouvernante.

La jeune Anglaise était tout en larmes, entourée de valises à demi-fermées.

— Qu'avez-vous donc, chère Miss? Pourquoi pleurer? lui demanda Godefroy d'une voix douce et caressante que l'émotion oppressait.

— Je suis chassée... M. Godefroy, chassée... comme une malheureuse... et je pars!...

— Vous, chassée... redit Godefroy devenu pâle comme la mort; non, non, c'est impossible, miss Hazel!... On ne chasse que les misérables!.... cela ne se peut pas!

— Hélas! mon ami, cela n'est que trop vrai... Hier au soir nous avons été entendus pendant que nous lisions... et ce matin, au lever du jour, madame votre mère m'a fait appeler près d'elle, et avec une sévérité dont je suis encore toute tremblante, elle m'a dit que j'étais une hypocrite.... que je l'avais trompée, et que j'eusse à quitter le château sur-le-champ.

La désolation de miss Hazel à mesure qu'elle avait parlé était devenue plus touchante, et la pauvre enfant, pour cacher son désespoir, appuyait sa tête sur l'épaule de son ami. Godefroy, anéanti et sans force, fléchissait sous le poids de sa propre douleur; ses lèvres étaient blanches, sa bouche serrée et muette... Mais enfin rappelant un peu à lui son courage : — Nous avons été entendus ensemble hier au soir, dit-il tout à coup avec énergie, et par qui?... Eh! qui l'a dit à ma mère, miss, je vous le demande... si ce n'est le méchant que je pense et qui vous laissa en vous jetant ses menaces... Cela est bien noir, miss Hazel, cela est bien indigne!... Mais calmez-vous, miss, tout n'est pas perdu encore. Je vais aller me jeter aux pieds de ma mère... Ma mère qui est si bonne, je l'implorerai si bien, je lui parlerai avec tant de vérité et d'instance qu'il faudra bien qu'elle m'écoute, qu'elle me croie, qu'elle nous pardonne... Non, non, miss, allons, courage, relevez votre front... Non, non, croyez-moi, miss, ma mère m'entendra.

Disant cela, Godefroy avait dégagé tout à coup ses mains des mains de miss Hazel qui cherchait à le retenir; et l'ayant conduite près d'un siége où elle prit place à demi-morte, il sortit.

Le pas assuré, le visage presque remis, le généreux enfant arriva devant sa mère, tant il avait espoir en la bonté de sa cause; mais Mme de N***, habituellement d'un abord si affable, était froide et sévère. Godefroy sentit son cœur se glacer, cesser de battre.. Cependant se jetant aussitôt à ses genoux, d'une voix faite pour la prière, il lui dit : — Comment, ma mère, vous si bonne, avez-vous pu croire un seul instant à la culpabilité de miss Hazel!... Ah! ma mère, vous l'avez traitée bien durement!... Je ne sais pas les rapports qu'on vous a faits et je ne souhaite pas de les savoir; je ne sais pas qui les a faits, et je demande à Dieu de l'ignorer toujours... Mais je puis vous le jurer, ma mère, par tout ce qu'il y a de plus sacré, par votre amour, par l'amour que je vous porte, qu'on vous a trompée.., Que miss Hazel est toujours digne de votre tendresse et de nos respects!...

— Vous auriez pu vous dispenser, monsieur, de m'apporter ces nouvelles lumières, et me faire l'honneur de me croire suffisamment éclairée

lorsque j'agis, lui répondit Mme de N*** avec fermeté ; puis, après un instant de silence, elle ajouta : — Certaine de vos sentimens, m'y abandonnant avec confiance, je vous ai laissé une liberté douce et grande ; et vous avez abusé de cette liberté... C'est mal, monsieur Godefroi, c'est extrêmement mal !... Je ne veux pas vous gronder, mais je vous déclare qu'autant j'ai été bonne et facile, autant je demeurerai inexorable.

— S'il était mérité, un châtiment de votre main, ma mère, croyez-le bien, me serait doux... Mettant à vos genoux ma résignation, je n'élèverais pas ainsi la voix en ma faveur, je ne viendrais pas me faire le défenseur d'une fille coupable et que vous auriez repoussée avec justice. Mais de grâce, je vous le dis, ma mère, il n'en est rien! Le seul tort que j'aie eu, et sur lequel repose sans doute tout ce malheur, c'est d'avoir passé quelques instans, le soir, à lire les livres anglais de miss Hazel et sous ses yeux..... Voilà toute notre faute, ma mère ; et si elle est grave et si vous devez nous punir, que cela tombe sur moi seul, car ce fut moi seul qui le voulus, car ce fut bien contre son gré que j'obtins de miss Hazel cette faveur.

— Qu'il en soit ce que vous dites, monsieur, je me plais à le croire ; mais cela, vous le comprendrez bien, ne saurait rien changer à ma résolution, ne saurait rien changer à ce qui est fait. Miss Hazel s'est placée sur un terrain trop glissant pour qu'il y ait sûreté à l'y laisser davantage. La démarche même que vous faites auprès de moi en ce moment, et qu'elle n'ignore pas sans doute, suffirait d'ailleurs pour me détourner de toute idée de clémence ; car un pardon donné à votre intercession ne ferait que vous livrer plus encore le cœur de cette jeune fille. Ainsi n'espérez rien ; il est des instans où toute indulgence serait coupable et pourrait devenir un encouragement. Allez, mon fils, relevez-vous, prenez courage ; et si vous perdez l'affection d'une jeune fille, il vous restera l'affection plus durable d'une mère, et celle-ci à toujours ne vous manquera pas.

Mme de N***, qui d'abord s'était montrée si insensible, avait peu à peu perdu de sa force au contact de la douce faiblesse de son fils. Godefroy n'avait pas été sans le voir, et pour porter un dernier coup à cette résistance ébranlée, il s'était approché de M. de N..., qui avait assisté silencieux à toute cette scène et dont le cœur y avait certainement pris beaucoup de part. — Mon père, lui dit-il en l'embrassant tendrement, mêlez, je vous en supplie, votre voix à la mienne, aidez-moi, de grâce, à fléchir la rigueur de ma mère ; ne souffrez pas, au nom du Ciel, qu'une fille honnête soit chassée honteusement de votre maison pour une faute qui ne vient que de moi et qui ne doit retomber que sur moi seul !... Enfin il vaudrait mieux, n'est-ce pas, mon père, plutôt que d'être injuste envers cette noble fille, que je partisse, moi..., si vraiment il y a quelque danger à ce que nous soyons tous deux ici.

Le bon vieillard, serrant Godefroy dans ses bras affectueusement et jetant sur Mme de N*** un regard qui voulait dire : allons, soyons encore indulgens une fois dans la vie, répondit : — Que voulez-vous, mon fils ; puis-je entreprendre sur les volontés de votre mère ?. . Je ne nie pas que vous n'ayez commis une faute ; mais je crois bien aussi qu'à votre place j'eusse fait de même ; et surtout que ma mère n'eût pas résisté comme la vôtre à ma franchise et à mes larmes.... A ces paroles Godefroy, se détachant des bras de son père, était venu de nouveau s'agenouiller devant Mme de N...—Vous l'entendez, ma mère, s'écriait-il ; vous ne me refuserez pas !... Grâce, au nom du ciel, grâce pour miss Hazel !...

La pauvre mère ne tenait plus dans son rôle de juge inflexible ; sa bouche allait sans doute s'ouvrir pour laisser tomber le pardon, quand le malheur voulut qu'Enguerrand, son fils aîné, le pervers auteur de tout ceci entrât ; et cette arrivée lui ayant donné le temps de se remettre, elle dit plusieurs fois, avec une force toute nouvelle :—Assez, monsieur, assez, je ne céderai pas.

La présence de son frère avait tout perdu. Godefroy le comprit, se releva, et s'éloigna en silence, le visage couvert de ses deux mains pour cacher les marques trop visibles de sa douleur.

V.

Miss Hazel, qu'il alla retrouver tout de suite, était un peu plus calme.

— J'ai prié, lui dit-elle, cela m'a soulagé... j'ai pensé à l'infortune d'Agar, cette pauvre femme chassée avec son enfant et mourante dans les solitudes du désert, et j'ai remercié Dieu de n'avoir pas porté sur moi une main plus pesante. Maintenant, j'aurai du courage, mon ami ; ne craignez rien, ne tremblez pas ainsi ; je sais mon sort, je le lis dans vos regards, je m'y attendais; tenez, voyez plutôt, tout est prêt; mes valises sont fermées, et j'ai déjà sur moi mon manteau de voyage !...

— Rien, rien, miss Hazel, répétait Godefroy dans une profonde affliction, je n'ai pu rien obtenir de ma mère !... et c'est moi, mon amie, qui suis la cause de votre perte !

— Perdus l'un pour l'autre peut-être !... mais je ne suis pas perdue, moi ! non, Godefroy, non !... Je vais retourner en Angleterre, dans ma belle patrie; et j'y trouverai sans doute à monter de nouveau l'escalier d'autrui... Dieu veuille toutefois que chez ses nouveaux maîtres la pauvre servante ait un sort plus heureux !...

— Votre résignation me déchire, dit Godefroy tout éploré ; mais tenez, miss, écoutez-moi : je sens bien maintenant, à tout ce qui se passe dans mon ame, que c'était plus que le lien de l'affection qui m'attachait à vous, que c'était de l'amour! un amour timide, mais grand et véritable... Eh bien ! à la femme qu'on aime, quand on a attiré sur elle le malheur, on lui doit réparation... et la seule qui soit en mon pouvoir, puisqu'il ne m'a pas été permis de partir à votre place, c'est de partager votre sort... c'est de vous suivre, miss... et je vous suivrai !..

— Me suivre, vous, Godefroy !.. y songez-vous, mon ami ?.. vous quitteriez ainsi votre mère !..

— Ah ! par pitié, miss Hazel, ne m'ôtez pas le peu de courage qui me reste ! .. non, plutôt, laissez-moi tout entier à mon dessein... Oui, c'est cela... vous prendrez la voiture pour Boulogne; vous vous ferez descendre en chemin à Beauvais, et dans trois jours, miss, trois jours au plus tard, je serai près de vous.

— Non, non, Godefroy, votre pensée est effrayante !... N'ajoutons pas à notre faute une faute plus grande encore !...

— Que mon ame périsse, miss Hazel, plutôt que de vivre éloigné de vous ! répondit Godefroy avec une résolution et une énergie dont quelques heures auparavant personne au monde ne l'eût soupçonné capable... Mais en ce moment entrait le vieux domestique : il venait offrir à la pauvre gouvernante ses derniers services, et lui dire que la voiture pour le départ l'attendait dans la cour...

Alors les deux enfans se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassèrent long-temps, tendrement, avec désespoir...

Michel s'était tourné vers la muraille, et pleurait abondamment comme eux... il avait mis sur leurs têtes tant d'attachement, le bon vieillard.

Puis enfin Godefroy s'arracha des bras de son amie, en lui disant tout bas : —Dans trois jours, à Beauvais, j'y serai...

— Je ne sais pourquoi, je n'en ai pas l'espérance, dit tristement la poétique miss Hazel; notre amour est trop pur, ami, pour qu'il demeure terrestre... Non, adieu, à là-haut...

Godefroy alors tout chancelant s'éloigna pour ne pas assister au départ... ce spectacle l'aurait trop affligé.

VI.

Dès qu'il fut séparé de son amie, le pauvre jeune homme tomba dans une grande faiblesse. Le courage factice qui l'avait soutenu, et qu'il devait à la présence de l'objet si touchant de ses amours et à la situation passionnée qui l'entraînait, se retira subitement de lui. Il était comme une plante d'un autre ciel, délicate et frileuse, qui vient de perdre son dernier rayon de soleil ; il lui semblait que son ame s'était exhalée. Abattu, ne sachant que faire de lui-même au milieu du vide qui l'entourait, il se jeta sur son lit, appelant l'oubli et le sommeil ; mais l'oubli refuse son onde bienfaisante à ceux qui souffrent, et le sommeil est le partage des heureux... l'oubli et le sommeil ne vinrent pas. Loin de là, les sentimens les plus divers l'assaillirent : crainte, espoir, remords, colère, amertume... Il avait beau les secouer une à une, ces pensées fatigantes plus nombreuses que les secondes qui s'écoulaient, se succédaient comme la vague à la vague, et s'attachaient à son esprit fugitif comme la poussière s'attache aux sandales du pèlerin. Une surtout revenait sans cesse plus acharnée, c'était l'idée de la détestable action de son frère... le traitement cruel que miss Hazel, que lui-même avaient si peu mérité !... et alors il se demandait si les méchans ne vivent pas sur l'impunité que les ames honnêtes leur laissent, et si la délation et la trahison de son frère n'auraient pas leur châtiment... Mais vite il disait à son cœur qui battait plus fort de se taire, et reculait devant tout projet de vengeance, comme un enfant recule à l'aspect d'un masque hideux.

La matinée tout entière, il la passa dans le découragement et la tristesse. Mais, dans l'après midi, Michel vint lui dire de la part de sa mère qu'il y aurait au dîner quelques gens du voisinage, et qu'elle espérait qu'il ne s'abstiendrait pas de paraître, comme il avait fait au déjeuner. Godefroy demanda au vieillard s'il avait quelques nouvelles de la pauvre renvoyée; mais Michel, avec regret, lui répondit que la voiture qui avait été la conduire, n'était pas encore de retour.

La bonne visite de Michel, longue et affectueuse, ayant rendu un peu de calme à Godefroy, il se mit alors à faire quelque choix dans ses papiers, dans ses livres... à réunir son argent et ses bijoux, afin de se trouver prêt quand viendrait l'heure de se rendre où son amour, où son devoir, du moins le pensait-il, l'appelait.

Au dîner, il y eut en effet quelques étrangers du voisinage. Godefroy se félicita de cette circonstance, qui lui permit de rester un peu à lui-même. Quoiqu'il évitât de trouver Enguerrand sous son regard, sa présence néanmoins le froissa, le gêna ; mais cette souffrance était si intérieure, que personne ne la soupçonna, pas même sa mère.

Après le dîner, on passa au salon suivant l'usage, et la conversation, qui à table avait été très animée, se poursuivit alors avec une nouvelle chaleur. Mais pas un mot ne fut prononcé sur miss Hazel, mais pas un mot pénible ne fut adressé à Godefroy. Jamais au contraire M. de N..., jamais sa mère ne lui avaient prodigué publiquement tant d'amour et de caresses. La bonté naturelle de Mme de N... avait déjà repris sa place, son rôle de juge était fini ; elle n'était plus que mère, et pauvre mère cherchant à se faire pardonner la rigueur d'une sentence.

A neuf heures tout le monde était parti, tous les causeurs avaient disparu comme leurs paroles, et à dix heures, après les tendres adieux du soir, Enguerrand et Godefroy, ayant pris chacun un flambeau, se retiraient de la chambre de leur mère.

Marchant silencieusement aux côtés l'un de l'autre, ils traversèrent plusieurs pièces ; mais comme ils entraient dans une galerie où se trouvaient quelques portraits de famille, quelques vieux instrumens de guerre, et çà et là des trophées de casques et d'armures, Godefroy dit à Enguerrand,

hélas! trop fâcheuses paroles : Savez-vous, monsieur, que vous êtes un homme bien méchant!...

— Et vous, monsieur, un jeune impertinent, riposta celui-ci après avoir fait attendre assez long-temps sa réponse.

— Quoi! monsieur, n'avez-vous donc pas l'ame déchirée, lui répliqua Godefroy avec feu, d'avoir ainsi par une basse vengeance perdu l'honneur d'une pauvre fille, sa carrière, son avenir, sa vie peut-être?... Ah! mon frère, il faut l'avouer, vous vous êtes préparé ici de bien grands remords!

— Elle n'a, l'hypocrite, que ce qu'elle a mérité, reprit Enguerrand, et vous-même, monsieur, n'êtes-vous pas honteux du rôle que vous m'avez laissé jouer, moi votre frère, moi votre aîné!... je ne suis pas méchant, et si vous étiez venu à moi d'abord, et m'eussiez dit avec franchise : « Tiens, mon frère, cette femme est aimée de moi secrètement; je t'en prie, ne nous trouble pas...» je sais trop ce qu'on se doit mutuellement... Mais bien loin de là, vous m'avez fait entendre que cette fille était à qui pourrait toucher son cœur, à qui pourrait la séduire. Et tandis que vous filiez l'amour avec elle, je faisais, moi, des tentatives ridicules, je vous servais de risée... Moi, servir de risée à mon jeune frère, cela est un peu dur, n'est-ce pas?

Godefroy avait supporté bien impatiemment ce langage insidieux, et quand il put placer une phrase à travers les gestes et les plaintes d'Enguerrand, il lui dit: Vos suppositions, monsieur, sont gratuites et blessantes. Je sais respecter chez autrui, comme chez moi-même, le sentiment de l'honneur. Je sais respecter la maison de mon père, et à moins que l'amour ne l'élève jusqu'à moi, jamais, monsieur, je ne descendrai jusqu'à une fille à gages, abusant du prestige de mon rang, de ma position meilleure, pour faire bon marché de sa faiblesse... Jamais, monsieur, jamais miss Hazel n'a été exposée à mes poursuites... jamais mis Hazel n'a eu à rougir pour moi!

— Miss Hazel n'a jamais été votre maîtresse!... et vous dites cela à moi!... Tiens, misérable, voilà pour en avoir menti!...

Enguerrand, qui s'était de plus en plus animé et troublé (il était si sujet à la colère), avait frappé son frère à la joue. Mais Godefroy, se redressant avec énergie et faisant le geste d'un homme que l'outrage réduit au desespoir, s'écria :

— Ah! c'en est trop!... tant pis, monsieur, tant pis, c'est vous qui l'aurez voulu!... Vengeance donc, vengeance!...

Et courant à la muraille, il en détacha une épée, et revint se jeter sur le fer qu'Enguerrand lui présentait; car celui-ci, avec promptitude, avait suivi son mouvement.

La faible lueur de deux bougies dispersait mal les ténèbres de cette salle immense; la main de Godefroy était faible et inhabile; son emportement d'ailleurs l'égarait; ses coups étaient fous et désespérés... Aussi Enguerrand, avec les avantages de sa taille, sa force, l'adresse qu'il avait acquise, n'eut-il pas de peine à se rendre maître du fer d'un champion si novice.

Chaque attaque était parée avec un aplomb et une élégance qui, dans une circonstance moins triste, eussent été chose ravissante à voir; mais à la fin, Godefroy, se perdant au milieu de ses propres dégagemens et de ses feintes, et se précipitant brusquement à fond, rencontra la pointe de son adversaire.

— Je suis touché, touché à mort!... fit courageusement le pauvre enfant. En effet, la lame avait pénétré dans la poitrine, un peu au dessous du cœur; puis, il ajouta d'une voix qui déjà s'éteignait :

— Emportez-moi, de grâce... Cachez-moi, mon frère... cela ferait trop de peine à notre mère!...

Mais Enguerrand, épouvanté d'un coup si funeste qu'il avait été si loin de prévoir, égaré, désespéré, s'était déjà enfui. Certes, tout mauvais homme qu'il était, il n'avait pu souhaiter à son frère un pareil malheur.

S'appuyant sur son épée, Godefroy fit encore quelques pas pour se traîner jusqu'à la muraille..., mais épuisé par ce dernier effort, il tomba, renversant dans sa chute une de ces armures qui étaient là debout, sans leurs chevaliers; qui étaient là, débris d'une loyauté antique, témoins passifs et muets d'un combat déplorable et inégal!

Le bruit de leurs voix, de leurs pas, de leur fer; la chute de Godefroy et de l'armure, avaient été entendus de M. et Mme de N***; ils accoururent dans un pressentiment effroyable, pénétrèrent dans la galerie, et là, à la clarté incertaine des flambeaux, ils aperçurent sur le plancher le corps de Godefroy étendu sans vie et baigné dans son sang.

A cette vue, le noble et malheureux vieillard se cacha le visage dans ses mains, sous ses longs cheveux blancs..., et la pauvre mère jeta un cri qui n'a pas cessé de retentir sous ces voûtes...

Comme l'infortuné Godefroy avait encore à la main son épée qu'il avait étreinte dans un dernier mouvement convulsif, on eut un instant la pensée que le pauvre enfant s'était donné la mort... Mais une autre épée, et celle-là avec sa lame ensanglantée, ayant été trouvée un peu plus loin, une pensée plus horrible vint encore succéder à cette première pensée..., pensée qui n'a pas de nom dans la bouche d'un père..., qui n'a de nom que dans le langage austère de la loi.

Ce triste événement eut lieu dans les premières années de ce siècle, quelque temps après le retour de l'émigration de la famille de N..., ainsi que nous l'avons déjà dit. Comme alors la noblesse vivait assez à l'écart, et que d'ailleurs il y avait un grand mouvement et une grande perturbation dans le pays et dans les familles, la disparition du jeune Godefroy, qui avait été enterré secrètement la nuit même de sa mort, fut d'abord à peine remarquée. Des parens, des amis intimes essayèrent bien quelques questions à cet égard, mais ils n'obtinrent que des réponses vagues et contradictoires. Et plus tard quand on eut vu que cette absence n'avait point de terme, attendu la grande consommation d'hommes qui s'était faite, on supposa facilement que le jeune N... avait trouvé la mort dans un complot, dans une mission secrète ou sur le champ de bataille. Mais rien de tout cela, comme nous venons de le voir, n'était juste, et sans l'indiscrétion tardive de quelques valets, ce sombre écheveau n'eût jamais été débrouillé.

Quant à miss Hazel, après avoir attendu vainement quinze jours à Beauvais, elle se dit, tant la pauvre Anglaise avait une foi grande dans l'amour de Godefroy:—Puisque mon ami ne vient pas, c'est que mon ami est mort... Et elle se tua afin de le rejoindre là-haut.

PÉTRUS BOREL. — (*L'Artiste.*)

ULRIC.

Le bal venait de finir dans un brillant hôtel du faubourg Saint-Honoré. Un jeune homme, qui avait été le dernier à quitter les salons, sortit de l'hôtel à pas lents et le front baissé; sa démarche et ses regards étaient empreints d'une profonde tristesse; on aurait aisément deviné en le voyant que la fête laissait dans son ame des souvenirs pleins d'amertume ou des regrets désolans. Il se dirigea vers les Champs-Élysées, et en passant devant les beaux jardins qui ornent un des côtés de cette promenade, il s'arrêta pour contempler avec une expression douloureuse la légère teinte de verdure que le printemps commençait à répandre sur les jeunes arbustes.

Le printemps est un ami dont on voit ordinairement le retour avec plaisir; chacun cède à sa douce et bénigne influence et l'accueille avec le sourire aux lèvres et au cœur. C'est la saison où l'on se sent vivre, où le malade ressuscite, où le vieillard rajeunit; c'est l'époque où les femmes sont plus belles, où les poètes sont le mieux inspirés.— Au milieu de ce bonheur et de ces suffrages unanimes, comment expliquer une si étrange exception, un mouvement de désespoir produit par le réjouissant aspect des feuilles naissantes?

Rien de plus simple, n'est-ce-pas? Notre jeune homme était triste au sortir du bal et plus triste encore en voyant s'épanouir la saison qui devait mettre un terme aux fêtes de l'hiver. C'est qu'il n'y avait pour lui de joie et de bonheur que dans ces fêtes... Bien plus, ces fêtes le faisaient vivre; car il gagnait sa vie à jouer du violon dans les bals; il n'avait pas d'autre fortune ni d'autre ressource au monde.

Voilà peut-être notre héros un peu dépoétisé par cette révélation. Comment! direz-vous, tant de tristesse et de douleur pour un simple intérêt d'argent? Un jeune homme, un artiste se laisser ainsi abattre par un revers auquel il devait s'attendre et se préparer! Certes la pauvreté a le droit de nous toucher; mais...

— Je ne la verrai donc plus! s'écria le jeune homme en levant au ciel ses grands yeux bleus mouillés de larmes.

La poésie ne pouvait manquer de revenir, car vous aviez raison, les misères du cœur produisent seules de profonds chagrins dans l'ame des jeunes gens, des artistes surtout, qui plus que tout autre sont indifférens aux rigueurs de la fortune et aux approches de la disette. Ulric (c'était le nom de notre jeune musicien) devait, sous ce rapport, satisfaire les exigences les plus romanesques. On aurait vainement cherché dans le royaume de la mélodie un esprit plus insouciant et un cœur plus tendre. Né en Allemagne, et resté orphelin dans son enfance, Ulric avait été élevé par les soins d'un vieux professeur de musique qui lui avait enseigné les premières notions de l'art et appris tout ce qu'il savait, c'est-à-dire peu de chose. Ce professeur était un brave homme, doué de vertus plus que de talent; il recueillit le pauvre enfant abandonné; il partagea généreusement avec lui le faible produit de son travail. Les élèves étant rares, ou plutôt manquant tout-à-fait, le maître se joignit à une troupe de chanteurs ambulans qui allaient de ville en ville jouer les chefs-d'œuvre du théâtre allemand. Ulric l'accompagna dans ces voyages, et l'aida aussitôt qu'il put se servir d'un violon et faire sa partie dans un orchestre. Quelques années s'écoulèrent ainsi, et Ulric avait atteint l'âge de dix-huit ans lorsqu'il perdit son bienfaiteur, qui mourut à Strasbourg, après une représentation du *Freyschutz*. Le jeune homme était assez fort pour voler de ses propres ailes; il savait d'ailleurs se contenter de peu, et l'avenir ne l'épouvantait pas. La troupe ambulante avait fait de mauvaises affaires, une réforme était indispensable dans les frais d'orchestre : Ulric reçut son congé, et il en profita pour se rendre à Paris, où il espérait trouver de l'occupation. Sa patience fut mise à une assez longue épreuve; mais enfin il sut gagner les bonnes grâces d'un *maestro* très renommé pour son talent à conduire la contredanse, la valse et le galop. Ce fut pour le jeune Allemand un second protecteur, moins dévoué, moins affectueux que le premier, mais qui par sa position pouvait lui procurer une existence plus confortable. Pendant deux hivers, Ulric gagna assez d'argent pour économiser de quoi vivre pendant la morte-saison; il n'en demandait pas davantage; son ambition était bornée, et il se trouvait heureux, après avoir vaillamment supporté les fatigues du carnaval et du carême, de pouvoir se reposer plusieurs mois dans une agréable paresse, à l'abri du besoin, tout entier à de douces rêveries, à de modestes et innocens plaisirs. Mais le troisième hiver apporta le trouble dans cette existence si calme et si heureuse.

La saison des bals venait de renaître; Ulric était sorti de son repos; le chef d'orchestre, toujours à la mode, l'avait rappelé dans les rangs et con-

duit à une fête brillante. Là, entre deux contredanses, je jeune musicien, promenant ses regards dans l'assemblée, rencontra une jeune personne merveilleusement belle, et il sentit dans son cœur une émotion inconnue. Dès ce moment, ses yeux ne quittèrent plus le charmant objet qui exerçait sur lui une sorte de fascination. Il suivait tous ses pas, il admirait sa grâce, il s'abandonnait sans réserve à un dangereux enivrement. Déjà il avait manqué plusieurs fois la mesure, et bientôt il perdit tout-à-fait la tête. Pâle, tremblant, et sentant que ses forces l'abandonnaient, il voulut se lever pour sortir, il fit quelques pas, et il tomba évanoui sur les marches de la tribune occupée par l'orchestre.

Le bruit de sa chute retentit dans le salon. Un tel événement devait produire quelque effet. La musique s'arrêta, la contredanse fut interrompue, et les danseurs s'empressèrent autour du jeune homme qui s'était blessé en tombant. On le plaça sur un fauteuil, et pour étancher le sang qui coulait de son front, on écarta les longues boucles de ses cheveux blonds. Les dames remarquèrent alors le visage d'Ulric qui était fort bien; les plus compatissantes offraient leur flacon pour lui faire reprendre ses sens, et leur mouchoir brodé pour bander la plaie.

Après avoir reçu les soins que réclamait son état, Ulric fut transporté chez lui dans la voiture de la maîtresse de la maison, qui envoya le lendemain savoir de ses nouvelles. Cette dame se nommait la baronne de Sérilly; elle était jeune, jolie et veuve. La jeune personne qui avait produit une si vive émotion sur le cœur d'Ulric était nièce de la baronne et se nommait Henriette.

La blessure du front fut vite cicatrisée; mais la blessure du cœur était de celles qui ne se ferment pas. Ulric n'eut plus d'autre pensée, d'autre sentiment; il vécut tout entier dans son amour. Le hasard fit qu'au premier bal où il alla en reprenant ses fonctions, il retrouva Mme de Sérilly et sa nièce. La baronne daigna lui adresser quelques mots; Henriette lui donnait le bras, et Ulric n'eut pas la force de répondre. La tante et la nièce allaient beaucoup dans le monde; Mme de Sérilly faisait danser chez elle tous les quinze jours, et le jeune musicien recommandé par la baronne avait souvent l'occasion de voir Henriette. Devenu plus maître de lui, il savait contenir la passion qui dévorait son ame, et Henriette rougit plus d'une fois en voyant le doux et brûlant regard d'Ulric fixé sur elle. Qu'espérait-il? rien sans doute. Il ne s'était pas encore demandé où pouvait le mener cette folle passion. Tout autre que l'amoureux musicien aurait gémi de l'humble condition qui élevait une insurmontable barrière entre lui et la nièce d'une baronne; mais Ulric pouvait-il maudire le métier qui lui donnait accès dans le monde où vivait Henriette? Il remercia au contraire la Providence, et il bénissait la mémoire du vieux Blümann qui lui avait appris à jouer du violon et à n'en pas trop bien jouer.

Ce doux rêve dura jusqu'au jour dont nous avons parlé au commencement de ce récit. Ulric avait encore vu au bal la baronne et Henriette, mais près le dernier galop, le chef d'orchestre lui avait dit :

— C'est probablement la dernière fête de la saison : voici le printemps; le beau monde part pour la campagne. Ainsi nos travaux sont finis; je ne vous convoquerai plus d'ici au mois de novembre.

Ces paroles étaient tombées comme du plomb dans le cœur d'Ulric. Plus de bals, plus d'Henriette! Les malédictions qu'il adressait au printemps n'étaient que trop légitimes. Il fallait donc attendre jusqu'à l'hiver prochain? Mais c'était impossible! Lui qui était si malheureux lorsqu'il passait huit jours sans la voir. Alors seulement, il fit un retour sur lui-même, et il se révolta contre la profession qui devait le séparer d'Henriette pendant les deux tiers d'une année; il comprit tout le malheur de sa médiocrité, de sa misère. — Qui suis-je pour l'aimer? se demanda-t-il.

L'amour est un maître qui a fait de grands artistes; Ulric eut un instant la noble ambition de devenir célèbre pour se rapprocher de celle qu'il aimait; malheureusement il reconnut bientôt l'insuffisance de ses moyens. La mémoire du pauvre Blümann en souffrit, et, dans son désespoir, l'ingrat élève brisa son violon.

Cet acte de destruction fut à peine consommé que le jeune musicien s'en repentit. Le pire de l'affaire était qu'il ne se trouvait plus assez riche pour acheter un autre instrument. L'hiver qui venait de s'écouler avait rapporté tout autant que les précédens; mais, absorbé par sa passion, Ulric ne songeait pas comme autrefois à économiser pour les jours de repos; il avait dépensé tout son argent à des nullités de parure et à courir les spectacles où il espérait rencontrer Henriette, lorsque le bal ne le réclamait pas.

— Comment faire maintenant pour vivre pendant ces longs mois que les heureux de ce monde appellent les belles saisons de l'année?

Tout était sombre dans l'avenir d'Ulric; la misère venait ajouter un nuage à ses noires pensées. Il demeura plusieurs jours enfermé chez lui, livré aux funestes conseils du désespoir. Un de ses camarades qui vint le voir voulut le distraire et le fit sortir.

— Vois donc, lui dit-il, comme le ciel est pur, l'air tiède et le feuillage épais; le printemps brille dans tout son éclat.

Ulric répondit par un profond soupir à ces mots prononcés dans une bonne intention. Les deux amis se dirigèrent vers le bois de Boulogne; une calèche passa près d'eux. Une dame se pencha sur la portière et salua Ulric de la main. C'était la baronne, à côté d'elle sa nièce, et devant Henriette un jeune homme qui lui parlait. Tout entière à la conversation qui paraissait lui plaire, Henriette n'aperçut pas Ulric.

Jusqu'alors la jalousie n'avait que vaguement effleuré l'ame du jeune musicien; ce dernier tourment devait combler la mesure de ses souffrances.

— Un mari qu'on lui destine, sans doute! dit-il, les dents serrées et le front inondé d'une sueur froide.

Dès ce moment, l'idée du suicide se dessina nettement dans son esprit. Rentré chez lui, il retomba dans ses sinistres méditations... Mais en portant machinalement ses regards vers la muraille, il vit, suspendu à la place où il mettait jadis le violon qu'il avait brisé, un autre violon en bon état : il se leva, croyant être le jouet d'une hallucination perfide, et son étonnement fut extrême en reconnaissant que le violon était très réel, et de plus que c'était un magnifique Stradivarius. Sur un papier attaché à l'archet il lut ces mots : « Pour M. Ulric. » On lui apprit que ce violon avait été apporté par un commissionnaire qui n'avait pas dit d'où il venait et qui n'avait rien voulu recevoir pour sa peine.

C'est étrange!... Quelqu'un s'intéresse donc à moi? pensa Ulric.

Il retourna le lendemain au bois de Boulogne, mais il ne rencontra pas la calèche. La même déception se renouvela trois fois. Ulric, après bien des hésitations, se rendit à l'hôtel de la baronne; on lui dit que Mme de Sérilly et sa nièce étaient parties pour la campagne. Il n'osa pas en demander davantage.

—Ne vaut-il pas mieux en finir tout de suite plutôt que de me laisser mourir de faim? se dit-il... Je n'ai plus rien, et ma dernière ressource sera de vendre ce violon qui me vient d'une main inconnue!

Un billet lui fut remis sur ces entrefaites. M. ***, notaire, invitait Ulric à se rendre chez lui pour une affaire importante.

Encore un mystère; mais celui-là devait être bientôt éclairci. Le notaire lui adressa de nombreuses questions sur son pays qu'il avait quitté depuis si long-temps, sur sa famille qu'il n'avait jamais connue, sur le vieux Blümann qui l'avait élevé.

—Ce Blümann en mourant vous a institué son légataire universel? dit le notaire après un minutieux interrogatoire.

— Oui, répondit Ulric, et la succession a été bientôt recueillie : dix écus, un violon, un vieil habit et quelques cahiers de musique.

— L'héritage vaut mieux que vous ne le pensez, monsieur. Blümann avait un parent qui mourut quelque temps avant lui et le porta sur son testament pour une somme de mille écus. Cet argent vous revient de droit, et le voici.

Ulric questionna à son tour et le notaire lui répondit qu'il ne savait pas autre chose, sinon qu'on lui avait fait passer les mille écus pour les remettre à l'héritier de Blümann.

Il y avait là matière à réfléchir. Ulric pensa que les mille écus pouvaient bien venir de la même source que le violon; mais le notaire était impénétrable.

— Attendons, dit-il, je saurai peut-être un jour le mot de cette énigme.

L'héritage était suffisant pour le faire vivre jusqu'au retour des bals, s'il parvenait à vaincre son désespoir amoureux. Mais ce n'était guère probable; le chagrin de la séparation et les tourmens de la jalousie le conduisaient rapidement au tombeau.

— Est-ce encore de la part du notaire? demanda-t-il en décachetant l'enveloppe d'une lettre qu'on lui remit trois semaines après cet événement.. trois semaines qui avaient été bien tristes et bien agitées!

— Non! reprit-il en lisant le billet : « M. de Mersannes prie M. Ulric » de se rendre chez lui, au château de Saint-Pons, près Montmorency. » C'est pour un bal qui aura lieu ce soir, et M. Ulric est invité à apporter » son violon. »

— Un bal!... je la reverrai peut-être!

C'était une faible espérance! Pourtant Ulric se sentit renaître à ce mot de bal. Il partit aussitôt, et il arriva vers quatre heures à Saint-Pons. La société était réunie sur la terrasse du château; la première personne que vit Ulric fut Mme de Sérilly.

— Je vous présente mon protégé, dit la baronne en prenant le bras du jeune musicien.

Une légère émotion colora le charmant visage d'Henriette, lorsqu'elle rencontra le regard d'Ulric qui brillait de tout le feu de la jalousie.... Le jeune homme de la calèche était auprès d'Henriette.

— J'ai à vous parler, dit la baronne en s'adressant au musicien.

— Je suis à vos ordres, madame, reprit-il en faisant un violent effort pour dissimuler son trouble.

— Venez de ce côté, dans cette allée, loin des importuns.

Mme de Sérilly entraîna son cavalier, et quand ils furent assez loin pour ne pas être entendus, elle continua :

— C'est moi qui vous ai fait venir ici, chez M. Mersannes, un vieil ami de ma famille.

— Madame, je suis flatté...

— Peut-être n'avez-vous pas remarqué l'intérêt que je vous porte, depuis le jour de cet accident... bien heureux, puisque votre blessure était légère et que je lui ai dû le bonheur de vous connaître... car, ce sera, je l'espère, un grand bonheur pour moi et pour vous aussi.

— Pardon, madame, je ne comprends pas... Mais pourriez-vous me dire quel est ce jeune homme que j'ai vu tout à l'heure donnant le bras à mademoiselle Henriette?

— Ce jeune homme!... M. Alfred de Néris, qui est ici pour un mariage prochain. Nous causerons de cela plus tard. Maintenant c'est de vous qu'il s'agit. Ne vous accommoderiez-vous pas d'un changement de fortune, Ulric? Que diriez-vous si vous trouviez ici une douce affection, un cœur tout à vous?

— Et ce cœur, quel est-il?

— Le mien.

— Grand dieu! que viens-je d'entendre!... ah! je comprends tout, maintenant!... cet intérêt!... ce violon!... cet héritage de Blümann!... malheureux que je suis! c'était vous!...

— Oui, mon ami, c'était moi. Mais pourquoi ce trouble?... J'en ai trop dit peut-être! soyez discret. Le mystère ne sera éclairci que dans quelques heures. J'attends... mais avec une impatience!... Tenez-vous prêt; je vous ferai prévenir quand il en sera temps. On vient; éloignez-vous.

La baronne quitta le bras d'Ulric, qui s'empressa de retourner au château et de faire ses préparatifs de départ.

— Un rendez-vous, disait-il... c'est elle qui m'aime!

— Ah! elle vous aime? vous me rendrez raison de cette prétention!

C'était M. de Néris qui avait suivi Ulric.

— Voilà donc le secret qu'on me cachait! reprit le jeune homme.... Quelles sont vos armes, monsieur?

Ulric pensa que M. de Néris se trompait; mais il était trop jaloux pour ne pas saisir cette occasion de se venger. Les conditions du duel furent réglées: M. de Néris se chargea d'avoir des témoins pour son adversaire et pour lui. La cloche du dîner ayant sonné sur ces entrefaites, il fut décidé que le combat aurait lieu après le dessert, afin de ne rien déranger aux habitudes de la maison.

Le repas fut très gai, et dès que le café eut été versé, M. de Néris, Ulric et leurs témoins se rendirent sur le terrain. Déjà les pistolets étaient chargés, lorsque Mme de Sérilly arriva, comme une Sabine dans le fameux combat des Romains et des Sabins. Elle tenait à la main une lettre ouverte; ses yeux étaient pleins de larmes, et elle se jeta dans les bras d'Ulric, en s'écriant:

— Mon frère!

L'explication fut prompte. Le père de Mme de Sérilly avait séjourné en Allemagne; en mourant, il avait révélé à sa fille l'existence d'un fils dont il avait perdu les traces et qui se nommait Ulric. Après bien des recherches vaines, le nom du musicien prononcé par ses camarades, lorsque Ulric se blessa, avait été un trait de lumière. De nouvelles recherches apportaient la preuve irrécusable de la qualité d'Ulric.

— M. de Néris, qui m'épouse et que j'ai voulu un peu tourmenter, ne sera plus jaloux; et toi, Ulric, tu m'aimeras comme une sœur, dit la baronne.

— Et comme une tante, répondit Ulric, en prenant la main d'Henriette qui avait suivi Mme de Sérilly.

EUGÈNE GUINOT. — (*Courrier.*)

Les Jarretières et les Caleçons chorégraphiques.

(1780 — 1842.)

La vérité du costume théâtral a fait de remarquables progrès depuis un siècle, grace à Lekain, à Talma, au bon sens et aux dessinateurs; elle a renoncé à ces perruques colossales, à ces pourpoints de velours (doublés de même) dont elle ornait, ou plutôt dont elle écrasait les héros dramatiques.

On sait que les tailleurs chargés d'habiller les grands hommes de tous les temps et de tous les pays n'avaient guère qu'un *patron* et bien souvent qu'une mesure pour chaque *emploi;* il est vrai que l'étoffe, la couleur et les dimensions de la perruque variaient selon la position sociale et les passions des individus.

A présent, notre vérité dramatique est irréprochable ou peut s'en faut; car, non seulement cette *vérité* de costume n'est pas arrivée au point où nous la voyons, sans faire, pendant sa route progressive, de fréquens retours de jeunesse vers le passé; mais encore, aujourd'hui, elle se déguise quelque peu, se fait mensonge par la tête ou par les pieds.

Ainsi, après la réforme, elle s'est permis d'habiller Médée-*Raucourt* (en 1780) d'une robe à paniers en satin cramoisi, et de la coiffer d'un obélisque poudré couronné d'un panache de plumes: il faut ajouter toutefois que la vérité en question avait fait broder, sur la robe de Médée, des dragons, des lézards, et les douze signes du zodiaque; le tout à raison de son état de sorcière.

Nous voyons plus tard (en pleine réforme cependant) qu'en scène avec son gendre, Cinna-*Talma*, Auguste-*Vanhove* dissimulait, sous la pourpre impériale, son ancienne culotte courte tragique, par cette raison que la vérité du costume de l'époque n'avait pas une seule poche où un empereur romain pût loger sa tabatière, tout cela à la barbe de Lekain et de Talma.

Enfin, cette vérité si désirable dans tous les temps, jusqu'au nôtre compris, a toujours plus ou moins sacrifié à la mode du jour; et, malgré les lois rigoureuses que lui imposent la raison et l'Académie des sciences, l'opéra, la tragédie et le drame historique, même ou deguenillé, ont encore tous, aujourd'hui, un petit bout de mode actuelle qui perce la vérité coutumière par sa tunique grecque, par son pourpoint moyen-âge. Le spectateur, vêtu lui-même de cette contrebande dramatique, ne s'en aperçoit pas, et vante intrépidement le présent aux dépens du passé, en présence de sylphides gonflées de crinoline-Oudinot, et de princesses tragiques de Rome ou de Troie en robes de Palmire. Quant aux barbes, le théâtre autrefois en faisait collection pour tous les rôles qui en nécessitaient; les favoris, les barbes vénérables, les moustaches belliqueuses tombaient avec le rideau. A présent, le costumier devra se pourvoir de visages *imberbes* pour en *grimer* les bergers galans de l'opéra, les jeunes premiers en tous genres de la comédie, et les têtes poudrées de la cour des rois Louis XV et Louis XVI.

Il est vrai que ces petites anomalies se corrigent journellement. En 1177, malgré Lekain, on était plus tenace; voyons-en la preuve dans l'inoffensif *Journal de Paris* du 3 janvier de ladite année: il en fut supprimé par la censure; il est vrai qu'il s'agissait de l'Opéra. Nous copions:

LETTRE A MM. LES AUTEURS DU *Journal de Paris.*

Messieurs,

Hier, l'Académie royale de musique donna la première représentation de la reprise d'*Orphée*, tragédie lyrique de M. le chevalier Gluk, paroles de M. Moline.

On a remarqué avec peine que les danseurs du ballet final avaient repris l'ancien costume: des tonnelets, des masques et des perruques noires. Le sieur Gardel, danseur de la Comédie-Française, a débuté dans ce ballet. Permettez-moi, à cette occasion, de vous prier d'insérer dans votre journal les réflexions suivantes. Le public, assemblé aux représentations de l'Opéra, se plaint avec justice qu'il soit permis aux chanteurs et aux danseurs, en habit de ville ou en costume de théâtre, de s'avancer hors des coulisses de manière à troubler l'attention du spectateur, et le priver entièrement, par le contresens qui provient de cette bigarrure, de l'intérêt que doit produire l'illusion théâtrale. On a vu des danseurs et des actrices porter l'inconvenance jusqu'à se montrer hors des coulisses, les uns en *camisoles blanches*, avec une *culotte d'argent* et le bandeau de l'Amour sur le front, et les autres en peignoirs.

J'ai vu, dans l'une des plus belles scènes d'*Alceste*, une dame adossée contre une coulisse, ayant sur les épaules un mantelet de couleur, les deux mains dans un manchon, jouir tranquillement du spectacle et faire croire qu'elle était en scène avec l'épouse du roi Admète.

J'ai vu, dans les *Champs-Elysées d'Orphée*, un beau petit-maître en bas rouges, *habit zébré* et *perruque serpentée*, s'avancer pour juger des graces des bienheureux, tous en habits bleus et en cheveux à la conseillère.

J'ai vu deux danseurs choisir le fond du théâtre pour répéter des pas derrière une décoration à jour, tandis que la scène était occupée par deux personnages tragiques.

J'ai encore vu une belle dame de la cour d'Alceste, tout éplorée, le mouchoir à la main, venir conter ses peines aux habitans d'une des petites loges qui bordent les côtés du théâtre. Enfin, on n'en finirait pas, si l'on voulait rapporter tous les contresens qui entrent dans les représentations de l'Opéra.

Cependant, vers 1780, une circonstance vint témoigner du bon goût et des progrès de l'Opéra, qui, cependant, en cette occasion, se permit de corriger cette vérité de costume devenue si respectable; mais, *dans l'espèce*, l'Opéra avait raison, on va voir.

Un auteur fort connu pour son génie décolleté et son amour pour le costume contemporain (il assurait que les bonnes mœurs tenaient aux talons élevés de la chaussure des dames) avait fait un opéra-ballet: *le jugement de Pâris*, et, à l'imitation de Beaumarchais, il en avait décrit et *prescrit* les costumes et la mise en scène; l'Opéra devait suivre son programme ou ne pas jouer la pièce; l'Opéra la refusa. Avait-il raison? on va en juger; les *pièces à conviction* sont imprimées, et mêmes gravées; nous copions un passage des premières:

ACTE 3, SCÈNE II.

— Junon dans un char, traîné par des paons, descend le théâtre.

— Pallas, le casque en tête, et coiffée seulement de *deux boucles*, tient dans la main gauche une égide, où est la tête de Méduse (la seule tête de la pièce dont les cheveux-serpens ne soient ni crêpés, ni poudrés), et de la main droite une pique. Ces deux déesses auront un fourreau de taffetas cerise, qui doit autant que possible dessiner leurs contours (des déesses), par-dessus leur juge de gaze; chaussure à talons hauts; bas de soie couleur de chair.

Vénus monte *de dessous le théâtre* dans une conque marine, en avant de laquelle deux colombes se becquettent. Elle est coquettement demi-voilée, et mise *avec goût*, suivant le costume grec, c'est-à-dire comme les filles de Sparte, dont l'habit s'entr'ouvrait; sa coiffure et sa chaussure seront *à la française;* la première se composera d'une simple guirlande, sur un crêpé à petits crochets; un bouquet de roses sur le sommet du chignon

Pour chaussure: souliers à talons moins élevés que ceux des autres déesses (pourquoi ça?): bas roses, et jarretières..... elles devinrent la pomme de la pièce. Le directeur voulait un cothurne; l'auteur tenait à ses jarretières; le *Jugement de Pâris* était *retenu*. On cherche des raisons pour et contre dans la mise en scène de l'auteur; la voici:

— Vénus commence une danse tendre, puis s'arrête devant Pâris, laisse tomber négligemment son *voile*, le relève précipitamment d'un côté, mais laisse tomber l'autre. Les trois Graces accourent avec une jeune fille couverte entièrement d'une étoffe cerise, qui est la Pudeur, et se placent entre Pâris et Vénus.

Ce petit tableau donnait gain de cause au cothurne; car ce voile n'était que la ceinture de M. Dumoustier, et les jarretières devenaient impossibles. Le directeur en fit la remarque; l'auteur y répondit: que son dénoûment était là, puisque Pâris, déjà enivré des robes de taffetas cerise de Junon et de Pallas, voulait quelque chose de plus pour laisser tomber le prix; que les jarretières étaient cette chose, et qu'il exigeait (oserons-nous l'écrire? mais le dessin est déposé) qu'elles fussent attachées... galamment! La pièce fut refusée. On en fit plus tard un ballet sans jarre-

tières. Quelle distance entre ce siècle et le nôtre ! En vérité, il faut en convenir, entre un corps de ballet si transparent, et les nôtres, voilés des *maillots* vert grenouille de Naples, ou des caleçons-sultane, garnis, par le bas, de dentelles, il y a toute l'épaisseur de nos vertus actuelles : c'est clair. E. L.

(*Gazette des Théâtres.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

Le roi vient, sur la proposition de M. le maréchal ministre de la guerre, d'arrêter la composition du camp de Châlons, qui sera rassemblé, au mois de septembre, sous la dénomination de *Corps d'opérations sur la Marne.*

— La section de musique de l'Institut, composée de MM. Berton, Auber, Halévy, Carafa (M. Spontini est à Berlin), a décidé dans la séance de samedi dernier, qu'il n'y avait pas lieu au remplacement de Cherubini, et toutes les sections réunies ont confirmé cette décision. En conséquence, conformément aux statuts de l'Academie, l'élection est renvoyée à six mois.

— L'Académie des sciences morales et politiques a procédé avant-hier à l'élection d'un membre, en remplacement de M. Jouffroy.

La section de philosophie avait présenté les candidats dans l'ordre suivant : 1° M. de Rémusat; 2° MM. Peisse et Ravaisson *exæquo*: 3° M. de Cardillac; 4° M. Lelut.

Le nombre des votans était de 24; au premier tour de scrutin, M. de Rémusat a obtenu 17 voix, et M. Lelut 6.

— Un projet de monument à la mémoire du maréchal Moncey, qui semble réunir toutes les conditions de style, d'architecture, d'utilité et de convenance, vient d'être présenté à l'approbation de la section des Beaux-Arts, de M. le ministre des travaux publics et du conseil municipal, par un jeune architecte, M. Pigeori. Ce projet, qui exigera tout au plus une centaine de mille francs de dépenses, consiste à isoler l'édifice actuel de la barrière des constructions qui l'obstruent, à établir de chaque côté des grilles de sortie débouchant en face de la rue de Clichy et de la rue d'Amsterdam, que l'on ouvrirait immédiatement, sur une place circulaire et longue, entourée de colonnes rostrales, et au centre de laquelle serait placée la statue du duc de Conegliano, presque au même endroit où le vieux maréchal s'illustra, en 1815, à la défense de Paris.

— L'ouverture de l'exposition des produits des manufactures royales de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais, aura lieu au palais du Louvre, le jeudi 5 mai. Cette exposition sera publique ce jour et les jours suivans, de onze heures à quatre heures, excepté les samedis.

— La place de l'Archevêché s'embellit chaque jour; entourée d'une belle grille, comme le jardin des Tuilerie, et plantée ensuite de jeunes arbres qui dessinent plusieurs allées, elle va encore offrir, pour délassement des promeneurs, des rangs de banquettes tout le long des arbres. Au milieu de cette place, d'où s'offre un si beau point de vue sur la Seine, depuis le pont de l'Hôtel-Dieu jusqu'au pont d'Austerlitz, est ménagé un carré entouré d'un grillage. Là vont être prochainement commencés des travaux pour la construction d'une fontaine d'un style analogue à l'église métropolitaine.

—Depuis un mois, le *Salon littéraire* et les autres journaux et ouvrages périodiques sortant de nos presses, sont imprimés en très beaux caractères fondus à Clermont-Ferrand, par MM. Colson et compagnie.

Avant d'adopter les caractères de composition nouvelle, appelée *alliage-Colson* nous leur avons fait subir de longues et dures épreuves, et c'est pour nous un devoir de déclarer qu'ils nous ont donné une complète satisfaction. Nous les trouvons remarquables par leur précision, la netteté de l'œil et surtout par leur durée incomparable. A l'œuvre, ils sont plus légers et d'une distribution très facile.

Nous ajoutons que le reste de nos rapports avec MM. Colson et compagnie nous sont infiniment agréables, et que nous n'avons qu'à nous féliciter de nos relations avec cette fonderie.

— M. Thomassin, capitaine d'artillerie, est auteur d'une découverte qui nous semble mériter un sérieux examen. Il a inventé une pierre artificielle presque égale à la dureté du granit, propre à établir des pavages durables, et, suivant les termes du rapport de M. Husson, ingénieur en chef du département du Bas-Rhin, pouvant remplacer avec avantage et une grande économie les rails destinés à l'usage des locomotives. M. Thomassin a demandé au gouvernement qu'une commission d'hommes spéciaux soit chargée d'étudier sa découverte. (*Temps.*)

— M. le lieutenant-général Heymès, aide-de-camp du roi, dont la plupart des journaux avaient prématurément annoncé la mort, a succombé vendredi à la douloureuse maladie qui le retenait depuis quelque temps à Auteuil.

— On assure, dit un journal de Bordeaux, que par une clause de son testament, M. Aguado a légué à l'église de Notre-Dame-de-Lorette, sa paroisse à Paris, le magnifique marbre chef-d'œuvre de Canova, représentant Madeleine repentante, qu'il avait acheté, il y a trois ans, de la succession du marquis de Sommariva. M. Aguado a laissé, en outre, d'assez fortes sommes aux pauvres de la capitale.

—Nous extrayons les passage suivant du feuilleton de la *Quotidienne*, intitulé *Causeries parisiennes :*

« Tout le monde connaît M. Aguado comme l'un des plus riches capitalistes de France ; mais peu de gens le connaissent comme l'un des plus ardens protecteurs des arts de notre époque. M. Aguado réunissait les manières gracieuses des grands seigneurs à la générosité des financiers d'autrefois ; il ne reculait devant aucun genre de sacrifice, quand un intérêt d'art en dépendait. Il acheta le magnifique château de Petit-Bourg pour le soustraire au morcellement et au marteau de la bande noire, et il lui aurait rendu l'éclat qu'il avait sous le duc d'Antin, si le tracé du chemin de fer de Corbeil ne fût pas venu en déshonorer le parc. M. Aguado, autant par amour pour la gloire de son pays que pour donner à la France l'honneur d'une des plus belles galeries de l'Europe, sacrifia deux millions, à disputer aux amateurs anglais les chefs-d'œuvre de l'école espagnole, et il a encouragé de son crédit et soutenu de sa bourse l'entreprise de la description de sa galerie, dont les gravures sont fort supérieures à celles du Musée de Versailles. Après l'incendie du théâtre Favart, Paris était menacé de perdre le Théâtre-Italien. M. Aguado en prit l'entreprise à son compte, et chargea M. Viardot de la direction ; à la fin de la saison, il distribua les bénéfices en riches cadeaux à tous les artistes. Depuis dix ans, M. Aguado commanditait l'Opéra avec un désintéressement que MM. Véron, Duponchel et Léon Pillet pourraient attester. Dernièrement, il accepta le titre honorifique de président de l'Athénée de Paris, et il inaugura par sa présence un des plus beaux concerts qui aient été donnés depuis longtemps, et dont il fit les honneurs avec une grande somptuosité; si M. Aguado eût vécu, il aurait rendu à cet établissement son ancienne splendeur. Ceux qui connaissent l'hôtel d'Ogny, aujourd'hui l'hôtel de Las Marismas, savent tout ce que cet hôtel renferme d'ameublemens précieux, d'objets d'art et de curiosité, et de richesses en tableaux, en statues, en bronzes et en meubles de toutes les époques et de tous les goûts ; on y voit un boudoir tout en acier poli, cheminée, pendules, candelabres, lustres, guéridons, tables, fauteuils et canapés ; l'entretien seul de ce singulier mobilier lui coûtait cent louis par an. L'hôtel d'Ogny peut rivaliser, pour les richesses qu'il renferme, avec les plus beaux palazzines de l'Italie. Ce que nous disons de M. Aguado après sa mort, nous ne l'aurions pas dit de son vivant, car il est toujours d'assez mauvais goût de faire l'éloge des grands de ce monde, et surtout des gens riches; aussi ces louanges posthumes viennent à l'appui de ce mot spirituellement philosophique du bailli de Suffren : *Dieu nous garde du jour des éloges.* »

— Les restes du maréchal Clauzel ont été transférés à Mirepoix, dans la maison où sont morts les père et mère du maréchal Clauzel. L'un des aides-de-camp du maréchal a prononcé sur sa tombe un discours qui a excité les plus vives émotions.

— Le *Patriote des Vosges* annonce que la fabrique de porcelaine de Plombières vient d'être la proie des flammes. Cet établissement, dont l'origine ne remonterait pas au-delà de deux années, et qui appartenait par indivis à une société, représentait une valeur très considérable. La cause de cet incendie n'est point connue.

— On écrit de Berlin, 21 avril :

« La reine Victoria vient d'envoyer, par l'intermédiaire de notre consul à Londres, le conseiller Hebeler, à notre roi et à notre reine, les présens suivans : 1° un berceau en or avec une nourrice tenant dans ses bras un enfant ressemblant au prince de Galles, auquel elle donne le sein ; 2° un pistolet avec une mécanique par laquelle, en lâchant la détente, sortent des instrumens pour la toilette ; 3° une tabatière en or mosaïque, sur laquelle on voit des souvenirs allégoriques concernant le baptême du prince de Galles; 4° quatre boîtes contenant du tabac à priser ; 5° douze paires de couteaux et fourchettes en or, avec lames damassées et manches en pierres précieuses bleues, et dont les boutons forment des couronnes en brillans ; 6° un vase de pierre contenant des fruits des Indes très rares; 7° deux gigots de mouton remarquables par leur grandeur. — Le roi de Hanovre vient de recevoir avant son départ, de notre monarque, deux vases en porcelaine avec peintures de toute beauté. »

(*Nouvelle Gazette de Wurzbourg.*)

— Le *Journal du royaume des Deux-Siciles*, du 16 avril, annonce que trois violentes secousses de tremblement de terre ont épouvanté, dans la nuit du 1er avril, les habitans de la ville de Cotrone, dans la Calabre ultérieure. L'effroi a été tel que la ville a été abandonnée, les habitans ayant cherché un asile dans les lieux découverts. Le 24 du mois précédent, une légère secousse avait déjà averti les habitans de cette ville, ainsi que ceux des communes voisines de Castro et de Papanice.

— On lit dans le *Journal du Loiret* (Orléans), du 27 avril :

« La voiture à six roues dont l'expérience a été faite récemment est arrivée hier au soir à Orléans. Elle était partie du bureau des messageries Laffite et Caillard à dix heures et demie du matin, et est arrivée ici à neuf heures et demie du matin, ce qui, en défalquant le temps perdu à Longjumeau et à Etampes, constate l'emploi de dix heures de marche. Elle portait 18 personnes et 1,150 kilogrammes de bagages.

» Cette voiture est repartie ce matin à dix heures pour Paris. »

— Le tunnel construit à Londres sous la Tamise est terminé. La dépense totale s'est montée à 445,370 livres sterling (11,131,750 fr). Et dans le cours de dix-sept à dix-huit ans qu'ont duré les travaux, on n'a eu à déplorer que la perte de cinq travailleurs.

Paris, imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 15 Mai 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 20.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : A Paris, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. Et en Province, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. (AFFRANCHIR.) Les Abonnemens partent des 1er et 16 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons, EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES, TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES — Un an.... 38 f. Six mois.. 20 Trois mois 11. 2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES. — Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6. Etranger 4 fr. en sus par an. Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

LE VOILE DE LA VEUVE.

I.

Il y a, entre le Châtelet et Montereau, le long de la grande route qui mène en Bourgogne, un village assez important qu'on appelle Valence. Fontainebleau n'est qu'à trois lieues par delà les grands bois qui entourent ce petit pays comme un nid d'oiseau; il y a de longues prairies qui serpentent entre ces bois et le village, et, pour arriver à Valence quand on vient de Paris, il faut descendre long-temps par la grande chaussée royale, toute bordée de hauts peupliers qui frémissent continuellement avec une religieuse monotonie.

Rien n'est meilleur à habiter que cette solitude, traversée par un chemin qui va d'une grande ville à l'autre. Car, en même temps qu'on est tranquille et qu'on respire l'air tout embaumé des bois, on voit, à chaque instant, passer les calèches de voyage et de lourdes diligences, dont le roulement, mêlé aux grelots des chevaux, retentit d'abord dans l'écho sonore des peupliers, et puis fait trembler vos croisées en courant sur le pavé du bourg et finit par s'éteindre dans la forêt de Montereau.

Vers la fin de l'été de 1808, sur les huit heures du matin, il y avait un jeune piéton qui descendait, à l'ombre, le long de ces beaux peupliers dont j'ai parlé. Ce jeune homme, nommé Hubert, était orphelin; mais il n'y avait pas long-temps, car il était encore en deuil et portait un crêpe à son chapeau.

Le terme de son voyage était une maisonnette blanche, située à l'autre extrémité du village, au bord de la forêt de Montereau, et où demeurait, avec Germaine sa fille, le père Vincent, honnête vigneron de Valence.

Le père Vincent était le parrain d'Hubert. La mère de celui-ci, celle dont il portait le deuil, était de Montereau. Elle avait épousé un capitaine qui était mort à la guerre; et, soit par un effet de son chagrin, soit à cause de la douceur naturelle aux femmes, soit par faiblesse maternelle et dans l'espoir de conserver l'enfant qui lui restait, elle l'avait élevé dans la haine des batailles et dans la crainte des coups de canon.

Hubert savait peindre, chanter et faire des vers; il était philosophe et mathématicien, spirituel et religieux; mais il avait dans le cœur trop de bonne volonté pour le genre humain, qui n'en mérite guère, et il se sentait de l'indulgence et de la pitié pour toute espèce de créature. Il venait tous les ans, aux vendanges, voir le père Vincent; et tous les ans il trouvait Germaine un peu plus jolie; et à la fin, il ne le disait à personne, mais c'était Germaine qu'il venait voir. Germaine était une charmante fille de dix-huit ans. On l'avait fait élever dans une pension de Montereau, et elle s'habillait comme les jeunes ouvrières de la ville, avec des robes blanches et des tabliers de soie noire, et elle se coiffait avec de petits bonnets de tulle dont les pattes ruchées venaient se joindre sous son menton par derrière les boucles blondes de ses cheveux, ce qui était cause que dans le village on la trouvait fière et coquette.

Or, cette fois, Hubert venait bien avant les vendanges, puisqu'on n'était guère qu'au milieu du mois d'août. Il y avait donc quelque chose d'extraordinaire, et le père Vincent était loin de s'attendre à sa visite.

En même temps que le jeune homme marchait le long des peupliers, n'ayant plus guère qu'un quart d'heure de chemin pour arriver au logis de son parrain, celui-ci était à table dans sa maisonnette et faisait son déjeuner d'un bon quartier de chevreuil froid, qu'il arrosait du vin de sa vigne. C'était un gros homme, au visage plein, coloré, rude et candide. A côté de lui, assis à la même table, mais sans partager son repas, était un jeune homme à l'air dégagé, qui portait une culotte collante de daim jaune, des bottes fortes, armées de grands éperons, une blouse bleue toute neuve, les cheveux tressés par derrière et poudrés, un chapeau couvert d'une coiffe cirée, et à ce chapeau une touffe de rubans tricolores.

Germaine n'était pas là.

— Je te dis, Nicole, que ça ne se peut pas, disait à ce jeune homme le père Vincent en posant sur la table le verre qu'il venait de vider. J'aime mieux te parler franchement.

— J'aime mieux cela aussi, mon oncle, reprenait l'autre avec une figure qui exprimait la contrariété. — Moi, je suis venu tout rondement vous demander la chose, au lieu de vous envoyer mon père, comme ça se pratique ordinairement. Ça nous paraissait si simple à tous les deux...

— Si simple, si simple!...

— Mais dame! mon père est votre frère; c'est le plus fort maître de poste du pays, à vingt lieues à la ronde, et en réunissant vos deux *avoir*...

— Je comprends bien que Turgon, ton père et mon frère aîné, lorgne une affaire comme ça, d'autant plus que j'ai fait prospérer la part d'héritage qu'il aurait bien voulu me rogner, et qu'il vient de perdre vingt chevaux dans la réquisition de l'année dernière; mais toi, mon garçon, je ne comprends pas que tu ne voies qu'une affaire là dedans.

— Mais, mon oncle, j'aime bien ma cousine.

— Ce n'est pas vrai; tu la rendrais malheureuse. Je n'ai pas de confiance dans ton caractère. Je te connais, vois-tu! et tant que je vivrai, Germaine ne sera pas ta femme.

— Vous êtes dur, père Vincent.

— Je suis juste et j'aime mon enfant. D'ailleurs, est-ce que tu n'as pas tiré à la conscription hier? est-ce que tu ne pars pas demain? Comment peux-tu venir demander une fille, avec des rubans de conscrit sur la tête?

— On a bien vite obtenu quinze jours ou trois semaines pour se marier.

— Oui, et puis un mois après, la mariée est veuve...

— Oh! n'ayez pas peur, je ne me laisserai pas tuer comme ça.

— Parbleu! je le sais bien. Tu n'es pas un gaillard à risquer ta peau, même en Espagne, où vous allez.

— Il ne faut pas dire ça, mon oncle; ce n'est pas un crâne postillon comme moi, connu sur toute la route..

— Oui, oui, tu fais le brave sur le dos d'un cheval; mais nous te verrons à pied, l'arme au bras, devant une batterie...

— Le sénat vient de décréter quatre-vingt mille hommes pour tomber sur l'Espagne; mais si tous les conscrits étaient des Nicole, on pourrait en compter deux cent mille...

— Il ne manque plus que de te vanter!

— Ecoutez, mon oncle, vous ne voulez pas? voilà tout. Il faudrait peut-être encore savoir si Germaine est de votre avis; mais enfin...

— Germaine ne t'aime pas, si tu veux que je te le dise; et voilà le fin mot.

— C'est bien dit: voilà le fin mot; je sais bien qui elle me préfère, et celui-là...

— Eh bien, qui est-ce, celui-là?

— Parbleu! c'est votre filleul, ce grand nigaud d'Hubert, un monsieur,

un enjoleur, un rien du tout, qu'on coucherait par terre d'un coup de poing!...

— Et qu'est-ce que tu ferais si je le préférais aussi, moi?

— Il me verrait entre deux yeux! j'nai jamais pu le sentir!

— Tais-toi toujours. Voici Germaine...

La fille du vigneron entra, et la conversation s'arrêta tout court. Le vigneron avala un immense verre de vin pour se donner une contenance. Nicole mit son coude sur la table et se mordit le poing sans regarder Germaine; celle-ci fit une petite moue de mauvaise humeur en jetant un coup d'œil d'impatience sur le postillon, qu'elle espérait peut-être ne plus trouver là.

Tous trois gardaient un silence pénible, et Germaine commençait à desservir son père lorsqu'on frappa à la porte.

Ce fut Germaine qui courut ouvrir. Hubert entra.

Nicole bondit sur sa chaise et pâlit; le père Vincent ouvrit de grands yeux étonnés, tandis que Germaine laissait échapper un cri involontaire de surprise et de joie.

— Bonjour, mon parrain; bonjour, Germaine, dit Hubert tristement, sans voir Nicole, qui avait reculé sa chaise dans le fond de la salle.

— Bonjour, bonjour, répondit le vigneron, tandis que Germaine, toute rouge et tout émue, avançait bien vite une chaise et disposait un couvert. Allons, campe-toi là d'abord, et mange un morceau; tu nous conteras tes chagrins après déjeuner, car, à ce que je vois, il y a du nouveau.

— Merci, père Vincent, j'ai déjeuné au Châtelet. Et cependant Hubert, ayant déposé quelque part le havresac qui chargeait ses épaules, s'était assis près de la table.

Nicole ne disait rien.

— Tu n'as pas faim? c'est possible, mais tu n'es pas muet; bois un coup et parle. Qu'est-ce qu'il y a?

— Ce qu'il y a, répliqua subitement Hubert, avec vivacité, le voici!

Et tirant de sa poche des rubans pareils à ceux du postillon, il les jeta par terre et les foula aux pieds.

— Comment, tu es conscrit et tu ne veux pas partir?...

— Je suis conscrit et je ne veux pas partir! répondit le jeune homme en s'accoudant sur la table et appuyant son menton sur son poing fermé.

Nicole ne bougea pas, mais la joie se peignit sur son visage.

— Mais, reprit le vigneron, je croyais que tu étais exempt comme fils unique de veuve?

— Ah! voilà, répliqua Hubert avec amertume, c'est qu'à présent je suis orphelin...

— Ah! mon Dieu! ta mère?...

— Elle n'y est plus... depuis quinze jours...

— Pauvre garçon! dit le vigneron, en repoussant son assiette, tandis que Germaine, oubliant sa timidité, prenait en pleurant la main d'Hubert dans les siennes.

Hubert reprit avec courage:

— Elle a pensé à vous... Elle y a bien pensé, la pauvre femme, au moment de s'endormir avec le bon Dieu, car...

Et ici Hubert regarda Germaine et serra doucement les deux mains de la jeune fille.

— Car elle devait venir avec moi aux vendanges de cette année; et comme je n'aurais pas été soldat, nous vous aurions demandé, mon parrain, de me donner Germaine pour femme...

A ces mots, la fille du vigneron tressaillit et laissa tomber en rougissant la main du voyageur, qui ajouta d'un air sombre:

— Mais cela ne se peut plus!

— Si fait, parbleu! interrompit avec cordialité le père Vincent. Allons, garçon, il s'agit seulement de ne pas s'écouter. Sois homme! surmonte ton chagrin: il faut servir le pays, enfant! Va-t'en, conduis-toi en brave, donne-nous de tes nouvelles, et quand tu auras fait ton temps, je te promets, foi de Vincent! Germaine sera ta femme!

— Bien! dit Nicole entre ses dents.

Hubert secoua la tête et répéta:

— Cela ne se peut plus!

— Pourquoi? tu n'as que vingt-deux ans: ce n'est pas l'âge d'un mari. Un mari doit avoir de la barbe au menton et du plomb dans la tête... Crois-tu que je t'aurais donné la petite comme cela tout de suite? Du tout! il aurait fallu la gagner et l'attendre.

On était en famille, on ne pensait plus qu'il y avait là un tiers.

— Oui, interrompit Germaine, en hésitant, mais...

— Mais quoi? petite futée!

— Mais, pas si long-temps! dit la jeune fille toute honteuse.

— Voyez-vous ça? Eh bien! passe encore! Qu'il s'en aille pour deux ou trois ans! qu'il demande un congé au bout de ce temps-là, et qu'il vienne nous voir; on causera. D'ailleurs, avec son éducation, il avancera vite. Mais, qu'il parte! car enfin, mon filleul ne voudrait pas être un.... réfractaire!

Hubert, qui avait écouté tout cela sans dire un mot et sans quitter son attitude morne et abattue, leva la tête et répondit d'une voix tremblante:

— Je le suis déjà!

— Réfractaire! s'écria le père Vincent en frappant du poing sur la table.

— Réfractaire, répondit plus fermement Hubert en se levant.

Puis il alla reprendre son havresac, le replaça sur ses épaules, et, le bâton à la main, tout prêt à se remettre en route, il parla ainsi au père Vincent et à Germaine:

— Ecoutez. Il n'y avait pas trois heures que ma mère avait fermé les yeux, et elle avait encore le drap sur la figure et le crucifix sur la poitrine. Ils sont venus me chercher pour m'enrôler. On n'avait pas perdu de temps. Le pays, qu'il faut servir, selon vous, mon parrain, le pays pourrait bien attendre qu'on eût enterré sa mère, pour vous envoyer tuer des hommes. C'est égal! j'ai obéi; je ne pouvais croire que moi, pauvre enfant, accablé de chagrin, je n'obtiendrais pas un peu de répit pour pleurer, et un peu de temps pour reposer ma tête brisée par les veilles, mon cœur déchiré par la douleur. Car enfin ceux qui sont joyeux mais qui ont un doigt de travers ou trois dents de moins sont réformés; ceux qui sont tristes, ceux qui ont l'ame malade, pourraient bien avoir besoin de quelque délai pour prier et pleurer. Non, père Vincent.

C'était le lendemain qu'il fallait partir, avant l'heure de l'enterrement. Je ne trouvai personne à qui demander vingt-quatre heures de grace, si ce n'est un vieux sergent-major de ceux qu'on appelle grognards. Celui-là me répondit sans me regarder et presque sans m'écouter qu'on n'attrapait pas facilement une vieille moustache comme lui, et me tourna le dos. Que vous dirai-je! il a fallu me cacher pour suivre le corbillard. Les camarades sont partis sans moi; je suis réfractaire!

— Tu te trompes, garçon, interrompit le père Vincent un peu radouci. On aura égard à tout cela; ne te brouille pas avec moi, Hubert. Rejoins ton corps, tu en seras quitte pour deux ou trois jours de salle de police.

— C'est possible, car je ne me suis pas sauvé, Dieu merci! Je suis venu jusqu'ici ma feuille de route à la main, et l'on ne m'a rien dit; mais c'était seulement pour venir jusqu'ici et pour vous dire ce que je vous répète encore: Je suis réfractaire parce que je veux l'être!

— Mais sais-tu qu'on te poursuivra, qu'on te fera marcher à coups de plat de sabre, attaché à la queue d'un cheval et traîné par des gendarmes de brigade en brigade.

— On me tuera plutôt, père Vincent! oh! voyez-vous, je n'ai pas pleuré en vous parlant, mais j'ai plus de chagrin au fond du cœur que l'empereur n'a de puissance dans la main pour me faire obéir. Je n'oublierai jamais la cruelle insulte qu'on m'a faite; je ne serai pas puni pour avoir voulu enterrer ma mère: c'est à elle que j'obéirai, ce sont ses conseils que je suivrai, ses paroles que je conserverai. Elle m'a dit bien des fois: « Hubert, ton père a été tué à l'armée, tu as vu ce que j'ai souffert, je ne mourrai que de cette pensée-là; eh bien, si la vue d'une épaulette te tente après ma mort, si tu te bats, Hubert souviens-toi bien que pour chacun des coups que tu porteras il y aura quelqu'un, une mère, une sœur, une fille, une femme, peut-être toutes ensemble, qui pleureront à cause de toi toutes les larmes de leurs yeux, qui s'habilleront de noir à cause de toi, qui seront pâles et tristes toute la vie à cause de toi! » Et moi, je ne veux pas faire de veuves ni d'orphelins, je ne veux pas me battre! Je veux bien qu'on me tue, mais je ne veux pas tuer les autres... Adieu, père Vincent. J'étais venu seulement pour vous dire adieu, et à vous aussi, Germaine... Ah! vous avez quelqu'un?... C'est Nicole?

Hubert, en se retournant, avait enfin aperçu le postillon, et celui-ci s'était levé.

— Mais oui, c'est moi, monsieur Hubert! répliqua l'autre jeune homme avec une affectation très marquée et en laissant percer dans son accent toutes les mauvaises passions qu'il avait dû contenir pendant la scène précédente.

— J'en suis bien aise, monsieur Turgon, répondit froidement l'orphelin, et, à ce que je vois, vous êtes conscrit comme moi?

— Oui, oui, je suis conscrit...; mais pas tout à fait comme vous, car je pars, moi!

— Chacun a son idée, répondit négligemment Hubert en se détournant et en parlant bas à Germaine, qui, toute craintive, s'était rapprochée de lui.

Le père Vincent avait reculé sa chaise et observait sévèrement le postillon.

— Comme vous dites, chacun a son idée, reprit Nicole, possédé de l'envie de se venger par quelque bonne injure avant de sortir,—et la mienne, à moi Nicole, c'est que refuser le service aujourd'hui, quand l'empereur a besoin de tous les braves, quand il s'agit de mettre la main sur l'étranger une bonne fois, refuser de partir c'est la chose d'un...

— D'un quoi, maître Nicole?... dit tout de suite Hubert sans élever la voix, mais avec un ton de supériorité tellement menaçante que le postillon ne put jamais trouver le mot.

— Bien! répliqua-t-il avec rage et en serrant les dents. Puis il sortit sans avoir salué personne.

— Hubert, dit tout à coup le vigneron en se levant, nous t'aimons tous ici, et tu nous aimes, n'est-ce pas?

Hubert dit, en prenant la main de Germaine:

— Maintenant que ma mère n'y est plus, je n'aime que vous.

— Hubert, tu ne veux pas te battre et tu ne veux pas être puni pour avoir enterré ta mère; voilà tout.

— C'est vrai, voilà tout.

— Eh bien! je vas arranger la chose avec l'empereur, moi Le diable m'emporte si je n'arrange pas la chose. Il est ici, à Fontainebleau, il va à Bayonne et ne part que demain. Restez là, mes enfans, et soyez sages.. — Ohé, Pierrot! cria le bonhomme à la porte qui ouvrait sur le jardin. Allons, selle-moi la petite, et vivement!

— Oui, monsieur Vincent! répondit une voix en dehors.

Et, revenant aux deux amans, le vigneron, dit à Hubert :

— Sans en avoir l'air, tu as mis sous les pieds le gaillard de tout à l'heure. Méfie-toi de lui. Ne reste pas ici. Germaine, conduis-le dans la vigne et enferme-le dans le pavillon.

— Mais, mon père, Nicole connaît tout cela... Les gendarmes y seront bientôt...

— Eh bien! alors...

— Maître, la petite est prête, cria dans la rue la voix de Pierrot.

— Arrangez-vous. Adieu.

Et, après avoir embrassé sa fille, serré la main à Hubert, le vigneron grimpa gaillardement sur sa jument, partit en galopant à travers bois, et courut en ligne droite du côté de Fontainebleau.

— Fermons la porte solidement, et courons d'abord au pavillon, dit Germaine à Hubert.

— C'est cela.

Mais ils n'y étaient pas arrivés, et ils atteignaient à peine le milieu de la vigne, qui était très vaste, que déjà des coups violens ébranlaient la porte de la maison donnant sur la route. Ils les entendirent, malgré la distance, et se baissèrent entre les ceps. Et en regardant du côté de la maisonnette, ils virent bientôt les gendarmes qui tournaient par le jardin en escaladant les barrières.

Alors Germaine dit :

— Venez dans la forêt!

Et, se glissant à travers les vignes qui touchaient au bois, ils s'enfoncèrent promptement dans les arbres.

— Venez, venez, disait Germaine, en tenant Hubert par la main. Oh! si vous saviez! c'est une persécution! Ce vilain Nicole! Depuis votre dernier voyage, il nous obsède, mon père et moi; et nous disions : Il va partir, Hubert est exempt, nous serons tranquilles, nous serons...

— Heureux! interrompit Hubert. Vous avez dit cela, n'est-ce pas, Germaine?

— Et quand nous l'aurions dit, répliquait la fille du vigneron en hésitant et en tremblant, vous n'en seriez guère plus avancé. Car enfin, voyons, tout ce que l'empereur peut faire, c'est de vous épargner une punition; mais il faudra toujours partir...

— Avant de partir, Germaine, on peut recevoir des sermens qui donnent du courage et du bonheur... Et puis, je vous confierais mes projets; si vous m'aimiez bien, si vous me le disiez...

Et le regard du jeune homme troublait la jeune fille.

— Hubert, interrompit-elle, ne parlons pas de cela. Ah! mon Dieu, je me suis trompée de sentier.

En effet, dans le désordre de ses esprits, augmenté encore par la vivacité de la marche et par l'émotion que lui causaient, dans cette solitude, les paroles de son fiancé, Germaine avait pris une route pour une autre. Ah! mon Dieu! mon Dieu! répétait-elle, nous sommes tout à fait perdus.

Et Germaine eût volontiers pleuré de désespoir. Hubert l'arrêta en lui prenant les deux mains :

— Eh qu'importe! lui dit-il. Ne sommes-nous pas bien ici?... Voyez, nous sommes tout à fait ensevelis dans le fourré. Un lièvre ne choisirait pas mieux : c'est bien assez pour un réfractaire!

— Oh! taisez-vous donc!... pas ce mot-là! si quelqu'un vous entendait!

— Enfant! et qui voulez-vous donc qui m'entende ici?

Hubert se trompait, car on l'avait entendu; et celui dont le bruit de sa voix venait de fixer l'attention avait prêté l'oreille précisément à ce mot de réfractaire.

Tout près de cet endroit où il croyait ne pouvoir être ni vu ni entendu, parce qu'il ne voyait pas, il y avait une de ces longues avenues, droites et voûtées comme des nefs de cathédrale, percées autrefois pour les chasses royales, et faisant partie de ce qu'on appelle en terme de vénerie les *lignes* de la forêt. Dans cette avenue, depuis une demi-heure, se promenaient, la tête baissée, les mains derrière le dos, deux hommes parlant à voix basse. C'étaient des militaires : ils étaient en uniforme, et leurs épaulettes d'or à graine d'épinard indiquaient un grade élevé. L'un était grand et l'autre petit.

Le grand avait un frac bleu brodé de fleurs d'or au collet et aux basques, une culotte blanche, de grandes bottes à l'écuyère, une étoile d'or sur ses grosses épaulettes, et il tenait à la main un chapeau galonné d'or. Un large ruban rouge était passé en sautoir sur sa poitrine chamarrée de décorations. Le petit avait un habit vert, une culotte de casimir blanc, des bas de soie blancs, une étoile d'or et un cordon rouge aussi passé en dessous de l'habit et débordant avec une sorte de coquetterie entre son gilet blanc et ses revers blancs. Sa tête était nue, ses cheveux courts, son front haut et pâle. — C'était l'empereur Napoléon.

Au bout de l'avenue on voyait la berline impériale stationnant dans un carrefour de la forêt et les cavaliers de l'escorte. Sans doute il y avait une chasse ce jour-là, et l'empereur l'avait suivie jusqu'à cet endroit reculé pour causer plus librement de ses plans de campagne avec un de ses grands officiers.

C'était lui, lui l'empereur, qui avait entendu le mot de *réfractaire*, lui qui s'était arrêté, lui qui prêtait l'oreille.

Et Germaine disait à Hubert : — Mon pauvre père! croyez-vous qu'il réussisse?...

Hubert secoua la tête en souriant. — D'abord, répondit-il à Germaine, il n'est guère possible qu'il trouve et qu'il puisse aborder l'empereur; ensuite l'empereur a trop de grandes choses dans la tête pour s'occuper d'une si mince affaire et pour y rien comprendre. Enfin il n'entend pas raillerie sur ce sujet-là.

— Mais alors, reprit la jeune fille tout alarmée, que ferez-vous donc?

— Ce que je ferai? je m'en irai à pied, la nuit, de forêt en forêt, de montagne en montagne, jusqu'au pays où l'on ne se bat pas...

— Hélas! vous irez bien loin, interrompit la jeune fille.

— Oui! bien loin!... Mais qu'importe? Ces tueries humaines m'épouvantent! Jamais je ne frapperai du tranchant d'un sabre sur le corps de mon semblable pour en voir couler du sang. Je n'estime, je ne comprends, je n'admire et je n'aime que la paix! Je veux la paix, et je saurai bien la trouver.

— Et moi? dit Germaine.

— Vous! Oh! n'ayez pas peur. Tout cela ne durera pas long-temps. Je reviendrai de mon exil plus tôt que vous ne pensez.

— Et si mon père parvient jusqu'à l'empereur, et si l'on vous pardonne, sans vous dispenser du service?...

— Eh bien, Germaine, je partirai; mais je n'irai pas jusqu'au champ de bataille. Je déserterai en chemin.

— Tant d'opiniâtreté!... Au moins, Hubert, vous n'êtes pas capable... d'avoir peur?

Peur? Oh non, Germaine! Bien qu'élevé par une femme, je suis fils d'un militaire, et mon père est mort en face de l'ennemi! Peur! je ne crains pas même l'empereur Napoléon!

— Oh! s'il était là! disait encore Germaine d'un air d'incrédulité.

— S'il était là, je me tairais peut-être, mais je ne plierais pas.

En disant cela, Hubert faisait machinalement quelques pas dans le sentier, Germaine marchant triste et rêveuse à côté de lui; et après un léger détour tous deux furent bien surpris de se trouver dans une avenue au bout de laquelle ils apercevaient la vigne même du père Vincent.

Ne doutant pas que cette vigne ne fût visitée en ce moment par ceux qui les poursuivaient, ils se retournent et se voient tout à coup en présence des deux hommes dont j'ai parlé. Germaine se sentit frissonner et elle chancela sur ses jambes. Quant à Hubert, il pâlit, mais resta calme et se découvrit devant le souverain, qu'il était impossible de ne pas reconnaître.

— Ah! ah! dit la voix sonore du capitaine qui haranguait des armées, vous voilà donc, monsieur le réfractaire?

Et Napoléon avait déjà examiné le jeune homme d'un de ces regards rapides et profonds qui n'appartenaient qu'à lui.

— Pourquoi n'avez-vous pas rejoint?

— Parce que ma mère vient de mourir, répondit Hubert avec une respectueuse et touchante simplicité.

— C'est bien. Vous ne serez pas puni. Mais dans quinze jours vous partirez.

— Oui, sire.

— Vous partirez, et vous vous battrez, monsieur.

— Je partirai, répondit froidement le jeune homme; mais je ne me battrai pas.

La première réplique du maître à qui l'on résistait fut un regard qui eût fait pâlir des escadrons ennemis.

— Savez-vous, monsieur le philantrope, dit-il d'une voix pleine et tonnante, que je pourrais vous envoyer faire l'*avocat* à Brest ou à Rochefort?

— Faites-moi fusiller si vous le voulez, répondit presque avec dédain l'audacieux martyr de la paix.

L'empereur fit un geste terrible. Germaine tomba sur ses genoux, en levant vers lui ses mains tremblantes; mais l'empereur ne la regarda pas, et il dit sur-le-champ d'une voix brève :

— Ce ne sera pas long! Maréchal, les carabines de l'escorte sont-elles chargées?

— Toujours, sire.

— Eh bien, monsieur, dit l'empereur à Hubert en lui montrant le carrefour qui terminait l'avenue; allez là-bas, vous y trouverez ce que vous demandez.

Hubert ne s'émut ni ne sourcilla; il détacha seulement ce que j'ai appelé le crêpe de son chapeau, et se tournant vers Germaine, qui était toujours à genoux, près de lui, sans voix, pâle, semblable à une statue de glace, il déploya la dentelle noire et la lui jeta sur la tête en disant :

— Adieu, Germaine. C'était le voile de deuil de ma mère, que ce soit le vôtre. Conservez bien le voile de la veuve.

L'empereur avait tourné le dos et fait quelques pas avec son grand officier. Il se retourna et dit à Hubert :

— Etes-vous prêt, monsieur?

— Je suis prêt, sire.

— Allez.

Hubert marcha d'un pas ferme; mais comme il passait devant l'empereur, celui-ci lui dit brusquement :

— Halte!... Savez-vous dessiner?

— Oui, sire, balbutia le jeune homme, stupéfait d'une pareille question.

— C'est bien. La mort, à ce qu'il paraît, serait pour vous une punition trop douce. Vous suivrez l'état-major de M. le maréchal que voici. Il part cette nuit. Vous serez dessinateur. Douze cents francs d'appointemens, grade de sous-lieutenant. Et souvenez-vous bien, monsieur, surtout et avant tout, que je vous DÉFENDS de jamais vous battre.

L'empereur et le grand-officier s'éloignèrent sur ces derniers mots, lai

sant Hubert immobile à la même place, et tellement perdu dans le chaos de ses impressions, qu'il ne pensait plus même à Germaine.

Ce fut elle qui, après avoir arraché de sa tête le voile de deuil, vint se jeter dans ses bras en lui disant :

— Hubert, que j'ai eu peur! Mais que je vous aime! et que j'aime l'empereur aussi!... Et maintenant, ce voile?... continua-t-elle avec hésitation.

— Ce voile? oh! gardez-le toujours! Il ne faut pas qu'il flotte au vent d'aucune bataille et qu'il soit taché de sang. Que ce soit mon gage, Germaine; je jure par lui de revenir fidèle à mes principes, fidèle à vous!

— Vous êtes incorrigible, dit-elle en souriant.

— Vous voulez dire incorruptible, répliqua-t-il de même.

— Moi, je me battrais maintenant!

— C'est que vous êtes une femme.

Ils reprirent doucement le chemin de la maisonnette. Le lendemain Hubert occupait le poste qui lui était assigné auprès du maréchal.

MAURICE SAINT-AGUET. — (*Siècle.*)

(La fin au prochain numéro.)

Les Bonnes de Madame Bouracand.

ESQUISSE DE MOEURS.

Domestica facta !

Voulez-vous ne pas vieillir? ne changez ni de logement ni de domestique.

Cet axiome vous semblera peut-être manquer de justesse, et vous me direz : Le temps va toujours son train, soit que j'habite au Marais ou à la Chaussée-d'Antin, soit que je me fasse servir par une Picarde ou une Normande.

Je vous répondrai que ne pas vieillir, c'est vieillir sans s'en apercevoir. Vous me répliquerez peut-être encore que les autres s'en apercevront pour vous. — Qu'est-ce que cela vous fait? vous vous moquez bien des autres!

M. Bouracand était un petit homme de cinquante ans à peu près; il avait vendu des tableaux dans sa première jeunesse, et avait conservé, dans son âge mûr, un goût très prononcé pour les arts. M. Bouracand n'avait jamais été beau; il avait les yeux petits, le nez très long, la bouche très grande, et un menton qui n'avait jamais pu entrer dans aucune cravate. Il n'était pas bien fait; il cognait ses genoux en marchant, et ne possédait pas même l'apparence d'un mollet; cependant il était adoré de son épouse, qui ne trouvait rien au monde de plus beau que son mari.

Puisque l'amour nous aveugle, il n'est pas étonnant que l'on trouve beaux les gens que l'on aime. Mme Bouracand était prodigieusement aveuglée, et sa passion allait jusqu'à la jalousie, et sa jalousie ridicule rendait souvent son mari malheureux. C'est quelquefois une grande calamité que d'être adoré de sa femme.

Mme Bouracand était une grande femme qui avait été fort bien, qui aurait pu être coquette, avoir des amans, tromper son mari... Cela s'est vu! Elle préféra adorer son mari, qui était ford laid, et avait peu d'esprit. Il y a des gens beaux et spirituels à qui ces choses-là n'arriveront jamais.

De l'union des deux époux étaient nées deux filles qui heureusement n'étaient pas tout le portrait de leur père : ce qui vous prouve encore que l'on peut être très fidèle à son mari et lui donner des enfans qui ressemblent quelquefois à des voisins ou à des amis intimes. La nature est essentiellement bizarre dans ses caprices.

Les petites Bouracand se nommaient, l'une Adèle, l'autre Eugénie. Elles étaient absolument comme toutes les petites filles de leur âge, apprenaient peu, jouaient beaucoup, et n'avaient aucune vocation prononcée pour un talent quelconque : ce qui rassurait beaucoup leurs parens qui avaient entendu dire que les prodiges ne vivent pas long-temps.

La famille Bouracand habitait un joli logement situé sur un quai. Le ci-devant marchand de tableaux tenait à ses habitudes; à défaut d'esprit, il avait du bon sens, ce qui vaut mieux quelquefois; il trouvait aussi, lui, que rien ne vieillit comme les dates, comme les changemens de lieux, d'entourages. Il tenait à son logement, qui était gai, et à une bonne qui depuis douze ans était à son service, et il se flattait de garder toujours son logement et sa bonne, et de continuer la douce vie qu'il menait sans rien changer à ses habitudes.

Mais vous savez que les plus petites causes amènent parfois les plus grands événemens.

Un jour, M. Bouracand était resté fort long-temps à sa fenêtre à voir couler l'eau. C'est un plaisir bien innocent et qui n'est pas dépourvu de poésie.

M. Bouracand n'y mettait point de prétentions; il ne faisait point de vers sur cette eau qui a inspiré tant de poètes; mais il gagna un rhume de cerveau.

Il y a mille remèdes pour les rhumes de cerveau, et M. Bouracand avait entendu dire que le meilleur est de se frotter le nez avec du suif.

Or, Mme Bouracand était couchée depuis long-temps, lorsqu'elle crut entendre la voix de son mari du côté de la cuisine; elle y courut, et vit M. Bouracand dans un négligé de nuit, se faisant frotter le nez avec une chandelle par sa bonne.

Une femme jalouse voit du mal dans les actions les plus innocentes; l'épouse du marchand de tableaux devint pourpre, et s'écria en jetant sur sa bonne des regards furibonds :

— Que faites-vous ici, monsieur?

— Vous le voyez bien, je me fais mettre du suif sur le nez par Dorothée.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur?

— Cela signifie que je suis enrhumé du cerveau, et qu'on m'a assuré que cela me guérirait.

— Et vous ne pouviez pas vous en mettre vous-même?

— Je n'aime pas à toucher à la chandelle.

— Hou!... monsieur!...

Et Mme Bouracand poussa son mari devant elle; puis, arrivée dans sa chambre, lui dit :

— Monsieur, vous êtes un monstre horrible!

— Pourquoi donc? parce que j'ai du suif sur le nez?

— Oh! ce sont des subterfuges, cela! Et si vous croyez que je donne là-dedans!

— Dans quoi?

— Oui, votre rhume est un prétexte. Vous étiez dans la cuisine avec Mlle Dorothée..... Oh! il y a long-temps que je me doutais de quelque chose! Je vous ai déjà vu lui lancer des regards!

— Des regards! à qui?

— Vous me comprenez fort bien. Vous avez des intrigues avec la bonne.

— J'ai des intrigues avec la bonne... moi? Ha ça, ma chère amie, est-ce que tu rêves encore?

— Non, je ne rêve pas! Je ne m'étonne plus si vous la traitez avec tant de douceur... Vous ne la grondez jamais!

— Tu grondes assez pour nous deux.

— On dirait que vous avez peur de lui parler... A table, vous n'osez pas lui demander une assiette.

— Ah! par exemple, ma femme!...

— Non, vous ne l'osez pas! Mais je ne souffrirai pas chez moi de telles abominations. Je chasserai Mlle Dorothée.

— C'est-à-dire que tu renverras une fille qui nous sert bien depuis dix ans, une fille à laquelle nous sommes habitués.

— Oui, oui, je crois que vous y êtes trop habitué, en effet.

— Madame Bouracand, vous êtes une folle; si vous renvoyez cette bonne, vous ferez une sottise. Elle a ses défauts, mais elles en ont toutes; quand les qualités font la balance, on doit encore se trouver heureux de son lot. Vous ne renverrez pas Dorothée, parce que je ne le veux pas, que nous la regretterions bientôt, et que je déteste les nouveaux visages.

M. Bouracand avait quelquefois du caractère; quand il criait, il criait très fort; quand il s'emportait, il n'était pas doux. Madame ne répondit rien, et le lendemain ne parla plus de renvoyer la bonne; mais elle avait mis dans sa tête de ne pas céder, et savait bien qu'elle trouverait le moyen d'en venir à ses fins.

Au bout de quelques jours, le déjeuner ou le dîner n'était pas prêt à l'heure habituelle; puis les meubles étaient mal époussetés; tout allait de travers dans la maison, et depuis le matin jusqu'au soir on n'entendait que Mme Bouracand se plaindre de sa bonne.

Un jour, madame montrait un meuble à son mari en lui disant : — Voyez-vous..., c'est couvert de poussière, mais vous voulez garder votre bonne. M. Bouracand s'approchait du meuble, regardait et ne voyait rien, et ne répondait pas.

Un autre jour, sa femme lui fourrait une cuiller d'argent sous le nez, en lui disant : — Sentez cela, monsieur.

M. Bouracand flairait la cuiller, qui ne sentait rien; mais madame s'écriait : — Nous avons mangé hier du poisson, et cela sent encore le poisson aujourd'hui... C'est gentil!

M. Bouracand se disait en lui-même : Il me semble cependant qu'on ne mange pas du poisson à la cuiller!

Mais il se taisait pour ne point se disputer.

Bientôt sa femme lui apporta chaque jour une casserole à examiner, en lui disant : — Voyez, monsieur, on n'a aucun soin de notre batterie de cuisine..., on ne récure jamais! on nous empoisonnera un de ces jours; mais vous voulez garder votre bonne!

Comme tout cela ne réussissait pas encore, un matin Mme Bouracand se présenta devant son mari, pâle, échevelée, la figure presque renversée, et elle se laissa tomber sur une chaise en s'écriant :

— Monsieur, elle sortira d'ici, ou je m'en irai, moi : choisissez!

— Qu'est-ce qu'il y a donc encore de nouveau, ma femme?

— Ce qu'il y a!... cette fille m'a insultée... Oui, monsieur, insultée... Elle m'a dit, quelle horreur! elle m'a dit... qu'elle me valait bien!

— Oh!... diable!... ça me semble étonnant... Mais vous l'avez donc poussée à cela?... vous la traitez comme un nègre depuis quelque temps. Après tout, madame, les domestiques ne sont pas des esclaves; ces gens-là sont déjà assez malheureux de servir sans que l'on ajoute encore à leur misère en les humiliant du matin jusqu'au soir. Les domestiques ont toujours été polis avec moi; il est vrai que je le suis aussi avec eux.

Mais tous les raisonnemens d'un homme ne peuvent rien contre l'entêtement d'une femme. M. Bouracand voulait avoir la paix dans son ménage, il laissa renvoyer Dorothée.

— Mme Bouracand redevint douce, aimable, charmante, et au bout de deux jours elle dit à son mari :

— Nous aurons demain une bonne... Ah! vous verrez monsieur, vous

verrez comme nous serons bien servis! D'abord, la probité et la sagesse même... C'est une Picarde.... très propre, très vive, causantbien...; et quant à la cuisine, remplie de dispositions.

— Tant mieux, madame, je désire que nous puissions la garder.

La nouvelle bonne arriva; elle se nommait Catherine. M. Bouracand se contenta de jeter un regard à la dérobée sur la nouvelle venue, et avant d'émettre son opinion sur cette domestique, il lui semblait nécessaire de la connaître pendant au moins six semaines.

Mme Bouracand, qui jugeait les personnes au premier coup d'œil et prétendait ne jamais se tromper, était le premier jour dans le ravissement de sa nouvelle bonne, et ne tarissait pas en éloges sur Catherine.

Le second jour, le ravissement était moins vif.

Le troisième, Mme Bouracand, qui ne se souciait pas de faire toujours sa cuisine elle-même, laissa faire le dîner à sa nouvelle domestique.

La bonne remplie de dispositions pour la cuisine servit un potage dans lequel il n'y avait pas moyen d'enfoncer la cuiller, des côtelettes réduites en charbon, un poulet desséché et une salade qui croquait sous la dent.

M. Bouracand faisait la grimace, mais ne disait rien. Les deux petites filles ne cessaient de s'écrier : Ah! comme cela sent le brûlé!... Ah! que c'est mauvais du sable dans la laitue!

Madame Bouracand affectait de parler politique, pour que son mari fît moins attention au dîner.

Au bout de huit jours, il fut avéré que la Picarde, remplie de dispositions pour la cuisine, n'était pas en état de faire durcir des œufs : on lui donna son congé.

Trois jours après, Mme Bouracand entra d'un air radieux dans le cabinet de son mari, et lui dit :

— Nous aurons une bonne demain : pour celle-là, je suis bien sûre qu'elle te conviendra.

— Il me semble que ce n'est pas à moi qu'il faut qu'elle convienne, et que cela ne sert pas à grand'chose...

— Si, si, tu seras content... Oh! c'est une fille qui fait parfaitement la cuisine d'abord.... Elle sait faire mille petites friandises.... les omelettes soufflées... Tu aimes les omelettes soufflées?...

— Oh! par hasard... quelquefois...

— Tu les aimes beaucoup; nous en mangerons souvent.... C'est une Flamande que nous allons avoir, une bonne grosse fille, figure réjouie, vive, alerte.... la probité et la sagesse même.... D'ailleurs, mon épicière m'en répond... Je suis persuadée que nous la garderons, celle-là.

— Ainsi soit-il!

Le lendemain, M. Bouracand voit arriver chez lui une grande et grosse fille, dont la figure annonçait la santé et la gaîté. Mlle Désirée, c'était le nom de la nouvelle bonne, était d'une vivacité qui charmait sa maîtresse; en un tour de main elle avait fait sa besogne.

Mme Bouracand accourut dans le cabinet de son mari, toute transportée de joie, lui dire :

— Voyez-vous, monsieur, ce que c'est d'avoir une bonne vive? Le ménage est fait à onze heures et demie, tandis qu'avec votre Dorothée, quelquefois les chambres n'étaient pas balayées à une heure.... A dîner, nous aurons une omelette soufflée; Désirée nous en fera une.

En ce moment, une des petites filles vient dire à sa mère :

— Maman, la nouvelle bonne vient de casser le grand saladier de porcelaine...

Mme Bouracand aurait voulu que sa fille se fût mordu la langue plutôt que de lui dire cela devant son mari. Elle se mit à chanter, poussa l'enfant hors de la chambre et s'éloigna elle-même en s'écriant :

— Je me fais une fête de manger de l'omelette soufflée!...

L'heure du dîner arriva. La famille du ci-devant marchand de tableaux se mit à table. Tout était bon. Mme Bouracand était tellement satisfaite, qu'elle mangeait à se donner une indigestion.

L'omelette soufflée parut : elle était superbe! haute d'un pied, admirable de coloris. On la mangeait avec délices, on n'osait point parler, pour mieux savourer l'entremets, lorsque tout à coup un grand fracas se fit entendre dans la cuisine.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela? dit M. Bouracand.

La petite Adèle va à la cuisine et revient tout effarée annoncer que la nouvelle bonne a fait tomber une énorme pile d'assiettes.

M. Bouracand fait un peu la grimace; sa femme se hâte de dire : — C'est un malheur! ces choses-là peuvent arriver à tout le monde!

Ça fait deux fois qu'elle casse aujourd'hui, murmure la petite Eugénie : ce matin, le grand sa ..

L'enfant n'achève pas, sa mère lui donne en même temps un grand coup de pied dans les jambes, et une grande cuillerée d'omelette dans la bouche.

Bientôt Mlle Désirée arrive, l'air toujours aussi gai, aussi dégagé, en disant :

— Oh! ce n'est pas grand'chose, madame! La pile d'assiettes est tombée, c'est vrai, mais il n'y en a eu que onze de cassées; les autres n'ont rien du tout : comme c'est heureux!

— Que onze! murmure M. Bouracand en quittant la table; ça me semble déjà assez pour commencer.

Le lendemain, en faisant son ménage, en époussetant avec une admirable vivacité, Mlle Désirée fait voler dans le salon deux jolis flacons en rocaille, qui se brisent en éclats.

— Il fallait que ça ne *tinsse* guère, dit la grosse bonne d'un air riant' car c'est à peine si je *leur z'y ai donné* un coup de plumeau.

M. Bouracand rentre dans sa chambre en poussant un gros soupir. Madame se hâte de dire :

— Désirée, vous nous ferez encore une omelette soufflée pour dîner; vous les faites fort bien!

Le dîner arrive. Mme Bouracand fait un peu moins l'éloge de la cuisine, parce que, dans la journée, sa nouvelle bonne lui a brisé son *lavabo*, accident qu'elle a soigneusement caché à son mari. Cependant, lorsque l'omelette soufflée arrive, les témoignages d'admiration recommencent. Mais, en desservant, Désirée brise un verre de cristal placé devant M. Bouracand, et auquel il tenait beaucoup, parce qu'il lui venait de son père.

— C'est un petit malheur! dit la bonne. Du reste, il avait l'air joliment vieux, ce verre-là!...

— Il faudrait pourtant faire attention, Désirée, dit madame.

— Pauvre verre! auquel je tenais tant, s'écrie M. Bouracand; il me venait de mon père...

— Oh! soyez tranquille, monsieur; on en trouve de pareils!

— Mon ami, veux-tu encore de l'omelette soufflée! dit Mme Bouracand à son mari.

— Non! j'en ai bien assez! répond le pauvre homme qui semble avoir envie de pleurer, et regarde d'un air piteux les débris de son verre.

Le lendemain, Mlle Désirée casse le dos d'une chaise et le cylindre de la pendule.

Mme Bouracand commande encore une omelette soufflée.

Le jour suivant, c'est une montre et une théière qui sont brisées.

M. Bouracand déclare à sa femme qu'il est dégoûté des omelettes soufflées, qu'elles lui reviennent trop cher. Madame, trouvant la glace de sa toilette en six morceaux au lieu d'un, se décide à renvoyer Mlle Désirée.

On est huit jours sans bonne.

Le neuvième, Mme Bouracand arrive d'un air satisfait auprès de son mari, et lui dit :

— Demain, nous avons une domestique... Je crois que j'ai enfin trouvé ce qu'il nous fallait... C'est une fille qui m'a plu tout de suite... Elle est Normande... une figure ouverte... vingt ans; ce n'est pas un cordon bleu, mais elle sait faire une cuisine bourgeoise. Du reste, la probité et la sagesse même... Mon boucher me la garantit.

M. Bouracand avait pris le parti de ne plus répondre à ce que sa femme lui disait chaque fois qu'elle arrêtait une nouvelle bonne.

La Normande arrive; c'est une assez vilaine fille, à figure refrognée, aux yeux louches. Mais Mme Bouracand ne manque pas de dire :

— Il ne faut point se fier aux visages, c'est extrêmement trompeur! Je ne m'y laisserai plus prendre!

Et malgré cela, pendant les premiers jours qui suivent l'arrivée de la Normande, Mme Bouracand ne cesse de prôner sa nouvelle bonne.

— Enfin j'ai trouvé ce qu'il nous fallait! dit-elle à son mari d'un air de triomphe. Voilà une fille qui fait notre affaire...; active, laborieuse, ne cassant rien...; et honnête; jamais un mot plus haut que l'autre!... Ce n'est pas une impertinente comme votre Dorothée.

M. Bouracand se contentait de hocher la tête en répondant : — Attendons encore... il faudra voir...

Mais bientôt on s'aperçut que le vin diminuait, que les liqueurs disparaissaient, qu'il s'égarait des serviettes et des mouchoirs, que le compte de l'argenterie n'y était plus.

La Normande répondait toujours : Madame, j'espère bien que vous ne me soupçonnez pas! sans quoi je vous quitterais bien vite.

— Non, certes! je ne vous soupçonne pas, répondait Mme Bouracand; mais je ne comprends rien à tous ces mécomptes.

— C'est que vos autres bonnes vous auront chipé bien des choses sans que vous le sachiez!

— Apparemment!

Et Mme Bouracand n'osait pas suspecter la Normande. Mais un soir, rentrant chez elle inopinément et lorsque la bonne croyait tout le monde au spectacle, madame trouva la domestique dont on lui avait répondu, qui lui volait des fichus, des bas et des chemises.

Le lendemain, la Normande fut mise à la porte, et on resta quinze jours sans domestique.

Au bout de ce temps, Mme Bouracand reprit son air radieux, et aborda son mari en s'écriant :

— Mon ami, c'est fini!

— Qu'est-ce qui est fini?

— Tous nos ennuis avec les domestiques. Nous allons avoir un trésor.

— Un trésor!

— Oui; oh! cette fois nous pouvons nous y fier. C'est une Lorraine.

— Une Lorraine!... je ne vois pas ce que cela a de rassurant : il y a un vilain proverbe sur les Lorrains...

— Vous savez bien que les proverbes ne signifient rien. C'est une fille remplie de qualités; elle arrive de son pays; c'est la probité et la sagesse...

— Oui, oui, comme à l'ordinaire!... Eh! mon Dieu! quand donc vous déferez-vous de cette manie de vanter des personnes que vous ne connaissez pas?

— Ma mercière m'en répond... Elle se nomme Gothon.

— Votre mercière?

— Non, la Lorraine.

— Ça fait quatre depuis Dorothée!... et en deux mois!...

Mlle Gothon est installée dans la famille Bouracand : la Lorraine est une

assez jolie fille, qui tient constamment ses yeux baissés, et qui a l'air aussi timide que novice.

Mme Bouracand est de nouveau enchantée. Cette fois on n'a rien à reprocher à sa bonne : l'ouvrage est bien fait, la cuisine satisfaisante, tout est bien entretenu. C'est un trésor qu'on a trouvé.

Mais un soir, la famille revenant de la promenade plus tôt qu'elle ne l'avait annoncé, trouve le trésor en conversation avec un grand gaillard en blouse bleue.

Le grand gaillard se hâte de partir en criant à la Lorraine : Adieu, ma cousine !

— Vous avez donc des cousins? demanda Mme Bouracand à sa bonne.

— Oui, madame, répond Mlle Gothon ; j'en ai un tout petit qui vient d'arriver à Paris.

— Il ne m'a pas semblé si petit ! murmure M. Bouracand.

— Après tout, dit madame, on peut avoir un cousin... ; pourvu qu'il ne vienne pas souvent !

Peu de temps après, on surprend le trésor en tête-à-tête avec un tourlourou.

— C'est encore un de mes cousins, dit Mlle Gothon.

— Elle en a plus d'un, à ce qu'il paraît ! se dit M. Bouracand.

Mais un matin, voulant éveiller son trésor de bonne heure, Mme Bouracand se glisse en tapinois jusqu'à la chambre de Gothon, et trouve la Lorraine déjà en conversation avec un troisième cousin.

Cette fois, le sujet de la conversation était criminel.

Mme Bouracand est obligée de mettre son trésor à la porte.

Et à ces quatre bonnes en succèdent douze autres dans l'espace de quatre mois. On passe en revue des Bourguignonnes, des Périgourdines, des Alsaciennes, des Auvergnates... presque tous les départemens.

Au bout de ce temps, le pauvre M. Bouracand ayant pris sa maison en dégoût, parce qu'il ne pouvait s'accoutumer à ces changemens de visages, arrêta un matin une place pour la diligence, et s'en fut faire ses adieux à sa femme, en lui disant :

— Je n'aime pas à me déplacer ; mais vous avez fait de ma demeure une auberge, autant vaut alors que je voyage...

— Comment, monsieur, vous allez vous absenter ?

— Oui, madame.

— Et pour combien de temps ?

— Je l'ignore moi-même. Quand vous aurez gardé plus de trois mois la même bonne, vous me le ferez dire, et je reviendrai.

Et M. Bouracand partit.

Et deux ans après il n'était pas encore revenu. Et cependant sa femme était tombée sur vingt-sept trésors.

CH. PAUL DE KOCK. — (*La Caricature.*)

LA MAISON DE LA RUE D'ENFER.

(Suite et fin.)

Frédéric Garnier arriva donc à Bâle, un mois après son départ de Milan, ayant vu plus d'Anglais que de glaciers, fatigué de favoris blonds et de voiles verts, et prêt à chanter avec les jeunes premiers de M. Scribe :

Je suis Français, mon pays avant tout.

Au moment de son arrivée, il y avait grande foule à Bâle pour les élections ; les étrangers affluaient d'Alsace et d'Allemagne, si bien que toutes les auberges étaient pleines. Frédéric sollicita vainement de dix hôteliers une de ces couchettes de plumes ornées de deux serviettes auxquelles on donne le nom de lit en Suisse ; il fut partout repoussé. Il ne lui restait plus à visiter que *les Trois Rois*, hôtel en renom où il avait moins de chances que partout ailleurs de trouver un gîte ; aussi ne prit-il point la peine de descendre de son voiturin ; il se contenta de l'arrêter devant la porte, et selon l'usage suisse, l'hôtelier accourut.

— Un lit ? demanda Garnier.

— Je n'en ai plus, monsieur.

— Au diable les auberges et les élections ! Alors je dîne, et je continue jusqu'à Saint-Louis.

— Vous allez être servi.

Frédéric se prépara à descendre du voiturin ; ses yeux, en se levant, tombèrent sur un voyageur debout à la porte de l'hôtel, et qui causait avec une femme voilée : c'était M. Vertman ! Il laissa échapper une exclamation de surprise et fit un geste ; mais, au même instant, la femme voilée rentra vivement en entraînant son interlocuteur.

Frédéric se hâta de régler avec le cocher et entra dans la salle des voyageurs pour les rejoindre. Il y avait beaucoup de monde. Il chercha long-temps inutilement ; enfin il rencontra l'hôtelier et lui demanda M. Vertman.

— Il est parti, monsieur.

— Parti ?

— Il y a quelques minutes à peine.

Et où va-t-il ?

— A Baden.

— Il était ici depuis long-temps ?

— Depuis deux jours seulement. J'ignorais qu'il dût quitter Bâle aujourd'hui.

— Alors vous pouvez disposer de la chambre qu'il occupait ?

— Je viens de la donner ; mais celle de sa nièce est à la disposition de monsieur.

— Je l'arrête.

Après avoir admiré le Rhin, visité la cathédrale et la bibliothèque, Frédéric, fatigué, se fit indiquer sa chambre et y monta.

Elle était encore dans le désordre où l'avait laissée celle qui l'occupait quelques heures auparavant, et tout y prouvait la précipitation d'un départ inattendu. Des papiers déchirés étaient épars sur le parquet ; une ceinture avait été oubliée sur un fauteuil, et un livre y était encore ouvert. C'était la *Valérie* de Mme de Krudner.

Après avoir parcouru quelques pages de ce dangereux chef-d'œuvre, le jeune peintre revint vers la cheminée, où il avait vu briller un médaillon. A peine y eut-il jeté les yeux qu'il poussa un léger cri. Il venait de reconnaître le portrait de l'inconnue du Luxembourg.

Il se rappela alors la femme qu'il avait vaguement entrevue causant avec Vertman, et il ne douta point que ce fût elle. Elle l'avait sans doute aperçu, et son départ subit n'avait eu d'autre but que de l'éviter. Mais comment se trouvait-elle la nièce de ce même M. Vertman qui lui avait fourni les moyens de faire son voyage d'Italie ? C'était donc elle qui l'avait envoyé ? L'Allemand n'était-il venu qu'à son instigation, et cet achat de tableaux n'avait-il été qu'un détour adroit pour forcer Frédéric à accepter un bienfait, ou n'était-ce pas plutôt un moyen détourné pour l'éloigner de France ?..

Garnier se perdait en conjectures ; mais quel qu'eût été le motif de l'étrangère, il eût voulu à tout prix sonder cet incompréhensible mystère, et la rencontre fortuite qu'il venait de faire à Bâle avait ravivé toutes ses curiosités.

Bien des fois, en lisant la vie des maîtres, il avait envié leurs existences aventureuses. Il lui sembla qu'il dépendait de lui de laisser aussi à ses biographes futurs l'occasion de quelque romanesque histoire. Il se trouvait d'ailleurs dans une de ces veines d'audace que donne la réussite ; il pensa qu'il touchait peut-être à la découverte de quelque étrange secret ; il se rappela la beauté de l'inconnue, réfléchit qu'il pouvait encore, sans inconvénient, retarder de deux mois son retour à Paris, et résolut enfin de partir dès le lendemain pour Baden à la recherche de M. Vertman et de sa nièce.

Mais lorsqu'il y arriva, tous deux étaient déjà repartis pour Vienne. Frédéric balança un instant à poursuivre ; mais ce qu'il venait de voir de l'Allemagne le ravissait. Il avait du temps, de l'argent ; il continua sa route, toujours précédé par l'oncle et la nièce, dont il ne perdit les traces qu'en entrant dans la capitale de l'Autriche.

Vienne est le Paris de l'Allemagne. La vie y est facile, le peuple gai et les plaisirs nombreux. Garnier n'était pas tellement occupé de son inconnue, qu'il oubliât tout le reste ; il visita les monumens et les musées dans le plus grand détail. Un soir, en entrant au théâtre, il entendit parler français et se retourna : c'était Henri Leblanc.

— Je te croyais à Rome, dit Leblanc.

— Et moi je te croyais à Paris.

— Que diable es-tu venu faire ici ?

— Me préparer une clientelle.

— Comment ! tu voyages en Allemagne pour te faire une clientelle à Paris.

— Cela n'est pas plus étonnant que de retourner de Rome en France en passant par Vienne.

— Tu te moques de moi.

— Nullement. On parle beaucoup depuis quelque temps d'un docteur allemand qui a trouvé le moyen de guérir par les infiniment petits.

— Je comprends, tu es venu étudier son système.

— Du tout ; je suis venu pour voir les musées de Munich, de Vienne et de Berlin ; mais à mon retour à Paris, je me fais médecin homœopathe. On pensera que j'ai étudié la doctrine sur les lieux, et ma fortune est faite.

— C'est-à-dire que tu tromperas ce pauvre public.

— Des épiciers, murmura Leblanc, en haussant les épaules avec un superbe dédain. Mais, où loges-tu ?

Garnier lui donna son adresse.

— J'irai te voir. Je veux te présenter dans les salons que je fréquente. J'avais des lettres d'introduction pour tout le monde ; on m'a reçu à bras ouverts, et, depuis quinze jours, je passe toutes mes soirées à manger des tartines de jambon, dans les meilleurs salons de Vienne.

Garnier accepta l'offre de son ami, espérant obtenir des personnes qu'il verrait quelques renseignemens sur M. Vertman et sa nièce.

Pour faciliter cette recherche, il pensa à copier en grand la miniature que le hasard avait mise en sa possession, espérant faire plus facilement reconnaître celle qu'il cherchait. Il achevait ce travail, lorsque Leblanc entra.

— Ah ! ah ! dit-il, on sait donc déjà ton arrivée ?

— Pourquoi cela ?

— Puisque tu fais des portraits !... Je connais cette dame.

— Toi, s'écria Frédéric ?

— Moi-même.

— Et sais-tu son nom ?

— On me l'a dit, mais c'est un de ces sobriquets barbares impossibles à retenir. Je l'ai vu plusieurs fois chez la comtesse de Rimberg, avec son mari.

— Elle est mariée ?

— Eh ! oui, avec un Hongrois à moustaches, qui ne ressemble pas mal à un chat-tigre empaillé... Tout le monde en a peur, y compris sa femme, qui l'a, dit-on, épousé de force !

— Comment cela ?

— Ah ! il y a tout une histoire !... Il paraît que c'était une fille d'un pauvre pasteur de campagne. Le Hongrois en est tombé amoureux, et, comme elle était promise à un autre, il a fait condamner le fiancé pour braconnage, puis il a épousé à sa place.

— Et on reçoit ce misérable ?

— Comment donc !... c'est un seigneur riche et fort bien en cour... Il a été chargé de plusieurs missions secrètes.

Frédéric n'en demanda pas davantage, de peur d'éveiller les soupçons de Henri, dont il connaissait l'indiscrétion. Il le pria seulement de le pr senter chez la comtesse de Rimberg. Mais le soir même, comme ils s'y rendaient ensemble, en passant par la rue de Leopoldstadt, Leblanc lui montra un équipage qui venait de s'arrêter devant un hôtel somptueux.

— Tiens ! dit-il, voilà le mari de ton beau modèle qui rentre chez lui.

Garnier se détourna vivement et aperçut un homme d'une taille élevée qui descendait de voiture ; mais il était seul.

Le lendemain, Garnier habitait la rue de Leopoldstadt, et des croisées de sa chambre élevée il pouvait apercevoir ce qui se passait dans l'hôtel que Henri lui avait désigné la veille. Quelques adroites questions faites à son hôtesse lui confirmèrent le récit de Leblanc, et il résolut de ne rien négliger pour savoir s'il avait réellement retrouvé son inconnue, et pour découvrir enfin le mot de cette curieuse énigme.

Parmi les fenêtres de l'hôtel donnant sur la rue, il en avait remarqué deux dont les stores étaient constamment baissés. Il pensa que ce devait être la chambre de la jeune femme. Deux jours s'écoulèrent sans qu'il pût vérifier sa supposition ; enfin, le troisième jour, une des fenêtres s'ouvrit, et le seigneur hongrois vint s'accouder à la balustrade.

Le dernier rayon du soleil couchant jouait dans les rideaux et jetaient jusqu'au fond de l'appartement une lueur mourante. Frédéric crut y apercevoir une femme vêtue de blanc étendue sur un canapé, mais elle était trop loin et trop peu éclairée pour qu'il pût la reconnaître. Le Hongrois demeura assez long-temps seul au balcon, et la nuit commençait à venir lorsque tout à coup il se retourna, et, à ses mouvemens, Frédéric devina qu'il parlait. Alors l'ombre blanche et confuse que le jeune peintre avait distinguée au fond de l'appartement parut s'agiter ; elle se leva avec effort et s'avança lentement vers la fenêtre.

Frédéric avait soulevé le rideau derrière lequel jusqu'alors il s'était tenu caché ; la tête en avant, l'œil fixe, et retenant son haleine, il attendait que cette forme fût devenue plus distincte. La jeune femme qui s'était avancée, le front baissé, releva tout à coup la tête ; ses yeux rencontrèrent ceux de Garnier !... Le jeune homme voulut se retirer ; mais avant qu'il se fût replié en arrière, il la vit étendre les mains et l'entendit pousser un cri.

Il demeura quelques instans immobile, n'osant relever le rideau qu'il avait laissé retomber devant lui. Mais bientôt retentit le bruit d'une fenêtre qui se refermait avec violence ; il avança la tête... Le Hongrois et l'inconnue avaient disparu, et les stores étaient baissés de nouveau.

Le soir même, son hôtesse lui apprit que l'on était venu demander des renseignemens à son sujet ; que l'on s'était informé de son nom, de son pays, de ses habitudes et du motif de son séjour à Vienne. Frédéric devina sans peine la cause de toutes ces questions : on l'avait reconnu ! Il comprit tout ce qu'il avait à craindre dans un pays étranger où il se trouvait sans protection et en possession d'un secret que certaines gens pouvaient vouloir étouffer à tout prix ; il résolut en conséquence d'agir avec la plus grande circonspection.

Quelques jours s'écoulèrent sans événemens ; les fenêtres de l'hôtel hongrois ne s'étaient point rouvertes, et Garnier commençait à craindre que l'inconnue ne fût partie. Un soir, Leblanc arriva avec deux billets pour l'Opéra.

— Hâtons-nous, lui dit-il, c'est une pièce nouvelle, il y aura foule aujourd'hui.

Ils eurent en effet beaucoup de peine à se placer. Après une assez longue attente, le rideau se leva. Frédéric reconnut, dès les premières scènes, un opéra français dont il avait vu les premières représentations à son départ de Paris ; rien n'avait été changé à l'œuvre française, c'était le même dialogue, les mêmes chants, la même instrumentation ; si l'on eût entendu les acteurs chanter juste et l'orchestre jouer en mesure, on se fût cru au théâtre de la Bourse, à Paris.

Déjà les deux premiers actes avaient été joués, et le rideau allait se lever pour la troisième fois, lorsque Garnier sentit un papier se glisser sous ses doigts ; une main furtive disparut au même instant dans la loge voisine, et, avant qu'il eût songé à ce qu'il devait faire, il entendit la porte de cette loge se refermer.

Le billet ne contenait que ces mots tracés au crayon :

« Jeudi, trouvez-vous au bal masqué de la duchesse de Rimberg, en costume albanais ; si l'on vous demande ce que vous cherchez, vous répondrez : Que sais-je ? »

L'écriture du billet était d'une main de femme, et Frédéric ne douta pas un instant qu'il ne vînt de son inconnue.

Leblanc l'avait justement présenté la veille à la duchesse de Rimberg, et celle-ci l'avait invité à la fête qu'elle donnait, rien ne s'opposait donc à ce qu'il s'y trouvât ; il résolut de se rendre au bal et de tout essayer pour pénétrer le mystère qui le préoccupait depuis si longtemps.

Le jour venu, il revêtit le costume indiqué et se présenta chez la duchesse. Son empressement lui avait fait devancer l'heure ordinaire, il y avait encore peu de monde dans les salons.

— Après avoir examiné tous les invités déjà venus, Frédéric se plaça près de la porte pour voir entrer ceux qui arrivaient, espérant qu'un hasard pourrait lui faire reconnaître la femme qu'il attendait ; mais la foule le porta bientôt à quitter cette place ; repoussé peu à peu vers le haut des salons, il renonça à une recherche impossible, et se décida à attendre.

Cependant la nuit s'avançait ; les danses avaient été déjà plusieurs fois interrompues et reprises, l'orchestre venait de se taire de nouveau, et les invités se portaient vers la salle du banquet que l'on venait d'ouvrir. Fatigué de la lumière et du bruit, Garnier laissa passer les flots rians des danseurs : il aperçut une porte entr'ouverte, la poussa doucement et se trouva dans une petite bibliothèque à peine éclairée.

Il se laissa tomber sur un canapé, en poussant un soupir de lassitude et d'ennui. Il y était à peine depuis un instant, qu'un pas léger se fit entendre : il se retourna, une femme en riche costume espagnol était debout derrière lui.

— Que cherchez-vous, lui demanda-t-elle à voix basse ?

— Que sais-je ?

— Elle fit un mouvement et regarda de tous côtés.

— Plus bas, monsieur, murmura-t-elle.

— Nous sommes seuls, madame.

Elle s'approcha davantage.

— Qu'êtes-vous venu faire à Vienne, monsieur ?

— Vous chercher.

La jeune femme recula.

— Me chercher, et pourquoi ?...

Pour la seconde fois, je vous dirai : « Que sais-je ? » Votre apparition a été un événement si extrordinaire dans ma vie, qu'en retrouvant vos traces j'ai été saisi d'une inquiétude curieuse et qu'à tout prix j'ai voulu vous revoir.

— Qu'avez-vous à me demander ?

— Tout, madame, car je n'ai rien deviné au drame dont vous m'avez fait le témoin et presque l'acteur. Je ne sais ce que je dois croire, et ce secret me pèse comme un remords. Ah ! vous avez l'ame trop ferme, madame, pour ne pas comprendre que mon impatience de connaître est autre chose qu'une vaine curiosité. C'est que je ne sais quel espoir romanesque d'aider à quelque grande réparation, de vous être utile. C'est le besoin de vous parler de ce que vous avez fait pour moi ; car, je le sais maintenant, ce M. Vertman, qui m'a rendu subitement assez riche pour que je puisse visiter l'Italie, était envoyé par vous ; ce que j'avais cru un hasard heureux n'était qu'un bienfait caché ; mais ce bienfait, madame, je dois savoir à quel titre il m'a été accordé et à quelle obligation il m'impose. De quoi cet argent était-il le prix, dans votre pensée ? Payait-il mon silence ou un service rendu ?

— L'un et l'autre, monsieur.

— Alors je le refuse, madame, s'écria Frédéric vivement : je ne vends ni mes services ni ma discrétion.

— Par grace, écoutez-moi, monsieur..... Vous êtes venu ici, dites-vous poussé par une noble curiosité ; vous voulez me servir ; bien, monsieur, qu'il vous suffise de savoir que tout ce qui s'est passé est irrévocable ; que le malheur en pèse sur moi seule désormais ; que votre présence peut me perdre. Je suis une esclave enchaînée dans l'antre d'une bête féroce qui, à la moindre colère, me tuera... Le secret que vous me demandez me coûterait la vie, monsieur, s'il était connu... Oh ! je vous en conjure, quittez Vienne ; retournez en France... Vous ne savez pas quel danger vous courez ici... Vous avez déjà excité la jalousie du comte. On vous surveille ; on vous suit. Il a fallu le hasard et le tumulte de cette fête pour que je puisse vous parler. Il me cherche peut-être déjà.

En prononçant ces mots, la jeune femme regarda autour d'elle avec inquiétude. Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent vers le fond du cabinet ; elle recula en faisant un geste d'épouvante. Frédéric, qui avait suivi son mouvement, aperçut dans une glace le reflet d'une tête penchée à la porte entrouverte. Il se leva avec une exclamation de surprise et fit un pas vers cette porte ; mais elle s'ouvrit brusquement, et un homme en costume d'Arménien parut debout sur le seuil.

— Je vous dérange, dit-il d'une voix sombre. A cet accent, l'étrangère recula chancelante et éperdue.

— Que me voulez-vous, monsieur, et qui vous a permis de nous écouter ? demanda Frédéric.

Sans lui répondre, l'Arménien voulut s'avancer vers la jeune femme ; mais Garnier lui barra le passage : les deux hommes se regardèrent un instant en silence, dans une attitude de provocation et de haine. Enfin, tout à coup l'Arménien arracha son masque et montra au jeune homme la figure du seigneur hongrois.

— Me reconnaissez-vous ? demanda-t-il d'une voix terrible.

— Je n'ai pas l'art de lire les noms sur les visages, répondit Frédéric froidement.

— Votre compagne sera plus habile.

— Arrière, monsieur.

— Bas les masques !

— Arrière, vous dis-je.

Le Hongrois porta la main à son poignard, et Garnier à son yatagan. Mais dans ce moment la musique se fit entendre, la foule venait de rentrer dans les salons, et une troupe de masques se précipita dans la

bibliothèque en riant. Frédéric profita de ce moment de tumulte pour ménager à la comtesse les moyens de s'échapper, et lorsqu'il se retourna pour chercher l'Arménien, il ne le retrouva plus.

Le lendemain, il était seul dans sa chambre, occupé à ranger dans une malle quelques effets de voyage, quand le seigneur hongrois entra brusquement.

A sa vue, Frédéric tressaillit; l'étranger s'avança vers lui et demanda M. Frédéric Garnier.

— C'est moi, monsieur.

— Lisez.

Garnier, étonné, prit la lettre qui lui était présentée, et reconnut, au premier coup-d'œil, l'écriture du billet qu'il avait déjà reçu ; il l'ouvrit et lut:

« Nous n'avons échappé que par miracle au comte; une seconde entrevue nous perdrait. Si je vous ai jamais inspiré quelque intérêt, partez sur-le-champ : peut-être pourrai-je répondre quelque jour aux questions que vous m'avez adressées, mais il faudrait pour cela du temps et de la liberté. Partez donc sans rien attendre, sans me rien demander; tâchez d'oublier une nuit dont je voudrais effacer le souvenir avec tout mon sang.

» MARGUERITE. »

— Vous avez lu, demanda le comte à Garnier?

— Oui, monsieur.

— Quelles sont vos armes?.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

Le Hongrois leva les yeux sur Frédéric avec un étonnement farouche.

— N'avez-vous pas lu l'adresse de cette lettre, monsieur?

— C'est la mienne.

— Et qui l'a écrite?

— Je l'ignore.

— Allons, monsieur, la feinte est inutile, s'écria le comte en frappant du pied... Me croyez-vous donc aveugle et sourd?... Je n'ai jamais laissé d'injures impunies; il faut qu'un de nous meure, vous le savez. N'espérez point m'échapper cette fois; nous ne sommes plus chez Mme de Rimberg; quelque temps qu'il vous faille pour retrouver votre courage, j'attendrai, car je ne veux sortir d'ici que pour recevoir satisfaction.

A ces mots, le comte s'assit, comme s'il eût voulu mieux témoigner de sa résolution ; mais en s'appuyant au marbre de la cheminée, sa main rencontra le médaillon trouvé à Bâle par Frédéric ; il le prit avec distraction, le retourna et reconnut le portrait de la comtesse.

Il se releva avec un cri de rage!

— Monsieur, dit-il à Garnier, les dents serrées, je vais chercher des armes; dans une heure je serai ici, et si vous refusez de vous battre... je vous tuerai.

Frédéric, resté seul, s'assit pensif. Ce qui s'était passé depuis quelques jours avait fait succéder à sa curiosité première une sorte de repentir. En cherchant à pénétrer le mystère qui se rattachait à la comtesse, il avait obéi à la fois à un caprice poétique et à une vanité romanesque de jeune homme. Il avait rêvé tout un drame, dans lequel il avait eu soin de se donner le plus beau rôle et dont les péripéties étaient disposées d'avance à son avantage; mais il vit bientôt que, dans son enthousiasme, il n'avait tenu compte ni des difficultés, ni des ennuis, et il commença à comprendre que les grandes aventures étaient plus distrayantes dans les livres que dans la réalité. La scène qui avait eu lieu la veille chez Mme de Rimberg, et dans laquelle la jalousie sauvage du Hongrois s'était révélée, l'avait déjà fait réfléchir, et il était bien résolu à la prudence lorsque la provocation du comte était venue tout déranger.

Il pouvait détruire sans doute l'erreur qui avait amené cette provocation; mais pour cela il fallait tout raconter, livrer un secret duquel dépendaient l'honneur, la vie d'une femme, et ce moyen de salut lui répugnait comme une lâcheté. D'ailleurs, quelle preuve donner à l'appui de ses paroles? Le comte ne pouvait-il pas refuser de croire ou même d'écouter? Etait-il même bien sûr qu'il ignorât la vérité et que sa jalousie ne fût pas un prétexte et qu'il ne songeât pas à frapper un témoin sous l'apparence d'un rival?

Frédéric ne savait à laquelle de ces suppositions s'arrêter; cependant, à tout événement, il écrivit à Leblanc une lettre dans laquelle il racontait succinctement ce qui s'était passé, et lui exprimait ses dernières volontés dans le cas où il succomberait.

Lorsqu'il eut achevé, il relut sa lettre lentement et il se sentit pénétré d'une profonde tristesse. Cet adieu à la vie, pourquoi ne l'avait-il point écrit une année auparavant, lorsqu'il était encore pauvre et inconnu? Alors, rien ne l'attachait à la terre; mourir n'eût été pour lui que fermer les yeux et ne plus souffrir; mais non, la fortune avait voulu lui montrer tout ce que l'existence a de doux; elle l'avait fait riche, heureux, admiré; puis maintenant, au milieu de la joie de son triomphe, elle étendait la main pour le frapper, comme si le bonheur qu'elle lui avait d'abord donné n'avait eu pour but que de lui faire mieux sentir l'amertume de mourir. Cette pensée fit venir une larme aux paupières du jeune homme; mais il maîtrisa son émotion et plia la lettre.

Comme il achevait, le comte entra : il portait à la main deux pistolets de combat.

— Je suis à vous, dit Frédéric.

Le comte déposa ses armes sur la cheminée.

Garnier cacheta la lettre destinée à Leblanc, mit l'adresse et se leva. Avant de sortir, monsieur, dit-il, encore un mot, ce sera le dernier. Je jure sur l'honneur que je n'ai jamais aimé la comtesse, que je ne l'ai vue que deux fois, que j'ignore même son nom, que ce portrait dans lequel vous avez vu un gage d'amour a été trouvé par moi à Bâle, où il avait été oublié.

— Mensonge! mensonge!... et la lettre!

— La lettre... celle qui l'a écrite a seule le pouvoir et le droit de l'expliquer, monsieur.

— Et elle le fera, dit une voix calme.

Frédéric et le Hongrois se retournèrent en même temps. La comtesse était debout à la porte, qui venait de s'ouvrir.

— Marguerite, s'écria le comte, que venez-vous faire ici?

— Vous empêcher de commettre un crime.

— Sortez! sortez!

— Je ne sortirai qu'avec vous, monsieur le comte.

— Ah! vous avez peur pour votre amant!

Elle jeta au Hongrois un long regard de mépris et de colère.

— Mon amant, dit-elle d'une voix tremblante, vous savez bien qu'il n'est point ici, monsieur le comte...

— Mais cette lettre... cette lettre, madame!

— Avez-vous oublié, monsieur le comte, un jeune homme auquel j'étais promise, et que vous avez fait lâchement jeter dans les prisons pour m'arracher à lui?

— Il ne s'agit point de Frantz, madame.

— Vous vous trompez; car celui que j'aimais avant de devenir votre femme par violence, et après je l'aimais encore davantage, vous l'avez fait condamner comme un criminel avant de me conduire en France, et cependant il parvint à m'y rejoindre.

— Lui!... c'est impossible!...

— Vous étiez absent, monsieur le comte, occupé d'intrigues politiques à Londres, je pus le revoir sans crainte...

Le comte étendit la main vers ses pistolets.

— Pas encore, monsieur, dit la jeune femme avec un rire amer... Il faut que vous sachiez tout... Frantz était à Paris depuis deux mois quand vous m'annonçâtes votre retour. Il me proposa alors de fuir avec lui... Mais j'avais encore mon enfant... J'étais sûre, d'ailleurs, que nous ne pourrions échapper à votre poursuite, que cet enlèvement coûterait la vie à Frantz... Je voulais le sauver!... Malheureuse!.. je refusai... Je reçus alors une lettre de Frantz qui m'écrivait.

«Ce soir, je serai sous vos fenêtres pour vous attendre ou pour mourir.»

J'étais à la campagne, j'arrivai à Paris éperdue; le Luxembourg venait de se fermer! Je courus chez monsieur qui demeurait au dessous de notre appartement; il m'ouvrit une porte donnant sur le jardin, et quand j'arrivai... quand j'arrivai.. Frantz était mort, monsieur.

La jeune femme cacha son visage dans ses deux mains.

— Vous comprenez maintenant, reprit-elle apres un long silence, pourquoi la présence de monsieur me troubla la première fois que je l'aperçus, pourquoi j'ai voulu le voir et lui écrire pour l'éloigner.

Le comte avait tout écouté dans un calme terrible, un pistolet de chaque main, l'œil fixe et les lèvres serrées. Il s'avança enfin vers Garnier, qui était demeuré muet et épouvanté.

—Vous quitterez Vienne demain, monsieur, dit-il d'un accent bref.

Le jeune homme fit un mouvement; mais la comtesse lui jeta un regard suppliant.

—Je partirai, monsieur, dit-il froidement.

—Alors le comte saisit le bras de la jeune femme qui frisonna sous cette étreinte, et tous deux disparurent.

Un mois après, Frédéric Garnier rencontra à Paris Leblanc, qui arrivait de Vienne. Les deux amis causèrent quelque temps.

—A propos, dit tout-à-coup Henri, je sais le nom de ta Hongroise; c'est la comtesse Marguerite de Cleswalter.

—Comment l'as-tu appris?

—Je l'ai vu sur ses billets d'enterrement.

—Que dis-tu? s'écria Frédéric épouvanté, la comtesse...

—Est morte le lendemain de ton départ.

E. SOUVESTRE.—(*National.*)

LA MAIN DE LA MADONE.

Chronique vénitienne.

(Suite et fin.)

Anina de Montenero, fille d'un comte napolitain et orpheline dès son enfance, était la nièce et la pupille du seigneur Ruberto Pavola; sa fortune plus que sa beauté avait inspiré au noble sénateur le désir de lui donner son nom; mais les projets du vieillard s'étaient brisés contre un obstacle qu'il était plus facile de prévoir que de prévenir. Anina, qui vivait en recluse dans le palais de son oncle, mais qui cependant l'accompagnait quelquefois dans les graves réunions de la vieille noblesse vénitienne, avait rencontré dans le monde un jeune capitaine des galères de l'état, qui, par sa valeur, plus que par l'éclat de son nom et de sa fortune, avait mérité l'estime et la confiance des gouvernans.

Ce jeune homme, aussi aimable qu'ardent et impétueux, avait su toucher le cœur d'Anina; et, malgré la surveillance dont elle était l'objet, le couple amoureux avait trouvé les moyens de se procurer de secrètes entrevues. L'inexpérience d'Anina, la vivacité de son amour rendaient une faute presque inévitable; pour la réparer, le capitaine Ferdinando Celini demanda au seigneur Ruberto Pavola la main de sa nièce.

Le téméraire jeune homme n'obtint même pas de réponse; mais dès le lendemain il reçut un commandement supérieur pour une expédition que la république dirigeait vers l'île de Crète. Vainement Anina s'efforça de modifier les dispositions de son oncle à l'égard de son amant; la résolution du vieillard demeura inébranlable. Comme il n'avait en vue que la fortune de sa pupille, son avarice lui fermait les yeux sur l'amour qu'elle avait pour un autre, et quant aux suites de ce tendre égarement, il savait comment en faire disparaître le témoignage à tous les yeux.

Pendant ce temps Ferdinando, privé des nouvelles de sa maîtresse, ignorant le résultat de la faiblesse d'Anina et par conséquent la naissance ainsi que la mort supposée de son enfant, se couvrait de lauriers, dans l'espérance d'effacer à force de gloire la distance qui le séparait de sa noble amie.

Le lendemain même du jour où Anina s'était enfuie du palais de Ruberto Pavola, Giuseppe se présenta devant la signora Bariletta.

— Signora, dit-il avec un accent de franchise et de bonne humeur qui contrasta singulièrement avec l'habitude de ses traits ordinairement graves et mélancoliques, vous avez visé juste, le coup a été bien frappé; la jolie colombe a pris son vol, et l'orfraie a perdu sa piste. Le seigneur Ruberto n'a point arrêté ses soupçons sur vous qu'il croit morte, ni sur moi qu'il suppose fidèle; mais si vous avez su éviter les serres du vautour, prenez garde aux griffes du lion ailé de Saint-Marc, et souvenez-vous que le patron est membre du Conseil des Dix. Il pense que sa nièce est allée rejoindre le capitaine Ferdinando dont la galère est en station devant l'île de Crête; il vient d'envoyer un émissaire chargé d'éclairer les moindres démarches du jeune capitaine, et en même temps il lui a fait expédier l'ordre de revenir sur-le-champ à Venise où l'appellent de nouvelles fonctions.

Or, j'entrevois maintenant les moyens de tirer parti de l'erreur où est tombée l'excellence. Que la comtesse Anina se tienne soigneusement cachée jusqu'à l'arrivée du capitaine, et qu'alors elle n'hésite pas à se mettre sous la protection du conseil desTrois, en lui déclarant qu'elle entend dénoncer à leur tribunal un crime dont le seigneur son oncle se serait rendu coupable, tant envers elle que contre la république. Cette démarche lui assurera sur-le-champ le redoutable appui d'une autorité devant laquelle tremble le doge lui-même; puis, quand le conseil l'interrogera, qu'elle invoque alors sans crainte mon témoignage et le vôtre. La puissance de mon patron n'osera s'attaquer à nous du moment où nous aurons obtenu la garantie de leurs excellences, et le seigneur Ruberto, loin d'être désormais dangereux pour les autres, sera bien heureux lui-même s'il peut éviter l'exil et la confiscation de ses biens.

Les conseils de Guiseppe étaient empreints d'une sagacité remarquable; ils achevèrent de lui concilier l'estime de la sage-femme; la comtesse Anina, pleine de reconnaissance pour celui qui avait conservé les jours de son fils, déclara que, si elle échappait, grâce à la protection du gondolier, au péril qui la menaçait encore, son plus cher désir serait d'assurer le bonheur de cet homme généreux et celui de sa fiancée.

En attendant l'arrivée de Ferdinando, il fut décidé qu'on suivrait à la lettre l'avis de Giuseppe. En conséquence, la jeune comtesse quitta ses somptueux vêtemens pour se couvrir des simples atours de sa compagne. Et comme il eût été impossible à la sage-femme de cacher la présence d'une étrangère dans sa maison, Anina fut présentée au voisinage comme une parente qui était venue recevoir ses soins, ne pouvant les réclamer dans le village qu'elle habitait près de Venise.

La jeune dame, pour aider à la vraisemblance de cet innocent mensonge, prit gaîment sa part des travaux du ménage, et les caresses qu'elle prodiguait sans contrainte à son enfant compensaient largement les privations que lui imposait son séjour dans l'humble maison de sa libératrice.

Lorsque Ferdinando fut arrivé, les confédérés tinrent ensemble un conseil solennel. Les femmes étaient d'avis de faire avertir sur-le-champ le capitaine des événemens qui étaient survenus en son absence, en lui faisant connaître l'asile où se cachaient les objets de son amour. Mais le prudent Giuseppe rappela énergiquement la surveillance qui entourait Ferdinando et qui ne pouvait manquer de surprendre toutes les communications qui lui seraient faites ainsi que les démarches qui en seraient nécessairement le résultat. Il fit remarquer que la conduite de Ferdinando, abandonné à lui-même, devait naturellement prouver au soupçonneux vieillard que le capitaine n'avait pu prendre aucune part à l'enlèvement de sa nièce. L'avis de Giuseppe prévalut une seconde fois.

Dès le soir même, la déclaration d'Anina au conseil des Trois fut déposée dans la gueule du lion de Saint-Marc (1).

IV.

Le gouvernement qui régissait autrefois Venise a été trop souvent décrit par les historiens et par les romanciers pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans de nouveaux détails à ce sujet. On sait que de tous temps il exista au sein de cette ville, si fière de son indépendance, un pouvoir mystérieux confié à des hommes qui vivaient en société avec les autres, entourés des liens ordinaires de la vie, et qui, dans l'exercice des fonctions secrètes dont ils étaient investis, obéissaient à l'influence d'une doctrine politique dont l'égoïsme et la cruauté surpassaient tous les abus de l'oligarchie la plus tyrannique.

(1) **C'est dans la gueule du Lion de Saint-Marc que les habitans de Venise déposaient pendant la nuit leurs lettres et suppliques aux gouvernans.**

Ce pouvoir, qui n'aurait pu être confié sans danger qu'à des mains pures et éprouvées, et qui, au contraire, était donné au hasard de la naissance et au caprice d'une boule rouge ou noire, devenait d'autant plus redoutable qu'il se résumait sur un plus petit nombre de têtes.

Ainsi la puissance et les priviléges du corps nombreux des patriciens réunis en sénat, condensaient leur force d'action dans un comité qui en était en quelque sorte la quintescence et qu'on appelait le conseil des trois cents. Mais, dans un gouvernement qui admettait une politique ainsi compliquée que celle de Venise, il était impossible qu'une pareille réunion d'individus pût conduire les affaires de l'état avec la promptitude et la discrétion nécessaires.

Un second choix concentra entre les mains de dix sénateurs le pouvoir exécutif dont une aristocratie défiante n'osait investir le chef titulaire de l'état. Puis, lorsqu'avec le temps la situation précaire de la république, au dehors et au dedans, exigea, comme conséquence nécessaire de la fausseté de ses principes, une inquisition qui devint la plus redoutable des polices, on reconnut la nécessité de confier une autorité périodique, mais absolue et sans aucune responsabilité, à un corps beaucoup plus restreint encore qu'on nomma le conseil des Trois. Les membres de ce redoutable triumvirat étaient choisis par le sort, de manière à ce que les dix sénateurs votans ignorassent le résultat de leurs scrutins dont le dépouillement était fait par quelques-uns des officiers les plus dévoués à la république et qui servaient de secrétaires au conseil des Trois. Ce conseil s'assemblait mystérieusement; ses arrêts étaient sans appel et ils étaient exécutés avec la promptitude de la foudre, sans que l'autorité du doge lui-même pût s'interposer entre les juges et les condamnés.

La dénonciation de la signora Anina fut communiquée au conseil par l'un des secrétaires. La plaignante, tout en invoquant les priviléges de son rang, ne faisait connaître ni son nom, ni celui du sénateur qu'elle accusait; elle se contentait de désigner le crime et demandait à s'en expliquer devant le conseil.

Tandis que le secrétaire donnait lecture de cette accusation, dont le titre de la plaignante et le rang de l'accusé faisaient une affaire de la plus haute importance, les figures graves et sévères des trois juges ne laissèrent voir aucun signe de mécontentement ou de curiosité. Un silence glacial succéda, comme de coutume, à la communication du secrétaire; celui des trois sénateurs qui remplissait les fonctions de président n'éleva la voix pour émettre sa propre opinion sur l'affaire soumise au tribunal que lorsqu'il se fut écoulé un assez long espace de temps pour que chaque membre eût assis son jugement.

Le sénateur rappela à ses collègues que, si tous les enfans de Venise avaient indistinctement droit à la haute protection du conseil des Trois, à plus forte raison une dame de naissance illustre devait être admise à faire valoir ses griefs contre un des princes de l'état, dût-il être le doge lui-même. En conséquence le juge proposait à ses collègues d'expédier à l'instant au signor Ferdinando Celini, capitaine de la milice affectée à la garde du doge et du sénat, l'ordre d'aller chercher, avec quelques soldats d'élite, la noble signora qui réclamait la protection du conseil, afin que l'emploi des sbires dans cette circonstance n'effrayât pas inutilement la jeune et illustre dame.

Cet avis qui devait nécessairement entraîner la perte du signor Ruberto Pavola, prévalut; il fut décidé à l'unanimité que la plaignante était dès ce moment sous la protection immédiate du conseil, et que le seigneur Ferdinando serait chargé d'aller offrir une garde d'honneur à la comtesse pour la conduire dans l'un des appartemens du palais ducal.

Or, le sénateur qui avait provoqué cette décision n'était autre que le signor Ruberto Pavola lui-même. Et ce serait une erreur de croire que le perfide vieillard n'eût point deviné quel était l'auteur de la plainte. Aucun indice, si ce n'est l'énonciation du crime, ne lui désignait Anina; c'en était assez cependant pour lui révéler tous les dangers qu'il courait.

Un autre que Ruberto eût tenté de détourner l'orage, en essayant de faire mettre la dénonciation au néant: mais, soit que le vieux sénateur, en véritable noble de Venise, préférât à sa propre sûreté l'accomplissement de ses devoirs comme président du conseil des Trois; soit qu'il craignit qu'une simple opposition de sa part n'éclairât ses soupçonneux collègues, il n'hésita pas un moment à se condamner en quelque sorte lui-même.

Deux heures après cette séance, le gondolier Giuseppe, mandé secrètement au palais Pavola, avait enfoncé l'éperon de sa gondole dans l'une des anfractuosités pratiquées pour cet usage sous la voûte du débarcadère.

Giuseppe fut admis à l'instant devant le vieux patricien qui s'occupait alors à émonder tranquillement l'un des arbustes qui tapissaient la serre chaude voisine de ses appartemens.

— Giuseppe, dit-il en attachant sur les traits du gondolier le regard fascinateur de ses yeux ternes et vitrés, j'ai plusieurs fois mis à l'épreuve ton dévoûment et ta discrétion; si j'ai différé jusqu'à ce jour de récompenser tes services comme il convient à ma générosité de le faire, c'est que j'en attendais encore un de toi qui doit surpasser tous les autres et qui décuplera les témoignages de ma reconnaissance. — Tu es investi, continua-t-il en lui présentant un parchemin où pendait le sceau de la république, des fonctions de gondolier-patron, au service de l'état, et dès ce soir, tu seras chargé d'une mission importante. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il ne t'appartient pas d'en contrôler l'objet et que ton obéissance doit être entièrement passive.

Giuseppe s'inclina respectueusement; le sénateur reprit la parole.

—Un officier accompagné de deux soldats a été chargé d'aller chercher une dame pour la conduire devant le conseil des Trois. Tu les transporteras à l'endroit qui te sera désigné. L'officier a reçu l'ordre de placer la

dame dans le pavillon de la gondole et de t'en remettre la clé pendant tout le temps du trajet, afin que la noble inconnue n'ait de communication avec personne. Veille à ce que ces dispositions du conseil soient fidèlement exécutées... Puis, écoute bien ceci : au retour il est possible que tu rencontres dans la Giudecca une gondole plus grande que la tienne et dépourvue de fanal à sa proue. Quelles que soient les manœuvres de cette embarcation, garde-toi de t'opposer par des manœuvres contraires aux desseins de son équipage, car elle sera montée par un envoyé du conseil des Trois. Comporte-toi dans cette circonstance avec le discernement que tu as montré jusqu'aujourd'hui, et tu n'auras plus à t'inquiéter de ton avenir.

Giuseppe, en remarquant le geste significatif qui accompagna ces paroles, pencha la tête une seconde fois en signe d'assentiment respectueux, et se retira.

Sous la voûte du palais était amarrée une gondole de la république d'une forme légère et montée de deux rameurs seulement. L'un des valets des sénateurs qui avait accompagné Giuseppe lui dit d'en prendre la direction et d'aller stationner en vue du palais ducal, pour attendre les ordres qui devaient lui être donnés ultérieurement.

Au commencement de la nuit, un officier suivi de deux soldats se présenta pour entrer dans cette gondole. C'était Ferdinando.

— Cette embarcation est bien faible pour porter un aussi grand nombre d'hommes, dit le capitaine avec humeur en relisant les ordres dont il s'était muni. Il y a quelqu'erreur peut-être.—Patron, comment vous nommez-vous?

— Ne craignez rien, répondit le gondolier après avoir décliné son nom. La barque est petite, il est vrai, eu égard à son équipage et à l'importance de la mission que nous allons remplir; mais, avec l'aide de Dieu, nous en viendrons à bout. Rappelez-vous seulement que nous avons peut-être d'autres dangers à craindre que ceux dont nous menace l'exiguité de la gondole. Les mousquets de vos soldats sont-ils chargés?

— Occupez-vous de ce qui vous concerne, monsieur, dit l'officier en s'asseyant à la proue avec une insouciance affectée. Je connais mon devoir, et je sais ce que j'ai à faire pour l'exécuter.

Giuseppe fit le signal du départ, et la nacelle poussée en avant par les vigoureux efforts de ses deux rameurs, fendit avec vitesse les flots de l'Adriatique, malgré la pesanteur de son chargement. Le patron lui fit exécuter à l'instant même plusieurs voltes qui firent bouillonner l'eau des lagunes jusqu'au bord de la nacelle.

— Que signifie cette manœuvre, s'écria l'officier, qui était plus ému qu'il ne voulait le paraître de la témérité du gondolier; ce n'est point ici le moment de faire de semblables évolutions. Marchons droit et vite, car nous sommes pressés.

— J'ai, ne vous déplaise, mes devoirs à consulter aussi, répliqua Giuseppe en souriant. Mais ne prenez aucun ombrage de ma conduite, et soyez convaincu que mes efforts tendent au même but que les vôtres, quoique vous ne connaissiez guère mieux celui de votre mission que ces deux rameurs qui s'évertuent dans ce moment pour gagner leur salaire.

Ferdinando, mécontent de la conduite et des manières du patron, se sentit le désir de rappeler ce personnage subalterne à la modestie de sa condition. Mais comme il se trouvait, ainsi que lui, dans ce moment, sous les ordres immédiats du conseil suprême, il réfléchit à la bizarrerie dont les chefs de l'état donnaient chaque jour mille témoignages pour arriver aux fins de leur politique astucieuse, et l'idée que Giuseppe n'était point en réalité ce qu'il paraissait être, vint effleurer son esprit.

— Chargez vos carabines, dit-il après un moment de silence aux deux soldats qui se tenaient debout de chaque côté du pavillon fermé de la gondole, et n'hésitez pas à faire feu sur mon commandement; quand même, ajouta-t-il avec quelque dédain en montrant Giuseppe, je vous désignerais le patron de cette gondole.

Giuseppe fit un signe de tête approbatif.

La nacelle ne tarda pas à s'arrêter devant la demeure de la signora Bariletta. L'officier consulta de nouveau ses instructions, et lorsqu'il se fut assuré qu'il ne se trompait point de maison, il descendit avec l'un des soldats sur le petit escalier qui conduisait au vestibule. Ferdinando, introduit dans la chambre de la sage-femme, trouva la comtesse Anina masquée et couverte d'une mante dont les plis ne permettaient point aux formes et aux vêtemens de trahir l'âge ou la condition de celle qui était ainsi déguisée.

— Est-ce vous, madame, dit le capitaine en s'inclinant, qui avez réclamé l'auguste patronage du conseil des Trois?

La dame baissa la tête sans rien dire, et comme Ferdinando lui offrait son bras, Anina, en acceptant cet appui, ne put se défendre d'un tressaillement qui sembla communicatif, car l'officier chancela sur lui-même et se tourna, plus rapidement que la politesse ne le permettait, du côté de la dame confiée à sa garde. Mais une réflexion presqu'aussi soudaine que ce mouvement fit expirer sur ses lèvres les paroles qui s'y pressaient déjà.

— Qui que vous soyez, madame, murmura-t-il d'une voix émue, soyez sûre de mon dévoûment, et si quelque péril menaçait votre traversée, croyez que je mourrais avant qu'il vous fût fait aucune violence.

L'inconnue répondit à ces paroles par une pression presque imperceptible de la main; un instant après elle était dans le pavillon de la gondole. Lorsqu'elle fut entrée, Ferdinando hésitait à en fermer la porte; Giuseppe fit un signe au capitaine.

— Il me faut la clé de cette porte, dit-il.

— Je la garderai moi-même, répondit le capitaine.

— Exécutez les ordres du conseil, mon officier; ici chacun pour soi.

— Tiens, murmura Ferdinando en obéissant malgré lui aux injonctions écrites dont il était chargé, mais rappelle-toi que je te surveille et qu'un seul mouvement de ma main t'enverrait deux balles dans la tête.

Giuseppe salua le capitaine et s'assit à son poste. Au même instant la gondole vola sur le canal étroit et dangereux avec la même rapidité que si elle se fût trouvée en pleine mer. Lorsque l'espace permit au patron de manœuvrer plus à son aise, il faisait un tel circuit pour éviter la rencontre des embarcations qui se croisaient sur son passage que Ferdinando impatienté crut devoir intimer l'ordre au gondolier de marcher droit devant lui.

— Nous sommes sur une gondole de l'état, dit-il; c'est à ceux que nous rencontrons de prendre le large pour nous laisser passer.

Dans ce moment Giuseppe tournait le gouvernail pour entrer dans la Giudecca. Les quais offraient de toutes parts l'aspect de la solitude, et sur toute l'étendue du canal on n'apercevait à la lueur douteuse des étoiles qu'un seul esquif portant un fanal à l'éperon, suivant la coutume. Lorsque les deux canots furent en vue l'un de l'autre, la lanterne de celui qui s'avançait s'éteignit ou elle fut retirée.

— Voilà qui est singulier, dit Ferdinando en se levant; cette barque est de quelque importance, car elle est dirigée par huit rameurs; et ses lumières s'éteignent au moment d'une rencontre! Gouverne bien, patron, car le moindre choc nous serait fatal, et prends garde d'entrer dans les eaux de cette grande barque!

Giuseppe ne répondit pas; mais il traversa rapidement la gondole, et d'un coup d'aviron il fit tomber à l'eau la lanterne suspendue sur sa proue.

— Préparez vos armes, dit le capitaine aux soldats; il y a de la trahison ici... Gondolier, que fais-tu? Ne distingues-tu pas cette masse noire qui se dirige droit sur nous? Tourne à bas bord, misérable, ou nous sommes coulés!... Soldats, feu sur le patron!

Mais l'instance du péril paralysa l'obéissance des deux soldats; leurs regards étaient attachés sur la barque dont l'équipage avait l'intention évidente de faire sombrer la petite gondole. Un cri parti du pavillon arracha Ferdinando à la stupeur.

— Ferdinando, sauvez-moi, murmurait une voix dont les accens ne pouvaient être méconnus du jeune militaire...

Le capitaine s'élança comme la foudre sur le gondolier qui, dans l'instant même, tournait la barre du gouvernail, évitant par ce mouvement subit et périlleux le choc dont la nacelle était menacée. Ferdinando, qui ne prévoyait pas cette manœuvre inattendue, perdit l'équilibre et fût infailliblement tombé dans les flots, si Guiseppe ne l'avait soutenu. Tandis que les deux hommes se tenaient en quelque sorte embrassés pour se maintenir mutuellement, les embarcations passèrent si près l'une de l'autre, que les avirons des rameurs se touchèrent et que les flots soulevés firent irruption dans la gondole.

— Insolens, cria Ferdinando aux gens de la grande barque, osez-vous bien attaquer ainsi une gondole de l'état?

Aucune voix ne s'éleva sur l'esquif pour excuser son équipage; mais ses rames battant l'eau à sens contraire, le rendirent immobile. Dans ce moment, un coup de carabine partit de sa proue, et le chapeau de Giuseppe, atteint d'une balle, fut emporté dans la mer. Les deux soldats ripostèrent à l'instant et avec succès, car l'homme qui venait de tirer et dont le mousquet fumait encore, tomba en poussant un grand cri.

— Son excellence est morte, dit un moment après, du ton de la consternation, une voix connue de Giuseppe; c'était celle du valet de chambre du signor Pavola.

— Ramez, vous autres, s'écria le gondolier. La victoire est à nous; les coquins pourraient se raviser, et nous avons encore du chemin à faire avant d'arriver au palais Ducal.

Deux heures après cet événement, Ferdinando présentait au Conseil suprême la signora qui avait été confiée à sa garde, et il lui rendait compte de sa mission. Une enquête fut ordonnée sur cette affaire. Le capitaine, le gondolier et la sage-femme furent mis au secret et interrogés séparément. Mais leurs dépositions, qui s'accordaient de tous points entre elles, comme avec le témoignage des gondoliers et des soldats, ne laissèrent aucun doute au Conseil sur la culpabilité du signor Ruberto Pavola, dont la mort avait été officiellement annoncée. Ses biens furent confisqués, et la comtesse Anina fut mise sous la tutelle de la république.

Quelques mois plus tard le roi de Naples, dans les états duquel étaient situés les domaines de la jeune comtesse, réclama solennellement contre cette dernière mesure. La noble orpheline quitta Venise sous le patronage de l'ambassadeur napolitain, et avant qu'une année fût révolue, le capitaine Ferdinando Celini, qui avait pris du service dans les armées du roi de Naples avec l'agrément de la république vénitienne, avait obtenu la main de celle qu'il aimait.

La signora Bariletta, ainsi que sa fille, avaient suivi leur illustre amie. Le gondolier avait quitté l'aviron pour l'épée, et lorsqu'on célébra les noces de Ferdinando et d'Anina, celles de l'officier Giuseppe et de sa jolie fiancée furent accomplies dans la même solennité.

Le palais du sénateur Pavola existe encore aujourd'hui. La statue de la Madone, parfaitement conservée, a perpétué le souvenir des événemens que nous venons de raconter; elle est restée en vénération parmi les gondoliers de Venise, qui la désignent sous le nom de la *Madona Spugnata*.

STÉPHEN DE LA MADELEINE.

Les Floueurs scientifiques. (1)

Le corps savant se divise en deux classes :
Les savans *pour de rire ;*
Et les savans *pour de vrai.*

Ces derniers sont ceux dont nous n'avons pas à nous occuper. Passons.

Quoi ! dans le corps savant lui-même, on compterait des floueurs?

— Non, on ne les compte plus, mais on compte ceux qui ne le sont pas ; c'est plus tôt fait.

Les savans *pour de rire* sont d'abord (à peu d'exceptions près) les professeurs titulaires de langues archimortes, comme :

— Les commentateurs des poètes et historiens de l'antiquité la plus fabuleuse.

— Les traducteurs de chinois, de matchou, d'indoustani, d'arménien, Et autres langues que tout le monde ignore aussi bien qu'eux ;

— Les archéologues payés pour déchiffrer les inscriptions indéchiffrables, pour inventorier, et, au besoin, inventer les monumens phéniciens, druidiques et autres ;

— Enfin, certains chargés de missions, — certains conservateurs de médailles et bibliothèques, et cette foule de savans dont tous les titres se composent de la réimpression d'un livre peu connu, de la traduction d'une vieille chronique ou d'un manuscrit volé à quelque trépassé.

Dans l'impossibilité de passer une aussi grande revue sur la petite place qui nous est réservée, nous vous présenterons seulement quelques moustaches de l'armée scientifique et vous dirons leurs plus brillans faits d'armes.

Par forme d'introduction, permettez-nous de vous narrer une petite histoire rétrospective qui se lie intimement au sujet dont nous nous occupons.

Vers le commencement de la restauration, un médecin déterra par hasard, dans la poussière des manuscrits oubliés à la Bibliothèque royale, une grammaire chinoise ; il était homme d'esprit et devina tout de suite le parti qu'il pourrait tirer de cette découverte. L'exemplaire de la Bibliothèque royale était le seul qui existât en Europe, peut-être était-il le seul qui fût au monde : le docteur le copia, le fit imprimer et le produisit comme sien. Ce livre fit sensation ; — il fit plus, il fit nommer le docteur conservateur des manuscrits chinois de la Bibliothèque royale, — qui ne possédait pas de manuscrits chinois. Tout allait pour le mieux dans la meilleure des places possibles ; le médecin, à force de lire *sa* grammaire, devenait tous les jours de moins en moins médecin et de plus en plus chinois ; personne, lui seul excepté, ne doutait de sa science, lorsque trois satanés marchands de thés de Canton, trois méchans ***Pékins***, conçurent l'idée infernale de visiter l'Europe ! On ne descend pas de l'empire céleste sur cette partie du globe sans venir se promener en France, sans venir voir les merveilles et curiosités de Paris, et la première merveille qu'on dût montrer à des Chinois était sans contredit le savant sinologue qui avait réinventé la langue de Confucius.

Le cornac des trois magots n'eut donc rien de plus pressé que de les conduire auprès du conservateur des manuscrits chinois. Il était en ce moment occupé à traduire, pour l'Académie des belles-lettres, une inscription trouvée sur un bâton d'encre de Chine.

— Monsieur, lui dit le cornac, voici trois cousins-germains du céleste empereur Fa-Fe-Fi-Fo-Fu, qui seront flattés de trouver un homme capable de les entendre.

— Fort bien, répondit le savant. Et il se mit à parler de la façon la plus chinoise du monde.

Les trois voyageurs ouvraient de grands yeux, s'entre-regardaient, regardaient le savant et ne répondaient pas.

Le savant eut besoin de se moucher, et les Chinois saisirent cette occasion de glisser quelques mots ; à son tour le savant les écouta sans répondre, mais en clignant les yeux comme un homme qui n'est pas dupe d'une malice. Puis, se tournant vers le cornac, il lui dit avec gravité :

— Ces hommes ne connaissent pas la langue chinoise, ils ne me comprennent pas. Et il se remit tranquillement à traduire son inscription.

Échappé à ce danger, notre conservateur croyait sa réputation à l'abri de nouvelles atteintes. Hélas ! tout n'est qu'heur et malheur en ce monde ; les Anglais trouvèrent dans l'Inde un second exemplaire de la grammaire chinoise du père Prémare, l'imprimèrent sous le nom du véritable auteur, et il fut démontré par A plus B qu'elle avait été littéralement copiée par le moderne savant.

Néanmoins, la science est redevable à cet infortuné conservateur de l'impulsion donnée chez nous à l'étude de la langue chinoise, pour laquelle le gouvernement avait judicieusement fondé une chaire. Le professeur a fait un élève ; et cet élève, qui fut long-temps un des beaux sapeurs de la garde nationale, fait aujourd'hui le plus grand honneur à son maître.

Mais n'allez pas juger de tous les cours de langues orientales par celui-ci ! Tous ne sont pas aussi suivis ; *l'hindoustani*, par exemple, se prêche dans le désert, ainsi que l'ancien persan et le turc d'autrefois. Seul entre tous, le professeur d'*arménien* est parvenu à se composer un auditoire en la personne de son vieux domestique, presque idiot et tout-à-fait sourd.

Il n'est question, vous l'entendez bien, que des langues éteintes ; quant au persan, au turc et à l'arménien actuels, c'est-à-dire aux langues dont on a besoin, elles ne font pas partie de la science, les savans les méprisent et flétrissent du nom d'interprètes ceux qui ont la petitesse de les enseigner.

La position d'orientaliste est fort douce, très lucrative et par conséquent extrêmement enviée. Dire toutes les petites ruses qu'on emploie pour y arriver, tous les efforts que l'on fait pour s'y maintenir, serait difficile, parce qu'ils varient suivant les temps, les hommes et les nécessités du moment.

Nous ne citerons qu'un fait. — *Ab uno disce omnes.*

Un orientaliste, professeur d'une chaire, en convoitait une autre, car les chaires d'orientaliste peuvent se cumuler sans inconvénient ; — il est tout aussi facile de ne pas faire deux cours que de n'en pas faire un. — La chaire convoitée allait devenir vacante par la mort du titulaire, — du moins on l'espérait, et chacun dressait à l'avance ses échelles d'escalade Un jeune homme, qui avait pris au sérieux le métier de savant, traduisai et apprenait *pour de vrai :* cela dit assez qu'il était un peu simple d'esprit ; mais ce qui le prouve irrévocablement, c'est qu'il alla consulter l'orientaliste dont nous parlons, le pria d'appuyer sa demande et de lui indiquer le moyen d'arriver.

— Vous savez, lui dit-il, que j'ai beaucoup travaillé et que j'ai quelques droits à remplacer M. *** SI NOUS AVONS LE MALHEUR DE LE PERDRE.

— Sans doute, lui répondit le savant, mais *** est moins malade qu'on ne dit, et vous avez le temps de vous préparer. Si vous voulez m'en croire, vous traduirez telle chronique ; c'est un magnifique ouvrage, parfaitement inconnu, et ce travail rendra vos droits incontestables.

— Merci, repartit le jeune homme, et il se mit au travail.

La besogne était rude, elle dura NUIT ANS. Quand elle fut faite, l'innocent la présente au vieux renard qui s'était emparé de la place pendant que son compétiteur piochait à coups de dictionnaire. — C'est bien, très bien ! lui dit le professeur, personne ne peut plus vous disputer la chaire d'hébreu, vous l'aurez sûrement... à ma mort.

Une chaire d'orientaliste vaut cinq mille francs : c'est un prix fait comme celui des petits pâtés. Deux chaires représentent donc un assez joli revenu ; mais nous connaissons un savant envers qui la patrie est bien plus juste encore.

A titre de professeur au collége de France,
De directeur des archives,
De membre de l'Institut,
De membre de telle et telle commission,
Il touche 25,000 fr. par an.

25,000 fr. de traitement ! c'est le trône de la science.

Il est vrai que cet homme illustre a fait de grandes choses et un gros volume in-4°, imprimé par l'Imprimerie royale, dans lequel il croit pouvoir affirmer, d'une manière positive, que la statue de Memnon n'a jamais parlé, ainsi que le prétendent les anciens historiens.

A propos de l'Imprimerie royale, il se pratique une petite chose... chose qu'il est bon d'apprendre au public.

Une commission est appelée à décider quels ouvrages sont dignes par leur importance ou leur utilité d'être imprimés aux frais de l'état. Cela est juste ! et comme les membres de cette commission sont tous des savans distingués, des orientalistes, des conservateurs de n'importe quoi, il est encore parfaitement juste qu'ils décrètent l'impression de leurs propres ouvrages. De plus, il est de toute justice que l'auteur reçoive 500 exemplaires du livre dont il a généreusement accordé l'impression au gouvernement, — et comme ce livre est presque toujours impayable, — par conséquent invendable, — le savant fait hommage d'un exemplaire à chaque potentat de l'Europe, qui reconnaît cette galanterie par des croix, des pensions, des tabatières, etc., etc.

Il nous restait à parler
Des examinateurs de livres classiques qui approuvent leurs propres ouvrages et se font ainsi des revenus princiers ;

Des savans envoyés en mission par le ministère de l'instruction publique, et promenant aux frais de l'état leur famille tout entière en Suisse, en Italie, en Grèce, etc., etc ;

De ceux qui ajoutent à leur mission scientifique les bénéfices d'une mission moins honorable dont les honoraires sont pris sur la caisse des fonds secrets ;

Et de bien d'autres savans sur le compte desquels nous nous proposons de revenir dans un ouvrage *ad hoc.*

(1) Extrait de la *Physiologie du Floueur*, par M. Philippon.

Poésie.

LE COQUILLAGE. (1)

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille !
Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,
Baisse toi, mon amour, vers la blonde coquille
Que Vénus fait, dit-on, polir au flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point de pareille !
Les roses de ta joue ont peine à l'égaler :

(1) Madame de Lamartine a organisé à Mâcon une loterie en faveur des jeunes orphelins de cette ville, dont son mari est le représentant à la chambre des députés. Parmi les lots se trouvait un charmant coquillage avec les vers suivans que leur auteur, M. Alphonse de Lamartine, a accompagnés de son autographe.

Et quand de la volute on approche l'oreille,
On entend mille bruits qu'on ne peut démêler.

Tantôt c'est la tempête avec ses lourdes vagues,
Qui viennent, en tonnant, se briser sur tes pas ;
Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues,
Tantôt ce sont des voix qui chuchottent tout bas.

Oh! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure
Que rend ce coquillage aux lèvres de carmin,
Un écho merveilleux où l'immense nature
Résume tous les bruits dans le creux de ta main?

Emporte-la, mon ange! et quand ton esprit joue
Avec lui-même, oisif, pour charmer les ennuis,
Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,
Et, fermant tes beaux yeux, recueilles-en les bruits!

Si, dans les mille accens dont ta langue fourmille,
Il en est un plus doux qui vienne te frapper
Et qui s'élève à peine au bord de la coquille
Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper.

S'il a pour la candeur des terreurs et des charmes,
S'il renaît en mourant presque éternellement,
S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes,
S'il tient de l'espérance et du gémissement.

Ne te consume pas à chercher le mystère.
Ce mélodieux souffle, ô mon ange! c'est moi.
Quel bruit plus éternel et plus doux sur la terre
Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi?

Paris, 23 mars 1842.

ALPH. DE LAMARTINE.

A l'issue de la cérémonie funèbre qui a eu lieu, pour les funérailles de M. Wilhem, l'habile et zélé fondateur de l'enseignement du chant dans les écoles primaires, on a distribué aux assistans la lettre que Béranger, pour lequel B. Wilhem a fait de la musique si suave, lui écrivait l'année dernière à l'issue d'une séance de l'Orphéon. Jusqu'à ce moment cette pièce était inédite. Nous la transcrivons ici :

Mon vieil ami, ta gloire est grande.
Grâce à tes merveilleux efforts,
Des travailleurs la voix s'amende
Et se plie aux savans accords.
D'une fée as-tu la baguette,
Pour rendre ainsi l'art familier?
Il purifiera la guinguette;
Il sanctifiera l'atelier.

Wilhem, toi de qui la jeunesse
Rêva Grétry, Gluck et Mozart,
Courage! à la foule en détresse
Ouvre tous les trésors de l'art :
Communiquer à des sens vides
Les plus nobles émotions,
C'est faire en des grabats humides
Du soleil entrer les rayons.

La musique, source féconde,
Epandant ses flots jusqu'en bas,
Nous verrons ivres de son onde
Artisans, laboureurs, soldats.
Ce concert, puisses-tu l'étendre
A tout un monde divisé!
Les cœurs sont bien près de s'entendre
Quand les voix ont fraternisé.

Notre littérature est folle :
Fais-la rougir par tes travaux.
De meurtres elle tient école
Et pousse à des Werther nouveaux.
On l'entend, d'excès assouvie,
En vers, en prose, s'essouffler
A décourager de la vie
Ceux qu'elle en devrait consoler.

Des classes qu'à peine on éclaire
Relevant les mœurs et les goûts,
Par toi devenu populaire
L'art va leur faire un ciel plus doux.
Les notes, sylphides puissantes,
Rendront moins lourds soc et marteau,
Et feront des mains menaçantes
Tomber l'homicide couteau.

Quand tu pouvais, sur notre scène,
Tenter un plus brillant laurier,
Tu choisis d'alléger la chaîne
Du pauvre enfant de l'ouvrier.
A tes leçons, large semence,
La foule accourt, et tu les vois,
Captivant jusqu'à la démence,
Vers le ciel diriger sa voix.

D'une œuvre et si longue et si rude
Auras-tu le prix mérité?
Va, ne crains pas l'ingratitude,
Et ris-toi de la pauvreté.

Sur ta tombe, tu peux m'en croire,
Ceux dont tu charmes les douleurs
Offriront un jour à ta gloire
Des chants, des larmes et des fleurs.

P.-J. DE BÉRANGER.

Souvenirs du Parlement et de l'Université.

L'IMPERATOR DES ECOLIERS ET LE ROI DES RIBAUDS.

— 1389 —

Le recteur de l'Université de Paris fit publier dans les colléges et salles communes des écoles le 18 de juin 1389 au matin un rescript par lequel il avertissait que vingt-quatre écoliers de l'Université de Paris, à savoir : six écoliers de la faculté de théologie, six écoliers de la faculté des lettres, six écoliers de la faculté de droit canon et six écoliers de la faculté des sciences et arts, se rendraient dans la ville de Saint-Denis vers l'heure de midi, ayant à leur tête l'*imperator* en personne (1), à l'effet d'y complimenter, au nom de l'Université, Madame Isabeau de Bavière, nouvelle et chaste épouse de Sa Majesté le roi Charles sixième, qui devait faire, le lendemain 20 juin, son entrée solennelle dans la capitale. En invitant les professeurs et régens à choisir pour cette députation les jeunes gens « les plus idoines, les plus laborieux et les plus instruits. » Le recteur recommandait à l'*imperator* d'employer la plus grande réserve et d'user de la plus grande prudence dans cette mission honorable et qui devait jeter un nouveau lustre sur l'Université.

Ce n'était point sans motifs que le vertueux Jacques Poisant adressait ces recommandations aux écoliers de l'Université. Ces jeunes gens, emportés par la fougue de leur âge, fiers de leurs priviléges, et souvent excités par des ambitieux adroits qui mettaient en jeu leur impétueuse turbulence, étaient craints et redoutés par les bourgeois, haïs et detestes par la noblesse, et soufferts avec peine par la populace qui rarement se trouvait bien des alliances passagères qu'elle contractait avec eux. Aussi, pour lâcher vingt-quatre jeunes gens qui se sentaient soutenus par douze mille autres écoliers, sur une grande route, dans une ville abbatiale et royale telle que Saint-Denis, il fallait de puissantes considérations, pour un homme aussi prudent et ami de la paix que le recteur. Mais Jacques Poisant avait appris que le roi de la Basoche et l'empereur de Galilée (2), aidés des confrères de la Passion, devaient, en grande partie, faire les honneurs de l'entrée de la reine Isabeau. Il n'ignorait pas que le corps de ville, le prévost des marchands et les échevins avaient dépensé des sommes considérables pour donner à cette solennité un éclat, une magnificence, inconnus jusqu'alors; et que l'honneur des surprises, des jeux de mystères, des spectacles sur des échafauds dressés de distance en distance sur le chemin de la reine et dans les carrefours serait partagé entre les confrères de la Passion, les basochiens, et les membres de l'empire de Galilée, auteurs, acteurs et inventeurs de toutes ces *mignardises* (3).

(1) Chaque année, le jour de la *Saint-Jean-Porte-Latine*, les écoliers de Paris élisaient un chef qui prenait le titre d'*imperator*. Ce choix tombait d'ordinaire sur l'écolier le plus renommé par ses mœurs, par ses études et assez heureux pour joindre la force de l'intelligence à la vigueur corporelle. L'*imperator* jouissait de grands priviléges et faisait partie du conseil du recteur. Il exerçait aussi une grande influence sur les écoliers, et pouvait arrêter ou précipiter la fougue de cette jeunesse. Au point de vue de l'étendue de sa puissance sur les écoles, l'*imperator* était une sorte de connétable.

(2) L'empire de Galilée était la corporation des clercs de la cour des comptes. Cette confrerie, moins puissante que la basoche, avait cependant un grand éclat.

(3) L'entrée de la reine Isabeau de Bavière laissa pendant plus de deux siècles des traces dans la mémoire des habitans de Paris. En aucun temps on n'avait deployé une aussi grande pompe, une telle profusion de richesses. Parmi toutes les merveilles qui naissaient pour ainsi dire à chaque pas sur la route du cortége royal, on remarquait surtout les ébats de la première porte Saint-Denis et ceux du Moustier de la Trinité, près la porte aux Peintres. Ce dernier représentait une passe d'armes entre les Sarrazins et les chrétiens. « Les acteurs de cette scène étaient vêtus avec tant de richesse, *que nul n'avait vu de si opulens seigneurs de risée.* »

Nous ne pouvons résister au plaisir de mettre sous les yeux du lecteur le récit de ces naïves magnificences rapporté dans un manuscrit du temps. (Les faits et gestes de la cour de la ville, 1395. Bibl. royale.)

« A la seconde porte Saint-Denis (où se trouve aujourd'hui la cour Batave), avait on ordonné, comme à la première porte, un ciel nu et étoilé tres richement, et Dieu, par figure, séant en sa majesté, le Père, le Fils et le Saint-Esprit : et la, dans le ciel petits enfans de chœur chantaient moult doucement en forme d'anges (laquelle chose on voyait moult voloutiers), et, ainsi que la reine passa dans sa litière sous la porte de paradis d'amont (d'en haut), deux anges issirent hors en leur avallant (en descendant), et tenaient en leurs mains une très riche couronne d'or garnie de pierres précieuses, et la mirent, les deux anges, et l'assirent moult doucement sur le chef de la reine en chantant tels vers:

» Dame enclose entre fleurs de lys,
» Reyne estes vous de paradis,
» De France et de tout ce pays.
» Nous en r'allons en paradis.

» Et s'envolèrent.

» A la porte du Châtelet de Paris, une autre surprise attendait Isabeau et la cour. Sur un vaste théâtre on voyait un lit royal magnifiquement paré sur lequel reposait sainte Anne. Au-dessus de ce lit se trouvait un bois fort épais habité par toutes sortes d'animaux, lièvres, lapins, chevreuils, sangliers et même oiseaux de différens plumages. D'autre part issirent du bois et de la ramée un lion et un aigle qui se ruèrent un grand cerf blanc, lequel s'était accroupi contre le lit de justice, comme pour y chercher protection et sauve garde. Lors issirent du bois jeunes pucelles, environ douze, très richement parées en chapelets d'or, tenant épées nues en leurs mains, et se mirent entre le cerf, l'aigle et le lion, montrant qu'à l'épée elles voulaient garder le cerf et le lit de justice.»

Juvénal des Ursins nous apprend que le cerf était tellement fait et composé « qu'il y avait homme, qu'on ne voyait, qui lui faisait remuer les yeux, les cor-

L'Université était exposée à rester dans l'ombre, elle qui d'ordinaire occupait le premier rang à si juste titre, elle qui d'ordinaire s'appelait la fille aînée des rois de France, elle qui conservait en dépôt, depuis Charlemagne, les flambeaux sacrés des arts, des sciences et des lettres. Céder, en une pareille circonstance, le pas à des confréries purement matérielles, à des corporations dont la joie ou les besoins physiques étaient les premiers élémens, c'était déserter le drapeau universitaire, c'était fouler aux pieds les immunités et les priviléges de cette sainte et robuste fille de Charlemagne et de Hugues Capet; c'était renier son origine. Jacques Poisant, pénétré de ces vérités, ne balança donc pas à courir les chances d'un mal éventuel pour éviter une honte assurée. En agissant ainsi, le recteur était convaincu qu'il obéissait à ses devoirs, et que, dépositaire et gardien des priviléges et des augustes traditions de l'Université, il ne pouvait se dispenser de conserver, par tous les moyens permis, les prérogatives de cet illustre corps.

La députation des écoliers se mit en marche à dix heures du matin, et après quelques stations assez longues sur la place du Châtelet, où les clercs de la Basoche lui offrirent *l'hypocras des bonnes fêtes*, et à La Chapelle, où ils entendirent les vêpres dans la chapelle de Saint-Julien, fondée en 1206 par Raoul, comte de Clermont, connétable de France. Ils arrivèrent à Saint-Denis vers le deuxième tiers du jour, c'est-à-dire de trois à quatre heures après midi.

Il y avait grand tumulte dans la ville. Les palefrois, les litières des dames de la cour obstruaient toutes les rues: les destriers des chevaliers, des seigneurs et des pages piaffaient sur la place de l'Abbaye, qui regorgeait de curieux et d'oisifs accourus de vingt lieues à la ronde. Ce n'était partout que cris de gens qui appelaient leurs valets, de valets qui répondaient à leurs maîtres, de pages et d'heiduques qui accouplaient les levriers ou chaperonnaient les faucons, car la reine Isabeau, qui avait accepté l'hospitalité à l'abbaye, se disposait, après le souper (il avait lieu à six heures du soir), à aller chasser au vol dans la plaine Saint-Denis. A ce tintamare venait se joindre le carillon de toutes les cloches de la ville, les glapissemens des mendians et des lâtres qui se promenaient en récitant les litanies, les sons aigus des trompettes des compagnies de gendarmes et d'arbalestriers de la garde du roi, les hennissemens des chevaux, les aboiemens des chiens et le cliquetis des armes qui se choquaient à tous les coins de rues, tant le nombre de seigneurs et de gens de cuirasse et d'épée était considérable en ce moment.

Les écoliers furent d'abord un peu surpris de ce désordre, de ce bruit, de ce déluge de cris, de blasphêmes et de juremens dans un lieu honoré de la présence d'un jeune roi et d'une reine belle et chaste, comme on le supposait alors.

— Est-ce donc ici une représentation de la danse macabre? s'était écrié l'*imperator*. Mais bientôt l'outrecuidance juvénile, l'aplomb scolastique leur vint en aide, ils réfléchirent que le bruit, que la turbulence étaient leur élément ordinaire, et qu'ils ne devaient point s'étonner à St-Denis d'un tumulte dont eux-mêmes se faisaient assez volontiers les artisans dans la bonne ville de Paris. Ils prirent donc leur mal en patience et s'acheminèrent vers l'abbaye où ils demandèrent, avec le plus de gravité qu'ils purent, aux officiers qui gardaient le logis royal la faveur d'être présentés à la reine.

— Qui êtes-vous, mes jeunes gars, dit le baron de Saint-Hermine, grand queulx de France (1) qui se trouvait sur le porche de l'Abbaye, devisant avec le sire de Coucy, commandant les hallebardiers, et le marquis de Nangis, capitaine-lieutenant de la compagnie des gardes de la porte (2).

— Nous sommes, monseigneur, répondit avec une noble assurance l'imperator, les envoyés de l'Université de Paris, nous venons au nombre de vingt-quatre, en mémoire des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, présenter à madame Isabeau, notre jeune et gracieuse souveraine, les hommages, les respects, et les services de notre mère, l'Université.

— Ouais! interrompit un gros évêque qui survint au milieu des seigneurs, que dit-il donc, ce garçon, avec sa mère, l'Université? Si l'Université est ta mère, bélître, que sera donc la sainte Eglise romaine?

— Si l'Eglise, repartit froidement l'imperator en toisant d'un regard méprisant le dignitaire ecclésiastique, si l'Eglise n'avait que des ministres comme vous, monseigneur, elle ne compterait pas beaucoup d'enfans, on ne lui verrait que des bâtards.

— Oh! oh! monsieur de Senlis, s'écria en riant le grand queulx de France, le clou de votre mule la faisait boiter; on vient de vous le river de main de maître.

— Mais de quoi parle-t-il de vingt-quatre vieillards et d'Apocalypse? reprit l'évêque, qui ne voulut point avoir l'air de comprendre le sarcasme de l'écolier; sur ma foi, il ne sait ce qu'il dit.

— Monseigneur l'évêque, s'il a étudié le droit canonique en l'Université de Paris, doit savoir que toutes ses députations se composent de vingt-quatre personnes, six de chacune de ses facultés.

— Aux causes que saint Jean Porte-Latine, notre patron, a écrit dans son Apocalypse bien des choses qui sont entourées de mystères; et qu'il n'est donné qu'à la science, à la méditation et à la foi d'approfondir ces ténèbres et de faire luir, en les dissipant, les vérités qui sont déposées au fond de l'abîme et sur les livres des sept sceaux.

— Je ne savais pas cela! répartit naïvement le gros évêque.

— Je m'estime trop heureux d'avoir pu vous l'apprendre, monseigneur, répondit l'imperator, qui savait que l'ignorance de l'évêque de Senlis le rendait la risée de la cour et de ses collègues, au nombre desquels sa naissance seule l'avait élevé.

Se retournant alors vers les seigneurs, dont sa boutade avait excité l'hilarité: « Qui de vous, messeigneurs, leur demanda-t-il, voudra bien faciliter l'accès des chambres royales aux vingt-quatre députés de l'Université et à l'imperator qui, quoique indigne, remplit ici le personnage du solitaire de Pathmos? »

— Imperator! Pathmos! grommela l'évêque.

— Oui, monseigneur, imperator, Pathmos! reprit l'écolier; *Imperator* signignifie chef empereur, et j'ai l'honneur de l'être à un titre aussi juste que vous avez celui d'être évêque; *Pathmos* est une île où saint Jean a écrit son Apocalypse, et voilà pourquoi, en parlant de lui, je dis le *solitaire de Pathmos*, comme ces illustres personnages qui vous entourent pourraient dire *l'apôtre de Senlis* en parlant de vous, monseigneur.

L'évêque ne résista pas à cette dernière attaque et se retira, mais non sans entendre les rudes quolibets des gens de guerre dont il se croyait l'ami.

Le grand queulx voulut bien se charger d'aller prévenir la reine de l'arrivée des écoliers, et leur promit qu'il ne négligerait rien pour que leur réception ne se fît pas attendre.

Après bien des pourparlers, bien des allées et venues, les vingt-quatre écoliers furent enfin admis dans la salle royale. L'imperator lut une harangue latine saupoudrée de citations grecques, hébraïques et syriaques. Isabeau, qui ne comprit pas une parole à tout ce vain étalage d'érudition, les remercia, leur promit sa protection, assura l'Université de son admiration et de sa gratitude royale, et les congédia, car les faucons venaient se percher sur le poing de ses demoiselles d'honneur, et les nains sifflaient le départ du faisan et du coq de Bruyère.

La reine, en se retirant, avait donné l'ordre à son grand aumônier de veiller à ce que les écoliers fussent hébergés jusqu'au lendemain matin et à ce qu'on les traitât avec toute sorte d'égards et de bonté. Malheureusement, ce grand aumônier était l'évêque de Senlis, le prélat ignorant qui voulut se venger de la raillerie scholastique par un jeune orthodoxe.

— Je voudrais bien, dit-il à l'imperator, obéir aux intentions de la reine qui m'a enjoint de vous traiter et de vous recevoir selon vos mérites, qui ne sont pas petits, s'il en faut juger par la longueur de votre harangue, mais nous avons à peine, nous autres grands officiers de la couronne, quelque pauvre coin pour nous loger; tout est plein, tout regorge de monde, à tel point que deux présidens à mortier du parlement de Paris, également vénérables par leur âge et leurs fonctions, ont été contraints de se jeter dans les moulins de l'Abbaye. Jugez si nous pourrions accorder un manoir à des espiègles comme vous. Je suis mortifié de ne pouvoir vous accueillir, mais il y a impossibilité.

— Monseigneur, répondit l'imperator, le malheur n'est pas grand, nous sommes jeunes, nous avons de bonnes jambes, nous allons nous en retourner à Paris.

— Les portes y seront fermées, répartit l'évêque.

— Eh bien, nous coucherons dans les prés, à la belle étoile.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire; mais il pleut.

Et en disant ces mots, l'évêque s'en alla le regard animé d'une étincelle de joie ironique.

Il pleuvait en effet; c'était un de ces violens orages de juin qui annoncent d'ordinaire une belle journée pour le lendemain. Les pauvres écoliers, à jeun depuis le matin, harrassés par une longue route, fatigués par l'attente et les contrariétés de toutes sortes, ne savaient à quoi se décider.

— Retournons à Paris quand même, dit d'un ton de vive contrariété l'imperator.

— Et pourquoi? fit un huissier de la chambre du roi qui, d'aventure, passait en ce moment; allez trouver le roi des ribauds; son logis est à droite dans la rue de l'Abbaye. Il peut, s'il le veut, vous loger tous; et il le fera de grand cœur quand vous lui aurez expliqué les volontés de la reine.

— Allons chez le roi des ribauds, crièrent en chœur les écoliers. Il fera soleil demain matin, pour retrouver le chemin du bercail.

— Allons chez le roi des ribauds, répéta l'imperator, et puisse-t-il nous donner un peu de pain et un peu de paille!

Et, joyeusement, ils se mirent en marche pour le *palais* du roi des ribauds.

Il importe ici de dire un peu ce que c'était que le roi des ribauds.

Philippe-Auguste, pour se garantir des assassins soudoyés par Richard, roi d'Angleterre, ou, selon d'autres historiens, pour mettre sa personne à l'abri du poignard du Vieux-de-la-Montagne, lors du siége de Saint-Jean-d'Acre, s'entoura de soixante hommes courageux et dévoués qui se tenaient à la guerre sous sa tente, pendant la paix sous le porche et dans l'antichambre du retrait royal. Ces hommes, presque tous d'une force prodigieuse, endurcis aux fatigues et aveuglément soumis aux ordres de leur chef, étaient armés de *framées* ou massues de fer qui s'appelaient en arabe *ribal*. On les appela *ribauds*, et leur commandant prit le titre de *roi des ribauds*. Ce capitaine jouissait de grandes prérogatives: il couchait, en campagne, dans la tente du roi: dans les résidences royales son logis était contigu au château. Il menait ses soldats à l'armée, quand le roi y était en personne et ne recevait d'ordre que du monarque. Enfin il connaissait des crimes commis dans l'enceinte du séjour du roi et prononçait des jugemens que, pour l'ordinaire, il mettait lui-même à exécution (1).

Dans la suite, ses fonctions s'amoindrirent, et il ne subsista presque rien de son autorité militaire. Une ordonnance de Philippe III, dit *le Hardi*, donnée à Vincennes, le 23 février 1280, fixe le traitement du *roi des ribauds* à six deniers de gages et une provende, plus quarante sous pour robe et un valet à gages. Une autre ordonnance du même roi porte: « Que le ruy des ribauds » aura sa livraison et treize deniers de gages, et ne mangera point à cour, et » ne viendra en salle, s'il n'est mandé. » (2)

Nous trouvons dans *la somme rurale* une curieuse description des attributions de ce roi. L'auteur, après avoir dit que le prévôt doit juger de tous les délits qui se commettent dans le camp du roi, ajoute:

» Et le roi des ribauds en a l'exécution, et s'il advenait que aucun forfasse, » qui soit mis à exécution criminelle, le prévôt, de son droit, a l'or et l'argent » de la ceinture au malfaiteur, et les mareschaulx ont le cheval et les harnois » et tous autres hostils, se il y sont, réservé les draps et les habits quels qu'ils » soient, dont ils soient vêtus, qui sont *au roi des ribauds qui en fait*

---

nes, la bouche et tous les membres, et avait au col les armes du roy, à savoir: l'écu d'azur à trois fleurs de lys d'or, bien richement fait, et sur le lit, auprès du cerf, avait une grande épée nue, brillante et claire; et quand vint l'heure que la reine passa, celui qui gouvernait le cerf, au pied de devant dextre, lui fit prendre l'épée, et la tenait toute droite et la faisait trembler. »

Ce témoignage curieux d'un homme aussi grave que Juvénal des Ursins peut donner une idée vraie et précise de ces fêtes si somptueuses pour ce temps. Au surplus, trois hommes d'une rare intelligence dirigeaient, sous l'œil du prévôt et des échevins, ces *mignardises*. C'était Roger Goulu, roi de la basoche; André Lecalia, empereur de Galilée, et Pierre Gringoire, tour-à-tour poète, machiniste, orateur et géomètre.

(1) Grand queulx de France était alors une des grandes charges de la couronne. Cette charge existait encore sous Louis XIV.

(2) Les gardes de la porte étaient les plus anciens gardes de nos rois, *custodes regis antiquiores*. Ils dataient du règne de Hugues Capet.

(1) Les droits, prérogatives et autorité du roi des ribauds furent transportés, vers la fin du treizième siècle au prévôt de l'hôtel du roi, ou, pour mieux dire, le titre changea. Celui du roi des ribauds fut abandonné à un personnage très secondaire et sans appui politique.

(2) Trésor des Chartres, registre 57, ordonnance du roi Philippe III.

» *l'exécution*. Le roi des ribauds si se fait, toutesfois que le roi va en ost (à la » guerre) ou en chevauchée, appeler l'exécuteur des sentences et commandemens des maréchaulx et de leurs prévôts. Le roi des ribauds a de son droit, » à cause de son office, connaissance sur tous jeux de dez, berlans, et aultres » qui se font en ost et chevauchée du roi; *item*, à l'exécution des crimes de » son droit, les vêtemens des exécutés par justice criminelle. »

On peut voir par ce curieux fragment de nos anciennes coutumes, que le roi des ribauds n'était plus sous Philippe III ce qu'il avait été sous Philippe-Auguste (1). Le prestige de la gloire militaire lui était arraché, et de toutes ses attributions il ne lui restait plus que celles qui devaient le moins l'ennoblir.

En 1338, un certain Joseph Gouillon, dit *Cape-d'Acier*, tenait la royauté des ribauds.

Ce Joseph Gouillon était le fils d'un riche marchand de draps de Paris : une jeunesse orageuse, des passions violentes qui avaient survécu à la fougue de l'adolescence, l'avaient conduit à hanter les repaires de jeu, de débauche et de bonne chère dont la capitale était pleine au quatorzième siècle comme elle l'est du reste encore aujourd'hui. Sa propre fortune, l'héritage de son père, tout avait disparu dans les plaisirs qui faisaient sa vie, et le triple gouffre avait ensuite englouti des sommes considérables qu'il avait empruntées à sa famille sous le prétexte de changer ses mœurs et d'embrasser une profession utile.

Joseph Gouillon, bientôt sans ressources, renié de ses honnêtes parens dont il avait trompé la religion, se jeta alors dans les bandes de *mauvais garçons* (2) où il acquit une réputation de bravoure et de témérité qui servit à son avancement. Le comte de Montfort, témoin d'un prodige d'adresse opéré par ce garnement sur la montagne Montmartre qu'il descendit au triple galop d'un cheval sans mords, sans bride et sans selle, s'intéressa à lui, l'engagea à quitter la compagnie des mauvais garçons, où il tenait le haut du pavé sous le nom de *Cape d'acier* (probablement à cause de sa dextérité à frapper ses adversaires au visage dans ses nombreux duels). Il le fit admettre dans sa compagnie d'arbalestriers en 1377 : le roi des ribauds étant venu à mourir deux ans après, le comte de Montfort obtint de Charles V cette charge pour son protégé.

Le poste était lucratif, car Joseph Gouillon, depuis dix années qu'il l'occupait, avait trouvé moyen de payer ses dettes, de racheter une partie des biens de l'héritage paternel, et de prêter de l'argent à gros intérêts à de forts marchands de Paris qui le tenaient, quoique roi des ribauds et ancien coupeur de bourses, pour un très honnête et très probe personnage. Du reste, Joseph Gouillon possédait un riche hôtel à Paris, avait une jolie femme, de beaux enfans, un nombreux domestique, et se pavanait aux grandes fêtes dans l'œuvre de l'église de Saint-Landry, en la Cité, dont il était marguillier d'honneur.

Le roi des ribauds atteignait en 1389 cet âge où les hommes d'une nature forte et vigoureuse jouissent de la plénitude de leurs qualités physiques : il avait quarante-huit ans, et l'âge, en modifiant les aspérités de son caractère, en tannant, pour ainsi dire, cet esprit rude, implacable et grossier en avait fait une espèce de courtisan qui ne manquait ni de ruse ni d'expérience. D'une taille presque colossale, Joseph Gouillon avait une figure belle, quoique dépourvue de noblesse et de régularité. Des rides prématurées gravées sur son front indiquaient que toutes les passions avaient germé dans cette tête déjà ombragée de cheveux blancs. Ses yeux avaient l'expression de ceux du tigre et du renard, et sa bouche arquée, garnie de dents blanches et pointues, imprimait à sa physionomie un caractère singulier qui lui donnait un air de famille avec les faunes et les satyres, tels que nous les représentent les poètes et les sculpteurs du paganisme.

HORACE RAISSON. — (*Gazette des Tribunaux.*)

(*La suite au prochain numéro.*)

SALON DE 1842.

DESSINS, MINIATURES, AQUARELLES, GRAVURES ET SCULPTURES.

MM. Decamps, Maréchal, Héroult, Soulès, Eugène Lamy, Hubert, Mme de Mirbel, Maricot, Millet, Alcyme Tournant, Fauchery, Calamata, Louis (Aristide), François (Alphonse), Jules Droz, Etex, Fauginet, Amiel, Mlle de Fauvau, Chambard, Rouillard, etc., etc.

Je me trouvai, il y a quelques quinze ou vingt ans, à une exposition de la société dite *des Amis des Arts*. C'était le temps où cet établissement comptait parmi ses actionnaires tout ce que la cour et la ville possédaient de plus honorable ; on n'y admettait pas des devans de cheminées pour tableaux et des images pour gravures. Cette société, en un mot, pouvait être considérée comme une noble lice dans laquelle de jeunes artistes venaient s'escrimer à visière découverte et sous un écu qui portait pour devise : Travail, émulation et encouragement.

Or, un vieil amateur était à côté de moi, examinant avec soin le tableau qui fixait mes regards. Sa tête, coiffée en cadenettes, semblait saupoudrée d'un grésil de poudre; son habit à larges revers était celui des *incroyables* du temps de Barras ; sa figure s'énorgueillissait d'un magnifique nez aquilin, qui semblait prendre le frais au-dessus d'une cravate empesée dont les bouts ressemblaient aux oreilles d'un âne humilié.

La tournure du quidam et la singularité de ses exclamations piquèrent bientôt ma curiosité. Il était, du reste, en face d'un ouvrage de très petite dimension auquel il reprochait des incorrections de plus d'un genre.

« Sur ma parole d'honneur! c'est atroce, s'écria-t-il, de dessiner d'une façon aussi ancien régime! vit-on jamais des négligences plus abominables! pas le moindre sentiment de la statuaire grecque, pas d'études académiques; David Regnaud, Vincent sont mis hors la loi; c'est de la contre-révolution qui sent d'une lieue l'émigré rentré et l'agent de Pitt et Cobourg! »

Une chose assez piquante, c'est que la colère du citoyen Monsieur portait précisément sur un délicieux intérieur éclairé par un demi-jour fantastique du sein duquel un captif turc ressortait avec des ajustemens d'un effet remarquable. Ce tableau n'était rien moins qu'un petit chef-d'œuvre ; Decamps l'avait signé, Decamps! par lequel la science du modelé, du classique, les systèmes d'atelier, les théories des Winkelmann, des Denon étaient effectivement méconnus, mais qui brillant de jeunesse, d'éclat, de lumière, d'énergie, s'élançait audacieusement dans les champs de l'inconnu pour y découvrir quelque terre vierge, afin d'y planter son drapeau et d'y coloniser son indépendance.

Et bien, pour un ouvrage qui annonçait déjà la résurrection de Rembrand et de Salvator Rosa, c'est tout au plus si la Société des Amis des Arts offrit une centaine d'écus, tant les débutans, quel que soit leur mérite, trouveront de préjugés dans les premiers appréciateurs!

Decamps a donc immensément grandi depuis ce singulier début; qui sait quelle confiance il aurait pu y placer si quelque tireur d'horoscope était venu lui dire en ce moment : « Monsieur, vous serez un jour l'honneur des arts en France ; votre talent aura une portée qui le rendra sans égal dans un certain genre ; vous émerveillerez le siècle par la vigueur de la pensée, du coloris, du dessin ; vous aurez enfin un succès tel, que vos défauts même trouveront encore des partisans fanatiques; assurément le jeune peintre eut été fort embarrassé d'une vérité qui ressemblait si fort à un mensonge.

C'est que telle est la bizarrerie de nos destinées : tout est heur et malheur dans ce monde; ce qui paraît beau, grand, sublime dans un temps pourrait bien produire l'effet contraire dans un autre. Admettez un instant l'apparition de Decamps à travers les peintures minaudières de Louis XV, ou le sentiment bas-relief en honneur sous la république et l'empire, et dites-moi si l'aigle aurait jamais pu sortir de la cage dans laquelle ces genres à la mode l'eussent emprisonné!

Quoi qu'il en soit, sa verve est loin de se ralentir; aujourd'hui encore il nous a donné deux dessins et une aquarelle qui valent des tableaux du plus grand style. Jamais peut-être son talent ne s'est élevé si haut, alors que se jouant à travers un essaim de jeunes enfans turcs, il se livre aux caprices les plus légers, les plus naïfs, ou bien, quand d'un crayon sévère, il retrace à grands traits les plus terribles épisodes de la guerre romaine.

Dans la première de ces compositions, en effet, je ne saurais vous dire tout ce qu'il y a de grâce et d'élégance. Les figures de ces enfans si épanouies dans cette bruyante *Sortie de l'Ecole*, l'air de bonheur, d'insouciance, d'espièglerie qu'elles respirent, tout cela forme le plus piquant contraste avec la face du vieux pédagogue dont les lunettes anté-diluviennes donnent à ses yeux quelque chose du chat-huant qui surveille les ébats d'une nichée de souris. Ajoutez encore que la couleur de ce tableau est ravissante; que les types de ces physionomies ont un cachet de vérité qui vous transporte au sein de cette population asiatique, si belle dans ses traits, dans ses yeux aux longs cils, dans ses poses onduleuses, surtout chez des enfans naturellement embellis des graces de leur âge.

Que si, maintenant, ce délicieux enfantillage vous semble indigne d'une sérieuse attention, suivez-moi en face des deux scènes de carnage intitulées la *Bataille de Clermont* et la *défaite des Cimbres*; vous assisterez alors à un terrible spectacle, car ce sont des armées entières qui vont s'entrechoquer comme les masses noires d'un orage. Vous verrez des hommes décoller leurs frères pour arracher ces têtes aux profanations des vainqueurs, pour jeter leurs cadavres dans les flammes; vous assisterez aux évolutions de ces guerriers romains qui se posent devant l'ennemi comme un mur de bronze et d'acier. A leur aspect les femmes des Cimbres fuiront dans leurs charriots, véritables blockhaus de ces peuples sauvages. Les bœufs qui les traîneront rouleront du feu dans leurs regards et leurs naseaux fumans; leurs cornes s'élèveront comme pour se croiser avec les serres de l'aigle consulaire; les catapultes darderont partout des flèches homicides, et des tourbillons de combattans soulèveront au loin des nuages de poussière, triste voile répandu sur tant de fureur et de carnage.

Telles sont les grandes scènes représentées par Decamps avec une fougue, une exaltation dignes de Salvator Rosa. Nous le répétons, jamais ce grand artiste n'avait plus dépensé de génie et de puissance. Il semble que s'inspirant à ces luttes terribles, il ait brandi son crayon dans un moment d'enthousiasme et se soit élancé, tête baissée, à travers les morts, les mourans et les engins de guerre qui dramatisent son ouvrage.

Si ces deux compositions étaient aussi énergiquement peintes qu'elles ont été savamment composées, nous ne balancerions pas à les considérer comme des chefs-d'œuvre, malgré les imperfections du dessin et la sauvagerie de certains détails.

Maintenant, qu'on nous permette aussi quelques sentimens favorables au sujet d'un artiste moins célèbre sans doute, mais qui mérite à tous égards l'intérêt public ; nous voulons parler des aquarelles de Maréchal.

Jusqu'à présent, on se plaisait à renfermer ce genre de peintures dans la reproduction des fleurs, des fruits ou de quelques paysages; jamais on ne s'était permis de l'élever jusqu'aux dimensions des sujets historiques; aujourd'hui il faut bien le reconnaître, l'aquarelle a grandi d'une telle fa-

(1) Dutillet ajoute aux prérogatives et droits du roi des ribauds celui-ci : les femmes (*meretrices regiæ*) qui suivaient la cour étaient tenues de faire, pendant tout le mois de mai, le lit du roi des ribauds. La couronne de ce roi était en corne de cerf, parsemée de têtes de loups, de chiens et de renards en or, et surmontée d'une tête de l'amour. Une couronne de cette sorte existait avant la révolution dans le cabinet d'antiquités de M. le duc de Nevers.

Sauval prouve, par les comptes de la cour qu'il a publiés dans son histoire de Paris, qu'il existait encore un roi des ribauds au milieu du quinzième siècle. Etienne Musteau, qui mourut en 1448 dans sa maison, rue des Juifs, à Paris, était roi des ribauds.

(2) Les mauvais garçons étaient les duellistes des 13e et 14e siècles. Ils se battaient et assassinaient même pour de l'argent.

con, que si l'on pouvait donner à ses couleurs la solidité de celles à l'huile, assurément bien d'excellens artistes produiraient, grâce à elle, des œuvres de la plus haute importance. C'est que Maréchal a su atteindre dans ce genre une perfection merveilleuse. Son coloris indique une chaleur vénitienne; son dessin est large; ses expressions sont remplies de vérité; il poétise les sujets les plus simples; il sait donner à une seule figure tout l'intérêt d'une combinaison de groupes, tant il modèle avec science, tant ses airs de tête ont un caractère remarquable. Assurément il est au-dessus de tous ceux qui au salon ont employé comme lui les couleurs à l'eau; mais je ne saurais lui sacrifier des gloires légitimes en ce genre, telles, par exemple, que celles de M. Héroult, dont les marines ont une si grande animation, de M. Soules, qui peint avec tant de vigueur, de facilité et de charme, et surtout de M. Eugène Lamy, dont le cadre représentant une revue des chasseurs de Vincennes, offre une finesse d'observation si digne d'éloges. Je ne serai point non plus ingrat avec Hubert; il a trop de talent mérité pour qu'on néglige de louer l'adresse de ses pinceaux et le bonheur avec lequel il se joue de toutes les difficultés. Hubert est depuis longtemps notre Calame en ce genre : il serait injuste de méconnaître les efforts qu'il fait chaque jour pour justifier la faveur dont il est l'objet.

Passons maintenant aux miniatures. On sait quel est en France le succès de ce genre; tant de jolies et gracieuses mains le caressent; il se plaît si bien dans les reproductions des traits les plus à la mode, de ces femmes du monde auxquelles il faut avant tout une reproduction élégante et délicate; par la nature même de ses dimensions, il est d'un accueil si facile, qu'on ne doit pas s'étonner en le retrouvant tout à la fois dans les boudoirs des plus évaporées Lorettes comme dans l'oratoire des femmes les plus sévères. La miniature est à l'art du peintre, ce que la fleur est aux grandes scènes de la campagne; c'est un détail charmant qui ne nuit jamais et qui plaît toujours. Ne vous étonnez donc plus du succès dont il a joui, grace aux Isabey, aux Saint, aux Mirbel, ces heureux artistes devant lesquels ont posé tant et de si jolis visages minaudant à qui mieux mieux sous le voile vaporeux des modes impériales, ou les prudes œillades des beaux jours de la Restauration. Accordez-lui quelques coups d'œil favorable; il n'a point ici de prétentions exhorbitantes; une embrasure de croisée, un recoin plus ou moins ignoré lui suffit, heureux qu'il est de la revanche qu'il sait prendre dans les salons de la Chaussée-d'Antin et du noble faubourg.

Dans cette persuasion on sollicitera votre suffrage en faveur du talent de Mme de Mirbel, des efforts de Maricot, de Millet, sans oublier Alcyme Tournant qui orne les fonds d'une façon fort pittoresque et fait chaque année des progrès sensibles.

Je n'oublierai pas non plus dans cette rosée d'éloges la gravure vigoureuse mais peut-être un peu trop noire de Fauchery; celle de Georges Sand si artistiquement burinée par Calamata, l'éclatant portrait de Napoléon par Louis (Aristide), et surtout l'admirable tête du Titien exécuté par Alphonse François avec une finesse, une vigueur et une magie qui rappelle si bien le magnifique portrait qui fait la gloire de la vaste galerie de Florence.

Si du triste corridor où sont exposées les œuvres du burin, nous descendons au rez-de-chaussée, non moins sombre, où la sculpture établit sa froide demeure, nous trouvons dans un renfoncement que l'on dit un coin privilégié une étude de jeune fille, intitulée le *Lierre*, par son auteur, M. Jules Droz. C'est une œuvre délicate, soignée, gracieuse surtout, dans laquelle l'attitude est vraie, le dessin est facile et les détails sont remplis d'élégance.

Nous n'en dirons pas autant de l'Olympia si lourdement composée et exécutée par Etex. La pose est commune, les extrémités sont sans grace; il règne dans toutes les attitudes du corps quelque chose de raide, de compassé qui sent le modèle ennuyé de la pose infiniment trop prolongée à laquelle on l'a soumis si impitoyablement.

Malgré la bizarrerie de la composition nous aimons mieux le bas-relief de Mlle de Fauveau; il y règne au moins un sentiment artistique qu'on ne saurait contester. On pourrait y désirer plus de noblesse sans doute, moins de mesquinerie dans les détails; mais si l'on considère que ce marbre a été sculpté par une femme, on sera tout étonné de l'énergie qu'il respire dans la pensée comme dans certaines parties de l'ensemble. Où verra-t-on en effet une expression plus sentie que celle dont la veuve de Béthulie est si farouchement embellie; ces regards égarés, cette contraction des muscles de la figure, ce froncement de l'arcade sourcillaire qui jette comme une ombre fatale sur les yeux de l'héroïne, la façon dramatique avec laquelle Judith tient d'une main la tête d'Holopherne encore dégouttante de sang et de l'autre le coutelas impitoyable; tout cela je vous l'assure est d'un effet *saisissant* qui exprime à merveille l'horreur du sujet et la grandeur du sacrifice qu'une femme a osé consommer pour sauver sa foi et son pays.

Jusqu'à présent Mlle de Fauveau n'était connue à Paris que par des ouvrages familiers à son sexe; aujourd'hui elle a pris rang parmi nos plus fameux artistes, autant par la science de son travail que par la vérité de ses conceptions.

Nous ne terminerons pas ce dernier article sans féliciter Fauginet sur l'habileté avec laquelle il a reproduit en bronze deux chevaux anglais d'une vérité aussi parfaite que ceux dont Louis Amiel nous a fait à l'huile une recommandable représentation. Nous complimenterons Chambard à l'occasion de son *Bacchus*, du style le plus élégant et le plus noble; et puisqu'il faut rendre bonne et chaleureuse justice aux hommes d'un véritable talent, Rouillard viendra prendre ici sa place dans nos éloges, alors qu'on doit reconnaître l'immense mérite de la *Chasse au sanglier* et de son *Duel* entre un chat et un chien roquet. Si le premier de ces ouvrages est d'une grande facture, s'il décèle non seulement une main exercée, un coup d'œil vif, une pensée féconde, il porte aussi le cachet de l'observation la plus pittoresque. C'est en sculpture ce que la peinture d'Obry a de merveilleux dans le même genre, et sous le rapport du naturel et du mouvement juste et nettement rendu, je ne pourrais lui comparer que le petit bronze qui doit inévitablement faire traduire aux assises le chat et le chien osant se permettre de sacrifier dans le Louvre au triste préjugé du point d'honneur.

En résumé, si le salon de 1842 n'offre point en grands tableaux des ouvrages dignes d'une gloire durable, il a, suivant nous, l'avantage de constater l'état des choses et de fournir à la critique l'occasion de distribuer ces éloges et ces blâmes sans lesquels les beaux-arts seraient bientôt frappés de langueur et de décadence. PAUL DE LA GARENNE.

MODES.

Les passementeries, qui enjolivaient cet hiver tant de robes et de redingotes, continuent leur vogue; du satin et du velours, elles ont passé au taffetas et à la batiste d'Ecosse.

Les robes du matin ne savent plus ce que c'est qu'un corsage à pointe, tous se sont arrondis; les manches perdent de leur sévérité et de leur *étroitesse...* Tant mieux, les femmes en seront plus à l'aise et nos yeux moins contristés. Les jupes sont de plus en plus tombantes sur le coude-pied; on attribue cette extrême longueur à un reproche qu'un célèbre prédicateur a fait dernièrement dans un sermon de charité. Dans une des parties de son discours, il a cité, pour les condamner, *ces robes qui commencent trop tard et finissent trop tôt.*

Pour obéir à l'orateur chrétien, ces dames ont commencé la réforme par *en bas*; elle finira par atteindre *le haut*, c'est toujours notre espoir.

Les étoffes de soie obtiennent une vogue méritée; on recherche surtout les taffetas unis, glacés; les couleurs préférées sont ciel et rose, rose et myrte, gris et mauve; on demande toujours les pékins de toutes les dispositions, les rayures ayant en général un grand succès; les lignes larges sont celles qu'on préfère.

Les quelques beaux jours qui viennent de s'écouler ont fait songer aux tissus légers, entre lesquels nous signalerons les batistes de Siam, les gazes de Java, étoffe flexible, diaphane, à lignes de pékin; quant au barège impérial, à celui des Aldudes, à celui de Baigorry, ils sont tissés avant tant d'art, imprimés avec tant de goût, qu'il est à croire qu'ils seront longtemps en faveur.

Les pélerines-cardinal, les crispins sont également garnis de ruches ou de rubans à fils tirés et à plis contrariés; c'est de la mode du temps jadis merveilleusement rajeunie.

On fait des choses charmantes en rubans; en outre des rubans cachemires, des ombres et des glacés, on voit des rubans de gaze de grande largeur, de nuances tendres, sur lesquelles figurent, en demi-relief brillant, des fleurs détachées, des pensées, des paquerettes, des muguets d'une merveilleuse vérité, c'est la nature prise sur le fait; les rubans de ceinture n'ont que six centimètres de large; ils se portent avec une boucle et sans pans.

Les chapeaux et capotes ont un cachet de nouveauté des plus printaniers. La forme est sensiblement allongée par devant de manière à pouvoir se baisser sur le front, en laissant voir par derrière l'édifice de la chevelure. Cette forme, bien comprise et traitée sans exagération, n'est pas sans coquetterie, mais nous craignons bien qu'elle ne sache pas se renfermer dans des limites convenables. On a vraiment tort de ne pas accorder plus d'importance au chapeau. Le chapeau, quand il est en harmonie avec le reste de la toilette, double le charme de la physionomie et lui communique d'irrésistible séductions. En ce moment, ce que l'on cherche le plus ce sont les étoffes transparentes : crêpe basin, crêpe rayé, crêpe cotelé de deux nuances, etc. Il est entendu que la paille de riz conservera sa royale supériorité, contre laquelle rien ne peut prévaloir.

Il y a dans les ornemens plus de variété que jamais : voiles et voilettes en tulle de nuances assorties à celles du chapeau, plumes tournées et façonnées d'une manière ravissante, fleurs, passementerie, etc., etc. Les fleurs se posent droites, en guirlande, en touffes, et elles sont maintenant accompagnées d'un feuillage bien fourni. Les giroflées, les lilas, les violettes, les roses, les œillets et les pieds d'allouette sont fort bien portés, les fleurs de cerisier, de pin, de café et de pêcher ont une grande distinction.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

Voici les détails publiés par le *Messager* sur l'affreux accident arrivé dimanche dernier sur le chemin de fer de Versailles (rive gauche) :

Le convoi du chemin de Versailles (rive gauche), parti à cinq heures et demie de Versailles pour Paris, se composait de dix-huit wagons, dont deux wagons découverts, trois diligences et treize wagons de deuxième classe. Il était remorqué par deux locomotives à la suite l'une de l'autre. A la tranchée de Bellevue, l'essieu de la première locomotive se rompit, et les roues se détachant, la locomotive sortit de la voie. Placée en travers par ce mouvement, elle fut mise sur le flanc par le choc de la seconde locomotive. Celle-ci, activée par sa propre impulsion et celle du convoi, s'éleva

dessus de la première locomotive; il en fut de même des deux wagons découverts, de deux wagons de deuxième classe et d'une diligence, dont les parties antérieures se superposèrent au train de derrière des voitures qui précédaient.

Le choc fut terrible ; les wagons se brisèrent, et un assez grand nombre de personnes furent tuées ou blessées.

Ce malheur s'aggrava encore par une circonstance plus affreuse. Le feu de la première locomotive, s'échappant du foyer, se répandit sur la voie; celui de la seconde vint s'y réunir, et le coke porté par les tenders lui donna un nouvel aliment. Les cinq premières voitures, arrivant sur ce brasier ardent, prirent feu, et furent presque entièrement consumées avec une effroyable rapidité.

Les wagons qui suivaient s'étaient arrêtés, et les voyageurs avaient pu en descendre.

Les conséquences de cet affreux malheur ont été des plus déplorables ; quarante-trois personnes ont péri; cinquante environ ont été plus ou moins grièvement blessées.

Sur le convoi auquel ce malheur est arrivé se trouvait, sur la première locomotive, indépendamment du mécanicien ordinaire et du chauffeur, M. Georges, chef mécanicien; la seconde locomotive était montée, en outre de son personnel, par un des chefs du service.

L'administration du chemin de fer compte au nombre des morts M. Georges, mécanicien en chef; deux mécaniciens, le chauffeur et le conducteur, tués sur la place. Un chef de service a eu une jambe cassée et l'épaule démise.

C'est par erreur qu'on a parlé de la rencontre de deux convois. C'est aussi par erreur qu'on a parlé de l'explosion d'une locomotive : les chaudières des deux locomotives sont intactes.

Aussitôt que l'autorité fut informée de cet événement, M. le préfet de police se rendit à la gare du chemin pour donner les premiers ordres et diriger les secours. Ce magistrat se rendit ensuite immédiatement sur les lieux où arrivèrent presque en même temps M. Jalon, procureur du roi de Versailles, et un grand nombre de médecins des hôpitaux de Paris, accourus avec un zèle admirable. Déjà, sous la direction des autorités de Meudon, les premiers soins avaient été donnés aux blessés; les premiers pansemens avaient été faits par les médecins de la localité et des communes avoisinantes. Les habitans de Meudon avaient ouvert leurs maisons et donné tous les secours avec un empressement au-dessus de tout éloge. Le château de Meudon avait été ouvert, dès le premier moment, aux blessés, et une espèce d'ambulance y avait été établie par les employés supérieurs de la liste civile et du château.

Successivement, M. le procureur du roi près le tribunal de la Seine, M. Desmortiers-Deterville, juge d'instruction, arrivèrent pour constater judiciairement les faits.

On ne saurait trop rendre justice à l'activité et au zèle de la troupe de ligne, des sapeurs du génie et de la gendarmerie, qui se sont portés sur les lieux et ont contribué au maintien de l'ordre. Partout les populations ont prêté leur concours avec un admirable empressement.

— On écrit de Saint-Omer, 4 mai :

« Le camp de Saint-Omer se composera de 7,000 hommes qui arriveront, du 15 au 20 de ce mois, au camp d'Helfaut dans l'ordre suivant : deux bataillons du 4e de ligne, venant de Paris ; deux bataillons du 11e, venant aussi de Paris; deux bataillons du 17e venant d'Arras ; deux bataillons du 55e, venant de Dunkerque. »

— L'état-major et 2 bataillons du 40e de ligne ont ordre de se rendre de Dunkerque à Paris où ils arriveront les 12 et 15 mai; le 3e bataillon et le dépôt se rendront à Soissons le 18 ;

Le 70e de ligne, moins quatre compagnies d'élite, a ordre de se rendre de Verdun à Besançon, où il arrivera les 14, 16 et 25 mai;

Le 6e de dragons se rend de Sédan et Stenay à Lunéville, où il arrivera les 15, 19 et 23 mai;

Le 8e de dragons, de Lunéville à Givet et Châlons, les 11, 15 et 27 mai;

Le 9e de dragons, de Givet à Châlons, les 14, 18 et 21 mai;

Le 2e de cuirassiers, de Lunéville à Cambrai, les 27, 30 mai et 3 juin;

Le 6e de cuirassiers, de Lunéville à Lille, les 20, 25 et 28 mai ;

Le 7e de lanciers, de Saint-Germain-en-Laye à Sédan, les 17, 20 et 22 mai;

Le 8e de lanciers, de Pontivy et Nantes à Saint-Germain-en-Laye, les 22, 25 et 26 mai. (*Moniteur de l'Armée*.)

— Cinq pièces de canon et deux obusiers, pris aux troupes d'Abd-el-Kader, viennent d'être envoyés à Paris par le gouverneur-général de l'Algérie. Ils sont exposés en ce moment à l'arsenal d'artillerie de la place Saint-Thomas-d'Aquin, où une foule de curieux va les visiter. Ces canons, que les Arabes traînent à bras, sont montés sur deux roues seulement, et sont d'un très petit calibre.

— Le poète-coiffeur d'Agen, l'auteur inspiré de poésies qui ont eu un grand succès dans le midi de la France, dont elles ont fait revivre la langue harmonieuse et flexible, Jasmin, apprécié avec de si justes éloges par l'auteur des *Portraits littéraires*, et par M. Charles Nodier, vient d'arriver à Paris.

— Nous avons à regretter la perte d'un homme qui s'est jadis illustré au théâtre, et qui, retiré depuis long-temps, avait honoré sa retraite par une longue suite de bonnes œuvres. M. Elleviou était entré hier dans les bureaux du *Charivari* pour y prendre un abonnement. Sa voiture, où était sa femme, l'attendait à la porte. Au moment où il redescendait l'escalier, il a été pris d'un étourdissement. M. le docteur Constantin James, qui se trouvait là par hasard, s'est empressé de le soutenir. A l'instant même s'est déclarée une attaque d'apoplexie foudroyante qui très vraisemblablement eût entraîné la mort immédiate, sans une saignée pratiquée sur les lieux mêmes. M. Elleviou a été transporté au domicile de M. James qui n'a cessé de lui prodiguer les plus grands soins, assisté de MM. les docteurs Cruveilher et Bertin. Malheureusement tous ces soins ont été inutiles, et toutes les ressources de l'art impuissantes. A onze heures du soir M. Elleviou a succombé. M. Elleviou était âgé de 71 ans; il avait été maire de sa commune, et remplissait encore les fonctions de membre du conseil général du Rhône, où il se distinguait par son zèle et ses lumières.

— Le nombre des navires qui sont entrés dans le port du Havre depuis deux jours, provenant tant du cabotage que du long-cours, s'élève à *deux cent deux*. (*Journal du Havre*.)

— Un accident qui pouvait avoir des suites graves, si l'on n'y avait apporté un prompt remède, est arrivé il y a quelques jours dans une fabrique de notre ville. Le feu s'est déclaré sur un point de l'établissement, sans qu'on ait pu savoir d'abord à quoi l'attribuer. Consulté sur la cause possible de cet accident, M.... après l'examen des lieux, pensa que le feu avait pu prendre spontanément, sous l'influence des rayons solaires, à un tas de coton imprégné d'huile de lin, d'essence de térébenthine et de noir d'Anvers, lequel coton avait servi à nétoyer les métiers de la fabrique. Pour éclaircir ce fait, il demanda au fabricant une poignée du même coton, et l'ayant exposé dans un vase de ferblanc aux rayons solaires, le coton prit feu au bout d'un certain temps, et bientôt il ne resta plus que des cendres dans le vase. Ainsi fut expliqué l'incendie, heureusement avorté, de la fabrique.

Il devient donc constant que du coton placé dans les circonstances que nous venons de rapporter peut prendre feu et par suite occasioner un incendie. C'est pourquoi nous nous empressons de rendre publique la curieuse expérience de M. ***. Les personnes qui s'occupent de science y trouveront un intéressant phénomène de combustion : les fabricans y trouveront un utile avertissement dont il ne manqueront pas de profiter. (*Echo du Nord*.)

— On mande de Munich, 27 avril :

« D'après une décision ministérielle du 14 avril, les traitemens homéopathiques sont défendus, non seulement dans les maisons des condamnés aux travaux forcés, mais aussi dans les institutions publiques pour les malades et les pauvres, jusqu'à ce qu'on ait rassemblé de nouveau des renseignemens satisfaisans sur ces moyens de guérison. »

— Un éboulement survenu dans une fosse à minerai de fer, située sur la commune de Tongrinne (Namur), appartenant à M. Dupont de Fays, a enlevé six ouvriers, le 29 avril dans la soirée. Le 1er mai on n'était pas encore parvenu à découvrir ces malheureux.

— Voici quelques renseignemens statistiques sur les chemins de fer : l'Angleterre a vingt-neuf routes principales et cent dix-huit embranchemens, dont trente chemins de 5 ou 6 milles de longueur, et les autres de 30 milles, terme moyen. Le Great-Western a une longueur de 140 milles, et celui de Birmingham, 130. Il y a plusieurs autres entreprises d'une longueur de 70 à 90 milles. On évalue les recettes des différentes compagnies à 37 millions de francs environ par année. La longueur totale des chemins de fer en Angleterre est de 3,336 milles, coûtant, terme moyen, 300,000 fr. l'un. Celui de Manchester à Liverpool coûte 675,000 fr. (*Times*.)

— On nous écrit du Caire, le 2 avril :

« Il y a peu d'années encore, on eût traité de folie le projet d'établir un service régulier de voitures du Caire à Suez. La vaste étendue de sables qui sépare ces deux villes paraissait un obstacle insurmontable pour un établissement de cette nature. On croyait que les solitudes du désert ne pouvaient être parcourues que par des caravanes de chameaux. Les sables mouvans de ce sol aride semblaient devoir rester le domaine exclusif de ces animaux, que la fatigue et les privations de toute espèce ne peuvent arrêter dans leurs longues pérégrinations. Quelle a être la surprise du Bédouin, lorsqu'il a vu pour la première fois passer rapidement auprès de ses tentes des voitures de formes variées, attelées de quatre ou six chevaux ! Le va-et-vient continuel de ces voitures et des voyageurs, l'établissement des relais de poste et des hôtelleries dans le désert, auront donné une singulière animation à ces vastes solitudes. C'est une conquête de plus de notre civilisation : elle s'étend progressivement en tous lieux, et finit par s'imposer à ceux qui s'en croyaient séparés à jamais.

» La correspondance anglaise de Bombay à Suez avait déjà nécessité un établissement de ce genre, qui reliait la ligne des paquebots à vapeur de l'Inde avec ceux de la Méditerranée. Mais, grace à la concurrence qui vient de s'établir, dix-huit heures suffiront maintenant pour effectuer sans fatigue et d'une manière peu coûteuse une route qui exigeait à dos de chameau trois mortelles journées. L'établissement de cette diligence française sur le territoire d'Afrique mérite de fixer l'attention de notre gouvernement. C'est un progrès que nous venons de faire pour la ligne de communication directe qui doit s'étendre tôt ou tard de Marseille à l'île Bourbon. Le seul projet de cette correspondance démontre suffisamment combien était peu fondée la nouvelle publiée par quelques journaux au sujet du monopole qu'ils prétendaient que Mehemet-Ali avait concédé aux Anglais pour le transit commercial par l'isthme de Suez.

Paris, imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 22 Mai 1842. *DEIUXEME EDITION.* **Deuxième année. — N° 21.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)
Les Abonnemens partent des 1er et 1 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger : 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

UN JOUR ET RIEN.

J'ai soixante-cinq ans, me voilà bien près de la mort, et je veux, après avoir menti toute ma vie, dire une fois la vérité. Mais à qui la dirai-je, cette vérité? Une vieille femme a-t-elle une amie qui écoute avec intérêt l'histoire de sa jeunesse, à moins que ce ne soit pour en rire? Existe-t-il un être à qui je puisse confier que je viens de perdre encore une illusion, à mon âge? Non, non, impossible! Eh bien! j'écrirai, j'écrirai pour moi seule, je serai franche. Que gagnerais-je à ne pas l'être? C'est un soulagement que je cherche, c'est une sorte de testament que je vais faire. Oh! oui, c'est un testament; car après avoir posé la plume, il ne me restera ni passé ni avenir. — Le passé!.. mon Dieu! qu'il est loin et qu'il me semble près de moi! Je vais coucher ce soir dans cette chambre où je ne suis pas entrée depuis quarante ans! J'ai revu les choses presque dans le même état, mon imagination m'a ramenée à l'époque où j'habitais ces mêmes lieux, et m'en a rendu un tableau si vrai, que j'ai tressailli en apercevant dans le miroir mon vieux visage ridé; il me semble que je devais l'y retrouver jeune. Hélas! depuis aujourd'hui il n'y a plus rien de jeune en moi!

Je perdis ma mère en naissant, et mon père ne lui survécut que dix années. Je me trouvai donc bien enfant encore sous la tutelle de ma sœur, la duchesse de Saint-Mélange, qui venait de se marier, et qui, dans la fleur de sa beauté, dans l'ivresse de ses premiers succès, ne songea qu'à se débarrasser de moi. Elle me fit entrer à Panthemont. Ce couvent, fort à la mode alors, renfermait beaucoup de filles de qualité et de riches héritières. On y restait d'ordinaire jusqu'à seize ou dix-sept ans, et à cet âge on se mariait et on entrait dans le monde. C'est ce que ma sœur me déclara en se séparant de moi et en me laissant sous la garde immédiate de ma gouvernante. Parmi les pensionnaires en chambre, il y en avait une à laquelle je m'attachai sur-le-champ, la baronne de Stermann; c'était une personne de beaucoup d'esprit, d'une imagination désordonnée, mais parfaitement bonne et honnête. Elle avait deviné avant le temps toutes les extravagances du romantisme, elle ne vivait que dans les nuages, et l'amour platonique était son idole. Je restais des journées entières à l'écouter lorsqu'elle me racontait ses douces rêveries. Moi aussi j'avais l'imagination vive, et ces entretiens portèrent des fruits dans l'avenir; pourtant Mlle de Stermann avait soin de me prévenir du peu de réalité de ses chimères.

— Les hommes ne sont point ainsi, mademoiselle, vous le saurez plus tard; je les vois tels, moi, enthousiaste visionnaire. Tâchez de les mieux juger, vous, vous serez plus heureuse et surtout mieux comprise.

Aussitôt que mon jugement se forma, j'adoptai sans restriction les idées de mon amie. Je vécus dans une sphère idéale dont elle et moi étions les seuls habitans; je fuyais les compagnies de mon âge, je passais toutes mes récréations à lui entendre lire la *Nouvelle Héloïse* et des espèces de romans de sa composition mille fois plus exaltés encore. Ma gouvernante s'occupait à peine de moi, les religieuses s'en rapportaient à elle, de sorte que ces dangereuses conversations demeurèrent ignorées de tous.

Mademoiselle de Stermann mourut : j'avais quinze ans. Elle me légua en secret sa bibliothèque de quelques volumes et ses cahiers; je les emportai en quittant le couvent; j'en fis mon unique lecture. J'attendis avec impatience le moment de voir de près ce monde que j'avais fait si beau! Je ne le reconnus pas.

D'abord, au lieu de me laisser aimer, choisir celui que je devais épouser, ma famille me présenta le marquis de Nerville, me dit que notre mariage était décidé, qu'il avait un beau nom, une immense fortune, une grande considération, et qu'il me convenait à merveille. Je hasardai quelques observations, on me rit au nez, on m'appela petite folle, et je fus toute surprise de me trouver mariée sans avoir eu le temps de m'y opposer, sans savoir presque comment cela s'était fait.

Mon mari avait quarante ans, il avait été beau, il le savait et croyait l'être encore. D'un esprit peu étendu, ses connaissances étaient nulles, son caractère d'une froideur repoussante. Il ne m'aima jamais; on me disait heureuse : j'étais libre comme l'air, il ne me contrariait point, que pouvais-je exiger de plus? Heureuse! Qu'est-ce donc que le bonheur?

Je me le suis toujours représenté habitant un temple doré. Ce temple a une multitude de portes, et chacun de nous s'élance vers celle qui lui semble la plus belle. On remarque sur ces portes mille attributs divers; on y a peint des hochets de toutes sortes; les unes sont couvertes de lauriers, les autres de fleurs. Mais ces portes, comment les franchir! Quelquefois notre vie entière se passe à frapper à toutes; quelquefois nous nous attachons à une seule : après bien des efforts elle s'entr'ouvre, un génie moqueur nous montre ce dieu que nous désirons si passionnément atteindre, puis il nous repousse, et nous en sommes plus éloignés que jamais. Ce fut là ma destinée. Le bonheur, c'était pour moi l'amour. Je n'en comprenais pas d'autre; c'est le seul qui m'ait manqué.

Au milieu des folies de mon imagination, il y avait, au commencement de mon mariage, un profond sentiment de mes devoirs. Je souffrais de mon isolement; mais j'en souffrais avec orgueil, car tous les hommages m'entouraient, et je les rejetais tous. Il faut bien le dire, plus tard ce sentiment du devoir s'affaiblit; je succombai sous le poids de mes chagrins. Je désirais un cœur qui m'aimât, et je me mis à le chercher. Il se fit en moi une singulière révolution. Je créai une chimère, un homme inconnu auquel rien ne ressemblait; il avait les traits de mes romans favoris. Je regardais autour de moi, et je souriais de pitié en le comparant à ceux que je rencontrais chaque jour. Peu à peu mes pensées se fixèrent sur lui. Je l'aimai enfin de toute mon ame. Il devint le héros d'une histoire dont j'étais l'héroïne. Je lui écrivais, je lui parlais; je le faisais malade, je le faisais jaloux; il partait pour l'armée, il était en danger; je me dévouais pour lui. Ensuite nous nous retrouvions; il y avait des momens de délices ineffables. Il me devinait si bien! Dans le monde il me suivait; j'observais toutes mes démarches pour ne pas le blesser. Je lui offrais mes succès. Je lui sacrifiais mes goûts les plus chers. C'était un véritable drame. Ce drame dura trois ans. Mon caractère s'en ressentit; on ne me reconnaissait plus. On s'inquiéta de mon changement; je leur laissai croire ce qu'ils voulurent; qu'est-ce que cela me faisait?

J'avais vingt-cinq ans lorsque je vins passer un mois ici chez ma cousine. Mon amant ne m'avait pas suivie; il me fallait alors une séparation. Je souffrais réellement de l'absence. Je soupirais après l'instant de la réunion. Mon départ était enfin fixé au lendemain, lorsque mon cocher vint me dire que ma voiture était cassée et qu'il fallait au moins un jour pour la réparer. J'étais horriblement contrariée de ce retard; ma cousine, qui entrait dans ma chambre, essaya de m'en consoler en m'annonçant qu'une partie charmante avait été arrangée pour le lendemain.

— Mon oncle nous arrive, et devinez qui l'accompagne; chère Nathalie? votre poète favori, votre héros, celui que toutes les femmes s'arrachent et que vous désirez depuis si long-temps connaître, lord Arthur Eton.

Je fus bien aise que ma voiture fût cassée. Pourtant je me faisais un reproche de ce sentiment. Celui que j'avais laissé à Paris ne devait-il pas avoir toutes mes pensées. Je m'en voulais de ma curiosité. La journée se passa en conjectures. Nous étions là quatre jeunes femmes, et chacune de nous avait sa version sur le personnage célèbre. Je parlais peu; je n'osais pas.

Nous nous rassemblâmes pour déjeûner le lendemain. Nos toilettes étaient plus soignées; il y avait un air de coquetterie dans tout le château; on eût juré que nous allions adorer lord Eton, à voir nos regards impatiens dirigés de la pendule à l'avenue. Enfin midi sonne, une voiture se fait entendre, un courrier entre dans la cour, nous nous précipitons à la croisée, c'est-à-dire mes compagnes; moi je ne trouvai rien de mieux que de m'enfuir dans ma chambre; je ne saurais en vérité me rendre raison de ce mouvement. Il me fallut un grand effort pour céder à mon désir et aller retrouver la *compagnie*. J'entrai dans le salon, les yeux baissés, prête à ressentir une émotion violente: une seule voix parvint à mon oreille, celle de mon oncle, qui me disait bonjour. Je lui répondis à peine, je cherchai autour de moi, — nous étions seuls.

— Où sont donc ces dames? dis-je après un instant de silence.

— Dans le parc avec mylord, ma belle marquise.

Et sans rien ajouter, mon oncle s'approcha d'une armoire vitrée renfermant des objets précieux qu'en sa qualité d'antiquaire il examinait chaque fois avec un nouveau plaisir. Machinalement je le suivis, j'écoutais sans entendre ses dissertations sur une couronne antique. J'étais distraite, on marchait dans le salon. En effet, un jeune homme entra d'un pas grave, c'était lui.

— Lord Eton, ma nièce; mylord, la marquise de Nerville.

Après ces paroles sacramentelles, nous échangeâmes un salut assez froid. Il m'avait vue sans doute, moi j'attendais qu'il parlât pour le regarder. Il prit part à notre conversation, et, malgré sa célébrité, il montra de la modestie. Toutes ses remarques sentaient l'homme de goût; je les trouvais si justes que je croyais les avoir faites moi-même. Vint ensuite la visite du château, celle surtout d'une certaine chambre où avait couché Henri IV, et encore toute meublée comme elle l'était ce jour mémorable. Mon oncle ne nous fit pas grace d'un tabouret. Il nous conduisit impitoyablement jusque dans l'appartement destiné au noble étranger. Ma cousine l'avait placé près de la bibliothèque, à l'angle de la maison; en traversant son cabinet de travail, je rougis jusqu'au front. Des papiers épars sur le bureau paraissaient disposés pour être mis en ordre. Tout le monde conjura le poète de nous lire un de ses *immortels ouvrages*. Il y consentit avec grace. Je me plaçai sur un petit sofa en face de lui. Il avait l'air de m'adresser tout ce que ses vers renfermaient de tendre; les autres femmes me regardaient d'un œil d'envie. Je me levai pour me soustraire à cette inquisition, il en fit autant et vint près de moi. Mon cœur battit à briser ma poitrine; je me sentais entraînée vers lui par un mouvement irrésistible; il s'en aperçut certainement.

— Vous partez demain, madame? murmura-t-il à mon oreille.

— Oui, mylord, répondis-je en jetant les yeux sur la grande route qui bornait l'horizon.

— Pourquoi sitôt?

— Mon Dieu! j'en suis bien fâchée; il le faut, on m'attend.

Ces mots me rendirent à moi-même et au souvenir du passé. Je le quittai. En redescendant au salon, une de ces dames se mit au clavecin et chanta, les autres lui succédèrent. Je craignais et je désirais de les imiter. Mon oncle m'en pressa tant, j'avais l'ame si pleine que je n'y résistai pas. Jamais ma voix n'avait été si touchante. Le comte d'Eton, debout, à mes côtés, ne me parlait pas; mais il semblait partager mes impressions.

Si je m'étends beaucoup sur cette journée, c'est que c'est la seule dont j'aie gardé les détails dans mon cœur, la seule jusqu'aujourd'hui. Le commencement et la fin!

Après dîner on se promena dans le parc, Arthur m'offrit son bras. La conversation demeura générale, on s'occupa des mille riens qui composent les entretiens les plus spirituels, et enfin on retomba sur cet éternel sujet, traité sans cesse d'une manière toujours nouvelle puisque chacun ne dit que ce qu'il éprouve; on parla de l'amour. — Je me taisais, lord Eton demanda mon avis. Je n'en avais pas.

— Vraiment? madame, quoi, vous ne pensez pas comme moi! vous ne croyez pas que dans notre siècle les hommes accordent beaucoup à la passion, du moins ceux qui peuvent en ressentir, je ne m'occupe pas des autres: mais regardez donc autour de vous, on ne rencontre que des amoureux.

— Des amoureux! non, mylord, des hommes galans, à la bonne heure.

— Madame, vous êtes injuste, et je suis certain que vous devez mieux qu'une autre apprécier l'amour vrai; peut-on vous aimer autrement?

Et son regard était si tendre! — Il reprit.

— N'allez cependant pas me prendre pour un Amadis; je ne parle point par expérience. Je n'ai jamais aimé, moi. Je cherche en vain la femme qui me conviendrait. Jusqu'à ce jour j'ai rencontré des goûts, des fantaisies, rien de véritable et de profond. Et pourtant, comme j'appelle de tous mes vœux cet ange qui doit me révéler la vie! Quel trésor de dévoûment je lui garde! que de reconnaissance je lui devrai! Oh! madame, un poète sans maîtresse, c'est comme un ciel sans étoiles.

Cette causerie était bien dangereuse, je le sentais et je ne pouvais m'y arracher. Il le fallut néanmoins; on nous sépara en entrant au château. Le reste de la soirée il ne me quitta pas des yeux; ses discours entrecoupés pénétraient jusqu'à mon cœur: c'était une fascination. Lorsque je remontai dans ma chambre, je me laissai tomber sur un fauteuil, je cachai ma tête dans mes mains et je restai de la sorte plus de deux heures: je repassai toute la journée. Les moindres incidens se plaçaient dans mon imagination d'une manière ineffaçable. Toutes ses paroles je les voyais écrites autour de moi. Je ne dormis pas, cela n'est pas étonnant. Quand ma femme de chambre vint m'éveiller, elle me trouva prête à partir. Dieu! que j'avais le cœur gros! Je montai en voiture; mon valet de pied me remit une lettre. Je n'en connaissais ni l'écriture ni le cachet; à l'émotion qui s'empara de moi je devinai de qui elle venait. Je l'ouvris en tremblant, impatientée de ne pas être seule pour le savourer à mon aise. C'étaient des vers! des vers pour moi! pleins de regrets, pleins de mélancolie. Je les cachai dans ma poche, résolue à ne les montrer à personne. A la dernière poste, *mon amant* me revint à l'esprit, et avec cette pensée le remords. Quelle fut ma surprise quand en cherchant cette image dans mon cœur je n'y trouvai que celle de lord Eton. Ma chimère avait pris un corps, elle s'était réalisée; il n'y avait pas plus de dangers pour moi, je ne devais pas le revoir.

De ce moment je ne vécus que pour lui. Entourée de ses ouvrages, les relisant sans cesse, partageant toutes ses opinions; s'il écrivait un livre nouveau, je l'avais la première, je le dévorais. Je croyais y rencontrer une foule d'allusions à notre sentiment. Toutes ses héroïnes, c'était moi; tous ses amans, c'était lui. Les regrets de l'absence, les extravagances de la passion, il songeait à moi en les exprimant. Je n'avais fait que changer de folie, et je l'aimais avec une telle ivresse que son nom seul me faisait pâlir. Rien n'était plaisant comme le dédain avec lequel je recevais les autres hommes quand ils s'avisaient de me faire la cour: je ne leur accordais qu'un sourire de pitié; je les mesurais à ma grande idole; et comme je les trouvais petits! J'ai plus de cinq cents lettres adressées à cet amant d'un jour, on en ferait une histoire complète. Je lui racontais tout, mes chagrins et mes joies, mon amour surtout. J'en déraisonnais.

Ainsi se passa ma jeunesse. C'était bien la peine d'être jeune, en vérité! La révolution éclata, et M. de Nerville voulut émigrer en 89; je le suivis. Nous allâmes à Coblentz, et de là en Angleterre. Malheureusement lord Eton, ambassadeur à Berlin, était alors à sa résidence diplomatique. Une de ses sœurs, personnage fort ordinaire, me parut une Corinne, seulement parce qu'il la chérissait particulièrement. Je me mis dans la tête qu'il avait dû lui parler de moi. Je l'interrogeai mille fois; elle finit par se rappeler qu'il avait laissé en France l'objet d'une passion malheureuse. C'était moi, il n'y avait pas de doute! Certainement je n'aurais pas été plus ravie s'il me l'eût avoué lui-même. Folle!

Nos ressources diminuaient; on nous offrit un établissement économique en Allemagne; nous nous y rendîmes. J'y restai jusqu'en 1814. Alors je n'étais plus jeune du tout, mon exaltation s'était amortie; je conservais pourtant un souvenir bien tendre à lord Arthur. J'y pensais très souvent, mais je ne lui écrivais plus. Je relisais avec délice les vers qu'il m'avait adressés; je ne les avais montrés à personne. C'était le seul lien qui existât entre nous, c'était le seul mystère de mon existence. Jugez! A force de rêver à lord Eton, je me persuadai que nous avions eu réellement des relations que j'avais imaginées. Souvent, quand on causait de lui, il m'échappait de dire: *J'ai beaucoup connu lord Eton!* Cette phrase était accompagnée d'un sourire de triomphe et de regret qui devait convaincre mes auditeurs que je l'avais en effet *beaucoup connu*.

A mon retour en France, ceux de nos biens qui n'étaient pas vendus nous furent restitués. J'avais perdu M. de Nerville dans l'émigration: je me trouvais veuve et sans enfant à la tête d'une belle fortune; aussi tous mes parens s'empressèrent autour de moi. Ma bonne cousine, dont j'ai déjà parlé, ne fut pas la dernière; elle, ce n'était point par intérêt. Nous passions nos étés ensemble dans une terre que je possède en Normandie. Elle regrettait sans cesse ce château de Soiscy où j'écris aujourd'hui, un conventionnel l'avait acheté; l'hiver dernier, cet homme mourut, ses héritiers vendirent la propriété; ma cousine saisit cette occasion et s'y installa de nouveau avec un vif plaisir; je lui promis de venir la rejoindre. Des affaires me retenaient chez moi, à mon grand chagrin, car je brûlais du désir de revoir ces lieux où j'avais passé ma seule journée de bonheur. Mille raisons m'en avaient éloignée depuis. Il y a huit jours que je reçus une lettre ainsi conçue:

« Ma chère Nathalie, il faut absolument que vous soyez à Soiscy le 18 » juillet à onze heures du matin, je n'accepte pas d'excuses; je vous pré» pare une véritable joie, c'est vous dire que je ne me consolerais pas si » vous vous refusiez à ma demande. »

Comment résister à cela? On a beau avoir soixante-cinq ans, on est toujours femme et toujours curieuse. Ce matin, j'entrais à onze heures dans le salon de ma cousine. Elle se précipita au devant de moi avec la vivacité de ses jeunes années.

— Voyons! Quelle est parmi vos anciennes connaissances celle que vous désirez le plus revoir? Dites vite, et soyez franche.

J'en nommai quelques unes; elle s'impatientait.

— Ce n'est pas cela; plus ancienne. Une connaissance faite ici et continuée dans votre tête?

J'eus la sottise de rougir encore.

— Eh bien! y êtes-vous? Oui, lord Eton! il va venir, je l'attends à chaque instant. Cet aimable Arthur, qui avait une si jolie tournure, de si

beaux cheveux blonds et des yeux si perçans; nous verrons ce qu'il a fait de tout cela.

— Probablement ce que nous avons fait de notre beauté, ma chère, un vieux et laid visage.

Je parlais ainsi pour qu'elle ne le fît point, je ne le pensais pas. Il m'était impossible de me figurer le comte autrement que je l'avais laissé il y a quarante ans. Nous ouvrîmes nos souvenirs. Nous nous rappelâmes le jour où nous l'attendions aussi, dans ces mêmes lieux. Quelle différence! Il arriva pourtant comme la première fois, et comme la première fois je n'allai point au devant de lui; je me collai contre les vitres pour le voir descendre, la portière s'ouvrit et je reculai. C'était là Arthur! On ne devrait plus s'appeler Arthur passé cinquante ans! Un vieillard cassé, dont la grande taille était presque ployée en deux, dont la figure couverte de rides n'avait même pas la majesté de son âge, quelques cheveux blancs épars sur son front chauve; c'était là Arthur! J'entendis ma cousine qui lui disait :

— Venez, venez, mylord, il y a ici quelqu'un que vous serez bien aise de voir.

Un peu remise, alors je m'approchai.

— Vous ne la reconnaissez pas? C'est la marquise de Nerville, que vous trouviez si jolie, si séduisante.

— Oh! certainement!

Il me salua. Je vis qu'il m'avait entièrement oubliée. Ce fut pour moi une poignante douleur. Ma cousine, qui le comprit comme moi, le prit à part et lui raconta notre unique entrevue; il écoutait et semblait chercher jusqu'au fond de sa mémoire. Il répondit :

— Je ne m'en souviens pas; je sais bien qu'il y avait ici plusieurs femmes, toutes charmantes, je ne me rappelle que vous.

Deux grosses larmes tombèrent sur ma main, c'était toute ma vie que je pleurais; c'était tout le passé qu'il venait de m'enlever par un mot, cet homme cruel! Et que me reste-t-il pour m'en dédommager? Quelques jours de souffrances et puis la mort! Il s'assit près de moi et j'essayai de me vaincre assez pour lui adresser quelques phrases polies. Il me répondit à peine jusqu'au moment où je parlai exclusivement de lui. Alors il éleva la voix; on fit cercle pour l'écouter; il était clair qu'il jouissait de cette attention. Bientôt une jeune femme se mit au piano; mylord montra de l'humeur; il n'était plus le but unique de tous les regards; il avait l'air de croire qu'on le volait. Je restai près de lui; il avait trouvé en moi un auditeur bénévole. Il essaya de renouer l'entretien; je le désirais moi-même : il n'eut donc qu'à vouloir. — Je remis en question le premier voyage de Soisey, il s'étendit fort sur le plaisir qu'il y avait goûté.

— Comment! dis-je, mylord, vous ne vous souvenez plus de notre promenade, de ma chanson? de votre amour, allais-je ajouter; la réflexion me sauva ce ridicule.

— Si, parfaitement, madame.

Je savais qu'il n'en était rien.

— A propos, n'ai-je pas fait pour vous quelque madrigal, quelque épître à Chloé? cela doit être. Dans mon séjour en France, je n'ai pas vu une jolie femme à qui je n'aie payé ce tribut. Vous aimez cela, mesdames; quand on vous chante en vers, on arrive bien plus vite à votre cœur. Et amour rime avec toujours! et c'est une manière d'aller à la postérité. Si vous avez encore ce chiffon, donnez-le-moi Je n'ai point gardé de copie de ces bluettes. Je sais qu'il y en avait de jolies. On imprime mes œuvres, ne voulez-vous point y occuper une place?

Je ne pus garder mon sang-froid : mes souvenirs se changèrent en colère. Je ne résistai pas au désir de tourmenter un vieux fat qui m'avait fait pleurer tant de fois et qui m'avouait que ce qu'il avait daigné me donner d'attention était partagé entre toutes les Françaises qu'il avait vues. Quoi! je ne lui avais inspiré que ce que lui avaient inspiré mille autres! et mon trésor, il me le demandait pour le livrer au public, moi qui l'avais refusé à l'amitié! moi qui voulais que ses yeux seuls et les miens eussent parcouru ces lignes brûlantes! Oh! non!

— Mylord, je suis désolée; mais j'ai perdu ce précieux autographe. Je crois bien que vous m'avez adressé au moins une élégie; mais, quand j'ai cessé d'être jeune, j'ai brûlé tout cela. Votre hommage se sera trouvé parmi les autres.

Je ne pouvais mieux choisir ma vengeance. Son amour-propre était si vivement blessé qu'il se leva en me jetant un : J'en suis fâché, madame! avec un tel air de mépris, que mon ame féminine se réjouit d'avoir si bien dirigé son dard.

Je ne raconterai pas ce qui s'ensuivit. A quoi bon? Me voilà ce soir assise où j'étais quand je croyais en lui. Je viens de jeter au feu ces vers, mes lettres, son portrait. A présent je ne suis plus qu'une vieille femme, dont la raison n'a pas été très saine toute sa vie, qu'une forte secousse a rendue à elle-même et qui peut sans honte rappeler ce qui n'est plus. N'importe quel soit le motif qui m'a sauvée d'une faute! je dois le bénir. J'ai beaucoup réfléchi depuis quelques heures, j'ai arraché le voile qui couvrit mes yeux pendant tant d'années, et je n'ai rien trouvé à mettre à la place. J'avais juré de ne pas devenir dévote; je ne comprenais pas ce besoin d'un cœur isolé. Que Dieu me le pardonne! Je crois aujourd'hui qu'il n'y a que lui de vrai, et je lui apporte mes derniers jours. Pourquoi n'ai-je pas commencé plus tôt? j'aurais moins de regrets, moins de chagrins, et surtout plus d'espérance! COMTESSE DASH.

(*Revue du dix-neuvième siècle.*)

UNE COMÉDIE HISTORIQUE.

I.

La nouvelle d'un mariage princier, d'une victoire éclatante, d'une révolution inattendue, ne causent pas plus d'émotion que n'en produisit la simple annonce de la comédie de Beaumarchais; elle remua tout Paris; elle agita toutes les classes de la société. Pour les puissans du jour, ce n'était qu'un spectacle long-temps attendu; leur curiosité, si vivement excitée, allait être enfin satisfaite; pour le peuple, c'était une première concession arrachée au maître, c'était un premier pas vers son indépendance. On s'abordait le matin en riant, en se serrant la main, en se disant : « On joue les *Noces!...* nous allons voir enfin les *Noces!...* » Je doute que la promulgation des droits de l'homme ait excité autant d'enthousiasme. En moins d'une heure, Beaumarchais reçut quinze cents lettres, trois mille visites; on le félicitait, on l'embrassait, on lui promettait l'appui et les claques de la nation entière. Toutes les loges avaient été louées et payées à l'avance : les retardataires au désespoir en offraient ce que l'on voulait. A dix heures, les amateurs accouraient au guichet; à midi, les seigneurs en talons rouges, les grandes dames en falbalas, faisaient la queue côte à côte avec les commissionnaires et les savoyards. La noblesse et la canaille piétinaient ensemble dans la boue, attendant l'ouverture des portes et le bon plaisir de Beaumarchais. Ce jour là, comme plus tard, le peuple était le maître, et déclarait l'égalité pour tous sur le pavé du roi.

Vainement les laquais galonnés criaient à haute voix : « Place à Mme la duchesse! place à M. le marquis! — A la queue! à la queue! répondait le peuple; chacun est ici pour son argent, et non pour ses titres. A la queue les duchesses! à la queue les marquis! »

Et les dames à tabouret faisaient le pied de grue près de leurs couturières, et les marquis blasonnés se coudoyaient, s'encanaillaient avec leurs frotteurs. Oui, oui, le peuple, ce jour-là, remplaçait le grand-maître des cérémonies; tous obéissaient à sa voix : altesses princières et va-nu-pieds, journalistes et cordons bleus, dames d'honneur et danseuses, dignitaires et saute-ruisseaux, magistrats et voleurs, tout étaient là debout, pêle-mêle, comme au jour du jugement dernier.

Et qui donc avait amené ce grand événement? qui donc avait fait qu'une pièce que le roi avait déclarée injouable allait être jouée ce soir-là, à la demande du peuple?... Nul le savait, nul ne le pouvait dire.

— En connaissez-vous quelque chose? demandai-je au baron de Grimm qui était près de moi.

— Ah! mon Dieu non, je vous jure, s'écria-t-il en riant : qui diable connaîtrait quelque chose à tout ceci? On croit seulement que M. Beaumarchais s'est engagé à faire des coupures à sa pièce, d'après les observations de M. de Breteuil et de quatre censeurs; M. de Vaudreuil, l'a dit au comte d'Artois, le comte d'Artois l'a dit à la reine, la reine l'a dit au roi...... et le roi a laissé faire, et les ministres de même, et le parlement aussi.

— Ah ça! mais cela m'a tout l'air d'être la suite de la grande mystification des Menus-Plaisirs; si le dénoûment allait être le même?

— Allons donc! est-ce que c'est possible? Passe pour renvoyer des courtisans en équipage; mais le peuple qui est à pied, dans la rue, ça ne se renvoie pas; ça se mitraille, à la bonne heure. Mais ils ne l'oseraient pas! D'ailleurs, vous voyez bien que la cour elle-même fait cause commune avec les Parisiens.

— C'est à n'y rien comprendre. Cet homme-là est un vrai magicien.

— C'est bien plutôt le diable : il en a l'esprit et la malice.

En ce moment, on entendit quatre heures. Les bureaux viennent de s'ouvrir. Aussitôt toute cette foule ondula, s'agita comme une mer en furie; on criait, on hurlait, on vociférait; la garde fut culbutée, les portes brisées, le théâtre pris d'assaut; on jetait son argent aux portiers, on entrait sans payer; on roulait, on était enlevé, porté par les flots de cette foule immense.

— Voici le commencement de la comédie, disait le pauvre baron en cherchant à se tirer de la presse; je suis sûr que Beaumarchais donnerait beaucoup pour qu'il y eût quelqu'un d'étouffé ici, cela ajouterait encore à ses chances de succès. Allons, à l'assaut! Les places, aujourd'hui, sont aux plus forts et aux plus adroits.

Et tout en marchant sur des talons rouges, tout en froissant des dentelles, nous arrivâmes sains et saufs sous le vestibule, non sans laisser, comme tout le monde, quelque chose de notre toilette. Le baron y laissa sa manchette et une partie de son teint, fabriqué, comme on le sait, avec force blanc et vermillon.

— Baron, lui dit Champfort en venant à nous, vous voilà de toutes les couleurs; on va vous prendre pour un caméléon, d'autant plus que vous êtes diplomate.

— Oui, oui, répondait le cher baron en s'essuyant le front ruisselant de sueur; je crois, Dieu me pardonne, que j'ai laissé la moitié de ma physionomie à la porte.

— Il n'y a pas grand mal à cela, répliqua Champfort, nous saurons enfin qui vous êtes. Après tout, vous pouvez vous consoler, le barbier maudit va enlever ce soir le masque à beaucoup de gens... Je gage que vous allez bien rire.

— Je ne suis pas de la paroisse...

— Oh! il y en a pour tout le monde, pour les agens diplomatiques aussi,

nymes.... Quelle note curieuse à Mme Catherine!.... Si vous lui dites toute la vérité, sa majesté croira que vous lui faites des histoires de l'autre monde ou que les Parisiens sont tout à fait devenus fous.

—Ma foi, cela est assez croyable : le démon Beaumarchais a tourné toutes les têtes.

— A qui le dites-vous! s'écrie l'abbé de Périgord en passant près de nous; il a forcé Mme la baronne de Talleyrand à payer trois fois le prix de sa loge, elle qui ne me donnerait pas un sou pour m'aider à payer mes vieilles dettes! Il a fait intriguer pour lui Mesdames royales, qui se croiraient damnées si elles prononçaient seulement le nom de Molière! le fils d'un horloger fait faire antichambre dans la rue aux descendans du héros des croisades!

— Privilége de l'esprit, répliqua Champfort en s'inclinant; il va de pair avec celui de la naissance, vous devez en savoir quelque chose, Monseigneur, vous qui, sous ce rapport, êtes le premier baron chrétien...

— Moi, je ne suis rien ce soir, dit le malin abbé en nous quittant, rien que le très humble valet de M. Beaumarchais; il me jouera comme tout le monde.

— L'abbé n'est pas en peine de prendre sa revanche, nous dit tout bas Champfort; il est Almaviva et Figaro, tout à la fois. Puis il ajouta : voulez-vous entrer dans notre loge de censeur?

— Est-ce que vous avez des places?

— Non pas précisément; mais aujourd'hui, quand il y en a pour deux, il y en a pour quatre.

Nous acceptâmes, et nous nous installâmes tant bien que mal.

J'examinai la salle : elle présentait l'aspect le plus étrange, le plus bariolé, le plus fantastique que l'on puisse voir; trois cents personnes dînaient en riant dans les loges, comme au restaurant. Au balcon, c'était bien la plus charmante bigarrure! Toutes les célébrités, toutes les sommités de l'époque amalgamées d'une manière pittoresque; Paris, Versailles et la province, l'Opéra et le Parlement, la grande et la petite entrée, les diplomates et les comédiens, les fermiers-généraux et les chevaliers d'industrie, tout cela se pressait sur la même banquette. Et puis au parterre, le tiers état, le peuple sifflant à l'avance tous les acteurs de la grande comédie qui pour lui commençait déjà. Champfort, qui connaissait tout le monde, s'était chargé d'être notre indicateur.

— Tenez, nous disait-il, voyez donc la maison de la reine qui mange comme une famille de Bohémiens affamés! ces dames sont au grand complet : voilà la belle princesse de Lamballe, Mmes de Polignac, la princesse de Chimay; voilà des comtesses Almaviva à choisir dans les personnes de Mmes de Lauzun, de Chalons, d'Escars, de Bably, de Simiane et *tutti quanti*.

— Et les comtes, demandai-je?

— Oh! les comtes sont au grand complet! Découvrez-vous, au fond de cette petite loge, une tête qui se cache derrière celle de M. de Vandreuil? C'est, je gage, Mgr d'Artois; Beaumarchais lui doit une fameuse chandelle! Cet excellent prince a été la providence de son Figaro; il s'est employé, dans cette affaire, avec un zèle exemplaire, une générosité sans égale... Oh! mais voyez donc, je vous prie, au balcon, la grosse marquise de Montmorin, tout près de la Guimard, ce traité complet d'ostéologie, comme l'a dit M. de Bièvre, que l'on peut aller étudier rue de la Planche, à l'Arbre-Sec... Bon! voici la fière marquise d'Ossun qui, pour trouver une place, fait politesse à la Duthé, cette Danaë qui laisse tomber sa pluie d'or dans le tonneau des Danaïdes, et à Mlle Coupé, l'*Histoire ancienne de Rollin*, le fermier général, comme dit Sophie Arnoult. Où est-elle donc, cette brave fille que je n'ai pas vue depuis sa retraite de l'Opéra? Eh! parbleu! si je ne me trompe, la voici là-haut qui fait les honneurs du paradis à des duchesses; c'est là que l'égalité commence. Parlons bas, voilà les gazetiers qui viennent disséquer le barbier : il n'a qu'à se bien tenir! Ces messieurs prouveront, clair comme le jour, que le drôle doit être roué tout vif en place de Grève dans la personne de son patron, lequel, par bonheur, a bec et ongles, et connaît la manière de s'en servir... Eh! mais, qu'est-ce que je vois! je refusais d'y croire! *Monsieur*, en grande loge, avec sa petite cour.

— Comment! s'écria le baron de Grimm, il a osé!... Ah! ça, est-ce qu'il ne craint pas les coups de lancette du barbier?

— Il est philosophe.

— Oui; mais il est prince et bel esprit... Gare les allusions!..

— Eh non, messieurs, dit le duc de Montesquiou, qui se trouvait au balcon, le prince sait bien qu'il n'y a rien à craindre! Le mystificateur va être le mystifié; Beaumarchais n'a obtenu l'autorisation de faire jouer sa pièce qu'à la condition d'en ôter toutes les gravelures, toutes les méchancetés, toutes les allusions qui en faisaient le mérite. Or, qui va être bien attrapé? C'est le public; il est venu ici pour avoir du scandale, on ne lui donnera qu'une pauvre intrigue espagnole volée à Calderon, un imbroglio sans consistance, un vrai fouillis, et pas le plus petit mot pour rire.

— Etes-vous bien sûr de cela, monsieur le duc, dit Champfort en le regardant d'un air malicieux.

— Très sûr; je tiens le fait de Mgr le garde des sceaux et du roi lui-même; sa majesté me disait encore tout à l'heure qu'elle croyait que la pièce tomberait. C'est aussi mon avis, ai-je répondu; elle doit tomber infailliblement : c'était un amas d'horreurs, ce n'est plus maintenant qu'un tissu de bêtises; nous allons être vengés!

— Dieu le veuille, monseigneur!

— Comment, mon cher Champfort, dit aussitôt le baron de Grimm, le pécheur se serait-il véritablement amendé?

— Ah! bien, oui! vous ne connaissez guère maître Caron... Lui, retrancher un seul mot de sa pièce!... Allons donc! il est homme à y ajouter, au contraire; il se jouera du garde des sceaux, du roi lui-même, comme il s'est joué de M. de Breteuil, des censeurs et de moi, qui vous parle...

— Ah! c'est vrai; vous avez été un de ses juges.

— Dites plutôt un de ses complices. C'est un vrai magicien; il nous a tous ensorcelés. Nous étions venus pour couper, pour rogner à qui mieux mieux dans l'intérêt des bonnes mœurs et de la sûreté de l'état...

— Eh bien?

— Eh bien! nous n'avons rien rogné.... Au contraire, nous avons tous ajouté quelque chose.

— Ah! ah! voilà qui est divin; racontez-nous donc cette scène, c'est une vraie comédie.

— Oui, oui... et une comédie cent fois plus spirituelle, cent fois plus amusante que celle qui va être représentée ce soir. Je vais tâcher de vous en donner une idée; mais je désespère de pouvoir vous rendre la verve sarcastique, entraînante, étourdissante de ce maudit homme, qui a bien l'esprit du diable, son patron, auquel il s'est vendu corps et biens.

Sur ce, Champfort se recueillit un instant, et commença ainsi :

— Imaginez-vous, mes très chers, que ce brave baron de Breteuil, qui jetait d'abord feu et flammes contre l'œuvre de maître Caron, qu'il appelait un pamphlet en cinq actes, s'apaisa peu à peu, grâce aux notes diplomatiques échangées avec quelques ambassadeurs féminins; car vous n'ignorez pas que notre honorable ministre, si intraitable officiellement à l'endroit de la morale publique, est fort accessible incognito aux séductions des filles d'Eve. Beaumarchais, en sa qualité de sergent, le savait mieux que personne, et pour tenter l'excellence incorruptible, il lui détacha toute une légion de diables roses, sous la forme des plus chastes nymphes de l'Opéra et des plus piquantes soubrettes de la Comédie-Française; il y en avait bien une douzaine de commandées pour l'expédition, il n'en fallut que trois pour amener un armistice et poser les bases d'un traité de paix. A la première, cet homme si terrible s'était écrié : « C'est impossible! » A la seconde, il dit : « Nous verrons. » A la troisième, de guerre lasse, il répondit : « Eh bien! qu'il vienne... » Son excellence nous convoqua, Rulhière, Gaillard, moi et je ne sais plus qui encore, pour censurer, pour raturer et rogner sans pitié l'œuvre maudite, l'œuvre infernale écrite sous la dictée de Belzébuth.

Beaumarchais arrive à l'heure indiquée avec son manuscrit en poche, et cet air bonhomme qu'il sait si bien prendre quand il veut tromper les gens; il se confond en remercîmens, en protestations de dévoûment envers son excellence qui lui permet enfin de se justifier de toutes les calomnies dont on l'a accablé ainsi que sa pièce, le plus innocent ouvrage du monde (innocent comme lui, fin matois); alors la comédie commence. Je vais poser les personnages, afin de vous donner autant que possible l'idée de la pièce improvisée.

M. le baron de Breteuil.—Ainsi donc, vous êtes résigné à retrancher de votre ouvrage tout ce qui pourrait blesser la religion, les bonnes mœurs, tout ce qui pourrait prêter à quelque application envers des personnes estimables et des hommes en crédit?

Beaumarchais.—Comment donc, monseigneur! mais je suis résigné à tout, moi; je retrancherai tout ce que l'on voudra. Je suis un bonhomme, quoique mes ennemis aient cherché à me faire passer pour un brouillon, un méchant. Qu'est-ce que je demande, après tout? à me justifier aux yeux des Parisiens, aux yeux de la nation française; car on m'a indignement calomnié; on a vu dans ma comédie ce que je n'avais jamais songé à y mettre, ce qui n'existe pas. Qu'est-ce, à bien dire, que ma comédie? La plus badine des intrigues dans le genre espagnol, une œuvre de morale au fond.

Tous, riant. — Oh! pour celui-là, M. de Beaumarchais, vous nous permettrez d'en douter un peu.

Beaumarchais. — Oui, une œuvre de morale! et je le prouve. De quoi s'agit-il dans ma pièce? d'un grand seigneur marié qui néglige sa femme pour courtiser sa suivante; la soubrette se ligue avec sa maîtresse et son prétendu, afin de déjouer les projets du séducteur : ils y parviennent; le grand seigneur, mystifié et corrigé, revient à sa moitié; la soubrette épouse son prétendu, et la morale de l'histoire est qu'un mari doit s'en tenir à sa femme, sous peine d'être pris dans ses propres filets. Que diable! c'est de la morale en action, de la morale primitive, ou je ne m'y connais pas.

M. de Breteuil. — Oui, mais le petit page est de trop dans ce tableau conjugal.

Beaumarchais. — C'est un enfant, monseigneur, un véritable enfant, ainsi que j'ai soin de le dire; et de plus, le rôle est joué par une femme.

M. de Breteuil. — Mais la comtesse est bien près de l'aimer?

Beaumarchais. — Comme une mère...

M. de Breteuil. — Et Suzanne est une soubrette par trop égrillarde.

Beaumarchais. — Beaucoup moins que celles de Molière, je vous le jure. Après tout, ma Suzon reste sage et fidèle; est-il beaucoup de caméristes dont on puisse en dire autant?

M. de Breteuil. — Et l'ami Bazile?

Beaumarchais. — Un de ces gazetiers à deux liards, calomniant pour un rien, s'attaquant à tout ce qu'il y a de plus respectable au monde, à votre excellence elle-même... J'ai voulu en faire bonne justice! encore je n'ai dit que la moitié de ce que je pensais sur son compte.

M. de Breteuil. — Pour celui-là, je vous l'abandonne; il n'y a pas grand

mal à fustiger de temps en temps cette espèce insolente. Mais Bridoison, c'est le parlement Maupéou?

Beaumarchais. — Ah! monseigneur, c'est tout au plus un juge de village! on n'est pas bête comme cela, à Paris.

M. de Breteuil riant. — Le fait est qu'on n'est pas bête comme cela.

Beaumarchais.—N'est-ce pas, monseigneur? avec cela qu'il est à moitié honnête... c'est un personnage de pure fantaisie, tout à fait invraisemblable. Qui diable voudrait s'y reconnaître?

M. de Breteuil. — Personne ; décidément il est trop bête....

Beaumarchais. — Et pas assez fripon ; donc il ne ressemble à qui que ce soit. .

M. de Breteuil. — Assurément... Quant à Bartholo...

Beaumarchais. —C'est l'affaire des médecins... Le mien est retiré des affaires; il n'est plus dangereux.

M. de Breteuil. — Soit ! Pour Antoine, Marguerite et Fanchette...

Beaumarchais. — Ce sont des gens du peuple, personnages insignifians... nul n'y fera attention.

M. de Breteuil. — Fort bien ! Mais votre Figaro, c'est un soleil tournant qui brûle en jaillissant les manchettes de tout le monde.

Beaumarchais. — Lui, un ancien barbier... employer la poudre à canon, ce serait tout au plus de la poudre à poudrer. Figaro, c'est tout simplement mon perruquier, celui de votre seigneurie, élevé au rang de valet de chambre, un peu bavard, un peu farceur, comme ils le sont tous, mais bon vivant, joyeux compère et brave homme, au demeurant.

M. de Breteuil. — Oui! mais fièrement insolent, quand il s'attaque à ses maîtres.

Beaumarchais. — Quel est le valet de bonne maison qui n'agit pas de même! Il fallait avant tout rester fidèle à la vérité. Si j'avais fait un saint de Figaro, on m'aurait renvoyé à Mascarille et à Scapin. Ceux-ci font bien pis, je pense : ils vont jusqu'aux coups de bâton ; mon valet, lui, se contente de quelques boutades. Où est le grand mal, je vous le demande? A-t-on jamais pendu les gens parce qu'ils médisent un peu de leurs maîtres? A ce compte-là, il faudrait pendre toute la France, y compris la cour; et mon Figaro est bien moins malin qu'un courtisan, et tout aussi honnête homme qu'un valet peut l'être.

M. de Breteuil. — C'est ce dont nous allons nous assurer.

Le ministre alors fit signe à Beaumarchais de commencer la lecture de sa comédie.

Le bon apôtre prit son ton papelard, sa voix flûtée : il lut avec une simplicité, une naïveté qui aurait dérouté l'esprit le plus prévenu, le juge le plus subtil. Nous n'y reconnaissions plus rien, tous tant que nous étions là, je vous assure. Ce diable d'homme semblait avoir métamorphosé la pièce : il voilait tout, il atténuait tout, les traits passaient inaperçus, les méchancetés paraissaient insignifiantes M. de Breteuil nous regardait d'un air étonné, comme pour nous dire : « Mais tout cela est fort innocent! » Pourtant il l'arrêta à ce passage :

— *Une réputation détestable, à bien prendre.*

— ***Et si je vaux mieux qu'elle, y a-t-il beaucoup de grands seigneurs qui puissent en dire autant?***

— Halte-là! M. Beaumarchais, dit le ministre, je ne puis laisser passer cela; c'est une injure adressée à toute la noblesse.

— Comment, une injure! s'écria l'auteur; c'est une vérité de tous les temps et qui ne fait de tort à personne. Remarquez que c'est une simple question que fait mon barbier : il croit qu'il peut y avoir quelques grands seigneurs qui valent mieux que leur réputation. Eh bien! je vais plus loin, moi ; je soutiens qu'il n'y en a pas, et qu'il ne saurait y en avoir. Un homme obscur, un pauvre diable peut valoir mieux que sa réputation qui n'est que l'opinion d'autrui ; mais un grand de la terre, élevé en dignité, que la fortune et la naissance ont revêtu d'une nature supérieure et qui entre dans le monde avec toutes les préventions pour lui, avec toutes les perfections que l'on suppose inhérentes à sa nature supérieure, vaudra toujours moins que sa réputation. Vous, monseigneur, par exemple, vous valez moins que la vôtre.

—Qu'est-ce à dire, dit le ministre en prenant ses grands airs.

— Sans doute, poursuivit l'auteur avec un aplomb incroyable, vous valez moins que votre réputation qui est celle d'un homme de génie, d'un grave philosophe, d'un ministre intègre, inaccessible aux faiblesses humaines... J'en fais juge ces messieurs eux-mêmes.

Nous approuvâmes comme de vrais compères.

— Eh bien, continua notre homme, si le ministre officiel est réputé incorruptible, parfait aux yeux de tous, le ministre que l'on ne voit pas est contraint de céder aux criailleries des uns, aux exigences des autres; il tourne les obstacles, il biaise pour arriver à son but : donc il n'est pas parfait, donc vous valez moins que votre réputation.

— C'est possible, dit le ministre en souriant.

— C'est vrai! nous écriâmes-nous, comme de vils flatteurs que nous étions, c'est vrai, monseigneur! sous ce rapport, votre excellence vaut moins que sa réputation. Au moyen de cette interprétation et de cet adroit panégyrique, la fameuse phrase passa d'emblée, il en fut de même de celles qui suivirent : l'auteur trouvait pour chaque mot un palliatif, un correctif, une signification tout à fait innocente, une pensée vraiment morale. Nous arrivâmes ainsi, sans nous en apercevoir, jusqu'au fameux monologue ; c'est là que nous l'attendions : le chat jusqu'ici bien enfariné, allait enfin montrer ses griffes.

Le ministre prit son air sérieux et imposant :

— Monsieur de Beaumarchais, dit-il, je vous déclare qu'ici vous me trouverez intraitable. Votre monologue est un pamphlet incendiaire. Figaro attaque tout ce qui doit être sacré : il faut retrancher ce monologue.

— Eh bien soit! monseigneur, j'en ferai le sacrifice. Je serais désolé de passer pour un perturbateur, un révolutionnaire. Cependant examinons un peu en quoi je suis si coupable! Est-ce parce que je déclare que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où on en gêne le cours? Ce que j'en dis là, c'est dans l'intérêt de l'état. En Angleterre, les pamphlets naissent et meurent tous les jours sans que l'état en soit troublé le moins du monde, sans que l'homme en place injurié en soit plus malade; au contraire, l'état et lui ne s'en portent que mieux le lendemain. Un ministre serait bien fâché de ne pas être calomnié ; il croirait qu'on le considère comme un homme insignifiant.

En France, on s'effraie d'un bon mot ; on a peur d'une chanson ; on tremble devant une gazette. Tel pauvre hère qui n'aurait pu trouver un lecteur, alors que personne ne songeait à lui, en aura cent mille et deviendra un grand homme, du moment qu'il sera persécuté. J'en sais quelque chose, moi qui vous parle. Au moment de la publication de mes Mémoires, nul ne songeait à les lire; j'étais un plaideur comme un autre, et un fort malhonnête homme aux yeux de bien des gens. Le parlement me fit l'honneur de me blâmer et de déclarer mes Mémoires infâmes. Je fus tout aussitôt un homme vertueux, intéressant et persécuté, et mes Mémoires devinrent de véritables chefs-d'œuvre..... Supprimez mon monologue de quatre pages, le public trouvera moyen d'en faire un gros volume rempli de vérités effrayantes ; laissez-le jouer librement, les spectateurs, je le gage, diront qu'il est trop long de moitié et le siffleront peut-être en bâillant. Dans un temps prospère, sous un roi juste et des ministres éclairés, l'écrivain peut tonner contre les oppresseurs, sans crainte de blesser personne ; c'est pendant le règne d'un bon roi qu'on écrit sans danger ce que l'on pense ; et plus le gouvernement est sage et éclairé, moins la liberté est en presse. Certes, il n'est pas beaucoup de princes ou de ministres devant lesquels j'aurais pu dire des vérités utiles ; mais je savais à qui je m'adressais, monseigneur, quand j'ajoutais, avec Figaro, que sans la liberté de blâmer il n'est pas d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits esprits qui redoutent les petits écrits.

En disant cela, le serpent fascinait de son regard l'honnête ministre, qui prit pour lui l'application, et céda à la douce satisfaction d'être un grand esprit.

—Certainement, répliqua-t-il en hésitant encore, s'il n'y avait que moi... je ne dis pas.

—Votre approbation, monseigneur, voilà tout ce que je vous demande; avec elle, je suis sûr de réussir.

—Mais je ne puis la donner ainsi ; il faut des correctifs, des changemens.

—Soit! monseigneur, tout ce que vous voudrez ; vous serez le second père de *Figaro*.

Et nous voilà analysant, avec son excellence, les passages les plus scabreux, les méchancetés les plus hardies ; sous prétexte d'adoucir le trait, chacun en lance un autre. Beaumarchais accepte tout, saisit tout au passage ; il achève les phrases de son excellence, devine ses inspirations, interprète sa pensée. Monseigneur est très content de lui ; jamais il n'a été si spirituel. Beaumarchais remercie sa seigneurie ; il lui devra la plus belle part de son succès. On se lève, on se sépare, on sort enchantés les uns des autres, et le manuscrit, qui devait être impitoyablement censuré et raturé, se trouva revu et considérablement augmenté.

— Ainsi, vous êtes les complices de l'auteur, les suppôts du diable! s'écria le baron de Grimm, en riant.

— J'en ai peur, reprit Champfort.

— Ah! ah! c'est charmant! Tromper des ministres, tromper des censeurs... et tout un public, peut-être! C'est ce que nous allons savoir.

En ce moment on frappa les trois coups.

II.

Les trois coups du régisseur sont frappés ; la toile va se lever. Mais je m'aperçois que j'oublie de raconter le prologue de la pièce. Ce sont d'intéressans détails tout à fait historiques et que je dois à un vieil habitué de la Comédie-Française.

Il nous disait ce soir-là, 27 avril 1784 : Il y a cinquante-huit ans, à pareil jour, à pareille heure, j'assistais à la solennité dramatique la plus étonnante, la plus étourdissante, la plus folle et la plus terrible de toutes celles dont j'aie été témoin, car elle résumait on ne peut mieux la grande comédie du 18e siècle, et formait le prologue du terrible drame qui allait suivre.

Ce n'était pourtant qu'une comédie burlesque en apparence, que l'affiche intitulait tout simplement la *Folle journée...* La folle journée! c'était la *folle nation* qu'il fallait dire, car ce soir-là les vrais acteurs n'étaient pas sur la scène, ils étaient dans les loges où ils s'entassaient pêle-mêle pour préluder au grand système d'égalité ; ils s'écrasaient, ils s'étouffaient dans la rue, à la porte, pressés qu'ils étaient de se voir *pendre en effigie*, en attendant qu'ils le fussent tout de bon par la main du bourreau!

Quelle soirée! quelle leçon! quel événement! quels souvenirs! Je crois y être encore après cinquante-huit ans, et quand je songe à tout ce que j'ai vu dans la salle, au foyer et sur le théâtre, je puis dire, à l'instar du danseur Marcel, émerveillé de son ballet : Que de choses dans une comédie!. . et dans une comédie comme celle du *Mariage de Figaro!...*

Aujourd'hui que l'indifférence en matière de théâtre a gagné notre ici ne

génération sceptique et blasée, on ne comprend pas, on ne saurait comprendre l'influence que peut avoir une œuvre dramatique sur les destinées d'un peuple et du monde. Mais en 1784, alors que le rire était si bon par cela seul qu'il était prohibé, alors que la médisance semblait une si douce chose dès qu'elle pouvait vous mener tout droit à la Bastille, cette comédie devenait pour les rieurs une bonne fortune incroyable, pour tous un événement immense.

Car Figaro, c'était déjà le tiers-état en un seul corps; c'était le peuple fait homme libre de pauvre diable qu'il avait été; c'était, comme aux temps des saturnales, le valet qui baffoue le maître, et qui a droit d'insolence pendant tout un soir.

Ce brave Figaro, Spartacus bourgeois, Catilina d'antichambre, brisait enfin ses entraves et entrait hardiment dans le salon du maître. Il allait dire une bonne fois tout ce que la foule avait sur le cœur, tout ce qu'elle souffrait depuis tant de siècles; une seule représentation livrait le gouvernement, la magistrature, la noblesse, les finances, c'est-à-dire les quelques cent mille oppresseurs de la nation, aux sarcasmes d'abord, aux dédains, puis à la colère de vingt millions d'opprimés; le fameux monologue préparait la constitution des *droits de l'homme*, et le grand barbier de la nation devait être le successeur de son confrère de Séville.

On a dit que le *Mariage de Figaro* était l'histoire de Beaumarchais; c'était mieux que cela, c'était parbleu bien l'histoire de la nation tout entière, la grande comédie du dix-huitième siècle. Les Almaviva, les Bridoison, les Basile, les Rosine, les Fanchette, les Chérubin, les Double-Main, les Grippe-Soleil ne jouaient-ils pas leur rôle au naturel depuis longtemps?

Almaviva, c'était le grand seigneur de l'Œil-de-Bœuf, le successeur des roués de la régence, jetant son or et son honneur aux folles bacchantes de l'Opéra, improvisant avec ses Rosine-Frétillon des marquises au petit pied, riant de tout, des projets de réforme et des criailleries du tiers, s'imaginant qu'il y aurait toujours assez d'argent dans les poches des contribuables, des corveables à merci pour payer ses folies, et assez de place dans les cachots de la Bastille pour y loger tous les frondeurs.

Les Bridoison, les Double-Main, n'étaient-ce pas les gouvernans, les traitans, qui mangeaient et dévoraient à deux, à quatre, à dix rateliers?

Quant aux comtesses, aux Suzanne avec leur Chérubin, Beaumarchais, par ma foi, avait été bien poli en les faisant honnêtes femmes ou à peu près: elles pouvaient, certes, avoir autant d'esprit et de malice; mais, quant à la vertu, c'était un luxe inutile qu'on laissait aux filles de bas étage.

Et tous ces acteurs dorés, empanachés, engraissés, avinés, buvaient, chantaient, devisaient, faisaient l'amour à qui mieux mieux, se livrant corps et ame aux danseuses et aux charlatans, s'encanaillant, se suicidant pour tâcher de s'amuser un peu.

Puis, le peuple, la canaille, comme dit Figaro, se tenait debout et derrière, riant, sifflant, chansonnant, mais tout bas encore, pour son argent; il criait: Vive Voltaire! vive Lafayette! vive la liberté de l'Amérique!

Il appelait l'abbé Terray le *grand houssoir*, et quand le lendemain d'une émeute il apprenait que le vieux Maupeou était la veille dans les coulisses de l'Opéra, il chantait pour se consoler de sa défaite:

> — Monsieur le comte, on vous demande;
> Si vous ne mettez le hola!
> Le peuple se révoltera.
> — Dites au peuple qu'il attende,
> Il faut que j'aille à l'Opéra.

Mais qu'était-ce, après tout, que cela? des chansons qui ne vivaient qu'un jour, du scandale qu'on oubliait le lendemain. Il fallait dire la vérité face à face à tous ces grands du jour; il fallait un scandale durable et retentissant: c'est ce que tentait Beaumarchais, c'est ce que lui seul pouvait réussir à faire. Beaumarchais, c'était le génie de l'intrigue incarné, c'était le représentant de tous les Figaros du siècle. Sa vie, si bizarrement agitée, résumait celle de tout le monde; enfant du peuple, horloger par état, musicien par nécessité, homme de lettres par spéculation, homme d'esprit toujours, et, par dessus tout, homme d'affaires, commis, traitant, libraire, philantrope, spéculateur, pamphlétaire, poète, auteur, plaideur, avocat dans sa propre cause, tout à la fois valet et ennemi des grands seigneurs, agent d'intrigues, négociateur anonyme, il touchait à tout, il représentait tout, il était propre à tout; on l'appelait à la fois *Caron-Beaumarchais-Figaro*, trinité bizarre qui représentait au mieux sa triple nature: Caron était pour le peuple, Beaumarchais pour les grands seigneurs, Figaro pour tous ceux qui sifflaient ses intrigues ou applaudissaient son esprit et ses malices. Caron était l'industriel, Beaumarchais le courtisan, Figaro l'intrigant, spéculateur, littérateur et politique; car avec lui la littérature, les affaires et la diplomatie se prêtaient une mutuelle assistance.

Si M. de Beaumarchais perdait ses procès devant le parlement Maupeou, maître Caron gagnait sa cause au tribunal de l'opinion publique qu'il amusait, qu'il faisait rire. En se disant citoyen persécuté, le plaideur blâmé par la cour ralliait autour de lui la nation tout entière. Il écrasait ses ennemis par ses sarcasmes, et s'enrichissait, se popularisait par ses entreprises; on dévorait ses scandaleux mémoires, on répétait ses bons mots délicieux, on vantait son patriotisme et sa philantropie à propos de son édition de Voltaire et de ses mauvais fusils expédiés aux insurgés de l'Amérique.

Chaque persécution nouvelle lui valait cent mille partisans de plus; il avait pour lui tous ceux qu'il faisait rire, tous ceux dont il se faisait craindre, et ceux-là c'était tout le monde. Après chaque condamnation parlementaire, la cour et la ville allaient se faire inscrire chez lui, un prince du sang se déclarait son protecteur; on le complimentait tout haut par amour-propre, on le calomniait tout bas par jalousie, et lui passait la tête haute et en souriant à travers les rangs pressés de la foule, distribuant aux uns des soufflets, des poignées de main aux autres, et M. de Sartines disait en le voyant si insolent, si content de lui: « Ce n'est pas tout d'être blâmé, il faut encore être modeste. » Mais lui se pavanait dans ses défaites; elles lui valaient fortune, honneur et crédit. Comme il vous manipulait et revirait à son gré l'opinion publique! Avant l'apparition de ses Mémoires, au début de chacun de ses procès, on le traitait en intrigant de bas étage, on le croyait capable de toutes les atrocités, de toutes les infamies; il fut un grand citoyen aussitôt qu'il eut perdu sa cause, et l'homme le plus vertueux de France dès qu'il eut injurié gaîment ses adversaires.

La comédie du *Barbier de Séville* acheva sa réputation d'homme d'esprit, et, pour que rien ne manquât à sa renommée et à sa gloire, il se trouva avoir autant d'ennemis que d'admirateurs: on l'aimait, on le haïssait à la rage.

Un jour, le prince de Conti, qui s'était déclaré son protecteur, lui dit en petit comité:

— Pardien, monsieur de Beaumarchais, puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face, que ne nous donnez-vous la suite de votre intrigue espagnole avec traduction française? j'ai dans l'idée que votre Almaviva pourrait trouver son portrait parmi certains comtes de ma connaissance; nos messieurs à robes longues ou courtes remplaceraient au mieux maître Basile; votre Rosine devenue grande dame se trouverait aisément à Paris ou à Versailles, et quant à mons Figaro, il ne faudrait pas aller bien loin je gage, pour rencontrer son Sosie.

— Sublime idée, monseigneur! Tous ces messieurs auraient bien des choses à dire en transportant Séville au milieu de Paris; mais votre traduction libre est un peu bien hasardée: il n'y a qu'un prince du sang qui pourrait se la permettre.

— Pourquoi donc cela? nous n'avons plus d'inquisition.

— Non; mais nous avons le parlement.

— Eh bien! que craignez-vous, quand on a eu, comme vous, l'honneur d'être blâmé?

— Il est vrai, monseigneur; mais je pourrais bien cette fois avoir l'honneur d'être embastillé.

— Allons donc! la Bastille n'est que pour les grands seigneurs et les petits esprits, et si vous n'êtes pas tout à fait un gentilhomme, vous valez mieux qu'un folliculaire; on ne met pas les gens comme vous à la Bastille: le peuple la démolirait le lendemain de votre entrée, afin de reconquérir son cher Caron, son joyeux Figaro... Mais, après tout, le barbier, qui fait l'esprit fort, n'est peut-être qu'un simple frater de village: il se contente de mettre des cataplasmes sur les yeux d'une pauvre mule aveugle; il n'oserait pas opérer sur ceux des Parisiens et donner quelques coups de lancette à nos messieurs de Versailles.

— Il l'osera, répliqua Beaumarchais d'une voix ferme et avec un regard assuré.

— Quoi! vraiment Figaro traiterait les Basile et les Almaviva à la manière des soldats de la garnison de Séville?

— Oui, monseigneur, eux et bien d'autres encore qu'il accommodera pour le mieux; il fera la barbe à toute l'honorable compagnie.

— Allons donc! je vous en défie...

— Ne défiez pas la force, mon prince; je suis homme à vous satisfaire au-delà même de vos souhaits.

— Vous seriez bien attrapé si je vous prenais au mot.

— Et vous, monseigneur, si j'acceptais la gageure.

— Une gageure... soit! qu'y mettrez-vous pour enjeu?

— Ma liberté, ma vie peut-être: c'est bien quelque chose.

— Et combien estimez-vous le tout ensemble?

— Pour mes ennemis ça n'a pas de prix; ils vous en donneront ce que vous demanderez.... Que risque votre seigneurie en échange?

— Eh bien, le montant de la location d'une loge pour la première représentation, afin d'aller applaudir votre chef-d'œuvre.

— Votre seigneurie fait bien de s'y prendre à l'avance; les loges seront rares ce jour-là, et n'en aura pas qui voudra, je le jure.

— J'y mettrai le prix...

— Pour vous, monseigneur, qui serez dans le secret de la comédie, cela vaudra bien deux mille écus.

— J'en donne quatre mille, je crois que je ne risque rien.

— Vous pouvez payer d'avance; je réserverai votre coupon pour le grand jour.

— Et quand cela aurait-il lieu?

— Ah! qui sait, dans six mois, dans six ans peut-être, peu importe, vous savez ce que dit la vérité par la bouche d'un de nos jeunes poètes:

> Je suis fille du temps,
> J'obtiens tout de mon père.

Quelques semaines après cette conversation, Beaumarchais lisait en petit comité, chez le prince, son fameux imbroglio, traduit cette fois du castillan en pur français de Versailles... A chaque incident dramatique imité de certaines anecdotes du temps, le prince disait en souriant: Connu! à chaque personnage diaphane, sa seigneurie saluait comme si elle retrouvait de vieilles connaissances.

Quand l'auteur eut achevé sa lecture, il posa son manuscrit et dit en regardant le prince :

— Eh bien! monseigneur, que pensez-vous de la traduction?

— Je pense qu'elle peut se résumer à peu près comme votre procès Goizman; je disais alors à propos de votre requête : Beaumarchais, *payé ou pendu*, cette fois ce sera Figaro *joué et pendu*.

— Ce sera *ou* tout au plus, excellence.

— Ce sera *et*, j'en suis sûr...

— Eh bien! alors, je risque la corde.

— Vous avez tant de bonheur, qu'elle cassera.

— Et j'aurai eu le plaisir de pendre en effigie tous mes ennemis.

— Comment! est-ce que vous les forcerez à assister à la représentation?

— J'espère qu'ils y viendront d'eux-mêmes.

— Ils en seraient bien capables... Mais le roi?

— Il est à Versailles.

— Mais la reine?

— Elle est femme.

— Mais les princes?

— Ils aiment à rire et sont philosophes.

— Et les censeurs?

— On s'en passe.

— Et le parlement?

— On l'exile.

— Au nom du roi?

— Au nom du peuple, ce sera la même chose.

— Maître Figaro, qu'est-ce à dire? auriez-vous la prétention de faire une révolution à vous tout seul?

— Allons donc! je ne suis qu'un simple valet; à tout seigneur tout honneur!...

Et Beaumarchais, en parlant ainsi, regardait malicieusement le prince.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, la révolution n'a pas besoin de nous pour se produire; elle arrivera toute seule. Le comte de St-Germain et Cazotte l'illuminé ne l'ont-ils pas dit? Tout le monde mettra la main à l'œuvre; n'avons-nous pas déjà d'excellens démolisseurs! mon Figaro fera comme les autres, il viendra ôter sa pierre... Eh bien! tenez-vous toujours la gageure, monseigneur?

— Je la double, reprit le prince, ne fût-ce que pour payer les frais de votre pension à la Bastille.

— En ce cas, centuplez, monseigneur; car il faudra y loger tous les autres Figaros du siècle, qui ne manqueront pas de m'y suivre comme les moutons de Panurge.

— Voyez-vous, voilà déjà qu'il rêve le martyre... Heureusement M. le garde-des-sceaux est là; il saura bien empêcher votre canonisation en même temps que la représentation de votre pièce.

—Eh bien! je jure moi qu'elle sera jouée, dussé-je faire une révolution tout exprès! Et, dès ce moment l'auteur se mit à l'œuvre; il lut d'abord sa comédie en petit comité à quelques intimes, en leur demandant le secret : c'était le moyen de lui faire acquérir une plus grande publicité. En effet, d'autres amis réclamèrent la même faveur, on la leur accorda avec beaucoup de peine. Ils y trouvèrent des choses auxquelles l'auteur n'avait pas même songé, et s'en allèrent communiquant partout leurs découvertes.

Dès lors, la curiosité fait comme la calomnie : après avoir rasé légèrement la terre, elle va le diable, étend son vol et tourbillonne à Paris, à Versailles, en tous lieux; on parle de *Folle journée* à la grande chambre, à l'œil-de-bœuf, à la toilette de la reine, aux audiences des ministres et jusque dans le cabinet du roi; chacun veut connaître ces fameuses *Noces*, chacun veut avoir une lecture chez soi. M. de Beaumarchais reçoit dix invitations par jour; il répond à tout, il est partout, lisant avec entraînement, avec verve, ajoutant la malice du regard et du geste à l'esprit du dialogue, glissant sur les passages trop scabreux, lançant avec art les mots à effet, empaumant, enlevant, enthousiasmant son auditoire, qui trouve la pièce à la fois adorable et injouable, et qui veut pourtant qu'on la joue. Les comédiens du roi arrivent à leur tour, et réclament le manuscrit. Beaumarchais se fait prier long-temps, il se laisse enlever son œuvre : on dirait qu'on lui fait violence; on distribue les rôles, on commence la répétition. Mais les ennemis de l'auteur crient à l'abomination, au scandale; les gouvernans s'effraient; la pièce est trouvée trop immorale pour être jouée devant le public vertueux de Paris. Les comédiens réclament, tous les courtisans parlent en leur faveur; l'ordre est donné de monter la pièce pour le service de Versailles; l'ouvrage, qui n'avait pas paru assez décent pour le théâtre de la ville, fut déclaré très convenable pour le théâtre de la cour.

Les répétitions commencent très secrètement au théâtre des Menus-Plaisirs, et finissent par devenir à peu près publiques. Puis, profitant d'une tolérance tacite, grâce au crédit du comte d'Artois et de la société de la reine, Beaumarchais risque la représentation.

Le fameux jour arrive! Qui a donné l'autorisation? Nul ne le sait.

— Ce n'est pas moi, dit le lieutenant-général de police.

— Ni moi, dit le premier gentilhomme de la chambre.

— Ni moi, ajoute le garde-des-sceaux.

— Ah çà! messieurs, ce n'est donc personne! qui trompe-t-on ici? Tout le monde est dans le secret.

— Oui, tout le monde, à l'exception du roi.

En effet, l'honnête monarque travaille en vrai forgeron dans son atelier de serrurerie, sans se douter qu'un écrivain impudent s'occupe à démolir son autorité. Pendant que le roi de France est seul dans sa boutique, un autre roi trône au palais des Menus-Plaisirs, met tout Paris en émoi, se fait adorer, solliciter, implorer par les plus grandes dames et les plus hauts seigneurs, qui viennent lui demander l'aumône d'un de ces billets élégans rayés à la Marlborough, qui doivent leur ouvrir les portes du temple. Ce jour-là, l'auteur enrôle comme claqueurs des ducs et pairs, des princes du sang; les marquises et les margraves le reconnaissent pour le plus grand génie du siècle; le tiers-état le proclame le premier citoyen de l'univers; et les ministres, stupéfaits, abasourdis, se disent en se regardant : Voyons un peu comment tout ceci finira...

Voici qu'à midi un des ennemis de l'auteur, une des victimes futures désignées à ses sarcasmes, accourt tout essoufflée chez le roi, et lui apprend avec émotion que tandis qu'il est là, battant le fer tout bourgeoisement, il y a, non loin de son atelier, un homme qui s'apprête à lui briser sa couronne au front, et qui se rit du droit divin; un homme qui va ébranler, faire écrouler peut-être en un seul soir la vieille féodalité de dix siècles.

— Diable! dit le monarque en ôtant son tablier de cuir, il faut mettre ordre à cela.

Et sa majesté signe la défense expresse de laisser jouer la pièce, sous peine de désobéissance...

L'ordre est porté au théâtre : il était temps; les acteurs s'apprêtent, les premières voitures arrivent. L'écrit royal tombe tout à coup comme une bombe au beau milieu de la troupe dramatique; on crie, on pleure, on se désespère; seul, Beaumarchais garde un imperturbable sang-froid.

— C'est une erreur, dit-il; l'ordre va être révoqué; il doit l'être, il le sera.

Et il attendit bravement la révocation. Il l'attendit jusqu'à six heures; mais comme elle n'arrivait pas, il fallut renvoyer six à sept cents équipages qui encombraient les avenues du théâtre, et annoncer à la foule impatiente que la représentation ne pouvait avoir lieu, par ordre du roi.

Oh! si vous aviez entendu à cette nouvelle les cris de désespoir et de fureur qui éclatèrent de toutes parts! c'était un concert d'imprécations, de vociférations, parmi tous ces grands seigneurs, comme vous n'en avez jamais entendu de la part de simples prolétaires. On criait à l'arbitraire, à la tyrannie; je crus un instant que la caste des privilégiés révoltés allait marcher sur Versailles pour remplacer le père du peuple, le sage et vertueux monarque, par M. de Beaumarchais, le roi des intrigans; oui. Dieu me pardonne, peu s'en fallut que la révolution commençât ce soir-là, *à rebours de haut en bas;* tous ces mystifiés furieux contre le roi, qui ne voulait pas qu'on les jouât, allaient faire les affaires du peuple, à propos d'une comédie. Par ma foi, révolution pour révolution, j'aurais préféré celle-là : c'eût été bien plus drôle.

— Par Dieu, me disait mon ami Riquetti, qui n'était pas encore le grand Mirabeau, ces gens-là sont bien pressés d'être pendus; ils ne peuvent pas attendre que la révolution vienne jusqu'à eux; les voilà qui courent au devant d'elle, les fous qu'ils sont; les voilà qui se démolissent eux-mêmes pour éviter cette peine à leurs ennemis!

Et ces ennemis étaient là aussi, criant, hurlant à qui mieux mieux, en compagnie des comtes et des marquis; ils comprenaient qu'on travaillait pour eux, et que cette représentation était à leur bénéfice.

La scène était bien autrement pathétique sur le théâtre. Les comédiens, désespérés, entouraient Beaumarchais qui les calmait, qui les consolait, en disant avec dignité : Je paierai tous les frais. Il les paya, en effet, ils se montèrent à 12,000 fr.; puis, avec son perfide sourire et son œil pétillant de malice, il ajoutait :

—Ah! il ne veut pas qu'on la joue ici; eh bien, je jure, moi, qu'on la jouera peut-être dans le chœur de Notre-Dame!

—Ou dans le donjon de la Bastille, reprit à demi-voix le prince de Conti, en lui frappant sur l'épaule.

—Pourquoi pas? répondit l'auteur; j'y ferai entrer le peuple gratis.

—Il serait bien assez fou pour vous y suivre.

—Oui, oui, qu'ils y viennent! mon Figaro leur en livrera les clés.

—Plus bas, plus bas, maître luron; votre barbier aurait-il la prétention de raser la Bastille?

—S'il le voulait bien, il en viendrait peut-être à bout, avec l'aide des confrères de Paris.

—Il faudra du temps pour cela, maître!...

—J'attendrai, monseigneur.

Il attendit quatre ans; il lutta quatre ans avec une persistance, un acharnement sans exemple, s'accrochant à tous les événemens, à tous les personnages, remuant tous les intérêts, toutes les passions, toutes les haines, dépensant pour faire jouer une comédie cent fois plus d'esprit, d'imagination, d'habileté profonde qu'il n'en faudrait pour fonder un système ou renverser un empire. Il fit servir à ses desseins ses protecteurs et ses ennemis, la ville et la cour, toutes les puissances de l'Europe. Il ameutait les comédiens, les intrigans, les gazetiers, les marchands de scandale; il allait des courtisans aux ministres, des ministres aux princes du sang, des princes du sang à la reine. La politique de tous les cabinets européens n'est pas plus compliquée, plus tortueuse; il mettait en jeu la curiosité des uns, l'amour-propre des autres; il tenait l'attention publique toujours éveillée, toujours en haleine; il savait qu'en France on oublie si vite!

M. de Vaudreuil lui vint en aide; il lui témoigna le désir de faire jouer sa pièce à son château de Genevilliers.

— Monseigneur, répondit l'auteur, d'un air de componction, la défense

de faire jouer un ouvrage si innocent a élevé contre ma comédie un soupçon d'immoralité qui ne permet de la représenter quelque part que ce puisse être, que lorsque l'approbation d'un censeur l'aura lavée de cette tache.

Alors le brave comte se met en quête d'un censeur; Beaumarchais lui envoie son ami M. Gaillard, de l'Académie française, qui déclare sérieusement qu'après avoir examiné l'ouvrage, il n'y voit rien qui *puisse en empêcher la représentation*. L'auteur livre le manuscrit purifié à M. de Vaudreuil; la pièce est jouée et applaudie avec fureur devant trois cents hauts personnages, qui n'y voient pas la plus petite chose à redire. Le roi, tourmenté, circonvenu, demande enfin à entendre la lecture de ces *Noces* éternelles; Mme Campan s'en charge, le monarque écoute, approuve parfois, blâme, rature et finit par déclarer la pièce *injouable*.

— Il faudrait, dit-il, pour que cette comédie fût représentée, abattre la Bastille.

— Eh bien, sire, a répondu Beaumarchais, faites abattre la Bastille; le public y gagnera une prison de moins et une pièce amusante de plus.

Après tout, que lui importe le *veto* du roi, celui des ministres! il a tiré sa pièce de l'oubli, c'est ce qu'il voulait. Il s'est dit : Figaro sera joué et il le sera... J'attendrai. .

En effet, au bout de quelque temps, M. de Breteuil était séduit, les quatre censeurs qu'il avait accordés à l'auteur, qui ne lui en demandait qu'un seul, étaient séduits de même; le comte d'Artois, la reine elle-même, cédant à l'entraînement général, étaient à la tête de la cabale... Et, le 29 avril 1784, on vit annoncer en gros caractères sur l'affiche du Théâtre-Français la première représentation du *Mariage de Figaro* ou la *Folle Journée!!!...*

UN CHRONIQUEUR INCONNU.
(*Le Globe*.)
(*La fin au prochain numéro*.)

L'AMOUR A PASSÉ PAR LA.

Quoi! vraiment, vous pouvez vous figurer que ces femmes si difformes, si laidement vieilles, ont été assez jeunes et assez jolies pour inspirer et connaître l'amour? Voyez-les, accroupies sur leurs tabourets, comptant des sous dans leurs mains sèches et jaunes!

— Ces mains-là ont cueilli des myrtes. Alors elles étaient blanches, veloutées et armées d'ongles roses qui égratignaient quelquefois. Ces yeux ternes et éraillés ont brillé de mille feux. Ces cheveux gris et pauvres ont été semés de pierreries.

— Il faut avoir une bien belle imagination pour se représenter le passé sous de si riantes couleurs!

— Vous allez me prendre pour un optimiste, n'est-ce pas? Mais gardez-vous de croire que j'enveloppe tout le beau sexe dans cette bonne opinion du passé! Vous vous tromperiez étrangement. Je crois que toutes les femmes n'ont pas été aimantes, aimables, aimées. Il en est même qui n'ont jamais été jeunes et dont le cœur s'est toujours resté stérile. Celles-là sont faciles à reconnaître, de même qu'un très léger examen suffit pour deviner les cœurs qui ont été tendres et faibles. Vous allez en juger.

Voyez une de ces pauvres vieilles, dont vous venez de parler avec tant de mépris, quitter son tabouret pour ouvrir la porte d'une loge à cette belle jeune femme si merveilleusement parée, si heureuse et si fière de son élégante toilette, de ses diamans et du brillant cavalier qui l'accompagne... Ce n'est pas la jeune, mon ami, c'est la vieille qu'il faut observer. Voyez cet éloquent regard qui semble dire : voilà comme j'étais jadis! Avez-vous entendu ce soupir qui trahit à la fois le charme des souvenirs et l'amertume des regrets? Etes-vous à moitié convaincu maintenant? C'est à ces signes certains et à mille autres indices pareils que je découvre ce que cachent les rides et les disgrâces du temps. Et puis ici nous avons affaire à une profession toute particulière. Sans doute quelques femmes arrivent à siéger dans les couloirs d'un théâtre sans avoir passé par les épreuves du sentiment. Mais là est l'exception. La plupart des ouvreuses de loges sont des anges déchus, des gloires éclipsées, des idoles brisées.

— Je le veux bien, et j'accepte pour d'anciennes idoles toutes ces vénérables matrones réduites à n'avoir plus qu'un tabouret pour autel; j'accorde que la clé des loges et des stalles a remplacé dans leurs mains la clé des cœurs; mais abandonnez-moi du moins celle-ci que ses camarades viennent d'appeler Mme Eloi. Sans contredit, c'est là une des honorables exceptions que vous signaliez tout à l'heure.

— Je conviens que les apparences sont pour vous... Mais le rideau se lève, et nous n'avons pas le temps d'examiner le sujet en litige. Je préfère le ballet aux plus curieuses études psychologiques.

— Vous avez raison; tournons le dos au passé et admirons le présent dans toutes ses grâces et sa légèreté.

Certes oui, les apparences étaient contre Mme Eloi! Fontenelle y aurait regardé à deux fois avant de dire : « L'amour a passé par là. » L'aimable philosophe qui séjourna cent ans dans ce monde, et qui consacra la meilleure partie de ce temps à étudier le cœur féminin, aurait eu quelque peine à se faire jour dans ces décombres. Et peut-être, malgré son indulgence et sa curiosité, se serait-il empressé de détourner ses regards que tant de laideur eût révoltés. Mme Eloi était le type vivant de ces figures ingrates et biscornues que Perrault a dessinées pour nous représenter les mauvaises fées de ses contes. A voir sa taille contrefaite, son visage maussade et flétri, on devait croire tout examen superflu. Tout en laissant une large part aux outrages du temps, il restait encore assez de difformités pour faire supposer que le cœur, si mal logé sous cette enveloppe, n'avait jamais été éveillé et traversé par la sympathique provocation d'un tendre sentiment.

Plusieurs spectateurs attardés se présentèrent à la porte de l'amphithéâtre, qui était dans le département de Mme Eloi. L'ouvreuse les toisa d'un air revêche et leur répondit d'une voix aigre : « Il n'y a plus de place! »

Un jeune homme survint; il entendit l'arrêt prononcé par Mme Eloi, et il se retirait, lorsque l'ouvreuse l'arrêta doucement par le bras et lui dit :

— Ne voulez-vous pas entrer?

— Puisqu'il n'y a plus de place? répondit le jeune homme.

— Il en reste une pour vous; une stalle que je vous ai réservée.

La métamorphose la plus complète s'était subitement opérée. Une douce expression illuminait le visage de Mme Eloi, si bien que sa laideur paraissait presque supportable; la rudesse de sa voix s'était assoupie; ses yeux pétillaient de satisfaction; elle souriait, elle se redressait, et marchant légèrement vers la porte, elle l'ouvrit avec dextérité, sans bruit, et en disant tout bas et d'un ton affectueux :

— Allez à la troisième stalle du premier rang.

Le jeune homme porta la main à la poche de son gilet.

— Non! non! reprit vivement Mme Eloi; je ne veux rien! Ce n'est pas l'intérêt qui me guide.

Il insista sans parvenir à vaincre ce désintéressement si rare chez une ouvreuse de loges.

Mais si l'intérêt ne guidait pas Mme Eloi, qu'était-ce?

Cinq minutes après cet incident, la vieille avait repris sa figure, sa voix et sa mauvaise humeur ordinaires. Le sourire de la bienveillance s'était effacé, et ce fut d'un air chagrin et rébarbatif qu'elle répondit à l'appel de deux nouveaux personnages qui se présentaient avec un coupon de loge. Elle se laissa même appeler plusieurs fois avant d'obéir, et cette lenteur malicieusement calculée lui valut une assez verte semonce. Mme Eloi leva daidaigneusement la tête pour voir le mal-appris qui lui parlait avec si peu de ménagemens. C'était un homme d'une soixantaine d'années, grand, maigre, et d'une tournure militaire. Il donnait le bras à une jeune femme remarquablement belle.

Mme Eloi ne put retenir une exclamation de surprise; le petit banc s'échappa de ses mains et tomba sur le plancher; une vive émotion se peignit sur son visage; mais cette fois ce n'était plus de la satisfaction ni de la bienveillance. Elle se hâta de refermer la porte de la loge, et retourna vers son tabouret pour prendre ses lunettes.

— Serait-il possible!... Est-ce bien lui! disait-elle en s'approchant d'un bec de gaz. Là, sur le coupon de loge qui venait de lui être remis, elle lut le nom du locataire.

— Le baron de Respilly!... Je ne m'étais pas trompée! Il ne pouvait pas me reconnaître, lui! Se souvient-on d'une pauvre misérable femme comme moi!... Mais je lui rendrai la mémoire!

L'ouvreuse retourna au carreau de la loge, et pendant tout le spectacle elle contempla le baron en silence. Lorsqu'il sortit elle se plaça sur son passage; il s'arrêta un instant et lui donna une pièce de monnaie qu'elle prit et serra convulsivement entre ses doigts.

— Tu me paieras plus cher notre rencontre! dit-elle, lorsqu'il se fut éloigné.

La loge avait été louée par le baron pour toute la saison et sans partage. Mme Eloi le revit à la représentation suivante, et à la fin de la semaine elle savait tout ce quelle voulait savoir Le baron, après avoir passé plusieurs années loin de Paris, s'était marié en province. Cette jeune et belle femme était la sienne.

Forte de ces renseignemens, Mme Eloi passa de longues heures à méditer sur le parti qu'elle pouvait tirer de sa position. — Comment l'atteindre? se demandait-elle; une si grande distance nous sépare! j'ai si peu de ressources contre lui! il a tant d'avantages sur moi!

Ces inquiètes pensées furent interrompues par le jeune homme qui avait le don de faire naître un sourire fugitif sur le visage renfrogné de l'ouvreuse.

— Ah! c'est vous, monsieur Laroche, dit Mme Eloi en sortant de sa rêverie.

— Vous savez mon nom?

— Mais sans doute! N'avez-vous pas vos entrées à l'Opéra en qualité d'artiste, de compositeur.

— Non, vraiment, je ne les ai pas, et je viens ici à mes frais; je ne suis pas encore un artiste assez distingué pour jouir d'un privilége de ce genre, et je suis fort étonné de vous voir connaître ma qualité de compositeur qui est encore un secret pour le public.

— Il n'y a pas de secrets à l'Opéra; nous savons tout ce qui concerne nos habitués.

— Puisque vous êtes si bien informée, vous pourrez me rendre un service.

— Parlez! Vous savez que je tiens toujours une stalle à votre disposition.

— Je vous remercie; mais il ne s'agit pas de cela, continua le jeune homme avec un embarras visible.

Mme Eloi vint au secours de sa timidité. L'affaire en question était de remettre un billet à une personne qui occupait une loge à côté de celle du baron.

— Je vous servirai de grand cœur et gratuitement, répondit l'ouvreuse; j'aime les amoureux par souvenir, et je rougirais de recevoir d'eux la

moindre rétribution. Donnez votre billet, et venez tous les soirs vous placer à la stalle que je vous réserve ; vous y serez très bien pour échanger des regards et des signaux télégraphiques. Quant à la personne, je la connais ; je vous donnerai sur son compte toutes les notes désirables. Vous avez tout ce qu'il faut pour plaire, et je crois pouvoir vous prédire le succès.

Encouragé de la sorte, Alfred Laroche se mit à son poste et joua du regard ; mais, malgré la prédiction de Mme Eloi, on fit peu d'attention à lui. Au bout de quelques jours, l'ouvreuse, voyant son mécontentement, dit qu'il était trop difficile. Elle avait tout observé de son petit coin, et il lui semblait que le jeune amoureux était assez bien traité par les beaux yeux de la baronne.

— De quelle baronne me parlez-vous? s'écria Laroche au comble de l'étonnement.

Une explication suivit ces paroles. Mme Eloi s'était trompée de loge et de femme ; elle avait remis le billet à Mme de Respilly.

— Heureuse méprise ! dit-elle. Vous y gagnez de toutes les façons. D'abord, la personne à qui vous vous adressiez ne vous convient pas et ne peut rien faire pour vous ; c'est une lionne médiocrement jolie, très coquette et extrêmement occupée. Je le sais, moi qui suis chargée de sa correspondance. Elle répond à trois galans. Vous ne viendriez qu'en quatrième, et ce serait de la duperie. La baronne, au contraire, est belle et sage comme les anges ; mais elle a un vieux mari qu'elle n'aime pas ; c'est une femme sacrifiée, dont le cœur est libre et prêt à se donner à qui saura le prendre. Ce sera vous.

Ce discours et d'autres encore finirent par persuader le jeune artiste. Il prit d'abord son malheur en patience ; puis il regarda la baronne, il la trouva ravissante, et il accepta avec transport les espérances que lui donnait Mme Eloi. L'ouvreuse avait fait la moitié du chemin ; le reste était le plus mal aisé. La baronne n'était pas une femme à recevoir un billet de toutes mains, et à se jeter étourdiment dans une intrigue ; mais Mme Eloi avait de l'expérience ; elle savait une infinité de ruses, de demi-mots, de petits moyens ingénieux pour amener une jeune femme à tourner ses regards du côté d'un beau jeune homme dont les yeux étaient pleins de tendresse et de passion. On ne reçoit pas une lettre, mais en rentrant chez soi on la trouve dans les plis d'une pelisse, attachée par une épingle. Il faut alors la dérober aux investigations d'un mari jaloux ; et comment ne pas lire un billet qui nous a fait tant de peur, qui nous a donné tant de peines à cacher, à sauver ? Alfred écrivait bien ; il peignait admirablement l'amour qu'il éprouvait. Ses dix premières lettres restèrent sans réponse ; puis on lui répondit quelques mots pour lui ordonner de ne plus écrire, il ne tint pas compte de cette défense ; les reproches arrivèrent, sévères d'abord, puis plus doux ; puis on renonça à ces reproches qui ne servaient de rien, et la correspondance n'en continua pas moins, active et tendre des deux côtés.

Tout allait bien, lorsqu'un soir le baron arriva seul à l'Opéra. Un profond souci, une sourde colère l'agitaient. Il se plaça dans la loge en observation. Mme Eloi, ce soir-là, ne donna pas au jeune artiste sa stalle accoutumée. Elle le plaça très loin et de manière à dérouter les soupçons du jaloux.

Le baron ne savait sur qui faire tomber son juste ressentiment. Il avait intercepté une lettre sans signature, et, après avoir fait partir sa femme pour la campagne, il était venu à l'Opéra dans l'intention de tout apprendre et de se venger.

N'ayant rien découvert, il s'adressa à Mme Eloi.

— Vous êtes une malheureuse que je puis faire chasser d'ici, lui dit-il ; mais, avant d'en venir là, je vous offre ces deux billets de mille francs, si vous voulez me désigner l'insolent qui a écrit les lettres remises par vous à ma femme.

— Deux mille francs ! reprit Mme Eloi avec un sourire diabolique ; c'est un bon prix. Mais vous allez me compromettre ; une indiscrétion me fera perdre la confiance du public et mes petits profits.

— Craignez-vous donc que je m'abaisse jusqu'à vous nommer?

— Mais que direz-vous à l'insolent ?

— Rien ; pas un mot ; ma main seule lui parlera.

— Eh bien ! donnez. L'homme que vous cherchez est celui qui monte en ce moment l'escalier.

Le baron s'élança et frappa au visage l'individu que Mme Eloi lui avait désigné. C'était un duelliste de profession que l'ouvreuse connaissait pour tel. Mme Eloi se trompait volontairement une seconde fois ; elle voulait en même temps sauver Alfred et mettre le baron aux prises avec un adversaire redoutable. Toute explication était inutile après l'affront reçu. L'époux offensé se croyait compris, et il ne se souciait pas de mettre les témoins dans sa confidence. Il prétendit que M. *** lui avait marché sur le pied. Le combat eut lieu le lendemain, et le baron reçut un coup d'épée dans la poitrine. La blessure était mortelle.

Ce n'était pas encore assez pour Mme Eloi. Lorsqu'elle eut appris le résultat du duel, elle se rendit à l'hôtel du baron, et lui fit dire qu'elle avait à lui faire une importante révélation. On l'introduisit auprès du lit du mourant.

— Vous ne m'avez pas reconnue? dit-elle à M. de Respilly.

— Vous êtes la femme qui m'avez dénoncé mon ennemi, répondit le baron en fixant sur elle un regard presque éteint.

— Oui, voilà ce que je suis, continua Mme Eloi ; et voilà ce que j'ai été, ajouta-t-elle en présentant au baron un portrait.

— Jenny ! s'écria-t-il,

— Jenny, séduite et perdue par vous. Vous souvenez-vous, monsieur le baron, d'avoir pris autrefois un déguisement pour tromper une pauvre fille avec de belles promesses? Il y a trente ans de cela ! Vous souvenez-vous de ses larmes, de son désespoir quand elle connut la vérité? Vous souvenez-vous de l'infâme moyen que vous avez pris pour vous débarrasser d'elle et la livrer....

— Assez ! assez ! dit le baron d'une voix faible et suppliante.

— Oui ! assez pour vous ; assez pour moi, qui me suis vengée ! Vous mourez de ma main, monsieur le baron ; l'homme qui vous a tué n'est pas celui qui vous avait offensé. Celui qui aime votre femme et qui dans un an épousera votre veuve, est maintenant près d'elle, à la campagne où vous l'avez exilée, et d'où elle reviendra demain, heureuse de porter votre deuil.

Un an après cette terrible scène, Mme Eloi se présenta de nouveau à l'hôtel de la baronne de Respilly, où se préparait une belle fête pour célébrer le mariage de la belle veuve avec Alfred Laroche. Elle apprit au jeune époux tout ce qu'elle avait fait pour lui, et lui demanda, comme prix de tant de services, la faveur de le voir quelquefois.

— Et d'où vient ce dévoûment que vous me témoignez? lui demanda-t-il.

Tenez ! répondit-elle en lui montrant un médaillon suspendu à son cou par un cordon de cheveux.

Ce médaillon renfermait deux portraits, celui de Jenny qu'elle avait présenté au baron, et celui d'un jeune homme qu'Alfred reconnut en s'écriant :

— Mon père !

— Oui, monsieur Alfred, votre père qui a eu mon dernier, mon seul amour ! .. Ah ! je vous ai porté dans mes bras quand vous étiez enfant, et que déjà vous n'aviez plus de mère !... EUGÈNE GUINOT.

(*Courrier.*)

Poésie.

POÉSIES INÉDITES DE FRANÇOIS Ier (1).

ÉPITAPHE DE MADAME LA DUCHESSE D'ANGOULÊME LOUISE DE SAVOIE, MÈRE DE FRANÇOIS Ier.

Cy gist le corps dont l'ame est faicte glorieuse
Dans les bras de celuy qui la tient précieuse,
Qui voulut le créant d'un voile la vestir,
Si remply de vertu qu'il ne voulait mentir,
On doibt tenir heureux le siècle qui l'a veue,
Et malheureux ceux-là qui par mort l'ont perdue.
France, qu'en direz-vous? De quel deuil honorable
Pourez-vous regretter celle tant profitable
Non seulement à vous qui futes ses amis,
Voyant quelle louange elle a des ennemis ?
Seule a soustenue, par son sens et prudence,
L'effort de tant de meaux pesant sur notre France.
Répondez, dites-moi, pleurant en vérité
Combien elle a de tous bien et loz mérité.
O cueurs qui ne sentiez de femme que le nom,
Immuable vertu tant digne de renom,
Tant crainte d'ennemis, des vostres tant aimée,
Des méchans le contraire et des bons estimée,
Qui sutes triumpher d'un malheur triumphant,
En sauuant votre honneur, votre roi, votre enfant,
En guerre soubmettant, avec la paix réduite
Par votre grand vertu, votre saige conduite.
Las ! comme est grand votre heur, puis qu'en hault habitez,
Car ci bas nous auons de meaux infinitez ;
Quand l'esprit glorieux acheue le passaige
Qui fut pour lui finiz à la fleur de son âge
Votre corps si royal de nous sera pleuré
Comme celuy qui a sans cesse labeuré.
Auec plaintes et pleurs, et mémoire éternelle,
Si longtemps que pourra louange temporelle.
Mais que dirai-je plus? quand un prince ou princesse
De ce monde s'en va, l'on voit adonc sans cesse,
Poétes, orateurs trouue inuentions
A desplorer leur mort, mouuant affections
Par leurs piteux escripts ; mais cette noble dame
A tant eu de vertus et glorieuse fame,
Que plus sont empeschez les louanges escripre,
Que matière chercher pour bon subject eslire.
Pourquoi plein de son loz et tendre souuenir,
Le cœur ému d'un deuil qui ne saurait finir
Ici, je finiray ma dolente escripture,
Estant bien asseuré que sy le monde dure
Autant qu'il a duré, que point n'aura seconde
Approchant de vertus en ce tuy mortel monde !
Donc nous faut endurer que cette heureuse chair
Se joigne glorieuse à l'esperit tant cher,
Et prier cependant qu'à elle et nous pardonne
L'eternel créateur qui toutte chose ordonne.

(1) Nous devons la communication de ces poésies à un homme de lettres, membre de l'Institut, qui prépare une édition complète des œuvres de François Ier. Nous attendons avec impatience cette publication qui nous fera connaître le *Roi-Chevalier*, sous un nouvel aspect.

RONDEAUX.

Triste penser, en quel lieu je t'adresse,
Prompt souuenir ennemy de paresse,
Cause c'est seuure en te faisant scauoir
Que longue absence en rien n'a le pouuoir
Sur mon esprit de quoy tu es maîtresse.
Ny faulte y a personne à la simplesse,
Que rude exil conduit par telle opresse,
Que long ennuy en ma vie faict veoir
Triste penser?

Sy demandez, amy, et pourquoy est-ce
As-tu doublé qu'en toy mon amour cesse?
Je te respond vouloir mieulx recepuoir
Mort que doubter de toy pour ton debuoir;
Mais c'est amour qui t'en force sans cesse
Triste penser?

J'ay la mort joincte avecque ma naissance,
Ferme vouloir en a faict l'acointance;
J'ay le trauail plaisant pour le vouloir;
J'ay le penser quand le bien n'ay de veoir
Celle qui a causé ma patience;
J'ai seureté loingtain comme en présence,
J'ai tourment prompt quand ne te puis reuoir,
J'ai la mort joincte.

J'ai trop d'amour pour me garder d'offense
En ma prison, qui me fict sans deffense;
J'aimay l'honneur chacun le peult bien veoir;
J'auray assez si tu le peulx scauoir,
Car tien je suis par grande obéissance;
J'ai la mort joincte.

En ma prison n'est nié le pouuoir;
Le penser prompt trauaille mon vouloir,
Qui faisait front à mon aduersité.
O fort désir! ô infélicité!
Tu rends mes yeux mieux ouuerts pour tout ueoir;
Mon cœur, un feu pour à tous maulx pourueoir,
Vie un tourment, esseur doulce à scauoir;
Et tant, glissez quelque félicité,
En ma prison.

Et vous, esprit qu'amour veult recepuoir,
Ombre vivant après mort par debuoir,
Et que je rêve en ma captivité
De ces beaux corps qui tant ont mérité,
Ayez licence, et mon mal venez ueoir
En ma prison.

(*France littéraire.*)

Scènes de la vie parisienne.

CE QU'IL FAUT OUBLIER ET CE QU'IL FAUT APPRENDRE EN VENANT A PARIS.

(*Boutade.*)

Sous le point de vue poétique, il n'est certainement rien de plus doux au cœur, de plus agréable à la pensée et de plus charmant pour l'imagination que les souvenirs de l'enfance. Après les extases intimes et les ravissemens intérieurs qui s'élancent dans l'avenir, les plus délicieux loisirs appartiennent aux regards que l'on jette en arrière dans la vie écoulée. On dirait alors que la douleur des regrets, l'amertume du repentir et les comparaisons les plus accablantes perdent quelque chose de leur torture; c'est du moins une de ces souffrances qu'on aime, et auxquelles on revient sans cesse. Malheur à ceux qui ne peuvent plus ou ne veulent plus se souvenir: joie ou tristesse, plaisir ou tourment, c'est vivre deux fois que de ranimer le passé par la mémoire; l'oubli, c'est le néant.

Aussi nous garderons-nous bien de conseiller et d'enseigner ici cette insouciance morale et cette mort de la pensée, auxquelles nous préférons les chagrins, le remords lui-même; nous ne voulons parler que de ces habitudes, de ces mœurs, de ces croyances, de ces formes et de tous ces dehors qu'il faut quitter, comme on quitte un vêtement gênant ou ridicule pour prendre un habit élégant et commode.

L'éducation est-elle vraiment une seconde nature? ou bien ne serait-il pas plus juste de dire que l'éducation nous saisit à notre entrée dans la vie avec une telle promptitude, qu'il devient impossible de discerner plus tard ce que nous avons reçu de la nature et ce que nous devons à l'éducation. Le point qui joint ou sépare l'action de ces deux fées qui nous douent du bien et du mal est insaisissable: elles sont si étroitement unies dans leurs inspirations, dans leurs préceptes, dans leurs conseils et dans les exemples dont elles nous entourent, qu'il nous devient impossible à nous-mêmes de faire la part que chacune d'elles a prise dans nos goûts, dans nos passions et dans notre attitude physique et morale. Il ne s'agit donc ...ique d'une enveloppe à changer.

Le type provincial n'est pas perdu; on n'y croit peut-être plus en pro...nce, parce que l'on se procure aisément tous les signes extérieurs de la ...e parisienne; mais à Paris le type provincial se manifeste à chaque pas; ...traverse la foule sans s'y mêler. Après quelques années de séjour dans ...capitale, au retour, on le retrouve tout d'abord à l'entrée du chef-lieu. Quelques semaines encore, et nous verrons nos rues, nos quais, nos promenades et nos boulevarts peuplés de ces races exotiques, dont les apparences ont une si amusante bizarrerie, et dont le maintien a, sous cette étrangeté, une si surprenante assurance et un calme si prodigieux.

A Paris, il faut tout d'abord oublier qu'on était le phénix de la famille, la merveille de l'endroit et l'espoir du département; il faut oublier qu'on étouffait dans la petite ville; il ne faut plus penser à cet air trop rare pour l'ampleur des vastes poumons, et à ces proportions trop étroites pour les grandes ailes qui veulent se déployer. Il faut oublier et ses premiers vers et les prix du collége, et aussi les premières amours et les sermens éternels. Ce n'est pas le vieil homme qu'il faut secouer, c'est le jeune homme qu'il faut dépouiller.

Les toilettes du dimanche, les œillades de la messe paroissiale, les poissons d'avril, les grosses farces du carnaval, les logogriphes, les calembourgs et les petits jeux innocens, il faut oublier tout cela, renoncer à l'esprit, à ses œuvres et à ses pompes. La civilité puérile et honnête, que les grands parens ont eu tant de peine à nous inculquer, faut l'oublier, faut l'oublier. L'enthousiasme sincère et les admirations faciles, il faut les laisser au manoir; le ton de supériorité et de domination, le verbe haut, l'orgueil des petites fortunes et la familiarité des bonnes gens, il faut les oublier; le collége et les amitiés, il faut les oublier. Les délices qu'on éprouvait en se voyant entouré de soins, de sollicitude et de tendresse, il faut ne plus y penser; les intérêts bienveillans, il faut les supprimer; les émotions trop promptes et trop vives, il faut s'en séparer. Il faut laisser se perdre et s'effacer les couleurs de la santé; il faut renoncer à l'imprudence du sourire, au rire éclatant et aux libres accès de gaîté. Les grands respects et les vénérations sont choses embarrassantes qu'on ne saurait emporter avec soi; laissez-les avec ces hardes dont vous rougiriez à Paris. De votre culte pour tout ce que recherche l'ambition, ne gardez que votre amour pour les choses, et défaites-vous de ce qui vous attachait aux hommes; la reconnaissance est un fardeau qui augmenterait trop le poids de votre bagage.

Faites bonne provision d'illusions et d'espérances, mais n'allez pas omettre de vous pourvoir amplement de résignation et de patience. Ce dont il faut surtout vous défier, ce sont les grands étonnemens et les airs ébahis; ils compromettent les meilleures qualités. Quant à toutes les belles choses que les professeurs ont tâché de vous apprendre, mettez-les en réserve: c'est une provision pour l'âge mûr, et dont la jeunesse comprend mal l'usage.

Déposez la foi et chargez votre esprit de doute; renoncez à la discussion et à l'envie de contredire, armez-vous de morgue et de silence; placez sur votre visage une gravité immuable; soyez sobre d'éloges, et ne laissez jamais échapper que ce blâme muet qui jaillit du regard, éclate dans le geste, et s'exprime par l'air et les traits de la physionomie; c'est là une espèce de calomnie dont Basile lui-même serait jaloux.

Ne dites à personne que jadis vous avez dansé, et surtout ne dansez plus; gardez de vous rappeler la manière dont vous vous teniez à la table paternelle; affectez du dédain pour les jeunes femmes, et de l'empressement et des égards pour l'âge, les rides et les vieilles prétentions; n'avouez qu'un seul jeu, le visth; ne parlez jamais de vos jeunes sentimens, de vos naïves inclinations; mais ne prononcez jamais le mot amour sans rougir, le mot cœur sans soupirer, et le mot nature sans lever les yeux au ciel.

Si vous pouviez ne pas manger, cela serait admirable et vous placerait bien haut dans les affections de tous les mauvais estomacs qui sont en majorité dans le monde; votre appétit de province est un vice; plaignez-vous de douleurs de poitrine, et ne songez à vos nerfs que pour faire d'horribles grimaces. Il est bien convenu qu'on ne dort plus, mais on doit rêver beaucoup, souvenez-vous-en.

Et maintenant, étudiez le long chapitre des considérations qui forme à lui seul un immense ouvrage. Le premier paragraphe a de quoi occuper toute une existence; il est intitulé: De la nécessité de savoir à qui l'on parle; il y a des gens qui ne parviennent à cette science que lorsqu'il ne leur reste plus rien à dire.

Ce n'est plus dans le monde, et auprès des gens polis, pas même chez un maître de danse qu'il faut étudier l'art du maintien. Votre tailleur se chargera de vous initier aux bonnes façons; votre bottier saura bien vous forcer à marcher les pieds en dehors et la pointe basse; il donnera à votre pied la plus aimable de toutes les tournures; il ennoblira votre coude-pied à force de l'élever; et si, pour jouir de tous ces avantages, quelques souffrances sont nécessaires, gardez-vous de crier et de vous plaindre, on vous prendrait pour un pied plat. Le reste de vos perfections regarde les autres fournisseurs; le gantier vous donne cette main aristocratique dont M. de Châteaubriand a vanté la délicatesse, un col rehaussera votre air, un habile chemisier drapera votre encolure; car, pour avoir le droit de gémir sur une douleur latente, il faut étaler une forte poitrine; de larges épaules vont bien à ceux qui sont sans cesse dolens et tout bouleversés de palpitations. Le chapelier a des secrets pour toutes les faiblesses, il distribue à son gré les vertus sociales; la bravoure a l'air fanfaron et se coiffe de côté; la candeur porte le chapeau renversé, la raison a la coiffure droite et régulière, la profondeur choisit les grands rebords, la méditation se blottit sous une voûte de feutre large et abaissée, la fatuité et l'insolence se targuent du chapeau immobile; la modestie se râpe par les bords, l'économie reluit au soleil; la distraction est toute bossuée, et la courtoisie va toujours tête nue; l'ambition s'épuise en saluts, et enfin la folie sublime court après son chapeau emporté par le vent.

Les fronts larges, les fronts que le génie illumine, les fronts géans sont fournis par le coiffeur.

Autrefois, il y avait un costume pour chaque rang et pour chaque profession; il existait alors des signes auxquels on ne se trompait pas; aujourd'hui, tout est nivelé, et rien ne ressemble plus à un homme d'esprit qu'un sot, et réciproquement; il en est des riches habits comme des passeports; l'opulence dédaigne un luxe derrière lequel la misère se cache, absolument comme agissent ceux qui, pour dissimuler les torts de leur conscience, ont leurs papiers en règle.

Présentement si vous savez fumer gaillardement un cigare, ce qui met le comble à l'éducation d'un jeune homme bien élevé, suivez-moi dans le monde. Tout aussi bien je sens la confusion pénétrer dans mes recommandations pédantes, et je pourrais bien vous conseiller de vous souvenir de ce qu'il est utile d'oublier.

..... Nous voici dans le plus magnifique logis de Paris ; tout y est or, marbre, objets précieux, travail exquis ; c'est un palais neuf que la fortune, la plus incontestable des royautés modernes, a dressé à côté des châteaux des rois, dont les révolutions des peuples règlent la destinée. Voyez et contemplez cette foule ; elle est là recueillie comme dans un temple, il n'y a parmi elles que des adorateurs fervens, pas un impie ; la divinité est présente partout ; elle se manifeste par les splendeurs de l'édifice.

— Quels sont ces personnages dont l'austérité fait tant d'efforts pour se montrer enjouée, dont le rire forcé semble cacher tant de mauvaise humeur et tant de dépit, et qui brisent leur vieillesse pour tenter encore des allures juvéniles?

—Ils portent les meilleurs noms que notre histoire montre avec orgueil.

— Ce sont des généraux de l'empire !

— Eh! non, ce sont des nobles d'autrefois.

— Chez un banquier !

— Il est riche.

— Mais j'ai toujours entendu dire que la noblesse, fière de ses infortunes et de sa pauvreté, méprisait le faste des parvenus et des enrichis?

— Ce qui ne l'empêche pas de prendre sa part de la fête et du banquet ; cela n'engage à rien.

La soirée a pour but de porter au loin la renommée magnifique du maître de céans; il a convié tout ce qui fait bruit, non pas pour les amuser, mais pour les humilier.

— Voilà certainement un homme d'un haut mérite et d'une distinction éclatante ; voyez de quelles prévenances il est l'objet.

— Point du tout.

— Mais tout le monde le salue et s'empresse autour de lui; malgré sa jeunesse et la modération de sa tenue, malgré sa simplicité, les plus brillans personnages de l'assemblée viennent à lui.

— C'est qu'il fait et défait les renommées ; tous ceux qui l'abordent avec ces démonstrations serviles se vengent de lui par des murmures de dédain.

— Et ces femmes qu'entourent tant d'hommages et tant d'honneurs?

— Ce sont leurs diamans qu'on salue; si la pensée se mettait tout à coup à la place de la parole, vous les verriez déchirées par les plus sanglans outrages.

— Mais pourquoi les honorer ?

— Encore une fois, regardez leur toilette.

— Et ces hommes qui parlent si haut de spéculations et d'entreprises commerciales?

— Tous ont fait faillite.

— Mais qu'est-ce donc que cette vie parisienne?

— C'est la réunion de tous les mensonges qui plaisent et de tous les vices qui séduisent. Sortons; vos questions indiscrètes me compromettraient infailliblement; causons un peu de tout sans parler de rien, c'est une manière de s'entretenir fort à la mode aujourd'hui.

— Avez-vous remarqué la devise du maître de la maison?

— Non.

— Comment vous n'avez pas vu presque sur tous les panneaux et dans les encadremens, une sphère brisée avec ces mots : « *Etsi fractus orbis, spes illæsa.* » Ce qui signifie que l'espérance survivrait à la ruine du monde.

— Je trouve cette devise peu neuve, mais fort consolante.

— Sans doute, mais ce qui la gâte, c'est que le nom de celui qui l'a prise signifie espérance!

—Ah! c'est différent; je croyais que c'était de la philosophie, et ce n'est que de la vanité.

— Vous avez entendu parler de cet homme opulent qui est mort en allant chercher des millions pour les ajouter à ceux qu'il ne pouvait pas dépenser; il a fait un testament; il a, dit-on, enrichi tout le corps de ballet, et il n'a laissé à sa femme qu'une condition médiocre. Cependant, vous n'entendrez pas blâmer sa mémoire; tout le monde, au contraire, célèbre ses vertus conjugales; la femme a pour quinze cent mille francs de diamans, n'est-ce pas là le plus bel éloge qu'on puisse faire du mari qu'elle a perdu? D'ailleurs, en lui faisant une fortune si loin de celle dont il pouvait disposer, il n'a fait que se conformer aux goûts de cette épouse adorée; durant toute sa vie, il n'a pu parvenir à lui faire partager son faste, et les dispositions testamentaires sont un hommage rendu à la modestie de ses goûts.

— Pourriez-vous me dire le nom de ce petit homme qui criait si haut pour déclarer qu'il ne voulait aucun emploi.

— C'est D..., c'est sa manière de présenter sa pétition ; c'était une demande à l'adresse du ministre qui était à deux pas de lui.

—Quel jeu on joue dans vos salons, et combien cela est loin de nos parcimonieuses habitudes.

— Je le crois bien ; chez vous, ce sont des propriétaires qui jouent entre eux et qui ont quelque chose à perdre; ici, ce sont des gens qui ne donnent au hasard des cartes que ce qu'ils demandent au hasard des affaires.

— J'ai très bien compris la première partie de vos enseignemens; je sais à merveille tout ce qu'il faut oublier en arrivant à Paris, et mes propres réflexions se sont bientôt élevées au delà de vos avis, mais je vous avoue que je suis fort inquiet et tout à fait incertain de ce qu'il faut y apprendre ; vous ne m'en avez pas dit un seul mot.

— C'est vrai, c'est que l'expérience que l'on acquiert ici n'est que la négation de tout ce qui rend l'homme bon et vertueux; d'ailleurs, cette science du monde parisien se réduit à une de ces maximes qui se gravent promptement dans la mémoire. En se rappelant ce qui a été dit de la parole donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, il ne faut plus ajouter qu'une variation sur un texte de l'Evangile : « Détester son prochain autant qu'on s'aime soi-même. »

Voilà la loi et les prophètes.

A ce que je vous ai dit, je n'ajouterai que deux conseils.

Evitez le ridicule; craignez-le par dessus toutes choses; en France, il est mortel; il n'y a qu'un seul homme qui ait pu braver ce poison qui n'avait pas encore trouvé de Mithridate.

Ne vous hâtez jamais que lentement.

M. de Talleyrand, ce maître dans les paroles duquel jure encore tout le grand monde, disait volontiers qu'il n'avait jamais fait tout de suite ce qu'il pouvait remettre au lendemain. Il temporisa jusqu'à son dernier moment. Il avait promis de signer son abjuration à six heures du soir; cependant le mal faisait des progrès si rapides, qu'on craignait que la mort ne lui laissât pas le loisir de cette expiation. Personne n'osait lui révéler cette crainte. On confia ce soin à sa petite-fille qu'il aimait tendrement ; toutes les pendules de l'hôtel furent avancées, l'enfant vint auprès du lit du grand'père et lui rappela qu'il était six heures et qu'il avait un papier à signer. — Ma fille, lui dit le malicieux moribond, tu te trompes et tu me trompes, il n'est que quatre heures; je n'ai jamais rien fait avant l'heure que j'ai fixée, et toutes les affaires m'ont attendu ; il en sera de celle-ci comme de toutes les autres.

Après cela, après le pélerinage, lorsque vous voudrez revoir le sol natal, vous reprendrez vos vertus primitives, comme l'on reprend un paletot au sortir du bal, pour ne pas grelotter sous l'élégante légèreté de sa parure.

EUGÈNE BRIFFAULT.
(*Le Temps.*)

LE VOILE DE LA VEUVE.

(Suite et fin.)

II.

Le 6 juillet de l'année suivante, en 1809, toutes les armées de l'empereur étaient rassemblées autour de Vienne, pour une grande bataille. Dans la nuit du 4 au 5, deux cent mille Français avaient franchi le Danube, de l'île Lobeau à la plaine de Wagram, pendant que les batteries de l'archiduc, établies sur la rive gauche, répondaient aux batteries qui hérissaient tout le front de l'île, pendant que le tonnerre mêlait son fracas à ce bruit terrible, pendant que l'incendie d'Enzersdorf s'ajoutait aux éclairs du ciel pour illuminer cette grande scène. Le 5 juin fut un jour de préparatifs et d'importantes reconnaissances. Le 6 fut le jour qui devait porter le beau nom de bataille de Wagram.

Les Français marchaient de front, le dos tourné au fleuve, vers Nieusedel, au-delà de Russbach, pour empêcher la jonction des deux archiducs. Mais le généralissime leur a donné le change, et au lieu de penser à joindre son frère, il a formé sa ligne de Wagram au Danube, et marché perpendiculairement sur notre gauche pour nous prendre à revers et couper la ligne de retraitre vers les ponts du Danube, tandis que nous frappons à vide sur Rosenberg, établi avec une seule division entre les deux archiducs.

Ici, comme à Marengo, un simple changement de front va décider la victoire; mais ici, c'est dans un plaine de cinq lieues de large et de dix lieues de long qu'il faut l'opérer; ici, ce sont 200,000 hommes qu'il faut faire manœuvrer contre 200,000 hommes; ici, enfin, c'est à angle droit qu'il faut effectuer l'immense mouvement pour faire face à l'ennemi, en barrant la plaine.

N'importe! l'empereur a tracé son plan d'un coup-d'œil.

Masséna, qui commande la gauche et qui est le premier menacé, marche au-devant du centre ennemi, déjà posté dans Aderklaa. Le mouvement du brave maréchal formera un angle aigu dont le sommet est Aderklaa; il s'y battra long-temps, et, en se repliant, il obliquera en arrière jusqu'à Esling. Quand il y arrivera, il sera midi. L'empereur, à couvert sous cet angle, et secondé par Eugène, aura rangé le centre au milieu de la plaine, de Baumesdorf à Raschdorf, et Masséna se trouvera en ligne, à gauche, d'Esling à Raschdorf. A droite, Davoust aura débordé la division Rosen-

berg, et, cotoyé par Oudinot, il sera en ligne aussi, du Rusbach à Baumesdorf. — Il sera midi. — En trois heures, pris au dépourvu, et presque en échec, Napoléon aura tracé cette effrayante, cette impossible ligne droite, qui est toute l'idée de la bataille de Wagram.

A gauche, Masséna; au centre, Macdonald, Eugène, Marmont, l'empereur; à droite, Oudinot et Davoust. C'était une bataille antique.

Mais ce dut être une rude journée pour les aides-de-camp.

Pour la première fois depuis cette campagne, le corps d'armée du maréchal, aux ordres duquel était Hubert, devait être engagé. Hubert, à cheval, en galant uniforme et le sabre au côté, était confondu parmi les aides-de-camp du maréchal. Jusque-là les engagemens ont été lointains et préparatoires. Celui de Masséna, plus grave, puisqu'à lui seul il doit contenir tout le centre des Autrichiens, ne se trahit guère, à quatre lieues de distance, que par la fumée qui enveloppe Aderklaa.

Mais bientôt le signal sera donné. Sur toute l'étendue, jusqu'à l'horizon étincellent des baïonnettes, retentissent des milliers de tambours. O la belle fête pour des hommes! Il s'élève partout une puissante rumeur de guerre et il souffle un air de bataille; déjà les escadrons se croisent et le pas des chevaux fait trembler la terre; déjà les bataillons s'alignent, les positions se prennent, les commandemens se donnent à grands cris sur tous les points. Les énormes masses de soldats s'ébranlent, tournent, s'arrêtent comme un seul être, comme un seul guerrier, fabuleux, multiple, monstrueux: les drapeaux se dressent, les aides-de-camp galopent, les musiques résonnent; le petit homme à l'uniforme vert, au cheval blanc, passe dans les rangs; il a des mots brefs, des mots de feu qui embrasent les ames. Et puis les ennemis sont nombreux, dignes de nous; on les voit, ils couvrent le pays à perte de vue. O la belle fête!

A cette vue magique, à ce murmure précurseur, à ces musiques belliqueuses, à ces tonnerres de tambours, à toute cette fière harmonie, à tout cet orgueilleux spectacle, le cœur du sous-lieutenant dessinateur se mit à battre de toute sa force, et ses yeux retinrent à peine de généreuses larmes.

Cependant, Masséna recule en bon ordre vers la gauche, selon le plan tracé, et se rapproche; la fusillade commence à se faire entendre; les feux de bataillon crèvent de tous côtés, les feux roulans se traînent comme d'affreux déchiremens, l'air s'ébranle, des fumées blanches commencent à nager sur cette fournaise prête à faire explosion.

Déjà la droite du généralissime autrichien pénétrait dans l'intervalle que Masséna avait laissé vide entre le Danube et lui. Le maréchal, débordé, quoique en ligne, expédiait ses aides-de-camp pour annoncer les progrès de l'ennemi, pour demander des ordres. La division Boudet, qu'on avait laissée à la garde des ponts, était refoulée dans l'île: la retraite était menacée.

Napoléon semblait indifférent à ces nouvelles; il les écoutait en silence et portait ses regards, non du côté du Danube, mais vers sa droite, où nous avons dit que Davoust se mettait en ligne, tout en débusquant Rosemberg et en s'emparant des hauteurs de Russbach. — Il était midi, l'heure marquée. Il fallait marcher et vaincre à l'heure dans ces jours-là. L'empereur vit Davoust dépasser Nieusedel, déborder Rosemberg et le pousser vers Wagram. Il vit le corps autrichien plier; il vit qu'il n'avait plus de diversion à craindre du côté de l'armée de Hongrie. Il était midi, l'empereur donna le signal!

Et aussitôt tout le centre de ses armées s'ébranla d'un seul mouvement comme une phalange romaine, se portant droit à travers la plaine contre le centre ennemi. Mais ce centre avançait aussi, et, pour avoir le temps d'exécuter son plan, l'empereur s'était couvert d'une batterie de soixante canons, établie sur une demi-lieue de front.

La bataille commence sur ce point. Le canon tonne, le pas de charge retentit, frappé par deux mille tambours, et, comme aux jours de triomphe, la musique de chaque régiment chante à pleine fanfare les airs chéris du grand général.

César, ceux qui vont mourir te saluent! Heureux les morts! au feu les vivans! Oh! la belle fête!

Hubert a perdu la tête. Autour du maréchal, il reste à peine trois aides-de-camp, et cependant l'empereur lui dit:

— Courez! que Masséna reprenne l'attaque, la bataille est gagnée.

Hubert s'élance:

— Au nom du ciel, mon général, laissez-moi porter cet ordre!

— Impossible, monsieur. Vous ne devez pas aller au feu.

— Je ne dois pas me battre, voilà tout.

— Allez donc! et souvenez-vous de la défense de l'empereur.

— Merci, monsieur le maréchal.

Et voilà le réfractaire au grand galop dans la mêlée; mais l'empereur l'a vu partir, et piquant droit au maréchal:

— Quel est cet homme? c'est mon réfractaire, n'est-ce pas?

Le maréchal fit en souriant un signe affirmatif.

— En ce cas, il faut en envoyer un autre.

— C'est déjà fait, sire.

— Bien.

Ni l'empereur, ni son grand officier ne s'étaient trompés. Ils se connaissaient en hommes.

Hubert n'avait pas fait deux cents pas, que déjà il avait oublié l'ordre et la défense de l'empereur.

L'ennemi avait repris Asparn et Esling, et ses canons balayaient les ponts de retraite établis un peu plus bas, sous Enzersdorf en ruines. Déjà même des tirailleurs et l'artillerie atteignaient la tête de ces ponts et allaient s'y maintenir. Quelques brigades autrichiennes éparpillaient dans la plaine des traînards de la division Boudet qui n'avaient pu repasser le fleuve.

Hubert voyait tout cela. Général et soldat tout d'un coup, il devine le danger, il court au devant, dépasse facilement le front de tous ces fuyards à pied, et, arrêtant d'un coup de bride son cheval qui écume et palpite:

— Malheureux! leur cria-t-il, c'est en arrière que vous allez!... Retournez à l'ennemi!... L'empereur m'envoie vous dire que la bataille est gagnée!

A cette sublime naïveté, la plupart s'arrêtent et se reforment instinctivement; le reste hésite; Hubert crie encore en tirant son sabre:

— Le premier qui dépasse mon cheval est mort!

C'était un vieux mot du temps de notre chevalerie, et Hubert le savait bien; mais il savait aussi que l'homme qui fuit n'y résiste jamais.

Tous se sont ralliés, hormis un seul qui continue de courir du côté du Danube, et l'on peut voir quelques soldats ennemis, embusqués derrière des ruines de chaumière, qui l'entourent et le font prisonnier. — C'était Nicole.

Pendant ce temps, Hubert s'est mis à la tête de ce bataillon de fuyards, transformés en héros, et les conduit à la tête des ponts, en leur faisant repousser à la baïonnette les charges de la cavalerie qui les poursuivait. Par suite de ce mouvement oblique les quelques ennemis qui avaient pris Nicole se trouvèrent enveloppés et prisonniers à leur tour, et Nicole confondu avec eux fut envoyé au quartier-général.

Quant à notre aide-de-camp, il désobéit jusqu'au bout avec rage, avec folie. Il s'est placé en tête des ponts. Trois cents hommes électrisés par son exemple repoussent les efforts de deux mille. En vain quelques canons se tournent contre eux, en vain la cavalerie les harcèle, en vain les tirailleurs les déciment, en vain l'infanterie les charge. Hubert est là; ils ne le connaissent pas, mais on dirait qu'il les commande depuis vingt ans. Grace à lui, tous ces hommes qui eussent mérité la dégradation vont mériter la croix.

Heureusement, comme nous l'avons dit, l'ordre qu'il avait oublié de porter était parvenu à Masséna par un autre aide-de-camp. Masséna avait repris ses positions et conquis le titre de prince d'Essling qu'il reçut le soir même sur le champ de bataille.

Sur le champ de bataille aussi, il y eut un jeune homme qu'on amena de force, tout tremblant, tout confus, mais entouré de prisonniers, la tête bandée, le bras en écharpe, accompagné d'une aigle autrichienne, jusqu'aux pieds du cheval de l'empereur.

L'empereur savait tout

— La croix et capitaine, monsieur le réfractaire! dit-il sévèrement. Puis, tournant bride, il galope d'un autre côté.

Près de là passait, entre quatre fusiliers, un Français qui était revenu pêle-mêle avec des ennemis, prisonnier de prisonniers autrichiens, et qui allait être fusillé. Hubert le reconnut, demanda et obtint sa grace. Cet homme fut seulement chassé de son corps et retourna honteusement en France. C'était toujours Nicole.

Hubert, ou plutôt le jeune réfractaire, comme Napoléon continuait de l'appeler, tint dans la suite toutes les promesses qu'avait faites sa subite valeur dans cette première bataille. Trois ou quatre ans après, Hubert était général de brigade. L'empereur était son seul Dieu, la gloire sa seule maîtresse, et Germaine et son double serment étaient bien loin de sa pensée.

Enfin 1814 arriva.

Les alliés avaient passé la Marne derrière Marmont et Mortier, qui espéraient encore défendre Paris. L'empereur abandonna Doulevent et Saint-Dizier; il marcha militairement jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque; mais là, pressé d'arriver, il monta en chaise de poste et suivit rapidement la route de Fontainebleau.

Parmi les officiers de son escorte, quelques-uns, pour ne pas entraver sa course, et surtout pour ne pas manquer de relais, prirent la route parallèle qui conduit à Melun par les plateaux de la rive opposée. L'un d'eux arrive au relais de Valence: c'est un général. On détèle ses chevaux; il en demande d'autres; on lui répond que les chevaux ne manquent pas, mais qu'il n'y a pas un seul postillon prêt à se mettre en selle: celui qui vient de l'amener est tombé à demi-mort d'épuisement. Cet homme avait fourni quatre relais sans désemparer. Le général furieux met la tête à la portière.

— Comment! s'écria-t-il en jurant, pas un homme ici pour servir la route de Paris, quand on assiége Paris!

— Pas un, mon officier, répond tout tremblant l'un des palfreniers; ce n'est pas notre faute. Il vient de passer au moins dix sénateurs qui se sauvent dans leurs terres. Dans une petite heure il reviendra quelqu'un.

— Une heure! mais on a le temps de brûler Paris pendant cette heure.

— Général, il y aurait bien Nicole, qui est un enragé postillon, et qui vous mènerait vivement; mais c'est le neveu du maître, et il est justement là dans la salle, qui signe son contrat de mariage.

— Son contrat! s'écrie l'officier furieux.

Et déjà, sans avoir même entendu ce nom de Nicole, il a sauté hors de la calèche, et marche à grands pas dans la cour de la poste, vers la salle qu'on vient de lui indiquer. D'un coup de pied il jette la porte en dedans; il entre...

Une vingtaine de paysans en habits de cérémonie entouraient une table ronde, devant laquelle était seul assis le notaire de l'endroit. Près de lui se penchait un jeune homme, le bouquet à la boutonnière, qui achevait de signer son nom sur le contrat, à la place marquée encore par le

doigt du notaire, et en ce moment, le futur passait la plume à sa jolie fiancée, vêtue de blanc, mais pâle comme une morte, et qui semblait hésiter.

L'apparition du général fut un coup de foudre pour tous les assistans, mais pour la mariée surtout, qui tomba sur un banc à demi-morte de saisissement.

Ce général, c'était Hubert, et la mariée, c'était Germaine.

— Comment! s'écria-t-il sans même la regarder et en promenant sur l'assemblée un regard terrible, — comment, vous êtes en habits de fête, quand vos frères se font massacrer devant Paris! Sortez tous! Allez aiguiser le soc de vos charrues! C'est du sang qu'il faut aujourd'hui! Sortez!

Et toute cette famille, saisie de honte, d'incertitude et de remords, se retira en silence. Il ne resta dans la salle que les deux époux, le notaire et le maître de poste, qui paraissait remplir les fonctions de père.

— Et toi, continua le général de plus en plus irrité, en s'adressant au postillon et sans penser à le reconnaître, tu te maries le jour où tu devrais mourir en selle.

En disant ces mots, Hubert s'empara violemment du contrat et le déchira.

Les trois hommes se récrièrent; mais d'un geste impérieux le général montra la porte au futur déconcerté, en ajoutant:

— A cheval! l'empereur attend!

A ce nom il fallait encore obéir, et le postillon sortit sans proférer une parole.

Quant au maître de poste, il crut devoir hasarder une excuse:

— Général, dit-il, ce mariage était important. Un délai pouvait le rompre, et comme il assure l'avenir de ma maison...

— Eh bien, interrompit le fougueux militaire, déjà sur le seuil de la porte, ils se marieront quand les ennemis ne souilleront plus le sol de la France.

— Jamais! s'écria la jeune fille. Hubert! ajouta-t-elle en se jetant au devant de lui et en joignant les mains, Hubert! avez-vous donc oublié Germaine! Hubert, je suis cette Germaine que vous aimiez autrefois, Germaine qui vous a caché quand vous refusiez d'aller vous battre! Mon père est mort, Hubert! Je suis orpheline comme vous l'étiez, et l'on en profite pour me marier malgré moi. Je n'ai que vous d'appui, de protecteur; je ne veux pas d'autre mari que vous!

Le maître de poste, qui n'était autre que Turgon, l'oncle de Germaine, devenu son tuteur, et dont les vues intéressées sur l'héritage de sa pupille se trouvaient si subitement contrariées, restait ébahi, moitié de colère, moitié de crainte, et attendait comme elle, avec anxiété, la réponse de l'ancien réfractaire.

Celui-ci hésitait; l'émotion des souvenirs réveillés en lui et de la scène présente n'était pas encore celle qui le dominait. Il avait relevé la jeune fille, mais ses yeux étaient toujours tournés vers le dehors:

— Oui, disait-il... Germaine... je me rappelle... mais demain... demain .. plus tard... quand Paris sera sauvé... quand la France...

— C'est attelé! cria une voix dans la cour.

— Adieu! adieu!... dit-il précipitamment.

Mais Germaine étendit le bras en travers de la porte:

— Hubert, vous ne sortirez pas!... J'en ai trop dit maintenant... Je suis perdue si vous sortez! Restez un instant!... le temps de signer un nouveau contrat...

— Moi qui viens de déchirer l'autre!... Aujourd'hui!... c'est impossible!... Rangez-vous, enfant!... C'est impossible!

Et d'une main de fer il saisissait déjà le bras de Germaine épouvantée pour l'écarter du passage, lorsque ses aides-de-camp qui couraient la poste à sa suite, et qui venaient d'arriver, se présentèrent en désordre sur le seuil devenu libre, et l'arrêtèrent à leur tour. Un grand bruit et une grande confusion s'élevaient sur la route.

— Tout est fini, général; nous venons de nous croiser avec les courriers. Paris a capitulé; l'empereur rétrograde tout seul d'Essonne à Fontainebleau.

— Malheur! s'écria Hubert, pâle de rage et de désespoir. Misérables traîtres! Marchons, messieurs! Plus que jamais il faut marcher! L'armée doit venger son empereur des lâches qui ont voulu la paix!

— Général, apaisez-vous... réfléchissez...

— Rien!... Je n'écoute rien!... En avant, messieurs, en avant!

Et, le sabre à la main, il s'élançait comme un insensé, lorsque Germaine, revenue à elle et mieux inspirée cette fois, l'arrêta froidement par la main, avec une autorité qui le dompta malgré lui. Chacun regardait avec étonnement cette faible jeune fille qui contenait seule ce lion déchaîné. Elle ne disait pas un mot, et pourtant le général restait immobile et comme pétrifié en la regardant: c'est que, pendant la courte scène de trouble et de confusion qui venait de préoccuper tout le monde, elle avait détaché son voile nuptial et l'avait remplacé sur sa tête par un long voile noir qui tombait, par devant son visage, jusque sur sa robe blanche de mariée.

C'était le voile de la veuve.

Cette fois enfin Hubert comprit tout, se rappela tout; le sabre échappa de sa main, et il tendit les bras à Germaine, qui s'y précipita en pleurant.

Il existait quelques années plus tard, dans ce joli village de Valence, une honnête et douce famille, composée d'un militaire encore jeune, mais retraité avec un grade supérieur, d'une charmante femme et de deux beaux garçons de cinq et six ans. Le père prêchait à ses fils l'amour des vertus innocentes, du travail et de la paix; mais le père et les enfans se mettaient à la fenêtre quand le tambour du village passait dans la rue.

Et la mère souriait.

MAURICE SAINT-AGUET.
(*Siècle.*)

Souvenirs du Parlement et de l'Université.

L'IMPERATOR DES ECOLIERS ET LE ROI DES RIBAUDS.

— 1389 —

II.

(Suite et fin.)

Le roi des ribauds trônait dans le logis qu'on lui avait assigné, au milieu d'une douzaine de ribauds qu'on reconnaissait à leur stature formidable, à leurs glaives recourbés qu'ils portaient à la mode sarrazine, et à leurs colliers de chardons d'argent qui tranchaient admirablement sur leur juste-au-corps de tiretaine cramoisie taillade à la hongroise, avec le mahoitre (surtout) à manches pendantes. Cinq ou six jeunes femmes habillées avec élégance, mais dont la toilette obscène décelait la condition (*meretrices regiæ*) (1), versaient de l'hypocras dans les coupes d'argent, attisaient le feu sur lequel bouillait une large et profonde chaudière contenant les viandes et la venaison destinées au repas du soir, étendaient, avec des couteaux d'ivoire et d'argent, des confitures de coing et de pêches sur des talmouses encore chaudes, et s'occupaient à disposer le lit du roi des ribauds.

Joseph Gouillon était vêtu superbement. Un juste-au-corps cramoisi, enrichi d'aiguillettes en argent, dessinait ses formes athlétiques; au lieu de maboitre, il portait un petit manteau court qu'on nommait alors chape; un chaperon taillé en manière de morion et doublé d'hermine tachetée couvrait sa tête à demi, et ses jambes, serrées dans une espèce de tissu vert, tricoté, étaient ornées de bandelettes de velours brodées en or; un sabre maure, suspendu à un baudrier de cuir parsemé de fleurs de lys d'or, tombait à son côté. Quand les écoliers entrèrent, il était assis et penché vers les courtisans qui l'entouraient, il tenait à la main une coupe d'hypocras.

Le roi des ribauds avait été prévenu de leur visite, car il se prit à dire en les voyant:

— Oh! par la mort Dieu, voilà, si j'ai bon nez, les écoliers de l'Université!

— Vous l'avez dit, maître roi, répondit l'imperator en s'inclinant légèrement devant le monarque burlesque, nous venons, sur l'avis d'un huissier de madame la reine, vous demander un peu de place pour passer la nuit. La nuit est sombre et pluvieuse, et nous ne voudrions quitter Saint-Denis qu'au point du jour.

— Savez-vous, répondit Joseph Gouillon en s'étendant majestueusement sur l'escabeau qui lui servait de trône, que j'ai fait partie dans mon temps des écoliers de l'Université?

— C'est beaucoup d'honneur pour elle, repartit avec un imperturbable sang-froid l'imperator, que les grands airs de ce faquin n'étonnaient nullement. Mais, de grâce, seigneur roi, faites-nous donner quelque mâsure abandonnée, pour que mes compagnons et moi puissions nous reposer jusqu'à l'aube; la journée a été pour nous laborieuse, et nous sommes exténués de fatigue.

— J'étais dans mon temps un rude écolier, poursuivit Joseph Gouillon; je me suis plus d'une fois attiré des affaires avec le guet et les hallebardiers du dauphin. Mais il faut que jeunesse se passe, n'est-il pas vrai? Aujourd'hui je suis placide comme un évangéliste et débonnaire comme un ermite du Sinaï.

— Vous avez toute l'allure d'un prudent, sage et clément personnage, repartit l'imperator, qui commençait à s'impatienter de la loquacité du ribaud, et c'est pour cela que nous comptons sur vous pour nous désigner un logis, tout mauvais qu'il pourra être.

— Vous chantez toujours la même antienne, mon féal, et il n'y a que pour vous à parler. Pourquoi donc, s'il vous plaît, ne laissez-vous pas solliciter aussi vos camarades?

— Je suis l'imperator, répondit fièrement l'écolier; je me nomme Augustin Goujon et j'ai remporté, quoique indigne, trois fois la palme de l'Université (2). Si je parle seul, c'est que j'en ai le droit. A chacun son devoir, à chacun son obéissance et ses services.

— Ah! vous êtes l'imperator, s'écria le roi des ribauds; imperator augustus, imperator magnus, imperator celeberrimus, alleluia! Mon très honoré jeune homme, moi je suis, comme vous savez, roi des ribauds. De roi à empereur il n'y a que la main. Touchez donc là, mon confrère, et embrassons-nous.

Joseph Gouillon tendit sa main large, velue et épaisse, au jeune écolier qui y mit la sienne en souriant dédaigneusement. Le roi des ribauds serra violemment la main du jeune homme, mais Augustin Goujon, qui avait une force musculaire pour le moins aussi développée que celle du roi des ribauds, car, nous l'avons dit, pour être imperator il fallait unir la force du corps à celle de l'intelligence, Augustin Goujon de son côté serra de si bon aloi la main du ribaud que celui ci tout étonné s'écria: — Peste! quel étau, mon cher confrère en couronne; votre main pourrait sans vergogne redresser la lame d'un cimeterre de Damas, ou arracher d'un seul coup la barbe d'un fière prêcheur.

— Je suis le plus faible de mes six frères, dit l'imperator d'un air modeste.

---

(1) Les filles de mauvaise vie qui suivaient la cour étaient ainsi qualifiées *meretrices regiæ*. Sauval, dans son *Histoire de Paris*, assure qu'elles formaient une corporation; qu'elles avaient pour patronne sainte Madeleine, et qu'elles étaient soumises à des réglemens particuliers, même avant que saint Louis les eût, par ses *établissemens*, obligées à porter la *ceinture dorée* qui a donné lieu au proverbe.

(2) Chaque année, le jour des Rameaux, le recteur de l'Université décernait une palme à l'écolier le plus sage et le plus laborieux des quatre facultés. De cet usage plein de naïveté viennent sans doute nos distributions de prix. Cette palme était donnée par le recteur, mais décernée réellement par les écoliers qui désignaient entre eux le plus digne et le plus méritant.

— C'est donc la famille des Machabées? fit le roi des ribauds en présentant sa coupe à l'imperator.

— Je ne bois que de la cervoise, repartit Augustin, et je vous rends grace de votre courtoisie; mais, dites-moi, je vous en conjure, si nous pouvons, mes compagnons et moi, compter sur un lieu quelconque pour nous reposer?

— Si vous pouvez y compter! mais certainement, mon confrère. Il serait beau vraiment que le souverain du Val-d'Amour, que le roi du Champ-Gaillard, que l'argus des Thermes de Julien (1) ne pût pas offrir un hangar et quelques bottes de paille fraiche à ses anciens condisciples, à ces phénix de notre chère et honorable matrone l'Université! « Holà! ajouta-t-il en appelant quelques-unes des femmes et des ribauds, allez préparer bonne litière de foin, de paille et d'herbe fraîche pour ces messieurs; allez jusqu'à la grange de l'Abbaye, et demandez au compère Martorel, héraut d'armes de France, s'il veut me céder pour quelques heures une douzaine de places dans son taudis. »

Les filles et les ribauds auxquels il s'était adressé partirent, et le roi parla ensuite aux écoliers de l'audience qu'ils avaient obtenue de la reine Isabeau, de la beauté de cette princesse, de l'amour du roi, et enfin des fêtes qu'on préparait dans la capitale pour l'entrée de la jeune épouse royale.

— Paris sera demain un vaste bouquet de fleurs, un vrai paradis, fit l'imperator; de toutes parts on ne voit que préparatifs et travaux de grande importance!...

— Je le sais, répondit le roi des ribauds, et ces solennités nous coûteront cher, je crois; car on me demande de Paris que chaque maison est taxée pour les frais de cete réception à *trois deniers d'argent*, ce qui est une lourde somme à payer. Au surplus, nous tâcherons de nous exécuter de bonne grace, car le bonheur du royaume paraît devoir être assuré pour long-temps.

Comme Joseph Gouillon achevait ces paroles, les filles et les ribauds entrèrent le prévenir que le hangar et la grange étaient prêts à recevoir les écoliers.

— Je suis fâché de ne point avoir pu vous mettre tous ensemble, messires écoliers, dit Joseph Gouillon, mais les places sont si étroites partout que force m'a été de vous disséminer.

Les écoliers se séparèrent en deux bandes: la première prit possession du hangar du roi des ribauds; la seconde, dont fit partie l'imperator, alla se réfugier dans la grange du roi d'armes de France.

Couchés sur la paille, les écoliers commençaient à goûter un repos dont ils avaient grand besoin, quand Jérôme Traquemilin, un de ceux qui étaient demeurés dans le hangar du roi des ribauds, arriva tout essoufflé dans la grange où se trouvaient l'imperator et ses douze compagnons.

— Accourez! accourez, imperator! s'écria Jérôme dont la figure ensanglantée et les vêtemens en désordre annonçaient qu'il avait pris part à un combat, le roi des ribauds nous a trahis! Des valets, des écuyers, des pages, des serfs de l'abbaye viennent de nous attaquer violemment; nous avons demandé justice, et à notre cri de merci le roi des ribauds n'a lui-même répondu que par des injures et par des coups. Ses ribauds et ses femmes se sont rués sur nous; j'accours ici pour vous avertir de ce qui se passe et pour vous conjurer de venir au secours de nos camarades. Au péril de ma vie, j'ai traversé l'espace qui sépare le logis du ribaud de cette grange; mais, de grace, venez! osertons-nous rentrer demain dans Paris sans nos camarades, sans nos frères.

L'impérator ne répondit pas, mais il se leva d'un bond et appela les douze écoliers endormis. Ceux-ci furent bientôt sur pied. Ils s'armèrent à la hâte de tout ce qui leur tomba sous la main et volèrent au secours de leurs camarades.

On ne sait ce qui se passa dans cette échauffaurée nocturne, ce qui fut avéré, c'est que de deux parts on mit dans l'attaque et dans la défense un acharnement sans exemple, et qu'il fallut l'intervention des hallebardiers de l'hôtel du roi pour mettre fin au carnage et à l'exaspération des combattans.

Le lendemain, à la pointe du jour, dix-sept écoliers seulement, au lieu de vingt-quatre, rentrèrent dans Paris en poussant des cris de rage. Le quartier de l'Université, qu'ils gagnèrent aussitôt au pas de course, fut en un instant couvert de groupes d'écoliers qui s'entretenaient à voix basse. Mais un mot, un mot terrible dans la bouche de cette jeunesse courageuse, s'élevait par intervalles au milieu des groupes comme une colonne de flammes. Ce cri, qui devait être bientôt réalisé, était celui de: « Vengeance! »

L'entrée de la reine Isabeau de Bavière, qui eut lieu le 20 juin, à huit heures du matin, suspendit ou plutôt endormit pour un instant la fureur des écoliers. Ils se mêlèrent aux fêtes populaires auxquelles ce grand événement donnait lieu et prirent leur part des gâteaux au miel et des cruches d'hydromel et d'hypocras qu'on distribua gratis au cimetière des Saints-Innocens, à la place Maubert, à la porte Baudet, sur le parvis Notre-Dame, et au seuil de la Maison-aux-Piliers (l'Hôtel-de-Ville). Mais à leur air taciturne, à leur maintien sombre et farouche, on eût pu prévoir qu'une sourde vengeance couvait dans toutes ces jeunes têtes, et qu'une étincelle devait suffire pour causer une explosion d'autant plus dangereuse qu'elle était moins attendue. Cette étincelle tomba en effet.

Sur les dix heures du soir au moment où les écoliers quittaient le centre de la ville pour remonter dans le quartier escarpé de l'Université, trois des leurs, qui avaient fait partie de la députation envoyée à Saint-Denis, et que l'on croyait avoir été tués dans le combat nocturne du logis du roi des ribauds, arrivèrent dans le plus misérable et le plus pitoyable état. Ils étaient presque nus: on les avait dépouillés de leurs capes, de leurs chaperons et de leurs sayes; leurs corps portait en outre des traces sanglantes des violences et des traitemens barbares dont ils avaient été l'objet. L'un avait une oreille coupée, l'autre la joue percée d'un fer rouge, le troisième le dos déchiré par les griffes d'un fouet à lanières de fer.

Faits prisonniers et renfermés dans un cul-de-basse-fosse qui dépendait de la maison habitée par Pierre Gouillon, ces infortunés avaient profité de la nuit pour s'évader de ce trou infect où ils eussent inévitablement péri de froid et de faim. Ils déclarèrent qu'ils avaient été ainsi traités par l'ordre et le jugement du roi des ribauds, et que les corps de leurs camarades jetés avec eux dans l'oubliette étaient restés privés de sépulture après avoir été outragés de la manière la plus effroyable.

A ce récit que leur déplorable équipage appuyait d'un irrécusable témoignage, un long cri de rage s'éleva de la masse compacte et vigoureuse des écoliers. Le mot de vengeance jeté dès le matin par les fugitifs de Saint-Denis retrouva de nouveaux échos. Mais sur un signal de l'empereur, qui éleva son *labarum* (1), cette exaspération tomba comme un brouillard au lever du soleil; les écoliers se séparèrent et regagnèrent leur logis par groupes de cinq à six.

Les cris se transformèrent insensiblement en un murmure confus, assez semblable dans le lointain aux clapotemens de la marée quand elle se retire des sables du rivage. Bientôt ces murmures même cessèrent tout à fait, et le mont Saint-Hilaire, le plateau Saint-Michel, la rue Saint-Jacques se trouvèrent plongés dans l'ombre et le silence; seulement de temps à autre on voyait passer des hommes agiles comme des faons qui, s'arrêtant aux portes des logis des écoliers, frappaient légèrement à la verrière, et prononçaient ces mots à voix basse: Demain, à l'aube, à la vallée de Misère! (2).

Le peuple de Paris, les magistrats de la Cité et le Parlement lui-même avaient été trop préoccupés de la cérémonie du jour; cérémonie, il faut le dire, mémorable et sans exemple dans les fastes de la ville, pour s'apercevoir de l'orage qui grondait depuis les hauteurs du Mont-Saint-Hilaire et l'abbaye de Ste-Geneviève jusqu'à l'hôtel du comte de Sancerre et au logis des dames de Beaujeu (3), rue de l'Hirondelle et rue Macon, limites redoutées du quartier de l'Université. Mais le soleil du lendemain 21 juin 1389 vint leur apprendre que ces cris sourds qu'ils avaient entendus, ces rumeurs qui avaient glissé sur les eaux de la Bièvre et de la Seine pour venir mourir sous les voûtes de la maison aux piliers, n'étaient point des manifestations d'allégresse ni de bruyans souhaits jetés à la face royale, mais bien des promesses de mort, de menaces de pillage et d'incendie, des accens de haine et de vengeance implacable.

Aux premières lueurs du jour, une troupe considérable d'écoliers se précipitait dans une vaste maison de la rue de la Kalande, en la Cité; brisait les meubles et les vitraux, abattait les murs, tuait les animaux domestiques, se portait aux plus coupables excès envers les femmes et les filles, saccageait tout, depuis les caves jusqu'aux greniers, et achevait cette œuvre de destruction en livrant aux flammes les débris amoncelés des buffets splendides, des huches, des tables, des escabeaux sculptés et des draperies de velours, de brocard et de soie. Cette maison était celle du roi des ribauds.

Pendant que cette troupe furieuse, qui se montait à environ six cents, accomplissait cet acte de représailles au milieu de Paris, une autre troupe, de plus de quatre mille jeunes gens, ayant l'imperator à sa tête, se dirigeait de la vallée de la Misère à la plaine des Muriglotes (appelée depuis le petit et le grand Pré-aux-Clercs). C'était là qu'étaient situés le manoir, la métairie et les propriétés rurales de Joseph Gouillon qui, pour le moment, s'y trouvait lui-même avec sa femme et ses enfans. Le roi des ribauds était venu s'installer depuis la veille dans son logis des champs pour se reposer des fatigues du voyage et des fêtes où il avait été forcé d'assister.

En voyant gravir les pentes escarpées qui séparaient son héritage du domaine de l'abbaye de St-Germain-des-Prés par un essaim noir, serré comme des sauterelles, et s'avançant toujours dans un silence menaçant le roi des ribauds, que des serviteurs et des familiers avertissaient d'ailleurs simultanément, ne douta pas du péril que lui et les siens allaient courir. Mais, en homme de cœur, il prit son parti sur-le-champ; après avoir rassuré sa femme, ses enfans, et les avoir mis en lieu sûr, il dépêcha un exprès à la tour du Louvre et au chevalier du guet pour implorer du secours; puis, à la tête de ses ribauds et de ses serviteurs, il se prépara à opposer une vive résistance à ceux qui venaient l'assiéger. Les portes du manoir furent barricadées, il distribua des armes, et, tandis que les hommes s'emparaient de toutes les arbalestres, de tous les engins de guerre qu'il possédait, les filles faisaient bouillir, dans d'énormes chaudières, de la poix, du suif, des graisses d'animaux, pour être jetées brûlantes sur la tête des assiégeans.

Mais ces apprêts belliqueux ne produisirent pas le moindre effroi sur l'esprit des écoliers animés par le sentiment de la vengeance. Au bout de quelques instans, malgré une grêle de pierres et de flèches, malgré les flots enflammés de suif et de poix bouillante que les ribauds lançaient sur eux avec autant de de précision que d'adresse, ils pénétrèrent de toutes parts dans le manoir, escaladèrent les terrasses et plantèrent le *labarum* sur le donjon du castel.

Plus de quatre-vingts écoliers trouvèrent la mort dans l'affreuse mêlée qui s'engagea et où il n'y avait ni merci ni quartier à espérer. D'autre part, plus de quarante ribauds, trente femmes, soixante serviteurs ou villageois furent égorgés; le château fut pillé et brûlé, les champs ravagés, les vignes et les arbres arrachés. Joseph Gouillon, criblé de blessures, demeuré presque seul, allait être sacrifié à son tour lorsque l'impérator des écoliers arriva au moment où, comme un sanglier aux abois, acculé contre l'angle d'une poterne il exhalait ses derniers blasphèmes et ses dernières forces.

— Ne le tuez pas! ne le tuez pas! s'écria d'une voix forte l'imperator; ne vous souvenez-vous pas qu'il a dit hier que de roi à empereur il n'y avait que la main. C'est à moi, à moi seul qu'appartient le droit de le punir.

— Joseph Gouillon, poursuivit l'écolier, roi des ribauds, tu as trahi indignement les lois de l'hospitalité, tu as été lâche et cruel, hypocrite et fourbe, scélérat et menteur. Il ne tiendrait qu'à moi de te faire expier par une mort cruelle l'agonie exécrable, les traitemens infâmes que tu as fait éprouver à nos frères. Je veux bien te faire grâce de la vie cependant; mais pour te punir d'avoir osé mettre ta main sacrilége dans celle d'un des fils de l'Université, pour te punir d'avoir donné le signal du supplice de nos frères de cette même main sacrilége, je vais te la marquer d'un sceau qui ne s'effacera jamais.

Aussitôt, et sur l'ordre de l'imperator, douze vigoureux écoliers se jetèrent sur le roi des ribauds, le saisirent, l'entraînèrent contre un arbre, et là, lui tenant la main droite élevée et appuyée contre l'écorce, ils lui enfoncèrent dans cette main un énorme clou qui fut aussitôt rivé de l'autre côté de l'arbre jusqu'au tiers. L'imperator fit mettre en même temps cet écriteau au dessus de l'arbre. — « Ainsi les écoliers de l'Université de Paris punissent les traîtres et les perfi-

(2) La rue de Glatigny, dans la Cité, se nommait autrefois *le val d'amour*, à cause des femmes qui l'habitaient. La rue d'Arras, autrefois *rue des Murs*, parce qu'elle se trouvait contre le mur d'enceinte de Philippe-Auguste; le Champ-Gaillard, les rues Brise-Miche, du Champ-Fleury, du Grand-*Huleu*, du Petit-*Huleu* étaient aussi, à cette époque, affectées aux mêmes demeures. Le palais des Thermes devenait aussi chaque nuit un asile pour les débauchés.

(1) A l'exemple des empereurs chrétiens, l'imperator avait une enseigne qu'on appelait *labarum*. Cette enseigne ou drapeau qu'on portait devant lui, servait à faire connaître ses volontés souveraines, soit en s'inclinant soit en s'élevant, soit en restant au repos. Le labarum des écoliers exista jusqu'au seizième siècle.

(2) La vallée la Misère, ainsi nommée à cause des fréquentes inondations de la Seine, existait où s'éleva plus tard le couvent des Augustins, et où se trouve aujourd'hui le marché à la volaille qui conserve le nom de la Vallée.

(3) Les dames de Beaujeu étaient une réunion de femmes, fondée par la reine Blanche, qui tenaient un hospice pour les pauvres femmes en couches.

Cette expédition terminée, les écoliers enterrèrent les corps de leurs camarades tués pendant l'action, puis ils vinrent siffler et couvrir de huées Joseph Gouillon, que le sang qui jaillissait de sa blessure rendait méconnaissable. Ils se hâtèrent ensuite de quitter ce lieu de meurtre et de désolation, le laissant seul au milieu des ruines fumantes.

Il était temps : le chevalier du guet arrivait avec ses archers, et les arbalestriers de la tour du Louvre, sous le commandement du capitaine Philippe de Clairvaux, avançaient tambour battant, enseignes déployées, vers le théâtre du désordre.

Quand ils parurent ils ne trouvèrent que des cadavres, des ruines, et le malheureux Joseph Gouillon se débattant dans les convulsions de la souffrance la plus atroce. Plus il cherchait à dégager sa main retenue par un invincible lien, plus il agrandissait ses blessures et augmentait ses angoisses. Les cris de sa femme et de ses enfans, dont le retentissement l'avertissait que les flammes gagnaient déjà le réduit secret où il les avait cachés, rendaient encore son agonie plus effroyable. On abattit l'arbre pour le délivrer, et tout pantelant il vola avec les archers et les gardes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui à la vue du renfort s'étaient enfin décidés à sortir de leurs murailles, au secours de sa famille, qu'il sauva.

Les écoliers s'étaient essaimés comme des abeilles; malgré les recherches les plus actives on n'en retrouva pas un seul ; ils avaient disparu pour ainsi dire par enchantement.

Cependant le parlement, instruit de ces scènes déplorables, s'était assemblé. Il avait ordonné une enquête immédiate et une instruction criminelle, et, par provision, avait décrété de prise de corps Augustus Goujon (1), imperator des écoliers, ainsi que les vingt-quatre jeunes gens, *morts ou vifs*, qui avaient fait partie de la députation de Saint-Denis. L'appréhension au corps était étendue sur tous ceux qui avaient été ou seraient reconnus pour avoir été les instigateurs et les fauteurs des bris, incendies, pillages et meurtres de la rue de la Kalende et du Château, prés et dépendances des Muriglottes ; tout écolier armé et voyageant dans les rues et places publiques avec bâton ou fronde (2) devait être saisi et emprisonné ; défense aux écoliers de s'attrouper et de rassembler, ni dans leur logis ni au dehors, au nombre de plus de six. Enfin injonction au recteur, aux principaux des collèges et aux professeurs de diverses facultés de comparaître en personne, et *sans délai*, devant la cour de parlement assemblée extraordinairement, à l'effet de donner des explications sur ce qui s'était passé depuis deux jours, et d'y être *vitupérés* et *admonestés* s'il y avait lieu.

Le recteur et les professeurs répondirent à ce manifeste, qui heurtait si violemment les immunités et priviléges de l'Université, qui décelait par les termes peu respectueux qu'on y employait l'âcre rancune du parlement, par l'ordre de fermer les classes indistinctement (3), par l'injonction aux écoliers de ne prendre part directement ou indirectement aux réjouissances publiques qui continuaient d'avoir lieu dans Paris (4), et de rester enfermés en leurs logis jusqu'à ce que la justice du roi et du parlement fût parfaitement éclairée sur les causes des désordres et catastrophes qui avaient eu lieu. Les écoliers obéirent aux ordres du recteur et restèrent cois sur le haut des montagnes qu'ils occupaient au midi de Paris : c'était un nouveau mont Aventin ; mais ils se préparèrent à une vigoureuse défense dans le cas où les sergens du parlement et les estafiers du prévôt de Paris voudraient mettre à exécution les arrêts rendus contre eux. Chaque écolier se munit de pierres et de couteaux, et les hôteliers et marchands dont l'existence était en quelque sorte attachée au sort des écoles, se prêtèrent volontiers à leur fournir des armes et à leur promettre même au besoin une coopération active.

L'Université d'ailleurs avait dans cette circonstance les sympathies générales du peuple. On détestait, on méprisait les ribauds, qui, dans les chevauchées royales, pressaient le peuple et se faisaient une espèce de joie de commettre les dégâts les plus intolérables ; on ajoutait qu'ils excitaient à la débauche les jeunes filles, et que le rapt même leur était familier. Il n'en fallait pas tant pour être honni et vilipendé par le populaire, toujours partisan, même lorsqu'il s'en écarte le plus, des principes de morale et de religion. Par une heureuse coïncidence, le prévôt de Paris, personnage alors très influent, avait eu un de ses neveux fustigé et maltraité à Saint-Denis par ordre du roi des ribauds. Ce jeune homme, écolier en théologie, et l'un des élèves les plus distingués de l'Université, était mort de saisissement et de honte, quelques heures après son évasion. D'un autre côté, les prédicateurs, presque tous attachés à la Sorbonne, et affiliés par conséquent à l'Université, tout en regrettant dans leurs sermons les malheurs occasionés par cette rixe déplorable, n'hésitaient pas à rejeter tout le blâme de ces massacres sur les ribauds, en les traitant d'excommuniés, de trafiquans de chair humaine et des soupiraux d'enfer. Parmi ces prêtres enflammés d'un zèle honorable pour l'Université, on remarqua les curés de Saint-Germain-l'Auxerrois, de Saint-Barthélemy, de Saint-Jacques, de Notre-Dame, et plusieurs prédicateurs des ordres religieux.

Le recteur n'obéit point aux injonctions du parlement, mais il informa sur les faits, de concert avec les juges de l'officialité, juges naturels des écoliers de l'Université d'après leurs priviléges ; il apporta du reste dans cette procédure toute l'exactitude et le scrupule que la gravité des faits méritait.

Soutenu dans la lutte qu'il allait engager avec le parlement par le clergé, par le prévôt de Paris, par l'évêque, par l'officialité, par quelques grands seigneurs de la cour et par le peuple, le recteur se posa en narrateur inflexible des faits, en père irrité mais équitable, en juge rigoureux mais plein de pitié. Il adressa au roi, au parlement, un récit fidèle de tout ce qui s'était passé à Saint-Denis, et, sans chercher à justifier et à atténuer les affreuses représailles des écoliers, il prouva victorieusement par des témoignages rendus la plupart par des hommes d'une sagesse et d'une moralité reconnues, le grand queulx de France et le chambellan de la reine entre autres, que les premiers et les plus grands torts étaient du côté du roi des ribauds et de *ses adhérens*, qui auraient violé dans la personne de ces jeunes gens toutes les lois de la charité chrétienne et de la justice.

Le recteur et les juges de l'officialité adressèrent leur rapport au roi, et ce rapport, qui a été conservé, est écrit dans un latin assez pur ; il peut être considéré comme offrant dans l'enchaînement des faits et des idées, dans la déduction des événemens et dans leur appréciation, un ordre, une lucidité, une intelligence des affaires criminelles qu'on ne trouve pas toujours dans les *Olim* non plus que dans les écritures du parlement et des officiers du parquet.

Le roi, à la prière de la jeune reine Isabeau, voulut bien déclarer au recteur et aux dignitaires de l'Université qui se transportèrent à l'hôtel Saint-Paul, qu'il oubliait ce qui s'était passé : seulement il tint à ce que douze écoliers choisis parmi les meneurs fussent enfermés depuis les fêtes de la Pentecôte jusqu'au premier dimanche de l'Avant, dans la prison de l'Officialité, au pain et à l'eau, pour expier par une pénitence salutaire tous les maux qu'ils avaient causés et les meurtres qui avaient été commis. Ce qui fut exécuté.

Charles VI, pour dédommager le roi des ribauds du sac de sa maison de Paris, de l'incendie et des dégâts de ses propriétés hors des murs, lui alloua une rente de 25 sous parisis, à prendre sur le marché aux poissons de Paris (1). Il lui donna en outre le droit de pêche de Neuilly et de la célèbre ville de Poissy (2), qui pouvait se monter à 30 carolus d'or par année. Avant de réparer la fortune de cet homme, ou plutôt de sa famille, Charles VI et son conseil l'avaient condamné à un emprisonnement de trois mois dans la prison du Temple (3), et l'avaient en outre forcé à fonder une messe à perpétuité à l'église de Saint-Barthélemy, pour le repos de ceux que son outrecuidance et sa vanité avaient fait égorger tant à Saint-Denis qu'à Paris.

Cette déplorable querelle se termina ainsi, grâce à la sagesse de Charles VI, à la Clémence d'Isabeau, qui ne se pardonnait pas de n'avoir point fait assez d'attention à l'accueil qu'elle désirait faire faire aux écoliers, grâce sur tout à la modération du conseil privé. Dans cette circonstance la haine que le parlement portait à l'Université se manifesta tout entière, et il fallut l'autorité d'un roi jeune et sollicité par une nouvelle épousée pour arrêter les arrêts fulminans, les procédures violentes de cette compagnie illustre, mais aveuglée souvent par les préjugés. Si le jeune roi n'avait pas audacieusement coupé court à ce procès, peut-être la tranquillité du royaume et la paix de la capitale eussent-elles été long-temps troublées.

Les politiques de la cour de Charles VI pensèrent, avec quelque raison sans doute, que l'évêque de Senlis n'avait pas été étranger à tout ce grave conflit, et que la réception des écoliers par le roi des ribauds à Saint-Denis avait été une vengeance exercée par le dignitaire ecclésiastique en représailles des plaisanteries acérées de l'impérator. Nous ne chercherons pas ici à résoudre le problème, mais nous ferons remarquer que l'évêque de Senlis, devenu archevêque de Tours, se trouva plus tard dans les splendides appartemens de l'hôtel Saint-Paul côte à côte avec celui qu'il avait voulu avilir ou assassiner. Augustus Goujon impérator des écoliers en 1389, devint en 1406 président de la chambre des comptes, et rendit, par ses conseils, par sa haute sagesse, par sa fermeté surtout et sa prudence, de grands services à Charles VI, et il ne tint pas à lui que le monarque ne se rendit le seul administrateur des affaires de l'état sous la direction d'un conseil suprême de gouvernement d'où eussent été exclus les ducs de Bourgogne et d'Orléans (4).

Cette combinaison politique fut rejetée ; mais telle était la vertu du magistrat qui l'avait proposée, qu'aucun des deux princes qu'elle menaçait ne lui en conserva de ressentiment. Augustus Goujon ne mourut qu'en 1456, après avoir eu la satisfaction de voir les Anglais chassés de la France, où ils étaient entrés, comme toujours, à la faveur de nos dissensions civiles.

Quant à Joseph Gouillon, roi des ribauds, il mourut en 1390 dans un âge

---

(1) Augustus Goujon, l'imperator, pour se soustraire aux poursuites du parlement se réfugia dans une des îles de la Seine qu'on appelait alors l'île aux Ormes, et qu'on nomme aujourd'hui l'île des Cygnes. Il y demeura au milieu de bien des périls l'espace de trente-cinq jours, obligé de se cacher dans un trou creusé en terre toutes les fois que les serfs de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, auquel cette île appartenait, venaient y quérir du bois ou du feuillage pour les chambres abbatiales (les feuilles d'arbre étaient alors un luxe dans les appartemens, et ce luxe dura jusqu'à la fin du seizième siècle). Quelques camarades venaient en bateau lui apporter des provisions ; mais les écoliers étaient surveillés et toutes leurs démarches étaient épiées. Ce secours lui manqua bientôt ; il vécut alors de petits poissons qu'il pêchait la nuit avec son chaperon. La rivière de Seine était alors si poissonneuse qu'il prenait des milliers d'un petit poisson nommé alors *prilles* et qu'il mangeait cru. Par reconnaissance, et pour souvenir du salut de leur imperator, les écoliers appelèrent *goujons* ces petits poissons, et le nom leur est resté. (*Histoire des heurs et malheurs des écoliers de l'Université de Paris*, par Hugues-le-Mahoin. — Manuscrit 1479)

(2) Les écoliers de l'Université de Paris étaient aussi adroits à la fronde que les enfans des îles Baléares si célèbres dans l'antiquité. Un certain Honoré Pervillain, écolier de Paris, tua, dit un de nos vieux annalistes, trois corbeaux, *l'un après l'autre*, que l'on avait perchés tout exprès à l'angle nord de la tour gauche de Notre-Dame, et cela, non avec flèches ni dards, mais avec fronde et pierre même. Ce jeune écolier était placé sur le parvis où la foule le *mijotait* et le caressait, ravie de ce plaisant exercice et de cette adresse merveilleuse.

(3) Ordinairement les classes de théologie étaient hors du droit commun ; mais dans cette circonstance tous les cours sans exception furent suspendus.

(4) Les fêtes pour l'entrée de la reine Isabeau durèrent onze jours. Le premier président de la cour des comptes, le prévôt des marchands, la confrairie des bateliers de Paris et des buandières (confrérie fort riche, puisqu'elle possédait vingt maisons sur le bord de la rivière de Bièvre) offrirent ensuite des fêtes qui furent toutes de la plus grande somptuosité.

(1) De là sans doute est venue l'origine de certaine appellation triviale. Les ribauds, sujets du roi, étaient des collecteurs ordinaires de cet impôt, qui prit fin en 1516, époque où la ville se l'attribua.

(2) Urbs piscis! *Poissy* par corruption. Cette ville doit son nom à un poisson monstrueux qu'on pêcha sur ses bords sous le règne de Charles-le-Chauve. La pêche était florissante alors sur cette partie de la Seine. Il est assez singulier que la célébrité de la viande de boucherie ait remplacé pour Poissy celle du poisson de rivière.

(3) Le château du Temple, depuis l'abolition de l'ordre sous Philippe-le-Bel, servait de prison aux dignitaires et officiers de la couronne.

(4) Charles VI étant devenu fou, les ducs de Bourgogne et d'Orléans se disputèrent, comme on sait, le droit de gouverner l'état. Cette fatale mésintelligence causa tous les malheurs du royaume. Le duc d'Orléans fut assassiné par Jean-sans-Peur, et les deux factions rivales, en se déchirant mutuellement, facilitèrent aux Anglais l'entrée de la France. La malheureuse bataille d'Azincourt, perdue le 27 octobre 1415, acheva de tout ruiner. L'avis donné par le sage président Augustus Goujon aurait prévenu ces calamités, puisque des délégués nommés par les provinces devaient être seuls chargés du salut de l'état. Pour un magistrat du quinzième siècle, c'était assurément une idée *très avancée*, comme on dirait aujourd'hui. L'ex-imperator des écoliers avait deviné le gouvernement représentatif.

avancé, plein de jours et de richesses, et fut enterré dans l'église de St-Landry. On lisait encore à la fin du siècle dernier, sur son épitaphe : *Hic jacet ribaldoncus rex, vir prudens et illustrissimus*. Il laissa une nombreuse postérité, et ses enfans mâles entrèrent presque tous dans le parlement, où plusieurs se firent remarquer par leurs lumières et leurs vertus.

HORACE RAISON.

(*Gazette des Tribunaux.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Par arrêté du ministre de l'instruction publique, M. Chenou, docteur ès-sciences, ancien professeur de la Faculté des sciences de Bordeaux, est nommé professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Rennes.

— Le commerce des tableaux de maîtres, et objets d'arts connus sous le nom de *curiosités*, commerce important, qui se pratique avec une grande confiance, était devenu depuis quelques mois le point de mire d'une association d'individus qui, parvenus à se créer un crédit considérable par l'apparence d'un grand luxe et de relations élevées, avaient fait, contre leurs billets, des achats dont le chiffre s'élève à une somme de plus de 300,000 fr. Sur la plainte portée par les principaux commerçans, une enquête ayant eu lieu, un sieur N... a été mis en état d'arrestation, et la saisie d'une quantité d'objets de valeur considérable a été pratiquée chez ceux qui avaient favorisé ses manœuvres par de faux renseignemens ou un concours direct.

— Un marchand brocanteur, qui était parti avant-hier de grand matin pour faire une tournée, rencontra sur le bord du chemin de la Poissonnière, à 300 mètres environ de la route de St-Ouen, un individu étendu à terre dans une mare de sang et horriblement défiguré. Il respirait encore, et sur la question que lui adressa le brocanteur, il prétendit qu'il avait voulu se suicider. Mais tout, au contraire, annonçait qu'il venait de soutenir une lutte : le terrain était piétiné, et on voyait répandues sur le sol une grande quantité d'asperges qui paraissaient avoir été l'objet de la querelle. Sans entrer dans plus d'explication, le brocanteur courut chercher du secours et prévenir l'autorité ; mais un personnage intéressé dans cette affaire l'avait déjà devancé près d'elle. Voici les faits qui sont résultés de l'enquête :

Le blessé est un nommé Poinsignon, charpentier de son état, et qui par inclination se livrait souvent à la maraude. Poinsignon allait la nuit cueillir des asperges dans un champ appartenant au sieur Martin, propriétaire à St-Ouen. Celui-ci, auquel il portait un grand préjudice, se mit en embuscade, et dès qu'il aperçut le maraudeur en train d'exploiter ses plants, il s'avança vers lui et le couchant en joue avec son fusil, il lui intima l'ordre de le suivre chez le maire : mais au lieu d'obéir, Poinsignon prit une attitude menaçante, et il s'avança vers le propriétaire, armé d'un long couteau, dont il se servait pour couper les asperges.

M. Martin lâcha la détente de son fusil, mais l'amorce seule partit ; le maraudeur s'élança vers lui et saisit le fusil par la baïonnette dont il était armé, qui finit bientôt par se tordre dans cette lutte entre deux hommes vigoureux. Poinsignon alors reprit son couteau dont il paraissait décidé à faire usage ; mais au même moment son adversaire lui asséna sur la tête un coup de crosse qui l'étendit à terre. Il resta sans mouvement, et M. Martin crut l'avoir tué, car le chien du fusil lui avait fait une blessure horrible au visage ; le nez était enlevé, et le sang s'échappait avec abondance.

C'est dans ce moment qu'il courut chez le maire pour l'avertir de ce qui s'était passé.

Poinsignon a été transporté à l'hospice St-Louis, où il est mort au bout de quelques heures.

— Des fouilles récemment faites dans une petite commune du canton de Tain, à Larnage, sur la rive gauche et à une courte distance du Rhône, ont amené la découverte de plusieurs débris curieux qu'on croit antédiluviens et qui paraissent avoir appartenu en effet à l'hippopotame et même au mastodonte. Aussitôt prévenu de ce fait, qui peut offrir un intéressant sujet d'études et d'observation à nos géologues, M. le préfet a envoyé sur les lieux M. Johannis, bibliothécaire et conservateur du musée. M. Johannis, après avoir visité les fouilles et attentivement examiné les débris qu'elles ont amenés, est revenu à Valence, emportant pour notre musée un de ses fragmens. Mais il paraît qu'un amateur avait déjà pris les devans et a payé au poids de l'or la meilleure, sinon la plus grande partie de ces débris, qui appartiennent évidemment à des animaux ante-diluviens, dont on n'a pu cependant indiquer encore précisément le genre et la famille. Un de ces fragmens, nous a-t-on dit, a plusieurs mètres de long sur 50 à 60 centimètres d'épaisseur.

— Un événement affreux vient de jeter la consternation dans les environs de Cluny (Saône-et-Loire).

Le sieur Larochette, âgé de 35 à 40 ans, appartenant à une famille riche et considérée dans le pays, avait exprimé plusieurs fois à sa sœur, Mme B..., le désir d'épouser sa fille, jeune personne de 17 à 18 ans. La mère avait éloigné cette idée, soit en prétextant la différence d'âge, soit en faisant valoir le motif de proche parenté, qui causait surtout la répugnance de sa fille ; il était même question pour elle d'un autre mariage. Vendredi dernier, Larochette se rendit le matin chez sa sœur dont le mari était parti pour la foire de Sologny ; il la trouva déjeûnant avec sa fille, une autre sœur, Mme D..., et la fille de celle-ci.

On l'invita à se mettre à table ; il refusa ; et bientôt ramenant la conversation sur son projet de mariage avec sa nièce, il demanda formellement à Mme B... si on voulait l'accepter pour époux. Sur un nouveau refus indirect de la mère et de la fille, sa violente exaspération n'eut plus de bornes. « Tu ne veux pas me la donner, s'écrie-t-il ; eh bien ! elle ne sera à personne » Et, s'armant d'un couteau-poignard, il s'élance sur la jeune fille et la renverse percée de plusieurs coups.

La pauvre mère vole au secours de son enfant ; elle est frappée à son tour mortellement ; son autre nièce, Mlle D..., se précipite pour secourir les deux malheureuses ; elle reçoit un coup de poignard de son oncle dont la fureur semble augmenter par le nombre de ses victimes.

Cependant les cris de terreur et le bruit de cette horrible scène attirèrent les gens du dehors ; des vignerons arrivèrent et voulaient s'emparer du meurtrier ; mais Larochette, toujours armé de son poignard, le brandit comme un forcené et les tient à distance. L'un d'eux cependant, plus avisé, lui lance à la tête une pierre qui le renverse. On profite de l'étourdissement produit par la chute pour se saisir de sa personne. La gendarmerie, prévenue sans retard, est venue le chercher et l'a conduit dans les prisons de Mâcon. Depuis son arrestation, Larochette est calme et refuse jusqu'à présent de répondre aux questions qui lui sont adressées...

On annonce que la dame B... et sa fille ont succombé à leurs nombreuses blessures. On espère sauver les jours de Mlle D..., qui court cependant les dangers les plus sérieux. (*Courrier de Lyon.*)

— On écrit d'Arras, 11 mai, à l'*Echo de la frontière* :

« La diligence de Paris a versé hier sur la route ; heureusement les personnes qui en occupaient l'intérieur en ont été quittes pour quelques contusions légères. Parmi les voyageurs se trouvait une dame qui avait échappé dernièrement à l'horrible désastre arrivé sur le chemin de fer de Versailles : renfermée dans un des wagons le plus en danger, elle en était sortie en brisant une vitre. »

— On écrit de Bordeaux, le 9 mai :

« Voici des détails sur le meurtre qui a été commis le 7 mai dans l'allée de Tourny :

» M. V... avait été employé quelque temps, en qualité de commis, dans la maison de commerce de M. R... ; il en était sorti il y a environ un mois et demi.

» Il paraît qu'avant-hier soir, vers huit heures, MM. V... frères se promenaient sur la chaussée de Thourny, lorsque M. R... est venu prier le plus jeune de le suivre, disant qu'il avait quelques renseignemens à lui demander ; l'aîné est resté sur la promenade, attendant le retour de son frère, et croyant qu'il ne devait pas assister à cet entretien. Arrivés près des premières allées des Quinconces, M. R... a apostrophé le jeune homme qui le suivait, et, après lui avoir craché à la figure, il lui a appliqué un coup violent sur l'œil.

» Une rixe s'est alors engagée ; pour se défendre, M. V... a fait usage d'un poignard qu'il avait sur lui, et un des coups qu'il a portés a été malheureusement mortel. M. R..., qui, dans la lutte, était tombé avec son adversaire, a eu la force de se relever et de faire quelques pas. Bientôt ses forces l'ont abandonné, et il est mort pendant qu'on le transportait chez le pharmacien. Ignorant les suites de ce funeste accident, M. V... est monté sur-le-champ en voiture avec son frère, et est venu faire à M. Bellier, commissaire de police de permanence, la déclaration de ce qui venait de se passer ; il lui a remis en même temps l'arme dont il avait fait usage.

» Les magistrats instructeurs, qui s'était d'abord rendus chez M. Gavarret, se sont alors transportés à la mairie ; la confrontation du cadavre avec M. V... a eu lieu immédiatement ; puis les scellés ont été apposés sur la porte de l'appartement où il a été déposé.

» L'autopsie du sieur R... a été faite, hier matin, à huit heures, par MM. les docteurs Vénot, Faget et Fasileau, assistés de M. Panel, commissaire de police instructeur. L'examen attentif et minutieux du cadavre a démontré l'existence de dix blessures plus ou moins considérables, dont quatre sur la poitrine. Une seule de ces blessures a pénétré jusqu'au cœur, et a dû déterminer la mort presque instantanée de la victime. Les vêtemens du sieur R .. étaient percés en plus de vingt endroits différens. Ces diverses blessures ont été produites par un poignard à gaîne, dont la lame s'est ébréchée dans la lutte déplorable qui a précédé cette cruelle catastrophe.

» Les docteurs Vénot et Faget qui déjà samedi avaient donné quelques soins à M. F. V., ont de nouveau constaté, par réquisitoire de M. le juge d'instruction, les blessures dont ce jeune homme est porteur. Le secret le plus sévère est observé du reste à l'égard de ce détenu.

» A la suite de l'interrogatoire qui a eu lieu avant-hier à dix heures et demie du soir, M. le procureur du roi a ordonné la mise en liberté de M. V.... aîné. Son frère a été placé au secret dans la prison municipale. »

— On écrit à la *Gazette universelle d'Augsbourg* que le ministre des affaires étrangères des Deux-Siciles a adressé une circulaire à tous les consuls résidant à Naples, portant que l'éventualité de mesures hostiles de la part de la Hollande et de la Belgique contre le commerce des Deux-Siciles, a décidé S. M. le roi à faire avertir les négocians et les fréteurs, que le pavillon napolitain ne pouvait leur offrir une garantie suffisante de leur propriété et de leur personne.

— On écrit de Philadelphie, 27 avril :

« L'évêque Cromwel, prélat catholique éminent de cette ville, bien connu en Europe, est mort samedi dernier dans un âge fort avancé. »

Imprimé par BOULE et Cie, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 29 Mai 1842. *DEUXIEME EDITION.* **Deuxième année. — N° 22.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)
Les Abonnemens partent des 1er et 16 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger : 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

LA CROIX DE L'AFFUT.

I.

Dans cette partie montueuse et pittoresque de la Marche qui touche à l'Auvergne, un voyageur suivait à pied un de ces chemins difficiles, boueux, solitaires, connus seulement des gens du pays et qui semblent particuliers au midi de la France. On était au cœur de l'été, et malgré la double haie de ronces et de sureau qui bordait le chemin, malgré les châtaigniers touffus qui projetaient sur lui par intervalle leur ombre immobile, un soleil brûlant tombait d'aplomb sur le voyageur et ajoutait encore à la fatigue qui semblait l'accabler. Plusieurs fois il s'arrêta avec hésitation au milieu de la route, cherchant du regard dans la campagne environnante quelque paysan dont il pourrait obtenir les renseignemens nécessaires pour continuer sa marche; mais par cette chaleur dévorante la campagne était déserte, ou si quelques moissonneurs étaient répandus dans les champs, ils dormaient sans doute à l'ombre des buissons, attendant un moment moins pénible pour continuer leur travail.

On était à cette époque de calme intérieur où Bonaparte, nommé consul à vie, venait de rouvrir les portes de la France à tant de nobles qu'en avait chassés la terreur. Il n'était pas rare de rencontrer alors, dans les lieux les plus solitaires et les plus inconnus de chaque province, des émigrés en toutes sortes d'équipages, regagnant, qui son château féodal démantelé par la bande noire, qui son petit manoir à demi brûlé par les anciens vassaux, qui sa tour héréditaire vendue à un ancien valet et payée en assignats, et le voyageur dont nous parlons pouvait, malgré son extrême jeunesse, raisonnablement passer pour un de ces nobles et mélancoliques visiteurs. Il avait tout au plus vingt ans, mais il était robuste et bien fait. Il portait un habit de couleur sombre, évidemment de coupe étrangère; une veste de chamois, une culotte d'étoffe légère; des bottes montantes, dont la couleur primitive était cachée sous une couche de poussière, complétaient ce costume simple et peu fait pour attirer les regards sur celui qui en était porteur. Il n'était chargé d'aucun bagage, ce qui faisait supposer qu'il avait laissé ses effets dans quelque ville voisine; seulement deux pistolets dont la poignée d'argent ciselée se montrait parfois quand il entr'ouvrait son habit pour respirer, prouvaient qu'il pensait avoir quelque chose à défendre dans ce lieu solitaire.

Malgré cet extérieur si simple, l'étranger avait un air de distinction qui inspirait le respect. Son visage, un peu maigre et presque sans barbe, avait cette blancheur aristocratique qui indique un homme bien né; ses yeux bleus étaient pleins de feu et d'éclat, surtout lorsque quelque pensée inconnue et dont lui seul avait le secret venait les animer tout à coup. Parfois il marchait lentement, la tête baissée, laissant traîner avec distraction son bâton de voyage sur les fougères et les ajoncs qui bordaient le chemin; par momens, il s'avançait à grands pas, cherchant à percer du regard les massifs de bois et de feuillage qui lui bornaient l'horizon.

Cependant ces longues hésitations semblèrent cesser tout à coup quand il fut arrivé au sommet de la colline boisée, aux flancs de laquelle le chemin s'élevait en serpentant. De ce point un nouveau paysage s'étendait à perte de vue. C'était une riche vallée occupée en partie par un vaste étang, dont les eaux bleues reflétaient en mille endroits les rayons ardens du soleil. Ce lac était borné en face du voyageur par les collines mêmes qui formaient l'enceinte immense de ce bassin naturel; mais à droite et à gauche il disparaissait, après des détours infinis, derrière des massifs d'arbres qui en marquaient les deux extrémités, en sorte qu'on eût dit un grand fleuve immobile. Le reste du vallon était fertile et bien cultivé; des prairies étalaient leur tapis de fraîche verdure sur les bords du lac; un peu plus haut les moissons d'un jaune d'or ondulaient au souffle léger et intermittent d'un vent tiède, et les collines, avec leurs couronnemens de chênes et de châtaigniers d'un vert sombre, formaient le fond du tableau.

A cette vue l'étranger s'arrêta, et une profonde émotion s'empara de tout son être. Cette fois il avait retrouvé une nature aimée, un paysage connu qui lui rappelait sans doute de bien chers souvenirs. S'appuyant d'une main sur son bâton de voyage, de l'autre abritant ses yeux pour se garantir du soleil, il chercha avidement du regard en aval de l'étang les flèches d'un vieux château qui s'élevaient au dessus du feuillage. Son cœur battit avec violence, son haleine devint courte et précipitée; puis deux larmes jaillirent de ses yeux et il tomba à genoux, les bras tendus vers le vieux manoir, en s'écriant avec une exaltation mystique :—Merci, mon Dieu! c'est vous qui avez conservé le toit de mes pères, le château où je suis né!

Il resta un moment immobile, la face prosternée contre terre et comme absorbé par une prière muette, mais cette contemplation dura peu. Bientôt il se leva et dirigea son regard vers l'autre bout de la vallée. Un joli village aux maisons blanches, et qui baignait son pied dans le lac azuré, la bornait de ce côté. Il était dominé par un grand édifice, moderne aussi, dont il semblait être une dépendance, et qui, sans avoir rien de l'orgueilleuse élévation du vieux manoir féodal, attestait néanmoins la richesse et l'influence de ses propriétaires. A cette vue, la physionomie du voyageur prit une expression nouvelle. Une haine implacable brilla dans ses yeux levés tout à l'heure vers le ciel, ses dents se serrèrent, une imprécation étouffée sortit de sa poitrine, et sa main alla chercher sous ses vêtemens la poignée de ses pistolets, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien à leur place et qu'ils ne tromperaient pas sa colère au moment du besoin.

Enfin, pour la troisième fois, l'attention de l'inconnu parut changer d'objet. Il plongea son regard vers le centre de la vallée, et, pendant un instant, il scruta avec angoisse chaque pli du terrain, chaque bouquet de verdure, chaque accident du sol, comme s'il eût cherché en ce lieu solitaire quelque objet connu qui devait s'y trouver et qu'il ne voyait pas. Il avança, puis il recula de quelques pas pour être sûr que ce qu'il cherchait ne pouvait échapper à ses regards, et enfin, bien convaincu de l'inutilité de ses efforts, il poussa un cri de rage et descendit précipitamment la colline, en se dirigeant vers un homme qu'il avait vu immobile sur le bord de l'étang.

Cependant, à mesure qu'il approchait de ce nouveau personnage, le jeune voyageur comprenait mieux sans doute la nécessité de la prudence, et malgré la rapidité de sa course, le chemin était assez long pour qu'il eût le temps de réfléchir sur les conséquences de ce qu'il allait dire et faire. Aussi peu à peu il modéra l'impétuosité première de sa course, et avant même qu'il eût atteint la plaine, sa physionomie avait repris son calme ordinaire, et sa marche, toute rapide qu'elle était encore, n'avait

rien d'égaré ni d'étrange qui pût exciter l'étonnement et peut-être les soupçons.

Mais tous ces mouvemens avaient échappé au personnage dont nous avons parlé, et qui semblait fort occupé de ses propres affaires. Il marchait à demi courbé, comme s'il eût cherché quelque chose sur la vase, et bientôt il ne fut pas difficile au jeune voyageur de reconnaître dans l'individu avec lequel il désirait se mettre en communication un de ces gardes-champêtres communaux dont l'institution était toute récente à cette époque.

C'était un homme d'une trentaine d'années, au visage frais et ouvert. Il portait un habit vert à la française, et sur son bras brillait la plaque d'argent, insigne redouté par les braconniers et les voleurs de bois. Un chapeau galonné et orné d'une immense cocarde tricolore couvrait son chef en même temps qu'une perruque poudrée dont les énormes cadenettes et la queue retombaient sur ses épaules. Enfin, il avait sous le bras un fusil double, et un couteau de chasse était suspendu à son côté d'une manière belliqueuse.

On a deviné assez de l'histoire du jeune voyageur pour comprendre sa répugnance à se mettre en rapport avec aucun agent, si infime qu'il fût, de l'autorité nouvelle. Aussi hésita-t-il un moment avant de s'approcher; il s'enhardit cependant, et faisant un peu de bruit pour attirer de son côté l'attention du garde, il demanda poliment en élevant la voix :

— Pouvez-vous me dire, monsieur, où est la *Croix de l'Affût* ?

A cette question inattendue, et surtout au nom qu'on venait de prononcer, le garde tressaillit et se retourna vivement ; mais il répondit en jetant un regard rapide et soupçonneux sur le questionneur :

— La Croix de l'Affût, monsieur ! eh ! que pourriez-vous aller faire à la Croix de l'Affût ? Si vous vous rendez à Blangy, ajouta-t-il en désignant le vieux manoir qui s'élevait au bout de la vallée, prenez ici à gauche, et vous y serez dans une petite demi-heure, quoique je ne pense pas que vous trouviez personne au château pour vous faire les honneurs de la pauvre vieille demeure; si vous voulez aller au Domaine, c'est ce joli village que vous voyez là-bas, et je puis vous assurer qu'un étranger y est toujours bien reçu, soit qu'il descende à l'auberge du Coq-Rouge, soit qu'il aille demander l'hospitalité à la famille Rupert, la plus riche et la plus considérée du pays, maintenant que le dernier héritier des Blangy est en émigration et ne reviendra peut être jamais. Pour ce qui regarde la Croix de l'Affût, il faut qu'on vous ait donné de faux renseignemens, car elle ne se trouve sur aucun chemin frais, et je ne vois pas dans quel but on irait la chercher au milieu des broussailles et des marais, où elle est inconnue et oubliée aujourd'hui.

Le jeune voyageur avait écouté cette longue réponse du garde-champêtre avec une émotion qui s'était trahie plusieurs fois sur son visage. Quand elle fut finie, il répliqua d'un ton mélancolique et sévère à la fois :

— Et quand je n'aurais d'autre but que de m'agenouiller devant cette croix pour demander à Dieu des consolations et du courage, croyez-vous, mon ami, que ce ne serait pas là un motif suffisant de la chercher ?

Le garde l'examina un moment en silence.

— Devant d'autres que moi, dit-il, les paroles que vous venez de prononcer auraient pu être imprudentes, mais je vois ce que c'est ; vous êtes un de ces émigrés qui ont reçu de si sévères leçons d'humilité depuis quelques années, et, j'en conviens, vous avez assez perdu dans l'ordre de choses actuel pour qu'on vous laisse au moins la liberté de vous plaindre. Eh bien ! eh bien! n'en parlons plus; et puisque vous désirez, monsieur, aller à la Croix de l'Affût, je vais vous y conduire moi-même, aussitôt que j'aurai achevé d'examiner ces empreintes que vous voyez là.

Le voyageur s'inclina froidement en signe de remercîment, et en même temps il abaissa son regard vers les traces qui excitaient si vivement l'attention du garde. Le pied de quelque animal aquatique s'était profondément imprimé sur la vase autour d'une grosse pierre placée à quelques pieds de l'étang et sur laquelle se trouvaient des écailles et des arêtes de poisson.

— C'est une loutre qui a passé par là, dit le garde en hochant la tête, et le maudit animal a fait curée des plus belles carpes de l'étang ; mais patience ! si je ne me trompe, la nuit prochaine j'aurai ma revanche. La loutre reviendra sur cette pierre et je l'attendrai à l'affût ; pour peu que la lune soit claire et que mon fusil ne fasse pas long feu, l'étang sera délivré de ce fléau. Allons, monsieur, ajouta-t-il en se redressant et en jetant son fusil sur l'épaule pour partir, j'aime à obliger tout le monde, qu'on soit ci-devant ou bon citoyen ; venez donc et je vais vous montrer l'endroit que vous me demandez.

Ils se mirent en marche côte à côte en suivant les sinuosités de l'étang. Le garde ne pouvait s'empêcher de jeter de temps en temps des regards de curiosité sur son compagnon, qui, de son côté peut-être, eût désiré lui adresser beaucoup de questions qu'une sorte de défiance retenait sur ses lèvres. Ils s'avancèrent ainsi pendant un moment sans qu'aucun des deux promeneurs prononçât une parole. Ce fut le garde qui rompit la glace le premier.

— Vous êtes sans doute du pays, car il me semblerait impossible que vous eussiez pu parvenir jusqu'ici sans guide et par d'affreux chemins de traverse, si vous n'aviez connu les faux fuyans du cerf, comme on dit en termes de chasse...

L'émigré, puisque tel est le titre qu'il s'était laissé donner, parut embarrassé à cette question un peu trop directe.

— Oui, je suis venu ici il y a long-temps... dans mon enfance ; mais...

— Et vous savez sans doute à la suite de quel sinistre événement a été élevée, il y a quinze ans, la Croix de l'Affût ?

— Mais c'était, je crois, à la suite d'une querelle de chasse entre deux voisins, répondit l'étranger en cherchant à prendre un ton d'indifférence.

Le garde-champêtre s'arrêta tout à coup, et, posant doucement le doigt sur l'épaule de son jeune compagnon comme l'engager à s'arrêter aussi, il lui dit en le regardant en face :

— Eh bien ! monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais j'aurais juré que nul autre que le ci-devant jeune comte de Blangy, s'il vivait encore, ne pouvait songer aujourd'hui à la croix de l'Affût.

L'émigré supporta le regard inquisiteur du garde avec un calme imperturbable. Pas un signe d'émotion ne se trahit sur son visage, et il répondit avec une indifférence capable de déconcerter les soupçons le mieux fondés :

— Le comte de Blangy ! le propriétaire du château que vous venez de montrer ! Que peut-il y avoir de commun entre lui et la croix dont nous parlions tout à l'heure?

Cette complète ignorance sur un monument que l'émigré semblait rechercher avec tant d'intérêt eût peut-être excité la défiance de toute autre personne moins simple et moins franche que l'honnête forestier. Mais le voyageur avait mis tant de naturel dans le ton de sa réplique, qu'il ne put rester au garde un doute sur la fausseté des soupçons qui sans doute avaient traversé son esprit.

— Allons, reprit-il en continuant sa route, je vois que je me suis trompé! Vous ne connaissez pas cette triste histoire de la croix de l'Affût!

— Pourquoi ne me la conteriez-vous pas en quelques mots pendant que nous marchons, dit le jeune voyageur.

Le garde-champêtre réfléchit un moment.

— Je n'aime pas à revenir sur de pareils souvenirs déjà loin de nous, reprit-il ; et cependant je satisferai votre curiosité. Peu de personnes se rappellent aujourd'hui cette déplorable aventure, excepté celles qui y sont particulièrement intéressées, et voilà pourquoi, lorsque vous m'avez questionné... Mais je me suis trompé.

« Vous saurez donc, monsieur, poursuivit-il en baissant les yeux comme s'il eût craint d'être écouté, que de temps immémorial un procès était pendant devant le parlement de Bordeaux, entre les ci-devant seigneurs de Blangy, dont nous avons laissé le château derrière nous, et les propriétaires du Domaine, cette belle habitation qui domine le village. Les seigneurs de Blangy prétendaient que les terres du Domaine étant roturières, les maîtres de cette propriété n'avaient pas droit de chasse sur leurs propres biens, tandis qu'eux, chefs d'un fief noble, pouvaient y poursuivre le gibier qui s'était levé sur leurs possessions. Vous sentez ce qu'une pareille prétention avait de vexatoire pour les propriétaires du Domaine : aussi s'y étaient-ils opposés de toute leur force, et la sentence allait enfin être rendue sur les droits respectifs des deux voisins, quand la querelle s'envenima et se termina tout à coup d'une manière sanglante.

» M. Rupert, qui habitait alors et qui habite encore le Domaine, est un homme ferme, intrépide, qui ne cède rien ni au rang ni à la naissance, lorsqu'il croit être dans les limites de la légalité ; s'appuyant sur quelques vieux titres, et d'ailleurs voyant que la révolution avançait à grands pas, et que le temps n'était plus si favorable que par le passé aux exactions de la noblesse, il se mit à chasser sur ses terres et prétendit empêcher le comte de Blangy de poursuivre son gibier sur le terrain du Domaine. Il était encouragé dans sa résistance par mon père, garde-chasse comme moi, et qui, comme moi, portait le nom de Guichard. »

— Guichard ! interrompit brusquement l'étranger.

— C'est un nom comme un autre, reprit le garde tranquillement, sans faire attention à cette interruption, et si ce n'est pas un nom bien sonore, je puis dire au moins que c'est celui d'un bon patriote et d'un honnête homme.

« Je ne sais pas précisément quelle était à cette époque la cause de la haine de mon père contre le comte Arsène de Blangy, qui était alors le chef de cette famille ; je sais seulement que le comte ayant plusieurs fois rencontré mon père, l'avait injurié et même maltraité en disant que M. Rupert n'avait pas le droit d'entretenir un garde-chasse, que par conséquent mon père n'était qu'un braconnier qu'il traiterait comme tel la première fois qu'il le rencontrerait dans la campagne. En apprenant ces menaces faites à un homme pour qui il avait une vive affection, M. Rupert écrivit une lettre très vive au comte Arsène, et voilà où en étaient les choses au moment de la catastrophe.

» A l'endroit où est placée aujourd'hui la Croix de l'Affût était un petit taillis très abondant en lapins sauvages, et qui appartenait à M. Rupert. Le comte Arsène aimait quelquefois à venir la nuit se mettre à l'affût en cet endroit, et il emportait toujours quelques pièces de gibier. Vainement M. Rupert s'était plaint par lettres de cette chasse, qui dépeuplait sa garenne ; le comte répondait qu'il ne tirait que le gibier levé sur ses propriétés, et qu'il ne reconnaissait à personne le pouvoir de restreindre les droits de son fief. M. Rupert intenta un nouveau procès au seigneur de Blangy, et recommanda à mon père de faire une garde continuelle autour de la garenne, afin de saisir M. de Blangy en faute, si cela était possible, lorsqu'il viendrait se mettre en embuscade jusqu'à l'entrée des terriers ; mon père avait trop de haine contre le grand seigneur pour ne pas remplir exactement cette mission.

» Un soir, il vint annoncer à son maître qu'il avait entrevu le comte de Blangy se dirigeant vers le taillis, comme il en avait pris l'habitude ; M.

Rupert devint furieux; il saisit son fusil et accompagna son garde-chasse. Mais bientôt, dans l'intention d'observer plus attentivement le comte, ils suivirent deux routes différentes qui aboutissaient toutes les deux à la garenne.

» A partir de ce moment, nul ne put comprendre ce qui se passa. La nuit était calme, et un beau clair de lune éclairait la campagne. Mon père m'a raconté bien des fois qu'arrivé à quelque distance de la garenne, il entendit tout à coup au milieu du silence deux détonations dont la dernière fut suivie d'un long cri de douleur. Il se précipita en avant, ne doutant pas qu'il ne fût arrivé quelque grand malheur. Au moment où il approchait des terriers, M. Rupert, aussi effrayé que lui, arrivait d'un autre côté. Ils se questionnèrent mutuellement; aucun d'eux ne savait quel événement venait d'avoir lieu. L'ombre des arbres était si épaisse qu'ils ne pouvaient rien distinguer autour d'eux. Tout à coup des gémissemens faibles les attirèrent vers une clairière où le comte se mettait quelquefois à l'affût, et là ils aperçurent M. de Blangy étendu sur le gazon, la tête fracassée par une balle. A ses pieds était son fusil déchargé et un lapin chaud encore qu'il venait de tuer. L'assassin du comte avait disparu... »

Ici l'émigré interrompit encore le garde-champêtre en murmurant d'un air égaré :

— C'était lui! n'est-ce pas que c'était lui!...

— Que voulez-vous dire, monsieur? dit Guichard en jetant un regard froid sur son interlocuteur. Penseriez-vous que M. Rupert ait été l'auteur de ce lâche assassinat! Il est vrai que tout ce qui s'est passé pendant cette nuit affreuse a toujours été couvert d'un voile impénétrable qui ne sera peut-être jamais levé; mais je ne puis permettre que l'on soupçonne M. Rupert, aujourd'hui maire de cette commune, d'une pareille trahison...

— Cependant, si je ne me trompe, un procès fut commencé contre lui, et...

— J'ai toujours pensé, dit le garde avec défiance, que vous en saviez plus long que vous ne le disiez sur tout ceci. Eh bien! oui, monsieur, M. Rupert fut arrêté; le chevalier de Blangy, frère de celui qui avait péri si malheureusement, lui intenta un procès criminel tant en son nom qu'au nom du jeune Armand de Blangy, fils unique du défunt, et âgé alors de douze ans. Mais, malgré l'acharnement du chevalier, qui avait juré de venger la mort de son frère, il fut relâché faute de preuves. Bientôt la révolution arriva; le chevalier de Blangy et son pupille furent obligés d'émigrer, et depuis ce temps M. Rupert, sous la sauve-garde des lois nouvelles, n'a plus été inquiété dans la jouissance de ses propriétés.

— Et l'assassin est resté impuni! acheva l'émigré en poussant un profond soupir.

Evidemment les dernières paroles échappées à l'inconnu ne plaisaient pas au garde-champêtre, et s'il eût été d'un naturel moins débonnaire, peut-être y eût-il trouvé quelque sujet de querelle, mais il se contenta de garder un silence contraint, sans cependant cesser d'observer les mouvemens du mystérieux étranger.

Bientôt ils arrivèrent à un endroit solitaire, éloigné d'une quarantaine de pas du chemin frayé et qu'il fallait parfaitement connaître pour le retrouver dans les massifs de feuillage sous lesquels il était caché. Au milieu d'une petite clairière tapissée de potentilles, de liserons, de fraisiers et d'autres plantes grimpantes et entourée de grands arbres, s'élevait un monument simple en maçonnerie, soigneusement entretenu et surmonté d'une croix de fer dorée, aussi brillante que si elle ne venait que d'être posée. Ce lieu avait quelque chose de religieux et de sauvage qui inspirait à la fois la mélancolie et le respect.

—Voici la Croix de l'Affût, dit le garde. Ce monument a été élevé par l'ordre de M. Rupert à l'endroit même où il trouva le corps du comte de Blangy, pendant la nuit fameuse dont je vous ai parlé. Il est vrai que les arbres qui abritaient la garenne ont grandi comme vous voyez, ce qui fait que la croix, n'étant plus en vue des passans, est tout à fait oubliée aujourd'hui; mais quant au monument lui-même, on est attentif à réparer toutes les dégradations que le temps lui fait subir. La croix, qui avait été renversée par les paysans pendant la terreur, a été replacée dernièrement par ordre de M. Rupert, et, quoi qu'on en dise, ce n'est pas là la conduite d'un homme qui se sent coupable : on ne cherche pas ainsi à éterniser le souvenir d'un crime.

L'émigré ne l'écoutait pas; il s'était prosterné dévotement devant la croix, et des larmes abondantes sillonnaient ses joues. Guichard s'éloigna de quelques pas par égard pour cette douleur pieuse, mais il ne perdait pas de vue cet inconnu dont les actions et les paroles avaient été si étranges jusque là, et dont l'émotion profonde en présence de ce monument réveillait ses premiers soupçons.

Tous les deux gardèrent un moment de silence. Tout-à-coup le jeune homme sembla s'apercevoir qu'il n'était pas seul; il se leva et s'approchant du garde-chasse, il lui dit en lui présentant une pièce d'or :

— Mon ami, je vous remercie de m'avoir conduit jusqu'ici; voici pour vous, et maintenant laissez-moi, de grâce.

Guichard resta immobile, et, sans prendre ce qu'on lui offrait, il répondit avec un sourire légèrement ironique :

— A cette action seule on vous reconnaîtrait pour un ci-devant noble, monsieur; vous en êtes toujours à penser qu'avec une pièce d'or on peut faire obéir un pauvre diable tel que moi. Mais aujourd'hui tout est bien changé en France, sachez-le; je suis officier ministériel, moi qui vous parle, et quand je rencontre dans la campagne un inconnu rôdant hors du chemin frayé, j'ai le droit de lui demander qui il est.

— Vous trouvez que je n'ai pas donné assez, dit l'inconnu avec dédain, en portant la main à la poche de sa veste.

Guichard rougit de colère.

— Ah! vous me poussez à bout; eh bien! monsieur, malgré vous je saurai qui vous êtes, car je vous somme de me montrer à l'instant même votre passeport, à moins que vous ne préfériez me suivre chez M. Rupert, le maire actuel de cette commune, et là vous vous expliquerez vous-même...

Ce nom de Rupert parut produire plus d'effet encore sur l'étranger que les menaces du garde-champêtre. Il hésita un moment, puis tirant tout à coup des papiers de sa poche, il dit avec assurance :

— Allons, monsieur, puisqu'il faut que mon nom et mon rang soient connus dans ce pays, je m'exécuterai de bonne grâce. Voyez si tout est en règle.

Guichard examina attentivement les pièces qu'on lui présentait, et donna bientôt les signes du plus grand étonnement.

— Quoi! vous êtes le ci-devant baron de Mérignac, dont les terres sont à quelques lieues d'ici, du côté de la montagne.

— Je suis le baron de Mérignac, dit l'émigré avec calme; mon père était l'ami du comte Arsène, qui a été assassiné dans cet endroit, et souvent, dans mon enfance, je suis venu ici avec le jeune de Blangy. Comprenez-vous maintenant, monsieur, quel intérêt j'avais à venir prier sur cette tombe qui me rappelle tant de souvenirs?

Le garde continua de lire avec l'attention la plus minutieuse le passeport de l'émigré. Bientôt il le rendit à son propriétaire en disant avec politesse :

— Oui, oui, tout est en règle, monsieur; le signalement est exact, je m'étais trompé!.. Mais j'avais mes raisons particulières, voyez-vous, pour chercher à savoir à tout prix si vous n'étiez pas... Enfin, excusez mon erreur. Cependant, monsieur, j'oserai vous demander, à vous qui êtes l'ami de la famille Blangy, si vous pouvez m'apprendre ce qu'est devenu M. Armand, le seul qui existe peut-être encore de cette famille, car le ci-devant chevalier était bien vieux...

— Vos lois nouvelles peuvent-elles encore me forcer à répondre à cette question? demanda l'émigré avec hauteur.

— Non, monsieur, mais...

— Alors, laissez-moi; je n'ai rien à répondre.

— Ils sont incorrigibles, murmura Guichard en baissant la tête et en faisant un mouvement pour s'éloigner.

Le baron de Mérignac, puisque tel était le nom qui paraissait appartenir à l'émigré, s'était retourné vers le monument qui avait été le but de son pélerinage, et ne songeait déjà plus au garde-champêtre, quand un bruit inattendu qui se fit entendre dans le chemin à quelque distance lui fit retourner la tête. A travers les arbres et les buissons se montraient par intervalles un jeune homme et une jeune dame, tous deux à cheval, et descendant au grand galop, avec la témérité de deux étourdis, une colline voisine. Bientôt ils furent si près de la croix que de là on pouvait distinguer, par une échappée de vue, leur costume et jusqu'à leurs traits. La jeune personne était vêtue d'une de ces longues robes flottantes qui, à cette époque, remplaçaient les amazones, et qui n'en étaient pas moins gracieuses. Son voile de gaze rejeté en arrière dans la rapidité de sa course, laissait voir une figure fraîche et rieuse de bourgeoise campagnarde, exempte d'inquiétudes et de soucis. Elle montait un joli petit cheval blanc, plein de feu, et qui semblait tout fier de son fardeau, en glissant avec la rapidité du souffle sur le penchant de la colline. A côté d'elle galoppait comme compagnon, plutôt que comme protecteur, un beau militaire en uniforme d'officier de cavalerie; il semblait prendre plaisir à voir le petit cheval de la jeune fille précéder le magnifique anglais de race qu'il montait, et dont il retenait sans affectation la bride, pour laisser à la jeune écuyère la satisfaction d'une victoire; et tout en avançant avec une inconcevable rapidité, les deux jeunes gens riaient, se défiaient joyeusement, comme si cette course effrénée n'était qu'un jeu auquel l'un et l'autre trouvaient un égal plaisir.

Sitôt qu'ils aperçurent le garde-champêtre qui regagnait le chemin frayé après avoir quitté l'étranger, ils se dirigèrent de son côté de manière à se trouver sur son passage; Guichard, qui comprit leur intention, doubla le pas, et au bout d'un instant il se trouva en face des deux étourdis.

— Eh bien, Guichard, cria gaîment le jeune militaire, quelles nouvelles m'apportez-vous de cette maudite loutre?

— D'excellentes, capitaine, répondit le garde d'un ton affectueux et respectueux à la fois; j'ai trouvé du *pied* sur la vase et des *laissées* sur la pierre que vous connaissez. Ce soir, si vous le voulez, nous sommes sûrs de tuer la bête à l'affût!

— C'est cela, mon bon Guichard, une chasse de nuit! J'aime cela, moi. Vous viendrez me prendre à l'heure convenable.

— Oui, capitaine.

— Allons, dit la jeune fille en s'agitant avec impatience sur son petit cheval et en faisant une jolie moue boudeuse, tu vas rester encore toute la nuit dehors et t'exposer peut-être...

— Holà, mademoiselle ma sœur, dit le militaire avec un sourire amicalement moqueur, ceci ne vous regarde plus. Mes excursions avec Guichard ne sont pas de votre compétence jusqu'à ce que je vous aie appris à tirer agréablement un lièvre, et c'est un talent que je compte vous donner avant mon départ pour l'armée, si vous avez quelques dispositions à devenir une Diane chasseresse. En attendant, n'oublions pas, je te prie, que j'ai insulté

ton pauvre petit avorton de cheval, en l'appelant roquet, et que tu as fait vœu de le conduire au galop, tout d'une traite, jusqu'au village.

— Et je tiens la gageure, répliqua la jeune fille d'un air piqué. Puis, ramassant les rênes et donnant un léger coup de houssine à sa monture :

— En route, Bucéphale, dit-elle d'un ton caressant ; montre que tu n'es pas un roquet, comme le dit cet insolent d'Octave : il y va de ton honneur, mon ami !

Le joli petit animal fit une courbette comme s'il eût compris les paroles de sa maîtresse, et partit comme un trait.

— Adieu, monsieur Guichard, s'écria la jeune écuyère.

— A ce soir, mon brave, dit à son tour son frère en s'élançant à sa suite.

Et tous les deux s'évanouirent à un angle du chemin comme une gracieuse apparition.

Le garde-champêtre, un sourire d'admiration sur les lèvres, resta immobile encore un moment, les yeux fixés vers l'endroit où le frère et la sœur venaient de disparaître. Puis, rejetant son fusil sur son épaule, il allait reprendre lentement le chemin du village, quand tout à coup une main s'appuya sur son épaule. Le garde se retourna vivement et aperçut le baron de Mérignac, qu'il avait déjà oublié.

— Qui sont les personnes avec qui vous causiez tout à l'heure? demanda l'émigré d'une voix brève.

Le garde le regarda avec fierté.

— Et si à mon tour je refusais de répondre à votre question comme tout à l'heure vous avez refusé de répondre à la mienne?

— Je vous en prie.

— Il faut que vous teniez bien à avoir une réponse pour que vous adressiez à un jacobin tel que moi une demande sur un ton pareil, dit le garde-champêtre d'un ton soupçonneux ; vous n'etiez pas si poli tout à l'heure, mais qu'importe ! ce que vous demandez n'est pas un secret : ce jeune homme est le capitaine Octave Rupert, qui est venu passer un congé auprès de son père...

— Et cette jeune fille si belle, si gracieuse !

— Est Mlle Caroline, sa sœur, la plus belle, la plus aimable et la plus riche demoiselle qu'il y ait à vingt lieues à la ronde. M. Rupert aime ses deux enfans comme la prunelle de ses yeux.

Le baron devint sombre et rêveur, et resta un moment sans parler.

— Est-ce tout ce que vous avez à me demander?

— Oui.

Et machinalement le baron tendit encore à Guichard la pièce d'or qu'il avait déjà refusée.

— Voici pour vos peines et pour le temps que je vous ai fait perdre.

Comme la première fois, le garde repoussa ce qu'on lui offrait.

— Il y a eu un temps, monsieur, dit-il sèchement, où j'eusse été forcé d'accepter votre don et de paraître très reconnaissant d'avoir reçu une aumône de votre main ; aujourd'hui ces temps-là sont passés. C'est le tour des pauvres de se montrer généreux envers les ci-devant et les riches. Mon temps et ma peine, je vous les donne pour rien.

Il s'éloigna sans même jeter un regard sur le baron.

II.

Il était environ neuf heures du soir, et le soleil était couché depuis quelques instans, lorsque le capitaine Rupert et le garde-champêtre, tous deux le fusil sous le bras, sortirent du village pour se rendre à l'affût sur le bord de l'étang. Une lune brillante éclairait leur marche ; l'air était doux et d'une transparence très favorable à la chasse nocturne qui allait commencer. On dormait déjà dans le village, excepté dans la principale habitation, occupée par la famille Rupert, et dont une des fenêtres était vivement éclairée comme si on eût attendu là le retour du jeune militaire. Tout était calme dans la vallée, et n'eussent été les aboiemens lointains de quelques chiens hargneux qui s'éveillaient au bruit de la marche des deux chasseurs, n'eussent été les croassemens de quelques grenouilles dans les joncs et les nénuphars de l'étang, les chants faibles et monotones des grillons cachés dans les hautes herbes, la campagne eût été plongée dans un profond silence.

Sans doute la splendeur mélancolique du paysage avait éveillé dans le cœur d'Octave quelques-unes de ces idées graves dont ne peut se défendre parfois l'imagination la plus frivole. Il marchait tout pensif à côté de son compagnon qui se taisait par respect, et ils avaient parcouru déjà une partie de la sombre avenue qu'ils devaient suivre sans qu'une parole eût été échangée entre eux.

Cependant ce mutisme et cette rêverie n'étaient pas assez dans le caractère du jeune Rupert, pour qu'il pût s'y abandonner long-temps. Bientôt il releva la tête, comme un étourdi qui vient de se prendre en flagrant délit de réflexion, et il dit à son compagnon avec sa gaîté ordinaire :

— Ah çà, Guichard, êtes-vous bien sûr au moins que nous tirerons cette loutre ce soir! Savez-vous qu'on ne dormira pas au Domaine qu'on ne m'ait vu rentrer! Lorsque je sors la nuit, mon père et ma pauvre mère aveugle sont toujours dans des transes mortelles, et quant à Caroline, je ne suis pas bien sûr de ne pas la voir venir à notre recherche pour peu que nous tardions à revenir. Aussi, si nous ne devions pas en finir ce soir avec cette maudite bête, j'aimerais mieux m'échapper demain...

— Toujours impatient, capitaine! Notez cependant que je ne vous ai pas promis que nous tuerions la loutre ce soir. Ceci dépend de Dieu et de la justesse de notre coup d'œil. Mais je vous ai assuré que nous la tirerions, et nous la tirerons, sur ma parole. Je connais bien les habitudes de cet animal, voyez-vous, et quand on a trouvé sur une pierre du rivage des arêtes de poissons et des débris d'écrevisses tels que ceux que j'ai observés aujourd'hui à quelque distance de la Croix de l'Affût...

— La Croix de l'Affût! répéta Octave en tressaillant.

Puis jetant autour de lui un regard empreint d'une sorte d'inquiétude vague :

— Je ne sais pourquoi, Guichard, le nom de cet endroit m'est ce soir plus particulièrement désagréable que de coutume. N'est-ce pas près de là que vous avez rencontré aujourd'hui ce voyageur, ce ci-devant baron de Mérignac dont vous m'avez parlé?

— Oui, capitaine, et je puis dire qu'à en juger par son ton et ses manières, celui-ci est plus baron qu'aucun autre de France qui a porté ce titre depuis mille ans. Celui-ci est d'une hauteur, d'une insolence...

— Il faut leur pardonner beaucoup, Guichard, car aujourd'hui il ne leur reste plus guère que leur orgueil et leurs souvenirs du passé. Et vous n'avez pu deviner les motifs de la présence de cet étranger en cet endroit? Vous n'avez pu savoir...

— Et que peut-on apprendre, dit le garde avec impatience, d'un homme qui veut vous payer chacune de vos réponses au poids de l'or et qui vous tourne le dos quand on l'interroge? J'avais une question à lui faire, moi, qui vous parle ; ces Marignac étaient, à ce qu'il paraît, amis de la famille de Blangy et il pouvait me donner un renseignement précieux dans une affaire secrète qui est de la plus haute importance pour moi ; mais je n'ai pas pu tirer un mot agréable de ce voyageur. Il allait, il venait, il murmurait des mots que je ne pouvais comprendre, puis il me regardait avec des yeux qui n'avaient rien d'engageant, je vous jure.

— Tout ceci est bien étrange, murmura le capitaine en secouant la tête; et cependant j'ai regret que vous ne m'ayez pas prévenu plus tôt afin que je parle moi-même à ce Mérignac.

Puis se rapprochant mystérieusement de Guichard, après avoir fait encore quelques pas dans l'obscurité :

— Et ne m'avez-vous pas dit aussi, continua-t-il en baissant la voix, que ce baron paraissait ajouter foi aux bruits injurieux qui ont couru sur mon père au sujet de la Croix de l'Affût?

— Oui; mais ses paroles étaient si obscures, si vagues!

— Cette idée me tourmente cruellement, dit le capitaine avec tristesse, je ne puis songer, sans un véritable serrement de cœur, que mon père si bon, si franc, si généreux, est soupçonné d'un crime, même par un inconnu, par un passant, et je donnerais tout au monde pour pouvoir prouver à cet étranger combien la calomnie qui a touché mon excellent père est injuste et méchante. Mais, comme vous le dites, il n'est pas difficile de deviner quelle est la source de ses préventions. Ce Mérignac était ami des Blangy, et ils lui ont répété toutes leurs odieuses accusations à l'égard de mon père... N'importe, Guichard, si vous revoyez jamais cet étranger dans le voisinage, prévenez-moi ; je tiens à dissiper à tout prix ses malheureux soupçons.

Guichard fit un signe d'assentiment, et tous deux continuèrent leur route, livrés séparément à leurs réflexions.

Ils suivaient toujours l'avenue que le frère et la sœur avaient parcourue à cheval le jour même. Cette avenue si fraîche et si verte pendant l'ardeur du soleil était si noire à cette heure de nuit que les deux chasseurs avaient besoin de toute leur expérience des localités pour ne pas se heurter à chaque instant aux troncs d'arbre et aux buissons qui la bordaient. Un pâle rayon de lune qui se glissait parfois à travers le feuillage et le scintillement passager des eaux de l'étang à quelque distance suffisaient pour leur indiquer la route qu'ils avaient à suivre. Le moindre bruissement d'une feuille sèche avait du retentissement dans cette immobilité de la nature. En arrivant à la hauteur de la Croix de l'Affût le capitaine s'arrêta tout à coup.

— N'avez-vous rien entendu? demanda-t-il à voix basse.

— Rien, sur mon ame, répondit le garde en prêtant l'oreille.

Il m'avait semblé reconnaître un bruit de pas, comme si l'on nous eût suivis.

— Vous vous êtes trompé, capitaine; vous avez entendu sans doute le bruit de quelque merle dont nous avons troublé le sommeil; mais qu'avez-vous donc ce soir? vous êtes timide comme le serait Mlle Caroline à votre place.

Octave jeta un regard ferme du côté où devait se trouver la Croix de l'Affût.

— Vous me connaissez, Guichard, dit-il d'une voix légèrement altérée, et vous savez si je suis un homme timide; eh bien, je ne sais pourquoi je n'aime pas me trouver en cet endroit à une pareille heure.

Ils firent encore quelques pas; le capitaine reprit d'un ton plus gai :

— Je suis véritablement un fou, mon bon Guichard, et vous devez me trouver bien ridicule. Mais laissons là ces fadaises, et ne songeons qu'à notre chasse. Si je ne me trompe, nous sommes près de l'endroit où nous devons nous placer en embuscade.

— Parlez bas, nous y voici. Avez-vous mis un guidon blanc à votre fusil, afin de mieux viser dans l'obscurité?

— Sans doute

— Eh bien! postons-nous en silence, et tout ira bien.

ÉLIE BERTHET. (*Siècle.*)

(*La suite au prochain numéro.*)

UNE COMÉDIE HISTORIQUE.

(Suite.)

III.

Le signal si impatiemment désiré sembla produire sur tous les spectateurs l'effet d'une commotion électrique... Toutes les conversations s'arrêtèrent spontanément, un sourd frémissement parcourut l'auditoire ; des cris de joie se firent entendre... Rulhière, qui accourait en ce moment, nous dit :

— Savez-vous ce qui arrive? Le garde-des-sceaux a envoyé en toute hâte un de ses secrétaires pour déclarer à l'auteur que si la pièce devait être jouée sans que l'on eût égard aux retranchemens indiqués, la représentation n'aurait pas lieu. « Il est trop tard, monsieur, a répondu Beaumarchais, » et il a fait donner aussitôt le signal...—Les comédiens effrayés disaient : « Mais s'il vient un ordre du roi ?... »—« Il n'oserait pas, a répondu le moderne Catilina, et d'un geste héroïque il a fait signe au machiniste et s'est écrié : « *Place au théâtre !* »

Au même instant, le rideau se levait avec lenteur, et la foule accueillait par une triple salve d'applaudissemens l'apparition de Figaro et de Suzanne.

— Allons, allons, messieurs, dit gravement Champfort, la lutte est engagée désormais, voyons ce qui va advenir ; baron, ajouta-t-il en s'adressant à Grimm, vous qui savez les secrets de tout le monde, vous nous direz ceux du barbier Figaro?

— Très volontiers, messieurs : c'est le secret de la comédie.

En effet, de toutes parts, les initiés qui étaient autour de nous nommaient les masques, faisaient les commentaires ; certes, si Beaumarchais avait pu tout entendre, il aurait été bien étonné d'avoir dit tant de choses en si peu de mots. Il y avait vingt anecdotes pour une seule phrase; chacun des personnages ressemblait à cent originaux. Toute la cour défila sous le feu croisé des allusions ; toute la chronique scandaleuse fut passée en revue. Le comte... il y en avait cinquante dans la salle, et tout autant de comtesses ; le petit page, on indiquait ceux de la cour assis auprès de leurs belles marraines; Basile, c'était Marin le gazetier ; Grippe-Soleil, le grand cousin Bertrand des fameux mémoires ; Brid'Oison et ses conseillers reproduisaient à ravir le vieux Maupeou et sa compagnie. On les nommait tout haut ; la moitié de la salle riait ce soir-là de l'autre.

Tout était véritablement historique... Le vertueux protecteur qui envoie en mission diplomatique le mari de sa maîtresse ; le petit page blotti dans le grand fauteuil, et sautant par la fenêtre à l'arrivée du mari ; la camériste se dévouant pour sa maîtresse ; le pauvre comte mystifié par la grande dame et la soubrette : tout cela était réel ; les *Nouvelles à la main* en avaient déjà dit quelque chose, les chroniques de l'œil-de-bœuf achevaient le récit de ces aventures, et tous les initiés de rire à qui mieux mieux. Il fallait voir comme les danseuses se vengeaient des grandes dames leurs voisines, comme les petites gens du parterre baffouaient les hauts seigneurs des galeries ! La comédie n'était pas seulement sur la scène, elle était partout, au balcon et dans les loges ; les premiers acteurs de Versailles doublaient les chefs d'emploi du Théâtre-Français. Il n'était pas jusqu'au moindre accessoire qui n'eût une signification allégorique et son histoire scandaleuse : le ruban serré autour du bras de Chérubin, on savait à qui il avait appartenu et qui l'avait volé ; l'épingle qui sert de cachet à la lettre de rendez-vous de Suzanne, cette fameuse épingle à tête de diamant, était tout une histoire ; M. de Ségur l'a racontée quelque part : elle avait voyagé du fichu de Mme Montespan à la guimpe de Mme de Maintenon, du corset de la marquise de Parabère à celui de Mme Dubarry, et puis, par l'intermédiaire de certain prince, elle était arrivée à Mlle Contat, la gentille Suzon. Alors c'étaient des rires étouffés, des chuchottemens, du scandale jeté à pleines mains. Puis de là on s'en allait à la grand'chambre assister au procès du mémoire avec Figaro-Beaumarchais, Bridoison-le-Parlement, Doublemain-Goëzman et Bartholo-Bertrand. Lorsque le comte Almaviva tranchait la querelle du grand seigneur et de l'auteur qui se disputent la paternité d'une comédie, tous les regards se tournaient vers *Monsieur*, associé commanditaire anonyme des œuvres poétiques et dramatiques de ses favoris. Le *et* et le *ou* formaient le fond d'un procès célèbre plaidé par l'antagoniste de Beaumarchais, l'*avocat virgule*, ainsi qu'il l'appelait.

Tout cela n'était que plaisant et malicieux ; mais quand arriva le fameux monologue, ce fut le gouvernement, ce fut la royauté qui se trouvèrent en cause : c'était la lutte du tiers état et des privilégiés ; Figaro avait cessé de faire rire, car il s'attaquait à tout, ce qui était grave et sérieux.— *Le grand seigneur qui s'est donné la peine de naître* fit bondir tout le parterre et pâlir les cordons bleus. Le : *Tandis que moi, morbleu!...* fit palpiter le cœur de tous ces petits bourgeois révoltés.

Le danseur qui obtient la place du calculateur, c'est le chanteur Garat, le musicien Asvedo, l'arrangeur d'opéras Marcel, devenus financiers et administrateurs.

« Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. »

— Oui, oui, ajoutait la foule, en l'envoyant à la Bastille !

— « Ah ! que je voudrais bien tenir un de ces puissans de quatre jours si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ? »

— C'est Choiseul, c'est Turgot, c'est Maurepas ! s'écriait-on aussitôt.

Puis, la définition de la liberté de la presse est accueillie par des trépignemens; on nomme les grandes dames dites *comme il faut*, qui ouvrent poliment leur maison aux banquiers de Pharaon, *en retenant les trois quarts du profit.*

Et le nom de Beaumarchais vole de bouche en bouche, quand Figaro ajoute philosophiquement :

— « J'étais pauvre, on me méconnaissait; j'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. »

— C'est lui ! c'est lui? disait-on de toutes parts...

Et la fameuse phrase :

« Sommes-nous donc des soldats qui se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent ? Je veux savoir pourquoi je me fâche, moi ! »

C'était la première protestation du tiers, entrant de force dans les affaires de l'état.

Oh ! dès lors, on ne riait plus dans les loges, je vous jure; en voyant l'audace des plébéiens, les grands seigneurs avaient enfin compris leur imprudence et deviné le secret de la comédie. Le comte d'Artois se cachait derrière ses gentilshommes ; Monsieur faisait une triste figure, avec ses favoris stupéfaits. Tous les partisans fanatiques de maître Beaumarchais s'étonnaient, s'indignaient d'avoir été dupes pendant cinq années entières.

—Eh bien ! M. Champfort, s'écria en riant le baron de Grimm, vous qui demandiez naguère combien il fallait de sots ou de fous pour composer un public, vous pouvez vous en assurer ce soir : en voici un au grand complet.

— Oui, certes, au grand complet, en me comptant. Mon Dieu que les gens d'esprit sont bêtes ! Cet homme-là nous a tous joués comme des enfans. Allons donc le voir : il doit être bien fier à l'heure qu'il est, s'il n'est pas mort de joie.

Et tandis que les spectateurs se répandaient dans le corridor en criant :

—Quelle audace ! quelle infamie !... il faut qu'on l'arrête ; il faut qu'on le pende ! nous courûmes au théâtre.

Là, c'était un autre tableau : on riait, on s'embrassait, on délirait complétement. Beaumarchais, entouré d'une cour nombreuse, recevait les poignées de main, les complimens, avec l'orgueil d'un triomphateur et le sourire fatal du génie du mal au moment où il vient d'engager la lutte contre son divin maître; il félicitait les acteurs et les actrices :

— Bravo ! mon Figaro, disait-il à Dazincourt, vous avez été ce qu'il fallait être : audacieux sans être brutal, homme d'esprit au naturel ; vous avez eu assez de gaîté et de raison pour faire passer votre morale et votre insolence. Puis il ajouta à demi-voix : Vous avez été *mou* et l'on vous a compris.

A Molé, il disait :

— Monseigneur, on voit bien que vous avez visité plus d'une fois les petits appartemens de nos comtesses ; on n'est pas *grand seigneur* comme cela. Je m'en veux véritablement de vous avoir fait battre par un valet vous qui jouez les grands de ce monde par dessous la jambe, mais vous avez rendu par là mon Figaro bien plus spirituel et bien plus redoutable, car vous êtes un rude joûteur.

Puis se retournant vers Mlle Sainval :

— Belle dame, ajoutait-il en lui baisant la main, il n'est pas de Rosine emmarquisée et de comtesse à seize quartiers qui vous vaillent; vous leur avez prouvé à toutes qu'on pouvait être à la fois gracieuse, aimante, coquette et honnête femme. Je vous dirai comme votre époux. Vous jouez fort bien la comédie, madame.

— Et moi, monseigneur ! s'écria Mlle Contat en lui faisant une grande révérence.

— Toi, délicieuse fille, dit l'auteur avec enthousiasme, tu es ma belle et ma bonne Suzon, toujours riante, verdissante, pleine de gaîté, d'esprit, d'amour et de délices. Papa Préville vient de faire une infidélité à Mlle Dangeville en t'embrassant, je veux en faire une aussi moi à Mme Beaumarchais !

Et il l'embrassait en pleurant de joie.

— Eh bien ! eh bien ! ajoutait-il en montrant Brid'Oison Préville et en lui serrant la main, *voilà que je suis aussi bête que monsieur...* Mon bon ami, vous avez été sublime de naïveté et de bêtise ; les Goizman ne s'en relèveront pas, je suis vengé.

Il disait aux autres :

—Merci, Basile, vous ressembliez à Marin à faire peur ; merci, Marguerite, vous m'avez rappelé ma mère. Bartholo, vous allez me mettre mal avec mon docteur : il est homme à m'envoyer dans l'autre monde à la première maladie. Mon petit Chérubin tout frais et tout rose, si vous n'étiez une demoiselle aussi sage, je vous dirais que vous êtes le plus grand vaurien du monde... Vous allez faire tourner bien des têtes de part et d'autre !

Puis tout à coup, passant la main sur son front et allant se jeter dans un fauteuil, il s'écria :

—Ah ! laissez-moi respirer, de grâce ! tant d'émotions en un soir, c'est trop pour un mortel ; et puis, mes courses de ce matin : *Je suis rompu !*

—*C'est toujours cela* en attendant, dit le prince de Conti qui lui frappa sur l'épaule.

—Ah ! c'est vous, monseigneur. Eh bien ! me voilà *joué* et pas encore *pendu* !

— Patience, cela viendra.

— Vous serez là heureusement pour couper la corde... Mais il fallait s'y prendre hier ; il est trop tard à l'heure qu'il est.

— Oui, oui, il est trop tard; le mal est sans remède. Qu'avons-nous fait, monsieur de Beaumarchais?

— Parbleu nous avons fait une gageure, et je l'ai gagnée...

— C'est la royauté qui la paiera, peut-être?

— Le fait est que cette leçon vaut bien un fromage.

— Maître renard, vous aviez raison; il ne faut pas défier un fou.

— Et un plaideur qui se venge. On donne vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges, moi j'ai pris cinq ans au théâtre pour mystifier les miens : voilà pourquoi la dose de consolation a été un peu forte.

— J'aurais dû m'en douter...

— Je vous avais prévenu, monseigneur...

— Et qui diable pouvait jamais penser que votre ménagerie viendrait là tout exprès pour se faire voir comme à la foire Saint-Laurent?

— Vous êtes témoin que je ne lui ai pas fait violence; elle y est venue d'elle-même.

— Ils se sont tous reconnus à qui mieux mieux.

— Est-ce de ma faute, s'ils ressemblent à mes Espagnols de l'Andalousie?

— Vous n'avez qu'à bien vous tenir!

— Je ne crains rien : j'ai la protection de deux altesses, l'approbation de quatre censeurs, et celle de tous les Parisiens.

— Oui, oui! le roi avait bien raison de le dire : Vous avez plus de crédit que le garde des sceaux, vous êtes plus puissant que sa majesté elle-même. Vous voilà roi de Paris, monsieur de Beaumarchais.

— Roi! Dieu m'en garde... j'aime mieux rester ce que je suis, c'est plus sûr.

— Comment l'entendez-vous, monsieur?...

— Comme Figaro : Vive la joie, monseigneur! qui sait si le monde me chérira trois semaines? qui sait si l'on songera à moi dans cinq ou six cents ans! Tout passe, ici-bas; tout s'oublie en France; tout finit par des chansons.

Et le démon disparut en répétant le refrain de son vaudeville.

Nous retournâmes au foyer; le tumulte était au comble; on traitait la comédie de libelle; on demandait justice.

— C'est scandaleux! c'est intolérable! criait un petit marquis suffisant et très nul : parce que ce Caron a de l'esprit, il se croit tout permis! mais qui n'a de l'esprit aujourd'hui! l'esprit court les rues.

— Allons donc, monseigneur! répondit Sophie Arnoult en le regardant avec malice, c'est un bruit que les sots font courir.

— La pièce tombera, c'est sûr, ajouta notre homme.

— Oui, elle tombera au moins cinquante fois de suite, répliqua la bonne fille.

Un gros financier et quelques chevaliers d'industrie déclarèrent qu'il fallait forcer Beaumarchais à faire amende honorable.

— Sans doute, s'écria Champfort, le plus sérieusement du monde : il devra déclarer qu'il n'a jamais rencontré, par le temps qui court, si ce n'est en Andalousie, ni mari suborneur, ni seigneur libertin, ni juge ignorant ou passionné, ni traitant avide, ni avocat injuriant ou intrigant, et qu'il n'a voulu parler ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de personne qui tienne à quelque chose.

Les braillards gardèrent le silence, et les railleurs de rire aux éclats.

— Eh bien! dit l'abbé de Périgord en venant à nous, j'en étais bien sûr! ce gaillard-là nous a tous joués comme son Basile; le mieux est d'en rire, en attendant qu'on en pleure.

— Vous lui pardonnez donc, monsieur l'abbé? dit Champfort.

— Oui... avec quelques restrictions mentales.... C'est un grand coupable; il a révélé le secret de la confession de la cour.... On se dit ces choses-là à Versailles, entre grands seigneurs; mais à Paris et devant un parterre plébéien, quelle imprudence! on voit bien que c'est un faux frère, un intrus qui a volé son *de* tout aussi bien que ses millions. Si l'on m'avait cru, on l'aurait bien contraint de se taire!

— Sans doute, dit un vieux duc, en l'enfermant.

— Non pas! en l'anoblissant tout de bon; on l'eût fait *comte* comme son Almaviva. Du diable s'il aurait songé dès lors à mordre ses confrères!

— Oui, une *savonnette à vilain* pour son maudit barbier. Et dire que l'on n'a pas songé à cela!

— Songe-t-on jamais à ce qui est indispensable, si ce n'est lorsqu'il n'est plus temps? Le voilà premier citoyen de Paris; il ne changerait pas ce titre contre celui de duc et pair. Vous verez que M. Caron nous forcera à devenir tous plébéiens et honnêtes gens.

— Oui, oui, nous écriâmes-nous en riant, c'est une puissance, entendez-vous? Voilà que l'on crie déjà : *Vive Beaumarchais! vive Figaro!*

En effet, la foule, en sortant du théâtre, faisait entendre des acclamations furibondes. Un officier de paix, qui commandait une patrouille, accourut tout effrayé; puis voyant de quoi il s'agissait, il se retourna vers sa troupe en disant :

— Ce n'est rien, c'est une comédie qui finit...

— Du tout, monsieur, répondit une voix puissante et sonore; c'est une révolution qui commence!

L'effet produit par cette soirée fut rapide et incroyable; dès le lendemain matin tout Paris en fut instruit. Un immense concours de spectateurs assiégeait de nouveau les portes du théâtre bien long-temps avant l'heure; ses applaudissemens frénétiques firent taire les efforts de la cabale. Pour se dédommager, les ennemis de Beaumarchais colportèrent à qui mieux mieux la fameuse épigramme que l'on connaît :

Hier, je vis du fond d'une coulisse...
L'extravagante nouveauté, etc.

Mons Caron-Figaro était homme à profiter de toutes les attaques de ses adversaires; il fit lui-même une seconde édition de la satire, en intercalant quelques injures bien grossières, bien obscènes; puis, par une légère variante, au lieu dernier vers :

Le parterre en chorus a demandé l'auteur;

il mit pour ses nombreux partisans, qui siégeaient sous le lustre :

Des badauds achetés ont demandé l'auteur.

L'épigramme, ainsi corrigée et imprimée à dix mille exemplaires, fut jetée à pleines mains dans la salle. Les amis s'indignèrent; on demanda justice à grands cris, et le chevalier de Langeac, l'auteur présumé de la première édition, dut aller en prison, malgré les prières de Beaumarchais, qui disait, à l'instar du bon M. Tartufe :

Mon Dieu, pardonne-lui, comme je lui pardonne!

Enfin, pour que rien ne manquât à son triomphe, l'autorité crut faire un coup de maître en envoyant l'auteur à Saint-Lazare. Beaumarchais, enchanté, y séjourna deux mois, très joyeusement, et fut considéré comme le martyr du peuple. A sa sortie de prison, on le porta en triomphe.

Pendant la retraite de l'auteur, le succès de la pièce avait grandi de jour en jour. Les vingt premières représentations avaient produit cent mille francs de recettes, et la foule continuait d'accourir et d'applaudir avec fureur. Ce n'était plus seulement de l'enthousiasme, c'était de la frénésie, c'était du délire; tous les traits dirigés contre la caste des privilégiés du siècle étaient accueillis avidement par le parterre plébéien : tel mince bourgeois, qui la veille encore ne songeait même pas qu'il pût avoir des droits politiques, les réclamait hautement chaque soir en présence de ses maîtres, et lançait hardiment, en vrai Spartacus, le fameux : *Tandis que moi, morbleu!*... Pour tous ceux qui douteraient encore de l'influence qu'exerça cette comédie sur la marche de la révolution française, j'invoquerai le souvenir de ces soirées étranges, dont chacune était une lutte acharnée entre les grands et le peuple, une haute leçon pour les uns, de terribles enseignemens pour les autres. Toutes les pensées d'indépendance étaient comprises, toutes les phrases de Figaro faisaient proverbe. Certes, le prince de Conti avait eu raison de le dire : il existait encore un roi à Versailles; mais il y avait un autre roi à Paris, et celui-là c'était Beaumarchais... Et il n'était plus temps d'arrêter sa puissance, ni le cours des représentations de sa pièce : la nation se fût révoltée en masse. Le gouvernement l'avait bien compris, et il laissait faire, en disant : « Cela s'apaisera : c'est un moment de crise; quand tout le monde aura vu la pièce, on l'oubliera comme tant d'autres... » Mais cette pièce n'était pas de celles que l'on oublie; elle faisait le tour de la France, et allait réveiller partout les populations qui sommeillaient depuis tant de siècles. Comme un autre Mazaniello, Beaumarchais se drapait dans son manteau royal, l'orgueil lui montait au cœur, et le rendait aussi insolent que son barbier. Il écrivait aux rédacteurs de la *Gazette de France* et du *Journal de Paris*.

« Misérables, quand j'ai su vaincre tigres et lions pour faire jouer ma » comédie, pensez-vous qu'après le succès de Figaro, je veuille me réson» dre, ainsi qu'une servante hollandaise, à battre l'osier tous les matins » sur l'insecte vil de la nuit! »

D'où les gazetiers durent conclure que sa majesté Caron les comparait à des punaises.

Puis il répondait à un grand seigneur qui lui demandait une petite loge pour de grandes dames qui voulaient voir sa pièce incognito :

« J'ai donné ma pièce au public pour l'amuser, et non pour offrir à des » bégueules mitigées le plaisir d'en aller penser du bien en petite loge, à » la condition d'en dire du mal en société. Les plaisirs du vice et les hon» neurs de la vertu, telle est la pruderie du siècle : ma pièce n'est pas un » ouvrage équivoque; il faut l'avouer ou la fuir. Je vous salue et je garde » ma loge. »

Et lorsque la cour indignée voulait qu'on châtiât tant d'insolence, Mirabeau disait :

« Que voulez-vous faire, messeigneurs, contre un insolent barbier, qui » est celui de la nation ? laissez-vous raser par lui tranquillement : *si » vous remuez, vous vous ferez couper.* »

Ce barbier-roi, pour mieux trancher du monarque, abandonna aux hôpitaux ses droits d'auteur montant à *soixante-quinze mille francs*! (Et dans ce temps-là, je vous prie de croire que l'on ne traitait pas les auteurs aussi bien qu'aujourd'hui.)

De plus, comme Figaro s'était fait philantrope, il eut la singulière idée de donner la cinquantième représentation de sa pièce au profit de l'association des mères nourrices, dont il était le fondateur. Sophie Arnoult disait à ce sujet :

— Ce bon M. Caron! il donne du lait à l'enfance et du poison à la jeunesse.

C'est à ce sujet aussi que j'ai à raconter une anecdote très peu connue, je pense, et qui forme un des incidens les plus dramatiques de cette grande comédie historique, une vraie péripétie dans laquelle j'ai joué le rôle de confident intime.

UN CHRONIQUEUR INCONNU.
(Le Globe.)

(La fin au prochain numéro.)

MÉMOIRE ADRESSÉ AUX CHAMBRES,

SUR LA REFONTE DES MONNAIES DE CUIVRE.

Par M. ANTÉNOR JOLY. (1)

NUV EAU SYSTÈME MONÉTAIRE HISTORIQUE.

Une grande opération financière va s'accomplir : la refonte des monnaies de billon. L'exposé des motifs du projet de loi, le rapport de la commission, attestent toute l'importance que les chambres et le gouvernement attachent à cette entreprise.

« Il n'est pas indifférent pour un peuple épris de la gloire des arts, disait M. Humann, que ses monnaies portent l'empreinte du goût et du génie qui le dis in» guent, car ce sont là peut-être les monumens les plus durables de la civilisation, » ceux qui, par leur diffusion, comme par leur perpétuité, sont surtout destinés à » caractériser, en tous temps et en tous lieux, l'époque et le pays qui les créa. »

Ces paroles éloquentes, solennelles même, puisqu'elles sont les dernières prononcées à la tribune par cet homme d'état, m'ont suggéré l'idée de donner à la nouvelle monnaie de bronze une importance plus grande encore, et d'en faire un véritable monument national, un musée historique portatif à l'usage du peuple.

Quoique, en théorie, on reconnaisse que l'histoire doit être la base de l'instruction publique, cependant, jusqu'ici, on a trop négligé de populariser cette étude. L'histoire d'une grande nation, surtout comme celle de la France, dont les premières annales remontent à quatorze siècles, et qui a exercé une si grande influence en Europe et dans le monde, devrait se trouver inscrite à la face de nos monumens, dans l'intérieur des lieux publics, sur tout ce qui est d'une construction durable, afin que tous les Français, à chaque instant du jour, puissent avoir sous les yeux la date et l'indication des événemens majeurs qui ont signalé les différentes phases de notre existence politique. Les livres sont insuffisans pour populariser l'histoire ; ils ne sont pas rédigés avec assez de précision, et d'ailleurs, ils sont hors de la portée du plus grand nombre.

Pour combler cette lacune, pour réparer cette négligence ou cet oubli, je propose de mettre à profit une circonstance unique, qui ne se représentera pas de longtemps, et qui, si on accepte mon projet, permettra de donner à notre histoire nationale la plus grande diffusion possible. L'émission de la nouvelle monnaie de billon va jeter dans la circulation six cents millions de pièces de bronze d'un assez grand module. Ces pièces, au revers, ne doivent porter qu'une indication significative, qui pourrait être facilement transportée à la face. Ce côté, ainsi dégagé, remplacerait, pour nos annales, les tables d'airain dont Rome se servait pour consacrer ses triomphes ou les noms de ses héros. Ainsi, la nouvelle monnaie, sans déroger à son caractère spécial, servirait à la fois à mnémoniser l'histoire de France, et à la faire pénétrer sur les points les plus retirés du royaume.

Jusqu'ici les monnaies n'ont été considérées que comme des instrumens d'échange, muettes sous tous les autres rapports, ne servant qu'à des périodes très éloignées et comme par hasard, à constater l'existence du prince qui les a fait frapper. Cette fois le gouvernement, en s'occupant de la refonte du billon, a voulu donner à la nouvelle monnaie une utilité encore inconnue : il a arrêté que par sa précision et l'inaltérabilité de la matière dont elle serait formée, elle pourrait servir à la fois d'étalon de poids et de mesure ; et que par la perfection des frappes, elle aurait un caractère vraiment monumental. En donnant à cette nouvelle monnaie une portée historique ne serait-ce pas completer ces améliorations !

La monnaie de billon est essentiellement destinée au peuple ; c'est elle qui sert à ses besoins de tous les jours ; c'est la seule même que connaissent les hameaux et les pays de petite industrie. Consigner sur chacune de ces nouvelles pièces l'effigie de l'un des rois qui ont gouverné la France, y consacrer ensuite, en paroles claires et concises, quelques-uns des événemens les plus remarquables de notre histoire, ne serait-ce pas le meilleur moyen de répandre l'instruction parmi le peuple, de lui apprendre tout ce qui, dans cette longue succession de siècles, a été fait de grand, d'utile et de beau pour et par la France !

A cet effet :

Au revers de chaque pièce d'un décime, serait frappée l'image d'un des rois de France, avec ses nom et surnom, la date de son avénement, la durée de son règne, l'année de sa mort.

Au revers des pièces de cinq centimes, seraient mentionnés la date et les événemens principaux de chaque règne, ainsi que le nom de quelques-uns des hommes qui ont illustré la France dans les arts, les lettres, la politique, l'industrie ou l'armée.

L'effigie du roi se trouverait sur chaque pièce, avec le millésime de la refonte, pour rendre sa circulation légale.

Malgré la sollicitude qu'a prise le gouvernement d'augmenter le nombre des bibliothèques publiques, ces établissemens demeureront toujours inaccessibles au peuple. Les livres sont rares dans les fermes et les villages ; un bon *Abrégé* de l'histoire de France coûte encore quatre à cinq francs, prix considérable pour bien des familles, qui craignent de transformer en livres une somme qu'il leur serait impossible de réaliser dans un moment de gêne. Avec la même valeur de la nouvelle monnaie historique, toujours active, toujours réalisable, elles posséderont une histoire de France complète et pittoresque, qui frappera doublement leur esprit, et par sa précision, et par les portraits véritables qu'elle retracera à leurs yeux.

D'ailleurs, pour qu'il s'instruisît par les livres d'histoire, il faudrait que l'artisan, devinant les avantages de l'étude, allât au-devant du travail qu'elle exige ; ce bienfait de la civilisation, il ne faut pas l'espérer de long-temps encore ; l'instruction doit s'offrir sans fatigue et, pour ainsi dire, à son insu à l'ouvrier épuisé par une longue journée de travail. La réalisation du projet que j'ai l'honneur de soumettre aux chambres, lui en fournirait à chaque instant l'occasion.

Ensuite, cette nouvelle monnaie historique ne servira pas seulement à propager l'instruction parmi le peuple ; le riche comme le pauvre y trouveront d'utiles enseignemens : monnaie pour celui-ci, elle deviendra médaille pour celui-là, et sera pour tous le meilleur moyen d'apprendre ou de se rappeler l'histoire de France. Au reste, ce procédé n'est pas nouveau ; en Angleterre et en Amérique, on enseigne aux enfans l'histoire de leur pays à l'aide de petites médailles en plâtre représentant les rois, les reines, les principaux savans, guerriers, marins et hommes d'état nationaux.

Le goût exquis de nos artistes, le fini des productions de nos graveurs, feront en outre rechercher ces médailles, non seulement par ceux qui, en France, conservent l'esprit de nationalité, mais encore par tous ceux qui, à l'étranger, ont le sentiment des arts : en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Russie, où la langue française fait partie de l'éducation ; en Italie, où le souvenir de nos conquêtes et de notre séjour s'est conservé ; aux colonies françaises et anglaises, partout, dans les contrées même les plus éloignées, le nom français et celui de nos grandes illustrations seraient ainsi portés avec éclat et conservés avec intérêt.

Si les chambres veulent bien fixer leur attention sur les dessins, les devis, les moyens d'exécution qui accompagnent ce Mémoire, elles y puiseront, j'ose l'espérer, la preuve que cette idée est digne, en tous points, d'être réalisée.

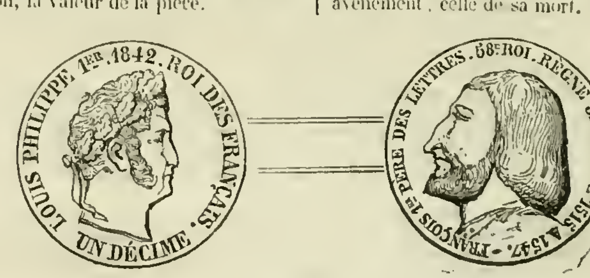
MOYENS D'EXÉCUTION.

D'après le projet de la loi de refonte, le revers de chaque pièce d'un décime ou de 5 centimes, doit porter l'indication de sa valeur et le millésime.

D'après mon système, on reporterait la date et la valeur sur la face, laissant le revers entièrement à l'histoire. Le chiffre chronologique serait en même temps le numéro d'ordre de la médaille.

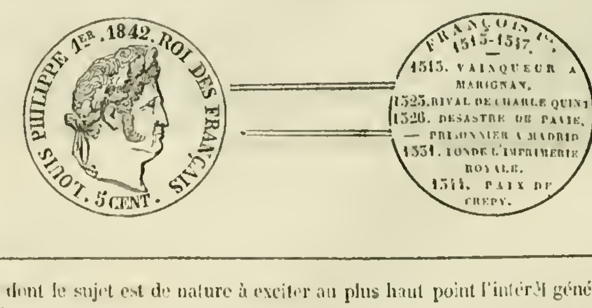
PIÈCES D'UN DÉCIME.

D'UN CÔTÉ,	AU REVERS,
La tête de Louis-Philippe Ier, et en légende, son nom, son titre, le millésime de l'année de la fabrication, la valeur de la pièce.	La tête d'un des rois de France, et en légende, le nom de ce roi, son surnom, son chiffre chronologique, la durée de son règne, l'année de son avénement, celle de sa mort.



PIÈCES DE CINQ CENTIMES.

D'UN CÔTÉ,	AU REVERS,
La tête de Louis-Philippe Ier, et en légende, son nom, son titre, le millésime de l'année de la fabrication, la valeur de la pièce.	Une inscription en exergue donnant les dates et faits principaux de l'Histoire de France, en rappelant le nom de quelques-uns des hommes qui l'ont illustrée dans les arts, la politique, les lettres, l'industrie ou l'armée.



(1) Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur donnant le texte de ce mémoire, dont le sujet est de nature à exciter au plus haut point l'intérêt général. Ce sera en même temps pour nos abonnés un tableau chronologique de l'*Histoire de France.*

Le Mémoire et le Tableau historique qui en dépend, se vendent chez MM. BOULÉ et Comp., éditeurs, rue Coq-Héron, 3, et chez tous les Libraires de Paris et de la Province.

Prix : 25 centimes.

Pour créer cette histoire de France, il faudrait graver cent cinquante coins. — (Voir le tableau.)

Coins à tête de Roi, pièces d'un décime	74
Coins à inscription, pièces de 5 centimes	76
Total	150

D'après le projet de loi, il doit être frappé... { 200,000,000 de pièces d'un décime. 340,000,000 de pièces de 5 centimes.

La circulation obtiendrait ainsi... { 2,702,702 pièces d'un décime pour chaque Roi ; 4,472,368 pièces de 5 c. pour chaque inscription.

En calculant le nombre de lignes et de lettres qui composeront l'ensemble des inscriptions, j'ai trouvé que l'on pourrait y consigner 630 événemens principaux de notre histoire, tous tirés à QUATRE MILLIONS CINQ CENT MILLE EXEMPLAIRES ; consécration impérissable et d'une diffusion incessante !

La gravure de ces 150 coins coûterait :

POUR UNE TÊTE,		POUR UNE INSCRIPTION,	
Coin à monnayer	700 fr.	Coin à monnayer	125 fr.
Poinçon identique	200	Poinçon identique	125
Matrice mère	100	Matrice mère	100
Total pour une tête	1,000 fr.	Total pour une inscription	350 fr.

74 coins à tête, à 1,000 fr	74,000 fr.
76 coins à inscription, à 350 fr	26,600
150 coins, total	100,600 fr.

Quand bien même cette dépense de 100,000 fr. devrait être faite sans espoir de retour, il me semble que ce ne serait pas un motif suffisant pour repousser l'exécution du projet que je propose, de la part d'un gouvernement qui s'honore à juste titre de consacrer tous les ans plusieurs millions à la propagation de l'instruction publique ou à l'encouragement des sciences et des arts. Mais, ici, cette faible dépense de 100,000 francs se trouverait largement compensée et par le bénéfice naturel que fait l'administration de la monnaie sur le billon, et par la vente des nombreuses collections complètes qui lui seraient demandées tous les ans par les voyageurs nationaux et étrangers qui visitent la capitale. Il n'y a pas d'exagération à établir par avance à 5,000 le nombre de collections complètes qui seraient vendues chaque année. Si le projet est adopté, j'indiquerai plusieurs moyens de le rendre productif pour l'administration des monnaies.

Ainsi, le nouveau système monétaire que je propose réunit tous les avantages possibles : loin d'être une cause de dépense pour l'état, il sera la source d'un revenu annuel assuré ; il fonctionnera sans confusion et sans embarras comme instrument d'échange ; il répandra et popularisera partout des événemens, des noms, des dates, des faits, des origines qui s'oublient facilement ou que l'on apprend mal. Il prolongera les études d'une manière facile et agréable au delà de leur durée ordinaire ; il sera un élément puissant d'instruction générale et de moralisation ; et, par son excessive variété, il aura pour toutes les classes et pour tous les âges un attrait immense. Je ne crois pas devoir insister davantage à cet égard ; je vais aborder d'autres sujets d'objection.

Peut-être craindra-t-on que le goût de l'étude par ce système monétaire s'augmentant, un grand nombre de collections ne soient accaparées, tant en France qu'à l'étranger, et retirées de la circulation. Tant mieux, car il sera facile alors de frapper d'autres pièces de billon, et le gouvernement, à chaque nouvelle émission, fera un nouveau bénéfice.

D'après la représentation que j'ai donnée, la pièce d'un décime serait à deux faces. Ce système n'offre point de difficulté d'exécution et n'entraîne pas à de plus grands frais de main-d'œuvre pour la fabrication.

Les pièces à deux faces ne sont pas nouvelles, on en trouve communément dans les monnaies d'or et d'argent : on voit l'effigie d'Antoine et de Cléopâtre à la face et au revers de la même pièce de monnaie ; l'empereur Adrien fit frapper, en l'an 117 de J.-C., des pièces où il était représenté des deux côtés à un âge différent. Il existe des monnaies fabriquées en 161 portant d'un côté Antonin, et de l'autre Marc-Aurèle.

Dans le Bas-Empire, nous trouvons des pièces d'or qui réunissent jusqu'à cinq têtes : d'un côté, Constantin VI, Irène et Léon III ; de l'autre, Constant et Léon IV. A une époque plus rapprochée de nous, en 1476, Jean-Galéas-Marie Sforza, duc de Milan, est représenté à la face, tandis qu'au revers se trouve Louis Ier, prince gouverneur pendant la minorité.

Parmi les monnaies de cuivre, il en est de l'an 270 ayant Aurélien, et au revers sa femme Severina ; de 286, ayant Dioclétien, et au revers son collègue Maximien. L'empereur Jean Zimisces fit émettre, en 969, une monnaie de cuivre portant d'un côté le Christ et de l'autre la Vierge.

Quant aux pièces très chargées de dessin et de gravure au revers, en consultant le curieux *Traité historique des Monnaies de France* de Le Blanc, et le consciencieux *Traité des Monnaies d'Or et d'Argent* de M. Bonneville, on voit qu'il en existe chez toutes les nations. En première ligne, il faut placer les monnaies obsidionales, dont le revers porte souvent une très longue inscription. Louis IX, qui fit sur les monnaies des réglemens salutaires, nous a laissé le *denier tournois* et le *denier parisis*, billon, très chargés en dessin ; de même étaient les *blancs* ou *douzains* sous François Ier. Des monnaies frappées en Sardaigne, en 1680, portent d'un côté deux têtes, et au revers deux lions soutenant un écusson chargé d'une couronne. Sur une pièce frappée durant la minorité de Louis XV, on voit au revers trois couronnes, trois fleurs de lys, une étoile et une longue légende ; enfin, des monnaies suisses, frappées en 1790, représentent au revers la vue complète de la ville de Zurich. Je ne parlerai pas des monnaies papales, qui poussent la complication du dessin et du travail jusqu'à l'exagération.

Je n'ai pas, dans mes recherches, trouvé d'exemple de monarques qui aient multiplié au revers des monnaies fabriquées sous leur règne, l'effigie de leurs prédécesseurs ; on ne rencontre réunis que des contemporains, ou bien un empereur désignant à l'avance son successeur, comme fait Antonin pour Marc-Aurèle.

Mais en ce qui concerne les monnaies, ce ne sont pas les siècles passés qu'il faut prendre pour modèles ; nous y trouverions de trop funestes exemples. Les véritables principes du numéraire n'étaient pas alors bien connus, l'ignorance et la mauvaise foi en entravaient sans cesse le cours ; on s'inquiétait peu alors des intérêts et surtout de l'instruction du peuple, pourvu que les caisses du trésor se remplissent ; et dans le but d'une sordide cupidité, on en altérait à la fois et le poids et le titre. Aujourd'hui, une haute moralité préside à toutes les opérations de la fabrication des monnaies. Depuis l'adoption du système métrique, le gouvernement s'est appliqué à les ramener toutes à un type unique, et à ne consulter que l'intérêt général dans les différentes modifications qu'il leur a fait subir.

A quoi bon, d'ailleurs, rechercher s'il existe des précédens à cet égard ? chaque jour le progrès, dans ses révolutions incessantes, n'impose-t-il pas de nouvelles choses, de nouvelles mœurs, de nouvelles habitudes ? Qu'est-ce qui constitue notre supériorité sur les siècles qui nous ont précédés ? c'est la masse des acquisitions nouvelles, des découvertes, des inventions que chaque génération nous a léguées. Eh bien, la monnaie historique que je propose est une innovation qui doit obtenir, si je ne m'abuse, l'assentiment de toutes les personnes qui, sans idées préconçues, tiennent à la diffusion des lumières. C'est le meilleur moyen de répondre aux intentions de M. le ministre de l'instruction publique qui recommandait, dans une de ses circulaires, l'*étude de l'Histoire* ; c'est le meilleur moyen de seconder les travaux si utiles de la *Société de l'Histoire de France*, et de s'associer aux nobles et persévérans efforts que M. le baron de Barante, son président, et M. Jules Desnoyers, secrétaire, tentent avec succès, depuis huit années, pour propager le goût des détails historiques, pour inspirer le besoin de connaître les dates et les faits, de remonter aux sources et aux origines ; c'est le meilleur moyen d'effacer ce reproche que Bossuet adressait à ses contemporains, et que nous méritons encore aujourd'hui : « Il est honteux, disait l'illustre auteur du *Discours sur l'Histoire universelle*, pour tout homme vraiment digne de ce nom, d'ignorer l'histoire ! »

Les additions historiques qui seraient introduites au revers des pièces de 5 centimes et d'un décime auraient aussi l'avantage de les distinguer des monnaies de plus haute valeur, et de prévenir tous les moyens de fraude usités pour substituer, au moyen de l'argentage et de la dorure, les pièces de billon aux pièces d'or ou d'argent dont le module a quelque ressemblance, crainte qui n'est que trop réelle, et que la commission a cru devoir consigner dans son rapport.

C'est donc dans l'intérêt bien entendu des masses, que cette innovation me paraît devoir être adoptée, pour le bronze surtout, qui n'est pas, à proprement parler, une monnaie réelle, mais bien un accessoire à la monnaie véritable, celle dont le poids et le titre garantissent sa valeur intrinsèque. Voilà pourquoi le gouvernement, afin de racheter cette infériorité, a voulu lui donner la plus grande perfection possible, afin qu'elle eût un caractère monumental. N'est-ce pas rehausser ce caractère, n'est-ce pas compléter cette pensée, que de faire servir notre nouvelle monnaie à populariser toutes les gloires de la France.

Pour donner une idée plus complète du nouveau système monétaire, je crois devoir reproduire les cent cinquante frappes telles que je les ai conçues ; on sera surpris, je n'en doute pas, du grand intérêt qu'elles présentent, par le nombre de faits qu'il a été possible d'introduire dans un si petit espace, sans rien ôter à la monnaie de son caractère principal.

Malgré tout le soin que j'ai apporté à la rédaction du tableau suivant, je suis loin de me dissimuler combien il laisse encore à désirer ; et si je me décide à le publier, c'est pour faire voir d'un coup-d'œil l'immense intérêt que doit présenter le nouveau système de monnaie que je propose.

Comme cet abrégé de l'histoire de France est destiné à recevoir la plus grande publicité qu'il soit possible de concevoir ; comme dans mon opinion il sera appelé à faire loi dans une multitude de circonstances que l'on ne saurait prévoir aujourd'hui, il faut que chaque inscription qui en fera partie soit profondément examinée et discutée par une commission d'hommes speciaux, non seulement quant à la date précise de l'événement, mais aussi quant à sa rédaction et à sa valeur. Il faudra sans cesse comparer les faits entre eux et n'accorder la mention qu'à celui qui sera unanimement reconnu le plus mémorable : travail long et difficile qui ne peut être la tâche d'une seule personne.

Beaucoup de points importans, on le sait, restent encore à décider et à éclaircir dans notre histoire ; beaucoup de difficultés devront donc être résolues par les savans et les historiens qui seront appelés à concourir à cette œuvre si grande et si utile.

Frappera-t-on le nombre de médailles nécessaire pour donner l'histoire de France jusqu'à nos jours, ou bien s'arrêtera-t-on à Henri IV, à Louis XIV, à Louis XV, ou à la fin du dix-huitième siècle ?

Accordera-t-on, comme je le propose, une médaille à Charles-Martel ? ou bien, malgré ses vertus guerrières, ses talens politiques, ses victoires, sera-t-il frappé d'exclusion, parce qu'il s'est contenté du titre de duc des Français, parce que moins hardi que ses successeurs Pepin-le-Bref et Hugues-Capet, il n'a pas pris le titre de roi, et a régné sous les noms de Dagobert II, Clotaire IV, Chilpéric II et Thierry II ?

Voudra-t-on diminuer le nombre des médailles à inscription, en mentionnant les événemens de deux règnes sur une même médaille, comme on pourrait le faire pour quelques rois de la première race ? Votera-t-on, au contraire, deux ou plusieurs médailles à inscriptions pour les grands règnes de Charlemagne, de Philippe-Auguste, de Louis XIV et de Napoléon ? Croira-t-on nécessaire d'en frapper plusieurs pour les différentes phases de notre grande révolution ? Enfin, adoptera-t-on pour les rois de la première race l'orthographe vulgaire usitée jusqu'à ce jour, ou celle que les nouveaux historiens s'attachent à faire prévaloir ?

Ce serait être trop présomptueux que de vouloir trancher seul toutes ces questions. Le tableau que je présente ne doit donc être considéré que comme un travail préliminaire, indispensable pour asseoir les discussions ultérieures auxquelles devra donner lieu la mise à exécution de mon projet.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES ROIS DE FRANCE,

Et des principaux événemens qui se rattachent à leur règne,

Pour servir au nouveau système monétaire historique.

PIÈCES D'UN DÉCIME. TÊTE ET LÉGENDE. 74 coins.	PIÈCES DE 5 CENTIMES. INSCRIPTIONS EN EXERGUE. 76 coins.
PHARAMOND, 1er roi, Règne 8 ans, de 420 à 428.	PHARAMOND, 420-428. — 420. Franchit le Rhin, et s'empare de la ville de Trèves.—424. Publie la loi salique qui exclut les femmes du trône.
CLODION le Chevelu, 2e roi, Règne 20 ans, de 428 à 448.	CLODION LE CHEVELU, 428-448. — 432. Est défait par Ætius, général romain. — 445. Prend Tournay, Cambrai et Amiens sur les Romains.
MÉROVÉE, 1er mérovingien, 3e roi, Règne 10 ans, de 448 à 458.	MÉROVÉE, 448-458. — Donne son nom à la première race, dite des Mérovingiens. — 451. Défait Attila, roi des Huns, à Châlons-sur-Marne.
CHILDÉRIC Ier, 4e roi, Règne 23 ans, de 458 à 481.	CHILDÉRIC Ier, 458-481. — 459. Est déposé et se retire en Thuringe. — 465. Rappel de Childéric. — Guerre contre les Romains.
CLOVIS Ier, 5e roi, Règne 30 ans, de 481 à 511.	CLOVIS Ier, 481-511. — 496. Vainqueur à Tolbiac, reçoit le baptême avec 3,000 de ses soldats. — 507. Défait et tue Alaric à Vouillé. — 511. Sanctionne la loi salique. — Première réforme du calendrier.
CHILDEBERT Ier, 6e roi, Règne 47 ans, de 511 à 558.	CHILDEBERT Ier, 511-558. — 531. Défait Amalaric, roi des Visigoths. — 534. S'empare de la Bourgogne. — 543. Expédition contre les Visigoths d'Espagne.
CLOTAIRE Ier, 7e roi, Règne 3 ans, de 558 à 562.	CLOTAIRE Ier, 558-562. — 560. Bat les Thuringiens et les Saxons. — Fait égorger ses neveux et brûler vif son fils révolté. — 561. Visite le tombeau de saint Martin, à Tours.
CARIBERT, 8e roi, Règne 4 ans, de 562 à 567.	CARIBERT, 562-567. — 562. Répudie Ingoberge pour épouser Méroflède, puis Marcovèse. — 563 à 567. Guerres civiles avec ses frères Gontran, Chilpéric et Sigebert.
CHILPÉRIC Ier, 9e roi. Règne 17 ans, de 567 à 584.	CHILPÉRIC Ier 567-584. — Rivalité de Frédégonde, sa femme, et de Brunehaut, femme de Sigebert.— Guerres civiles sanglantes.—575. Chilpéric prend Tournay. — Surnommé le Néron de la France.
CLOTAIRE II, 10e roi, Règne 44 ans, de 584 à 628.	CLOTAIRE II, 584-628. — Est roi à l'âge de 4 mois. Régence de Frédégonde et de Gontran, son oncle. — 614. Réunion de toute la monarchie.— 617. Création des plaids (parlemens).
DAGOBERT Ier, 11e roi, Règne 10 ans, de 628 à 638.	DAGOBERT Ier, 628-638. — 630. Fonde l'abbaye de Saint-Denis. — 636. Soumet les Bretons et les Gascons révoltés. — Première usurpation des maires du Palais.
CLOVIS II, 12e roi, Règne 18 ans, de 638 à 656.	CLOVIS II, 638-656. — 639. Grimoald, maire du Palais, veut faire son fils roi, et est décapité. — Pendant la famine, Clovis fait distribuer ses trésors et l'argenterie de Saint-Denis aux pauvres.
CLOTAIRE III, 13e roi, Règne 14 ans, de 656 à 670.	CLOTAIRE III, 656-670. — Régence de Bathilde, sa mère. — 666. Ebroïn succède à Grimoald, maire du Palais. — 667. Il force Bathilde à se retirer à l'abbaye de Chelles.
CHILDÉRIC II, 14e roi, Règne 3 ans, de 670 à 673.	CHILDÉRIC II, 670-673. — 670. Exile Ebroïn, maire du Palais, en Bourgogne. — 672. Fait fouetter Bodillon, seigneur français. — 673. Est assassiné par lui.
THIERRY Ier, 15e roi, Règne 18 ans, de 673 à 691.	THIERRY Ier, 673-691. — 675. Rend à Ebroïn l'autorité de maire du Palais. — Bataille de Lafau. — 687. Bataille de Testri. — Pépin d'Héristal succède à Ebroïn.
CLOVIS III, 16e roi, Règne 4 ans, de 691 à 695.	CLOVIS III, 691-695. Pépin d'Héristal, maire du Palais, gouverne. — 692. Soumet Radbod, duc des Frisons. — 694. Dompte les Suèves et les Saxons révoltés.
CHILDEBERT II le Juste, 17e roi, Règne 16 ans, de 695 à 711.	CHILDEBERT II, 695-711. — Pépin d'Héristal continue à gouverner sous le titre de maire du Palais. — Il donne la Champagne à Drogon, son fils aîné.
DAGOBERT II, 18e roi, Règne 4 ans, de 711 à 715.	DAGOBERT II, 711-715. — 714. Mort de Pépin d'Héristal, maire du Palais. — Charles-Martel le remplace. — 715. Révolte des seigneurs français.
CLOTAIRE IV, 19e roi, Règne 17 mois, de 715 à 716.	CLOTAIRE IV, 715-716. — Charles-Martel, maire du Palais, gouverne. — Chilpéric II veut faire valoir ses droits. — Charles-Martel le relègue en Aquitaine et lui préfère Clotaire.
CHILPÉRIC II, 20e roi, Règne 4 ans, de 716 à 720.	CHILPÉRIC II, 716-720. — Charles-Martel, maire du Palais, est vainqueur : 716 à Amblef, 717 à Vincy, 719 à Soissons. — 720. Les Sarrasins envahissent le midi de la Gaule jusqu'à Poitiers.
THIERRY II, 21e roi, Règne 17 ans, de 720 à 737.	THIERRY II, 720-737. — 732. Charles-Martel, maire du Palais, défait les Sarrasins à Tours. — Mort d'Abdérame, leur chef. — 733. Soumission des Frisons.
*CHARLES-MARTEL, duc des français, Interrègne de 4 ans, 737 à 741.	CHARLES-MARTEL, duc des Français. — Interrègne. — 737-741. — Continue un gouvernement sage, ferme et glorieux. — Il sauve la France du joug des Musulmans.
CHILDÉRIC III, 22e roi, Règne 9 ans, de 742 à 752.	CHILDÉRIC III, 742-752. — Tutelle de Carloman et de Pépin le Bref, fils de Charles-Martel. — 746. Carloman se fait moine. — 752. Pépin dépose Childéric, et est élu roi.
PEPIN le Bref, 1er carlovingien, 23e roi, Règne 16 ans, de 752 à 768.	PEPIN LE BREF, 752-768. — 754. Défait Astolphe, roi des Lombards, sous les murs de Rome.—759. Expulse les Sarrazins de Narbonne.—768. Soumet Waïfre, duc d'Aquitaine. — Etablit la coutume du sacre.

CHARLEMAGNE, 24e roi, Règne 46 ans, de 768 à 814.	CHARLEMAGNE, 768-814. — 773. Détruit l'armée de Didier, roi des Lombards.—774. Adrien Ier, pape, le nomme roi d'Italie. — 778. Bataille de Roncevaux.—785. Soumet Witikind, chef des Saxons.— 800. Léon III le couronne empereur d'Occident. —Fonde les écoles.
LOUIS Ier le Débonnaire, 25e roi, Règne 26 ans, de 814 à 840.	LOUIS Ier LE DÉBONNAIRE, 814-840. — 816. Est sacré à Reims par Etienne IV, pape.— 833. Partage la monarchie avec ses trois enfans, qui lui déclarent la guerre et le déposent. — 840. Il meurt de douleur.
CHARLES II le Chauve, 26e roi, Règne 37 ans, de 840 à 877.	CHARLES II LE CHAUVE, 840-877. — 841. Vainqueur à Fontenai, contre Lothaire, son frère. — 843 à 857. Invasions des Normands auxquels il paie tribut.—858. Origine du gouvernement féodal. — 875. Couronné empereur par Jean VIII, pape.
LOUIS II le Bègue. 27e roi, Règne 2 ans, de 877 à 879.	LOUIS II LE BÈGUE, 877-879. — 877. Continuation du régime féodal, donation des fiefs. — 878. Jean VIII, pape, se réfugie en France et couronne Louis II empereur d'Occident.
LOUIS III et CARLOMAN, 28es rois, Règnent 5 ans, de 879 à 884.	LOUIS III et CARLOMAN, 879-884. — Défaite des Normands, à Vienne et à Sancourt, en Picardie. — 883. Traité de paix entre Carloman et les Normands.— Mort d'Hincmar, archevêque de Reims.
CHARLES III le Gros, 29e roi, Règne 3 ans, de 884 à 888.	CHARLES III LE GROS, 884-888. — 885. Eudes, comte de Paris, en l'absence du roi, défend vaillamment la capitale contre les Normands.— 886. Charles capitule. — 887. Il est déposé et Eudes élu à sa place.
EUDES, 30e roi, Règne 10 ans, de 888 à 898.	EUDES, 888-898. — 889. Vainqueur à Montfaucon contre les Normands. — 892. Il assiége et prend Laon. — 893. Guerre en Aquitaine.
CHARLES IV le Simple, 31e roi, Règne 25 ans, de 898 à 923.	CHARLES IV LE SIMPLE, 898-923. — 900 à 911. Rollon, chef des Normands, s'empare de Rouen, reçoit le baptême et épouse Gisèle, fille de Charles.—922. Défaite de Charles, à Soissons ; le comte Robert le dépose.
RAOUL, duc de Bourgogne. 32e roi, Règne 13 ans, de 923 à 936.	RAOUL, duc de Bourgogne, 923-936. — Usurpe le trône. — 930. Défait les Normands dans le Limousin.— 932. Soumet le Languedoc.—934. Diminue l'influence des seigneurs.
LOUIS IV d'Outremer, 33e roi, Règne 18 ans, de 936 à 954.	LOUIS IV, 936-954. — Dit d'Outremer, à cause de son long séjour en Angleterre.—942. Fait prisonnier par Richard de Normandie. — 946. Se ligue avec l'empereur Othon.
LOTHAIRE, 34e roi, Règne 32 ans, de 954 à 986.	LOTHAIRE, 954-986. — Minorité. — Régence de Hugues le Blanc, et de Hugues-Capet, son fils. — 977. Guerre contre l'empereur Othon.—978. Lothaire le surprend à Aix-la-Chapelle.—980. Traité de paix.
LOUIS V le Fainéant, 35e roi, Règne un an, de 986 à 987.	LOUIS V, 986-987.—Un règne court et la tutelle de Hugues-Capet, le font surnommer le Fainéant.— La race des Carlovingiens s'éteint sous la puissance des seigneurs et l'invasion des Normands.
HUGUES-CAPET, 1er capétien, 36e roi, Règne 9 ans, de 987 à 996.	HUGUES-CAPET, 987-996. — Ier Capétien, prend le titre de Roi.—991. Charles, frère de Lothaire, lui dispute la couronne et succombe.—992. Le duché de France est réuni à la monarchie. — Gerbert invente l'horloge à balancier.
ROBERT le Pieux, 37e roi, Règne 35 ans, de 996 à 1031.	ROBERT, 996-1031.—999. Gerbert, français, pape, sous le nom de Sylvestre II. — 1000. La Sicile conquise par les Normands.—1015. Construction de la cathédrale de Strasbourg. — 1024. Robert refuse la couronne d'Allemagne.
HENRI Ier, 38e roi, Règne 29 ans, de 1031 à 1060.	HENRI Ier, 1031-1060. — 1035. Les Normands s'établissent en Calabre. — 1041. La trève de Dieu.— 1043. Mal des Ardents, épidémie.—1054. Victoire de Mortemer.—1059. La famine désole la France.
PHILIPPE Ier, 39e roi, Règne 48 ans, de 1060 à 1108.	PHILIPPE Ier, 1060-1108.—1066. L'Angleterre conquise par les Normands. — 1095. Première croisade ; 200,000 Français partent pour la Terre Sainte. — Godefroy les commande. — 1100. La vicomté de Bourges réunie à la France.
LOUIS VI le Gros, 40e roi, Règne 29 ans, de 1108 à 1137.	LOUIS VI, 1108-1137. — Affranchissement des communes.—1116. Guerre avec l'Angleterre.—1118. Fondation de l'ordre des Templiers.—1115-1126. Soumission des barons et du comte d'Auvergne. — 1103-1137. Abeilard professe à Paris.
LOUIS VII le Jeune, 41e roi, Règne 43 ans, de 1137 à 1180.	LOUIS VII, 1137-1180. — 1142. Prise et sac de Vitry.—1147. Saint Bernard prêche la seconde croisade — Louis VII la commande. — L'abbé Suger, régent du royaume.—1160. Apparition des Vaudois.—1163. Notre-Dame de Paris est fondée. — 1173-1175. Guerre avec l'Angleterre.
PHILIPPE II Auguste, 42e roi, Règne 43 ans, de 1180 à 1223.	PHILIPPE-AUGUSTE, 1180-1223. — 1182. Les Juifs sont chassés. — 1184. Premier pavage des rues de Paris.—1190. Philippe-Auguste part pour la croisade.—1204. La Touraine et la Normandie réunies à la Couronne. — 1214. Victoire de Bouvines.
LOUIS VIII le Lion, 43e roi, Règne 3 ans, de 1223 à 1226.	LOUIS VIII, 1223-1226. — 1224. Les Anglais sont chassés du Poitou, de la Saintonge, de l'Aunis, du Limousin et du Périgord.—1225. Guerre contre les Albigeois.—1226. Prise d'Avignon.
LOUIS IX Saint Louis, 44e roi, Règne 44 ans, de 1226 à 1270.	LOUIS IX, 1226-1270. — 1226. Blanche de Castille, régente.—1242. Victoires de Saintes et de Taillebourg. — 1248. Louis IX commande la 5e croisade. — 1259. Prisonnier des Turcs.—1269. Les Quinze-Vingts sont fondés, — 1270. 6e croisade, Louis IX y succombe.

PHILIPPE III LE HARDI, 45e ROI, Règne 15 ans, de 1270 à 1285.	PHILIPPE III LE HARDI, 1270-1285. — 1270. Siége de Tunis. — 1271. Le Comté de Toulouse est réuni à la couronne. — 1279. Paix avec l'Angleterre. — 1282. Vêpres Siciliennes. — Guerre contre Pierre d'Aragon, maître de la Sicile.
PHILIPPE IV LE BEL, 46e ROI, Règne 29 ans, de 1285 à 1314.	PHILIPPE IV LE BEL, 1285-1314. — 1297. Victoire de Furnes contre les Anglais et les Flamands. — 1302. Massacres à Courtray. — 1304. Vainqueur à Mons-en-Puelle. — 1306. La monnaie est altérée. — 1307. Procès et supplice des Templiers.
LOUIS X LE HUTIN, 47e ROI, Règne 2 ans, de 1314 à 1316.	LOUIS X LE HUTIN, 1314-1316. — 1315. Fait exécuter Enguerrand de Marigny, ministre des finances. — Affranchit les serfs moyennant rançon. — Edit de rappel des Juifs. — 1316. Paix de Flandre.
PHILIPPE V LE LONG, 48e ROI, Règne 6 ans, de 1316 à 1322.	PHILIPPE V LE LONG, 1316-1322. — 1318. Pacifie la France. — Affranchit les serfs. — 1319. Poursuit les lépreux. — 1321. Chasse les Juifs et s'empare de leurs biens.
CHARLES IV LE BEL, 49e ROI, Règne 6 ans, de 1322 à 1328.	CHARLES IV, 1322-1328. — 1322. Rend aux monnaies leur valeur. — Confisque les biens des financiers. — 1323. La Guette, receveur des finances, meurt à la question. — 1326. Guerre des bâtards avec l'Angleterre.
PHILIPPE VI DE VALOIS, 50e ROI, Règne 22 ans, de 1328 à 1350.	PHILIPPE VI, 1328-1350. — 1329. Pacifie la Flandre. — 1336 à 1345. Guerres contre Edouard d'Angleterre. — Désastre naval de l'Ecluse. — Défaite de Crécy. — Calais est assiégé. — Capitulation. — 1343. La peste désole la France.
JEAN LE BON, 51e ROI, Règne 14 ans, de 1350 à 1364.	JEAN LE BON, 1350-1364. — 1356. Est vaincu à Poitiers par le prince de Galles. — Prisonnier à Londres. — 1358. Soulèvement des paysans, dit la Jacquerie. — Charles, dauphin, régent. — 1360. Fonde la 1re bibliothèque royale.
CHARLES V LE SAGE, 52e ROI, Règne 17 ans, de 1364 à 1380.	CHARLES V, 1364-1380. — 1364. Duguesclin bat Charles le Mauvais à Cocherel. — 1366. Charles V chasse Pierre le Cruel du trône d'Espagne. — Restaure la marine. — Augmente la Bibliothèque. — Défend les jeux de hasard.
CHARLES VI LE BIEN-AIMÉ, 53e ROI, Règne 42 ans, de 1380 à 1422.	CHARLES VI, 1380-1422. — 1383. Dompte les Flamands à Rosbeck, et punit à Paris la faction des Maillotins. — 1392. Il est atteint de folie. — 1410. Guerres civiles des Armagnacs et des Bourguignons.
CHARLES VII LE VICTORIEUX, 54e ROI, Règne 39 ans, de 1422 à 1461.	CHARLES VII, 1422-1461. — 1427. Les Anglais à Paris. — 1429. Jeanne-d'Arc délivre Orléans. — Elle est brûlée vive, à Rouen, par les Anglais. — 1436. Charles chasse les Anglais de Paris et de la France. — 1461. Il meurt de faim par crainte du poison.
LOUIS XI, 55e ROI, Règne 22 ans, de 1461 à 1483.	LOUIS XI, 1461-1483. — 1464. Institution des postes. 1465. Vainqueur à Montlhéry des princes et seigneurs français ligués contre la couronne. — 1469. L'ordre de Saint-Michel est fondé. — 1461-1483. L'Anjou, le Maine, la Provence et la Bourgogne conquis.
CHARLES VIII, 56e ROI, Règne 15 ans, de 1483 à 1498.	CHARLES VIII, 1483-1498. — 1484. La duchesse de Beaujeu, fille de Louis XI et sœur du roi, régente. — 1494. Charles s'empare de Naples et de Rome. — 1495. Vainqueur à Fornovo, sur les Vénitiens, les Espagnols et les Allemands réunis.
LOUIS XII PÈRE DU PEUPLE, 57e ROI, Règne 17 ans, de 1498 à 1515.	LOUIS XII, 1498-1515. — 1499. Il conquiert le Milanais. — 1509. Vainqueur des Vénitiens à Agnadel. — 1512. Gaston de Foix, duc de Nemours, s'empare de Brescia, et triomphe des Espagnols et des Italiens à Ravenne.
FRANÇOIS Ier, 58e ROI. Règne 32 ans, de 1515 à 1547.	FRANÇOIS Ier, 1515-1547. — 1515. Vainqueur à Marignan. — 1525. Rival de Charles-Quint. — 1526. Désastre de Pavie. — Prisonnier à Madrid. — 1531. Fonde l'imprimerie royale. — 1544. Paix de Crépy.
HENRI II, 59e ROI, Règne 12 ans, de 1547 à 1559.	HENRI II, 1547-1559. — 1552. S'empare de Metz, de Toul, de Verdun. — 1554. Défait les Impériaux à Renti. — 1557. Perd la bataille de Saint-Quentin. — 1558. Chasse les Anglais de Calais. — Le Dauphin épouse Marie-Stuart. — 1559. Traité de Cateau-Cambrésis.
FRANÇOIS II, 60e ROI, Règne 1 an, de 1559 à 1560.	FRANÇOIS II, 1559-1560. — 1560 Conjuration d'Amboise contre la tyrannie des Guises. — Massacre des Conjurés. — Les états d'Orléans déclarent que la puissance souveraine se transmet sans interruption du souverain mort à son successeur immédiat.
CHARLES IX, 61e ROI, Règne 14 ans, de 1560 à 1574.	CHARLES IX, 1560-1574. — Catherine de Médicis, régente. — 1564. Réforme du Calendrier. — 1561. Les Protestans persécutés. — 1572 (24 août). Massacre de la Saint-Barthélemy. — 1573. Henri d'Anjou, frère de Charles, élu roi de Pologne. — 1574. Prise de la Rochelle sur les Protestans.
HENRI III, 62e ROI, Règne 15 ans, de 1574 à 1589.	HENRI III, 1574-1589. — Guerres religieuses des trois Henri : la Ligue, les Seize, les Barricades. — 1577. L'ordre du Saint-Esprit est fondé. — 1587. Les Protestans, vainqueurs à Coutras. — 1588. Les Guise, assassinés par ordre du roi. — 1589. Le moine Jacques Clément assassine Henri III.
HENRI IV LE GRAND, 63e ROI, Règne 21 ans, de 1589 à 1610.	HENRI IV, 1589-1610. — 1590. Vainqueur de Mayenne et des Ligueurs à Arques et à Ivry. — Assiége Paris et y fait en même temps entrer des vivres. — 1593. Abjure le protestantisme. — 1594. Entre à Paris. — Sully, ministre. — 1595. Vainqueur à Fontaine-Française. — 1610. Assassiné par Ravaillac.
LOUIS XIII LE JUSTE, 64e ROI, Règne 33 ans, de 1610 à 1643.	LOUIS XIII. 1610-1643. — 1610-1616. Marie de Médicis, régente. — 1621. Le cardinal de Richelieu, 1er ministre. — 1628. La Rochelle se soumet. — 1635. L'Académie française est fondée. — 1642. Descartes publie son traité de philosophie. — 1643. Exécution des conjurés Cinq-Mars et de Thou.
LOUIS XIV LE GRAND, 65e ROI, Règne 72 ans, de 1643 à 1715.	LOUIS XIV, 1643-1715. (1re époque.) — Anne d'Autriche, régente. — Le cardinal Mazarin, 1er ministre. — 1643. Condé, vainqueur à Rocroy. — 1648. Condé et Turenne, vainqueurs à Fribourg. — 1652. Guerre civile de la Fronde. — Condé, révolté, est battu par Turenne. — 1659. Traité des Pyrénées.
	LOUIS XIV, 1643-1715. (2e époque.) 1661. Le château de Versailles est agrandi. — 1667. Conquête de la Flandre. — 1672. De la Hollande. — 1678. Traité de Nimègue. — 1685. Révocation de l'édit de Nantes ; 300,000 protestans, expulsés de France. — 1700-1712. Catinat vainqueur à Staffarde, Vendôme à Villaviciosa, Villars à Denain. — 1713. Traité d'Utrecht.
	LOUIS XIV, 1643-1715. — Illustrations de son règne : Condé, Turenne, Catinat, Duquesne, Tourville, Villars, Colbert, Louvois, Mazarin, Vauban. — Pascal, Bayle, Corneille, Racine, Molière, Boileau, Bossuet, Coustoux, Coisevox, Denis Papin, Mignard, Lebrun, Mansard, Lenôtre, Riquet.
LOUIS XV LE BIEN-AIMÉ, 66e ROI, Règne 59 ans, de 1715 à 1774.	LOUIS XV, 1715-1774. — (1re époque.) — Philippe d'Orléans, régent. — 1716. Refonte générale des monnaies — 1718. Les banques de Law sont fondées. — 1733. Guerre contre l'empire. — 1735. Traité de Vienne. — 1742. Retraite de Prague, par le Mal de Bellisle. — 1745. Le Mal de Saxe, vainqueur à Fontenoy.
	LOUIS XV, 1715-1774. — (2e époque.) — 1756. Guerre désastreuse avec l'Angleterre. — 1761. Pacte de famille entre les Bourbons de France et d'Espagne. — 1763. Paix générale. — 1768. Naissance de Napoléon. — La Corse est réunie à la France. — 1770. Les Parlemens sont abolis.
LOUIS XVI, 67e ROI, Règne 19 ans, de 1774 à 1793.	LOUIS XVI, 1774-1793. — 1774. Les Parlemens exilés sont rappelés. — 1776 La corvée abolie. — 1778. Alliance avec les Etats-Unis. — Guerre avec l'Angleterre. — 1788. — L'assemblée des notables convoquée. — 1789. Etats-généraux à Versailles. — 1790. La France divisée en départemens.
LOUIS XVII, 68e ROI, Règne 29 mois, de 1793 à 1796.	. . . .
(Tête de la République.) CONVENTION NATIONALE DIRECTOIRE EXÉCUTIF. 7 ans, de 1792 à 1799.	CONVENTION NATIONALE, 1792-1795. — 1792. La république française est proclamée. Le duc de Chartres à Jemmapes. — 1793. Louis XVI, condamné à mort le 17 janvier, est exécuté le 21. — Louis XVII, enfant, est retenu en prison. — 14 armées repoussent l'invasion des étrangers. — 1794. La Vendée se soulève. — Régime de la Terreur.
	DIRECTOIRE EXÉCUTIF, 1795-1799. — Barras, Larévellière-Lépaux, Rewbell, directeurs. — 1795. Le système décimal est fondé. — Institution de l'école Polytechnique. — Louis XVII meurt. — 1796. Bonaparte en Italie. Victoire d'Arcole. — 1797. De Rivoli. — Le comtat d'Avignon et la Belgique réunis à la France. — 1798. Bonaparte en Egypte. — 1799. Aboukir, Novi, Zurich.
(Tête de Bonaparte, consul.) BONAPARTE, CONSUL, 5 ans, de 1799 à 1804.	CONSULAT, 1799-1804. — Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos, consuls. — 1800. Victoire de Marengo. — Kléber, vainqueur à Héliopolis. — 1801. Paix avec l'Autriche. — La rive gauche du Rhin cédée à la France. — 1802. Bonaparte, consul. — 1803. Concordat avec le pape. — 1804. Promulgue le Code civil.
(Tête de Napoléon, empereur) NAPOLÉON, EMPEREUR. Règne 10 ans, de 1804 à 1814	NAPOLÉON, 1804-1815. — (1re époque.) 1804. L'ordre de la Légion-d'Honneur est fondé. — 1805. Napoléon, roi d'Italie. — Victoire d'Austerlitz. — Les Français à Vienne. — 1806. Victoire d'Iéna. — Les Français à Berlin et à Varsovie. — 1807. Victoire d'Eylau. — Paix de Tilsitt. — 1808. Les Français à Madrid et à Lisbonne. — Victoires d'Essling et d'Eckmühl.
	NAPOLÉON, 1804-1815. — (2e époque.) 1810. Napoléon épouse Marie-Louise. — 1811. Naissance du roi de Rome. — 1812. La Prusse s'allie à la France. — Victoires de Wilna, de Smolensk, de la Moskowa. Les Français à Moscou. — 1813. Bataille de Lutzen. — Retraite de Leipsig. — 1814. La France est envahie. — Capitulation de Paris. — Abdication.
	NAPOLÉON, empereur. 1804-1815. — (3e époque.) 1814. Napoléon exilé à l'île d'Elbe. — 1815. 1er mars, débarque à Cannes ; 20 mars, entre à Paris. L'Europe se ligue contre la France. — Batailles de Fleurus, de Ligny, de Waterloo. — La France est envahie. — Napoléon abdique. — Prisonnier des Anglais, est exilé à Sainte-Hélène. — 1821 (5 mai). Il y meurt.
LOUIS XVIII, 69e ROI, Règne 10 ans, de 1814 à 1824.	LOUIS XVIII, 1814-1824. — 1814. Rentre en France et octroie la Charte. — 1815. Napoléon revient de l'île d'Elbe. — Louis se retire à Gand. — 2e rentrée le 8 juillet. — Napoléon à Sainte-Hélène. — 1820. Assassinat du duc de Berry par Louvel. — 1823. Guerre d'Espagne.
CHARLES X, 70e ROI, Règne 6 ans, de 1824 à 1830.	CHARLES X, 1824-1830. — Est sacré à Reims. — L'indépendance de St-Domingue est reconnue. — La Grèce affranchie. — 1830 Prise d'Alger. — (juillet) Révolution des Trois-Jours. — Charles X abdique. — (16 août) Il s'embarque à Cherbuurg. — 1836. Meurt à Goritz.
LOUIS-PHILIPPE Ier, 71e ROI, Élu roi des Français, le 9 août 1830.	LOUIS-PHILIPPE Ier. — 1830 (1er août). Lieutenant du royaume. — (9 août.) Roi des Français. — 1832. Prise d'Anvers par le maréchal Gérard et le duc d'Orléans. — 1835. Attentat de Fieschi — 1837. Prise de Constantine par le général Vallée et le duc de Nemours. — 1840. Le duc de Joinville dépose les cendres de Napoléon aux Invalides.

LES COMÈTES.

Loin de moi l'idée de faire une ascension vers les sublimes domaines de M. Arago. Je ne me mêle point des affaires du firmament ; elles se feront bien sans moi. Je respecte les comètes, et je ne les crains pas : il faut être César ou Napoléon pour les craindre : il faut être Arago pour les découvrir. C'est autour de moi, dans un horizon de vingt pieds carrés, que j'épie le lever d'autres comètes, astres malins qui ont prédit et amené la ruine d'une multitude de Césars et de Napoléons du jeu.

M. Deschapelles, dans son admirable code du Wiste, aurait dû ajouter un chapitre spécial sur les comètes, ces fléaux de ce noble jeu. Sans avoir la prétention de remplir cette lacune, je veux signaler ces astres de maligne influence aux joueurs novices qui, se fiant sur leur talent, perdent tant de parties à quatre et à neuf, pour avoir négligé d'éclaircir le firmament de leurs clubs.

PHYSIOLOGIE DE LA COMÈTE AU WISTE.

La comète est ordinairement un monsieur de cinquante à cinquante-six ans, qui ne joue jamais qu'à la campagne ou en famille, à des enjeux modérés ; sa figure est calme, son costume simple et propre, mais toujours arriéré de dix ans ; il parle peu et regarde la partie avec des yeux somnolens. Au Wiste à trois, il ne daigne suivre que le jeu de celui qui *fait le mort* ; et avant que les treize cartes soient étalées sur le tapis, il annonce le nombre des *atouts* et des *honneurs*. La comète ramasse les mouchoirs, les cartes et les fiches qui tombent ; il offre du tabac lorsqu'on discute un coup dans un entr'acte ; il donne une plainte sourde au joueur qui se lève percé au cœur d'un *slem* ; il accorde un sourire au joueur qui arrache un *trick* désespéré ; il blâme l'attaque du *singleton* par une aspiration salivaire qui murmure dans le gosier. La comète a toutes les émotions du jeu sans en subir les inconvéniens. Si quelques épigrammes lui arrivent à bout portant de la bouche du joueur victime de son influence, la comète reçoit le coup avec un visage impassible et distrait ; quelquefois elle dit à sa victime insurgée : *Je ne vous croyais pas si superstitieux*. La comète se pose toujours en esprit fort qui n'a pas de préjugés.

Les comètes du firmament ne brillent que peu de temps ; elles font leur métier, et disparaissent à l'ordre de M. Arago, à nuit fixe, quand elles ont renversé un tyran. Les comètes du jeu sont tenaces et elles s'éternisent sur un fauteuil. Sous prétexte qu'ils n'ont pas de préjugés, ces astres aléatoires ne se font aucun scrupule d'accomplir une série de catastrophes, sans accorder aux ruinés une indemnité légitime. Les comètes n'ont point d'entrailles, point de remords ; elles se lèvent à six heures pour dîner, et retournent à huit pour achever une victime dans l'exercice voluptueux de leur docile digestion.

On a long-temps agité, dans divers cercles, la question des comètes ; quelques esprits sages ont été d'avis de prendre des mesures énergiques pour écarter ces malignes influences qui jettent dans les jeux une si fâcheuse perturbation. Les résultats désirés ont été obtenus. Partout les comètes menacées dans leur existence de galeries, se sont révoltées contre la révolte des joueurs ; elles ont fait valoir leurs droits de membres ; elles ont cité l'article PRÉJUGÉ *du Dictionnaire philosophique* ; elles ont paru plus terribles que jamais pour attaquer au wiste les morts et les vivans. Un joueur courageux s'est rencontré dans la ville de ***, au Cercle de Popilius, et il a invité le *para-comète*. Ce joueur se voyait démolir pièce à pièce et point à point, par une constellation de comètes formidables et vierges de préjugés. Il jouait le wiste de première force, personne mieux que lui ne savait sonder les arcanes de l'*impasse*, enlever au *mort* une dame troisième, en attaquant par le valet, avec l'as et le roi en main ; dissimuler la force secrète du *vivant* pour se relever terrible : armé d'*atouts* victorieux ; établir entre les deux jeux la navette de *coupes* à la faveur d'une double *renonce* habilement ménagée ; personne en l'absence des *as*, et ne se fiant qu'à des *dames troisièmes*, dévorées par une couleur longue, ne savait mieux que lui tromper les deux adversaires par une insolente attaque d'*atouts* visant au *slem*, et puis du haut de ses prétentions effrayantes, s'abaisser à glaner à la dérobée quelques *dix* passés rois, quelques *coupes* surprises, quelque *impasse* effronté, inouï, impraticable, et enlever ainsi la septième levée à la pointe d'un *treizième* inattendu. Ce joueur avait la conscience de son talent, et cependant, après chaque partie, il versait le plus jaune de sa bourse entre les mains de ses deux écoliers, lesquels se déclaraient tels pour donner à leur maître au moins cette fiche de consolation. En présence de pareils faits, il n'était plus permis de révoquer philosophiquement en doute la fatale influence d'une pléiade de comètes qui s'incrustaient sur le dos de l'habile et toujours ruiné joueur. L'infortuné se plaignit d'abord avec un accent doux qui aurait désarmé des tigres : oh ! quelle voix suppliante pourrait désarmer des comètes ! Celles-ci persistèrent, toujours en soutenant qu'elles n'avaient pas de préjugés. Mais, leur dit la victime avec un organe déchirant, que m'importe, Messieurs, que vous n'ayez pas de préjugés ? En attendant, vous le voyez, j'expire chaque jour devant vous ; je joue le rôle d'un gladiateur, et vous dévorez mes agonies ! Quel horrible plaisir trouvez-vous à ce spectacle de Romain du Bas-Empire ?

Les comètes secouaient la tête et prenaient du tabac ; on entendait vaguement murmurer sur leurs lèvres le mot superstition.

Le lendemain, au moment où l'habile joueur commençait sa partie en se félicitant d'avoir éloigné la constellation, il vit poindre à l'horizon le trio de ces comètes habituées. La partie était superbe ; il avait gagné une *manche triple*, à *short-game*, et il n'avait plus qu'un point à faire pour gagner la seconde *manche* et la partie. Les comètes s'assirent. On coupa et donna les cartes.

Le malheureux cométisé déroula son jeu : il était superbe. Les comètes sourirent d'un air qui signifiait : Vous voyez bien que vous n'êtes qu'un obstiné superstitieux. Il trouva six atouts dans une main, et il eut deux *as* tués sous lui du premier coup. Le *rob* fut perdu et la partie après.

Eh bien ! dit-il, en croisant les bras et se retournant vers les comètes, eh bien ! messieurs, vous le voyez !

Une comète eut l'insolence de lui dire : Si vous eussiez attaqué par *atout* vous auriez gagné le trick.

Ah ! s'écria l'infortuné, ceci est trop fort ! J'aurais dû *faire atout !* avec six *atouts* supérieurs rencontrés dans une main ! Quelle excuse de comète !

C'est bon ! ajouta le joueur, avec l'accent concentré d'un homme qui médite une vengeance.

Inutile d'ajouter que les autres parties furent emportées sur lui à triple carillon. Ses adversaires retournaient à chaque *donne* la couleur *trèfle*, couleur pleine de mystères que nul n'a pu sonder. Sur le tapis vert du mort, le vainqueur déroulait une effrayante série de trèfles, semblables à un vol de corneilles qui se seraient abattues sur un pré. Le perdant sentait à chaque instant, comme Damoclès, l'épée du *slem* suspendue sur sa tête ; et s'il l'évitait, ce n'était que par un *roi* isolé, dernière et frêle ressource du désespoir.

Il faut dire que les comètes ont le double don d'être favorables aux uns et fatales aux autres ; leur influence serait neutralisée si elles portaient malheur à tout le monde. En général, elles n'agissent d'une manière funeste que sur les joueurs d'un tempérament nerveux ; leur action est nulle sur les joueurs d'un naturel lymphatique ou sanguin. Le joueur dont je raconte l'histoire avait des nerfs irritables comme des cordes de violoncelle ; le fluide cométique se développait sur eux dans toute sa puissance, et écartait continuellement les *atouts* et les *honneurs* de la pointe de ses doigts agités.

La vengeance éclata le lendemain.

A l'heure de leur lever du *club*, les comètes trouvèrent leur victime quotidienne enveloppée d'un paravent chinois de deux mètres de hauteur, et elles s'arrêtèrent stupéfaites au milieu du salon. Le chef des comètes proposa de faire le siége de la place et d'ouvrir une brèche au rempart.

L'agent préposé à la police du cercle s'y opposa, disant que chacun était libre d'abriter son malheur derrière la muraille de la Chine, si cela lui semblait bon. Les comètes se désespéraient en entendant les éclats de rire de leur victime, qui accablait de *slems* ses anciens vainqueurs, que nulle influence ne protégeait cette fois.

Au bout d'une semaine de vaines tentatives, les comètes donnèrent leur démission et s'affilièrent dans un autre cercle, où leur terrible réputation n'avait pas encore percé.

Je trouve le fait suivant dans le manuscrit de mes mémoires inédits qui ne paraîtront jamais.

A Florence, en 1835, j'avais l'honneur de faire souvent mon wiste avec le général Macdonald, le général Tchichakoff et le nonce du pape, S. Exc. Felice Angeli. On me pardonnera de dire, sans amour-propre, que j'étais plus fort que mes trois adversaires. Cependant, malgré ma science bien reconnue à Paris et à Londres, et qui n'admet pour supérieure que l'invincible combinaison de M. Deschapelles, je perdais chaque soir tous mes *robs* avec une mystérieuse fatalité.

Souvent la nuit, pensif sur les rives de l'Arno, je réfléchissais sur ce malheur acharné, demandant à l'ombre de Dante, qui a expliqué tant de mystères infernaux, de vouloir bien m'aider à m'expliquer le mien.

Un soir, comme je venais de perdre le *trick* avec la *quatrième majeure d'atouts septième*, j'avisai à ma gauche un monsieur, endormi d'un œil, et suivant mon jeu du coin de l'œil resté ouvert.

On sait que les plus formidables comètes sont les comètes qui dorment à côté du joueur. Contre celles-là point de salut.

Ma comète florentine était d'un âge mûr, et elle portait, comme dans l'ancien régime, une queue dans un ruban noir. Le costume de la comète était complet.

Tous les soirs, ce monsieur, orné d'une queue, suivait mes cartes, et me détruisait à vue d'œil.

Je pris des informations sur lui, et j'appris que c'était un homme d'un grand talent, et mon compatriote, M. Pons, directeur de l'Observatoire de Florence !

Quel trait de lumière !

M. Pons avait été attaché vingt ans à l'observatoire de Marseille, sous la constellation de M. Tullis. Il avait appris l'astronomie à l'école nocturne du ciel. Il portait les étoiles dans sa tête. La générosité du règne impérial accordait alors vingt-cinq louis à toute personne qui découvrait une comète. Napoléon, qui ne craignait pas les boulets, redoutait les comètes, et il les faisait dénicher à tout prix aux avant-postes du firmament. M. de Laplace secondait le faible de l'empereur, et il avait ordonné dans toute l'étendue de l'empire français une chasse aux comètes. L'observatoire de Marseille, voisin des astres, était donc un poste de prédilection.

M. Pons devint le fléau des comètes ; lorsqu'un bout de queue luisait dans le Scorpion, la Vierge, l'Ourse, l'Orion, M. Pons le saisissait à deux mains, et le dénonçait à M. de Laplace, qui lui envoyait un mandat de vingt-cinq louis sur le receveur général. En 1809 et 1810, la récolte des comètes dépassa toutes les espérances de M. Pons ; il en éclatait dans chaque constellation. A la vérité, ces comètes n'avaient pas une grande valeur

personnelle à l'œil nu, et bien souvent elles ne vivaient que l'espace d'un soir, comme les belles-de-nuit; mais il suffisait qu'on eût surpris leur passage au vol pour qu'elles fussent payées comme une comète de Jules-César. M. Pons fit donc une petite fortune avec l'aide du ciel. Il conquit une place honorable dans la science astronomique, et il y a même quelque part, dans les abîmes de l'infini, une comète qui porte son nom, et que nous devons voir reparaître en 2782, à trois heures vingt minutes du matin.

Voilà donc ce mystère! m'écriai-je comme un finale d'opéra. Allez gagner au Wiste, dans le voisinage de M. Pons! Hélas! j'avais déjà perdu assez d'argent pour lui payer trois comètes, et mes ressources étant épuisées, je me vis contraint, un soir que j'étais sur le point de faire faillite, de lui dire en provençal, *ana véiré un paou su l'Arno, si li siou.* (*Allez voir si je suis sur l'Arno*). M. Pons ouvrit ses deux yeux à ce coup d'éperon de la langue maternelle, et trop fort sur l'article comètes pour se méprendre sur le sens de mon invitation, il se leva mélancoliquement et se confondit bientôt dans l'atmosphère nébuleuse du salon. J'ajoute, seulement pour la forme, que dès ce moment, je reconquis pièce à pièce l'argent perdu par l'acharnement de M. Pons. Un jour plus tard, j'étais forcé de donner à Florence le spectacle d'un grand joueur de Wiste battu par un nonce du pape, et ruiné!

Il y a des joueurs d'une faiblesse incurable qui gagnent toujours; ceux-là ont attaché à leur mouvement de rotation autour de la table un de ces terribles satellites qui tournent avec le joueur et le suivent dans sa révolution, comme la lune fait avec la terre. Ces comètes ainsi affiliées à un ami, ces lunes à queue, *lunæ caudatæ*, comme dit Pétrone, pesant de tout leur poids sur l'océan des cinquante-deux cartes, amènent dans le jeu de leur joueur un continuel flux et reflux *d'atouts*.

Tant il est vrai que les plus grands phénomènes de la nature sont tous reproduits dans un ordre inférieur, et sous d'imperceptibles proportions! Mystère partout! On m'a montré à Londres deux comètes qui avaient fait fortune à Calcutta, en servant ainsi de lunes à plusieurs *étoiles* de la compagnie des Indes (1).

Les *étoiles* partageaient avec les lunes leurs énormes bénéfices quotidiens. Sir William Bentinck se vit contraint à faire accorder à ces deux astres errans une pension de 200 livres sur la caisse du chancelier de l'échiquier; ce ne fut qu'à cette condition que nos comètes indiennes rentrèrent en Europe. Sir William, administrateur éclairé, avait découvert qu'elles avaient une action maligne même aux échecs. Lorsque Boy le Siracusain fut battu à Venise par le plus mystérieux des joueurs d'échecs, il mit sa défaite sur le compte du diable. Certainement le diable y était pour quelque chose, mais il était représenté par une comète bulgare placée contre Boy. Sir William connaissait cette histoire. Un jour notre grand Labourdonais perdait devant moi une partie avec un prince russe auquel il ne donnait que la *Tour*. Il me regarda de travers, et me traita de comète. Moi! De ma vie je n'avais reçu un pareil coup de la bouche d'un ami. Vous êtes injuste, mon cher de Labourdonnais, lui dis-je; oui, il y a ici une comète, c'est évident puisque vous avez perdu; regardez en face et vous la verrez. Le prince russe coudoyait un voisin signé comète de pied en cap: c'était un Turc de la suite de Reschid-Pacha: mais un Turc occidental, avec des sous-pieds et un paletot!!! De Labourdonnais reconnut son erreur astronomique et me serra la main.

MÉRY. — (*Palamède.*)

(1) Les actionnaires de la compagnie des Indes sont distingués selon leur puissance, par une, deux, ou trois étoiles.

Poésie.

LA TOURTERELLE ET LE LÉZARD.

CONTE.

Dans le tronc noueux d'un vieux chêne,
Dont le feuillage printannier
Abritait les fleurs de la plaine
Ainsi qu'un toit hospitalier,
Une gentille tourterelle
Au collier noir, à la blonde prunelle
Avait bâti le nid de ses amours,
Nid dont les tendres œufs ne comptaient pas huit jours.
C'était l'heure où sur les vallées
La nuit jette d'épais rideaux,
Où de blanches lueurs dansent sur les coteaux
Comme un essaim d'ombres voilées.
La tourterelle au collier noir
Pensait à son époux fidèle,
Qui s'en était allé loin d'elle,
Chercher la pâture du soir...
En l'attendant, la jeune mère,
Créait le plus bel avenir
A son nid bien-aimé, qu'un suave zéphir
Caressait d'une aile légère;
Ce bonheur était doux... des bonheurs d'ici-bas,
Le plus doux est celui qu'on rêve,
Et les autres ne valent pas
La feuille que le vent enlève...
Il faut rêver toujours, si l'on veut être heureux;
Rêver, c'est le besoin de l'âme,
Que le temps ait ou non argenté nos cheveux,
Que l'on soit tourterelle ou femme...
Donc la tourterelle rêvait,
Et comme une aimable chimère,
Devant elle passaient les formes que revêt
Chaque songe de jeune mère...
Sur l'églantier des prés fleuris,
Sur le saule affligé qui penche,
Elle voyait de branche en branche
Voltiger ses charmans petits.
Parmi les détours du bocage,
Elle suivait leurs pas craintifs;
Le tableau de leurs jeux naïfs
La ramenait à son bel âge;
Avec eux elle s'amusait
Du bleuet, de la fleur fanée,
Et le moissonneur qui passait,
La prenait pour leur sœur aînée...
Puis elle les voyait bien grands,
Heureux et surveillant comme elle
Les premiers pas de leurs enfans
Dans les prés et l'herbe nouvelle...
Tandis que frais et pur comme un songe des cieux,
Ce rêve d'avenir passait devant les yeux
De la gentille tourterelle,
Un énorme lézard sortant de son réduit,
Protégé par la nuit épaisse,
En s'approchant lentement et sans bruit,
Venait lui dérober les fruits de sa tendresse...
Le perfide! il a vu qu'au front du firmament,
La lune cache sa lumière;
« Agissons, se dit-il: c'est, je crois, le moment;
» La nuit de ses longs bras semble enlacer la terre,
» Et j'ai l'appétit fort pressé.... »
A ces mots, vers le nid, le monstre s'est glissé...
Mais il n'est point de nuit pour l'amour maternelle!
La tourterelle a vu s'approcher l'ennemi;
Posant sa tête sous son aile,
Elle feint de dormir, mais elle ouvre à demi
Son œil qui brille ainsi qu'une étincelle...
Elle arrête le traître au premier coup de dent,
Son joli bec d'ivoire, à la forme si pure
Le saisit à la gorge, et, comme un fer tranchant,
Lui fait une large blessure...
Le misérable se débat:
Plus fort que son frêle adversaire,
Il est sûr de sortir vainqueur de cette affaire;
Trop inégal est le combat!
Erreur! rien ne résiste aux forces d'une mère!...
Blessé dans vingt endroits et presque inanimé,
Bientôt le lézard roule aux bords d'une eau fangeuse,
Et la mère victorieuse,
Revole à son nid bien-aimé...
Un de ses œufs venait d'éclore,
Son époux était revenu;
Oubliant le danger couru,
Elle chanta jusqu'à l'aurore...
Et tout honteux de ses méfaits,
Sombre comme un oiseau d'orage,
Maître lézard, devenu sage,
A part lui, se disait: « Jamais
» Je n'oublirai cette aventure,
» Et désormais, quand j'aurai faim,
» Je n'irai chercher ma pâture
» Que dans le nid d'un orphelin. »

ÉLISE MOREAU.
(*Gazette des Femmes.*)

LE CIMETIÈRE DU MONT-PARNASSE.

..... *Manibus date lilia plenis.*
(VIRGILE.)

Nous sommes, en vérité, un peuple fort étrange. Il part chaque jour de notre capitale des caravanes de touristes. Aux premiers sourires de la belle saison, les jeunes gens s'envolent comme une république d'abeilles qui essaime. Ecoutez-les. Ils vont au-delà des Alpes butiner parmi les fleurs du génie. Ces divines fleurs sont l'éternel prétexte. En réalité, le pèlerinage n'est entrepris que dans les vues du plaisir inénarrable qu'on éprouve à fouler pour la première fois le sol de l'Ausonie. De l'Ausonie, qui a, du reste, la figure d'une botte, on court ailleurs. Un vaisseau met à la voile soit à Gênes, soit à Venise. Passons en Orient. On visite l'Asie; il est de bon ton de dire bonjour aux ruines du palais de Zénobie, à Palmyre, où d'attraper des lézards verts à la place où était encore du temps de Quinte-Curce le temple de Jupiter-Ammon. Tout homme a un voisin qui habite l'Egypte et qui lui écrit des lettres datées du grand Sphynx de granit rose; ces épîtres sont poudrées avec une pincée de poussière ramassée dans l'œil du monstre et écrites avec une plume de phénix, probablement contemporaine du premier des Pharaons.

La vieille Egypte, reine au front paré de bandelettes, est curieuse à voir, nul n'en disconvient; mais la patrie, mais la France, la connaissons-

nous? Connaissons-nous seulement Paris, Parisiens que nous sommes? Cela fait question ou plutôt cela ne fait aucunement question. De tout Paris, on n'est tenu de connaître que la rue qu'on habite, le ruisseau qu'on saute, la Bourse, le Palais-Royal et le jardin des Tuileries, encore est-ce fort douteux. On pourrait citer des fumeurs de cigares qui seraient fort en peine de dire si la Sorbonne est un monument ou une marchande de chapeaux à la mode. Pleurons, lecteurs, pleurons! Il y a par la ville mille trésors ignorés dont personne ne soupçonne l'existence. Rue Béthisy, non loin de la borne où fut égorgé Coligny, on voit au fond d'une cour occupée par des marchands, une tourelle mauresque ouvrée à jour et plus transparente à l'œil que la dentelle du travail le plus exquis. Qui connaît cette tourelle arabe? On peut bien avoir vu la gorge de l'Etna sur laquelle Empédocle oublia ses pantoufles avant de se jeter dans la fournaise du volcan; mais la maison gauloise de la reine Blanche, sise rue du Foin, qui l'étudie? Il y a plus,—qu'on nous montre un artiste qui ait passé en revue les richesses de ce féerique hôtel de Cluny dans lequel soupire et compulse toujours le bénédictin Dusommerard, qu'on nous en montre un seul, et nous consentons à aller vivre dans le grand désert de Balbeck, en compagnie des lions et des tigres, successeurs du roi Nabuchodonosor.

Cette ignorance qu'il est bien permis d'appeler nationale s'est surtout manifestée dans une circonstance bien cruelle. On devine que nous voulons parler du terrible désastre du chemin de fer. Lorsqu'il fut question de recueillir les restes de ceux qui venaient d'être dévorés par un incendie capable de faire croire aux torrens de feu de Gomorrhe, et qu'il fut arrêté en préfecture de police qu'on porterait ces chairs encore palpitantes au Mont-Parnasse, mille voix encore plus hébétées que surprises sortirent tout à coup de la foule. Le cimetière du Mont-Parnasse, en quelle région cela pouvait-il être situé? On savait bien par ouï-dire qu'il y avait une barrière de ce nom; mais un cimetière, non. Si vous eussiez dit, à nos Athéniens de Paris que les victimes allaient être envoyées à Ecbatane, dans la Médie, ou bien sous le rocher d'Horeb, dans la terre de Chanaam, ils y seraient déjà à l'heure qu'il est.

Dieu sait pourtant si le Mont-Parnasse mérite d'être méconnu ou oublié. Nous maintenons pour notre compte que c'est le cimetière qui serait digne d'être le plus populaire, comme il est déjà le plus poétique, son nom excepté, bien entendu.

Jusqu'à ce jour, le Mont-Parnasse a été en quelque sorte spécial; il est devenu, à son insu, la Nécropole des Messies de l'intelligence, de la poésie et des arts. Le Père-Lachaise, il est vrai, lui fait sans cesse une concurrence déloyale. Vainement le petit cimetière lui laisse à fosse que veux-tu les maréchaux de France, les bourgois bien rentés, messeigneurs les ministres, les pairs, les députés, les membres des quatre Instituts; le Père-Lachaise le jalouse et lui prend à la fois, aussitôt que l'occasion s'en présente, les élèves de l'école Polytechnique, les poètes, les peintres, les tragédiens, de tout temps les tributaires du Mont-Parnasse. En ce moment-ci même, on s'occupe dans l'avenue de la Roquette d'un monument pour Géricault, qui revenait de droit au champ de repos du Pays-Latin.

A ce mot de Pays-Latin, nous savons qu'on va faire une objection. — Le Mont-Parnasse est profane, va-t-on s'écrier! Profane, pourquoi? Parce qu'il a pour voisine la Grande-Chaumière, où les étudians chantent parmi les arbres comme une couvée de rossignols sous la feuillée. La raison qu'on donne n'en est pas une.

Osez pénétrer jusque dans le petit cimetière, et vous verrez que malgré les statues de marbre qu'on y voit sourire, malgré les roses qui s'y épanouissent, et les lys qui s'y neigent pendant le printemps, sa physionomie ne laisse pas que d'être sévère.

Le poète latin dont nous avons cité un tronçon de vers en tête de cet article, a réservé dans ses enfers une place à ces morts infortunés que nous appelons suicides, meurtriers d'eux-mêmes. Il les montre errant sur le seuil du Ténare, séparés des autres ombres; ce sont des ames tristes et livrées à l'éternel et inutile regret d'une vie dont ils eurent le malheur de voir se séparer. Le fouet du remords les poursuit sans relâche. C'est là leur supplice.

> ....*Quàm vellent æthere in alto*
> *Nunc et pauperiem et duros perferre labores!*
> *Fata obstant*........

Dans l'enceinte du Mont-Parnasse, ce supplice semble déjà commencer pour le corps des suicidés. On dirait que le catholicisme a voulu que l'enfer eût son premier échelon ici-bas. Victor Escousse, Léopold Robert et Adolphe Nourrit y seraient ensevelis loin des autres. Un petit angle de terrain désolé, et sur lequel s'étend à grand'peine le mince velours d'un peu d'herbe verte, est réservé aux morts volontaires. Ne cherchez point à y voir une tombe en marbre de Carrare, ni même quelques feuilles épanouies ou dolentes d'un arbuste votif. Point de sapin, d'if, ni de chèvrefeuille. Ici, comme aux gémonies de Clamart, l'œil ne rencontre rien de consolant. Jamais les prières des prêtres ne retentissent sur ce gazon, jamais une fleur n'y est jetée, jamais une simple croix de chêne peinte en noir n'a été plantée dans ce lieu de tristesse.

La seule chose que nous y ayons rencontrée dans le vide est une pierre blanche, mais qui n'avait jamais été polie par le ciseau. En écartant un peu les ronces, nous pûmes déchiffrer quelques mots qu'un lycéen en vacances avait dû se complaire à y écrire. *Diis ignotis. Aux dieux inconnus*, tels étaient ces mots. Ils formaient, comme vous le savez, une devise toute païenne. L'antiquité ne gravait pas autre chose sur les urnes cinéraires de Caton, de Brutus, de Cassius, d'Aria, de Phœtus, et de toutes ces existences d'élite qui ne voyaient point d'autre moyen de se soustraire à la servitude ou à l'infamie que celui de se donner la mort.

Nous avons tout à l'heure parlé de Clamart, qui est, comme on sait, le cimetière de la guillotine. Cela nous rappelle qu'il existe au Mont-Parnasse des ossemens qui doivent y avoir été enfuis. Il s'élève, au milieu de la Nécropole, un petit tertre, doucement incliné. Des arbustes lui ménagent de l'ombre; l'ancolie et la pervenche penchent leurs tetes sur le sentier qui y mène et au sommet un drapeau livre au vent sa flamme tricolore. Inclinez-vous! Au bas, vous lisez sur une pierre le nom des sergens de La Rochelle. Ces soldats au cœur de bronze, tués dans toute la force de la jeunesse par le couteau de la monarchie, ont long-temps attendu ce dernier asile. Ils ne furent inhumés à cette place qu'en 1831, par les soins de la société des *Amis du Peuple*. Il est inutile d'ajouter qu'aussitôt qu'un promeneur passe au pied du tertre expiatoire, il jette une couronne d'immortelles sur la dépouille sainte de Bories et de ses héroïques compagnons.

En entrant, bien avant de parvenir au tertre, on a pu voir une série de tombeaux symétriquement alignés. Sous ces pierres dorment ceux des jeunes gens des Ecoles qui tombèrent en 1830 sous le plomb des Suisses.

Il n'y a pas que des martyrs politiques au Mont-Parnasse. Nous y savons aussi des artistes et même des poètes. Les cendres de Malherbe trouvées l'été dernier dans la rue des Prêtres, en face du Louvre, presque sous les fondemens de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois y ont été transportées. Donnez des roses à Malherbe, ô jeunes filles! des roses d'un matin à celui qui vous a si bien chantées les unes et les autres!

Un jardinier montre à quelques pas de Malherbe un autre cénotaphe, fameux dans l'endroit. Tout classique de la vieille roche vient faire un pèlerinage à ce tombeau, qui est celui de La Harpe, car il est urgent de le dire, La Harpe a par là droit de cité depuis tantôt trois ans. On avait égaré ses restes par suite de je ne sais plus quelle catastrophe. Tous les cœurs saignaient. On se surprenait à dire : —« Quand le ciel nous rendra-t-il les os de La Harpe? » Ce ne fut pas le ciel, ce fut un maçon qui les rapporta. L'homme, à force de creuser ou de bâtir, on n'est pas d'accord sur l'événement, fit un jour la précieuse trouvaille. Cela se passait en 1839. Quinze jours après le quai Conti s'épanouissait, bien qu'il fît alors un assez rude hiver; il y avait séance solennelle au palais Mazarin où l'Académie décrétait d'enthousiasme qu'on inhumerait processionnellement l'auteur de *Philoctète*, tragédie en vers, en trois actes et en trois personnages. Chaque immortel devait venir en costume, avec l'habit à palmes vertes, les manchettes de malines et le chapeau à cornes, ce qui eut lieu, en effet.

On aperçut même à la queue du cortége qu'ils suivaient d'un peu loin, comme trois épigrammes moqueuses de Marie-Joseph Chénier, MM. Léon Gozlan, Félix Piat et Hipolyte Lucas, commissaires délégués par la société des gens de lettres.

Mais puisque nous en sommes aux poètes, parlons d'un enfant de génie, inhumé là aussi, qui fit de magnifiques alexandrins, mais qui ne put jamais en vivre comme La Harpe. Cet enfant avait devancé le poète du dix-huitième siècle de quinze jours. Il avait exhalé le dernier souffle le 21 decembre d'avant, mort de faim, comme Homère serait mort, sans les aumônes que les paysans de l'Attique lui tendaient encore plus pour l'aveugle que pour le faiseur d'épopées. Faut-il vous dire le nom de ce jeune homme harmonieux qui nous rappelle les souffrances d'Homère? A quoi bon?

Dans le cloître de la cathédrale de Worcester, on remarque une plaque sépulcrale. Elle ne porte ni date, ni prière, ni symbole; on y lit ce seul mot: « *Miserrimus*. » Cet inconnu de tous les hommes, ce *Miserrimus* sans nom, n'est-ce pas le génie? demande M. de Châteaubriand dans son *Essai sur la Littérature anglaise*. Des amis d'Hégésippe Moreau ont pensé que ce mot était applicable à ce Gilbert de notre âge dont le *Myosotis* et les vers magnifiques n'ont été admirés que lorsque la tête qui les avait conçus et la main qui les avait écrits se furent éteintes de misère sur un grabat de l'hôpital de la Charité.

Nous nous plaisions, il n'y a qu'un instant, à citer M. de Châteaubriand, nous voilà forcés de parler encore de cet homme bienveillant autant qu'illustre. On ne peut avoir oublié qu'il y a quelques années, le noble vieillard vint lui-même au cimetière du Mont-Parnasse; le chantre des *Martyrs* inclinait sa tête blanche devant une fosse nouvellement creusée, et cette fosse allait se refermer sur une jeune fille qui était morte, à peu de choses près, comme Hégésippe Moreau devait mourir. Les veilles, l'isolement et les angoisses de la pauvreté l'avaient tuée. Tout le monde nommera en même temps que nous Mlle Elisa Mercœur, poète de dix-huit ans. Le roi Charles X avait fait à la jeune muse bretonne une pension sur sa cassette; mais la révolution de juillet venue, cette pension ne fut pas continuée, et Mlle Elisa Mercœur dut chercher à vivre par son travail. Les fatigues usèrent vite cette frêle organisation, nerveuse comme toute nature d'artiste, et le petit cimetière compta un tombeau de plus.

Le Mont-Parnasse a toujours appelé à lui les noms illustres. A cette pléïade d'hôtes immortels que nous venons de citer, au tertre de Bories, aux pierres tumulaires de Malherbe, de La Harpe, d'Hégésippe Moreau et d'Elisa Mercœur, il a espéré un moment voir se réunir la couche de porphyre et de marbre d'un homme bien plus célèbre encore.

Peut-être se rappelle-t-on qu'il y a quelques années sir Walter Scott vint passer un hiver à Paris; le laird avait été amené dans notre capitale par le besoin de rassembler quelques documens indispensables à cette *Histoire de Napoléon* qu'il préparait, histoire anglaise qui n'était guère

qu'un conte bleu, et encore plus un méchant pamphlet qu'un bon conte bleu.

Quoi qu'il en soit, le Breton visita la rivale de Londres. Il se logea pendant ce court séjour dans l'une des rues les plus aristocratiques du noble faubourg. On était alors au temps des neiges et l'inclémence de la saison influant de jour en jour d'avantage sur sa santé, l'auteur d'*Ivanhoe* commença à ressentir les premiers symptômes de la maladie qui l'enleva en 1832. Il fallut même avoir recours plusieurs fois à la science des médecins en vogue. Sir Walter Scott souffrait à tel point, que par une nuit fort agitée, on alla jusqu'à appréhender la mort du grand écrivain. Que serait-il advenu cependant si le laird eût succombé? Il est présumable que le Mont-Parnasse eût réclamé l'honneur de pourvoir à sa sépulture. L'Angleterre, il est vrai, se fût empressée de réclamer par quelque grand discours de lord Londonderry ou de sir Robert Peel; le Mont-Parnasse aurait laissé pérorer sir Robert Peel et lord Londonderry, ou bien, il eût dès lors demandé une autre grande relique en échange. Œil pour œil, dent pour dent, sir Walter Scott pour Napoléon, le grand capitaine pour le grand romancier. Si le *Foreig-Office* eût refusé de ratifier, il y aurait eu un *casus belli*, conflagration européenne, blocus continental, tout ce qu'on eût voulu.

Heureusement pour la paix du monde, plus heureusement pour la littérature anglaise, la peur des médecins n'a été qu'une fausse alerte. Sir Walter Scott ne devait s'éteindre qu'en Italie, et s'il arrive qu'on murmure son nom en parcourant le petit cimetière, ce n'est guère qu'en songeant à deux ou trois victimes, pauvres jeunes gens auxquels la dure nécessité de vivre, fit affermer au libraire les plus belles annés de leur jeunesse afin de traduire ses œuvres.

Mais il faut croire que ces morts réunis n'avaient point encore suffisamment apaisé les mânes. Hélas! il y avait trop long-temps qu'on était calme au Mont-Parnasse, les gardiens du cimetière auraient dû sacrifier chacun un agneau noir aux divinités mauvaises. Le moment est venu, en effet, de recommencer les funérailles, et de faire retentir le champ des morts de longs cantiques de deuil.

Nous dirons prosaïquement une douleur malheureusement trop prosaïque, trop réelle et trop appréciable. Vingt familles, jusqu'à ce jour des plus heureuses, sont aujourd'hui dans les larmes. La France sait à cette heure, sans omettre aucune de ses particularités, tout ce qu'a été le sinistre de la rive gauche. Cette fête, commencée au milieu des Tritons de bronze de Versailles et des divinités mythologiques de Louis XIV, se terminant par les tortures d'une mort inconnue, effraie encore toutes les imaginations. Le croyant se surprend à douter, le savant est confondu, le sage s'attriste. Il est des ames mystiques et trop mystiques, espérons-le, qui, en rapprochant cette calamité de l'incendie de Hambourg, ont cru voir dans ce surcroît d'infortunes de funestes présages pour l'avenir. Le malheur est grand, sans aucun doute. Rien ne peut se comparer au ravage des flammes soudainement sorties des veines du charbon, et qui, aux portes de Paris comme dans la ville allemande, ont courbé sous un même niveau tous les âges, tous les sexes, toutes les fortunes. Le feu grégeois n'eût pas dévoré aussi vite, la foudre elle-même eût été moins terrible; mais faut-il, en vue de sinistres temporaires, jeter un regard épouvanté sur l'avenir? Le ciel nous en garde! Montesquieu a dit: « C'est d'Ilion en cendres que devait un jour naître Rome. » Heureuse des sacrifices du présent, la civilisation à venir se sera enrichie d'une expérience de plus.

Il n'en faut pas conclure que nous condamnions la tristesse; elle domine tout en ce moment, et cela se conçoit. Quand on pense que la dernière consolation qui reste aux familles éplorées, consiste à chercher au milieu de débris informes et à moitié calcinés par le feu, ceux que naguère elles voyaient pleins de force et de vie, on se sent en proie à une profonde horreur. Ajoutez que tout vestige humain est tellement disparu sur les cadavres, qu'il n'y a que des personnes intimes qui, par quelques signes particuliers, aient pu être mises sur la voie.

Un élève de l'Ecole polytechnique, avant de tomber terrassé par l'asphyxie, avait laissé son épée dans les flammes.

On a trouvé dans le crible deux anneaux de mariage, c'étaient ceux de deux jeunes gens unis de la veille.

D'une toute jeune fille, on n'a pu reconnaître qu'un brodequin, — brodequin moins consolant que le petit soulier laissé par le poète à la mère de La Esméralda.

Mais le nom qui se retrouve le plus souvent dans les récits funèbres, celui qui devient un signal de deuil, non seulement pour la famille, mais pour le pays tout entier, la perte qu'on déplore le plus, c'est un marin, savant aussi zélé qu'intrépide navigateur. Jusqu'à l'heure de cette catastrophe, M. Dumont-d'Urville pouvait se dire plus heureux que le capitaine Cook et non moins glorieux que l'amiral Anson; il avait fait plusieurs fois le tour du monde et comptait bien ne pas se reposer encore. La mort qu'il avait si souvent bravée sous toutes les zones, l'a pris à l'improviste et désarmé, entre sa femme et son fils. Le lendemain, après mille hésitations, le capitaine de l'*Astrolabe* a été reconnu par la conformation de son crâne, dont les éminences étaient très prononcés; sa femme et son fils, par l'arrangement particulier de leurs dents.

Mais maintenant les regrets deviendraient superflus; ce à quoi il convient de songer, c'est à préparer aux morts une expiation qu'ils réclament. En même temps qu'on prendra des mesures pour éviter dans l'avenir le retour de sinistres aussi désespérans, sachons être pieux pour ceux qui ont souffert. Lundi, le Mont-Pernasse s'est ouvert aux victimes; une touchante cérémonie a eu lieu, c'est bien, mais ce ne peut être assez. Il y a au nombre des morts un homme illustre, qui a contribué toute sa vie à étendre la gloire de la France, la patrie est en reste de compte avec lui, et il faut acquitter la dette. Une place est vide dans nos Panthéons et dans nos Musées: qu'on la comble. Déjà la palette des peintres est chargée, le ciseau des sculpteurs s'aiguise. Messieurs du Palais-Bourbon, qui votez si bien, rappelez-vous combien les Grecs exaltèrent Cynégyre; Dumont-d'Urville vient de mourir plus mutilé que lui. L'un de ces jours que vous n'aurez rien de mieux à faire, c'est-à-dire le plus tôt possible, votez-lui donc un mausolée de marbre ou une crypte d'honneur, et vous n'aurez que tout juste accompli votre devoir.

PHILIBERT AUDEBRAND. — (*Corsaire.*)

L'Intérieur d'une mine de houille.

Saint-Etienne n'est, à proprement parler, qu'un immense atelier. Sa prospérité industrielle toujours croissante n'a point encore réagi d'une manière sensible sur le caractère primitif de ses habitans. La population de cette ville, dans l'espace de trente ans, a triplé; son enceinte s'est élargie en proportion; grâce aux embellissemens qui ont été opérés par son administration municipale, elle a pris l'aspect d'une ville moderne; mais, quant à sa physionomie morale, elle est demeurée immobile. C'est toujours le même attachement aux usages d'autrefois, le même dédain pour les arts et les jouissances délicates du luxe, qui caractérise le fond de sa population; elle vit de la même vie que ses ancêtres, parle le même patois qu'eux, et respecte leurs traditions jusque dans ses divertissemens. Sous ce rapport, aucune cité n'a conservé plus religieusement son unité locale, et n'oppose une résistance plus opiniâtre aux envahissemens de notre civilisation, dont les progrès néanmoins sont réels, mais lents et insensibles. Elle a bien autre chose à faire, il est vrai, qu'à s'occuper de théâtre, de littérature ou de politique! Le travail, voilà son élément, sa vocation, son idole, sa jouissance; pour tout le reste elle n'a que de la répugnance et n'aurait que de l'inquiétude. Là, comme en Angleterre, tout est tourné au positif, au matériel; tout y est tarifé sur le pied d'une valeur mercantile; tout y est envisagé sous le point de vue exclusif de l'utile. A Saint-Etienne personne n'est oisif. Tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions se livrent au travail. Depuis la cave jusqu'au grenier, le jour et la nuit, les oreilles sont étourdies par le vacarme confus que produisent simultanément le retentissement des enclumes, le grincement des limes et le bruit cadencé des métiers.

Hommes, enfans, vieillards forgent le fer ou tissent la soie, deux industries dont l'alliance seule n'est pas le moindre phénomène de cette singulière cité. A cinquante toises sous le sol on travaille encore; les entrailles de la terre recèlent un autre peuple de travailleurs courageux, dévoués, infatigables, et dont la profession n'est qu'une lutte continuelle contre la mort.

Quelques voyageurs nous ont entretenus des mines de sel de la Pologne et des mines de cuivre de la Dalécarlie. Le tableau qu'ils nous en ont fait est tel que l'aurait rêvé l'imagination la plus fantastique. On se croirait transporté dans un monde idéal, création des fées et des génies. Ces villes souterraines, ces rues alignées au cordeau et éblouissantes d'une clarté toujours égale; cette population radieuse de santé et de contentement, qui se presse en tous sens aux heures de repos, sur les places et dans les maisons; ce spectacle de la vie, du mouvement, de l'abondance et même du luxe, où ne paraîtra jamais un rayon de soleil, que n'anima jamais une trace de végétation; tout cela, disons-nous, est singulièrement propre à éveiller la curiosité. Combien il y a de distance de cette description à celle d'une mine de houille! Ici, au contraire, tout est sombre, tout est isolé, tout ne respire que la tristesse et l'horreur; mais si ce coup d'œil sourit moins au poète, il laisse dans l'ame de l'observateur une impression plus profonde, plus magique. Il reste étonné de ce qu'il faut de résignation, d'intrépidité et même d'héroïsme à ces hommes qui, vrais martyrs du travail, s'ensevelissent volontairement dans ces ténébreuses profondeurs.

Les mines de houille que renferme le bassin de la Loire ne communiquent point entre elles: elles ont chacune son issue particulière en forme de puits; dès qu'on a mis le pied hors de la ville, on rencontre çà et là une contruction en bois toute noire de suie, tout enveloppée de fumée, grande à peu près comme la Morgue. On appelle cela *Vargue*.

Pour s'imaginer ce que doit être une descente dans une mine de houille, il faut se croire au sommet d'une des tours de Notre-Dame. Un petit vaisseau de forme circulaire construit en planches, et n'ayant guère que deux pieds cubes de profondeur, va descendre devant vous en se balançant à l'extrémité d'une corde, et éloigné de la muraille de toute la longueur du bras. L'instant de vous embarquer est venu. On salue le ciel et les nuages, on se penche en avant sur le gouffre de façon à perdre l'équilibre sous vos pieds. C'est une minute horrible. Il faut que vous mettiez un pied dans le vaisseau, rien qu'un; mettez-le vite, et le voilà qui plonge en tournoyant dans l'abîme.

A mesure que le vaisseau plonge, l'horizon se rétrécit, le jour s'affaiblit, l'air devient plus rare, la température plus élevée, votre poitrine se serre d'inquiétude, se soulève par bonds pour respirer. Les parois du puits suintent l'humidité; on y rencontre d'abord quelques plantes marécageuses, puis rien, pas un brin d'herbe. Au milieu du bourdonnement confus qui vous remplit les oreilles, on distingue le bruit de quelques gouttes d'eau qui tombent dans le puits à intervalles mesurés, comme le bruit que fait le balancier d'une horloge. Au milieu du voyage, l'on remonte l'autre

benne, dont le contact est dangereux. On la repousse doucement du pied resté en dehors; mais, si ce mouvement vous fait chanceler, si vous avez le malheur d'appuyer votre main sur la muraille grasse et huileuse, votre main glisse; le vaisseau tournoie et vous êtes lancés dans l'éternité, comme disent les Anglais.

On se demande maintenant ce que c'est, en comparaison d'une pareille descente, que de s'aventurer sur une barque, que de ne sentir sous ses pieds, en voyant fuir le rivage, qu'une planche mobile, puis la mer. Oh! que l'on voudrait bien, quand l'on plonge pour la première fois dans une mine, se trouver sur la mer, rouler dans son écume, voir le soleil et humer l'air en liberté! L'on a de la clarté, de l'air et des bras sur les flots; mais dans un puits noir et étroit comme un cachot, profond comme un gouffre et horrible comme le néant, il en est autrement; et pourtant un mineur s'y élance aussi gaîment qu'un matelot à son bord; l'on en a vu qui, par bravade ou par insouciance du danger, faisaient une descente de deux cents mètres, en se tenant seulement cramponnés à la corde sans aucun point d'appui sous leurs pieds. On frissonne d'épouvante à raconter ce tour de force plus commun qu'on ne le penserait? Qu'est-ce donc que de le voir?

Arrivé au terme, vous êtes déposé sur une planche étroite qui recouvre en forme de pont le fond du puits, bassin profond et rempli d'une eau épaisse et fangeuse. Lorsque vous abandonnez la corde, vos pieds sont chancelans comme ceux d'un homme ivre, votre cœur bat, et la tête vous pèse. Le ciel n'est plus à vos yeux qu'un point resplendissant. Devant vous s'ouvre une galerie, puis une autre, puis un pandemonium de corridors étroits, ténébreux et humides, qui se croisent, se mêlent et s'embrouillent comme les détours d'un labyrinthe. On voit de loin quelques lueurs rougeâtres éclairer de leurs reflets les gouttes d'eau qui pendent à la voûte et les veines d'or qui coulent en rubans sur la houille. Vous rampez une heure, tantôt sur les genoux, tantôt sur le ventre, et, ne rencontrant à chaque pas que des mares d'eau glacée, un air infect qui vous suffoque, et cependant, au milieu de chants joyeux qui vous arrivent de toutes parts, à travers les mille bouches des galeries, comme des chœurs magiques de *Robert-le-Diable* ou de la *Tentation*. Pendant que vous écoutez cette harmonie invisible, vous êtes coudoyé par un mineur qui passe ployé en deux, un sac de charbon sur le dos, tenant une lampe d'une main et s'appuyant de l'autre sur un petit bâton de fer. Enfin, vous arrivez aux points que l'on exploite: dix ouvriers sont là demi-nus, agenouillés sur la terre et découpant laborieusement d'énormes quartiers de houille dont la surface étincelle de paillettes bleues et dorées.

L'état de mineur est héréditaire: voilà un privilége que personne ne songe à attaquer. Ordinairement il ne sait ni lire ni écrire; à quoi bon? Qu'a-t-il à faire sous le soleil? Parlez-lui d'envoyer ses enfans à l'école, il ne vous comprendra pas: depuis l'âge de six ans il travaille; son père est mort dans la mine, il y mourra aussi. Le dimanche est le seul jour de la semaine où il puisse voir le soleil... Oh! ce jour-là il se lève avant le jour. Aux vêtemens crasseux et déchirés ont succédé la veste de velours, le chapeau gris à larges ailes; et pour sa femme, le jupon d'indienne brodé de fleurs et de dentelles. Touchez la main au mineur qui vous salue, qui vous parle, qui vous sourit, qui lève le chapeau, qui parle, qui sourit à tout le monde. Comme il est fier en donnant le bras à sa femme qu'il conduit à la messe et de la messe au cabaret, suivant l'antique usage! Car le mineur n'est point un esprit fort; les idées nouvelles n'ont point ébranlé ses vieilles croyances: dans son ignorante simplicité il croit, il pratique ce qu'ont cru, ce qu'ont pratiqué ses ancêtres; et s'il consacre quelques heures aux joies du cabaret, ce n'est point pour y contracter le goût de l'oisiveté et de l'abrutissement. La semaine est si longue dans une mine, qu'il ne faut pas lui reprocher le peu d'instans qu'il dépense à se reconforter et à se ragaillardir! D'ailleurs, il est rare qu'il en abuse; il est au milieu de sa famille et de ses frères; c'est ainsi qu'il appelle ses camarades de travail.

Cette classe d'ouvriers ne se recrute guère que sur les lieux; un très petit nombre d'étrangers embrassent cette profession. Comment en pourrait-il être autrement? Elle n'est ni lucrative ni attrayante en elle-même. Croirait-on que le salaire journalier d'un mineur dépasse rarement le tarif de deux francs, et que c'est pour une aussi faible somme qu'il se condamne à des privations, à des fatigues inouies; qu'il s'expose à des dangers de toute espèce et aux chances nombreuses d'une mort violente.

Quand il travaille, il n'a pour tout vêtement qu'un pantalon et une chemise de toile bleue ouverte sur la poitrine et dont les manches sont relevées jusqu'à l'épaule; un chapeau de fer, des sabots et point de bas. Tout son corps est couvert d'une couche de suie grasse et épaisse qui ne laisse apercevoir que des yeux rougis par un travail opiniâtre, et entre ses lèvres des dents blanches à faire envie à une femme. La couche de charbon n'a pas plus de trois pieds d'épaisseur; c'est presque toute la hauteur de la galerie. Il s'étend sur le ventre, creuse un sillon profond le long de la couche, en poussant des soupirs qui lui déchirent la poitrine, pareils à ceux d'un boulanger qui pétrit. A l'aide du coin de fer qu'il enfonce dans l'épaisseur à grands coups de massue, il parvient à en détacher d'énormes fragmens; la sueur baigne son front, tous ses membres frissonnent; souvent même son corps est meurtri dans plusieurs endroits par le choc d'un quartier de houille ou de quelques éclats qui ont jailli jusqu'à lui, mais point de relâche: il a sous les yeux un argus rigide et impitoyable. C'est un ouvrier choisi parmi les plus anciens et les plus expérimentés, pour surveiller le travail. On lui donne le nom de gouverneur. Ce chef, presque aussi absolu qu'un capitaine de vaisseau sur son bord, n'a point l'habitude de gâter par excès d'indulgence ses subordonnés, jadi ses égaux. Des ouvriers appelés traîneurs enlèvent le charbon à mesure qu'on le détache, dans des chariots ou dans des sacs de toile qui se chargent sur le dos.

Le travail général dans la mine ne s'interrompt qu'une heure dans le jour: c'est l'heure du repas. Quand l'heure du repas est venue, c'est comme dans un chantier de maçons, tous les bras s'arrêtent avec un accord merveilleux; les pics restent cloués aux blocs, près de se détacher; les chargemens gisent à moitié chemin; tout le monde s'ébranle; les plus braves ont quitté la partie; en deux minutes, les innombrables galeries sont aussi encombrées que nos rues un jour de fête. De tous les points de la mine on s'assemble sous une voûte ruisselante, une espèce de carrefour où se croisent et aboutissent plusieurs issues; polygone irrégulier et incliné qu'ils appellent une chambre. Chambre magnifique, en effet, avec ses colonnes polies où l'or et l'azur se marient à l'ébène; avec ses voûtes tapissées de gouttes d'eau semblables aux perles de la rosée, avec ses mille flambeaux qui jettent sur cette scène une lumière aussi éclatante que celle des lustres et des candélabres de notre Opéra; chambre magnifique, mais où il est impossible de se tenir debout. Tous les mineurs s'asseoient en cercle sur le sol humide, suspendent leurs lampes à la voûte, et tirent leurs provisions de leurs sacs. Hélas! avec la faible journée qu'ils gagnent, on peut juger de la qualité de leur repas: c'est presque toujours du pain noir, du lait et du fromage. Le vin est un objet de luxe; si quelques-uns d'entre eux par hasard en ont apporté, fruit de leurs épargnes, ou présent de leurs femmes pour quelque anniversaire, ne croyez pas qu'ils le réservent pour eux seuls: ils en offrent à leurs camarades, et chaque bouteille court de main en main autour du cercle; chacun buvant et la remettant à son voisin, et en essuyant le goulot avec le pouce; car il existe entre mineurs une communauté d'affection aussi extrême qu'entre des frères, et, comme nous l'avons dit, ils ne s'appellent jamais d'autre nom. Cette simplicité de nom a quelque chose de noble et de touchant.

C'est là, qu'au milieu de ces braves gens, plus qu'au sein de nos orgueilleuses cités, plus que dans les comptoirs et les salons des heureux du siècle, des privilégiés de la société; c'est au milieu de ces pauvres ouvriers, disons-nous, que l'on retrouve la pratique spontanée et désintéressée des deux plus beaux préceptes de l'Evangile: le travail et la charité! Que de vertus, que d'actes de courage, d'abnégation et de dévoûment sont restés ensevelis dans ces profondeurs où ils vivent et que le monde ignorera toujours! Les cloîtres ont eu leurs chroniques, leurs historiographes; mais les mines, en ont-elles jamais eu?

Il n'est rien au monde, pas même l'aspect sombre et silencieux d'une vieille cathédrale, qui éveille d'aussi sévères, d'aussi solennelles pensées que la vue de l'intérieur d'une mine. Là, chaque goutte d'eau qui tombe, chaque écho qui résonne, chaque lueur qui brille, vous avertissent aussi éloquemment de votre néant que le marbre funéraire que l'on fouille ailleurs, que le glas de l'église voisine. Dans une mine, l'homme a beau maîtriser ses émotions, s'armer d'un courage factice, il sent qu'il est en présence de la mort, et si le spectacle est nouveau pour lui, il est difficile qu'il ne se laisse point surprendre par un effroi involontaire.

Ce n'est point là assurément qu'un trapiste songerait à creuser sa fosse; car il est dans la nature de l'homme de se cramponner à la vie avec d'autant plus de force qu'il sent la mort plus près de lui. Or, au fond de ce véritable ténare, la mort le menace de tous côtés; elle est à ses pieds; elle est sur sa tête; elle est autour de lui: l'eau, le feu, la terre, elle revêt toutes les formes; elle emprunte à tous les élémens pour varier ses moyens de destruction. Qu'un grain de sable se détache; qu'une voie d'eau brise la mince couche de schiste qui lui sert d'obstacle; qu'une sourde et lointaine explosion interrompe le silence des échos souterrains, et voilà qu'une troupe d'infortunés n'appartiennent plus aux vivans!... Ces galeries si basses qu'il faut traverser en rampant, doivent leur surabaissement à des éboulemens récens; de robustes piliers plient déjà sous le poids des galeries voisines qui, ce soir ou demain au plus tard, les écraseront comme du verre en s'écroulant. Les accidens de terrain que l'on remarque à la surface de cette mine indiquent peut-être autant de tombeaux; point de croix, point de pierres, point de guirlandes d'immortelles ne les révèlent au voyageur indifférent; mais souvent vers le soir, une mère, une veuve, des orphelins viennent pieusement s'agenouiller sur ce sol nu et dépouillé de gazon.

L'éboulement n'est que le moindre des dangers qui menacent le mineur, il y a de plus a redouter l'inflammation subite du gaz; car l'empire qu'exerce sur lui la routine l'empêche, dans beaucoup de localités, de faire usage de la belle et inappréciable découverte de Davy. Si ce phénomène météorologique n'est plus à ses yeux l'œuvre d'une puissance occulte, d'un esprit infernal, il est encore dans ses croyances superstitieuses un accident qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de prévenir. Le Grison, comme il l'appelle, est le signal d'une mort presque certaine. Mais tous ces dangers ne sont point les plus réels; dès lors qu'ils ne sont point au-dessus de la connaissance de l'homme, la science et la lumière viendront à bout peu à peu de les prévenir entièrement ou de les rendre infiniment plus rares. Il n'en est pas de même de l'inondation instantanée. Dans une minute, un coup de pic, un seul coup de pic porté au hasard pourrait submerger l'exploitation, et cela sans qu'on ait le temps de faire un pas en arrière, d'adresser un regret à la vie, une pensée à sa famille et une prière à Dieu. L'existence de cent et quelquefois de deux cents hommes se trouve donc incessamment à la merci d'un seul ouvrier imprudent. Demandez à des

mineurs de vous raconter quelque catastrophe; tous feront un signe de croix. Cette mine où ils travaillent en a été le théâtre; le plus jeune en a été témoin; pas un seul entre tous qui n'ait l'un des siens à pleurer.

(*L'Europe industrielle.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

L'Académie française a décerné hier le prix d'éloquence, dont le sujet était l'*Eloge de Pascal*. On assure que le concours a été très brillant. Trois discours ont particulièrement fixé l'attention de l'Académie. Ce sont ceux qui portent les numéros 13, 26 et 31.

Le prix a été partagé entre les deux premiers éloges, dont les auteurs sont MM. Boroas Dumoulin et Prosper Faugère, déjà couronné pour un beau travail sur Gerson.

Le numéro 31 a obtenu l'accessit avec une distinction spéciale, il sera accompagné d'une médaille en or sur laquelle sera gravé le nom de l'auteur, Mme Mélanie Double-Collin.

— Le concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques sur l'histoire du droit de succession des femmes dans l'ordre civil et dans l'ordre politique, a eu le résultat suivant : le prix a été accordé à l'unanimité des suffrages, au mémoire nº 1er, ayant pour épigraphe : *Il faut éclairer l'histoire par les lois et les lois par l'histoire.* L'auteur de ce mémoire est M. Edouard Laboulaye. Une première mention très honorable a été accordée au mémoire nº 3, ayant pour épigraphe . *A chaque fois que l'homme a fait un pas vers la civilisation, la femme a fait un pas vers l'égalité avec l'homme.* Une deuxième mention honorable a été accordée au mémoire nº 2, portant pour épigraphes : 1º *Tout homme de bon entendement, sans voir une histoire accomplie*, etc., etc.; 2º *de terra vero salica, nulla portio hæreditatis mulieri veniat*, etc., etc. Ces prix et mentions seront solennellement proclamés dans la séance publique annuelle de l'Académie, fixée au semedi 28 mai. Les billets cachetés, joints aux mémoires mentionnés, ne sont ouverts qu'autant que les auteurs le demandent, et alors ils sont annoncés dans la séance publique.

— L'Académie des beaux-arts de l'Institut a jugé hier le concours de composition musicale pour le prix de Rome. Il y avait six concurrens. Le premier prix a été accordé à M. Roger et le second à MM. Gautier et Masset.

—L'Académie du Tibre des sciences et belles-lettres, dans son assemblée générale du 14 mars dernier, a voulu honorer la liste de ses membres, dit le *Diario* de Rome, en inscrivant le nom du roi Louis-Philippe parmi ceux de ses associés d'honneur.

— L'Académie des sciences morales et politiques tiendra sa séance publique annuelle samedi, 28 mai, sous la présidence de M. Hippolyte Passy.

M. Mignet, secrétaire perpétuel, lira une notice historique sur la vie et les travaux de M. le comte Destutt de Tracy.

—Une commission du comité historique des arts et monumens, composée de MM. Vitet, Victor Hugo, Dusommerard, Montalembert, Didron, Héricart de Thury, Schmit, Albert Lenoir et Robelin, vient de faire replacer, dans l'abside de Notre-Dame de Paris, la statue de l'évêque Matiphas de Bussy, mort en 1304. Cette statue, en marbre blanc, et du quatorzieme siècle, était enfouie depuis la révolution dans les cryptes de Notre-Dame; M. Gilbert, gardien des tours de la cathédrale, a révélé l'existence de cette importante statue au comité des arts et monumens qui vient de la faire exhumer. On devait à Matiphas de Bussy, qui a bâti les chapelles de l'abside, cette tardive réhabilitation. Un pareil acte inaugure dignement le projet qu'on prépare de restaurer Notre-Dame.

— Le salon est fermé et l'on commence à s'occuper de l'examen annuel de toutes les productions de nos artistes. On sait que, tous les ans, la maison du roi distribue des médailles à ceux qui se sont fait remarquer par quelque œuvre importante, et que le ministère de l'intérieur, ainsi que la préfecture de la Seine, viennent faire des choix parmi les productions nouvelles qui ont été offertes pendant deux mois à la curiosité publique.

—M. le général Duvivier, au service de Belgique, vient d'être admis à la retraite sur sa demande. Les états de service de cet officier-général présentent peut-être la plus longue carrière militaire qui puisse être citée. Y compris les campagnes continentales qui comptent double, et les campagnes d'outre-mer qui comptent triple, M. le général Duvivier réunit 76 années de service pour la liquidation de sa pension.

— Nous avons enregistré hier les vieux et nobles services de M. le général Duvivier, dont la retraite vient d'être liquidée par le gouvernement belge; mais nous nous sommes trompés en supposant que les soixante-seize années de service qu'il compte avec ses campagnes faisaient de lui le doyen de nos armées. Le cadre de réserve de nos maréchaux-de-camp vient de recevoir un officier-général dont la position est plus exceptionnelle encore. A soixante-deux ans d'âge, M. de Tropbriand compte cinquante-trois années effectives de service, soit dans la marine, soit dans l'armée de terre : il a fait partie de l'expédition de Hoche en Irlande, de celle du général Leclerc à Saint-Domingue; il a fait toutes les campagnes du consulat et de l'empire, et a passé, depuis 1830, plus de quatre années en Afrique. La supputation de ses campagnes porte à quatre-vingts ans son âge militaire La loi qui vient d'arrêter sa carrière a privé l'armée active d'un officier général encore plein de sève et de vigueur.

— Il a été procédé, dans l'une des salles du ministère de la guerre, au tirage au sort du prix annuel fondé à perpétuité en faveur des enfans de troupe des régimens d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et du génie, par une personne qui a voulu rester inconnue.

Le prix pour 1842 est tombé en partage au 4e régiment de chasseurs.

— On assure que dans la séance d'hier, le conseil municipal de Paris a décidé qu'il y avait lieu de déclarer l'utilité publique de l'élargissement immédiat de la rue de la Cité, par les retranchemens à opérer sur le côté droit de cette rue, depuis le marché aux fleurs jusqu'à la rue du Marché-Neuf. Le conseil a affecté à cette importante amélioration de la voie publique un crédit de 350,000 fr.

—Ce n'est pas seulement le vieux Paris, comme on dit, qui disparaît sous le marteau des démolisseurs : c'est aussi le Paris de Louis XIV. En ce moment, on abat rue de Cléry, 27, près du Petit-Carreau, un magnifique hôtel dont la construction remonte à la fin du dix-septième siècle, et qui fut habité, un siècle plus tard, par M. Necker et Mme de Staël. L'ordonnance générale de cette habitation, quelques parties de décors et entre autres une rampe d'escalier en fer du plus beau travail, pouvaient donner une idée de ce qu'avait été la magnificence première de cette demeure. Mais le hasard en a fourni une preuve plus manifeste. En démolissant le plafond d'une chambre à coucher, les ouvriers ont mis à découvert un autre plafond en voussure orné de peintures du plus haut style; un sujet mythologique occupe le centre du plafond; des pendentifs et des médaillons, réunis par des arabesques du meilleur goût, et d'une grande richesse, complètent l'ensemble qui est dans un bel état de conversation. Une autre peinture, peut-être supérieure à la première, mais de plus petite dimension, a été découverte dans l'alcôve, où elle était également cachée par un faux plafond. Ces peintures, exécutées sur plâtre, seront difficiles à enlever; un peintre de mérite, averti de cette découverte, ne désespère pas de conserver ces deux belles pages, dues peut-être au pinceau de Lafosse ou de Lebrun. Bon nombre de curieux sont allés déjà les visiter.

— Le 19, en creusant une tranchée dans la rue des Quinze-Vingts pour conduire une grosse conduite d'eau de la rue de Rivoli dans la rue Saint-Honoré, les ouvriers terrassiers ont rencontré, presque à fleur de terre, les fondemens de l'ancienne porte et des voûtes qui permettaient aux assiégés de faire des sorties. Une foule considérable s'arrêtait pour contempler ces vestiges des fortifications du vieux Paris.

— Le conseil général des hospices civils de la ville de Paris, vient de mettre la grande salle des concours du parvis Notre-Dame à la disposition de la société internationale des naufrages, pour y faire un cours sur les soins à donner aux asphyxiés. Les ouvriers des ports, dont la plupart ont mérité des brevets de *sauveteurs*, vont acquérir des notions médicales qui rendront leur zèle plus éclairé et leur dévoûment plus heureux par ses conséquences. Ces cours, approuvés par M. le ministre de l'instruction publique, sont confiés à MM. les docteurs A. Sanson et Londe, de l'Académie royale de médecine.

—Dimanche dernier le *Sphinx* est sorti pour éprouver ses nouvelles installations. On sait que ce navire n'est autre que le *Britannia*, bateau à vapeur anglais délaissé par ses propriétaires, en vertu du jugement qui l'a condamné comme cause de la perte du *Phénix*. Ses légères avaries auraient pu être réparées à peu de frais; mais pour l'approprier au nouveau service auquel on le destine, il a fallu changer en partie ses dispositions. Les expériences faites en rade ont été complétement favorables. Les machines donnent 27 tours à la minute, et la vitesse a presque constamment donné 9 nœuds et 9 nœuds un quart.

Le *Sphinx* doit partir cette semaine pour Dunkerque, où il va se mettre à la disposition de la compagnie qui a établi un service de cette ville sur Saint-Pétersbourg. (*Journal du Havre.*)

— Nous recevons la nouvelle de la mort de M l'évêque de Tulle. Ce prélat est décédé le 16 mai, dans sa 80e année.

— On écrit de l'île de Cuba, le 15 février :

« L'association de bienfaisance, à la Havane, présidée par le consul-général de France dans cette ville, se montre digne de l'intérêt de l'administration locale pour le bien qu'elle n'a cessé de faire et les dépenses qu'elle lui a évitées jusqu'à ce jour. Depuis le 17 mars 1833, MM. les souscripteurs ont secouru 513 Français auxquels ils ont distribué 23,087 f. 7 c., faisant une moyenne de 45 fr. par individu »

— Une émigration générale de chenilles a eu lieu dernièrement près de Richland : une masse énorme de ces insectes s'est trouvée concentrée en colonne serrée sur les rails dans l'espace de plus d'un mille. Une locomotive remorquant dix ou douze wagons chargés de fer et ayant une vitesse de dix ou douze milles par heures, a été arrêtée quelques instans par l'encombrement que produisaient ces insectes. L'obstacle a cédé à la fin, et des millions d'insectes ont été écrasés après avoir eu l'honneur d'arrêter un instant cette puissance. (*Charleston Patriot.*)

—On mande de Pise, 26 avril, à la *Gazette universelle d'Augsbourg* :

« Notre université est de nouveau fermée, et cela à cause que quelques étudians ont maltraité le professeur del Rosso, qu'ils ont laissé comme mort dans sa demeure, où ils l'avaient accablé de coups de bâton. On assure que la proposition qu'il avait faite d'exclure quelques étudians qui s'étaient permis, il y a quelque temps, des excès impardonnables, a été le motif de ce mauvais traitement. On dit que le gouvernement a ordonné une réforme importante dans les statuts de l'université, parce que la conduite des étudians envers leurs professeurs est révoltante en bien des occasions. »

Imprimé par BOULE et Cie, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 5 Juin 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 23.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : A Paris, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. Et en Province, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.) — Les Abonnemens partent des 1er et 15 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons, EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES, TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger : 4 fr. en sus par an.

Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

LA CROIX DE L'AFFUT.

(Suite.)

L'endroit où se trouvaient en ce moment les deux chasseurs était une petite anse formée par un des bras de l'étang. Derrière eux, à vingt pas environ, était l'avenue, et à droite et à gauche, s'étendaient des rangées de saules, d'osiers et d'aulnes qui, mêlés aux joncs, aux iris et aux autres plantes aquatiques, dont le pied se baignait dans le lac, formaient une sorte de haie impénétrable. L'anse seule était dégarnie de feuillage et de verdure, et le regard pouvait glisser au loin sur la surface unie et argentée de l'étang. A trois pas environ de la pointe la plus avancée de ce petit golfe était posée sur le sable la pierre près de laquelle Guichard avait trouvé le matin les traces de la loutre.

Les deux chasseurs virent d'un coup d'œil les dispositions qu'ils devaient faire pour se poster avantageusement. Le garde indiqua du geste au jeune militaire un saule rabougri.

— Cachez-vous derrière cet arbre, dit-il à voix basse ; c'est la meilleure place, et vous serez sous le vent de la bête. Moi je me posterai plus haut et nous croiserons nos feux. Ne quittez pas la pierre de vue un seul instant, et surtout du silence ; aussitôt que la loutre paraîtra, feu de vos deux coups, car si vous ne faisiez que la blesser elle retournerait à l'eau et elle serait perdue pour nous. Or, je tiens à sa fourrure, moi, comme votre père tient au poisson de son étang. Attention au moindre bruit.

Gustave répondit par un signe de tête, et alla avec précaution prendre la place qui lui avait été assignée derrière le saule. Guichard se glissa en rampant dans le fourré, de l'autre côté de la crique, et bientôt tout retomba dans un profond silence.

Le capitaine était caché aux regards du gibier qui pouvait venir de l'étang, mais de tous les autres côtés on pouvait le voir distinctement au clair de lune, debout, appuyé sur son arme, l'oreille au guet comme une sentinelle perdue. Quoique son attention parût se porter le plus fréquemment sur la pièce d'eau, il se retournait parfois avec une espèce d'inquiétude vers les chênes de l'avenue dont le feuillage tombait presque jusqu'à terre. Dans cette direction, il entendait comme un frôlement léger, comme le bruit d'une respiration entrecoupée et pénible, mais ces sons étaient si faibles qu'il ne pouvait reconnaître s'ils étaient produits par quelque erreur de son imagination ou s'ils étaient une réalité. Cependant un craquement particulier qui se manifesta du même côté vint ajouter à l'effroi grave qu'il éprouvait ; on eût dit le coup sec que produit un fusil lorsqu'on l'arme au moment de tirer... Guichard avait pris une direction opposée, ce ne pouvait être donc lui. Le capitaine allait peut-être courir vers ces arbres mystérieux pour voir s'ils ne cachaient pas derrière leur épaisse verdure quelque danger pressant, lorsque des sons plus caractérisés encore et surtout plus distincts se firent entendre dans le lac. L'oreille exercée du jeune chasseur reconnut le bruit que fait la loutre lorsqu'elle agite l'eau pour pêcher avant de venir se reposer sur le rivage. C'était le moment le plus important de la chasse; le militaire, préoccupé par ce nouvel incident, rejeta ses soupçons sur le compte d'une puérile frayeur, et, se baissant lentement sans perdre de vue la surface du lac, il se tint prêt à faire feu aussitôt que le gibier serait en vue.

Or, pendant qu'il attendait avec tant de calme l'arrivée du paisible animal, à quelques pas derrière lui, dans ce massif de feuillage dont son regard n'avait pu sonder la ténébreuse profondeur, un homme se tenait immobile, l'ajustant avec un pistolet, le doigt sur la détente, prêt à tirer. Et cet homme, dans le fond de son cœur, adressait à un être invisible cette prière : — Mon père, conduisez ma main, que je frappe le fils de votre assassin, comme vous avez été frappé vous-même ici, dans une chasse à l'affût, au milieu de la nuit!

Cependant sa main tremblait; il se passa quelques secondes pendant lesquelles la vie du jeune militaire ne dépendait que d'un mouvement convulsif. Mais l'inconnu eut un remords; tout à coup il rabattit son arme et murmura bien bas :

— Non, ce serait trop lâche; essayons d'une autre vengeance, plus lente, mais plus sûre.

Et en même temps, comme pour ne pas s'exposer à une tentation nouvelle, il jeta loin de lui son pistolet, qui alla tomber dans les eaux tranquilles du lac.

Au bruit que produisit la chute du pistolet dans l'étang, Octave fut sur le point de courir vers l'avenue; mais au même instant deux coups de fusil, suivis bientôt de cris de triomphe, se firent entendre du côté où Guichard s'était posté.

— Sonnez la curée! s'écria le garde en sortant des marécages; la bête est morte. Ma foi, capitaine, ce n'est pas ma faute si vous n'avez pas eu l'honneur de loger vos chevrotines dans le ventre de cette gaillarde-là. Je l'ai laissée dix secondes à votre disposition; je ne l'ai prise qu'en voyant que vous n'en vouliez pas.

En même temps il montrait un bel animal de la grosseur d'un renard environ, brun luisant en dessus, blanc en dessous, et dont la tête avait été brisée par le plomb sur la pierre même où il était venu manger une magnifique carpe qui frétillait sur le rivage.

— Voilà qui est noblement frappé, dit Octave en soulevant avec distraction le corps de la loutre toute sanglante, mais je ne vous eusse pas laissé la victoire si je n'avais entendu derrière moi...

— Bien tiré, messieurs, dit une voix nouvelle tout près d'eux. C'est en vérité un bel animal que vous avec tué là...

Les deux chasseurs se retournèrent avec étonnement, et le garde reconnut le personnage qu'il avait conduit le matin à la Croix de l'Affût. Mais cette fois il y avait dans son ton et ses manières quelque chose d'affable et de gracieux. Un sourire poli effleurait ses lèvres; sa contenance était noble et prévenante.

— Vous ici, monsieur, et à cette heure? demanda le garde.

— Le ci-devant baron de Marignac! s'écria Octave, qui devina du premier coup d'œil quel était le nouveau venu.

Le baron fit de la tête un nouveau signe amical.

— Je vois, dit-il, que mon incognito a déjà été trahi; mais, puisque le capitaine sait mon nom et ma qualité de voyageur, j'espère qu'il me pardonnera la petite victoire de chasseur que je viens involontairement de lui faire perdre. Attardé dans cette campagne, et ne connaissant pas précisément la route du village où je pourrais trouver un gîte pour cette nuit, je cherchais du regard quelqu'un qui pût me donner les renseignemens dont j'avais besoin, lorsque je vous ai vu passer dans le lointain. Je vous ai suivis aussi promptement que me le permettait l'obscurité, afin de vous demander le chemin que j'avais à prendre, et j'allais vous accos-

ter, lorsque je me suis aperçu que déjà vous étiez en chasse et que ma présence pouvait en compromettre le succès. J'ai donc attendu là, à quelques pas, qu'il me fût possible de vous aborder sans paraître importun ; mais ma discrétion n'a pas été aussi heureuse que je l'eusse désiré. Involontairement j'ai fait quelque bruit, une pierre a roulé sous mes pieds jusqu'à l'étang, et tous ces petits événemens, dont je demande pardon au capitaine Rupert, ont été cause que tout l'honneur de cette chasse n'a pas été pour lui.

Ces explications semblaient si naturelles et étaient données avec tant d'aisance et de franchise que le capitaine sentit s'éloigner subitement toutes les appréhensions vagues qu'il avait éprouvées quelques instans auparavant. Guichard était stupéfait du ton d'urbanité parfaite de cet homme bizarre qui, le jour même, s'était montré envers lui si hautain et si peu communicatif.

— Vous n'avez pas d'excuses à me faire, monsieur, répondit Octave ; il est vrai que je ne sais quelle folie m'avait passé dans la tête en écoutant le bruit inexplicable qui se faisait entendre derrière moi, et que, sans cette préoccupation, Guichard, que voici, n'eût pas sitôt chanté victoire ; mais ce petit mécompte sera bien agréablement compensé si je puis vous être utile en quelque chose. Vous le voyez, continua-t-il en désignant du doigt le gibier étendu à ses pieds, notre chasse est finie, et il ne nous reste plus qu'à regagner le village. Si donc vous voulez vous donner la peine de nous accompagner...

— Volontiers, capitaine, et merci d'ajouter au service que vous me rendez le plaisir de passer un moment en votre compagnie.

La conversation une fois engagée sur ce ton de politesse amicale ne devait pas se terminer de sitôt. Le jeune Rupert, élevé dans une ville voisine, avait reçu une éducation aussi soignée que l'avaient permis les troubles révolutionnaires. D'ailleurs il était militaire, et à cette époque glorieuse où nos armées faisaient tant de prodiges, un jeune et bel officier était accueilli honorablement dans le monde poli. De son côté l'émigré avait appartenu à une de ces classes privilégiées à qui la noblesse des manières, le charme insinuant du langage semblaient avoir été départis par le sort en même temps que les honneurs et les richesses, et quelle que fût la différence apparente des goûts et des idées de ces deux jeunes gens, leur jeunesse, autant sans doute que la volonté secrète de l'un et de l'autre, tendait à établir entre eux une sorte de familiarité. D'ailleurs on sait déjà dans quel intérêt cher et sacré le jeune militaire avait désiré voir celui qui avait laissé deviner de funestes préventions contre son père.

On sait que Guichard lui-même avait quelque raison secrète de se rapprocher du baron ; aussi, malgré ses griefs contre lui, imita-t-il l'empressement du capitaine à rendre service à l'émigré. On s'était remis en marche depuis un moment, et on avait gagné de nouveau cette sombre et tranquille avenue dont nous avons déjà parlé bien des fois. Octave avait passé sans façon son bras sous celui du baron, afin de lui faire éviter plus sûrement les obstacles qui pouvaient se trouver sur la route. Le garde, son gibier triomphalement placé sur l'épaule, les précédait de quelques pas, comme pour sonder le terrain, et tout en avançant il n'était pas si exclusivement occupé de sa tâche qu'il ne prêtât une vive attention aux discours des deux jeunes gens.

La conversation continuait entre eux, et chacun de son côté mettait tant de réserve dans les expressions dont il se servait que le plus léger dissentiment n'avait pu encore s'élever dans cet échange de leurs idées. Cependant en passant près de la Croix de l'Affût, Octave jeta un regard à la dérobée sur son compagnon ; celui-ci resta calme et impassible. Le capitaine s'enhardit.

— Y aurait-il de l'indiscrétion, monsieur, dit-il enfin, à vous demander quel puissant intérêt a pu vous attirer et vous retenir si tard dans un endroit qu'un accident funeste a rendu si célèbre dans ce pays ? Je ne puis croire que le désir seul de faire un pélerinage vous ait conduit ici...

L'ombre des arbres était si épaisse en ce moment qu'il était impossible de voir l'expression des traits de l'étranger à cette question pressante, mais sa voix était calme et sans aucune espèce d'altération lorsqu'il répondit :

— La vie a été trop heureuse pour vous jusqu'ici, capitaine, pour que vous sachiez tout ce que la religion a de doux et de consolant pour les malheureux. Si, comme moi, vous aviez été exilé pendant huit ans, si vous aviez été dépouillé de vos biens, de vos honneurs héréditaires, si vous aviez perdu vos parens et vos amis les plus chers, si vous aviez passé huit ans dans une terre étrangère, vous auriez compris, comme moi, avec quelle foi et quel sentiment de bonheur on se prosterne devant une croix de la terre natale. Mais je ne veux pas vous tromper, et je vous dirai qu'à tous ces sentimens s'est joint un autre intérêt qui m'a poussé à chercher la Croix de l'Affût. Un ami, mort dans la terre étrangère, m'avait fait promettre que je viendrais pleurer et prier devant ce monument...

— Et cet ami était...

— Le chevalier de Blangy.

— Le chevalier de Blangy ! s'écria Octave, le plus implacable ennemi de ma famille depuis la mort si malheureuse du comte Arsène ! Ah ! monsieur, cet homme nous a bien fait du mal en répandant sur mon excellent père des bruits injurieux et qu'il savait de toute fausseté...

— Dieu le jugera, monsieur, répondit l'émigré d'un ton laconique et froid.

Il se tut, et on n'entendit pendant un moment que le bruit des pas des promeneurs sur les feuilles sèches. Le capitaine reprit avec hésitation :

— Vous me parlez du chevalier de Blangy, monsieur de Mérignac, et vous ne me dites rien de son neveu et pupille le comte Armand, que j'ai connu enfant avant les funestes querelles qui se sont élevées entre sa famille et la mienne ! A titre de voisin et d'ancien ami, je puis bien vous demander des nouvelles de ce jeune homme, que je n'ai pas vu pourtant depuis plus de quinze ans. Ne reviendra-t-il pas, aujourd'hui qu'il le peut sans danger, habiter ce château dont il est désormais le seul maître ? Dans quel pays s'est-il établi depuis son émigration ? Peut-on espérer...

— J'ignore ce qu'est devenu le jeune comte.

— Il est donc mort ! s'écria le garde, qui prêtait la plus vive attention à ce qui se disait ; c'était un enfant si faible, si souffrant qu'il n'est pas impossible...

— Mort ! répéta l'émigré ; mais quel motif pouvez-vous avoir, mon ami, de savoir si ce jeune homme est mort ou vivant ?

— C'est ce que je ne pourrais dire qu'à lui seul, répondit le garde, qui malgré son franc-parler révolutionnaire sentait une espèce de confusion de s'être mêlé à la conversation de personnes d'un rang plus élevé que le sien.

— Si vos craintes au sujet du comte de Blangy se trouvaient justifiées, dit le capitaine avec un accent de mélancolie véritable, ce serait un grand malheur et que je déplorerais toute ma vie. J'ai bien souvent désiré de voir le jeune comte, maintenant que lui et moi nous avons l'âge de raison. Je sais que la haine de son oncle le chevalier lui a exagéré bien des choses, et je donnerais beaucoup pour pouvoir causer avec lui, ne fût-ce qu'un instant. C'était, si je m'en souviens bien, un enfant au caractère droit et généreux, qui a dû devenir un homme de cœur et de sens ; je suis sûr que nous nous fussions entendus.

— Ne désespérez pas d'avoir plus tard cette satisfaction, capitaine Rupert, dit l'émigré d'un ton sec et poli qui cette fois renfermait une intention secrète : Dieu a peut-être conservé la vie à ce jeune homme afin qu'il répare toutes les injustices dont vous parlez. Espérez qu'il reviendra !

Cependant la petite troupe était sortie de l'avenue et se trouvait à une très courte distance du village. Aucun bruit ne se faisait entendre à l'entour, excepté le murmure sourd d'un petit ruisseau qui, de ce côté, se jetait dans le lac, et les cris argentins de quelques chauves-souris qui battaient l'air tiède de leurs ailes cotonneuses. Il était adossé à l'une des collines qui entouraient la vallée et dont les crêtes arrondies se dessinaient en noir sur l'azur sombre du ciel, en sorte que la brise même de la nuit ne pouvait agiter le feuillage des arbres du voisinage. Le capitaine s'arrêta tout à coup.

— M. de Mérignac, dit-il à l'émigré, il est bien tard, et les lits d'une pauvre auberge de campagne seront bien durs pour vous qui êtes habitué au luxe et à l'élégance. Permettez-moi de vous conduire à la maison de mon père ; le peu de temps que j'ai passé dans votre société m'a donné le plus vif désir de me lier plus intimement avec vous ; prouvez-moi que ma brusquerie un peu militaire n'a produit sur vous aucune fâcheuse impression, et acceptez chez nous l'hospitalité de cette nuit...

— Vous vous trompez, capitaine, dit le baron, qui parut se relâcher en ce moment de la réserve qui avait régné jusque là dans ses paroles, vous vous trompez si vous pensez qu'un homme qui a erré pendant de longues années dans toute l'Europe n'a pas eu quelquefois des lits trop durs, de mauvais gîtes et de plus mauvaises nuits ; cependant je ne suis pas indifférent au bien-être, et pour vous prouver combien j'apprécie votre franche et amicale invitation, j'accepte sans me faire prier. Je serai heureux à mon tour que vous voyiez dans ma facilité à céder à votre invitation une preuve de la sympathie que j'éprouve déjà pour vous.

— Et vous êtes payé de retour, je vous jure, dit gaîment le jeune et loyal militaire, qui voyait déjà un ami dans un étranger dont il connaissait à peine le nom.

Puis se tournant brusquement vers le garde-champêtre :

— Courez à la maison, Guichard, et annoncez que j'amène un hôte d'importance afin qu'on ne soit pas surpris à la vue d'un étranger.

Il ajouta à l'oreille de Guichard, comme s'il lui eût donné quelque ordre secret :

— Vous voyez combien peu le baron croit aux calomnies inventées contre mon père, puisqu'il accepte l'hospitalité chez nous !

Le garde secoua la tête d'un air mécontent ; mais sentant bien que ce n'était pas là le moment d'exprimer l'opinion qu'il pouvait avoir à part lui sur ce sujet, il allait doubler le pas pour précéder les deux jeunes gens à l'habitation, quand une ombre légère et gracieuse apparut tout à coup à un angle du chemin à l'entrée du village. Au même instant une voix douce demanda aux arrivans :

— Est-ce toi, mon frère ?

— Oui, c'est nous, ma belle petite sœur.

Et au même instant la jeune fille s'élança vers celui qui venait de répondre.

— Méchant ! s'écria-t-elle, voilà plus d'une heure que nous avons entendu vos coups de fusil, et nous étions tous dans une inquiétude mortelle de ne pas vous voir revenir... On t'attend, viens vite... la pauvre maman, elle-même, a voulu veiller...

Elle se tut tout à coup. Alors seulement elle venait de s'apercevoir qu'un étranger accompagnait son frère et le garde-champêtre. Elle le regarda

d'un air effaré pendant quelques secondes, et à la faible lueur qui éclairait la campagne; on eût pu la voir devenir rouge comme une cerise nouvellement mûre. Puis, sans ajouter un mot, elle poussa un petit cri de surprise et s'enfuit de toute sa vitesse vers la maison.

— Eh bien, eh bien! où vas-tu donc, petite folle! cria son frère.

Mais l'enfant continua de s'enfuir en bondissant comme une jeune biche effarouchée, et bientôt elle disparut derrière les premières maisons du village.

— Elle est charmante! dit le baron émerveillé de tant de grâce naturelle et de candeur; mais comment la laissez-vous venir seule, la nuit, au-devant de vous?

— Elle est aimée et respectée ici comme une sainte et bien plus qu'une sainte, aujourd'hui qu'on est un peu rouillé sur la religion, dit le capitaine avec orgueil; il n'est pas un paysan à trois lieues à la ronde qui souffrît qu'on insultât cette petite Caroline, ou la *demoiselle*, comme on l'appelle, et personne qui ne se fît tuer pour la défendre. D'ailleurs, elle vous a donné un échantillon de sa légèreté, sinon de son courage; j'espère, monsieur le baron, que vous lui pardonnerez cette timidité un peu sauvage quand vous la connaîtrez mieux. C'est la fleur, le diamant de la contrée.

Octave, emporté par son admiration fraternelle, eût continué son éloge peut-être, si en ce moment ils ne se fussent trouvés en face même de la maison de son père. Un jeune peuplier planté devant la porte indiquait la demeure du maire de la commune, et quelques pieds d'animaux et des oiseaux écartelés, cloués sur la porte même, la demeure d'un chasseur. C'était un édifice de quelque importance, soigneusement blanchi et dont l'air de simplicité bourgeoise laissait pourtant deviner, sans l'afficher, l'opulence de ses propriétaires. On voyait au premier coup d'œil que le constructeur s'était plus préoccupé du bien-être et de l'agrément de ceux qui devaient habiter cette maison que du soin d'exciter par la grandeur et l'élévation des murs l'admiration du passant et du voyageur. Cet édifice était déjà un échantillon de ces constructions simples et uniformes qui remplaceront bientôt les châteaux féodaux sur toute la surface de la France.

Quelques réflexions pénibles vinrent peut-être à ce sujet à l'esprit de l'émigré, pour qui la France révolutionnaire était encore si nouvelle. Mais on ne lui laissa pas le temps de s'y arrêter. L'éveil avait été donné par Caroline et le garde, en sorte qu'au moment où les deux jeunes gens pénétrèrent dans la cour herbeuse qui précédait la maison, un vieillard de haute taille, au maintien digne sans fierté, était debout sur le seuil de la porte, assisté d'une grosse fille de campagne qui élevait une lampe pour éclairer les arrivans.

— Monsieur le baron, dit Octave en montrant le vieillard qui était venu le recevoir, voici mon père.

A ce nom, le baron tressaillit; il devint pâle et fut sur le point de reculer d'un pas par un sentiment instinctif d'horreur. Mais cette émotion s'effaça rapidement, comme par l'effet d'une volonté opiniâtre et énergique, et, reprenant son calme ordinaire, il répondit avec une exquise politesse au compliment que M. Rupert adressait à son hôte et au nouvel ami de son fils. Seulement il ne sembla pas remarquer que le vieillard, dans sa simplicité campagnarde, lui avait tendu la main.

Ils entrèrent dans une espèce de salon d'été où toute la famille Rupert se trouvait réunie en ce moment. Cette pièce avait le caractère de simplicité et d'aisance qu'annonçait l'extérieur de la maison. Un enduit de stuc, brillant et poli comme du marbre, en revêtait les murailles, ornées seulement de quelques tableaux de famille. Les meubles n'étaient qu'en noyer soigneusement frotté; mais ils avaient la forme la plus moderne et la plus commode. Les fauteuils en roseau tressé offraient cette fraîcheur si recherchée dans les beaux jours d'été quand le soleil paraît vouloir dessécher la campagne. Au fond de l'appartement, une fenêtre encadrée et voilée à demi par un cep de vigne, sur les feuilles duquel venaient se jouer les reflets de la lampe, était ouverte sur un vaste jardin et laissait arriver dans le salon des bouffées de l'air tiède et embaumé du soir. A l'un des côtés de cette fenêtre était, assise dans une vaste bergère, une vieille femme jaune et ridée, mais dont les traits laissaient encore deviner la beauté et la fraîcheur qu'elle avait perdues depuis si long-temps. Sa physionomie avait cette expression de calme et de douce quiétude que donne une existence monotone et exempte de chagrins. Seulement ses yeux saillans et fixes avaient quelque chose de triste et de mystérieux qui attirait d'abord l'attention. En effet, Mme Rupert, car c'était elle, état devenue aveugle depuis quelques années par suite des infirmités de la vieillesse. Elle tricotait machinalement un bas, suivant l'habitude traditionnelle des ménagères de campagne, ce qui ne l'empêchait pas de prêter, comme tous les aveugles, une vive attention à ce qui se passait autour d'elle. De l'autre côté de la fenêtre, et comme pour faire contraste, la jolie Caroline était debout, les yeux baissés, toute rose de pudeur et de timidité.

Au moment où Mérignac entra, suivi de M. Rupert et d'Octave, la jeune fille avertit sa mère à demi-voix et s'inclina légèrement avec un délicieux mélange d'embarras et de grâce. La vieille femme se leva, et, laissant tomber son ouvrage, elle se retourna du côté où elle supposait que devait se trouver l'étranger, en disant d'une voix pure qui faisait contraste avec son visage flétri :

— Que notre hôte excuse une pauvre vieille aveugle qui ne peut plus faire les honneurs de sa maison, et qu'il n'en soit pas moins le bienvenu au Domaine!

Après cette courte allocution, elle retomba dans son fauteuil, qu'elle ne quittait jamais, et reprenant son ouvrage, elle parut se replonger dans sa paisible indifférence, habituée qu'elle était à laisser ses enfans la suppléer auprès des étrangers.

Pendant les apprêts d'un souper confortable qui allait être servi dans le salon même, le baron pouvait examiner en détail cette belle famille au milieu de laquelle il se trouvait si inopinément introduit. Elle présentait presque tous les âges de la vie, depuis l'extrême jeunesse jusqu'à la décrépitude. D'abord cette vieille mère, pauvre femme simple et sans orgueil, dont toute l'existence obscure s'était passée au fond de cette campagne retirée, dans les occupations du ménage, n'ayant jamais cherché de bonheur en dehors de son mari et de ses enfans, et qui, maintenant, affaiblie et infirme, se survivant à elle-même, attendait paisiblement ses derniers jours au coin du foyer domestique, entre son mari et ses enfans; puis ce vieillard, robuste encore, calme après une vie laborieuse et sur le front duquel, malgré les bruits divers qui avaient couru dans une funeste circonstance de sa vie, on ne voyait aucune trace de remords; puis, ce beau militaire, dans toute la force de l'âge, si fier, si joyeux, si franc, au teint bruni par le soleil d'Egypte et qui avait tant d'avenir à cette époque de puissance; puis enfin, cette suave jeune fille de vingt ans, si timide, si légère, si naïve, avec sa robe blanche, ses yeux bleus, ses tresses blondes et son sourire candide. Ce groupe composé de tant de personnes, de goûts et de mœurs opposés en apparence, formait un tout si harmonieux, un ensemble si complet, que dans ce joli salon où il était réuni, les cheveux blancs de la mère donnaient une poésie de plus aux yeux bleus et aux tresses blondes de la jeune fille, les rides du vieillard à la figure noble et martiale du jeune officier, et l'homme le moins accessible aux émotions douces eût pensé, en voyant cette heureuse famille, que ce serait un épouvantable crime de troubler ces paisibles existences.

Cependant quand l'émigré eut étudié chaque détail de ce touchant tableau, son front se plissa, sa main se ferma convulsivement et son regard jeta comme un éclair, comme si quelque horrible pensée avait traversé sa tête en ce moment; il se contint, parce qu'il avait aperçu qu'une personne, de l'autre bout de la salle, tenait son regard attaché sur lui. C'était le garde-champêtre, auquel personne n'avait encore fait attention et qui attendait qu'on lui donnât congé.

Le baron parut embarrassé.

—Comment, M. Rupert, dit-il au maître du logis, ne songez-vous pas à récompenser votre garde-chasse qui vous a fait ce soir un si beau cadeau? Tuer un maudit animal qui dépeuplait votre étang...

Guichard s'avança de quelques pas :

— Je ne suis pas plus le garde-chasse de M. Rupert que celui des autres propriétaires de la commune, dit-il; c'est la commune qui me paie et je ne connais pas d'autre maître qu'elle. Cependant, ajouta-t-il avec une intention marquée, vous avez raison, monsieur; c'est surtout pour M. Rupert que je veille et que je veillerai toujours, soyez-en sûr. Pour ce qui est d'une récompense, je n'en ai pas besoin; il me suffit de savoir que j'ai été utile à M. Rupert.

Puis il s'inclina et sortit, après avoir lancé au baron un regard de défi.

— Je l'ai blessé aujourd'hui en lui offrant de l'argent, dit l'émigré en se mordant les lèvres; cet homme est fier comme un républicain...

— Dites comme un honnête homme, monsieur, répliqua le vieillard avec simplicité.

On servit le souper, et la conversation devint enjouée et générale. Le baron fit tous ses efforts pour plaire à ses hôtes, et il réussit au-delà de ses souhaits; M. Rupert lui-même, qui avait un peu de la raideur et de la défiance de la vieillesse, semblait trouver un grand charme dans sa société. Avant la fin du souper, Octave avait déjà fait promettre à son hôte qu'il passerait quelques jours au Domaine, et cette promesse combla de joie toute la famille Rupert.

Cependant quand le soir le baron se trouva seul dans la chambre qui lui avait été destinée, il quitta l'air riant et poli qu'il avait gardé toute la soirée, comme un acteur qui sortirait de remplir un rôle long et difficile. Il resta plus d'une heure immobile, la tête cachée dans ses mains et quand il sortit de cette profonde méditation, il dit avec un soupir: « Cette vengeance me coûtera bien cher!... »

III.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées déjà depuis l'arrivée du baron de Mérignac au Domaine, et rien n'annonçait qu'il dût quitter de sitôt la famille Rupert. Les manières âpres et orgueilleuses dont le garde-champêtre avait eu un échantillon avaient disparu complétement, et il semblait que l'étranger eût pris à tâche de se concilier l'affection de tous les habitans de la maison, ne leur parlant que de ce qu'ils connaissaient le mieux, indulgent pour leur ignorance, prévenant, souple, insinuant, mettant habilement de côté tous les préjugés de caste qui eussent pu les choquer, glissant toujours avec art sur les sujets qui eussent amené des dissentimens entre lui et eux, expert et judicieux avec le vieillard, attentif et respectueux avec la vieille mère, cordial et sans façon avec le capitaine, galant et empressé avec la jeune fille, il était impossible de désirer plus de qualités réunies dans la même personne pour plaire à tant de personnes. Aussi le baron avait-il complétement réussi dans ses projets de se faire aimer de toute cette famille, à laquelle il était déjà devenu nécessaire. Chaque jour il voulait partir, ou du moins il le feignait, et chaque jour les instances de ses nouveaux amis lui arrachaient une nouvelle promesse de séjourner au Domaine encore un peu de temps.

Cependant bientôt il ne fut pas difficile de s'apercevoir que le baron avait à part lui un puissant motif de rester. Mlle Rupert avait fait une vive impression sur lui. Quelquefois pour retourner près d'elle il abandonnait Octave en pleine chasse au moment où le lièvre allait être lancé; pour répondre aux questions frivoles de l'enfant, il semblait par momens ne pas entendre les questions du vieillard ou les récits de la pauvre aveugle. C'était une suite continuelle d'attentions délicates et de galanteries bien capables d'enorgueillir une jeune fille campagnarde, de la part d'un beau cavalier fait pour briller dans le monde, riche sans doute, et dont le titre nobiliaire, quoique discrédité alors, n'en avait pas moins un charme secret pour une plébéienne. Aussi la petite personne semblait-elle toute fière de cette distinction que lui accordait le baron, et, avec sa simplicité et sa candeur ordinaires, elle lui laissa voir, aussi bien qu'à ses parens et à son frère, qu'elle était heureuse de pareils hommages; pour elle le mot amour n'avait d'autre signification que le mot mariage, et l'idée d'un obstacle, d'une arrière-pensée ou d'une faute ne pouvait entrer dans cette âme [illegible] et pure.

L'œil clairvoyant de M. Rupert s'aperçut dès les commencemens des efforts de l'émigré pour plaire à sa fille, et du tendre retour dont le payait la naïve enfant; mais, chose étrange dans un homme qui avait tant d'expérience, il ne vit rien dans cette affection mutuelle des deux jeunes gens qui pût éveiller ses inquiétudes paternelles. M. Rupert était un de ces hommes [illegible] qui, après avoir assisté comme spectateurs et quelquefois comme acteurs au bouleversement révolutionnaire, croyaient naïvement au commencement de ce siècle à l'impossibilité d'une réaction et d'une résurrection de certaines choses réputées mortes à jamais. La distinction nobiliaire lui semblait effacée sans espérance de retour, et il croyait que sa fille, à lui, maire de sa commune et homme influent dans sa province, sa fille riche et bien élevée, était digne d'un homme titré autrefois, quelle que fût sa fortune aujourd'hui, quel que fût l'éclat de ses qualités personnelles.

Un [illegible] entre Caroline et le baron de Mérignac ne lui semblait donc pas assez désassortie pour qu'il interposât brusquement son autorité; il se contentait d'observer en silence les progrès d'une passion qui n'avait pas dépassé jusque-là des bornes raisonnables, et la bonne opinion qu'il avait de son hôte lui faisait supposer qu'il recevrait prochainement de lui des ouvertures après lesquelles il serait toujours temps de prendre un parti.

Mais en même temps que le chef de la famille tolérait ainsi tacitement [illegible] innocente, une autre personne, sans y être appelée, s'était chargée d'éclairer les démarches du baron de Mérignac. Quels que fussent les changemens opérés dans les allures et dans le langage du jeune noble, le garde-champêtre, sincèrement attaché à la famille Rupert, dont il était presque le commensal, avait conçu des soupçons vagues qu'il s'était promis d'approfondir sans prendre de confident. D'ailleurs les motifs secrets qu'il avait de s'assurer du nom véritable et de la position de l'étranger existaient sans doute toujours : aussi n'y avait-il pas de ruses qu'il n'employât pour découvrir le secret qu'on semblait lui cacher. Le lendemain de son arrivée au Domaine, le baron avait envoyé un exprès à la ville voisine avec une lettre qui devait être remise à une personne de son service. Guichard interrogea le paysan qui avait été chargé de porter cette lettre; celui-ci répondit qu'elle était adressée à un étranger dont le prénom seul était marqué et qui semblait être un domestique de confiance; Guichard examina l'adresse de la lettre que l'homme de la ville envoyait avec des effets à l'émigré; elle portait la suscription : *Au baron de Mérignac*. Tout paraissait simple et naturel.

Alors commença l'application d'un système de police occulte dont un homme d'une volonté ferme pouvait seul être capable. Tout ce que le garde pouvait recueillir de renseignemens sur le baron de Mérignac était soigneusement conservé dans sa mémoire. L'émigré n'écrivait pas une lettre, ne recevait pas une réponse que Guichard n'en eût examiné l'adresse et interrogé le porteur. Il cherchait aussi à questionner l'hôte de la famille Rupert et ne laissait jamais échapper une occasion de se trouver un moment avec lui. Si une partie de chasse était montée avec le capitaine, le baron était sûr de trouver à trente pas de la maison le garde-champêtre qui s'obstinait à les conduire dans les endroits les plus giboyeux du voisinage; si Mérignac donnait le bras à Caroline et restait quelques pas en arrière pendant que toute la famille se promenait dans l'avenue, il était sûr en tournant la tête de voir Guichard en apparence fort occupé à examiner un arbre endommagé par le vent ou les maraudeurs de bois. Une pareille inquisition devait amener nécessairement le garde à la connaissance de la vérité.

Le vingtième jour environ après l'arrivée du baron au Domaine, le capitaine était parti à cheval, dès le lever du soleil, pour se rendre à la ville où l'appelait une affaire importante, et M. Rupert était sorti à pied, son bâton à la main, pour faire sa tournée ordinaire dans ses propriétés et encourager les travailleurs par sa présence. Le baron était donc resté avec les deux dames à l'habitation.

Le temps était beau et le déjeuner avait été servi dans le jardin, sous une tonnelle de vigne dont l'épais ombrage permettait un abri contre la chaleur du milieu du jour. D'ailleurs on recevait de là les émanations [illegible] parfumées du lac voisin que l'on voyait, au dessus de la haie d'aubépine servant de clôture, s'étendre à l'horizon. Le jardin lui-même était tout parsemé d'arbres sous lesquels circulait un air pur et dans le feuillage desquels chantaient quelques mésanges à tête noire en becquetant les fruits déjà vermeils; de temps en temps de légers nuages blancs, qui flottaient dans l'azur du ciel, venaient amortir les rayons déjà ardens du soleil.

Le déjeuner était fini depuis long-temps, mais aucun de ceux qui y avaient pris part n'avait songé à quitter cet endroit délicieux. La vieille aveugle, après qu'on eut enlevé le guéridon léger sur lequel avait été servi un simple et frugal repas, s'était enfoncée dans son fauteuil avec une sorte de béatitude, le visage tourné vers le riche paysage qui s'étendait devant elle, comme si elle eût pu encore l'admirer. Caroline était assise à ses pieds sur un escabeau rustique, et s'occupait à broder des manchettes destinées à son père. Le baron s'était discrètement retiré à vingt pas environ de ce petit groupe, à l'autre bout de la tonnelle, et on eût pu le croire entièrement absorbé par la lecture d'un journal arrivé le matin, si un regard triste et inquiet jeté de temps en temps du côté des dames n'eût fait penser qu'elles étaient seules l'objet de ses réflexions.

Cependant la chaleur augmentait de moment en moment, et l'effet de cette température tiède, combiné avec le son monotone d'une vieille ballade que fredonnait la jeune fille, tendait de plus en plus à endormir la bonne Mme Rupert, qui avait déjà penché la tête sur son épaule d'une manière significative. Or, ce n'était pas le compte de la jolie espiègle, qui, se voyant délaissée par le baron, éprouvait en ce moment un invincible besoin de babiller avec sa mère. Aussi elle interrompit tout à coup son chant et se baissa bruyamment pour prendre ses ciseaux à broderie en demandant d'une voix caressante qui faisait contraste avec l'intention évidente de son mouvement :

— Bonne maman, est-ce que vous dormez ?

La vieille aveugle tressaillit, se redressa et répondit avec un petit sou pi-qui a lui seul démentait ce qu'elle allait dire :

— Mais non, ma petite, je t'écoute...

L'enfant fut impitoyable; elle avança sa jolie figure mutine, embrassa sa mère, ce qui avait pour but véritable d'achever de chasser les velléités de sommeil dont la bonne dame aurait pu être atteinte, et, reprenant son ouvrage, elle continua avec un petit air de gravité, en jetant du côté du baron un regard furtif :

— C'est que, maman, je voudrais vous consulter sur une nouvelle folie que mon frère s'est mise dans la tête et dont il m'a parlé hier au soir.

— Vas-tu maintenant t'occuper de toutes les folies de ton frère ? demanda la vieille aveugle en étouffant un léger bâillement avec résignation; tu auras trop à faire...

— C'est que celle-ci est si bizarre, si extraordinaire !... Croiriez-vous qu'Octave m'a parlé hier, mais très sérieusement, de me marier avant son départ...

ÉLIE BERTHET. (*Siècle.*)

(*La suite au prochain numéro.*)

UNE COMÉDIE HISTORIQUE.

Suite et fin.

C'était quelque temps après la première représentation dont j'ai esquissé l'histoire. J'avais voulu revoir cette œuvre bizarre; mais, peu soucieux d'aller faire le coup de poing avec les nombreux et vigoureux amateurs qui assiégeaient chaque soir les portes du théâtre, j'allai demander un matin à Beaumarchais une des petites loges dont il pouvait disposer.

— Très volontiers, me répondit-il; mais c'est à la condition que vous irez prendre et emmènerez avec vous un jeune homme qui m'a fait la même demande.

— Quel est ce jeune homme? répliquai-je.

— Je ne le connais pas, mais sa lettre m'a touché. Il me dit que, prêt à quitter la vie à vingt-quatre ans, après avoir perdu toutes les illusions de la jeunesse, il n'éprouve plus qu'un seul désir, il n'espère plus qu'un seul bonheur, c'est celui de voir ma pièce : il mourra content après cela. Je vous l'avoue, mon cher ami, ces simples paroles d'un inconnu, cette prière d'un mourant, m'ont plus touché que tous les éloges intéressés ou menteurs dont on m'accable chaque jour... Promettez-moi que vous irez le chercher, que vous le conduirez au théâtre; je m'en serais chargé moi-même si j'avais eu le temps, mais j'irai le voir; oui, je me sens de l'affection pour cet infortuné, sans le connaître... Vous me remplacerez ce soir, n'est-il pas vrai ?

Je le lui promis. A cinq heures, je pris un fiacre et je me rendis à l'endroit indiqué. On me fit monter jusqu'au cinquième; là, dans une pauvre mansarde, et sur un misérable grabat, je trouvai un jeune homme pâle, aux traits amaigris, aux yeux éteints, et qui semblait n'avoir plus que quelques jours à vivre.

J'hésitais à m'acquitter de ma mission; comment inviter un moribond à venir au spectacle?.. Pourtant, comme il tournait vers moi des regards étonnés, je me hasardai à dire en balbutiant que je venais de la part de M. de Beaumarchais.

A ce nom, les yeux du malade s'animèrent soudain, son teint se colora, il se leva sur son séant.

— De M. de Beaumarchais! s'écria-t-il d'une voix émue et stridente : il a donc pensé à moi! il vous envoie...

— Oui, il m'envoie pour m'informer de votre santé et vous remercier de votre lettre.

— Et le billet que je lui avais demandé, ajouta-t-il vivement, le billet de spectacle pour le *Mariage de Figaro*, il ne me l'envoie donc pas?...

— Il m'avait chargé de vous emmener dans sa loge mais l'état de faiblesse où vous êtes.

— Oh! je suis bien, monsieur, reprit le malade en se levant précipitamment, je suis bien, voyez plutôt!

Et il se mit à marcher dans la chambre, se retenant aux murs, se raidissant contre la douleur.

— Oh! j'irai!... j'irai avec vous, monsieur! voyez, je suis bien maintenant.

Et en effet, une révolution extraordinaire venait de s'opérer chez le moribond; il semblait, par un dernier effort, vouloir se rattacher à la vie.

J'essayai de faire quelques représentations, et de renvoyer la partie à un autre jour.

— Oh! non, aujourd'hui, tout de suite, s'écria-t-il; qui sait si je le pourrai demain!... Un instant, monsieur, un seul instant, et je suis à vous.. .

Et tout en parlant ainsi, il retirait d'un placard un vêtement assez propre et conservé soigneusement; il l'endossa en toute hâte, enroula sa belle chevelure noire autour de son visage, puis saisissant son chapeau, il me dit en se retournant vers moi et avec l'accent le plus entraînant :

— Je suis prêt, monsieur; partons sur-le-champ.

Je l'examinai avec étonnement, c'était une métamorphose complète : à la place du pauvre agonisant, j'avais devant moi un beau jeune homme, un peu pâle à la vérité, un peu souffrant, mais dont le regard brillant, animé, respirait la fierté, l'enthousiasme, dont la bouche gracieuse laissait percer un doux et intelligent sourire; il y avait de la noblesse dans sa pose, l'expression du génie, mais du génie malheureux, dans tous les traits de sa physionomie touchante.

Son regard me fascinait, il *m'enfiévrait* de son enthousiasme, et sans essayer de résister plus long-temps, je lui offris mon bras et je lui dis :

— Eh bien, partons, ma voiture est en bas.

En descendant l'escalier, je voyais que ses jambes fléchissaient sous lui, ses mains se retenaient convulsivement à la rampe; mais pas une plainte, pas un gémissement ne sortaient de sa poitrine. Sa bouche souriait toujours, son œil était toujours animé. Nous montâmes en voiture. La conversation s'engagea sur la littérature : mon compagnon montrait une érudition profonde, un esprit des plus distingués, mais malgré l'animation factice qu'il donnait à sa voix, ses forces le trahissaient; il s'arrêtait soudain et portait la main à sa poitrine, en dissimulant sa souffrance.

Je fis arrêter la voiture à la porte d'un restaurant.

— Je présume, lui dis-je en riant, que vous n'avez pas dîné, ainsi que moi; il faut venir de si bonne heure au théâtre! Si vous m'en croyez, nous prendrons un peu de force pour les trois heures et demie d'émotions qui nous attendent.

Il refusa d'abord, il paraissait embarrassé; mais je le priai de si bonne grâce, en lui disant que je ne dînais jamais seul, et qu'il fallait bien que nous fissions connaissance le verre à la main, que je le forçai à entrer et à s'asseoir près de moi. Il mangea fort peu, mais j'eus soin de lui verser quelques rasades d'un excellent vin vieux de Médoc, qui parurent le ranimer et calmer ses douleurs.

Le dîner terminé, nous nous rendîmes au théâtre, et nous étions à peine installés dans la loge que la pièce commença.

Dès ce moment, mon voisin fut tout yeux et tout oreilles; il semblait étranger à ce qui se passait dans la salle; les acteurs absorbaient toute son attention; parfois un rire sarcastique ou des exclamations douloureuses s'échappaient de sa poitrine, il tressaillait, il pâlissait comme s'il venait de retrouver des souvenirs douloureux. La reconnaissance de Figaro et de sa mère lui arracha des larmes abondantes, et des sanglots semblaient le suffoquer; mais pendant le monologue, alors que Figaro repasse sa vie aventureuse en vrai philosophe, mon compagnon parut en proie à une exaltation extraordinaire : c'est cela! oh, mon Dieu! c'est bien cela! » s'écriait-il par intervalle; et ses mains se crispaient, et ses dents claquaient avec force; je crus qu'il allait mourir.

— Vous trouvez-vous mal? m'écriai-je en le soutenant.

— Oui, oui... s'écria-t-il d'une voix étouffée. Sortons, sortons, je n'en puis plus!...

Je l'entraînai hors du théâtre, je l'aidai à monter dans notre voiture. Pendant le trajet, il prononça des mots entrecoupés en poussant de profonds soupirs. Arrivé chez lui, il monta, ou plutôt il rampa avec rage jusqu'à sa mansarde; je le suivais autant que possible en le soutenant, puis il tomba épuisé sur son grabat et me tendit la main, en me disant d'une voix éteinte :

— Merci, monsieur... merci, je puis mourir maintenant!

— Je reviendrai demain, lui dis-je...

— Demain, répondit-il d'un air égaré..... Ah! oui, revenez demain..... Vous êtes un ami de M. de Beaumarchais... je vous dirai tout.

En descendant, je remis quelques pièces de six francs à la portière pour qu'elle allât chercher un médecin et qu'elle veillât le malade toute la nuit, et de retour chez moi, tout en pensant à ce pauvre jeune homme, je ne pus trouver le sommeil, et j'attendis le jour avec impatience, curieux de connaître l'explication de ce mystère.

Le lendemain je me rendis de bonne heure au logis de mon jeune malade; la portière me dit qu'il avait eu le délire presque toute la nuit. — Il déclamait tout haut, ajoutait la bonne femme, comme s'il jouait la comédie. A trois heures, il a fini par s'endormir, grâce à une potion calmante qu'avait fait préparer le docteur.

— Eh bien! qu'a dit le médecin, demandai-je vivement?

— Il a dit que le pauvre jeune homme n'avait plus que quelques jours à vivre.

— Il serait vrai?

— Dam! ce n'est pas étonnant, il a tant souffert! avec cela sa promenade d'hier avec monsieur... Il paraît que vous lui avez fait voir les ombres chinoises, ça lui trottait dans la tête... Tenez, le voilà qui se réveille; vous pouvez entrer.

Je m'approchai du cabinet où il couchait; en me voyant, il essaya de se soulever un peu et me tendit la main.

— Je vous remercie, monsieur, me dit-il avec émotion : c'est à vous que je dois la visite du docteur... C'était inutile, je sais à quoi m'en tenir.

Et, comme je me reprochais d'avoir cédé la veille à sa demande dans l'état où il se trouvait :

— Oh! je vous en remercie mille fois, ajouta-t-il, c'est un bienfait dont je sens tout le prix. Moi, pauvre condamné à mort, j'ai voulu, avant de quitter ce monde, humer un peu d'air, j'ai voulu me procurer une dernière jouissance, une dernière émotion... Je ne croyais pas qu'elle fût aussi vive.

Et il porta la main sur son cœur.

— Après tout, ajouta-t-il avec expression, je ne regrette pas les quelques jours qu'elle m'ôte : j'ai vécu dix années dans cette seule soirée. J'ai recommencé toute ma vie de jeune homme, j'ai assisté au triomphe de mon vengeur... Je puis mourir à présent.

— Mais quoi, dis-je aussitôt, n'est-il plus d'espoir?

— Oh! non, me dit-il en souriant tristement, et c'est un grand bonheur. Que ferais-je ici-bas maintenant?... Pourtant, ajouta-t-il en me regardant avec timidité, j'ai encore un désir à satisfaire.

— Lequel? parlez! m'écriai-je vivement.

— Ce serait de voir M. de Beaumarchais.

— Eh bien, je vous l'amènerai demain, mais ne puis-je connaître l'intérêt que vous inspire l'auteur?

— Si fait, j'ai promis de tout vous dire... je vous dirai tout. Mais que M. de Beaumarchais l'ignore, je vous en conjure, jusqu'au moment de ma mort... Vous me le promettez?

— Je vous le promets.

— C'est bien; en ce cas asseyez-vous là et écoutez-moi.

Puis après avoir pris un peu de la potion du docteur, il commença ainsi :

« Vous avez encore présent à la mémoire cet incident étrange qui surgit tout à coup du procès Goizman et Beaumarchais, alors que ce dernier, pressé de toutes parts par ses adversaires et près de succomber, dut à une circonstance extraordinaire la révélation d'un secret qui incriminait son ennemi et changeait l'accusateur en accusé? c'est du jour où cette révélation eut lieu que datent tous mes malheurs et ceux d'une femme qui me fut bien chère... »

Il soupira tristement, garda quelque temps le silence, puis il reprit :

« J'étais élevé à cette époque dans une maison de la rue Saint-Jacques-la-Boucherie, chez de bons et simples artisans dont je me croyais l'enfant, et près d'une jeune fille que j'appelais ma sœur. Or, il arriva que M. de Beaumarchais, qui allait cherchant partout des armes contre ses ennemis, déterra au fond d'un greffe certaine requête adressée par mes parens à l'effet d'être payés de mois de nourrice que le conseiller Goizman s'était engagé à payer en qualité de parrain de leur fille, la jeune Marie-Sophie. Désireux de savoir quel intérêt avait pu porter son ennemi, passablement avare pour les siens, à se montrer aussi généreux à l'égard d'une simple filleule, Beaumarchais vint secrètement dans notre maison; il offrit de l'or, et obtint des aveux : il acquit la certitude qu'un certain Dugravier, bourgeois de Paris, était le père de l'enfant, et que ce Dugravier n'était autre que le conseiller Goizman, le prétendu parrain, lequel avait commis un faux sur les registres de la paroisse, dont il se fit délivrer l'extrait; armé de cette pièce, il dénonça son accusateur, et celui qui l'avait fait traiter d'infâme et de suborneur fut condamné à son tour comme faussaire (1).

» Cette dénonciation fut consignée tout au long dans les fameux mémoires que tout Paris s'arrachait en ce moment. J'en avais trouvé un exemplaire chez un vieux professeur, notre voisin, dont j'étais l'élève favori; je dévorai avec avidité les premiers cahiers de ces curieux pamphlets, empreints d'une couleur si dramatique, écrits d'un style si entraînant. Je ne sais quel pressentiment secret me disait que je ne devais pas être étranger à cette lutte âpre, ardente, d'un seul contre dix.

» Quelle fut ma surprise lorsqu'en lisant la terrible dénonciation j'appris que cette chère Marie, que je croyais ma sœur, était la fille du conseiller Goizman! Cette révélation m'éclaira d'une lumière soudaine; je me rappelai certains détails de mon enfance, certaines paroles de ma mère, qui jetaient d'étranges doutes dans mon esprit au sujet de ma naissance, et que quelques passages de ces mémoires semblaient confirmer.

» Troublé, ému par cette découverte, je courus tout révéler à celle que j'appelais ma mère, et je la suppliai de me dire la vérité. Cédant à mes instances, vaincue par mes prières, la pauvre femme m'avoua, en versant des larmes, que Marie et moi nous n'étions pas ses enfans. Marie était bien véritablement la fille du conseiller Goizman, et moi j'avais pour père un riche et puissant seigneur, son ami, dont le nom avait retenti plus d'une fois dans le cours du fameux procès. Attachée autrefois à la maison du conseiller en qualité de gouvernante, elle avait consenti à nous élever

(1) Voir les *Mémoires de Beaumarchais*.

tous les deux comme ses enfans; mais les révélations qui venaient d'avoir lieu ne lui permettaient plus de se taire et de nous fermer le brillant avenir qui nous attendait et qu'elle voulait contribuer à nous assurer.

» Comment vous exprimer ma surprise, mon ravissement, en écoutant ces paroles qui changeaient toute ma destinée, qui nous donnaient à tous deux, pauvres enfans du peuple, deux nobles et puissantes familles! Mais il faut forcer ces familles à nous reconnaître. Je résolus d'y consacrer tous mes efforts; ce fut l'unique objet de mes pensées, le but glorieux vers lequel se portaient incessamment mes regards.

» Dès ce moment, plus assidu que jamais aux leçons de mon maître, j'appliquai tout mon esprit à acquérir les connaissances variées qui devaient m'élever au nouveau rang que j'étais appelé à occuper dans la société.

» Mon vieux professeur avait été avocat, je le suppliai de m'initier à la science du droit; il y consentit, et bientôt les secrets des légistes me furent révélés. A dix-huit ans, j'avais tout étudié, tout dévoré : poésie, littérature, science, législation, philosophie; je me sentais assez fort pour oser lutter contre l'ennemi terrible et implacable de nos deux familles. Car j'avais conçu le noble orgueil de venger mon père et celui de Marie; c'est en combattant hardiment leur adversaire que je devais arriver à mériter cette adoption tant désirée.

» Un événement douloureux hâta pour nous l'arrivée de ce moment. Les deux vieillards qui nous avaient élevés moururent à quelques jours d'intervalle; le fisc et des héritiers avides s'emparèrent de tout ce qu'ils possédaient; on nous chassa de la maison, nous étions pour eux des étrangers. Maintenant, dis-je à Marie en la prenant par la main, il nous faut acquérir une autre famille, un nouveau nom.

» Nous allâmes ensemble chez le conseiller Goïzman : Marie se jeta à ses pieds en l'appelant son père. Le conseiller la repoussa rudement, en lui disant qu'il ne reconnaissait pas pour son enfant celle qui était cause de la condamnation de son père comme infâme.

» En vain je déclarai à cet homme que j'avais dévoué ma vie à la défense de ses intérêts et que je l'aiderais à terrasser notre ennemi commun, à tirer de lui une vengeance éclatante. Il me répondit qu'il n'avait pas besoin d'un étranger pour cela, et que l'honneur de sa famille et de celle de mon père ne pouvait m'intéresser en rien. Marie s'écria douloureusement :

» — Mais par pitié, monsieur, puisque je vous dois la vie, donnez-moi donc un nom, une existence!...

» — Allez demander cela à M. de Beaumarchais, s'écria-t-il avec fureur, à celui qui vous a révélé le secret de votre naissance! Il a volé le nom qu'il porte, il saura bien en voler un autre pour vous le donner.

» Et en prononçant ces mots, cet homme impitoyable fit signe à ses valets de nous chasser de chez lui.

» Marie était désespérée.

» — Du courage, chère enfant! lui dis-je en la soutenant dans mes bras; si tu n'as plus de père, il te reste un ami, un frère qui le remplacera près de toi.

» Je tentai, de mon côté, d'arriver jusqu'à mon père le grand seigneur; celui-là ne craignait pas qu'on lui reprochât ses fautes, au contraire, il s'en vantait hautement. Je lui écrivis tout ce que j'avais fait pour être digne de lui, pour le venger. Il ne daigna pas me recevoir : il me fit dire par son intendant qu'il doutait très fort que je fusse son fils, que si je m'étais contenté de n'être qu'un pauvre diable, un imbécile comme tant d'autres, il aurait pu me procurer une place de valet de chambre quelque part; mais que du moment que j'étais un homme d'esprit, il ne pouvait rien pour moi, et il me renvoyait aussi, lui, à M. de Beaumarchais. Oh! j'eus un instant l'idée d'aller trouver cet homme célèbre qui m'avait tiré du néant pour me vouer au malheur, à l'infamie; j'eus un instant l'idée d'aller lui dire : « Vous qui m'avez révélé le véritable nom de mon père, donnez-moi donc aussi le droit de le porter, rendez-moi le bonheur que vous m'avez ravi. » Et s'il m'avait chassé comme les autres, j'étais déterminé à le tuer .. afin de pouvoir venir dire à celui qui me méconnaissait : « Tenez, voilà le sang de votre » ennemi; c'est moi qui vous en ai délivré, vous ne pouvez plus me refu- » ser... »

« La raison, par bonheur, m'éclaira soudainement. Ce n'était pas en commettant un crime que je pouvais conquérir ma place dans la société; je voulus ne la devoir qu'à moi-même, et lorsque, de retour près de Marie, je lui annonçai que, moi aussi, j'avais été renié par mon père, que nous étions deux orphelins, sans appui, sans nom ici-bas :

» — Eh bien! me dit la pauvre enfant avec résignation, que Dieu soit notre père! celui-là ne repousse pas ses enfans.

» — Eh bien, oui! m'écriai-je, vivons, souffrons ensemble, soutenons-nous mutuellement dans cette rude épreuve! Le travail et notre amour nous tiendront lieu de tout.

» Huit jours après Marie était ma femme et je sollicitais mon introduction dans le barreau de Paris. Mais le père de Marie et le mien parvinrent à rendre vains tous mes efforts : ils ne voulaient pas que l'on pût dire au palais, en m'entendant plaider : « Vous voyez bien cet avocat? c'est le » bâtard de ce grand seigneur si bien bafoué par Beaumarchais, c'est le » gendre de ce conseiller que maître Caron a fait condamner comme faus- » saire! »

« Le barreau m'était fermé, je me retournai vers le théâtre... Ah! je dirai aussi, moi : — Me fussé-je mis plutôt une pierre au cou! Je broche une comédie, non pas dans les mœurs du sérail, mais dans celles du siècle; j'émets des vérités de tous les temps, de tous les lieux. Quatre censeurs me prouvent aussitôt que j'ai voulu insulter tous les hommes en place, tous les gens de cour, et particulièrement trois grands seigneurs et quatre nobles dames dont je n'avais jamais entendu parler. J'offre de transporter la scène en Angleterre, en Espagne, où l'on voudra; on me dit qu'on reconnaîtrait toujours mes coupables intentions, fût-ce même en Turquie, et que je devais m'estimer très heureux de n'être que censuré et refusé. Ne pouvant réussir à faire jouer mes productions, je résolus d'être l'interprète de celles des autres : je me fis acteur, et Marie, grâce à mes leçons, fut bientôt en état de débuter avec moi.

» Oh! ce fut un beau soir pour moi, monsieur, que celui où je pus montrer au public ma femme si belle, si naïve, si touchante, et me dire en entendant les bravos de la foule enthousiaste : Cette femme que l'on applaudit, que l'on admire, elle est à moi, elle n'aime que moi. Mais hélas! ce bonheur ne devait être qu'un rêve, une effroyable catastrophe m'attendait au réveil. Un danger que je n'avais pas prévu surgit tout à coup. La beauté de Marie attira vingt séducteurs auprès d'elle. D'abord je crus qu'en me déclarant son époux et en montrant quelque fermeté, je parviendrais à écarter cet essaim d'étourdis; mais les obstacles irritaient leurs désirs : il y eut une infâme gageure dont ma femme et mon honneur devaient être l'enjeu. Un soir, Marie fut enlevée et conduite dans une petite maison des Champs-Elysées, j'accourus sur ses traces, je pénétrai dans le logis au moment où la pauvre femme luttait contre les tentatives de son séducteur, mon pistolet était levé, j'allais tuer cet homme; il me dit son nom, l'arme me tomba des mains... C'était mon frère!...

» Echappée à ce danger, Marie devait en rencontrer mille autres, et malgré ma vigilance inquiète et assidue, des paroles flatteuses résonnaient à son oreille, des offres brillantes faisaient battre son cœur; elle les repoussa d'abord avec indignation : mais le langage de la séduction est si habile, on l'entoura de tant d'éloges enivrans, que la tête lui tourna et qu'elle céda aux ruses de ces démons acharnés..... Elle disparut un soir, mais cette fois volontairement..... Oui, monsieur, Marie, ma sœur d'adoption, ma compagne d'infortune, celle qui me tenait lieu de tout en ce monde, elle m'avait quitté sans m'adresser un mot d'adieu!..... Egaré, éperdu, j'allai demander justice contre le séducteur qui me ravissait ma joie, mon bonheur, ma vie. Le magistrat auquel je m'adressai me répondit en riant : qu'un comédien qui avait la prétention de garder sa femme pour lui seul ne savait pas vivre, et qu'il fallait se conformer aux mœurs du siècle. Furieux, indigné, je voulus me faire justice moi-même et courir après la perfide et son infâme séducteur : mais mon directeur m'arrêta tout à coup, en me disant que je lui appartenais, ainsi qu'au public jusqu'à l'expiration de mon congé; j'étais tenu d'amuser, de faire rire la foule avec des larmes dans les yeux et le désespoir au cœur. Je tentai cet infernal métier, cet horrible supplice de chaque soir; par bonheur je devins fou... Il fallut bien alors que le public dit : *assez.*

» Je ne sais combien je restai de temps dans cet état d'anéantissement : j'étais heureux; je ne pensais pas.

» Par malheur la raison me revint, et l'on me mit à la porte de l'hospice; l'état ne me devait plus rien. Il fallait vivre : je fis des livres qu'on refusa de m'acheter, un journal qu'on ne voulut pas lire. Je sollicitai une place de calculateur, elle fut donnée à un chanteur d'opéra. La colère me prit : je lançai un pamphlet moral, dans lequel j'attaquai hardiment tous les vices de nos institutions, les désordres sans nombre qui préparaient la ruine de l'état. J'intitulai cet écrit : *Réflexions d'un homme de bien :* je l'adressai au roi, au roi que l'on trompait, que l'on entraînait vers l'abîme et que je croyais pouvoir sauver; le roi ne reçut pas mon mémoire; mais d'autres le lurent pour lui. Oh! alors *je vis du fond d'un fiacre baisser pour moi les portes d'un château fort à la porte duquel je laissai l'espérance et la liberté,* comme dit Figaro; mais moi, j'y trouvai du moins du pain et du repos... Je ne demandais pas autre chose; je ne pus pas même les obtenir!. . *Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me mit un jour dans la rue.* Je taillai de nouveau ma plume et je demandai de quoi il était question. Le vent était à la fronde, à la réforme : tout le monde criait, tout le monde écrivait : comment ma voix faible et timide aurait-elle pu se faire entendre? Je n'étais pas assez méchant pour me faire craindre, ni d'assez haute valeur pour qu'on daignât m'acheter. Moi, qui me croyais propre à tout, je n'étais propre à rien. A quoi m'avait donc servi cette science que j'avais acquise avec tant de peine! mieux eût valu cent fois pour moi rester pauvre et modeste artisan. J'eus l'idée de retracer une partie de ma vie et de l'envoyer à celui qui avait bouleversé ma destinée, tout en développant mon intelligence. Je lui écrivis, en lui adressant mes mémoires, sous un nom supposé : « M. de Beaumarchais, vous qui savez si bien amuser le public, faites donc une comédie là-dessus! » Il en fit son *Mariage de Figaro.* »

— Quoi! il se pourrait?...

— Oui, monsieur, la vie de Figaro, c'était la sienne peut-être pour quelques parties; mais c'était la mienne aussi au point de vue comique, car il fallait faire rire avant tout. Jugez de mon émotion, lorsque j'ai retrouvé hier au soir tous les souvenirs épars de ma malheureuse destinée... Ils riaient dans la salle, car tout cela était bien spirituel, bien amusant... Mais moi, je suffoquais, je versais des larmes de sang, car tout cela était réel, tout cela était sérieux pour moi. J'étais le véritable Figaro, mais le Figaro honnête homme, le Figaro qui va mourir, parce que lui ne se fait pas banquier de Pharaon; parce qu'il ne comprend pas que *pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir...*

En prononçant ces mots, le pauvre malade poussa un long soupir et retomba accablé...

— Infortuné! lui dis-je en lui serrant la main et en essuyant une larme, pourquoi ne pas faire connaître votre véritable nom à M. de Beaumarchais?

—Ah! qu'il l'ignore tant que je vivrai! il se croirait obligé de me faire l'aumône; plus tard, quand je ne serai plus... Mon enfant, dit-il en baissant les yeux et en pleurant amèrement, mon enfant qui est à l'hospice...

— Et vous voulez voir celui qui a causé sans le vouloir tous vos malheurs?

—Oui, pour le remercier de m'avoir vengé.

Le lendemain j'amenai M. de Beaumarchais; le malade sembla se ranimer à son aspect; ses yeux brillaient d'un éclat étrange; il contemplait avec avidité celui qui avait eu une influence si désastreuse sur sa destinée.

—Oh! monsieur, lui disait-il avec exaltation, je vous rends grâce, vous avez accordé à un malheureux le seul bonheur dont il pouvait jouir désormais; vous avez réalisé ce que j'ai tenté vainement, vous allez réprimer les abus, sauver le roi et l'état. Vous avez dit la vérité, comme un homme de bien devait la dire dans l'intérêt de son pays.

Le père de Figaro semblait un peu embarrassé de ces éloges naïfs, lui qui n'avait fait sa pièce que dans l'intérêt de sa petite vengeance personnelle, lui qui perdait si gaîment le roi et l'état, bien loin de les sauver. Il adressa quelques consolations au pauvre malade et promit de venir le revoir.

—C'est un bon jeune homme, me disait-il en s'en allant, un peu innocent, un peu naïf; je veux faire quelque chose pour lui.

—Il est trop tard! lui répondis-je.

En effet, la maladie de l'infortuné faisait des progrès effrayans; dans son délire il récitait les passages les plus saillans du fameux monologue avec une verve sarcastique vraiment inouïe, puis il s'arrêtait tout à coup pour appeler Marie, pour demander sa mère. Je résolus de lui procurer cette dernière jouissance. Grâce aux renseignemens que j'obtins, je parvins à les découvrir l'une et l'autre. La mère était une grande dame, qui consentit à venir en cachette voir ce fils qu'elle avait oublié. Je trouvai Marie, pleurant amèrement sa faute au fond d'un hospice. Un soir je les menai toutes deux au chevet du malade. Ce fut une scène déchirante. Cette mère, cette épouse, qui venaient au lit de mort de l'infortuné, s'accuser et lui demander grâce... et lui, qui les serrait convulsivement entre ses bras amaigris, en s'écriant: « Je vous pardonne, ma mère! je t'aime toujours, Marie!...» Oh! jamais je n'oublierai ce tableau... Puis le mourant se laissa retomber sur sa couche, il tourna vers moi ses yeux éteints en me disant: Merci!

Marie suivit de près son époux... Et lorsque, le lendemain, je racontai cette histoire à Beaumarchais, il s'écria:

— Eh! quoi, c'étaient eux... Pauvre jeune homme! pauvre femme!

Je vis quelques larmes rouler dans ses yeux, qui n'avaient peut-être jamais pleuré. Le remords venait de pénétrer dans son cœur. Il alla chercher l'orphelin à l'hospice, le mit en nourrice, et se fit dès ce moment le protecteur des enfans abandonnés.

Plusieurs années se passèrent, j'avais cessé de le voir; je le rencontrai en 1793, au moment d'une émeute populaire; la foule vociférait la *Marseillaise* et le *Ça ira!*

— Eh bien! lui dis-je, vous aviez raison, tout finit par des chansons. Mais quelles chansons et quels chanteurs!

—Oui, me dit-il, mon Figaro ne rit plus guère; il tue ses maîtres et il traite son père en suspect.

—Il se pourrait?...

—Oui, je pars aujourd'hui même, et pour cause.... Si ce pauvre jeune homme avait attendu un peu, il aurait été bien vengé.

—Quoi! votre *Mariage* n'a pu vous sauver?

—Au contraire, ils ont dit que c'est une pièce aristocratique. J'ai voulu leur prouver que j'avais fait la révolution avec mon opéra de *Tarare*; ils m'ont dit que mon opéra ne valait pas la *Marseillaise*.

—Et l'on vous a dénoncé?

—Oui, le fils d'un de mes ennemis intimes, un ex-courtisan de la royauté, maintenant courtisan du peuple; il a marché plus vite que moi! Je crains de vérifier l'horoscope du prince de Conti: *Joué et pendu*... ou guillotiné, ce qui revient au même.

Et il me quitta.

Je le retrouvai quelques années après, c'était à une revue passée par le premier consul; la musique exécutait des airs joyeux et nationaux.

—Eh bien! s'écria-t-il, Brid'Oison était-il donc si bête, quand il disait de notre bon peuple:

> Qu'on l'opprime, il peste, il crie.
> Il s'agite en cent façons:
> Tout finit par des chansons.

—Oui, oui, répondis-je, c'est une nouvelle comédie qui commence; elle sera intéressante à voir.

—Ma foi, me répondit le vieux Figaro en hochant la tête, j'en ai assez vu comme cela, *je ne suis plus curieux*!

Il mourut à quelque temps de là. . . . .

Et aujourd'hui, 16 mai 1842, où sont tous les acteurs de sa comédie? Hélas! demandez-le à l'histoire et à ce nouveau public qui applaudit et qui rit comme il y a cinquante-huit ans!

(*Globe.*) UN CHRONIQUEUR INCONNU.

LE CAPITAINE MARCHAND.

Au sortir du collége, j'aimais à me promener sur le port de Marseille pour regarder les vaisseaux. C'était un triste spectacle en 1813. Hudson-Lowe, l'amiral, se faisait alors le geôlier de Marseille, en attendant Napoléon; sa flotte, disséminée à l'horizon, ôtait tout espoir de sortie aux bâtimens de la marine marchande. Le commerce expirait de langueur. Rien au monde de triste comme une longue succession de navires désarmés. Le quai de Marseille ressemblait à une Thèbes navale: ce n'était que ruines, silence, solitude, désolation.

A l'angle du môle de la Bourse, était ancré mélancoliquement un vaisseau qui avait joué un rôle brillant sur toutes les mers, et qui, depuis le blocus anglais, dépérissait à vue d'œil et laissait emporter chaque jour au flot dévorant quelque parcelle de sa coque nue. C'était le *Solide*, célèbre par son voyage autour du monde. J'avais lu, avec la curiosité du jeune âge, les aventures du *Solide* dans trois *in-quarto* que le gouvernement avait envoyés à la bibliothèque publique; je m'étais intéressé à ce navire, comme s'il eût vécu de la vie miraculeuse de son aîné *Argo*; je l'avais suivi en imagination sur l'océan du Sud; je croyais être entré avec lui dans l'archipel des *Marquises de Mendoce*, lorsque les jeunes filles insulaires se jetaient à la nage pour le visiter, et que le grand mât goudronné ressemblait à l'arbre enchanté de la forêt de Gnide; je connaissais donc parfaitement l'odyssée du *Solide*, mais j'ignorais qu'il fût ancré dans le port de Marseille, sur cette même palissade où je me promenais tous les jours.

J'entrais quelquefois dans un café du port pour faire une partie de dames ou d'échecs; il y avait là beaucoup de marins désœuvrés, ruines vivantes entassées par la guerre devant d'autres ruines. Je vénérais beaucoup ces marins, et j'écoutais dans l'extase leurs éternels récits de leurs courses d'autrefois. J'aimais surtout à causer avec le célèbre capitaine Mordeille, ce corsaire qui fut si souvent redoutable aux Anglais.

Mordeille voyait en moi le plus jeune et le plus complaisant des auditeurs, et il abusait quelquefois de mon inébranlable constance à l'écouter. Il méprisait souverainement la marine marchande: il avait été décoré par Napoléon après quinze abordages victorieusement accomplis; aussi daignait-il rarement se mêler aux groupes dont les conversations ne roulaient que sur les voyages du Levant et du Cap.

Un jour, comme le capitaine Mordeille me racontait, pour la vingtième fois, son dernier abordage, un homme que je ne connaissais pas entra, serra la main du corsaire, et s'assit avec nous en demandant du café.

— Eh! bonjour, Masse, dit Mordeille, comment ça va?

— Pas trop bien, j'ai fait une petite maladie, répondit l'autre; je crois que nous nous faisons vieux.

A ce nom de Masse, je regardai fixement l'habitué convalescent, et son visage, son teint, sa voix, ses mains, ses habits, tout chez lui me parut remarquable. C'est à coup sûr un personnage historique, dis-je en moi-même; questionnons.

—Je lisais, l'autre jour, dis-je à Mordeille, le voyage du *Solide*; il y avait à bord un capitaine qui portait le nom de monsieur.

—Mais c'est lui-même, dit Mordeille.

—C'est moi, dit l'habitué; je commandais le *Solide*, en second, sous le capitaine Marchand.

—Comment, c'est vous! m'écriai-je, avec toute la fraîche et vive émotion de mes quatorze ans. Vous êtes M. Masse, qui a donné son nom à une des îles de l'Archipel de la Révolution!

M. Masse accompagnait ma demande de signes de tête affirmatifs, et chargeait sa pipe.

— Vous avez doublé le cap Horn! —signe affirmatif.—Vous avez passé le détroit de Magellan! — nouveau signe. —Vous avez découvert l'île Baux! — toujours des signes.—Vous avez découvert la pointe Elisée! — Eh! oui, oui, c'est moi; il faut bien que ce soit quelqu'un.— Comment, vous avez fait tout cela, et vous êtes ici à prendre du café avec nous! — Et où voulez-vous que je sois?—Ah! c'est superbe! permettez-moi de vous serrer la main.

Le capitaine Mordeille fut jaloux de cet hymne d'exclamation que j'entonnais à la gloire de Masse; il se jette à l'abordage sur notre colloque pour le sabrer.—Eh! mon Dieu! dit-il, en s'adressant à moi, que diriez-vous si je vous racontais ma prise de la *Ville-de-Vévey*, qui avait seize canons; moi je commandais le *Jean-Bart*, une mouche grande comme cette table: j'avais six canons et deux pierriers à l'avant..... Ecoutez, écoutez; vous regardez toujours M. Masse; figurez-vous que j'arrivai babord amures.

— Capitaine, lui dis-je respectueusement, vous m'avez raconté la prise de la *Ville-de-Vévey* hier au soir, la..... permettez-moi de demander à M. Masse des nouvelles du navire le *Solide*... Qu'est devenu votre beau *Solide*, capitaine Masse?

— Le *Solide*! répondit Masse, eh! il vous crève les yeux; le voilà!

Et à travers la vitre du café il me montre le vaisseau à l'anneau du quai.

J'ouvris la porte, et en deux sauts je touchai de mes mains l'arrière du *Solide*. Le nom était à demi effacé et couvert de filasses flottantes. Ce n'était plus que l'ombre d'un navire; pourtant ce fantôme avait conservé une dignité qui l'élevait au-dessus de ses voisins.

L'échelle pendait à tribord; je montai, je m'assis sur un tronçon de cabestan, et je m'ensevelis dans de mélancoliques reflexions, comme un voyageur sur une corniche de Babylone ou de Persépolis.

C'est qu'il y a bien plus d'intérêt autour du cadavre d'un vaisseau qu'autour des ruines d'une ville. La pierre a toujours été morte, même dans les beaux jours d'architecture; mais un vaisseau a fait sa vie comme nous; il a parlé aux mers par l'organe de sa proue d'airain; il a tressailli de joie aux brises favorables; il a reçu le baptême aux acclamations du môle; il a souffert comme tout ce qui est mortel; il a subi de cruelles maladies; il a connu toutes les chances de bonheur et de malheur, comme un être organisé.

Aussi, lorsque ce Bélisaire qui fut triomphant étend sa dernière vergue comme une main solliciteuse, et frissonne sous les haillons à l'amarre d'un port autrefois témoin de sa gloire, oh! alors, on lui accorde la même pitié qu'aux héros dont l'infortune est accomplie; on pleure sur lui, on touche avec respect son squelette vénérable; on le console de la voix et du regard: surtout si ce vaisseau s'est élevé au dessus du vulgaire; s'il se nomme le *Victory*, comme le tombeau de Nelson; le *Muiron*, comme la frégate de Bonaparte; le *Solide*, comme le navire de Marchand!

Il me vint alors une idée qui me sourit. Je descendis au café voisin pour prier le capitaine Masse de vouloir me raconter succinctement le voyage du *Solide*, sur les mêmes planches qui avaient résonné sous les pas de l'infortuné Marchand. Masse se rendit complaisamment à mon caprice, il m'accompagna sur le pont du navire et s'assit à mon côté.

Le capitaine Masse avait rapporté de ses voyages une figure extraordinaire; on aurait dit qu'il s'était composé une physionomie de toutes les physionomies de l'univers: ses joues et son front tatoués, son teint de cuivre, son front chauve, son regard impassible, le faisaient ressembler à un Cacique en redingote marron. C'était comme un vieux sauvage habillé; il ne s'exprimait jamais qu'en provençal: il ne dédaignait pas la langue française, il l'ignorait. Sa diction était lente, et il racontait sans s'émouvoir les plus terribles scènes de sa vie orageuse. La joie ou la douleur n'avaient qu'une même corde dans sa voix.

Il me fit son odyssée, et j'aurais voulu l'écrire sous sa dictée, pour donner au public l'œuvre la plus originale qui ait jamais été faite. La parole abondante et calme du vieux capitaine se colorait d'images pittoresques, grandes comme l'horizon de l'Océan; mais lui ne savait pas de quelle poésie inouïe il colorait la simplicité majestueuse de son récit. Il croyait dire des choses vulgaires; il parlait sans cesse de la mer, de tempêtes, de combats, d'archipels lointains comme on parle des instrumens de sa profession, sans enthousiasme et sans orgueil. M. Masse était plus grand qu'Homère à mes yeux.

C'est ainsi qu'il me fit descendre avec lui sur ce grand chemin atlantique, ornière défrichée par Vasco de Gama, et qui a pour rebords l'Amérique d'un côté, et d'un autre le continent africain. J'éprouvais une singulière émotion en écoutant le récit de ce long voyage, à bord de ce *Solide*, si plein alors de mouvement et de vie, aujourd'hui triste ruine entourée de silence et de désolation.

M. Masse ne m'apprit d'abord que ce que je savais déjà, moi qui avais lu dix fois le voyage de Marchand. — Je crois, lui dis-je, que le journal du capitaine finit à Botany-Bay ou au Van-Diemen, comme la narration que vous venez de me faire. D'où vient que vous vous arrêtez là aussi? N'y a-t-il plus d'aventures à me conter après la Nouvelle-Hollande?

Masse poussa un soupir, et des larmes tombèrent dans les plis de ses joues cuivrées.

— Ecoutez, me dit-il, après une longue pause; je vais vous dire maintenant ce que vous ne savez pas.

Je me rapprochai de lui avec un frisson, car la voix de Masse était altérée, comme celle d'un homme qui se débat sous l'obsession d'un terrible souvenir.

Il reprit la parole, et dit:

— Nous étions arrivés à l'Ile-de-France, et ce qui nous restait à faire de chemin pour entrer à Toulon nous paraissait si peu de chose que nous nous livrions à la joie. Nous avions fait un voyage des plus heureux; nous avions découvert de nouveaux archipels; nous avions avantageusement commercé dans les pelleteries sur les côtes de la Chine; les piastres roulaient; il semblait que nous avions le Pérou à bord. Nous ne devions nous arrêter à l'Ile-de-France que le temps nécessaire pour nous ravitailler. Le soir, le capitaine Marchand me pria de l'accompagner au café de la Marine; puis il me dit de l'attendre un instant, et il entra par une porte du fond, dans l'intérieur de la maison. J'attendis trois heures avec une patience de Job. Minuit allait sonner, tous les habitués étaient sortis; j'étais seul devant ma table, et le maître du café me regardait d'un air significatif dont je compris l'intention. Ne voulant point commettre d'indiscrétion d'aucune sorte, je payai mes rafraîchissemens et j'allai coucher à bord. Le lendemain matin, à neuf heures, je me promenais sur le débarcadère en fumant ma pipe; et, comme je regardais du côté du café, j'aperçus le capitaine qui en sortait dans un état de grande agitation. Je crus d'abord qu'il y avait dans ce mystère quelque intrigue d'amour dont je ne devais pas avoir l'air d'être instruit; cependant je marchai vers le capitaine qui parut surpris de me voir.

—Vous m'avez attendu, me dit-elle d'un air effaré?

—Attendu! répondis-je en riant; oh! je n'ai pas eu tant de patience.

—Ah! c'est juste! oui... vous avez bien fait... Comment avez-vous passé la nuit, mon cher Masse?

—Très-bien, à bord; et vous capitaine?

—Moi... mais... pas mal...

— Ah! capitaine! capitaine! vous aviez donné le bon exemple aux îles des Marquises de Mendoce, mais je crois qu'ici vous vous relâchez un peu de votre sévérité. Les créoles sont plus dangereuses que les Mendoçaines.

Marchand garda le silence, et son visage resta sérieux.

J'ajoutai aussitôt:

— Pardon, capitaine, je suis indiscret; prenez que je n'ai rien dit.

Marchand me prit par la main et m'entraîna mystérieusement dans un lieu écarté. Nous nous arrêtâmes, il croisa les bras, et me regardant fixement, il me dit:

— Devinez ce que j'ai fait cette nuit?

— Quelque tour de jeune homme, sans doute?

— J'ai joué.

— Eh bien! il n'y a pas de mal là.

— J'ai perdu.

— Beaucoup?

— Tout ce que j'avais...

— C'est un malheur.

— Et ce que je n'avais pas.

— C'est une faute.

— Je dois mille piastres au jeu.

— Il faut les payer.

— Oui, mais avec quel argent? il faut payer ce soir... entendez-vous, ce soir?

— J'ai cinq cents piastres à vous offrir; cela vous suffit-il?

— Il m'en faut encore cinq cents; donnez-les-moi toujours; je comblerai le déficit; j'ai des marchandises à moi... et puis, il me faut quelque argent pour me remettre au jeu: je veux me rattraper. Ces Anglais jouent comme des imbéciles; il faut être damné pour perdre contre eux. Cette nuit je leur gagne cent mille francs, et nous mettons à la voile demain.

Je ne fis point d'objection à Marchand; je lui donnai rendez-vous au café, et je le quittai pour aller chercher mon trésor, mes économies de trois ans. Pendant toute la journée, je ne le revis plus; à neuf heures du soir, il m'envoya un matelot avec un billet. Je remis la somme promise au porteur, que je connaissais pour l'homme de confiance du bord; il se nommait Cyprien Delon.

J'attendis le lendemain avec une impatience extrême Je me promenai depuis l'aube jusqu'à cinq heures du soir devant le café, sans voir arriver le capitaine. J'étais dans des angoisses mortelles. L'ordre de mettre à la voile avait été donné; l'équipage faisait ses préparatifs de départ.

Enfin, un peu avant le coucher du soleil, je vis sortir le capitaine du café. Il était dans un état affreux; lui, que je n'avais jamais vu pâlir dans les grands dangers, était en ce moment blême comme un cadavre. Il me fit signe de le suivre. Nous nous acheminâmes, sans parler, du côté des arbres, vers les pampelmousses. J'attendais qu'il parlât: je n'osais l'interroger.

— Eh bien! me dit-il, lorsque nous fûmes en lieu désert, eh bien! j'ai tout perdu... tout... comprenez-vous, mon ami? tout!

— Je crois comprendre.

— Non, vous ne comprenez pas. J'ai fait débarquer les marchandises, je les ai vendues; j'en ai touché l'argent et je l'ai perdu.

— Ah! mon pauvre capitaine! m'écriai-je, qu'avez-vous fait?

— J'aurais joué le *Solide*, si j'avais pu le porter sur le tapis vert.

— Et qu'allons-nous devenir maintenant?

— Soyez tranquille, Masse, j'ai mis tout en règle; vous serez content.

— Ah! il y a de l'espoir encore d'arranger vos affaires?

— Bah! de l'espoir! il n'y a plus d'espoir pour moi... plus... Faut-il être proscrit du sort? Pourquoi n'ai-je pas péri comme Lapeyrouse? Pourquoi n'ai-je pas été assassiné à Owihee, comme Cook? Ah! j'ai passé la sonde à la main, le détroit de Magellan sans perdre une écaille de mon vaisseau; j'ai relevé les côtes de la Chine; j'ai couru dans tous les archipels de la mer du Sud; je suis descendu dans l'Océan indien; j'ai fait le tour du monde sans trouver un écueil, et je viens me briser là contre une table de jeu! et j'y perds corps et biens!.. et l'honneur!

Le capitaine avait appuyé son front contre un arbre, et il pleurait.

— Dites-donc, capitaine, croyez-vous que je puisse faire quelque chose, moi, pour adoucir votre malheur?

— Oui, oui, mon cher Masse... Tenez voilà trois lettres... Il y en a une pour la maison Baux, de Marseille, une pour ma famille, une pour vous... Ce sont des instructions...

— Vous comptez donc rester à l'Ile-de-France? lui dis-je vivement.

— Oui, je compte y rester.

Il dit cela sèchement et avec une sourire affreux. Je ne pus, moi aussi, supporter le poids de la douleur. Je m'assis au pied d'un arbre, j'appuyai mon front sur mes mains, mes mains sur mes genoux, et je pleurai comme un enfant.

Une forte détonation me fit relever brusquement la tête, le capitaine Marchand était étendu à cinq pas de moi, la tête fracassée d'un coup de pistolet.

Pourquoi vous parlerai-je de mon désespoir? Trouverai-je d'ailleurs des mots pour le peindre? Vous figurez-vous combien j'ai dû souffrir en ramenant en France ce vaisseau où tout me parlait d'un ami que j'avais accompagné sur tous les points du globe et que j'avais enseveli dans une île de la mer des Indes, après une horrible catastrophe? Quinze ans se sont écoulés depuis. Eh bien! c'est une douleur qui me revient toujours là, au cœur, à la même heure, les chagrins que nous rapportons de la mer sont éternels.

Le capitaine Masse se tut avec la gravité solennelle d'un chef indien ou

d'un pasteur arabe qui viennent de faire un récit ; et moi, qui avais tant aimé le capitaine Marchand, je demeurai long-temps muet de douleur, immobile, les yeux fixés sur un débris d'échelle qui pendait dans l'entre-pont.

MÉRY.

L'INCENDIAIRE.

Pendant l'hiver de 1830, des coalitions d'ouvriers et de paysans répandirent l'effroi dans plusieurs districts du sud de l'Angleterre. Les bois et les bruyères qui couvrent la partie septentrionale du Hampshire, les villages et les prairies du Berkshire furent les principaux théâtres de leurs excès. Les cimetières étaient le lieu de leurs rendez-vous : ils en sortaient en petit nombre, mais résolus, pour lever des contributions forcées sur la bourse des habitans, ou pour détruire les machines, et, moitié embauchage, moitié violence, entraînaient à leur suite leurs anciens compagnons de travail. On les voyait s'assembler ainsi au nombre de plusieurs centaines : leurs marches en plein jour sur les grands chemins, régulières comme celles d'une armée, leurs visites nocturnes aux habitations solitaires, terribles comme une descente de pirates ou une attaque de bandits, tout contribuait à l'effet de scènes si extraordinaires dans le pays de l'ordre et de la légalité.

L'appareil des mesures répressives était presque aussi effrayant que les délits eux-mêmes. Les visites continuelles des officiers de paroisse, hérissés d'importance, les troupes de constables spéciaux tout essoufflés, les watchmen stationnaires, qui à toute heure, pour prouver leur vigilance, amenaient quelque pauvre diable de mendiant ou d'enfant vagabond, sous la dénomination pompeuse d'individu suspect ; les allées et venues des patrouilles dont le cri monotone : *all's well* (tout est bien), augmentaient l'alarme au lieu de la dissiper : les mouvemens des troupes, sans cesse transportées d'un lieu à un autre, pour saisir les coupables à qui la connaissance des lieux donnait un immense avantage, les graves processions des magistrats, de shériffs à cheval, tenaient les esprits dans une inquiétude continuelle.

Force resta enfin à la loi : les incendies cessèrent, les bandes furent dissipées, les chefs arrêtés. On n'entendit plus parler que de procédures criminelles. Les geôles regorgèrent de prisonniers ; des soldats furent postés à chaque issue pour rendre impossible toute tentative d'évasion ou de délivrance. On vit les mères, les femmes, les enfans des accusés se presser jour et nuit aux portes des prisons, suppliant qu'on leur permît d'entrer, de les voir, de les embrasser encore une fois. Le danger était passé ; la pitié succéda aussitôt à la crainte.

Une commission spéciale fut nommée pour connaître de ces désordres. L'appareil de la justice se déploya dans toute sa solennité. Les révélations mystérieuses de l'instruction, les épisodes dramatiques des débats, les péripéties terribles des sentences, devinrent la préoccupation de tous les esprits, le texte obligé de toutes les conversations. Mon père, ancien magistrat, était membre du grand jury et ami intime du haut shériff : grâce à cette circonstance, je fus à même de connaître la plupart des détails qui se rattachent à ces événemens, avec plus de précision qu'il n'arrive d'ordinaire à une femme, et je suivis avec l'intérêt le plus vif ce drame si passionné d'un grand procès criminel.

Je n'oublierai jamais le silence religieux de l'auditoire, ces rangs pressés de têtes immobiles, échelonnées presque jusqu'au plafond de la vaste salle d'audience, la solennité extraordinaire que ce silence et l'importance des accusations donnaient aux formalités les plus communes, le sérieux inaccoutumé des défenseurs, la gravité attentive des juges, et pardessus tout l'aspect des accusés eux-mêmes ; jeunes pour la plupart et appartenant à la classe des paysans, c'étaient de ces hommes à la large poitrine, aux visages brûlés par le soleil, tels qu'il n'est pas rare d'en rencontrer dans les campagnes ; mais au lieu de ce caractère insignifiant que l'absence de toute réflexion donne trop souvent à leurs traits, ceux-ci, pâles de la prison, avaient contracté, sous l'influence d'une préoccupation vive et sérieuse, l'empreinte de la souffrance et de la pensée : leurs fronts contractés, leurs sourcils froncés, l'expression vive ou profonde de leurs physionomies éclairaient d'un reflet d'intelligence, élevaient jusqu'à la dignité les plus vulgaires de ces visages d'hommes.

Mais un des témoins fit sur mon esprit une impression toute particulière. Plusieurs des prisonniers étaient accusés d'avoir brisé des machines. Tous s'étaient pourvus de défenseurs, et d'après leurs conseils, avaient fait comparaître des témoins à décharge, les plus respectables qu'ils avaient pu trouver. C'étaient le clergé et les notabilités de leurs paroisses respectives, les maîtres chez qui ils avaient travaillé, les fermiers, les gentilshommes, les magistrats même des environs, tous ceux enfin dont le témoignage pouvait militer en leur faveur. Seul d'entre eux, un pauvre diable n'avait pas appelé de témoins, ne s'était pourvu d'aucun défenseur, quoique les faits qui formaient la base de l'accusation ne fussent pas établis aussi clairement contre lui que contre ses co-accusés ; et c'était précisément là le cas où des témoignages généraux sur sa moralité pouvaient être le plus utiles. Les défenses des autres étaient terminées, le président commençait à résumer la discussion, lorsque tout à coup une grande figure maigre, d'un air respectueux, mais résolu, parut dans la partie de la salle réservée aux témoins. C'était un homme vêtu d'une espèce de blouse ; il avait l'air propre et décent, mais pauvre.

Le président s'interrompit pour lui demander s'il avait quelque chose à dire ; et, sur sa réponse, qu'il venait comme témoin volontaire déposer en faveur de l'accusé privé de défenseur, procéda à son interrogatoire. Les paroles de cet homme me frappèrent tellement par leur précision et leur noble simplicité, qu'elles sont restées à jamais gravées dans ma mémoire. Je crus entendre le paysan du Danube transporté sur les bords de la Tamise et dans une cour de justice.

Le juge. — Vous n'avez pas été assigné ?

Le témoin. — Non, milord.

Le juge. — Vous vous présentez comme témoin à décharge.

Le témoin. — Oui, Milord ; j'ai entendu dire qu'il allait être jugé aujourd'hui. Alors je me suis mis en route ; j'ai parcouru un espace de trente milles et me voici prêt à faire pour lui la seule chose qu'un pauvre homme puisse faire pour un innocent, à dire la vérité.

Le juge. — Quelle est votre profession ?

Le témoin. — Laboureur, milord, simple laboureur à la journée.

Le juge. — Depuis combien de temps connaissez-vous l'accusé ?

Le témoin. — Depuis que je me connais moi-même. Nous sommes nés dans la même paroisse, nous avons été camarades d'école, compagnons de travail et de plaisir. Je ne me rappelle pas un instant de ma vie où je ne l'aie pas connu.

Le juge. — De quels sentimens vous a-t-il paru animé ?

Le témoin. — Des plus honorables, milord, qui aient jamais fait battre un cœur d'homme.

Comme Anglaise, je suis fière d'ajouter que le témoignage du pauvre laboureur fut rappelé dans le résumé du président avec une exactitude que j'appellerai presque religieuse ; qu'il le mentionna en termes aussi respectueux, peut-être plus, que les dépositions des membres du clergé et des magistrats en faveur des autres accusés ; qu'enfin ce simple hommage rendu au caractère d'un homme par un autre homme contribua puissamment au verdict d'absolution qui fut prononcé en sa faveur.

On me pardonnera, je l'espère, une aussi longue introduction en faveur de cet épisode. J'arrive à ce qui fait l'objet du titre de cette histoire. Parmi les faits sur lesquels reposaient les divers actes d'accusation, il en était un auquel s'attachait un intérêt tout particulier : c'était l'incendie d'une ferme, ainsi que de granges et meules de foin, appartenant à Richard Mayne, non pas tant à cause de la valeur des objets consumés, valeur du reste considérable, que pour le caractère et la qualité de celui que des présomptions accablantes et un concours extraordinaire de circonstances avaient désigné presque forcément à la conviction des juges comme l'auteur du crime.

Richard Mayne était un riche fermier de la vieille roche, bienfaisant, généreux, bon au demeurant, mais un peu entier, entiché de son importance, et faisant trop sonner l'argent qu'il donnait, comme sont d'ordinaire les hommes qui ont amassé de la fortune par leur propre travail et à force d'économie. Il avait choisi une femme dans une classe au dessus de la sienne, et depuis deux ou trois ans était resté veuf avec une fille unique de dix-neuf ans. Sa fille et son chien de chasse Mayfly étaient les deux objets qu'il aimait le plus au monde, à peu près pour les même raisons ; c'est que tous deux lui appartenaient, étaient beaux, aimables, admirés et enviés par les autres ; enfin, c'est que Mayfly avait gagné trois paris, et Lucy refusé quatre prétendans.

C'était une douce et gracieuse créature que Lucy Mayne. Sa mère, fille d'un prêtre sans bénéfice, femme aux habitudes sérieuses et à l'esprit cultivé, avait communiqué à son enfant chéri quelque chose de ses goûts. Nos jeunes miss, à la vérité, traiteraient avec dédain les talens de Lucy, qui ne savait ni pincer de la harpe, ni peindre à l'aquarellle, en un mot ne possédait aucune des connaissances qui constituent maintenant une femme *accomplie*, suivant la phrase à la mode ; mais elle lisait Shakespeare et Milton, les poètes et les prosateurs du temps des rois Jacques et Charles II, avec un sentiment de leurs beautés bien rare chez une demoiselle de moins de vingt ans. Lorsque son père vantait sa Lucy comme la jeune fille la plus jolie et la plus instruite qui fût à dix milles à la ronde, il ne se trompait pas autant que sa prévention bien connue en faveur de sa fille aurait pu le faire croire à ceux qui l'entendaient.

La personne à laquelle l'éducation de Lucy devait le plus, après sa mère, était une de ses parentes, que Richard Mayne avait accueillie et logée dans une petite ferme, située à un mille environ du riche manoir qu'il habitait lui-même. Sa conduite à l'égard de la veuve et de sa famille fut des plus généreuses, et mistriss Owen, qui avait connu des temps meilleurs, et se trouvait alors sans ressources avec une fille malade et un jeune homme de grande espérance, mais réduit à tout attendre de la charité précaire de ses parens et de ses amis, trouva dans la bienveillance franche et cordiale du fermier et dans la bonté de sa charmante fille l'adoucissement de tous ses chagrins. Il lui rendit même la société de son fils, qui jusqu'alors avait vécu, en travaillant aux écritures d'un procureur de la ville voisine, et l'établit dans la paroisse avec la qualité d'assistant et de successeur futur du chef de l'école communale, établissement important et richement doté : car le fermier Mayne, l'un des commissaires des écoles, était tout puissant auprès de ses collègues, et le maître actuel était d'un âge et d'une santé qui rendaient infaillible une vacance prochaine.

Dans mainte circonstance, une telle protection de la part d'une autorité plus encore de fait que de droit n'aurait pas manqué d'attirer en secret quelque défaveur sur le protégé ; mais Georges Owen n'était pas un homme à devenir impopulaire, même de l'impopularité de son patron. Beau, aimable, sincère, bienveillant dans ses actions, comme dans ses paroles, il était absolument impossible de ne pas l'aimer. Doué d'une grande aptitude

pour enseigner, et fort instruit lui-même, il réussit tellement dans son emploi qu'il trouva l'art si difficile de contenter à la fois les enfans et les parens; car six mois de ses leçons obtenaient un résultat égal à un an de celles du vieux titulaire. D'ailleurs il aimait à enseigner, on doit le croire puisqu'après avoir passé la journée à montrer aux enfans l'anglais, le latin et les calculs, il faisait encore une course d'un mille et demi, pour donner à sa cousine Lucy Mayne une leçon de français ou d'italien; assurément Georges Owen avait un goût tout particulier pour le rôle de pédagogue, sans cela aurait-il fait tant de chemin pour lire Fénélon et Alfieri avec sa cousine?

Les choses continuèrent sur ce pied pendant deux années. Au bout de ce temps et précisément au moment où le vieux maître d'école, qui s'était plu à déclarer que les attentions de Georges avaient seules prolongé sa vie jusque là, touchait évidemment au terme de sa carrière, le fermier Mayne signifia tout à coup à mistriss Owen, son fils et sa fille encore souffrante, qu'ils eussent à quitter la maison, que jusque-là ils avaient occupée avec sa permission, et déclara publiquement que tant qu'il posséderait un acre de terre dans la paroisse, Georges Owen ne serait jamais élu maître d'école; menace qu'il avait incontestablement le pouvoir d'exécuter. La douleur de la famille égala sa surprise. Le jeune homme néanmoins ne quitta pas la place: il envoya sa mère et sa sœur chez un oncle qu'ils avaient dans le pays de Galles et qui leur avait dernièrement écrit dans des termes bienveillans, loua une chambre dans une chaumière du village, déterminé à courir les chances de l'élection, que l'état du titulaire rendait inévitable.

Grande rumeur dans le pays: d'où provenait cette animosité soudaine du fermier contre celui qu'il avait si chaudement protégé jusqu'à ce jour, celui dont la conduite et les manières lui faisaient autant d'amis de tous ceux qu'il avait connus? Personne ne pouvait le dire. Avait-il sans le vouloir marché sur la pate de Maifly ou offensé son maître? mais sa sollicitude connue pour ne rien faire de désagréable à qui que ce fût, rendit l'une et l'autre de ces conjectures également invraisemblables. Quelques vieilles filles du village hasardaient, il est vrai, une autre explication: à les entendre, le crime de Georges était, non pas d'avoir déplu à l'un des deux objets de l'affection du riche fermier, mais d'avoir plu beaucoup trop à l'autre... Ces leçons de langues étaient si dangereuses!....

Ces propos ne furent d'abord accueillis qu'avec réserve: mais lorsque le dimanche on vit à l'église Lucy avec un visage pâle et des yeux rouges, lorsqu'on remarqua que le beau limier du squire Hawkins était tous les jours à la porte du fermier Mayne, on se dit confidentiellement, puis on répéta comme une nouvelle officielle, que la cause de la querelle était une affaire d'amour entre Georges et sa cousine, et que pour couper court à cette inclination naissante, le fermier s'était décidé à donner sa fille au jeune seigneur du manoir, qui n'avait pas dédaigné de jeter les yeux sur elle.

Les choses allèrent ainsi pendant une quinzaine de jours. Le vieux maître d'école venait de mourir, lorsque tout à coup et presque en même temps, on apprit qu'un incendie avait consumé la riche ferme de Farley-Court, appartenant à Richard Mayne, et que Georges Owen avait été arrêté comme auteur de cet incendie. L'étonnement de tout le voisinage fut extrême: le recteur et presque tous les fermiers du pays s'offrirent pour être sa caution; mais le cas n'était pas de ceux pour lesquels la liberté sous caution peut être obtenue, et la seule consolation qui resta aux amis du malheureux jeune homme fut la certitude que l'affaire serait jugée promptement, et la conviction qu'un acquittement en serait le résultat.

Néanmoins leur confiance diminua à mesure que le jugement approchait.

Des preuves désespérantes s'élevaient contre lui. Il avait été vu rôdant autour de la ferme avec une lanterne allumée, par un jeune garçon attaché au service du fermier Mayne, qui était allé chercher du fourrage environ une heure avant que l'incendie se fût déclaré. A onze heures du soir, les meules de foin d'où le feu s'était communiqué à toute la ferme, étaient en flammes, et à dix heures, Robert Doyle avait dit à James White, autre jeune garçon au service de Richard Mayne, qu'il venait de voir M. Owen caché derrière la plus grande de ces meules. Le fermier Mayne lui-même l'avait rencontré à dix heures et demie, comme il revenait du marché de B..... dans un sentier conduisant de la ferme au village, et l'avait remarqué jetant dans le fossé quelque chose qu'il tenait à la main. Hepton Harris, constable, chargé des recherches ordonnées lors de l'instruction, avait trouvé dans la partie du fossé indiqué par le fermier, une lanterne dont la forme était en tous points pareille à celle décrite par Robert Doyne, et Thomas Brown, l'aubergiste chez qui Owen logeait, la reconnut pour l'avoir prêtée à ce dernier au commencement de la soirée.

Un porte-crayon d'argent, donné à Owen par la mère d'un de ses élèves, et sur une des faces duquel son nom était gravé en toutes lettres, fut trouvé à l'endroit même où le feu avait éclaté; enfin, pour comble d'évidence, le vicaire du village, dont le jeune homme était devenu l'ami, grâce à ses talens et à son caractère, avait déclaré, sans comprendre toute la portée de sa déposition, que ce dernier lui avait dit qu'il pourrait, s'il le voulait, se venger d'une manière éclatante du fermier Richard Mayne, et en effet on produisit une lettre de l'accusé au fermier lui-même, dans laquelle il lui disait qu'un jour il se repentirait de la persécution qu'il exerçait contre lui et les siens. Les deux dernières circonstances étaient l'explication naturelle du fait de l'incendie, si bien établi. L'intention de se venger de son persécuteur y était clairement annoncée: l'effet avait suivi la menace. Le jeune homme se renfermait dans un système de dénégation complète; il demanda vivement si la vie de quelque personne avait été compromise, s'informa avec encore plus de sollicitude de la santé de miss Lucy: lorsqu'il eut appris qu'elle était retenue au lit par une fièvre accompagnée de délire, ce qu'on attribuait à l'effroi que l'incendie lui avait causé, il retomba dans un morne silence, et sembla ne plus prendre aucun intérêt à l'issue du procès.

Cependant ses amis prirent toutes les mesures nécessaires pour sa défense, s'assurèrent d'un avocat, firent assigner des témoins et usèrent de tous les moyens possibles pour établir son innocence et trouver le véritable auteur de l'incendie: mais tout leur zèle, toutes les recherches ne purent rien faire découvrir qui fût de nature à affaiblir la masse de preuves accumulées contre Georges Oven, ou de l'impression produite par le témoignage des témoins: ce qu'il y avait de remarquable, c'est que tous, à l'exception du fermier, étaient amis de l'accusé: tous déploraient la nécessité pénible où ils se trouvaient de déposer contre lui. Mais cette circonstance même ne faisait que donner plus de poids à leurs dépositions. On arriva ainsi à la veille du jugement, sans que ses amis les plus chauds pussent trouver un motif d'espérance ailleurs que dans les chances du jour même; Lucy, dont le prisonnier ne cessait de s'informer était toujours au lit, dangereusement malade.

Vint enfin ce jour fatal. On vit se déployer le terrible appareil qui accompagnait les audiences de la commission spéciale; les juges prirent place; la cause fut appelée. Il paraissait impossible aux amis de Georges que son innocence ne fût pas démontrée... Vain espoir! les débats n'amenèrent aucune révélation qui pût détruire l'évidence déjà acquise. Lorsqu'on interpella l'accusé de faire connaître ce qu'il avait à dire pour sa défense, il demanda si Lucy Mayne était à l'audience, et, sur la réponse qu'on lui fit qu'elle était malade chez son père, il refusa de dire un seul mot de justification. Cependant une foule de témoins se présenta pour rendre hommage à sa moralité: son ancien professeur, le procureur chez lequel il avait travaillé, le recteur, le vicaire même de la paroisse, les fermiers du village, tous ceux en un mot qui l'avaient connu, tous jusqu'à celui qu'on disait son rival, M. Hawkins, qui, fort, disait-il, de l'autorité d'une personne qui connaissait bien Georges, n'hésitait pas à déclarer qu'il le croyait incapable d'une mauvaise action, témoignage qui sembla produire sur l'accusé plus d'impression que tout ce qui s'était passé jusqu'alors autour de lui; mais rien ne put prévaloir contre l'enchaînement des circonstances accablantes qui s'unissaient contre le malheureux jeune homme. Le président avait fini de résumer les débats, et les jurés se levaient pour procéder à la délibération dont l'expression de leurs visages révélait d'avance le résultat inévitable, lorsque tout à coup un cri perçant se fit entendre, et, pâle, chancelante, échevelée, Lucy Mayne se précipita dans les bras de son père, s'écriant d'une voix animée par le désespoir: C'est moi.... je suis seule coupable; c'est moi qui ai mis le feu. Si vous faites périr Georges pour ce crime, vous commettrez un assassinat.

On peut imaginer la surprise, l'effroi des assistans, surtout du fermier, qui avait laissé sa fille presque sans connaissance, et la croyait encore en délire. Cependant on lui prodigua les secours de la médecine, et lorsqu'elle put s'expliquer avec un peu de calme, on apprit qu'elle avait dit la vérité. Les deux amans, car tels étaient en effet les rapports qui l'unissaient à Owen, avaient coutume de déposer leurs lettres dans une de ces malheureuses meules de foin. Ayant vu de sa fenêtre Georges sortir de la cour où ces meules étaient placées. Elle était venue aussitôt avec une lumière pour s'assurer de la lettre si impatiemment attendue: mais effrayée en entendant la voix de son père, elle s'était enfuie avec tant de précipitation, qu'elle avait laissé tomber sur le foin la bougie tout allumée, comme elle se le rappelait maintenant; lorsque l'incendie arriva, elle ne songea qu'à une chose, c'est que son amant était accusé d'un crime affreux; ce matin, en sortant de la stupeur qui avait succédé au délire, cette circonstance lui était revenue tout à coup à la mémoire, lorsqu'elle apprit que Georges allait payer de sa tête l'imprudence de celle qu'il aimait: alors elle s'était échappée, elle ne pouvait dire comment, pour le sauver s'il en était temps encore.

On devine le reste: Georges fut acquitté: tout le monde, les juges eux-mêmes, plaidèrent la cause des deux amans; le jeune squire mit le comble à sa générosité, en renonçant à ses prétentions sur Lucy: il ne resta plus au père d'autre rôle possible que celui d'un oncle au dénoûment d'une comédie, et en ce moment le maître d'école de Farley et sa charmante épouse, sont un des meilleurs et des plus beaux couples que l'on puisse trouver dans les trois royaumes.

Traduit de miss Milford, J.

LE PHARE FLOTTANT.

Il faisait une de ces sombres nuits d'orage qui rendent la mer Baltique si dangereuse pendant la mauvaise saison. Embarqués sur un petit sloop, nous avions entrepris de passer de Bergen à Christiansand. D'après les calculs du capitaine, nous devions être très près de la côte de la Norwége; mais comment s'en assurer? Un brouillard épais, tendu sur la surface de la mer, l'enveloppait d'une obscurité effrayante. De grosses lames s'abattaient sur nous à chaque instant. Les matelots, aveuglés par la pluie et troublés par ce désordre des élémens, se tenaient accrochés aux manœuvres... Notre situation était horrible.

Nous avions pour capitaine un homme sans énergie, dont la tête s'é-

gara à l'aspect du danger. Sous l'influence de la peur et des liqueurs alcooliques, il ne cessait de donner des ordres contradictoires, que bientôt l'équipage n'écouta plus.

Vers le milieu de la nuit, notre grande voile fut emportée par le vent. Peu de temps après, une voie d'eau se manifesta dans la cale. Malgré le jeu continuel des pompes, la mer pénétrait avec tant d'impétuosité que le vaisseau s'affaissait rapidement. Notre seule chance de salut était la chaloupe : nous nous hâtâmes d'y descendre, à l'exception du capitaine qui demeura sur le pont.

« Descendez, descendez, si vous faites cas de la vie! » lui cria-t-on.

Mais il ne comprenait point. Par une de ces hallucinations que donne l'ivresse, il s'imaginait que les matelots partaient malgré lui pour la pêche. Furieux d'un tel mépris de son autorité, il vociférait des menaces et des injures, et se démenait comme un insensé.

Chaque minute de retard valait un siècle. Les vagues soulevant notre chaloupe la poussaient avec violence contre les flancs du vaisseau. Il était à craindre qu'elle ne se brisât dans un de ces chocs terribles; mais malgré la nécessité du moment, nous ne pouvions abandonner ce malheureux. Il ne fallait pas chercher à vaincre son obstination par des raisonnemens. Un matelot remonta près de lui, et s'efforça de l'entraîner; puis rebuté par deux tentatives inutiles, il redescendit dans la chaloupe.

« Le câble! cria l'équipage, lâchez le câble! »

J'essayai d'obtenir encore un instant de délai. Lorsque tout espoir de le sauver fut perdu, le câble qui nous retenait au vaisseau fut lâché, et la chaloupe, emportée comme une flèche s'enfonça dans les ténèbres qui s'étendaient autour de nous.

Nous n'avions fait que changer de péril, ou, plutôt, c'était le même sous un autre aspect. Notre chaloupe ne pouvait résister à une mer aussi haute. Tantôt suspendus sur la crête des lames qui fuyaient en mugissant sous nos pieds, tantôt précipités dans les vastes sillons qu'elles creusaient derrière elles, nous avions sans cesse la mort devant les yeux. Personne ne parlait. Chacun, livré à ses pensées, attendait le moment où l'un de ces abîmes au fond desquels nous descendions avec tant de rapidité se refermerait sur nous.

Au milieu de l'obscurité le sloop nous apparaissait encore. Les lambeaux de la grande voile qui étaient restés attachés au mât, nous permettaient de le reconnaître; nous distinguions même par intervalle la voix de notre malheureux capitaine. Il poussait d'horribles clameurs mêlées de chants, de blasphèmes et d'imprécations.

Au bout de quelque temps, la mer s'éclaira, à un mille autour de nous, d'une lueur momentanée. Nous aperçûmes une masse noire s'élevant et s'abaissant d'une façon irrégulière, et ballottée en tous sens au milieu des flots. Tout à coup elle sembla s'arrêter; une de ses extrémités se dressa vers le ciel, et le vaisseau, car c'était lui, semblable à une baleine qui plonge, s'enfonça brusquement dans l'abîme. Un cri déchirant, un cri d'agonie retentit sur la surface de la mer, et nous ne vîmes plus rien que les vagues qui bondissaient en triomphe à la place où le vaisseau avait disparu.

Les matelots cessèrent de ramer et se regardèrent les uns les autres dans un horrible silence. En ce moment, l'homme qui tenait le gouvernail s'écria qu'il apercevait une lumière à l'avant. Nous jetâmes les yeux dans cette direction; nous pûmes distinguer une lueur vacillante, semblable à une étoile au milieu d'un brouillard. Des cris de joie s'échappèrent de toutes les bouches. « Ce doit être, nous dit un vieux marin, le phare flottant que le capitaine avait reconnu dans la soirée. Si nous l'atteignons, nous sommes sauvés! » Cette nouvelle nous rendit notre courage.

Nous passâmes une heure à lutter péniblement contre la tempête. Nous fûmes vingt fois sur le point de périr. Mes yeux restaient invariablement fixés sur cette lueur vers laquelle nous nous dirigions : déjà nous en étions si près que notre salut semblait assuré, lorsque tout-à-coup elle s'éteignit. En même temps nous fûmes emportés vers un endroit où la mer était couverte d'écume, et où les lames s'entrechoquaient avec un fracas épouvantable... Notre chaloupe assaillie de tous côtés s'enfonça... nous étions submergés.

Je me sentis enlevé par une force irrésistible. Des sons confus bruissaient à mon oreille. Que se passa-t-il autour de moi? que devins-je moi-même pendant quelques minutes? Je l'ignore. En remontant à la surface de la mer, je fus heurté par un tonneau qui flottait à mes côtés. Je m'y accrochai machinalement et repris mes sens peu à peu. Je cherchai des yeux, j'appelai à grands cris mes malheureux compagnons : aucune voix ne répondit à la mienne; tous avaient péri. J'étais seul.

Dans cette confusion de la mer et du ciel, il m'était impossible de m'orienter. J'avais perdu la direction du phare flottant, et je désespérais de le retrouver, lorsque, par un hasard providentiel, j'entrevis à quelque distance la masse sombre du navire sur lequel il était établi. J'employai pour y atteindre ce qui me restait de forces. Épuisé, haletant, j'appelai à plusieurs reprises, dans l'attente que l'on viendrait à mon secours. Aucun son, aucune clarté ne s'échappaient du navire. Le fracas et l'agitation des lames qui en battaient les flancs rendaient plus solennel ce silence, plus désolée cette solitude, plus noire cette obscurité. J'en fis deux fois le tour sans pouvoir y monter. A la fin, une vague, en me soulevant, me permit de saisir les chaînes auxquelles il était amarré, et de là, je réussis à me hisser sur le pont.

Mon premier mouvement fut de rendre grâce au ciel. Je regardai ensuite autour de moi : le pont était désert; mais au pied de l'échelle, à travers les fentes d'une porte, je distinguai une faible lueur. Je descendis avec précaution cherchant quels pouvaient être ceux au pouvoir desquels j'allais me trouver. Deux hommes d'un extérieur grossier étaient assis à une table; une lampe suspendue au plafond, et que le roulis du bâtiment balançait à droite et à gauche, éclairait tour à tour leur visage. Insensibles au tumulte des vagues, aux mugissemens de la pluie et du vent, ils semblaient livrés tout entiers à la tempête de leurs propres passions : la colère étincelait dans leurs yeux; je crus y lire l'expression de la haine et du désir de la vengeance. Le bruit de la mer couvrait leurs voix; mais je suivais leurs gestes pleins d'énergie et de violence. Il y eut un moment où ils se dressèrent sur leurs pieds : leurs visages enflammés se rapprochèrent; on eût dit deux loups qui allaient se prendre à la gorge. Ils étaient sur le point de s'étreindre dans une lutte acharnée, lorsqu'une femme parut dans la chambre : contenus par elle, les deux hommes se rassirent; mais, aux regards sanglans qu'ils échangèrent, je compris qu'ils se haïssaient encore plus en la voyant.

Comme je suivais avidement ce spectacle, mon pied glissa sur le plancher humide et heurta la porte de la cabine. Ce bruit, qui fut entendu, suspendit aussitôt la querelle : on se consulta avec étonnement, et, après quelques minutes d'indécision, le plus âgé des deux hommes vint ouvrir. Dès qu'il m'aperçut, il recula avec effroi comme devant une apparition surnaturelle. Ma figure pâle, mes vêtemens mouillés, mes cheveux d'où dégouttait l'eau salée, lui représentaient sans doute un des nombreux naufragés qui avaient péri près de ce lieu de désolation. Je m'approchai de lui, je lui contai brièvement mon histoire; mais il attachait toujours sur moi des regards effarés, et, sans me répondre, il retourna pour se consulter avec ses compagnons. Je le suivis et me montrai à leurs yeux. Ma présence, à cette heure de la nuit et par cette tempête, leur causait une surprise mêlée d'une crainte superstitieuse. Long-temps ils hésitèrent à me parler et à me procurer les secours dont j'avais un si pressant besoin. Je finis cependant par obtenir quelque nourriture et des vêtemens secs, après quoi je m'étendis dans un coin de la cabine, où je m'endormis d'un profond sommeil.

Au point du jour, je remontai sur le pont, et j'examinai avec plus de soin l'asile étrange que la Providence m'avait ménagé. C'était un gros navire de trente pieds de long, solidement construit, et dont le pont n'offrait qu'une seule ouverture; au milieu s'élevait un mât plus haut et plus fort que ceux des bâtimens ordinaires. Une grande lanterne suspendue à la tête de ce mât, contenait plusieurs lampes à réflecteurs; des cordes et des poulies montaient et descendaient cet appareil, suivant qu'il en était besoin. Le vaisseau était amarré par des chaînes et des câbles sur un banc de sable qui s'étendait au loin, et le phare indiquait aux navigateurs cet endroit dangereux. C'était une scène sauvage que rien ne saurait rendre. Cette solitude perdue au milieu des solitudes de la mer, ce petit monde isolé du reste des vivans, attaché sur un écueil, entouré des tempêtes et de naufrages, remplissait l'âme d'idées lugubres. Quelle existence que celle qui se renfermait dans cet étroit espace! Et pourtant, comme si ce n'était pas assez de la guerre des élémens, les habitans de cet affreux séjour, en présence des convulsions de la nature, poursuivaient le cours de leurs querelles et de leurs vengeances!

Le soleil se leva à l'horizon, mais terne, sans éclat, dépouillé de son diadème de rayons; d'épais brouillards, qu'il ne pouvait dissiper, voilaient sa face. Une lumière blafarde se répandit sur la mer, et j'entrevis, à une distance de onze milles environ, la côte de Norwége. La tempête s'était apaisée; je cherchai vainement autour de moi quelques vestiges du sloop et de la chaloupe : les débris mêmes en avaient disparu. Pas un oiseau n'animait de ses cris cette scène désolée. Pendant que je la contemplais tristement, Anguerstoff, le plus âgé des deux hommes dont j'ai déjà parlé, s'approcha de moi; je lui demandai dans combien de temps une embarcation pourrait venir me prendre.

— Pas de sitôt, me répondit-il; du moins, j'en ai peur. Nous ne communiquons avec la côte qu'une fois par mois. Il y a six jours qu'on nous a apporté nos provisions, ainsi, calculez.

— Ne passe-t-il donc en vue aucun bateau de pêche?

— Dans l'été, oui; mais à cette époque de l'année, il est bien rare qu'ils se hasardent sur le banc; à moins, ajouta-t-il avec un rire grossier, qu'ils ne veuillent servir de pâture aux poissons.

Je fus accablé de cette nouvelle; l'idée de rester trois semaines enfermé dans une telle prison m'était insupportable. Si du moins j'avais pu travailler à ma délivrance? Mais non : il fallait attendre, dans l'inaction et l'ennui, que le hasard ou le cours régulier des choses mît fin à ma captivité. Je ne devais espérer de mes compagnons aucune sympathie, bien que j'eusse promis de les récompenser largement. L'or, qui a tant de pouvoir sur l'esprit des autres hommes, perdait ici une partie de son influence. J'étais pour eux une gêne, un embarras, une cause imprévue de consommation; il fallait que les provisions destinées à trois personnes suffisent à quatre, et savait-on quand elles seraient renouvelées?

Ces raisons, ou d'autres que j'ignorais, rendaient ma présence importune à mes hôtes : ils ne faisaient à mes questions que des réponses brèves et pleines de brusquerie; sans se chercher entre eux, ils m'évitaient. Les matinées étaient employées à préparer les lampes du phare. Enfermés dans une chambre étroite, occupés des mêmes travaux, ils ne se parlaient pas, ou, s'ils s'adressaient la parole, c'était avec aigreur, avec colère, avec une haine mal dissimulée : au moindre mot, leurs yeux s'enflammaient, et le ressentiment qu'ils couvaient dans leur sein paraissait prêt à éclater.

Le plus jeune se nommait Morvalden; la garde du phare lui était spécialement confiée. Il avait une figure douce, un air triste et rêveur; son langage annonçait quelque éducation. La femme dont j'ai parlé était la sienne; elle s'appelait Marietta. A peine âgée de vingt-deux ans, elle avait perdu la fraîcheur de la jeunesse. Ses traits ne manquaient pas de régularité; mais il y avait dans son regard quelque chose de faux. Ses manières étaient pleines de circonspection: elle semblait peser ses paroles, comme si elle se fût sentie surveillée et qu'elle eût craint de se trahir. Anguerstoff l'autre gardien du phare, était un homme d'une quarantaine d'années, rude, vigoureux, énergique. Je m'aperçus qu'il inspirait à Morvalden autant de crainte que de haine, et qu'il avait pris sur Marietta un empire absolu. Opiniâtre et arrogant, au lieu d'obéir, c'était lui qui commandait et qui se montrait toujours disposé à en venir aux dernières extrémités.

D'où provenait la sourde inimitié qui divisait Anguerstoff et son patron. Je remarquai qu'ils exerçaient l'un sur l'autre une surveillance continuelle. Pendant le jour, ils ne se perdaient pas de vue, et lorsque venait la nuit, celui des deux qui était chargé d'entretenir les feux du phare (chaque faction était de cinq heures) épiait avec un soin jaloux les mouvemens de l'autre. Morvalden surtout ne pouvait se contenir: tantôt il marchait à pas précipités, tantôt il s'arrêtait brusquement au haut de l'échelle qui conduisait à la cabine et prêtait l'oreille; puis il reprenait sa promenade solitaire, murmurait en lui-même des mots que je n'entendais pas. Les querelles devenaient plus violentes de jour en jour. A la fin, Morvalden, dompté par l'énergie supérieure d'Anguerstoff, parut céder; il tomba dans une noire mélancolie, et il affecta de rester tout le jour sur le pont, laissant Anguerstoff et Marietta seuls dans la cabine.

Je vivais confiné dans une espèce de trou qui me servait de gîte, et d'où je ne sortais qu'à l'entrée de la nuit. J'allais m'appuyer contre les rebords du bâtiment, et je contemplais la lueur mobile du phare qui se projetait au loin sur la mer. Je croyais parfois distinguer la voile blanche d'un vaisseau ou entendre les cris des naufragés. Quelle situation que la nôtre! enchaînés sur un écueil, évités par tous ceux qui s'aventuraient dans ces parages, incessamment ballottés par les vagues, et cependant stationnaires. Nous n'avions ni la variété du voyage, ni l'espoir de toucher au port, ni les jouissances que donne au navigateur une brise favorable. Toutes les distractions, même celles du travail et du danger, nous manquaient; et ce qui rendait notre isolement plus affreux, c'étaient ces animosités dont je ne pouvais éviter le spectacle, c'était le défaut d'espace qui nous resserrait, nous rapprochait les uns des autres et nous mettait sans cesse en présence.

Un soir que je me tenais assis à l'avant du navire, Morvalden, qui était seul sur le pont, vint se placer près de moi. Depuis quelque temps il recherchait ma présence. Sa douceur de caractère et les indignes traitemens auxquels il était en butte de la part de sa femme et de son subalterne m'avaient intéressé à lui. En ce moment il se montrait plus abattu que de coutume; sa tête penchée sur sa poitrine, il gardait le silence, lorsque tout à coup il se cacha le visage de ses deux mains et éclata en sanglots.

« Qu'y a-t-il, Morvalden? qu'avez-vous? lui dis-je; mais il ne me répondit pas.

— Parlez: que vous est-il arrivé?

— Perdu! perdu!... Je suis un homme perdu!

— Comment? que dites-vous? qu'est-ce que cela signifie? »

Il continuait de répéter: « Perdu! perdu! » Parfois aussi les noms d'Anguerstoff et de Marietta sortaient de sa bouche. C'était une douleur longtemps concentrée qui demandait à s'épancher. Cependant il se calma peu à peu.

« Excusez-moi, me dit-il, je n'ai pas été maître de mon chagrin. Vous savez ce qui se passe... Se peut-il qu'une femme en qui j'avais confiance et pour qui j'ai tant fait!... C'est ce misérable Anguerstoff qui l'a perdue, monsieur. Avant lui, nous vivions tranquilles, sinon heureux. Il faut qu'il ait employé quelque sortilége... Ecoutez, ajouta-t-il après une pause, ce n'est pas tout; ils ne s'arrêteront pas là: ils veulent... ils veulent m'assassiner.

— Malheureux! d'où peut vous venir une telle pensée?

— Oui, ils me tueront. Je les gêne, voyez-vous. Il n'est rien qu'ils ne fassent pour se débarrasser de moi. Tenez, monsieur, ils sont là qui complottent ensemble. Quelqu'un qui serait caché près d'eux les entendrait parler de meurtre.

— Mais alors, que ne fuyez-vous d'ici pour vous mettre sous la protection de la loi?

— Fuir! ils ne m'en laisseraient pas le temps; et d'ailleurs la terre m'est défendue. Croyez-vous que je me sois enfermé volontairement dans cette prison? Non, non, j'expie les fautes de ma jeunesse. J'étais ardent, ambitieux, non pas pour moi, mais pour elle; et dans un moment d'égarement... peu importe ce que j'ai fait. C'est ici que l'on m'a envoyé. Je sens que je n'en sortirai pas. Ils me tueront vous dis-je. Une voix intérieure me le crie nuit et jour, et je le vois dans leurs yeux.

— Ne vous livrez pas à ces tristes pressentimens. La solitude où vous vivez rend votre imagination malade. Soyez homme, montrez plus de fermeté.

— Je ne vis point dans la solitude. Des centaines de bâtimens de toute grandeur et de tout pays se sont perdus sur ce banc. Les cadavres des naufragés flottent sans cesse aux environs. Que de fois, pendant la nuit et à travers le brouillard, j'ai distingué des figures humaines qui se mouvaient parmi les vagues. Quelles étaient ces ames affligées? Que faisaient-elles à cette heure dans ce lieu?... Dieu seul le sait. Souvent aussi j'ai entendu des bruits de voix sortir des profondeurs de la mer. Oh! il ne faut pas dire que je vis dans la solitude

— Chimères que tout cela! rappelez votre raison. Les désastres dont vous avez été témoin vous ont troublé l'esprit.

— Plût à Dieu que je n'en eusse été que le témoin! si vous saviez?... Mais pourquoi ne vous le dirais-je pas? Vous me plaindrez peut être. Une nuit, c'était peu de temps après l'arrivée d'Anguerstoff, le vent soufflait avec violence, la lanterne du phare s'agita au bout du mât; mais je ne songeais ni à la tempête, ni au fanal. Arrêté près de l'échelle, j'hésitai à descendre. Je combattis long-temps avec moi-même, et à la fin la tentation fut plus forte. J'abandonnai mon poste et j'allai me convaincre de ma propre honte.

— Vous surprîtes les coupables?

— Je les épiais, lorsque Anguerstoff sortit de sa cabine pour rejoindre sa complice qui l'attendait. Je me jetai sur lui, et une lutte terrible commença. Tandis que nous roulions l'un sur l'autre, un coup de vent éteignit le fanal; en même temps, le canon d'un vaisseau en détresse retentit. C'est un signal solennel que celui-là. Il nous rappela à nous-mêmes et termina la lutte. Je courus sur le pont; malgré l'obscurité, j'entrevis un gros bâtiment qui paraissait désemparé, et que les vagues poussaient vers le banc. Saisi d'horreur, je me hâtai de rallumer le phare. Il n'éclaira plus qu'un naufrage, et me montra la mer couverte de débris et de gens qui se noyaient. Oh! monsieur, c'est affreux. Ils tournaient vers moi des regards auxquels l'approche de la mort donnait une expression effrayante. Ils poussaient des cris lamentables. Bientôt tout fut dit; mais je n'oublierai jamais ce spectacle. J'entends, je vois sans cesse les malheureux qui ont péri par ma faute.

— La nuit où j'ai échappé moi-même à la mort, le phare s'était éteint.

— Oui, oui, je suis cause aussi de la perte de votre bâtiment, ou plutôt ce sont eux; eux seuls ont tout fait. Cette nuit-là, monsieur, je les ai surpris. Que n'ai-je pu les tuer.

— Vous vous êtes vengé, du moins?

— Nous nous sommes battus; maudite soit la faiblesse de mes membres! J'ai été terrassé, et Anguerstoff m'a fait grâce!

— Et depuis?

— Depuis ils ne prennent plus la peine de se cacher...

Je fus confondu de cet aveu. Je plaignais et je méprisais ce malheureux courbé sous une telle infamie. Il s'aperçut de ce qui se passait dans mon ame, et il reprit après un moment de silence:

« Je vois que vous me méprisez. Que vouliez-vous que je fisse? Abandonné à moi-même, loin de tout secours, je suis au pouvoir d'un scélérat; il ne cherche qu'à me provoquer. J'attendais pour me venger de lui qu'on envoyât un bateau au rivage; mais j'ai formé une résolution qui me relevera à vos yeux. On ne m'insultera plus impunément. Tenez, ajouta-t-il avec un sourire étrange, voyez-vous ce couteau? Nous saurons bientôt si Anguerstoff, avec toute sa vigueur, se rira encore de moi. Par le ciel! je le tuerai... s'il ne me prévient pas.

Cette confidence de Morvalden et l'exaltation où je le voyais me jetèrent dans une vive inquiétude. Une scène de meurtre se préparait. Morvalden était un de ces caractères faibles qui, poussés à bout, sont capables de tous les excès, et à qui la violence est plus facile que l'énergie. J'essayai d'intimider Anguerstoff en l'avertissant de se tenir sur ses gardes. Mais, plein de confiance dans sa force physique et dans ce qu'il appelait la lâcheté du patron, il continua de le braver.

Deux jours s'écoulèrent de la sorte. J'interrogeais sans cesse tous les points de l'horizon, dans l'espoir que quelque bâtiment pêcheur s'approcherait de nous; de part et d'autre on s'observait. Un matin, Morvalden qui avait veillé la seconde partie de la nuit, commanda à Anguerstoff de préparer les lampes du phare pour la nuit prochaine. Celui-ci ne parut pas entendre l'ordre qu'on lui donnait. Son œil fauve annonçait une rébellion obstinée. Morvalden pâlit.

« Il faut, répéta-t-il d'une voix contenue, faire ce que je vous dis.

— Il faut! Alors faites-le vous-même.

— Je l'ai fait hier; c'était mon tour. C'est le vôtre aujourd'hui.

— Aujourd'hui je suis las. Que ceux qui veulent travailler travaillent. »

Ici Marietta entra sans bruit dans la cabine. Sa présence donna à Anguerstoff une nouvelle insolence. Il vint se placer devant Morvalden, et le regardant d'un air moqueur:

« Oh! oh! comme nous sommes méchant ce matin! Pas de barbe au menton, et il parle comme un homme.

— Et comme un homme je me ferai obéir.

— C'est ce qu'il faudra voir.

— Vois-le donc. »

Et, sans plus de paroles, Morvalden frappa rudement Anguerstoff à la tête. Quoique surpris par cette brusque attaque, celui-ci l'étreignit aussitôt dans ses bras. Je m'élançai pour prévenir cette lutte mortelle; mais à l'instant le patron se délivra des mains de son ennemi, et tirant son couteau, il lui en porta un coup qui ne fut qu'à moitié paré. Il allait redoubler, mais je le retins et l'entraînai sur le pont. Je redescendis ensuite auprès d'Anguerstoff, qui rugissait comme une bête féroce à l'aspect de son sang répandu, et à force de prières et de menaces, je lui arrachai la promesse de ne plus provoquer Morvalden.

Ces deux hommes ne se revirent pas de cette journée. Anguerstoff la passa tout entière dans sa cabine. Marietta vint panser sa blessure, qui

était légère. Ils s'entretinrent long-temps à voix basse. Dès que je m'approchais d'eux, ils se taisaient. Je compris seulement à leurs gestes que la discussion était animée. Marietta, troublée et indécise, paraissait élever quelques objections que son complice combattait avec énergie. Je la vis céder un peu à l'ascendant qu'il exerçait sur elle. Après quoi, ils ne se parlèrent plus.

A l'approche de la nuit, Anguerstoff monta pour veiller au fanal. Inquiet sur ses dispositions, je restai près de lui. Nous n'échangeâmes pas une parole. Il se tenait appuyé contre le bord du bâtiment, tandis qu'assis au pied du mât, j'écoutais la voix monotone des vagues.

Vers minuit, Morvalden succéda à Anguerstoff qui redescendit dans sa cabine. Je l'entendis se coucher. Marietta s'était retirée chez elle. Un calme profond regnait autour de nous. Tranquille pour cette nuit, fatigué de mes veilles précédentes et des émotions de la journée, je m'enfermai dans ma petite chambre; mes yeux résistèrent long-temps au sommeil. Je m'endormis à la fin. Je fus tourmenté de rêves pénibles, pareils à un cauchemar. Il me semblait entendre sur ma tête des bruits de pas et des cris étouffés. Ces sensations devinrent si fortes qu'elles me réveillèrent.... Ce n'était pas une illusion; un cri d'angoisse retentissait à mon oreille; il fut bientôt suivi d'un autre, puis d'un autre encore. Je me lève, je m'élance de mon réduit et me trouve face à face avec Marietta.

« Qu'y a-t-il, au nom du ciel! d'où viennent ces cris?

— Je ne sais, me dit-elle en balbutiant. Quels cris ? »

Sans lui répondre, je me précipite sur les degrés de l'échelle: la porte est fermée. Je heurte, elle résiste... et j'entendais toujours les plaintes qui allaient en s'affaiblissant. Je réunis toutes mes forces. La porte cède enfin. Que vois-je sur le pont! Anguerstoff! Il était seul.

Il s'avança vers moi.

« Un grand malheur! me dit-il d'une voix entrecoupée. Morvalden est tombé à la mer; oui, tombé à la mer. Il a appelé au secours, je suis accouru ; je l'ai vu accroché à un câble; une vague l'a emporté malgré mes efforts. M'entendez-vous? ajouta-t-il, Morvalden à la mer. »

Il aurait pu me parler pendant long-temps; l'horreur m'ôtait la voix. A la fin je me remis.

« Ce sang! quel est ce sang? m'écriai-je en lui montrant sa main.

—Celui de Morvalden. Le câble qu'il avait saisi en était plein. Ma blessure aussi s'est ouverte. Par le diable! il faut que je l'empêche de saigner. »

Et il redescendit auprès de Marietta qui fit retentir le navire de ses hypocrites lamentations.

Un assassinat, un meurtre abominable venait d'être consommé; mais comment ? avec quelles circonstances? Je m'approchai du couronnement, et me penchant en dehors, je cherchai quelques traces du malheureux Morvalden. Horreur!.. les planches où j'appuyais la main étaient souillées de sang ! le sang avait jailli sur le pont et sur le mât ! une mare de sang était répandue à mes pieds !

Je reculai avec épouvante. Il me semblait que le vent apportait à mon oreille les cris étouffés d'un homme qu'on égorge. Je voulus fuir; la présence même des meurtriers me causait moins d'effroi que cette solitude et ces traces sanglantes; mais je trouvai la porte de l'écoutille fermée en dedans et solidement barricadée. Etais-je donc, moi aussi, condamné à périr? Les assassins délibéraient ils sur mon sort? Que faire? qu'imaginer ? comment se soustraire à une mort inévitable ? Tout à coup j'entends un bruit sourd, je regarde : une main sortait de la mer, le long de la poupe, et s'agitait faiblement. Je franchis le couronnement du navire: je me suspends aux cordages et aux chaînes, et, parvenu presqu'au niveau de la mer, je découvre un homme qui se tenait au câble de la poupe, et se débattait dans les convulsions de la mort. C'était Morvalden. En ce moment, le vaisseau éprouva une secousse : le malheureux Morvalden lâcha le câble. Il surnagea un instant, puis il s'engloutit.

Je me hâtai de jeter à la mer un bout de câble et quelques planches, dans l'espoir que l'infortuné pourrait les saisir. Je restai long-temps les yeux fixes sur la place où je l'avais vu s'enfoncer. Vain espoir, il ne reparut pas. Il semblait que les vagues eussent voulu me montrer le crime avant de le couvrir pour jamais.

La porte de l'écoutille n'était plus fermée; je l'ouvris sans difficulté ! Je trouvai en descendant Anguerstoff assis devant une table sur laquelle il appuyait sa tête et ses deux bras, et dormait du sommeil de l'ivresse. Ce misérable, pour s'étourdir sans doute, s'était gorgé de liqueurs distillées. Sa respiration était embarrassée, son visage était enflammé et boufli de sang.

Je ne vis point Marietta.

Je me laissai tomber sur un banc, résolu de passer le reste de la nuit en ce lieu. Bientôt la lampe suspendue au plafond s'éteignit, et je demeurai plongé dans les ténèbres. Par intervalle, le meurtrier poussait des cris en dormant; des rêves affreux agitaient son sommeil. « Hissez le fanal, disait-il, ces lampes ne brûlent pas... Quoi! du sang au lieu d'huile !... Un bateau ! un bateau !.. Oui, j'entends les rames... Enfer ! le corps surnage... ils le verront... Morvalden !.. oh ! comme il se débat dans l'eau !.. » et sa voix exprimait l'épouvante, et ses dents claquaient, et ses membres se contractaient par des mouvemens convulsifs. Quel sommeil que celui-là !

Dès qu'il fit jour, je remontai sur le pont. Marietta y était occupée à effacer les traces des événemens de la nuit. J'avais résolu de dissimuler avec son complice et avec elle, et d'attendre, pour les dénoncer à la justice, la fin de ma captivité. Jusque-là je voulais éviter toute allusion à ce qui s'était passé. Anguerstoff ne se montra que vers le milieu de la journée; il était pâle; ses traits renversés, ses yeux éteints trahissaient le trouble qu'il s'efforçait de cacher, et le regard qu'il attacha sur moi se détourna aussitôt.

Eh bien ! me dit-il, avec un calme affecté, nous avons perdu ce pauvre Morvalden ; c'est un grand malheur, mais qu'y faire? Il faut veiller tous deux au fanal, et, au premier bateau, vous partirez ; c'est pourquoi soyons amis. N'ayez pas peur, vous trouverez en moi un bon camarade après tout.

Et il me saisit la main qu'il secoua fortement. Ma main ! la sienne était encore chaude du sang de Morvalden ! Dans la soirée, j'aperçus au large un bateau qui avait mis le cap sur nous. Anguerstoff et Marietta étaient ensemble dans la cabine. Je résolus de ne les avertir de rien, et je continuai de me promener, regardant à la dérobée l'embarcation qui grossissait ; elle n'était plus qu'à un mille de distance lorsqu'elle se détourna et porta en plein vers la côte. J'élevai aussitôt mon mouchoir au bout d'une rame, et je l'agitai pour faire signe au bateau de revenir. Anguerstoff sortit en ce moment de la cabine, il m'aperçut, et m'arrachant le mouchoir des mains, il me menaça de me jeter par dessus le bord si je m'avisais de recommencer.

— Comment! s'écria Marietta, qui le suivait, ce coquin-là cherche-t-il à s'échapper? Empêchez cela, Anguerstoff

— Oui, oui, il ne sortira d'ici que lorsque je le permettrai. Qu'il y prenne garde, ou sinon il lui arrivera...

— Ce qui est arrivé à Morvalden, lui dis-je emporté par la colère.

— Soit, me répondit-il avec un regard sinistre. Mais vous ne raconterez nulle part ailleurs ce qui est arrivé à Morvalden ; à la moindre tentative, je vous étrangle de ma main. Que je sois damné si je ne le fais pas !

Déconcerté dans mes projets d'évasion, je m'efforçai de dissimuler l'excès de mon désappointement. Cependant mon secret m'était échappé à moitié ; les mots que j'avais prononcés et l'accent que j'y avais mis avaient donné l'éveil à Anguerstoff. Il ne me quittait plus des yeux. De temps en temps il examinait l'horizon à l'aide d'une longue vue, pour s'assurer si quelque bâtiment ne venait pas dans notre direction. Je l'entendais murmurer des menaces de mort contre moi. Il semblait épier l'occasion de me jeter à la mer.

J'envisageai froidement ma position. Quoique je fusse au pouvoir de deux misérables, comme ils n'avaient pas d'armes à feu et que j'étais doué d'une vigueur peu commune, je résolus de leur résister. Je vis que ce que j'avais le plus à redouter c'était une surprise, et je m'enfermai dans ma chambre, décidé à vendre chèrement ma vie. La nuit s'écoula sans que je fusse inquiété. Vers le matin, j'entendis qu'on barricadait ma porte en dehors, et au même instant un bruit de rames parvint à mon oreille ; je sentis une secousse comme celle d'une barque heurtant notre bâtiment, et je distinguai des voix étrangères.

— Comment va Morvalden ? demandait-on.

— Bien ! très bien ! répondit Anguerstoff.

— Et pourquoi ne le voit-on pas aujourd'hui ?

— Il est si malade qu'il ne peut quitter son hamac.

— Comment, mauvais plaisant ! il est bien portant et malade à la fois ! Je parie qu'il dort encore près de sa femme.

— Sans doute. Et qu'y a-t-il de nouveau là-bas?

— Rien qu'un homme noyé que la mer a jeté sur les roches. On soupçonne, d'après les blessures du cadavre, qu'il n'est pas mort de franc jeu. Cela fait un bruit de diable ; les magistrats crient comme une troupe de mouettes, et l'on dit qu'on va envoyer une chaloupe avec un officier pour visiter la côte et savoir à quel bâtiment il manque un homme. Mauvaise affaire!

Ici il y eut une pause de quelques secondes.

— Ah! reprit Anguerstoff, une chaloupe avec un officier, et quand cela ?

— Peut-être ce matin, peut-être ce soir. Peu importe, au surplus.

— Sans doute, peu importe... Que je ne vous retienne pas, maître Christiern ; la journée menace d'être mauvaise.

— C'est bien possible : un coup de vent... et ne voulez-vous pas m'acheter mon poisson? Non ? alors j'irai le porter ailleurs .. A propos, un vaisseau s'est perdu ici dernièrement, y a-t-il eu quelqu'un de sauvé.

— Personne. »

J'entendis de nouveau le bruit des rames, et les voix se perdirent dans l'éloignement. Quand les pêcheurs ne furent plus en vue, Anguerstoff enleva la barricade qu'il avait mise devant ma porte. Je sortis aussitôt, en ayant soin de me tenir sur mes gardes. Je le trouvai encore plus pâle et plus défait que la veille. Cet homme aux passions énergiques était accablé par la conscience de son crime. Il ne proféra pas un mot en me voyant ; à peine conservait-il la force de penser.

Marietta vint se suspendre à son bras. « Est-ce que vous croyez, dit-elle, ce que ce pêcheur a annoncé ?

— Oui, par l'éternelle Providence! s'écria-t-il en sortant tout à coup de sa stupeur. Oui, et nous ne le verrons que trop tôt.

— Mon Dieu ! que devenir ? Anguerstoff, cherchez un moyen, imaginez quelque chose ; nous ne pouvons rester ici.

— Et pourquoi pas ? Par le Christ, est-ce que nous craignons les officiers de justice, nous? Retenez votre langue. Ils n'ont qu'à venir, ils seront les bien reçus, ah! ah! ah!... »

Mais Anguerstoff cherchait vainement à me tromper et à se tromper lui-même. Son agitation croissait de moment en moment. Il s'asseyait, se le-

vait et ne pouvait rester plus d'une minute à la même place. Il se versa un grand verre de genièvre qu'il avala d'un trait; puis il se remit à parcourir le pont. Le vent avait fraîchi et soufflait de la côte; de gros nuages noirs s'amoncelaient dans cette direction: les yeux d'Anguerstoff s'y reportaient sans cesse. Il espérait que l'aspect menaçant du ciel empêcherait l'embarcation de mettre à la voile. A chaque instant il saisissait sa longue vue, et, d'un œil avide, il examinait tous les points de l'horizon, après quoi il respirait plus librement.

A la fin il jeta l'instrument sur le pont en s'écriant: « Dieu nous protège! les voici! Marietta accourut à ses côtés; mais il la repoussa rudement; l'imminence du péril lui avait rendu sa résolution. Il se saisit d'une hache, et se précipitant vers les chaînes et les câbles qui tenaient le vaisseau amarré, il rompit, il brisa tour à tour ceux de la proue et ceux de la poupe, jusqu'à ce que le bâtiment livré à lui-même, commença à s'agiter lourdement et à flotter dans une eau libre.

« Qu'ils viennent! qu'ils viennent! hurlait Anguerstoff dans des transports de joie; n'ai-je pas dit qu'ils seraient les bien reçus? Hurrah! hurrah! »

Notre bâtiment n'avait ni voiles ni gouvernail pour diriger sa course. Le roulis y était si fort que je fus renversé plusieurs fois. Les vagues, qu'il ne pouvait éviter, le prenaient en flanc, et alors il penchait comme s'il allait sombrer. Anguerstoff trépignait comme un frénétique, en criant: « Nous coulons! nous coulons! souffle la tempête, mugisse le vent, et allons à tous les diables! hurrah! hurrah! »

Cependant la chaloupe qui nous poursuivait se montrait comme un point noir à plusieurs milles de distance. Je l'appelais des yeux, je calculais les progrès de sa marche; elle gagnait sensiblement sur nous, mais arriverait-elle à temps: d'un instant à l'autre nous pouvions être engloutis. Périr au moment d'être sauvé: quelle horrible situation!

La chasse continuait toujours; déjà je commençais à espérer lorsque la tempête qui s'était amoncelée dès le matin éclata; en même temps la nuit étendit ses ombres sur la mer, et mes libérateurs se perdirent dans l'éloignement et l'obscurité. L'exaltation momentanée d'Anguerstoff était tombée peu à peu. Marietta et lui se tenaient accrochés aux plats bords du bâtiment. Sourds au tracas de l'orage, insensibles au péril, ils échangeaient entre eux quelques regards hébétés, et leurs mains convulsives serraient étroitement l'appui qu'elles avaient saisi. Vivans, ils étaient déjà morts. Ils faisaient horreur et pitié.

Dans quelle direction étions-nous emportés? Vers quelle côte la tempête poussait-elle la masse inerte de notre navire?... Cette incertitude était affreuse. Tout à coup mon attention fut excitée par un bruit extraordinaire qui dominait le tumulte de la mer et allait en augmentant. J'écoutais, craignant d'en comprendre la cause; bientôt il ne me fut pas possible de me faire illusion. Je distinguai, à une encâblure devant moi, une longue masse de rochers que la mer battait avec furie; elle se brisait contre leur base et lançait dans l'air des jets d'écume, tandis que le vent s'engouffrait dans leurs cavités. C'était là que nous étions entraînés par une force irrésistible; il fallait périr. Je recommandai mon âme à Dieu...

Soudain notre bâtiment recula ébranlé par une secousse épouvantable; en même temps une lame le souleva par l'avant et le jeta sur un banc de sable, où il resta étendu. Ma présence d'esprit ne m'abandonna pas; la mer, en se retirant, ne laissait autour de nous qu'une profondeur de deux à trois pieds d'eau. Saisir le moment, me laisser glisser au moyen d'un câble et gagner les rochers fut pour moi l'affaire d'une minute. A cette vue, Anguerstoff sortit de sa stupeur et entreprit de me poursuivre; mais comme il descendait le long des flancs du vaisseau, la mer revint avec une telle violence, que, pour ne pas être emporté, il fut contraint de remonter précipitamment sur le pont.

Je commençai à gravir des rocs escarpés et glissans, jusqu'à ce que la fatigue m'obligea de m'asseoir; perdu au milieu des ombres de la nuit, entouré de précipices, je n'osai continuer ma course, et je résolus d'attendre le jour. Je me blottis dans l'angle de deux rochers au dessus desquels un autre faisait saillie. De là j'entendais les éclats de la mer qui mugissait à mes pieds. La tempête, loin de s'apaiser, redoublait de fureur. Rien ne peut rendre ce tumulte, cette confusion, ce chaos des élémens. Le vent hurlait, la pluie sifflait, le fracas du ressac ressemblait au tonnerre. Cela dura toute la nuit.

Dès qu'il fit jour, j'aperçus une troupe de gens qui étaient descendus des hauteurs voisines sur le rivage. Je me hâtai de les rejoindre pour m'assurer du sort d'Anguerstoff et de Marietta. Le phare flottant avait disparu; je cherchai en vain leurs cadavres; mais des caisses, des planches brisées, des débris de toute sorte disaient assez que la justice de Dieu était satisfaite. (*Revue britannique.*)

UN BAL VU A LA LOUPE.

RÉVÉLATIONS D'UN MARI DANSEUR.

L'hiver dernier, je fus entraîné dans un bal donné par M. ***, haut personnage dont j'ai l'honneur d'être l'ami; ce titre me valut des airs aimables et des révérences sans nombre, que je rendis avec un air aussi gracieusement reconnaissant que si, de bonne foi, je les eusse cru adressés à mon mérite personnel.

Après une heure de séance dans ces salons, où la foule se pressait, j'avais dépensé tout ce qui me reste de mondaineté, et las de cette chaleur, de cette atmosphère factice où les femmes et les fleurs se fanent si vite, étourdi par ce bruit, cette fausse gaîté, j'allais sortir lorsque je me souvins d'un imprudent engagement; j'avais promis d'être le chevalier de la jolie Mme de B*** et de la reconduire jusqu'à son hôtel. Hélas! Mme de B*** ne sait quitter le bal qu'avec l'orchestre!...

Désireux de trouver un air et une place moins disputés, je quittai les salons et parvins, avec assez de peine, jusqu'au boudoir de Mme ***. Quatre hommes y faisaient de la politique, mollement assis, appuyés sur les coussins d'un divan et les pieds sur des tabourets brodés, ils déclaraient une guerre générale, bravaient toutes les fatigues, tous les dangers, tous les climats, tous les élémens. Pendant que l'un entrait à St-Pétersbourg, l'autre détruisait une flotte anglaise, et les deux autres enfin s'emparaient, avec autant de bravoure que d'intrépidité, de la Turquie et des Etats-Unis... C'était superbe!... mais j'aime la paix, moi, et ne me sentant point en harmonie avec ces discoureurs, je quittai les quatre intrépides héros du boudoir pour me réfugier dans le cabinet de travail de mon ami, dont la porte était restée entr'ouverte.

Là, seul, je m'installai auprès d'un bon feu, je pris un livre, j'entendais les joyeux sons de l'orchestre, et, pour la première fois depuis longues années, je trouvai qu'un bal était un aimable passe-temps.

Après une heure de lecture, je levai les yeux sur la pendule, et dans une glace qui ornait le dessus de la cheminée, je vis avec surprise se dessiner la figure barbue d'un grand jeune homme, pâle et maigre, qui cherchait à donner artistement une espèce de désordre à sa toilette; il essaya plusieurs manières d'arranger ses cheveux; il fronçait le front, les sourcils; il prenait toutes les expressions d'un regard soucieux, puis ceux de l'observateur pénétrant, il s'ajustait enfin en homme de génie et de profondes pensées. Etonné qu'un jeune homme aux profondes pensées se plaçât justement en face de la glace que j'avais sous les yeux pour prendre le masque avec lequel il allait jouer son rôle au salon, je me retournai fort disposé à le déconcerter par un rire moqueur, mais je ne vis plus rien. Regardant de nouveau dans la glace, la même scène s'y réfléchissait; je voulus alors me rendre compte de cette singularité, et j'obtins la conviction que mon honorable ami, M. ***, en épousant une très jeune et jolie femme, avait épousé aussi tous les soucis conjugaux; qu'enfin, mari soupçonneux et jaloux, il avait combiné si bien les effets de miroir, que, sans qu'il y parût, toutes les parties du boudoir de madame se réfléchissaient dans la glace du cabinet de monsieur.

Oisif, je profitai de cette découverte pour m'amuser un instant des *a parte*, que pendant le bal on venait faire de temps à autre dans l'élégante retraite de Mme ***. Sans être aperçu, je pouvais ainsi pénétrer dans la coulisse et m'initier à quelques-uns des mystères de la grande comédie du monde. On pouvait y trouver plus d'une leçon morale; cette espérance justifiera peut-être les regards constans que j'attachai sur la glace, traîtreusement fidèle.

A la figure du pâle jeune homme, succéda bientôt celle d'une jeune fille au teint blanc et rose; elle rajustait précipitamment quelques boucles de ses blonds cheveux, fredonnant une contredanse, et jetait des regards satisfaits sur une simple, mais élégante toilette qui, la rendant plus jolie encore, attirait un plus grand nombre de danseurs. Aux premiers accords d'un galop, elle sembla soulevée par ces sons joyeux et s'éloigna sans presque toucher le parquet. Cette jeune fille appartenait toute au bal; la vie pour elle c'était la danse, c'étaient des fleurs, c'étaient des rubans, un baiser de sa mère et rien de plus!... Elle avait seize ans.

Vint ensuite une noble dame à l'air digne, au sourire protecteur, sa voix forte et accentuée annonçait l'habitude de la domination. Tout en elle respirait l'orgueilleux faubourg dont elle s'était exilée un instant; mais si l'on voyait qu'elle était là comme en pays étranger, l'on voyait aussi qu'elle désirait bien que chacun pût s'en apercevoir; elle n'était plus ni jeune ni jolie, et, souvent, un air de dédain est encore un moyen de produire de l'effet, et de faire demander son nom! Auprès d'elle vint s'asseoir une femme maigre, sèche, au teint verdâtre; des feux éblouissans s'échappaient, non de ses yeux, mais des pierreries dont elle était couverte. Sur son mouchoir des armes brodées étaient surmontées d'une couronne de baron: Oh! dis-je voici l'aristocratie en présence; mais quel superbe regard la grande dame laisse tomber sur sa chétive voisine?... J'y suis maintenant, je n'avais pas besoin de l'arrivée et de la familiarité conjugale de ce petit monsieur blond, aux lèvres fortes, à la bouche beante, aux yeux éraillés, à l'accent étranger, pour deviner à quelle source dorée cette couronne de baron avait été puisée. L'homme à l'argent trouvant hors de sa portée la noblesse des sentimens, voulut se pourvoir de celle du nom, et pour l'atteindre, il est monté sur ses coffres forts. Pitié!....

Après s'être toisés des pieds à la tête, les trois personnages retournèrent dans les salons.

Il se passa près d'un quart d'heure sans que de nouveaux personnages se présentassent, et je commençais à me lasser de mon inutile fixité, lorsque j'aperçus une femme de vingt-cinq ans à peu près; elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur l'un des fauteuils qui se trouvaient autour d'elle; cette femme était grande, belle, mais pâle, et tout trahissait en elle une souffrance cachée, une douleur qui brise!... Que faisait-elle au milieu de ce bal, de cette fête?... Sait-elle seulement s'il est encore des bals et des fêtes?.. On l'a parée, mais ces chatoyantes pierreries, si enviées, paraissent l'importuner. Les fleurs dont sa robe est ornée perdent même leurs riantes images, elles semblent là tristes comme sur le marbre d'un tombeau. Les yeux de cette jeune femme sont noirs, grands et fixes, par-

ois une larme s'en échappe, mais elle l'essuie précipitamment, jetant autour d'elle des regards inquiets, puis elle reste immobile... Tout à coup une voix la fit tressaillir; cette voix disait très haut et avec une colère mal réprimée: « Partons, madame, je déteste Paris, ses plaisirs, sa jeunesse impertinente, ce... Partons, vous dis-je, et dans deux heures nous courrons la poste pour aller habiter mon château des Pyrénées. » Ces paroles, accompagnées d'un terrible regard, firent lever la pauvre femme, ainsi que devront se lever les morts épouvantés en entendant la trompette dernière! Alors un ancien militaire chamarré de croix et de cordons; faibles jouets accordés en dédommagement d'une jambe laissée à Leipsick, s'empara avec un mouvement nerveux, du bras tremblant de sa triste compagne, et avec une rudesse menaçante, il l'entraîna vers une petite porte de sortie qui donnait dans l'antichambre.

Aussitôt une tête d'homme s'avança avec une craintive précaution, son œil suivit douloureusement le couple qui s'éloignait; je compris alors!..

Dès que la porte fut refermée, l'homme qui jusque-là s'était montré si timide, s'élança vers elle avec résolution; il se disposait à l'ouvrir, quand il retira sa main comme s'il l'eût posée sur un fer brûlant. Il plaça son oreille contre cette porte, jusqu'à ce que le bruit d'une voiture qui s'éloignait cessât de faire retentir le pavé; et quand on n'entendit plus rien, il se mit à marcher vite, vite... Parfois il appuyait les deux mains sur son cœur, cherchant à en comprimer les battemens; parfois il saisissait son front avec un mouvement spontané qui témoignait assez son affreuse agitation! Il s'assit enfin, et sur le fauteuil que la jeune femme venait de quitter; là, plusieurs fois il relut un billet, et le désespoir s'exprima plus vivement encore sur sa noble et belle figure; il finit par froisser convulsivement le papier qu'il tenait en ses mains, puis il l'approcha de ses lèvres pâles et tremblantes et le jeta violemment dans le feu. Après cet espèce de sacrifice, il prit son portefeuille, y traça quelques mots à la hâte; ensuite il examine avec attention quelque chose de reluisant, je le vois sourire, mais d'un sourire que je n'oublierai jamais!.. Il se lève et j'aperçois alors distinctement une arme qu'il cachait dans son sein; épouvanté, je cours vers le boudoir; quand j'y arrivai, le jeune homme en était sorti?

Le bruit de la petite porte dérobée m'indiqua le chemin que je devais prendre pour le suivre. Arrivé dans l'antichambre je trouvai des valets occupés, ou des valets endormis qui n'avaient vu passer personne. Je descendis sous la porte cochère, je regardai de tous les côtés dans la rue, je fis quelques pas au hasard. Au milieu de la nuit, de la file des voitures, des disputes des cochers, je n'aperçus, je n'entendis rien qui pût m'indiquer la trace que j'aurais tant voulu pouvoir retrouver! De nouvelles poursuites devenaient inutiles; je rentrai donc caressant l'espérance que le grand air calmerait la douleur fiévreuse du malheureux jeune homme, et lui enverrait des pensées moins sinistres. Je finis même par me persuader que ma tête s'était montée, que j'avais vu du drame et une affreuse catastrophe où il n'y avait qu'une exaltation passagère et peu dangereuse. Je repris ma place au coin du feu solitaire, mais je n'osais lever les yeux de peur de retrouver encore dans la glace les tristes scènes dont mon imagination avait été frappée.

Cependant après avoir lu quelques pages qui ne pouvaient fixer mon attention, je regardai de nouveau et je reconnus l'image d'un homme de plus de cinquante ans que je voyais autrefois; il fait aujourd'hui la société de jeunes émerveillés, oublie son âge et croit le faire oublier aux autres par des folies et des airs de véritable lion. Son tailleur, son coiffeur, son dentiste s'escriment de leur mieux

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage. »

Mais une danse traîtresse venait de déranger les formes de cet Apollon suranné; l'un de ses mollets s'était impertinemment placé sur le devant de sa jambe, et son faux toupet, ennuyé de recevoir tant de secousses, s'était retranché sur la nuque, laissant ainsi à découvert une tête chauve et ridée où les bosses de la vanité et de la sottise se dessinaient largement. Après une véritable restauration, le vieux jeune homme rentra dans le bal d'un air si contrait, si malheureux, qu'il me fit une véritable pitié. Hélas!

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tous les malheurs?

Une grosse et fraîche maman, aux nerfs délicats, aux yeux en coulisse, à l'air comico-sentimental, entra dans le boudoir; elle s'appuyait, avec un tendre abandon, sur le bras d'un jeune adolescent, qui paraissait faiblir sous le poids de sa superbe conquête. Cette femme était celle d'un homme influent, et le Benjamin un nouveau débarqué de la province; il fera son chemin!...

Ce couple fut remplacé par un homme droit et sec; sa figure était quasi-bourgeonnée, ses cheveux grisonnans; il tira de sa poche un carnet d'agent de change et inscrivit d'un air capable et l'œil brillant de joie les ordres qu'il avait adroitement su se faire donner pour la Bourse du lendemain. Au milieu du laisser-aller de l'enivrement d'une fête, il vient de tenter l'ambition de quelques pères de famille, de quelques jeunes gens inexpérimentés; peut-être inscrit-il sur ce carnet leur ruine, leur déshonneur, leur arrêt de mort!... Mais que lui importe, il sera plus riche encore! Honte à lui, et malédiction!...

Vinrent ensuite trois jeunes gens à la mode; ils riaient de grand cœur, sans doute des pauvres dupes qu'ils avaient faites, car ils se montraient des fleurs, des nœuds de rubans, des billets, que sans soin il entassaient dans leurs poches. S'animant à ce jeu, ils en vinrent à sortir de leurs portefeuilles des mèches de cheveux et des portraits; c'était à qui étalerait de plus nombreux trophées. Avertis par le bruit de pas nombreux, que bientôt ils allaient cesser d'être seuls, chacun s'empressa de reprendre au hasard et cheveux et portraits, il était temps, car un groupe de femmes paraissant toutes troublées par un événement arrivé à l'une d'elles, se précipita dans le boudoir. Je m'avançai aussi dans l'espérance d'être utile, et je vis Mme de B*** qui, grâce à une légère entorse, était délicieusement posée sur le canapé, inspirant cet intérêt empressé que les uns témoignent par bonté de cœur, les autres pour faire croire à leur sensibilité. Après avoir eu recours à tous les flacons de sels, d'eau de Cologne, de fleurs d'orange, etc., etc., Mme de B*** n'a plus autre chose à faire que de penser à la retraite; on la porta jusqu'à sa voiture et je la ramenai chez elle.

Deux jours plus tard, je lus dans un journal ces quelques mots:

« En sortant de la brillante fête donnée par M. ***, le lieutenant-colonel de G***, ancien aide-de-camp du général M***, se rendit sur la route d'Orléans, où non loin de Mont-Rouge il s'est donné la mort: on ignore la cause de cet acte de désespoir. »

Oh! ciel, fis-je, entraîné par mes souvenirs du bal, la route d'Orléans est celle des Pyrénées! celle qu'a dû prendre.... Je m'arrêtai, ma femme me questionna sur cette exclamation, d'autres parlèrent souvent devant moi du suicide inexplicable du jeune colonel, mais le secret que j'avais surpris ne sortit point de ma bouche; hélas! il ne peut plus sortir de ma pensée.

D'une fête brillante où tous les plaisirs vous conviaient, d'où l'on ne croyait emporter que de riantes images, que m'est-il resté? ce qu'il en reste souvent: un long et douloureux souvenir!

MADAME EMMA FERRAND.
(*Gazette des Femmes.*)

Une profession honorable.

L'esprit de conversation se perd tous les jours. On ne parle plus guère qu'à la chambre des députés, mais en revanche on y parle pour toute la France.

L'usage de la pipe et du cigare a beaucoup aidé à ce résultat; au lieu de paroles on échange des bouffées de tabac, et quel tabac! Entrez dans un salon: les uns jouent, les autres dansent, les autres chauffent leur dos à la cheminée; personne ne dit mot. Et sans la phrase obligée du cavalier qui dit tout bas: *Il fait bien chaud*, à sa danseuse, les mots entrecoupés des joueurs et les salutations, il serait difficile de savoir à quelle nation appartient la société. Les grands dîners ne trahissent guère d'autre bruit que celui de la mastication. On ne crie même plus dans les rues, grâce au préfet de police, qui a trouvé le moyen d'ôter encore à la capitale ce détail de sa physionomie d'autrefois.

Dans ces graves circonstances, qui menacent la réputation du *peuple le plus spirituel* de l'univers, on ne peut qu'applaudir à l'idée que vient de concevoir un homme fort recommandable, que des malheurs ont réduit à tirer partie de ses moyens.

Ce monsieur, qui est en ce moment à Bruxelles, et qui s'appelle le baron Frédéric d'A***, a l'honneur d'exposer au public qu'étant doué d'un talent de conversation fort distingué, nourri d'études solides (ce qui devient de plus en plus rare), ayant recueilli de ses nombreux voyages une foule d'observations instructives et intéressantes, il met son temps au service des maîtres et des maîtresses de maison, ainsi que des personnes qui s'ennuieraient de ne savoir avec qui causer agréablement.

Le baron Frédéric d'A**** fait la conversation en ville et chez lui. Son salon, ouvert aux abonnés deux fois par jour, est le rendez-vous d'une société choisie (25 francs par mois). Trois heures de ses journées sont consacrées à une causerie instructive, mais aimable. Les nouvelles, les sujets littéraires et d'arts, des observations de mœurs où domine une malice sans aigreur, quelques discussions polies sur divers sujets, toujours étrangers à la politique, font les frais des séances du soir.

Les séances de conversation en ville se règlent à raison de 10 francs l'heure. M. le baron Frédéric d'A**** n'accepte que trois invitations à dîner par semaine, à 20 francs (sans la soirée). L'esprit de sa causerie est gradué selon les services. (Les calembours et jeux de mots sont l'objet d'arrangemens particuliers.)

M. le baron Frédéric d'A**** se charge de fournir des causeurs convenablement vêtus pour soutenir et varier la conversation, dans les cas où les personnes qui l'emploieraient ne voudraient pas avoir l'embarras des répliques, observations ou réponses. Il les offre également comme *amis* aux étrangers et aux particuliers peu répandus dans la société.

Espérons qu'après avoir fait les délices de Bruxelles, M. le baron Frédéric d'A**** viendra se fixer dans notre France, où la langue française se désapprend de plus en plus.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Il résulte du programme d'admission à l'École d'application d'état-major, publié le 17 mai par ordre de M. le ministre de la guerre, que tout sous-lieutenant qui se propose de concourir doit, avant le 1er août, adresser par la voie hiérarchique sa demande à l'inspecteur-général, et en l'absence de celui-ci, au lieutenant-général commandant la division, qui la

transmet au ministre de la guerre avant le 20 du même mois, avec son avis et tous les renseignemens qu'il a recueillis sur cet officier.

Le ministre désigne les officiers qui sont admis au concours et les autorise à s'y rendre.

Les élèves de l'Ecole spéciale militaire classés les trente premiers à l'examen de sortie de cette école concourent de droit, avec les sous-lieutenans de l'armée, pour l'admission à l'Ecole d'application d'état-major.

— L'Académie des sciences morales et politiques a tenu aujourd'hui sa séance annuelle sous la présidence de M. Hippolyte Passy. La notice de M. Mignet sur la vie et les travaux de Destutt de Tracy, a produit une impression profonde.

Ce travail est un chef-d'œuvre d'exposition et d'appréciation : M. Mignet, auquel l'on doit déjà les éloges si remarquables de Sieyes, de Broussais, de Merlin, de Talleyrand, s'est surpassé dans cette production nouvelle, dont la lecture a été fréquemment interrompue par les vifs applaudissemens d'un nombreux et brillant auditoire.

— Le directeur de l'administration générale des postes, M. Conte, vient de publier un avis qui fait connaître que l'office des postes de Belgique établit un service par la vapeur entre Anvers et New-York. Les lettres adressées de France par cette nouvelle voie devront être affranchies, et l'adresse devra porter ces mots : *par Anvers*. Des départs d'Anvers auront lieu les 7 juillet et 7 septembre prochain. Outre ce service, l'office belge fera partir des ports, et aux époques désignées ci-dessus, des paquebots à voiles pour différentes villes d'Amérique, savoir : D'Anvers pour Rio-Janeiro, les 1er août et novembre ; d'Ostende, le 15 décembre ; d'Anvers pour la Vera-Cruz (Mexique), les 1er août et octobre ; d'Anvers pour Valparaiso (avec échelle à Rio-Janeiro), les 15 juin et 15 septembre, et d'Anvers également pour New-York, les 15 juin, juillet et août. Les lettres envoyées par les paquebots à voile devront être affranchies jusqu'au port d'embarquement, et devront porter sur l'adresse : *par la Belgique*.

— L'éclairage par le gaz vient d'être établi dans les rues des Boucheries-St-Germain, des Noyers, des Fossés-St-Bernard, des Marais-St-Martin, de Lancry, Boucherat, de Saintonge, St-Sébastien, de Bretagne, de la Corderie-du-Temple, des Enfans-Rouges, Molay, St-Jacques-la-Boucherie, des Ecrivains, de la Haumerie, des Cinq-Diamans, de la Reynie, Salle-au-Comte, St-Magloire et d'Antin.

— D'assez grands travaux vont avoir lieu et sont même déjà commencés dans la grande cour de l'Institut, du côté de la plantation de tilleuls. Il est question de construire une nouvelle salle des séances, la salle actuelle devenant trop petite, surtout aux jours de grande réunion. La bibliothèque se trouve aussi trop à l'étroit, et il devenait nécessaire de lui affecter un plus grand local.

— Le duc Bernard de Saxe-Weimar, lieutenant-général au service des Pays-Bas, frère du grand-duc régnant, est attendu sous peu de jours à Paris.

— Le *Constitutionnel* annonce que Jasmin a été reçu dernièrement à Neuilly par LL. MM et Mme la duchesse d'Orléans. Le poète coiffeur agenais a lu plusieurs stances de sa composition, qui lui ont attiré les éloges les plus flatteurs.

— Le voyage du roi de Prusse à St-Pétersbourg est fixé maintenant au commencement de juin, du 8 au 10. Le roi visitera quelques provinces orientales du royaume, et s'embarquera à Dantzick sur le pyroscaphe impérial russe l'*Ischora*, pour se rendre à Cronstadt, et de là à Saint-Pétersbourg.

— On écrit de Hambourg 21 mai :

« Jusqu'à ce jour, la catastrophe dont nous avons été frappés n'a pas entraîné de faillites considérables. Trois maisons de commerce seulement ont suspendu leurs paiemens, et le passif de celle qui perd le plus ne dépasse point 200,000 marcs banco.

» La sympathie que notre ville a inspirée à l'Europe entière nous a profondément émus. Les dons offerts par les souverains, et notamment par ceux du Nord, ont été acceptés avec reconnaissance. On est charmé de la manière affable dont l'empereur de Russie, ainsi que les rois de Prusse, de Suède et de Danemarck, ont manifesté leur intérêt aux victimes de l'incendie. La générosité de Salomon Haine ne connaît pas de bornes. Il a fait une perte de 500,000 fr., et cependant il distribue des secours à tous les malheureux. »

— Quand la nouvelle de l'incendie hambourgeois vint éclater au sein de la Bourse, elle produisit, dans le temple du Veau d'or, une profonde sensation. Les bruits les plus exagérés circulèrent aussitôt. On parlait des pertes éprouvées par MM. C.., F... et P... On assurait même que M. P..., qui fait avec Hambourg des affaires colossales, était complètement ruiné. Dans le premier moment, M. P... crut même aux rumeurs répandues, avec ou sans préméditation, et à tout hasard, il résolut de se mettre en mesure. M. P... a pour ami intime M. le marquis d'A..., un des plus riches propriétaires terriens de l'Europe. Oreste court chez Pylade, lui conte son malheur et lui demande 100,000 fr. Pylade (c'est M. le marquis d'A... que je veux dire) écoute la demande sans sourciller, ne souffle pas mot, se lève, va à son secrétaire, en tire un énorme registre qu'il présente tout ouvert à M. P...

Les pages de ce registre sont criblées de chiffres. M. P. les parcourt, et il lit : *Le 14 brumaire an VIII, à madame de..., 20,000 fr.* — *Le 3 janvier 1807, à mon ami le comte de G..., qui, ruiné au jeu, voulait se brûler la cervelle, cent mille écus.* — *Le 17 mai 1814, au prince de..., revenant de l'émigration, 50,000 fr.*, etc. Toutes les feuilles étaient couvertes d'indications semblables. M. P..., comprenant à peine ce qu'il voit, va jusqu'à la dernière des pages, et il y lit ce fabuleux total : « TREIZE MILLIONS NEUF CENT MILLE FRANCS. » M. P... lève les yeux vers M. le marquis d'A.., et lui dit : — Mais, mon ami, il n'est pas possible que vous ayez jamais prêté une somme si considérable. — Et pourquoi cela n'est-il pas possible ? — Parce qu'à l'heure qu'il est, vous seriez ruiné. — Aussi, mon ami, me suis-je contenté de tenir note des sommes qu'on voulait m'emprunter, mais je n'ai jamais prêté un sou à qui que ce soit. Et vous comprenez, n'est-il pas vrai, que je ne peux pas, à mon âge et pour vous, commencer à faire des sottises ? Vous ne le souffririez pas.

Ce disant, M. le marquis d'A... prit une plume et, sous les yeux même de M. P..., il écrivit : « *Le 9 mai 1842, à mon ami P..., ruiné par l'incendie de Hambourg, 100,000 fr.* » Puis, ayant fermé le registre, le marquis d'A... parla d'autre chose. (*Patrie.*)

— MM. Ardaillon, député de la Loire ; Durosier, député de la Loire, vicomte de Suleau, ancien conseiller d'état ; de Villaines, banquier à Roanne, tant en leur nom qu'au nom du syndicat constitué à cet effet, ont déposé entre les mains du ministre des travaux publics la demande en concession d'une ligne navigable qui, prolongeant le canal de Givors jusqu'à Saint-Chamond, s'étendrait sans interruption jusqu'à Roanne. Cette ligne, qui comprend un tunnel de 22,000 mètres (5 lieues 1/2), percé à travers le bassin houiller de Saint-Etienne, à un niveau inférieur aux exploitations actuelles ; serait la communication navigable la plus directe entre le nord et le midi de la France, et donnerait la vie au canal de Digoin et au canal latéral à la Loire, en même temps qu'elle apporterait d'importantes modifications dans le système d'exploitation des houillères de Saint-Etienne. Cette grande entreprise, dont l'idée première, empruntée aux canaux souterrains du duc de Bridgewater, avait été développée dans plusieurs publications de M. Bergeron, est confiée à la direction de M. Henri Fournel, ingénieur au corps royal des mines.

— On écrit de Forcalquier :

« Une tentative d'empoisonnement a eu lieu le 14 mai, à St-Michel, sur la personne du nommé François Blanc, propriétaire. Le 13 mai, le sieur Blanc mangea à son repas du soir une portion de soupe qui avait été préparée par sa domestique ; n'ayant pu l'achever, il en garda une partie pour son déjeuner du lendemain. Ce jour-là, se trouvant seul avec son fils, il fit chauffer lui-même sa soupe ; mais il lui fut impossible de la manger ; elle avait un goût d'amertume très prononcé. La soupe fut alors donnée à un chien qui mourut presqu'au même moment dans d'horribles convulsions. La justice, informée de ce crime, s'est transportée aussitôt sur les lieux. On a mis en état d'arrestation le fils même du sieur Blanc, qui a été signalé comme un mauvais sujet, et sur lequel planent de graves soupçons. »

— Dans la nuit de mercredi à jeudi, un incendie considérable a éclaté à Liesse (Aisne). Il a réduit en cendre vingt-six maisons, un très grand nombre de bâtimens en dépendant, et une masse énorme d'objets mobiliers. Un ouvrier a été tué, et quelques autres personnes plus ou moins grièvement blessées.

— On lit dans un *post-scriptum* du 27 mai, huit heures du matin, du journal de Reims, l'*Industriel de la Champagne :*

« On nous annonce à l'instant qu'un incendie considérable a éclaté, dans la nuit du 25 au 26 de ce mois, à Notre-Dame-de-Liesse. Le feu qui durait encore le 26 au matin, aurait détruit, nous assure-t-on, dans cette localité, vingt-cinq maisons et environ 50 bâtimens, tant granges que bûchers, dans le faubourg désigné sous le nom de faubourg Marchais.

» On dit aussi qu'il y a eu un homme étouffé dans sa cave en voulant sauver son mobilier ; mais nous aimons à croire que ces détails sont exagérés. »

— On écrit de Presbourg, 5 mai :

« Depuis quelques jours il y a eu plusieurs incendies aux environs de notre ville. Le 23 avril, dix maisons sont devenues la proie des flammes dans le village de Grunau, et dans l'après-midi, 200 maisons de la ville de Modern ont éprouvé le même sort.

» Le 2 courant, un incendie semblable a éclaté dans le village de Wainor : 120 maisons ont été réduites en cendres ; quatre individus ont perdu la vie. » (*Journal allemand de Francfort.*)

— On mande de Nuremberg, 21 mai :

« Des villages entiers, riches et pauvres, émigrent en masse pour l'Amérique du nord. Trois villages de la Haute-Hesse vont se trouver, dans quelques mois, entièrement abandonnés. Plusieurs communes de l'Ahrthal (Prusse rhenane), suivront aussi cet exemple. Dernièrement, la population d'un village émigrant a passé par Mayence ; avant de partir elle avait encore renouvelé son conseil communal, et le curé, ainsi que le maître d'école, l'accompagnait. Les émigrans calculent que celui qui, en Allemagne, n'est qu'un petit propriétaire, devient un assez grand propriétaire en Amérique, où la *journée de terre*, libre de toute contribution, lui est vendue pour la modique somme de six francs. »

Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 12 Juin 1842. *DEUXIEME EDITION.* **Deuxième année. — N° 24.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—
Les Abonnemens partent des 1er et 15 de chaque mois.

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Etranger 4 fr. en sus par an.
Insertions : 75 centimes la ligne.

SOMMAIRE.

LE CHEVALIER DE FROMENTEL.

Quelques semaines avant la mort de la reine-mère Anne d'Autriche, la Faculté déclara que les progrès du cancer ne laissant aucun espoir, il n'y avait plus qu'à donner à la malade des potions assoupissantes, afin de la mener de vie à trépas par le plus doux chemin. M. Vallot, le premier médecin du roi, fit administrer tant de pavots, que la reine demeura plusieurs jours de suite comme en léthargie. Au bout de cela, elle sortit de ce mauvais sommeil pour crier et se lamenter plus fort qu'auparavant, et donna nuit et jour tant de peines à sa maison, que tout le monde en était harassé. Les femmes se donnaient à tous les diables; parmi ceux même qui devaient perdre le plus à la mort de la vieille reine, couraient à demi-voix ces tristes rumeurs auxquelles on reconnaît que les moribonds tardent trop à rendre leur ame pour laisser derrière eux aucuns regrets. La première femme de chambre, qui se nommait Mme Beauvais, était la seule dont la patience n'eût point fait de faux pas; on n'aurait point osé murmurer devant elle, car on la savait aussi implacable pour les méchans serviteurs, qu'elle était chaude amie pour ceux qui partageaient son zèle et son dévoûment. A force de se creuser l'esprit à chercher des soulagemens aux douleurs de la reine-mère, Mme Beauvais s'imagina un matin que la musique était propre à faire oublier le mal en charmant les oreilles : cette idée plut à la malade. Le confesseur eût préféré qu'elle offrît à Dieu ses souffrances; mais on jugea qu'elle en avait de reste à offrir, et l'on appela messieurs de la symphonie du roi.

En ce temps-là, les petits violons, qui n'étaient encore qu'au nombre de douze, étaient déjà commandés par le fameux Lulli. Malgré leur envie de bien faire et le soin qu'ils prirent de jouer leur musique le plus doucement qu'ils purent, ils n'allèrent pas au bout du premier morceau sans que la reine-mère leur dît de finir, et qu'ils lui fendaient la tête avec leur vacarme. La symphonie se retira fort triste de son peu de succès. Mme Beauvais tenait pourtant à son expédient; elle jugea que si ce grand nombre d'instrumens ne valait rien à une personne malade, un seul musicien, faisant moins de bruit, réussirait mieux. Or, le baron de Beauvais, son fils, avait pour ami et compagnon un petit gentilhomme nommé Fromentel, qui chantait bien, et s'accompagnait à ravir du luth ou de la guitare. La reine ayant agréé la proposition d'entendre ce jeune homme, on alla chercher Fromentel.

Jean de Bethoulat, chevalier de Fromentel, était un estimable garçon, qui avait le malheur d'être brouillé mortellement avec la fortune. On le prenait souvent pour un Espagnol, tant il était brun de visage; ses traits n'avaient rien de beau, mais sa taille était admirablement bien faite, et il avait les talens, les manières et les complaisances qu'on aime en compagnie. Le trait dominant de son caractère était une probité fière, qui non seulement ne lui permettait d'employer aucun moyen malhonnête de se produire, mais qui l'empêchait même d'avouer sa misère à personne.

Il n'était pas rare alors de voir de ces gentilshommes sans argent, pour qui l'éclat de leur nom et le respect d'eux-mêmes n'étaient qu'un embarras de plus et une chance de mourir de faim, avec une réputation sans tache. Ne voulant point s'abaisser au négoce ni à des états de roture, ils n'avaient qu'une avenue ouverte à l'ambition : c'étaient la cour et la faveur du roi. Mais alors Louis XIV, âgé de vingt-cinq ans, vivait un peu au dedans avec ses maîtresses, et ne prenait point encore ce soin vigilant qu'il eut plus tard, de tendre une main secourable aux gens de la noblesse qui étaient dans la peine. Fromentel, sans aucun parent, et ne possédant pas à la lettre un sou vaillant, n'avait pour amis et soutiens que Mme Beauvais et son fils, qui le logeaient chez eux et pourvoyaient à ses besoins en usant de ménagemens infinis pour ne point blesser sa délicatesse.

Lorsqu'on dit à M. Fromentel que la reine mère souhaitait de l'entendre, il n'en éprouva point de frayeur, car il avait de l'assurance raisonnablement. On ne voit pas d'un bon œil les gens timides en compagnie, soit qu'on ne veuille pas se fatiguer à découvrir un mérite qui se cache, soit qu'on prenne la timidité pour le sentiment d'un mauvais esprit qui se trahit. Fromentel n'avait pas ce fâcheux défaut qui nuit à tant d'autres; mais dans son caractère étaient bien des empêchemens à son bonheur, comme on le verra par cette histoire. Notre jeune homme mit donc un habit que lui prêta le petit Bauvais pour paraître devant la reine mère accorda son meilleur luth, et monta dans un carrosse qui l'était venu chercher. La première femme de chambre le prit par la main, et l'introduisit auprès du lit de la malade. Anne d'Autriche, appuyée sur des coussins, poussait des gémissemens à fendre l'ame, et sa figure, étrangement bouleversée par les douleurs, offrait un spectacle pénible à voir. Fromentel se retira d'abord au fond de la chambre, et préluda sur son luth; puis il chanta de ces romances d'Espagne, qui ne ressemblent à nulle autre musique. Outre qu'il s'en acquittait le mieux du monde, et que sa voix avait beaucoup d'agrément, ces chansons eurent un prix particulier pour les oreilles de la vieille reine, qui reconnut les airs de son pays. Elle se rappela son enfance, et le temps heureux où Dieu lui donnait la santé avec la jeunesse; elle versa des larmes dont la plus grosse part venait d'un retour sur les maux qui l'accablaient, et il y en eut aussi quelques-unes données aux souvenirs que les chansons réveillaient. Quand Fromentel essaya d'autres airs non moins beaux et plus à la mode, la reine le pria de retourner aux boleros et aux seguidilles. Une grande heure s'écoula ainsi, pendant laquelle les souffrances éprouverent un relâche qui se prolongea encore après le départ du musicien.

Il faisait bon être des amis de Mme Beauvais. Aussitôt que Fromentel se fut retiré, la vieille dame parla de lui favorablement à la reine-mère, et demanda si elle ne le voulait pas récompenser de l'adoucissement qu'il avait donné à ses maux. Anne d'Autriche promit qu'elle ferait compter à ce jeune homme une somme de six cents livres par son trésorier, et commanda qu'on tînt l'ordonnance prête pour la signer le lendemain, quand le musicien reviendrait. Elle parla aussi d'ajouter un legs pour lui sur son testament; mais, une fois que l'argent se met à ne point vouloir entrer dans la poche d'un honnête homme, il invente mille subterfuges pour s'en détourner. Le lendemain, la reine-mère était si malade, qu'on ne pouvait laisser pénétrer personne, ni lui présenter à signer des écrits. Le jour d'après elle souffrait plus encore, et, jusqu'à sa mort, le mal ne fit aucune trêve. A ses derniers momens, Anne d'Autriche regretta pourtant d'avoir oublié le jeune musicien; elle tira de son doigt une bague où était une perle fine qu'elle remit à Mme Beauvais, pour la donner à Fromentel. Le présent était d'une grande valeur; notre jeune homme le conserva précieusement en mémoire de la reine, et, lorsqu'on lui conseilla de le vendre, il n'en voulut jamais rien faire. A l'ouverture du testament, il y eut un legs magnifique pour la Beauvais et les autres femmes : le nom de Fromentel ne s'y trouva point. La vie de ce gentilhomme est pleine de ces grossières malices par lesquelles il semblerait qu'un hasard implacable s'a-

muse à tourner en dérision la droiture et la probité, tandis qu'il est souple et bassement complaisant pour la cupidité ou l'intrigue.

Cependant on n'est jamais très malheureux à vingt ans, et la fortune, dans ses humeurs cruelles, a toujours quelques sourires pour la jeunesse; elle se comporta, vis-à-vis de Fromentel, comme font ces coquettes perfides et sans ame, qui promettent leurs faveurs sans les jamais donner, et qui vous montent l'esprit afin de vous mieux accabler plus tard. Le roi, qui était au fort de sa passion pour la belle La Vallière entendit parler des talens de notre gentilhomme, et pensa qu'il serait agréable à sa maîtresse de l'entendre. Le valet de chambre Bontemps vint un jour chercher Fromentel; il le conduisit aux petites réunions qui se tenaient chez la favorite, et où les confidens du roi étaient seuls admis. Ces intimes étaient MM. de Guise, de Lauzun et de Vardes, le poète Benserade, et le petit Dangeau qui, avec des ridicules et un esprit borné, tira, comme on sait, un merveilleux parti des bontés de Louis XIV. On a tant écrit sur Mlle de La Vallière, et ces réunions sont choses si connues, que nous n'en parlerons guère. Fromentel y plut autant par l'aimable simplicité de son caractère que par ses chants et son luth. La favorite, qui avait le meilleur cœur du monde, apprécia ses bonnes qualités, et se prit d'amitié pour lui. Les intimes et le roi firent de même, et Fromentel se trouva en si beau chemin pour parvenir, qu'il n'était pas un courtisan qui ne lui eût envié sa position.

Il ne se passait guère de jours sans que l'un des confidens du jeune monarque profitât du laisser-aller de ces petites réunions pour obtenir quelque faveur. Vardes et Lauzun, ambitieux comme des démons, visaient aux dignités. Benserade à l'argent, et Dangeau à tout ce qui se présentait, honneurs ou gratifications. Le roi, étant généreux, s'amusait de leurs ruses, et, tout en se moquant d'eux, leur donnait beaucoup; il en arriva qu'il prit habitude de ne pas songer à celui qui avait la folie d'être discret et modeste. Depuis six mois, Fromentel pouvait se dire, à plus juste titre que personne, l'ami du roi, et il ne possédait encore ni place ni pension. Les choses auraient pu demeurer dix ans en cet état, si la cour ne se fût transportée un matin à Fontainebleau. L'étiquette n'accordait pas l'entrée dans les carrosses aux gens qui n'avaient point de charges; on s'avisa tout à coup de penser que Fromentel ne pouvait être du voyage, et Mlle de La Vallière demanda au roi un emploi pour lui dans les hôtels, avec l'argent nécessaire pour en faire l'acquisition. Nous ne savons pas même quel fut ce premier emploi donné à Fromentel; mais il faut croire que ce n'était pas considérable, puis qu'on ne l'acheta que vingt mille livres: bien entendu, cela ne rapportait rien, en sorte que, le prix une fois payé, notre gentilhomme se trouva aussi pauvre qu'auparavant. Il y gagna pourtant la table et l'appartement au château, c'est-à-dire qu'on lui accorda enfin, par grande faveur, ce qui est strictement nécessaire à la subsistance d'un homme.

Mme Beauvais était la seule personne à qui Fromentel osât confier ses embarras, elle sut par lui combien il lui était malaisé de joindre les deux bouts de l'an, combien il lui fallait d'efforts pour suppléer aux frais de toilette, à la privation d'équipages, et à cent menues dépenses auxquelles la vie des cours vous entraîne. Souvent la bonne dame le chapitrait sur sa ridicule discrétion, lui reprochait son orgueil, et lui disait qu'on se devait faire chartreux et non pas courtisan lorsqu'on avait le mépris des richesses.

Les sermons et les prières ne servirent à rien: Fromentel avait du crédit, l'amitié du roi, la protection de la meilleure et de la plus obligeante maîtresse qu'ait eue Louis XIV, et, avec tant de moyens entre les mains, il demandait quelquefois pour les autres, jamais pour lui-même. Madame Beauvais n'allait pas souvent chez le roi, mais elle avait conservé un grand empire sur Sa Majesté: les uns l'attribuaient aux souvenirs du temps où elle l'avait bercé sur ses genoux; les autres, qui étaient les mauvaises langues, disaient autre chose. Quoi qu'il en fût, elle appelait familièrement Sa Majesté *mon cher enfant*, et on la respectait pour cette raison.

Un matin, que la cour était à Saint-Germain, Mme Beauvais se rendit au cabinet du roi, et lui représenta qu'il était fort mal de laisser dans la gêne un gentilhomme qui n'avait pour tout bien que sa délicatesse et son honnêteté. Elle assura que Fromentel ne demanderait jamais rien si on n'allait au devant de ses besoins, et qu'il mourrait de misère quelque jour, au milieu du luxe et des plaisirs. Louis XIV parut tomber des nuages en apprenant le fâcheux état d'un homme qu'il aimait; il promit de réparer son oubli. Mme Beauvais, allant au chemin le plus court, se hasarda jusqu'à dire que, si on voulait lui donner sur-le-champ une bonne somme d'argent, elle la porterait à Fromentel. Sans prendre le temps d'écrire à des trésoriers, le prince se fit apporter une bourse contenant mille écus en or. Au moment de partir avec ce beau coup de filet, la respectable dame eut l'idée que le jeune homme prendrait cela pour un subterfuge, afin de lui faire accepter le présent comme venant du roi; elle pria donc Sa Majesté de joindre à la somme un billet de sa royale main, ce qui fut fait à l'instant.

Le lendemain, au sortir de la messe, le roi, voyant Fromentel dans la foule, l'appela par son nom et l'emmena contre une fenêtre.

— J'ai su, lui dit-il, que vous n'aviez pas de bien. Lorsque vous aurez connaissance d'un emploi vacant et qui vous convienne, faites-moi ressouvenir de vous l'acheter. Vous avez eu tort, monsieur, de me laisser ignorer votre position. Il ne faut pas que mes amis soient malheureux, et vous êtes de ceux que j'aime le plus.

Louis XIV ne disait pas souvent de ces mots affectueux; en revanche, il les savait dire avec une grâce inimitable. Fromentel en fut ému, et mettant un genou en terre pour baiser la main que le roi lui présentait:

— Sire, dit-il d'un ton pénétré, je ne donnerais pas pour un million les paroles que je viens d'entendre; elles sont gravées dans mon cœur, et y entretiendront jusqu'à ma mort une joie au-dessus des revers de la fortune.

Un an après cela Fromentel demanda la capitainerie d'une petite province: on venait de la promettre à un autre; un emploi s'offrit dans la garderobe; mais le comte de Guitry, qui était grand-maître, l'avait sollicité pour son neveu. Le gouvernement de Melun demeurant vacant un mois durant, Fromentel fut porté sur une liste de six candidats, où le roi l'eût choisi, sans M. de Colbert, qui eut cette liste un seul instant dans les mains, et qui raya le nom. Notre gentilhomme n'en ressentit ni dépit ni colère, mais il ne s'exposa plus à des refus; il se tint en repos. Les réunions de la duchesse de La Vallière eurent bientôt une fin: Vardes fut exilé, Lauzun devint grand seigneur, Benserade fut perclus de la goutte, la favorite se vit supplantée par la Montespan. Fromentel resta isolé. N'ayant pas ses entrées chez le roi, il ne rencontrait Sa Majesté qu'au passage, et ne lui parlait que de loin en loin à la volée, entre mille témoins. On le mit aux oubliettes, où il serait encore sans une rencontre qui le tira de son néant.

Un soir que la Beauvais avait chez elle quelques femmes de ses amies, Fromentel y vint chanter, et amusa la compagnie avec sa musique. Lorsqu'il fut parti, la maîtresse du logis raconta les infortunes de son protégé, le grand dommage que lui causait sa discrétion, et l'abandon où le laissait le roi. Une certaine dame Quélen écouta cette histoire avec grande attention; elle fut touchée de voir un bon gentilhomme dans une condition aussi triste, et déclara tout haut que si Fromentel la voulait épouser, elle le tirerait de sa peine. La Beauvais prit cette idée au bond; il y avait là une dixaine de bonnes ames qui se mirent en tête de nouer ce mariage le soir même. Moitié sérieux, moitié par plaisanterie, on envoya un laquais après le jeune homme pour le prier de revenir. Lorsque Fromentel rentra, la Beauvais le mena tout droit à madame de Quélen.

— Mon ami, dit-elle, voici une aimable et excellente dame qui s'est prise d'un penchant pour vous: elle est veuve et riche; je la connais depuis son enfance; elle est la vertu et la douceur mêmes. Votre malheur l'a émue d'une tendre compassion: nous vous offrons sa main. Regardez-la, et dites-nous s'il vous plairait de l'épouser.

— Ne le prenez pas ainsi au dépourvu, interrompit Mme de Quélen. Il faut au moins que M. de Fromentel sache bien que j'ai quinze ans de plus que lui, et qu'il aurait en moi une mère plutôt qu'une épouse.

Fromentel leva les yeux sur ceux de la dame. Elle n'était plus jolie, mais on lisait sur son visage l'extrême bonté de son cœur; elle le regardait avec un intérêt qui approchait de la tendresse, et il en sentit un plaisir si vif, que les traits de l'amour ne l'eussent pas remué davantage.

— Madame, dit-il, si l'on m'a souvent reproché de ne vouloir pas plier mon orgueil devant la fortune, c'est qu'elle exigeait des sacrifices dont une ame honnête doit rougir; cette fois, au contraire, je serais un ingrat de repousser ses avances. J'accepte, madame, l'offre de votre main; je vous donne en échange le peu que je possède, c'est-à-dire ma jeunesse et mon nom. Ce n'est point un fils que je veux être pour vous, mais au moins un frère et un ami. Je saurai bien contraindre l'estime et la reconnaissance que vous m'inspirez à se convertir en un sentiment plus tendre.

— Ne forcez pas votre cœur, monsieur, reprit la dame en souriant, laissez la reconnaissance et l'estime comme elles sont; n'y changez rien, de peur de les détruire. Ce sont des sentimens précieux et solides, je n'en demande pas d'autres, et nous pourrons à leur aide vivre ensemble heureusement.

— Non, ce n'est pas assez pour tant de vertus! s'écria Fromentel; j'aurai de l'amour pour vous, madame; je vous jure que mon cœur s'enflamme déjà, et quand je dirai les raisons qui me font vous aimer, est-il une seule personne qui puisse en être surprise?

La Beauvais et ses amis applaudirent fort à ces élans, et attisèrent le feu autant qu'elles purent. Madame de Quélen en vint aussi à se monter par degrés, si bien qu'elle donna le baiser d'accordailles à Fromentel, en lui disant de l'aimer comme il l'entendrait.

Dès le lendemain, on vit notre gentilhomme accourir à Saint-Germain, pour demander audience à Sa Majesté. Il exposa au roi, dans un style fort passionné, avec des larmes dans les yeux, les bontés de Mme de Quélen. Il sollicita la permission de se marier, et y mit une chaleur qui l'aurait mené loin s'il avait su l'appliquer à l'ambition.

— Je n'ai garde, dit le roi, de mettre empêchement aux belles actions que l'on veut faire; j'admire autant votre empressement que la générosité de la dame. Comme M. de Quélen portait le titre de comte, je vous le donne à cette occasion et je signerai votre contrat.

Peu de jours après, Fromentel épousa Mme de Quélen. Il prit le nom de comte de Lavauguyon, d'une terre que possédait sa femme, et malgré la différence d'âge qui existait entre les époux, tout le monde approuva cette union. Lavauguyon vécut paisiblement sans être fort recherché à la cour, mais recevant des caresses du roi toutes les fois qu'il le voyait. On a dit qu'aussitôt après son mariage, il était devenu amoureux d'une demoiselle fort belle, et qu'alors il avait eu beaucoup de mélancolie; cependant, jamais on n'a pu éclaircir ce point, tant il demeura ferme dans ses devoirs envers sa femme. Pour une ame comme la sienne, la pratique du bien était naturelle; il aurait fallu des circonstances étranges pour l'en faire sortir. Dans le vulgaire, on dit que le cœur ne connaît point de maître, et que l'amour n'a point de lois; il n'en est pas de même pour les caractères

trempés fortement, lorsque c'est dans la droiture et la vertu qu'ils puisent leurs forces. Si Lavauguyon a senti, étant marié, de l'amour pour une demoiselle, il n'est pas surprenant que personne au monde ne l'ait su, car il aura certainement enfermé ce secret sous une triple écorce au fond de son cœur, et c'est à peine s'il aura osé se l'avouer à lui-même; comment donc pourrions-nous en parler autrement que sur des suppositions qui feraient injure à sa mémoire ? Malgré tout le romanesque et l'agrément qu'une telle situation répandrait sur cette histoire, l'amour de la vérité nous oblige de n'en tenir aucun compte.

Pour ceux qui ne savent point se glisser dans les défilés d'une cour, les champs de bataille sont un moyen de se produire. La guerre de 1668 éclata bientôt. Il va sans dire que personne n'imagina que Lavauguyon, jeune, robuste et dévoué, pût être bon à quelque chose. La campagne était commencée lorsque notre gentilhomme s'équipa complètement en armes et en chevaux, et courut rejoindre l'armée du prince de Condé, comme simple volontaire. Au siége de Besançon, il dessina le plan des fortifications fort habilement, et avec un sangfroid merveilleux, à travers les balles de l'ennemi, ce qui lui donna tout-à-coup un grand relief. Le 7 février, la ville fut prise, et l'on vit encore Lavauguyon des premiers au feu. Le roi étant arrivé le 25, dernier jour de la campagne, M. le prince, qui avait de bons yeux pour reconnaître les gens de mérite, prit le jeune volontaire par la main et le conduisit à Sa Majesté en disant :

— Voilà, sire, un gentilhomme qu'il faut employer. Nous ne lui avons guère donné de besogne, mais, dans le peu qu'il a fait, il a prouvé qu'il avait du cœur et de l'intelligence.

— Eh ! c'est notre ami Lavauguyon, répondit le roi ; je ne m'étonne pas qu'on m'en dise du bien.

— Mais, reprit M. le prince, puisque votre majesté connaissait son mérite, comment ne lui a-t-elle pas donné tout au moins une compagnie.

— Est-ce qu'il n'a pas une compagnie? demanda le roi d'un air distrait.

— Il n'est que volontaire, sire, et vous sert à ses frais.

— Vraiment? nous y mettrons ordre. Achetez une compagnie, mon cher Lavauguyon ; il ne faut plus que vous demeuriez volontaire.

Ce jour-là, les officiers qui s'étaient distingués dans la campagne eurent l'honneur de dîner à la table de Sa Majesté. Ce fut M. de Bellefonds qui en dressa la liste; il n'y porta point Lavauguyon, non par méchanceté, mais par ce lâche et ingrat oubli qu'on a pour le mérite modeste, dont on ne craint point les cris et les réclamations. Le repas était mangé, quand M. le prince, frappant du poing sur la table, s'écria :

— Pardieu! Sire, on ne vous a point amené le gentilhomme de ce matin. Quelqu'un l'a donc desservi auprès de vous?

— Nullement. C'est qu'on n'y aura point songé, répondit le roi fort tranquillement.

— Il doit être au désespoir. Je vous supplie de réparer cette négligence par quelque honneur particulier.

— Volontiers, mon cousin ; j'aime Lavauguyon, et je veux reconnaître ses services.

Le roi partit pour Gray au point du jour. M. le prince s'en mordait les lèvres, car il avait horreur de l'injustice. Il s'approcha de Lavauguyon, quand il le vit en ligne avec les troupes, et, l'appelant par son nom :

— Vous avez été oublié hier, monsieur, lui dit-il avec des yeux brillans; j'en ai parlé au roi, et je ne lui laisserai paix ni trève qu'il ne vous ait rendu ce que l'on vous doit. Soyez-en assuré ; je vous ai logé dans ma mémoire.

— Je suis aise que l'on m'ait oublié, répondit Lavauguyon, puisque cela me procure un compliment du plus grand capitaine de ce siècle.

— Oui, morbleu ! reprit le prince du même air que s'il eût été fâché. Je vous fais compliment, et parce que vous le méritez, entendez-vous ? Il ne sera pas dit que l'on ait maltraité un gentilhomme à qui je voulais du bien. Ah ! l'on vous oublie ! Eh bien ! moi, je vous récompenserai de ma main, si vous voulez le permettre.

M. le prince sauta en bas de son cheval.

— Monsieur, ajouta-t-il, je vous supplie d'accepter cette bête, pour l'amour de moi ; je vais achever ma revue à pied, et, ventrebleu ! si quelqu'un s'en étonne, je saurai lui dire pourquoi.

En effet, le grand Condé parcourut le front des troupes sur ses jambes, répétant à tous venans, avec cette brusquerie qui le faisait adorer du soldat :

— J'ai donné mon cheval au jeune Lavauguyon, qui s'est bien battu à Besançon, et que l'on n'avait point récompensé. Entendez-vous cela bonnes gens? il s'appelle Lavauguyon ; souvenez-vous de son nom, et sachez qu'avec moi on obtient toujours justice.

Une fois en sa vie, le roi pensa de lui-même à Lavauguyon : ce fut un jour qu'il avait besoin de ses services. Il fallait envoyer secrètement à Aix-la-Chapelle un homme sûr et discret, pour préparer le traité de paix avec l'Espagne. Louis XIV voulait charger de cette mission l'un des favoris, et proposait à M. Letellier d'employer Lauzun ou Villeroi ; mais le ministre jugea prudemment que c'étaient là des amis de circonstance, dont l'ambition faisait tout le dévoûment, et que d'ailleurs on devinerait leurs projets aussitôt qu'on saurait leurs noms. Après avoir bien cherché, sa majesté trouva que Lavauguyon était son affaire. Notre gentilhomme partit pour l'Allemagne : il réussit dans ses entreprises, précisément à cause de sa modestie et du peu de soin qu'il prenait de se mettre en évidence. On s'étonnait à Saint-Germain de lui voir tant de zèle et d'habileté. Un jour qu'on parlait de lui au petit lever, le prince de Condé demanda au roi s'il lui voulait céder Lavauguyon, disant que, si sa majesté consentait à le lui donner, il en ferait son bras droit ; mais Louis XIV, qui était un peu jaloux de M. le prince, répondit avec humeur que c'était une raison pour lui de garder ce gentilhomme, puisque son cousin de Condé paraissait l'estimer si fort. Le roi donna aussitôt à Lavauguyon l'ambassade de Danemarck, et c'est à une boutade contre M. le prince que notre gentilhomme a dû cette grande élévation.

Le temps où le comte de Lavauguyon fut heureux n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'il se conduisit en homme de sens, et que les ministres se louèrent assez de l'avoir employé. Comme il était rare dans la noblesse qu'on sût les langues étrangères, et que Lavauguyon parlait fort bien l'espagnol, il passa de l'ambassade de Danemarck à celle d'Espagne. Il demeura ainsi à Madrid, jusqu'à la grande ligue que cette puissance forma contre la France avec l'empereur et les Hollandais.

S'il eût été possible de rejeter dans l'oubli un ambassadeur, il est à croire qu'on n'y eût pas manqué; mais on ne pouvait pas laisser dans une humble condition une personne qui avait représenté le roi lui-même. Lavauguyon fut nommé conseiller d'état; sa majesté lui en donna la nouvelle devant la cour, et lui accorda en même temps les entrées grandes et petites, ce qui était une faveur considérable.

Un soir que le roi préparait une promotion de chevaliers de l'ordre, il s'approcha de Lavauguyon, et lui demanda quel âge il avait.

— Hélas! sire, répondit le scrupuleux gentilhomme, je n'ai que trente-quatre ans, et il en faut avoir trente-cinq pour recevoir l'ordre.

Le roi passa outre, et il revint au bout de quelques pas.

— Mon cher Lavauguyon, dit Sa Majesté, vous êtes trop honnête homme; il ne tenait qu'à vous de vous vieillir d'une année. Je vous porte sur la liste, et je veux que l'on fasse exception à la règle pour vous seul.

Lavauguyon, conseiller d'état et décoré des ordres du roi, semblait alors au comble des honneurs et de la fortune ; on le croyait bien ainsi, et en effet, tout autre que lui eût été inexpugnable dans cette position ; cependant c'est de cet instant même que datent les revers qui l'ont mené au tombeau.

Mme de Lavauguyon avait de son premier mari un fils qui atteignit sa majorité : il demanda ses comptes, et du caractère dont était son beau-père, on devine qu'il ne lui fut pas fait tort d'une obole. Les biens de Lavauguyon se trouvèrent tout à coup réduits des trois quarts. Il s'apprêtait à vendre son équipage et à vivre étroitement, lorsqu'un laquais vint lui apporter une lettre de sa femme :

« Mon ami, lui écrivait la bonne dame, je touche à mes cinquante ans, et à cet âge on se passe aisément des plaisirs et des fêtes. Personne, excepté vous, ne s'apercevra de mon absence à Versailles. Nous n'y pourrions demeurer ensemble que fort à la gêne. Un carrosse vous est nécessaire pour suivre le roi. Souffrez que je me retire dans notre terre de Lavauguyon, et que je vous laisse tout notre petit revenu. Ce n'est encore que bien peu de chose ; mais au moins, avec de l'économie, vous pourrez conserver une figure convenable à la cour. Je vous connais assez pous savoir que vous ne demanderez rien à Sa Majesté. Dieu me garde de vous faire un crime de votre discrétion : si c'est un défaut, il est léger, et vous le rachetez par bien d'autres vertus. Je ne vous ai pas dit adieu, parce que vous m'auriez voulu retenir, et que ma résolution est irrévocable. Venez une fois tous les ans me voir pendant une semaine à la campagne, et si je vous sais heureux le reste du temps, je vivrai contente de mon sort. »

Malgré tous les efforts que fit Lavauguyon pour ramener sa femme à la cour, elle n'y voulut jamais consentir, et sans doute elle eut raison, car, en laissant à son mari ce qui restait de sa fortune, il n'avait que le nécessaire. Hors l'argent, Lavauguyon avait tous les avantages d'un fort grand seigneur : il était des *Marly* et des petits dîners. Ce n'était point pour des mérites vulgaires que Sa Majesté lui portait de l'amitié, c'était parce qu'il avait les manières douces, qu'il ne parlait point trop haut, et qu'il n'était jamais enrhumé : Louis XIV détestait les rhumes, les voix fortes et la brusquerie. Avec des dons si précieux de la nature, notre gentilhomme aurait fait un beau chemin, s'il n'eût point manqué totalement de l'esprit d'intrigue. Souvent le roi lui demandait, pendant la toilette, ces petits services que l'étiquette ne peut prévoir, et dont le premier valet de chambre ni les gentilshommes ordinaires n'avaient le droit de réclamer le privilége.

Chose merveilleuse, ces faveurs marquées ne lui attirèrent qu'à peine des jalousies d'un instant, et point d'inimitiés sérieuses! Toujours le premier au lever du roi, et le dernier au coucher, on ne remarqua jamais que Sa Majesté se lassât de voir son visage, ce qui était pourtant arrivé à de plus puissans que lui. On l'aurait craint beaucoup, s'il eût été méchant, et l'on disait de Lavauguyon qu'il avait plus réellement que personne au monde l'amitié du roi.

Comme il ne parlait jamais du triste état de ses affaires, et qu'on n'a guère de loisir dans les cours de s'occuper des voisins, on ne soupçonna point ses peines secrètes ; mais il souffrait cruellement à l'intérieur de ne pouvoir pas se montrer généreux comme le ciel l'avait fait et d'en être réduit à compter soigneusement ce vil argent, qu'il méprisait de toute son ame. Son domestique se montait à trois personnes, dont un cocher ; ses chevaux étaient vieux et maigrement nourris ; son carrosse n'était pas fort bien entretenu ; mais il avait encore le luxe des habits. Lavauguyon se serait allé noyer plutôt que de souffrir que sa mauvaise fortune envahît jusqu'à ses vêtemens, et jamais il n'eût mis le grand cordon bleu de l'ordre sur une étoffe usée.

L'un de ses ennuis les plus amers lui venait du jeu, dont la mode faisait une nécessité. Les cartes sont toujours contraires aux gens qui auraient

besoin de leurs faveurs, et souvent il fallait un mois de privations extrêmes pour réparer les pertes d'une soirée. Parmi les magnificences de Versailles, le roi aimait à voir que l'on jouât grandement; il payait volontiers les dettes contractées de la sorte. Le duc de la Feuillade se fit ainsi donner des sommes considérables. Les subterfuges que l'honorable duc employait pour les obtenir vinrent augmenter encore l'invincible répugnance de Lavauguyon pour les importunités et les demandes d'argent. Heureusement notre gentilhomme avait trop de raison et de saine philosophie pour songer à ses embarras dans les momens où ils ne le prenaient pas à la gorge; il trouvait à l'ordinaire un beau dédommagement dans la part qui lui revenait des plaisirs de Versailles. Pendant quelques années, il mena une vie assez paisible; mais le sort acharné lui vint enfin retirer sa dernière ressource, en le frappant d'un coup plus terrible que tous les autres : il perdit sa femme. Le comte de Quélen entra en possession de tous les biens, et Lavauguyon se trouva dans un dénûment complet, c'est-à-dire que ses places lui valaient à peine six mille livres par an, ce qui n'était pas assez pour payer ses habits de cour seulement.

Lorsqu'on vit Lavauguyon porter le deuil, on parla des pertes qu'il venait de faire, et chacun, en lui disant ses complimens de condoléance, ajoutait :

— Il faut exposer au roi le fâcheux état où ce malheur vous met. Ayant l'amitié de Sa Majesté, vous deviendrez bientôt aussi riche qu'il vous plaira de l'être.

Le roi, qui ne manquait jamais à donner des consolations aux gens dans la peine, demanda de lui-même à Lavauguyon si les biens de sa femme lui restaient. L'occasion était trop favorable pour reculer : Lavauguyon répondit catégoriquement en disant que cette mort lui enlevait tout, et que le plus mince secrétaire, le dernier des officiers de bouche, étaient plus à l'aise que lui.

— Nous y pourvoirons, dit Sa Majesté.

— Faites-le, sire, reprit Lavauguyon, car il serait déplorable qu'un homme honoré de vos bontés fût aux prises avec les sergens; et si vous m'abandonniez, j'en serais à ce point dans fort peu de temps.

— Soyez tranquille, répéta le roi, nous y pourvoirons.

Après ce louable effort, notre gentilhomme se reposa entièrement sur les promesses de Louis XIV; mais on trouve souvent chez les princes une indifférence particulière qui consiste à croire que tout le monde a pour le moins le nécessaire, parce qu'ils sont dès l'enfance gorgés de biens superflus. Si Lavauguyon avait eu besoin de cent mille écus pour donner une fête, on les lui eût peut-être envoyés le lendemain; il demandait de quoi vivre, et cela ne méritait pas qu'on y songeât. La ligue d'Augsbourg l'arrivée de Jacques II en France, auraient suffi pour distraire le roi de ses promesses; il n'en fallut pas tant : ce fut une gronderie de la Maintenon ou un tir dérangé par la pluie qui donnèrent à Sa Majesté trop de mauvaise humeur pour s'occuper des maux d'autrui.

En attendant l'effet des paroles du roi, Lavauguyon se servait du carrosse du petit Beauvais, et prenait à crédit chez ses fournisseurs. Moitié par nécessité, moitié pour se contraindre lui-même à demander encore, et se réduire au pied du mur, il emprunta trente mille livres pour lesquelles il donna sa signature, ne doutant pas qu'il n'eût les moyens de rendre cette somme avant un an. On lui eût prêté le double, tant on avait de foi dans l'amitié du roi. Il se trouva que Lavauguyon avait signé son arrêt de mort, en contractant cette dette.

Au bout de six mois, ayant compris que le roi l'avait oublié, les créanciers commençant à le harceler, et les besoins allant leur train, le comte de Lavauguyon s'arma de son grand courage, et se rendit un matin de bonne heure au petit lever. Il choisit le moment où l'on préparait la toilette, pour dire au roi résolument :

— Votre Majesté me pardonnera-t-elle de l'importuner, en lui parlant de mes affaires!

— Parlez, mon cher Lavauguyon, répondit Sa Majesté, je vous écoute.

— Vous m'aviez promis, sire, de venir à mon secours.

— C'est toujours mon intention. Est-ce que vous doutez de ma parole ?

— Non, sans doute, sire, et pour vous montrer combien je m'y suis fié, je vous dirai que j'ai là-dessus emprunté de l'argent.

— Vous avez bien fait.

— Mais cet argent, il faudra bientôt le rendre, et vivre encore après.

— La somme est-elle forte?

— Trente mille livres.

— C'est une bagatelle.

— C'est beaucoup pour moi, qui ne suis pas de ceux qui dorment sur les deux oreilles avec des dettes.

— Nous connaissons votre délicatesse; on vous mettra en mesure de remplir vos engagemens.

— Je vous en prie bien fort, sire, car cette position m'humilie, et me trouble au point que j'en perdrai la raison, ou que je me brûlerai la cervelle.

Par malheur, tandis que Lavauguyon prononçait cette phrase, le roi mettait sa chemise, en sorte qu'il n'entendit pas les derniers mots.

— Nous allons nous occuper de vous tirer de ces ennuis, dit Sa Majesté.

Quelques personnes entrèrent qui interrompirent la conférence. Le roi n'eût pas manqué sans doute à sa parole, si, ce jour-là même, et quelques heures après cette conversation, ne fût arrivée la fameuse aventure du voyage à Marly, où la duchesse de Bourgogne fit une fausse couche. Sa Majesté, qui était cause de cet accident, et ne pouvait s'en prendre à personne qu'à elle-même, en eut tant d'humeur et de dépit qu'on ne l'approcha plus sans frayeur pendant une semaine. Les intérêts de Lavauguyon furent rejetés bien loin; notre gentilhomme continuait cependant à faire sa cour et à remplir assidûment ses devoirs. On le vit durant trois mois entiers debout chaque matin auprès du lit de Sa Majesté, au lever et au coucher : il ne disait mot, et attendait avec une patience incroyable qu'on daignât se ressouvenir de lui. Pas une fois le roi n'y songea.

Lavauguyon était naturellement doux et bienveillant; il fallait donc que son chagrin fut extrême, pour qu'on ait remarqué de l'amertume dans son langage. M. Bontemps, qui l'aimait, l'entendit un jour parler étrangement de l'amitié des princes.

— Ce sentiment-là, disait Lavauguyon, n'est point fait pour les têtes couronnées. Après les flatteurs et les maîtresses, il n'y a plus rien pour les rois, et cela doit être ainsi, car l'amitié ne se manifeste véritablement que dans le malheur, et ils n'en ont guère d'assez grands pour être abandonnés des maîtresses et des flatteurs. Les ambitieux leur offrent un dévoûment qui leur suffit; les ministres partagent leurs travaux; les confidens intéressés ont toujours l'oreille ouverte, et se disputent leurs secrets. Un ami est donc un meuble superflu, qu'on abandonne dans un coin, et dont on espère bien n'avoir jamais besoin.

— Mais, demanda Bontemps, ne faites-vous pas une exception à cette règle, en faveur du roi, vous qui avez plus que personne son amitié?

— Il est vrai que le roi m'aime d'une façon toute particulière. Vous saurez ce que j'en pense le jour de ma mort.

Tant que ses créanciers le laissèrent en repos, Lavauguyon prit le mal en patience; mais, la crainte d'un éclat et de cet injuste déshonneur qu'on attache aux revers d'argent lui faisait tourner le sang. Lui, qui était le plus calme et le plus silencieux des hommes, on le voyait quelquefois gesticuler tout seul, quand il ne se croyait point observé. Souvent son valet de chambre l'entendait parler à haute voix pendant la nuit, et d'un ton où l'on reconnaissait un désespoir fort exalté. L'infortuné sentait approcher le moment où son nom allait recevoir une tache, et il avait une ame trop délicate pour supporter une pareille crise. Au lieu de se soutenir entre eux contre les coups du sort, les hommes ont la lâcheté de se ranger du parti de la mauvaise fortune, contre celui qu'elle frappe, et d'attacher une odieuse infamie à la pauvreté. Quand donc verrons-nous un siècle où l'on puisse garder toute la considération qu'on mérite, en perdant son bien? où l'on parlera d'une personne ruinée avec le même respect qu'avant son malheur? Jamais, sans doute, et les gens à venir qui tomberont dans les mêmes abîmes que Lavauguyon seront traités comme lui. Mais n'avons-nous pas nous-mêmes notre part de ce sentiment inique, en contant l'histoire de ce personnage intéressant avec une légèreté que nous n'aurions pas si le comte de Lavauguyon eût été le plus riche seigneur de cette vieille cour de Louis XIV?

Malgré tous les soins qu'il prenait à cacher sa position fâcheuse, M. de Lavauguyon crut reconnaître un jour, par une circonstance assez étrange, qu'on l'avait devinée. Il allait souvent jouer aux cartes chez la veuve du président Pellot, qui recevait la meilleure compagnie. Un soir que le jeu avait duré fort tard et qu'on était en petit nombre, cette dame poussa M. de Lavauguyon sur un brelan qu'elle avait, et l'appela poltron pour n'avoir pas voulu tenir une forte somme contre elle. Le malheureux comte s'imagina qu'on lui voulait faire sentir, par cette plaisanterie cruelle, qu'on connaissait sa pauvreté. Il devint fort sombre et demeura chez Mme Pellot jusqu'à ce que tout le monde eût quitté la place. Aussitôt que la dernière personne de la réunion se fut retirée, il s'approcha de la maîtresse du logis avec tous les signes d'une colère approchant de la folie.

— Savez-vous, Madame, lui dit-il d'une voix terrible, à quoi vous vous exposez en me raillant sur ma misère? Vous avez surpris mon secret. Si vous étiez un homme, je l'ensevelirais dans votre cœur en vous tuant ici de ma main. Je suis ruiné, il est vrai. J'ai été assez poltron pour ne pas oser livrer au caprice des cartes ce qui doit prolonger ma vie de plusieurs mois; mais si l'on doit rire de ma pauvreté, que ce soit par derrière, et non en face de moi, car je ne puis le souffrir. Vous rirez à votre aise quand j'aurai succombé entièrement; jusque là, croyez-moi, gardez le silence, ou sinon, toute femme que vous êtes, vous y périrez.

— Bon Dieu! mon cher Lavauguyon, s'écria madame Pellot bien effrayée, je vous jure que j'ignorais votre état. Je vous ai appelé poltron en badinant et sans mauvaise pensée. Vous me voyez aussi surprise qu'affligée de votre infortune. Puis-je vous être utile? Disposez de moi, de mon crédit et de ma bourse.

— Grand merci! répondit M. de Lavauguyon avec des yeux flamboyans, je ne demande point de services d'argent par les menaces. Je n'accepte rien que de la main du roi.

— Mais je suis de vos amies...

— Prouvez-le donc par votre discrétion; c'est tout ce que je réclame de vous. Je ne m'embarrasse point de savoir si vous mentez en assurant que vous n'aviez pas de mauvaise intention; je vous le répète seulement une dernière fois : malheur à vous si vous dites un mot de tout ceci! Ne vous jouez pas à une infortune comme la mienne, car je vous emporterai avec moi dans la tombe.

Madame Pellot voulut renouveler ses protestations; mais le comte lui imposa silence d'un geste impérieux, et sortit en disant :

— C'est assez, Madame; vous m'avez entendu : le reste vous regarde.

Le secret fut observé scrupuleusement, car Mme Pellot avait bien compris qu'il n'eût pas fait bon y manquer. M. de Lavauguyon retourna chez elle comme s'il ne fût rien arrivé; il joua le même jeu que par le passé, sans qu'on eût aucun soupçon de son état désespéré.

Pendant plusieurs semaines encore, le comte de Lavauguyon garda sa mine sombre, puis on le vit un beau jour changer de manières sans qu'on en pût saisir la raison. Il montrait partout un visage riant, et marchant à grands pas en chantant les airs à la mode, comme un homme qui n'a point de soucis. Il recherchait les plaisirs et parlait de sa fortune, des achats qu'il voulait faire en équipages, en chevaux et en propriétés. Personne ne s'en étonna, hormis le petit Beauvais, qui savait bien où en étaient ses affaires.

A quelque temps de là, dans un corridor étroit du château, notre gentilhomme rencontra M. de Courtenai, qui était une personne affable et polie.

— D'où vient, dit le comte avec brusquerie, que vous me fermez le passage?

— Ce n'est pas ma faute, répondit M. de Courtenai, si la place manque. Je vais me serrer contre le mur.

— Il me faut la place entière, répliqua M. de Lavauguyon; retournez en arrière, s'il vous plaît, ou tirez l'épée contre moi.

— Monsieur, reprit Courtenai, vous me faites une mauvaise querelle.

— Eh bien! Monsieur, battons-nous, vous dis-je, car je ne vous céderai point le passage.

— Monsieur, je ne me battrai pas avec un fou.

A ces mots, le comte poursuivit son homme l'arme haute jusqu'à une galerie où Courtenai s'enferma heureusement au double tour. Le roi, qui était seul alors dans son cabinet de travail, entendit un tumulte au dehors, et s'apprêtait à demander d'où venait ce bruit, quand Lavauguyon éperdu entra tout à coup, et se jeta aux pieds de Sa Majesté. Les sursauts et les éclats étaient fort désagréables au roi.

—Qu'avez-vous, Monsieur ? dit-il d'une voix émue.

—Je vous supplie, Sire, d'ordonner qu'on m'arrête et qu'on me juge, car j'ai tiré l'épée dans votre maison. M. de Courtenai m'a insulté en face, et je me suis égaré jusqu'à vouloir le tuer.

Le roi, qui visait avant tout à se débarrasser d'un homme qu'il voyait furieux et hors de lui, commanda doucement à M. de Lavauguyon de sortir, en disant qu'il examinerait l'affaire pour savoir lequel était l'agresseur. On arrêta ensuite les deux gentilshommes, et on les conduisit à la Bastille, où ils demeurèrent six mois enfermés. Chacun rejetait les torts sur l'autre, et comme il n'y avait eu aucun témoin de la scène, il était impossible de connaître la vérité. On les relâcha enfin, et on leur permit de rentrer à la cour.

Au milieu de ces esclandres, on ne devinait point encore que la tête de M. de Lavauguyon était troublée, quoique la chose devînt tous les jours plus claire.

Il est une sorte de folie contre laquelle personne n'est assuré : c'est celle causée par les persécutions d'un mauvais destin. Il y a dans le malheur de certains degrés que l'on ne supporte point : c'est plus pour les uns et moins pour les autres; mais il n'est pas de raison dont l'acharnement du sort ne puisse triompher. A force de se voir déçu dans ses espérances et de souhaiter des biens qui n'arrivaient pas, le comte de Lavauguyon se paya par des idées chimériques des injustices de la réalité. Par une singulière faiblesse de l'esprit, il s'imagina un beau jour que ses désirs étaient satisfaits, que le roi l'avait comblé de richesses, et qu'à la cour il n'était plus de fortunes au dessus de la sienne. Cependant la vérité se présentait encore à lui par momens, et dans ces courts intervalles sa folie se tournait en fureur et en désespoir. Quelques observateurs avaient déjà soupçonné le dérangement de sa cervelle. Une derniere extravagance plus forte que les autres vint dissiper tous les doutes à cet égard.

En se promenant à pied un matin dans les avenues de Versailles, M. de Lavauguyon rencontra un valet du prince de Condé, qui menait un cheval. Il aborde poliment cet homme, et lui demanda à l'essayer, en disant que M. le prince ne le trouvera pas mauvais. Le palefrenier, voyant un seigneur richement vêtu, et qui portait le grand cordon bleu, n'ose point résister. M. de Lavauguyon monte en selle et part au galop pour Paris, laissant son homme fort étonné. Il arrive à la Bastille, fait appeler le commandant et le prie de lui donner une chambre, en assurant qu'il a eu le malheur de déplaire au roi. Le commandant déclare qu'il ne peut emprisonner personne sans un ordre, et il en résulte une discussion d'une rare espèce. Par suite d'un accommodement, on envoie chez M. de Ponchartrain pour savoir si l'on peut contenter le comte, et le mettre sous les verrous. Ponchartrain va au cabinet du roi, et l'on comprend alors qui avait eu les torts dans l'affaire de M. de Courtenai.

Le petit baron de Beauvais courut à Paris, et eut toutes les peines imaginables à emmener M. de Lavauguyon dans son carrosse. Cette affaire fit un bruit considérable. Lorsque le comte reparut à la cour, on s'écartait de lui avec effroi, comme s'il se fût échappé des Petites-Maisons. Le roi lui parlait cependant avec bonté, sans avoir l'air de le fuir, et ne lui retira aucun de ses priviléges; mais, ce qui va sembler incroyable, il ne s'informa point des causes de son mal, et laissa noués pour son ami les cordons de sa bourse, où tant d'autres puisaient à pleines mains! Sa Majesté se serait peut-être fait scrupule de se mettre en dépenses pour un homme qui n'allait bientôt plus avoir besoin que d'une place à l'hôpital des fous. C'est ainsi que le malheur ressemble à ces marécages perfides où le terrain enfonce davantage à chaque pas, et d'où l'on ne sort plus, une fois qu'on s'y est avancé un peu loin.

Les choses ne pouvaient plus demeurer long-temps ainsi. La position de M. de Lavauguyon n'était plus tenable à Versaille, car il vit bien qu'on le craignait comme un pestiféré. Un dimanche, vers dix heures du matin, il envoya ses gens à la messe, et s'enferma dans sa chambre. On ne sait point ce qu'il fit pendant deux heures qu'il resta seul, si ce n'est qu'on trouva sur sa table une lettre adressée au roi. Lorsque l'horloge du château sonna midi, on entendit à la fois deux coups de pistolet. On courut à l'appartement du comte, et on enfonça les portes. M. de Lavauguyon était dans son lit et sans mouvement ; son pouls battait encore faiblement. Les médecins n'essayèrent point de le rappeler à la vie : les deux balles avaient traversé la poitrine de part en part.

M. Beauvais porta la lettre au roi. Elle contenait ce qui suit :

« Sire,

» Ce ne sont point des reproches que je vous adresse; mais, au contraire, l'humble prière de me pardonner mon dernier acte de folie et de désespoir. Il n'importe guère que vous m'ayez laissé perdre une vie que j'aurais désiré employer utilement à votre service. Assez d'autres sont prêts à vous donner la leur. Il ne faut pas les abandonner comme moi, de crainte qu'il ne vous meure trop de vos gentilshommes. La pauvreté est une dangereuse conseillère, sire. Elle pousse les gens où je suis, et il ne faut plus souffrir qu'elle entre dans vos palais. Pendant bien des années vous l'avez eue à côté de vous en ma personne. Elle a mangé à votre table; elle s'est tenue dans votre compagnie, et elle a promené son triste visage au milieu de vos fêtes. Elle a pénétré jusqu'au chevet de votre lit, et votre royale main a daigné plus d'une fois presser la sienne. Ne permettez plus cela, Sire ; pensez que sans elle j'avais encore vingt ans à vous consacrer. Je l'ai supportée jusqu'au jour où elle allait jeter une souillure sur mon nom. Arrivé à ce point, j'ai dû me défaire d'elle avec la vie pour l'honneur de Votre Majesté. Si Dieu s'irrite de mon dernier crime, vous intercéderez un jour pour moi, Sire, et vous demanderez dans un monde meilleur à me revoir auprès de vous.

» Le comte DE LAVAUGUYON. »

Louis XIV eut quelques regrets en recevant cette lettre. Le rouge lui monta au visage. Il jeta le papier au feu et n'en parla point ; mais on lui remarqua de la tristesse jusque vers trois heures de l'après-midi. Le fortuné marquis de Dangeau, qui ne savait pas encore la nouvelle, s'inquiéta de l'air fâché qu'avait le roi, et en demanda la cause assez haut pour que S. M. l'entendît.

— Ce que j'ai, monsieur, dit le prince, vous allez le savoir : je suis affligé de la mort du seul d'entre vous qui m'aimât véritablement. Je suis mécontent de vous tous, qui m'arrachez sans cesse des faveurs que vous ne méritez point, sans que pas un m'ait jamais parlé pour M. de Lavauguyon, qui était trop discret pour vous imiter, et qui avait besoin de mes libéralités plus que personne. Je suis en colère contre-moi-même, qui vais donnant tout à des ambitieux, et qui n'ai point une fois ouvert les mains pour celui qui était le meilleur et le plus honnête.

Après avoir ainsi parlé, le roi partit pour le tir aux oiseaux. Heureusement, il faisait un temps magnifique, et la chasse fut si belle, que Sa Majesté abattit jusqu'à six-vingts pièces de gibier, en sorte qu'on rentra au château en fort bonne humeur. Les vingt-quatre petits violons jouèrent pendant le souper des airs nouveaux les plus jolis du monde, et Mme de Maintenon ne gourmanda personne, ce qui était un vrai miracle. On se coucha fort gaîment à Versailles, et on dormit sur les deux oreilles, sans songer qu'il avait manqué aux fêtes un homme appelé Lavauguyon.

PAUL DE MUSSET (1).

LA CROIX DE L'AFFUT.

(Suite.)

Ici un nouveau regard plus furtif encore que le premier fut dirigé du côté de l'émigré ; et la curiosité vague que la jeune fille avait pu mettre dans cette action suffit pour la faire rougir et lui faire baisser les yeux sur son ouvrage.

— Te marier! s'écria la mère, émue cette fois; mais tu ne peux me quitter, Caroline! Je ne veux pas que tu me quittes; il me reste si peu de temps à vivre...

— Allons, maman, ne vous inquiétez pas si vite, dit la jeune fille en lui donnant cette fois un baiser bien franc et sans arrière-pensée ; vous savez bien que je ne vous quitterai jamais. Mais mon frère, cet étourdi, paraît tenir particulièrement à ce projet : « Vois-tu, sœur, me disait-il avec cette grosse voix que vous lui connaissez, je pars dans deux mois pour le régiment, et tout annonce que la guerre va éclater bientôt. Je ne serais pas fâché de te savoir mariée avant mon départ, car si quelque boulet de canon... »

Caroline s'arrêta tout à coup; elle frémissait, et sa mère était devenue plus pâle que de coutume.

— Non! non! reprit la pauvre aveugle avec terreur, vous ne pouvez m'abandonner ainsi, me manquer tous les deux à la fois, mes enfans!

— Allons! je suis aussi folle qu'il est fou lui-même, dit la jeune fille en se levant pour faire diversion à ses idées tristes. Nous sommes tous si heureux dans le présent! pourquoi songer à l'avenir?

— Tu as raison, ma fille, dit la mère presque en souriant.

Puis elle reprit :

(1) Extrait d'un joli ouvrage intitulé : *Madame Delaguette*, qui vient de paraître chez Magen, quai des Augustins, 21.

— Mais t'a-t-il dit au moins celui qu'il te destinait?

— Ah! je l'ignore, fit l'enfant avec une insouciance apparente et en pliant son ouvrage; c'est sans doute quelque officier comme lui, un de ses compagnons d'armes, comme il les appelle, ou peut-être M. Lemaître, le maire de la commune de Gravignac, ou bien ce jeune étourneau de Stainville, qui est toujours coiffé *à la victime*, afin qu'on le prenne pour un émigré... Qui sait quelle idée bouffonne a pu se loger dans la tête de Gustave! Mais, ma mère, interrompit-elle, je m'aperçois que mon babillage vous empêche de dormir comme vous paraissez en avoir envie; moi je vais un peu arroser mes fleurs pendant que la chaleur n'est pas encore trop vive; essayez de prendre un peu de repos...

— Reste près de moi, ma petite! soupira la mère.

Mais Caroline ne l'entendit pas; elle déposa un baiser rapide sur le front de Mme Rupert et s'élança vers la maison. En passant, elle jeta un coup d'œil sur le baron, à qui sans doute était destinée une partie des confidences de la petite rusée à sa vieille mère; Mérignac la salua d'un air froid, comme s'il n'eût rien entendu.

Caroline revint bientôt avec un petit arrosoir, et se dirigea sur un joli parterre situé à l'extrémité du jardin. Elle commença à verser lentement un peu d'eau au pied des plantes desséchées; mais au bout d'un moment il fut évident que cette occupation ne lui plaisait déjà plus. Quelques plis légers ridaient son front blanc, et ses gestes, si souples d'ordinaire, avaient quelque chose de saccadé qui témoignait d'un mécontentement intérieur. Elle remplissait depuis quelques minutes ces devoirs de jardinière, quand un mouvement faux de son arrosoir fit tomber quelques gouttes d'eau sur son pied délicat. Cette fois, elle ne put modérer son impatience; elle poussa un petit cri de colibri en colère, et laissa tomber son arrosoir sur les bordures de buis qui s'arrondissaient autour des plates-bandes.

Mais au même instant un bruit léger lui fit tourner la tête. Le baron de Mérignac était à quelques pas d'elle, le bras appuyé sur le grillage de bois peint en vert qui séparait ce parterre du jardin potager, et il l'observait en silence. Caroline, surprise, fit un mouvement pour s'enfuir. Mérignac s'avança de quelques pas :

—Mademoiselle, lui demanda-t-il d'un ton grave, pourriez-vous m'accorder un moment d'entretien?

La jeune fille voulut sourire et répondre avec son enjouement ordinaire; mais l'air solennel de l'émigré lui imposa. Le baron avait quitté pour la première fois devant elle ce masque gracieux et souriant avec lequel il l'abordait toujours; pour la première fois, il se montrait avec cette expression sombre et méditative qui était le véritable caractère de ses traits. Caroline fut épouvantée de ce changement, et elle ne put que balbutier :

— Un entretien! à moi, monsieur le baron?

Sans répondre, Mérignac lui prit la main et l'entraîna vers un cabinet de clématite et de chèvrefeuille, où ils ne pouvaient être entendus de personne. Puis il désigna du geste une place sur un banc de gazon, et il reprit d'un ton bas et mélancolique :

— J'aurais dû peut-être m'éloigner pour toujours, mademoiselle, sans vous rien révéler d'un affreux mystère que vous n'avez pas même soupçonné; mais bientôt peut-être la vérité sera connue, et j'ai voulu m'assurer que vous au moins, vous, dont l'âme est si généreuse, vous m'excuseriez encore lorsque d'autres m'auraient condamné.

Caroline regardait l'émigré avec la même terreur, sans comprendre ses paroles.

—Caroline, reprit-il, quelque simple et naïve que soit une jeune fille, elle ne peut se taire illusion sur les sentimens qu'elle inspire : vous savez donc que je vous aime; depuis quelques jours mes regards, mes actions, mes paroles vous l'ont sans doute fait comprendre, et cet amour ne finira qu'avec ma vie...

Le baron fit une nouvelle pause, comme pour se recueillir. Mlle Rupert, les yeux baissés, jouait distraitement avec les plis de son tablier de taffetas, et, voyant que le silence se prolongeait :

— Monsieur le baron, dit-elle timidement, peut-être cet aveu eût-il dû être fait à d'autres personnes, avant de venir à moi : je ne sais...

—Oui, j'aurais dû m'adresser d'abord à votre excellent frère, n'est-ce pas, ce bon et loyal jeune homme qui s'est dévoué pour moi, qui m'a appelé son ami avec une si généreuse imprudence, moi qu'il ne connaissait pas, mais qu'il croyait bon et loyal comme lui! j'aurais dû m'adresser à votre mère si bienveillante, à votre père... Mais ne parlons pas ici de votre père, car je ne veux plus maudire, je veux pardonner à cause de vous. Oui, cette voie directe et si franche m'est interdite à moi; il faudrait pour que je pusse la prendre qu'il ne s'élevât pas entre vous et moi une barrière infranchissable, un obstacle que rien ne saurait surmonter; il faudrait encore que j'osasse convenir que moi qui m'étais glissé comme un ami au sein de votre famille, avec un titre qui n'était pas à moi...

La jeune fille se leva toute tremblante.

— Quoi! vous n'êtes pas...

— Je ne suis pas le baron de Mérignac; ce nom et ce titre appartenaient à un pauvre jeune homme, un ancien ami, mort en exil à Vienne il y a quelques mois. En rentrant en France, je fus chargé de rapporter ses papiers à sa famille, et dans ces papiers je trouvai un passeport que l'infortuné avait obtenu peu de temps avant sa mort afin de rentrer dans sa patrie. A mon arrivée ici, je nourrissais depuis long-temps d'épouvantables projets de vengeance que je comptais bientôt mettre à exécution. Il me vint à la pensée qu'en prenant le nom et le titre de mon ancien camarade, je m'assurais le moyen de ne pas être découvert avant d'avoir préparé ma vengeance... Caroline, cette première imposture a déjà éveillé dans mon ame, naturellement droite et franche, bien des regrets amers, et j'ai vu enfin combien la haine m'avait fait tomber bas...

La jeune fille frémissait : dans tout ce que venait de lui dire l'émigré elle n'avait compris qu'une chose.

— Vous n'êtes pas le baron de Mérignac! s'écria-t-elle d'une voix altérée; mais alors, au nom du ciel, qui êtes-vous?

— Qu'importe mon rang! Je ne suis pour vous maintenant qu'un malheureux qui vous aime et qui ne pourra jamais être uni à vous.

— Jamais! répéta Caroline.

Cette naïve jeune fille, éloignée du monde et des séductions, avait senti à la vue du jeune et brillant étranger un enthousiasme profond, un amour grand et pur comme un premier amour; elle avait nourri peut-être des espérances d'avenir et de bonheur, et on devine la sensation pénible qu'elle dut éprouver à cet aveu. Où elle ne voyait que des fleurs quelques momens auparavant, s'ouvrait tout à coup un abîme dont son œil n'osait mesurer la profondeur; où elle ne voyait qu'un chemin large et facile s'élevait tout à coup un mur à pic et infranchissable. Elle pencha sa tête sur sa poitrine et elle garda le silence sans pouvoir pleurer. L'émigré voulut lui prendre la main, mais elle la retira vivement.

— Vous me méprisez, mademoiselle, dit-il avec amertume, et pourtant vous ne savez pas encore combien j'ai mérité ce mépris; vous ne savez pas quels horribles projets j'avais conçus en entrant dans cette maison. Caroline, ajouta-t-il avec une expression déchirante en se rapprochant d'elle, il faut beaucoup pardonner à un jeune orphelin, aigri par l'infortune, et dont on avait cultivé la haine, dont on avait fait continuellement saigner la plaie déjà ancienne afin de le pousser, homme fait, à venger l'injure qu'il avait reçue tout enfant. Eh bien! votre seule présence, le seul parfum d'innocence et de candeur qui s'exhale autour de vous, a fait de moi un nouvel homme. Ce rôle que j'avais pris m'a semblé indigne, flétrissant, infâme, dès qu'il a fallu le jouer devant vous; ma colère s'est éteinte dans mon cœur en vous voyant si généreuse, et j'ai pardonné à tous, même à un grand coupable, à cause de vous, de vous seule qui m'avez sanctifié...

— Monsieur, vos paroles sont obscures, et pourtant je tremble d'en comprendre le sens... Vous qui parlez de vengeance envers ma famille, vous êtes...

— Ne prononcez pas mon nom ici, dit l'émigré avec un mouvement rapide de la main, comme pour retenir les paroles sur les lèvres de la jeune fille; mon nom me rappellerait des souvenirs que j'ai voulu étouffer. Je vous l'ai dit, Caroline, je m'éloigne aujourd'hui de vous et vous ne me reverrez peut-être jamais. Ce que mes paroles ont d'obscur aujourd'hui ne tardera pas sans doute à s'éclaircir, et alors, Caroline, quand on me maudira, quand on me prodiguera les plus flétrissantes injures, dites-vous que cet homme que l'on aura injurié était méchant et que vous l'avez rendu bon, dites-vous que cet homme avait juré de venger le sang de son père assassiné et que pour vous seule il a laissé crier le sang innocent; dites-vous que cet homme, en quelque lieu du monde qu'il aille cacher ses souffrances, vous aime de toute la force de son ame...

— Oh! assez! assez! soupira la jeune fille en chancelant, comme si elle allait s'évanouir.

Le baron s'avança pour la soutenir, mais en ce moment la voix du garde-champêtre se fit entendre à quelque distance. L'émigré se leva rapidement et alla au devant de l'importun, afin qu'on ne vît pas dans quel état de trouble se trouvait Mlle Rupert. Guichard, de son côté, pressa le pas et s'approcha du jeune homme, comme si c'eût été lui qu'il cherchait, et il dit avec un sourire ironique :

— M. Rupert demande à M. Armand de Blangy un moment d'entretien.

L'émigré saisit vivement le bras du garde et le serra avec violence.

— Le comte de Blangy! répéta-t-il; malheureux! que dites-vous!

Guichard se débarrassa par un geste brusque et sans façon; puis, se posant fièrement devant son interlocuteur :

— Oui, monsieur le comte, j'en suis sûr à présent... et vous ne contredirez pas sans doute cette lettre, qu'un messager imprudent m'a remise pour vous.

En même temps il présenta une lettre dont la suscription était : « *A monsieur le comte de Blangy, présentement chez M. Rupert, au Domaine.* » Le comte, car c'était lui, se mordit les lèvres et regarda fixement le garde.

— Que t'ai-je fait à toi? dit-il d'un ton menaçant; que me veux tu? que t'importe mon véritable nom?...

— Vous le saurez demain, monsieur le comte. Demain je saurai moi-même comment je dois agir envers le comte de Blangy. En attendant, n'oubliez pas que M. Rupert a des choses importantes à vous dire sur-le-champ.

— Sait-il qui je suis?

— Il vous le dira lui-même, répliqua le garde en s'élançant vers la porte du jardin.

L'émigré se retourna du côté du cabinet de verdure; Caroline avait déjà disparu et était allée sans doute réfléchir dans quelque coin écarté aux étranges révélations qu'elle venait d'entendre. Il hésita un moment, puis il s'achemina vers le salon où l'attendait M. Rupert.

IV.

Le petit salon que nous connaissons déjà, et dans lequel se réunissaient

d'ordinaire les habitans du Domaine, servait aussi de cabinet de réception à M. Rupert, comme maire de la commune dont ses propriétés étaient une dépendance. Il n'était pas besoin d'un brillant appareil municipal dans un village inconnu, éloigné de toute grande route : aussi tout le matériel de la mairie consistait-il en un secrétaire de bois de noyer, plus propre que neuf, qu'on étalait pompeusement au milieu du salon pendant le jour, et que le soir on reléguait dans un coin le plus obscur de l'appartement, et en un petit placard fermant à clé et contenant tous les papiers relatifs aux affaires de la commune. Rien n'était plus simple, et pourtant on citait M. Rupert pour son luxe municipal à plusieurs lieues à la ronde, à une époque où les mairies de campagne n'étaient encore souvent que des fermes et où les maires venaient en sabots examiner les passeports qu'ils ne savaient pas lire.

Au moment où le ci-devant comte Armand de Blangy, car nous lui donnerons désormais son véritable nom, entra dans le salon, M. Rupert était assis à son bureau, comme s'il eût dû remplir en ce moment quelqu'un des devoirs que lui imposaient ses fonctions d'officier public, et, la main appuyée sur son front, il semblait en proie aux plus pénibles réflexions. A la manière grave et froide dont il salua l'émigré, celui-ci dut penser sur-le-champ que Guichard avait parlé. En effet, le premier mot que prononça M. Rupert, fut le véritable nom de son hôte.

— Monsieur Armand de Blangy, dit-il d'une voix sévère, le maire de cette commune vous a fait venir ici pour vous demander compte du faux que vous avez commis en présentant à un agent de la force publique un passeport qui n'était pas le vôtre. Savez-vous, monsieur, combien les lois sont sévères sur les délits de ce genre, et quelles peines sont portées contre ceux qui s'en rendent coupables ?

Le comte ne répondit que par un sourire méprisant et en haussant les épaules. Mais le vieillard le regarda d'un air imposant.

— Les temps ne sont plus, monsieur, où des citoyens privilégiés pouvaient rire des lois de leur pays et braver impunément ceux qui étaient investis de l'autorité locale ; songez-y, monsieur de Blangy, ce n'est pas ici M. Rupert qui vous parle, mais le maire de cette commune, et, quelque humbles que soient ces fonctions, elles me donnent le droit d'ordonner et de me faire obéir. Je vous somme donc de me dire pourquoi vous avez trompé le garde Guichard, il y a quelques jours, en lui présentant des papiers qui n'étaient pas à vous?

— Et s'il ne me plaisait pas de répondre à monsieur le maire?

— Vous refusez, reprit d'une voix radoucie le vieillard qui, comme tous les fonctionnaires grands ou petits, aimait mieux attribuer à toute autre cause qu'au mépris une résistance à son autorité, vous refusez de répondre parce que vous savez bien qu'il m'est impossible de sévir contre mon hôte, contre un homme qui s'est assis à ma table et qui a mangé mon pain. Mais maintenant c'est au nom de cette hospitalité même que je vous interroge, et cette fois c'est le père de famille qui vous le demande, monsieur, au nom de l'honneur qui doit vous être cher, dans quelles intentions vous êtes-vous introduit chez moi, en trompant ma bonne foi ?

Cette interpellation chaleureuse ne pouvait rester sans effet sur celui à qui elle était adressée; aussi les regards du comte s'allumèrent, ses lèvres devinrent tremblantes, comme s'il allait exprimer avec énergie quelque pensée d'indignation et de colère. Cependant il se contint; et, reprenant ce ton de politesse froide et hautaine qui, depuis quelques instans, avait remplacé sa politesse obséquieuse et insinuante d'autrefois, il répondit avec fermeté :

— Si ma présence dans cette maison déplaît à M. Rupert, j'ai à lui annoncer que j'allais la quitter à l'instant même et pour toujours ; les motifs qui m'y ont fait séjourner sous un nom supposé n'existent plus, et je veux les oublier. Que tout soit fini désormais entre nous, monsieur ; ne m'en demandez pas davantage.

Il fit un mouvement comme pour sortir, mais le vieillard reprit avec plus de force en se plaçant au devant de lui :

— Vous ne pouvez me quitter ainsi, monsieur le comte; vous ne pouvez dépasser le seuil de cette maison avant de m'avoir expliqué les motifs de votre séjour ici. Il faut que je sache pourquoi un homme que j'ai tant de sujets de considérer comme mon ennemi, s'est fait mon commensal et mon hôte, pourquoi il s'est fait le compagnon de mon fils, pourquoi il a paru vouloir se faire aimer de ma fille, enfant innocente et sans défiance...

— Et vous n'avez rien deviné, monsieur? Mon nom seul, quand on l'a prononcé devant vous, n'a pas suffi pour vous frapper de terreur! Avez-vous si mauvaise mémoire, monsieur le maire, qu'il faille que ce soit moi qui vous rappelle le passé ? Eh bien, donc, je m'y résoudrai. L'ange qui habite cette maison m'avait disposé à la clémence et à la pitié; j'allais m'éloigner sans récriminer contre personne, sans reprocher au meurtrier les souffrances de la victime, et c'est vous qui me forcez à me les rappeler. Eh bien donc, monsieur, écoutez-moi, et sachez toute l'épouvantable vérité.

L'émigré se promena un instant dans la salle d'un air méditatif, comme pour réunir toutes ses forces avant de commencer son récit. Puis il s'arrêta tout-à-coup devant M. Rupert, qui avait conservé son air calme et vénérable, malgré les imprécations que le comte allait sans doute faire tomber sur lui.

— Il vous souvient peut-être, monsieur, qu'il y a quinze ans environ, une querelle, de peu d'importance d'abord, s'était élevée entre deux propriétaires du voisinage. A la suite de cette querelle, l'un d'eux fut trouvé mort assassiné, une nuit, au coin d'un bois, sans que la justice ait pu sévir depuis contre l'auteur de ce crime.

— Vous voulez parler de la mort de M. de Blangy, de votre père? dit M. Rupert avec sang-froid; j'ai bien des motifs pour me souvenir de ce triste événement ; mais je ne comprends pas...

— Et vous ne comprenez pas que l'assassin, c'est vous!

Aucun signe de colère et d'impatience n'échappa à M. Rupert. Sa contenance resta calme et assurée; ses yeux, fixés sur son interlocuteur, ne se baissèrent pas.

— Monsieur de Blangy, je repousse cette horrible accusation de toute la force de mon ame; je suis à couvert derrière un arrêt du parlement de Bordeaux, qui a reconnu mon innocence, et surtout derrière une réputation de probité...

— Ne le niez pas, monsieur, ne le niez pas! interrompit impétueusement le jeune homme; puisque je vous dis que j'ai renoncé à la vengeance, puisque je vous ai fait grâce à cause d'une belle et pure jeune fille qui méritait un autre père que vous....

— Monsieur...

— Vous avez tué mon père! continua le comte du ton d'un homme profondément convaincu et contre qui les protestations seraient impuissantes; vous seul avez pu le tuer, car vous seul étiez son ennemi dans le pays, car vous seul pouviez vous croire en droit de venger une prétendue injure à cette époque; vous l'avez tué lâchement et caché dans l'ombre..... Oh! j'étais bien jeune alors, mais jamais cette épouvantable nuit ne sortira de ma pensée! Je me souviens quand on apporta le cadavre au château, quand on m'éveilla, moi pauvre enfant, qui dormais d'un sommeil si paisible pour me montrer mon père pâle, inanimé, sanglant, lui que j'avais embrassé quelques heures auparavant, si beau, si noble et si fort. Je me jetai sur lui en poussant des cris déchirans, je le pressai dans mes petits bras, je l'arrosai de mes larmes... Il fallut m'arracher par force du corps de mon père, et quand je me retrouvai seul j'étais tout couvert de son sang... Oh! ce sang-là voulait pourtant une vengeance!

Le jeune comte se laissa tomber dans un fauteuil, et se couvrant le visage avec ses deux mains, il ne put contenir les sanglots qui l'étouffaient. M. Rupert l'examinait avec une profonde pitié et en même temps avec cette réserve que tout homme prudent et froid éprouve pour un homme exalté jusqu'au délire. L'émigré reprit après un moment :

Cette vengeance, j'étais trop jeune encore pour la méditer, mais on y pensa pour moi. Mon oncle, le chevalier, qui allait être mon tuteur, mon second père, vint me chercher le matin dans ma chambre, où j'avais passé une longue nuit à pleurer, et il m'entraîna dans une salle basse où était le corps du comte; là, me faisant mettre la main sur le cœur du cadavre, il me dit d'une voix solennelle : « Armand, votre père est mort de la main d'un roturier; les manans déclarent la guerre aux seigneurs, et jusqu'à ce qu'ils puissent attaquer en face, ils assassinent par derrière. Sans doute, je le prévois, la justice légale relâchera le coupable, car les temps ne sont plus pour la noblesse, et le rang disparaît devant la terreur qu'inspire la bourgeoisie. Jurez sur ce cadavre de venger votre père aussitôt que vous serez en âge, et de poursuivre le meurtrier jusque dans sa famille, jusque dans ses enfans! » Je fis le serment que me prescrivait mon oncle, et je ne pensai plus qu'à l'exécuter.

Ici M. Rupert, malgré sa fermeté, ne put s'empêcher de pâlir. Le comte s'animait à mesure qu'il parlait, et le vieillard mesurait avec effroi quelle énergie surhumaine il avait fallu à ce jeune homme ardent et fougueux pour dissimuler si long-temps, en sa présence, sous des formes polies et affectueuses, une haine si profonde et si enracinée. Armand continua sans remarquer l'émotion de son auditeur :

— Tout le monde sait comment la tourmente révolutionnaire est venue m'arracher à ce pays avant l'âge où l'on peut quelque chose par soi-même. Mon oncle ne m'emmena hors de France qu'au moment où il était impossible d'y rester sans danger pour lui et peut-être pour moi. Quand nous quittâmes le château où j'étais né et les terres qui avaient appartenu à mes ancêtres, il me dit : « Vous reviendrez, Armand, pour venger votre père. » Et je m'éloignai avec lui en répétant : « Je reviendrai. » Nous arrivâmes en Allemagne, où mon oncle est mort exilé; ses dernières paroles ont été pour me rappeler mon serment. Enfin, il y a quelques mois, j'appris que cette heure tant désirée allait enfin sonner; je pouvais rentrer en France, je pouvais accomplir mes projets. On m'apprit alors que mon château, quoique démantelé, n'avait pas été vendu, que presque toutes mes terres me seraient rendues, que je n'avais pas même été porté sur la liste des émigrés, à cause de mon extrême jeunesse...

— Grâce à moi qui commande dans cette commune, dit timidement M. Rupert, grâce à moi qui ai défendu toutes vos propriétés comme si elles eussent appartenu à un de mes enfans...

Armand de Blangy ne parut pas avoir remarqué cette interruption.

— Que m'importait à moi ce château que je devais désormais habiter seul! En arrivant dans ce pays, la première question que j'adressai fut pour savoir si le meurtrier de mon père était encore vivant; j'appris qu'il était riche, honoré, puissant; qu'il était heureux au sein d'une famille nombreuse, et qu'il en était adoré, tandis que moi, pauvre exilé, je revenais à pied, ignoré dans le pays de mes pères, seul de mon nom et de ma race! De ce moment, je pensai que je frapperais l'assassin dans ces enfans qu'il aimait tant : ma haine me disait que la vengeance me serait plus sûre.

Le vieillard fit un geste d'horreur.

— Je pensai d'abord à tuer son fils, l'espoir de sa famille, et le hasard

me fournit une occasion que j'eusse vainement cherchée. Le jeune homme chassait une nuit près de cette sinistre Croix de l'Affût, élevée à l'endroit où mon père était tombé; j'avais passé plusieurs heures à prier et à pleurer près de cette croix : c'était la main de Dieu qui conduisait le fils, à cette heure, en cet endroit, à quelques pas de moi, pour en faire une victime expiatrice... Pendant quelques secondes je l'ajustai d'un de mes pistolets; mon œil et ma main étaient sûrs... Eh bien! cette vengeance ne me parut pas assez complète, assez terrible.

— Malheureux! mais que vous fallait-il donc?

— Il me fallait l'honneur de votre fille en même temps que la vie de votre fils; si vous n'aviez perdu que l'un de vos enfans, l'autre vous eût consolé.

Ce dernier aveu porta au comble l'effroi du vieillard.

— Oh! c'est infâme! quelle âme atroce et implacable! Mais, malheureux, vous n'avez donc jamais songé, en formant ces épouvantables projets, que l'homme que vous accusez était peut-être innocent?

— Jamais.

— On vous a trompé, je vous le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré. Vous avez trop écouté la haine de votre tuteur, qui ne pouvait me pardonner d'être roturier et de tenir aussi énergiquement à mes droits que si j'eusse été noble comme lui. Il a dépravé votre cœur, égaré votre raison. Il vous a trompé, vous dis-je, car je suis innocent du crime que vous m'imputez, j'en atteste même la mémoire de votre père, j'en atteste Dieu qui sait tout.

Le comte de Blangy baissa la tête avec un air d'opiniâtreté. Depuis qu'il se connaissait, on ne lui avait jamais laissé entrevoir même la possibilité de l'innocence de M. Rupert; et cette conviction qu'il avait conservée si long-temps ne pouvait fléchir devant des protestations et des sermens.

— J'avais promis tout à l'heure à votre fille en lui faisant mes derniers adieux, reprit-il d'un ton plus calme, que je n'écraserais pas son vieux père du mépris qu'il a mérité; mais c'est vous qui m'avez forcé à rompre le silence. Vous avez voulu la vérité, je vous l'ai dite; maintenant je pars; c'est votre fille qui vous a sauvés tous. Au moment où je cherchais l'accomplissement de cette horrible vengeance que je rêvais, je me suis senti pris à mon propre piége; j'ai aimé, j'aime encore cette noble enfant que je voulais profaner, et cet amour a changé tout mon être. J'étais cruel, impitoyable, et elle m'a rendu clément; elle m'a ôté le courage pour faire le mal... Jugez, monsieur, combien j'aime votre fille, puisqu'elle m'a fait renoncer ainsi en quelques jours à ces projets d'extermination qui ont été la pensée de toute ma vie! Mais peut-être elle m'aime aussi, elle, peut-être ..

— Monsieur...

— Je sais qu'il y a entre elle et moi le cadavre de mon père, dit le comte d'un ton sombre.

Cependant ce dialogue avait été si vif et si rempli d'émotions pour les deux interlocuteurs, qu'ils n'avaient pas entendu le bruit d'un cheval qui s'arrêta devant la porte, et quelques secondes après, le capitaine entra dans le salon. M. Rupert et le comte se turent tout à coup; mais le jeune militaire ne s'aperçut pas d'abord de leur embarras; il semblait préoccupé de quelque nouvelle importante.

— Mon père, s'écria-t-il en rentrant sans voir l'émigré, je viens d'apprendre d'étranges choses à la ville; d'abord j'y ai trouvé un ordre du ministre de la guerre qui m'enjoint de retourner à mon régiment dans les vingt-quatre heures; il paraît que le premier consul est pressé cette fois...

— Que dis-tu, Octave? mais ta mère et ta sœur vont être dans la désolation...

— Il le faut, mon père. Le général Bonaparte n'entend pas la plaisanterie, et après-demain matin il faudra que je prenne congé de vous tous; la guerre va commencer sans doute; puis j'ai appris encore autre chose à la ville; on m'a assuré que le jeune comte Armand de Blangy, que nous avions tous cru mort, est dans le pays, et que d'un moment à l'autre on l'attend au château. Cette nouvelle me comble de joie...

— Et que vous importe à vous, mon fils, dit le vieillard en jetant un regard de côté sur Armand, que vous importe le retour d'un jeune homme que chacun sait être l'ennemi de votre père et de votre famille?...

— Et c'est à cause de cela que mon désir le plus ardent est de le voir; j'ai dit à mon cher ami Mérignac ce que je pensais à ce sujet...

—Le comte de Blangy vous remercie de l'estime que vous avez pour lui, capitaine Rupert, dit Armand d'une voix émue en se levant, et il peut vous assurer aussi qu'il a rarement trouvé d'homme aussi loyal que vous. Pourquoi faut-il que le passé doive nous rendre tous les deux ennemis l'un de l'autre et à toujours!

Le capitaine, en écoutant ces paroles, resta un moment stupéfait. Puis son front se rembrunit, et fixant son œil noir sur le comte, il reprit d'un on froid :

— Que voulez-vous dire, monsieur le baron?

Armand alors lui apprit son véritable nom.

— Vous! s'écria le capitaine avec indignation en reculant d'un pas; vous le comte de Blangy, l'héritier, le dernier rejeton d'une famille noble et généreuse qui n'a jamais forfait à l'honneur! vous, sous un faux nom, dans la maison de mon père, sans doute pour quelque basse et honteuse vengeance... Oh! vous en avez menti, monsieur! le comte de Blangy ne serait ni assez lâche ni assez infâme...

— Capitaine!

— Octave, je t'en prie...

— J'ai dit lâche et infâme! répéta le jeune Rupert en appuyant sur chaque mot.

Le comte devint pourpre de colère : un choc violent de passions tumultueuses avait lieu dans son ame. Ce désir de vengeance étouffé un moment se réveillait tout entier à l'insulte brutale qu'on lui lançait à la face. Le souvenir de Caroline fut impuissant pour arrêter la réaction de haine qui dominait en ce moment toutes ses facultés, et cette réaction fut terrible. Armand fit quelques pas vers la porte, puis se retournant vers le jeune officier, il dit d'une voix étouffée :

— Je m'étais promis à moi-même de ne rien tenter contre la famille Rupert, et en particulier contre vous, capitaine; mais je dois aussi défendre le nom que je porte, et qui m'a été transmis sans tache; capitaine, vous désiriez me voir, j'espère que votre visite ne sera que remise et que vous viendrez prendre congé de moi avant votre départ.

— Malheureux enfans, qu'allez-vous faire! s'écria M. Rupert en se jetant entre les deux jeunes gens.

— Où vous trouverai-je, monsieur? cria Octave.

— Au château, où je vais vous attendre.

Et le comte sortit rapidement de la maison.

— Et maintenant, mon père, dit le capitaine, vous savez tout; il faut tout me dire! Que voulait-il? Que faisait-il ici?

— Je l'ignore, mon fils.

— Vous le savez; il me faut la vérité!

Guichard, tout pâle et hors d'haleine se précipita dans le salon en demandant d'une voix altérée :

— Monsieur le comte de Blangy est-il encore ici?

— Il est parti, dit M. Rupert; mais que pouvez-vous vouloir, Guichard, à M. Armand de Blangy?

Sans répondre, le garde-champêtre essuya son visage baigné de sueur et de larmes. Le capitaine l'entraîna à l'autre bout de la salle.

— Guichard, murmura-t-il, vous voulez voir le comte, moi j'ai à vous charger d'un message pour lui.

— Je le porterai, capitaine.

— C'est bien.

Quand le garde fut seul, il murmura douloureusement :

— Un duel! j'arrive à temps!

Le lendemain matin, au lever du soleil, le comte de Blangy se promenait à grands pas dans une vaste chambre de ce vieux château qui s'élevait au fond de la vallée et où nous savons que s'était passée sa jeunesse jusqu'à l'époque de son émigration. Le costume d'Armand était en désordre, et il portait le même que la veille, ce qui faisait supposer qu'il n'avait pas pris de repos pendant la nuit qui venait de s'écouler, et deux bougies qui achevaient de se consumer dans les chandeliers, quoiqu'il fît grand jour depuis long-temps, pouvaient confirmer cette opinion.

D'ailleurs la salle dans laquelle se trouvait le comte en ce moment avait un appareil lugubre qui, surtout pour le jeune maître du château, était de nature à écarter le sommeil. C'était la chambre de feu le comte Arsène, celle où avait été déposé le corps, la nuit même de la terrible catastrophe de la Croix de l'Affût. Le chevalier de Blangy, dans l'intention de frapper vivement l'imagination de son pupille, avait fait tendre cette pièce entièrement de noir, et les draperies, toutes vieilles et usées qu'elles étaient, avaient conservé, après tant d'années, leur teinte sombre primitive. Peu de meubles, et tous tendus en noir comme les murailles, décoraient cette chambre nue et délabrée. Un vieux cadre, privé de sa toile et placé au-dessus du lit, indiquait l'endroit où se trouvait autrefois le portrait du comte Arsène. Dans un coin était le lit de repos sur lequel avait été placé le cadavre en attendant l'inhumation, et un observateur attentif eût pu encore trouver sur l'étoffe dont ce lit était recouvert quelques traces de sang mal effacées par le temps. La haine impitoyable du tuteur d'Armand n'avait rien épargné pour que le souvenir du meurtre restât toujours vivant et tenace dans le cœur du jeune Blangy.

C'était dans ce triste appartement qu'Armand avait passé toute une nuit, et sans doute cette nuit avait été abondante en méditations solennelles et en pénibles souvenirs. Il se promenait à pas lents et mesurés, les bras croisés sur la poitrine, le front pâle, les cheveux en désordre. Il s'arrêtait aussi de temps en temps devant une fenêtre qui donnait sur la campagne toute resplendissante en ce moment des couleurs du matin, puis il continuait sa promenade en laissant échapper quelques paroles entrecoupées.

Cette agitation durait déjà depuis long-temps quand une porte du fond s'ouvrit doucement, et un vieux domestique à cheveux blancs et sans livrée, qui était au château déjà du temps du feu comte, entra sur la pointe du pied avec ce respect que les gens pieux montrent en entrant dans un temple.

— Qu'y a-t-il donc, Mairet? demanda Armand avec impatience.

— Monsieur le comte, dit le vieillard d'un ton humble, un homme est en bas qui vient du Domaine, et...

— Enfin! On s'est bien fait attendre! Faites entrer cet homme.

— Ici! demanda le vieillard d'un ton plaintif.

— Ici.

Et le comte murmura comme s'il se parlait à lui-même :

— Ici, je suis sûr du moins que ma vengeance ne fléchira pas devant la pensée de ce fatal amour.

Quelques minutes après, le vieux domestique introduisit Guichard, et lui désignant le comte, il se retira.

Resté seul avec Armand, le garde-champêtre jeta autour de lui un regard étonné, et il tressaillit tout à coup en apercevant la décoration noire

de cette chambre. Il resta un moment immobile et comme en proie à quelque pénible sentiment secret. Enfin, s'apercevant que M. de Blangy, debout près d'une table, le regardait et semblait l'attendre, il fit un effort et s'avança vers lui, non pas la tête haute et avec la contenance fière et indépendante qui lui était ordinaire, mais timide et respectueux, comme un coupable qui paraît devant son juge.

ELIE BERTHET.

(La fin au prochain numéro.)

Le Cardinal, le Ministre d'état et le Médecin du roi.

C'était avant la révolution française, à l'époque où la plupart des carrières étaient fermées à quiconque n'était pas né gentilhomme. Il y avait dans un petit village, non loin de Paris, un joyeux cabaret où d'ordinaire s'arrêtaient tous les voyageurs à pied qui venaient du Midi, et se reposaient dans cette modeste hôtellerie comme pour reprendre haleine avant d'entrer dans Paris. Paris, le point de départ de tant de jeunes imprudens qui prennent le chemin le plus long pour arriver à la fortune et au bonheur.

Par une belle matinée toute chantante et tout épanouie du mois d'avril, un jeune homme de seize à dix-huit ans, le bel âge! d'une haute taille, d'un visage mâle et beau, se présenta à la porte du cabaret, pour prendre son repas du matin. Toute la personne de ce jeune homme respirait la force et la santé. Son grand œil noir était plein de feu; sa bouche souriait encore de ce premier sourire de la jeunesse, si franc et si naturel, qui va peu à peu s'amoindrissant à mesure que le jeune homme devient homme. Il entra de bonne heure dans la maison, et dit à son hôtesse :

— Donnez-moi à déjeûner, ma belle hôtesse; je marche depuis le point du jour, et tel que vous me voyez, j'ai grand'soif et grand'faim.

Comme il achevait ces paroles, entra dans le même cabaret un autre petit jeune homme d'une apparence plus frêle et plus enfantine que le premier venu. Il arrivait à pied, lui aussi; mais il paraissait déjà plus fatigué; sa taille était petite, son visage blanc et rose; il avait la voix et les mains d'une jeune fille.

— Madame, dit-il en entrant d'une façon modeste, voulez-vous me donner à déjeûner, s'il vous plaît?

A ces mots, le grand jeune homme, le premier venu, s'avançant d'un air cordial vers le jeune voyageur :

— Monsieur, lui dit-il, si vous voulez, nous prendrons notre repas ensemble.—Vous êtes un voyageur comme moi,—à pied comme moi, vous avez faim comme moi, vous allez à Paris comme moi. Mettons-nous donc tous deux à la même table : nous paierons tous deux le même écot; nous boirons, vous à ma santé, moi à la vôtre; puis nous entrerons ensemble à Paris, nous nous donnerons une poignée de main, et chacun cherchera la fortune de son côté. Acceptez-vous?

Le petit jeune homme, toujours avec sa même voix flûtée, répondit modestement :

— Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur, et j'accepte avec plaisir.

Il y a dans la jeunesse tant de charmes; cela est si aimable et si doux de voir s'élancer un jeune homme dans la vie, l'ame et le cœur en avant, que les plus indifférens se laissent aller à ce calme irrésistible. Certes, l'hôtesse du cabaret était habituée à recevoir bien des voyageurs; elle les servait de son mieux, chacun à son tour.

Ce jour-là, les premiers qu'elle servit, furent les deux jeunes gens à pied; un instant suffit pour dresser une table à la meilleure place, devant la fenêtre qui donne sur la route, un instant suffit pour préparer leur repas, du gros vin, du gros pain, une omelette au lard et le reste : ils furent servis comme des rois; ils avaient pour eux la plus belle des royautés, la jeunesse! Royauté irrésistible, celle-là! et qui se transmet du père au fils, sans que le fils ou le père ait à redouter l'usurpation.

Ils venaient de se mettre à table, et déjà ils portaient leurs mains sur le plat fumant, et déjà leur pain était coupé, et déjà leurs verres étaient remplis, quand tout à coup un troisième voyageur passa sa tête par la fenêtre et se mit à les regarder. C'était un bon gros jeune homme brun, d'une physionomie calme et grave; il était aussi loin de la pétulance du premier venu que de la timidité du second. Il avait déjà l'attitude d'un homme et les pensées d'un homme. Vous dire qu'il était beau, c'est inutile; on est toujours beau quand on a quinze ans, un front qui sait rougir, et sur ce noble front d'épais cheveux bruns ou blonds qui descendent en boucles flottantes. Mais revenons à notre troisième voyageur.

— Messieurs, dit-il aux deux premiers qui étaient à table, pourquoi ne pas attendre un pauvre diable comme vous, qui voyage et qui a faim? M'est avis que je fais bien d'arriver à cette heure; il n'aurait guère été temps plus tard, et force m'eût été de me contenter des coquilles de cette magnifique omelette fumante, qui, Dieu me pardonne, sent d'une lieue une omelette au lard.

A peine il eut parlé, que le grand jeune homme, toujours avec le même sourire, lui tendit la main et son verre par la fenêtre; le gros brun prit le verre et la main; il vida le verre, après quoi il lâcha la main de son nouveau compagnon, puis il entra dans l'auberge et se mit à table à l'autre bout de la table; le petit jeune homme fluet était au milieu, tout étonné qu'on pût faire si vite de si belles et si agréables connaissances sur le grand chemin de Paris.

Je vous laisse à penser si le repas fut fêté par ces trois jeunes gens, dont l'appétit était aiguisé autant par la marche qu'ils avaient faite, que par l'air vif du matin? Le premier moment fut donc terriblement silencieux; on n'entendait que le bruit du couteau et de la fourchette, charchant duo auquel répondait le choc des verres. Il fallait les voir! Le petit mangeait autant que les autres, et, à le voir porter les mains au plat, un observateur aurait pu facilement assurer que celui-là, malgré sa timidité apparente, saurait bien faire sa part dans le partage de la fortune et des honneurs.

Le repas fut court, comme tous les bons repas. Après le repas, on se mit en route; tous les trois ils se rendaient à Paris, et ils suivaient le même chemin tous les trois.

D'abord les deux plus forts voulurent ralentir leur pas, par déférence pour le plus faible; mais celui-ci leur eut bientôt montré que, tout faible qu'il paraissait être, il n'était pas moins disposé à marcher en avant : ils firent donc la route d'un bon pas.

Arrivés à la barrière de Paris, ils s'arrêtèrent d'un commun accord. Jusque-là la conversation avait été vive, légère, animée et plaisante, ce que peut être une conversation de bonne humeur entre trois jeunes gens bien disposés qui font route par un beau jour de printemps; mais, arrivés là, ils devinrent tous les trois graves et pensifs. Le moment était venu de se séparer.

Ce fut encore le premier voyageur, le plus grand des trois, qui prit la parole.

— Moi, dit-il aux deux autres, je m'appelle Portal; j'arrive à Paris pour être membre de l'Académie des sciences et premier médecin du roi.

— Moi, dit l'autre, le gros brun, j'arrive à Paris pour être avocat-général.

Cela dit, ils attendirent la réponse du petit bonhomme blond et fluet.

— Moi, dit-il toujours avec sa douce voix et son air timide, je suis aussi riche que vous, messieurs; j'arrive à Paris pour être membre de l'Académie française et cardinal.

— En ce cas, dirent les deux autres, en ôtant gravement leurs chapeaux, c'est à vous à passer le premier, monseigneur!

Au même instant, les cloches de l'église voisine jetaient leurs volées sonores dans les airs.

Et ils entrèrent dans Paris.

Or, voyez ce que peuvent devenir des hommes de courage et d'esprit! Ces trois jeunes gens avaient dit vrai; ils arrivèrent aux plus hautes destinées. L'un fut d'abord l'abbé Maury, grand orateur, grand philosophe, grand défenseur du roi Louis XVI; il est mort membre de l'Académie française et cardinal de l'Eglise catholique; il est mort chargé d'honneurs et de respect.

L'autre est devenu, en effet, le comte Treillard, ministre d'état, homme d'esprit, aimé et estimé de l'empereur, et dans cette haute position il avait su garder toute l'estime de ses concitoyens; il vit toujours et se souvient encore de cette grande entrée à Paris.

Enfin, le grand et joyeux jeune homme, qui avait nom Portal, n'a pas manqué à sa vocation et à sa destinée, non plus que ses deux confrères. Il a été une des gloires de la médecine; il a fait faire de grands progrès à l'art de guérir; il a été le médecin des grands et des petits, du riche et du pauvre. Tous les honneurs de la science lui sont venus les uns après les autres : membre de l'Académie, professeur, il était tout, excepté le premier médecin du roi; il a attendu bien long-temps.

Louis XVI, le roi de France, quand Portal n'était qu'un étudiant en médecine, mourut sur l'échafaud; la république n'avait pas de médecin; l'empereur en avait un qui était son ami : d'ailleurs Portal n'avait pas dit qu'il serait médecin d'un empereur, mais d'un roi.

Il a été médecin du roi Louis XVIII.

M. Portal est mort chargé d'honneurs et entouré d'amis. J'ai entendu son oraison funèbre à l'Académie des sciences, dont il était l'orgueil, et cette anecdote m'a si fort intéressé que je l'ai retenue dans ses moindres détails pour la raconter.

JULES JANIN.

(Journal des travaux publics.)

Poésie.

LES DEUX ALMANACHS.

FABLE.

Un almanach de l'an passé
Étant sur un bureau côte à côte placé,
Près d'un almanach de l'année,
Lui disait : « cher voisin, quel crime ai-je donc fait,
» Qu'on ait si brusquement changé ma destinée?
» Mon maître à chaque instant m'ouvrait, me consultait,

» Et maintenant ma basane fanée
» A la poussière, aux vers demeure abandonnée,
» Tandis que le capricieux
» Semble avoir pour toi seul et des mains et des yeux. »
L'autre almanach, tout frais doré sur tranche,
Lui répondit : « Mon pauvre ami,
» Tu n'es plus de ce temps et le tien est fini.
» Quand nous en sommes au dimanche,
» Tu n'es encore qu'au samedi.
» Ne t'en prends qu'à ton millésime.
» Si, grâce au mien, je suis ce que tu fus,
» J'aurai mon tour, et mon seul crime
» Sera d'avoir compté douze lunes de plus. »
Ainsi tout passe et change en ce monde fragile.
N'être plus de son temps, c'est comme n'être pas.
Les hommes sont charmans tant qu'on leur est utile;
Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats.
Résignez-vous à ces tristes pensées,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Amans trahis, beautés passées,
Vous êtes de vieux almanachs.

VIENNET, de l'Académie français.

LA MODE ET LES BALS.

Un bal en 1789.

Le premier bal que j'ai vu était donné pour le retour d'une jeune mariée qui revenait dans sa ville de province après avoir été présentée à la cour. Dans ce bal, on admirait beaucoup la grâce et les manières de la jeune femme, et tout en remarquant l'élégance de sa robe, qu'elle n'avait mise que le jour de sa présentation à Versailles, on répétait que la reine Marie-Antoinette avait été si frappée de la beauté de la marquise de C...., qu'elle en avait parlé tout le jour.

Pour donner à notre monde fashionable d'aujourd'hui l'idée d'une toilette de 1789, je m'en vais détailler celles que je vis à ce bal. Les gravures et les tableaux du temps sont là pour prouver que mes souvenirs sont fidèles; on peut y recourir. Voici la toilette de la jeune mariée : robe de dessous de satin blanc, garnie d'un double falbalas de dentelle d'argent, à dents de loup; robe de dessous en gaze, rayée d'argent, à larges raies, taille longue et pointue par devant et aussi terminée en pointe par derrière. Cette robe de dessus, très ample, très plissée sur les hanches et soutenue dans cette partie par des *bouffans* ou *demi*-paniers de baleine, était ouverte par devant et relevée avec des *bonnes grâces* et des glands d'argent. Le corsage montait très peu haut, et, comme aujourd'hui, laissait les épaules si à découvert que l'on admirait toujours comment la robe pouvait tenir. La coiffure était ce que l'on appelait alors à l'*anglaise*, ou à la *Nina;* c'était moins raide que nos mères; il y avait du jeu et un peu d'ondulation dans les boucles qui s'ébouriffaient sur le front et qui retombaient de chaque côté du visage; mais tout cela était poudré et surmonté d'un *pouffe* en gaze aussi lamé d'argent comme la robe, et orné de hautes plumes d'autruche. Un saint-esprit en diamans, retenu par un collier de gros *chatons*, brillait sur la blanche poitrine de la jeune femme, et de longues et flexibles girandoles pendaient à ses oreilles. Des bracelets avec portraits entourés de brillans se voyaient pardessus les gants; des manchettes à dentelle d'argent comme celle des falbalas, tombaient sur l'avant-bras. Les souliers de satin blanc étaient à talons d'un pouce au moins de hauteur, et l'on dansait avec cela!

Toutes les autres femmes avaient la même coupe de robes, seulement elles étaient un peu moins brillantes; beaucoup avaient des jupons de soieries blanches, avec des corsages roses ou bleu de ciel, ou de velours noir, avec des jupes roses. On appelait ces corsages, qui se terminaient en arrière par des espèces de basques froncées, des *pierrots*.

Les hommes portaient alors l'habit français, et comme ce bal se donnait en hiver, tous étaient mis en velours ou en satin; le mari de l'héroïne de la fête, grand et beau jeune homme, portait un habit de velours bleu de ciel, brodé en très petites perles, et à chaque bouton était un beau camée d'après l'antique... la culotte de soie noire, le bas de soie blanc; les souliers à boucles de diamans, le petit *chapeau sous le bras*, en taffetas noir, complétaient cette mise de cour... Chacun, dans ce temps-là, prenait pour son habit la couleur qui lui *allait le mieux*, le blond, le vert, le brun, le cramoisi ou le ponceau. Cette liberté de choix que laissait la mode donnait aux bals d'alors une bigarure, un *émaillé* que l'on chercherait vainement parmi nous aujourd'hui.

Le salon où toute cette joyeuse et bonne compagnie dansait avait une boiserie blanc mat, avec des moulures et des arabesques dorées; encadrées dans ses panneaux de boiseries, se voyaient des tapisseries des Gobelins représentant des scènes de chasse et de bergerie. Devant les fenêtres tombaient de soyeux rideaux cramoisis relevés avec des bonnes grâces à rosettes. En outre du lustre à larges pandeloques de cristal de roche, des bras en or moulu de chaque côté des glaces, et des candélabres d'encoignures, s'élevant en pyramides, portaient un grand nombre de bougies.

A une heure après minuit, un souper fut servi; toutes les femmes prirent place à table, et les hommes se tinrent debout près d'elles, cherchant à deviner ce qu'elles pouvaient désirer, mais ne touchant pas à une assiette; les laquais en livrée étaient là. Le souper des hommes vint après, mais peu y prirent part; et ceux qui se mirent à table n'y restèrent que peu de temps, car les femmes auraient attendu, et, pour que la soirée fût bien remplie d'un bout à l'autre, il fallait qu'elles s'aperçussent à peine que quelques hommes avaient pris le temps de souper.

Dans ces jours-là, une exquise politesse envers toutes les femmes, envers les femmes âgées comme envers les plus jeunes et les plus jolies, était commune à tous les jeunes gens. La plupart d'entre eux s'informaient du maître ou de la maîtresse de la maison s'ils avaient quelqu'un *à faire danser*. Aussi alors, ne voyait-on point d'*immobiles* sur les banquettes de velours à clous dorés. La galanterie était un vrai culte; nos pères y étaient très dévots, et, pour y rester fidèles, s'imposaient quelquefois des égards, des obligations appelées *convenances;* alors, dans la société, il y avait un autre parfum que celui de la poudre à la maréchale; il y avait le parfum de la bonne compagnie et le *bouquet* des *belles manières*; tout cela allait bien avec les boiseries dorées, les habits de velours et les boutons de diamans.

Un bal en 1795.

La salle était vaste et grande; des tentures de drap rouge, avec des *grecques* noires en bordures, la décoraient;... des lustres à formes sévères, des caryatides placées dans les encoignures, portaient des lampes, mais pas en assez grand nombre; leur lueur était rougeâtre et fumeuse; tous les siéges, les fauteuils, les canapés avaient quelque chose de raide et de droit caricaturant le style antique; les femmes qui étaient venues à ce bal avaient *toutes* des cheveux blonds, et ces cheveux, humectés d'*huile antique*, tombaient par petits tire-bouchons sur leurs visages très enluminés de rouge; c'était le règne de la *titus*..., et l'on sait l'origine de cette coiffure. C'est horrible à redire; mais c'était le bourreau qui l'avait inventée...; les longues chevelures l'auraient gêné dans sa sanglante besogne; on s'en était défait.

Parmi les bals de ce temps, il y en avait que l'on appelait les bals des victimes, et les femmes y dansaient avec des colliers rouges...; il y avait encore dans cette parure un affreux ressouvenir... Les à la grecque, les ceintures attachées sous le sein, les médaillons carrés, les souliers à cothurnes de couleur, les bas de robe brodés en noir sur des étoffes rouges, en rouge sur des étoffes blanches; toutes ces broderies, ces ceintures, plutôt en laine qu'en soie, voilà ce qui caractérisait les toilettes de cette époque, où le bon goût était aussi rare que le bonheur. Les hommes avaient une mise encore plus ridicule que les femmes. Leurs cheveux (nous parlons ici des *merveilleux*, des *muscadins* d'alors n'étaient qu'à demi poudrés, et tombaient en *oreille de chien;* de chaque côté de la face, des tresses les relevaient en arrière, et allaient se perdre dans la *cadenette* battant sur le collet carré de l'habit à courtes basques, à large taille, à boutons espacés. Les gilets que nous nommons aujourd'hui à la Robespierre, étaient alors en grande vogue, et étalaient, ainsi que les fracs, d'énormes pattes de chaque côté de la poitrine; de hautes cravates montaient par dessus le menton, et lançaient au loin deux grandes pointes empesées; des boucles d'oreilles rondes, des bagues comme des bouclier pour les doigts, des tresses de cheveux, des *sentimens* croisant sur la chemise à jabot; des gilets si courts qu'ils descendaient à peine au creux de l'estomac; des culottes si hautes, qu'elles enserraient la poitrine; des touffes flottantes de cordons auprès des boutons de la jarretière; des bas de soie, tantôt tout blancs, tantôt rayés, mouchetés et chinés; des souliers pointus à percer la jambe qu'ils auraient rencontrée : c'est, autant que je me rappelle, ce qui distinguait *les merveilleux* et *les petits maîtres* de ces jours de déraison.

Etait-ce du plaisir que l'on trouvait à ces bals?... C'était bien plus, c'était du vertige, du délire, une espèce de fureur; là, dans ces cohues, toutes bigarrées d'opinions différentes, le spolié figurait devant le spoliateur; la fille, dans la chaîne anglaise, donnait la main au dénonciateur de sa mère!... Sortie des cachots, la société de France était devenue comme folle, et pourvu qu'elle dansât, elle ne regardait à rien. Le croiriez-vous, il y eut des *redoutes* où pour être admis il fallait faire ses *preuves de malheur*, pouvoir montrer quelque titre sanglant, pouvoir prouver que la guillotine avait coupé quelques têtes des siens. C'était à ces bals-là que les femmes venaient coiffées et parées à la *victime*.

En parlant des bals de 1789, j'ai dit qu'il y avait là *une bonne odeur de bonne compagnie*. Aux bals des heureux de 1794 et 1795, tout près des jours sanglans de la terreur, il y avait comme une odeur d'abattoir et de boucherie.

Un Bal sous l'Empire.

Napoléon était le fils de la révolution, mais il rougissait des manières ignobles de sa mère; et dès que le rêve de son ambition fut réalisé, dès qu'il se fut assis sur le trône de Louis XIV, il décida dans sa pensée qu'il serait magnifique : ce n'était pas lui qui avait des pensées d'avare. Napoléon se chargea donc de la splendeur, Joséphine se chargea de la grâce.

Aussi, sous leur règne, les bals eurent bon air et éclat. Je ne prétends pas cependant que les bals de l'empire n'eussent encore quelque chose de la révolution; mais c'en était la partie noble, la partie passée au feu des batailles et qui sentait encore la poudre à canon. Les femmes s'étaient vite habituées aux cherusques, aux manteaux de cour, aux diadèmes; mais les hommes avaient eu plus de peine, et même n'avaient jamais bien réussi à porter l'habit français, habit que Napoléon les forçait à prendre pour faire aller les manufactures de Lyon et le commerce des riches étoffes de soie.

C'est ainsi qu'en Angleterre une loi oblige les morts à porter des suaires de laine, pour faire aller les manufactures de Leeds et encourager l'industrie des flanelles et du lainage.

C'est sous l'empire que les orchestres de bals devinrent presque des musiques militaires. Du temps de Florian, on dansait au son du galoubet et du tambourin. Du temps de nos victoires et conquêtes, quelque chose des fanfares bruyantes des camps s'était introduit à la cour et dans les salons. Aujourd'hui, quand je vois et quand j'admire une femme avec sa taille de robe descendant en pointe, ses hanches grossies par les mille plis arrêtés de son jupon, ses bras, ses épaules déguisées en énormes gigots ou ballons, je me demande comment j'ai pu regarder et admirer une femme avec la mise des bals de l'empire. Alors, au lieu de surmonter sa tête de hautes et larges coques de cheveux, une femme se coiffait comme la Diane, ou la Vénus, ou la Niobé antique; le chou natté se trouvant tout-à-fait en arrière de la tête, le haut du front restait plat et n'était dominé que par un diadème ou d'or, ou de pierreries, ou de fleurs.

Le cou se montrait très découvert, mais les épaules étaient moins nues qu'autrefois et qu'elles ne le sont aujourd'hui. C'était alors le règne des *chérusques*. Ces chérusques se fixaient sur l'épaulette, montaient de cinq à six pouces de chaque côté de la poitrine, et accompagnaient bien le visage : tantôt elles étaient en blonde brodée, tantôt en tulle lamé d'or et d'argent. Cette mode avait été autrefois importée en France par Marie de Médicis. Quelques portraits de Marie Stuart la représentent aussi avec ces hautes garnitures. Les tailles d'alors, au lieu de se prolonger comme aujourd'hui, s'arrêtaient immédiatement sous le sein; et je me suis laissé dire que, dans ce temps-là, c'étaient les ceintures qui servaient de corsets... Ce serait une chose qui pourrait être vérifiée en compulsant les notes du fameux Leroi, ce grand artiste en toilette qui travaillait deux fois par semaine dans le cabinet particulier de l'impératrice Joséphine, et qui, de concert avec cette gracieuse femme, avait juré haine aux baleines et aux corsets.

Dans les mémoires qui ont été publiés jusqu'à ce jour sur la cour impériale, je ne sache pas que l'on ait cité un trait qui fait honneur au patriotisme de Joséphine, quand Napoléon, assis sur le trône et logé aux Tuileries, lui eut dit : « Ecoute, Joséphine, moi, je vais régner sur les hommes de France, je vais leur donner ce qu'ils aiment le plus, force, gloire. Toi, tu vas régner sur les femmes; tâche de les rendre aussi séduisantes que toi. Moi, je garderai mon épée comme sceptre. Toi, prends le sceptre de l'élégance et de la mode. » Joséphine, comme vous le pensez bien, ne refusa pas, et le pacte fut passé entre la gloire et la mode. Ce fut le lendemain de cette convention entre ces deux illustres époux que l'impératrice fit venir chez elle le fameux *Leroi*, et lui dit : « Monsieur *Leroi*, avec votre bon goût, avec votre amour pour ce qui est bien, avec votre passion pour le vrai beau, vous devez gémir comme moi de cet ignoble, de cet affreux *blanc-bleu* qui infecte la France; toutes nos soirées sont souillées d'indigo. J'ai fait chercher, depuis une semaine, du blanc mat dans tout Paris, même chez vous, monsieur *Leroi!* et l'on n'a pu m'en trouver... C'est une honte pour la patrie.

— Je le sens comme votre majesté, s'écria avec élan M. *Leroi*. Souvent, bien souvent, j'ai été contristé de cette violente teinte donnée à notre blanc; mais d'ici bien long-temps les gens de bon goût auront à en gémir: les magasins de Paris ont encore beaucoup de soieries azurées.

— Ecoutez, monsieur *Leroi*, ajouta l'impératrice, je veux en finir avec cette nuance, qui m'est odieuse. L'empereur vient de mettre à ma disposition des sommes assez considérables; je m'en vais les employer à retirer du commerce ces vilaines étoffes.. je les ferai brûler comme des marchandises anglaises, car je veux que le pays en soit tout-à-fait délivré, et je vais donner des ordres en conséquence.

Après ces mémorables paroles, M. *Leroi* s'en retourna chez lui en répétant : Cette femme est vraiment élégante entre toutes les femmes; et, ce jour-là, il n'aurait pas fallu comparer devant lui ni Blanche de Castille, ni Anne de Bretagne, à l'impératrice Joséphine. Mais revenons à la description d'une toilette du temps de l'empire, description que j'ai peut-être à tort interrompue pour raconter le beau trait de Joséphine. Sous son règne, les robes avaient peu de tour, serraient les hanches et se prolongeaient en queues immenses; plusieurs aunes d'étoffes suivaient alors une femme et balayaient après elle le parquet... Figurez-vous ces longues queues dans nos *routs* d'aujourd'hui!... Mais du temps de Napoléon, comme sous Louis XV, comme sous Louis XVI, on avait un usage qui paraîtra bien étrange de nos jours... Croiriez-vous qu'alors un maître et une maîtresse de maison n'invitaient chez eux que ce que pouvaient contenir leurs salons! Grâce à cette coutume établie, les femmes étaient à même de déployer toute la magnificence de leurs toilettes, et de laisser traîner leurs robes dans toute leur majestueuse longueur. On n'avait pas encore calculé que, dans une soirée, chaque individu ne devait occuper qu'un pied carré d'espace.

Voici un fameux bal dont je me souviens, je vais vous le raconter.

Marie-Louise, fille des Césars, venait de donner sa main au soldat vainqueur des empereurs et des rois. Paris n'était plus qu'une ville d'illuminations et de fêtes; toutes ses maisons rayonnaient comme les palais magiques de Bagdad; c'était le grand moment de vogue des lampions; les étoiles du ciel étaient accoutumées aux fusées, aux chandelles romaines, aux serpenteaux, aux bouquets de feux d'artifice lancés toutes les nuits.

Dans un somptueux hôtel de la Chaussée-d'Antin, non loin des boulevards, tout était lumière, fleurs, gaze, harmonie et femmes. Là, beaucoup d'uniformes français et étrangers; là, beaucoup d'ordres, de plaques, de grands-cordons, de grands-aigles, de clefs-d'or se voyaient sur de somptueux habits d'hommes. Les femmes étaient en manteaux de cour. Ces manteaux, ou de velours ou de satin rose, bleu de ciel ou verts, magnifiquement brodés en argent; ces autres, rouges ou ponceaux, lamés d'or, tranchaient sur des robes, pour la plupart blanches, dont le tour était rehaussé de broderie en relief : il y avait encore beaucoup de robes de cour en tulle, dentelles, ou crêpe, doublées de soie et garnies de fleurs, avec des cœurs de diamans, les bouquets de côté étaient faits de pierreries de la couleur des fleurs qu'ils représentaient, il en était de même des guirlandes mises en couronne sur les cheveux.

Comme les salons de l'hôtel eussent été trop petits pour si belle et si nombreuse assemblée, des galeries en planches avaient été construites, attenant aux appartemens, et se prolongeant dans le jardin; ces galeries étaient toutes drapées de crêpe; il y en avait de tendues en rose, d'autres en blanc, d'autres en lilas; des franges bordaient ces diaphanes et légères tentures que l'air agitait toujours un peu.

Dans toute cette suite de salles étincelantes de dix mille bougies, ornées des plus jolies femmes de Paris, parfumées de fleurs et d'essences; le héros et l'héroïne de la fête n'y étaient point encore. Aussi les instrumens se faisaient entendre, mais l'on ne dansait pas : tout le monde brillant attendait. Dans cette noble foule, on remarquait la gracieuse maîtresse de maison; quand elle apercevait sur les banquettes drapées de velours à crépines d'or quelques femmes de sa connaissance, elle allait s'asseoir auprès d'elles. Ayant aperçu Mme de S..., elle alla se placer à côté d'elles, et lui dit : — L'empereur et l'impératrice tardent bien?

— Quand ils arriveront, répondit Mme de S..., ils seront émerveillés de ce qu'ils verront chez vous; c'est une vraie féerie.

— Oui, c'est bien; mais je ne sais pourquoi, je ne jouis pas à mon aise de tout ceci... Cependant je devrais être heureuse, car ma fille Félicie est bien contente et bien jolie ce soir, n'est-ce pas?

— Oh! oui, charmante.

— Expliquez-moi donc, ma chère madame de S..., puisque tout ceci est bien, puisque le prince est content, puisque ma fille est une des plus jolies du bal, pourquoi j'ai un poids là (en mettant la main sur son cœur); je ne sais quelle vague pensée me poursuit, mais je ne puis rester un instant à la même place; c'est comme si j'avais un malheur suspendu sur ma tête.

— Chassez ces vilaines idées... Voici l'empereur...

Je cours le recevoir; et la princesse quitta la banquette et se hâta au-devant de ses hôtes illustres.

L'empereur! l'impératrice! A ces deux mots, les instrumens se turent, toute la brillante assemblée se leva, et le silence devint si respectueux, si profond, que si un colibri avait été posé sur une des fleurs qui décoraient la salle, en vérité, je crois qu'on aurait pu l'entendre respirer. Ce silence dura quelques instans, puis tout-à-coup l'air de *Rolland, le roi des preux* se fit puissamment entendre; c'était l'air favori de Napoléon. Jamais, dans toute sa vie, le grand homme des temps modernes n'avait autant souri que dans cette première année de mariage avec Marie-Louise; ça été l'année de miel de sa vie agitée. Donnant fièrement le bras à la fille des empereurs, il fit le tour de ces salles magnifiquement ornées; ses yeux brillaient d'orgueil et de bonheur, et sa bouche, souriante alors, laissant voir ses dents bien blanches et bien rangées. Il était en uniforme de colonel-général de chasseurs, petit habit vert, boutonnant jusqu'au creux de l'estomac, et laissant voir la veste blanche à pans coupés. Sa culotte courte était blanche aussi; ses bas de soie bien tirés, et le pied bien chaussé dans un soulier à boucles. L'impératrice avait relevé ses beaux cheveux blonds par un diadème si rayonnant de diamans, qu'on pouvait à peine en soutenir l'éclat. Sa robe, parsemée de trèfles de pierreries, surpassait tout en magnificence; un bouquet dont les brillans auraient suffi pour acheter des royaumes, brillait sur son sein.. Marie-Louise souriait aussi, mais son sourire n'avait rien de gracieux, rien de vrai; elle souriait parce qu'on lui avait dit : Les impératrices doivent sourire.

Bientôt la danse commença, et pour plaire à l'empereur, la première contre-danse fut la *Monaco!* A cette contre-danse, où figurait Marie-Louise avec je ne sais plus quel roi, il n'y avait pour danseuses que des reines; reine de Naples, reine d'Espagne, reine de Bavière, reine de Wurtemberg, reine de Westphalie; et puis tout à côté c'était la noble et belle vice-reine d'Italie, la gracieuse grande-duchesse Stéphanie de Bade, l'agaçante princesse Borghèse, et la laide princesse de Piombino...

Le bal était commencé depuis un quart d'heure; un courant d'air agita, souleva un peu une des légères tentures de crêpe d'une des galeries de planches; en se jouant à la brise, cette draperie toucha la flamme d'une bougie; le feu prend, gagne, s'accroît : un officier voit le danger, tire la tenture; elle se détache de dessous la corniche, tombe sur les autres lumières, et aussitôt tout fut en feu dans cette galerie. L'alarme gagne; elle parvient dans la salle où étaient l'empereur et l'impératrice. Des cris au feu! se font entendre; l'empereur dit à Marie-Louise :

— Partons, madame, venez, que je vous mette en voiture; je reviendrai, Marie-Louise, ce n'est rien.

— Non, c'est seulement une maison de planche et de gaze qui brûle, venez vite.

Sans se presser en rien, l'impératrice laissa la glace qu'elle avait commencée à manger, et suivit son mari. La peur avait déjà poussé tout le monde vers les portes de sortie; on ne pouvait plus y passer tant elles étaient obstruées; on cria : *L'empereur, messieurs!..* Et aussitôt, à droite et à gauche, il y eut un temps d'arrêt; on se sépara, et Napoléon et Marie-

Louise passèrent sans être foulés. Oh! après leur départ, ce fut affreux, terrible, épouvantable, à s'en souvenir toujours; ce n'était plus la gaze et le crêpe qui brûlaient maintenant, c'était du feu qui pleuvait sur vos têtes, c'était du feu sous vos pieds.

Je ne chercherai point à raconter tous les détails de cette horrible catastrophe, car j'ai dit l'autre jour : Arrière les souvenirs qui serrent le cœur! Je veux seulement montrer comme les pressentimens ne sont pas toujours trompeurs. Vous souvenez-vous qu'en commençant cette histoire je vous ai montré la maîtresse de la maison inquiète, tourmentée, allant d'une place à l'autre, et ne se trouvant tranquille nulle part. Elle avait bien raison de répéter à Mme de S... : C'est comme si j'avais un malheur suspendu sur ma tête; car le lendemain, quand on chercha parmi les débris de ce palais de bois et de toiles peintes, on trouva dans un bassin du jardin, qui avait été recouvert pour faire partie de la salle de bal, deux cadavres noircis et rapetissés par le feu. A l'un des squelettes, à l'endroit où avait été le cou, on vit une chaîne d'or avec une plaque, sur laquelle était écrit comme une cruelle raillerie, un nom de bonheur, le nom de Félicie.

Ce cadavre, c'était celui de la fille, l'autre celui de la mère, la princesse de Schwartzemberg, cette héroïne de l'amour maternel, que nous avions vue s'élancer dans cette forêt de flammes pour y chercher sa fille!

VICOMTE WALSH.

(Gazette de Normandie.)

UNE ERREUR JUDICIAIRE.

Il est dans la carrière de l'avocat des épreuves difficiles.

Placé entre la loi et l'homme qu'elle poursuit, lié par son serment à la cause d'un malheureux coupable, peut-être, et à celle de la société qui, elle aussi, veut être défendue contre une fatale et irréparable erreur, un double engagement, une double responsabilité pèsent sur sa conscience. Qui de nous, à l'aspect des angoisses d'un infortuné qu'il croit innocent ou même en présence des remords d'un malheureux qu'il sait coupable, peut se flatter d'avoir su toujours allier les droits sacrés de la justice à ceux de l'humanité, accorder la pitié avec le devoir?

En 18....., je fus chargé par le président des assises de....... de défendre un mari et sa femme accusés de parricide.

L'assassinat était constant et se présentait accompagné de circonstances odieuses; il n'avait pu être commis que par des moyens lâches et dont le détail était à faire frémir. Marguerite Dufaut, la femme, paraissait évidemment coupable. A l'égard du mari, désigné comme le meurtrier de son père, l'accusation ne s'appuyait guère que sur des conjectures, et n'alléguait ni témoignages, ni preuves positives. Des deux côtés, néanmoins, la défense offrait de grandes difficultés. Malgré leurs dénégations constantes, je croyais à la culpabilité de l'un des accusés au moins; l'autre ne m'inspirait aucun intérêt, car s'il ne l'avait point commis, il avait sans doute permis le crime.

Il fallait pourtant les défendre, disputer leurs têtes à l'échafaud; c'était mon devoir : — devoir souvent mal compris des gens du monde, et calomnié par les esprits superficiels. Une seule circonstance soutenait mon courage; la défense était gratuite. Je suivis les débats avec une tension d'esprit fatigante. Chaque révélation nouvelle, chaque déclaration des témoins et des accusés eux-mêmes semblait ajouter à l'état de détresse morale où je me trouvais en présence de ma cause.

Un pauvre octogénaire, malade, et que la nature semblait elle-même avoir marqué pour une fin prochaine, avait été trouvé assassiné dans une maison qu'il habitait avec son fils et sa bru, au village d'O...

Personne n'avait vu le crime, aucun cri n'avait été entendu au dehors. La porte des Dufaut avait été fermée tout le matin, un instant seulement Marguerite y avait paru pour repousser brutalement une petite mendiante; elle portait un tablier taché de sang, et l'enfant s'en alla disant : que la Dufaut *tuait un lard*, quoique ce ne fût pas encore la saison. Marguerite se montra, parla aux voisines, et leur dit l'état de son beau-père. Malgré sa faiblesse, il avait voulu se lever; il était tombé, s'était blessé à la tête. Elle l'avait reporté jusqu'à son lit à grand' peine, et non sans le laisser retomber malheureusement dans le trajet. Maintenant, tout annonçait qu'il allait mourir.

Ce récit étonna tout le monde; mais on courut d'abord au plus pressé. On parla, qui d'un médecin, qui d'un prêtre. Le médecin demeurait à deux lieues, et sa présence allait être bientôt inutile. — Mais le curé? — Le curé, Marguerite ne veut pas qu'on l'avertisse. Jacques Dufaut n'était pas dévot, il n'aimait pas les prêtres, la vue du curé le tuerait; d'ailleurs, il ne parlait plus, qu'avait-il besoin d'un confesseur? A plusieurs reprises, Marguerite persiste avec vivacité dans son refus, et le vieillard meurt, en effet, sans les secours du médecin, et sans les consolations de celui que Dieu même semble avoir chargé de nous rendre moins dures, moins cruelles, les terribles approches du trépas.

Il y avait ce jour-là une foire aux environs. Les gens d'O... y trouvèrent Pierre Dufaut, vers midi, et parurent être les premiers à lui apprendre la mort de son père. Il en reçut la nouvelle non sans émotion, mais sans montrer, suivant eux, la douleur, la surprise qu'aurait dû lui causer un tel événement, s'il eût été tout-à-fait imprévu.

Au village, passé le moment de la première stupéfaction, les conjectures naissaient. Elles arrivèrent à l'autorité locale et prirent rapidement assez de consistance pour être transmises au procureur du roi du chef-lieu. Malgré les plaintes de Marguerite Dufaut et les sollicitations de son mari, l'inhumation fut retardée et dès le lendemain la justice fit une descente à O...

Ses premières investigations ne laissèrent aucun doute sur le genre de mort auquel avait succombé Jacques Dufaut. Les blessures qu'il avait à la face et à l'occiput ne pouvaient être le résultat de deux chutes successives. Sa mort était la suite d'un assassinat. Mais quel était le meurtrier? Marguerite avait été trouvée seule près du moribond. Elle n'était pas sortie, n'avait pas quitté son beau-père. Le crime n'avait pu être commis sans participation; elle en avait lavé, sur le pavé de sa chambre, les traces sanglantes; elle persistait d'ailleurs à expliquer la mort du vieillard par une fable destinée évidemment à protéger l'assassin; car cette femme faible et sortant d'une longue maladie n'avait pu suffire au meurtre. Les coups avaient été portés d'une main plus ferme et plus sûre; le témoignage des médecins était unanime à cet égard.

Où trouver ce meurtrier dont Marguerite n'était que la complice? Son mari fut appelé à rendre compte de l'emploi de son temps dans cette fatale soirée (le crime ayant été commis entre sept et huit heures). A dix heures seulement d'autres personnes l'avaient rencontré sur la route. Ce mensonge le perdit : il fut accusé de parricide.

Tous ces faits se reproduisirent à l'audience avec plus de force et d'autorité. A chaque demande adressée aux témoins, des révélations nouvelles venaient aggraver la situation de mes cliens et la mienne. Ainsi tous représentaient Marguerite Dufaut comme une femme dure, méchante et qui l'avait été surtout à l'égard de son beau-père. Elle ne parlait du vieillard qu'avec une sorte de dégoût. On l'avait entendu plus d'une fois s'étonner que la Providence laissât sur terre des êtres inutiles à eux mêmes, ennuyeux, malpropres, et qui semblent ne vivre que pour être à charge aux autres.

Pierre avait eu tout récemment avec son père une discussion d'intérêt assez vive. Jacques Dufaut était propriétaire de quelques parcelles de terre que son fils voulait vendre pour racheter un de ses enfans atteint par la conscription. L'aïeul avait refusé avec cette ténacité d'un homme qui s'attache opiniâtrément aux objets qu'il va perdre. Pierre avait été vivement contrarié de cette résistance : son fils racheté, la vente payait encore des dettes qui le gênaient. Excité, dit-on, par sa femme, il avait montré contre son père un ressentiment que l'accusation invoquait comme un indice précurseur du crime.

Ainsi rien ne venait en aide à la défense. En vain je questionnais les témoins, toutes les réponses accusaient Dufaut et sa femme. Ils passaient pour d'honnêtes gens, mais avides, intéressés; et n'est-ce pas toujours l'intérêt qui conseille le parricide? Leur physionomie même produisait une impression dont moi-même j'avais peine à me défendre. Le mari était d'une nature épaisse, indolente, inaccessible en apparence à toute espèce d'émotion. Son teint frais et rose, ses gros yeux à fleur de tête, son regard sans autre expression qu'un étonnement stupide, contrastaient étrangement au milieu de ces débats commencés par l'examen du cadavre de son père et qui pouvaient se clore sur un échafaud. Il ne répondait que par monosyllabes, n'adressait aucune question. On eût dit qu'il n'était là que pour accomplir une obligation pénible et à laquelle il n'avait pas un bien vif intérêt.

Marguerite s'exprimait avec colère; sa voix aigre et perçante semblait menacer les témoins, défier les juges, insulter l'auditoire; ses traits ridés avant l'âge et amaigris par la souffrance avaient, quoique réguliers, quelque chose de dur et presque repoussant; ses yeux caves et gris, son regard oblique et méchant annonçaient un cœur inaccessible à toute espèce de pitié. Pendant ces longs et pénibles débats, elle n'avait paru éprouver d'autre émotion qu'un sentiment de haine et de vengeance contre ceux qui dénonçaient son crime, et qu'elle démentait avec une sorte de férocité mal comprimée. Tout en elle-même semblait réuni pour l'accuser.

Le réquisitoire de l'avocat-général qui portait la parole fut accablant : il présenta les moyens de l'accusation avec une grande autorité, et excita sans peine un sentiment d'horreur et d'indignation contre les parricides.

J'avais moi-même accompli ma tâche. Mes argumens, sans doute, n'avaient agi que bien faiblement sur les convictions. Mes paroles, toutefois, empreintes de modération et d'un profond sentiment de tristesse, avaient été entendues, j'ose le croire, avec une sympathique indulgence. Elles étaient en harmonie avec les impressions de l'auditoire et le devoir pénible de ma charge. Le président avait bien voulu, dans son résumé, m'adresser à ce sujet quelques mots flatteurs.

On délibérait. La cour s'était retirée dans la chambre du conseil et le jury dans la pièce où se préparaient ses redoutables verdicts. La salle d'audience paraissait agitée, l'assemblée tumultueuse; des groupes animés se formaient de toutes parts. Marguerite Dufaut, plus abattue vers la fin des débats, avait demandé à être conduite un moment dans une pièce voisine. J'étais resté à mon banc, seul, brisé de fatigue et comme accablé sous le poids de la tâche que je venais d'accomplir. Je n'espérais plus, je ne craignais plus rien, et j'échappais par une sorte d'affaissement moral aux tristes préoccupations de cette pénible journée.

On vint m'avertir que Marguerite Dufaut me demandait; je suivis l'huissier presque machinalement. Je la trouvai agitée, tremblante, ses traits étaient altérés; il me sembla que des larmes avaient sillonné son visage, plus pâle encore de coutume. Le curé d'O... qui avait assisté aux débats, la quittait au moment où j'entrais.

— Monsieur, me dit-elle, je vous dois bien des remercîmens... Vous vous êtes donné tant de peine pour sauver une malheureuse...

— C'était mon devoir, repris-je avec quelque embarras; vous ne m'avez

aucune obligation, et si je puis vous être utile en ce moment encore.....

— Hélas! Monsieur tout est fini, n'est-ce pas? Ils me condamneront.

Hésiter à répondre eût été de la cruauté.

— Pourquoi désespérer? lui dis-je. Vous avez persisté à affirmer que vous étiez innocente ; les juges vous croiront peut-être!

— Me croire, me renvoyer ! !... Elle eut un moment de joie qui me fit mal.

— Oh ! non, poursuivit-elle avec une sorte de résignation calme que je ne lui avais pas encore vue ; non, cela ne se peut pas. Dieu ne serait pas juste.

Je tressaillis. C'était presque un aveu, et je ne trouvais pas une parole pour l'arrêter ou pour l'encourager.

— Oui, monsieur, reprit-elle, il faut que je sois condamnée, qu'on me fasse mourir comme le pauvre vieux père... Il le faut ; c'est justice. Mais lui! mais Pierre.

— Eh bien! n'a-t-il pas partagé votre crime ?

— Non! devant Dieu, dont j'implore la miséricorde, il est innocent. Il aimait, il respectait son père. Lui le frapper ainsi... une fois... deux fois... sans pitié pour ses gémissemens et ses larmes. Il me semble que je le vois encore se débattre à terre... que j'entends sa voix suppliante...

Ah! j'ai mérité mon sort. Mais sauvez l'innocent, monsieur, car ce n'était pas lui, je vous jure ; ce n'était pas Pierre!

— Qui donc?

— Qui?... C'était moi. Vous le savez bien ; c'était moi, pauvre malheureuse ; c'est moi aussi qu'il faut faire mourir.

En un pareil moment, une révélation si subite, si inattendue, quoique répondant à ma propre pensée, me jeta dans un trouble impossible à décrire. J'eus peine à rassembler mes idées, à prendre un parti.

— Marguerite, dis-je cependant après quelques secondes, vous n'avez pu commettre le crime seule. Tout le monde l'a vu. Un demi-aveu, un témoignage incomplet ne sauveraient pas votre mari. Parlez-donc, il en est temps encore... Le nom!.. le nom du vrai coupable, et nous sauvons Pierre...

— Ne peut-il donc l'être qu'à ce prix?

— Sans doute... et vous ne l'ignorez pas... Si vous ne désignez pas le coupable, on croira que, désespérant enfin de votre cause, vous vous accusez pour sauver votre complice. Et comment hésitez-vous à livrer celui qui vous a excitée, qui vous a associée à un tel forfait? Celui que doit atteindre, comme vous, la justice de Dieu et des hommes? Vous-même, en parlant, en faisant un aveu sincère et complet, peut-être obtiendrez-vous quelque adoucissement à votre sort?...

— Ah! monsieur!...

La malheureuse sanglottait en m'écoutant, tremblait de tous ses membres; mes derniers mots avaient fait sur elle une impression étrange et excité une répugnance que je ne compris pas d'abord. Je repris néanmoins :

— Quel que soit le coupeble, il faut le nommer, et nous n'avons pas de temps à perdre. Il le faut : si ce n'est pour vous, que ce soit pour l'innocent que l'on condamne peut-être, pour votre mari, pour celui dont la honte rejaillirait sur vos enfans.

Ses pleurs redoublaient, ses sanglots avaient quelque chose de convulsif. J'avais à découvrir un horrible mystère.

— Qui donc, continuai-je avec force et avec une sorte d'autorité, qui peut, dans un si grand crime, vous inspirer assez d'intérêt pour que vous lui sacrifiez ainsi la vie, l'honneur de votre époux innocent? Marguerite, en commençant ces aveux, vous avez invoqué le nom de Dieu; un saint prêtre vous quittait au moment où je suis entré; ses sages avis vous ont sans doute décidée à faire connaître la vérité, qui, seule ici, peut éviter à la justice une erreur fatale. Replacez-vous donc en présence de Dieu, rappelez-vous les conseils de son ministre! Pouvez-vous retenir une partie de l'aveu qui doit sauver celui que votre silence a conduit sur les marches de l'échafaud? Peut-il, en un tel moment, vous rester au cœur un seul sentiment qui lutte encore contre la voix de votre conscience et celle de la justice? Quels liens vous attachent donc à celui qui s'est fait votre complice? Quels qu'ils soient, parlez, ou vous vous rendez indigne de la miséricorde de Dieu.

— Ah! monsieur, si vous saviez! mais Pierre lui-même ne le voudrait pas...

Je frémis à mon tour. Une idée horrible vint me frapper tout à coup. Ce fils qu'on avait voulu sauver de la conscription...

— Qui donc est-il? m'écriai-je; parlez;

— Jamais!...

— Votre fils, peut-être...

— Ne le dites pas! ne le dites pas!... je ne l'ai pas dit.

Je compris alors son anxiété, ses hésitations, ses angoisses. Sa douleur me toucha; cette femme qui, un instant auparavant me faisait horreur, dont je n'avais disputé la vie au bourreau qu'avec une sorte de répugnance, m'inspirait alors un intérêt véritable. J'hésitai à mon tour. Il y avait là un innocent à faire reconnaître, un devoir impérieux à remplir. Mais, pour sauver le père, livrer le fils, et le livrer par les aveux de sa mère! la forcer à le revêtir elle-même du voile noir des parricides! N'était-ce pas horrible?..

Marguerite comprit mon hésitation, mon trouble.

— Pitié! monsieur, s'écria-t-elle, pitié pour ce pauvre enfant!.. Il est bien coupable... mais il l'a fait pour moi, qui ne voulais pas le laisser partir. Ah! mon Dieu! que je le livre, moi, sa mère!..

— Faut-il donc livrer son père? Le coupable vous est cher; mais l'innocent n'est-il rien pour vous?

Elle ne me répondit que par de nouveaux gémissemens. Je continuai d'un ton aussi ferme qu'il me fut possible :

— C'est, je le sens bien, un triste devoir, et bien pénible à remplir; mais il le faut. Du courage donc! Je ne suis pas, vous le voyez, insensible à vos larmes, à vos plaintes; je comprends toute l'horreur de votre situation, mais il ne m'est pas permis d'hésiter plus qu'à vous. Marguerite, rassemblez vos forces; nous n'avons pas un instant à perdre, et je vais...

— Non, s'écria-t-elle en s'élançant entre la porte et moi comme pour me barrer le passage, au nom du ciel, ne le livrez pas. Pierre ne peut pas être condamné ; il n'a point fait de mal. Dieu ne permettra pas qu'on lui en fasse. Il protégera l'innocent et pardonnera peut-être aussi au coupable. Pierre sera renvoyé!... Je paierai seule pour tous. Ne livrez pas mon enfant.

Sa douleur me fit mal. Ses paroles me replongèrent dans une cruelle incertitude. Dufaut pouvait être en effet acquitté; et alors était-ce à moi à tourner contre le vrai coupable les aveux de la mère ? Ma perplexité était affreuse; j'en fus tiré par la sonnette qui annonçait la rentrée du jury et la reprise de l'audience.

— Promettez-moi, me dit Marguerite, promettez-moi de ne rien dire avant que je ne sois là.

Je le lui promis. Elle s'agenouilla pour prier, et j'allai reprendre ma place dans un état d'axiété difficile à décrire.

Les jurés étaient rentrés, une émotion grave et recueillie se peignait sur leurs physionomies ; tout l'auditoire semblait éprouver le sentiment d'une attente pénible. Le chef du jury lut enfin d'une voix tremblante, et avec un accent de profonde tristesse, le verdict solennel.

Marguerite Dufaut était déclarée coupable de meurtre sur la personne de son beau-père. Un *oui* fatal appelait sur Pierre Dufaut la peine des parricides. Le jury, toutefois, avait reconnu pour l'un et pour l'autre *des circonstances atténuantes*. — Dans un parricide! — On parla du scandale de cette déclaration; on la comprit mal. Les circonstances atténuantes étaient ici, comme elles le sont peut-être trop souvent, l'expression du doute, une sorte de capitulation offerte à la conscience du juge. Sans la faculté de l'arracher ainsi à la mort, on eût absous peut-être Pierre Dufaut, et il était innocent.

Tant d'impressions diverses, et qui s'étaient succédé avec tant de rapidité, avaient épuisé en moi toute faculté de penser et de sentir. J'étais comme anéanti; d'ailleurs ma résolution était prise.

La voix de l'humanité et de la pitié l'emportait sur celle de la justice. Pierre Dufaut échappait à la mort; j'étais décidé à tout entreprendre pour adoucir sa peine et réparer autant qu'il serait en moi l'erreur qui le frappait et à laquelle je m'associais; mais c'en était fait! le drame était accompli. Je repoussai toute idée de le rouvrir par une scène plus effrayante, plus horrible que celles qui avaient précédé. Il me sembla que, dans l'intérêt même de la morale publique, il était bon de ne pas dévoiler cet affreux mystere et de ne pas montrer, sur la tombe sanglante de l'aïeul, le père et le fils se disputant le voile des parricides. Je me tus.

On ramena les accusés. Pierre était toujours le même; cet air calme et impassible qui m'avait irrité pendant le cours des débats, me toucha cette fois et me causa une émotion douloureuse. Le malheureux était innocent; il ne comprenait pas qu'il pût courir le moindre danger. Sa femme se soutenait à peine; elle était plus calme; toutefois une expression de souffrance et de résignation qu'on n'attribuait peut-être qu'à la fatigue, avait remplacé dans tous ses traits la colère et la menace. Son premier regard fut pour m'interroger avec une anxiété que je pus seul comprendre. Elle vit bientôt que je n'avais rien dit et se rassura.

Ils entendirent l'un et l'autre la déclaration du jury sans aucun signe d'émotion bien vive. Le président me demanda, selon l'usage, si je n'avais rien à dire sur l'application de la peine. Un cri déchirant poussé derrière moi m'avertit des angoisses que cet incident réveillait dans le cœur de la malheureuse mere. Je fis à la cour un signe d'acquiescement, et m'empressai de rassurer l'infortunée; elle était en proie à une crise de nerfs violente; il fallut l'emporter, et son mari obtint l'autorisation de la suivre.

L'arrêt fut prononcé en leur absence, tous deux furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Quelques jours plus tard je partais pour Paris, et un mois après j'avais obtenu remise entiere de la peine prononcée contre Pierre Dufaut. Il avait même été apporté, dans l'exécution, quelque adoucissement à celle de sa femme.

ADR. TEILLARD.

(*Temps.*)

HISTOIRE DE LA TÉLÉGRAPHIE.

L'invention du télégraphe français ne date que de la révolution de 1793, époque si féconde en grands événemens. Il est vrai que plusieurs tentatives en ce genre avaient eu lieu chez différentes nations, aux époques qui ont précédé de quelques années l'existence que nous assignons à notre télégraphie. De tous temps on a dû se servir de signaux pour faire parvenir promptement, et à de grandes distances, les phrases qu'on était convenu d'employer de telle ou telle manière.

Alexandre employa le feu pendant la nuit, et la fumée pendant le jour, pour régler la marche des troupes. Ce conquérant reçut, dit-on, de la part

d'un Sidonien, une proposition qui lui parut trop merveilleuse pour qu'il pût y croire : c'était d'établir, dans l'espace de cinq jours seulement, une communication entre tous les points soumis à sa domination. Alexandre refusa et ne tarda pas à s'en repentir. Il fit rechercher le Sidonien, mais celui-ci avait disparu.

Les Grecs et les Romains employaient indifféremment pour signaux le son de la trompette, les drapeaux de différentes couleurs et les torches allumées pendant la nuit. Ils les plaçaient sur de hautes tours et des sentinelles les faisaient mouvoir. Ces mouvemens se répétaient sur toute la ligne, d'un lieu à un autre; souvent aussi des sentinelles criaient à haute voix les avis qu'on voulait faire passer à des endroits éloignés.

Les Arabes et les Asiatiques pratiquaient l'art de parler par signaux. Les Chinois avaient des machines à feu sur la grande muraille longue de 752 kilomètres (188 lieues) pour donner l'alarme à toute la frontière qui les séparait des Tartares, lorsque quelques hordes de ce peuple les menaçaient.

Les Gaulois s'avertissaient au moyen de feux allumés sur les montagnes. D'après ce que l'on sait des anciens sur ce sujet, il faut croire qu'ils ne se transmettaient que des signaux convenus d'avance.

Les Anglais songèrent les premiers à composer un alphabet de signes dont l'emploi devait être le plus usuel. L'inventeur de ce nouveau système, Robert Hooke, se servit de corps opaques isolés dans l'atmosphère, tels que des planches peintes en noir, élevées au milieu d'un châssis, et dont chacune exprimait quelques-unes des phrases nécessaires pour diriger les stationnaires dans l'exécution de leurs manœuvres; mais outre qu'il fallait passer un temps considérable à attacher, hausser et baisser, puis détacher les lettres, on ne pouvait utiliser ce genre de télégraphe pour la nuit. D'autres savans anglais tels que le docteur Watsen Folkes, Cavendish, poursuivirent les recherches de Hooke ; ils eurent recours à l'électricité pour établir des communications télégraphiques. Leurs expériences démontrèrent que le fluide électrique pouvait parcourir un espace de quatre milles anglais en un clin d'œil.

Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, les Français ne paraissent pas s'être occupés de l'art des signaux ; mais ce fut alors que Guillaume Amonthos, célèbre physicien, se fit connaître par le procédé qu'il trouva de faire savoir une nouvelle à une très grande distance, par exemple de Paris à Rome, en trois ou quatre heures seulement, et sans que cette nouvelle fût apprise dans l'espace qui sépare ces deux villes. Quelque chimérique que parût une semblable découverte, elle n'en fut pas moins mise à exécution, et l'épreuve eut lieu en présence d'une partie de la famille royale, dans une étendue de pays très limitée. L'avocat Linguet, enfermé en 1782 à la Bastille, avait combiné, pendant sa détention, des signaux télégraphiques, et il fit de cette découverte le prix de sa délivrance ; on craignait alors que les Anglais n'essayassent de tirer vengeance de la guerre d'Amérique en incendiant nos ports et nos arsenaux maritimes. Linguet offrit au ministère français, en 1783, son nouveau système télégraphique, au moyen duquel il prétendait qu'on pouvait transmettre aux points les plus éloignés des nouvelles de quelque espèce et de quelque longueur qu'elles fussent, avec une rapidité presque égale à l'imagination. L'instrument dont il se servait nous est inconnu, et cependant Linguet le disait très commun dans les ateliers de menuiserie. Une expérience fut faite devant des commissaires envoyés par le ministre. Linguet affirme que cette expérience réussit. Le projet, néanmoins, ne fut pas adopté ; mais l'inventeur fut rendu à la liberté sans condition.

En 1784, le professeur Bertgrasser publia, sous le titre de *sinthémato graphie*, plusieurs volumes sur les moyens d'écrire de l in. Il employait indifféremment l'air, le feu, la fumée, le bruit du canon, celui des cloches, des trompettes, les tambours, les drapeaux, la réflection du soleil, de la lune; et en un mot, il adoptait tous les systèmes déjà connus de ses prédécesseurs, sauf quelques modifications de temps et de circonstances.

La révolution arriva ; l'abbé Chappe, possesseur, en 1789 et antérieurement, de l'abbaye de Bagnolet, près Provins, se vit tout à coup privé de son bénéfice qui lui rapportait six mille livres de rente ; ce qui l'obligea de revenir chercher des moyens d'existence dans sa famille, où il trouva quatre de ses frères, dont trois venaient aussi de perdre leurs places.

Ce fut à cette époque, en 1790, que l'idée lui vint d'une communication télégraphique qui pût mettre le gouvernement à même de transmettre ses ordres à une grande distance dans le moins de temps possible. L'abbé Claude Chappe avait conçu cette idée dès sa première jeunesse. Elevé dans un séminaire près d'Angers, il avait imaginé un moyen de correspondance avec ses frères, qui se trouvaient dans une pension placée en face et à une demi-lieue de distance. Son procédé consistait en une grande règle de bois, tournant sur un pivot. Aux deux extrémités de la règle tournaient aussi sur des pivots des ailes moitié plus petites. On obtenait ainsi cent quatre-vingt-douze signes différens, qu'il était facile de distinguer à l'aide de longues-vues ; ce fut là sans doute le principe du télégraphe perfectionné, principe que Claude Chappe s'attacha à améliorer de plus en plus par l'étude des sciences physiques, dont il faisait presque sa seule occupation. Bientôt forcé par les circonstances de rentrer au sein de sa famille, il découvrit son projet à ses frères ; et malgré leurs conseils et les obstacles qu'ils lui faisaient remarquer, obstacles presque insurmontables pour l'exécution en grand d'une communication télégraphique, il persista. Ce moyen de correspondance eut un succès complet ; mais à mesure que l'on multipliait les stations, les difficultés naissaient. Aussi les frères Chappe renoncèrent à ce système pour essayer de l'électricité. Le cabinet que l'abbé Clappe possédait, et que, par la suite, il fut forcé de vendre pour subvenir aux frais qu'occasionaient ses expériences télégraphiques, fournirent le moyen de faire des essais à des distances plus ou moins grandes qui n'amenèrent pas de résultats bien satisfaisans. Il fallut donc imaginer autre chose ; et après plusieurs mois d'un travail assidu, les frères Chappe convinrent d'employer, au lieu du son, un corps opaque qui, par apparition et disparition, ferait connaître le moment de marquer le chiffre indiqué par l'aiguille de chaque pendule. Les frères Chappe correspondirent ainsi habituellement entre eux, à trois lieues de distance. Ce résultat fut constaté par des résultats unanimes, le 2 mars 1791.

Après beaucoup de soins et de démarches, ils obtinrent l'autorisation d'établir un télégraphe sur la barrière dite maintenant de l'Etoile ; mais la machine que l'abbé Claude avait fait construire fut renversée pendant la nuit, de manière à ne pas laisser de vestiges. Six mois après cet événement, dont on ne put jamais découvrir les auteurs, l'aîné des frères Chappe fut nommé membre du corps législatif par le département de la Sarthe.

L'abbé Claude, très affecté, mais non pas découragé par l'enlèvement mystérieux de son télégraphe, s'aida de l'appui de son frère pour l'exécution d'un autre télégraphe à Ménilmontant, dans le parc de Saint-Fargeau ; il se composait d'un châssis rempli par cinq persiennes, qui paraissaient et disparaissaient à volonté, suivant les deux différentes positions qu'on leur faisait prendre. Il coûta beaucoup à la famille, et les frères allaient y travailler tous les jours, lorsqu'un après-midi, comme ils entraient dans le parc, on vint les prévenir qu'on avait mis le feu au télégraphe, et que s'ils y montaient, on les brûlerait vifs. Le lendemain ils apprirent que la populace s'était portée à cet acte de violence parce qu'elle soupçonnait que le télégrapge servait à correspondre avec le Temple. Mais l'abbé Chappe, dont l'ardeur et le courage croissaient avec les obstacles, vit avec plaisir que ses frères ne lui cédaient plus en persévérance, et ils continuèrent ensemble leurs recherches. Bientôt ayant acquis la certitude que les corps alongés étaient plus visibles que les signes employés auparavant, ils adoptèrent définitivement la forme du télégraphe, à l'extérieur, forme élégante et simple ; et ce plan fut présenté à l'assemblée législative, le 22 mars 1792. Celle-ci envoya l'examen à son comité d'instruction publique, mais les événemens qui survinrent empêchèrent qu'on s'en occupât, et le premier rapport sur cet objet ne fut fait que le 4 avril 1792. Ce rapport concluait à accorder l'autorisation à l'abbé Claude Chappe de construire trois postes d'essai. L'autorisation accordée, MM. Chappe s'établirent, l'un à Ménilmontant, l'autre à Ecouen, et le troisième à Saint-Martin du Tertre, à une distance de sept lieues de Paris. Claude Chappe demanda que le gouvernement nommât des commissaires pour s'assurer du résultat de ses opérations et de la réalité de ses découvertes. Ces commissaires furent MM. Daunou, Arbogast et Lakanal.

A la première expérience qui fut faite en présence de ceux-ci, ils témoignèrent leur surprise de la facilité et de la précision avec lesquelles on transmettait à sept lieues de distance toutes les dépêches qu'ils communiquaient.

A leur retour à Paris, les commissaires firent un rapport qui détermina le gouvernement à ordonner l'établissement d'une ligne télégraphique de Paris à Lille, ce qui fut exécuté ; mais pour l'organisation de la ligne, il y eut des difficultés sans nombre, qui furent vaincues par un zèle et un accord qu'on ne pouvait rencontrer ailleurs que dans une famille intéressée tout entière au succès d'une invention dont elle devait recueillir la gloire. Enfin, la ligne marcha : la prise de Condé par les Français fut annoncée à l'assemblée législative pendant une de ses séances ; elle envoya par le télégraphe sa réponse à cette dépêche, et un décret qui changea le nom de *Condé* en celui de *Nord-Libre*. Le signal de réception fut fait sur-le-champ, et la dépêche, la réponse et le décret furent si peu de temps à parvenir à leur destination, que tout cela se passa pendant la même séance ; ensorte que les ennemis crurent que l'assemblée siégeait au milieu d'eux. Depuis ce temps, tous les gouvernemens qui se sont succédé ont fait établir les différentes lignes qui existent en France. Les Chappe, reconnus les inventeurs, les ont toutes faites, et les peines que leur ont données ces divers établissemens leur valent de bien justes titres à la reconnaissance publique.

Rien n'est plus simple et plus facile à faire manœuvrer que la machine qu'ils ont inventée.

Cette machine est composée de trois pièces à sa partie supérieure ; chacune d'elle se meut séparément ; la plus grande de ces pièces est un parallélogramme très alongé ; à ses extrémités sont ajustées les deux autres. Elle peut prendre quatre positions : devenir horizontale, verticale, être inclinée à droite ou à gauche, sur un angle de quarante-cinq degrés. Les pièces qui se meuvent sur ses extrémités, et qu'on nomme *ailes*, sont disposées de manière à prendre chacune sept positions, par rapport à la pièce principale, en formant, soit au-dessus, soit au-dessous d'elle, un angle de quarante-cinq degrés, un angle droit obtus, coïncidant avec elle. Les trois pièces forment cent quatre-vingt-seize figures différentes qui doivent être regardées comme autant de signes simples à chacun desquels on attache une valeur de convention. On conçoit sans peine que, en plaçant ainsi dans une direction quelconque une suite de machines de cette espèce, dont chacune répète les mouvemens de celle qui précède, on transmet au bout de cette ligne les figures faites à la première station, et par conséquent les idées qu'on y attache, sans que les agens intermédiaires en prennent connaissance ; et pour qu'on puisse s'assurer aisément que le signal a été exactement donné, au dessus de la maisonnette, on a placé dans l'intérieur des potaux qui soutiennent le télégraphe un répétiteur

servant de manivelle qui donne le mouvement et prend simultanément, en le donnant, la figure que l'on veut placer à la partie supérieure. Comme un seul homme négligent ou malveillant en peut tenir deux cents dans l'inaction et paralyser le travail de la ligne entière, on choisit autant que possible les stationnaires télégraphiques parmi les hommes simples qui par leurs mœurs et leur caractère, sont aussi impassibles que la machine qu'ils font mouvoir. Les signaux qui annoncent les fautes et les obstacles sont toujours suivis d'un signal indicatif de la station, et ils parcourent toute la ligne avec la rapidité de l'éclair. On voit qu'il est nécessaire d'apprendre aux stationnaires cette langue qui leur est particulière, et qu'ils aient une certaine expérience pour en faire usage.

Le télégraphe français, pris isolément, peut être mis en mouvement et observé de loin par un homme tout-à-fait étranger aux opérations télégraphiques. C'est l'application des signaux qui doit s'apprendre, et l'habitude de bien voir, lorsque l'état de l'atmosphère rend l'observation difficile, qu'on doit acquérir. Le personnel des lignes télégraphiques se compose de 3 administrateurs, 14 employés de tous grades, de 3 hommes de service pour l'administration centrale, de 21 directeurs, 34 inspecteurs, 987 stationnaires pour le service extérieur de neuf lignes, lesquelles se divisent ainsi par le nombre des stations : Lignes de Calais, 38; de Strasbourg, 49; de Brest, 107; de Toulon, 140; de Bayonne, 158. Les dépenses du personnel sont de 749,000 francs; celles totales du service s'élèvent à 902,000 francs.

HONORÉ ARNOUL. — (*Globe.*)

THÉATRES.

THÉATRE DU GYMNASE. — *Claudia* ou *la Fermière romaine*, vaudeville de M. Desprez.

Parlez-moi des fermières du Gymnase ; elles sont propres, celles-là, rondes, blanches, coquettes, appétissantes ; leurs doigts roses et effilés passent par la pâte d'amande douce ; leur pied est délicatement emprisonné dans le satin ; elles se parent de soie, de fines dentelles et de velours ; leur chevelure exhale les suaves parfums. Aussi qu'arrive-t-il aux fermières du Gymnase? Au lieu de lourdauds, des princes et des ducs les courtisent et les adorent ; chacune de ces charmantes fermières épouserait des autocrates de Russie et des shahs de Perse, pour peu qu'elle voulût bien descendre jusque-là. Mais fi donc! elles aiment bien mieux le fidèle Mélibée ou l'intéressant Tityre, ou le tendre Tircis leur garçon de ferme.

Ainsi fait Claudia, la fermière romaine; Claudia, pourchassée par le marquis de je ne sais quoi, neveu d'un cardinal et cousin du pape, épouse Tibério, le simple paysan, jaloux brutal, faisant sauter M. le marquis dans le Tibre, mais dévoué et amoureux en diable. Il y a eu un tems où les rois épousaient des bergères; maintenant qu'ils viennent s'y frotter!

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.—*Kean*, drame de M. Alexandre Dumas. — *Le Fils mal gardé*, ballet de MM. Cogniard.

On connaît les commencemens du fameux Edouard Kean, l'honneur du théâtre anglais. Kean naquit entre la muscade d'un escamoteur et le balancier d'une danseuse de corde. Il entra dans le monde par une culbute. Figurez-vous un pauvre diable exploitant les villages de l'Irlande, sous le commandement d'un général de saltimbanques. Kean était l'espérance et la merveille de cette armée de Bohémiens; il les valait tous à lui seul, et suppléait au besoin les absens et les malades. Fallait-il marcher sur la tête, faire le saut du tremplin ou battre l'entrechat sur la corde raide? Kean était là. Avait-on besoin d'un paillasse ou d'un arlequin? c'était Kean, et toujours Kean!

Un jour la troupe de bateleurs fit une halte dans la petite ville de Waterford, et, pour se mettre un peu en crédit, annonça effrontément une représentation de l'*Hamlet* de Shakspeare. Les connaisssurs de Waterford s'apprêtèrent à rire aux dépens de ces acteurs burlesques, et, en effet, il eurent de quoi railler : Ophélia était borgne, et Polonius boitait; il manquait des dents à Gertrude, et Horatio était bossu. Mais quand Hamlet parut, les quolibets cessèrent. Cet Hamlet n'était pas un Hamlet pour rire ; sa taille avait de l'élégance et de la distinction ; d'épais cheveux noirs disposés en boucles nombreuses et naturelles, de beaux sourcils aussi noirs que ses cheveux, abritant un œil intelligent et vif, faisaient ressortir la pâleur de son visage. C'était bien la physionomie d'Hamlet, tour à tour abattue et menaçante, mélancolique et railleuse. Dans la scène d'escrime, Hamlet rendit à Laerte le salut des armes d'un air dégagé, se mit en garde avec beaucoup de grace, prit une attitude pleine de fierté, et poussa le pauvre Laerte, de tierce et de quarte, avec une souplesse et une habileté dignes de la plus fine lame des trois royaumes. Le lendemain, on jouait une pantomime ; mais qui fut surpris? Le public de Waterford, retrouvant l'Hamlet de la veille armé du feutre et du masque d'Arlequin. On battit des mains, car maître Arlequin sautait, piétinait et grimaçait à ravir. Un autre jour, Arlequin-Hamlet se mit à boxer à outrance, avec accompagnement de *Rule Britannia*? et si vous aviez demandé au souffleur : « Quel est cet arlequin qui joue la tragédie et qui boxe si bien? » le souffleur vous aurait répondu, avec toutes les marques du plus profond respect et de la plus vive admiration : « C'est M. Kean, premier chanteur, premier danseur, premier tragique, premier comique, premier mime, premier sauteur, premier escamoteur et premier boxeur de la troupe. »

Pendant vingt ans, Kean mena cette vie de tréteaux et de carrefours, vie obscure, errante, en lambeaux, souvent sans oreiller et sans pain. Ce fut un médecin nommé Drury qui, l'ayant vu je ne sais plus dans quel coin de l'Irlande, jouant en plein vent le rôle de Shylock, devina son talent et lui conseilla d'aller à Londres. Peu de temps après, le pauvre histrion de Waterford, le boxeur, le paillasse, était l'homme le plus fameux et le plus applaudi d'Angleterre ; le fils de la funambule et du ventriloque marchait sur l'or et la soie, lui qui plus d'une fois avait, comme mistriss Inchald, arraché pour vivre, les plantes sauvages qui croissent sur le bord des chemins.

Quand Kean se présenta au directeur de Drury-Lane, il en fut reçu avec dédain. Kean répondit à ce mépris par un aplomb imperturbable : il semblait avoir le sentiment de sa force et le pressentiment de sa fortune ; ses souffrances passées, le souvenir poignant de sa misère, le besoin du gain et de la renommée lui inspiraient cette hardiesse qui était presque déjà le succès. « Laissez-moi seulement me placer devant la rampe, dit-il d'un air hautain, et je vous montrerai ce que c'est que Shakspeare! » Le soir même, Kean arriva dans les coulisses, portant sous le bras un petit paquet qui contenait son costume. Il s'habilla tranquillement, entra en scène et joua Shylock. Où est le Shylock banal, le Shylock de tradition, le juif maigre, sec, voûté, couvert de rides? Voici le véritable Shylock de Shakspeare : un homme mûr et fort, ardent et passionné dans sa haine contre les chrétiens et dans son amour pour sa fille. Le parterre frissonna à ces mots : « Bassanio! Bassanio! que je puisse seulement te trouver en défaut, et ma vieille haine s'assouvira! » Richard III, Othello, Macbeth s'éveillèrent à la puissante voix de Kean et vécurent d'une vie toute nouvelle. La vieille école ds Kemble, la dignité et la pruderie tragiqnes firent place à l'audace et à la passion véhémente. Au bout de l'année, Kean était un grand acteur, aux appointemens de 10,000 livres sterling.

Kean avait supporté avec courage et souvent avec gaîté, les misères et l'abaissement de ses jeunes années. Kean le riche, le célèbre, l'adoré, succomba à l'enivrement de la réputation et de la fortune; la gloire lui monta à la tête, l'or lui troubla la cervelle : de simple, de malicieux, de franc qu'il était, il devint tout à coup prétentieux, vaniteux, quinteux, bizarre; sa renommée, que son talent avait conquise au théâtre, ne suffisant plus à le satisfaire, il chercha à se singulariser par mille fantaisies : il voulut se rendre illustre par la débauche et le scandale.

Ce besoin effréné du bruit et d'émotion finit par le précipiter dans la vie honteuse et les orgies de la taverne. Le tendre Roméo se dérobait au chaste baiser de Juliette, le mélancolique Hamlet quittait le palais d'Elseneur, pour aller au cabaret se mêler à la bande des escrocs, des ivrognes et des prostituées. Un valet de la taverne introduisait le beau prince dans une chambre enfumée, au milieu des trognes rougies et des fronts avinés. C'est là que l'illustre Kean, le sublime interprète de Shakspeare venait fraterniser avec cette troupe infernale, aux joies brutales et au souffle empesté. Le lendemain, l'homme de l'ignoble bacchanale recevait à son lever princes et ducs, tout prêt, en quittant ce monde élégant, à boxer avec le premier butor venu, à fracasser une mâchoire, à crever un œil avec la plus rare élégance.

Un ami de Kean, de ceux qui ont le mieux connu cet homme singulier, Charles Grattan, donne une cause vraisemblable à cette dégradation et à ces folies. L'orgueil, dit-il, le jeta dans ce désordre. En descendant du théâtre, en cessant d'être Othello et Macbeth, il cherchait les moyens de faire encore..... parler de lui; et c'est ainsi qu'il recourut à des vices d'emprunt et à des folies calculées; peu à peu ces travers simulés devinrent une habitude. Tantôt il était jockey et tantôt il était bateleur; il avait à la fois dans son boudoir, un secrétaire, un lion et quatre ou cinq maîtresses. Puis, tous les jours, des duels, des débauches effroyables, des courses au clocher, des batailles bachiques sans paix ni trève; terrible vie qui l'avilit et le ruina : il y perdit peu à peu le talent, la santé et la raison. Plusieurs fois Kean parut sur la scène complètement ivre. Un jour qu'il jouait, à Birmingham, le rôle d'un amant obligé de céder sa maîtresse à un rival, il s'écria : « Prenez-la, monsieur; je la donne au diable! et avec elle, le parterre et les loges de Birmingham! » Ailleurs, pendant la représentation d'une tragédie d'Otway, au moment de la situation la plus pathétique, il fit la culbute sur la scène. Ainsi ruiné et dégradé, Kean erra quelque temps en Amérique, vint en France montrer les dernières lueurs du grand Kean, vieillit avant l'âge, et alla mourir en Angleterre, pauvre, maudissant le monde et abandonné.

Il y a une grande moralité dans cette triste mort d'un homme qui succombe prématurément par ses propres erreurs, par ses vices et par son orgueil. Il y a une leçon terrible dans cette éclipse totale du talent et du génie honteusement anéantis pour ne s'être pas respectés eux-mêmes. M. Alexandre Dumas n'a pas jugé la vie de Kean de ce point de vue, avec ce châtiment terrible et ce grand enseignement. Son drame semble plutôt recéler la pensée contraire. A l'en croire, le désordre serait presque une conséquence et un ornement du génie ; on n'aurait de génie qu'à la condition de faire des dettes, de courir les cabarets, de se livrer à toutes les folles bouffées de la vanité, de donner pleine licence aux emportemens de l'orgueil, et de faire la cabriole en public. Grâce au ciel, l'histoire des véritables grands hommes dément le Kean de M. Alexandre Dumas. Dieu semble avoir voulu, au contraire, que la beauté de l'esprit et la beauté de l'ame fussent sœurs et se servissent mutuellement de force et d'appui. Parcourez les noms glorieux, et vous trouverez de rares exceptions à cette noble fraternité. Je sais que, de notre temps, certains livres et certains drames aiment à nous montrer le génie se vautrant en toutes sortes d'extravagances et de désordres. Mais ne serait-ce pas une ruse de guerre, et ne pourrait-on prendre cela pour une théorie de circonstance et une sorte de défense personnelle.

Le drame de *Kean* n'est pas nouveau : représenté, il y a six ans, au théâtre des Variétés, il a été repris plus tard à l'Ambigu-Comique. La littérature de M. Alexandre Dumas, comme sa foi politique, est de toutes les opinions et de tous les théâtres : elle va du haut en bas avec facilité et sans scrupule. Nous ne parlerons pas davantage de ce drame qui reproduit à peu près, pas à pas toutes les variétés du récit que nous avons fait de la vie et du caractère de Kean. Ce n'est certes pas un bon ouvrage ; mais à travers l'incohérence et le décousu des scènes, à travers la prétention et la bouffissure incorrecte du style, quelques détails vigoureux et originaux se font jour et intéressent. Frédérick joue le rôle de Kean avec ses défauts et ses qualités : il est lourd, monotone, traînant, brutal, puis tout à coup hardi, noble et passionné. Malheureusement, les défauts de Frédérick augmentent avec la fatigue du corps et les années qui arrivent. Kean du théâtre des Variétés avait dans Mlle Atala-Beauchêne une gracieuse et touchante Anna que Mlle Klotz de la Porte-St-Martin n'a pas tout-à-fait remplacée.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Une mission scientifique se prépare en ce moment à Toulon pour aller explorer quelques parties importantes de l'Asie-Mineure. C'est M. Charles Texier, correspondant de l'Institut, qui est à la tête de cette mission.

— Les galeries du Louvre fermées à la suite de l'exposition de 1842, seront rendues, le 15 de ce mois, aux artistes et au public.

— L'administration municipale a fait, mercredi dernier, à l'audience des criées : l'acquisition de l'importante propriété de l'Orme Saint-Gervais, rue François Miron. C'est la seconde acquisition faite par la ville pour parvenir à l'ouverture de cette rue sur une largeur de 26 mètres. Cet élargissement mettrait en communication, par une place, la façade E. de l'Hôtel-de-Ville et le portail de l'église St-Gervais, qu'elle découvrirait entièrement.

— Le théâtre de l'Odéon va fermer pendant la saison des grandes chaleurs.

— Le 22 de ce mois, on vendra, pour être démolis, les bâtimens dits des anciennes écuries de l'Archevêché, rue du Cloître-Notre-Dame, afin de faire place au nouveau palais archiépiscopal.

— Une compagnie vient d'obtenir l'autorisation d'éclairer au gaz les communes de Boulogne, Sèvres et St-Cloud. La manufacture de porcelaine de Sèvres s'est empressée de souscrire à ce mode d'éclairage.

—Sous quelques jours, le préfet de police va quitter l'ancien hôtel des premiers présidens du parlement pour aller s'installer dans l'ancien hôtel de la cour des comptes ; tout se prépare pour ce déménagement. La préfecture de police va être entièrement rebâtie. Du reste, les maisons se démolissent avec activité dans la cour de la Sainte-Chapelle pour agrandir et isoler le Palais-de-Justice.

— On pave le nouveau port de l'ancienne île Louviers, et l'on achève celui du quai des Ormes, près le Pont-Marie. Dans le jardin du Luxembourg, on élève sur le bas-côté de la grande terrasse de droite un beau pavillon pour la lecture des journaux, dans lequel les habitués pourront s'abriter au besoin.

— En avant du large trottoir qui longe toute la grande façade de l'Hôtel-de-Ville, on vient d'établir une grille de 150 centimètres de hauteur, en ménageant des ouvertures devant chacune des portes d'entrée de ce grand edifice.

—La commission nommée par la fabrique de la Madeleine, à l'effet de juger le concours ouvert par la construction de l'orgue qui doit être placé dans cette église, vient de rendre sa décision. Après avoir examiné les projets présentés par les divers facteurs, elle a donné la préférence à celui de MM. Cavaillé-Coll, à la majorité de 8 voix contre 9. On sait que ce sont les mêmes facteurs qui ont construit, dans l'église royale de Saint-Denis, le grand orgue que Mgr le duc d'Orléans a visité il y a peu de jours. Les mêmes facteurs viennent de reconstruire le grand orgue de l'église St-Roch. L'inauguration aura lieu prochainement.

— L'Académie de médecine de Paris, instruite de la perte que la société médicale de Hambourg a faite de sa bibliothèque dans le funeste incendie de cette ville, lui a fait hommage d'un exemplaire de ses mémoires et d'un exemplaire de ses bulletins.

— Une foule d'architectes français se sont rendus en toute hâte à Hambourg pour élever sur les ruines encore fumantes de cette antique cité de l'Allemagne, des palais modernes dans le goût français. D'un autre côté, la police de Hambourg a publié, le 26 mai, un avis portant que cette ville n'avait plus besoin de nouveaux ouvriers étrangers, et que, conséquemment, tous ceux qui y viendraient sans son agrément préalable seraient invités à retourner dans leur pays.

— Des ordres viennent d'être donnés pour introduire dans de nouveaux régimens d'infanterie la nouvelle tenue d'habillement et d'équipement qui est déjà, comme on sait, en cours d'essai dans le 11e régiment de ligne et les 2e, 4e et 17e légers.

— L'amiral Dumont-d'Urville, qui vient de mourir si misérablement dans la catastrophe du 8 mai, était né à Condé-sur-Noireau (Calvados). Les habitans de cette ville, voulant perpétuer le souvenir du célèbre navigateur, ont donné son nom à une rue de leur commune, et ils viennent d'ouvrir une souscription dont le produit devra servir à élever une statue en son honneur. M. le maire de Condé est venu exprès à Paris pour hâter les formalités que va exiger cette détermination honorable des compatriotes de M. Dumont-d'Urville.

— D'après le dernier recensement, Toulouse compte 79,937 ames, ce qui, avec une population flottante de 10,431, porte à 90,368 le nombre total des habitans. Le nombre des femmes comprises dans le premier de ces chiffres, est de 42,841 ; celui des hommes, de 47,096. La population flottante se compose de 8,868 militaires, 158 détenus, 700 étudians, dont 503 en droit et 97 en médecine, 150 élèves de l'école vétérinaire, 290 du collége royal et 365 des deux séminaires.

— On croit généralement que le plus admirable apôtre de l'humanité, saint Vincent de Paule, a été toujours prêtre à Paris. Il n'en est rien : une petite ville du département de l'Ain, arrondissement de Trévoux, Châtillon-sur-Chalaronne, qui compte 2,800 habitans, réclame l'honneur de l'avoir eu pour curé pendant quelque temps. Il paraît authentique, en effet, que saint Vincent de Paule a demeuré à Châtillon-sur-Chalaronne, et y a officié. Il y a laissé le souvenir des vertus et du dévoûment qui ont immortalisé et sanctifié sa mémoire. (*Impartial de Besançon.*)

—On remarque à Reims et dans les environs un grand nombre de statues de la vierge qui décorent les encoignures des plus vieilles maisons. L'origine de ces statues remonte à une époque déjà reculée. C'est, dit-on, le cardinal Charles de Lorraine qui les a répandues ainsi par le pays au moment où la réforme, poursuivant l'idolâtrie dans les images, les magistrats des provinces, que l'hérésie avaient respectées, répondaient à la destruction systématique des novateurs, en multipliant avec une ardeur égale les signes extérieurs de leur fidélité politique et religieuse. Ces vestiges matériels des passions d'un autre âge ont échappé généralement à la fureur des iconoclastes révolutionnaires.

Aujourd'hui les propriétaires dont ils ornent les édifices les entretiennent religieusement : les uns, par amour pour les monumens du passé ; les autres, parce qu'ils croient qu'une influence bienfaisante est attachée à leur conservation.

—Les journaux judiciaires annoncent la mise en vente, pour le 22 de ce mois, du chemin de fer de Villers-Cotterets au Port-aux-Perches, par suite de saisie immobilière ; les wagons et les machines font partie de la vente.

— Hier le 3e bataillon du 23e de ligne, venant d'Oran, a traversé Nevers pour se rendre à Orléans. Parmi ces braves qui venaient de combattre en Afrique, on remarquait un vieux soldat aveugle conduit par un enfant de quinze ans. Fait prisonnier et entraîné par les Arabes, les barbares lui avaient impitoyablement crevé les yeux et ils allaient l'égorger, quand, surpris à leur tour par les Français, ils ont été tous massacrés. Un seul membre de cette famille d'assassins aurait été épargné ; c'est l'enfant arabe qui conduit aujourd'hui le vieux soldat aveugle.

(*Echo de la Nièvre.*)

— Le nombre des journaux et ouvrages périodiques qui se publient actuellement en Russie est de 139, chiffre qui présente une augmentation de 5 sur celui de l'année dernière.

Ces 139 publications, dont 62 s'impriment à St-Pétersbourg, et 77 dans le reste de la Russie, sont dans les langues suivantes, savoir : 101 en russe, 22 en allemand, 8 en français, 4 en lettonien, 2 en polonais, 1 en anglais et 1 en italien.

Des huit journaux français, 6 paraissent dans la capitale, 1 à Moscou et 1 à Odessa.

— La marque est encore infligée aux déserteurs dans l'armée anglaise ; le général en chef, dans un ordre du jour daté de la caserne de Horse-Guards, vient de prescrire pour toute l'armée l'usage d'une mécanique de nouvelle invention, qui désormais, est-il dit dans la circulaire, opérera sans mal ni douleur une flétrissure réputée indispensable pour le maintien de la discipline.

Le nouvel instrument à marquer (*branding instrument*), substitué au fer brûlant, est en cuivre, et représente la lettre D. Cette lettre est percée d'une multitude de trous à travers chacun desquels le mouvement d'un ressort fait sortir autant d'aiguilles acérées.

Après avoir appliqué l'instrument sur le bras ou dans le creux de la main du déserteur, selon que le porte la sentence, on fait, à l'aide d'une pression, sortir les pointes qui pénètrent dans l'épiderme à la profondeur requise, et y tracent l'empreinte sanglante de la lettre D. Pour rendre la marque indélébile, on frotte la place avec une brosse imbibée d'indigo en poudre et d'encre de la Chine, délayés dans une quantité d'eau suffisante.

D'après le réglement, la marque ne peut être infligée qu'en présence de la troupe rassemblée sous les armes, et sous les yeux du chirurgien, par le trompette-major pour la cavalerie, et par le musicien qui joue du cor dans l'infanterie.

— On écrit de Mons, 27 mai :

« Une course aux ânes a eu lieu hier sur la grande place. Cinq prix ont été décernés, dont un *pour le costume le plus grotesque* et un autre *pour le costume le plus soigné*. Dix-huit concurrens ont reçu des prix. »

Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 19 Juin 1842. DEUXIÈME ÉDITION. Deuxième année. — N° 25.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : *A Paris*, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. *Et en Province*, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.) —

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons, EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES, TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois . 20	Six mois.. 1[illegible]
Trois mois 11	Trois mois [illegible]

Avec ce numéro, nos abonnés recevront sous-bande, une couverture imprimée et un faux titre contenant la table des sommaires des articles parus dans les quatre premiers mois de l'année (janvier, février, mars et avril 1842) destinés à la reliure de la collection du SALON LITTÉRAIRE *et formant le tome troisième de notre publication.*

En parcourant cette table des sommaires, nos lecteurs pourront voir quelle riche variété d'articles notre publication a su leur offrir dans ces quatre mois et le nombre considérable d'écrivains distingués qui y ont concouru.

Nous continuerons à l'avenir à envoyer ainsi à nos abonnés tous les quatre mois, une couverture imprimée et une table des sommaires.

SOMMAIRE.

LA CROIX DE L'AFFUT.

(Suite et fin.)

Armand était trop préoccupé par les nouvelles qu'il allait entendre pour faire attention à l'émotion profonde du messager.

— Vous avez une lettre pour moi ? demanda-t-il brusquement.

— Oui, monsieur le comte.

— Du capitaine Rupert ?

— La voici.

Et Guichard tendit à Armand un billet soigneusement cacheté qui contenait ceci :

« Le garde-champêtre Guichard a toute ma confiance ; convenez avec lui du jour et de l'heure ; seulement il faut de la promptitude et du secret ; j'espère que M. de Blangy m'accordera l'une et l'autre. Du reste, j'accepte d'avance toutes les conditions qu'il voudra imposer.

» Le capitaine RUPERT. »

Après avoir lu rapidement ce billet, le comte leva les yeux sur Guichard, qui n'avait pas eu le temps de se remettre de son émotion, et lui dit d'une voix brève :

— Vous savez, je pense, de quoi il s'agit entre le capitaine et moi. S'il est pressé d'en finir, je le suis aussi. Il faut qu'il parte demain matin pour aller rejoindre son régiment ; moi j'ai des devoirs encore plus sacrés à remplir. Il m'annonce qu'il accepte d'avance toutes mes conditions ; je vais vous les dire afin que vous puissiez les lui transmettre sans retard ; nous nous battrons ce soir, au coucher du soleil ; c'est, je pense, l'heure où le capitaine pourra s'échapper le plus facilement sans être aperçu. Je l'attendrai au pied même de la Croix de l'Affût...

— A la Croix de l'Affût ! dit le garde avec une espèce de gémissement.

— Chacun aura pour arme ses pistolets, continua le comte ; un pareil duel n'a pas besoin de témoins. Nous nous placerons à trois pas l'un de l'autre, et nous ferons feu en même temps...

— Mais vous périrez tous les deux ! Ces conditions sont horribles...

— Etes-vous chargé d'en proposer de plus douces ? demanda Armand avec dédain ; il ne s'agit pas ici d'un duel à propos de quelque niaiserie de point d'honneur. Il faut que l'un de nous deux meure ce soir... Dites-le au capitaine de ma part. Vous m'avez entendu, et maintenant partez... Ce soir, au coucher du soleil !

En même temps le comte fit un geste comme pour donner congé à son interlocuteur. Mais Guichard resta à la même place, debout dans une attitude humble et pensive. Armand le regarda fixement.

— Eh bien, avez-vous quelque objection à faire à mes propositions ? Avez-vous quelque chose à dire ?..

Guichard parut surmonter enfin les sentimens douloureux dont il était oppressé :

— J'ai à vous dire, s'écria-t-il, que ce duel est impossible ; j'ai à vous dire, monsieur le comte, que vous ne pouvez vous battre avec un généreux jeune homme dont vous avez été l'ami et presque le frère, que vous ne pouvez risquer de plonger ainsi dans le deuil toute une paisible famille, qui vous a accueilli avec tant de confiance et d'affection...

— Et qui êtes-vous, l'ami, dit le comte en toisant le garde d'un air de mépris, vous qui venez ainsi me donner des conseils sans en avoir été prié ? Je sais que le capitaine, qui est brave, ne peut vous avoir confié une pareille mission. Qui êtes-vous donc pour vous établir ainsi, de votre autorité privée, juge d'une querelle dont les deux champions ne sont pas et ne peuvent pas être vos égaux ?...

Guichard reçut cette injure avec une résignation qui n'était pas dans son caractère.

— Vous avez raison, monsieur le comte, répondit-il, je suis bien peu de chose, et cependant quelque misérable que soit ma condition dans ce pays, j'avais cru jusqu'ici que j'avais le droit d'y marcher la tête haute, parce que j'étais un honnête homme et que j'avais une conscience sans reproche, mais depuis bien peu de temps je sais que cela ne suffit pas pour avoir le droit d'être fier. Et cependant, monsieur Armand de Blangy, vous ne pouvez accorder trop de confiance à mes paroles quand je vous dis que votre duel avec le capitaine est impossible ! Vous ne pouvez comprendre quelle autorité mystérieuse me donnent des révélations toutes récentes...

— Vous allez encore, comme toujours, me parler par énigmes, interrompit Armand ; écoutez monsieur le garde-champêtre, depuis que je vous ai vu pour la première fois, vous vous êtes attaché à moi, je ne sais dans quel but secret, laissant tomber sans cesse en ma présence des mots de révélation, de secret .. Il serait temps enfin de me dire ce qu'il y a de commun entre vous et moi. Si, comme vous le dites, vous avez découvert depuis peu quelque secret qui me concerne, parlez sans crainte et sans détours ; que me voulez-vous ? que savez-vous ?...

— Je sais, murmura Guichard d'une voix faible et entrecoupée, je sais que celui que vous accusez d'avoir tué votre père est innocent de ce crime...

— Et quelles preuves en avez-vous ?...

— Des preuves, répéta le garde haletant comme si un grand secret allait s'échapper de ses lèvres, des preuves...

Mais la force lui manqua ou peut-être la présence d'esprit lui revint à temps, et il ajouta avec angoisse : — Je n'en ai pas, mais je puis vous jurer...

— Des sermens ! toujours des sermens ! s'écria le comte avec amertume ; ils ne savent tous opposer que cela à mes reproches et à mes menaces. Mais vous qui parlez d'affirmer par serment que cet homme n'est point coupable, continua-t-il en saisissant convulsivement le bras du garde, savez-vous où vous êtes ici ? Savez-vous que cette chambre a été la chambre funéraire de mon malheureux père ? Savez-vous que c'est ici que j'ai

pleuré pendant six ans en attendant l'âge de la vengeance? Savez-vous que dans la nuit qui vient de s'écouler j'ai prié et pleuré ici comme autrefois, seul, à genoux devant ce lit où il y a encore du sang...

— Le sang du comte Arsène! s'écria le garde en reculant de quelques pas avec épouvante. Oh! mon Dieu, pardonnez à l'assassin!

— L'assassin! vous le connaissez donc?...

— Je ne le connais pas.

On eût dit que Guichard avait épuisé toutes ses forces pour prononcer ces dernières paroles, car il s'appuya contre la table pour ne pas tomber. Le comte scruta un moment avec la plus grande attention chaque pli de son visage.

— Allons, reprit-il enfin, tout est dit; maintenant retournez au Domaine et annoncez au capitaine ce qui a été convenu entre nous; je ne suppose pas que vous soyez assez hardi pour faire manquer ce rendez-vous. Vous savez bien qu'au point où en sont les choses, ce ne serait que partie remise, et vous auriez à rendre compte de votre faute et au capitaine et à moi...

A ce nouveau congé, Guichard ne bougea pas plus que la première fois, mais il porta une main à la poche de sa veste en disant avec timidité :

— Monsieur le comte, je n'ai pas encore achevé toutes les commissions dont j'étais chargé pour vous. J'ai encore une lettre à vous remettre...

— Une lettre! Et de qui donc?...

— De mademoiselle Caroline Rupert.

— Caroline! Elle m'écrit... elle sait donc...

—Le bruit s'est répandu depuis hier au soir dans la famille Rupert que le capitaine vous avait provoqué, et que vous alliez vous battre aujourd'hui même. M. Rupert surveille son fils avec le plus grand soin, pour qu'il ne puisse s'échapper; quant aux pauvres dames, elles sont mourantes de douleur et d'effroi. M. Octave est adoré de sa famille; la vieille aveugle dit qu'elle ne survivra pas à son fils, et Mlle Caroline, toute pâle et éperdue, m'a chargé de vous remettre en secret ce billet le plus tôt possible; elle pleurait tant que je n'ai pu la refuser, et je me suis chargé du message du frère et de celui de la sœur à l'insu l'un de l'autre...

— Cette lettre! oh! par pitié, donnez-moi cette lettre...

Guichard avait sans doute encore des motifs secrets pour ne pas dire toute la vérité en cette circonstance. C'était lui qui avait eu le courage d'annoncer à Caroline le danger que courait son frère; c'était lui qui avait poussé la jeune fille désespérée à écrire le billet que tenait le comte en ce moment.

Sans doute les expressions de la jeune fille étaient bien touchantes, puisque la haine exaltée du comte, qui avait résisté à tant de raisons et de prières, sembla s'amollir tout à coup, à mesure qu'il lisait cette simple missive. Ses yeux se remplirent de grosses larmes : bientôt la lettre lui échappa des mains et il murmura en sanglottant :

— Pauvres enfans! lui si franc, si courageux, si loyal! elle si bonne, si douce, si innocente! Elle me rappelle ma promesse, elle m'implore pour sa pauvre mère, pour elle-même, pour son frère... Oh! mon père, pardonnez-moi les larmes que je répands sur la famille de votre meurtrier!...

Les sanglots lui coupèrent la parole. Guichard, qui l'observait, tomba à ses genoux en lui disant d'un ton suppliant :

— Monsieur le comte, par grâce, n'étouffez pas le sentiment de pitié que Dieu vient enfin de faire germer dans votre cœur! Croyez-en un pauvre homme du peuple tel que moi, qui n'a jamais su mentir! Je vous le dis encore une fois, on vous a trompé, on vous a fait l'instrument d'une haine injuste et coupable. M. Rupert, que vous chargez d'un crime si noir, a pu défendre ses droits contre votre famille lorsqu'elle était puissante et enviée; depuis qu'elle est tombée, il a eu pour elle le respect qu'on porte au malheur. C'est lui, je l'ai vu, moi, c'est lui qui, plusieurs fois au péril de sa vie, a défendu ce château où nous sommes, contre le fanatisme de quelques pauvres gens qui voulaient le brûler...

— Il avait des remords! et il croyait les apaiser en défendant nos biens.

— Mais sa famille que vous allez peut-être plonger dans le deuil; mais ses enfans que vous ont-ils fait? Que vous a fait cette pauvre vieille femme qui, dans le temps de famine, allait autrefois seule et à pied parcourir les chaumières du voisinage, afin de porter du pain et des secours aux indigens? Que vous a fait ce jeune homme qui, dans sa franchise, croyait n'avoir besoin que de voir le comte Armand de Blangy une fois pour s'en faire un ami pour toujours? Que vous a fait cette belle et charmante enfant qui vous implore pour sa famille? Vous ne savez donc pas, monsieur le comte, qu'elle vous aime...

— Elle m'aime! Vous croyez qu'elle m'aime aussi! s'écria Armand avec frénésie.

—Elle vous aime comme vous l'aimez vous-même! Si vous aviez vu ses terreurs, ses supplications quand elle a su le danger que son frère et vous alliez courir! Qui sait pour qui elle pleurait le plus, pour qui elle priait le plus!... Oh! songez-y, monsieur le comte, c'est encore une frêle et pure existence que vous allez briser par cette affreuse vengeance, et si vous croyez à Dieu, pensez qu'il faudra rendre compte de tous les maux que vous aurez faits aux innocens...

Le garde s'arrêta; en ce moment, sa figure aux traits vulgaires et paisibles avait pris une expression sublime de fermeté et de noblesse. Le comte était en proie aux plus terribles angoisses; son regard errait autour de lui avec égarement; il hésitait... Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur le lit de repos où avait été déposé le corps de son père; cette vue lui rendit toute sa force pour la résistance.

— Allez-vous-en! allez-vous-en! s'écria-t-il en repoussant le garde.

— Monsieur le comte...

— Allez-vous-en, vous dis-je; je ne veux plus vous entendre.

Le garde se leva et s'éloigna en chancelant

— Vous direz au capitaine que je l'attends ce soir! s'écria Armand avec tout ce qui lui restait de courage.

— Et que dirai-je à Caroline?

— Démon! fit le comte en frappant du pied; vous lui direz... vous lui direz que je voudrais être mort et vengé!...

V.

La soirée était lourde et orageuse au moment où le comte sortit, seul et à pied, du château de Blangy pour aller au lieu qu'il avait assigné lui-même pour le rendez-vous. Un voile uniforme de vapeurs grises, légèrement teint de pourpre vers le point où le soleil allait se coucher, couvrait tout le ciel, et la nature entière était plongée dans une morne inertie. Pas un oiseau ne pépiait dans les vieux arbres de l'avenue, pas un insecte ne bourdonnait sur les fleurs, pas un pli ne ridait la surface lisse et de couleur plombée de l'étang. Seulement les feuilles argentées des trembles, des peupliers, s'agitaient parfois sans qu'on pût sentir le souffle qui les mettait en mouvement.

Cependant la campagne était belle encore, malgré sa tristesse; mais le comte, dans ce moment solennel où son sort allait se décider, était insensible au calme et à la majesté du paysage qui se déroulait devant lui. Seulement, au moment où les vieilles tours du château de ses pères allaient disparaître tout-à-fait, il s'arrêta sur une légère élévation que formait le chemin, et jetant en arrière un regard d'adieu, il poussa un profond soupir, puis, comme s'il se fût reproché ce signe d'émotion, il pressa contre sa poitrine deux pistolets d'arçon qui sortaient de la poche de son habit, et il se remit à marcher à grands pas.

Il allait atteindre l'endroit même où avait eu lieu la chasse nocturne peu de temps auparavant, quand tout à coup, au détour de l'avenue, il se trouva face à face avec un homme qui se tenait sur le bord du chemin, un léger paquet sous le bras, et semblait attendre quelqu'un. Du premier coup d'œil, le comte reconnut le vieux Rupert. Il fit un geste de dégoût, comme en présence de quelque reptile venimeux; mais le vieillard, sans s'émouvoir, lui dit avec ce ton froid et méthodique qui lui était habituel :

— Je vous attendais, monsieur le comte...

— Vous, monsieur! ce n'était pourtant pas vous que je comptais rencontrer ce soir...

— Je sais où vous alliez et qui vous cherchiez, jeune homme; mais celui que vous attendiez à la Croix de l'Affût ne s'y rendra pas, et c'est moi qui suis venu à sa place.

Armand haussa les épaules d'un air de pitié.

— Je comprends, reprit-il, le valeureux capitaine a voulu se mettre ce soir à couvert derrière une impossibilité, et je sais qu'il doit partir demain matin...

— Ne l'accusez pas, monsieur, n'accusez pas mon fils, car son désir le plus ardent à lui était de défendre l'honneur de son père injustement attaqué par vous. Au moment où je vous parle, il est enfermé dans sa chambre, où Guichard veille à ce qu'il ne puisse s'échapper; ce n'est pas de lui que j'ai appris votre rendez-vous de ce soir, il eût trop craint que je ne lui permisse pas de prendre la responsabilité d'une affaire qui n'intéresse que moi.

— Enfin, que me voulez-vous?

— M. de Blangy, dit le vieillard d'un ton grave, n'est-il pas vrai que vous n'avez aucun motif de haine contre mon fils, et que toute cette querelle n'a d'autre cause que le crime commis il y a quinze ans sur la personne de votre père, le comte Arsène? N'est-il pas vrai encore que c'est à moi, et à moi seul que vous attribuez, malgré mes protestations et mes sermens, l'affreux malheur que vous avez voulu venger en provoquant mon fils?

— C'est vrai. Sans vous, sans votre infâme trahison...

— Nous pouvons donc nous entendre, monsieur le comte; c'est moi à mon tour qui vous demande raison, et à l'instant même, des soupçons outrageans que vous conservez sur moi et que vous avez voulu faire tomber sur ma famille; c'est moi qui vous demande raison de vous être introduit dans ma maison, sous un nom supposé, et dans des desseins honteux et criminels! Je dois aussi conserver à mes enfans un nom sans tache, monsieur, et quoique je ne sois pas noble, la révolution récente a égalisé les rangs. C'est donc avec moi que vous allez vous battre, avec moi seul : aussi bien je pense qu'un duel avec celui que vous accusez d'un crime convient mieux à vos idées de vengeance qu'avec mon fils, dont vous êtes au moins sûr de l'innocence...

Un grand étonnement mêlé de joie se montra sur le visage du comte.

— Vous! s'écria-t-il, vous accepteriez le combat! vous oseriez tenter une lutte qui, songez-y, sera le jugement de Dieu?

— Je fais plus que de l'accepter, dit le vieillard, je la propose moi-même. Vous voyez, ajouta-t-il en redressant sa taille robuste encore, que j'ai assez de force pour lâcher la détente d'un pistolet, et mes yeux ne sont pas si affaiblis que je ne puisse voir encore un ennemi à trois pas de distance... Oh! je connais vos conditions, monsieur le comte!... Quoique ma vie ait été humble et obscure jusqu'ici, il ne m'a pas néanmoins man-

qué d'occasions où j'ai eu besoin de force d'âme et de volonté, ne fût-ce que le jour où j'allai seul et sans autre arme que mon écharpe de maire défendre le château de vos pères, qu'une bande de paysans allait détruire... Vous voyez donc que les chances sont égales et que ce duel est possible : force, adresse, courage, colère, injure à venger, j'ai les mêmes moyens de défense et les mêmes passions que vous. Si je vise mal, eh bien ! que Dieu me pardonne de me sacrifier pour sauver mon fils. J'ai fait mon temps, moi, et lui a besoin de vivre pour être le soutien, le défenseur de ceux qui restent !...

Le vieillard s'était attendri en prononçant ces dernières paroles, mais sans donner aucune marque de faiblesse. Il y avait dans ce duel avec un vieillard quelque chose qui répugnait à Armand, mais après quelques secondes de réflexion :

— Eh bien ! soit, dit-il enfin : je suis jeune, je suis riche, j'ai tout ce qui fait le bonheur, et une longue vie s'étend devant moi ; en me battant contre vous, je risque encore plus que vous. Vous voulez accepter la responsabilité du sang que vous avez versé ; soit, monsieur. Vous avez des armes sans doute ?

— J'ai les pistolets de mon fils, dit M. Rupert en montrant le petit paquet qu'il avait sous le bras.

— Marchons donc ; vous savez que nous devions nous battre à la Croix de l'Affût ; j'ai voulu que l'endroit où mon père est tombé fût purifié par le sang d'un Rupert ou par le mien.

En même temps il continua son chemin, et le vieillard le suivit en réglant son pas sur le sien. Tous les deux s'avançaient en silence, le comte pâle, agité, les yeux hagards, les poings serrés ; M. Rupert, calme, résigné, grave sans mélancolie. Quand ils passèrent près de l'endroit où le comte était caché, lors de la chasse nocturne, prêt à faire feu sur le capitaine, il leva les yeux au ciel et il murmura :

— Dieu me réservait sans doute une vengeance plus digne de moi.

Le vieillard remarqua ce mouvement sans en comprendre la cause, et se rapprochant d'Armand, qui gardait toujours un farouche silence :

— Monsieur de Blangy, dit-il avec simplicité, qui sait lequel de nous deux ce Dieu que vous invoquez jugera le plus sévèrement dans quelques instants, lorsque l'un de nous, et peut-être tous les deux, nous paraîtrons devant lui ; vous, jeune homme, noble et courageux, vous qu'il avait doué des plus belles qualités, des dons les plus magnifiques, et qui avez sacrifié tant de qualités précieuses à une aveugle et injuste vengeance ; moi, vieillard paisible et sans colère, qui, après tant d'années d'expérience, consens à confier le reste d'une vie toujours occupée, aux chances de cette lutte absurde et insensée qu'on appelle le duel...

— Vous repentez-vous de votre proposition ? demanda le comte en s'arrêtant.

— Marchons, monsieur ; Dieu est indulgent pour les pères.

Ils continuèrent à suivre les détours capricieux du chemin. Mais à mesure qu'ils avançaient, le comte devenait plus distrait et plus rêveur ; le doute commençait enfin à entrer dans son âme. La contenance du vieillard lui imposait ; ce n'était pas la celle d'un coupable.

Comme nous l'avons déjà dit bien des fois, la partie de la vallée où se trouvaient en ce moment les deux promeneurs était couverte de bois et de taillis qui ne permettaient pas d'apercevoir les objets à une grande distance ; d'ailleurs de hauts buissons encaissaient le chemin de chaque côté comme deux murailles. Aussi quand ils arrivèrent à la petite clairière au milieu de laquelle s'élevait la Croix de l'Affût, n'avaient-ils rien pu soupçonner de la scène qui les attendait en cet endroit.

Le soleil à son coucher avait déchiré, comme cela arrive quelquefois, le voile uniforme de nuages qui l'avait enveloppé toute la journée, et un rayon ardent, traversant le rideau de feuillage qui couvrait les rives du lac, allait inonder de lumière le monument funèbre élevé à la mémoire du comte Arsène. Les arbres qui étaient à l'entour et qui n'étaient pas soumis au même effet du soleil formaient le fond sombre du tableau. Au pied même du monument, était assise une femme âgée dont la tête était penchée tristement sur la poitrine, et à côté d'elle une jeune fille, vêtue de blanc, était à genoux, les yeux fixés sur la croix avec une expression angélique de foi et d'espérance. C'étaient Caroline et sa mère.

A cette vue les deux hommes s'arrêtèrent. Le comte regarda le vieillard d'un air irrité :

— Elle, elle ici ! s'écria-t-il ; oh ! vous le saviez.

— Ce n'est pas moi qui ai choisi ce lieu pour le combat, dit le vieillard avec simplicité.

— Il semble, continua le comte avec rage, qu'un génie infernal se plaît depuis hier à combattre mes projets et à rendre mes sacrifices plus douloureux...

Pour échapper aux reproches qu'il craignait de la part de Caroline, il allait chercher à s'enfuir. Mais un cri poussé par la jeune fille le retint à la même place : il s'appuya contre un arbre et baissa la tête d'un air confus et humilié. Caroline l'avait aperçu et elle courait de son côté, laissant la vieille aveugle seule et tremblante au pied de la Croix. Elle se jeta d'abord dans les bras de M. Rupert :

— Mon père, mon père, que venez-vous faire ici ?

Le vieillard la serra dans ses bras ; puis, se dégageant doucement, il alla au devant de sa femme qui l'appelait d'une voix suppliante. Caroline s'approcha du comte avec un air de reproche et de prière.

— Monsieur de Blangy, dit-elle à voix basse quoique avec véhémence, sont-ce là vos promesses ? Est-ce ainsi que vous devez mériter cette estime et cette affection que vous me demandiez et que je vous avais données lors même que vous ne les demandiez pas ?..

Les sanglots lui coupèrent la parole. Le comte restait atterré et gardait le silence, quand la voix lente et grave de Mme Rupert demanda auprès de lui :

— Où est-il cet homme qui veut se battre avec mon fils ?

M. Rupert, vaincu par ses instances, l'avait placée en face du comte, et alors la vieille aveugle tendant vers Armand sa main ridée, lui dit avec force :

— Vous ne savez pas, jeune homme, combien est précieuse l'existence que Dieu donne à ses créatures, et vous parlez de la ravir aux autres. Que vous a fait mon fils ? Que vous avons-nous fait tous, pour que vous attaquiez celui qui est notre joie à tous, notre consolation, notre espérance ? Jeune homme, Dieu punit sévèrement les homicides...

— Je le sais, madame, dit le comte d'un ton sombre, et c'est pour cela peut-être que Dieu m'a fait venir ici... Ce n'est ni sur vous ni sur vos enfans que j'eusse voulu faire retomber la punition...

— Sur ce tombeau, s'écria M. Rupert en montrant le monument, j'affirme pour la centième fois que je suis innocent de ce crime...

— Et si les paroles d'une pauvre femme qui va bientôt mourir peuvent quelque chose sur votre ame, dit la vieille aveugle, je jure que mon mari n'est pas coupable...

— Il n'est pas coupable ! murmura Caroline.

L'irrésolution revint dans l'esprit du jeune comte ; il examina l'attitude calme et sans remords du vieillard, l'effroi et la douleur des deux femmes, et il ne put retenir ses larmes. L'une d'elles coula toute brûlante sur la main de Mme Rupert.

— Vous pleurez ! oh ! votre cœur est bon ! s'écria-t-elle dans un élan de joie : mon Dieu, achevez d'éclairer son ame !

Caroline s'était jetée aux genoux d'Armand, et lui adressait les prières les plus touchantes. Le comte était profondément ému, et tout à coup, craignant sans doute que cette émotion même ne l'entraînât trop loin, il chercha à se dégager en disant d'une voix entrecoupée :

— Eh bien ! j'y consens ; le crime, s'il y a eu crime, sera impuni ; que mon père me pardonne ma clémence ; il sait combien j'ai souffert !... Adieu, madame, adieu, Caroline... Vos prières ont épuisé mes forces... Maintenant, je pars, je quitte ce pays, sans doute pour toujours ; soyez heureuses...

Il voulut s'éloigner ; mais Caroline s'était emparée de la basque de son habit, et Mme Rupert avait posé la main sur son bras.

— Vous ne pouvez nous quittez ainsi ! s'écria la jeune fille.

— Que voulez-vous encore de moi ? N'ai je pas promis de ne rien entreprendre contre votre fils, contre votre père ?

— Il nous faut encore votre estime et votre affection pour lui...

— C'est impossible !...

Il allait s'échapper et disparaître derrière les arbres, quand un nouveau personnage parut tout à coup dans la clairière, en criant : — Ne partez pas encore, monsieur le comte ; je suis un peu en retard, mais me voici enfin.

— Octave ! s'écrièrent les dames et M. Rupert.

C'était en effet le capitaine qui apparaissait si inopinément ; il était haletant et essoufflé, comme s'il venait de faire une course rapide, et son front était couvert de sueur. Il avait la tête nue et ses vêtemens offraient quelque désordre par suite des tentatives qu'il avait dû faire pour s'évader de sa prison.

— Que venez-vous faire ici, monsieur ? dit le père avec sévérité. Je vous avais défendu...

— De sortir de ma chambre par la porte, dit le jeune homme en souriant, mais non pas de fabriquer une échelle avec mes draps et de m'enfuir par la fenêtre. C'est ce que j'ai fait, et j'espère que si je suis en retard, monsieur le comte me donnera bien l'occasion de réparer ma faute involontaire.

— Mais j'avais chargé Guichard de vous garder à vue...

— Guichard, dit le capitaine avec insouciance, m'a quitté presque en même temps que vous ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Mon père, je vois à mes propres pistolets, que vous cachez là sous votre habit, ce que vous veniez faire pendant que vous me teniez prisonnier ; vous me permettrez de reprendre ma place... Ma mère, Caroline, que font-elles ici ? Qui a eu la sottise et la cruauté de les prévenir ?...

— C'est Guichard, dit la vieille mère.

— C'est aussi Guichard qui m'a tout appris, dit M. Rupert, et je ne comprends pas...

— Guichard, dit le capitaine avec colère, a joué depuis hier je ne sais quel rôle mystérieux et sournois, et il a abusé de la confiance que je lui avais accordée... Mais n'importe ! ajouta-t-il en s'adressant à Armand à voix basse, vous voyez, monsieur, que ce duel, par l'indiscrétion d'un misérable imbécile, est devenu impossible aujourd'hui ; mais demain, je l'espère...

Le comte fixa sur lui un regard douloureux, et hochant tristement la tête :

— Il n'y a plus de duel possible entre nous, capitaine ! j'ai pardonné.

— Merci, monsieur le comte, murmura Caroline.

— Pardonné ? dit le capitaine ; on ne pardonne qu'à des coupables, monsieur le comte ; je n'accepte de pardon ni pour mon père ni pour moi...

— Mon frère !

— Mon fils!

— A revoir, M. de Blangy! dit le jeune militaire d'une manière significative en cherchant à entraîner sa mère et sa sœur.

Armand leva les yeux au ciel comme pour prendre le ciel à témoin qu'on ne voulait pas de son pardon.

— A revoir, répéta-t-il en soupirant.

Tout à coup, un homme sembla sortir de terre au milieu de cette scène déchirante qu'il avait sans doute entendue tout entière. C'était Guichard plus défait et plus pâle encore que le matin, les habits et les mains souillés de verdure, comme s'il se fût glissé en rampant jusqu'à cet endroit. A sa vue, tout le monde s'arrêta, et trois voix interpellèrent à la fois le garde-champêtre. Des reproches vifs et peu mesurés lui furent adressés à la fois par trois personnes qui avaient à se plaindre qu'il les eût trahies. Le garde les écouta avec une résignation muette, puis il dit avec abattement en levant les yeux au ciel:

— Par pitié! messieurs, épargnez-moi dans un moment où je vais vous sauver tous par le plus grand et le plus douloureux des sacrifices!

Tous les auditeurs se regardèrent avec étonnement.

— Mais enfin, demanda M. Rupert avec plus de douceur, où étiez-vous que faisiez vous, quand je vous avais chargé de veiller sur mon fils?

— Ce que je faisais, monsieur, dit le garde en s'animant: oh! je savais bien que votre fils n'avait rien à craindre en ce moment; que vous seuls étiez en danger. Je vous avais vu prendre les pistolets du capitaine, et je savais bien ce que vous en vouliez faire.

Mme Rupert et sa fille firent un geste d'effroi.

— Alors, continua le garde, je vous ai suivi pas à pas, caché derrière les buissons; je vous ai vu aborder M. de Blangy, le provoquer... J'ai entendu ses menaces, votre défi... j'étais à deux pas de vous, je ne vous ai pas perdu un instant de vue, et si un coup eût été tiré par l'un de vous, c'eût été ma poitrine que la balle eût percée!...

— Votre poitrine!

— Guichard, que signifie?...

— Oh! Dieu m'est témoin, reprit Guichard avec désespoir, que j'ai fait tous les efforts humains pour empêcher cet horrible duel! J'ai fait valoir auprès du fils de la victime les considérations les plus puissantes et les plus solennelles! j'ai cherché à l'émouvoir par la raison, par la religion, par la pitié, par l'amour que j'avais deviné dans son cœur... puis, voyant que toutes mes tentatives étaient vaines, je me suis jeté à ses pieds, moi qui ne me suis jamais prosterné devant personne! Vaincu par la constance de sa haine contre l'assassin de son père, je me suis tourné d'un autre côté: j'ai éveillé les terreurs de toute une famille tendre et craintive; j'ai fait connaître le lieu et l'heure du rendez-vous, pour que la présence de tant de personnes chères empêchât le combat; je croyais que si le duel eût manqué ce soir, il ne pourrait avoir lieu plus tard à cause du départ du capitaine... mais un fatal hasard a déconcerté toutes mes prévisions, toutes mes espérances... Tout à l'heure encore, en entendant le comte de Blangy renoncer à ses projets de vengeance, j'espérais encore... Capitaine Rupert, pourquoi êtes-vous venu quelques minutes trop tôt pour renouer cette querelle qui allait peut-être cesser pour toujours?

— Mais enfin, quel intérêt avez-vous?..

— Je vais vous le dire. M. Armand de Blangy, vous n'avez pas voulu me croire hier matin quand je vous ai dit que M. Rupert était innocent du crime dont vous l'avez accusé; ce soir, puisqu'il le faut, je vous en apporte la preuve.

— Le coupable! quel est le coupable... Ah! dites vite, au nom de Dieu!..

— Le coupable était mon père! dit le garde-chasse avec un accent déchirant et en se couvrant les yeux avec la main.

— Son père!

Un profond silence accueillit ces paroles.

— Et cette preuve, monsieur, cette preuve, où est-elle?

— Ecoutez-moi. Vous savez que mon père occupait dans les propriétés de M. Rupert le poste de garde-forestier, dont j'ai hérité de lui depuis. Mon père avait conçu une haine profonde contre le comte Arsène, qui une fois l'avait maltraité à la chasse; il ne put obtenir justice, et il jura de se la faire lui-même. Ce fut lui qui, dans un accès de colère, au milieu de la nuit, frappa le comte sans que M. Rupert, qui était à quelque distance, eût pu avoir la conviction de sa culpabilité, quoiqu'il l'ait soupçonnée peut-être...

M. Rupert baissa la tête en signe d'assentiment.

— Je n'osais l'accuser et surtout manifester mes soupçons, dit-il en jetant sur le comte un regard de reproche, sans être sûr de son crime; c'eût été salir inutilement la réputation d'un honnête homme.

— Et votre conduite a été noble et généreuse! dit le garde avec enthousiasme; vous avez mieux aimé porter seul la responsabilité des soupçons que d'accuser un homme qui pouvait être innocent! M. Rupert, Dieu vous récompensera de cette bonne action.

— Mais enfin, comment avez-vous appris...

— Mon père, comme tout le monde le sait ici, est mort pendant que le comte de Blangy était en émigration; le souvenir de sa mauvaise action empoisonna ses derniers instans. Il eut la force néanmoins d'écrire un aveu circonstancié de son crime, et il l'enferma dans un paquet cacheté qu'il me remit secrètement en m'ordonnant de ne l'ouvrir qu'au moment où je serais précisément sûr de l'arrivée du jeune comte Armand de Blangy dans le pays. Je n'ai eu cette certitude qu'hier au soir, et j'ai ouvert ce fatal papier... Jugez de ma douleur quand j'ai connu l'affreuse vérité! Je n'avais pour tout bien que le nom que je porte et je le croyais sans tache; et j'apprenais que ce nom était celui d'un assassin!... alors (que ceux qui en ont souffert me pardonnent cet égoïsme!) j'ai songé à ne montrer ce papier que dans un moment où une nécessité impérieuse me forcerait à ce déshonneur... Si ce duel affreux eût manqué, peut-être... oui, peut-être serais-je mort avec le secret de mon père et le mien...

— Et ce papier! montrez-moi ce papier! dit le comte avec une expression d'angoisse et de joie...

Guichard tira de sa poitrine une lettre toute froissée qu'il présenta à Armand en tremblant. Le jeune Blangy y jeta un coup d'œil rapide, puis tout à coup, tombant aux genoux de M. Rupert, il s'écria:

— Monsieur, à votre tour me pardonnerez-vous?

— J'ai eu pitié de vous, dit le vieillard, même au moment où vous menaciez ma vie...

Et il le reçut dans ses bras. Le capitaine ne put résister à l'effet saisissant de cette scène, et bientôt tous ceux qui étaient présens confondirent leurs larmes et échangèrent leur pardon. Guichard seul restait abattu et tremblant, sans qu'on fît attention à lui.

— Et moi! et moi! murmura-t-il.

Le comte se détourna de lui et fit un signe de la main comme pour lui dire: Jamais.

Le lendemain, le capitaine Rupert partit pour rejoindre son régiment; Guichard le suivit et s'engagea dans sa compagnie. Peu de temps après il se fit tuer à la bataille de Marengo, en se jetant devant un coup de sabre qui était destiné au capitaine.

Le comte de Blangy épousa Caroline.

ÉLIE BERTHET. (*Siècle.*)

LA MARQUISE DE KORDOUAN.

Le château de Kordouan, entre Rennes et Vitré, appartient aujourd'hui à un industriel millionnaire, membre de la chambre des députés et chevalier de la Légion-d'Honneur; la noble demeure des marquis de Kordouan est devenue, par la grâce d'une horrible métamorphose, une fabrique d'huile à brûler et une manufacture de savon noir; en parcourant les salles de cette résidence, que le temps, la sottise et l'industrie ont delabrée, le fabricant dont je parle ne se doute guère du drame de la vie privée, de la tragédie réelle dont il s'agit dans cette histoire, et qui furent joués autrefois sur la scène mystérieuse de l'appartement qu'il habite.

En 1780, les jeunes maîtres de Kordouan avaient fait, de ce magnifique château, une véritable prison de famille où ils cachaient à tous les regards, les douleurs secrètes de la vie intime; bien des gens, bien des curieux, essayaient de franchir chaque jour la grille du château, mais ils frappaient en vain à la porte de cette retraite inaccessible, de cette maison inhospitalière: nul n'obtint jamais la faveur de s'introduire dans le cabinet de travail du marquis, ou dans le salon de la marquise.

Deux serviteurs seulement suffisaient au service du château: un vieux domestique nommé Philippe, et une jeune paysanne que l'on appelait Nanette. Philippe était le factotum et le gardien incorruptible de la résidence; Nanette était la femme de chambre et la confidente discrète de sa maîtresse.

On demandait au vieux serviteur, quand par hasard il s'en allait à Vitré ou à Rennes:

— Monsieur Philippe, votre noble maître est-il donc tout-à-fait perdu pour la vie de ce monde?... Est-il mort, sans avoir cessé de vivre?...

— Il n'est mort d'aucune façon, Dieu merci... mais il est toujours un peu malade.

— Malade!... Et quelle est cette maladie?... La goutte ou l'orgueil?...

— C'est une maladie qui n'en est pas une précisément... M. le marquis adorait autrefois l'étude de toutes les sciences humaines: par exemple, il passait des journées entières dans sa bibliothèque à étudier le blason et l'alchimie; eh bien! il est devenu fort triste, pour avoir voulu devenir très savant; enfin, il est malade parce qu'il a trop d'esprit.

— Trop d'esprit, monsieur Philippe?... Avant son mariage, M. le marquis était si peu ce que l'on appelle un homme spirituel, qu'il savait à peine anonner, en feuilletant son livre de messe; lorsqu'un passant le saluait dans la campagne, il se mettait à bondir comme une chèvre; lorsqu'un ami lui parlait, dans les rues de la ville, il se prenait à gesticuler d'une manière si bizarre, que tous les grimauds lui riaient au nez!...

— C'est tout simple... M. le marquis s'occupait déjà de science héraldique et d'alchimie!

On demandait aussi à Nanette, quand parfois elle s'amusait à courir dans les environs du château:

— Nanette, pourquoi ta maîtresse est-elle, dit-on, si triste et si ennuyée?

— Parce qu'elle a connu beaucoup de gens ennuyeux!

— Pourquoi s'obstine-t-elle à vivre seule, à la campagne?

— Parce qu'elle a horreur du monde de la ville.

— Comment cela?

— Elle assure que, partout où il y a des hommes rassemblés, il y a des sots et des fripons.

— C'est bien flatteur pour ses amis!... Pourquoi ne va-t-elle jamais à la cour, en sa qualité de noble dame?

— Parce qu'elle se souvient de sa famille, qui était roturière,

— On affirme à qui veut l'entendre que, malgré sa jeunesse et sa beauté, elle ne porte d'ordinaire que des robes noires?...

— C'est vrai ; elle veut porter, le plus long-temps qu'il lui sera possible, le deuil de la marquise douairière de Kordouan, son ancienne protectrice.

— Et le vieux maître Blondel, le voyez-vous souvent au château?

— Très souvent ; parmi nos voisins, il est le seul qui ait le droit de pénétrer à toute heure dans notre maison, d'y demeurer, d'y boire, d'y manger à sa guise, et d'en sortir quand bon lui semble.

Ce vieux Blondel était un ancien notaire de Vitré ; il avait soixante ans, une grande réputation d'honnête homme, et une toute petite fortune ; le brave tabellion n'aimait plus qu'une chose et qu'une personne dans le monde : la marquise de Kordouan et le recueil des coutumes de Bretagne.

Blondel avait pourtant à se plaindre, ou du moins, il croyait avoir à se plaindre de cette chère Thérèse, de cette jolie marquise, dont il se souvenait d'avoir été le tuteur, le conseiller et l'ami : comme le disait Nanette, Blondel frappait à la porte du château, et la porte s'ouvrait au même instant, au premier mot du modeste visiteur ; il avait le droit de se promener, au gré de son caprice, dans le parc, dans les jardins, dans les salons de la résidence ; mais il courait en vain après un bonheur qui était son espoir de tous les jours : chaque matin, il demandait à Dieu un seul regard, une seule parole de la marquise, — et la marquise continuait à être invisible pour Blondel, comme s'il se fût agi, pour elle, des visites importunes d'un indiscret du voisinage.

Le pauvre notaire de Vitré cherchait à se consoler de l'absence mystérieuse de sa pupille, en allant babiller avec le portrait de Thérèse : il se glissait dans une petite salle d'attente ; il posait sur une table un gobelet d'argent et une bouteille de vin d'élite ; il regardait la marquise qui lui souriait, en peinture, dans un médaillon de la boiserie ; il lui disait, le verre à la main :

— Oui, j'en trouve toujours d'excellent vin dans l'office du château de Kordouan ; mais la main généreuse qui vous l'offre ou qui vous l'envoie, pourquoi donc se cache-t-elle à mes yeux?... Hélas ! elle est invisible pour moi comme pour tout le monde !... Que M. le marquis se cloître, du matin au soir, au fond de son cabinet de travail ; qu'il me dédaigne, qu'il me méprise, qu'il fasse fi de ma misérable personne... à merveille ! Il est noble et je suis roturier ; il est quelque chose, et je ne suis rien !... Certes, je n'ai pas la sotte envie de me plaindre de son orgueil, mais je me plains de vous, madame la marquise ; je me plains de votre froideur, de votre ingratitude ! Voyez un peu ce que vous avez oublié, Thérèse...

Blondel vidait lentement son verre ; il exhalait un profond soupir, et il continuait ainsi, les yeux fixés sur le portrait de la marquise :

— Votre père, Jacques Quimper, un brave tabellion comme moi, ne laissait, en mourant, que des dossiers et des dettes ; j'étais le parrain de sa jolie fille, et je m'empressai de la recueillir, de la garder dans ma maison : ce fut là ma part de profit et d'honneur, dans l'héritage de ce pauvre Jacques !...

Blondel continuait à boire, et le vin commençait à donner des larmes aux souvenirs de ce récit que le cœur adressait à une image :

— Vous en souvient-il encore, Thérèse?... Quelques années plus tard, la vieille marquise de Kordouan, ma bonne cliente, me fit l'honneur de s'intéresser à la fortune, à l'avenir de mon enfant d'adoption ; elle daigna prendre chez elle, dans la plus douce intimité de sa noble maison, Mlle Thérèse Quimper, ma pupille, ma filleule ou ma fille, comme il vous plaira, — et un beau jour, à ma grande surprise, au grand scandale de toute la noblesse de Bretagne, elle consentit à lui donner, pour mari, son propre fils, son fils unique, le jeune marquis de Kordouan !... Eh bien ! aujourd'hui, l'on croirait qu'elle me reproche un pareil honneur, un pareil bonheur !... Elle se dérobe à mes regards et à mon amitié ; elle me fuit, elle me repousse, elle craint ma présence dans ce château ; enfin, elle est orgueilleuse, hautaine... Elle si simple et si charmante autrefois !... N'importe, je vous aime toujours, Thérèse... et je bois à la santé de votre orgueil, madame la marquise !

Blondel disait encore, en essuyant ses larmes :

— De tous ceux que j'ai bien aimés, nul désormais ne s'intéresse à ma vie : les uns sont morts... comme ma femme et mes enfans ; les autres m'ont oublié... comme vous, Thérèse, et comme un ingrat de votre connaissance, que l'on appelle le chevalier de Morangy !... Mais celui là me reviendra peut-être, et à son retour des grandes Indes, je tâcherai de lui pardonner son ingratitude !... Plaise au ciel, madame la marquise, que le chevalier vous pardonne votre mariage, j'allais dire votre infidélité !... Adieu ! adieu !... Je me promets toujours de ne plus entrer dans ce château ; mais j'ai beau faire : mes vieilles jambes ne veulent point désapprendre la route qui mène à cette maudite porte ; et puis, quand je sors de cette salle, j'ai le cœur gros comme un inventaire !... O divine image de Thérèse !... Si vous m'avez entendu, si vous avez su me comprendre, gardez-vous bien de dire à la marquise que je vous ai confié, en pleurant, mes regrets, mes souvenirs et mes plaintes !

En pareil cas, Blondel reprenait, d'une main tremblante, son vieux livre des coutumes de la province ; il montait lestement sur une chaise, et il embrassait, avec bonheur, le portrait de son ingrate filleule !

Un soir, Blondel se promenait, selon sa coutume, dans les allées du parc de Kordouan ; cette fois, par extraordinaire, Blondel n'était pas seul : il marchait, bras dessus, bras dessous, avec un beau jeune homme qui revenait des grandes Indes, et qui avait hâte de revoir les deux meilleures choses de ce monde : un vieil ami et une jeune maîtresse. — Le vieil ami de ce gentilhomme, c'était Blondel ; sa jeune et belle maîtresse... vous ne la connaissez pas encore.

— Oui, oui, c'est bien moi ! s'écria le chevalier de Morangy, en pressant les mains du vieux Blondel : me voilà de retour dans notre chère Bretagne, et je ne la quitterai plus, je l'espère !... j'arrive de Versailles ; j'ai embrassé mon oncle, le commandeur d'Argental, et je veux saluer, ce soir même... pas plus tard, la marquise de Kordouan.

— Laquelle?

— Eh ! pardieu ! la marquise douairière de Kordouan...

— Elle est morte.

— Morte !... et Mlle Quimper, habite-t-elle toujours le château? Est-elle toujours en Bretagne? Je suis d'une impatience, d'une inquiétude !... Si tu savais, mon pauvre Blondel, ce que j'ai ressenti de joie et de douleur, il y a un instant, sur le seuil de ce parc où je me souviens d'avoir couru, d'avoir joué, d'avoir parlé d'amour avec Thérèse !

— Vous vous aimiez... d'amour?

— Nous nous aimions, comme des fous !

— Comme des enfans ! mais, le temps s'écoule ; les années arrivent ; la raison nous conseille... et l'on ne songe plus à toutes ces folies, à tous ces enfantillages.

— N'y plus songer, Blondel ! tu ne devines donc pas ce qui me ramène à Kordouan?

— Le désir de revoir une amie d'enfance, qui vous a peut-être un peu oublié...

— Le désir de lui donner une fortune brillante, un nom digne d'elle, une vie tout entière d'amour et de dévoûment !

— Mon Dieu ! s'il en est ainsi, Frédéric... partez, partez vite, et que le ciel vous conduise, de nouveau, dans les grandes Indes !

— Qu'est-ce à dire?... Encore une fois, Blondel, Thérèse vit-elle toujours au château?

— Non, Thérèse n'est plus à Kordouan ; il n'y a que des étrangers, des ingrats, dans cette maison.

— Thérèse est morte ! s'écria le chevalier de Morangy.

— Eh bien ! oui, elle est morte pour vous... elle est mariée.

— Mariée !...

— Avec le jeune marquis de Kordouan... Allons, Frédéric, de la fermeté, de la résolution, du courage ! moi aussi, j'ai adoré Thérèse... mais elle a trahi mon amitié, comme elle a trompé votre amour ; il me plaisait de l'appeler ma fille, et l'ingrate a rougi de la tendresse d'un père ! elle nous a sacrifiés l'un et l'autre à l'ambition, à la sottise et à l'orgueil : à notre tour, Frédéric, tâchons de mépriser, tâchons de haïr celle que nous avons tant aimée... le mépris tue toutes les passions, toutes les amours de ce monde !

— Laisse-moi, Blondel... je veux voir Thérèse !

— Vous ne la verrez pas, monsieur le chevalier ; madame la marquise de Kordouan est invisible pour les malheureux qui souffrent, en pensant à elle ! vous frapperez à la porte du château, et la porte s'ouvrira peut-être devant vous ; un vieux serviteur et une petite paysanne s'inclineront à votre approche ; vous aurez le droit de vous asseoir, de boire et de manger, tout à votre aise ; mais n'en demandez pas davantage, Frédéric : madame la marquise est aveugle... elle ne voit personne ! madame la marquise est sourde... elle ne vous entendra pas !... Moi, qui vous parle, moi l'ami intime et dévoué du pauvre Jacques Quimper, moi le tuteur et le parrain de sa fille...

Un léger bruit se fit entendre dans le feuillage, et la parole expira sur les lèvres de Blondel ; il y eut un moment de silence : le rayonnement des étoiles illumina soudain, à travers les arbres, une espèce de voûte naturelle, formée par les branches d'un massif, et les deux promeneurs s'arrêtèrent, sans mot dire, devant une femme qui ressemblait à une vierge dans une niche de verdure.

— A genoux ! reprit le vieux notaire, d'une voix défaillante à force d'émotion ; à genoux ! Frédéric... voilà Thérèse !

C'était bien elle, c'était bien Thérèse, que l'obscurité du parc avait dérobée, jusque là, aux regards inquiets des deux amis ; elle se sentit si faible, si émue, si tremblante, qu'elle se laissa tomber sur un banc de terre et de gazon, en disant à Blondel, qui avait été le charitable protecteur de sa jeunesse :

— Vous m'avez donc reconnue, mon parrain? Ah ! tant mieux !... Je m'étais imaginé qu'il vous serait impossible de me reconnaître, à la première vue ! regardez-moi bien, mon ami : est-ce que la marquise de Kordouan ressemble à votre charmante pupille?... Oh ! non... Elle était si jeune, et je suis déjà si vieille avant l'âge ! Elle était si fraîche, si brillante, et je suis si pâle, si flétrie ! Elle riait toujours, n'est-il pas vrai? moi, je pleure sans cesse ! Ah ! mon ami, comme votre filleule était heureuse... et comme je souffre ! Blondel, vous avez plus de bonté que ma glace de Venise : je suis toujours la même pour votre cœur ; je suis bien changée pour mon miroir !

Blondel qui était un ami, lui répondit avec des larmes ; le chevalier, qui était un amoureux, lui répondit avec des reproches.

La marquise laissa glisser à ses pieds les plaintes amoureuses de Frédéric ; elle se releva fièrement, les mains croisées sur sa poitrine et les yeux au ciel, comme une sainte, calomniée par l'amour ; elle murmura, sans prendre garde à la jalouse colère du chevalier :

— Blondel, et vous, monsieur de Morangy... si vous m'aimez encore, suivez-moi !

Le notaire et le chevalier suivirent la marquise jusque dans les appar-

temens du château ; ils pénétrèrent avec elle dans une grande chambre, froide, triste, éclairée par une lampe dont la lumière avait quelque chose de solennel, quelque chose de sépulcral ; Thérèse ferma doucement toutes les portes de cette salle ; elle écouta des bruits lointains, des voix confuses qu'elle croyait entendre ; elle dit à Blondel, en lui montrant une petite porte à demi cachée par un lambeau de tenture :

— Il est là !

— Qui donc ? madame.

— Mon mari !

La marquise de Kordouan n'était pas heureuse, en dépit de son grand nom et de son immense fortune ; son caractere indomptable lui avait aliéné le tendre intérêt de toute sa famille ; son seul amour, sa joie, son espoir dans ce monde, c'était son fils !... Mais Dieu la punissait encore de son orgueil dans la personne de son enfant : une mélancolie bizarre, une faiblesse inexplicable, affligeaient l'esprit et le corps du jeune marquis ; on consulta secrètement les plus habiles, les plus célèbres médecins de France... Et voici l'épouvantable réponse des docteurs : Avant six mois le marquis de Kordouan sera fou !

La folie, la mort la plus horrible... celle du cœur et de l'intelligence, c'était là le triste avenir d'un pauvre jeune homme de vingt ans !... Ses biens et sa personne allaient tomber, tôt ou tard, aux mains de collatéraux avides, dont la haine avait toujours poursuivi la vieille marquise ; une noble dame, une mère désolée voyant déjà, des bords de la tombe qui attendait sa vieillesse, son enfant maltraité, mal vêtu, mal nourri, misérable, enfermé tout vivant dans le cabanon sépulcral d'un hospice !...

Il n'y avait plus qu'un seul moyen de rassurer la marquise, et de protéger un jour le marquis de Cordouan : nul ne soupçonnait encore le mal de ce pauvre insensé ; eh bien ! il fallait trouver une femme assez faible pour mentir à la religion et à la loi, devant Dieu et devant les hommes : une femme assez bonne, assez dévouée pour consentir à épouser un fou, afin d'avoir le droit de le protéger et de le défendre !...

Mme de Kordouan était à mes pieds, Frédéric ; j'avais vu mourir ma mère, et il me sembla qu'elle me suppliait par sa bouche ! Je me jetai dans ses bras, en pleurant ; j'étouffai sous mes larmes votre nom qui voulait s'échapper de mon cœur ; je relevai la suppliante, et je lui dis : Madame, voilà votre fille !.. Le lendemain, à minuit, un prêtre nous reçut dans la chapelle du château ; le marquis laissa tomber de ses lèvres un mot que sa mère murmurait à son oreille... et Thérèse Quimper était marquise !

Amis, ce que j'ai souffert depuis trois ans, Dieu le sait ! Seule, la nuit et le jour, près de cet homme, près de mon mari... inquiète, tremblante, épouvantée... Mon Dieu ! quels jours et quelles nuits !... Souvent, dans les longues soirées d'hiver, lorsque le vieux Philippe cède au sommeil, le marquis repousse silencieusement son fauteuil et se lève : il me montre, du doigt, avec un sourire étrange, son gardien qui s'est endormi ; ensuite, il pose sa main dans la mienne, et il me regarde !... Je voudrais crier... mais je reste là, immobile, glacée, muette, sous le regard de cet insensé qui me fait peur !... Cent fois j'ai souhaité de mourir... Le sentiment du devoir a soutenu mon courage, et maintenant, Frédéric, je puis braver toutes les douleurs : le sacrifice et le martyre m'ont éprouvée !

— Ma fille ! s'écria Blondel, en s'agenouillant aux pieds de la marquise, je vous ai accusée, je vous ai méconnue, je vous ai indignement calomniée : pardonnez-moi !...

— Thérèse ! s'écria à son tour le chevalier de Morangy, c'en est fait du bonheur et de l'amour de ma vie... Mais je vous pardonne, ô sublime infidèle !... Je vous aime et je vous admire !

— Taisez-vous, taisez-vous ! répondit Thérèse à voix basse ; n'avez-vous rien entendu ? .. On marche, on parle, on s'agite dans cette chambre... C'est lui !

— Non... répliqua Blondel, c'est la voix de Philippe !

Blondel avait raison ; Thérèse reconnut la voix du vieux serviteur qui disait tout bas à son maître : Monsieur, monsieur, c'est moi, c'est votre fidèle domestique ; ne me faites pas de mal, monsieur le marquis, ne me faites pas de mal !...

Presque aussitôt, Philippe ouvrit et referma violemment la petite porte secrète qui conduisait dans la chambre de M. de Kordouan ; le gardien effrayé s'élança dans le salon ; il se précipita aux genoux de la marquise, en lui disant avec une singulière terreur :

— Madame, madame, n'entrez pas... Il vous tuerait ! Il a pris, durant mon sommeil, un grand couteau de chasse... Il m'a poursuivi, il s'est jeté sur moi, il m'a blessé !...

Et le malheureux Philippe montrait à la marquise et à ses amis ses deux mains couvertes de sang !...

— Que personne ne me suive ! s'écria Thérèse : j'entrerai seule dans cette chambre, et il me reconnaîtra, je l'espère !

Thérèse poussa le ressort de la porte secrète, et un mouvement d'effroi sympathique fit tressaillir les témoins de cette horrible scène : Philippe se prosterna dans un coin de la salle, en priant pour sa jeune maîtresse, Nanette, qui était accourue, à la voix du vieux domestique, s'agenouilla sur le prie-Dieu de la marquise ; Blondel se mit à examiner, en pleurant, son livre des coutumes de Bretagne, au chapitre *de Nuptiis* ; le chevalier colla son oreille contre la boiserie du salon, prêt à briser la porte secrète, au premier cri, à la première plainte de Thérèse !

Quelle anxiété, quelle inquiétude, quelle terreur !...

La nuit était affreuse ; la pluie frappait à toutes les vitres du château ; le vent poussait de longs soupirs ; l'on entendait je ne sais quels sanglots, dans les bruits étouffés de l'orage, et les chiens du logis aboyaient, avec une sorte de tristesse, en flairant peut-être quelque chose qui ressemblait à la mort.

Dieu prit pitié de tout le monde !... Des cris de joie, des cris de bonheur éclatèrent tout à coup dans le salon de Kerdouan : Thérèse reparut sur le seuil de la petite porte ; elle s'avança lentement jusqu'au milieu de la chambre ; elle regarda ses serviteurs et ses amis ; elle leur dit tour à tour :

— Philippe, allez chercher le médecin du village !

— Nanette, apportez-moi mon livre de prières !

— Blondel, votre fille vous rappelle ; elle a besoin de vous !

— Monsieur le chevalier, Mlle Thérèse Quimper, votre ancienne amie, vous rendra la visite que vous avez daigné faire à Mme de Kordouan !

— Ma mère ! continua Thérèse, en s'adressant au portrait de la vieille marquise ; ai-je réalisé de mon mieux ma sainte et difficile promesse ? Puis-je espérer enfin que ma liberté me sera rendue ?... Votre fils n'a plus besoin de moi, madame... votre fils est mort !

Quelques jours après cette scène si terrible, le marquis de Kerdouan reposait en paix près de la tombe de sa mère ; Thérèse s'était retirée chez son tuteur, le bon tabellion Blondel. Au bout d'un an la marquise de Kerdouan était devenue la femme du chevalier de Morangy ; mais ni elle ni son époux ne mirent jamais les pieds dans le château de Kordouan qui avait été témoin du cruel martyre de Thérèse.

Cet antique manoir, abandonné déjà depuis long-temps lorsque commença la révolution, a été vendu au nom de la nation et a appartenu à plusieurs maîtres avant d'arriver au temps où nous sommes ; mais, chose singulière, aucun ne l'a habité. Nous avons dit en commençant cette histoire quelle destination grossière a été donnée par son propriétaire actuel au noble château de Kordouan.

LOUIS LURINE.

(*Courrier*)

MES PREMIÈRES ARMES.

Un de mes camarades de collége, neveu d'un pair de France, avait quitté Paris à la fin de ses études ; il était parti avec un gouverneur pour commencer ses voyages ; mais, apprenant en route la mort de son oncle, qui lui laissait une belle terre et un beau titre (car alors la pairie était encore héréditaire), il se hâta de revenir en France, et un matin, je le vis entrer chez moi et me sauter au cou, en me racontant la perte ou plutôt la fortune qu'il avait faite, et m'engageant à venir passer quelques semaines dans sa terre d'abord, et ensuite dans la vallée d'Orsay, au château de sa sœur, la comtesse Julia, chez qui se réunissait, pendant la belle saison, la plus brillante société de Paris. Il me semblait, pendant qu'il me parlait, voir arriver ma vengeance. D'ailleurs, je travaillais sans relâche depuis trois mois, j'avais besoin de repos. Nous étions en juillet, la campagne était superbe, ma mère me pressait d'accepter, ce que je fis avec joie, et nous partîmes.

Mon ami Constantin, le nouveau pair de France, était un excellent garçon, peu fort dans ses études, mais fort à la chasse, s'occupant plus de ses chevaux que de ses discours à la chambre, et ayant fort bien fait de gagner sa fortune par succession, car il eût été fort embarrassé de l'acquérir par son travail ou par ses talens ; du reste, ne s'en faisant nullement accroire et s'effaçant lui-même pour mettre en avant ses amis. Il me présenta à sa sœur en lui disant : « Tu sais, Julia, que je ne suis qu'un ignorant ; mais voici mon ami Georges qui a de la science pour deux, et, grace à lui, nous sommes au complet. » La comtesse et son mari m'accueillirent à merveille ; le comte de Vareville était un homme de trente-six ans, d'une belle figure, qui, au physique, se portait à merveille, et qui, au moral, était le plus grand propriétaire du pays. C'était là le résumé de toutes ses qualités ; de plus, excellent maître de maison, ne gênant personne, et laissant le gouvernement à sa femme qui, toute aimable et toute gracieuse, s'en acquittait à merveille.

La comtesse Julia était fort jolie, avait vingt-quatre à vingt-cinq ans, de beaux yeux bleus, une tournure distinguée, une coquetterie de conversation très piquante, faisant briller les personnes qui avaient de l'esprit et en donnant souvent à celles qui n'en avaient pas. Bonne et indulgente pour les gens timides et embarrassés ; c'est à ce titre qu'elle me prit sous sa protection. Dévouée en amitié, indifférente en amour, sage et vertueuse par principes, et quant à la dévotion, elle en avait juste ce que la mode exigeait alors chez les dames du grand monde.

Vous pensez bien que l'idée de lui faire la cour ne se présenta pas à mon esprit ; c'était la sœur d'un ami ; et puis les devoirs de l'hospitalité... Et puis, enfin.. j'aurais probablement échoué, et je n'ai jamais voulu examiner si cette dernière raison ne venait pas en première ligne ; c'eût été d'autant plus mal, qu'il y avait au château un essaim de comtesses, de vicomtesses, de baronnes, tout ce que le faubourg Saint-Germain avait de jeune, d'élégant, de coquet ; et loin d'imiter ma dédaigneuse duchesse, elles étaient, il faut le dire, comme toutes les grandes dames d'alors, pleines de gracieuseté et de bienveillance, semblant toujours oublier leur rang, et cependant vous faisant sentir par une nuance et un tact admirables le moment où l'abandon devait s'arrêter et le respect commencer. J'étais comblé de soins et d'attentions que je m'efforçais de reconnaître de mon mieux... Je faisais de la musique avec ces dames et avec ces demoiselles. J'avais toujours des dessins pour leur album ou pour leurs broderies, et s'il s'agissait d'une promenade dans le parc, ou d'une course à cheval... ou d'un rôle dans un proverbe, fût-ce le plus difficile ou le plus insignifiant, j'étais toujours prêt.. Ma complaisance était connue, et en général tout le monde m'adorait, tout le monde, par malheur, ce qui faisait

que personne ne pensait à moi en particulier. Il y avait même dans l'affection universelle dont j'étais l'objet, quelque chose de blessant pour mon amour-propre. C'était presque me dire que j'étais sans conséquence ou sans danger.

Bientôt je m'aperçus aussi, et cette découverte fut bien autrement pénible, que chacune de ces dames avait auprès d'elle des personnes qu'elles honoraient de leur dépit, de leurs dédains, souvent même de leurs reproches! Ah! que n'aurais-je pas donné pour être à leur place, moi que l'on traitait si bien!

Je me plaignais de mon bonheur! j'en étais indigne. Je ne voyais pas que ces rivaux, que l'on me préférait avec raison, avaient, par leurs talens, leur réputation, leur position dans le monde, mérité et inspiré une confiance qu'on ne pouvait m'accorder à moi, enfant de dix-sept à dix-huit ans, à moi qui n'étais rien.... qui ne pouvais offrir aucune garantie, pas même celles de la prudence ou de la discrétion... Mon roman de *Faublas* m'avait donc encore trompé; cette jeunesse même, qu'il m'offrait comme un moyen de réussite, était un obstacle! Ainsi, m'écriai-je avec désespoir, personne ne fera donc attention à moi, personne ne m'aimera jamais! Hélas! j'étais injuste!... je me plaignais à tort! Il y avait, dans ce moment-là même, une personne que mon mérite inconnu avait touchée... Amour d'autant plus glorieux, que je n'avais jamais pensé à le faire naître et que je ne m'en doutais même pas.

A qui donc avais-je inspiré une tendresse si discrète et si désintéressée? Qui donc éprouvait enfin pour moi ce premier amour si long-temps attendu?

Hélas! c'était mademoiselle Rose, la femme de chambre de la comtesse Julia!...

Une femme de chambre!!! à moi, qui avais rêvé des duchesses, des marquises, des baronnes! encore un bonheur dont j'étais indigné et humilié, à cause des préjugés dont j'étais imbu, car tout autre à ma place se serait résigné à une pareille conquête.

Mlle Rose était de ces femmes de chambre de grande maison: l'œil coquet, le pied mignon, la taille élancée, toujours blanche et bien mise, ne portant jamais que les robes ou les fichus de sa maîtresse (seconde édition); fière et dédaigneuse avec la livrée; faubourg Saint-Germain d'antichambre, n'ayant de gracieux sourires que pour les gens du salon.

Cette fierte, à ce qu'il paraît, s'était venue briser contre mon ignorance ou ma modestie... et il avait fallu que la pauvre fille me témoignât une préférence bien marquée pour qu'il me vînt à l'idée de m'en apercevoir; mais il n'y avait plus moyen d'en douter! Mon ami Constantin, le pair de France, avait été repoussé par elle, il me l'avait avoué en secret. Elle avait refusé les propositions les plus brillantes, et s'était montrée plus généreuse que ses maîtresses, pour qui? pour moi, jeune homme sans fortune, sans titres, sans naissance! Ajoutez que Rose était jeune et gentille... Et elle m'aimait tant,.. Et elle me l'avouait... à moi, à qui personne ne l'avait jamais dit... Et puis, monsieur, je n'avais pas dix-huit ans! Je ne dis pas cela pour justifier, mais du moins pour excuser l'attention que malgré moi j'accordais à la jolie soubrette.

J'évitais cependant de la rencontrer, et quand je l'apercevais au bout d'un corridor, je doublais le pas, ou je détournais la tête, exactement comme la jeune duchesse du théâtre Italien. C'était, sur une échelle inférieure, le même orgueil du rang! Jugez alors ce que je devins lorsqu'un jour, sous mon oreiller, je trouvai un petit billet où étaient écrits ces mots:

« Il faut que je vous parle, monsieur Georges, ou je suis perdue. Le » jour c'est impossible, ne m'en veuillez donc pas, et ne soyez pas fâché » contre moi, si je vous demande dix minutes, ce soir dans ma chambre, » à minuit. »

A ce billet était jointe une petite clé. Cet écrit, qui m'eût transporté de joie et m'eût fait battre le cœur s'il eût été d'une des nobles dames du château, m'inspirait une espèce de malaise et de honte... Tout me dépitait contre moi-même... jusqu'aux fautes d'ortographe dont le billet était parsemé et qui semblaient mettre en relief la mésalliance que j'allais commettre.. Mais dédaigner une pareille occasion? Combien mon ami Constantin envierait mon bonheur! Ah! s'il était à ma place, il n'hésiterait pas?... Mais d'un autre côté, si cela se sait dans le château... si la comtesse Julia... si ces dames... Vous voyez que j'étais déjà plus qu'à moitié vaincu, puisque je ne craignais plus que d'être découvert. D'ailleurs, qui le saurait à cette heure... au milieu de la nuit... dans ce vaste château dont les corridors étaient obscurs et silencieux... Et tout en faisant ces réflexions, j'étais sorti de mon appartement sur la pointe du pied; retenant ma respiration, tremblant au moindre bruit... J'arrivai ainsi à la porte de Rose, et là...

En ce moment, mon horloge fatale sonna midi... J'espérais que Georges ne l'entendrait pas... mais, oubliant et son histoire et les souvenirs qu'elle devait lui rappeler, il me quitta en courant et en me criant : A demain!

Le lendemain Georges fut exact au rendez-vous. Aussitôt que je le vis arriver, je courus à lui : Est-il possible, m'écriai-je, de me quitter ainsi au moment le plus intéressant d'une histoire?

— Je vous conseille de me faire des reproches! Ce serait plutôt à moi de vous en adresser... vous avez manqué de me faire oublier...

— Quoi donc?

— Une affaire bien autrement intéressante pour moi... une affaire qui ne peut se retarder... mais je me suis arrangé aujourd'hui pour être plus exact!...

— Quoi! vous me quitterez encore à midi?

— Certainement!

— Et pour quelle raison!... quelle obligation tellement indispensable vous force ainsi chaque jour...

— Pour cela, mon voisin, répondit Georges d'un air sérieux, je ne puis vous le dire... et vous prie de ne pas me le demander... Passe pour mes aventures de jeunesse, continua-t-il en riant... c'est un autre monde, un autre siècle : c'est presque de l'histoire...

— Une histoire instructive!

— Oui, pour la jeunesse! mais peut-être fort peu amusante pour les gens raisonnables.

— Au contraire... et la preuve, c'est que je vous prie en grâce de continuer le sujet du drame que vous m'avez promis, et dont le premier acte me semble déjà tout disposé.

— Vous trouvez?

— Certainement. Il y a exposition de caractères, préparation des événemens, et la toile tombe sur une péripétie des plus piquantes, le moment où vous arrivez à la porte de mademoiselle Rose...

— Le second acte sera peut-être plus difficile à mettre en scène.

— Pourquoi donc? tout se met en scène maintenant... Vous étiez donc devant la porte de mademoiselle Rose...

— Que je venais d'ouvrir le plus doucement possible. Le cœur me battait d'émotion et surtout de crainte. Ce n'était pas sans raison. Mademoiselle Rose habitait une espèce de cabinet de toilette, qui, d'un côté, avait une sortie sur un escalier de dégagement; c'est par celui-là que j'étais arrivé. Mais de l'autre côté était une porte qui donnait dans l'appartement de la comtesse; le moindre bruit pouvait être entendu, et si la maîtresse de la maison m'avait surpris... Ah! je n'aurais pas survécu à un tel éclat et au ridicule qui en eût été la suite... je me serais brûlé la cervelle... j'y étais décidé; et sous ce point de vue du moins, le danger ennoblissait, à mes yeux, le commun et le bourgeois de mon expédition nocturne.

Je n'avais pas refermé la porte de l'escalier, je l'avais laissée entr'ouverte, d'abord pour ne pas faire de bruit, et puis pour me ménager, en cas d'accident, une retraite prompte et facile. La chambre où je venais d'entrer était dans une obscurité complète, précaution que j'attribuai à la pudeur ou à la prudence de Rose.... Pauvre fille! me disais-je, elle m'attend! Elle doit trembler, car je tremble, moi... et je m'avançai lentement, écoutant du côté de la chambre de la comtesse, et me rappelant ce vers de Delille qui, grâce au ciel, convenait parfaitement à la situation :

« Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence! »

Alors, plus rassuré, je me dirigeai vers l'endroit de l'appartement où devait être Rose, et à mesure que j'approchais, j'entendais le bruit calme et régulier de la respiration la plus égale. J'approchai encore, et ne pus revenir de ma surprise en m'apercevant qu'elle dormait. Elle dormait!!! Quoi! l'émotion qu'elle éprouvait lui permettait de dormir! Moi j'avais la fièvre depuis l'instant seulement où cette idée de rendez-vous m'était venue. Je sentais en ce moment encore mon cœur s'agiter avec violence.... Et elle!... elle dormait en m'attendant! Un pareil sang-froid annonçait une habitude du danger ou une hardiesse surnaturelle qui m'effrayait! Je pouvais admirer Napoléon ou le grand Condé dormant la veille d'une bataille.... Mais mademoiselle Rose!... J'étais furieux! j'étais indigné!... Un instant j'eus la pensée de retourner sur mes pas pour la punir.... pour me venger! Et puis, dans ma colère, d'autres idées de vengeance me vinrent à l'esprit. Mais à peine si je parvins à interrompre ce sommeil profond où elle était plongée, et sans ouvrir les yeux.... elle murmura à demi-voix et avec impatience ces mots qui n'avaient rien de flatteur : *Mon Dieu!... laissez-moi donc!* — Ah! pour le coup et dans mon dépit, oubliant les périls qui nous environnaient, j'allais éclater!... lorsque du côté de l'appartement de la comtesse je crus entendre du bruit.... Je vis même à travers les fentes de la porte briller la lueur d'une bougie; par un mouvement aussi rapide que la pensée, je m'élançai hors de la chambre de Rose dont je refermai la porte, et il était temps! J'étais encore sur l'escalier, que j'entendis comme un cri de surprise ou d'exclamation.... mais peu m'importait, je n'avais plus rien à craindre, personne ne m'avait vu, et, deux minutes après, j'étais chez moi, dans mon appartement clos et barricadé.... comme si, en fermant ma porte au verrou, j'empêchais les soupçons ou les souvenir d'entrer.

Je passai une mauvaise nuit et une mauvaise matinée; j'étais mécontent de moi, je me sentais humilié. Toutes les réflexions que j'avais faites la veille et qui avaient eu si peu de pouvoir, avant, en avaient beaucoup, après; j'espérais bien que jamais cette aventure ne serait connue, mais n'était-ce rien que de rougir aux yeux de Rose, de me retrouver avec elle dans ce château, de la rencontrer dans cette antichambre que vingt fois par jour il fallait traverser, et où d'ordinaire elle était à coudre ou à broder! Je redoutais sa vue, je craignais surtout ses regards d'intelligence... Je ne savais comment m'y soustraire; j'étais sûr de baisser les yeux, de pâlir, de rougir... et si ces dames remarquaient mon trouble, si elles en devinaient la cause... j'étais perdu! Au milieu de ces angoisses, la cloche du château sonna le premier coup du déjeuner... puis le second... il fallait bien se résigner... il fallait descendre! Je pris mon parti, et de l'air le plus intrépide qu'il me fut possible, je traversai l'antichambre avec une apparence de résolution et de gaîté, qui se changea bientôt en satisfaction réelle, quand, jetant autour de moi un coup-d'œil

pide, je n'aperçus pas le témoin redoutable que je craignais de rencontrer.

Je repris courage, m'efforçant d'être aimable et de montrer une grande liberté d'esprit. Jamais je ne fus plus triste et plus préoccupé; à chaque instant je m'attendais à une apparition qui n'arriva point!

Contre toutes mes prévisions, Rose ne parut pas de la journée.

Que lui était-il donc arrivé?... Le soir même, et comme à l'ordinaire, on ne servit point le thé dans le salon.

Je commençai à être inquiet; mais pour rien au monde je n'aurais osé m'informer d'elle. Ce fut une de ces dames qui prit la parole et demanda tout haut :

— Où donc est Rose?

Je l'aurais remerciée!

Il se fit un instant de silence. La dame renouvela sa question.

— Elle n'est plus ici, dit froidement la comtesse Julia en baissant les yeux, et sans me regarder.

— Pourquoi donc? s'écrièrent toutes ces dames.

— Ma belle-sœur, qui est restée à Paris, avait besoin d'une femme de chambre... je la lui ai envoyée ce matin.

— Et vous?

— J'ai la fille du jardinier.

— C'est singulier!

— C'est original!!!

— C'est invraisemblable!!! s'écrièrent trois dames à la fois; car enfin, ma chère comtesse, votre belle-sœur, qui est à Paris, peut se procurer des femmes de chambre plus facilement que vous.

Chacun convint de la justesse de cette observation, et donna à entendre qu'il y avait sans doute d'autres motifs.

— Je ne dis pas non, reprit la comtesse avec le même sang-froid.

— Et quels motifs? dites-les nous.

— Pas à présent.

— Vous nous les direz plus tard?

— C'est possible.

— Et quand donc? s'écrièrent toutes les dames en se levant et en entourant la comtesse...

Pendant ce temps, j'étais plus mort que vif, et semblable à un criminel qui attend son arrêt.

— Comme tu es pâle! s'écria Constantin; comme ta main est froide! est-ce que tu es indisposé?

Et, grace à cette maudite observation, tous les regards et tout l'intérêt se reportèrent sur moi. Rose fut oubliée.

— En effet, balbutiai-je d'un air interdit... je... ne me sens pas bien.

— Je m'en suis aperçu depuis ce matin, dit avec bonté l'une de ces dames.

— Peut-être a-t-il eu froid avec nous sur la rivière, dit une autre en se rapprochant de moi.

— Peut-être a-t-il passé une mauvaise nuit, dit la comtesse Julia avec un air de simplicité qui acheva de me bouleverser. J'étais dans un état déplorable!

Et tout le monde de m'entourer, de me donner sa consultation et son ordonnance. L'une m'engagea à me retirer, ce que j'acceptai de grand cœur; l'autre me conseilla la fleur de tilleul, celle-ci de la camomille, et tous les avis se réunirent pour du thé bien léger et bien chaud.

— Je regrette que Rose ne soit pas là, dit la comtesse Julia avec le même sang-froid; elle vous l'aurait porté.

Pour le coup je fus atterré. Elle sait tout! me dis-je, elle sait tout!

La comtesse sonna le valet de chambre de son mari, qui m'accompagna. Je rentrai dans mon appartement, et je me jetai sur mon lit dans un état voisin du désespoir.

Elle sait tout!!! Et dans ce moment peut-être, au milieu du salon, elle raconte à toutes ces dames l'histoire de mon voyage nocturne, et ma passion délirante... pour qui? pour une femme de chambre qu'elle a été obligée de renvoyer à cause de moi! Ah! quelle honte!.. Je suis perdu de réputation, je suis voué au ridicule, je serai désormais l'objet de leurs railleries! J'écoutai... et du salon au dessus duquel était placée ma chambre... de longs éclats de rire arrivèrent à mon oreille.

— Ah! m'écriai-je furieux, je ne resterai pas dans ce château; je ne reverrai plus ces nobles dames à qui je ne veux pas servir de jouet... Plutôt Encore elles... Encore elles, — que j'entends! Et en effet, dans les vastes corridors qui menaient à leurs chambres, les échos répétaient au loin leurs éclats joyeux. Plusieurs même, en passant devant ma porte, me dirent d'une voix douce et maligne; Bonsoir, monsieur Georges, bonne nuit... Ah! si elles eussent été des hommes!.. Mais non, il fallait se taire et subir leurs outrages, sous peine d'un ridicule plus grand encore!

Vous devinez quelle nuit je passai! Et le lendemain, sans voir les maîtres de la maison, sans prévenir mon ami Constantin, je partis au point du jour, laissant sur ma table une lettre où je demandais pardon d'un si brusque départ, m'excusant sur mon indisposition dont la gravité avait augmenté, etc., etc., donnant enfin des raisons dont je savais que personne ne serait dupe; mais tout m'était devenu indifférent, pourvu que je sortisse de ce château, pourvu que je fusse loin de cette société insultante et railleuse, à laquelle je venais de dire un éternel adieu.

J'arrivai chez ma mère, qui fut tout effrayée de ma pâleur et de mon air souffrant, ne pouvant concevoir qu'un mois de bonne société m'eût changé à ce point.

Je m'enfermai encore, ne voulant voir personne, ne répondant pas même aux lettres de mon ami Constantin ou aux billets de ces dames, qui, désolées de perdre leur victime, envoyèrent tout d'abord savoir de mes nouvelles. Je ne m'occupais plus que de mes travaux et de mon état, commençant à comprendre que c'était de moi seul que dépendaient ma fortune, mon avenir et ma réputation, et je fis si bien qu'au bout de six mois je passai mon examen, et je fus reçu le premier à l'Ecole Polytechnique.

— Et moi! m'écriai-je, en interrompant mon ami Georges au milieu de son récit, je vous fais compliment de vos malheurs, car chaque catastrophe amoureuse vous vaut un avancement rapide et réel. L'amour et les femmes, ces grands moyens de succès d'autrefois, ne sont-ils pas de nos jours un empêchement à la fortune? N'est-ce pas là, dites-moi, la véritable morale de votre récit?

— Tirez-en de la morale, si vous pouvez, me dit Georges en éclatant de rire, cela m'étonnera, surtout quand vous connaîtrez la fin de cette aventure qui me confond toujours quand j'y pense.

— Continuez donc, car je ne vois pas jusqu'ici mon second acte.

— Dieu veuille qu'il arrive; or, voici peut-être qui va nous y mener. Je venais d'être reçu à l'Ecole Polytechnique, je portais l'épée et presque l'épaulette, et ce succès, que je ne devais qu'à moi-même, m'avait un peu consolé des mésaventures que je devais au hasard. Le maréchal de ***, ancien compagnon d'armes de mon père, était venu inspecter l'école, et avait prié le gouverneur de lui présenter les élèves les plus distingués; j'avais eu l'honneur d'être compris dans ce choix; il nous avait invités à dîner: c'était un grand bonheur, un jour de fête pour tout le monde; il en fut autrement pour moi.

Le dîner se passa à merveille, et la soirée s'annonçait de même: le maréchal, qui avait causé avec mes camarades, me prit à part près de la cheminée, et, à la manière dont il commença l'entretien, je vis qu'il voulait juger par lui-même du bien qu'on lui avait dit de moi. Aussi je rassemblai toutes mes forces pour sortir avec honneur de ce nouvel examen. Il venait de mettre en avant une question que je me sentais les moyens de traiter d'une manière victorieuse et brillante, lorsque Mme la maréchale sonna pour avoir un verre d'eau sucrée. Il lui fut apporté près de la cheminée où j'étais, par une femme de chambre qui se retourna, et je reconnus.. Rose! Rose qui, dans un moment de surprise et de joie, manqua de renverser sur la robe de sa maîtresse le verre d'eau qu'elle tenait d'une main tremblante, pendant que ses yeux ne quittaient pas les miens. Et moi, troublé, déconcerté par cette apparition subite, j'hésitais... je balbutiais... je n'avais pas deux idées de suite... Je répondais tout de travers au maréchal, qui, prenant mon embarras pour ignorance ou incapacité, se hâta de changer la conversation. « Quel est le tailleur qui fait vos uniformes? me dit-il, le vôtre vous va à merveille, et voilà ce que j'appelle une jolie tournure d'officier. » J'étais désespéré; j'aurais mieux aimé qu'il m'eût donné des coups de poignard, que de m'adresser une phrase pareille. Il était dit que les femmes en général, et Rose en particulier, devaient toujours me porter malheur. Aussi, quand, s'adressant à moi d'un air aimable et gracieux, elle demanda « si monsieur voulait aussi un verre d'eau sucrée... ou autre chose... » je lui lançai un regard d'impatience et de colère, et je crois même que je lui tournai le dos; puis, rejoignant mes camarades, nous prîmes congé du maréchal, eux enchantés, et moi désolé de ma soirée.

Le lendemain, je reçus une lettre dont l'écriture ne m'était que trop présente, je l'aurais d'ailleurs reconnue à l'orthographe et aux efforts inouis que l'on avait faits pour écrire *Elève de l'Ecole Polytechnique*; ce dernier mot surtout avait dû lui donner une peine... dont il fallait lui savoir gré... quoiqu'à vrai dire elle eût complètement échoué; j'ouvris donc la lettre, que je ne lus point sans quelque travail et qui contenait ce qui suit :

« Je sais, monsieur Georges, pourquoi vous m'en voulez, et pourquoi » hier, chez madame la maréchale, ma nouvelle maîtresse, vous ne m'a- » vez pas seulement regardée. Vous êtes fâché contre moi de ce que j'ai » manqué au rendez-vous que je vous avais donné, et vous croyez que je » me suis moquée de vous. Je vous prie de croire que ça n'est pas; que » je ne me suis jamais moquée de personne, et surtout de vous qui êtes » si aimable et si gentil. Voici la chose : le soir même, au moment où je » venais de glisser sous votre oreiller, et en faisant votre couverture, le » billet en question, madame me dit : Vous aller partir pour Paris; le » cabriolet est en bas qui vous attend. Je voulus objecter pour gagner » jusqu'au lendemain. Madame répondit : Ce soir, à l'instant même. » C'est pour une robe dont voici le modèle; vous la porterez à ma cou- » turière, et vous ne reviendrez que quand elle sera achevée. Or, vous » saurez qu'il n'y avait pas moyen de raisonner avec madame, surtout » quand il s'agissait de robes! Au bout de trois jours, quand elle fut » faite, je revins bien vite pour me justifier; mais vous n'étiez plus au » château. Plus tard, à Paris, j'espérais vous voir chez ma maîtresse....; » mais vous n'y êtes pas venu, et quelques mois après j'en suis sortie » moi-même pour des raisons... à cause du valet de chambre de mon- » sieur... qui me poursuivait toujours et que je n'ai pas écouté, je vous » le jure... on vous le dira, etc. » (1).

EUGÈNE SCRIBE.

(1) Extrait d'un joli volume intitulé : *Une Maîtresse anonyme.* (Chez DUMONT, éditeur.)

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

(Nouvelle série inédite.)

L'espionne.

Il y a de cela vingt ans. Je me promenais philosophiquement un matin sous les marronniers des Tuileries, lorsque je crus reconnaître, à quelques pas devant moi, un de mes anciens camarades du lycée impérial. Je m'approchai davantage.... Je ne m'étais point trompé : c'était bien lui, M. de...., qui, la tête penchée et l'air rêveur, tournait et retournait, ouverte dans ses doigts, une petite lettre de forme longue sur laquelle étaient quelques lignes d'une écriture microscopique...

— Oh! fit-il avec surprise en levant la tête, est-ce vous, mon cher ami?... Et par quel heureux hasard, ici? Il y a au moins dix ans que nous ne nous sommes vus...

Et il me tendit la main.

En peu de mots je satisfis la curiosité de M. de ... ; puis après, ce fut mon tour de l'interroger :

— Qu'êtes-vous devenu depuis si long-temps? lui demandai-je : je vous croyais en Italie.

— Ah! vous avez su...

— Parbleu! cette aventure a fait assez de bruit à Paris; cependant je n'en ai jamais connu les détails.

— Je le crois bien, reprit mon ami en tâchant d'étouffer un soupir. Et tenez, ajouta-t-il en me montrant le billet qu'il tenait toujours à la main, voici quelque chose qui me rappelle, cette terrible aventure... Qu'en pensez-vous?

Je pris la lettre, et après l'avoir parcourue des yeux :

— Je pense, lui dis-je, que la femme qui vous écrit ceci doit être belle comme un ange, jeune et impressionnable. Je pense que vous devez l'aimer comme un fou; je pense que vous allez lui répondre, que vous serez exact au rendez-vous qu'elle vous assigne pour demain; je pense....

— Eh bien! vous vous trompez, interrompit M. de ...; je connais à peine cette femme qui ne m'a vu qu'une seule fois; ainsi je ne puis l'aimer comme vous le prétendez; puis, je me garderai bien de lui écrire.

— Et pourquoi? lui demandai-je un peu surpris.

— Pourquoi? pour une foule de raison. La première, c'est qu'elle est Espagnole.

— Ah! oui. Je me rappelle, en effet, que la dame d'autrefois était Espagnole; mais alors raison de plus, vous pourrez comparer.

— Non, non, fit mon ami en souriant amèrement; je sais ce que m'a coûté l'amour de la première, et bien certainement... Tenez, mon cher, reprit-il, si vous saviez...

— Eh justement! m'écriai-je, je ne le sais pas, et j'ai toujours en soif de l'apprendre de votre bouche. Si j'avais su que vous fussiez à Paris, certes, il y a longtemps que je serais allé vous trouver.

— Eh bien! me voilà. Il fait beau, il est de bonne heure; si vous n'avez rien de mieux à faire aujourd'hui et que vous vouliez m'écouter, asseyons-nous sur un banc, puis, lorsque je vous aurai tout appris, à votre tour vous me direz si je dois ou non accepter le rendez-vous qu'on me donne; je vous en laisserai juge.

— Volontiers, je vous écoute.

Et M. de ... commença en ces termes :

— Vous savez, poursuivit-il, que ce fut au milieu des fêtes de son mariage avec Marie-Louise, en 1810, que Napoléon nomma le duc de Rovigo ministre de la police en remplacement de Fouché? Eh bien! c'est à ce changement que je dus mon entrée au conseil-d'état, en qualité d'auditeur; voici comment : mon père avait intimement connu, sous l'ancien régime, le comte Boulay, alors président d'une des sections du conseil; moi-même j'avais fait toutes mes classes avec Regnier fils, bien qu'il fût de quatre ou cinq ans plus âgé que moi, et par conséquent mon aîné de beaucoup. Il était parvenu au poste éminent de secrétaire-général du conseil du sceau et des titres, ce qui ne l'avait point empêché d'entretenir avec moi ces relations d'amitié qui commencent avec l'enfance et ne finissent souvent qu'avec la vie. Il me suggéra un jour l'idée de tâcher d'*aborder* au conseil d'état, en me faisant entrevoir qu'une fois que j'y serais *ancré*, ma carrière se trouverait tracée d'avance.

— Lorsque tu auras été nommé auditeur de première classe, me dit-il, tu seras infailliblement appelé à une sous-préfecture : ce n'est qu'un surnumérariat, en attendant une préfecture tout entière; et, si tu es assez heureux pour te faire porter sur la liste des candidats au corps-législatif...

— Mais, mon cher, interrompis-je, je ne vois pas le rapport qui peut exister entre cette kirielle d'emplois et votre dame espagnole?

— Un peu de patience, nous n'y sommes pas encore.

Et M. de... reprit son récit en me priant de ne pas l'interrompre. Je le lui promis.

Regnier fils avait parlé pour moi au comte Boulay. Ce dernier, très lié avec le duc de Rovigo, qui jouissait alors d'un grand crédit, pressa le nouveau ministre de me proposer à l'empereur. Ma famille avait rendu quelques services à M. Savary père, dans le cours de la révolution; en me servant, le fils crut devoir acquitter une dette de reconnaissance paternelle. La place fut obtenue pour moi; et la commission immédiatement expédiée. Tout cela ne fut l'affaire que de huit jours : alors on allait vite en besogne. Dans la même semaine, je m'empressai de remercier mes protecteurs, et le comte Boulay, sans doute en mémoire de l'amitié qui l'avait uni jadis à mon père, m'offrit de me servir de parrain auprès de l'empereur, qui voulait toujours qu'on lui présentât les nouveaux fonctionnaires, ne fut-ce que pour avoir l'occasion de faire la critique ou l'éloge des anciens.

A cet effet, le dimanche suivant, le comte Boulay m'emmena avec lui à St-Cloud. Arrivé au palais, je fus surpris de la quantité de grands-officiers de la couronne, de généraux et de hauts fonctionnaires qui se trouvaient dispersés dans les grands appartemens, attendant le passage de LL. MM. Il était midi lorsqu'un huissier annonça à haute voix : « l'Empereur! » ce mot, le plus grand silence succéda au murmure des conversations particulières, et chacun devint immobile, les regards tournés du côté de la porte par où Napoléon devait entrer. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'il arriva, le chapeau sur la tête, les mains croisées sur le dos, et marchant fort vite, selon son habitude. Il était seul et sortait de chez l'impératrice, qui, s'étant trouvée légèrement indisposé la veille, avait profité de ce malaise pour se dispenser d'aller à la messe le lendemain. A peine eut-il fait quelques pas, que ses yeux de lynx parcoururent, avec la rapidité de l'éclair, l'étendue de la galerie, sans doute pour y chercher d'avance les personnes auxquelles il voulait dire quelque chose. Aux uns, il fit une légère inclination de tête; il ôta son chapeau à tout le monde. Le comte Boulay fut un des derniers que Napoléon aperçut, aussi lui fit-il avec bienveillance un petit signe de la main qui semblait dire : « J'irai à » vous, attendez-moi. »

En effet, après avoir parlé à deux ou trois généraux qui s'étaient empressés sur son passage, changeant subitement de direction dans sa marche, il vint droit à nous et s'arrêta devant le comte, tout en reposant son regard sur moi. C'était la première fois que je voyais l'empereur d'aussi près; sur son front large et élevé reposaient le génie et la puissence; le sourire le plus aimable éclairait cette belle physionomie en lui prêtant un charme indéfinissable; en le voyant ainsi, il était impossible de ne pas l'aimer.

Au même moment, mon protecteur s'étant avancé d'un pas et me prenant par la main, lui avait dit :

— Sire, c'est M. de ... que j'ai l'honneur de présenter à votre majesté.

— Bien! bien! j'y suis, répondit Napoléon. Je vous sais gré, comte Boulay, de m'avoir amené aujourd'hui M. de... Jadis, on m'a beaucoup parlé de son père; c'était un honnête homme.

Puis s'adressant à moi, il ajouta avec une inflexion de voix plus douce :

— On m'a aussi parlé de vous, M. de..... mais je ne vous croyais pas si jeune : quel âge avez-vous donc?

—Sire, lui répondis-je en baissant les yeux, j'ai juste le même âge qu'avait Votre Majesté lorsqu'elle prit Toulon.

Cette réponse le fit sourire.

—Ah! ah! fit-il, je veux bien accepter la moitié de ce compliment, quoiqu'il ne réponde pas à ma question.

—Sire, répondis-je alors avec un peu plus de hardiesse, on n'est jamais trop jeune lorsqu'il s'agit de servir Votre Majesté et l'état.

— A la bonne heure!... A propos! pourquoi ne vous êtes-vous pas fait militaire?

—Sire... la faiblesse de ma vue...

—Ah! oui, j'entends, interrompit Napoléon. Puis, s'adressant au comte Boulay, il reprit avec un sourire dans lequel perçait une certaine ironie : Ces messieurs, aujourd'hui, ont mis à la mode d'avoir la vue basse. Heureusement que moi j'ai de bons yeux. Au surplus, M. de...—il s'était retourné de mon côté — remplissez vos nouveaux devoirs avec exactitude ne vous mêlez que des affaires qui seront de votre ressort, et nous verrons. Je ne vous oublierai pas, car je m'aperçois qu'on ne m'avait pas trompé. Adieu, messieurs.

A ces mots, le comte Boulay s'inclina; je fis une profonde révérence; l'empereur acheva sa tournée.

— Eh bien! me dit mon protecteur, après que Napoléon eût quitté la galerie pour entrer dans la chapelle, êtes-vous satisfait de la réception?

— M. le comte, je suis enchanté, enthousiasmé.

—N'est-ce pas que l'empereur, quand il veut, a quelque chose qui attire à lui, qui fascine, qui subjugue?...

— C'est vrai.

— J'y ai été pris comme vous, comme bien d'autres; malheureusement, ce n'est pas toujours de même avec lui; mais c'est véritablement un homme unique.

— Unique est le mot, M. le comte. Vous n'avez plus besoin de moi à présent! ajoutai-je.

— Non, vous pouvez vous en retourner de votre côté. Vous avez bien compris ce que l'empereur vous a dit : ne l'oubliez donc pas : soyez exact aux réunions; avant quatre ans, vous serez peut-être sous-préfet.

— Et préfet ensuite?...

— Un moment, mon jeune ami; vous allez trop vite en besogne : d'une sous-préfecture à une préfecture, on ne marche pas de plain-pied.... Allons! je vous quitte; aussi bien j'aperçois là-bas Regnault de Saint-Jean-d'Angely, qui ne se soucie guère de messe, lui; j'ai quelque chose à lui dire. Au revoir!

Qui croirait maintenant qu'après l'immense service que m'avait rendu le comte Boulay, qu'après la réception que l'Empereur avait daigné me faire, et les espérances dont je pouvais me flatter, qui croirait, dis-je, qu'au lieu de me livrer exclusivement aux travaux qui seuls devaient m'occuper, je ne refusai aucune partie de plaisir, que je continuai ces folies de jeu-

nesse, auxquelles la raison, plus encore que la position sociale que j'occurais, aurait dû me faire renoncer? Que voulez-vous! à mon âge, avec une fortune dont je ne m'occupais guère et une figure dont je ne m'occupais pas davantage; original dans mes propos, magnifique jusque dans mes extravagantes dépenses, je ne pus faire différemment que continuer de vivre en sybarite désœuvré, m'ennuyant tout le jour, même pendant les séances du conseil que présidait Napoléon en personne. Je ne jouissais de la vie que la nuit. Blasé sur tout, malgré ma jeunesse, je soupirais après quelque péripétie, après quelque grande aventure qui pût jeter de la nouveauté sur une existence que je trouvais monotone, incomplète. J'en étais là, lorsque la naissance du roi de Rome vint m'offrir, avec les fêtes auxquelles ce grand événement donna lieu, ce que je cherchais depuis si long-temps.

Vous savez que, pendant le cours de l'année 1811, Paris offrit pour ainsi dire un aspect nouveau. Chacun ne semblait occupé que de luxe et de plaisirs. Tous les dimanches, dans la matinée, le peuple se portait en foule dans le jardin des Tuileries ou sur la place du Carrousel, dans l'espoir d'entrevoir la jeune impératrice ou l'enfant-roi que son père se plaisait déjà à montrer à ses soldats. Et le soir, cette population venait encore dévorer de ses regards ce spectacle de riches livrées, de femmes jeunes et belles qui se rendaient au palais. Dans l'intérieur, les réceptions étaient brillantes. Jamais Paris, au temps de l'empire, ne s'était présenté sous un aspect plus enivrant. De son côté, Napoléon ne négligeait aucun moyen de faire les honneurs de la capitale et de la rendre digne de l'admiration des illustres étrangers qui s'y trouvaient réunis en grand nombre. J'assistais donc, toujours par désœuvrement, à toutes les fêtes qui furent données à cette occasion par les ministres et les ambassadeurs étrangers. J'étais à celle qui fut offerte à l'impératrice par la ville de Paris, à l'époque de ses relevailles.

A leur arrivée à l'Hôtel-de-Ville, LL. MM., qui s'étaient fait attendre, comme de coutume, furent complimentées par le préfet, accompagné des douze maires. Napoléon ne répondit au discours de M. Frochot qu'en adressant quelques mots flatteurs à chacun des maires en particulier. Il y eut ensuite un concert fort court dans une salle qui, bien que construite en quarante-huit heures, n'en était pas moins aussi magnifiquement décorée que les autres. On chanta une cantate. Immédiatement après, le bal fut ouvert par les rois et les reines. Le banquet de la famille impériale précéda d'une heure celui auquel les femmes seulement durent prendre place. Ce coup d'œil de tables chargées de vermeil sous les étincelantes bougies de cent lustres d'or, avait quelque chose de magique. Remarquables étaient les parures, mais plus remarquables encore étaient les beautés : en voyant leurs coiffures diverses, on eût dit une vaste guirlande de fleurs entremêlée de rubis et de diamans.

Dans un des angles du salon qui précédait la salle du festin, j'aperçus assise une femme d'environ vingt-huit ou trente ans, d'une taille moyenne, mais admirable surtout par ses délicieux contours. Elle était habillée de velours noir. Sur ses épaules de neige était posé un collier de jais. Entourée d'un cercle d'hommes elle tenait à la main un éventail qu'elle semblait n'agiter que par distraction.

— Cette femme attira toute mon attention. Comme je repassais devant elle pour la mieux détailler, elle m'arrêta par un sourire qui cependant s'adressait à un autre. Une place devint inoccupée près d'elle, je m'en emparai : elle n'eut pas l'air de faire attention à cette préférence, ce fut alors que je pus la contempler à mon aise.

Rien qu'à la manière dont elle s'était posée devant les interlocuteurs, je jugeai qu'elle devait être étrangère et passionnée. Le coude appuyé sur une saillie de la boiserie, il y avait de la coquetterie jusque dans son inaction. Ses lèvres, d'un rouge vif, tranchaient sur un teint d'une blancheur extrême. Ses cheveux noirs allaient admirablement bien avec ses yeux d'un bleu clair; seulement on aurait pu accuser les lignes de son visage d'un peu de dureté à cause de ses sourcils trop fortement arqués peut-être; quoi qu'il en soit, cette femme était à elle seule toute une existence de volupté et de poésie.

Peu à peu la conversation s'engagea entre nous comme entre deux personnes qui se voient pour la première fois. J'appelai à mon aide toutes les ressources de mon esprit. Je crus m'apercevoir que j'avais l'honneur de l'amuser. Soit que je prisse des formules polies pour des paroles de cœur, à mon tour je me persuadai que j'avais su plaire. Mais bientôt une agitation extraordinaire se manifesta dans les salons. On se demandait ce qu'il y avait : c'était l'empereur qui, voulant juger par lui-même des sentimens de chacun et apprecier le degré de plaisir que devaient éprouver les nombreux assistans conviés à cette fête, se promenait dans les salles en adressant la parole à tous ceux qui se mettaient un peu en évidence.

Tout le monde était frappé de la gaîté qui régnait sur la figure du maître. Il faisait des complimens aux dames qu'il avait vues danser et grondait doucement les hommes qui ne dansaient pas. En passant devant la belle étrangère que je n'avais pu me décider à quitter il m'aperçut et s'arrêta.

— Ah! ah! M. de..., me dit-il en souriant malignement? Pourquoi n'avez-vous pas fait un choix parmi les jeunes personnes qui vous entourent?

— Sire, lui répondis-je un peu confus de l'apostrophe, je ne danse jamais.

— Et pourquoi, monsieur?

— Sire, parce que je ne sais pas danser.

L'empereur, qui ne s'attendait pas à cette naïve réponse, me regarda un moment sans parler; puis, lançant un regard interrogateur à ma belle voisine, qui, debout comme tout le monde, semblait très émue et baissait les yeux, il ramena son regard sur moi, en ajoutant d'un ton moitié sévère, moitié badin :

— Tant pis, monsieur; car il faut être utile, même dans un bal, quand on est à mon service. Vous êtes jeune : prenez un maître.

Et Napoléon s'éloigna en riant sous cape de mon embarras; que je n'avais pu dissimuler. Jamais l'empereur n'avait été de si belle humeur, jamais je ne dus avoir l'air plus maussade.

Ma belle inconnue ayant eu l'air de me prendre en pitié, par un sentiment de dépit ou plutôt d'amour propre, je la quittai froidement, mais non sans avoir été séduit par elle. Cependant, je me sentis bientôt si ému, si exalté, que je compris toute la puissance qui attirait auprès de cette femme, cette foule de jeunes militaires et de vieux diplomates que j'y avais remarqués. Je voulus la revoir; elle n'était plus à la place où je l'avais laissée, et jusqu'à la fin du bal, que j'abandonnai un des derniers, je la cherchai vainement. Mais la semaine suivante quelle ne fut pas ma joie : En entrant, un soir, dans le salon de Mme Bartholucci, femme d'un conseiller d'état, depuis peu en mission à Naples, j'aperçus, assise à côté de la maîtresse de la maison, ma belle inconnue du bal de la ville? Elle eut l'air de ne faire aucune attention à moi : mais ce qui me consola, c'est qu'elle me parut être au mieux avec Mme Bartholucci, devant qui elle semblait être en contemplation. Elle vantait sans cesse son esprit, ses graces et jusqu'à ce nez si admirable qu'à lui seul il avait fait naître plus une passion sérieuse, sans compter celle de son mari qui, disait-on, ne l'avait épousée qu'à cause de cette perfection. Aussi Mme Bartholucci assurait-elle que sa chère bonne (c'est ainsi qu'elle appelait l'étrangère) avait des idées politiques d'un ordre supérieur; elle la plaçait au dessus de Mme de Staël. Quant à moi, il me sembla, dès la seconde fois que je la vis, que si cette dame avait des idées supérieures, elle ne les arrêtait fixément que sur un seul objet : l'amour; mais un de ces amours violens, impétueux, et que rien ne peut retenir : je ne me trompais pas.

Mme Montinella (c'était son nom) se disait Italienne, et cependant elle avait un accent espagnol très prononcé. Elle n'était ni demoiselle ni veuve... un profond mystère environnait son existence. On la disait riche... le train de sa maison venait à l'appui de cette assertion. Elle aimait les arts, fréquentait les spectacles; mais, à l'entendre, elle n'appréciait que les douceurs d'une liaison intime, et cependant elle semblait s'ennuyer lorsqu'une demi-douzaine d'hommes aimables ne folâtraient pas autour d'elle. Je n'ai pas connu de femme dont les paroles s'accordassent moins avec les actions. Ni ce nom de Montinella, ni les façons que j'avais déjà remarquées en elle, ne me portaient à la croire née sur les bords du Tibre, mais bien sur ceux du Mançanarès.

Ayant sollicité la faveur d'être reçu chez elle pour lui rendre mes hommages, elle me l'accorda, mais ce fut avec un air de protection et un ton de suffisance tels qu'une marquise de l'ancien régime n'eût pas mieux fait; en un mot, Mme de Montinella me donna mes *petites entrées*. J'en usai d'abord; puis je ne tardai pas à en abuser.

Jusqu'alors je n'avais guère eu que ce qu'on appelle des fantaisies; cette fois, je devins amoureux tout de bon; j'avouai ma défaite à Mme Montinella, mais elle ne répondit nullement à mes soins. Avec son imagination brûlante et son caractère fougueux, cette femme avait achevé de me faire trouver insipides les plaisirs auxquels je m'étais accoutumé. J'étais las des ingénues de coulisses et des bonnes fortunes à prix d'argent. Habitué que j'avais été à ne faire que peu de frais, je me piquai, et, par cette raison peut-être qu'il m'était plus difficile de réussir avec Mme Montinella, j'attachai plus de prix au besoin de lui plaire. Je redoublai d'attentions. Long-temps Dolorès (c'était aussi son nom) parut faire peu de cas de mes soins; elle me désespéra et m'enflamma de plus en plus par son indifférence.

Un soir que Mme Montinella n'était point allée au spectacle et que la foule de ses adorateurs nous avait laissés seuls, je la regardai encore plus tendrement que de coutume.

— Madame, lui dis-je en laissant échapper un soupir qui m'opressait je n'ai qu'un désir, je ne forme qu'un vœu...

— Et... quels sont-ils, monsieur? interrompit-elle en me lançant un de ces regards qui vont à l'ame.

— Celui que vous m'aimiez un peu, et celui de vous aimer toujours.

Ces mots la firent tressaillir. Elle hésita à me répondre. Croyant l'encourager, je penchai ma tête vers elle et de mes lèvres, j'effleurai son épaule. Ce mouvement porta le trouble dans sa personne, et tandis que moi, le regard suppliant, je cherchais à lui faire comprendre tous les tourmens que sa froideur me causait, elle se leva précipitamment pour fuir sans doute, lorsqu'un domestique qu'elle n'avait point appelé entra inopinément.

Cependant plusieurs jours s'écoulèrent sans que l'occasion qui nous avait laissés seuls un moment se représentât pour me permettre de m'expliquer tout à fait. Deviner ce qui se passe dans le cœur d'une femme, qu'elle soit de Paris ou de Madrid, savoir ce qui l'occupe, ce qu'elle craint ou ce qu'elle désire, n'est pas chose aisée, surtout lorsqu'on aime véritablement. Un geste, un regard mal interprété peut vous donner une espérance menteuse. C'est de la bouche même de ce qu'on aime qu'on veut entendre prononcer l'arrêt qui absout ou qui condamne. N'est-ce pas fonder son bonheur sur un rêve que de se fier aux apparences? J'aurais pu interpréter le silence et l'espèce de frayeur qu'avait manifestés Dolores en bien ou en mal. Peut-être ne m'avait-elle rien dit dans la crainte de subir le charme

qui succède toujours à un tendre aveu? Je ne sais, mais j'aurais donné tout au monde pour connaître sa pensée.

Une après-midi, je m'armai de courage et, changeant tout-à-coup de propos, je lui demandai brusquement et même d'un ton assez impératif :

— M'aimez-vous, madame, oui ou non?

Elle me regarda un moment comme étonnée, puis elle me répondit très tranquillement :

— Vous êtes trop jeune et trop inconstant pour moi.

— Trop jeune! m'écriai-je avec exaltation ; eh! madame, vous et moi ne sommes-nous pas à peu près du même âge?

— C'est vrai, répondit-elle en souriant.

— Trop inconstant! ajoutai-je en prenant une de ses mains qu'elle ne retira pas, vous savez bien que désormais il ne m'est plus possible de l'être.

— Je n'en suis pas certaine. Au surplus, ce ne serait pas avant un an que je voudrais chercher à m'en assurer.

— Et ce temps écoulé? répliquai-je en tremblant.

— Si vous m'aimez sincèrement, reprit-elle en baissant les yeux, alors je verrai .. Mais vous savez à quoi vous vous engagez.

J'attendis un an, une année entière d'inquiétude, de tourmens; car il me semblait que Mme Montinella devenait de jour en jour plus belle, et c'était cette beauté, que je maudissais, qui amenait sans cesse à ses pieds des adorateurs nouveaux, plus hardis, certes, que je n'avais osé l'être, moi! Ce terme expiré, je lui rappelai sa promesse.

— Oh! me répondit-elle en badinant, à présent c'est moi qui suis trop vieille pour vous.

— Mais, lui répondis-je, la proportion d'âge entre nous sera toujours la même.

— Je ne veux encore rien décider avant une autre année : attendez.

— Et cette seconde année écoulée?...

— Si vous m'aimez comme vous le dites... comme je le veux... alors, peut-être vous aimerai-je à mon tour.

Je l'aimais si passionnément que j'attendis encore. Mais deux ans de plus sur la tête d'un homme, deux ans de tristesse et d'amour, le vieillissent. Le chagrin me creusa des rides, et aussi la jalousie; car je voyais souvent Mme Montinella accorder à d'autres de ces sourires qui font monter la pâleur au visage d'un amant, qui crispent les nerfs, qui vous rendent l'homme du monde le plus malheureux lorsqu'on n'en a pas encore été le plus heureux.

Un jour je rencontrai aux Tuileries, comme vous aujourd'hui, un de nos anciens camarades, de Lanorville, vous savez?...

Là je ne répondis à M. de . . . que par un signe affirmatif, pour ne pas interrompre son récit qui commençait à m'intéresser. Il poursuivit :

— Je l'avais perdu de vue, comme vous depuis quelques années, quoique nous fussions très liés l'un et l'autre.

— Ah! mon Dieu! mon cher, s'écria de Lanorville en me voyant, comme tu es changé. Est-ce que tu es malade?

— Malade!... moi?... Au contraire, lui répondis-je en souriant tristement, je suis l'être le mieux portant et le plus heureux de la terre : j'aime et je me crois aimé d'une femme adorable ; mais aimé, vois-tu, comme on n'aime pas. Toutes les heures de ma vie s'écoulent près d'elle. Tu la connais, tu as dû la voir chez Mme Bartholucci il y a deux ans : c'est Mme Montinella.

— Cette belle Italienne?

— Non, elle est Espagnole.

— C'est possible; je ne vais plus chez Mme Bartholucci depuis longtemps; mais toi, la connais-tu bien cette dame? Sais-tu quelle est sa position dans le monde? T'a-t-on dit...

— Mon cher, répliquai-je avec impatience, je l'aime comme un fou!

— Oh! alors, c'est différent! exclama mon ami d'un air narquois; puisqu'il en est ainsi, je n'ai plus rien à te dire. Adieu, mon cher, continue à être heureux.

Et de Lanorville me quitta en jetant sur moi un regard singulier dont je ne compris pas bien l'expression, mais que j'interprétai tout à mon avantage.

E. MARCO DE SAINT-HILAIRE. — (*Commerce.*)

(*La fin au prochain numéro.*)

Poésie.

Imitation du *Stabat Mater*

POUR ÊTRE ADAPTÉE A LA MUSIQUE DE ROSSINI.

La Vierge était défaillante
Au pied de la croix sanglante
Où mourait son fils divin,
La plus sainte fille d'Ève
A le sein percé d'un glaive,
Et ses pleurs coulent sans fin.

Oh! que triste et désolée
Est la Vierge immolée,
Mère du roi des cieux!
Qui n'aurait l'ame attendrie
En voyant souffrir Marie
Des souffrances de Jésus?

Où peut être la mesure
De la peine qu'elle endure?
C'est un Océan sans bord;
Son âme verse trop pleine,
Et l'accablement l'amène
Jusqu'aux portes de la mort.

A cause de notre chute,
Elle a vu son fils en butte
A la verge des bourreaux,
Puis la mort dans sa victoire
Dévouer ce roi de gloire
Aux ténèbres des tombeaux!

Source d'amour, sainte mère,
Qu'à cette douleur amère
Je réponde en gémissant;
Que l'amour du Christ m'enflamme
Pour qu'il jette sur mon ame
Un regard compatissant.

O Vierge! fais-moi la grace
De suivre avec toi la trace
De ton fils dans la douleur,
Et que chaque cicatrice
De son divin sacrifice
Soit empreinte sur mon cœur.

Qu'il me soit donné, Marie,
Que chaque jour de ma vie
Avec ton deuil soit lié;
Que tes peines soient mes peines,
Confonds tes larmes aux miennes
Sur ton fils crucifié.

O cœur noyé d'amertume,
Que ta douleur me consume,
Dût-elle m'anéantir;
A ton ardeur maternelle
Fais que je reste fidèle
Jusqu'à mon dernier soupir!

Que cet arbre lamentable
Où meurt ton fils adorable
M'enivre de son amour;
Et que sa mémoire sainte
Me preserve de la crainte
Au signal du dernier jour.

Que la croix me justifie!
Que la croix me glorifie
Dans mon triste abaissement;
Et que, dépouillant ses langes,
Mon ame, enfin, sœur des anges,
Soit reçue au firmament!

Jn Reboul.

Nîmes, décembre 1841.

LE TEMPS PASSÉ.

Dans mainte légende savante,
Le bon vieux temps que l'on nous vante
Est piteusement regretté.
Le vieux temps l'a toujours été;
Le présent toujours épouvante,
Avec son air de nouveauté.
Il n'est personne qui ne dise:
O temps passé plein de franchise!
D'amour pur, de douce candeur!
Tu nous a quittés par malheur!
Aujourd'hui, la gangrène au cœur
Pénètre, dès que le jeune âge
A terminé son court passage
Qui dure aussi peu qu'une fleur!
Or, ce reproche est-il valable?
N'a-t-on pas vu chose semblable,
Autrefois, tout comme aujourd'hui!
L'enfance est pure... elle seule... hélas, oui!
Les lois, les monumens, les arts, les mœurs tout change;
Rien ne reste debout dans ce vaste mélange
Qui forme l'univers, soumis aux coups du temps;
Mais pour nous consoler de ces troubles constans,
Nous disons : l'âge d'or est celui du jeune âge,
Époque de candeur où chacun, en partage,
A des illusions et du bonheur pour deux,
C'est un rayon du ciel qui reste encor près d'eux;
Puis le cœur se durcit, le beau rayon s'altère,
Et l'homme paie alors son tribut à la terre!

D'ÉPAGNY.

FANTAISIES.

Je ne connais pas de cousins, fils de deux frères aussi germains que le sont les souvenirs. Tenaces en diable et souvent fort importuns, appelez-les souvenirs, ils fuient sans que vous puissiez les ressaisir; essayez de les chasser, ils se cramponnent à vous comme un mendiant de la place Navone. Rarement les souvenirs consentent à sauter un à un comme les moutons de Panurge; les bons animaux mettaient du moins de l'ordre dans

leurs évolutions imitatrices : ils cabriolent, ils tourbillonnent, ils se pressent, comme s'il était humainement possible de les faire tous descendre à la fois par un tuyau de plume sur un beau feuillet de papier blanc. Cette incohérence des souvenirs, leur filiation capricieuse jusqu'à la bizarrerie, semble résulter autant de l'imagination que de la mémoire : la mémoire les produit, l'imagination leur donne une allure désordonnée et sautillante.

Ce phénomène n'avait point échappé à l'abbé Delille qui le consigna poétiquement dans son poème de l'*Imagination*, lequel poème, selon moi, vaut mieux à lui tout seul que la collection complète de tous vos poèmes nuageux, écrits en vers floconneux. Si la lune n'avait pas fait partie intégrante du grand ordre de la création, notre littérature serait plus riche de cinquante mille vers de moins. Je ne citerai pas les vers de l'abbé Delille, attendu que je ne les sais pas par cœur, et que je ne hais rien tant que la transcription de quoi que ce soit d'un livre dans un feuilleton, à moins que, en rendant compte d'un ouvrage on veuille, pour me servir ici de l'expression usitée *donner une idée de la manière de l'auteur*.

Un jour, se promenant dans un jardin, que faisait l'abbé Delille ? Il rêvait, le bon abbé, il marchait çà et là, sans autre guide que les fantaisies de sa muse ; il regardait presque sans les voir des essaims de fleurs qu'il lui était permis d'appeler les sujettes de l'empire de Flore. Allons donc nous servir aujourd'hui d'une pareille expression ! nous ne serons pas bons à donner aux chiens. Tout à coup les regards de l'abbé Delille s'arrêtent sur une rose ; il la trouve si belle, qu'il suspend pour l'admirer le cours de ses rêveries inspirées, et il salue en elle la reine des fleurs. La reine ! ce seul mot a suffi pour déplacer sa pensée ; les fleurs ont disparu ; sa préoccupation s'attache tout entière à la souveraine puissance, et le souvenir d'un crime encore récent alors fait tomber des larmes de ses yeux. Voilà l'effet produit par la vue d'une rose ; voilà un des jeux involontaires de notre esprit, de cette inexplicable mouvance où notre imagination nous enlève pour ainsi dire à nous-mêmes. Cela est extrêmement fâcheux pour la raison, pour la rigoureuse exactitude des déductions logiques ; mais qu'y faire ? Croyez-moi, laissons-nous aller au gré du courant quand il s'agit seulement de bagatelles, de jeux d'esprit ou de jeux de sottise.

Une chose m'a souvent surpris, c'est l'aptitude simultanée de certaines intelligences complexes à la poésie et aux sciences mathématiques. Il semblerait, au premier aperçu que ces deux dispositions devraient se détruire ; il n'en est rien, c'est du moins ce que prouvent plusieurs exemples, sans compter mon cousin Deschênes, dont j'ai eu quelquefois l'honneur de vous entretenir. Vous savez quelles fables il composa, et vous vous rappelez sans doute qu'avant de mourir, l'illustre Lagrange le désigna comme étant le plus capable de le remplacer à l'Institut.

A propos de Lagrange, ambassadeur de la république à la cour de Berlin, sous le directoire, vous ne devineriez jamais sur quoi, peu après son arrivée, il appuya une demande de rappel. « C'est parce que, disait-il, quand je suis obligé d'aller à la cour, on me fait souvent attendre ; cela me fait perdre trop de temps.

Ceci n'est qu'une simple parenthèse et ne doit point m'empêcher de vous parler d'un autre mathématicien poète que j'avais là tout à l'heure sous la main.

C'était le poète Thévenot dont les ouvrages de mathématiques furent fort estimés dans leur temps, c'est-à-dire vers la fin du siècle dernier. A la bonne heure ! C'était là un poète vivement impressionné par les sujets qu'il traitait. Quand son démon s'était emparé de lui, votre serviteur ! il n'y avait plus personne au logis. On lui voyait souvent le visage meurtri, cela provenait d'honorables contusions reçues au service de la muse. Le jardin des Tuileries était pour Thévenot, le jardin d'Academus ; là il était tellement sous l'empire de sa fureur poétique, que tout disparaissait autour de lui ; il ne voyait pas même les arbres contre lesquels il se heurtait violemment et se mettait le visage en compote sans seulement s'en apercevoir.

Un jour Thévenot déjeûnait au café Berly. C'était vers le commencement du consulat. Ici il faut que vous sachiez que le café Berly, situé à l'angle de la rue Saint-Honoré, près de la place Vendôme, était en grand renom et très fréquenté par les *lions* du temps, que l'on appelait *muscadins*. Sa célébrité provenait surtout de la rare beauté de la maîtresse du lieu, qui disparut un beau matin, enlevée, dit-on, par M. Lucien Bonaparte, événement qui fit grand bruit dans tout Paris. Donc, là déjeûnait un jour mon poète, quelque temps avant l'enlèvement. Son déjeûné fini, il resta long-temps immobile à sa place, sans que le volcan de poésie qui bouillonnait en lui fit aucune explosion. Cependant, l'explosion vint, et elle fut terrible. Tout à coup on voit sur le visage du poète errer un sourire de satisfaction forcenée ; il a trouvé l'expression qu'il cherche ; oui, mais en même temps il retire de son sein sa main droite sanglante ! Le malheureux a-t-il attenté à ses jours ? A-t-il voulu renouveler l'exemple de Caton d'Utique ? Rien de cela, du moins sous le rapport du fait intentionnel. C'est que tout simplement Thévenot travaillait alors à son poème de la *Mort d'Hercule*, et qu'il en était à l'endroit où le demi-dieu arrache la tunique de Déjanire. Il s'était si bien identifié avec la situation qu'il se crut Hercule, et que tout naturellement il prit sa propre peau pour la tunique de Déjanire ; aussi était-il on ne peut plus satisfait des expressions vigoureuses qu'il avait trouvées. Citez-moi donc quelque chose de comparable à cela dans la vie de vos poètes, malgré leur prétention à sacrifier sur les autels d'une muse *échévelée*. De beaux poètes, ma foi ! On leur verra huit heures durant une cravate bien mise sans que le plus petit pli en soit dérangé.

Je ne crois pas vous avoir jamais parlé d'un autre poète qui florissait vers la même époque. Avant toutes choses, je vous prie de vouloir bien considérer quel beau nom il avait reçu du ciel, destiné qu'il était à devenir poète. Il se nommait le citoyen Fardeau. Entre autres poésies de sa composition, le citoyen Fardeau s'honorait particulièrement d'un quatrain, sur lequel il vivait. Or, quand je dis : sur lequel il vivait, je me sers de l'expression propre, attendu que son quatrain lui servait de passeport pour aller s'asseoir une fois par décade à la table des citoyens ministres. Je me sers des termes du temps. On l'accueillait volontiers parce que, au demeurant, le poète Fardeau était un fort brave homme, un bon vieillard tout plein de modestie, et qu'alléchait l'odeur des cuisines non moins que feu Colletet. Toutefois, il ne mendiait pas son pain, il exerçait son état de poète autant qu'il le pouvait au profit de sa gourmandise, voilà tout. Régulièrement, le dessert penchant vers son déclin, il demandait la permission de réciter son quatrain, et comme c'était un simple quatrain la permission ne lui était jamais refusée. Ce n'est pas qu'il n'eût toujours sur lui un portefeuille bien garni d'autres poésies ; mais comme au premier mouvement de sa main vers sa poche de côté, on lui disait : « Citoyen Fardeau, ce sera pour la décade prochaine, » il saisissait au bond l'invitation, et rengaînait son compliment sans maugréer le moins du monde. En dehors de sa poésie, le citoyen fardeau était un homme de fort bonne mise partout ; il appartenait, depuis bientôt cinquante ans, à la classe de ces poètes privés qui pullulaient autrefois aux tables ouvertes de nos anciens fermiers-généraux ; douces et innocentes créatures, ces poètes ne rêvaient ni les hautes dignités du royaume ni les grandes charges de la couronne, et peut-être, par cela même, s'en montraient plus dignes que ceux qui les convoitent audacieusement.

Maintenant, passons de l'auteur à son œuvre, c'est-à-dire du citoyen Fardeau à son mémorable quatrain. Vous saurez d'abord qu'il le composa pour calmer les inquiétudes des partisans du premier consul, quand celui-ci partit pour la campagne d'Italie qui couronna la victoire de Marengo. Je les lui ai entendu réciter moi-même, ces quatre vers ; c'était au ministère de la justice, dont le titulaire était M. Abrial, et jamais, autant qu'en les retenant je ne me suis félicité d'être doué d'un peu de mémoire. J'insiste sur l'identité de ces vers, non pas que je vous les présente comme un modèle de la poésie du temps qui les vît naître. C'est beaucoup mieux que cela. Vous y trouverez je pense, une espèce de prévision poétique moyennant laquelle le citoyen Fardeau prophétisa, par un notable exemple anticipé, les solennelles hardiesses dont sont empreintes les œuvres de nos poètes régénérateurs. Ces précautions prises je vous confie sans plus de détours le quatrain en question. Le voici :

> C'est le grand général Bonaparte,
> Qui de nous le péril écarte.
> J'en donne ma parole d'honneur :
> Il aura toujours du bonheur.

Encore un coup, ces vers ont été faits sérieusement, et malgré leur juvénilité, ils n'appartiennent à aucun poète actuel ; ils sont bien l'œuvre du citoyen Fardeau, et, pour n'y plus revenir, *j'en donne ma parole d'honneur*.

Et M. Fulchiron donc ! a-t-il fait de beaux vers dans sa vie ! On lui en a supposé de ridicules, et c'était une fort vilaine action. Pour moi, je veux vous en communiquer deux qui ne sont point apocryphes, ils appartiennent, ou, pour mieux dire, ils appartenaient à sa tragédie de *Pizarre* ou *la Conquête du Pérou*. Permettez-moi, en passant, de vous faire remarquer ce que c'est que le caprice de la mémoire : J'ai oublié les vers de l'abbé Delille que j'ai relus dix fois, et je me rappelle, après une seule audition, ceux du poète Fardeau et de son confrère M. Fulchiron.

L'auteur de *Pizarre* prédilectionnait ce vers à cause de son exquise simplicité :

> La Vierge du Potose en ces lieux va venir.

Je ne me rappelle plus la réponse de Pizarre au guerrier porteur de cette nouvelle ; tout ce que je sais, c'est qu'il ne répondait pas : — Faites entrer, — ce qui eût été cependant d'un bien beau laconisme.

L'autre vers est moins racinien par sa douceur, mais il a bien aussi son mérite. Manco-Capac, le Childebrand de l'Amérique par l'harmonie de son nom, Manco-Capac est accusé de je ne sais plus quel crime. Dans son indignation vertueuse, comme le sont toujours les indignations du théâtre, il s'écrie :

> Croit-on d'un tel forfait Manco-Capac capable ?

Manco-Capac capable ! En est-ce là de ce que, en langue de poésie, nous appelons de l'harmonie imitative ? Qui, parmi vos plus récens académiciens, se flatterait de surpasser cet hémistiche pour donner du premier coup l'idée de la barbarie, non pas du poète, s'il vous plaît, mais bien du peuple dont il veut donner une idée. Manco-Capac capable !

Les poètes de tous les temps se sont ressemblés en un point qui consiste à lire amoureusement leurs vers avec une générosité qui tient de la prodigalité. A moi qui vous parle, il m'est arrivé un jour, pour esquiver une récitation en plein air, d'entrer dans la première maison venue, prétextant la nécessité d'une visite pressée. Ne connaissant personne dans la diable de maison, je parlementai avec le portier, le plus honnête des portiers de la rue Saint-Florentin ; je lui contai naïvement mon cas, et comme par bonheur un poète logeait dans la maison, il comprit mes tribulations, me prit en pitié, et me permit de stationner sur l'escalier jusqu'à ce que mon poète ait eu le temps de s'écouler.

Je vous dirai actuellement, et je pense que vous trouverez la transition convenable, que je ne suis point du nombre de ceux qui nient la réelle supériorité d'esprit de M. Viennet, et sur ce point je vais me justifier par une preuve.

Sous la Restauration, M. Viennet, dans je ne sais plus quelle circonstance, fut l'objet d'une dénonciation à la suite de laquelle l'autorité dut diriger des perquisitions contre lui. Il s'était retiré dans un petit logement à Vaugirard; et ce fut là qu'un beau jour il reçut la visite d'un agent de police accompagné de deux gendarmes. Examen fait de toutes choses, l'erreur de la police fut immédiatement reconnue, et les trois personnages se retiraient déjà, quand M. Viennet, fermant sa porte à la clé. « Non pas, messieurs, leur dit-il ; vous devez remplir votre mandat jusqu'au bout. Que vous enjoint-il? de prendre connaissance de tous les papiers que vous trouverez à mon domicile. Or, quels sont les papiers que vous avez trouvés? Ce manuscrit, morbleu! ce manuscrit. C'est une tragédie à laquelle je suis venu mettre la dernière main dans cette retraite; vous devez en prendre connaissance; asseyez-vous donc; je vais vous la lire. Et M. Viennet, profitant de l'erreur salutaire qui lui envoyait des auditeurs, leur lut sa tragédie. L'histoire ne dit pas si c'était *Arbogaste*.

A cette preuve d'esprit j'en veux joindre une autre. Peu de personnes savent aujourd'hui que dès les premiers jours de la restauration, M. Viennet adressa une épître en vers à l'empereur Alexandre. Je suis assez heureux pour m'en rappeler la fin, que je vais avoir l'honneur de mettre sous vos yeux, afin que vous puissiez juger si les beaux vers ne viennent pas facilement aux poètes, quand ils puisent leurs inspirations dans des sentimens légitimes.

Tels étaient donc les vœux qu'à l'occasion du retour des Bourbons le poète exprimait, j'ose le dire, en vers heureux :

Qu'avec les Richelieu renaissent les Corneilles!
Que les arts de la paix enfantent les merveilles !
Leur gloire est toujours pure et le temps l'agrandit ;
Par eux après sa chute un empire fleurit:
Euripide, Platon, Phydias, Démosthènes,
Sont encore debout sur les débris d'Athènes.
J'honore les Villars, les Desaix, les Condés,
Mais de sang autour d'eux les champs sont inondés,
Du bonheur des états leur gloire est ennemie.
L'honneur de les chanter est plus digne d'envie.
Virgile est à mes yeux plus grand que les Césars ;
Et ce bâton doré qu'au milieu des hasards.
Ont mérité vingt fois Oudinot et Tarente,
Plait moins à mon orgueil qu'un fauteuil des quarante

Je le répète, ce sont là de beaux vers; ce sont des pensées de poète poétiquement exprimées. Quant au fauteuil des quarante, qui plaisait tant à l'orgueil de M. Viennet, il s'y est assis; et malgré cela, je crois, qu'il se trouvait plus heureux à l'époque où il le voyait en perspective, que depuis qu'il en a pris possession. C'est que, voyez-vous, on le lui a cruellement rembouré en noyau de pêches, comme nous disons nous autres dans notre langage peu façonnée. Je ne parle pas d'un autre fauteuil qui lui complète deux stations de repos sur la rive gauche de la Seine. N'est-ce pas, monsieur Viennet, que vous feriez volontiers le troc de tout cela en échange de vos espérances du temps où vous adressâtes votre épître à l'empereur Alexandre? N'est-ce pas que si vous dînez quelquefois à la table de messieurs nos ministres, dans le cas où vous en trouveriez les menus (je ne parle pas des ministres) plus savoureux que ceux que l'on servait en 1814, à la modeste table d'hôte, tenue par une bonne Provençale, Mme Chaix, dans un petit passage, attenant au Palais-Royal, vous n'y mangez pas de si bon appétit, et vous en sortez plus soucieux. Eh! mon Dieu! c'est l'histoire de tous ceux que fascine à quelque degré que ce soit, l'esprit révolutionnaire. La veille une révolution leur semble encore belle ; mais le lendemain !... Savez-vous à quoi, dans ses comparaisons un peu vives, les assimilait mon cousin Deschênes? » « Ils ressemblent, me disait-il, aux chiens qui survivent au combat du taureau ; ils lèchent leurs plaies ! »

P. DARRIEUX. — (*La France.*)

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

LES BAINS DE RIVIÈRE.—LES ÉCOLES DE NATATION.

Si Mme Deshoulières voulait retrouver aujourd'hui les *prés fleuris* dont elle parlait à ses enfans avec une si tendre harmonie, il faudrait qu'elle fît bien du chemin en *amont* et en *aval*, comme disent les mariniers de la Seine. Une double bordure de quais, garnis de hauts parapets de pierres de taille, enferme maintenant le fleuve, et laisse peu de ressources aux rêveries et à la mélancolie, qui cherchent le gazon, les ombrages et les fraîcheurs de la rive. On ne sait plus maintenant ce que c'est que les *bords heureux*; il n'y a plus que des *berges* et des *chemins de halage*.

L'art de nager a toujours fait partie des talens de l'enfant de Paris; il apprend à nager sans qu'on songe à le lui enseigner; son instinct le jette à l'eau, le soutient et le conduit à bon port. On a lieu de s'étonner de cette disposition : les flots qui traversent la grande ville n'ont rien qui puisse mériter ce culte; il faut chercher ailleurs les attraits qui ont fait naître cette affection et cet empressement. La rivière a ses indigènes : bateliers, hommes des ports, ouvriers de toutes les espèces et pêcheurs ; elle entretient et nourrit une population nombreuse. Les transports, les arrivages les chargemens et les déchargemens, les radeaux que l'on construit et ceux que l'on *déchire*, les grands entrepôts de vins et de bois dont Paris est le centre, une industrie toujours active et toujours féconde, donnent une grande place à ces travaux dans le labeur parisien ; les enfans des familles riveraines se familiarisent donc naturellement de bonne heure avec ce qui peut les y rendre propres et leur préparer cette ressource. Ces traditions sont si vivaces dans la jeune population de Paris, qu'il n'est pas de port de mer qui puisse en montrer de plus vives et plus enracinées dans les habitudes originelles.

Des classes plébéiennes, cet amour de la natation est arrivé jusqu'aux classes élevées; la science de nager fait partie des hautes connaissances que recommande l'enseignement universitaire.

On comprend alors quels développemens a dû prendre au milieu de ces dispositions l'usage des bains de rivière pour tous ceux qui habitent l'immense et magnifique fournaise que parcourt la Seine sans la rafraîchir, et en ne lui envoyant, comme soulagement contre les ardeurs du soleil, que des miasmes pestilentiels.

Le Séquanien est nageur.

Autrefois il ne se piquait ni de modestie ni de décence dans la manière dont il prenait ses bains froids; il allait au fleuve, et là sous les regards de la multitude, il apparaissait bravement dans le simple costume que portait Adam avant sa chute et sans feuille de vigne. D'autres, et c'étaient les plus riches et les mieux appris, se promenaient en bateau, paradaient dans le milieu du fleuve, sans se montrer plus soigneux de ne pas blesser les yeux et les susceptibilités des passans.

Il en fut long-temps ainsi.

Des ordonnances de police sévirent contre l'audacieuse impudicité de ces joies amphibies ; il fut défendu de se baigner dans l'enceinte de Paris; on ne pouvait se montrer nu que là où les habitations cessaient ; il faillait pour entrer dans le fleuve; le prendre avant ou après la ville. On fit une guerre acharnée aux baigneurs effrontés qui bravaient ces prescriptions; on ne s'adressait pas à leur personne, mais on s'emparait de leur défroque et, pour sauver la morale publique, on les réduisait ainsi à une éternelle nudité. Il faut convenir qu'il y avait quelque chose d'étrange, dans l'emploi d'un semblable moyen; c'est cependant celui auquel on a encore recours ; on n'a rien trouvé de plus efficace pour empêcher les gens d'aller sans vêtemens que de leur enlever leurs habits.

Cependant, malgré cet esprit de rébellion de tous les instans qui anime le gamin de Paris contre ce qui gêne et contrarie ses allures, il fallut plus d'une fois se courber sous l'obéissance. On avait beau chercher à éluder les injonctions en se cachant derrière les nécessités de l'abreuvoir, et l'hygiène des chiens que l'on baignait; on avait beau placer des vedettes qui avertissaient de tout ce qui menaçait les plaisirs du bain; vainement mettait-on en sûreté et loin de toute atteinte ses hardes, ces otages que la police convoitait, toutes les précautions échouaient contre le zèle et l'activité des agens de surveillance; il fallut songer à chercher des rivages moins cruels, et remonter ou descendre pour trouver des plages hospitalières.

Avant l'énergie de cette répression, les soirées de Paris offraient un coup d'œil des plus animés; sur les deux rives du fleuve grouillait une foule nue, dont les jeux et les ébats avaient une originalité charmante; du haut des ponts, de toutes les saillies de parapet, et des bords de tous les bateaux tombaient, pour se relever au milieu des plus joyeuses acclamations, d'intrépides plongeurs; les enfans étaient toujours en majorité, et bon nombre d'entre eux narguent encore la police et ses terreurs pour goûter dans les eaux fangeuses et noirâtres qui dorment près des bords, ce qu'ils nomment les délices du bain.

Les voyages d'exploration entrepris vers les deux extrémités du fleuve firent découvrir des sites enchanteurs. Vers la Haute-Seine on trouvait l'île Louviers, que son éloignement d'un quai bien peuplé, et son voisinage d'un quai désert, défendaient contre les agressions de la police ; c'était un lieu d'asile, une espèce de port franc. Plus loin, au-delà du pont d'Austerlitz, on s'installait gaîment sur les radeaux, puis en s'avançant vers Bercy, vers Charenton et la Marne, on rencontrait des bouquets d'îles verdoyantes et disposées comme des cabinets de feuillage.

Ces lieux furent long-temps chers aux baigneurs parisiens.

En suivant le cours du fleuve, les regards étaient ravis par l'aspect de l'île des Cygnes, qui gisait dans les parages de Passy ; c'était une pelouse qui offrait le plus séduisant mouillage; les baigneurs lui faisaient fête ; au delà, il y avait des oseraies, des touffes de peupliers et des bocages dignes d'abriter les bains de Diane.

Les accidens étaient fort rares, et il nous serait facile de démontrer que les précautions que l'on a prises n'ont que faiblement diminué le chiffre des sinistres.

Mais, déjà avait commencé ce combat à outrance que la pierre et le plâtre livrent depuis tant d'années et avec un tel acharnement à toute verdure. Dans Paris les jardins voyant tomber leurs arbres et les toits remplacer les futaies; sur le fleuve les maisons s'étendaient en deux files et chaque jour, le baigneur pour trouver un peu d'eau et de sable était condamné à des courses de plus en plus lointaines; il avait la ville sur ses talons.

Mais qui ne devint-il pas lorsqu'il vit les bras de la rivière comblés, la terre, les moëllons, les décombres, les immondices et tout un amas de ruines dessécher l'eau et dresser des masses compactes, crayeuses et jaunies, à la place de ces gazons si frais et de ses courans si limpides, auprès desquels il venait rafraîchir ses membres que le travail avait brisés et mouiller son corps baigné de sueur. D'abord, l'île des Cignes disparut un

beau matin, et les regards qui la cherchaient se heurtèrent contre un môle aux talus de pierres meulières, aux bordures et aux angles de granit et aux estacades de charpente.

A la place de l'île fortunée, on avait construit une gare.

L'île Louviers, et tous les frais îlots qui semblaient comme des touffes de verdure flottante, ont eu leur tour; ils ont été détruits, mais on nous promet de les remplacer par des quartiers splendides avec des maisons à huit étages.

Quelques baigneurs, comme cela arrive encore actuellement, s'embarquèrent et se prirent à pousser plus loin encore les excursions du bain; c'est ainsi qu'on voit vers St-Denis dans la Seine, que des îles semées sur ses eaux coupent en canaux hollandais, des colonies de nageurs qui s'affranchissent du caleçon et de la pudeur municipale; mais ce sont de rares et courageuses exceptions.

Les baigneurs furent tristement parqués dans Paris; il fallut accepter et la bourbe et les rudes ardeurs qui enflamment l'air, rendent la terre brûlante et font rougir les pierres.

La Seine se couvrit d'établissemens de bains; pendant l'été, elle avait quelque chose de ces fleuves chinois sur lesquels se réfugient les habitans que les villes ne peuvent plus contenir; c'étaient partout des enceintes de planches couvertes de toiles blanches qui encadraient une flaque d'eau entre quatre pieux.

Il fallut bien accepter ces misères, et c'était grand pitié que de contempler ces grenouillères humaines!

Cependant, et que l'on nous pardonne quelque faiblesse pour ces souvenirs d'enfance, qui accompagnent si doucement la pensée de toute la vie, nous ne saurions, sans un certain attendrissement, nous rappeler ce fameux bain Tronchon *à quatre sous*, qui était à la pointe de l'île Louviers; c'était là que tout le lycée Charlemagne faisait l'école buissonnière, et si jamais on vit fleurir l'égalité parmi les hommes, ce fut assurément au bain Tronchon; l'aristocratie y avait mauvais jeu; nous nous y sommes baignés en compagnie de nobles et de manans, tous barbottant dans le même bassin, comme des frères en gaucuserie qui mangent à la même écuelle.

Dès cette époque, deux écoles de natation étaient déjà célèbres; l'une celle de Petit, était établie à la pointe de l'île Saint-Louis: et dans le bassin voisin, avait une annexe que l'on appelait la *Petite-École*. L'autre, celle de Deligny, avait jeté l'ancre près du pont de la Concorde.

Chez Petit allaient l'École polytechnique les lycées et les pensions, toute la jeunesse studieuse qui habitait le quartier Latin. Nous en appelons à la mémoire de nos anciens camarades; comme nous étions fiers et contens, lorsque nos bandes de lycéens s'avançaient au bruit du tambour, et comme éclataient nos transports à notre entrée dans l'école! Ce sont là de nos meilleures souvenances.

Chaque année, lorsque le jour de St-Étienne, la fête de M. de Vailly, notre ancien proviseur, réunit autour de la même table les élèves du lycée Napoléon, il en est un qu'on appelle le *noyé*, et que tout le monde a sauvé d'un péril mortel. Un jour, cet imprudent écolier soutint que l'homme nageait naturellement; et, pour prouver son dire, il se précipita dans le bassin; il resta sous l'eau assez de temps pour que l'asphyxie arrêtât la respiration. On trouva son corps inanimé et qui battait les claies percées à la sortie de l'école; retiré de l'eau, il fut non sans peine rappelé à la vie, et s'il vous plaît de connaître le nom du héros de cette petite aventure, qui touchait au drame, vous le trouverez au bas de cet article.

L'école de Petit n'affectait aucun luxe; elle se laissait même aller à un excès de négligence; mais nous ne nous apercevions pas trop de ce qui manquait à l'élégance du lieu et à notre bien-être. Nous jouissions de l'eau, de l'air et de la liberté, en vrais écoliers pour qui l'heure de la récréation est toujours celle du bonheur.

Il n'en était pas ainsi de l'école de Deligny; elle recevait quelques-unes des nobles et riches pensions des Champs-Élysées, du faubourg Saint-Honoré et de la Chaussée-d'Antin; mais elle s'ouvrait surtout à la fashion et à tous les merveilleux. La natation était alors fort à la mode: elle avait aux yeux du monde des mérites presqu'aussi excellens que ceux de la danse; une coupe bien faite et une tête bien *piquée* équivalaient à la gloire d'une *gavotte* et d'une *trénitz* bien dansées. C'était donc à l'amphithéâtre, c'est-à-dire à la rotonde qui est à la tête de l'école, que se réunissait l'élite des caleçons *bleus* et des caleçons *rouges* de Paris; on n'obtenait pas aisément le droit de porter ces insignes. C'était là que s'organisaient les belles *pleine-eau*, dont on causait long-temps, comme on s'entretient actuellement des plus illustres *steeple-chasse*; c'était là que se faisaient toutes les grandes gageures, et là aussi qu'il fallait admirer la gymnastique de la natation, qui s'y déployait pleine de grâce et de vigueur.

Chez Deligny, il y avait une simplicité ornée qui était de bon goût; le pont jeté entre les deux bassins était élevé, l'amphithéâtre vaste et puis on trouvait deux choses que nous ne connaissions pas chez Petit et qui étaient l'objet de tous nos désirs: c'étaient des miroirs et un restaurant.

On nageait chez Deligny; chez Petit, nous pataugions héroïquement.

Cet état de choses a duré long-temps; long-temps on a pensé que le luxe devait être réservé pour les Thermes; à mesure que les bains chauds croissaient en splendeur, les bains froids s'abandonnaient à une décadence qu'ils ne faisaient rien pour arrêter.

Il y a quelques années, quelques nouveaux établissemens de bains froids se posèrent sur la Seine; mais, il faut le dire, aucun d'eux n'entra avec assez de franchise et d'éclat dans la voie du progrès. Il n'y eut qu'une seule amélioration, ce fut celle des bains destinés aux femmes; elles se baignent dans des façons de sac en laine de couleur foncée; ce costume ne gêne pas leurs ébats; on y voit folâtrer la lorette, la demoiselle et la dame; on y voit de jeunes actrices qui *piquent* des *têtes* aussi bien que pourrait le faire un marsouin de la Chaussée-d'Antin.

Au bas du pont Royal, M. Gontard fonda un bain; il en rendit les abords séduisans, il donna à son aspect tout ce qui pouvait le faire attrayant, un plancher de bois coulé au fond de l'eau dans toute l'étendue des dispositions bien ordonnées, une irréprochable propreté, quelques intentions d'élégance, et puis au-dessus un toit flottant qui, sans laisser pénétrer les regards curieux, n'interceptait pas le passage de l'air: tous ces agrémens ont mérité la faveur dont jouit le bain de M. Gontard. Son école peut être regardée comme un excellent gymnase préparatoire.

Ces avantages semblèrent un instant l'emporter sur la vieille renommée de Deligny.

Mais enfin est arrivée pour cette école l'époque de la plus fastueuse renaissance.

L'été dernier, de froide et pluvieuse mémoire, deux nouveaux acquéreurs, MM. Burgh, ouvrirent à la natation un asile qu'on croirait ravi aux constructions de l'Alhambra. Une double galerie mauresque à deux étages de cabinets, avec galerie, portiques découpés, cintrés et toute la fantaisie brillante de l'architecture arabe, s'étend le long des deux bassins. Deux pavillons ferment les deux extrémités et achèvent le parallélogramme. Des tapis sur toute l'étendue de l'école, des cabinets meublés avec goût, des glaces et tous les accessoires auxquels sont accoutumées les délicatesses de la toilette, garnissent les colonnettes et ses parois boisées.

L'amphithéâtre est surmonté par un divan d'ordre oriental, mollement garni et entouré de sophas recouverts d'une toile cirée toujours fraîche et douce au repos du baigneur; le café ne le cède à aucun de ceux dont Paris se glorifie. Le salon du coiffeur et le cabinet du pédicure complètent l'ensemble de ces attentions qui ont prévu tout ce qui peut plaire et servir.

L'école royale de natation du pont de la Concorde fait honneur à l'art moderne; c'est un des embellissemens de Paris; il est impossible de trouver un édifice plus complètement mauresque dans sa forme, dans ses dessins, dans ses décorations et dans ses moindres détails. C'est une féerie d'Orient.

La meilleure partie des bois employés dans sa construction vient du fameux bateau-catafalque destiné à transporter les restes de Napoléon.

Cette année, la chaleur amène sous ces arcades si riantes et si diaprées la jeunesse dorée; la fashion s'y déshabille, et sous le peignoir, savoure les charmans loisirs qu'on lui a préparés à si grands frais. C'est un spectacle animé et pittoresque; là, Paris est nu; et pourtant il a encore les grâces de sa tournure, son langage poli et ses belles manières; à moins, ce qui lui arrive souvent, qu'il ne se prenne à retomber en enfance et à jouer comme un écolier.

Les princes y viennent et ils ne repoussent rien de l'aimable égalité et de la familiarité qui règnent dans une population sans chemise.

Les dîners en peignoirs sont en grande faveur; le restaurant n'a rien négligé pour les faire chérir et honorer. Il se passe peu de jours sans qu'il ne s'installe quelques repas dignes des plus beaux costumes, mais pour lesquels la simplicité primitive de la tenue des convives est un charme de plus.

La natation reprend faveur; les princes et surtout M. le duc d'Aumale ont remis *les passades* en réputation; il en reçoit de toutes mains; on commence aussi à s'occuper plus qu'on ne le faisait du mérite d'une tête et à discuter sur les conditions qui constatent la supériorité d'une prise d'eau. La pleine-eau parade au dehors.

Les tours de force sont de prodigieuses prouesses.

Puis, la conversation et la causerie se drapent, se couchent ou se promènent; il y a des groupes pensifs comme une réunion de philosophes indiens, d'autres muets comme une halte d'Arabes, d'autres gais et remuans comme une troupe de nègres en liesse; ceux-ci fument le cigare avec la gravité des mangeurs d'opium; ceux-là dorment comme à une séance de l'Académie; il y en a qui rient comme à l'Opéra, et quelques-uns qui jouent aux dominos comme au café Cardinal. Les entretiens sont tour à tour sérieux et plaisans: les bruits de la ville et la chronique du monde, de ses plaisirs et de ses affaires y sont nus et sincères comme la vérité.

Les princes ont un salon, dont ils font volontiers les honneurs.

A l'école de natation, l'esprit et le corps sont également à l'aise; c'est l'endroit où l'on peut mieux juger la jeune génération: on dirait qu'avec les artifices de la toilette tombent et s'effacent les autres mensonges. Mais on reprend tout en sortant.

EUGÈNE BRIFFAULT.
Temps.

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES (1).

— C'est à tort, a dit Ménage, que l'on s'imagine que les bons mots ne servent qu'à divertir: ils servent encore à rendre service.

— Montaigne a inséré les pensées des anciens, et particulièrement de Sénèque et de Plutarque, dans son livre des *Essais*, sans nommer les auteurs, afin, disait-

(1) Nous empruntons les anecdotes que l'on va lire à un charmant recueil intitulé *Encyclopediana*, publié par la maison Paulin et Hetzel, rue de Seine-St-Germain. 33.

il, que ses critiques vinssent à s'échauder en donnant des nazardes à Sénèque et à Plutarque sur son nez.

— Le chevalier de Mirabeau, capitaine de vaisseau, étant à Civitta-Vecchia, demanda la permission de présenter à Benoît XIV ses gardes-marines. Ces jeunes gens, admis devant le saint-père, furent pris d'un rire si fou, durant les cérémonies d'étiquette, que le capitaine en fut tout interdit : « Allez, consolez-vous, monsieur le chevalier, lui dit Benoît, tout pape que je suis, je ne me sens pas assez de pouvoir pour empêcher un Français de rire : à l'impossible nul n'est tenu. »

—Il y a des bêtises, disait l'abbé de Voisenon, qu'un homme d'esprit achèterait.

—M. Beugnot racontait l'embarras qu'éprouva le comité royaliste, établi à Paris en 1814, lorsque le comte d'Artois fut rentré en France, pour trouver un de ces mots heureux que tout homme public doit prononcer dans les grandes circonstances, sous peine de désappointer les badauds qui veulent à toute force que chaque événement politique se traduise dans un dicton populaire. Le comte d'Artois n'avait pas trouvé ce dicton, et les royaliste de Bordeaux avaient envoyé à Paris une relation qui manquait absolument de cette réjouissance obligée Ce fut lui, M. Beugnot, qui trouva le mot : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. »

Ce mot fut travesti plus tard à propos de la girafe. On fit circuler, lors de l'arrivée de cet intéressant quadrupède, une médaille portant cette légende : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'une bête de plus. »

— Le cardinal Mazarin se plaisait à raconter qu'une famille à Rome, dont il y avait eu un saint nouvellement béatifié, ayant donné quelque sujet de mécontentement à Urbain VIII, le pape s'écria : Cette famille est bien ingrate ! j'ai béatifié un de ses parens qui ne le méritait pas.

—Madame de Staël, qui partageait avec madame de Fl... les préférences de M. de Talleyrand, voulut un jour savoir de celui-ci laquelle des deux il aimait le mieux. Madame de Staël insistait beaucoup sans pouvoir obliger le galant abbé à se prononcer. Avouez, lui dit-elle, que, si nous tombions toutes deux ensemble dans la rivière, je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver? — Ma foi, madame, c'est possible, vous avez l'air de savoir mieux nager.

— Plutarque comparait les oreilles d'un curieux à des ventouses qui attirent tout ce qu'il y a de mauvais. — Il appelait l'adultère la curiosité des plaisirs d'autrui.

— Le président Hénault disait de la cuisinière de madame du Deffant, qui était veritablement par trop bourgeoisement mauvaise, surtout pour un gastronome tel que lui, chez lequel était le meilleur cuisinier de l'époque : Entre elle et la Brinvilliers, il n'y a de différence que dans l'intention.

— Journel, qui était imprimeur de Ménage, et qui demeurait près de St-Séverin, ne voulait pas imprimer ce que l'auteur avait écrit dans ses *Origines françaises* touchant le badaudisme de Paris, à cause qu'il en était. A Dieu ne plaise, disait-il, que j'imprime rien contre ma patrie! Sa naïveté inspira ces quatre vers à Ménage.

De peur d'offenser sa patrie,
Journel, mon imprimeur, digne enfant de Paris,
Ne veut rien imprimer sur la badauderie :
Journel est bien de son pays.

— On a dit que la raison pour laquelle on rend si peu les livres prêtés, c'est qu'il est plus aisé de les retenir que ce qui est dedans.

— Mademoiselle Quinault, en parlant d'une femme qui revenait cent fois sur la même idée, pour peu qu'elle la crut piquante, disait : Cette femme ne quitte jamais une jolie chose qu'elle n'en ait fait une bêtise.

— Marian Socin, célèbre jurisconsulte du quinzième siècle, négligea beaucoup ses études depuis qu'il se fût marié. Comme on lui alléguait l'exemple de Socrate, qui depuis son mariage n'avait pas moins étudié qu'auparavant : Je n'en suis pas surpris, dit-il, Xantippe était laide et méchante ; ma femme est bonne et d'une grande beauté.

— M. de Bautru, considérant un jour au-dessus d'une cheminée, la Justice et la paix en sculpture qui s'embrassaient : Voyez-vous, dit-il en s'adressant à un ami, elles s'embrassent, elles se baisent, elles se disent adieu pour ne se revoir jamais.

— Une femme de la Halle assistait à un spectacle gratis à l'Opéra. Entendant un chœur : Voyez-vous les canailles, se mit-elle à dire ; parce que c'est-nous, ils chantent tous ensemble, pour avoir plus tôt fini.

— On reconnait aisément les femmes coquettes à la manière de s'habiller, au monde qu'elles reçoivent chez elles, à leurs domestiques, à leur façon de parler ; mais on les reconnait aussi au nombre de copies qu'elles font faire de leurs portraits. Une de ces femmes s'était fait peindre un jour, elle demanda cinq copies. Eh ! mon Dieu ! dit un cavalier, pourquoi cette femme veut-elle tant de portraits? Pourquoi ? reprit le peintre : — Parce que ses péchés ont été multipliés.

— Il y a des saints qui ont été avocats, sergens, comédiens même ; enfin il n'y a point de profession, si basse qu'elle puisse être, dont il n'y ait eu des saints ; mais il n'y en a pas eu de procureurs, a dit Ménage. C'est aux avoués à prouver le contraire.

— Le curé de Saint-Sulpice Linguet, voulant amener Samuel Bernard à faire un don considérable à sa fabrique, s'était emparé des derniers momens de ce célèbre millionnaire, et obsédait son agonie par toutes les petites ruses pieuses qu'il savait employer avec tant de succès. Le vieillard Samuel avait plus de 80 ans, qui avait conservé la gaité et la finesse de son esprit, tournant à peine la tête du côté du curé, lui dit : Cachez vos cartes, monsieur, je vois tout votre jeu.

— Bernardin de Saint-Pierre alla un jour se promener avec Jean-Jacques au mont Valérien. L'auteur d'*Emile* sentit une émotion très-vive et s'exprima avec enthousiasme en entendant chanter aux ermites les litanies. Bernardin de Saint-Pierre, qui partageait l'émotion de son ami, lui dit avec une sorte d'exaltation religieuse : Ah ! je suis sûr que si Fenélon vivait, demain vous seriez catholique ! — S'il vivait, reprit avec attendrissement le philosophe ; ah ! s'il vivait, je chercherais à être son laquais, pour mériter d'être son valet de chambre.

— M. de N....., qui passait la soixantaine, alla l'autre jour à la Vallée pour acheter un corbeau, et dit à M. de C....., qui lui demandait ce qu'il en voulait faire : C'est afin de voir si cet animal vit trois cents ans, comme on le dit.

— Un bateleur racontait le désastre du coche d'Auxerre, qui s'était brisé au pont de Montereau, et il ajoutait : Quinze personnes ont péri dans la rivière, ce qui était vrai. — Les a-t-on retirées ? demanda son interlocuteur. — Oh ! oui, répondit-il, on en a même retiré dix-sept.

— Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix ans, passait, pour aller se mettre à table, devant Mme Helvétius, qu'il n'avait pas aperçue. Voyez, lui dit-elle, le cas que je dois faire de vos galanteries ; vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, répondit le vieux céladon, si je vous eusse regardée je n'aurais point passé.

— Pascal disait de ces auteurs qui, parlant de leurs ouvrages, disent *mon livre mon commentaire, mon histoire*, etc., qu'ils sentent leur bourgeois qui ont pignon sur rue, et ont toujours un *chez moi* à la bouche. Ils feraient mieux, ajoutait-il, de dire *notre livre, notre commentaire, notre histoire*, etc., vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur. Cela rappelle une vitre de la chapelle d'un petit village de Bourgogne, sur laquelle un vieillard s'était fait peindre à genoux, et un enfant à côté de lui, aux pieds duquel on lisait en lettres gothiques : « Cette vitre a été donnée par M. Jacques Lubin, greffier et tuteur » d'Innocent Lobin, aux dépens toutefois dudit pupille. »

— M. de Bassompierre, étant prisonnier à la Bastille, employait le temps à lire et à écrire. Un jour Malleville, qui était son secrétaire, le trouvant qui lisait l'Ecriture sainte, lui dit : Que cherchez-vous dans ce livre, monseigneur ?—Je cherche, lui répondit-il, un passage que je ne saurais trouver. Il voulait dire qu'il eût bien voulu sortir d'où il était.

— Thouin, le pépiniériste du Jardin des Plantes, avait chargé un domestique fort simple de porter à Buffon deux belles figues de primeur En route, le domestique se laissa tenter et mangea un de ces fruits. Buffon, sachant qu'on devait lui en envoyer deux, demanda l'autre au valet, qui avoua sa faute. « Comment donc as-tu fait ? s'écria Buffon. Le domestique prit la figue qui restait, et l'avalant : — J'ai fait comme cela, dit-il. »

— M. le comte de Soissons, qui fut tué à Sedan, en 1641, à la bataille de la Marfée, avait la barbe rousse. Etant à sa maison de campagne,où Henri IV était venu pour une partie de chasse, il demanda, en présence du roi, à son jardinier, qu'il savait être eunuque, pourquoi il n'avait point de barbe. Le jardinier lui répondit que, le bon Dieu faisant la distribution des barbes, il était venu lorsqu'il n'en restait plus que de rousses à donner, et qu'il aima mieux n'en point avoir du tout que d'en porter une de cette couleur.

— Le docteur Gall, faisant son cours de phrénologie en présence d'un nombreux auditoire, tenait à la main un crâne et disait : « Messieurs, j'avais un ami qui possédait au plus haut degré toutes les facultés qui se traduisent dans les mots dévoûmens tendresse, affection. Il est mort. J'ai eu le bonheur de me procurer son crâne ; le voici, et jamais je n'ai eu plus précieuse occasion de vérifier ma théorie.

— Vaucanson s'était trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger, quoique Voltaire fût présent. Embarrassé de ce que ce prince n'avait point parlé à Voltaire, il s'approcha de ce dernier et lui dit à l'oreille : Le prince vient de me dire telle chose (un compliment très flatteur pour Voltaire). Celui-ci, devinant la ruse délicate et polie de Vaucanson, lui répondit « Je reconnais tout votre talent dans la manière dont vous faites parler les princes. »

— M. B... avait une maison près de Paris où il y avait une terrasse. Il s'y promenait tous les matins, et dès qu'il voyait quelqu'un qui venait dîner chez lui, il se sauvait par la porte de derrière. M. de M... lui manda qu'il irait dîner chez lui un tel jour. Il lui fit réponse : « Je vous remercie de votre avis ; je n'y serai pas. »

— Quelqu'un apprenant à Voltaire que l'auteur des *Trois Siècles* n'était point l'abbé Sabattier, mais un vicaire de Saint-André-des-Arts nommé Martin : Oh ! répond t le vieillard, faisant allusion à un proverbe très connu, je sais bien qu'ils sont plusieurs de ce nom-là.

— Montmaur étant un jour à table avec grande compagnie de ses amis, qui parlaient, chantaient et riaient tous ensemble : Eh ! messieurs, s'écria t-il, un peu de silence, on ne sait ce qu'on mange.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance d'aujourd'hui, a procédé à l'élection en remplacement de feu M. Mionnet Le nombre des votans était de 33 ; majorité, 17. Au premier tour de scrutin, M. de Saulcy, conservateur du Musée d'artillerie et auteur de plusieurs savans ouvrages sur la numismatique bizantine et française, a obtenu 17 suffrages; M. Sédillot, 15, et M. Dubreux, 1. En conséquence, M. de Saulcy a été élu membre de l'Institut.

— L'administration de la guerre vient de terminer un travail considérable, entrepris par ordre de M le maréchal duc de Dalmatie.

L'armée est disséminée sur toute l'étendue de la France. Chaque année, de nombreux mouvemens de troupes ont lieu dans l'intérêt du service : l'honneur de garder le souverain, auquel aujourd'hui tous les corps sont alternativement appelés, l'honneur aussi de prendre part en Afrique aux travaux qui ont déjà rajeuni la gloire d'une partie de nos régimens, telles sont les considérations qui font une nécessité de ces déplacemens, par suite desquels on voit, au printemps et en automne, nos colonnes sillonner en tous sens le territoire.

Leurs étapes sont tracées; mais la carte et le livret qui règlent les gîtes de chaque jour et les repos alternatifs de nos soldats datent de 1820. Depuis lors des routes nouvelles ont été ouvertes; elles abrègent les distances, et ont modifié l'assiette des populations qui tendent toujours à s'agglomérer près des voies de communication. Il était donc indispensable que l'armée profitât aussi des progrès que le pays a faits sous ce rapport, en ne parcourant plus que les lignes les plus directes; que le gouvernement pourvût ainsi aux besoins du service de la manière la plus rapide; que l'hospitalité légale que nos soldats reçoivent chez l'habitant fût mieux repartie, et enfin que le trésor ressentît les salutaires conséquences de ces améliorations.

— Mme Achille Comte, ayant eu l'honneur d'offrir à S. A. R. Mme la duchesse d'Orléans son roman intitulé : *Julien*, et sa jolie comédie du *Veuvage*, S. A. R. a bien voulu adresser à l'auteur, en témoignage de sa sympathie, un magnifique vase de Sèvres.

— Les notabilités artistiques ne manqueront pas cette année aux eaux de Spa; parmi les célébrités musicales et dramatiques dont les journaux de Paris annoncent l'arrivée pendant la saison, nous remarquons les noms de Mlle Rachel, de Mmes Garcia-Viardot et Persiani, et ceux de MM. Rubini, Thalberg, Liszt, des frères Batta, d'Arnal, Achard et de Mlle Déjazet

—L'auteur de la statue de Spartacus, M. Foyatier, va se rendre à Lyon pour faire, sur la place Saint-Michel, l'essai de la statue du général major Martin.

— Les trois pyroscaphes l'*Archimède*, le *Papin*, le *Blasco de Garay*, construits à Londres pour le compte du gouvernement pontifical, sont depuis mercredi soir contre le quai du Louvre, entre le pont des Saints-Pères et le ponts des Arts. Cette petite flottille, partie de Londres vers la fin du mois de mai, fut obligée de faire provision de charbon à Fécamp avant de gagner le Havre-de-Grace; vendredi 3 juin, elle partit du Havre pour remonter la Seine jusqu'à Rouen et Paris, où elle est arrivée mercredi soir.

Le pavillon de guerre des états pontificaux, de couleur blanche, orné des images des apôtres saint Pierre et saint Paul, surmontées des clés et de la tiare, flotte à bord des trois bâtimens. Le pavillon de commerce des états romains diffère du pavillon de guerre; il est blanc et jaune, et ne porte que les clés et la tiare. Ces trois pyroscaphes sont destinés à être des bâtimens de guerre; leurs machines, de la force réelle de trente chevaux, ont été construites par MM. Seaward et Lupel, de Londres.

L'équipage de chaque bâtiment se compose d'un commandant, un second, un maître d'équipage, quatre timonniers et six matelots.

L'*Archimède* porte le pavillon du commandant en chef de la petite escadre, le commandeur Alessandro Cialdi.

La flottille quittera incessamment Paris pour remonter la Seine et l'Yonne, traverser le canal de Bourgogne et descendre à Marseille par la Saône et le Rhône.

Après avoir visité les divers ports du littoral, Toulon, Livourne, Gênes, Civita-Vecchia et Ostie, les bâtimens du saint-père remonteront le Tibre jusqu'aux murs de Rome.

— Une souscription s'organise à Colmar pour acheter à M. Kœchlin un nombre d'actions représentant un capital de six millions dans le chemin de fer de Strasbourg à Bâle.

— Une grande solennité va bientôt avoir lieu aux environs de Paris; elle attirera sans doute un nombreux concours d'amateurs et de curieux.

Le comice agricole de Seine-et-Marne doit tenir, le dimanche 19 juin, sa séance annuelle à la Grange, que son propriétaire, M. le comte Clari, a gracieusement offerte à la société d'agriculture.

Le parc et les magnifiques jardins seront ouverts au public, la distribution des récompenses et des encouragemens sera suivie d'une fête qui offrira le plus beau coup-d'œil.

La Grange est à un quart d'heure de Corbeil, et bien certainement l'administration du chemin de fer d'Orléans, dont la prudence est connue, prendra les mesures convenables pour transporter les nombreux visiteurs qui se rendront à cette intéressante réunion, et pour assurer leur retour.

— On a fait récemment des fouilles intéressantes au hameau d'Hérouval en Normandie. Lorsqu'on suit la grande route de Paris à Rouen par Gisors, on aperçoit, quelques lieues avant d'arriver à cette dernière ville, sur la gauche, une haute montagne que domine une vieille tour : c'est la tour de Montjavoult. Ce lieu était célèbre dans l'antiquité, d'abord par un collége de Druides, qui communiquait, dit-on, par des signaux, avec celui de Montmartre, puis, plus tard, par un temple de Jupiter, d'où lui vient le nom de Montjavoult.

Le village, bâti auprès de cette tour et qui porte le même nom, est le chef-lieu de sept hameaux, placés au milieu de sites pittoresques, et remplis de curiosités géologiques et d'antiquités gauloises et romaines. Le plus intéressant de ces hameaux est sans contredit Hérouval. Il est placé près d'une étroite vallée qui dût servir autrefois d'amphithéâtre et de cirque. Cinq tombeaux gaulois furent trouvés, il y a quelques années, près de là. Sur une couche formée de charbons, de cendres et des corps des soldats, se trouvaient les ossemens de leurs chefs Tout récemment, sur un autre point d'Hérouval, un cheval entra, en labourant, dans une tombe, dont la pierre céda sous son poids. Un homme instruit, un homme de goût, possesseur de ce domaine, ordonna sur les lieux des fouilles qu'on vient d'achever.

On trouva successivement neuf sarcophages, placés à deux pieds environ au dessous du sol; tous étaient en pierre et placés du levant au couchant; mais les pierres brisées avaient laissé pénétrer les terres, qui se trouvaient mêlées aux débris humains. Un seul tombeau demeurait intact. On l'ouvrit. Il renfermait deux crânes qu'à leurs dimensions différentes, on reconnut aisément pour le crâne d'un homme et celui d'une femme. Des bracelets de verroterie de diverses couleurs se trouvaient près des ossemens de la femme, à la hauteur des bras : ces grains de verre et d'émaux grossiers, passés dans un fil de laiton, indiquent encore l'enfance de l'art dans les Gaules. Près des ossemens de l'homme, existaient une epée en fer, des anneaux, de nombreux ornemens en bronze antique, un stylet et des boucles de même métal parfaitement travaillés.

Cette sépulture était sans doute, tout porte à le supposer, celle d'une épouse gauloise et d'un guerrier romain. Ces anneaux donneraient lieu de croire qu'il appartenait à l'ordre équestre, et le style annonce un homme lettré. Parmi les bagues renfermées dans la tombe on en remarque une de la forme la plus gracieuse, on dirait presque la plus moderne. L'anneau qui est à pans est surmonté d'un chaton creux qui pouvait contenir des cheveux, des parfums ou du poison. Enfin le tombeau renfermait encore un ornement en bronze qui, garni de petites pierres qu'on croirait montées sur argent, à la forme des médaillons que les femmes portent au col, ou des broches qui rattachent leurs robes.

Le crâne du guerrier romain paraissait fracturé par une blessure. Il était entouré d'ornemens en fer rongés par la rouille, et dont on ne pourrait reconnaître aujourd'hui l'usage; puis enfin, près des ossemens, était placée une urne en terre rouge que couvrent de légers dessins en creux. Les tombeaux voisins renfermaient deux autres urnes en terre bleue, de formes assez élégantes. Une médaille de *Faustina Augusta*, trouvée à quelques pas de là, et très bien conservée, peut indiquer l'époque à laquelle les sépultures appartiennent. Ces débris curieux d'un temps si éloigné de nous ont été transportés à Paris chez le possesseur éclairé qui lui-même a pris soin de diriger les fouilles.

— On nous écrit de Toulon, le 5 juin :

« Le fameux Ben-Aïssa, khalifa du Sahel de la province de Constantine, fut condamné, par jugement du 1er conseil de guerre de cette province, le 2 avril 1841, à vingt ans de travaux forcés pour crime de fausse monnaie. Une décision royale du 27 mai 1841 a commué cette peine en celle de vingt années de détention, que, par ordre de M. le ministre de la guerre, Ben-Aïssa devait subir à l'île Ste-Marguerite. Une nouvelle décision royale du 18 mars 1842, obtenue sur les instances de son fils Ahmed, a fait remise à Ben-Aïssa du surplus de la peine qu'il subissait, en le maintenant toutefois sous la surveillance perpétuelle de la police. La ville de Verdun lui a été assignée pour résidence, et il doit s'y rendre avec sa famille que son fils est allé chercher à Constantine. En attendant son arrivée, Ben-Aïssa a demandé, comme une grâce, l'autorisation de rester prisonnier à l'île Sainte-Marguerite, et cette étrange faveur lui a été accordée. Il ne se mettra donc en route pour Verdun que lorsque sa famille l'aura rejoint. »

— Les nouvelles portes de flot de l'écluse du bassin du port de commerce de Cherbourg sont placées et fonctionnent depuis le commencement de cette semaine. Ces portes sont en bois. Les portes en fer qu'elles remplacent n'ont duré que deux ans, tandis que les précédentes, qui étaient en bois comme celles d'aujourd'hui, avaient servi vingt-deux ans.

— Toute la partie basse de la ville de Lyon, y compris le quartier de l'ouest, est maintenant éclairée au gaz. Le quai du Rhône, depuis le cours d'Herbouville jusqu'au cours du Midi, est illuminé par une longue suite de candélabres, sur une partie de leur développement, à partir du pont de la Feuillée jusqu'à la place de la nouvelle gare. Le pont suspendu construit sur la Saône, en face des Fontaines, est terminé : les épreuves ont eu lieu jeudi de la semaine passée, et le résultat en a été satisfaisant; d'autant plus que ce pont n'a qu'une seule travée de 115 mètres, et que cette immense portée pouvait faire concevoir des doutes sur sa solidité.

(*Courrier de Lyon.*)

— Un femme de 38 ans, de la rue Bayeux, à Caen, est accouchée, le 14 de ce mois, de son vingtième enfant, en second mariage. Sa fille aînée a épousé le frère de son second mari; elle se trouve donc la belle-sœur de sa fille; et cette fille a un enfant de trois ans, l'accouchée est la grand' mère et la tante de l'enfant, sa fille devient la tante de son frère, et le nouveau-né devient oncle de sa tante et frère de son cousin-germain.

— On écrit de Pézenas :

« Dernièrement, vers six heures du soir, un jeune homme de la commune de Loupian, nommé Théophile Vivarès, apprenti boulanger chez le sieur Esclafit, de Pézenas, ayant imprudemment choisi, pour se baigner, le confluent des rivières d'Hérault et de Peyne, fut tout à coup entraîné par le courant et disparut sous les eaux; plusieurs témoins de ce sinistre, au désespoir de ne pouvoir le sauver (nul d'eux ne savait nager), donnèrent l'alarme; le sieur Cabot, de Pézenas, âgé de 22 ans, attiré par leurs cris et ne consultant que son dévoûment, se précipite tout vêtu, sans songer même à se débarrasser de sa chaussure, vers l'endroit où le jeune imprudent vient de disparaître, et parvient, non sans courir lui-même le plus grand danger, à le ramener heureusement au rivage, où Vivarès, reprenant ses sens, s'efforce, par des étreintes qu'on eût dit convulsives, à lui témoigner sa vive reconnaissance. »

— Un fait de longévité rare a été constaté dans un mariage célébré dernièrement devant M. le maire de la commune de Mingot, canton de Rabastens, arrondissement de Tarbes (Hautes-Pyrénées).

Le père de l'époux, forgeron, était mort à 101 ans; la mère à 100. Le père de cette dernière, cultivateur, était mort à 104, et la mère à 95 ans.

— On écrit de Caen :

« Lundi dernier, vers onze heures du matin, un violent incendie a éclaté dans la commune de Basly.

» Ce sinistre, qui réduit à la misère une dixaine de ménages, est le résultat de l'imprudence d'un enfant, qui, à l'aide d'une torche de paille enflammée, voulait chasser un essaim de *mouches folles* rassemblées dans un trou de la cotière de la maison de ses parens. »

BOULE et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 26 Juin 1842. DEUXIÈME ÉDITION. Deuxième année. — N° 26.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages,
Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES		2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES	
Un an....	38 f.	Un an....	20 f.
Six mois .	20	Six mois..	11
Trois mois	11	Trois mois	6

SOMMAIRE.

Le Premier Miracle de Sainte-Philomèle.

J'étais à Naples en 1835, au moment où il n'y était question que des miracles de sainte Philomèle ; c'est une élue de création moderne, il est vrai, mais qui, bien que datant de 1827 ou 1828 à peine, a tant fait de bruit depuis cette époque, qu'elle a plus de réputation que telle ou telle martyre envoyée au ciel, du temps de Tibère ou de Caligula. Cette réputation, au reste, s'est étendue au-delà des frontières de l'Italie, car, après l'avoir vue en quelque sorte débuter à Naples, je l'ai retrouvée depuis en grande vénération en Belgique, en Allemagne et même en France, où cependant nous ne vénérons plus grand chose.

Voici comment sainte Philomèle prit possession du protectorat d'un petit village appelé Mugnano, et par quel acte signalé un bon curé l'imposa à la vénération populaire.

Vers la fin de 1826, les habitans de Mugnano, situé à quelques lieues de Naples, eurent le malheur de perdre leur curé ; c'était un des bons et dignes prêtres peu ambitieux de bruit et de fortune, et qui se contentent d'édifier leurs ouailles par l'exemple de leurs propres vertus. Il en était résulté que le vieux curé de Mugnano, quoiqu'il eût trouvé son église sans la plus petite relique, n'avait pas songé à profiter du bénéfice de l'ordonnance de Louis XII, qui autorisait toute ville et tout village de l'Italie à prendre dans les catacombes de Rome les ossemens d'un martyr pour en faire l'objet de son adoration spéciale. Le vénérable curé avait laissé ses paroissiens, qui, à défaut d'autres saints, s'étaient mis sous le patronage de saint Antoine, marcher tranquillement dans la même voie de salut où avaient marché leurs pères. Mais une fois mort, le digne homme fut remplacé dans sa haute mission par le vicaire de l'église de Sainte-Claire, lequel avait eu maille à partir avec son supérieur à propos de la madone de l'Arc, et qui par conséquent portait rancune à cette dernière.

Il ne fut donc pas plutôt installé dans sa cure, que l'idée lui vint d'élever autel contre autel et de rendre à cette vierge, la plus miraculeuse des vierges napolitaines, les tribulations qu'elle lui avait attirées. En conséquence, il ouvrit les yeux de ses paroissiens à l'endroit du dénûment où ils étaient relativement à une relique quelconque, et lorsque le besoin de la présence réelle se fut fait généralement sentir, il proposa de partir pour Rome avec promesse de rapporter ce qu'il trouverait de mieux en saint ou en sainte. Cependant, comme la majorité préférait une sainte, il prit l'engagement, autant qu'il était en son pouvoir, de ne pas rapporter un protecteur, mais une protectrice. Peut-être aussi la foule s'était-elle décidée en faveur d'une sainte, de peur que saint Antoine, de qui au reste on avait eu jusqu'alors plutôt à se louer qu'à se plaindre, ne se formalisât qu'on lui donnât un successeur, tandis que le même motif de rivalité ne pouvait exister à l'égard d'une femme, à laquelle les lois de la politesse lui ordonnaient de céder sa place. Ces arrangemens pris, l'ambassadeur partit pour Rome, descendit dans les catacombes, mit dans une malle les premiers ossemens qu'il trouva sous sa main, les fit baptiser et bénir par le pape, sous le nom mélodieux de Philomèle, et les rapporta à ses paroissiens, enchantés d'avoir enfin, pour la première fois, une sainte selon leur esprit et selon leur cœur. La nouvelle commensale de l'église de Mugnano fut installée sur l'autel.

Cependant, soit défaut d'occasion, soit timidité, la nouvelle sainte, malgré les espérances conçues, demeura près d'un an sans donner signe d'existence. Tout allait comme du temps de saint Antoine, c'est-à-dire ni mieux, ni plus mal ; seulement le curé disait deux messes au lieu d'une ; mais, pour les paroissiens, il n'y avait réellement rien de changé à l'ordre des choses.

Sur ces entrefaites, le fils unique d'un marchand de bestiaux de Nocera tomba malade d'une espèce de paralysie. Son père, qui l'adorait, commença par appeler de Naples les meilleurs médecins qu'il put trouver, et cependant tous les efforts de la science échouèrent contre la ténacité de la maladie. Après les médecins vinrent les charlatans ; mais à leur tour les poudres et les pilules restèrent sans résultat. Enfin le pauvre père, levant les yeux de la terre au ciel, demanda un miracle, n'espérant plus une cure. Mais, soit que les sept madones auxquels il s'adressa tour à tour, lui gardassent rancune de n'être point venu directement à elles, soit que leur intercession fût usée par l'usage immodéré qu'elles avaient fait jusque-là de leur crédit, les choses demeurèrent dans le même *statu quo*. Le pauvre fermier ne savait donc plus à quel saint se vouer, et revenait, la mort dans le cœur, de Nantes à Nocera, lorsqu'il rencontra sur la route un de ses compères qui demeurait à Farno.

— Eh bien ! notre malade ? dit celui-ci en jugeant à l'air abattu du père de l'état dans lequel le fils se trouvait ; il ne va donc pas mieux ?

— Tenez, ne m'en parlez pas, compère, répondit le fermier en essuyant une larme avec le revers de sa main ; j'en deviendrai fou.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne sais maintenant à qui m'adresser ; je ne vois guère que saint Janvier, et encore !...

— Peuh ! répondit le compère, saint Janvier est bien usé, allez ; c'est tout au plus s'il lui reste l'influence d'exécuter convenablement son propre miracle, ce qui fait qu'il est préoccupé toute l'année de son affaire à lui et qu'il n'a pas le temps de s'occuper de celles des autres.

— Comment donc faire alors ? répondit le fermier en soupirant.

Ecoute, dit le compère, je vais te donner un conseil, moi.

— Donne

— Sais-tu ce que je ferais à ta place ?

— Non, puisque je te le demande.

— Eh bien ! je m'adresserais tout bonnement à sainte Philomèle. C'est une nouvelle sainte et qui a sa réputation à faire. Va à elle, compère ; d'ailleurs, la position de l'enfant est désespérée, n'est-ce pas ?

— Hélas ! répondit le fermier.

— Alors si sainte Philomèle ne lui fait pas de bien, elle ne lui fera pas de mal. Va à sainte Philomèle, compère, va.

— Ma foi, dit le fermier, je crois que tu as raison, et je vais suivre ton conseil. Adieu, compère.

— Adieu.

Et comme les deux amis étaient arrivés à l'embranchement de la route de Sarno à Vorva, ils se séparèrent pour rentrer chacun chez soi

Le lendemain, le fermier pensa à exécuter sa résolution. Au point du jour, il partit pour Mugnano, assista dévotement à la messe, puis, lorsque la messe fut dite et l'église vide, il alla s'agenouiller devant l'autel de la sainte, faisant, pour se la rendre favorable, un vœu qui prouvait l'amour qu'il avait pour son fils.

Ce vœu était de donner à sainte Philomèle toutes les vaches qui suivraient le taureau, le jour où le pauvre paralytique irait ouvrir lui-même la porte de l'étable.

A compter de ce jour, un mieux sensible se fit remarquer dans l'état

du jeune homme. Six semaines après, il se leva du lit de douleur où il était couché depuis plus d'un an, et, traversant la cour sans aide, à la vue de sa famille et des habitans du village qui s'étaient réunis pour assister à ce spectacle, il accomplit à la lettre la première partie du vœu.

Dix-neuf vaches sur trente suivirent le taureau.

Le fermier était à la fois très heureux de voir son enfant en aussi bonne santé, et fort triste que cette bonne santé lui coûtât si cher. Sainte Philomèle avait bien fait les choses, c'était vrai ; mais aussi elle se faisait largement payer.

Le fermier pensa à son compère. Il lui avait déjà donné un si bon conseil, qu'il ne désespéra point d'être tiré par lui une seconde fois d'embarras. En conséquence, il prit son chapeau et sa canne, et partit pour Sarno.

La nouvelle du miracle y était déjà parvenue : aussi le compère vit-il avec un profond étonnement la tristesse du fermier.

— Eh bien ! lui dit-il, ce qu'on m'avait dit n'est-il donc pas vrai ?

— Eh bien ! mon Dieu si, répondit le père.

— Alors, tu dois être bien heureux ?

— Oui, très heureux ; seulement je suis aux deux tiers ruiné.

— Comment donc cela ?

— Rien de plus simple, compère ; j'ai fait vœu que le jour où mon fils irait ouvrir l'étable lui-même, je donnerais à sainte Philomèle toutes les vaches qui suivraient le taureau.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il a été ouvrir l'étable hier, et sur trente vaches qui y étaient renfermées, dix-neuf sont sorties.

— Diable ! fit le compère ; voilà qui devient embarrassant. Tu ne veux pas manquer à ton vœu ?

— Dieu m'en garde !

— Alors voilà tout ce qui te reste à faire.

— Voyons.

— C'est, tout en conduisant tes vaches au curé Mugnano, qui est probablement le chargé d'affaires de la sainte, de prendre en même temps avec toi la moitié de leur valeur en argent. Il y a toutes chances que le saint homme, qui n'est pas prévenu de l'aubaine qui lui arrive, n'aura pas immédiatement le débit de dix-neuf vaches, à moins qu'il ne les conduise au marché de Naples, ce qui n'est pas probable. Un pareil troupeau n'est donc qu'un embarras pour lui. Offre-lui la moitié de la valeur des dix-neuf vaches en argent, et de cette manière, s'il accepte, ce qui est presque certain, tu ne perdras que neuf vaches et demie, et tu ne seras ruiné qu'au tiers.

— Pardieu, compère, répondit le fermier avec un sentiment d'admiration profonde, tu es le meilleur conseiller que je connaisse. C'est dit ; demain j'irai trouver le curé Mugnano, avec le troupeau et l'argent.

— Hum ! dit le compère, je ne prendrais que l'un ou l'autre, moi.

— Oui, mais s'il ne veut pas de ce que j'aurai pris avec moi, il faudra que j'y retourne alors, et ce sera un jour perdu.

— Fais comme tu voudras, dit le donneur de conseils ; cependant...

— Adieu, compère, adieu.

— Tu es bien pressé.

— Que veux-tu, je ne peux pas me lasser de voir mon pauvre enfant sur s s jambes. Cette bonne Philomèle, en voilà une sainte un peu miraculeuse ! allons, adieu.

— Adieu, compère.

Et le fermier reprit le chemin de sa ferme, enchanté du moyen que lui avait ouvert son ami, et ne doutant pas qu'il ne réussît à sa satisfaction.

Il partit donc le lendemain, chassant devant lui ses dix-neuf vaches, et portant dans sa poche la moitié du prix qu'elles valaient, c'est-à-dire cinq cents écus romains : la route se fit sans encombre, et il arriva à Mugnano sous les meilleurs auspices du monde. Puis, arrivé là, il fit entrer ses dix-neuf vaches dans le préau du presbytère et monta chez le curé.

Il le trouva fort étonné de ce qui se passait ; le curé, comme nous l'avons dit, ignorait le vœu fait à sa sainte, de sorte qu'il ne savait comment s'expliquer l'invasion de son domicile par les hôtes cornus qui mugissaient à qui mieux mieux dans sa cour ; mais tout lui fut bientôt expliqué par l'honnête fermier. Et comme il n'y avait au fond de tout cet événement rien que de fort gracieux pour lui et de tout-à-fait honorable pour sa patronne, il reçut le *vôteur* avec un visage qui lui donna bon espoir pour la négociation qu'il désirait entamer.

En effet, le curé fut assez accommodant à l'égard des vaches ; il comprit à merveille que mieux valait pour sainte Philomèle être payée en argent qu'en nature, et après avoir débattu quelque temps le prix, il finit par accepter les cinq cents écus romains que lui apportait le fermier.

Celui-ci descendit alors dans le préau, enchanté d'en être quitte à si bon marché et sans que la sainte eût aucun reproche à lui faire ; puis, arrivé là, il se mit en besogne de faire sortir ses vaches de la cour ; ce n'était pas chose facile. Elles avaient trouvé un peu d'herbe fraîche poussant à l'ombre des grands murs, de sorte qu'elles ne s'émurent aucunement des injonctions qui leur furent faites de quitter un si bon pâturage. Ce voyant, le fermier s'avança vers celle qui était la plus proche de la porte, et la prenant par la queue, il voulut, à l'exemple de Cacus, la faire sortir à reculons ; mais le bon fermier fut encore moins heureux dans l'emploi des moyens coërcitifs q 'il ne l'avait été dans l'essai des voies persuasives : la vache, à qui cette manière de marcher était insolite, se cramponna sur ses quatre pieds, ne bougeant pas plus que si elle eût été de bronze, et mugissant sur un ton lamentable, en preuve du désagrément qu'elle ressentait. Alors, en voyant cette obstination qui lui parut surnaturelle, une pensée toute simple vint à l'esprit du fermier : c'est que sainte Philomèle ne ratifiait pas le traité passé en son nom entre lui et le curé, et qu'au contraire de son chargé d'affaires, qui préférait l'argent aux vaches, elle préférait les vaches à l'argent ; en conséquence, il lâcha tout à coup la queue qu'il tirait un instant auparavant avec l'acharnement d'un bramine, et, montant quatre à quatre l escalier, il entra tout effaré, pâle, et cependant couvert de sueur, chez le bon curé, juste au moment même où il venait de déposer les cinq cents écus dans le tiroir de son secrétaire : l'homme de Dieu, en entendant ouvrir la porte, se retourna, et, reconnaissant le fermier :

— Eh bien ! lui dit-il, mon brave homme, qu'y a-t-il encore ?

— Il y a, mon père, dit celui qui entrait, que sainte Philomèle est mécontente du marché que vous avez fait.

— Et qui vous le fait croire ?

— C'est que mon troupeau ne veut pas sortir de votre cour.

— Et vous en augurez ?

— Qu'elle veut les vaches et non pas l'argent.

— C'est ce que nous allons voir, dit le curé.

— Comment cela !

— Vos vaches ne veulent pas vous suivre, n'est-ce pas ?

— Pas pour un diable.

— Et vous êtes bien convaincu que c'est sainte Philomèle qui les empêche de sortir ?

— Pardieu !

— Eh bien ! voilà dans le tiroir de ce secrétaire l'argent que vous m'avez donné. Si sainte Philomèle, comme vous le croyez, aime mieux l'argent que les vaches, puisqu'elle empêche les vaches de sortir, elle empêchera l'argent d'entrer. Un miracle n'est pas plus difficile que l'autre.

— C'est juste, dit le paysan, poussez le tiroir, vous verrez qu'il n'entrera pas.

Le curé fit un mouvement de tête en signe d'assentiment, et poussa le tiroir, qui glissa comme par magie.

— Ah ! fit le fermier plein d'étonnement.

— Vous voyez bien, dit le curé.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que nous commettions une grave erreur, mon cher ami, répondit le curé, en mettant la clé du tiroir dans sa poche, j'ai cru que sainte Philomèle voulait l'argent et non pas les vaches.

— Oui.

— Vous avez cru, vous, que sainte Philomèle voulait les vaches et non pas l'argent ?

— Oui.

— Eh bien ! comme je vous l'ai dit, nous nous trompions tous les deux sainte Philomèle veut l'argent et les vaches.

— C'est vrai, répondit le fermier ; je suis dans mon tort.

Et il revint chez lui sans vaches et sans argent.

ALEX. DUMAS.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

(Suite et fin.)

« Mme Montinella, poursuivit M. de...., continua encore quelques jours à me désespérer ; mais enfin, lorsqu'elle vit mon imagination montée au diapason de la sienne, en un mot lorsqu'elle eût acquis la certitude qu'elle m'avait subjugué entièrement, elle agréa mes vœux et se mit à raffoler de moi. Dès lors, nous ne nous quittâmes plus. Dolorès m'aimait avec ivresse, avec transport. C'était chez elle une passion ardente, impétueuse : c'étaient des pleurs, des emportemens, des accès de jalousie, des reproches, des menaces en cas d'abandon, des brouilles et des réconciliations journalières, en un mot des folies de toutes sortes. Une pareille existence me parut d'abord délicieuse ; mais on se lasse de tout. Peu à peu je sentis diminuer ma passion, et à tel point qu'un soir, en quittant Dolorès, je fus forcé de m'avouer que je ne l'aimais plus : le prisme était brisé. Et comment en aurait-il été autrement ? Jalouse de son ombre, elle me suivait comme la mienne. Mes relations m'appelaient-elles à la campagne, elle me suivait dans sa voiture sans que je le susse, et s'en prenait à son cocher de ce que ses chevaux n'allaient point aussi vite que le mien. Lorsque je rentrais du conseil d'état, que j'avais tout à fait négligé, je la trouvais établie chez moi, attendant mon retour. Au spectacle, défense m'était faite de regarder une femme. Avait-elle à sortir de chez elle, moi m'y trouvant, elle m'enfermait dans son boudoir. Elle ne se contentait pas de vouloir que je fusse uniquement à elle, il me fallait encore lui rendre compte de mes pas, de mes actions et jusque de mes pensées. J'étais forcé de lui dire ce que j'avais fait la veille et ce que j'aurais à faire le lendemain. Je ne pouvais visiter ni mes parens ni mes amis. Toute société où elle n'allait pas m'était interdite. En un mot elle m'étouffait à force de m'aimer, et jamais il ne fut tendresse plus propre à me jeter dans le désespoir ; aussi commençais-je à détester de grand cœur Mme Montinella. Malheureusement, il n'en était pas de même chez elle. Sa passion, pour moi, bien loin de diminuer, semblait s'être accrue avec le temps ; elle ne vivait que pour moi ; tout le reste

lui était indifférent. Hélas! si j'avais eu à me plaindre de la jalousie de quelques femmes, celle de Mme Montinella était bien pire ma foi!

Je sais qu'une femme ne peut être parfaite. Toutes ont leurs faiblesses et leurs défauts; n'avons-nous pas les nôtres? Seulement j'aurais voulu que Dolorès en comptât un peu moins. Elle avait régulièrement par semaine trois jours diaboliques. Alors elle m'aurait volontiers battu ou se serait jetée par la fenêtre. Elle s'évanouissait et paraissait ensuite être fort contrariée de ce que je m'en étais peu inquiété. Avait-elle une attaque de nerfs? .. une fois qu'elle avait repris ses sens, elle s'emportait contre moi parce que je n'y avais pas fait assez d'attention. Le suicide la préoccupait-elle? Elle me reprochait amèrement de désirer sa mort. Son regard devenait ironique, son visage pourpre. Elle brisait tout ce qui se trouvait sous sa main, chassait femmes de chambre et domestiques, et si j'avais le malheur de lui laisser deviner le chagrin que ses extravagances me causaient, le bonheur étincelait dans ses yeux. Dans l'espace de six semaines, elle tenta une fois de me poignarder, deux fois de me faire battre en duel, et trois fois de s'empoisonner, le tout par amour pour moi.

Je ne savais vraiment de quelle manière m'y prendre pour échapper à ce débordement de sentiment, lorsqu'un matin je reçus la visite de Lanorville qui, aux Tuileries, s'était si bien appitoyé sur mon sort. Il avait, comme vous savez, un caractère singulier; avec une taille colossale, l'extérieur le plus calme et les manières d'une jeune fille; très jeune, il avait parcouru le cercle de toutes les extravagances. C'était un fou à froid. Tandis que nous faisions notre droit, je l'avais vu toujours le premier dans nos querelles, soit au parterre du Théâtre-Français, soit dans les lieux publics que nous fréquentions. Il employait avec flegme sa force prodigieuse sans qu'aucun muscle de son visage éprouvât la plus légère contraction, sans qu'une parole passionnée sortît de sa bouche. Il venait me voir pour je ne sais plus quel renseignement dont il avait besoin, après avoir été mainte fois dans les bureaux du conseil d'état sans jamais m'y rencontrer. Mon ancien camarade me fit à ce sujet quelques réflexions dictées par l'amitié, en ajoutant qu'on pouvait fort bien mener de front les plaisirs et les devoirs, et que par la négligence que je mettais à remplir les miens, je perdrais infailliblement l'avenir brillant ouvert devant moi. Mais jugeant, à la manière dont j'accueillis les lieux communs qu'il lui plut de me débiter ce jour-là, que ce serait prêcher en pure perte, il changea de conversation et me demanda où j'en étais de mon intrigue avec Mme Montinella. Précisément la veille, elle m'avait poussé à bout. Me sentant le besoin d'épancher mon cœur, je lui contai tout ce qui l'oppressait.

— Parbleu! mon cher, me dit-il après m'avoir écouté avec son flegme ordinaire, te voila bien a plaindre? Il faut rompre en visière avec une femme semblable; c'est elle qui te perd.

— Et le moyen de le faire sans allumer une fureur que je ne me sens pas capable d'affronter?

— On écrit.

— Mauvais moyen. C'est fournir des armes contre soi; et Dieu sait, dans ses mains, l'usage qu'elle pourrait en faire.

—Bast!... Terreur puérile. Je te reconnais bien là!

—J'aimerais mieux que quelqu'un se chargeât de la négociation et lui fît entendre que désormais il ne m'était plus possible de vivre de cette manière, et que je voulais absolument en finir.

—S'il ne faut que cela pour t'obliger, j'en fais volontiers mon affaire

—Hum! repris-je, elle est délicate, la négociation; mais n'importe, je te laisse le maître de dire tout ce que tu voudras.

Et croyant que, de la part de Lanorville, ce n'était qu'une plaisanterie, j'ajoutai en souriant:

—Mme Montinella demeure rue Saint-Florentin.

—Cela suffit, me répondit-il très sérieusement. Demain, tu recevras de bonnes nouvelles, je te le promets.

Après que nous eûmes causé de l'affaire qui l'avait amené, il sortit, et moi, n'ayant rien de mieux à faire ce jour-là, j'allai au conseil d'état. Le soir, en rentrant chez moi, le concierge me remit un petit billet tout parfumé. Je reconnus l'écriture: il était de Dolorès. Elle me priait de passer chez elle, toute affaire cessante, si je tenais à ce qu'elle ne se livrât pas à un acte désespéré. La sachant capable de tout, mais bien loin cependant de me douter de ce qui pouvait ainsi l'agiter, je me rends à son appel. A peine lui avais-je été annoncé, qu'elle vint à moi dans un état d'exaspération inimaginable, elle parlait avec une volubilité convulsive; sa poitrine était haletante, son teint mat, sa toilette dans le plus grand désordre: elle était vraiment belle en cet état. C'est une des plus belles colères de femmes que j'aie vue de ma vie.

Je compris enfin que de Lanorville sortait de chez elle. Il était venu de ma part, et sans préambule, avec ce ton calme dont on ne peut se faire l'idée, il avait dit à Mme Montinella que, fatigué de sa jalousie, excédé de sa passion furibonde, j'avais décidément renoncé à elle, et qu'il croyait devoir lui donner le conseil de faire de même.

Je demeurai confondu de ce trait caractéristique de de Lanorville. Cependant, poussé dans mon dernier retranchement, je voulus, puisque l'éclat que je craignais était fait, en profiter. D'abord je me justifiai; je convins ensuite que notre liaison ne me présentait plus de charmes et que ce n'était pas exister que vivre de la sorte. A cette déclaration, Dolorès répliqua avec plus de véhémence en joignant le geste aux paroles offensantes: ce fut au point que, pour ne pas être battu, force me fut d'exécuter une retraite précipitée. Quelques jours s'étaient écoulés sans que je fusse retourné chez Mme Montinella, elle ne m'avait rien fait dire: ce silence me parut inquiétant. Mais en y réfléchissant davantage je crus devoir m'expliquer cette indifférence: peut-être, me dis-je, ne pense-t-elle plus à moi? S'il en était ainsi, je serais trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Hélas! j'étais bien loin de compte. Vous allez en juger.

Un matin je reçois de M. Desmarets, chef de la première division au ministère de la police, une invitation de passer le plus tôt possible à son cabinet: « Pour affaire me regardant personnellement, » tel était le texte du billet. Surpris de ce message, je m'empresse d'aller au ministère. M. Desmarets me reçoit poliment, mais il me prévient que je viens d'être dénoncé au ministre de la police comme agent secret de Charles IV, que l'empereur retenait alors à Valençay.

Cette accusation, toute absurde qu'elle est, me fait trembler. Je la repousse avec chaleur.

— Je suis très porté à vous croire, me dit M. Desmarets, et cependant...

A ces mots, je me récriai de plus belle.

— Ecoutez, monsieur de..., reprit avec beaucoup de calme le directeur de la police, vous avez été signalé comme entretenant une correspondance coupable avec un certain baron de Kolly que nous surveillons.... Vous connaissez bien ce baron?

— Je n'ai même jamais entendu parler de lui.

— Vraiment!.. cependant vous vous êtes trouvé souvent ensemble.

— Je vous donne ma parole d'honneur que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Allons, pourquoi dissimuler puisque vous avez pour accusateur une belle personne... avec laquelle vous... êtes au mieux... que vous voyez... souvent, et chez laquelle le baron est reçu...

A ces mots, je ne pus retenir plus long-temps mon indignation.

— Eh bien! monsieur, dis-je aussitôt, qu'on me confronte avec cette personne, et quelle qu'elle soit, je vous réponds qu'elle n'osera soutenir devant moi son odieuse inculpation.

— C'est Mme Montinella. Vous la connaissez, n'est-ce pas?... Eh bien! nous autres, nous la connaissons mieux que vous.

A ces mots, je restai anéanti. Dolorès avait fait la folie de me dénoncer au ministre de la police comme un des acolytes du baron de Kolly, dont je lui avais, en effet, entendu prononcer le nom quelquefois, mais que je ne me rappelais pas avoir jamais rencontré chez elle. Mieux que cela, elle s'était engagée à fournir les preuves de mes intelligences avec lui, dans l'espérance de me perdre, ou tout au moins de me faire emprisonner, pour être certaine que, pendant ce temps, je ne pourrais lui faire d'infidélité. Comme vous le pensez, il me fut facile de prouver à M. Desmarets que cette dénonciation était absurde, et que la passion insensée de Mme Montinella, sa jalousie inimaginable l'avait seule poussée jusqu'à me calomnier; il me crut, mais en même temps, il m'engagea d'un ton paternel à rompre sans bruit avec cette dame.

— Voyez, cependant, à quoi vous vous êtes exposé, ajouta-t-il, si le ministre n'avait pas usé de ménagement et qu'il eût lancé un mandat d'amener contre vous, comme on eût dû le faire pour tout autre... Mais n'est-ce pas à son excellence, autant que je l'ai ouï dire, que vous devez votre entrée au conseil d'état?

— C'est vrai.

— En ce cas, si vous tenez à conserver votre position, croyez-moi, M. de.... Mme Montinella est une femme qui ne peut être que très dangereuse pour vous, je ne puis vous en dire davantage. Je n'ai pas besoin de vous engager à garder, vis-à-vis d'elle, le plus grand silence sur cet entretien, vous en comprenez toute l'importance.

A peine avais-je quitté M. Desmarets, que je repassai dans ma mémoire tout ce qu'il m'avait dit. Je résolus d'agir de ruse, en faisant les premiers pas pour rentrer en grâce auprès de Dolorès. C'était une femme trop à craindre pour que je me hasardasse une seconde fois à rompre brusquement en visière, et pour cela, j'y retournai le soir même, et j'eus l'air d'ignorer la dénonciation. Le lendemain, Dolorès ne songeait plus à ce qui s'était passé, mais moi je ne pouvais l'oublier. Quand même mon amour n'eût pas été tout à fait éteint, il ne manquait plus qu'une distraction nouvelle pour que je ne m'occupasse plus de Mme Montinella; l'occasion se présenta bientôt.

Ordinairement, c'est l'opposé de ce que l'on possède qui vous charme. Dolorès était une femme à passions brûlantes: je m'engouai d'une de ces jeunes filles blondes et languissantes dont tout le mérite ne consiste que dans des yeux bleus et une humeur égale; mais toujours par suite de mon système de prudence, je m'arrangeai de façon à ce que Mme Montinella ne pût même soupçonner cette nouvelle passion. Et puis je vous l'avourai, en amour j'ai toujours aimé les contrastes.

Les choses allèrent ainsi, pendant deux mois, de la manière la plus paisible et la plus piquante pour moi; mais un matin que j'étais allé chez Dolorès elle me dit qu'elle avait quelques emplètes à faire, sortit et me laissa seul, me promettant de revenir bientôt.

Ce que m'avait appris M. Desmarets me revint à l'esprit. Il me prit fantaisie d'éclaircir le fait. Je me mets donc à fureter dans un secrétaire auquel elle avait laissé la clé par mégarde, car je n'avais jamais vu ce meuble ouvert, et je parvins à découvrir dans le double fond d'un tiroir une volumineuse correspondance, non seulement avec le duc de Rovigo, mais encore avec Fouché, son prédécesseur. Je vis clairement qu'il s'agissait, entre ces deux ministres de la police et madame Montinella, d'espionage de salon.

Cette découverte fut un trait de lumière. Alors je pris le seul parti qui me convenait, celui de rompre immédiatement avez Dolorès. J'avais beau

jeu ; aussi je ne crus pas trop abuser de mon avantage en lui écrivant sur-le-champ en ces termes :

« Vous n'êtes qu'une espionne, j'en ai acquis la preuve irrécusable ; vous ne m'êtes plus qu'odieuse, et vous ne me reverrez jamais. Je vous défends de jamais mettre le pied chez moi ; si vous osiez vous y présenter, je vous déshonorerais publiquement, pour ne pas me déshonorer moi-même. »

Je remis ce billet cacheté à sa femme de chambre, en lui recommandant de le donner à sa maîtresse dès qu'elle rentrerait, et je sortis ; car cette fois l'Espagnole n'avait pas songé à me mettre sous clé. A cette époque de l'empire, la société était infestée d'espionnes de bonne compagnie comme madame Montinella ; je doute cependant que toutes fussent aussi belles, et eussent autant de séduction que cette femme, dont l'existence et le train de maison cessèrent d'être une énigme pour moi. Voulant me distraire ce jour là, j'allai passer la journée avec ma seconde passion.

Le soir, je revenais lentement chez moi, le cœur rempli des émotions que m'avait laissées cette ravissante créature ; il était près de minuit ; à peine entrais-je dans ma chambre à coucher que ces mots : Le voilà donc enfin ! prononcés par une voix qui m'était familière, vinrent frapper mon oreille. A la faible lueur de la bougie que je tenais à la main, je reconnais Dolorès assise sur ma causeuse ; la vue de cette femme me fit frissonner.

— Comment ! vous ici ? m'écriai-je.

Et, malgré moi, je considérai cette figure pâle sur laquelle les larmes avaient tracé leur route brûlante, cette physionomie si expressive de repentir et d'amour. Elle faillit un moment me faire abandonner ma résolution ; mais à peine eus je fait quelques pas, qu'elle vint se jeter à mes pieds, en s'écriant :

— Pardon ! Pardon !

Et elle embrassa mes genoux.

— Laissez-moi, madame, lui dis-je d'un ton impératif, et sortez !...

— Ah ! pitié pour moi...

— Si vous demeurez ainsi, repris-je, c'est moi qui m'en irai.

— J'aime mieux mourir à cette place.

— Alors, c'est à moi de l'abandonner ; je pars.

— Si tu me quittes, je me tue ! Mais , ajoute-t-elle d'une voix tremblante, mourir, moi qui t'aime tant ; car, tu le sais, mourir haïe, détestée de toi, oh non ! c'est impossible.

Et elle saisit mes mains qu'elle couvrit de larmes et de baisers.

— Regarde-moi, continua-t-elle du ton le plus suppliant , pardonne, prends pitié de celle qui donnerait mille fois sa vie pour toi !

— Non, jamais !

Et comme je la repoussais plus durement encore, elle se releva avec vivacité, courut se rouler sur le tapis de mon cabinet en tâchant de s'étrangler avec son écharpe qu'elle avait roulée autour de son cou ; ses cheveux étaient épars, ses épaules presque nues , elle se tordait en proie au plus violent désespoir... Que vous dirai-je , je ne fus plus maître de moi , je pardonnai, et j'oubliai tout, jusqu'à la pauvre femme que j'avais quittée il n'y avait qu'un intant.

Cependant Mme Montinella , jalouse par instinct , ombrageuse et défiante par habitude, se douta bientôt de la vérité. Me voyant rêveur et distrait, lorsque j'étais près d'elle, et ne pouvant en deviner la cause, elle voulut des explications ; malheureusement mes réponses embarrassées confirmèrent une crainte qui chez elle, n'était encore qu'un soupçon.

— Ecoute, me dit-elle un soir que, plus triste que de coutume, j'étais assis à côté d'elle, je t'aime par dessus tout. Si tu me trompes, prends garde à toi et à ta... complice : tu ne sais pas ce dont je suis capable.

Puis, s'attendrisssant tout à coup, et passant de la menace à la prière :

— Mon amour, reprit-elle en m'enlaçant de ses bras, je t'en supplie, ne paie pas d'ingratitude la passion la plus vive et la plus vraie que jamais homme ait inspirée à une pauvre femme comme moi. Aurais-tu le courage de détruire mon bonheur, d'oublier les sermens que tu m'as faits ?

Je rassurai Dolores en tâchant de lui faire comprendre qu'il n'y avait rien d'éternel sur la terre. Je cherchai même à lui prouver qu'elle était assez riche pour se procurer tous les bonheurs de la vie, lors même que celui de l'amour serait passé chez moi : cette idée la mit en fureur.

— Crois-tu donc, répliqua-t-elle avec exaltation, que l'on puisse jamais compenser pour moi le malheur de me voir abandonnée par toi ?

Et se précipitant sur un petit portefeuille qu'elle ouvrit avec précipitation, elle offrit à ma vue une liasse de billets de banque et ajouta :

— Tiens ! regarde !

Et elle jeta le paquet au feu.

Je m'élançai pour sauver ces billets , qui étaient peut-être la plus claire partie de sa fortune : il n'était plus temps , la flamme avait tout dévoré. Alors, avec un sourire amer qui peignait toute la violence de la passion , Dolorès continua :

— Abandonne-moi maintenant, si tu l'oses , me voilà pauvre. Tu vois si l'or a pour moi le même prix que ton cœur.

A ces mots, je restai stupéfait. Je vous le demande, poursuivit M. de..., n'est-il pas désolant d'être aimé de la sorte ?

Ce fut de ce moment que je compris de quelle importance était pour moi d'éloigner de l'esprit de Mme Montinella jusqu'au moindre soupçon d'infidélité de ma part. Malheureusement j'oubliai peu à peu le plan de conduite que je m'étais tracé ; et Dolorès, vigilante comme le sont les Espagnoles lorsqu'il s'agit d'affaires de cœur, me fit épier, gagna mon domestique, et découvrit bientôt qu'elle avait une rivale dont elle ne tarda pas à connaître le nom et la demeure. Une fois instruite de toutes les particularités de ce qu'elle appelait mon infamie, elle ne songea plus qu'à assurer sa vengeance. Elle fut épouvantable.

Quinze jours s'étaient écoulés sans que je me fusse présenté chez Dolorès ; c'était la première fois qu'il m'arrivait de faire une si longue absence, Ce temps, je l'avais passé auprès de ma charmante maîtresse qui justifiait de plus en plus le sentiment qu'elle m'avait inspiré. Un jour, que je l'avais quittée plus tôt qu'à l'ordinaire en lui exprimant le regret de ne pouvoir la recevoir le soir (j'allais au bal chez le ministre de l'intérieur), à neuf heures, en rentrant chez moi pour changer de costume, je trouve un billet de Mme Montinella qui m'invitait gracieusement à venir souper avec elle à onze heures. Un post-scriptum me recommandait d'être exact.

— Allons, pensai-je, encore des explications, des prières, des menaces ; soumettons-nous : j'irai au bal une heure plus tard.

Arrivé chez Dolorès à l'heure prescrite, je ne la trouve pas. Sa femme de chambre suppose sa maîtresse à Feydeau. Je consulte ma montre ; le spectacle devait être fini. Dans la crainte de nous croiser en route, je ne voulus pas aller au devant d'elle, et je l'attendis. A peine un quart-d'heure s'était-il écoulé qu'elle rentra. Ses traits sont bouleversés, elle est dans un état de trouble extraordinaire, et pourtant elle ne m'adresse aucune parole désobligeante, ne me fait aucun reproche ; seulement elle me presse d'un ton qui me paraît singulier de me mettre à table. Pendant ce triste souper, il ne fut débité de part et d'autre que des lieux communs ; cependant, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle parlait beaucoup en gesticulant d'une façon qui avait quelque chose d'étrange. Cette collation achevée, Dolorès, qui n'avait rien mangé, se lève, va pousser le verrou des portes ; et d'un accent solennel :

— Tu l'as voulu, me dit-elle, tout est fini ! je viens de la tuer ! Je lui ai plongé un couteau dans le cœur ; j'ai entendu son dernier soupir, et afin que tu n'en puisse douter, j'ai là un témoin que tu ne récuseras pas.

Et cherchant dans un mouchoir tout taché de sang, elle jette sur la table une bague qu'elle m'avait donnée jadis, et que mon amie m'avait prise, il y avait quelques jours, en badinant.

A cette vue, je reculai d'horreur, et ne pouvant maîtriser un premier mouvement, je renversai la table chargée de porcelaines et de cristaux. Alors les yeux de l'Espagnole brillèrent d'une joie féroce.

— Tu la reconnais donc cette bague ? s'écria-t-elle.

— Ah ! furie de l'enfer ! m'écriais-je à mon tour, tu as pu commettre ce meurtre abominable ? va ! l'échafaud me fera raison de cette attrocité.

— L'échafaud ! répéta-t-elle avec un rire d'aliénée. Tu me crois donc bien peu prévoyante ? Vois-tu ces deux verres brisés, nous y avons bu la mort tout-à-l'heure : toi, sans le savoir, moi, volontairement.

— Comment infâme !...

— Oui c'est moi qui ai préparé le poison et qui te l'ai versé. Dans quelques heures, ton cœur et le mien auront cessé de battre.

Le bruit que la table avait fait en tombant, avait attiré l'attention des domestiques : bien que les gens de la maison fussent familiarisés avec ces sortes de scènes, les mots de *sang*, de *poison*, d'*échafaud* les avaient effrayés, car ils avaient écouté aux portes, et craignant, cette fois, que leur maîtresse ne se portât à quelqu'acte homicide sur ma personne, les uns avaient été quérir l'autorité tandis que les autres avaient enfoncé la porte de la pièce où nous étions et s'y étaient précipités pour venir à mon secours.

Je profitai du tumulte pour m'esquiver. Je n'avais pas un moment à perdre. Grâce aux soins que me prodigua un médecin qui demeurait dans la même maison que moi, et à une bonne constitution, j'eus le bonheur de survivre à cette affreuse aventure. Il n'en fut pas ainsi de Mme Montinella. Elle mourut dans la nuit même, au milieu de convulsions et en proie à des souffrances inouïes. Mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça en expirant.

Cet événement, comme vous devez le croire, fit grand bruit dans les salons de Paris. Huit jours après, je reçus du comte Boulay une lettre qui m'engageait à donner ma démission d'auditeur au conseil d'état et me conseillait d'aller faire un voyage en Italie *pour y rétablir ma santé*. Je compris parfaitement et je m'exécutai de bonne grâce. Le jour où j'allai à la préfecture de police prendre un passeport, la première personne que je rencontrai dans la cour fut M. Desmarets.

— Eh bien ! monsieur de..., me dit-il en m'abordant, ne vous avais-je pas prédit ce qui vous arrive aujourd'hui ? Vous n'avez pas voulu me croire

Je ne lui répondis pas cette fois, parce que je n'aurais su que lui dire pour me justifier. Deux jours après, je partis pour l'Italie... Ce n'est que depuis trois mois que je suis revenu à Paris. »

Ici, M. de... cessa de parler et resta quelque temps comme absorbé dans ses réflexions, les yeux toujours fixés sur le petit billet de la dame espagnole qu'il avait constamment tenu dans ses doigts tout le temps qu'avait duré son récit.

— Maintenant, lui demandai-je après un silence , m'expliquerez-vous quel rapport peut exister entre cette dame Montinella, morte depuis longtemps et celle qui vous donne ce rendez-vous ?

A ces mots, mon ami sembla sortir d'un rêve, et, me regardant d'un air préoccupé :

— Ce rapport est bien simple, me répondit-il, en me montrant la petite lettre. La femme qui m'écrit ceci est la plus jeune sœur de Mme Montinella. .

— Grand Dieu ! m'écriai je en me levant brusquement du banc sur le-

quel nous étions restés assis; mais il ne vous faut jamais revoir cette femme.

— C'est bien mon intention, reprit M. de ***; cependant, toute réflexion faite, je vais lui répondre...

— Que vous ne pouvez accepter le rendez-vous qu'elle vous donne?

— Au contraire; mais ce n'est que par politesse.

— Mon cher, lui dis-je alors en lui serrant la main, vous êtes incorrigible...

— J'en ai peur, fut la seule réponse que me fit M. de *** en hochant la tête.

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

(*Commerce.*)

Les Coulisses de l'Opéra.

Le premier acte des *Huguenots* vient de finir; les machinistes de l'Opéra sont occupés à démolir l'hôtel de Nevers et à lui substituer *les bord fleuris de la Touraine*, pour nous servir du poétique langage de M Scribe. Cette montagne de carton, qu'on roule à grand'peine vers le cinquième plan, n'est pas autre chose que le palais de la reine Marguerite de Navarre, et déjà le magnifique escalier que vous connaissez prend place et s'assujettit avec accompagnement obligé d'un nombre infini de coups de marteau.

Déjà les coryphées qui doivent prendre part au divertissement du second acte ont revêtu leurs costumes de bain, tunique blanche, maillot couleur de chair, et cheveux épars sur les épaules. Pour charmer les ennuis de l'entr'acte, ces dames se précipitent vers le rideau, et, grâce aux deux ouvertures parallèles pratiquées dans l'ampleur de ses plis, elles interrogent curieusement la physionomie de la salle et la composition du public. — Qui pourrait dire le nombre de traits empoisonnés auxquels ces meurtrieres d'un nouveau genre ont livré et livrent encore passage tous les soirs? — Mais l'examen de ces dames, pour le moment du moins, est sans le moindre résultat. Sauf quelques chefs grisonnans et une douzaine de têtes blanchies qui émaillent l'orchestre, elles n'aperçoivent personne de connaissance.

Les coulisses ne seront réellement curieuses à observer qu'au prochain entr'acte: c'est alors que messieurs les abonnés y seront visibles à l'œil nu. Nous y trouverons, en outre, les membres de la commission de surveillance, quelques députés privilégiés, certains professeurs de l'Ecole de droit et de l'Ecole de médecine, qui viennent oublier les ennuis du cours public, et des journalistes dont la contenance, parmi tout ce monde si peu homogène, ne sera pas la moins drôlatique à considérer. — En attendant, occupons-nous des artistes de l'Opéra, et, au risque d'être taxé de mensonge, disons la vérité sur leur compte.

Et d'abord, parlons de Duprez, ce chanteur merveilleux, qui depuis trois années soutient, à force de talent et d'énergie, le poids immense de l'Académie royale de musique.

Duprez, dont les débuts ont été escortés d'un si grand nombre de propos apocryphes, sans parler du *sirop vocal*, malheureusement fantastique, est simple comme vous, comme moi, comme nous pouvons tous être. Il ne porte ni barbe colossale, ni chevelure monstrueuse, ni paletot surhumain ni chapeau impossible. Il ne sacrifie en aucune façon à ces modes non moins exagérées que ridicules que de pauvres jeunes gens promènent sur le boulevart avec un héroïsme digne d'une meilleure cause. C'est tout au plus si une petite paire de moustaches, d'un blond un peu hasardé, s'aventure timidement sur cette bouche d'où s'échappent, trois fois par semaine, ces flots d'harmonie que vous avez tous applaudis.

Les jours de représentation, Duprez ne reçoit personne dans son petit ermitage de la rue Rochechouart; il fait quelques roulades, file des sons, dîne au plus tard à quatre heures, et part aussitôt pour le théâtre, où il va faire la sieste dans sa jolie loge toute pleine de poésie. Les murs en sont tapissés des portraits de nos plus célèbres compositeurs. Un divan moelleux le reçoit; ses pieds foulent un magnifique tapis d'Aubusson; un élégant piano d'Erard semble l'inviter à préluder. Notre chanteur s'habille, se barbouille de blanc et de rouge, se mire dans une glace d'un haut prix, essaie quelques traits qui font retentir le théâtre, se sent bien dispos, et si, ce soir-là, on joue *Guillaume-Tell*, sa pièce de prédilection, il entre en scène et chante comme vous savez.

Dans l'entr'acte, il reçoit sa petite cour; ce sont des masses de complimens, des admirations à n'en plus finir; puis un employé des théâtres vient lui communiquer le chiffre exact de la recette. Arnold sourit, dit à peine quelques mots, boit un petit verre de madère, et revient chanter le duo avec Mathilde et le trio avec Guillaume et Walter. L'acte terminé, Duprez, assez généralement, mange pour se donner des forces nouvelles, et c'est par la grâce de son talent et d'un blanc de volaille qu'il rentre vous séduire avec son sublime: *Suivez-moi.*

Duprez est marié, père de famille, électeur, juré et caporal dans la garde nationale.

Qui ne connaît Mme Dorus-Gras, cette prima donna si froide dans sa perfection, mais si parfaite dans sa froideur, cantatrice sans rivale à l'Opéra depuis le départ de Mme Damoreau? Hors du théâtre, Mme Dorus est le type de la bourgeoise. — Tout, dans son existence, est réglé immuablement comme une montre de Genève, à ce point qu'elle ajourne, dit-on, les joies ineffables de maternité à l'époque où elle sera rentrée dans la vie privée. Les moindres émotions sont rigoureusement consignées à sa porte; on raconte même à ce propos une certaine anecdote qui se serait passée dans les coulisses le soir où la mort de Nourrit fut apprise à l'Opéra; mais nous ne pousserons point la médisance jusqu'à la répéter.

Mme Dorus possède un appétit colossal; elle ne se nourrit que de viandes succulentes et ne boit exactement que de l'eau pure. Lorsqu'elle chante un rôle fatigant, comme Alice de *Robert-le-Diable*, par exemple, un morceau de viande froide et un verre d'eau l'attendent toujours dans sa loge, qui est des plus simples. Quant à ce qui l'attend dans la salle, vous le savez aussi bien que moi, ce sont des applaudissemens unanimes.

Entre Mme Dorus et Mlle Delorès Nau, il existe un abîme. Nous avons dit la simplicité du chef d'emploi, écoutez maintenant le luxe de la doublure. C'est d'abord une loge délicieuse, toute resplendissante de glaces, de satin, de velours, toute éblouissante de dorures; et, pour couronner l'œuvre, une toilette à la Louis XV, noyée dans des flots de dentelle entremêlée de rubans roses; puis des lampes élégantes, des candélabres surchargés de bougies parfumées, un verre d'eau dont les innombrables facettes resplendissent comme autant de rubis et d'émeraudes, et mille futilités précieuses qui encombrent la cheminée, et au milieu de ce luxe et de cette élégance, Mlle Nau, qui, pour se donner de la verve, secoue ses nerfs en prenant force café noir. Pour nous, qui l'avons vue dans le *Lac des Fées* et dans le *Drapier*, ses deux créations, nous l'engageons à doubler la dose.

Mlle Nau aime beaucoup le spectacle. Il n'est guère de premières représentations importantes auxquelles elle n'assiste en avant-scène ou en loge découverte; elle est toujours escortée de sa mère, le type de duègne le plus complet qui se puisse voir. — Quelqu'un qui désire garder l'anonyme a défini Mlle Nau une ame norvégienne dans un corps espagnol. Cette définition a toute l'exactitude d'un axiome mathématique.

Une des curiosités de l'Opéra est sans contredit M. Dérivis, ce jeune artiste représente fidèlement *le malade imaginaire*. Grand, vigoureux, coloré, on l'entend se plaindre constamment. Tantôt ce sont des maux de gorge, tantôt des *chats*, enrouemens passagers qui ne cèdent qu'à des *heim! heim!* répétés. Il passe sa vie au milieu des gargarismes et des tisanes. Eté comme hiver, un grand feu est allumé dans sa loge, et il emploie les entr'actes à se rôtir la plante des pieds.

Il est impossible, à moins d'avoir la puissante imagination de feu Galland, de rien dire sur le compte de Levasseur, sinon qu'il est le meilleur homme du monde. Une notice biographique de ce *basso-cantante* ressemblerait infiniment à ces épitaphes si communes au Père-Lachaise, lesquelles commencent toujours par *bon fils* et se terminent invariablement par *bon père* et *bon époux*.

Comme on le voit, tous ces artistes, y compris Massol, qui ne s'occupe que de chevaux, et Mario, qui ne s'occupe que de lui-même, n'offrent à l'observateur rien qui ne soit parfaitement ordinaire et bourgeois, et ces portraits fidèles ne ressemblent guère aux silhouettes fabuleuses dont on allèche la foule. Cependant, pour être juste, nous devons dire qu'il est une femme à l'Opéra dont le caractère se rapproche davantage des peintures en question. C'est la forte prima donna, Mme Rosine Stoltz, que nous voulons dire, la femme la plus spirituelle, la plus extravagante même qui soit au monde. Elle ne se nourrit que d'œufs durs, ne boit que du porter, et mange, à l'instar des enfans, à toute heure du jour. Se sent-elle fatiguée, elle vide d'un trait une timballe de bouillon froid; c'est son remède souverain. Elle n'y manque jamais après le duo du troisième acte des *Huguenots.*

Mme Rosine Stoltz aime le luxe, mais elle l'aime en artiste. Son appartement est un délicieux boudoir d'une richesse et d'un goût extrêmes, l'un des meubles les plus élégans de sa chambre à coucher, et qui, dit-on, n'est pas le moins souvent visité, c'est un magnifique prie-dieu de châtelaine, orné d'un missel relié en velours, avec toutes sortes d'enluminures précieuses. — Mme Stoltz est femme à désespérer trente Balzacs et à épuiser les épithètes de cinquante Jules Janins. C'est une énigme indéchiffrable, un caméléon aux cent formes, un prisme aux mille couleurs. Son humeur du matin n'est pas celle de l'après midi, qui elle-même n'est plus celle du soir. Elle rit, elle pleure, elle chante; elle vous parlera musique, peinture, philosophie, politique surtout. Puis elle s'interrompra soudain pour contrefaire un de ses camarades. Duprez, Levasseur ou Mlle Nau, qu'elle imite à ravir.

En résumé, Mme Stoltz est une femme charmante, et qui possède une qualité bien rare parmi les artiste de ce temps-ci: elle est généreuse jusqu'à la prodigalité. Ce n'est pas elle qui eût demandé cinq cents francs pour chanter au bénéfice d'un camarade.

ALBÉRIC SECOND.

PIERRE LE BAIGNEUR.

C'était à Dieppe. L'orchestre jetait aux vents les *Dentelles de Bruxelles*, jolie valse de Jean Strauss, gracieuse harmonie qui se répandait sur la grève toute fraîche des brises de la mer. Dieppe étincelait de luxe, de toilettes et d'illuminations, dans la soirée du 15 août 183.. Il y avait là des gens de toutes les nations civilisées : des Anglais, des Allemands, des Russes, des Espagnols, une assez jolie collection d'Italiens, et quelques Portugais et Brésiliens mélangés. A moins d'être polyglotte, il eût été assez difficile de saisir au vol un mot de la conversation de chaque groupe de promeneurs. Mais il y avait de si jolies figures de femmes, et ces figures avaient de si beaux yeux, parlant une langue tellement commune à tout l'univers créé, qu'un Chinois, à toute rigueur, eût pu conserver l'espoir de trouver avec qui s'entendre. En ce moment surtout il semblait y avoir un point commun pour tous les esprits, et duquel l'attention générale ne pouvait se détacher. Depuis une heure en effet que durait la promenade, on entendait au passage, çà et là, un nom voltiger de bouche en bouche.

La Marchesina! tel est le nom magique que les hommes disaient avec une vivacité et un éclat qui ressemblait à de l'enthousiasme; et les femmes répétaient aussi le nom de *la Marchesina!* mais avec une certaine contrainte, une petite moue inexprimable, à peine visible et qui pourrait bien ne pas différer beaucoup du dépit.

La Marchesina est, si je ne me trompe, un diminutif de convention du titre aristocratique italien *la marchesa*; il équivaut, je pense, en Français, à cette traduction : la petite marquise. Mais *la Marchesina* a quelque chose de gracieux et de coquet que notre langue ne saurait rendre; c'est de l'euphonie ultramontaine.

Il y avait, au fond de la promenade, le long de la grève, quelques planches posées sur des pieux, et ainsi arrangées afin de recevoir les filets des pêcheurs, tant pour y être séchés que pour y être remmaillés. En ce moment tous les filets étaient secs, il faut le croire, et sans accrocs, car leur place ordinaire était occupée par un jeune homme de cette bonne et active classe de la ville de Dieppe, qu'on appelle la classe des Poletais. Il avait la chemise bleue, le pantalon blanc large et flottant, la ceinture rouge et le petit chapeau de paille de marin, qui remplace aux beaux jours le bonnet de laine des temps froids. Ce jeune homme était à moitié couché sur la planche aux filets, la tête appuyée sur une de ses mains, et dominant de cette espèce d'estrade l'allée et le retour du flot des promeneurs. C'était un garçon de vingt-cinq ans environ, au visage brun et mâle, ayant la barbe et les cheveux très noirs; d'une taille ordinaire, du reste, et de forme un peu grêle pour un homme de sa profession. La foule élégante qui allait et venait incessamment à ses pieds n'avait probablement pas pris garde à sa présence, et, quant à lui, ses regards froids et vagues, errant à l'aventure, témoignaient assez de leur insoucieuse réciprocité. Tout à coup une rumeur s'éleva à l'entrée de la promenade, du côté de la ville. Les têtes se tournèrent vers ce point. Une agitation nouvelle anima les groupes; les curieux trop éloignés se dressèrent sur la pointe des pieds. Le jeune marin, du bout de la grève, jeta lui-même un regard perçant dans l'éloignement; son œil brilla peut-être d'un éclat un peu plus vif, mais il reprit si vite son attitude nonchalante du moment précédent, qu'il eût été difficile d'assurer que même il l'eût quittée.

L'objet de l'attention universelle était une jeune femme de vingt-six à trente ans, d'une taille tellement en harmonie avec sa figure, que l'on ne songeait pas à se demander si elle était petite ou grande; un ensemble de grâce et de perfection qui troublait la vue au premier coup d'œil, et ne permettait l'examen qu'aux gens assez sûrs d'eux-mêmes pour ne pas y laisser leur raison. Ce n'était pas une beauté grecque ou romaine, un type du nord plus que du midi, une tête de l'Orient plus que de l'Occident; c'était elle! *la Marchesina!* elle avait les cheveux de ce châtain-clair si élégant pour un teint de blonde! Son front large et uni comme un front de déesse, son visage de l'ovale le plus pur, s'encadraient de ses boucles soyeuses et sans apprêt, à faire le désespoir de Dubuffe et de tous les maîtres en beautés idéales. Ses sourcils plus bruns se dessinaient avec vigueur au dessus de ses yeux, auxquels ils n'ôtaient rien de leur langueur rêveuse. Ses yeux étaient bleus, son visage pâle, sa bouche petite et fine, quelque peu fière dans ses lignes, mais avec tant d'esprit et de caprice, que l'expression de son sourire restait toujours un problème qu'on n'avait jamais résolu.

La Marchesina était accompagnée d'un grand monsieur que l'on ne pouvait dire ni jeune ni vieux, elle ne donnait pas le bras à ce monsieur; elle marchait seule, et avec sa simple robe blanche et sa mantille noire, on eût dit une infante de Castille ou une grande duchesse de l'empire romain. Elle ne semblait pas s'apercevoir de la fatigante obsession de regards dont elle était l'objet depuis son arrivée. Son œil distrait cherchait peut-être une voile à l'horizon, une forme dans les nuages; elle fit ainsi deux fois le tour de la promenade, et puis au troisième, en revenant vers la mer, son regard s'arrêta sur le jeune marin que nous avons laissé sur la planche aux filets, et elle fit un signe de tête charmant et puis sourit avec une de ces expressions que personne ne savait traduire. Le jeune marin tressaillit et se souleva à demi pour saluer, mais la Marchesina avait déjà disparu et continué sa promenade. Le grand monsieur à qui elle avait dit un mot s'arrêta seul, et regarda le marin avec étonnement :

—Eh! *per Bacho!* s'écria-t-il, c'est le baigneur de la Marchesina!... puis il lui jeta un pièce d'or, et reprit son poste et son allure accoutumés.

Le baigneur ne parut pas avoir aperçu la pièce d'or qui restait devant lui sur la planche aux filets, mais un de ses camarades, qui venait d'arriver, le tira par la manche joyeusement :

— En voilà une aubaine!... dit-il, je viens, moi, de traîner dans le port la barque d'un patron, au risque de me briser les pieds sur les galets, et je n'ai gagné que trente sous, tandis que toi, Pierre, tu gagnes de l'or pour dormir au soleil. Paieras-tu une chopine de cidre au moins?

—Soit, dit Pierre froidement, prends la pièce et tu boiras tout le vin qu'elle pourra payer.

—Du vin!... s'écria le marin en jetant son chapeau en l'air.

— Ah ça! mais, tu boiras aussi, toi?...

— Je boirai!... répondit Pierre.

Et il descendit de son estrade qu'entouraient déjà quelques curieux. Ceux-ci se hâtèrent de livrer passage aux deux camarades qui paraissaient chacun de son côté, pressés d'en finir d'une manière ou d'une autre, avec l'argent de la Marchesina.

La belle étrangère venait de rentrer dans la salle de bal où les baigneurs se réunissaient tous les soirs. La promenade resta vide et silencieuse quelques minutes après.

Le lendemain, la mer était dans un de ses jours de caprice où elle est aussi difficile à deviner que la coquette la plus dissimulée. Le ciel était beau, le soleil resplendissant; pas un souffle dans l'air : un vrai jour de bain. Et cependant cette surface verte et unie frémissait par intervalles, bouillait, s'enflait et venait se heurter contre la jetée. Les marins se regardaient entr'eux et se disaient :

— La méchante!... elle fera des siennes aujourd'hui!

Les préposés en surveillance à l'établissement des bains avaient prévenu les habitués; et les garçons baigneurs, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, s'appuyaient, oisifs, le long des câbles destinés à servir de rampe aux femmes, aux enfans, ou à quelques Parisiens timides qui n'ont jamais su nager que dans la soucoupe d'eau chaude de la pompe à feu de Chaillot.

Deux ou trois Anglais s'étaient seuls hasardés, et le service ordinaire des bains se disposait à se retirer, dans l'espoir d'un meilleur lendemain, lorsqu'un bruit de chevaux se fit entendre. C'était la Marchesina, en amazone, arrivant au galop sur un cheval anglais, ruisselant de sueur et d'écume, et suivie, d'un peu loin, par le grand monsieur du jour précédent, qui semblait avoir quelque peine à conserver des rapports de bonne intelligence avec le coursier que sa mauvaise étoile lui avait imposé. Un valet en livrée suivait plus lentement et à distance, monté sur un coursier de prix. La Marchesina s'arrêta devant les tentes de bains, et aussitôt le valet s'approcha pour maintenir son cheval; elle ne fit que s'appuyer du doigt sur le pommeau de sa selle, sauta sur la grève, légère comme une alouette, jeta la bride au hasard, sans s'inquiéter de si peu, et courut vers la mer. Le grand monsieur descendit à son tour, mais avec plus de précaution; il rajusta ensuite son chapeau que la rapidité de la course avait trop aventureusement incliné sur le derrière de sa tête; et prenant une nouvelle décision, il marcha assez résolument sur les traces de la Marchesina. Il arriva juste au moment où celle-ci entrait dans son cabinet réservé pour y prendre son costume de mer.

—Marchesina! Marchesina!... s'écria-t-il avec une sorte d'angoisse, *ricordate-ci un poco!...*

Mais la Marchesina ne se souvenait de rien, bien évidemment, car elle lui ferma la porte au nez; et le digne monsieur restait-là, demi-penché, dans son attitude de soumission quotidienne, le chapeau à la main, le regard suppliant et presque désespéré.

—*Oimè!...* dit-il en se relevant et avec un soupir profond; à quelle heure dînerons-nous?...

Cependant un dernier marin était resté pour le service des bains. Ses regards, qui depuis long-temps n'avaient pas quitté l'entrée des baigneurs sur la mer, venaient de s'en détourner par lassitude, ou peut-être par un sentiment de l'inutilité de leur muette interrogation; ses yeux plongeaient maintenant dans l'immensité de cet horizon de ciel et de vagues, lorsqu'à quelques pas de lui, dans la mer et sous l'écume, il entendit une parole humaine qui le fit tressaillir.

— *Pietro!...* dit une seconde fois la même voix.— Aussitôt les traits du marin exprimèrent un mélange de joie et de crainte indéfinissables. Il quitta brusquement la corde qui servait d'appui, et fit deux ou trois pas en avant. Mais alors, du milieu des flots, à peu près calmes en ce moment, se leva une tête, rieuse et jeune, enveloppée d'un réseau noir. On eût dit d'abord un enfant de douze ans, espiègle et mutin, avec cette tunique de fine laine brune qui lui serrait la taille et ne laissait voir qu'un beau cou, plus blanc que le cou d'un cygne, des bras nus jusqu'à l'épaule, chef-d'œuvre de forme élégante et suave, et de petites mains de reine. Ensuite venait un pantalon juste, de même étoffe, serré à la cheville par deux agrafes d'or.

— Vite, rentrons, madame, dit le marin; je vous attendais pour vous dire cela.

— Vraiment? *Pietro*, pour me dire cela? Et moi, je suis venue vous chercher pour aller en mer!... Allons, *Pietro*, je me sens forte et vaillante aujourd'hui...

—Il faut rentrer, madame, répliqua Pierre avec véhémence; la mer est mauvaise, voyez-vous... Il y a danger avant une heure....

—Danger avant une heure!... *Pietro*, mon bon ami; la Marchesina n'a même pas peur du danger présent.

—Les plus braves et les plus expérimentés ne sortiraient pas en ce moment, hasarda Pierre avec anxiété.

—Ce qui veut dire que vous avez peur?... riposta la Marchesina en

souriant de son sourire de sphinx;—adieu donc, *Pietro*!.... la mer est de mon sexe... elle m'épargnera !

Et ayant dit, la Marchesa s'élance en avant. Les vagues qui commençaient à bondir autour d'elle semblaient lui livrer passage et lui creuser un sillon sans obstacle; et si, parfois, le flot passait au dessus de sa tête, elle ressortait si fraîche et radieuse, à quelques pieds plus loin, qu'on eût dit un jeu d'enfant convenu entre l'onde grondante et cette ravissante créature qui bravait en riant ses fureurs. La Marchesina, ainsi que les bons nageurs, avait presque toujours la poitrine hors de l'eau; puis, quand venait un instant de fatigue, il fallait la voir nonchalante et renversée, presque immobile à la surface, suivant le balancement des flots et bercée doucement comme l'Indien dans son hamac.

Cependant quelques nuages commençaient à apparaître à l'horizon; et la Marchesina n'en continuait pas moins d'avancer avec autant d'ardeur que s'il se fût agi de rentrer au port. Tout à coup l'air, jusque-là tiède et lourd, fut un peu rafraîchi par une brise passagère, et la jolie baigneuse respira avec délice et sentit ses forces se raviver. Cette brise fut bientôt suivie d'un vent plus décidé. D'un autre côté les nuages montèrent, montèrent rapidement et tendirent à couvrir le ciel. La Marchesina nageait toujours en avant. Enfin, un bruit sourd se fit entendre dans l'air; les vagues, jusque-là moutonneuses et vagabondes, se pressèrent tumultueusement, puis elles grandirent On eût dit, en commençant, un champ de blé agité par les vents; puis des genêts à haute tige; maintenant c'était une forêt aux cimes gigantesques ployant et se relevant sous les souffles de l'air. Des lueurs encore vagues et indécises percèrent les nuages qui noircissaient. — La Marchesina s'arrêta.

— C'est impossible!... ce n'est pas le tonnerre, dit-elle avec le doute le plus tranquille et se parlant à elle-même, comme si elle eût été à la fenêtre de son boudoir, dans quelque fraîche et riante villa.

— C'est le tonnerre, madame! dit une voix à côté d'elle; dans une minute vous l'entendrez parler distinctement.

— C'est vous, *Pietro*!... répondit la Marchesina, sans se retourner. — Pouvons-nous aller plus loin sans danger?

— Non pas sans danger, madame!

— Quel risque courons-nous?...

—Celui d'être écrasés par la mer contre la jetée ou sur les galets, avant une demi-heure.

— Avons-nous le temps de rentrer?

— Je ne le crois pas, répondit Pierre avec une parfaite tranquillité.

Alors seulement la Marchesina regarda le jeune marin qui résistait froidement à la vague et qui attendait une parole pour avancer ou pour reculer Pierre tourna les yeux dans une autre direction. Un éclair éblouissant sillonna le ciel en ce moment, et un coup de tonnerre des plus violens retentit au dessus des flots.

— Pietro, dit la Marchesina, retournons... Mais pourquoi m'avez-vous suivie, puisque vous saviez le danger?...

—Oh! parce que...—Le bruit des vagues, qui allait croissant, empêcha le marin de continuer ou emporta la fin de sa réponse. La mer roulait alors des montagnes et entraîna vers la côte la Marchesina et son compagnon avec une rapidité qui ne leur laissait guère d'autre perspective que celle qu'avait prédite Pierre : la perspective de mourir broyés contre la jetée ou contre les galets de la plage.

Le rivage était couvert d'une foule de curieux qui se pressaient à l'envi, pour écouter les dires des maîtres-nageurs. Deux Anglais venaient de rentrer à grand'peine, roulés et meurtris sur la grève. L'un d'eux avait perdu connaissance en touchant la terre; l'autre, qui était bleu de lassitude et de froid, laissait échapper par intervalle des exclamations de terreur et de colère contre la mer des côtes de France. Quand on lui demanda s'il avait rencontré la Marchesina, il assura qu'il ne l'avait point vue, et qu'à coup sûr elle devait être noyée: il fallait être poisson ou dieu marin pour résister à une mer de cette nature, extravagante et sans retenue.

Le grand monsieur noir de la Marchesina survint au milieu de cette perturbation, et en apprenant son imprudente sortie, il poussa des cris de lamentation. Puis l'Anglais qu'on avait recueilli évanoui ouvrit les yeux et demanda où était son frère, jeune blondin, parti en mer avec lui. On lui répondit qu'un autre Anglais s'était aussi sauvé, mais que celui-là était brun et avait une longue barbe. Le pauvre homme donna alors tous les signes du désespoir le plus touchant. Il fallut sérieusement employer les forces des quatre marins vigoureux et déterminés pour le retenir à terre : le bon Anglais voulait sauver son frère ou mourir. Il luttait avec fureur contre ceux qui le retenaient; il les accablait de malédictions; ou bien il leur offrait sa fortune et sa vie, et les marins, tout endurcis qu'ils étaient aux plus dures misères, n'entendaient pas l'expression de ce chagrin sans une profonde émotion.

Tout à coup un cri s'éleva et il fut répété par cent voix aussitôt :

—Un homme à la mer!...

Tout le monde courut sur la grève, l'Anglais et ses gardiens comme les autres; on attendit avec anxiété. C'était bien, en effet, un être vivant, un homme sans doute, balloté par les flots, en vue de tous, à quelques pieds du rivage, alternativement sur la vague ou dessous, reculant et avançant, mais semblant plutôt reculer qu'avancer. Enfin la mer furieuse fit un nouvel effort, tout disparut sous une montagne blanchissante qui s'affaissa ensuite, et au milieu de l'écume on vit debout, bien distinctement, ce qui n'était d'abord apparu que comme une forme vague et bizarrement agencée.

C'était un homme tenant à son cou un enfant ou un autre homme dont les jambes étaient croisées sur ses reins. Encore quelques pas, et un nouveau cri s'éleva :

— Pierre le baigneur!...

Et puis un autre :

—La Marchesina!...

Cependant Pierre avançait avec précaution, soutenant son fardeau comme une mère eût soutenu son enfant. La Marchesina, que la mer avait anéantie, leva sa belle tête languissante et remit sa tête sur l'épaule du marin, ainsi qu'un enfant qui s'endort. Pierre, malgré la fatigue, malgré le danger si récent, malgré l'eau de la mer dont il ruisselait; ivre, en délire, effleura de ses lèvres l'épaule si blanche de cette femme; la Marchesina bondit sur elle-même, fit un saut en arrière et resta sur ses pieds, fière et dédaigneuse, devant le malheureux pêcheur tremblant.

Elle sourit ensuite de son sourire que vous savez, et sans paraître s'apercevoir qu'elle fût l'objet de l'intérêt ou de la curiosité de tant de gens, elle rentra rapidement dans l'établissement des bains.

Pierre restait là sombre et foudroyé; au même instant vint tomber à ses pieds un homme à la figure égarée, aux cheveux en désordre en criant :

— Sauvez mon frère!..

C'était l'Anglais qui, témoin du sang-froid et du courage du jeune marin, se prenait à espérer de nouveau en lui; il poussait des plaintes et des cris à navrer le cœur. Les marins se regardaient, et tout le monde observait le plus profond silence Pierre comprit tout cela; un éclair de sombre joie illumina son visage.

— J'y vais! dit-il à l'Anglais.

Et il retourna vers la mer qui présentait l'image d'un effroyable chaos.

— Pierre, n'y va pas! dirent les marins épouvantés; n'y va pas; tu y resteras!

Pierre se retourna et leur jeta un regard qui les glaça tous; — puis il se précipita dans l'abîme et disparut.

— Il ne pouvait faire autrement! dit un vieux pêcheur, à voix basse; il a un sort! Je l'ai vu dans ses yeux, quand il a ramené la jeune dame.

— Il a un sort!... dirent tous les marins avec une secrète terreur.

Le vieux curé, qui était parmi ses paroissiens, leur imposa silence.

— C'est un chrétien, dit il, qui risque sa vie pour un de ses frères!... Et, faisant le signe de la croix, il étendit ensuite la main et bénit au loin la mer et le pauvre Pierre.

Presqu'aussitôt la voix du jeune marin se fit entendre: Dieu, sans doute, avait fait un miracle.

—A moi!... cria Pierre.

Un seul homme se jeta en avant pour le secourir; c'était l'Anglais. Ils remontèrent sur la grève ensemble; ils portaient un corps meurtri et sanglant. Un chirurgien s'avança, et, après un assez long examen, s'écria :

— Nous le sauverons!...

L'Anglais, qui était resté jusque-là à genoux devant le corps de son frère bien aimé, silencieux et glacé de terreur, se leva et jeta sur Pierre un regard intraduisible dans lequel passait toute son ame.

— Comment vous appelez-vous? dit il au jeune marin, avec le flegme ineffaçable de sa nation.

— Pierre.

— Pierre, dit-il en montrant le ciel, vous avez deux frères en ce monde, aussi vrai que vous avez un père là haut!... Et, se jetant dans les bras du jeune pêcheur, il ne put lutter plus long-temps contre la nature, et pleura comme un enfant. Pierre, si triste et si sombre, sembla un instant ranimé par cet élan d'une ame noble et reconnaissante; et quand l'Anglais lui remit dans les mains son portefeuille, en ajoutant ces mots, avec l'accent de la prière :

— Frère, ne me refuse pas!... Il répondit en serrant franchement la main qui lui était tendue.

— J'accepte!.. Puis il dit avec un sourire triste, à ses compagnons qui se pressaient autour de lui pour le féliciter :

— Cette fois encore la mer n'a pas voulu de moi!...

Dès ce moment, la tempête ne fit qu'aller en croissant. Pendant la nuit, on entendit plusieurs fois le canon d'alarme de vaisseaux battus par la mer en furie. Le lendemain, au point du jour, des débris flottans jetés sur le rivage vinrent accuser les sinistres de l'un des plus terribles orages qui aient soulevé la Manche contre les côtes de Normandie. Le lendemain aussi le soleil se leva radieux et triomphant. Jamais la mer ne parut plus agaçante et plus coquette, et les baigneurs purent encore se promettre de beaux jours.—Il est vrai que, par compensation, une fâcheuse nouvelle vint attrister la brillante et joyeuse réunion : le directeur des bains annonça ce jour-là même, à ses nombreux habitués, que, par un motif tout à fait imprévu, la Marchesina était précipitamment repartie pour Paris, et qu'elle l'avait chargé d'être l'interprète de ses regrets et de ses excuses auprès de la société fashionable.

Il y avait, quelques mois après ces événemens, une rumeur insolite au balcon du Théâtre-Italien. Un jeune homme venait de porter, comme une poupée, dans le couloir, un élégant à la mise exagérée et à la parole haute, et qui par son importun bavardage l'empêchait d'entendre, depuis quelques instans, la délicieuse musique des *Puritains* de Bellini. Peut-être aussi y avait-il aussi un autre motif à cette brusque manière de trancher la difficulté : l'élégant, qui se tenait debout, semblait offenser, par la persévérance fatigante de ses regards, une jeune dame seule dans une loge du premier rang, et presque au-dessus de celui qu'il avait si imprudemment exaspéré. Du reste, après cet exploit, le jeune homme était rentré paisiblement à sa place, et prêtait de nouveau toute son attention au chef-

d'œuvre musical. Il ne jeta pas même un regard sur la loge de la dame qu'il venait de délivrer ainsi de son importun admirateur. Le calme silencieux et de bonne compagnie de la réunion habituelle des Bouffes fut un instant compromis par cet incident. On regarda curieusement, bien qu'avec une réserve discrète, le héros de ce singulier démêlé. Un demi-sourire apparut sur quelques jeunes figures de femmes : un léger murmure à peine saisissable s'étendit de proche en proche; mais celui qui en était la cause, parut ne s'apercevoir de rien, et persista si franchement dans son attitude réfléchie et occupée, que bientôt il fut oublié; et, jusqu'à la fin du premier acte, il n'y eut pas d'autre suite à cet étrange coup de main. Seulement, plus tard, quand le rideau fut baissé, un homme de quarante ans environ, d'une physionomie grave et distinguée, entra au balcon, et, frappant légèrement sur l'épaule du jeune homme, l'invita poliment à le suivre. Celui-ci répondit à cet appel en sortant aussitôt sur ses pas.

Arrivé vers le milieu du couloir, il y trouva son élégant partner à ce jeu de gymnastique qu'il venait de clore victorieusement d'une si brusque manière, un quart d'heure auparavant. Le vaincu s'inclina, par un mouvement de politesse inséparable des habitudes du monde bien élevé ; puis, sans colère apparente, sans que sa voix trahît, par son éclat, la plus légère émotion :

— Monsieur, lui dit-il, voici ma carte : *le vicomte de Morselles!* Voulez-vous me faire l'honneur d'achever l'échange ? Le colonel Melville, qui a bien voulu vous prévenir, sera mon seul témoin.

Et comme son adversaire gardait le silence et semblait ne pas avoir compris sa demande, le vicomte insista avec le même ton d'exquise urbanité, et sans laisser percer la moindre impatience :

— Si vous n'avez pas votre carte, monsieur, je me contenterai parfaitement de la faveur que vous me ferez de me dire votre nom et votre adresse.

— Mon nom ?... répondit froidement le jeune adversaire du vicomte ; je m'appelle Pierre!...

— Pierre *quoi?*... demanda le vicomte, réprimant avec soin un mouvement de surprise et peut-être de dédain.

Mais avant qu'il y eût une parole de plus, un nouvel interlocuteur se joignit au groupe.

— Frère, dit-il, comment te trouves-tu ici?

— Lord Arthur!... dirent les deux étrangers.

Et alors l'explication fut reprise entre le lord et le colonel. Les deux parties intéressées s'éloignèrent dans le couloir et se promenèrent chacun de son côté, sans s'adresser une parole de plus. Bientôt après, le colonel fit un signe au vicomte de Morselles, et le lord vint rejoindre celui qu'il avait appelé *frère*. En l'abordant :

— Eh bien ! Pierre, lui dit-il tranquillement, tu as insulté ce gentleman?

— Vraiment ?

— Oui... et il est convenu que vous vous battrez demain ?

— Pourquoi pas tout à l'heure!

— Parce qu'on ne se bat pas la nuit, mon ami, à moins d'offense mortelle ou dans un cas d'urgence absolue.

Et alors l'Anglais fit comprendre à grand'peine à Pierre, que vous avez sans doute reconnu, les lois du point d'honneur et les règles du duel dans tous les pays civilisés.

— C'est différent, répondit Pierre fort tranquillement quand il fut instruit; je ne savais pas tout cela.

Ils rentrèrent au balcon au moment où la toile se levait pour le second acte des *Puritains!* les deux amis s'étaient compris. Seulement, Pierre n'avait pas dit à lord Arthur qu'il avait eu deux motifs pour insulter le vicomte de Morselles. Jamais Julia Grisi, la belle prima donna, ne fut plus brillante. Lord Arthur voyait, avec un charme réel, les émotions naïves et croissantes de son jeune compagnon. C'était un élève si cher pour son âme généreuse et peut-être un peu exaltée, comme il arrive souvent chez les hommes nés sous le ciel de Byron!

Depuis que Pierre avait sauvé son frère de la tempête, le jeune lord n'avait plus quitté le jeune pêcheur d'un jour entier. Riche d'une de ces immenses fortunes territoriales propres aux grandes familles d'Angleterre, ce n'était pas seulement avec de l'or qu'il avait voulu payer une dette de reconnaissance, surtout lorsqu'il eut découvert sous le costume du Poletais, une nature morale d'une trempe peu commune, prête à tous les développemens sérieux de l'intelligence, avide d'une lumière nouvelle, bondissant d'impatience et de joie aux premiers abords de la science. Lord Arthur, depuis six mois, suivait chaque jour, pas à pas, les progrès rapides, miraculeux de celui qu'il avait appelé son frère et qu'il traitait comme tel avec une bonté si noble, si touchante. De son côté, Pierre ne resta pas en arrière, de cœur et d'élans, envers celui qui l'avait une seconde fois fait homme, par la nouvelle vie d'esprit et de pensée qu'il lui avait donnée. Le jeune pêcheur travaillait sans relâche, lisait, écoutait et ne laissait rien en oubli. Il n'y avait qu'un seul point sur lequel Pierre eût fait triompher sa volonté des intentions fraternelles de lord Arthur. Le jeune pêcheur, qui avait consenti à prendre le costume de sa nouvelle position et qui s'y était fait assez vite pour n'avoir nullement l'air gauche ni emprunté, n'avait rien voulu changer à sa manière frugale de se nourrir : on eût dit un bénédictin, pâlissant sur les livres et ne buvant que de l'eau. La seule distraction qu'il eût acceptée, la seule dépense à laquelle il eût consenti, étaient quelques soirées aux divers théâtres, et particulièrement (chose digne de remarque!) au Thâtre-Italien, à dater du jour de son ouverture.

— Pierre, dit Arthur gaîment : je crains que tu ne regardes trop, pour ton repos, la belle cantatrice italienne ?

Pierre rougit un peu et se contenta de sourire, car il ne parlait guerre sans absolue nécessité.

— Ne trouves-tu pas qu'elle est bien belle ?

— Oui ! répondit Pierre avec un peu d'embarras; surtout de côté.

— Tu veux dire de profil ?... dit l'Anglais en riant.

Pierre fit un signe affirmatif.

— En effet, poursuivit l'Anglais. — Oh! mais ne trouves-tu pas une bizarre ressemblance?.. parfaite, en vérité!... Elle ressemble, *de côté*, comme tu disais, à cette jolie baigneuse de Dieppe que tu sauvas, mon brave... La Marchesina! Tu t'en souviens, j'espère?

— Je m'en souviens! dit Pierre d'une voix altérée et sans regarder le lord.

Celui-ci se tourna par hasard et jeta les yeux sur les loges qui étaient derrière lui.

— Singulière rencontre! dit-il avec l'accent de la surprise ; regarde, Pierre, la reconnais-tu?

Pierre murmura quelques paroles inintelligibles ; il avait pâli subitement.

— La Marchesina!... disait lord Arthur joyeux. Nous irons lui faire une visite dans l'entr'acte ; elle sera heureuse de te revoir, j'en suis sûr, et moi je serai fier de te montrer.

Pierre éprouva un violent combat intérieur, après lequel, se relevant avec un juste orgueil, il dit tout haut :

— Pourqui pas?

— Certainement nous irons ! ajouta l'Anglais. Mon Dieu ! qu'elle est belle, cette femme, Pierre, que tu as bien fait de la sauver !...

Pierre ne regarda pas la scène ; il ne regarda pas davantage le public ni la Marchesina. Appuyé sur sa stalle, se couvrant les yeux de sa main, il sembla chercher à oublier tout ce qui l'entourait et ne vouloir plus que se recueillir. Quand le second acte fut achevé, lord Arthur lui frappa sur l'épaule ; Pierre tressaillit comme éveillé d'un sommeil profond. Ses traits exprimaient une préoccupation morale si évidente, que l'Anglais s'en alarma.

— Ça, dit-il, veux-tu que nous rentrions?...

— Non!... dit Pierre, secouant ses longs cheveux bruns et reprenant toute la vivacité de son regard; — allons!..,

— Où donc?...

— Voir la Marchesina!...

— C'est juste! dit l'Anglais, je l'avais oubliée.

Celle-ci ne le reconnut pas d'abord, ou peut-être feignit-elle de ne pas le reconnaître. Son accueil fut gracieux, au surplus, et tout à fait irréprochable. Pierre, de sa volonté de fer, se fit une contenance, un regard, une voix, des paroles, pour cette entrevue avec la brillante femme de la vie élégante qui l'avait connu pêcheur et qui allait le revoir homme du monde. La Marchesina pourtant ne montra ni surprise ni joie de ce miracle de quelques mois. Elle causait avec insouciance ; elle était la même au fond de sa loge drapée, avec les diamans qui scintillaient sur l'ébène de ses cheveux, que six mois plus tôt, dans les flots de la Manche, avec son réseau noir, ses bras nus et son sourire angélique.

— C'est naturel, se dit Pierre dans sa raison toute neuve : une magicienne a le droit de ne s'étonner de rien!..

Lord Arthur reconduisit la Marchesina à sa voiture; comme un valet, à l'aiguillette d'or, relevait le marchepied, la belle étrangère se pencha gracieusement à la portière :

— *Signor Pietro*, dit-elle, avec son sourire indicible, j'espère qu'après demain *la diva* m'assurera le plaisir de vous rencontrer encore une fois?

Pierre s'inclina en signe d'affirmation, avec politesse, mais sans trop d'empressement.

— Et vous aussi mylord, ajouta la Marchesina?

— Je suis forcé, malheureusement, d'être des premiers au raout de l'ambassade anglaise, signora Marchesina, répondit lord Arthur. — Mais les chevaux avaient emporté rapidement l'équipage avant que le lord eût achevé d'exprimer ses regrets. D'ailleurs la Marchesina semblait avoir oublié, en se rejetant au fond de sa voiture, que sa question eût provoqué une réponse. Pierre demeura un instant immobile à sa place, et lorsque lord Arthur prit son bras pour rentrer avec lui à l'hôtel :

— Frère, dit le pêcheur, avec un singulier mélange de gaîté et de tristesse, je voudrais bien ne pas être tué demain!... Pierre ne fut point tué. Il rencontra le vicomte de Morselles à huit heures du matin, près d'Auteuil, au bois de Boulainvilliers; le vicomte reçut une balle dans la poitrine; il était mort avant qu'on l'eût relevé.

Lord Arthur et le colonel Melville déclarèrent, par écrit, que tout s'était passé selon les règles de l'honneur et de la plus parfaite loyauté. Pierre se laissa ramener à Paris dans un état d'insensibilité morale que les paroles affetueuses de lord Arthur ne purent vaincre.

— J'ai tué un homme, avait-il dit d'abord, frère, allons trouver les juges : j'appartiens à la loi. Et quand on lui eut fait comprendre que le point d'honneur était plus puissant que la loi, il se renferma dans une muette horreur : il ne dit plus une parole; il se prit de peur pour cette société qui armait un homme contre un autre homme, au nom de l'honneur; toutes ses idées se confondirent ; il pleura sur sa pauvre condition passée et désormais perdue; il se crut le jouet d'une influence fatale et surhumaine ; il appela Dieu à son aide, contre le monde extérieur et les mauvais anges; et sa prière était vaine, sa pensée restant rebelle, les vi-

sions de son imagination, les mouvemens de son cœur lui apparaissant invincibles, il ne fit plus un effort : il garda le silence et l'immobilité.

A la fin du second jour, il était seul dans sa chambre. La nuit était venue; sa lampe allumée sur sa table, éclairait les livres qu'il ne songeait plus à ouvrir : la pendule de sa cheminée sonna sept heures. Pierre tressaillit et par hasard, au même moment, jeta un coup d'œil sur un journal placé au-dessous de sa pendule et au bas duquel il lut avec distraction : — Ce soir la *Lucia di Lammermoor* au Théâtre-Italien.

— Me voilà!... dit-il à haute voix en se levant précipitamment; me voilà!... je t'appartiens et j'obéis!... Une heure après, Pierre le pêcheur était dans une loge du Théâtre-Favart, en tête à tête dans cette loge avec la Marchesina, exacte au rendez-vous qu'en le quittant elle lui avait donné... La Marchesina, non plus fière et hautaine comme sur la promenade de Dieppe, ou encore comme dans la tempête et sous l'écume des flots où elle mourait sans pâlir!... Mais la Marchesina, douce et suave; aujourd'hui rêveuse et mélancolique, jetant des regards qu'eussent enviés les anges, et disant des paroles dont sa voix doublait le charme puissant.

Et néanmoins, Pierre s'accusait encore, et disait : j'ai tué un homme pour votre amour! Car il avait parlé enfin .. Comment cette audace lui était-elle venue? Comment avait-il pu lui dire, à cette souveraine si belle, à cette femme d'orgueil et surtout si railleuse dans sa beauté :

— Je vous aime, écoutez-moi !...

La Marchesina avait creusé elle-même un lit à ce torrent de tendresse et d'inexprimables exaltations. Cette nature, jusqu'à ce jour vierge de passions, à peu près sauvage et inculte, mais tout cœur, tout ame, presque immatérielle à force de timidité et d'humble silence; cette nature s'éveilla tout-à-coup, et déborda à la fois, craintive et passionnée, hardie et respectueuse, plaintive et rayonnante, mais surtout belle, poétique, ardente, irrésistible. La Marchesina n'avait pas dit à Pierre qu'elle l'aimait; mais elle l'avait prié de n'en pas aimer une autre, et Pierre, confondu entre le doute de son amour, si modeste et si grand, et la lumière radieuse que faisait jaillir à ses yeux cette étrange prière; Pierre avait répondu, comme dans un rêve, sans savoir s'il articulait des paroles :

— Je n'aimerai point, car qui voudrait m'aimer?

— La femme qui vous aimera, mon ami, dit la Marchesina, vous sera dévouée jusqu'au fanatisme.

— Un seul sentiment doit suffire à ma vie, dit Pierre, rappelant toute sa force et évitant le regard profond de la Marchesina.

— Lequel? dit-elle d'une voix émue. Mais elle eût pu se dispenser de faire cette question.

— Le sentiment d'abnégation et de servitude volontaire que je me suis imposé, et qui me lie à vous du premier jour où votre main s'est appuyée sur l'épaule de Pierre le pêcheur.

— Ce sentiment ne pourra pas toujours vous suffire, mon ami, dit la Marchesina en secouant sa belle tête triste et pensive; vous aimerez une autre femme d'amour... et plaise à Dieu que vous n'en souffriez pas!,..

Pierre lui lança un sourire presqu'amer :

— Il n'y a plus de place ici pour l'amour dont vous parlez, dit-il en indiquant son cœur, il y a ici amour de père, de frère et de mère : car un père ne serait pas plus jaloux de votre honneur que moi; un frère ne voudrait pas plus prévenir tous les vœux d'une jeune sœur; une mère ne serait pas plus inquiète au soupçon d'un chagrin naissant, d'une peine à venir; une mère ne tremblerait pas du froid de la peur plus profondément, dans tout son être, en voyant un nuage de souffrance sur le front si jeune et si beau de l'enfant de ses douleurs.

— Je vous aime mieux que tout cela!... murmura la Marchesina d'une voix faible et brisée; elle cacha sa confusion sur l'épaule de Pierre, qui demeura un instant immobile et comme anéanti de bonheur, à cette ineffable révélation.

Ils oublièrent alors le théâtre où ils étaient et la foule brillante, et ses mille lumières et ses chants délicieux. Le monde, pour eux, était dans cet espace de trois pieds carrés, où leurs chaises se touchaient, où il semblait que nul regard ne put les atteindre, aucune oreille les écouter. Et dans l'ombre, au fond de cette loge, la Marchesina entendit ce qu'aucune autre femme n'entendit jamais peut-être : l'expression d'un amour si grand et si vrai, si profond et si humble, si ardent et si résigné, qu'elle crut prêter l'oreille à la céleste harmonie des anges.

Mais le spectacle touchait à sa fin; les spectateurs partirent; la salle demeura vide et silencieuse. On vint enfin ouvrir leur loge. Pierre et la Marchesina sortirent ensemble; la Marchesina renvoya sa voiture et ils parcoururent à pied et lentement une partie des boulevarts pour se rendre à l'hôtel de la belle étrangère. Le café Tortoni était encore ouvert; les promeneurs étaient nombreux. Une bouquetière offrit des fleurs à la Marchesina : Pierre lui donna tout ce qu'il avait d'argent. Jamais il n'avait été l'ami de ses semblables comme en ce moment.

Quand ils furent arrivés sur le seuil de cette porte où ils devaient se séparer, Pierre, silencieux depuis quelques minutes s'arrêta :

—J'ai beaucoup parlé ce soir! dit-il avec une teinte de tristesse.... trop, peut-être, ajouta-t-il en soupirant.

—Taisez-vous!... interrompit la Marchesina gracieusement. Vous viendrez demain chez moi!.. Je vous attends à dîner, moi!...

—Non!.. dit Pierre en secouant la tête en signe de regret et de défiance; pas demain! Un autre jour!

—Demain et un autre jour, dit la Marchesina avec sa voix caressante.

—Non!... reprit Pierre s'assombrissant; il faut que vous réfléchissiez, dussent vos réflexions me tuer, il le faut! Que sais-je, de cette soirée, moi, avec ma tête qui se perd et mes yeux... qui ont le vertige? M'aimerez-vous demain?

—Vous viendrez demain, dit la Marchesina, en fermant la bouche de Pierre de sa petite main de fée, et avec un accent de prière irrésistible, quoiqu'elle parlât impérieusement; vous viendrez demain... parce que je le veux!..

— Je viendrai!... dit Pierre soumis et vaincu.

Et quand la Marchesina l'eut quitté, Pierre sentit l'air humide de la nuit qui rafraîchit son front et calma la fièvre de son esprit.

— Qu'ai-je fait? se dit-il avec un mélange de terreur intime et un reste de joie; j'ai parlé! — Mon Dieu! ayez pitié de moi!... que je la revoie seulement!

Le lendemain, à l'heure du dîner, il tremblait en laissant retomber le marteau sur la porte de l'hôtel de la Marchesina. Ce n'était plus l'homme de fer des jours précédens. Il pâlit lorsque le salon de la Marchesina s'ouvrit pour le recevoir, et qu'il la vit assise sur son divan à quelques pas de lui. Il n'osa pas la regarder d'abord. Il avait cru la trouver seule et il y avait du monde. Il s'assit gauchement, à l'écart, dans un coin du salon. L'accueil de la Marchesina avait été poli, mais sa voix n'avait point tremblé; elle était calme, maîtresse d'elle-même, sans émotion. Quand il osa la regarder, il vit seulement qu'elle était plus pâle que la veille; un nuage de contrainte et d'embarras diminuait aussi l'éclat de ses yeux. Le dîner eut lieu sans un mot qui rappelât des heures encore si récentes; Pierre était assis à la gauche de la Marchesina. Une ou deux fois seulement elle parla de lui à ses convives en termes affectueux et distingués; mais il eût été difficile de démêler si elle satisfaisait ainsi un mouvement de son cœur, ou si elle ne faisait qu'accomplir un devoir de reconnaissance. Pierre souffrait d'intolérables supplices. Après le dîner un des convives rappela que la Marchesina était attendue pour un concert; celle-ci, accueillant ce souvenir comme une bienheureuse délivrance, se prépara aussitôt à sortir. Pierre, instinctivement et sans bien savoir ce qu'il faisait, s'approcha d'elle au moment où l'on partait, mais la Marchesina prit brusquement le bras d'un vieillard qui se trouvait près d'elle, et s'éloigna sans une parole, sans un regard.

Pierre se présenta deux jours de suite chez la Marchesina, et l'entrée de son hôtel lui fut obstinément refusée. Alors la tête du jeune pêcheur se perdit. Il oublia ce qu'il se devait à lui-même et à sa propre dignité. Dans son désespoir, il ne se confia à personne, il marcha seul et dès lors il devait s'égarer. Il vint au Théâtre-Italien; mais la Marchesina n'y reparut plus. Il apprit qu'elle devait assister à un bal chez l'ambassadeur d'Autriche, et il vint s'apposter aux portes de l'ambassade, pour avoir de l'enchanteresse un regard quand elle passerait. Mais elle passa sans le voir ou peut-être feignit-elle de ne pas l'avoir aperçu. Pierre pensa alors à s'élancer sur ses traces et à entrer, lui aussi, dans ces salons où il n'était pas appelé, chez ce grand seigneur allemand qui ne l'avait pas invité, lui, Pierre, le pêcheur de Dieppe! Il entrait, en effet, à la vue des laquais qui livraient passage à son habit d'homme comme il faut, lorsqu'il se sentit saisir la main amicalement.

—Eh bien! frère, où vas-tu? lui dit avec étonnement lord Arthur, qui ne l'avait pas rencontré depuis plusieurs jours.

—Dans cette maison, frère : il faut que j'y arrive, il le faut!...

—Soit! dit l'Anglais avec son flegme britannique; je vais te présenter à l'ambassadeur.

Il le présenta en effet, et le ministre autrichien n'entendit pas seulement le nom du nouvel arrivé : il connaissait lord Arthur, le reste ne lui importait guère.

Pierre traversa deux grandes pièces dont la splendeur élégante l'eût sans doute ébloui en d'autres temps; mais il ne vit rien, il effleura d'un regard inquiet tout un cercle de femmes jeunes et belles, brillantes de fleurs, de soie et de perles; il ne s'arrêta pas aux parfums de cet essaim frais et gracieux. Il marcha droit devant lui pendant que le flot noir des danseurs s'ouvrait à son approche, et que chacun reculait presque devant son regard flamboyant.

Il la découvrit enfin.

La Marchesina était debout devant une cheminée, causant avec un secrétaire d'ambassade d'une cour étrangère. Elle ne vit Pierre que lorsqu'il frôla sa robe, tant il était près d'elle. Il y eut un éclair de peur dans ses yeux, mais ses traits reprirent aussitôt leur première expression.

Elle tendit la main à Pierre avec tant d'aisance, qu'il resta d'abord immobile et stupéfait :

— Bonsoir, mon ami, lui dit-elle de sa voix harmonieuse : il y a bien long-temps que je ne vous ai vu!

Le diplomate s'éloigna aussitôt, distrait ou appelé ailleurs; ils restèrent seuls au milieu de tant de gens.

— Vous me devez une explication, dit Pierre sourdement : je l'aurai!

— Vous ne l'aurez pas! dit la Marchesina, et cette fois avec un timbre si sec, que le cœur de Pierre se glaça, et pourtant le sourire n'abandonna pas les lèvres de la Marchesina; ce sourire, problème que nul ne comprit jamais.

— Prenez garde! répliqua Pierre, retrouvant sa violence d'enfant du peuple, sous les lambris dorés de l'aristocratie; et il avait pâli à la faire trembler.

— Prenez garde vous-même! répondit la Marchesina sans changer d'expression; je n'ai qu'un mot à dire ici... et Pierre le pêcheur qui s'est introduit par fraude, là où il ne devait jamais entrer, sera honteusement chassé par nos valets!...

Elle disparut, après ces mots, dans un groupe de jeunes femmes, avant que Pierre eût repris sa raison.

— Malédiction!... murmura-t-il les dents serrées et broyant son chapeau sous ses mains crispées; et c'est pour cet amour que j'ai tué un homme!...

Les quadrilles, en se formant, le repoussèrent jusqu'au fond de la salle de bal. Il put voir encore de loin, la Marchesina, effleurant le parquet plus gracieuse et plus belle qu'elle ne lui était jamais apparue. Par une inconcevable fascination, la colère commença à s'éteindre dans l'ame du jeune pêcheur; il s'accusa presque de brutalité pour cette femme si jeune, si suave, si véritablement divine, dont tout un congrès de rois eût pu se disputer la main. Si elle fût passée près de lui, il eût peut-être crié comme un fou : grâce et pardon! Il s'écoula une heure ainsi, pendant laquelle Pierre se retrempa de son amour, de ses rêves, de sa résignation. Il allait changer de place pour la mieux voir, quand un homme passa près de lui : c'était le Monsieur noir de la Marchesina qui depuis quelque temps avait disparu pour tout le monde. Le brave homme causait avec un étranger et se plaignait vivement, après un voyage de cinq cents lieues, disait-il, d'être obligé de repartir dans la nuit pour la Nouvelle-Orléans.

— Mais, disait l'étranger, qu'allez-vous faire si loin, et surtout en pareille saison?...

— Demandez à la Marchesina! répondait piteusement Victorin... Elle m'a dit : Je veux partir cette nuit pour le Havre : après demain nous nous embarquons sur le brick le *Serpent*, qui met à la voile sans plus de retard! — Et moi j'ai répondu : Il suffit, Marchesina!...

— Mais, répliqua l'étranger, si vous aviez répondu le contraire?

— *Iddio mio*!... s'écria l'Italien alarmé, je m'en serais bien gardé.

— C'est donc une impératrice que cette femme-là?... dit l'étranger en haussant les épaules.

— Mieux ou pire! murmura l'Italien.

— Qu'est-donc, grand Dieu? continua l'étranger en riant.

— Je ne sais!... un ange... ou le diable!.. lui dit à l'oreille le vieil Italien, avec un effroi si vrai que Pierre en tressaillit, comme atteint d'une subite commotion de superstitieuse terreur. Les deux causeurs s'éloignèrent. Pierre resta un instant pensif, puis il traversa rapidement les salons de l'ambassadeur, le regard fixé en avant, comme un homme pressé d'être dehors. Lorsqu'il entra dans la dernière pièce, lord Arthur, debout devant une table de jeu, se retourna et vint aussitôt vers lui :

— Tu t'en vas, frère, dit l'Anglais paisiblement : l'orchestre de Musard ne vaut pas pour toi les accords de la salle Favard? — Bonne nuit! je resterai ici jusqu'au matin.

— Adieu, frere, dit le marin d'une voix brisée, adieu!... Il serra la main de son bienfaiteur et s'éloigna. — Avant de franchir la porte, il jeta un dernier regard derrière lui : Arthur suivait de nouveau les cartes des joueurs.

— Adieu!... répéta Pierre avec un soupir venu du fond de son ame; et il disparut...

Les matelots du brick *le Serpent*, assis sur le pont du léger navire, travaillaient les jambes croisées, en tailleurs, dans une grande pièce de toile contre laquelle leurs mains rudes ne s'écorchaient pas, ce qui pouvait sembler un miracle tant cette toile était dure, tant le fil était gros. Ils se servaient d'aiguilles qui à toute rigueur eussent pu servir à larder convenablement une pièce de bœuf. Ces braves gens faisaient une voile neuve; il faut bien occuper son temps en mer; et d'ailleurs pendant l'ouvrage, on cause entre marins.

Le navire marchait lentement; on eût pu croire qu'il ne marchait pas du tout. Il fait si chaud sous le tropique! il y a si peu de vent pour enfler les voiles! Les officiers dormaient dans leurs cabines. Le second du bâtiment faisait semblant de veiller à son banc de quart, mais il est permis de croire qu'il fermait les yeux par intervalle. Il n'y avait rien à faire pour la manœuvre; c'était bien assez du pilote qui, la main appuyée sur son gouvernail, sifflait par distraction l'air des chasseurs de *Robin des Bois*.

Un vieux calier parut sur l'échelle de l'entrepont et cria :

— Hola! maître Coq!...

Maître Coq, le cuisinier du navire, ne répondit pas : il ronflait en ce moment sur une chaudière renversée qui lui servait d'oreiller. Mais les travailleurs du pont répondirent pour lui sans quitter leur voile qu'ils expédiaient à grand renfort de couture.

— Oh! le père Jonas!... s'écria l'un d'eux; il sort de la boîte à la farine!... il a l'air d'un meunier qui vient de voler une pratique.

— Ah! bah! dit un autre, au contraire, il est en toilette, ne voyez-vous pas qu'il est poudré à blanc comme un marquis? Le vieux va faire des visites; appelez donc la voiture de M. le marquis!...

Le vieux calier tourna son œil unique (car il était borgne) sur le groupe des marins et haussa les épaules d'un air de mépris.

— Oh! cet air!... s'écria joyeusement un jeune matelot; si on ne dirait pas un vieux canon bon à jeter à la mer; sa lumière est déjà à moitié bouchée!...

Un long éclat de rire accueillit cette facétie tout assaisonnée de sel marin. — Le vieux calier monta lentement le dernier échelon qu'il avait à franchir pour arriver sur le pont : puis il vint en boitant droit aux rieurs, et se croisant les bras, il s'arrêta sans mot dire à les regarder. Le rire cessa aussitôt, et un certain malaise régna au milieu des travailleurs. Les marins sont superstitieux, comme on sait : M. Eugène Sue nous a appris à ce propos l'importance mystérieuse du calier parmi les hommes de l'équipage. Vivant toujours dans l'obscurité, n'apparaissant au grand jour qu'à de rares intervalles, le calier est regardé à bord comme un oiseau de nuit dont les paroles sont les plus tristes et tout aussi prophétiques que le cri de la chouette et du hibou pour les habitans de la campagne. Le père Jonas, gardien et distributeur des provisions de toute nature renfermées dans la soute aux vivres du brick le *Serpent*, était avare de paroles; grave comme un aruspice et si parfaitement convaincu de son propre mérite et de la valeur des sentences, qu'il croyait lui-même à la vérité de sa prédiction autant qu'aucun de ses plus crédules auditeurs.

— Eh bien! vieux loup de mer, dit un matelot dont la face ridée et cuivrée annonçait de longs services et le droit de parler haut, même devant les plus imposans personnages de la cale ou de l'entre-pont. Eh bien! de quelle couleur seront tes paroles aujourd'hui?

Le père Jonas ne répondit pas et compta sur ses doigts gravement.

— Quel diable de compte fait-il là? murmura à voix basse un jeune marin, avec un frisson involontaire : je crains toujours quelque maléfice de ce vieux requin.

— Il compte les coups de corde que tu recevras, conscrit, la première fois que tu redescendras à terre sans permission.

On entendit alors un hurlement plaintif arrivant des profondeurs du vaisseau. Les matelots tressaillirent avec un véritable effroi.

— Oui!.. oui, Satan!.. répondit le père Jonas d'une voix lugubre en regardant derrière lui. (Le chien du père Jonas s'appelait Satan.)

— Qu'est-ce qu'il a donc ton chien, dis, vieux cyclope? demanda le marin qui avait parlé le premier.

— Rien pour toi! grommela le calier.

— Est-ce quelque chose de mal pour quelqu'un d'ici? hasarda avec inquiétude un des travailleurs.

— Ou pour un autre, répondit le père Jonas avec son laconisme emphatique.

— La mort, peut-être? et toutes les aiguilles restèrent inactives dans l'attente de la réponse.

— La mort? répéta le calier.

Une terreur intime agita tous ces hommes de fer que le danger présent, l'abordage, le combat corps à corps ne virent jamais pâlir.

— Pour aujourd'hui? demanda encore le vétéran.

— Peut-être aujourd'hui! dit le calier, comme un écho sépulcral.

— Qui donc? demandèrent tous les travailleurs, avec une véritable anxiété.

— Curieux! et après cette réponse fière et dédaigneuse qui ne pouvait en aucun cas compromettre ses oracles, le père Jonas s'en alla clochant et roulant l'œil qui lui restait de la plus terrible façon du monde. Aussitôt après, à quelques pas d'eux, se leva un matelot qui était couché sur le plancher du pont où il dormait depuis quelques instans. Il traversa lentement toute la longueur du navire et ne s'arrêta que sur l'avant du brick. Là, s'étant accroché aux cordages, il monta dans les hautbans et se livra à un de ces travaux continuels pendant les longues traversées, où les câbles et la voilure réclament de perpétuelles restaurations. Les travailleurs du pont se regardèrent, et la même pensée leur vint à tous.

— C'est lui! c'est le gabier!... s'écrièrent-ils. Et le vétéran de la troupe ajouta :

— Je le connais, moi!... Quand nous partîmes du Havre, le vieux Brulart, qui est pilote pour Honfleur, me dit : — Tu le vois bien ce brugnon (à cause qu'il est brun de cheveux comme un merle de ses plumes); eh bien! c'est un solide, un dur à la mer... fameuse manœuvre, quoi!... un gaillard que ça n'est pas plus dégoûté de l'eau salée que toi-z-et moi du trois six à son degré le plus superbe; c'est encore vrai!... mais ça n'empêche pas que ça a un sort, ça en a peut-être deux, ça en a peut-être trois... A preuve : deux fois que la mer était en colère à pulvériser des escadres, et deux fois qu'elle l'a respecté ni plus ni moins qu'un amiral! J'y consens, mais ça n'est pas naturel! Pour lors, j'ajoute qu'à la troisième fournée, la mer ne pardonne jamais!... Faut donc pas la tenter, on le sait, parce que c'est une malheureuse! et voilà!...

Un coup de sifflet du contre-maître interrompit ce colloque. — Maître Coq avait, à ce qu'il paraît, relevé la chaudière où il faisait sa cuisine; la soupe était trempée tant bien que mal : il s'agissait de la manger. Le pont resta à peu près vide, sauf les hommes nécessaires au service de la route. Seul le marin-gabier, qui travaillait dans les huniers, et qui était libre d'aller rejoindre ses camarades, ne quitta pas son poste.

Alors la scène changea. Deux femmes débouchèrent par l'escalier des officiers et vinrent sur le pont. Elles étaient jeunes et portaient dans leurs mains de riches coussins en cachemire; elles arrangèrent avec des soins minutieux une sorte de lit de repos le long des sabords du navire, justement au-dessous du gabier, qui continua son travail sans paraître y prendre garde. Lorsque ces deux femmes eurent fini, une autre femme arriva par le même chemin; celle-ci était la maîtresse des deux autres.

En effet, quoiqu'elle parût encore plus jeune qu'elles (du moins par la démarche et la tournure, car elle avait un voile qui couvrait ses traits), cependant les deux premières femmes s'inclinèrent devant elle avec respect, et attendirent ses ordres. Mais celle-ci les congédia d'un geste impératif; après quoi, restée seule, elle se pencha un instant sur la rampe du brick, et elle parut suivre de l'œil le sillage du navire, qui semblait une traînée de flammes ou de paillettes d'or étincelantes aux derniers rayons du soleil couchant. Puis, fatiguée sans doute, elle se rapprocha de ses coussins moelleux, et s'étendit, gracieuse et nonchalante, pour respirer les premiers souffles de la brise du soir. Elle rejeta son voile en arrière et son regard vague et distrait se perdit dans les cieux... Au-dessus de la tête de cette femme, on n'a pas oublié qu'il y avait un marin. Ce

marin avait quitté son ouvrage; suspendu dans les airs, tenant comme par miracle à un faible cordage et d'un bras seulement, il suivait le balancement du vaisseau qui, chaque fois qu'il se penchait vers l'abîme, semblait menacer de l'engloutir. Mais l'homme de mer n'y prenait pas garde; et il disait, pendant que son âme toute entière passait dans ses regards :

— Belle!... oh! oui, belle entre toutes les femmes reines de ce monde!... plus belle aujourd'hui qu'hier; fleur du lendemain, plus embaumée que la fleur de la veille!... étoile détachée du ciel!... rêve de mes yeux! Ange ou démon! où me conduis-tu sur ces mers si vastes, sous ce ciel qui brûle mon sang?... Hélas! hélas! quel fut le commencement? quelle sera la fin?...

La jeune passagère n'entendit point cette invocation d'un cerveau malade. L'air tiède de cette soirée du tropique ajoutait à sa langueur rêveuse, à la mollesse de son abandon. Se croyant bien seule, elle écarta les voiles qui couvraient sa poitrine et ses épaules; puis elle respira plus librement. Le jeune marin ne respira plus, lui; cette vision nouvelle, ces charmes inattendus, ces trésors si subitement révélés, portèrent à sa raison le dernier coup. Il rêva qu'il était le maître d'un grand empire, qu'il avait des milliers d'esclaves, des palais resplendissans d'or, des princes pour le servir, des reines pour l'adorer. Ce songe lui retraçait une entrée triomphale sous des portiques magnifiques, au milieu des parfums et des fleurs qu'on répandait sur son passage. — Un peuple immense se prosternait devant lui; des chants retentissaient; une pluie d'or se faisait en son nom, et des fanfares guerrières éclataient sur tous les points. Et lui, sur son char royal, marchant lentement au milieu des femmes les plus belles, voyait s'ouvrir à son approche les portes de sa somptueuse demeure.

Il entrait seul. Au fond de ces retraites magiques et embaumées, il parvenait enfin aux pieds d'une ottomane de soie et d'or. Sur les coussins moelleux se relevait à demi, pour le recevoir, celle que ses yeux avaient tant suivie avant ce rêve; celle qui tenait sa vie dans un mot de ses lèvres, dans un rayon de son regard. Et pour la première fois, celle-ci l'appelait gracieusement, les bras étendus vers lui, et lui disait de sa voix harmonieuse : — Voici le lit nuptial! Au délire de cette hallucination, se mêlait l'apparition réelle de la jeune passagère; c'était un singulier assemblage de suaves mensonges et d'enivrantes vérités.

Chaque fois que le brick se penchait sur les flots, il semblait au jeune marin qu'une puissance invincible l'entraînât vers cet être divin qui dormait à ses pieds; puis, lorsque les ondulations de la vague le ramenaient dans les airs, on eût dit qu'à son tour, cette séduisante créature s'élançait pour le retrouver. Un vertige délicieux acheva de vaincre la raison de cet homme qui déjà s'échappait. Le rêve fut plus puissant que la réalité de ce ciel, de cette mer, de ce brick qui portait les deux acteurs de cette scène. Un sourire inexprimable de langueur et de volupté vint effleurer les lèvres entr'ouvertes de cet ange endormi, qui rêvait sans doute. Le marin, penché sur l'abîme, cessa de voir, étendit les bras... L'eau de la mer, tout à coup comprimée par la chute d'un corps pesant, rejaillit jusque sur le pont du navire. Quelques gouttes atteignirent la jeune passagère. Celle-ci ramena son voile de gaze sur son cou avec un petit mouvement d'impatience et se tourna d'un autre côté. Le second du bâtiment, qui avait entendu le bruit, s'approcha pour s'informer.

— Signora Marchesina!... dit-il respectueusement, le chapeau à la main. Il n'eut pas de réponse. Alors il regarda de plus près : Elle dort!... se dit-il tout bas; puis il ajouta, en parlant à un groupe de matelots qui causaient sur l'arrière :

— Silence! vous autres, là-bas... respectez son sommeil!

Le soir on fit l'appel, suivant l'usage : il manquait un homme. Toutes les recherches ayant été vaines, le capitaine, avant le signal de la retraite, fit apporter son livre-journal, et, en présence des témoins requis par la loi, toutes les fois qu'il s'agit en mer de naissance ou de mort, il se mit à dresser un acte de décès en bonne forme. Après les premières lignes, le capitaine, s'adressant au second, lui demanda les nom et prénoms du matelot perdu. Le second répondit :

— Pierre, dit le *Poletais*, enrôlé à bord du brick *le Serpent*, en rade du Havre, la veille du départ de ce navire pour la Nouvelle-Orléans.

A. DE CALVIMONT (1).

UNE COMÉDIE IMPÉRIALE.

I.

Prologue.

J'ai raconté l'histoire de la grande comédie satirique et révolutionnaire du dix-huitième siècle, jouée par la haute aristocratie française pour l'amusement des Figaros plébéiens; nous allons assister maintenant à la représentation de la grande comédie impériale du dix-neuvième siècle, jouée par tous les potentats de l'Europe, au profit d'un ex-sous-lieutenant d'artillerie *passé* empereur.

Car le *Mariage de Figaro* peut servir de prologue pour l'*entrevue d'Erfurth*, et l'auteur de la *Folle Journée* avait préparé, sans le savoir, le succès réservé à l'auteur du 18 brumaire

Oui, l'œuvre de Beaumarchais fut la première comédie à laquelle assista le jeune Corse à son arrivée dans la capitale; elle lui laissa une impression profonde, des souvenirs ineffaçables; il pensait alors ce qu'il répétait un peu plus tard au moment de la révolution : « Si j'avais été roi de France, à coup sûr cette pièce n'aurait jamais été représentée, car elle attaque toutes les vieilles institutions féodales avec l'arme du ridicule, et le ridicule est comme la flèche empoisonnée des sauvages, qui tue alors même qu'elle ne fait qu'effleurer la peau. »

Aussi, quand *il fut roi* à son tour, il s'empressa tout d'abord de museler les Figaro et les Basile; il retourna le proverbe de *Gaudeant bene nati* et mit en pratique le fameux axiome du barbier : « Les plus forts ont fait la loi. »

Or donc, après la comédie terre à terre et en déshabillé, nous allons voir le drame à spectacle et en grands costumes. La scène qui se passait à Paris et à Versailles avait l'Europe pour théâtre; Almaviva est devenu le grand corrégidor de l'univers, jugeant à son tribunal les rois de l'occident et de l'orient; Figaro a changé de livrée et s'est fait chambellan, courrier d'ambassade, casse-cou politique : il ne dit plus qu'à demi-voix la moitié de ce qu'il pense.

Les Chérubin sont passés princes, de pages et simples sous-lieutenans qu'ils étaient; les Double-Main se sont faits munitionnaires et dévorent à cent râteliers; les Brid'oison, mis à la réforme, sont remplacés par les sénateurs; tous ceux qui étaient de la *compagnie de Monseigneur*, villageois, pastoureaux et caporaux, s'intitulent barons, comtes, archiducs; et quant au peuple, *qui peste, qui crie, qui s'agite en cent façons*, il se tait, il ne chante guère, mais il paie sans murmurer, ou bien on en fait « un bon soldat basané, mal vêtu, un grand fusil sur l'épaule; il tourne à droite, en avant, et marche à la gloire sans broncher..... à moins qu'un bon coup de feu ne vienne briser le bâton de maréchal de France caché dans sa giberne. »

Et cela dure depuis dix ans, car nous sommes en 1808, époque merveilleuse où la gloire de l'empire vient d'atteindre son apogée, où les phénomènes et les miracles surgissent, abondent de toutes parts.

Mais ici l'auteur éprouve un scrupule; il va parler de l'empereur Napoléon, de ce personnage dramatique et historique dont on a tant abusé en vers comme en prose, aux théâtres de vaudevilles aussi bien que dans les mémoires contemporains; il va se voir forcé d'en abuser encore dans un feuilleton... Après tout, ce n'est pas sa faute, il n'avait pas le choix; si Beaumarchais était, comme on l'a dit, l'expression vivante de la fin du dix-huitième siècle, Napoléon résume à lui seul le commencement du dix-neuvième; il le domine de toute sa hauteur de géant, il le remplit de sa renommée immense; il est le premier acteur, on peut dire le seul acteur de cette épopée dramatique et grandiose, car tous les autres ne deviennent que d'héroïques figurans ou de brillans accessoires, et comme c'est au demeurant la seule illustration que l'on n'oublie pas en France, comme on en parlera très probablement et demain et dans cent ans encore, nous pouvons bien en parler aujourd'hui sans que cela tire à conséquence pour l'avenir; d'ailleurs nous allons habiller le grand acteur le plus historiquement possible, et grouper autour de lui bonne et nombreuse compagnie.

Après cette déclaration préalable et indispensable, l'auteur s'avance vers la rampe, fait les trois saluts d'usage, en régisseur bien appris chargé de parler au public, puis il dit :

« Messieurs, la comédie que nous allons avoir l'honneur de représenter devant vous est une comédie historique, d'autant plus historique qu'elle a été composée avec les vérités les plus vraies des trois cent soixante-quinze mémoires authentiques fabriqués pour, contre ou sur Napoléon, et avec les confidences *in extremis* d'un vieux diplomate retiré confidences; d'autant moins suspectes que le moribond n'était plus rien depuis long-temps de son vivant, et qu'il a déclaré ne vouloir rien être après sa mort.

» Cette pièce est une comédie-mimodrame, avec intermèdes pittoresques, équestres, épisodiques, héroïques et quelque peu fantastiques, mais toujours historiques. Elle est divisée en une quantité de tableaux indéfinie, et ornée de tout son spectacle, évolutions militaires et diplomatiques, illuminations en verres de couleurs et discours analogues à la circonstance, salves d'artillerie et enthousiasme extra-officiel, péripéties vraiment étourdissantes, et denoûment des plus imprévus.

» Voici l'énumération des personnages avec l'indication des emplois :

» S. M. *Napoléon*, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération suisse, etc., etc. — Premiers rôles en tous genres, tenant l'emploi en chef et sans partage;

» S. M. *Alexandre*, empereur de toutes les Russies. — Seconds rôles et *premiers au besoin*;

» *Jeunes-premiers*. — Jérôme, roi de Westphalie, le grand-duc Constantin et Joachim Murat, grand-duc de Berg;

» *Pères nobles et rôles à manteaux*. — Quelques douzaines de rois, de princes souverains, ducs et électeurs

» *Confidens en chef*. — Le prince de Bénévent, le duc de Rovigo, le duc de Bassano, chargés de dissimuler avec les confidens russes, autrichiens, prussiens, bavarois, wurtembergeois et autres.

» *Grandes utilités, accessoires*. — Chambellans, comédiens, courtisans, chefs de cuisine, maîtres de cérémonies, musiciens, secrétaires d'ambassade, artificiers, personnages politiques en tous genres.

» La scène est en *France*, au beau milieu de l'Allemagne, dans la vieille

(1) Extrait de deux jolis volumes intitulés : *A l'ombre du clocher*. (Chez Thomine, 38, rue Saint-Jacques.

cité d'Erfurt; ville *prussienne*, devenue *française* par le droit du canon et la puissance des décrets impériaux. Nous sommes au mois de septembre 1808.

» En ce temps-là, le *Moniteur* disait le plus officiellement du monde, par l'organe de son rédacteur en chef Napoléon : « S. M. l'empereur et roi, désirant resserrer les liens d'amitié qui l'unissent à l'auguste souverain de la Russie, va se rendre à Erfurt où elle doit se rencontrer avec S. M. l'empereur Alexandre, » petit *entre-filet* de deux lignes, que les diplomates bien renseignés traduisaient ainsi : « LL. MM. l'empereur Napoléon et l'empereur Alexandre, désirant se partager le grand gâteau européen et l'empire du monde par la même occasion, vont mettre préalablement en cage tous leurs petits vassaux couronnés de l'Allemagne ; et pendant que sa majesté russe, tout en repoussant les Anglais et en maintenant la neutralité de l'Autriche, soumettra et accaparera les états du roi de Suède, qui s'obstine à vouloir perdre sa couronne, sa majesté française fera transporter son armée des bords du Rhin aux rives du Tage, afin d'en finir, comme elle disait, avec cette guerre de moines et de paysans, et de faire de l'Espagne un grand département français administré par un préfet, roi honoraire. Or, pour cela, Napoléon a voulu recevoir *chez lui*, dans sa bonne ville d'Erfurt, son illustre frère et ami Alexandre, et il a fait savoir indirectement par le *Moniteur*, à tous ses petits cousins, qu'il les verra avec plaisir assister à cette fête de famille.

» Et les cousins ont dû considérer la note du *Moniteur* comme une invitation officielle, voire même comme un commandement ; car, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, ceci se passait à la fin de l'année 1808, c'est-à dire après l'anéantissement de quatre coalitions, l'envahissement de l'empire des Césars, et la destruction en moins de quinze jours de la monarchie du grand Frédéric.

» Le terrible envahisseur et destructeur d'empires avait passé son char sur l'antiquité des souvenirs, sur le droit des états et l'orgueil des capitales ; il avait refait, remanié, repétri les constitutions de vingt peuples, modifié, rogné, bouleversé les circonscriptions territoriales de vingt royaumes, donnant aux uns ce qu'il ôtait aux autres, gardant souvent pour lui la plus belle part afin de confectionner des départemens français avec des provinces prussiennes, autrichiennes, illyriennes ou hollandaises. Il traçait une ligne à volonté sur la carte du continent, et disait : « Ceci à vous qui êtes le vaincu, ceci à moi qui suis le maître... Maintenant pour mes frères les nouveaux monarques, pour mes favoris que j'ai nommés princes, pour mes soldats qui se sont faits maréchaux... » Et il y avait des trônes, des principautés, des majorats pour tout le monde, grâce aux destitutions, aux promesses des vieux monarques que l'on traitait comme des fonctionnaires publics et comme des employés surnuméraires. Trois ex-sergens devenus généraux déclaraient gravement au nom de leur empereur, à la face de l'Europe, que la maison de Bragance à Lisbonne et la maison de Bourbon en Espagne et à Naples *avaient cessé de régner* ; un quatrième envahissait les états du saint-père; des grenadiers français fumaient leurs pipes dans les salles du Vatican, et la papauté, cette ex-reine du monde, errait tristement de ville en ville, ainsi que la légitimité de France, sans pouvoir trouver un abri; car nul souverain n'eût osé recevoir dans ses états, sans l'autorisation du *Corse usurpateur*, le successeur de l'apôtre saint Pierre ni l'auguste rejeton de la race de saint Louis.

» C'était le temps où enivré, ébloui par l'orgueil, le conquérant se couchait en plein dans le lit de Louis XIV et de Charlemagne, sans trop s'inquiéter de la prédiction du poète Lemercier, qui lui avait dit au commencement de l'empire : « Si vous refaites le lit des Bourbons, général, vous n'y coucherez pas dans dix ans. »

» Or, il y couchait depuis quatre ans entiers, il en avait pour cinq ans et neuf mois encore !..... Qui ne lui en aurait donné pour un demi-siècle, alors que tout se courbait sous sa main puissante, alors que tous les princes sollicitaient l'honneur de son alliance ou la faveur d'être compris au nombre de ses grands vassaux !

» Pourtant le désastre de Baylen, les succès des Anglais en Portugal, semblaient être le prélude des terribles catastrophes qui devaient suivre et annoncer le *commencement de la fin* du drame fantastique dont il était le héros.

» La Russie l'inquiétait, il fallait s'assurer son alliance intime pour contenir les autres puissances. Un rendez-vous avait été proposé secrètement à l'autocrate, la réponse ne s'était pas fait attendre ; deux mots avaient décidé le czar ; on lui annonçait que l'on reprendrait à Erfurt l'entretien commencé à Tilsitt... Et un entretien, c'était le destin du monde...

» Napoléon arrive tout à coup à Paris, demande des hommes et de l'argent, et le sénat décrète à l'instant l'octroi de quelques cents mille hommes et de quelques cents millions; puis, comme il fallait fortement remuer l'enthousiasme guerrier de ces héros infatigables, que l'on envoyait du nord au midi de l'Europe, l'empereur leur lança cette proclamaton fantastique :

« Soldats, après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées ; je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner le temps de vous reposer. *Soldats, j'ai besoin de vous* !

« La présence hideuse du léopard souille les continens de l'Espagne et du Portugal ; qu'à votre aspect, il fuie épouvanté : portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule, là aussi nous avons des outrages à venger. Une longue paix, une prospérité durable sera le prix de vos travaux... »

« Et le soldat harrassé reprenait sa course en disant fièrement : « L'empereur a besoin de moi... » Et il traversait la capitale au bruit des acclamations de la foule ; les municipaux le haranguaient, le couronnaient, l'enivraient de louanges et de vin de Mâcon aux banquets nationaux de Tivoli. Les poètes napoléoniens, l'auteur de *Germanicus* en tête, célébraient ses hauts faits dans des cantates à grand orchestre et lui criaient à plein gosier :

Le vol de l'aigle dès long-temps
Règle celui de la victoire !

« Et le troupier se redressait *crânement*, reprenait son sac et brûlait les étapes, pour régler sa marche triomphante sur le vol du susdit oiseau.

» Si le *Petit-Caporal* s'entendait merveilleusement à galvaniser les défenseurs de la patrie, ou plutôt les envahisseurs des autres patries. Sa Majesté l'empereur et roi avait un talent tout particulier pour endormir le peuple parisien. Pendant qu'on se battait au nord et au midi, pendant que l'industrie se mourait d'inanition, et que le commerce était à tous les diables, le peuple de la capitale se consolait avec les tragédies de M. Luce de Lancival, les calembourgs de Brunet et les alexandrins de Baour-Lormian.

» Le *Moniteur*, après ses nouvelles officielles de guerre, résumées en quelques mots, développait en six colonnes d'immenses poèmes didactiques ou élégiaques, avec de délicieuses idylles dues aux poètes arcadiens de l'empire. Les pastorales et les réminiscences de l'âge d'or étaient à l'ordre du jour, alors que le canon grondait sur les frontières et bouleversait le continent. On n'avait jamais parlé si bien commerce et agriculture que depuis que les commerçans se croisaient les bras et que les agriculteurs étaient métamorphosés en héros-citoyens.

» Un praticien illustre chantait les délices de la vie champêtre, mais comme le poète n'oubliait pas qu'il était avant tout sénateur, il faisait dire à ses villageois patriotes qu'ils payaient *gaîment* les impôts pour subvenir aux frais de la guerre. M. de Fontanes fabriquait des héroïdes, tout en présidant le corps législatif de l'université impériale. M. le comte Daru traduisait Horace, tout en administrant la liste civile du grand empereur, et M. de Marchangy *le Gaulois* préludait à ses terribles réquisitoires contre le carbonarisme par l'indication de la véritable recette pour trouver le parfait bonheur.

» Qu'importaient les grands coups d'état du maître, les doléances d'un roi détrôné, d'un pape destitué, de vingt peuples criant famine ? on n'avait pas le temps de les entendre ; on avait bien autre chose à faire, sur ma foi ! ne fallait-il pas analyser la comédie nouvelle, la brochure qui venait de paraître, l'acteur qui allait débuter ?

» Est-ce que l'on avait le temps de suivre la marche des armées et les manœuvres compliquées de la politique, quand il fallait assister au débarquement du lion de Saint-Marc, des chevaux de Corinthe, des antiquités de la villa Borghèse, des chefs-d'œuvre de Canova ; quand il fallait de là courir à l'ouverture du salon, et quel salon que celui de 1808 ! le beau tableau du *Couronnement de l'empereur* et l'*Enlèvement des Sabines* de David, l'*Atala* de Girodet, les *Quatre âges de la vie* de Gérard, le *Crime* de Prudhon, l'*Empereur à Eylau* de Gros, la *Révolte du Caire* de Guérin ; puis les batailles de Vernet, puis les tableaux de Thévenin, de Rohen, de Robert Lefebvre et de tant d'autres grands maîtres.

» Car les hommes de génie, en ce temps-là, étaient les compères du maître tout-puissant ; ils occupaient l'attention de la foule en produisant des chefs-d'œuvre ; ils calmaient la fougue des passions politiques avec de l'opium littéraire : une tragédie faisait oublier une invasion ; un madrigal faisait plus de bruit qu'une victoire ; un poète, dans un salon, passait avant un prince ; on se passionnait pour un acteur, on regardait à peine un monarque déchu. Il y avait tant de héros en concurence, et si peu d'hommes de génie en disponibilité, que ces derniers devaient nécessairement avoir la préférence.

» Enlevez par plaisir au *Moniteur* de cette époque sa très mince partie officielle et politique, puis mettez ce qui reste sous les yeux de quelque nouveau philosophe de l'Océanie, à coup sûr il croira, le pauvre homme, qu'il s'agit là d'un peuple innocent et primitif qui vient assister, sous son portique, aux leçons de ses Aristote et de ses Platon, ou qui se nourrit exclusivement de bucoliques au fond de quelque vallon arcadien... Ah ! c'est qu'en ce temps là, voyez-vous, mes maîtres, on laissait à un seul homme le soin de gouverner le monde, car cet homme avait dit aussi, lui, à ses anciens et nouveaux sujets : « *L'état, c'est moi !* Donc, ne vous mêlez pas de ce qui me regarde. *La France n'a besoin que de gloire*, je lui en donnerai plus qu'elle n'en voudra. »

» Si l'on ne faisait pas alors de grands *premiers-Paris* avec de toutes petites choses, et des secrets d'état avec des cancans d'antichambre, on ne discutait pas quinze jours à l'avance quelques idées à l'état d'embryon. Ah ! bien oui, on ignorait complètement le soir ce qui avait été arrêté pour le lendemain, et c'est tout au plus si la nouvelle populaire de la veille devenait officielle à la fin du mois.

» Cette *conférence d'Erfurt*, qui agitait tous les états de l'Europe, semblait à peine émouvoir les bons habitans de Paris. Ah ! s'ils avaient pu deviner pourtant ce que les deux lignes du *Moniteur* voulaient dire de choses ! ..

» Mais bast ! ils ne s'en doutaient même pas, ils ne voulaient pas le savoir ; on leur avait dit peut-être bien bas à l'oreille que Napoléon allait recommencer Charlemagne, et qu'Alexandre allait devenir un autre Nicéphore, avaient-ils répondu, cela ne nous empêchera pas d'aller aux

Bouffes, d'applaudir nos chers poètes, nos acteurs bien-aimés et nos artistes sans rivaux.

« O Parisiens! mes chers Parisiens, vous étiez bien en ce temps là le véritable peuple d'Athènes, criant à ses tyrans sans nombre : « Prends mon argent, mon enfant, mon cheval, mes droits de citoyen et mon indépendance; prends tout ce qu'il te faut, cher tyran, mais laisse-moi mon indépendance dramatique et littéraire; laisse-moi Geoffroy, laisse-moi Talma, Mars et Branchu; laisse-moi mon cher Brunet, laisse-moi mon Elleviou, mes littérateurs anacreontiques et mes vaudevilles à l'eau de rose; à ce prix là, je te permets de bouleverser le monde et de confisquer nos libertés. » Et l'empereur, satisfait, prenait tout sans remercier; il commandait de nouveaux chefs-d'œuvre et courait à de nouveaux succès...

« Mais j'oublie que sa majesté est en route en ce moment, que Rome n'est plus dans Rome, et que Paris est à Erfurt; suivons donc César et sa fortune, traversons avec lui ses états d'Allemagne, au milieu des populations enthousiastes et des municipaux harangueurs. Ce respectable souverain de Francfort, qui s'incline avec respect devant cette majesté parvenue, c'est le prince primat qui lui offre son palais épiscopal, en attendant qu'il lui offre tous ses états par testament.

» Ce jeune écolier qui vient rendre hommage au grand vainqueur tout comme un sous-préfet, c'est son frère Jérôme, un monarque de la grande famille, pour lequel il a constitué un royaume avec des morceaux de principautés. Ces bons Allemands qui accourent sur son passage, le chapeau à la main et le sourire officiel à la bouche, sont des princes mis à la réforme, qui lui demandent l'aumône de quelques provinces ou la faveur insigne de faire partie de la confédération du Rhin.

— A Erfurt! à Erfurt! a répondu le maître, c'est là que je daignerai vous recevoir et vous entendre.

« Et tous d'emballer à qui mieux mieux leurs manteaux, leurs diamans, leur couronne, leur budget de trois années, leurs conseillers et leurs ministres; tous de s'élancer au galop en criant : « A Erfurt! à Erfurt! »

« Et l'empereur d'Autriche, le successeur des Césars, mis au rang des suspects, se désespère de n'être pas invité à cette fête, de n'avoir pas sa part du grand gâteau des rois; il envoie à ce terrible frère, son conseiller intime, chargé de reporter l'expression de ses *sentimens inaltérables*.

« Et le roi de Prusse n'ose pas aller visiter son vainqueur dans son excité d'Erfurt; il lui envoie son héritier présomptif à sa place; il lui enverrait sa femme, si Napoléon ne détestait pas les amazones; il irait lui-même boire à la santé de *l'empereur qui doit lui rendre ses états*, s'il ne craignait pas que sa majesté ne lui dise encore, avec sa voix railleuse : « *Ne buvez pas tout, mon cousin, je ne vous en rendrai que la moitié.* »

» Erfurt! Erfurt! voilà le but de tous les désirs, de toutes les espérances : A Erfurt! à Erfurt! crie-t-on de toutes parts...

» Courons-y donc des premiers pour voir ce qui s'y passe... »

Ici finit le prologue et la comédie commence.

II.

PARIS EN PRUSSE.

Oui, véritablement Paris n'était plus sur les bords de la Seine, Paris était à 1,200 kilomètres de là dans la vieille cité d'Erfurt, devenue la capitale du monde; car tous les souverains de l'Europe allaient s'y grouper autour des deux Césars, car toutes les illustrations, toutes les gloires du siècle allaient se presser, s'entasser, s'accumuler dans son enceinte. Erfurt était une autre Rome, une nouvelle Bysance; Erfurt, c'était Paris.

Le maître avait dit ces deux mots magiques : « *Je veux*... je veux une seconde édition de ma capitale. »

— Sire, vous l'aurez, avaient répondu les génies exécutant aux ordres de ce puissant enchanteur; si c'est possible, c'est déjà fait; si c'est impossible, cela se fera.

Ils avaient demandé trente jours pour cette création, l'empereur leur en avait donné quinze, et les ordonnateurs se disaient à part eux : « Nous sommes bien heureux qu'il n'ait pas voulu son second Paris pour demain matin. »

Bientôt, au coup de sifflet du machiniste, on allait être témoin d'incroyables métamorphoses. Deux cents fourgons de la cour roulaient rapidement sur les routes d'Allemagne et arrivaient en Prusse sans quitter la France.

Puis, un beau matin, les bons bourgeois d'Erfurt voyaient débarquer chez eux tout un peuple de tapissiers, d'artistes, de valets de chambre, d'architectes, d'ingénieurs et de décorateurs. Et le beau Canouville, maréchal-des-logis, flanqué de ses fourriers, disait aux municipaux ébahis :

— Messieurs, je viens faire une capitale de votre petite ville.

— Pardieu, monsieur le maréchal, répondait le maire, je suis curieux de savoir comment vous vous y prendrez pour cela.

— Il me faut d'abord une demeure impériale pour sa majesté avec toute sa cour.

— Nous n'avons que l'hôtel du gouvernement, où j'ai bien de la peine à faire tenir ma mairie et à me loger avec ma famille.

— C'est bien, vous nous céderez votre hôtel; en y ajoutant deux ailes provisoires, nous en ferons le résumé du palais des Tuileries.

— Va donc pour les Tuileries en miniature. Que vous faut-il encore?

— Il me faut trente palais impériaux, royaux, archiducaux.

— Nous n'avons pas trente maisons bourgeoises un peu présentables.

— C'est égal, nous en ferons des simulacres de palais. Il me faut trente autres palais de second ordre.

— Avec quoi les construirez-vous?

— Avec des maisons quelconques.

— Est-ce là tout?

— Non pas; il me faut maintenant cent hôtels, deux cents peut-être, pour les ambassadeurs, pour les généraux, pour les secrétaires, pour les aides-de-camp, pour les dames d'atour, pour les lectrices, pour les grands officiers, pour les écuyers et les employés en tous genres; il me faut de plus des casernes, des écuries, des remises, des magasins, des cafés, des restaurans et un théâtre.

— Ah! bon Dieu! mais à ce compte-là toute la ville y passera. Que deviendront les habitans?

— Les habitans bivouaqueront hors des murs et seront trop heureux de céder leurs bicoques aux cousins de notre auguste empereur.

— Vous avez raison, monsieur le maréchal, nous devons nous estimer trop heureux... d'autant plus heureux qu'en 1005 il nous arriva bien pis encore : sa majesté Napoléon, en nous naturalisant Français, nous traita préalablement en vrais Prussiens. Nous payâmes la bienvenue comme vainqueurs et les frais de la guerre comme vaincus; la première fois nous n'avions que des soldats à nourrir, aujourd'hui nous avons des rois : en 1805 on nous mitrailla, en 1808 on nous met à la porte... *Tarteiff*, on n'est pas plus heureux!

— Certainement, on vous traite en vrais Parisiens. A dater de ce jour, la ville d'Erfurt est une ville éminemment française : les costumes, le langage, l'expression du bonheur et de l'allégresse publique, tout cela doit être comme à Paris.. Vous entendez, monsieur le maire.

— *Ia Mein her*...

Et tout aussitôt les heureux habitans d'Erfurt reçoivent congé au nom du maître, ils déménagent au plus vite pour céder la place aux décorateurs qui accourent avec des tapisseries des Gobelins, des soieries de Lyon, des mousselines de Mulhouse, des porcelaines de Sèvres, des tapis d'Aubusson, et les richesses du garde-meuble de la couronne. En un tour de main, on improvise une salle du trône, une salle des gardes, une galerie de Diane, un pavillon de Flore, un pavillon Marsan, un palais de l'Ermitage pour l'autocrate, des résidences allemandes pour les confédérés; les bicoques prussiennes deviennent des demeures somptueuses, et l'on transforme une vaste grange en succursale du Théâtre-Français...

Puis, on voyait arriver à la file des maréchaux de France et des chefs de cuisine, des héros et des comédiens, des dignitaires et des valets, des courtisans de toutes les natures, des saltimbanques de toutes les espèces, puis des espions, des filous, des gendarmes, complément indispensable d'une capitale du monde civilisé. Ce n'était plus la Prusse, ce n'était plus Erfurt, c'était la France, c'était Paris en miniature, c'était l'Europe résumée dans une enceinte de trois kilomètres de circonférence, à l'instar de notre géorama-Sanis.

Et le duc de Frioul, chargé de surveiller la création de ces merveilles, en sa qualité de grand maréchal du palais, se donnait au diable en disant qu'on voulait faire de lui la substitution du bon Dieu.

Et M. de Remusat, comme premier chambellan, surintendant du théâtre et grand maître des cérémonies, s'ingéniait pour appliquer les lois de l'étiquette à toute la hiérarchie des altesses, sous peine de troubler l'harmonie du grand concert européen.

Et M. le marquis de Bausset, préfet du palais, était rayonnant, stupéfiant; il se grandissait de trois pieds en pensant qu'il allait être le grand officier de tant de bouches impériales, royales, archiducales, électorales.

Et M. le prince de Bénévent, le diplomate par excellence, étudiait ses sourires, repassait ses bons mots, poétisait son regard.

Et M. le comte Daru, l'intendant de la liste civile, alignait avec effroi le *doit* et *avoir* de son budget.

Un mot animait tout, suffisait à tout et rendait tout possible :

« L'empereur vient, l'empereur arrive, l'empereur n'attend jamais. »

Et l'empereur, c'est mieux que Louis XIV : c'est Napoléon.

A ce nom magique, les créations se développent à vue d'œil; les chefs-d'œuvre surgissent comme par enchantement; les palais semblent sortir de dessous terre, et les décorations resplendissent tout comme à l'Opéra.

Et vous tous, maîtres, aides et sous aides des cérémonies, introducteurs, messagers d'état, chefs des huissiers, capitaines des gardes; vous tous, demi dieux, héros et princesses du Théâtre-Français, revoyez votre cérémonial, repassez votre répertoire, veillez à la mise en scène; que tous les rôles soient reçus imperturbablement; réglez les égards et les saluts qui sont dus à chaque potentat : tant pour un empereur tout puissant, tant pour un roi mis à la réforme, avec les nuances de convention pour nos amis officiels et nos adversaires politiques.

— Songez-y bien, messieurs, s'écriait le premier chambellan, cette campagne est notre campagne d'Autriche, pour nous autres diplomates; il faut soumettre la coalition aux lois de l'étiquette, après l'avoir vaincue à l'aide du canon.

Au-dessus, dans les cuisines, Carême, l'illustre Carême, au milieu de ses élèves bien aimés, s'écriait d'une voix enthousiaste : Enfans, l'empereur compte sur vous et l'Europe vous contemple; c'est à table que vont se décider la destinée des peuples; prouvez à tous que la France est la première nation de l'univers en fait de haute cuisine et d'héroïsme surhumain.

Puis il distribuait les emplois, donnait des *chefs* à toutes les majestés.

— A toi la Saxe, à toi la Bavière, à toi le Wurtemberg, à toi Weymar, à toi Bade, Aldenbourg, Mecklembourg, Ingolstadt et Gotha !

— Quelle campagne ! a dit ce Napoléon de la cuisine dans un de ses écrits, au moment de commencer le feu dans ces journées mémorables, j'étais comme le vainqueur d'Austerlitz quand il engageait sa bataille ; j'avais aussi, moi, deux empereurs face à face, tous les cercles du Rhin, tous les diplomates de la diète germanique, de magnifiques mangeurs, des gastronomes par excellence. Eh bien ! dès le premier jour, la bataille était gagnée : la cuisine française éteignait le feu des fourneaux allemands; elle étouffait les haines internationales; elle réunissait les sympathies culinaires de tant de grands esprits divisés sur les questions d'état.

Or donc, les fours chauffent, les réchauds s'allument, le feu s'étend sur toute la ligne à la voix du Napoléon de la cuisine.

UN CHRONIQUEUR INCONNU.
(*Le Globe.*)
(*La suite au prochain numéro.*)

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES (1).

— Un capucin disait que Dieu avait bien fait de mettre la mort à la fin de la vie, parce qu'on avait ainsi le temps de s'y préparer.

— A l'une des dernières élections académiques, qui produisit M. Ancelot, le débat fut assez vif. Charles Nodier présentait M. Ballanche aux suffrages des immortels, et il développait les titres de son candidat dans une chaleureuse improvisation.

Cette fois, M. Dupaty, qui soutenait M. Ancelot, tira un assez bon parti de sa dignité de directeur; il interrompit M. Charles Nodier :

« — Ce discours, dit-il, est superflu; il n'est pas dans les usages de l'Académie de discuter les titres d'un postulant qui n'a aucune chance.

» — Ce rappel aux usages académiques a lieu de m'étonner, répondit M. Charles Nodier. Je crois connaître les réglemens aussi bien que mon collègue M. Dupaty, car je suis plus ancien que lui dans la compagnie; ce qui m'a procuré l'inappréciable avantage de lui donner ma voix. »

Après la séance, lorsque M. Ancelot eût été proclamé, M. Dupaty s'approcha de son ami Charles Nodier et lui dit :

« Je sais bien que tu m'as donné ta voix ; je n'avais pas besoin que tu me le rappelas.

» — *Lasses*, reprit le spirituel puriste. »

— La vanité des gens de lettres est une de ces folies risibles qui fournissent chaque jour les plus piquantes anecdotes. Al. D., étant de garde un jour, entre dans un café pour déjeuner avec un de ses amis qui nous a raconté celle-ci : Après avoir arrosé un peu plus que de raison un repas animé par une conversation enivrante, Al. D., qui avait quitté son bonnet de grenadier, le replaça sur sa tête, la plaque par derrière, et sortit. Les passans, un peu étonnés de cette mascarade, regardaient le poëte et se retournaient pour le regarder encore. — Mon cher, dit D., voyez donc comme ces gens là me regardent. Ce que c'est que la célébrité !

— Ceci nous rappelle un trait de R., ce facétieux préfet qui a fait à Paris, quinze ans durant, la joie des viveurs et le désespoir des portiers, qu'il mystifiait, et qui lui donnaient quelquefois en revanche des coups de balai. En 1821, il jouait la tragédie dans une société d'amateurs. Son rôle était le personnage d'Ulysse dans *Iphigénie*. Jamais on n'a rien vu d'aussi niais que R. jouant le perfide Ulysse. On avait admis quelques spectateurs impolis qui le sifflèrent. — Voyez-vous ces imbéciles, dit R., qui me sifflent parce que je n'ai pas de molets !

— F..., auteur dramatique mort il y a deux ans, avait emprunté cent francs à D... Celui-ci vit un jour F... tirer vingt francs de sa poche. — Mon cher, lui dit-il je t'ai prêté vingt francs ; si tu me les rendais ? — Non pas, dit F..., c'est cent francs que tu m'as prêtés. — Non, c'est vingt francs. — Cent francs, te dis-je. — Eh bien ! rends-moi vingt francs ; je te tiens quitte. — Non pas, non pas ; j'aime mieux te devoir cent francs.

— Le vieux Delrieu allait dans un café le jour de la représentation de sa pièce, avant l'heure du spectacle, et jouait cette petite scène : Garçon, un journal de spectacle. Voyons un peu, disait-il tout haut, pour être entendu de ses voisins, que donne-t-on ce soir à la Comédie-Française? *Artaxerxès*... Diable ! diable ! je ne veux pas manquer celle-ci. Garçon ! servez-moi vite, vite ; on donne *Artaxercès* il y aura foule aux Français.

— Un écrivain de la littérature impériale postulait avec ardeur une place importante. Mais, lui dit son protecteur, vous êtes déjà bibliothécaire, vous renonceriez donc à cet emploi ? — Non certes, répondit le solliciteur. — Comment alors remplirez-vous la nouvelle place qui réclamerait tout votre temps ? — Très aisément ! je ne vais jamais à ma bibliothèque.

— Au retour de son premier voyage en Angleterre, M. de Lauraguais disait qu'il n'avait trouvé, dans ce pays-là, de fruits mûrs que les pommes cuites, et de poli que l'acier.

— M. de Beaumanoir de Lavardin, évêque du Mans, ayant voulu prêcher une fois, eut le malheur de demeurer court, de sorte qu'il fut obligé de descendre de chaire. Quelque temps après il se fit peindre, et Mme de Sablé, voyant son portrait, dit : Mon Dieu, qu'il lui ressemble ! on dirait qu'il prêche.

— Le célèbre abbé Prévôt fut nommé aumônier du prince de Conti.—Monsieur l'abbé, lui dit le prince, vous voulez être mon aumônier, mais je n'entends pas de messe.—Et moi, monseigneur, je n'en dis pas.

— M. le comte de Mailly de Beaupré portait toujours à l'armée son chapeau à la tapageuse, en sorte que la cocarde se trouvait derrière.—Voilà, disait un de ses officiers, une cocarde qui a bien souvent vu l'ennemi.

— Henri Etienne parle d'un juge de son temps qui n'avait qu'une formule en matière de procès criminel. Si le prisonnier était vieux : Pendez, pendez, disait-il, il en a fait bien d'autres. S'il était jeune : Pendez, pendez, il en ferait bien d'autres.

(1) Nous empruntons les anecdotes que l'on va lire à un charmant recueil intitulé : ***Encyclopédiana***, publié par la maison Paulin et Hetzel, rue de Seine-St-Germain, 33.

— Un conseiller s'était endormi à l'audience. Le président qui recueillait les voix, ayant demandé la sienne à ce conseiller, il répondit, en se frottant les yeux : Qu'on le pende, qu'on le pende !—Mais c'est un pré dont il s'agit.—Eh bien ! qu'on le fauche.

— On pressait la toilette d'une merveilleuse qui devait aller à l'Observatoire pour voir une éclipse de lune.—Ne vous inquiétez pas, dit-elle, M. Arago a beaucoup de bontés pour moi, il fera recommencer.

— Un maltotier, célèbre par ses richesses et son avarice, pressé de remords au moment où il allait rendre l'ame, parlait de restituer un bien considérable qu'il avait volé à une honnête famille, dont les rejetons étaient dans la misère. Sa femme, qui était dévote, jetait le trouble dans la conscience du moribond en lui peignant les peines de l'enfer, inévitables pour lui, s'il ne restituait pas. Il allait céder, quand son fils, qui aimait bien mieux voir aller son père à tous les diables, que d'aller lui à l'hôpital, s'écria : Quoi ! mon père, voulez-vous par un moment de faiblesse perdre le fruit de quarante années de travaux? Tout ce que vous dit là ma mère des tourmens qui vous attendent, est exagéré ; et puis... eh ! mon Dieu ! on se fait à tout, et vous n'aurez point passé quinze jours en enfer que vous y serez accoutumé.

— Pardieu, disait un jour à une grande dame du Vaudeville un protecteur en colère, vous devriez bien chasser votre portier. — Je le sais bien, dit-elle, j'y ai déjà pensé ; mais c'est mon père.

—Le curé d'un village de Toscane avait un chien qu'il aimait beaucoup. Le chien étant mort, le curé l'enterra dans le cimetière. L'évêque, qui n'ignorait pas que le curé était riche, en ayant eu avis, le fit venir dans le dessein de le condamner à une bonne amende. Le curé connaissait bien le caractère de l'évêque. Il va le trouver avec une cinquantaine de ducats. D'abord l'évêque menace le curé de le faire mettre en prison, comme un profane et un impie. « O si vous saviez, monseigneur, combien ce chien avait d'esprit, vous conviendriez avec moi qu'il méritait bien d'être enterré avec des hommes ; il en a marqué pendant toute sa vie, mais surtout à sa mort. — Qu'a-t-il donc fait ? dit l'évêque. —Il a fait, dit-il, son testament et, sachant que vous n'étiez pas fort à votre aise, il vous a légué ces cinquante ducats que je vous apporte. » L'évêque accepta le présent, approuva la sépulture et donna l'absolution au prêtre.

— Un prince italien, étant sur un balcon avec un ministre de France, lui dit stupidement que c'était de ce balcon qu'un de ses aïeux avait fait sauter un ambassadeur. — Apparemment, répondit le Français, qu'en ce temps-là les ambassadeurs ne portaient pas d'épée.

— Dans une société où se trouvait le comte de Schwalof, qui avait été l'amant de l'impératrice Elisabeth ; comme on dissertait sur une anecdote relative à l'histoire de Russie, le bailli de Chabrillant dit au comte : Eh ! monsieur de Schwalof, tirez-nous cette histoire-là au clair ; vous devez être au fait, vous qui étiez la Pompadour de ce pays-là.

— Lorsque le maréchal de La Ferté fit son entrée dans Metz, les juifs vinrent pour le saluer comme tous les autres. Quand on lui eut dit qu'ils étaient dans l'antichambre : Je ne veux pas voir ces marauds-là, dit-il, ce sont eux qui ont fait mourir mon maître, qu'on ne les fasse pas entrer. On fut leur dire que M. le maréchal ne pouvait leur parler; ils répondirent qu'ils en étaient extrêmement fâchés, et qu'ils lui apportaient un présent de quatre mille pistoles. On rapporta promptement cela au maréchal, qui répondit : Faites les entrer, ces pauvres diables ; ils ne le connaissaient, ma foi ! pas quand ils l'ont crucifié.

— Un général allemand, fort avantageux et d'un mérite très mince, disait à M de Schwerin, avec un ton de confiance et d'égalité choquant : — Je voudrais bien que nous fissions la campagne ensemble, nous nous entendrions à merveille. — Je l'espère, répondit froidement Schwerin : je vous donnerais toujours mes ordres si clairement qu'il n'y aurait jamais d'équivoque.

— Un Florentin connu de Poggo avait besoin d'un cheval. Il en trouva un qu'on lui voulut vendre vingt-cinq ducats. — Je vous en donnerai quinze comptant, dit-il au maquignon, et je serai votre débiteur du reste. Le maquignon y consentit. Quelques jours après il alla demander ses dix ducats. — Il faut, dit l'acheteur, vous en tenir à nos conventions. Je vous ai dit que je vous devais le reste, et je ne vous le devrais plus si je vous le payais.

— Un homme de Pérouse, fort obéré, s'en allait dans la rue tout mélancolique. Un passant lui demanda quel était le sujet de sa tristesse. Je dois, dit-il, et je ne saurais payer.— « Bon ! lui repartit l'autre, laissez cette inquiétude à votre créancier. »

—Le frère du président de Pompignan ayant écrit à Voltaire qu'il lui couperait les oreilles, celui-ci adressa cette lettre à M. de Choiseul : « La famille Pompignan en veut particulièrement à mes oreilles. L'un des frères les écorche depuis trente ans, et l'autre se propose de me les couper. Délivrez-moi du spadassin je me charge de l'écorcheur. J'ai besoin de mes oreilles pour entendre les merveilles que la renommée publie de vous. »

— Voltaire, ouvrant un volume des OEuvres de l'abbé de Voisenon, tomba sur son épître au chevalier de Boufflers, qui commence ainsi :

Croyez qu'un vieillard cacochime
Agé de soixante et douze ans.

L'auteur de la *Henriade* entra en fureur et déchira le feuillet en s'écriant : Barbare, dis donc *chargé*, et non pas âgé ! Fais une image et non pas un extrait baptistaire !

— Une dévote demandait à un évêque si l'on ne pouvait faire ses pâques et son jubilé en même temps. — « Madame, lui répondit le prélat, nous sommes dans un temps d'économie, je crois qu'on peut encore faire celle-là. »

— P... était autrefois fort dénué de toute espèce de monnaie. Un de ses amis, s'étant battu en duel, lui racontait que la balle s'était amortie sur le gousset de son gilet où se trouvait une pièce de cent sous.—Est-il heureux ! dit P..., à sa place j'aurais été tué.

—Un ancien émigré, parlant de l'époque de l'empire devant M. de Talleyrand, en critiquait tous les actes ; il ne trouvait de bien que la restauration. — « C'est juste, dit M. de Talleyrand, sous l'empire on était fort en retard ; on ne faisait que des merveilles, tandis qu'actuellement on fait des miracles. »

—Le satirique Roy passait pour avoir reçu des coups de bâton. On lui demandait un soir à l'Opéra s'il ne donnerait pas bientôt quelque nouvel ouvrage. — Vraiment, oui, dit-il, je travaille à un ballet.—Un balai ! monsieur, s'écria un plaisant, prenez garde au manche.

—L'on a dit qu'un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

— On disait du fameux père Bourdaloue, qui était plus rigide à ses auditeurs qu'à ses pénitens : Il surfait dans la chaire ; mais dans le confessionnal il donne à bon marché.

— L'esprit des Mortemart, comme on sait, était passé en proverbe. Celui de Mme de Montespan, naturellement méchante, et dont la hauteur et les caprices étaient extrêmes, la portait sans cesse au sarcasme et à l'épigramme. Personne, pas même le roi, n'était à l'abri des traits déchirans de sa satire ; au point que les courtisans évitaient de passer sous ses fenêtres, surtout quand le roi y était. Ils disaient que c'était passer par les armes ; et ce mot devint proverbe à la cour.

— La jolie Mme P..., dont le mari était intéressé dans les fournitures de l'armée, avait chez elle un cercle d'agréables de la nouvelle fabrique, parmi lesquels se trouvait M. Arcambal, adjoint au ministre de la guerre. Celui-ci, fort de son influence sur les intérêts fiscaux du petit ménage, se donnait depuis une heure des airs et des tons qui déplaisaient considérablement à la jeune dame. Elle saisit le moment où notre important bureaucrate, qui s'était placé derrière son fauteuil, se permettait sans trop de gêne de plonger des regards aussi lascifs qu'insolens sur une gorge ravissante, pour lui dire, avec une grâce et une mesure parfaites de politesse : —Monsieur, voudriez-vous bien changer de place ; ne savez-vous pas que nous autres, fournisseurs, nous n'aimons pas qu'on y regarde de si près ?

—M. de Choiseul, pour peindre l'ame intéressée des Génevois, et leur sagacité en fait de calcul pour leurs intérêts, avait dit : Quand vous verrez un Génevois se jeter par la fenêtre, vous pourrez vous y jeter après lui, il y aura au moins cinq pour cent à gagner.

— Un valet s'étant présenté pour servir un mousquetaire connu par ses dissipations, celui-ci lui demanda s'il avait un répondant. — Comment l'entendez-vous ? répliqua le valet. C'est moi qui vous en demande un pour sûreté de mes gages.

— Un jeune homme instruit, mais fort modeste, avait gardé le silence dans une société de gens de lettres. Son père lui demanda en particulier pourquoi il ne s'était pas fait honneur de ce qu'il savait. — Je craignais, lui répondit-il, qu'on ne vînt aussi à m'interroger sur ce que j'ignorais.

— Sur le refus d'apporter le viatique à un malade, il fut fait au prêtre, par ministère d'huissier, une sommation où il était dit : qu'au défaut, ladite sommation en tiendrait lieu.

— Deux gentilshomme de cette nouvelle fabrique que vous connaissez étaient de garde. L'un d'eux lia d'abord conversation avec un garde national son voisin. — Attendez donc, mon ami, lui dit le premier, avant de vous livrer ainsi, que vous sachiez à qui vous avez affaire : moi je ne juge jamais mon monde dans des lieux de ce genre avant que chacun ait ôté ses gants. — Chacun sa méthode, reprit un ouvrier qui avait entendu le hobereau, moi je ne juge mes gens qu'après les avoir entendus parler.

— Durant le cours des dépositions de témoins appelés dans une grave et récente affaire, un des jurés épuisé par la longueur et la fatigue de la séance s'évanouit et tombe de son siége. Le président de la cour, dont l'attention est attirée par le bruit qu'occasione cette chute, interpellant le juré qui vient de perdre connaissance, lui demande s'il ne pourrait attendre que le dernier témoin eût achevé sa déposition.

— Un particulier ayant un œil d'émail qu'il ôtait lorsqu'il se couchait, se trouvant dans une auberge, donne cet œil à la servante pour qu'elle le mette dans l'eau. Celle-ci ne bougeant pas, il lui demande ce qu'elle attend : — Que vous me donniez l'autre, répond la servante.

— Une dame demande, en plaisantant, à un jeune homme s'il viendrait à son enterrement dans le cas où elle mourrait avant lui :—Oh ! certainement, madame, avec plaisir !

Les trois Chaînes.

— Pourquoi donc se marie-t-il, — lui qui avait tant d'autres choses à faire ! — Après une si longue et si douce pratique du célibat ! — N'était-il pas parfaitement heureux ? — Qu'avait-il à désirer ? Tout lui venait à point, la fortune, les honneurs. N'est-ce pas tenter le sort que de rechercher une nouvelle félicité lorsqu'on a déjà reçu tant de biens en partage !

Telles sont les réflexions que font naître les mariages auxquels le monde ne s'attend pas. Nous entendons à chaque instant les échos répéter ces banales formules de l'étonnement, et on s'en est servi plus que jamais à propos de plusieurs unions qui ont signalé cette année. C'est qu'en effet on se marie pour une foule de motifs que le monde ignore la plupart du temps ; on se marie par amour, par ambition, par cupidité, par vanité, par convenance, par nécessité, par habitude, par ennui, par distraction, par imitation, par raison, par folie, quelquefois même par désespoir ou par esprit de pénitence. Or, le véritable motif est presque toujours le seul que le monde n'aperçoit pas. On nous pardonnera de raconter à ce sujet une anecdote toute récente dont nous connaissons particulièrement le héros, et qui prouve quelle immense variété de chemins peuvent conduire tous à ce même but, le mariage. Et en cela nous ne commettrons pas d'indiscrétion ; au milieu du grand nombre d'illustres mariages qui ont eu lieu dans le cours de cette année, le secret d'une anecdote anonyme doit être assez bien gardé.

L'heureux garçon dont nous voulons parler avait cependant, pour renoncer au célibat, des motifs très puissans. Et d'abord il avait passé jusque-là les belles années de sa vie à entrelacer les myrtes et les lauriers, comme disent les chansons. Certes, c'était là une douce occupation, d'autant mieux que les lauriers étaient de véritables rameaux d'or. Quant aux myrtes, cette douce récolte avait quelque peu grevé son indépendance de célibataire. Les bonnes fortunes ont souvent des résultats fort onéreux, lorsqu'on est doué d'une ame sensible qui a rencontré d'autres ames qui ne le sont pas moins. Notre héros n'avait donc pas été impunément heureux, et de ses félicités passées il lui restait trois chaînes, consacrées par l'habitude, poétisées par le souvenir, mais qui n'en étaient pas moins lourdes à traîner.

Vous le plaignez assurément, vous qui portez un cœur sensible, ou qui avez l'expérience de ces sortes d'affaires. Tous les biens que le ciel lui avait départis étaient altérés et gâtés par cette compensation à trois visages ; mais il était philosophe, et reconnaissant ce qui est vrai surtout en amour, il prenait son mal en patience ; enfin, il était homme de cœur et d'esprit, et il parvenait à vivre en parfait équilibre avec ces trois pouvoirs.

Cependant le moment arrive où la philosophie la mieux éprouvée succombe à de légères attaques. Il y a quelque temps notre héros portait assez lestement sa triple chaîne, et il ne songeait pas le moins du monde à la révolte et à l'affranchissement, lorsqu'un jour la chaîne numéro 1 lui dit :

— Menez-moi donc ce soir aux *Pilules du Diable*.

Les *Pilules du Diable* étaient une énorme féerie qu'on représentait en ce temps-là au Cirque-Olympique. Un homme d'esprit pouvait sans se compromettre et sans trop s'ennuyer, assister une fois par hasard à ce spectacle. Notre héros y alla résolument et en revint sain et sauf.

Le lendemain, la chaîne numéro 2 reçut sa visite avec une grace toute charmante.

— Vous ne savez pas, lui dit-elle, j'ai arrangé notre soirée ; nous irons voir les *Pilules du Diable*.

Comment se tirer de là ! S'il dit : « J'y suis allé hier, » on lui demandera : « Avec qui ! ». Il ne sait pas mentir, et d'ailleurs les informations pourraient le confondre. Plutôt que de s'exposer à des reproches et à une scène de jalousie, notre héros se résigne à revoir la féerie du Cirque.

Le troisième jour, il reçoit de la chaîne numéro trois une invitation à dîner. Il arrive à l'heure prescrite et on lui reproche de venir trop tard, tant on avait hâte de le voir, ou plutôt de dîner.

— Allons ! vite ! s'écrie la chaîne, mettons-nous à table.

— Pourquoi donc êtes-vous si pressée aujourd'hui ? Il me semble qu'ordinairement vous ne dînez pas avant six heures.

— C'est qu'aujourd'hui j'ai des projets !

— Est-ce que vous n'attendez pas d'autres convives !

— Je comprends ! vous me faites cette question à cause de ma toilette, ajoute la chaîne en se regardant avec complaisance dans une glace.

— Il est vrai ; vous êtes mise avec un goût, une élégance !

A la fin du dîner, qui a été mené grand train, la chaîne numéro trois s'arme de son plus doux sourire, et annonce à notre héros qu'elle l'a mis en réquisition pour la soirée.

— Vous savez que je suis à vos ordres.

— Une fantaisie que j'ai depuis quelques jours.

— Parlez, et si la chose est en mon pouvoir...

— Oh ! je ne vous demanderai pas l'impossible ; il s'agit tout simplement d'une pièce dont on dit le plus grand bien, et que j'ai envie de voir.

— Cette pièce quelle est-elle ?

— Les *Pilules du Diable*.

Je vous laisse à penser quelle fut l'émotion de notre héros ! C'est à peine s'il eut la force de dissimuler son trouble et sa consternation. Avaler trois fois de suite ces diaboliques pilules ! quelle amère potion ! quel terrible purgatif ! Mais le moyen de s'en abstenir ? S'il n'avait pas pu se le permettre la veille, à plus forte raison ne pouvait-il avouer maintenant qu'il avait déjà vu deux fois cette abominable féerie. La chaîne, pour se venger, l'aurait conduit en esclave à ce spectacle. Il valait encore mieux faire bonne contenance, et c'est ce qu'il fit en philosophe et en homme d'esprit.

Mais la leçon devait porter ses fruits. Il était donné aux *Pilules du Diable* de faire naître de sérieuses reflexions dans l'ame d'un spectateur, et ce fut là peut-être leur plus beau succès. Un homme d'esprit tel que notre héros ne pouvait pas aller trois jours de suite au Cirque-Olympique sans tirer quelque profit de ce spectacle. La première représentation l'avait médiocrement touché, la seconde le fit penser, la troisième amena une conclusion forte et morale. Jamais les embarras d'une position compliquée ne s'étaient révélés d'une manière aussi frappante, car jamais les trois chaînes n'avaient été si bien d'accord dans leurs caprices. Immolé trois fois de suite sur le même autel, le célibataire comprit enfin tout ce qu'une triple liaison avait d'incommode et d'insupportablement tyrannique. Il trembla pour le repos d'un avenir où ces épreuves pouvaient se renouveler si souvent, et il résolut d'échapper à ce peril. Briser deux de ses chaînes était plus difficile que de les rompre toutes les trois du même coup. Le meilleur, le seul moyen d'obtenir un affranchissement complet, était de se dégager absolument du passé ; cela demandait de pénibles efforts et de longues préparations ; mais enfin notre héros triompha de tous les obstacles, et parvint à remplacer ses vieux fers par une chaîne toute neuve, une chaîne légère et brillante, qui n'a que deux anneaux et qu'une seule volonté.

Voilà le mot de l'énigme. Notre héros ne s'est marié qu'afin de ne voir désormais qu'une seule fois les mimodrames et les féeries du Cirque-Olympique.

PIERRE DURAND.

(*Siècle.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Le vendredi 1er juillet prochain, il sera procédé publiquement, à dix heures du matin, dans la grande salle, à l'Hôtel-de-Ville, au 21e tirage au sort des obligations à rembourser dans l'emprunt de 40 millions contracté par la ville de Paris.

— Les trois pyroscaphes l'*Archimède*, le *Papin*, le *Blasco-de-Garay*, construits à Londres pour le compte du gouvernement pontifical, ont quitté Paris pour remonter la Seine et l'Yonne, traverser le canal de Bourgogne et descendre à Marseille par la Saône et le Rhône.

— Les diligences à six roues, déjà mises en circulation sur le parcours de Paris à Orléans, ayant obtenu un succès complet, l'administration des messageries Laffitte, Caillard et Comp., a pris la résolution de servir d'après ce système une des plus importantes routes de son exploitation, celle de Paris à Lille par Péronne et Cambrai. A dater du 18 juin, le service de cette ligne sera fait avec une voiture à six roues ; le même attelage (cinq chevaux) remorquera, à la suite du véhicule principal, un fourgon également à six roues qui portera les bagages.

— Dernièrement, le roi était en voiture sur la route de Fontainebleau ; un détachement du 8e de dragons formait l'escorte. Un ancien maréchal-des-logis, qui se faisait distinguer par ses chevrons et sa décoration, vint à perdre, dans le mouvement rapide du galop, la croix qui battait sur sa poitrine. Le roi, qui avait remarqué ce sous-officier, le fit venir au relais, et avec cette bienveillance si connue par l'armée, lui fit remarquer qu'il n'avait plus sa croix d'honneur. Puis S. M. lui adressa quelques questions; le sous-officier répondit :

« Je suis dragon de 1808, et je m'appelle Mollet. Je sors des dragons d'Espagne. J'ai été décoré en 1814, sur le champ de bataille, par l'empereur lui-même. Je viens de faire une grande perte ; mais, sire, c'est une consolation pour moi de penser que si je perds cette décoration qui était ma relique, c'est dans mon service militaire en escortant V. M. »

A son retour à Fontainebleau, la reine a envoyé une croix d'honneur à Mollet.

— Un militaire décoré s'était retiré à Berghem, sa ville natale ; il y avait retrouvé sa mère dans un état voisin de l'indigence. Son unique pensée fut aussitôt de pourvoir aux besoins de l'auteur de ses jours, et lorsqu'il reconnut que la pension de légionnaire et le salaire d'un petit emploi qu'il avait obtenu au chemin de fer ne suffisaient pas, il prit la résolution de rentrer au service comme remplaçant, et mit immédiatement à la disposition de sa mère les 1,500 fr. qu'il avait reçus pour prix de son engagement. (*Glaneur du Haut-Rhin.*)

— Deux sociétés lyonnaises exploitent en ce moment et avec succès les richesses minérales de la province de Murcie en Espagne. L'industrie de nos compatriotes a trouvé un appui dans le gouvernement espagnol, qui semble comprendre que leur activité et leur influence pourront être favorables au pays et mettre un terme à l'incurie des habitans qui ont laissé dormir pendant un grand nombre de siècles une source abondante de riches produits.

La galène ou plomb argentifère est le principal métal exploité; on vient cependant de découvrir près d'Arboléas une couche de houille d'une bonne qualité et qui pourra servir à plusieurs opérations métallurgiques. Il serait à désirer que le gouvernement espagnol consentît à abaisser les droits de sortie qui frappent ses plombs en faveur de la France qui est tributaire de l'Espagne pour ce genre de produit, et cela en considération des Lyonnais, nos compatriotes, qui relèvent et qui donnent une nouvelle activité à l'industrie de ce pays. (*Courrier de Lyon.*)

— Un de ces terribles orages d'été, presque toujours accompagnés d'accidens plus ou moins fâcheux, a éclaté samedi dernier vers quatre heures du soir sur Marseille. Trois ouvriers occupés dans les carrières de pierre du voisinage s'étaient réfugiés dans une espèce de grotte pour se mettre à l'abri de la pluie. La foudre a renversé ces trois hommes. Neuf habitans de Marseille se trouvaient au milieu de la rade dans une barque à laquelle était amaré un canot plus léger; sur le point d'aborner le rivage de la Madrague, ils ont voulu serrer leur voile, et c'est dans ce moment que le tonnere a frappé la barque; une fois le premier moment de surprise et de terreur passé, ils se sont comptés et ont reconnu que cinq d'entre eux avaient été foudroyés. On peut se figurer la situation des survivans au milieu de cette scène désastreuse, dans ce bateau brisé, faisant eau de toutes parts, et où le feu, qui s'était emparé de matières combustibles, augmentait le danger et la confusion. Il est probable que l'on aurait eu à déplorer un plus grand nombre de victimes sans l'empressement qu'a mis le sieur J.-Jh. Icard, fils du patron de la Madrague, à se porter au secours de la barque incendiée. Ce courageux citoyen, accompagné de trois marins, est parvenu à sauver les acteurs désolés de cette partie de plaisir. Sur les cinq personnes frappées, quatre n'ont pu être rappelées à la vie, une seule a repris connaissance, et il reste, à ce qu'on assure, quelque espoir de la sauver. Il paraît que le fluide électrique a enlevé presque tous les clous de ce bateau, ce qui a fait désemparer une partie des bordages.

— Des renseignemens puisés aux sources authentiques nous permettent aujourd'hui de compléter le récit de l'affreux événement qui a produit à Marseille une si douloureuse impression. Nous tenons les détails suivans d'une personne qui arriva une demi-heure après la catastrophe sur le rivage où gisaient les déplorables victimes.

Les quatre personnes qui ont été dévorées par la foudre aux environs de la Madrague sont MM. Bonifay, maçon; Servy, également maçon ; le métayer de M. B..., courtier royal qui dirigeait la partie de la pêche, et Barrali de Nice, commis de MM. Henri frères. Ce jeune homme n'avait sur sa personne aucune trace des atteintes du feu. Il paraissait plongé dans un sommeil paisible. Deux de ses infortunés compagnons offraient au contraire des indices affreux du terrible accident. Leur poitrine était labourée par le fluide électrique et la peau complétement soulevée se détachait au moindre contact. Un quatrième semblait, à l'expression de sa physionomie contractée, avoir dû ressentir une violente douleur au moment où il perdit la vie.

Cet ouragan, peut-être sans exemple dans nos contrées, a eu d'autres résultats. La foudre est tombée dans le port sur un navire étranger dont elle a brisé une vergue. Au cours Gouffet, elle a ravagé complétement l'intérieur d'une maison. A la Corderie, elle s'est introduite dans la caserne et a passé entre deux sous-officiers qui causaient dans leur chambre. Enfin une maison a été atteinte à la rue Tilsit, mais les dommages ne sont pas considérables.

Au reste, nous apprenons que l'orage avait pris dans cette même soirée des développemens extraordinaires. Le courrier de Lyon l'a rencontré dans les environs de Saint-Vallier, et il a dû achever sa route jusqu'à Marseille sous un ciel tout chargé de sombres nuages et toujours sillonné par les éclairs. (*Sémaphore*)

— La chambre des mises en accusation de la cour royale de Montpellier vient de renvoyer Pomarède, voleur de grands chemins, et un de ses beaux-frères, qu'il a désigné comme ayant été son complice dans quelques circonstances, devant la cour d'assises de l'Hérault.

Trente-cinq chefs d'accusation, tous graves et prouvés, soit par les aveux de Pommarède, soit par les dépositions des témoins, pèsent sur le principal coupable. Son complice n'aura à répondre que sur un petit nombre de faits. Il aura surtout à combattre les révélations faites contre lui par Pomarède.

Il est difficile de se faire une idée de cette immense et vaste procédure. Il suffit de dire que plus de mille témoins ont été entendus. Toute la population des arrondissemens de Béziers, de Saint-Pons et de Lodève prend le plus vif intérêt à cette affaire; car, à ses yeux, il y va de la sécurité de tous ceux qui sont appelés au mouvement des transactions commerciales qui se traitent en si grand nombre aux marchés et foires de la contrée, marquées presque toujours, avant l'arrestation de Pomarède, par quelque catastrophe.

— L'incendie de Hambourg a eu lieu le 5 mai. La destruction partielle de Saint-Domingue le 7 mai. L'événement du chemin de fer de Versailles le 8 mai. Ainsi la durée de cent heures a vu s'accomplir, sur différens points du globe, *trois* catastrophes qui, dans l'histoire de l'humanité, ne se présententent guère d'ordinaire qu'à de longs intervalles. Il y a des époques fatales.

— Il paraît que le tremblement de terre de Haïti s'est étendu jusqu'à Porto-Rico.

D'après le rapport du capitaine Brown, on y a éprouvé une secousse violente. Pendant deux minutes le sol a été agité par un mouvement semblable à celui des eaux de la mer. Les habitans se sont enfuis et se sont réfugiés sur des barques. Toutefois, le dommage est peu considérable.

A en croire une lettre du Port-au-Prince du 12 mai, un seul habitant, M. Dupuy, aurait eu la vie sauve ; mais cette nouvelle est évidemment empreinte d'exagération. M. J.-B. Dupuy se trouvait au Port-au-Prince au moment de la catastrophe.

— On écrit de Berlin, 9 juin :

« Avant-hier, la défense de fumer dans les rues a donné lieu à une scène de désordre. Notre police, on le sait, défend sévèrement de fumer dans les rues ou dans les promenades au parc. Mais les habitans de Berlin sont de grands fumeurs, et nourrissent une grande irritation contre cette défense, qu'ils n'observent que le moins qu'ils peuvent. Avant-hier, on a de nouveau arrêté, comme cela arrive souvent, des hommes qui fumaient près de la porte de Hambourg; le peuple s'attroupe et les délivre; on maltraite la garde et le renfort qu'on a été chercher. Des pierres sont lancées sur le corps-de-garde, et le désordre a continué jusqu'à l'arrivée de forces militaires, supérieures en nombre, qui sont venues balayer les rues. Peut-être cette scène contribuera-t-elle à faire rapporter une défense dont on ne conçoit pas le but. »

— On écrit de Stockholm :

« Le mois dernier, on a remis à la loge des francs-maçons les papiers de Gustave III, contenus dans quatre paquets portant cette inscription : *Le roi régnant de ma dynastie les ouvrira.* On savait que ces papiers concernaient la franc-maçonnerie. »

— Nous avons mentionné l'autre jour les mangeurs de chevaux bavarois ; le *Journal de Bruges* nous signale une nouvelle espèce de carnivores :

« Une famille pauvre, mais honnête de cette commune, qui jusqu'à présent avait pu vivre de son travail sans recourir au bureau de bienfaisance, pressée la semaine dernière par la faim, et n'ayant rien pour se nourrir, a été réduite à écorcher son chien, le seul ami qu'elle avait, elle l'a fait bouillir et l'a mangé pour soutenir sa vie. »

BOULE et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 3 Juillet 1842. *DEUXIÈME ÉDITION.* **Deuxième année. — N° 27.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES		2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES	
Un an....	38 f.	Un an....	20 f.
Six mois .	20	Six mois..	11
Trois mois	11	Trois mois	6

SOMMAIRE.

Le Pont-du-Diable.

TRADUCTION HELVÉTIENNE.

La Reuse, qui coule dans un lit creusé à 60 pieds de profondeur, entre les rochers coupés à pic, interceptait toute communication entre les habitans du val Conara et ceux de la vallée Goschenen ; c'est-à-dire entre les Grisons et les gens d'Uri. Cette solution de continuité causait un tel dommage aux cantons limitrophes, qu'ils rassemblèrent leurs plus habiles architectes, et qu'à frais communs plusieurs ponts furent bâtis d'une rive à l'autre, mais jamais assez solides pour qu'ils résistassent plus d'un an à la tempête, à la crue des eaux, ou à la chute des avalanches. Une dernière tentative de ce genre avait été faite vers la fin du 15e siècle, et l'hiver presque fini donnait l'espoir que cette fois le pont résisterait à toutes ces attaques, lorsqu'un matin on vint dire au bailli de Goschenen que le passage était de nouveau intercepté.

— Il n'y aura que le diable, s'écria le bailli, qui puisse nous en bâtir un. Il n'avait pas achevé ces paroles, qu'un domestique annonça messire satan.

— Faites entrer, dit le bailli, le domestique se retira et fit place à un homme de trente-cinq à trente-six ans, vêtu à la manière allemande, portant un pantalon collant de couleur rouge, un juste-au-corps noir, fendu aux articulations des bras, dont les crevés laissaient voir une doublure couleur de feu. Sa tête était couverte d'une toque noire, coiffure à laquelle une grande plume rouge donnait, par ses ondulations, une grâce toute particulière. Quant à ses souliers, anticipant sur la mode, ils étaient arrondis du bout, comme ils le furent cent ans plus tard, vers le milieu du règne de Louis XII, et un grand ergot, pareil à celui d'un coq, et qui adhérait visiblement à sa jambe, paraissait destiné à lui servir d'éperon, lorsque son bon plaisir était de voyager à cheval.

Après les complimens d'usage, le bailli s'assit dans un fauteuil, et le diable dans un autre; le bailli mit ses pieds sur les chenets, le diable posa tout bonnement les siens sur la braise.

— Eh bien! mon brave ami, dit satan, vous avez donc besoin de moi?

— J'avoue, monseigneur, répondit le bailli, que votre aide ne nous serait pas inutile.

— Pour ce maudit pont, n'est-ce pas?

— Eh, oui!

— Il vous est donc bien nécessaire?

— Nous ne pouvons nous en passer.

— Ah! ah! dit Satan.

— Tenez, soyez bon diable, reprit le bailli après un moment de silence; faites-nous-en un.

— Je venais vous le proposer.

— Eh bien! il ne s'agit donc que de s'entendre... sur... Le bailli hésita.

— Sur le prix, continua Satan, en regardant son interlocuteur avec une singulière expression de malice.

— Oui, répondit le bailli, sentant que c'était là que l'affaire allait s'embrouiller.

— Oh! d'abord, continua Satan en se balançant sur les pieds de derrière de son fauteuil, et en affilant ses griffes avec le canif du bailli, je serai de bonne composition sur ce point.

— Eh bien! cela me rassure, dit le bailli; le dernier nous a coûté soixante marcs d'or. Nous doublerons cette somme pour le nouveau ; mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Ah! quel besoin ai-je de votre or? reprit Satan; j'en fais quand je veux. Tenez.

Il prit un charbon tout rouge au milieu du feu, comme il eût pris une praline dans une bonbonnière.

— Tendez la main, dit-il au bailli.

Le bailli hésitait.

— N'ayez pas peur, continua Satan.

Et il lui mit entre les doigts un lingot de l'or le plus pur, et aussi froid que s'il fût sorti de la mine. Le bailli le tourna et le retourna en tous sens; puis il voulut le lui rendre.

— Non, non, gardez, reprit Satan en passant d'un air suffisant une de ses jambes sur l'autre, c'est un cadeau que je vous fais.

— Je comprends, dit le bailli en mettant le lingot dans son escarcelle, que si l'or ne vous coûte pas plus de peine à faire, vous aimez autant qu'on vous paie avec une autre monnaie; mais comme je ne sais pas celle qui peut vous être agréable, je vous prierai de faire vos conditions vous-même.

Satan réfléchit un instant.

— Je désire que l'ame du premier individu qui passera sur ce pont m'appartienne, dit-il.

— Soit, dit le bailli.

— Rédigeons l'acte, dit Satan.

— Dictez vous-même.

Le bailli prit une plume, de l'encre et du papier, et se prépara à écrire. Cinq minutes après, un sous-seing en bonne forme, *fait double et de bonne foi*, était signé par Satan, et par le bailli, au nom et comme fondé de pouvoir de ses paroissiens.

Le diable s'engageait formellement par cet acte à bâtir dans la nuit un pont assez solide pour durer cinq cents ans, et le magistrat, de son côté, concédait en paiement de ce pont l'ame du premier individu que le hasard ou la nécessité forcerait de traverser la Reuse sur ce passage diabolique que Satan devait improviser.

Le lendemain, au point du jour, le pont était bâti.

Bientôt le bailli parut sur le chemin de Goschenen ; il venait vérifier si le diable avait accompli sa promesse. Il vit le pont, qu'il trouva fort convenable, et, à l'extrémité opposée à celle par laquellle il s'avançait, il aperçut Satan assis sur une borne, et attendant le prix de son travail nocturne.

— Vous voyez que je suis homme de parole, dit Satan.

— Et moi aussi, répondit le bailli.

— Comment, mon cher Curtius, reprit le diable stupéfait, vous dévoueriez-vous pour le salut de vos administrés.

— Pas précisément, continua le bailli en déposant à l'entrée du pont un sac qu'il avait apporté sur son épaule, et dont il se mit incontinent à dénouer les cordons.

— Qu'est-ce? dit satan, essayant de deviner ce qui allait se passer.

— Prrrrrooou, dit le bailli.

Et un chien, traînant une poêle à sa queue, sortit tout épouvanté du sac, et, traversant le pont, alla passer en hurlant aux pieds de satan.

— Eh! lui dit le bailli, voilà votre ame qui se sauve; courez donc après, monseigneur.

Satan était furieux: il avait compté sur l'ame d'un homme, et il était forcé de se contenter de celle d'un chien. Il y aurait eu de quoi se damner, si la chose n'eût point été faite. Cependant, comme il était de bonne compagnie, il eut l'air de trouver le tour très drôle, et fit semblant de rire tant que le bailli fut là.

Mais à peine le magistrat eut-il le dos tourné, que satan commença à s'escrimer des pieds et des mains pour démolir le pont qu'il avait bâti; il avait fait la chose tellement en conscience, qu'il se retourna les ongles et se déchaussa les dents avant d'avoir pu en arracher le plus petit caillou.

Cependant il n'avait pas renoncé à son projet de vengeance. Ce qu'il cherchait des yeux, c'était un rocher d'une forme et d'un poids convenables, afin de le transporter sur la montagne qui domine la vallée, et de le laisser tomber de cinq cents pieds de haut sur le pont que lui avait escamoté le bailli de Goschenen.

Il n'avait pas fait trois lieues, qu'il avait trouvé son affaire: c'était un joli rocher, gros comme une des tours de Notre-Dame. Satan l'arracha de terre avec autant de facilité qu'un enfant aurait fait d'une rave, le chargea sur son épaule, et, prenant le sentier qui conduisait au haut de la montagne, il se mit en route, tirant la langue en signe de joie, et jouissant d'avance de la désolation du bailli, quand il trouverait le lendemain son pont effondré.

Lorsqu'il eût fait une lieue, Satan crut distinguer un grand concours de populace. Il déposa son rocher par terre, grimpa dessus et aperçut distinctement le clergé de Goschenen, croix en tête et bannière déployée, qui venait de bénir le pont du diable. Satan vit bien qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui. Il descendit tristement, et rencontrant une pauvre vache qui n'en pouvait plus, il la tira par la queue et la fit tomber dans un précipice.

Quant au bailli de Goschenen, il n'entendit jamais reparler de l'architecte infernal. Seulement, la première fois qu'il fouilla à son escarcelle, il se brûla vigoureusement les doigts; c'était le lingot qui était redevenu charbon.

Le pont subsista cinq cents ans, comme l'avait promis le diable. Un pont nouveau est venu lui voler son nom; mais l'ancien existe encore tout à côté

ALEXANDRE DUMAS. — (*Journal de la Jeunesse.*)

LA FIANCÉE DE MADRID.

— 1619 —

—

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Un rival inconnu.

On remarquait à l'extrémité occidentale de la ville de Madrid, vers le commencement du XVIIe siècle, un château de forme coquette dont l'architecture mauresque attestait l'antique origine, et qui, depuis un temps immémorial servait de résidence à la noble et glorieuse descendance de la maison d'Ovéda. Ce château, situé presque à l'entrée de la ville et comme penché sur le versant d'une colline, dominait les eaux peu abondantes du Mançanarès et s'y réflétait comme dans un miroir. Quelquefois, quand les vapeurs du matin s'élevaient froides et épaisses au-dessus du nuage gris, alors, portique de marbre taillé en ogive, chapelle gothique aux vitraux coloriés, petites tourelles bordées de crénelures, tout disparaissait dans une ombre pâle, tout se confondait sous le voile humide du brouillard. Souvent aussi, à le contempler par une belle soirée d'été, sous le clair regard de la lune, on eut dit d'un géant immobile, placé en avant de Madrid, comme une sentinelle avancée.

C'est par une de ces soirées splendides que le château d'Ovéda était devenu le point de mire des désœuvrés et des curieux de Madrid. Les regards des promeneurs se sentaient instinctivement attirés vers une longue file de croisées qui versaient sur la demi-obscurité de la nuit comme une blanche traînée de feu. L'oreille aussi s'éveillait et se faisait plus attentive aux sons harmonieux que la brise lui apportait amoindris et presque éteints par l'espace. Il y avait, comme on le voit, fête chez la marquise d'Ovéda, fête qui réunissait dans un cercle brillant, la meilleure comme la plus ancienne noblesse d'Espagne et du Portugal, alors confondus sous le sceptre à la fois débile et violent du petit fils de Charles-Quint, Philippe III.

La marquise d'Ovéda était veuve d'un seigneur qui avait été connétable sous Philippe II et qui lui avait légué, outre les revenus d'une immense fortune, une réputation d'honneur et de probité dont l'éclat ne le cédait à celle d'aucune autre maison de Castille. Une nuit, le vieux marquis, à son retour d'un bal donné à la cour du jeune Philippe III, où il avait conduit sa fille dona Fernande, tomba dans une profonde rêverie, et, ayant appelé sa femme, la supplia de lui jurer sur l'Evangile que jamais à dater de ce jour, elle ne souffrirait que Fernande se montrât au palais du nouveau roi. La marquise s'étonna d'abord de cette recommandation étrange, mais le vieillard refusa de s'expliquer d'avantage et la mère effrayée fit le serment qu'on lui demandait. Ce serment d'ailleurs n'engageait la marquise que jusqu'au jour où Fernande serait mariée, et pour rassurer entièrement son cœur paternel, don Manuel d'Ovéda exprima le vœu que sa fille devînt l'épouse de don Ruiz de Soria, fils du comte François de Soria, son frère d'armes et son unique ami.

Fernande souscrivit avec joie à ces conditions qui s'accordaient merveilleusement avec la secrète inclination de son cœur. Elle aimait don Ruiz de ce premier amour qui sème dans les ames le germe d'un souvenir éternel. De son côté, don Ruiz, élevé près d'elle, depuis que les guerres de Flandre l'avaient fait orphelin, caressait la même chimère, poursuivait le même rêve. Aussi, lorsqu'à son lit de mort, le marquis d'Ovéda étendit sur leurs têtes ses bras débiles et prononça, en joignant leurs mains, le mot de fiançailles, les deux enfans, émus en même temps de tristesse et de joie, se jetèrent à la dérobée un regard plein de larmes. Ce regard, double promesse et double aveu, témoignait déjà qu'ils étaient fiancés par le cœur.

Malheureusement don Ruiz de Soria fut obligé de partir brusquement pour la Havane, où quelques affaires de succession nécessitaient sa présence. Il était l'aîné de la famille. Don Diégo de Soria, plus jeune que lui de deux années, était si frivole, si léger en apparence, qu'on n'eût jamais songé à s'en rapporter à lui d'intérêts si graves.

Don Ruiz fut donc forcé de s'éloigner. Ce fut un jour cruel que le jour du départ. Cependant les larmes de la marquise, les tendres adieux de Fernande le lui rendirent moins amer. Il se vit si sincèrement regretté qu'il prit son mal en patience et oublia la douleur présente pour ne plus songer qu'au bonheur à venir. Un seul regret, au moment de cette séparation, vint saisir et serrer son cœur. Il lui sembla que la tristesse de son frère n'était pas à l'unisson de la sienne. Il crut même voir luire en ses yeux un éclair de joie. Mais cette crainte ne fit que traverser sa tête. Il se la reprocha comme une mauvaise pensée, et, comme pour s'en affranchir, il pressa sans plus de réflexion Diégo contre son cœur, et son dernier adieu fut une parole de confiance et d'espoir.

Don Ruiz partit donc. La traversée fut heureuse, mais arrivé à la Havane, une fièvre contagieuse envahit la contrée. Les victimes se comptaient par milliers. Don Ruiz, un des premiers, respira le poison subtil et fut frappé de mort.

Telle fut du moins l'affreuse nouvelle que Diégo de Soria vint annoncer un jour en pleurant à la marquise d'Ovéda. Don Ruiz eut été son propre enfant que le coup ne l'eut pas plus cruellement terrassée. Sa propre souffrance s'augmenta de celle qui allait frapper Fernande, et pendant plusieurs heures elle se renferma dans son oratoire, priant sur la tombe du marquis, afin que du ciel, où il était, il lui inspirât le courage et la résignation, qu'a son tour il lui faudrait inspirer à sa fille. Le soir même elle vint la trouver dans sa chambre, et usa de tant de détours, de tant de précautions, qu'avant d'avoir dit le funestes secret, Fernande l'avait déjà deviné. Cette nuit entière ne fut qu'un long gémissement, et le lendemain une foule de parens et d'amis, pieusement agenouillés sur la dalle de l'église de Notre-Dame d'Atocha, adressait au ciel des vœux ardens pour le repos de l'ame de don Ruiz de Soria, qu'une fin misérable venait d'arracher à l'amour de sa belle fiancée.

Dès cet instant, Diégo ne quitta plus Fernande. D'abord la jeune fille souffrit avec impatience cette continuelle obsession d'un homme pour lequel elle n'avait jamais éprouvé d'affection réelle et qui n'avait vraiment qu'un mérite à ses yeux, celui d'être le frère de don Ruiz de Soria. Mais Diégo sut si bien flatter sa douleur, la suivre et la respecter dans tous ses caprices, mêler ses pleurs aux siens, se faire le complaisant écho de plaintes mille fois répétées, qu'elle finit par s'habituer à sa présence et qu'elle se reprocha même d'avoir été ingrate envers lui. Son empressement paraissait si généreux, sa douleur si désintéressée! Pourquoi ne l'eut-elle pas accueilli comme un ami, comme un frère? Placée entre sa mère et Diégo, Fernande trouva peu à peu la journée moins longue et la vie plus supportable. Elle parlait de don Ruiz, et chacune des réponses qu'elle se plaisait à provoquer, était un éloge ou un regret. Il n'existait plus, il est vrai, que par le souvenir; mais un instinct secret lui faisait aimer, par une sorte d'égoïsme sublime, tout ce qui pouvait encore sur terre perpétuer son rêve et ressusciter à ses yeux, sous quelque forme que ce fût, l'image évanouie de son bonheur.

La marquise ne tarda pas, non plus à subir le charme de séduction que Diégo semblait répandre autour de lui. Jadis, sans le haïr, elle n'éprouvait aucune sympthie pour ce jeune homme, dont le caractère frivole et hardi contrastait, d'une façon peu avantageuse, avec celui de son frère aîné. Mais depuis le départ de ce dernier, un changement si soudain s'était opéré en lui ses soins à la suite du coup qui les avait frappées, révélaient une si belle ame, qu'elle aussi oublia toutes ses préventions, et ne voulut plus attribuer certains torts de Diégo qu'à sa grande jeunesse et aux écarts d'un cerveau trop ardent. Bientôt, les louanges de Diégo furent dans toutes les bouches, et il occupa au château d'Ovéda la place qu'y occupait jadis son frère.

Un seul homme, Juan de Valdesillas, ancien commandeur d'Ocana, grand ami de don Ruiz, refusait de croire à la sincérité de ce changement. En vain la marquise s'efforçait de le persuader, Valdesillas, entêté dans ses préventions, se renfermait, toutes les fois qu'il entendait le panégyrique de Diégo, dans une dénégation muette qui s'exprimait assez ordinairement par un léger mouvement de tête ou d'épaules, dont la signification n'offrait d'ailleurs aucune espèce déquivoque.

— Mais quel défaut pouvez-vous lui reprocher? lui dit un jour la marquise poussée à bout.
— Celui de me déplaire, d'abord.
— Mais c'est de l'injustice...
— Si c'était de l'instinct?
— Vous êtes d'une défiance!
— A l'égard de Diégo, c'est vrai : s'il rit, je ne crois point à sa gaîté; s'il pleure, son chagrin me fait l'effet d'une comédie.
— Si vous saviez, depuis six mois... que de tristes journées il passe près de nous!
— C'est donc pour s'en dédommager qu'il se ménage de si joyeuses nuits?
— Que voulez-vous dire?
— Chaque soir, à la cour du roi Philippe...
— Son devoir... ses fonctions l'y appellent...
— Oui, vous avez raison... son devoir de sujet fidèle et dévoué... ses fonctions... de chambellan, de camérier, que sais-je? Tenez, madame la marquise, je vais encore vous paraître d'une misanthropie bien sévère, mais la faveur dont jouit Diégo de Soria m'est suspecte... et peut-être penseriez-vous comme moi si vous saviez qu'il est le bras droit, l'ame damnée, l'inséparable ami...
Valdesillas hésita.
— De qui donc? demanda la marquise.
— De don Roderic Calderone, comte d'Oliva, l'ancien valet du duc de Lerme, de cet homme perdu de débauches et de vices qui, à force de crimes inconnus, de lâches soumissions, de complaisances honteuses, a fini par s'insinuer dans les bonnes grâces du roi, trop jeune pour comprendre le péril d'une telle influence, trop faible pour y résister.
La marquise, bien qu'éloignée depuis long-temps de la cour, avait cependant connaissance de la haute fortune de Calderone et des sourdes malédictions dont l'accablait la voix publique. Pourquoi don Diégo lui avait-il laissé ignorer sa liaison avec cet homme? Elle sentit se réveiller en elle-même son ancienne antipathie; mais, bien résolue à lutter contre un sentiment qu'elle croyait injuste, elle reprit;
— Du moins ses visites ici sont tout à fait désintéressées...
— L'avenir nous l'apprendra, répondit Valdesillas, qui voulut avoir le dernier mot.
Presqu'immédiatement après cet entretien, don Diégo de Soria vint au château d'Ovéda et demanda à entretenir la marquise en particulier. Elle s'étonna d'abord du ton solennel dont il sollicitait cette faveur; mais sa surprise n'eut plus de bornes quand elle connut l'objet de sa démarche. Il venait la supplier de lui accorder la main de sa fille, de la fiancée de son frère, de Fernande d'Ovéda. Toutes les assertions de Juan de Valdésillas lui revinrent en foule à l'esprit, et sans répondre à Diégo par un refus irrévocable, la marquise promit d'un ton froid de consulter la volonté de Fernande, en se gardant toutefois d'engager la sienne. Fernande eut comme sa mère, un mouvement instinctif de répulsion en apprenant les intentions de Diégo. Après ce qu'elle lui avait laissé voir de son amour pour don Ruiz, elle s'étonna de ce manque de respect de Diégo pour la mémoire de son frère. Il n'en fallait pas davantage pour le renverser aux yeux de la mère et de la fille, du frêle piédestal où elles l'avaient placé.
Dès ce jour, une certaine froideur se glissa dans les relations de don Diégo avec la maison d'Ovéda Il était toujours aussi assidu, mais l'intimité était devenue moins réciproque, moins expansive. Par degrés Fernande tomba dans une tristesse si noire, si concentrée, si continuelle, que la marquise en conçut des craintes sérieuses pour sa santé. Don Diégo qui, du reste, avait subi le refus de Fernande plus philosophiquement qu'on n'eut pu le croire, conseilla à la marquise de combattre par des distractions nombreuses cette funeste disposition à la mélancolie dont les suites étaient à redouter. Un serment sacré fait jadis au marquis mourant s'opposait à ce que Fernande fût présentée à la cour de Madrid ; ne pouvait-on, sans manquer à la foi jurée, appeler la cour de Madrid, au château d'Ovéda? La marquise n'aimait pas le monde, mais pour ramener le calme dans l'ame de sa fille, pour lui rendre sa fraîcheur perdue, pour faire luire de nouveau sur son front un rayon de jeunesse et de bonheur, elle n'hésita pas à changer ses habitudes, et elle consentit à organiser chez elle plusieurs fêtes au milieu desquelles Fernande trouva parfois, sinon des plaisirs bien vifs, du moins l'oubli momentané de ses souffrances.
C'est à l'une de ces fêtes que commence notre récit. On était au 25 mai 1619; jamais l'assemblée n'avait été plus joyeuse ni mieux choisie. Des costumes brillans, aussi remarquables par leur riche éclat que par leur exactitude historique formaient entre eux les contrastes les plus piquans. Le masque autorisait parmi les invités cette sorte de liberté qui donne au bal plus de gaîté, sans rien lui ôter de sa décence. Fernande, cependant, plus pâle et plus triste qu'à l'ordinaire, semblait souffrir avec impatience les galanteries de quelques seigneurs dont les prétentions à sa main étaient connues de tout Madrid. Fatiguée, sans doute de leur empressement, elle résolut d'aller se mettre sous la protection de Valdesillas, et vint elle-même lui prendre le bras.
— Eh! quoi, c'est vous, Fernande, dit le commandeur tout surpris.
— Oui, mon bon Juan, répondit la jeune fille qui paraissait trembler.
— Mais, qu'avez-vous?
— Rien. Oh! rien... Vous le savez, senor Valdesillas, je n'aime de ces réunions tumultueuses que leur piquant désordre et leur aspect éblouissant c'est un spectacle qui réjouit mes yeux, mais qui ne dit rien à mon cœur. Autant j'aime à contempler de loin le mouvement de ces quadrilles, autant je crains de m'y mêler.
— Votre place y est pourtant marquée d'avance, senorita, et ces jeunes gentilhommes dont la rivalité n'est un mystère pour personne....
— Ce sont justement ces fades galanteries qui me font fuir. Leurs complimens, leurs insignifians propos me fatiguent; je m'efforce de les éviter, et l'on dirait....
— Qu'ils n'en sont que plus empressés.... Que voulez-vous, Fernande, c'est votre beauté qu'il faut accuser de tout ceci, et le désir seul de vous plaire les rend assidus près de vous...
— Que ne les rend-il un peu moins ennuyeux! dit Fernande avec un léger sourire.
Mais son visage redevint tout à coup sérieux, et, indiquant d'un geste à don Juan un homme dont le visage était masqué et qui portait un galant costume de fantaisie, assez semblable à ceux des pages de la cour de France sous Philippe-le-Bel, elle s'écria en l'entraînant.
— Encore lui! de grâce, éloignons-nous....
— Mais dites-moi, Fernande... cet homme?...
— Me poursuit depuis le commencement du bal.
— Et, comme les autres, il vous fatigue?...
— Il m'épouvante, murmura Fernande en serrant plus étroitement le bras de Valdesillas, car encore une fois le masque fendait la foule et venait droit à elle en s'inclinant.
— Vous me fuyez, belle senora, c'est mal; l'idole d'un temple doit un meilleur accueil au plus fidèle de ses adorateurs. Ne me permettrez-vous pas tout-à-l'heure de vous offrir ce bras, si long-temps dédaigné, pour faire, ne fut-ce qu'une seule fois, le tour de ce salon? Quant à présent vous avez choisi un noble et digne cavalier, et si jaloux que je sois de cette préférence, le respect qu'il m'inspire m'empêchera d'en murmurer.
— Vous me connaissez? dit le commandeur.
Tout bon Espagnol connaît Juan de Valdesillas, senor, et les services qu'il a rendus à son pays sous Philippe II lui méritent l'estime de tous les gens de bien.
Et le personnage mystérieux s'éloigna.
— J'ai déjà entendu cette voix, dit Juan.
— Et moi aussi, ajouta Fernande toute pensive.
Valdesillas et la jeune fille continuèrent à se promener silencieusement. Au bout de quelques minutes, et comme s'il continuait tout haut une réflexion commencée tout bas, le commandeur dit à Fernande :
— Don Diégo n'est pas encore venu?
— Il ne viendra pas. Un billet de lui nous a informées ce matin qu'un devoir indispensable le retiendrait jusqu'à demain hors de Madrid.
— On sait ici que Diégo vous aime, et je parierais qu'on interprète son absence comme la retraite d'un prétendant éconduit. Pour le comte d'Ossuna, pour Alvarez de Landos, pour Gomez de Stuniga, Diégo, absent, est un rival de moins. Et, après tout, ajouta Valdesillas, quoi de plus naturel? Jeune, belle et noble, vous ne pouvez rester ensevelie sous les voûtes de ce vieux château... Et, tôt ou tard, un de ces brillans seigneurs, si ce n'est don Diégo de Soria lui-même...
— Ni Diégo, ni autre, interrompit Fernande.
— Serment de jeune fille, dit Juan avec un sourire d'incrédulité, et la bouche, en pareille occasion, court grand risque de recevoir un démenti du cœur...
— Oh! le mien confirmera ce serment, acheva vivement Fernande, car le souvenir de don Ruiz le remplit tout entier.
Au même instant le masque reparut, Fernande lui abandonna sa main et quitta le bras de Juan, qui lui avait conseillé de ne point persister dans un refus sans motif. Au mouvement de la musique, on reconnut le signal d'une pavane. On fit cercle, on se pressa afin de voir quel serait le couple assez hardi pour affronter l'exécution si difficile de cette danse toute empreinte de douceur et de fierté, à la fois sérieuse et passionnée, vraie fille, en un mot, de l'Espagne, et qui tenait en même temps de la danse du *Flambeau* par sa gravité, et du *Pazzo-Mezzo* d'Italie, par l'éloquente signification de ses figures. Un murmure de surprise et de satisfaction s'éleva de tous les groupes lorsqu'on vit la belle Fernande gagner le milieu du salon, conduite par le gracieux page de Philippe-le-Bel. Le succès du couple danseur fut immense. De tous côtés on louait la dignité parfaite de la jeune fille et la tournure vraiment seigneuriale du cavalier. Seulement on regrettait de ne pas le connaître et les plus intrigués étaient réduits à se perdre en vaines conjonctures.
— N'ôtera-t-il donc point son masque? disaient de toutes parts les seigneurs désappointés, et ne pourrons-nous savoir enfin quel est ce concurrent redoutable, ce mortel heureux entre tous a qui la senora Fernande accorde aujourd'hui une faveur qu'elle nous a refusée si long-temps!
La pavane se termina au milieu d'un applaudissement unanime et les groupes dispersés se répandirent par les longues galeries. Fernande profita de cette confusion pour dégager sa main de l'étreinte du page, et se dirigea vivement vers la marquise d'Ovéda.
— Ma mère, lui dit-elle, en cherchant à maîtriser une émotion qui se trahissait malgré ses efforts, ma mère, je me sens mal... souffrez que je me retire...
— Y penses-tu, dit la marquise. Te retirer! déjà!
— Il le faut... une indisposition soudaine...
— Tu le veux... je te suis.
— Non... restez, ma mère. On remarquerait trop vite votre absence, tandis que moi...

Elle n'en put dire dantage et, avant d'attendre une nouvelle réponse de la marquise, elle s'éloigna. Fernande espérait qu'on ne s'apercevrait que plus tard de sa disparition. Mais dès qu'elle fut partie, on éprouva de tous côtés comme une inquiétude secrète, comme un malaise général. Fernande était l'ame de cette fête; sa présence était le souffle qui la faisait vivre. Pendant quelque temps le mouvement cessa, le bruit s'éteignit. On eut dit un nuage passant sur le soleil. Cependant la fête continua; mais il était évident que son plus bel attrait venait de lui être enlevé.

Fernande suivit donc un sombre couloir qui conduisait à sa chambre. Arrivée là, elle courut s'appuyer sur le balcon de sa fenêtre d'où l'on découvrait, aux demi-clartés de la lune, les premières maisons de Madrid pareilles à des fantômes inégaux, et le ruban argenté du Mançanarès qui fuyait dans la plaine. D'abord elle se livra au charme d'une contemplation où les forces de son être semblaient s'absorber tout entières.

Avant tout, elle avait besoin d'être seule et de se recueillir. L'atmosphère du bal l'étouffait et sa poitrine demandait un peu d'air à respirer. Le premier effet de cet instant de solitude fut de lui rappeler le souvenir chéri de don Ruiz, car ce nom se retrouvait au fond de toutes ses rêveries. Puis, par degrés, son imagination se renferma dans un cercle d'idées plus positives, plus rapprochées d'elle. Ce bal qu'elle venait de quitter, cette pavane qu'elle avait dansée, le sourire aux lèvres et la mort dans le cœur, l'acharnement de son cavalier inconnu, cette terreur inexplicable qui l'avait entraînée hors du salon, toutes ces émotions si vives et si rapides prirent en quelque sorte une forme à ses yeux et surgirent une seconde fois devant elle comme le comble d'une effrayante vision. Fernande, dont l'ame était aussi fière que tendre, avait jusqu'alors souffert, sans y attacher d'importance, les empressemens de jeunes seigneurs, auxquels d'ailleurs pas un mot, pas un regard n'avaient pu inspirer le plus léger, le plus lointain espoir. Elle entendait, sans les écouter peut-être, ces mille protestations de dévoûment, de soumission, de tendresse qui, dans le vocabulaire de la galanterie, semblent plutôt avoir été inventées pour flatter l'oreille que pour séduire le cœur. Mais l'homme au masque noir avait osé plus qu'aucun de ses rivaux. Protégé par le nombre même des regards qui, pendant l'exécution de la Pavane, étaient fixés sur elle, plusieurs fois il avait pressé sa main dans une étreinte convulsive. En la reconduisant à sa place, il avait poussé l'audace jusqu'à lui glisser à l'oreille ce mot que personne après don Ruiz n'avait jamais osé lui dire : Je vous aime! — Et c'est alors qu'elle avait fui, frappée de vertige et glacée d'effroi.

Un autre souvenir vint en ce moment traverser son esprit. Elle se rappela que depuis quelque temps un homme, couvert d'un long manteau et coiffé d'un sombrero qui dérobait presque entièrement son visage, rôdait chaque soir aux environs du château d'Ovéda. Cette apparition si souvent renouvelée avait d'abord excité son attention; mais plus tard elle n'y avait plus songé.

— Si c'était le même, pensa-t-elle.

Puis, s'étant retournée par un mouvement machinal, elle fit un pas en arrière et laissa échapper un grand cri.

Le masque était là.

Elle le regardait avec des yeux hagards. Il dit à demi-voix :

— Oh! silence! silence, senorita.

Fernande retrouvait peu à peu son énergie Elle put enfin parler.

— Votre audace est grande, senor.

— Un grand amour ne peut-il la justifier?

— L'amour sans le respect n'est qu'un outrage... Eloignez-vous!

— Je comprends votre colère, dona Fernande, et j'en subirai l'effet sans murmurer. Vous doutez d'un amour qui, pour arriver jusqu'à vous, a besoin du secours d'un masque et du secret de la nuit. Vous doutez et je n'ai pas le droit de me plaindre... Et pourtant le ciel connaît cette flamme qu'un seul de vos regards a allumée, Dieu sait tous les tourmens que j'ai soufferts loin de vous. Il y a long-temps de cela, dona Fernande; il y a de cela trois longues années, durant lesquelles votre image n'a cessé de briller devant moi. Oh! voyez-vous, cette heureuse nuit ne saurait s'effacer de ma mémoire, et mon front brûle rien qu'à en evoquer le souvenir : C'était à un bal de la cour, et vous aviez seize ans... blanche comme un lys, vive et souriante comme l'enfant qui aime la vie, vous sembliez prendre plaisir à cette fête royale dont le spectacle était nouveau pour vous, quand soudain le noble marquis d'Ovéda, votre père, vous ordonna de le suivre, et jamais depuis...

—Mon Dieu, murmura Fernande, dont l'esprit faisait un retour vers le passé! Quel soupçon!... mais non! c'est impossible.

—Dona Fernande, serez-vous sans pitié, dit l'inconnu en étendant les mains vers elle.

—Arrêtez ou je sonne! Est-ce que je vous connais? moi. Est-ce que je sais qui vous êtes?

—Voulez-vous le savoir, dona Fernande?

— Partez, partez, vous dis-je.

— Je partirai... mais inconnu à tous, je ne dois point l'être pour vous. Ce masque vous effraie... Eh bien!

Déjà il portait la main à son front, et le masque allait tomber, quand un bruit de pas précipités retentit sous la longue voûte du corridor. Il s'arrêta brusquement, et Fernande, courant vivement vers la porte, se jeta dans les bras de la marquise d'Ovéda en s'écriant d'une voix étouffée :

—Ma mère! ma mere!

—Du secours! cria la marquise d'une voix forte.

Une seconde exclamation allait bondir sur ses lèvres. Elle put la retenir à temps; elle venait d'apercevoir un homme dans la chambre de sa fille.

L'audacieux masque avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas se découvrir. Au risque de déshonorer Fernande, il songea tout d'abord à assurer sa fuite. D'un seul coup d'œil il mesura la hauteur de la croisée et reconnut que d'une espèce d'entablement de pierre, facile à atteindre, il pourrait sauter sans danger sur le sol. En deux bonds il fut dans la cour. Or, le cri de la marquise avait été entendu dans la salle du bal, et dans l'inquiétude où l'on était de savoir ce qui se passait, on avait ouvert les fenêtres et tous les yeux étaient fixés sur l'aile du bâtiment où logeait dona Fernande. La retraite du visiteur nocturne eut entre autres témoins le jeune Gomez de Stuniga, don Alvarez de Landos et le comte d'Ossuna, tous trois rivaux dans leurs projets d'alliance avec la maison d'Ovéda.

— Eh bien? dit le premier.

— Qui l'eut pensé! dit le second.

— Que voulez-vous? ajouta le troisième.

— Nous ne sommes plus rivaux, reprit Gomez de Stuniga, soyons amis!

Une poignée de main scella cet engagement pris sous de si étranges auspices, et tout fut dit.

Pendant ce temps, Juan de Valdesillas était allé rejoindre la marquise. Au moment où il entrait dans la chambre fatale, Fernande commençait à reprendre ses sens et promenait autour d'elle un regard étonné. Déjà la marquise lui avait adressé une question qui était restée sans réponse.

— Cet homme! redemanda-t-elle cette fois avec plus d'instance, par pitié... quel était cet homme?

— Je ne sais, dit Fernande qui parut sortir d'un songe.

— Quoi! son nom?..

— Sur mon ame et sur Dieu je l'ignore!

La marquise pensa mourir. Elle se tourna du côté de Valdesillas, et, saisissant avec force la main qu'il lui tendait :

— Ma fille, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, ma pauvre fille est perdue!

II.

L'assemblée de Famille.

Le lendemain de cette fête fut un jour de deuil. La mère, sûre de l'innocence de sa fille, et la fille, forte de la confiance de sa mère, pleuraient ensemble et confondaient leur douleur. Le vieux commandeur, fidèle à son ancien titre d'ami, et considérant l'événement de la veille comme la plus grande catastrophe qui pût atteindre une maison comme celle d'Ovéda, dont l'honneur, depuis près de trois siècles, était toujours demeuré pur de toute souillure et à l'abri même du soupçon, le commandeur, disons-nous, comprenait, quoiqu'à grand'peine, que l'affaire dont il s'agissait n'était pas de celles qui se dénouent par la violence; et, pour la première fois de sa vie, il se voyait forcé de redresser une injure sanglante sans en venir aux voies de fait et sans tirer l'épée du fourreau. Son esprit vif et emporté s'accommodait mal de ces lamentations stériles qui réellement n'aboutissaient à rien, et il eut cent fois mieux aimé, malgré ses cinquante années et ses cheveux grisonnans, avoir affaire à quelque insolent muguet des antichambres du roi, que de perdre en vaines clameurs contre un ennemi inconnu, et que d'engager une lutte sans savoir où porter ses coups.

Peu propre au rôle de conseiller, étranger surtout à cette tactique toute de jugement et de combinaison, qui consiste à tourner un péril ou une difficulté, le commandeur, après avoir réfléchi, autant qu'il était en lui, au moyen de sortir d'embarras, ne s'en était trouvé ni plus ni moins avancé. Il en revenait toujours à sa raison de violence et à sa politique de ferrailleur. Avec son courage et sa loyauté, il ne pouvait supposer que l'insolent page du bal ne se fît pas enfin connaître; et alors il se proposait de lui arracher une confession si publique et si claire de sa honte et de son repentir, que l'honneur du nom d'Ovéda serait sans doute sorti de ce conflit aussi pur que possible et couvert d'un nouvel éclat.

A défaut de Valdesillas, Fernande soumit enfin à la marquise une résolution qui avait le double avantage de la soustraire à toutes les obligations du monde et d'assurer son repos. Il s'agissait d'une retraite éternelle. Le cœur de la marquise fut navré. Mais était-ce le moment de reculer devant la cruelle épreuve d'une séparation? La pauvre mère avait déjà eu cette idée, et elle n'avait osé en faire part à sa fille. Elle gardait le silence et baissait tristement la tête. La marquise approuvait le sacrifice qu'elle s'était senti incapable de conseiller. Il fut décidé qu'avant la fin du jour tout serait fini.

Mais une si grave détermination ne pouvait être prise qu'en présence de tout les parens de Fernande. On disposa tout pour que la famille se réunît en conseil dans le courant même de la journée.

La marquise chargea Nunez, son fidèle intendant, de courir chez tous les membres de la famille d'Ovéda, présens à Madrid, et de les prier de se rendre en toute hâte au château, où on allait délibérer sur le triste événement de la nuit.

Au bout de deux heures, les parens de la marquise étaient tous au rendez-vous. Pas un n'avait voulu manquer à l'appel, car, jaloux de la gloire de leur blason, ils étaient tous liés l'un à l'autre par la communauté des intérêts de famille et la solidarité de l'honneur.

Parmi eux, on remarquait le marquis de Villena, frère de la marquise d'Ovéda, vénérable vieillard dont le père avait jadis soutenu les droits de Jeanne-la-Folle, contre l'ambition prématurée de son fils Charles-Quint;

— don Cristoval de Fonseca, gouverneur des prisons royales, oncle par alliance de dona Fernande; — don Guzman d'Evanez, chevalier de Saint-Jacques, neveu de la marquise, et plusieurs autres gentilshommes appartenant aux deux branches d'Ovéda et de Villena, tous décorés de titres pompeux, tous occupant dans l'état quelqu'importante dignité.

— Nobles alliés, dit la marquise avec émotion, lorsque le cercle fut définitivement formé.—Les maisons comme la nôtre, quelque soit le coup qui les frappe, ne sont jamais veuves de protecteurs, ne tombent jamais faute d'appui. Si mon époux, le marquis d'Ovéda, dort au fond de la tombe, tout n'est pas mort avec lui, et sa race veille sans cesse sur l'héritage qu'il lui a légué. A lui de reposer en paix; à nous de continuer sa tâche. C'est pour m'aider dans cette sainte mission que je vous ai fait appeler. Vous le savez, un scandale inouï, sans exemple, a eu lieu cette nuit au château d'Ovéda. Il faut qu'une explication solennelle vous en soit donnée. Cette xplication, votre droit serait de l'exiger, notre devoir est de vous l'offrir. C'est Fernande elle-même qui a voulu se charger de ce soin... La voici.

Fernande parut en effet à l'extrémité de la pièce. Son air était grave, sa démarche lente, son costume simple et sévère. Elle prononça sa justification d'une voix calme et assurée.

—Ma présence en ces lieux, dit-elle, doit déjà me justifier à vos yeux. Coupable, j'aurais fui votre malédiction; innocente, je viens vous supplier de me fortifier et de me bénir. Vous le voyez, vous tous qui avez su garantir de toute souillure le nom que vous portez, je m'offre à vos regards sans rougir, mon front ne craint point d'interroger la clarté du ciel, et demain comme hier je pourrai sans remords me confesser au prêtre et me recommander à Dieu. Mais il ne suffit pas toujours d'une conscience pure pour être à l'abri du soupçon. La vertu existe moins par elle-même que par l'hommage universel qu'on lui rend. Or, il n'est plus en mon pouvoir d'imposer aux autres la conviction de mon innocence. Une injure sanglante m'a été faite, et par une fatalité étrange, cette injure doit rester impunie. Nul ne connaît l'homme qui m'a insultée,et je ne puis qu'en appeler à Dieu du soin de son châtiment. Mais l'écusson d'Ovéda n'en est pas moins taché, et il est de ceux dont l'azur ne saurait demeurer terni, ne fut-ce qu'un jour, ne fut-ce qu'une heure. Dès ce soir, je dirai au monde un éternel adieu. C'est au voile du cloître à essuyer mes pleurs. C'est au rayon du ciel à purifier ce que le souffle de la terre a flétri. Que votre volonté s'accorde avec la mienne, et aujourd'hui même commencera l'expiation.

Il se fit un long silence. Le vieux Cristoval de Fonseca, oncle de Fernande, prit le premier la parole.

— Ma nièce, dit-il, cette résolution vous honore; et bien que le sacrifice d'une vie toute entière puisse paraître exagéré, en raison surtout des circonstances qui semblent vous proclamer innocente, il est de notre devoir de vous y engager. Mais nous regretterons toujours de ne pas connaître l'auteur d'une telle injure, car tout vieux que nous sommes, nos épées en auraient eu raison!

— Bien dit, s'écria Valdesillas en frappant de sa main droite la garde de son épée. Voilà la vraie gardienne de l'honneur, voilà la seule amie qui ne soit pas infidèle et dont on soit sûr à toute heure et en tout lieu. Oh! si quelque indice pouvait me guider... si dona Fernande...

— Je ne sais rien, murmura la jeune fille.

— Quoi! pas un souvenir? la taille, la démarche, le son de la voix...

— Ma frayeur, senor Valdesillas, a été si grande que je n'ai rien vu, rien entendu... Et d'ailleurs quand je me rappellerais...

— Pardon, ma cousine, interrompit don Guzman d'Evanez. Votre mémoire est en défaut, c'est tout simple, et ce n'est pas elle que nous devons interroger. Mais il est un fait qui pourrait nous mettre sur la trace de la vérité. Votre chambre, dona Fernande, est située de telle sorte qu'on n'y saurait parvenir qu'en connaissant parfaitement l'agencement intérieur des communications du château. D'après votre propre aveu, l'insolent s'est introduit chez vous par une porte que nul étranger avant lui n'avait franchie... qui donc avait découvert le secret de cette porte?

— Moi! répondit une voix qui alla vibrer au fond de tous les cœurs.

Par un mouvement spontané, l'assemblée entière se retourna.

C'était don Diégo de Soria qui était entré sans qu'on l'eût aperçu.

— Vous! s'écria Fernande en frémissant.

Diégo baissa la tête et ne répondit pas.

Valdesillas échangea un rapide regard avec la marquise et s'adressant à Diégo :

— Il y a long-temps, dit-il, que je voulais vous dire tout ce que je pensais de vous. Mais j'avais déjà la réputation d'un grondeur, d'un vieillard mécontent de tout, et j'en étais venu à me défier de moi-même. D'ailleurs, l'occasion me manquait. Elle s'offre aujourd'hui et je la saisis au vol, senor Diégo.

— Eh! mon Dieu! je vous sais par cœur, mon bon Valdésillas, interrompit Diégo avec ironie. Vous avez comme cela des coleres qui vous emportent beaucoup trop loin, mais qui ont au moins cela de bon qu'elles s'éteignent aussi promptement qu'elles se sont allumées. Je parierais que vous allez me dire quelque injure, n'est-ce pas?

— Je ne vous dirai, senor Diego, qu'une simple et dure vérité. Vous avez déshonoré une femme, et c'est d'un lâche; vous avez souillé le sang de votre race, et c'est d'un mauvais fils, entendez-vous? Voilà les injures que j'avais à vous dire, monsieur, et soit instinct, soit pressentiment, je les pense depuis le jour où la mort de don Ruiz a livré à un frère indigne et félon l'héritage du beau nom de Soria.

— De grâce! murmura la marquise, en jetant à Valdesillas un regard suppliant.

— Prenez garde, senor, dit Diégo dont la fureur comprimée avait blanchi les lèvres, prenez garde! Vos paroles sont plus que sévères, et peut-être vous repentirez-vous de les avoir prononcées.

— Valdesillas a raison, dit Cristoval de Fonseca, et si une chose m'étonne, c'est que la rougeur ne vous soit pas montée au front, c'est que le frémissement de nos épées à tous n'ait pas réussi encore à appeler la vôtre hors du fourreau!

Et don Cristoval joignait le geste à la menace.

— Un instant senor, répliqua Diégo, modérez cette fougueuse impatience, ou plutôt réservez-la pour une meilleure occasion. Vous ne pouvez me refuser le temps d'expliquer, sinon de justifier ma conduite. Or, sans vouloir nier ici aucun de vos droits sur dona Fernande, permettez que ce soit en sa seule présence et devant sa mère que j'essaie d'obtenir mon pardon. Je crois être excusable, et je prie la marquise d'Ovéda d'en juger. Quelle que soit sa décision, je jure de m'y soumettre. Si scrupuleux que vous soyez, senors, n'aurez-vous pas confiance dans le jugement d'une mère, et ne le confirmerez-vous pas quand elle l'aura prononcé?

Un signe d'assentiment universel avertit la marquise qu'elle pouvait se conformer au désir de Diégo. Elle fit signe à Fernande d'entrer la première dans la pièce voisine, après quoi elle s'y rendit elle-même, suivie de don Diégo.

La porte retomba lentement. Un malaise inexplicable semblait régner entre ces trois personnages qu'une si étrange circonstance venait de réunir. Mais cet état d'incertitude ne fut point de longue durée. Aussitôt qu'elle se fut assurée qu'on ne pouvait les entendre, la marquise vint droit à Diégo et lui dit d'une voix brisée :

— Eh quoi! Diégo, serait-il vrai?...

Fernande attendait la réponse avec anxiété.

— Rien de tout cela n'est vrai, madame, répondit le jeune homme.

— En effet, s'écria Fernande, cette voix que j'ai entendue pour la seconde fois cette nuit, cette voix dont le son est encore là, présent à mon oreille....

— N'était pas la mienne, n'est-ce pas? Vous avez raison, Fernande, ce n'est pas moi qui aurais tant osé, ce n'est pas moi qui aurais voulu, par cet acte de coupable folie, donner raison à mes ennemis contre moi. Non! je n'ai pas commis ce crime infâme, mais je viens vous sauver de ses conséquences terribles! Vous avez repoussé mon amour, Fernande, acceptez mon dévoûment! Vous devez cette faveur à mes prières, ce prix à ma confiance, cette satisfaction à votre honneur! j'ignore qui a pu être assez téméraire pour s'introduire cette nuit chez vous; mais je crois que cet homme, quel qu'il soit, s'y est introduit malgré vous. Insensé ou coupable, je suis sûr que vous l'avez chassé honteusement. Maintenant, on me sait aventureux, léger, irréfléchi; que je prenne la responsabilité de cette faute, que j'offre de l'effacer sur-le-champ, et personne ne doutera de ma sincérité... Prononcez donc, Fernande... mais, au nom du ciel, au nom de votre réputation compromise, ne songez plus au couvent! N'oubliez pas qu'une semblable retraite serait une sorte d'aveu qui vous perdrait..... Rappelez-vous surtout que si, aux yeux du monde, le couvent peut expier une faute, il ne la répare jamais!

— Ainsi, dit la marquise, vous voudriez...

— Epouser Fernande; — oui, madame. Quel hommage plus éclatant puis-je rendre à sa vertu?... En m'accusant, je la justifie... Au lieu d'une esclandre fatale, on ne verra plus dans l'événement de cette nuit qu'une folle équipée de jeune homme, que la démarche inconsidérée d'un étourdi. On me blâmera, mais Fernande sera sauvée... Oh! répondez, madame, que faut-il que j'espère?

— Si ma fille y consent... dit la marquise en l'interrogeant du regard.

Fernande n'aimait ni ne haïssait Diégo. Jusqu'alors le souvenir de don Ruiz avait fermé son cœur à tous les vœux de ses nombreux prétendans. Mais aujourd'hui une voix plus forte s'élevait en faveur de Diégo. Confiant et généreux, il venait se présenter à Fernande, non pas sous le masque intéressé de l'amant qui sollicite, mais avec la noble abnégation de l'ami qui se dévoue. Rien ne pouvait la sauver du déshonneur, pas même la mort. Et lui Diégo, au lieu de former des soupçons que l'apparence eût excusés, au lieu de s'éloigner d'elle comme tant d'autres allaient sans doute le faire, Diégo venait lui dire qu'il était sûr de son innocence et lui tendre la main.

— Si don Diégo de Soria, dit-elle d'une voix émue, est vraiment persuadé que je suis encore digne de lui,—J'accepterai l'appui que m'offre sa générosité, sans scrupule et sans remords.

— Rentrons, dit la marquise, et faisons sur-le-champ part de cette résolution à notre famille. Ah! vous êtes un noble cœur, Diégo! Dieu seul pouvait inspirer à une belle ame ce moyen, l'unique peut-être qui existât au monde de sauver ma fille. Merci, Diégo, merci.

— Messieurs, dit la marquise en rentrant avec Fernande et Diégo dans le salon, il n'est plus question de couvent, mais bien d'un prochain mariage. Il ne s'agit plus d'une injure qui se doive laver dans le sang, mais de l'imprudence d'un jeune homme, notre ami, presque notre enfant, qui a commis une étourderie, sans en prévoir les suites, et qui n'a senti la gravité de sa faute que lorsqu'il n'était plus temps pour lui de s'arrêter; Il a mon pardon et je viens solliciter le vôtre.

Le vœu de la marquise était un ordre. D'ailleurs ce dénoûment était le plus heureux qu'on pût souhaiter. Les plus vieux de l'assemblée adressèrent à don Diégo quelques avis d'une bienveillance austère, quelques re-

montrances paternelles. Diégo écouta tout avec une déférence parfaite. et l'on se sépara.

Une heure après cette entrevue, la marquise avait arrêté avec Fernande et Diégo toutes les dispositions des fiançailles et de l'union qui devait suivre immédiatement. Bientôt elle se trouva seule avec le commandeur.

—Eh bien, don Juan, lui dit-elle, que pensez-vous de tout ceci?

—Je pense, répondit Valdesillas, que don Diégo n'est pas trop maladroit et que cette folle étourderie, comme vous voulez bien l'appeler, est tout simplement l'œuvre préméditée d'un intrigant audacieux qui a résolu d'obtenir par une voie détournée ce qu'on lui a refusé quand il a pris le droit chemin. Je pense qu'il voulait être votre gendre et que pour arriver à ce résultat tous les moyens lui ont paru bons.

—Votre injustice vous aveugle, dit la marquise, et l'interprétation que vous faites de la conduite de Diégo est entièrement fausse. Apprenez qu'il nous a donné aujourd'hui la preuve du plus grand dévoûment, de la plus complète abnégation.

—Je ne sais pas deviner les énigmes, répartit le commandeur.

—Et il m'est impossible, reprit vivement la marquise d'Ovéda, de vous dire le mot de celle-ci. Mais je n'ai rien avancé qui ne soit parfaitement vrai Diégo a conquis des droits réels à notre reconnaissance et à notre amitié.

—Je vous crois, madame la marquise. Mais alors, je dois en convenir, c'est un homme que j'avais bien mal jugé. . . . .

. . . .

Cependant, le premier soin de Diégo, en quittant le château d'Ovéda, avait été de se rendre au palais du roi pour y trouver son ami don Roderic Calderone, comte d'Oliva.

Il y arriva en effet au moment où le favori sortait, sérieux et rêveur, des appartemens de Philippe III.

—Quelles nouvelles? lui demanda Roderic en venant rapidement à lui.

— Excellentes!

— Point de soupçons?

—Aucun.

—La marquise... Fernande... Elles ont consenti?

—Les yeux fermés.

—Quand le mariage?

—Dans un mois.

III.

Les fiançailles.

Ce jour-là la marquise et sa fille s'étaient levées plus tôt que de coutume et semblaient préoccupées de quelque grand événement. On avait ouvert dès le matin une longue galerie décorée d'une imposante collection de portraits de famille, sanctuaire vénérable où l'ancienneté, l'honneur et la pureté du nom d'Ovéda étaient représentés ici par un vieillard blanchi sous la mitre, là par un guerrier droit et fier sous son armure de métal, plus loin par une jeune religieuse dont la beauté calme et l'expression inspirée annonçaient qu'elle avait dû vivre comme une élue et mourir comme une sainte. Cette galerie, objet d'un respect religieux, demeurait constamment fermée, et cette exception à un usage si rigoureusement observé ne pouvait s'expliquer que par l'imminence de quelque importante solennité. Une table longue et des siéges nombreux y furent successivement apportés. Les échos depuis long-temps silencieux retentirent tout à coup des cris des valets chargés de régler le cérémonial et les apprêts d'un banquet d'honneur.

Pour comprendre le vrai motif de cette agitation, de ces préparatifs, il eut suffi d'entr'ouvrir la porte du salon et de jeter un coup-d'œil rapide sur les charmans objets de toilette qu'on y avait jetés la veille, çà et là, sans ordre, sans symétrie, et dans un désarroi qui en faisait ressortir davantage encore le luxe et la riche simplicité. Sur ce fauteuil, se déroulait une robe d'un blanc diaphane, dont les plis mollement caressés par le demi-jour, offraient à la fois la nuance mate du velours et le vif éclat du satin. Plus loin, la marquise assise sur un long canapé, avait étendu sur l'un des coussins un voile dont il était facile de voir que la finesse du tissu le disputait à la légèreté du dessin. Immobile, rêveuse, et comme absorbée par une préoccupation amère, elle regardait le voile fixement et avec désespoir, peut-être parce qu'il était à ses yeux le symbole de l'acte solennel qui allait la séparer de son enfant. De temps à autre, elle se tournait du côté de Fernande, qui, presque aussi triste que sa mère, debout devant une table ronde, contemplait avec plus de curiosité enfantine que de véritable joie, une magnifique corbeille de mariage envoyée sans doute à la jeune fille par son noble fiancé. Sur ces entrefaites, on gratta doucement à la porte.

—Entrez, dit la marquise... Ah! c'est vous Nunez?...

— Vous avez bien tardé, dit Fernande.

—Il est vrai, répondit Nunez? mais ce n'est pas ma faute, senora, je n'ai plus mes jambes de quinze ans, et franchement elles ne valent plus grand'chose; et puis, si vous saviez! c'est à peine si j'ai eu le temps de faire mes commandes pour le dîner de ce soir. Ils savent tous qu'on n'a guère de peine à faire jaser le vieux Nunez, surtout quand il a quelque bonne nouvelle à dire... Aussi, il fallait voir comme ils m'entouraient, comme ils me suppliaient!... Je vous assure que ça n'a pas été une petite besogne de répondre à toutes leurs questions...

—Des questions!

— Certainement... à propos du mariage de mademoiselle; et ma foi, pour me débarrasser d'eux, je leur ai dit que tout était conclu, décidé, que les fiançailles avaient lieu ce soir, et que demain... Mais pardon, madame la marquise, vous trouvez peut-être ces gens-là bien curieux, et moi bien indiscret.

— Non, mon ami, l'union de Fernande avec le seigneur Diégo de Soria est définitivement résolue, et ce ne doit être un secret pour personne. Où en es-tu de tes préparatifs!

— Oh! soyez tranquille, tout sera pour le mieux. Un repas splendide! une fête de prince!

— As-tu porté ma lettre à don Juan de Valdesillas?

— Je l'ai remise à lui-même, madame la comtesse, il a bien fait quelques difficultés, mais enfin il sera ici à l'heure dite; il l'a promis du moins.

— C'est bien, Nunez, retire-toi.

— Permettez, madame la marquise, j'ai encore une commission dont il faut que je m'acquitte. Le seigneur Diégo dont je suis allé, selon mon habitude, chercher les ordres, m'a chargé de remettre à la senora Fernande, le bouquet qu'il a cueilli devant moi. Il sera ici bien avant l'heure du festin...

Et en même temps, Nunez offrit le bouquet à Fernande.

—Ne faites pas attention, continua le bon vieillard, si cette petite rose est un peu fanée... elle était d'une ravissante fraîcheur quand don Diégo me l'a donnée... c'est pourtant ce maudit brouillard...

— Je le crois sans peine, mon pauvre Nunez, dit Fernande; il n'est pas étonnant qu'une plante si frêle en soit ternie, puisque moi-même je ne saurais me défendre d'un vague sentiment de tristesse à la vue de ce ciel sombre et lourd, dans lequel, faible que je suis, je ne puis m'empêcher de lire un souvenir pénible ou un présage de malheur.

Le vieux Nunez regarda sa jeune maîtresse avec de grands yeux étonnés, puis il s'éloigna en proie lui-même à un chagrin dont il lui eut été difficile de se rendre compte. Elevé dès son enfance dans ce calme et silencieux château d'Ovéda, où il avait pris la survivance des fonctions de son père, habitué aux douces allures d'une vie uniforme et paisible, il n'aurait jamais cru que la tristesse pût pénétrer sous le toit de ses maîtres par un jour aussi beau, aussi nécessairement joyeux qu'une veille de noces; il ne comprenait pas davantage qu'un peu de brouillard de plus ou de moins pût influer si directement sur les dispositions de l'ame. Toutefois, comme il fallait bien assigner une cause quelconque à un effet dont le sens était un mystère pour lui, Nunez se rappela ce qu'il avait lu maintes fois dans certains auteurs de la légèreté des femmes et de la mobilité de leur caractère, il en vint à conclure que sa maîtresse avait été tourmentée par quelque mauvais rêve pendant la nuit, ou par quelque fâcheux caprice depuis son réveil. Le temps d'ailleurs lui manqua pour éclaircir plus nettement la question; ce n'était pas trop de toute la journée pour organiser savamment tous ces ressorts secrets, tous ces engagemens mystérieux dont se compose le mécanisme d'une fête. Nunez, rassuré par son petit raisonnement sur l'état du cœur de Fernande, ne songea plus qu'à justifier son ancienne réputation de bon maître des cérémonies. Il appela d'une voix sonore tous les valets, indiqua à chacun sa besogne, leur adressa une allocution touchante sur les devoirs qu'ils allaient avoir à remplir, puis il les congédia d'un geste protecteur, se réservant le droit suprême de surveiller en détail les travaux et de promener l'œil du maître sur l'ensemble des opérations.

Demeurée seule avec sa mère, Fernande ne changea ni de posture ni de physionomie; seulement d'une main, elle prit machinalement le bouquet que lui avait apporté Nunez, tandis que de l'autre elle effeuillait la rose déjà flétrie dont les pétales ne tardèrent pas à joncher le parquet.

— Eh bien, que fais-tu donc là? s'écria la marquise! si Diégo te voyait...

— vous avez raison, ma mère, répondit Fernande, confuse de sa destruction; mais je ne sais quelle pensée douloureuse...

— Je la devine, interrompit la marquise avec compassion: je la devine cette pensée, car elle est dans mon cœur comme dans le tien... tu songeais à don Ruiz de Soria...

Une larme glissa sous la paupière baissée de Fernande; ce fut son unique réponse.

— Tu le regrettes!... ah! c'est bien, cela, Fernande, car don Ruiz ne méritait pas moins. Il était plus que ton fiancé, il était ton ami, ton frère... Il eut été bien plus que l'époux de mon enfant, il eut été mon fils. Ah! tu le sais, Fernande, je l'aimais déjà comme une mère, et s'il faut te dire toute la vérité, depuis sa mort, je t'en voulais presque d'avoir accepté avec une résignation trop prompte la fatale destinée que Dieu t'avait faite... Il me semblait que, devant un malheur si grand, ton ame était restée trop calme, et que l'oubli...

—Vous vous trompiez, ma mère, répondit gravement Fernande Vous avez fait comme le monde qui a cru à mon bonheur, à mon insouciance, parce qu'il me voyait au milieu de nos fêtes chanter, sourire et danser. Hélas! ne deviez-vous pas être plus clairvoyante, vous, ma mère, qui savez que les plaies du cœur les plus vives sont celles que l'on cache avec plus de soin, vous qui m'avez dit si souvent que les souffrances de l'ame devaient vivre dans le silence, s'éteindre dans le mystère, et que c'était les profaner que d'en livrer le secret aux froides railleries des indifférens? Ainsi j'ai agi, ma mère: souvent, avec la joie au front, je me sentais au cœur le froid de la mort, et plus d'une fois, seule, le soir, retirée dans ma chambre et rendue à moi-même, je me suis endormie en murmurant, au lieu d'une prière, le nom chéri qui avait dû être le mien. Je l'avoue, depuis quelques jours, éblouie par des présens dont on m'accable, étonnée

par le bruit qui m'entoure, entraînée peut-être vers don Diégo de Soria par une affection qui ressemble plutôt à la reconnaissance qu'à de l'amour, j'ai manqué sans doute par momens à cette religion du souvenir que je n'ai cessé de garder à don Ruiz... Mais ne croyez pas que cette douleur soit dissipée, elle n'est qu'engourdie, et aujourd'hui que tout est conclu, aujourd'hui que nous en sommes au dernier délai, aujourd'hui que j'entends dire autour de moi et que je dis moi-même : C'est demain!... je sens mes forces me trahir, ma mère, je sens renaître en moi une flamme mal étouffée, il me semble que je manque d'air dans ce cercle étroit du present qui m'environne, me presse et me tue!.. Je regrette, oui, je regrette le passé, ma mère, et j'ai peur de l'avenir.

Et d'abondans sanglots se firent jour à travers la poitrine de Fernande qui se rapprocha de sa mère et appuya sur elle son front brûlant.

— Qu'ai-je fait, murmura la marquise, te voilà tout en pleurs.... folle que je suis de t'avoir rappelé d'aussi tristes souvenirs!

— Vous ne me les avez point rappelés, ma mère, car ils sont là, jeunes, vivaces, éternels, au fond de ce cœur qui ne veut, qui ne peut pas les oublier...

— Alors, pauvre enfant, c'est donc à moi de te consoler. Voyons, Fernande, essuie tes yeux ; pleurer aujourd'hui, cela te porterait malheur. Tu as beau dire, j'ai eu tort. Dieu n'exige pas qu'une jeune ame s'ensevelisse dans un regret éternel... d'ailleurs, tu sais que je ne suis pas injuste pour Diégo. Don Ruiz était le préféré de mon cœur, mais, en dépit des préventions de Valdesillas, j'ai toujours rendu justice aux mérites de son jeune frère. Qui sait même si la comparaison de leurs deux caractères ne serait pas à l'avantage de ce dernier? Si don Diégo n'a pas les qualités profondes et les dehors graves de don Ruiz, il sait se faire aimer par la vivacité de son esprit et une sorte de gaîté charmante qui lui sied à merveille et qu'il a le secret de communiquer à ceux qui l'entourent. S'il n'offre pas cet assemblage de vertus austères qui semblaient verser sur le front de Ruiz un noble reflet de l'antique honneur des Soria, je lui crois un bon cœur et les qualités généreuses d'un véritable Espagnol. Sa conduite, le jour où un affreux malheur te condamnait à entrer au couvent, ne l'a-t-elle pas dignement relevé à nos yeux? Tu vois que, malgre sa légèreté, nous le jugions mal et qu'il vaut mieux que sa réputation. Et puis, don Diégo est en grande faveur auprès de Philippe III. Tu es jeune, tu es belle, tu brilleras entre toutes les femmes à cette cour dont le marquis d'Ovéda, ton père, m'avait fait jurer, à son lit de mort, de te tenir éloignée jusqu'au jour de ton mariage... Demain, je serai relevée de mon serment... demain, nous nous séparerons...

—Quoi! ma mère, vous me quitterez?

— Il le faudra. Tu sais que don Diégo exige que tu loges avec lui au palais même du roi... Et cet éclat, ce luxe conviendraient peu à mon âge et surtout à mes habitudes de retraite et d'isolement. Voyons, ma fille bien aimée, n'augmente pas par ton chagrin celui que je me sens au fond de l'ame... aie de la force, de la raison, du courage pour nous deux... Mais, dis-moi... tu n'as pas de répugnance pour ce mariage... au moins?

— Aucune.

— Tu aimes don Diégo de Soria?

— Oui, ma mère... je l'aime.

Nunez parut pour la seconde fois et pria la marquise de vouloir bien descendre afin de présider à l'enlèvement d'une cloison, son intention étant de doubler par ce moyen la longueur d'une salle basse destinée à recevoir et à traiter les valets des nobles conviés. Il n'avait pas osé prendre sur lui la possibilité d'une aussi grave résolution. La marquise d'Ovéda se retira avec son vieux serviteur en jetant sur sa fille un regard de douce pitié. Alors Fernande se dirigea vers la croisée et l'ouvrit lentement.

— Hélas! murmura-t-elle, pourquoi ces craintes superstitieuses, pourquoi cette défiance en face d'un avenir inconnu?... L'affection que je dois à don Diégo ne saurait être une injure à la mémoire de don Ruiz... Pourtant, plus j'approche du jour qui doit engager toute ma vie, plus je souffre, plus je tremble! et comme si Dieu voulait aussi jeter le doute dans mon ame, pas un petit coin d'azur, pas un rayon au ciel!

Mais, comme elle disait ces paroles, midi sonna; le soleil pâle commença à dorer l'horizon, et un rayon incolore perça faiblement le brouillard.

—Enfin! soupira Fernande, c'est peut-être là le présage heureux que j'attendais.

Ici notre devoir d'historien fidèle nous oblige à couper notre récit et à laisser la marquise à ses tristes préoccupations, Fernande à ses scrupules de jeune fille, et Nunez à l'exercice de ses doubles fonctions de maître d'hôtel et d'intendant.

MOLÉ-GENTILHOMME. — (*La Patrie.*)
(*La suite au prochain numéro.*)

UNE COMÉDIE IMPÉRIALE.

Suite et fin.

Au théâtre, c'était bien autre chose! Dazincourt, cet ex-Figaro de Beaumarchais, devenu directeur de la troupe dramatique d'Erfurth, pressait le machiniste et le décorateur, recrutait des figurans et des gardes, rassemblait ses monarques postiches, ses héroïnes d'un soir, les confidens intimes et les traîtres, les victimes et les persécuteurs.—Songez-y bien, mesdames et messieurs, disait-il, vous allez paraître devant un public qui n'a pas son pareil, public titré, blasonné, couronné et doré sur tranche, public comme vous n'en avez jamais vu et comme vous n'en verrez probablement nulle part, à moins que notre auguste souverain, qui s'est déclaré le protecteur de la grande confédération germanique, ne veuille continuer à héberger, restaurer et amuser tous ses membres.

Puis il ajoutait en riant :

—N'admirez-vous pas cette bizarrerie de la destinée qui me fait assister, à vingt-quatre ans de distance, comme acteur et comme directeur, aux deux plus grandes comédies de l'époque!

—Mais, non, mon cher directeur, répliquait Mlle Bourgoin, la jeune folle, c'est toujours la même qui continue, seulement elle tourne au mélodrame; vous avez vu le commencement de la pièce, qui sait si vous n'assisterez pas bientôt au dénoûment? Nous sommes ici pour voir jouer les autres comédiens.

—Voulez-vous bien vous taire, imprudente.. Messieurs, si Bourgoin s'avise de parler politique, nous sommes perdus, c'est sûr.

—Elle a raison, dit Talma en riant; cette fois encore, comme à *la Folle Journée*, la comédie ne sera pas au théâtre.

— Voilà pourquoi, répliqua l'actrice, l'on y a fait venir seulement la tragédie.

— Donc voici le répertoire, ajouta aussitôt le directeur : *Andromaque, Britannicus, Zaïre, Mithridate, OEdipe, Iphigénie en Aulide, Phèdre, la Mort de César, Rodogune, Mahomet, Radamiste, le Cid, Manlius et Bajazet.*

—Ah! bon Dieu, s'écrièrent les acteurs, des pièces prohibées?...

— A Paris, c'est possible, le public est si malin! mais ici il n'y a pas de danger.

— Et le chapitre des illusions?

— Ce sont des Allemands et des diplomates; ils auront l'air de ne pas comprendre, si ce n'est pas toutefois pour rendre hommage au noble amphytrion.

—Oui, oui, reprit Talma, il aura des princes pour claqueurs. Qui m'aurait dit, quand mon camarade Bonaparte venait me demander un billet de parterre pour assister à mes débuts...

— Qu'il te composerait un public de rois? ajouta Mlle Bourgoin.

—C'est parbleu bien pour lui qu'il l'a composé tout exprès... Il joue le premier rôle...

— C'est possible, dit Dazincourt; en attendant, tâchons de savoir imperturbablement le nôtre. On n'a pas tous les jours si bonne compagnie à la Comédie-Française. Dieu! que j'aurais de plaisir à faire parler mon vieux Figaro devant ces Almaviva couronnés!

— Allons donc! mon pauvre Dazincourt, répliqua le père Saint-Prix, le vieux Figaro n'est plus qu'un pauvre diable; c'est un Raton de notre histoire : il a tiré les marrons du feu, et notre illustre Bertrand les mange.

— Messieurs, messieurs, on ne nous a engagés ici que pour jouer la tragédie seulement, et voilà que nous en sommes à la satire... A vos rôles, n'entendez-vous pas le signal?...

Tout à coup un cri retentissant, formidable, qui va se prolongeant au loin comme un puissant écho, a dit partout : « L'empereur! voilà l'empereur! » A ce cri le canon gronde, les cloches semblent se mettre en branle d'elles mêmes; cent mille voix ont répété : « C'est l'empereur! vive l'empereur! » Le voilà qui arrive, qui passe rapidement à travers les rangs des grenadiers qui lui présentent les armes, pendant que les tambours battent au champ, et pendant que la foule, composée de vingt peuples divers, se presse sur son passage et le poursuit de ses acclamations.

Il s'arrête devant son palais improvisé, il pénètre dans les appartemens que l'on achève à peine; tout est prêt à l'heure dite, au moment précis; César est servi à souhait, cet autre Louis-le-Grand n'attendra pas une seconde.

En arrivant, il crie au grand maréchal :

— Eh bien, duc de Frioul, où en êtes-vous?

— C'est fait, sire.

— Mes Tuileries?...

—Les voici en miniature.

— Le palais de mon frère Alexandre?...

— Achevé depuis une heure.

— Les palais de mes autres cousins?...

— Au grand complet, il y en a pour tout le monde.

— Mes grenadiers, mes officiers, mes comédiens?

— Sont à leur poste, et attendent les ordres de votre majesté.

— C'est bien; en ce cas, en route, en route, au devant de mon frère Alexandre.

Et, sans prendre le temps de se reposer, l'empereur remonte dans sa voiture :

— En avant, postillon! sur la route du Nord.

— Sire..., disent les autorités la bouche entr'ouverte, le manuscrit à la main...

— C'est bien... c'est bien... leur crie le grand vainqueur; je vous entendrai ce soir, demain, un autre jour; mon frère Alexandre passe avant tout le monde.

Et sur ce, l'impatiente majesté, échappant au harangues, aux salutations, aux protestations de tous les fonctionnaires, les congédie du geste, puis roule et disparaît.

En ce moment l'empereur Alexandre s'approchait de la ville avec le grand-duc Constantin, en compagnie du duc de Montebello.

Les cavaliers de la belle division Nansouty criaient, en le voyant : « Vive l'empereur Alexandre! » et cela de si bon cœur, que l'on aurait

juré que ce n'était pas par ordre ; et l'autocrate de s'écrier, en saluant tous ces héros, « qu'il tenait à honneur de se trouver parmi d'aussi braves et d'aussi beaux militaires. »

— Le compliment est flatteur pour vos hommes, disait tout bas le duc de Montebllo au colonel.

— Ils ne l'ont pas volé, répondait celui-ci : des hommes de cinq pieds huit pouces, et qui ont eu l'honneur de battre trois fois sa majesté...

Bientôt des nuages de poussière s'élèvent sur la route ; c'est Napoléon qui s'avance. Le canon gronde au loin ; la garde est sous les armes. Les deux empereurs descendent de voiture en marchant l'un vers l'autre, et tous deux se pressent et s'embrassent comme deux vieux amis enchantés de se revoir.

— Eh bien, nous disait le marquis de Bausset tout attendri, comment trouvez-vous cette scène?

— C'est bien mieux que chez nous, répondit effrontément Mlle Bourgoin, qui était venue là pour séduire ses anciens adorateurs russes : on ne s'embrasse pas comme cela au théâtre.

— Voilà une belle scène pour votre rapport officiel, dit en ce moment le prince de Bénévant au marquis.

— Certainement, mon prince, répliqua celui-ci ; je mettrai que leurs majestés se sont embrassées cordialement.

— *Cordialement?..* Va pour cordialement : l'adverbe est de rigueur en cette circonstance ; au fait, les empereurs sont des hommes tout aussi bien que les diplomates, pourquoi n'auraient-ils pas un cœur... dans les grandes occasions ?

Cette fois les deux majestés semblaient vouloir donner raison à l'adverbe du marquis de Bausset ; l'empereur était radieux en chevauchant près de son grand ami Alexandre.

— Quel aspect majestueux, s'écriait M. de Nesselrode en contemplant l'empereur des Français ; quelle physionomie imposante! ses regards sont ceux d'un aigle.

— Oui, d'un aigle à deux têtes, répondait une voix malicieuse en faisant allusion à l'aigle de Prusse.

— Cet excellent empereur Alexandre, disait plus loin le duc de Montebello, qui avait été chargé d'accompagner le czar, si vous saviez quelles attentions S. M. a eues pour moi pendant le voyage ! elle prenait soin de m'envelopper elle-même de mon manteau, quand je m'endormais à ses côtés dans la voiture.

— Ce brave duc, disait tout bas une spirituelle marquise, il ne se doutait guère, il y a quelques années, quand il couchait sur un lit de sapin, qu'il aurait un autocrate pour valet de chambre.

En ce moment la population prussienne criait à qui mieux mieux : Vive l'empereur Alexandre ! Vive l'empereur Napoléon !

— Depuis quand les Prussiens parlent-ils si bien français? s'écria un diplomate russe.

— Depuis la bataille d'Iéna, répondit un général ; il n'est rien de tel que le canon pour faire entrer notre syntaxe dans les cerveaux allemands.

Le fait est que les bourgeois prussiens, devenus Français par ordre, montraient un enthousiasme officiel de fort bon aloi.

Arrivés à Erfurth, les empereurs descendirent au palais du gouvernement : Alexandre hésitait à entrer le premier.

—Passez, passez, monsieur mon frère, dit Napoléon avec son gracieux sourire, je suis *chez moi*.

—C'est vrai, répliqua gaîment le czar en franchissant le seuil, j'oublais que nous étions en France... quoique à trois cents lieues de Paris.

Et les deux frères pénétrèrent ensemble dans les appartemens, pendant que les Russes, les Prussiens, les confédérés et les Français se pressaient dans l'antichambre. Et tous de renouveler la connaissance qu'ils avaient entamée à coups de canon.

Après une conversation intime de quelques heures, Napoléon reparut avec Alexandre et alla le reconduire jusqu'à la salle des Gardes, au delà des limites fixées par le grand-maître des cérémonies.

— Mon frère, disait Napoléon, j'irai ce soir vous rendre votre visite ; disposez de mes gens, de mes voitures, de ma ville ; votre majesté est chez elle.

— Je suis chez le vainqueur d'Iéna, disait le czar avec son doux sourire, et il pressait la main de son hôte à la manière d'un vieil ami de collége.

— Je crois que je finirai par aimer réellement mon frère de Russie, nous dit Napoléon en rentrant dans l'antichambre ; oui, je me sens pour lui un attachement tout fraternel.

— Oh ! mais voici une amitié qui me fait peur, murmurait tout bas le duc de Bassano en s'adressant au prince de Bénévent.

— Soyez donc bien tranquille, monsieur le duc, répondait son malicieux collègue, le frère Napoléon saura bien conserver son droit d'aînesse, et ne le céderait pas pour vingt royaumes.

Et le soir, le lendemain, les jours suivans, tous les souverains de la vieille Allemagne arrivaient à la file, puis couraient saluer humblement le dispensateur des couronnes, le favori de la victoire qui trônait en vrai Gengis-Kan et daignait se montrer bon prince. Il semblait dire aux arrivans, comme un autre César : « Accourez, mes petits cousins, accourez, mes illustres frères, prenez place au banquet royal... Vous êtes tous de ma famille, vous êtes tous de mes nobles vassaux, car je suis le tuteur des rois, celui qui fait et défait les empires. L'Europe, n'est-ce pas mon domaine? je vous en laisse l'usufruit. Saluez, saluez sans crainte, en dépit de vos ancêtres et de votre blason ; car la mien porte deux couronnes, et le premier de ma dynastie, c'est moi !

Et tous d'incliner leurs bannières, de crier : — Salut au roi des rois ! César, sois-nous clément et miséricordieux ; je bois à ta gloire, à ta fortune. Je bois au grand vainqueur qui me rendra mon trône et mes états!

Et César, ce jour-là, généreux, magnanime, leur disait :

— Mes cousins, vous pouvez tous boire, je vous les rendrai intacts ou à peu près.

Puis, il les mène à ses revues, à son théâtre, à ses fêtes splendides, à ses somptueux banquets, en leur disant ;

— Voyez, voyez mes soldats, mes comédiens, mes cuisiniers et mes virtuoses ; ne sont-ils pas les premiers du monde, ne sont-ils pas dignes de moi ?... Vous plaît-il maintenant d'assister à l'une de ces fêtes éblouissantes, à l'un de ces *festins de Balthasar ?..* Suivez-moi... je vais donner le coup de baguette, le marquis de Bausset est notre introducteur. Saluez... nous y voilà...

III.

Un banquet et un parterre de rois.

Dans un salon cramoisi tout étincelant de dorures et de lumières, autour d'une table splendide, siégent douze ou quinze majestés et bon nombre d'altesses chamarrées de rubans et couvertes de crachats ; au milieu le grand capitaine préside sans façon ce banquet d'amis, ce dîner de famille, et jase comme un bon bourgeois.

Le marquis de Bausset, qui se tient là debout, l'épée au côté et le chapeau sous le bras, va nous raconter ce qui se passa.

« Ce jour-là, dit-il, la noble assemblée parlait de la fameuse bulle d'or, qui est la charte de l'ancienne confédération germanique et qui a servi de constitution et de règle pour l'établissement des empereurs d'Allemagne.

» Le prince primat, enchanté de montrer son érudition sur cette matière, racontait l'histoire de la création de cette bulle, qui datait, suivant lui, de l'année 1209.

» — Prince, dit tout-à-coup Napoléon en interrompant le narrateur, cette date n'est pas exacte ; la bulle fut proclamée en 1334, sous le règne de l'empereur Charles IV.

» Et le prince primat de déclarer aussitôt que sa majesté avait raison ; et toute l'illustre assemblée de rester dans l'ébahissement.

» — Mais, ajouta l'éminence, comment se fait-il que l'empereur des Français sache si bien ce que les confédérés eux-mêmes ignorent ?

» — Ah! voici comment, répondit Napoléon d'un ton bonhomme : du temps que j'étais lieutenant en second d'artillerie...

» A ces mots, tous les convives levèrent vivement la tête ; il y eût un mouvement bien prononcé de curiosité et d'intérêt.

» L'empereur reprit, avec la même modestie apparente :

» — Du temps que j'avais l'honneur d'être simple lieutenant en second, je restai trois ans à Valence ; j'aimais peu le monde et vivais fort retiré. Un hasard heureux m'avait logé près d'un libraire instruit et des plus complaisans ; j'ai lu et relu sa bibliothèque pendant ces trois années de garnison ; puis, plus tard, à Paris, du temps que j'étais à la réforme, ajouta-t-il en souriant, j'ai dévoré tous les ouvrages d'un immense cabinet de lecture ; je n'ai rien oublié, pas même l'histoire de vos annales, messieurs mes frères ; j'aurais pu devenir un vrai bénédictin si je n'avais pas été fait empereur. La nature m'a doué de la mémoire des dates et des chiffres ; il m'arrive souvent, avec mes ministres, de leur citer le detail et l'ensemble numérique de leurs comptes les plus anciens ; je vous citerai, si vous le voulez, la liste exacte de tous les souverains vos ancêtres, depuis le conquérant Witikind et le chef de la maison de Habsbourg.

» Là tous les souverains, stupéfaits, d'applaudir au savoir et à l'étonnante mémoire de leur illustre frère, l'*ex-lieutenant en second* de Valence et l'*adjudant réformé de Paris* ; et lui les regardait tous en face avec ce sourire malin et légèrement empreint d'ironie que vous lui connaissez.

» Sur ma parole, ajoutait le marquis de Bausset, après nous avoir raconté les détails de ce fameux dîner, c'était quelque chose de merveilleux de véritablement fantastique que de voir cet ex-lieutenant devenu tout puissant empereur, rappeler à plaisir le temps où il n'était qu'un pauvre petit officier de fortune bien obscur, bien ignoré, puis redescendre dans cette vie si triste, parfois si misérable, et cela en présence des princes souverains de l'Europe qui comptaient chacun vingt rois pour ancêtres, de tous ces fiers potentats qu'il avait vaincus, qu'il hébergeait *chez lui*, qu'il recevait à sa table, pendant que les autres rois qu'il avait détrônés, et qui allaient errans de par le monde, auraient pu réaliser ce roman de Voltaire où l'on voit cinq monarques déchus, soupant et devisant dans la même hôtellerie.

» Et tous ces princes qui lui devaient leur couronne écoutaient en silence l'histoire du soldat parvenu comme on écoute un récit fantastique, un conte des *Mille et une Nuits :* c'est que véritablement c'en était un pour moi : le grand Napoléon éclipsait à mes yeux le grand Aaroun-al-Raschild lui-même. »

— Et vous marquis, dit en riant un des auditeurs, vous rêviez que voue étiez le célèbre visir Giaffar?

—Ma foi, mes chers seigneurs, je vous assure que je ne savais pas trop ce que j'étais en ce moment ; j'avais besoin de me dire que tout cela n'était pas un rêve ; que ce conteur que j'avais connu autrefois, avec sa petite culotte de peau, son habit un peu mûr et son chapeau passablement râpé, était bien mon auguste empereur, et que ces convives qui l'écou-

taient si complaisamment n'étaient rien moins que les descendans de Charlemagne et d'Othon-le-Grand.

— Pardieu! mon cher marquis, s'écria M. de Tallayrand en passant près de lui, vous en verrez bien d'autres ; le conte n'est pas fini, il doit durer encore quinze jours, pour en connaître la suite, allons au théâtre, la cour va bientôt s'y rendre.

J'y courus le premier, car c'était là que le conte fantastique tournait au merveilleux et produisait les émotions les plus vives. Dazincourt avait eu raison, l'empereur semblait avoir voulu braver son royal auditoire, il lui jetait chaque jour à la tête les allusions les plus significatives, sans que personne osât en relever une seule ; tous avaient l'air de ne pas comprendre ; et pourtant les applications étaient parfois d'une vérité effrayante. Que de regards se voilaient, que de nobles têtes se courbeient en silence, quand Mlle Georges, sous les traits d'Agrippine, disait à la face de cette assemblée avec sa voix formidable :

> Ce jour, ce triste jour frappe encore ma mémoire
> Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
> Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
> Vinrent le reconnaître au nom de l'Univers.

Puis, alors que ce même Néron, par l'organe de Talma, s'écriait de manière à faire frissonner les rois eux-mêmes :

> Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

Puis c'était Saint-Prix-Zopire, disant à tous ces rois avec une ironie profonde :

> Allez, portez en pompe et servez à genoux
> L'idole dont le poids va vous écraser tous!...

Quelle terrible leçon d'histoire contemparaine! quel haut enseignement pour tous dans cette déclaration emphatique du lieutenant de Mahomet :

> Les mortels sont égaux; ce n'est pas la naissance,
> C'est la seule vertu qui fait la différence.
> Il est de ces esprits, favorisés des cieux,
> Qui sont tout par eux-même et rien par leurs aïeux.
> Tel est l'homme, en un mot, que j'ai choisi pour maître,
> *Lui seul dans l'univers a mérité de l'être.*
> *Tout mortel à sa loi doit un jour obéir.*
> *Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.....*
> — Qui l'a fait roi, qui l'a couronné?
> — La Victoire!

D'autres fois l'enthousiasme éclatait en dépit des lois de l'étiquette. Dans *Mérope*, par exemple, les courtisans n'oublièrent point d'applaudir les deux fameux vers du tyran Polyphonte :

> Le premier qui fut roi fut un soldat heureux,
> Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

— C'est fort bien, me dit une femme de beaucoup d'esprit, au milieu de l'agitation de l'assemblée entière ; mais *le premier qui fut roi* ne prit la place de personne.

— Madame, répondis-je tout effrayé de l'application légitimiste, il est convenu que nous recommençons l'histoire de France, et voilà notre *Pharamond.*

On ferait des volumes aujourd'hui avec les réflexions en tous genres qu'inspiraient ces allusions dramatiques, mais pour le moment je ne veux raconter que l'histoire d'une seule de ces soirées mémorables ; c'est celle à laquelle j'allai assister après avoir entendu le récit du conte historique du marquis de Bausset. On devait jouer *OEdipe*, la seule tragédie de Voltaire que Napoléon prit en affection depuis ce soir-là, et vous allez savoir pourquoi.

Je visitai tout d'abord le foyer des acteurs, ils étaient déjà en grands costumes attendant le signal qui devait être donné à l'arrivée des deux empereurs. Je m'approchai de Talma.

— Eh bien! lui dis-je, l'empereur Napoléon vous a tenu parole. Œdipe va jouer devant un parterre de rois, avec deux empereurs en plus.

— Oh ! me dit Talma en souriant, ce parterre n'a pas été composé pour moi, je vous prie de le croire, mais bien pour le grand tragédien qui est mon chef d'emploi, et devant lequel je m'incline humblement, car il joue son rôle bien mieux que moi, je vous jure.

— Vous le doublez du moins ici chaque soir, et vous devez être heureux et fier de paraître devant une si noble assemblée.

— Fier, un peu, peut-être, quand je leur donne des leçons de tenue et de dignité ; mais heureux, nullement, je vous jure. J'aime cent fois mieux mon bon parterre parisien ; celui-là du moins exprime ce qu'il pense ; il applaudit avec enthousiasme, et il nous faut cela, à nous autres tragédiens, pour nous mettre le diable au corps. Mais faites donc du sublime devant un parterre de rois qui reste immobile et silencieux comme la statue du commandeur de don Juan, attendant l'ordre du maître pour incliner la tête en signe d'assentiment! Il faut se battre les flancs, de scène en scène, pour retrouver l'enthousiasme qui se glace et qui s'enfuit. Nargue des monarques allemands et vivent mes bourgeois de Paris ! Je n'ai jamais aussi bien joué que devant la sainte canaille les jours de représentation gratis.

— Eh bien ! s'écria Mlle Bourgoin, n'est-ce pas aussi gratis ce soir ; seulement, au lieu de laisser entrer la canaille, on ne reçoit ici que les cousins de l'amphytrion qui régale.

— Et l'on assure, mademoiselle, dis-je en saluant l'actrice, que vous faites presque partie de la famille ; vous êtes une puissance à Erfurt ?

— C'est possible ; je finirais peut-être par épouser un archiduc du saint empire, si on voulait me laisser faire ; mais l'empereur vient de me défendre de paraître dans la salle ; il prétend que je donne des distractions à toute la confédération germanique, et que je lui fais du tort à lui, en me mettant en concurrence avec Sa Majesté. Il m'interdit la conquête des monarques qu'il a vaincus, le despote ! il nuit à mon avénement au trône. Sans lui, j'aurais eu des couronnes à choisir et des sujets qui m'adoreraient officiellement.

— Sans doute, répliqua Lafon très gravement, elle a fait tourner la tête à deux petits électeurs, et ce matin encore, un margrave des bords du Rhin lui a offert son cœur et ses états.

— Et vous n'avez pas accepté, m'écriai-je?

— Ah bien oui, reprit la bonne fille ; son budget n'aurait pas suffi pour payer mes épingles, et j'aurais été obligée de mettre ses états en gage au Mont-de-piété afin d'avoir une loge à l'opéra.

— C'est dommage, répliqua Lafon, que le sublime sultan ne soit pas au nombre des invités, il t'aurait choisie pour son odalisque en chef et t'aurait fait jouer le rôle de Roxelane au naturel.

— Pourquoi pas ? je l'aurais joué aussi bien qu'une autre. N'ai-je donc pas séduit l'ambassadeur de Perse, et l'empereur ne disait-il pas à son retour d'Egypte que, s'il y avait songé, il m'aurait comprise dans le personnel de l'expédition? je lui aurais été plus utile que ses savans.

— Sans doute elle aurait désarmé Mourad-Bey et fait tomber Saint-Jean-d'Acre.

— Messieurs, messieurs, s'écria la charmante Roxelane en s'élançant vers le rideau, voici les *chambellans de l'aigle* qui arrivent ; venez donc voir jouer la comédie dans la salle par les comédiens *extraordinaires* du grand Napoléon...

Nous nous approchâmes : les princes et les majestés arrivaient à la file comme de simples bourgeois.

— Allons, ma chère, dit Lafon à sa camarade, toi qui connais tout le monde en qualité de future princesse, fais-nous donc l'explication de cette lanterne magique.

— Très volontiers, dit-elle. Voici d'abord l'immense majesté de Wurtemberg ; elle est bien plus *éléphant* que sa majesté Desessart, et elle a, je vous le jure, autant d'esprit qu'elle est grosse ; ça n'est pas peu dire. Il aime à rire, ce bon roi, et il fait des calembours comme un artiste des Variétés ; il a renouvelé impunément la plaisanterie que s'était permise Dugazon à l'égard de son ex-camarade Bonaparte. « Hé! hé! lui disait l'empereur l'autre jour en lorgnant cet énorme ventre royal, vous vous arrondissez, mon cousin, depuis que vous êtes à la *diète.* — Pas autant que vous, sire, depuis que vous êtes dans nos *cercles!...* » La diète germanique a les cercles du Bas-Rhin. Vous comprenez : ce n'est pas mal pour un Allemand, n'est-ce pas?

— Et l'empereur ne s'est pas fâché de cela, comme du *petit père* de Dugazon ?

— Au contraire, il lui a cédé un petit territoire pour s'amender tout à fait... Ah! si tous les rois étaient aussi farceurs, les peuples seraient bien plus heureux!

— Tu parles d'or, ma fille, lui dit Saint-Prix; mais que ferait-on des diplomates?

— Parbleu ! on en ferait ce que l'on fait du comte de Wintzengerode, le plénipotentiaire de cet excellent roi, un farceur sérieux, que vous apercevez à peine derrière son monarque ; il s'écrie toujours en levant la tête et en se dressant sur ses petites jambes : « Les armées du roi mon maître! les finances du roi mon maître ! »

—Ce qui faisait dire à M. le prince de Bénévent que le comte de Wintzengerode était un géant dans un entresol... Je ne croyais pas, ajoutait-il, que si mince ambassadeur pût représenter un aussi gros potentat.

—Oh! voyez, voyez donc, ajouta la forte *ingénue* de la comédie française ; voyez S. M. le roi de Saxe qui salue tout le monde comme un vrai plébéien ! Voilà la perle des monarques, par exemple, un véritable Henri-Quatre saxon, pas fier, pas dissimulé, ayant le cœur sur la main... Il fait diablement tort aux autres...

— Aussi ses cousins ne l'aiment guère ; ils trouvent qu'il gâte le métier.

—Ah! j'aperçois mon petit roi de Westphalie, qui a l'air passablement embarrassé de son rôle de Majesté ; la représentation l'embête ; et, n'était son terrible frère qui l'a posé en faction sur un trône, il enverrait je crois la royauté à tous les diables. « Bon Dieu, disait-il l'autre soir à ses intimes, quel enfer que d'être condamné à trôner à perpétuité, quand on ne se sent pas la moindre vocation pour l'état! Monsieur mon frère m'a imposé pour femme une princesse qui me trouve bien bourgeois pour elle qui descend d'Isabeau de Bavière ; pour chambellan, un protesseur d'étiquette qui est beaucoup plus noble que moi, et un confesseur qui veut à toute force savoir ce que je fais incognito. J'ai relégué ma femme dans ses appartemens, en lui disant que je n'étais pas d'assez bonne maison pour elle ; j'ai envoyé mon chambellan en ambassade pour qu'il ne me parlà plus d'étiquette, et de mon confesseur j'en ai fait un évêque, afin qu'il me donne l'absolution. »

Si bien, ajouta la jolie conteuse, que ce brave prince s'en donne à cœur joie ; ici tous les soirs, après le spectacle, il va se promener avec son ami

Constantin et son beau-frère le grand duc de Berg (1). Ils s'amusent en vrais mousquetaires, brisent les carreaux de vitres, cassent les sonnetes des bourgeois, et battent les gens comme autrefois. Hier encore, ils se sont fait arrêter par une patrouille qui voulait les mener au violon; par bonheur pour eux, ils ont été reconnus par le caporal, qui a dit à ses soldats : « laissez passer ces messieurs, ce sont des rois qui s'amusent. »

— Eh! mais, s'écria un des acteurs, voilà un caporal qui m'a tout l'air de devenir maréchal de France un de ces beaux matins.

L'explication de la lanterne magique continua de cette façon : les princes et les princesses défilèrent devant les comédiens ; mais tout à coup un cri parti du dehors se propagea dans toute la salle : *L'Empereur!*... et bientôt on vit paraître Napoléon, donnant le bras à son frère Alexandre; tous les nobles assistans se lèvent soudain, et les deux empereurs allèrent gagner leurs places, en saluant les souverains rangés sur leur passage.

— Allons! allons! s'écria Dugazon, place au théâtre! les rois attendent!

— Qu'ils attendent! répondit Talma en arrangeant sa tunique; il n'y a plus ici d'autres rois que moi...

Un moment après, on donna le signal, et je courus chercher une place dans l'un des couloirs; mais alors que l'on croyait n'assister qu'à la représentation d'*OEdipe*, voici que l'on vit jouer dans la salle une représentation bien autrement intéressante. Ce brave Saint-Prix, chargé du rôle de Philoctète, tout en jasant avec son confrère Damas, s'avisa bien innocemment, je le suppose, de faire ronfler ce fameux vers :

> L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

voilà qu'aussitôt nous vîmes Alexandre se lever en s'inclinant vers son illustre ami, et lui présenter la main avec grâce, comme pour lui faire l'application à brûle pourpoint. Au même instant voilà l'assemblée entière en émoi; tous les souverains se lèvent et s'inclinent de même, à l'imitation de leur chef de file. Sa majesté Napoléon, que l'on transformait ainsi en Hercule, en demi-dieu, faisait le modeste, et semblait vouloir se dérober à l'ovation, tout comme s'il n'était qu'un simple mortel; mais tous les cousins d'applaudir avec fureur l'Hercule français, lequel dût se résigner à cette canonisation mythologique, qui arrivait d'autant plus à propos que le pape s'apprêtait à lancer contre lui sa fameuse bulle d'excommunication.

Le spectacle fut interrompu; les princes en instance, les rois en perspective, et le troupeau de courtisans chauffaient l'enthousiasme, prolongeaient les salves, allaient jusqu'aux trépignemens. On n'écoutait plus la pièce; l'entrée de Talma passa inaperçue.

— Au diable le métier! me dit le grand tragédien, lorsque je le revis dans l'entr'acte : si les empereurs s'en mêlent, j'y renonce sur ma foi.... Et sa majesté l'autocrate, qui voulait à toute force m'emmener en Russie pour recevoir des leçons de moi! il n'en a parbleu pas besoin, il en remontrerait à M. de Talleyrand lui-même; je suis sûr que le cher prince doit être jaloux.

Le fait est que l'incident dramatique avait produit une sensation étrange et sans pareille; on y voyait mille choses surprenantes : la paix universelle, le repos du monde, le retour de l'âge d'or et la résurrection du grand Hercule qui, après avoir dompté l'hydre de l'anarchie et le géant Briarée aux cent bras dans la personne des monarques coalisés, allait dormir dans sa gloire après ses douze années de glorieux travaux.

Il y avait près de moi, dans le couloir, un petit jeune homme Allemand qui criait et applaudissait à lui seul autant que tous les autres.

— Vous aimez donc bien notre empereur? lui dis-je en souriant.

— Oui, je l'aime, me répondit-il avec une exaltation étrange; je l'aime en ce moment, parce que je crois qu'il doit faire le bonheur de ma patrie... S'il en était autrement...

Et il s'arrêta...

— Eh bien! lui dis-je en le regardant tout étonné, s'il en était autrement, que feriez-vous?

— Je le tuerais!...

Ce mot fut prononcé avec un accent qui me fit tressaillir, et pourtant ce n'était qu'un enfant, une de ces belles natures blondes de l'Allemagne, aux yeux bleus, aux traits fins et délicats. Je ne sais pourquoi ces paroles restèrent profondément gravées dans ma mémoire. Je me rappelai plus tard... Mais n'anticipons pas sur les événemens, et parlons de la tragédie.

Le soir, il y eut foule à l'antichambre ; chacun s'interrogeait avec curiosité. M. le marquis de Bausset semblait tout bouleversé ; M. de Talleyrand lui-même était ému.

—Eh bien! mon prince, lui dit en l'abordant le préfet du palais, vous avez remarqué un incident inattendu?

—Je l'ai si bien remarqué, répliqua le diplomate, que je viens tout exprès demander à l'empereur de vouloir bien m'apprendre comment et en quels termes l'application de ce vers lui a été faite.

Et il entra aussitôt dans la chambre à coucher de l'empereur.

Or voici, d'après les confidences d'un des intimes, ce qui se passa là en *a parte* :

« L'empereur confirma le fait de l'application, en disant qu'Alexandre s'était écrié après le fameux vers :

« Je l'éprouve tous les jours (le bienfait de mon amitié).

(1) Mémoires de Constant.

» — Oui, messieurs, ajoute Napoléon avec un malin sourire; notre cousin Alexandre est séduit... Entre nous, je ne le croyais pas si naïf...

» — Hum! hum! naïf, répliqua le prince de Bénévent; naïveté de comédien, peut-être...

» Non pas, non pas, reprit vivement l'empereur; je sais lire au fond des âmes, j'étudiais la physionomie de mon auguste frère, cela est parti du cœur.

» — Ou de la tête; votre majesté n'a-t-elle pas dit que c'était là que revivait le cœur des hommes d'état?

« — Mais pourquoi m'aurait-il fait l'application de ce beau vers :

> L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

« — Peut-être pour qu'on n'entendît pas le suivant :

> Je lisais mon devoir et mon sort dans ses yeux?

» — Je vous dis, moi, qu'il est séduit, nous le tenons enfin. Ce matin encore, quand je lui ai offert mon épée pour remplacer la sienne qu'il avait oubliée, il m'a dit en la ceignant devant mes officiers :

« — Votre Majesté peut être bien certaine que je ne la tirerai jamais » contre elle. »

« J'accepte l'application au naturel, mais ce n'est peut-être qu'une figure de rhétorique les rois n'ont pas besoin de tirer l'épée pour déclarer la guerre, et la vôtre, sire, qui a déjà tué tant de rois, était peut-être vierge encore...

« — C'est possible, mais je suis certain, moi, qu'il tiendra sa promesse... Il m'aime véritablement .. Voyez ces magnifiques présens qu'il vient de me faire...

» Et l'empereur montrait de superbes pelisses turques qui avaient été envoyées par le sultan Selim.

» — Eh bien! qu'en dites-vous, monsieur le persifleur?

» — Sire, n'oubliez pas le *timeo Danaos*...

» — Est-ce que mon frère Alexandre est un Grec?

» — Demi Grec, Grec du Bas-Empire; c'est bien plus dangereux encore.

— Allons, voilà comme vous êtes, vous autres diplomates, vous ne pouvez pas croire à la franchise ni à l'amitié des rois; moi, j'y crois, je veux y croire, entendez-vous!

Et il tourna brusquement le dos à son confident.

— Décidément, messieurs, disait le prince en sortant avec les intimes, voilà une amitié qui me fait peur aussi à moi... Si le sentiment fait invasion dans la diplomatie, nous n'avons plus qu'à fermer boutique.

On assure qu'à la même heure, au même moment, une scène à peu près semblable se passait au palais du czar : Alexandre disait aussi lui à Tolstoi et à Nesselrode, ses affidés : « L'empereur est séduit, l'empereur est à nous!...

Ce soir-là, les deux souverains avaient arrêté le partage du monde; mais le czar avait pris la plus belle part : la moitié de l'Occident, avec Constantinople, la Perse et les Indes.

Ecoutez maintenant ce que Constant raconte sur l'événement étrange et fantastique qui termina cette grande journée.

« Je dormais profondément, dit-il, quand je fus réveillé soudain par des cris d'angoisse et de sourds gémissements qui semblaient partir de la chambre de l'empereur : j'écoute avec effroi, je croyais faire un rêve; mais non, les mêmes cris se firent entendre, on eût dit le dernier râle d'un mourant. Je m'élance hors du lit; plus de doute, les cris partent de la chambre de l'empereur; pourtant le mameluck Rustan est à son poste habituel. Je le réveille, nous ouvrons doucement la porte... que voyons-nous? Napoléon étendu sur le parquet, se débattant sous l'étreinte d'un horrible cauchemar.

» — Je ne balançai pas à le réveiller...

—« Qu'est-ce? dit-il en revenant à lui... Où suis-je! ah! c'est toi, Constant.. Je dormais donc?... Tu as bien fait de me réveiller... quel effroyable rêve! .. je me croyais devenu la victime d'un ours furieux qui, après m'avoir déchiré les entrailles, cherchait à me dévorer le cœur.

« L'empereur, pâle et défait, frémissait encore en prononçant ces mots... »

Constant ajoute dans ses mémoires : « En ce moment, le souvenir de l'incident dramatique de la soirée se présenta à mon esprit, et je fus frappé de la coïncidence qu'il offrait avec ce rêve... »

Hélas! ce rêve effrayant devenait plus tard une réalité... Cet ours, c'était l'ours du nord dont il devait être la proie et qui allait remplacer pour lui, sur le rocher de Sainte-Hélène, l'affreux vautour de Prométhée.

Mais attention!... le drame n'est pas terminé encore, un autre tableau vient d'apparaître; celui-là n'est pas le moins curieux assurément.

IV.

Le dénouement.

Le grand duc de Weimar, en sa qualité de voisin, a voulu fêter chez lui toute la noble compagnie d'Erfurth. Les majestés et les altesses ont accepté l'invitation du petit souverain; et Napoléon, qui sait aussi, lui, que l'exactitude est la politesse des rois, est arrivé à l'heure dite aux portes du

palais. L'empereur, prêt à franchir le grand escalier, s'arrête tout à coup il vient d'apercevoir la grande duchesse debout à l'entrée du vestibule et accompagné des dames de sa maison.

Je vis en ce moment la physionomie de l'empereur s'animer; ses yeux brillaient d'un éclat étrange.

— C'est cela, c'est cela, s'écria-t-il, tout comme il y a deux ans...

Puis, ôtant son chapeau et s'approchant de la princesse, qu'il salua avec respect :

— Madame la duchesse, dit-il d'une voix émue, avez-vous oublié le 14 octobre 1806?... pour moi je m'en souviendrai toute ma vie, car j'ai reçu ce jour là de votre altesse une leçon de savoir-vivre et j'ai appris à connaître, à admirer le plus beau caractère de femme que je connaisse.

—Sire, répondit modestement la duchesse, ce jour-là comme en ce moment j'ai eu confiance en votre majesté.

—Et je vous remercie, madame, répondit l'empereur en lui baisant la main; vous m'avez rappelé mes devoirs de roi lorsque j'allais les oublier, peut-être... Messieurs, s'écria-t-il, en se retournant vers ses grands officiers, remerciez madame la duchesse; sans elle votre empereur n'eût été qu'un Attila, qu'un barbare; sans elle, ajouta-t-il, en pressant la main du grand-duc, je n'aurais pas l'honneur d'être reçu chez votre altesse.

Puis il s'empressa d'accompagner la grande-duchesse et de pénétrer avec elle et toute la cour dans les appartemens.

J'étais curieux de connaître l'explication de cette scène.

Une des dames de la duchesse voulut bien nous la donner.

« Vous savez, nous dit-elle, que dès le commencement de l'invasion du territoire prussien par l'armée française, dans la campagne de 1806, la cour de Weimar s'était réfugiée à Brunswick. Seule, en digne princesse allemande, madame la duchesse n'avait pas voulu abandonner sa demeure; j'étais restée auprès d'elle avec quelques autres dames et plusieurs Anglais auxquels notre souveraine avait offert généreusement un asile.

» Retirés au fond d'une aile de ce château, pendant la terrible journée du 14 octobre, où se jouaient à Iéna les destinées de la Prusse, nous entendions, du sein de notre retraite, le retentissement effroyable du canon, et les cris déchirans des blessés que l'on transportait dans la ville. Quand l'issue de la bataille ne fut plus douteuse, quand une partie de l'armée prussienne se repliait sur Weimar, notre position devint horrible; les Français, pénétrant de vive force dans notre cité, poursuivaient les vaincus en les mitraillant; c'était un affreux carnage, un tumulte impossible à rendre. A chaque instant, nous nous attendions à voir le palais pris et livré au pillage. Déjà les vainqueurs le cernaient de toutes parts; c'en était fait de nous, quand, tout à coup, des acclamations furibondes se firent entendre : « Vive l'empereur! » criait-on de tous côtés.

» La duchesse, qui n'avait pas perdu un instant son calme et son sang-froid, se leva aussitôt en nous disant :

» — Rassurez-vous, mesdames, nous sommes sauvées, voici l'empereur; venez, suivez-moi, allons lui faire les honneurs de notre palais.

» Nous l'accompagnâmes en tremblant; son altesse s'arrêta à l'entrée du vestibule, près du grand escalier, à l'endroit même où elle se trouvait à l'arrivée des majestés. L'empereur venait en ce moment de descendre de cheval; il montait rapidement l'escalier en donnant des ordres à ses officiers; il paraissait livré à une exaltation effrayante; ses yeux lançaient des éclairs. Tout à coup, en levant la tête, il aperçoit la duchesse debout devant lui, et aussi calme et aussi imposante qu'elle vous est apparue tout-à-l'heure.

» — Qui êtes-vous, madame? que voulez-vous? cria Napoléon d'une voix brusque, et en s'arrêtant soudain.

» — Sire, répondit la princesse avec dignité, je suis la duchesse de Weimar.

» — Ah! reprit vivement l'empereur, je vous plains, madame, j'écraserai votre mari...

» Et il entra dans le palais avec ses officiers.

» Nous étions consternées; la duchesse, elle, ne perdit pas courage. Le lendemain, elle envoya demander des nouvelles de son redoutable hôte; la nuit avait calmé la fougue du vainqueur; il se rappela la scène de la veille, et, reprenant sa bonne nature, il répondit très gracieusement qu'il remerciait beaucoup madame la duchesse de ses attentions, et qu'il la priait de vouloir bien lui donner à déjeuner *chez elle*.

» Une heure après, on introduisait l'illustre convive dans le salon où se trouvait la princesse. Il se dirigea vers elle, en la saluant; puis il dit de sa voix la plus douce :

» — Vous êtes restée seule ici, madame; vous n'aviez donc pas peur de moi?

» — Sire, j'avais confiance dans la loyauté du vainqueur.

» — Et vous avez eu raison, madame la duchesse; je ne fais pas la guerre aux femmes... à moins, ajouta-t-il avec un sourire ironique, qu'il ne s'agisse de quelque folle amazone transformée en capitaine de dragons, comme votre chère sœur de Prusse...

» Puis il ajouta d'un ton plus brusque et plus sérieux :

» — Pourquoi votre mari, madame, a-t-il pu être assez fou pour me faire la guerre?...

» — Votre majesté l'aurait méprisé, j'en suis certaine, s'il eût agi autrement.

» — Comment cela, reprit vivement l'empereur?

» — Mon époux a été au service de Prusse pendant près de trente ans: ce n'était pas au moment où le roi avait à lutter contre un ennemi aussi puissant que votre majesté que le duc pouvait avec honneur l'abandonner.

» Cette noble réponse, prononcée d'une voix digne et ferme, parut faire impression sur ce fougueux caractère; il devint plus calme, et pressant la main de la duchesse avec respect, il lui dit d'une voix émue :

« — Madame la duchesse, vous êtes la femme la plus respectable que je connaisse; vous avez sauvé votre mari... je lui pardonne, mais à cause de vous, de vous seule...

» Et au même instant il donna l'ordre de faire évacuer la ville et de retirer les soldats qui occupaient le palais.

» — Maintenant, dit-il en se retournant vers la princesse et avec son charmant sourire, vous êtes chez vous, madame la duchesse, je suis votre convive, et j'aime à croire que vous me pardonnez ma brusquerie d'hier soir; je n'avais pas la tête à moi...

» — Ah! sire, s'écria la duchesse en versant de douces larmes, je savais bien que le plus grand des conquérans devait être le plus généreux des hommes!

» Et comme elle voulait se jeter aux genoux du vainqueur, l'empereur la releva soudain et s'écria en riant pour cacher son émotion :

» — Allons! allons! à table, madame la duchesse! je veux boire à la conservation de votre capitale, à vos grands poètes, honneur de cette nouvelle Athènes...

» A ces mots, la duchesse parut frappée d'une émotion soudaine et fit entendre un cri d'effroi.

» — Qu'est-ce donc, demanda Napoléon?

» — Ah! sire, je tremble pour notre respectable patriarche, celui que les Français ont surnommé le *Voltaire de l'Allemagne*.

» — L'illustre Wieland?... Rassurez-vous, madame la duchesse, il est de mes amis; avant d'entrer dans la ville j'ai donné l'ordre qu'on respectât sa maison, et j'ai fait placer une garde d'honneur à sa porte...

» — Quoi! sire, il serait vrai, votre majesté aurait songé?...

» — Oui, oui... j'ai toujours pensé à la douleur que dut éprouver le fameux vainqueur de Syracuse quand on vint lui apprendre la mort du grand Archimède. Moi, je ne me serais pas pardonné la mort de Wieland. — Maréchal, ajouta-t-il en s'adressant à Ney, qui était venu prendre les ordres du maître, allez, je vous prie, saluer de ma part cet illustre vieillard; dites-lui que l'empereur des Français réclame l'amitié de l'auteur d'*Oberon*.

» Ney partit aussitôt. A son retour, il nous apprit qu'il avait trouvé ce vénérable patriarche assis au milieu d'une chambre devastée; la maison avait été pillée avant que l'on ne connût les ordres de l'empereur; on n'avait laissé au vieillard qu'une seule chaise.

» Wieland, à l'entrée du maréchal, se leva soudain et l'invita à s'asseoir. Ney s'avança aussitôt vers le grand poète, et, le prenant par la main, le conduisit avec respect vers le siege qu'il avait occupé, en lui disant :

» — Je sais trop bien, monsieur, à qui de nous deux il appartient de rester debout devant l'autre.

» Puis, après lui avoir reporté les salutations de l'empereur, il lui témoigna le vif regret qu'éprouverait Sa Majesté en apprenant que ses ordres n'avaient pu être exécutés.

» En effet, Napoléon, en écoutant ce récit, se laissa aller à un mouvement d'indignation et de colère :

» — Eh bien! voyez ce que c'est que le sort des conquérans, s'écria-t-il; si ces maudits pillards m'avaient tué aussi eux, mon Archimède, on aurait dit que j'avais causé la mort du plus beau génie de l'Allemagne; ce souvenir douloureux m'eût gâté ma victoire.. Je veux qu'on recherche les coupables, qu'on les punisse. Au fait, ajouta-t-il, après un moment de réflexion, ces diables de maraudeurs ne savaient pas qu'ils pillaient un grand homme, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de lui restituer ce qu'on lui a pris; je m'en charge...

» Et comme la duchesse témoignait sa surprise au sujet de l'admiration qu'il éprouvait pour le grand poete :

» — Ce n'est pas seulement de l'admiration, répliqua l'empereur, c'est de la reconnaissance : oui, madame, Wieland, en 1799, déclarait hautement dans ses écrits, en voyant les misérables intrigues du directoire, que les Français n'étaient pas mûrs pour la liberté; le poète ajoutait, comme un autre Calchas, que la France ***ne serait heureuse que lorsqu'elle m'aurait nommé dictateur***. J'étais en Egypte alors; personne assurément ne prévoyait le 18 brumaire : il en donna l'idée, et qui sait, après tout, c'est peut-être à lui que je dois ma couronne!... Aussi, je cherche à m'acquitter aujourd'hui.

» L'Empereur, pendant le repas, dit en terminant notre aimable conteuse, montra une amabilité charmante; il fut véritablement seduisant En prenant congé de la duchesse, sa majesté lui dit de nouveau :

» — Madame, vous avez sauvé votre mari en restant ici, en ayant confiance en moi; il vous doit sa couronne et la conservation de ses états... Adieu, madame la duchesse, je vous remercie de votre gracieux accueil; je n'oublierai jamais qu'une femme seule et sans défense a osé attendre ici de pied ferme ceux qui venaient d'anéantir l'armée du roi de Prusse et qui avaient juré haine et mort à ses alliés.

» Vous voyez qu'en effet l'empereur s'est ressouvenu de cette scène en revoyant ici mon auguste maîtresse; cette émotion, dont il n'a pu se défendre, atteste assez l'impression profonde qu'il avait ressentie.

» En effet, pendant toute la journée, sa majesté se montra remplie d'égards et de prévenances pour la duchesse; il fut charmant aussi avec le vieux Wieland, il eut avec lui une longue conférence. Le poète, en la rappelant, disait à ses amis : « Jamais je n'ai vu un causeur plus aimable, un

penseur plus étonnant; mais c'est en vain qu'à travers son esprit je cherchais à trouver son cœur. *J'ai cru causer avec un homme de bronze.* » Le divin Gœthe eut part aux prévenances du maître, Napoléon le séduisit tout comme les autres. »

Mais en vous parlant de la duchesse et de deux grands poètes, j'oublie qu'un nouveau tableau commence, j'oublie que l'empereur et sa cour de princes galopent en ce moment dans la plaine d'Iéna.

Oui, le duc de Weimar a voulu ménager une surprise à son hôte, et procurer un nouveau triomphe à son vainqueur, en présence de tous les vaincus. Beaucoup d'écrivains n'ont vu dans la pensée qui présida à cette fête étrange qu'un acte de faiblesse, qu'une adulation de flatteur et de courtisan; mais, aux yeux de tous ceux qui ont pu apprécier le noble caractère du duc et de la duchesse, c'était un digne hommage rendu au grand capitaine, si imposant, si admirable pendant le combat, si généreux et si clément après la victoire.

Un vaste pavillon, surmonté d'éclatans trophées, s'élevait sur le monticule où l'empereur avait bivouaqué la veille de la bataille, et du sommet duquel il commandait ses manœuvres. Ce monticule portait depuis ce jour le nom de Napoléon. Ce fut un merveilleux spectacle, je vous jure, que celui que présentait en ce moment la réunion fraternelle des vainqueurs au milieu de ces champs déserts, arrosés du sang de cinquante mille soldats; on assistait à une fête splendide et brillante, là où, deux années auparavant, et presque jour pour jour, le canon tonnait de toutes parts et lançait au loin la mitraille et la mort.

L'empereur, regardant autour de lui avec sa lunette, semblait retrouver tous les souvenirs de la grande journée; il repeuplait la campagne de ses nombreuses phalanges; il recommençait sa bataille et se rajeunissait de deux ans.

— C'est cela... c'est cela, s'écria-t-il d'une voix brève et saccadée, je m'y reconnais, je crois y être encore. . Là-bas est l'armée prussienne qui se déploie et se partage, et là mes trois grands corps qui la coupent et qui l'enserrent. Voilà mon brave Davoust à Naumbourg, qui traverse la Saal et va leur fermer le passage; voilà Bernadotte, à Dornbourg, qui s'apprête à les prendre en flanc; voici maintenant Ney, Soult, Augereau et Lannes qui débouchent de ces hauteurs avec mes vieux grenadiers, et vont manœuvrer sous moi, face à face avec les Prussiens... Ne voyez-vous pas que, dès ce moment, la bataille est gagnée avant même qu'elle ne s'engage!... car l'ordre naturel est renversé: les Prussiens sont adossés au Rhin, et nous autres, les envahisseurs, nous nous appuyons sur l'Elbe. Tout est dit dès-lors..... la Prusse est à nous.... Si j'avais été le roi Guillaume, j'aurais marché tout droit sur Mayence, et si Davoust avait été débordé, j'envahissais la France par représailles... Le vainqueur de Rosbach aurait fait cela, je gage; mais, bah! est-ce qu'il songeait à cela, l'autre! le voilà qui partage son armée en deux corps: l'un pour Davoust, l'autre pour moi... Deux armées à sept lieues de distance sur un rayon de plus de trente-cinq... et cela sans prévoir l'action du lendemain... Quelle école!... Je croyais leur avoir appris à faire la guerre.... Ah! si le grand Frédéric avait été là... Et les voilà qui dorment paisiblement toute la nuit, pendant que je travaille à les enserrer davantage...... Dormir... la veille d'une bataille décisive... au moment de jouer un royaume.... c'est inconcevable....

Le lendemain, à six heures, j'étais prêt à engager le combat, lorsque mes gens se réveillaient à peine et commençaient à se mettre en mouvement. Il fallait attaquer pendant qu'ils étaient en marche, car j'avais là, devant moi, une masse de cent mille hommes, dont un tiers au moins de grosse cavalerie..... Et Murat n'arrivait pas avec la mienne.... C'est égal, nous marchons en avant, la résistance est vigoureuse, la cavalerie nous charge, mais les carrés ne bougent pas; les Prussiens nous tiennent tête; jusqu'à une heure le succès est douteux. Ma cavalerie n'arrivera donc pas? L'autre charge toujours de plus belle..... Ma foi, si cela avait duré encore quelques heures, je ne serais pas ici peut-être..... Mais le maréchal Soult pénètre dans le bois que vous voyez à gauche; il va rétablir la chance en faisant reculer l'ennemi... Au même instant mon brave Murat arrive avec ses hussards; ils se précipitent comme une avalanche sur leurs confrères de Brunswick... Il était temps... En avant maintenant le corps de réserve pour soutenir mes braves cavaliers!. ... Bien, bien, à la baïonnette! ces vieux grenadiers prussiens reculent donc enfin!... Cinq fois ils se reforment en carrés, et cinq fois Murat les enfonce..... Tout s'ébranle, tout se mêle... De ces hauteurs, mon artillerie fait merveilles; elle foudroie, elle pulvérise des bataillons entiers. Quelle belle chose qu'une bataille!

Et l'empereur, en prononçant ces mots avec une exaltation étrange, ne pensait pas qu'il parlait aux vaincus, debout près de lui, immobiles et stupéfaits. Mais lui, sans y prendre garde, continuait sa bataille...

— Allons, allons, s'écria-t-il, la partie est gagnée... les Prussiens sont en pleine retraite... Ah! ah! voilà Ruchel et ses dragons qui arrivent avec la réserve. Il est trop tard, mon général... vous êtes cerné... anéanti... En route pour Berlin, maintenant; la Prusse est à moi...

Il se retourna tout-à-coup, et remarquant l'état de malaise dans lequel se trouvaient tous les princes dont il était entouré, il s'écria brusquement:

— Après tout, ce n'est pas votre faute, messieurs mes frères, cela devait avoir lieu ainsi, et vous avez tous fait votre devoir; oui, vous êtes bien battus, vous et les vôtres; mais il fallait un Frédéric II à votre tête, et par malheur ce grand capitaine n'a pas révélé ses secrets de stratégie à l'héritier de sa couronne.

Puis, comme si ce nom venait de lui rappeler un souvenir précieux et cher, il ajouta avec une sorte d'émotion et de bonheur:

— Savez-vous, nobles princes, quel fut pour moi le plus glorieux trophée de ma victoire? ce ne fut pas l'offre des clés de la capitale de la Prusse, la soumission de l'armée entière de la nation et de son roi... Non, non, c'était autre chose qui valait mieux; ce trophée c'était l'épée du grand Frédéric, déposée sur son tombeau à Postdam... Oui, je voulus me donner la satisfaction de ceindre l'épée du plus grand capitaine des temps modernes, de mon maître dans l'art de la guerre... Quand j'eus touché cette épée, la ceinture qu'il porta pendant la guerre de sept ans, son grand cordon de l'aigle noir..., j'éprouvai une joie d'enfant, je fus heureux comme on l'est à cet âge. Ce beau trophée, je l'ai envoyé aux Invalides, et mes vieux soldats de Hanovre ont aussi, eux, pleuré de joie en le voyant commis à leur garde.... Quant à la fameuse colonne élevée là où les Prussiens en se montrant avaient mis en fuite trois armées, il y a de cela cinquante ans; j'ai décrété qu'elle serait transportée dans ma capitale... Iéna n'était pas seulement une bataille, c'était un grand duel à mort qui a vengé l'affront de Rosbach.

L'empereur, après ces mots, se dirigea vers une autre partie de la montagne, suivi de quelques uns de ses maréchaux et de ses intimes.

Ceux-ci avaient entendu avec étonnement et inquiétude la révélation des secrets de stratégie du vainqueur de la Prusse; Berthier eut le courage de lui faire quelques observations à ce sujet: l'empereur l'écoutait paisiblement.

— Donc, mon cher prince, répondit le héros avec son malicieux sourire, vous pensez que j'ai agi là comme un enfant indiscret et bavard, et que j'ai donné à mes cousins une leçon de stratégie, afin de leur apprendre à me battre? Rassurez-vous, mon cher ami, ajouta-t-il en lui pinçant l'oreille, j'ai fait comme le maître d'armes qui indique ses prétendues bottes secrètes à tout le monde, en ayant soin de garder les vraies en réserve.:. Je ne leur ai pas tout dit (1).

Après le déjeuner, le duc de Weimar voulut donner le plaisir de la chasse à ses illustres hôtes... Les victimes, refoulées dans une enceinte entourée de toiles, passaient sous les yeux de l'empereur et de l'autocrate, qui tirèrent long-temps avant de pouvoir attraper quelque chose; car Alexandre avait une très mauvaise vue, et l'on sait que notre auguste monarque, si habile à la chasse au canon, était, le fusil à la main, le plus maladroit tireur de son royaume. Enfin, le czar réussit à tuer un très beau cerf à dix pas, et le vainqueur d'Iéna, pour ne pas être en reste, ajusta une biche qui tomba tout près de lui. Pourtant, sa majesté n'était pas sûre que ce fût elle qui eût tué la bête; mais les piqueurs et les flatteurs lui confirmèrent si bien la chose, qu'il fallut se décider à les croire sur parole.

Certain maréchal me disait à ce sujet: — Notre grand chasseur est beaucoup moins adroit à tuer le gibier que les hommes; mais c'est qu'il ne tire pas sa poudre aux moineaux; les cousins en savent quelque chose.

— Surtout quand il chasse sur leurs terres.

Le soir il y eut spectacle à la cour, et cette représentation ne fut pas un des épisodes les moins curieux de cette mémorable journée. On joua la *Mort de César*; c'est Sa Majesté elle-même qui avait désigné cette pièce, mise à l'index depuis long-temps. Quelle était en cela l'intention de l'empereur? Voulait-il étudier sur les physionomies des spectateurs l'impression que produiraient les allusions républicaines à l'encontre d'un tyran; voulait-il braver par sa fière contenance, effrayer par son terrible regard les Brutus allemands et prussiens? Ce fut là sa pensée, je le présume; mais, ainsi que vous allez le voir, l'épreuve produisit un effet tout contraire, et faillit amener un véritable dénoûment tragique.

Les allusions naissaient à chaque scène, terribles, palpables, effrayantes; en vain, le César français, qui avait fait bonne contenance pendant les deux premiers actes, s'efforça de conserver son calme, son sang-froid; à l'approche de la catastrophe, malgré lui, il sentit le frisson le prendre, surtout quand il promenait ses regards sur cette assemblée morte et silencieuse, qui baissait tristement la tête et paraissait consternée. Seuls parmi cette foule tremblante, deux jeunes gens, deux étudians, placés au fond de la salle, semblaient écouter avec avidité et en proie à une exaltation toujours croissante les farouches discours de Brutus et de ses terribles complices; leurs regards brillans, animés, se rencontrèrent plus d'une fois avec ceux de l'empereur.

Et lorsqu'après la représentation, l'assemblée s'écoulait lentement et en silence, sans oser se faire part de ses impressions, j'entendis ces deux jeunes gens se dire à voix basse, en passant près de moi:

— César, c'est Napoléon; Antoine, c'est Alexandre... Et Brutus?...

Ils se regardèrent tous deux, et se pressèrent la main en se parlant tout bas.

Puis ils se quittèrent en disant:

— Adieu, Staps!

— Adieu, La Salha!

Or, à un an de là, et jour pour jour, on arrêtait à Schœnbrunn un jeune homme de dix-huit ans qui avait voulu tuer l'empereur. Ce nouveau Brutus répondait fièrement à Napoléon:

— Je vous ai vu à Erfurt, je vous admirais alors, je voyais en vous un héros; maintenant je vous abhorre, parce que vous êtes un tyran.

— Et si je vous faisais grâce?

— Je ne vous tuerais pas moins.

— Vous avez des complices?

— Tous mes frères pensent comme moi.

(1) Mémoires de Constant.

— votre nom?

— Staps.

Et un instant après, alors qu'on préparait le supplice de ce jeune homme, l'empereur disait au duc de Cadore :

— Retournez à Vienne; il faut faire la paix (1).

Le lendemain 14 octobre 1809, le traité était signé, l'empereur partait pour Paris. Peu de mois après il proclamait son divorce et demandait la main de Marie-Louise.

Puis l'année suivante, un autre jeune Allemand, neveu d'un ministre du roi de Saxe, se faisait arrêter à Paris et déclarait à M. de Bourienne qu'il était venu pour tuer l'empereur; il ajoutait avec exaltation :

— Si Staps avait méprisé la mort comme moi, Napoléon n'existerait plus, car il a eu le bonheur de l'approcher; mais il a tremblé, par malheur!

Ce second Brutus se nommait La Sahla (1).

Mais retournons à Erfurt avec tous les invités du duc de Weimar; c'est là que va finir la comédie : attention au dernier tableau.

Ce jour-là, c'était le 13 octobre, *César* et *Antoine*, prêts à prendre congé l'un de l'autre, parcouraient lentement les environs de la ville, en achevant de décider les destinées de l'Europe et du monde. A l'entrée d'un faubourg, l'empereur Napoléon avisa un monastère gothique dont l'enceinte noircie par les siècles se dressait là fièrement comme un fantôme du moyen-âge. L'empereur demanda quel était ce monument bizarre; on lui dit que c'était l'ancien couvent des moines Augustins, celui-là même où le fameux Luther demeura pendant sept années. Les deux monarques jetèrent un cri de surprise et se dirent vivement :

— Entrons.

Le vieux gardien du lieu, après de longs détours sous ces voûtes solitaires, ouvrit la porte d'une cellule étroite et sombre; puis, d'une voix sépulcrale, il dit aux deux visiteurs ;

— C'est là.

— Eh! quoi, c'est là! s'écrièrent Napoléon et Alexandre en s'arrêtant étonnés sur le seuil...

Ils contemplaient avec une sorte d'effroi cette prison froide et humide où tout attriste l'ame et vient serrer le cœur... Ils entrèrent; il n'y avait dans ce réduit que le vieux fauteuil de Luther, sa table, son encrier et des feuillets de papier jaune sur lesquels la main du moine avait tracé quelques versets des Ecritures. Le premier qui frappa les yeux des deux empereurs fut la fameuse sentence : ***Deposuit potentes de sede...***

Tous deux se regardèrent en silence et restèrent pensifs.

L'empereur Napoléon alla s'esseoir sur le siége de Luther, et, le coude appuyé sur la table, il semblait livré à une méditation profonde; tout à coup, levant la tête et regardant autour de lui, il dit d'une voix émue :

— Eh quoi! c'est donc là l'antre du *lion de la réforme*? Et il est resté dans cet affreux sépulcre, il est resté sept ans... seul avec sa pensée!.... Cette écritoire, cette plume, ces feuilles de papier, voilà les armes avec lesquelles un pauvre moine obscur, inconnu, a bouleversé l'Europe entière, décimé les nations, fait et défait les rois... et nous nous croyons les maîtres du monde, et il nous faut des armées. des canons pour faire respecter nos droits, pour maintenir nos conquêtes!... un moine a été plus puissant que nous.

Alexandre qui, dès ce temps, était livré à ses idées de mysticisme, répondit :

— Qu'aurait-il donc fait s'il eût été roi ou empereur?...

— Beaucoup moins, peut-être... Sortons, ajouta Napoléon; il fait froid ici...

Et malgré lui il répétait en s'en allant :

— ***Deposuit potentes...***

Le lendemain 14 octobre, les deux empereurs se séparèrent en s'embrassant *cordialement* en s'appelant du doux nom de frères : ils s'étaient donné rendez-vous aux confins de l'Orient et de l'Occident, après la conquête du monde : ils ne se revirent plus que les armes à la main, sur le bords glacés de la Moskowa, à la lueur de l'incendie du Kremlin.

— Que diable sommes-nous venus faire ici! disait un des confidens qui retournait dans ses états.

—Par Dieu, répondit l'autre, nous avons joué les rôles de figurans dans cette comédie dont nous saurons le secret, peut-être.

Ils le surent, en effet, du jour où *l'amitié d'un grand homme cessa d'être un bienfait des dieux*, du jour où le *tuteur des rois* fut interdit par ses filleuls, par son beau-père, par son intime, et le vaincu d'Iéna, et du jour où l'on vint annoncer sur la scène :

—Messieurs, la comédie est jouée; il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus et un empereur de moins!

Puis, des deux futurs maîtres du monde, l'un mourait tristement sur le rocher de Sainte-Hélène; l'autre expirait sur les bords de la mer d'Azof...

— Par ma foi, disait le vieux Figaro qui ne riait guère, car il fallait payer les frais de la représentation, cette comédie vaut bien l'autre; c'est dommage qu'elle coûte si cher!

UN CHRONIQUEUR INCONNU.
(*Le Globe*.)

(1) Relation du duc de Cadore. Cette date du 14 octobre est remarquable dans la vie de Napoléon.

(2) Mémoires de Bourienne.

TROIS HOMMES DE GÉNIE.

Ludovic Bonjour était un jeune Bourguignon, heureux dans sa province, aimé dans sa petite ville, et par surcroît possesseur de quarante bonnes mille livres de rentes.

Un jour Ludovic s'ennuya. Il prit en aversion ses voisins, ses voisines, ses amis, ses parens, ses domestiques, ses chiens, ses chevaux, sa petite ville et jusqu'à lui-même.

Voici pourquoi :

Ludovic s'imagina qu'il avait du génie. Il se mit dans la tête qu'il n'était pas créé et mis au monde uniquement pour faire la joie de sa grand'mère, pour surveiller ses fermiers, compter ses tonneaux et aller aux élections.

Il se dit, un beau jour, qu'il était fait pour devenir un grand homme. Cette idée lui vint en lisant son journal.

— Tiens, pensa-t-il, Paris est plein d'hommes célèbres.

Les uns font des drames, les autres des journaux, ceux-ci des livres, ceux-là des poésies épiques. Ils sont tous glorifiés, portés en triomphe, et leur nom doit aller, dit-on, à la postérité... tandis que c'est tout au plus si le mien est connu dans le chef-lieu de mon département. Et pourtant ne suis-je pas fait mieux que tout autre pour arriver à la gloire, à la renommée? n'ai-je pas autant que tous ces messieurs du talent, du génie, et — quarante mille livres de rente? C'est résolu, je quitte mon arrondissement et je vole à Paris pour voler de là à la postérité.

Ce qui fut dit fut exécuté. — Ludovic remplit ses poches d'argent et de billets, monte en diligence, et le voilà roulant sur le chemin de la capitale.

Il arrive à l'hôtel, premier désappointement : au lieu de voir accourir à sa rencontre monsieur l'aubergiste et toute sa famille et tous ses valets, comme cela se pratique dans son département, un domestique s'empare de sa malle, la met sur ses épaules, fait monter le voyageur devant lui, pousse une porte, dépose son fardeau, tend une clef au millionnaire et disparaît.

Ah ça, pensa le provincial, à quoi cela sert-il donc ici de s'appeler M. Ludovic Bonjour et d'avoir quarante mille livres de rente?

Pour se distraire il ouvre la fenêtre, se penche vers la rue, et voit tourbillonner sous lui des centaines de voitures qui se croisent, se mêlent, se suivent, se choquent et se succèdent comme dans une ronde sans fin; alors Ludovic, assourdi par le bruit, hébété par la foule, se jette dans un fauteuil et se prend à songer à ses luxuriantes prairies dont les longues nappes s'étendent dans la plaine, si calmes et si fleuries, — à ces hautes futaies dont les verdoyantes cimes se mirent si poétiquement dans les flots bleuâtres de la Saône.

Un moment il eut envie de laisser là Paris et son tapage et de remonter en voiture.

Mais cette malencontreuse pensée dura peu : le fantôme de la gloire, qui l'avait poursuivi dans ses rêves, lui réapparut tout-à-coup flamboyant et sublime.

Il reprend courage et se met à écrire à son cousin, Maurice B.

Maurice B. habitait Paris depuis long-temps; moitié poète, moitié *lion*, il avait déjà dissipé les trois quarts de sa fortune, vivant au jour le jour, bon compagnon du reste, prêt à se battre pour ses amis comme à dévorer leurs dîners.

Ludovic ne pouvait choisir un meilleur introducteur pour pénétrer dans le monde qu'il voulait connaître, un meilleur guide pour diriger ses premiers pas dans le chemin de la gloire et de la postérité.

L'arrivée à Paris d'un cousin provincial et millionnaire était pour Maurice un trop bon coup du sort pour qu'il ne s'empressât pas de répondre à son invitation et de se mettre à la disposition de cet excellent parent.

Que de soupers somptueux, que de courses échevelées, que d'orgies enivrantes il voyait renfermés dans ce petit carré de papier qu'on vint lui apporter, à l'heure où il songeait justement au moyen de se procurer un bon dîner et une agréable soirée!

A la vue de cette signature *Ludovic Bonjour*, il tressaillit de joie, courut à sa canne et à son chapeau; et le voilà sur le boulevart, s'acheminant vers l'hôtel où son cousin l'attendait. . . . .

. . . .

Quelques jours après cette première entrevue, Ludovic Bonjour, présenté par M. Maurice B., était admis à rendre hommage à l'un des poètes les plus excentriques de la capitale; ils entrent ensemble dans le boudoir élégant de M. Henri.

Le poète avait été prévenu par le cousin de Ludovic. Il s'agissait de retenir le plus long-temps possible ce provincial à Paris; pour cela, il ne fallait que caresser son étrange manie et l'encourager dans la pensée qu'il nourrissait depuis si long-temps de devenir un grand homme.

—Monsieur, lui dit Henri, la poésie se définissait autrefois *le langage des dieux* : erreur profonde, monsieur; la poésie, c'est le langage de l'homme perfectionné.

L'homme perfectionné, monsieur, est celui qui, comme vous et moi, aspire à dominer ses semblables; puissante et passionnée, la poésie est l'écho sublime des grandes harmonies de la nature, le mystérieux retentissement des destinées futures de l'humanité.

Le poète, monsieur, c'est l'homme vraiment supérieur. En dernière analyse, ce sera peut-être lui qui sera appelé à gouverner le monde.

Voyez plutôt! monsieur, la nouvelle génération n'est-elle pas à nos

pieds? toutes les majestés du monde ne s'inclinent-elles pas devant nous? La poésie seule est immuable : peut-être que les dynasties qui règnent aujourd'hui sur nos têtes auront passé avant que mon dithyrambe soit fini.

Il faut nous unir, monsieur, dans cette sainte mission que Dieu a voulu donner au poète : la terre est fatiguée de supporter les rois insolens; les peuples ne veulent plus se laisser gouverner par les avocats menteurs, par les financiers rapaces, par les courtisans éhontés; c'est à la poésie, maintenant de régner sur le monde, de répandre sur les nations les flots divins du génie, et de les régénérer dans le torrent de ses saintes harmonies.

— Décidément, dit Ludovic en quittant le poète, c'est à la poésie que je veux me consacrer tout entier. Courons chez un libraire : je veux acheter les œuvres de tous nos poètes modernes et me mettre à l'ouvrage.

— Comme vous vous enflammez tôt! s'écria Maurice B..... Eh! mon cher, attendez donc, ne vous pressez pas tant; je vous ai promis de vous faire connaître les trois intelligences de notre époque. Vous n'avez encore vu que mon ami Henri le poète, et déjà vous avez fixé votre choix.

— A demain donc, dit Ludovic, notre seconde visite.

Le lendemain les deux amis furent introduits dans le cabinet d'un de nos romanciers les plus célèbres.

— Je suis à vous, messieurs; de grace, accordez-moi une minute; je finis à l'instant.

Et sans se déranger davantage, l'auteur reprit la plume, la fit courir sur le papier, et en quelques minutes il en remplit plusieurs feuillets qui se trouvaient devant lui.

Cela fait, il agita une sonnette.

— Faites entrer les bonshommes qui m'attendent depuis ce matin, dit le romancier.

Ces paroles n'étaient pas pour Ludovic et son cousin, qui, introduits depuis quelques instans, regardaient avec ébahissement toutes les actions de l'homme à la plume.

On fit entrer les cinq ou six victimes qui faisaient antichambre depuis plus de trois heures.

Le romancier fit l'appel : feuilleton du ***, onze colonnes et demie (la suite au prochain numéro).

Variété du ***, dix-sept colonnes gros texte : à quatre heures moins un quart je serai à la caisse.

Le Journal ***, quarante-cinq colonnes : payez d'avance, s'il vous plaît.

Et ainsi du reste : il expédia les six commissionnaires, mit l'argent dans son tiroir, et se retournant vers les visiteurs :

— Voilà, messieurs, dit-il, comment on gouverne le monde. Vous croyez peut-être que les journaux sont lus pour la politique? Détrompez-vous : sans notre secours, messieurs, la presse quotidienne ne subsisterait pas vingt-quatre heures; car c'est à nous seuls qu'appartient la direction de l'esprit humain. N'est-ce pas nous qui analysons toutes les passions de l'homme, qui mettons à découvert toutes les ruses de la femme? N'est-ce pas nous qui fabriquons, qui inventons, qui développons tous ces drames merveilleux qui tiennent le monde en suspens? Oui, messieurs, le roman-feuilleton est la plus admirable invention de ce siècle. Grace à lui, le journaliste fera le tour du monde, et chaque peuple à son réveil pourra goûter enfin à la manne salutaire et recevoir le pain quotidien de l'intelligence!

Fatigué de cette longue tirade, le romancier, plus accoutumé à écrire qu'à parler, s'enfonça dans son grand fauteuil et se tut.

Ludovic se hasarda à placer quelques mots.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-il à l'écrivain; mais je voudrais savoir comment votre esprit peut suffire au travail que vous paraissez faire, et si vous êtes condamné à écrire chaque jour autant de feuillets que je vous en ai vu distribuer tout à l'heure.

— Messieurs, reprit l'auteur, nos aïeux ignoraient le secret de ces immenses développemens que l'art moderne a su donner au talent du romancier. Les plus féconds d'entre eux se contentaient d'écrire deux ou trois ouvrages dont la forme, il faut le dire, ne valait guère mieux que le fond. Ils variaient peu leurs sujets, et partant ils se répétaient souvent. Aujourd'hui, c'est autre chose. La fécondité, monsieur, telle est la condition première imposée à la littérature contemporaine. — Au nombre des livres qu'il aura faits, on reconnaîtra l'écrivain supérieur. — Pour ma part, j'ai déjà publié quatre-vingt-deux volumes de romans; chaque jour, je compose trois feuilletons pour les grands journaux, deux revues de la quinzaine, et un petit livre mensuel. Dans vingt-quatre heures, j'aurai fait plus de prose que dix auteurs en eussent pu écrire, il y a cinquante ans, — dans l'espace de six mois.

Mais disons-le, messieurs, notre siècle n'est point ingrat, il rétribue largement les hommes de génie; outre la gloire qu'il nous donne, — trois millions de lecteurs à tous les instans du jour. — N'ai-je pas à compter régulièrement une recette dont la moyenne proportionnelle s'élève à plus de 250 francs par jour?... total annuel, 91,250 francs.

— Ma foi, mon cher, dit Ludovic à son cousin quand ils furent dans la rue, je commence à pencher pour le romancier.

— Patience, dit Maurice; à demain notre entrevue avec mon ami Alexandre le Dramaturge.

Les deux amis firent plusieurs courses inutiles avant de pouvoir arriver jusqu'à cet homme célèbre.

Enfin ils le rencontrèrent sur les planches de son théâtre, un jour de première représentation, au moment où il faisait répéter sa pièce pour la dernière fois.

Contrairement à l'usage universel, les choses marchaient parfaitement. Alexandre était dans le ravissement, aucune rivalité d'auteurs ne venait troubler le charme de ses espérances. Tout concourait à lui prédire un succès infaillible.

Il s'approcha des deux visiteurs :

— Ah! mes amis, s'écria-t-il en leur prenant les mains, quelle admirable puissance que celle de l'art dramatique!

Si mes confrères avaient le sens commun, avant peu de temps nous serions les véritables conducteurs de l'humanité. Pour arriver là, il ne s'agirait que de secouer quelques vieux préjugés et de briser la censure. Déjà nous tenons le peuple sous notre domination, malgré toutes les entraves dont on s'obstine à nous entourer.

En attendant mieux, et en se résignant aux misères du présent, je déclare que l'existence de l'auteur dramatique est la seule qui soit vraiment digne de l'homme de génie, la seule qui puisse procurer des jouissances infinies.

Vous figurez-vous, messieurs, ce que c'est que de tenir un peuple tout entier sous sa main, le dominer du haut de son génie, le voir, tantôt haletant à vos pieds, vous demander grace et merci, tantôt s'animant aux saintes flammes de l'enthousiasme, pleurer de vos propres larmes, frémir de vos propres terreurs?...

Comme il achevait cet admirable monologue, notre dramaturge entendit retentir la voix du régisseur qui l'appelait à la répétition; il salua les deux visiteurs et disparut.

Ludovic voulut assister à cette répétition, mais il ne saisit pas un mot de la pièce, et ne fut occupé que de l'auteur : son manuscrit à la main, il le voyait dirigeant tous les pas d'une foule soumise et respectueuse. Dans les momens de repos, des femmes charmantes s'approchaient de lui, et paraissaient remplies d'admiration et d'amour. Le dieu de la scène recevait tous ces hommages sans paraître trop ému, avec ce calme et cette dignité qui conviennent au génie.

Au sortir de la répétition, Ludovic courut s'enfermer dans sa chambre. C'était le jour qu'il s'était fixé à lui-même pour se décider enfin et faire choix du genre de littérature qui devait le conduire à la célébrité.

Il récapitula toutes ses actions depuis son arrivée à Paris. A peine six semaines s'étaient écoulées, et déjà il avait dépensé seulement en soupers, en courses, en promenades, tant dans la compagnie de son cousin Maurice qu'avec les grands hommes qu'il voulait imiter, une petite somme de six mille francs, à peu près tout ce qu'il avait apporté pour faire ses débuts dans le monde artistique. Et le pauvre Ludovic n'était guère plus avancé que le jour où il descendit dans la cour des diligences.

Il est vrai qu'en compensation il avait fréquenté une foule de gens d'esprit, qui lui promettaient l'immortalité.

Cependant Ludovic n'était pas entièrement revenu de ses prétentions à la gloire; seulement il commençait à sentir qu'il deviendrait urgent de modérer ses dépenses.

Comme nous venons de le dire, une chose l'embarrassait, c'était la difficulté de faire un choix convenable.

Tous les grands hommes qu'il avait visités lui paraissaient fort dignes de son admiration, mais ils n'étaient guère faits pour le tirer de son indécision, puisqu'ils s'adjugeaient à chacun la même part de génie, et qu'à les entendre ils étaient tous destinés à gouverner le monde.

Le lendemain Ludovic et son cousin assistèrent à la première représentation de l'œuvre d'Alexandre. Cette solennité littéraire avait réuni les sommités contemporaines; en se promenant dans le foyer des acteurs, Ludovic rencontra le poète Henri et le romancier Victor. Henri avait le front soucieux; son dernier volume de poésies venait d'être conspué par la critique de tous les grands journaux; une petite feuille de théâtres et une revue de province avaient seules protesté en faveur de son génie.

— La poésie se meurt! dit-il en serrant douloureusement la main à Ludovic. Le positivisme nous déborde. — Victor le romancier survint en ce moment :

— Ah! les scélérats! les brigands! Croiriez-vous que mes journaux ont l'audace de me proposer cinquante pour cent de réduction sur mes honoraires de rédaction, et m'annoncent en outre que *l'abondance des matières* les force de diminuer de moitié la place qu'ils accordaient à mes feuilletons? En ce moment un brouhaha gigantesque, mêlé de sifflets, de glapissemens, et de toutes les modifications possibles de la voix humaine, parvint aux oreilles de nos interlocuteurs. La pièce d'Alexandre succombait sans réclamations. Ils le virent accourir, les cheveux en désordre, pâle et anéanti.

— O art! s'écria-t-il, tu n'es qu'un mot! — Il aurait bien voulu s'évanouir, mais il ne le put.

— Mes nobles amis, dit alors Ludovic, je vous convie pour demain au repas des funérailles, — à cinq heures précises, au Rocher de Cancale!

Une idée, une idée colossale était venue à Ludovic, idée sublime et vraiment digne de sortir de la tête d'un Bourguignon. Il s'était résolu à consulter sur les graves questions qui le préoccupaient *l'oracle de la dive bouteille*. — Le génie, se disait-il, est, à ce qu'il paraît, sujet à de singuliers retours : hier la tête dans les nues, aujourd'hui dans les abîmes du doute et du découragement. Que reste-t-il donc à l'homme en propre? Maître François Rabelais est d'avis que *tant est l'homme que tant plus il peut boire*. Or sus, appliquons à nos hommes de génie le *criterium de Pantagruel*.

A l'heure dite, nos cinq convives étaient rangés autour d'une table somptueusement servie. Le commencement du dîner fut triste; cependant la gaîté revint peu à peu, et à mesure que les bouteilles se vidaient,

les grands hommes redevenaient joyeux et bruyans. Après les libations les plus copieuses, le tapage arriva à son comble; puis un grand silence régna... l'ivresse était complète. . . . .

— Bah! dit Henri en poussant son voisin qui tomba sous la table, le gouvernement est un imbécile; au lieu de nous prendre à son service et de tirer parti de nos magnifiques intelligences, il distribue son argent et ses places aux stupides enfans de la banque et de la grosse propriété : il n'y a plus rien à faire dans un siècle pareil à celui-ci, — sinon boire et dormir; —ainsi donc, buvons et dormons.

Trois minutes après, Henri était couché sur le tapis à côté d'Alexandre, qui n'avait pas attendu ses ordres pour s'endormir du plus profond sommeil.

Sur les cinq personnages qui s'étaient réunis à ce souper, il n'en restait plus que deux en état de parler, Maurice et son cousin.

Sur ces deux, un seul avait conservé tout son sang-froid.

C'était Ludovic : il offrit un dernier verre de champagne à son ami; celui-ci le vida d'un seul trait, et au bout de quelques instans il rejoignit ses camarades et se mit à faire sa partie dans ce sublime quatuor de ronfleurs.

— Les voilà donc, fit Ludovic, les trois plus fortes têtes de l'époque :
Henri le poète,
Alexandre le dramaturge,
Victor le romancier.

Et dire que la terre n'aurait pas pu tourner, il y a à peine cinq heures, sans le secours de ces trois profondes intelligences!

Ludovic écrivit ces lignes, qu'il copia trois fois et qu'il glissa dans la poche de chacun de ses amis :

— « Adieu, monsieur; je quitte Paris pour n'y plus revenir; vous avez trop de génie et pas assez de tête. — Mon choix est arrêté, je retourne dans ma province; on y boit mieux, et le vin y est moins cher. »

Il paya la carte et quitta Paris la nuit même de ce fameux souper. Toutes ses idées de gloire et d'ambition avaient disparu; il ne songeait plus à devenir un grand homme.

(*Feuilleton mensuel.*)

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— Un des témoins de l'affaire Lehon a déposé ainsi : « J'avais des inquiétudes sur la situation de l'accusé qui avait mes fonds en dépôt chez lui; m'étant rendu à son étude il parvint à me rassurer. Cependant j'avais comme un pressentiment, car *ce jour-là* j'ai passé une bien *mauvaise nuit* »

— Une reine sans couronne vivait au Palais-Royal. Sortant un soir de ses appartemens, elle aperçut un grand nombre de personnes rangées à la file. Touchée d'un empressement dont elle se croyait l'objet, la majesté déchue dit à l'un de ses suivans : « Ordonnez qu'on laisse approcher ces braves gens. — Madame, lui répondit-on, ces braves gens ne sont pas ici pour contempler les augustes traits de votre majesté : c'est simplement la queue du théâtre qui attend l'ouverture des bureaux. »

— M. Pasquier se présentait chez un académicien indépendant, et, pour capter son suffrage, lui disait combien il s'estimerait heureux de devenir son collègue. « Cela peut arriver, votre crédit aidant, répondit l'académicien : je suis de l'Institut, et, par conséquent, des catégories dont on fait les pairs. »

— On disait à M. L..., auteur tragique qui n'a pas été heureux : « Pourquoi ne faites-vous pas des comédies? — Je ne fais pas de comédies depuis que j'ai lu Molière. — Il paraît, lui dit-on, que vous n'avez jamais lu Racine. »

— Un des plus spirituels écrivains de ce temps-ci a dit, en parlant d'un crustacée qu'il aime, à ce qu'il paraît : « Le homard, ce cardinal de la mer. » Cet écrivain gastronome croit que le homard est rouge avant d'être cuit.

— Un autre journaliste, non moins spirituel, faisant la revue hebdomadaire des petits événemens de la ville à l'époque où le docteur Baudens se vantait de redresser les yeux louches, écrivait : « C'est une fureur; on ne parle que de cela; je connais une dame qui est venue de Bordeaux pour jouir des bienfaits du strabisme. » Il prenait le nom de l'infirmité pour le nom de l'opération. C'est comme s'il avait dit : Je connais une dame qui est venue de Bordeaux pour avoir le bonheur de loucher.

— La douzième légion s'en allait, musique en tête, monter la garde au château; c'était superbe; tout le monde regardait ces beaux militaires. Un voisin disait à M... : « Est-ce que vous ne montez pas la garde? je ne vous ai jamais vu en uniforme. — C'est, dit-il, que je ne sors pas de chez moi ces jours-là. »

— Un député recommandait dernièrement le fils d'un électeur à M. le ministre de l'intérieur, direction des beaux-arts. Le député est ministériel; on ne lui refuse rien; son protégé obtient la commande qu'un portrait du roi pour la ville de..... Aussitôt le député averti fait passer la bonne nouvelle au père de l'enfant. Réponse du père : « Mon fils n'est pas peintre; il est poêlier-fumiste et je voudrais lui faire obtenir les travaux de l'hôtel du ministre.

—A l'avant-dernier voyage de Bériot à Londres, on le reçut comme un prince; il eut des ananas, de la musique écossaise, des gâteaux, des raouts, tout ce que l'Angleterre donne après son admiration-sterling. Il advint cependant ceci : que Bériot ayant pris un soir son violon et en ayant tiré les sons mélodieux que vous savez, il eut la douleur, lui Bériot, de voir, dès les premiers coups d'archet, la foule des danseurs courir à la valse et à la contredanse. On l'avait pris pour un artiste du concert Musard.

— Un jeune homme épris d'une demoiselle, mais pour le moment brouillé avec elle, vint prier une de ses amies de les raccommoder. — Pourquoi vous êtes-vous brouillés? lui demanda-t-on.—Vous savez bien qu'elle avait un épagneul. Ce petit animal venait toujours me mordre les jambes; je lui ai donné un coup de pied, et il en est mort.—Ah! monsieur, quel coup de pied!—Cela est vrai; mais voulant réparer le mal, je lui ai porté un joli petit chien anglais. Eh bien! elle a pris le pauvre animal, l'a jeté par la fenêtre, et il est resté mort sur le pavé. — Encore! s'écria l'ami; mais c'est le massacre des innocens, que cette histoire-là.

— Un ami disait de son ami : Je lui fais du bien, non seulement parce que je l'aime, mais parce que je veux l'aimer encore davantage. »

— Quelqu'un disait : J'ai renoncé à l'amitié de deux hommes : l'un, parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui; l'autre, parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi.

— La Fontaine, ruiné et cherchant un gîte, rencontre Mme de La Sablière. — Venez, chez moi, lui dit-elle.—J'y allais, répond le fabuliste.

— Une femme demandait à un suisse où en était la messe : « Au deuxième trinquement, madame, » répondit-il.

—Un jeune homme qui portait l'honnêteté et la sincérité dans l'amour, était bafoué par des fous qui se moquaient de son air sentimental. Il leur répondit avec naïveté : Est-ce ma faute, à moi, si j'aime mieux les femmes que j'aime, que les femmes que je n'aime pas.

— Une femme trouvait mauvais qu'on saignât plusieurs fois de suite son mari. Le médecin lui dit : après la troisième saignée; « Vous voyez bien pourtant que votre mari est soulagé. — Eh! monsieur, répondit-elle, il ne fallait faire que cette troisième saignée. »

— Le marquis d'A..., dont on connaît l'immense fortune, disait : « On en veut toujours à nous autres pauvres riches. »

— Le poète Malherbe dînait un jour chez l'archevêque de Rouen. Il était à peine sorti de table qu'il s'endormit. Le prélat, qui devait prêcher, l'éveille et l'invite à venir au sermon. « Dispensez-m'en, je vous prie, répond Malherbe, je dormirai bien sans cela. »

(*Encyclopédiana.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— La séance publique annuelle de l'Académie française aura lieu le jeudi 30 de ce mois. M. le comte Molé présidera cette séance et prononcera son discours sur les prix de vertu. M. Villemain présentera le rapport sur les divers concours ouverts pour 1° l'éloge de Pascal; 2° l'influence de la littérature espagnole sur la littérature française; 3° les ouvrages utiles aux mœurs; 4° les traductions.

Duprez, depuis son arrivée à Londres, a chanté dans plusieurs soirées fashionables. On dit qu'il fera son début sur la scène anglaise, à Covent-Garden, dans un célèbre opéra. Il était l'un des artistes engagés pour chanter dans la soirée musicale de mardi, au palais de Buckingham, en l'honneur du roi et de la reine des Belges.

— Le roi de Prusse, par ordre de cabinet en date d'hier, a créé la place de directeur-général de musique de la cour et des théâtres royaux de Berlin avec les appointemens de 3,000 thalers (environ 11,000 fr.) par an, et il a nommé à ce poste M. Meyerbeer. Le roi a annoncé à M. Meyerbeer sa nomination dans une lettre autographe conçue dans les termes les plus affectueux, et où il lui dit, entre autres choses, qu'il jouira de plein droit d'un congé de six mois par an, afin de pouvoir exécuter les travaux dont il pourrait s'être chargé où dont il se chargerait à l'avenir pour les pays étrangers.

La haute faveur dont M. Meyerbeer vient d'être l'objet a fait ici la plus agréable sensation. Il paraît qu'il quittera Berlin dans quelques jours pour se rendre à Paris.

— Avant-hier, vers six heures du soir, les ouvriers du fort de Noisy-le-Sec ayant terminé un bout de mur y plantèrent, comme de coutume, un drapeau, et se réunirent ensuite pour porter un bouquet à MM. les officiers du génie. La musique du 50e régiment de ligne marchait en tête. Pour abréger le chemin, on passa sur des planches placées sur des fossés profonds de neuf à dix mètres, mais le poids de cent personnes brisa tout à coup cette espèce de pont, et tous, soldats, musiciens, maçons, tombèrent dans les fossés les uns sur les autres.

Deux maçons, quatre musiciens et un grenadier ont été assez grièvement blessés.

—La fabrique de rubans de Saint-Etienne occupe, dans la ville, dans les environs et dans les départemens voisins, plus de 40,000 individus. Les produits de cette fabrique, exportés et recherchés dans toutes les parties du monde commerçant, s'élèvent annuellement de 40 à 45 millions. On n'évalue pas à moins de 23,400 le nombre des métiers qu'elle occupe, savoir : 18,000 de basse-lisse, 400 de haute-lisse, 600 à la barre, avec mécanique à la Jacquard, lesquels entretiennent l'existence d'un nombre double d'ouvriers. La rubannerie occupe en outre 10 à 12,000 ouvrières, devideuses, ourdisseuses et plieuses, et un grand nombre de commis de magasin, dessinateurs, lisseurs et teinturiers.

—La réunion extraordinaire de la *Société géologique de France* aura lieu cette année, à Aix (Bouches-du-Rhône), du 4 au 15 septembre.

— M. l'abbé Guyon est depuis quelque temps à Dinan, où il prêche, et selon ses habitudes mélodramatiques, il ne prêche pas le jour, mais la nuit. Les prédications nocturnes ont causé de tels désordres, que le conseil municipal a cru devoir intervenir, et à l'unanimité il a invité le maire à prendre toutes les mesures que la loi met entre ses mains pour faire cesser les prédications de nuit de M. l'abbé Guyon.

(*Précurseur de l'Ouest.*)

— Une quasi émeute a éclaté ce matin 23 aux Brotteaux; sur le cours Bourbon, la compagnie des crocheteurs du port aurait, dit-on, refusé son concours à des travaux de déchargement et se serait opposée à ce que ces travaux fussent exécutés par d'autres que par elle. Nous n'avons pas d'autres renseignemens sur cette affaire, qui s'est terminée à l'arrivée de la force armée.

(*Courrier de Lyon.*)

— Picart, qui s'est acquis une si grande célébrité par ses nombreuses évasions, se trouve dans les prisons de Marseille, d'où il sera extrait pour comparaître devant les assises et y être jugé sur le larcin dont il s'est rendu coupable lors de sa dernière évasion de la voiture cellulaire.

(*Sémaphore de Marseille.*)

— Le 21 juin, à Strasbourg, Charles-Frédéric Meurer, âgé de 23 ans, garçon seller, natif de Louisbourg, se trouvait dans une chambre chez une personne de ses amies, où il avait donné rendez-vous à une jeune fille, Catherine Fischer, âgée de 18 ans, pour laquelle il avait conçu une passion violente. Depuis quelque temps cette fille lui disait qu'elle n'avait point d'amour pour lui, et qu'elle ne voulait plus qu'il la fréquentât. Avant-hier, elle lui a dit qu'elle le voyait pour la dernière fois, aussitôt Meurer lui a porté un coup de couteau au-dessus du sein gauche et s'est frappé en même temps de quatre coups de couteau. La blessure de la fille n'a aucune gravité. Celles de Meurer ne sont pas mortelles; il a été transporté à l'hôpital où il est consigné.

— Une vigneronne de Gleize (Rhône), âgée de 80 ans, et un peu aliénée, s'est jetée dans un puits. Le poids de son corps l'avait d'abord entraînée au fond de l'eau; mais, remontée à sa surface, elle se cramponna avec les pieds aux parois, de manière à maintenir une partie de son corps hors de l'eau. Elle jeta des cris de détresse qui furent entendus d'un cultivateur; celui-ci alla chercher d'autres personnes qui l'aidèrent à descendre dans le puits avec une corde glissant sur la poulie. Il parvint à saisir cette femme, et on les retira tous deux. Cette immersion glaciale a produit chez cette femme une révolution salutaire : elle a recouvré entièrement la raison.

— Un empoisonnement par l'arsenic, commis il y a plus de trois années, qui avait long-temps échappé à toute constatation judiciaire, vient d'occuper plusieurs audiences de la cour d'assises de l'Aveyron. Le 20 mai 1839, un sieur Gauthier (Jean-Antoine), meûnier, mourait dans d'horribles convulsions accompagnées de coliques et de vomissemens. La rumeur publique accusa sa veuve et désigna comme complice un jeune homme avec qui elle entretenait alors des relations adultères, et qu'elle épousa en effet à l'expiration de l'année de deuil. Cependant, l'autopsie du cadavre n'ayant fait découvrir aucune trace de substance vénéneuse, l'enquête judiciaire se termina bientôt par une ordonnance de non-lieu. Deux années s'étaient écoulées, et l'impunité semblait définitivement acquise aux coupables, lorsque la publication des débats d'un procès célèbre, dans lequel l'appareil de Marsh avait joué un grand rôle, détermina les magistrats instructeurs à évoquer de nouveau cette affaire et à recourir au puissant moyen d'investigation dû au progrès récens de la chimie.

Les organes extraits dans l'origine du cadavre de Gauthier avaient été soigneusement conservés. Trois chimistes de Montpellier reçurent la mission de les analyser par le procédé de Marsh, et les conclusions de leur rapport furent : qu'à l'aide de cet appareil ils avaient trouvé de l'arsenic dans les matières soumises à leur examen; qu'ils avaient pu le ramener à l'état métallique dans un tube de verre, et que cette première épreuve se trouvait encore confirmée par celle des taches arsenicales produites sur une assiette. En conséquence de cette expertise, l'instruction fut recommencée : elle amena la connaissance de faits graves qu'on avait ignorés d'abord, et, par suite, la mise en accusation de la femme Gauthier et de son complice présumé. Après trois jours de débats et des expertises nouvelles, cette affaire vient de se dénouer enfin devant la cour d'assises, où Julie Phalipon, veuve Gauthier, a été condamnée à la peine de mort. Son coaccusé a été acquitté.

— On écrit de Montpellier :

Le chemin de fer de Montpellier à Nîmes est en grande voie d'exécution; les ingénieurs chargés de l'exécution de ce grand travail ne perdent pas un instant pour son prompt achèvement, sans que néanmoins ils négligent d'y apporter tous leurs soins et toute leur vigilance pour en faire un véritable modèle en ce genre.

Lorsque ce chemin de fer sera terminé, cette partie du Midi possédera la plus longue voie de ce genre existant en France. Du pont de Cette on ira ainsi au Rhône jusqu'à Beaucaire; tandis que, d'autre part, on pourra, par un autre embranchement déjà en activité, se transporter de la même manière jusqu'aux mines d'Alais, et plus tard jusqu'à Marseille et Avignon.

Il y a plus, et l'on annonce qu'une compagnie de capitalistes s'organise à Marseille pour exécuter la ligne de cette ville à Beaucaire, par la vallée du Rhône, telle qu'elle a été votée par les chambres. S'il en est ainsi, avant peu d'années notre pays jouira d'un magnifique réseau de chemins de fer qui ne laissera rien à envier à ceux du nord de la France.

— Les émigrans pour l'Amérique du Nord prennent maintenant pour la plupart, par Cologne, d'où ils se rendent par le chemin de fer à Anvers, d'où des navires parfaitement bien organisés mettent régulièrement à la voile à des jours fixes. Le gouvernement belge donne la plus grande attention à ces voyages, afin que les voyageurs soient soignés sous tous les rapports. Les frais de voyage, en prenant les bateaux à vapeur de la société de Cologne, sont fixés à 26 thalers par personne, de Coblentz à New-York.

(*Gazette du Rhin et de la Moselle.*)

— Dans la nuit du 18 juin, un terrible incendie a éclaté à Senlis vers les onze heures du soir. Vingt-cinq maisons ont été la proie des flammes. Beaucoup de bestiaux ont été victimes du sinistre. Plusieurs personnes se sont échappées de leur lit à demi-brûlées.

— Le monument de Mozart, à Salzbourg, sera inauguré le 4 septembre de cette année; il y aura, ce jour et les deux jours suivans, des fêtes et réjouissances publiques.

— Le comte et la comtesse de Nassau ont assisté, à La Haye, à une partie de chasse au faucon, renouvelée du moyen-âge.

— Du 1er novembre 1841 au 30 avril 1842, il est arrivé à Odessa 96 bâtimens anglais, 63 autrichiens, 54 russes, 30 sardes, 25 grecs, 10 ioniens, 8 siciliens, 6 belges, 4 turcs, 2 samiotes, 1 français, 1 toscan, 2 hollandais et 1 valaque. En tout 302 navires et 79,751 tonneaux, parmi lesquels 167 chargés et 135 en lest. Il est parti 82 navires anglais, 48 russes, 40 autrichiens, 27 grecs, 21 sardes, 12 ioniens, 6 belges, 4 turcs, 2 siciliens, 2 hollandais, 1 français, 1 toscan, 1 prussien, 1 samiote et 1 valaque. En tout 249 navires, avec 70,180 tonneaux, parmi lesquels 205 chargés et 44 en lest.

— La veille de la Saint-Jean-Baptiste, les pensionnaires du Grand-Hospice, à Bruxelles, qui font partie de la table à laquelle le centenaire Jonker participe, l'ont fêté en lui offrant le vin d'honneur et en ornant sa tête blanche d'une couronne. Un octogénaire lui a chanté des couplets.

Outre le centenaire dont on vient de parler, la Belgique en compte trois autres, savoir : celui du village de Dilbeek, à une lieue de Bruxelles, qui a atteint sa cent douzième année; un second à Bruges, membre de la Légion-d'Honneur, nommé Jacques Supers, né à la Rochelle, le 4 août 1739, et le troisième à Roulers, nommé Jean-Baptiste Van Neste, né à Courtrai, le 5 juin 1740. Tous quatre jouissent d'une bonne santé.

BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 10 Juillet 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 28.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 12
Trois mois 11	Trois mois 6

SOMMAIRE.

LA FIANCÉE DE MADRID.

— 1619 —

(Suite.)

A cette même heure de midi, le même rayon de soleil qui avait semblé à Fernande un sourire du ciel, éclairait sur la route qui aboutit à Madrid du côté de l'est, un cavalier d'une trentaine d'années environ, ferme et bien posé sur une jument de bonne race et revêtu d'un de ces costumes privilégiés qui, tout négligés qu'ils soient, révèlent cependant la noble origine de ceux qui les portent. Depuis deux heures ce cavalier avait parcouru une distance de plus de six lieues, grâce à l'ardeur de sa monture qui n'avait cessé de l'entraîner au grand trot. Mais, lorsqu'il fut en vue de la ville, il serra peu à peu la bride afin de maîtriser l'impatience de sa jument dont la crinière fumante se hérissait à la vue du long espace qui se déroulait encore devant elle, et ce fut seulement après bien des efforts, et grâce à quelques bénignes flatteries, qu'il parvint à modérer sa course et la contraignit à marcher au pas.

Quand la volonté du fougueux animal eut enfin cédé à l'impérieux caprice du maître, ce dernier embrassa d'un regard satisfait le groupe lointain ou plutôt la masse informe qui ne désignait encore que d'une façon douteuse l'emplacement de la ville de Madrid ; mais, par degrés, ce point noir se divisa en plusieurs parties, les constructions des faubourg se découpèrent sur le fond blanc du ciel, et les brumes du matin, en se dissipant tout à fait, laissèrent apercevoir les flèches élancées des vieilles cathédrales.

Alors, les yeux de l'inconnu se mouillèrent, la bride glissa légèrement entre ses doigts, et la jument se hasarda à cheminer un peu plus vite.

Quelques minutes se passèrent, et l'inconnu découvrit les eaux du Mançanarès. Elles brillaient entre les deux rives fleuries, comme brillerait dans l'herbe un serpent aux écailles argentées. Puis, défilèrent successivement à ses côtés les petites maisons semées çà et là dans les champs, les étangs endormis le long de la route et les antiques tourelles qu'il saluai en passant du regard et qui avaient l'air de lui rendre familièrement son salut.

L'étranger paraissait heureux.

Tout à coup, il put distinguer de loin une des portes de Madrid. A cette vue, un éclair plus vif illumina son front. Ses yeux levés au ciel semblèrent remercier Dieu, et soit volonté de sa part soit distraction, la bride glissa encore et vint presque tomber sur le cou de la jument.

Cette fois, la jument prit le galop.

Arrivé dans la ville, il mit pied à terre devant une hôtellerie où il avisa tout d'abord un visage qui ne lui était pas inconnu.

— Salut à vous, petite Juana, dit-il en secouant la poussière qui le couvrait. Est-ce toujours maître André qui est l'hôtelier de céans?

—Oui, senor, bégaya la pauvre enfant qui devint toute pâle en l'écoutant parler.

— Il me faut, continua-t-il, une chambre pour moi et une écurie pour ma jument. Je me reposerai pendant qu'elle dînera.

Juana, saisie d'un tremblement convulsif, s'appuya sur un meuble qu'elle trouva fort à propos derrière elle, et qui, selon toute apparence, la préserva d'une lourde chute. On eût dit à la voir qu'elle était près de s'évanouir.

— Eh bien, reprit le voyageur avec un mouvement d'impatience, ne m'avez-vous pas entendu?

Et comme il faisait un pas vers elle :

—N'approchez pas, s'écria-t-elle en joignant les mains, n'approchez pas, je vous en supplie, senor!... on va venir... dans un instant!...

Et elle se mit à courir à travers le jardin en criant à haute voix :

— Mon père! mon pere!

— Cette petite fille est folle, pensa l'inconnu. Attendons.

Il attendit en effet assez long-temps, et déjà il commençait à perdre patience, lorsqu'il aperçut à l'extrémité opposée de la pièce une porte s'entrebailler et une tête chauve et blême se glisser à grand'peine entre les deux battans. Cette tête, dont l'expression effarouchée avait à la fois quelque chose de grotesque et d'effrayant, était celle de l'aubergiste lui-même.

— Eh bien, maître André! on a bien de la peine à se faire servir ici ; ne me reconnaissez-vous pas?

— Je n'ai point cet honneur, répondit une voix chevrotante.

— Faut-il tant de façons pour indiquer une chambre et ouvrir une écurie?

— Pardonnez-moi, balbutia André dont on ne voyait plus que la moitié de la tête... Pardonnez-moi, mais nos chambres sont toutes occupées et nous n'avons pas dans nos écuries une seule place vacante...

— Cela tombe mal;... mais voyons, maître Andre, ne pourriez-vous pas vous approcher un peu?

— Oh! impossible, senor... j'ai au pied... certaine enflure...

— En ce cas, j'irai me pourvoir ailleurs. A propos, dites-moi... le vieux commandeur Juan de Valdesillas habite-t-il toujours cette ville?

— Il est notre voisin, senor; suivez l'avenue qui fait face... sa maison est tout au bout, c'est la seule qui soit fermée d'une grille.

— Merci, mon brave, et adieu.

Et en achevant ces mots, l'inconnu remonta sur sa jument et s'éloigna rapidement, non sans remarquer que bien des regards suivaient sa trace, et que les visages qui se tournaient vers lui portaient tous l'empreinte plus ou moins visible de la terreur ou de l'étonnement.

— Où est-il? s'informa Juana à son père du plus loin qu'elle le vit.

— Parti... heureusement! soupira André plus mort que vif.

— Et où va-t il maintenant?

— Chez le commandeur Valdesillas, dont je lui ai indiqué la demeure.

— Oh! le pauvre senor!

— Que veux-tu? il m'a demandé son adresse, et je n'aurais jamais osé...

— C'est égal... c'est une vilaine visite que vous lui envoyez-là.

— Par Notre-Dame! l'important était de nous en débarrasser. Juan de Valdesillas est un vieux loup de mer, qui, par état, ne doit s'effrayer de rien, et puis, après tout, ça ne nous regarde plus... il s'en tirera... comme il pourra.

Pendant ce temps, le cavalier mystérieux avait trouvé sans peine la maison de Juan de Valdesillas, et mettait pied à terre pour la deuxième fois. Mais au moment où il franchissait le seuil de la porte et où il adressait un mot d'amitié à la gouvernante du vieux commandeur, celle ci, prompte comme l'éclair, quitta vivement le banc de pierre sur lequel elle était assise et s'esquiva en poussant un grand cri.

L'étranger, étourdi par cette singulière réception, fronça le sourcil et se demanda s'il retournerait sur ses pas ou s'il pousserait plus loin l'aven-

ture. Il se décida pour ce dernier parti et entra résolument dans la maison. Le premier visage qu'il y rencontra fut celui de Juan de Valdesillas. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, d'une haute stature et d'une fermeté de maintien qui révélait tout d'abord en lui l'homme de vigueur et de résolution. Cependant, à la vue de notre voyageur, une pâleur soudaine se répandit sur son front, ses lèvres se contractèrent légèrement, et il fut aisé de voir, qu'en dépit de ses efforts, un tremblement nerveux parcourait tous ses membres.

— Eh quoi! Juan de Valdesillas, dit l'inconnu impatient de savoir le mot de cette énigme, est-ce ainsi que vous me recevez, après une séparation ?..

— Monsieur...! interrompit Juan qui sembla se faire violence pour n'en pas dire davantage.

— Avez-vous donc perdu tout souvenir de don Ruiz de Soria ?

— Non, senor, car don Ruiz de Soria était mon ami le plus cher.

— Eh bien, si don Ruiz de Soria était votre ami, pourquoi refuser de prendre sa main ?

— Parce qu'il est impossible que cette main soit la sienne, répondit Juan de Valdesillas en fixant sur l'inconnu un regard scrutateur; parce que voilà plus d'un an que don Ruiz de Soria est mort, parce qu'il y a six mois environ que tous ceux qui l'aimaient ici, frères, amis et parens, sont allés prier pour le repos de son ame dans l'église Notre-Dame-d'Atocha.

L'apostrophe était aussi violente qu'imprévue et aurait pu démonter un jouteur moins aguerri. Mais celui qui prenait le nom de don Ruiz se redressa vivement et fixa sur Valdesillas un regard si clair et haipr s i, que ce dernier perdit contenance et passa sa main sur ses yeux pour s'assurer sans doute s'il était bien éveillé.

IV.

Les morts reviennent.

— Il est évident, reprit l'inconnu après un court silence, qu'on me prend ici pour un imposteur ou qu'on a résolu de ne point me reconnaître. C'est fort bien. Mais, imposteur ou non, vous voyez, à la poussière qui me couvre, que je viens de faire une longue route et que je dois être fatigué. Le toît de Juan de Valdesillas était jadis un toît hospitalier ; je pense qu'il en est de même aujourd'hui. Vous me donnerez bien une chaise!

— Approchez ce fauteuil, Gertrude.

—Vous ne me refuserez pas un verre d'eau.

— Apportez un flacon de vin vieux, Gertrude.

— Merci, dit l'étranger en se versant à boire. J'avais besoin de cela pour me remettre. Et maintenant, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je vous adresse deux ou trois questions.

— Faites, faites, répondit Valdesillas en l'examinant avec beaucoup d'attention.

— Votre neveu, brave Juan, est-il toujours archiviste de la chancellerie de Valladolid? c'était un bon emploi...

— Qu'il a conservé, Dieu merci!

— Et vos deux fils? l'aîné vit toujours sans doute de sa commanderie d'Aragon? et le cadet pour qui vous aviez obtenu un grade dans la garde allemande.. ?

— Il est aujourd'hui lieutenant, et de plus chevalier de Saint-Jacques.

— A merveille. Et cette bicoque!.. est-elle enfin à vous? Je dis bicoque à cause de tout le mal qu'elle vous a donné, car, si j'ai bonne mémoire, vous la disputiez, avant mon départ, aux prétentions d'un certain Ramiro de Cabral, ancien alcade de Figueras?

— C'est bien!... assez!... plus un mot... dit Valdesillas en venant presser la main de l'étranger. Cette bicoque est à moi, grâce à un procès que j'ai enfin terminé, en dépit de tous les gens de justice de Figueras et de Madrid ; mais il n'est pas question de cela, n'en parlons plus... Oui, oui, je vous reconnais, don Ruiz de Soria, et je vous demande cent fois pardon d'avoir pu hésiter un instant...

—Vous êtes tout pardonné, répondit don Ruiz... mais de grâce, satisfaites à mon impatience et veuillez me mettre enfin au courant de ce que j'ai tant à cœur de savoir. Savez-vous bien, Valdesillas, que voilà près d'un an que je n'ai pas eu de nouvelles de cette bonne terre espagnole, qui était pour moi la perspective du bonheur et du repos. Sur terre, l'absence a mille moyens de se tromper elle-même, de se nourrir d'illusions charmantes. Si éloigné que soit le point où vous êtes, une lettre vous y vient chercher et dans cette lettre vous retrouvez l'amitié de celui qui pleure votre absence, l'amour de celle qui attend votre retour. L'Océan, mon ami, est moins généreux ; il établit autour de vous une solitude immense, un désert impénétrable... la pensée elle-même y est prisonnière... c'est la mort, moins le tombeau...

— C'est quelquefois plus que la mort, don Ruiz, s'écria Valdesillas qui semblait suivre une pensée unique.

— Plus que la mort! répéta Ruiz.

— Ils peuvent être bien malheureux, continua d'un accent lugubre le vieux commandeur, ceux qui reviennent et qu'on n'attend plus.

—Que voulez-vous dire, reprit don Ruiz effrayé... quel affreux malheur me menace?.. ma seconde mère, la marquise d'Ovéda, serait-elle morte?

— Elle existe.

— Fernande! ma fiancée ?

— Plus belle que jamais...

— Et Diégo, mon bon frère ?

— Je crains, don Ruiz, que vous ne puissiez plus lui donner ce nom!

— Mais, quel mystère?...

— Le sais-je! oh! mon Dieu, vous avez raison, il y a un mystère... et vous seul réussirez peut-être à le pénétrer... Ah! l'on disait que j'étais défiant, injuste, entêté dans mes préventions! que Dieu nous aide, et nous saurons bientôt...

— Quoi donc!

— Ce que nous devons penser de don Diégo. Je serai bref, écoutez-moi. Le bruit de votre mort a couru ici, il y a de cela six mois.

— Je m'en doutais. Un naufrage épouvantable brisa notre galion en vue de la baie de Panama.

— Et Diégo en a reçu la nouvelle?..

— Par une dépêche du capitaine de la *Mésange*, qui, pendant huit jours, m'a cru enseveli sous les flots avec le reste de l'équipage...

— Et, au bout de ces huit jours?..

— Une seconde lettre, écrite par moi-même, a dû détromper mon frère.

— Votre frère n'a montré que celle du capitaine; la vôtre n'a jamais paru.

— C'est étrange. Le bâtiment qui l'avait apportée est revenu d'Espagne après y avoir débarqué heureusement toute sa cargaison.—Dans cette lettre, je lui annonçais que, forcé de passer à la Vera-Cruz, je resterais sans doute quelque temps sans lui écrire. Se pourrait-il qu'une coupable négligence?... Oh! oui, cela doit être... car je ne puis croire.

— Et moi, je crois tout... Diégo vous trompe...

—Il est mon frère!

—Diégo est un traître....

—Il porte le même nom que moi...

—Il savait la vérité, et il nous l'a cachée... je le jurerais, don Ruiz!

—Mais dans quel intérêt, mon Dieu!

— Dans quel intérêt? vous demandez dans quel intérêt Diégo a accrédité la nouvelle de votre mort? Ignorez-vous donc qu'il n'est point de mort sans succession, point de funérailles sans héritage? Ah! si vous doutez encore de mes paroles quand je vous dis que votre frère est un homme sans foi et sans loyauté, allez... allez, interrogez tout Madrid, et tout Madrid vous répondra que Fernande, votre bien-aimée, est aujourd'hui la fiancée et sera demain l'épouse de don Diégo de Soria!

Don Ruiz se dressa de toute sa hauteur, et un éclair jaillit de son regard.

C'est impossible, un frère ne saurait trahir à ce point!

— Ecoutez ce bruit des cloches, reprit Juan de Valdesillas en étendant la main vers la croisée. Don Diégo annonce aujourd'hui son bonheur à l'Espagne ; dès aujourd'hui, il a ordonné les prières à Dieu. Mais il y a dans tout cela mensonge et sacrilége... Ce mariage ne s'accomplira pas...

— Mais s'il s'est fait aimer d'elle, à quoi bon nos efforts? Si le cœur de Fernande ne m'appartient plus, pourquoi irais-je troubler sa joie? Car elle doit l'aimer, n'est-ce pas? Vous vous taisez! Un mot seulement, un mot, par pitié, Valdesillas! croyez-vous que dona Fernande m'ait oublié? croyez-vous qu'elle aime mon frère?

Valdesillas voulut répondre, mais la parole vint expirer sur sa bouche.

Que dire, en effet? Pouvait-il raconter l'histoire de cette nuit fatale du 25 mai sans risquer de ternir aux yeux de don Ruiz l'auréole de pureté dont il se plaisait à entourer Fernande, sans la frapper indirectement d'un soupçon qu'il lui serait impossible, à lui d'expliquer ou de détruire. Il hésita.

Ah! vous avez raison de le dire, reprit don Ruiz avec désespoir, malheureux ceux qui reviennent et qu'on n'attend plus!...

— Eh bien! non! s'écria Valdesillas du ton d'un homme qui répond tout haut à une muette objection de sa pensée, — non, je ne puis vous laisser ignorer ce que, seul entre tous, vous devez savoir. Je voulais me taire, mais je parlerai. Apprenez donc que si Fernande épouse Diégo, c'est qu'elle y est forcée...

— Forcée!

— Oui, — forcée... par l'effroi du déshonneur!

Et en quelques mots, Valdesillas fit à don Ruiz le récit du fatal esclandre qui avait troublé le dernier bal donné au château d'Ovéda. Don Ruiz le laissa à peine achever, et l'interrompant avec angoisse :

— Enfin, dit-il, cet homme masqué?

— Etait don Diégo, répondit Valdesillas en baissant la tête.

— Ainsi, Fernande l'aimait?

— Voilà justement ce que je ne crois pas, reprit vivement le commandeur. Ma conviction profonde est que, s'il y a eu crime, Fernande n'en saurait être la complice. Je crois enfin, s'il faut vous le dire, don Ruiz, que, désespéré par les refus qui avaient accueilli son amour, Diégo a eu recours, afin d'assurer son triomphe, au plus infâme, au plus lâche, au plus indigne de tous les piéges! Vous comprenez comme moi qu'il n'est point de milieu entre ces deux extrêmes : condamner Fernande ou accuser Diégo...

— Et c'est lui que j'accuse, fit avec explosion don Ruiz, car la voix du cœur ne trompe jamais, et elle me dit que Diégo est le seul, le vrai coupable... Oh! je veux le voir, et il faut à l'instant même...

— Un peu de patience, dit Valdesillas en le retenant. Voici le jour qui baisse. Il est indispensable que je me rende au repas de fiançailles de la senora Fernande d'Ovéda. Maintenant, comptez sur moi pour empêcher le contrat d'être signé avant l'entrevue définitive qui doit avoir lieu entre Diégo et vous... Je promets de le conduire, ce soir, au rendez-vous que vous m'indiquerez.

— Eh bien! dans l'allée des chênes, vis-à-vis de la *Casa-del-Campo*, au bord du Mançanarès.

— C'est dit, dans deux heures j'y serai, et don Diégo ne tardera pas à nous rejoindre.

— Mais pensez-vous qu'il consente?...

— Sur ma demande, la marquise elle-même le lui ordonnera.

— Gardez-vous bien surtout de me nommer!

— Soyez tranquille, ni lui ni personne à Madrid ne saura que vous existez avant que vous-même l'ayez voulu. Tenez, si vous m'en croyez, partons au plus vite, et dirigeons-nous, moi, vers le château d'Ovéda, vous, du côté du Mançanarès. La nuit est presque close; ce vieux manteau légèrement troué, ce sombrero déformé qui ne vaut pas deux maravedis, et que portait jadis le mari de ma vieille Gertrude, vous déguiseront à merveille en vous donnant la tournure d'un mendiant... Venez, venez vite.

Don Ruiz s'affubla sans hésiter du chétif costume qui lui était offert. En même temps, Valdesillas recommanda à Gertrude le silence le plus absolu sur ce qu'elle venait de voir et d'apprendre; puis, voyant que don Ruiz l'attendait, il lui indiqua d'un geste qu'il était prêt à le suivre. Don Ruiz sortit le premier, et tous deux cheminèrent silencieusement par les rues de Madrid, se tenant à une assez grande distance l'un de l'autre pour n'éveiller aucun soupçon et se jetant seulement de temps à autre un coup d'œil d'intelligence.

Quand ils eurent ainsi marché pendant quelques minutes, Valdesillas profita de ce qu'ils étaient parvenus à un endroit isolé pour se rapprocher de Ruiz et lui dire à voix basse :

— Ma route est par ici, la vôtre par là... à bientôt!

Et ils se séparèrent brusquement.

DEUXIÈME PARTIE.

V.

L'Allée des Chênes

Les tables pliaient déjà sous le poids des mets fumeux et des candelabres d'or, quand Valdesillas entra dans la vieille galerie que Nunez, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait transformée pour cette solennité en une magnifique salle de festin. Ce n'était, du reste, qu'une réunion de famille, et de larges espaces vides démontraient qu'une plus nombreuse affluence était attendue le lendemain.

Juan de Valdesillas ne put réussir complètement à dissimuler les émotions violentes qui l'agitaient. Après avoir salué avec courtoisie la marquise d'Ovéda et sa fille, c'est à peine s'il trouva le courage de répondre par un léger mouvement de tête à l'accueil de don Diégo. Une fois ces obligations remplies, il se renferma en lui-même, tout entier à ses réflexions, observant d'un regard furtif le héros de cette fête, dont le sourire rayonnant lui produisait l'effet d'une impudente bravade, et guettant le moment où il pourrait lui annoncer, sans d'ailleurs lui en dévoiler le secret, l'étrange entrevue à laquelle le conviait un inconnu sur les bords du Mançanarès.

Le repas commença silencieux, mais s'acheva au milieu des retentissemens croisés d'une conversation particulière.

On remarqua toutefois que, soit pour manger, parler ou boire, Juan de Valdesillas n'avait pas desserré les dents.

Or, pendant cet espace de plusieurs heures, don Ruiz, loin de perdre patience comme on pouvait le supposer, avait trouvé les longueurs de l'attente et mis chaque minute à profit. D'abord, à l'aspect de ces allées fraîches et vertes, qui, tout auprès de la *Casa-del-Campo*, sillonnent le sol en sens divers et sont comme autant de guirlandes embaumées qui se déroulent depuis les étangs de la résidence royale jusqu'aux promenades voisines du fleuve, à l'aspect, disons-nous, de cet admirable spectacle d'une nature qui depuis si long-temps avait disparu de ses yeux, mais vivait toujours dans ses souvenirs, don Ruiz s'était senti pénétré d'un double sentiment de bonheur et de désespoir. Il y avait en effet dans ce tableau de quoi lui faire aimer la vie et souhaiter la mort, c'est-à-dire qu'il y avait le rêve passé et la réalité présente, la mémoire de ses illusions de jeunesse, et la menaçante prophétie de l'avenir.

C'était là, sous le voile protecteur de ce ciel blanc d'étoiles, sous les rameaux noueux de ces chênes séculaires, sous la tiède caresse de cette brise des nuits particulières au climat de l'Espagne, que les promesses mutuelles de Fernande et de Ruiz s'étaient si souvent échangées. C'est là que jadis la marquise d'Ovéda, encore en deuil de la perte de son époux, rendait hommage à la volonté de l'illustre mort en parlant aux deux jeunes gens, assis à ses côtés, de leur union prochaine et de leur bonheur futur. C'était là encore que, forcé de quitter l'Espagne pour plus d'une année, don Ruiz avait reçu de Fernande et de sa mère des témoignages d'une affection si tendre et d'un chagrin si profond, tandis que l'adieu glacé de son frère Diégo avait retenti à son oreille comme un son de mauvais augure, et lui avait fait froid au cœur.

Ce n'est pas tout encore; pendant que les pieds de don Ruiz touchaient ce sol tout brûlant de souvenirs, pendant que sa pensée s'entretenait, muette et recueillie, avec ces arbres, cette brise, ces parfums et ces fleurs, anciens témoins de sa joie perdue, vieux confidens de ses espérances détruites, ses yeux franchissant l'espace et arrêtés dans une direction unique, enveloppaient d'un regard fixe et humide le parc et le château d'Ovéda. Là, en effet, se passait la scène qui allait dénouer le drame de sa vie. Là, se brisait son avenir et se préparait son malheur.

Cette contemplation, toute pénible qu'elle fût, absorbait pourtant tout son être, et concentrait sur un seul point toutes les forces de son intelligence. Un incident, dont les conséquences devaient être terribles, vint bientôt l'en distraire et changer le cours de ses idées. En peu de mots, voici ce qui arriva :

Don Ruiz s'était assis sur l'une des rives du Mançanarès, tout au bas d'un petit tertre de verdure dont l'extrémité supérieure formait un charmant boulingrin, semé çà et là de bancs de marbre vers lesquels la beauté de la nuit attirait ordinairement quelques nobles promeneurs.

Un silence profond avait d'abord favorisé la disposition de don Ruiz à une rêverie qui devait soulager sa douleur; mais tout à coup, un bruit de voix vint le réveiller au milieu de cette espèce d'engourdissement involontaire. Il tressaillit au premier mot qu'il crut entendre; au second, il se leva, décidé à n'en pas perdre un seul. On avait prononcé le nom de Fernande d'Ovéda... Il se mit à prêter l'oreille et pressa sa poitrine de ses deux mains comme pour y comprimer une vive souffrance ou étouffer sa respiration.

— Par Saint-Jacques, dit l'un des deux gentilshommes à son compagnon, que, selon toute apparence il venait de rencontrer, si l'on m'eût demandé ce soir où pouvait être le comte d'Ossuna, j'aurais répondu, sans crainte de me tromper, qu'il serait sentimentalement dans l'allée des vieux chênes, à la lueur des pâles étoiles; le manteau négligemment jeté sur l'épaule, le nom de dona Fernande aux lèvres, et l'œil fixé sur le vieux château d'Ovéda.

— Par Notre-Dame, mon cher Alvarez, dit le jeune comte d'Ossuna, si l'on m'eût adressé la même question à votre égard, ma réponse eût été mot pour mot la vôtre, et l'événement prouve que je ne me serais pas plus trompé que vous.

— Eh bien! reprit dons Alvarez de Landos, puisque vous avez un tact si exquis et que nous nous rencontrons si bien sur la même route et dans la même pensée, il est probable que comme moi vous devez vous étonner en ce moment...

— De l'absence de notre ami Gomez de Stuniga?

— Positivement.

— Bah! il viendra, j'en ferais le pari.

— Et vous le gagneriez, car je l'aperçois.

— Où donc!

— Là bas... accompagné de quelques braves gentilhommes qui m'ont bien l'air d'être allés se dédommager des contraintes de l'étiquette dans quelque tripot de Madrid, où, sous prétexte de jouer aux dés, ils auront bu outre mesure... Et tenez, voilà qu'il les a quittés en nous voyant et qu'il s'avance vers nous

— Salut à vous, nobles senors, s'écria Gomez de Stuniga, du plus loin qu'il put se faire entendre, savez-vous que c'est un jour bien triste que celui-ci?...

— On ne le dirait pas à vous voir, dit Alvarez en souriant.

— Pourquoi cela? reprit le jeune étourdi; en prenant l'attitude d'un fier hidalgo. Est-ce parce que j'ai l'œil un peu vif, mon pourpoint mal fermé, et ma plume un peu défrisée par le vent? Mon Dieu, demandez à mes amis, et ils vous diront que je n'ai pris que mon ordinaire et que j'ai dîné le plus simplement du monde. Après cela, je comprends votre ébahissement, mes maîtres. Vous ne prenez pas la tristesse comme moi, vous, c'est un autre système.... chacun le sien.... Je parierais que vous avez jeûné tout le jour, comme si vous étiez à la veille d'un pèlerinage à Saint-Jacques?

— Et quand cela serait, dit Alvarez, qui pourrait s'étonner de nous voir marquer, par un si léger sacrifice, le jour qui nous fait perdre tous nos droits et abdiquer toutes nos prétentions sur la plus belle, la plus accomplie, la plus noble des femmes de Madrid, sur dona Fernande d'Ovéda?...

— Vous la regrettez donc bien? fit Gomez d'un ton ironique.

— Comme je suis sûr que vous la regrettez vous-même, malgré vos airs d'insouciance et votre apparente légèreté, dit le comte d'Ossuna.

— Vous le jugez trop favorablement, dit Alvarez en montrant Gomez de Stuniga. Ce damné senor n'est capable ni de douleur, ni de regret.

— Pensez-en ce que vous voudrez, dit Gomez, mais pour rien au monde ne voudrais être à la place de Diégo de Soria.

— Vous êtes difficile, dit Alvarez de Landos.

— Difficile n'est point le mot, répliqua Gomez; mais, cette fois, d'un ton plus grave et qui contrastait avec l'accent de persiflage qu'il avait jusqu'alors employé, — je suis tout simplement, malgré l'insouciance et la légèreté que vous me reprochiez tout-à-l'heure, plus raisonnable et moins enfant que vous. Comme le vôtre, mon cœur a été rempli de l'image de Fernande; comme vous, j'aurais risqué ma vie pour lui donner le nom de mon père. Je l'aimais autant que vous, ni plus, ni moins; seulement, j'ai osé ce que vous n'avez pas su faire, prendre un parti prompt et sûr, briser mon rêve à temps, et ne point river mon âme à une chaîne sans gloire, à un esclavage sans honneur!

Le rouge monta au front de don Ruiz. Il écouta plus attentivement.

— Par la Vierge sainte! continua Gomès de Stuniga en s'animant par degrés, vous croyez avoir fait merveille et vous être suffisamment acquittés de vos devoirs en amour, quand vous avez payé la perte d'une femme de quelques regards jetés au ciel et d'un certain nombre de soupirs.... Eh! mon Dieu, vous avez raison... J'ai moins souffert que vous, sans doute, mais apprenez que j'ai souffert bien davantage. Vous, comte d'Ossuna, vous aimiez Fernande, surtout parce que sa maison est aussi vieille que la vôtre et que vos deux écussons n'avaient rien à s'envier. Vous, Alvarez

de Landoz, vous aimiez Fernande, surtout parce qu'elle est belle, et que parmi tous les yeux qui vous ont fait tourner la tête à Madrid (et il y en a beaucoup), vous n'en avez pas trouvé deux qui valussent les siens. Vous êtes un bon hidalgo, comte d'Ossuna ; vous êtes un homme de goût, don Alvarez de Landoz. Moi, je ne me pique d'être ni l'un ni l'autre, senors ; je ne sais point pratiquer l'amour comme en France, où l'on se tue en duel pour un regard ; comme en Italie, où on se passionne pour une courtisane, parce que le fanatisme des sens y a remplacé tous les autres. J'ai aimé Fernande, entendez-vous bien, avec la sainte loyauté d'un pur Castillan ; je l'ai entourée de ce culte sévère et pur dont on entoure les images sacrées. Comme vous, j'aurais tout sacrifié pour elle...; mais, je vous le répète, mon amour n'était pas de ceux qui se plient, par je ne sais quels accomodemens mondains, aux exigences du vice ou aux tolérances d'une passion aveugle. Dur comme l'acier, il devait se briser comme l'acier, et du jour où, comme vous, j'ai appris que Fernande s'était jouée de notre crédulité, et que Diégo, notre heureux rival connaissait le chemin de sa chambre avant que nous connussions, nous, le chemin de son cœur; un mur d'airain s'est élevé entre elle et moi; je me suis déshabitué de dire son nom, j'ai fui tout ce qui pouvait, en action ou en pensée, me rapprocher ou m'occuper d'elle, et j'ai triomphé de cet amour parce que cet amour eût été une lâcheté. Ah! si Fernande m'eût préféré l'un de vous deux, dont les prétentions se formulaient au grand jour et à visage découvert, de celui-là l'épée m'aurait fait raison. Mais quelle colère pouvais-je éprouver, bon Dieu, contre un homme qui n'avait pas le courage de son bonheur, contre une femme qui demandait à la nuit le secret de ses intrigues honteuses? A de telles provocations, je ne connais qu'une réponse : le mépris.

Don Ruiz faillit mourir.

— Vous devez comprendre maintenant, reprit Gomez, pourquoi j'ai étouffé mes regrets : c'est qu'ils eussent été indignes d'un véritable hidalgo. Dona Fernande d'Ovéda a dévié de la ligne d'honneur que le marquis son père avait si profondément tracée devant elle. Dieu la jugera. Don Diégo, son complice, a accepté les conséquences de sa faute. Je ne puis l'en blâmer; mais peut-être s'en repentira-t-il plus tard...

— Pourquoi cela ? dit Alvarès. Don Diégo de Soria a réussi là où nous avions tous échoué. Il est heureux...

— Soit, ajouta vivement Gomez Mais ce bonheur-là dure depuis trop long-temps pour qu'il ne s'y mêle pas un peu d'amertume.

— Mais elle l'aime, murmura d'Ossuna tout pensif.

— Belle préférence, dont je ne suis pas jaloux! s'écria le moraliste inexorable.

— Vous avez beau dire, reprit Alvarez en dirigeant ses yeux sur le château, don Diégo croit en ce moment au bonheur!

— Alors, il croit à un fantôme...

— Je l'envie, dit Alvarez avec enthousiasme.

— Et moi, je le plains, ajouta froidement Gomez.

— Vous avez tort tous deux, dit une nouvelle voix.

Les trois amis relevèrent la tête et s'écrièrent presque en même temps :

— Quoi! Roderic Calderone! C'est vous!

— Moi-même, répondit l'ancien valet du duc de Lerme, aujourd'hui favori du roi ; — moi-même, qui vous entends discuter depuis une demi-heure, et qui souffre de voir d'honorables gentilshommes aussi mal renseignés que vous paraissez l'être en ce moment. Apprenez donc, mes chers amis, que don Diego ne mérite à ce point ni l'envie, ni la compassion. Son sort est bien loin de l'éclat que vous lui attribuez, vous, don Alvarez; et vous mon bon Gomez, la pitié qu'il vous inspire vous fait tomber, à votre insu, dans le ridicule et l'exagération. Mettez-vous donc bien dans la tête que ce mariage est une énigme impénétrable à tous,—même à vous ; —et que le parti le plus sage serait, en cette occasion, de douter de tout et de ne croire à rien. L'amour de Fernande, mystère. Le consentement de la marquise, mystère. Le rôle de don Diégo, mystère...

—Mais, ce que nous avons vu !... dit Alvarez.

—Les yeux se trompent.

—Ce que nous avons entendu ?

—L'oreille est souvent infidèle.

—Mais le visiteur nocturne, c'est devant nous qu'il a fui!— Et à moins que cette date funeste, du 25 mai, ne soit aussi un rêve...

—Non, dit Calderone, car cette date est la seule réalité bien positive de cette ténébreuse histoire... Quant au fugitif.

— Etait-ce une ombre? dit d'Ossuna.

— Un gnome? ajouta don Alvarez.

— Ne savez-vous pas que c'était Diégo! répliqua don Roderic à voix basse.

L'attention de don Ruiz redoubla.

— C'était ?... demanda don Alvarez.

— Vous ne le saurez pas, dit Roderic.

— Ainsi, reprit Gomez, don Diégo est joué par cette femme?

— Pas le moins du monde, répondit le favori qui paraissait si bien informé.

— Alors, il se dévoue? dit le comte d'Ossuna.

— Oui et non.

— Mais c'est à n'y rien comprendre, s'écria Alvarez en frappant du pied.

— Je le sais bien, — et c'est ce qu'il faut, dit Calderone en souriant. Mais écoutez-moi, mes amis, et vous verrez que je ne suis pas homme à vous désespérer par l'obstination d'un silence mal entendu. Ne pouvant vous découvrir tout le secret, je veux du moins vous en dévoiler une partie. D'ailleurs, don Diégo est mon meilleur ami, et je ne voudrais pas laisser planer sur lui d'injurieux soupçons... Tenez... j'ai justement sur moi une lettre de dona Fernande qui, pour n'être ni très longue ni très explicite, ne l'en absout pas moins complètement. Ecoutez et jugez :

« Diégo, votre conduite a été celle d'un noble et digne ami. Vous avez
» fait, vous qui m'aimez en frere, ce que n'eut pas fait peut-être, s'il eût
» vécu, don Ruiz de Soria qui m'aimait d'amour. Merci, pour mon père
» mort; merci, pour la vieillesse de ma mère. Quant à moi, puisse ma re-
» connaissance acquitter la dette que je contracte envers vous! C'est
» l'honneur que vous me rendez. Puis-je faire moins que de vous donner
« ma vie?

« FERNANDE D'OVÉDA. »

— Inconcevable ! murmura don Alvarez.

— De plus en plus obscur... ajouta Gomez de Stuniga.

— Mais, fit observer le duc d'Ossuna, je ne vois pas que nous en sachions à présent beaucoup plus long que tout à l'heure ; cette lettre ne nous apprend absolument rien...

— Et c'est bien pour cela, mes maîtres, que je vous l'ai lue, dit Roderic.

— Mais comment se trouve-t-elle entre vos mains, s'informa Gomez en fronçant le sourcil?

— Eh ! cela... c'est mon secret.

— Convenez, dit le comte d'Ossuna, qu'elle serait cent fois mieux dans les nôtres; car, à nos yeux, ces caractères tracés par elle ont une valeur qu'ils n'ont point aux vôtres.

— Et le sort, ajouta vivement Alvarez, devrait décider qui de nous les possédera.

— Le sort n'a rien à avoir là dedans, mes gentilshommes, dit Roderic d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant. Il y a même déjà trop long-temps que le chiffon de papier est en mon pouvoir, et vous me rappelez fort à propos qu'il faut que je m'en débarrasse.

Et, en achevant ces mots, Roderic Calderone roula dans sa main la lettre de Fernande, de manière à la transformer en un projectile plus compact et plus lourd. Puis, la lançant par dessus la charmille qui lui dérobait la vue du fleuve :

— Voilà, dit-il, qui vous met tous d'accord!

Un murmure de regret se fit entendre parmi les jeunes seigneurs, tandis qu'un cri étouffé s'exhalait de la poitrine haletante de don Ruiz. Quelques minutes après, les trois jeunes gens, sur l'invitation de Calderone, se levèrent, jetèrent un furtif et dernier regard aux murailles du vieux château, et accompagnèrent le discret favori jusqu'au palais de Philippe III.

Mais en faisant voler au dessus de la verte charmille le billet de Fernande d'Ovéda, Calderone avait mal mesuré la distance qui le séparait de l'eau. Bien plus, il ne s'était pas souvenu qu'à cette époque de l'année, le Mançanarès est presque toujours à sec, et que c'est à peine si un léger ruisseau coule alors au fond de cette creuse vallée, sur laquelle on ne s'est jamais expliqué pourquoi Philippe II avait fait exécuter ce monument énorme qu'on appelle le pont de Ségovie. Ajoutons à cela qu'à l'heure assez avancée du soir où ceci se passait, le gallego commençait à souffler avec une certaine violence, et l'on comprendra sans peine qu'au lieu d'aller se perdre dans le flot paisible du Mançanarès, la lettre, arrêtée dans son vol par le souffle du vent, vint tomber sur les cailloux de la rive, presqu'aux pieds de don Ruiz de Soria.

Se jeter sur cette proie si précieuse, la saisir, rendre à ces feuillets froissés leur forme première, tout cela fut l'œuvre d'une seconde, le temps d'un éclair.

Puis, tout d'abord, l'œil avide de don Ruiz essaya de distinguer au moins cette écriture, autrefois si connue, autrefois si aimée!

La nuit etait trop sombre, il ne vit rien.

Mais tout espoir n'était pas perdu ; des lueurs blanchâtres annonçaient à l'horizon l'apparition prochaine de la lune, ce pâle soleil de la nuit.

Il prit patience et attendit. Il doutait encore, et peut-être voulait-il prolonger le doute le plus long-temps possible.

Au premier rayon qui l'éclaira, il parcourut le billet fatal et poussa un sourd gémissement.

Ce qu'on avait lu était bien ce qui était écrit, ce qui était écrit était bien signé par elle!

Et soudain, comme si la raison se fût retirée de lui, il gravit la hauteur et s'elança sur le cours d'un bond rapide, pour voir de ses yeux, après les avoir entendus, ces hommes de palais sans honte et sans pudeur, qui avaient traîné Fernande une heure durant devant le tribunal, à la fois impitoyable et moqueur.

Mais le cours était désert; ces hommes étaient partis.

Alors il se mit à marcher au hasard, sans but, ne voyant plus rien que des fantômes créés par la fièvre de son cerveau, n'entendant rien que les battemens de son cœur.

Tout à coup il s'arrêta : une voix avait retenti dans l'ombre.

C'était celle de Valdesillas qui venait à lui en courant.

— Préparez-vous, don Ruiz, lui dit le vieux commandeur. Le contrat ne doit se signer qu'à minuit, et, dans quelques minutes, don Diégo sera ici.

— Don Diégo! je ne veux... je ne puis plus le voir ?...

— Que dites-vous, don Ruiz? oubliez-vous que tantôt votre colère...

— Ma colère! s'écria le jeune homme d'une voix déchirante... oh ! ma

colère est toujours là, Valdesillas, mais elle a changé d'objet! Ce n'est plus Diégo que je hais, entendez-vous, c'est Fernande...

— Fernande!

— Oui! Fernande, qui a fait plus que me trahir, qui a trahi les devoirs que lui imposaient sa naissance, sa famille et son nom!

— Mais des preuves, grand Dieu!

— En voici une, s'écria Ruiz en agitant le billet, et contre elle toute lutte est impossible. Ainsi, retournez bien vite au château d'Ovéda... dites à Diégo que vous vous êtes trompé, qu'il y a eu erreur; que l'homme qui voulait lui parler à quitté Madrid. Enfin épargnez-moi une entrevue aussi cruelle qu'inutile. D'après ce que j'ai appris, c'est une sainte mission, une mission de dévoûment que Diégo va remplir.

— Je ne vous comprends pas, don Ruiz. Mais réfléchissez donc que, si je vous obéis, tout ce que vous redoutiez sera accompli dans une heure!

— Eh bien! qu'il en soit ce que le ciel a voulu. Je n'ai plus le droit de haïr Diégo... je ne puis plus aimer Fernande. Pour apaiser le feu qui me brûle, ce ne sera pas trop de mettre l'Océan tout entier entre elle et moi... je partirai demain, Valdesillas, cette nuit encore je vous demande l'hospitalité; adieu: retournez chez la marquise d'Ovéda, excusez-vous près de mon frère comme vous le pourrez, signez... signez même à ce contrat maudit sans plus penser au pauvre Ruiz, sans vous inquiéter de ses souffrances. Ah! ce que l'on a dit de lui s'est réalisé ce soir... il est bien mort, voyez-vous, car son cœur a cessé de battre pour Fernande! Il est mort dans son avenir, dans ses espérances, dans son amour! il n'a plus besoin de rien ici-bas que de pitié.

Et en achevant ces paroles, il s'éloigna à grands pas... Valdesillas voulut en vain le retenir. Il se dégagea doucement de son étreinte, et, d'une voix brisée:

— Allez vite, mon bon Juan. Diégo pourrait arriver, et je veux éviter sa rencontre. Laissez-lui tout ignorer... surtout que Fernande ne sache pas...

Soyez tranquille. Je serai muet.

Et les deux amis se séparèrent silencieusement. Don Ruiz se dirigeant vers le logis de Valdesillas, et Valdesillas retournant au château d'Ovéda. La première personne que le commandeur rencontra en y arrivant, fut don Diégo qui descendait l'escalier pour se rendre à l'allée des Chênes.

— Ne vous dérangez pas, sénor Diégo, dit Valdesillas en lui faisant signe de la main. Le gentilhomme qui désirait s'entretenir avec vous ce soir a volontairement renoncé à cette entrevue.

— Ah! ah! fit Diégo tout surpris.

—Veuillez donc, continua Valdesillas qui ne put se défendre d'un léger tremblement de voix à ces derniers mots, veuillez donc agréer ses excuses... et les miennes.

— Oh! le mal n'est pas grand, dit Diégo. C'était sans doute un concurrent inconnu qui voulait me disputer, dague en main, la possession de dona Fernande et qui se sera ravisé plus tard .... N'est-il pas vrai, don Juan?

—Je n'ai aucune explication à vous donner, répondit sèchement Valdesillas.

L'incident n'eut pas d'autres suites.

Aussitôt que Diégo fut rentré dans le salon, les clauses de l'alliance contractée par les deux maisons d'Ovéda et de Soria furent lues à voix haute par l'officier public.

Une de ces clauses portait que le lendemain, au sortir de l'église, dona Fernande quitterait définitivement le toît maternel pour aller habiter, dans une dépendance du palais du roi, l'appartement occupé jusqu'alors par don Diégo, en sa qualité de grand camérier de Philippe III.

Cet article fut adopté comme les autres.

A minuit sonnant, le contrat était signé.

MOLÉ-GENTILHOMME. — (*La Patrie.*)

(*La suite au prochain numéro.*)

LA COMÉDIE ÉLECTORALE.

A Boulogne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA CANDIDAT, AU AMI.

(Hôtel du Nord.)

Le candidat. — Tu as beau dire, Lazarille, il sera difficile de se tirer d'affaire. Boulogne veut être le point terminal du chemin de fer sur la Manche, et Calais le veut aussi. Si nous aboutissons à Boulogne, Calais s'insurge; si nous aboutissons à Calais, Boulogne se révolte. Cela s'appelle galopper entre deux selles.

L'ami. — Mon ami, vous n'êtes qu'une poule mouillée... Vous seriez le plus dégommé des candidats, si vous n'aviez à vos côtés un homme qui dépasse Quinola pour les ressources.

Le candidat. — Je le sais, Lazarille; mais, ici, l'embarras est grand. Il va y avoir réunion dans la grande salle de l'établissement des bains. Ces maudits électeurs m'interrogeront certainement sur le tracé du chemin de fer. Que leur dire?

L'ami. — C'est là ce qui vous inquiète!

Le candidat. — Il n'y a pas de quoi, peut-être!

L'ami. — J'avais de vos moyens une idée infiniment plus élevée. Voyez votre collègue M. X.! comme il a su trouver le chemin du cœur des bonnetiers et autres marchands de parapluies. Que diable, vous ne pouvez pas demeurer, par l'intelligence, au dessous de M. X. Reprenez vos esprits.

Le candidat. — J'aimerais mieux reprendre autre chose. (*Avec douleur.*) Dieu! si ma voix allait manquer au centre! Si je ne pouvais plus lutter pour les *très bien* avec mes amis, pour les *à l'ordre!* avec le chef de la gendarmerie parlementaire! Mais sais-tu, Lazarille, que ce serait à en devenir saint-simonien. Non, je ne me sens pas la force de résister à un tel échec! Si je succombe, j'irai m'enfermer dans un cloître pour le reste de mes jours, et par conséquent de mes nuits.

L'ami. — Pas de plaisanterie!

Le candidat. — Vrai! je ferai un coup de tête, Lazarille: je fermerai mon bureau et supprimerai ma table.

L'ami. — Diable! ceci devient sérieux.

Le candidat. — Comment concilier Boulogne et Calais, Calais et Boulogne!

L'ami. — Du calme, mon ami, du calme.

Le candidat. — Peut-être Lazarille, as-tu entendu parler du colosse de Rhodes, célèbre dans l'antiquité? Eh bien! je me trouve dans la situation incommode de cette merveille du monde. J'ai un pied sur Calais, l'autre sur Boulogne, avec un chemin de fer entre deux.

L'ami. — Voyons, un peu de philosophie. Je suis là, mon ami, je suis là. Avoir peur des électeurs, c'est de l'enfantillage. L'électeur, mon cher, est innocent comme l'agneau, naïf comme la tourterelle. A-t-on jamais vu un électeur refuser de mordre à l'hameçon? Vos frayeurs calomnient vos commettans.

Le candidat. — Très bien, mais encore faut-il s'expliquer!

L'ami. — J'ai compassion de vos faiblesses. Venez, marchons vers l'assemblée électorale. En chemin je vous expliquerai comment il faut s'y prendre; il y a un Dieu pour les conservateurs.

SCÈNE II.

(L'établissement des bains. — La salle de l'établissement est garnie d'électeurs qui se livrent à des conversations très animées. Il y est question surtout de chemins de fer, de tracés et autres sujets analogues. Le candidat entre avec son ami à ses côtés. On a formé un bureau d'électeurs dévoués. Le candidat se place sur un fauteuil, l'ami sur le siége voisin. Ce dernier tient à la main un flacon de sels. L'assemblée parait assez mal disposée: une préoccupation presque révolutionnaire la domine. Le candidat s'aperçoit de cet état des esprits, et un certain trouble s'empare de lui.)

Le candidat (*à part*). — Dieu! que je voudrais m'en aller!

(L'ami remarque cette hésitation, il administre le flacon des sels au candidat.)

Le président (*ouvrant la séance*). — Messieurs, notre honorable candidat, n'a pas craint de venir se soumettre à vos interpellations. Tâchez, Messieurs, de vous rendre dignes de l'honneur qu'il veut bien vous faire.

Un électeur (*à moustaches et à l'air peu endurant*). Monsieur, je ne vous parlerai ni de vos votes, toujours dévoués au ministère, ni de votre silence dans la question du droit de visite, si essentielle pour nos ports; je ne vous reprocherai pas d'avoir été le complaisant de tous les pouvoirs et l'ennemi de toutes les réformes. Vous trouveriez pour vous défendre les beaux lieux-communs de l'anarchie, avec lesquels on nous endort depuis douze ans; je ne vous ferai pas un si beau jeu.

Le candidat (*à part*). — Ça tourne mal; je voudrais bien m'en aller.

L'électeur. — Je ne vous interpellerai qu'au sujet du tracé du chemin de fer sur la Manche, et en cela je serai compris par toute cette assemblée.

(Ici un murmure des plus favorables témoigne que l'orateur obtient du succès sur toute la ligne. Les transes du candidat en redoublent; il aspire le flacon des sels pour se remettre.)

L'ami (*bas*). — Du courage, mon cher, voilà le moment.

L'électeur (*à moustaches et intolérant*). — Je prierai donc le candidat de nous dire d'une manière formelle si le chemin de fer sur la Manche doit aboutir à Boulogne ou à Calais.

Le président. — Développez votre idée.

L'électeur. — Peu de mots suffiront. Boulogne doit avoir la préférence sur Calais: il reçoit dans l'année 7,997 voyageurs et 48,677 tonneaux de marchandises de plus que Calais; la justice parle donc pour Boulogne; l'intérêt général est lié à son intérêt.

Le président. — Très bien!

L'électeur. — Alors, que le candidat s'explique; qu'il dise s'il défendra, dans cette affaire, Boulogne contre Calais, et s'il obtiendra de l'administration une solution qui nous soit favorable.

Le candidat (*à part.*) — Nous y voilà. Je voudrais plus que jamais m'en aller.

Le président (*avec une politesse extrême*). — Si le candidat consent à prendre la parole, nous serons trop heureux de l'écouter.

Le candidat (*se levant*). — Messieurs, Boulogne et Calais sont les points extrêmes de notre littoral sur la Manche ; la Manche est le détroit qui nous sépare de cette Angleterre. L'Angleterre est l'éternelle rivale que nous voulons... que vous voulez tous... que la France entière veut...

L'ami. — Je demande la parole.

Le président *stupéfait*. Vous l'avez.

L'ami. Messieurs, les circonstances sont graves ; nos rapports avec l'Angleterre m'engagent à demander que le candidat abandonne les questions exteures pour nous dire ce qu'il pense de l'ordre et de l'anarchie.

Le candidat (*avec solennité*). Je ne crois pas avoir besoin de m'exprimer sur la grande question qu'on vient de soulever. L'ordre! Messieurs, c'est l'ordre qui seul maintient dans les états la paix... dont la sécurité... pour les propriétés, pour les personnes...

L'ami.—Très bien! très bien!

Le candidat. — Et n'avez-vous pas tous été témoins de cette anarchie sanglante que les factions voudraient raviver parmi nous .. Messsieurs, les événemens de Chauriat, du recensement, les extravagances de M. Thiers qui devaient nous jeter dans une guerre pendant laquelle vous, moi, tous tant que nous sommes, nous aurions été condamnés à livrer notre dernier homme et notre dernier écu...

L'ami.—Bravo! bravo!

Un électeur. — Tout cela ne nous dit pas ce que le candidat entend faire.

L'ami (*avec emportement*). N'interrompez pas!

L'électeur.—Mais, monsieur...

Plusieurs électeurs.—N'interrompez pas. (Tumulte; confusion.)

Le président (*à l'électeur*).—Vous n'avez pas la parole. Le candidat demande à s'expliquer et il s'explique.

L'ami.—Et j'ajoute que les explications sont satisfaisantes pour tous les cœurs français. Nous sauverons la patrie que le génie de la révolution voudrait précipiter dans de nouveaux troubles. Nous la défendrons envers et contre tous.

Le candidat.—Oui, l'ordre... l'anarchie...

L'assemblée (*moins deux cent cinquante électeurs sur trois cents.* — Bravo!

Le président. — La séance est levée. Il sera dit au procès-verbal que le candidat a répondu de la manière la plus satisfaisante aux interpellations qui lui ont été adressées, et que l'unanimité de nos suffrages lui est acquise. J'invite messieurs les électeurs à se retirer dans leurs foyers respectifs.

Calais.

SCÈNE III.

(Une assemblée préparatoire se tient dans la grande salle de la mairie. Quelques électeurs sont déjà à leur poste. Le candidat et son ami se promènent vivement. Le candidat continue à avoir l'air inquiet qui lui est familier. Un petit dialogue s'engage à part. Pendant ce temps, la salle se garnit, le président monte au bureau.)

Le président. — La séance est ouverte : le candidat a la parole.

Le candidat. — Messieurs, je vais vous donner des explications catégoriques sur la ligne politique que j'ai suivie à la chambre. Je comprends qu'avant de briguer de nouveau vos suffrages, un candidat vous doit et se doit d'expliquer ses titres à cette faveur.

Plusieurs électeurs. — Bravo! très bien!

Le candidat. — Pour vous entretenir de sujets actuels, je vais, Messieurs, vous perler de la guerre de la Chine en Asie.

L'ami. — Ah! bravo! très bien!

Premier électeur. — Passons à l'Europe.

Le candidat. —La Chine, Messieurs, n'est pas un pays dénué d'intérêt. C'est de là que nous vient le thé, dont vous avez pu boire. Personne ne vous contestera ce droit.

Deuxième électeur. —Si le candidat voulait bien se rapprocher de la Manche, ce serait un peu plus de circonstance.

Le candidat. —On veut que j'abandonne la Chine, je l'abandonne. Les désirs des électeurs sont un ordre pour moi ; je passe donc au Caboul, dans lequel viennent de se passer les événemens les plus graves. Demandez plutôt à Lazarille.

L'ami. —Bravo! très bien!

Le candidat (avec feu). — C'est dans le Caboul, Messieurs, que vient d'échouer pour la première fois cette formidable puissance anglaise qui ne semblait pas reconnaître de limites ; c'est dans le Caboul qu'elle a vu punir son orgueil ; c'est dans le Caboul qu'un sinistre désappointement attendait son ambition.

Premier électeur. —Mais il me semble...

Le candidat. —Y a-t-il ici quelqu'un qui oserait soutenir que ce n'est pas là un fait providentiel? C'en est un, Messieurs ; et je le soutiendrai malgré tout le monde.

L'ami.—Ah! bravo! très bien!

2e électeur. — Excusez ma hardiesse, candidat, si j'ose ici vous interrompre. Il y a une question qui intéresse Calais infiniment plus que les affaires de la Chine et du Caboul, c'est celle de notre chemin de fer. Boulogne nous dispute la préférence pour le point terminal sur la Manche. Si on le lui accorde, c'est la ruine de Calais. Calais a mille droits à ce qu'on suive plutôt sa direction. L'ancienneté d'abord est pour nous. Ensuite, la statistique, et vous savez que c'est une science infaillible, atteste que nous recevons dans l'année 7,997 voyageurs et 48,677 tonneaux de marchandises de plus que Boulogne. Cette circonstance est décisive. L'intérêt général est donc lié à l'intérêt de Calais. Or répondez, s'il vous plaît, quel parti prendriez-vous dans cette question ?

Le candidat (*gravement*). —On veut, je le vois, que j'abandonne la Chine et le Caboul ; je ne résisterai pas au vœu des électeurs, et je passerai à la question d'Orient, qui a failli ensanglanter l'Europe. Voilà une question importante.

L'ami. — Ah! bravo! très bien! c'est admirablement parlé.

Le candidat (*s'animant*). — L'Orient, messieurs, fut le berceau des civilisations. Si l'Europe est quelque chose, c'est à l'Orient qu'elle le doit : le christianisme y est né.

Premier électeur. — Mais on n'a que faire ici de l'Orient, honorable candidat. Il s'agit de chemin de fer, de direction, de tracé.

Le candidat. — De chemin de fer, soit ; oublions tout pour le chemin de fer. Quel véhicule puissant de civilisation ! quelle merveilleuse découverte quoi qu'aient pu avancer ses apologistes, Fulton, messieurs, n'était qu'un intrigant. Le chemin de fer est une invention française.

L'ami. — Très bien ! c'est admirable.

Le candidat. — Comme Français, nous devons nous réjouir que cet admirable moteur soit né dans notre pays, et que le reste de l'univers en soit réduit au rôle de plagiaire. En tout et pour tout, nous avons le génie des beaux-arts, sans compter celui des belles manières. Permettez-moi donc, messieurs, de me réjouir ici publiquement, avec vous, d'être Frrrrançais, de parler devant des Frrrrançais ; c'est un bonheur dont on ne peut abuser. Oh! la France! Dieu! la France! (*A part.*) Dis donc, Lazarille, il me semble que je m'entortille.

L'ami. — Bravo! bravo!

Deuxième électeur. — Pardon, candidat, si je vous interromps encore Rien de mieux que vos beaux sentimens ; mais cela ne nous apprend pas dans quel sens vous ferez résoudre la question du tracé du chemin de fer de la Manche.

Le candidat (*retrouvant son aplomb*). Le chemin de fer de la Manche! Qui a osé l'attaquer, le chemin de fer de la Manche? Certes, s'il se trouvait quelqu'un d'assez hardi pour en discuter l'importance, il aurait en moi un rude antagoniste. Le chemin de fer de la Manche! mais c'est mon enfant! Je l'ai vu naître, j'ai assisté à son baptême! Qui plus que moi est capable de l'apprécier ? Demandez plutôt à...

L'ami. — Admirable! pyramidal!

Le candidat. — M'accuser d'avoir méconnu un tel intérêt, moi, messieurs! Ah!

Premier électeur. — Mais il me semble...

Le candidat. — Serait-ce vous, par hasard, monsieur, qui me croiriez assez oublieux de mes devoirs pour délaisser le chemin de fer de la Manche ? Apprenez, monsieur, que je ne resterai en arrière de personne sur ce point!

Premier électeur. — Monsieur!

Le candidat. — Non, monsieur, de personne.

Premier électeur. — Comment l'entendez-vous, monsieur?

Le candidat. — De toutes les manières, monsieur.

Le président. — Assez, messieurs, assez. La discussion ne peut pas continuer sur ce ton. Il me semble que les explications de l'honorable candidat ont été aussi nettes qu'on pouvait le désirer. Comme président, je ne peux pas souffrir que les interpellations dégénèrent en personnalités. La séance est levée.

Le candidat (*à son Pylade*). — Eh bien, qu'en dis-tu ?

L'ami.—Mon cher, vous avez été sublime. Boulogne vous élèvera une colonne à côté de celle de l'empereur.

Z. Z. Z.

UNE HISTOIRE

QUI RESSEMBLE A UN CONTE (1).

En 1831, j'ai suivi pendant quelque temps un cours de phrénologie professé par Spurzheim.

A toutes les leçons assistait un homme que personne ne connaissait, mais qui pourtant excitait l'attention générale : son visage maigre, ses joues creuses, ses yeux ternes, sa démarche incertaine, semblaient indiquer à la fois chez lui les souffrances du corps et la fatigue de l'esprit ; mais l'opinion que son extérieur inspirait ne tardait pas à changer dès que la leçon commençait : alors ses yeux s'animaient, ses joues se coloraient, et on le voyait recueillir avec avidité les moindres paroles du professeur. Aucun des assistans ne faisait sur le sujet des leçons de plus justes remarques : aucun ne provoquait avec plus de sagacité des éclaircissemens sur les points qui paraissaient obscurs, et souvent, lorsque quelqu'un élevait une objection, il prenait la parole avant le professeur et réfutait avec clarté, force et précision, l'opinion qu'on venait d'émettre.

Cet homme je dois taire son nom, par des raisons qu'on trouvera plus loin, et je le désignerai seulement par l'initiale T., cet homme m'avait vivement intéressé. Assez souvent j'avais lié conversation avec lui, et toutes les fois que le discours roulait sur la phrénologie, je m'étonnais de l'étendue de son érudition, de la profondeur de ses pensées et de l'éloquence avec laquelle il développait ses idées. Mais quand l'entretien tombait sur un autre sujet, il me semblait tout différent ; son débit était lourd et ses pensées communes ; il sentait lui-même combien il devenait pesant et ennuyeux : aussi s'empressait-il de s'interrompre pour garder un silence dont rien ensuite ne pouvait le tirer.

Dans les entretiens que nous avions eus ensemble, il avait remarqué tout l'attrait que l'étude de la phrénologie avait pour moi, et il ne lui avait pas été difficile de s'apercevoir qu'une partie de cet intérêt se reportait sur lui, chez qui je remarquais une passion exclusive pour cette science, objet de mon engouement d'alors. Aussi plusieurs fois il m'avait développé d'une manière neuve, quoique générale, des idées profondes sur la direction qui avait été donnée jusqu'alors à l'étude de la phrénologie, sur celle qui devait lui être imprimée à l'avenir, sur la nécessité de la rattacher aux autres sciences, et surtout sur les applications qu'on pourrait en faire à l'éducation de l'homme.

Un soir je vis entrer M. T. chez moi : sa visite m'étonna, mais moins encore que son air préoccupé, sa figure défaite et ses yeux hagards. Ma surprise n'était pas dissipée, quand le son de sa voix vint y ajouter encore. « Je viens voir, monsieur, me dit-il, si je me suis trompé sur votre compte. Vous êtes riche ; j'ai besoin de 5,000 francs : donnez-les-moi »

Il est facile de penser qu'à une aussi brusque apostrophe je restai muet. Je voulus le regarder, mais je ne pus soutenir son regard fixe et brillant ; mes yeux se fixèrent à terre, je perdis toute contenance, et, si l'on nous avait vus tous deux placés ainsi l'un en face de l'autre, c'eût été moi qu'on aurait pris pour le suppliant, lui pour le supplié.

Cette situation embarrassante se prolongeait ; je voulais exprimer un refus, mais je cherchais en vain des termes convenables... Ce fut lui qui reprit : « Je vois que je me suis trompé. Adieu, monsieur. » Et il me tourna le dos pour sortir. Son mouvement me réveilla de ma stupeur ; je courus après lui, et, le prenant par le bras : « Voyons, lui dis-je, ne me quittez pas ainsi ; vous avez besoin d'argent : de quelle somme? pour quel temps? pour quoi faire? Donnez-moi les explications convenables, peut-être pourrai-je me prêter à vos désirs. »

« Vous voilà bien, vous autres hommes d'argent, répliqua-t-il en souriant dédaigneusement : chez vous rien n'est sentiment, dévoûment, confiance : tout est trafic. Fais ceci, et je ferai cela : donne-moi ceci, et je te donnerai cela ; voilà tout votre code, toute votre morale. Tu veux m'emprunter, je te prêterai ; mais tu me donneras tel intérêt, telle hypothèque, sinon rien, dût le sort du monde entier dépendre de mon refus. »

Il se tut : une pause s'ensuivit ; de plus en plus étonné de ces étranges paroles, je ne pus que balbutier : « Mais, enfin, que désirez-vous? expliquez-vous. »

« Je veux que vous me prêtiez 5,000 fr... Pour quel temps ? je n'en sais rien ; peut-être pour toujours.... Avec quelle garantie? aucune.... Pourquoi faire? c'est mon secret, et vous ne le saurez pas, quand même vous m'arracheriez la vie. Mais, ajouta-t-il vivement, si vous attachez quelque prix au bien-être de l'humanité, si vous désirez voir éclore une découverte, la plus grande qui ait été jamais faite (car elle aura pour effet de rendre les hommes plus intelligens et meilleurs), ah ! monsieur, ne me refusez pas. Ce n'est pas ici d'un simple individu qu'il s'agit, s'écria-t-il avec exaltation, c'est du renouvellement de la science, de la gloire de notre patrie, du bonheur du genre humain. Mon père serait dans les fers, la vie de mon enfant dépendrait de vous, que je ne vous supplierais pas comme je vous supplie maintenant pour une misérable somme d'argent : car cet argent, monsieur, est tout pour moi : c'est plus que l'honneur de mon père, plus que la vie de mon enfant. »

Et, en s'exprimant ainsi, ses pleurs coulaient, une sueur brûlante ruisselait de son visage et de ses cheveux ; ses bras, agités d'un mouvement convulsif, étaient tendus vers le ciel comme pour l'attester.

Je fus fasciné ; il m'aurait en ce moment demandé toute ma fortune, je crois que je la lui aurais donnée.

J'allai à mon secrétaire : « Tenez, lui dis-je, voici la somme que vous me demandez. Permettez-moi cependant de douter de l'accomplissement de vos rêves. »

Il me prit la main, et, la serrant avec enthousiasme : « Merci, monsieur ; ou vous n'entendrez jamais parler de moi, ou ce que vous appelez mes rêves sera réalisé. » A ces mots il se jeta sur une plume, et griffonna un reçu par lequel il vouait mon nom à la reconnaissance des races futures, pour le service que je lui rendais.

Je pris ce papier, et je ne pus m'empêcher de sourire en le lisant. J'allais le déchirer, quand il m'arrêta le bras : « Gardez mon reçu, monsieur, ou je vous rendrai l'argent. Vous riez de mes espérances, et je vous permets d'en rire ; mais le jour, croyez-moi, n'est pas loin où l'admiration fera place au dédain. » Alors il me serra de nouveau la main, et me quitta brusquement.

Pendant quelque temps je conservai une vive impression de cette singulière visite. J'éprouvais le besoin de revoir M. T., mais il ne revint plus aux séances de Spurzheim. Peu à peu la vie agitée du monde l'éloigna de mon souvenir, et je m'habituai à le regarder comme un de ces fous à idée fixe, qui apportent souvent à la recherche d'un but chimérique plus de persévérance et de génie que des hommes doués de toute leur raison ne peuvent en apporter à la poursuite d'une chose réalisable et utile.

Au commencement de l'été dernier, je me trouvais aux eaux de Barèges : curieux autant qu'infatigable, Parisisien et chasseur, je me plaisais à parcourir, le fusil sur l'épaule, les sites admirables que les Pyrénées offrent à chaque pas.

Dans une de ces excursions j'entendis parler d'un homme sur lequel couraient, parmi les rares habitans de ces montagnes, les bruit les plus étranges. « Etabli, disait-on, dans les ruines d'un vieux château féodal, à une lieue environ du petit hameau de Guigon, et à sept lieues de Barèges, il y vivait entièrement seul ; jamais il n'avait parlé à qui que ce fût ; magicien habile, non-seulement il commandait aux élémens, mais encore il transformait les hommes en bêtes, et les forçait à obéir à ses ordres ; jamais personne n'était entré chez lui : si l'on paraissait devant sa demeure, d'un geste il forçait les passans à s'en éloigner, et quand à plusieurs reprises des audacieux avaient cherché à pénétrer par force ou par surprise, des ours, des lions et des tigres s'étaient présentés aux visiteurs, et les avaient forcés à la retraite en les glaçant d'effroi par leurs rugissemens. »

Ces contes populaires avaient, malgré leur exagération, piqué vivement ma curiosité ; je pris des renseignemens plus certains, et j'appris que le prétendu magicien était en correspondance avec un berger du hameau Guigon ; que pourtant ce dernier ne l'avait vu qu'une ou deux fois, et ne savait rien sur son compte ; que c'était lui qui fournissait au mystérieux habitant des ruines le pain et les autres provisions dont il avait besoin, et que toutes les communications avaient lieu par le moyen d'un chien dressé à venir une ou deux fois par semaine chez le berger avec un panier dans lequel il apportait les notes et l'argent, et remportait les provisions demandées.

Peu satisfait de ces informations incomplètes, je résolus de pénétrer moi-même ce mystère, et dès le lendemain je me mis en marche, guidé par un des montagnards de Guigon, que je ne décidai qu'avec la plus grande peine à m'accompagner, tant le lieu où j'allais était rendu redoutable par la superstition.

Nous dirigeâmes notre course par des sentiers escarpés, impraticables pour les chevaux, et dans laquelle il fallait toute mon habitude à gravir les montagnes pour ne pas rouler dans les précipices ouverts sous nos pas. Mais toute ma fatigue disparut quand mon guide me montra d'une main moins tremblante le château en ruines qui était le but de mon voyage.

Rien n'était plus pittoresque à la fois et plus formidable que la position de ce château. Placé dans la partie la plus aride et la plus escarpée des Pyrénées, il était élevé sur un pic qui dominait toutes les hauteurs environnantes, et l'on ne pouvait y arriver que par une espèce de rampe en forme d'escalier taillé dans le roc.

Après l'avoir considéré un instant, je me mis en marche, et j'en étais encore à quatre ou cinq portées de fusil, quand je vis en sortir et descendre un homme qui se dirigea à grands pas vers nous. L'extérieur misérable de cet homme, ses traits maigres, ses vêtemens en lambeaux auraient inspiré la pitié, si ses yeux brillans, ses traits fortement caractérisés et la barbe touffue qui lui couvrait la figure n'en avaient fait un objet d'effroi. Aussi à peine s'était-il montré, que mon guide se mit à trembler de tous ses membres, et à s'enfuir avec toute la vitesse dont il était capable.

Je restai donc en face de l'inconnu, qui, dès qu'il put se faire entendre, me dit : « Qui que vous soyez, monsieur, si c'est chez moi que vous venez, veuillez retourner sur vos pas, je ne vous recevrai point. »

Le son de cette voix m'avait frappé ; je rappelai mes souvenirs, et bientôt tous mes doutes se dissipèrent : c'était M. T.

(1) En révélant au monde savant la découverte la plus miraculeuse et, sans contredit, la plus importante que notre siecle ait fait éclore, je crois devoir me borner au simple recit de ce qui m'a été dit et de ce que j'ai vu. Je ne suis pas un faiseur de commentaires ; je laisse ce soin aux savans véritables. Mon seul but et de leur signaler, par le récit des succès qu'a obtenu l'un d'eux, une voie nouvelle de recherches et de progrès. Comte DALBIS.

Il me reconnut de son côté, et se précipita vers moi. « Eh bien! me dit-il, avec des regards brillant d'orgueil, me prendrez-vous en pitié, maintenant? Ce que je vous ai annoncé, je l'ai tenu : mes rêves se sont accomplis. »

Un peu revenu de ma surprise, je m'empressai de l'interroger : « Quels étaient donc ces prétendus rêves? d'où vous vient cette réputation de magicien? pourquoi ne puis-je pénétrer chez vous? »

A ces questions il parut embarrassé; cette effusion avec laquelle il m'avait abordé se dissipa en un instant; il devint froid et contraint : on voyait que mes demandes le contrariaient, et qu'il aurait voulu pouvoir se dispenser d'y répondre; mais je le pressai vivement. Je voulais connaître à fond cet homme si étrange; par un sentiment naturel au cœur humain, je m'étais fortement attaché à lui par les services même que je lui avais rendus.

Aussi comme j'insistais : « Puisque vous le voulez, me dit-il, vous saurez tout. L'œuvre que je voulais cacher jusqu'à ce qu'elle fût complete, je vous la dévoilerai. D'ailleurs, si j'ai réussi dans mes recherches, c'est vous qui m'en avez donné les moyens; mes succès sont donc en partie les vôtres. Et puis j'aime mieux me rendre coupable d'imprudence que d'ingratitude.

» Les ruines que vous voyez, ajouta-t-il, sont ma demeure; vous êtes le premier homme que j'y aurai fait entrer : mais avant de vous révéler les mystères qu'elles renferment, jurez-moi que, quoi que vous y voyiez, vous le garderez pour vous-même, et que jamais, pour quelque motif que ce soit, vous ne le révélerez à personne, sans mon consentement. »

J'allais lui faire cette promesse quand il reprit :

« Si vous ne croyez pas pouvoir tenir le serment que je vous demande, n'entrez pas, je vous en conjure : n'acceptez pas la confidence d'un secret que vous ne pourriez porter. Mais si vous vous déterminez à me suivre, rappelez-vous que vous devrez mes révélations à ma seule estime pour vous ; que j'étais libre de parler ou de me taire; que vous êtes le seul homme que j'aie trouvé digne de ma confiance. N'oubliez pas surtout, ajouta-t-il avec exaltation, que mon secret, c'est ma vie, et que si vous le violez, vous serez plus que parjure, plus que traître; vous serez assassin, car je n'y survivrai pas.

La solennité de ces paroles, jointes à la sublime et sévère beauté du paysage qui nous environnait, me fit hésiter un instant. Quel était ce mystère qu'on allait me révéler? Il était donc bien redoutable, puisqu'on exigeait tant de garanties!

Toutefois mon hésitation fut courte ; ma curiosité l'emporta, et je fis à M. T..... le serment qu'il exigeait, d'un ton qui parut le rassurer complètement.

Il me fit alors asseoir sur un tertre de gazon, et prit la parole en ces termes :

» Puisque vous persistez, je vais tout vous dire : prêtez-moi votre attention, vous verrez que le sujet la mérite.

» En **1815**, après avoir terminé mes études, je suivis des cours de médecine. Cette science, si élevée dans son but, si importante dans ses résultats, et pourtant si conjecturale dans la pratique, me paraissait une des plus belles qu'il fût donné à l'homme d'approfondir et d'appliquer.

» En même temps je m'adonnai à l'étude de la physique et de la chimie. Je poussai même dans cette dernière science mes travaux fort avant, et j'eus le bonheur d'y faire quelques découvertes que je signalai à l'Académie des Sciences dans des mémoires qu'elle jugea dignes d'être remarqués.

» Quand mes cours de médecine furent terminés, je ne pus me résoudre à exercer ; il me restait tant de choses à connaître, l'étude avait pour moi tant de charmes, que je regardais comme perdu tout le temps que je n'employais pas à apprendre.

» En **1822**, j'assistai par hasard à un cours de Gall.

» Jusque-là je n'avais entendu parler de phrénologie que comme d'une science chimérique, ne reposant sur aucune base véritable, et entachée de beaucoup de charlatanisme. Les leçons de Gall changèrent complètement mes idées à cet égard ; je me mis à suivre ses cours avec exactitude : ses ouvrages et ceux de Spurzheim ne quittèrent plus mes mains, et je refis moi-même la plus grande partie de leurs expériences et de leurs travaux anatomiques.

» Après la mort de Gall, je suivis les leçons de Spurzheim; c'est là que je vous ai connu. A cette époque, la phrénologie était devenue pour moi une passion exclusive , qui absorbait toutes mes facultés et à laquelle je consacrais tout mon temps; car déjà j'étais sur la voie des grandes découvertes que j'ai réalisées depuis et dont je vais tâcher de vous donner une idée.

» Vous saurez que la phrénologie enseigne que le cerveau est le siége de toutes les facultés humaines , et qu'il se divise en un certain nombre de compartimens appelés circonvolutions, dont chacune est le siége d'une faculté particulière.

» D'un autre côté, la chimie nous révèle que le cerveau de l'homme et celui des animaux diffèrent dans leur composition atomique, et que notamment le cerveau de l'homme contient plus de phosphore que celui des autres animaux.

» Je partis de ces deux principes pour me livrer à une série de recherches sur les cerveaux des différentes espèces vivantes. Gall et Spurzheim, dans leurs travaux si remarquables, n'avaient fait usage que de l'anatomie. J'appelai , moi, à mon aide la physique et la chimie , et bientôt je réussis à constater par des analyses exactes quelles différences existaient entre les cerveaux des différentes espèces, sous le double rapport des propriétés physiques et de la composition chimique.

» Mais ce n'était là qu'un premier pas; j'en fis bientôt un autre plus important. En analysant séparément les différentes circonvolutions dont se compose un même cerveau, je reconnus qu'elles diffèrent entre elles sous les rapports physiques et chimiques ; d'où l'on devait naturellement conclure que, si telle circonvolution est le siége de la mémoire, tandis que telle autre est le siége de l'imitation, c'est que la composition de ces deux organes est d'une nature différente.

» Je recherchai ensuite si la composition atomique de la même circonvolution chez plusieurs individus de la même espèce était exactement la même, et je constatai qu'il y avait toujours quelque différence. La conséquence de ce fait n'était pas difficile à tirer, et je ne tardai pas à regarder comme un principe fondamental, que si chez un individu une faculté (celle de l'imitation, par exemple) est plus développée que chez un autre cela tient à ce que chez ce premier il existe dans la circonvolution qui est le siége de l'imitation, une quantité un peu plus considérable d'oxigène, de phosphore, ou de tout autre principe ou combinaison chimique.

» Quand je fus arrivé à ce point, il me sembla que mes études étaient assez complètes pour être publiées, et que j'avais assez fait pour me placer à un haut rang dans la hiérarchie de la science. Je rédigeai donc par écrit le résultat de mes observations, de mes analyses et de mes découvertes, en leur donnant tout le développement que comportait un pareil sujet. Aussi mon manuscrit, si je l'eusse fait imprimer, n'aurait pas eu moins de trois à quatre volumes in-octavo.

» Mais je le terminais à peine, qu'une autre idée vint s'emparer de moi.

» Jusque là je ne m'étais occupé que de théorie et de science pure; mais était-il impossible de plier ces théories à la pratique? Après avoir reconnu les différentes compositions des différens organes cérébraux, était-il impossible de modifier chez les individus cette composition de manière à développer l'énergie de tel organe dangereux? Je présumai assez de mes forces pour espérer réusir, et je me remis à l'ouvrage avec une ardeur nouvelle.

» La médecine a des procédés depuis long-temps connus, à l'aide desquels elle parvient par des imbibitions extérieures à nourrir et à fortifier un membre, souvent même à nourrir tout le corps, quand l'estomac refuse de recevoir aucune nourriture. Dans ce cas les matières alimentaires dont on enduit soit le corps entier soit seulement le membre souffrant, sont absorbées par les porres, et pénètrent jusqu'aux vaisseaux sanguins d'où il se répartissent dans l'économie animale.

» De nos jours, ces principes ont reçu une heureuse application : dans une foule de cas, au lieu d'administrer les médicamens à l'intérieur, on les applique sur la peau, préalablement dépouillée de son épiderme, soit par le moyen des vésicatoires ordinaires, soit par tout autre procédé. Absorbée par la surface avec laquelle elle est en contact, la substance médicamenteuse exerce ensuite son action thérapeutique, comme si elle eût été introduite primitivement dans le système digestif.

» Ce fut ce traitement, que j'avais vu pratiquer avec succès à l'Hôtel-Dieu de Paris, qui me donna l'idée de la méthode à laquelle j'ai dû tout mon succès.

» Cette méthode consiste à percer à traver le crâne de l'animal un trou au-dessous de la circonvolution sur laquelle je veux agir. Je place dans ce trou un tuyau composé d'un alliage particulier de métaux, et je réussis, à l'aide de ces tuyaux, à mettre l'organe en communication avec les agens que je suppose pouvoir agir sur lui.

» Mais il ne suffisait pas d'avoir trouvé cette méthode, il fallait surmonter les difficultés que présentait son application.

» Jusqu'alors je n'avais opéré que sur les cerveaux d'animaux privés de vie; j'avais maintenant à travailler sur des animaux vivans. Non-seulement il me fallait torturer de pauvres bêtes, voir leurs souffrances, entendre leurs gémissemens; mais, ce qui était plus grave, à chaque instant mes opérations étaient contrariées par des phénomènes vitaux, et dérangées par les maladies que mes traitemens faisaient naître.

» Beaucoup de temps et de tâtonnemens me furent nécessaires pour me faire connaître exactement la nature des agens dont je devais me servir dans les différens cas, leurs doses et proportions, le mode d'après lequel je devais les mettre en contact avec les organes; et bien souvent un découragement complet s'empara de moi en voyant mourir successivement tous mes sujets sous mes yeux, au moment où j'espérais le sucès.

» Pourtant je ne ne me rebutai point : à force d'observer et d'essayer; le dirai-je ? à force de tuer, j'atteignis le but que je me proposais, et je réussis complètement sur un chien caniche, après un traitement de quinze mois.

» Mais à cette époque la fortune que je possédais avait été engloutie tout entière dans ces recherches ruineuses, et toutes mes ressources se trouvaient épuisées. J'avais habité jusque là une petite maison située sur la lisière de la forêt de Senart, à quelques lieus de Paris, et j'avais été secondé dans mes travaux par un vieux domestique qui m'avait vu naître, et qui me portait une affection de père. Malheureusement il venait de mourir, et je me voyais forcé de déménager, tant à cause de l'insuffisance de mon local pour mes nouvelles études, que par suite des persécutions que me faisaient éprouver les paysans des environs, pour lesquels ma vie retirée, mes habitudes sauvages, et surtout les cris plaintifs qu'ils entendaient souvent sortir de ma demeure, m'avaient rendu un objet d'horreur et d'effroi.

» C'est alors que j'eus recours à vous; vous eûtes la générosité de me

prêter sans garantie, et sans en connaître l'emploi, les 5.000 fr. que je vous demandais. Avec cette somme je vins m'établir dans les ruines que vous voyez; je n'en suis sorti qu'une seule fois depuis cinq ans, et j'y ai vu mes travaux couronnés de tout le succès que j'avais droit d'en attendre. »

Il se tut. Depuis qu'il parlait je l'avais écouté presque sans respirer: long-temps après qu'il eut fini, je l'écoutais encore. Plongé dans une méditation profonde, je me demandais si je devais ou non croire à la réalité de la découverte qui m'était révélée; d'un côté le merveilleux de ses résultats me la faisait regarder comme une chimère; mais d'un autre ses principes étaient si simples et leur évidence si naturelle, que je m'étonnais qu'on ne l'eût pas faite plus tôt.

Je voulus faire à M. T. quelques questions. Il m'arrêta: Ne me dites rien encore. Venez voir: ce n'est que quand vous aurez vu que j'écouterai vos observations. » En disant ces mots il se leva; nous nous remîmes en marche, et nous ne tardâmes pas à arriver au pied du pic sur lequel étaient les ruines; nous gravîmes le sentier qui y conduisait, et nous nous arrêtâmes devant une porte basse, à laquelle mon guide frappa trois fois

Bientôt nous entendîmes des pas pesans; la porte s'ouvrit, et nous laissa voir un ours brun de haute taille. Je ne pus contenir un vif mouvement de frayeur; mais l'animal, sans paraître m'apercevoir, témoigna sa joie à la vue de son maître, en se couchant à ses pieds, léchant ses mains, et le regardant avec des yeux pleins d'expressions. Celui-ci parut sensible à tant d'affection, et, se tournant vers moi: « C'est là mon portier, me dit-il; n'ayez pas peur; je l'ai trop bien élevé pour que mes amis aient à le craindre. »

Il reprit sa route; je le suivis non sans jeter souvent des regards soupçonneux sur notre redoutable compagnon, et nous entrâmes dans un vestibule assez bien conservé. Là se trouvaient réunis des chiens, des chats, un loup, un taureau, des vautours, un grand-duc et d'autres animaux d'espèces diverses. Toutes ces bêtes étaient libres, toutes accoururent comme pour saluer le maître de la maison; toutes firent éclater la joie la plus vive par leurs cris et leurs mouvemens.

Effrayé d'abord par tant de bruit et d'agitation, je ne tardai pas à demeurer stupéfait, en voyant comment ces animaux, si ennemis pour la plupart les uns des autres, vivaient pourtant en commun, sans se faire aucun mal, en voyant surtout avec quel amour et quelle intelligence ils accueillaient M. T. Ma stupeur n'échappa pas à ce dernier; il me jeta un regard de triomphe et d'orgueil, et, caressant ses animaux, il me laissa examiner à loisir tout ce qui m'entourait.

La grande pièce où nous étions servait d'étable à tout ce peuple. La litière était abondante; mais ce qui m'étonna, c'est qu'elle n'était salie par aucun excrément. On y voyait la nourriture propre à chaque espèce d'animaux: d'un côté la paille le foin pour le cheval et le taureau, de l'autre des quartiers d'agneaux et de chevreaux pour les animaux carnassiers. A la muraille étaient attachés un grand nombre d'ustensiles: des balais, des étrilles, des vases, des scies, des couteaux; tous ces objets avaient la forme ordinaire, sauf qu'on y avait adapté une espèce d'allonge plate en bois. Mon hôte, à qui j'en demandais la raison, me répondit que ces ustensiles devant servir aux animaux, il était nécessaire qu'ils eussent tous une espèce de manche, afin qu'ils pussent être facilement saisis et portés dans leur gueule.

Tout cela était lavé et propre comme la batterie de cuisine la mieux entretenue. La viande elle-même destinée aux animaux carnassiers, au lieu d'être déchirée à coups de dents, comme on devait le présumer, était coupée aussi proprement qu'elle aurait pu l'être par un boucher.

Je voulais interroger M. T. sur tout ce que je voyais; mais comme au milieu de ce bruit il était difficile de nous entendre, il me dit de le suivre, et me fit entrer dans une chambre qui sans doute était la sienne, car il s'y trouvait un lit, mais qui du reste était dans un état de délabrement complet, et ne renfermait presque aucun meuble. Il me fit asseoir sur le lit, se plaça devant moi et me dit: « Eh bien! monsieur, vous avez vu une partie de ce que renferme cette habitation: qu'en pensez-vous? » Je balbutiai quelques mots dans lesquels je cherchai à lui exprimer mon admiration. Il m'interrompit: « Pendant qu'on nous prépare le dîner, dit-il, vous allez voir ce que mon peuple sait faire. Je dis mon peuple, ajouta-t-il en souriant, non parce que je le gouverne et qu'il m'obéit, mais parce que je puis, à bon droit, me regarder comme son créateur et son père. »

A ces mots il se mit à siffler: aussitôt la porte fut poussée en dedans; un lévrier se présenta, courut auprès de M. T., et, sur quelques sons que ce dernier fit entendre, vint à moi d'un air caressant; je me mis alors à le considérer. C'était un animal superbe. Ses yeux brillaient d'une intelligence singulière; mais ce qui gâtait sa beauté, c'est que sa tête était toute difforme. Au lieu d'être plate et allongée, comme celle des lévriers ordinaires, elle était rebondie, et on voyait que le crâne, boursoufflé en plusieurs endroits, formait plusieurs petites éminences. Ce qui ajoutait encore à l'effet désagréable produit par toutes ces bosses, c'est que leur sommet était tout à fait dégarni de poils, et que la peau y paraissait à nu.

Quand M. T. pensa que je l'avais suffisamment examiné: « Vous voyez, me dit-il, mon pricipal domestique; Zamor entend et exécute tout ce que je lui commande; vous allez en avoir la preuve. Il fait froid; je vais lui ordonner de faire du feu dans cette cheminée. « En effet, il prononça quelques mots; Zamor sortit, et un instant après il revint, portant dans sa gueule un fagot de menu bois, qu'il posa dans la cheminée. Après quoi il sortit et rentra deux fois, et, à chaque fois, il rapporta une bûche, qu'il plaça par-dessus le fagot. Enfin, à la troisième, il revint avec un tison allumé, le posa sous le fagot, et prenant un soufflet qui était auprès de M. T., il appuya ses deux pattes sur la poignée inférieure, prit entre ses dents la poignée supérieure, et se mit à souffler. Le bois fut bientôt allumé; Zamor remit alors le soufflet à sa place, et revint se coucher aux pieds de son maître.

On juge avec quel intérêt j'avais suivi tous les mouvemens du chien: mon attention ne s'était pas laissé distraire une minute, et je ne remarquais qu'à peine l'air de vanité satisfaite avec lequel M. T. m'observait.

A peine le chien fut-il couché devant lui, que sans me laisser le temps de réfléchir, M. T. frappa deux fois dans ses mains. La porte s'ouvrit encore, mais cette fois ce fut un vautour qui se présenta; il s'avança d'une manière grave, vint se percher sur une chaise à côté de M. T., et attendit en le regardant.

« Celui-ci, me dit mon hôte, est encore un de mes serviteurs; c'est mon pourvoyeur de gibier. Son intelligence égale sa promptitude. Dites-moi quelles pièces vous voulez pour votre dîner, je vais envoyer Thanar à la chasse: avant une heure il vous les rapportera. »

Pendant qu'il me parlait, je considérais le bel animal que j'avais devant moi, Peu instruit dans l'histoire naturelle, j'ignorais l'espèce à laquelle il appartenait; mais les recherches que j'ai faites depuis me laissent convaincu que c'était un vautour de l'espèce des arrians, au bec noirâtre, à l'œil brun, au plumage fauve, aux ongles jaunes. Celui-ci devait avoir plus de deux mètres de longueur totale. Son envergure dépassait certainement trois mètres; mais ce qui le distinguait des autres animaux de son espèce, c'est que, comme au chien, sa tête était renflée et couverte de plusieurs petites protubérances.

Cette contemplation m'avait empêché d'entendre ce que me disait M. T. Il me le répéta: alors mon étonnement fut au comble: « Comment! lui dis-je, cet oiseau comprendra ce que vous lui direz? Vous lui laisserez prendre un libre essor dans les airs, et, non seulement il reviendra, mais encore il vous rapportera l'espèce de gibier que vous lui aurez désigné? »

— Oui, sans doute, répondit-il, en caressant son vautour; Thanar est une bonne et fidèle bête. Ainsi donc, choisissez votre rôti.

Ma surprise m'ôtait la parole, et ce fut avec la plus grande peine que je pus lui répondre que j'aimais beaucoup les bartavelles.

— Mais en voulez-vous une, deux, quatre, cinq? Dites exactement le nombre; il n'en rapportera ni une de plus, ni une de moins.

Je prononçai le mot trois. M. T. dit quelques paroles à son vautour, et lui ouvrit la fenêtre. En quelques secondes l'oiseau disparut à nos yeux.

Vingt minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles mon impatience et mes préoccupations m'empêchèrent d'écouter M. T. et lui répondre. Placé à la fenêtre, mon esprit suivait le vol de cet oiseau qui venait de nous quitter. Je me demandais par quels moyens l'homme dont j'étais l'hôte avait pu créer chez ces brutes l'intelligence et la pensée. Malgré moi mon imagination se préoccupait de ce pouvoir surnaturel que long-temps les hommes ont attribué à quelques-uns d'entre eux sur la nature, et plus d'une fois, lorsque, jetant un regard furtif sur mon hôte, je voyais ces yeux brillant d'intelligence, ce front illuminé d'orgueil, toute cette physionomie empreinte de force et de volonté, je me surprenais à me demander, non sans un sentiment de terreur involontaire, si je n'avais pas devant moi un enchanteur ou un démon.

Ma reverie durait encore, quand un bruit d'ailes se fit entendre; je n'eus que le temps de me retirer brusquement de la fenêtre: le vautour s'y précipita, laissa tomber du gibier dans la chambre et vint se percher sur la chaise auprès de M. T. « Voilà nos trois bartavelles, dit ce dernier en ramassant pour me le remetire ce que l'oiseau avoit apporté. Mais, comme le dîner est prêt, nous ne mangerons cela que demain. Tu en auras ta part, mon brave chasseur, » ajouta t-il en carressant le vautour.

Effectivement, le dîner nous attendait; nous passâmes dans la salle à manger.

Comte DALBIS.

(La suite au prochain numéro.)

(La suite au prochain numéro.)

UNE RENCONTRE SOUS UN CHÊNE.

On sait qu'en 1651, les troupes de Cromwell battirent, à Worcester, l'armée que l'héritier des Stuart avait réunie pour reconquérir le trône d'Angleterre. Cet échec fut décisif. Vaincu précédemment à Dunbar, Charles II ne songea qu'à se sauver par la fuite. Enfermé dans un cercle de quelques lieues, il courait le pays sous un déguisement, cherchant à gagner la côte, mais toujours coupé dans sa marche et forcé de revenir sur ses pas, comme le daim poursuivi par la meute. Dans cette position critique, il ne se départit pas un instant de ce caractère insouciant et aventureux qui en fit plus tard un débauché spirituel et de bonnes manières plutôt qu'un roi, lorsque la défection de Monck eut remis entre ses mains l'héritage sanglant de White-Hall. Pendant les jours périlleux de sa fuite, l'héritier des Stuart conserva toute sa gaîté et sa présence d'esprit. Les plus tristes déguisemens qu'il fut obligé de prendre ne purent changer sa bonne humeur. On eût dit d'une royauté sans souci qui aurait couru les champs en habit de bal masqué et en société de gais compagnons.

Un soir de cette année si fatale à la légitimité anglaise, trois jours après l'affaire de Worcester, le soleil se couchait sur une forêt située à quelques

heures de marche du champ de bataille. Le ciel était assombri de nuages et sillonné d'éclairs qui annonçaient l'approche d'un orage. Un homme équipé militairement et avec toute la sévérité du costume en usage parmi les *Têtes-rondes*, suivait seul un sentier perdu dans les arbres. Les fatigues du corps et de l'esprit avaient creusé de concert des rides précoces sur son visage d'une expression énergique. Sa tête se penchait sur sa poitrine, dans une attitude méditative, comme sous le poids de graves préoccupations. Tout à ses pensées, le sombre soldat marchait lentement, enveloppé dans son manteau, sans paraître remarquer les menaces du ciel. La nuit était tombée déjà depuis long-temps. L'orage, après de sourds grondemens, éclata tout-à-coup en larges bouffées de vent et de pluie. Alors seulement le soldat, surpris par la tempête qui le touchait au visage de son aile humide, parut sortir de sa méditation. Il regarda autour de lui, et, se voyant égaré, au milieu de la nuit et de la pluie, dans un pays inconnu, loin de son camp et de toute demeure humaine, il pénétra dans l'épaisseur du bois et chercha un abri sous un arbre séculaire dont le pied, tapissé de grandes mousses et de broussailles, offrait un lit passable à un homme habitué à la vie rude des camps. Comme le soldat allait s'étendre par terre dans son manteau, il remarqua, couché au pied de l'arbre, un homme que l'obscurité l'avait empêché d'apercevoir plus tôt. Celui-ci, réveillé au bruit des broussailles froissées par les pas du nouveau-venu, porta vivement la main à son habit soigneusement boutonné, comme pour s'assurer qu'une arme fidèle était toujours cachée dessous.

Le soldat, de son côté, fit un mouvement en arrière en tirant à demi son épée. Car, seul peut-être entre tous les êtres animés, l'homme a le triste privilége d'éprouver d'abord, en pareille occasion, un sentiment de crainte à la vue de son semblable. L'inconnu et le soldat se regardèrent d'un air de méfiance; mais, par une nuit si noire, ils ne pouvaient guère se livrer réciproquement à un examen bien scrupuleux de leurs personnes. Le nouveau venu prit le premier la parole :

— Excusez-moi, dit-il, d'avoir troublé votre repos; cependant, par un temps pareil, l'homme ne peut, pas plus que l'animal sauvage, se passer d'un refuge.

— Je voudrais, répondit l'autre, pouvoir mieux remplir les devoirs de l'hospitalité ; mais l'expérience apprend à se contenter de ce qu'on trouve. A défaut d'un palais, il suffit d'un arbre ; je vous cède la moitié de celui-ci, en souhaitant que vos goûtiez, sous ses branches, un sommeil aussi profond que l'était le mien à votre arrivée.

— Bienheureux, dit le soldat, ceux qui dorment ainsi, malgré la pluie et le vent! c'est une preuve que leur conscience est calme et ne redoute pas les orages du dedans, cent fois plus terribles que ceux du dehors.

A ces paroles prononcées d'un ton solennel, l'inconnu fit un mouvement.

— Si je ne me trompe, dit-il, vous appartenez à l'armée de Cromwel.

— Vous l'avez dit, et vous êtes, à en juger d'après vos vêtemens, un bûcheron de cette forêt.

— Oui, un bûcheron attardé et surpris par l'orage.

— Dans ces temps de troubles, reprit le soldat, il est bon de se connaître avant de coucher côte à côte et sous le même toit.

En parlant ainsi, il s'assit au pied de l'arbre, à peu de distance du bûcheron. Il y eut un moment de silence troublé par les grondemens désespérés du vent dans la forêt.

— Vous disiez donc, fit le soldat, que vous dormiez paisiblement quand je suis venu si mal à propos.

—Ce sera mal à propos si vous voulez, répondit le bûcheron, car mon sommeil était profond et réjoui par un rêve agréable.

—Et quel rêve? que vous étiez roi, peut-être ?

—Pourquoi roi ?

—C'est un rêve de bucheron.

—Si un bucheron rêve d'un palais, un roi doit rêver d'une cabane. Est-ce là votre pensée ?

—Qui pourrait être assez sûr de soi pour ne pas dire que ce n'est pas là la vérité? Si Charles Stuart était ici, peut-être ne parlerait-il pas autrement.

—Je n'étais pas sur un trône, répondit le bûcheron, mais dans une salle de danse; je ne serrais point un sceptre dans ma main, mais la main de ma danseuse.

—Oh! jeune homme, dit le vieux soldat avec un sourire, les femmes de bûcherons n'ont guère la main blanche. Un vieux proverbe s'exprime ainsi : Visage du mari, main de la femme.

— C'est bien pour cela que ma danseuse avait la main blanche. Autrement, à quoi bon un rêve?

— Voilà des pensées, observa sévèrement le soldat, qui sont bien légères et que Dieu réprouve. Mais vous êtes jeune, et à votre âge, on rêve volontiers violons.

— Savez-vous à quel âge on est jeune et à quel âge on ne l'est plus? Regardez-vous donc la vie humaine comme un vaste clavier dont les années sont les touches et ne peuvent s'empêcher de rendre chacune un son différent? L'âge d'un homme n'est pas écrit sur son visage ni dans sa chevelure, mais dans son cœur; et qui peut voir le cœur?

Le soldat regarda son compagnon d'un air scrutateur : — Voilà, observa-t-il, bien de la philosophie chez un simple bûcheron.

Celui-ci se mordit les lèvres.

— J'ai, dit-il, étudié quelque peu, dans mon temps, chez le vicaire de la paroisse de Worcester.

L'orage redoublait de violence ;

— Les hommes sont frères, dit le soldat. Vous m'avez offert la moitié de votre arbre, je vous offre la moitié de mon manteau.

Ils se rapprochèrent, et le bucheron reprit, en attirant à lui quelques plis du vêtement de son compagnon :

— Par ce temps noir et froid, la mort a plus de tristesse; il semble que les trépassés doivent frissonner dans leurs dernières demeures, et attendre impatiemment le retour du soleil et des fleurs nouvelles. Ces longs gémissemens du vent dans les arbres me semblent les plaintes des combattans tombés sur le champ de bataille de Worcester et qui n'ont pas tous quelques pieds de terre pour leur servir de manteau.

— Ils ont la mort pour abri, dit le puritain, et ils dorment d'un sommeil si profond, que la neige et le vent passeront bien des fois sur eux sans les reveiller. Ne les regrettons pas. Leur tâche en ce monde est faite; ils ont préparé les voies de l'avenir à ceux qui leur survivent. Leur sang a fécondé la terre. Car Dieu a réglé ainsi les destinées humaines : tous sont également appelés à creuser leur sillon dans le champ de l'humanité ; mais ce sillon creusé, les uns s'y couchent dans l'éternel repos, ayant obtenu la rémission de la seconde partie de leur tâche; les autres, moins heureux peut-être, restent pour les durs travaux de la moisson.

— Je ne croyais pas ce dernier travail aussi dur que vous le dites; et d'ailleurs le moissonneur dont la grange regorge de blé doit-il se plaindre de la peine qu'il a eue à faucher l'épi ? Pensez-vous, par exemple, qu'il faille s'apitoyer beaucoup sur le moissonneur de Worcester?

— Et de qui voulez-vous donc parler? demanda le soldat.

— D'Olivier Cromwell, dit le bûcheron.

A ce nom, le puritain, tressaillit.

Jeune homme, dit-il, vous tranchez les plus hautes questions avec la légèreté de votre âge. L'homme qui vous parle connaît Cromwell mieux que vous.

—Et moi, reprit vivement le bûcheron, je connais Cromwell aussi bien que Cromwell lui-même peut se connaître.

— Alors, achevez votre pensée, dit le puritain; nous sommes seuls ici dans la nuit et l'orage; parlez sans crainte. Dieu m'est témoin que celui qui vous a prêté un pan de son manteau est au-dessus de la délation.

— J'ai peu de chose à dire, reprit le bûcheron après un silence. Cromwell se couvre d'un manteau qui ne cache pas assez son égoïsme. Ce ne sera pas de sa faute s'il ne fait pas la moisson de Worcester, car Cromwell est avant tout un ambitieux.

— Un ambitieux! répéta le puritain à mi-voix et comme se parlant à lui-même. Un ambitieux! mais qu'est-ce qui comprend ce mot? L'ambition abandonnée à elle-même ne peut rien; elle n'a de puissance qu'en s'appuyant sur un principe. C'est le géant de la fable, dont le pied n'avait de force qu'en touchant la terre. Les principes, voyez-vous, tout est là; mais ils sont inertes de leur nature et ne marchent pas sans qu'on les pousse. Quand une idée est mûre, alors surgit un ambitieux, comme vous dites, qui la réchauffe de son énergie et la fait éclore dans sa main puissante. Vous voyez que l'ambition est une qualité nécessaire et providentielle. Cromwell est un ambitieux, dites-vous? eh bien! il accepte ce titre; mais cet ambitieux s'appuie sur le principe de la souveraineté populaire; il pousse et fait marcher devant lui la liberté de l'Angleterre. Oh! soyez sur que la postérité jugera ainsi Cromwell, car la postérité ne se trompe pas.

— La postérité, dit le bucheron, vengera Charles Ier. Cromwell, quand il se déclare le champion des libertés de l'Angleterre, essaie de se tromper et de tromper les autres; car il n'est le champion que de son propre orgueil. S'il a abattu le palais des Stuarts, c'était pour s'en élever un nouveau à lui-même, sur les ruines du premier. Mais si les ambitieux, pour parler votre langue, sont nécessaires et ont leur raison d'existence en eux-mêmes, il est aussi dans leur nature d'être écrasés par les idées qu'ils remuent quand ils veulent les détourner à leur profit.

— Est-ce à dire, demanda le puritain, que l'œuvre de Cromwell ne doive pas lui survivre et fructifier pour l'Angleterre?

— L'avenir nous l'apprendra; mais si l'œuvre de Cromwell fructifie pour l'Angleterre, elle ne fructifiera pas pour lui-même. Cromwell ne survivra pas à Cromwell.

Le puritain baissa mélancoliquement la tête, et, après un moment de silence, il répondit lentement et d'une voix sourde, comme s'il eût craint que l'écho de la forêt ne répétât pas ses paroles.

— Olivier a un fils.

— Un fils qui met des églogues en action, ajouta le bûcheron avec ironie, un fils qui plante et arrose des fleurs. Au puissant Olivier Cromwell succédera Richard le jardinier qui bêchera son jardin avec l'épée de son père.

— Taisez-vous! taisez-vous! dit vivement le puritain. Qui peut savoir ce que le temps et les hommes feront de Richard? oh! si son père pouvait infiltrer un peu de sa sève vivace dans les veines de ce rejeton dégénéré!

Il se tut et resta pensif. Le bûcheron reprit :

— Je vois que vous connaissez bien Cromwell. « Olivier a un fils! » Ce mot peint l'homme. Dans le cours de ses durs travaux pour faire triompher la liberté anglaise, il a dû souvent dire à son épée : — Courage, ô mon épée, tu deviendras un sceptre! et tous les deux nous formerons une souche royale. Cromwell s'appuie aujourd'hui sur le principe de la souveraineté populaire; mais il le reniera bientôt et il sera perdu le jour où il osera prendre aux Stuart leur titre de roi, comme il leur a déjà pris leur puissance. Si ce jour ne vient pas, c'est que Cromwell aura manque

de courage ; c'est qu'il aura faibli au point le plus cher et le plus ardemment désiré de son œuvre.

— Jamais! jamais! s'écria impétueusement le puritain. Il ne sera pas dit qu'Olivier se sera baissé jusqu'à terre pour y ramasser un vain titre broyé sous son talon. Non la postérité ne lui fera pas ce reproche.

— Et, quelle garantie en donnez-vous ? demanda le bûcheron.

— Moi, répondit son interlocuteur, avec un geste énergique.

— Il faut pour cela que vous soyez Cromwell lui-même, dit le bûcheron, en se levant en sursaut.

— Et vous, dit le soldat, comme illuminé par une idée subite, vous êtes peut-être Charles Stuart.

Ils reculèrent chacun d'un pas. Le puritain s'arma de son épée ; le bûcheron tira un poignard de dessous son habit.

— Vous l'avez dit, reprit-il, je suis Charles II et vous êtes Cromwell ; je suis le vaincu et vous le vainqueur, le roi de la veille et vous celui du lendemain. Tout enfant vous avez rempli mes oreilles de bruits sinistres de trône qui croûle et d'échafaud qui se dresse. J'ai réclamé, à main armée, l'héritage de Charles Ier, quel qu'il fût, une couronne au palais de Saint-James ou un échafaud à White-Hall, et vous avez arraché l'épée de la main du fils, comme vous aviez arraché la royauté des mains du père. Et, malgré cela, nous nous sommes étendus tous les deux sur la même terre, sous le même abri, côte à côte et enveloppés dans le même manteau, comme deux amis, comme deux frères! Ombre sanglante de Charles Ier, tu vois quelle dernière ironie le destin ménageait à ta race! Mais puisque Charles II et Cromwell se sont rencontrés de cette manière, seuls ici, dans la nuit, sans armée et sans canons, nous allons à nous deux recommencer Worcester.

Il s'avança, le poignard levé sur Cromwell ; celui-ci lui saisit le bras et dit froidement :—C'est trop tard pour tirer le glaive du fourreau. La cause que nous disputons a été jugée, et assez de sang a coulé pour elle. Le droit divin et le droit du peuple se sont trouvés en présence à Worcester, et Dieu a abandonné son droit pour combattre avec le peuple. Qu'importe maintenant la mort d'un Stuart ou de Cromwell ? Vous voyez que l'épée des Stuart est impuissante contre l'Angleterre. Laissez cette arme, enfant.

En parlant ainsi, il désarma Charles II, et jeta son poignard dans les broussailles.

— A vous, continua-t-il, de fuir les soldats de Cromwell et la justice de Angleterre ; mais à Cromwell lui-même, il suffit d'avoir tenu votre vie au bout de son épée. Rappelez-vous bien que le puritain sanguinaire qui a fait mourir le père, a un jour épargné la vie du fils.

— Dieu m'est témoin, dit Stuart, que je subis votre générosité malgré moi ; mais avant que nous nous soyons séparés, peut-être serai-je quitte envers vous.

— Comment, s'il vous plait ? dit Cromwell.

— Je suis bien sûr, dit Stuart, d'avoir entendu un bruit de pas de ce côté.

— Ce sont, répondit Cromwel après avoir prêté l'oreille, mes têtes-rondes qui cherchent leur chef.

— Ou mes cavaliers qui cherchent leur roi.

Il y eut un moment de silence et d'anxiété. Cromwell et Stuart se regardaient d'un air sombre, lorsque quelques hommes couverts d'habits de paysans débouchèrent dans la clairière.

— A moi, Messieurs, cria Charles II.

C'étaient Percy, Montrose et d'autres cavaliers, qui avaient passé la nuit à chercher Stuart, égaré dans la forêt.

— Ah! sire, dit Montrose en se découvrant, le ciel soit béni de n'avoir pas prolongé nos inquiétudes. Mais, quel est cet homme ? On dirait une tête-ronde. Est-ce un déguisement ?

Le jour commençait à poindre.

— Sur mon ame! dit Percy, en s'approchant, c'est le protecteur.

Tous les cavaliers étaient armés sous leurs habits, ils saisirent leurs armes. Cromwell les regardait froidement, appuyé sur son épée.

— Messieurs, dit Stuart, en se jetant au devant d'eux, j'ai une honteuse dette à acquitter envers cet homme. Il n'a tenu qu'à lui d'en finir avec la légitimité anglaise avant votre arrivée.

— Toutes les dettes du roi ne sont pas les nôtres, fit Percy. Partout où il rencontre la rébellion, un fidèle sujet des Stuart doit la clouer en terre.

Montrose lui prit le bras :

— Quel est ce bruit d'armes, dit-il ?

En cet instant, des soldats sortant du fourré entourèrent Crommwell.

— Prenez garde à vous, messieurs! cria Montrose, voici les Têtes-rondes.

Les deux troupes étaient à peu près égales en nombre. Têtes-rondes et cavaliers se menaçaient du regard.

— Tue! tue! cria tout à coup un vieux puritain.

Cromwell l'arrêta d'un geste :

— Qu'est-ce qui ose donner des ordres en ma présence? dit-il fièrement. Puis il ajouta : Soldats de Dieu, vous laisserez fuir ces vaincus de Worcester ; leur chef a voulu épargner la vie de Cromwell.

— Vous le voyez, messieurs, dit Stuart aux cavaliers, la guerre est finie pour aujourd'hui. Partons.

Le Protecteur donna à sa troupe le signal du départ.

— N'oubliez pas mes paroles, lui dit Charles II.

— Entre nous, répondit Olivier, l'avenir sera juge.

L'avenir les condamna tous deux : Richard Cromwell renia l'œuvre de son père, et les Stuarts perdirent leur cause, sans appel, à Culloden.

CLEMENT CARAGUEL.—(*National.*)

Poésie.

MADAME DE SOUBISE.

I.

« Arquebusiez! chargez ma couleuvrine,
Les lansquenets passent! sur leur poitrine
Je vois enfin la croix rouge, la croix
Double, et tracée avec du sang, je crois!
Il est trop tard ; le bourdon Notre-Dame
Ne m'avait donc éveillé qu'à demi ?
Nous avons bu trop long-temps sur mon âme!
Mais nous buvions à saint Barthélemi.

II.

Donnez une épée
Et la mieux trempée,
Et mes pistolets,
Et mes chapelets.
Déjà le jour brille
Sur le Louvre noir ;
On va tout savoir :
— Dites à ma fille
De venir tout voir. »

III.

Le baron parle ainsi par la fenêtre ;
C'est bien sa voix qu'on ne peut méconnaître
Courez, Varlets, Echansons, Ecuyers,
Suisses, Piqueux, Page, Arbalétriers!
Voici venir madame Marie-Anne ;
Elle descend l'escalier de la tour,
Jusqu'au pavé baissez la pertuisane,
Et que chacun la salue à son tour.

IV.

Une haquenée
Est seule amenée,
Tant elle a d'effroi
Du noir palefroi.
Mais son père monte
Le beau destrier ;
Ferme à l'étrier :
— « N'avez-vous pas honte,
» Dit-il, de crier! »

V.

« Vous descendez des hauts barons, ma mie
Dans ma lignée on note d'infamie
Femme qui pleure, et ce, par la raison
Qu'il en peut naître un lâche en ma maison,
Levez la tête et baissez votre voile :
Partons. Varlets, faites sonner le cor,
Sous ce brouillard la Seine me dévoile
Ses flots rougis... Je veux voir plus encor.

VI.

La voyez-vous croître
La tour du vieux cloître ?
Et le grand mur noir
Du royal manoir ?
Entrons dans le Louvre :
Vous tremblez, je croi,
Au son du beffroi ?
La fenêtre s'ouvre,
Saluez le roi. »

VII.

Le vieux baron, en signant sa poitrine,
Va visiter la reine Catherine ;
Sa fille reste, et dans la cour s'assied ;
Mais sur un corps elle heurte son pied :
— « Je vis encor, je vis encor, madame ;
Arrêtez-vous et donnez-moi la main,
En me sauvant vous sauverez mon ame ;
Car j'entendrai la messe dès demain. »

VIII.

— Huguenot profane,
Lui dit Marie-Anne,
Sur ton corselet
Mets mon chapelet.
Tu prieras la Vierge,
Je prierai le Roi :
Prends ce palefroi,
Surtout prends un cierge,
Et viens avec moi. »

IX.

Marie ordonne à tout son équipage
De l'emporter dans le manteau d'un page,
Lui fait ôter ses baudriers trop lourds.
Jette sur lui sa cape de velours,
Attache un voile avec une relique
Sur sa blessure, et dit, sans s'émouvoir :
« Ce gentilhomme est un bon catholique,
Et dans l'église il vous le fera voir. »

X.

Murs de Saint-Eustache !
Quel peuple s'attache
A vos escaliers.
A vos noirs piliers,
Traînant sur la claie
Des morts sans cercueil,
La fureur dans l'œil
Et formant la haie
De l'autel au seuil ?

XI.

Dieu fasse grâce à l'année où nous sommes !
Ce sont vraiment des femmes et des hommes ;
Leur foule entonne un *Te Deum* en chœur,
Et dans le sang trempe et dévore un cœur
Cœur d'Amiral arraché dans la rue,
Cœur gangrené du schisme de Calvin.
On boit, on mange, on rit ; la foule accrue
Se l'offre et dit : C'est le pain et le vin.

XII.

Un moine qui masque
Son front sous un casque,
Lit au maître autel
Le livre immortel ;
Il chante au pupitre,
Et sa main trois fois,
En faisant la croix,
Jette sur l'épître
Le sang de ses doigts.

XIII.

« Place ! dit-il ; tenons notre promesse
D'épargner ceux qui viennent à la messe.
Place ! je vois arriver deux enfans,
Ne tuez pas encor, je te défends ;
Tant qu'ils sont là, je les ai sous ma garde·
Saint Paul a dit : Le temple est fait pour tous ;
Chacun son lot, le dedans me regarde,
Mais, une fois dehors, ils sont à vous. »

XIV.

— Je viens sans mon père,
Mais en vous j'espère
(Dit Anne deux fois
D'une faible voix) ;
Il est chez la reine,
Moi, j'accours ici
Demander merci
Pour ce capitaine
Qui vous prie aussi. »

XV.

Le blessé dit : « Il n'est plus temps, madame,
Mon corps n'est pas sauvé, mais bien mon ame,
Si vous voulez ; donnez-moi votre main,
Et je mourrai catholique et romain ;
Epousez-moi, je suis duc de Soubise ;
Vous n'aurez pas à vous en repentir :
C'est pour un jour. Hélas ! dans votre église
Je suis entré, mais pour n'en plus sortir.

XVI.

« Je sens fuir mon ame !
Etes-vous ma femme ?
— Hélas ! dit-elle, oui, »
Se baissant vers lui.
Un mot les marie.
Ses yeux, par l'effort
D'un dernier transport,
Regardent Marie,
Puis ils tombe mort.

XVII.

Ce fut ainsi qu'Anne devint duchesse ;
Elle donna le fief et sa richesse
A l'ordre saint des frères de Jésus,
Et leur légua ses propres biens en sus.
Un faible corps qu'un esprit troublé ronge,
Résiste un peu, mais ne vit pas long-temps ;
Dans le couvent des Nones en Saintonge,
Elle mourut vierge et veuve à vingt ans.

ALFRED DE VIGNY. — (*Gazette des Femmes.*)

UN VOLEUR DEVANT SES JUGES.

Ce que nous allons raconter est une histoire vraie, nous le garantissons ; moderne, car elle ne date que du mois de février dernier ; déjà bien connue, peut-être, les faits qu'elle révèle se sont passés à Lille, et les deux tiers de la population vous diront qu'ils savent l'aventure du maçon Durand et de ses deux enfans.

C'est un drame ; mais un drame naturel et simple, sans emphase, sans péripétie, sans fiction, dont deux enfans, l'un de onze et l'autre de douze ans, sont les héros.

Hélas ! par les temps où nous vivons, où les hommes nous apparaissent dégradés et déchus, c'est à la vie des enfans qu'il faut demander les grands exemples de courage, de vertu, de dévouement, et c'est ce que nous faisons.

De tous les jours si rudes et si pénibles pour le pauvre, les jours d'hiver sont les plus difficiles à traverser : à ses privations habituelles viennent s'ajouter de nouvelles privations ; à ses souffrances déjà si dures, des souffrances plus dures encore, alors que la terre disparaît sous son vaste linceul de neige, que le vert feuillage est remplacé par le givre étincelant, que le soleil est sans force, et que l'âpre gelée partout pénètre, règne partout.

Pour les riches et les heureux du monde, cette époque de l'année est celle des fêtes et des plaisirs ; à eux les épais tapis, les vêtemens moelleux, les vastes foyers où pétille un feu dont on éveille sans cesse la dévorante activité. Tous ces moyens, fournis par la fortune, leur créent un printemps perpétuel au milieu de leurs salons, où ils défient le froid et rient de ses rigueurs.

Mais comme il faut une proie à l'impitoyable hiver, c'est la famille du pauvre qui lui est livrée. Il n'a, lui, pour se protéger contre son ennemi, ni les riches habits, ni les précieuses fourrures, ni les prodigues foyers ; les membres de ses petits enfans bleuissent en tremblotant dans leurs habits que perce le froid ; la bise souffle dans sa misérable habitation, et son âtre s'échauffe à peine sous le morceau de bois fumeux et noirci qui s'y consume en silence.

Oh ! que de douleurs muettes et solitaires voient ces jours terribles, que de larmes honteuses, que de désespoirs, que des morts inconnues !

Pierre Durand, honnête maçon, de Lille, pauvre, mais estimé de tous ceux qui le connaissaient, pour ses habitudes laborieuses, sa probité et sa bonne conduite, était resté veuf avec deux enfans encore bien jeunes.

Jacques, qui était l'aîné, avait douze ans ; Louise n'en avait que onze.

Quoique privé des soins d'une femme, le petit ménage de Durand ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'ordre et de la propreté. Levés dès le matin avec leur père, qui allait à ses travaux, Jacques et Louise se partageaient la besogne. Louise s'occupait de l'intérieur, remplissait les fonctions de ménagère, et préparait la nourriture de la famille ; Jacques répondait aux visiteurs et faisait les commissions de son père.

Quelque faibles que fussent les gains du brave maçon, ils suffisaient à ses besoins, si bornés, et à ceux de ses enfans.

Mais vint l'hiver avec son froid terrible et ses longues rigueurs. Alors cessèrent les travaux du pauvre ouvrier, et avec eux disparurent les ressources qui lui procuraient le pain de chaque jour.

La misère parlait haut, il fallut lui obéir. Durand vendit pièce par pièce le peu qu'il possédait, et tant qu'il eut un habit à vendre, ou un meuble à brûler, ses enfans ne souffrirent pas trop de la faim ni du froid.

Mais un jour la chambre était nue, les armoires vides ; le froid était plus cruel encore, et les enfans avaient froid et faim.

Un dernier moyen restait, Durand l'employa : le brave père se dépouilla pour couvrir ses enfans ; il jeûna pour leur donner sa part de pain.

Mais il ne pouvait en être long-temps ainsi. Epuisé par les privations de tout genre, miné par le chagrin, torturé par le froid et la faim, Durand tomba malade.

Il fallut voir alors ces deux pauvres enfans lutter de courage et d'abnégation, l'entourer des soins les plus tendres, et essuyer en cachette leurs larmes pour sourire à leur père, et tâcher de lui rendre le courage et l'espoir.

Mais la misère pesait toujours plus lourdement sur ces malheureux, et ils manquaient des choses les plus nécessaires à la vie.

Jacques et Louise, inspirés par leur admirable dévoûment, imaginèrent alors un moyen qui leur procura en effet quelques ressources, et leur permit de soulager leur père, qui, sans cela, serait mort infailliblement.

Chaque soir, à l'heure où le père s'assoupissait, ils quittaient à bas bruit son lit, près duquel ils veillaient sans cesse, et s'acheminaient vers la porte de la rue, qu'ils refermaient avec précaution derrière eux.

Puis ils se mettaient à courir vers un quartier éloigné et où ils étaient complètement inconnus.

Arrivés, ils se plaçaient tous deux au-dessous des fenêtres qu'ils voyaient les mieux éclairées et qui attestaient la présence d'hôtes nombreux réunis pour le plaisir, et là ils se mettaient à chanter, en forçant leur pauvre petite voix à ne pas trop trembler sous le froid, une de ces chansons qui, dans des temps plus heureux, leur avaient été apprises par leur mère.

Parfois la fenêtre s'ouvrait brusquement, et une pièce d'argent jetée par le riche, importuné au milieu de sa fête, venait tomber aux pieds des enfans qui la ramassaient avidement et l'emportaient en pleurant de joie.

Mais souvent aussi ils ne recueillaient, durant les deux longues heures qu'ils passaient ainsi, que de rares aumônes que le passant leur jetait en

courant ; alors ils revenaient moins vite retrouver leur père ; car ils savaient qu'ils ne pourraient point lui donner, ce soir-là, ce dont il avait tant besoin.

Il y a de ces fatalités inexplicables, et qui ne sont, hélas ! que trop habituelles chez les malheureux. Ce moyen trouvé par leur cœur, et dont ils s'étaient tant applaudis, finit par ne plus leur rapporter que des déceptions et des douleurs ; plus de fenêtres qui s'ouvrissent pour une largesse, plus de passant qui jetât son obole, plus de pauvre femme qui, n'ayant point d'argent, apportât un morceau de pain, en priant le ciel de prendre pitié de ces petits : tout semblait les abandonner et conspirer contre eux.

Leur père était convalescent et ils n'avaient pas de pain pour le soutenir, et son breuvage gelait dans le vase qui le contenait, et le froid redoublait encore.

Jacques, désespéré, allait aux portes des cafés et des lieux publics ; il dévorait la rougeur qui lui brûlait les joues, forcé qu'il était de mendier à la face de tous.

Et rien encore ; de toutes parts on le chassait en l'accablant d'humiliations, d'hépithètes grossières, de paroles et de gestes menaçans, et il revenait pleurer près de sa sœur qui se tenait silencieuse et immobile à l'écart.

Deux fois Jacques et Louise étaient revenus sans rien rapporter, et le troisième soir, en quittant la maison, Jacques jura qu'il n'y rentrerait point sans avoir à offrir quelque soulagement à son père.

Mais, hélas ! cette soirée se passa comme les deux autres, et aucune aumône, quelque faible qu'elle fût, ne vint calmer le désespoir du frère et de la sœur. Repoussé de tous, irrité, hors de lui, Jacques prit alors une résolution, que son extrême malheur pouvait seul excuser.

— Vois, dit-il en montrant à sa sœur deux pains placés dans la montre d'un boulanger, qui, une heure auparavant, lui en avait refusé un faible morceau, il y a là de quoi empêcher notre père de mourir.

— Mais c'est voler, dit Louise en pâlissant.

— C'est vrai, répliqua Jacques, et c'est une chose bien horrible; mais il ne faut pas que notre père meure, entends-tu, sœur; notre pauvre père qui nous aime tant.

— Malheureux frère, mais on te mettra en prison.

— Tant mieux, ce sera un de moins à nourrir; et puis, je dirai à tout monde que mon père meurt de faim, et on viendra vous secourir; puis, plus tard, je paierai le pain que j'aurai pris. Mais il ne faut pas que l'on t'arrête, toi, notre père aurait trop de chagrin, s'il nous perdait tous deux; attends, et écoute bien ce que je vais te dire :

Je vais tirer tout doucement ces pains, tu les prendras, puis tu te sauveras; je ferai du bruit ensuite et l'on m'arrêtera, mais tu seras hors de danger.

La pauvre Louise pleurait en entendant Jacques parler ainsi.

— Si c'était plutôt moi, dit-elle, qu'on arrête ; toi, tu seras plus utile à notre père.

— Non, reprit Jacques, tu n'oserais pas parler aux gendarmes, et ils te feraient peut-être du mal. Allons, ne pleure pas ainsi, bonne petite sœur, et embrasse-moi pour me donner plus de courage, car ce que je fais là, je le sais, n'est pas bien, et, quand notre père l'apprendra, il en aura du chagrin ; mais, enfin, je ne veux pas qu'il meure.

Et les deux pauvres enfans se pressèrent dans leurs bras, et se dirent adieu en sanglotant.

Ils firent ainsi que Jacques avait décidé ; celui-ci tira de la montre les pains par une vitre qui était brisée, les donna à sa sœur, qui s'enfuit précipitamment, puis il fit du bruit de manière à éveiller l'attention des personnes qui étaient à l'intérieur.

On s'aperçut de la soustraction des pains, on cria au voleur, et l'on arrêta bientôt Jacques, qui, pour se faire reconnaître, avait fait semblant de s'enfuir.

Aux cris de tous ces gens, la pauvre Louise n'eut pas le courage de retourner seule près de son père et de laisser conduire Jacques en prison; elle courut à la maison du boulanger, et jetant à terre les deux pains qu'elle portait dans ses bras, se déclara l'auteur du vol pour lequel on arrêtait injustement, disait-elle, son malheureux frère. C'était un spectacle à la fois lamentable et digne d'admiration que de voir ces deux enfans se disputant, comme un prix qui leur était dû, la honte d'un vol et la punition qu'il entraîne.

Déja les spectateurs de cette scène touchante avaient changé de sentimens envers ces jeunes infortunés. la pitié avait succédé à la colère, et aux menaces des paroles de consolation, lorsque le magistrat qu'on avait fait prévenir arriva.

Mais en ce moment la cause de Jacques et de sa sœur était au trois quarts gagnée; au lieu d'accusateurs, ils n'avaient plus que des amis et des défenseurs.

Celui qu'on avait appelé pour punir au nom de la loi, n'eut plus qu'une douce mission à remplir; non seulement il fit mettre en liberté les deux pauvres enfans, mais, sur son invitation et à son exemple, les témoins de cette scène touchante improvisèrent une souscription, dont les premiers produits furent portés au brave Durand, qui fut ainsi sauvé des horreurs de la misère à laquelle il allait succomber.

Cet acte de dévoûment sublime fut bientôt connu de toute la ville; chacun à l'envi voulut connaître ces deux héroïques enfans, et les récompenser en offrant des secours au père.

Bientôt Durand se rétablit, et, grâce à la glorieuse renommée que lui avaient donnée Jacques et Louise, il vit sa modeste et obscure clientèle s'enrichir des noms les plus recommandables, et il n'eut plus qu'à faire choix entre les travaux les plus lucratifs.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'hiver s'est enfui, les neiges ont disparu sous le soleil d'avril, et la bise aiguë a fait place aux douces émanations du printemps; mais quelques mois encore, et les cruels temps d'hiver reviendront à leur tour.

Fasse Dieu le plus petit possible le nombre des pauvres qui auront alors à souffrir du froid et de la faim, et qu'à ceux-là pour consolation, pour aide, pour providence, il envoie des enfans au courage héroïque, à l'admirable dévoûment, tels que ceux du maçon Durand !

VICTOR HERBIN.

(*Musée des Familles.*)

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Voici le discours prononcé hier à l'Académie française par M. Villemain, secrétaire perpétuel. Ce brillant morceau d'éloquence a été souvent interrompu par les applaudissemens de l'assemblée :

« Messieurs.

» Parmi les distinctions, bien nombreuses peut-être, que l'Académie décerne dans ses cours annuels, il en est une qui, une fois accordée, devait être longtemps inamovible. La supériorité se renouvelle rarement, et quand l'Académie fit choix des *Considérations* et des *Récits* de M. Thierry sur l'histoire de France, pour y attacher l'espèce de majorité littéraire dont l'investiture lui a été confiée par un généreux fondateur, elle pouvait s'attendre, comme le public, à la longue durée de cette première et si juste destination. L'ouvrage de M Bazin sur l'époque de Louis XIII n'était pas non plus facile à remplacer dans le rang qu'il avait obtenu. D'ailleurs, messieurs, les deux écrivains ne se sont pas reposés sur le succès. L'illustre auteur de la *Conquête de l'Angleterre*, des *Lettres sur les Communes* et des *Récits Mérovingiens*, a continué les savantes esquisses qu'il avait publiées sous cette dernière forme ; et, dans un nouveau fragment sur Fredegonde et Chilpéric, il a retracé les mœurs barbares de la monarchie française avec ce coloris éclatant et vigoureux que donne l'imagination échauffée par l'étude et par l'amour du vrai.

» L'historien de Louis XIII a également poursuivi sa tâche. Encouragé par vous, il a commencé le tableau de la minorité que Louis XIV ; et, malgré la rivalité redoutable des Mémoires contemporains, ne voyant dans ces mémoires que des plaidoyers qui rendaient d'autant plus nécessaire le jugement de l'histoire, il a su donner à ce jugement une impartialité non moins piquante et plus variée que la passion

» Il nous a donc semblé, Messieurs, que les dotations académiques, fondées par M. le baron Gobert, demeuraient plus que jamais acquises aux grands peintres d'histoire et à l'ingénieux écrivain qui les avaient méritées, il a deux ans, par des travaux qu'aujourd'hui même ils viennent de fortifier et d'étendre.

» A côté de ces prix maintenus si justement; le choix de l'Académie, pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs, s'est partagé entre des écrits de forme très diverse : une *Histoire de la ville de Jérusalem*, un *Livre d'éducation*. L'Académie, sans doute, a pensé que les grandes traditions religieuses étaient la plus puissante leçon morale ; et il lui a paru que l'histoire de cette Rome du monde oriental, toute pleine des monumens du christianisme, premier berceau de sa foi et but de ses croisades, offrait le sujet de méditations le plus instructif et le plus élevé. Des hommes de génie, de grands poètes ont, de nos jours, visité cette terre antique, pour surprendre, à la source qui jaillit du Carmel, l'inspiration que Bossuet et Racine recevaient de la prière et des livres saints. La politique, le commerce et même le prosélytisme de l'Europe, tendent de plus en plus à la rapprocher de Jérusalem, et une grande place lui est réservée dans la future transformation de l'Orient. A ces points de vue divers, une description de Jérusalem, commencée en présence des lieux-mêmes, continuée par l'étude, mêlant les recherches à l'émotion, devait intéresser notre temps. L'auteur fut le compagnon de voyage et l'ami de notre regretté collègue M. Michaud ; et il a, comme lui, le don de sentir et de peindre. L'Académie partage inégalement le prix Monthyon entre l'historien de Jérusalem, M. Poujoulat, et une personne encore inconnue dans les lettres, qui a publié un livre sur l'éducation pratique des femmes.

» Ici, la tâche de l'auteur est difficile. Depuis Fénelon écrivant avec la sublime douceur de son ame et de sa foi, depuis Rousseau, donnant à des préceptes l'intérêt de la passion et du roman, des femmes supérieures, Mme de Rémusat, Mme Guizot, Mme Necker de Saussure avaient traité pour notre siècle ce sujet. Leurs ouvrages. élevés et délicats, ont été lus par les philosophes et par les femmes. Il s'agit ici d'une œuvre plus modeste, de réunir d'utiles conseils pour les institutrices et pour les enfans, et de renfermer quelques vues nettes et quelques principes éprouvés dans un livre simple et d'une étude facile. C'est ce mérite que l'Académie a voulu reconnaitre,et qu'elle couronne dans l'œuvre judicieuse et pure de Mlle Lajollais.

» Cherchant du reste dans les récompenses dont elle dispose un encouragement pour le travail, un supplément à ce que l'état ne peut faire, elle a réservé une autre médaille pour M. Pauthier, jeune savant plein d'ardeur, qui, dans une traduction collective des *Livres antiques de l'Orient*, a rassemblé comme en un foyer les vérités éparses de la morale primitive.

» Enfin, l'Académie a consacré une de ses médailles à honorer les recherches de M. Onésime Leroy sur le plus touchant ouvrage que la morale chrétienne ait inspiré, l'*Imitation de Jésus-Christ*, cette suite de l'*Evangile*, composée par Gerson, dans le bannissement et le malheur, et mise en vers, quelquefois sublimes, par Corneille, vieillissant et méconnu.

» L'étude approfondie, et pour cela même la traduction fidèle et expressive des monumens étrangers, est un travail que l'Académie a particulièrement recommandé. Elle ne le borne pas aux grands génies de l'antiquité et des littératures modernes ; elle y comprend tous les temps et toutes les œuvres remarquables de l'esprit humain. Le moyen-âge, avec ses souvenirs mêlés et ses pressentimens créateurs, n'en pouvait être exclu. Il y a telle vérité qui reçut, à cette époque, une évidence dont l'éclat ressort des ténèbres mêmes qui l'entouraient ; il y a telle grande ame qui parut alors d'autant plus digne d'admiration qu'elle s'élevait seule et d'elle-même. Qu'un écrivain du 12e siècle ait été le précurseur et le maître de Descartes, dont la démonstration spiritualiste de l'existence et des attributs nécessaires de Dieu ; qu'il y ait appliqué une forme de raisonnement admirée et

presque enviée par Leibnitz, c'est un fait précieux dans l'histoire des lettres : mais le travail même de ce philosophe du moyen-âge, qui fut un saint archevêque, les deux traités d'Anselme de Cantorbéry, le *Monologium*, et le *Proslogium*, ne méritaient-ils pas d'être éclaircis par la science moderne, et mis sous nos yeux dans une version intelligente et fidèle, qui rendit avec clarté le langage de ces temps, où la pensée philosophique était souvent aussi subtile et aussi déliée que la vie commune était rude et barbare? C'est là, messieurs, la tâche qu'un homme de talent, nourri dans les lettres et l'histoire, s'est proposée. L'Académie décerne à M. Bouchitté la première médaille du prix de traduction.

» D'autres travaux du même ordre ont partagé les suffrages de l'Académie qui, dans ses choix fort divers, n'est attentive qu'à un seul principe, l'encouragement des sérieuses études. A ce titre une reproduction élégante de la belle histoire de Schiller, la *Guerre de trente ans*, une version moins ornée que savante du *Timée* de Platon, une traduction expressive et souvent très heureuse des tragédies d'Eschyle ont, aux yeux de l'Académie, mérité des médailles qu'elle aurait voulu rendre plus riches, et que confirmera le suffrage public. Le nom étranger du traducteur de Schiller, le nom de Mme de Carlowitz, déjà lié à la gloire de Klopstock, mérite faveur par le talent qu'elle montre dans notre langue, adoptée par elle pour y transporter avec goût les beautés des langues du Nord. Le traducteur du *Timée*, M. Martin, est un jeune et habile érudit, dont le zèle opiniâtre cherche les difficultés sur lesquelles ont hésité les maîtres, et qui réunit à la fois beaucoup de candeur et de sagacité. M. Pierron, déjà signalé dans un autre concours par un difficile essai sur la Métaphysique d'Aristote, a prodigué, dans une lutte non moins pénible contre le poète Eschyle, un éclat naturel d'expressions, une abondance de tours vifs et corrects, où l'Académie a dû reconnaître le talent d'un écrivain.

» M. Bouchitté, M. Henri Martin, M. Pierron, appartiennent tous trois à l'enseignement public, je le dis avec orgueil. Les ouvrages que nous venons de nommer sont la distraction qu'ils mêlent aux devoirs de leur laborieuse et noble profession ; et, dans ces ouvrages, qui n'attestent pas moins l'élévation des sentimens que l'austère gravité des études, ils nous est doux de voir et de montrer comment les professeurs de l'Université de France emploient leurs loisirs.

» A côté de ces libres résultats d'une sérieuse étude, l'Académie se félicite d'avoir, par la proposition d'un sujet spécial d'histoire littéraire, excité d'utiles recherches et donné naissance à deux bons écrits. Quelle a été sur la littérature française, au commencement du dix-septième siècle, l'influence de la littérature espagnole ? Telle était la question assez nouvelle que l'Académie avait indiquée, en y joignant même une question plus générale sur la manière dont notre littérature, à diverses époques, a profité du commerce des autres nations, sans perdre en rien son caractère original. La réponse a tardé quelque temps, et le prix a été d'abord ajourné. Pouvait-on, en effet, saisir la part d'influence que la littérature espagnole avait eue sur notre dix-septième siècle, sans étudier toute cette littérature dans son origine, dans ses progrès, dans l'histoire sociale et politique du peuple espagnol? Pouvait-on montrer sur quel point le génie français a été temporairement modifié par un autre plus grave et moins exact peut-être, sans analyser avec soin les traits originels de notre littérature et les insurmontables différences qu'elle devait garder? Pouvait-on, enfin, étudier ce vaste sujet qui renferme, à quelques égards, l'histoire comparée de deux langues et de deux peuples, sans toucher à la théorie des arts, à ces questions du naturel et du goût, de la vérité vulgaire et de la vérité poétique, qu'on a si fort débattues de nos jours? Erudition curieuse et jugement délicat, étude détaillée des livres et intelligence des siècles, vive sensibilité littéraire et connaissance approfondie de l'histoire des mœurs, imagination et philosophie, voilà bien des qualités que le sujet proposé réclamait, en quelque sorte, pour être dignement traité. Les travaux à consulter sur cette question, les modèles de critique à suivre étaient rares, et parfois trompeurs par leur éclat même. Le hardi et brillant Schlegel, dans son *Cours de poésie dramatique* ; le savant et ingénieux de Sismondi, dans son *Histoire littéraire de l'Europe méridionale* ; lord Holland, dans ses *Essais sur Guillem de Castro*, et *Lope de Vega*, avaient un peu exagéré la partialité pour l'Espagne, ce côté du midi moins classique et moins romain que l'Italie, et dans lequel ils croyaient pouvoir saluer avec reconnaissance une hâtive aurore, une révélation anticipée de l'école nommée plus tard romantique.

» Aujourd'hui, dans la question proposée, il ne s'agissait plus de lever un drapeau novateur, de plaider vivement pour une cause douteuse, d'évoquer Caldéron contre Racine, mais d'exposer un fait important dans l'histoire de notre littérature, et, pour cela, de pénétrer et de faire comprendre toute une littérature étrangère, non moins féconde qu'inexplorée, et qui fut long-temps aussi puissante sur l'Europe que le peuple dont elle était la forte et vive expression.

» C'est là, messieurs, la tâche qui nous semble réalisée dans un ouvrage inscrit sous le numéro 1, et portant pour épigraphe cette phrase de Quintilien : « L'imitation des choses excellentes en fait trouver de semblables. » L'auteur, intéressant et méthodique, trace un cadre étendu et le remplit avec soin. De l'origine commune de deux grands idiomes, diversement modifiés par le climat et le génie national, il descend à leurs affinités secrètes, à leurs développemens successifs et distincts, à leurs rapprochemens, à leurs séparations ; il les suit dans leurs nombreux détours, parmi tous leurs affluens étrangers ; et, de leur confusion apparente, il dégage et fait sortir le cours limpide et pur du génie français. L'Espagne qui, de bonne heure, eut la gloire populaire du Cid, mais qui n'eut pas de Dante : l'Espagne, plus tardive que l'Italie, en reçut, au seizième siècle, une influence littéraire, doublement reflétée sur la France ; mais l'Espagne ne fut jamais italienne ; et de même qu'elle avait apporté jadis dans la Rome des empereurs son originalité indépendante, sa forme d'imagination et de goût, ses Lucain et ses Senèque, ainsi, dès le moyen-âge, elle montra son tour particulier de génie méridional, sa gravité, sa pompe, et cette ardeur plus orientale qu'enflammait encore le belliqueux contact et le mélange d'une population et d'un culte apportés d'Afrique et d'Asie. La gloire enfin, cette grande dominatrice des hommes, vint donner à la langue, au génie, aux idées de l'Espagne, un ascendant momentané, mais immense, sur les autres nations de l'Europe ; et nous ne doutons pas que la France, qui en reçoit l'impression, ne l'eût ressentie bien davantage, n'en eût souffert peut-être, si une providence, gardienne de l'équilibre des peuples, n'eût alors suscité le prince qui, par le bon sens, le courage et l'esprit, faisait le mieux éclater en lui le caractère de sa nation, cet Henri IV, le représentant français du midi, vif, brillant et gai, contre le midi sombre et dur de l'inquisition et de Philippe II.

» Cette résistance naturelle de l'esprit français à l'esprit espagnol n'a pas assez frappé, peut-être, l'auteur de l'ouvrage que couronne l'Académie. Mais quelle instructive variété dans son travail ! quelle vive et juste peinture du seizième siècle espagnol, de ces grands écrivains parmi lesquels on regrette seulement de ne pas citer Christophe Colomb et Cortès, si éloquens dans leurs journaux de voyage, dans leurs lettres, et sainte Thérèse si sublime dans ses mystiques ouvrages ! Notre habile critique s'est attachée surtout aux lettres de profession indiquant avec justesse et distinguant les écoles diverses, les révolutions du goût, les variations de la langue et de l'art, sans négliger toutefois quelques esprits originaux qui mêlèrent le talent d'écrire à l'action, l'élégant Garcilasso de la Vega, guerrier redouté de l'Italie, Hurtado de Mendoza, génie triste et fier, qui a composé dans sa jeunesse le meilleur modèle du roman bouffon, Hurtado de Mendoza, l'implacable gouverneur de Sienne, tyran qui écrit l'histoire comme Tacite, enfin l'aventurier, le soldat dans le nouveau monde, Alonzo de Ercilla, poète nerveux et simple, auquel, pour approcher de la palme épique, il n'a manqué peut-être qu'un sujet plus connu et des malheurs plus célèbres.

» Mais si ce n'est pas à ces hommes puissans, presque ignorés hors de l'Espagne, qu'il fut donné d'agir sur l'esprit français. Deux influences seulement nous arrivèrent d'Espagne, l'une subtile et toute artificielle, l'autre bruyante et populaire ; l'une tenant au travail du style, aux combinaisons du langage, l'autre à la puissance facile de l'invention et de la fantaisie ; l'une gâtant ou façonnant quelques esprits ingénieux, depuis Balzac et Voiture jusqu'au père Bonhours, l'autre éveillant la poésie de Corneille, et la portant de Médée jusqu'au Cid et à Polyeucte, au delà desquels l'esprit humain ne s'élève pas.

» C'est surtout, Messieurs, cette richesse d'invention, ce torrent inépuisable du drame espagnol que les auteurs des Mémoires envoyés à l'Académie se sont plus à décrire, depuis la comédie de la *Célestine*, qui courut toute l'Europe, jusqu'à ces *Actes Sacramentaux* de Caldéron, comparés par un savant moderne aux plus sublimes accens de la tragédie grecque.

Peut-être l'auteur du nº 1er aurait-il dû rappeler que cette vaine puissance du théâtre espagnol avait agi même sur le théâtre anglais, qu'on a cru si spontanément original. Le mariage de Philippe II avec la reine Marie, cet empiètement peu durable de l'Espagne sur l'Angleterre, fut cependant la date et l'occasion d'un rapprochement intellectuel entre les deux peuples. Une pareille influence ne s'exerça pas sur la France pendant le seizième siècle ; et ce n'est qu'au moment où l'Espagne déclinait de sa splendeur, où Richelieu abaissait partout la maison d'Autriche, que la France accueillit, par curiosité, et comme une mode de cour, les inventions poétiques de cette nation dont elle avait gêné les desseins et adopté l'alliance. L'esprit français connut dès lors et goûta vivement la raison, l'éloquence et l'incomparable plaisanterie de Cervantes ; mais il n'emprunta d'abord au drame espagnol qu'une régularité sans force, un chaos au lieu d'une création. Ce fut seulement par un retour puissant sur lui-même, et en se rapprochant des règles plus sévères qui lui sont naturelles que, dans le *Cid*, dans *Wenceslas*, dans le *Festin de Pierre*, dans *Héraclius*, il enleva quelques unes des beautés neuves de la scène espagnole. De là, cette grande leçon qu'un peuple ne profite bien des pensées d'un autre qu'en restant lui-même, et sous la condition de créer beaucoup plus qu'il n'imite.

» Cette heureuse loi de nos deux grands siècles littéraires est habilement appréciée par l'écrivain qui nous montre une connaissance si étendue de la littérature espagnole ; et je regrette seulement que, parmi les assimilations de l'esprit étranger avec le nôtre, il n'ait pas cité ce qu'emprunte au naturel exquis de Cervantes et à la moquerie de Quevedo, l'originalité comique de Le Sage. Mais comment tout dire dans un vaste sujet ? C'est assez, c'est beaucoup d'avoir, comme l'auteur couronné, M. Puibusque, fait sur une question difficile, un ouvrage presque complet, quelquefois trop développé, et toujours instructif, même pour ses juges.

» Une grande part de ce même mérite pourrait être réclamée pour l'ouvrage inscrit sous le nº 3, et dont l'auteur, M. Viguier, reçoit de l'Académie une mention d'honneur. Moins étendu tout à la fois, et moins régulier que le précédent, mais semé de passages remarquables sur la philosophie des langues, sur l'antiquité des langues, sur les principaux caractères de la littérature du dix-septième siècle ; respirant à toutes les pages le goût des sentimens élevés ; ce discours semble un titre de plus pour le corps enseignant, dont M. Viguier est un des représentans les plus honorables et les plus instruits. Son ouvrage, réuni à celui de son heureux concurrent, forme une belle étude sur l'Espagne en elle-même, et dans ses rapports avec la France, jusqu'à l'heure mémorable où sous une plus haute influence, le génie français, émancipé par Descartes, devenait avec Pascal, si original et si pur.

» S'arrêter à ce nom de Pascal, analyser non pas une époque, une littérature, mais un homme en qui s'est montré toute la puissance de l'esprit humain, c'était un travail que l'Académie devait proposer aux intelligences sérieuses de nos jours. L'éloge de Pascal par Condorcet marque bien la prodigieuse révolution des idées, à cent ans d'intervalle ; mais il ne fait pas connaître le profond génie qui prévoyait une telle révolution, et qui la contrepesait d'avance par ses pensées religieuses, en même temps qu'il y travaillait par ses découvertes et ses hardiesses involontaires. Quelle méditation plus grave que d'étudier impartialement cet homme tout entier, de chercher dans sa puissance scientifique une des conditions même de l'esprit français, cette loi de justesse éclatante et de précision sévère qui domine pour nous l'art de penser et d'écrire ! Quel objet plus digne pour la philosophie de notre temps que de s'attacher à bien comprendre à la fois la grandeur de Pascal et la passion qui les inspirait ! Quel spectacle plus touchant et plus tragique dans l'ordre de la réflexion, que de contempler cette sublime intelligence aux prises avec les douleurs physiques et avec le tourment moral d'une conviction tour à tour ébranlée ou menaçante ! Quelles plus grandes luttes à étaler aux regards de l'homme que les deux luttes qui consumèrent la force et auxquelles ne suffit pas la vie sitôt dévorée de Pascal : la lutte pour le libre examen, pour le droit de penser, pour le droit d'inventer dans la science, de juger dans la morale, de protester même dans la foi ; puis la lutte plus longue et plus rude encore pour le maintien de la règle et de la vérité contre l'invasion illimitée du scepticisme, et contre celle de l'extrême indépendance qui n'est que la puissance de nier et de détruire ! Et si on cherche encore Pascal dans les amis qui l'entouraient, quel intérêt plus historique et plus durable que la peinture de ces fortes mœurs et de ces grands caractères, sur lesquels notre curiosité se porte maintenant avec plaisir, et que d'ingénieux et récents travaux ont rapprochés de nous, par l'imagination du moins ! Enfin, quel souvenir plus instructif aujourd'hui même, et quelle polémique plus intelligible pour notre temps que la résistance passionnée de tant d'hommes éclairés et vertueux dont Pascal était l'âme et la voix, contre cette société remuante et impérieuse que l'esprit de gouvernement et l'esprit de liberté repoussent avec une égale méfiance ! Quelle puissante variété dans un homme ! Quel intérêt général dans une seule cause ! et combien de grandes questions dans un seul sujet ! Aussi, ce sujet a-t-il suscité de remarquables efforts. Rarement semblables recherches, rarement si graves et si nobles essais furent envoyés à l'Académie. C'est une satisfaction pour nous d'avoir proposé cette épreuve, qui a rencontré des esprits dignes d'elle. Parmi les ouvrages réservés, deux discours ont

fait hésiter l'Académie, elle partage entre eux le prix qui vient d'être augmenté par un ordre du roi. Très divers par l'étendue, la forme, les détails, mais se rapprochant sur deux points, l'élévation morale et le talent, ces discours sont un signe éclatant du progrès de la philosophie spiritualiste et de l'histoire impartiale.

» Parlons d'abord du discours inscrit sous le numéro 13, avec cette épigraphe de saint Paul : *Oportet hæreses esse.* » C'est le travail vigoureux d'un esprit libre, nourri de réflexion et de solitude, qui lui-même a vivement saisi les sciences mathématiques, première originalité de Pascal, et qui, par cela même peut-être, ne l'admire pas assez sous ce rapport, trompé qu'il est par la facilité des méthodes actuelles. Mais cet esprit de mathématicien moderne s'est, en même temps, plié aux fortes études de langues et de philosophie anciennes, de littérature comparée et même de scolastique. L'ordre de son discours n'est pas assez marqué ; on pourrait y retrancher, sans l'affaiblir ; mais l'ouvrage est savant, impartial et parfois libre, la religion austère, les profondes études, et la poursuite indéfinie des problèmes de l'existence humaine. En expliquant la question de la *grace* et du *libre arbitre* de manière à donner théoriquement raison sur ce point aux adversaires de Pascal, il ne fait que mieux attester leurs erreurs sur tout le reste, et la pureté comme le génie de leur puissant vainqueur. Sectaires des vertus de Port-Royal, mais juges indépendans des passions qui s'y mêlent, il décrit, il célèbre cet irréparable asile de la science et de la foi avec une chaleur d'enthousiasme, une vérité de talent que je n'ai pas besoin de louer, quand tout à l'heure vous allez l'applaudir. Interprète habile de l'art profond et passionné qui règne dans les *Provinciales* et qui en fait les *Philippiques* de la conscience et de la raison, il ressuscite pour nous ces débats éteints, et leur rend la grandeur pleine d'anxiété qu'ils avaient pour les jesuites et pour Arnauld lui-même. Moins fort et moins précis dans l'analyse de ce que Pascal n'a pas achevé, inexact, suivant nous, dans le parallèle qu'il établit entre le doute expérimental de Descartes et les agitations violentes de l'auteur des *Pensées*, injuste quand il suppose que le premier de ces deux grands hommes n'a pas été compris par l'autre. M. Demoulin, c'est le nom de l'auteur du numéro 13, n'en exprime pas moins avec force des considérations remarquables sur le grand ouvrage que poursuivait Pascal mourant, et sur les débris sublimes et mutilés qui nous en restent.

» Il semble, toutefois, que ce spectacle mélancolique de ruine et de grandeur ait mieux inspiré, c'est-à-dire ait touché davantage l'auteur d'un autre discours inscrit sous le n° 24, et ayant pour épigraphe quelques simples paroles de la sœur de Pascal. Ce choix même semble indiquer le caractère plus attendrissant et plus intime de ce second ouvrage. Il y a moins de science, moins de lecture, moins de force ; mais on sent une ame, qui, émue d'un respectueux effroi devant celle de Pascal, a cherché, a souffert avec elle, et qui s'en approche par cette égalité d'une pure et humble douleur. Le jeune homme qui a écrit ces pages remplies d'une tristesse naturelle, et sans effort, est M. Fangère, déjà couronné par l'Académie pour un beau travail sur Gerson. Il a fait plus cette fois, il est entré dans cette étude du cœur où est la vie de la parole humaine. Peut-être s'est-il exagéré le doute qu'il déplore dans Pascal, et n'a-t-il pas assez vu le repos après le combat. Mais cette prévention même, naïvement sentie par lui, répand sur ses paroles plus de pathétique et d'éloquence. En voyant à quel point les *Pensées* de Pascal, ces fragmens de méditations épars entre quelques chapitres achevés, agitent une intelligence vive et généreuse, on regrette d'autant plus l'infidélité dont la mémoire de Pascal fut l'objet, et qui couvre encore un coin de son génie. On regrette que les panégyristes de ce grand homme n'aient pu connaitre les recherches toutes récentes qui, dans le manuscrit original mutilé par de timides éditeurs, ont découvert de la main tremblante de Pascal mille traits primitifs d'une incomparable énergie, devant lesquels souvent pâlit et s'efface le texte vulgairement admiré jusqu'ici. Ce travail de restitution et d'exactitude qu'un penseur éloquent vient de communiquer à l'Académie est un autre éloge consacré à la gloire de Paseal, et qui nous rendra du moins sa ruine tout entière.

» Pour être justes, nous avons encore à citer deux discours ramarquables dans la foule de ceux qu'avait reçus l'Académie : l'un le n° 28, portant pour inscription une pensée de Pascal, est l'ouvrage trop rapide et trop court d'un homme de talent et d'un esprit sévère, qui s'élèvera par l'étude ; l'autre, le n° 31, que l'Académie a préféré pour la première mention, est l'ouvrage élégant et délicat d'une femme. Nulle part, la vie de Pascal n'a été pénétrée d'une vue plus perçante et plus prompte ; nulle part, le côté fin et spirituel des *Provinciales* n'a été mieux saisi et plus vivement apprécié. Mais ce travail brillant est incomplet, et n'embrasse pas la sombre et vaste profondeur des *Pensées* de Pascal. « Herminie, raconte le poète, n'a pas craint l'appareil de la guerre, et s'est armée pour y prendre part ; mais, effrayée à l'aspect de la solitude de la nuit, elle se détourne et s'arrête. »

Nous avons indiqué les talens divers qui sont entrés dans ce concours : votre suffrage va les juger et les couronner.

LA BOUCLE DE CHEVEUX.

Mlle *** (trois étoiles), jeune première en crédit à l'un de nos théâtres de vaudeville, est, pour le luxe, l'élégance et la coquetterie, la plus grande petite-maîtresse qui soit au monde. Sa loge de théâtre fait le désespoir de ses camarades, tant l'ameublement en est riche et de bon goût. Quel éclat ! quel jolie causeuse ! Et ce secrétaire en acajou, quel meuble charmant ! car Mlle *** (trois étoiles) a la manie d'écrire des lettres ; elle se croit une Sévigné. Ses tendres autographes s'envolent mystérieusement, sous la discrétion de la poste, tantôt vers le sud, tantôt vers le nord. Elle emploie la cire rouge, ou bleue, ou verte, selon l'occasion, et possède une collection curieuse de cachets symboliques.

Un matin de la semaine dernière, quelques instans avant la répétition, Mlle ****** (six étoiles), petite ingénue assez gentille, mais d'une maigreur fantastique, entra dans la loge de Mlle *** (trois étoiles). Notre jeune première était à son secrétaire.

L'ingénue. — Tiens ! est ce que tu étudie ton rôle ?

La jeune-première. — Non, je fais ma correspondance. Est-ce que tu n'écris jamais, toi ?

L'ingénue. — Oh ! plus à présent. Il dit que je fais des fautes d'ortographe !

La jeune-première. — Qui dit ça ?

L'ingénue. — Parbleu ! Alfred !

La jeune-première. — Qu'est-ce que ça fait ? Napoléon en faisait bien. Le comte en fait ; tiens, lis !

L'ingénue, lisant. — « Ma chère Juliette....

La jeune-première, interrompant. — C'est le nom que j'ai avec le comte, c'est convenu entre nous ; le baron m'appelle Circé..... Continue !

L'ingénue, continuant. — « Ma chère Juliette, *aurè-je* le plaisir de » vous voir aujourd'hui ? Si vous n'êtes pas visible, *envoiez* moi une » boucle de vos cheveux. RéponCe, s'il vous plaît, à celui qui vous adore.

« Le comte N. »

La jeune-première. — Qu'en dis-tu ?

L'ingénue. — Je ne vois pas de faute. Est-ce que tu vas lui envoyer de tes cheveux ?

La jeune-première. — Tu vas voir : va me chercher des ciseaux. (Ecrivant.) « Non, mon cher comte, j'appartiens à mon théâtre aujourd'hui ; » mais voici une boucle de mes cheveux ; vos lettres sont si spirituelles » qu'on ne peut rien vous refuser. Surtout soyez discret. J'espère bien » que vous serez à l'avant-scène ce soir. Adieu.

» JULIETTE. »

L'ingénue, tenant une paire de ciseaux. — Voici !

La jeune-première. — Donne !

La jeune-première ouvre son armoire à glace, en tire une de ses perruques dramatiques, coupe une boucle de cheveux, les enferme dans sa lettre, et fixe l'enveloppe avec de la cire bleue parfumée, sur laquelle elle appose un cachet où l'on voit l'image de la Vérité nue sortant de son puits, avec cette légende tirée de Boileau :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

L'ingénue. — Tu lui envoies de ces cheveux-là !

La jeune-première. — Est-ce que tu envoies de tes vrais cheveux à ton Alfred, toi ?

L'ingénue. — Il ne m'en a jamais demandé !

La jeune-première. — Il n'est pas comte, lui. (Remettant sa perruque dans l'armoire.) C'est la sixième boucle que j'y prends ; j'en ai envoyé une hier au baron. Tu penses bien, ma chère amie, que je ne veux pas devenir chauve !

L'ÉCLIPSE ET LA BUTTE MONTMARTRE.

Au nombre des conceptions désopilantes que notre siècle lèguera à l'admiration de la postérité, figurera sans contredit celle que vient d'enfanter certain spéculateur.

Vous savez que le 8 de ce mois, sur le midi, heure militaire, la lune se posera gravement devant le soleil, et nous plongera dans cette espèce de clair-obscur inventé par M. Ingres.

Grace à l'admirable constance de nos astronomes et à la grosseur de nos télescopes, on est parvenu à nous annoncer, à une seconde près, les époques où le soleil se livre à ce jeu de cache-cache.

L'éclipse du 8 juillet, puisqu'il faut l'appeler par son nom, doit éclipser toutes ses devancières. Elle sera visible à Paris, à Montpellier, à Lisbonne, à Pantin, à Constantinople, à Carcassonne, à Berlin, aux Batignolles, à Saint-Pétersbourg, à Pontoise, dans toute l'Europe, dans l'univers entier, dans les rues, sur les places publiques, sur les ponts, sur les quais et même dans les impasses.

Voilà pourquoi un de nos spéculateurs fait construire en ce moment un vaste *amphithéâtre sur la butte Montmartre*, où il louera des places et des télescopes à tous les amateurs de Paris qui voudront l'honorer de leur confiance.

Vainement M. Arago a objecté à ce brave homme que sa butte Montmartre était une niaiserie, et son amphithéâtre une dérision ; que le spectacle de l'éclipse était un *spectacle gratis* donné par une planète au bénéfice de sa camarade ; notre spéculateur n'écoute rien, et poursuit vaillamment la construction de ses mirobolantes banquettes... Quelle *banque* !

L'habile industriel, guidé par je ne sais quel gros bon sens, qui n'est pas rare chez les génies de cette trempe, a pensé que la distribution de ses stalles devait s'effectuer au rebours de ce qui se pratique pour les spectacles ordinaires. Ainsi, son amphithéâtre des *troisièmes* et son *paradis* seront d'un prix beaucoup plus élevé que son *archestre* et sa *première galerie*, vu la distance relative de l'éclipse.

Un dépôt considérable de verres de couleur, de lorgnons, de lorgnettes, de jumelles, de binocles, de télescopes, de loupes et de microscopes, sera annexé à cette belle entreprise, et permettra au public de dévisager le soleil et la lune avec tout l'acharnement dont l'amateur d'éclipses est susceptible.

Il nous tarde d'être au 8 juillet pour voir la population parisienne se diriger en masse vers la butte Montmartre afin de se rapprocher de l'éclipse.

Mais, hélas ! il est à craindre que notre spéculateur ne se trouve installé tout seul dans son magnifique établissement, à moins que le docteur Blanche ne lui propose une place dans le sien.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— M. le ministre de l'instruction publique vient d'accorder, sur le fonds d'encouragement aux sciences et aux lettres, une nouvelle allocation de 3,000 fr. à M. Eugène Boré, actuellement à Moussoul, près du golfe Persique, pour les travaux si utiles auxquels s'est consacré ce savant voyageur.

— L'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres de la ville de Caen a mis au concours l'éloge du contre-amiral Dumont-d'Urville. Le prix sera une médaille d'or de 200 francs; il sera décerné, s'il y a lieu, dans une séance publique de novembre ou décembre 1842.

— Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 17 juin, ont été nommés correspondans du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques : MM. P. Roger, secrétaire particulier de M. le préfet de la Somme, à Amiens; Vreede, professeur de droit à l'université d'Utrecht, Grandgagnage, conseiller à la cour d'appel de Liége.

— Une statue vient d'être élevée à René Caillée, le hardi explorateur de l'Afrique centrale, à Mauzé (Deux-Sèvres), ville où est né le savant et infortuné voyageur.

— Le conseil supérieur de la société internationale des naufrages, s'est réuni avant-hier, sous la présidence de M. le duc de Rauzan. Après la lecture d'une volumineuse correspondance, attestant les progrès de cette institution à Naples, en Allemagne, en Turquie, en Grèce, à la Guadeloupe, etc., et sur divers points du littoral maritime, le conseil a décerné :

1° Une médaille en or à M. Lebrun, à Belleville, inventeur du *nautile* de sauvetage;

2° Des médailles en vermeil à MM. l'abbé Clavel de Saint-Géniez, pour avoir arraché à la mort deux personnes qui se noyaient dans la Seine; Victor Mercier, employé au ministère de l'intérieur, pour honorer ses travaux dans la société, et Nermel, de Marly, teneur de bains, dont il serait trop long de raconter les nombreux actes d'héroïsme et de dévoûment.

—Une pétition rédigée par les anciens élèves de David est adressée au gouvernement pour obtenir que les restes mortels de ce grand artiste soient rendus à la France.

— Les recettes pour le service de l'instruction primaire , en France , pendant l'année 1841 , se résument de la manière suivante ; Fonds des communes, 8,635,509 f. 28 c.; fonds des départemens, 4,670,151 f. 36 c.; fonds de l'état, 2,000,000 fr. Total, 15,305,660 fr.

Les dépenses se sont réparties ainsi : Ecoles primaires communales , 9,988,045 fr. 30 c.; écoles normales primaires , 1 789,004 fr. 09 c.; menues dépenses des comités et frais d'impression, 91,216 fr. 80 c.; dépenses extraordinaires , 2,560,082 fr. 59 c.; fonds sans emploi déterminé , 877 mille 310 fr. 86 c Total, 15,305,660 fr.

— Deux des commissaires de police spéciaux attachés au ministère de l'intérieur, pour la surveillance de l'imprimerie et de la librairie, ont procédé, ces jours derniers, à différentes saisies d'ouvrages inculpés d'immoralité. Entre autres, l'*Abrégé de l'Origine de Cultes*, par Dupuis, et le *Bon Sens du curé Mellier*. Sans avoir à apprécier la nature de ces publications, nous pensons que le zèle et la rigueur de l'autorité pourraient s'exercer contre des publications bien autrement dangereuses.

— Il est question, selon un journal anglais, d'établir un chemin de fer qui passerait sous la Tamise, au milieu du tunnel, et serait construit sur le principe atmosphérique.

— S. Em. le cardinal-évêque d'Arras, justement alarmé des progrès effrayans que fait dans son diocèse la plaie hideuse du suicide , est monté en chaire dans sa cathédrale pour anathématiser ce crime : l'instruction solide qu'elle a faite sur ce sujet a été écoutée avec un vif intérêt et aura, nous l'espérons, de salutaires effets. Son Eminence a annoncé que cette instruction serait lue et affichée dans toutes les églises du diocèse.

—Le doyen des Français est M. Noël de Quersonnières, ancien commissaire des guerres. Cet étonnant vieillard est né à Valenciennes, en 1728, il habite Paris, il n'a ni infirmités ni incommodités ; il fait quatre repas par jour, il se rase lui-même, lit et écrit sans lunettes ; il chante fort agréablement, il dort au mieux. Il cultive encore la poésie avec succès. Sa conversation pétille d'esprit ; c'est un feu roulant d'anecdotes. On dit que M. de Quersonnières est toujours sensible aux charmes du beau sexe, qu'à 90 ans , il a épousé une jeune anglaise de 16 ans, morte en couches en lui donnant un fils, et il raconte que sa grand'mère est morte à 125 ans des suites d'un faux pas. « Je vous invite, dit-il souvent, à mes funérailles pour le siècle prochain. »

— Une double catastrophe est arrivée, mercredi soir, à Valmont. (Seine-Inférieure.)

Un honorable propriétaire du pays, M. Vallée, rentrait chez lui avec un fusil chargé. Il trouva son domestique, nommé Théophile, dans un état assez complet d'ivresse, et lui fit à cette occasion quelques reproches. Irrité, Théophile se saisit du fusil, et à bout portant, il déchargea l'un des coups sur M. Vallée, auquel il fracassa une épaule. Aux cris de M. Vallée Théophile prend la fuite; mais avant de franchir le seuil de la maison, il tire l'autre coup, qui vient couper le pan de la redingote de son maître.

Cependant quelques personnes arrivent, et leur premier soin est de porter du secours au blessé. Cela fait, elles se mettent avec M. Graindorge-Desdemaines, juge de paix, à la poursuite de Théophile. Après de longues recherches, on a fini par retrouver cet individu dans un grenier où il s'était pendu. Il a été impossible de le rappeler à la vie.

— On écrit de Montpellier, 28 juin :

« Mme Laffarge n'a pas obtenu, comme on l'avait annoncé, d'être transférée dans la maison d'aliénés du docteur Rech; elle est toujours détenue dans la maison centrale et confinée dans la cellule qui lui a été destinée à côté de l'infirmerie. Elle est comprise sur les états de la maison comme malade, et figure en cette qualité dans les comptes relatifs aux dépenses de l'infirmerie. Sa nourriture est du reste celle que prescrit le médecin et se borne à du lait et quelque peu de chocolat. Elle est dans un état d'atrophie dont il serait difficile de se faire une idée; elle garde le lit, et lorsqu'elle se lève, elle n'a à sa disposition qu'un peignoir de toile qu'on tolère à cause de sa position de malade ; mais l'uniforme de bure est à côté d'elle, afin que si elle voulait ou pouvait s'habiller elle pût y recourir.

— Douze locomotives sont, dès à présent, affectées au chemin de fer de Valenciennes à la frontière; elles sortiront toutes d'ateliers français. Quatre grands établissemens nationaux ont été désignés pour faire cette livraison. Les ateliers d'Anzin en ont confectionné trois, les établissemens de M. Pauwels, du Creuzot, et un troisième, en fourniront le même nombre. Chacune des locomotives, avec leur tender, coûtera 50,000 fr.

BOULE et Cie, imprimeurs, 3, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 17 Juillet 1842. DEUXIÈME ÉDITION. Deuxième année. — N° 29.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : *A Paris*, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. *Et en Province*, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. (AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES. Un an.... 38 f. Six mois . 20 Trois mois 11

2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES. Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6

SOMMAIRE.

LA FIANCÉE DE MADRID.

— 1619 —

(Suite.)

VI.

Au nom du roi.

La marquise d'Ovéda était relevée de son serment. Le prêtre avait donné un protecteur à dona Fernande, et, selon les conventions arrêtées d'avance, la jeune épouse, en sortant de l'église, était allée prendre possession du splendide appartement que don Diégo de Soria occupait dans la résidence royale.

C'est le soir du jour où Fernande s'est irrévocablement engagée. On dirait que don Diégo a voulu épuiser pour cette heure solennelle toutes les ressources du luxe, tous les raffinemens de la galanterie. Des parfums enivrans se répandent dans l'air, des milliers de bougies semblent étoiler le plafond où des torsades d'or servent de cadre à des peintures éclatantes. Les fleurs les plus belles, les boutons à peine épanouis ont été arrachés à leurs tiges vivantes, ravis à la brise tiède et au beau soleil, pour venir, triste symbole des richesses de la nature, s'effeuiller et se flétrir au souffle dévorant du bal. De douces harmonies voltigent comme des sylphes invisibles au dessus de la foule dont les ondulations ressemblent à celles de la mer. Mille conversations s'engagent, les regards se croisent, quelques mains se touchent. On n'entend de toutes parts que de gracieux propos : on ne voit partout que de charmans sourires. Ces hommes paraissent si empressés, ces femmes si jalouses de plaire ! Devant ce tableau tout plein d'insouciance, de joie et d'oubli, on serait tenté de croire au bonheur... Et pourtant il n'en est rien. Le bonheur en ce moment est loin du château de Madrid. La reine de cette fête porte à son front le sceau fatal de la douleur et du regret. Don Diégo lui-même, dont l'attitude devrait être celle du triomphe, semble craindre de lever la tête, et ses yeux, mobiles et inquiets, évitent de rencontrer ceux de la marquise d'Ovéda.

Fernande est triste, et sa tristesse se comprend sans peine. Une nécessité terrible l'a obligée de former des liens auxquels elle avait renoncé en apprenant la mort de don Ruiz, et si elle a courageusement accompli le sacrifice qu'exigeait d'elle le soin impérieux de son honneur, si elle a consenti à se faire complice de don Diégo dans un mensonge qui l'a préservée de l'ignominie, et dont elle lui garde une reconnaissance éternelle, son cœur n'en est pas moins cruellement froissé, sa souffrance moins vive; elle n'en a pas moins fait violence à ses scrupules, à ses engagemens intimes, à sa volonté. Elle n'aime pas Diégo, et l'estime qu'elle croit lui devoir ne suffit pas à étouffer en elle les craintes de l'avenir et le regret du passé.

La préoccupation de Diégo est moins facile à concevoir. Cet homme est heureux, il doit l'être du moins. Il a long-temps cherché le but qu'il vient d'atteindre. Instruit de la passion profonde de Fernande pour son frère don Ruiz, il n'a pas dû espérer d'elle plus qu'elle ne lui a accordé. Il est sûr d'une affection que lui vaut le plus pur et le plus noble des dévoûmens. L'amour viendra peut-être plus tard.

— Que manque-t-il donc à Diégo pour être heureux? Dieu le sait.

La foule l'importune, il ne peut demeurer un instant au milieu du bal. il fuit le monde, il se fuit lui-même. Un nuage menaçant unit l'un à l'autre ses deux sourcils noirs, et quand son regard s'arrête sur Fernande, ce regard semble se pétrifier, tant il reste immobile et cave. On dirait qu'une larme seule pourrait soulager cette muette souffrance et que cette larme ne veut point couler.

C'est pour s'arracher à cet étrange supplice que don Diégo se réfugie dans un cabinet voisin du salon. Mais de là, il contemple de nouveau Fernande, la belle mariée, la nouvelle comtesse de Soria. Et il s'écrie, en pressant son front de ses deux mains :

— Qu'elle est belle, mon Dieu!

Puis il se tait et s'assied. Mais il a fait en sorte que la porte, à demi-fermée, ne lui dérobât point la vue de Fernande. Ses regards ne la quittent pas.

Tout à coup un homme, qui s'est approché de lui sans qu'il s'en aperçut, lui pose la main sur l'épaule. Il se retourne, et frémissant de tout son corps en apercevant don Roderic, il murmure à voix basse :

— C'est lui!

— Tu sembles ému, Diégo.

— Pardon... la surprise...

— Tu m'attendais, cependant?

— Pas sitôt.

— Mais... tu es prêt.

— En vérité, Roderic... je n'en sais rien moi-même!

Un sourire méprisant glissa sur les lèvres du favori.

— Ton hésitation serait un peu tardive, mon ami, reprit-il après un léger silence. Et ta soumission passée répondait mieux de ta soumission à venir.

— Tout est donc résolu ?

— Tu le sais bien.

— Cette atroce comédie s'accomplira ce soir?

— Dans un instant.

— Livrer Fernande?

— Il le faut...

— Et si je supplie?

— On sera sourd.

— Si je résiste ?

— La mort.

Diégo devint blanc et froid comme un marbre.

— Qu'as-tu donc? reprit Roderic avec ironie.

— Ce que j'ai ? s'écria Diégo avec emportement. Tiens, regarde de ce côté et tu vas me comprendre... Vois cette femme, sa beauté; admire ces trésors merveilleux de jeunesse et d'innocence, et dis-moi si ce n'est pas un horrible supplice que de les avoir possédés, ne fût-ce qu'une minute, ne fût-ce qu'une seconde, pour y renoncer ensuite et les perdre à jamais!

— Effectivement, dit Calderone, cette femme est belle et je conçois tes regrets. Tes réflexions, qui me semblent fort justes, n'ont qu'un tort, c'est de venir un peu trop tard. Il ne te sied point, Diégo, de regretter un bien que tu as vendu toi-même, et au lieu de te lamenter sans sujet...

— Mais tu n'as pas compris, Roderic! Ce n'est pas sa beauté, c'est elle, que j'aime, entends-tu bien ?

— Alors, répliqua don Roderic d'un ton bref, tu es fou. Est-ce que tu n'a pas vendu ta faculté d'aimer, comme ta faculté de sentir, comme ta faculté de vivre? Est-ce que tu n'appartiens pas, ame, corps et pensée, à celui qui est ton maître et le mien ? As-tu le droit de te plaindre d'une arrestation simulée qui aboutira à un séjour de cinq ou six mois dans une forteresse de Valladolid, où tu seras traité bien moins en prisonnier d'état

qu'en protégé du roi? Faut-il te rappeler, d'ailleurs, que ta puissance et la mienne sont attachées au même fil, émanent du même souffle? Que ce souffle s'éteigne, que ce fil se brise et nous tombons tous deux. Voilà le sort qui nous menace aujourd'hui. Philippe III, faible impuissance, incapable d'une main, se sert souvent de la main de ses favoris pour accomplir de grands exemples, pour exécuter des vengeances terribles! quand l'un lui déplait, il le détruit par l'autre, et dans ce combat dont il dirige les coups sans les porter lui-même, il abandonne le vaincu à ses propres forces, et sourit au vainqueur. Or, la lutte est engagée entre Uzéda, fils du duc de Lerme et nous. Nous lui disputons, comme il nous le dispute, ce terrain dangereux et mouvant qu'on appelle la faveur du roi. Le grand point fut de nous emparer de cette imagination faible et lente qui obéit avec tant de soumission à l'impulsion qu'on lui donne. De peur que le duc d'Uzéda n'agisse sur l'esprit, agissons, nous, sur le cœur de Philippe III. Eh bien, ne sais-tu pas le secret de force, le mot de notre triomphe! Si nous n'avions pas connu les secrets penchans du maître, si nous n'avions pas toujours introduit, développé, quelque fièvre dans sa tête, quelque passion dans son cœur, eut-il été jamais esclave, eussions-nous été maîtres à notre tour? Non! il fut même un temps où l'effroi vint nous saisir, où nous vîmes notre proie prête à nous échapper, où le duc de Lerme faillit ressaisir son ancienne puissance. C'est l'époque où Philippe III signa le traité d'alliance défensive avec la reine régente de France. Il voulut alors, tu t'en souviens, partager le sceptre avec son ministre, régner à son tour, redevenir le petit-fils de Charles-Quint! S'il en eût été ainsi, c'était fait de nous. Heureusement, le jour vint, où ce roi saturé de luxe et de profusion, las d'avoir tout en abondance, or, femmes et courtisans, voulut essayer, lui aussi, d'un désir sans espérance, d'un vœu difficile à réaliser..... Qui sait, peut-être, d'une privation, d'un rêve! Il voulut aimer sans espoir, supplice commun dans les classes du peuple, jouissance rare pour un roi d'Espagne! Il avait vu une seule fois à une de ses fêtes la fille du marquis d'Ovéda, il apprit plus tard que le vieux connétable, plus clairvoyant qu'il ne l'avait cru d'abord, avait en mourant fait prononcer à sa femme le serment de tenir Fernande éloignée de la cour jusqu'à l'instant de son mariage, et il se prit à aimer cette jeune fille d'un amour d'autant plus grand qu'il s'alimentait par l'absence et s'irritait par l'isolement. Maintenant, n'est-ce pas nous, qui, sur le point d'être accusés par le duc de Lerme de concussions secrètes, de trahisons d'état, en un mot de crimes trop réels, nous nous sommes faits à propos les confidens de cette passion nouvelle et avons ainsi détourné le coup qui devait nous frapper? n'est-ce pas nous, qui en nous faisant les instigateurs persévérans de cet amour, avons ôté pour ainsi dire au roi la force de nous soupçonner? n'est-ce pas toi, enfin qui, en épousant Fernande et en réalisant ainsi l'engagement que tu as pris de la ramener à la cour, dois achever de mettre à Philippe III le bandeau sur les yeux? Le glaive de la justice est suspendu sur nos têtes, Diégo, et à toute heure on peut par un mot glissé à son oreille, par une preuve apportée à ses regards, renverser notre fortune et obtenir notre châtiment! Rendons le roi sourd et aveugle, Diégo, à ce prix, entends-tu bien, à ce prix seul nous aurons l'impunité.

— Tu as raison, Roderic, répondit Diégo après une pause assez longue. Mais cette femme est si belle qu'elle m'a rappelé que j'avais un cœur.

— Bah! dit Roderic Calderone, tu l'as oublié trop long-temps, pour t'en souvenir aussi mal à propos.

En ce moment, un grand tumulte éclata dans la cour du palais.

— Qu'est-ce donc? fit Diégo.

— Ne le devines-tu pas? tiens, regarde par cette croisée. J'espère que tu ne te plaindras pas du cortége qu'on te donne, et d'ici jusqu'à Valladolid, on te prendra pour un noble étranger que l'on reconduit à la frontière avec honneur

— Allons! du courage, murmura Diégo.

— Par Sainte-Marie, continua Roderic, le senor don Fernand Ramirez de Ferinas, qui vient t'arrêter, a voulu faire grandement les choses: douze arquebusiers à cheval, autant d'alguazils, et lui, en grand costume de conseiller de la cour.

— Partir! partir! bégaya Diégo.

— Oh! dans une excellente litière, acheva Roderic, puis, prenant le bras de Diégo, il reprit presqu'aussitôt:

— Rentrons au salon, suis-moi.

Diégo obéit, et, forcé de dissimuler ses véritables émotions devant la foule qui l'entourait, il joua la surprise et mêla ses exclamations de doute et d'incertitude à celles qui s'élevaient de toutes parts.

Chacun adressait une question à Nunez, qui répondait, avec de grandes marques d'ébahissement, que la maison était assiégée, que les chevaux des arquebusiers piaffaient avec impatience, et semblaient vouloir monter les degrés de jaspe du vestibule. La marquise d'Ovéda se précipita vers la porte d'entrée, et recula presqu'en même temps frappée de terreur.

Don Fernand Ramirez, assisté de quatre alguazils, et le commandant des gardes, don François de Yrzabel, l'épée à la main, venaient de se présenter à la porte du salon.

Fernande voulut s'approcher. Le lieutenant des arquebusiers la repoussa doucement.

— Que signifie? s'écria Diégo...

— Au nom du roi, je vous arrête! dit Ramirez en lui posant la main sur l'épaule.

— De quel crime suis-je accusé? demanda Diégo,

— Vous le saurez plus tard. Votre épée!

— La voici.

— Etes-vous prêt?

— Marchons.

Ce fut à peine si l'on permit à Diégo de serrer la main de Fernande et de la marquise sa mère. Tout cela fut vif et rapide comme l'éclair. Quelques minutes après, on entendit le bruit sourd de la litière qui fuyait dans l'ombre et le cliquetis régulier des armes que faisait heurter le mouvement des chevaux.

La stupeur qui succéda à la première impression de l'effroi fut immense, affreuse, impossible à peindre. Le château d'Ovéda, tout à l'heure bruyant et clair comme l'asile d'une fête, devint subitement terne et muet comme l'enceinte d'une tombe. Au bout d'une heure, la foule s'était entièrement dispersée, expliquant, par mille versions contraires, un événement si étrange, signe non équivoque d'une disgrâce imprévue.

Un instant Fernande se trouva seule, et Nunez, tout essoufflé, vint lui apporter un billet qu'on lui avait recommandé de remettre entre les mains de la senora Fernande *de Soria* elle-même.

— Déjà ce nom! murmura-t-elle. Ce nom qui me fait souvenir que j'ai perdu don Ruiz et que j'appartiens à Diégo!

Elle prit le billet, l'ouvrit, et lut tout haut:

« Senora, pendant que les éclats de plaisir remplissaient les échos de la
» résidence d'Ovéda, une douleur poignante déchirait le cœur d'un homme
» que votre bonheur réduisait au désespoir, que votre mariage condamnait
» à un exil éternel. Cet homme ne voulait que voir une dernière fois ces
» murailles chéries, pénétrer son ame d'assez de larmes et d'amertume pour
» y puiser la source de la vie et s'en aller mourir ailleurs... Mais il
» vient d'apprendre que tout l'échafaudage de ce bonheur apparent était
» détruit; il sait qu'un coup terrible vient de vous atteindre, et il ose
» vous offrir le bras d'un protecteur et le cœur d'un ami. Cet homme...
» que vous croyiez mort... »

Ici Fernande ne put poursuivre. L'expression de la joie mêlée à celle d'une souffrance horrible, se peignait sur son visage. Ses yeux se gonflaient de pleurs, et cependant ses lèvres dessinaient un sourire.—mais un sourire affreux à voir, tant il était empreint d'ironie, de doute et de souffrance.

Enfin, elle s'arracha violemment de cette préoccupation accablante, et appela sa mère à grands cris.

La marquise accourut.

— Don Ruiz, s'écria Fernande d'une voix strangulée.... Don Ruiz, existe!... il est vivant!!!...

La marquise crut que sa fille était devenue folle.

Mais tout à coup la porte s'ouvrit, et un homme parut sur le seuil.

C'était don Ruiz de Soria.

VII.

UN MOIS PLUS TARD.

— Etes-vous bien sûr, Nunez, que le secret du retour de don Ruiz à Madrid et de sa présence au logis de Valdesillas ait été bien gardé jusqu'à ce jour?

— Oh! j'en réponds, madame, dit le vieux serviteur d'un ton mystérieux. Madame la marquise votre mère a toujours passé pour la discrétion même; don Juan de Valdesillas se ferait tuer plutôt que de dire un mot; la vieille Gertrude ne croit pas encore bien fermement à la résurrection du senor don Ruiz, et moi dont la langue, je l'avoue, serait la plus sujette à caution, je suis allé, pour être plus tranquille, faire à l'église de Saint-Isidore, vœu de silence pour un an et huit jours.

— Depuis l'instant où je suis venu habiter ce palais, comment explique-t-on tout ce qui s'est passé au château d'Ovéda?

— De mille façons diverses., senora. Mais le bruit général est que votre époux don Diégo de Soria est impliqué dans une conspiration contre le duc d'Uzéda, et que son arrestation n'aura pas d'autres suites.

— C'est bien, Nunez, laissez-moi. La nuit est tout-à-fait close. Voici l'heure à laquelle, chaque soir, ma mère et don Ruiz viennent me visiter. Mais je les entends... Allez vite, Nunez, allez ouvrir à Ruiz la porte du petit escalier de pierre, pendant que la marquise montera par le grand... et prenez bien garde qu'on ne vienne nous interrompre...

Nunez s'éloigna, et presque en même temps la marquise et don Ruiz entrèrent, l'une par l'issue connue de tous, l'autre par une porte pratiquée dans un panneau de muraille et que recouvrait une longue tapisserie.

— Ma mère! s'écria Fernande en lui présentant son front. — Don Ruiz ajouta-t-elle en tendant la main à son ancien fiancé.

Il se fit un silence de plusieurs minutes.

— Quelle nouvelle, dit enfin Fernande.

— Aucune, répondit don Ruiz. Valdesillas est allé chez le duc d'Uzéda, et le premier ministre a affirmé n'être pour rien dans l'arrestation de Diégo. Valdesillas a voulu parler au roi... Impossible de l'approcher...

— Mais, fit observer la marquise, si vous consentiez, don Ruiz, à rompre votre incognito... Si vous-même...

C'est justement, Senora, ce que je ne veux pas. Il y a dans le passé un mystère qu'il faut éclaircir à tout prix, et je veux éviter que la ruse m'en puisse dérober une parcelle. Jusqu'ici je crois, je veux croire comme vous que Diégo est vraiment convaincu de ma mort, qu'il n'est coupable envers moi d'aucune lâcheté, d'aucune imposture... Je veux croire aussi qu'il est victime d'une erreur ou d'une calomnie... Cependant, j'avoue que je suis effrayé des ténèbres qui nous environnent, et, pour les dissiper plus sû-

ement, je ne veux me découvrir qu'à l'heure où j'y pourrai porter une umière assez éclatante pour ne nous laisser ni doute... ni soupçon...

— N'entendez-vous pas du bruit dans l'escalier? interrompit la marquise.

— En effet, dit Fernande. Cachez-vous, don Ruiz.

— On ppe à cette porte, ajouta la marquise à voix basse. Faut-il ouvrir?

— Ouvrez, dit don Ruiz en s'élançant dans la chambre prochaine.

C'était don Roderic Calderone.

— Soyez le bien-venu, senor, dit la marquise en lui offrant un siége. Nous apportez-vous des nouvelles de la cour?

— Et de bonnes, répondit Roderic. Don Diégo de Soria va vous être rendu, continua-t-il en se tournant vers Fernande.

— Il va revenir?

— Demain... aujourd'hui peut-être. Car voilà plus de deux jours que l'ordre a été expédié au gouverneur de Valadolid de le mettre en liberté. Seulement son retour est soumis à de certaines conditions que je dois vous dire et auxquelles le roi mon maître espère que vous voudrez bien vous conformer.

— Je vous écoute, senor.

— Don Diégo de Soria, reprit Roderic après un court moment de réflexion, est compromis dans des intrigues dont il ne m'est point permis de vous dévoiler le caractère. Le roi s'est vu forcé de sévir, et cependant le vœu le plus cher de sa majesté eut été d'user d'indulgence envers lui. Or, à ses propres intentions sont venues se joindre vos prières. Sa haute clémence a cédé. Don Diégo sera bientôt près de vous, mais je vous le répète, cette faveur n'est accordée, à vous et à lui, qu'à deux conditions.

— Lesquelles?

— La première le concerne : c'est qu'il ne doit revenir dans ce palais qu'à une heure avancée de la nuit, de manière à n'être vu de personne, et qu'il arrivera dans votre appartement par cette longue galerie de marbre qui, vous le savez, aboutit à votre porte, et dont l'autre extrémité va se perdre dans les réduits les plus lointains de la résidence royale. Don Diégo frappera trois fois des mains. C'est le signal auquel vous le reconnaîtrez.

— Et la seconde condition?

— Vous regarde plus personnellement, senora. En retour de ce qu'il fait pour vous, le roi Philippe vous demande un profond secret sur tout ceci.

— Mais la raison de ce mystère?...

— Est toute simple, ainsi que vous allez le voir. Votre époux n'est pas seul compromis dans l'affaire à laquelle j'ai fait tout à l'heure allusion, et une aussi grande faveur accordée à l'un, à l'exclusion des autres, exciterait de graves rumeurs contre le roi... manquer à la discrétion que sa majesté exige, ce serait la rendre victime de sa clémence...

— Il suffit, interrompit Fernande. Le roi ordonne? j'obéirai.

Aussitôt que don Roderic Calderone fut parti, don Ruiz profita de ce que la marquise était allée le reconduire jusqu'au vestibule, pour s'approcher de Fernande et lui dire à demi-voix :

— L'heure de nous séparer pour toujours a sonné, senora.

— Vous! don Ruiz... nous quitter, s'écria Fernande en frémissant.

— Mon secours vous sera désormais inutile...

— Que dites vous?

— Ce que vous pensez sans doute, Fernande. N'allez-vous pas revoir Diégo?

— Eh bien?

— Diégo n'est-il pas votre époux?

— Il est vrai.

— Ne m'a-t-il pas effacé de votre souvenir?.,.

— Ruiz! ne dites pas cela...

— Ne l'aimez-vous pas?

— Oh! par pitié, don Ruiz? ne me forcez pas à un aveu qui me tuerait!

A ces mots, le silence se rétablit brusquement. Ruiz et Fernande s'éloignèrent l'un de l'autre spontanément et comme par instinct. Ni l'un ni l'autre ne se comprenait. Fernande, convaincue que Ruiz ignorait les motifs qui l'avaient déterminée à accepter Diégo pour époux, n'osait les lui avouer, dans la crainte d'exciter en lui d'odieux soupçons. De son côté, don Ruiz, qui savait tout, interpréta bien différement l'exclamation de Fernande. Il devina bien que Diégo n'avait point son amour; mais il se pénétra de plus en plus de cette pensée que Fernande avait été infidèle, et que cet amour appartenait encore tout entier à l'étranger, dont le scandaleux bonheur avait retenti un moment dans Madrid; à ce rival inconnu, dont personne ne savait le nom, et dont les torts, selon toute apparence, avaient été généreusement réparés par le dévoûment de don Diégo.

La marquise reparut avec Valdesillas, qui, tous les soirs, venait lui offrir son bras pour retourner chez elle. Don Ruiz, après avoir serré la main du vieux commandeur, fit observer que l'heure avançait et que plus tard les rues de Madrid pourraient n'être pas sûres. La marquise, dont tant de secousses avaient ébranlé la santé, et qui ce soir-là souffrait plus que de coutume, embrassa sa fille et se retira avec Valdesillas. Don Ruiz reprit le chemin par lequel il était venu et gagna, par la porte dérobée, le petit escalier secret. Or, en disant adieu à Fernande, il avait pensé qu'il ne la reverrait plus. Il avait fermement résolu de ne plus se rencontrer avec son frère; et cette rencontre devenait maintenant inévitable s'il retournait chez Fernande. Cette séparation lui avait donc cruellement froissé le cœur. Bien plus, il lui avait semblé que la main de Fernande avait dressé la sienne; et à peine sorti de sa chambre, le courage lui avait manqué pour aller plus loin. La main posée sur la rampe, l'œil tourné vers cette porte que l'obscurité lui cachait, il était resté muet, immobile et comme engourdi par un sentiment soudain de doute et d'hésitation...

Arrivés au bas du grand escalier et ayant gagné la rue, don Juan et la marquise d'Ovéda cherchèrent vainement don Ruiz.

— Où peut-il être? murmura la marquise.

— Il sera descendu plus vite que nous, répondit Valdesillas; il aura pris les devans. Je le retrouverai chez moi tout à l'heure.

Mais don Ruiz était toujours à deux pas de la porte de Fernande; il retenait sa respiration et luttait contre mille pensées diverses. Avoir retrouvé Fernande pour la perdre encore une fois, c'était déjà un grand, un affreux supplice; l'abandonner sans lui avoir ouvert son cœur, c'était l'agonie, c'était la mort! Tantôt il regrettait de ne l'avoir pas accablée de son mépris et de sa colère... tantôt il se reprochait de s'être montré trop dur pour elle, et de ne lui avoir pas tout pardonné. Il était certain que depuis le soir mémorable qui les avait réunis, une barrière invisible semblait s'être établie entre eux deux, et que pas une heure d'intimité réelle n'avait racheté les horribles tourmens d'une si longue absence. Ou il la croyait coupable, et alors il aurait voulu qu'elle fît elle-même l'aveu de sa faute; ou il la rêvait innocente, et il se demandait pourquoi elle n'avait pas même tenté de se justifier. Enfin, le doute le dévorait; le doute, ce poison qui énerve, cette maladie qui tue.

C'est au milieu de cet accablement étrange que don Ruiz se sentit comme réveillé en sursaut.

Quelques mouvemens rapides se firent entendre dans l'appartement de Fernande.

Don Ruiz prêta l'oreille. Il l'entendit s'agenouiller et murmurer d'une voix pleine d'angoisse :

— Mon Dieu! on vient par cette galerie... Serait-ce Diégo! déjà lui!

Etait-ce l'effroi de l'arrivée de Diégo, était-ce la joie de voir son impatience si tôt satisfaite? qui venait de se trahir dans les paroles de Fernande? Attendait-elle ou redoutait-elle sa venue? C'est ce que don Ruiz ne comprit pas bien clairement...

Le signal indiqué par Calderone fut fidèlement exécuté.

La porte roula sur ses gonds, et les lèvres tremblantes de Fernande purent à peine articuler ces mots :

— Est-ce vous, Diégo?

Mais, avant même qu'une réponse put être faite à cette question, un cri déchirant s'échappa de sa poitrine et elle recula de plusieurs pas...

— Vous! s'écria-t elle, vous ici!

— Oui, Fernande, moi à vos côtés, à vos genoux .. moi, qui attends ce bonheur depuis tant d'années et qui, s'il le faut, paierai votre amour de ma puissance et de ma vie.,.

— Laissez-moi! laissez-moi!

— Non! non! tu m'écouteras, fille du marquis d'Ovéda, aimable enfant qu'un père impitoyable avait arrachée de ma vue, vierge pure qu'on a jusqu'à cette heure éloignée avec un soin jaloux des enivrans spectacles de la cour! Tu m'écouteras, car il faut que tu saches tout le feu que ton regard a porté dans mes veines! Tu m'écouteras parce qu'il faut que je te demande grâce de la hardiesse qui m'a fait pénétrer dans ta chambre, au milieu de la nuit, au risque de t'ôter l'honneur et parce que je ne sortirai d'ici qu'en emportant ton pardon pour le passé et une promesse pour l'avenir.

— Eh quoi! c'est vous, qui la nuit de ce bal?

—C'est moi... oui, et vous ne pouviez le supposer. Comment eussiez-vous dédaigné un amour qui grandissait dans l'ombre, se contentait d'espérances, se nourrissait d'illusions et puisait sa force la plus vivace dans son impossibilité même! souvent, Fernande, j'allais le soir rêver près des murs du château d'Ovéda, et je revenais heureux quand j'avais pu voir votre ombre se dessiner sous l'ogive de vos croisées ou entendre le son de votre voix... N'ai-je pas assez souffert, assez lutté, Fernande, et ne m'accorderez-vous pas une faveur bien légère, celle d'assister à la fête que je donne demain dans ce palais.

J'y assisterai, avec mon époux, don Diégo de Soria.

—Don Diégo... il n'est pas encore libre... un message récent m'a appris que le gouverneur de Valladolid avait refusé....

—D'obéir à la volonté du roi? cela paraît peu probable.

—Aussi, de nouveaux ordres seront-ils bientôt expédiés... mais en attendant, Fernande, il faut me promettre.

— Rien absolument....

— Vous n'avez point pitié de mon amour?

— Je ne ressens vivement que les mépris, et ce sont jusqu'ici les seules faveurs que votre amour m'ait values.

— Fernande!

— Je suis comtesse de Soria! Ici, comme au château d'Ovéda, je suis maîtresse; ici, comme au château d'Ovéda, je vous ordonne de sortir, ou j'appelle...

— Au château d'Ovéda, on est venu; ici, on ne viendra pas!

— Vous vous trompez, dit d'une voix tonnante don Ruiz, qui avait violemment poussé la porte secrète, dont les panneaux volèrent en éclats.

Le visiteur mystérieux se retourna terrifié, mais don Ruiz avait prévu ce mouvement, et, ne voulant pas être reconnu, il renversa d'un choc brutal la lampe qui brûlait sur l'angle d'une console de marbre. Les trois personnages de cette scène se trouvèrent tout à coup au milieu d'une obscurité complète.

— C'est un guet-apens, murmura une voix tremblante de colère, pendant qu'on entendait le bruit d'une épée à demi tirée du fourreau.

— Epargnez-vous une démonstration inutile, dit Ruiz à haute voix. Un duel par une nuit aussi noire serait chose impossible. Si vous m'en croyez, retirez-vous, senor. Et apprenez que demain j'irai demander justice à Philippe III, petit-fils de Charles-Quint et roi d'Espagne, des torts de Philippe III, coureur d'aventures nocturnes, et chevalier félon.

Nulle réplique ne suivit cette véhémente provocation. Don Ruiz distingua seulement le son de la même épée qu'on repoussa au fond du fourreau, puis ensuite un bruit de pas précipités sous la voûte sonore. Un instant après le silence était rétabli.

— Eh quoi! dit enfin Fernande qui parvint à grand'peine à s'arracher de son accablement, vous étiez si près de moi?

— Oui... j'étais resté là... Pourquoi? je l'ignore... le hasard... Dieu, peut-être...

— Et vous avez deviné?

— Que c'était Philippe III... Oui, car j'ai tout entendu, Fernande.

— Oh! je suis perdue!

— Vous êtes sauvée, au contraire, et de plus justifiée à mes yeux...

— Que voulez-vous dire?

— La calomnie vous avait marquée de son sceau fatal..... Fernande.... L'histoire de ce scandale nocturne était venue jusqu'à mon oreille, et je vous avais soupçonnée...

— Oh! don Ruiz!

MOLÉ-GENTILHOMME. — (*Patrie.*)

(*La suite au prochain numéro.*)

UNE HISTOIRE QUI RESSEMBLE A UN CONTE.

(*Suite et fin.*)

Je m'étais réfugié à l'extrémité de la galerie, le plus loin possible des animaux, et j'examinais les instrumens de chirurgie, quand tout à coup j'entendis à travers la muraille un gémissement faible et sourd. Je tressaillis, car ce n'était plus là le cri d'un animal, mais celui d'un être humain. Un nouveau gémissement se fit entendre. Je reconnus la voix d'un enfant... « Eh quoi! m'écriai-je hors de moi, en me tournant violemment vers mon guide, est-ce que vous torturez aussi l'espèce humaine? — Vrai-

C'était un curieux spectacle que la manière dont nous fûmes servis; il n'y avait pas un seul domestique. Toutes les fonctions dont les domestiques s'acquittent ordinairement étaient remplies par des animaux d'espèces différentes, qui, obéissant soit aux signes, soit aux paroles de M. T., tantôt emportaient un plat, tantôt emportaient une assiette, tantôt renouvelaient notre vin et notre eau. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que les plats, les assiettes, les bouteilles, ces matières si fragiles étaient pressées entre les dents de ces animaux sans que rien se cassât. Le principal domestique de table était un grand singe, du genre des babouins, animal aussi intelligent qu'adroit, se tenant toujours droit sur ses pieds de derrière, et se servant de ses mains comme un homme. Il était secondé par un ours, un renard, un loup et quelques autres. C'était sans doute pour me faire honneur que M. T. faisait paraître devant moi tous ses gens, car un seul aurait sans contredit suffi pour le service.

Je mangeai fort peu, comme on le pense bien, et j'accablai de questions M. T., qui, jouissant de ma stupéfaction, répondait à quelques-unes, éludait les autres, et me disait que cette journée lui procurait le plus vif plaisir qu'il eût éprouvé depuis bien long-temps, car il trouvait dans l'admiration que ses succès excitaient chez moi la récompense de ses longs travaux.

Quand le dîner fut terminé : « Vous avez vu mes produits, me dit-il, venez voir mon laboratoire. »

Nous traversâmes plusieurs pièces et nous arrivâmes dans une grande galerie, d'où s'échappait une foule de cris confus. Ces cris étaient ceux d'une vingtaine environ d'animaux de toute espèce, couchés sur une litière excellente, mais attachés de manière à ne pouvoir faire le moindre mouvement. La mâchoire inférieure seule avait été laissée libre, sans doute pour que l'animal pût prendre sa nourriture; mais toute la partie supérieure, fortement attachée par des courroies solides, était complètement immobile. Ce qui frappait d'abord les yeux quand on examinait ces animaux, c'étaient plusieurs petits tubes qui, plantés sur le crâne, en perçaient l'épaisseur, de manière à pénétrer jusqu'à la cervelle. Chez tous il existait ainsi un plus ou moins grand nombre de tuyaux implantés dans la tête.

Dans le fond de cette immense salle était une machine électrique d'une grande puissance, plusieurs piles voltaïques, dont l'une avait au moins cent cinquante paires de plaques, un fourneau complet, un grand nombre de substances et de réactifs chimiques, en un mot, tous les objets qui composent un cabinet complet de physique et de chimie. J'y vis aussi des outils de toute espèce, et notamment ceux qui sont nécessaires aux opérations chirurgicales.

Je fus long-temps à faire cette inspection, car je ne pouvais me remettre de la terrible impression que j'avais éprouvée en entrant dans cette salle. En effet, y avait sur les traits de ces pauvres animaux un tel air de souffrance, leurs cris étaient si pleins de douleur, que le cœur le plus ferme n'aurait pu supporter un pareil spectacle sans faiblir.

Pourtant je n'étais pas au bout!

ment, me répondit-il sans s'émouvoir, vous croyez donc que j'aurais fait une semblable découverte sans lui donner la plus belle et la plus importante de ses applications? Je voulais vous cacher cette particularité de mes expériences, craignant la faiblesse de vos nerfs; mais puisque le hasard vous en a découvert une partie, vous allez voir le tout. » En disant ces mots, il ouvrit une porte, et, m'entraînant par la main, car j'hésitais à le suivre, tant il me faisait horreur en ce moment, il me fit passer dans une vaste pièce qui n'était séparée de la précédente que par un mur.

Là, étaient six malheureux enfans rangés de front, et placés entre des traverses fortement scellées dans le plancher, auxquelles ils étaient eux-mêmes attachés solidement, et maintenus dans un état complet d'immobilité. Leurs yeux étaient couverts d'un bandeau; ils avaient dans la bouche un bâillon suffisant pour les empêcher d'articuler des sons, mais calculé de manière à laisser passer de l'air, et à ne pas étouffer leurs cris. Leur tête était nue, rasée avec soin, et percée de douze à quinze trous qui traversaient le crâne, et dans lesquels étaient placés de petits tuyaux métalliques. Je ne pus réprimer mon indignation. « Infâme! m'écriai-je, pouvez-vous faire souffrir ainsi des créatures humaines? quel droit avez-vous sur ces enfans? sans doute vous les avez volés, et leurs mères gémissent maintenant... »

« Ces enfans sont à moi, dit-il en m'interrompant : je les ai achetés, leurs mères me les ont vendus. »

Je restai pétrifié : « Eh quoi! reprit-il assez vivement, croyez-vous donc que les cris de quelques enfans ont pu me faire reculer devant l'accomplissement de mon œuvre? Je les fais souffrir pendant quelque temps, il est vrai; mais c'est pour leur donner l'intelligence, la fermeté, le courage et les autres qualités qui font les grands hommes: je ne suis donc pas leur bourreau, je suis leur bienfaiteur. Mais, d'ailleurs, quand tel ne serait pas mon but, quand il ne résulterait pour eux aucun avantage du traitement que je leur impose, croyez-vous que les souffrances, et même la mort de quelques êtres humains, puissent être mises en balance avec les intérêts de la science? et si j'étais sur la voie de quelque découverte importante, et qu'il me parût nécessaire de porter le scalpel dans le cœur d'un homme ou d'un enfant, de déchirer ses chairs vivantes, et de disséquer ses membres palpitans, croyez-vous que j'hésiterais? »

Je me taisais; cette barbarie révoltait tous les sentimens de mon cœur. Il reprit :

« Eh quoi! il sera permis à un conquérant de conduire cinq cent mille hommes sur un champ de bataille, de déchirer avec la mitraille ce corps immense qu'on appelle une armée, de le disséquer avec le sabre et la baïonnette, d'éteindre en un seul jour cent mille vies, et tout cela pour satisfaire une misérable et brutale ambition : et l'on oserait traiter de barbare le savant qui donnera la mort à un individu, dans un intérêt non pas d'ambition, mais de science; non pas pour le plaisir de détruire, mais pour celui de soulager ses semblables, et de reculer les bornes de cette noble intelligence humaine qui nous rapproche de la divinité! »

Son exaltation fut contagieuse pour moi : je sentis qu'il y avait quelque chose de vrai dans ses observations; mais pourtant je ne pouvais m'habituer aux idées qu'il exprimait, ni comprendre comment on pouvait porter à ce point le fanatisme de la science.

« Tenez, reprit-il, vous m'accusez de faire souffrir ces enfants : dites-moi ce qu'ils seraient devenus si je ne les avais pas achetés! Le père de celui que vous voyez le premier était un voleur de grand chemin : il est mort sur l'échafaud. La mère de ces deux petites filles était une prostituée; celle du quatrième était une mendiante de profession, qui déjà avait entouré la jambe droite de son fils de ligatures pour l'empêcher de grossir, et se procurer par là le moyen d'apitoyer la charité publique. Les deux autres avaient été vendus à des saltimbanques qui les accablaient de mauvais traitemens. Réfléchissez, et répondez-moi : suis-je plus cruel envers ces enfans que ne l'ont été ceux qui leur ont donné le jour? Les souffrances physiques que je leur fais éprouver sont moindres : elles sont momentanées, et du moins leurs facultés morales ne sont pas détruites dans leur germe; leur intelligence n'est pas abrutie : je veux au contraire la faire si brillante, que leur gloire fasse envie à leurs contemporains. »

Pendant qu'il me parlait, la curiosité avait fui chez moi pour remplacer l'horreur. Je considérais attentivement les pauvres créatures placées devant moi, je remarquais que les tuyaux n'étaient pas posés chez tous aux mêmes endroits de la tête. Je fis part de cette observation à mon hôte : « C'est, me répondit-il, que je ne destine pas tous mes élèves à la même carrière. Voilà, par exemple, une petite fille dont je veux faire une actrice : vous voyez, si vous vous rappelez encore vos leçons de phrénologie, que ce tube est placé au-dessus de la circonvolution de l'imitation, cet autre sur celle de la mémoire des mots, ce troisième sur celle de la musique, etc.

» De ce petit garçon je veux faire un profond mathématicien; il faut développer chez lui les organes de la construction des mathématiques, de la comparaison, etc. Vous voyez que les petits tubes sont placés en conséquence. »

Je me rappelais assez mes études de phrénologie pour apprécier l'exactitude de ce qu'il me montrait : je continuai à le questionner.

MOI.

« Si je me souviens bien des leçons de mon maître, lui dis-je, le volume d'un organe ne suffit pas pour faire juger de son degré d'énergie : il faut en outre connaître sa fermeté. »

LUI.

« Vous avez raison, et je me suis étudié à augmenter non seulement le volume, mais encore la densité des organes sur lesquels j'opère. Les résultats que j'ai obtenus sur les animaux sont une augmentation qui s'élève quelquefois au tiers pour l'un et pour l'autre. Comprenez-vous quel développement acquiert l'énergie de chaque organe avec une augmentation pareille ? »

MOI.

« Je conçois parfaitement le principe de votre théorie : je vois comment vous l'appliquez ; il me reste à connaître quels agens vous employez pour arriver à ce but. »

Comme il ne répondait pas, je continuai.

« Vous dites que le cerveau humain contient plus de phosphore que celui des animaux : est-ce là le corps dont vous imprégnez, à l'aide de vos tuyaux, l'intérieur de la cervelle ? Mais, en ce cas, le contact peut-il suffire ? Je vois des machines électriques et galvaniques : est-ce que vous employez l'électricité ? et comment l'employez-vous ? »

Il m'écoutait, les yeux baissés, et ne paraissait pas vouloir me répondre ; néanmoins, comme je me taisais, attendant qu'il parlât, il finit par me dire :

LUI.

« Votre question est indiscrète, et je n'y répondrai pas. J'ai bien consenti à vous montrer ce que je fais et à vous dire dans quel but, mais vous ne connaîtrez pas quels sont mes moyens d'opérer. Personne ne saura rien à cet égard, avant que je livre au public ma découverte tout entière. Je ne doute pas de votre probité ; vous tiendrez, j'en suis sûr, la promesse que vous m'avez faite : mais il est des trésors trop précieux pour être confiés à la probité même la plus scrupuleuse. »

Et comme j'insistais, disant qu'il m'en avait assez dit et montré pour ne pas laisser mon éducation imparfaite, il reprit :

« Mes moyens d'exécution sont la partie la plus difficile et la plus neuve de mes découvertes. Les autres parties n'ont pour base que l'analyse et la science. Mon mode d'opérer seul est l'œuvre de l'invention : c'est une création tout entière. Tout autre que moi aurait peut-être pu analyser comme moi les organes à l'aide desquels la matière agit et pense ; mais nul que moi ne pouvait dire à la matière : pense et agis.

« N'insistez donc pas sur ce point ; mais si vous avez des questions d'un autre genre à m'adresser, parlez, je suis prêt à y répondre. »

Ce refus si nettement exprimé contraria fortement ma curiosité. Apprendre tant de choses et n'être pas instruit de tout ! Avoir sous les yeux tant de merveilles et ne pas les comprendre ! Mon dépit était grand ; pourtant je réussis à le contenir, et la conversation continua comme il suit :

MOI.

« D'après votre plan je conçois qu'il est nécessaire de faire souffrir les enfans en leur perçant des trous dans le crâne ; mais pourquoi leur bander les yeux et leur mettre un bâillon dans la bouche ? Ne sont-ce pas là des tortures inutiles ? »

LUI.

« Il s'en faut de beaucoup : pour que les agens que j'emploie agissent avec efficacité et promptitude, les organes doivent être maintenus dans un repos complet. C'est mon expérience qui m'a révélé ce fait, qui trouve au reste son analogie dans l'économie domestique. Vous savez que lorsqu'on veut engraisser une volaille, on lui crève les yeux et on la place dans une cage où elle ne puisse faire aucun autre mouvement que celui de prendre sa nourriture ; ici, c'est la même chose : l'attention de mes élèves serait distraite s'ils voyaient, parlaient, entendaient ; l'effet de mon traitement serait ou manqué, ou au moins retardé ; voilà pourquoi je leur ai mis un bandeau sur les yeux, un bâillon dans la bouche, et, ce que vous n'avez pas encore remarqué, des tampons dans les oreilles. »

MOI.

« Mais êtes-vous sûr d'atteindre le but que vous vous proposez ? »

LUI.

« J'en suis sûr, quand j'agis sur les animaux. Mais le cerveau humain étant bien plus compliqué, ses organes bien plus délicats, et l'influence réciproque des uns sur les autres bien plus sensible, peut-être ne réussirai-je pas d'une manière aussi entière que je me le propose. Ainsi, par exemple, je veux donner à mon actrice toutes les qualités qui forment un artiste accompli, et j'y parviendrai bien certainement. Mais peut-être existe-t-il dans les organes dont je néglige de m'occuper quelques défauts qui contrarieront l'effet de ces qualités. Dans ce cas j'aurai une femme douée de talens supérieurs, mais qui fera au total une fort mauvaise actrice. »

MOI.

« Je puis dès maintenant vous signaler un défaut capital qui l'empêchera certainement de réussir sur la scène. »

LUI.

« Lequel ? » reprit-il en me regardant avec étonnement.

MOI.

« La laideur. Vos produits (comme vous les appelez) peuvent être d'une qualité supérieure ; mais avouez qu'il est impossible qu'ils soient plus laids ; et quand ces pauvres enfans que je vois aujourd'hui souffrir si cruellement, paraîtront dans le monde le visage déformé, la tête couverte de protubérances énormes, dites-moi s'il sera possible de les regarder sans frayeur. »

LUI.

« Vous avez peut-être raison, mais qu'importe ? ce qu'il faut, c'est que leur esprit s'élève, que leur intelligence se développe, et que leurs sentimens moraux acquièrent cette énergie si rare chez les hommes de notre siècle. Ce résultat, je l'atteindrai : peu importe que les hommes que je formerai aient la laideur des démons, car ils auront la bonté des anges et l'intelligence des dieux.

MOI.

» Et combien de temps pensez-vous faire souffrir ces petits malheureux ?

LUI.

» Ne parlez pas ainsi, car vous me faites pitié.

» Cessez de considérer les souffrances de mes élèves, pour ne voir que l'éducation que je leur donne : car c'est là une éducation véritable.

» Vous savez que la phrénologie a prouvé que de même que les bras du forgeron et les jambes du danseur acquièrent par l'exercice une force et un développement beaucoup plus grands que chez les autres hommes, de même le cerveau de l'homme qui étudie et travaille de tête se développe et grossit dans une proportion beaucoup plus grande que celui de l'homme oisif.

« L'éducation n'est donc à proprement parler, autre chose que le développement des organes cérébraux. Dans l'éducation que donne le monde et les colléges, ce développement s'obtient par le travail ; il s'obtient chez moi, à un bien plus haut degré, à l'aide de tuyaux implantés dans le crâne. Les moyens sont différens, mais le but est le même : c'est pour cela que j'ai nommé la science que j'ai créée *solénopédie*, dénomination tirée de deux mots grecs (Σωληνος-παιδεια), qui veulent dire *tuyau* et *éducation*, c'est à dire *éducation par le moyen des tuyaux*.

MOI.

» Alors je reproduirai ma question sous une autre forme, et je vous demanderai quel temps exige votre éducation.

LUI.

» Pour les animaux, la durée est d'environ un an, un peu plus, un peu moins. Pour les enfans, j'ignore ce qu'elle sera. Je suppose qu'il faudra au moins dix-huit mois ou deux ans. Il y a déjà six mois que je travaille les deux que vous voyez les premiers, et je remarque peu de progrès ; quant aux autres, je les ai commencés depuis trois mois à peine.

MOI.

» Mais votre éducation, permettez-moi de vous le dire, ne leur apprend rien : car, lorsqu'ils sortiront de vos mains, que sauront-ils ?

LUI.

» Vous avez raison : ils ne sauront rien. Mais la faculté d'apprendre et de savoir existera. Le reste ne sera plus qu'une affaire de mémoire, et leur mémoire sera bonne, je vous assure. En paraissant dans le monde, ils seront dans la position d'un aveugle de naissance auquel une main habile vient de donner la vue. Cet homme est bien dès ce moment doué de la faculté de voir ; mais ce ne sera que quand il aura appris à connaître les objets et à en distinguer les formes, les couleurs, les distances qu'il pourra se servir de sa vue pour juger, apprécier, comparer ; qu'en un mot, il possédera ce que nous appelons le savoir.

MOI.

« Je vous conçois parfaitement : et quand je me rappelle tout ce que j'ai souffert pendant les douze longues années de mes études, les pensums, la prison, les retenues, et que je vois vos élèves dispensés par leur facilité à apprendre de subir tout cela, je ne puis m'empêcher de trouver quelque compensation à leurs souffrances actuelles. »

La conversation se continua ainsi, et nous nous mîmes à discourir d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, sur le sort que réservait à l'humanité l'application de ce système d'éducation à tous les enfans. Nous voyions les pères transmettant à leurs fils, d'après les lois immuables de la reproduction, et leur organisation physique, et leurs dispositions intellectuelles. Nous calculions combien la masse du cerveau augmenterait ainsi de génération en génération, jusqu'à des proportions dont nous ne pouvions prévoir le terme. « Si l'homme, m'écriai-je dans un moment de burlesque enthousiasme, a découvert de si grandes choses avec une tête grosse à peu près comme un melon, de quoi ne sera-t-il pas capable quand nous lui aurons fait une tête grosse comme une citrouille ? »

Mon hôte entendait fort bien la plaisanterie, et la provoquait même avec esprit et gaîté ; mais comme l'heure s'avançait, et que j'avais encore quelques questions à lui faire, je repris mon sérieux et continuai à l'interroger.

MOI.

« Il me semble que vous vivez ici complétement seul. Comment pouvez-vous suffire aux soins qu'exigent tous ces animaux ?

LUI.

« Rien n'est plus facile, car ils se suffisent à eux-mêmes. Ce sont eux qui se procurent, sur les montagnes environnantes, leur nourriture, et qui me fournissent la mienne. Grâce aux changemens que j'ai apportés dans la forme des ustensiles destinés à leur usage, ils exécutent tout ce que peut un homme. Ils y mettent moins d'adresse et plus de lenteur, mais qu'importe ? leur temps n'est pas assez précieux pour que je songe à l'épargner.

» Ainsi, je suis dans mes ruines le chef d'un peuple qui, riche de ses propres ressources, n'a rien à demander aux nations environnantes,

MOI.

» Je vois que vous parlez aux animaux vos élèves, et qu'ils exécutent vos ordres; avez-vous conduit leur instruction à ce point, qu'ils vous répondent et qu'ils tiennent conversation avec vous?

LUI.

» Oh! non certainement: la Providence a posé entre l'homme et la brute une ligne de démarcation qu'il sera probablement toujours impossible de franchir.

» Ainsi, quel que soin que j'apporte à transformer le cerveau d'un animal, jamais (je le pense du moins) je ne réussirai à en faire un cerveau humain. Je puis développer et rendre plus actifs des organes qui existent, je ne puis pas créer des organes qui n'existent pas.

» Aussi, vous remarquerez que les opérations que je fais faire à mes animaux sont toutes matérielles; ils n'en peuvent faire aucune qui exige des combinaisons compliquées de l'intelligence, et encore parmi eux se trouve-t-il, quand ils sont instruits, la même différence qui existe dans l'état de nature: car j'obtiens sur les singes, les chiens, etc., des résultats bien plus complets que sur les oiseaux et autres animaux d'un ordre inférieur.

MOI.

» Je remarque qu'en parlant à vos animaux vous n'employez pas le langage commun: pourquoi vous servez-vous de sons particuliers.

LUI.

» C'était chose nécessaire: nos mots sont trop longs et trop chargés de voyelles pour être nettement perçus par les animaux. J'ai été obligé de leur composer une langue dont tous les mots ne sont que d'une syllabe ou de deux au plus. J'ai assujéti la composition des mots de cette langue, à un ordre parfaitement logique, et j'ai la satisfaction de voir que mes élèves parviennent très vite à la comprendre. Je suis convaincu que, si je n'avais pas fait une langue nouvelle, les difficultés du langage seul auraient réduit de plus de moitié les notions que je puis donner à mes animaux. »

Plus j'écoutais M. T., plus j'étais stupéfait de toutes les connaissances qu'il lui avait fallu réunir, et de tous les travaux qu'il avait été forcé d'entreprendre, pour arriver au point où je le voyais. Ainsi, il ne lui avait pas suffi, pour faire ses découvertes, de posséder au plus haut point les sciences les plus difficiles, la médecine, la phrénologie, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'anatomie, la chirurgie: il lui avait fallu, pour appliquer ces découvertes, se montrer à la fois industriel et grammairien, et créer à l'usage de ses élèves des ustensiles dont ils pussent se servir, et une langue qu'ils pussent entendre!

Ces réflexions me suggérèrent la question suivante:

MOI.

« Il me semble que vos travaux ont été couronnés du plus beau succès qu'un homme puisse désirer. Pourquoi ne les publiez-vous pas?

LUI.

» Je ne les publie pas encore, parce qu'il me reste beaucoup à faire; je les publierai quand mes découvertes seront entièrement terminées, c'est-à-dire quand j'aurai réussi complètement en travaillant sur l'homme. Pour cela, plusieurs années sont nécessaires; il faut que les six enfans que j'ai maintenant chez moi soient arrivés au degré de développement convenable, ensuite qu'ils aient été produits dans le monde; enfin que je voie leur intelligence telle que j'ai entendu la faire. Si ce résultat n'est pas atteint, ce sera à recommencer: aussi ne puis-je rien préciser.

» Je ne sais même pas encore si je ferai de ma découverte une révélation publique; peut-être est-il nécessaire pour le bien de l'humanité que ces connaissances nouvelles ne soient possédées que par un petit nombre d'êtres privilégiés. Si je m'arrête à cette détermination, je ne révélerai mon système qu'à des élèves que j'aurai formés moi-même, et dont j'aurai travaillé le cerveau de manière à leur donner toutes les dispositions nécessaires pour faire faire, s'il est possible, de nouveaux pas à la science découverte par moi. »

Je cherchai à combattre cette résolution. Je lui dis qu'en supposant qu'il n'allât pas plus loin, ses découvertes suffisaient pour rendre son nom immortel, tandis que, s'il venait à mourir maintenant, tout ce qu'il avait fait serait perdu.

« Eh bien, répliqua-t-il, si je meurs maintenant, mon œuvre s'éteindra avec moi, et je mourrai tout entier; jamais dans l'avenir mon nom ne sera prononcé ni en bien ni en mal. Mais qu'importe! il y a tant de gens qui passent sur la terre sans laisser la moindre trace de leur passage! Serai-je fort à plaindre de leur ressembler? Mais si la vie me reste, j'acquerrai une gloire immense. Dans toutes les autres sciences, les fondateurs ont posé la base de l'édifice, mais ce sont les successeurs qui l'ont élevé. Je veux, moi, le construire tout entier; je veux ne rien laisser d'important à faire à ceux qui viendront après moi: ou ce que j'ai découvert périra, ou je le compléterai; tout ou rien, c'est ma décision irrévocable. »

Je cherchai long-temps à ébranler cette résolution, et ne pus y parvenir; je changeai de conversation.

MOI.

« Encore une question, et ce sera la dernière. Vos ressources pécuniaires n'étaient pas grandes; elles doivent être aujourd'hui tout à fait épuisées. Pourtant, il ne faudrait pas manquer le but, faute d'un peu d'argent. Dites-moi de quelle somme vous pouvez avoir besoin, je vous la fournirai.

LUI.

» Je vous remercie, je n'ai besoin de rien. Je sais bien qu'on ne fait de la science qu'avec de l'argent? Mais j'ai su en gagner. »

Et, comme je manifestais mon étonnement de ce qu'il avait pu se distraire de ses études pour un intérêt d'argent: « Ne soyez pas surpris, dit-il, car cela ne m'a pas demandé beaucoup de temps.

» C'était quelques mois après l'emprunt que je vous ai fait. Je venais de terminer l'éducation de Thanar, mon vautour; je partis pour Paris, où je convins avec un ami que, chaque jour, il remettrait à Thanar le cours des effets publics. De là je me rendis à Londres et me mis à jouer à la bourse. Grâce à la vitesse des ailes de Thanar, je connaissais en quelques heures le cours des fonds français, et je pouvais spéculer avec certitude. Il n'était pas difficile de faire ainsi de bonnes affaires. Aussi, au bout de huit jours, je revins en France reprendre mes études, après avoir gagné quelques milliers de livres sterling, sur lesquelles j'ai vécu depuis ce temps, et qui sont loin d'être épuisées.

» J'avoue que cette manière de s'enrichir ne me semble pas à l'abri de tout reproche, quoiqu'elle semble justifiée par l'exemple de tant de gens haut placés qui agiotent à coup sûr à l'aide du télégraphe. Mais que voulez-vous? la science parlait, et mon but était si noble, que je ne devais pas me laisser arrêter par des misères. »

L'heure de se retirer était arrivée depuis long-temps: « Avant de nous séparer, me dit mon hôte en se levant, je veux vous faire un cadeau. Voici le Dictionnaire du langage qu'entendent les animaux mes élèves. Comme je ne veux pas que vous emportiez d'ici le moindre soupçon de charlatanisme, apprenez quelques mots de ce langage, et vous vous ferez obéir d'eux comme moi-même. »

A ces mots, il me remit un manuscrit, appela son chien Zamor, et lui dit deux ou trois paroles. Celui-ci prit aussitôt un flambeau dans sa gueule, marcha devant moi, et me conduisit dans la chambre où je devais reposer. Puis, posant le flambeau sur une table, il s'assit sur son derrière et me regarda, paraissant attendre mes ordres. Pour moi, j'étais loin de penser au sommeil, et, ouvrant mon manuscrit, je me mis à parler au chien: c'était une chose merveilleuse que l'intelligence et le savoir de cet animal; il connaissait le nom dans la langue du dictionnaire de toutes les choses usuelles, des différentes couleurs, des différentes formes. Il comprenait ce que c'est qu'un nombre, et il comptait fort bien, mais toujours d'une manière matérielle, et jamais de tête.

Je poussai son examen jusque bien avant dans la nuit, en lui faisant subir toute espèce d'épreuve.

Je l'envoyai me chercher trois volumes dans la bibliothèque, deux bouteilles de vin blanc à la cave, une assiette de poires à l'office. Rien n'était plus étonnant que l'adresse avec laquelle il s'acquittait de ces commissions. Par exemple, quand je lui demandai les bouteilles de vin, avant de les aller chercher il se munit d'un panier dans lequel il les rapporta. Quatre fois seulement je ne pus me faire entendre de lui, mais à la vérité ce que je demandais alors exigeait, pour être compris, une opération un peu compliquée de l'intelligence. Toutes les autres fois, ce que je lui ai prescrit a été exécuté par lui avec autant de promptitude et d'adresse que par le meilleur domestique.

Enfin, tombant de sommeil, je renvoyai Zamor, et me jetai sur mon lit. Mais je commençais à peine à m'assoupir, que toutes les images de la journée vinrent se présenter à moi. Je voyais des animaux criblés de blessures saignantes, se battant entre eux avec les tuyaux qu'ils avaient dans la tête, comme les taureaux avec leurs cornes; je voyais des enfans dont le crâne était fendu, et dont la cervelle paraissait à nu; M. T. prenait cette cervelle, la coupait par morceaux, pesait les morceaux dans une balance, m'expliquait en ricanant ce qu'il faisait, et, mêlant ces cervelles à celles des animaux, les remettait pêle-mêle dans les crânes entr'ouverts. J'entendais les plaintes de tous ces enfans, et les hurlemens de tous ces animaux. En vain je me débattais contre ces images: je ne pouvais réussir à les chasser, et il me semblait que toutes mes forces s'épuisaient dans une lutte inutile.

En effet, à mon réveil, j'étais baigné de sueur, et tous mes membres étaient brisés; néanmoins, comme il faisait petit jour, je ne cherchai pas à me rendormir, et je me levai.

Zamor avait couché à la porte de ma chambre; je lui dis de me mener au lieu où étaient réunis les animaux. Il s'empressa de m'obéir, et me conduisit dans le vestibule où je les avais vus la veille; ils y étaient encore: quelques-uns dormaient, mais la plupart avaient été réveillés par les premiers rayons du soleil.

Dans ce moment, comme des soldats qui se lèvent au son du tambour, ils s'occupaient des soins de la chambrée. Les uns balayaient avec des balais disposés exprès pour être saisis par la bouche: ils n'avançaient pas beaucoup, car leurs balais étaient petits, et leur adresse ne paraissait pas grande, mais le nombre des balayeurs suppléait à leur savoir-faire. D'autres apportaient de l'eau dans des seaux et lavaient le plancher. Quelques-uns allaient se plonger dans un grand bassin d'eau claire placé au milieu de la cour, et paraissaient se laver avec soin. D'autres se dirigeaient vers un petit appentis placé dans un coin, et dont je ne comprenais pas la destination; j'eus la curiosité de les y suivre, et je vis que c'était là que tout ce peuple venait à la garde-robe. Enfin, une des choses qui me sembla le plus digne de remarque, c'était de voir le taureau étriller le cheval, qui sans doute devait lui rendre un peu plus tard le même service.

Rien n'était plus intéressant que de suivre tous les mouvemens de cette

multitude, agissant avec autant d'ordre que d'intelligence; c'était une véritable société ayant ses lois, ses chefs, dont tous les membres s'aidaient les uns et les autres : c'était en grand l'admirable spectacle que nous présentent en petit les fourmis et les abeilles.

Désirant savoir si ces animaux comprendraient mes ordres, je donnai le signal destiné à les réunir; tous accoururent et vinrent se ranger autour de moi, les oiseaux se posant sur les quadrupèdes de grande espèce. Une compagnie de grenadiers ne met pas plus d'ordre et d'ensemble à se former en cercle autour de son capitaine.

Alors je me mis à passer ma revue.

Tous ces animaux me parurent magnifiques; il me sembla que, sauf la difformité produite par les protubérances existant sur le crâne, je n'avais jamais vu dans chaque espèce des individus aussi beaux. Etait-ce prévention, ou bien ne serait-ce pas plutôt que la beauté corporelle n'est en grande partie que le reflet de l'intelligence?

Tout en les considérant, je leur parlais et leur faisais faire tantôt une chose tantôt une autre; sur ma demande le renard m'apporta un verre d'eau, le taureau m'approcha une chaise, un coq de bruyère alla me chercher une pomme. L'ours brun qui servait de portier me fit voir les clefs, qui ne le quittaient jamais, et dont j'admirai l'ingénieuse fabrication, car elles avaient été appropriées aux pattes qui devaient s'en servir. En un mot chez tous je reconnus, à un degré plus ou moins grand, la même intelligence que j'avais la veille admirée chez le chien.

En feuilletant mon dictionnaire, j'y remarquai le mot *musique*, à la suite duquel se trouvaient indiqués quelques airs, et notamment la *Marseillaise*. Cela piqua ma curiosité. Est-ce que M. T. avait enseigné la musique à ses élèves? Je voulus vérifier le fait.

Je prononçai ce son qui voulait dire *attention*, puis celui de *musique*; à ce dernier son le loup s'avança, poussa un petit cri d'avertissement, et s'assit devant moi sur son derrière en me regardant. Je compris à cette pantomime qu'il devait être le chef d'orchestre.

En même temps dix ou douze des animaux présens s'étaient rangés derrière lui; quant aux autres, ils étaient allés se coucher dans différentes parties de la salle. Je jugeai que, chez ces derniers, le sentiment musical n'avait pas été développé.

Quand je vis tout mon monde en place, je dis le mot qui signifiait *Marseillaise*. Aussitôt le loup leva une patte en l'air, et le concert commença. C'était quelque chose d'étrange et d'imposant à la fois que l'effet produit par toutes ces voix, qui, séparées, semblent si discordantes. Là tout concourait à former une harmonie complète. Le taureau et l'ours faisaient les basses; les coqs de bruyère et les autres oiseaux les haute-contres : le chien, le cheval et quelques autres les ténors. Deux chats modulaient leurs miaulemens de manière à former des accords en guise d'accompagnement. Quant au loup, il se contentait de battre la mesure en regardant à droite et à gauche, comme pour exciter les uns et ralentir les autres. Enfin, dans ce concert bizarre, chacun faisait sa partie et attaquait la note avec une justesse d'intonation qu'on ne rencontre pas toujours chez nos choristes de l'Opéra (1).

Les concertans étaient arrivés à la moitié de l'air, quand tout à coup une porte s'ouvrit, et M. T. parut. Il poussa un cri; à l'instant les chants cessèrent et firent place à un silence absolu.

M. T. se précipita vers moi; sa figure était bouleversée par la colère : « Comment, monsieur, s'écria-t-il, vous abusez de ma confiance pour surprendre mes secrets; votre conduite est infâme, et si je ne me retenais, je vous ferais déchirer par ces animaux qui nous entourent. »

Fort étonné de cette brusque apostrophe, ce fut pendant long-temps en vain que je cherchai à me justifier. Enfin, à force d'attestations et de raisonnement, je parvins à lui faire comprendre que je n'avais fait qu'user du droit qu'il m'avait donné de parler à ses élèves. Mais je sentis que je ne pouvais prolonger mon séjour chez un homme aussi soupçonneux, et je voulus immédiatement prendre congé de lui.

Ma détermination parut lui faire infiniment de plaisir; il insista cependant pour me retenir à déjeuner, et j'acceptai, dans l'espoir de faire quelques nouvelles observations, mais tout se passa comme la veille.

Quand le déjeuner fut terminé, M. T. fut le premier à se lever de table, et à me dire qu'il allait me reconduire. Je le suivis donc, et je quittai cette demeure, mais non sans un vif regret, car j'aurais voulu emporter avec moi tous les secrets qu'elle renfermait.

Quand nous fûmes parvenus au tertre sur lequel nous nous étions assis avant d'entrer, il m'y fit asseoir de nouveau, et me dit : « Vous n'avez pas oublié le serment que vous m'avez fait à cette place, avant de connaître ce que vous savez maintenant. Etes-vous résolu à le tenir? Vous pouvez aujourd'hui le renouveler en connaissance de cause. »

Je n'avais pas à hésiter; il me fallut lui promettre de nouveau que jamais il ne sortirait de ma bouche un mot sur ce que j'avais vu et appris chez lui. Ma promesse le rassura; il me serra la main, et nous nous séparâmes.

—

Cinq mois se sont écoulés depuis cette époque. Je n'ai plus revu M. T... ni entendu parler de lui; mais le souvenir de ce qu'il m'a dit et fait voir est constamment présent à ma pensée. Mon esprit ne peut se détacher de la contemplation des vastes destinées qui sont ouvertes à l'esprit humain par son importante découverte.

Mais mes pensées sont toutes empoisonnées par cette réflexion : Cette découverte repose tout entière sur la tête d'un seul homme : s'il ne lui était pas donné de la compléter! si la mort en le frappant venait anéantir tout ce qu'il a créée!

Cette réflexion ne tarda pas à faire naître chez moi un doute.

J'avais promis à M. T... le secret; mais cette promesse, quelque solennelle qu'elle fût, pouvait-elle être tenue; quand l'humanité tout entière était intéressée à ce qu'elle ne le fût pas?

Si je gardais le silence, le sort de cette immense découverte, si féconde en résultats, dépendait de la volonté et de la vie d'un seul homme. Si je parlais, au contraire, j'ouvrais à la science une voie nouvelle d'investigations et de travaux : avant peu, sans contredit, des succès analogues à ceux du premier inventeur viendraient, sans nuire à sa gloire, couronner les travaux des savans qui entreraient dans cette nouvelle carrière.

J'ai consulté sur cette délicate question des personnes d'une haute moralité; toutes m'ont répondu que les sermens faits par moi à l'orgueil égoïste et mal entendu d'un homme de génie, ne devaient pas peser dans la balance autant que les droits sacrés de l'humanité; toutes m'ont déclaré que c'était un devoir pour moi de faire ce que M. T. eût fait à ma place, lui qui n'aurait pas reculé devant un assassinat dans l'intérêt de la science.

J'ai suivi leurs conseils, et je publie ce récit : je le publie pourtant avec crainte et hésitation; car tous mes scrupules ne sont pas éteints, et les sermens que j'ai prêtés sont toujours vivans dans ma pensée. Puisse la voix publique dissiper ces scrupules! c'est elle seule qui peut décider si j'ai eu tort ou raison d'être parjure.

Comte Dalbis.

LA FEMME VOILÉE.

I.

En l'année 1441, la Tamise, depuis Westminster-Hall jusqu'au couvent des chevaliers du Temple, voyait déjà s'élever sur sa rive gauche quelques uns de ces palais et de ces hôtels qui forment encore aujourd'hui l'ornement architectural du Strand, et interrompent au moins çà et là le style monotone des maisons modernes. C'était la résidence des plus grands seigneurs de l'époque, qui avaient ainsi une porte sur l'eau et une autre sur la voie publique, ou plutôt sur la campagne, Charing-Cross étant alors un village au milieu des champs.

Une foule assez nombreuse, qui s'augmentait sans cesse de quelques passans, parlait et gesticulait avec véhémence devant un de ces hôtels, celui qu'habitait le duc de Gloucester, le duc Humphrey, oncle du roi et régent du royaume d'Angleterre, sous le titre de Lord-Protecteur. La popularité de ce prince égalait sa puissance, et quoique son neveu, le roi Henri VI, eût atteint sa dix-neuvième année, soutenu par la faveur publique, il continuait à remplir toutes les fonctions de la royauté. Le jeune monarque, faible d'esprit et de caractère, était dominé par son oncle, en attendant de l'être par sa femme. Aussi le Lord-Protecteur avait-il des envieux et des ennemis jusque dans sa propre famille. Le plus dangereux et le plus violent était le cardinal de Winchester, prélat ambitieux et cruel, à qui tous les moyens étaient bons pour perdre quiconque lui faisait obstacle; trop habile pour attaquer toujours en face, et trop peu scrupuleux pour ne pas frapper dans l'ombre, quand il n'osait le faire au grand jour.

On sait le rôle qu'il avait joué dans la fatale tragédie de Jeanne d'Arc en France, et cette fois-ci c'était encore une sorcière qu'il cherchait, un bûcher qu'il voulait allumer, non plus pour immoler un ennemi du nom anglais, non plus pour venger une défaite nationale, mais pour compromettre un rival en ruinant en même temps son crédit auprès du peuple et à la cour. S'il eût été présent à la conversation tumultueuse qui agitait les gens rassemblés près de l'hôtel du duc de Gloucester, le cardinal aurait vu que ses insinuations perfides avaient été avidement recueillies par la superstition.

« Je vous déclare, disait une vieille femme qu'on eût pu prendre elle-même pour une confidente de Satan, je vous déclare qu'il se passe dans cet hôtel des mystères épouvantables : j'en ai vu sortir Margery Jourdain la magicienne.

---

(1) Ce concert, qui étonne si fort l'auteur de cet écrit, n'est pas étonnant pour nous, et il nous semble qu'on peut très bien dresser des animaux à chanter sans avoir recours à la Solénopédie. Les mémoires du siècle dernier nous fournissent à l'appui de notre opinion une anecdote bien connue.

Un jeune prince russe, passionné pour la musique, avait fait réunir une cinquantaine de chats, différens d'âges, de sexes et d'espèces, et il avait dressé chacun d'eux de manière à ce que, quand on lui tirait la patte, il fît un miaulement dans un certain ton. Chacun de ces chats rendait par là une note différente. Quand il voulait jouer un air, il les mettait tous dans une grande caisse divisée en compartimens séparés; au devant de la caisse était un clavier portant les touches d'un clavecin; enfin, à la patte de chacun des chats était attachée une corde, dont l'autre extrémité était fixée à l'une des touches.

On conçoit que, quand il pressait ces touches, la corde était tirée, et le chat auquel était attachée cette corde poussait le cri pour lequel il avait été dressé.

Par là chacun des chats était une note, et faisait l'office d'une des cordes du clavecin ordinaire. Aussi l'inventeur jouait-il sur cet instrument bizarre tous les airs qu'on peut jouer sur les instrumens connus.

Malheureusement un pareil instrument était chose d'une conservation difficile; un jour il arriva qu'une des notes se cassa la jambe en tombant du haut d'un toit. Quelques autres moururent; la plupart devinrent fausses dans les temps de mue, d'amour et de grossesse. Ce sont sans doute ces difficultés qui ont empêché d'arriver jusqu'à nous le clavecin à chats. (*Note de l'éditeur.*)

— Et moi, disait une autre, j'y ai vu entrer Roger Bolingbroke, l'astrologue.

— Margery Jourdain est-elle sortie par la porte ou par la fenêtre? à califourchon sur son bouc ou sur son balai? — Question adressée à la vieille par un jeune clerc de notaire, avec une sorte d'ironie, comme s'il voulait paraître peu crédule.

— Non, non, répondit la vieille, elle n'a pas besoin de cette monture extraordinaire pour sortir d'une maison dont toutes les portes lui sont ouvertes, où elle est si bien accueillie et si souvent mandée. Qui ne sait que la duchesse de Gloucester est sa protectrice?

— Ah! reprit le clerc, le duc seul sans doute ne le sait pas! Souffrirait-il que son palais fût changé en rendez-vous de sabbat, et que sa femme protégeât des sorcières, lui qui est chargé de protéger le royaume contre tous les fléaux?

— Ah bien oui! dit la vieille; milord lui-même est chassé par les sorciers de sa maison; il n'y couche presque plus, et n'y revient dès le matin que contraint et forcé.

— Croyez-vous? dit un forgeron : en ce cas, je vais bien attraper les sorciers mâles et femelles : j'ai là à ma ceinture ce qu'il faut pour *protéger* notre illustre protecteur et préserver cette maison de toute maligne influence. » Ce disant, le charitable vulcain clouait un fer à cheval sur un des battans de la porte même. A ce signe, qui dénonçait à tous les yeux le malheur dont était menacé le Lord-Protecteur, il se fit une grande acclamation (1). Quelques personnes cependant ne prirent pas en bonne part cette espèce de stigmate fixé si brusquement sur une demeure presque royale, et y voyant un affront pour le duc, ils invitaient le forgeron à mieux employer les ustensiles de son métier. C'était alors que la foule était devenue plus bruyante et plus tumultueuse. Quelques cris s'étaient fait entendre : *Au feu les sorciers!* et même : *au feu les sorcières!* cri par lequel on ne désignait pas peut-être seulement la vieille Margery Jourdain, mais encore la grande dame accusée de tenir chez elle les conciliabules de Satan. Tout à coup le balcon de l'hôtel s'ouvrit, et ce fut le duc de Gloucester en personne qui s'y montra. Evidemment ce seigneur avait été instruit de ce qui se passait sous ses fenêtres et à sa porte; ou si c'était le bruit qui l'avait averti, il devina d'un coup d'œil quel esprit soufflait la flamme de ce commencement d'émeute. Jugeant qu'il était prudent d'intervenir avant que la chose ne devînt plus grave, et s'adressant aux plus proches, il demanda la cause du tumulte, du ton que prend naturellement un supérieur qui réprimande déja en feignant d'ignorer de quoi il s'agit. Un moment, la populace, interdite par cette présence respectée et redoutée, garda le silence; mais il se trouva bientôt un orateur pour tenir tête au duc. Un homme, qui jusque-là n'avait rien dit, ou dont la voix avait été couverte par les continuelles interruptions d'une pareille assemblée, un pauvre diable, ayant assez l'air d'un mendiant, s'avança appuyé sur des béquilles : d'un geste piteux il appela d'abord l'attention sur sa jambe paralytique, puis il dit, avec l'insolente familiarité d'un gueux protégé par sa misère même, mais avec un meilleur langage que celui d'un mendiant ordinaire :

« Milord, vous voyez devant vous une victime qui vous demande justice. Ce membre, qui aujourd'hui me refuse son service et se roidit chaque fois que je voudrais le plier pour faire un pas, était aussi sain et aussi robuste que l'autre, avant que la vieille Margery m'eût jeté un sort. Et pourquoi m'a-t-elle jeté un sort? Parce que, chargé de lui porter un message de la part de la duchesse, votre illustre épouse, je n'avais pas couru assez vite à son gré pour m'acquitter de la commission. Ce matin, j'ai rencontré ici près la vieille maudite, et j'ai voulu la frapper avec une des béquilles que ses maléfices me forcent toujours d'avoir sous l'aisselle; mais elle s'est réfugiée dans votre palais, et je l'attends pour la conduire moi-même devant le juge avec la permission de votre Grâce et le secours de tous les gens de bien qui sont ici pour me prêter main-forte.

— Drôle! dit le duc, ne pouvant réprimer son mépris, tout en condescendant à répondre à ce misérable; tu n'as pas besoin de ma permission pour arrêter la sorcière partout où tu la trouveras; mais toi et les tiens, allez la guetter ailleurs, car elle ne se hasarderait pas dans la même demeure que le Lord-Protecteur d'Angleterre.

— Il est certain que mylord n'aime pas les magiciennes, dirent quelques voix.

— Mais nous l'avons vue entrer chez mylord, dirent quelques autres.

Et le tumulte recommença. Le duc de Gloucester, voyant que sa présence ne suffisait plus pour le calmer, se retira presque au même instant. La porte du palais, fermée jusque-là, livra passage aux hommes d'armes qui, d'accord avec quelques serviteurs du duc et des gardes de la Cité, dispersèrent la foule. Toutefois, cette populace se retira très lentement, et vociférant encore :

— Au feu les sorciers et les sorcières!

(1) Note du directeur. Dans ses *Observations sur les Antiquités populaires* John Brand cite justement au sujet des *fers à cheval* un ancien voyageur français, Misson, qui dit : « Ayant souvent remarqué un fer de cheval cloué au seuil des portes (chez les gens de petite étoffe), j'ai demandé à plusieurs ce que cela voulait dire; on m'a répondu diverses choses différentes; mais la plus générale réponse a été que ces fers se mettaient pour empêcher les sorciers d'entrer; ils rient en disant cela, mais ils ne le disent pourtant pas tout à fait en riant, car ils croient qu'il y a là dedans, ou du moins qu'il peut y avoir quelque vertu secrète, et s'ils n'avaient pas cette opinion, ils ne s'amuseraient pas à clouer ce fer à leur porte. » (Max. Misson, *Observations par un voyageur en Angleterre*. La Haye, 1698.

La scène qui se passa alors dans l'intérieur de ce palais laisse à douter si la scène de la rue avait réellement été provoquée par le cardinal ennemi du duc.

L'appartement de la duchesse donnait sur la Tamise, et se terminait par une tourelle dont une duchesse moderne aurait fait un charmant boudoir, mais qui ne ressemblait guère à ces réduits mystérieux dans lesquels les belles d'aujourd'hui célèbrent les rites secrets de la toilette, rêvent au prochain bal de la cour, écrivent leurs billets doux, et lisent un roman fashionable ou un sermon, si elles sont à la fois dévotes et coquettes, ce qui se voit encore. La populace ne s'était pas trompée dans ses allusions contre l'auguste compagne du Lord-Protecteur. On voyait dans son boudoir un astrolabe, un berryl (1), et autres meubles d'un art suspect. Eléonore Cobham, duchesse de Gloucester, croyait à l'astrologie et aux astrologues; elle avait la faiblesse de consulter les devins et les sorciers; elle les faisait venir dans son boudoir pour se livrer avec eux à des opérations cabalistiques, tirant l'horoscope de ceux qui lui étaient chers et de ceux qu'elle pensait être ses ennemis. Ce fut auprès de la duchesse que le Lord-Protecteur, sombre, irrité, se rendit précipitamment en quittant le balcon où il venait de se faire voir à la populace. Dans le silencieux réduit d'Eléonore Cobham, le bruit de la rue ne parvenait guère; cependant elle avait pu entendre au moins le sourd murmure du tumulte, et elle s'attendait vaguement à une visite hostile, car le duc la trouva occupée avec la hâte d'un reste d'inquiétude à cacher ou à mettre à l'écart certains objets qu'elle ne montrait pas sans doute volontiers à tous les yeux : elle tirait encore un rideau qui voilait une espèce d'alcôve, et ce ne fut pas sans un certain trouble qu'elle rencontra le regard incertain de son puissant et redouté mari.

« Madame, lui dit celui-ci, félicitez-vous! ce n'est plus seulement à la cour que mes ennemis me dénoncent comme le fauteur des sorciers et des magiciens; c'est sous mon balcon qu'ils le crient par la voix du peuple; c'est à ma perte qu'ils envoient clouer l'enseigne des succursales de l'enfer. En ce moment, le cardinal rédige contre moi une accusation de haute trahison, fondée sur vos ténébreuses pratiques, et le peuple, ayant déjà le pressentiment de ma perte, vient me sommer d'avance de lui livrer mes complices, une Margery Jourdain, un Roger Bolingbroke et autres misérables trop connus de vous, et qu'en ce moment peut-être vous êtes occupée à cacher en effet dans le propre palais du Lord-Protecteur de ce royaume. Eh bien, madame, que répondez-vous? ai je eu tort de nier devant le conseil que vous ayez jamais eu la moindre relation avec ces infâmes?...

— Vous avez eu tort, répondit la duchesse, qui pendant cette première apostrophe avait eu le temps de préparer ses propres paroles.

— Quoi! reprit le duc, évidemment disposé à continuer cet acte d'accusation, soit que la duchesse l'eût accepté, comme elle le faisait, soit qu'elle l'eût repoussé comme faux et calomnieux : quoi, madame, j'ai eu tort! j'ai donc eu tort de nier que vous ayez jamais comploté avec eux la mort du roi au moyen de charmes magiques?

— Vous avez eu raison en effet de nier cela, mylord!

— Il n'est donc pas vrai que ce boudoir même recèle la preuve de cette conspiration?

— Cela n'est pas vrai.

— Ils ont été donc bien mal informés ceux qui, prétendant parler d'après un de vos confidens, un mauvais prêtre appelé John Hume, m'ont soutenu en face que si la justice était admise ici, elle y trouverait, derrière ce rideau peut-être, une figure de cire faite à l'image et ressemblance du roi, laquelle figure est chaque jour transpercée à l'endroit du cœur et du cerveau de pointes aiguës, afin que, par l'effet de certaines conjurations, ce soient le cœur et la tête du roi qui éprouvent sympathiquement les tortures de ce supplice jusqu'à l'extinction graduelle de la vie?

— L'espion ou le traître qui a donné à vos ennemis de pareils détails, mylord, n'a pas parlé vrai. Il n'y a point ici de figure du roi.

— Vous ne démentez qu'à demi cette dénonciation, poursuivit le duc; il y a ici une figure en cire exposée à vos sortiléges. Quelle est cette figure? et contre qui s'opèrent ces diaboliques pratiques? Je veux le savoir, et je le saurai... »

A ces mots, le duc s'élança vers l'alcove sans que la duchesse songeât à l'en empêcher, tant il y avait dans sa physionomie cette expression de volonté décidée que rien n'arrête. Le rideau mystérieux fut tiré violemment, et le Lord-Protecteur, au lieu d'une figure à l'image de Henri VI, vit celle d'une jeune femme faite avec tant d'art, qu'il put douter un moment si c'était un portrait ou la personne elle-même qui était là assise sur un fauteuil, la tête penchée sur un de ses bras et doucement endormie.

Au regard qu'Eléonore Cobham fixa sur le visage de son mari, à l'anxiété avec laquelle ce regard étudiait l'émotion du duc, il eût été facile de deviner qu'une unique passion dominait chez elle toutes les autres, et qu'en ce moment tout en éprouvant une vive douleur, elle reprenait quelque avantage sur cet homme qui tout à l'heure l'interrogeait avec une colère si insultante.

« Eh bien! dit-elle avec une triste ironie; eh bien! mylord, reconnaissez-vous cette image? En voyant que ce n'est pas l'image du roi Henri que les infâmes complices de votre duchesse ont apportée dans votre palais, ne me remercierez-vous pas de mettre si près de vous celle que vos pas cherchent partout, nuit et jour, depuis six mois?

(1) Petit globe en cristal qui servait aux conjurations magiques.

— Qui vous a dit, madame, demanda enfin le duc revenu un peu de sa surprise et s'excitant de nouveau à la colère, qui vous a dit que c'était lady Anna Nevyl qui causait ces absences, que vous m'avez reprochées avec tant d'amertume?

— Qui me l'a dit, mylord? mais vous-même; votre embarras à la vue de sa seule image le dit assez... Qui me l'a dit? Ah! mylord! espériez-vous tromper long-temps une épouse délaissée et qui vous aimait encore assez pour être jalouse?

— Mais, madame, reprit le duc coupant court brusquement à cette scène de jalousie conjugale et revenant à son but, peu importe que vos sortiléges tendent à perdre le monarque ou une des dames les plus belles et les plus nobles de ce royaume. Ces sortiléges sont-ils beaucoup moins odieux? ne constituent-ils pas un acte de trahison envers moi, que vous avez exposé, je vous l'ai dit, à la perfide accusation de mes ennemis auprès du roi et aux insultes de la populace? Qu'importe le but du crime? le crime existe et vous l'avouez... vous l'avouez lorsque j'espérais encore avoir confondu vos dénonciateurs par mon franc démenti; vous l'avouez lorsque je les ai mis au défi de me fournir la preuve de ce qu'ils avancent. L'avouerez-vous devant les juges que j'ai autorisés, dans la persuasion où j'étais de votre innocence, à dresser contre vous une redoutable procédure?... l'avouerez-vous quand vous serez confrontée, vous, duchesse de Gloucester, avec ce lâche espion qui a vendu vos secrets et votre vie?»

Les yeux d'Eléonore Cobham exprimèrent un sentiment de dédain bien plus que de terreur lorsqu'elle répondit:

— Ainsi donc, mylord, je vous comprends bien: vous, le plus puissant seigneur de ce royaume; vous, plus roi que le roi lui-même, vous n'avez pu fermer la bouche à vos envieux qu'en leur promettant le scandale d'un procès en sorcellerie contre votre femme; le scandale d'abord, et puis sans doute une sentence sanguinaire? Déjà, n'est-ce pas, votre infidélité me voit par anticipation sur le bûcher où j'irai consommer mon sacrifice, afin de faire place ici à une rivale!

— Malheureuse! dit le duc, qui vous a condamnée, si ce n'est vous-même, en vous associant à des suppôts de Satan? Seriez-vous reine, qu'aucune puissance humaine ne pourrait vous absoudre de ces pratiques qui sont maudites par les lois divines; serais-je roi, que mon autorité n'irait pas jusqu'à vous faire absoudre si vous êtes coupable. Plaise donc à Dieu que vous ne m'ayez tout à l'heure tout avoué que par vaine bravade et dépit jaloux. Demain Margery Jourdain et Roger Bolinbroke seront jugés, et vous serez citée vous-même à comparaître devant la haute cour ecclésiastique. Pesez bien vos paroles.

— Mylord, on reproduira sans doute une première accusation bien ancienne: lorsque je fus admise à l'honneur de devenir votre duchesse, vous rappelez-vous qu'on vous dit que je vous avais séduit par des pactes magiques? Si on le dit de nouveau, répondrez-vous encore en souriant qu'en effet vous fûtes captivé par un charme, mais par le charme d'une femme qui savait aimer et plaire?

— Eh, madame, répliqua le duc avec impatience, au lieu de rappeler de vains propos, préparez-vous sérieusement à une accusation sérieuse. Je vous le déclare, il y va pour tous deux de l'honneur, pour vous de la vie.

— C'est-à-dire que, sans remords, si des juges ont intérêt à me trouver coupable, vous me laisserez monter sur le bûcher, moi, duchesse de Gloucester, moi, femme du Lord-Protecteur, comme la pauvre fille d'Orléans?

— Je vous répète que c'est à vous seule d'écarter la condamnation; tout ce que je pourrai, ce sera de vous épargner peut-être le supplice. Préparez-vous donc, madame, à confondre vos accusateurs: je vais, moi, voir si l'on est parvenu à dissiper la populace furieuse, qui tout à l'heure venait ici pour vous traîner elle-même à la croix de Saint-Paul.

Et, après ces mots prononcés avec une froide inflexibilité, comme pour se venger d'avoir un moment oublié sa colère ou laissé entrevoir l'émotion que lui causait la simple image de lady Nevyl, le Lord-Protecteur quitta brusquement la duchesse, la livrant à ses amères réflexions.

II.

Sans la scène que nous venons de raconter, on ne comprend qu'imparfaitement le récit des chroniques, où nous voyons que sur la dénonciation de John Hume, prêtre, Roger Bolingbroke, savant astrologue, Thomas Southwell, chanoine de Saint-Etienne, lisant plus souvent le grimoire que son bréviaire, et Margery Jourdain, dite aussi Marjory Jourdemain, sorcière, comparurent devant l'archevêque de Cantorbéry, le cardinal de Winchester et divers autres évêques, accusés de conjurations diaboliques et cabalistiques. Après plusieurs interrogatoires, le 25 juillet 1441, ce savant aréopage condamna, comme principal accusé, John Bolingbroke à être exposé à la croix de Saint-Paul de Londres, sur une chaise de forme bizarre, supposée le trépied de ses oracles. Ce fut là que, revêtu de son costume d'astrologue, Roger Bolingbroke abjura ses erreurs publiquement avant d'être pendu à Tyburn. Le chanoine Southwell aurait subi le même supplice s'il n'était mort en prison. Quant à Margery Jourdain, convaincue d'être une sorcière et une hérétique relapse, elle fut brûlée à Smithfield.

La dénonciation de John Hume désignait nominativement la duchesse de Gloucester comme complice de l'hérésie et des pratiques diaboliques de ces trois malheureux: il résulta de leurs aveux qu'elle les avait en effet consultés maintes fois, et il fut dès lors avéré pour tous que le noble duc de Gloucester n'avait été amené à épouser l'indigne Eléonore Cobham, jadis sa maîtresse, qu'à l'aide de la magie noire (1). Sa dignité n'était donc nullement intéressée à couvrir de son manteau de duc cette femme, alliée à Satan dans l'enfer, et aux suppôts de Satan dans ce monde. Personne ne le blâma de la laisser juger sans s'interposer en sa faveur. A la nouvelle de l'arrestation de Roger et de Marjery, Eléonore Cobham s'était réfugiée dans le sanctuaire de Westminster; et ce fut là que le Lord-Protecteur se rendit secrètement, déguisé avec soin, pour avoir avec elle une dernière entrevue.

A la vue de celui qui gouvernait l'Angleterre, s'entourant ainsi de précautions et de mystères pour venir lui parler, Eléonore Cobham ne put espérer qu'il voulût lui apporter quelque secours efficace. Soit que le duc de Gloucester, à force d'entendre dire qu'il n'avait donné autrefois le titre d'épouse et de duchesse à cette femme que sous l'influence d'un charme inconnu, eût fini par le soupçonner lui-même de bonne foi; soit que ce charme, quel qu'il pût être, n'existant plus, il fût bien aise, dans l'intérêt de sa politique et d'une nouvelle passion, de paraître y croire, à peine s'il lui restait un dernier sentiment de pitié pour celle qu'il avait aimée. Hélas! quand nous n'aimons plus, qui de nous peut expliquer le secret de son amour éteint? La dissimulation du duc de Gloucester n'était pas de celles qui flattent pour tromper; il exagérait plutôt, au contraire, son indifférence, pour pousser l'infortunée duchesse au désespoir. Combien la cruauté coûte peu à l'homme qui ne voit plus dans une femme qu'un obstacle à l'accomplissement de quelque désir coupable! Toutes ces mauvaises pensées se lisaient sans doute dans les regards du duc. Trop instruite d'ailleurs par l'expérience du passé, Eléonore Cobham devina qu'elle ne devait plus compter que sur sa propre inspiration; mais l'orgueil fit taire enfin sa jalousie; elle fut même guérie de son amour, et elle se promit bien, si elle devait périr, de faire au moins payer cher sa vie à l'homme qui la sacrifiait si perfidement après l'avoir tant aimée.

« Nos ennemis triomphent, dit le duc.

—Je crois plutôt, répondit la duchesse, qu'ils sont bien déçus dans leur secrète vengeance.

—Quel espoir nourrissez-vous encore, madame?

—Aucun pour moi, mylord: je sais tout ce qui se passe; mais je pourrai du moins désoler le cardinal en lui révélant qu'au lieu de servir sa haine, ma condamnation secondera merveilleusement le rival qu'il croyait frapper en moi. Lady Nevyl, fille du duc de Salisbury, et nièce du comte de Warwick, apportera une belle dot de crédit au Lord-Protecteur. Une fois Eléonore Cobham réduite à un peu de cendre, qui empêchera que lady Nevyl devienne duchesse de Gloucester? Vous voyez, mylord, que l'on apprend quelque chose en consultant les sorciers.

—Eh! madame, les sorciers sont malheureusement plus habiles à prévoir la destinée qu'à détourner ses fatales atteintes. Aveuglée par votre jalousie, pendant que vous pensiez creuser la tombe d'une rivale, vous n'avez pas aperçu celle qui s'ouvrait pour vous: il ne vous reste plus peut-être aujourd'hui qu'à éviter par le choix de votre mort les tortures qu'on vous destine.

— Quoi! monseigneur, vous ne pouvez me sauver ni en imposant votre toute-puissance au tribunal des savans docteurs de ce royaume, ni en favorisant ma fuite?

— Fuir est impossible; le sanctuaire est cerné de troupes; défense va être faite de vous laisser parvenir aucune nourriture...

— Et votre Grâce a daigné venir elle-même pour m'empêcher de mourir de faim?

— Mais de peur que quelque complice, continua le duc, ne brave cette défense, le cardinal sollicite auprès du chapitre de Westminster le droit de vous arracher de cet asile que vous croyez inviolable. Ne pouvant plus autre chose pour vous, madame, j'ai voulu du moins vous épargner et la honte d'une mort publique et les horribles tortures du feu si vous tombez aux mains de vos juges, ou celles de la faim si l'on respecte ce sanctuaire.

— Quelle bonté pour une pauvre femme traquée comme une biche par une meute acharnée! s'écria Eléonore avec ironie, se rappelant comment le duc avait autrefois lâchement délaissé Jacqueline de Bavière, du moment où il la vit accablée à la fois par les foudres de l'église et sous les coups de ses ennemis temporels: quelle bonté, mylord! Quand les dames d'Angleterre sauront ce trait de Votre Altesse, elles rétracteront, j'en suis sûre, les malédictions dont elles nous poursuivirent, vous et moi, il y a vingt ans (2). »

---

(1) « Laquelle ledit duc par avant avoit tenue en sa compagnie, certain temps, comme sa dame par amours: et avec ce avoit esté diffamée de aucuns autres hommes que de iceluy duc » (*Monstrelet.*)

(2) Jacqueline de Bavière, héritière des duchés de Hainault, de Hollande et de Frise, avait épousé en premières noces le dauphin de France, et après sa mort elle avait été remariée contre son gré à son cousin germain Jean, duc de Brabant. Ce second mariage ne fut pas heureux, et Jacqueline se réfugia en Angleterre, où le duc de Gloucester s'amouracha de ses charmes, ou plutôt de ses riches domaines. Il la ramena dans le Hainault et se déclara son mari malgré le duc de Bourgogne; mais la fortune ayant trahi ses efforts et se voyant désavoué par le parlement anglais, excommunié par le pape, battu par les Bourguignons, il laissa là Jacqueline pour retourner en Angleterre, où il épousa Eléonore Cobham, fille du lord Cobham de Sterborough. Les femmes des principaux bourgeois de Londres se rendirent au parlement et y dénoncèrent le duc comme ayant trahi la malheureuse Jacqueline pour une femme sans mœurs, avec laquelle il avait long-temps vécu en adultère

Le duc, à cette interruption, resta impassible comme un homme qui avait calculé tous les effets de sa cruauté: il présenta tranquillement à Eléonore un poignard et un flacon de cristal.

« Je vous comprends, dit Eléonore... Si je ne me sens pas le bras assez fort pour me frapper, voici un poison dont quelques gouttes suffisent pour endormir en quelques minutes d'un sommeil éternel... Merci, mylord, j'accepte ces dons de votre généreuse pitié, mais pour vous les rendre un jour; car, sachez-le, je ne consens pas à mourir de faim, préférant me présenter devant la cour ecclésiastique; je ne redoute pas davantage le bûcher : il m'est prédit, et j'ai la preuve que la prédiction est vraie, que je ne dois périr ni par le feu, ni par la corde, ni par le poison, ni par le fer.

— Et vous subirez la honte publique de votre jugement? demanda le duc.

— Oui, mylord; la duchesse de Gloucester tirera cette première vengeance du duc dont elle porte le nom; ce sera la première et non la dernière, comme je vous le rappellerai le jour où vous pardonnant enfin, parce que vous serez trahi et déserté comme moi, je vous dirai, en vous offrant ce fer et ce poison : Voici, mylord, les seuls amis, les seuls défenseurs qui vous restent. Adieu. »

Et à ces mots d'adieu jetés au duc avec mépris, elle s'éloigna, le laissant livré au dépit d'être deviné dans sa prétendue compassion pour l'infortunée fatalement unie depuis vingt ans à sa fortune (1).

III.

Monstrelet, Fabian, W. Wyrcester, Stowe et les autres chroniqueurs racontent comment, au mois d'octobre suivant, un spectacle qui n'était pas inusité dans ce siècle, mais auquel le rang de l'héroïne prêtait un singulier intérêt, rassembla pendant trois jours la foule curieuse et bruyante de Londres. Cette même foule, qui avait assisté au supplice de Roger Bolinbroke et aux tortures de Marjory Jourdain, s'empressait chaque matin pour voir passer dans les rues les plus populeuses le lord maire et les principaux magistrats de la Cité, accompagnant en lugubre cortége la duchesse de Gloucester, vêtue de deuil, avec la face découverte, pieds nus et un cierge à la main, depuis Westminster jusqu'à la croix de St-Paul. Vainement on avait multiplié les témoignages pour construire le crime de haute trahison : on n'avait pu la convaincre que d'avoir participé à des sortiléges, en punition duquel délit contre les lois divines et humaines, le tribunal ecclésiastique, sans égard aux titres et qualités de la délinquante, l'avait condamnée à cette pénitence publique, puis à être bannie dans l'île de Man.

On sut que c'était le duc lui-même qui avait désigné ce lieu d'exil. « Je n'en suis pas surprise, dit la duchesse; puisqu'il n'a pu obtenir une sentence capitale, et qu'il craint que je ne puisse périr ni par le fer ni par le feu, il espère que l'eau terminera sa honte avec ma vie. »

En effet, on apprit que dans la traversée de Whitehaven à l'île de Man, Eléonore Cobham s'était précipitée de désespoir dans la mer, et y avait péri. Quelques personnes faisaient de cette mort une histoire moins simple, prétendant que la barque qui transportait la duchesse avait été surprise par une tempête, et que les matelots, effrayés de la présence à bord d'une femme qui avait eu des communications avérées avec Satan, s'étaient débarrassés d'elle. Une troisième version, plus conforme aux idées superstitieuses de l'époque, ajoutait que c'était le diable qui était venu pendant la tempête enlever son associée. Quoi qu'il en fût, personne ne s'en inquiéta long-temps, et le duc moins que personne; le duc, qui ne prit pas le deuil, ce dont chacun le loua, un mari n'étant nullement tenu à regretter une femme qui lui a été enlevée par l'enfer.

Cependant, avant de s'unir à lady Nevyl, il dut attendre au moins quelques mois; seulement il n'avait plus désormais à dissimuler son amour pour cette jeune veuve, et l'on remarqua maintes fois que le Lord-Protecteur négligeait peut-être un peu trop les soins du gouvernement pour aller se montrer auprès d'elle en galant assidu et tendre. Hélas! c'est surtout à la cour que les absens ont tort. Une nouvelle intrigue s'ourdit secrètement contre le Lord-Protecteur; et lorsqu'il venait un matin demander au roi, pour la forme, son agrément au mariage qu'il avait l'intention de contracter, ce fut le roi qui, le premier, dit à son ministre : « Mylord duc, moi aussi je me marie, ou plutôt je suis déjà marié. A la suite d'une longue et difficile négociation, lord Suffolk doit épouser aujourd'hui à Nancy, en mon nom, la princesse Marguerite. »

Une négociation de ce genre ignorée du Lord-Protecteur! un pareil mariage contracté à son insu! cette reine choisie parmi les princesses françaises, malgré l'acte du parlement qui défendait, sous peine de haute trahison, de renouer l'alliance avec la France!... Il y avait là de quoi accabler un politique... Et le roi, ce docile pupille, qui, se croyant enfin émancipé, se préparait à faire le maître, parce qu'il allait avoir une femme au lieu d'un tuteur! Le duc resta un moment confondu devant ce grand enfant, qui naguère avait la précaution de lire sur le visage de son oncle avant d'exprimer une volonté. Cependant Gloucester se ravisa enfin, et ne sachant pas encore tout ce qu'il devait espérer ou craindre, il dit avec un respect presque ironique :

« Je félicite Votre Grâce, sire; la princesse Marguerite est la plus belle princesse de l'Europe; aucune femme ne lui est supérieure en beauté.

— Et l'on ajoute, reprit Henri, que peu d'hommes lui sont supérieurs en sagesse. »

Décidément, on avait fait la leçon au monarque, et les politiques qui avaient conclu cette union avaient déjà préparé le jeune époux à subir ce joug nouveau. Marguerite était une rivale qu'ils donnaient au Lord-Protecteur. Celui-ci n'en douta plus lorsqu'il sut que, pour aplanir toutes difficultés, il n'était sorte de concessions que l'Angleterre ne fît à la France.

« Ah! du moins, se dit-il, si je n'ai pas pour moi la reine, j'aurai l'orgueil britannique que je me réserve de soulever. » Et cette réflexion, il put la faire déjà dans le cours de cette explication imprévue entre l'oncle et son royal neveu.

« Une reine de ce mérite et de cette beauté, continua-t-il, pouvait se passer de dot; je ne doute pas cependant qu'en faveur de ce mariage, la France ne renonce pour toujours à l'Anjou et au Maine.

— Au contraire, dit le roi, c'est nous qui renonçons à cet apanage, pour qu'il soit possédé librement par le titulaire.

— Fort bien; c'est probablement alors le duc de Bourgogne, qui se charge de la dot en rendant au roi René la ville de Bar, à lui remise en gage jusqu'au solde de sa rançon (1).

— Non, mylord, ce sera nous qui ferons un acte de munificence en payant de notre trésor le duc de Bourgogne.

— Sire, cette générosité est digne d'un roi d'Angleterre, et nous ferons, en effet, entendre au parlement qu'il ne faut pas que le roi de Sicile et de Jérusalem, du moment où sa fille partage le trône de Votre Grâce, soit un roi sans états, un roi mendiant. Il en coûtera quelques regrets à nos chevaliers, à Warwick, à Salisbury et à Somerset, de renoncer à leurs conquêtes; mais il n'est rien qu'ils ne doivent faire pour le bonheur de Votre Grâce.

— L'Angleterre a besoin de consolider la paix, répondit Henri; il est temps que nos braves chevaliers se reposent et donnent des héritiers à leurs familles; il est temps que nos fidèles sujets se livrent en toute sûreté au soin de leurs maisons : nous attendons de vous, bel oncle, que vous daignerez aussi laisser quelque temps dans le fourreau votre glorieuse épée.

— Sire, en faisant la guerre à la France, je n'ai jamais voulu que la forcer à faire la paix : du moment où toute discorde est étouffée entre les deux peuples, je consens que mon épée se rouille, et je serai le premier à demander que l'habile négociateur de ce fortuné mariage n'encoure pas la peine à laquelle il s'est exposé.

— Avant de partir, dit le roi, Suffolk a obtenu de nous des lettres de pardon et d'amnistie; elles seront entérinées au parlement; mais pour lui témoigner en outre toute notre satisfaction, nous nous proposons, avec votre agrément, bel oncle, de le créer marquis de Suffolk, et plus tard premier duc de ce titre.

— Sire, répondit le duc, qui vit bien que rien n'avait été oublié pour mettre Suffolk à couvert de son ressentiment, ce n'est pas moi qui ferai la moindre opposition à une faveur qui doit honorer un homme si digne de votre confiance. »

Et en quittant Henri, le duc, rongeant son frein, s'aperçut que le jeune roi riait sous cape comme un écolier enchanté de pouvoir braver un précepteur qu'il sait congédié par sa famille.

Le duc alla tout raconter à lady Anna Nevyl, et dans son dépit il oublia qu'il devait dans cette entrevue fixer le jour de son union avec elle. Par le fait, Gloucester, qui avait eu deux fois à se repentir de sa précipitation en fait de mariage, pouvait bien reculer un peu celui-ci : incertain sur le parti qu'il prendrait, se flattant parfois qu'il pourrait peut-être gouverner encore le roi par la reine après l'avoir gouverné directement, il jugea qu'il serait sage pour lui d'attendre l'arrivée de Marguerite.

La fortune imprévue de cette jeune princesse tenait du roman, et la suite prouva qu'elle était bien digne d'être l'héroïne d'une epopée historique. Fille d'un roi sans états, et qui devait encore sa rançon de la bataille où il avait été fait prisonnier, c'était justement sur le trône des vainqueurs qu'elle était appelée à prendre place; c'était elle qui dictait les conditions de cette alliance, et ceux qui étaient venus déposer à ses pieds la couronne d'Angleterre n'avaient pas négligé de caresser sa vanité en promettant le pouvoir le plus absolu sur l'esprit du roi son époux. Certes, par ses grâces et son noble caractère, Marguerite d'Anjou était digne de régner; mais telle est la vanité des choses humaines, qu'en la choisissant pour leur souveraine, les nobles d'Angleterre pensaient bien moins à rendre hommage à ses vertus qu'à se servir d'elle pour renverser la puissance de Gloucester.

Les fêtes de ce mariage furent brillantes. A peine débarquée, la jeune reine gagna tous les cœurs; le Lord-Protecteur, en voyant éclater un si vif enthousiasme, comprit qu'il ne pouvait encore entrer en lutte, et qu'il

(1) Malgré la partialité de Shakspeare pour Gloucester, lorsque la duchesse est accusée devant lui (IIe partie de Henri VI, scène 1re), le poète lui fait dire :

For my wife, I know not how it stands, etc.

» Quant à ma femme, je ne sais ce qui en est; je suis désolé d'entendre ce que j'ai entendu : elle est noble, mais elle a oublié l'honneur et la vertu, si elle a été en communication avec ces êtres dont le contact souille toute noblesse, je la bannis de mon lit et de ma maison; qu'elle soit livrée à la loi et à la honte, je l'abandonne comme ayant déshonoré le nom honoré de Gloucester. »

Dans la troisième scène du même acte, quand la duchesse est condamnée, au lieu de la défendre, Gloucester lui dit froidement : « Eléonore, la loi t'a jugée; je ne puis justifier celle que la loi condamne. »

(1) Le roi René avait été fait prisonnier à Bulgneville par le duc de Bourgogne.

devait même, en apparence du moins, courber la tête comme tous les courtisans sous les rayons du soleil de la cour. Il fut donc des premiers à complimenter Marguerite et en reçut pour récompense un sourire qui inquiéta ses ennemis. Qui sait quelles illusions le consolèrent un moment, si accoutumé à séduire là où ils ne pouvait dominer ?... Oh ! si la reine daignait reconnaître son empressement d'abord et puis apprécier son génie!..... Ce rêve ne fut pas de longue durée : peu à peu Marguerite se mit au courant de toutes les affaires, et quand elle eut assez consulté les anciens ministres, quand elle eut prouvé à Henri qu'elle avait la capacité nécessaire pour les remplacer tous, elle présida le conseil, ou ne travailla plus que seule avec le roi, s'adressant aux dignitaires de la couronne comme à des instrumens secondaires. Ce ne fut une disgrâce pour personne : seulement chacun fut prévenu qu'on pouvait se passer de lui, et Gloucester le premier. A ceux qui se soumirent en vrais courtisans, Marguerite continua ses bonnes grâces ; à ceux qui élevèrent quelque hardie prétention, elle montra qu'elle ne redoutait aucune influence et qu'elle avait le courage de se faire craindre là où elle renonçait au bonheur de se faire aimer. Les regards irrités du duc de Gloucester rencontrèrent les siens sans l'intimider, et il sentit qu'il avait besoin de fortifier son parti par des alliances : lady Anna Nevyl était la fille du comte de Salisbury, la nièce de Warwick, *le faiseur de rois;* il se réjouit de n'avoir pas, dans un moment d'illusion ou de prudence, rompu avec lady Anna Nevyl, et plus que jamais elle lui parut digne de devenir duchesse de Gloucester.

Le jeune roi était loin de regretter son ancien tuteur : obéir lui avait toujours été facile ; obéir à une femme jeune, belle, tendre, lui était d'une grande douceur ; et, d'ailleurs, en princesse aussi spirituelle que gracieuse, Marguerite savait prêter adroitement à son époux ses propres inspirations ; plus d'une fois il arriva même à Henri de se persuader qu'il régnait et gouvernait, plaisir auquel nos sévères mœurs politiques ont ajouté aujourd'hui la saveur du fruit défendu. Il aimait Marguerite comme il aimait tout ce qui était noble, grand, généreux ; excellent cœur de roi que les ambitieux n'avaient pu corrompre, car en l'éloignant du gouvernement et des intrigues, en perpétuant sa timidité juvénile, ils l'avaient du moins laissé dans l'ignorance du mal et dans la persuasion du bonheur de son peuple ! Marguerite n'était pas toutefois assez présomptueuse pour mépriser l'expérience des hommes d'état. Non seulement elle ne prenait aucune décision sans qu'elle eût été débattue dans le conseil privé, mais encore elle savait trouver le mérite obscur et modeste pour s'instruire à ses leçons. Ici encore la superstition populaire avait attribué sa sagesse à une influence mystérieuse. Dans une des chambres les plus retirées du palais vivait une espèce de recluse que la reine avait emmenée avec elle de la cour de France, une femme connue sous le nom de la femme voilée, parce que personne n'avait aperçu son visage, mais que la reine recevait quelquefois dans son cabinet.

On ne manqua pas de dire que c'était peut-être une sorcière : cependant la version la plus répandue en faisait la veuve d'un chevalier angevin qui était allée au pays des infidèles avec son mari, et qui se défiant de sa beauté comme d'un don fatal, s'était défigurée au moment de tomber aux mains d'un chef musulman.

Réduit à perdre la reine pour reconquérir le pouvoir, le duc de Gloucester, habile à trouver des motifs d'accusation, avait quelquefois essayé de pénétrer le mystère de cette singulière confidente ; mais aucun renseignement précis n'avait pu lui être procuré : le roi lui-même n'avait jamais vu la femme voilée, tant elle était fidèle à son rôle de recluse, tant surtout en mari discret le roi savait respecter les secrets de sa femme. Le duc aurait eu d'autant plus d'intérêt à pénétrer au moins ce secret-là, que plus d'une fois il s'était aperçu que Marguerite savait un grand nombre des siens. Il aurait même eu quelque raison de soupçonner que des espions adroits servaient admirablement sa royale surveillance. Tous ses complots étaient fatalement prévenus par quelque contre-mesure, et il avait à peu près renoncé à combattre la reine sur le terrain de la cour, c'est-à-dire par l'intrigue. Mais la disgrâce même lui avait valu d'utiles réconciliations. Sous la meilleure administration, les mécontentemens sont encore nombreux, et à cette époque d'agitations incessantes, c'était un grand foyer de rébellion que l'Angleterre. Bientôt on en vint peut-être à se lasser du calme et de la régularité du gouvernement ; une sédition était fomentée dans les comtés du nord ; et toujours prêt à se porter là où le désordre pouvait avoir besoin d'un chef, Gloucester résolut d'aller visiter un de ses châteaux situés de ce côté.

Plus ses intentions étaient coupables, plus le duc avait besoin de donner à son absence un prétexte plausible : il s'agissait aussi de rassembler sous un même étendard les partisans de Salisbury et ceux de Warwick. Gloucester déclara qu'il s'unissait enfin à lady Anna Nevyl ; mais que ce mariage devant avoir lieu sans fête ni bruit, les fiancés et leurs amis se donnaient rendez-vous à Alnwick.

Lorsque cette nouvelle eut assez occupé le public pour n'être plus une nouvelle, Gloucester se rendit auprès du roi afin de lui demander son agrément. Il trouva auprès du monarque et de sa royale compagne le duc de Suffolk, qui interrompit à sa vue la lecture d'un mémoire.

« Vous arrivez à propos, lui dit la reine ; le roi n'aime pas à écouter une accusation sans en attendre la réponse de l'accusé : il a plus d'une fois témoigné son mécontentement depuis une demi-heure, parce que le duc ici présent nous lisait un écrit qui vous désigne comme l'espoir ou même le fauteur d'une sédition nouvelle. Serait-il vrai, mylord, que vous partez ce soir pour Alnwick ?

— Cela est vrai, répondit Gloucester, cela est vrai, mais si connu que j'éprouvais quelque embarras en venant exprès l'annoncer à Votre Altesse, vu que j'aurais désiré être le premier à lui en révéler le motif.

— J'espère, dit Marguerite, que ce motif est tout autre que celui que vous prête le rédacteur de ce mémoire.

— Mais, reprit Gloucester, je n'ai d'autre motif que d'aller joindre la famille de lady Anna Nevly, qui daigne m'accorder sa main.

— Vous allez à Alnwick pour épouser lady Anna Nevyl ! s'écria la reine avec une surprise peut-être un peu affectée.

— Je n'y vais que pour cela, madame.

— Et moi je vous dis, mylord, que c'est impossible.

— Impossible !

— Oui, impossible ! répéta la reine avec sévérité ; avez-vous tout dit à lady Nevyl, mylord ? Sait-elle comment se rompent ou se terminent tous vos mariages ?

— Votre Altesse est évidemment prévenue contre moi, et je me retire de sa présence, dit le duc. Sire, ajouta-t-il en s'adressant au roi, la reine oublie qu'en devenant votre femme elle est devenue ma nièce, et qu'à ce titre elle devait parler en d'autres termes de nos affaires de famille. »

Ce ne fut pas le roi qui répondit.

« Au contraire, répliqua Marguerite, c'est ce titre qui, si je n'étais votre reine, me permettrait encore de prendre souci des alliances que vous pouvez contracter, bel oncle. Puisque ce sujet vous déplaît, j'abrégerai mon discours et ne parlerai pas de Jacqueline de Bavière, attendu d'ailleurs que celle-là échappa à la fatalité des duchesses de Gloucester ; mais lady Nevyl ignore-t-elle comment la dernière duchesse de ce nom a trouvé la mort ? sait-elle que lorsque le feu et le fer se refusent à leur supplice, leur illustre époux demande à l'eau de leur servir de tombe ? le sait-elle, mylord ? Non, sans doute. Eh bien, duc de Suffolk, recommencez votre lecture, et le duc de Gloucester verra, comment nous le savons, nous ; il verra comment il est impossible qu'il aille à Alnwick épouser lady Anna Nevyl. »

Le duc, d'abord déconcerté de cette brusque apostrophe, essaya d'appeler la colère au secours de son trouble : c'était sa ressource ordinaire.

« Madame, s'écria-t-il, c'est une vengeance ! Le roi avait raison d'être indigné qu'on accusât un prince du sang en son absence ; mais il devrait l'être peut-être encore de lui voir jeter à la face de pareilles allusions. Je veux connaître le calomniateur, et j'espère bien le châtier moi-même si le roi ne m'a prévenu. Est-ce à vous, duc de Suffolk, que je dois m'adresser ?

— Suffolk ! reprit la reine, ne répondez pas ; c'est moi qui ai interrogé mylord, et il doit répondre à mes questions avant que vous répondiez aux siennes. Dites, mylord duc, niez-vous qu'un sicaire payé par vous eût accompagné Eléonore Cobham sur le navire qui la conduisait à l'île de Man ? niez-vous que le misérable eût reçu de vous la promesse de mille écus d'or s'il précipitait dans la mer cette infortunée ?

— Je le nie, s'écria le duc.

— Vous le niez, mylord ! Eh bien, alors il est impossible que vous alliez à Alnwick épouser lady Anna Nevyl ; car si Eléonore Cobham, duchesse de Gloucester, n'a pas été mise à mort de cette manière, ce mémoire nous garantit qu'elle vit encore. Choisissez, mylord duc, et n'éludez pas la réponse catégorique que nous exigeons. Vous ne sortirez d'ici que pour vous rendre à la Tour, et vous aurez ensuite à vous défendre ou d'un complot séditieux ou d'un assassinat.

Le duc vit que sa perte était jurée ; il ne pouvait plus échapper à ce fatal dilemme.

« Qu'on me fasse connaître, dit-il, le signataire de ce mémoire, si toutefois l'accusateur porte un nom et un titre qui mérite que je m'abaisse à lui donner un démenti.

Vous serez satisfait, mylord, reprit la reine ; le signataire de ce mémoire est dans le palais... Duc de Suffolk, restez ; le roi et moi nous irons nous-même le chercher. En notre absence vous me répondez de la tête du duc de Gloucester. »

Et la reine entraîna Henri avec elle pour revenir quelques minutes après avec une femme : c'était la *femme voilée*.

« La personne ici présente, dit Marguerite, nous assure que le duc la reconnaîtra suffisamment au son de sa voix et à la vérité de ses paroles ; elle demande donc que nous l'exemptions de parler la face découverte, ayant fait vœu de ne plus montrer son visage qu'au duc de Gloucester seul, lorsque l'heure en sera venue.

— Je proteste contre toute espèce de sortilège, dit le duc.

— Protestez, répondit la femme voilée ; mais ne niez pas que vous ayez autrefois livré Eléonore Cobham au tribunal ecclésiastique, et puis à un sicaire qui vous avait promis de la noyer. Si cet homme n'a pas exécuté sa promesse, mylord, ce n'est pas que sa main ait faibli dans l'acte dont il s'était chargé ; mais on lui prouva qu'il serait mieux payé pour vous tromper que pour vous servir. Malheureusement pour lui, son avidité lui inspira le dessein de recevoir le prix du crime sans l'avoir commis, et quand il alla se présenter à votre agent, il fut mis à mort comme un malfaiteur qu'il était, mais surtout parce qu'on croyait étouffer en lui l'homme capable de dénoncer un jour le grand seigneur qui lui avait fait l'honneur de le choisir pour complice de sa lâcheté. Exigez-vous que je vous montre mon visage, mylord ? ou vous contenterez-vous de promettre à leurs altesses que vous renoncez à aller épouser lady Anna Nevyl ?

— Qui que vous soyez, répondit le duc, à qui en effet le son de cette voix parut suffire sans qu'il désirât voir encore le visage de la femme voilée, qui que vous soyez, vous êtes la voix de mes ennemis ; et puisque

le roi est du nombre, car il n'a pas trouvé un mot à prononcer en faveur de l'oncle qui a loyalement protégé son enfance et servi sa jeunesse; puisque le roi consent à ma perte, qu'on me conduise à la Tour et qu'on me donne des juges : c'est devant eux que je serai justifié.

—Vous serez content, bel oncle, répondit la reine qui, chaque fois que le roi avait paru vouloir intervenir dans cette longue scène, avait vivement pris la parole en son nom. Mylord duc de Suffolk, conduisez le duc de Gloucester à la Tour.

Cet ordre fut exécuté. La femme voilée, restée seule devant Henri et Marguerite, tomba à leurs genoux (1).

IV.

On ne connaît qu'à demi ce qui se passe dans les palais et dans les prisons. Le tyran le plus farouche, le prince le plus cruel, le criminel le plus odieux, ne sont jamais punis sans en appeler au peuple, et il se trouve toujours quelque adhérent ou quelque complice qui a intérêt à plaider leur cause, à atténuer leurs torts, à exciter la pitié au moins sur leur destinée. Le lendemain des funérailles de Néron, une main amie déposa une fleur sur son tombeau. Plus d'une fois, dans sa vie, le duc de Gloucester avait éprouvé les retours de la faveur populaire. Une dernière fois, cette faveur lui fut rendue quand on le sut captif dans la Tour, victime de cette accusation mystérieuse dont l'histoire n'a point encore dit le secret.

Vainement le parlement avait-il été convoqué extraordinairement pour juger cet illustre prévenu, ce qui annonçait que la reine voulait que tout se passât au grand jour dans une procédure aussi délicate : les partisans de l'ancien Lord-Protecteur ne manquèrent pas de le représenter comme la victime d'une machination ténébreuse; quelques-uns osèrent murmurer contre la reine, et faire entendre qu'elle voulait perdre, par jalousie, le seul prince capable de lutter contre elle dans les conseils. Ces discours obtinrent du crédit dans Londres; Gloucester, au temps de sa puissance, avait volontiers prodigué les sourires aux bourgeois et au peuple. Les priviléges de la Cité avaient été respectés par lui; il avait même concédé de nouvelles franchises municipales. Plus il usurpait de crédit sur ses rivaux, plus il se ménageait politiquement des appuis dans cette classe moyenne qui à cette époque ne voyait que de loin les intrigues de cour. Bref, la populace se fit volontiers l'écho tumultueux de ces sourdes rumeurs qui menaçaient Marguerite, premier présage des troubles qui devaient plus tard troubler un règne si heureusement commencé. On dut se défier des dispositions de la capitale, au point de décider que le duc serait transféré à Edmonsbury, où le parlement était convoqué pour le juger avec plus d'indépendance. Cette mesure fut à peine proclamée, que la populace y vit la preuve qu'on la craignait, et son audace s'en accrut jusqu'à crier : « Aux armes! marchons sur la Tour! Allons délivrer le prince du peuple! »

Au moment où la sédition ne pouvait plus être contenue que par les hommes d'armes, lorsque les bourgeois plus avisés, regrettant peut-être d'avoir invoqué une manifestation si dangereuse, commençaient à se placer au dernier rang, ou même à courir chez eux, sous prétexte d'aller y chercher leurs armes, un cri s'éleva qui fit une singulière impression sur la foule : « *Le duc de Gloucester est mort!* »

— Il est mort! répétèrent mille voix; il est mort! » Chose singulière, que dans ce premier mouvement ce peuple irrité n'eut pas l'idée de le venger! On croyait à la jalousie de la reine contre le Lord-Protecteur; mais on croyait encore plus à sa loyauté; aucune voix ne répondit à ce cri lugubre par un cri d'accusation. Parmi ceux qui étaient armés plusieurs déchargèrent leurs armes, mais en l'air, comme lorsqu'une bataille est finie. Il fallut la réflexion des traîtres pour que le lendemain la noble et loyale Marguerite pût être soupçonnée d'avoir fait assassiner celui que la révolte ne voulait pas laisser juger (2). « Le duc de Gloucester est mort! » Chacun parut accepter ce triste dénoûment comme l'intervention de la Providence, qui arrachait la ville et le royaume à une de leurs révolutions périodiques. L'émeute se dispersa, et le lendemain toute la sympathie pour le héros du peuple s'épuisa dans la cérémonie de ses funérailles. Mort accusé, mais présumé innocent aux yeux de la loi, tant qu'il n'était pas jugé et condamné, le duc de Gloucester avait droit à tous les honneurs qu'on rend aux cendres royales. La reine avait l'ame trop élevée pour le priver d'aucun de ces honneurs; et la magnificence des obsèques fut une puissante distraction offerte à cette foule, qui se contente si aisément de spectacles. Les haines et les rivalités de tous les Lancastre se turent d'ailleurs autour de ce cercueil, où l'étiquette du temps leur avait donné rendez-vous. Mais le personnage qui attira surtout l'attention dans le cortége fut la femme voilée, qui, s'étant fait connaître sans doute du maître des cérémonies, marchait dans le rang des princes et des princesses. Nul n'aurait pu lui contester cette place : si le peuple avait su qui elle était et comment elle avait tenu parole au défunt, peut-être ses funérailles se fussent confondues avec celles où elle assistait, si fière et si imposante, sous son voile noir.

En entrant dans la Tour, Gloucester avait été tenu au secret le plus rigoureux (1); le geôlier seul pouvait lui parler; il ignora donc probablement le mouvement populaire qui faillit l'exalter de nouveau sur le pavois. Le dernier jour seulement, à l'heure peut-être où la Tour allait s'ouvrir violemment pour le captif, le geôlier avait introduit auprès de lui la femme voilée.

Quand même Gloucester aurait eu avis des efforts de ses partisans, cette apparition était bien capable de lui ravir toute espérance. La femme voilée ôta silencieusement son voile. « Humphrey, dit-elle, suis-je encore reconnaissable? mon visage conserve-t-il encore quelques-uns de ses traits? depuis l'époque où, grâce à toi, il a été pendant trois jours exposé aux regards de la foule injurieuse, il est bien flétri, je le sais; mais ne serais-je en effet que le spectre d'Eléonore, tu me reconnaîtrais encore avec les yeux du remords. Oui, c'est bien moi, c'est-à-dire c'est ton mauvais génie que tu vois à ton heure suprême : à ton tour tu es ma victime : tous tes secrets ont été par moi livrés à tes ennemis : on va enfin te juger, et je me suis occupée depuis une année à rassembler toutes les pièces qui permettront à tes juges de prononcer en connaissance de cause. On t'a peut-être flatté de vaines promesses de délivrance; mais je te défie d'en croire tout autre que moi. Cependant, je suis généreuse : si tu veux échapper au sort qui te menace, voici les dons que tu me fis en pareille circonstance, et que je te rapporte fidèlement; voici ton poignard et ton poison.

— Donne, répondit Gloucester; je veux échapper non pas à mes juges, mais à un geôlier tel que toi; » et il fit un geste pour avaler le poison; mais avant qu'il eût pu en aspirer une seule goutte, une angoisse plus terrible que celle du poison même lui avait serré le cœur... Il était mort.

Tous les historiens sont d'accord pour déclarer que l'examen le plus attentif ne put attribuer qu'à une cause naturelle quoique inconnue la mort soudaine du duc de Gloucester. C'était le doigt de Dieu qui l'avait frappé, selon ses ennemis et selon l'idée du roi, prince religieux; — selon ses amis, « ce grand guerrier, ce grand David » mourut de tristesse : l'air de la prison l'avait tué, comme l'air de la volière tue l'aigle.

Cette mort causa une telle impression sur le vieux cardinal de Winchester, qu'elle lui fut comme un avis d'en haut, qui le prévenait de sa fin prochaine : il se fit transporter dans la grande salle de son palais de Wolmsey, où il avait réuni le clergé et les moines de la cathédrale. Là, ayant lu son testament, il fit célébrer un *Requiem* pour lui-même comme s'il n'était déjà plus; après quoi disant adieu à tous les assistans, il alla se renfermer dans son appartement, y languit encore trois semaines et n'en sortit que pour aller reposer à côté du duc de Gloucester.

Il semblait que ces deux chefs de la maison de Lancastre en disparaissant de la scène du monde devaient rendre la paix intérieure à l'Angleterre, emportant avec eux toutes les séditions qu'ils avaient fomentées si souvent; mais il restait un prince plus fatal encore, Richard duc d'York.

Que devint cependant Eléonore Cobham? Le parlement eut à s'occuper de sa réapparition, et prévoyant qu'elle pourrait réclamer ses droits de veuve, il rendit une loi pour repousser toutes ses prétentions, se fondant sur le jugement qui l'avait condamnée comme complice de damnables sortiléges. Elle mourut obscure et oubliée. (*Monthly Chronicle.*)

(*Revue britannique.*)

(1) Shakspeare a énuméré plusieurs chefs d'accusation contre Gloucester, tels qu'ils sont cités dans *Rymer*. Le docteur Lingard suppose que le duc avait organisé un complot pour s'emparer de la personne du roi. Shakspeare fait dire à Henri VI qu'il est convaincu de l'innocence de son oncle, tandis que Wethamstede dit positivement : « Nous ne savons quelles preuves avait le roi, mais rien ne put lui persuader que son oncle fût innocent. »

(2) Ce furent des gentilshommes et non le peuple qui accusèrent les uns Suffolk les autres la reine de l'avoir fait assassiner.

(1) *Arcta custodia*, dit l'abbé de Saint-Alban.

WILLIAM HERSCHEL; SA VIE ET SES TRAVAUX.

Herschel (William), un des plus grands astronomes de tous les temps et de tous les pays, naquit à Hanovre, le 15 novembre 1738. Le nom d'Herschel est devenu trop illustre pour qu'on ait négligé de rechercher, en remontant la chaîne des temps, dans quelle position sociale se trouvaient les familles qui l'ont porté. La juste curiosité que le monde savant avait montrée à ce sujet, n'a pu être entièrement satisfaite. On sait, seulement, qu'Abraham Herschel, bisaïeul de l'astronome, demeurant à Mahren, d'où il fut expulsé à cause de son très vif attachement à la foi protestante; que le fils d'Abraham, Isaac, était fermier dans les environs de Leipzig; que le fils aîné d'Isaac, Jacob Herschel, résista au désir qu'avait son père de le voir se livrer à l'agriculture, qu'il embrassa l'état de musicien et alla s'établir à Hanovre.

Jacob Herschel, père de l'astronome William, était un artiste éminent; il ne se faisait pas moins remarquer par les qualités du cœur et de l'esprit. Une fortune très bornée ne lui permit pas de donner à sa famille, composée de six garçons et de quatre filles, une éducation complète. Du moins, par ses soins, les dix enfans devinrent tous d'excellens musiciens. L'aîné, Jacob, acquit même une habileté rare, qui lui valut la charge de chef de musique dans un régiment hanovrien, avec lequel il passa en Angleterre. Le troisième fils, William, était resté sous le toit paternel. Sans négliger les beaux-arts, il prenait assidument des leçons de français, et se livrait à l'étude de la métaphysique, pour laquelle il conserva un goût décidé jusqu'à la fin de ses jours.

En 1759, William Herschel, âgé alors de vingt-un ans, se rendit en Angleterre, non pas en compagnie de son père, comme on l'a toujours imprimé par erreur, mais avec son frère Jacob, dont les relations dans ce pays semblaient devoir faciliter ses débuts. Cependant, ni Londres, ni les comtés, ne lui offrirent d'abord de ressources, et les deux ou trois premières années qui suivirent son expatriation, furent marquées par des privations cruelles, du reste très noblement supportées. Un heureux hasard mit enfin le pauvre hanovrien en meilleure position : lord Durham l'engagea comme instructeur du corps de musique d'un régiment anglais qui était en garnison sur les frontières d'Ecosse. A partir de ce moment, le musicien Herschel acquit une réputation qui s'étendit de proche en proche, et,

dans le courant de 1765, il fut nommé organiste à Halifax (Yorkshire). Les émolumens de cette place, des leçons particulières données en ville et à la campagne, procurèrent au jeune William une certaine aisance. Il en profita pour refaire, ou plutôt pour achever sa première éducation. C'est alors qu'il apprit le latin et l'italien sans autre secours qu'une grammaire et un dictionnaire; c'est alors aussi qu'il se donna lui-même une légère teinte de grec. Tel était le besoin de savoir dont Herschel était dévoré pendant son séjour à Halifax, qu'il trouva moyen de faire marcher de front avec ses pénibles exercices de linguistique, une étude approfondie de l'ouvrage savant, mais fort obscur, de R. Smith sur la théorie mathématique de la musique. Cet ouvrage supposait, soit explicitement, soit implicitement, des connaissances d'algèbre et de géométrie qu'Herschel n'avait pas, et dont il se rendit complétement maître en très peu de temps.

En 1766, Herschel obtint l'emploi d'organiste de la chapelle octogone de Bath. C'était une place plus lucrative que celle d'Halifax, mais aussi de nouvelles obligations vinrent fondre sur l'habile pianiste. Il avait à se faire entendre sans cesse dans des *oratorios*, dans les salons de réunion des baigneurs, au théâtre, dans les concerts publics. Au centre du monde le plus fashionable de l'Angleterre, Herschel ne pouvait guère refuser les nombreux élèves qui voulaient s'instruire à son école. On conçoit à peine qu'au milieu de tant d'occupations, de tant de distractions de toute nature, Herschel soit parvenu à continuer les études qui déjà, dans la ville d'Halifax, avaient exigé de sa part une volonté, une constance, une force d'intelligence peu communes. On l'a déjà vu, c'est par la musique qu'Herschell arriva aux mathématiques; les mathématiques le conduisirent à l'optique, source première et féconde de sa grande illustration. L'heure sonna, enfin, où ces connaissances théoriques devaient guider le jeune musicien dans des travaux d'application, complétement en dehors de ses habitudes, et dont l'éclatant succès, dont l'excessive hardiesse exciteront toujours un juste étonnement.

Un télescope, un simple télescope de deux pieds anglais de long, tombe dans les mains d'Herschel pendant son séjour à Bath. Cet instrument, tout imparfait qu'il est, lui montre dans le ciel une multitude d'étoiles que l'œil nu n'y découvre pas; lui fait voir quelques-uns des astres anciens sous leurs véritables dimensions; lui révèle des formes que les plus riches imaginations de l'antiquité n'avaient pas même soupçonnées. Herschel est transporté d'enthousiasme. Il aura sans retard un instrument pareil, mais de plus grandes dimensions. La réponse de Londres se fait attendre quelques jours: ces quelques jours sont des siècles. Quand la réponse arrive, le prix que l'opticien demande se trouve fort au-dessus des ressources pécuniaires d'un simple organiste. Pour tout autre c'eût été un coup de foudre. Cette difficulté inattendue inspire au contraire à Herschel une nouvelle énergie: il ne peut pas acheter de télescope, il en construira un de ses mains. Le musicien de la chapelle octogone se lance aussitôt dans une multitude d'essais, sur les alliages métalliques qui réfléchissent la lumière avec le plus d'intensité, sur les moyens de donner aux miroirs une figure parabolique, sur les causes qui, dans l'acte du *polissage*, altèrent la régularité de la figure *doucie*, etc. Une si rare persévérance reçoit enfin son prix. En 1774, Herschel a le bonheur de pouvoir examiner le ciel avec un télescope newtonien de 5 pieds anglais de foyer, exécuté tout entier de sa main. Ce succès l'excite à tenter des entreprises encore plus difficiles. Tes télescopes de 7, de 8, de 10 et même de 20 pieds de distance focale, couronnent ses ardens efforts. Comme pour répondre d'avance à ceux qui n'eussent pas manqué de taxer de superfluité d'apparat, de luxe inutile, la grandeur des nouveaux instrumens et les soins minutieux de leur exécution, la nature accorda au musicien-astronome, le 13 mars 1781, l'honneur inouï de débuter dans la carrière de l'observation, par la découverte d'une nouvelle planète, située aux confins de notre système solaire. A dater de ce moment, la réputation d'Herschel, non plus en sa qualité de musicien, mais à titre de constructeur de télescopes et d'astronome, se répandit dans le monde entier. Le roi Georges III, grand amateur des sciences, fort enclin d'ailleurs à protéger les hommes et les choses d'origine hanovrienne, se fit présenter Herschel; il fut charmé de l'exposé simple, lucide, modeste, que celui-ci traça de ses longues tentatives: il entrevit tout ce qu'un observateur si persévérant pourrait jeter de gloire sur son règne, lui assura une pension viagère de trois cents guinées, et, de plus, une habitation voisine du château de Windsor, d'abord à Clay-Hall et ensuite à Slough. Les prévisions de Georges III se sont complétement réalisées. On peut dire hardiment du jardin et la petite maison de Slough, que c'est le lieu du monde où il a été fait le plus de découvertes. Le nom de ce village ne périra pas: les sciences le transmettront à nos derniers neveux.

Je profiterai de l'occasion pour rectifier une erreur dont l'ignorance et la paresse veulent se faire une arme victorieuse, ou qu'elles présentent tout au moins en leur faveur, comme une justification irrésistible. On répète à satiété qu'au moment où il entra dans sa brillante carrière d'astronome, Herschel n'avait pas de connaissances mathématiques. J'ai déjà dit que pendant son séjour à Bath, l'organiste de la chapelle octogone s'était familiarisé avec les principes de la géométrie et de l'algèbre; mais voici qui est plus positif: une question difficile sur les vibrations des cordes chargées de petits poids, avait été mise au concours en 1779; Herschel entreprit de la résoudre, et sa dissertation fut insérée dans plusieurs recueils scientifiques de l'année 1780.

La vie anecdotique d'Herschel est maintenant terminée. Le grand astronome ne quittera plus guère son observatoire que pour aller soumettre à la Société royale de Londres les sublimes résultats de ses veilles laborieuses. Ces résultats sont contenus dans *soixante-neuf* mémoires; ils forment une des principales richesses de la collection célèbre connue sous le nom *Philosophical Transactions.*

Quelque importans que soient ces mémoires, nous ne reproduirons pas ici les analyses qu'en a faites le savant directeur de l'Observatoire de Paris; nous nous bornerons à indiquer quelques-uns des principaux perfectionnemens que William Herschel a apportés dans les instrumens qu'emploie la science sidérale.

Les perfectionnemens apportés par Herschel dans la construction et dans le maniement des télescopes, ont contribué trop directement aux découvertes dont ce grand observateur a enrichi l'astronomie, pour que nous puissions hésiter à les placer en première ligne.

Avant d'avoir trouvé des moyens directs, certains, de donner aux miroirs la forme de sections coniques, il fallait bien qu'Herschel, comme tous les opticiens ses prédécesseurs, cherchât à atteindre le but en tâtonnant. Seulement, ses essais étaient dirigés de telle sorte qu'il ne pouvait y avoir de pas rétrograde. Dans son mode de travail, le mieux, quoi qu'en dise un ancien adage, n'était jamais l'ennemi du bien. Quand Herschel entreprenait la construction d'un télescope, il fondait et façonnait plusieurs miroirs à la fois: dix, par exemple. Celui de ces miroirs auquel des observations célestes faites dans des circonstances favorables assignaient le premier rang, était mis de côté et l'on retravaillait les neuf autres. Lorsqu'un de ceux-ci devenait fortuitement supérieur au miroir réservé, il en prenait la place jusqu'au moment où, à son tour, un autre le primait, et ainsi de suite. Est-on curieux de savoir sur quelle large échelle marchaient ces opérations, même à l'époque où, dans la ville de Bath, Herschel n'était qu'un simple amateur d'astronomie? Il fit jusqu'à deux cents miroirs newtoniens de 7 pieds anglais de foyer; jusqu'à cent cinquante miroirs de 10 pieds, et environ quatre-vingts miroirs de 20 pieds.

Il paraît que pendant sa résidence à Slough, Herschel parvint, après mille tentatives, à substituer des procédés directs et sûrs à la routine méthodique dont je viens de parler. Ces procédés ne sont pas encore connus du public. Leur efficacité, cependant, ne saurait être douteuse si j'en juge par ce que sir John Herschel m'écrivait à la date du 5 juillet 1839: « En suivant de point en point les règles » que mon père a laissées; en me servant de ses appareils, j'ai réussi, en un » seul jour, à polir avec un succès complet, et cela *sans me faire aider par personne, trois* miroirs newtoniens de près de 19 pouces anglais d'ouverture. »

Les avantages qu'Herschel avait trouvés en 1783, 1784 et 1785, dans l'emploi de télescopes de 20 pieds à larges diamètres, lui firent désirer d'en construire de beaucoup plus grands encore. La dépense devait être considérable; le roi Georges III y pourvut. Le travail, commencé vers la fin de 1785, fut fini en août 1789. Toutefois, la description ne parut qu'en 1795. Cet instrument avait un tuyau cylindrique en fer, de 39 pieds 4 pouces anglais de long (12 mètres), et de 4 pieds 10 pouces de diamètre (1m,47). De telles dimensions sont énormes comparées à celles des télescopes exécutés jusque-là. Elles paraîtront cependant bien mesquines aux personnes qui ont entendu parler d'un prétendu bal donné dans le télescope de Slough. Les propagateurs de ce bruit populaire avaient confondu l'astronome Herschel avec le brasseur Meux, et un cylindre dans lequel l'homme de la plus petite taille pourrait à peine se tenir debout, avec certains tonneaux en bois, grands comme des maisons, où l'on fabrique, où l'on conserve la bière à Londres.

Le télescope d'Herschel de 39 pieds anglais de long, permit de réaliser une idée dont les avantages seraient peu appréciés si je ne rappelais ici quelques faits.

Dans toute lunette ou télescope il y a deux parties principales: la partie qui engendre les images aériennes des objets éloignés, et la petite loupe à l'aide de laquelle on grossit ces images, tout comme si elles étaient de la *matière* rayonnante. Lorsque l'image est produite à l'aide d'un *verre lenticulaire*, le lieu qu'elle occupe se trouve situé sur *prolongement* de la ligne qui va de l'objet au centre de la lentille. L'astronome, armé d'une loupe, qui désire examiner cette image, doit nécessairement se placer *au delà* du point où les rayons qui la forment se sont croisés: *au delà*, qu'on le remarque bien, veut dire *plus loin* de la lentille objective. La tête de l'observateur, son corps, ne peuvent donc nuire à la formation et à l'éclat de l image, quelque petite que soit la distance à laquelle on doive l'étudier. Il n'en est plus ainsi de l'image formée par voie de réflexion. Cette image est alors située *entre* l'objet et le miroir réfléchissant: l'astronome, quand il s'en approche pour l'examiner, intercepte inévitablement, sinon la totalité, du moins une très notable partie des rayons lumineux qui sans cela auraient contribué à lui donner un grand éclat. On comprendra maintenant pourquoi dans les instrumens d'optique où les images des objets éloignés s'engendrent par la réflexion de la lumière, on s'est vu obligé de porter ces images, à l'aide d'une *seconde réflexion*, hors du tuyau qui contient et maintient le miroir principal. Quand le petit miroir à la surface duquel cette seconde réflexion s'opère, est plan et incliné de 45° sur l'axe du télescope; quand l'image est rejetée *latéralement* dans une ouverture située au bord du tuyau et portant la loupe oculaire; quand, en un mot, l'astronome vise définitivement suivant une direction perpendiculaire à la ligne qu'ont parcourue les rayons lumineux venant de l'objet et aboutissant au centre du grand miroir; le télescope est dit *newtonien*. Dans le télescope *grégorien*, l'image formée par le miroir principal, tombe sur un second miroir très petit, légèrement courbe, parallèle au premier. Le petit miroir rejette la première image au delà du grand miroir, par une ouverture que l'artiste a pratiquée au milieu de ce miroir principal.

Dans l'un et dans l'autre de ces télescopes, le petit miroir interposé entre l'objet et le grand miroir, forme pour ce dernier une sorte d'écran qui empêche la totalité de sa surface de contribuer à la formation de l'image. Le petit miroir joue encore, sous le rapport de l'intensité, un autre rôle très fâcheux.

Supposons, pour fixer les idées, que la matière dont les deux miroirs sont formés, réfléchisse la moitié de la lumière incidente. Dans l'acte de la première réflexion, l'immense quantité de rayons que l'ouverture du télescope avait reçue, peut être considérée comme réduite à moitié. Sur le petit miroir l'affaiblissement n'est pas moindre. Or, la moitié de la moitié, c'est le *quart*. Ainsi, l'instrument enverra à l'œil de l'observateur le *quart* seulement de la lumière incidente que son ouverture avait embrassée. Une lunette, ces *deux* causes d'affaiblissement n'y existant pas, donne aux images, à parité de dimensions, *quatre fois* plus d'éclat qu'un télescope newtonien ou grégorien.

Dans son grand télescope, Herschel a supprimé le petit miroir. Le grand miroir n'est pas mathématiquement centré sur le tuyau qui le contient: il y est placé un peu obliquement. Cette légère obliquité est telle que les images vont se former, non plus dans l'axe du tuyau, mais *très près* de sa circonférence, ou si l'on veut, de sa bouche extérieure. L'observateur peut donc aller les y observer directement à l'aide d'un oculaire. Une petite portion de la tête de l'astronome empiète alors il est vrai sur le tuyau; elle y forme écran et arrête quelques rayons incidens; mais dans un grand télescope la perte n'est pas à beaucoup près de moitié, comme elle le serait inévitablement par l'effet du petit miroir.

Ces télescopes où l'observateur, placé à l'extrémité antérieure du tuyau, regarde directement dans le miroir en tournant le dos aux objets, Herschel les a appelés *front-view telescopes* (télescopes à vue de front, de face). Dans le 76e volume des *Transact. philos.*, il dit que l'idée de cette construction se présenta à lui dès l'année 1776, et qu'il l'appliqua alors sans succès à un télescope de 10 pieds; que, pendant l'année 1784, il en fit un essai également infructueux, sur un télescope de 20 pieds. Je trouve, cependant, que le 7 septembre 1784, un *fron-view* lui servait à observer des nébuleuses et des groupes d'étoiles.

Quoi qu'il en soit de ces diverses dates, on ne pourrait sans injustice se dispenser de remarquer qu'un télescope *front-view* était déjà décrit en 1732, dans le sixième volume du recueil intitulé: *Machines et inventions approuvées par l'Académie des Sciences.* L'auteur de cette innovation est Jacques Lemaire, qu'on a confondu à tort avec le jésuite anglais Christophe Maire, collaborateur de Boscowich dans la mesure de la méridienne comprise entre Rome et Rimini. Jacques Lemaire, n'ayant en vue que des télescopes de dimensions modérées, était obligé, pour ne rien sacrifier de la lumière, de dévier le grand miroir de manière que l'image engendrée par sa surface tombât tout à fait en dehors du tuyau de l'instrument. Une si forte inclinaison aurait certainement déformé les

objets. La construction *front-view* n'est admissible que pour de très grands télescopes.

Je trouve dans les *Transactions* de 1803, qu'Herschel employait quelquefois pour les observations du soleil des télescopes dont le grand miroir était *en verre*. C'est un télescope de cette espèce dont il fit usage pour le passage de Mercure du 9 novembre 1802. Il avait 7 pieds anglais de long et 6 pouces 3 dixièmes de diamètre.

Les astronomes praticiens savent pour quelle large part les pieds des lunettes et des télescopes contribuent à l'exactitude des observations. La difficulté d'une installation solide et cependant très mobile, augmente rapidement avec les dimensions et le poids des instrumens. On peut donc concevoir qu'Herschel eut à surmonter bien des obstacles, pour monter convenablement un télescope dont le seul miroir pesait plus de 20 quintaux anciens. Ce problème, il le résolut, à son entière satisfaction, à l'aide d'une combinaison de mâts, de poulies, de cordages dont il serait impossible de donner ici une idée exacte sans le secours de figures. Nous nous bornerons à affirmer que ce grand appareil et les pieds d'un tout autre genre qu'Herschel imagina pour les télescopes de moindres dimensions, assignent à cet illustre observateur une place distinguée parmi les plus ingénieux mécaniciens de notre temps.

Les personnes du monde, je dirai même la plupart des astronomes, ne savent pas quel rôle le grand télescope de 39 pieds a joué dans les travaux, dans les découvertes d'Herschel. On ne se trompe pas moins quand on imagine que l'observateur de Slough se servait sans cesse de ce télescope qu'en soutenant, avec M. de Zach, que l'instrument colossal n'a été d'aucune utilité, qu'il n'a pas servi à une seule découverte, qu'on doit le considérer comme un simple objet de curiosité. Ces assertions sont formellement contredites par les propres paroles d'Herschel. Dans le volume des *Transactions philosophiques* de l'année 1795, je lis, par exemple : « Le 28 août 1789, ayant dirigé mon télescope (de 39 pieds) vers le » ciel, *je découvris le sixième satellite* de Saturne, et j'aperçus les taches de » cette planette, mieux que je n'avais pu le faire jusque-là. » Dans ce volume de 1790 je trouve : « La grande lumière de mon télescope de 39 pieds était alors si » utile, que le 17 septembre 1789, je remarquai le septième satellite, situé alors à » sa plus grande élongation occidentale. »

Le 10 octobre 1791, Herschel vit l'anneau de Saturne et le 4e satellite en regardant à l'œil nu, *sans oculaire d'aucune sorte*, dans le miroir de son télescope de 39 pieds.

Disons les vrais motifs qui détournaient Herschel de se servir plus souvent de l'immense télescope de 39 pieds. Malgré la perfection du mécanisme, la manœuvre de cet instrument exigeait le concours continuel de deux hommes de peine et celui d'une personne chargée de prendre l'heure à la pendule. Dans les nuits à changemens de température un peu considérables, le télescope, à cause de sa grande masse, était toujours en retard thermométrique sur la variation que subissait l'atmosphère, ce qui nuisait beaucoup à la netteté des images.

Herschel trouvait qu'en Angleterre, il n'y a pas dans l'année plus de 100 heures pendant lesquelles on puisse observer fructueusement le ciel avec un télescope de 39 pieds armé d'un grossissement de 1000 fois. Cette remarque conduisit le célèbre astronome à reconnaître que pour faire avec son grand instrument une revue du ciel tellement combinée que le champ eût été dirigé un seul instant vers chaque point de l'espace, il ne faudrait pas moins de 800 ans.

Herschel explique d'une manière fort naturelle la rareté des circonstance où il est possible de faire usage d'un télescope de 39 pieds à *très large* ouverture.

Un télescope ne grossit pas seulement les objets réels ; il grossit aussi les irrégularités apparentes provenant des réfractions atmosphériques ; or, toutes choses égales, ces irrégularités de refraction doivent être d'autant plus fortes, d'autant plus fréquentes, que la couche d'air à travers laquelle les rayons ons passé pour aller former l'image a plus de largeur.

Les journaux anglais ont rendu compte des dispositions que la famille de William Herschel vient d'adopter pour assurer la conservation des restes du télescope de 39 pieds anglais.

Le tube en bronze de l'instrument, portant à son extrémité le miroir de 4 pieds 10 pouces de diamètre récemment nettoyé, a été placé horizontalement, suivant la ligne méridienne, sur de solides piliers en maçonnerie, au milieu du cercle où jadis existait le mécanisme nécessaire à sa manœuvre. Le 1er janvier 1840, sir John Herschel, sa femme, leurs enfans, au nombre de sept, quelques anciens serviteurs de la famille, se réunirent à Slough. *A midi précis*, l'assemblée fit plusieurs fois processionnellement le tour du monument ; ensuite elle s'introduisit dans le tube, se plaça sur des banquettes préparées d'avance pour la recevoir, et entonna un *Requiem* en vers anglais, composé par sir John Herschel lui-même. Après sa sortie, la société se rangea en cercle autour du tuyau, et l'ouverture fut scellée hermétiquement. La journée se termina par une fête de famille.

Après avoir fait l'analyse scientifique des 69 mémoires de sir William Herschel, M. Arago termine ainsi sa notice :

Personne ne m'accusera de n'avoir pas porté le désir de l'exactitude jusqu'au scrupule, lorsque, après une si longue énumération d'observations importantes, de découvertes du premier ordre, j'ajouterai qu'Herschel appartenait aux principales académies de l'Europe, et qu'il fut nommé, vers 1816, chevalier de l'ordre hanovrien des Guelfes. Suivant la mode anglaise, à partir de cette nomination, le *sir* William remplaça dans tous les mémoires de l'illustre astronome, le titre, déjà entouré de tant de célébrité, de *docteur* William. Herschel était devenu docteur de l'Université d'Oxford (docteur *en droit* en 1786. Cette dignité, par une faveur toute spéciale, lui fut conférée sans aucune des formalités sacramentelles d'examen, d'argumentation, de contribution pécuniaire en usage dans la savante corporation.

Je blesserais les sentimens élevés dont Herschel fit profession toute sa vie, si je ne mentionnais pas ici deux collaborateurs infatigables que l'illustre astronome trouva dans sa propre famille. L'un, M. Alexandre Herschel, doué d'un talent remarquable pour la mécanique, toujours aux ordres de son frère, le mit à même de réaliser sans retard les idées qu'il avait conçues (1) ; l'autre, miss Caroline Herschel, mérite une mention encore plus particulière, plus détaillée.

Mlle Caroline-Lucrèce Herschel passa en Angleterre aussitôt que son frère fut devenu l'astronome particulier du roi. Elle y reçut le titre d'*astronome assistant*, avec de modestes appointemens. Dès ce moment elle se dévoua sans réserve au service de William, heureuse de contribuer jour et nuit au mouvement ascendant et rapide de sa réputation scientifique. Mlle Caroline partagea *toutes les gardes de nuit watches* de son frère, constamment l'œil à la pendule et le crayon à la main ; elle fit *tous les calculs*, sans exception, elle copia trois ou quatre fois *toutes les observations* dans des registres particuliers, les coordonna, les classa, les analysa. Si le monde scientifique vit avec étonnement, pendant tant d'années, les publications d'Herschel se succéder avec une rapidité sans exemple, on en fut particulièrement redevable à l'ardeur de Mlle Caroline. L'astronomie a été directement enrichie de plusieurs comètes, par cette excellente et respectable dame. Mlle Caroline est actuellement retirée à Hanovre, chez Jean Dietrich Herschel, musicien de grande réputation, et le seul des frères survivans de l'astronomie.

William Herschel mourut sans douleurs le 23 août 1822, âgé de 83 ans La fortune, la gloire n'altérèrent jamais chez lui le fond de candeur enfantine, de bienveillance inépuisable, de douceur de caractère, de bienveillance inépuisable, de douceur de caractère dont la nature l'avait doté. Il conserva jusqu'aux derniers momens, toute sa lucidité d'esprit, toute sa vigueur d'intelligence. Depuis quelques années, Herschel jouissait avec délices des succès distingués de son fils unique. A l'heure suprême il s'endormit dans la douce pensée que ce fils bien-aimé, héritier d'un grand nom, ne le laisserait pas déchoir, qu'il l'entourerait d'un nonnouveau lustre, que de belles découvertes honoreraient aussi sa carrière. Aucune prédiction de l'illustre astronome ne s'est plus complètement réalisée. ARAGO

(1) Lorsque l'âge et les infirmités forcèrent Alexandre Herschel à renoncer à sa profession de musicien, il quitta Bath et retourna dans le Hanovre, pourvu très généreusement par le docteur William des moyens de passer dans l'aisance le reste de ses jours.

Le Capitaine de Dragons.

Le 8 février 1807, Napoléon livra la sanglante bataille d'Eylau. Pour mieux découvrir les mouvemens de l'armée ennemie, il était monté au clocher de cette ville. A peine arrivé à son observatoire, il aperçut une épaisse colonne d'infanterie russe, masquée par un repli de terrain, qui marchait droit à l'église. L'empereur descendit précipitamment et courut à un régiment qu'il vit à sa portée : c'était le 15e dragons célèbre dans les fastes de l'armée.

— Voyez cette masse, crie-t-il au colonel ; chargez-la tête baissée : il y va du gain de la bataille.

Le régiment s'élance, et en un instant la colonne assaillante, prise en flanc, fut sabrée et dispersée.

Les dragons étaient encore haletans de leur victoire quand Napoléon parut au milieu d'eux ; son visage calme contrastait avec l'ivresse guerrière de ces hommes dont les sabres étaient rouges de sang. Le capitaine de la compagnie d'élite avait à la main un drapeau russe.

— Ce drapeau, lui dit l'empereur, est la preuve de votre bravoure ; je vous donne la croix de la Légion-d'Honneur.

— La gloire de l'action et la récompense, répondit le capitaine en s'inclinant, appartiennent au sous-lieutenant Da...

— Non, sire, dit vivement le jeune officier désigné, c'est mon capitaine qui a arraché le drapeau des mains de l'ennemi ; lui seul a mérité la croix.

— Vous êtes aussi modestes que braves, messieurs, ajouta l'empereur en souriant : vous serez décorés tous les deux.

Les nouveaux chevaliers, à partir de ce jour, se vouèrent une sincère amitié, et celle des champs de bataille ne faillit jamais.

Le capitaine avait un caractère grave et des mœurs austères ; comme Bayard, il était sans peur et sans reproche. S'il arrivait à ses camarades de commettre quelque faute, que n'excuse pas toujours la liberté des camps, ils craignaient plus ses remontrances que les arrêts que le colonel pouvait leur infliger : on pressentait déjà qu'il y avait en lui d'autres vertus que les vertus guerrières.

A la paix de 1814, beaucoup d'officiers quittèrent volontairement leur carrière, et on les vit bientôt honorer les diverses positions sociales où la fortune les jeta ; car ces hommes étaient le plus pur sang de la France. Les officiers de Louis XIV et ceux de Napoléon appartenaient à la même école. Le capitaine de dragons, entraîné par une vocation innée, entra dans un séminaire : son ami, M. Da..., devenu officier supérieur, unit sa destinée à celle d'une des plus jolies femmes de Versailles.

Vingt ans plus tard, deux familles étaient réunies dans une campagne, près d'Avallon. Une jeune fille, pleine de grâces et de candeur, parée d'une couronne de roses blanches, attendait l'ordre de son père pour aller à l'autel : celui-ci, dans un état visible d'inquiétude, interrogeait souvent la pendule du regard. L'heure fixée pour la cérémonie du mariage était passée depuis long-temps, chacun se livrait à ses conjectures, quand le roulement d'une chaise de poste se fit entendre.

— Ah ! le voilà, s'écria M. Da..., père de la mariée ; jamais il n'a manqué à sa parole.

— Qui donc ? dirent toutes les voix.

— Vous allez le savoir.

On courut aux fenêtres ; la voiture s'arrêta, et il en descendit un vénérable prélat... C'était le capitaine de la compagnie d'élite du 15e régiment de dragons, qui avait échangé son casque contre une mitre : grande fut la surprise des invités.

L'évêque, après s'être excusé du retard involontaire qu'il avait apporté à la cérémonie, se rendit à l'église. Avant la bénédiction nuptiale, il adressa une touchante allocution aux jeunes époux, et de douces larmes mouillèrent les yeux des assistans. Pendant le repas qui suivit le mariage, tous les regards restaient fixés sur le prélat ; on vantait à l'envi ses vertus apostoliques et sa gloire militaire. La mariée, au plus beau jour de sa vie, fut complètement éclipsée par un vieux dragon.

La curiosité du lecteur doit être excitée ; il est juste de la satisfaire. Monseigneur de Prilly, évêque du diocèse de Châlons-sur-Marne, ardon-

nera à un ancien soldat d'Eylau d'avoir blessé sa modestie en révélant un épisode de sa vie.

LA BOUILLOTTE.

Le Français, né bouillant, inventa la bouillotte.
BOUILLY.

Ils sont quatre autour d'une table : ils ne mangent pas, ils ne boivent pas, ils ne parlent pas. Ils sont insensibles à la beauté du ciel, à la fraîcheur du soir, au parfum des fleurs, au chant des oiseaux. L'éclair brille, ils ne l'aperçoivent pas ; le tonnerre gronde, ils ne l'entendent pas. Que font-ils donc? — La bouillotte.

Ni le frottement des temps, ni la fureur des partis, ni le feu des canons, ni le caprice des hommes n'ont pu détrôner cette souveraine. Ardente complice des orgies du directoire, la bouillotte a traversé intacte la révolution, le consulat, l'empire quinze années de comédie et quatre années de déception.

Les saisons n'ont point d'empire sur cette formidable puissance : viennent la neige et la bise, la bouillotte se réfugie au coin de la cheminée ; viennent les beaux jours, elle nous accompagne aux champs et s'installe au milieu de la verdure. Eté comme hiver, la bouillotte est là, tenace, inévitable, cramponnée à son trône et plus solide qu'un roi

Que j'en ai vu partir pour la campagne, de nos dandys modernes, amans passionnés de la nature champêtre! l'air de Paris les étouffait, il leur fallait de frais ombrages, de rians coteaux, des sites pittoresques. Sans doute, à l'heure qu'il est, ils déjeûnent sur l'herbe, ils se delectent aux beautés de la nature, ils explorent les environs ou sont étendus au bord d'un ruisseau? Point : ils sont assis autour d'une table et font la bouillotte. Au moment où je vous parle, des essaims de jeunes fashionables parcourent le Midi et se dirigent vers les Pyrénées, pour se retrouver quatre par quatre devant une bouillotte.

Devant une bouillotte on n'est plus de ce monde ; on appartient à un *brelan d'as* ou à un *brelan de valets*. Observez l'attitude de ces quatre champions ; ils n'éprouvent d'autre crainte que celle d'être *décavés*. Pour eux, vivre et faire la bouillotte sont synonymes. C'est une existence à tant la cave.

Il en est qui croiraient avoir perdu leur journée s'ils n'avaient fait une bouillotte avant de se coucher.

La bouillotte est donc devenue une nécessité sociale, et cette nécessité est tellement sentie qu'il est même question de créer une *bouillotte roulante*. Cette entreprise, dont on attribue l'idée à un riche spéculateur, consisterait à organiser un service d'omnibus sur nos boulevards et dans nos rues. Ces voitures, garnies de tables de jeu et de cartes, auraient pour mission de recueillir les Parisiens qui voudraient faire une bouillotte tout en allant à leurs affaires.

Souvent on s'ennuie en voiture ; la bouillotte fera oublier la longueur de la route. Aller de la Bastille à la Madeleine ne sera plus qu'un jeu, et pour peu que vous fassiez fortune pendant le voyage, vous aurez équipage en descendant de l'omnibus.

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— Rien de plus ridicule, disait le ministre Maurepas dans un salon, que la manière dont se tient le conseil chez quelques nations nègres ; représentez-vous une salle d'assemblée où sont placées une douzaine de grandes cruches remplies d'eau : c'est là que nus, et d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état. Arrivés dans cette chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou, et c'est dans cette posture qu'on délibère sur les affaires d'état. Mais quoi! vous ne riez pas, ajouta Maurepas en se tournant vers le prince de Ligne, son voisin. — C'est, répondit-il, que j'ai vu quelquefois une chose plus plaisante encore — Et quoi donc, s'il vous plaît? — C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil. »

— Le duc de Retz ayant un jour les cheveux très frisés et très poudrés, M. de Luynes lui dit en l'abordant qu'on voyait bien qu'il avait une maîtresse. A quoi le duc repartit qu'il avait les cheveux ainsi frisés naturellement. Le roi Louis XIII l'ayant entendu, lui demanda si cela était vrai. « Non, sire, répondit-il — Et pourquoi, reprit le prince de Luynes, me le disiez-vous donc tout à l'heure? — C'est, dit le duc, que je dis au roi la vérité, et à vous ce que je veux. »

— Pélisson travaillant à l'*Histoire de Louis XIV*, ce monarque lui demanda un jour comment il traiterait l'endroit de sa vie qui regarde ses amours avec madame de Montespan. « Sire, répondit l'historien courtisan, il faut bien qu'il y ai de l'homme dans votre histoire, si vous voulez qu'on la croie. »

— Le cardinal d'Estrées était au dîner du roi Louis XIV qui, lui adressant la parole, se plaignit de l'incommodité de n'avoir plus de dents. » Des dents, sire! répliqua le cardinal, et qui est-ce qui en a? »

— La reine Leczinska parlant un jour des hauts faits militaires qui illustraient la noblesse française, dit au comte de Tessé, son premier écuyer. « Et vous, monsieur de Tessé, votre maison s'est aussi distinguée dans la carrière des armes? —Ah! madame, répondit le comte, nous avons tous été tués au service de nos maîtres! »

— Rivarol se défendait avec assez d'humeur du reproche qu'on lui faisait d'être salarié par la cour ; il se plaisait alors à rappeler ces paroles de Mirabeau : « Je suis payé, mais non vendu ; » et il ajoutait en les retournant : « Je suis vendu, mais non payé. »

— Un abbé Lesueur alla rendre visite à Voltaire en qualité d'homme de lettres. « Monsieur l'abbé, lui dit-il, vous avez un beau nom en peinture »

— Un juge disant à un chanoine qui était venu trop tard à l'audience : « Il paraît, monsieur l'abbé, que vous donnez la grasse matinée. » Le chanoine répondit : « C'est que nous n'avons pas la ressource de l'audience. »

— A la table d'un intendant de province, se trouvait un père jésuite accompagné d'un frère de sa société. Le frère, mal instruit des usages du monde, trouvant un ragoût excellent, y trempait son pain. Le père indigné de cette action rustique, voulut lui donner, par dessous la table, un coup de pied, en manière d'avertissement ; mais il se trompa d'adresse, et ce fut la jambe de l'intendant qu'il atteignit : « Eh! mon père, s'écria lamentablement la victime, prenez garde à ce que vous faites, ce n'est pas moi qui sauce. »

— Un fou rencontrant un abbé dans la rue, tira son épée et lui dit : « J'ai toujours eu envie de tuer un prêtre. » L'autre, sans se déconcerter, lui répondit froidement : « Remettez votre épée dans le fourreau, je ne suis encore que diacre, vous manqueriez votre but. »

— Un prélat prenait un bouillon gras un vendredi. Après qu'il en eut avalé une gorgée, son domestique lui dit : « C'est aujourd'hui maigre. » Le prélat lui donna un soufflet en disant : « Maraud, tu m'avertis trop tôt ou trop tard »

— Le duc de La Ferté, soupçonné d'impuissance, ne laissait pas échapper l'occasion de s'en défendre. Il rencontra Benserade, qui l'avait souvent raillé là-dessus. « Monsieur, lui dit-il, nonobstant toutes vos mauvaises plaisanteries, ma femme vient d'accoucher. — Monsieur le duc, répliqua Benserade, on n'a jamais douté de madame votre femme. »

— Un pauvre demandait l'aumône à Malherbe en l'assurant qu'il prierait Dieu pour lui. « Eh! mon pauvre diable, quel crédit pourront avoir dans l'autre monde tes prières auprès de Dieu, qui te laisse mourir de faim dans celui-ci?

— Un poëte novice avait envoyé un faisan à Piron. Le lendemain, il alla le voir et tira de sa poche une tragédie. « Est-ce l'assaisonnement? s'écria l'auteur de la *Métromanie* ; si c'est à cette sauce-là que je dois le manger, remportez-le.»

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

—Les compositions du concours général entre les colléges de Paris et de Versailles commenceront à la Sorbonne le mercredi 13 juillet, pour être terminées le 9 août.

—L'Académie des sciences vient de nommer à une place de correspondant, vacante dans la section de chimie, M. Liébig, de Giessen, par 28 suffrages sur 33 votans.

— Aujourd'hui, à une heure de l'après-midi, un grand nombre d'élèves de l'Ecole polytechnique montaient sur le bateau à vapeur le *Courrier*, amarré au port d'Orsay. Ils allaient, disait-on, faire une excursion d'étude pour observer sur nature l'effet de la vapeur appliquée à la navigation.

— M. le ministre de l'intérieur a accordé un secours de 1,000 francs en faveur des victimes de l'orage qui éclata en mai dernier sur le village de La Mouline (Aveyron).

— Mgr Croizier, évêque de Rodez, a pris possession de son siége le 4 de ce mois. Ce prélat avait transmis procuration à cet effet à M. l'abbé Mazars, archidiacre, premier vicaire-général.

— La liste des notables commerçans du département de Seine, dressée par le préfet, et contenant neuf cent vingt noms, a été placardée hier dans Paris. Ces notables son convoqués, par arrêté préfectoral, pour se réunir au palais de la Bourse, à Paris, le lundi 18 juillet, onze heures du matin, pour procéder, par voie d'élection, au remplacement des juges et juges suppléans du tribunal consulaire, dont les fonctions bisannuelles expirent le 24 août prochain.

Voici la liste des juges et juges suppléans dont les fonctions consulaires expirent, et qu'il s'agira de réélire ou de remplacer : ce sont MM. Carrez, Bourget fils, Bertrand, Devinck et Taconet, juges.

MM. Henri, Meder, Chaudé, Thibault, Germain, Lamaille, Ledagre, Barthelot, Rodier, Pitoin et Letellier, juges suppléans.

Le président ayant été élu pour deux ans l'année dernière, il n'y aura pas lieu à s'occuper de lui donner un successeur cette année.

— La douane française vient de saisir sur la frontière belge environ 70 exemplaires du *Nom de Famille*, par M. A. Luchet, que l'on voulait introduire en fraude pour le compte d'une maison de Lille.

— La foire d'Harfleur, qui s'est tenue le 5, a été très animée, comme de coutume Le haut prix des chevaux fins en rendait la vente difficile ; quant aux chevaux de travail, pour les voituriers, ils manquaient complétement.

— Notre industrie manufacturière est menacée d'une nouvelle crise. Au début elle n'a pesé que sur les indiennes ; les calicots et les filés en sont atteints : la vente est presque nulle. On nous annonce qu'un grand nombre d'ouvriers imprimeurs sur étoffes sont sur le pavé à Mulhouse. Dans un seul jour, il s'est présenté cinquante ouvriers tisserands dans un établissement près de Colmar pour demander du travail, et qui n'en ont pas obtenu. Outre la stagnation dans la vente, il y a chômage dans tous les établissemens mus par la force hydraulique par suite du manque d'eau. (*Courrier du Haut-Rhin.*)

— On nous écrit de Tours :

« On lit affiché, aux portes de la mairie d'une commune voisine, un arrêté pris contre les chiens enragés ou errans. Cet acte administratif nous a paru trop curieux pour être passé sous silence. Nous le transcrivons ici avec la plus scrupuleuse exactitude :

« Nous, maire de la commune de L...., avons arrêté ce qui suit :

» 1° Vu qu'il a été instruit par la gendarmerie de Tours et d'après les » malheur qui se sont passé s'est jour dernier,

» 2° Que tous individu de note commune qui ne tiendrons lei r chiens » à la tache où museler; seront succeptible d'être étranglé, où pour être » tuer par une personne d'office.

» 3° Tous individus qui ne feront pas tuer leurs chiens qui se seront » battus où ont été battu par un autre chiens, il est ordonné par la loi » d'être tué sur le champs.

» 4° Si les particuliés si refuse, il sont susceptible d'après un procès où » une amande qui sera très sévère.

» 5° En ca qu'il est soit trouvé un seul, seront tué sitôt qu'ils seront » trouvé sur la voie public, et poursuivi conformément à la loi.

» A la Mairie, le 25 juin 1842. »

Ici, comme on le voit, la lettre *tue*, mais l'esprit ne vivifie pas.

— M. Constant, percepteur à Brain, arrondissement de Segré, a été assassiné dimanche soir, en revenant de Poueze, sur la grande route et dans la traverse de la forêt. Deux hommes se sont précipités sur lui, et après lui avoir asséné de violens coups de bâton qui l'ont étendu sans connaissance, ils lui ont volé l'argent de sa recette. Aux cris de détresse de M. Constant, un voyageur qui était à quelque distance sur la route est accouru; à sa vue les assassins ont pris la fuite; des habitans d'une commune voisine, prévenus par ses cris, se sont joints à lui, et pendant deux heures ils ont poursuivi les deux assassins dans la forêt sans pouvoir les atteindre. Lorsque M. Constant a été relevé, il donnait encore des signes de vie, mais on regarde sa position comme à peu près désespérée.

— On écrit de Bordeaux, le 5 juillet :

« M. Melinon, botaniste-agriculteur du gouvernement à Cayenne, est arrivé à Bordeaux sur le *Paquebot de Cayenne*, n° 1, capitaine Lafargue. Il apporte les plus belles plantes; des couleuvres d'une très grande dimension, et un cahiai, animal amphibie que Paris n'a pas encore possédé. Tous ces objets sont destinés au Jardin-des-Plantes, à Paris. Nous avons nous-mêmes reçu de M. Melinon quelques sujets qui viennent augmenter notre collection. »

— Un incendie a éclaté au village de Chartre, commune de Saint-Pierre-de-Collamine, arrondissement d'Issoire, dans la matinée du 29 juin; vingt-deux corps de bâtimens et trente-quatre têtes de bestiaux, les fourrages, les instrumens aratoires, les effets mobiliers qu'ils renferaient; ont été dévorés par les flammes. Personne n'a péri.

— Une jeune fille des environs de Lyon, ayant commis un vol, avait imaginé pour se soustraire aux recherches de la police, de revêtir les habits de son frère et de quitter le pays natal.

Arrêtée pour cause da vagabondage, elle fut écrouée dans la prison du Palais-de-Justice où elle a passé dix-huit jours parmi les hommes détenus sans avoir divulgué son secret.

Il y a peu de temps, une famille vint réclamer au greffe la jeune fille détenue, et ce n'a pas été sans peine que l'on est parvenu à la découvrir. Reconnue par ses parens, elle a dû cependant rester à la prison; on lui a fait reprendre toutefois les vêtemens de son sexe. Elle a été ensuite écrouée parmi les femmes. (*Courrier de Lyon.*)

— On écrit d'Arques :

« La nuit dernière, la commune d'Arques a été le théâtre d'un incendie qui, par son développement, avait donné lieu de craindre un instant qu'une partie du pays ne devînt la proie des flammes. Vers dix heures et demie du soir le feu, concentré depuis plusieurs heures dans un appartemen de la maison de Mme Caullier, s'est manifesté à l'extérieur avec des symptômes effrayans. Au premier son d'alarme, les pompiers se sont rendus sur le lieu du sinistre, mais le manque de monde pour le service de la pompe rendait leurs efforts impuissans. Les chaînes se sont enfin organisées; mais ce n'est encore que plus d'une heure après qu'on est parvenu à maîtriser le feu. C'était la première fois depuis son organisation que la subdivision des sapeurs-pompiers avait occasion de signaler son courage; mais nous devons déclarer qu'elle a, dans cette circonstance, donné des preuves de zèle et d'habileté de manœuvre. Après quatre heures d'un travail assidu et permanent, les efforts des pompiers et des habitans ont triomphé des progrès du feu. » (*Vigie de Dieppe.*)

— La suette miliaire, qui sévit en ce moment dans la Dordogne, a fait des ravages dans le Jura. A Ruffey, sur 127 personnes atteintes de cette maladie, 22 ont succombé; à Quintigny, sur 27 malades, 6 sont morts victimes de l'épidémie.

— A Clavy (Ardennes), un homme, voulant arranger sur une voiture deux gros arbres qu'elle transportait, a eu la tête prise entre ces arbres; aplatie par leur rapprochement violent, elle laissa bientôt échapper la cervelle, et la mort du malheureux voiturier s'en suivit.

— On lit dans un journal belge :

« Le 4 juillet, de très grand matin, Marie-Marguerite Dechapays, femme Hanon, demeurant à Nandrin (Liége), s'est présentée devant le brigadier de la gendarmerie de Fraiture, et lui a déclaré que, dans la nuit du 2 au 3, vers une heure du matin, son mari s'était approché près du lit où elle était couchée avec sa fille, ordonnant à celle-ci de le suivre dans sa chambre separée, ce qui lui fut refusé; Hanon usa alors de violence, traîna sa fille sur son lit et se coucha; n'écoutant que son indignation et sa jalousie, elle, femme Hanon, s'arma d'une barre de fer, pénétra dans la chambre où se commettait un crime aussi odieux, asséna sur la tête de son mari un coup tellement fort qu'il expira peu de minutes après. La déclaration faite de sang-froid et avec détails, la femme Hanon ajouta qu'elle se mettait à la disposition de la justice. »

— La ville de Londres a aujourd'hui 7 milles 1/2 de long de l'est à l'ouest, 9 milles de large du nord au sud. La circonférence de la ville est fixée à 30 milles. Le terrain qu'elle occupe a une étendue de 18 milles carrés. (*Sun.*)

— On lit dans les feuilles de Varsovie :

« Le recensement de la population de notre ville en 1841 a offert le résultat suivant : catholiques, 50,033 hommes, 53,277 femmes; juifs : 18,053 hommes, 19,106 femmes; mahométans : 2 hommes; en tout 68,088 hommes, 72,383 femmes; ensemble 140,471.

» Cette population a donc augmenté, comparativement à l'année 1840, de 538 individus, 3 femmes avaient atteint l'âge de 100 ans, 1 l'âge de 102 ans, 2 l'âge de 103 ans, 1 l'âge de 104 ans. La longévité a été en général plus grande parmi les femmes que parmi les hommes. »

— Pendant que le produit des mines d'or du Brésil et de l'Amérique baisse de jour en jour, celui des mines de la Sibérie s'accroît, au contraire, considérablement. En 1829 il était encore nul; en 1840 il a été de 3,300 kilogrammes d'or, et on compte qu'en 1841 il a été de plus de 5,000 kilogrammes, ayant une valeur de 16,000,000 fr.

— Une personne reconnue coupable, par un des tribunaux des Etats-Unis, d'avoir essayé de gêner la marche d'une locomotive sur un chemin de fer, a été condamnée à 3 ans de prison.

BOULÉ et Cie, imprimeurs, 3, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 24 Juillet 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 30.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : A Paris, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. Et en Province, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES. Un an.... 38 f. Six mois.. 20 Trois mois 11 — 2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES. Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6

SOMMAIRE.

ENTRE DEUX FEMMES.

I.

En l'année 1835 florissait à Toulouse le jeune marquis de Jupilles. « Grand nom! belle figure! attelage superbe! » ne pouvait s'empêcher de dire tout étranger à qui l'on nommait le jeune homme dont la calèche rapide soulevait la poussière de l'allée d'Angoulême et la jetait aux yeux des promeneurs, sans que Jupiter-Tonnant qui se prélassait en tête de ce nuage en dérangeât sa molle attitude, ou en prît souci pour faire ralentir l'allure de ses chevaux.

— Il doit être fort riche, ajoutait encore le curieux qui, pour la première fois, voyait M. de Jupilles.

— Oh! que vous connaissez mal le marquis!... Lui, riche?... Il l'a été, à la mort de ses parens; mais depuis trois ans qu'il jouit de sa fortune, il a eu deux fois le temps de la dissiper; ce qui fait qu'à cette heure il se trouverait sur le pavé où il roule encore avec tant de faste, sans M. de Mayneval, son oncle, dont l'héritage ne peut lui échapper... C'est que, voyez-vous, il en coûte cher quand on mène si grand train et qu'on entretient certaines actrices! Or, le marquis en connaît une qui vaut dix de ses pareilles pour ce qui est de jeter l'argent par la fenêtre.

— Peste! elle ferait mieux de s'y jeter elle-même.

— Vous en seriez fâché tout le premier... Avez-vous oublié que je vous mène ce soir au spectacle, où l'on joue *Robert-le-Diable*?

— Non certes, et je me réjouis d'y aller.

— Eh bien! Caroline Derval, la fameuse cantatrice dont vous devez avoir entendu parler...

— Est la maîtresse de ce marquis de Jupilles. Je comprends, répliquait l'étranger, car il n'y a qu'un étranger qui pût avoir besoin d'être renseigné sur les intrigues du marquis et sur l'existence tout extérieure qu'il gaspillait. Quiconque habitait Toulouse, à moins de fermer les yeux, ne pouvait que les avoir éblouis par ce luxe bruyant et ostensible dont M. de Jupilles faisait parade.

Mais s'il était quelqu'un qui, plus que tout le monde, fût initié aux détails de cette vie, à coup sûr c'était M. de Mayneval, l'oncle dont il vient d'être question. Le vieux marin, qui avait gagné à la guerre le grade de capitaine et une goutte opiniâtre, n'en savait pas moins, malgré le séquestre auquel il était condamné par son mal, jusqu'aux moindres particularités de la vie désordonnée du marquis. Un habile numismate ne recompose-t-il pas les deux faces d'une médaille dont pourtant il ne voit que le revers? Or, ce revers s'offrait à l'oncle sous forme de mémoires à acquitter et de créanciers à satisfaire. Comment n'aurait-il pas été au courant de toutes ses dépenses, lui qui fournissait le bois dont son neveu faisait flèche? Il était, en conséquence, très pertinemment informé. Nous ne dirons pas qu'il était payé pour cela, puisque c'est précisément le contraire qui avait lieu. Or, s'il est déjà un peu dur de payer les pots cassés alors même que le dégât provient de votre fait, à plus forte raison l'est-il lorsque les pots ont été cassés par un autre, cet autre fût-il un neveu! C'est pourquoi l'oncle se fatigua de payer les pots cassés par le marquis et songea sérieusement aux moyens d'y porter remède.

Il crut en voir un très efficace dans le mariage de M. de Jupilles; il pensa que les devoirs de ce nouvel état devaient tempérer cette fougue juvénile et arracher son neveu au libertinage qu'excusent à demi les immunités de la vie de garçon. Par conséquent, cette même année 1835, M. le marquis de Jupilles épousa solennellement, dans l'église Notre-Dame-de-Nazareth, Mlle Berthilde de Lucenay, riche héritière, qui n'avait pas trouvé dans son nom et dans sa fortune de dispense de beauté. Le même jour où l'église s'ouvrit pour les deux époux, la salle de spectacle se ferma pour le public, et l'affiche annonça que le théâtre faisait relâche par indisposition de Mlle Caroline Derval. Personne ne se méprit sur la cause d'un tel contretemps. Ainsi, dès les prémisses, voilà les hostilités déclarées, et quand la femme du marquis est en joie, l'actrice est dans la désolation. Plaise à Dieu que le réciproque n'exerce pas sur la marquise ses funestes contre-coups! C'est ce que l'avenir est chargé de nous apprendre.

Si l'on juge de l'intérieur par le dehors, il ne nous semble pas qu'il dût exister de grandes simpathies entre les nouveaux mariés; il n'y avait, à proprement parler, convenance et rapport que dans l'âge et la noblesse des conjoints; tout le reste offrait des disparates qui santaient à l'œil. Outre que M. de Jupilles était brun, de forte encolure, et que Mlle de Lucenay était frêle, mignonne et blonde, le même contraste se représentait dans leurs figures. Autant celle du marquis était virile et même un peu brutale derrière les poils drus et noirs de sa moustache et de sa barbe, autant le visage de Berthilde éclairait sa pâleur d'une physionomie souriante, langoureuse, mais avivée d'un regard expressif et profond. A ces répugnances saillantes on objectera que l'amour, en sa qualité d'aveugle, n'y regarde pas de si près; qu'il rapproche des objets beaucoup plus imcompatibles; qu'enfin la nature s'accommode à merveille de l'union des contraires, et que le chêne, qui est la force, ne dédaigne pas les embrassemens des plantes grimpantes qui, sans son appui, seraient trop faibles pour s'élever de terre.

Oui, sans doute, cela est vrai; mais il est vrai aussi que le houblon se déchire aux piquans de l'aubépine qu'il a l'imprudence d'enlacer.

Hélas! c'est l'histoire de Berthilde; elle aima seule, c'est dire qu'elle fut malheureuse. Son mari ne put se départir des habitudes dans lesquelles son oisiveté avait pris racine. Quelque temps encore, la nouveauté de sa position, une certaine déférence pour sa femme, le désir de plaire à son oncle et un reste de respect humain le défendirent contre les séductions enivrantes de son passé; mais, les sollicitations du dehors devenant plus pressantes, il n'y résista plus, et, si ce fut avec timidité d'abord et en secret qu'il se reprit aux désordres de sa vie de garçon, bientôt ces ménagemens le gênèrent, il n'apporta plus aucune mesure dans ses débordemens, et, s'il nous est permis de parodier un mot célèbre qui précisera l'état de M. de Jupilles, nous dirons : « Dans la vie du marquis, rien n'est changé, il n'y a qu'une femme de plus. »

Pauvre Berthilde! La voyez-vous coller sa figure inquiète aux vitres de la croisée pour regarder si son mari ne rentre pas? Chaque fois que la porte de la cour retentit sous son marteau de bronze, la marquise tressaille et devient plus attentive; la porte roule sur ses gonds : ce n'est pas lui!

La nuit arrive. Seule encore, toujours seule. Alors la jeune femme quitte la fenêtre où elle se tenait en vedette, laisse tomber les rideaux et s'approche du feu; mais en vain cherche-t-elle à se distraire. Ce livre, qu'elle se condamne à lire pour tempérer son impatience, ne la divertit pas de cette préoccupation qui la domine. Elle lit des yeux, elle lit des lèvres, mais son esprit est plein d'une idée unique, exclusive :

— Il tarde bien! que peut-il faire?

Elle regarde en soupirant la pendule; elle s'arme d'un nouveau cou-

rage, se flatte d'une nouvelle illusion, et reprend son livre pour le laisser retomber un instant après.

Quelqu'un monte!... La marquise se réveille, tend l'oreille :

— Si c'était lui!... Mais non, il frappe plus fort et marche plus vite... C'est M. Abel de Lorimier qui rentre chez lui... Oh! que mon mari n'a-t-il beaucoup d'amis comme ce jeune homme! De tous ceux qu'il m'a présentés, c'est le seul qui ne m'ait pas déplu...

M. de Lorimier méritait de tout point la bonne opinion de Berthilde. Plein de cœur, de dévoûment et de franchise, il avait le rare mérite d'être courageux en amitié, et ne marchandait pas la vérité qu'il jugeait salutaire à dire. Si son ami, M. de Jupilles, n'était pas en ce moment auprès de la marquise sa femme, c'est qu'il avait fait fi des sages conseils de M. de Lorimier, conseils bien désintéressés à coup sûr, car le jeune homme, en voyant Berthilde, s'était senti ému, et certes, s'il avait eu de coupables intentions sur cette femme qu'il aime, son jeu aurait été, au contraire, d'éloigner le mari pour bénéficier de ses absences. Mais le cœur de Lorimier était trop noble pour descendre à de pareils calculs, et le respect dont il environnait la femme de son ami était trop grand pour qu'il osât seulement lui déclarer ses sentimens. Oh! s'il vous était donné, madame la marquise, de lire dans la pensée secrète de ce jeune homme, vous verriez qu'il vous rend au centuple l'estime que vous daignez avoir pour lui.

Ce léger incident avait dérangé la marquise dans sa préoccupation, comme il nous a dérangé dans notre récit; mais tout à coup la pauvre femme était retombée dans les cruelles impatiences de l'attente.

Que les Italiens ont eu raison de consacrer par un proverbe qu'un tourment mortel est celui de ne pas voir arriver qui l'on attend! La pauvre femme, qui presque tous les soirs était livrée à de telles perplexités, dépérissait sensiblement sans se plaindre.

Elle cherchait à s'armer de foi et d'illusion; mais pouvait-elle se dissimuler que M. de Jupilles était contraint et froid en sa présence, que lorsqu'il rentrait, souvent au milieu de la nuit, il témoignait de l'humeur de ce qu'elle avait veillé pour l'attendre, et répondait à ses caresses par de dures paroles.

La pauvre femme souffrait tout cela en silence, car elle aimait, et tout prétexte lui était bon pour excuser son mari. Néanmoins, un sourd pressentiment lui disait qu'elle était trahie. Le silence des gens qui l'entouraient parlait malgré eux; il est vrai qu'elle s'obstinait à ne pas vouloir le comprendre. Mais une fois en présence du marquis elle oubliait tout, ou, si elle se ressouvenait encore, elle n'en laissait rien paraître. Elle s'abstenait de souhaiter pour éviter un refus, d'interroger de peur de savoir, et elle se fermait les yeux des deux mains pour ne pas les attrister des lumières de la réalité.

Loin d'être touché de cette abnégation silencieuse, M. de Jupilles s'en irrita. Cette douleur sans plaintes, ce martyre, pour ainsi parler, inédit, lui semblèrent une bravade de faiblesse et une insolence de vertu. D'ailleurs, ce sacrifice muet et passif mettait encore plus en relief la culpabilité de sa conduite : il eût désiré trouver dans son intérieur des exigences, des reproches, enfin une sorte d'expiation, pour contrebalancer, pour légitimer presque le fait de sa trahison. Si vous enlevez au crime l'ardeur de la lutte et le péril des obstacles, que lui reste-t-il? Sa lâcheté qui le rend méprisable à ses propres yeux, et ses remords qui le rongent.

Ce sentiment, envenimé sans doute par les suggestions intéressées de l'actrice qu'il fréquentait, animèrent à ce point M. de Jupilles contre sa femme, que Berthilde lui devint odieuse. Il usa envers elle de procédés impolis qui, graduellement, aboutirent aux emportemens de la brutalité la plus grossière

Un jour même qu'il avait par-devers lui de violens motifs de contrariété, le marquis, ne sachant sur qui ni comment déverser son humeur, créa une querelle injuste à sa pauvre femme. Celle-ci, comme à son ordinaire, courba la tête et ploya devant ce courroux. Mais, au lieu d'être désarmé, en présence de cet excès de soumission, M. de Jupilles en fut exaspéré, et il s'oublia même jusqu'à lever la main sur sa femme. Au même moment, le hasard fit que M. Abel de Lorimier, ne trouvant personne pour l'annoncer, pénétra jusqu'à la porte entr'ouverte du salon. Le jeune homme, au cri de sa douce victime, se précipita vers le marquis, et lui saisissant énergiquement les deux bras :

— Vous me remercieriez, lui dit-il, de vous sauver une lâcheté dont vous auriez éternellement à vous repentir.

Le marquis était tout honteux d'avoir été surpris dans cet accès de fureur. Il dirigeait ses yeux rouges de colère sur la figure impérieuse du survenant, et ses lèvres frémissaient sans pouvoir articuler une parole. Il ne songeait même pas, tant il était étourdi, à dégager ses bras de l'étreinte vigoureuse qui le retenait.

Quant à Berthilde, confuse, éperdue, elle cachait dans ses mains sa figure inondée de pleurs, humiliée moins de l'affront qu'elle avait reçu que de l'avilissement où son mari était tombé.

Enfin, M. de Jupilles, que rien au monde ne devait plus fortement blesser que l'intervention de Lorimier, dit à ce dernier avec beaucoup d'amertume :

— Je ne reconnais à personne, monsieur, le droit de s'entremettre dans mes affaires.

— Et moi, je le prends, répliqua résolument Lorimier, je le prends, car l'amitié me le donne.

— L'amitié! interrompit le marquis avec une amertume ironique, l'amitié est un mot, l'intérêt c'est la chose; et sans doute vous avez un motif pour vous faire ici le champion de madame!

A ces mots, Berthilde découvrit sa figuree éploré et regarda son mari avec étonnement : muette interrogation où se lisait tout la candeur de son ame.

Lorimier fixa sur le marquis un regard de dédain mêlé de compassion.

— Un motif! répéta-t-il, je ne puis m'offenser d'une accusation à laquelle vous-même ne croyez pas!

— J'y crois, objecta impérieusement le marquis; car qui pourrait vous retenir ici?

— A défaut de l'amitié, c'est l'humanité, monsieur, et je ne m'éloignerai pas que vous ne soyez revenu à des sentimens que vous regretteriez d'avoir pu un seul instant méconnaître.

M. de Jupilles, outré par cette résistance imprévue qu'il n'avait pas l'audace de combattre de front, et ne pouvant soutenir l'odieux de son rôle, se hâta de mettre fin à cette fâcheuse scène.

— Puisque c'est à monsieur de rester, c'est à moi de sortir.

Là-dessus il prit son chapeau, et lançant un regard sur sa femme et sur Lorimier :

— C'est peut-être, ajouta-t-il avec une intonation doucereusement perfide, le seul moyen de vous être agréable à tous deux.

Il salua dérisoirement et s'en alla. Aussitôt qu'il fut parti, M. de Lorimier tomba aux pieds de Berthilde.

— Avant de vous quitter, madame, s'écria-t-il, pardonnez-moi d'avoir été le témoin involontaire d'un opprobre qui déshonorerait à jamais cet homme, si l'égarement de sa raison ne le rendait excusable et si votre amour ne le rendait sacré.

— Je vous pardonne, M. de Lorimier, répondit la marquise en étouffant de sanglots sous un mouchoir qui couvrait sa figure rouge de pudeur et de honte. Je vous pardonne, à condition que vous lui pardonnerez aussi.

— Oh! la plus aimable et la plus généreuse des femmes! ne put s'empêcher de dire le jeune homme en pleurant.

Lorimier comprit que son regard, que sa présence, profanaient cette sainte douleur, et il se décida à ne point prolonger le supplice de cette affliction, qui cherchait à se recueillir sous les ailes de la pudeur et sous le voile du secret.

Ainsi, profitant de ce qu'il ne pouvait être vu, le jeune homme prit d'une main tremblante de respect le bout de la robe de la marquise et la pressa contre ses lèvres silencieusement, après quoi il se leva, détourna la tête et sortit, emportant avec lui autant de tristesse qu'il en laissait au cœur de cette femme.

II.

Cependant, malgré le silence constant de la marquise, sa pâleur croissante et le dérangement de sa santé témoignaient assez haut de ses peines intérieures et de ses souffrances cachées pour donner l'éveil à sa famille. D'un autre côté, la notoriété des déportemens du marquis, surtout le récent outrage dont il venait de se rendre coupable envers sa femme, et aussi le péril que courait la dot de Berthilde entre les mains de cet incorrigible dissipateur, péril qui n'était déjà plus gratuit, tous ces motifs déterminèrent les parens de la marquise à obliger celle-ci de demander la séparation de corps devant les tribunaux.

Un procès s'ensuivit, procès scandaleux, comme tous ceux du même genre, et dont les résultats sont désastreux pour les deux partis, ne serait-ce que par cette loi naturelle qui, des choses intimes et voilées de la famille, enlève toute la vertu si on les expose à la lumière indiscrète et profanatrice de la publicité. Mme la marquise obtint ce qu'on l'avait forcée de demander; mais sa réputation, abandonnée aux *besoins de la cause* de l'avocat adverse, reçut un échec immérité, par l'effet de ces trahisons oratoires qui prennent le titre de *figures* quand celui de masques leur conviendrait tout au plus. L'exagération emphatique avec laquelle l'avocat s'appesantit sur la vertu de Mme la marquise, l'empressement qu'il mit à la faire bénéficier du privilége de la femme de César, qui ne devaient pas même être soupçonnée; toutes ces choses outrées qu'accompagnait un sourire incrédule, l'affectation avec laquelle on prononçait et on glissait le nom d'Abel de Lorimier, ces manœuvres indignes et occultes distillaient dans l'ombre un venin mortel. Vous conviendrez qu'il n'est pas de vertu de femme, de vertu d'ange capable de résister aux perfidies des insinuations verbales et mimiques d'un avocat insolent. La plaidoirie de celui-ci ressemblait à certains tableaux de contrebande qui, vus sous l'aspect normal et régulier, représentent des sujets très décens. Retournez-les maintenant, et, si vous les considérez d'un autre point de vue qui leur est propre, ils offriront à l'œil des images toutes différentes, qu'on a jugé prudent, en employant la ruse, de ne pas montrer au premier venu, ni du premier coup.

Bref, Mme de Jupilles gagna avec sa cause une de ces victoires qui faisaient dire à Pyrrhus : « Je suis perdu si j'en gagne encore une pareille. »

Cependant, celui qu'avait le plus attristé cette extrémité judiciaire, c'était l'oncle du marquis, le capitaine de Mayneval. Dans sa retraite, que sa goutte avait changée en prison, le vieillard avait appris le triste retentissement de ce procès; et chez les hommes de sa trempe, dont la vie est une concentration, il s'opère quelque chose d'analogue au phénomène que la physique appelle la chambre obscure. Ils se créent un monde au fond du cœur, où viennent converger et se graver fortement tous les objets du dehors. Le vieux marin vit dans la conduite de son neveu l'humiliation de toute sa famille, et il était si bien convaincu des torts de celui-ci, qu'il n'essaya aucune intervention pour empêcher ce procès, qu'il regardait,

pans sa sévérité, comme une leçon éclatante que M. de Jupilles s'était attirée par ses désordres.

Seul, M. le marquis traita cet événement à la légère, et peu s'en fallut même qu'il ne s'en montrât ravi. N'y voyait-il pas le retour de sa liberté, une rupture avec l'amitié gênante de Lorimier, la renaissance enfin de ses plaisirs sans frein et sans mesure que son nouvel état avait réprimés un instant? Si quelque chose le contrariait dans sa *délivrance*, c'était l'indécision de l'opinion publique, qui, à son gré, ne faisait pas assez bon marché de la vertu de Mme de Jupilles: car ceux que les sourdes perfidies de son avocat n'avaient pas ébranlés dans leur confiance en l'honneur de Berthilde, ceux-là faisaient de vifs reproches au mari pour avoir méconnu tant de grâces et de pureté; mais enfin c'était déjà beaucoup d'avoir semé le doute sur un sujet qui n'a puissance et respect qu'en s'appuyant sur la foi la plus solide. Jusque-là donc, la pauvre femme qui s'était laissé entraîner dans ces débats était seule malheureuse. Séparée d'un mari qu'elle aimait du fond de l'ame malgré ses traitemens indignes, la voici abandonnée aux vagues ennuis et aux tristesses vides de l'isolement, pendant que le dissipateur et l'ingrat ira s'ébaudir dans toutes les licences d'une liberté fougueuse.

Disons ici, pour mitiger les folles joies du marquis, qu'une préoccupation assombrissait sa pensée. L'indignation de son oncle lui donnait à réfléchir; n'avait-il pas à craindre que le ressentiment ne tarît dans ses vieilles mains cette corne d'abondance d'où jaillissaient sur lui ces pluies d'or qui seules abreuvaient cette dévorante vie de jeune homme? Que l'oncle en détournât la source, et le marquis était à sec, faisant triste mine avec son grand nom sur le pavé du roi.

Ne savait il pas que c'était la main forcée par l'amour-propre et l'orgueil de famille, que M. de Mayneval lui continuait des subsides?

Le refus réitéré que le capitaine avait fait au marquis de le recevoir devait néanmoins édifier celui-ci sur la cause déterminante qui faisait agir son oncle.

Sans approfondir les motifs de cette déconvenue, le neveu en avait ri avec ses amis. « Mon oncle, avait-il dit plaisamment, me refuse l'ennui de le visiter; aussi puis-je répéter ce que Gibbon écrivait dans la maison de Voltaire : « On le boit, on le mange et on ne le voit point. » Avec cette différence, toute à mon avantage, que l'Anglais ne connaissait pas le patriarche de Ferney, tandis que je connais, Dieu merci! assez bien mon oncle le capitaine.

Un jour, cependant, M. de Mayneval manda à son neveu de le venir voir, qu'il avait à s'entretenir avec lui. S'il devait se réjouir ou s'alarmer de cet événement, M. le marquis ne le sut guère, et ce fut avec une inquiétude assez évidente qu'il prit un chemin qu'il avait eu le temps de désapprendre depuis les six mois qui déjà s'étaient écoulés après sa séparation de corps.

L'hôtel de Mayneval protégeait les abords de son portail en plein-cintre d'un double faisceau de bornes de marbre, au ventre desquelles l'essieu des voitures avait en passant creusé un sillon poli en guise de ceinture. Ce portail, à la hauteur d'un deuxième étage, était flanqué d'une double terrasse qui, attachée aux deux ailes de l'hôtel, avait vue sur la place Mage.

M. le marquis, en franchissant le seuil de cette tranquille et imposante demeure, sentit son cœur se serrer, et quelque frayeur s'empara de lui quand il entendit retentir sous ses pas solitaires les échos de cette vaste cour, émus malgré l'herbe et la moisissure qui devait les amortir. M. de Jupilles allégea sa marche, à son insu sans doute, et bientôt il monta soucieux les degrés du perron conduisant au grand escalier de pierre. Son pas se ralentit en foulant les dalles, aussi froides que sourdes; et certes, à gravir jusqu'au premier étage de cet hôtel, il employa trois fois plus de temps qu'il n'en avait mis la veille à gravir les deux étages de l'appartement de Caroline Derval, sa maîtresse.

Enfin le voilà en face de cette grande porte; à la plus légère sollicitation de la main cette sonnette va s'animer, et pourtant il hésite à la réveiller. Il s'appuie contre la rampe et réprime de la main les pulsations de son cœur. Après une pause, il raisonne sa frayeur pour la dissiper, et finit par saisir résolument le bout du cordon; mais il le tire avec tant de prudence que le ressort gémit seul et se décide avec peine à secouer si faiblement le sommeil de la sonnette, que le battant ne frappe qu'un seul coup.

Si faible qu'il soit, ce son fait tressaillir le neveu, qui va jusqu'à se flatter que ce bruit n'aura pas été entendu. M. le marquis se trompe; bientôt il entend des pas dans l'intérieur, et la figure osseuse et longue de Saint-Jean, le valet de son oncle, paraît à la porte entr'ouverte; aussitôt qu'il a vérifié le visage du postulant, le domestique lui donne libre accès et l'introduit.

Or, pour arriver à la chambre à coucher du capitaine, l'hôtel de Mayneval, construit d'après je ne sais quel plan bizarre, offrait alternativement d'immenses salles et de sinueux corridors étroits, à ce point qu'un homme seul d'une trop large carrure n'aurait pu y passer de front. Le neveu suivit tous les détours de ce labyrinthe, avec quelques perplexités! je vous l'ai déjà dit; et enfin, au tournant d'un coude très brusque, il se trouva tout à coup dans la chambre du capitaine.

M. de Mayneval était un petit homme, et le paraissait davantage, plié qu'il était sur un vieux fauteuil, une jambe appuyée sur un tabouret, l'autre allongée sur un coussin qui surmontait une chaise. Le capitaine portait la queue et les culottes courtes; une casquette de cuir couvrait sa tête, et il en relevait habituellement la visière, afin de pouvoir regarder pardessus des lunettes d'or qui, toutes les fois que le capitaine ne lisait pas, devenaient pour lui un instrument oisif. Son œil qui, de la sorte, vous arrivait directement, alors qu'on s'en croyait séparé par la transparence du verre, gagnait à cet imprévu un caractère plus saisissant de pénétration, et, abusé par l'illusion des lunettes, on se figurait avoir, non pas deux yeux, mais bien quatre, braqués sur le visage. Une autre singularité donnait au vieux marin un aspect insolite : sa tête, très forte et disproportionnée avec son buste, étonnait la vue par sa difformité, surtout quand elle se mouvait sous l'expression de la colère, et que ses lèvres dédaigneuses frémissaient pour livrer passage au tonnerre de sa voix.

Le marquis de Jupilles pénétra très humblement dans ce réduit. A sa vue, M. de Mayneval se souleva des deux mains sur son séant, changea de position en fronçant le sourcil, et plissa son front anguleux d'une manière qui ne présageait rien de favorable. Son neveu, debout et le chapeau à la main, se tenait à distance sans oser approcher; enfin il s'enhardit à balbutier quelques interrogations sur la santé de son oncle.

— Cela ne vous regarde pas, reprit brusquement celui-ci. Vous allez savoir pourquoi je vous ai mandé ici. Asseyez-vous.

M. de Jupilles, intimidé par ce début, ne se pressait point d'exécuter les ordres du capitaine.

— Asseyez-vous donc, répéta ce dernier, je n'aime pas à lever la tête pour regarder mon monde.

Cette fois, le marquis obéit à l'injonction et prit le premier siége qu'il trouva sous sa main.

— Vous devez être bien étonné monsieur, mon neveu, poursuivit le capitaine que j'aie continué à m'occuper de vous, après l'humiliation irréparable que vous avez attirée au nom que vous portez. Corbleu! monsieur, je sais pardonner des folies de jeunesse à des étourdis; mais le scandale de la honte! halte-là, monsieur, c'est pour cela que je réserve mon indignation. Je m'étais donné du mal pour vous allier à une famille de bonne souche, et par vos incartades vous vous en êtes fait chasser.

— Chasser, mon oncle! interrompit le marquis, se levant la rougeur au front à cette parole.

— Oui, chasser, je vous conseille de faire le fier! répéta le capitaine gravement. Ne vous effarouchez pas de si peu, et donnez-vous la peine de vous rasseoir.

Cette injonction, le vieillard l'accompagna d'un accent d'ironie à déconcerter son tremblant interlocuteur.

—C'est se montrer bien susceptible, monsieur le marquis, reprit le vieillard. Vous auriez dû l'être à propos. Avant vous, notre famille avait de l'honneur à revendre, et d'un coup vous avez su dissiper ce glorieux patrimoine. Avez-vous ouï dire que vos ancêtres aient fréquenté chez des histrions? Vos ancêtres, monsieur, inscrivaient leurs noms sur des bulletins... de victoire, et le vôtre, s'il retentit dans les journaux, c'est pour grossir des menus faits de scandale qu'on livre à une avide publicité. Après ce déshonneur, j'ai été tenté de vous dénier tout secours, et, si je ne l'ai fait, ne vous flattez pas que ce soit en votre considération, mais pour la mienne. Je n'ai pas voulu que les de Lorimier pensassent que je vous avais marié pour ne plus vous avoir à ma charge.

— Mais, mon oncle, objecta timidement M. le marquis, tous les torts sont-ils?...

— De votre côté, monsieur, interrompit le capitaine, et c'est pourquoi vous ne me verrez jamais vous pardonner cet affront. Vous vous êtes flatté que j'étais de ces gens chez qui le temps efface et détruit; chez moi, c'est le contraire; il grave et il enracine.

— Mon oncle, observa doucement M. de Jupilles, vous êtes trop juste pour me condamner sans m'entendre.

— Et qu'allez vous me dire? des mensonges, je n'en veux pas; des calomnies! oserez-vous me répéter celles que vous avez soufflées à cet impertinent robin? Corbleu! c'est celui-là qui doit remercier ma goutte de m'avoir retenu céans le jour où, en pleine audience, il eut la lâcheté de baver ses venimeuses perfidies sur la réputation sans tache de Mme Berthilde de Lucenay. J'aurais étrangement rabattu le caquet de ce vil faquin. Je lui eusse appris, à cet insolent, que mon bâton ne reconnaît pas l'inviolabilité de la robe noire. Tenez, dans tout ceci, vous avez fait un personnage odieux. Vous n'avez pas craint d'attaquer votre seul, votre véritable ami, M. de Lorimier, un brave jeune homme qui rongeait son frein de ne pouvoir se venger de peur de compromettre la réputation, que pourtant vous ne respectiez guère, de Mme la marquise. Si votre femme eût été coupable, vous m'eussiez vu, ardent à vous défendre, prendre moi-même l'initiative de cette affligeante séparation. Mais les Lucenay, je les connais trop pour croire que Berthilde ait fait banqueroute à l'honneur.

— Mon oncle, cependant je puis certifier presque... balbutia le marquis.

— Ce n'est pas vrai, interrompit rudement le capitaine, et la preuve, c'est que, depuis six mois qu'elle vit loin de vous, près de sa vieille mère, elle édifie, par une conduite irréprochable, cette cité que vous scandalisez par le spectacle de vos débauches. Hier encore, je ne sais qui me parlait de vos déréglemens. Enfin, la ville en est pleine. Votre nom se trouve mêlé à des noms d'aigrefins, d'usuriers, de baladines, que sais-je encore... Bref, j'en suis navré, ulcéré, anéanti, et les bras m'en tombent de honte et de douleur.

Ce que disant, le vieillard se tourmentait sur son fauteuil comme la pythonisse sur son trépied! Son œil flamboyait, sa figure s'allumait au feu de la colère, et sous ses mains inquiètes sa canne frappait les dalles du foyer. Mais en prononçant ces derniers mots, toute cette frénésie courroucée fit place à l'expression d'un morne abattement. M. de Jupilles baissait les yeux et courbait la tête sous le vent de ce courroux.

Un moment après, le vieillard revint à son indignation première.

— C'en est assez, monsieur, conclut-il sèchement, c'en est trop! vous avez comblé la mesure. Dès aujourd'hui, ma protection se retire de vous. Trop long-temps ma faiblesse m'a fait complice de vos déportemens. A dater de ce jour, vous ne recevrez de moi qu'une pension alimentaire. Et si, après de telles extrémités, vous ne venez à résipiscence, je vous déshériterai... Bien plus, je demanderai votre interdiction!

A cette menace, le marquis bondit sur sa chaise.

— Mon oncle, s'écria-t-il, vous m'épargnerez cette ignominie; non, vous n'aurez pas la cruauté de le faire.

— Je le ferai, répliqua le vieillard, auquel ce défi venait de rendre toute son exaspération. Je le ferai comme je brise ce portrait dont je n'attristerai plus mes yeux.

Et le capitaine, du bout de sa canne, fit voler en éclats le cadre qui protégeait le portrait de son neveu, M. de Jupilles.

Cette violence épuisa les dernières étincelles de la fureur du vieillard. Pâle, oppressé, il retomba dans son fauteuil, les mains crispées, les lèvres tremblantes; on eût dit qu'il allait s'évanouir.

Le marquis s'approcha vivement du capitaine comme pour lui porter secours. Celui-ci se recula aussitôt par un mouvement de répulsion, et d'une voix gutturale:

— Eloignez-vous! s'écria-t-il, éloignez-vous!

En même temps il sonna son valet de chambre.

Atterré par ce dédain et par l'effet de cette terrible scène, M. le marquis, dès qu'il vit Saint-Jean à côté du capitaine, salua et se retira consterné.

En sortant de l'hôtel, M. de Jupilles tomba presque littéralement dans les bras d'un compagnon de débauche, le sémillant Félix de Samyon.

— Tiens! c'est ce cher marquis, s'écria le jeune dandy de sa voix la plus flûtée, comme vous voilà abattu! vrai, je vous trouve tout défait; qu'avez-vous donc?

— J'ai... j'ai la corde au cou, et celui qui voudrait m'étrangler serait le meilleur de mes amis.

Après ce lamentable début, M. de Jupilles conta sommairement sa disgrâce à M. de Samyon, qui tourna la chose en plaisanterie.

— Bah! répondit-il sur un ton de persiflage. La situation est piquante. Vous voilà malheureux parce que votre femme a trop de vertu; tandis que tant d'autres le sont parce que leurs femmes en manquent. C'est fort drôle. Bon soir!

Là-dessus, les deux amis se séparèrent, l'un toujours contristé, et l'autre riant tout haut de sa facécieuse observation.

LA FIANCÉE DE MADRID.

— 1619 —

(Suite et fin.)

VIII.

En pleine cour.

Une demi-heure après cet entretien, Fernande était seule dans sa chambre, en proie au désespoir le plus amer.

Quant à Ruiz, il avait regagné, sans fâcheuse rencontre, la maison de Valdesillas, dont la première surprise, en apprenant de Gertrude qu'il n'était pas encore rentré, commençait à se changer en une vive inquiétude.

La chambre d'audience venait d'être ouverte aux courtisans et l'on attendait dans un respectueux silence l'apparition de Philippe III. Deux gentilshommes du palais, don Enrique de Guzman, et don François de Ribera se tenaient de chaque côté du siége royal, auquel on arrivait en montant trois degrés couverts d'une riche tapisserie, toute brodée de soie et d'or.

Au bout de quelques minutes, un hérault annonça:

— Le roi.

Et l'on vit paraître Philippe III, précédé du garde-major du palais, qui, à la tête de quelques hallebardiers, ouvrait le cortége et faisait faire place. A la droite du roi était Uzéda, fils du duc de Lerme, qui avait succédé à son père dans la faveur du maître. A sa gauche, marchait don Roderic Calderone.

Le roi prit place et l'on procéda à l'admission de l'ambassadeur de Charles Emmanuel, duc de Savoie, qui apportait de la part de son maître la ratification d'un traité de paix récemment signé. Défilèrent ensuite successivement l'amiral de Castille et l'archevêque de Grenade, dont la station devant le roi ne fut pas de longue durée.

Tout à coup, et sans qu'on sût comment il avait pu s'introduire et par où il était entré, on aperçut, au milieu de la salle de réception, un homme masqué, debout, les bras croisés et regardant fixement le roi.

Uzéda et Roderic, dont la rivalité se trahissait en toute circonstance, voulurent tous deux faire preuve de zèle en se disposant à courir à sa rencontre... mais Philippe les arrêta en leur disant:

—Laissez cet homme, je veux l'interroger moi-même.

Il se fit dans la foule un mouvement de curiosité.

—Votre nom? demanda le roi.

—Je ne le puis dire.

—Pourquoi cacher votre visage?

—Parcequ'il me suffira de dire un mot, sire, pour que vous sachiez qui je suis et ce que je veux.

—Que demandez-vous donc?

— Justice!

—Pour qui?

—Pour Diégo de Soria.

— Contre qui?

— Contre vous-même, sire.

Roderic et Uzéda firent encore un pas en avant. Pour la seconde fois, Philippe les retint en murmurant:

— Voyons jusqu'où ira son audace. Puis, reprenant plus haut: Expliquez-vous, dit-il.

— Sire, une jeune fille vivait à Madrid, sous l'œil vigilant de sa mère, sous la sainte protection de la mémoire d'un père mort noblement au service d'Espagne. Sa vie était pure et sa vertu sans tache. Un infâme a voulu les ternir et vous le connaissez!

— Je ne sais de qui vous voulez parler, dit froidement le roi.

— Un jour, on donna à cette jeune fille un époux. C'était don Diégo de Soria. Ce nom vaut celui d'Ovéda, et la gloire de l'un devait suffisamment protéger celle de l'autre. Il n'en fut rien pourtant. La noble enfant ne fut pas mariée tout un jour;... au milieu de la fête, don Diégo fut ravi à son épouse, à son bonheur... Et c'est un événement, sire, que vous ne devez pas ignorer, puisqu'il s'est passé ici, sous vos yeux, et par votre ordre... sans doute!

Philippe tourna vers Uzéda un regard que ce dernier parut comprendre, puisqu'il dit aussitôt:

— Le roi n'a rien à répondre à de telles interpellations, senor! sa majesté est totalement étrangère à ce qui regarde don Diégo de Soria...

— Alors, reprit don Ruiz avec véhémence, nous ne parlerons plus au roi de don Diégo, mais du roi lui-même... Un scandale honteux a eu lieu le 25 mai dernier au château d'Ovéda, et c'est à vous, sire, que j'en demande compte!

Philippe III pâlit et se leva en chancelant

- Un autre scandale, qui n'est connu que de vous et de moi, s'est accompli cette nuit au palais de Madrid, et j'en veux avoir raison!

— Taisez-vous, s'écria le roi d'une voix sourde.

— Pourquoi trembler? Seriez-vous coupable, reprit don Ruiz d'un ton dédaigneux.

— Sortez! dit le roi en se dressant de toute sa grandeur.

— Je vous arrête à ce mot, sire, répliqua vivement don Ruiz. Vous n'êtes pas le digne fils de votre sang, car vous n'avez ni l'audace ni le courage qui ont toujours distingué les membres de votre famille. Sortez! m'avez-vous dit! Ah! plutôt qu'humilier la fierté castillane à ce point, Philippe II, votre père, m'eût fait tuer sur place!... Charles-Quint, votre aïeul, eût dit: Sortons!!!

Cent épées s'élancèrent à la fois hors du fourreau pour châtier le téméraire qui osait outrager la royauté au pied même de son autel. Mais un signe impérieux les retint. L'inconnu sortit.

— Sire, dit Uzéda, nous ne pouvons pourtant souffrir qu'un tel crime demeure impuni... et laisser fuir cet homme sans savoir seulement qui il est.....

— Vous avez raison, Uzéda, répondit le roi avec une insouciance affectée, il faut savoir quel est ce fou. Voyez par cette fenêtre don Enrique, s'il se hâte de traverser la cour, et s'il paraît vouloir se soustraire à nos poursuites...

— Pas le moins du monde, sire, dit Enrique. Il se retire sans montrer la plus légère émotion, et son pas est des plus modérés.

— Que deux de mes alguazils le suivent donc, reprit le roi, et que sans l'inquiéter, sans l'aborder même, ils s'informent habilement de ses titres, de sa demeure.

— Un tel soin serait inutile, sire, interrompit une voix qui sortit subitement d'un des groupes qui encombraient le salon; car si vous voulez m'accorder l'insigne faveur d'un entretien particulier, je soulèverai pour votre majesté, pour elle seule, le voile d'un mystère que vous chercherez vainement à pénétrer par d'autres voies.

— Juan de Valdesillas! vous s'écria le roi. Vous connaissez cet homme?

— Oui, sire, et quand nous serons seuls...

— Vous êtes un vieux serviteur de ma maison, dit Philippe III après une pause de quelques secondes, je puis me fier à vous... Demeurez.

Et d'un geste il congédia toute la cour, au milieu de laquelle un incident si étrange avait porté le trouble et la confusion... Puis, presqu'aussitôt:

— Le nom de cet homme? demanda-t-il.

— Don Ruiz de Soria.

— Le frère de Diégo?

— Lui même, — que tout le monde à Madrid a cru mort pendant si long-temps...

Tout le monde, excepté moi... et un autre, répliqua le roi.

— Oh! mes soupçons!... murmura le commandeur. Quoi, vous saviez?..

— Oui... mais pas un mot de tout ceci, — à don Ruiz surtout. Je compte sur votre silence, Juan de Valdesillas?

— J'obéirai, sire.

Alors Philippe III parut se recueillir un instant avec ses pensées et rêver à quelque importante résolution.

— Ecoutez-moi bien, senor commandeur, dit il enfin au vieillard, et préparez-vous à me servir dans le projet que j'ai formé.

— Sire, épargnez don Ruiz dit d'une voix suppliante Valdesillas. Il vous a outragé, il est coupable... mais...

— Il y aura justice pour tous, interrompit le roi, et soyez sûr, senor, que, dans cette distribution équitable, je ne serai pas le moins sévèrement partagé. Je ne me souviens plus de l'injure de don Ruitz. Je lui laisse la liberté, à la seule condition pour lui de conserver son incognito jusqu'au jour où je lui ordonnerai de se faire connaître. Dès aujourd'hui, pour ôter tout prétexte à de fâcheux commentaires, que la belle Fernande, comtesse de Soria, retourne, en attendant l'arrivée de son époux, à sa résidence d'Ovéda. Quant à ce qui concerne Diégo, dites à son frère que sa délivrance doit être retardée de quelque temps, mais qu'après ce délai, qui sera le plus bref possible, *bonne justice lui sera rendue.*

Le roi Philippe appuya fortement sur ces derniers mots, et Valdesillas, toujours disposé à mal juger Diégo, entrevit dans l'expression de ces paroles une justification confuse de ses anciennes défiances..

Peu d'instans après, il avait quitté le palais et était allé rendre compt à don Ruiz du résultat de son entrevue.

Alors une agitation violente s'empara du roi qui était demeuré seul. Se promenant à grands pas, s'arrêtant parfois brusquement, portant la main à ses yeux comme pour favoriser l'action de sa pensée, il paraissait dominé par une sombre émotion. Ses traits, usés avant l'âge, semblaient rajeunir sous le reflet d'une inspiration généreuse, comme son âme allait se retremper sans doute au creuset de quelque grande action. Soudain il s'écria :

— Oui! il y a assez long-temps que je suis l'esclave des traîtres, et une fois en ma vie, je veux être roi pour faire le bien. Ce don Ruiz a eu raison d'insulter à ce sceptre dont mes mains n'ont su garder ni la force ni l'éclat. O Philippe, mon père, ô Carlos, mon aïeul, si, comme je l'aurais dû, je n'ai point marché sur vos traces, je me vengerai du moins des lâches qui m'ont perdu!

Et il saisit de ses doigts tremblans une plume et un parchemin, — et il s'écria en s'asseyant : — Commençons par le plus infâme de tous!

Puis il traça l'ordre suivant :

« Don Fernand Ramirez, mon grand alguazil, je vous commande de prendre au corps don Roderic Calderone, comte d'Oliva, et de le tuer s'il se veut défendre. »

Le soir de ce jour mémorable, on ne s'entretenait par tout Madrid que de la chute inattendue de don Roderic. Haï du peuple, détesté des grands, comme tous les favoris de rois, le comte d'Oliva ne devait trouver dans son abaissement ni pitié, ni sympathie. La crainte seule avait jusqu'alors fermé la bouche à ses ennemis ; ils prirent une éclatante revanche en se faisant ses accusateurs. Meurtres, empoisonnemens, sorcelleries, concussions, tous les crimes possibles lui furent imputés, et pas une voix ne s'éleva pour le défendre.

Quant à Fernande, instruite de ce qui s'était passé, elle se demandait avec inquiétude si l'apparente clémence de Philippe III envers don Ruiz ne cachait pas quelque dessein sinistre, et s'il n'avait point ajourné sa vengeance pour la saisir plus sûrement.

Quoiqu'il en pût être, tout le temps que dura le long procès de Roderic Calderone, ni Valdesillas, ni don Ruiz ne furent mandés à la cour.

Mais, la veille du jour fixé pour l'exécution en place publique de ce favori, qui allait clore, par un dénoûment si misérable, l'histoire merveilleuse de sa fortune et de sa vie un officier de la cour de Madrid se rendit au château d'Ovéda où don Ruiz et Valdesillas veillaient au chevet du lit de la marquise, dont la maladie faisait d'effrayans progrès. Là il remit à don Ruitz un pli, scellé des armes royales, et contenant ce peu de lignes, tracées de la main même de Philippe III :

« Moi, le roi, j'attendrai demain, à huit heures du matin, en la salle « d'audience de mon palais de Madrid, le senor don Ruiz de Soria, qui « devra être accompagné du seul Valdesillas, commandeur d'Ocana. »

Je suis chargé, dit le porteur de ce billet quand Valdesillas, en eu terminé la lecture à voix haute, d'engager le seigneur don Ruiz à se munir du masque sous lequel il s'est déjà présenté au palais.

— J'obéirai, répondit don Ruiz.

— Je dois vous dire aussi, continua le messager du prince, que don Diégo de Soria, votre frère, rendu à la liberté, sera admis, à la même heure que vous, en présence de sa majesté.

L'officier s'éloigna, et la marquise fit entendre de son lit de douleur cette exclamation étouffée :

— Défiez-vous de Philippe III!

Fernande s'efforça de rassurer sa mère, mais une profonde terreur s'était également emparée de tout son être.

— Demain donc, je reverrai mon frère! s'écria don Ruiz.

— Demain, nous saurons la vérité, pensa Valdesillas.

IX.

Avant l'exécution.

L'existence de Roderic, dont l'influence occulte fut si puissante en Espagne, après la disgrâce du duc de Lerme, avait présenté depuis son commencement jusqu'à sa fin tous les caractères étranges d'une mystérieuse fatalité.

Né d'un pauvre soldat espagnol en garnison à Anvers, François Calderone, et d'une fille de ce pays, nommée Maria Saladin, il fut maudit en naissant par son père qui, pour se débarrasser d'une charge que la misère lui rendait plus sensible, résolut de se défaire de son enfant. Un soir, le soldat se rendit aux murailles d'Anvers, et, renfermant le petit Roderic dans un sac, le descendit ainsi hors de la ville.

Cependant un remords soudain s'empara de lui. Le père eut horreur de son crime et courut en toute hâte rouvrir le sac et délivrer l'enfant. Par un hasard inconcevable, Roderic n'avait pas souffert de sa chute, et le grossier espagnol, convaincu de l'intervention du ciel en cette occurrence, rentra à Anvers les yeux baissés, son fils dans les bras, et marmottant des prières pour demander grâce à Dieu du péché qu'il avait commis.

Il fit mieux ; il alla consulter un frère de l'ordre des Bénédictins, auquel il avoua tout sous le sceau de la confession, en s'informant quel serait le moyen le plus agréable à Dieu de réparer son crime. Le frère lui commanda, au nom du ciel, d'épouser Marie et de légitimer Roderic. François Calderone obéit, et Roderic eut un nom.

Devenu veuf, le vieux François vint rejoindre sa famille à Valladolid. C'est là seulement que les dispositions de Roderic commencèrent à se révéler. Placé en qualité de page chez le vice-chancelier d'Aragon, il se sentit bientôt mal à l'aise et comme emprisonné dans cette position secondaire, qui ne répondait ni aux inspirations de son orgueil, ni aux élans secrets de son ambition.

Déjà souple comme le valet le plus adroit, flatteur comme le courtisan le mieux informé, il avait conquis les bonnes grâces de quelques seigneurs influens au conseil du roi. Parmi ces seigneurs, il en était un qui tenait le sceptre de la faveur royale, et dont l'astre brillait d'un vif éclat auprès du soleil de l'Espagne; c'était don François Sandoval, marquis de Denia, duc de Lerme. Ce fut sur cet homme que Roderic prit exemple, ce fut sur sa fortune qu'il résolut de bâtir la sienne. L'événement ne faillit point à ses espérances. Le duc de Lerme était l'ame damnée de Philippe III. Roderic se fit l'ame damnée du duc de Lerme. Il aida plus que personne à la fortune de ce favori, afin de le perdre plus sûrement; il contribua à l'élever le plus haut possible pour que sa chûte fut de celles dont on ne se relève pas. Il avait compris, le politique habile, que la faveur des rois ressemble à une grande échelle isolée, sur laquelle on est solide tant qu'on peut s'y maintenir des pieds et des mains, mais dont le dernier échelon doit être fatal au courtisan qui, n'ayant plus d'appui que sous les pieds et ne pouvant user de ses mains pour garder l'équilibre tremble, chancelle et tombe.

Son élévation fut rapide et étonna l'Espagne entière. Il succéda tout d'abord à don Pedro de Franqueza, comte de Villalonge, qui remplissait la charge de secrétaire d'état. A dater de cette époque, qui ouvrit à Roderic Calderone la carrière des honneurs les plus recherchés, lui seul eut le maniement des mémoriaux, procès et affaires publiques. Les grâces, les bienfaits, les récompenses même de la justice s'expédiaient par son ordre et dépendaient de sa toute puissante discrétion. Une si merveilleuse fortune, jointe aux qualités éminentes de sa personne et de son esprit devaient lui faciliter une noble alliance. Il se maria effectivement, au milieu de ses premiers triomphes, avec une dame de l'Estramadure, Inès de Vergas, comtesse d'Oliva.

Nous ne suivrons pas plus loin Roderic dans ce chemin semé de joies bruyantes et factices, où chacun de ses pas était un succès, chacune de ses luttes une victoire. Si nous avons jeté un regard sur le passé de cet homme, dont la dernière heure va sonner, c'est que nous voulions faire ressortir avec plus de force le contraste de cette grandeur et de cette misère, tableau digne de pitié, dont le pareil se trouve à chaque instant dans l'histoire, épopée lamentable et sombre, qui est celle de presque tous les favoris de la monarchie ancienne.

Dès le matin, une rumeur lugubre circulait à travers les rues de Madrid. Rien n'est plus propre à frapper vivement l'esprit du peuple que ces incroyables retours de fortune qui lui montrent, couvert d'un cilice, l'homme qui, la veille encore, portait sur ses épaules un lambeau de la pourpre. C'est à la fois, un spectacle qui étonne les yeux et un exemple qui remue le cœur. La foule ne manque jamais à ces grandes exécutions où la grandeur, dépouillée de son prestige, vient s'humilier sous la main, du bourreau. Ce jour-là donc, elle se pressait, avide, et curieuse, pour assister à la mise à mort d'un favori que ses crimes avaient depuis longtemps voué à l'exécration populaire, au supplice de don Roderic Calderone, comte d'Oliva, que Philippe III, dans un moment de colère, s'était ainsi décidé à livrer à la vengeance des lois.

L'échafaud avait été dressé pendant la nuit.

Les membres des confréries de la Paix et de la Miséricorde vinrent les premiers s'échelonner le long des rues que devait parcourir Roderic.

Le bourreau ne tarda pas à paraître.

Peu à peu, un silence de plomb sembla peser sur la ville.

On attendait le condamné.

X.

Huit heures.

Fernande avait passé la nuit entière sans dormir; sa mère était au plus

mal, et la frayeur que la pauvre femme avait ressentie à la lecture de l'ordre royal, avait passé dans l'âme de sa fille. Toute la nuit, égarée par le délire et par la fièvre, la marquise avait, sans le vouloir, représenté à Fernande, sous de sombres couleurs, les intentions sinistres qui, dans sa pensée solennelle, avaient dû dicter la détermination du roi. Et en effet cette réunion solennelle des deux frères en face de l'échafaud où allait périr Roderic, cette recommandation faite à don Ruiz de se munir du masque dont il s'était servi plusieurs jours auparavant, en un mot tout cet appareil étrange de recommandations sévères et de précautions inouïes, devait porter l'épouvante au fond du cœur de deux femmes énervées, l'une par la maladie, l'autre par le désespoir, et qui ne connaissaient encore le roi Philippe que par ses violences et ses attentats. Fernande se sentait mourir d'inquiétude, les minutes lui semblaient voler plus vite qu'à l'ordinaire, elle tremblait d'entendre sonner huit heures. Tout-à-coup, elle s'aperçut que la marquise s'était assoupie. Alors une idée vaillante, hardie, s'empara de tout son être et c'eût été folie à elle d'y vouloir résister. Elle se rappela qu'elle avait encore son appartement au palais, qu'elle pouvait s'y rendre mystérieusement, et de là se glisser inaperçue, par la galerie de pierre dont elle avait conservé une clé, jusqu'à la porte désignée pour le rendez-vous. Aussitôt conçu, ce projet fut exécuté. Seule, enveloppée d'une longue mantille noire, et après avoir recommandé à Nunez de ne point quitter sa mère, elle se dirigea avec joie vers cette habitation royale qui pourtant ne devait évoquer dans son esprit que d'amères souvenances. On ne fit aucune difficulté de l'y introduire, car là, elle était chez elle, aussi bien qu'au château d'Oviéda.

Au bout de quelques minutes, elle avait parcouru sans bruit l'interminable galerie dont les cintres discrets n'avaient point trahi le bruit de ses pas. La porte qui communiquait avec la salle du trône était entr'ouverte et elle vit le roi, seul assis en face de la fenêtre et parcourant toute la place d'un regard inquiet. Effrayée de sa propre audace, elle s'était arrêtée subitement à cet aspect, et s'appuyant entre deux colonnes, elle se promit de tout observer sans trahir sa présence, à moins que son intervention ne devînt nécessaire pour obtenir le pardon de Ruiz ou la grâce de Diégo.

Il était temps qu'elle arrivât, huit heures sonnèrent, on entendit des cris s'élever parmi la populace, car on savait que c'était le moment où les religieux et les alguasils devaient aller chercher don Roderic. Philippe III eut comme un léger frissonnement d'impatience et il fronça le sourcil, ce qui donna à sa physionomie un air de dureté qui fit frémir Fernande. A coup sûr, il s'étonnait que ce fût lui, le roi d'Espagne, qui fût le plus exact à un rendez-vous.

Mais un huissier parut et dit :

— Sire, je vous annonce la venue du senor don Ruiz de Soria et du commandeur Juan de Valdesillas.

— Introduisez-les, dit le roi.

Valdesillas entra le premier et s'inclina profondément ; don Ruiz, qui le suivait, alla droit au roi, et, pliant le genoux avec humilité :

— Sire, je vous ai gravement offensé, dit-il, se peut-il que vous m'ayez pardonné?

Relevez-vous, répondit Philippe avec un accent de bonté qui vint s'épandre comme un baume salutaire sur le cœur de Fernande. Vous m'avez accusé, don Ruiz, vous qui passiez jadis, aux yeux de tous ceux qui vous connaissent pour l'image vivante de votre père, âme, visage et vertu ! et j'ai voulu, sinon me justifier, car c'est impossible, du moins vous obliger à reconnaître que vous avez été trop sévère et trop prompt. Si mes torts n'ont point d'excuse, ils s'expliquent cependant par des causes que personne ne saura jamais... que vous. En deux mots, don Ruiz, formulez vos griefs et exposez vos prétentions... Que voulez-vous?

— Justice pour mon frère.

— Justice! dit le roi, bien! c'est vous-même qui la lui ferez tout-à-l'heure. Don Diégo est dans ce palais. Revenu de Valladolid depuis ce matin, j'aurais pu le voir avant vous ; je ne l'ai pas voulu. Il va venir, vous allez vous entendre ; et voyez jusqu'où le roi d'Espagne consent à s'abdiquer lui-même, — vous serez son juge et le mien! — Avez-vous apporté votre masque?

— Oui sire.

— Mettez-le ; c'est cela. Maintenant tenez-vous là, debout, près de cette table et ne vous découvrez que quand tout sera terminé et que je vous aurai laissé seul avec lui. N'oubliez pas aussi, lorsqu'il vous aura quitté, de venir me retrouver pour me rendre compte de vos intentions à son égard.

Puis, ayant rappelé l'huissier, le roi continua à voix haute :

— Faites entrer don Diégo de Soria.

Don Diégo parut. Il portait un costume de ville éblouissant, et rien dans son attitude ni dans l'expression de ses traits ne révélait cette satisfaction naïve du prisonnier dont on vient de briser la chaîne. Il avait aux lèvres ce sourire calme et insignifiant qui est de mise obligée chez les hommes de cour. Il ne vit d'abord que le roi et s'approcha de lui en se disposant à lui baiser la main.

Mais la main de Philippe III se retira vivement.

Don Diégo leva les yeux, et ayant aperçu Juan de Valdesillas, il sentit une sueur froide lui monter au front. Alors, on eût dit que l'œil scrutateur du vieillard portait l'épouvante jusqu'au fond du cœur de Diégo, et que seul il y pouvait lire tout ce qui s'y cachait de pensées criminelles et d'instincts honteux. Puis, il regarda Philippe. Ce n'était plus ce prince au front bienveillant, à l'accueil plein de bonté devant lequel il n'avait qu'à se montrer pour en obtenir un mot affectueux, un sourire d'intelligence. La physionomie de Philippe III était nuancée d'ombres sinistres, et une agitation intérieure semblait imprimer à ses lèvres un imperceptible tremblement. Alors, comme il jetait un regard oblique à l'homme masqué, le roi devinant sa surprise, lui dit :

— Ne vous étonnez point, Diégo, de la présence de ce seigneur. Il sera le témoin de notre entrevue et nous ne devons avoir rien de caché pour lui.

— Je suis à vos ordres, Sire, répondit Diégo que son assurance abandonnait peu à peu.

— Alors, répondez à mes questions, dit le roi. Vous avez été l'ami de don Roderic Calderone, comte d'Oliva? A quel motif avez-vous attribué sa disgrâce?

— Aux intrigues de ses ennemis qui sont aussi les vôtres.

— Que dites-vous de sa condamnation?

— Je dis qu'elle a été arrachée à ses juges par ceux de vos conseillers qui étaient intéressés à sa perte.

— Et vous considérez sa mort?

— Comme une atteinte portée à vos droits, Sire; car nul en Espagne ne peut ignorer la haute faveur dont vous aviez daigné le juger digne.

— Ainsi, vous me croyez étranger à l'arrêt qui le frappe?

— Oui, sire.

— C'est une erreur, don Diégo ; car c'est à moi seul, à moi, le roi, que don Roderic doit cette disgrâce, sa condamnation, sa mort.

— Je ne vous comprends pas, sire!

— Oui... oui... cela vous étonne.. Et que diriez-vous donc si je vous rappelais que vous êtes son complice, si d'un mot je vous livrais aux mêmes juges qui l'ont condamné!

— Je me jetterais à vos pieds, sire, et quand je vous aurais rappelé à mon tour mes longs services, mon dévoûment absolu, mon obéissance aveugle, vous n'auriez pas le courage de perdre le plus fidèle et le plus soumis de vos esclaves!

— Vous vous trompez, s'écria le roi, dont le front parut en ce moment illuminé d'un rayon céleste ; vous vous trompez! car c'est ce dévoûment absolu, cette obéissance aveugle que je punis surtout dans le comte d'Oliva. Ah! vous croyez que c'est se dévouer au roi de fermer autour de lui toutes les voies de la vérité! vous croyez que c'est se dévouer que de mettre des complaisances honteuses au service de caprices honteux! Vous croyez avoir bien mérité du maître parce que vous avez inventé je ne sais quelle servitude dégradante au profit de je ne sais quel despotisme sans frein! Non! non! il n'en pouvait être ainsi long-temps... La royauté sommeillait, senor, et ce sommeil était votre bouclier le plus sûr! Mais un outrage salutaire est venu fort à propos lui montrer sa honte et la rappeler au sentiment de sa dignité! Flatteurs c'est vous qui encouragez le vice! courtisans, c'est vous qui inspirez le crime! esclaves, c'est vous qui faites la tyrannie!!! c'est vous tous qui, depuis la mort de Marguerite d'Autriche, m'avez désappris à régner, m'avez plongé dans une léthargie profonde et avez fait de moi la risée de l'Europe entière! Et sans nous occuper ici du duc de Lerme qui m'a si long-temps dépouillé de ma couronne, de don Roderic qui dans un instant va payer de sa vie temporelle des crimes inconnus que je paierai, moi, du salut de mon âme, parlons de vous, Diégo, qui avez soufflé dans mon cœur les feux d'une passion dévorante et qui, après m'avoir conduit de la convoitise au délire, de l'amour à la folie, m'avez offert d'épouser la femme que j'aimais pour me la livrer, le jour même de votre union, pure et sans défiance, pour la jeter, vous, Diégo de Soria son mari, dans les bras de Philippe III, son amant!

— Sire, souffrez...

— Pas un mot! pas un mot! Qui donc m'a dit qu'il n'y avait pas d'honneur de femme qui tînt contre le prestige d'un diadème! Est-ce que ce n'est pas vous, Diégo? Qui donc n'a cessé d'attacher ma pensée au souvenir de Fernande, d'attirer mes regards vers le château d'Oviéda n'est-ce pas vous encore? Et quand je regardais ce simulacre d'union comme une impiété, comme un sacrilège, qui donc s'est efforcé de lever mes scrupules, en me disant que le pouvoir du prêtre est sans bornes et qu'il n'est pas de crimes que son absolution ne puisse effacer? N'est-ce pas toujours vous, Diégo?

— Sire... votre volonté...

— Ah! ne vous retranchez pas derrière ce mot illusoire, ce prétexte frivole.... ma volonté! Est-ce que ce n'est pas de vous seul qu'elle dépendait? La volonté de Philippe III! Mais en ce moment même, fidèle à votre système de flatterie sans pudeur, vous en parlez sans y croire! Vous savez bien qu'associés dans le même but, dans la même espérance, Roderic et vous, traciez devant moi la route où vous guidiez mes pas. Heureusement je me suis souvenu à temps que si le courtisan fourbe rend compte au bourreau de ses méfaits, le roi mort en doit compte à l'histoire, et je me suis arrêté! .. Et vous vous étonnez de me voir secouer ce joug d'infamie, briser ces fers dorés que vous aviez rivés à mes mains royales et reprendre ma force et ma liberté? Eh! ne deviez-vous pas prévoir ce réveil? A dater de ce jour, venez, vous dont la rude parole fera retentir à mon oreille des vérités sévères, de salutaires avis! Venez! le palais du roi vous est ouvert! nobles Castillans, qui oserez me conseiller le bien, c'est vous que je veux récompenser désormais! Instigateurs du mal, flatteurs de mes faiblesses, conseillers de mes crimes, c'est vous que je punis!!!

Huit heures sonnèrent.

Un bruit funèbre retentit dans le lointain. Le sinistre cortége venait de déboucher à l'angle de la rue qui faisait face à la fenêtre. Une population immense marchait en tête du convoi. Environ trente alguasils à cheva précédaient la personne du condamné, autour duquel on ne réussissait qu'à grand'peine à contenir les curieux.

Bientôt on put distinguer don Roderic de Calderone.

XI.

Un exemple.

Il était vêtu d'une soutane, d'un manteau de deuil et d'un capuchon de frise. On lui avait permis de monter sur une mule pour accomplir le trajet fatal; mais, malgré ses supplications, on avait refusé de lui laisser son habit de chevalier. Il portait à la main un crucifix qu'il baisait souvent avec de grandes marques de dévotion, et s'entrenait de temps à autre avec son confesseur, le père George de Pédrosa, de l'ordre de Saint-Jérôme. Lorsqu'il fut sur la place où était dressé l'échafaud, Roderic parut surpris de voir une affluence si grande se presser à un si triste spectacle; puis, s'agenouillant devant la croix qui lui fut présentée, il leva les yeux au ciel et se mit à prier ardemment.

—Sire, dit Diégo avec une émotion qu'il essayait vainement de dissimuler, ce tableau est affreux, détournez-en votre vue.

Je suis calme, répondit le roi, et c'est vous qui tremblez, Diégo.

Le bourreau, qui conduisait la mule par la bride, étant arrivé au lieu du supplice, prononça ces mots à haute voix

« —*C'est icy la justice que commande le roy votre sire, estre faite à cet homme icy pour avoir fait assassiner autruy et pour plusieurs autres crimes résultant du procez, pour lesquels il a ordonné qu'il sera décapité, afin que cela luy soit à chastiment et aux autres à exemple; et que, ainsi fera, doit attendre une mesme peine* »

Don Diégo, chancelant, s'appuya d'une main contre la muraille.

— Vous pâlissez, dit Philippe III, toujours impassible.

Roderic était calme. Après s'être recommandé aux prières du peuple, il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, s'assit sur la chaise, puis s'abandonnant au bourreau, lui permit de lui lier les bras, les pieds et tout le corps. Alors, le bourreau, s'agenouillant à son tour, lui demanda pardon; ce que Calderone lui accorda en l'embrassant et lui disant qu'il était son plus grand ami puisqu'il le délivrait de tant de misères.

Au même instant le malheureux découvrit sa gorge et le bourreau, après lui avoir bandé les yeux et fait baisser la tête sur le dossier de la chaise, lui donna le coup de grâce.

Don Diégo poussa un cri: Philippe III détourna les yeux d'où jaillit une larme. Justice était faite.

Diégo se soutenait à peine. Le roi prit en pitié sa frayeur et lui dit:

— Vous avez vu cet horrible supplice, Diégo! Eh bien! je vous en fais grâce. Vous avez été de moitié dans tous les crimes de ce malheureux, et vous devriez être de moitié dans son châtiment. J'ai résolu d'être clément pour vous... A lui, qui n'était qu'un valet parvenu, je n'ai point pardonné; à vous qui portez un des plus grands noms de l'Espagne, je n'impose qu'une punition qui ressemble à une grâce: l'exil

Et il signa un parchemin. Puis désignant d'un geste don Ruiz de Soria, dont l'attitude n'avait pas cessé un instant d'être calme, il ajouta:

— Tout est fini entre nous, Diégo. Mais vous avez encore deux juges à implorer: cet homme ici-bas et Dieu au ciel!

En achevant ces mots, Philippe III disparut.

Alors, don Diégo s'écria en faisant un pas vers l'homme que lui avait montré le roi:

— Qui êtes-vous donc?

Pour toute réponse, don Ruiz lança au loin son masque, et regarda fixément son frère.

La bouche de Diégo s'ouvrit, mais aucun son ne put s'y frayer passage. Ses yeux, injectés de sang, attestaient la révolution terrible qui venait de s'opérer en lui. Epouvante, humiliation, surprise, les sentimens les plus contraires se heurtaient dans son cerveau bouillant. Il était anéanti.

Enfin, il bégaya avec effort:

—Vous ici, mon frère!

— Pour ma honte et mon malheur! répondit Ruiz.

— Qu'ordonnez-vous, reprit-il en baissant la voix et les yeux, comme s'il eût compris qu'il n'avait ni pardon à espérer de son frère, ni rémission de Dieu.

—Sortez de ce palais par l'issue commune, senor; mais relevez la tête, et chassez, si vous le pouvez, cette pâleur qui ne sied qu'aux criminels. Tâchez au moins de dérober notre ignominie à la curiosité de nos frères en noblesse, les bons hidalgos de Castille. Allez; Juan de Valdesillas vous conduira chez lui, et tout à l'heure je vous rejoindrai.

—Partons, dit Valdesillas.

—Et vous ami, continua Ruiz en s'adressant au commandeur, ous avez notre secret...

—La tombe, répliqua vivement Valdesillas, ne le gardera pas mieux que moi.

Et le commandeur sortit suivi de don Diégo de Soria.

Don Ruiz, demeuré seul, se sentit accablé sous le poids de son infortune Des murmures insultans lui traversaient la tête, et il entendait tinter autour de lui ce mot poignant: Déshonneur! déshonneur! Il souffrait, il respirait à peine, il crut que la vie se retirait de son cœur.

Tout à coup un bruit imperceptible le tira de cette cruelle extase; il leva les yeux et jeta une exclamation où vibra son âme tout entière. Fernande était devant lui.

XII.

Un retour vers le passé.

Don Ruiz se crut transporté dans un autre monde. Il ne songea pas même à se rendre compte de la présence de Fernande au palais, ni à se demander comment et pourquoi elle s'y était introduite. Il ne chercha pas l'intention... il ne vit que le fait, pour s'en réjouir comme d'un bienfait du ciel, pour l'accepter avec ivresse. Il se précipita vers elle, saisit ses deux mains dans les siennes, les couvrit de baisers, et ensuite, comme s'il eût voulu la défendre de quelque grand péril, l'entoura lentement de ses deux bras, étreinte aussi chaste et aussi pure que l'eût été celle d'une mère protégeant sa fille. Fernande, heureuse au milieu de l'angoisse qui la déchirait, s'abandonna à cet élan de tendresse dans lequel elle était au moins de moitié. Pendant un instant ce fut un oubli complet du passé, une insouciance entière de l'avenir. Pendant une minute ils redevinrent les amans de jadis, les fiancés d'autrefois. Mais bientôt le sentiment de la douleur présente vint s'élever entre eux comme une barrière de flamme. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre comme s'ils craignaient leur amour, comme s'ils avaient peur d'eux-mêmes. Fernande, surtout, honteuse d'avoir trop naïvement livré le secret de son cœur, baissa les yeux en rougissant et murmura ces deux mots:

— Que faire!

Don Ruiz, ramené par cette exclamation au sentiment d'une réalité lugubre, ne trouva que la force de répéter:

— Que faire!

Après quelques minutes d'un silence pénible, Fernande se rapprocha de Ruiz, et lui dit d'un accent inspiré:

— Don Ruiz, je n'ai plus de père, et en le perdant, j'ai perdu le plus sûr et le plus respectable des appuis! Ma mère est mourante, et si je pleure devant elle, mes larmes la tueront! Voulez-vous remplacer mon père, don Ruiz? Voulez-vous que je vous parle comme je parlerais à ma mère?

— Pourquoi cette question, Fernande? douteriez-vous de moi?

— Non... je ne doute point de vous... Mais depuis votre retour, tant de secousses ont affaibli votre confiance, tant de soupçons vous ont été inspirés sur moi, qu'il me semble que votre affection en a dû être ébranlée, et que je crains de ne plus retrouver au fond de votre cœur cette indulgente sympathie qui jadis répondait si bien à ma voix, quand elle exprimait une espérance ou un regret.

— Don Ruiz est aujourd'hui ce qu'il était alors, Fernande, ou s'il n'es plus le même; c'est que son amour est devenu de l'adoration, c'est qu'i s'est augmenté encore de toutes les souffrances que tu a subies et de tout le malheur qui t'attend!

— Vous m'aimez!

— En as-tu douté un seul instant, Fernande!

— Oh! ne dites pas cela, Ruiz! ne dites pas que vous m'aimez, ou bien je vais croire que vous voulez vous jouer de moi, de ma faiblesse de mes tortures... Jeter en ce moment sur mon cœur une étincelle brûlante, c'est y rallumer un incendie que l'honneur me dit d'éteindre, que Dieu m'ordonne d'étouffer!... Et d'ailleurs, ce n'est pas un rêve... depuis le jour où je vous ai revu, au milieu des bouleversemens de cette fête inachevée, depuis l'heure où vous avez accepté, avec un saint oubli de vous-même, cette tâche dure et cruelle de servir et de protéger une pauvre femme que vous pensiez coupable envers vous, j'ai continuelement tremblé à votre approche, frémi sous votre regard! Mon ancien amour, à moi, avait retrouvé à votre vue toute sa force et toute sa profondeur. A chaque instant, il voulait s'élancer hors de ma poitrine... Cent fois par jour, je le sentais prêt à se trahir, à s'exhaler en larmes ou en cris de joie, à monter du cœur aux lèvres!... Mais vous veniez, Ruiz et toutes ces voix intimes, voix de bonheur et d'espoir, qui bruissaient au fond de moi-même en votre absence, se taisaient quand vous étiez là, debout, près de moi, pressant ma main de votre main froide et glaçant tous ces doux élans de mon âme d'un seul sourire, aussi froid que votre main... Si bien, Ruiz, que tout en conservant dans mon cœur le trésor sacré de mon amour, je redoutais votre approche comme celle d'un juge sévère; oui un mot j'avais peur de vous!

—Peur! et cependant bien que je te crusse coupable, ton pardon fut la première pensée de mon cœur...

— Pourquoi ne fut-il pas le premier mot de ta bouche?

— Je n'avais pas la force de te condamner, et je m'étais imposé le silence.

— Oui .. un silence horrible... un silence qui me tuait.

— Ne me le reproche pas, car j'en ai souffert autant que toi. Je n'osais te reprocher le passé et je voyais l'avenir m'échapper sans retour... Oh plains-moi plutôt, Fernande, plains-moi, car je sens que je meurs.. et un mot de toi peut me rendre la vie!

— Alors, écoute-moi donc, reprit Fernande avec entraînement; écoute-moi et ne fais pas un crime à une pauvre femme, attachée à une chaîne odieuse, d'intervertir pour un instant les rôles, et de faire entendre

des vœux et des plaintes que la stricte pudeur devrait peut-être désavouer. Il faut, don Ruiz, que je t'ouvre mon ame tout entière. Après ce que j'ai entendu, tu comprends sans peine l'horreur que je ressens pour ce misérable Diégo! Mais tu te tromperais si tu pouvais croire que ma haine ne date que de l'instant de cette révélation. Recueille bien les paroles qui vont sortir de ma bouche, don Ruiz... C'est mon cœur qui parle au tien! Je n'ai jamais aimé Diégo! jamais je n'ai sincèrement accepté l'affreuse destinée que m'imposait la réhabilitation de mod honneur... Je ne me suis tout au plus résignée que parce que cet homme était ton frère, que je devais porter son nom qui était le tien, et que j'espérais l'entendre souvent parler de toi! Te le dirai-je? son arrestation imprévue m'arracha un cri de joie... je crus que le ciel venait au-devant d'une prière que je n'osais lui adresser, et quand je le revis, il me sembla que Dieu rompait lui-même ces nœuds formés par le malheur, et que je ne pouvais avoir ici-bas qu'un amant, qu'un fiancé, qu'un époux, celui qu'avait choisi mon cœur et que m'avait donné mon père, don Ruiz de Soria.

— Fernande! oh! maudite soit la chaîne qui vous lie?

— Ce n'est pas assez pour moi de la maudire, don Ruiz, il faut que je la brise!

— Mais par quel moyen?

— Je ne sais... mais Dieu nous inspirera!

— Tu l'as dit, Fernande, l'infortune qui nous accable est en dehors des prévisions humaines, et c'est Dieu seul qui peut nous y soustraire.. mais en attendant, achevons l'œuvre que le roi a commencée .. En condamnant Diégo à l'exil, il a voulu sauver le nom de Soria de l'infamie d'un jugement public. Profitons de sa clémence et emmenons Diégo loin, bien loin de l'Espagne, sous ce ciel hospitalier des Indes, qui nous donnera le repos en nous assurant l'oubli. Fuyons d'abord, et nous verrons, une fois que nous aurons touché la terre d'asile, quelle infranchissable barrière nous pourrons mettre entre cet homme et toi.

— Fuir!.. avec Diégo... mais cette idée m'épouvante.

—Ne crains rien!... Je serai là, moi.

—Mais ma pauvre mère...

—Il faudra bien tout lui dire.

Ici, une sorte de fatigue morale s'empara de Ruiz et de Fernande, et mit un terme à cet entretien. L'avenir était gros de tristesse, et, d'un commun accord, ils en détournèrent les yeux.

Fernande se hâta de retourner au château d'Ovéda, pendant que don Ruiz, fidèle aux ordres du roi, s'était de nouveau transporté près de lui, afin de régler définitivement le sort de son frère et le sien.

Le roi et le sujet demeurèrent enfermés l'un avec l'autre environ l'espace d'une grande heure au bout de laquelle il fut décidé que, dans le délai d'un mois au plus, les deux frères seraient rendus à Cadix où ils s'embarqueraient sur la *Manfrelore*, vaisseau de l'état qui faisait voile pour les Indes.

Quand don Ruiz vint au château d'Ovéda pour faire part à Fernande de l'irrévocable décision que le roi avait prise, il trouva Fernande échevelée et toute en pleurs.

—Qu'est-ce donc? demanda-t-il.

—Ma mère! ma pauvre mère est morte! répondit Fernande.

—Morte! répéta Ruiz quand la violence de ce coup terrible lui permit enfin de se recueillir dans sa pensée. Morte... sans rien savoir au moins?

—Rien, dit Fernande.

—Alors, reprit don Ruiz... c'est que Dieu a eu pitié d'elle.

Et en même temps il montra à Fernande l'ordre d'embarquement signé par le roi, et lui dit :

— Si Diégo partait seul, tout Madrid comprendrait qu'il s'agit d'un exil... s'il emmène sa femme, on pensera qu'il est tout simplement question d'un voyage, d'un projet d'établissement à la Havane, où l'on sait que mon père a laissé de grands biens. C'est un sacrifice pénible, Fernande, mais nécessaire à votre réputation, à notre honneur.

Fernande prit la main de don Ruiz et lui répondit d'un ton résolu :

— Nous partirons tous.

Elle ne croyait pas si bien dire.

Valdesillas lui-même, ami rare et dévoué, ne voulut pas abandonner don Ruiz au moment où il allait avoir besoin de tant de consolations. Il annonça solennellement son départ à Gertrude, qui lui demanda naivement s'il était devenu fou.

— Entreprendre une traversée si longue à votre âge, s'écria la vieille gouvernante.

— Il n'y a point d'âge pour le dévoûment, répliqua vivement le commandeur.

XIII.

La Manfrelore.

Les vapeurs du matin caressaient doucement l'eau dormante de l'Océan. C'était une de ces aurores brumeuses qui présagent ordinairement les chaudes et riantes journées d'été. Le port était encombré d'une affluence inusité de bourgeois et de gens du peuple, et les cris de cette multitude oisive, réunie par la curiosité, se confondaient avec la voix des matelots. Encore un moment, et la *Manfrelore* allait déployer ses voiles et livrer aux baisers de la brise son pavillon aux vives couleurs et ses flammes palpitantes.

C'était du port de Cadix que le bâtiment allait partir : sa destination était la Havane.

Debout sur le tillac, le capitaine semblait prêt à donner le signal du départ. Passagers et marins se pressaient sur le pont mouvant, en disant adieu à la terre du geste et de la voix. L'équipage paraissait complet, et les mousses, assis sur les vergues regardaient attentivement le capitaine, guettant sur ses lèvres l'ordre suprême de larguer les voiles.

Don Ruiz lui demanda si l'on partirait bientôt.

— Dans quelques minutes, répondit le capitaine.

— Mon pauvre Ruiz, dit Valdesillas en le prenant à part, vous êtes impatient de quitter l'Espagne...

— Oui, son soleil me brûle, sa vue m'importune... et j'espère bien ne la revoir jamais.

— C'est votre patrie cependant, et la patrie est une seconde mère, don Ruiz.

— Vous oubliez, Valdesillas, que l'Espagne est, avant tout, la patrie de l'honneur et que les Soria sont déshonorés.

— Non pas publiquement, dit Valdesillas.

— Non! mais devant leur conscience... ce qui est beaucoup trop, acheva don Ruiz.

En ce moment, la cabine du capitaine s'ouvrit et on put voir de loin Fernande assise dans l'attitude d'une triste rêverie, tandis que Diégo seul, debout, appuyé sur le plat-bord, semblait suivre d'un œil indifférent les légères oscillations de la mer.

Don Ruiz frémit en l'apercevant.

— Pauvre Fernande! liée pour la vie à cet homme! murmura Valdesillas.

—Oh! Dieu m'inspirera une juste vengeance, ajouta don Ruiz d'une voix sourde. Je ne sais encore ce que je ferai, mais il me paiera la honte du nom de Soria! Voyez donc, Valdesillas, comme il est calme, comme il semble avoir tout oublié. Comprend-on que cet homme, car je ne puis l'apper ni mon frère ni l'époux de Fernande, comprend-on qu'il accepte ainsi son ignominie, qu'il soutienne nos regards sans rougir; qu'il croit encore à la possibilité de vivre avec celle que j'aime!... Oh! son impudence lui coûtera cher, et tôt ou tard...

Valdesillas contempla silencieusement don Ruiz, comme s'il eût voulu pénétrer le véritable sens de ses paroles et plonger plus avant dans le mystère de sa pensée. Ruiz parut comprendre l'intention du commandeur et lui dit :

— Vous m'avez toujours connu modéré dans mes sentimens, sobre de haine et maître de mes plus grandes colères, et je suis sûr que vous vous étonnez, Valdesillas, de voir aujourd'hui enfin cette modération faire place à l'emportement et cette profonde rancune, si long-temps et si fortement concentrée, s'épandre au-dehors en menaces violentes et en amers imprécations... Oh! c'est que ma patience est à bout, voyez-vous, Valdesillas! C'est que, plus j'ai renfermé en moi ma haine, plus l'explosion en sera tonnante et terrible!

— Grand Dieu! quel est votre projet?

— Je n'en ai arrêté aucun. Chaque minute de l'heure qui passe peut m'apporter l'occasion que j'attends. Les faits se succèdent sans relâche; ce sont eux qui m'inspireront. Le temps agit sur certaines ames comme un baume divin qui cicatrise les blessures et emporte avec lui le souvenir des outrages reçus. Le temps et la reflexion produisent sur moi l'effet contraire. Plus je vois Diégo, et plus ma résolution s'affermit; plus je pense à ses crimes, et plus je sens mon cœur se dégager des derniers liens qui peut-être m'attachaient encore à un Soria, un frère!.. C'est de sang-froid que je le hais... c'est de sang-froid que je me vengerai!

— Il est de mon devoir, reprit Valdesillas, après quelques instans de silence, de vous détourner d'une résolution violente dont les suites seraient difficiles à calculer. Bien éloigné en cela de votre sentiment, je pourrais presque dire de votre système, je ne conçois la vengeance que sous le coup de l'injure, et n'excuse les représailles que par leur instantanéité. Diégo est assurément bien coupable, mais.

— Mais vous le défendez! s'écria don Ruiz de Soria hors de lui.

—Non... je tâche seulement de vous préserver vous-même d'un regret... et peut-être... d'un remords.

—Don Juan! don Juan! que signifie cet étrange retour! Pourquoi abandonner ma cause pour celle de Diégo? Pourquoi le défendre contre moi! Mais vous le haissez aussi pourtant!

—Je ne lui ai jamais fait cet honneur, répondit Valdesillas en souriant avec amertume. Je n'ai pu... que le mépriser; et c'est pour cela, pour cela uniquement, entendez-vous bien, don Ruiz, que je voulais vous dissuader, dans notre intérêt à tous, d'une vengeance inutile...

—Inutile! s'écria don Ruiz en montrant au commandeur Fernande qui essuyait une larme; et le malheur éternel de cette femme, le comptez-vous donc pour rien?

Valdesillas ne sut que répondre, il se contenta de presser cordialement la main de Ruiz qui reprit d'une voix pénétrée :

— Croyez-moi, mon ami, il est parfois des nécessités horribles devant lesquelles il n'est pas permis de reculer. Il est d'affreuses extrémités où nous pousse la Providence elle-même. Je vous l'ai dit, j'attends une inspiration d'en haut; quand elle viendra, j'obéirai.

A peine don Ruiz avait-il prononcé ces mots que les matelots, sur un signe du capitaine, accoururent à la fois de divers côtés et se rendirent chacun à leur poste. En peu de minutes, et comme par l'effet d'une puissance féerique, le tableau pittoresque et animé que présentait la surface du navire, se transforma complètement. L'immobilité succéda à l'agitation et les passagers, sur l'invitation du contre-maître, prirent place dans

les parties du bâtiment qui leur étaient spécialement réservées. L'heure solennelle était prête à sonner.

Les derniers adieux volaient silencieusement du rivage au vaisseau. Les mouchoirs s'agitaient sur la terre ; les signes suprêmes du départ s'échangeaient au milieu d'une religieuse émotion.

Don Ruiz fit une prière mentale en regardant Cadix, dont les constructions coquettes étaient chaudement colorées par le soleil levant.

— Espagne! Espagne! murmura-t-il, assez haut cependant pour que Valdesillas pût l'entendre, pardonne à un de tes fils qui t'abandonne, car s'il te fuit, c'est pour t'épargner l'aspect de sa misère et de son déshonneur.

— Largue la voile, cria le capitaine de toute la force de ses poumons.

A ce commandement, le navire s'ébranla et inaugura sa marche par le double bruit du vent qui sifflait dans les cordages, et des flots qui gémissaient en s'entr'ouvrant. La minute du départ, celle qui détache le vaisseau pour le lancer en pleine mer, est toujours remplie d'une poésie triste et vague. On ne sait si l'on doit se réjouir ou pleurer. A l'exception des vieux marins qui chantent le refrain d'adieu en achevant à bord les libations commencées à terre, l'attitude de l'équipage trahit presque toujours l'indécision et le regret. Ici un sourire amer, plus loin une larme, partout le silence.

Pendant toute la traversée qui fut heureuse et calme, on n'eut à enregistrer à bord aucun événement remarquable. Le temps fut constamment beau, le vent favorable, et le capitaine de la *Manfrelore* qui faisait pour la cinquième fois le trajet de Cadix à la Havane, calculait, si la température devait se maintenir, que ce voyage serait un de ceux qu'il aurait accompli le plus promptement. Mais au sein de ce calme apparent, de vives et profondes terreurs grondaient sourdement dans l'ame de quelques passagers. Fernande mettait tous ses soins à éviter Diégo. Valdesillas ne pouvait se défendre d'une certaine rudesse dans ses rapports avec cet homme qui avait justifié d'une façon si déplorable ses soupçons les plus outrageans. Don Ruiz, presque toujours isolé du reste de l'équipage, et dont le visage ne s'éclaircissait légèrement que lorsqu'il pouvait échanger avec Fernande un regard d'intelligence, semblait élaborer dans sa tète un projet formidable, aussi extrême dans ses moyens que dans ses conséquences, mais dont l'exécution, renvoyée à une époque lointaine, ne lui apparaissait encore que sous une forme confuse et mal arrêtée.

De longs jours se passèrent ainsi. Et pendant ces longs jours, craintes, espérances, imprécations, menaces, tout demeura dans le secret des cœurs. Rien ne se trahit au dehors.

Hélas! la tempête s'amoncelait dans les ames, comme elle se préparait au ciel.

XIV.

L'Ouragan.

Un soir, la brise tomba tout à coup ; d'épaisses bouffées de chaleur rendirent, par momens, l'air d'une lourdeur insupportable, et le ciel, éclairé par les derniers rayons du soleil couchant, prit soudainement l'aspect d'une feuille d'airain blanchie au feu. Par degrés, l'astre disparut et il ne resta plus de cette vive lumière qu'un reflet vague et bronzé qui s'étendit sur toute la largeur du ciel. Une heure après, quelques vapeurs coururent du sud-ouest au nord, si bien que la lune qui s'était levée à l'horizon se couvrit d'un voile grisâtre et ne trahit plus sa présence que par les blafardes dentelures dont elle bordait l'extrémité des nuages ; on eut dit en ce moment qu'une harmonie sauvage, assez semblable à un cliquetis d'armes éclatait dans le lointain.

Le capitaine passa de la dunette sur le tillac et appela le timonier, à l'oreille duquel il glissa deux mots. Le timonnier s'éloigna en répondant :

— Comptez sur moi, capitaine.

Ici commença le prologue d'un de ces drames familiers aux navigateurs, mais que les habitans de la terre-ferme ne soupçonnent même pas, prologue d'autant plus affreux qu'il procède par le calme, le silence, le repos. La mer était encore unie comme une glace, le vent se taisait de toutes parts, on eût dit le sommeil de la nature entière.

Tout à coup les vagues grossirent, les rafales se succédèrent rapidement, et des mugissemens pareils à ceux de la foudre commencèrent à s'élever dans toutes les directions. En moins d'une demi-heure, la mer était devenue si grosse que par momens les mâts se trouvaient dérobés dans la profondeur des vagues et que de grands coups de tangage plongeaient le beaupré dans l'abîme, d'où il résultait que l'avant du navire se houillait d'une effrayante masse d'eau. Le vent soufflait de plus fort en plus fort. Ce n'était cependant encore que le préliminaire du désastre, et l'équipage n'en était encore, lui aussi, qu'à l'inquiétude.

— C'est une bourrasque, disaient les uns.

— Il n'y a aucun danger, disait le plus grand nombre, croyant sans doute éloigner le péril en refusant de le comprendre.

— Que pensez-vous de ceci? demanda don Ruiz au capitaine.

— Rien que de très simple, répondit tranquillement le capitaine, nous sommes perdus.

— Perdus! répéta Ruiz avec explosion... Perdus! cela serait possible?

— Cela est sûr.

Il eut été difficile de dire qu'elle fut l'impression qui se traduisit instantanément sur le visage de don Ruiz par un jeu de physionomie impossible à bien décrire. La douleur la plus poignante sembla s'y confondre avec un inexplicable sentiment d'espoir. Les cils de ses yeux s'humectèrent de larmes, pendant qu'un sourire, plein d'amertume peut-être, mais un sourire enfin, entr'ouvrait sa bouche d'où un cri paraissait vouloir s'échapper. La tête de Fernande rayonna subitement au milieu de la foule des passagers qui commençaient à s'interroger avec moins d'assurance. Don Ruiz l'aperçut et il appuya sa main sur son cœur comme pour en étouffer les battemens précipités. Mais tout ceci ne fut qu'un éclair. En moins de cinq minutes, les froides exhalaisons de la mer eurent séché la sueur qui couvrait le front de don Ruiz. Il retomba dans son immobilité pensive et parut long-temps demeurer étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

Bientôt, comme pour confirmer l'assertion du capitaine, un immense murmure retentit du côté de l'Ouest. Tous les yeux s'y portèrent. Une large et haute colonne dont les deux bouts communiquaient du ciel à l'eau, semblait opérer un mouvement de rotation sur elle-même. Elle était du reste assez loin pour se dissoudre sans atteindre le bâtiment, mais par degrés elle se rapprocha de la *Manfrelore*, dont cette fois les flancs eurent peine à soutenir le choc des flots déchaînés. Le couronnement du vaisseau était à tout moment envahi par les lames, et les bordages craquaient à se rompre. Ce fut alors seulement que l'on parvint à carguer les voiles.

Le vent sifflait affreusement dans les poulies, et, dans sa violence, il entraîne le navire, incapable désormais de suivre aucune direction. Enfin un nuage noir qui se balançait comme un oiseau de proie au-dessus de la *Manfrelore*, se brisa, déchiré par un large éclair, et l'enveloppa dans un tourbillon glacé que semblaient former deux formidables ailes.

En cet instant un matelot qui était resté dans les huniers, cria : terre,

Et effectivement les côtes de la Havane étaient en vue.

Une autre voix, mais une voix lamentable et sombre, celle du capitaine, répondit à ce cri d'espoir par un cri de mort :

— La *Manfrelore* est sur les rescifs !

Alors un gémissement de détresse se fit entendre dans tout l'équipage. Les pompes cessèrent de jouer, l'intrépide timonner gouverna avec moins d'ardeur, le froid de l'épouvante avait touché le cœur même du capitaine.

Don Ruiz, qui n'avait cessé de contempler cette horrible scène d'un œil tranquille, tandis que Diégo, pâle ou plutôt blême d'effroi s'était cramponné avec force à l'écoute de misaine pour se défendre du roulis ; don Ruiz, disons-nous, aborda pour la seconde fois le capitaine et lui demanda :

— Est-il encore une chance de salut?

— Une seule. Si l'orage s'apaise assez tôt, si le vent se tait avant que les rescifs aient tout à fait ouvert notre carène, nous mettrons les chaloupes à l'eau et l'équipage pourra être sauvé. Quand à la *Manfrelore*, ajouta le vieux marin en essuyant une larme, elle ne reverra plus le port ; sa tombe est ici.

Don Ruiz, dominé par un mystérieux transport, s'élança dans la cabine, saisit un parchemin qu'il trouva sur le bureau du capitaine, y traça quelques mots à la hâte, le plia avec soin, et courant à la grande écoutille où était Valdesillas avec le charpentier de la *Manfrelore* :

— Valdesillas, deux mots, dit-il.

Le commandeur courut aussitôt vers lui.

— Puis-je me reposer sur vous, dit Ruiz à voix basse, d'un soin que je devrais confier à un frère seul, si Dieu m'en avait laissé un?

— Parlez.

— Prenez ce portefeuille qui renferme des papiers de famille précieux, et tous les titres de la maison de Soria. Prenez aussi ce parchemin sur lequel je viens de tracer quelques lignes. Il importe que pour plusieurs jours ces papiers ne soient plus en mon pouvoir. Plus tard, sans doute, je vous les redemanderai... mais jusques-là, gardez-les fidèlement, je vous en fais le dépositaire.

— Mais, ne puis-je savoir?

— Rien de plus en ce moment. J'ai besoin de parler au capitaine, et tout retard est impossible ; adieu... cachez vite ces papiers... je vous quitte... tenez, d'ailleurs, on prononce votre nom, c'est le charpentier qui vous appelle... il vous fait signe qu'il a besoin de votre secours... encore une fois adieu.

Le commandeur prit le billet que lui offrait don Ruiz, et le plaça sur sa poitrine, en exprimant par un geste qu'il se conformerait à sa recommandation.

XV.

Entre la vie et la mort.

Quand don Ruiz remonta sur le pont, tout était bien changé. Le capitaine, toujours triste, avait cependant au front un rayon d'espérance ; les passagers, rangés en cercle autour de lui, attendaient avec anxiété une parole de consolation. Mais inaccessible à la peur, au milieu du péril, le capitaine savait aussi contenir sa joie, et se gardait de la révéler par aucun signe extérieur. Il se borna à dire, en caressant sa moustache grise :

— Le vent fait mine de s'abattre, le mouvement du navire est moins fort... Enfans! préparez-vous à la retraite. Chaloupes en mer! ajouta-t-il en agitant son chapeau en signe de ralliement.

Ces trois mots rendirent la vie à l'équipage. Ce fut de toutes parts une clameur vive, stridente, électrique. C'était la grâce à l'instant du supplice, la guérison à l'heure de l'agonie. Matelots et passagers, tous coururent sur le pont, afin de travailler de concert à l'œuvre de sauvetage.

Don Ruiz prit le capitaine à part :

— Un mot, lui dit-il. Peuvent-ils être sauvés tous?

— Tous, répondit le capitaine.

— Eh bien, reprit don Ruiz, partageons-nous le travail de cette heure décisive. Tenez! les chaloupes se balancent déjà sur la cîme des vagues. Descendez-y le premier afin de contenir cette foule qui ne connaît rien à la mer et que le danger rend folle. Vous empêcherez certainement quelque malheur, car je tremble de voir chavirer ces frêles embarcations. Moi, je ne suis point nouveau dans ces luttes terribles avec les élémens et vous pouvez vous fier à moi du soin de veiller à ce qui se passera sur la *Manfrelore*.

— Volontiers, dit le capitaine, à moi la direction des chaloupes, — vous celle de la pauvre *Manfrelore* qui, du reste, doit inévitablement laisser ici ses os.

Déjà les barques de sauvetage étaient à l'eau, et bien que l'orage fût apaisé, elles n'en étaient pas moins ballottées sur une large nappe d'écume. Le capitaine sauta dans la première et s'écria :

— Les passagers d'abord!

A cette exclamation, les yeux éteints se ranimèrent, les membres engourdis retrouvèrent une chaleur nouvelle, un souffle tiède ranima les lèvres et les mains glacées. Les malheureux qui, pendant plus d'une heure, avaient vu à chaque instant s'ouvrir et se refermer l'abîme sous leurs pieds, s'étaient déjà presque familiarisés avec l'idée de la mort, et semblaient hésiter devant la chance du salut. Ils ne croyaient plus à la vie. Ils appartenaient déjà en imagination à l'éternité.

Mais, quand ce premier moment de torpeur fut passé, quand on vit le capitaine commander les manœuvres de sauvetage et les matelots indiquer du doigt à l'équipage le chemin par lequel il devait descendre pour atteindre les barques, il y eût une sorte de frémissement de bonheur qui s'exhala de toutes les poitrines, voltigea rapidement sur ce tableau de désolation humaine, et, se transformant en prière, monta sans doute jusqu'à l'oreille de Dieu.

Puis, à cette sainte expression d'une joie religieuse, succédèrent le désordre et la confusion. Chacun voulait d'abord le salut et la vie pour soi et les siens. On se précipitait, on se poussait, on luttait à qui passerait l'un devant l'autre.

Mais soudain cette confusion cessa.

Fernande était au bras du commandeur qui venait de la conduire, presque malgré elle, sur le pont.

— Laissez-moi mourir, lui disait-elle tout bas.

Valdesillas l'entraînait sans lui répondre.

Alors, comme si Fernande eût possédé une puissance surnaturelle, les rangs s'ouvrirent, tous lui firent passage à l'envi.

Elle était si belle et si triste, elle avait pendant la traversée attiré sur elle à un si haut point l'intérêt de l'équipage, que d'une commune voix on pria Valdesillas de la conduire la première à bord d'une des chaloupes. Fernande suivit le commandeur, non sans avoir adressé à Ruiz un regard qui voulait dire :

— Et vous?

Don Ruiz comprit parfaitement ce regard, mais il détourna tristement la tête en feignant de n'avoir pas même vu Fernande.

Il avait besoin de tout son courage et il cherchait à se préserver de tout ce qui pouvait l'amoindrir ou l'ébranler. Il s'efforça même à cette heure décisive d'éloigner de son esprit l'image et jusqu'au souvenir de la femme qu'il avait tant aimée. Toute idée de tendresse devait évidemment faire faiblir sa résolution. Il voulait être tout entier à sa haine.

Un incident fort naturel vint la réveiller à propos. La voix de don Diégo avait retenti à quelques pas de lui... Son frère l'appelait!

Il se retourna.

Don Diégo se joignit alors à la foule qui se pressait aux abords du pont, et déjà il se préparait à descendre comme les autres quand don Ruiz lui dit :

— Arrêtez, mon frère, j'ai promis au capitaine de veiller jusqu'au dernier moment sur la *Manfrelore*. Demeurez auprès de moi, je vous prie.

L'invitation était formelle. Don Diégo n'osa y résister.

A chaque minute, un être vivant sortait du vaisseau pour passer dans une chaloupe. C'était quitter une tombe pour rentrer dans la vie. A chaque minute aussi, la *Manfrelore* s'enfonçait d'un degré de plus dans l'abîme; sillonnée par les dents aiguës des rescifs, sa carène s'entr'ouvrait avec des craquemens épouvantables; l'irruption des vagues avait enfin gagné les cabines, et le pont lui-même menaçait de disparaître dans les flots.

Deux hommes seuls se tenaient encore sur ce frêle appui. C'étaient don Ruiz et don Diégo de Soria.

Diégo voulut sauter dans la barque. Don Ruiz le retint par le bras.

Diégo fit un effort pour se dégager, et, regardant son frère avec étonnement, il lui dit :

— Que faites-vous? ne savez-vous pas que la mort est sous nos pieds?

— Je le sais.

— Le temps presse... Il faut en finir.

— C'est vrai... Poussez au large, cria-t-il avec force.

Le timonier qui gouvernait les chaloupes obéit au commandement. Le capitaine s'apercevant trop tard que deux hommes étaient restés sur la *Manfrelore*, crut qu'il y avait en erreur et voulut retourner au vaisseau. Mais le vent était encore trop violent et la mer trop houleuse pour y pouvoir songer. Valdesillas entrevit l'horrible vérité; Fernande elle-même la devina. Mais pas une plainte, pas un soupir ne s'échappa de sa poitrine. Elle contempla dans un muet engourdissement ce saisissant spectacle.

Toute sa vie était passée dans ses yeux.

XVI.

Les Soria.

Les deux frères étaient debout, l'œil ardent, les cheveux en désordre, la poitrine haletante.

Leur costume à peu près semblable, faisait qu'au premier abord, on eût à peine distingué une légère différence entre eux.

Mais avec une attention plus soutenue, il eût été facile de découvrir, au seul jeu des muscles de leurs visages, combien peu se ressemblaient ces deux hommes, que réunissait un nom de famille et qu'un abîme moral séparait.

Des émotions analogues devaient alors saisir leurs ames. Tous deux sans doute étaient sous l'influence d'un sentiment de colère et d'un instinct de haine jalouse, tous deux voyaient le gouffre béant de la mort s'ouvrir sous leurs pas, tous deux entendaient vibrer à leurs oreilles les tintemens lugubres de la dernière heure... Et pourtant, chacun d'eux portait à son front le sceau distinctif de sa nature, chacun d'eux semblait se mouvoir dans un rayon différent, émané, l'un du ciel, l'autre de l'enfer.

Don Ruiz menaçait avec fierté, don Diégo s'humiliait avec rage.

La figure de Ruiz, noblement épanouie comme celle d'un martyr, flamboyante comme celle de l'ange exterminateur, puisait une animation céleste dans le motif sublime qui l'inspirait. Sa colère lui venait d'en haut. Les traits de Diégo, au contraire, crispés par la terreur, dénotaient la haine impuissante et la trahison vaincue.

L'un regardait la mort de sang-froid et mesurait d'un œil calme le cratère mouvant du sépulcre au fond duquel chaque minute qui passait pouvait l'entraîner sans retour.

L'autre, froid d'épouvante, se tordait déjà dans les souffrances de l'agonie.

Cependant Diégo n'osait encore se rendre compte de la pensée de don Ruiz, mais les embarcations n'étaient pas très éloignées: il essaya une seconde fois de se dégager de la vigoureuse étreinte de son frère, afin de se jeter à l'eau et de nager jusqu'aux chaloupes. Don Ruiz le retint plus fortement encore en lui disant d'une voix qui glaça tout son sang :

— Vous resterez!

Le visage de Diégo se décomposa avec une rapidité affreuse, ses lèvres blanchirent, et il articula faiblement :

— Que voulez-vous, Ruiz?

— Ce que je veux? vous allez le savoir, don Diégo de Soria! Je veux ensevelir ici votre honte et la mienne, à défaut du bourreau de Madrid qui a fait payer à don Rodéric de Calderone seul des crimes dont vous étiez complice; je veux que l'Océan me venge de vous, et lave dans ses flots la tache d'infamie dont vous avez souillé votre nom et qui a rejailli jusque sur moi!

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Ne prononce pas ce nom terrible! Implorer Dieu, toi! Mais tu ne vois donc pas que sa clémence est à bout, et que sa justice s'éveille! Ah! j'ai été long-temps dupe de ton hypocrisie et victime de tes basses intrigues... Long-temps j'ai souffert pendant que tu triomphais, j'ai rampé pour ne pas gêner ta puissance, je me suis rayé du nombre des humains pour te laisser ici-bas place libre et entière! Comme tous les autres, j'ai été trompé par tes semblans de loyauté, par tes odieux mensonges. Mais plus à plaindre que tous les autres, j'ai payé cette erreur du bonheur de ma vie... Don Diégo, l'heure des représailles est venue!

— Grâce! s'écria Diégo.

— Ton frère t'aimait, et tu as indignement trahi ton frère; il t'avait laissé en partant un dépôt sacré, il t'avait confié la garde d'un trésor céleste qui renfermait toute son existence, et quand il est revenu, plein d'amour et d'espoir, des larmes de joie dans les yeux, et la foi dans le cœur, te demander ce que tu en avais fait, il a appris, mais trop tard, que ne pouvant le lui disputer au grand jour, tu avais employé la ruse pour le lui voler dans l'ombre; et tu as osé mettre le ciel de moitié dans ce forfait exécrable, tu en as demandé la consécration à un prêtre, tu as commis un sacrilége! don Diégo! l'heure du châtiment est venue.

— Grâce, répéta Diégo.

— Et le souvenir de François de Soria, notre père, ne t'a point arrêté! tu n'as pas vu dans tes rêves pleurer ses yeux caves, frémir sa blanche chevelure, et ses mains décharnées s'agiter vers toi! Tu ne t'es pas rappelé que tu étais un Soria, et que notre maison, aussi vieille que la vieille Castille, était de celles où l'honneur est le pain dont on vit, la honte un venin dont on meurt!

La voix éteinte de Diégo exhala encore un son lamentable.

— Grâce! dit-il.

— Point de grâce, répondit don Ruiz.

Les lames avaient gagné le pont. Le vaisseau était aux trois quarts englouti. Un coup de vent poussa sur l'arrière une vague énorme dont la crête blanche se brisa sur la poupe en mugissant.

Don Ruiz lança au loin le sombrero qui était demeuré sur le front de Diégo, et le forçant à s'incliner :

— Dieu et mon père te regardent, s'écria-t-il, à genoux, Diégo, à genoux!

Un cri de femme et une rumeur prolongée s'élevèrent des deux chaloupes.

Tous les regards se dirigèrent avec avidité vers la place où était tout à l'heure le navire en détresse.

Les premiers rayons de l'aube ne permirent de distinguer, à l'endroit fatal, qu'un vaste gouffre sillonné de flocons d'écume d'un blanc de neige et d'une troupe d'alcyons qui rasaient de leurs ailes les flots déserts.

Plus rien nulle part.

La *Manfrelore* avait sombré.

XVII.

Conclusion.

Tout l'équipage fut sauvé, mais Valdesillas crut long-temps que Fernande, échappée à la furie de la mer, verrait s'éteindre dans les secousses de la tempête qui bouleversait son ame, les tremblantes et dernières lueurs de sa raison.

La pauvre femme, dont nulle parole ne parvenait à calmer l'âpre désespoir, revenait souvent, sombre et silencieuse, mêler ses soupirs aux frémissemens de la mer.

Si Valdesillas l'accompagnait dans cette triste et quotidienne excursion, elle suppliait du geste et du regard de la laisser seule, et le veillard, tout en se conformant à son désir, veillait de loin sur elle, comme un père sur son enfant.

Alors, se croyant livrée sans témoins aux jouissances de sa solitude chérie, elle portait ses regards avides du côté où la *Manfrelore* avait péri.

Cette contemplation, d'abord calme et pour ainsi dire inanimée, finissait presque toujours par une prière et des sanglots.

Le vieillard commença par ses soins paternels la régénération de ce cœur si misérablement froissé; le temps fit le reste, et au bout de quelques mois Fernande rentra pour ainsi dire dans la vie, ranimée non pas par l'espérance d'un meilleur avenir, mais par un sentiment calme et profond de sa douleur.

Muni des pleins pouvoirs que lui avaient remis secrètement don Ruiz sur la *Manfrelore* à l'heure du danger, Valdesillas avait définitivement réglé les affaires relatives aux possessions de la maison de Soria dans l'Inde. Par un testament de quelques lignes, Ruiz, au moment d'engloutir au fond de l'abîme les deux derniers rejetons de sa race, avait légué tous ses biens à l'héritière de la maison d'Ovéda.

Fernande résolut de donner à cette immense fortune qui devait lui rappeler sans cesse de si affreux souvenirs, une destination agréable à Dieu. Peu de temps après son retour à Madrid, le château d'Ovéda fut transformé en une communauté religieuse, dont elle confia la direction à une sainte femme et où elle demanda pour unique faveur d'être admise en qualité de simple novice.

Valdesillas alla tranquillement retrouver la vieille Gertrude qui ne s'attendait pas à le revoir sitôt, et devint plus misanthrope et plus méfiant que jamais. L'exemple de Diégo n'était pas de nature à le réconcilier avec le genre humain.

Dans la même année, Philippe III mourut. Esclave délivré des chaînes dont l'avait accablé la flatterie, déjà il travaillait à arracher le sceptre des mains de ses courtisans, et manifestait la ferme résolution de réparer ses fautes.

Il était trop tard, Dieu ne lui laissa que le temps du repentir.

MOLÉ-GENTILHOMME. — (*Patrie.*)

SOUVENIRS DE VIENNE.

1815.

INCENDIE DU PALAIS DU PRINCE RAZUMOWSKI. — SOUVENIRS DU DUC D'ORLEANS. — LE PREMIER JOUR DE L'ANNEE 1815.

On touchait à la nouvelle année; et, afin de l'inaugurer sous des auspices d'insouciance et de gaîté, la cour autrichienne avait annoncé pour le mois de janvier seize grandes fêtes ou réunions nouvelles. Tout à coup, par une belle nuit sans lune, le palais du prince Razumowski prend feu. Favorisé par un froid assez vif, l'incendie se propage rapidement et bientôt présente l'aspect du Vésuve en fureur. On s'émeut au loin; chacun veut être témoin de ce spectacle terrifiant, digne du pinceau d'un artiste. Tous les alentours sont en peu d'instans inondés de curieux.

Au point du jour, j'accourus aussi sur le lieu du sinistre. A la première nouvelle l'empereur d'Autriche s'y était rendu! Plusieurs bataillons d'infanterie, encouragés par sa présence, maintenaient l'ordre et travaillaient à arrêter les progrès du feu. Mais leurs efforts n'avaient pu le maîtriser encore. Du milieu des toits couverts de neige s'élevaient des tourbillons de flamme et de fumée qui, par intervalle, dérobaient aux regards la vue du palais. L'explosion était si violente, que les poutres embrasées semblaient tomber du ciel. Une pluie de flammèches menaçait d'une destruction totale les diverses parties de l'édifice. Les murs fendus laissaient voir de vastes appartemens, de superbes galeries encombrées de meubles précieux et d'objets d'art, qui devenaient aussitôt la proie des flammes. Les tableaux, les marbres, les bronzes, étaient jetés par les fenêtres, dans le jardin et dans les cours. Echappés à l'incendie, ils venaient se briser sur le pavé ou s'abîmer dans les flots d'eau et de neige fondue qui inondaient le sol. La belle salle décorée par un grand nombre de statues dues au ciseau de Canova n'avait pu être préservée. Elle s'écroula sous la chute des planchers. A ce moment un sentiment profond de consternation parut courir dans cette foule immense.

Quelles réflexions faisaient naître le spectacle de ce désastre, la perte des chefs-d'œuvre que renfermait ce palais, et le souvenir des joies sans nombre dont il avait été le témoin depuis quelques mois! C'était vraiment une demeure princière. On l'admirait comme une des plus vastes et des plus magnifiques de Vienne. La construction en avait duré vingt ans. Plusieurs fois, depuis l'ouverture du congrès, Alexandre l'avait empruntée à son ambassadeur. C'était dans ces vastes galeries qu'il avait donné quelques unes de ces fêtes éblouissantes, dont l'éclat rivalisait avec celles de la cour autrichienne. C'était là qu'il avait réuni, à une table de sept cents couverts, toutes les sommités politiques de l'Europe; c'était là que trois semaines auparavant, il avait célébré, dans une fête digne d'elle, le jour de naissance de sa sœur bien-aimée, la grande duchesse d'Oldenburg. Tels étaient, en un mot, les charmes et la splendeur de cette habitation, qu'un moment, disait-on, la princesse Elisabeth de Russie avait eu l'intention de la louer pour y passer le printemps.

Depuis longues années, Razumowski mettait sa gloire et son plaisir à l'embellir, à y accumuler les chefs-d'œuvre des arts; tous les appartemens étaient décorés avec autant de goût que de somptuosité. A côté de la salle où se trouvaient réunies toutes les beautés de la statuaire et de la peinture, on admirait une bibliothèque peut-être unique au monde. Il y avait rassemblé une foule de livres précieux et de manuscrits les plus rares. Enfin c'était partout la magnificence asiatique, dirigée par le goût européen.

Razumowski avait employé dans les dispendieux embellissemens de ce palais une partie considérable de sa fortune: on disait même qu'elle en avait souffert. Cette fortune, qui était immense, lui venait de son père Cyrille Razumowski, le feld-maréchal, frère de ce célèbre Grégoire qui fut le favori et l'époux de l'impératrice Elisabeth. Les jeux de la fortune, qui ne sont pas rares dans l'histoire de Russie, avaient été pour Cyrille ce qu'ils furent aussi pour le frère de Catherine Ire. Quand le chantre de la chapelle impériale Grégoire Razumowski fut devenu l'amant et le ministre de l'impératrice, il se rappela qu'il avait un frère. Il conçut le projet de l'appeler à la cour et de lui faire partager sa fortune. Ce frère gardait les troupeaux dans la petite Russie. On expédie des ordres pour qu'il soit amené à Pétersbourg. Prévoyant peu la destinée glorieuse qui lui est réservée, le jeune pâtre ne voit dans les émissaires impériaux que des recruteurs chargés de faire de lui un soldat. A ses yeux la pannetière du berger vaut mieux mille fois que la giberne du grenadier; il s'échappe et se réfugie dans les bois. Traqué comme une bête fauve, il résiste, se débat avec fureur. Enfin on est obligé de le garotter. Couvert de chaînes, il prend la route de Pétersbourg, et c'est ainsi qu'il entra au palais impérial d'où il devait ressortir, peu de temps après, comblé de faveurs et de richesses, feld-maréchal et revêtu de l'importante charge de hetman des Cosaques, charge abolie par Pierre-le-Grand, lors de la trahison de Mazeppa. Avec le pouvoir le plus étendu, cette fonction lui donnait le droit de percevoir la dîme de tous les revenus dans les provinces de son gouvernement, source d'une opulence qui devint l'une des plus considérables de l'Europe.

Fin et délié, Cyrille Razumowski eut à se maintenir au même degré de faveur sous le règne de Catherine II. Il passa même pour avoir contribué puissamment à l'élévation de cette princesse; et par sa munificence et la bonté de son cœur, il ne cessa de se montrer digne de ces faveurs inouïes de la fortune. On citait plusieurs traits qui prouvaient en lui autant de noblesse que de générosité. Un intendant, qui depuis long-temps dirigeait ses affaires, avait acquis sur l'esprit de son maître un extrême ascendant; un pauvre gentilhomme de la petite Russie, voisin des domaines du maréchal, était en contestation avec lui pour une grande portion de territoire: le bien en litige composait, pour le gentilhomme, la presque totalité de sa fortune. Ce n'était rien pour le maréchal; cependant l'intendant voulait que son maître s'en emparât. Le gentilhomme savait combien le cœur de Razumowski était juste et droit: au lieu de remettre le sort de sa fortune aux chances d'un procès, si incertaines en Russie, contre un adversaire aussi puissant, il se décide à se rendre à Pétersbourg, auprès du grand-maréchal, pour y plaider lui-même sa cause. Instruit de son départ, l'intendant le devance; il peint à son maître la juste réclamation du gentilhomme comme une prétention illusoire; il le circonvient enfin, et lui arrache la promesse de ne céder à aucune sollicitation, de repousser toutes les prières. Bientôt après, le pauvre gentilhomme arrive et explique sa cause; la justesse, la force de ses raisons touchent le maréchal; son cœur s'émeut à la peinture d'une ruine dont il serait la cause. Aussitôt toutes les promesses arrachées par l'obsession de son intendant sont oubliées; sans dire un mot, il quitte le gentilhomme et passe dans une pièce voisine: là il rédige en quelques lignes un acte d'abandon du territoire contesté au profit de son adversaire. De retour au salon, il le présente au gentilhomme: celui-ci y jette les yeux; passant tout à coup de la crainte à la joie la plus vive, il se précipite aux genoux de Razumowski, et lui exprime sa reconnaissance d'une voix entrecoupée par l'émotion. A ce moment entre l'intendant; le grand-maréchal se retourne vers lui, et lui montrant le gentilhomme à genoux:

— Tu vois, lui dit-il en souriant, tu vois où je l'ai amené.

Scène digne de servir de pendant à celle de Sully et d'Henri IV à Fontainebleau, quand le bon roi dit au ministre son ami: « Relevez-vous, Rosny, ces gens là croiraient que je vous pardonne. »

André Razumowski, son fils, créé prince depuis quelque temps seulement par l'empereur Alexandre, en récompense de ses importans services, avait hérité de plusieurs de ces qualités qui accompagnent si bien une grande opulence. Il savait dépenser, et ce qui est plus difficile, dépenser noblement. Son goût pour les beaux-arts était vif et éclairé. Ambassadeur près la cour autrichienne, ses relations intimes avec M. de Metternich, le grand metteur en œuvre, avaient maintes fois servi à dissiper les nuages amoncelés dans les discussions du congrès.

Cependant on était parvenu à se rendre maître du feu; la partie du palais donnant sur les jardins n'existait plus. Dans la foule des curieux j'apperçus le prince Koslowski. Depuis la mort du prince de Ligne, il me semblait qu'un instinct d'amitié et de réflexion me rapprochait de lui. Si, auprès du vieux maréchal, j'avais admiré ces trésors d'expérience et de raison, cette appréciation fine et délicate de la société, auprès du diplomate russe je trouvais une hauteur de vue, une indépendance d'expression sur les hommes et les événemens politiques trop rare chez ses compatriotes. Sa conversation, pleine de verve, attachait en même temps que sa franchise commandait l'affection. Je l'abordai.

— Voilà, me dit-il, un chapitre à ajouter à la nomenclature déjà si longue des élévations et des chutes en Russie. Razumowski est fort heureux d'en être quitte cette fois pour une moitié de palais brûlé. Lui aussi il a connu la faveur et la disgrâce, le pouvoir et l'exil. En vérité, c'est un roman bien philosophique que l'histoire de mon pays; on y ferait un excellent cours de morale sur le danger des vanités et la fréquence des révolutions. Quels exemples frappans depuis moins d'un siècle! Menzicoff, de garçon pâtissier, devenu prince et général, puis jeté subitement dans l'exil le plus affreux. Biren, de domestique, élevé au rang des souverains, et pendant neuf ans maire de l'empire, chassé un jour par Munich, son rival, en présence de ses propres gardes glacés d'épouvante, expiant son élévation par une disgrâce inouïe pour remonter une seconde fois sur le trône. Munich, puissant un jour, puis relégué vingt ans dans les déserts de la Sibérie. Lestocq, après avoir renversé la régente Anne, couronné Elisabeth et conseillé son règne, rejeté obscur dans la foule. La princesse d'Asdroff, l'ame de cette conspiration qui détrôna Pierre III pour donner le trône à sa femme, et bientôt après repoussée, exilée par celle dont elle se vantait imprudemment d'avoir inspiré les desseins et préparé la grandeur.

Enfin, sous nos yeux, les conjurés qui ôtèrent à Paul Ier sa couronne et la vie, objets de la rigueur du nouveau souverain qui leur doit sa puissance. Eh bien! continua-t-il, quand nous eûmes quitté le théâtre de l'incendie, en Russie les élévations sont quelquefois aussi bizarres dans leurs causes que les catastrophes sont terribles dans leurs effets. Jugez-en. Parent du prince Kourakin, j'avais été placé, à sa sollicitation, près du grand chancelier Romanzoff. Un jour ce ministre me dictait une dépêche importante. Je ne sais comment je fis, mais au lieu de la poudrière, dans ma précipitation je pris l'écritoire et la renversai, sur la dépêche, non pas, mais sur la belle culotte blanche du grand chancelier. Cette écritoire renversée a décidé de mon avancement. Romanzoff se garda bien de conserver auprès de lui un secrétaire aussi maladroit. Il me donna une place de conseiller d'état, fonction où je n'avais qu'à diriger et fort peu à écrire. Sans cette frivole circonstance, je languirais peut-être encore dans les rangs subalternes.

— Votre mérite, mon cher prince, n'avait pas besoin de pareils auxiliaires : il eût suffi dans tous les rangs pour vous faire connaître et élever.

Peu d'hommes, en effet, réunissaient comme le prince Koslowski autant de vivacité et d'intelligence dans le travail, jointes à une élocution pleine de feu et d'entraînement. Son instruction était profonde et variée, sa mémoire admirable. L'histoire n'avait point de secrets pour lui. Il possédait toutes les transactions diplomatiques qui depuis plusieurs siècles ont réglé le sort de l'Europe. Sa manière de juger les hommes était celle d'un homme d'état philosophe. Il appréciait en ami de l'humanité toutes ces questions politiques que l'intérêt particulier dénature si souvent. Partisan de tous les progrès, il aimait à rappeler qu'à l'exemple d'un personnage illustre, dont il a été question déjà, il avait reçu, lui aussi, de la main d'un postillon autrichien, certaine correction également bien méritée. Voyageant fort jeune sur les frontières de Prusse, il s'était emporté jusqu'à frapper son conducteur, qui ne pressait pas ses chevaux au gré de son impatience; celui-ci avait riposté avec son fouet, et vigoureusement flagellé l'apprenti diplomate.

— C'est pourtant cet Autrichien, disait le prince en riant, dix ans après, qui m'a donné ma première leçon de libéralisme!

Employé dans la diplomatie, Koslowski franchit rapidement les premiers grades. Ministre plénipotentiaire auprès du roi de Sardaigne, il eut le bonheur de sauver la vie à plusieurs Français naufragés et faits prisonniers. Napoléon envoya aussitôt la décoration de la Légion-d'Honneur à ce représentant d'un souverain son ennemi. C'était au moment de la guerre de Russie. La récompense honorait également et l'ambassadeur de Russie et l'empereur français : l'un n'avait écouté que la voix de l'humanité, l'autre avait étouffé la voix des préventions politiques.

C'est à Cagliari, vers cette même époque, que le prince Koslowski avait connu le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français, alors exilé de son pays et loin du trône où il est monté depuis. Une même ardeur de science, un même désir de connaître, tout rapprocha bientôt ces deux intelligences. Tous deux avaient nourri leurs jeunes années de fortes et substantielles études. Dans sa vie si agitée, le prince français avait pu les fortifier par les enseignemens du malheur. Ils faisaient ensemble de longues promenades sur le bord de la mer, et prenaient plaisir à passer en revue les gigantesques événemens accomplis sous leurs yeux. Quelquefois ils lisaient Shakspeare, dont la langue et les beautés leur étaient également familières. Cette lecture n'était interrompue que par les cris d'admiration du diplomate russe, par les savantes et délicates remarques de l'exilé français.

Souvent au congrès j'ai entendu Koslowski rappeler les détails de cette intimité, qui avait laissé en lui un vif souvenir, malgré la différence de l'âge : car dix ans les séparaient.

— L'instruction du duc d'Orléans m'étonne et me confond, disait-il; sur quelque sujet que ce soit, science, histoire, économie politique, il me tient tête et me bat. Mais ce que j'admire surtout en lui, c'est sa courageuse résignation dans le malheur, c'est sa profonde connaissance des hommes. Il les voit tels qu'ils sont, et cependant il les juge sans amertume. Proscrit, il a tourné constamment des yeux de regret vers sa patrie, et toujours il a refusé de se joindre à ceux qui voulaient la reconquérir les armes à la main. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire qu'il n'a rien appris et rien oublié : homme, prince, il est de son siècle.

En quittant Koslowski, je lui promis de le retrouver le soir même à un grand bal que devait donner la comtesse Zichy. Dans toute la ville on ne s'entretenait que de l'incendie de la nuit, qui privait la capitale de l'Autriche d'un de ses plus beaux ornemens. Le dommage, évalué à plusieurs millions, était irréparable sous le rapport des arts. Mais l'oubli arrivait bien vite alors, et le soir, chacun répétait un mot de M. de Talleyrand. Quand ce funeste événement lui fut annoncé, il allait se mettre à sa toilette :

— C'est tout ce qu'on pouvait attendre de mieux d'un courtisan, avait-il répondu; et tranquillement il avait livré sa chevelure aux mains de son valet de chambre.

La réunion de la comtesse Zichy était magnifique, et l'une des plus nombreuses qu'on eût vues depuis long-temps. Tous les souverains s'y étaient rendus. Leur arrivée était impatiemment attendue. On étudiait leurs moindres regards, on scrutait leurs pensées les plus intimes. A les voir ainsi réunis, l'expression de la joie brillait sur toutes les physionomies. Le bruit avait couru depuis quelques jours et semblait se confirmer, que toutes les questions, même les plus irritantes, étaient enfin terminées; que l'accord le plus parfait régnait entre ces maîtres du monde divisés un moment, et que la nouvelle année s'ouvrirait par la proclamation de quelques grandes décisions et d'une paix générale.

Autour des souverains se groupaient toutes les illustrations de la monarchie autrichienne : M. de Metternich, le feld-maréchal prince de Schwartzemberg, les princes Lobkowitz, Snirendorff, Philippe de Hesse, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer ici.

Dans cette foule animée de mille sentimens divers, on remarquait le jeune prince C... de B... Fils d'un roi, frère de celui qui devait l'être un jour, le prince C... n'en était pas moins aussi simple et naturel que spirituel et beau. Une circonstance bien frivole en apparence et l'objet de mille commentaires fixait sur lui tous les regards. Depuis quelques jours, en forme de décoration unique, il portait constamment une marguerite à sa boutonnière. Renouvelée tous les jours, cette fleur villageoise paraissait l'indice d'une recherche assez étrange dans une saison où les champs, ensevelis sous la neige, n'en fournissaient pas aux amans des hameaux. Sans doute une pensée du cœur, un tendre souvenir, disait-on, se voilaient sous ce modeste emblème. Si on avait à décrire tous les romans qui se multipliaient chaque jour sous nos yeux, à cette époque d'ivresse ou plutôt de délire, les expressions manqueraient. Cependant, au milieu de ces puissances tourbillonnant dans l'espace d'une ville ceinte de remparts, dans cette vie de luxe et de plaisir, dans cette multitude d'être venus de si loin pour se rencontrer sur un même point, toutes les idées, toutes les sensations se résumaient en un seul et même instinct, le plus fort, le plus impérieux de tous, l'amour. Toutes ces jeunes et belles figures, surmontées d'un simple casque de chevalier, ou de la couronne de prince et de duc, parlaient un même langage, celui de la passion aux pieds de la souveraine, aux pieds de la modeste bourgeoise. L'air de Vienne semblait embrasé; dans toutes les réunions on respirait un parfum qui allumait les sens; cette ville, en un mot, offrait le mélange unique peut-être des plaisirs intellectuels et artistiques de l'Italie et de l'existence matérielle de l'Allemagne.

On chercha, on connut bientôt le secret qui se cachait sous l'emblême de la marguerite : on apprit que cette fleur des champs rappelait au prince un nom chéri, celui de la comtesse ***. Un jour il visitait avec cette dame, objet de ses pensées, les serres impériales. L'amour est si superstitieux, et de tout temps ce fut pour les amans une douce habitude de consulter l'avenir sur la durée et l'étendue d'un sentiment qui fait leur bonheur; la comtesse cueille une marguerite, l'interroge suivant l'usage, et la dernière feuille amène ce mot si désiré, *passionnément*. Le mot est salué par un mutuel sourire, des regards sont échangés, des regards qui disent : « Vous êtes compris. » Le prince cueille une autre fleur et l'attache à sa boutonnière. Mais ce n'est pas tout : l'oracle avait été cru, le ciel avait reçu des sermens, et le jardinier de Schœnbrunn cent florins pour le bienheureux pot de marguerites. Une fleur placée chaque matin près de son cœur venait rappeler à l'amant un serment qui d'ordinaire se tient mieux aux champs qu'à la cour.

Cependant aux sons d'un nombreux orchestre la *polonaise* avait commencé ses gracieuses évolutions. L'empereur Alexandre, selon son habitude, marchait en tête de la colonne dansante. Son partner était la comtesse de Paar, aussi distinguée par les grâces de sa personne que par la finesse de son esprit. Minuit sonne; la nouvelle année commence. L'Autriche, on le sait, a conservé précieusement cette vieille coutume de nos pères de saluer par des vœux et des souhaits de bonheur l'avénement de la première heure de janvier. Au son de l'horloge la comtesse s'arrête, et se tournant vers l'empereur de Russie:

— Que je suis heureuse, sire, lui dit-elle, d'être la première à offrir à un si grand souverain des souhaits pour la nouvelle année! Permettez-moi aussi d'être auprès de votre majesté l'interprète de l'Europe entière pour le maintien de la paix générale et l'union de tous les peuples.

De pareils vœux exprimés par une belle bouche ne pouvaient manquer d'être bien accueillis. Alexandre accepta donc, avec une grâce parfaite, la requête et l'avocat. Il répondit que tout son espoir, tous ses vœux étaient d'atteindre à ce but si désiré, et qu'aucun sacrifice ne lui coûterait pour consolider une paix qui était le premier besoin de l'humanité.

Un cercle immense s'était formé. Aux derniers mots de cette protestation impériale, un petit hourra féminin s'éleva de toutes parts, sorte d'ovation qui ne parut pas déplaire à Alexandre; car à quelques unes des belles qualités de Louis-le-Grand, il s'appliquait surtout à joindre la noblesse des manières et la galanterie. L'orchestre reprend la mélodie interrompue, et la polonaise s'achève au milieu d'un murmure de joie et d'applaudissemens étouffés.

C'est ainsi que commença, sous les plus heureux auspices, cette année 1815, qui devait pourtant, quelques mois après, voir la lutte se ranimer plus acharnée que jamais, et se terminer par la catastrophe de Waterloo. Dès le matin, une foule considérable, malgré la rigueur du froid, couvrait le Graben et les autres places publiques. Chacun semblait attendre cette annonce de paix générale, de réconciliation qui, devaient, au dire de certains nouvellistes, signaler l'arrivée du nouvel an. On s'interrogeait avec une anxiété mêlée d'une incrédulité croissante à chaque instant. Tout ce qu'on put savoir, c'est que la cour autrichienne, pour éviter à ses hôtes l'ennui des complimens de bonne année, et l'embarras des menteuses félicitations, avait supprimé la réception officielle d'usage. Quant aux décisions du congrès, le même secret impénétrable continua de les envelopper, et chacun put à son aise donner suite au commentaire quotidien sur les dissensions des puissances, et la langueur qu'elles allaient imprimer aux fêtes du mois de janvier.

Dès le matin, l'impératrice Marie-Louise était venue de Schœnbrunn offrir ses vœux à son auguste père. Etrangère à tout ce qui se passait à Vienne, jamais elle n'assistait à aucune réunion, à aucune fête de cour ni cérémonie publique. Cependant elle était accueillie partout avec une grande déférence. Pendant les premiers temps de son séjour à Schœnbrunn, elle avait conservé les armoiries impériales de France sur les panneaux de sa voiture, les écussons des harnais et les boutons des livrées. Dans une visite qu'elle avait précédemment faite à l'empereur, son père, quelques voix s'étaient exprimées assez hautement sur ce qu'on appelait une inconvenance. Marie-Louise avait entendu ces observations: dès ce jour, elle avait fait effacer ces dernières traces de son passage sur le trône de France, et quand nous aperçûmes sa voiture, nous y reconnûmes son chiffre substitué à celui de Napoléon et les couleurs de sa nouvelle livrée.

Cependant, malgré les fâcheux pronostics du Graben sur le caractère grave que prenaient les discussions du congrès, le palais impérial, dès neuf heures du soir, pouvait à peine contenir la foule immense qui s'y était portée. Les souverains, les notabilités politiques et diplomatiques étaient réunis dans la belle salle dites des Cérémonies. La cour autrichienne y donnait un bal d'apparat. Non loin de là, la grande salle des Redoutes était remplie d'une multitude de masques, de dominos. Griffiths et moi nous nous y étions rendus. C'était comme d'ordinaire l'aspect le plus gai, le plus animé; à peine pouvait-on circuler, tant les assistans, curieux ou acteurs étaient pressés. Comme d'ordinaire aussi, un seul sentiment, celui du plaisir, semblait électriser cette joyeuse assemblée. Enfin, après quelques tours, nous nous retirâmes, confondus de voir une telle insouciance succéder si rapidement et s'allier à de si importantes préoccupations.

Comte DE LA GARDE.
(*Globe.*)

Le Cadi d'Emessa.

Un juif fort riche et un pauvre musulman vivaient autrefois dans la même ville. Le musulman se trouva, un beau jour, dans un tel état de détresse qu'il alla trouver le juif pour le prier de lui prêter cent dinars, qu'il avait occasion de faire valoir avec avantage, et lui promit, outre le remboursement de la somme, de lui abandonner la moitié du bénéfice. Le juif avait depuis long-temps jeté des regards d'affection sur l'épouse du musulman, femme d'une grande beauté, mais aussi chaste que belle, et fort attachée à son mari; pensant donc que, s'il pouvait mettre le pauvre homme dans une fâcheuse position et forcer sa femme à venir intercéder pour lui, il parviendrait peut-être à ses fins, il traita fort bien le musulman et lui dit:

— Si vous voulez me donner la garantie que je vous demande, je vous prêterai cet argent sans aucun intérêt.

Le musulman, étonné de cet excès de désintéressement, le pria de lui dire quelle garantie il exigeait.

— Il faut que vous consentiez, dit le juif, à ce que je coupe une livre de votre chair si l'argent ne m'est pas rendu à jour marqué.

Effrayé d'une telle proposition et craignant des retards qu'il ne pourrait peut-être éviter dans l'entreprise qu'il méditait, le musulman refusa.

Deux mois après, se voyant tout à fait sans ressources et vaincu par les cris de ses enfans qui mouraient de faim, il retourna chez le juif, prit l'argent, et contracta devant plusieurs témoins mahométans et gens considérés dans la ville, l'engagement que le juif lui avait proposé; après quoi il partit, réussit dans son entreprise, et envoya dans le délai marqué les cent dinars à sa femme, pour qu'elle acquittât sa dette. Mais elle, qui ignorait le traité qu'avait fait son mari, employa cette somme à l'usage de sa maison.

Quelque temps après, comme le musulman revenait avec les gains immenses qu'il avait faits, tout joyeux de se voir riche et hors des griffes de son créancier, il fut attaqué par une bande de voleurs et dépouillé de tout ce qu'il possédait, en sorte qu'il arriva chez lui aussi pauvre qu'avant son départ.

Le jour même de son arrivée, le juif vint chez lui s'enquérir de ses nouvelles, et le lendemain il retourna le voir pour réclamer l'exécution de l'engagement qu'il avait pris. Le pauvre marchand lui raconta son histoire et essaya de le toucher, mais à tout ce qu'il disait, le juif répondait sans cesse:

— Mon argent ou la garantie promise.

Tous deux s'échauffèrent, et la contestation devint si vive, que des voisins s'interposèrent et leur dirent de s'en rapporter au jugement du cadi. Ils se présentèrent donc devant ce magistrat qui, après avoir attentivement écouté les deux parties, décréta que le marchand avait manqué à son engagement et était passible de la peine. Mais celui-ci protesta contre le jugement et demanda à en appeler. Le juif lui dit alors de nommer le juge à la décision duquel il consentait à se soumettre, et le marchand choisit le cadi d'Emessa, qui avait une grande réputation de savoir et d'intégrité. Le juif accepta ce nouvel arrangement, à condition que la sentence qui serait rendue serait acceptée par tous deux comme définitive, et cela bien arrêté, ils partirent ensemble pour la cité d'Emessa.

Ils n'étaient pas encore fort éloignés quand ils rencontrèrent une mule échappée, poursuivie par son maître, qui leur cria d'arrêter l'animal ou de lui faire rebrousser chemin; le marchand, après quelques essais infructueux pour le saisir, lança une pierre et lui creva un œil: aussitôt le propriétaire courut vers lui, le saisit, et l'accusant d'avoir éborgné sa monture, il le somma de lui en payer la valeur. A cela le juif répondit en faisant valoir son droit de priorité; puis il dit qu'il était le maître de les suivre à Emessa, si cela lui convenait, pour exposer son affaire au cadi. Le muletier accepta l'offre, et tous trois se mirent en route. A la nuit, ils atteignirent un village, et comme il était déjà tard, ils se retirèrent tranquillement sur la plate-forme d'une maison pour y dormir; mais voilà que tout à coup il s'éleva un grand tumulte, et le marchand ne pouvant résister au désir qu'il avait de se mêler à la foule, sauta de la plate-forme dans la rue et tomba sur un homme endormi, qui fut tué sur le coup. Les deux fils du mort se saisirent aussitôt du marchand et voulaient le faire mourir; mais le juif et le muletier s'y opposèrent, et les engagèrent à venir avec eux porter leur plainte au cadi d'Emessa. Ils y consentirent, et le lendemain ils partirent tous les cinq.

Le jour suivant, ils rencontrèrent un pauvre homme qui faisait de vains efforts pour retirer son âne d'un bourbier dans lequel il était tombé; il supplia les voyageurs de l'aider; et pendant que lui-même le tirait par la bride, et que le juif, le muletier et les deux fils de l'homme écrasé soulevaient chacun un côté du fardeau qu'il portait, le malencontreux marchand le saisit par la queue et se mit en devoir de le soulever: mais cette queue lui resta dans les mains. A cette vue, le paysan entra dans une grande colère et s'écria qu'il allait lui payer à l'instant son âne, qui ne pouvait plus désormais lui être bon à rien. Mais les autres lui conseillèrent de s'apaiser, de les suivre à Emessa et de raconter son affaire au cadi. Peu après ils atteignirent le but de leur voyage, et ils restèrent fort étonnés, à leur entrée dans la ville, de voir un homme d'une figure vénérable, coiffé d'un large turban et habillé d'une longue robe, qui paraissait dans un état complet d'ivresse. Ils s'informèrent du rang qu'il occupait dans la ville, et on leur dit que c'était le censeur. Quelques instans après, ils arrivèrent près de la mosquée, qu'ils trouvèrent pleine de joueurs; et un peu plus loin, ils rencontrèrent un homme qui se démenait comme un furieux contre une bierre dans laquelle on allait l'enterrer; il protestait contre une telle mesure, et prenait à témoin les spectateurs de ce qu'il était bien vivant; mais ceux-ci lui répondaient qu'il se trompait évidemment, et qu'il était mort et bien mort; et le malheureux fut enterré malgré ses protestations.

Le lendemain de leur arrivée, les voyageurs se présentèrent devant le cadi, et se mirent à exposer leurs griefs en parlant à la fois, mais celui-ci se boucha les oreilles et leur recommanda de faire silence, et de ne prendre la parole que l'un après l'autre. Le juif commença donc. « Monseigneur, dit-il, cet homme me doit cent dinars que je lui ai prêtés sur la garantie d'une livre de sa chair; commandez-lui de me payer la somme ou de mettre en possession de la garantie. »

Or, il se trouvait que le cadi et le marchand étaient d'anciens amis; aussi, quand le cadi demanda à ce dernier ce qu'il avait à alléguer pour sa défense, il avoua franchement que l'affaire était comme le juif l'avait rapportée. Comme il était dans l'impossibilité la plus complète de rembourser la somme pour le moment, il espérait que le contrat serait nul. Cependant il fut fort étonné quand il entendit le cadi déclarer que s'il ne

pouvait rendre le prêt, il devait subir la peine ; et quand il vit que le juge faisait apporter un couteau large et effilé, il commença à trembler de tous ses membres et se regarda comme perdu.

Alors le cadi se leva, et s'adressant au juif, il lui dit : « Lève-toi ;
» prends ce couteau et coupe une livre de la chair de cet homme ; fais
» bien attention de n'en couper juste qu'une livre, ni plus ni moins, au-
» trement je t'enverrai au gouverneur, qui te fera aussitôt mettre à
» mort. »

Le juif effrayé renonça à son droit, il ajouta qu'il abandonnait aussi la dette. « Très bien, dit le cadi ; mais comme tu as fait venir cet homme de fort loin sur une réclamation que tu n'as pu soutenir, il est juste que tu paies le temps qu'il a perdu, et ce que lui a coûté sa famille pendant son absence. » Des arbitres furent chargés de prononcer sur cette matière, et les dommages furent fixés à 200 dinars. Le juif les paya et partit.

Le muletier prit alors la parole, et fit sa plainte. Le muletier lui demanda ce que valait sa mule : l'homme lui répondit qu'il l'estimait à bas prix en disant 1.000 dinars. « L'affaire est facile à arranger, dit le cadi, prends une scie, sépare la mule en deux, donne à cet homme le côté où se trouve l'œil crevé pour lequel il va te compter 500 dinars, et garde le reste pour toi. » Le muletier se récria fort sur un tel arrangement, prétendant que sa mule dans l'état où elle se trouvait valait encore 750 dinars ; en sorte qu'il préféra renoncer à poursuivre l'affaire et voulut en rester là. Le cadi reconnut qu'il était le maître d'en agir ainsi, mais qu'il devait un dédommagement à la partie accusée si légèrement, et le pauvre muletier garda sa mule borgne et paya en outre cent dinars au marchand.

Les fils de l'homme écrasé s'avancèrent alors, et racontèrent comment le marchand avait tué leur père. Le cadi, après avoir réfléchi un instant, leur demanda s'ils pensaient que la plate-forme de sa maison était aussi haute que celle d'où le marchand s'était précipité. Ils répondirent affirmativement. Alors il décréta que le marchand irait dormir au pied du mur, et qu'eux, montant sur la plate-forme, sauteraient sur lui tous les deux à la fois, à cause du droit égal qu'ils avaient. Ils se rendirent donc sur la plate-forme de la maison ; mais quand ils virent de quelle hauteur ils devaient sauter, ils furent effrayés et redescendirent en disant que s'ils avaient mille vies, ils ne les exposeraient pas à un péril aussi certain. Le cadi leur dit qu'il était bien fâché, mais qu'ils avaient demandé la loi du talion, et qu'elle leur était accordée. Voyant cela, ils renoncèrent à leur plainte, et ils eurent de la peine à se tirer de cette affaire, au prix de deux cents dinars qu'ils payèrent au marchand pour le dédommager.

Le propriétaire de l'âne vint ensuite, et fit le récit du malheur arrivé à la pauvre bête. « Que l'on aille chercher mon âne, dit le cadi, et que cet homme lui arrache la queue. » L'animal fut amené, et le plaignant se mit en devoir de venger sur lui le dommage qu'avait souffert son serviteur favori. Mais un âne qui avait porté le cadi d'Emessa ne pouvait supporter un tel traitement ; il ne tarda pas à montrer son indignation par une ruade qui étendit par terre son persécuteur.

Quand celui-ci revint à lui, il voulut renoncer à toute nouvelle satisfaction dangereuse ; mais le cadi lui déclara que ce serait une honte pour lui s'il ne prenait point de revanche, et il se décida à recommencer. Mais plus il tirait, plus l'animal se démenait et ruait ; en sorte que le pauvre homme, qui n'était plus que plaies et bosses, déclara qu'il avait accusé faussement le marchand, et que son âne n'avait jamais eu de queue. Mais le cadi ne voulut rien entendre, et s'écria qu'il n'était pas dans l'usage de souffrir qu'un homme niât ce qu'il avait avancé en justice, et qu'il devait persister dans son procès. Le pauvre diable vit bien qu'il fallait payer comme les autres, et demanda à combien cela irait. Après quelques discussions, la somme fut fixée à 100 dinars. Quand tous les plaignans se furent retirés, le cadi rassembla les différentes amendes qu'il leur avait imposées, partagea la somme totale en deux parts, en prit une pour lui et donna l'autre au marchand. Mais comme ce dernier restait assis sans bouger, et semblait tout pensif, il lui demanda s'il n'était pas satisfait. « Je le suis on ne peut davantage, répondit le marchand, et mon admiration est au comble de tant de sagesse et d'équité ; mais j'ai vu depuis que je suis en cette ville de si étranges choses, que j'en reste stupéfait. Puissé-je assez compter sur votre bonté pour vous en demander l'explication ? »

Le cadi lui promit de lui donner tous les éclaircissemens qui seraient en son pouvoir, et le marchand lui ayant appris ce qui causait si fort son étonnement, il lui parla ainsi :

— Les cabaretiers de cette ville sont les plus grands voleurs du monde, ils altèrent leurs vins, y mêlent de l'eau ou en vendent de qualité détestable. Le censeur fait sa ronde de temps à autre pour examiner leur marchandise, et bien qu'il ne goûte qu'une petite quantité de vin à chaque cabaret, cela suffit pour lui porter à la tête ; voilà pourquoi vous l'avez trouvé hier dans l'état d'ivresse.

» La mosquée dans laquelle vous avez vu des joueurs n'a aucun revenu et comme elle avait besoin de réparations, on a eu l'idée d'en faire une maison de jeu pour pouvoir la remettre en état à l'aide des profits qui seront faits par ce moyen.

» Quant à l'homme qui a tant excité votre compassion, il était bien mort, et je vais vous le démontrer. Il y a deux mois, sa femme vint me déclarer que son mari était mort dans une ville fort éloignée et demanda la permission de prendre un autre époux. Je lui demandai des preuves de ce qu'elle avançait, et elle produisit deux personnes dignes de foi, qui témoignèrent de la vérité de son dire. Je lui permis alors de se remarier ; ce qu'elle fit aussitôt.

» Mais voilà que l'homme dont il est question est venu me trouver l'autre jour pour se plaindre de ce que sa femme lui a donné un remplaçant, et solliciter un arrêt qui la contraigne de retourner avec lui. Comme je ne le connaissais pas, je fis venir sa femme et lui ordonnai de m'expliquer sa conduite ; elle m'avoua qu'il était effectivement la personne dont elle avait prouvé la mort deux mois auparavant, et elle ajouta que ce n'était que d'après la permission que je lui avais donnée qu'elle avait épousé l'autre. Je dis alors au premier mari que sa mort avait été prouvée de manière à n'en pouvoir nier l'évidence ; que le décret que j'avais porté ne pouvait être révoqué, et que tout ce que je pouvais faire pour lui était de donner des ordres pour ses funérailles. »

Le marchand exprima au cadi toute l'admiration que lui inspiraient sa pénétration et sa sagesse ; il le remercia de l'impartialité dont il avait fait preuve à son égard et des explications qu'il avait daigné lui donner, puis il prit congé et revint dans sa ville natale, où il passa le reste de ses jours dans l'aisance modeste que lui procura l'argent qu'il avait reçu à Emessa.

(*Journal de Smyrne.*)

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— Ducis disait à Chamfort : « Il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second.

— On demandait à un homme d'esprit pourquoi il négligeait son talent et paraissait si complètement insensible à la gloire, il répondit : « Mon amour-propre a péri dans le naufrage de l'intérêt que je prenais aux hommes. »

La manière dont je vois distribuer l'éloge et le blâme, disait Turgot, donnerait au plus honnête homme l'envie d'être diffamé.

— On demandait à Rivarol pourquoi il n'allait presque plus dans le monde : « C'est, répondit-il, que je n'aime plus les femmes et que je connais les hommes. »

— Un misanthrope disait un jour, en parlant de son goût pour la solitude : « Il faut diablement aimer quelqu'un pour le voir. »

— Il y a trois sortes d'amis : les amis qui vous aiment, les amis qui ne se soucient pas de vous, et les amis qui vous haïssent.

— On demandait à Jean Jacques pourquoi il se dérobait au bien qu'on pouvait lui faire. « Les hommes, répondit-il, ne peuvent rien faire pour moi qui vaille leur oubli. »

— Duclos, pour exprimer le mépris, avait une formule favorite ; il disait toujours : « C'est l'avant-dernier des hommes. — Pourquoi l'avant-dernier ? lui demandait-on. — Pour ne décourager personne, car il y a presse. »

— On faisait la guerre à quelqu'un sur son goût pour la solitude ; il répondit : « C'est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu'à ceux d'autrui. »

— Duclos disait à un ami, « Peu de personnes et peu de choses m'intéressent ; mais rien ne m'intéresse moins que moi. » L'ami lui répondit : « N'est-ce point par la même raison, et l'un n'explique-t-il pas l'autre ? — C'est très bien ce que vous dites là, reprit froidement Duclos, mais je vous dis le fait. J'ai été amené là par degrés : en vivant et en voyant les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze. »

— Chamfort disait à un de ses amis, homme de talent : « Pourquoi ne t'es-tu pas montré dans la révolution ? — C'est, répondit-il, parce que, depuis trente ans, j'ai trouvé les hommes si mauvais en particulier que je n'ai osé espérer rien de bon d'eux, pris collectivement. »

— Je ne mets, a dit La Bruyère, au dessus d'un grand politique que celui qui néglige de deviner, qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe..

— On demandait au maréchal d'Huxelles pourquoi il ne s'était pas marié. « C'est, répondit-il, parce que je n'ai jamais trouvé de femme dont j'aie voulu être le mari, ni d'homme dont j'aurais voulu être le père. »

— Le maréchal de La Ferté étant près de mourir, son confesseur, après l'avoir exhorté, demanda un crucifix. Aussitôt le valet de chambre et un autre de ses domestiques coururent pour en prendre un qui était sur la table ; mais s'en étant saisis tous les deux en même temps, il y eut une contestation entre eux. Le maréchal, témoin de la dispute, se mit à crier à son valet de chambre : « Eh ! morbleu, casse-lui la tête avec. »

—Le musicien Rameau était assisté à son lit de mort par son curé. Tout ce que celui-ci put tirer du moribond fut ces paroles : « Que diable venez-vous me chanter, monsieur le curé ! vous avez la voix fausse »

—On demandait à Crébillon le tragique, qui était toujours entouré d'une meute de chiens, quel charme il pouvait trouver à cette société. « Ma foi, répondit il, depuis que je connais les hommes, je me suis jeté dans la société des chiens. »

— Cromwell faisant son entrée triomphale à Londres, on lui fit remarquer l'affluence du peuple qui accourait de toutes parts pour le voir : « Il y en aurait autant, dit-il, si l'on me conduisait à l'échafaud. »

— On faisait, au siècle dernier, une procession avec la châsse de sainte Geneviève pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir ; sur quoi un évêque, qui la suivait, dit plaisamment : « La sainte se trompe ; elle croit qu'on lui demande de la pluie. »

— La Fontaine, entendant plaindre le sort des damnés au milieu du feu de l'enfer, dit : « Je me flatte qu'ils s'y accoutument, et qu'à la fin ils sont là comme le poisson dans l'eau. »

— L'éclipse de soleil annoncée pour l'année 1710 avait répandu une si grande consternation dans les campagnes, qu'un curé, ne pouvant suffire à confesser ses paroissiens, qui en croyaient mourir, leur dit au prône : « Mes enfans, ne vous pressez pas tant : l'éclipse a été remise à quinzaine. »

— Comme on promenait dans Paris la châsse de sainte Geneviève, en 1725 année où les pluies gâtèrent la récolte, la marquise de Prie, maîtresse du régent, qui la vit passer, se mit à dire : « Le peuple est fou ; ne sait-il pas que c'est moi qui fais la pluie et le beau temps ? »

Revue de Paris.

Parmi les personnages qui cette année, contre leur habitude, bravent à Paris les ardeurs de l'été, on remarque avec étonnement M. d'A...

—Pourquoi M. d'A... est-il à Paris !

—Comment M. d'A... n'est-il pas à ses foins ?

Ces questions, et les commentaires qui les suivent, sont à l'ordre du jour. Ceux qui tiennent un certain rang par le titre ou par la fortune, et qui se plaisent à donner le spectacle de leur luxe et de leurs avantages, ne sauraient échapper à une publicité, à un contrôle souvent importuns. On a beau s'évertuer en détours habiles, pour donner le change aux curieux, la malignité est une femme d'esprit qui finit toujours par prendre sa revanche. Aux premiers jours de l'hiver prochain, le monde aura pour se distraire les chroniques champêtres qui lui arriveront toutes fraîches, des romans tout entiers qui en sont maintenant à leur second chapitre. Aujourd'hui on s'amuse à scruter les motifs secrets qui retiennent loin des champs, des bois et des eaux quelques notabilités élégantes ou aristocratiques. L'enquête ne manque pas d'obtenir parfois des résultats piquans. On a su que celui-ci était tenu en échec par ses créanciers, — que celle-là restait pour une affaire de cœur. Quand à M. d'A..., les uns ont supposé qu'il sacrifiait les douceurs de la villegiature aux bénéfices d'une vaste opération financière ; d'autres ont risqué la supposition d'une douce chaîne ; mais ce n'était guère probable. D'autres encore ont rappelé à ce sujet l'histoire d'un ours qui a fait quelque bruit à Paris il y a deux mois environ. Voici le fait :

M. Aguado, mais à propos de M. Aguado, permettez-nous une légère digression. Le bruit avait couru que l'opulent financier n'oubliait pas sa paroisse dans l'acte de ses dernières volontés et qu'il léguait à l'église de Notre-Dame-de-Lorette un pieux et magnifique souvenir. Ce n'était rien moins que l'admirable statue de Canova, la Madeleine Repentante, achetée dernièrement à la vente du musée Sommariva L'église, déjà si coquette, si bien parée, si riche de dorures, de moulures et de peintures, se réjouit à cette nouvelle ; les fabriciens s'assemblèrent pour se congratuler et pour choisir la place d'honneur destinée au chef-d'œuvre de l'art. Tout fut réglé ; puis on attendit avec une douce impatience le jour où la paroisse serait mise en possession de son legs. L'inauguaation devait avoir lieu avec une pompe extraordinaire ; le programme de la cérémonie était fait et les fidèles se tenaient prêts pour cette solennité. Mais hélas ! le testament ouvert est lu d'un bout à l'autre ne contenait pas le moindre article relatif à la statue ; le chef-d'œuvre de Canova restait aux héritiers naturels de M. Aguado. Le désappointement de MM. les marguilliers a été cruel. Mais qu'y faire ? La résignation est une vertu chrétienne qui trouvait tout naturellement son emploi dans cette occasion. Il faut savoir se passer de ce qu'on n'a pas. Les fidèles habitués de Notre-Dame-de-Lorette se contenteront donc de contempler dans leur église, à défaut de la statue de Canova, une foule de Madeleines qui ne sont pas de marbre et qui sont loin encore de se repentir.

Revenons à notre ours. Avant son fatal voyage en Espagne, M. Aguado avait fait avec M. d'A.... un de ces paris qu'on appelle *une discrétion*, et que Mme de Genlis aimait tant. Dans ces sortes de gageures, celui qui perd s'exécute selon ses moyens et sa générosité. M. Aguado perdit et partit sans songer à cette bagatelle ; mais M. d'A.... ne l'oublia pas, et il écrivit au financier pour lui rappeler sa dette. Il s'attendait à recevoir de son débiteur : cinq ou six caisses de vin d'Espagne peut-être, ou bien un tableau de Murillo. Mais le financier voulut sans doute le punir de sa sommation, et il lui envoya, — vous ne l'auriez pas deviné si nous ne vous l'avions dit d'avance, — il lui envoya un ours, un véritable ours, énorme, vivant et muselé.

Figurez-vous la surprise de M. d'A... à ce singulier envoi! Que faire d'un ours ? On l'enchaîna d'abord dans la cour de l'hôtel, où il ne tarda pas à se rendre insupportable par ses grognemens et ses incartades. M. d'A... se fatigua bien vite de cet hôte incommode ; quelques amis lui conseillèrent de l'offrir à la ménagerie du Jardin-des-Plantes ; mais M. d'A... n'aime pas à donner, surtout quand il peut vendre, et au demeurant l'ours avait son prix. On pouvait le débiter en gros ou en détail. L'ours était susceptible d'apprendre à danser et de figurer sur un théâtre forain ; ou bien on ferait de sa peau un tapis de pied ; de sa graisse, de la pommade pour la culture des cheveux, et de sa chair, des biftecks suisses. Un ecriteau fut donc placé sur la porte de l'hôtel, avec ces mots : *Ours à vendre.*

Tous les matins, de dix heures à midi, M. d'A... était visible pour les acheteurs d'ours ; mais les chalands ne se présentaient qu'en petit nombre et ne faisaient que des offres mesquines. A les entendre, le commerce allait mal, les ours étaient en baisse sur la place de Paris. M. d'A..... perdait patience ; la bête pendant ce temps là lui coûtait cher à nourrir, et mieux valait se contenter de peu que de continuer à entretenir un pareil convive. L'ours allait donc être vendu à vil prix, lorsqu'un des gardes-chasse de M. d'A... fut amené chez son maître par une affaire relative à son emploi. — Monsieur, dit-il après avoir examiné le farouche quadrupède, cet animal peut vous rendre les plus grands services. — Comment cela ?—Les braconniers et les maraudeurs ravagent vos propriétés, volent nuit et jour votre gibier et vos fagots.—Ce n'est que trop vrai ! ces bandits me ruinent !—Notre vigilance est insuffisante contre leurs rapines ; mais voici un garde forestier plus malin que nous, et qui saura les tenir à distance respectueuse. Au lieu de vendre votre ours, prêtez-le-moi, je le lâche dans vos bois, et je vous réponds que les braconniers et les maraudeurs n'y viendront plus.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme, et l'ours ne tarda pas à être installé dans ses nouvelles fonctions. Les choses allèrent d'abord à merveille ; le conservateur des forêts n'eut qu'à se montrer pour mettre en fuite les larrons ; mais par malheur il ne se contenta pas de ce triomphe, et franchissant la limite de ses devoirs, il s'élança dans la campagne, répandant partout l'épouvante. Alors seulement on s'est aperçu que le remède était pire que le mal ; et maintenant, pour une battue générale, il faut attendre que la moisson des blés soit faite. Les fermiers sont furieux, et c'est, dit-on, pour se soustraire à leurs justes réclamations, peût-être aussi de peur de recontrer le terrible dévastateur, que M. d'A..... ne s'est pas encore rendu dans ses terres.

Dans toute l'histoire du pont des Arts, — histoire déjà vieille, puisqu'elle touche à des ruines, — nous ne trouvons qu'une seule circonstance où la barrière et l'impôt du passaga aient produit un résultat favorable à d'antres qu'aux actionnaires.

Le spéculateur D..., dont nous tairons le nom par égard pour son honorable famille, avait long-temps occupé une position brillante dans l'agiotage. Son crédit paraissait posé sur les bases les plus solides, le succès couronnait toutes ses entreprises, il donnait des fêtes magnifiques, les cliens et les parasites abondaient chez lui. Combien de météores n'avons-nous pas vu scintiller ainsi dans les hautes régions de la finance ! Puis le ciel s'obscurcit et l'astre disparaît pour toujours sous un nuage qui l'éteint. Un beau jour D.. vit arriver la tempête et il résolut de se sauver avec son butin. Ouvrir la main quand on gagne et la fermer quand on perd, toujours recevoir, ne jamais rendre, telle est la morale de quelques-une de ces messieurs. Le financier se leva donc ce jour-là en se disant : « Je me retirerai des affaires aujourd'hui, et aussitôt après le coucher du soleil, je quitterai Paris pour ne pas être harcelé par les réclamations de mes créanciers ; ces gens-là sont si ridicules ! »

L'important était de ne pas donner l'éveil sur ses projets de fuite, d'autant mieux que déjà on commençait à soupçonner ses revers. Un désastre ne se cache pas long-temps à la Bourse ; les naturels de l'endroit ont l'œil perçant, l'oreille fine, la main déliée : rien ne leur échappe. Le spéculateur avait un hôtel à la Chaussée-d'Antin ; il fit préparer une chaise de poste qui l'attendit dans la cour d'une petite maison qu'il possédait au faubourg Saint-Germain, véritable petite maison d'un grand seigneur ou d'un fermier général d'autrefois, simple au-dehors, splendide au dedans, mystérieux asile réservé aux secrètes intrigues. Pendant la journée tout entière le banqueroutier réalisa ses fonds et enfla son portefeuille ; mais avait-il mal calculé son temps, ou bien fut-il obligé d'attendre quelques rentrées ? Le fait est que la nuit le surprit dans le cabinet de son hôtel. Il ne s'était pas présenté à la Bourse ; son absence avait jeté l'inquiétude parmi ses cliens ; on arrivait de toutes parts, et pendant que les créanciers entraient chez lui, il n'eut que le temps de s'esquiver par un escalier dérobé.

La déroute était officielle : M. D... battait en retraite avec armes et bagages. On se mit à sa poursuite, mais il avait de l'avance ; d'ailleurs, on ne savait pas de quel côté il s'était dirigé. Cependant, le banqueroutier, soit qu'il n'eût pas trouvé de voiture sur son chemin, soit qu'il se crût suffisamment protégé par l'ombre du soir, s'en allait à pied et à grand pas vers le faubourg Saint-Germain, en pressant contre sa poitrine l'énorme portefeuille placé dans la poche de sa redingote, et qui contenait un million. Tout à coup, en passant sous un réverbère de la place du Carrousel, il entend son nom crié de loin par quelqu'un qui l'appelle.

Il a reconnu une voix ennemie ; on est sur ses traces, mais il a toujours de l'avance Eperonné par la peur, rapide comme un cheval de course, il tourne à droite, traverse la cour du Louvre et arrive au pont des Arts. Ce pont franchi, le danger n'existera plus, car il lui sera facile de disparaître dans les rues étroites du faubourg Saint-Germain, et ses créanciers ne connaissent pas sa petite maison.

A peine a-t-il mis le pied sur le pont, que l'invalide de service, voyant qu'il ne s'arrête pas au bureau, lui barre le passage en disant :

— Monsieur, vous oubliez de payer.

A ces paroles, le fugitif suspend sa course, il demeure immobile, interdit. « Vous oubliez de payer !... » Quel coup de foudre pour un banqueroutier !

— Qu'est-ce que cela ?... Qui êtes-vous pour me parler ainsi ? balbutie M. D.. Puis reprenant ses esprits, et voyant de quoi il s'agit, le spéculateur sourit dédaigneusement ; un mouvement d'impatience succède à un accès de terreur, il fouille dans la poche de son gilet, et n'y trouvant rien, il dit :

— Je n'ai pas de monnaie.

— Donnez-moi un écu, on vous rendra, répond le buraliste.

— Mais j'ai oublié ma bourse. Ce sera pour une autre fois, mon brave homme

— Non, non ; nous ne faisons pas crédit.

— Mais pourtant, si je n'ai pas d'argent sur moi ?

— Eh bien ! prenez le Pont-Neuf.

— C'est impossible ! Ce n'est pas mon chemin, et je suis pressé.

— Vos affaires ne me regardent pas ; je ne connais que mon devoir de receveur.

— Mais je vous répète que les instans sont précieux. Il y va peut-être de toute ma fortune ! Et c'est pour un sou que vous me faites cette chi-

cane? Un sou ! Laissez-moi passer, brave homme ; demain je vous donnerai cinq francs, dix francs, un louis.

—Nous ne pouvons pas faire de ces marchés-là.

—Mais je ne suis pas un aventurier ; je ne voudrais pas faire tort à quelqu'un pour un sou. Tenez, j'ai là un portefeuille bien garni. Et puisqu'il faut absolument payer tout de suite votre misérable impôt, voici un billet de mille francs, changez-le donc, et rendez-moi de l'or, si vous en avez.

—Je ne puis vous rendre ni or ni argent, mon bon monsieur, car je n'ai pas mille francs de monnaie.

—Alors ce n'est pas ma faute, et je passe.

—Pas plus que si vous n'aviez rien du tout. Je vous répète qu'on ne passe ici qu'en payant.

—Eh bien ! gardez le billet, et vous serez payé, je pense ! Mille francs pour passer un pont !

Le débat ne se serait peut-être pas terminé par cette magnifique rétribution, car le buraliste avait des scrupules, et l'invalide, témoin de la scène, pensait qu'un homme assez pressé pour donner mille francs quand on lui demande cinq centimes était nécessairement un malfaiteur. Aussi se disposait-il à élever de nouvelles objections, lorsque ceux qui poursuivaient le banqueroutier arrivèrent ; ils avaient eu le temps de regagner l'avance que D... avait sur eux.

C'est ainsi que l'impôt du pont des Arts empêcha quelques honnêtes gens d'être ruinés.

C'est ainsi qu'à la barrière de ce pont un homme qui avait un million dans sa poche fut arrêté faute d'un sou.

Pierre Durand.
(*Siècle.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

—Le *Moniteur* publie le tableau du revenu des impôts indirects pendant les six premiers mois de 1842. L'augmentation sur l'exercice de 1840 est de 29.753.000 fr., et sur celui de 1841 de 21.460.000, dont 13,088,000 pour le premier trimestre, et de 8.372.008 pour le second.

— Dans le courant des mois d'avril, mai et juin, il été décerné, au nom du roi, par le ministre de la marine et des colonies, des récompenses honorifiques consistant en 76 médailles dites de *sauvetage* distribuées aux marins, riverains et autres individus qui se sont signalés par des actes de courage et d'humanité.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres vient de décider que sa séance publique, qui devait avoir lieu vendredi 22 de ce mois, serait ajournée.

— M. Spontini, après avoir fourni à Berlin une brillante carrière musicale, vient désormais se fixer à Paris.

— L'aspect de la campagne, dans l'arrondissement de Valenciennes, est totalement changé depuis que des pluies bienfaisantes sont venues nourrir toutes les productions de la terre. La verdure s'est ravivée partout. Tout annonce que les céréales seront productives et de bonne qualité ; s'il ne vient pas de désastres, d'ici à la moisson, la récolte de cette année pourra encore compter au nombre des meilleures. Aussi, le blé, que la sécheresse trop prolongée du mois dernier avait fait hausser, a-t-il baissé rapidement sur tous les marchés du Nord, depuis plusieurs semaines.

— Le 4 juillet, à trois heures du soir, sur la route de Sancoins à Grossouvre, pendant un violent orage, la foudre est tombée sur un moulin à vent qui, en un instant, a été entièrement incendié. Ce moulin s'appelle Moulin-Brûlé, parce que probablement semblable événement lui était déjà arrivé. On a à déplorer la mort du farinier, père de six enfans et frère du meunier. Son corps a été trouvé à moitié consumé par le feu.

Trois cents doubles décalitres de froment et tout le mobilier que contenait le moulin ont été la proie des flammes. On ignore s'il était assuré.

(*Echo du Cher.*)

— On nous écrit du Havre, le 12 juillet :

« Nous avons vu entrer ce matin, venant de la Nouvelle-Orléans, un paquebot d'une dimension peu commune parmi les navires qui fréquentent notre port. Ce bâtiment, qui est tout neuf, se nomme le *Rappahanack*, et porte de 11 à 1,300 tonneaux. »

— On lit dans l'*Espérance* de Nancy :

« Un crime d'une audace rare a été commis hier, sur le territoire de la commune de Jarville, près Nancy, et tout à proximité de la route très fréquentée, qui conduit à Fléville. A deux heures de l'après-midi, on a trouvé étendu sur le sol et baigné dans son sang un homme dont la tête présentait trois entailles profondes, et qui se débattait contre les dernières convulsions de l'agonie ; et il n'a expiré cependant que trois heures après.

» Les causes de cet assassinat sont restées jusqu'ici fort mystérieuses ; le désir du vol paraîtrait, au premier abord, y avoir été étranger, puisque le corps de la victime était posé sur un sac contenant une somme de 205 fr. La chemise de toile grosse, mais neuve, était attachée sur le devant avec une de ces boucles en or, comme en portent souvent les villageois aisés.

» Le terrain environnant ne laissait apercevoir les traces d'aucune lutte entre ce malheureux et son assassin. Dans tous les cas, on a la certitude qu'il n'a pas été frappé à mort sur la place où il a été retrouvé, et que l'assassinat a été commis entre midi et demi et 2 heures. La justice et la gendarmerie, averties à temps, se sont transportées immédiatement sur les lieux, et le juge d'instruction est revenu ce matin continuer son enquête judiciaire. »

— Un crime épouvantable a été commis à Marseille dans la nuit du 8 au 9. Un jeune homme, appartenant au corps des bouchers, excité, dit-on, par un motif d'affreuse jalousie contre son frère cadet, a profité du sommeil de son père pour lui asséner un coup de masse sur la tête. Etourdi par le coup, cet homme est demeuré long-temps dans un état d'évanouissement semblable à la mort. L'assassin, persuadé que cette première victime avait reçu le coup mortel, s'est dirigé subitement de la rue du Beausset, où sa famille demeure, à l'abattoir, situé aux environs de la Joliette. Il savait que son frère cadet devait y venir au point du jour. En effet, au moment où ce forcené l'a vu paraître, il s'est précipité sur lui, et lui a porté plusieurs coups d'un couteau-poignard. Le malheureux jeune homme, après s'être long-temps débattu, a fini par tomber, noyé dans son sang. Alors, désespérant de pouvoir échapper à la justice, l'auteur du double crime, a essayé de se donner la mort. Mais il paraît que la peur ne lui a pas permis de se donner un coup décisif. On est survenu, et la police s'est emparée de lui.

P. S. Le misérable dont nous venons de raconter le double crime, a exécuté ce suicide durant la nuit dernière. Il s'est pendu dans sa prison.

(*Sud.*)

— La commune de Montigny était en grande liesse par un beau jour du mois de juin. Le nommé Bernard était dans un état complet d'ivresse, et les habitans du village avaient trouvé drôle de le mettre nu, de le tatouer de noir et de le traîner ainsi avec des huées, lié sur une brouette, les dames de l'endroit avaient même poussé la plaisanterie jusqu'à fustiger le pauvre buveur avec des orties. Après toutes ces tribulations, Bernard, rentré chez lui, prend un tranchet et se tient devant sa porte, reprochant à ses concitoyens leurs mauvais procédés, et badinant avec son outil, ainsi qu'il le dit lui-même. Le garde-champêtre veut le faire rentrer, et reçoit un coup qui, heureusement, ne fait que déchirer sa blouse. Traduit devant le tribunal de police correctionnelle pour rébellion envers un agent de la force publique, Bernard a porté plainte contre la femme Germain, qui s'est distinguée par son acharnement à le fouetter avec la plante meurtrière connue sous le nom d'orties.

Malgré les efforts de Me Delamarre, le tribunal condamne Bernard à quinze jours de prison, et renvoie la femme Germain des fins de la plainte.

— On écrit d'Arras :

« Un affreux accident vient de réduire en cendres la presque totalité de la filature de lin de Rollepot-les-Frévent, appartenant à M. Charles Laherard et compagnie.

» Le feu s'est manifesté hier entre onze heures et minuit dans un des bâtimens de la fabrique. Les secours les plus prompts ont été portés sur le lieu du sinistre par la compagnie de pompiers de Frévent et par tous les citoyens avec le plus grand zèle : mais le progrès des flammes a été tellement rapide, qu'en quelques heures, il ne restait plus du principal corps de bâtiment servant d'ateliers, qu'un monceau de ruines.

» On est parvenu à préserver quelques parties de bâtiment et quelques machines de peu de valeur, de même que tous les bâtimens qui entouraient la fabrique et tous ceux servant d'habitation.

» La perte est évaluée à plus de 500.000 francs.

» Un violent coup de tonnerre a éclaté vers l'heure de l'incendie et il résulte de l'enquête qui a eu lieu que le sinistre a été causé par le fluide électrique. »

— Deux terreneuviers, l'*Alexandre*, capitaine Magnan, et l'*Iris*, capitaine François, viennent d'arriver dans notre port avec un chargement complet. Ils ont rencontré sur le banc trois navires de Fécamp qui étaient assez heureux en pêche.

Les terreneuviers de notre port, qui ont été prendre l'appât à Saint-Pierre-Miquelon, ont eu de longues et pénibles traversées. Les premiers sortis sont arrivés à la fin d'avril et les autres dans les premiers jours de mai.

(*Progressif cauchois.*)

— On lit dans le *Pilote du Calvados :*

» Le bruit courait samedi dernier, à Avranches, qu'un des gardiens de la maison du Mont-Saint-Michel avait été assassiné la veille par plusieurs détenus. Ce bruit n'était malheureusement que trop bien fondé. M. le procureur du roi, qui s'est immédiatement transporté au Mont-St-Michel pour y commencer une instruction judiciaire, est en ce moment sur les traces des auteurs du crime. »

— On écrit de Smyrne, 29 juin :

« M. l'amiral de La Susse, commandant l'escadre française du Levant se dispose à partir ce soir pour Salonique, avec le vaisseau l'*Inflexible* et le steamer l'*Achéron*.

» Dimanche 26, à neuf heures du matin, a eu lieu l'inauguration de la chapelle qui vient d'être ajoutée à l'hôpital de la marine française. M. le consul-général de France et le chef d'état-major de l'escadre de l'amiral de La Susse assistaient à cette cérémonie, ainsi qu'un grand nombre de personnes du voisinage.

» Le brick de guerre français la *Flèche* a fait voile le 25 juin pour se rendre dans les parages de Calomnos.

» La corvette française l'*Expéditive* a mouillé ce matin sur notre rade, venant directement de Toulon, d'où elle est partie le 12. »

Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 31 Juillet 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 31.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : *A Paris,* RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. *Et en Province,* Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES. Un an.... 38 f. Six mois.. 20 Trois mois 11 — 2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES. Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6

SOMMAIRE.

ENTRE DEUX FEMMES.

(Suite.)

III.

Peu de jours après l'orageuse entrevue dont l'hôtel de Mayneval avait été le théâtre, à la nuit close, sur les dix heures du soir, on était en été, des groupes d'ouvriers promenaient encore la mélodie de leurs chansons en chœur par les rues de la ville : or, de tous les auditeurs qui s'étaient émus sur le passage de cette harmonie errante, à coup sûr, le plus attentif, c'était une femme, c'était Mme Berthilde de Jupilles. La jeune femme, nous pourrions presque dire la jeune veuve, avait été distraite au milieu de sa prière du soir par ce concert en plein vent. Sa chambre à coucher avait beau être séparée de la rue des Cordeliers de toute la profondeur d'un vaste salon et ouvrir sur le derrière une fenêtre dont le balcon de pierre dominait une foule de jardins intérieurs, les chants populaires n'en pénétraient pas moins jusqu'aux oreilles charmées de la marquise, et même ils gagnaient, au lointain, une douceur harmonique dont une moindre distance les eût peut-être trouvés dépourvus. La jeune femme se recueillit pour écouter. Tout à coup elle crut entendre quelque bruit sur son balcon et tressaillit effrayée; elle tendit le cou en avant pour percevoir de nouveau ce bruit dont elle s'alarmait; mais ce fut en vain, tout était silence autour d'elle, et c'est à peine si l'on entendait encore la rumeur affaiblie de ces chœurs de voix qui s'éteignaient dans l'éloignement. Ce premier émoi, cependant, avait laissé quelque trouble au cœur de la marquise; une vague inquiétude subsistait encore : aussi comprit-elle que son sommeil serait agité, à moins que, se rassurant par la réalité, elle n'enlevât à ses craintes les illusions qui les avaient fait naître et pouvaient les entretenir.

Elle s'approcha donc de la croisée et s'enhardit à pousser les volets. Aussitôt, par la fenêtre entr'ouverte, un homme se précipita, qui saisit les bras de la marquise et, l'entraînant dans la chambre, posa la main sur cette jolie bouche pour en étouffer les cris. Dans le fait de cet inconnu, il y avait plus de précaution que de brutalité, et certes, pour tout autre moins effrayée que la marquise, il eût été évident qu'on n'employait de la violence que ce qui en était indispensable pour éviter le bruit et prévenir un esclandre.

Observez que le plus léger tumulte pouvait donner l'éveil à la mère de la marquise, dont l'appartement contigu communiquait par le balcon à celui de la jeune femme. Quand Berthilde fut près de la lumière, elle osa jeter ses yeux effarés sur celui qui usait d'une pareille contrainte à son égard.

— Ciel! M. le marquis.

Tel fut le premier usage que fit la pauvre femme de la liberté de sa voix.

— Plus bas! reprit M. le marquis de Jupilles (car c'était bien lui), en se dégageant des plis d'un large manteau.

En toute autre circonstance, la vue de M. de Jupilles n'eût pas été de nature à dissiper les craintes de Berthilde; mais en face des effrayans fantômes que son imagination dressait déjà dans les champs de l'inconnu, la présence du jeune mari apporta quelque diminution à cette épouvante, surtout quand la marquise s'aperçut qu'au lieu d'une attitude menaçante, M. de Jupilles avait choisi la plus humble de toutes.

Il se tenait à genoux.

— Plus bas! au nom du Ciel! répéta-t-il, plus bas! Berthilde, on pourrait nous entendre.

— Je l'espère bien, monsieur, répondit la marquise, qui, malgré l'expression de ce souhait, n'éleva pas la voix pour ajouter : Je n'ai rien à écouter, monsieur; d'ailleurs, l'heure et le lieu seraient fort mal choisis pour une entrevue... Je vais avertir ma mère de votre présence ici.

La marquise se leva sur-le-champ et fit quelques pas vers la porte.

— Par pitié! arrêtez! elle me chasserait, vous ne l'ignorez pas, Berthilde; elle me chasserait. Oh! je l'ai mérité, j'en conviens... Mais, si je me suis flatté de trouver près de vous, près de vous seule, compassion, miséricorde, pardon peut-être, voudrez-vous m'arracher cruellement cette dernière illusion qui me soutient, qui me console?

— Vous me trompez, repartit Berlthilde. Si en venant ici vos desseins étaient avouables, pourquoi vous introduire la nuit, par escalade, comme un voleur?

— Pourquoi? repliqua le marquis, pourquoi?... Parce que vous seule pouvez me comprendre... parce que je vous aime... parce que je ne puis plus long-temps vivre sans vous, loin de vous... J'ai pu vous méconnaître un instant, mais vous oublier, c'est impossible. Oh! si vous saviez tout ce que, séparé de vous, j'ai souffert, alors, sans doute, au lieu de me repousser, vous me plaindriez; au moins vous détourneriez sur moi un regard compâtissant. Le récit de mes peines vous attendrirait.

Et, joignant le geste à la parole, le marquis se traînait à genoux, pressant contre ses lèvres la main tremblante de Berthilde.

Mais la marquise se dégageant avec effort de cette étreinte :

— Monsieur, reprit-elle, pour avoir le courage de mon devoir, je n'ai qu'à me rappeler... Dieu merci, votre conduite à mon égard me l'a rendu facile... Vous m'avez outragée autant qu'il était en vous. La violence, je l'excuse; mais la trahison, mais ce respect hypocrite derrière lequel vous avez honteusement dissimulé des réticences injurieuses pour mon honneur... mais le sacrifice public que vous avez fait, monsieur, d'une honnête femme... qui vous aimait, à une chanteuse de théâtre qui ne vous aimait peut-être pas! pensez-vous que de tels griefs s'oublient et se pardonnent?

Cette frêle créature, trop faible pour éprouver et traduire des sentimens d'indignation et de haine, fléchissait sous le faix de ces passions impétueuses.

La voilà essoufflée, haletante, et, nonobstant la plus ferme volonté de fuir, retenue à la même place par un pouvoir contraire.

Le marquis profita de ce moment d'indécision et de lutte intérieure; il secoua tristement la tête.

— Oh! non, s'écria-t-il, répondant aux dernières paroles de Berthilde, non, de tels griefs ne se pardonnent ni ne s'oublient. Sans cela, vous les pardonneriez et vous les oublieriez, vous, la plus indulgente des femmes; vous les pardonneriez, s'il suffisait que le coupable eût été puni avec la dernière rigueur; vous les pardonneriez, car vous savez que, plus la faute est grande, et plus devient glorieux l'exercice de la clémence.... Vous me pardonneriez si, par un repentir sincère et un remords déchirant, on pouvait expier de pareils crimes... Oh! non, non, plus d'espoir!.... En vain ai-je renoncé sans retour à cette passion criminelle qui m'avait égaré... En vain j'ai pleuré sur mon aveuglement, il est, je le comprends, des crimes irrémissibles... J'ai donc bien fait, avant que mon oncle es-

sayât en mon nom une démarche conciliatrice auprès de votre mère, j'ai donc bien fait de venir moi-même interroger votre cœur pour voir si quelque sentiment endormi se réveillerait à ma voix et à ma prière.... A quoi bon d'inutiles tentatives, maintenant que je n'ai plus rien à attendre de votre pitié!

Ebranlée par ces sollicitations, Berthilde détourna la tête vers le marquis.

— Adieu, dit-elle d'un ton ému... plus tard... nous verrons. ., Je dois me rendre auprès de ma mère.

Afin de prévenir cette menace, par l'exécution de laquelle Berthilde allait lui échapper, M. de Jupilles frappa un dernier coup.

— Eh! qu'est-il besoin, continua-t-il, de recourir à l'autorité de Mme de Lucenay pour vous délivrer de moi? la vôtre suffit, madame, ne suis-je pas tremblant à vos pieds? dites un mot! ordonnez-moi de partir, et, bien que mon cœur se déchire à la seule idée de vous quitter, je vous obéirai en esclave. Parlez, madame, prononcez mon arrêt de mort.

Après un moment de vive hésitation :

— Monsieur, balbutia Berthilde, alors... laissez-moi... adieu... partez!

Elle fit tant d'effort pour articuler cet ordre, et son cœur avait si peu de part à ses paroles, que des larmes la trahirent et l'empêchèrent de continuer.

Si le rire désarme, à plus forte raison les pleurs. Berthilde succombait à toutes ces émotions : elle était vaincue.

Le marquis la saisit dans ses bras avec transport.

— Vous pardonnez, Berthilde! s'écria-t-il, votre silence me le dit, votre sensibilité me répond de ma grâce... Oh! je sens renaître l'espoir; je reviens à mon bonheur... je rentre dans ma joie!... car tu m'aimes, Berthilde, tu m'aimes encore comme le premier jour... ô délire! ô céleste félicité!... coupable, tu me pardonnes... indigne, je te retrouve... merci, mon Dieu! de me l'avoir rendue!.....

Le lendemain, le jour commençait à poindre, le marquis se leva sans bruit et s'habilla de même. L'ingrat! il ne déposa pas un baiser sur cette jolie bouche de la marquise, qui lui souriait jusque dans le sommeil... que dis-je?... si, avant de partir, il jeta un seul regard sur Berthilde, ce fut bien plutôt un geste de précaution que le signe d'un muet adieu.

Ensuite il s'enveloppa discrètement de son manteau, et, marchant sur la pointe des pieds, s'échappa, non par où il était venu, par le balcon du jardin, mais par la porte du salon. Arrivé près de la fenêtre qui donnait sur la rue des Cordeliers, il l'ouvrit doucement et se dit à part lui :

— Cela s'appelle un tour de maître, ma foi!.. un mari chez sa femme légitime jouant le rôle de séducteur, rien de plus nouveau que je sache... Maintenant il s'agit de descendre d'ici et d'être vu sans être reconnu... qu'un homme soit aperçu sortant en cachette de l'appartement de ma femme, cela suffit. La nouvelle en sera bientôt divulguée par toute la ville... et alors que devient cette vertu de ma femme que mon oncle me jette toujours à la face quand il monte sur ses grands chevaux!.. Cet excellent oncle ne pourra ni me fermer sa bourse aujourd'hui, ni plus tard m'exclure de son testament... Prenons bien nos mesures, et je suis sauvé... Bon! j'entrevois deux étudians qui se dirigent vers la Faculté .. ils approchent... La jeunesse est bavarde.... voici le moment de tenter le coup décisif!

Toutes ces réflexions faites, M. de Jupilles attacha son manteau autour du cou, et, s'accrochant avec ses mains au châssis de la persienne, demeura un instant suspendu. Il craignit de n'être pas vu dans cette position critique; il toussa donc assez fort, et ce ne fut qu'après avoir acquis la conviction que son manège avait été remarqué qu'il consentit à faire un saut dans la rue. Une fois par terre, et sur ses pieds, il couvrit sa figure et prit sa course, ainsi qu'un homme intéressé à éviter les regards et le grand jour. Les étudians ne manquèrent pas d'induire de cette fuite précipitée qu'ils venaient de surprendre la retraite d'un homme en bonne fortune. Or, le procès en séparation de Mme de Jupilles avait fait assez de bruit pour fixer l'attention sur cette femme, qui déjà, par son nom et par sa beauté, était en évidence et fort en réputation à Toulouse. Tout le monde, par conséquent, connaissait l'asile où cette grande dame, que la loi avait fait presque veuve, s'était retirée pour pleurer, disait-on, sur l'inconstance criminelle de son époux. Naturellement les deux bacheliers en droit attribuèrent à Mme Berthilde de Jupilles l'honneur ou plutôt le déshonneur de cette visite nocturne.

La marquise, cependant, se réveilla, et son étonnement ne fut pas médiocre quand elle se vit toute seule. Elle se leva en sursaut et courut, inquiète, dans son appartement. La fenêtre du salon, qu'elle trouva ouverte, l'amena aussitôt à conclure que c'était par cette issue que M. de Jupilles s'était enfui. Cette évasion opérée à son insu la chagrina d'abord; mais, par des explications très vraisemblables, elle parvint bientôt à ôter à ce fait toute signification alarmante.

— Le marquis, pensa-t-elle, n'aura pas osé affronter les reproches que sa présence lui eût attirés de la part de ma mère. Il sait, au reste, que Mme de Lucenay ne l'aime pas. Peut-être aussi a-t-il craint que mon indulgente hospitalité me fût cotée à grief par ma mère... Il aura préféré employer des ménagemens sans brusquer les choses. D'ailleurs, que j'ai peu de mémoire! n'a-t-il pas dit que son oncle devait se charger du rapprochement... C'est cela. Aujourd'hui, sans doute, nous recevrons la visite de M. de Mayneval!

Toute rassurée par cet espoir, Berthilde se garda bien d'instruire sa mère de l'aventure de la nuit. Elle se contenta d'attendre avec confiance la venue du capitaine... Hélas! elle attendit en vain; et ni ces jours-là, ni les jours qui suivirent, aucun événement ne vint confirmer les solennelles promesses que la jeune femme avait reçues du marquis de Jupilles, son mari.

IV.

Les nouvelles, surtout les nouvelles scandaleuses, participent de ce privilège, qu'on attribue à la renommée, de s'accroître en courant. Bientôt il fut avéré par la ville que Mme Berthilde de Jupilles essuyait en cachette et dans la nuit les larmes qu'elle avait soin de répandre le jour sur les prétendus ennuis de son isolement. Que le mari, s'ingéniant à se faire surprendre au moment de son évasion par la fenêtre, fût transformé en amant, puisqu'il en jouait le rôle, cette erreur n'a rien que de très plausible; mais ce qui semblerait plus hardi, s'il n'existait déjà le précédent de l'œuf de La Fontaine, c'est que le public, au lieu d'un, en mit trois, ou, ce qui revenait au moins au même, substituât au singulier un pluriel illimité, sans se hasarder de préciser le nombre des tenans de Berthilde, non pas dans la crainte d'en désigner, mais de peur d'en oublier quelqu'un.

L'imprévu de cette découverte, mortelle à la réputation de la marquise, produisit dans l'opinion publique un revirement tout favorable à M. de Jupilles, qui avait été jusque-là coupable non seulement de ses désordres à lui, mais, pour ainsi parler, coupable encore de toute la vertu de sa femme. Le public, qui possède à un très haut degré les instincts généreux, se passionne toujours, et heureux sont ceux que pousse le vent de sa faveur. Mme la marquise en avait éprouvé la bénigne influence; mais s'il est un cas réservé, plus que cela, un crime sans miséricorde au tribunal du peuple, à coup sûr c'est le crime d'avoir surpris sa religion et dupé sa charité. Mme de Jupilles en fut jugée coupable au premier chef. De là, réaction terrible; et jugez si l'on dut se déchaîner contre cette femme, qui avait à payer (pardonnez cette répétition) les intérêts de l'intérêt qu'on lui avait témoigné d'abord.

Pendant que toute cette rumeur se faisait au dehors et que le marquis en profitait pour rentrer en grâce auprès de son oncle et jouir des largesses que celui-ci n'avait plus de motif de lui dénier, Mme de Lucenay et sa fille poursuivaient leur existence monotone et triste, vivant l'une et l'autre dans une complète ignorance de tout ceci.

Parmi les personnes que la chose touchait de plus près, la première à qui fut révélé ce secret public, ce fut la sœur de Berthilde, Mme de Malide. En digne sœur, la jeune veuve s'en affligea. Elle plaignit Berthilde plus qu'elle ne la blâma, et résolut de s'en ouvrir à elle-même, non pour jouir de sa honte, mais pour lui alléger sa peine et la consoler dans son malheur. Cent fois elle se vit sur le point d'éclairer Berthilde sur le déplorable retentissement de sa faute; mais toujours elle fut retenue au moment d'ouvrir la bouche. La sérénité d'ame et de figure qu'elle admirait dans Berthilde déconcertait son courage: loin, elle la croyait coupable, et près, elle la jugeait innocente. Cependant, la tristesse de Mme de Jupilles s'assombrissait de jour en jour pour des motifs à nous connus. Cette tristesse, mal interprétée par Mme de Malide, fortifia cette dernière dans la foi qu'elle n'osait plus refuser à la calomnie.

De son côté, Berthilde s'étonnait des préoccupations de sa sœur, du regard inquiet dont elle l'observait et la questionnait pour ainsi dire.

Bref, l'une fatiguée d'attendre et l'autre lasse de se taire, les deux sœurs, à peu près de concert, prirent rendez-vous pour un tête-à-tête qui eut lieu à l'insu de leur mère, dans la chambre à coucher de Mme de Jupilles.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le jour où cette même chambre avait été le théâtre de cette lâche et nocturne expédition, après le succès de laquelle M. le marquis de Jupilles n'avait pas reparu.

Les deux femmes, chacune l'air soucieux, s'assirent côte-à-côte, s'entreregardant, pour savoir qui commencerait. Ce fut Berthilde.

— Ma chère Thérèse, dit-elle, je cherchais l'occasion de te parler en secret.

— Et moi aussi, interrompit Mme de Malide.

Cette simultanéité interloqua Berthilde; puis, après une pause, elle continua :

— J'ai une révélation de la plus haute importance à te faire.

— Ce que j'ai à te dire n'est pas moins grave peut-être, repartit Thérèse. La surprise de Berthilde augmentait à chaque réponse, pendant que Mme de Malide, qui croyait prévoir la confidence à laquelle on l'admettait, n'avait pas les mêmes motifs de s'étonner.

— Ma bonne sœur, ajouta Mme de Jupilles, j'ai peur d'avoir trop tardé.

— Ne t'accuse pas, riposta aussitôt Thérèse, si tu ne veux que je m'adresse le même reproche.

— La crainte de mettre notre mère dans la confidence a pu seule me faire garder le silence.

— C'est aussi uniquement pour cette cause que je me suis abstenue.

Berthilde ne comprenait rien à cet écho qui faisait répéter à sa sœur, sinon les mêmes paroles, du moins les mêmes sentimens. Pourquoi sa sœur la suivait-elle pour ainsi dire pas à pas dans toutes ses pensées, et se trouvait-elle à son égard dans une situation tellement identique qu'il fallût la traduire de la même manière? C'est là ce qui commençait à intriguer singulièrement Mme de Jupilles.

— Enfin, dit-elle avec un sourire obscurci par l'ombre d'un léger dépit, puisqu'un égal besoin de communication nous amène ici, parle, ma sœur.

— Pas encore! reprit la veuve ; car nous pourrions avoir le même objet en vue, et je ne veux pas t'enlever le mérite de la confidence

— Oh! je réponds bien que tu te trompes, objecta Berthilde, si tu crois que c'est la même chose que nous voulons nous dire; c'est impossible, à moins que tu n'aies deviné?.....

— Plût au ciel, soupira Thérèse; par malheur, c'est d'une bouche étrangère que j'ai tout appris!

— Que veux-tu dire? mais parle donc alors. Tu m'effraies. explique-toi! Ce ton. cet air que tu prends, tout cela m'épouvante.

En effet, Mme de Jupilles devint pâle, et l'inquiétude la plus vive se peignit sur sa physionomie agitée.

Thérèse, qui s'en aperçut, lui prit tendrement les mains.

— Bonne sœur! lui dit-elle. que peux-tu redouter de moi? A Dieu ne plaise que je sois ton juge. je ne veux être que ton amie, ta consolatrice. Je sais être indulgente pour une faute, pour une faiblesse, dont tu ne pouvais prévoir les suites funestes. et qui, après tout, resserre les liens qui nous unissaient déjà. en m'imposant le devoir de partager ton affliction et de réclamer la moitié de tes chagrins.

— Ma sœur, répondit Berthilde, il paraît que nous sommes loin de nous entendre; ma faute est-elle donc si grande, et quelles fâcheuses conséquences peut-elle avoir entraînées? Qu'aurais-tu fait à ma place?... Pour moi, je ne déplore qu'une chose, c'est de ne t'avoir pas tout révélé dès le lendemain; mais je comptais avoir bientôt à te surprendre d'une manière plus agréable, car *il* devait venir se jeter aux pieds de ma mère, demander son pardon et obtenir son consentement.

Ces paroles, Mme de Jupilles les prononça avec un accent de candeur dont Mme de Malide ne pouvait s'expliquer le sens et surtout l'opportunité.

— Pauvre sœur, s'empressa-t-elle de dire, quoique veuve par le fait, ne sais-tu pas qu'aux yeux de la loi tu es et tu restes mariée?

— Je le sais fort bien. repartit Berthilde naïvement, et je ne l'ai jamais oublié, malgré les torts de mon mari.

Toutes les réponses de Berthilde étaient autant d'énigmes dont Thérèse cherchait en vain le mot. Ce tout de vérité, d'innocence. confondait sa raison sans la séduire, et cette dernière assurance acheva de brouiller toutes ses idées.

— Mais enfin. reprit-elle, ayant recours à un expédient un peu brutal pour couper court à ces perplexités, quel est l'homme que l'on a vu, il y a trois mois, s'échapper par la fenêtre de ton salon?

— Ah! on l'a vu, répondit Berthilde, alors on t'a dû dire que c'était mon mari, le marquis de Jupilles.

— Ton mari! serait-il vrai, bien vrai! s'écria-t-elle...

— Et qui donc? fit Berthilde avec simplicité.

— C'était ton mari!... O bonheur! viens que je t'embrasse, que je te presse contre mon cœur!... Et moi qui t'accusais avec la voix publique; moi qui t'ai crue coupable! oh! je suis heureuse, je suis fière. Redis-le moi cent fois!... je vais donner un démenti à toute cette ville insolente qui t'a outragée..... Je protesterai hautement contre ces infâmes calomnies!...

— Ce n'est pas toi, ma sœur, qui dois le faire. C'est lui, répondit Mme de Jupilles, à qui ces quelques mots venaient de révéler le scandale qu'une fatale méprise avait excité. Que fait-il donc en présence des calomniateurs... croiserait-il les bras?... Non, sans doute, il doit être occupé à les démasquer, à me défendre, en attendant qu'il obtienne notre rapprochement, ainsi qu'il me l'a promis et juré devant Dieu?

Mme de Malide resta muette en présence de cette interrogation.

— Oh! s'écria Berthilde outrée d'indignation, s'il a eu la lâcheté de m'abandonner au déshonneur d'une accusation injuste, il ne pourra plus long-temps se taire; et c'est toi, ma sœur, que je chargerai de lui transmettre une nouvelle qui le contraindra de rompre ce silence qui m'outrage...

Incontinent. Berthilde raconta à sa sœur tous les détails de cette entrevue que nous connaissons déjà, puis elle poursuivit :

— Va dire à mon mari que je lui pardonne ce retard dont j'ai cruellement souffert; mais qu'aujourd'hui, différer un instant de faire des démarches auprès de ma mère, ce serait un crime pour lui, une honte mortelle pour moi. Oui, Thérèse, continua-t-elle. en se précipitant dans les bras de sa sœur, je te confie que j'ai l'espoir d'être mère. Avec quelle inexprimable joie j'ai senti s'agiter dans mon sein une créature qui me devra le jour. Va! va! ma sœur, apprends-lui cette heureuse nouvelle, qu'il se réjouisse et qu'il accoure auprès de ma mère, auprès de moi. Mais va! je suis impatiente. Va et reviens! adieu!

Mme de Malide venait coup sur coup de subir des impressions si diverses, si imprévues, qu'elle en était comme étourdie. Elle ne pouvait ni s'orienter, ni démêler aucun objet dans ce chaos d'idées au milieu duquel elle avait été inopinément jetée.

Elle se laissa donc pousser par la volonté de Berthilde, prit son chapeau et son châle, et sortit sans trop avoir la conscience de ce qu'elle faisait.

Ce ne fut qu'après avoir marché au hasard dans la rue, et réfléchi quelque temps, qu'elle se rendit compte de la mission qu'elle avait à remplir, et alors seulement qu'elle se dirigea vers le logis de M. le marquis de Jupilles.

Certes, c'était pour une femme une démarche très délicate à entreprendre. La veuve ne calcula rien de tout cela, non que la hardiesse fût le fond de son caractère, mais parce que son courage était surexcité par l'amour extrême qu'elle portait à sa sœur.

Arrivée à l'hôtel qu'habitait M. le marquis, un jeune laquais l'introduisit dans un salon d'attente, d'où elle put voir une tête curieuse de femme se montrer étourdiment à travers une porte entrebâillée, et entendre une voix très-harmonieuse, la voix sans doute de la même femme, prononcer ces paroles :

— Marquis, c'est une dame qui t'attend, tu voudras bien l'expédier au plus tôt.

Cette apparition rapide, qui avait suffi à Thérèse pour reconnaître Caroline Derval, l'actrice du théâtre de Toulouse, ces paroles dont l'intimité criminelle offensait ses oreilles, alors qu'elle venait pour faire prévaloir les droits méconnus, mais sacrés, de la femme légitime, tout cela inspira à la veuve de sinistres pressentimens, qui lui mirent des larmes dans les yeux et cette triste exclamation à la bouche :

— Pauvre sœur !

M. le marquis de Jupilles ne tarda pas à paraître, et, à l'aspect de Mme de Malide, il jeta son cigare, qu'il éteignit sous sa pantoufle, et se découvrit.

— Madame, dit-il en s'inclinant avec courtoisie, me ferez-vous connaître le motif qui m'a valu l'honneur de votre visite?

— Madame!... répéta mentalement et non sans tristesse la bonne Thérèse. qui s'attendait à un accueil plus amical et à recevoir un titre plus affectueux de la part de son beau-frère...

Elle se sentit glacée par ce début et répondit timidement :

— Je tremble, monsieur, que vous ne soyez pas bien disposé à écouter les graves paroles que je vous porte.

— Madame, c'est avoir de vous une opinion trop modeste, reprit le marquis sur un ton d'élégante politesse; rien ne doit être indifférent de ce qui sort de votre bouche.

— Dieu vous entende! poursuivit Mme de Malide sans prendre garde à l'intention galante qui perçait sous le compliment; Dieu vous entende! car alors je n'aurai pas à regretter d'avoir été choisie auprès de vous pour l'interprète de Mme de Jupilles.

Le marquis fronça le sourcil et laissa échapper un mouvement d'humeur. En même temps il répondit :

— Vous oubliez, madame, que je ne suis plus marié, et je ne pensais pas avoir besoin de le rappeler à une personne dont la famille a si violemment provoqué mon veuvage légal.

A ces mots, Thérèse se sentit frémir d'indignation; son sang bouillonnait, et elle se vit sur le point de répondre :

— Osez-vous bien, monsieur, ne pas reconnaître un titre que vous avez invoqué pourtant, lorsque vous êtes allé vous jeter aux pieds de ma sœur trop crédule, trop confiante, hélas! Vous étiez bien marié, monsieur, lorsqu'il s'agissait d'implorer à genoux un pardon que vous ne méritiez pas et qu'on a eu la faiblesse de vous accorder... Oh! vous ne parliez pas ainsi pour attendrir ma sœur, pour la séduire, pour la compromettre lâchement car je comprends, à cette heure, toute l'infâme hypocrisie de vos menées et le but misérable de votre machination...

Thérèse réprima cette sainte colère prête à éclater. Soutenue par l'idée qu'elle devait tout sacrifier aux intérêts de Berthilde, et qu'il serait plus avantageux d'entrer dans la voie des ménagemens, elle courba sa tête au lieu de la raidir, et se plia jusqu'à se soumettre à un ennemi qu'elle eût voulu affronter.

Ma sœur, dit-elle doucement, vient vous rappeler par mon intermédiaire les promesses que vous lui fîtes il y a trois mois.

— Il y a trois mois?... des promesses à votre sœur?... je ne sais ce que vous voulez dire, reprit négligemment le marquis. Je sais seulement que sur une demande intentée par celle qui fut ma femme, demande injurieuse pour moi, les tribunaux nous démarièrent, et que depuis lors, n'en déplaise aux agrémens de votre sexe, je m'en trouve infiniment mieux.

Thérèse fut outrée de cette railleuse indifférence. Elle se contint à grande peine.

— Oh! monsieur, répondit-elle, vous voulez m'éprouver par cette feinte ignorance;... mais je parle à un homme d'honneur... Vous ne persisterez pas plus long-temps dans un système qui compromettrait injustement, qui avilirait ma pauvre sœur qui vous aime... Je sais tout; pourquoi dissimuler avec moi?... Tenez! ce n'est pas bien, et je n'ai qu'un mot à dire pour vous faire regretter cette déloyauté... apparente, un mot après lequel vous vous repentirez de votre conduite.

— Alors, dites-le, madame, interrompit le marquis avec légèreté; je ne demande pas mieux que de comprendre. Parlez.

A cette invitation formelle, Mme de Malide s'approcha du marquis et jeta ses yeux inquiets autour d'elle.

— Monsieur, ajouta-t-elle, pardonnez si je répugne à prononcer de saintes paroles dans ce lieu mondain.. Pardonnez si je baisse la voix; mais il me semble que je commets un sacrilége... Vous m'êtes témoin que je suis indécise, tremblante... Oui, j'ai peur de livrer ces paroles à un écho profane... Mais enfin, il le faut!... Je n'hésite plus... Ma sœur, madame la marquise de Jupilles, votre femme... bientôt elle sera mère!...

— Mère!... répéta M. de Jupilles.

Et sa figure se rembrunit et le trouble de son exclamation dénota bien qu'il n'était pas préparé à ce coup.

Cependant Mme de Malide fixait sur lui un regard scrutateur pour surprendre, comme en flagrant délit, l'impression que cette nouvelle devait produire. Elle crut un moment toucher à la victoire, mais aussitôt M. le marquis réprima l'indiscret embarras qui l'allait trahir et reprit son sang-froid. Alors il regarda hardiment Thérèse, et, faisant tourner nonchalamment autour de son doigt le cordon de soie de sa robe de chambre!

—Eh bien ! madame, répliqua-t-il, qu'est-ce que cela me fait. Cela ne me regarde plus.

Sous le coup de ce dernier outrage, Thérèse ne sut plus contenir l'indignation qui débordait son cœur.

—Vous mentez, monsieur, s'écria-t-elle, et votre crime offre un tel raffinement d'incroyable infamie, une telle exagération de monstrueuse lâcheté qu'on n'y croira pas. Mais moi, monsieur, moi, qui le connais, j'atteste que vous venez de mentir, de mentir sans aucune habileté... La vérité perce malgré tout. Si vous n'étiez pas le séducteur de votre femme, le père de cet enfant qu'elle porte dans son sein... au lieu de cette indifférence que vous jouez avec tant d'effort, vous auriez été indigné. Au lieu d'être troublé devant moi, je serais, moi, troublée devant vous. Au lieu de ce mouvement de vive crainte qui vous a trahi, vous m'auriez écrasée de tout le poids de votre indignation légitime, vous n'auriez pas eu assez de paroles pour peindre l'énormité de votre étonnement et de mon insolence, car, dans tout autre cas, ma démarche eût été prodigieusement insolente. Elle vous eût étourdi, elle vous eût révolté.

M. de Jupilles se taisait devant cette furibonde accusation, sa figure était bouleversée, et toute l'énergie du calme qu'il affectait semblait l'abandonner. Il sentit que son mensonge ne pourrait durer sous le feu de ces vigoureuses attaques. Il s'empara donc, pour mettre fin à ce combat, des dernières paroles de Thérèse.

— Vous parlez d'insolence, madame ! reprit-il sans trop s'émouvoir ; pouvais-je en attendre de la part d'une femme de votre rang? je n'osais pas y croire; mais, puisque c'est ainsi que vous interprétez votre démarche, c'est alors vous-même qui me donnez congé, sur quoi je me retire.

Cela dit, le marquis s'inclina avec une solennité dérisoire et s'achemina vers la porte. Mme de Malide, hors d'elle, le suivit en pleurant.

— Par pitié, disait-elle, écoutez-moi !

Mais le marquis s'éloignait toujours.

Voyant toute insistance inutile, Thérèse, par un geste soudain, redressa sa tête suppliante :

— Est-ce à la vertu, s'écria-t-elle, à s'agenouiller devant le crime?

En même temps, elle releva son front vers le ciel, en ajoutant, comme sous le transport de l'inspiration :

— Dieu nous vengera! Tremblez, monsieur, tremblez!...

Après les violentes émotions que Mme de Malide venait de ressentir, elle tomba épuisée, anéantie, sur un fauteuil du salon. Ce moment de faiblesse passé, Thérèse ouvrit les yeux et regarda avec une sorte d'horreur les objets qui l'environnaient. Tout à coup elle se leva et prit la fuite sans détourner la tête, comme si le feu du ciel allait dévorer cette maison.

Cependant Berthilde comptait les heures, et, en proie aux plus déchirantes angoisses, attendait le résultat de la mission qu'accomplissait sa sœur. Quand celle-ci revint, son abattement, sa consternation parlèrent à son défaut pour elle, car la pauvre femme ne trouvait aucun mot pour rendre sa douleur.

— Je comprends tout, ma sœur, s'écria Berthilde en se précipitant dans ses bras. Je tremble de savoir... ou plutôt je ne sais que trop... Ne me dis rien, je devine tout... Le malheureux me renie, il me déshonore... Je suis perdue... Mais du moins tu me restes, toi !

Et cette femme éplorée, que frappait directement cette grande infortune, était encore obligée de consoler sa compagne qui, moins intéressée pourtant dans ce malheur, s'y associait si généreusement qu'elle prenait la plus forte part de cette affliction.

— Surtout, Thérèse, dit Berthilde à voix basse, que notre mère ignore toujours!.... elle en mourrait.

A ces mots, les deux femmes crurent entendre le pas grave et lent de Mme de Lucenay.

— Elle nous a entendues, elle vient! dit Berthilde effrayée.

Aussitôt chacune d'essuyer les larmes de l autre, chacune de faire disparaître sur la figure de sa sœur les marques de l'affliction, chacune de se composer à la hâte un air distrait, un visage presque tranquille. L'héroïsme d'un si louable artifice méritait de produire un miracle, ce qu'il fit, et Mme de Lucenay, quand elle parut, ne sut pas reconnaître les traces de cette mutuelle désolation.

Les deux sœurs eurent la force de sourire à leur mère. Hélas! ne lui souriaient-elles pas encore deux mois plus tard pour encourager Mme de Lucenay, qui s'éteignit doucement dans leurs bras. Pauvre mère! ainsi tu mourus contente. Tu crus laisser tes filles heureuses : elles étaient désespérées; mais tu ne le sus pas, car pour pleurer elles attendirent que tu ne pusses les voir.

V.

La mort de Mme de Lucenay fut un événement intérieur qui ne changea rien à la situation si malheureuse de Berthilde. M. le marquis continuait d'user ou plutôt d'abuser du retour de la faveur publique, et surtout de la faveur de son oncle. M. de Mayneval n'avait pas, il est vrai, pardonné officiellement à son neveu, car il lui avait interdit la porte de son hôtel depuis le jour de cette fameuse scène qui précéda et occasiona l'escalade nocturne. Mais qu'importait cette rigueur au marquis, puisque sa pension était généreusement payée et qu'il pouvait, comme par le passé, mener grand train et joyeuse existence?

Berthilde cependant, gémissait dans l'ombre et le silence. Sur le point de devenir mère et de donner par là à l'aveugle public une confirmation solennelle du prétendu crime dont elle était accusée, Mme de Jupilles n'avait d'autre consolation et d'autre appui qu'auprès de sa sœur qui la visitait fort souvent et ne la quittait plus vers les derniers temps de sa grossesse.

Berthilde enfin donna le jour à un garçon qu'elle voulut appeler Albert, du nom de son père.

Tout entière aux soins que réclamait son fils, la bonne mère paraissait oublier sa tristesse passée, l'amertume de ses chagrins; et parfois ses yeux naguères voilés de larmes se levaient, pleins d'espoir, du front de son enfant vers le ciel, qu'elle implorait avec ferveur. Mme de Malide saluait de toute la joie d'une excellente sœur cette sorte de renaissance de l'ame qui fleurissait pour la pauvre désolée.

Un jour, quelques semaines après ses couches, Mme de Jupilles prit l'enfant des mains de la nourrice et sortit seule, car elle manifesta l'intention de n'être accompagnée de personne. Son air grave et la manière délibérée dont elle accomplit cet acte dénotaient une énergique résolution et la mise en œuvre d'une pensée dès long-temps murie. Où va-t-elle ainsi? Dieu seul le sait, et le lecteur le devine, car Mme de Malide ellemême n'avait pas été mise dans le secret de cette démarche.

Berthilde allait à l'hôtel de M. de Jupilles présenter cet enfant à son père.

Précisément ce jour-là M. le marquis donnait à ses amis des deux sexes un de ces galas périodiques assez habituels pour qu'il leur eut été assigné un lieu spécial et une ordonnance particulière.

A l'extrémité de l'aile gauche de l'hôtel s'arrondissait un pavillon en forme de tour... C'était là que se réunissait la compagnie dans ces grandes occasions, et cet endroit si discret par son isolement avait reçu de ses habitués le sobriquet de *Tour de Nesle*, à cette fin sans doute d'indiquer les rapports, sinon de meurtre, du moins de débauche que ce lieu avait la prétention d'établir avec la fameuse tour de Marguerite de Bourgogne.

Quand le festin était servi et les convives rendus à l'appel, on fermait les fenêtres de la tour pour faire la nuit la plus obscure, et on allumait à profusion des gerbes éblouissantes de bougies qui rayonnaient à travers les éclatantes dorures des candelabres et des girandoles.

La mauvaise étoile de Berthilde la conduisit à l'hôtel de Jupilles un de ces jours néfastes. Aussi quand la jeune mère se présenta avec son précieux fardeau, il lui fut répondu que M. le marquis était en affaires et qu'il ne voulait recevoir personne.

— Cette consigne ne peut m'atteindre! objecta dignement Mme de Jupilles en insistant.

Le domestique invoqua des ordres précis, une défense formelle...

— Quand je vous dis qu'il faut que j'entre, que je le voie sur-le-champ, reprit la jeune femme avec une impérieuse autorité. Il y va de l'honneur, du salut de M. le marquis. Allez!... annoncez-lui la fille de Mme de Lucenay!

Berthilde éluda ainsi de dire son véritable nom de peur qu'il ne sonnât mal aux oreilles de ce laquais qui, heureusement, ne connaissait pas sa figure, mais qui ne pouvait manquer de connaître son nom.

Subjugué par l'ascendant de franchise persuasive que Berthilde imprimait à ses paroles, le domestique se décida, par pur acquit de conscience, à aller prévenir son maître.

Mme de Jupilles, au lieu d'attendre à la même place le refus qu'elle prévoyait, suivit son émissaire d'assez loin pour ne pas être aperçue de lui et d'assez près pour pouvoir se guider sur sa direction. En conséquence de cette manœuvre, le domestique communiquait encore l'objet de son message à l'oreille de son maître, étourdi par cette nouvelle, que la porte de la salle s'ouvrit et que Mme de Jupilles parut sur le seuil.

Rien de plus imposant et de plus étrange que cette mélancolique figure, colorée par l'animation de la lutte dont Berthilde venait de triompher et par l'approche de celle beaucoup plus terrible qu'il lui restait à soutenir.

A la voir ainsi immobile et son enfant dans les bras, on eut dit une statue de la Vierge qui, dépaysée à côté de cette débauche, eût, par un miracle, animé ses joues de marbre d'une soudaine rougeur et baissé les yeux devant cette profanation, car Berthilde fermait presque les siens, ne pouvant les habituer tout d'un coup aux clartés vives de tant de lumières.

Les visages des convives furent diversement affectés par cette apparition imprévue, et bientôt le tumulte s'apaisa pour faire place à une curiosité confuse, qui tenait toutes les bouches béantes et tous les yeux fixés vers un même endroit.

Mme de Jupilles parcourut d'un long regard toute cette assemblée, puis apercevant le marquis à côté de sa maîtresse Caroline Derval, elle vola à lui, et, jetant presque dans ses bras l'enfant qu'elle tenait : « Monsieur, dit-elle, reconnaissez votre fils! Le voici! le voici! »

La vérité ne se joue pas, il émane d'elle une autorité et une vertu telles que jamais l'art le plus raffiné et le mensonge le plus subtil ne parviendront à les contrefaire. C'est comme un fluide magnétique qui vous prend par le cœur, par les yeux, et vous force invinciblement à dire : « Elle est là ! » Mais des yeux aveuglés par les fumées de l'orgie et des cœurs enterrés sous l'égoïsme et la debauche, rien ne les éclaire, rien ne les échauffe.

Et pourtant cette apostrophe hardie étonna si violemment d'emblée que personne n'osa élever une parole pour la contredire, et tous les regards se portèrent sur le marquis.

En ce lieu, où naguère la trompette du jugement aurait eu de la peine à se faire entendre, le silence le plus absolu regnait.

M. de Jupilles décontenancé, stupéfait, s'était reculé vers la Derval en

repoussant l'enfant qui, dans ce débat, avait été recueilli dans les bras d'un assistant.

Intéressés par ce spectacle, tous les convives se levèrent, s'approchèrent ou montèrent sur leurs chaises afin de mieux en jouir.

Le marquis sentit que c'était par un coup d'éclat qu'il fallait brusquer le dénoûment de cette déplorable scène; et d'une voix mal assurée, qu'en vain il voulut rendre forte, il s'écria : « Qu'on emmène cette femme, je ne la connais pas! »

Mais personne ne bougeait.

Quelle audace inouïe! interrompit Caroline Derval, qui commençait à s'alarmer des suites d'un tel incident.

— C'est d'une insolence sans exemple! ajouta une actrice amie de Caroline.

Cependant la masse demeurait indécise et ne se prononçait pas.

Mme de Jupilles, les bras pendans, la sueur au front et l'œil en feu, se tenait en face de son mari.

— Monsieur, s'écria-t-elle enfin, vous tentez l'impossible. Vous combattez en vain contre Dieu, contre la vérité... C'est votre enfant... vous le savez bien; mais proclamez-le vous-même et ne le condamnez pas à la honte, au mépris... Moi, chassez-moi! désavouez-moi!... je le souffrirai, j'y consens d'avance... Je renonce à vous voir jamais s'il le faut... Mais cet enfant, votre fils, il ne vous a rien fait, il est innocent de la haine que vous a inspirée sa mère... Reconnaissez-le donc, monsieur!

Puis, ne tirant aucune réponse du marquis, Berthilde se retourna vers la Derval :

— Madame, dit-elle en lui prenant les mains, vous qu'il aime et qui le méritez par votre beauté, vous devez avoir de l'empire sur lui, dites-lui de ne pas déshonorer une femme et un enfant, son enfant madame... Si vous obtenez de lui cette grâce qui est une justice, je vous bénirai, madame, et comme mon mari, je vous aimerai, sans jamais essayer de troubler votre bonheur.

— Cette femme est folle, dit durement l'actrice en retirant ses mains de celles de Berthilde. Elle est folle.

— En ce cas, interrompit M. Félix de Samyon, le plaisant de la troupe, en ce cas, qu'on l'enferme, puisque nous ne pouvons nous enfermer nous-mêmes contre elle!

Cette sotte observation, faite d'un ton goguenard, suffit pour détourner les esprits de l'attention que le pathétique de cette scène leur avait arraché jusqu'ici.

Quelques murmures d'impatience bourdonnèrent.

Berthilde prit alors sa tête à deux mains et se dressant de toute sa hauteur et de toute sa majesté devant cette femme qu'elle implorait tout à l'heure, elle lui lança, avec un regard foudroyant, ces paroles où se mêlaient la menace, le reproche et le dédain :

— Oh! vous êtes impitoyable, madame! je vous croyais un cœur!... Dieu vous punira un jour d'avoir été sourde aux supplications d'une mère!...

— Voilà qu'elle m'insulte à présent, répondit l'actrice qui haussa les épaules et lui tourna le dos. C'est bien désagréable d'être exposée aux extravagances d'une folle.

Le dépit de la reine du festin se communiqua à tous ses courtisans et de toutes parts, il s'éleva une rumeur que la voix de Berthilde eut peine à dominer.

« Non! je ne suis pas folle, s'écria-t-elle, n'est-ce pas, Albert, que je ne suis pas folle... Venge-moi de ces rires incrédules!... ordonne qu'on me respecte!... fais seulement qu'on m'écoute!... je ne sais plus où j'en suis... ah!... ton enfant, je l'ai appelé Albert comme toi... est-ce que rien ne saurait t'attendrir?... tu me vois d'un œil sec, quand je pleure et que je suis tes àgenoux... je t'ai vu aux miens et j'ai pardonné!... t'en souviens-tu?... j'ai pardonné! »

Sans doute que l'évocation d'un pareil souvenir effraya le marquis; car il se leva aussitôt et répondit avec brutalité :

— Madame, cet enfant n'est pas le mien, et votre place n'est pas ici.

Devant une déclaration si formelle, l'assemblée ne pouvait demeurer neutre, et toute la mauvaise humeur de ces gens troublés dans leur orgie, s'exhala par l'explosion du mécontentement général.

M. de Samyon, à moitié ivre, monta sur la table, fit signe des deux mains qu'on eût à se taire, et clignant l'œil d'un air narquois :

— Madame la plaignante, dit-il à la pauvre mère, qui, de bonne foi, se tourna vers lui pour l'écouter, madame, puisque vous êtes séparés, il n'est pas naturel que votre enfant soit légitime; tandis qu'il est légitime qu'il soit naturel!

Cette sorte d'esprit trivialement stupide devait produire de l'effet sur cette assemblée abrutie.

On cria, on trépigna, on battit des mains, et l'ivrogne couronna d'un gros rire son ignoble facétie.

Mme de Jupilles ne comprenait rien, n'entendait rien, ne voyait rien que son enfant et son mari. Alors elle se traîna aux pieds de M. le marquis.

— Par pitié, par grâce! s'écriait-elle, mettant toute son âme dans ces déchirantes paroles, vous n'avez donc pas d'entrailles?... Un père, méconnaître, repousser son enfant; mais c'est monstrueux, c'est contre nature... Regardez-le seulement, je vous en supplie... Un regard, et je vous délivre de ma présence... Il vous tend ses petits bras... Regardez-le donc, monsieur!

— Oui, regarde cet enfant, marquis, la vue n'en coûte rien! interrompit Samyon, encouragé par les premiers succès de ses turlupinades, à lâcher celle-ci qui souleva un rire universel :

— Messieurs, le divertissement est trop long, cria une femme.

— Qu'on baisse la toile, dit une actrice.

— La clôture! la clôture! ajouta un jeune avocat en ricanant.

— Assez! assez! à la porte! à la porte! hurlèrent plusieurs voix.

La malheureuse mère, traquée dans son coin par toutes ces passions ameutées contre elle, promena ses yeux humides et suppliants de toutes parts, comme pour découvrir sur l'un de ces visages quelque signe de commisération et recueillir l'aumône de quelque sympathie égarée parmi toutes ces haines. Cette revue, cette quête, pour ainsi parler, ne produisit rien; c'est pourquoi cette femme abandonnée de tous, et face à face avec son désespoir, essaya de résister à cette stupide multitude. « Vous m'arracherez d'ici, s'écria-t-elle avec rage!

Ah! c'en est trop à la fin, dit le marquis, sortez, madame!

Et du doigt il montrait la porte à Berthilde qu'il n'osait pourtant pas regarder.

— Allons! il faut déguerpir, ma chère dame, poursuivit Samyon, et en même temps il saisit son bras sous le sien. Ensuite, désireux sans doute de provoquer un nouvel applaudissement de cette foule avinée, il se tourna vers elle et lui jeta à pleine tête ces mots, comme s'il ne les eût pas adressés à la victime qu'il emmenait.

» Madame, pour être honnête femme, cela ne vous dispense pas d'être une femme honnête! »

A ces paroles, les rires, les trépignemens et la confusion redoublèrent. C'était un pêle-mêle assourdissant, un vacarme affreux qui étouffait les cris de l'enfant et les dernières protestations de la mère qu'on entraînait.

Mme de Jupilles, éperdue, chancelante, égarée, passa au milieu de cette foule, et parvint à la porte jusqu'où l'accompagnèrent les vociférations et les injures de ces énergumènes.

— Ouf! ce n'a pas été sans peine! s'écria Félix de Samyon qui rentra aussitôt dans la salle après avoir conduit Berthilde jusqu'au seuil. Enfin nous revoilà chez nous!

— Allons! recommençons la séance et n'y pensons plus, beugla quelqu'un au milieu du tumulte que faisaient les convives en revenant à leurs places.

Mais ce fut sans résultat qu'on s'efforça de renouer cette débauche interrompue : cet épisode avait laissé de trop fortes traces dans les esprits pour ne pas les préoccuper jusqu'au bout.

M. de Samyon essaya de tourner l'événement en plaisanterie.

— Mon cher, dit-il en prenant le marquis par le cou, mon cher, si l'enfant n'est pas vrai, il est du moins vraisemblable, car il a un faux air...

Le marquis l'arrêta du geste et le regarda sévèrement.

— J'ai dit un *faux* air, balbutia le jeune homme sous forme d'excuse, mais il s'aperçut bien, à la mine rembrunie de l'amphytrion, qu'une telle réminiscence n'était pas selon son gré.

On parla donc d'autre chose et l'orgie continua, mais mal. Elle finit plus mal encore, et d'une commune voix on comprit ce gala dans la classe des *parties manquées*.

Comme Berthilde sortait de l'hôtel de Jupilles dans le violent état que nous avons dit, M. de Lorimier passait dans sa voiture. Il en descendit aussitôt, en voyant les passans s'attrouper autour de cette femme voilée qu'il jugea être une femme de condition à sa mise, et qui lui parut avoir besoin d'assistance dans la désolation où elle était plongée. Lorimier n'imaginait pas que ce put être Berthilde, et son étonnement fut au comble quand, sitôt qu'il eut mis pied à terre, il la reconnut. A cet aspect, une réflexion subite l'arrêta. Il pensa que cet élan si naturel qui le poussait vers cette souffrance, lui serait imputé à crime, maintenant qu'il en savait l'objet, et que sa compassion allait compromettre une femme qu'il aimait et vénérait par-dessus tout. Lorimier n'ignorait pas le rôle odieux que lui faisait jouer l'opinion publique. Nul doute que ce hasard ne fut interprété encore comme une démarche concertée avec celle qu'on lui donnait pour maîtresse, comme une sorte de rendez-vous déguisé adroitement. C'était confirmer tous les mensonges, servir toutes les calomnies, s'il ne passait outre en fermant les yeux et le cœur à ce désolant spectacle. Toutes ces réflexions traversèrent sa tête avec la rapidité d'une flèche, et cette cruelle alternative ne dura pas long-temps. L'excellent jeune homme vit cette femme si malheureuse, si délaissée, qu'il ne put résister à la charitable attraction qui la poussait vers elle.

Berthilde l'accueillit comme un sauveur. Elle refusa de monter dans la voiture, mais elle consentit, en le confiant à un laquais, à s'alléger de son enfant, dont le léger fardeau était encore trop lourd pour elle qui, sans l'appui du bras de Lorimier, aurait eu de la peine à se soutenir et à marcher.

— Vous venez du ciel, dit Berthilde au jeune homme, je vous trouve toujours dans mes malheurs. Et quand Dieu m'envoie des épreuves trop difficiles, quand il me voit prête à succomber sous la croix, il vous place sur mon chemin.

— Madame, répondit Lorimier avec un transport dont il ne laissa rien paraître aux yeux de cette foule avide qui se rangeait sur son passage, madame, pour les douces paroles que je viens d'entendre, j'aurais donné ma fortune, ma vie, tout mon être. Merci de les avoir dites. Oh! maintenant, je puis souffrir, j'ai pour long-temps ma provision de bonheur.

— Vous souffrez donc aussi, fit Berthilde en secouant la tête par un geste de commisération.

— Ne parlez pas de moi, madame, repartit Lorimier ; que sont mes souffrances à côté des vôtres! Et d'ailleurs... qu'importe? Je les ai méritées sans doute; mais si le bonheur revenait au plus digne qui oserait vous les disputer, à vous, la plus vertueuse, la plus pure, la plus nobl des femmes, et pourtant la plus malheureuse aussi!...

— Quelle gratitude ne vous dois-je pas, interrompit Berthilde, vous avez donc refusé d'ajouter foi...

— Aux calomnies dont on vous persécute, continua le jeune homme. Oh! madame, elles sont si absurdes.... si incroyables, que je n'ai pas grand mérite. Peuvent-elles trouver aucun crédit auprès de quiconque a le bonheur de vous connaître, de vous avoir vue... quelquefois... Non, non, j'ai tout deviné... La démarche secrète de votre mari, la grâce qu'il vous arracha et dont aujourd'hui vous êtes si déloyalement récompensée. Ah! si j'ai déploré en silence votre malheur sans oser vous porter ou vous apprendre dans votre retraite la sympathie de mon affliction, c'est dans la crainte de fournir un prétexte de plus aux accusations injustes déchaînées contre vous.

— Je vous comprends, répondit Berthilde, avec un soupir accompagné d'un tendre regard, vous êtes un généreux et un véritable ami.

Puis, chemin faisant, elle lui raconta quelle ignominie elle avait endurée et quel coup horrible venait de la frapper dans l'hôtel de son mari.

FRÉDÉRIC THOMAS. — (*La Patrie.*)

(*La suite au prochain numéro.*)

LA RÉPÉTITION GÉNÉRALE D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

C'était un curieux spectacle que l'aspect de Paris le 1er janvier 1779. Il était tombé beaucoup de neige, pendant la nuit, mais elle n'avait pas tardé à perdre sa blancheur primitive sous les continuels piétinemens des allans et venans, et la rue Saint-Honoré faisait l'effet d'un long fossé boueux où s'agitaient, en se poussant et s'évitant cependant avec un soin extrême, les piétons endimanchés qui allaient rendre leurs devoirs ou présenter leurs hommages, style du temps, à leurs protecteurs L'usage des cartes n'était pas encore venu, et il fallait aller en personne faire ces souhaits menteurs pour la prospérité annuelle de gens dont on se souciait fort peu, mais que l'intérêt personnel force à ménager. Chaque porte d'hôtel de grand seigneur était assiégée de fournisseurs, de solliciteurs qui venaient inscrire leurs noms chez le suisse, qui, recouvert de sa brillante livrée, souriait aux uns, c'étaient ceux qui, pour s'assurer en temps utile une entrée profitable dans l'hôtel, avaient soin d'en adoucir le cerbère avec quelques écus de six livres, tandis que sa mine renfrognée semblait annoncer, à ceux qui par pauvreté ou manque d'usage, se contentaient de s'inscrire sur le registre, que monseigneur serait rarement visible pour eux dans le courant de l'année. Cependant, tout était en mouvement au dehors; les chaises à porteurs se croisaient en tous sens, ceux qui étaient assez heureux pour éviter le désagrément d'être écrasés par les chevaux de carrosses, avaient encore à se garder d'être renversés par les porteurs de chaises qui rasaient les maisons pour éviter eux-mêmes les chevaux, les coureurs et les grands lévriers dont tout homme bien né devait alors faire précéder son équipage. Le plus curieux était l'air désappointé de quelques piétons malencontreux qui, malgré toutes leurs précautions, s'étaient vus mouchetés de la tête aux pieds de cette boue noire et infecte qu'on ne trouve qu'à Paris, et qui faisait le plus plus singulier effet sur le costume prétentieux dans lequel ils avaient l'air déjà si embarrassé. Aujourd'hui, lorsqu'un commis de boutique sort le dimanche, son habit de fête diffère de bien peu de celui sous lequel il sert ses pratiques dans la semaine. Mais alors il n'en était pas ainsi, et il fallait avoir les bas blancs, l'habit à la française, l'épée au côté et les cheveux poudrés pour oser se montrer quelque part, et je laisse à penser quelle grotesque figure devaient faire de pauvres diables qui ne revêtaient peut-être cet accoutrement qu'une fois ou deux au plus dans l'année. Notre carnaval, où nous voyons barboter dans les ruisseaux quelques garçons perruquiers déguisés en marquis, peut seul nous donner une idée de ce singulier spectacle. Les environs du Palais-Royal, où était situé le théâtre de l'Opéra, étaient surtout encombrés par la foule; on voyait avec surprise les équipages s'arrêter et faire la file devant une assez modeste maison de la rue des Bons-Enfans. Il n'y avait ni suisse ni concierge à la porte pour recevoir les visiteurs empressés, c'était un modeste portier, qui, tout étonné de cette affluence extraordinaire, répondait avec un gros air bête à ceux qui se présentaient :

— M. le chevalier est sorti, mais si vous voulez vous donner la peine de repasser à trois heures, il y sera certainement, car c'est toujours à cette heure-là qu'on lui sert la soupe. »

Les grands laquais lui riaient au nez, et les autres personnes levaient les épaules quand, demandant la liste pour s'inscrire, le portier leur répondait qu'il n'avait jamais eu de papier chez lui, vu qu'il ne savait ni lire ni écrire. Ennuyé de toutes ces questions, et surtout du peu d'effet que produisaient ses réponses, notre portier avait fini par se blottir au fond de sa loge, et à chaque figure qui s'avançait vers son carreau, il articulait d'une voix chagrine un : *Il n'y est pas*, à faire reculer les plus intrépides.

Cependant, un grand jeune homme de seize à dix-sept ans tout au plus, à la taille élégante, à la figure maigre et spirituelle, ne se contenta pas de cette laconique réponse et voulut savoir à quelle heure il y serait. Se souvenait encore des ricanemens qu'avait provoqués l'annonce de l'heure où M. le chevalier avait l'habitude de manger sa soupe, le portier crut plus prudent de répondre qu'il n'en savait rien, et le pauvre jeune homme se retira tout confus. Depuis un an, il était tourmenté du désir de voir Gluck de près; ce désir avait fini par devenir un besoin, l'objet de toutes ses pensées, et il venait de prendre une grande résolution, c'était d'aller trouver l'illustre compositeur, quoiqu'il ne fût pas connu de lui, et de lui demander sa protection et des leçons de composition. Ce n'était rien de former ce projet, il remettait de jour en jour la visite qu'il comptait lui faire. Sa timidité naturelle, jointe à l'admiration portée jusqu'à l'enthousiasme dont il était pénétré pour l'auteur d'*Orphée* et d'*Alceste*, lui faisaient toujours reculer cette démarche. Mais enfin l'approche du premier jour de l'an l'avait enhardi, et prenant, comme on dit, son courage à deux mains, il s'était acheminé vers la demeure de celui dont il redoutait et désirait si vivement la présence. Dès la veille au soir, il s'était physiquement et moralement préparé à cette importante entrevue, d'abord en passant en revue sa garderobe, occupation qui n'avait pas été fort longue; ensuite, en ruminant un beau discours d'introduction dont il attendait le plus grand effet : « Monsieur, devait-il lui dire, je suis un pauvre jeune homme enthousiaste de votre admirable talent, nourri des chefs-d'œuvre dont vous avez enrichi la scène française, je n'ai pu résister au désir de connaître l'homme immortel qui les a produits. Peut-être le vif désir que j'ai de m'essayer dans un art dont vous avez reculé les limites, vous fera-t-il excuser ma témérité, lorsque j'ose venir vous demander des conseils pour guider mes premiers pas dans la carrière difficultueuse que je veux embrasser. » Ma foi! se disait notre jeune homme, cela me semble parfaitement tourné, et le chevalier Gluck ne manquera pas de me répondre : « Jeune homme, j'aime ce noble enthousiasme, il est le présage des succès qui vous attendent dans un art que vous paraissez comprendre. Venez, et je me ferai un plaisir de vous initier dans les secrets de la composition. » Et j'irai, et il me donnera des billets pour aller voir ses opéras, et il m'en fera composer, et j'aurai de grands succès, et je serai un jour un grand musicien! C'est bercé par ses délicieuses idées que notre jeune artiste s'endormit le 31 décembre 1778.

Lorsqu'il s'éveilla, ses craintes recommencèrent; s'il allait mal me recevoir, s'il ne voulait pas m'écouter... Bah!!! du courage; le vieil abbé de la Valledieu avait raison avec ces citations latines : *macte animo, generose puer*, me disait-il, quand il me vit partir pour Paris, vous êtes, quoique bien jeune, le meilleur organiste qu'puissent se vanter de posséder les communautés religieuses de province; mais Paris est un grand théâtre où vous êtes appelé à briller; heureuse la paroisse qui vous possédera, allez en avant et vous parviendrez, *audaces fortuna juvat*! Pauvre abbé, il ne se serait pas tant empressé de m'envoyer à Paris, s'il avait pensé que l'Opéra fût la paroisse où je veux faire mes premières armes. N'importe, il avait raison. J'irai en avant et je parviendrai... jusqu'au chevalier Gluck.

Pendant ce monologue, le jeune musicien avait brossé son habit noir à boutons d'acier, passé ses bas de soie, mis son épée, pris son chapeau sous son bras, et en quelques enjambées il eut bientôt franchi les quatre étages qui séparaient sa chambrette de la boutique de perruquier qui se trouvait au bas de la maison de la rue de Grenelle-Saint-Honoré. Il lui fallut attendre que toutes les pratiques eussent passé par les mains du frater pour recevoir le retapage et l'œil de poudre qui devaient achever de lui donner l'air de bonne compagnie qu'il croyait indispensable pour se présenter chez le chevalier Gluck. Son tour vient enfin, et, frisé, pommadé, poudré, tout pimpant, il se rendit sur la pointe du pied dans la rue des Bons-Enfans.

Nous avons vu l'accueil que lui fit le portier, et son *il n'y est pas* et *je n'en sais rien*, donnèrent un coup cruel à notre pauvre jeune homme. Il voyait toutes ses espérances détruites, et c'est le cœur bien gros et la tête basse qu'il reprit le chemin de sa modeste demeure. Il ne pensait plus, comme en venant, à se garder des carrosses, des porteurs de chaises et des piétons, dont il embarrassait à chaque instant la marche précipitée; les regards fixés à terre, il ne voyait rien, allant par devant lui machinalement, poussé, repoussé, heurté, et marchant quelque fois au milieu du ruisseau, croyant longer le bord des maisons; il fut bientôt tiré de sa rêverie par des cris de : Garre donc, répétés à plusieurs reprises; il tourne la tête et se voit presque sous les pieds de deux chevaux fringans, qu'un gros cocher ne pouvait plus retenir, et qui étaient près de lui passer sur le corps. Il veut fuir en avant, impossible, un autre carrosse venait presque dans la même direction; heureusement il aperçoit à sa droite une chaise à porteur, dont la glace était ouverte; notre jeune homme était agile, et, la frayeur lui communiquant une adresse dont il ne se serait jamais cru susceptible en toute autre occasion, il se précipite dans la chaise par le panneau ouvert, la tête la première, et, s'accrochant des deux mains au collet du propriétaire de la chaise, il introduit vivement le reste de son individu dans l'étroite machine, et ses deux pieds crottés vont se poser sur les genoux et la culotte pailletée du légitime possesseur d'un lieu envahi si brusquement, qui se met à jeter les hauts cris : Au secours, ze suis estropié, ze souis estropié, ze souis perdou! Les porteurs, qui ne s'attendaient pas à ce supplément de charge, laissent rudement tomber la chaise sur ses quatre pieds, et les deux locataires se repoussent vivement pour éviter le contre-coup qu'allaient se donner leurs deux visages, res-

tent alors en attitude et peuvent se considérer un instant. Ah! mon Dieu, c'est monsiou Mehoul! — C'est monsieur Vestris! — Reconnaissance des plus burlesques. Méhul raconte au vieux Vestris comme quoi il vient d'échapper au danger d'être écrasé, et pour l'empêcher de s'apercevoir du désordre qu'il vient d'apporter dans sa brillante toilette, il lui saute au cou, le nommant son libérateur, l'assurant que sans lui il était un homme mort, etc. Le vieux danseur se laissa faire, il se rengorge même, et reçoit tous les remercîmens que lui adresse le jeune musicien. Mon ser ami, ze souis enssanté de vi avoir sauvé la vie et d'être votre libérateur, ça ne m'était jamais arrivé de sauver la vie à personne, et ze veux vous présenter à mes amis, qui dînent aujourd'hui chez moi. Vi allez rentrer chez vous sanzer de toilette, et ze vous attends à trois heures, parce que ze danse ce soir — Ici l'embarras de Méhul devient fort grand, vu qu'il n'a qu'un seul habit de cérémonie, c'est celui qu'il a sur lui; il refuse donc l'invitation. Dou tout, dou tout, reprend Vestris, ze veux montrer à ces messiours et à ces dames oun brave zeune homme dont z'ai été assez houroux pour sauver la vie, et vi serez enssanté de faire lour connaissance : c'est M. Noverre, M. Dauberval, Mlle Guimard, Mlle Henel, M. Legros, M. Larrivée, Mlle Levasseur, et généralement tous ceux qui doivent danser et chanter dans le nouvel opéra qu'on va mettre en répétition, et qui est de M. le chevalier Gluck. A ce nom magique, Méhul n'hésite plus un seul instant, il accepte l'invitation, mais il ne saurait retourner chez lui; croyant ne pas rentrer avant le soir, il a donné congé à son valet de chambre, et sa porte est fermée. Vestris croit sans peine à toutes ces menteries, ce ne sera pas un obstacle, il lui donnera de quoi changer, il promet un supplément de paie à ses porteurs, qui s'acheminent péniblement, traînant la victime toujours grimpée sur les genoux de son libérateur, qui commence à trouver que l'homme à qui il vient de sauver la vie est un peu lourd. Heureusement le trajet n'est pas long. Vestris demeure aussi près de l'Opéra, et l'on arrive sans accident à sa demeure.

Le vieux danseur, après avoir affublé tant bien que mal le jeune musicien de quelques habits un peu plus propres que ceux qu'il portait, le présente à ses camarades comme un jeune homme de la plus grande espérance, dont il a fait la connaissance dans une maison où il donnait des leçons, et qu'il vient de sauver du plus grand danger au péril de sa vie. Méhul le laisse dire, et amplifie encore sur les éloges que Vestris ne manque pas de donner à son propre courage : les hommes ne font pas grande attention au musicien; mais quelques-unes de ces dames le regardent du coin de l'œil avec bienveillance, car il a l'air bien tourné et pas trop embarrassé dans ses habits d'emprunt.

Cependant la plupart des convives jouant dans la représentation du soir, le dîner ne se prolonge pas, on se sépare de bonne heure; mais avant de quitter son hôte, Méhul le prend à part : Mon cher monsieur Vestris, vous pouvez me rendre un grand service; j'ai besoin, absolument besoin de parler à M. le chevalier Gluck, faites-moi le plaisir de me présenter chez lui. — Hum! mon ser ami, cela n'est pas très facile, M. Gluck travaille encore à son opéra et ne reçoit personne. Mais dans quelque temps, dans oun mois, quand il sera plus avancé dans son travail, quand z'irai chez lui pour mes airs de danses, ze vous promets de vous emmener un zour avec moi. Méhul ne se sent pas de joie, il se confond en remercîmens, saute au cou du vieux danseur, qui attribue tout ce délire à la reconnaissance d'avoir eu la vie sauvée par lui, et le jeune musicien regagne sa modeste demeure avec de nouvelles espérances et de nouveaux rêves de bonheur.

Dès ce moment, il fut assidu chez le danseur, son protecteur; il était rempli de complaisance pour lui, lui faisait répéter ses pas au clavecin, l'applaudissant, le flattant et lui rappelant de temps en temps sa promesse. Deux mois se passèrent ainsi. Méhul commençait à craindre de ne pouvoir jamais arriver au but de ses désirs, lorsqu'un jour, allant comme d'ordinaire rendre visite à Vestris, il le trouve malade, la figure décomposée, avec la fièvre, et dans son lit. Ah! c'est vous, mon zeune ami, ze souis aise de vi voir; ma, ze souis oun homme mort. Ah! si vi saviez ce qui m'arrive. — Eh! bon Dieu, qu'y a-t-il donc? lui dit Méhul. — Ah! mon ser ami, ce scélérat, ce monstre de Gluck a zouré ma perte, ze souis déshonoré, il ne veut pas que ze danse dans soun opéra. — Et pourquoi cela! — Perche, il m'a fait oun air horrible, affreux, à fendre les oreilles, que z'en demande un piu zoli, et qu'il a dit que z'étais oun âne, oun âne, moi! Vestris! que ze m'y connais pas, qu'il se passera de moi, ou que ze danserai sour son infernale mousique. — Mais, comment donc est cet air? — Oh! c'est une horreur; il y a dans l'orchestre des cymballes qui frottent toutes seules, et des violons qui grincent à faire frémir, za est pas zoli du tout... Et ce n'est rien encore, z'ai voulu essayer de danser à la répétition de ce matin, z'avais réglé un pas souperbe, ce broutal d'Allemand n'a pas seulement voulou me laisser continouer. Qu'est-ce que cela, a-t-il dit, est-ce ainsi que dansent des sauvages?... Il veut que ze danse comme un sauvaze, moi, le premier danseur dou monde; il veut que ze fasse peur à M. Larrivée et à M. Legros, qui sont enssaînés dans oun coin pour être toues après le divertissement. Ze n'y consentirai zamais, ze souis sorti dou théâtre tout malade de colère, ma demain, z'irai chez loui, et ze le forcerai bien à me faire oun autre air; ze loui dirai son fait, ze loui prouverai qu'on ne manque pas de respect à oun danseur de mon mérite, et il n'y en a pas dans le monde entier. Ze voudrais que toute la terre fût dans son cabinet, pour entendre comme ze loui montrerai la supériorité de mon art sour le sien. Malheureusement, il n'y aura personne, ma ze le ferai savoir à tout l'univers. — Mais interrompit Méhul, si vous voulez-vous un témoin : je vous accompagnerai.

— Oh per dio! vi avez raison, mon ser ami, venez me prendre demain à douze heures, et vous verrez comme z'arrangerai le gros Allemand. Il ne me fera pas peur. Adieu. A demain. Je vais tâcher de dormir et de reprendre des forces, car cet affront de ce matin m'a toué, je n'en pouis più.

Méhul se hâte de prendre congé de lui, et le lendemain, à midi, il était à sa porte. Vestris était parti depuis une heure; le musicien pense qu'il l'a précédé chez Gluck, et vole à la demeure de ce dernier. Il monte, il sonne : une servante vient lui ouvrir.

— M. Gluck est à travailler, il ne reçoit personne.

Méhul insiste; la servante refuse toujours : une dame paraît; c'est une bonne grosse figure, bien franche, bien ouverte; elle s'informe du sujet de l'altercation :

— Madame, lui dit timidement Méhul, dont le cœur battait bien fort, M. Vestris m'avait donné rendez-vous pour l'accompagner chez M. Gluck. Je pensais qu'il m'avait précédé ici, et je...

— Et vous désirez l'attendre, interrompit la grosse dame, avec un accent allemand très prononcé, rien n'est plus facile, monsieur, venez avec moi.

Et elle l'introduisit dans une grande pièce fort bien meublée, où figurait un magnifique portrait de la reine.

Après un instant de silence, Méhul se hasarda à dire :

— Et M. Gluck?

— Mon mari, dit la dame.

— Quoi! vous êtes Mme Gluck? Oh! madame, que de remercîmens ne vous dois-je pas de m'avoir si favorablement accueilli.

La bonne dame ne comprend pas trop ce qu'elle a fait pour mériter tant de reconnaissance; mais sa figure respire tant de bonté, inspire une telle confiance, que bientôt Méhul ne lui cache plus rien : il lui raconte son enthousiasme, les efforts qu'il a faits pour pénétrer jusqu'à Gluck, et qu'il se croit aujourd'hui le plus heureux des hommes, puisqu'il pourra contempler l'auteur de tant de chefs-d'œuvre.

La bonne Allemande l'écoute avec intérêt. Cependant l'heure s'écoule, Vestris ne paraît pas, et Méhul s'aperçoit que la conversation languit, vu qu'il a raconté toute son histoire; que Mme Gluck, ne sachant d'ailleurs que fort peu de français, n'a pas grand chose à lui dire.

— Mon Dieu! s'écrie-t-il tout d'un coup d'un air chagrin, ce ne sera donc pas aujourd'hui?

— Ecoutez, lui dit Mme Gluck, il travaille, et personne ne doit le déranger dans ces momens-là. Vous ne pouvez pas lui parler, mais s'il vous suffisait de le voir?...

— Ah! madame, c'est trop de bonheur! s'écrie le jeune artiste.

— Alors Mme Gluck entr'ouvre doucement une porte, fait passer le jeune homme devant elle, referme le battant derrière lui, et le laisse devant un grand paravent placé entre la porte et le piano de Gluck. Oh! qui pourrait décrire sans l'avoir ressentie cette émotion que donne l'approche d'un grand génie, à un jeune cœur que l'amour des arts remplit tout entier! C'est un Dieu dont on attend la présence : il semble que toutes les perfections physiques doivent embellir celui dont les ouvrages vous ont transporté, et souvent le désenchantement est grand quand on voit la réalité et qu'on découvre l'enveloppe souvent chétive qui recèle une grande ame ou un beau génie. Je me rappelle, et n'oublierai jamais l'impression que je reçus la première fois que je vis Chérubini. J'avais douze ans, j'avais tant entendu parler de cet homme célèbre, mon père et tous les artistes que nous fréquentions témoignaient une telle admiration pour son talent, les applaudissemens que j'entendais donner à quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, qu'on exécutait alors assez souvent aux exercices du Conservatoire, où mon père me menait tous les dimanches, tout cela avait fait naître les idées les plus bizarres dans mon imagination d'enfant, qui s'était figuré que ce colosse musical devait être aussi surprenant par sa taille et sa figure que par son génie.

J'étais en pension avec son fils, qu'il vint un jour visiter pendant que nous étions en récréation; quand j'entendis notre maître de pension dire à mon camarade : Viens voir ton père, je ne fus pas maître de moi; je suivis mon condisciple sans qu'on fît attention à moi, et je me trouvai en présence de Chérubini. Il y a dix-huit ans de cela, et je pourrais décrire toutes les parties du costume de Chérubini, que je dévorais des yeux, ne pouvant me persuader que ce fût lui; enfin il m'aperçut : Quel est ce petit? — Mais, lui répondit le maître de pension, c'est le fils d'un artiste de votre connaissance, de M. Adam. — Ah! qué jé lé trouvo bien laid! — Voilà le premier mot que m'adressa Chérubini. Je me sauvai bien vite, le cœur bien gros, car une illusion était déjà perdue pour moi! je fus triste toute la semaine. Chérubini m'avait paru si maigre, si petit! Mais le dimanche suivant, mon père me mena au Conservatoire : on y exécutait une messe de Chérubini, et il redevint aussi grand dans mon esprit qu'avant notre entrevue. — Nous avons laissé Méhul derrière son paravent, cherchant à apercevoir Gluck, assis devant son clavecin, sa forte tête soutenue par une de ses mains, et gesticulant de l'autre, ayant l'air de déclamer des vers placés sur son pupitre. Il achevait son quatrième acte d'*Iphigénie en Tauride*, il en était à la grande scène du dénoûment, un peu avant l'intervention de la déesse, lorsque Thoas, irrité des refus d'Iphigénie, veut lui-même immoler la prêtresse et la victime. Gluck cherchait en ce moment à se rendre compte de l'effet de la scène et de la position des acteurs et des groupes, car sa musique, si fortement dessinée, si puissamment sentie, ne pouvait être composée qu'en ayant sous les

yeux les acteurs chargés de l'exécuter. Méhul maudissait l'immobilité du compositeur, dont la position ne lui laissait voir que le dos. Tout à coup le musicien se retourne, et Méhul put alors le contempler à son aise. Gluck avait alors soixante-cinq ans, il était d'une grande taille, que son embonpoint rendait encore plus imposante. Sa tête était belle, quoiqu'il fut fortement gravé de la petite vérole, non pas de cette beauté qui fait dire aux femmes : Cet homme-là a dû être fort bien; mais de cet air de génie qui impose au premier aspect, et qui fait que les visages les plus laids forcent souvent les gens qui pensent à s'écrier : Voilà une belle figure, tandis que la réflexion contraire est faite par ceux qui ne voient que la forme et la régularité, sans rendre justice à l'animation que répandent sur les traits le génie et la puissance des idées. Gluck parut superbe à Méhul. Entouré d'une grande robe de chambre d'un vert changeant, la tête coiffée d'un petit bonnet de velours noir, avec un mince galon en or, le compositeur fait deux tours dans sa chambre, abîmé dans ses réflexions. Tout d'un coup il s'arrête, il prend une table qu'il place au milieu de l'appartement : voici l'autel, dit-il; puis il pose auprès une chaise, ce sera la prêtresse; Thoas est figuré par un tabouret, des fauteuils représentent les Grecs, les Schytes et le peuple. Puis il se drappe avec sa robe de chambre, et s'écrie en chantant :

J'immolerai moi-même aux yeux de la déesse
Et la victime et la prêtresse,

Il passe à la place d'Oreste :

L'immoler ! qui ? ma sœur ?

Thoas reprend :

Oui, je dois la punir
Et tout son sang.....

Puis, figurant tout d'un coup l'impétueuse entrée de Pilade :

C'est à toi de mourir !

achève-t-il, en se précipitant sur le Tabouret-Thoas pour le frapper du coup mortel. Le Roi-Tabouret ne peut résister à la violence du choc et cède sous les coups du compositeur qui, n'étant plus retenu par rien, tombe sur le paravent derrière lequel est caché le jeune artiste, qui repousse de toutes ses forces la masse qui l'écrase contre le mur, il n'y tient plus, il étouffe, il est près de se trahir en criant, en appelant à son secours, quand tout à coup une porte s'ouvre à l'autre extrémité de la chambre, un homme s'y précipite, poursuivi par Mme Gluck qui veut en vain lui barrer le passage. C'est Vestris, la figure animée, qui, déjà irrité par le refus qu'on faisait de le recevoir, apostrophe le compositeur de la manière la plus vive : Comment ze ne pourrai pas arriver zous qu'à vous, moussou le tedesco, quand ze viens vi demander de me faire oun autre air, que ze ne pouis pas danser dou tou sour la musique barbare que vi m'avez faite. — Ah ! tu ne peux pas danser sur cet air là ! s'écrie Gluck, qui s'était vivement relevé : c'est ce que nous allons voir ! et, saisissant Vestris par le collet, il le promène de force dans toute la chambre, l'enlevant de temps en temps de terre, en lui faisant exécuter la danse la plus bizarre, en lui chantant la fameuse marche des Scythes du premier acte. Le pauvre danseur ne peut résister à l'étreinte de ces deux larges mains de fer qui le tiennent emprisonné. La figure irritée de Gluck est sans cesse en face de la sienne, pâle de terreur, les yeux brillans du compositeur plongent dans ses yeux éteints ; c'est comme le regard d'un boa qui le fascine.—Oui, moussou le chevalier, s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée, ze danserai, ze danserai très bien ! Voyez.... ouf.... voyez donc,... Et à chaque fois que son puissant antagoniste l'élève à quelques pieds du plancher, malgré lui ses jambes s'agitent, se croisent et exécutent les pas les plus hardis et les entrechats les plus compliqués ; mais la vengeance de l'Allemand ne sera satisfaite que lorsque l'air sera complètement achevé, et il n'en a encore chanté que la première reprise. Le vieux danseur n'en peut plus, sa poitrine comprimée par les deux étaux qui le tiennent au collet, ne peut plus laisser échapper l'air ; il étouffe, les efforts qu'il a déjà faits l'achèvent. Gluck ne voit plus rien; tout entier à l'inspiration de son chant sauvage ; il s'anime encore au souvenir de sa composition, et à chaque instant il en accélère le mouvement : c'est à pas précipités qu'il traîne sa malheureuse victime dont il ne sent plus le poids, petit à petit c'est un mouvement de rotation qu'il lui imprime ; il valse sur un quatre temps, peu lui importe, il ne connait plus rien ; le danseur asphixié accroche avec ses jambes tous les meubles qu'il peut rencontrer pour s'en faire un point d'appui, l'autel, la prêtresse, Thoas, les Grecs et les Schytes gisent pêle-mêle au milieu de la chambre ; enfin un de ses pieds rencontre un des angles du paravent, il s'y crampone, et la lourde machine pivote un instant sur elle-même et vient s'abattre sur le compositeur et le danseur qui sont renversés du même coup. Ce dernier se sent libre un instant, il se glisse, il rampe, jusqu'à la porte, enfile l'escalier quatre à quatre sans demander son reste, et quand Gluck, tout étourdi de cette danse à laquelle il n'est pas accoutumé, veut de nouveau ressaisir sa victime, que trouve-t-il à sa place? Un pauvre petit jeune homme, tout pâle, à demi-mort de frayeur, qui, les mains jointes et à genoux devant lui s'écrie : — Pardon, monsieur Gluck, pardon ! je ne suis pas un danseur.—Et qui êtes-vous donc? — Un pauvre musicien, votre admirateur, qui vient ici pour avoir l'honneur de faire votre connaissance. Gluck n'y comprend absolument rien, heureusement sa femme, qui, sans la prévoir, craignait l'issue de cette scène, ne s'est pas éloignée ; elle raconte tout à son mari. Un sourire de bonté vient alors éclaircir la figure du grand homme. Il venait de voir son talent méconnu par un vieux danseur imbécille; l'hommage naïf du jeune artiste le dédommage de cette sottise, son ingénuité, son enthousiasme lui plaisent, il l'accueille avec affection, lui promet sa protection, ses conseils, ses leçons, et lui permet de le venir voir à tout heure. Méhul est au comble de ses vœux ; tant d'aménité de la part d'un homme qui vient de lui prouver la violence de son caractère le touche jusqu'aux larmes, et c'est la voix émue et le cœur plein de reconnaissance qu'il lui adresse ses remercîmens.

Je laisse à penser s'il fut assidu auprès de son nouveau maître, dont les leçons étaient rares à la vérité, mais qui d'un mot lui en enseignait plus que d'autres n'eussent pu faire en quinze jours, d'autant que Méhul avait déjà fait de fortes études dans la partie technique de son art, et que c'était la partie philosophique à laquelle il avait besoin d'être initié. Le plus souvent, les leçons n'étaient que de simples conversations du maître et de l'élève, où il lui expliquait comment il était parvenu à cette manière, qui n'était qu'à lui, combien ses premiers essais avaient été imparfaits, manquant absolument de modèles; quels dégoûts il avait éprouvés lorsqu'en Italie il avait vu ses ouvrages réussir par des défauts qui, selon lui, auraient dû les faire tomber, tandis que les beautés en étaient méconnues.

Cependant les répétitions d'*Iphigénie en Tauride* avançaient beaucoup, la première représentation était fixée au 18 mai, et la répétition générale au 17.

Gluck avait fait entendre quelques fragmens de ce chef-d'œuvre à son élève, qui brûlait du désir de le connaître tout entier ; mais jamais il n'avait osé avouer sa misère à son maître, et il était d'une pauvreté qui ne lui permettait pas de payer au spectacle : il fallut que ce fût Gluck, lui-même, qui l'engageât à venir à la répétition générale. Viens me prendre chez moi, petit, lui dit-il, et je te conduirai au théâtre. Méhul arriva au rendez-vous avant l'heure, et il ne fut pas peu orgueilleux de sortir avec son illustre protecteur. En marchant dans la rue à côté du compositeur, ses regards se promenaient avec hauteur sur les passans, qui ne prenaient pas garde à lui : « Voyez sêmblait-il leur dire, voilà le premier musicien du monde qui me mène voir la répétition de son opéra, et il cause avec moi comme avec son égal ! »

Arrivés au théâtre, ce fut bien autre chose. Plusieurs personnes étaient réunies devant l'entrée des acteurs, et toutes témoignaient par leurs respectueuses salutations l'admiration qu'elles portaient à Gluck ; Méhul se croyait obligé de rendre tous ces saluts, qui ne s'adressaient pas à lui, comme ils montaient l'escalier du théâtre, le portier, qui s'était aussi incliné devant l'auteur d'*Iphigénie*, voyant une figure inconnue passer devant lui, et esclave de sa consigne comme tous les portiers de théâtre, qui sont bien les cerbères les plus intraitables du monde, voulut l'arrêter un instant.

— Monsieur, on ne peut pas monter, lui dit-il en le retenant par la basque de son habit.

Méhul tremblait déjà de se voir arrêter en si beau chemin, lorsque Gluck, se retournant, mit fin à ce débat en disant au portier, d'une voix de tonnerre :

— C'est mon ami.

Le portier, tout confus, n'opposa plus d'obstacle, et Méhul se crut plus grand d'un pied : Gluck, l'avait appelé son ami! pourquoi fallait-il qu'il n'y eut que le portier de l'Opéra pour lui entendre donner ce titre glorieux. Sur le théâtre, Gluck fut bientôt entouré d'acteurs, d'auteurs, de grands seigneurs même, qui alors ne manquaient pas une solennité dramatique; car, dans ce temps-là, une nouvelle production dans les arts était un grand événement à la cour et à la ville, et l'annonce d'une pièce nouvelle à l'Opéra ou à la Comédie-Française ou Italienne, suffisait pour mettre en émoi Paris et Versailles. Aussi, de toutes parts avait-on sollicité la faveur d'assister à cette dernière répétition d'*Iphigénie*, et le théâtre offrait un singulier amalgame de gens de tous les costumes et de toutes les conditions : les plus grands seigneurs de la cour s'y trouvaient confondus avec les gens de lettres, les artistes de toutes sortes, gluckistes ou piccinites, venus les uns pour tout admirer, les autres pour tout blâmer. Tous les acteurs et actrices du chant et la danse, même ceux qui ne paraissaient pas dans l'ouvrage, étaient venus à cette solennité. Un cercle nombreux était formé autour d'une de ces dames : c'était la célèbre Sophie Arnoud, qui, quoique jeune encore, avait quitté le théâtre l'année précédente ; chacun se pressait autour d'elle pour recueillir un de ses bons mots, et elle ne s'en faisait pas faute. On riait alors beaucoup de l'aventure arrivée à un des plus enragés piccinistes : il avait écrit au prince d'Andore, en Italie, de lui envoyer la partition de l'opéra qui avait le plus de renommée dans ce pays, et, quelque temps après, il en avait reçu l'*Orfeo* de Gluck : on peut juger de son désappointement ; les quolibets n'avaient pas manqué au pauvre bouffonniste. Sophie n'avait encore rien dit ; mais, le voyant passer rapidement auprès d'elle, elle ne put s'empêcher de lui adresser la parole :

— Eh bien ! mon pauvre ami, est-ce que nous voulons nous raccommoder avec la musique allemande? avons-nous toujours le cœur déchiré ?

— Du tout, mademoiselle, repartit avec humeur l'individu blessé de se voir rappeler en public sa mystification, jamais M. le chevalier Gluck ne pourra se vanter de m'avoir déchiré le cœur, c'est bien assez de mes oreilles.

— Vraiment? c'est fort heureux pour vous, lui répondit Sophie, surtout s'il se charge de vous en donner d'autres.

Les éclats de rire accueillirent l'épigramme, lorsqu'un petit homme, à l'air effaré, un gros rouleau de papier de musique sous le bras, vint l'inviter à faire place au théâtre :

— Je vous prie, mademoiselle, laissez-nous la scène libre, nous ne pouvons pas commencer ; voyez : tout le monde est sur le théâtre, et il n'y a personne dans la salle.

— Ah! c'est juste, monsieur Gossec, répondit Sophie, je n'y avais pas fait attention ; c'est absolument comme quand on joue *Sabinus* ou la *Fête au Village*.

Gossec lui tourna le dos sur-le-champ, il avait eu son compte; et la citation de deux de ses ouvrages qui n'avaient pas été heureux, ne pouvait pas lui être assez agréable pour qu'il fût disposé à continuer la conversation. S'adressant alors aux musiciens :

— Allons! monsieur le chef d'orchestre, nous vous attendons.

— Nous sommes prêts quand vous voudrez, monsieur le chef du chant, lui répondit Francœur, qui depuis long-temps était à son poste, faites baisser le rideau.

A ce signal, chacun se précipita dans la salle et la répétition commença.

Iphigénie en Tauride est un chef-d'œuvre trop connu pour que j'entreprenne d'en rappeler les beautés. Qui n'a été profondément ému, dès les premières notes de l'introduction, par ce sublime tableau du calme auquel succède bientôt cette tempête rendue encore plus terrible par les cris de terreur d'Iphigénie et des prêtresses de Diane? Si cet ouvrage, après cinquante-six ans de succès, peut encore exciter de telles impressions, quel effet ne devait-il pas produire sur une génération presque neuve en musique et chez qui les chefs-d'œuvre de l'art succédaient sans transition à des essais presque informes. Rameau était sans contredit un homme de génie; mais il y a une distance immense de ses ouvrages à ceux de Gluck, et depuis l'époque où Rameau avait cessé d'écrire (1760) jusqu'à l'apparition des premiers opéra de Gluck en France (1766), il y avait eu une telle disette de compositeurs, que l'on avait été obligé de fouiller dans le vieux répertoire de Lully, et qu'on avait remis quelques-uns de ses ouvrages, revus et réorchestrés par Francœur, Gossec ou Berton (le père et l'auteur de *Montano*). Et c'est après ces replâtrages de médiocre musique, que Gluck parut avec toute sa puissance et toute son énergie. Son orchestration, qui nous paraît encore vigoureuse malgré le vide de quelques parties, était alors la plus pleine que l'on pût concevoir. Un simple accord de trombonnes suffisait alors pour faire frémir. Ces instrumens, importés depuis peu d'Allemagne par Gluck, ne s'employaient guère que pour annoncer l'approche des Euménides et divinités infernales. Aujourd'hui, nous nous en servons pour faire danser, et personne n'ignore l'immense consommation qui s'en fait à l'orchestre Musard. Cette répétition produisit un effet singulier : les grands seigneurs attendaient pour applaudir que le signal leur fût donné par les artistes et les juges de profession, au milieu desquels ils se trouvaient. Mais l'émotion était trop profonde pour permettre aux applaudissemens d'éclater, et les exclamations de surprise et de terreur étaient les seules marques d'admiration qui échappassent de temps à autre aux spectateurs. Celles là, du reste, valent bien les battemens de mains, si banalement prodigués. — Mais il y a des gens qui ne comprennent pas d'autres témoignages de satisfaction. Ces personnages-là vous disent : l'*Ave verum* de Mozart ne produit pas d'effet, je ne l'ai jamais entendu applaudir; mais si on l'applaudissait, c'est que l'effet en serait manqué.

Vous qui avez entendu la messe funèbre de Chérubini, avez-vous jamais été tenté d'applaudir après les dernières mesures du *dona eis requiem æternum?* Applaudir! bon Dieu! et comment le pourrait-on? Il semble, quand on a entendu ce morceau, qu'on a six pieds de terre et un manteau de marbre sur la tête. Je plains ceux qui ont trouvé la force d'applaudir après ce chef-d'œuvre; ils ne l'ont pas compris. Il en fut ainsi à la répétition d'*Iphigénie en Tauride*, et plus d'un sot sortit en disant : Cela n'a point produit d'effet. Gluck était enchanté, mais il écoutait d'un air distrait les fades complimens qu'on lui adressait de tous côtés, quand il se sentit saisir la main : c'était Méhul qui venait aussi lui offrir ses félicitations. Mais la joie et l'admiration l'étouffaient, il se sentait oppressé, et il ne put proférer que ces trois mots : Mon cher maître! Et deux grosses larmes roulèrent de ses yeux sur la main du grand homme. Gluck se sentit touché à son tour; il pressa affectueusement son élève dans ses bras :

— Merci, petit lui dit-il, je suis aussi content de toi que tu l'est de moi.

Puis, presque honteux, et pour cacher son émotion, il se tourna vers un gros monsieur tout doré, qui l'importunait depuis un instant :

— Monsieur le duc, ce n'est pas ma faute s'il ne reste plus de place à louer; moi je n'en ai qu'une pour ma femme, et certainement elle ne s'en privera pas pour vous.

Le gros duc ne trouva pas la franchise de l'Allemand extrêmement polie, mais cependant, en homme de cour, il ne pouvait se fâcher avec le chevalier, le protégé de la reine et l'idole du jour. Il se contenta de saluer le musicien et se retira confus. Mais le pauvre Méhul n'avait pas perdu un mot de son maître.

— Il refuse un duc, et il n'y a plus de places à louer! Je ne pourrai donc pas voir la première représentation de ce chef-d'œuvre?

Tout à coup une idée lui vient, il regarde s'il n'est pas observé; personne ne faisait attention à lui, il rentre dans la salle, enfile le premier escalier qui se présente, et monte, monte tellement, qu'au bout de quelques minutes, il se trouve tout essoufflé à l'amphithéâtre des quatrièmes, lieu obscur s'il en fût jamais, et offrant mille recoins pour se cacher; il se blottit dans un angle, et alors il se met à rire comme un fou.

— Ma foi! se dit-il, bien m'en a pris d'entendre le refus fait à ce gros duc, sans cela, j'aurais été tout uniment demander demain un billet à M. Gluck, qui ne me l'aurait pas donné, et je n'aurais pas vu son ouvrage. Tandis que je vais tranquillement passer la nuit et la journée de demain ici, et, à l'ouverture des portes, je serai à mon poste et le premier placé, c'est réellement fort bien imaginé.

Et notre jeune homme, enchanté de son stratagème, se mit à repasser dans sa tête toutes les beautés de l'ouvrage qu'il venait d'entendre, se promettant un bien plus vif plaisir pour le lendemain, en entendant une seconde fois cette musique qu'il apprécierait bien mieux. Cependant il faut convenir que le temps lui parut fort long. Enveloppé dans d'épaisses ténèbres, son estomac put seul l'avertir de l'heure qui s'écoulait si lentement au gré de ses désirs. Il n'avait rien pris depuis son modeste déjeuner du matin, et, à son compte, il croyait déjà avoir passé la nuit à rêvasser ; mais son appétit allait plus vite que le temps, et la nuit venait à peine de commencer. Le sommeil vint heureusement à son secours. Il se coucha par terre entre deux banquettes, craignant sans doute de rouler en bas d'un lit aussi étroit s'il avait essayé de se mettre dessus, et, malgré la dureté du plancher il ne tarda pas à s'endormir. Mais son sommeil fut extrêmement agité. Son esprit avait été fortement remué parce qu'il avait entendu, et cela, joint sans doute au vide complet de son estomac, lui fit enfanter les rêves les plus bizarres. Plus d'une fois il se reveilla en sursaut, mais il se sentait comme cloué à terre; un pouvoir invincible l'empêchait de se relever et il se hâtait de refermer les yeux pour échapper aux visions diaboliques qui le poursuivaient. Il se rendormit plusieurs fois, et un sommeil de plomb finit par appesantir ses paupières. Puis de nouveaux rêves vinrent le poursuivre. Il se crut mort; des furies venaient le tourmenter, comme Oreste, il entendait leurs serpens siffler autour de lui; leurs torches enflammées lui brûlaient les yeux, leurs ongles crochus s'enfonçaient dans ses chairs, une effroyable musique ne cessait de bourdonner à ses oreilles. Pour échapper à cet horrible cauchemar il fit un mouvement et s'éveilla. Mais il n'éprouva pas ce bien être que l'on ressent ordinairement, lorsque l'on se retrouve tranquillement couché dans son lit après un songe funeste et qu'on se dit: Ah! quel bonheur, ce n'était qu'un rêve! son corps se réveilla, mais son esprit était encore endormi, il voulut faire un mouvement pour se relever, mais sa main rencontra un obstacle au dessus de sa tête, sa terreur fut au comble, c'était la continuation de son rêve, il se croyait enseveli. Ce qu'il prenait pour les parois supérieures de sa bière était tout uniment la banquette sous laquelle il avait roulé.

Il fit de nouveaux efforts pour se dégager, et parvint enfin à sortir de sa position, mais sa terreur ne fit qu'augmenter ; il enjambe d'autres banquettes, qui, pour lui, sont autant de tombes qu'il croit franchir, puis un gouffre immense se présente devant lui. Cependant, il croit voir une lueur lointaine, effectivement un point lumineux lui apparut au dessous de lui et comme au fond d'un gouffre, puis un mauvais violon exécute quelques mesures d'un vieil air avec lequel il avait été bercé, et de grands fantômes blancs viennent se promener lentement; petit à petit il se rapprochent entre eux, se groupent, se prennent par la main, et exécutent une danse qui lui paraît d'autant plus satanique, que ses yeux distinguent alors une espèce de démon noir qui semble régler tous leurs mouvemens. Les fantômes obéissent à son moindre signe, et répètent chaque geste qu'ils lui voient faire. Une sueur froide couvre tout le corps de Méhul, le peu de raison qui lui reste s'égare, sa tête se perd, il se retourne pour fuir cet horrible spectacle, il retrouve les tombes dans l'une desquelles il se trouvait encore un instant auparavant; la peur lui donne des forces, il franchit tous ces obstacles, ses yeux se sont habitués aux ténèbres, et il se trouve en haut d'un interminable escalier, qu'il descend quatre à quatre, croyant n'en jamais trouver la fin ; mais il va toujours devant lui, il avance de plus en plus, à chaque pas il lui semble qu'il change de nature de terrain, petit à petit, un jour sombre et une lueur rougeâtre lui apparaissent, il se croit au fond des enfers, et n'en est que mieux persuadé quand il se voit entouré des fantômes blancs qu'il a aperçus de loin. En l'apercevant les fantômes poussent un cri et s'éloignent avec terreur, et le démon noir vient à lui. Méhul veut en finir et s'avance à son tour vers le démon, qui recule alors avec effroi, car l'aspect du jeune homme n'est pas rassurant. La poudre qui couvrait ses cheveux était retombée sur sa figure, et, détrempée par la sueur qui découlait de son front, elle avait formé sur son visage un masque hideux; joignez à cela son air exténué, ses yeux hagards, ses vêtemens en désordre, et vous concevrez la frayeur qu'il devait inspirer au démon noir, qui parcourait le théâtre en s'écriant : Ah! mon Dieu qu'est-ce que celui-là! c'est Belzebouth ou Mandrin... Je suis perdu!... A cette voix, l'espèce de somnambulisme de Méhul cesse presque tout à coup, ses souvenirs lui reviennent, il se retrouve sur le théâtre de l'Opéra, les fantômes de son imagination disparaissent remplacés par des figurantes qui répétaient un pas, et il reconnait dans le démon noir son sauveur, Vestris, qui faisait répéter ses élèves. La frayeur qu'il inspire aux autres lui donne du courage, et il parvient enfin à se saisir du danseur, qui peut à peine le reconnaître. Il lui raconte alors le projet qu'il avait fait d'attendre jusqu'au soir pour la représentation ; mais il lui avoue qu'il avait trop compté sur ses forces, qu'il n'a rien pris depuis vingt-quatre heures et qu'il est près de se trouver mal. Vestris rit beaucoup de l'aventure. Bientôt Méhul se voit entou-

ré d'une foule d'acteurs et d'actrices à qui il faut recommencer son récit ; les éclats de rire couvrent souvent sa voix, et le désordre de sa toilette et de toute sa personne ajoute encore au comique de sa narration. Tout à coup Gluck paraît, et, reconnaissant Méhul au milieu de ce groupe de monde :

— Eh bien ! petit, lui dit-il, est-ce que tu ne veux pas voir mon opéra ce soir ? Pourquoi donc n'es-tu pas venu chercher ton billet ?

— Mais, monsieur Gluck, je vous ai entendu dire hier à un duc que vous n'en aviez pas.

— Certainement, je n'en ai pas pour les ducs ; mais pour un musicien, pour mon ami, tiens, le voilà !

Méhul ne se sent pas de joie... Il s'esquive lestement, court chez lui ; déjeuner d'abord, c'est ce dont il a le plus grand besoin ; puis réparer le préjudice causé à son bel et unique habit noir par la poussière de l'amphithéâtre, et la poudre dont il était couvert ; puis il va se mettre à la queue à l'Opéra, où il fut un des mieux placés, non plus à l'amphithéâtre des quatrièmes, mais à la meilleure place du parterre.

Mon historiette doit finir là, car vous savez tous l'immense succès qu'obtint *Iphigénie en Tauride* : la reine, le comte d'Artois, les princes, tout ce qu'il y avait de noble et de distingué à la cour assista à cette représentation, qui fut un triomphe pour Gluck, qui voulait faire ses adieux à la France par ce chef-d'œuvre ; mais il céda à de pressantes sollicitations, et écrivit encore un petit ouvrage, *Echo et Narcisse*, où se trouve le chœur charmant : *Dieu de Paphos et de Gnide.* Puis il retourna à Vienne. Mais avant son départ il avait fait travailler son élève, et lui avait fait composer trois opéras pour son instruction. Après le départ de son maître, Méhul composa un ouvrage qu'il ne put parvenir à faire jouer au grand opéra. Fatigué d'interminables délais, il écrivit *Euphrosine et Coradin*, qu'il fit représenter à l'Opéra-Comique. Ce fut son début, et dès lors il marcha de succès en succès.

En 1808, Méhul jouissait d'une grande réputation. Il voulut revoir son pays ; ce fut une grande fête dans son *endroit* que le séjour d'un homme aussi célèbre. Le maire, ne sachant pas de plus bel hommage à lui rendre que la représentation d'un de ses chefs-d'œuvre, fit prévenir le directeur du spectacle d'avoir à représenter à tel jour un des ouvrages de Méhul, auquel l'auteur assisterait en personne. L'embarras du directeur fut très grand, vu qu'il n'avait à sa disposition qu'une troupe de comédie ; mais il ne recula pas devant les obstacles, et voici comment il se tira de la difficulté.

Le grand jour venu, on vit placardée dans toute la ville une affiche ainsi conçue :

« Théâtre de Givet. Aujourd'hui, pour célébrer la présence dans nos » murs de notre célèbre compatriote, M. Méhul, la première représenta- » tion d'une *Folie*, opéra-comique en deux actes, de MM. Bouilly et » Méhul. — NOTA. Dans l'intérêt de la pièce, on a cru devoir supprimer » les morceaux de musique, qui ralentissaient la marche de l'action. »

Le public ne manqua pas à l'appel. Méhul fut amené en grande pompe dans la loge de M. le maire, et accueilli par les plus vives acclamations. Puis on joua le poëme d'une *Folie* sans musique, et chaque fois que la prose de M. Bouilly faisait naître des applaudissemens, Méhul était obligé de se lever et de saluer, pour remercier ses concitoyens de la manière dont ils savaient honorer les artistes leurs compatriotes.

Je sais pour ma part plus d'un compositeur qui, en s'entendant exécuter, a souvent formé le désir d'obtenir une ovation comme Méhul, et de voir supprimer sa musique, comme *ralentissant la marche de l'action.*

ADOLPHE ADAM.
(*Gazette musicale.*)

LE LOUIS D'OR.

Ce jour-là, après une assez longue marche, nous fûmes surpris par un orage si violent, à deux lieues à peu près avant d'arriver à Landeck, que je dis au postillon d'arrêter. Mon valet de chambre descendit pour sonner à la grille d'une avenue menant à un château de grande apparence comme contruction, mais dont les abords délabrés semblaient annoncer l'incurie du propriétaire, qui sans doute ne l'habitait pas. Les bas côtés de cette grande allée étaient encombrés d'épines, de façon que c'est à peine si notre voiture put trouver une voie suffisante. Mon valet de chambre avait trouvé la grille ouverte ; il lui avait suffi de la pousser, et nous étions entrés, bien convaincus que nous ne rencontrerions au château qu'un concierge, chez lequel nous pourrions nous abriter et nous réchauffer au feu. Nous arrivâmes ainsi jusqu'au château, où un domestique nous apprit que M. de P*** était chez lui. Nous lui fîmes présenter nos excuses, et demander la permission d'attendre dans une salle basse que l'orage fût un peu calmé. M. de P*** nous fit répondre que sa maison était tout à notre service ; et, comme il était onze heures, et qu'il avait l'habitude de dîner à midi, il nous pria de lui faire l'honneur d'accepter son invitation. Nous n'avions aucune raison pour refuser ; je puis même dire que nous fûmes charmés de cette invitation. L'aspect de ce château avait quelque chose de si triste et de si solennel, que nous désirions vivemet en connaître le propriétaire. L'état d'abandon où nous voyions cette magnifique demeure eût pu nous faire supposer un instant que M. de P*** était quelque furieux avare qui reculait devant l'idée de lever un écu de son coffre-fort pour la plus urgente réparation, si le nombreux domestique qui habitait le château ne nous eût avertis qu'un véritable avare n'eût pas voulu nourrir tant de bouches inutiles. Ce qui piquait surtout notre curiosité, c'était l'air lugubre de tous les valets ; ils passaient devant nous avec un salut respectueux et muet, et lorsque nous leur adressions la parole, ils répondaient à voix basse et d'un air épouvanté, comme si le bruit de leur voix eût dû faire tomber sur eux, les pierres de ce château. C***, dont le caractère léger trouvait matière à plaisanterie dans tout ce qu'il voyait, prétendit que nous étions tombés dans une caverne de voleurs, et m'annonça qu'il n'assisterait au dîner qu'avec un pistolet de chaque côté de son assiette.

Je lui répondis que si véritablement nous étions dans une caverne de voleurs, on n'avait pas sans doute le dessein de nous égorger ; mais qu'il était probable que le dîner qu'on allait nous servir, ou les vins que nous allions boire, renfermaient des poudres narcotiques qui nous plongeraient dans un sommeil profond, dont on profiterait pour nous faire disparaître. Cette plaisanterie nous mit en gaîté, et nous étions en train de nous promettre de bien nous divertir de ce que nous allions voir, lorsqu'on vint nous annoncer que le dîner était servi.

Deux énormes laquais nous précédèrent, ouvrant successivement les portes d'une longue suite de salons magnifiques, et nous annonçant à chacune de ces portes comme si ces salons eussent été occupés, et cependant il n'y avait personne. Enfin nous arrivâmes dans un dernier salon, où nous nous trouvâmes en présence d'un homme de soixante-dix ans à peu près. Sa figure haute et grave eût paru vénérable, sans une expression de dureté implacable, et de dédain cruel.

Il nous accueillit avec une politesse seigneuriale, et jeta sur C..., qui était un des plus beaux garçons de France, un regard fort peu rassurant. Il y avait dans ce regard une haine et une menace impossibles à comprendre contre un homme dont M. de P... ne connaissait pas le nom, et qu'il voyait pour la première fois. Cependant, il nous demanda des nouvelles de la Cour, et les écouta avec attention, mais sans un mot de réflexion.

Dix minutes n'étaient pas écoulées, qu'on nous pria de passer dans la salle à manger ; M. de P..., appuyé sur deux laquais, s'y traîna plutôt qu'il n'y alla. La table était somptueusement servie, et il y avait quatre couverts : mais nous n'étions encore que trois convives. M. de P... nous montra nos places ; au lieu de s'asseoir ; il resta debout devant sa chaise, et nous en fîmes autant en nous regardant d'un air fort surpris de cet étrange cérémonial, et nous encourageant à le prendre en moquerie.

A ce moment, une porte s'ouvrit, et une femme vêtue de deuil, entra, précédée aussi de deux laquais, et suivie de deux femmes. Jamais apparition surnaturelle n'eût pu arrêter la gaîté des deux jeunes étourdis mieux que ne le fit l'aspect de cette femme. C'était un visage d'ivoire, encadré dans une chevelure d'ébène. Ses yeux creux brillaient d'un éclat fixe et sauvage, et nulle expression n'animait cette tête morte. Mme de P... (c'était elle, et on l'avait solennellement annoncée) vint droit à la place vacante, et se tournant vers moi, puis vers mon ami, nous fit à chacun une légère inclination et s'assit. M. de P... l'imita, et nous en fîmes autant. Toute notre gaîté était envolée, mais notre curiosité était excitée au plus haut point. C... essaya de parler, et, tout en laissant à la conversation une tournure générale, il s'adressa plusieurs fois à Mme de P... ; mais elle ne prononça pas une parole et ne toucha à rien. M. de P... était aussi à son aise que si la femme qui était devant nous eût été une véritable statue mécanique. Nous avions hâte de voir finir cet étrange repas : un froid pénible nous glaçait, et ce fut avec joie que nous vîmes apporter le dessert : il était fort luxueux, comme le reste du dîner ; mais il s'y trouvait un plat encore plus singulier que tout ce que nous avions vu. C'était un louis d'or placé dans une assiette d'argent, et que l'on plaça devant Mme de P... Nos regards curieux interrogèrent les visages de M. et de Mme de P... : celui du vieillard était comme nous l'avions vu jusque-là ; celui de Mme de P.. demeura impassible. Le dîner fini, nous nous levâmes, et, après avoir fait toutes les conjectures possibles sur cette histoire, nous n'y pensâmes plus. A Landeck, où nous ne fîmes que passer, nous n'eûmes pas le temps de prendre le moindre renseignement, et nous continuâmes notre route vers Constance. Quelques mois se passèrent : dans les soupers et les fêtes où nous fûmes invités, l'histoire de notre dîner fut presque toujours l'incident le plus remarquable des récits que nous faisions de notre voyage. Chacun s'extasiait à cette merveilleuse apparition, et chacun cherchait une explication probable à ce que nous avions vu.

Un jour où je me trouvais chez la duchesse de B... avec le marquis de V..., qui venait des Amériques où il était demeuré près de quinze ans, j'avais commencé mon récit sans nommer personne, et j'étais arrivé jusqu'à l'histoire du louis d'or sans que le marquis fît grande attention à mon récit ; mais quelqu'un qui connaissait déjà cette aventure s'étant écrié :

— C'est ce diable de Louis, qui est inexplicable !

M. de V... tressaillit tout à coup, et demanda quel était le louis dont on parlait. Je recommençai mon récit, et lorsque j'en vins au portrait de l'ombre au louis, et enfin, au nom de Mme de P..., le marquis devint aussi pâle que la châtelaine dont je lui parlais, et, dès que nous fûmes seuls, il s'enquit à moi de la situation exacte du château et des moyens par lesquels j'y avais pénétré. Je lui donnai tous les renseignemens qu'il me demanda, et je crus pouvoir, en retour, m'informer de lui dans quel but il voulait connaître tous ces détails. Il me répondit d'un ton grave que je le saurais bientôt, et partit.

Peu de temps après, je m'embarquai moi-même pour les Indes, où une lettre de C... vint m'apprendre enfin le secret de cette horrible histoire ;

Voici, d'après la déposition des laquais, la scène qui s'était passée chez M. de P...

M. de V... était arrivé seul à cheval, et avait, comme nous, demandé l'hospitalité à M. de P..., en se faisant annoncer sous le nom de comte de Gravilliers. M. de P.... l'avait reçu comme nous, et le dîner avait eu lieu avec le même cérémonial. Seulement, lorsque Mme de P... était entrée, elle avait poussé un cri terrible à l'aspect du marquis. Mais son mari se contenta de lui dire :

— M. le comte de Gravilliers.

Mme de P... s'était assise, et, les yeux baissés, elle avait écouté dans une sorte d'égarement convulsif la voix du marquis, que la scène qu'il avait sous les yeux ne semblait pas étonner. Enfin le dessert arriva, et avec lui, le fameux louis. M. de V... demanda d'un air dégagé quel était ce singulier dessert, et M. de P... répondit :

— C'est Mme de P..., seule, qui a le secret de cette histoire.

— Je n'oserais prier madame de la raconter, dit le marquis, mais j'ai appris dans mes voyages une histoire de louis assez curieuse, pour que cela engage peut-être madame à ne pas taire plus long-temps la sienne.

M. de P.... étonné de la liberté que prenait cet étranger, allait lui imposer silence ; mais Mme de P... ayant murmuré tout bas et d'un air désespéré :

— Assez..., je ne puis...

M. de P... dit tout haut, avec un accent de menace :

— Parlez, monsieur ; nous vous écoutons.

— Voici donc cette aventure, monsieur :

« Il y a dix-huit ans à peu près, il y avait à Saint-Gaudens un pauvre gentilhomme qui avait une fille d'une ravissante beauté; elle aimait un gentilhomme espagnol, et en était tendrement aimée. Fiancés tous les deux, ils devaient se marier avant un mois; les publications étaient déjà faites, et le jour de la solennité désigné. »

A ces premiers mots, M. de P... regarda plus attentivement le marquis, et Mme de P... releva la tête avec une épouvante indicible. M. de V... continua sans se troubler :

« Le mariage des deux jeunes gens était fixé, lorsqu'un certain vicomte allemand, vieux, débauché, libertin, rencontra la jeune fille, et la demanda à son père, qui, séduit par l'immense fortune du vicomte, la livra à ce misérable. »

A ce mot, M. de P... se souleva de sa chaise; mais il sembla que le regard du marquis le renversât, car il retomba comme anéanti, tandis que M. de V... continuait :

« Plus misérable que vous ne croyez peut-être ; car le mariage de ce vieillard de cinquante ans avait été le résultat d'une gageure infâme. Il était l'ennemi du marquis de V..., et il avait juré de livrer tous les siens à une vengeance mortelle et terrible.

— Vous pâlissez, monsieur de P...? Oui, vraiment!... Cette jeune fille s'appelait Lucile. »

M. de P... était livide ; sa femme semblait ne plus entendre ; M. de V... continua :

« Il l'épousa et l'emmena dans son château de Klumm.

Savez-vous ce qui arriva maintenant?

« Le vicomte continua sa vie honteuse, et laissa près de sa femme une sorte de valet chargé de l'espionner. Un soir, comme il rentrait de la chasse avec quelques-uns de ses amis, cet homme dit tout bas au vicomte qu'il avait vu un étranger s'introduire dans le salon de sa maîtresse.

— Savez-vous ce que me dit ce drôle, s'écria tout-à-coup le vicomte : que ma femme est avec son ancien fiancé. Messieurs, le salon de ma femme n'a que deux issues : la porte de la salle à manger, et l'escalier dérobé qui mène aux offices ; mettez-vous en sentinelle à chacune de ces issues, messieurs, et quand le galant sortira, chargez-vous de l'arrêter.

« Ceci fut fait, et le vicomte entra dans la chambre de sa femme. En effet, il y trouva le gentilhomme espagnol, qui, prêt à partir pour le Mexique, venait faire un dernier adieu à la fiancée qu'on lui avait enlevée.

—Point de bruit, lui dit rapidement le vicomte ; je sais que vous n'êtes qu'un frère pour ma femme... Attachez ces draps à la fenêtre... Partez... plus tard nous nous retrouverons.

« Puis, comme le jeune homme, trompé par cette apparence de générosité, obéissait sans trop savoir ce qu'il faisait, le vicomte lui dit :

— A propos, monsieur le marquis, veuillez me donner un louis.

— Pourquoi ?

— Je vous le dirai : c'est un souvenir...

« Le marquis donna le louis, et il n'était pas au bas de la fenêtre, que le vicomte lui cria :

— Vous aviez oublié de payer, monsieur le marquis ; c'est le taux des femmes de cette espèce.

« Les draps étaient retirés ; le gentilhomme espagnol fut forcé de s'éloigner.

« Après cela, le vicomte quitta la chambre, et demanda à ses amis si le galant était passé. On lui dit que non. Alors, il engagea les personnes présentes à venir chez sa femme, leur permit de visiter partout, et il les convainquit du faux rapport du valet. Celui-ci, accusé de calomnie contre sa maîtresse, femme noble, fut condamné aux galères ; et, quant à ce louis...

— C'est celui-ci, dit M. de P... en se levant, et, depuis vingt ans, on le sert ainsi tous les jours à cette femme... Je vous avais bien dit que vous sauriez pourquoi je vous le demandais.

— Et vous m'avez dit aussi que plus tard nous nous retrouverions. Je me suis fait attendre, mais enfin me voilà.

Le marquis voulut tirer son épée.

— Un combat! dit le vieillard ; je ne masquerai pas ma résolution sous l'apparence d'un combat. Sûr de vous tuer, je vous tuerai sans vous faire l'honneur de croiser mon épée avec la vôtre.

— Vous voulez m'assassiner? cela ne m'étonne point, scélérat. Voici vingt ans que vous assassinez cette femme.

— Eh bien donc, cria M. de P... en saisissant un couteau, vous ne ferez pas cesser son supplice.

Il trouva dans sa fureur une force inouie, et il allait s'élancer sur M. de V... ; mais il était à peine debout qu'un coup de pistolet retentit, et il retomba sur son fauteuil, frappé d'un coup mortel.

L'affaire fut portée devant le parlement de Toulouse. Il paraît que l'on ménagea au marquis de V... les moyens de s'évader, et depuis on n'a plus entendu parler de lui.

Mme de P... se retira dans un couvent, et ne mourut que long-temps après cet événement. Sur sa poitrine déchirée par les cilices, on trouva le fatal louis incrusté, pour ainsi dire, dans ses chairs macérées ; mais jamais elle ne prononça aucune parole relative à ce louis mystérieux.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(*Musée des Familles.*)

LE TESTAMENT.

Il était à peu près minuit, M. de Langeais passa dans l'appartement de sa femme :

— Vous ici? à cette heure? s'écria Mme de Langeais avec un étonnement mêlé de quelque effroi ; êtes-vous malade ? monsieur.

— Je ne me suis jamais mieux porté, répondit M. de Langeais.

— Vous avez donc appris quelque chose de fâcheux? dit la jeune femme.

— Non, madame, je suis heureusement sans mauvaises nouvelles ; vous savez d'ailleurs que mon amitié pour vous se plairait à vous les cacher.

En parlant ainsi, M. de Langeais s'assit dans un fauteuil, et d'un signe il renvoya la femme de chambre de sa femme. M. de Langeais avait dépassé la soixantaine ; petit et maigre, c'était un vieillard un peu valétudinaire, mais encore actif et dispos; homme spirituel et bon, ses petits yeux vifs avaient conservé le feu de la jeunesse, et ce fut avec une pointe d'ironie, habituelle chez lui, qu'il dit à sa femme :

— Je vous dérange?... j'ai pris un mauvais moment, madame, pour venir chez vous? pardonnez-le moi... vous êtes si gravement occupée le jour, que j'ai cru bien choisir.

Mme de Langeais ne répondit qu'en obéissant à son mari et en se plaçant auprès de lui, rougissant et pâlissant tour à tour, ce que M. de Langeais ne manqua pas de remarquer; et en considérant la jeune et belle figure qu'il avait devant lui, ses droits, son âge et l'heure avancée de la nuit, il crut comprendre la cause de l'étonnement inquiet de Mme de Langeais :

— Je ne vous demande qu'une heure, madame, une heure de conversation, pas davantage, se hâta-t-il de dire avec bonté .. vous avez vingt-six ans, madame, ajouta-t-il, et moi je serais facilement votre grand'père : mon mariage avec vous, ridicule aux yeux du monde, ne l'est pas cependant pour ceux qui en connaissent les motifs, et vous les savez mieux qu'une autre, Clémence...

— Monsieur, murmura la jeune femme en baissant les yeux, jamais aucune plainte, ni aucun retour sur le passé.

— Ah! je le sais bien, ma bonne amie, s'écria le vieillard, il n'y a pas non plus le moindre reproche dans mes paroles, vous êtes la meilleure créature que j'aie jamais connue, et si je rappelle ces souvenirs, c'est parce qu'ils me sont doux et précieux... Il y a dix ans, vous aviez alors seize ans à peine, votre père (hélas! je l'ai vu naître) vous parla le premier de m'épouser : il était alors mortellement atteint de la maladie à laquelle il a succombé et sa fortune était dérangée ; vous ignoriez ces deux circonstances, et vous les apprenez aujourd'hui seulement, n'est-il pas vrai?

— Comment! dit Clémence, mon père n'était pas riche?

— Il n'a laissé que des dettes que j'ai acquittées, dit M. de Langeais, et cependant, à la proposition de votre père, vous sautâtes de joie, vous parûtes enchantée d'épouser un homme que vous connaissiez depuis votre enfance et que vous appeliez votre bon ami. J'allai alors vous trouver, je vous dis que je vous aimais de tout mon cœur et que je serais ravi de vous donner mon nom ; mais en même temps je vous mis sous les yeux mon extrait de naissance, je vous fis voir de combien j'étais plus âgé que votre père lui-même, et comme vous ignoriez votre position, comme vous pensiez être riche, ce fut librement et par choix que vous devîntes ma femme. Votre père sentait qu'il allait mourir, et en vous donnant à moi, il quittait ce monde sans souci pour sa fille unique ; vous m'aimiez et vous étiez heureuse de ces noces qui eussent effrayé toute autre jeune fille, même moins belle et moins jeune que vous ne l'étiez alors; moi, j'éprouvais pour vous un sentiment qui m'aurait effrayé, si je n'eusse vu votre amitié et votre amour. Je dois, Clémence, à ces circonstances réunies dix ans de bonheur, les dix années les plus heureuses de ma vie.

— Ah ! monsieur, qu'y a-t-il ? s'écria Mme de Langeais toute émue,

pourquoi revenez-vous ainsi sur le passé ? je ne nie rien, monsieur, je me souviens de tout...

— Permettez, madame, reprit le mari, c'est pour vous remercier de votre amour pour moi que je viens ici, c'est même pour m'excuser d'une faute, ajouta-t-il avec un petit sourire bienveillant.

— Vous, monsieur, vous seriez coupable envers moi ? Oh ! non, monsieur, jamais.

— Vous me pardonnerez, madame, vous allez voir.

— Monsieur, monsieur, vous avez toujours été trop bon pour moi, et il est impossible...

— Laissez-moi finir, madame, reprit le mari ; vous êtes la plus généreuse et la meilleure des femmes...

— Moi ? monsieur...

—Oui, vous, madame, et l'oubli complet où vous vivez de vos intérêts en est la plus grande preuve. Je suis riche, et quand votre père vous a donnée à moi, c'était pour que cette richesse vous revînt un jour : c'est là la condition patente ou tacite de tout mariage entre une jeune fille et un vieillard: je me suis engagé à vous enrichir, non par aucun contrat, non par aucune parole, votre père avait trop de délicatesse pour rien exiger de pareil, mais je m'y suis engagé d'honneur: eh bien ! cette condition, jusques à hier, je ne l'avais pas remplie... Et que seriez-vous devenue, grand Dieu ! si la mort m'eût surpris subitement ? Ma famille entière se serait jetée sur mon héritage, et comme dans notre contrat de mariage je ne vous avais assigné aucun douaire, on vous aurait fait quitter cet hôtel, on vous aurait dépouillée de mes terres, de mes contrats, de vos bijoux même ; la veuve de Langeais, pauvre et nue, aurait plaidé vainement pour obtenir une pension alimentaire .... Voilà mon crime, madame, crime que votre générosité naturelle vous a empêchée même de soupçonner, mais que je n'en ai pas moins commis.

M. de Langeais tira alors de sa poche un paquet cacheté et le remit à sa femme.

— Tenez, madame, lui dit-il, ceci est à vous, c'est mon testament ; que ce mot ne vous épouvante pas, jamais dispositions pareilles n'ont fait mourir un testateur. Je vous fais mon héritière universelle, d'abord parce que je le dois, ainsi que je viens de vous le dire ; ensuite, parce que lors même que je ne vous devrais rien, lors même que vous seriez riche je vous donnerais encore cette marque d'attachement et de reconnaissance, parce que vous m'aimez et que moi je n'aime que vous au monde... Pauvre vieillard ! sans vous, j'aurais vécu et je serais mort isolé, livré aux vœux homicides d'un neveu libertin, à la domination d'un valet de chambre, ou aux soins intéressés d'une femme de charge... Vous, vous n'avez pas songé à vos droits les plus légitimes, vous avez agi avec moi comme si je devais être immortel, ou du moins comme si je devais vivre plus longtemps que vous, et cependant c'est moi qui suis le vieillard, vous, vous êtes la jeune femme, et mes cheveux blancs vous les avez respectés ; vous avez été jalouse de ma bonne renommée ; cet amour que vous aviez pour moi il y a dix ans, vous l'avez toujours ; vous avez été comme une fille qui garde avec soin l'amour et l'honneur de son père ; qui, jeune, belle, courtisée, dédaigne les plus beaux cavaliers et demeure fidèle à un vieux mari... Oui, Clémence, voilà ce que vous avez fait, c'était votre devoir ; supposer même que vous ayez eu la pensée de vous en écarter ce serait vous calomnier, et c'est cela même qui me rend plus coupable envers vous ; en ne vous assurant ma fortune qu'aujourd'hui seulement il semble que j'aie voulu vous imposer dix ans d'épreuves... Au nom du ciel, Clémence n'ayez pas une pensée semblable... Mais, mon Dieu ! Clémence, vous vous attendrissez, vous pleurez ; allons, séchez ces larmes, embrassez-moi et bonne nuit.

M. de Langeais se leva, il s'approcha de sa femme et déposa sur son front un baiser ; ce front était glacé comme s'il eût été de marbre.

— Qu'avez-vous ? madame, vous vous trouvez mal.

Le vieillard voulut atteindre le cordon de la sonnette pour appeler du secours ; la jeune femme le retint et se jeta à ses pieds.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, vous ne savez pas à qui vous venez de parler, je ne mérite ni vos bienfaits ni vos éloges ; je vous trahis, monsieur, je vous déshonore ; si vous ne fussiez pas venu chez moi cette nuit, mon bon ange m'abandonnait.

— Que dites-vous ? madame, relevez-vous, je vous prie.

Mme de Langeais se releva, en effet, puis elle prit le testament et le mit en pièces.

— Je ne veux rien, monsieur, je ne mérite rien, dit-elle.

— Veuillez vous asseoir, madame, reprit le vieillard, je n'ai plus ni la force ni le courage d'être violent, et vous me connaissez assez pour ne pas me craindre... Vous avez un amant ?.. Voyons, madame, répondez, vous en avez trop dit pour ne pas achever... Avez-vous un amant ? madame.

— Non, monsieur.

— Eh bien ! Clémence, que signifient ces pleurs et ce désespoir ? Prenez-vous plaisir à me désespérer ?

— Séduite, monsieur, séduite...

— Déshonorée, madame ?

— Non, monsieur, mais encore une fois séduite ; regardez cette pendule dont l'aiguille a déjà dépassé une heure et s'achemine si rapidement vers l'heure qui suit ; eh bien ! quand cette aiguille aura achevé le chemin si court qui lui reste à faire jusques à l'heure prochaine, quelqu'un...

— Votre amant va venir, madame.

— Il ne l'est pas encore, monsieur ; le ciel permet que, liée à un homme aussi bon et aussi généreux que vous l'êtes, je puisse encore lever les yeux sur lui... Cependant je suis coupable ; cette femme que, dans votre sollicitude, vous dotiez de tous vos biens, comptait sur votre sommeil et sur l'éloignement de votre appartement pour vous trahir : au moment où vous vous dirigiez chez elle avec l'acte qui devait l'enrichir, elle comptait les instans qui lui restaient encore avant de vous tromper, et peut-être les trouvait-elle trop longs.

— Vous l'aimez donc bien ? madame.

— Après l'aveu que je viens de vous faire, que penseriez-vous de moi, si je ne l'aimais pas ? si je vous trahissais par caprice ou par fantaisie ? Oui, je me souviens de dix ans passés, j'étais enfant alors, et je vous aimais. Eh bien ! ce sentiment que j'éprouvais pour vous, je l'éprouve toujours ; ce qui m'a séduit dans la personne qui allait me rendre coupable, c'est autre chose : n'allez pas croire que je veuille m'excuser ; non, j'ai senti ma faute, j'ai compris que j'allais violer mes sermens, vous livrer à la risée, peut-être à la pitié de celui que j'aimais... J'ai combattu longtemps... mais quelque chose de plus fort que ma raison m'a poussée... Ah ! monsieur, demain matin, dans quelques heures, que j'aurais été malheureuse ! Je n'aurais pas osé vous aborder ; lever les yeux sur vous eût été au dessus de mes forces... Cependant, quand vous êtes entré chez moi, j'ai cru que vous étiez instruit et j'étais disposée à tout nier : c'était facile, eussiez vous même voulu passer la nuit dans mon appartement, car j'ai une confidente...

— Votre femme de chambre, dit M. de Langeais, qui est en sentinelle dans votre escalier dérobé et qui renverra la personne que vous attendez ?

— Oui, monsieur ; mais, continua Mme de Langeais, quand j'ai vu que votre confiance était entière, quand vous m'avez parlé de vos cheveux blancs que j'étais sur le point de déshonorer, alors mon cœur s'est brisé, j'ai rougi de moi-même ; vos éloges m'ont fait mal, votre reconnaissance m'a déchiré l'ame ; enfin ce testament, ce prix d'un amour trompé, d'une vertu qui allait succomber ; ce testament, il m'a semblé que l'accepter serait un vol... Peut-être, et Dieu le veuille, monsieur, vous vivrez plus que moi ; mais, dans tous les cas, on ne doit pas hériter de ceux qu'on a trahis ; il ne faut pas qu'une main coupable s'arroge le prix réservé à la vertu ; j'ai donc cru devoir parler, ne fût-ce que par probité... Maintenant, monsieur, chassez-moi de votre présence, éloignez-moi de vous ; en quelque état que vous me réduisiez, en quelque lieu que vous m'ordonniez de cacher ma faute, j'obéirai sans murmurer... Il y a des maris qui croient pouvoir sans honte pardonner une faute commise ; votre rôle est plus facile, si vous voulez être indulgent ; je suis pure ; le cœur seul a succombé, la tête seule a faibli. Vous le voyez, monsieur, ma franchise doit être un gage pour vous ; quelle est la femme qui avoue une faiblesse qu'elle veut commettre ?

M. de Langeais leva les yeux sur la pendule, et il tira le cordon de la sonnette. La femme de chambre parut.

—Une personne, lui dit-il, doit venir cette nuit chez Mme de Langeais, et c'est vous qui êtes chargée de l'introduire.

—Oui, monsieur.

—Cette personne s'est-elle présentée ?

—Pas encore, monsieur.

—C'est juste, dit le mari, l'heure n'a pas encore sonné. Quand elle se présentera, vous la ferez entrer.

—Oui, monsieur.

—Que voulez-vous faire ? monsieur, s'écria la jeune femme quand la femme de chambre fut partie ; voulez-vous exposer votre vie, ou seulement prolonger ma honte et mon supplice ?

— Ni l'un ni l'autre, madame.

—Ah ! monsieur, je vous en supplie, ne me faites pas mourir de honte et de douleur ; épargnez votre femme, quelque coupable qu'elle soit.... Songez, monsieur, que je porte votre nom, que tout ceci peut être enseveli dans l'oubli le plus profond, si vous le voulez ; cet homme, je ne le verrai de ma vie ; je ne l'aime plus, monsieur, je vous assure.

— Vous me pardonnerez, madame, vous l'aimez encore ; vous savez qu'il est jeune, beau, vous le savez amoureux, et vous le croyez dévoué ; vous l'aimez encore, vous dis-je.

— Monsieur, épargnez-moi ; ne permettez pas que mon regard rencontre encore une fois le sien.

— Vous ne le verrez pas, madame, répondit le mari ; il vous est loisible de passer chez moi, ou de vous cacher dans ce cabinet, d'où vous pourrez tout entendre.

La pendule sonna deux heures.

— Choisissez, madame, dit le mari d'un ton impérieux.

Mme de Langeais baissa la tête et passa dans un cabinet dont elle repoussa la porte de manière à tout entendre et même à tout voir. Le tintement de l'heure vibrait encore dans l'air, qu'un jeune homme se précipita dans l'appartement, avec cette pétulance d'un amant heureux qui arrive enfin au port et dont le premier mouvement est de se jeter aux genoux de la beauté que son amour et son audace ont captivée ; peu s'en fallut qu'il s'emparât de la main de M. de Langeais pour la porter à ses lèvres ; dès qu'il s'aperçut de son erreur, il fit un pas en arrière.

— Les femmes de chambre ont quelquefois deux maîtres, monsieur, et elles sont alors à celui des deux qui les paie le plus... Celle de Mme de Langeais m'est dévouée... La garde d'une femme est difficile, monsieur ; votre présence ici en est la preuve, et je ne suis plus assez jeune pour me fier à mon mérite seul.

— Monsieur, je vous proteste, dit le galant désappointé..;

— Il est inutile de rien nier, monsieur, je sais tout ; ma femme n'est plus ici ; je l'ai soustraite à vos poursuites, et c'est tout simple : ce qui l'est moins, c'est que je vous reçoive à sa place. A mon âge, un mari évite la rencontre d'un amant aussi audacieux que vous l'êtes ; il est trop vieux pour se venger.

— Monsieur, dit le jeune homme, je suis confus de vous rencontrer : ce n'est pas vous que je cherchais, je l'avoue ; mais cette femme de chambre qui m'a trahi a dû tout vous dire ?

— Tout, monsieur, répliqua M. de Langeais.

— Vous savez alors que madame votre femme n'est pour rien dans ce rendez-vous ; elle ignorait tout, et ma présence l'aurait aussi surprise pour le moins que la vôtre m'a étonné.

— Non, monsieur, ma femme savait tout, et il y a plus, monsieur, ma femme vous aime.

— Monsieur, veuillez croire que je n'ai pas ce bonheur.

— Vous l'avez, monsieur, et c'est ce qui m'a décidé à vous laisser pénétrer jusqu'ici... Si j'avais vingt ans de moins, vous ne sortiriez pas vivant ; mais l'âge amortit les passions ; il fait considérer les choses avec plus de calme et de sens qu'on ne le faisait dans la jeunesse. On rend justice à soi-même et aux autres, chose que ne font pas les gens passionnés. Pour moi, monsieur, depuis que je sais l'amour de ma femme et le vôtre, j'ai réfléchi : que ferai-je ? Je suis vieux, j'ai des cheveux blancs, il sera facile à deux jeunes gens comme vous de tromper ma vigilance et d'endormir ma jalousie ; plus je serai inquiet et soucieux, plus je serai ridicule et odieux à ma femme... Je n'ai pas la force d'accepter ce rôle, et, si vous êtes honnête homme, vous devez souhaiter que je ne l'accepte pas. Epargnez-vous donc tous deux la peine de me tromper ; passons par dessus la loi ; quand on ne peut pas délier un nœud, on le brise : enlevez ma femme.

— Monsieur !...

— Hésiteriez-vous ? continua M. de Langeais ; mais vous adorez Mme de Langeais ; depuis que vous lui faites la cour, vous lui répétez sans cesse (du moins c'est le langage des amans) qu'elle est jeune, qu'elle est belle, que pour l'obtenir vous donneriez votre vie ; vous ajoutez sans doute que le ciel n'est pas juste d'avoir lié tant de jeunesse et de fraîcheur à un vieillard valétudinaire qui ne peut ni la comprendre ni l'aimer... Ce vieillard vous l'abandonne : l'Italie, l'Espagne, les Etats-Unis, l'Angleterre, le nord et le midi, l'univers vous offre mille asiles où vous pourrez vous aimer librement ; il vous suffira de changer de nom pour vous mettre à l'abri de l'opinion. D'après ce que je vous dis, vous comprenez que je ne vous poursuivrai pas... Vous pouvez partir ce soir même ; j'ai reçu ma femme sans dot, je vous la rendrai telle que je l'ai reçue. Il n'y aura ni bruit, ni scandale ; je dirai à mes amis que ma femme habite une de mes terres ; au bout d'un an ou de deux je prendrai le deuil, elle sera morte. Paris est si indifférent et si oublieux que personne ne recherchera la vérité... Encore une fois, vous pouvez partir demain ; cette nuit si vous voulez... Comment, monsieur, vous restez froid et muet ! Vous ne vous jetez pas dans mes bras, vous ne me remerciez pas avec des larmes de reconnaissance ? Et que veniez-vous donc faire ici ? Non content de me tromper moi, vous trompiez encore celle que vous vouliez séduire ? Vous n'aimez donc pas ma femme ? monsieur. Vous n'êtes donc pas un homme amoureux, mais tout simplement un malhonnête homme ? Qui trouviez commode apparemment d'avoir un vieillard à outrager, une femme à déshonorer, sans perdre ni votre position, ni la possibilité de porter demain ailleurs un amour égoïste ? Lâche ! qui s'attaque à un vieillard parce qu'il croit pouvoir l'outrager avec impunité ; mais aurait reculé devant un amour dangereux si M. de Langeais avait été de son âge !... Non, monsieur, non, je n'ai point payé de femme de chambre ; celle qui m'a tout dit, c'est ma femme elle-même qui, fascinée un moment, a cependant compris ce qu'elle se devait et ce qu'elle me devait à moi-même, et qui n'a pas voulu payer un moment d'imprudence par le malheur de toute sa vie.. Si vous ne m'en croyez pas, vous l'en croirez sans doute elle-même.

En parlant ainsi, M. de Langeais ouvrit la porte du cabinet, et le sourire amer de la jeune femme acheva de confondre le séducteur.

Maintenant, dit M. de Langeais en s'adressant à sa femme, vous n'y songerez plus, vous ne le regretterez plus, vous ne l'aimerez plus, vous le mépriserez,

L'époux pardonna ; le testament fut fait de nouveau sans qu'on y changeât une seule disposition. Mme de Langeais est devenue une veuve et une riche veuve ; on ne sait si elle se remariera ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'épousera jamais celui qui avait voulu la séduire.

MARIE AYCARD.
(*Courrier.*)

Poésie.

HOMMAGE A LA MÉMOIRE DU PRINCE ROYAL.

STANCES (1).

Voyez cette tombe
Qui vient de s'ouvrir...
D'Orléans succombe
Si jeune... et mourir !
La patrie entière
L'appelle, en pleurant,
Ainsi qu'une mère
Qui perd son enfant.

Toi qu'on vit naguère
Parmi nos soldats
Partager en frère
Le sort des combats,
Quand ton front rayonne
De tant de hauts faits,
Déjà ta couronne
Se change en cyprès.

Ta mère chérie,
Au cœur tout français,
Sur notre patrie
Porte ses regrets...
Le roi magnanime,
S'élançant vers toi,
Forme un vœu sublime :
« Ah ! si c'était moi ! »

Au fond de ton ame,
Pour la France, un jour,
Tu gardais la flamme
D'un ardent amour...
Aujourd'hui c'est elle
Qui, près d'un tombeau,
Prend sous sa tutelle
Ton fils au berceau.

MICHEL DELAPORTE.

(1) Ces stances viennent d'être mises en musique par M. Elwart, dont toutes les compositions sont empreintes d'un beau talent.

LE COMTE DE BOTDERU,

SURNOMMÉ LE NEMROD DES FORÊTS DE BRETAGNE.

A l'époque de la révolution, le comte du Botderù, bien jeune alors, était capitaine dans le régiment d'Artois, cavalerie. Il suivit l'impulsion que lui prescrivait l'honneur, et, fidèle à la monarchie légitime, il courut la servir et la défendre à l'armée que les princes rassemblaient dans le Brabant : il y combattit jusqu'au licenciement. Il passa en Allemagne une grande partie de l'émigration ; et ce fut dans ce pays, le grand théâtre des chasses en tout genre, qu'il se passionna pour ce noble exercice, et qu'il devint un des plus ardens sectateurs, je ne dirai pas de Diane (le règne de la déesse est passé), mais du bienheureux saint Hubert, le glorieux patron des chasseurs.

» Rentré en France après 1800, sa fortune, qui lui avait été, en grande partie, conservée par le dévouement de sa vertueuse mère, lui permit de se livrer à ses goûts et d'être encore utile à son pays en le purgeant des animaux nuisibles qui y exerçaient de grands ravages. Il se créa une meute, et bientôt les forêts retentirent du bruit des cors, des chiens et du *tamtam*. Le tamtam, instrument en usage dans les chasses de Pologne, n'était pas connu en Bretagne : son effet, dans le principe, fut prodigieux, surtout sur les loups, qu'un seul coup faisait déguerpir à l'instant même.

» Quoiqu'il aimât de préférence la chasse en forêt, toutes néanmoins avaient des charmes pour lui. A peine rentrait-il du bois, harassé de fatigue, qu'il repartait pour la chasse en plaine : tantôt celle de la perdrix, tantôt celle du lapin qu'il tirait à balle avec une grande adresse lorsque, poursuivi par le furet, il s'élançait du terrier, attirait toute son attention ; une autre fois c'était celle du blaireau qui faisait ses délices ; et il ne paraissait jamais plus heureux que lorsque, couché à plat ventre, l'oreille collée contre terre, par la glace et par la neige, il suivait avec une jouissance incroyable cette menée souterraine que sa meute de bassets-terriers, qui était aussi fort nombreuse, exécutait avec un ensemble et une habileté que donne l'habitude du succès.

» Le jour n'était pas assez long au gré de son ardeur, et la nuit le surprenait souvent tendant au renard des piéges dont l'appât ne manquait jamais de l'attirer Il en prit ainsi le nombre prodigieux de trois cents pendant le même hiver ; il les eut bientôt détruits au loin, et aujourd'hui encore la rareté s'en fait sentir.

» Mais sa chasse favorite fut toujours celle du sanglier. Lors de l'institution de la vénerie, sous l'empire, le comte du Botderù fut nommé lieutenant de louveterie du Morbihan, et, quelque temps après, capitaine des chasses de l'ancienne province de Bretagne. Ce fut alors qu'il put donner un libre cours à son ardeur infatigable, et que toutes les forêts de notre péninsule furent explorées, traquées dans tous les sens et dépeuplées de leurs nombreux habitans.

» A cette époque, ce chasseur déterminé était vaillamment secondé par des amis auxquels ils savait communiquer le feu sacré dont il était animé. Je nommerai le noble marquis de Coislin, son beau-frère ; MM. de Kerouallan et de Guerre de Kersallo, ses camarades d'enfance et ses compagnons d'infortune ; les comtes de Saint Georges, aimable vieillard, et ses deux fils ; de Moëlien, digne, par sa valeur chevaleresque, d'être le compatriote des Cadoudal : de Pluvié, de Cornouailles, de Langle, du Laz, etc. ; mon grand-père, mon père... et moi... dois-je aussi me nommer ? J'en prends la liberté, car ce fut sous lui que je fis mes premières armes : il fut mon général et mon maître. Ainsi, à l'âge de dix ans, ayant accompagné mon grand-père au château du Kerdreho, j'y ai tué mon premier lièvre que l'on me fit partir d'un carré de choux : c'était un mardi-gras. Pour M. du Botderù, la meilleure manière de fêter le carnaval c'était de le passer à la chasse. Ce même jour nous nous rendîmes à la forêt du Pontkalleck et j'y fus témoin d'un coup double qu'il fit sur deux grands loups dans la prairie au-dessous de la coupolle de Saint-Albo. L'année suivante, une énorme laie eut la maladresse de tomber sous mes coups, et cet exploit me valut des honneurs que je me rappelle encore avec émotion. C'e ait aussi un mardi de carnaval, dans la forêt de Couveaux ; je vois encore d'ici la place où, tout haletant, j'étendis morte à mes pieds cette bête que long-temps après je tenais en joue, afin de la tirer de mon second coup si elle s'avisait de me charger, comme je l'avais entendu dire des sangliers qui n'étaient que blessés, et, en effet, nous en avons vu bien des exemples. Je n'en citerai que quelques-uns,

« Un jour, un vieux *solitaire*, lancé dans Kervéguen, traverse la forêt de Laz et débouche sur Quilvern. Notre ami Coroler, qui, lui aussi, a payé son tribut à la nature, arrive à la refuite de Toualéron, précédé ou suivi de près par les plus ardens amateurs. Le sanglier, en ce moment, faisait tête aux chiens et tenait les abois au plus fourré du taillis. Ces messieurs s'élancent à pied, afin de pénétrer jusqu'à lui. Le bruit du tamtam et des fanfares ne peut le détourner du combat à mort qu'il livre à la meute, toute rassemblée autour de lui, et dont il fait un horrible carnage. Aux cris des mourrans et des blessés se mêle bientôt une voix humaine qui retentit dans la forêt : « *Mas Doue! lac'heiug a rei oll ar chac!* » (Mon Dieu! il exterminera tous les chiens!) C'est le vieux Bellaou qui, depuis vingt ans, n'a pas quitté la meute. Il a pour chacun de ses chiens la tendresse d'un père pour ses enfans. Il se précipite, le pistolet au poing, au plus fort de la mêlée. Ce pistolet historique, dont le bruit, semblable à celui du mortier-monstre de la citadelle d'Anvers, se fait entendre aux échos les plus reculés, il le tire à bout portant aux oreilles du quadrupède, qui se retourne, bondit vers ce brave homme et le foule aux pieds avant de se décider à battre en retraite... Bellaou se relève : il est blessé, mais son courage a sauvé la meute! « Ecoute! après! » s'écrie-t-il, et son tamtam résonne de nouveau de ses coups redoublés. Quel beau moment, que celui qui précède la victoire! Tous les postes sont gardes; les piqueurs sont au milieu de leurs chiens, et joignent à leur menée de rage la musique incessante de leurs cors : le chasseur seul garde le silence; il se tapit derrière le buisson, se rapetisse autant qu'il peut, et ose à peine respirer, dans la crainte de détourner la bête de meute qu'il fait les vœux les plus ardens pour voir se diriger vers lui : c'était la position de chacun de nous à ce moment décisif. Un coup de fusil part dans un chemin creux et étroit; il est aussitôt suivi d'un second et en même temps du cri perçant : « *A moi! je suis mort!...* » C'était Coroler qui venait de tuer le sanglier. Le monstre, dans l'élan de sa course, était venu tomber aux pieds de son vainqueur et l'avait renversé.

» Puisque nous en sommes à la forêt de Laz, la patrie de ces républicains sauvages qui tant de fois ont porté le carnage et la mort au sein de la meute de notre Nemrod, rappelez-vous, ce féroce *quartonier*, surnommé *Mina*, fléau des hommes et des animaux, qui, lancé dans Keingnec et poursuivi avec un acharnement remarquable d'un bout à l'autre de la forêt, débucha sur la campagne, du côté de Châteauneuf; éventra trois chevaux qu'il rencontra sur son chemin, renversa et blessa grièvement une femme qui vantait du blé près d'une ferme. Après ces sanglans exploits, excédé de chaleur et de fatigue, il prit le souille dans une mare où il tint les abois. Attirés par les cris de la femme blessée, des paysans accoururent armés de fourches, l'attaquèrent courageusement au milieu des chiens, et parvinrent à le tuer; mais il en blessa deux, dont l'un mourut quelques jours après, malgré les soins que lui prodiguèrent mesdames de Bonté et de Beauvoir. Ce fut à cette même chasse, si féconde en événemens tragiques, que l'un de nos amis, M. du Breignou, eut le pied traversé d'une balle partie d'un fusil qu'il était occupé à examiner.

» Je pourrais vous citer vingt autres traits dont j'ai été témoin, mais je ne veux pas abuser de votre indulgence. Cependant il en est un que je veux encore vous raconter, car M. du Botderû en était le héros. C'était autant qu'il m'en souvient, pendant l'hiver extrêmement rigoureux de 1812.

» Comme vous le savez, notre intrépide chasseur bravait tous les temps, et semblait trouver du charme à se montrer supérieur aux tempêtes et aux frimats. En effet, combien de fois ne l'avons-nous pas vu, par la glace, par la neige, par une pluie battante, toujours vêtu à la légère, en hiver comme en été, nous donner l'exemple de l'immobilité au poste, et y rester toujours le dernier? Il chassait dans la forêt de la Hardouinaie. Le rapport des piqueurs avait signalé des brisées sur plusieurs hardes. Dans ce temps la race des sangliers était très nombreuse, et c'était par douzaine et plus que l'on en immolait à chaque chasse. Le fidèle *Jacob*, ainsi que l'appelait son excellent maître, n'était pas encore arrivé. En lui reposait à juste titre sa plus grande confiance. Il paraît enfin, traîné par son limier qu'il a peine à retenir; il s'avance, son large chapeau à la main, avec cet air mystérieux à travers lequel nous savions démêler un espoir qui n'était jamais trompé... M. du Botderû, du haut de sa taille gigantesque, a promené un regard de satisfaction autour de lui : *A ma, Jaco, mad e cr ioud? — Tamic, Autrou.* (Eh bien! Jacob, apportez-vous une bonne nouvelle? — Un peu, monsieur.) fit Jacob avec un sourire où se peignait le contentement. C'était un monstrueux solitaire qu'il avait mis sur pied, et qu'il était parvenu à rembucher à une lieue de là, dans la forêt de Merdrignac, contiguë à celle de la Hardouinaie. A l'instant il est décidé que l'on fera attaquer le vieux matador par la meute entière, et le temps est donné aux tireurs d'aller se poster. Ces deux forêts sont remplies de vagues marécageux qui étaient pris par la glace, et semblaient de vastes étangs au milieu desquels s'élevaient par intervalle de rares buissons d'aulnes et de saules. Ce fut derrière l'un de ces abris que M. du Botderû fut se placer, à la refuite du bois de l'Orfeuil et de Coalan. La nature apparaissait en ces lieux dans toute son horreur, comme si le meurtre de Gilles de Bretagne les eût frappés d'une éternelle malédiction. Les hommes, les chiens, les chevaux furent tellement excédés de fatigue que les amateurs qui assistèrent à cette chasse et les gens de M. du Botderû en ont conservé un souvenir néfaste; et, quelque mal que l'on éprouvât par la suite, l'on en revenait toujours à dire : « Ah! c'était bien autre chose à la Hardouinaie! »

» La brisée était saignante, aussi la meute n'était pas toute découplée que la bête était lancée. Il gelait à fendre les pierres; mais le ciel était serein; le calme de l'air favorisait la musique qui retentissait au loin dans toute sa majesté. Les piqueurs suivaient à l'envi et mêlaient le son des fanfares à la menée des chiens vraiment royale. L'un d'eux est toujours au milieu de la meute, l'animant de la voix et du cor : c'est l'intrépide Alliot, Vendéen qui a fait ses preuves ailleurs qu'à la chasse du sanglier. Monté sur le vigoureux *Hercule*, tantôt il paraît au sommet des rochers, tantôt il franchit un précipice et un ravin avec autant d'aisance que s'il piquait en plaine.

» L'une des hardes signalées au rapport fuit épouvantée, traverse la voie de la bête de meute, fait prendre le change à quelques jeunes chiens, et voilà deux chasses qui se dirigent de côtés opposés. Bientôt les coups de fusil se font entendre : un feu roulant annonce ou la maladresse, ou la précipitation avec laquelle on tire Cependant plusieurs hallalis sont immédiatement sonnés, mais sans être accompagnés de la *Royale*; c'est que le solitaire du fidèle Jacob n'a pas été atteint. Poursuivi à outrance par les experts de la meute qui semblent multiplier leurs voix, il s'est dirigé comme une balle vers la Hardouinaie, dont il connaît depuis longtemps les forts sauvages; il se jette à corps perdu dans les plus épais halliers de ronces et d'épines. Les chiens ne peuvent y passer que l'un après l'autre par la voie qu'il leur a ouverte, et des hurlemens d'impatience font croire aux piqueurs qu'il tient les abois. Ils entourent aussitôt l'enceinte innaccessible et réunissent tous leurs efforts pour dégager la meute. Enfin elle est parvenue à franchir les obstacles; mais l'animal a pris de grandes avances, et déjà il touche à l'extrémité de la forêt. Il paraît au bout du marais glacé, où M. du Botderû n'a pas perdu un seul instant le bruit de la chasse; il arrive bientôt à portée, marchant d'assurance, et essuie un premier coup de fusil qui ne l'a pas atteint. Le sanglier s'arrête, regarde autour de lui et aperçoit son ennemi qui, tout étonné d'avoir manqué, contre son habitude, se dispose à prendre sa revanche. Le sanglier se précipite vers lui; sa crinière est hérissée, ses défenses cotissent dans sa hure et son œil étincelle : la même pensée de mort anime ces deux adversaires. Enfin le monstre des forêts s'élance sur ce roi des chasseurs, et reçoit en l'air le coup mortel qui fait décerner à son vainqueur les honneurs de la journée.

» Je n'en finirais pas, Messieurs, si j'énumérais tous les succès que je l'ai vu obtenir; j'aurais à passer en revue toutes les forêts de la Bretagne, car je n'en connais pas une qui n'ait été le théâtre de ses exploits.

» Ces exploits furent souvent chèrement achetés. Ainsi, une fois, dans la forêt de Quimperlé, vingt-deux de ses meilleurs chiens, une autre fois, en 1832, onze restèrent sur le champ de bataille. Il était rare que chaque chasse ne fût pas marquée par quelques pertes cruelles. Dans ces sortes de combats, corps à corps, ce sont toujours les plus vaillans qui succombent; mais ils ne moururent pas sans vengeance. Après trente-quatre ans d'une guerre à mort, la race des sangliers fut détruite, et il semblerait que son extinction tînt à l'existence de notre illustre ami. Deux mois avant sa fin, en mars 1834, pour terminer dignement sa carrière de vénerie, il voulut donner une dernière chasse dans les Montagnes-Noires. Six laies plaines et un gros sanglier tués à Kerjean en furent les glorieux trophées. Depuis l'on n'entend plus parler de sangliers. Vicomte DE SAISY.

(*Journal des Chasseurs.*)

La Bourgeoise.

Sous Louis XIV, la bourgeoise tenait son ménage comme le roi de France d'alors portait sa couronne, orgueilleusement! avec toutes ses chances, ses exigences, ses charges, ses conséquences, mais aussi avec tous ses droits; elle savait les établir et les maintenir. — Le ménage était sa royauté, sa puissance; elle y commandait en souveraine, y mettait toute sa gloire, toute sa vie, tout son bonheur.

D'ordinaire, la bourgeoise avait beaucoup d'enfans, un mari, une seule servante, et elle menait tout cela hardiment et vaillamment.— Son homme, elle appelait ainsi son mari, s'occupait des affaires du dehors, pour lesquels il la consultait toujours; celle du dedans la regardaient seule.

Elle se levait au jour, sortait peu, répondait à tout, voyait et dirigeait tout elle-même. La propreté, l'activité, l'ordre et l'exactitude, telles étaient ses vertus. Hors l'histoire de la voisine et du voisin, elle ne connaissait rien. Elle lisait son livre d'heures, c'était tout.

Le cercle de son ménage enserrait tout pour elle : politique, joies, devoirs, bonheur. Elle ne plaçait rien au-delà! C'était Mme Jourdain, déclarant hautement qu'elle n'était pas de la *côte de Saint-Louis*, et réservant sa raison, sa prévoyance, même sa mauvaise humeur pour réparer les torts de son mari, ou Mme Pernelle, grondant son fils, priant *Cléonte de n'entrer point chez elle*, et veillant de loin, de haut, avec un soin, une attention, un courage infatigable sur les intérêts et les destinées de la famille.

Son mari était homme de loi, homme d'affaires ou marchand, selon chacune de ces différentes catégories, ses devoirs journaliers variaient. S'il était marchand, tout en veillant à la boutique, elle surveillait le ménage et les enfans. Flatteuse avec les chalands, accorte et fine en affaires, elle était solide au jour des échéances. Son mari, qu'elle menait d'ordinaire tout en le faisant respecter, trouvait en elle sa force et son conseil.

Sa mise était simple et cossue; elle ne portait pas de chapeau, s'appelait *mademoiselle*; le nom de *madame* n'appartenait encore qu'aux femmes nobles et à celles qui portaient un titre. Son luxe était dans la dentelle de son bonnet rond, dans la propreté de sa tenue. Le dimanche seulement, et lorsqu'il faisait beau, elle allait se promener, entre dîner et souper, avec son mari, sa servante et ses enfans, au Cours-la-Reine ou aux Invalides qu'on bâtissait alors. — Gaie, sensée et courageuse, la bourgeoise avait des droits reconnus; une force acquise et toute à elle : celle de son mari; une position faite et acceptée. Elle vivait heureuse et tranquille, gardant ainsi jusqu'à sa mort sa prépondérance de chef de famille.

Puis la régence vint, les mœurs se gâtèrent. Le règne de Louis XV commença, se poursuivit et s'acheva sous cette influence; il devint de mode, chez les jeunes seigneurs, de faire des dettes, de dépenser sans avoir ou de dépenser plus qu'on n'avait; il fallut se mettre en rapport avec les marchands, les procureurs, les huissiers, les gens d'affaires, parler à l'un, recevoir l'autre, intimider celui-ci, adoucir celui-là. Les jolies bourgeoises furent remarquées par ceux mêmes qui avaient affaires à leur mari; on chercha à en séduire quelques-unes, d'abord pour elles-mêmes, puis peut-être afin d'user de leur influence dans le ménage, puis même quelquefois par le ton. La galanterie, les propos flatteurs arrivèrent jusqu'à elles, et portèrent leurs idées vers un autre but que celui qu'elles avaient entrevu jusqu'alors. Enrichies par le travail et les spéculations de leur mari, elles eurent l'ambition de devenir des femmes de qualité. Les alliances des financiers et de la noblesse, rendues nécessaires par le dérangement des fortunes, suite de l'inconduite, commençaient à confondre les rangs. Les lettres de noblesse acquises à prix d'or, les impôts affermés, à la suite des fermiers généraux, les sous-fermiers offrirent un moyen de s'élever, et jetèrent dans la bourgeoisie les premières idées de vanité et d'ambition.

Du moment qu'il y eut un moyen de faire fortune autre que le travail, l'ordre, l'économie, bien des gens voulurent en user; du moment qu'on a de l'argent et du crédit, on peut acquérir des charges, placer son fils dans la magistrature, entrer au conseil, acheter la noblesse et les titres qui la caractérisent, personne ne voulut plus rester dans la condition inférieure. Les barrières qui séparaient les différentes classes tombèrent, la bourgeoisie changea de position, d'idées, de mœurs. La bourgeoise devint, et se fit appeler: madame!... Elle n'éleva plus ses enfans pour une honnête médiocrité. La vanité remplaça la raison, elle tourna toutes les têtes. — La bourgeoise riche voulut singer la grande dame. Laissons Dancourt nous peindre une scène charmante.

Madame Blandineau (1). — Qu'est-ce que c'est donc, ma sœur? il se répand un bruit dans le village qui paraît des plus surprenans.

L'Elue. — Et à moi, des plus ridicules.

La Greffière. — En quoi donc, ridicule? Et qu'est-ce que c'est que ce bruit, s'il vous plaît, mesdames?

Madame Blandineau. — Que vous allez épouser M. le comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien. Oh! je ne trouve pas cela vraisemblable.

La Greffière. — Cela n'est pas moins vrai, ma sœur, me voilà comtesse; et grâce au ciel, nous ne figurerons plus ensemble.

Madame Blandineau. — Comtesse, vous? vous comtesse, ma sœur?

La Greffière. — Dites, madame, madame Blandineau, et madame tout court, entendez-vous?

Madame Blandineau. — Madame tout court! Ah! je n'en puis plus. Ma sœur comtesse, et moi procureuse! Un siége, et tôt, dépêchez, Lisette.

Lisette. — Madame! holà donc! madame!

L'Elue. — Vous seriez comtesse, vous, ma cousine la greffière?

La Greffière. — Ah! plus de cousinage, madame l'Elue, plus de cousinage.

L'Elue. — Un fauteuil aussi : tôt, du secours; à moi Lisette!

Madame Blandineau.—Ecoutez, ma sœur, il n'y a qu'un mot qui serve; vous voulez le porter plus beau que moi, parce que vous êtes mon aînée, ça toujours été votre fureur; mais je me séparerais d'avec mon mari, s'il me laissait avoir ce déboire-là. Vous verrez de belles oppositions, laissez faire.

L'élue. — Il ne faut pas que la famille demeure les bras croisés dans cette affaire-ci; il faut agir, il faut se remuer, ma cousine.

La greffière. — Oh! remuez-vous, remuez-vous, je vous remuerai aussi, moi, je vous en réponds.

Lisette. — Mort de ma vie, que de mouvement! voilà une famille bien sémillante!

La greffière. — Mais, vraiment, je les trouve admirables; elles m'empêcheront de m'élever, de faire fortune : ces bourgillonnes-là sont si ridicules...

Madame Blandineau. —Bourgillonnes, madame l'élue! bourgillonnes!..

Enfin, Mme Blandineau a reçu 13,000 fr. en mariage, — c'était alors une grosse dot; — elle veut imiter les gens de noblesse, elle joue, porte ses jupes à queues et envoie promener M. Blandineau, son mari, lorsqu'il lui fait des remontrances sur la dépense qu'elle fait : « Remerciez-moi bien plutôt, lui dit-elle, — de ne pas prendre l'argent des autres. » Sa belle-sœur, Mme la greffière, veut épouser un comte parce qu'elle désire un carrosse, elle s'écrie, en singeant les paroles des gens comme il faut : « Holà, laquais! grand laquais, petit laquais, moyen laquais! — Qu'on prenne ma queue. — Avancez, cocher. — Montez, madame. — Après vous, madame! — Eh! non, madame. — C'est mon carrosse. — Donnez-moi la main, chevalier. — Mettez-vous là, comtesse. — Touche, cocher. — La jolie chose qu'un équipage! — La jolie chose qu'un équipage! »

Bientôt la bourgeoise enrichie rêve des titres, afin de se mêler à la noblesse, elle décide son mari à employer la fortune acquise à se créer un rang. — Mme Carmin, marchande de laine, achète une présidence à M. Carmin, son époux. — Mme Blandineau une baronnie; elle l'annonce à sa belle-sœur, Mme la greffière, devenue comtesse.

Madame Blandineau. — Que je vous embrasse, ma chère sœur, je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir comtesse, félicitez-moi d'être baronne.

La greffière. — Vous êtes baronne, ma sœur?

Madame Blandineau. — Oui, ma chère comtesse, c'est une affaire faite. M. Blandineau vend sa charge, et il donne 40,000 fr. de la baronnie de Boistortu; le marché est conclu. Je ne suis plus Mme Blandineau, je suis la baronne de Boistortu à l'heure que je vous parle.

La greffière. — Mais cela est fort joli, cela est fort gracieux, ma sœur; ma sœur la baronne, votre sœur la comtesse en est ravie, et voilà notre famille illustrée au moins.

Madame Blandineau. — Notre cousine l'Elue en mourra de chagrin, madame la substitute s'en pendra; nous aurons ce soir à souper des visages bien tristes.

La greffière. — Il faut tenir son rang, s'il vous plaît, madame la baronne, aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoiserie-là, je vous le demande en grâce.

Madame Blandineau. — Ah! voilà qui est fini, je vous l'accorde, madame la comtesse.

La Greffière. — M. Nacquart épouse Angélique; si nous pouvions aussi le faire quitter, c'est un fort bon homme et qui mérite de devenir de bonne qualité.

Madame Blandineau. — Il en sera, je vous en réponds, il est en marché d'un marquisat.

La Greffière. — D'un marquisat, ma sœur, d'un marquisat, etc., etc. »

Les bourgeoises devenues des grandes dames restaient ridicules, ou tournaient mal; éblouies par une existence à laquelle elles n'étaient point accoutumées, sans soutien de famille, en butte aux jalousies des leurs; une position toujours fausse les rendait rarement heureuses. Cependant ce besoin de changer se maintint dans la bourgeoisie, et se retrouve encore de nos jours.

Le cardinal de Fleury essaya un instant d'arrêter cette marche des choses, ce désordre des mœurs et des rangs, cette alliance de la roture et de la noblesse, mais ce fut en vain. Le temps marchait et avec lui les choses avaient leurs cours forcé. Les traitans, devenus fermiers-généraux, apprirent peu à peu à ceux d'en bas comment on pouvait arriver à la cour. Jouant les grands seigneurs avec leur argent, ils mesurèrent la grandeur à leur taille, ne purent la faire respecter, et ne la respectèrent plus eux-mêmes.

Mme de la Poplinière, célèbre par la cheminée que le duc de Richelieu fit construire chez elle, et par laquelle il s'introduisait chaque soir dans ses appartemens, était une bourgeoise.

Jeune fille, elle s'appelait Mlle Dancourt. M. de la Poplinière, riche fermier-général, affichait publiquement, par son faste de financier, la distinction qu'il voulait bien lui accorder; lorsqu'un jour il fut mandé par le cardinal de Fleury : — « Monsieur, lui dit le vieux prélat, vous connaissez et vous aimez Mlle Dancourt. Les fermes vont être renouvelées; elles dépendent de moi, vous le savez; vous ferez cesser le scandale de votre vie en épousant Mlle Dancourt, ou vous ne serez pas conservé sur la liste des fermiers-généraux. — M. de la Poplinière étonné n'osa résister, et la jolie Mlle Dancourt devint Mme de la Poplinière. Le cardinal, qui se piquait de maintenir les bonnes mœurs, espérait arrêter ainsi ce luxe que l'usage n'avait que trop établi parmi les financiers, celui des maîtresses publiquement entretenues. Mais il ne réussit pas comme il l'espérait; l'élan était donné; il arriva seulement à prouver qu'une jeune et jolie bourgeoise pouvait devenir une charmante femme. Mme de la Poplinière fut bientôt la personne la plus à la mode à Versailles et à Paris.

Puis il arriva que le duc de Richelieu, ce grand seigneur galant, la trouvant jolie, lui fit la cour, qu'elle l'écouta, que leur intrigue fut découverte : puis Mme de Poplinière perdue par un éclat scandaleux, obligée de quitter sa brillante position, chassée par son mari, alla vivre à l'écart presque oubliée du duc de Richelieu, pour qui elle avait presque tout sacrifié, et qui depuis la voyait à peine.

Le bourgeois du quatorzième siècle eut tiré vengeance de la femme et du séducteur, — le bourgeois du dix-septième eût enseveli la chose dans un profond silence, — le bourgeois du dix-huitième, chassa sa femme, et s'en alla vivre avec des filles. — Je ne parle que du temps passé : dans cent ans, on parlera de nous.

CLAIRE BRUNNE. — (*Gazette des Femmes.*)

(1) Dancourt, les *Bourgeoises de qualité.*

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Aujourd'hui a eu lieu l'inauguration de la Madeleine.

L'affluence des fidèles était considérable : des gardes municipaux à pied veillaient aux portes et autour de l'église, pour contenir la foule et régler les entrées.

Une messe en musique a été chantée : on a été frappé de l'excellente sonorité de cet immense vaisseau et du jeu admirable du buffet d'orgues placé derrière le maître-autel. L'éclairage aux candelabres est d'un fort bel effet. Les peintures et les sculptures sont d'une richesse qui n'ôte rien à la simplicité de leur caractère : sous ce seul point de vue, la Madeleine serait un des plus beaux temples élevés à Dieu par les hommes.

L'eau bénite a été répandue processionnellement dans toute l'église. Des jeunes filles, vêtues de blanc, portaient des bannières dont l'effet rappelait les plus saintes fêtes de la religion catholique.

Toute la cérémonie s'est accomplie au milieu du recueillement le plus profond.

—La récolte est presque achevée dans le département des Ardennes : on en est généralement satisfait.

— Au marché de jeudi dernier, il a été amené à Metz une voiture de blé de la nouvelle récolte. Ce blé était magnifique et a été vendu à raison de 18 fr. 50 l'hectolitre.

— Déjà presque tous les blés sont rentrés aux environs de Paris. Les épis sont gros et très grenus. Les cultivateurs considèrent cette année comme très abondante en blés.

— On cultive, depuis dix à douze ans, dans plusieurs départemens de l'Aisne, et surtout dans le canton de Craonne, un blé connu sous le nom de blé de mai ou blé d'Alger. On ignore par qui il y a été introduit, mais son nom et l'époque à laquelle il a paru semblent indiquer qu'il nous est venu d'Alger peu de temps après la conquête. Il ne faut point le confondre avec les autres blés de printemps. L'époque la plus ordinaire de sa semaille est réellement du 1er au 10 mai; sa récolte a lieu presqu'en même temps que nos fromens d'automne. On emploie ordinairement un hectolitre de semence par hectare. Ce produit d'un hectare est, année moyenne, de 800 gerbes, qui produisent 12 hectolitres de grain.

Le double décalitre de grain pèse environ 30 kil. et donne 14 kil. 500 grammes de belle farine prime, 4 kil. 550 grammes de son et 750 grammes de déchet. La farine a une légère teinte jaune et fait un pain blanc et savoureux, mais elle est assez difficile à travailler seule, parce qu'elle produit une pâte courte. Sa paille ne vaut pas celle des blés d'automne, mais les animaux la préfèrent aux pailles des blés de mars. Elle se bat avec une rare facilité, au premier coup de fléau le grain et les bales se séparent de l'épi. Ce blé est surtout utile sur les terrains trop mouillés l'hiver, et par conséquent impropres à la culture des fromens d'automne; il offre aussi de grands avantages pour remplacer toutes les semailles détruites par l'hiver ou même par les gelées tardives de la lune rousse.

— Les trois bateaux à vapeur que le pape avait commandés en Angleterre, pour le service du Tibre, sont arrivés à Châlons-sur Saône. Les basses eaux ne leur permettant pas de descendre à Lyon, on les décharge de leur machine pour les embarquer eux-mêmes sur des bateaux qui les transporteront jusqu'à Avignon.

— M. le maréchal duc de Reggio, qui a fait une chute de voiture en juin dernier, à sa terre de Jean-d'Heurs, est en voie de guérison, et nous apprenons que les suites de cet accident ne l'empêcheront probablement pas de se rendre à Paris dans le courant du mois prochain, pour la session.

— La rapidité de nos communications est si grande aujourd'hui, que nous avons reçu hier, au Havre, les journaux de Londres du matin, en moins de douze heures par le steamer le *Prince of Wales*. Le *Times*, qui paraît à Londres à six heures du matin, était lu ici entre six et sept heures du soir. Il est bon, pour se faire une idé exacte de cette promptitude de communications, de se rappeler qu'il y a trente lieues par terre de Londres à Southampton, et que ce trajet se fait en deux heures et demie à trois heures, et que les trente lieues par mer, que les bateaux à vapeur de Southampton ont à faire pour se rendre au Havre, se parcourent aujourd'hui en neuf heures.

Nous pouvons donc recevoir au Havre des nouvelles de Londres en douze heures, malgré les soixante lieues qui séparent ces deux villes, tandis que nous ne recevons qu'en treize ou quatorze heures de Paris les lettres qui n'ont que cinquante-deux lieues à parcourir.

On a la certitude que, lorsque le chemin de fer entre Paris et le Havre sera établi, on se rendra de Paris à Londres, en passant par notre ville, en moins de vingt heures ; soit de Paris au Havre, par le chemin de fer, huit heures ; du Havre à Southampton, par les bateaux, huit à neuf heures ; de Southampton à Londres, par le chemin de fer, deux heures et demie à trois heures. (*Journal du Havre.*)

— On écrit d'Epinal, 18 juillet :

« La foudre est tombée ce matin, entre six et sept heures, sur la maison du nommé Gremillet , cultivateur , habitant une des fermes de la Rondenau, commune d'Arches, et a réduit cette habitation en cendres. Cet individu et un de ses enfans ont été renversés par le fluide électrique, sans autre accident. Neuf bêtes à cornes se trouvaient en ce moment dans l'écurie ; cinq ont été foudroyées selon l'ordre de placement qui suit : 1, 3, 5, 7 et 9. D'autres animaux ont également été tués. »

— Un événement affreux s'est accompli la semaine dernière dans la vallée de la Dore sous Meymont.

La trombe qui, l'an dernier, dévasta le vallon de Louette, a amoncelé à travers la Dore une énorme quantité de matériaux qui ont créé une véritable digue et formé en amont un lac étendu et profond. Dans la partie supérieure, le sable tend à se niveler d'assez loin avec l'obstacle qui élève les eaux ; mais ce travail s'opère lentement à pic, et malheur au baigneur confiant et inexpérimenté qui veut atteindre ce talus sablonneux.

Le 5 de ce mois, M. l'abbé Jury, chef de pension à Cunlhat, avait conduit dix-huit de ses élèves pour se baigner dans la Dore. Ils se prirent à jouer sur le sable, qu'un faible courant d'eau recouvrait ; puis ils descendirent la rivière jusqu'au bord de l'abîme. En ce moment, le sable fléchit, s'éboula , et trois enfans disparurent sous l'eau. M. l'abbé Jury s'élance, plonge, saisit le jeune Redon, d'Echandely, le ramène au rivage. Des deux rives ce cri d'effroi retentit : « Il y en a encore deux! » L'abbé Jury, frappé de stupeur, est tombé en syncope, et on a vu les deux autres descendre lentement au fond du gouffre convulsivement serrés l'un à l'autre, sans que personne pût les secourir. Les deux corps ont été retrouvés le lendemain.

— Un enfant de 16 ans , le nommé Saulier , fils d'un vigneron de la commune de Pontallier (Côte-d'Or) , s'est suicidé il y a peu de jours. Il travaillait avec son père et sa mère, qui lui adressèrent quelques reproches. Il les quitta subitement et courut vers la maison paternelle , qui était fermée , et dans laquelle il pénétra par une fenêtre; il ouvrit une armoire, y prit quelques sous et courut acheter de la poudre , dont, à son retour, il chargea un fusil, s'appuya contre une cheminée , plaça le canon du fusil sous son menton, lâcha la détente avec son pied, et se fit sauter la cervelle. Le fusil était chargé de deux balles, qui ont percé le plancher et se sont perdues dans le grenier. La mort a été instantanée.

— Les journaux allemands rapportent que les habitans de la Forêt-Noire, vivant principalement de la fabrication des pendules de bois, des ouvrages en bois et en paille qui s'exportent en grande quantité en France, sont en ce moment vivement alarmés par l'élévation du tarif récemment arrêté par le gouvernement français, et qui porte de 1 fr. 10 c. à 2 fr. 10 c. le droit d'entrée sur les pendules de la Forêt-Noire.

Le gouvernement français désire la transplantation de cette industrie en Alsace, et voudrait que les fabricans de la Forêt-Noire s'établissent en France. Déjà l'Angleterre et l'Amérique du nord ont attiré de ces fabricans dans leur pays.

— Un nouveau cas de morve s'est manifesté sur un individu qui avait soigné des chevaux affectés de cette terrible maladie. Ce fait vient d'avoir lieu dans la ville de Saint-Amand. Le malade a succombé avec des symptômes qui ne laissent plus de doutes sur la possibilité de l'inoculation de cette maladie des chevaux aux hommes. (*Echo de la frontière.*)

— La commune de Sainte-Agnès, située au pied des Alpes et des éternels glaciers qui dominent la belle vallée de Grésivandan, vient d'être, il y a quelques jours , le théâtre d'un fait des plus singuliers. Un des vieux et paisibles habitans de la commune, Joachim Giroud, un jour de dimanche, et tandis que tout le village était à la messe où officiait le respectable curé, M. Allard, s'était rendu dans la montagne pour cueillir quelques fruits sauvages et faire paître en même temps sa chèvre et son chevreau. Tout à coup une pierre se détachant de l'un des rochers à pic qui dominent l'étroit sentier où il était engagé, il dut se retirer en arrière pour en éviter le choc et n'être pas broyé par cette espèce d'avalanche. Dans la rapidité de son mouvement, il mit le pied sur une partie sablonneuse et excavée du terrain, et, perdant immédiatement l'équilibre, il se trouva précipité à près de deux cents pieds de profondeur.

Cependant, tout meurtri, contusionné, et couvert de blessures qu'il était, le vieux montagnard n'avait pas entièrement perdu connaissance, mais il lui était impossible de se relever, de faire même un mouvement, et bientôt les insectes, envahissant ses blessures, lui firent éprouver le plus épouvantable supplice. Le reste du jour s'écoula ainsi, et le malheureux Joachim éprouvait tout à la fois les tortures de la souffrance et de la faim, lorsque le soir venu, il vit sa chèvre s'approcher de lui après être parvenue à descendre au fond du précipice, et lui présenter ses pis dont le lait pur le désaltéra et le soutint, tandis que , par ses bêlemens plaintifs elle semblait chercher à appeler du secours.

Quatre jours et quatre nuits durant, l'infortuné vieillard demeura dans cette situation horrible, et lorsqu'enfin un chevrier, averti par les bêlemens, se hasarda intrépidement à venir à son secours, et parvint à le sauver, il le trouva expirant et dans un état qui ne permettait de conserver aucune espérance.

Le lendemain, en effet, Joachim Giroud rendait le dernier soupir entre les bras de l'excellent curé de Sainte-Agnès, M. Allard, qui, après avoir rendu les derniers devoirs à son infortuné paroissien, a fait l'acquisition de la chèvre dont l'instinct avait prolongé sa vie de quelques jours.

— On a calculé que la France devait posséder environ 2,100,000 chiens. A 10 c. de pain par jour pour chacun de ces consommateurs, cela donne 75,000,000 fr. absorbés par la gent canine. En établissant un impôt de 3 fr. par tête de chien, le budget de l'état bonifierait donc de 6,300,000 fr. par an, ce qui n'est pas à dédaigner par le temps qui court.

— De nombreuses et brillantes fêtes ont été célébrées à Liége les 18, 19 et 20 de ce mois, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Grétry. Des concerts, des bals et des réunions littéraires ont fourni successivement aux Liégeois l'occasion de célébrer la mémoire de leur compositeur national.

—On écrit de Bruxelles :

» Un double assassinat, a été commis dans la nuit du 18 au 19, sur les personnes d'Anne-Marie Vansterdael, âgée de 82 ans, et Anne-Catherine Vansterdael, sa sœur, âgée de 75 ans. Les cadavres ont été trouvés lundi à 7 heures du matin, l'un sur le lit et l'autre sur le carreau de la chambre à coucher, tous les deux mutilés d'une manière horrible ; une des victimes ayant la gorge coupée et 12 blessures mortelles, et l'autre 7 à 8 blessures de même nature. L'assassin était seul ; il s'est servi d'un couteau appartenant à ses victimes ; il n'a pris que de l'argent serré dans deux coffres non fermés ; il s'était introduit dans la maison en pratiquant un trou dans le mur de derrière. Le couteau, instrument du crime, a été trouvé en deux pièces, dont l'une était encore plongée dans une blessure. La justice, les hommes de l'art, se sont rendus sur les lieux, et l'instruction continue. »

— La récolte des céréales est tellement abondante cette année aux Etats-Unis que, par les dernières nouvelles reçues, on apprend qu'il pourra être exporté, en sus de la consommation nécessaire au pays, la quantité énorme de 7 millions de barils de farine, de 200 livres chacun. C'est un excédent de plus de moitié sur les quantité qu'exportent ordinairement les Etats-Unis.

— On a découvert ces jours-ci en Hollande, dans la commune de Lonneker, près du moulin dit Demmer, à l'ouest du nouveau chemin d'Enschede, un silex monstre du cube de 21 aunes. Les entrepreneurs de ce chemin vont le faire briser, et l'on compte qu'on en macadamisera 40 aunes de longueur sur une largeur de 3 aunes et à l'épaisseur de 20 pouces.

— Il y a maintenant à Rochdale un frère et une sœur qui s'appellent Adam et Eve Walton. Adam est né à minuit moins 2 minutes le 31 décembre 1816 et Eve à minuit 5 minutes le 1er janvier 1817. La mère d'Adam et Eve a 24 enfans, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elle a commencé par avoir un fils, puis deux jumeaux, puis un enfant seul, puis deux jumeaux, et ainsi de suite jusqu'à concurrence de 24 enfans.

(*Liverpool Mercury.*)

Imprimerie de BOULÉ, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 7 Août 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 82

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : A Paris, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. Et en Province, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons, EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES, TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES. Un an.... 38 f. Six mois.. 20 Trois mois 11

2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES. Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6

SOMMAIRE.

UN NOM.

A sept milles de Vienne et sur la rive gauche du Danube, se trouve l'abbaye de Lieusterneubourg. C'est un superbe monument élevé au milieu d'une vallée qu'environnent des coteaux plantés de riches vignobles; tout autour sont répandus des milliers de fermes dont les toits, couverts de tuiles, se détachent sur le fond vert d'une foule d'arbres fruitiers. De loin en loin, un bouquet de noyers domine cette plaine de feuillage. Ces noyers abritent l'entrée des vastes celliers creusés en terre, où sont déposées les richesses des paysans autrichiens. Aucune partie de la France ne peut nous donner une idée de la grosse et joyeuse prospérité de ce pays. La physionomie des habitans répond complétement à l'aspect de ces campagnes : des hommes vigoureux et massifs, des femmes propres et rebondies, de gros enfans joufflus et roses, peuplent cette riche végétation. Partout un sourire de bienveillance accueille l'étranger qui passe, un salut amical lui souhaite une bonne route, et s'il laisse deviner seulement l'intention de se reposer un instant, tout aussitôt la porte s'ouvre et le fermier l'introduit dans la grande chambre de sa maison. Là, sur la table couverte d'un tapis tyrolien, où demeurent sans cesse remplis deux flacons de vin, tout prêts à être vidés en l'honneur du premier venu; il lui offre une tranche de jambon fumé et du raifort préparé avec du vinaigre et du poivre; tout cela sans embarras ni ostentation : tant pour ces braves gens l'hospitalité est une habitude de tous les jours! L'époque de la fête des vignobles présente, sous son point de vue le plus large, cette cordiale assistance accoutumée à tendre la main au premier passant. Pendant quelques jours, il se mêle au grand mouvement, au calme laborieux du vigneron allemand : le riche fermier laisse entrer un peu d'orgueil dans la satisfaction habituelle que lui donne sa fortune; son bonheur devient de la joie. Au dimanche convenu, les habitans du village où se célèbre la fête et leurs invités se rendent à un pavillon de feuillage préparé à l'avance. Là, se trouve un arbre, ordinairement le plus beau de la forêt voisine, qu'on a dépouillé de ses branches, et au sommet duquel on suspend une couronne de pins, de larges cruches pleines de vin, des fruits de toutes sortes, des rubans de toutes couleurs. C'est comme le phare de la fête, qui avertit les paysans des villages voisins de l'endroit où l'on se réunit. A midi, on sert dans ce bosquet un repas immense, où n'assistent que les hommes; à trois heures, les jeunes gens partent en corps et se rendent dans une ferme où sont rassemblées les jeunes filles, et les ramènent processionnellement au lieu du banquet, qui se transforme alors en salle de danse. Un orchestre de vingt ou trente musiciens, composé de harpes et d'instrumens à vent, joue les valses favorites du pays. Cette musique a le charme de toute chose facilement sentie et exprimée. L'instinct musical de l'Allemand donne à ces concerts un accord bien plus intime que la supériorité étudiée de nos meilleurs artistes; la danse, qui s'anime au son de cette parfaite harmonie, est, comme elle, si aisée à la nature allemande, il en résulte un ensemble si justement mesuré, si naïvement complet, qu'on passe des heures entières à regarder et à écouter sans ennui ni fatigue, soit quand la fête commence par la valse lente et posée, appelée *landser*, soit lorsque plus tard, à la clarté de mille lampes suspendues au feuillage, les groupes tourbillonnent aux accens vifs et pressés du *deu-dentshen*. Alors on peut dire que le pays et les hommes se montrent dans leur plus haute expression de richesse matérielle et de félicité modérée.

Pour celui qui vit et meurt dans ce monde et dans ces habitudes, pour celui dont la pensée a compris la destinée humaine dans l'aisance des biens corporels et dans le repos de l'ame, ce peuple, à un jour de travail comme à un jour de fête, est la réponse la plus puissante à toutes les plaintes des idéalistes contre les misères de la vie et à toutes les diatribes des libéraux européens contre les gouvernemens absolus. Mais, pour tout homme qui porte en lui une activité d'ame et d'esprit qui a besoin de se répandre au dehors pour ne pas se rabattre sur elle-même, et user rapidement la vie qui lui est départie, pour cet homme rien n'est plus insupportable que ce peuple engraissé de repos, ruminant mollement sa pâture de bonheur, et au cœur ni à la tête duquel il ne doit point frapper pour leur demander une passion ou une idée. Si parmi ce peuple il se trouve des êtres ainsi malheureusement doués, il faut qu'ils s'enfuient s'ils veulent vivre; il faut qu'ils meurent s'ils ne peuvent fuir.

Il ne manque pas non plus dans ce monde de ces hommes, optimistes décidés, qui trouvent plus commode d'accuser le malheur que de le secourir ou même de le comprendre, qui s'arment de la lâche complaisance de leur nature à supporter toute condition humaine, pour appeler révolte insensée le désespoir d'une ame trop à l'étroit ou trop bas placée pour sa taille et son ambition. Ceux-là, lorsqu'ils ont comprimé tout élan de douleur, lorsqu'ils ont étouffé toute plainte, à force de banalités sur la sagesse qu'il y a de savoir se contenter de son sort, lorsque la victime ne s'agite plus et se tait, ceux-là se font gloire d'une guérison, et répètent avec un sourire inepte de triomphe : « Rêves de jeunesse, folies d'une imagination malade, que quelques bons conseils devaient bientôt ramener à la raison! » Et ils ne s'aperçoivent pas que ces forces, qui demandaient la gloire et l'avenir pour se déployer, s'acharnent à détruire le corps où ils les refoulent, et que cette flamme généreuse, mais implacable, à laquelle ils refusent tout aliment, se nourrit de la vie qu'elle devrait éclairer.

Lorsque nous nous sommes décidés à publier l'histoire que l'on va lire, ces réflexions nous sont venues plutôt comme une supposition que comme une certitude; car, dans le peu d'événemens qui la composent, deux choses seulement pourraient justifier notre opinion à ce sujet, le nom de celui qui en fut le mystérieux et principal acteur, et le dénoûment qui vint la conclure d'une manière si inattendue.

C'était à la chute du jour, pendant une de ces fêtes dont nous avons parlé tout à l'heure, aux environs de cette abbaye de Kleusterneubourg, que nous avons nommée en commençant. Un jeune homme, il pouvait avoir vingt ans, monté sur un gracieux cheval arabe, et suivi d'un domestique sans livrée, subissait sans l'écouter la conversation d'un homme d'une cinquantaine d'années, dont le cheval marchait au pas, à côté du sien. Tous deux étaient vêtus de noir, et rien n'annonçait que ce ne fussent pas deux simples gentilshommes qui revenaient d'une longue promenade, un père et son fils peut-être; peut-être bien aussi un gouverneur et son élève. Mais, dans le premier cas, le père eût eu sans doute une plus tendre sollicitude pour la préoccupation sinistre de son fils, et, dans le second, l'élève eût montré plus de dédain moqueur pour les exhortations ennuyeuses de son gouverneur. Ici, c'était, d'un côté, l'obséquieuse tyrannie d'un homme qui surveille l'ame comme le corps, et qui la poursuit d'attentions outrées jusque dans le silence où elle se réfugie; de l'autre, c'était une résolution persévérante d'insensibilité contre laquelle venait se briser toutes les phrases vides du parleur. Il y avait quelque chose de particulier entre ces deux hommes. A un certain moment

le cheval arabe, qui marchait doucement, libre sous le poids qu'il portait, et jouant entre ses dents avec le mors détendu de sa bride, le cheval pointa vivement ses oreilles à l'horizon, et aspira l'air avec un long hennissement. Averti par ce sûr instinct que quelque chose approchait à quoi il fallait prendre garde, son cavalier leva les yeux et vit devant lui un de ces grands arbres couronnés pour une fête. Quelques pas après, il entendit les harpes et les cors qui animaient la danse. Quoiqu'il parût refuser les secours que son importun compagnon lui offrait contre sa mélancolie, il n'y avait pas sans doute en son ame un désespoir si arrêté qu'elle n'acceptât du hasard la chance d'une distraction.

— Une fête ! dit-il en regardant cet arbre tout orné de festons.

Puis, comme s'il voulait se défaire à la fois et de ce qu'il entendait et de ce qu'il pensait, il reprit avec un doux et triste sourire :

— Allons à cette fête.

Aussitôt il lança son cheval au galop à travers les arbres bas et les branches qui entouraient au loin le lieu de la réunion, sans prendre garde, ni pour l'épargner, ni pour en rire, à l'embarras de son compagnon, qui le suivait péniblement dans sa course rapide. On eût dit la chaîne attachée au pied du forçat qu'il traîne après lui indifféremment, et qu'il use sur le pavé du bagne sans attention ni espérance, certain qu'il y en a une autre toute forgée pour la remplacer. Arrivé à ce cercle d'obscurité que donne autour d'elle toute vive lumière allumée dans le crépuscule, le jeune homme s'arrêta et contempla le spectacle qui s'offrait à lui. Au milieu du bosquet, une nombreuse jeunesse, le sourire aux lèvres, le teint coloré de la chaleur de la danse ; tout autour, les vieux vignerons embrassant de leurs larges mains leurs larges gobelets d'argent, qu'ils laissaient reposer un moment sur la table, sans les quitter, pour suivre de l'œil le balancement régulier de la valse ; dans un coin, un vieux noble des environs, qui honorait la fête de sa présence, et qui avait permis à sa fille d'ouvrir le bal avec le plus beau des vignerons ; çà et là quelques moines de l'abbaye, qui s'entretenaient avec leurs fermiers de la richesse de la récolte, tandis que quelques autres, béatement penchés sur une chaise, les yeux demi-clos, la lèvre avinée, faisaient tourbillonner dans leurs têtes leurs rêves monastiques au bruit des instrumens. Un moment les yeux du jeune cavalier s'arrêtèrent avec une douce expression de bienveillance sur ce tableau de joie innocente. Comme un malade dévoré de la fièvre, et qui trempe ses bras brûlans dans une eau fraîche et pure, il semble qu'il baigne un moment son ame dans cette pure et fraîche atmosphère de bonheur et d'insouciance où s'enivrait tout ce peuple. Mais une voix fatale ne lui permit pas long-temps cet oubli de lui-même. Ce n'était pas, à coup sûr, méchanceté noire et calculée de la part de celui qui vint l'arracher sitôt à cette douce contemplation : ce fut ce pédantisme ignoble d'un moraliste lourdaud, qui marche tête haute sans regarder où il pose le pied, et qui heurte le cœur, brutalement et à son insu. Le vieux compagnon du jeune homme, en voyant le plaisir que celui-ci prenait à regarder cette fête, ne put pas laisser échapper cette excellente occasion de faire sa leçon. Il se pencha vers lui, et, avec le sourire satisfait d'une philosophie stoïque :

— Vous voyez, lui dit-il, le bonheur est partout, quand on veut le trouver où l'on est.

Et après ces paroles, il se reprit à considérer la danse, sans s'apercevoir que déjà le jeune homme ne la regardait plus ; qu'il avait de nouveau baissé la tête, et que ses yeux, vaguement fixés devant lui, ne voyaient plus qu'en lui-même. Ils eussent ainsi long-temps gardé le silence, si la satisfaction qu'éprouvait cet homme n'eût ramené ses yeux sur son jeune compagnon pour y admirer l'excellent effet de ses paroles. Il s'étonna comme un sot, et, comme un sot, il se fâcha presque du mal qu'il avait fait, l'attribuant à un parti pris de souffrir, à un entêtement de désespéré. Mais il paraît qu'il n'avait autorité que pour tyranniser d'en bas cette vie qu'on lui avait confiée ; car il supprima toute expression de surprise et de mécontentement, et dit avec un ton de soumission particulière :

— Pourquoi ne pas vous mêler à cette fête ? ce serait une distraction pour....

Un profond soupir du jeune homme l'arrêta : il avait détourné la tête sans répondre ; mais au moment où son compagnon attendait un refus, il le vit se jeter vivement à bas de son cheval. Pendant que lui-même descendait du sien et le remettait à son domestique, le jeune homme fit quelques pas dans l'ombre, passa derrière un arbre le temps d'essuyer une larme, et se rapprocha de lui. Il portait alors sur son visage une austère et simple dignité.

— Vous voyez, dit-il, que je ne suis pas ingrat ; vous direz, j'espère, que j'accepte avec reconnaissance les plaisirs qu'on me permet.

Il y avait dans ces paroles la résolution d'un homme qui se sent certainement mourir, et qui se résigne cependant à tous les remèdes qu'on lui offre et qu'il sait inutiles, pour ne pas être au moins accusé de sa mort. Aussitôt il entra dans la salle de bal. Il n'y avait pas fait dix pas, qu'un mouvement universel se manifesta à son aspect ; quelques gentilshommes, les fermiers, les moines, se levèrent soudainement, les joueurs d'instrumens se troublèrent dans leur mesure, les valses furent presque suspendues. Un doux regard de remercîment de la part du nouveau venu salua ce bienveillant accueil ; mais tout près de lui et derrière lui, son implacable compagnon arrêta ce mouvement d'un signe de la main : son geste et l'expression de son visage dirent à toute cette assemblée qu'elle ne devait rien voir et rien manifester, et l'habitude de l'obéissance est telle au cœur autrichien, il comprend comme si absolu tout ordre qu'il suppose venir du pouvoir, qu'au même instant tout reprit son cours régulier : danse, musique, joie ; on ne se permit plus de faire attention à celui qui arrivait, on n'osa pas même songer à être curieux. Ce coup ne pénétra pas moins avant que le précédent au cœur du jeune homme ; mais à ce moment il faisait jour autour de lui : l'orgueil couvrit la douleur : rien ne parut sur son visage. Il continua à parcourir le bal, et pour achever toute sa victoire sur lui-même, il se résolut à y prendre part.

Quelle misérable vie pour un homme que d'employer toutes les forces de son ame à jouer le calme à propos d'une valse, que de réduire toute la puissance d'un esprit supérieur à faire choix d'une danseuse telle qu'on n'y pût rien deviner de ce qu'il sentait ! Ainsi il dédaigna de donner cette leçon à ceux qui le regardaient, d'aller dans un coin obscur chercher quelque jeune fille délaissée, pour leur montrer que l'abandon de l'abandonné n'est pas une loi pour tout le monde. Peut-être il prêta à toutes ces ames plus d'intelligence qu'elles n'en avaient, et peut-être ne l'eût-on pas compris comme il craignait de l'être ; mais il satisfit à son intime pensée, et depuis long-temps c'était sa seule occupation. Il chercha donc dans toute l'assemblée la plus belle de toutes les danseuses, la plus invitée, celle qu'on se disputait, et lui demanda de valser avec lui.

— Je ne puis pas, répondit-elle librement ; voici mon danseur pour toute la soirée.

Elle lui montra un grand et beau vigneron qui se tenait près d'elle. Celui-ci devint tout rouge ; et, jetant un regard furtif autour de lui, il dit avec un léger tremblement dans la voix :

— Non, non, dansez avec... avec monsieur.

La jeune fille regarda son danseur avec surprise, et consulta de l'œil une vieille femme qui était à son côté, et qui de la tête, mais en regardant aussi avec inquiétude si on ne l'observait pas, lui fit un signe d'assentiment.

Le triste jeune homme devina, à la surprise de la jeune fille et au trouble du danseur et de la vieille femme, que la première ignorait qui il était, mais que les autres le savaient ; et il leur sut bon gré, à ces pauvres gens, d'avoir eu pour lui tout le courage dont ils étaient capables. Puis, comme il avait besoin d'être reconnaissant, il parla d'eux à sa belle danseuse, non pas en calculant ce qu'il pourrait faire pour eux, car il ne prévoyait pas qu'il pût les récompenser, mais pour s'en occuper et pour les mieux remercier en lui-même en les connaissant mieux. Alors, pendant qu'il suivait les tours rapides d'une valse ravissante, où les musiciens s'appliquaient de cœur, il dit à la jeune fille :

— Cette excellente femme est votre mère, n'est-ce pas ?

— Hélas ! non, répondit la valseuse ; c'est la mère de mon danseur ; ma mère est une Française.

A ces mots, le jeune homme trembla comme à une commotion électrique, et sa danseuse, qui se complaisait à danser avec lui, tant il lui semblait plus habile et plus gracieux que son vigneron, le sentit perdre la mesure et se troubler un moment. Mais il se remit aussitôt, et la pénétrant de son regard d'aigle, il ajouta en baissant la voix :

— Et vous, vous êtes Française aussi ?

— Non vraiment, dit-elle, mon père est Hongrois, et je suis née en Hongrie comme lui.

— Mais votre mère est ici, sans doute ? dit le jeune homme ; faites-moi la voir.

— Hélas ! reprit la jeune fille, elle est morte !

Et, à son tour, elle se troubla et baissa tristement les yeux.

Le regard du jeune homme perdit tout aussitôt cette tension ardente qui l'attachait au front de cette belle enfant : il devint triste et plein de compassion ; mais elle se trompa lorsqu'elle crut que c'était pour elle qu'était cette subite pitié. Elle ne put pas deviner qu'elle venait d'éteindre une espérance, une espérance bien vaine sans doute, celle de voir la France, et rien au monde ne pouvait avertir cette pauvre jeune fille que c'était sur lui-même qu'était triste ce beau et noble jeune homme. Elle voulut répondre à son intérêt, et crut lui devoir une confidence en retour.

— Oui, elle est morte voilà bientôt deux ans ; mon père n'a pu supporter plus long-temps de demeurer dans le village où nous l'avons perdue ; c'est pourquoi nous avons quitté, il y a un mois, les environs de Presbourg pour venir habiter auprès de Vienne.

Cette circonstance expliquait au jeune homme comment il était inconnu de cette paysanne ; mais il n'y fit point attention, et la valse s'acheva en silence. En reconduisant sa danseuse à la place où il l'avait prise, il vit que son compagnon parlait bas à la vieille femme, qui fit asseoir la jeune fille auprès d'elle sans lever les yeux sur lui. Il s'éloigna de quelques pas, soupçonnant aisément les ordres qu'elle avait reçus ; mais, à quelque distance, il voulut s'en assurer tout à fait, comme un homme accoutumé à souffrir et qui veut faire pénétrer jusqu'au fond de son ame toute douleur qui l'effleure. Il se retourna et vit, au geste actif de la jeune fille, qui désignait l'endroit par où il s'était échappé, qu'elle s'informait de lui, et en même temps il comprit, à la façon dont on lui répondait, qu'on lui disait l'ignorer.

— Oh ! pensa-t-il en lui-même, on proscrit mon nom de la curiosité innocente de cette pauvre fille, parce qu'on est sans doute informé déjà qu'il y a un peu de sang français dans ses veines.

Sans doute il eut cette pensée ; mais il n'en témoigna rien, ni par un regard de colère ni par un mot de mépris adressé à son compagnon ; seulement il s'élança sur son cheval, et partit comme une flèche, en disant au domestique :

— Au palais, à Vienne !

Mais avec l'accent d'un homme qui eût crié : A la prison, à la torture, au cachot, à la tombe!

Le lendemain, dans la salle gothique d'un vieux palais, quatre personnes étaient réunies; celle qui paraissait la plus importante était assise dans un vaste fauteuil, le coude appuyé sur une table, et la tête dans sa main; une autre placée devant un bureau et parcourant attentivement des papiers, les deux autres debout devant la première. L'une de celles-ci était le compagnon du jeune homme; le vieillard qui était assis près de la table, car c'était un vieillard, releva la tête après un long silence, et dit tristement :

— Vraiment, je ne sais plus quel parti prendre, monsieur le baron, et il désignait celui que nous connaissons déjà. M. le baron prétend qu'*il* a paru charmé de sa promenade d'hier, et vous dites, docteur, qu'*il* est aujourd'hui plus triste et plus accablé que jamais.

— C'est que l'on n'a pas fait, répondit le docteur, ce que j'avais demandé.

— Cependant, reprit le vieillard, il est libre, il sort à toute heure et va où il veut.

— Sans doute, ajouta le médecin, on a alongé la chaîne; mais il la voit encore. Si l'on ne peut la briser, il faut du moins essayer de la lui cacher.

— Que peut-on faire de plus? dit le vieillard.

— Beaucoup, répondit le médecin; on peut le laisser seul, seul surtout dans ses promenades.

— Ce n'est pas convenable! s'écria vivement le baron, avec le courage désespéré d'un courtisan qui croit voir supprimer son emploi.

— Est-ce prudent? dit le vieillard en consultant du regard le silencieux personnage, qui feuilletait toujours des papiers, et qui fit semblant de n'avoir pas entendu; est-ce prudent? répéta-t-il avec un soupir.

— Je ne sais, répondit fermement le médecin, si cela est convenable et prudent, mais ce sera humain. Il faut qu'il ait la liberté de son ame comme de sa personne, ou il faut qu'il meure.

— Monsieur! s'écria le vieillard en se levant soudainement et en parcourant la chambre avec rapidité, non, il ne faut pas qu'il meure! Lui aussi, mourir de prison et de captivité! je ne veux pas, je ne veux pas, ils diront ce qu'ils voudront; on me blâmera, on me fera la guerre, n'importe! Oh! non, non, il ne faut pas qu'il meure ainsi; c'est bien assez de.....

Et il s'arrêta, peut-être devant le nom qu'il allait prononcer, peut-être aussi devant le regard que levait sur lui l'homme qui lisait les dépêches du jour. Celui-ci, après un moment de silence, après avoir consulté sur la figure du vieillard la douleur qui l'agitait, dit d'un air de bonhomie compatissante :

— Mais tout peut s'arranger au gré du docteur. Puisqu'il croit cette liberté nécessaire à la santé de son malade, eh bien! le baron ne l'accompagnera plus; il sortira seul et comme il voudra.

— Vous croyez que c'est possible? dit le vieillard.

— Oui vraiment, répondit l'homme aux papiers avec un sourire où un plus adroit eût deviné une restriction.

— Je vous remercie, dit le vieillard avec joie; c'est encore un service que vous ajoutez à tant d'autres; je vous remercie.

Puis il ajouta en se retournant vers le médecin :

— Vous devez être content, docteur; vous lui donnerez cette nouvelle tout de suite, n'est-ce pas?

Et aussitôt il sortit en saluant amicalement celui qui l'avait tiré d'embarras, et sans prendre garde à l'air consterné du baron, ni au regard préoccupé du médecin. Dès que les autres acteurs de cette scène furent seuls, l'homme aux papiers dit sèchement :

— Eh bien! monsieur, vous pouvez aller faire ce que l'empereur vous a commandé.

Le docteur le regarda fixement, et lui répondit avec un accent où l'on sentait qu'il mettait tout son courage :

— Monsieur, par pitié, ne gâtez pas votre bienfait!

Celui à qui ces paroles s'adressaient congédia le médecin avec un regard de mécontentement hautain et un geste impératif, et il demeura seul avec le baron.

— Et moi, monseigneur? dit le courtisan, avec une piteuse figure de désespoir.

— Vous, lui répondit le ministre, avertissez le chef de la police que je l'attends à l'instant même.

Dans cette conférence, rien ne fut convenu sans doute contre la liberté de notre jeune inconnu, dont le nom semblait si difficile à prononcer à tous ceux qui avaient à s'occuper de lui et qu'ils s'entendaient aisément en employant, pour les désigner, cette tournure de phrase qui ne va qu'aux êtres qui tiennent une place à part dans les intérêts d'une vie. Ainsi le geôlier du Masque de fer comprenait M. de Louvois, ainsi une femme entend suffisamment son amie intime à ces seuls mots :

— Que fait-il aujourd'hui?—L'avez-vous vu? — Parlez-moi de lui. En saine grammaire ce pronom, qui tient lieu d'un nom qui n'a pas été dit, est une faute; mais il est admirable comme éloquence d'un fait, car il montre à lui tout seul que ce nom qu'il remplace occupe si incessamment la pensée de chacun, qu'il est inutile de le prononcer pour en éveiller le souvenir. Donc, contre lui, contre le triste et beau jeune homme dont nous racontons cette histoire, rien n'avait été sans doute convenu, ou tout avait été si bien arrangé qu'à quelques jours de là, il était seul à cheval dans les environs de Kleusterneubourg, sans que rien pût faire soupçonner qu'il ne fût pas l'homme le plus indifférent du monde à l'inquiète police autrichienne. Cette fois, il était monté sur un souple et facile andalous dont il aimait à faire piaffer la superbe mollesse. Qu'il nous soit encore permis de faire à ce sujet une réflexion, de remarquer qu'il n'avait pas gardé son agile et vigoureux arabe. Disons même qu'il arrivait rarement qu'il se servît plusieurs fois de suite de l'un de ses chevaux. Ceci est une bien futile observation; mais chez une vie stérile en événemens, comme ce n'est pas dans de grandes choses qu'on peut observer l'ame qu'on veut mettre à nu, c'est dans les moindres qu'il faut savoir en saisir l'intime disposition.

Dans l'humanité, il ne manque pas d'existences exilées de presque toutes les affections de ce monde; ainsi, le soldat, le pauvre, le marin. Parmi celles-là, il y en a d'autres qui sentent le besoin de les remplacer par des attachemens bien misérables en apparence, mais qui prennent sur ces hommes tout le pouvoir des liens qui leur manquent. Ainsi quelquefois le soldat aime son cheval, le pauvre son chien, le marin son vaisseau. Il y en a aussi dont l'orgueilleuse exigence ne veut rien parce qu'elle ne peut avoir tout. A ces ames, il faut le malheur tout entier de leur destinée. Pour elles, aimer quelque chose, si petite qu'elle soit, ce serait fournir une excuse au sort, ce serait donner à ceux qui ne cherchent qu'un prétexte à n'avoir ni remords, ni pitié, le droit de dire à tout propos : Mais qu'a-t-il besoin de gloire? il passe tous ses jours à la chasse? Que lui servirait d'avoir un ami, il est heureux lorsqu'il monte son cheval de choix? C'est pour cela, c'est parce qu'il savait qu'on épiait dans sa vie un sourire pour crier au bonheur, une préférence pour en faire une passion; c'est pour cela qu'il s'était même interdit d'avoir une occupation favorite, un cheval, un chien, un meuble préféré. Il s'indignait de cette infâme prétention de lui rempacer par un jouet l'avenir qu'on lui avait arraché; il s'indignait bien plus de ce qu'on pût faire croire qu'il avait accepté l'échange.

Ce jour là, cependant, il courait au soleil, livrant son ame et son corps à la liberté de la solitude, n'ayant point de comédie à jouer, car il n'était en spectacle à personne; maître d'être impatient ou rêveur à son gré, de s'agiter avec fureur ou de cheminer paisiblement, selon la pensée qui l'occupait, de laisser tomber sa tête sur sa poitrine avec d'amers soupirs, ou de la relever au soleil avec de longues aspirations, comme pour lui demander de l'air, de la chaleur, de la vie, de l'espoir. Sa promenade s'était passée de cette façon, et il en éprouvait un bien-être tout nouveau, tant le malheur et la jeunesse demandent peu à la vie pour en faire une joie puissante.

Tout à coup, comme il rasait au galop la longue avenue d'un bois, il entendit un cri au détour d'une allée qui croisait celle où il se trouvait, et vit reculer épouvantée une jeune fille qui s'était presque jetée en courant sous les pieds de son cheval. Il s'arrêta pour s'excuser. Mais avec cette disposition habituelle de ne rencontrer qu'avec déplaisir tout être qui pouvait lui donner le nom qu'il portait et qu'il détestait, il fut vivement contrarié lorsque la jeune paysanne se prit à le considérer comme quelqu'un qu'on reconnaît, et qu'elle lui dit avec un doux sourire et une voix encore tremblante :

— Ah, mon Dieu! monsieur, que vous m'avez fait peur!

Le regard de la jeune fille disait qu'elle le connaissait; ce mot de monsieur pouvait faire croire qu'elle ne savait à qui elle parlait; dans ce doute, il la regarda à son tour, et se rappela, pour les avoir vus quelque part, les traits charmans de cette belle enfant. Elle devina sa pensée, et y répondit naïvement sans qu'il la lui eût dite, elle reprit :

—Vous ne me reconnaissez pas! oh, c'est mal! je vous reconnais bien, moi!

Il y avait dans ces paroles et dans l'accent dont elles furent prononcées une si naïve coquetterie de femme, un si étrange et si libre reproche d'ingratitude pour avoir été si vite oubliée, que le jeune cavalier se prit à sourire, et qu'il lui répondit gracieusement :

— Sans doute, j'ai le tort de ne pas savoir qui vous êtes, mais je n'ai pas celui d'avoir oublié que j'ai déjà vu une si belle personne.

La jeune fille devint toute rouge en souriant; elle baissa les yeux. Puis, s'approchant doucement du cheval immobile, elle posa la main sur la crinière, et relevant doucement sa tête et ses regards sur le jeune inconnu, elle lui dit comme avec amitié :

— Je suis votre danseuse de la fête Kleusterneubourg.

Sous un mouvement involontaire, le cheval se recula de deux pas, et la figure du maître se rembrunit soudainement. La pauvre paysanne en devint toute sérieuse. Elle demeura devant lui, droite et isolée; et lorsqu'il lui dit d'une voix grave et sévère :

— Ah! oui, vous êtes la fille d'une Française, n'est-ce pas?

Elle lui répondit presqu'avec tristesse :

— Oui, monsieur.

— Vous êtes Hongroise?

— Oui, monsieur.

Mais ce souvenir exact de leur entretien, ce souvenir qu'il semblait qu'elle eût accepté avec joie un instant avant, ne lui fit pas relever ses yeux, qu'elle tenait humblement fixés à terre, tant elle éprouvait de surprise et de crainte de l'effet de ses premières paroles. Le jeune homme remarqua ce changement, et comme il n'avait point voulu blesser cette enfant ni repousser sa douce confiance, il crut devoir lui faire une question dont la réponse ramènerait la jolie causeuse à sa facile familiarité.

— Et vous vous promenez souvent dans les bois?

— J'y passe tous les jours à cette heure, mais je ne m'y promène pas,

répondit-elle avec un léger mouvement de tête, comme fâchée de ce qu'après ne l'avoir pas reconnue, on la soupçonnait encore d'une habitude de désœuvrement. J'y passe tous les jours pour aller à l'abbaye chercher des remèdes pour mon pauvre père, qui est malade.

Cette réponse était bien simple, elle était l'expression bien ordinaire d'une circonstance bien ordinaire; mais il y a de ces êtres chez l'existence desquels toute parole éveille un écho de douleur : il y a aussi des hasards qui font qu'entre deux personnes qui ne se connaissent pas, aucun mot ne peut rester indifférent.

C'est ce qui arriva de la réponse de la jeune fille Elle jeta une sombre tristesse sur le front de celui qui l'écoutait, et comme elle se hasarda à le regarder, elle en fut toute saisie, tandis que lui, comme s'il se parlait à lui-même, et non pas à elle, répéta tristement :

— Vous allez chercher des remèdes pour votre pauvre père malade?

— Oui... oui... monsieur... répondit-elle en le considérant attentivement.

Pour votre père, continua-t-il en accentuant ses paroles, sans pourtant élever la voix, pour votre père, que vous voyez tous les jours! pour votre père, qui guérira.

— Je l'espère, dit-elle en levant les yeux au ciel.

— Eh bien! reprit le jeune homme le visage tout ému et attendri, pardonnez-moi de vous avoir retardée d'une minute dans l'accomplissement de ce saint devoir.

Et tout aussitôt il lança son cheval au galop en laissant la paysanne si stupéfaite de ce brusque départ, que lorsqu'il tourna dans la première allée qui s'offrit à lui, il la vit immobile à la place où il l'avait laissée, et le suivant attentivement des yeux

Sans doute cette rencontre ne laissa aucune trace ni aucun désir dans l'esprit préoccupé de cet être singulier, car, durant tous les jours qui la suivirent, il dirigea sa promenade de divers côtés, assez loin de cet endroit des environs de Vienne pour n'y pas repasser, assez près pour ne point paraître le fuir. Quelques semaines après, cependant, la solitude de cette forêt l'y ramena. La régularité avec laquelle il distribuait l'emploi de son temps fit que ce fut à la même heure. Comme il suivait la même avenue que la première fois, il entendit, à l'angle de l'allée où il allait arriver, la course d'une femme et sa respiration haletante. Il arrêta son cheval pour la laisser passer, mais celle qui courait s'arrêta aussi quand elle fut près de lui, et lui dit avec cette facile naïveté d'un enfant de seize ans.

— Ah! j'étais bien sûre que c'était vous, quoique vous ayez un cheval gris au lieu de ce bel andalous noir que vous montiez l'autre jour.

— Vous m'avez donc vu de loin?

— Oui, à travers les arbres, mais je n'étais pas bien sûre que ce fût vous, c'est pour cela que j'ai couru...

— Pour me voir? dit le jeune homme, à qui tant de douce franchise charmait le cœur.

La pauvre fille devint si confuse qu'une larme vint presque mouiller ses paupières baissées. Elle se tut, et lui, pour venir à son secours, faisant un effort sur son habitude de silence, lui dit :

— Et votre père, va-t-il mieux?

— Oh! bien mieux! dit la pauvre enfant avec une effusion de reconnaissance pour ce mot qui venait en aide à son trouble. Ce n'est pas une maladie, ce sont de vieilles blessures qui le font souffrir.

— Votre père a été militaire?

— Oui, monsieur, jusqu'en 1815.

On eut dit que chaque mot avait pour notre inconnu une signification à part. Ce mot de 1815 le troubla, et il ajouta avec une expression sévère de dédain :

— Et votre père est Hongrois?

— Vous le savez bien, reprit-elle en s'approchant de lui.

— Adieu, adieu, lui cria-t-il rapidement, votre père vous attend!..

Et il s'éloigna aussi brusquement que la première fois, mais sans retourner la tête, sans curiosité pour cette jeune paysanne qui le regardait fuir.

Ce jour-là, il emporta assurément le souvenir de cette rencontre; mais ce fut sans doute avec cette indifférence que l'on a pour tout événement qu'on ne remarque que parce qu'il est répété. La vie de cet homme était si singulièrement posée, et lui-même s'en était fait un fantôme si redoutable, qu'il ne lui vint pas à la pensée que rien d'ordinaire pût y prendre place, ni de lui aux autres ni des autres à lui-même. Cependant, lorsque deux jours après, en traversant le bois à la même heure et à la mêm place, il y trouva encore la jeune fille, il prit garde à ce hasard, et lorsqu'elle l'aborda, en lui disant avec curiosité :

— Vous n'êtes pas venu hier?

Il vit bien qu'il y avait une préoccupation formelle de cette jeune fille à son égard. Peut-être l'avait-elle espéré, peut-être attendu, et pour la première fois il ne sut pas mauvais gré à quelqu'un de s'enquérir de lui. Était-ce parce qu'il était assuré qu'elle ne le connaissait pas; était-ce parce que cette franchise de curiosité, car il traduisait ainsi cette préoccupation, lui paraissait charmante, à lui qui vivait dans un monde où tout était apprêt et convention? il serait bien difficile de l'expliquer, tant sont inappréciables sur le cœur les premières atteintes de la passion qui doit le pénétrer, comme sur le rocher les premières marques de la goutte d'eau qui le percera un jour. Cependant rien ne l'intéressait à cette rencontre, et s'il revint le lendemain, plusieurs jours de suite, c'est que vraiment cette jeune fille avait raison lorsqu'elle lui disait que cette promenade était la plus belle des environs de Vienne. Ainsi se passa toute cette semaine où chaque jour ils s'arrêtèrent plusieurs minutes; mais rien de plus ne s'établit entre eux, si ce n'est l'habitude de se rencontrer. Seulement, il avait appris qu'elle s'appelait Catherine, et son père Tillmann, et que sa santé se rétablissait tous les jours. Peut-être la moindre occupation imposée au jeune inconnu, le plus frivole accident arrivé à cette jeune fille eussent rompu cette habitude pour ne la laisser dans leur vie que comme un souvenir léger, sans émotion ni regret; si un mot qui eût pu être prononcé plus tôt n'eût réveillé ces soudaines réticences qui avaient rompu leurs premiers entretiens, et que Catherine ne remarquait déjà plus. Le jour que cela arriva, c'était un samedi, elle aborda le jeune cavalier avec une charmante mine de tristesse :

— Vous ne savez pas? lui dit-elle, je suis contrariée; il faut que j'aille me divertir demain.

— Comment cela! reprit le jeune homme en riant presque de sa phrase.

— C'est que Mme Apsberg, vous savez bien, celle que vous preniez pour ma mère, est venue m'inviter à la fête de son village, et mon père a consenti à m'y laisser aller.

— Eh bien! dit le jeune homme en souriant encore.

— Eh bien! répliqua-t-elle toute fâchée de ce qu'elle n'était pas comprise; eh bien! si j'y vais, je ne pourrai pas venir demain.

A tout autre âge qu'à vingt ans, pour un autre cœur que pour celui à qui ces paroles s'adressaient, elles eussent été un aveu complet d'un amour qui s'ignore. Mais lui n'avait jamais tant rêvé pour sa vie, et il lui suffi d'y croire un naïf intérêt à sa rencontre pour qu'il en fut reconnaissant, e pour remercier cette enfant de cet innocent intérêt, il fit plus pour elle qu'il n'avait fait jusque-là pour personne, il lui engagea une heure de son avenir, et lui répondit avec une douce complaisance :

— Eh bien! ce sera pour lundi.

— Ah! bien oui, dit-elle avec joie, pour lundi; mais alors de bonne heure, n'est-ce pas? car j'ai bien des choses à vous dire.

— Oui, de bonne heure, reprit-il avec un doux sourire de consentement; et comme elle s'éloignait en lui souriant aussi; adieu, Catherine, lui dit-il.

— Adieu, monsieur... Puis elle s'arrêta, et revenant sur ses pas, elle ajouta avec son facile et habituel abandon : Dites-moi donc votre nom?

— Mon nom! s'écria-t-il en tressaillant et en jetant sur la jeune fille un regard désespéré; mon nom! ajouta-t-il en parcourant la forêt d'un regard encore plus terrible et farouche; mon nom! Puis il se tut, et après s'être laissé aller à une sorte de rire amer, il ajouta : Mon nom! je n'en ai pas.

La jeune fille, à cette expression cruelle, à cette réponse inconcevable, se recula avec épouvante et le regarda presque comme un insensé, mais avec l'expression désavouée d'une ardente pitié; et lui, pendant ce temps, en voyant le résultat de ses paroles, en calculant que pour lui tout bonheur, de si petit prix qu'il fût, et si caché qu'il pût être, avait à tout instant un danger de périr, une chance de se briser contre la fatalité de sa vie, lui-même se prit aussi en pitié : il prit en pitié cette douce habitude de s'oublier lui-même, qu'il avait contractée avec cette jeune fille, et qu'un mot venait de rompre si violemment, et il lui dit avec désespoir et en s'éloignant d'elle lentement.

— Ah! pourquoi m'avez-vous demandé mon nom?

Ce jour-là ce ne fut pas paisiblement qu'il retourna à Vienne; ce fut comme un condamné éveillé et qui a rêvé la vie, comme un prisonnier qui a touché la liberté. Alors, et sans pitié stérile, sans lâcheté pour lui-même, il examina sa probable destinée, et se blâma impérieusement de l'avoir détournée un moment de ce régime d'abandon auquel il l'avait vouée depuis long-temps; et ce blâme ne fut pas pour la douleur qu'il en éprouvait, car il l'accepta comme une leçon de prudence, mais pour celle qu'il allait causer; car il était arrivé à s'interroger sérieusement sur ses rapports avec cette pauvre fille. Il repassa dans son esprit chaque geste, chaque mot de leurs entretiens, et il y reconnut enfin de l'amour, de l'amour qu'il allait désespérer et briser; car, selon son ame, il devait le faire, il considérait comme un crime d'attacher une vie à la sienne par quelque lien que ce fût. Il se railla amèrement de s'être si maladroitement laissé aller à être heureux, et se donnant cependant pour excuse qu'il ne s'en était pas aperçu, et qu'il n'avait pas au moins commis cette faute de s'en faire une espérance. Mais cette force qu'il avait contre lui, il ne l'avait pas contre Catherine, il la plaignait, voyant bien que tout était fini entre eux, du moins d'après sa propre résolution. Il n'avait pas douté un moment qu'il ne dût rompre ces entrevues auxquelles il prenait tant de charmes; mais il ne savait comment le faire. Devait-il ne plus y retourner et laisser Catherine l'attendre, la pauvre fille? C'était brutalité et ingratitude. Fallait-il la revoir et lui dire un éternel adieu? Ceci semblait naturel et convenable; les prétextes ne manquaient pas à une absence, et cette attente de chaque jour, chaque jour déçue et plus affreuse que le désespoir décidé, ne resterait pas au moins au cœur de Catherine. Cette conduite était la seule à suivre, et ce fut cependant pour la première qu'il se décida. C'est qu'en agitant ainsi avec lui-même les plus intimes secrets de son cœur, il s'aperçut peut-être qu'il lui fallait moins de courage pour ne plus revoir Catherine que pour la revoir et la quitter. Aussi il se résolut à dire en son ame un éternel adieu à ces heures sans nuage qui avaient éclairé sa vie. Le lendemain il était inébranlable dans sa résolution, et le jour du rendez-vous venu, il le passa à Vienne, chez lui, pour qu'aucun hasard ne le jetât à cette rencontre, jusqu'à l'heure où il savait bien que Catherine était rentrée depuis long-temps. Alors il monta à cheval, et sûr d'être seul au coin de cette avenue dont le souvenir devait lui rester, comme au cœur

d'un homme perdu sur la mer celui d'une terre, où il pouvait aborder, apparue un moment, et disparue aussitôt. Il alla vers le bois accoutumé, mais si lentement que la nuit était presque close quand il y pénétra, mais bien assuré qu'à l'endroit désert maintenant qu'il allait chercher, rien ne manquerait, à quelque heure qu'il arrivât. Rien n'y manquait véritablement, rien, pas même Catherine, qui, dès qu'elle l'aperçut au bout de l'allée, agita son mouchoir; et lui, honteux et ravi, emporté par un remords ou par un désir, précipita vers elle le vol de son cheval, et dès qu'il put l'entendre :

— Mon Dieu! lui dit-elle, comme vous venez tard!

— Vous m'attendiez! s'écria-t-il.

— Depuis ce matin, reprit-elle vivement, et j'avais tant de choses à vous dire; maintenant je ne puis plus, car mon père m'attend sans doute. Il me croit morte, peut-être!!! Mais demain!

— Demain! dit le jeune homme avec incertitude.

— Il le faut bien, puisque je ne puis vous parler. Ah! dit-elle avec un singulier mouvement de désespoir, c'est que nous allons avoir beaucoup à souffrir.

Ce mot si franchement échappé, et qui montrait sans détour leurs existences intimement liées dans l'ame de la jeune fille, ce mot pénétra vivement dans le cœur du jeune homme; il lui fit venir aux yeux des larmes de tristesse et de joie; mais un reste de sa sévère résolution résistait encore en lui-même, et lui inspira de chercher à refuser ce rendez-vous.

— Mais demain! dit-il en hésitant, demain! je ne sais...

— Oh! s'écria-t-elle en l'interrompant, demain je pourrai attendre, je m'arrangerai pour attendre. Je vous attendrai tant qu'il le faudra.

Et aussitôt elle s'enfuit avant qu'il eût pu lui répondre, s'il en eût eu la force ou la volonté.

Le lendemain il était le premier au rendez-vous. C'est que dans toutes choses de ce monde, il y a une heure fatale où elles se serrent ou se dénouent à jamais. Ainsi, que la journée de la veille se fût tout entièrement passée sans revoir Catherine, et c'en était fait pour ne plus la revoir; mais il l'avait revue, et c'en était fait aussi, mais pour qu'il la revît sans cesse. Et maintenant qu'après s'être laissé mener à son insu, par le naïf entraînement de cette enfant, dans une voie d'amour, il prenait le parti d'y marcher de sa volonté, il lui convenait d'y être le premier. Cette longue attente de la veille, qu'il avait sans le vouloir imposée à cette jeune fille, et qui lui avait valu l'aveu palpitant de son innocente adoration, cette attente qu'un habile séducteur n'eût pas plus heureusement calculée, il eût trouvé coupable de la renouveler; il y eût eu mensonge de son amour, du moment qu'il se mettait de moitié dans les espérances de la jeune fille; il vint donc le premier.

Elle ne l'en remercia pas plus qu'elle ne lui avait reproché son retard de la veille. Cette enfant, qui se donnait si entièrement à la tyrannie d'un sentiment qu'elle ne comprenait pas, n'avait pas songé un instant que celui qui en était l'objet pût faire autrement. Pour la première fois, il était descendu de cheval et marchait à grands pas dans l'allée par où elle devait arriver. Elle s'arrêta de loin, car elle ne le reconnut pas ainsi. Il y a dans toutes les choses qui se gravent dans la mémoire ou le cœur, un certain aspect sous lequel on les adopte : c'est celui qui survit dans l'ame à travers les changemens que le temps ou les habitudes amènent à leur suite; c'est celui sous lequel on rêve à une personne, celui sous lequel on l'attend; et souvent il faut quelque réflexion pour nous avertir qu'une circonstance a dû le changer. Ainsi, pour Catherine, cet homme à pied, à la taille haute et élancée, et marchant activement, ne fut pas dès l'abord celui qu'elle attendait; mais à l'instant même elle revint de sa surprise et accourut.

— Eh bien! lui dit-elle en l'abordant, mon père est guéri tout-à-fait, je ne vais plus avoir de prétexte pour sortir; comment ferons-nous pour nous voir?

Devait-il répondre : Eh bien! nous ne nous reverrons plus? Qui oserait, dans un conte d'imagination, prêter à un cœur de vingt ans cette froide et misérable réponse? Qui pourrait, en lisant cette histoire véritable, blâmer celui qui ne se sentit pas la force de le faire? Et, d'ailleurs, c'était une puissance dont il est difficile de se faire idée, que celle de cette jeune fille avançant à l'étourdie dans une passion sérieuse, et entraînant avec elle celui qu'elle aimait, bien plus rapidement que n'eût fait le manège de la plus adroite coquette; car déjà elle avait établi entre eux toutes les exigences d'une complicité de cœur, toutes les conséquences de ces mots : Je vous aime, vous m'aimez, nous devons nous revoir à tout prix! et cela sans que ces mots eussent été véritablement prononcés. Peut-être y avait-il aussi dans le naïf abandon de cette jeune fille une force étrangère dont plus tard le dénouement de cette aventure nous expliquera le secret. Cependant le jeune homme se taisait, n'osant offrir aucun moyen ou craignant même d'en chercher. Elle se taisait aussi, mais rassemblant pour les lui proposer toutes les précautions qu'elle avait imaginées.

— Voici à quoi j'ai pensé, lui dit-elle; avant que mon père ne fût malade, il avait coutume de sortir tous les soirs et de ne rentrer que bien avant dans la nuit. Depuis quelques jours il peut travailler, il a repris cette habitude, et voilà maintenant les seules heures où je puisse être libre. L'êtes-vous aussi?

— Libre! reprit le jeune homme avec un sourire rêveurr; moi, libre!

Puis il sembla secouer la pensée qui l'attristait, et il ajouta, en regardant Catherine avec amour :

— Je le serai du moins pour vous :

— Eh bien! reprit-elle vivement, le soir, après sept heures, je pourrai me trouver non pas ici, car à ce moment les paysans passent sur cette avenue pour rentrer au village, mais un peu plus loin, là-bas, dans un taillis écarté, où ne pénètre jamais personne. Venez, je vais vous le montrer.

A ce moment, elle passa son bras dans celui du jeune homme, et l'entraîna doucement; tandis que lui, la dominant de sa taille élevée, et penchant vers elle son front et ses yeux mélancoliques, ne put s'empêcher de lui dire avec une émotion profonde :

— Ah! Catherine que vous êtes bonne!

Il ne lui en eût pas dit davantage en lui prononçant les véritables mots de sa pensée. Oh! Catherine, que je vous aime! Et peut-être alors l'eût-il alarmée sur ce qu'elle faisait; mais déjà il avait besoin de cet amour, il en comprenait toute l'innocence, et il le ménageait avec ce sûr instinct du cœur dont la délicatesse est un mystère même pour celui qui la met dans ses actions. Ils arrivèrent ainsi à cet endroit choisi, si bien choisi, si parfaitement examiné, qu'elle lui détailla en un moment comment on pouvait y arriver de tous côtés sans être vu du dehors, et en sortir de même, et comment on pouvait aisément observer ceux qui en approchaient. Puis, quand tout fut dit sur ce sujet, ils revinrent en silence vers l'endroit qu'ils avaient quitté. Pourquoi ce silence, et que devaient-ils se dire le lendemain qu'ils ne pussent se le confier tout de suite? Rien, sans doute. Mais dans leur existence si calme, ce changement de quelques heures et de quelques pas était comme une grande résolution pour laquelle ils réservaient une conversation particulière, et leur retenue à ce moment était comme un mystérieux rendez-vous pris de cœur à cœur pour ne se parler que le lendemain. Ils en étaient là de leur émotion lorsque, revenu à l'allée accoutumée, le jeune homme vit près de son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, un officier qui paraissait l'attendre. A cet aspect, le visage du jeune homme se couvrit d'une vive rougeur; mais le regard hautain qu'il jeta sur cet officier laissait voir suffisamment que ce n'était pas pour lui qu'il rougissait.

— Monseigneur! dit l'officier.

Mais un signe impératif l'avertit que ce titre était maladroitement placé en cette circonstance, et le jeune homme, prenant brusquement la parole, s'écria :

— Eh bien! que me voulez-vous, monsieur?

L'officier reprit sans se troubler, et en faisant pour ainsi dire servir le titre indiscret dont il s'était servi à déguiser sa maladresse :

— Monseigneur l'archiduc Charles vous attend, monsieur.

— Mons....

Et en voyant le regard curieux dont Catherine les écoutait, l'inconnu supprima aussi le mot qu'il allait prononcer, et se hâta d'ajouter avec un empressement bienveillant :

— Eh bien! monsieur, dans une heure je serai près de lui. Je vous remercie.

L'officier s'inclina profondément et s'éloigna au galop. Le jeune homme se retourna vers Catherine, qui le considérait avec un étonnement alarmé, et qui lui dit avec un soupir :

— J'ai cru que c'était vous qu'il appelait monseigneur!

— Et cela vous étonnait, sans doute?

— Je ne sais pas; mais je suis bien aise que ce ne soit pas vous.

— Vous avez entendu que ce n'était pas moi?

— Oui, oui, vraiment. Cependant vous êtes un seigneur de la cour, ajouta-t-elle sans perdre la timidité qui avait remplacé sa douce confiance.

Le jeune homme sourit doucement, tant cette crainte le charmait, et il répondit :

— Un seigneur de la cour? pas précisément cela...

— Un officier de l'archiduc, n'est-ce pas? dit Catherine en reprenant un peu de hardiesse.

— Oui... à peu près.

— Mais pas un officier très élevé, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas colonel? vous n'êtes pas major? vous êtes....

— Sous-lieutenant, peut-être? dit le jeune homme en souriant.

— Oui, c'est cela, reprit-elle vivement, sous-lieutenant!... Je m'en doutais bien.

Et lui, devinant qu'elle l'avait ainsi placé dans son cœur, qu'elle l'avait ainsi rapproché d'elle, et avait mis sa vie à la portée de la sienne pour pouvoir rêver plus aisément à une chance d'être aimée; lui n'osa pas lui dire le contraire, et comme il se taisait, il fut bien établi entre eux qu'il était sous-lieutenant attaché à l'archiduc Charles; et ils allaient se séparer sans se rien dire de plus, lorsqu'elle s'écria vivement :

— Mais comment a-t-on su que vous étiez ici?

Cette observation frappa le jeune homme d'une cruelle surprise; il regarda un moment autour de lui avec une expression de vive indignation, et il reprit en réfléchissant soudainement :

— Comment l'ont-ils su, en effet?

— Vous en avez parlé à quelqu'un? lui dit Catherine, comme si elle lui rappelait une indiscrétion passée, mais qu'il ne commettrait plus maintenant.

— A quelqu'un? répéta-t-il; ai-je quelqu'un à qui parler de vous, à qui parler de moi? lui répondant ainsi comme si elle savait le secret de sa vie, comme si elle pouvait le comprendre; puis il ajouta :

— Mais vous-même?

— Moi! dit-elle en baissant les yeux, moi! je l'ai caché même à mon père; et si mon confesseur le sait, si je lui ai avoué que je vous rencon-

rais tous les jours, c'est parce qu'il m'a demandé si je n'aimais pas quelqu'un.

— Et la pauvre enfant était si honteuse et lui était si préoccupé, qu'ils ne s'aperçurent ni l'un ni l'autre de l'aveu complet que renfermait ces paroles.

— Mais vous ne lui avez pas dit mon nom! s'écria-t-il vivement.

— Votre nom! reprit-elle en baissant les yeux tristement, votre nom!

— Ah! vous avez raison, dit-il en se rappelant qu'elle n'avait pas même un nom à répéter dans ses rêves, un nom à invoquer dans ses tristesses; vous avez raison, il faut que je retourne à Vienne, que je sache qui m'a trahi. Adieu, Catherine! Et comme il s'éloignait sans la regarder, elle se prit à pleurer, et lui dit avec un sanglot:

— Adieu, monsieur.

Il se retourna, vit les larmes qui descendaient à larges gouttes sur sa figure triste, et lui répondit tendrement:

— A demain.

II.

— A demain! avait-il dit.

Un sourire de joie traversa les larmes de la jeune fille. Ce fut toute sa réponse, et elle le regarda s'éloigner, joyeuse et tout d'un coup débarrassée, par cet espoir de le voir le lendemain, des craintes qui la tourmentaient un instant avant. Le jeune homme, au contraire, les emportait avec lui. Il cherchait à découvrir par quel espionnage si adroit et si inaperçu on avait trouvé si précisément l'endroit de ses rendez-vous. Il éprouvait une vive irritation de cette surveillance à laquelle il croyait avoir échappé, non pas en ce qu'elle était une tyrannie politique, comme autrefois, mais parce qu'elle blessait sans commisération la pudeur de son amour. Peu à peu toutes les douleurs de sa position se réveillèrent en lui et il discutait dans sa pensée s'il reverrait jamais Catherine, lorsqu'il entra chez l'archiduc Charles. L'idée qu'on pouvait raconter quelque chose de lui, l'idée qu'on pouvait l'approuver ou le blâmer lui était insupportable, et il frémit de rage à la supposition qu'on en pouvait causer frivolement comme d'un nouvelle de salon, ou qu'on en pouvait rire entre soi, jeter son nom à la curiosité et à la raillerie de tous ces courtisans qu'il méprisait, mieux valait, selon lui, fuir Catherine, ne plus la revoir; et peut-être il eût pris cette résolution désespérée si un seul mot de l'archiduc Charles lui eût laissé entendre qu'on savait son secret. Ce fut avec cette pensée qu'il l'aborda.

— Mon enfant, lui dit-il l'archiduc, je vous ai fait appeler pour vous donner un avis.

— Je suis prêt à le recevoir, répondit le jeune homme avec quelque réserve.

— Écoutez-moi, et ne voyez dans mes paroles aucun désir de vous pousser à entreprendre ce qui n'entrerait pas dans vos desseins, ni de vous détourner de ce que vous auriez entrepris. Il y a des choses dans les affaires de ce monde pour lesquelles on ne doit consulter que soi-même, et lorsqu'on est arrivé à l'heure de jouer sa destinée, personne, selon mon avis, n'a le droit d'influencer par un conseil la résolution que l'on veut prendre; c'est une responsabilité que la tendresse la plus profonde ne peut et ne doit pas encourir: or, mon enfant, écoutez ce que je vais vous raconter. Je vous le dis comme un marin qui arrive à terre et qui raconte qu'il a vu un rocher redoutable à tel endroit de la mer, sans savoir si celui qui l'écoute à l'intention ou non de s'embarquer.

Les précautions de l'archiduc, l'émotion solennelle qui perçait en lui, malgré ses efforts pour paraître calme, étonnèrent le jeune homme, et changèrent son humeur en attention sérieuse. L'archiduc continua.

— Un homme a sollicité mon audience ce matin; je l'ai fait introduire. Dès que nous avons été seuls il m'a remis un papier écrit que j'ai lu attentivement. Lorsque j'en ai fini la lecture, il s'est approché et m'a dit:

— Je m'appelle...

— Je n'ai rien lu, lui ai-je dit; et l'interrompant aussitôt: Je ne veux pas savoir votre nom. Il m'a regardé en silence, puis il a repris son papier, et m'a répondu:

— C'est juste, c'est à un autre que je dois m'adresser; et il est sorti.

— Cet autre, mon enfant, c'est vous.

— Moi? s'écria le jeune homme étonné.

— Vous. Ce qu'enfermait ce papier, vous le devinez aisément. Rien n'est fini en France, et peut-être que de vieux et vaillans amis!...

— Ah! s'écria le jeune homme avec une joie admirable, avec une joie qui vibrait convulsivement dans son regard et sur son front où s'épanouissaient de hautaines espérances. Ah! des Français!

— Peut-être aussi... des intrigans subalternes....

Un second cri, mais de funeste désespoir, interrompit encore l'archiduc, qui s'épouvanta également de l'extrême de ces deux émotions, et se hâta d'ajouter:

— Mon enfant, mon enfant; j'en ai plus dit que je ne voulais. A ma place je ne puis avoir d'opinion: tout m'est interdit, si ce n'est de vous aimer et de vous avertir. Lorsque cet homme est sorti, je l'ai vu, à travers cette fenêtre, traverser la cour du palais. Il y a rencontré un homme avec lequel il a causé un moment. Cet homme est un moine de Kleusterneubourg, cet homme est une créature de M. ***, vos fréquentes absences m'alarmaient; j'en ignore l'objet; mais je vous devais cet avis, je vous l'ai donné le plus tôt que j'ai pu.

— Et je ne vous demande plus rien, répondit tristement le jeune homme, et comprend que je ne puis rien vous dire. L'avenir n'a que deux issues pour moi, la tombe ou la France: et qui sait si c'est moi qui pourrai choisir.

Alors l'enfant et le vieillard se quittèrent. Mais cette conversation avait repoussé bien loin le souvenir de Catherine; elle préoccupa longuement l'esprit du jeune homme; mais à force d'y penser, il se souvint comment elle était arrivée, et il reconnut qu'elle n'avait aucun rapport avec ses rendez-vous habituels, et que si l'officier de l'archiduc l'avait si bien rencontré, il avait été guidé ou par le hasard ou par quelques indices fortuits. Ce fut dans ce choc de mille pensées si dissemblables que s'écoula pour lui cette journée et celle du lendemain.

Deux jours après, un entretien de tout autre genre avait lieu entre le baron et le ministre silencieux dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Le baron s'était fait annoncer de grand matin chez le ministre, qu'il trouva déjà occupé au travail, ce qui n'étonna pas médiocrement le courtisan, qui s'était fait du pouvoir une idée d'oisiveté et de repos chèrement rétribués. Le baron aborda le ministre, avec une importance si prodigieusement mystérieuse que celui-ci perdit une bonne seconde à le regarder; puis, baissant la voix et hochant la tête avec gravité:

— Eh bien! monseigneur? fit le baron.

— Eh bien! monsieur? reprit le ministre.

— Eh bien! il est sorti hier à sept heures et n'est rentré qu'à une heure dans la nuit.

Tout Allemand que fût le ministre, il ne put pas s'empêcher de rire au nez du baron; et celui-ci, qui avait apporté sa confidence en hâte et comme une nouvelle d'état qui intéressait le monde dans ses quatre parties, en la voyant ainsi si cavalièrement accueillie, ne put pas non plus s'empêcher de croire un moment ou que les facultés du vieux ministre baissaient, où qu'il préparait une guerre générale, ou même qu'il trahissait. Une seule pensée ne lui vint pas, c'est que lui était un sot, et qu'on se moquait de lui. Mais un sot est toujours un malheur en toutes choses, un sot dérange les plus habiles combinaisons des plus fins politiques; un sot évente un projet qu'il ne sait pas; un sot vous tue en jouant avec l'arme qui tremblerait peut-être dans la main d'un assassin; un sot vous attire dans les filets de son imbécilité, et y prend votre secret, que vous vous seriez bien gardé de confier à un individu capable de le comprendre. Et voici comment cela arriva entre le ministre habile et le courtisan idiot.

— Eh bien! dit le ministre, il est sorti hier soir, et il sortira ce soir, et demain, et tous les jours.

Aucun homme n'a une grande finesse sans une grande vanité, cette vanité à deux manières de s'exercer. Vis-à-vis des hommes rusés elle est discrete et patiente, et elle attend du succès des événemens que la finesse prépare le jour du triomphe, assurée qu'est la vanité que la finesse sera dignement comprise. Vis-à-vis d'un sot, au contraire, elle n'a rien à espérer de sa pénétration, ni avant ni après les événemens; alors elle devient imprudente, elle laisse échapper quelque chose de ses calculs pour se faire apprécier, et si la sottise est dure à percer, elle va jusqu'à se trahir; elle met les points sur les *i* à l'admiration à laquelle elle prétend:

— Eh bien! ne faut-il pas que chaque chose ait son cours? Après les rendez-vous du jour, les rendez-vous de nuit: c'est l'histoire de tous les amours; et faut-il s'en alarmer, surtout quand la belle est une enfant bien innocente, qui s'accuse régulièrement de tout ce qu'elle fait à son confesseur, qui se confesse à nous?

Et quand le sot reste béant de surprise et d'admiration à une pareille confidence, on ajoute à sa joie celle de lui dire:

— Ah! mon pauvre baron, vous n'êtes qu'un enfant.

— Merci, monseigneur, dit celui-ci qui se retire et qu'on a congédié d'un geste de mépris amical.

Grand merci, en effet, diplomate rusé qui vient de mettre dans la main d'un gauche courtisan le poignard qui n'eût pas blessé dans la tienne; grand merci, en effet, voici une vie perdue à un jeu de vanité! Est-ce donc une prévision sans raison que celle de grands malheurs pour une si légère faute? Les événemens vont répondre. Que si l'on peut remarquer qu'ils sont empreints d'une fatalité inconcevable, on sera forcé de reconnaître que c'est le moment que nous venons de raconter qui leur donna tout cette fatalité.

Trois mois après, en effet, le jeune homme inconnu à Catherine, car il ne l'a pas été un moment à nos lecteurs, ce jeune homme dont nous n'osons écrire le nom dans ce frivole récit, tant il nous semble qu'il devait contenir de place dans l'histoire, ce jeune homme et Catherine étaient seuls dans ce le bois, la nuit était sombre. Comme il arrivait à peine, elle s'approcha de lui, mais lentement, mais sans se jeter dans ses bras avec effusion, et elle lui dit solennellement:

— Il faut que je vous parle ce soir.

— Catherine, qu'as-tu à me dire? je t'écoute. Tu es triste, tu te tais; mais, mon Dieu! qu'as-tu donc?

— Je voudrais vous parler, mais pas ici.

— Où donc, Catherine?

— Dans la maison de mon père.

— Dans la maison de ton père, enfant? Pourquoi dans la maison de ton père? je ne te comprends pas.

— Là vous me comprendrez,

Une singulière émotion agita en ce moment l'ame du jeune homme. Ce n'était point crainte, assurément, ni pour ses jours, ni de quelque piége qu'on voulait lui tendre; mais il lui sembla qu'en pénétrant dans cette maison il outrageait plus sensiblement le père qui en était le maître. Dans un espace illimité, sous le ciel, à l'ombre des arbres, dans le silence et la solitude, son amour pour Catherine s'était pour ainsi dire exhalé sans que rien le lui renvoyât au cœur comme un remords; mais dans cette maison chaque mur devait être un écho, chaque objet un langage qui lui répéteraient : Ici il y a un vieillard trompé, une confiance trahie, un nom déshonoré.

— Oh! parle-moi ici, dit-il avec tristesse : ici, où nous sommes seuls.

— Non, là, reprit-elle avec fermeté et résignation ; là, là, je t'en supplie!

— Viens donc! s'écria-t-il en baissant la tête, comme un homme qui ne veut pas reculer dans la voie où il s'est engagé.

Elle le prit par la main, et ils marchèrent silencieusement vers la maison. Ils entrèrent. D'abord c'était une salle basse où veillait, pour les attendre, un flambeau allumé. Rien de remarquable que sa propreté parfaite, cette sainte dignité de la misère. Catherine prit le flambeau et marcha la première; elle monta un petit escalier et ouvrit une porte. C'était sans doute la chambre de la jeune fille où elle voulait l'introduire, et il ne put s'empêcher d'y jeter ce regard rapide et curieux qui anime chaque objet aperçu de l'emploi auquel il est destiné, et qui le lie à une action, à un mouvement de la femme qu'on aime. Mais ce n'était pas la chambre d'une femme. Une paire d'épées pendues aux murs, des pistolets et un fusil accrochés au fond du lit, un large sabre soigneusement étalé sur une console, quelques cartes de géographie sur une table, des livres épars, des papiers soigneusement écrits et raturés, un uniforme mal caché sous un rideau : c'était la chambre d'un homme, celle de Tillmann, celle du père de Catherine. Le jeune homme regarda la jeune fille avec surprise, puis il regarda encore cette chambre, comme pour deviner le motif qu'avait Catherine de l'y conduire. Elle aussi le regarda long-temps en silence, jusqu'à ce que les larmes vinssent troubler ses regards. Puis elle les essuya soudainement, et au soupir qui s'exhala de sa poitrine, il put deviner qu'elle se décidait à exécuter ce qu'elle avait résolu.

— Ecoute, lui dit-elle, regarde bien et comprends-moi. Tu vois ces armes, ces pistolets, ces deux épées : tout cela te dit que c'est ici la chambre d'un vieux soldat, d'un homme qui estime peu la vie pour la vie. Mais ce soldat est un Hongrois, un de ces fiers et superbes sujets de l'Autriche, qui, n'ayant plus de patrie, en ont cherché une dans l'honneur ; un de ces pauvres Hongrois qui, n'ayant pas de richesses, ont fait de leur nom tout leur patrimoine! Ne baisse pas ainsi les yeux, tu ne le connais pas; ce n'est pas à toi qu'il avait confié son trésor, ce n'est pas toi qui l'as dissipé, tu ne l'as pas trahi ; mais il faut que tu le connaisses.

A ces mots, elle écarta le rideau qui cachait l'uniforme qu'il avait à peine aperçu.

— Regarde, lui dit-elle, ceci n'est point l'habit d'un simple et obscur soldat, cependant; ceci est l'habit d'un officier, d'un capitaine, d'un gentilhomme, mais non pas d'un capitaine et d'un gentilhomme comme il s'en trouve, qui se traînent dans les antichambres des princes : c'est un gentilhomme de haute race, un capitaine de guerre et de combat, un homme qui a été nommé brave par le grand brave des Français : regarde, en voici le titre solennel.

Et elle détacha quelque chose qui pendait au chevet du lit, et elle le remit au jeune homme, qui, poussant un cri et tombant à genoux, se prit à suffoquer de larmes et de sanglots en pressant cet objet sur ses lèvres; et elle continua :

— C'est une croix de l'empereur Napoléon, qui la lui donna à Smolensk, quand l'Autriche, comme la Prusse, lui fournissait des armées. Vois, c'est une croix de l'empereur Napoléon; et maintenant que tu vois que mon père est un officier comme toi, un gentilhomme comme toi, dis-moi quel nom je donnerai à l'enfant que je porte dans mon sein.

Le jeune homme se releva à ce mot, et le moment qui le suivit eut un caractère de folie et de désordre qui épouvanta Catherine.

— Ton enfant! s'écria-t-il avec des yeux effarés, ton père, le mien! Ah! misérable, misérable!

Puis il se prenait à pleurer avec désespoir. Il meurtrissait son front sous ses doigts, il comprimait avec fureur sa poitrine qui éclatait en sanglots, si bien que ce fut elle, la malheureuse, qui lui dit en se mettant à genoux :

— Eh bien! pardonne-moi.

Il la releva.

— Demain, lui dit-il, je te reverrai, je te dirai tout, je te sauverai.

Donnèrent-ils tous deux le même sens à ces paroles, ce n'est pas probable; cependant, quand lui quitta Catherine elle était pleine de joie et d'espérance.

Le lendemain de grand matin, il se leva et fit appeler le docteur. La nuit qu'il venait de passer avait été si cruellement agitée qu'il était encore plus pâle que d'ordinaire; ses yeux flambaient de fièvre dans leur orbite cerne et bleuâtre; une agitation nerveuse faisait trembler tout son corps. Le docteur s'avança rapidement.

— Vous souffrez! lui dit-il avec intérêt.

— Non, ce n'est rien, ne vous alarmez pas; nous en parlerons plus tard. J'ai autre chose à vous dire.

Puis il se promena activement dans l'appartement. Après ce silence, pendant lequel il semblait résumer tout ce qu'il avait arrêté dans son esprit, il se plaça en face du docteur et lui dit :

— Docteur, j'ai besoin d'un ami; voulez-vous être le mien? »

Le médecin accepta en mettant la main sur son cœur, et en prononçant d'une voix étouffée :

— Oui.

Le jeune homme lui tendit la main, que le médecin saisit avec transport, et la pressa dans les siennes, en laissant échapper quelques larmes.

— Eh bien! dit le jeune homme, puisque vous voilà mon ami, j'ai un service à vous demander; mais, écoutez-moi bien, un service qu'on ne peut demander qu'à un ami bien dévoué ou à un serviteur qu'on méprise.

— Monseigneur, dit le docteur, vous venez de me donner un titre qui justifie tous les services, je vous écoute.

A ce moment, le jeune homme parut embarrassé. On voyait qu'il ne savait trop comment aborder sa confidence. Cependant il reprit bientôt :

— Ce que vous venez de me dire, docteur, change un peu les choses. Peut-être vous demanderai-je plus qu'un service : vous me donnerez vos conseils.

— J'y suis tout prêt, reprit le docteur.

— Eh bien! ajouta le jeune homme avec effort, il s'agit de sauver une femme, un ange de beauté et de candeur, une pauvre fille dont j'ai perdu la vie.

Comme en parlant ainsi le jeune homme marchait vivement, il ne s'était pas aperçu qu'à son premier mot le médecin avait subitement baissé les yeux ; il n'avait pas vu non plus un sourire de triste pitié glisser sur ses lèvres. Mais comme il ne lui répondait pas, il s'arrêta devant lui et y ajouta lentement :

— Cela vous étonne, docteur?

— Non, monseigneur, répondit tristement celui-ci.

— Cela vous semble donc dangereux?

Le docteur le regarda à son tour, et ajouta avec une expression mal déguisée de dédain :

— Cela n'est pas dangereux, assurément.

— Alors cela vous déplaît, dit le jeune homme. Eh bien! n'en parlons plus.

— Monseigneur, reprit le docteur avec dignité, commandez, j'obéirai à vos ordres.

— Docteur, lui dit le jeune homme affectueusement, ce n'est pas ainsi que je l'entendais avec vous. Je croyais avoir affaire à un ami.

— Et c'est parce que je veux mériter ce titre qu'en cette circonstance je ne dois exécuter que vos ordres.

— Je ne vous comprends pas; expliquez-vous, de grâce.

— Si je n'étais que votre ami, je m'expliquerais; mais j'ai une autre mission qui me le défend. Cependant je suis prêt, vous dis-je, à vous obéir.

— Ah! vous vous jouez de moi, docteur; de moi! Je ne vous dirai pas que cela est sans pitié, à vous, à vous à qui j'en avais cru un peu dans le cœur.

Le médecin sentit des larmes venir à ses yeux, mais il les comprima, et le jeune homme reprit lentement :

— Allons, monsieur, allons; je chercherai des complaisans à défaut d'amis.

— Je l'aime mieux ainsi, dit le médecin en s'éloignant et après avoir salué profondément.

Le jeune homme le suivit de l'œil. Jamais il ne s'était confié à cet homme, mais croyait l'avoir compris, et dans le fond de son cœur il l'avait pour ainsi dire réservé pour la première occasion de sa vie où il aurait besoin d'un absolu dévoûment. C'était encore une déception, une déception affreuse : trop heureux cependant si c'eût été la seule de cette fatale journée. Après quelques soupirs amers où sembla s'exhaler la première amertume de sa douleur, le jeune homme passa vivement la main sur son front, comme pour en écarter la pensée qui l'absorbait. Il sonna et fit demander le baron par le domestique qui se présenta. N'ayant plus à compter sur un dévoûment, il s'adressa à la plus servile obéissance.

— Monsieur, dit-il au baron dès qu'il fut entré, vous me trouverez dans Vienne une maison petite, isolée; vous la louerez, vous la ferez meubler convenablement.

— Pour une femme? reprit le baron avec un gros sourire de finesse.

Le jeune homme le regarda fixement, mais cette question ne l'étonna pas, car il n'y supposa d'abord que l'admirable pénétration de la complaisance basse. Mais, pour en rester là, le baron portait depuis trop long-temps en lui un secret dont il avait à peine parlé à quelques intimes pour les écraser de sa supériorité, de son importance et leur faire mesurer la confiance qu'on avait en sa discrétion; ce secret dont on ne lui avait dit d'abord que les premiers mots, il en avait successivement découvert ou appris tous les détails; ce secret, enfin, lui pesait trop pour qu'il résistât au besoin d'en laisser voir quelque chose, lui donnait d'ailleurs accès auprès de cet homme auquel il était attaché, et dont la réserve l'avait toujours tenu à distance. La faute du ministre portait ses fruits.

— Pour une femme, en effet, dit le jeune homme.

— Et pour la location de cette maison, dit-il, en croyant admirablement servir les projets de celui qui lui donnait ses ordres, pour cette location il n'est pas convenable que je donne le nom de votre altesse. Puis il ajouta, toujours avec son air stupide d'intelligence : Et il ne serait pas prudent sans doute de donner celui de Catherine Tillmann?

— Catherine Tillmann! s'écria le jeune homme; vous savez ce nom, monsieur; vous? Qui vous l'a dit? Comment l'avez-vous appris?

Le baron, stupéfait et épouvanté, balbutia quelques mots inintelligibles; mais le jeune homme exaspéré reprit violemment:

— Répondez, répondez, monsieur; par quel infâme espionnage avez-vous appris ce nom? Mais répondez-donc, misérable!

— Monseigneur, reprit le baron, fier d'être faussement accusé d'une lâcheté qu'il n'avait pas commise, parce qu'on ne la lui avait pas confiée, monseigneur, c'est à M. de... à répondre à vos questions.

— Lui! s'écria le jeune homme. Ah! lui. Puis après un moment de silence terrible · Sortez, dit-il au baron, sortez! Et dès qu'il fut seul il s'écria, en se jetant sur un fauteuil: Ah! c'est infâme!

Oh! pour tout homme jeune et aux sentimens purs et élevés, l'idée qu'on a espionné son âme, écouté ses soupirs, surpris ces momens d'extase ou de faiblesse, ces doux enivremens, ces enfantillages de cœur qui sont la vie de l'amour, oh! c'est infâme, c'est atroce, en effet! Mais ce coup, si épouvantable qu'il fût, n'était pas le plus terrible qui dût le briser ce jour là. Comme il était assis, la tête penchée avec désespoir, il entendit un léger bruit et vit le docteur devant lui, le regardant avec une profonde expression de douleur:

— Ah! s'écria le jeune homme en se tournant vers lui, vous le saviez, docteur, et vous ne me l'avez pas dit; et cependant vous êtes mon ami!

— Oui, dit le docteur, l'ami devait le dire, mais le médecin ne le pouvait pas. Comment vous révéler, sans craindre l'état affreux où vous êtes, que la jeune fille, que l'enfant dans laquelle vous aviez mis toutes vos joies de ce monde, était vendue à un lâche métier d'espionnage, dont un prêtre était l'émissaire?

Le coup fatal était porté, car voilà ce qu'était devenue la confidence de M. de ... en passant par la bouche du baron. Le jeune homme poussa un cri, et prenant les mains du docteur dans les siennes, il lui cria, en le dévorant du regard:

— Elle, Catherine!

Alors le paroxisme de la douleur fut porté à une effrayante énergie. Elle, Catherine! criait-il sans cesse; elle, Catherine! comme pour chasser de sa poitrine un charbon qui le brûlait, une main de fer qui le tordait. Elle, Catherine! Puis il courait, il s'arrêtait, il criait encore, mais sans parler. Il jetait autour de lui des regards effrayans, et quand la force de ce corps fut brisée à tant souffrir, il s'affaissa lentement, et le docteur n'entendit plus qu'un râle convulsif que le malheureux poussait encore en se roulant par terre.

Le médecin appela du secours; on plaça l'infortuné sur un lit, et ce ne fut qu'après une heure de soins qu'il revint à lui Il regarda d'un œil étonné ceux qui l'entouraient. Le docteur, ne voulant pas qu'ils fussent témoins du premier moment où ses souvenirs, en faisant une nouvelle irruption dans son cœur, le briseraient encore, le docteur les éloigna. Le jeune homme le remercia par un sourire, et lui dit, dès qu'ils furent seuls:

— Je suis fort, docteur! c'est fini. Pensons à autre chose. Il faut que e sorte.

— Vous n'en avez pas la force.

— J'en ai besoin, dit le jeune homme en se levant, et j'en trouverai la force. Il faut que je sorte, vous dis-je.

— Où voulez-vous donc aller?

— Oh! s'écria le jeune homme, pas là! Il y a dans l'âme d'un ami trahi, d'un homme indignement trompé par une femme, des reproches inutiles peut-être, indignes souvent; mais enfin celui qui est abandonné peut se plaindre, il peut pleurer, il peut accuser. C'est le désespoir qui parle à l'oubli. Mais de moi à cette femme, qu'y a-t-il? Rien. Que comprendrait-elle, ou que lui dirais-je? Il n'y a ni colère, ni reproches possibles entre nous. Du jour qu'elle a accepté son métier, elle était si bas descendue que ce serait folie et ignominie de l'aller chercher où elle est. Non, je veux sortir pour ne pas être ici, pour respirer, pour voir autre chose que cette chambre. Oh! ne craignez rien, vous viendrez avec moi, nous parlerons de mille choses que j'ai oubliées, de sciences, d'études, de monde, de tout, ce sera bien.

Le docteur sentit qu'il fallait livrer passage à toutes ces furieuses pensées qui s'animaient dans le cœur du jeune homme. Ils sortirent ensemble en voiture, ils parcoururent ensemble les environs de Vienne, et rentrèrent à la nuit tombante. Le commencement de la promenade fut assez calme, la conversation s'engageait, loin du sujet qui occupait tout entier l'esprit et le cœur de ces deux hommes; cependant elle avait un caractère de fermeté calme qui faisait espérer au docteur que l'énergie de cette âme dominerait bientôt son désespoir. Mais quand l'heure du rendez-vous habituel approcha, la parole du jeune homme devint incandescente: il n'écoutait plus, il parlait, il parlait avec obstination, il débordait; c'étaient de hardis sophismes sur toutes les questions qui lui venaient à l'esprit, des jugemens rapides sur le mérite des plus grands hommes, des moqueries cruelles sur les ridicules de salons, des appréciations sublimes sur la politique des états, et tout cela jeté à pleines mains, pêle-mêle, audacieusement, plus en un moment que dans toute sa vie, plus qu'aucun homme ne pouvait en supposer dans cette existence silencieuse. Ils étaient rentrés, et le docteur voyant avec quelle rage il s'animait ainsi de toutes les autres pensées de son âme pour en étouffer une seule, le laissait aller et se fatiguer à son gré, comptant sur l'épuisement et la lassitude pour les éteindre toutes, lorsqu'un domestique entra et parla tout bas au docteur. Il s'agissait d'un homme qui, depuis quelque temps, venait obstinémen tous les soirs pour demander son maître, et qui n'avait pu le rencontrer. Le médecin ne fut pas fâché de donner une occupation, frivole sans doute, en aide à cette profusion d'efforts inutiles pour en oublier l'heure, et il ordonna qu'on le fît entrer. C'était un homme de cinquante ans, pâle et maigre, l'air sombre et sévère; il remit au jeune homme un papier qu'il tira de son sein. Celui-ci le lut: mais loin de le calmer dans sa fougue ou de l'en distraire comme l'avait espéré le docteur, il sembla que ce fût un nouvel éperon à cette exaspération déjà si loin poussée. Pendant la lecture, une joie sauvage éclaira sa figure, ses narines se gonflère avec un frémissement superbe, et après l'avoir achevée il s'écria dans une sorte de délire irrésistible:

— Eh bien, oui! c'est cela, au fait. Le plan en est admirable. Moi seul et mon épée. La France, c'est ma mère, c'est ma terre d'Antée; en la touchant, je deviendrai géant. La France ne peut vouloir ce qu'elle a, la France a besoin de gloire, de force, d'étendue; elle est en prison comme moi, elle a la même soif que moi. J'irai, j'irai. Nous nous verrons face à face! et si je me suis trompé, eh bien! un coup de fusil au cœur, et ce sera fini. Mais Sainte-Hélène avant Marengo, avant Austerlitz, avant Montmirail, non! c'est absurde, c'est infâme! Nous verrons.

Et le docteur et l'étranger, tous deux stupéfaits, l'écoutaient religieusement, et le regardaient allant et venant avec des gestes emportés, terribles, décisifs. Enfin, il s'arrêta devant l'étranger, et lui dit:

— « Votre nom, monsieur?

— Le capitaine Tillmann. »

Lorsqu'une machine à feu est lancée à son plus haut dégré de chaleur, quand la chaudière bouillonne et exalte l'eau à une puissance deux mille fois supérieure à son volume; à ce moment, qu'il tombe quelques gouttes d'eau glacée dans le tube où s'amoncellent toutes ces forces, et soudain la vapeur s'affaisse, elle se condense, elle devient impuissante, et la terrible machine n'est plus qu'un corps inerte. Ce fut l'effet que produisit le nom de cet homme sur l'âme bouillonnante et dilatée de ce jeune homme. Il devint pâle et froid.

— Le capitaine Tillmann, répéta-t-il.

Et le temps de prononcer ce mot suffit à cet esprit de feu pour se rappeler son entretien avec l'archiduc, l'avertissement de celui-ci, les rapports de cet homme avec un moine de Kleusterneubourg, de ce moine avec Catherine. Il vit ce père vendu, lui et sa fille, à la surveillance de sa vie

Toutes les menées de cette intrigue convergèrent au même but: il crut deviner l'infâme espionnage auquel cet homme ajoutait la provocation; il se sentit frappé au cœur de mort et de désespoir, et il n'eut d'autre force que de regarder ce misérable en laissant échapper quelques exclamations sans suite, jusqu'à ce qu'enfin il tomba anéanti sur le parquet.

Tillmann se retira, Tillmann que le docteur avec chassé et maudit, Tillmann épouvanté de ce qu'il avait vu et qu'il ne pouvait comprendre, et qui regagna tristement sa demeure.

Une espérance dont il était dépositaire, et qui venait de se briser dans ses mains, cette espérance l'avait jusque-là soutenu, jusque là occupé au point qu'il ne prenait garde à rien de ce qui se passait autour de lui. Ce soir là il rentra bien avant l'heure accoutumée. Dans la salle basse, il trouva un flambeau allumé; ce n'était pas l'ordre habituel de la maison. Il pensa que Catherine l'avait oublié en allant se coucher. Il monta l'escalier sans autre pensée; mais il vit la porte de la chambre de sa fille ouverte; ce n'était pas non plus sa coutume. Il s'étonne et jette un regard: elle était déserte. Catherine sortie, Catherine sortie à cette heure!

Le malheur appelle e malheur. Tillmann conçoit de grands soupçons, il parcourt toute la maison, appelle Catherine, et sort à son tour. Mais les soupçons avaient grandi de minute en minute. Il sort; mais en sortant, il s'arme d'une épée, car il sort non plus pour chercher sa fille; mais pour la surprendre. Aussi ne l'appelle-t-il pas, il marche en silence dans l'ombre, écoutant le moindre bruit, se glissant le long des arbres. Enfin, au bord d'une allée, il voit se détacher une ombre blanche sur le fond noir de la forêt; cette ombre était immobile: le vêtement sombre d'un homme pouvait se perdre dans l'obscurité; il y pense et prend un long détour, et, comme un tigre qui tourne sa proie, il arrive sans bruit à quelques pas de cet ombre: c'était une femme; mais elle était seule, appuyée contre un arbre, la tête pendant sur la poitrine, ses bras pendant le long de son corps. Il doute que ce soit Catherine, il s'avance pour s'en assurer; elle relève la tête, et se jetant à lui, elle lui dit avec un cri:

—Enfin, c'est toi!

—Non, ce n'est pas lui! répondit Tillmann, en la prenant aussitôt par le bras.

— Oh! s'écria-t-elle en tombant à genoux, vous l'avez tué!

— Pas encore, lui répondit-il avec une colère terrible, mais il reviendra.

Mais l'amour et le désespoir inspirant à Catherine pour celui qu'elle aimait, mieux que ne l'eût fait la plus profonde réflexion, elle se releva en s'écriant:

—Et il ne viendra pas, car il m'abandonne.

—Tu mens! cria le capitaine, tu mens!

Cette pauvre fille, qui croyait véritablement mentir; la malheureuse Catherine tomba dans les sanglots et les larmes; alors commença la scène

terrible d'un père outragé et de sa fille coupable, scène vulgaire et épouvantable où tonnent les malédictions et les reproches, où les larmes se versent à flots, où la prière se traîne à genoux, où un père tient son épée levée sur la tête de son enfant pour la tuer, où il ne le peut pas, et où il finit par se venger en la chassant du toit paternel qu'elle a déshonoré. Et Tillmann eût chassé Catherine, s'il n'avait rêvé une autre vengeance avant celle-là, et si, lorsqu'il lui demanda le nom de son séducteur pour le tuer, elle ne lui avait pas simplement répondu : Je ne le sais pas!...

Il crut que ce mot était une insolente dérision ; mais lorsqu'elle lui dit couragement :

—Si je le savais, je ne vous le dirais pas; ce n'est pas la peine de mentir; mais je ne le sais pas !...

Il prit sans doute une autre résolution, et sans s'arrêter à la singularité de cette circonstance, il lui dit seulement :

—Eh bien ! je le saurai, moi !...

Puis il demeura à cette place : elle assise par terre, lui marchant à grands pas, tous deux silencieux, sous une pluie fine et glacée ; et la nuit se passa ainsi ; et quand le jour fut venu sans que personne fût venu, Tillmann fit lever sa fille et la ramena sans une parole dans cette maison désolée, et où il n'y avait plus d'espérance ni de consolation pour le vieillard.

Les jours qui suivirent ceux-ci se passèrent tous de même. Chaque soir le capitaine sortait armé ; il allait à cette place où il supposait que les rendez-vous avaient lieu ; il attendait la moitié de la nuit, puis il rentrait. Pendant ce temps, Catherine attendait aussi ; mais ce n'était plus celui qu'elle aimait, c'était son père qu'elle attendait, son père qui la tenait enfermée, et dès qu'il paraissait, elle lui jetait ses regards au visage, et comme elle le voyait toujours sombre et triste, elle se réjouissait, devinant alors qu'il n'avait pas rencontré celui qu'il cherchait, et qu'il ne s'était pas vengé. Ensuite, lorsqu'elle s'était ainsi rassurée, elle demeurait seule, et alors un autre désespoir prenait la place du premier. A la fin de l'anxiété qui la torturait pendant l'absence de son père, elle s'écriait en son ame : Grâce au ciel, il n'est pas venu ! Et lorsque l'heure était passée, elle se demandait : Pourquoi n'est-il pas venu ? Alors c'était le désespoir de l'abandon, de la fille perdue, de la maîtresse trompée; c'est la lâcheté de celui qu'elle avait aimé la délaissant à l'heure du danger, la méprisant peut-être, qui lui tordait encore le cœur ; et tout cela sans pouvoir rien éclaircir, espérance ni douleur ; c'était trop, si cela eût duré, pour ne pas en devenir folle ou en mourir. Un événement qu'elle et son père croyaient en apparence bien étranger à leur douleur lui donna un tout autre cours, et amena la fatale explication de ce drame obscur.

Un matin un homme se présenta chez Tillmann; celui-ci après avoir échangé quelques signes avec lui, ordonna à sa fille de se retirer. Catherine obéit; mais comme il lui semblait que rien ne pouvait exister au monde qui ne touchât son amour, elle voulut savoir pourquoi cet homme était venu. Elle écouta. Un nom fut d'abord prononcé, un mot qu'elle avait souvent surpris dans les espérances politiques de son père ; l'étranger ajouta :

—Décidément tout est fini ! le mal est incurable, on désespère de sa vie. Nos réunions ne seraient plus que des imprudences inutiles, il faut y renoncer. Quelques-uns d'entre nous pensent même qu'il serait prudent de quitter l'Autriche ; il est possible, d'après quelques indices, que le gouvernement n'ignore pas nos projets ; il est possible aussi que tant que le lionceau a été dangereux et à craindre pour les autres, il ait feint de ne pas connaître ceux qui avaient dessein d'ouvrir la cage. Mais une fois mort, peut-être aussi s'empressera-t-il de les sacrifier pour s'en faire un mérite vis-à-vis de ses alliés.

—Cela se peut, dit Tillmann, et je crois que vous agissez prudemment ; mais moi, je ne puis partir. Quoiqu'il arrive, ce sera comme si j'étais parti ou mort, nous ne nous connaissons plus.

Catherine n'en écouta pas davantage; d'abord, elle aurait tremblé à l'idée de quitter Vienne, elle tremblait maintenant de la persévérance de Tillmann qui refusait de s'en éloigner. Tout le reste du jour il parut plus sombre et plus soucieux qu'à l'ordinaire ; le soir, il enferma sa fille comme il le faisait toujours, sortit de même, et le milieu de la nuit venu, il rentra de même sombre et soucieux. Elle vit bien qu'il n'avait rien trouvé ; elle se leva pour monter chez elle, il se leva aussi, alla fermer la porte, et lui fit signe. C'était la première explication depuis la scène du bois. Elle pria dans son cœur pour elle et son enfant, et elle espéra de lui la vie qu'elle devait lui donner.

— Catherine, lui dit son père, votre amant sait-il votre état ?

Elle ne le comprit pas. Tillmann, forcé d'articuler des paroles qui le brûlaient, pour ainsi dire, au passage, ajouta brusquement :

— Sait-il que vous êtes grosse ?

— Vous le savez ! s'écria Catherine sans répondre à la question de son père. Celui-ci, la mesurant du geste, lui répondit avec mépris :

— Regardez-vous !

Elle baissa les yeux et rougit. Noble pudeur qui se fit jour à travers tant de souffrances, pureté dans le crime, virginité de l'ame dans la souillure du corps ! Tillmann ajouta :

— Et maintenant répondez à ma question : le savait-il ?

— Il le savait, dit Catherine.

— Il le savait, et il n'est pas revenu ! Ah ! c'est plus qu'un infâme, c'est un monstre ! C'est un père qui abandonne son enfant !

Pauvre père qui parlait ainsi, et dont l'enfant attendait de lui sa condamnation ! Pauvre père qui comprenait si haut l'amour paternel et la colère paternelle, qu'il devait souffrir ! Catherine aussi, qui n'osa pas même excuser son amant dans son cœur ! Tillmann, reprenant la parole, lui dit alors :

— Catherine, il ne faut pas que cela soit ! Ecoute, écoute-moi ; c'est ton père qui s'engage à toi, qui te donne sa parole de soldat ; c'est ton père qui fait sa cause de la tienne, qui ne voit plus que ton malheur, qui renonce à se venger pour te venger, qui te jure de l'épargner s'il le mérite, qui te demande le nom de cet homme pour le donner à ton enfant !

Catherine se mit à genoux, brisée au cœur de ce terrible pardon auquel elle ne pouvait rien rendre en retour, car il lui fallut encore répondre :

— Mon père, je ne le sais pas !

Tillmann ne pouvait comprendre cette ignorance, et Catherine, ne voulant pas avoir ce tort aux yeux de son père, de lui mentir après un si touchant appel, Catherine lui raconta comment elle était restée dans l'ignorance de ce nom, et dans son récit elle se laissa aller à lui dire le peu qu'elle savait : que son amant était un officier, qu'il était sans doute attaché à l'archiduc Charles ; et, pendant ce temps, son père l'écoutait attentivement ; il prenait note en son esprit de chaque parole, et lorsqu'elle eut fini, il répondit :

— Eh bien ! nous le trouverons ; cela suffit pour le trouver.

A partir de ce jour, commença pour Tillmann et sa fille une autre existence. Chaque jour ils partaient de grand matin pour Vienne; là, dans les églises où se rendaient les plus grands seigneurs de la cour : au Prater, où défilait la longue caravane de tous les équipages de la ville ; aux revues où assistaient les officiers de la garnison, partout enfin où il y avait une espérance de découvrir cet inconnu, partout Tillmann et sa fille, constans, attentifs, passaient les longues heures de leurs journées, jusqu'à ce qu'enfin la nuit les renvoyât dans leur demeure, tristes et désespérés. Dans cette longue et douloureuse perquisition, la résolution de chacun demeura-t-elle inébranlable dans leur ame ? Tillmann se trouva-t-il toujours le courage de ne pas tuer sur-le-champ le lâche qui avait séduit et abandonné sa fille ? Catherine ne pensa-t-elle pas quelquefois à se taire si elle le rencontrait ? Qui sait et qu'importe ? Tous les jours il allaient et revenaient dans un affreux silence ; tous les jours à leur désespoir habituel s'ajoutait une déception de plus. Enfin, c'en était fait : déjà l'état de Catherine lui rendait ces voyages pénibles, ces longues attentes plus pénibles encore ; depuis quelques jours ils étaient demeurés chez eux. Un soir, un soir encore que Tillmann avait traversé toute la forêt avec ce vague espoir qui, après avoir perdu toute chance raisonnable, en demande une au hasard, à l'impossibilité, ce soir-là Tillmann monta dans la chambre de Catherine, où elle veillait dans son lit, trop malade pour se tenir debout, trop malade de cœur pour dormir.

— Catherine, lui dit son père, une chance nous reste, la dernière, la seule pour laquelle je te demande encore de la force et du courage. Demain, il y a à Vienne une cérémonie, une triste et fatale cérémonie, où tout ce que l'Autriche renferme d'officiers et de seigneurs assistera certainement ; il faut que tu y viennes.

— J'irai, répondit Catherine, sans demander où on la mènerait ; car, que lui importait, à elle qui ne cherchait qu'un objet au monde pour le voir et mourir, que ce fût dans une fête ou dans une assemblée funèbre, dans une salle d'opéra ou dans une église.

Ils partirent donc. Arrivés à Vienne au point du jour, ils se présentèrent à la grille du palais, où beaucoup de peuple se pressait comme eux. Comme lui, ils attendirent que cette grille fût ouverte. Alors ils pénétrèrent avec les flots de ce peuple dans une vaste cour, et puis dans de riches appartemens, mais avec calme et lenteur. Chacun voulait voir, et chacun cependant n'apportait pas à ce désir l'empressement d'une curiosité. Tillmann et sa fille, en traversant tous ces salons à la porte desquels veillaient des soldats magnifiques, les considéraient un moment, puis passaient. Tillmann regardait sa fille comme s'il lui soupçonnait de vouloir lui cacher la vérité, mais assuré de la lire à l'émotion de son visage, si elle se présentait un seul moment. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à une porte ouverte à deux battans. Cette porte donnait entrée dans une chambre sombrement tendue, soigneusement fermée, éclairée, malgré le soleil d'une innombrable quantité de flambeaux. Catherine était si dépourvue d'espoir, tellement brisée de corps, qu'elle y arriva sans rien remarquer ; elle vit à travers la porte qui était en avant, elle vit, sans y rien comprendre, défiler au pied d'une estrade des officiers, la tête basse, et qui saluaient en passant : son cœur et son visage restaient immobiles, lorsque tout à coup parut l'archiduc. A ce moment, la pensée que celui qu'elle cherchait pouvait se trouver parmi les officiers de sa suite la rendit attentive, et lorsqu'elle vit le vieillard, cet homme si haut placé, qui marchait avec accablement et qui pleurait sur ses rides, elle prit malgré elle intérêt à cette digne douleur, et lorsqu'arrivé au pied de l'estrade il se courba, ramassa une branche bénite, et en jeta l'eau sur le lit qui était devant lui, elle suivit son mouvement, et soudain, avec une force surhumaine, elle écarta deux hommes qui la gênaient pour voir, et dressée sur la pointe de ses pieds, le cou tendu, l'œil ouvert à fendre les paupières, la bouche béante, sans cri ni respiration, elle montra quelque chose à son père. Il regarda où elle montrait, et vit le pâle cadavre qui dormait sur son lit d'honneur.

— Lui ! cria-t-il en se dressant comme elle de toute sa hauteur.

— Lui ! répondit-elle en se rompant comme une corde trop tendue et en tombant à ses pieds.

On les entoura, on transporta la jeune fille dans une chambre voisine, et comme elle paraissait mourante, on appela un médecin. C'était le docteur. Il reconnut Tillmann et voulut sortir. Son devoir l'emporta sur son horreur, et il demeura près de Catherine. Bientôt il y demeura seul avec son père, et là, le cœur plein de la mort qui gisait à côté, il reprocha à Tillman son infamie, son espionnage assassin, sa détestable ignominie, la vente impudique de sa fille, et après tous ces crimes inouïs, un crime plus inouï encore, leur hideuse curiosité. A tous ces reproches, Tillmann répondit comme un homme qui donne sa tête pour gage de ses paroles :

— Sa fille s'était confessée peut-être ; mais assurément c'était le prêtre qui avait vendu la confession. Catherine ne savait même pas le nom de son amant. Il avait lui. Tillmann, abordé, en sortant de chez l'archiduc, le moine de Kleusterneubourg : mais ce moine, qui était le confesseur de Catherine, était celui qui avait fait l'aumône des remèdes qui l'avaient guéri. Tout devint horriblement clair, et il ne resta plus entre eux que le désespoir et les larmes qu'ils versèrent comme deux hommes qui osent pleurer en face l'un de l'autre, pleurant sur une mort aussi fatalement arrivée, pleurant sur l'épouvantable douleur de cette existence éteinte dans la pensée d'une trahison, pleurant sur ce cœur à qui le destin avait fait une affreuse torture de la seule joie qu'il eût essuyée, pleurant et désolés à ce point que, si l'ame d'un homme devait souffrir au ciel des douleurs de la terre, il y eût eu l'un de ces deux hommes qui se fût dévoué pour aller lui dire le secret de cette horrible histoire.

Puis enfin, Catherine, arrachée à son anéantissement, rouvrit les yeux à la lumière et son ame au désespoir, et comme elle cherchait le regard irrité de son père, elle le vit triste et plein de pitié, et le pauvre capitaine s'approchant d'elle, lui dit doucement :

— Catherine, ton enfant sera le mien, et il portera le nom de son père qui n'eût pas pu le lui donner.

— Vous le savez donc ? s'écria-t-elle.

— Oui, répondit-il ; nous l'appellerons Napoléon !

Frédéric Soulié. — (*Revue de Paris.*)

ENTRE DEUX FEMMES.

(Suite et fin.)

VI.

Un mois s'était à peine écoulé depuis ce triste événement dont le bruit remplissait encore la ville, lorsqu'un soir le marquis de Jupilles reçut la visite de son ami Félix de Samyon. Celui-ci était moins folâtre que de coutume.

— Mon cher, dit Félix, après le préambule exigé par la politesse, je viens pour emprunter tes pistolets.

—Ah ! reprit Jupillles qui, à cette demande, fut légèrement excité et s'accouda sur un coussin. Qui se bat ! En es-tu ?

— J'en suis comme témoin.

— Cela vaut mieux ; et quels sont les champions ?

— Tu les connais. Ce sont, ton ancien ami de Lorimier que j'assiste contre le major Lézian.

— Diable ! c'est donc très sérieux, reprit le marquis avec intérêt ; conte-moi donc cela... Quel est le motif de la rencontre ?

Cette interrogation directe à laquelle il ne paraissait pas s'attendre décontenança un peu le jeune homme.

— Le motif... le motif ?... répéta-t-il lentement afin de gagner, à l'aide d'un tel subterfuge, le temps de réfléchir et de préparer sa réponse. Le motif ?... en gros le voici. C'est une affaire d'amourettes.

— Et les détails ?... répliqua le marquis dont la curiosité s'irritait de cette réticence.

M. de Samyon se tut un instant ; il parut balancer. Enfin, après une légère pause.

—Bah ! fit-il par un geste qui témoignait d'une résolution soudaine. Je vais tout te dire. Aussi bien, que tu l'apprennes par moi ou par un autre... quelques heures plutôt ou quelques heures plus tard... Tu ne peux manquer d'en être informé.

—Quoi donc ! explique-toi ! interrompit Jupilles, qui cette fois se leva pour s'approcher de son interlocuteur. Voyons ! pas de préface ; au fait.

—Ne te gendarme pas de la sorte, reprit Samyon, contrarié de l'impression produite par ses paroles. La chose n'en vaut guère la peine. Tu devais t'y attendre. Quand nous prenons des filles de théâtre ce n'est pas pour avoir des Pénélopes. Et, comme les autres, Caroline...

—Eh bien ! Caroline ? repartit impétueusement le marquis.

—Allons ! voilà que tu t'emportes !... il n'y a pas moyen de causer avec toi !... sois raisonnable !... Caroline... la mienne c'est encore bien pire et je ne m'en fâche pas... Caroline à ce qu'il paraît... Bref, Caroline est la cause de ce duel.

—Caroline ! tu l'as déjà dit. Continue, bourreau, ajouta le marquis en jetant son cigarre d'impatience. Quand ? comment ? pour quelles raisons ? Je veux tout savoir !

—Tu en sais déjà la moitié, je pense. Tu n'es pas sans avoir remarqué, comme tout le monde, les assiduités, les obsessions de Lorimier auprès de la Derval.

— Après ! après ! poursuivit Jupilles, dont le sang bouillonnait.

— Eh bien ! pas plus loin que ce soir, il y a une heure, au café Français, où se rendent les officiers de la garnison, ce fou de Lorimier s'est mis à faire un éloge immodéré de la voix et de la vertu de Caroline. Naturellement il n'y a eu qu'une voix sur celle de l'actrice, mais quant au second point, tout le monde n'est pas tombé d'accord. Lorimier s'en offense, on le persifle, il s'obstine, on le combat, il injurie. Le major Lézian va jusqu'à dire que lui-même, à Bordeaux, où Caroline chantait il y a deux ans, éprouva que rien n'était moins farouche que cette vertu qu'on calomniait de l'épithète d'inhumaine, et qu'il n'avait tenu qu'à lui de profiter à Toulouse de ses anciens titres, ainsi que Caroline elle-même l'y avait autorisé par un billet. Lorimier donne un démenti, le major offre la preuve et la donne ; Lorimier s'échauffe, s'exaspère, menace et s'oublie au point de frapper le major à la figure. M. Lézian se précipite sur lui, on s'interpose, on parvient à peine à les séparer. Tu sais le reste. Voilà tout.

Au lieu de faire éclater son ressentiment, ainsi que semblaient le promettre les prémisses de cette colère, Jupilles réprima toute indignation, et avec une apparente froideur se prit à dire :

—Elle me trahissait, la perfide !

— Et que voulais-tu qu'elle fît ? objecta Samyon ; il faut être de bon compte... ces femmes-là, et la mienne surtout... Va, nous sommes tous logés à la même enseigne.

— Oh ! je l'en ferai repentir et je m'en vengerai.

Cette imprécation, le marquis ne fut pas le maître de la retenir.

— Pour moi, je te conseille de le prendre plus philosophiquement... Imite mon exemple... Mais je sais que dans les premiers momens l'humeur vous échappe. Ainsi fais du courroux, du dédain, du mépris à ton aise, ça te passera plus vite. Je te laisse tranquille, et demain, quand je te rendrai ceci, poursuivit-il, désignant la boîte aux pistolets, je te dirai les résultats de cette rencontre, adieu ! et il sortit.

Le marquis ne lui rendit pas le salut, il était trop absorbé par une idée dominante. Il s'habilla à la hâte pour ne pas laisser à sa fureur le temps de s'attiédir, résolu d'aller la jeter bouillante à la tête de sa maîtresse infidèle.

Comme il allait sortir en vue d'un tel dessein, Saint-Jean, le valet de chambre de son oncle, l'arrêta pour lui transmettre de la part du capitaine, qu'une maladie assez grave avait forcé de s'alliter, l'ordre de se rendre au plutôt à l'hôtel de Mayneval.

Ces communications de l'oncle tiraient et de leur rareté, et de la personne qui les faisait une solennité terrifiante pour le marquis ; aussi malgré la pétulance de la rage qui le poussait vers le logis de Caroline, il sentit dans son être un apaisement soudain, son courroux s'évanouit sous l'imminence de celui que sans doute il allait essuyer, et avant de donner satisfaction à sa volonté il accomplit d'abord celle de son oncle en suivant de près le messager du capitaine.

Mais avant l'injonction adressée au marquis, une autre personne, sur la prière de M. de Mayneval s'était rendue près du lit du malade, et cette personne n'a pas encore quitté la chambre du vieillard, à l'heure où M. de Jupilles se dirige vers l'hôtel de son oncle.

Madame de Jupilles, car on imagine bien que c'était elle, avait été plus surprise qu'intimidée au milieu de sa vie triste et obscure par la demande d'entrevue que, sous forme de lettre, elle avait reçue de la part de l'oncle de son mari.

L'invitation était pressante, et Berthilde n'en fit pas languir l'auteur, tant elle apporta de diligence à s'y conformer.

Depuis le temps que l'oncle et la nièce ne s'étaient pas vus, il s'était opéré en eux un dépérissement dont leurs figures portaient l'empreinte, et chacun en se rencontrant fut effrayé de remarquer chez l'autre le changement qu'il n'apercevait pas en lui.

Qu'il y avait loin de la figure sereine, épanouie et attirante de Berthilde fiancée, à la figure amaigrie, maladive, de Berthilde presque veuve !

C'était bien, si l'on veut, les mêmes traits, mais ce n'était plus la même physionomie. La douceur souriante s'était transformée en morne résignation, et sur ce visage, si expressif naguères, rien n'était animé, excepté les yeux comme si, lavés par les pleurs qu'ils avaient versés, ils en fussent devenus plus étincelans et plus vifs.

Dans le même temps le capitaine avait gagné des rides et perdu des cheveux. Sa figure s'était en quelque façon amoindrie ou le paraissait sous les plis nombreux que les chagrins, de concert avec la vieillesse, y avaient imprimés. Et puis la goutte, qui jusqu'alors s'était contentée d'attacher le vieux marin sur un fauteuil, venait de le clouer au lit comme si elle eût voulu lui imposer une attitude plus commode pour le tombeau.

Aussitôt que Berthilde fut introduite, le capitaine se leva, non sans effort, sur son séant, et d'un geste amical, l'engagea à s'asseoir à côté de son lit.

— Ma nièce, dit le vieillard sans autre préliminaire, je vous sais bon gré de l'empressement que vous avez mis à vous rendre à mon invitation.

— Mon oncle, répondit timidement Berthilde, je regrette de n'avoir pas eu de plus nombreuses occasions de vous témoigner le plaisir avec lequel je reçois vos ordres par ma promptitude à les remplir.

Pour toute réplique, le vieux marin tendit sa main à Berthilde, qui la serra dans les siennes.

— Ma nièce, ajouta le capitaine, après un court recueillement, vous le voyez mon mal empire ; il sera bientôt mon maître absolu, et alors il m'emportera. Il n'est donc pas étonnant qu'un pied dans l'autre monde, je m'occupe à régler mes affaires dans celui-ci. Je vous ai appelée afin

que vous me secondiez dans ce soin, car votre aide m'est indispensable pour éclaircir un point essentiel de ma détermination suprême.

— Parlez, mon oncle, je vous écoute; trop heureuse si mon concours peut vous sauver quelque embarras, s'empressa de répondre Berthilde, pendant que le capitaine faisait une pause que nécessitait son état de faiblesse ou le besoin de réfléchir un moment.

— Berthilde, reprit-il, je connais vos malheurs, que vous soyez innocente ou coupable, vous avez souffert, et quoique j'en sois la cause indirecte, involontaire, j'en ai gémi. Je ne vous ai pas jugée, je vous ai plainte, et avant de vous accuser ou de vous disculper, j'ai voulu vous entendre.

— Oh! s'écria Berthilde, votre confiance m'émeut jusqu'aux larmes sans m'étonner pourtant, car je l'attendais de vous cette générosité que tout le monde me refuse.

— J'ai besoin de vous exposer, ma nièce, poursuivit le malade, la cause qui me fait agir afin que vous n'attribuiez pas à une simple curiosité mes interrogations et que vous compreniez toute l'extrême importance des réponses que vous allez y faire. J'ai résolu ce soir de clore mon testament. Votre mari, M. de Jupilles y entrera presque seul ou s'en verra tout à fait exclu. Cela tient à l'arrêt que vous allez prononcer.

— Avez-vous pensé, se récria Berthilde, que jamais la passion pût m'aveugler au point de nuire à celui dont je porte le nom. Ne le croyez pas. Non! non! quels que soient ses torts à mon égard, je l'aime d'aussi bon cœur que je lui pardonne. Il peut être un mari léger et un neveu répréhensible; qu'il soit votre héritier, non seulement je ne m'y oppose pas, mais encore, s'il en est besoin, je vous en supplie!

— Vous êtes une excellente femme, ma nièce, répliqua le capitaine; mais s'il vous appartient d'être généreuse, mon devoir à moi c'est d'être juste. Et pour remplir strictement cette obligation, j'ai besoin d'apprendre la vérité et vous seule pouvez me la dire. De vous je vais savoir si, par un acte d'abominable perfidie dont vous seriez la victime, mon neveu n'a pas à ce point déshonoré son nom qu'il mérite d'être rayé à jamais de ma famille, de mon testament et de ma mémoire. Et ce crime, sans exemple, il l'aura commis si, comme vous l'avez prétendu, il est le père de votre enfant. Répondez-moi, son sort est dans vos mains.

Berthilde, à ces mots, fut interdite et violemment agitée. Elle porta la main à son front qui devait être brûlant. Elle se déconcerta et rougit sous le regard pénétrant du malade, parut hésiter, puis elle baissa la tête comme honteuse et coupable; enfin, d'une voix mourante, elle dit :

— J'ai menti, monsieur, votre neveu n'est pas le père de mon enfant.

Un tel effort sembla dépasser le courage de cette femme; car, à peine pût-elle articuler cet aveu qui la condamnait sans retour. Elle se soutint une minute debout à la même place; mais un combat intérieur bouleversait son ame : un torrent de larmes ruissela de ses yeux. Elle saisit la main du vieillard qu'elle baisa avec respect, et, tout à coup, elle prit la fuite comme si elle eut craint de manquer d'énergie pour soutenir cet héroïque mensonge.

Quelques minutes plus tard, et Berthilde se fut croisée dans l'escalier avec le marquis de Jupilles. Celui-ci avait pour médiocrement agréable les préliminaires de crainte par lesquels il se préparait à subir les bordées terribles, mais heureusement rares, du courroux de son oncle.

Il pénétra donc avec un battement de cœur dans cette funeste chambre où le traitement qu'il y avait reçu une première fois lui semblait d'un mauvais présage pour celui qu'il venait y chercher.

Quoiqu'une première tentative de ce genre eut été fort mal accueillie un an auparavant, à tout hasard le marquis s'enhardit à demander à son oncle des nouvelles de sa santé.

— Ma santé est aussi mauvaise que votre conduite, reprit aigrement le malade.

Bien qu'une telle réponse laissât à désirer du côté de la bienveillance, le marquis la trouva satisfaisante et y remarqua même, en la comparant à l'autre, une amélioration dont il se réjouit, tout en répliquant :

— Je suis désolé, mon oncle, qu'il en soit ainsi, et si en améliorant ma conduite, je puis améliorer votre santé, je vous jure que dans peu vous vous porterez à merveille.

— De belles paroles et de vilaines actions, voilà tout ce que je tire de vous interrompit le capitaine; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai entendu parler d'une orgie... d'un nouveau scandale... de l'arrivée, à l'improviste au milieu de ce gala, de votre femme avec un enfant..... Quelle est la vérité de tout ceci?

Le marquis, bien qu'il eût prévu cette question, en fut décontenancé. Il se troubla, rougit et balbutia sans répondre.

— Enfin, monsieur, cet enfant est-il votre fils? oui ou non?

— Non, mon oncle, répliqua en hésitant M. de Jupilles.

— Parlez donc fermement; vous voilà tout interloqué; vous êtes bien heureux que je le sache d'avance, sans cela, à votre air indécis, je ne vous croirais pas. Mais puis-je m'y refuser quand déjà la mère elle-même m'a appris ce que vous me dites.

— Berthilde! s'écria le marquis, avec un effroi qu'il ne put dissimuler, vous avez donc vu Berthilde?

— Elle sort d'ici.

Cette assurance redoubla les angoisses du neveu.

— Mais alors, s'écria-t-il, vous savez donc?...

— Que cet enfant n'est pas de vous, répondit gravement le capitaine.

Cette nouvelle aurait dissipé les perplexités insoutenables du marquis s'il eut pu y donner créance. Mais il se figura qu'on lui tendait un piége dans lequel son oncle voulait avoir le plaisir de le précipiter.

— Et c'est de Berthilde que vous le tenez? continua le neveu.

— Elle vient de me l'assurer, riposta le capitaine.

— Mais c'est impossible, fit le marquis avec une vivacité qui le trahissait.

— Ce n'est donc pas vrai? interrompit soudainement l'oncle, qui fronça le sourcil.

— C'est vrai, balbutia M. de Jupilles; mais comment Berthilde, après avoir soutenu le contraire, serait-elle venue elle-même se démentir?

— Je vous répète qu'elle l'a fait, et aussi formellement que je lui avais exposé mes intentions à votre égard. Madame, lui ai-je dit, ce soir je fais mon testament; la fortune de mon neveu est dans vos mains; prononcez! S'il est le père de votre enfant, je le déshérite.

— Elle a nié? reprit impétueusement Jupilles.

— Elle a nié.

— Mon oncle, je suis vaincu! s'écria le marquis en tombant à genoux et fondant en larmes. Je suis le plus méprisable des hommes, aussi vrai que Berthilde est la plus généreuse et la plus pure des femmes!

— Que dites-vous? reprit l'oncle, que cette révélation fit dresser en sursaut. Malheureux! que dites-vous?

— La vérité, répondit le marquis, aussi bien elle m'étouffe, m'opresse, me déborde. Accablez-moi... déshéritez-moi... méprisez-moi, je le mérite... Vous ne me punirez jamais en raison de l'énormité de mon crime... Oh! j'ai été bien bourrelé déjà; mais ni mes tourmens passés, ni mes remords futurs, ni mon repentir, ni mes larmes, ne pourront effacer le mal que j'ai causé à cette femme, à cet ange que j'ai outragé... que j'ai méconnu... que j'ai torturé!... Oh! si vous saviez combien il m'en a coûté de violences atroces pour bâillonner en moi la voix d'un père qui s'élevait, malgré tous mes efforts, pour me condamner, pour me maudire. C'est surtout quand j'étais seul, ou dans mes rêves, que cette voix tonnante déposait contre moi et m'atterrait sous sa menace... Un faux point d'honneur, un abominable respect humain, m'ont fait persister dans la voie où je m'étais engagé si lâchement... Il ne me reste plus qu'à mourir, car la mort elle-même est à peine suffisante pour expier mon forfait. . O! mon Dieu! peut-être que malgré votre clémence infinie, il n'est pas de pardon pour moi!... Je n'ose pas, mon oncle. lever les yeux sur votre visage justement irrité, et j'attendrai comme une grâce le châtiment que vous daignerez m'infliger!... Pour être juste vous ne sauriez être trop sévère... C'est prosterné et la face contre terre que j'attends, que j'implore votre arrêt.

Le vieillard se souleva sur un bras; son teint était allumé, le feu interne dont l'indignation le dévorait, s'échappait en vives étincelles de son œil fulminant.

— Misérable! s'écria-t-il d'une voix foudroyante, je ne vous connais plus. Vous avez inventé un forfait pour vous avilir plus irrévocablement! Ne souillez jamais mon regard de votre présence!... Je vous chasse avec la dernière des ignominies!...

Cette imprécation épuisa sans doute toute l'énergie du malade; car elle ne lui en laissa pas assez pour se tenir sur son séant; et le capitaine retomba pesamment sur son chevet.

Retenu à la même place par la honte, le remords et le désespoir, le marquis n'osait prendre sur lui d'en changer pour obéir à l'implacable sentence qu'il trouvait encore trop douce; bien que personne mieux que lui, à cette heure, n'en appréciât toute la rigueur.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi durant lesquelles on n'entendit que les soupirs qu'exhalait la poitrine oppressée de l'oncle, et les sanglots qui suffoquaient le neveu.

Tout à coup, au milieu de cette désolation, une femme se précipite, l'air égaré, les cheveux en désordre et la démarche incertaine. Elle porte un enfant qu'elle dépose avec vivacité sur le lit du malade, en s'écriant :

— Pardon, mon oncle, si je n'ai pas eu auprès de mon fils le courage que je m'étais fait auprès de vous!... Déshéritez mon mari, je puis l'en dédommager en lui donnant la moitié de ma fortune... Mais puis-je enlever à cette innocente créature son nom, son rang?... puis-je vouer cet enfant à la honte, à une infamie originelle?... Non! non! embrassez-le, mon oncle, il est digne de vous. C'est un enfant légitime!

Le vieillard prit dans ses bras défaillans l'enfant qui lui souriait, et le contempla longuement avec une sorte d'extase.

— O ma nièce, reprit-il, combien je regrette de ne pouvoir me mettre à vos genoux pour rendre hommage à toutes les sublimes vertus dont vous venez de m'offrir les plus admirables modèles. Déjà votre incroyable abnégation m'avait été révélée par celui qui en a été l'objet, quoique personne n'en fut plus indigne que lui.

— Le marquis! s'écria Berthilde, qui alors pour la première fois jeta les yeux autour d'elle et aperçut son mari dans la suppliante posture où il se tenait.

— Moi, madame, murmura le marquis sans relever la tête, moi qui dois être inconsolable tant qu'il me restera des yeux pour pleurer et un cœur pour gémir d'avoir si affreusement déchiré le vôtre, d'avoir fait peser sur la tête la plus pure l'accusation la plus fausse comme la plus abominable.

— Ciel! s'écria Berthilde avec délire, serait-il vrai?... mon Dieu, votre inépuisable miséricorde me visiterait encore... votre grâce aurait touché son cœur!... il s'accuse... il se repent... il revient à moi.

— Il n'est plus temps, interrompit avec sévérité le capitaine,

— Ne parlez pas ainsi, mon oncle, objecta chaleureusement Mme de Jupilles... Est-il jamais trop tard pour se repentir... Et le repentir ne serait-il pas un tourment désespéré, affreux, si le pardon n'était au bout.

— Ce pardon, madame, répondit le marquis, je ne puis l'accepter. Je joins ma voix à la dure, mais juste parole de mon oncle... Il n'est plus temps!... La clémence la plus miséricordieuse ne saurait s'étendre à tous les crimes. et le mien, qui n'a pas d'excuse, ne doit pas avoir de pardon.

— Albert! Albert! poursuivit Berthilde d'un accent rempli de douceur, vous aussi vous seriez conjuré contre moi? Et pourquoi vous souviendriez-vous d'une faute que j'oublie moi-même. Que ne vous êtes-vous déjà jeté dans mes bras qui vous sont ouverts?

— Y pensez-vous, madame, répartit brusquement le vieillard, ce serait une profanation, une impiété, après les lâches perfidies!...

— Ne craignez rien, mon oncle, interrompit le marquis, je suis trop pénétré du sentiment de ma honte, de mon indignité, pour avoir l'insigne audace...

— Vous êtes donc tous les deux ligués contre mon bonheur? interrompit à son tour Berthilde d'un ton affligé.

— Je croyais, monsieur, dit sévèrement le capitaine, qu'à défaut de toute autre qualité, vous aviez au moins celle de l'obéissance.. Faut-il que je vous chasse une seconde fois?

M. de Jupilles, à cette injonction, se leva et marcha tristement vers la porte. Berthilde courut après lui.

— Vous ne partirez pas, Albert, lui dit-elle, que vous n'ayez embrassé votre fils!

En même temps, elle saisit avec force la main d'Albert, et le força de s'approcher du lit. Enfin à la vue de cette innocente créature qu'il regardait pour la première fois, le marquis sentit éclater en lui la voix de la paternité. Il inonde de larmes la figure de l'enfant qu'il baisait avec des transports de tendresse et de joie.

— C'est d'une impardonnable faiblesse, s'écriait l'oncle avec humeur. Et si ma nièce est si débonnaire, c'est une raison de plus pour que je redouble de sévérité...

— Mon oncle, oserez-vous le poursuivre jusque dans mes bras, interrompit Berthilde, qui tenait son mari étroitement enlacé.

Mais, au lieu de répondre, le vieillard considérait cet enfant qu'il dévorait des yeux et de caresses.

— Oh! comme il sera beau, disait-il, comme il ressemble à son père... Pourvu qu'il ne lui ressemble pas aussi par le cœur et par la conduite... Accordez-moi cette grâce, ô mon Dieu.

— Ne soyez pas implacable, mon oncle, ajouta Berthilde pour profiter de cet attendrissement du capitaine; que tout soit oublié... Ne parlons plus du passé, il n'existe plus... qu'il soit anéanti... De ce jour faisons dater une vie nouvelle, une union solide et durable... Albert, y consentez-vous?

— O Berthilde! s'écria le marquis un genou en terre et pressant contre ses lèvres la main de sa femme... tant de félicité m'épouvante... tant de miséricorde me confond... Où j'attendais la juste, l'éternelle punition de mon crime, je trouve pardon et oubli... Vous me voyez terrassé par tant de grandeur d'ame.

— Ainsi donc, mon oncle, dit Berthilde d'une voix enchanteresse, vous le voyez, laissez-vous fléchir... Tout est fini... Permettez-nous d'être heureux, et long-temps encore vous serez témoin de cette félicité qui sera votre ouvrage.

— Mes enfans, reprit le vieillard, touché par cette mansuétude angélique. Je me sens renaître... mon mal, je l'oublie... je pardonne!... Mais souvenez-vous que la fin de votre bonheur serait aussi celle de mes jours.

— Oh! ne craignez pas de les voir abrégés par ma faute... nous vous aimons trop et nous nous aimons trop pour cela... n'est-ce pas, Berthilde?... demanda le marquis en prenant les mains de sa femme qu'il contemplait avec une religieuse admiration. Mme de Jupilles ne put répondre, elle était ivre d'allégresse, et le vieillard se tut. Tant d'émotions si diverses avaient épuisé le peu de forces du malade. Il était périlleux de prolonger une scène qui pouvait tourner si mal pour lui après avoir été si favorable aux époux, c'est pourquoi Berthilde et le marquis prirent congé de leur oncle non sans lui souhaiter du cœur et des lèvres une nuit plus tranquille que ne l'avait été cette soirée.

VII.

Le lendemain matin, Mme de Malide ignorait cette réconciliation qui devait la combler de joie, et loin même de pressentir qu'une si bonne nouvelle l'attendait chez Berthilde qu'elle visitait presque tous les jours, la pauvre veuve était en proie à une grande tristesse et à une pénible incertitude.

Sur pied de très bonne heure, contre son habitude, elle allait, inquiète, de sa fenêtre à la pendule, interrogeait la rue et regardait l'heure sans prendre aucun souci de dissimuler l'anxiété qui la dominait.

Plusieurs fois elle sonna sa femme de chambre et lui demanda sans succès si on n'avait pas apporté une lettre qui, sans doute, devait avoir quelque rapport avec celle que la sœur de Berthilde tournait toute cachetée dans sa main.

— C'est fini! l'heure est passée... il a été tué! se dit-elle.

Sa main, cependant hésita et revint à plusieurs reprises pour rompre le cachet noir par lequel était close cette lettre funèbre que Thérèse ne lut que la porte de sa chambre fermée à clé, et avec un effroi qui ne témoigne pas tout à fait du désintéressement de son indiscrétion.

Voici le contenu de cette lettre:

« Madame,

» Je vous aime, je ne vous l'ai jamais dit; je meurs pour vous; maintenant tout un monde nous sépare, vous vivez et je ne suis plus... et pourtant j'hésite encore à vous faire ce brûlant aveu, car il me semble que si votre main se posait sur la froide terre qui me recouvre, mon ame se réveillerait encore et bondirait tout émue à votre approche... Certes, je le puis sans danger, et je crains cependant de vous ouvrir ce cœur que seule vous avez fait battre et que votre image seule a toujours rempli. Pourquoi ai-je pu me taire avec un amour si violent? parce que mon respect pour vous était plus grand encore... Si ce motif n'eut pas suffi j'en avais d'autres: j'étais l'ami de M. de Jupilles et je vous savais sincèrement attachée à votre mari.

» Je me condamnai donc au silence, et dès lors mon affection s'accrut. Je vous aimais comme un fou ou plutôt comme un sage; car où est la femme dans l'univers qui soit, plus que vous, digne de la vénération et des hommages des hommes!

» Dès-lors je m'acharnai à suivre en tous lieux la maîtresse de votre mari, à l'obséder, à l'afficher par mes insolentes assiduités. Je comptais, par un éclat public, la déconsidérer au point d'en éloigner votre mari et de le guérir de cette indigne passion. Afin de mieux réussir dans mes vues, je tentai une esclandre dont le bruit scandaleux devait à jamais séparer M. de Jupilles de la femme qui en serait l'objet.

» Je savais qu'un officier avait été l'amant de la Derval. J'allai le trouver dans un lieu public, je le défiai, je l'insultai à propos de cette femme, et je rendis inévitable ce duel dans lequel j'ai succombé.

» Mais en mourant j'entraîne la honte de votre rivale et je lui enlève M. de Jupilles qui, se voyant trahi à la face du public, n'osera se mettre en lutte ouverte avec l'opinion et vous reviendra... je l'espère!

» C'est dans ce but, dans cet unique but que je meurs... Soyez heureuse et mon ombre se réjouira... Laissez tout le monde s'abuser sur la cause de ma mort... Et que me fait à moi le blâme de l'univers entier, si dans un coin de votre cœur je suis réhabilité... si au milieu de votre bonheur vous daignez vous recueillir quelquefois pour penser à celui qui aura essayé d'en être la cause, ne pouvant en être l'auteur.

» Ne pleurez pas, madame, comme je le fais en écrivant ces lignes; mon sort est encore assez beau. Me sacrifier à votre bonheur, mourir pour vous et vous le dire à vous seule .. Je ne connais pas d'existence préférable à mon trépas.

» Adieu Berthilde; je suis certain que vous ne m'oublierez pas. Cette confiance me donne le courage de me séparer de vous et me console... Pour toujours, adieu.

» Votre ami,

Abel de Lorimier. »

Mme de Malide ne put retenir ses larmes. Après avoir admiré tant de dévoûment, de noblesse et d'amour. Elle eut regret d'avoir surpris une passion si chaste, un désintéressement si élevé.

Ensuite, elle pallia sa faute à l'aide d'un expédient familier aux belles ames. Dieu, pensa-t-elle, n'a pas voulu qu'un si rare secret demeurât enfoui. Va! Lorimier, deux femmes, au lieu d'une, béniront ta mémoire révérée.

En même temps elle résolut de courir au plus vite chez sa sœur pour lui confesser son indiscrétion, les motifs qui l'avaient déterminée à la commettre et lui faire tenir cette lettre si honorable pour celle à qui elle était destinée, et plus honorable pour celui qui l'avait écrite.

En arrivant dans la maison de sa sœur, jugez quelle fut la surprise de Mme de Malide d'apprendre le raccommodement survenu entre les deux époux. Le petit Albert dormait dans son berceau à côté de sa mère, joyeuse et parée comme pour une fête. M. le marquis était passé dans une chambre voisine afin de se composer une toilette qui lui permît de conduire sa femme chez M. le capitaine de Mayneval, leur oncle, qui les attendait. De là, comme c'était le 1er mai, jour de la foire aux fleurs, véritable solennité pour la ville de Toulouse, les époux avaient projeté de diriger leur promenade vers cet endroit.

En quelques mots, Thérèse fut mise au courant de ce bonheur et des premiers actes qui allaient l'inaugurer.

Effarouchée par cette pétulante allégresse, la pauvre sœur sentit bien qu'au milieu de cette gaîté il ne pouvait y avoir place pour un souvenir funèbre; elle enfonça dans son sein la déchirante lettre de Lorimier. Cette cruauté la contrista, elle éprouva un remord comme si elle eût étouffé une ame sous sa main, et une larme brilla dans son œil.

Berthilde s'aperçut de cette émotion.

Pourquoi ce chagrin? lui demanda-t-elle.

— Excuse-moi, ma sœur, reprit celle-ci, d'être triste un jour où tout vient te sourire... J'ai appris ce matin un funeste événement, et malgré moi...

— Qu'est-ce donc, interrompit Mme de Jupilles avec curiosité.

— M. de Lorimier vient d'être tué en duel.

— Tué, reprit la jeune femme en tressaillant... C'est bien fâcheux... O mon Dieu!.. et pourquoi?

— Pour une querelle avec un officier, au sujet d'une fille de théâtre.

— En saurais-tu le nom? demanda vivement Berthilde.

— Oui; Caroline Derval.

— Serait-il vrai, s'écria Berthilde en portant la main au cœur!.. Il l'aimait donc beaucoup cette femme pour mourir ainsi pour elle?..

— On le dit... oui, beaucoup !.. répliqua la veuve avec un pénible effort.

— Cela m'étonne... J'avoue que je me suis trompée sur ce jeune homme, murmura Berthilde. Je ne me serais jamais attendue à lui voir faire une fin aussi triste. Elle appuya sur ce dernier mot comme si elle eut voulu lui donner un sens particulier, et elle laissa échapper un soupir.

En ce moment le marquis de Jupilles parut, et communiqua bientôt à la figure de sa femme la joie qui était peinte sur la sienne.

Le marquis était mis avec une extrême recherche. Il salua très courtoisement sa belle-sœur, l'invita même à se joindre à leur partie, et sur son refus les deux époux sortirent en triomphe.

Aussitôt qu'elle se vit seule, madame de Malide donna un libre cours à ses larmes qu'elle avait comprimées avec tant de peine jusqu'alors. Elle s'agenouilla près du berceau d'Albert.

— Mon enfant, lui dit-elle, tu dors et ta mère est joyeuse quand celui de qui toute cette prospérité est l'ouvrage l'a payée d'une noble vie dont personne ne lui tiendra compte... Oh! quelque violence qu'il m'en coûte encore, il faut que ta mère l'ignore toujours; car en secret elle l'aimait aussi... son trouble vient de me le révéler... que serait-ce si on l'informait du véritable motif de ce trépas!... Lui dire la cause de son bonheur ce serait le detruire, et elle l'a connu si peu que je n'ai pas eu la barbarie de lui arracher celui qu'enfin Dieu lui envoie dans sa miséricorde.

— O Lorimier, s'écria-t-elle, toi qui t'es si héroïquement dévoué au bonheur de cette femme durant ta vie, me pardonneras-tu de t'y sacrifier encore après ta mort?... je te le demande à genoux et les yeux noyés de larmes, la voix suffoquée par mes sanglots. Je te le demande au nom de cet enfant à qui tu as rendu son père, au nom de cette femme que tu as tant aimée!... Oui tu me le pardonneras, mon silence, car nul ne fut plus généreux, plus désintéressé que toi. Et si, pour consoler ton ame sublime d'abnégation, il ne lui faut qu'un cœur pour la comprendre, pour l'admirer et se souvenir; ce cœur sera celui de la pauvre Thérèse.

FRÉDÉRIC THOMAS. (*Patrie.*)

LE NOUVEAU ROBINSON.

> C'était une ile immense couverte de coteaux élevés, de hautes montagnes et de forêts où jamais une voix humaine ne s'était fait entendre, où jamais la cognée, conduite par une main mortelle, n'avait osé détruire ce que l'Eternel créa.
>
> BANIM, *le Chasseur de spectres.*

Le récit qu'on va lire est entièrement historique. Quelques-uns des lecteurs se rappeleront sans doute avoir entendu parler, il y a peu d'années, du jeune lord ***, actuellement officier dans la marine royale d'Angleterre; c'est l'une des aventures les plus extraordinaires de sa vie que nous nous proposons de retracer ici.

Au commencement de l'année 1825, le héros de cette histoire fut, par des raisons inutiles à raconter, placé en qualité de mousse à bord d'un navire frêté pour la pêche de la baleine dans la mer du Sud. Arrivé à la hauteur de l'Archipel de Galipagos, éloigné d'environ deux cents milles ouest des côtes du Péron, ce bâtiment relâcha à l'île Floriand, dans le dessein d'y faire de l'eau et du bois. Il y trouva à l'ancre, au fond d'une baie, un brick américain qui avait mis en panne pour le même objet. Le capitaine ayant fait lancer le canot, envoya quelques matelots à terre; comme il régnait un courant très rapide le long des côtes, ces marins tournèrent la proue vers l'est, et entrèrent à force de rames dans la baie: elle était de moyenne étendue, et environnée de monticules ombragés d'arbres touffus, dont les branches, en s'écartant sous le souffle des rafales qui s'élevaient de la haute mer, laissaient apercevoir, de temps à autre, quelques échappées de paysage et d'immenses forêts qui semblaient devoir rendre impossible toute tentative de pénétrer dans l'intérieur des terres. Après avoir inutilement cherché une source d'eau douce derrière les rochers qui bordaient le rivage, les matelots se partagèrent en deux escouades, dont l'une eut la mission de s'enfoncer plus avant dans le pays, tandis que l'autre longerait la grève. Au nombre des premiers était le jeune lord; il s'écarta imprudemment de ses compagnons et s'engagea, sans s'en apercevoir, dans l'épaisseur des bois en poursuivant à la course une chèvre sauvage; mais au bout de deux heures, pendant lesquelles il pouvait avoir fait trois grandes lieues, il pensa qu'il était temps de retourner sur ses pas, et fit aussitôt volte face, n'imaginant pas qu'il dût éprouver la moindre difficulté à effectuer son retour.

Fermement persuadé qu'il marchait dans la direction du vaisseau, il suivit à pas précipités le sentier qu'il avait choisi. La nuit cependant commençait à envelopper la forêt de ses ombres, et les dernières lueurs du crépuscule lui montrèrent qu'il était arrivé dans un lieu entouré de quelques beaux arbres d'une espèce particulière, au delà desquels les bois devenant tellement épais qu'il était impossible de les traverser sans se frayer un passage avec la hache ou la mine. Ce fut seulement alors qu'il reconnut qu'il s'était perdu; mais comme il possédait un fonds de résolution supérieur à celui qui est le lot des jeunes gens de son âge, il prit gaîment son parti et se décida à passer la nuit en cet endroit; la longueur de la marche qu'il avait faite au milieu de ronces, de broussailles, de fossés et d'obstacles en tout genre, ne lui permettait pas d'ailleurs d'aller plus avant. Il se désaltéra donc à une source qu'il fut assez heureux pour découvrir, monta ensuite au sommet d'un cotonnier, se plaça à cheval sur une grosse branche, étendit ses bras entre ses feuilles, et, bien que sa position ne fût pas des plus commodes, il s'endormit profondément, malgré les cris discordans des oiseaux de nuit, malgré le vent qui était devenu très violent, et malgré surtout les rugissemens des bêtes féroces, répétés dans le lointain par tous les échos de la forêt.

Il s'éveilla le lendemain avec l'aurore, et descendit, trempé par la rosée, de l'arbre hospitalier qui lui avait servi d'asile. Il était tellement impatient de se voir en rase campagne, qu'il lui fut impossible de rester plus long-temps inactif. Il erra encore à l'aventure pendant plusieurs heures dans l'espérance d'atteindre enfin le rivage de la mer; mais l'espace semblait s'allonger sous ses pieds, et plus il avançait, plus le labyrinthe dans lequel il s'était engagé devenait inextricable. Le soleil avait alors parcouru la moitié de sa carrière; ses rayons brûlans, qui desséchaient les feuilles des arbres, dardaient à plomb sur la tête nue du jeune matelot, en ajoutant, au tourment de la faim qui le dévorait depuis le matin, celui plus insupportable de la soif. Sa fermeté l'abandonna; il se livra à son désespoir, et se roula sur l'herbe en pleurant et en faisant retentir l'air de ses cris; lorsqu'il se releva, il se mit à courir, comme un insensé, à travers le dédale des arbres, au risque de se briser la tête contre l'un d'entre eux, et arriva sur le soir au pied d'une éminence de laquelle s'échappait un ruisseau, où il étancha le feu qui consumait ses entrailles. Il recouvra alors un peu de force, et, avec la force de la résolution le désir ardent de sortir de l'horrible situation dans laquelle il se trouvait. Il tira aussitôt son couteau de sa poche, et, ayant coupé une grosse branche, il la façonna en massue, déterminé qu'il était à assommer, pour apaiser sa faim, le premier bipède ou quadrupède qu'il rencontrerait. L'occasion ne tarda pas à se présenter, car au bout d'une demi-heure de marche, durant laquelle il frappait à chaque pas les hautes herbes à grands coups de gourdin, il en vit soudain, avec effroi, sortir un serpent de moyenne grosseur, qui, aussi prompt que l'éclair, se roula immédiatement autour du bâton en poussant un sifflement aigu. Le pauvre lord se hâta de prendre la fuite, et eut le bonheur d'échapper à son ennemi avant que celui-ci se fût débarrassé de l'entrave qu'il s'était volontairement créée.

Il retourna vers le ruisseau, monta sur l'éminence, et aperçut, avec un serrement de cœur difficile à exprimer, que la forêt bornait l'horizon aussi loin que sa vue pouvait s'étendre. Il essaya de se coucher par terre et de dormir, mais la pensée qu'il pourrait devenir la proie de quelque nouveau serpent ou de toute autre bête sauvage, et plus encore la faim qui lui occasionait d'affreux tiraillemens d'estomac, l'empêchèrent de goûter, comme la première nuit, un repos tranquille et continu.

Le lendemain matin il eut beaucoup de peine à se lever; ses membres étaient lourds, tout son corps pesant, et ses jambes si faibles, qu'il les sentait plier sous lui. Il essaya de faire quelques pas; il ne le put, et retomba sans mouvement sur l'herbe: les objets semblaient vaciller quand il les regardait, un voile épais obscurcissait sa vue, il éprouvait un anéantissement général, un vague, un malaise indéfinissables, que dominait pourtant un violent mal de cœur. Ses mains, en se crispant, arrachèrent une poignée de plantes sauvages; il les porta machinalement à sa bouche, les mâcha convulsivement, et leur trouva un goût, une saveur, qui furent comme un baume pour lui; il en cueillit encore, et finit par se sentir soulagé. Il se ressouvint alors que plusieurs naufragés dont il avait lu l'histoire, sans en excepter Robinson Crusoé, avaient vécu long-temps de racines, et comme il venait d'en éprouver les salutaires effets, il se leva avec effort pour en cueillir un grand nombre, qu'il mangea avidement, ou, pour mieux dire, qu'il dévora avec sensualité.

Peu restauré par ce maigre repas, il se coucha par terre, et cédant à une torpeur irrésistible qui l'engourdissait malgré ses efforts pour agir, il ne tarda pas à s'endormir au milieu des plus affligeant pensées. Lorsque le jour commença à paraître, il se trouva mieux et se leva assez facilement; ses membres avaient repris une partie de leur souplesse primitive, et son corps avait perdu cette incommode pesanteur qui l'inquiétait la veille. Néanmoins, comme il éprouvait toujours un rongement d'estomac, il essaya de manger une grande quantité des plantes qu'il avait découvertes; cependant il s'en dégoûta bientôt, et rejeta loin de lui, sans y avoir touché, la moitié de celles qu'il venait de cueillir. Il se remit tristement en route, laissant au hasard le soin de guider ses pas, car il ne savait nullement s'il tournait ou non le dos au vaisseau. De temps en temps il s'arrêtait pour se reposer, et, réunissant toutes ses forces, jetait de grands cris, afin que ceux de l'équipage qu'on aurait pu envoyer à sa recherche sussent de quel côté se diriger pour le trouver. Mais tout fut vain; les échos des bois répondaient seuls à ses cris, et seul il se vit livré à son désespoir et à l'amertume de ses réflexions.

Vers la fin de la journée, tandis que le soleil se cachait derrière des massifs de feuillage, qu'il teignait, en expirant, d'une lumière rougeâtre, le pauvre lord aperçut devant lui, dans un épais taillis, où régnait la plus profonde obscurité, deux yeux ronds et étincelans comme des charbons ardens; il tressaillit, et, bien qu'il ne fût pas poltron, il éprouva un mouvement d'effroi qu'il n'était pas en son pouvoir de réprimer. « Si c'est un ours, un tigre ou un lion, se dit-il, il m'aura aperçu, et si je recule il se jettera sur moi; mort pour mort, j'aime encore mieux celle qui m'offrira quelque chance de victoire ou de nourriture. » Et prenant aussitôt à deux mains son courage et son bâton, il s'avança intrépidement à la rencontre

de l'ennemi qui lui barrait le passage. Mais il eut à peine fait quelques pas que, malgré ses souffrances, il éclata de rire : le monstre redoutable contre lequel il se mettait en devoir de déployer toutes sa vaillance n'était autre chose qu'un pauvre hibou, qui, perché sur une branche à hauteur d'homme, le regardait fixement, avec la plus imperturbable gravité. Le jeune matelot ne laissa pas échapper une si bonne occasion; il s'approcha doucement de l'animal sans défiance, et l'assomma d'un seul coup. Pour ne point perdre de temps en vaines tentatives, il n'essaya pas d'allumer du feu avec le briquet de son couteau, mais il se hâta de plumer et de déchirer ensuite à belles dents la proie que la Providence lui avait envoyée pour imposer silence à la cruelle faim qui le tourmentait. Il existe un proverbe qui porte dans son *infaillible* sagesse, que l'appétit assaisonne tous les mets; Lord ne manquait certainement pas de cet assaisonnement-là, néanmoins ce ne fut point sans une extrême répugnance qu'il acheva son repas, car l'hôte des bois, à en juger d'après la dureté de sa chair, qui aurait pu facilement lutter en élasticité avec du liége ou de la gomme, et en amertume avec du fiel ou de la rhubarbe, et, qui plus est, remporter le grand prix dans ce concours, paraissait avoir près d'un demi-siècle d'existence.

La soirée fut orageuse, et toute la nuit le malheureux jeune homme fut exposé aux torrens d'une pluie continuelle qu'il lui fallut recevoir intégralement sans déduction ni retenue, faute d'abri où il pût se mettre à couvert des injures du temps. Au bout de peu d'instans l'eau avait percé les plus épais feuillages, et formait autour de lui de vastes lacs, où se réfléchissait la lueur des éclairs qui se succédaient l'un à l'autre sans interruption. De moment en moment, la foudre grondait avec un nouveau surcroît de violence, et mettait le feu aux arbres qu'elle abattait dans son aveugle furie. L'incendie ne tarda pas à se propager rapidement, et bientôt une partie de la forêt fut en flammes. Lord, suffoqué par la fumée noire et épaisse qu'un vent impétueux chassait de son côté, et placé entre deux périls imminens dont chacun semblait se disputer sa vie, s'abandonna au moins redoutable, et s'enfonça, non sans crainte, dans les marais factices. Malgré la fatigue qui commençait déjà à lui ravir la moitié de sa vigueur accoutumée, il marcha sans s'arrêter, tout en trébuchant, pour ainsi dire, à chaque pas, et ayant souvent de l'eau au dessus de la ceinture, jusqu'à ce que le soleil, en se levant, vint lui montrer sa position dans toute son horreur. La pluie avait, il est vrai, entièrement cessé, et des nuages pourprés succédant à de sombres nuages se déroulaient lentement, colorés par les premiers reflets de l'aurore, sous un ciel d'azur; mais la terre était complètement inondée, et des flots bourbeux d'un vert sale et foncé traversaient l'île dans toute sa longueur, entraînant avec eux en pleine mer d'énormes troncs d'arbres déracinés, une multitude de quadrupèdes noyés, et jusqu'à des bancs entiers de limon, tandis qu'une immense colonne de fumée, qui se détachait fortement à l'horizon, annonçait que l'incendie continuait ses ravages.

Le jeune matelot, après une courte halte, réunit tout ce qui lui restait de présence d'esprit, de force, de courage pour mettre un nouvel espace entre lui et le fléau qui le menaçait; il grimpa sur un palmier, et, ayant aperçu la crête d'une montagne qui, quoique à une grande distance, s'élevait bien au dessus du sommet des arbres les plus élevé, il se mit à courir; une heure après, en arrivant au pied des rochers, il tomba par terre anéanti, épuisé de fatigue, de saisissement et de joie...

Il avait atteint les derniers arbres de la forêt!

Le jour suivant il découvrit quelques fruits sauvages, et les mangea avidement. Il en fit une ample provision, et, plus rassuré sur son sort, il se décida aussitôt à gravir la montagne dans le dessein de mieux connaître le pays. Comme on peut facilement le penser, il ne monta pas jusqu'à son sommet sans des peines inouies; mais enfin il l'atteignit, et ce ne fut que pour voir s'évanouir ses rêves d'espérance et de bonheur, et se rétrécir pour lui cet horizon immense, cet avenir si vaste qui s'étaient présentés à son imagination exaltée par une frénésie d'inexprimable contentement à sa sortie des bois. Il aperçut la mer, la mer avec ses vagues capricieuses, sa blanche écume et son flux, pilote qui vous éloigne ou vous rapproche du port, la mer qui n'a d'autres bornes que les cieux, d'autre maître que Dieu; il l'aperçut, et elle qui faisait autrefois son unique planche de salut, fit alors son désespoir. Il était au dessus de la baie où il avait débarqué peu de jours auparavant; mais la chaloupe, mais le vaisseau qui l'avaient amené étaient partis, et partis sans lui! Il se sentit horriblement oppressé; son cœur se gonfla, des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux; il voulut crier, et sa voix resta muette tout d'un coup. Cependant un signal bien connu arriva jusqu'à son oreille, porté par la brise qui semblait s'élever du sein des eaux; puis une détonation accompagnée d'une autre, suivie d'une troisième, vint bouleverser son ame et y introduire les sensations les plus contradictoires. La douleur la plus folle et la joie la plus extravagante étaient aux prises et se disputaient la possession de ses sens. Par degrés ses pensées se débrouillèrent un peu, et convaincu qu'il n'avait pas un moment à perdre, il se précipita, plutôt qu'il ne courut, le long des flancs arides de la montage qui mettait un espace si cruel entre lui et l'objet de ses vœux. Les circuits des divers sentiers qu'il lui fallut suivre lui dérobèrent naturellement la vue d'une partie du vaisseau; mais lorsque enfin il descendit sur la plage où il devait être à l'ancre, il ne le vit plus du tout... Il leva les yeux en retenant machinalement son haleine, et le découvrit comme un point à l'horizon; il distingua néanmoins ses voiles blanches qui ressortaient au milieu de la couleur foncée des flots, et son pavillon étoilé flottant au gré du vent qui l'éloignait de lui. C'était le navire américain, son seul espoir, le seul fil qui l'attachât à la vie civilisée, au monde dans lequel il avait toujours vécu; il le sentit, et, aussitôt, comme frappé de la foudre, il tomba sans mouvement sur le sable. Tant d'émotions diverses, jointes à l'excès de la fatigue, au manque presque total de nourriture, le privèrent pendant plus de trois heures de l'usage de ses sens.

Lorsqu'il sortit de ce long évanouissement, il était tellement affaibli, tellement abattu, qu'une morne tristesse, une sombre affliction remplacèrent les impétueux élans du désespoir auquel il s'était livré auparavant. Il croisa lentement les bras sur sa poitrine en murmurant de temps en temps le mot ABANDONNÉ! et resta jusqu'au soir debout, immobile, à contempler les vagues qui venaient mugir et expirer à ses pieds.

Il passa encore le jour suivant à pleurer et à regarder fixement la mer; ce n'était pas dans l'espérance de revoir le vaisseau, car toute espérance s'était éloignée de lui, mais seulement dans l'impossibilité de se livrer à aucune espèce d'exercice ou d'occupation. Cependant le lendemain, la faim lui ayant fait sentir son impitoyable aiguillon, il fut forcé de se distraire de sa douleur pour écarter une souffrance dont il avait déjà plusieurs fois éprouvé l'horrible atteinte. Il grimpa sur les rochers qui bordaient le rivage, et détacha avec son couteau une cinquantaine d'huîtres que la marée montante y avait déposées. Ce repas lui fit grand bien en le rassurant sur sa subsistance future, car il reprit par degrés un peu de ce courage, de cette force d'esprit dont il avait donné maintes preuves en diverses circonstances difficiles, et après une fervente prière et un court raisonnement, il réussit à se persuader que sa situation n'était pas aussi désespérée qu'il se l'était d'abord imaginé.

La foi est née en nous, c'est une émanation divine, qui nous suit à notre entrée dans cette vie, et qui demande seulement que nous ne le chassions pas, pour demeurer à tout jamais notre compagne. Mais nous sommes dans un siècle où la foi est réputée *bigoterie* et l'incrédulité *science*, où peu de personnes osent dire ouvertement qu'elles ont la foi, où beaucoup avouent franchement qu'elles n'en ont point, tout en le regrettant, où le plus grand nombre ne voit dans ce mot inventé, selon les esprits forts, *par les prêtres*, qu'un mot vide de sens; et où enfin, à force de vouloir secouer le *joug* des traditions du temps passé, à force de vouloir se rajeunir, à force de vouloir faire « peau neuve », on en vient graduellement à douter de tout, à nier tout, et finalement à ne croire à rien, pas même à sa propre existence. Bien que Lord eût vécu plusieurs années avec des marins, gens soi-disant éminemment irréligieux, il n'en était pas encore à se demander savamment « où était Dieu », ni à supposer, comme nos modernes sceptiques, que « la terre et les cieux s'étaient créés d'eux-mêmes. »

Pour ne point abuser de la patience de nos lecteurs, en les faisant passer par toutes les privations que le nouveau Robinson eut à supporter dans son île, nous leur dirons en deux mots que, tant que dura son séjour forcé, il se nourrit uniquement d'huîtres, de moules, de coquillages, et de racines sauvages; heureux quand, pour introduire une variation dans son menu ordinaire, il parvenait à abattre quelque oiseau à coups de bâton, ou à s'emparer par ruse d'une tortue jeune ou vieille, tendre ou coriace; il ne regardait plus depuis long-temps à la qualité, mais seulement à la *quantité*; c'était une loi récente que son estomac, maître impérieux, avait ajouté despotiquement au code de ses appétits, et qu'il lui avait fallu, après une légère émeute de ses sens, finir par adopter en esclave soumis.

Il s'était construit, avec des branchages, une espèce de hutte sur le sommet de la montagne dont nous avons parlé. Il avait choisi ce lieu de préférence à tout autre, parce que non-seulement il dominait l'île entière, mais encore une grande partie de la mer. Il passait son temps à courir les bois, afin de renouveler ses provisions épuisées, et revenait très souvent accablé de fatigue, et les mains ainsi que les poches vides; cependant il se consolait facilement de ces désappointemens, et, en tant qu'il est possible de s'habituer à l'infortune, il se faisait à sa triste position et prenait son mal en patience.

Un jour (c'était le vingt-quatrième depuis celui de son débarquement), il crut apercevoir du haut de la montagne un objet qui faisait saillie à l'horizon; il se frotta vivement les yeux, et regarda plus attentivement. Au bout de peu d'instant, l'objet devint plus distinct, et il distingua une voile, puis l'extrémité d'un mât; il fut alors obligé d'appuyer fortement ses deux mains contre son cœur pour en arrêter les battemens précipités, car cette découverte inattendue le mettait hors de lui.

Pendant près d'une demi-heure il resta comme suspendu entre la vi et la mort, le corps incliné, le cou tendu, les yeux fixes, à contempler, avec une anxiété inexprimable, la marche du vaisseau. « Doublera-t-il l'île? y relâchera-t il? » se demandait-t-il dans son angoisse; et, réunissant toutes ses forces, il se mit à crier d'une voix qu'il tâcha vainement de rendre éclatante : « Huzza! huzza! par ici! par ici! au secours! ne m'abandonnez pas! huzza! huzza!!! » Mais soit que les gens de l'équipage ne l'eussent point entendu, soit qu'ils ne voulussent point s'arrêter, ils tournèrent la proue vers le nord. Se voyant ainsi délaissé, Lord allait se briser la tête contre les rochers, lorsque tout à coup le navire pénétra à pleines voiles jusqu'au milieu de la baie située dans la direction qu'il venait de prendre.

Il faudrait être doué d'une éloquence surnaturelle pour dépeindre fidèlement les sensations qui s'entre-heurtèrent dans l'âme du jeune matelot quand il aperçut pour la seconde fois la possibilité de retourner dans sa patrie, de serrer dans ses bras son père, sa mère, sa mère surtout qui l'aimait tant, de leur raconter ses aventures une à une depuis le triste jour de leur séparation, et de pleurer avec eux sur ses malheurs passés tou.

en souriant à un avenir meilleur; ou plutôt il faudrait avoir souffert ce qu'il avait souffert, avoir enduré ce qu'il avait enduré, avoir été comme lui privé même du strict nécessaire, n'avoir eu longtemps pour tout asile que les branches des arbres, pour toute nourriture que les herbes des champs, pour unique abri que la voûte des cieux, pour comprendre réellement ce qu'un cœur ainsi peiné peut renfermer ensuite de joie, de bonheur, de vive expansion, et pour exprimer cette joie si grande, ce bonheur si parfait, cette expansion si vive, aussi chaleureusement, aussi impétueusement qu'ils avaient été sentis.

Lord descendit la montagne de roc en roc, et, dans sa crainte de voir le navire s'éloigner comme la précédente fois, arrivé presque en bas, il se laissa tomber d'une hauteur de vingt pieds pour être plus tôt à terre. Il fut un peu étourdi de cette chute, mais comme il était pour le moment insensible à toute douleur physique, il se releva aussitôt, et courut de nouveau à en perdre haleine jusqu'à ce qu'il eût atteint le rivage, où il fut reçu par ses anciens compagnons, qui étaient revenus exprès pour le chercher encore. Les premiers mots qu'il put prononcer furent « de l'eau! de l'eau! » On s'empressa de lui en donner avec un peu de rhum, car il allait tomber en défaillance. Il était devenu d'une maigreur affreuse, et il fallut, tout le temps de la traversé, prendre les plus grandes précautions pour l'empêcher de se jeter sur les alimens qu'il voyait; il ne voulait entendre aucun raisonnement, et s'écriait à chaque instant qu'il mourait de faim. On fut obligé de le reléguer dans la cabine du capitaine et de le faire garder à vue par un matelot, la moindre imprudence pouvant lui coûter la vie. Grâce à tous ces soins, sa santé se rétablit assez promptement, et lorsqu'il aborda en Angleterre, il ne lui restait de son séjour dans l'île de Floriand, qu'un appétit extraordinaire.

Maintenant il est quartier-maître à bord du vaisseau de S. M. B. *le Druide*, en stasion à Falmouth, où six libraires-éditeurs ne lui laissent aucun repos, et le pressent nuit et jour de publier ses mémoires.

Victor Herbin.

(*Musée des Familles.*)

LA MAISON OU L'ON DEMEURE ET LA MAISON OU L'ON NE DEMEURE PAS.

Lorsque je vins, il y a quelques mois, me fixer à Paris, ma première visite fut pour un ancien ami de collége. Dupré habitait depuis deux ans cette terre promise des provinciaux; dans la correspondance que nous avions activement entretenue, il m'avait mille fois promis d'être mon *cicerone*, mon parrain, au milieu des curiosités et dans les cercles de ce pays des merveilles et du bon ton. *Laffitte et Caillard* m'avait à peine vomi dans son immense hôtel des voyageurs, que je courus chez mon ami, rue Montholon.

« M. Dupré? demandai-je au portier.

— Il est sorti.

— Diable!

— Est-ce quelque chose qu'on puisse lui dire ?

— Je reviendrai. »

Et je revins en effet le soir, le lendemain, et chaque fois le portier me répondit, sans varier le ton ni la formule :

« Monsieur est sorti; est-ce quelque chose qu'on puisse lui dire ? »

Enfin, je m'avisai d'un expédient bien simple; j'écrivis à Dupré :

« Mon cher, il n'est pas, à partir du lever du soleil jusqu'à minuit, une heure de la journée où je ne me sois présenté chez toi; fais-moi l'amitié de me dire comment je dois m'y prendre pour avoir le bonheur de te rencontrer. »

Au bout de quelques heures, un billet m'apprit que Dupré m'attendait dans le passage des Panoramas. J'y courus en toute hâte :

« Enfin je te trouve! ce n'a pas été sans peine. »

Dupré sourit, s'empara de mon bras et me dit :

« Je te garde toute la journée; nous dînerons ensemble; mais, avant de nous mettre en marche, je suis curieux de savoir s'il y a du nouveau à mon domicile. »

Nous allâmes rue Montholon. Le portier remit un papier à mon ami :

« Qu'est-ce que cela! un billet de garde? Dufour, vous brosserez mon uniforme et vous tiendrez mes buffleteries blanches pour jeudi.

— Monsieur, voici une lettre que le facteur vient d'apporter à l'instant.

— Une lettre de mon oncle! diable! Dufour, vous aurez soin que mes meubles soient époussetés, qu'il y ait des draps blancs à mon lit et des allumettes dans mon briquet... Faites en sorte qu'on ne me traite pas, cette fois comme la dernière, de garçon imprévoyant et sans ordre,

— Monsieur monsieur monte-t-il chez lui?

— Non, c'est inutile... mon oncle arrivera dans la soirée de dimanche; je serai ici dimanche matin. »

Je crus comprendre, et, prenant un air malicieusement naïf, je dis à Dupré :

« Tu m'écrivais dans toutes tes lettres qu'il n'y avait pas à Paris un jeune homme plus rangé que toi?

— Je puis me flatter que ma conduite ne donne pas à mes lettres le plus léger démenti. Je travaille beaucoup, je sors rarement...

— Rarement!

— Pour ainsi dire jamais. »

Ma foi, n'étant pas le sphynx, il me fut impossible de deviner du premier coup cette énigme.

Cependant ma judicieuse observation avait beaucoup égayé mon ami; moitié riant, moitié causant, nous descendîmes la rue du Faubourg-Montmartre, les boulevards, et nous entrâmes dans les Champs-Elysées. Arrivé à la porte d'une petite maison, Dupré sonna; une jolie femme, comme nous en voyons tous dans nos rêves de provinciaux, vint ouvrir et me fit le plus gracieux accueil.

Je comprenais moins que jamais.

Mon ami me conduisit à un petit cabinet d'étude; il y avait sur un bureau, quelque feuilles volantes, numérotées, écrites d'un côté seulement, comme celles qu'on livre à l'imprimerie, et je pensai que Dupré, pour mon entrée dans le monde parisien, avait voulu me présenter chez quelque muse en renom. La petite dame m'avait pourtant semblé bien jolie pour un *bas-bleu*, et j'avais entrevu un pied dont la petitesse me paraissait mal d'accord avec l'ampleur de certaines pantoufles attendant sous un fauteuil-Voltaire la fin de leur veuvage.

C'était à jeter ma langue aux chiens.

Ce fut bien pis quand Dupré, m'ayant jeté négligemment un; « Tu permets ? » se mit à endosser une robe de chambre et chaussa les pantoufles qui intriguaient si fort mon esprit.

Je le regardai d'un air vraiment hébété; il se prit à rire comme un fou.

Ce ne fut qu'après le dîner et en fumant le cigare obligé dans un jardinet parfumé comme un boudoir, que je me hasardai à demander une explication à Dupré; voici ce qu'il me répondit :

« Ce qui t'étonne aujourd'hui te paraîtra tout naturel quand tu seras plus au fait des mœurs parisiennes. Dans la rue Montholon, je reçois mes lettres, mes billets de garde et mes parens; là est mon domicile réel; mais je n'y suis jamais. Ici, j'ai établi tout mon petit intérieur; j'y ai la femme que j'aime, le calme qui m'inspire, les petits soins qui rendent la vie si douce; j'y suis toujours, mais je n'y demeure pas.

(*Charivari.*)

TROIS TÊTES CHAUVES (1).

Parmi les têtes chauves qui brillent au Palais, trois crânes se font remarquer par l'éclat de leur nudité; chacun d'eux donne l'idée la plus complète de cette tête de philosophe que, du haut des airs, un aigle prit pour une pierre sur laquelle il pouvait briser l'écaille d'une tortue qu'il voulait dévorer.

Deux de ces fronts désolés appartiennent à deux avocats, Mes Wollis et Dupont; le troisième est possédé par un juge, M. le baron Paul Pérignon.

A une audience où l'on plaidait une cause de contrefaçon relative à une pommade merveilleuse pour faire croître les cheveux, l'inventeur du spécifique fut frappé par l'admirable poli de ces trois têtes.

Après le prononcé du jugement, il s'approcha de Me Wollis avec de douces manières, et il lui offrit un pot de cette pommade qui était une des pièces du procès.

— Est-ce une plaisanterie, lui dit le joyeux avocat ?

— Non, monsieur, Me Dupont, votre collègue, consent à faire usage de cette composition, et je peux lui promettre une chevelure digne des rois de la première race.

— Du moment que Dupont s'en sert, je peux en user.

Et il prit le pot miraculeux.

Le lendemain, de bonne heure, M. le baron Paul Pérignon reçut la visite de l'inventeur de la même pommade :

— M. le baron, lui dit le chimiste, sous les auspices de Mes Wollis et Dupont qui ont déjà obtenu les résultats les plus favorables, j'ai l'honneur de vous proposer une pommade qui, en fécondant votre tête dégarnie de cheveux, lui rendra son plus bel ornement.

— Puisque ces messieurs ont accepté votre pommade, je l'accepte aussi.

Et le magistrat acheta un de ces prodige de la chimie.

M. Dupont reçut la même visite le surlendemain, il fit emplète de l'onguent prodigieux qu'apostillaient la double recommandation de M. le baron Paul Pérignon et de Me Wollis.

Chacun des trois possesseurs de cet élixir de longs cheveux s'en frotta le plus bravement du monde. Plutôt que de rester les têtes plus chauves du Palais, ils eussent subi le sort d'Absalon.

A quelques temps de là, ils se rencontrèrent dans la salle des Pas-Perdus; en s'abordant, tous les trois, par une inspiration soudaine, ils prétextèrent un rhume pour garder le chapeau sur la tête; ils ne se saluèrent que par le sourire et un mouvement de la nuque.

Chacun d'eux pensait tristement à cette chevelure jeune et luxuriante qui ornait le chef des autres et se plaignait de ce que la nature lui eût refusé ce bienfait. Par une pente naturelle, on arriva à parler des cheveux; tous trois se félicitèrent naturellement sur les heureux résultats de l'usage qu'ils faisaient de sa fameuse pommade.

A ces complimens, tous répondaient avec modestie et avec embarras.

Et les chapeaux semblaient cloués sur ces trois têtes.

Pour se découvrir, on en était au cérémonial de l'amour-propre.

Pendant ce débat intime, un magistrat de la haute cour vint à passer : les trois interlocuteurs mirent à la fois chapeau bas pour le saluer et tous trois, en se regardant, partirent d'un incommensurable éclat de rire.

Sur tous trois, la pommade avait opéré le même phénomène.

Ils étaient chauves.

Le lendemain chacun d'eux reçut un démêloir d'honneur.

(1) Extrait de la sixième livraison des *Historiettes contemporaines* de M. Eugène Briffaut.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— La 20e session du congrès scientifique de l'Allemagne (sciences naturelles et médicales) s'ouvrira à Mayence, le 19 septembre prochain, et durera huit jours.

— Le service des correspondances de la poste aux lettres par le chemin de fer de Strasbourg à Bâle commencera le 1er août sur toute la ligne. Il y aura deux expéditions par jour et deux arrivées.

— On écrit de Valenciennes, le 28 juillet :

« On s'occupe maintenant, des deux côtés de la frontière, des stations du chemin de fer de Mons à Valenciennes. En laissant de côté les deux grands débarcadères intra muros de Mons et de Valenciennes, il y aura entre ces deux villes six stations intermédiaires ; cinq seront sur le territoire belge, et une seule sur le territoire français. Les cinq stations belges sont placées à Jemmapes, Saint-Ghilslain, Boussu, Thulin et Quiévrain. La station intermédiaire française est établie à Saint-Saulve, vis-à-vis l'avenue de Roucourt, et tellement à l'extrémité du territoire de cette commune, qu'elle pourra servir également aux populations d'Onnaing et même de Bruay. Les travaux de cette station sont commencés ; l'adjudication publique des ouvrages de construction des bâtimens des cinq stations belges aura lieu le 3 août prochain, à l'hôtel du gouvernement provincial, à Bruxelles. L'ingénieur en chef de service Lebens, à Jemmapes, est chargé de la direction de ces travaux. »

— On écrit de Lyon, le 29 juillet :

« Les trois pyroscaphes composant l'escadrille pontificale sont arrivés mardi matin à Mâcon, où ils ne se sont arrêtés que le temps nécessaire pour changer les relais. Leurs machines que l'on avait démontées pour les alléger, étaient portées par des bateaux ordinaires. Deux de ces pyroscaphes sont des remorqueurs qui n'offrent rien de particulier ; le troisième, sur lequel on remarque quelques ornemens, a sur l'arrière un petit salon richement décoré, et où se trouve un piano. Ils portent tous les trois le pavillon pontifical. On rapporte qu'il ne leur a fallu que quatre jours pour faire le trajet, ordinairement si long par les canaux, de Digoin à Châlons, grace à l'empressement des habitans accourus en foule, et qui s'attachaient par centaines aux cordes des bateaux. Ils voulaient, disaient-ils pouvoir se vanter d'avoir halé les bateaux du pape.

— On écrit de Rouen, le 30 :

« La diligence des Messageries royales, qui est partie de Paris hier (29) soir, à quatre heures, pour le Havre, a versé à Bezons.

» Les voyageurs en ont été quittes pour quelques contusions, le conducteur seul a été légèrement blessé à la tête.

« Après avoir été décharchée et rechargée, la voiture a continué sa route. »

— Le *Courrier du Havre*, du 30 juillet, rapporte le fait suivant : « Un logement occupé par plusieurs Allemands, sur le quai Lamblardie, a été cette nuit le théâtre d'une scène horrible. Un de ces hommes était ivre et voulait encore boire avec un de ses compagnons. Il ordonna à sa fille, âgée de quatorze ans, d'aller chercher de la bière. Il était une heure. Sa femme s'y opposa. Cet homme, exaspéré, se mit à frapper celle-ci avec violence. Cette scène durait déjà depuis un instant, quand la jeune fille voulut protéger sa mère. Alors le père, furieux, se retourne contre elle, la saisit et la lance dans la rue Percanville, par une fenêtre de derrière du second étage qu'il occupe. Au bruit de cette scène épouvantable, les voisins sont accourus. Mais par suite d'un funeste préjugé que l'on ne saurait trop combattre, ils n'ont pas osé porter secours à cette malheureuse enfant avant que la police ne fût arrivée. On l'a trouvée morte lorsqu'on s'est approché d'elle. Le père est arrêté. »

— On lit dans le *Journal du Loiret*, du 30 juillet :

« Avant-hier, à la suite d'un souper joyeux que donnaient à leurs amis, dans une campagne du quartier de la Fontaine, deux cousins nommés Laurent Gilbert, potiers de terre au Portereau, et où figuraient un sergent-major de la garnison, un jeune homme employé dans un des établissemens de bains de la ville, et quatre dames qui complétaient le quadrille, une querelle suscitée probablement par la jalousie s'éleva entre un des Gilbert et le garçon de bains, et l'on en vint aux coups ; cependant on réussit à amener un raccommodement qui parut sincère ; mais plus tard, le vin aidant sans doute, la querelle recommença. Les deux adversaires entrèrent dans une chambre isolée, et quand on accourut au bruit, on les trouva tous deux étendus sur le carreau et baignés dans leur sang. L'un, le garçon de bains, avait au cou une large blessure à la suite de laquelle il expira deux heures après ; quant à Gilbert, il n'était que légèrement blessé à l'épaule. Hier, tous les acteurs de cette scène de meurtre ont été arrêtés. »

— L'*Hebdomadaire* (journal de Vire), rapporte le fait suivant :

« M. Colin père se promenait dernièrement dans un de ses herbages, à Neuville ; un bœuf se précipita sur lui, et après l'avoir enlevé sur ses cornes à une certaine hauteur, il le terrassa et le foula aux pieds. M. Colin demeura très longtemps sans connaissance, et il dut peut-être la vie à un cheval qui était dans la prairie et qui se tint continuellement entre lui et le bœuf, jusqu'au moment où il reprit ses sens et pût parvenir à échapper aux poursuites de cet animal.

— On écrit de Périgueux, 27 juillet :

« Hier, entre trois et quatre heures, le ciel s'est couvert si généralement d'épais nuages, que notre ville a été plongée pendant une demi-heure dans une obscurité complète. Jamais éclipse totale n'eût pu opérer une si générale occultation du soleil. Une pluie battante a succédé à cette nuit profonde. »

— Un orage qui a éclaté sur le canton de Blangy a occasioné un malheur affreux. Huit personnes, hommes, femmes et enfans, se trouvant surpris dans la campagne par la pluie, qui tombait à torrens, cherchèrent un refuge sous un chêne. Ils y étaient à peine depuis dix minutes que la tempête redoubla ; un coup de tonnerre, plus fort que les autres, retentit au-dessus de leurs têtes, un craquement violent se fait entendre, la foudre venait de tomber sur le chêne et l'avait brisé. Trois des personnes qui étaient réfugiées dessous, deux femmes et un jeune homme de dix-huit ans, tombèrent à l'instant sans mouvement et sans vie, et les cinq autres, renversées aussi par la commotion, recevaient des blessures de la plus grande gravité. (*Mémorial de Rouen.*)

— Une église d'une commune des environs de Cambrai vient de se défaire d'une croix gothique d'un travail fort beau et fort curieux. Cette croix est en chêne entièrement recouvert de feuilles d'argent sur lesquelles on a repoussé des ornemens et des dessins qui indiquent le style du quatorzième siècle. Elle porte onze pouces d'un bras à l'autre, et quinze pouces de son sommet à la douille garnie d'argent qui doit recevoir la hampe.

Chacune des extrémités est en forme de trèfle.

D'un côté, chaque trèfle renferme un médaillon repoussé qui représente l'*ange*, le *bœuf*, le *lion*, l'*aigle*, symboles ailés des quatre évangélistes. Le nom de chaque évangéliste est gravé sur une légende que porte chaque symbole. Au point de jonction des quatre montans est un grand médaillon qui représente la Sainte-Trinité : *Dieu le père* assis, tenant le globe du monde ; *Dieu le fils* assis, tenant la croix et le livre ouvert des Evangiles ; le *Saint-Esprit*, sous la forme d'une colombe, plane au milieu d'eux.

De l'autre côté, les quatre trèfles sont garnis et recouverts d'ornemens repoussés, au milieu desquels sont enchâssés quatre morceaux de cristal de roche et huit pierres bleues, taille cabochon et de formes ovales. Au point de jonction des quatre montans se voit un grand médaillon qui représente *Dieu le père* assis et bénissant le monde, figuré par une boule surmontée d'une croix.

Ce précieux reste de l'orfèvrerie du 14e siècle est d'une bonne conservation. On s'aperçoit que l'argent a été doré ; mais que l'or a disparu presque entièrement par des nétoyages maladroits. Un de nos concitoyens est devenu propriétaire de cette élégante croix qui va orner son cabinet. (*Gazette de Cambrai.*)

— On écrit de Bedous (Vallée d'Aspe), le 25 juillet :

« Hier, dans la nuit, une rixe dont les suites eussent pu être fort graves a eu lieu sur la montagne appelée Lacaarde, entre des bergers français et espagnols. A dix heures du soir, nos pasteurs étaient endormis dans leurs cabanes lorsqu'ils se sont vus cernés par des Espagnols qui étaient en assez grand nombre, et aussitôt les *narajas* et les bâtons ont fait leur office. On ne connaît pas au juste le nombre des blessés ; cinq sont descendus ce soir, parmi lesquels un jeune homme qui a reçu trois coups de couteau dans le flanc : on craint pour ses jours. Les autres ont été assommés de coups ; l'un d'eux a le poignet cassé.

— La brigade de gendarmerie de Salvetat (Hérault), ayant été informée qu'un déserteur qu'elle recherchait s'était réfugié dans une métairie appelée la Terrisse, commune d'Anglès, s'y transporta dans la nuit du 14 juillet, cerna la maison, et arrêta ce déserteur. Mais au moment où les gendarmes se disposaient à emmener leur prisonnier, le nommé Alibert, métayer, se présenta avec une douzaine d'individus armés de fusils, de haches et de faux : les gendarmes furent entourés et le déserteur fut délivré. Dans la lutte qui eut lieu un instant entre la brigade et ces hommes armés, un coup de hache fut dirigé contre le brigadier. Heureusement un gendarme le détourna. Alors les gendarmes n'étant pas en force et voulant éviter l'effusion du sang, durent céder et se retirèrent. M. le procureur du roi de Castres, informé de cet événement, se rendit sur les lieux, le 17, avec la gendarmerie, pour assurer l'exécution de la loi, mais les coupables avaient tous quitté leurs domiciles et disparu.

— Une troupe d'oiseaux de marais de grande dimension s'est abattue lundi dans la soirée, sur le faubourg de Paris, à Valenciennes ; on présume que ce sont des cigognes venues de la Hollande.

— Trente-un pigeons-voyageurs, venus de Bruxelles, ont été lancés le 29, à dix heures du matin, de la rue de la Halle, vis-à-vis le bureau de l'*Echo de la frontière* ; l'un d'eux s'est arrêté quelques minutes sur la corniche d'une maison de la rue de la Nouvelle Hollande, puis il a pris son vol, et a tourné comme les autres au dessus de la ville pendant quelques instans ; ils ont tous pris ensuite, à tire d'aile, la direction du Nord et la route de Bruxelles.

— Deux nègres très proprement vêtus s'étant pris de querelle aux Champs-Elysées, ont jeté leur chapeau, ont mis habit bas, et se sont précipités l'un sur l'autre tête contre tête, ainsi que les noirs esclaves de nos colonies ont coutume de le faire. Au premier choc, l'un des deux adversaires est tombé, la tête brisée, sur le terrain. La garde, arrivée sur les lieux, a conduit au violon le vainqueur de ce singulier duel.

Imprimerie de BOULE, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 14 Août 1842. DEUXIÈME ÉDITION. Deuxième année. — N° 33

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : A Paris, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. Et en Province, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES. Un an.... 38 f. Six mois.. 20 Trois mois 11 — 2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES. Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6

SOMMAIRE.

LE SERMENT D'UNE COQUETTE.

Il y avait ce soir-là une nombreuse réunion chez M. de Remival. Toutes les dames élégantes du haut commerce et de la banque, les notabilités de la hausse et de la baisse s'y trouvaient réunies. On y voyait aussi quelques blanches transfuges du noble faubourg, dont les préjugés aristocratiques s'étaient complaisamment évanouis devant l'attrait d'une nuit de plaisirs. Jamais les somptueux salons du magnifique amphitryon n'avaient contenu une foule plus brillante et mieux choisie. Comme toujours, les maris, par ennui, bon nombre de jeunes gens, par un sot orgueil, avaient déserté la salle du bal ; ils demandaient aux cartes des distractions plus puissantes que celles que leur offraient la danse et les douces causeries. Laissons ces cœurs blasés, ces veillards de vingt-cinq ans, qui se vantent effrontément de leur désenchantement précoce, et restons, nous qui sommes de notre âge, au milieu de ces groupes gracieux qui s'épanouissent aux sons d'une musique harmonieuse ; respirons le parfum insinuant des fleurs ; admirons toutes ces fraîches et merveilleuses toilettes ; applaudissons à l'ardeur remplie de charmes de ces adorables danseuses qui se laissent entraîner au bonheur d'être jeunes et jolies.

Au milieu des flots de dentelles, de soie et de gaze qui se froissent en cadence, parmi les plus ardentes de ces folles sylphides que le démon de la valse emportait dans son tourbillon fantastique, une femme se faisait remarquer par la coquette simplicité de sa toilette. Point de bijoux à son cou, de bracelet étincelant à son bras, de diamans sur son front. Ce mépris pour les ornemens précieux, pour les frivoles atours dont l'emploi est un art chez son sexe, trahissait quelque calcul perfide ; évidemment cette femme savait qu'elle était la plus belle, et que la plus riche parure ne pourrait rien ajouter à la séduction qui rayonnait autour d'elle. Une robe de crêpe blanc, un camélia rosé dans ses cheveux, voilà qui suffisait pour en faire la reine de cette fête. On s'empressait pour la voir danser, tant ses mouvemens étaient gracieux, tant son sourire était enivrant.

Pendant qu'un cercle brillant papillonnait autour d'elle, un pâle jeune homme retiré dans l'embrasure d'une fenêtre, attachait sur cette femme un regard obstiné. Il était à cette place, depuis long-temps déjà, le cœur délicieusement ému, perdu dans une rêverie sans fin, lorsqu'une main s'appuya brusquement sur son épaule ; il se retourna aussitôt.

— Eh bien ! dit l'importun, qui n'était autre que le sémillant Jules de Brevent, son ami, que fais-tu donc là ? mon cher vicomte, ta figure a la même expression mystique que celle d'un philosophe allemand. D'honneur je te trouve l'air singulier. A quoi penses-tu donc ?

— Moi ! répondit le rêveur, en s'efforçant de sourire ? à quoi je pense ? A rien, je te le jure ; je ne pense à rien.

— Cependant, tu ne danses pas. Je ne t'ai pas vu dans la pièce du jeu, où, par parenthèse, je viens de perdre cent cinquante louis, et te voilà encore à la même place où je t'ai laissé, il y a une heure, les bras croisés et l'œil hagard, comme un poète qui n'a pas dîné. Dans tous les cas, tu ne me fais pas l'effet d'un homme qui s'amuse beaucoup.

— Mais si, vraiment ; je suis enchanté d'être venu à la soirée de M. de Remival. Je me plais à admirer le coup d'œil de toutes ces toilettes pittoresques et de bon goût qui partout se croisent devant moi ; la plume bleue qui se balance avec grâce dans la coiffure de cette blanche danseuse, le diadème de diamans qui étincelle sur cette tête fière et hautaine. Ah ! dit-il en prenant son ami par le bras, quel est le nom de ce camélia rosé qui passe devant nous ?

— Ce camélia, mon cher ami, s'appelle Mme de Bussière.

— Ah ! madame de Bussière ! fort bien ; et que fait le mari de cette dame ! car elle est mariée sans doute ?

— Ecoute, répondit de Brevent, tu as eu raison de t'adresser à moi pour faire une question aussi extraordinaire. Un autre t'aurait ri au nez, tout neveu de ministre que tu es, ou t'aurait demandé si tu arrives d'Amsterdam ou de Pékin ; car il n'est pas permis dans un certain monde, d'ignorer certaines choses, et tu n'es pas excusable, même à mes yeux, d'ignorer ce qu'est Mme la baronne de Bussière, toi qui es à Paris depuis trois mois bientôt. Clarisse de Bussière est une des plus jolies femmes de Paris et des plus séduisantes, sans contredit ; mais c'est aussi la créature la plus capricieuse, la plus coquette, la plus impérieuse qu'il soit possible de rencontrer ; la vie de cette femme est une énigme. Je connais dix jeunes gens qui ont essayé de lui faire la cour et qui ont échoué dans leur tentative amoureuse ; moi-même, et je pousse la franchise bien loin avec toi, je n'ai pas été plus heureux auprès d'elle, le cœur de la baronne est de bronze. Tout entière au plaisir de plaire, elle accueille, elle provoque même les déclarations ; elle encourage les tendres aveux, s'enivre des hommages qu'on lui adresse, et se rit ensuite des blessures qu'elle a faites. Tu verras toujours autour d'elle une myriade d'adorateurs ; on ne lui a jamais connu un amant ; et cependant c'est une créole ; son œil est ardent ; ses épais sourcils noirs trahissent une organisation fougueuse ; cependant elle est dans l'âge des passions, et personne n'a le droit de lui demander compte de sa conduite, car elle est veuve. Cet homme que tu vois là-bas, assis à côté de Mme de Remival, et qui a accompagné ici la baronne, n'est donc pas son mari ; c'est ce que j'appellerais volontiers *une chose nécessaire* ; son rôle est de paraître veiller sur Mme de Bussière, de la protéger dans l'occasion, de la conduire dans le monde, lorsqu'elle le désire ; car il ne serait guères convenable qu'une jeune veuve de vingt-trois ans, qui aime les plaisirs, courût seule les bals et les soirées. A défaut de chaperon, comme il en faut aux jeunes filles qui n'ont plus de mère, elle doit avoir quelqu'un auprès d'elle, dont l'appui bienveillant satisfasse aux exigences de la société ; ces fonctions sont dévolues à M. de Filhol qui est le frère aîné de la mère de Mme de Bussière ; sa présence dans les salons où va sa nièce impose le respect, sans gêner en rien cette liberté d'action dont les jeunes veuves sont si jalouses ; ce n'est pas un mari qui commande, mais un Mentor complaisant qui n'abuse jamais de l'autorité qu'on feint de lui accorder. Du reste, la coquette baronne sait fort bien se passer des conseils de son oncle, qu'elle consulte quelquefois, mais pour la forme seulement, car elle n'en fait jamais qu'à sa tête : littéralement, elle passe son temps à se laisser adorer et à désespérer les cœurs naïfs remplis de son image. Ou je me trompe fort, ou la conduite de cette femme cache quelque chose d'impénétrable. A présent, mon cher vicomte, tu connais aussi bien Mme de Bussière que moi qui la vois depuis trois ans dans le monde parisien. Mais en voilà assez sur cette syrène qui m'a fait damner pendant un mois entier — Viens-tu avec moi ? je retourne au tapis vert où je veux essayer de regagner l'argent que j'ai perdu.

— Mme de Bussière reçoit-elle ? demanda Aimé en traversant le salon.

— Certainement ; elle donne des raouts splendides ; la bourse et la magistrature affluent dans ses appartemens. Au dernier bal, les députés s'y coudoyaient ; j'y ai vu l'ambassadeur d'Angleterre.

— Ah ! tu es reçu chez elle ?

— Chez elle ! mais comme tu es ému, mon cher vicomte, en m'adressant cette question. Oh ! quelle idée ! Est-ce que par hasard ton cœur de provincial aurait battu pour Mme de Bussière ? En vérité tu serais fort à plaindre, si j'avais deviné juste.

— Jules, dit Aimé, en tournant vers son ami des yeux humides de larmes et d'une voix tremblante, depuis trois mois je ne vis plus que d'une

pensée. Cette pensée, c'est de faire partager mon amour à Mme de Bussière. Le lendemain de mon arrivée, j'ai vu cette femme à l'Opéra, et dès ce jour je l'ai aimée. Une sotte timidité, une crainte absurde de laisser deviner mon secret, m'ont seules empêché jusqu'ici de m'enquérir de la position de la baronne, de son nom, de ce qui la touche. Mon adoration est restée un mystère pour tous, mais non pour elle, mon ami; Mme de Bussière m'a vu tous les jours la suivre, comme son ombre, aux spectacles, aux promenades, dans les concerts. Toujours mon œil suppliant cherchait le sien au milieu de la foule; toujours il lui demandait l'aumône d'un regard de pitié. Ce soir, mes souffrances sont horribles; il m'est impossible de me taire plus long-temps. Mon parti est pris: il faut que je lui ouvre mon cœur. Si elle me repousse, je ne sais à quelles extrémités se portera mon désespoir. Je serai bien malheureux, oh! oui, bien malheureux, répéta le vicomte de Valpène avec un soupir étouffé.

— Tu es fou, mon ami, répondit M. de Brévent, en faisant une pirouette sur ses talons. Tu peindras ton amour à la baronne; elle minaudera avec grâce; elle répondra à tes déclarations par un sourire enivrant; si, tombant à ses pieds, tu la menaces de te brûler la cervelle, elle poussera un adorable éclat de rire; si tu insistes et que tes doléances l'ennuient ou la fatiguent, elle te fermera sa porte, et tout sera dit. Tu peux me croire, quand je te parle ainsi; je connais sa manière d'agir avec ses adorateurs importuns. *Experto crede Roberto.*

— Quand me présenteras-tu chez Mme de Bussière?

— C'est vendredi son jour de réception. Tiens-toi prêt. La rue Castiglione est sur mon chemin; je te prendrai chez toi en passant.

Le vicomte Aimé de Valpène était une de ces créatures naïves et croyantes, comme nous en envoie encore quelquefois la province. L'existence monotone qu'il menait dans la maison paternelle n'avait pu en rien altérer la pureté primitive de ses pensées, les douces erreurs de son ame. Aimé avait foi en ses rêves, et ses rêves étaient si beaux, si dorés, si resplendissans! Ils lui faisaient des promesses si chastes, si délicieuses. L'amour, tel que le comprenait encore le jeune provincial, était un saint mystère deviné seulement par les natures d'élite; il ne savait pas que, dans notre monde civilisé, ce sentiment rempli de délices ineffables, était méconnu, outragé, proscrit; que ce mot tombé du ciel était profané ici-bas dans des intrigues passagères et mesquines, dans des unions viles et dégradantes, qui laissent le cœur libre de tout engagement. Amour pour le candide vicomte était synonyme de dévoûment; aimer, c'est l'occupation des ames privilégiées, et cette occupation absorbante devait suffire pour remplir une longue vie. Valpène venait d'atteindre sa vingt-deuxième année; possesseur d'une fortune considérable que son père lui avait laissée en mourant, il arrivait à Paris avec toutes ses illusions de province.

Neveu d'un ministre, porteur d'une jolie figure, distingué dans ses manières, et riche par dessus le marché, quel avenir enchanteur s'ouvrait devant l'homme ainsi avantagé par le hasard! Aimé pouvait, sans extravagance, prétendre à la position la plus brillante et la plus enviée: places, honneurs, dignités, il devait tout obtenir en peu de temps; il n'avait qu'à vouloir pour devenir bientôt un personnage. Il possédait un talisman bien précieux, dont chacun reconnaît la puissance, devant lequel on s'incline partout: son oncle était ministre. Aussi, en montant dans la chaise de poste, des projets ambitieux se mêlaient-ils, dans la tête du vicomte, aux pensées enivrantes de ses longues rêveries; mais ces projets devaient s'évanouir devant une de ces rencontres qui décident parfois du bonheur ou du malheur d'une vie entière. Le lendemain de son arrivée, la fatalité mit Aimé en présence de la plus dangereuse des coquettes de Paris, où les coquettes ne sont pas rares pourtant. Un instant a suffi pour faire naître, germer et développer dans son ame enthousiaste une passion violente. Le jeune vicomte était parti de son village ambitieux; dès son arrivée à Paris, il devenait amoureux, ce qui n'est pas la même chose assurément.

Dès-lors, toutes les facultés d'Aimé se concentrèrent en un délicieux rêve d'amour; il fit deux visites à son oncle, qui était alors plus puissant que jamais; mais l'air qu'on respirait chez le ministre était imprégné d'égoïsme et d'hypocrisie, et il ne vivait, lui, que de chastes espérances et de poésie. Cette atmosphère l'étouffait; il cessa d'aller chez son oncle et oublia de lui rien demander; il consacra toutes ses heures, tous ses instans à penser à la femme qu'il aimait, à chercher les moyens de se trouver sur ses pas, lorsqu'elle sortirait de chez elle, et à la poursuivre de ses regards passionnés. Après trois mois de cette adoration muette, et d'une discrétion achevée, Aimé ne fut plus assez maître de lui garder au fond de son cœur le secret qu'il y avait précieusement caché jusque-là; il s'ouvrit à Jules de Brevent qu'il connaissait depuis l'enfance. Les confidences de son ami, ses sarcasmes moqueurs ne purent le détourner de sa résolution: il la verra cette Armide redoutable, il lui peindra les angoisses de son ame et il pénétrera le mystère de ses dédains.

Fidèle au rendez-vous que lui avait donné de Brevent, le vendredi, Aimé se rendit à la soirée de Mme de Bussière. Il fut présenté par Jules à la maîtresse de la maison.

Monsieur de Valpène! s'écria avec une inflexion singulière dans la voix la jeune veuve, lorsque Jules eut prononcé son nom.

— C'est ainsi que s'appelle mon ami, répondit de Brevent, surpris du trouble qui se manifesta sur le visage si calme ordinairement de la coquette.

— Vous portez le nom d'une personne qui m'a été bien chère, dit la baronne; et après quelques phrases assez insignifiantes, elle quitta les deux jeunes gens pour aller au devant de plusieurs dames qui venaient d'entrer.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Jules en fixant sur Aimé son regard interrogateur. Ce trouble... cette réponse évasive... tes déclarations silencieuses auraient-elles été plus puissantes que les complimens chaleureux d'une foule d'adorateurs? Serais-tu plus avancé, à la première entrevue, que tous ceux qui ont soupiré des années entières aux pieds de la baronne? et la gloire de réduire ce cœur, insensible jusqu'alors, t'est-elle réservée?

— Je ne sais, répondit Aimé. J'ai eu une cousine qui s'appelait de Valpène, comme moi, et qui est morte depuis quelques années; c'est d'elle sans doute que Mme de Bussière a voulu parler.

— A moins que ce ne soit pour mieux t'enlacer dans ses filets. L'émotion jouée à propos et par une comédienne habile renferme une séduction bien perfide.

Avant que Jules eût achevé sa phrase, Aimé s'était perdu dans la foule; il ne put pas entendre les dernières paroles de son ami, qui auraient retenti à ses oreilles d'une façon fort désagréable; car il se sentait heureux encore de l'exclamation involontaire de la baronne, heureux d'avoir échangé quelques mots avec elle; d'en avoir été remarqué, d'avoir vu ses beaux yeux se fixer un instant sur les siens; jusqu'ici l'amour du vicomte n'est guère exigeant. Plusieurs fois, pendant la soirée, Mme de Bussière, qui faisait les honneurs de sa maison avec une grâce parfaite, passa d'un salon à l'autre pour s'assurer par elle même de l'exactitude de ses gens à exécuter les ordres qui leur étaient donnés; vers le milieu de la nuit, elle s'approcha d'une table de bouillotte, et remarquant qu'il manquait un quatrième pour faire aller la partie, elle demanda au vicomte de Valpène, qu'elle aperçut en face d'elle, s'il ne voulait pas prendre la place vide. Cette invitation était un ordre pour Aimé: il s'assit en balbutiant quelques paroles, et la fortune se chargea de réparer toutes les fautes qu'il commettait dans sa préoccupation amoureuse. Les coups les plus hardis, les engagemens les plus téméraires lui furent favorables; il n'avait qu'à tenir pour être certain de gagner. Le matin, en se retirant, Aimé reçut de Mme de Bussière l'invitation la plus gracieuse pour la soirée prochaine. Un sourire rempli de séductions accompagnait les paroles de la baronne.

A dater de ce jour, le vicomte fut un des plus assidus à se rendre chez Mme de Bussière, où il eut occasion de rencontrer M. de Filhol. Il ne négligea rien pour se mettre dans les bonnes grâces de l'oncle de la jolie veuve. C'était chose facile. M. de Filhol était un vieux garçon de cinquante ans, vert encore, et aussi élégant dans sa mise que les jeunes *Lions* dont il recherchait la compagnie. Il avait la prétention de se connaître en chevaux mieux que le plus madré de tous les maquignons. Sa conversation de chaque jour ne roulait que sur les courses de New-Market ou de Chantilly, les jockeys en renom, et l'art inventé par les Anglais de rendre les chevaux plus légers, sans rien leur faire perdre de leur vigueur. M. de Valpène, que Jules avait averti, se mit à flatter la manie de M. de Filhol. La seconde fois qu'il le vit, il pria le vieux garçon de l'aider de ses lumières et de son expérience dans l'acquisition qu'il voulait faire d'un attelage pour son briska. Ce jour-là, il gagna entièrement l'amitié de M. de Filhol; il en eut bientôt la preuve. Depuis quelques mois, l'oncle de la jolie veuve était vivement épris d'une sémillante coryphée de l'Opéra, que son intrigue avec un haut personnage avait mise à la mode. Le vicomte reçut la confidence de cette liaison chorégraphique et accompagna plusieurs fois le baron chez la danseuse. Après quelques rencontres, la capricieuse bayadère fut piquée de l'indifférence qu'Aimé lui témoignait; elle se mit en frais d'œillades amoureuses et de lutines calineries pour triompher du dédain du vicomte; mais elle en fut pour ses avances. Le cœur d'Aimé était trop plein de l'image de Mme de Bussière pour succomber aux piéges grossiers qu'on lui tendait; la maîtresse de M. de Filhol ne lui inspirait que du dégoût: peu à peu il discontinua ses visites sous différens prétextes; il se reprochait les instans qu'il perdait auprès d'une autre femme, lorsqu'il pouvait mieux les employer à faire sa cour à la baronne. Un mois s'était à peine écoulé depuis sa présentation à Mme de Bussière, et déjà le vicomte portait avec complaisance ses regards vers l'avenir. C'est qu'en effet la jeune veuve se montrait charmante pour le naïf provincial. Ses plus doux sourires étaient pour lui; les paroles les plus encourageantes lui étaient adressées; comme tous les hommes aveuglés par une violente passion, Aimé repoussait les conseils que de Brevent voulait lui donner quelquefois.

— Elle fait jouer ses batteries, disait Jules; prends garde à toi; l'heure du réveil sonnera enfin; un sarcasme perfide répondra à l'aveu de ton amour.

Mais l'amoureux jeune homme, fermant l'oreille aux discours de son ami attendait une occasion favorable pour ouvrir son cœur à la jolie veuve.

Il faut dire qu'il connaissait le motif de l'émotion manifestée par la baronne le soir qu'il lui fut présenté, lorsque de Brevent prononça le nom de Valpène: cette émotion avait été engendrée par le souvenir d'une cousine d'Aimé qui portait le même nom que lui, et qui était morte à Bruxelles depuis quelques années. Mme de Bussière n'avait pas voulu s'expliquer d'avantage sur la nature de ce souvenir; mais elle accueillait avec des regards si charmans les complimens passionnés, les flatteries délicates que le vicomte lui adressait, qu'il lui était bien permis de nourrir un doux espoir.

— C'est son manége ordinaire, répétait la voix importune de Jules.

— Tant de fausseté ne se cache pas sous des dehors aussi séduisans, répondait le crédule vicomte.

— C'est un cœur de démon sous l'enveloppe d'un ange, reprenait de Brevent.

— Si je suis le jouet d'une erreur, laisse-la moi, disait Aimé; elle m'est chère; et tout bas il murmurait : elle a deviné mon secret.

On croit si facilement ce qu'on désire!

Un jour que M. de Valpène se trouvait seul avec la jolie veuve, la conversation, un moment frivole et légère, avait fini par prendre une tournure sentimentale. Mme de Bussière, si sémilante, si vive, si railleuse d'habitude, écoutait, la tête mollement penchée du côté de son interlocuteur, les naïves confidences d'Aimé, ses rêves d'avenir, les espérances de bonheur qu'une femme avait fait naître en lui. Les yeux de la créole avaient perdu leur regard étincelant et dédaigneux; ils se reposaient avec douceur sur le pâle visage du jeune homme; ils étaient compatissans, tendres peut-être. Assurément ce n'était plus là cette orgueilleuse beauté dont le cœur, fermé aux faiblesses humaines, restait froid et insensible au milieu des passions impétueuses qu'elle soulevait autour d'elle. Ses lèvres tremblaient; sa blanche main, appuyée sur son front, paraissait vouloir refouler dans son cerveau une pensée triste et obstinée. La baronne était visiblement émue. Les paroles d'Aimé renfermaient donc un charme caché, une puissance bien grande! Car la coquette avait disparu pour faire place à la femme, à la femme bonne et simple créature telle qu'elle est sortie des mains de Dieu.

— Oui, madame, disait Aimé, depuis que je suis au monde, ma vie n'a été qu'une longue et continuelle adoration. Enfant, j'ai adoré le soleil et les étoiles dont les rayons et la splendeur frappaient mon imagination émerveillée. Combien de fois, le soir, pendant que mes jeunes camarades se livraient à leurs jeux innocens, moi, accoudé à l'angle d'un vieux mur, j'ai passé des heures entières, perdu dans une vague rêverie! Ce magique tableau du soleil couchant a toujours éveillé en moi des sensations étranges; inquiet, agité, tremblant quelquefois, j'aurais voulu me plonger avec l'astre radieux dans cette mer de nuages qui le cachait à mes regards éblouis.

Plus tard de nouveaux désirs s'élevèrent dans mon ame. Une forme d'abord indécise, mais que je parai pourtant de tous les charmes des créatures célestes, me visita dans mon sommeil; dans le commencement, cet ange, car c'en était un, se contentait de me sourire en se voilant pudiquement le visage avec ses ailes; il s'enhardit ensuite jusqu'à se pencher sur mon front et à murmurer à mes oreilles des syllabes dont l'effet fut surprenant. Ce langage inconnu pour moi, ces paroles que je ne comprenais pas encore, me plongeaient dans un trouble délicieux. Sa voix faisait vibrer en moi une fibre ignorée et endormie jusqu'alors. Son regard me torturait, me carressait, m'inondait de délices ineffables ou me faisait horriblement souffrir, et cependant j'étais heureux. J'adorais cette vision, ce rêve, cette forme fantastique de toutes les forces de mon ame.

En arrivant à Paris, l'ange de mes longues nuits m'est apparu sous les traits d'une mortelle : c'était un soir, à l'Opéra; dans une loge était une femme entourée de plusieurs cavaliers qui s'inclinaient devant sa beauté. Dans sa toilette régnait cette ravissante simplicité, cette heureuse harmonie de nuances dont peu de coquettes possèdent le secret, même à Paris. Les boucles nombreuses qui encadraient son visage formaient sa plus riche parure; elle était ruisselante de cheveux noirs; mes yeux, cloués sur sa loge, ne s'en détachèrent plus jusqu'à la fin du spectacle. Ma vie s'était concentrée dans l'espace de six pieds carrés qui renfermait cette femme. C'est que j'avais reconnu en elle tous les attributs enchanteurs que possédait l'ange de mes rêves : la délicieuse nonchalance de son cou, la pureté de son front, la grâce parfaite de ses mouvemens. Seulement son regard si doux, si velouté avait perdu son expression primitive. Il était devenu fier et hautain. Depuis cette soirée mon sort a été irrévocablement fixé. Les pensées d'ambition qui germaient dans mon cerveau se sont évanouies. L'avenir pour moi, ce n'était plus des places et des honneurs, mais une parole tendre, une douce larme, un aveu obtenu à genoux. Discret et timide, comme on l'est lorsqu'on est véritablement épris, j'ai accompagné en tous lieux cette femme de mon amour respectueux; jamais je n'ai osé lui ouvrir mon cœur. C'est en silence que je l'ai adorée, cet ange descendu du ciel, en qui se concentrent tous mes désirs, toutes mes pensées, toutes mes espérances de bonheur, et cet ange, madame, oh! pardon de ne pouvoir plus long-temps refouler dans mon ame le secret qui me brûle, cet ange, c'est vous!

— Moi! c'est moi que vous aimez, s'écria Mme de Bussière que cet aveu avait fait tressaillir.

— Oh! pardon, d'avoir osé vous exprimer ce que j'éprouve depuis le premier jour où je vous ai vue: pardon d'avoir placé en vous la réalisation des rêves de ma jeunesse enthousiaste; mais, une puissance plus forte que ma volonté a mis sur mes lèvres l'aveu de mon amour. Oui, madame, je vous aime, en dépit des bruits étranges qui circulent autour de vous, du mystère singulier qui enveloppe toutes vos actions; je vous aime, parce que tous ces jeunes hommes qui se pressent sur vos pas disent que vous êtes la plus belle et que j'ai deviné, moi, que vous deviez être bonne et compatissante; mais je vous aime, comme on aime à mon âge, avec entraînement, avec délices, avec terreur, avec jalousie aussi. Je n'en ai pas le droit, je le sais, et pourtant je suis jaloux des hommages qui vous entourent, des flatteries qu'on vous adresse, de la fleur qui se perd dans vos cheveux; je suis jaloux du regard que vous laissez tomber sur ceux qui vous approchent, du sourire dont vous accueillez leurs complimens empressés. Voilà comment je vous aime, madame, et voilà aussi pourquoi je n'ai pu me taire plus long-temps.

Pendant cette divagation passionnée, la baronne avait quitté sa position penchée et rêveuse. Sa main s'était éloignée de son front, ses lèvres ne tremblaient plus. Lorsque le vicomte eut fini de parler, elle attacha sur lui ses yeux dont l'expression était redevenue dédaigneuse. L'accent de sa voix exprimait une incrédulité hautaine, lorsqu'elle lui demanda avec un sourire superbe et presque méprisant :

— Savez-vous ce que c'est que l'amour? monsieur de Valpène.

— L'amour, madame, c'est la vertu, répondit Aimé en relevant sa tête avec fierté; c'est la réunion de tous les sentimens généreux que Dieu a mis dans le cœur de la créature; l'amour, tel que je le comprends, tel que je l'éprouve, c'est un dévoûment de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instans. Lorsqu'il est partagé, c'est un bonheur immense, sans fin, un bonheur qui révèle à l'homme toutes les joies ineffables du ciel, qui doit durer autant que nous, et qui suffit pour remplir la plus longue vie. Un cœur qui brûle d'une flamme véritable n'a plus de place pour une autre affection; il cesse d'aimer, le jour où il cesse de battre.

— Si donc je vous prenais au mot, si j'ajoutais foi en vos protestations; si je mettais votre dévoûment à l'épreuve, vous vous sentiriez assez fort, assez sûr de vous-même pour me conserver dans votre ame un culte inaltérable et éternel, pour obéir au moindre geste, à la moindre parole, aux caprices les plus extravagans?

— Ordonnez, madame, répondit Aimé, dont le regard étincelait, et vous pourrez juger de la force de mon amour par mon obéissance.

Au lieu de répondre, Mme de Bussière tira le cordon de la sonnette, et lorsque la femme de chambre se présenta pour recevoir les ordres de sa maîtresse, la baronne lui demanda de l'air le plus indifférent, de lui montrer divers objets de toilette qu'elle avait achetés dans ses courses du matin.

M. de Valpène croyait rêver; Il était stupéfait, étourdi; il cherchait à deviner le motif de cette transition si extraordinaire d'une conversation passionnée à une demande aussi vulgaire. Le désordre de ses idées se peignait sur son visage. Ce fut Mme de Bussière, qui, de sa voix la plus dégagée, la plus claire, la plus insouciante, rompit le charme qui arrêtait les paroles sur les lèvres d'Aimé.

— Serez-vous demain à la matinée musicale de M. de Remival? dit-elle en jouant avec son éventail.

— Madame, répondit le vicomte en tournant vers la baronne son regard suppliant, je ne sais... je ne comprends pas...

— Ah! c'est que je voulais avoir votre avis sur une robe que vient de m'apporter Camille. Je connais votre bon goût et je serais bien aise que l'étoffe vous plût, reprit la baronne avec le sourire le plus enivrant, le geste le plus perfide, et la pose de tête la plus agaçante.

La femme avait disparu, pour faire place à la coquette.

— Au nom de Dieu, s'écria le malheureux jeune homme en joignant les deux mains, cessez un jeu aussi fatal pour ma raison. Je ne sais si le langage naïf qui vous a traduit le secret de mon cœur vous a déplu. J'ignore l'art d'embellir l'amour que vous m'avez inspiré : je suis bien ignorant lorsqu'il s'agit de faire de belles phrases sonores et brillantes; je dis tout simplement ce que je sens, comme je le sens. De grâce, madame, n'insultez pas à la passion insensée qui me dévore. Vos paroles, vos regards, vos gestes peuvent me rendre fou, pensez-y bien. Vous êtes mon premier amour; vous serez la seule femme que j'aimerai jamais. Oh! parlez! parlez! car mon front va se fendre et mon cœur se briser.

Dans ce moment, Adèle, la camériste de la jolie veuve, entra dans le boudoir, tenant à la main des cartons remplis de rubans et de parures frivoles.

Mme de Bussière jeta alors un dernier coup-d'œil rempli de provocations sur M. de Valpène :

— Ainsi donc, dit-elle, c'est une chose convenue? On vous verra demain, chez M. de Remival. Puis elle se leva à demi sur sa chaise, et de la main, elle fit à Aimé un geste charmant pour le congédier.

II.

Le vicomte n'avait plus la tête à lui, lorsqu'il sortit de l'appartement de la baronne. Il laissait sa raison dans le boudoir de cette femme qui venait de le mystifier si cruellement. En montant dans son cabriolet, le sang s'engouffrait tumultueusement dans ses artères, son front était brûlant; il avait la fièvre. Le grand air lui fit du bien. Lorsqu'il fut un peu revenu de cette espèce d'étourdissement, qu'il eut la conscience de ce qui venait de lui arriver, mille pensées confuses se heurtèrent dans son cerveau. Bientôt quelques phrases entrecoupées témoignèrent de la tempête qui grondait en lui.

— Oh! Jules avait raison, murmurait-il; c'est une coquette; une coquette dont les sourires enchanteurs s'adressent à tout le monde et à personne; dont les paroles doucereuses cachent un piége profond; c'est une de ces femmes pour lesquelles l'amour n'est qu'un mot vide de sens... — Corps de glace, étrangers aux voluptueuses ardeurs de la jeunesse; cœurs de bronze, inaccessibles aux nobles élans, aux passions des êtres animés, organisations incomplètes que Dieu créa dans sa colère, pour le malheur des hommes... Oui, Jules, tu avais raison quand tu me disais hier que la coquette pousse au suicide en jouant avec son éventail : qu'un de ses regards fait comprendre le crime; et que pendant son manége infernal, son ame n'éprouve ni remords ni regrets... Oh! cette femme qui me fait horreur, eh bien! je l'aime, je l'aime comme un insensé, répétait-il en parcourant sa chambre à grand pas, et pour entendre sortir de ses lèvres

un tendre aveu, je donnerais volontiers tous les jours qui me restent à vivre.

Aimé passa toute la nuit, assis dans un fauteuil, les coudes appuyés sur une table, la tête cachée dans ses deux mains. Mille projets plus bizarres, plus étranges les uns que les autres traversèrent son esprit. Enlèvement, meurtre, suicide, tous ces moyens dramatiques lui paraissaient admissibles pour parvenir à ses fins. Cependant lorsque l'aube blanchit les doubles rideaux de sa fenêtre, il était un peu plus calme. L'irritation de ses facultés s'était apaisée. Alors il put envisager dans ses moindres détails l'horrible épreuve qu'il venait de subir.

—Assurément, pensait-il, il y a dans la conduite de la baronne quelque mystère qui m'échappe. Cette femme est née sous le ciel ardent des Tropiques; des désirs impétueux doivent bouillonner dans son ame de feu. L'amour des créoles, mais c'est un torrent, une fournaise, une lave; le sang qui coule dans leurs veines est embrâsé.

Alors Mme de Bussière lui apparaissait, comme il l'avait vue la veille, au milieu de leur conversation, avec la tête mollement penchée et comme affaissée sous le poids d'une pensée sympathique; avec ses yeux rêveurs tournés de son côté, avec sa bouche à moitié ouverte, paraissant aspirer voluptueusement chaque syllabe de ses naïves confidences. Il voyait encore ce frisson qui avait parcouru tout son corps, lorsqu'il lui avait fait l'aveu de son amour; le visage de la baronne qui, dans ce moment, n'exprimait ni colère, ni mépris, mais bien plutôt une douce pitié, une tendre compassion. Puis il se rappelait le changement subit qui s'était opéré dans toute sa personne; le regard incisif et moqueur de la jeune veuve, ses questions futiles et légères, les paroles étranges qu'elle jetait en réponse aux prières passionnées qu'il arrachait de son ame.

—Oh! oui, s'écriait-il alors, il est impossible que cette ravissante créature n'ait pas reçu de Dieu un cœur sensible; il y a dans sa conduite quelque fatal mystère; ce mystère, quel est-il?

Dans la matinée, le vicomte reçut la visite de M. de Filhol qui lui parla longuement d'un steeple-chase annoncé pour la semaine prochaine.

— A propos, ajouta le ci-devant jeune homme avant de s'éloigner, ma visite avait un double but. Je suis chargé de vous faire de vifs reproches de la part de Coralie; vous avez cessé tout à fait de venir chez elle, et l'indignité de votre conduite, ce sont ses propres expressions, l'a profondément blessée. Pour votre punition, elle vous invite à souper ce soir, après l'Opéra, dans la petite maison que je lui ai achetée à Ville-d'Avray. Vous êtes averti de ne pas chercher de défaites et que rien ne saurait vous dispenser de vous rendre à son désir. Nous serons seuls; elle le veut ainsi.

Comme on le voit, la prêtresse de Therpsichore ne se décourageait pas facilement: l'absence d'Aimé, bien loin de diminuer son ardeur, n'avait fait qu'accroître le penchant qui l'entraînait vers lui. Ce n'était qu'un caprice; mais personne n'ignore quelle est la violence d'un caprice chez les femmes que la société repousse et par combien de sacrifices elles cherchent souvent à le satisfaire.

Dans la disposition d'esprit où se trouvait le vicomte, cette invitation ne devait pas lui être désagréable. L'humeur enjouée de la danseuse, le piquant laisser-aller de ses manières, sa conversation lutine et quelque peu décolletée, feraient diversion à la tristesse de ses pensées. Il avait besoin de s'étourdir. Il promit, et le soir il se rendit à Ville-d'Avray.

Coralie était une jolie brune, bien pétulante, bien espiègle, et que l'on aimait, précisément parce qu'elle paraissait se soucier fort peu d'inspirer un sentiment profond. Vivant au jour le jour, elle éparpillait follement les dons considérables qu'elle tenait de ses adorateurs, et se laissait emporter, les yeux fermés, au courant de sa vie, sans plus songer à l'avenir que si elle devait toujours avoir vingt ans. C'était, en tous points, ce qu'on est convenu d'appeler une *bonne fille*: prodigue plutôt que généreuse, capricieuse plutôt qu'aimante, et ne sachant ni garder rancune à l'amant qui l'abandonnait, ni rester trop longtemps fidèle à celui qui se croyait le seul préféré. Dans un souper, Coralie était une femme précieuse. Habituée par le genre de vie qu'elle avait mené jusqu'alors et par la force de sa constitution à tenir tête aux plus intrépides buveurs, elle savait par ses bons mots et son exemple, ranimer une conversation languissante, et éloigner d'un festin joyeux tout propos fâcheux ou importun c'était la véritable déesse de l'orgie. Elle était dans son centre, elle trônait au milieu des flacons vides et des verres pleins.

Ce soir-là, placée entre M. de Filhol et Aimé, elle poursuivait la réalisation d'une pensée qui l'occupait depuis un mois, la seule pensée tenace qui eût résisté à la légèreté ordinaire de ses affections. Pour expliquer ce phénomène, nous dirons qu'elle touchait à ce que les femmes ont de plus irritable, l'amour-propre! Tout entière au rôle qu'elle s'est imposé, elle prodigue à l'amateur de chevaux rasades sur rasades et garde pour M. de Valpène ses regards agaçans et ses paroles amoureuses. Au dessert, M. de Filhol, peu aguerri contre les effets de certain vin d'Espagne dont la danseuse vantait le fumet, sentit sa tête s'appesantir; ses idées s'obscurcirent, et enfin, après quelques nouvelles libations, ses paupières s'abaissèrent lourdement et sa jalousie fut en défaut: il s'endormit. Rassurée de ce côté, Coralie réunit tous ses moyens de séduction contre le rebelle vicomte. Tantôt vive, coquette, enjouée, elle essayait de captiver l'imagination d'Aimé par les traits étincelans d'esprit et de malice qu'elle décochait avec un rare talent; tantôt fougueuse et emportée, elle cherchait à attiser les désirs voluptueux qui grondent toujours au fond des organisations ardentes et passionnées. Ses grands yeux qui lançaient des jets de flamme, ses lèvres sèches et brûlantes, tous ses gestes remplis d'adorables calineries, rendaient cette femme bien dangereuse; aussi son triomphe finit-il par être complet. Le front de M. de Valpène, d'abord sombre et voilé, se dérida peu à peu; l'image de Mme de Bussière s'effaça insensiblement de sa pensée, et répondant au doux appel de la danseuse, il puisa l'oubli de ses maux dans la double ivresse de l'amour et du champagne.

Le soir, Aimé retourna chez Coralie qui se montra pour lui aussi agaçante, aussi espiègle, aussi lutine que la veille. Après quelques jours de visites assidues, la danseuse, toute entière à l'impression du moment, avait rompu avec M. de Filhol, dont la jalousie lui devenait à charge; elle entraînait son nouvel amant dans le tourbillon de sa vie fantastique. Fêtes, parties de plaisirs, orgies, Aimé abusa de tout.

Pendant plusieurs mois, il trouva dans l'agitation de cette existence irrégulière quelques heures de calme et d'oubli. Les soupers qui durent toute la nuit, les veilles énervantes où l'on risque sur une carte une partie de sa fortune, les journées entières passées au milieu de joyeux compagnons et de femmes belles et peu sévères, parviennent quelquefois à endormir la douleur, à distraire d'une pensée fixe et obstinée. Bientôt le vicomte de Valpène passa, parmi les jeunes étourdis dont il partageait les folies, pour le plus aimable des mauvais sujets qu'ils eussent connus jusqu'alors. Cette réputation ne se conquiert guère à Paris qu'au prix des plus ruineuses excentricités. Aimé la payait assez cher. Les prodigalités étaient effrayantes. Il avait deux maisons, l'une qu'il habitait, l'autre pour Coralie, montées sur un pied royal. Son écurie renfermait des chevaux, dont un prince aurait été jaloux. Les fêtes qu'il donnait affichaient un luxe extravagant. On l'aurait cru millionnaire à voir la facilité remarquable avec laquelle il dépensait des sommes énormes. Enfin il avait des allures merveilleuses; il était magnifique dans tout ce qu'il faisait.

Si du moins il était parvenu à s'étourdir, à rompre avec le passé!

Depuis sa liaison avec la danseuse, le vicomte de Valpène s'était montré plus rarement dans le monde. Il avait oublié de retourner chez son oncle le ministre. Mais à Paris, comme dans toutes les grandes villes, on peut facilement donner le change sur une absence de quelques mois; les voyages sont une excuse très favorable et que l'on emploie assez généralement. A défaut de motifs raisonnables qui justifient une excursion à l'étranger, on peut à la rigueur expliquer cette excursion par une folle intrigue, qui est toujours pardonnable, lorsqu'on est dans la force des passions. L'oncle d'Aimé se contenta de ce dernier aveu, et notre mauvais sujet rentra en grâce. Nous verrons tout à l'heure que le moment était arrivé pour lui d'invoquer la parenté qui l'unissait au ministre. Tous laissent quelque chose aux buissons de la route, a dit notre grand poète; j'ignore s'il y a des buissons dans le boudoir de certaines danseuses, qui est une route aussi fréquentée que celles enregistrées dans l'almanach des postes; mais ce que je puis affirmer, c'est que le vicomte y laissait la fortune qu'il tenait de son père. Il était ruiné ou à peu près. Cependant, grâce à ses bijoux, dont il tira un bon prix, et surtout grâce à l'aplomb qu'il avait acquis dans la fréquentation des aimables débauchés qui affluaient chez lui, il pouvait encore sauver les apparences, et ne rien changer de quelque temps à son genre de vie.

Deux jours après les événemens que nous venons de raconter, le vicomte de Valpène se rendit avec le ministre à la soirée que donnait l'ambassadeur d'Angleterre. Il pensait bien que Mme de Bussière assisterait à cette fête. Son espoir ne fut pas déçu; jamais la baronne n'avait été aussi belle, jamais aussi coquette, jamais aussi adorée; jamais elle n'excita plus de dépit, de jalousie et d'envie de la part des femmes; jamais aussi les hommes ne l'entourèrent de plus d'hommages, de complimens et de flatteries. Elle semblait être une reine au milieu de sa cour, une reine que l'on craint et que l'on aime.

En passant devant le vicomte, la jolie veuve le salua d'un sourire gracieux. Les craintes d'Aimé étaient donc mal fondées? Le retentissement de sa vie dissipée n'était donc pas allé jusqu'à Mme de Bussière? Ses tristes égaremens étaient ignorés d'elle? Cette pensée apporta un adoucissement aux peines du vicomte; il osa s'approcher de la baronne et se justifier auprès d'elle de sa longue absence.

Aux premières paroles de l'amoureux jeune homme, la créole le regarda d'un air malin et pénétrant tout à la fois.

—Ah! vous venez de voyager? dit-elle d'un ton de voix qui parut bien railleur à M. de Valpène. La chronique scandaleuse, qui s'occupe toujours des absens, et souvent à tort, j'en conviens, prêtait un tout autre motif à votre éloignement du monde.

— Et que disait-elle? demanda Aimé en levant sur la baronne ses yeux remplis d'une mortelle inquiétude.

Pendant que Mme de Bussière promenait dans les rangs de ses adorateurs la séduction de ses paroles, la fascination de ses regards, les coquetteries de toute sa personne, l'amoureux vicomte était en proie à tout ce que la passion a de plus acéré. La jalousie le mordait au cœur. Au moment le plus agité de la soirée, il s'éclipsa silencieusement, sortit du bal et se dirigea vers le faubourg Saint-Honoré. L'égarement de ses yeux trahissait quelque projet désespéré. Bientôt il arriva devant la maison où demeurait la baronne. Alors il renvoya sa voiture, monta audacieusement dans les appartemens de Mme de Bussière et frappa résolument à la porte: ce fut Adèle qui vint lui ouvrir.

La femme de chambre, qui depuis plusieurs mois n'avait pas vu le vicomte chez sa maîtresse, resta interdite, ne sachant à quelle cause attribuer la visite de M. de Valpène à cette heure avancée; elle ouvrait enfin la bouche pour l'interroger, lorsqu'Aimé, qui venait de fermer la porte

derrière lui, se pencha vers la soubrette, et lui dit d'une voix mystérieuse, sans autre préambule :

— Adèle, tu aimes Ollivier, mon valet de chambre, et tu serais bien aise de l'avoir pour mari, n'est-ce pas ? Eh bien, je te donne cinquante louis, que tu ajouteras à ta dot, en échange d'un service que je réclame de toi.

La caméristé ouvrit de grands yeux et ne répondit pas.

— Allons, décide-toi, je n'ai pas de temps à perdre. Cinquante louis si tu consens à m'introduire dans le cabinet vitré qui touche à la chambre de Mme de Bussière.

A cette proposition dont la hardiesse s'accordait si peu avec l'âge de M. de Valpène et la timidité de caractère qui perçait autrefois dans toutes ses actions, Adèle fit un geste d'effroi.

— Dans le cabinet de madame! s'écria-t-elle en joignant ses deux mains; mais ce n'est pas possible, vous n'y pensez pas.

—Que crains-tu? Je ne suis ni un voleur, ni un malfaiteur.

— Mais je serai chassée.

— Ne crains rien, je ne me montrerai pas; voilà la somme promise, te plaît-il de la prendre?

A la vue de l'or, Adèle sentit ses scrupules s'évanouir, Elle tendit la main, et reprit à voix basse, mais pour l'acquit de sa conscience seulement :

— Au moins, vous ne vous montrerez pas, vous me le promettez?

— Je te le jure, dit le vicomte en remettant à la femme de chambre l'or qu'il avait échangé le matin même contre un diamant.

Comme on le voit, Aimé était toujours magnifique, en dépit du misérable état de ses affaires.

D'après leurs conventions, Adèle l'introduisit dans le cabinet de la baronne, et jusqu'à l'arrivée de celle-ci le malheureux vicomte ne tarit pas de questionner la jeune fille.

Mais comme elle commençait à entamer cette intéressante confidence, la voiture de la baronne entra dans la cour. Force lui fut de voler à la rencontre de sa maîtresse.

Bientôt Mme de Bussière entra chez elle, la tête haute, le front radieux, le regard étincelant; belle de sa beauté, des triomphes et des jalousies qu'elle avait soulevés au bal de l'ambassadeur; M. de Filhol l'accompagnait. Après quelques phrases banales échangées à la hâte, le vieux garçon déposa un baiser sur le front de sa nièce et retourna chez lui. La créole resta seule avec Adèle.

M. de Valpène, écartant doucement les rideaux de la porte vitrée, put contempler à son aise la coquette baronne, objet de l'amour le plus exalté.

La jolie veuve, après s'être mirée pendant quelques minutes dans la glace avec un air de satisfaction ineffable, se laissa tomber sur une chaise et parut bientôt s'abîmer dans une douce rêverie. Ses yeux conservaient une fixité remplie de mélancolie; son beau cou penché avec grâce, ses deux mains croisées sur sa poitrine, son attitude abandonnée, la faisaient ressembler à l'ange des méditations. Adèle, debout derrière sa maîtresse, n'osait troubler ce recueillement, qui n'avait rien de bien singulier pour elle, après une nuit de plaisir et de folie. Le regard perfide de la soubrette voyageait de Mme de Bussière à la porte vitrée.

Tout à coup la baronne poussa un soupir et cacha sa tête dans ses mains.

—Encore des idées sombres ? dit Adèle en s'approchant de sa maîtresse.

—C'est que je suis si malheureuse! s'écria Mme de Bussière, en essuyant une larme qui venait de rouler sur sa joue.

— Malheureuse! vous! madame; malheureuse! vous si belle, si jeune, si enviée! Vous dont on sollicite, comme une faveur inespérée, un regards une parole, un sourire. Malheureuse! vous qui, il n'y a pas un quart d'heure encore, étiez la reine du bal!

— Oh! Adèle, reprit la créole avec un accent qui fit tressaillir M. de Valpène, si tu savais combien ce rôle de coquette me pèse; si tu savais combien je souffre de me montrer toujours élégante et gaie! Conserver au milieu des fêtes un visage riant, pendant que j'ai la mort dans l'ame! Ecouter d'un air dédaigneux ou indifférent les paroles brûlantes qu'on murmure à mes oreilles! Voir d'un œil distrait ou railleur les muettes adorations dont on m'entoure! Avoir ving-trois ans, être belle, jalousée, et ne pouvoir aimer; garder son cœur libre, au milieu de toutes les séductions, de tous les enivremens de la jeunesse! Et tu ne veux pas que je pleure sur mon malheureux sort!...

— Mais, madame, se hasarda de dire Adèle, pourquoi vous obstiner dans cette résolution qui vous coûte le bonheur? Pourquoi renoncer...

— Pourquoi? Adèle, tu me demandes pourquoi? Et mon serment, un serment solennel que j'ai fait sur le bord d'une tombe, et que Hortense a emporté en mourant! J'ai juré, tu ne l'as pas oublié, à mon amie indignement trompée, à mon amie succombant sous le poids de ses peines, de fermer mon cœur aux décevantes illusions de l'amour. Je ne connaissais pas alors les tortures horribles qu'il me faudrait endurer pour tenir ma promesse. Je ne savais pas qu'il était au dessus des forces humaines de braver long-temps les lois de la nature; j'ignorais qu'un jour la nature, pour me punir de cette présompion insensée, enverrait sur mon chemin un homme dont la voix tremblante s'infiltrerait victorieusement dans mon cœur. Hélas! Adèle; seule, je devine ce qu'il a dû souffrir, et cependant il est bien loin de croire qu'il n'est pas malheureux tout seul, que ma pensée le suit partout, que son souvenir ne me quitte jamais. Oh! mon amie, Hortense, toi qui es morte pour avoir cédé au doux penchant de l'amour, tu ne sais pas ce qu'il en coûte pour lui résister!

— Et cet homme? demanda Adèle en tournant les yeux vers la porte vitrée.

Mais la baronne ne répondit pas; elle s'abandonna entièrement à sa douleur, et donna un libre cours aux larmes qui gonflaient ses paupières. La femme de chambre reçut l'ordre de sa maîtresse de la laisser; elle se hâta de rejoindre M. de Valpène, qu'elle fit sortir du cabinet par une issue secrète qui donnait sur l'escalier. Aimé, vivement ému de la scène qui venait de se passer devant lui, voulut interroger Adèle; mais la caméristé, mettant le doigt sur sa bouche, l'accompagna jusqu'à la porte, en lui disant avec un air d'intelligence :

— Demain, j'achèverai la confidence que l'arrivée de Mme la baronne a interrompue. Demain, vous saurez tout; attendez-moi dans la matinée. Adieu.

Lorsque le vicomte s'était éclipsé du bal de l'ambassadeur, une idée bizarre fermentait dans sa tête. Fermement persuadé que la conduite singulière de Mme de Bussière cachait quelque mystère impénétrable aux yeux de tous, il avait résolu de surprendre le motif de cette coquetterie qui en faisait une femme si dangereuse. Une fois ce projet arrêté, il s'était dit que jamais il ne trouverait une circonstance plus favorable pour son espionnage amoureux. En rentrant chez elle, encore agitée par la danse, et sous l'impression de ses triomphes, la baronne se retrouvant seule, devait trahir par quelques mots entrecoupés, par quelque réflexion intime, le secret de son apparente insensibilité. Au sortir d'une fête où elle a été admirée et adorée, une coquette entend encore murmurer à ses oreilles les complimens flatteurs qui lui ont été adressés. La femme de chambre, que l'on tient à distance pendant le reste de l'année, devient tout à coup une confidente, presque une amie, pour laquelle la reine du bal n'a plus rien de caché. La vanité, cette lèpre qui ronge le cœur des femmes du monde, a fait disparaître la différence de position; l'orgueil satisfait a rapproché momentanément la maîtresse et la suivante. On lui dit, avec un sourire radieux, avec un geste perfide, les doux propos que l'on a entendus, les aveux timides que l'on a devinés; on lui dit la jalouse rage des rivales, leur dépit concentré, leurs cavaliers distraits et muets auprès d'elles. L'heure des souvenirs enivrans a remplacé celle des triomphes, et la fleur qui se balance encore dans les cheveux de la belle danseuse a conservé tous ses parfums.

Comme on le voit, l'intrigue du vicomte avec Coralie avait produit ses effets. Lui si naïf, si timide, si ignorant il y a quelques mois à peine, devait à cette intrigue la révélation d'une vérité précieuse. On profite vite et l'on apprend facilement, pour peu qu'on ait en soi des dispositions pour ce genre d'études, à l'école des danseuses, Aimé avait donc retiré le bénéfice de la vie dissipée; il était devenu entreprenant et hardi. La folle Coralie avait approché de ses lèvres ce fruit redoutable, qu'Eve, la séduisante mère du genre humain, présenta autrefois à son époux charmé, et en sortant des bras de sa maîtresse le vicomte de Valpène s'était senti tout ébloui des connaissances nouvelles auxquelles il venait d'être initié. Le nuage qui obscurcissait sa vue s'était dissipé avec sa naïveté primitive, maintenant il pouvait lire dans ce livre mystérieux qu'on nomme le cœur féminin. Les pages les plus obscures ne renfermaient plus de secret pour lui; il avait acquis, dans le boudoir de la danseuse, cette science fatale — l'expérience — que possèdent à fond les vieillards, et que l'on paie souvent au prix de ses plus chères illusions. Dans l'espace ds quelques mois, Aimé était vieilli de dix ans.

Les difficultés qu'il devait rencontrer, pour la réalisation de son projet, ne l'arrêtèrent pas. Il savait qu'il possédait dans son portefeuille un talisman devant lequel disparaissent tous les obstacles. Le miracle mythologique de la pluie d'or qui visita Danaë est le seul que les philosophes n'aient pas révoqué en doute, le seul dont l'authenticité ait traversé les âges, et qui aujourd'hui même, dans notre siècle d'incrédulité, ne trouve pas d'incrédule. Et comment ne pas croire à un miracle qui se renouvelle tous les jours? Du reste, Mme de Bussière n'était pas enfermée dans une tour d'airain, comme la fille du roi d'Argos, et ce devait être plus facile de séduire Adèle que des soldats grecs. Les soubrettes, personne ne l'ignore, ont un cœur très compatissant pour les peines d'amour; si par hasard il s'en trouve qui affectent des principes sévères, comme elles ont de l'esprit, en général, et l'intelligence très développée, elles finissent toujours par se laisser convaincre, lorsqu'on emploie des argumens sonores. Le vicomte comptait donc sur l'éloquence de son or, et avec raison, en se dirigeant vers le faubourg Saint-Honoré. Nous venons de voir sa démarche téméraire couronnée du succès le plus heureux. Il savait maintenant à quoi s'en tenir sur le manége de cette belle jeune femme dont le regard était si doux, le sourire si caressant, la parole si dédaigneuse. La nature avait fondu l'insensibilité apparente de cette organisation passionnée. — Elle aimait! Un serment terrible refoulait au fond de son cœur les désirs tumultueux qui le traversaient. — Elle aimait! Il avait entendu l'aveu, qui, dans son désespoir, s'était échappé de ses lèvres tremblantes. — Elle aimait! Il le répétait tout haut, en faisant des gestes extravagans; en marchant à grands pas dans la solitude de ses appartemens, et ces deux mots n'éveillaient pas en lui la pensée, si naturelle pourtant, d'un rival préféré. Etait-il donc le seul qui eût offert son cœur à la séduisante veuve? Une foule de brillans adorateurs ne se pressait-elle pas sans cesse sur ses pas? Parmi eux, ne pouvait-il pas se rencontrer un homme qu'elle eût distingué? Le cavalier qui l'accompagnait

à l'Opéra, par exemple, et qui valsait avec elle au bal de l'ambassadeur? M. le vicomte, ce sourire radieux qui s'épanouit sur vos lèvres frise de bien près la fatuité, prenez-y garde!

III.

Le lendemain, comme elle l'avait promis, Adèle fut introduite par Ollivier chez M. de Valpène. Le valet de chambre avait la figure toute bouleversée de cette visite matinale dont il ne connaissait pas le motif. La soubrette était jolie, et la capricieuse, aux questions pressantes de son futur, n'avait voulu répondre qu'en faisant briller à ses yeux les pieces d'or, prix de sa complaisante intervention. En voilà plus qu'il n'en fallait assurément pour amasser dans l'esprit d'Olliver les idées les plus noires; mais il eut beau se plaindre et murmurer, le jaloux n'en apprit pas davantage. Adèle ne desserra pas les dents. Lorsqu'elle ferma derrière elle la porte du cabinet, l'espiègle avait sur les lèvres le sourire le plus mutin.

— Eh bien! te voilà enfin, ma chère Adèle, dit M. de Valpène en invitant la femme de chambre à s'asseoir. Je vais donc connaître ce mystère qui concerne Mme de Bussière. Voyons, parle, et ne me laisse rien ignorer. Je ne serai pas ingrat envers toi.

— Mon dieu! accordez-moi un moment pour me remettre de la vitesse de ma course; comme vous êtes pressé!

— C'est que, vois-tu, je ne vis pas depuis hier au soir; ce serment fatal qui empêche ta maîtresse de se livrer aux doux penchant qui l'entraîne... ce serment, sais-tu dans quelle circonstance il a été prononcé?... Prends en pitié mon impatience... parle...

— Ces amoureux sont tous les mêmes, dit la soubrette, en femme qui s'y connaît; eh! n'est-ce pas pour vous apprendre ce que vous desirez savoir que je suis ici?

Alors, après quelques minutes de recueillement, Adèle fit au vicomte de Valpène, et dans le style coloré des anti-chambre, une longue confidence que nous avons dû traduire avec soin, avant de la soumettre à nos lecteurs; voici la substance de ce récit:

« Mme de Bussière avait pour amie d'enfance une jeune personne dont M. de Valpène avait entendu parler quelquefois, mais qu'il n'avait jamais vue, parce qu'il existait une fâcheuse mésintelligence entre son père et le sien. C'était sa cousine de Valpène, Mlle Hortense et Mme la baronne qui s'appelait alors Clarisse de Filhol, se rencontrèrent dans le même pensionat et en peu de temps devinrent inséparables. Le sentiment affectueux qu'elles avaient conçu l'une pour l'autre grandit avec l'âge et suivit les deux pensionnaires à leur entrée dans le monde. La distance, l'éloignement, rien ne put les désunir, ni altérer leur tendre attachement; car il faut dire que Mlle de Filhol était restée à Paris, tandis que la cousine du vicomte avait dû rejoindre à Bruxelles son père qui avait fixé sa résidence dans cette ville. Les lettres échangées entre les deux jeunes filles les initiaient aux plus secrètes pensées de leurs cœurs. Elles avaient juré, en se disant adieu, de ne rien se cacher, et elles restèrent fidèles à ce serment, le premier qui les lia.

Mlle de Valpène était blonde; ses yeux bleus aux regards languissans, son visage pâle, son front rêveur, tout annonçait chez elle une disposition fatale aux impressions romanesques. Pour elle, aimer, ce devait être un bonheur sans fin ou un malheur éternel. Cette phrase, mieux que toutes les dissertations, résume les idées, le caractère, les désirs et les lettres devinrent bientôt plus expansives, plus confidentielles aussi. Le cœur de la jeune fille n'était plus libre. Elle aimait!

Un jeune homme de Bruxelles, M. Albéric Vandewydckele, dont le père avait fait avec M. de Valpène toutes les campagnes de l'empire, était reçu dans la maison. Il avait une jolie figure; sa parole était facile; il se montrait empressé, ardent et vivement épris. Mlle de Valpène ne sut pas résister à ces dehors séduisans, aux adroites flatteries dont le jeune Belge l'énivrait. Albéric et Hortense se jurèrent un amour éternel. Les deux amans ne s'apercevaient pas, dans leurs rêves d'avenir, qu'entre eux un mariage était tout simplement impossible. Mlle de Valpène devait hériter d'une fortune considerable; M. Vandewynckele n'avait rien, absolument rien. Ses moyens d'existence avoués consistaient en une modique rente que lui faisait une sœur de son père; car celui-ci ne lui avait laissé que son nom, un nom honorable assurément, mais voilà tout; et cependant Albéric occupait un appartement somptueux sur la place de la Monnaie; il avait des chevaux qu'il payait, des fournisseurs qui ne l'importunaient pas, ce qui prouvait qu'il ne leur faisait pas trop attendre le remboursement de leurs créances. Comment donc pouvait-il fournir au luxe qu'il étalait avec un aplomb si remarquable? On disait bien, mais c'était tout bas, qu'il trouvait dans le jeu un moyen de satisfaire son goût pour la dépense; et, en effet, tous les ans, à la belle saison, il quittait la Belgique. Où allait-il? On prétendait qu'il parcourait les établissemens de bains fréquentés par les riches oisifs de l'Europe, pour tenter la fortune dont il paraissait le favori; mais ce n'était là qu'une vague rumeur, une assertion qui ne reposait sur aucune base certaine. Toujours était-il qu'il ne revenait jamais à Bruxelles sans apporter avec lui un portefeuille bien garni.

Pendant l'hiver, il fréquentait assidument le cercle de la Madeleine. Là, la bouillotte ne le traitait pas en ennemi; il avait une veine de bonheur assez singulière. Du reste, Albéric était le jeune homme le plus sévère sur les principes, le plus chatouilleux, le plus susceptible en ce qui touche à l'honneur, en paroles s'entend, de toute la Belgique, depuis Menin jusqu'à Anvers. Celui qui aurait suspecté sa moralité devait se garder de laisser voir ce qu'il pensait de M. Vandewynckèle, sous peine d'expier devant la pointe d'un fleuret une parole téméraire, un geste équivoque; et Albéric était un des plus redoutables duellistes de la Flandre et du Brabant. Il est bien entendu que M. de Valpène ne soupçonnait rien de tout ceci, et qu'il regardait au contraire M. Vandewynckele comme un jeune homme laborieux et rangé. Les absences d'Albéric étant nécessitées, disait celui-ci, par des affaires qu'il allait suivre en France ou en Allemagne, l'aisance dans laquelle il vivait était expliquée, au père d'Hortense, par les gains qu'il parvenait à réaliser. En Belgique, tout le monde est un peu négociant; les allégations d'Albéric pouvaient donc, aux yeux d'un homme prévenu en sa faveur, passer pour des vérités.

Cependant, Mlle de Valpène était une riche héritière, et son père n'aurait jamais consenti à lui donner pour époux un homme dont la fortune n'était pas solidement assise et représentée par des propriétés territoriales. Mais si la jeune fille, perdue dans les regions éthérées, ne voyait pas cet obstacle, son adorateur, lui, l'avait bien remarqué. Le projet qu'il conçut, machination infernale et ténébreuse, devait, en se réalisant, faire disparaître toutes les difficultés et l'amener au but qu'il poursuivait depuis long-temps déjà. Mlle de Valpène, riche et honorée, ne pouvait pas lui appartenir, Albéric le savait. Mais Hortense déshonorée, perdue dans l'opinion publique, serait bien heureuse de se soustraire au mépris de la société, en devenant sa femme. Eh! qu'importait à l'infâme Albéric, qu'elle eût une tache au front, pourvu que sa fortune lui appartînt!

Un soir, en se retirant de chez M. de Valpène, il emporta, l'assurance qu'elle descendrait à minuit pour recevoir une confidence d'où dependait leur bonheur à tous deux. La naïve enfant avait d'abord refusé de céder au désir de celui qu'elle aimait; mais en voyant son désespoir, la promesse d'aller au rendez-vous demandé s'était échappée involontairement de ses lèvres.

A l'heure convenue, Mlle de Valpène, arrêtée devant la grille du parc, écoutait en tremblant les protestations passionnées de son amant, et jurai de lui conserver sa foi jusqu'à la mort, lorsqu'un homme passa devant eux. Cet homme, nommé Pletinckx, qui était l'ami le plus intime d'Albéric, oubliant ce que la situation délicate des deux jeunes gens méritait de ménagemens et d'égards, s'approcha du groupe amoureux et chercha à voir le visage de la jeune fille. Au geste menaçant de M. Vandewynckele, à l'invitation énergique qu'il adressa à l'importun pour l'obliger à la retraite, Pletinckx ne répondit que par des complimens goguenards sur son bonheur mystérieux; en s'éloignant, il prononça le nom de Mlle de Valpène.

Le lendemain, ce rendez-vous était le sujet des conversations d'une partie de la ville. Cependant, dans l'après-midi, en allant faire la partie de tric-trac de celui dont il voulait déshonorer la fille, Albéric acquit la certitude que le vieux militaire ignorait tout encore. En sortant de chez lui, il se transporta au logis de l'ami qui avait ébruité la nouvelle de ses amours. Là, après lui avoir promis une somme assez forte s'il parvenait à épouser Hortense, il le décida à se battre avec lui.

— Ce duel, ajouta le misérable Albéric, doit me livrer l'innocente. Demain notre rencontre sera connue de tout Bruxelles. S'il ne se trouve personne pour en expliquer la cause au père de la pauvrette, les journaux se chargeront de la lui apprendre. Hortense, persuadée que je t'ai provoqué pour la venger de ton indiscrétion, m'en aimera davantage. Les femmes sont toujours reconnaissantes envers un homme qui expose sa vie pour elles. Cependant, sa réputation sera perdue, et il ne restera plus d'autre parti à M. de Valpène que de me prier à mains jointes de rendr l'honneur à sa fille en lui donnant mon nom... Comprends-tu?

— Tu es un coquin que je respecte, répondit Pletinckx. Cette conception est sublime, et je m'incline devant ton génie. Eh bien! soit; quelque répugnance que j'éprouve à manier un fleuret, nous croiserons le fer mais à la condition que je ne recevrai qu'une légère égratignure.

— Sans doute; je ne veux pas te tuer; car si, par impossible, ce moyen ne me réussissait pas, j'aurai encore besoin de tes services.

Le jour suivant, les journaux belges donnaient dans leurs colonnes des détails circonstanciés sur le duel des deux amis. Après avoir échangé deux coup de feu chacun, ils avaient mis l'épée à la main, et l'adversaire d'Albéric avait reçu une blessure peu profonde au bras. Cette nouvelle, ainsi accueillie par la presse de Bruxelles, circula aussitôt dans toute la ville; et comme le misérable Belge l'avait espéré, M. de Valpène apprit par la voie des journaux ce qu'il avait ignoré jusque-là. Hortense et son père furent dupes de la ruse employée par Albéric; ils crurent tous les deux à un généreux dévoûment, et le vieux militaire, tout en condamnant l'amour de Vandewynckele, tout en persistant dans sa résolution de ne pas donner la main d'Hortense à un homme dont la position sociale ne serait pas en rapport avec la sienne, ne crut pas devoir ajouter aux tourmens qu'il endurait sans doute par des reproches inutiles et qui n'auraient rien réparé. Il lui restait à prendre un parti pour soustraire sa fille à l'existence malheureuse qui l'attendait à Bruxelles. Albéric n'avait pas tout prévu: les pleurs, les prières, le désespoir d'Hortense, rien ne put attendrir M. de Valpène. Il fallut, quelques jours après cette fatale catastrophe, quitter la Belgique et se rendre à Paris. C'est là que les deux anciennes pensionnaires purent pleurer ensemble, et que Mlle Clarisse de Filhol prodigua à son amie désolée toutes les consolations d'une sœur, consolations impuissantes, hélas! pour cicatriser la plaie de son âme. Après huit jours seulement passés à Paris, Mlle de Valpène dût partir pour l'Espagne avec son père. C'était au moment du mariage de Cla-

risse avec M. le baron de Bussière, mariage tout de convenance et arrangé par les grands parens de Mlle de Filhol.

Deux ans se passèrent, pendant lesquels il survint de grands changemens dans la position de Mlle de Valpène. Le caractère d'Hortense avait perdu de sa fermeté. Rien n'affaiblit, rien n'use les ressorts du corps et de l'ame, comme une tristesse sans espoir. Obsédée par les conseils de son père, indignée de l'indifférence de celui qui possédait son cœur, de celui qui, d'après sa pensée de jeune fille romanesque, aurait dû franchir les royaumes, les mers et les montagnes pour voler à sa poursuite, bouleverser le monde entier pour découvrir sa retraite, elle ne fut pas assez forte pour résister aux terribles paroles de M. de Valpène, qui la menaçait de sa malédiction, en cas de refus; elle épousa le marquis de Villa-Hermosa, grand d'Espagne de première classe, que la pâleur distinguée de la jeune Française avait séduit autant que sa riche dot. M. de Valpène mourut six mois après cette union, satisfait d'avoir pu assurer l'avenir de sa fille.

La nouvelle marquise coulait à Madrid des jours plus calmes, sinon plus heureux, lorsque la fatalité voulut que son mari reçut une mission importante de sa cour auprès du cabinet de Bruxelles. Il fallut que M. de Villa Hermosa partit sur-le-champ pour la Belgique, et sa femme dut l'accompagner dans la capitale de ce royaume, nonobstant tous les prétextes, toutes les allégations, tous les moyens qu'elle employa pour se dispenser de faire ce voyage. Si Hortense n'avait pu encore oublier Vandewynckele, elle voulait cependant conserver intacte sa réputation d'épouse, et la possibilité d'une rencontre avec son ancien amant ne laissait pas que de l'effrayer, tout autant pour le moins que la crainte des mille rumeurs qui pouvaient parvenir aux oreilles du marquis sur le rendez-vous du parc et le duel qui l'avait compromise autrefois. Mais il était écrit que sa destinée s'accomplirait en Belgique.

Malgré la vie retirée qu'elle menait à Bruxelles, dans la petite maison que le marquis avait louée près de l'*Allée verte*, de continuelles appréhensions assiégeaient l'esprit d'Hortense. Elle n'avait pas encore aperçu Albéric; mais toujours préoccupée de la même idée, elle croyait entendre sa voix lorsqu'on parlait derrière elle, voir ses traits sur toutes les figures d'hommes qui jetaient un regard dans sa voiture. Cette crainte de tous les instans la faisait horriblement souffrir; et, faut-il le dire? l'oubli dans lequel la laissait Albéric n'était pas le moindre de ses supplices. Elle l'aimait encore, la malheureuse femme!

Un soir que le marquis de Villa Hermosa s'était rendu à Lacken pour conférer avec le roi au sujet de sa mission, Hortense, à demi couchée sur une chaise longue, accusait la fatalité qui s'était appesantie sur elle. Le souvenir de ses longues conversations avec Vandewynckele lui revenait plus obstiné que jamais. Sa tête était en feu; elle tremblait de tous ses membres. Dans une invocation passionnée, le nom d'Albéric s'échappa de ses lèvres; un autre nom, le sien, *lui répondit*. A cette voix qui ne lui était que trop bien connue, la marquise se lève et fait un mouvement pour fuir. Mais avant qu'elle soit revenue de son effroi, un homme se précipite à ses genoux, en murmurant dans son délire des mots entrecoupés. Il n'est pas utile de répéter les paroles que prononçait Albéric ni les réponses de la marquise. Toutes les scènes d'amour se ressemblent, et il n'est personne qui ne devine quelle devait être la nature de l'entretien des deux amans.

Cependant, fidèle à ses nouveaux devoirs d'épouse, la marquise, tout en gémissant sur son triste sort, repoussait de toutes les forces de sa vertu l'idée d'une intrigue coupable. Les tendres sentimens qu'elle portait autrefois au jeune Belge, s'étaient ranimés par sa présence, plus violens que jamais; mais elle ne pouvait consentir à ourdir une trame mystérieuse pour tromper celui dont elle portait le nom.

— Non, non, s'écriait-elle, il me semble que le marquis lirait ma faute dans mes yeux.

— Eh bien! reprenait l'ardent Albéric, pourquoi, si vous craignez de vous trahir devant lui, ne consentiriez-vous pas à vous soustraire par la fuite à un joug qui vous est odieux? Je vous aime, Hortense, vous le savez. Un mot de vous peut me rendre le plus heureux des hommes. Dites-le ce mot que j'attends à vos pieds, et ce soir une chaise de poste, en vous éloignant d'une ville dans laquelle je reçus autrefois vos sermens, vous rendra à celui que votre mariage désespère, à celui qui ne peut vivre que pour vous et par vous.

Ces paroles prononcées avec une voix émue faisaient sur Hortense une impression fatale. Son cœur battait avec violence. Un nuage enveloppait ses yeux. Albéric devint plus pressant. Il menaça de se tuer; quelques larmes perlides s'échappèrent de ses paupières. La malheureuse femme n'avait plus sa tête à elle; sa raison l'abandonnait. Dans ce moment, son regard rencontra le regard de son amant, qui, toujours prosterné devant elle, serrait avec passion sur sa poitrine la main brûlante qu'elle lui avait abandonnée. Elle lut, ou plutôt elle crut lire tant de dévouement, tant de désespoir dans ce regard, qu'elle fut subjuguée, enlacée, vaincue.

— Eh bien! soit, partons! murmura-t-elle dans son égarement.

A peine eut-elle prononcé ces mots, et comme Albéric recommençait à lui jurer un amour éternel, la porte s'ouvrit et le marquis de Villa Hermosa parut sur le seuil. A la vue de son époux, Hortense s'évanouit. Le Belge se leva debout et attendit en silence que le mari offensé lui demandât compte de sa conduite.

— J'ai tout entendu, dit enfin le marquis d'une voix étouffée.

— Je suis à vos ordres, répondit Albéric. Je sais que je vous dois une satisfaction; vous me trouverez toujours prêt à vous donner celle que vous exigerez de moi.

— Eh quoi! reprit le marquis, pas un mot pour excuser celle qui a placé sa confiance en vous? Celle qui, égarée par vos protestations de tendresse, a oublié un instant qu'elle portait le nom d'un homme honorable? Pas un mot pour essayer de me faire croire qu'il y a, dans ce qui se passe ici, un mystère que je ne comprends pas? Oh! monsieur, tout cela est bien vil et vous êtes bien lâche!

— Monsieur, s'écria Albéric en grinçant des dents, vous abusez de votre position et de la mienne. Demain je saurai vous prouver que je ne suis pas un lâche.

En s'avançant vers la porte, il passa devant le mari d'Hortense, qu'il toisa avec hauteur, et sortit du salon.

— Le misérable, murmura le marquis.

Puis il se croisa les bras et resta pendant quelques minutes debout en face de sa femme étendue sans connaissance sur le parquet. Il la contemplait dans un sombre abattement. Plusieurs fois il passa la main sur son front, comme pour en effacer une pensée obstinée. Evidemment, cet homme couvait quelque projet sinistre, ou prenait une résolution énergique; enfin il parut décidé. Il s'approcha d'Hortense, la déposa doucement sur un divan, et lui fit respirer un flacon d'éther. La marquise ouvrit les yeux. En apercevant son mari qui la soutenait d'une main empressée, Mme de Villa-Hermosa poussa un cri déchirant et le repoussa avec terreur.

— Revenez à vous, madame, lui dit le marquis d'une voix compâtissante, et prêtez une oreille attentive à mes paroles. Je ne vous parle pas de ce qui vient de se passer. Je savais que votre femme de chambre, séduite par cet homme, devait ce soir l'introduire secrètement auprès de vous. Je savais qu'il devait se rendre ici à dix heures. Une lettre, la voici, me donnait là-dessus tous les détails que je pouvais désirer.

En disant ces mots, le marquis tirait de la poche de son habit une lettre qu'il présenta à sa femme. Mais celle-ci se leva par un mouvement spontané et tombant aux pieds de M. de Villa-Harmosa:

— Tuez-moi, s'écria-t-elle. Oh! de grace, tuez-moi! car je l'ai mérité et je vous bénirai de terminer mes souffrances.

— Ecoutez-moi, reprit le marquis en la relevant avec bonté, car je n'ai pas fini encore; cet homme, je sais que vous l'avez aimé étant jeune fille. Je sais que, par une ruse infernale, il vous a perdue aux yeux de vos concitoyens. Ce duel que vous avez pris, ainsi que de Valpène, pour une nouvelle preuve d'amour, n'était qu'un moyen d'arriver plus vite à son but. Vous étiez jeune; vous étiez naïve et croyante, et cet homme était trop redoutable. Voilà ce qui vous excuse à mes yeux. Je sais, du reste, que jamais il n'a obtenu de vous que les preuves innocentes d'une affection de sœur. Avant notre départ de Madrid, je me rappelle bien tous les efforts que vous avez faits pour ne pas m'accompagner à Bruxelles; vous vouliez fuir le danger, et cette crainte vous honore. Ici, vous avez évité toutes les démarches qui pouvaient vous faire rencontrer avec celui que vous avez tant aimé. Vivant dans la plus grande retraite, pendant que votre rang, votre fortune, votre beauté vous permettaient de vous présenter à la cour, et de prétendre, dans les plus brillantes sociétés de la ville, à tous les triomphes de l'amour propre, vous avez cherché, par une conduite exemplaire, à désarmer la médisance et la calomnie qui s'attachaient encore à vos pas. Enfin tout à l'heure, pendant que cet homme était ici, employant, pour vous enlacer, les stratagèmes les plus adroits, le langage le plus passionné, toutes les ruses, en un mot, de la séduction la plus consommée, j'ai été témoin de votre résistance, de vos efforts pour vous soustraire à l'empire qu'il exerçait sur vous; si enfin, vous avez succombé, si vous avez promis de le suivre c'est que trop faible, éperdue, brisée par tant d'émotions, vous ne saviez plus ce que vous faisiez. Vous avez été un instant égarée; jamais vous n'avez été coupable. Et quelle est la femme qui, avec un amour aussi violent dans le cœur, aurait combattu comme vous, aussi long-temps que vous, et qui serait restée pure comme vous? Vous avez encore toute mon estime, madame. Ce langage vous étonne sans doute? Ecoutez ce qui me reste à dire et vous allez me connaître tout entier.

Tout autre mari, un Espagnol surtout, trompé par les apparences, ou emporté par une aveugle colère, aurait vengé son honneur par la mort des coupables. Voici ma vengeance à moi; elle est tout entière dans une révélation que je vais vous faire: n'est-ce pas que vous avez cru aimer un homme généreux autant que brave, distingué par ses sentimens, enthousiaste comme un poète et désintéressé dans son affection pour vous? Eh bien! que diriez-vous si vous vous étiez trompée? si cet homme, cet Albéric Vandewynckele n'était aujourd'hui et n'avait jamais cessé d'être, depuis que vous le connaissez, un vil chevalier d'industrie, un escroc et un infâme? Voyez-vous cette lettre qui m'instruit de son introduction furtive dans cette maison? Que diriez-vous s'il vous était prouvé que cette lettre a été écrite sous la dictée de cet homme?

— Albéric? s'écria la malheureuse Hortense, oh! non, non, c'est impossible!

— C'est lui, vous dis-je, qui l'a dictée; et si vous voulez l'entendre se vanter lui-même de cette ruse, dont vous ne devinez pas encore le motif, suivez-moi; le cheval n'a pas été dételé, et je vais vous fournir la preuve de ce que j'avance.

L'énergie de la marquise semblait lui être revenue avec les dernières paroles de son mari. Elle se leva d'un bond, jeta un manteau sur ses épaules, se cramponna au bras de M. Villa-Hermosa et descendit avec pré-

cipitation l'escalier. Le marquis fit arrêter sa voiture à l'entrée de straat Parochiaan (rue des Paroissiens), qui fait face à l'antique église de Ste-Gudule. Alors il s'avança silencieusement jusqu'à l'extrémité opposée. En arrivant devant une maison de modeste apparence, il tira une clé de sa poche, ouvrit la porte avec précaution et recommanda à sa femme de marcher sur la pointe des pieds. Ils montèrent deux étages. Au fond d'un sombre corridor, le marquis poussa une seconde porte qu'on avait laissé entrebâillée, et se penchant à l'oreille d'Hortense, il ne lui dit que ce seul mot : « Ecoutez ! »

En effet, une voix bien connue retentit douloureusement au cœur de Mme Villa-Hermosa. Une simple cloison la séparait de cette voix, et de l'endroit où elle se trouvait, la marquise pouvait entendre très distinctement ce qui se disait dans la pièce voisine.

—Oui, mon cher, disait Albéric, je vais enfin recueillir le fruit de ma persévérance ; jamais plus habiles combinaisons n'ont été imaginées; jamais aussi le résultat n'aura été plus brillant. Demain sera pour moi le grand jour, le jour du triomphe. Demain je n'aurai plus besoin d'user mon génie à poursuivre une ingrate fortune, les cartes à la main. Je serai riche, riche, comme on l'est dans un rêve.

—Et tu n'oublieras pas, j'espère, nos conditions, dans les fumées de la grandeur nouvelle? répondait une autre voix qui n'était autre que celle de Pletinckx. C'est que j'attends encore le paiment du coup d'épée dont tu m'as si généreusement gratifié il y a deux ou trois ans.

—Sois tranquille ; j'acquitterai toutes mes dettes à la fois. Je t'ai promis dix mille francs pour écrire la lettre en question; ces dix mille francs, tu les auras demain, avant le coucher du soleil. Cette innocente marquise! elle ne se doute guère, que depuis le premier jour où je l'ai vue chez son père, une seule pensée a fait battre mon cœur; celle d'épouser ses cinquante mille livres de rente. M. de Valpène a bien un peu dérangé mes projets autrefois; notre fameux duel, dont tous les journaux ont rendu compte, n'a pas jeté sa fille dans mes bras, comme je le croyais. Mais le hasard, c'est un grand maître que le hasard, plus grand que moi, je l'avoue; le hasard, avait décidé que mes plans auraient enfin une réalisation complète. Hortense, la noble épouse du marquis de Villa-Hermosa, Hortense est venue en Belgique, et son sort est maintenant fixé pour jamais. Oh! Pletinckx, si tu m'avais entendu tout à l'heure! Comme je jouais bien mon rôle! Protestations, menaces, larmes même, oui, mon ami, j'ai pleuré, ont fait une brèche à sa vertu, — une brèche par laquelle je passerai la main pour m'emparer de sa fortune. Un moment j'ai craint que son imbécile époux n'eût pas reçu à temps la lettre que tu as écrite; mais ma bonne étoile ne pouvait pas m'abandonner à l'heure décisive. Le marquis est entré précisément à l'endroit le plus pathétique de la scène. Il fallait me voir alors; j'étais beau, j'étais admirable, j'étais sublime de honte et d'embarras. L'Espagnol m'a traité de lâche; de lâche! moi qui partage une piece de dix sous à trente pas, moi qui ferais la partie de St-Georges, s'il revenait au monde; mais il faut bien pardonner quelque chose à un homme qui va mourir. Oui, mon cher Pletinckx, demain je croise le fer avec le mari d'Hortense, et demain le représentant de sa majesté catholique ira remplir sa mission chez Satan. Ce sera sa dernière ambassade; alors, après douze mois d'isolement et de retraite, j'épouse la veuve sentimentale. J'ai tout prévu cette fois-ci; si cependant je suis trompé dans mon attente, si la blessure de sa grandesse n'est pas mortelle, le soir, une chaise de poste attelée de quatre chevaux m'attend à la porte de la ville; la marquise, dont l'obéissance passive m'est assurée, se laisse complaisamment enlever, et nous gagnons en quelques heures la frontière de France. Tu comprends le reste. Il y aura procès, jugement et séparation de corps; la séparation de biens existe déjà par le fait, puisqu'elle est mariée sous le régime dotal. Il semble vraiment que M. de Valpène ait pensé à moi en faisant dresser le contrat, et je dispose encore des cinquante mille livres de rente de l'innocente marquise. J'ai sur elle un empire absolu; je règne en despote sur son cœur. Oh! n'est-ce pas que je suis un grand maître en intrigues? N'est-ce pas que la nature s'est trompée en ne pas me faisant naître fils d'un ministre ou d'un ambassadeur, et que j'aurais fourni une brillante carrière dans la diplomatie.

Pendant cette conversation étrange, la malheureuse Hortense, l'oreille collée à la cloison, écoutait dans des angoisses mortelles les paroles que prononçait Albéric. Vingt fois elle fut sur le point de trahir sa présence dans le cabinet par une plainte ou un sanglot. Un mouchoir fortement appuyé sur sa bouche refoulait dans son ame le cri déchirant qui voulait en sortir. Quelle affreuse position! quelle fatale découverte! M. de Villa-Hermosa ne l'avait pas trompée. Cet homme, pour lequel elle aurait donné sa vie, pour lequel elle avait déjà sacrifié sa réputation de jeune fille; cet homme, pour lequel elle allait oublier ses devoirs d'épouse, n'était qu'un vil chevalier d'industrie, un misérable comédien qui s'était joué de tout ce qu'il y a de plus saint au monde. Un calcul infâme amenait sur ses lèvres ces protestations de tendresse qui l'avaient séduite. Le cœur d'Albéric restait froid et glacé au milieu de son délire mensonger. Il mentait quand il jurait de lui consacrer sa vie entière. — Oh! désespoir! oh! funeste vérité!

Quand il eut fini de parler, le Belge poussa un bruyant éclat de rire qui pénétra, comme un poignard aceré, dans l'ame de Mme Villa-Hermosa. Sa résolution de ne pas se montrer s'évanouit dans un mouvement d'indignation. La marquise s'élança vers la porte pour confondre par sa présence et écraser sous son mépris cet homme qui l'avait si lâchement abusée. Mais l'énergie factice qui l'avait soutenue jusque-là disparut tout à coup, et l'infortunée tomba lourdement sur le parquet, en proie à une crise nerveuse.

Au bruit de cette chute, les lèvres de Pletinckx grimacèrent un sourire de démon. Albéric se retourna soudain, et s'écria, en braquant sur la cloison son regard soupçonneux :

— Il y a quelqu'un ici.

En même temps il s'avança vers le cabinet.

Mais il n'avait pas fait deux pas que la porte s'ouvrit avec violence. Le marquis de Villa-Hermosa parut sur le seuil, comme un spectre, soutenant dans ses bras Hortense évanouie.

— Que vois-je? s'écria Albéric... je suis trahi!

—Tu n'as pas tout prévu, mon maître, répondit Pletinckx. Ton confident est un homme qui aime l'argent pour au moins autant que toi. Il a profité de l'occasion qui lui était offerte de réparer ses affaires délabrées. Tu m'as proposé 10,000 fr. pour te servir; je valais mieux que cela; j'ai vendu ton secret pour le double de cette somme M. le marquis de Villa-Hermosa paie plus noblement que toi ceux dont il a besoin. Mon dévouement à tes intérêts était coté 10,000 francs *en espérances*... une trahison m'en rapportait 20,000 *en espèces*, il n'y avait pas à balancer; je t'ai trahi.

IV.

Peu de mots suffiront à présent pour terminer cette horrible histoire. Comme le marquis, enflammé d'une juste colère, se précipitait pour punir l'infame Albéric, celui-ci comprenant que tout était perdu pour lui, s'élança d'un bond vers la porte de sortie et disparut. Le lendemain il avait quitté Bruxelles, et neuf mois après, il était condamné, en Angleterre, à la déportation pour faux. Il partit pour Botany-Bay, où sans doute il est encore, si la mort n'a pas tranché cette vie criminelle.

Quant à la marquise, et voici enfin ce qui intéresse personnellement le vicomte, la marquise vécut encore un an, entourée par son époux des soins les plus tendres, des attentions les plus délicates; mais la blessure était mortelle. Tous les jours la pauvre femme s'affaiblissait davantage. On a dit au commencement de ce récit que, pour Hortense, l'amour devait être un bonheur éternel, ou un malheur irréparable. Son cœur était brisé. La réaction avait été trop violente, elle devait en mourir. Sentant sa fin approcher, elle écrivait à Mme de Bussière, qui était veuve depuis quelques mois déjà, de venir à Bruxelles pour l'assister dans ses derniers momens. La trame odieuse ourdie pour la perdre lui avait inspiré des craintes exagérées sur l'avenir de la baronne. Une idée fixe assiégeait son esprit malade. Elle englobait tous les hommes dans une réprobation générale. Ils étaient tous faux, tous menteurs, cupides, capables des plus noirs forfaits pour arriver à leur but; redoutant une catastrophe qui lui paraissait inévitable, si Mme de Bussière se livrait aux séductions de l'amour, elle voulut la lier par un redoutable serment.

—L'exemple de mes malheurs ne sera pas perdu pour elle, disait la marquise.

Adèle suivit sa maîtresse à Bruxelles. Le soir même de leur arrivée, la baronne assise au chevet de la malade écoutait, les larmes aux yeux, le récit de ses amours avec Albéric. Après mille réflexions sur la perfidie des hommes, leur égoïsme, et la fausseté de leur caractère, la marquise se leva à demi, et tirant de dessous son oreiller un crucifix d'ébène qui ne la quittait plus depuis qu'elle était alitée, elle supplia son amie de jurer sur cette relique vénérée, qu'elle garderait jusqu'à la mort son cœur libre de tout engagement.

M. de Bussière avait quarante-cinq ans, lorsqu'il épousa Mlle Clarisse de Filhol. C'était un homme précieux à force d'être ridicule. Le baron apportait dans le monde une morgue et un orgueil qui tiraient leur source de l'immense fortune qu'il possédait. Sot et suffisant dans les moindres actions de la vie, il se montrait froid et hautain vis à vis de sa femme. Cette fierté dédaigneuse lui semblait le comble de la noblesse et de la dignité. L'on comprend sans peine que la jeune épouse ne devait pas s'estimer très heureuse de l'existence que lui faisait le baron et qu'elle était loin d'éprouver pour lui un amour bien romanesque. Aussi, après deux ans de mariage, lorsque M. de Bussières vint à mourir, l'ame de la jeune veuve était aussi ignorante des passions de ce monde que lorsqu'elle sortit de pension. Clarisse n'avait pas entamé ces trésors de tendresse, que Dieu avait mis en elle et qui devaient lui faire comprendre la vie; elle n'avait pas deviné les émotions étranges, les douces inquiétudes, les tourmens délicieux d'un amour partagé. Les battemens harmonieux de son cœur ne lui avaient pas révélé encore tout ce qu'un homme aimé peut donner de joie et de bonheur.

Les confidences de la marquise, en lui montrant les déceptions qui attendent ici bas les ames pures et naives, n'éveillaient pas en elle le désir de poursuivre une félicité mensongère. Le souvenir, récent encore, de M. de Bussières, des deux années qu'elle avait passées avec lui, rendait plus persuasive l'éloquence de son amie. La jeune veuve ne crut pas faire un grand sacrifice en engageant son avenir. Elle prononça le fatal serment et combla ainsi les vœux d'Hortense.

— Je ne veux pas cependant te lier sans retour, reprit la victime d'Albéric. Si tu rencontres, par hasard, dans la vie, un homme qui te donne une preuve irrécusable de la pureté et de la force de son amour; si, par un acte sublime de dévouement et d'abnégation, il te montre l'excellence de son organisation, et la supériorité de sa nature d'élite, oh! alors, je te dégage de ton serment. Cet homme, si différent de ses semblables, sera digne de toi. Mais jusque-là, rappelle-toi ce que tu promets à ton amie mourante.

Une heure après que la baronne eut juré, la marquise de Villa-Hermosa avait cessé de vivre.

— Vous connaissez à présent le secret de ma maîtresse, dit Adèle à qui nous rendons la parole. Mme de Bussière est une créole enthousiaste et superstitieuse. Elle aime; il n'y a pas à en douter, puisque vous le lui avez entendu dire à elle-même, et je crois pouvoir ajouter que c'est vous qu'elle préfère.

— Comment, tu penses?... s'écria le vicomte.

— Mille causes cachées pour tout le monde, et qui ne nous échappent pas, à nous autres soubrettes, m'ont donné, ou à peu près, la certitude de ce que j'avance. Mais, je le répète, la baronne est superstitieuse comme une Espagnole ; elle se croit liée, et elle étouffera son amour ; elle mourra sans vous laisser deviner le sentiment que vous lui avez inspiré ; à moins que par un sacrifice sublime, par un dévouement extraordinaire, vous ne la releviez de son serment. Et alors je vous engage à vous hâter, car vous n'avez que huit jours pour lui donner cette preuve exigée par la marquise.

— Huit jours! explique-toi.

— Mme de Bussière a lu hier, après votre départ, une lettre qui lui était arrivée dans la journée. Cette lettre lui apprend la mort d'un frère qui lui laisse une fortune considérable, et elle s'embarque sous huitaine pour l'île Bourbon.

— Que dis-tu ?

— La vérité. Ce matin, elle m'a envoyée chez M. de Filhol pour le prier de se rendre chez elle aussitôt. La baronne lui a déclaré qu'elle quitterait Paris avant la fin du mois. Nous sommes aujourd'hui le 22; comptez si je me suis trompée en vous donnant une semaine pour atteindre votre but.

— Mon Dieu! que vais-je devenir? Adèle, ma chère Adèle, viens à mon secours; dis-moi ce qu'il faut que je fasse pour attendrir son cœur; trouve moi un moyen, parle, et je te donnerai tout ce que tu voudras.

— Ma foi! monsieur le vicomte, toute femme que je suis, il me serait bien difficile de vous conseiller. Tuez-vous? Qui sait! Cette preuve d'amour la déliera peut-être de son serment.

Après cette phrase prononcée d'un ton passablement railleur, la soubrette se retira. Ollivier l'attendait dans l'antichambre. Le sourire mystérieux dont il accueillit Adèle prouva à celle-ci que la porte qu'elle avait fermée derrière elle n'était pas assez épaisse pour intercepter ce qui se disait dans l'appartement du vicomte.

Adèle descendait l'escalier pour retourner chez Mme de Bussière, lorsqu'elle rencontra M. de Brevent qui montait chez son ami.

— Ah! ah! s'écria Jules en pénétrant dans le salon, où Aimé, la tête appuyée sur la main, était plongé dans ses réflexions; c'est parfait, c'est incroyable, c'est étourdissant; je citerais toutes les épithètes de la fameuse lettre de Mme de Sévigné, si je me les rappelais, pour exprimer ce que je viens de voir... Mon ami, continua-t-il, en lui prenant la main, je te félicite, tu es le plus heureux des mortels et tu vas faire bien des jaloux.

— Laisse-moi, répondit Aimé que ce début impatientait autant que la présence de Jules... Je suis le plus malheureux des hommes et tes félicitations arrivent mal à propos.

— Comment! le plus malheureux des hommes, lorsque je me suis heurté, en montant, contre la gentille messagère de tes amours!

— Tes railleries ne sont pas de saison, je dois t'en avertir.

— Allons; la discrétion est inutile. C'est bien Adèle, la piquante soubrette de Mme de Bussière, que j'ai rencontrée sur l'escalier. C'est la confidente de celle que tu aimes, qui sort d'ici. Sa présence chez toi n'était pas amenée, je pense, par le désir qu'elle éprouve de voir Ollivier. Depuis ta rupture avec Coralie, l'on sait fort bien que ta sévérité d'autrefois est rentrée dans la maison, en même temps que la danseuse en est sortie; et le sémillant mauvais sujet, aujourd'hui un Caton rigide, ne permettrait pas à son valet de chambre de recevoir sa maîtresse chez lui. Assurément, si Adèle sort d'ici, c'est qu'elle y était envoyée par quelqu'un, et ce quelqu'un ne saurait être qu'une certaine veuve qui te fait damner depuis un an bientôt. Donc tu es au mieux avec la baronne. C'est logique, ce me semble.

Le vicomte, impatienté de ce flux de paroles, s'était levé et arpentait à grands pas son appartement.

— Coralie a été vite remplacée et avantageusement, je l'espère, continua de Brevent, sans tenir compte de l'irritation de son ami, dont il ne comprenait pas le motif; je vois avec plaisir que mon antidote t'a été salutaire; c'est l'apologue du coin de fer chassé par un autre... Oh! oh! pas d'emportement, pas de dépit, parce que j'ai deviné juste... C'est mauvais genre de briser ses meubles, comme de venir éveiller les gens à huit heures du matin.

— Quand tu auras fini! répondit le vicomte d'une voix entrecoupée, et en s'approchant du terrible railleur, devant lequel il se plaça debout, et les bras croisés sur la poitrine.

— A merveille; voilà que tu deviens raisonnable, reprit de Brevent. Du reste, garde ton secret bien cadenassé dans ton cœur ; personne ne te force de le dévoiler, et je te jure de ne plus te parler de la baronne, dès l'instant que tu m'auras appris en quels termes tu en es avec elle. Eh! qu'en dis-tu?

— Je dis que ton bavardage est aussi ridicule qu'impatientant ; la preuve que Mme de Bussière ne m'aime pas, c'est qu'elle part dans huit jours pour les colonies.

— Bah! pas possible.

— C'est plus que possible, c'est vrai.

— Comment! cette coquette émérite, cette femme à laquelle il faut une cour d'adorateurs, des fêtes royales, des triomphes, des rivales qui sèchent de dépit, va s'embarquer pour un vilain pays où l'on ne rencontre que des visages brûlés et des cannes à sucre! Ah! je devine, vous aurez eu quelque querelle; la jalousie, l'amour-propre froissé... tu auras revu Coralie, que sais-je, moi? La jolie veuve a besoin de se distraire... elle ira en Italie, aux eaux, peut être, et elle te dira en partant qu'elle va naviguer vers les Tropiques.

— Oh! je n'y tiens plus! Quand je me tue à te répéter que je suis le plus malheureux des hommes, et que Mme de Bussière n'a pas changé pour moi ce cœur que tu as trouvé d'airain.

— Mais Adèle?

— Adèle, qui connaît mon amour, vient de m'apprendre le secret de la coquette insensibilité de sa maîtresse.

— Il y a donc un secret? Tu me mettras de moitié dans la confidence, j'espère?

— C'est elle qui m'a annoncé le départ de la baronne, et je prenais mon parti lorsque tu es arrivé. Je pars avec elle.

— Ai-je bien entendu?

— Je m'embarque pour l'île Bourbon avec Mme de Bussière. Ecoute, reprit-il d'une voix émue, un aveu auquel tu es bien loin de t'attendre : tu ignores que mes relations avec Coralie ont compromis sérieusement ma fortune; ma maison montée sur le *même pied* qu'autrefois, les apparences que j'ai pu sauver jusqu'ici, l'ont trompé avec tout le monde. Mais ici rien ne m'appartient plus. Meubles, tableaux, voiture, chevaux, tout a changé de maître. Un de ces jours, demain peut-être, des créanciers impitoyables vont me chasser de cet appartement. Je suis ruiné, complètement ruiné.

— Ruiné! Qu'a-tu dit, mon cher Aimé! Et tu ne t'es pas adressé à moi, dans ton malheur? Et tu n'as pensé...

— A travers la légèreté de ton esprit, mon cher Jules, j'ai toujours su apprécier tout ce que ton cœur renferme de sentimens nobles et généreux. Je sais qu'il n'est pas de dévouement impossible pour ton amitié; mais c'est un parti pris chez moi de ne pas accepter tes offres délicates, du moins pour le moment. Je dois porter *la peine* de mon inconduite ou me réhabiliter tout seul ; il me reste assez de courage, assez de force de volonté pour atteindre mon but. Le ministre me viendra en aide, lui; je ne lui cacherai rien des folies, des excès, des désordres qui ont précipité ma ruine. Il est mon parent, il me porte un grand intérêt, et il me tirera de l'abîme que j'ai creusé sous mes pas. Je lui demanderai de m'éloigner d'une ville où mes ruineuses excentricités ont obtenu un funeste retentissement. Qui sait? je n'aurai rien à lui apprendre peut-être! Quoi qu'il en soit, comme la violence de mon amour pour la baronne égale l'énergie de ma résolution pour reconquérir la position sociale que j'ai perdue, j'espère que mon oncle me trouvera une mission pour les colonies. S'il est averti, s'il devine ma pensée secrète, s'il refuse d'accéder à ma prière, eh bien! alors j'aurai recours à toi ; je profiterai de tes bonnes dispositions. Tu me prêteras la somme nécessaire pour ce voyage ; car, je te le répète, dans huit jours il faut que je parte avec Mme de Bussière.

— Si ton désespoir n'était pas aussi profond, je te dirais que tu es fou, mon ami, plus fou mille fois que dans le temps où tu te laissais ruiner par Coralie. Certainement, j'applaudis à tes merveilleux projets de réforme; je veux me convertir, moi aussi, pour te tenir compagnie et te rendre la morale moins ennuyeuse. Mais as-tu besoin de quitter Paris pour te créer une position honorable? Ton oncle, qui est tout-puissant, ne pourra-t-il pas te donner auprès de lui quelque emploi supérieur qui te remettra bientôt à flot? Les ministres ne sont jamais embarrassés lorsqu'ils veulent favoriser quelqu'un : chez eux le népotisme est cultivé en grand. Les cadres sont-ils pleins? ils savent bien les dégarnir. Que leur importe une destitution de plus ou de moins! Les places manquent-elles? Eh mon Dieu! ils créent des sinécures; c'est aussi simple que cela.

— Mais la baronne! je l'aime, mon ami, je l'aime à en perdre la tête ; et je renoncerais à elle du moment où elle peut m'appartenir! Oh! non, ce sacrifice est au-dessus de mes forces. Vois-tu? Jules, je sens en moi assez d'énergie, assez d'audace, assez de talent, peut-être, pour ne pas être déplacé dans aucune condition de la vie, pourvu que je conserve l'espoir de l'attendrir un jour et de devenir son époux. Loin d'elle, je serai faible et découragé. Renoncer à elle à présent que je connais son secret, à présent que je sais qu'elle a le cœur sensible, que sa coquetterie... Mais en voilà assez, mon cher Brevent; mon bonheur, mon avenir dépendent exclusivement de cette femme. Où elle ira j'irai!

— Allons! me voila convaincu que Mme de Bussière ne s'est pas humanisée en ta faveur. Cette résolution de t'exposer à une traversée longue et périlleuse, pour suivre ton Hélène sous le ciel des Tropiques, en est la preuve. Pour une femme qui dédaigne l'amour le plus exalté, on se bat, on se ruine souvent, je comprends cela; on se tue même quelquefois; cela se voit encore, car il y a toujours des fous sur la terre. Mais la suivre aux colonies! Oh! mon cher vicomte, c'est là le comble de la démence. Non, tu ne feras pas cette sottise, ou bien tu es un homme que le ridicule écrasera. Je consens volontiers à partager avec toi tout ce que je possède, mais je te renie pour mon ami, si tu pars.

— Il n'est pas en mon pouvoir de suivre tes conseils. Le destin l'ordonne, je partirai.

Il y a des hommes organisés de telle sorte, qu'une fois qu'une passion fatale s'est enracinée dans leur cœur, son expulsion devient impossible, et ils ne reculent devant aucuns moyens pour la satisfaire. Démarches téméraires, stratagèmes périlleux, sacrifices d'argent, assiduités obstinées,

rien ne leur coûte pour atteindre le but qu'ils se sont proposé. Le vicomte était de ceux-là.

M. de Valpène, au milieu de sa détresse, possédait encore un magnifique trésor dont l'emploi sagement ordonné pouvait le réconcilier avec le monde: l'avenir lui restait; l'avenir qui était gros pour lui d'espérances radieuses, d'ambition satisfaite, de places et de dignités. Eh bien! il n'hésita pas un instant à faire ce dernier, cet immense sacrifice, à la jolie veuve.

Comme il l'avait annoncé à de Brévent, Aimé se rendit chez le ministre. Il arriva au moment où ce dernier allait le faire appeler. A l'air dont il fut accueilli, le vicomte comprit qu'il s'y prenait un peu tard pour faire l'aveu de sa position désespérée. En effet, son oncle savait tout. Depuis plusieurs jours, la nouvelle de la ruine d'Aimé avait transpiré, et des fournisseurs impatiens avaient déjà porté leurs réclamations jusque dans le cabinet du ministre. Quelques uns, plus irrités que les autres, plus habiles peut être, spéculant sur la parenté de leur débiteur avec un des premiers personnages de l'état, avaient même proféré le terrible mot de *scandale*, ce mot qui résonne toujours d'une manière si effrayante aux oreilles des hommes publics.

Le ministre était assis devant une table encombrée des mémoires que lui avaient apportés les créanciers de son neveu, lorsque celui-ci entra.

— Ah! ah! c'est vous, monsieur, dit le haut fonctionnaire, je viens d'apprendre de belles choses sur votre compte. Est-il vrai, comme on me l'a annoncé, qu'il ne vous reste plus rien de cette belle fortune que vous a laissée votre père? Répondez, mais répondez sans détours.

La question ainsi posée rendait moins embarrassante la position du vicomte. Un aveu est toujours difficile lorsqu'il faut le faire devant une personne qui n'a pas le plus léger soupçon. De combien de termes ambigus, de circonlocutions, de périphrases, de ménagemens oratoires n'use pas le coupable, avant d'aborder le fait principal! Ordinairement, ses paroles présentent une énigme ténébreuse et compliquée qui met à la torture l'esprit de son interlocuteur; alors il faut deviner la vérité. Il n'y a qu'un homme fortement organisé qui ose franchement, et dès les premiers mots, faire une déclaration qui le compromet ou l'humilie. Dans tous les cas, il est toujours pénible d'avouer une faute qui vous expose à rougir devant quelqu'un. Dans son malheur, Aimé devait donc s'estimer très heureux de ce que son oncle était instruit par d'autres que par lui. La colère du ministre n'en fut pas moins violente pour cela, et le vicomte dut essuyer pendant près d'une heure un débordement de reproches qu'il laissa passer dans l'abattement d'un homme qui reconnaît les avoir mérités.

— Maintenant, continua le ministre, il s'agit de remédier au mal le plus promptement possible et d'étouffer les justes réclamations de vos créanciers. Vos dettes seront payées, car il ne m'est pas permis de laisser poursuivre et emprisonner, comme un malfaiteur, un membre de ma famille; mais il faut vous soustraire pour quelque temps à la fausse position que vos folies vous ont faites dans le monde. Vous allez vous éloigner de Paris; vous voyagerez en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, où vous voudrez enfin. Quel jour fixez pour votre départ?

— Mon oncle, vos bontés me confondent, répondit Aimé, et je veux me montrer digne de votre indulgente protection. Oui, je m'éloignerai de Paris; dans huit jours mes affaires les plus urgentes seront terminées, si vous me venez en aide, et je vous montrerai, en accomplissant toutes vos volontés, la ferme résolution que j'ai prise de revenir de mes longs égaremens; mais j'ai une prière à vous adresser.

— Une prière?

— Depuis long-temps je nourrissais l'idée d'un voyage sur mer. Je voulais visiter les possessions anglaises et françaises dans l'océan Indien. Aujourd'hui un double motif donne à ce désir une force de plus. D'abord la nécessité de quitter au plus tôt le théâtre de mes folies; et en second lieu le départ d'un de mes amis pour l'île Bourbon. Au lieu de parcourir, comme un chercheur d'aventures ou un élégant désœuvré, les états de l'Europe dont vous venez de me parler, ne pourriez-vous pas me charger, pour notre colonie indienne, d'une mission quelconque, qui, en occupant l'activité de mon esprit, donnerait ainsi un but utile à mon voyage?

A cette proposition inattendue, le ministre haussa les épaules et regarda fixement son neveu.

— Est-ce que par hasard cet ami n'appartiendrait pas au corps de ballets de l'Opéra? demanda-t-il d'un ton sévère.

Ces paroles firent tressaillir le vicomte. Son oncle, en faisant allusion à son intrigue avec Coralie, venait de lui prouver qu'il ne soupçonnait rien de la passion insensée qu'il nourrissait pour Mme de Bussière. Aussi sa réponse fut-elle péremptoire, et le ministre parut-il convaincu: mais la demande d'Aimé ne fut pas même sérieusement discutée; son oncle le congédia en lui disant:

— Ce soir vous recevrez mes dernières instructions. Allez. N'oubliez pas que je vous attends après la séance de la chambre, et que je réglerai ma conduite sur votre obéissance.

Huit jours après cette conversation, un bâtiment marchand partait du Havre en destination pour l'île Bourbon. Le vent était favorable, le temps magnifique, et le navire perdit bientôt de vue les côtes de France. Pendant cette première nuit, et lorsque chaque passager était renfermé dans sa cabine, les matelots de quart purent remarquer un homme qui, le front soucieux et les bras croisés sur sa poitrine, se promenait silencieusement sur le pont. De temps en temps il levait les yeux au ciel en prononçant un nom, celui de Clarisse. Tout, chez cet homme, dont l'extérieur était celui d'un élégant du grand monde, ses gestes brisés, ses soupirs, son regard, trahissait une vive préoccupation qui n'aurait pas échappé à un observateur attentif.

Le lendemain, M. de Filhol, qui était au nombre des passagers, venait d'adresser quelques questions au capitaine du navire, lorsque le promeneur taciturne s'avança de son côté. Au moment où il arriva en face de M. de Filhol, il poussa une exclamation qui aurait paru bien bruyante et peu convenable par conséquent, si elle n'était pas feinte, de la part d'un homme distingué à qui l'habitude de vivre dans la bonne compagnie apprend à modérer un premier mouvement.

— Vous ici, monsieur de Filhol? s'écria-t-il.

— Comment! est-ce possible? le vicomte de Valpène? s'écria à son tour le vieux garçon. Et par quel coup du sort, continua-t-il en passant son bras sous celui de son ancien rival, vous trouvez-vous sur ce bâtiment?

— Mais reprit Aimé, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de certain dérangement dans mes affaires?

— En effet, quelquelques jours avant notre départ de Paris, le chevalier de Bois-Fraisans nous a annoncé cette triste nouvelle. Mais je n'ai pas cru ce qu'il disait. Je l'ai même prié de garder pour lui ce qu'il paraissait disposé à apprendre à tout le monde.

— Le chevalier était bien informé. Il m'en a coûté cher pour vous ravir les bonnes graces de Coralie. L'honneur de vous remplacer, je l'ai payé de la perte de ma fortune. Mais la baronne?...

— En vérité? répondit M. de Filhol, sans paraître avoir entendu cette dernière question... Et moi qui lui gardais rancune! Ce pauvre vicomte!

Pauvre en effet! dit Aimé; au point d'être forcé de me créer une position lorsque j'en avais une toute faite. Je suis chargé par le ministre mon oncle d'une mission particulière et importante auprès du gouverneur de l'île Bourbon. Voilà comment je me trouve sur ce bâtiment. Et Mme de Bussière? reprit-il de nouveau.

— La baronne est un peu indisposée. Depuis quelque temps elle se plaint d'une névralgie qui doit finir par la tuer, dit-elle. Son humeur est affreuse; rien ne peut la distraire; elle a le spleen, je crois. Si j'avais voulu y consentir, elle serait restée à Paris et je serais parti tout seul. Comprenez-vous ce changement subit de résolution? C'est elle qui m'a démontré la nécessité d'aller nous-mêmes recueillir la succession de son frère, et lorsqu'elle m'a décidé à l'accompagner, que tout est convenu, arrêté, conclu, ne s'avise-t-elle pas de vouloir me prouver qu'il y aurait du danger pour sa santé à entreprendre ce voyage lointain? Quelle femme bizarre et capricieuse! mon ami. Elle a cédé pourtant, mais ce n'est pas sans peine, croyez-le bien. Ah! ah! c'est elle qui sera surprise de vous savoir aussi près de nous. Je vais voir si elle est disposée à recevoir votre visite; votre conversation, qu'elle trouvait si attrayante autrefois, dissipera peut-être ses idées noires; ce sera un véritable service que vous nous rendrez.. Ce cher vicomte! s'écria-t-il en s'éloignant.

La baronne était étendue, mélancolique et pâle, sur un lit de repos. Ce n'était plus là cette coquette légère que nous connaissons. Ses yeux si vifs, si pétillans, si moqueurs autrefois, expriment aujourd'hui une triste résignation, une obéissance passive aux arrêts du destin. Ce n'était plus là cette belle créole dont le caractère frivole et enjoué rendait si dangereuse l'insensibilité agaçante de toute sa personne. Cette femme, si séduisante dans le monde, semble s'être repliée sur elle-même. Elle passe des journées entières absorbée par ses pensées et perdue dans une longue rêverie. Mon Dieu! quel changement depuis le bal de l'ambassadeur d'Angleterre! Quel est donc l'événement terrible, le malheur imprévu qui l'ont frappée tout à coup? Dix jours à peine se sont écoulés, et elle est méconnaissable! Pourquoi ces pommettes saillantes et affreusement colorées? Pourquoi cette teinte blafarde sur ses joues? Pourquoi cette pâleur fatale qui semble vouloir envahir ce visage autrefois si rose et si mutin! Pourquoi? Regardez ce feu sombre qui brûle sa prunelle; ces agitations nerveuses qui trahissent une blessure cachée, profonde, incurable. La baronne aime, comme elle l'a avoué à Adèle, elle aime sans espoir d'être heureuse un jour. Et voilà pourquoi ses sensations intérieures, ne pouvant pas s'épancher au dehors, réagissent, impétueuses, terribles, sur ses organes. C'est un torrent qui veut rompre ses digues, et qui, toujours refoulé dans les limites prescrites, en est réduit à miner peu à peu les obstacles que l'homme oppose à sa fureur. Chez cette femme, c'est l'ame qui tue le corps.

Elle reposait sur un hamac ses membres fatigués, laissant errer ses yeux, par la petite fenêtre de la cabine, sur l'immensité de l'Océan, lorsque son oncle se présenta devant elle. A la nouvelle de la présence du vicomte de Valpène sur le bâtiment, la baronne se leva à moitié, attacha sur M. de Filhol un regard égaré, et, trop faible pour maîtriser ses émotions, elle retomba sur le hamac sans prononcer une parole. Aimé ne put la voir de toute la journée. Le soir, après le coucher du soleil, une brise secourable ayant rafraîchi l'atmosphère, la jeune veuve vint s'asseoir un instant sur le pont, pour respirer les douces émanations de cette brise marine. Le vicomte s'approcha d'elle. Nulle plume assez passionnée ne pourra traduire l'expression du regard qui répondit à son salut; dans ce regard, il y avait du désespoir et du bonheur, des souffrances horribles et des voluptés ineffables, des blasphèmes et des prières. L'amour qu'Aimé éprouvait pour cette femme, qui l'avait si cruellement torturé, grandit encore, si c'est possible, en la voyant dans cet état douloureux. Ils échangèrent quelques paroles, mais la présence de M. de Filhol glaça la conversation; et lorsqu'il fallut se séparer, le vicomte n'avait pas pu

confier à la baronne le but de son voyage, si toutefois elle ne l'avait pas deviné.

Ce fut la première et la dernière fois que Mme de Bussière parut sur le pont. Le lendemain de ce jour, sa faiblesse l'obligea à garder la chambre, et plusieurs semaines se passèrent ainsi. La fatalité semblait s'appesantir sur le malheureux vicomte. Au moment où, isolé du monde, loin des indiscrets et des fâcheux, il aurait pu entamer avec la créole une de ces conversations intimes dont l'effet lui paraissait assuré; au moment où il aurait pu lui raconter ses efforts toujours vains pour noyer son souvenir dans les excès, sa désobéissance aux ordres du ministre, désobéissance qui ruinait son avenir, le stratagème qui lui avait livré le secret de sa coquetterie et celui de son cœur, un obstacle imprévu le tenait éloigné d'elle. La baronne était alitée. Les convenances, barrières plus difficiles à franchir que le fossé ou les murailles d'un château fort, lui défendaient l'entrée de sa cabine. Lui qui avait tout quitté, tout sacrifié pour ne pas être séparé de celle qu'il aimait, ne pouvait plus s'asseoir à ses côtés, s'enivrer de ses regards et de ses sourires, de sa voix harmonieuse; la consolation de la contempler en silence lui était même refusée. Et si la mort... affreuse pensée! Dans ces heures de désespoir, Aimé appelait de tous ses vœux une catastrophe soudaine, une tempête épouvantable, un grand péril, qui le rapprocherait momentanément de la baronne. Qu'il donnerait volontiers sa vie pour racheter la sienne! de quel acte de dévouement ne se sentait-il pas capable pour la délier de son serment! Mais il se consumait en désirs impuissans. La jeune veuve était toujours alitée, le ciel toujours bleu; un vent favorable s'engouffrait dans les voiles et conduisait avec amour le *Saint-Joseph* à travers les abîmes de l'Océan.

Plusieurs semaines se passèrent encore, et le vicomte en était réduit à arler de la baronne avec M. de Filhol; il devait se contenter des nouvelles qu'il en recevait soir et matin, et ces nouvelles étaient bien affligeantes. L'état de Mme de Bussière empirait tous les jours. Une fièvre lente dévorait cette organisation si riche, si puissante, si merveilleuse. L'amour, un amour concentré, la traînait peu à peu dans la tombe. Devinez-vous l'horrible supplice qu'endurait Aimé? Lui, qui croyait connaître la cause de ce dépérissement si extraordinaire; car les paroles d'Adèle, le jour de sa terrible confidence, le changement subit dans les idées, le caractère, les habitudes de la baronne; changement qui coïncidait avec la nouvelle de sa ruine, à lui; son désir de rester à Paris à cette époque, après avoir arrêté elle-même le voyage de Bourbon, et surtout le regard qui, à défaut d'aveu, lui avait révélé, le jour de leur rencontre sur le pont du *Saint-Joseph*, l'ame passionnée mais superstitieuse de la créole, tout cela donnait une base aux espérances du vicomte. L'avenir lui apparaissait avec tous ses enivremens; mais c'était en face d'un cadavre. S'il avait deviné juste, un mot, un soupir, un regard pouvaient sauver Mme de Bussière, et il lui était défendu de s'approcher d'elle, de la voir, de lui parler, de retenir sur ses lèvres enflammées la vie qui voulait s'en échapper; il lui était défendu de verser, par un baiser, à ce corps amaigri, toutes les forces de sa jeunesse; à ce cœur qui allait cesser de battre, la volonté de briser un serment impie et sacrilége!

Le voyage touchait cependant à son terme. On avait doublé le cap de Bonne-Espérance et on devait bientôt apercevoir les côtes de Madagascar. Depuis deux jours, la baronne se sentait moins suffoquée; le vicomte accueillait avec ivresse cette pensée que peut-être le climat de Bourbon, ce climat malsain et funeste pour les Européens, aurait une influence salutaire sur la créole. La vue du ciel où l'on est né, l'air de la patrie, ont trompé bien des prédictions fatales, ont produit bien des miracles, et Mme de Bussière allait revoir les lieux où s'était écoulée son enfance. Pendant qu'Aimé luttait entre le désespoir et l'espérance, le capitaine du *Saint-Joseph* regardait avec inquiétude une épaisse nuée, dont l'apparition soudaine présageait une révolution dans l'atmosphère. Bientôt les faibles rayons de la lune disparurent derrière cette nuée menaçante qui envahit le firmament. Le marin comprit qu'une tempête allait éclater, et il fit serrer les voiles. Son expérience ne fut pas en défaut. A peine ses ordres venaient-ils d'être exécutés, que le vent souffla avec furie et qu'une pluie battante inonda le pont du bâtiment. Déjà les flots grossis et agités se précipitent les uns sur les autres, la foudre éclate avec fracas, l'éclair sillonne l'espace. C'était là, sans doute, un beau spectacle pour un artiste, mais non pour les commerçans qui avaient leur fortune à bord du *Saint-Joseph*.

Au milieu de la nuit, les passagers sont éveillés en sursaut par un craquement épouvantable. Le bâtiment, entraîné par les vagues, venait de heurter contre un des rescifs dont les côtes de Madagascar sont hérissées; la carcasse usée par un long service n'avait pu résister à la violence du choc, et l'eau s'engouffrait dans la cale par la voie qui lui était ouverte. Aux cris des matelots, tout le monde fut sur pied. L'intérêt commun réunit tous les hommes dans une même pensée. On fit jouer les pompes; chacun y courut à son tour; mais l'ouverture devait être bien grande, car malgré le travail le plus actif, le terrible élément montait, montait toujours. Que de prières! que d'imprécations! que de gémissemens! que de sanglots, se perdirent alors au milieu des hurlemens de la tempête!

Aux premières lueurs du matin, le péril était imminent et le capitaine dut renoncer à l'espoir de sauver son navire. Voyant le *Saint-Joseph* sur le point d'être submergé, le canot emporté par une vague, il dit deux mots à l'oreille d'un de ses matelots. Dans ce moment le vicomte, les cheveux en désordre, le regard enflammé, se précipita dans la cabine de Mme de Bussière. La jeune veuve était à genoux; elle tenait dans ses mains le crucifix d'Hortense.

— Madame! s'écria Aimé, le moment est arrivé de vous délier de votre serment; je sais tout, et l'engagement que vous avez pris au lit de mort de ma cousine, et la nature du mal qui vous consume. Ecoutez! dans une heure le *Saint-Joseph* sera la proie de l'Océan. La chaloupe est notre seul espoir, et elle ne peut contenir que les gens de l'équipage et la moitié des passagers; M. de Filhol vient d'y descendre. Cet homme, qui doit vous tenir lieu de mari et de père, cet homme qui vous doit secours et protection, vous abandonne lâchement à votre malheureux sort. Mais il vous reste un ami qui ne vous oublie pas, lui; l'heure solennelle a sonné où la pureté et la force de mon amour vont enfin éclater à vos yeux. Suivez-moi sur le pont. Un matelot n'attend plus que moi pour couper l'amarre de l'embarcation. Prenez-y ma place. Le caprice des flots vous poussera peut-être vers Madagascar, et je serai heureux de penser que le sacrifice de ma vie n'aura pas été perdu pour vous.

Alors, sans attendre la réponse de la baronne, Aimé la saisit dans ses bras; il s'élance à travers les obstacles, et bientôt il dépose sur le pont son précieux fardeau.

Quelle scène de désolation se passait à bord du *Saint-Joseph*! Parmi des débris de mâture et de cordages dont l'ouragan avait jonché les planches, au milieu des éclairs, du sifflement du vent et du fracas de la tempête, une quinzaine de passagers, dont la voix prenait toutes les intonations du désespoir, tendaient leurs mains suppliantes vers la chaloupe. C'est en vain que quelques-uns d'entre eux faisaient des efforts surhumains pour se glisser le long de l'amarre, et après être restés quelque temps suspendus sur l'abîme, tentaient de s'introduire dans l'embarcation. Le nombre était complet. Un homme de plus aurait compromis l'existence de tous. Un matelot, celui qu'avait gagné le vicomte sans doute, se tenait debout à la poupe, une hache à la main; il repoussait impitoyablement et renversait dans l'Océan ceux qui se cramponnaient au bois sacré. Ce matelot fit un signe en apercevant M. de Valpène; alors Aimé passant le bras sous la taille de la baronne pour l'aider à faire ce trajet périlleux:

— Oh! madame, dit-il d'une voix émue; oh! Clarisse! maintenant qu'Hortense vous a déliée de votre serment, qu'un mot, un tendre aveu me donne la force d'attendre ici la mort! Que votre adieu, dans ce moment suprême soit une parole d'amour et je vous bénirai.

Mais la baronne, que sa faiblesse avait empêchée de marcher, que le saisissement avait rendue muette, parut reprendre une nouvelle vigueur. Son visage pâle se contracta, ses muscles se raidirent dans un spasme nerveux; sur ses lèvres s'épanouit un étrange sourire. Au geste du vicomte, elle s'était vivement rejetée en arrière. Puis elle se cramponna fortement à son bras, jeta sur lui un regard qui renfermait tous les secrets de son ame, et lui dit avec un accent passionné:

— Nous mourrons ensemble. Je reste.

A peine eut-elle achevé ces mots, que l'amarre fut coupée. La chaloupe s'éloigna, servant de jouet aux flots.

Dix-huit mois s'étaient déjà écoulés depuis cet affreux évènement, lorsqu'un matin le domestique de M. de Brévent lui remit une lettre qui arrivait de l'île Bourbon. Coralie jouait à côté de Jules, avec un de ces gracieux *Stuart*, à longues oreilles soyeuses, dont le palais taché de noir porte, dit on, le deuil de Charles Ier. Le regard de la danseuse tomba par hasard sur la suscription de cette lettre, et aussitôt elle poussa un cri de surprise; elle en avait reconnu l'écriture. Voici ce qu'elle contenait:

« Mon cher Jules,

» Rassure-toi; cette lettre n'arrive pas de l'enfer, et celui qui l'a écrite appartient encore à ce monde, Dieu merci. Mon long silence et le récit du naufrage du *Saint-Joseph*, que tu as lu dans les journaux, t'ont fait croire que j'étais au nombre des victimes: il n'en est rien. Ton ami est plein de vie et de bonheur; oui, mon cher, de bonheur. Voici ce que les feuilles périodiques n'ont pas pu t'apprendre; ces quelques lignes compléteront cet horrible épisode.

» Tu sais que la chaloupe s'était éloignée du navire, laissant quelques passagers sur le *Saint-Joseph*. La baronne et moi nous étions parmi ces derniers. En perdant l'espoir de conserver leur vie, nos malheureux compagnons tombèrent à genoux, en attendant l'heure suprême. Pour moi, je soutenais dans mes bras Mme de Bussière, que son oncle avait lâchement abandonnée en se précipitant dans l'embarcation, et je recueillais avidement ses paroles d'amour, que l'horreur de notre position rendait plus solennelles.

» Cependant, l'ouragan grondait toujours au-dessus de nos têtes. Alors, à la lueur d'un éclair, nous avons vu la chaloupe disparaître dans l'abîme. M. de Filhol a péri avec tous ceux qu'elle portait: juste punition de leur barbare égoïsme! Nous passâmes le reste de la nuit dans des angoisses mortelles.

» En même temps que le soleil se leva à l'horizon, la tempête se calma et nous aperçûmes plusieurs voiles qui se dirigeaient vers nous du côté de Madagascar.

» C'étaient des navires qui, ayant entendu nos signaux de détresse pendant la nuit, s'avançaient dans la direction du *Saint-Joseph*. Ils arrivèrent à temps pour sauver tous ceux qui restaient encore à bord du bâtiment, Mme de Bussière, un passager et moi. Les autres s'étaient noyés. A peine eûmes-nous posé le pied sur un des navires madécasses, que le *Saint-Joseph* disparut à son tour; mais nous étions sauves.

» La baronne, qui avait failli mourir lentement pendant la traversée, se rétablit peu à peu en arrivant à Bourbon. Mes soins affectueux y ont

sans doute contribué ; il faut bien le croire, puisqu'elle me le répète chaque jour. Mme de Bussière est ma femme depuis un mois. La coquette s'est transformée en épouse dévouée, sensible, aimante, qui me rend avec usure et en bonheur tout le mal qu'elle m'a fait autrefois.

» Adieu, mon cher Jules ; bientôt nous aurons terminé, je l'espère, la liquidation de la succession qu'a laissée le frère de Clarisse. Elle est passablement embrouillée. Alors nous retournerons en France, où je te remettrai les dix mille francs que tu m'as si obligeamment prêtés avant mon départ. Si tu y tiens encore, je pourrai te confier le secret que tu brûlais de connaître le jour de la visite d'Adèle et que je résume par ces quatre mots : *le serment d'une coquette.* Tout à toi. »

Signé vicomte Aimé de Valpène ! s'écria Coralie, après que M. de Brévent eut fini la lecture de cette lettre.

— Ce brave vicomte ! dit Jules, moi qui le crois mort, et mort insolvable ; le voilà plein de vie et de bonheur, comme il le dit lui-même.

— Et riche ! par-dessus le marché, ajouta la danseuse. C'est égal, reprit-elle, en agaçant le charmant animal qui reposait sur ses genoux, il y a dans ce changement de fortune quelque chose de merveilleux et d'extraordinaire. Voici le temps des miracles revenu.

— J'en ai la preuve depuis six mois, répondit Jules.

— Comment donc ?

— C'est que voilà six mois que dure notre bonheur !

CHARLES EXPILLY. (*Courrier.*)

Poésie.

IDYLLE.

A quoi passer la nuit quand on soupe en carême ?
Ainsi, le verre en main, raisonnaient deux amis.
Quels entretiens choisir, honnêtes et permis,
Mais gais, tel qu'un vieux vin les conseille et les aime ?

RODOLPHE.

Parlons de nos amours ; la joie et la beauté
Sont mes dieux les plus chers après la liberté.
Ebauchons, en trinquant, une joyeuse idylle.
Par les bois et les prés les bergers de Virgile.
Fêtaient la poésie à toute heure, en tout lieu ;
Ainsi chante au soleil la cigale dorée ;
D'une voix plus modeste, au hasard inspirée,
Nous, comme le grillon, chantons au coin du feu.

ALBERT.

Faisons ce qu'il te plait. Parfois en cette vie,
Une chanson nous berce et nous aide à souffrir
Et si nous offensons l'antique poésie,
Son ombre même est douce à qui la sait chérir.

RODOLPHE.

Rosalie est le nom de la brune fillette
Dont l'inconstant hasard m'a fait maître et seigneur ;
Son nom fait mon délire, et quand je le répète,
Je le sens chaque fois mieux gravé dans mon cœur.

ALBERT.

Je ne puis sur ce ton parler de mon amie,
Bien que son nom aussi soit doux à prononcer,
Je ne saurais sans honte à tel point l'offenser,
Et dire, en un seul mot, le secret de ma vie.

RODOLPHE.

Que la fortune abonde en caprices charmans !
Dès nos premiers regards nous devînmes amans,
C'était un mardi-gras, dans une mascarade.
Nous soupions, — la folie agita ses grelots,
Et notre amour naissant sortit d'une rasade,
Comme autrefois Vénus de l'écume des flots.

ALBERT.

Quels mystères profonds dans l'humaine misère !
Quand, sous les marronniers, à côté de sa mère,
Je la vis, à pas lents, entrer si doucement ;
Son front était si pur, son regard si tranquille !
Le ciel m'en est témoin, dès le premier moment :
Je compris que l'aimer était peine inutile ;
Et cependant mon cœur prit un amer plaisir
A sentir qu'il aimait, et qu'il allait souffrir.

RODOLPHE.

Depuis qu'à mon chevet rit cette tête folle,
Elle en chasse à la fois le sommeil et l'ennui ;
Au bruit de nos baisers le temps joyeux s'envole,
Et notre lit de fleurs n'a pas encore un pli.

ALBERT.

Depuis que dans ses yeux ma peine a pris naissance
Nul ne sait le tourment dont je suis déchiré.
Elle-même l'ignore, — et ma seule espérance
Est qu'elle le devine un jour, quand j'en mourrai.

RODOLPHE.

Quand mon enchanteresse entr'ouvre sa paupière,
Sombre comme la nuit, pur comme la lumière,
Sur l'émail de ses yeux brille un noir diamant.

ALBERT.

Comme sur une fleur une goutte de pluie,
Comme une pâle étoile au fond du firmament,
Ainsi brille en tremblant le regard de ma mie.

RODOLPHE.

Son front n'est pas plus grand que celui de Vénus.
Par un nœud de ruban deux bandeaux retenus
L'entourent mollement d'une fraîche auréole ;
Et, lorsqu'au pied du lit tombent ses longs cheveux,
On croirait voir, le soir, sur ses flancs amoureux,
Se dérouler gaîment la mantille espagnole.

ALBERT.

Ce bonheur à mes yeux n'a pas été donné,
De voir jamais ainsi la tête bien-aimée.
Le chaste sanctuaire où siége sa pensée
D'un diadème d'or est toujours couronné.

RODOLPHE.

Voyez-la, le matin, qui gazouille et sautille ;
Son cœur est un oiseau, — sa bouche est une fleur.
C'est là qu'il faut saisir cette indolente fille ;
Et sur la pourpre vive où le rire pétille,
De son souffle enivrant respirer la fraîcheur.

ALBERT.

Une fois seulement, j'étais le soir près d'elle ;
Le sommeil lui venait et la rendait plus belle.
Elle pencha sur moi son front plein de langueur,
Et comme on voit s'ouvrir une rose endormie,
Dans un faible soupir, des lèvres de ma mie
Je sentis s'exhaler le parfum de son cœur.

RODOLPHE.

Je voudrais voir qu'un jour ma belle dégourdie,
Au cabaret voisin de champagne étourdie,
S'en vînt, en jupon court, se glisser dans tes bras.
Qu'adviendrait-il alors de ta mélancolie ?
Car enfin toute chose est possible ici-bas.

ALBERT.

Si le profond regard de ma chère maîtresse
Un instant, par hasard, s'arrêtait sur le tien,
Qu'adviendrait-il alors de cette folle ivresse ?
Aimer est quelque chose, et le reste n'est rien.

RODOLPPE.

Non ! l'amour qui se tait n'est qu'une rêverie ;
Le silence est la mort, et l'amour est la vie,
Et c'est un vieux mensonge, à plaisir inventé,
Que de croire au bonheur hors de la volupté !
Je ne puis partager ni plaindre ta souffrance.
Le hasard est là-haut pour les audacieux ;
Et celui dont la crainte a tué l'espérance
Mérite son malheur et fait injure aux dieux.

ALBERT.

Non, quand leur ame immense entra dans la nature,
Les dieux n'ont pas tout dit à la matière impure
Qui reçut dans ses flancs leur forme et leur beauté.
C'est une vision que la réalité.
Non, des flacons brisés, quelques vaines paroles
Qu'on prononce au hasard et qu'on croit échanger,
Entre deux froids baisers quelques rires frivoles,
Et d'un être inconnu le contact passager,
Non, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas même un rêve,
Et la satiété qui succède au désir
A même un tel dégoût quand le cœur se soulève,
Que je ne sais, au fond, si c'est peine ou plaisir.

RODOLPHE.

Est-ce peine ou plaisir, une alcôve bien close,
Et le punch allumé, quand il fait mauvais temps ?
Est-ce peine ou plaisir, l'incarnat de la rose,
La blancheur de l'albâtre et l'odeur du printemps ?
Quand la réalité ne serait qu'une image
Et le contour léger des choses d'ici-bas.
Me préserve le ciel d'en savoir davantage !
Le masque est si charmant que j'ai peur du visage,
Et, même en carnaval, je n'y toucherais pas.

ALBERT.

Une larme en dit plus que tu n'en pourrais dire.

RODOLPHE.

Une larme a son prix ; c'est la sœur d'un sourire ;
Avec deux yeux bavards parfois j'aime à jaser ;
Mais le seul vrai langage au monde est un baiser.

ALBERT.

Ainsi donc, à ton gré dépense ta paresse.
O mon pauvre secret, que nos chagrins sont doux !

RODOLPHE.

Ainsi donc, à ton gré, promène ta tristesse ;
O mes pauvres soupers, comme on médit de vous !

ALBERT.

Prends garde seulement que ta belle étourdie
Dans quelque honnête ennui ne perde sa gaîté.

RODOLPHE.

Prends garde seulement que ta rose endormie
Ne trouve un papillon quelque beau soir d'été.

ALBERT.

Des premiers feux du jour j'aperçois la lumière.

RODOLPHE.

Laissons notre dispute, et vidons notre verre.
Nous aimons, c'est assez, chacun à sa façon.
J'en ai connu plus d'une, et jen sais la chanson.
Le droit est au plus fort, en amour comme en guerre,
Et la femme qu'on aime aura toujours raison.

ALFRED DE MUSSET.

(*Revue des Deux-Mondes.*)

L'AFFUT.

Vers les neuf heures du soir, M. Dujardin traversait rapidement Antoni; quand il eut dépassé le village, il prit à gauche et s'arrêta bientôt devant la porte d'une belle maison de campagne dont on voyait encore dans l'éloignement les murailles blanches malgré la nuit qui commençait à venir. La porte cochère était fermée; il donna les rênes du cheval à son domestique, descendit de cabriolet, et, se dirigeant vers une petite porte latérale, il allait en soulever le marteau, lorsqu'il s'aperçut qu'elle était entr'ouverte; il la poussa donc et entra dans une longue avenue qui conduisait à la maison, ou plutôt au château; quand il en eut parcouru la moitié environ, il crut entendre un bruit de feuilles sèches : M. Dujardin était chasseur; il fut curieux de savoir quelle espèce de gibier il venait d'effaroucher; il entra dans le fourré et se trouva face à face avec un homme qui lui mit la main sur le collet :

— Ah! c'est vous! mon père, s'écria cet homme qui le reconnut sur-le-champ.

— Comment! Charles, dit M. Dujardin à son fils, toi, c'est toi que je rencontre ici, caché comme un lièvre ou comme un chevreuil derrière un des arbres de ton avenue?

— Hélas! oui, mon père, répondit le jeune homme en baissant les yeux.

— Mais nous de croyions tous à Bordeaux.

— Mon père...

— Pour moi, continua M. Dujardin, las d'être sans nouvelles, et inquiet de ton silence, je venais voir ta femme et lui demander si elle a ou non reçu des lettres... Que signifie tout ceci? Que fais-tu là? es-tu à l'affût?

— Ah! mon père, je suis bien malheureux!

— Une perte d'argent?... Tu n'en trouveras pas au pied de cet arbre... tu ne comptes donc pas sur ton père, Charles?

— Une perte d'argent! non, ce ne serait rien, répondit le fils.

— Diable! qu'y a-t-il donc?

— Mon père, je suis trompé, trahi, assassiné, ma femme.....

— Ah! tu es jaloux et tandis qu'on te croit à Bordeaux, tu reviens ici faire ton métier de mari, le plus sot de tous les métiers possibles, quand on le fait mal.

— Je vous dis que je suis trahi, mon père, que ma femme me trompe, qu'elle a un amant... Oui, un amant, qui vient ici tous les soirs et qui le matin s'échappe aux premières lueurs du jour! Je le sais, j'en suis certain, et, comme vous l'avez fort bien deviné, je suis à l'affût.

— De façon qu'en me voyant avancer dans l'avenue, tu as cru voir ton rival; ta colère, ton agitation, t'ont fait faire un mouvement, et tu t'es décélé.. Tu es un mauvais chasseur.

— Non, mon père, je savais que ce n'était pas lui qui savançait vers moi : il est trop tôt.

— Ah! tu connais jusqu'à l'heure où il doit arriver?

— Onze heures.

— Non; mais à la manière dont on me la dépeint, je crois le connaître: c'est Fargeau.

— Fargeau! notre agent de change?

— Son fils,

— Un petit jeune homme, qui promet... Mais parbleu! quoiqu'il ait trois ou quatre ans de moins que toi, c'est ton camarade de collége... Un joli garçon qui monte à cheval à ravir.

— Ne plaisantez pas, mon père; que ce soit lui ou un autre, il mourra de ma main; je lui demanderai compte de mon bonheur brisé, anéanti, et où il tombera sous mes coups, ou après avoir séduit la femme, il sera l'assassin du mari.

— Allons donc, dit M. Dujardin, viens avec moi, allons trouver ta femme, et je suis sûr qu'au premier mot elle te fera rougir de tes soupçons ridicules.

— Du tout, j'attends ce monsieur.

— Il ne viendra pas.

— Il viendra.

— Raison de plus pour ne pas l'attendre; pour ne pas s'enfermer dans un chemin sans issue... Quel est le sot qui t'a tiré de Bordeaux, t'a enlevé à tes affaires pour te placer ainsi en embuscade?

— C'est mon jardinier.

— Gros Claude, qui, parce qu'il chante au lutrin tous les dimanches, se croit une assez bonne tête pour être préfet de Paris, *la grande ville*. Tu fais donc de tes domestiques tes confidens, et tes espions au besoin?

— Mon père, dit Charles Dujardin, je suis jaloux, je vous l'avoue : Gros-Claude a une femme coquette, il sait ce que c'est que la jalousie, et je l'ai chargé de...

— D'espionner ta femme durant ton absence, et de t'écrire à Bordeaux le résultat de ses observations?

— Oui, et il a découvert que depuis mon départ un jeune homme s'introduit toutes les nuits ici, traverse cette avenue et entre au château.

— Pourquoi Gros-Claude ne ferme-t-il pas la porte?

— Mon rival a une clé.

— Que ne change-t-il la serrure?

— O mon père! vous plaisantez quand il y va de ma tranquillité, de mon honneur de ma vie même.

M. Dujardin réfléchit quelques instans, puis il dit à son fils :

— De ton aveu, Charles, cet amant, ce rival prétendu, ne doit venir qu'à onze heures au plus tôt; il en est neuf; nous avons du temps. Asseyons-nous donc sur ces herbes sèches, puisque tu n'es pas assez sage pour quitter ce lieu, et écoute-moi. J'aurais souhaité ne jamais te faire le récit que tu vas entendre, mais il faut que l'expérience des pères soit utile aux enfans.

M. Charles Dujardin, qui, le cœur gros de jalousie, avait fait cent soixante lieues pour venir surprendre l'amant de sa femme, était désolé d'avoir été ainsi découvert par son père, il aurait donné beaucoup pour que le vieillard ne fut pas venu à Antoni ce soir-là, ou seulement pour qu'il voulût bien retourner à Paris sans voir sa belle fille; mais M. Dujardin père avait une volonté qu'on ne dominait pas aisément, et son fils fut obligé de l'écouter :

— Charles, dit le père, j'ai perdu ta mère que tu étais bien jeune encore; tu avais à peine six ans à l'époque de mon second mariage.... Tu dois te rappeler ce moment?

— Parfaitement, mon père.

— Ce que tu ignores, ce sont les inquiétudes et mêmes les remords qui depuis dix-neuf ans assiégent ma vie.

— Vous, des remords, mon père.

— Depuis à peu près dix-neuf ans. Dix-huit mois après mon mariage, ta sœur ne bégayait pas encore. Moi qui, durant mon premier mariage n'avais jamais été jaloux, je le devins de ma seconde femme, mais d'une jalousie folle, effrénée et d'autant plus douloureuse que j'en rougissais et que je mettais tous mes soins à la cacher. Tu as un jardinier que tu crois dévoué : j'avais un valet de chambre qui m'inspirait la même confiance; il paraissait tenir à mon honneur autant que moi-même. Il me voyait inquiet, soupçonneux, et il se chargea de m'apprendre que ce n'était pas sans raison. J'étais comme toi, Charles, dans les affaires, et par conséquent obligé à de fréquens voyages et à vivre beaucoup hors de chez moi. Mon valet de chambre me désigna un de mes amis, M. de Saint-Vincent, comme étant mon rival: c'était un jeune homme riche, oisif, musicien consommé, chanteur agréable, et qui paraissait attiré chez moi par la manière habile dont ma femme l'accompagnait au piano.

Picard, mon valet de chambre, prétendit d'abord que M. de Saint-Vincent était amoureux de ma femme; il ajouta ensuite que ma femme répondait à son amour. Voilà ma tête perdue. Il y a des maris dont la jalousie est franche et visible à tous les yeux; ils mettent leur amour-propre de côté pour se livrer à leur passion. C'est l'espèce la moins dangereuse; on s'explique alors, et ou votre femme a l'air d'épaissir le bandeau sur vos yeux, ou, avertie par vos soupçons, elle renonce à un amour périlleux : je n'étais pas de ceux-là : j'avais trop d'orgueil pour parler. Au retour d'un de mes voyages, Picard me donna des détails si précis sur l'intelligence de ma femme et de M. de Saint-Vincent, qu'il ne me fut plus permis de douter. Non-seulement les visites de mon rival étaient assidues, longues et quelquefois secrètes, mais encore lui. Picard, avait vu Mme Dujardin sortir seule de chez elle, entrer dans une maison suspecte, et, ayant fait le guet à la porte, il avait vu, quelques heures après, M. de Saint-Vincent sortir de cette même maison. Je courus au lieu que m'indiquait mon valet de chambre. La maison était suspecte, en effet : mais rien ne m'assurait, sauf l'affirmation de Picard, que ma femme y fût venue. Je fis alors une réflexion qui paraît juste et qui précipita ma vengeance. S'ils sont d'accord, me dis-je, le moment des imprudences est passé pour eux; l'amour qui espère fait des fautes; l'amour satisfait n'en fait pas; ils me tromperont tans qu'ils le voudront et aussi long-temps qu'ils le voudront. J'entrai alors dans une fureur pareille à la tienne, mon cher Charles.

— Et elle était bien naturelle, mon père, s'écria le jeune homme.

— Reste à savoir si elle était motivée, répondit M. Dujardin; voilà depuis dix-neuf ans un problème que je pose tous les jours et qui devient tous les jours plus insoluble pour moi. Il me fallait cependant sortir de cette position. Je me croyais sûr d'être trompé; j'étais jeune encore, plein d'orgueil et de passion; je pris un parti violent et qui devait satisfaire ma haine et mon amour-propre. J'insultai M. de Saint Vincent, hors de chez moi, dans un lieu public; je me livrai envers lui à une brutalité d'homme mal elevé.

— Mon cher monsieur Dujardin, me dit-il, quand il se sentit frappé, vous m'avez pris pour un autre?

— C'est possible, lui répondis-je; mais ce qui est fait est fait.

Il fallut se battre. Il avait fait choix d'amis qui m'étaient inconnus, et

mes témoins à moi ne le connaissaient pas davantage et ignoraient ses assiduités chez moi.

— Si, comme il y a toute apparence, me dit un des amis de M. de Saint-Vincent, vous avez cru vous adresser à un autre que lui, avouez-le, et alors les plus légères excuses nous suffiront pour arranger cette affaire.

Je ne voulus faire aucune excuse ; mais, avant le combat, je demandai à dire quelques mots à M. de Saint-Vincent seul :

—Vous savez mieux que moi ce dont il s'agit, lui dis-je dans l'oreille; je ne vous ai point pris pour un autre, monsieur: et si le ciel est juste, je vais punir le séducteur de ma femme.

— Moi! s'écria-t-il avec un étonnement réel ou tout au moins supérieurement joué, moi! dans quelle erreur vous êtes! monsieur.

—Niez, lui dis-je encore, niez : l'honneur qui ne vous a pas empêché de me tromper vous empêche du moins de faire un aveu ; je sais tout et je vous déclare qu'il n'y aura plus entre nous ni paix, ni trève; tuez-moi, si vous le pouvez, sans cela j'aurai votre vie.

Il voulut renouveler ses protestations, je refusai de l'écouter : il tira le premier, me manqua, moi... moi, je le tuai. Il tomba frappé au cœur, et je vois toujours sa bouche mourante essayer de bagayer soit un aveu, soit une dernière dénégation : je ne sais.... Quelle que fût ma répugnance à m'expliquer avec ma femme, il le fallut cependant : je lui appris d'un ton dédaigneux la perte qu'elle venait de faire. Elle fut affligée de la mort de M. de Saint-Vincent, mais avec une modération qui m'étonna : et quant à la liaison criminelle dont je l'accusais, elle la rejeta bien loin, elle la nia avec vivacité; je devais avoir honte, me dit-elle, de la condamner sur le rapport unique d'un valet menteur : elle me défiait de lui opposer une personne honorable quelle qu'elle fût... Et cependant, sur le dire d'un domestique, je calomniai ma femme et j'avais provoqué un homme innocent! Tout cela pouvait être vrai : d'un côté ma femme qui s'indignait de mes soupçons; de l'autre Picard qui soutenait toujours ce qu'il avait avancé, et qui me semblait n'avoir aucun intérêt à mentir. Voilà les perplexités où je suis depuis bientôt vingt ans, mon ami. ... Où est la vérité? Picard n'a jamais varié; mais qui m'a dit qu'il n'avait aucune raison pour m'éloigner de ma femme? N'est-il pas vrai aussi qu'une femme n'avoue jamais une intrigue dont on ne lui donne pas la preuve? Et si, en effet, ma femme a été coupable, votre sœur, Charles, votre sœur est-elle mon enfant?... On m'a reproché souvent mon indifférence pour ma fille; en voilà le secret : c'est cette incertitude d'où je ne peux me tirer ; je m'avoue bien que depuis lors la conduite de ma femme a été irréprochable ; mais la fin tragique de M. de Saint-Vincent est une leçon si sévère qu'il est naturel qu'on ne s'expose pas deux fois à un accident pareil. Supposons que Picard m'ait trompé, ou, si tu le veux, Charles, qu'il se soit trompé lui-même : je deviens un assassin, un époux injuste, un père dénaturé. O qu'il eût mieux valu pour moi être trompé, non pas une fois, mais dix, mais cent, et vivre toute ma vie dans l'ignorance la plus complète! Je n'ai plus pu voir Picard; je l'ai chassé de chez moi, et combien de fois je l'ai maudit!

— Mais moi, dit Charles, je ne serai pas dans l'incertitude où vous êtes : si un amant, si un rival, si Ernest Fargeau vient chez moi dans mon absence, au milieu de la nuit, vous prétendez...

— Rien, répondit le père, je veux seulement que tu ne t'arrête pas d'abord au parti le plus violent, à un parti qui veut du sang, et que, sur la foi d'un jardinier, tu ne te caches pas chez toi comme un voleur de nuit qui fait le guet dans une embuscade. Un amant se cache, c'est son rôle; l'homme qui a confié son bonheur à une maîtresse légère se cache encore, je le conçois; mais un mari doit se présenter ouvertement; il doit à sa femme et à lui-même de laisser de côté toute ruse et tout artifice; il faut donc que nous nous présentions au château sans retard tous deux, et quand cet amant viendra, nous le recevrons.

Charles n'était pas de cet avis, mais il fut obligé de céder. M. Dujardin n'ayant qu'à élever la voix pour l'y contraindre. Le père et l'époux montèrent sans bruit dans la chambre à coucher de la jeune femme : elle était auprès une table à ouvrage, la tête appuyée dans sa main ; dès qu'elle aperçut Charles elle fit un cri, se leva et courut se jeter dans ses bras:

— Je sais tout, lui dit celui-ci d'un air sombre.

— Tu sais tout? mon ami, s'écria-t-elle, et tu es accouru à mon secours que tu es bon!

— Vous trouvez? madame, et c'est M. Ernest Fargeau...

— Oui, mon ami, qui te l'a dit!

—Que vous importe : vous l'attendez!

—Oui, je crois qu'il viendra.

— Vous n'en êtes pas sûre?... mais n'est-il pas venu hier, avant-hier, tous les jours peut-être depuis mon départ?

— Hélas! oui, mon ami, je ne l'ai appris que dans la journée.

— Il y a ici un quiproquo, dit M. Dujardin le père, expliquons nous, ma belle fille. M. Ernest Fargeau vient ici dans la nuit depuis huit jours; pour qui vient-il, s'il vous plaît?

— Et pour qui voulez-vous qu'il vienne, monsieur, si ce n'est pour ma pauvre sœur Camille qui s'est laissé séduire, et dont la coupable femme de chambre a favorisé l'imprudence?.. .. La femme de Gros Claude m'a tout appris ce matin, et Camille, qui est enfermée dans sa chambre, m'a aussi tout avoué de son côté... Ce qu'il y a d'odieux, mon ami, ajouta Mme Dujardin, en s'adressant à son mari, c'est que votre jardinier Gros-Claude, était instruit depuis huit jours, et qu'il n'a rien dit... Je le chasserai.

—Vous ferez bien, dit M. Dujardin le père.

Charles embrassa sa femme avec autant d'ardeur qu'il l'avait fait le premier jour de ses noces. Le père et le fils échangèrent un coup d'œil d'intelligence.

—Maintenant que nous voilà bien instruits, reprit M. Dujardin le père, retournons à l'affût.

— Vous êtes meilleur chasseur que moi, répondit Charles, voulez-vous me laisser avec ma femme?

— Volontiers.

— Mais comprends-tu mon bonheur, Charles, disait la jeune femme; tu étais la personne que je désirais le plus; je savais que ce jeune homme allait venir et point d'homme pour le recevoir que Gros-Claude que je crois de complicité avec lui!..... Je suis bien jeune pour faire de la morale et qui sait d'ailleurs à quelle violence le désir de voir Camille aurait pu porter M. Fargeau?

M. Dujardin le père alla se mettre à l'affût comme il le disait; onze heures approchaient, et comme les jeunes amans devancent volontiers l'heure du rendez vous, il ne tarde pas à voir venir M. Ernest Fareau. Le fils de l'agent de change marchait doucement s'arrêtant de moment en moment, de peur de réveiller les faibles échos de l'avenue; quand il fut parvenu au lieu où M. Dujardin était caché, il s'arrêta tout à fait, et pour considérer avec attention les fenêtres du château, il paraît qu'il n'aperçut pas le signal accoutumé, car il hésita et sembla se disposer à retourner sur ses pas; ce fut alors que le vieux chasseur se présenta tout à coup devant lui.

— Je vous fais prisonnier, mon brave, lui dit-il, la place a reçu du renfort, et pour ce soir plus d'escalade.

— Monsieur, lui répondit poliment le jeune homme, je suis désespéré de cet échec à la fin de la campagne; vous m'ôtez ainsi le plaisir de me rendre moi-même... c'est ce que je venais faire.

— Voyons, monsieur Ernest, expliquons-nous: veuillez vous asseoir sur ces herbes sèches et parlez; ce sera la seconde confidence faite à cette place dans la soirée.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Je m'expliquerai plus tard : qu'avez-vous à me dire pour excuser votre présence ici?

— Vous savez ma liaison d'enfance avec votre fils et notre amitié pour lui; j'aime la sœur de sa femme, la jeune Camille.

— Voilà un aveu inutile; vous seriez bien coupable si vous ne l'aimiez pas, puisque depuis huit jours...

— Voici l'excuse de ma conduite, monsieur; j'ai prié mon père de demander Camille en mariage à Mme Dujardin, votre fille. J'ai supplié, conjuré... Mon père, tout en avouant qu'il serait honoré d'une telle alliance, me trouve trop jeune pour m'établir; il voudrait aussi me donner une femme qui eût plus de seize ans, et comme Mlle Camille...

— N'a eu seize ans que le mois passé, dit M. Dujardin.

— Mon père, continua le jeune homme, tout en approuvant mon amour, veut reculer mon mariage de deux ans.

— Mon ami Fargeau n'a pas tort, s'écria M. Dujardin, et à sa place je ferais comme lui.

— Alors, continua Ernest, j'ai engagé Mlle Camille à prendre un moyen qui mît nos deux familles dans l'impossibilité de...

— De reculer, n'est-il pas vrai? Et vous avez fait une imprudence qui peut vous coûter cher, votre bonheur à tous deux.

— Mon père n'en a pas jugé comme vous, dit Ernest avec assurance; quand il a été bien établi que je m'étais introduit ici la nuit, quand le jardinier de votre fils l'a su à n'en pouvoir douter, j'ai tout dit à mon père... Mon père, monsieur, a trop d'amitié pour vous, trop de respect pour votre famille, pour ne pas se hâter de réparer ma faute, et j'apporte à Camille une lettre pour sa sœur, dans laquelle mon père demande avec prière un mariage que votre famille a maintenant droit d'exiger.

— Très bien, mon ami, je reconnais votre père à cette belle conduite... Je vous rends votre liberté et je vais vous introduire dans la place.

Le jeune homme fut présenté à Mme Dujardin, il serra la main du mari, et tous se hâtèrent de partir le soir même pour Paris. Mlle Camille cachait avec peine sa rougeur, Charles laissait éclater une joie dont il ne voulait pas dire le motif. Avant de quitter son fils, M. Dujardin trouva le temps de lui dire :

— Tu es plus heureux que je ne l'ai été, Charles; sois aussi plus sage; ne te mets jamais à l'affût.

MARIE AYCARD.

(*Courrier*).

JACQUES ET BERTRAND.

I.

En 1328, de petits enfans s'ébattaient gaîment sur la place du village de la Motte-Broon, près de Rennes, lorsque tout à coup leurs jeux se trouvèrent interrompus par ce cri :

— Gare au mauvais! jeté par l'un d'eux, qui prit aussitôt la fuite à toutes jambes. Ses camarades l'imitèrent : en un instant, la place se trouva vide, et quand un jeune garçon, qui pouvait compter quatorze ans, arriva, il ne restait plus personne.

A la vue de la terreur qu'il inspirait à tous ces petits enfans, un rire de satisfaction ouvrit la large bouche du jeune garçon qui ramassa un bâton et le jeta avec une force et une adresse peu communes dans les jambes des fuyards les moins éloignés de lui.

— Quelle peur je leur fais! dit-il, puis il s'assit sur l'herbe; mais bientôt l'ennui, que cause à cet âge la solitude, s'empara de lui, et il se mit à bâiller d'une manière démesurée; il faut le dire, ces bâillemens ajoutèrent encore à son air disgracieux et à sa laideur peu commune: car il avait la taille épaisse, les épaules larges, la tête monstrueuse, et les yeux petits, quoique ardens. Le désordre de ses habits ne prévenait guère davantage en sa faveur; car, déchirés et couverts, à maints endroits, de sang et de boue, ils révélaient des habitudes et des goûts querelleurs peu louables.

Après trois ou quatre larges bâillemens, il se leva brusquement et jeta les yeux autour de lui pour chercher s'il ne trouverait rien qui pût le désœuvrer ou se laisser tourmenter par lui. Il ne vit rien, mais il entendit sortir tout à coup des hauts herbages d'un marais voisin un mugissement extraordinaire qui le fit tressaillir d'abord.

Honteux de ce mouvement instinctif de frayeur, il avança et vit, au bruit de ses pas, l'énorme tête d'un buffle s'élever à travers les hauts herbages, et fixer sur lui des regards graves et imposans.

Le jeune garçon, malgré la nature agressive de son caractère, se sentit au fond du cœur l'envie de passer son chemin et de laisser tranquille le gigantesque animal, qui se tenait là couché devant lui. Il fit même quelques pas; mais comme s'il eût été honteux au fond du cœur de cette faiblesse, tout à coup il se retourna précipitamment, ramassa une pierre et la lança au buffle.

L'animal entendit siffler le projectile à ses oreilles, et secoua nonchalemment la tête.

Son apathie encouragea le jeune garçon.

— Ah! ah! dit-il, tu ne trouves pas de ton goût les pierres de Bertrand, et elles te font secouer la tête: attends! attends! et j'espère bien que tu la secoueras tout-à-l'heure d'une manière moins lente et moins insoucieuse.

Il fit dans les poches de son pourpoint, une ample provision de pierres, et soudain le buffle se trouva assailli d'une grêle de cailloux qui vinrent tour à tour le frapper soit au poitrail, soit dans les jambes.

Le puissant animal se leva avec une sorte de difficulté; puis, quand il se trouva sur ses jambes, il regarda fixement le querelleur qui l'attaquait. A l'instant même, celui-ci lança une pierre qui vint frapper l'animal dans l'œil.

Il fallait le voir soudain bondir, jeter un long mugissement de douleur, et s'élancer sur l'assaillant, qui prit la fuite de toute la vitesse de ses jambes. Mais le buffle, irrité par la douleur, courait aussi vite que lui, et ne tarda pas à l'atteindre.

Soudain Bertrand tomba cruellement blessé d'un coup de corne dans le dos.

Il aurait péri infailliblement sous les pieds du buffle furieux, quand un jeune fermier, témoin de toute cette scène, accourut, sa fourche à la main, et en frappa le buffle par derrière. Le buffle se retourna, courut sur ce nouvel ennemi, et laissa de la sorte à Bertrand le temps de se relever.

Mais l'intrépide petit garçon, à peine debout, vint aussitôt à l'aide de celui qui l'avait secouru si courageusement et si à propos. Quoique blessé, il ramassa une corde laissée près de là, la jeta dans les jambes du buffle, et parvint à le terrasser. Sur ces entrefaites, d'autres personnes accoururent, et l'on se rendit tout-à-fait maître de l'animal.

Sanglant et couvert de poussière, Bertrand s'avança vers le jeune fermier qui lui avait porté bon secours.

— Merci, Jacques Plougastec, lui dit-il, merci, et d'autant plus merci que j'avais toujours été méchant pour toi. Tu m'as rendu le bien pour le mal, je te revaudrai cela, et je jure Notre-Dame que, n'importe où, n'importe quand, tu me trouveras pour toi prêt à entreprendre tout ce qui sera bon et loyal, bien entendu.

II.

Cinq années s'écoulèrent.

Cinq années! Que d'événemens peuvent, durant cet espace de temps, tout à la fois si court et si long, survenir dans l'existence d'un homme! Cinq années s'étaient écoulées, et toute la Bretagne, de paisible et riche qu'elle était, se trouvait déchirée par la guerre civile; Jean de Montfort et Charles de Blois se disputaient ce malheureux pays; ses habitans, ou plutôt leurs seigneurs, avaient pris parti pour l'un ou pour l'autre de ces deux prétendans, et il en résultait des batailles livrées, des villes saccagées, des villages en ruines: partout la désolation et la mort. La terre restait sans culture. Hélas! disaient les paysans, à quoi bon cultiver des terres que les gens d'armes fouleront sous les pieds de leurs chevaux? A quoi bon ensemencer, pour que le blé soit mangé vert par ces chevaux, comme de l'herbe? Jamais on n'avait vu semblable misère; car, dit un historien du temps, le plus grand malheur qui puisse arriver à un pays, c'est d'avoir deux rois: autant vaudrait deux soleils à la terre.

Jacques Plougastec, marié depuis trois ans, dans la châtellenie du Fougeray, était devenu un fermier laborieux, et fort désolé de la guerre; Bertrand un chevalier déjà fort en renom, quoique jeune, et qui, s'il n'était pas beau et plaisant pour les dames, comme il aimait à le dire, faisait, en revanche, peur aux ennemis. Chargé d'aller en Angleterre avec les deux fils de Charles de Blois, qui devaient servir d'ôtage à leur père, tandis que ce dernier viendrait en France et en Bretagne aviser aux moyens de se procurer sa rançon, Bertrand s'était acquitté de ces fonctions importantes avec une dignité et un savoir-faire qui lui valurent les éloges unanimes de toute la cour d'Angleterre. Il ne brilla pas moins dans les tournois, et il revint en Bretagne avec le renom d'un parfait chevalier.

A peine de retour, il apprit que les troupes de Charles de Montfort venaient de s'emparer du château de Fougeray.

— Il y a trois jours qu'ils en sont maîtres, dit-il; qu'ils fassent la soupe demain, et nous irons la manger à leur place. Y a-t-il ici quatre hommes résolus et prêts à me suivre et à entreprendre un coup hardi avec moi?

Tous ceux qui l'entendirent se levèrent.

— Eh bien, dit-il, par Notre-Dame, nous irons tous.

Il donna des instructions, et trois heures après, quatre bûcherons se trouvaient à la nuit tombante sous les créneaux du château de Fougeray.

— Hola, hé! crièrent-ils à la sentinelle, abaissez la herse; voici deux charettes de bon bois pour passer l'hiver: et ils doivent être les bien-venus, car le seigneur de Craon, qui vous commande, a envoyé un varlet donner ordre d'apporter ici du bois, sur l'heure.

La sentinelle appela un autre homme d'armes qui descendit pour lever la herse.

Alors, les quatre bûcherons firent avancer leur voiture; mais à peine entrés sous la voûte, une des roues se brisa, et la voiture se trouva gisante.

— Le diable d'enfer vous garde la gorge! s'écria l'homme d'armes. Avant un quart d'heure la herse ne pourra pas fermer cette issue.

— Et quand elle la fermera, ce ne sera pas toi qui seras chargé de ce soin, répliqua un des bûcherons, en frappant l'homme d'armes d'un coup de dague qui le tua raide.

Un de ses compagnons donna, par un coup de sifflet, le signal qu'attendaient dans un bois voisin deux cents hommes en embuscade, et un quart d'heure après, suivant les paroles du chevalier Bertrand, les soldats mangeaient la soupe qu'avaient apprêtée dans le château de Fougeray les hommes d'armes du comte de Montfort.

Après souper, le chevalier Bertrand voulut, suivant son habitude, visiter les prisonniers, afin de relâcher les gens de menue condition, et de ne garder que ceux en état de payer rançon. Parmi les premiers, il s'en trouva un qu'il reconnut sans peine pour Jacques Plougastec. Il le fit avancer.

Jacques regarda en tremblant le chevalier, que cinq ans, son armure et sa barbe ne lui permettaient pas de reconnaître.

— Ecoute, lui dit-il, que je t'apprenne le sort qui t'attend.

Jacques crut que c'en était fait de sa vie.

— Ecoute. Je te donne la plus belle ferme de la châtellenie du Fougeray; je te donne cinquante bœufs et vaches à ton choix, et deux cents arpens de terre, sans compter que je ferai graver en grosses lettres, sur ta porte, cette inscription accompagnée de mon blason:

SOUS LA PROTECTION
DU CHEVALIER BERTRAND DUGUESCLIN.

Gare à qui s'avisera d'y toucher, il s'en repentira. J'en jure Notre-Dame, je tiendrai parole.

Jacques Plougastec regardait le chevalier avec une stupéfaction qui tenait de l'hébêtement; il croyait rêver.

— Tu ne te souviens donc plus, répartit le chevalier, d'un mauvais petit gars qui tuait tes poules, volait tes pommes et tourmentait tes buffles? Tu ne te souviens donc plus qu'au lieu d'aller le dénoncer à sa mère, tu te contentais de dire: cela est jeunesse qui se passera? Tu ne te souviens donc plus que sans ton courage, il serait mort, occis par le plus gros vilain buffle que j'aie jamais vu. Il a promis de t'être en aide au besoin, et le besoin est venu. Sois donc riche et heureux; et si jamais quelqu'un te chagrine, ou touche au bien que je te donne, dis-lui: Gare au chevalier Bertrand Duguesclin, et viens me trouver.

III.

En 1359, Duguesclin défendait Dinan, assiégé par le duc de Lancastre, et une trêve était survenue, suivant l'usage assez commun alors de suspendre, pendant quelque temps, les hostilités, afin de laisser aux combatans des deux partis le temps de réparer leurs forces, et de vaquer à leurs affaires les plus importantes.

Les troupes des deux camps ennemis, pour charmer les loisirs de cette trêve, joutaient à armes courtoises, en attendant l'heure de combattre à armes tranchantes. Duguesclin n'était pas le dernier à partager ces divertissemens guerriers.

Un jour qu'il s'y rendait à cheval, et en la compagnie de ses écuyers et hommes d'armes, un prisonnier, pâle et chargé de fers, vint se jeter à ses pieds, en criant aide et merci. Le chevalier reconnut dans cet homme son protégé Jacques Plougastec.

— Monseigneur, s'écria-t-il, prenez-moi en pitié; ils ont tué ma femme et mes enfans, ils ont brûlé ma ferme; ils ont dit: Nous te ferons souffrir d'autant plus que tu es le protégé de Bertrand Duguesclin.

— Et qui donc en a fait ainsi?

— Les gens de sire Thomas de Cantorbéry et ce seigneur lui-même.

— Ah! ah! fit le chevalier sans plus s'émouvoir en apparence. J'ai déjà un compte à régler avec lui, pour avoir voulu faire prisonnier mon jeune frère, malgré la trêve jurée; nous allons voir ce qu'il en sera.

Disant cela, il dirigea son cheval vers la tente du duc de Lancastre, où se trouvait le jeune duc de Monfort.

— Monseigneur, fit-il, nous devions avoir un tournoi et je viens vou

proposer un duel, un combat à mort... pour deux insultes que j'ai reçues de sire Thomas de Cantorbéry.

Il y a huit jours, il avait fait prisonnier mon frère, enfant sorti sans armes de la ville de Dinan, sur la foi de la trève conclue. Vous m'avez fait justice, en exprimant le désir que le combat n'eut point lieu. Mais aujourd'hui j'apprends qu'un homme que j'avais placé sous ma protection, a été, toujours en dépit de la trève, pillé, saccagé, ruiné, et emmené prisonnier, et cela, par ce même Thomas de Cantorbéry. Je lui jette donc le gage du combat, et que Dieu soit en aide au bon droit.

Le duc de Montfort et le duc de Lancastre cédèrent aux sollicitations de Duguesclin, et décidèrent que le combat aurait lieu sur l'heure.

On se rendit donc dans l'emplacement où se trouvait rassemblée pour le tournoi toute la noblesse des deux armées, et un héraut fit à savoir que monseigneur Bertrand Duguesclin demandait le combat à outrance contre le sire Thomas de Cantorbéry. Alors ce dernier parut dans l'arène, et bientôt le cri des parrains, et du maître-de-camp : *laissez-aller*, se fit entendre.

Bientôt les lances furent brisées, alors les deux chevaliers sautèrent à bas de cheval et vinrent l'un sur l'autre, la hache d'une main et la dague de l'autre. Le combat fut long et terrible : car les deux chevaliers montraient la même adresse et la même force.

Thomas de Cantorbéry porta sur la tête de Duguesclin un coup de hache si terrible que le casque du chevalier breton s'en brisa et laissa son front nu et sans défense.

Jacques Plougastec, qui priait à deux genoux en regardant cette lutte terrible, crut que c'en était fait de son bienfaiteur et sentit son cœur défaillir.

Mais Duguesclin, rapide comme l'éclair, se jeta sur son adversaire ébranlé par le coup qu'il avait porté ; et, introduisant le fer de sa hache dans la visière de Thomas de Cantorbéry, il l'attira à lui et l'étendit sur l'arène ; là, le tenant couché, il posa un pied sur sa poitrine et dit :

— Ah! sire Thomas de Cantorbéry, vous avez voulu m'insulter, et toucher à ce qui se recommandait à la loyauté même de ses ennemis, eh bien! je vous fais connaître, en présence de tous, pour un traître, un félon et un méchant, bon à combattre contre des enfans et des vasseaux sans armes.

Comme le sire Thomas de Cantorbéry étouffait sous sa visière et allait périr. Les hérauts d'armes voulurent s'avancer et venir à son aide, en le débarrassant de son casque.

— Non point vous autres, s'écria Bertrand Duguesclin; non point vous autres! Que personne n'y touche : c'est à celui qu'il a outragé à lui donner la vie, si cela lui plait toutefois.

Holà! mon brave Jean Plougastec, venez ici, et voyez ce que vous voulez faire de ce chevalier qui a, au mépris de la trève, brûlé votre ferme, tué votre femme et vos enfans, et vous a amené ici prisonnier poings et pieds garottés. Prenez une dague, et donnez-lui le coup de grâce : ou bien mettez-le à rançon, aussi fort qu'il vous plaira, et je jure sur Dieu et sur Notre-Dame qu'il paiera.

— Son sang seul pourrait payer le sang de mes enfans et de ma femme, mais qu'il ait la vie sauve, répondit Jacques Plougastec.

Le chevalier Thomas de Cantorbéry se releva enfin, au milieu des huées et des cris insultans de tous les spectateurs : le duc de Lancastre lui intima l'ordre de sortir de la lice et de retourner en Angleterre.

Le duc de Lancastre voulut en outre que la maison de Jacques Plougastec fût rebâtie aux frais du sire de Cantorbéry, et il donna ordre à ses troupes de la respecter, n'importe les chances de la guerre.

Elle subsistait encore deux siècles apres la mort du chevalier avec cette inscription en anglais, en français et en bas-breton :

Sous la protection du chevalier Bertrand Duguesclin.

ALPHONSE KARR.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER

— On sait que les congrès des naturalistes allemands aura lieu au mois de septembre à Mayence quelques jours avant la réunion du congrès scientifique de France à Strasbourg. Une lettre de Mayence annonce que plus de 600 naturalistes se sont déjà fait inscrire, et parmi eux on cite M. Alexandre de Humboldt et M. Oken. Le comité de Mayence s'occupe déjà du soin des logemens pour un si grand nombre d'étrangers célèbres; et déjà il a retenu dans les hôtels et dans les maisons particulières environ 300 appartemens. La réunion du congrès des naturalistes allemands à Mayence contribuera à donner plus d'éclat au congrès scientifique de Strasbourg ; car beaucoup de naturalistes voudront, en quittant Mayence, visiter notre ville, et prendre part aux travaux littéraires et scientifiques qui doivent y avoir lieu.

— Le célèbre cheval de course du duc d'Orléans, le *Nautilus*, devait encore courir cette année aux courses de Goodwood, auxquelles il a remporté le prix l'année dernière. On écrit de Londres que ce cheval était arrivé à Brighton depuis une huitaine de jours sous la conduite de son jockey Jessy. Mais par suite de la mort du prince royal de France, il a quitté Newmarket quelques jours avant les courses, et il a été réembarqué pour la France.

Les courses de Goodwood ont commencé mardi dernier, elles ont été brillantes. Le prix des enjeux s'élevait à la somme de 16,575 liv. st.

On se rappelle que c'était le duc d'Orléans qui avait fait présent l'année dernière de la coupe de Goodwood. Elle avait été confectionnée par un orfèvre parisien nommé Mayer. Il paraît que cette année la coupe était également d'une richesse extraordinaire. Le sujet qui était représenté en relief était emprunté à une ballade de Walter Scott, intitulée *Thomas le Rimeur*.

— On écrit de Lyon, le 3 août :

« Deux jeunes gens, suivis d'une troupe d'enfans, s'étaient rendus vendredi dernier 29 juillet, vers midi, dans un pré qui est près de la commune de Savigny, emportant avec eux six boîtes et dix kilogrammes de poudre. Ils voulaient annoncer une fête qui devait avoir lieu le lendemain. Après la première décharge, l'un d'eux voulut recharger les boîtes les enfans se rapprochèrent. Tout à coup une détonnation se fit entendre suivie d'horribles cris. La poudre avait pris feu et blessé une partie des pauvres petits assistans. C'était un spectacle déchirant que de les voir fuir dans toutes les directions, défigurés, les vêtemens enflammés. Deux d'entre eux, un petit garçon et une petite fille âgée d'environ huit ans sont morts ; trois ne laissent guère d'espoir, et huit sont fort gravement blessés.

» On a pu constater dans cette catastrophe plusieurs actes de dévouement. Un frère, gravement blessé, s'est précipité sur sa sœur pour éteindre le feu qui avait pris à ses vêtemens. L'un des jeunes gens qui tiraient les boîtes n'avait pas été atteint ; mais il a eu les mains brûlées à la suite des efforts qu'il a faits pour secourir plusieurs des pauvres victimes qui luttaient contre le feu. »

— Un staticien infatigable vient d'établir, pièces en main, que le chiffre des incendies s'accroît en France d'une façon alarmante. En 1833, il ne s'était élevé qu'à 3,639 ; en 1841, on en a compté 4,876. A Londres, même mouvement ascensionnel : 458 incendies y ont éclaté en 1833 ; en 1841, 606. Cette propagation du plus redoutable des fléaux n'est pas difficile à expliquer. Les maisons que l'on construit maintenant sont petites, embarrassées de meubles: elles resserrent, dans un étroit voisinage, une population nombreuse que séparent à peine des cloisons ; les cheminées communiquent les unes dans les autres, engendrent plus facilement des sinistres : peut-être aussi la multiplicité des assurances contre ce risque contribue-t-elle à amener une funeste insouciance ; on songe moins à d'indispensables mesures de précaution.

— Un praticien qui s'occupe d'un travail chirurgical complet sur l'événement du 13 juillet, vient de soumettre à l'Académie de médecine le résultat d'une première expérience. Il s'agissait de reproduire la blessure à laquelle le prince a succombé. « J'ai fait placer, dit-il, debout, sur une table d'amphithéâtre, haute d'un mètre environ, un cadavre en face duquel je me suis ensuite placé moi-même. L'ayant saisi par les épaules, je l'ai poussé contre le pavé de la salle, de manière à ce qu'il tombât sur la partie postérieure gauche de la tête, et j'ai obtenu la fracture que j'ai l'honneur de soumettre à l'Académie. » Nous ne suivrons pas le docteur dans ses explications ; nous dirons seulement que la *Gazette des Hôpitaux* apprend à ses lecteurs que cette communication a été écoutée avec le plus vif intérêt.

— Une cérémonie patriotique vient d'avoir lieu dans une petite ville du département du Loiret. La première pierre de la colonne commémorative de la défense de Mazagran a été posée le mercredi 3 du courant, sur la place du Martroi, à Malesherbes, patrie du capitaine Lelièvre.

— La comtesse Mafioli, jeune veuve de vingt-deux ans, était, depuis la mort de son mari, le point de mire de tous les jeunes seigneurs de Naples, tant à cause de sa beauté remarquable que de son immense fortune. Un seul des soupirans parvint à faire quelque impression sur le cœur de la belle veuve; ce fut le jeune duc de Hermello. Bientôt il demanda la main de la comtesse ; elle lui fut accordée, et la jolie veuve attendait dès lors avec une impatience bien vive que le temps du deuil fût expiré. On en était là lorsqu'un jour, dans une fête à laquelle assistaient les deux jeunes fiancés, se présenta une sorte de magicien qui offrit aux dames de leur prédire l'avenir. La comtesse fut la première à soumettre l'une de ses jolies mains à l'examen de cet homme ; mais à peine l'eut-il examinée, qu'il parut troublé : « Madame, lui dit-il d'une voix altérée, vous touchez aux portes du bonheur, mais vous n'en franchirez pas le seuil, et vous mourrez désespérée. »

La comtesse parut effrayée, le magicien disparut, et le jeune duc s'empressa de prodiguer les plus doux soins à sa jolie fiancée. Tout cela était à peu près oublié, lorsque deux mois après le duc de Hermello se rendit à Rome. La comtesse alla s'enfermer dans un couvent pour attendre son retour; mais les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent, et le jeune duc ne reparut pas. Enfin, la comtesse reçut une lettre de son fiancé. « Madame, lui écrivait-il, nous nous étions trompés en nous croyant « destinés l'un à l'autre ; j'épouse demain la princesse Maria Doria ; ou- « blions, croyez-moi, nos enfantillages, et restons amis. »

Après avoir lu ces phrases, la comtesse tomba évanouie ; quand on la releva, elle était morte. Le soir même le père de la comtesse partait pour Rome, et, cinq jours après, le duc, au moment où il se disposait à monter en voiture, fut frappé de trois coups de poignard, et expira sans pouvoir prononcer un mot. La justice des deux gouvernements est saisie de cette affaire qui fait en ce moment la plus grande sensation.

— Trente-quatre boutiques de la kermesse, à Leeuwade (Hollande), viennent d'être dévorées par les flammes. Les pertes sont évaluées à plus de 100,000 florins.

BOULE et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 21 Août 1842. DEUXIÈME EDITION. Deuxième année. — N° 34

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

SOMMAIRE.

LOUISE DE LORRAINE.

NOUVELLE HISTORIQUE. (1)

I.

Louise de Vaudemont.

La salle basse d'un vieux château féodal des environs de Nancy venait d'ouvrir ses hautes croisées cintrées à l'air épuré du matin. Le soleil en entrant dorait les antiques boiseries, les meubles gothiques, les tapisseries de haute-lice, le plumage grisonnant d'un perroquet centenaire ; il jetait ses légères lueurs sur des portraits au regard éteint, aux couleurs effacées, qui représentaient des hommes alors couchés dans la tombe, et avaient pris le ton pâle de la mort pour continuer la ressemblance. De longs jets de capucines, de jasmins, de pois-fleurs, pénétrant par les ogives, se jouaient sur leurs antiques sculptures et versaient une douce senteur dans l'atmosphère sépulcrale de la salle voûtée. Le tableau qu'on voyait à travers le cadre de la fenêtre était une pelouse hérissée de rochers et couronnée par un pan de rempart en ruine ; mais une fraîche verdure, des arbustes du printemps et de jeunes troupeaux couvraient de leur grâce vivante les vieux et sombres rochers. La clématite et la giroflée décoraient les pierres du rempart démantelé, et la fauvette chantait dans ses créneaux. C'était partout, au dedans et au dehors, la fraîcheur et la jeunesse du jour jetée sur les ossemens du passé.

Une jeune fille, assise dans un angle de cette pièce, filait au rouet : elle portait le costume des simples habitantes de la Lorraine, une robe de laine bleue et un bandeau de toile blanche. Sa figure avait l'ovale régulier et le caractère élevé des nobles familles dont elle descendait, tempéré par la fraîcheur et la suavité d'une première jeunesse : c'était encore là le charme de la vie qui vient d'éclore, ornant les souvenirs des anciens temps. Elle semblait faite pour l'enceinte qu'elle habitait, comme la Vierge incrustée dans une niche de la muraille.

Elle filait avec tant d'aisance et d'habileté que assurément le mouvement à la fois vif et monotone du rouet ne captivait point ses pensées. Elles étaient tristes et profondes, à en juger par l'expression de sa jeune physionomie d'où le sourire semblait tombé comme la fleur d'un arbuste atteint par la gelée du printemps. Elle jeta les yeux sur un sablier qui venait de se vider, et, du son d'un petit sifflet d'argent suspendu à sa ceinture, appela sa gouvernante, qui était sur la pelouse, occupée à la récolte des fraises sauvages.

— Ma chère Marguerite, dit-elle, prépare-moi vite mes habits de voyage ; il est huit heures, et à neuf je veux être prête à suivre mon cousin dans la tournée qu'il va faire au comté de Salm.

— Dieu soit loué ! mademoiselle va donc enfin se décider à prendre un peu de plaisir... Je vais appeler ses femmes pour l'habiller...

— Non, tes secours me suffisent pour le peu de toilette qu'il me faut, ma bonne gouvernante, et j'aime mieux être seule avec toi.

— En ce cas, je vais vous faire belle comme le jour : je veux que tout le pays soit fier de la princesse de Lorraine... Voyons, votre gorgère brodée de perles..... votre robe cramoisie..... votre surtout garni de petit vaire...

— Non, non ; je ne veux rien qu'une robe blanche, et la plus simple que tu trouveras.

— N'importe, monseigneur le duc sera bien fier d'emmener sa chère Louise de Vaudemont à la fête du comté de Salm... Que de fois je l'ai vu triste de sortir seul quand il vous avait vainement demandé de l'accompagner au bal, à la chasse, au tournoi... Toujours filer, soigner des fleurs, lire des livres pieux, tout cela est très bien ; mais ne songer qu'à cela, ne sortir que pour errer dans les champs, visiter les villageois, répandre de bonnes œuvres, ce n'est pas naturel à votre âge... Quel bonheur de vous voir aujourd'hui de plus joyeuse humeur !

— Ce changement de résolution n'est pas tel que tu le penses. A toi, ma bonne Marguerite, je ne dis jamais que la vérité. Je vais aujourd'hui à la fête du comté de Salm ; mais ce n'est pas pour jouir des plaisirs qu'on y prépare à l'occasion du passage des ménestrels de Provence. J'espère dans ce voyage trouver un moment de liberté pour visiter le petit cimetière de la vallée de Cebron.

— Jésus, mon dieu, quelle triste fantaisie !

— Il y a plusieurs jours que je nourris ce désir. Ecoute. Tu sais quelle tendre amitié m'unissait à Alix de Neuville, élevée avec moi chez les Bernardines du comté de Salm ; tu sais que cette malheureuse jeune fille avait conçu la passion la plus vive pour François de Brienne, son jeune parent...

— Oui, et je sais aussi que son père, vu la légèreté et la folle conduite du seigneur de Brienne, voulait l'engager à un autre mariage beaucoup plus avantageux et raisonnable.

— Eh bien ! la contrainte dont on a usé envers elle l'a réduite au désespoir, et l'a fait tomber dans une maladie mortelle. Elle m'a écrit alors une lettre déchirante, dans laquelle elle me rappelait la prédilection que nous avions autrefois toutes deux pour le petit cimetière de Cebron, où les arbres de deuil sont si beaux, où les églantines jettent de pâles guirlandes à la tombe, où coule un ruisseau éternel et paisible comme les jours de la vie future. Elle me disait que sa seule espérance était d'aller bientôt reposer là, loin d'un amour plein de troubles et d'une persécution cruelle... Peu de temps après j'ai appris que le funeste pressentiment de l'infortunée n'était que trop vrai, et que je ne la retrouverais plus que dans la funèbre vallée.

— Ah ! mademoiselle, que vous avez bien raison de vouloir lui porter un tendre souvenir ; et maintenant je n'ai plus envie de vous parer que d'une robe de deuil.

— J'ai su aussi par des bruits de la ville, que François de Brienne, dans son désespoir, avait disparu de Lorraine, et qu'on ignorait absolument le lieu de sa retraite... Tous ces funestes événemens ont fait sur moi une impression profonde, et causé cette mélancolie que mon cousin, dans sa bonté, me reproche depuis quelque temps.

— Cependant on lui attribue une autre cause. On dit que si le comte Alberi de Salm avait assez de domaines et de vasseaux pour prétendre à la main de la princesse de Lorraine, la princesse de Lorraine ne serait pas si triste.

— Silence ! silence ! Marguerite ! ne touche pas à ces pensées-là ; tu vois qu'elles ont des dards mortels... Vite, donne-moi mon voile et mon masque ; j'entends sonner le boute selle, et les équipages s'assemblent devant le perron.

(1) Ce nouvel ouvrage, dû à la plume élégante et facile de Mme Clémence Robert, n'a encore paru dans aucun journal ; les journaux de province peuvent le reproduire en indiquant la source.

Des chevaux caparaçonnés de drap d'or piaffaient sur les dalles de la cour et secouaient les panaches de leur tête en signe de contentement. Le duc Charles de Lorraine prit place dans une riche litière. Louise de Vaudemont monta sur une jeune et vive jument, des cavaliers empressés s'assemblèrent autour d'elle. Le cor sonna la fanfare du départ; les sons éclatans retentirent sur les remparts, au front des tours, au cœur des profondes galeries, et réveillèrent la voix des bruyans échos, puis s'affaiblirent peu à peu dans le lointain, s'enfoncèrent sous les massifs de feuillage et laissèrent muettes les murailles du vieux castel.

La princesse Louise, fille aînée du comte de Vaudemont, duc de Mercœur, de la maison de Lorraine, naquit, en 1554, à Noményi, dans un château gothique sur les bords de la Seine. Elle perdit sa mère au berceau, mais fut élevée avec la plus grande tendresse par Jeanne de Savoie, seconde femme du comte de Vaudemont. Après avoir passé quelques années chez les Bernardines du comté de Salm, elle parut à la cour de son cousin Charles III, duc de Lorraine. On lui donna pour gouvernante la dame de Champi, la femme la plus sage et la plus érudite de son temps; et les bons exemples, la haute piété, les mœurs irréprochables qui régnaient au palais de Nancy achevèrent de former sa précieuse éducation. Louise brillait à la cour par une douceur de caractère charmante, une ame toute de tendresse et de piété et une beauté qui est demeurée célèbre dans l'histoire.

Le duc de Lorraine, son cousin, était fait pour lui offrir l'idéal de toutes les vertus. Charles III, qui mérita et reçut le nom de *Charles-le-Grand*, sut par un mélange de force et de sagesse maintenir dans ses états, au milieu des guerres de religion dont l'Europe était embrâsée, l'ordre, la richesse, la paix et une nationalité bien conçue qui renfermait des élémens de durée. Il jeta sur la *vieille-ville* de Nancy les fondations de la *ville-neuve*, conçue d'un seul jet et sur un dessin régulier, et son œuvre commencée en 1580 se trouva presque entièrement terminée dans le cours de sa vie.

Charles III tenait sa cour dans le palais de Nancy, élevé par Gérard d'Alsace; mais, dans ces jours de printemps, il était venu habiter avec une suite peu nombreuse ce château solitaire, situé dans le pays des Vosges.

La princesse de Lorraine aimait particulièrement ce séjour. Louise avait une nature simple et modeste, toute portée vers la vie agreste, vers les paisibles occupations des champs. Née dans une condition bien près du trône, on la voyait avec étonnement éloigner d'elle toute la suite d'une princesse, porter de préférence le costume national des jeunes filles de Lorraine, et se livrer sans relâche aux travaux de femmes et aux plus minutieux exercices de pitié.

Le vieux château d'où le prince Charles venait de partir étant situé entre Nancy et le bourg, de Salm ne se trouvait qu'à huit lieues de ce dernier point, et une demi-journée suffisait pour y arriver. Le chemin que suivait le duc et son escorte était taillé dans une montagne verdoyante; un peu au dessus, une route parallèle coupait encore cette élévation. Tandis que la petite troupe de Charles III suivait paisiblement son chemin, une autre cavalcade formé d'élégans cavaliers passait sur la route supérieure, en sens opposé.

Il était beau de voir de loin ces lignes resplendissantes de pierreries et d'acier se croiser sur cette montagne revêtue de minces arbrisseaux comme d'un léger duvet de verdure. Ces bandes de seigneurs dorés et étincelans montraient bien au jour qui venait de se lever et les éclairait avec douceur, les maîtres de cette terre qu'ils foulaient. Les feuilles de chêne brodées en argent sur le velours de leur manteau reluisait au soleil, l'acier de leurs armes jetait des feux de mille couleurs sur le gazon; tout brillait, tout scintillait en eux, depuis leur aigrette chatoyante jusqu'à leur éperon doré par la chevalerie. Leur souveraineté semblait attestée par cette empreinte de splendeur qui abusait le regard; et les villages qui les voyaient venir s'ouvraient humblement pour les recevoir; le vassal les saluait de loin; la jeune paysanne leur présentait le bouquet qu'elle venait de cueillir et sa meilleure jatte de lait. De notre temps, ceux qui se disent les maîtres du monde ont beaucoup plus de peine à être obeis, quoiqu'ils demandent moins, car leur habit de laine noir ne les distingue plus du peuple, et celui-ci ne voit pas pourquoi il se soumettrait. Autrefois on acceptait la domination montrant l'éclat de la dorure et la force de l'acier; ses droits étaient écrits (au moins pour les yeux) en traits d'or et de pierrerie. Le *seigneur* a perdu sa force en quittant ses paillettes.

Un des cavaliers étrangers qui frayaient la route la plus élevée, heurta un fragment de roche assez fort, qui roula sur le chemin inférieur, et bondissant aux pieds de la jument de mademoiselle de Vaudemont, fit cabrer l'animal de toute la hauteur de son corps, et menaça de précipiter celle qui le montait au pied de la colline. On vola au secours de Louise, mais elle était trop bonne écuyère pour avoir besoin d'aucun aide; la jument déjà rangée sous sa loi, marchait aussi docile qu'auparavant. On en fut quitte pour voir avec peine le présage de malheur qu'on crut inscrit dans cet accident.

Le jour allait finir, et l'escorte du duc de Lorraine se trouvait près d'arriver à sa destination. A peu de distance de la petite ville de Salm, où la fête donnée pour l'arrivée des ménestrels de Provence attirait une grande population, mademoiselle de Vaudemont demanda à son cousin la permission de se séparer un instant de sa suite, et de passer avec sa gouvernante par la vallée de Cébron, pour aller de là, le rejoindre au baillage où il devait descendre. Elle mit donc pied à terre, et s'achemina avec la dame Marguerite vers le cimetière qu'elle désirait visiter.

Il touchait d'un côté aux murs de la ville, et de l'autre se déroulait dans le champ de Cébron. Quoique cette vallée fût profonde, on n'en découvrait l'enceinte qu'en y entrant, par ce que des blocs de rochers et des bouquets de sapin l'encadraient de toute part.

— Voilà donc, disait la princesse de Lorraine à Marguerite, en approchant de ce lieu, voilà donc le seul endroit de la terre où il reste encore quelque chose de ma chère Alix. Cette belle jeune fille avait une haute place dans le monde, une couronne ducale à mettre dans ses cheveux, des terres à parcourir en suzeraine, une cour entière d'adorateurs, toute la vie de splendeur et de joie en espérance. Et les chagrins du cœur sont venus, une minute s'est passée, et elle n'a plus maintenant qu'un peu de terre sombre, un pan de gazon, dont un rameau de cyprès peut couvrir toute la longueur.

La nuit commençait à tomber. Louise, qui venait de tourner la route la plus élevée, se trouva tout à coup à l'entrée du cimetière, et le plus bizarre tableau s'offrit à ses yeux.

Une légère lueur argentée est répandue dans tout l'espace. Les peupliers et les cyprès revêtus de la teinte uniforme de l'ombre, se dessinent dans cette faible clarté comme de hauts fantômes. A leurs pieds, de jeunes femmes vêtues de blanc et couronnées de fleurs, dansent légèrement sur le gazon noir, forment des rondes, et puis ouvrant leur cercle, glissent en chaînes légères parmi des masses de verdure ombreuse. Une musique voilée, et comme venant d'un autre monde, se fait entendre. Ce sont bien là les arbres de deuil, mais ils abritent maintenant les chaînes de la danse; ce sont bien là les pâles églantines des tombes, mais ces jeunes ombres les ont prises pour en faire des couronnes. Quelquefois la lumière jette un éclat plus vif, et toutes ces figures se montrent animées, radieuses, colorées de toutes les nuances de la vie; d'autres fois la clarté tombe presque entièrement, et les danseuses semblent pâlir et disparaître comme des ames vaporeuses..... Une d'elles se distingue par la hauteur de sa taille svelte, par la grâce vive et légère de ses rapides mouvemens, et Louise palpitante, frappée de surprise et d'émotion, reconnaît Alix! .. Alix qui devait reposer sous la terre de ce champ funèbre, Alix danse sur son tombeau!...

II.

Une Perle d'Amour.

Louise, immobile, crut qu'une vision surnaturelle venait de s'offrir à ses yeux, que cette enceinte du petit cimetière, par un doigt céleste, lui présentait l'image de la joie dont les jeunes femmes enlevées prématurément de cette vie, jouissaient dans un monde éternel. Plusieurs fois elle passa la main sur ses paupières et se mit à regarder de nouveau avec un étonnement indicible. Enfin sa vue se fit à cette demi obscurité, et elle y distingua mieux les objets. Elle reconnut alors tous les accessoires d'un bal; un orchestre s'apercevait dans le fond; et, le vent ayant entrouvert un rideau de peuplier, qui s'étendait par derrière, elle vit au-delà un élégant pavillon illuminé, fleuri, où circulait une foule toute sémillante et enjouée...

— Madame veut sans doute entrer au bal? dit une voix près d'elle.

C'était un des gardiens de l'entrée ouverte sur la campagne, qui voyant la mise élégante de Mlle de Vaudemont, pensait qu'elle arrivait à la fête, et se disposait à l'introduire.

— Au bal! dit Louise, ne revenant point encore de sa surprise... Mais comment un bal se trouve-t-il en cet endroit?

— Madame, la fête se tient sur la grande terrasse du baillage; mais comme les dames et seigneurs qui s'y trouvaient ne voulaient point se mêler à la foule, on a disposé cet emplacement pour recevoir le beau monde, et y former un bal particulier.

— Mais ce lieu était autrefois...

— Un cimetière, oui madame, mais depuis un an il a cessé d'être consacré à cet usage, et on a transporté les tombes qui s'y trouvaient encore dans une autre partie de la ville.

Mlle de Vaudemont s'était avancée peu à peu, et comme elle achevait de recevoir ces informations, elle se trouva dans l'enceinte éclairée. Alix de Neuville, qui venait de la reconnaître, accourut près d'elle, et l'aborda avec le tendre empressement de l'amitié, tempéré d'une nuance de respect. Elles s'assirent ensemble sur le banc le plus retiré de l'enclos.

— Quoi, ma chère Alix, c'est vous! dit Mlle de Vaudemont, avec une voix que l'émotion rendait tremblante, et où se faisait sentir un peu de froideur.

— Oh! je conçois votre étonnement, ma chère princesse, je vous ai écrit il y a quelque temps une lettre bien désolée, sur l'événement qui me séparait de mon cousin François de Brienne, et vous avez dû croire que j'avais succombé à ma douleur....

Louise baissa la tête sans répondre.

— J'étais en effet bien à plaindre... je pensai réellement mourir de chagrin... mais à ce moment-là je me vis dans une glace et je trouvais que... c'était dommage!... Renoncer à la vie était sans doute dans toutes les règles d'une passion malheureuse... cependant dans toutes les institutions il se glisse des relâchemens, et je sentis que celle-ci était trop sévère pour la suivre à la lettre.

— Mais cette grande maladie que vous avez faite?

— Oh! oui, j'ai été bien mal... J'étais encore si triste de renoncer à l'homme que j'aimais, pour épouser, d'après les arrangemens de ma famille, le comte de Chavigny, que je n'avais vu que dans le monde, que mon cœur ne connaissait point, j'étais si malheureuse, que j'allai trois

jours de suite au bal pour me distraire. Je dansais éperdument tant j'avais besoin de consolations, et je pris une fluxion de poitrine. Je fus quelques jours dans le plus grand danger, et on fit même courir le bruit de ma mort.

— Hélas! oui, mais...

— Mais je me rétablis et je me mariai.

— Et maintenant?

— Oh! maintenant je suis fort heureuse.

— Heureuse!

— Sans doute, car j'adore mon mari.

— Le comte de Chavigny?

— Certainement. Il est jeune, beau, spirituel; pourquoi ne l'aimerais-je pas?

— Mais... parce que vous en avez aimé un autre.

— Mon dieu, ma chère Louise, il faisait beau temps hier, et il fait encore beau temps aujourd'hui. Que l'astre de la lumière luise sur le monde une fois ou l'autre, il est toujours aussi brillant; que ce moment où il nous éclaire se nomme *lundi* ou *mardi*, c'est toujours le même soleil. Il en est ainsi de l'amour: après s'être évanoui, il reparaît dans un autre temps et sous un autre nom, mais c'est toujours l'amour.

La princesse de Lorraine écoutait d'une figure immobile, comme lorsqu'on entend des paroles dont on ne comprend pas le sens. Elle reprit après un instant de silence:

— Et votre pauvre cousin?

— Mon pauvre cousin est maintenant à table dans ce pavillon que vous voyez d'ici, et qu'il remplit de ses éclats de joie, parce qu'il vient de gagner au jeu de l'arbalète un quatrième flacon de Malvoisie au comte de Chavigny.

— On prétendait qu'il avait subitement disparu de Lorraine.

— Et cela était vrai; car le duc d'Anjou, en passant dernièrement à Nancy, lorsqu'il revenait de Pologne pour prendre la couronne de France, l'avait chargé d'une mission secrète à Paris, et il était parti de suite pour s'en acquitter. Il a eu le bonheur de réussir dans l'affaire qui lui était confiée, et il vient de recevoir pour récompense une compagnie des gardes. Il est bien heureux, car il porte maintenant cet uniforme qu'il a tant désiré..... mais vous allez le voir; je danse avec lui le prochain quadrille, et il va venir me prendre.

Louise était profondément triste; tout ce qu'elle entendait lui serrait le cœur..... elle voyait briser devant elle les plus chères croyances, profaner la douce religion...

Alix s'en aperçut, elle lui prit tendrement la main.

— Ma chère princesse, dit-elle, vous me trouvez bien coupable, je le vois, de vivre encore, et de vivre consolée: au lieu d'être ensevelie sous la terre du sommeil, je danse joyeusement sur son gazon.... mais si j'ai failli à mes devoirs envers l'amour éternel, pardonnez-moi en faveur de la fidélité que je mettrai toujours à remplir ceux de tendresse et de dévoûment que j'ai voués à ma belle souveraine.

Mademoiselle de Vaudemont assura gracieusement sa jeune amie de toute son indulgence et se fit conduire au grand salon du bailliage, où elle devait retrouver le duc de Lorraine.

Charles III y était en effet au milieu des principaux seigneurs du comté de Salm et des dames que la gravité de leur caractère empêchait de prendre part aux divertissemens publics. Il se trouvait là ces illustres familles de *ducs royaux* qui avaient su se former une position aussi libre que florissante; qui, placés entre la France et l'Allemagne, n'étaient vassaux de l'une ni de l'autre, et, selon leur auguste devise, ne relevaient que de *Dieu et de leur épée*.

Dans ce cercle imposant, était un jeune homme que son humeur grave, ses penchans studieux et méditatifs amenaient d'ordinaire parmi les vieillards. Sa taille noble et bien prise, mais cependant plus délicate que celle de la plupart des jeunes hommes de ce temps, formés et endurcis de bonne heure par les exercices du corps, le développement de la partie supérieure de sa tête, l'expression de sa physionomie, tout annonçait en lui un homme plutôt de pensée que d'action. Il était brave et guerrier, parce que la bravoure était dans l'air que respirait la noblesse, mais on voyait qu'il n'était pas né pour le métier des armes. Des traces de réflexion profonde étaient empreintes sur ses traits, la légère pâleur imprimée par l'étude et la méditation s'y faisait remarquer, et mille expressions de tendresse et de grâce venaient y montrer tour à tour la sensibilité du cœur, et l'épanouissement de l'esprit. Au milieu de ces empreintes, dominait la tristesse d'un sentiment profond et douloureux. On voyait que ce sentiment habitait là dès long-temps, qu'il avait mûri ce front avant l'âge, qu'il y avait gravé la trace de bien des émotions, que ce jeune homme, si jeune encore, avait un passé.

C'était le comte Albert de Salm.

Sa physionomie austère s'éclaira tout-à-coup d'un rayon limpide de douceur et de joie: ce fut au moment où Louise de Vaudemont entra.

Elle aussi, vit le comte de Salm avant toutes les autres personnes présentes, sa respiration devint plus large, sa démarche plus assurée, ses yeux habituellement baissés s'ouvrirent de toute leur admirable grandeur, son front se leva, ses longs cheveux blonds dégagèrent mieux son visage, sa voix devint à la fois plus douce et plus forte, une gracieuse aisance se répandit dans tous ses mouvemens. On eût dit qu'après avoir senti ses pieds glisser sur un bord dangereux, elle venait subitement de trouver un appui.

Cependant ces deux personnes qui avaient tant de puissance l'une sur l'autre, ne cherchèrent point, ni ostensiblement, ni en secret, à se réunir dans le courant de la soirée, à se parler hors de l'entretien général. Seulement il vint un instant où la jeune fille et le comte de Salm s'appuyèrent un instant sur le piédestal d'une statue qui représentait la Lorraine. Cette figure rustiquement taillée, reposait une main sur un bloc de granit, et tenait de l'autre une croix à deux branches, emblème national.

Louise et Albert élevèrent ensemble un regard étincelant d'amour du pays natal sur cette statue qui leur en offrait la pensée: c'était pour eux se regarder, se parler et s'entendre.

Mademoiselle de Vaudemont, fatiguée de la longue course du jour, et des émotions pénibles qu'elle avait éprouvées, bientôt après avoir reçu les hommages des membres les plus distingués de cette réunion, se retira dans son appartement.

Le lendemain, au moment du départ, elle voulut de nouveau monter à cheval, pour jouir des points de vue variés de la route de traverse qu'on allait parcourir.

Le prince de Salm et son fils, le comte Albert, accompagnèrent les voyageurs dans les parages de leur ville.

Un vif rayon de soleil avait détaché une partie assez considérable de neige de l'un des sommets des Vosges. Un filet d'eau bondissante, limpide, azurée, faisant voltiger à sa surface de scintillants flocons de neige, vint courir dans un étroit sillon creusé dans le sol et promener ces diamans de l'hiver le plus intense et le plus pur au milieu des bruyères roses de la plaine.

Louise, pour montrer la légèreté de son cheval, franchit le ravin, Albert la suivit; mais ce petit torrent improvisé ayant rapidement grossi, le duc fit signe à Louise de ne pas s'exposer en le traversant de nouveau, et d'attendre un peu plus tard pour rejoindre l'escorte. Au bout de quelques pas, le courant d'eau, comme s'il l'eût fait à dessein, se divisa en vingt branches, qui éloignèrent à chaque instant les deux jeunes gens du reste des voyageurs, et les conduisirent dans des sentiers sauvages entremêlés de taillis inextricables.

C'était la première fois que la princesse de Lorraine et Albert se trouvaient seuls ensemble; mais ils avaient passé la première jeunesse l'un près de l'autre; mais leur tendresse mutuelle avait été si bien avouée à cet âge, et il leur avait semblé toute la vie si impossible qu'elle n'existât pas, que ce moment n'avait rien de nouveau à leur apprendre, rien à amener de plus dans leur destinée.

Ils avaient été élevés tous deux dans le comté de Salm, Louise, dans le couvent des Bernardines, Albert, dans le rustique château de ses aïeux. Ils s'étaient rencontrés à l'office divin et dans les processions que l'église envoie au printemps parcourir les campagnes. Ils s'étaient vus souvent dans les simples réunions du château patriarcal, où il n'y avait ni princesse de Lorraine, ni comte Albert, mais seulement deux enfans qui s'aimaient sans y avoir songé; car, à cet âge où l'on ne connaît pas l'indifférence, on ne distingue pas l'amour. Un jour, Louise avait témoigné le désir d'avoir un écureil des montagnes: le lendemain, lorsque Albert, après avoir poursuivi le sauvage à travers les côteaux, les ravins, les blocs de granit, les pics neigeux, les ponts de rochers, le lui apporta captif entre ses mains déchirées, il trouva une belle cage de fil d'argent préparée pour le recevoir. — Je savais bien, dit Louise, que vous me l'apporteriez. Un jour aussi que Albert était malade et qu'on lui tendait une boisson repoussante: — Attendez, dit-il, Louise va venir, et quand elle me la donnera, je pourrai la boire. Et en effet, Louise, un instant après, était à son chevet.

Depuis, ils avaient compris la distance qui séparait un pauvre noble, ne possédant guère d'autre or que celui qui dorait son écusson, et la riche héritière du duché de Lorraine. Ils en avaient souffert en même temps, en même temps le souci était monté à leurs fronts, la tristesse avait rempli leurs cœurs, leurs visages en avaient pâli ensemble, et ensemble l'insomnie avait rempli leurs nuits d'inquiétudes et de larmes.

En ce moment donc, sans trouble, sans embarras, sans rien de ce qui signale une première entrevue de solitude et de liberté, ils ne faisaient que continuer un long entretien d'amour commencé depuis qu'ils étaient au monde.

Cependant ils avaient la conscience de cet instant de bonheur et de sa rapidité: Albert sentait une douceur extrême à conduire Mlle de Vaudemont dans ces parages déserts qu'il avait tant de fois parcourus en rêvant à elle. Chacune de ses pensées les plus secrètes s'était attachée à l'une de ces touffes de genêt, à l'une de ces branches d'aubépines; il en avait semé la mousse des sentiers, et il les retrouvait sous ses pas avec les violettes et les marguerites; il avait mis tant de projets de bonheur dans le sein de ces grottes, tant de mirages enchanteurs dans le lointain de ces allées, que ces lieux étaient devenus son habitation, son intérieur, comme une maison étrangère devient la vôtre quand vous l'avez remplie des objets qui vous sont chers. Il avait un plaisir indicible à faire les honneurs à Louise de ses collines et de ses bois.

Ils allaient tous deux d'un pas égal et souple, comme deux rameaux emportés par le vent. Louise racontait avec simplicité tout ce qu'elle avait éprouvé, la veille, de surprise et de tristesse en voyant le changement d'Alix, d'Alix, qui était devenue pour elle comme une femme d'un pays étranger, dont elle n'aurait plus compris le langage.

— Il faut bien se faire à cette cruelle pensée que l'amour le plus ardent s'éteint et s'oublie, dit Albert.

Et en même temps il enveloppait la jeune fille du plus tendre regard;

il éloignait d'une main attentive les jouantes tiges d'arbre qui auraient pu l'effleurer dans son chemin.

—Je ne sais pourquoi on parle toujours de fragilité à propos de l'amour dit-elle ; tous les sentimens sont passagers dans les ames humaines. Ne voit-on pas, à tout moment, de jeunes femmes, amies la veille, s'oublier et parfois même se haïr le lendemain ; des frères d'armes qui ont fait bénir ensemble leurs épées, se servir de ce même fer pour s'entre-tuer dans l'ombre ? Les liens même du sang ne sont pas plus solides : des parens se divisent aux moindres chocs des intérêts; les héritages sont pleins de querelles envenimées, et c'est au moment où la douleur devrait réunir les enfans du même père, qu'ils viennent se déchirer en face de son tombeau. Je suis bien jeune et bien ignorante ; mais, hélas! il ne faut qu'avoir vécu quelques années à la cour pour connaître ces tristes choses. C'est que la plupart des âmes sont bien stériles d'affections, bien pauvres de constance : l'amour passe vite en elles, et on ne voit pas que tous les autres sentimens y passent de même...

— Mais il est des natures, bien rares en effet, chez qui le sentiment domine tout le reste.

— Pour celles-là, l'amour est inhérent à la vie, et ne finira qu'avec elle.

—Le croyez-vous, Louise, cette idée rattacherait au monde ?

—Albert, nous nous aimerons toujours.

— Pourriez-vous le jurer ?

— Non, mais je le sens : je le sens, non comme une croyance qu'on adopte, mais comme une vérité qui se révèle.

— Louise ! chère Louise! dit Albert, en se laissant doucement glisser de son cheval, vous êtes fatiguée de la route ; voici un banc de mousse séchée par le soleil, venez un instant, un seul instant, vous y reposer avec moi.

Ils se placèrent tous deux sur un roche revêtue de mousse et de lierre, adossée à d'épais marronniers, et jetée sur un courant d'eau qui tournait souplement autour d'elle.

— Mon amie, reprit Albert, dites-moi encore une parole de votre cœur, qui se dévoile comme un beau ciel, et laisse voir toutes ses radieuses beautés ; dites, si bientôt on voulait vous unir à quelqu'un des princes, appelés par leur haute fortune à prétendre à l'alliance de la princesse de Lorraine, que feriez-vous?

— La grandeur ne me toucherait point, vous le savez, j'ai des goûts modestes, peut-être même trop humbles pour mon rang. On se plaint de me voir préférer souvent les cabanes de nos vassaux aux salons de nos princes, les soins de la vie rurale, aux fêtes de nos châteaux..... Je ne sais pourquoi je me trouve si bien parmi nos solitudes des bruyères, si heureuse quand je gravis la colline où ne montent que les chèvres et leurs pâtres ; si tranquille quand je me repose dans la chapelle.... On m'appelle dans le pays, *Notre Dame des champs*..... Peut-être simple d'esprit, suis-je inférieure au monde où je dois vivre, et me trouvé-je seulement à la campagne au milieu d'objets en harmonie avec moi-même.

— Oui vous êtes simple et agreste, Louise, mais c'est la simplicité de nos montagnes qui sont couvertes de mousse et de chaumières, et qui renferment de l'or et du cristal dans leur sein..... Mais enfin, si la volonté de votre cousin, le duc de Lorraine, vous condamnait à une royale union...

— Je subirais la nécessité, parce qu'une jeune fille n'a aucun moyen de s'y soustraire, mais je vous aimerai toujours, je serai toujours malheureuse... Et un jour que le même souffle du vent qui règne aujourd'hui, m'aurait apporté la fraîcheur de ces bois que nous parcourons ensemble, la senteur de ce marronnier qui nous ombrage, je m'échapperais de ma prison pour venir mourir ici...

Albert passa un bras fremissant autour de la taille de Louise sans oser la presser sur son sein ; il leva sur elle ses yeux mouillés de larmes, et ses lèvres humides firent le mouvement d'un baiser qui, s'il eût pu le déposer, eût emporté toute son ame.

— Oh! Louise, Louise! dit-il, cette constance de votre cœur n'est-elle point une illusion qui vient compléter le bonheur dont nous jouissons aujourd'hui.

— Voyez ces tiges d'oseraie que le ruisseau gonflé vient d'atteindre : toutes se plient au cours de l'eau, et toujours fraîches et jolies font étinceler au soleil leurs feuilles d'argent ; mais une d'entre elles s'est brisée au lieu de céder, et l'abîme l'emporte...

Ils restèrent long-temps plongés tous deux dans les émotions les plus profondes du bonheur et de la tristesse, qui est encore le bonheur auprès de ce qu'on aime. Enfin ils reprirent leur route, et, après avoir tourné un de ces lacs si limpides dans lequel se mirent les sommets des Vosges, ils rejoignirent le prince de Lorraine. Là le prince de Salm et son fils prirent congé des voyageurs qui, peu d'heures après, arrivaient au château de Charles III.

Comme on était au pied des murs du manoir, le duc remarqua un mouvement inaccoutumé dans sa demeure. De nombreux équipages remplissaient les cours, sur les remparts, des uniformes différens se mêlaient aux livrées de ses hommes d'armes, et sur la tour la plus élevée flottait une bannière, où les armes de France s'unissaient à celles de Lorraine.

Le duc entra sous le portail, et avant qu'il eût eu le temps de demander d'où venaient ces changemens, son capitaine des gardes vint en toute hâte lui annoncer que des seigneurs français de la plus haute distinction étaient arrivés la veille peu d'instans après son départ, et, ayant une mission à remplir près de lui, étaient demeurés au château à attendre son retour.

Le duc de Lorraine se rendit seul dans le salon d'honneur pour y donner de suite audience à ses illustres hôtes.

Ces voyageurs étaient ceux dont l'escorte se croisait la veille au matin avec celle du duc de Lorraine sur le chemin de la montagne, lorsque le pas d'un cheval avait détaché de la route un fragment de roche, qui, en roulant aux pieds de mademoiselle de Vaudemont, avait failli lui être funeste.

Tout le monde avait dit : *présage de malheur* ; et l'écho de la roche avait long-temps répété : *malheur*.

C'était le marquis de Guast, qui venait, au nom de son maître, demander la main Louise de Lorraine pour Henri III, roi de France.

III.

Le mariage par procuration.

Un jour de fête venait de se lever pour la capitale de Lorraine : Nancy n'était plus comme autrefois un seul et majestueux palais, accompagné d'une église, d'un prieuré et de quelques habitations naissantes, que les descendans de Gérard d'Alsace élevèrent dans un bassin vaste et fertile, à deux lieues du confluent de la Moselle et de la Meurthe, lorsque cette race de princes, du pur sang de Lorraine, enfant de ses entrailles, voulurent donner une capitale à leur territoire, comme ils donnaient une ame de nationalité à son peuple. Ce n'était pourtant pas encore Nancy-la-Belle, telle que la fit Charles III, avec ses vastes places, ses bastions gigantesques, ses fontaines monumentales, ses mausolées historiques, où les *ducs royaux* dormaient dans toutes les magnificences de la mort (1). C'était une ville accablée et ruinée par de longues luttes, où des chefs tout militaires, avaient jeté pierre sur pierre, pour se retrancher avec leurs soldats, où le *camp guerrier* avait envahi et étouffé la *cité* sous son armure.

Telle qu'elle était, toute sombre et irrégulière, les habitans s'occupaient à la parer de leur mieux, à décorer ses murailles de tentures et de guirlandes, sur le chemin où devait passer leur bien-aimée princesse de Lorraine, qui allait, ce jour-là, à l'église de Saint-Léopold, épouser le roi de France, représenté par le duc de Brancas. Les hommes dressaient contre les murs des pavois et des cerceaux ; les femmes apportaient sur les reposoirs ce qu'elles avaient de plus précieux dans leurs maisons, les flambeaux d'argent, leur madone de cire vierge, leurs courtines de soie, leurs vases de fleurs, leurs jeunes enfans, parés de robes blanches et de nœuds de rubans : car telle est l'habitude naïve de la bonne bourgeoisie d'apporter sur les pas de ses princes les plus précieux objets de sa demeure, pour signifier les meilleurs sentimens de son ame dont elle leur fait hommage.

Un jeune homme, vêtu d'un sombre manteau, d'une toque sans panache, et dont le maintien seul annonçait le haut rang, traversait rapidement cette population. Pâle de cette douleur sans espérance, qui est la mort de l'ame, son front se penchait vers la terre; il semblait s'irriter de l'encombrement des rues, renversait d'un pied impatient les corbeilles de fleurs, et marchait rapidement vers le palais ducal. Arrivé sous le péristyle, il s'appuya contre une colonne, paraissant n'avoir plus la force d'avancer davantage, et posa la main sur son cœur, comme si la vie l'abandonnait ; cependant il rappela quelque peu d'énergie, monta un escalier dérobé, ne paraissant désireux que de cacher sa présence, et gagna une sombre galerie d'où il pourrait voir passer la belle mariée que la royauté attendait à l'église, d'où il pourrait contempler encore celle qui allait se montrer pour la dernière fois Louise de Vaudemont, et revenir au palais reine de France.

Le passage où il avait pénétré conduisait à l'appartement du duc de Brancas : il entendit un mouvement extraordinaire dans la chambre à coucher du plénipotentiaire ; il entr'ouvrit assez la portière pour pouvoir glisser son regard dans l'intérieur et prêta toute son attention.

Un grand nombre d'officiers allaient et venaient en tout sens avec cette agitation que soulève un événement funeste et inattendu.

On venait de déposer sur son lit le duc de Brancas, qui, dans une chute de cheval arrivée à l'instant même, s'était démis la jambe droite. Le duc de Lorraine, le vieux prince de Salm et les seigneurs de la cour de Nancy s'empressaient autour de lui. Le jeune homme prêta l'oreille, et entendit ce colloque.

— De par tous les diables, messeigneurs, disait l'envoyé de Henri III, il est moins dangereux de faire la guerre en Espagne, où je viens de batailler pendant une année, que de se promener pour son plaisir dans les chemins perdus de votre pays de loups : les flèches et les balles ne pleuvent pas sans cesse en Andalousie, et alors on traverse en assurance le plus agréable jardin ; tandis qu'ici on rencontre à chaque pas une pierre assassine, un détestable rocher, qui fait cabrer votre cheval et vous envoie mesurer la terre comme un écolier à sa première leçon.

— Cela vient du manque d'habitude, mon cher seigneur, dit le duc de Lorraine : quant on est fait à ces chemins, ils deviennent aussi faciles que le plancher d'un salon.

— Oui, je conçois ; quand on est devenu cerf ou chamois, on chemine fort aisément parmi les rochers et les précipices... Mais, en attendant, me

(1) La Lorraine de cette époque avait tant de respect pour la mort et lui offrait de si magnifiques tributs, que Charles-le-Téméraire, combattant contre les Lorrains, et vaincu par eux, reçut, cependant, à la cathédrale de Nancy, un superbe mausolée. On disait, en façon de proverbe, que les trois plus belles cérémonies à voir étaient le couronement d'un empereur d'Allemagne à Francfort, le sacre d'un roi de France à Reims, l'enterrement d'un duc de Lorraine à Nancy.

voici gisant sur mon lit, et bien incapable de jouer le rôle de mari, qui m'était destiné aujourd'hui ; car, si même je pouvais me lever, je ne serais qu'un époux boîteux comme le seigneur Vulcain, ce qui serait de fort mauvais augure pour le roi, mon maître, que je représente.

— Monseigneur, il faut remettre la cérémonie, dit-on de tous côtés.

—Non, les jours sont comptés pour l'arrivée de la reine de France, et rien ne doit la retarder... Voyons, messeigneurs, qui de vous peut me remplacer, et faire le mari en peinture ?

—Quelles sont les conditions que le roi exige pour son procureur, demanda-t-on ?

—Gentilhomme de nom et d'armes, sans reproche, noble de deux races, ayant servi dans les emplois considérables à la guerre, décoré de l'ordre du Saint-Esprit·

— Il n'y a, à la cour, que notre gracieux duc, dit un des gentilshommes, qui puisse remplir toutes ces exigeances, et il est trop proche parent de la princesse de Lorraine pour tenir, à son mariage, la place de procureur.

—Vous vous trompez, messeigneurs, s'écria le prince de Salm avec fierté : mon fils est gentilhomme de nom et d'armes, sans reproche, Dieu le sait ! noble de deux races, et il porte sur sa poitrine l'ordre du Saint-Esprit, depuis le siége de La Rochelle, où il a combattu aux côtés du duc d'Anjou, maintenant roi de France

—Qu'on aille donc chercher ce fils, dit le duc de Brancas, et que tout ceci se termine au plus vite.

Le comte Albert frémit de mille sensations violentes dans la retraite qui le cachait aux regards.

—Qui moi ! moi ! dit-il, dans son cœur plein de rage : j'assisterais à cette cérémonie comme un valet remplit la commission de son maître, et ce maître serait l'époux de Louise , et cette commission serait de commencer pour lui les fastidieuses formalités du mariage ! de hâter ainsi l'instant qui les réunirait tous deux... O malédiction sur cette affreuse pensée !

Il se jeta éperdu sur le froid carreau de la galerie déserte ; des sanglots étouffaient sa poitrine, et il cacha sa tête brûlante dans ses mains, comme s'il avait reçu à la fois douleur et affront !... Au bout de quelques instans de ces angoisses, il releva la tête en tressaillant ; car son nom venait d'être prononcé dans la pièce voisine ; des officiers disaient qu'ils avaient demandé le comte de Salm au palais, sans pouvoir le rencontrer.

Il entendit son père s'écrier :

— Qu'on le cherche donc en tout lieu, car mon fils doit remplir ce devoir.

— Eh bien, oui, dit-il en se dressant subitement de toute sa hauteur, vous avez raison, mon père, c'est un devoir de courage, et je le remplirai... On se croit courageux parce qu'on a bravé la mort, la mort, mon Dieu, si peu de chose ! et on fuit devant la douleur... Non, il n'en sera pas ainsi ; la force d'ame n'est pas celle qui me manquera, et je ne faiblirai pas au combat des souffrances. D'ailleurs, ajouta-t-il en marchant à pas lents, le front baigné de froide sueur : Il est des destinées de malheur qu'il faut parcourir jusqu'à leur dernière limite ; on goûte ensuite un horrible repos ; on n'a plus rien à craindre !... Allons donc mettre notre uniforme, nos armes d'honneur, nos croix, nos colliers, tous nos attributs de grandeur, puisqu'on nous trouve assez noble pour faire le simulacre d'un prince...

En ce moment Louise était à sa toilette de noces.

Elle s'habillait, elle se revêtait de tous ses ornemens avec le calme d'une grande douleur qui a appelé un grand courage : comme on a vu souvent des condamnés dormir paisiblement avant l'heure de la mort.

Alix de Chavigny, sa première dame d'honneur, lui disait en lui plaçant sa couronne.

—Oh ! mon Dieu ! Qu'il y a de biens, qu'il y a de jouissances, qu'il y a de désirs à satisfaire, de lois imposées, dans ce simple diadème qui porte un écusson de fleurs de lys.

— Mettez cette couronne un peu plus bas, Alix, elle me fait mal.

— Elle vous va si bien cependant ! Les Français, en choisissant une fleur pour les insignes de la royauté ont semblé l'avoir faite exprès pour le front des femmes.

— Est-ce déjà la messe que j'entends sonner ? demanda Louise.

— Et cette ceinture de soie blanche brodée de pierreries, comme elle montre bien que tous les trésors de la terre seront prodigués à la beauté sur le trône... Quel bonheur de s'approcher de son miroir, quand on a toutes les merveilles du monde pour se parer, et tout un peuple pour le regarder...

— Donnez-moi mon livre d'heures : celui que m'a remis ma mère mourante.

— Et les hommages, l'admiration, l'amour d'une nation entière pourrait-on y être insensible !... Et l'illustration, la renommée qui viennent subitement avec le nom magique de Reine ! Partout où passe une souveraine, chacun la connaît d'avance, la nomme, brûle de la voir : elle voyage dans une atmosphère de louanges, de prières, d'encens, comme une divinité dans un nuage du ciel...

— Alix, achevez bien vite de m'habiller, car l'heure s'avance, et je voudrais avoir un instant pour prier seule avant la cérémonie.

— Je n'ai plus que vos diamans à attacher... Je vais maintenant suspendre votre aumonière à votre ceinture. Elle a aussi l'écusson fleurdelisé ; et voici du moins un ornement royal qu'il vous sera doux de porter, car c'est là dedans qu'on puise la consolation des malheureux, et l'aumonière d'une reine ne tarit jamais.

— Vous me montrez là, ma chère Alix, le beau côté de ma destinée, tout mon bonheur de l'avenir, et je vous en remercie.

En ce moment, on vint annoncer à la princesse l'accident arrivé au duc de Brancas et le choix qu'on avait fait du comte Albert de Salm pour le remplacer.

Cette circonstance ne s'offrit pas sous un jour aussi cruel aux yeux de Louise qu'à ceux de son amant : dans son amour plus pur, plus spiritualisé que celui du jeune homme, elle ne comprit pas cette amère ironie du sort qu'il trouvait, lui, dans ce rapprochement. Elle vit avec douceur qu'elle resterait quelques instans de plus auprès de ce qu'elle aimait avant d'être livrée à des mains étrangères, et ne vit que cela.

Quelques instans après, la messe du mariage se célébrait.

Les époux étaient au pied de l'autel, dans la cathédrale Saint-Léopold. Les officiers envoyés par la cour de France étaient agenouillés sous un dais de velours, du côté du représentant du roi. Les jeunes filles de l'âge de Louise, ses amies et ses compagnes, priaient auprès d'elle. Le chœur était rempli par les personnages de la cour. Dans la nef, dans les collatéraux, et jusque sur le parvis de l'église, s'étendait une foule innombrable ; et les magnificences de l'autel, les rayons du tabernacle, l'éclat majestueux des habits pontificaux, toute la splendeur déployée là, venait se refléter sur les visages de cette population, en joyeux enthousiasme, en sourire de béatitude.

Les chants de l'église exhalaient des hymnes d'allégresse, l'orgue leur répondait en mêlant à ses notes sublimes, des accens d'amour réservés pour ce moment. Des oiseaux placés au pied de l'autel, et qu'on devait lâcher à la fin de l'office, comme c'était alors l'usage en grande solennité, voyaient déjà par les ogives ouvertes le ciel bleu où ils allaient s'envoler, et battaient les ailes de joie.

Tout resplendissait, chantait, souriait, autour des deux amans, pour rendre leurs angoisses plus cruelles.

La profonde pâleur d'Albert, l'altération de ses traits, le cercle d'ombre tracé autour de ses yeux étincelans, le mouvement fébrile qui l'agitait sourdement, révélaient la tourmente de son ame, qui alors passa dans le sein de Louise. Elle fut près de perdre toute force, toute résolution , car maintenant elle souffrait en lui.

Des mausolées rangés dans le chœur, et où reposaient les anciens ducs de Lorraine, faisaient la principale richesse de l'église. On avait cherché à dissimuler la tristesse de ces monumens, en les couvrant d'un voile de fleurs : mais partout la croix, les ossemens, les attributs de la mort perçaient le fragile réseau de roses et de jasmins. Albert et Louise regardèrent ensemble ces sépultures mal cachées sous un voile de fête , et leurs mains placées l'une dans l'autre, se serrèrent en même temps.

— Oui, dit tout bas le jeune comte, c'est bien là l'emblème de notre mariage.

Chaque instant ajoutait à l'horreur de cette situation, où le sort joignait l'ironie au plus cruel malheur.

Le prêtre faisait tomber sur leurs fronts les paroles sacrées qui lient deux êtres l'un à l'autre, et c'était un vain simulacre : l'anneau passa de la main glacée d'Albert au doigt de Louise , et c'était le premier anneau de la chaîne qui l'unissait à un autre ; on leur fit prononcer le serment de s'aimer toujours... Ce serment, il s'était exhalé de leur ame dès qu'ils avaient pu sentir ; ils le ratifiaient maintenant devant Dieu et les hommes, et c'était pour qu'il vînt les séparer à jamais ; ces paroles de leur cœur, de leur sang, du fond de leurs entrailles on en faisait un horrible mensonge.

Un instant, Louise fut près de s'écrier :

— Mon Dieu, mon Dieu ! mais tout cela est vrai ! mais c'est lui que j'aime, c'est à lui que je suis unie... Laissez-moi à mon époux, respectez le lien des cœurs, le lien que Dieu forme lui-même, et le seul qu'il bénisse... Laissez-moi auprès de lui, vivre et mourir obscure, au milieu de ces plantes de mon pays, dont les rameaux jetés sur les pavés de votre temple, m'apportent les parfums de la terre natale... Eloignez toutes ces pompes ; je ne suis pas la reine de France, je suis la femme d'Albert. Faites un instant briller la vérité : la vérité seule doit paraître au pied de l'autel. Un seul éclat de cette lumière céleste qui vienne donner la réalité à l'union que vous formez, et tout mon sort est changé, et je n'aurai plus que des bénédictions pour le ciel et pour les hommes !...

Mais la nécessité implacable ferma ses lèvres et la cérémonie continua.

Comme elle était près de s'achever, Louise et son amant entendirent la cloche, soulevée par le vent au sommet du campanille, sonner des coups lents et inégaux comme pour une agonie. Au dessus des chants de fête de l'église cette cloche était comme un prophète qui voit plus loin que la foule, et tandis que tout disait *mariage* elle disait *funérailles*... Eux seuls entendirent cette voix, et surent la comprendre.

Enfin l'office était terminé. On donna la volée aux oiseaux qui s'élevèrent en chantant et reprirent la liberté des airs... Mais la princesse de Lorraine était enchaînée à jamais. Elle s'affaissa pâle et glacée sur le pavé du temple.

On s'empressa autour de celle qu'on croyait accablée seulement par l'impression trop vive de ce moment : une tendre pitié fut le premier sentiment qu'inspira la reine de France. Elle avait peine à se soutenir ; on la transporta dans une des chapelles de la cathédrale, tandis que tout le cortége commençait à défiler par la porte principale. Alix et les femmes qui entouraient la reine, virent qu'elle ne pourrait rentrer au palais sur

le superbe palefroi qu'on lui avait préparé pour que le peuple jouît mieux de sa vue : elles s'éloignèrent pour lui faire préparer une litière. Louise et Albert restèrent un instant seuls dans la chapelle du Saint-Esprit, mais en vue de toute l'église, et à deux pas des assistans qui s'y trouvaient encore.

Ils étaient appuyés contre un tombeau de marbre, car la mort souveraine en ce lieu s'emparait de toutes les parties de la cathédrale, et leurs pâles figures se confondaient avec celles du mausolée. Le soleil, passant à travers les vitraux peints des ogives, semait leurs reflets dans l'intérieur de la chapelle, et l'ombre que projetait la palme d'un martyr vint couronner le front des deux amans...

Un saint courage se ranima cependant dans l'ame de la jeune fille ; elle leva sur Albert un regard interrogateur et lui dit :

— Albert, si vous étiez condamné à mourir demain, pâliriez-vous?

— Non, répondit-il avec un sourire amer, cette pensée ne me troublerait pas ; au contraire.

— Eh bien, ce que nous avons à subir n'est après tout que la mort ; c'est la séparation de l'ame et du corps qu'elle habitait : nos restes mortels seront jetés où la nécessité le voudra, mais nos ames vivront toujours unies dans l'amour.

— C'est mourir bien jeunes et sans avoir vécu.

— Nous subissions une loi commune... A cet autel de mariage que nous venons de quitter, à cet autel qu'on pare de tant de flambeaux en signe de vie, de tant de fleurs en signe de joie, combien de larmes coulent dans le sein de ceux à qui on prétend offrir cette vie et ce bonheur.

Dans le temps où la fortune, la naissance, les convenances sociales décident seules des mariages, combien d'êtres sont séparés de leurs chères affections par la réalité de ce nœud, comme nous l'avons été par la vaine apparence de celui qui vient d'être formé : alors les paroles du prêtre ont perdu le pouvoir d'unir, la consécration de l'amour tombe sur des cœurs où l'amour n'est pas, et le mariage devient, comme aujourd'hui, un triste simulacre.

— Oh! non jamais les lois humaines n'ont été si cruelles, jamais du moins elle n'ont forcé des malheureux à se déchirer ainsi eux-mêmes. Voilà-t-il assez de mensonges! s'écria-t-il, et, comme il baissait la voix pour n'être pas entendu des personnes qui se trouvaient à peu de distance, cette concentration donnait à ces accens quelque chose de plus sombre et de plus terrible. Par un caprice infernal, les hommes ont forcé les choses saintes à mentir : les paroles du sacrifice mentaient; ce poêle qui nous enveloppait tous deux mentait : cet anneau qui nous unissait l'un à l'autre mentait : notre serment était un blasphème... Que toute cette cérémonie d'imposture et d'outrages retombe sur la tête de ceux qui l'ont voulue, comme le plus horrible sacrilége!.. Que les murailles de ce temple tombent en poussière, et que ses ruines soient maudites!...

—Silence! silence malheureux! ne souillons pas le malheur par la méchanceté.

— Si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant l'heure qui vient de s'écouler!.... Par fois je croyais voir s'accomplir la consécration céleste qui nous unissait dans l'éternité; je sentais tomber sur nous la bénédiction de Dieu, des harpes d'un son inconnu jusque-là résonnaient dans le lointain, des ailes d'anges rafraîchissaient l'air qui baignait mon front... Puis, tout-à-coup, un des cierges de cette enceinte venait jeter un éclair rouge dans mes yeux, et tout changeait de forme : ces prêtres devenaient des spectres hideux qui tournaient autour d'un autel couvert de victimes; j'entendais ces grincemens de fer; des chaînes tombaient sur nous et nous étouffaient; les tombeaux s'entr'ouvraient et les morts étaient les chantres qui chantaient pour nous l'office funéraire; tout ce que je touchais me semblait glacé comme la tombe, et je croyais sentir déjà votre main se refroidir dans la mienne... O Louise! Louise...

— Et au milieu de tous ces troubles de l'ame, pas un moment pour la prière et la résignation!

— Prier! me résigner! quand tout m'était ravi, et qu'une moquerie infernale prenait plaisir à dérouler devant moi tout ce que je perdais... De hideuses sorcières, pour composer leur philtre avec les entrailles d'un être mort de désir, faisaient autrefois expirer un enfant de faim en lui montrant tous les fruits dont il était avide : ainsi les barbares me montraient dans mon agonie tout ce que je brûlais de posséder ; votre main, Louise, votre main pour qui j'aurais donné tous les biens de la terre et du ciel, était dans la mienne, votre voix que j'adore résonnait pour moi et faisait entendre le serment d'aimer toujours, votre corps flexible et penché était près de tomber dans mes bras!... Et corps et ame, trésors bénis, tout était à Henri III!...

— Non, Albert, non. Rappelez-vous ce que je vous ai dit au fond de nos bois, sur cette roche où nous nous sommes assis un instant : *Je ne vous verrai plus, mais je vous aimerai toujours.*

— Et maintenant!

—Maintenant je vous le dis encore. Voyez cet anneau que vous venez de passer à mon doigt.

— C'est le mien : mon chiffre est gravé dans l'intérieur.

— Et bien, cet anneau est le signe de l'union éternelle de nos âmes ; tant qu'il restera à mon doigt vous serez assuré que je vous aime, et quand il me quittera j'aurai cessé d'exister.

—Est-il bien vrai?

—Je vous le jure.

— Louise, vous venez par cette parole de briser la dague qui devait me percer le cœur demain.

L'escorte royale était rangée sous le portail. On vint chercher la princesse de Lorraine. Albert, en sortant de l'église, alla se précipiter dans la solitude où il devait vivre long-temps d'amour et de regret. Le monde et les grandeurs s'emparèrent de la jeune reine de France, qui traversa la ville au milieu du cortége le plus fastueux et le plus imposant qui se puisse imaginer.

La population, après l'avoir vue passer, s'écoula lentement par toutes les issues, et le souvenir de la pompe qui avait été déployée dans ce jour, lui fit dire long-temps en voyant une femme à laquelle la fortune venait de sourire : — *Heureuse comme une reine.*

CLÉMENCE ROBERT.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE BUREAU DES RENSEIGNEMENS.

I.

Un trou à la muraille de la vie privée.—Vendez-moi pour deux cents francs de vérité nue

Il y a cinq ou six ans de cela, un quidam, la canne à la main et la main dans sa poche, allait devant lui dans les rues de Paris. Chemin faisant (car c'est là tout ce qu'il faisait), il donnait un coup de chapeau aux gens qu'il connaissait, un coup de coude à ceux qu'il ne connaissait pas, et un coup d'œil aux enseignes.

Tout à coup notre homme, ou plutôt notre jeune homme, car c'est tout au plus si trente années nous contemplent du haut de son lorgnon, notre jeune homme s'arrête, comme si sa botte vernie eût pris la glu de de l'asphalte, et le voilà examinant un écriteau qui provoque l'œil par ses lettres effrontément blanches sur un fond d'une entière noirceur. Lisons :

BUREAU DE RENSEIGNEMENS DE TOUT GENRE.

« Le sieur de Pacotille donne tous les renseignemens qu'on peut souhaiter sur la position, la moralité, les antécédens, la solvabilité et les habitudes des personnes. Les gens qui cherchent une femme, un débiteur, un associé, enfin un placement avantageux de leur individu, de leur argent ou de leur confiance, ne sauraient trop recourir aux renseignemens que, sous le sceau du plus grand secret, leur fournira le chef de cet établissement philantropique. Par ce moyen, la bonne foi est rétablie dans la société; les rapports deviennent sûrs; les relations perdent ce caractère aventureux si profitable seulement aux filoueurs et aux chercheurs de dupes. »

Confiance. — Discrétion. — Affranchir.

Nous avons transcrit scrupuleusement dans son texte l'enseigne qui eut l'honneur de fixer un instant les regards et la marche du flâneur.

Celui-ci se balança une minute dans l'attitude chancelante de l'homme qui hésite entre deux partis. Enfin, d'un air et d'un pas délibérés, il entra dans l'établissement désigné par l'enseigne en question.

Il monta un escalier contrarié dans ses inclinaisons et après une ascension de trois étages avec supplément d'entresol, il lut sur une plaque de cuivre en bosse, une inscription plus restreinte ne renfermait que le titre sommaire du lieu. La porte illustrée par cette plaque était désignée par un doigt emmanché dans un poignet sur le mur ; impossible de commettre une erreur. C'est ici pensa le jeune homme. Et il lui plut de tourner le bouton, ainsi que l'y conviait une autre étiquette en abrégé S. V. P.

La porte ouverte, il se trouva dans une petite pièce garnie d'un homme accroupi sur une table noire et de six chaises dont une était naturellement occupée.

L'homme assis invita l'homme levé de s'allouer une des cinq chaises vacantes, disant que le maître du lieu était en affaires.

L'antichambre, c'est aux gens de négoce ce que la perspective est aux peintres. C'est comme la marge obligée qu'on accorde aux grands seigneurs. C'est par cette douane, ce purgatoire, ce surnumérariat qu'il faut acheter son admission dans le sanctuaire, dans le paradis dont le Dieu s'impatiente quelquefois autant que nous.

Après une attente vraisemblable, une sonnette s'agita dans l'intérieur, et le porte-plume interprêta ce signal en introduisant le jeune homme.

Celui-ci se vit alors en face d'une petite tête qui braquait sur lui un regard très vif derrière des lunettes, car il semble que l'œil, comme le soleil, acquiert de la vigueur en traversant certain verre.

C'est du reste tout ce que le survenant put voir du maître de céans. Un large bureau dérobait son corps; et assis sur un fauteuil de basane rouge, on eût dit un homme plongé dans une baignoire. L'arrivée du jeune homme n'empêcha pas le bureaucrate, après cette première inspection, de continuer son griffonnage en s'excusant sur ce léger retard qui imposait à l'expectant le supplice d'une seconde antichambre. Ces gens de plume veulent avoir l'air d'une machine à vapeur qui ne peut s'arrêter court et qui prend du champ pour prendre du repos.

Ce temps d'arrêt arriva bientôt, et M. de Pacotille posant sa plume et relevant ses lunettes sur le front, demanda poliment au nouveau-venu ce qu'il y avait pour son service.

—Monsieur, lui fut-il répondu, j'aurais besoin de quelques renseignemens confidentiels.

· Très bien, monsieur, vous les aurez, de quelque nature qu'ils soient. Pour nous, les maisons sont de verre, les consciences de cristal.

— C'est peut-être pour cela qu'elles sont si fragiles.

— Peut-être, monsieur, et il sourit à l'interruption par un signe de tête, et franchit la parenthèse à l'instar de ces gens qui de la conversation d'autrui font ce que le chemin de fer fait du paysage. Vous leur objectez un argument ; ils le percent à jour comme un monticule ; vous comptez les précipiter dans la profondeur d'une objection ; ils jettent un pont, et passent outre, suivant leur ligne droite sans s'inquiéter de rien.

C'était absolument le système de M. Pacotille.

— Monsieur, poursuivit-il, rien ne nous échappe : le Solitaire de M. d'Arlincourt nous consulterait. Gygès mettrait son anneau au Mont-de-Piété pour acheter nos renseignemens, et la canne de M. de Balzac, qui est devenue la baguette de la plus gracieuse et de la plus spirituelle des fées entre les mains de madame Emile de Girardin, cette canne qui a remplacé la béquille du Diable boiteux, ne nous servirait qu'à enfoncer des portes ouvertes.... ouvertes par mes argus. Voyez-vous, monsieur, pour nous la vie n'a point de mystère ; le cœur humain n'a pas de serrures et aucune espèce de secrets ou double-fonds. Quelques personnes allégueront encore la lumière sous le boisseau, mais le boisseau est depuis long-temps consumé. Que dit-on davantage ? ah ! que la vie privée est murée. Sans doute, mais les murs ont des oreilles.

— Comment, vous prendriez à la lettre les oreilles des murailles ?

— Certainement, monsieur, répliqua Pacotille, les murs ont bien réellement des oreilles excellentes, et je vous en souhaite de pareilles.

— Merci.

— Avez-vous oublié que c'est aux accens de la lyre d'Amphion que la ville de Thèbes se bâtit toute seule en musique, et que les moëlons venaient d'eux-mêmes se ranger en mesure. C'est depuis ce temps-là que que les murailles ont des oreilles à notre service et au vôtre, monsieur.

Ces considérations transcendantes, qui s'abattirent tout à coup par un monde si brusque et si directement personnel, mirent le client en demeure de s'expliquer. Il essaya de le faire en ces termes :

— Je suis charmé, monsieur, que vous soyez tellement frotté de littérature ; car il s'agit pour moi d'être renseigné sur un jeune homme de lettres.

— Certainement, interrompit monsieur de Pacotille, émoustillé qu'il était par cet éloge dont le dard le faisait partir au repos. Tel que vous me voyez, j'ai beaucoup vécu dans le monde artiste ; monde charmant, original, gai, malicieux, railleur.

En même temps, parodiant un vers célèbre, il étendit ses petits bras, ouvrit une grande bouche et déclama avec emphase :

J'ai fait des romanciers et n'ai pas voulu l'être !

— Je voudrais être fixé, continua le jeune homme, un peu dépité de se voir souffler la parole sous le moindre prétexte. Je disais donc que je voudrais avoir des détails intimes sur un homme de lettres...

— Je les connais tous, insinua de Pacotille, les inconnus surtout.

— Tant mieux, car je vais vous servir à souhait, lui répondit-on. Je suis sur le point d'avoir pour beau-frère M. Urbain Lacazelle, habitant à Paris, rue des Martyrs, 20. On le dit brouillé avec un sien oncle à héritage, un ancien juge du nom de M. Martel. Je voudrais être fixé là dessus, et sur bien d'autres choses encore.

— Je comprends. Vous désirez savoir ce qu'on pense de lui, connaître ses antécédens, sa position sociale, ses espérances, son avenir, sa réputation littéraire, etc., etc.

— Précisément, monsieur.

— Cela suffit : je m'engage à vous fournir les plus minutieux détails, les moindres particularités.

— C'est cela même que je souhaite.

— Très bien ; mais de la part de qui, s'il vous plaît, demanda monsieur de Pacotille avec une curiosité mal déguisée sous un voile de politesse.

— J'aimerais autant ne pas me nommer, reprit le jeune homme avec un certain embarras.

Pacotille fit un signe de discrétion exagérée et un signe d'assentiment.

— Mais, objecta-t-il, en se ravisant aussitôt : pour vous transmettre les renseignemens, il faut bien que je sache qui vous êtes, et où vous demeurez.

—C'est inutile, monsieur ; je viendrai moi-même les prendre ici le jour qui me sera indiqué, mais afin que vous ayez pleine confiance en ma démarche et que vous la teniez pour sérieuse, permettez-moi de vous remettre ces 200 fr. en à-compte.

— Comment donc ? se récria sur un ton de dignité médiocrement blessée M. de Pacotille, ce n'est pas nécessaire... Mais, puisque vous l'exigez absolument, je suis incapable de vous désobliger.

Ce que disant, il tendit la main ; après quoi il reconduisit jusqu'à la porte son nouveau client.

—Quand dois-je revenir ? demanda celui-ci, en prenant congé.

—Après-demain à la même heure, j'aurai du nouveau.

—Après-demain, c'est entendu.

— Et ils se séparèrent.

II.

Un précepte de Socrate. — La chasse aux informations.

Le lendemain, M. Urbain Lacazelle se leva de la plus belle humeur. A le voir si radieux, on eût juré que ce jour-là le soleil, au lieu de briller pour tout le monde selon sa charitable et éternelle habitude, ne luisait que pour une seule personne, celle que nous venons de nommer.

Lacazelle sauta donc allègrement de son lit. Et dans une attitude décrite par Saint-Amant, poète comme lui :

Pied chaussé, l'autre nu ; main au nez, l'autre en poche,

le voilà qui arpente sa jolie petite chambre, distribuant des saluts à son mobilier coquet, et faisant des mines dans la glace.

Les marquis de Régnard n'ont jamais été plus contens d'eux-mêmes et des autres que l'était ce jour-là le feuilletoniste en question.

« Parbleu, ruminait-il en lui-même, il faut avouer que j'ai un peu d'imaginative. L'antiquité n'a jamais su puiser la vérité du fond de son puits, où elle la relégua. Montesquieu la tenait dans la main, et Montesquieu est mort le poing fermé. La vérité était introuvable. Socrate a posé comme le suprême de la philosophie la connaissance de soi-même, et personne n'est encore parvenu à se bien connaître. Les portraits que nous déclarons vrais sont ceux qui nous flattent, ceux qui nous mentent audacieusement au nez. Ceux qui sont ressemblans, nous les tenons pour faux, selon les erremens de l'archevêque de Grenade.

» Impossible de savoir au juste à quoi s'en tenir sur son propre compte. Consulter son prochain ; mais vos amis vous regardent à travers un verre grossissant, et vos ennemis vous lorgnent avec une lunette qui rapetisse. Nul ne vous voit tel que vous êtes, et nul ne vous dit au juste comment il vous voit.

» Que faire à cela ? Les plus grands esprits y ont perdu, qui leur latin, qui leur grec. Fallait-il donc alors se résigner à s'ignorer complétement, du berceau à la tombe ?—Non, certes. J'ai découvert un moyen, un moyen infaillible, et demain, sans aller plus loin, je saurai à quoi m'en tenir sur mon individu. Demain j'apprendrai s'il faut que je me méprise comme un paltoquet, ou bien que je me vénère comme un grand homme. Bref, je prendrai ma mesure. J'ai su que l'illustre monsieur de Pacotille fournissait des renseignemens universels, et je suis allé lui en demander moi-même sur moi-même. Et tout cela ne me coûte que 200 francs ; mais on n'aurait pas des mensonges à si bas prix : il est vrai que la vérité telle que je la demande n'a aucun frais de costume à faire. »

Après ce monologue, il serait impertinent de faire remarquer au lecteur que l'homme que nous avons vu rendre visite à M. de Pacotille n'est autre que M. Urbain Lacazelle lui-même. Ce serait commettre un pléonasme d'idées injurieux pour l'intelligence du public qui nous a deviné dès le début. D'ailleurs, s'il est permis de mettre les points sur les *i*, en revanche est-il défendu d'en mettre plus d'un sur chacune de ces innocentes voyelles.

Donc, M. Urbain Lacazelle en était là de son monologue et de sa satisfaction, lorsqu'il entendit gratter à sa porte.

L'homme qui s'annonçait ainsi reçut à haute voix l'autorisation d'entrer, et il en profita pour pousser la porte de la chambre, mais avec une parcimonie telle qu'il se déclarait de prime à bord l'ennemi du superflu. En effet, il ne prit pas plus d'espace qu'il n'en devait rigoureusement occuper, ce qui était fort peu, vu la maigreur osseuse et la taille élancée du visiteur. C'est ainsi qu'il entra ou plutôt qu'il se glissa dans le salon de M. Urbain Lacazelle.

Cette façon si humble de s'introduire, commentée par la tenue du personnage, n'était pas de nature à rassurer le littérateur. Il crut que l'inconnu était de ces gens qui commencent à ne prendre un pied chez vous que parce qu'ils en auront bientôt pris quatre.

Cet homme répondit très modestement :

— Je me nomme Réverbère.

Urbain ne l'en examina que de plus près, ce nom n'éclaircissant absolument rien. Le survenant, d'une encolure équivoque, était empaqueté jusqu'au cou par une redingote marron, luisant à tous les angles, et lâchement retenue par des boutons décoiffés, qui, au lieu de conserver leur premier lit, s'étaient échappés de leur gîte. Le chapeau que le personnage tenait au poing était incroyablement ébouriffé, mais pour cela il ne parvenait pas à dissimuler ses profondes blessures et la calvitie de son sommet et de ses bords. Sur ses ailes était répandue une couleur huileuse blanchâtre, comme si elles eussent été saupoudrées de givre. Une cravate emphatique, tordue en nid d'hirondelles, servait de refuge au menton pointu de cet homme. Quant à la figure, un œil téméraire dans un visage délabré, où les années, les souffrances avaient inscrit leur rides moins profondes qu'une trace laissée par un coup de sabre. De tout cet ensemble on pouvait aisément conclure qu'à brebis tondue Dieu ne mesure pas toujours le vent, et que celle-ci avait essuyé la bourasque de l'adversité et les raffales d'un orageux besoin.

Réverbère, sans rien perdre de son attitude humiliée, et se tenant accroupi en chien de fusil contre la porte, balbutia quelque chose d'approchant :

— Monsieur, c'est dans votre intérêt que je suis venu.

Le littérateur n'osa pas l'en remercier.

— Vous êtes M. Urbain Lacazelle ? ajouta l'intrus.

— Oui, monsieur ; mais cela ne m'explique pas...

— Vous êtes sur le point de vous marier ?

— Moi, pas du tout, se hâta de répliquer le jeune homme.

— Allons, je le sais ; ne faites pas le fin avec moi, répartit l'autre en clignant sournoisement de l'œil. Faut pas mentir, petit père... il n'y a pas de mal à ça... On fait une fin, quoi ! et voilà tout.,. Moi-même j'ai

passé par là, car je n'ai pas toujours été râpé sur toutes les coutures... Nous savons votre mariage par les parens de la fille.

Cette explication donna au libérateur la clé de la visite et de la confidence du personnage.

— Eh bien! oui monsieur, répondit-il; j'hésitais à le dire, mais puisque mon projet est venu jusqu'à vous, je confesse qu'il s'agit de me marier.

— Et un très bon parti même, à ce qu'on dit, ajouta Réverbère.

Cette affimation étonna Urbain un moment; il s'interrogea pour savoir s'il n'était pas, à son insu, question d'un vrai mariage, pensant que le bonheur, comme la fortune, peut venir sans qu'on y pense.

Mais cette idée ne poussa pas racine dans son esprit, et bientôt il s'expliqua, par un moyen plus vraisemblable et plus naturel, la science et l'intervention de Réverbère.

Alors, abondant pleinement dans son sens et voulant lui donner la réplique :

— Eh! oui, assez bon parti; pour moi je n'ai pas à me plaindre.

— Vous seriez difficile.

— Une femme charmante.

— Bon! c'est autant d'appris, réfléchit Réverbère, dont l'oreille toujours tendue était sans cesse dressée d'instinct à tout renseignement, de quelque endroit qu'il arrivât.

— Oui, poursuivit Lacazelle; mais le mariage n'est pas fait.

— Je le sais bien interrompit Réverbère.

— Et j'attends, continua l'écrivain, sans avoir égard à la parenthèse de Réverbère, j'attends que vous me disiez en quoi cette affaire peut vous intéresser. Bref, pour employer une formule judiciaire, êtes-vous parent, allié ou serviteur de ma femme?

Réverbère était mis au pied du mur, et n'avait pas derrière ses talons un pouce de terrain pour reculer. Il fallait prendre son parti sans différer, et s'exécuter aussitôt.

C'était, il le parut à son air contrarié, une extrémité pénible que celle-là, et certes il eût de beaucoup préféré une pente douce pour faire une transition.

— Monsieur, dit-il enfin, un mariage est une importante chose.

— Parbleu, je ne l'ignore pas, bien que je ne partage pas l'opinion de Leibnitz, qui assurait qu'il fallait y songer toute la vie. Est-ce là tout ce que vous avez à me dire? Je ne vois pas trop...

—Le voici : ce mariage tient non pas à un fil, mais à plusieurs, dont un se trouve entre les mains d'une personne que je connais.

— Et vous voudriez le trancher? objecta Lacazelle.

— A Dieu ne plaise, fit obséquieusement Réverbère; il ne tient même qu'à vous que ce fil ne devienne la chaîne de votre hymen. Vos parens futurs ne vous connaissent guère.

— Je n'ai pas de peine à le croire, fit le feuilletoniste.

— Par conséquent, ils sont allés demander sur votre compte des renseignemens à un monsieur très malin qui vous connaît mieux que vous-même.

— Tant mieux, ajouta l'autre.

— Tant mieux, jusqu'à un certain point, fit observer Réverbère; quel est l'homme qui est sans péché, quel est celui qui voudrait être démontré *in naturalibus* devant les yeux d'un autre.

— Moi, reprit Lacazelle, c'est précisément ce que je désire, et je ne serai jamais plus joyeux que si l'on fait de moi le portrait le plus ressemblant, quel que laid qu'il puisse être, à l'homme qui est venu vous en demander le croquis.

— Très bien, monsieur, poursuivit Réverbère; mais vous n'ignorez pas que le portrait, semblable en ceci à la narration oratoire, peut rester vrai tout en étant flatté ou assombri, et qu'il dépend de l'artiste, sans atténuer l'exactitude, de produire à son gré une favorable ou une déplaisante impression.

— Eh! que m'importe.

— Beaucoup : il vous serait profitable que les renseignemensfussent louangeurs : vous y êtes fort intéressé.

— Et vous aussi, à ce qu'il paraît.

— Pas encore, interrompit Réverbère en tendant la main, mais il ne tient qu'à vous que cela soit, et vous n'aurez pas à le regretter.

— Je comprends, vous voulez me vendre la vérité au poids de l'or.

— La vérité nue n'est pas présentable dans notre siècle.

— Il faudra bien qu'on s'en contente.

— Ma foi, je n'en répondrai pas.

— Nous verrons.

— Je m'en flatte.

— Vous vous repentirez.

— Oui, de ne vous avoir pas fait sortir par la fenêtre.

— Cela vous eût dérangé sans me contrarier. La fenêtre, c'est ma porte, à moi, et j'ai passé long-temps par là pour entrer. Je pourrai donc bien sortir une fois par le même endroit.

III.

Les canards tricolores. — Un héritage enterré dans deux bières.

Le lendemain, Lacazelle se félicitait d'avoir résisté aux sollicitions de Réverbère. Au moins, se disait-il, je suis certain cette fois d'obtenir de la vérité tout ce qu'il est permis à un homme d'en avoir. J'aurai mon portrait au daguerréotype, c'est peu agréable, mais c'est opiniâtrement exact.

Ruminant de pareilles pensées, le littérateur s'achemina de rechef vers le bureau des renseignemens. Cette fois on l'introduisit, sans le faire trop languir dans les limbes de l'antichambre.

Il entra, déjà M. Pacotille trônait sur son trépied, d'où devaient tomber les oracles peut-être moins satisfaisans pour Lacazelle que ceux que la Pythonise rendit en faveur de Socrate et de Philippe.

Pacotille avait pris ce jour-là un air lugubre qui ne présageait rien d'aimable.

— Eh bien! demanda le jeune homme, avez-vous des détails sur M. Lacazelle.

— M. Pacotille poussa, avec un soupir, cette pieuse exclamation :

— Hélas! oui monsieur.

— Comment hélas! fit le visiteur un peu interloqué.

— Vous allez voir, répliqua Pacotille; après quoi, se composant une mine sournoise : Mon Dieu, ajouta-t-il hypocritement, je ne demandarais pas mieux que d'avoir de bons renseignemens à vous donner; quel intérêt puis-je avoir à dire plutôt des choses fâcheuses? aucun n'est-ce pas?

— Sans doute.

Et Lacazelle fit une adhésion de la tête.

Pacotille baissa ses lunettes sur son nez, et les braqua sur un petit carré de papier, qui menaçait d'être un carré de mitraille pour le pauvre visiteur.

— Ce sont lesnotes qui me sont revenues sur l'homme qui nous occupe.

— Eh bien! fit Lacazelle, véritablement intrigué.

— Le sieur Lacazelle, poursuivit solennellement Pacotille, n'est pas beau, je pourrais même dire qu'il est très laid, si des gens tels que vous et moi n'étaient pas obligés à de l'indulgence sur ce chapitre.

— Bon, ça débute à merveille, pensa le littérateur; on voit qu'il me connaît.

Puis élevant la voix :

— J'imagine que ma sœur ne tient pas exclusivement à la figure. D'ailleurs elle a vu son prétendu, ainsi passons à son talent, à son esprit, à ses mœurs.

— Il n'en a pas.

— Comment il n'en a pas, s'écria Lacazelle en se levant, ça vous plaît à dire.

— Non, monsieur, ça ne me plaît pas à dire, mais c'est la vérité.

— Modérons-nous, pensa l'auditeur; l'amour-propre aveugle diablement. Me voilà bien loin.

Cependant, comme il ne voulait pas ainsi capituler sans se défendre :

— On vous aura trompé, dit-il à Pacotille.

— C'est impossible, monsieur.

— Ce Lacazelle a des mœurs. On m'a rapporté qu'il se couche tous les soirs à dix heures.

— Oui, mais rarement seul.

— Bah! vous savez le mot de l'Ecriture : il n'y a que le méchant qui vive seul.

— L'Ecriture ne dit pas qui dorme seul.

— Je vous accorde cet article, mais celui de l'esprit je le retiens : M. Lacazelle a fait ses preuves.

— Oui, des preuves à charge.

— Il a composé des pièces.

— Sifflées.

— Il a fait des romans.

— Qui, pour être profanes, n'en sont pas moins sacrés à la façon des ouvrages de Lefranc de Pompignan :

Sacrés, ils sont, car personne n'y touche.

Cette réponse parut déplaire à Lacazelle. On l'écorchait vif, comme le fut le satyre Marsyas, et ce n'était pas de la main d'Apollon.

— Monsieur, dit-il avec effort au renseigneur universel, abandonnons dans M. Lacazelle l'homme d'esprit.

— Volontiers, d'autant que ce n'est rien perdre du tout.

Le littérateur se mordit les lèvres après que Pacotille eut pincé les siennes pour siffler cette malice.

— La position sociale du prétendu de ma sœur doit être assez brillante.

— Brillante! riposta le vieillard, elle le fut. M. Lacazelle avait cent mille francs et un oncle, mais il a tout perdu.

— Tout perdu; mais avec les oncles on joue à qui perd gagne.

— C'est vrai, quand ils meurent; mais l'oncle de notre jeune homme vit encore.

— Vous souteniez qu'il l'avait perdu.

— Je m'entends, poursuivit Pacotille. Votre Lacazelle a perdu l'espoir de la succession. Or, comme un oncle, dans les affaires, c'est un héritage, je soutiens que Lacazelle a perdu l'oncle : c'est une figure de rhétorique.

— Triste figure, fit le questionneur.

Après un moment de réflexion.

— Comment le susdit Lacazelle a-t-il perdu les cent mille francs et son oncle?

— Il a perdu les premier sur le tapis vert du jeu, et le dernier sur le tapis omnicolore de la politique Voici l'histoire.

Lacazelle rapprocha son tabouret, qui était pour lui une véritable sellette, et Pacotille se gratta l'oreille.

— Monsieur, dit-il enfin à Lacazelle, dont la curiosité était allumée dans les yeux qu'il fixait obstinément sur Pacotille. Le littérateur dont vous

tenez à savoir des nouvelles, et qui en fait des mauvaises.....

— Vous vous répétez, observa l'auditeur.

Pacotille fut fâché de n'avoir pas trouvé pour sa facétie un placement plus avantageux; il renonça donc à toute parenthèse, et poursuivit :

— M. Lacazelle avait un brave homme d'oncle à perruque, nommé M. Martel, ancien juge, que la révolution de juillet destitua. Ce vieillard s'était si long-temps endormi sur sa fortune judiciaire et sur son siége, que ce déménagement l'étonna fort et le contraria davantage. La magistrature ne déplora aucunement cette perte, parce que ce n'était pas une perte pour elle. Au contraire, ces gens-là sont comme les dettes, on s'enrichit en les éteignant. Le vieux Martel était ce qu'en termes peu parlementaires on appelle une *ganache*. Jugez de son esprit par ce seul trait de sottise. Une cour d'assises que présidait M. Martel venait de condamner un homme à mort. Le président, après la sentence, s'adressa au malheureux que la loi venait de si cruellement atteindre : « Vous l'entendez, lui dit-il, la cour vous condamne à la peine de mort, tâchez que ceci vous serve de leçon ! »

Pour plusieurs motifs semblables, la magistrature ne regretta pas le vieux Martel; mais le vieux Martel regretta la magistrature et l'ancien régime aussi. Le voilà donc se confinant dans une petite ville de province, professant le légitimisme le plus ombrageux. L'infortuné Lacazelle, son neveu, dont il est question entre nous, alla passer quelques jours chez son oncle. Or, un de ces malheureux jours que le neveu s'ennuyait à la mort, il lui prit fantaisie d'insurrectionner la maison de son oncle, et de faire une révolution céans. Comment s'y prendre. L'oncle n'avait qu'une vieille servante et douze canards.

Ces inoffensifs volatiles se rendaient paisiblement tous les soirs, en procession, à une mare voisine. C'est là ce qui les perdit. Le neveu se procura douze cocardes tricolores, qu'il attacha, par un fil assez long, à un nombre égal de grains de millet. Après quoi, il distribua lui-même ce festin à une cocarde par tête. Les canards affamés se précipitent sur l'appât qu'ils avalent en toute hâte. Tout va bien jusqu'à la cocarde. Mais la cocarde arrive au bec: et ne passe pas! Elle plie et ne rompt pas. La déglutition est interrompue. Le canard insiste. La cocarde se hérisse de plus belle, et pour toute composition consent à se plaquer sur l'œil du volatile, qui arbore malgré lui ce signe politique. Ces douze canards ainsi pavoisés regagnèrent le logis de M. Martel. La petite ville se mit en rumeur. Cette manifestation de basse-cour troubla les plus fortes têtes de l'endroit. Les chiens d'aboyer, les gamins de suivre, et au milieu de la plus brillante escorte, les canards ahuris arrivèrent à leur domicile politique. La surprise, la colère, la fureur du vieux Martel ne se décrivent pas. Il leva les mains au ciel, et devinant d'où partait le coup, il maudit Lacazelle à perpétuité. Cela n'empêcha pas ce malheureux oncle de prendre les canards un à un et de les déboucher comme autant de bouteilles de Bordeaux. Le neveu entrait au même instant. Son oncle, qu'il trouva au milieu des canards, le chassa à coups de canne.

Voilà pourquoi M. Lacazelle, qui n'a rien à attendre du côté de la fortune et de l'esprit, n'a rien à espérer de son oncle.

Malgré la meilleure volonté de se contenir, l'auditeur ne put réprimer un énorme éclat de rire à la fin de cette anecdote.

Pacotille sentit qu'il n'avait pas complétement atteint le but où il visait.

— Monsieur, dit-il alors au jeune homme, vous n'admettez-pas qu'un oncle raisonnable se brouille avec un neveu pour une semblable bagatelle.

— J'avoue que cela me paraît un peu forcé, répondit Lacazelle.

— Aussi cette brouille ne fut pas de durée, poursuivit Pacotille; obligé de faire flèche d'un autre bois et de chercher un motif plus plausible à la rupture dont il parlait...

—Ah ! observa Lacazelle, il est survenu une réconciliation ?

— Oui, monsieur; laquelle a été suivie d'une nouvelle rupture, qui cette fois n'a été que trop sérieuse.

—Voyons ce que j'ai fait à mon oncle, se dit à lui-même le littérateur en prêtant l'oreille.

Pacotille reprit :

» Le souvenir de l'histoire des canards s'était perdu dans les brouillards de la mémoire surannée de M. Martel, lorsqu'il prit envie au vieux juge de faire un voyage à Paris. Ses idées d'oncle et d'avare conspirèrent pour l'amener à choisir l'appartement de son neveu rue des Martyrs, n. 20. Donc, l'oncle *descendit* chez son neveu, ou, pour être plus exact, il monta chez son neveu; car, de même que dans l'homme, l'esprit loge dans la partie la plus élevée, dans la tête; de même les poëtes et les artistes perchent au faîte des maisons, dans le cerveau des hôtels. L'oncle fut reçu à bras ouverts. On le dorlota, on le cajola si bien, que le vieillard, couché dans un bon lit, oublia toutes les fatigues du voyage, et fit les rêves les plus divertissans. Il rêva que son neveu était son oncle; que son neveu mourait en lui laissant, à lui vieillard transformé en jeune homme, cinquante mille livres de rente.

Cette idée si riante le fit réveiller en sursaut, et le vieux Martel, en s'asseyant sur son lit, vit ses châteaux en Espagne s'écrouler comme des châteaux de cartes. Il ne put se rendormir tant il était contrarié de s'être réveillé. Il alluma donc sa bougie et fit quelques tours dans sa chambre. Poussé par le désœuvrement et par l'insomnie, l'oncle fureta partout. Or, derrière une gigantesque armoire, il avisa le contour d'un objet en forme de malle, lequel était recouvert et caché sous une toile verte.

Le curieux vieillard s'approcha, souleva cette toile. O stupéfaction! Sa lumière tremble dans sa main; ses yeux se troublent, ses jambes flageolent. Vous ne devinerez jamais la cause de cette épouvante bien légitime!

Le vieillard avait découvert deux bières pour ensevelir les morts... Elles étaient vides !

C'est le logement que mon neveu me destine, pensa-t-il avec effroi. Alors il songea à crier à la garde, à l'assassin ; mais le jour commençait à poindre; il préféra disposer immédiatement ses effets et se mettre sur l'heure en route.

Le neveu accourut dès qu'il fut instruit de la résolution du vieillard; il fit tout pour la changer. Mais tout fut inutile. Et redoublant ses instances, il redoublait aussi les terreurs de son oncle.

Enfin celui-ci s'éloigna, en disant à son neveu ces propres paroles :

— Tu es un monstre; je te déshérite. Adieu pour jamais.

Lacazelle, outré du personnage que lui faisait jouer Pacotille vis-à-vis d'un oncle respectable et respecté, eut envie de se lever brusquement et d'enclouer d'un mot la bizarre accusation qui était portée contre lui.

Mais outre que le conte l'intéressait, il n'avait encore rien à dire, puisque le mot de l'énigme ne lui était pas donné, et que ce mot pouvait, après tout, n'être pas aussi fâcheux qu'il le paraissait de prime-abord.

Cette réflexion engagea notre auditeur à se tenir coi; mais il ne put modérer un éclat de curiosité.

— Eh bien! après, dit-il. La fin?

— La fin à après demain, répondit Pacotille. J'y joindrai même l'histoire d'un assassinat nocturne commis par ce même Lacazelle.

— Un assassinat, s'écria le jeune homme hors de lui.

—Oui, continua froidement le vieillard. Je vous conterai cela plus tard. Pour le moment j'ai épuisé le temps que je me proposais de vous consacrer; adieu. A notre prochaine entrevue, j'aurai de nouveaux détails sur Lacazelle, et s'ils ne sont pas meilleurs, je vous présenterai à sa place un homme qui ferait le bonheur de mademoiselle votre sœur. Un homme accompli à tous égards.

Là-dessus, M. de Pacotile agita sa sonnette, pour indiquer au secrétaire de l'antichambre qu'il eût à introduire les clients probables qui étaient censés attendre. Malgré cet appel argentin, personne n'entra; mais Lacazelle sortit par une porte dérobée.

IV.

Le prix des contre-vérités.

Le pape Jean XXIII, quand on lui faisait la cour, avait coutume de dire : « *Tu m'aduli, mà mi piace.* » Tu me flattes, mais tu me plais. Mot des plus naïfs qui rappelle un mot plus spirituel d'Henri IV : « Tu me flattes; mais c'est égal, va toujours. » C'est encore ce même pape qui, étant comparé à Dieu par un moine italien, s'écria : « C'est un peu fort; mais ça fait toujours plaisir. »

En effet, notre amour-propre est aveugle comme l'autre amour, et si incroyable que soit la louange, l'énormité en est cachée derrière le plaisir que nous éprouvons à l'entendre; mais aussi vienne la critique, et notre oreille s'effarouche dès le premier mot. La louange est un concert, la satire un charivari; or que ne ferait-on pas pour faire cesser ce discordant tintamarre.

Lacazelle resta chez lui sans trop savoir d'abord s'il faillait rire ou se fâcher des révélations singulières qu'il venait d'entendre sur son propre compte. Si le dé, quand il retombe sur la table, après avoir été balotté dans son cornet, pouvait nous dire ses sensations, elles auraient quelque analogie avec celles de Lacazelle après son entretien avec M. Pacotille. Certes, il n'ignorait pas que rien n'était vrai dans la fable des canards, mais il se dépitait de ce qu'un homme aussi versé dans les hommes et les choses que le sieur de Pacotille n'avait pas craint de lui faire jouer, à lui, Lacazelle, un rôle très ridicule.

Mercure s'offusque de l'irrévérence de Sosie à l'égard des dieux. Jugez un peu de ce qu'il ferait du maraud, si l'injure, de générale, devenait personnelle. C'est ce qui était arrivé à notre littérateur.

« Diable! réfléchissait-il, c'est ce qu'on pense de moi, voilà ce qu'on dit de moi gratis. Si je veux autre chose, il faut que je paie. Mais alors je suis donc un crétin, un rimeur de balle, un méchant colonel de plusieurs régimens de ligne qui ne valent pas du papier blanc. »

Il était fort dur de traîner l'amour-propre qu'un pli de rose chagrine sur les pointes aiguës de ces cuisantes méditations.

Lacazelle souffrait beaucoup dans sa vanité, et il chercha à se soustraire à ses pénibles idées, en disant :

« Bah! cet homme est un baromètre dont l'argent est le mercure. Pour qu'il fit avec moi patte de velours, il m'aurait fallu la lui graisser. Voilà tout. »

Cette considération fournie par son esprit et admise par sa logique calma un peu sa douleur.

Puis, mettant tout au pire, comme il arrive aux natures faciles, au découragement, quand il leur reste néanmoins toute la latitude du doute.

« Qui sait, continua-t-il, si même en payant il eût changé de ton à mon endroit? Ce Pacotille est peut-être plus obstiné que Philoxène, et j'ai plus de vanité que Denys de Syracuse. J'aurais peut-être payé qu'il ne m'eût pas donné d'éloges pour mon argent... Au fait, impossible de lui contester une imagination féconde; mais tout ce qu'il a inventé lui fait beaucoup d'honneur et m'en fait très peu à moi-même. Je tolère l'histoire des canards; mais l'aventure des deux bières. Oh ! il me tarde de savoir la fin de cette lugubre narration ! »

— Entrez !

Cette exclamation subite, dont se coupa le monologue de Lacazelle, fut provoquée par le bruit discret que firent trois petits coups frappés à la porte. Après un moment de silence, Lacazelle cria plus fort :

— Entrez !

Ce ne fut que sur cette invitation réitérée que le timide personnage de derrière la porte se résolut à passer le Rubicon, c'est-à-dire à franchir le seuil.

Le voici donc dans la chambre, et vous avez reconnu Réverbère.

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit Lacazelle sur un ton où perce plus de contentement que d'humeur.

Reverbère s'inclina ravi de cet accueil inattendu. Certes, il était aussi étonné qu'un homme qui verrait croître des roses là où il planta des chardons. Sa surprise devait aller croissant.

— Monsieur, continua Lacazelle, quel motif ?..

— Le même, se hâta de répondre le visiteur enhardi par cette interrogation ; le même qui m'amenait avant-hier ici. La nuit porte conseil...

— Et ce conseil je veux le suivre : s'il en est temps encore.

— Il n'est jamais trop tard, insinua Réverbère.

— L'imposteur, pensa le jeune homme. Puis il ajouta tout haut : « Est-ce que les renseignemens ne sont pas déjà donnés ?

— On fait toujours ses réserves, observa finement le mandataire de Pacotille ; mon patron m'a souvent parlé de deux dîners de langues que donna un bossu de l'antiquité : une fois en prouvant que la langue était la meilleure, et une autre fois que c'était la pire des choses. Vous comprenez ?

— A merveille, répondit Lacazelle. Je serais curieux, poursuivit-il sous forme d'*à-parte*, de voir comment M. Pacotille se tirera des narrations où il s'est empêtré à mon sujet. L'occasion se présente ; elle ne me paraît pas chauve, et je la saisis par les cheveux.

Ce qu'ayant réfléchi le littérateur ajouta :

— Monsieur, si je vous donnais 200 fr. ?

— Je les prendrais, monsieur.

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète. Les gagneriez-vous ?

— Et je vous les ferais gagner au centuple, puisque votre mariage tient à ce fil d'argent.

— En ce cas, les voilà. Ce que disant, Lacaze le mit dix pièces d'or dans les mains de Réverbère.

Celui-ci les fit sonner et s'éloigna au plus vite, se confondant en remercîmens, génuflexions, courbettes et autres gestes de reconnaissance qui eussent mérité l'admiration du grand maître des cérémonies espagnoles.

V.

Les canards destitués. — Ce qu'il sort des deux bières vides. — Deux prétendans pour une femme qui n'existe pas.

Lacazelle s'attachait à l'issue de cette aventure, comme on fait au dénoûment d'une intrigue qui vous a intéressé.

M. de Pacotille volerait-il les 200 fr., en les considérant comme non avenus, et en persistant dans ses récits de l'avant-veille ?

Ou bien changerait-il de gamme ? Mais, en ce cas, cette volte-face si rapide devenait un tour de force et d'adresse qui valait la peine d'être examiné avec toute la curiosité d'un observateur.

Ajoutez à ces diverses excitations celle que puisait Lacazelle dans l'espoir de mystifier son critique, et cela sans sortir de sa neutralité passive. Le littérateur n'avait pas oublié, pas plus que vous sans doute, l'offre que lui avait faite Pacotille de lui présenter un mari pour sa prétendue sœur.

« Nous verrons le cas qu'il fait de moi, disait le jeune homme, par le rival qu'il veut m'opposer. Il est des concurrens qui honorent, même quand on succombe, et d'autres dont il est humiliant de triompher. »

Pour sortir de toutes ces incertitudes, Lacazelle n'avait qu'à attendre au lendemain. Mais le lecteur aussi n'a qu'à attendre au lendemain quand le dénoûment d'une nouvelle attachante promet de se précipiter sur neuf dernières colonnes. Et cela n'empêche pas le lecteur de trouver ces vingt-quatre heures plus lentes que trente-six, et de croire que Josué a laissé à quelque malin esprit son procédé pour mettre des bâtons dans les roues du char qui porte le soleil.

Enfin, l'heure fixée par M. de Pacotille se décida à sonner, et Lacazelle de courir chez l'homme aux renseignemens.

Quelle métamorphose ! M. de Pacotille n'était plus le même. Son air était riant, sa figure avenante. Cela s'explique. Les personnes qui n'ont d'autres convictions que celles de leur intérêt font comme les corsaires qui, selon la circonstance, arborent tous les pavillons pour arriver à leurs fins.

Lacazelle s'assit sur l'invitation du maître qui se frottait les mains en considérant le littérateur.

— J'ai de nouveaux renseignemens sur notre Lacazelle, commença le vieillard. Ce jeune homme vaut mieux que sa réputation.

— Bon, voici la palinodie, pensa Lacazelle : comment va-t-il s'y prendre. Embarrassons-le.

Alors, prenant un air naïf :

— Tant mieux, dit-il, ce que vous m'apprenez sur le futur de ma sœur me fait de la joie ; mais je n'ai pas oublié non plus ce que vous m'avez déjà appris son son compte.

— Aussi je ne rétracte rien, se hâta de riposter Pacotille,

— Mais, alors, objecta Lacazelle, c'est un méchant écrivain.

— Oui, si l'on écoute les envieux, si l'on a la naïveté de s'en rapporter à des confrères jaloux, comme je l'avais fait une première fois.

— Ses romans ne sont pas lus, insista Lacazelle ?

— Non, ils sont dévorés.

— Ses pièces de théâtre sont sifflées ?

— D'accord ! à la façon de la tragédie de cet auteur qui, un soir, au café Procope, où l'on déchirait son ouvrage, dit à ses détracteurs : Messieurs, allons siffler pour la centième fois cette pièce détestable.

Lacazelle pliait devant ces éloges, et n'osait pas trop leur résister en face, crainte de les voir s'évanouir.

— Mais, dit-il, en passant à un autre ordre de faits. Les mœurs de Lacazelle ?

— Irréprochables, monsieur. Son concierge ayant appris que ce digne jeune homme était sur le point de se marier, et que, par conséquent, il quitterait son domicile, en a été si désolé, qu'il l'a calomnié pour le retenir. Il s'est imaginé qu'en lui prêtant des aventures nocturnes il dégoûterait de ce mariage la famille de votre sœur.

— Et de qui savez-vous la fausseté des premières allégations ?

— Du concierge lui-même, qui en a des remords, et est venu, en sanglottant, m'avouer son imposture.

Lacazelle se garda bien de lâcher prise, et il voulut jusqu'au bout faire se produire les ressources de Pacotille.

— Je vous accorde tout cela, poursuivit-il après une pause, mais il reste encore les douze canards.

— Ah ! pour cela, répliqua Pacotille, c'est une facétie que je me suis permise pour égayer notre entretien. Les douze canards n'en font qu'un.

— C'est donc un canard ?

— Pas autre chose.

— Et les deux bières ?

— Je les maintiens. L'oncle de M. Lacazelle, M. Martel, trouva bien deux bières à côté du lit où il couchait chez son neveu.

Ici Lacazelle eut envie de se lever et de donner un démenti furieux à l'impassible conteur. Toutefois la curiosité de l'artiste réfréna chez lui l'indignation de l'homme, et il écouta l'explication de Pacotille.

— La dernière fois, reprit celui-ci, je vous ai laissé en suspens sur ces deux bières, sans vous dire ni d'où elles provenaient ni comment elles se trouvaient chez le neveu de M. Martel.

— Je vous écoute, fit Lacazelle.

— C'est très simple, poursuivit Pacotille. Le jeune Lacazelle était tombé entre les mains d'un usurier, ancien employé aux Pompes-Funèbres, qui avait alloué à l'emprunteur une douzaine de bières. Lacazelle les revendit fort bien, parce que c'est là le costume de rigueur pour entrer proprement dans l'autre monde, et au moment où son oncle vint chez lui, il lui en restait encore deux. Naturellement, le pauvre garçon ne voulut pas confier à un oncle avare, à M. Martel, son accointance avec des usuriers, et le crédule vieillard inventa toutes sortes d'absurdités sur l'existence de ces deux bières. Aussi vous voyez qu'une simple explication fera rentrer le neveu en bonne grâce.

— D'accord, observa Lacazelle ; mais il reste encore cet assassinat dont vous n'avez pas lavé mon futur beau-frère.

— Ah ! fit Pacotille, je vais vous expliquer la chose : avez-vous remarqué comme la rue, qu'on appelle voie publique, tend à se faire voie privée pendant la nuit. On se croit chez soi, et chacun se livre à une foule de privautés de langue, à une incroyable exagération de gestes et de paroles. On cause à haute voix de choses très intimes. On se confie, dans une conversation en *ut* majeur, les secrets les plus domestiques. On se dit adieu comme à travers un trombonne. Les voix se croisent, les intonations se heurtent, le fer des cannes retentit sur le pavé.

Les conversations nocturnes sont surtout des plus animées au sortir des spectacles : les critiques et les éloges se confondent. Celui-ci rend compte d'une pièce à son compagnon qui n'y comprend rien. Ceux-là se bourrent d'argumens et de coups de poing, sous prétexte d'opinions littéraires. Aux inflexions de voix et au timbre des paroles, il est facile de deviner de quel théâtre les passans étaient les spectateurs. L'un emporte un lambeau d'ariette qu'il chantonne entre ses dents : l'Opéra ou Feydeau le réclament. Plus loin, en voici un autre qui rit à gorge déployée et simule un torticoli, le geste familier d'un acteur aimé du public. En avant la bêtise et la grosse gaîté. Sans doute, Odry est le sujet de cette hilarité qui ne connaît pas de *bornes*.

Cependant un honnête bourgeois, bien pacifique et bien débonnaire, retourne tranquillement vers son gîte, et rêve délicieusement de la paix de son domicile et de sa douce famille. Tout à coup, d'une ruelle latérale, un homme échevelé, se précipite. C'est Lacazelle lui-même. Il a l'œil hagard, la voix rauque, le geste terrible, il brandit quelque chose de menaçant à sa main droite, et profère ces horribles paroles en se ruant sur le bourgeois : « Ah ! je te tiens enfin, misérable. Tu ne m'échapperas point ! La nuit et la solitude favorisent ma vengeance ; meurs comme tu l'as mérité ! »

— A la garde ! à la garde ! s'écrie le passant ainsi assailli. On me tue ! A la garde ! On m'assassine. Et sans regarder derrière lui, le voilà qui jette son parapluie, puis son chapeau pour s'enfuir plus vite.

Eh ! monsieur, lui dit l'assassin présumé en le poursuivant, n'ayez donc pas peur. Reprenez votre chapeau, votre parapluie et votre chemin ; je déclamais une tirade de mélodrame, et à votre frayeur je vois que je m'en suis bien acquitté. Qu'en dites-vous ? Mais le bourgeois, encore terrifié,

court chez le commissaire porter sa plainte: et voilà comment votre beau-frère aspirant fut accusé d'assassinat.

Lacazelle feignit de prêter une foi aveugle à toutes ces assertions. Pacotille triomphait.

— Je vois, monsieur, lui dit le jeune homme, que ma sœur ne pourrait mieux choisir que ce monsieur Lacazelle.

— Un moment, monsieur, fit Pacotille, en essuyant le verre de ses lunettes. M. Lacazelle a d'excellentes qualités; mais, sans lui faire tort, je connais quelqu'un qui lui est de beaucoup préférable. Le mieux n'est l'ennemi du bien que lorsqu'on cherche ce mieux sans le trouver; mais quand on l'a sous la main.

C'est justement là que Lacazelle attendait Pacotille.

— Ah! dit-il, vous connaîtriez pour ma sœur un homme...

— Qui la rendrait plus heureuse qu'une reine.

— Et ce prétendant offre de plus grands avantages que M. Lacazelle?

— Sous tous les rapports.

— Diable! fit Lacazelle, un peu choqué de cette affirmation tranchante.

— D'abord l'homme que je vous propose est plus âgé.

— Ce n'est pas là une supériorité bien évidente aux yeux d'une femme.

— Aussi en a-t-il d'autres, poursuivit Pacotille sans se déconcerter.

— Ma sœur voudrait un littérateur.

— Il l'est.

— Connu?

— Il l'est peut-être trop.

— Ce n'est pas un mal.

—C'est selon, observa Pacotille; il est candidat à l'Académie et membre de toutes les sociétés savantes. Il a immensément produit sous le voile de l'anonyme.

— Qui diable ce peut-il être, réfléchit Lacazelle, vivement intrigué. Et il repassa dans sa tête les noms de tous les hommes de lettre en disponibilité.

— Pouvez-vous me le nommer, demanda-t-il enfin à Pacotille.

— Non pas, répartit discrètement celui-ci, mais je puis vous le montrer.

— Je ne demande pas mieux.

—Il est ici, continua Pacotille parlant à l'oreille de Lacazelle, comme si cette précaution eût été nécessaire dans un salon où ils étaient seuls, il est ici à côté. Je l'ai fait venir, ajouta-t-il, sous un prétexte: mais il ne se doute en rien de l'affaire. Son amour-propre, sa dignité... sa délicatesse, vous comprenez...

— Je comprends fort bien, termina Lacazelle; mais enfin pourrais-je le voir?

— Tout de suite, attendez-moi une seconde. Mille pardons.

Ce que disant, M. de Pacotille passa dans une chambre voisine, et Lacazelle se plongea dans un fauteuil. Vainement il voulut lire un journal que son hôte lui avait laissé; son esprit était ailleurs. Il n'avait des yeux et de l'attention que pour le dénoûment de cette singulière histoire. L'entr'acte fut très court.

VI.

Prenez mon ours. — Conclusion.

Un instant après, la porte par où M. Pacotille était sorti, s'ouvrit toute grande.

Le chef de l'établissement conduisait par la main un modeste personnage qui baissait les yeux et rougissait de pudeur.

Le costume du nouveau venu était bizarre en ce qu'il offrait un assemblage criard de vêtemens disparates qui appelaient l'œil sans le satisfaire.

Cet homme fit quelques pas dans la chambre et s'avança obséquieusement vers M. Lacazelle; mais aussitôt qu'il se vit en face du littérateur, il perdit son aplomb, se recula, se voilant la face comme un oiseau qui imprudemment aurait fixé le soleil.

Cet homme balbutia quelques paroles en gagnant la porte. Il se mouchait pour avoir occasion de dérober sa figure; M. Pacotille se troublait sans deviner encore le motif de cette pantomime.

Malgré les efforts du personnage pour se couvrir, et malgré son nouvel affublement, Lacazelle le reconnut après une minute d'hésitation.

— M. Réverbère! s'écria-t-il en partant d'un éclat de rire.

— Vous le connaissez donc, reprit Pacotille atterré.

— Certainement, continua Réverbère, voyant que la feinte n'était plus possible.

— Comment certainement? fit Pacotille de plus en plus intrigué.

— Parbleu, répartit Réverbère confus, M. Lacazelle.

— M. Lacazelle! répéta Pacotille.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme, tout prêt à donner ma sœur à votre digne acolyte.

— Eh quoi! dit Pacotille très décontenancé, vous nous avez trompés ainsi, jeune homme: vous veniez donc prendre des renseignemens?...

— Sur moi-même. Et, chemin faisant, j'en ai recueilli de très bons sur votre établissement.

— Ah! monsieur, dit-il, vous pouvez nous perdre... mais non, soyez généreux... Quelquefois... les circonstances... On ne fait pas tout ce que l'on veut quand on a des commis aussi stupides.

Et il désignait Réverbère qui se tenait tout humilié dans son coin.

— Monsieur Lacazelle, continua Pacotille avec onction, ne nous trahissez pas; c'est le pain de toute une famille que vous enlèveriez... Je vous demande pour mes neuf enfans,

— C'est la première nouvelle, dit tout bas Réverbère en entendant son patron parler de sa famille, je ne lui savais pas un seul rejeton.

— Voilà mon aîné, continua Pacotille en montrant Reverbère... Laissez-vous attendrir, monsieur. Voilà les quatre cents francs que vous nous avez donnés, et si même vous estimez votre silence à un plus haut prix, parlez, je ne saurais l'acheter trop cher.

Lacazelle jouissait de l'embarras et de la confusion de Pacotille. Après les avoir laissé durer quelques minutes, il eut pitié de sa victime.

— Que je reprenne mon argent, répondit-il, je m'en garderai bien. Cette aventure m'a trop amusé, tant pis pour les sots qui s'imaginent sur prospectus que vous possédez l'omniscience de Dieu. C'est quatre cents francs que me coûte cette aventure; mais j'en obtiendrai le double en la racontant. Vous voyez bien que je n'aurai rien perdu, au contraire.

— En la racontant, objecta Pacotille effrayé; mais c'est précisément le secret que nous implorons de votre charité.

— Ne craignez rien, termina Lacazelle, ne vous alarmez pas si fort, Personne, excepté vous et moi, ne pourra vous reconnaître dans mon récit. Je changerai les noms et j'appellerai ceci:

LE BUREAU DE RENSEIGNEMENS.

FRÉDÉRIC THOMAS. — (*Audience.*)

MENTELI.

Au mois d'avril 1824, le vieux bâtiment de l'Arsenal reçut trois nouveaux hôtes. M. Saint-Martin, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, y fut envoyé comme administrateur, et l'auteur de cette notice, comme bibliothécaire. Le troisième était un savant hongrois nommé Menteli, auquel l'autorité jugeait à propos d'accorder le couvert dans un des plus modestes réduits du bâtiment. De ces trois hommes, je suis le seul qui vive encore, si l'état de souffrance où je languis peut s'appeler la vie. Menteli, dont l'érudition historique ne fut jamais en défaut, me comparerait sans doute au spartiate Othriadas, qui ne survécut à ses compagnons que pour leur donner la sépulture.

L'histoire passée de Menteli était un mystère impénétrable, car on aurait vainement essayé d'en saisir quelques notions dans les épanchemens abondans, mais incohérens et diffus, de sa conversation polyglotte. Il serait même difficile de dire s'il avait été jurisconsulte, prêtre ou soldat. Ce qu'on sait positivement de lui, c'est qu'aucun homme ne reçut jamais une éducation plus forte et plus variée, ou bien ne parvint à suppléer à l'absence de la première éducation par des travaux plus vastes et plus opiniâtres. Il connaissait toutes les langues dont les savans connaissent le nom, et se vantait, comme Guillaume Postel son prototype, de pouvoir aller en Chine sans interprète, en partant de tel point de l'Europe qu'on voulût lui indiquer. Cependant le slave, l'arabe, le persan, l'hébreu, le grec, le latin, étaient ses langues spéciales et *usuelles*, et ce dernier mot ne dit lui-même rien de trop, car c'était de la fusion de ces idiômes si divers avec le français, qu'il avait composé son langage propre, soit qu'il parlât, soit qu'il écrivît. Ce n'était pas qu'il lui manquât un seul mot du français en particulier, mais l'excessive rapidité de ses idées, sa vie, par une incroyable volubilité d'articulations, ne lui permettait pas d'attendre le temps nécessaire, quand il en trouvait soixante à sa disposition pour exprimer la même chose. Seulement s'il s'apercevait qu'on ne le comprit pas encore quand il avait épuisé la kirielle de ses synonymes, il daignait faire une pause d'une seconde, et jeter enfin la traduction vulgaire à l'auditeur étonné, avec cette petite phrase de concession: *Comme vous dites, vous autres.*

Il y a treize ou quatorze ans qu'on a eu l'heureuse idée d'employer Menteli à une exploration dont il était seul capable. On le chargea de déterminer dans une bibliothèque immense la langue et le sujet de tous les manuscrits qui échappaient à l'omni-science de nos érudits, et cette tâche importante fut taxée à dix-huit cents francs d'honoraires. Un mois écoulé, toutes les langues étaient nommées, tous les titres étaient traduits, tous les livres rangés sous leur catégorie respective. Menteli toucha son mois et ne reparut plus. — Et votre place? lui dit-on. — Je n'ai plus de place, répondit-il, puisque le travail est fini. C'est alors qu'en témoignage de reconnaissance on lui donna une cellule dans le palais de Sully.

Menteli n'en demandait pas davantage. Il jouissait d'une rente de cent cinquante-quatre francs, sur laquelle il se flattait de faire de *grosses économies*. Je l'ai même vu quelquefois embarrassé de son argent, et cherchant à le placer dans des mains sûres, de crainte d'accident. Depuis quelques semaines, il ressentait toutes les inquiétude de l'opulense. Il craignait les voleurs.

Ces dernières circonstances demandent une explication dont se passeraient volontiers les personnes qui ont vu Menteli, et qui connaissaient sa manière de vivre. De toutes les études qui avaient occupé sa laborieuse existence, il n'en était point qu'il eût plus approfondie que celles des philosophes ancien. Platon surtout était son oracle; il le savait par cœur et le mêlait dans tous ses discours; il aurait presque répondu au nom de Platon, comme Pythagore à celui d'Euphorbe, et la nature n'avait rien épargné pour lui faire naître l'idée de cette incarnation philosophique à laquelle je n'étais pas fort éloigné de croire moi-même, car le hasard des ressemblances n'en a point produit de plus frappante que celle de Platon et de Menteli. Mais ce n'était point la vie pratique de Platon qu'il avait

prise pour modèle, c'était celle de Diogène, et les habitués de la bibliothèque ne le désignaient pas sons un autre nom.

La garderobe de Menteli se réduisait à une vieille capote militaire qui ne paraissait pas avoir jamais été neuve, et sa chaussure à une paire de sabots. Sa barbe touffue et mêlée lui donnait quelques airs de ce paysan du Danube dont Quévare et La Fontaine ont tracé le portrait. Il se nourrissait de ce pain de rebut dont on fait commerce à la porte des casernes, et auquel il joignait tout au plus dans les grands jours certaines racines ou certains légumes crus, car l'usage du feu lui était aussi étranger qu'à l'homme primitif Son mobilier se composait d'un fauteuil de bois, d'un escabeau et d'un petit bahut propre à serrer ses livres et ses papiers; mais je crois qu'il avait trouvé ces objets de luxe dans l'établissement, ce qui le dispensa de se pourvoir d'autre chose que d'une écritoire et de deux jarres de terre.

N'oublions pas cependant un grand sac de toile avec lequel il allait tous les quinze jours à la provision, et qui lui servait de garde-manger. Voilà un inventaire tout dressé pour le fisc qui va se saisir de son héritage. Il est facile de comprendre d'après cela les *grosses économies* de Menteli, ces magnifiques épargnes qui lui permettaient, il y a quelques années, de mettre quatre cents francs à l'acquisition d'un manuscrit précieux. Je n'imagine pas que celles qu'il a faites depuis grossissent beaucoup le trésor.

On me demandera sans doute s'il n'aurait pas été possible d'améliorer le sort de cet excellent homme, et je répondrai hardiment que non. Dans le courant d'un hiver rigoureux, nous lui envoyâmes du bois, et il le refusa. Toute offre du même genre était un outrage à son caractère. Je lui parlais le mois dernier de la possibilité de lui faire avoir une petite pension. Il me répondit en souriant : — A quoi bon? j'ai déjà trop. C'est que Menteli avait réalisé dans son admirable vie tout ce qu'ont rêvé les sages. C'est qu'il ne s'était pas borné comme eux à étudier la sagesse, mais qu'il l'avait réduite en pratique. A force de restreindre ses besoins, il était devenu aussi libre que l'homme puisse l'être sur la terre, et il était heureux parce qu'il était libre.

Nous étions cependant parvenus à lui faire disposer un petit logement plus propre, plus commode et plus sain que le trou dans lequel il avait passé tant d'années, et comme il ne répugnait pas à cette faveur du gouvernement, parce qu'elle lui était due à titre de travaux honorables, il s'était emparé de son nouveau domicile avec une joie d'enfant. Il l'occupait depuis huit jours.

Jeudi dernier 22 décembre, vers trois heures de l'après-midi, Menteli sortit comme d'ordinaire avec ses deux jarres pour aller les remplir. Le philosophe gagna lentement l'extrémité de l'île Louviers, du côté qui regarde le pont Marie, un peu au-dessous de l'estracade. Il remplit sa première cruche et la posa sur le rivage, puis il replongea la seconde dans la rivière. Il est probable qu'il éprouva quelque difficulté à la retirer; car Menteli vieillissait, et son régime n'était pas fortifiant. On croit avoir remarqué alors qu'il s'appuya de la main gauche contre un bateau que le courant poussait à la Grève, mais qui n'y était pas fixé, singulière distraction dans un savant qui s'était occupé toute sa vie de statistique et de dinamique, et qui en aurait disputé avec Archimède! Au premier effort, le bateau dériva. Des ouvriers qui rangeaient du bois sur les piles poussèrent des cris d'alarme. Quelques bateliers passèrent sans les entendre ou sans les écouter.

Au bout d'un quart d'heure, on en vit un qui essaya quelques recherches, mais il était trop tard. On ne retrouva rien, et l'on n'aurait retrouvé qu'un cadavre. Ces gens se consolèrent aisément; ce n'était, en définitive, que le sauvage de l'Arsenal, et ils ne savaient pas que le sauvage de l'Arsenal fût un des hommes les plus remarquables du siècle.

Menteli avait une cinquantaine d'années. Il doit laisser de nombreux écrits; mais il ne restera de la mémoire de ce grand homme que ces tristes lignes d'adieu. Pour tirer parti de ses ouvrages, il faudrait savoir les lire, il faudrait rencontrer ce qui ne se rencontre plus, un autre Menteli.

CH. NODIER.

Poésie.

LE 13 JUILLET.

ODE.

> Ah! précieuse couronne de France, si puissante et si belle, tu es la source de cruelles angoisses! Ah! si les peuples savaient combien les larmes royales sont amères, ils pleureraient sur les grandeurs.
>
> CHARLES V.

Non, depuis le grand jour où tombé de la nue,
L'Empereur à sa garde en sublime tenue
Dit l'adieu de Fontainebleau;
Non, non, la poésie, aux images bibliques,
N'a jamais inventé, pour les douleurs publiques,
Un plus attendrissant tableau.

Quel spectacle! une mère, une reine de France,
Niobé de nos jours, reine par la souffrance,
Jetant sa grandeur en sanglots,
Ceinte de ses enfans en pleurs, et sous les larmes
Consultant l'agonie, alarmes par alarmes,
D'un fils, monarque à peine éclos,

De son fils, tant aimé qu'elle en tremblait de joie,
Que la mort, pleine de sève, improvise sa proie
En le foudroyant d'un coup d'œil,
Dont le regard ouvert sur sa route éphémère,
Fixe, éteint, ne découvre aux regards de sa mère
Que l'éternité de son deuil!...

Pâle, autour du grabat où tout va se dissoudre,
La royale famille, à genoux dans la poudre,
S'abîme en un immense effroi;
Et le roi, debout, morne, en face du supplice,
Voyant fuir l'avenir, sans que l'ame faiblisse,
Au désespoir tient tête en roi.

Quand tout est consommé pour l'aîné de la race,
Cette vaste douleur de famille, à la trace
Du sang pur dont le sable est teint,
Se traîne, sous le faix de sa misère intime,
Derrière le brancard qui porte la victime,
Chargé de tout un règne éteint.

Lamentable convoi! La jeune dynastie
Au fond du palais vide inaugure l'hostie,
Au berceau de l'avénement!...
Et la reine a senti, pendant ces funérailles,
Sa maternité sainte ébranler ses entrailles,
Comme au jour de l'enfantement.

Est-il rien de certain aux choses de la terre?
— Napoléon-le-Grand, qu'étouffa l'Angleterre,
Meurt pauvre, hélas! et dans quel lieu!
L'exil à Charles Dix prête une obscure tombe,
Et tout jeune, en montant, un roi commencé tombe!...
Non, rien n'est vrai, si ce n'est Dieu,

II.

En tête de nos jeunes hommes
Il portait ses pas résolus...
—Pour qu'on sache bien qui nous sommes
Faut-il que nous ne soyons plus?
C'est par la mort que vaut la vie.
De nos vertus, hors de l'envie,
Le deuil est le révélateur.
L'histoire, grande justicière,
Nous veut couchés dans la poussière.
Pour mesurer notre hauteur.

C'était un vrai Français d'élite,
Le prince, hélas! que Dieu reprend.
Des libertés noble acolyte,
Comme son vide le fait grand!
Oui, sitôt qu'un cercueil se ferme,
On comprend mieux ce qu'il renferme,
Trésor dont on n'a pas joui;
Oui, du jour où la mort le glace,
La terre sent toute la place
Qu'occupait l'homme évanoui.

Elle était grande et populaire
Ta place dans la liberté,
Héritier de la nouvelle ère,
Avant l'héritage emporté!
L'esprit du siècle était sa flamme;
La gloire lui grandissait l'ame
De toute noble passion:
L'amour du beau fut sa constance.
Il mettait sa noble existence
Au niveau de la nation.

Des fils du peuple, en nos colléges,
Leur émule, il prit la vigueur,
Ne gardant de ses priviléges,
Rien que ceux qui viennent du cœur.
Enfant, l'égalité l'inspire,
Jeune homme, il envie à l'empire,
Ses fastes les plus éloquens;
Apprenti-roi, son front s'applique
A porter la raison publique
Au trône un jour ou dans les camps.

Chevaleresque philosophe,
Dans sa haute moralité
N'avait-il point en lui l'étoffe
Du Titus de l'égalité?
Les cultes de sa conscience
Aux arts ainsi qu'à la science
Semblaient promettre un cycle d'or,
Et son amour de la patrie.
Eut à sa féconde industrie
Donné les ailes du condor.

Dieu! tant d'intelligence active;
Au cœur tant d'instincts généreux;
Tant de sagesse en perspective
A rendre le grand peuple heureux;
Pour nos conquêtes sociales
Tant d'élémens aux mains loyales

D'un prince tel qu'on l'eût rêvé;
Tant de joie, époux, fils et père,
Enfin tout ce qu'un peuple espère,
Pour échouer sur un pavé ! ! !

III.

Qui sait quel lendemain le Dieu fort nous mesure?
Souvent la mort est là dont l'implacable usure
Ruine tout à coup le plus bel avenir :
Elle laisse les fleurs des hautes espérances
S'entr'ouvrir au soleil si beau des apparences,
C'est alors qu'elle aime à venir.

Les profondeurs du sort n'ont point de sonde humaine.
Seigneur, en quelque lieu que ton doigt se promène,
Quel œil mortel peut l'entrevoir?
Qui peut comprendre où va le tranchant de ton glaive?
Qui sait, quand sur nos fronts une étoile se lève,
Quel espace elle doit avoir?

Le grand trône de France a des abords terribles!
Oh? qu'on a vu souvent tomber, passant aux cribles
De la fortune et des destins,
De jeunes royautés si brillantes, si vives,
Que la gloire aveuglait, éphémères convives,
Du mensonge de ses festins!

Les trônes de la vieille ou de la jeune France,
Pour le sort de leurs fils n'ont point de différence :
Le gouffre les rend tour à tour,
Les héritiers des rois, l'enfant-roi de l'empire,
Tous nés près du soleil, pour que dans l'ombre expire
Leur tendre majesté d'un jour!

Quel est donc ce mystère impénétrable et sombre?
Pourquoi, sans déployer leur voile blanche, sombre
Tout jeune esquif royal gréé?
Pourquoi tant d'avenir promis, pour ne pas être?
Pourquoi l'avortement d'un grand règne peut-être,
Seigneur, après l'avoir créé?

Est-ce donc par pitié, seigneur, que tu les sauves
De tant de noirs sourcis, de tant de haines fauves
Dont un nouveau règne est heurté?
Veut-tu nous avertir, nous peuple des idées,
Qu'il faut une âme faite et des mains décidées
Aux sceptres de la liberté?

Plus jeunes, plus aimés, lorsque tu les appelles,
Seigneur, les Marcellus ont les morts les plus belles;
Tout l'horizon leur fut riant :
Ils n'ont vu des grandeurs que leur belle surface;
Et s'ils s'en vont trop tôt, leur jeune éclat s'efface
Dans les splendeurs de l'Orient.

Ce qu'ils promettaient d'être est de la renommée.
Au fond des cœurs émus leur mémoire embaumée.
Y garde un parfum précieux.
Leur gloire est plus limpide; on la croit sur parole;
Et sans avoir connu les tourmens d'un beau rôle,
Ils vont l'achever dans les cieux.

Mais toi, qu'un si beau sort flatta d'un si beau leurre,
Ta haute mission, prince que l'état pleure,
Ne le suivra point au tombeau!
Nos fils, c'est encor nous : les tiens, tes douces joies,
Auront, pour les guider dans l'honneur de tes voies,
Leur mère, leur plus pur flambeau.

Rien n'est interrompu dans la nature humaine.
L'homme est un vaste tout allant où Dieu nous mène :
Nous sommes tous toujours vivans :
L'infini règne en nous même dans nos misères,
L'humanité, c'est Dieu... Nous étions dans nos pères,
Et nous sommes dans nos enfans.

L. Belmontet.

L'ESPRIT ET LE CARACTÈRE.

Entre l'esprit et le caractère il y a action et réaction, mais lequel agit le plus, de l'esprit sur le caractère ou du caractère sur l'esprit?

Cette question toute morale et vraiment physiologique serait le sujet d'un beau livre, si elle était traitée avec toute l'importance qu'elle mériterait; mais ce n'est pas dans un feuilleton que l'on peut essayer de présenter même un fragment de livre; il ne nous faut pas, comme vous savez qui, faire voler nos aigles de clocher en clocher, car nous n'avons point d'aigles; tâchons donc tout bonnement de glisser sur quelques surfaces un peu élevées, comme feraient des patineurs sur le lac supérieur du Mont-Cénis.

Qu'est-ce que l'esprit, comme on l'entend dans le monde! A mon sens, c'est une qualité de bien peu de valeur quand l'esprit ne marche pas d'accord avec la raison. L'esprit, s'il agit sur le caractère, le fait presque toujours en mal; il pousse à la causticité outrée des individus qui, avec moins d'esprit, seraient essentiellement bons; lorsque, au contraire, le caractère exerce sur l'esprit une heureuse domination, non-seulement il en tempère les saillies, mais il lui communique la plus heureuse disposition qu'il soit possible d'apporter dans la société. Je veux parler de cette qualité indescriptible, de cette physionomie du geste, de la voix, du sourire, inséparable de la politesse sans être précisément la politesse, et que l'on appelle l'esprit de bienveillance. Dans tout ce qui constitue l'art de plaire, la bienveillance joue certainement le principal rôle; il serait même vrai de dire qu'à défaut d'autres qualités, la bienveillance suffirait encore pour plaire, comme sans esprit de bienveillance il est presque impossible de plaire.

La bienveillance, plus peut-être qu'aucune qualité humaine, est un don de nature; elle se manifeste déjà chez les enfans dès l'âge le plus tendre et contribue puissamment à les faire aimer des individus auxquels ne manque pas ce que j'appellerai volontiers le sens de l'enfance. Je ne tiens point pour complètement organisé quiconque n'aime pas les enfans; ce n'est d'ailleurs que dans l'étude des enfans qu'il nous est donné, à nous autres songe-creux qui voudrions voir clair dans la bouteille à l'encre de l'espèce humaine, que nous pouvons recueillir quelques documens à peu près certains. Que si, d'ailleurs, la bienveillance est le plus doux apanage de l'enfance, elle offre sur d'autres qualités plus brillantes cet avantage de s'incruster avec notre caractère par l'usage, de grandir, de se développer avec nous, semblable à ces chiffres tracés sur l'écorce des jeunes arbres, et que le tamps ne fait jamais entièrement disparaître.

Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi, dans le monde où vous avez vécu, à quel étage qu'il vous ait convenu de prendre la société, vous y rencontriez des hommes, des femmes d'un esprit incontestablement supérieur, mais dont on redoutait la présence plus qu'on ne la recherchait; tandis que je ne sais quelle attraction vous faisait souhaiter la présence d'autres femmes, d'autres hommes d'un esprit fort contestable? Un philosophe morose vous expliquerait cela, en puisant ses raisons à l'intarissable source de notre vanité qui recherche les comparaisons capables de nous grandir, et jette la pierre à tout ce qui nous rapetisse. Il y aurait peut-être du vrai dans son dire, mais il me semble encore plus empreint d'une vérité générale que ces différences résultent du peu de bienveillance des uns, et des trésors de bienveillance dont sont doués les autres. L'esprit parle, la bienveillance écoute; dans une réunion de gens d'esprit il n'y en a jamais qu'un qui s'amuse, c'est celui qui pérore; les autres s'ennuient dans leur impatience et, si je puis ainsi dire sans écouter, ils bavardent en dedans en attendant le moment où leurs paroles comprimées pourront faire explosion au dehors. Chacun est là pour soi comme à une curée gouvernementale, quand vient une distribution de place et d'honneurs. Je ne blâme qu'avec réserve ces dominateurs de la finance du siècle passé qui conviaient à leurs soupers deux ou trois beaux esprits du temps, et jetaient entre eux un *os* de controverse à ronger, afin qu'en se le disputant ils divertissent le reste de la compagnie. Cela valait mieux que les combats de coqs chez nos bons voisins d'Angleterre; mais que c'était loin de valoir, surtout pour les jeunes gens et les jeunes demoiselles ces simples mots négligemment jetés au bas d'un billet d'invitation : Il y aura un violon.

Maintenant, par opposition à ce qui précède immédiatement, supposons-nous dans un de ces cercles aimables et peu nombreux, composés de membres unis par les liens d'une mutuelle bienveillance, quoique malheureusement cela devienne de plus en plus une simple supposition; qu'y verrons nous? Qu'y entendrons-nous? des gens satisfaits les uns des autres, exempts de la fatale manie de briller et d'endoctriner; il y aura place pour tous au banquet de la conversation : on ne s'entrecoupera pas la parole, et chacun pourra dire son mot parceque tout le monde aura su écouter. Croyez-moi, dans le monde aussi bien qu'au théâtre il faut souvent plus de talent pour bien écouter que pour bien dire. On parle avec son esprit, on écoute avec son caractère, et de là vient que les caractères mal faits n'écoutent pas du tout, semblables à ces mauvais confidens de théâtre qui, tandis qu'un héros tragique se démène autour d'eux, demeurent non moins impassibles que les statues du Céramique aux sollicitations de Diogène.

Pour mieux apprécier la différence qui existe entre une réunion dont l'égoïsme ambitieux de quelques esprits supérieurs ou qui du moins se croient tels, a fait tous les frais, et cette autre réunion où la conversation n'est que le résultat d'un esprit d'association bien entendu; il convient d'écouter ce qu'en disent le lendemain ceux qui ont assisté à l'une ou à l'autre. Sauf les coryphées de la première, leurs martyrs jaloux vous diront : « Mon Dieu! que je me suis ennuyé! Mon Dieu! que les gens d'esprit sont bêtes! » Certes, je suis trop poli pour les démentir. Une heure durant, le poète que vous savez, a tenu le dé, toujours parlant de lui, de l'injustice du public, mais ne s'en glorifiant pas moins des incontestables succès qu'il possède... en portefeuille. Heureusement qu'il a toussé; sans quoi je crois qu'il parlerait encore. Si jamais on me reprend en pareil lieu, je consens à être pendu. » Voyez ensuite se rencontrer deux personnes qui se seront trouvées dans l'autre maison, toutes deux seront encore animées de la bienveillance de la veille; leur abord sera gracieux et elles se féliciteront réciproquement du temps qu'elles ont passé en la même compagnie, et, au premier qui aura dit : « N'est-ce pas que nous nous sommes bien amusés hier? » l'autre répondra pour faire *chorus*. Ainsi les choses se passaient habituellement quand l'esprit de société, c'est à dire l'esprit de bienveillance régnait dans les salons de Paris les plus modestes comme les plus somptueux. On dit proverbialement : l'esprit court les rues. Qu'il coure les rues tant qu'il voudra; si la raison,

si le bon sens, si la bonté surtout ne l'accompagne pas, à coup sûr ce n'est pas moi qui irai lui ouvrir la porte! Remarquez bien une chose : rarement on est heureux, presque toujours on est malheureux par son esprit, tandis que les gens heureux doivent les quatre cinquièmes de leur bonheur à l'aménité de leur caratère, à leur disposition, à la bienveillance.

L'esprit des gens d'esprit, de ceux qui ont de la prétention à l'esprit, a toujours besoin d'un peu de toilette; il s'éguise le matin pour être plus tranchant le soir, et alors sa spontanéité ressemble beaucoup à l'improvisation de ces orateurs qui ont appris par cœur un discours péniblement élaboré. Chez les femmes, la prétention à l'esprit est surtout la plus insupportable du monde; la bienveillance, au contraire, est pour elles une sorte de coquetterie innée de la bonté, la plus séduisante des grâces extérieures de leur caractère. C'est le comble du bon esprit que de n'en montrer qu'avec discrétion, et je tiens pour la femme la plus spirituelle celle vis-à-vis de laquelle nul ne s'est trouvé bête. Madame de Staël excellait dans ce genre d'esprit. Elle n'eut jamais tant d'esprit qu'en une circonstance où elle voulut n'en pas avoir. C'est un fait tenu jusqu'ici à huis-clos et que je vais avoir l'honneur de vous raconter. Cette fois, je serai bien sûr de ne pas tomber dans un inexcusable rabâchage comme il m'arriva dernièremet à l'occasion des malheureuses assiettes du chevalier d'Azzara. Il est de fait que je les ai fait casser deux fois par M. de Talleyrand. Pauvre archevêque de Grenade.

Vous n'avez point oublié dans quelle position se trouva Mme de Staël sous l'empire: vous savez que Napoléon n'avait pas moins peur du château de Coppet que de quatre hôtels du faubourg Saint-Germain, et que, malgré les prières, malgré les sollicitations, il ne voulait jamais rompre le ban qui le tenait en exil. Le ban se rompit de lui-même. Cependant Mme de Staël, pour rentrer en France, n'attendit pas que l'empire fût à son tour mis au ban de la victoire. M. de Rovigo consentit à fermer les yeux sur son retour, à la condition que provisoirement elle n'approcherait pas à plus de quarante lieues de Paris. Dans cet état de choses, il fut arrêté que Mme de Staël se rendrait au château du Plessis-Piquet, à deux lieues sud de Vendôme, et qui appartenait alors à d'excellens hôtes-châtelains, M. et Mme de Foucault. Le retour de Mme de Staël, quoique enveloppé de mystère, ne put pas être tenu si secret que le bruit n'en courut dans un certain monde. Or, il y avait alors à Paris une dame appartenant par sa naissance aux plus hauts rangs de la société, où elle s'était fait une très grande et très juste réputation d'esprit. Vous me permettrez de taire son nom, car pour être historien véridique force m'est d'ajouter que ce n'était pas de l'esprit de bienveillance. Les mots piquans voltigeaient sur son bec non moins facilement que les vilains mots que vous savez sur le bec de Vert-Vert quand il eut descendu le cours de la Loire en la compagnie des mariniers. Les lauriers de Mme de Staël empêchaient de dormir la dame dont je vous parle, de telle sorte que, ayant conçu le téméraire projet d'entrer en lutte avec elle, elle imagina de la devancer au château du Plessis, dont elle connaissait intimement les hôtes. Elle y arriva en effet deux ou trois jours avant Mme de Staël, se mit en devoir d'affiler sa langue, et de tenir ses armes prêtes à tout évènement. Le malheur voulut qu'elle ne tint pas secrets ses plans de campagne, ses projets de rivalité, si bien que Mme de Staël en fut informée assez à temps pour pouvoir se mettre sur la défensive. Ce fut une petite guerre charmante, dans laquelle Mme de Staël triompha comme triomphait Fabius, en temporisant. Voici, autant que je puis me le rappeler de si loin, un aperçu de la bataille qui amusa d'autant plus ceux qui y assistèrent, qu'ils étaient au courant des moyens d'attaque et des moyens de défense.

Dès le soir même de l'arrivée de Mme de Stael, il y eut au souper une petite escarmouche; mais elle fut sans conséquence, tant chacun était absorbé dans l'idée des sauvages injustices de l'empereur, et dans le désir d'écouter Mme de Staël racontant ses tribulations, et témoignant le bonheur qu'elle éprouvait à se revoir en France au milieu de quelques amis. Le lendemain, la dame de Paris déploya tout ce qu'elle avait de ressources dans l'esprit, cita des bons mots, en inventa au besoin, habilla la société de Paris et ses plus intimes amis de toutes pièces, entremêla son discours d'un cliquetis d'anecdotes à effet, dans le but d'éblouir Mme de Staël qui effectivement parut éblouie. Si elle eut combattu avec son esprit, la victoire eût pu rester douteuse; mais n'ayant mis en avant que la bienveillance de son caractère, elle ne le fut pas. Tant que parlait la dame, Mme de Staël écoutait avec une scrupuleuse attention; à tout ce qu'elle disait, Mme de Staël souriait avec un air de contentement et d'approbation.

Mme de Staël s'était faite si bonne femme, que la littérature, la politique, ces deux grandes nourricières de la conversation, restèrent complètement étrangères au peu de mots qu'elle prononça. Au contraire, elle parla des choses les plus vulgaires, même de la cuisine en Suisse, et fit un petit cours si complet de la manière de confectionner cette immense quantité de petits gâteaux de toutes sortes qui se fabriquent à Genève, que quelqu'un qui ne l'aurait pas connue aurait pu très aisément la prendre pour une pâtissière tres savante dans son art. Au surplus, Mme de Staël parlait très peu, et retombait sous le charme de son admiration apparente, aussitôt que sa prétendue rivale avait repris la parole.

Maintenant, il me reste à vous dire le jugement que les deux dames portèrent l'une de l'autre. Celle qui avait parlé ne tarit point d'éloges sur l'esprit, l'amabilité exquise de celle qui avait écouté. Quant à Mme de Staël, elle dit seulement : « Quel dommage qu'avec tant d'esprit la manie de le montrer puisse rendre une femme si sotte!

Pour bien gouverner les hommes, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'avoir beaucoup d'esprit; mais ce dont je suis bien sûr, c'est qu'il est indispensable d'avoir beaucoup de caractère. Ces deux qualités se trouvèrent réunies au suprême degré dans la personne d'Henri IV ; et pourtant ce ne fut pas à cause de leur concours que le peuple le surnomma le bon roi. Il dut ce surnom, le plus beau de tous, à la bienveillance, dont, excepté Charles X, aucun souverain, peut-être, ne fut doué à son égal. Au surplus, ce n'est pas le caractère appliqué à la haute manutention des hommes que j'oppose à l'esprit ; c'est le caractère usuel, entre amis, entre camarades, en famille, dans toutes les relations communes de la vie, qui m'a seul préoccupé dans ce partage. A ce propos, je n'omettrai pas de faire observer que la bonté, la facilité de caractère, l'esprit de bienveillance et la supériorité de l'esprit, proprement dit, ne s'excluent pas nécessairement. Là où ces belles qualités marchent ensemble, on admire et on aime tout à la fois; quand elles sont séparées, on aime d'un côté et l'on admire de l'autre. Préféreriez-vous que l'on vous admirât? Je vous en ferai mon compliment, mais j'aimerais cent fois mieux être aimé.

Ces distinctions, peut-être un peu subtiles pour notre temps, où l'on aime fort les choses assaisonnées au gros sel, m'amèneront à conclure, non pas par un parallèle en bonne et due forme de rhétorique, mais par un très court rapprochement entre deux hommes doués l'un et l'autre d'un esprit supérieur mais de caractères bien différens : feu Désaugiers et M. Béranger, qui occuperont toujours l'un et l'autre une place très distinguée parmi les poètes français du dix-neuvième siècle. Nul être humain n'a été meilleur, plus aimant, plus enclin à la bienveillance que notre Désaugiers. S'il chanta la gloire du temps, le bonheur d'un autre temps, c'est que, dans l'une et dans l'autre circonstance, il obéit au besoin d'aimer, tandis que le seul chansonnier qui ait été son rival, obéissait à un sentiment tout opposé, et, ma foi! tout bien considéré, j'aimerais mieux avoir varié dans mes amours que dans mes haines. Au surplus, tout cela résulta de la divergence des caractères. A toutes les époques, Désaugiers n'eut que des amis; aujourd'hui même encore, il est pour ceux qui l'ont connu l'objet des plus doux souvenirs. Je crois à M. Béranger des amis et même des amis sincères, même parmi les vieux courtisans de l'empire, malgré son roi d'Yvetot, car s'il n'aima pas l'empire, il n'aima pas non plus la restauration, et se lava ainsi d'une inimitié dans une autre inimitié; et voilà que depuis dix ans il ne chante plus! Est-ce un effet d'amour silencieux? Serait-ce, au contraire, le résultat d'une troisième versatilité de son inimitié? Je ne sais, mais il me semble qu'il devrait consacrer sa muse à glorifier ceux qu'il a si longtemps appelés ses amis politiques. Vive cela, les amis politiques! Ils laissent bien loin derrière eux ceux que La Fontaine fut obligé d'aller quérir au Monomotapa. Sans doute ce fut pour le prophétiser, que je ne sais plus quel philosophe de l'antiquité a dit : « Mes amis, il n'y a plus d'amis. »

P. D'ARRIEUX.

Les Guêpes. (1)

Livraison d'août (1).

Monseigneur Blancard de Bailleul, évêque de Versailles, se trouve en ce moment dans un grand embarras; — voici l'histoire :

Il y a dans une commune de Seine-et-Oise — appelée Santeny, — un vieux curé — qui dessert la commune, je crois depuis une trentaine d'années. C'est un bon vieux prêtre qui a pris au sérieux le vœu de la pauvreté, — qui ne possède rien au monde, — et qui met tous ses plaisirs mondains — à faire pousser dans le jardin du presbytère des petits pois qu'a force de soins, — il réussit presque toujours à voir en cosses avant tous ceux du pays, — et il met alors sa joie à en faire de petits présens.

Il y a quelque temps, un jeune prêtre allemand se présente au presbytère — et demande à parler à M. le curé; M. le curé était à table, — se lève, le force à prendre place, l'oblige à dîner avec lui — en affirmant qu'il ne l'écoutera pas sans cela.

— Vous êtes ici pour quelques jours?

— Mais... oui, répond le jeune prêtre avec embarras.

— Marianne, dit le curé à sa vieille servante, — il faut faire un bon lit à monsieur, vous le bassinerez,—car il doit être fatigué.—A propos, Marianne, donnez-moi cette bouteille de vin—que l'on nous a envoyée.

Le jeune prêtre se repent amèrement d'avoir cédé aux instances du curé — et de s'être ainsi exposé à cet excellent accueil ; comment lui dire qu'il ne vient pas lui faire une de ces visites que se font les prêtres, entre eux, mais qu'il se présente — de par monseigneur Blancard de Bailleul pour le remplacer.

D'ailleurs—le vieux curé cause avec tant d'abandon, tant de bonté.—Le jeune homme remet au lendemain à déclarer l'objet de sa visite.—Ils font ensemble la prière du soir, le curé conduit son hôte à sa chambre — l'hôte ne tarde pas à s'endormir.

Le lendemain matin, il découvre en se levant qu'il a occupé le seul lit de la maison — et que le curé a passé la nuit sur un vieux canapé; — il se sent touché, — il veut partir sans rien dire, — et de quelque autre maison envoyer au bonhomme la dure nouvelle qu'il n'ose lui dire de vive voix.

(1) Paris, rue du Faubourg-Montmartre, 7.

Mais le déjeuner est prêt, — le bon curé a cueilli lui-même le dernier plat de ses pois; il aborde son hôte avec tant de bienveillance, il lui serre la main avec tant de bonhommie que l'autre n'ose refuser : — il s'assied; le bonhomme parle des trente ans qu'il a passés dans sa cure, — de l'amitié qu'il a pour ses paroisiens, et de celle qu'il pense leur avoir inspirée. — Il est heureux mille fois plus qu'il ne peut le dire; — il aime sa maison, il aime son jardin — qui est si heureusement exposé, où les petits pois viennent si bons et sont si précoces; — le puits a une eau excellente et n'est pas profond, — c'est si commode pour arroser.

Comment précipiter le bon curé de tout ce bonheur là, —comment lui arracher tous ses trésors d'un seul mot ; le jeune prêtre remet au tantôt à faire sa révélation ; mais à dîner le vieux prêtre lui dit : Vous ne m'avez pas encore dit ce que vous venez faire ici. — Je ne vous le demande pas; mais voyez-vous,—Je parie que vous n'êtes pas riche ; eh bien! vous pouvez rester ici tant que vous voudrez; regardez cette maison comme la vôtre : — l'ordinaire n'est pas somptueux, mais il y a assez pour deux et pour Marianne.

Comment apprendre brutalement à un homme qui offre tout de si bon cœur?

Toujours est-il que huit jours se passent ainsi, — au bout desquels — le jeune prêtre se trouve mille fois plus embarrassé que le premier.— Enfin, il prend le parti qu'il avait imaginé le premier jour ; — il quitte sans rien dire le presbytère, — et envoie au curé une lettre dans laquelle — il lui raconte — et la cause de son arrivée — et son embarras et son chagrin.

Le vieux curé relit la lettre à plusieurs reprises, — n'en peut croire ses lunettes, se la fait relire par Marianne, — des pleurs s'échappent de ses yeux. — Il fait chercher le jeune homme et lui dit : Qu'ai-je fait à monseigneur? — On ne déloge plus à mon âge que pour prendre son dernier logement; — je suis vieux, — il ne pouvait donc pas attendre un peu? — Où veut-il que j'aille?

— Je n'en sais rien, répondit le jeune homme ; mais les ordres sont formels, et les voici :

— Mon Dieu! s'écria le curé, — comment y a-t-il tant de dureté dans le cœur des chefs de votre église!—Que veut-on que je devienne,—vieux et pauvre comme je suis? — Mais obéir, ce serait un suicide, et je n'obéirai pas.

— Monsieur, dit-il au jeune prêtre, allez dire à monseigneur de Bailleul que je n'abandonnerai pas mon église ; — que, si l'on veut m'en arracher, il faudra qu'on emploie la violence.

Voici un schisme à Santeny.

Le jeune curé *in partibus* — va se loger chez le charpentier de l'endroit.

L'ancien curé reste au presbytère — et refuse les clés du tabernacle et le calice.—dont il continue à faire usage.—Le jeune dit aussi la messe, mais avec des ornemens loués ou empruntés.

Que va faire monseigneur Blancard de Bailleul? —Va-t-il révoquer ses ordres,—ou les faire exécuter en employant la force?

Peut-être monseigneur, distrait par d'autres préoccupations, ne sait-il pas qu'il y a en France beaucoup de villages qui n'ont pas de curé, — ce qui ne rend nullement nécessaire d'en mettre deux à Santeny.

—

Je dois avertir la chambre des députés qu'il se passe dans son sein à propos de la vérification des pouvoirs, — une chose parfaitement absurde

Exemple :

Un député, je ne sais plus lequel, voit son élection contestée par ce qu'il s'est introduit dans le collége électoral *un individu qui a depuis été reconnu n'être pas électeur.*

L'élection du député est en conséquence de ce fait, annulée ou ajournée.

Très bien jusques-là.

Mais il reste d'autres pouvoirs à vérifier, — voici qu'une autre élection est annulée — parce que le député a mené ses électeurs en voiture — ou pour toute autre cause. Eh bien ! le premier député dont l'élection a été annulée peut produire contre cette annulation — précisément l'argument qui l'a fait prononcer.

Puis qu'un *individu* qui a été *reconnu depuis n'être pas député* — a part au vote contre lui.

Que répondra à cela la chambre — quand c'est elle qui vient de sanctionner la loi qu'on lui oppose?

Tous les partis se sont accusés mutuellement d'avoir corrompu des électeurs pour faire nommer leurs candidats, — cela me paraît un terrible argument contre le suffrage universel et l'abaissement du cens électoral. — En effet, s'il est facile de corrompre des gens qui sont riches, puisqu'un électeur doit payer 200 fr. de contributions directes, — qu'adviendra-t-il quand vous admettrez au scrutin des hommes pauvres et besogneux, sinon ce que je vous ai annoncé déjà plusieurs fois, — c'est-à-dire des électeurs à 3 fr., à 2 fr. 50 cent, si on prend une certaine quantité, avec le treizième en sus.

Les divers partis qui composent la chambre se sont reprochés, avec preuves à l'appui,—une foule de manœuvres peu honorables.—Le ministère n'a pu nier que maladroitement certaines munificences qu'un hasard malheureux a placées quelques jours avant les élections.—Le parti de la république et le tiers-parti—se sont de leur côté fort mal défendus de leur alliance avec les légitimistes;—M. Barrot entr'autres a remarquablement patangé à ce sujet.

Mais,—au nom du ciel,—que promet tout ceci ;—que les hommes sont avides et rapaces;—ne le savions-nous pas déjà?—Commencez donc par être une fois tous d'accord pour décréter—le désintéressement, le patriotisme, — l'abnégation, —jusque-là, ce sera la plus laide et la plus sotte chose du monde que votre gouvernement représentatif.

En vérité,—je vous le dis,—j'aimerais mieux voir la France livrée à la voracité d'un seul—que de la voir ainsi déchiquetée hachée en menus morceaux— par plusieurs centaines de mille de voracités subalternes qui la dévoreront tout-à-fait.

De la lecture du dernier numéro des *Guêpes*—et de quelques autres qui l'ont précédé

Il appert :

Qu'une société s'est formée pour la correction des *Guêpes.*

Tout sociétaire doit prouver qu'il ne sait pas lire.

Cette société n'est constituée que pour un temps limité, ce temps est près d'expirer .

On tâchera alors d'en constituer une autre sur des bases tout à fait différentes.

En énumérant le mois passé tout ce que j'avais obtenu de protection de la part des rois, d'états, de vaisseau, pour la somme de 75 centimes ; je disais que je donnerais volontiers 75 autres centimes pour trouver comme écrivain la protection dont je jouis comme pêcheur. Voilà un exemple de ce que j'avançais :

Il y environ deux mois, j'appris par deux feuilletons que trois ou quatre messieurs avaient bien voulu prendre dans un petit roman de moi, qui s'appelle *Hortense*,—le sujet d'une pièce jouée sur le théâtre du Vaudeville.

Quelques jours après, je vis dans un autre journal l'analyse d'une aure pièce jouée sur le théâtre du Palais-Royal—et intitulée *Dans une armoire.* Cette pièce est prise entièrement dans un petit conte qui a été imprimé dans les *Guêpes* sous le titre de : *Histoire de tant de charmes, ou de la vertu même.*

Je ne fais pas partie de la société des gens de lettres,—ni d'aucune autre société ; — je n'admets pas en principe — qu'un musicien ou un poète puisse aller prendre au collet un homme qui fredonne dans la rue une romance de lui,—en lui disant :—*c'est trois francs.*

Je me contentai donc d'écrire à M. Dormeuil, directeur du théâtre du Palais-Royal, — et le soir accessoirement *père noble* et jouant les *rôles à cannes*, les *utilités*, etc.

Je disais à ce M. Dormeuil — que je ne venais pas inquiéter *ses auteurs — leurs droits et recettes*, mais que sachant peu leur nom — et pas du tout leur adresse, je le priais de me rendre, d'accord avec eux, une justice qui ne leur coûterait rien.

Le même sujet, avec les mêmes détails, paraissent à la fois sur le théâtre du Palais-Royal — et dans un livre de moi ; — je ne voulais pas que le public, — qui ne s'amuserait pas à consulter les dates, — m'accusât d'avoir *pris* l'ouvrage de MM. Laurencin et... je ne sais qui...

Il me semblait donc qu'il serait honnête à ces messieurs de mettre sur l'affiche que leur pièce était tirée d'un ouvrage de moi.

M. Dormeuil ne crut pas devoir me répondre.

Sur ces entrefaites, j'arrivai à Paris, — et j'allai avec un de mes amis demander une réponse à M. Dormeuil : — j'eus beaucoup de peine à rencontrer cet acteur,—qui s'excusa de ne pas m'avoir répondu, — et m'affirma qu'il avait cru en être dispensé parce qu'il avait fait droit à ma réclamation immédiatement en mettant sur l'affiche — la note que j'avais demandée.

» *Du reste*, me dit-il, *la pièce n'a pas eu grand succès, elle est mal écrite, comme tout ce que fait M. Laurencin.* »

———

Beaucoup d'esprits poétiques et un peu superficiels se sont laissés séduire par tout ce que présente de gracieux le gouvernement d'une femme ; ils ont rêvé une cour brillante et chevaleresque,—un nouveau règne pour les arts, pour les lettres, pour les plaisirs, — non, non, le règne des marchands, des avocats et des bourgeois , n'est pas fini, il faut qu'il ait son cours,—c'est une dynastie qui doit avoir sa durée.—Vous l'avez voulue, mes braves gens, vous l'aurez, vous la subirez, vous la garderez. — vous savez l'histoire des grenouilles de La Fontaine ;—Vous avez été plus heureuse qu'elles, — vous avez obtenu du premier coup des soliveaux qui vous mangent.

Faites une cour bien galante avec des noms tels que Lebœuf,—Poulle, —Martin,—Barbel,—Pierrot ; tous noms avec lesquels on ne fait pas une cour, mais une basse-cour!

Et M. Trognon? le trouvez-vous joli? Je sais que parodiant un mot de Sylla, on a dit de lui : *Je vois dans Trognon plusieurs Pépins.*

Mais voulait-on parler de Pépin-le-Bref ou de Pépin, l'auteur de un, — deux, — trois, — quatre, etc., ans de règne, — qui est au contraire fort long.

Il est vrai qu'en prévision de tout ceci, — M. *Barbet*, maire de Rouen, est en instance auprès de M. le garde-des-sceaux pour se faire appeler *de Valmont.*

Et M. Pierrot prend tout doucement le nom de *Selligny.*

Les journaux de l'opposition se sont beaucoup moqués de ces changemens de noms, et ils ont eu raison ; mais pendant qu'ils y étaient, ils auraient pu faire justice de quelque dynasties bourgeoises, — qui usurpent certaines villes,—certaines rivières,—certains départemens : — MM. Martin de Strasbourg, — idem du Nord, — Michel de Bourges, — Dupont de l'Eure,—David d'Angers,—Boulay de la Meurthe, etc.

ALPHONSE KARR.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Hier a lieu la distribution annuelle des prix à l'Institut royal des Sourds-Muets, rue St-Jacques. La réunion était présidée par M. Laurent de Jussieu, secrétaire-général de la préfecture de la Seine, membre du conseil supérieur des établissemens de bienfaisance, assisté des membres de la commission consultative, MM. de Gombert, conseiller référendaire à la Cour des comptes, président; Goupil, maître des requêtes, et Michelot, ancien élève de l'Ecole polytechnique; Garay de Monglave, membre secrétaire et inspecteur-général des études; de M. de Lanneau, maire du 12e arrondissement, directeur de la maison et des principaux fonctionnaires.

— Il y a en France plus de 22,000 sourds-muets, et seulement deux institutions royales ouvertes à ces infortunés; aussi le ministère de l'intérieur s'occupe-t-il activement d'une vaste organisation ayant pour but de rendre l'instruction accessible à tous, comme dans quelques états d'Allemagne.

— On a publié un programme inexact des courses de Paris pour 1842. Ces courses, qui doivent avoir lieu au Champ-de-Mars les 9, 13 et 16 octobre prochain, sont fixées ainsi qu'il suit :

Premier jour. (Dimanche 9 octobre.) Deux prix d'arrondissement, l'un de 3,000 fr. pour les poulains entiers et les pouliches de 3 ans seulement; l'autre de 3,500 fr. pour les poulains entiers et jumens de 3 ans et au-dessus.

Deuxième jour. (Jeudi 13 octobre.) Prix principal de 5,000 fr. destiné aux chevaux entiers et jumens de 3 ans et au-dessus, et prix royal de 6,000 fr.

Troisième jour. (Dimanche 16 octobre.) Prix principal de 4,500 fr., destiné aux poulains entiers et pouliches de 3 ans seulement, et grand prix royal de 14,000 fr. (*Messager.*)

— Un statisticien a calculé qu'il était entré cette année, 4,600,000 baigneurs dans les quatorze établissemens de bains d'eau courante ouverts dans Paris sur la Seine. En calculant le prix en moyenne de 40 centimes, ce serait une recette de près de 1,840,000 fr., ou un peu plus de 130,000 francs par établissement. Il est vrai que toutes les années ne sont pas aussi productives.

— Dans la séance publique de l'Académie de Rouen, M. Deville a fait part à l'assemblée de la découverte qu'une commission nommée par l'Académie venait de faire de la maison où est né Géricault. Le rapporteur a fait à l'administration municipale une proposition que M. le maire de Rouen a accueillie avec empressement : c'est celle de faire incruster dans la maison, rue l'Avalasse, 13, une plaque de marbre portant une inscription qui rappelle la naissance de Géricault, peintre du *Naufrage de la Méduse.*

— On écrit de Valenciennes, le 12 août :

« A peine le chemin de fer de Mons à notre frontière française a-t-il été livré à la circulation, qu'un service d'omnibus, correspondant avec les départs pour Bruxelles, s'est organisé à Valenciennes pour conduire les voyageurs de notre ville jusqu'à la station de Quiévrain. Si ce service est bien fait et bien réglé, il conduira les habitans de Valenciennes en une heure environ à la frontière; et, comme le parcours de Quiévrain à Bruxelles s'exécute en trois heures, il se trouve que notre ville n'est plus désormais qu'à quatre heures de distance de la capitale de la Belgique. »

— Un double empoisonnement va encore augmenter la mauvaise célébrité que, depuis quelques années s'est faite la commune de Bize-Niste, (Hautes-Pyrénées). Ce crime a été commis sur deux vieillards, et celui que le bruit public en accuse est le propre neveu des victimes. Ces deux vieillards étaient sans enfans; ils avaient appelé auprès d'eux leur parent et lui avaient fait une donation de ce qu'ils possédaient. Plus tard, à la suite de violences commises sur leur personne, ils se séparèrent de ce neveu et firent une transaction par laquelle ce dernier rendit aux donateurs une partie de leurs biens.

Le 27 juillet, l'homme et la femme sont morts avec tous les symptômes de l'empoisonnement. Le neveu contre lequel s'élèvent de nombreux soupçons, et qu'on assure même avoir été vu quelques jours avant le crime achetant quelque chose chez un pharmacien d'une ville voisine, a été arrêté. La justice est saisie de cette affaire et elle procède à d'actives investigations pour découvrir la vérité. (*Mémorial des Pyrénées.*)

— M. Pichelin, jeune avocat à Nantes, vient de faire preuve d'une rare délicatesse. Ayant trouvé parmi les papiers de son aïeul le titre d'une rente due par ce dernier, mais qui avait cessé d'être payée depuis 1779, il s'est empressé d'écrire à la famille en faveur de laquelle ce titre avait été créé, pour la prévenir qu'il tenait à sa disposition tous les arrérages échus de cette rente.

— L'*Echo de Lodève*, du 7 août, reproduit par le *Courrier de Montpellier* du 9, contient ce qui suit : « Mardi dernier, les deux malles-postes de la route de Paris se sont heurtées de front en voulant passer l'une à côté de l'autre. Le choc a été si violent, que tous les chevaux ont été renversés; un seul a été tué sur place; les deux timons des malles s'étaient enfoncées sous le corps des voitures. Cet accident n'a pas eu d'autres suites que la mort d'un cheval et un retard de deux heures environ pour chaque malle. »

— Dimanche dernier, une petite insurrection a eu lieu à la tour de la Lanterne (Charente-Inférieure). Quelques détenus se sont mis à crier : *Vive Henri V!* et ont arboré un drapeau blanc. Cette manifestation n'a inspiré que de la pitié aux passans; néanmoins les auteurs de ce désordre ont été conduits au cachot et n'en sortiront que pour passer au conseil de guerre.

— La société du canal de la Sambre à l'Oise a fait établir sur plusieurs points de ce canal, depuis Hachette, au-dessous de Landrecies, jusqu'au point de jonction à l'Oise, plusieurs vis d'Archimède d'une grande dimension, dont chacune est mue par une machine à vapeur de la force de vingt chevaux. Ces vis d'Archimède sont destinées à ramener de grands volumes d'eau d'aval en amont près des écluses, de manière à entretenir toujours un cours d'eau suffisant pour la navigation. La sécheresse extraordinaire qui règne cette année en avait depuis long-temps démontré le besoin.

—On nous écrit de Niort :

« Un violent incendie a éclaté dans le quartier Saint-André, dimanche 7 août, à onze heures du matin. Les chaînes ont été de suite organisées, et nos braves pompiers se sont élancés sur les toitures enflammées.

»M. de Saint-Georges, préfet, le général de Brémont, l'adjoint du maire, et les autorités civiles et militaires se sont rendus sur le théâtre de l'incendie, où ils ont rivalisé de zèle avec le 2e régiment de dragons que commandait en personne le colonel Imbert de Saint-Amand.

»M. de Mondesert, sous-lieutenant porte-étandard de ce régiment, s'est précipité dans les flammes pour arracher à la mort une vieille femme infirme. L'échelle, sur laquelle était monté cet officier, et qui était appuyée contre une vieille poutre, a cédé sous son poids; il est tombé d'une hauteur assez considérable; des poutres enflammées l'ont frappé dans sa chute et ont occasioné de graves blessures. Transporté chez lui, il a reçu les soins de ses hôtes, de ses chefs et de ses camarades, tous justes appréciateurs de sa conduite.

» On espère conserver ce brave officier, dont les habitans n'oublieront pas le noble dévoûment. »

—Le 3 août, un violent incendie a détruit presque la moitié du village d'Aresches, près Salins. Vers dix heures du matin, le feu s'est manifesté à la cheminée de la cuisine du presbytère. Une heure après, dix maisons étaient la proie des flammes. Vingt-un ménages sont sans asile. La perte peut être évaluée à 80,000 fr. : six maisons et sept mobiliers étaient assurés pour une valeur d'environ 50,000 fr.

— Encore une ville brûlée en Allemagne. Nous lisons dans la *Gazette universelle de Leipsick* :

« Camentz, 5 août, à sept heures du matin.

« La ville entière est en flammes : de 500 maisons, il en reste à peine 100 debout. L'hôtel-de-ville, l'église gothique, la poste, tous les hôtels, etc., sont déjà entièrement brûlés. Au nombre de plusieurs personnes que l'on n'a plus vu reparaître, se trouvent un enfant et une femme dont on vient de retrouver les cadavres. L'incendie a éclaté hier à dix heures et demie du soir : on l'attribue à la négligence d'une femme. Au moment où j'écris, le feu continue ses ravages. Tous les efforts qu'on fait pour l'éteindre semblent être inutiles, et chacun cherche à sauver ce qu'il possède, car la violence du vent dirige le feu sur la ville et sur les faubourgs. La plupart des habitans n'ont rien pu sauver parce que le feu a éclaté trop inopinément, et qu'on manquait presque d'eau. »

— On lit dans le *Morning-Post* :

« Des communications régulières entre Paris, Londres, Bruxelles, Anvers et d'autres grandes villes, à l'aide de pigeons, sont maintenant établies, et chaque jour on expédie quelques courriers aériens dans diverses directions après la clôture de la Bourse. »

— Une cigogne, ayant une jambe de bois artistement adaptée au moignon, est venue, ces jours derniers, établir son aire au Vredendrai, chez M. Kouwenhowen, à mi-chemin du Bildt. L'invalide ailé n'est nullement gêné dans sa marche et suit ses compagnons tantôt d'un pas grave, tantôt sautillant aussi lestement qu'eux. (*Journal de La Haye.*)

— Nous avons annoncé que le 12 du mois dernier M. Muntz avait fait partir, à six heures du matin, de sa résidence de Handsworth, 300 pigeons appartenant à plusieurs habitans d'Anvers. Le plus grand nombre de ces pigeons est arrivé à Anvers le même matin à neuf heures et demie. De Birmingham à Anvers il y a 360 milles. D'après cela, le premier pigeon arrivé aurait fait plus de 90 milles à l'heure. Quelques uns de ces pigeons ne sont pas revenus; nous en avons revu trois. L'un d'eux portait sur l'aile droite l'inscription suivante : — A. H. B. 192. L'union fait la force. Anvers A. H. H. » (*Birmingham-Advertiser.*)

— Il résulte de la liste des bâtimens négriers et du chiffre des esclaves capturés par les vaisseaux de guerre de S. M., sur la côte occidentale d'Afrique et conduits à Sainte-Hélène pour être vendus, qu'il a été pris 32 bâtimens depuis deux ans : ils n'avaient pas à bord moins de 5,139 nègres. (*Sun.*)

— Au village de Gracia (Espagne), un Français a essayé de se suicider d'un coup de pistolet dans la bouche. On l'a porté à l'hôpital dans un état désespéré.

—La statue de Mozart vient d'être coulée en bronze à Munich. Elle est attendue à Salzbourg, patrie de l'illustre compositeur.

BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 28 Août 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 35

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : *A Paris,* RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. *Et en Province,* Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. (AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

SOMMAIRE.

LES EAUX D'ABANO.

I.

Deux hommes étaient assis sous un berceau de vignes, les coudes appuyés sur une table rustique et fumant des cigarettes parfumées.

Le plus vieux, qui paraissait avoir environ quarante ans, était grand et pâle ; son costume riche, quoique simple, avait quelque chose de grave et presque de militaire ; quant au plus jeune, il se faisait remarquer par l'élégance débraillée alors à la mode, en Italie comme en France Ce fut lui qui reprit la conversation évidemment tombée depuis plusieurs minutes.

— Ma foi, mon cher Alfiéri, dit-il en secouant délicatement la cendre de sa cigarette, je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer en venant aux eaux d'Abano.

— C'est cependant la place d'un malade.

Le jeune homme regarda le comte.

— En effet, reprit-il, je vous trouve changé ; vous êtes encore plus pâle que de coutume : avez-vous consulté les médecins ?

— Oui.

— Que vous ont-ils dit?

— Ce qu'ils disent toujours. L'hiver, ils me promettent la guérison pour l'été prochain ; l'été, ils me la promettent pour l'hiver. Les docteurs de Milan me conseillent l'air de Milan! Je me laisse conduire, je fais ce qu'ils veulent, et j'achève tranquillement de vivre.

— Allons donc, quelle idée. est-ce qu'on meurt à votre âge ?

— Quelquefois, murmura Alfiéri, d'un air pensif et en baissant la tête.

— Parbleu ! j'y suis, s'écria le jeune homme ; je parie que vous pensez à la prédiction de votre vieille sorcière ?

— Ai-je tort, Celini ? Je n'avais que douze ans lorsque cette femme m'a annoncé tout ce qui m'est arrivé depuis. Elle m'avait averti que je quitterais le Piémont ; que je deviendrais poète ; que mon nom serait célèbre.

— Et que vous deviez mourir à trente-cinq ans? Qui ne connaît cette histoire? Vous avez fait sur cette prédiction un admirable sonnet que toute l'Italie sait par cœur. Mais, que diable! vous avez trop de raison pour être superstitieux !

Le comte soupira sans répondre, et il y eut un moment de silence.

— Voulez-vous savoir ce qui vous tue? reprit Celini, c'est votre isolement : au fond, vous n'êtes pas malade.

— Les médecins me l'ont déjà assuré, répondit le comte en souriant, et je sais que je mourrai... très bien portant.

— Pourquoi ne pas vous distraire? Quand vous avez quitté Milan, vous parliez de voyager ; je vous croyais en Espagne.

— J'en viens.

— Ah!... vous deviez aussi visiter la France.

— J'en viens.

— L'Allemagne.

— J'en viens.

Celini le regarda entre les deux yeux.

— Mais vous venez donc de partout? s'écria-t-il. Au fait, je me rappelle que vous êtes un voyageur expéditif; vous visitez les pays au galop de votre cheval ! Mais vous ne devez avoir rien vu ?

— Pardonnez-moi ; j'ai vu des montagnes, des routes, des villes, et, au milieu de tout cela, beaucoup d'hommes qui s'agitaient pour ne rien faire.

— Et qu'avez-vous remarqué ?

— Trois institutions fort belles : la schlague en Allemagne, la police en France et l'inquisition en Espagne.

— Vous serez toujours le même, dit Celini en riant : misanthrope et républicain, un vrai descendant de Brutus, devenu sujet du pape.

Puis, prenant un ton plus sérieux :

— Savez-vous, Alfiéri, que vous ne méritez pas les faveurs dont le sort vous a comblé ? Tous nos théâtres retentissent de vos triomphes ; l'Italie entière a les yeux sur vous ; vous êtes noble, riche, encore jeune, et vous paraissez mécontent de vivre!... Que pouvez-vous donc désirer pour être heureux ?

— Mon Dieu, qui sait ? quelque chose peut-être que possède le dernier de ceux qui me regardent du milieu de la foule : un bonheur obscur, une maisonnette cachée dans les arbres et une femme aimée assises sur mes genoux.

— Mais, tout cela, qui vous empêche de l'avoir ?

Alfiéri haussa les épaules en soupirant.

— Vous oubliez que le hasard a fait de moi un homme célèbre, et un homme célèbre est un animal rare que chacun veut voir. Je cherche vainement l'ombre ; il faut que je vive perpétuellement en plein jour et en représentation. Tout le monde se croit le droit de regarder jusqu'au fond de mon existence ; mes livres sont comme des laquais, qui crient partout mon nom devant moi. Dès que je parais, adieu la libre causerie. Chacun se hausse sur la pointe du pied pour me voir par dessus l'épaule de son voisin. En ma présence, les hommes se taisent par crainte ou posent par vanité ; et, vous le savez, d'ailleurs, Celini, élevé au fond des montagnes, long-temps étranger au monde, j'y apporte une tristesse embarrassée. Tous ces regards qui sont sur moi me gênent, me font souffrir ; ne pouvant distinguer la sympathie véritable de la curiosité, je me tiens à l'écart et je garde le silence. On me trouve hautain quand je ne suis que que malheureux. Ah ! pauvre et obscur, je pourrais croire à l'intérêt que l'on me témoigne, tandis que maintenant je doute toujours de la sincérité d'une affection ; et je ne sais jamais si c'est moi que l'on aime ou si c'est ma position.

— Je comprends : vous êtes malheureux comme un roi.

— Vous croyez plaisantez, mais c'est la vérité. Lorsque je suis arrivé ici, j'espérais échapper à ces ennuis; pendant quelques jours, j'ai pu vivre comme tout le monde, d'une vie libre et simple ; j'étais heureux!... lorsque l'arrivée d'un homme qui m'avait aperçu je ne sais où, a tout détruit.

— Voyez pourtant l'injustice du sort, dit Celini ; votre célébrité vous gêne; et moi, j'ai beau faire, je reste plongé jusqu'aux oreilles dans mon obscurité.

— C'est votre faute, vous ne faites rien sérieusement.

— Pardieu ! il s'agit bien de cela ; oubliez-vous que je suis aux gages d'un *impressario*, obligé d'avoir trois actes d'esprit tous les mois? Vous ne savez pas ce que c'est que les théâtres, mon cher ; des espèces de cabarets où l'on tire son génie à la clé.

— Au risque de trouver bientôt la lie.

— C'est précisément ce qui m'est arrivé ; j'ai vécu long-temps sur une douzaine d'idées... Vous savez, une idée, cela peut se présenter de mille manières : on met le commencement à la fin, le milieu au commencement, et le public appelle cela de la fécondité! Je suis allé ainsi trois

ans; mais, à la fin, on s'est aperçu que je donnais du drap retourné pour du neuf, et on a sifflé.

— Et comment avez-vous fait?

— Ma foi, quand j'ai vu qu'il fallait trouver du nouveau, je me suis décidé à voyager pour régénérer mes inspirations et chercher des sujets; si bien, mon cher comte, que ce n'est pas moi, dans ce moment, mais le théâtre de Milan qui est malade et qui prend les eaux.

— Et vous pensez que ce moyen vous réussira?

— J'en suis sûr. Il y a foule à Abano, je ne puis manquer de rencontrer des originaux, d'entendre des anecdotes, de découvrir des intrigues; il se joue ici cinquante comédies par jour, et autant de drames; ce sera bien le diable si je n'en devine aucune; d'autant que je compte adopter un véritable rôle d'espion.

— N'avez-vous encore rien trouvé?

— Vous croyez rire..... parce que je ne suis arrivé que depuis hier; eh bien! si je vous disais que je suis déjà sur la voie d'une intrigue!

Alfieri fit un geste d'incrédulité.

— Ecoutez, dit Celini en baissant la voix : hier, fort tard, ne pouvant dormir, par suite de l'agitation du voyage, je suis descendu au jardin; vous connaissez le petit pavillon qui se trouve au bout?

— Oui.

— Eh bien, je venais d'y arriver, et j'allais passer outre, lorsque j'entends tout à coup une porte ou une fenêtre se refermer brusquement; je me détourne, et je me trouve face à face avec un inconnu.

— Que dites-vous?

— A ma vue, il s'arrête tout court, fait un mouvement comme pour me parler, puis paraît se raviser, tourne le dos et disparaît.

— Avez-vous vu ses traits?

— Comme je vous vois : il faisait un clair de lune admirable.

— Alors vous pourriez le reconnaître?

— C'est déjà fait.

— Comment?

— Ce matin, je l'ai retrouvé parmi les baigneurs.

— Vous savez son nom?

— On l'appelle Marliano.

Le comte se leva vivement.

— Etes-vous sûr qu'il sortait du pavillon? s'écria-t-il.

— Je ne puis l'affirmer; mais cela se pourrait.

— Et c'est bien, au bout du jardin, près des peupliers, que vous l'avez rencontré?

— Sous les fenêtres de la marquise d'Alcanzo.

Alfieri devint pâle; ses lèvres s'agitèrent convulsivement; mais il maîtrisa presque aussitôt son émotion et se rassit.

— Vous voyez que je n'ai point perdu mon temps, continua Celini, qui, tout entier à son récit, n'avait point pris garde au trouble du comte. Je suis sur la voie d'un imbroglio amoureux qui peut me fournir d'excellentes scènes. J'avais déjà remarqué ce Marliano pour sa laideur : il a l'air du mauvais larron. En le voyant suivre partout la marquise, qui a l'air de ne pouvoir le souffrir, j'avais cru d'abord que c'était son mari; mais on m'a détrompé; ceci est un mystère qu'il faut que vous m'aidiez à éclaircir.

Il y en avait un, en effet; mais ce n'était point de ce jour que le comte en cherchait l'explication. Celini était loin de soupçonner tout l'intérêt que ce mystère avait pour lui et dans quelles angoisses son récit venait de le jeter.

Il y avait trois mois environ que la marquise d'Alcanzo était arrivée à Abano, seule et malade. Alfieri avait alors affecté de la fuir et n'avait négligé aucune occasion de lui témoigner de l'éloignement; mais la jeune veuve sembla prendre à tâche de détruire des préventions dont elle ignorait les motifs. Par suite, la froideur du comte fit insensiblement place à une politesse bienveillante, puis à une intimité chaque jour plus familière. C'était la première fois qu'il trouvait les grâces de la femme ennoblies par une intelligence qui semblait s'ignorer elle-même, sans pourtant s'abandonner. De douces habitudes s'établirent entre la marquise et lui. Il sentit bientôt qu'elle entrait dans sa vie et en devenait la part la plus précieuse.

Il allait le lui dire sans doute, lorsque Marliano arriva. A sa vue, Bianca parut se troubler; elle l'accueillit avec un effroi déguisé; il y eut entre eux comme un combat muet, duquel la jeune veuve sortit vaincue et soumise.

Alfieri s'aperçut dès lors qu'elle le fuyait. On eût dit que ce Marliano exerçait sur elle une surveillance jalouse à laquelle elle se soumettait à contre cœur. Quels étaient les droits de cet homme? Alfieri l'ignorait. S'il était l'amant de la marquise, pourquoi semblait-elle le craindre? S'il lui était étranger, pourquoi semblait-elle lui obéir? Le comte avait en vain hasardé quelques questions; elle s'était refusée à toute explication. Depuis quinze jours que ce Marliano était arrivé, rien n'avait révélé sa véritable position près de Bianca. Le récit de Celini paraissait, au premier abord, lever tous les doutes, mais en flétrissant la jeune veuve : le comte n'y crut qu'un instant. Son cœur se révolta contre une supposition injurieuse, et il aima mieux ne pas comprendre que soupçonner.

Cependant une inquiétude navrante lui restait : croire à la pureté de l'objet aimé ne suffit pas; il faut qu'elle ne soit point discutée par l'esprit. Puis, quel était ce Marliano? Qu'en fallait-il craindre ou espérer? Un premier examen ne révélait en lui qu'un de ces oisifs vulgaires dépensant leur vie aux frivolités et aux désordres du monde; mais, avec plus d'attention, on ne tardait point à découvrir sous cette enveloppe banale une ténacité violente : c'était évidemment une intelligence médiocre et sans noblesse servie par une volonté tenace. Alfieri avait en vain voulu sonder plus avant dans cette âme obscure, le Génois s'était enveloppé dans une politesse glacée qui l'avait arrêté. La marquise, d'ailleurs, permettait rarement des entretiens qu'elle semblait redouter et qu'elle avait toujours l'adresse de rompre.

Les choses en étaient lorsqu'un jour, en descendant au jardin plus tôt que de coutume, le comte rencontra la jeune veuve assise sous les charmilles.

C'était la première fois, depuis l'arrivée de Marliano, qu'il la trouvait seule; il résolut d'en profiter. En le voyant, Bianca avait rougi, et Alfieri s'excusa d'avoir troublé sa solitude. La conversation fut d'abord languissante, et enfin, après quelques détours embarrassés, le comte s'arrêta brusquement, et prenant la main de la marquise :

— Qu'avez-vous contre moi? lui demanda-t-il subitement, et pourquoi m'évitez-vous?

La marquise tressaillit.

— Moi, vous éviter, répéta-t-elle; qui peut vous le faire penser?

— Croyez-vous que je sois aveugle, madame? Depuis quinze jours, voilà la première fois que je puis vous voir et vous parler.

La marquise, un instant déconcertée, s'était déjà remise.

— Etes-vous bien sûr que la faute en soit à moi, demanda-t-elle en souriant; on ne rencontre que ceux qu'on cherche.

— Ah! madame, vous ne doutez point de mon empressement?

— Pourquoi donc? Je sais combien mon arrivée à Abano vous avait contrarié au premier instant; après quelques jours d'intimité, vous avez pu revenir à vos préventions.

Le comte rougit et voulut se défendre.

— Oh! ne niez point, continua la marquise : on vous a dénoncé à moi; je sais que la nécessité d'attendre quelques lettres a pu seule vous retenir ici et vous forcer à subir ma présence.

— J'ignore qui a pu vous instruire de ces détails, madame, dit Alfieri avec une simplicité digne; mais je ne sais pas plus nier mes fautes que cacher ma pensée. Il est vrai que, au premier instant, votre nom a réveillé en moi une pénible émotion, et que je n'ai point cherché à la cacher. Mais si c'est là, madame, la cause de la froideur qui a succédé depuis quelques jours à votre bienveillance, vous punissez bien cruellement des préventions que votre présence a suffi pour dissiper.

— Et puis-je savoir quelles étaient ces préventions, monsieur?

— Refuser de vous les expliquer serait vous faire croire à quelque répugnance injurieuse : quand vous êtes arrivée, j'ai voulu partir, parce que votre vue me rappelait un souvenir douloureux.

— Et lequel?

— Celui d'un ancien compagnon de classes, madame, avec lequel j'avais grandi et que j'aimais comme on s'aime dans l'enfance, parce qu'on est joyeux et du même âge. Nous étions séparés depuis long-temps sans nous être oubliés; je savais qu'il vivait heureux à Gênes; des amis communs me donnaient de loin en loin de ses nouvelles. Il y a un an environ, j'appris qu'il aimait une femme belle, noble et recherchée; je lui écrivis deux fois sans obtenir de réponse; enfin je reçus une lettre de sa mère... Son amour lui avait été funeste; un rival l'avait tué.

— Et vous appelez cet ami?

— Julo Aldi.

A ce nom la marquise jeta un cri.

— Ce fut alors que j'entendis prononcer votre nom pour la première fois, continua Alfieri.

Et voyant que la jeune femme avait caché son visage dans ses mains :

— Pardon, madame, dit Alfieri d'une voix émue et suppliante, je vous ai rappelé un cruel souvenir...; mais il le fallait. Maintenant, vous comprenez pourquoi j'ai voulu un instant éviter une rencontre qui me rappelait la perte d'un ami.

— Mon Dieu! vous avez dû bien me haïr, s'écria la marquise, suffoquée par les larmes.

— Oh! ne le croyez pas, madame; je sais que vous avez tout fait empêcher ce duel dont vous étiez la cause innocente; que vous avez même couru au lieu du combat.

— Trop tard, mon Dieu!

— La faute n'en fut point à vous, et la mère d'Aldi elle-même vous a rendu justice : ce n'est pas vous qu'elle accusait dans sa douleur, madame, mais son fils, qu'une folle témérité avait jeté devant l'épée toujours levée de ce baron de Rocca. Ah! combien de fois moi-même l'ai-je condamné d'avoir ainsi exposé volontairement aux hasards d'un duel une vie pleine d'avenir! Je ne savais pas alors ce que la jalousie peut inspirer de colère; je ne savais pas ce qu'il y a de douloureux à trouver toujours près du visage aimé un autre visage dont la tranquillité insulte à vos angoisses, que d'entendre partout où retentit la voix connue une autre voix qui lui répond avec familiarité!... Maintenant, je comprends qu'Aldi ait préféré une mort presque certaine à ces tortures, car moi, homme de pensée et de rêverie, qui n'ai jamais touché une épée, je sens depuis quelques jours des désirs de combat; vingt fois un défi est venu sur mes lèvres, et j'aurais voulu me trouver une arme à la main, achetant, au péril de ma vie, le droit d'aimer seul.

La voix d'Alfieri s'était élevée, son visage pâle étincelait, et, en prononçant ces derniers mots, sa main s'était étendue comme si elle eût tenu une épée; la marquise fit un mouvement involontaire pour l'arrêter.

— Oh ! ne craignez rien, reprit-il avec un sourire amer, j'ai refoulé ma colère au fond de mon cœur ; de quel droit me serais-je fait le rival de quelqu'un ? La jalousie n'est permise qu'à celui qui peut espérer l'amour. Et cependant, ajouta-t-il après un court silence, qu'avais-je à risquer dans le hasard d'un duel ?... N'y en a-t-il pas déjà un engagé entre moi et la maladie ? Et celui-là, on m'en a prédit l'issue.

La jeune femme, qui avait tenu les yeux baissés, les releva vivement sur Alfieri, et joignit les mains avec une tendre douleur.

— Encore ces tristes pensées, dit-elle ; mon Dieu, pourquoi ne point espérer !

— Je souffre, répondit Alfieri d'un air sombre.

La marquise se rapprocha insensiblement de lui ; son regard s'attacha sur les traits altérés du poète avec une indicible inquiétude, et elle dit d'une voix tremblante et contenue :

— Mon Dieu, qu'avez-vous donc ?

— Vous me le demandez, dit Alfieri ? Ah ! ne savez-vous pas quel est mon mal, et ce qu'il faudrait pour le guérir ?... Rien qu'un peu d'affection qui me donnât le désir et la joie de vivre ?... Un instant j'ai cru que je l'avais trouvée, mon sang ne brûlait plus mes veines ; je respirais à l'aise, je me sentais redevenir jeune et fort parce que je redevenais heureux ! Tout cela n'a duré que quelques jours, et j'ai vu bientôt que mon espérance était insensée.

— Qu'en savez-vous ?

Ces mots avaient été murmurés plutôt que prononcés ; cependant le comte les entendit, et saisissant la main de la jeune femme :

— Bianca ! s'écria-t-il, ai-je bien compris ? De grâce, achevez !

La marquise allait répondre ; mais tout à coup elle poussa un léger cri d'effroi, et se dégagea vivement de ses étreintes.

Le comte leva les yeux, Marliano était debout à l'entrée du bosquet.

II.

Marliano salua froidement ; à sa vue la marquise s'était laissé tomber plutôt qu'elle ne s'était assise sur le banc de la tonnelle ; il s'approcha d'elle, sans paraître remarquer son émotion, et s'informa de sa santé avec une politesse impassible.

Quant à Alfieri, l'arrivée de cet homme au moment où il allait entendre un aveu si long-temps désiré, lui avait d'abord arraché un geste de colère ; mais toute son attention s'était bientôt tournée vers Bianca, dont les regards éperdus semblaient supplier Marliano.

L'intimité de la causerie, au milieu de laquelle ils venaient d'être surpris par celui-ci, ne pouvait en effet justifier une telle émotion ; qu'importait, après tout, qu'il eût vu leurs mains se presser, qu'il eût même deviné le sujet de leur entretien ? L'amour d'Alfieri n'avait rien qui pût flétrir Bianca ; tous deux n'étaientils pas maîtres de leurs destinées ? Pour que la marquise tremblât devant cet homme, il fallait donc qu'il y eût entre eux quelque mystère. Alfieri sentit tous ses doutes renaître ; un instinct invincible lui désignait un rival dans Marliano ; il résolut de tout faire pour vérifier ses soupçons.

Bianca s'était un peu remise, bien qu'elle continuât à lever de temps en temps sur le Génois des yeux inquiets ; Alfieri lui fit observer que c'était l'heure où l'on se rendait à la source, et proposa de l'y conduire.

— Je vous rends grâce, monsieur, dit la marquise avec embarras, je reste ; mais que je ne dérange en rien vos projets.

— Mes projets sont les vôtres, madame, dit le comte. Vous le savez, les seules douces heures de ma vie sont celles que je passe auprès de vous.

— Monsieur le comte, je le vois, ne réussit pas moins dans le madrigal que dans la tragédie, répondit la marquise avec effort.

Alfieri secoua gravement la tête.

— Ne donnez point un nom railleur à l'expression d'un sentiment que vous savez sincère, dit-il, ; vous n'avez pas pu vous méprendre au changement que votre présence a opéré sur moi. Madame, avant de vous connaître, j'étais malheureux, découragé, fatigué d'entendre autour de ma tristesse ce vain bruit que l'on appelait de la gloire !.. Je vous ai vue, et tristesse, fatigue, tout a disparu : vous avez lui sur ma vie comme le soleil, et vous avez tout ranimé en moi.

— Monsieur ! s'écria la marquise en se levant avec effroi.

Et elle leva sur Marliano des yeux effrayés ; mais Marliano était toujours aussi calme.

Alfieri avait suivi tous ses regards et tous ses mouvemens.

— Pardon, reprit-il en se tournant vers le Génois, de tels aveux ne se font pas d'ordinaire devant témoins, et j'ai sans doute violé quelque convenance.

Marliano s'inclina.

— Je dois m'estimer heureux, dit-il, d'inspirer à M. le comte assez de confiance pour qu'il ouvre son cœur devant moi.

— Je me réjouis, en effet, monsieur, que vous puissiez les entendre.

— C'est à moi de me réjouir ; un grand poète trouve, pour faire parler sa passion, une éloquence que les autres chercheraient vainement dans leurs cœurs.

L'ironie avec laquelle ces mots furent prononcés avait quelque chose de si froid, qu'elle produisit sur Alfieri l'effet de ces blessures que l'on ne sent point au premier moment : mais à peine l'eût-il comprise, qu'un frisson de colère passa dans toutes ses veines ; ses yeux rencontrèrent ceux de Marliano. Bianca s'avança vivement et vint se jeter entre ces deux regards dans lesquels ils échangeaient leur haine.

— C'est assez plaisanter, dit elle, monsieur le comte, je vous tiens quitte de toute galanterie ; mais je ne veux point que vous manquiez pour moi aujourd'hui votre promenade à la source ; vous m'apporterez un bouquet de mauves sauvages.

Le comte hésita : mais les yeux de la jeune femme suppliaient, Il fit un effort sur lui-même, s'inclina d'un air contraint et sortit.

Marliano voulut le suivre.

— Monsieur Marliano, s'écria la marquise, vous m'avez promis une lecture.

Le Génois se détourna vers elle ; un sourire étrange effleura ses lèvres.

— Vous avez bien peur pour lui, dit-il.

Bianca mit la main sur son cœur et s'assit sans pouvoir répondre.

— Vous devez être contente de moi pourtant, madame, reprit Marliano d'un ton amour ; je l'ai laissé vous parler de son amour, j'ai souffert ses insultes, car il voulait m'insulter ; j'ai eu avec lui assez de patience pour qu'il me croie un lâche : cela ne vous suffit-il pas ?

— Il faut que je parte, dit la marquise avec angoisse ; je ne puis plus rester ici, je veux retourner à Gênes.

— Je suis prêt.

Bianca jeta sur Marliano un regard où l'indignation se mêlait à l'effroi.

— Oui, répéta-t-elle, je retourne à Gênes ; mais pour renoncer au monde. J'y ai pensé souvent, et mon parti est pris : je veux me retirer dans un couvent.

Marliano fit un brusque mouvement.

— Que dites-vous, madame ? s'écria-t-il... Vous, entrer dans un couvent !

— J'y suis décidée.

— C'est impossible ! Vous ne voudrez point, si jeune, si belle, vous ensevelir dans une prison éternelle.

— Ne suis-je donc plus libre maintenant ?

Le Génois la regarda.

— Ainsi, dit-il tristement, c'est pour me fuir que vous fuyez le monde : vous me haïssez plus que vous n'aimez ses joies ?

— Et quand cela serait, ne m'y avez-vous pas forcée ?

— Que vous ai-je donc fait ?

La marquise leva vivement la tête.

— Vous me le demandez ! dit-elle avec une surprise indignée ; M. le marquis de Rocca a-t-il déjà oublié tout le passé ? N'avez-vou pas tracé autour de moi un cercle fatal que nul n'a pu passer sans mourir ? Vous me demandez ce que vous m'avez fait, quand vous avez profité de votre odieuse adresse de spadassin pour devenir sans droit mon gardien, et demander compte de leur audace à tous ceux qui osaient m'approcher ? Sans famille et sans amis, je n'ai pu même demander protection contre cette tyranne à ceux qui auraient eu le courage de me défendre, car c'eût été les exposer à une perte certaine. A l'abri derrière le point d'honneur, vous eussiez attendu leur provocation ; puis, maître des armes et des conditions, vous les eussiez frappés sûrement, comme l'infortuné Aldi !... Vous me tenez ainsi depuis trois années, tremblante sous vos regards, vous recevant par crainte, éloignant les autres par prudence. En vain j'ai essayé de vous échapper ; vous m'avez poursuivie partout. Ici même, où j'espérais être cachée, je vous ai vu bientôt paraître sous le faux nom de Marliano, comme si vous aviez craint que le vôtre ne m'avertît de fuir ; et vous me demandez encore ce que vous m'avez fait !

Pendant que la marquise parlait, le Génois était devenu toujours plus pâle : ses traits avaient pris une expression impossible à décrire : c'était une douleur qui avait quelque chose de cruel, une sorte de désespoir qui faisait mal sans inspirer de pitié, le malheur de Satan devenu roi du mal et de la souffrance.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas aimé ? dit-il en fixant sur la marquise un regard funeste ; c'est vous qui avez voulu tout ce qui est arrivé. Le bonheur eut apprivoisé mon ame ; vous l'avez exaspérée. Cette adresse de spadassin que vous me reprochez, c'est le monde qui m'a forcé à l'acquérir : J'étais laid, j'étais abandonné, j'avais besoin d'une défense contre le mépris ; je me fis habile à tuer ! Plus tard, ce qui avait été calcul devint habitude ; je mis mon honneur dans une science dont je n'avais voulu faire qu'une sauve-garde. Pourquoi, d'ailleurs, aurais-je épargné des hommes qui me haïssaient ? La haine des autres rend méchant, madame. Ah ! quand je vous ai connue, Dieu m'est témoin que j'aurais voulu n'avoir jamais versé de sang ; mais pouvais-je anéantir le passé ? Mon amour fut repoussé ; je vis votre mépris à travers votre peur : alors je fus pris d'une sourde rage. Pourquoi aurais-je laissé à un autre le bonheur qui m'était refusé ! m'en auriez-vous seulement remercié dans votre ame ?... Vous auriez ri de moi dans les bras d'un rival préféré !... Je ne l'ai pas voulu. Si je suis cruel, madame, c'est que je ne puis supporter la pensée qu'un autre soit aimé de vous.

— Ainsi je suis l'esclave de votre passion ?

— Je vous aime et je suis jaloux.

— Mais moi, je ne vous aime pas !

— Ah ! je le sais, je le sais ; et pourtant cet amour pourrait changer ma vie et racheter mon passé !

Il saisit les mains de la marquise et les serra violemment sur sa poitrine.

— Oh ! je vous aime tant, Bianca, s'écria-t-il ; pourquoi êtes-vous sans pitié ?

— Laissez-moi, dit la jeune femme en cherchant à se dégager.

— Que faut-il donc faire pour que vous m'écoutiez?

— Laissez-moi.

— Bianca, tu ne peux te refuser toujours à mes prières; je t'aime trop pour que tu ne finisses point par être à moi.

— Un couvent, plutôt, cria la jeune femme éperdue.

— Je t'en arracherai.

— La tombe, alors!

Marliano laissa tomber les mains qu'il tenait.

— Vous aimez le comte! dit-il, avec un accent terrible.

La marquise tressaillit, voulut parler et fondit en larmes. Marliano demeura un instant immobile.

— Demain, vous repartirez pour Gênes, madame, dit-il enfin.

Dans ce moment des promeneurs parurent au bout de la charmille; Marliano offrit le bras à la marquise, et tous deux s'éloignèrent.

A peine la marquise et le Génois avaient-ils disparu sous les arbres, que Célini sortit doucement d'un massif d'accacias placé derrière la tonnelle. Arrivé là peu après le départ d'Alfiéri, il avait reconnu la voix de Bianca et de Marliano. Or, la discrétion n'était point la vertu favorite du *maestro*. Désireux d'éclaircir les soupçons qu'avait fait naître dans son esprit la rencontre du Génois sous les fenêtres de la marquise, il avait prêté l'oreille et avait tout entendu.

Le commencement de l'entretien n'avait excité que son étonnement, et il n'y avait vu, selon son idée fixe, qu'un sujet de *scenario*; mais la fin lui apprit la part qu'Alfiéri avait à ce débat. Il courut le chercher et lui raconta ce qu'il venait d'entendre.

Cette révélation fut pour le comte une révélation aussi énivrante qu'inattendue. Il voyait ses doutes dissipés, et apprenait en même temps qu'il était aimé. Tout s'expliquait en effet maintenant: le trouble de la marquise à l'arrivée de Marliano, sa soumission craintive aux volontés de cet homme, son changement subit avec le comte. Celui-ci était fou de joie.

Vous oubliez, observa Celini, qu'elle a promis à ce Marliano, ou plutôt à ce baron de Rocca, de partir demain.

— Que parlez-vous de partir! s'écria Alfiéri; elle restera, je le veux. Ah! béni soit Dieu de m'avoir fait découvrir la vérité; cette fois, le baron de Rocca trouvera quelqu'un entre lui et la femme qu'il opprime.

— Oubliez-vous que vous n'avez jamais touché une arme, et que cet homme est sûr de vous tuer?

— Que m'importe!

— C'est juste, vous êtes trop heureux dans ce moment pour tenir à la vie; seulement, si vous succombez, la marquise reste sans défense et abandonnée à son persécuteur.

— Vous avez raison; mais qu'ai-je besoin de combattre cet homme pour en délivrer la marquise: ne me suffit-il pas de publier la vérité.

— Elle est injurieuse pour le baron; il vous provoquera, et vous ne pourrez refuser de lui donner satisfaction, ou l'on dira que vous avez peur.

— Eh bien! je la lui donnerai.

— Alors il vous tuera, et rien ne sera changé pour la marquise; c'est un cercle vicieux qui vous ramène toujours au même point.

Alfiéri frappa du pied avec rage.

— Serait-il donc vrai, s'écria-t-il que l'on pût tout cacher derrière le point d'honneur? Quoi! parce qu'un homme est habile à tuer il pourra nous forcer à nous taire ou à mourir!.. Etrange justice du monde! Si je refuse de me faire assassiner par un misérable, mille voix me crieront que je suis un lâche, et ma célébrité ne servira qu'à publier ma honte, à rendre le mépris plus retentissant! Ah! puisque la vie est une arène de gladiateurs, pourquoi ne m'a-t-on pas appris à verser le sang? A quoi me sert ce que je suis, ce que je sais? O mon Dieu! mon génie, ma gloire, je donnerais tout aujourd'hui pour la science d'un maître d'armes! Que faire? que faire?

— Autrefois, un bravo vous eut tiré d'embarras, dit Celini; malheureusement, ils sont passés de mode.

Alfiéri secoua la tête et demeura pensif; mais, sortant tout à coup de sa rêverie:

— Oui, oui, murmura-t-il, il faut qu'il en soit ainsi: c'est le seul moyen!..

— Qu'allez-vous faire, demanda le jeune homme?

— Vous le saurez ce soir, répondit le comte, et il sortit.

Les heures qui suivirent furent employées par lui à régler ses affaires et à écrire ses dernières volontés. Quelque ferme que soit une ame, il est difficile que ces préparatifs suprêmes n'y jettent pas de nuage: il y a dans toute existence quelque coin riant, quelque place plus douce que l'on se rappelle alors et vers lesquels l'œil humide se retourne; puis, que de doutes s'élèvent, que d'inquiétudes au fond du cœur! Qui pleurera votre perte? Remarquera-t-on le vide que vous laissez? Votre nom retentira-t-il encore long-temps quelque part?.. Mélancoliques problèmes que soulève le cœur et pour lesquels on ose consulter l'expérience!

Alfiéri se les proposa aussi: il pensa aux montagnes où il avait passé son enfance, à ses premières émotions, à ses premiers vers, aux prédictions de cette vieille femme qui allaient sans doute s'accomplir! Il examina ensuite ses papiers, séparant ses compositions achevées et arrêtant un triste regard sur ces œuvres plus chéries qui, seulement projetées, n'ont point encore constaté la puissance du génie. Oh! que de rêves commencés, que d'inspirations entrevues lui revinrent alors au souvenir! Que de fois sa main se porta convulsivement vers son front comme pour en arracher ce trésor de pensées qui allait périr avec lui! car, tel est le besoin de perpétuité de l'homme qu'il ne peut se résoudre à emporter une pensée inexprimée; il sent que tout ce qu'il y a d'intelligence en lui est l'héritage de l'humanité, et qu'en garder quelque chose c'est commettre un vol.

Mais le temps pressait; le comte acheva rapidement de tout mettre en ordre; il écrivit à sa sœur, dit adieu dans sa pensée à tout ce qu'il avait aimé, puis descendit au salon.

Celini et Marliano s'y trouvaient seuls.

III.

Celini était occupé à faire l'éloge du livre de Machiavel, qu'il tenait à la main.

— Je ne le connais point, dit froidement Marliano.

— Désirez-vous le lire? demanda le jeune homme en le lui présentant.

— Je ne lis jamais.

Celini le regarda avec étonnement. On était alors dans toute l'ardeur du mouvement intellectuel qui signala le commencement du dix-neuvième siècle. C'était surtout pour la noblesse, qui en avait fait une question de mode, le règne des brochures et des discussions sociales: si bien qu'un gentilhmme qui déclarait ne point lire paraissait aussi extraordinaire qu'un seigneur de la régence qui eût déclaré n'avoir point de maîtresse. Le comte, qui venait d'entrer, remarqua la surprise de Celini.

— Monsieur Marliano a raison, dit-il; que peuvent apprendre les livres à des gens bien nés?

Marliano le regarda comme pour s'assurer qu'il raillait; mais ses traits étaient si impassibles qu'il ne sut que penser.

— Vous devriez bien alors, mon cher comte, ne pas vous fatiguer la vue à lire toutes les nuits, répondit Celini en riant.

— Oh! moi, c'est autre chose, reprit le comte: moi, je suis poète, un fou! j'aime Plutarque, je prends au sérieux des mots ridicules comme ceux de patrie, de liberté; je voudrais des droits égaux pour tous, et qu'on ne délivrât point à chacun, selon le hasard de sa naissance, patente de bonheur ou d'infortune!... Je rêve un monde où les récompenses seraient aux plus dignes, le pouvoir aux plus dévoués, le bonheur à tous. Je n'ai pas le sens commun, tandis que monsieur est sage!

Tout cela était dit d'un ton si calme et d'un accent si uniforme qu'il eût été difficile d'en accuser l'intention. L'ironie était cachée au fond; mais on la sentait, pour ainsi dire, sans l'apercevoir. C'était une de ces sourdes attaques qui blessent d'autant plus sûrement qu'on ne peut les repousser, et qui, après vous avoir irrité par mille coups d'épingle invisible, vous amènent nécessairement à une représaille ouverte qui vous donne le rôle d'agresseur. Marliano s'efforça pourtant de se maîtriser. Il comprenait qu'une querelle pouvait tout perdre en poussant la marquise à quelque extrêmité fâcheuse, et il eût voulu l'éviter. Ce fut donc d'un ton d'impatience contenue qu'il répondit.

— Je n'accepte pas les éloges de monsieur le comte; mais je laisse en effet à de plus habiles que moi, à ceux qui se donnent, je crois, le nom de philantrope et de philosophe, le soin de refaire le monde, comme une pièce de théâtre après leurs repas.

— Que parlez-vous de gens habiles à propos de philosophie et de philantropie? s'écria Alfiéri. Ah! c'est trop d'indulgence, monsieur!... fi donc! Des hommes qui veulent éclairer le genre humain, les misérables! qui aiment leurs semblables plus qu'eux-mêmes, les niais!... Les habiles sont ceux qui profitent des abus, au lieu de les combattre; qui décorent leur dureté du nom de raison, glanent quelque profit ou quelque joie à la suite de tous les malheurs, égoïstes d'élite, qui mettraient le feu à la ville pour se chauffer les mains! Voilà ceux qui savent vivre, ceux qu'il faut imiter! Et c'est chose facile: N'est-ce pas la vie de tous les gens *comme il faut*? On ruine des créanciers, on déshonore le plus de femmes possible, on tue quelques amis en duels et l'on meurt avec la réputation d'un parfait gentilhomme.

Pendant qu'Alfiéri parlait, Marliano avait paru en proie à une irritation croissante. Aux derniers mots prononcés par le comte, il se détourna brusquement, puis, comme s'il eût voulu éviter une querelle à tout prix, il s'avança vers un fauteuil pour y prendre son chapeau, qu'il y avait posé.

— Pardon, dit Alfiéri, qui affecta d'interprêter aussitôt ce mouvement, je blesse les opinions de monsieur, peut-être; je serais désolé de le forcer à me céder la place...

Marliano rejeta vivement son chapeau.

— Je ne cède la place à personne, dit-il d'un ton hautain.

Alfiéri s'inclina avec un vague sourire. Pendant quelques instans, les trois interlocuteurs gardèrent le silence. Celini, embarrassé, ne savait où le comte en voulait venir, et le Génois cherchait évidemment les moyens d'éviter une provocation. Il s'était approché de la console pour respirer le parfum de quelques fleurs rares qui y étaient exposées, lorsque ses yeux tombèrent sur une boîte de pistolets que Celini y avait déposés en revenant du tir: ce fut pour lui un trait de lumière. Il ouvrit la boîte, y prit un pistolet qu'il examina en jouant, et s'approcha de la fenêtre.

— Etes-vous content de ces armes? demanda-t-il à Celini.

— Fort content: ce sont des pistolets de Cosimo.

— Me permettez-vous de les essayer?

— Faites.

Marliano regarda par la fenêtre.

— Je vois une fleur, je crois, à ce camélia rose, dit-il négligemment.

Marliano tira.

— Ah! monsieur! s'écria Celini.

— La fleur est abattue, dit tranquillement le comte, qui était resté au fond de l'appartement.

— Vous croyez plaisanter, mais c'est la vérité.

Le comte sourit : il avait compris que le Génois venait de lui donner une preuve de son habileté pour l'effrayer.

— Pardieu, signor Marliano, reprit Celini, qui regardait toujours du côté du camélia, si nous nous battions jamais, je ne choisirais pas le pistolet.

— Pourquoi cela? demanda Alfieri : à cause de cette fleur?

— Du tout; à cause de moi.

— Mon Dieu! qui sait? Il n'est pas rare de voir cette adresse qui étonne disparaître au moment du danger.

Marliana fit un mouvement.

— Je ne dis point cela pour vous, monsieur; mais le spadassin le plus adroit ne supporte pas toujours le regard d'un homme de cœur, et sa conscience fait quelquefois trembler sa main. Il y en a même qui ne font parade de leur habileté qu'afin d'éviter une lutte sérieuse, et qui ne donnent une preuve d'adresse que pour se dispenser d'une preuve de courage.

— Comte! s'écria Marliano en s'élançant vers Alfieri.

— Encore une fois, je ne dis pas cela pour vous, répéta tranquillement celui-ci.

— Cette assurance est inutile, dit Marliano, dont les lèvres tremblaient de colère : je sais, monsieur le comte, que vous n'oseriez m'adresser de telles paroles. Les poètes sont prudens; ils n'insultent que par allusion; ils ne provoquent que derrière une précaution oratoire et quand on se montre las de leur insolence déguisée, ils feignent de ne point s'en apercevoir; au besoin, même, ils invoqueraient leur mauvaise santé et se diraient trop malades pour avoir de l'honneur.

— Vous ne dites point cela pour moi non plus, n'est-ce pas, demanda le comte doucement?

— Je vous en laisse juge, monsieur.

— Oh! non, reprit Alfieri; car si cela était, le signor Marliano sait bien que je pourrais lui en demander raison.

— Qui vous en empêche?

— Ainsi vous reconnaissez que j'aurais ce droit?.. que vos outrages s'adressent à moi?... que je suis l'insulté?...

— Soit.

Alfieri s'élança d'un bond vers le Génois, et lui saisissant la main :

— Monsieur, j'ai le choix des armes, s'écria-t-il.

— Que m'importe.

— Vous allez le savoir.

Il courut à la console, saisit les pistolets de Celini, et revenant à Marliano.

— Choisissez, dit-il.

— Mais l'un de ces pistolets est vide.

— L'autre est chargé, monsieur.

— Quoi!... vous voulez vous battre!

— L'arme de chacun de nous sur la poitrine de son adversaire et Dieu décidera.

— C'est impossible! s'écria Marliano.

— Oh! pardonnez-moi, monsieur, s'écria Alfieri; je suis l'insulté, vous l'avez dit; j'ai le droit de faire les conditions, vous l'avez dit; vous ne pouvez refuser sans être un lâche. Le point d'honneur qui vous a servi tant de fois est contre vous aujourd'hui. Vous espériez que j'irais, comme tant d'autres malheureux, servir de but à votre balle ou à votre épée; que vous pourriez m'abattre sans danger en souriant, comme cette fleur que vous avez frappée tout à l'heure; mais vous vous êtes trompé, baron de Rocca.

— Vous savez mon nom! dit le Génois.

— Oui; et ne croyez pas que je renonce à mes avantages. Je ne me bats pas pour faire parade de bravoure ou de générosité; je me bats pour délivrer la marquise de vos odieuses persécutions; je me bats parce que je veux vous tuer.

— Votre espérance pourra être déçue! s'écria le baron, dont la surprise s'était changée en fureur.

Je le sais; mais quel que soit l'issue du combat, Bianca n'aura plus rien à craindre de vos poursuites, car mes précautions sont prises. Mon testament est écrit : si je succombe, il fera connaître à toute l'Italie la cause de ma mort; j'aurais payé avec mon sang le droit de dire ce que vous êtes, et on me croira, car on sait que les morts ne calomnient pas. On me plaindra, car je n'aurai plus d'envieux! Mes ennemis eux-mêmes exalteront ma gloire; votre célébrité funeste demeurera clouée à la mienne comme à un pilori, et vous serez à jamais infâme pour m'avoir tué. J'aurai brisé ainsi le joug que vous aviez appesanti sur la marquise; placée sous la sauvegarde de l'opinion publique, elle n'aura plus rien à craindre de vous, et nul n'aura besoin désormais de mourir pour la défendre, car vous n'aurez plus le privilège accordé à ceux qu'on croit homme d'honneur, et l'on pourra vous refuser satisfaction.

— Assez, assez! s'écria le baron; il faut que l'un de nous meure; venez.

— Je suis prêt, monsieur.

Tous deux firent un pas vers la porte; Celini les arrêta.

— Vous ne vous battrez pas sans témoins, dit-il; avec de telles conditions surtout, c'est impossible.

— Vous serez mon témoin, dit Alfieri; que monsieur le baron en cherche un.

— J'y vais.

— Dans une heure, nous nous attendrons à la source, monsieur.

— J'y serai avant vous.

Celini et le baron sortirent.

Lorsqu'Alfiéri se trouva seul, une sorte d'affaissement moral s'empara de lui. La partie de mort était engagée; dans une heure, le sort allait décider! Il profita de ce dernier répit pour regarder encore dans sa vie et penser à Bianca.

Le récit de Celini devait lui faire croire qu'il était aimé; mais était-ce assez que cette croyance incertaine au moment de mourir? Savait-il d'ailleurs si son ami n'avait point pris l'expression de la crainte pour celle d'un intérêt plus tendre? Etait-ce par amour ou seulement par pitié que la marquise avait voulu éloigner de lui le danger? Ah! que ne pouvait-il éclaircir ce doute! Sûr d'être aimé, il eût affronté l'épreuve avec plus de calme, et la solennité lugubre de cette heure se fût effacée dans la joie d'une telle certitude.

Il était en proie à ces pensées, lorsque la marquise entra dans le salon un livre à la main. En voyant le comte, elle s'arrêta court et rougit; mais se remettant presque aussitôt :

— J'étais avec vous, dit-elle en lui montrant le livre qu'elle lisait.

Alfieri reconnut le dernier volume de poésies qu'il avait publié.

— Vos livres, monsieur le comte, reprit-elle, ne sont pas, comme les autres, des causeurs auxquels on a recours pour se distraire; ce sont des amis dont on partage toutes les pensées, toutes les émotions, et qu'on ne peut quitter.

— Aussi en suis-je jaloux, madame.

— Jaloux de vos livres?

— Oui, car ce sont eux que l'on aime et non pas moi : avant de me connaître, on me cherche dans mes œuvres, on me devine à travers ma poésie, on me rêve semblable au héros que je fais parler; puis, quand on voit paraître un homme pareil aux autres, on s'étonne, on s'éloigne, et l'idole tombe de toute la hauteur à laquelle on l'avait placée!

Voyez vous-même, ajouta-t-il; c'est le poète qui vous plaît, et non pas l'homme; vous aimez mes vers, dites-vous, et vous me fuyez!

La marquise voulut parler.

— Oh! ne le niez pas, madame, continua Alfieri; vous me fuyez, et cependant vous aviez semblé me comprendre! Un instant j'avais pu croire que j'avais touché votre cœur : ah! j'aimais ma gloire alors; j'étais heureux de penser que je pourrais vous en parler!... Pourquoi m'avoir ôté cette enivrante espérance!...

La marquise était émue; il y avait tant de prière dans la voix du comte, tant de caresses dans ses regards qu'elle se sentait comme fascinée; elle voulut répondre et ne fit que balbutier quelques mots sans suite.

— Ah! parlez-moi, parlez-moi, reprit le comte, en saisissant ses mains et les pressant sur ses lèvres; pourquoi cet embarras, ces détours? Vous savez bien que je vous aime, moi; si cet amour ne vous est point odieux, pourquoi refuser de me l'avouer? Pourquoi m'envier ce bonheur, le dernier peut-être dont je pourrai jouir.

— Que dites-vous?

— Qui connaît les desseins de Dieu? Ne savez-vous pas la prédiction qui m'a été faite!

— Oh! ne me la rappelez pas.

— Eh bien, si elle devait se réaliser pourtant... si je vous voyais dans cet instant pour la dernière fois... On accorde tout aux mourans : me refuseriez-vous un regard pour me rendre heureux?... Bianca... ah! vous tremblez... mon Dieu, un mot, un seul mot : Bianca... m'aimez-vous?

— Il me le demande! murmura-t-elle en fondant en larmes et cachant son visage dans ses mains.

Alfieri jeta un cri de joie.

— C'est donc vrai, elle m'aime. Merci, mon Dieu! Bianca chérie, Bianca!

— Ah! pourquoi m'avoir fait parler, dit-elle, si vous saviez!...

— Rien, je ne veux rien savoir, sinon que tu m'aimes; je ne veux pas que tu pleures, je ne veux pas que tu trembles! Tu m'aimes... Oh! maintenant que mon sort s'accomplisse!

L'horloge sonna : le comte tressaillit.

— Adieu Bianca, dit-il en serrant la jeune femme sur sa poitrine, et lui donnant un long baiser; adieu.

En se dégageant de ses bras il s'élança hors du salon.

La marquise était restée immobile, livrée tout entière, dans le premier instant, à l'émotion qui suit un aveu et au vague effroi des malheurs qui allaient sans doute en résulter; et bientôt le trouble du comte frappa sa pensée; elle se demanda pourquoi cette fuite précipitée, et un soupçon horrible traversa son esprit.

Elle courut au jardin, Alfiery n'y était pas; elle demanda Marliano, il était absent; son cœur battait à se rompre; elle monta à la chambre du comte sans savoir ce qu'elle faisait et y entra, elle était vide! elle se pré-

cipita vers le balcon. . Dans ce moment un coup de pistolet se fit entendre : elle jeta un cri et s'appuya chancelante à la muraille; presqu'aussi tôt Celini parut à l'entrée du parterre en criant :

— Un médecin, un médecin...

Bianca sentit la terre tourner sous ses pieds : elle étendit les bras pour se soutenir, et voulut quitter la fenêtre ; mais tout à coup un bruit de pas retentit dans l'escalier, une voix se fit entendre; la porte de la chambre s'ouvrit brusquement : c'était Alfieri!

E. SOUVESTRE.
(*National.*)

LOUISE DE LORRAINE.

NOUVELLE HISTORIQUE.

(*Suite.*)

IV.

Henri III.

— Votre gracieuse majesté veut-elle bien permettre à un humble sujet de lui présenter ses hommages?

La femme à qui ces paroles étaient adressées, dans le grand salon du Louvre, tressaillit, leva les yeux avec une espèce de terreur et ferma vivement une bible qu'elle tenait entr'ouverte.

C'était le premier jour où la jeune reine de France, échappée à toutes les fêtes qui avaient célébré sa bonne venue et son couronnement, se trouvait seule avec quelques-unes de ses femmes, et prenait possession de la vie régulière qu'elle allait mener désormais. Lorsqu'elle vit entrer son royal époux, qui pour la première fois l'abordait avec une sorte d'intimité, elle ne put s'empêcher d'éprouver à son aspect un froid saisissement, malgré le ton de galanterie qu'il mettait dans ses paroles.

— Je recevrai toujours avec reconnaissance, sire, lui dit-elle, les instans que vous voudrez m'accorder.

Henri III s'assit en face de la reine ; les dames d'honneur allèrent se placer à quelque distance.

Louise prit sa tapisserie, et tint les yeux baissés avec un mélange de timidité et de recueillement.

— Madame, dit Henri III, après l'avoir considérée quelques instans en silence, vous êtes belle, vous êtes aussi belle que la renommée l'avait proclamé, en vous peignant comme une des femmes les plus merveilleusement douées de la nature. Toutes les toilettes vous vont sans doute admirablement bien : cependant j'avoue que l'extrême simplicité de votre costume blesse mes yeux. J'aimerais à vous voir, même dans votre intérieur, un vêtement dont le caractère vous distinguât de vos sujettes.

Louise fut étonnée qu'au milieu des graves devoirs imposés à une souveraine, la première instruction de son époux se portât sur la robe qu'elle devait mettre : cependant elle répondit avec douceur :

— Sire, il en sera fait selon votre volonté.

Henri III était beau et bien fait de sa personne. La noblesse chevaleresque de ses aïeux était dans son sang et parfois dans son ame. Il y avait joint tous les vices de son temps et de sa nature défectuse. Sa physionomie variait de l'expression élevée d'un héros à l'air hébété d'un libertin vulgaire : son caractère offrait alternativement le courage martial, la sensibilité exquise, l'abrutissement de la débauche, les petitesses d'une vanité niaise, les extravagances d'une dévotion mesquine et fantasque. Plus tard la belle moitié de son ame s'effaça entièrement.

— Si vous voulez bien, dit-il en continuant de s'adresser à la reine, je vais vous faire part de l'emploi de nos journées pendant cette semaine. Demain est l'anniversaire de la victoire de Moncontour, que j'ai remportée à l'âge de vingt-un ans, au grand ébahissement de nos généraux à barbe blanche. La ville de Paris célèbre cette journée par une joute d'armes à laquelle vous me ferez plaisir d'assister. Tous nos princes et seigneurs y viendront bannières déployées : c'est un trophée d'armes qu'ils veulent offrir à ma gloire militaire, et votre présence en sera la plus belle couronne.

— Ce sera un grand bonheur pour moi, répondit Louise, de joindre mes hommages à ceux qui vous seront offerts en souvenir d'une valeur qui a fait à juste titre l'admiration de toute la France.

— Après demain est le jour de l'Ascension, et nous le consacrerons aux exercices de piété.

— Assurément, monseigneur, nous assisterons au saint sacrifice, et nous emploierons le reste du temps à répandre de bonnes œuvres.

— Non. Je vous laisserai, s'il vous plaît, suivre sans moi les offices de l'église et je ferai avec mes pénitens blancs une procession dans la ville, après laquelle toute la confrérie et moi nous irons souper chez Joyeuse, qui a les meilleurs vins du royaume, les chanteurs les plus renommés et les plus avenantes danseuses ; car, selon l'Ecriture, le repos doit venir après la prière..... Le jour suivant est destiné à un service funèbre en l'honneur de la princesse de Clèves que j'ai beaucoup aimée, et vous ne vous offenserez pas, j'aime à le croire, des regrets que je lui porte et des honneurs que je me plais à rendre à sa mémoire.

Louise avait entendu parler de la passion réelle et profonde que Henri III avait conçue pour Marie de Clèves, princesse de Condé, et cette ouverture du prince, bien loin de la blesser, lui donna le premier mouvement de sympathie qu'elle eut éprouvé pour Henri ; elle entrevit un point de rapport entre leurs cœurs : ils avaient tous deux un amour brisé dans le sein, et cette similitude pourrait les unir du moins par un côté de leur ame.

— Bien loin d'en souffrir, répondit-elle, il me sera doux d'entendre parler de celle qui vous a fait éprouver un attachement si durable et qui a montré toute la sensibilité et la constance de votre cœur.

— Oui, dit le prince, je l'ai passionnément aimée et plus que toute autre femme. En même temps j'étais fort épris de Renée de Rieux, la femme, comme vous le savez, la plus célèbre de la cour ; mais cet amour ne nuisait en rien à celui que je portais à Marie de Clèves, car il était tout différent. Je savais très bien ce qui me faisait arder le cœur devant la belle mademoiselle de Rieux, dont les prunelles inondées de lumières et les formes voluptueuses allumeraient le désir dans un sein de marbre ; tandis que le sentiment qui m'entraînait vers la princesse de Clèves était enveloppé pour moi-même d'un mystère impénétrable qui lui donnait quelque chose de divin.

— Comment !

— Oui, des circonstances peu communes ont présidé à la naissance de cet amour et à sa fin cruelle. Il y avait six jours que Marie de Clèves était à la cour, lorsque le 18 août 1572, j'assistai à son mariage avec le prince de Condé, qui se célébra le même jour que celui de ma sœur Marguerite avec le roi de Navarre. Pendant le bal qui suivit la cérémonie, me trouvant accablé de chaleur, j'entrai dans un vestiaire pour me reposer un instant et raccommoder ma coiffure ; je pris pour m'essuyer le front un mouchoir qui tomba sous ma main : j'y trouvai une senteur particulière, plus douce, plus pénétrante que tout ce qu'exhale le calice des fleurs, plus pure, plus délicate que tout ce que nos chimistes savent composer : c'était une odeur suave, enivrante, mais qui semblait arriver plutôt à l'ame qu'aux sens.

— C'était le mouchoir de Marie de Clèves.

— Je le reconnus aux broderies qui traçaient sur la toile les chiffres et les armes de la princesse. Je rentrai au bal, et j'éprouvai en voyant Marie une émotion, un trouble d'autant plus extraordinaire qu'elle m'avait été présentée les jours précédens, et que loin d'être frappé de sa beauté ; je l'avais vue avec beaucoup d'indifférence. Je dansai avec elle, et en retrouvant dans l'atmosphère qui l'entourait ce parfum d'une plante du ciel, je sentis tous les transports, tous les tourmens et tous les délices d'une passion violente (1). Elle absorba tellement mes pensées que mon élection au trône de Pologne, qui survint peu de temps après, me sembla plutôt un exil qu'une royauté. Tout le temps que je passai dans ce royaume étranger je ne trouvai de consolation qu'en écrivant chaque jour à Marie. Le fidèle Souvray, mon valet de chambre, était près de moi, il m'ouvrait une veine avec la pointe de son poignard, et je traçais mes lettres d'amour avec mon sang (2).

— Lorsque la mort de votre frère vous rappela dans votre beau pays, et vous y rappela en souverain, vous dûtes bien souffrir des nœuds qui unissaient Marie au prince de Condé, et vous empêchaient de lui offrir le trône de France?

— Je songeai à les briser, à faire annuler le mariage de la princesse de Clèves, ce qui eût été facile à obtenir de la cour de Rome, parce que le prince de Condé était huguenot ; mais, dans le moment même où j'allais vaincre cet obstacle et voir couronner mes espérances, la mort m'enleva ma maîtresse en quelques heures, sans découvrir en son corps aucune trace de maladie ni de poison... Je lui fis élever à Saint-Germain-des-Prés un tombeau dont je traçai moi-même le dessin ; et l'impression que me causa cette perte fut si violente, que, quatre mois après, en entrant dans cette église, pour la première fois depuis que Marie y reposait, je crus sentir dans l'encens de l'autel quelque chose de ce parfum qu'elle répandait autour d'elle, et je tombai sans mouvement auprès de son corps glacé (3).

— Et vous voulez passer le jour du service funèbre que vous lui destinez, en méditations, en pleurs, en prières!... Ah! je conçois bien ce désir! je comprends bien toute votre douleur, dit Louise, en prenant la main de Henri avec une tendresse de sœur!

— Oui, dit-il ; et puis, je veux ordonner des pompes funéraires telles qu'on n'en aura jamais vu de semblables. J'ai pourtant fait élever de bien belles tombes à Quélus et à Maugiron, dans l'église de Saint-Paul, où on les voit ornées des statues de Vénus et de l'Amour, et l'évêque de Nevers a prononcé devant elles une magnifique oraison funèbre. Mais je ferai à Marie de Clèves un catafalque et une chapelle ardente dignes d'une reine. De plus, je vais, de concert avec Souvray, qui m'aidera dans ce travail, me composer un deuil d'une tristesse inimaginable ; j'aurai un vêtement entièrement noir, où seront brodés en très fines perles des petites têtes de mort et des ossemens croisés. Ces têtes de mort et ossemens seront également semés sur mes aiguillettes, rubans et passementeries ; j'en aurai jusque sur les rosettes de mes souliers... Cet habit coûtera six mille écus (4).

Le silence de ce vaste salon du Louvre où les dames d'honneur travaillaient sans bruit, où la reine écoutait attentivement ce qu'elle entendait d'étrange, n'était troublé que par les paroles bizarres et lugubres de

(1) Mémoires sur les trois derniers Valois, p. 159.
(2) Mathieu, t. VII, p. 386.
(3) Mémoire sur les trois derniers Valois, p. 160.
(4) Mémoire de la reine Marguerite; de Brantôme; etc.

Henri... En ce moment on entendit sous les fenêtres un son argentin de sonnettes mêlé au souffle joyeux du cor qui se répandait dans les airs : c'était le départ de la chasse, et Henri III se leva précipitamment, ne voulant pas faire attendre ses faucons qu'il aimait de toutes les ardeurs de son ame, et encore mieux que ses tombeaux et ses fêtes funèbres.

Louise demeura dans un étonnement extrême : ces amours de Henri III, dont il venait de lui faire part avec tant de franchise, ce mouchoir miraculeux, ces lettres de sang, ce deuil singulier et emphatique, tous ces accessoires étranges et de mauvais goût, ajoutés à une passion aussi grande par elle-même que l'amour, lui causaient une répulsion profonde; tout cela était si loin du sentiment pur et vrai qu'elle avait éprouvé dans son ame, où il était aussi simple, aussi naturel d'aimer que de vivre !

Henri s'éloigna, elle demeura seule.

Les premiers jours de son arrivée en France avaient été tellement remplis par une suite de fêtes, de jeux, de tournois, qu'il lui avait été impossible de se reconnaître et de se replier un instant sur elle-même. Partout sur son passage la joie du peuple s'était manifestée par les divertissemens frénétiques de ces temps, et avait marqué ses pas d'une espèce d'épouvante. Elle avait passé toute sa vie au fond d'une province majestueuse et calme, dans une ville patriarcale et religieuse, où chaque angélus du soir et du matin trouvait le silence, la paix et le recueillement, et elle tombait au milieu d'un royaume relâché, turbulent, perverti, et ce royaume en fête soulevait devant elle toute sa folle rumeur. Ici des travestissemens où chaque personnage était devenu dieu ou diable; ici des tableaux allégoriques où elle se voyait représentée elle-même échevelée et demi-nue ; ici des illuminations qui faisaient courir dans les airs sombres des serpens de feu; puis des musiques bruyantes comme des éclats de tonnerre qui semblaient ébranler le sol sous ses pas ; tout un peuple masqué, fantastique, démoniaque, toute une existence ivre et folle, dont elle ne sentait que la fièvre et l'étourdissement.

Elle s'était trouvée délivrée tout à coup de ces fêtes, et il s'était fait autour d'elle, après le tumulte, un silence froid, qui, loin de sa famille et de son pays, ne lui avait laissé que l'isolement. Au milieu de cette cour étrangère, elle n'avait d'ancienne affection que Alix de Chaviguy, venue à sa suite en qualité de première dame d'honneur, et dans toute la foule où ses yeux se promenaient, que la figure de François de Brienne, connue dès son enfance, et dont la vue la reportait au sein de son pays natal.

Ce matin-là, au moment où elle était descendue dans le grand salon du Louvre pour y prendre son ouvrage à l'aiguille au milieu de ses femmes, une impression bien vive était venue la saisir; en ouvrant sa bible, pour commencer la journée par une sainte lecture, elle avait trouvé entre les pages une légère feuille de papier où elle avait reconnu l'écriture du comte de Salm; tremblante de surprise et d'émotion, elle y avait lu ces lignes :

« Un mot de vous m'a retenu à la vie que j'allais quitter ; mais, à présent, que votre destinée est changée, vos sentimens sont-ils toujours les mêmes ? J'ai besoin d'entendre ratifier la promesse que Louise de Vaudemont m'a faite par Louise, reine de France ; j'en ai besoin pour supporter cette existence à laquelle vous m'avez condamné, autrement je ne vous le demanderais pas. Dites-moi donc encore une fois si vous voulez que je vive, dites-moi : notre amour est aussi pur que le ciel, mais de même qu'il a commencé avec notre existence, il ne finira qu'avec elle. »

ALBERT DE SALM.

Et Louise achevait de lire ce billet, quand Henri III s'était présenté subitement à sa vue.

En entendant son époux lui parler avec tant de franchise de ses sentimens passés, elle avait senti un vif remords du secret qu'elle gardait dans son sein.

Les jours suivans elle médita pieusement les devoirs de sa position. L'amour qu'elle portait à Albert était pur et saint comme l'amour de Dieu même ; elle sentait qu'il avait les premiers droits, et qu'elle devait en entretenir le souvenir sacré dans son ame. Cependant le mensonge silencieux qu'elle faisait à son seigneur et maître, en lui cachant tout son passé d'amour, pesait sur sa conscience comme une trahison négative, qui, pour être sans résultat, n'était pas sans crime.

Elle essaya d'aplanir autant que possible les difficultés morales de la destinée qui lui avait été faite, et répondit aux différentes voix de son ame pieuse et tendre par cette ferme résolution.

— L'amour est involontaire; je ne dispose pas des sentimens de mon cœur; ils vont où Dieu les guide, sans doute, puisqu'il les soustrait à ma volonté. Tant que Albert sera loin de moi, je pourrai lui donner cette partie immatérielle de mon être. Mais si jamais son désir ou les circonstances l'appelaient à la cour de France, je serais forcée à un aveu qui devrait nous séparer. Je ne profiterais pas de l'erreur du roi pour jouir perfidement de la vue de mon amant... Non, je le sens, le ciel veille sur moi, je ne m'exposerai pas à commettre l'infidélité d'un regard, l'adultère d'une parole d'amour..... Si je n'ai pu conserver les mœurs simples, la paisible existence de nos vallées chéries, j'en garderai du moins la franchise et l'honneur...

Un jour elle rêvait ainsi, en travaillant devant une des fenêtres du Louvre qui donnait sur la Seine. Elle relisait souvent les lignes tracées par Albert. Elle avait placé le billet entr'ouvert dans la corbeille qui contenait les pelotons de soie de sa tapisserie, et tout en choisissant leurs nuances, elle suivait de l'œil ces caractères chéris et se livrait à leur adoration.

Au bout de quelques instans, le jour s'obscurcit tout à coup, une ombre épaisse se répandit devant ses yeux, toutes les couleurs de la soie se confondirent, les traits du billet adoré disparurent à ses regards. Elle leva les yeux vers la fenêtre; l'espace était rempli d'une masse d'ombre plombée qui penchait jusqu'au fleuve; c'était un de ces momens où la voûte du ciel, noire d'orage, s'abaisse sur la terre, l'enveloppe et l'écrase. Ces ténèbres si sombres au dehors étaient redoublées à l'intérieur par l'obscurité naturelle de la salle... Soudain, au milieu de cette nuit, Louise vit un spectre, un être sans nom, d'une paleur effrayante, couvert de lugubres vêtemens, de draperies noires et de têtes de morts. Un cri d'effroi fut prêt à sortir de sa bouche, mais la sinistre apparition s'approcha, et une parole prononcée par le fantôme lui fit reconnaître Henri III.

C'était le jour du service funèbre de Marie de Clèves, et le prince portait le singulier deuil dont il avait fait la description à Louise peu de temps auparavant. L'émotion qu'il avait éprouvée près de cette tombe magique couvrait encore son front d'une blancheur de mort, mais par la bizarre légèreté de son caractère, l'insouciance et la distraction se peignaient déjà seules sur ses traits.

— Vrai Dieu, madame, dit-il, nous nous sommes trouvés violemment menacés par l'orage en sortant de l'église, et au lieu de batailler contre un ennemi avec lequel on n'est jamais vainqueur, nous venons tête baissée nous réfugier près de vous.

Alors il s'assit à côté d'elle, et se mit à regarder avec l'attention d'un enfant les bouquets de fleurs que son aiguille avait tracés sur le canevas. Puis fouillant dans la corbeille d'ouvrage, il prit les pelotons de laine, et s'en fit un jeu, en les croisant en l'air, et en les reprenant avec dextérité.

— Qu'est-ce que ceci ? dit-il, en s'emparant d'un papier qui s'y trouvait mêlé.

Louise sentit comme le froid d'une lame entrer dans son sein, elle demeura pâle, immobile, atterée.

— Ah ! dit-il, ce sont des vers de ma sœur Marguerite. Car c'était en effet quelques poésies de la reine de Navarre, posées aussi dans cette corbeille d'ouvrage, qui venaient de se trouver sous sa main.

La chaleur revint au cœur de Louise, en entendant ces paroles. Elle regarda le prince, et lui dit avec ce sourire d'une ame soulagée, qui exhale un bonheur indicible.

— Oui, c'est une *villanelle*, d'une mélancolie et d'une tendresse ravissantes...

— Je rends grande justice à l'esprit de ma sœur, reprit-il; mais à cette occasion, je dois vous dire qu'il me serait peu agréable de vous voir dans une intimité trop profonde avec la reine Marguerite. Chez les femmes, *science* et *sagesse* ne sont point une même chose, comme chez les anciens philosophes. Au contraire, l'art d'écrire leur trouble bien plus la raison qu'il ne la sert; les femmes de *plume* sont des femmes fort *légères*, soit dit sans mauvais jeu de mots. Ma sœur, à force de rimer, pense en vers comme elle écrit, et vous savez que la morale de la poésie est très facile et très galante. Or, la reine de Navarre instruit à cette morale les hommes de sa cour, et partant, je craindrais fort que, nourris à de si bons principes, il s'en trouvât quelques-uns à qui votre beauté fit oublier votre rang.

— Sire !...

— Oh ! je sais que vous ne le croyez point... mais à ce propos, je pense que vous ne m'avez point parlé de vos anciennes conquêtes...

Louise frissonna et regarda le prince avec une terreur qu'il prit pour de l'étonnement.

— Oui, de vos conquêtes en Lorraine, ajouta-t-il. On m'a dit que vous aviez inspiré une passion profonde au jeune comte de Salm et que vous n'aviez pas laissé d'y être quelque peu sensible...

Le cœur de Louise battait à lui briser la poitrine : elle se crut à un moment décisif de sa vie.

— Mais je n'en crois rien, ajouta le roi. J'ai vu le comte Albert après la bataille de Jarnac et au siége de la Rochelle : c'est un homme de cœur, à la vérité, un digne combattant, plein de valeur et de prudence ; mais grave et sévère, peu fait pour tourner la tête d'une femme... Je me méfierais plutôt de ce petit François de Brienne, joli garçon, mauvais sujet s'il en fut jamais, et qui vous a aussi, dit-on, adressé ses hommages.

— Sire, répondit la jeune femme en reprenant les couleurs de son teint, et en respirant de nouveau, je n'ai jamais eu connaissance de cet amour, s'il m'en était parvenu quelque chose, je n'aurais pas permis qu'il se manifestât.

— Oh ! je ne doute pas, madame, de la pureté de vos principes, je sais que vous avez été élevée chez les bénédictines du comté de Salm. Et la preuve que j'ai toute confiance en vous et ne crois nullement, comme je vous le disais tout-à-l'heure, à votre prétendue passion de jeune fille, c'est que je viens de faire écrire au comte de Salm de se rendre à ma cour, où je veux lui donner une place de colonel des gardes, vacante par la mort de mon pauvre Saint-Mégrin.

Louise demeura atterrée et palpitante, sous la violence de ses émotions. Albert reviendrait!... Elle pourrait le revoir!... Mais c'était là ce qu'elle avait juré à l'instant même d'éviter, d'éviter aux dépens même de tout son bonheur.

Le sentiment qu'elle s'était permis pour Albert, était un culte où on adore Dieu sans le voir, et elle ne voulait point aller au-delà. Le moment était donc venu d'un aveu déchirant, elle devait le faire, dût-il même être une cruauté envers Albert. C'était-elle qui avait rendu l'arrêt implacable, elle devait le suivre.

Mais comment faire cet aveu? Sa pensée troublée ne lui offrait aucun secours... Elle entr'ouvrait les lèvres pour parler, une main de fer serrait sa poitrine, et elle n'avait plus dans sa bouche desséchée qu'un souffle froid qui n'articulait aucun son... Après avoir vainement renouvelé ses efforts, prié Dieu pour qu'il lui donnât du courage, elle prit un parti décisif, qui la sauvait au moins de ses angoisses. Elle demanda en tremblant au roi la permission de se retirer pour donner quelques ordres, et se levant très vivement, elle renversa comme par mégarde, sa corbeille d'ouvrage, qui en tombant, fit rouler aux pieds de Henri, les pelotons de laine déroulés, et le billet du comte de Salm, entrouvert.

V

Exilée sur le trône.

O vous toutes, jeunes femmes à qui la nature dit : Vous aimerez ici, à qui le mariage a dit : Vous serez enchaînée là, vous vivrez dans l'ombre comme le phalène; votre ame comme ses ailes ne s'envole que dans la nuit; vous n'osez penser qu'en secret, vos yeux ne voient pas l'objet qu'ils semblent regarder, mais une autre image, vous ne prononcez le nom aimé qu'en rêve. Vous chantez assise devant votre piano, et il vient au bord de votre paupière une larme qui est pour *lui*, et il sort du fond de votre poitrine une vibration passionnée qui est pour *lui*: vous peignez des paysages, des fleurs, et vous donnez à cet arbre quelque chose de sa grâce majestueuse, à *lui*, à ce lys quelque chose de sa touchante beauté, à *lui*: vous répandez des aumônes, et quand vous allez dire, pour l'amour de Dieu, il vient sur vos lèvres, pour l'amour de *lui*...... Cependant vous souffrez du mystère qui règne dans votre vie. Liée à l'église du mariage, vous portez avec effroi vos vœux et vos prières à la chapelle souterraine de l'adultère. Et quand vous pâlissez de tristesse, on vous répond que vous êtes riche et heureuse ; quand vous demandez la paix de l'ame, on vous donne des bals, des spectacles, toutes les fêtes du monde; quand vous demandez l'amour pur, la lumière, la vie, on vous présente des diamans, des dentelles, des tissus précieux de l'Inde... Et tout le monde répète autour de vous : « Heureuse comme une reine!.., » Vous êtes heureuses comme ma pauvre reine, Louise de Vaudemont, qui allait mourir de douleur.

Louise avait eu le courage de dévoiler ses jeunes amours au roi son maître en lui faisant connaître le billet du comte de Salm, qui montrait à la fois la pureté de ces amours et leur constance : mais l'accomplissement de ce funeste devoir avait épuisé toutes ses forces. Depuis ce moment où elle s'était séparée à jamais d'Albert, elle n'avait fait que languir et trouver chaque jour la vie plus difficile à porter.

Le comte de Salm avait eu le temps de recevoir le message de Henri III qui l'engageait à venir à Paris pour y commander un régiment des gardes. Appelé à la cour de France, appelé près de Louise, il arrivait l'ame remplie de douleur et de regrets. Il ne savait s'il y avait pour lui plus de bonheur que de tourmens à revoir Louise de Vaudemont, en la revoyant épouse de Henri III. Cependant il n'avait pas balancé à venir, et pour tout au monde il ne se fût pas arrêté dans ce chemin dangereux : comme tout ce qui vit, il aimait mieux les angoisses de l'ame que son néant, les jours mêlés d'orage et de soleil que le voile d'une longue nuit. Il arrivait aux portes de la ville, laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval, et s'absorbant dans ses profondes rêveries.

Sur la route de Saint-Denis, toute plate et découverte, il vit de loin un grand nombres de personnes qui avançaient dans la plaine du pas égal et lent d'une procession. Un passant lui apprit que le roi venait, à la tête de quelques communautés religieuses, visiter à la cathédrale de Saint-Denis, les reliques nouvellement arrivées de Rome. La reine et les plus dévôts seigneurs de la cour accompagnaient le cortége.

Albert tressaillit à cette simple nouvelle. C'était bien plus tôt qu'il ne l'avait espéré, c'était dans ce moment même qu'il allait revoir celle qui était toute sa vie!... La providence de l'amour avait inspiré à Henri la pensée de l'amener sur cette route, et donnait à cette fantaisie du roi l'apparence d'un tendre empressement de Louise à venir à la rencontre de son amant.

Il embrassa cette foule qui s'approchait de toute la force de son regard, et distingua bientôt une litière aux pavois blancs, ornés de l'écusson royal, qui devait être celle de la reine. Une bannière qui flottait auprès, et portait les armes de Lorraine, lui annonça qu'il ne s'était point trompé. Le cortége avançait, et à chaque minute il distinguait mieux les objets, et à chaque minute son cœur battait plus violemment..... Dans la voie tracée par la procession, la litière avait peu à peu tourné, et son regard ardent allait plonger dans l'intérieur...

Ce fut en ce moment même qu'un des officiers envoyés par Henri III, sur la route par laquelle le comte de Salm devait arriver, le reconnut à son signalement, lui barra subitement le passage, et lui montra l'ordre du roi qui le bannissait de ses états sous peine de mort.

Le souverain avait été blessé dans son orgueil de cette tendresse accordée par la reine à un sujet; quelque innocente et lointaine que fût cette affection, il avait voulu en éloigner l'objet pour en effacer autant que possible le souvenir.

Louise vit alors la cruauté de sa vertu; elle vit la carrière du jeune comte arrêtée, brisée par elle; elle vit ses talens devenir inutiles dans l'inaction, ses belles vertus s'anéantir dans l'exil, et l'ennui se joindre à l'amour malheureux pour supporter tout le mal qu'elle lui faisait. Une langueur mortelle la saisit; elle tomba dans cet accablement où l'ame désarmée laisse les douleurs épuiser sur elle tous leurs traits, où la prière n'est plus qu'une plainte, où l'espérance n'a plus pour but que la fin de toute chose.

Tout ce qui entourait Louise était fait pour redoubler son mal. Cette cour avec ses bruits, ses tumultes, ses fêtes scandaleuses, ses crimes incessans, était une atmosphère dévorante pour la pure et simple enfant de la Lorraine, pour celle qui avait connu des mœurs si douces et si naïves, pour celle qui avait long-temps vécu à la campagne avec les plantes et les plus simples villageois, qui sont encore des plantes avec la religion de plus.

Les salles basses du Louvre que la reine habitait étaient l'école d'escrime où la jeune noblesse venait s'exercer au métier des armes; elle entendait toute la journée le cliquetis du fer, mêlé aux juremens dont les spadassins s'aidaient dans leurs tours de force. Un soir, elle assitait à un souper où les femmes se livraient à mille galanteries en présence de leurs époux qui détournaient la tête pour glisser eux-mêmes des propos lascifs aux autres convives, et tout à coup le festin fut troublé, les chants furent interrompus par les cris d'une femme assassinée aux portes mêmes de la salle : c'était la comtesse de Villequier, massacrée par son mari au moment de devenir mère, et jusque sous les yeux du roi, qui passait pour son amant; si bien les actes de jalousie féroce surgissaient au milieu de ces mœurs relâchées. La jeune et sainte Louise qui portait dans son ame une piété si vraie, un amour si profond, si sincère et si pur, voyait sous ses yeux une religion et des sentimens qu'elle ne reconnaissait plus. On entendait la messe, on communiait avant de se livrer au libertinage, afin que Dieu fît bonne garde en votre corps au moment où Satan aurait le plus droit d'y descendre. On allumait un cierge bénit devant la couche pour éterniser le feu des voluptés. Ces hommes, d'une piété insensée, entraînaient la religion avec eux dans toutes leurs orgies, l'enivraient à la faire rouler sous la table pleine de vin et de vertige... Les sentimens humains ne valaient pas davantage. Il y avait des amitiés outrées, où deux hommes montraient leur attachement par des démonstrations extravagantes : l'absence seule de l'ami faisait prendre le deuil; on laissait croître sa barbe, on se privait de tout plaisir... et puis, au retour, on égorgeait cet ami au moindre sujet de querelle. L'amour ne savait autre chose que désirer telle ou telle personne, avoir recours à des sortilèges pour embrâser ses sens, lui faire boire des philtres où la cantharide versait le désir et le poison, afin d'arriver à posséder son corps, dût-il n'être bientôt plus qu'un cadavre. L'ambition n'avait d'autre génie, d'autres ressources d'esprit que d'accuser un homme, de lui supposer des crimes pour le faire pendre et s'emparer de ses biens...

O dix-neuvième siècle ! tant calomnié, vous êtes le *saint des saints* en présence de vos frères aînés!

Et Louise de Vaudemont, cette douce vierge des champs, était venue habiter cette cour de Henri III. Par respect pour son mari, elle ne pouvait s'en séparer entièrement et montrait parfois sa beauté toute divine au milieu de ces saturnales où il était de son devoir de reine de prendre part.

Cependant elle ne voyait les femmes de ce monde étrange et plein d'effroi pour elle que dans les momens de réception, et ne pénétrait point dans leur intimité.

Une seule lui inspirait de l'intérêt et presque de l'affection, et c'était la plus audacieuse dans ses mœurs, celle qui portait le plus loin les principes déréglés de ce temps, celle qui réunissait toutes les séductions, tous les vices, toutes les folies de cette cour pervertie, celle qui comptait autant d'amans qu'il y avait de traits enflammés dans ses yeux, de sourires enivrans sur ses lèvres, de paroles étincelantes dans sa conversation, de sons mélodieux sur son luth enchanté : c'était la belle Renée des Rieux. Elle aussi avait été entraînée vers la reine par un attrait irrésistible, et ces deux femmes se seraient aimées si elles l'avaient osé.

C'est que la courtisane la plus violemment emportée dans sa carrière de délices et d'abîmes, est celle qui, par le retour des nobles instincts étouffés en elle, sent le plus vivement le charme de la vertu paisible et radieuse. Et la femme la plus pure dans ses mœurs, la plus sûre d'elle-même, est celle qui pardonne le plus facilement à la pauvre créature égarée. Il n'y a point de rivalité entre elles.

La première fois que Louise de Vaudemont vit la belle courtisane dont elle avait entendu parler comme de la maîtresse la plus célèbre de Henri III, ce fut chez la reine de Navarre. Marguerite était retenue au lit par une longue maladie, et Louise était venue la visiter dans son hôtel de la rue de Seine. Au moment où elle entra, l'évêque de Paris officiait dans la chambre de la malade. Marguerite était couchée sur un lit de damas blanc. Au fond de son alcôve, un grand nombre d'enfans de chœur, beaux comme des anges, chantaient des psaumes et jouaient du luth ; sur le devant du lit, le prêtre donnait la bénédiction, et tout autour, des femmes prosternées courbaient leur front jusqu'à terre. Une seule, Renée de Rieux, trop fière pour plier ses genoux par imitation trop riche d'attraits pour emprunter les grâces d'une dévotion hypocrite, se tenait debout, droite et dédaigneuse. Elle montrait ainsi toute la hauteur de sa taille majestueuse, toute la beauté de son front élevé, portant un diadème ducal, dont chaque diamant avait été donné par un de ses adorateurs, dont chaque fleuron attestait une de ses conquêtes amoureuses. La reine de France, placée à quelques pas d'elle, attendait la fin de la bénédiction pour saluer sa sœur Marguerite. Renée de Rieux la contemplait avec une douce admiration, dans laquelle l'expression habituelle de son regard mettait comme une nuance d'amour. Louise laissa tomber son éventail; la belle courtisane le releva, et, s'étant baissée pour le prendre, resta quelques instans, et comme à plaisir, inclinée devant la reine

qui le recevait de sa main. Il semblait que celle qui n'avait pas voulu plier le genou devant cette vaine apparence de cérémonie religieuse, trouvât du bonheur à demeurer prosternée au pied d'une angélique vertu.

Depuis ce jour, la jeune reine reçut toujours Renée de Rieux avec une bonté marquée, et celle-ci sembla puiser dans la vue de cette vierge couronnée comme un regret de sa vie passée et une aspiration vers une sphère plus haute.

Louise de Vaudemont, en dépit des exigences de la cour, se créa peu à peu une retraite à part, où elle allait, le plus souvent possible, se reposer et souffrir en paix : c'était dans le château de Saint-Cloud, de plus simple apparence et plus isolé d'autres habitations qu'il ne l'est de nos jours. Là, elle se formait, d'après sa nature patriarcale, des journées remplies d'occupations utiles et ménagères, à peu près semblables à celles des premières reines de France, qui veillaient elles-mêmes à l'intérieur du palais et à la direction des domaines de la couronne. Tout le monde s'étonnait de ses goûts obscurs; mais nul ne songeait à en médire, car l'expression de sainteté qui régnait sur les traits de la reine, l'élévation de son ame, qui resplendissait dans toute sa personne, leur donnaient un caractère sacré. La simplicité de Louise de Lorraine n'avait rien de vulaire; ce n'était point celle d'une femme à l'esprit étroit, mais d'une sainte des premiers temps, de Geneviève, par exemple, écoutant les conseils de Dieu en filant sa quenouille au milieu de son troupeau.

Puis, la mélancolie empreinte dans tous les mouvemens de la jeune souveraine, cette pâleur profonde de la tristesse, qu'on ne voit jamais sans étonnement et sans intérêt atteindre les têtes couronnées, en faisant une reine à part, aimée comme une simple femme.

Dans cette retraite de Saint-Cloud, François de Brienne rencontra un matin, la comtesse Alix de Chavigny, au fond du parc, dans l'endroit le plus retiré.

— Vous voilà levée avec le soleil, ma belle cousine, lui dit-il?

— Vous le voyez, je viens de faire disposer des tapis et des cousins dans ce pavillon où la reine va venir selon son habitude, goûter la chaleur des premiers rayons du matin; elle est si souffrante et si faible, que nous craignons pour elle la moindre goutte de rosée.

— D'où vient donc son mal?

— De l'ennui : la vie qu'elle mène auprès du roi est bien propre à le faire naître. Henri III divise son humeur en deux parts : tantôt la gaîté, les joies lascives, l'ivresse des nuits de volupté; tantôt la tristesse de la satiété, les terreurs d'une dévotion crédule, les boutades d'un esprit absorbé par de sinistres pensées. Or, il répand au dehors toutes ses fantaisies joyeuses, et garde ses sombres caprices pour l'intérieur du palais, pour ses entrevues avec sa femme, qu'il n'entretient que de jeûnes, de cilices, de confréries de pénitens, et des tombeaux qu'il se plaît à élever en tous lieux, à tous propos, comme si cet homme était décidément amoureux de la mort.

— Il est certain que tout cela est bien fait pour accabler une pauvre ame de lassitude et de dégoûts. Cependant ce n'est point l'ennui qui fait pâlir le front de notre jeune souveraine.

— Elle souffre aussi du mal du pays. Elle a cru trouver dans cet endroit de la campagne un point de vue qui rappelait l'aspect des Vosges; aussitôt elle a tout fait pour augmenter la ressemblance : on a placé ici des sapins, des mélèzes, des chaumières couvertes de longues fougères, des blocs de granit, rappelant les pics escarpés des rochers vosgiens. Elle s'est créé un mirage des chères contrées de son enfance.

— Sans doute, elles sont plaisantes et gracieuses les campagnes de la Lorraine, et il est triste de les quitter pour toujours. Cependant, ce n'est point le mal du pays qui rend Louise de Vaudemont si malheureuse.

— Et qu'est-ce donc? profond connaisseur.

— Ce n'est point l'absence de la patrie, c'est l'absence de l'amour.

— Vous vous trompez; l'amour n'est pas le besoin de son ame. Il a existé pour elle dans le passé, et on n'aime pas deux fois dans la vie.

— Hein! vous prétendez cela, ma cousine?

— J'en suis persuadée.

— Il me semble que vous devriez l'être moins que tout autre.

— Indiscret!...

— Vous voyez bien cependant qu'on ne meurt pas du mal du pays, car vous aimez la Lorraine aussi, vous l'avez quittée, et vous voilà pleine de vie et de beauté.

— Oh! moi, je suis comme l'eau, j'aime à courir.

— Et vous aimez en courant...

— Monsieur de Brienne, nous parlions de la reine : vous pensez donc?...

— Je pense que Louise est d'âge et de nature à avoir besoin d'affection, et que ne pouvant aimer son mari, il faut qu'elle aime un amant.

— Et qui oserait songer à l'être?

François de Brienne, après avoir pris une pose héroïque, et mis dans son regard toute l'audace en rapport avec sa réponse, prononça fièrement :

— Moi!

— Fat! héros des fats! dit, en haussant les épaules, la comtesse de Chavigny.

— Pendant mon séjour en Lorraine, j'ai senti des mouvemens de passion ardente pour Louise de Vaudemont.

— Ah! vraiment! et c'était dans le temps où...

— Cela ne fait rien, ma chère Alix... Et cette ardeur j'ai cru m'apercevoir quelquefois qu'elle était partagée.

— Ah! mon cousin, comme vous mentez! mon Dieu, ne mentez donc pas comme cela.

— Eh bien, s'il n'en était rien alors, tant mieux; c'est une raison de plus pour que cela soit maintenant, dit François, en atténuant par un sourire de plaisanterie l'impudence de sa réflexion.

— Et sur quelles qualités si précieuses fondez-vous, je vous prie, ce bel espoir de lui plaire?

— Vous ne me trouveriez donc pas digne, ma cousine, d'être aimé d'une femme de cœur et d'esprit.... Cela me semblerait étrange.

François avait rendu toute réponse impossible. Heureusement pour Alix, l'arrivée de la reine vint terminer cette conversation.

VI.

L'Anneau.

On vit venir la jeune reine. Elle se dessinait sur le fond doré que laissait à sa lointaine ouverture une sombre allée de maronniers. Elle était vêtue de blanc, et merchait lentement, appuyée sur le bras d'un vieil officier de la cour de Lorraine, qui portait encore la toque à plumes de héron et le manteau zébré des descendans de Gérard d'Alsace, tandis que sa bonne gouvernante Marguerite, qui ne l'avait jamais quittée, marchait par derrière.

Louise arriva au pavillon; elle était pâle et chancelante : elle jeta son voile sur une branche d'églantine, aussi pâle et aussi faible qu'elle-même, et s'assit au seuil du petit édifice champêtre, sur des coussins qu'Alix lui avait préparés.

Ses dames d'honneur cherchaient à rendre la conversation aussi divertissante que possible, par le tableau des infortunes de toilettes qui avaient signalé la terrible journée de la veille, quand une pluie désastreuse était venue assaillir la chasse du roi, dans la forêt de St-Germain; où, tandis que les dames et chevaliers poursuivaient daims et chevreuils, ils avaient été eux-mêmes traqués et abattus de la manière la plus cruelle par l'orage. Les femmes peignaient les désastres de leurs parures, quelles avaient laissées suspendues aux rameaux épineux des taillis, comme l'agneau laisse sa laine accrochée au buisson. François de Brienne faisait intervenir adroitement dans ces récits ses prouesses contre le cerf et le sanglier et Alix ajoutait que dans son courage irrésistible, il aurait également vaincu le tonnerre, s'il avait seulement pu le rencontrer en champ clos.

La reine n'entendait rien de ces choses, l'œil fixe, les lèvres sèches, le sein soulevé par l'attention qu'elle donnait à une autre image, elle regardait le paysage déroulé devant elle. C'était bien là l'aspect de ces parages agrestes qu'elle avait traversés seule avec Albert, en revenant de la fête du comté de Salm; c'étaient bien les sentiers sinueux courant entre les bosquets de sapins et les rochers calcaires, pour arriver aux sommets escarpés des Vosges; c'était bien les tapis de bruyères roses se déroulant dans les bas-fonds; c'était bien le bloc de rocher mousseux pendant sur le bord du ravin qui coulait entre des touffes d'oseraie; c'était bien toute la contrée où le comte de Salm avait si souvent parlé d'elle à la nature, et où il l'avait vue une fois, une seule fois dans la vie, assise à ses côtés, et presque pressée sur son sein...... Le vent du Nord-Est, fréquent dans cette contrée, soufflait et augmentait son illusion, en lui apportant la senteur des sapins et des bruyères; ses narines se gonflaient pour l'aspirer à longs flots, et elle le sentait rafraîchir sa poitrine... La fièvre battait son front, des couleurs revinrent sur ses joues, et le sang courut avec rapidité dans ses veines; le tableau prestigieux prit un aspect plus saisissant ... Elle vit l'image d'Albert sortir de derrière le tronc noir du sapin; elle la vit passer en ombre errante sur les pics des rochers, puis se pencher sur le bloc de granit jeté au bord du torrent, et y graver avec un poignard le nom de *Louise*.....

Une voix qui la frappa douloureusement comme un coup qu'on lui eût porté dans le sein, put seule l'arracher à sa rêverie. C'était celle d'un envoyé de Henri III, venant lui dire que son époux l'accompagnerait ce jour-là à la chapelle du château, où devait être célébrée une grand'messe, à l'occasion de la fête du lieu, et qu'il désirait l'y voir paraître dans ses habits royaux.

Louise fut donc obligée de revêtir ce jour-là les parures de la couronne. Mais le soir, Henri III étant retourné à Paris, elle se hâta de dépouiller ces ornemens qui restèrent épars sur sa toilette, et elle alla faire sa tournée habituelle chez les pauvres des environs.

Comme elle venait de sortir, le hasard amena la comtesse de Chavigny avec deux dames de la cour dans son appartement.

Alix contempla de nouveau les attributs de la royauté, qui avaient toujours le pouvoir de la fasciner.

— Que ces diamans sont beaux! dit-elle, et comme la tête doit se relever d'elle-même en ceignant cette couronne! Comme le cœur doit battre délicieusement sous cet écusson fleurdelisé! Combien ce manteau royal qui vous enveloppe doit communiquer à votre sang de chaleur généreuse et donner à votre ame de puissante énergie!.... Je voudrais bien savoir si ce manteau serait de la grandeur de ma taille.

— Je suis sûre qu'il vous irait parfaitement. Essayez-le, comtesse, dit Mlle de Montlosier.

Alix attacha à son épaule le manteau de pourpre et d'hermine qui se drapait merveilleusement sur sa taille élégante.

— Mettez aussi la couronne, dit la duchesse de Longueville : les coiffures hautes vous vont si bien!

Alors Alix plaça la couronne sur son front avec autant d'aisance que si elle n'eût mis d'autre coiffure toute sa vie, et, peu à peu, par un entraînement irrésistible, elle se para de tous les joyaux de la reine : ceinture, collier, bracelets, anneaux, tout arriva sur sa personne d'une blancheur, d'une pûreté de forme et d'une grâce qui rehaussait encore l'éclat de ces atours.

Pendant ce travestissement, l'ombre du soir était descendue. Alix dans l désir de se mirer à la glace, ainsi parée au gré de son envie, s'approch du salon voisin pour y prendre des flambeaux, car pendant l'absence d la reine, ses appartemens étaient dégarnis de serviteurs, et les valets, après avoir déposé des lumières dans cette pièce, s'étaient retirés. Au moment d'y entrer, Alix entendit marcher dans le vestibule.

— Mon Dieu, dit-elle en rentrant précipitamment, si on m'apercevait ainsi costumée, cela deviendrait le bruit de toute la cour. Je serais certainement réprimandée du roi et raillée de nos seigneurs... Mesdames, je vous en prie, gardez bien le silence sur cette folie.

Elle se rapprocha bien doucement de la porte du salon pour savoir qui pouvait y venir, et reconnut François de Brienne.

— Vite, vite, mesdames, dit-elle à voix basse, cachez-vous derrière les rideaux de cette alcôve, vite cachez-vous; car il est possible que M. de Brienne ose pénétrer jusqu'ici, et vous allez être témoin, à ce que je peux croire, de la scène la plus amusante.

Dans le château de Saint-Cloud, encore rustique et mal distribué, l'appartement de la reine conduisait à la bibliothèque, qui, par cette raison, n'était point habituellement fréquentée ; cependant lorsque sa majesté sortait, le peu de seigneurs qui se plaisaient à feuilleter les vieux livres placés dans cette enceinte, traversaient cette partie du château pour s'y rendre ; il n'était donc pas impossible que François de Brienne passât dans cette pièce.

Les dames se retirèrent dans l'endroit que la comtesse de Chavigny leur indiquait, Alix s'assit devant la toilette, baissa sur son visage le long voile qui tombait de son diadème, appuya son bras sur la toilette de marbre et reposa sa tête sur sa main dans une attitude de mélancolique rêverie.

On entendit les pas s'approcher. François de Brienne espérait seulement se trouver une minute seul dans cet intérieur consacré par l'habitation d'une femme charmante... L'ombre du soir régnait dans cette enceinte, mais il y restait assez de lumière pour distinguer vaguement les objets. De Brienne s'arrêta sur le seuil de la porte, et s'écria, dans sa surprise :

— Dieu, la reine est ici !

Il fit un pas pour retourner en arrière. Mais songeant avec la rapidité de l'éclair que ce moment serait le seul peut-être qu'il pût jamais rencontrer pour laisser voir son amour à Louise de Lorraine, que d'ailleurs il aurait bien plus de courage pour articuler ce difficile aveu, s'il le faisait ainsi à l'improviste que s'il avait eu le temps de mesurer l'étendue de sa folie et eût brisé d'avance toutes les atteintes de l'appréhension, il se dit qu'il fallait avancer, et, s'enivrant en quelque sorte de l'excès de son trouble et de sa terreur, il avança.

Tremblant de tout son être, il se mit à genoux devant celle qui l'agitait de tant d'amour et de crainte.

— Madame, dit-il, j'osais en votre absence traverser cette chambre pour me rendre à la bibliothèque du roi... Mais, puisque je vous y rencontre, bien loin de mon attente, je ne dois y passer qu'à genoux. Tout mon espoir, en venant ici, était de respirer un instant l'air que vous respirez dans la solitude de la nuit, de voir cette ombre légère qui pose sur vos paupières fermées, de contempler les traces laissées par votre présence, de toucher avec le respect qu'inspirent les choses sacrées quelques-uns des objets que vous auriez touchés, de déposer une larme brûlante sur le voile qui aurait enveloppé vos formes divines, sur la mousseline qui aurait quitté votre sein, d'aspirer de toutes les forces de mon ame quelque parfum exhalé de vos cheveux et planant dans cette retraite sainte, et de mourir après avoir baisé la trace de vos pas... C'était tout ce que j'attendais de celle à qui j'ai consacré ma vie, de celle que j'adore depuis que mon cœur existe.

De Brienne s'arrêta la voix brisée par la violence de son émotion. Mais, à un mouvement de celle à qui il s'adressait, il reprit :

— Ne vous offensez pas de cet amour, Madame, hélas! il vient de trop bas pour vous irriter.... Tout ce que vous pouvez répondre à un obscur chevalier, le plus obscur de votre royaume, qui ose vous aimer du fond de son humble condition, est un sourire de pitié!... Mais pourquoi vous offenseriez-vous d'être aimée dans une sphère si loin de la vôtre? Dieu n'est-il pas adoré sur la terre comme dans le ciel?...

Alors, enhardi par le silence indulgent de la reine qui ne retirait pas sa main, quoique ses doigts tremblans l'eussent déjà effleurée, il osa prendre cette main... Un des anneaux qui s'y trouvaient glissa dans la sienne; il s'écria, fou de bonheur :

— Oh! madame, pour gage de cette pitié que j'implore, laissez-moi cet anneau que le hasard me donne.. Je saurai que vous me pardonnez, et si je meurs de mon amour, ce sera en vous bénissant.

Et, comme la reine fit un mouvement pour retirer la bague, il baisa avec transport le bord du voile qui était venu effleurer son front incliné, et s'éloigna précipitamment dans son orgueil et son bonheur

Un long éclat de rire partit de dessous le voile qu'il venait de baiser, et les rires du fond de l'alcôve y répondirent joyeusement.

Dans la soirée, de Brienne fit part en secret à tous ses amis de son éclatante victoire en y ajoutant même quelques lauriers de plus, et montra pour preuve l'anneau qu'on voyait toujours à la main de la reine, et qui était devenu sa conquête.

Cette histoire circula rapidement. Elle arriva bientôt, portée par de jeunes seigneurs qui passaient en Lorraine, jusqu'au fond du comté de Salm, où Albert était retourné ensevelir sa tristesse Elle arriva plus vaguement aux oreilles du roi ; car la majesté royale, quoi qu'on fasse pour la dépouiller, est une barrière qui s'arrête jusqu'à un certain point l'impertinence des propos ; mais enfin elle y arriva. En touchant à ces deux points, cette indiscrétion folle changea la destinée de plus d'une personne, et porta le dernier coup à celle de la jeune reine, déjà si chancelante et si près de l'abîme.

VII.

Punition de la vertu.

Un beau matin du mois d'août, que le soleil avait sans doute fécondé dans le cerveau de Henri III ses produits naturels, le prince se trouva en veine de projets bizarres, et voulut se hâter de les réaliser. Il fit d'abord appeler François de Brienne dans son cabinet.

— Mon jeune ami, lui dit-il, j'ai appris que vous aviez autrefois, pendant votre séjour à Nancy, conçu des prétentions sur la main de la princesse de Lorraine, et que la demande que j'en ai faite moi-même était venue fort mal à propos contrarier vos desseins. Je suis vraiment désolé pour vous de ce contre-temps et je veux vous en dédommager autant que possible.

Le jeune homme se troubla fort et baissa les yeux.

— J'ai appris, ajouta Henri, que vous aviez beaucoup de peine à vaincre ce doux penchant pour Louise de Vaudemont, et qu'il osait encore parfois se manifester pour la reine de France. Je vous répète, que j'ai grand regret du dommage que je vous cause...

— Sire!...

— Comme un roi doit offrir le premier l'exemple de la justice, puisque je vous ai pris pris votre maîtresse, je veux vous donner une des miennes.

— Au bon plaisir de votre majesté.

— Et comme j'ai épousé celle qui vous était chère, je veux que vous preniez pour femme une de celles que j'ai aimées.

— Sire, le nombre en est grand, et offre beaucoup de latitude; cependant, excusez-moi, ce n'est pas là que j'aurais désiré faire un choix.

— Aussi je compte bien vous en épargner la peine, et je le ferai pour vous. Je vous donne la belle Renée de Rieux comtesse de Châteauneuf.

Brienne devint pâle comme la mort. Henri III vit sa terreur, et se complaisant dans sa bizarre vengeance, il ajouta :

— Allez dès à présent faire vos préparatifs pour ce mariage; choisissez un hôtel digne de recevoir la noble épouse que vous y conduirez; commandez votre habit de noces, et préparez une fête splendide. Je signerai le contrat.

Brienne alla en toute hâte préparer ses malles, ses papiers, ses chevaux, pour s'enfuir au plus vite.

Ce même jour Henri III fit demander à la reine de vouloir bien l'accompagner dans une promenade qu'il allait faire au bois de Boulogne : il désirait lui communiquer des projets d'embellissemens qu'il avait conçus tout récemment pour cet endroit.

Louise monta dans un carrosse découvert près de son royal époux. Quand ils furent arrivés au milieu du bois de Boulogne, Henri lui expliqua ses dispositions; et, du bout d'une petite baguette qu'il avait coutume de tenir à la main, il dessinait à grands traits dans l'espace le plan conçu par lui.

— Je ferai percer six allées, dit-il, qui viendront aboutir au centre où nous nous trouvons maintenant et qui sera alors un rond-point de verdure. Au milieu s'élèvera un magnifique mausolée, dont j'ai déjà esquissé le dessin : ce monument recevra mon cœur apres ma mort ainsi que celui des roi mes successeurs. Chaque chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, fondé par moi, se fera élever un tombeau de marbre décoré de sa statue le long d'une des allées indiquées ; ces mausolées seront séparés par des massifs de verdure et des ifs taillés en croix. J'ai calculé que dans cent ans il se trouvera au moins ici quatre cents tombeaux, ce qui formera véritablement une *cour mortuaire* : magnificence royale à laquelle on n'avait jamais songé; et *de plus, la ville trouvera ici la promenade la plus agréable qui se puisse imaginer* (1).

De tout ce que Louse entendit là, il ne surgit pour elle qu'une idée, une idée d'une tristesse affreuse. Albert était chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, il viendrait un jour habiter cette cour mortuaire : sa statue belle, noble, gracieuse comme lui, montrerait sa pure blancheur à travers l'entrelacement des sombres rameaux d'ifs et de cyprès. Alors seulement il lui serait permis de revenir dans Paris. Il aurait été banni toute sa vie de ce séjour de fortune, de délices, de gloire, et il viendrait l'habiter parmi les corps glacés, les pierres tumulaires, les arbres noirs et stériles du champ de mort. Et c'est elle, elle seule qui serait cause de cette destinée étrangement malheureuse.... Qui sait même si les douleurs qu'elle lui causait ne hâteraient pas la triste grâce qu'il devait obtenir de rentrer dans cette capitale et d'habiter cette enceinte... Elle fut près de maudire la vertu, le devoir et les saintes inspirations qui l'avaient guidée toute sa vie.

(1) Ce projet de Henri III est rapporté dans les mémoires de Brantôme, de Nevers, de Bouillon et autres auteurs contemporains.

Henri, comme s'il eût pu lire dans son ame, ajouta avec un sourire de glace :

— Vous voyez que nous avons conçu une institution dont la libéralité s'étend sur toute notre haute noblesse, et à laquelle prendra part chaque chevalier du Saint-Esprit, qu'ils aient mérité notre faveur ou non. Le comte de Salm y participera ; et comme il a été éloigné de notre personne pendant sa vie, nous lui donnerons ici une belle place d'honneur auprès du mausolée royal.

L'insolente vanité de François de Brienne avait rallumé dans l'ame de Henri sa vague jalousie contre les jeunes amours qui avaient autrefois fait sentir leur douceur à Louise de Lorraine ; il éprouvait en ce moment le besoin de se venger, et dans sa sotte méchanceté, il assouvissait ce besoin sur l'innocente Louise. Il avait entraîné la jeune femme dans cette promenade, pour lui faire subir un entretien qui devait avoir tant d'amertume pour elle.

En rentrant, la reine fut atteinte d'une fièvre dévorante. A sa langueur habituelle, les pensées qui venaient de l'assaillir, avaient fait succéder des souffrances violentes : un frisson d'une âpreté corrosive courait dans ses veines et versait son poison dans toutes les sources de la vie.

Elle se mit au lit, fit ouvrir les rideaux de sa fenêtre, et demanda sa bible, espérant que la voix des prophètes calmerait ses cruelles agitations.

Elle ouvrit le livre saint, et lut le psaume qui commence ainsi, au premier chapitre de Jérémie :

« Elle a été emmenée captive, affligée, et sa servitude est grande... Elle ne cesse de pleurer pendant la nuit, et le jour, les larmes restent sur ses joues.., aucun de ses amis ne la console... l'éternel a détruit son bonheur comme la cabane d'un jardin, et maintenant qu'elle est exposée à tous les feux du jour, son cœur languira et se consumera chaque jour davantage... »

En tournant le feuillet, elle trouva ce billet placé entre les pages de la Bible.

« Si tout le monde m'avait dit que vous m'aviez oublié, la parole du monde entier m'eût semblé un mensonge ; j'aurais conservé toute ma foi en vous ; l'amour eût été plus fort que la raison. Mais vous avez donné un autre le lien qui nous unissait ; cet anneau sur lequel mon chiffre est gravé, et que vous portiez comme symbole de notre union. Je crois à cette preuve de votre infidélité ; la raison est plus forte que l'amour. J'irai donc à Paris, malgré l'ordre sanglant qui m'en éloigne ; car c'est là seulement, que je peux accomplir les seules choses qui me restent à faire : vous reprocher votre parjure et mourir. »

ALBERT DE SALM.

Sous l'impression cruelle où elle se trouvait déjà, ce coup fut trop violent pour la malheureuse femme ; elle acheva ces lignes, puis ses yeux s'égarèrent et devinrent brillans d'un éclat funèbre, ses joues se couvrirent de pourpre, sa raison disparut, il n'y eut plus sur ses lèvres que des paroles incohérentes.

Ce délire dura plusieurs jours. Les momens lucides qui s'y mêlaient étaient plus cruels encore, car elle sentait que l'égarement qui venait de fondre dans son ame et ne laissait percer que de rares éclairs de raison, lui ôtait tout moyen de détruire l'erreur de son amant, et de l'empêcher de venir à la cour, où sa présence subite le perdait sans retour... A cette horrible pensée, la folie revenait plus violente. Elle parlait à Albert comme s'il eût déjà quitté la vie ; elle voyait son ombre, non point douce et mélancolique comme parmi les mélèzes et les rochers des Vosges, mais sévère, menaçante, portant pour couronne le cyprès des tombeaux, et revêtue de cette armure des guerriers morts, dont l'acier ne jette point d'éclat.

Ce fut dans ce moment que les médecins de la cour déclarèrent que la maladie de la reine prenait des symptômes décisifs, et que tout espoir de la sauver était désormais perdu.

Alix de Chavigny passait les jours et les nuits auprès de ce lit de douleur. Les remords déchiraient son ame.... C'était elle qui, dans son extravagante fantaisie, ayant pris les bijoux de la reine pour s'en parer, et même, cet anneau que Louise portait toujours et venait de quitter par hasard, avait fait passer entre les mains de Brienne, dans un jeu d'enfant, ce gage sacré dont il avait publié la conquête jusqu'à ce que le comte de Salm en eût été informé par d'indiscrets amis. C'était elle qui, ayant toujours conservé des relations avec Albert, s'était chargée de faire parvenir ses billets à la reine, et les avait glissés, sans en connaître le contenu, dans les feuillets de la Bible. Elle voyait avec désespoir le cruel effet qu'avait produit sa folie. Elle venait de lire le dernier billet du comte de Salm, que Louise, pendant son délire, tenait toujours entre ses mains et elle avait frémi des malheurs qu'il contenait.

Mais si elle avait eu l'inconcevable légèreté d'accumuler tous ces maux sur la tête de son amie, elle sentait aussi en elle l'énergie capable de les réparer... Elle sentait que sa raison, son courage veilleraient désormais à la place de la raison, du courage évanoui de la pauvre malade.

Elle dit à Louise, dans un moment où celle-ci pouvait l'entendre, qu'elle avait déjà écrit à Albert pour le détromper de ses affreux soupçons. Elle lui jura que le comte de Salm, osât-il paraître à Paris et aux yeux même du roi, elle trouverait encore les moyens de le soustraire à la mort qui le menaçait.

Cette conviction jointe au silence d'Albert, dont on pouvait conclure qu'il avait renoncé à ses funestes desseins, rendit à Louise le repos de l'ame et la remit peu à peu dans cet état de langueur et d'accablement qui la faisait marcher à pas plus lents vers sa fin. La jeune reine au bout de quelques jours put reparaître dans les cercles de la cour, où on la contemplait avec ce mélancolique respect offert aux êtres dont les jours sont comptés, et qui appellent déjà autour d'eux la religion de la mort.

Pendant ce temps, Henri III poursuivait sa vengeance moqueuse contre François de Brienne. Il avait demandé pour lui la main de Rénée de Rieux-Châteauneuf, et obtenu le consentement de celle-ci. Mais lorsqu'il fit demander le jeune capitaine des gardes pour le marier au gré de sa cruelle fantaisie, pour l'unir, lui, le descendant d'une des plus augustes familles, à la reine des courtisanes, Brienne avait disparu, et tous les efforts qu'on fit pour retouver ses traces furent inutiles. Comme le roi avait des raisons politiques pour rompre d'une manière éclatante sa liaison avec Rénée de Rieux, et que la marier était le meilleur moyen, il choisit Philippe Altoviti, comte de Castellane, qui arrivait de Florence sa patrie pour la lui faire épouser, et le magnifique prince joignit aux trésors de grâce et de beauté qu'apportait en dot la demoiselle de Rieux les trésors sonnans de son coffre royal.

Cette union, qui donnait à la belle Rénée une position mieux établie à la cour, la rapprocha dès les premiers jours de la reine Louise, et elle parut trouver un grand charme dans la vue habituelle de sa jeune souveraine.

VIII.

Rénée de Rieux.

— Quelle est la femme la plus heureuse du monde

Cette question fut posée par un groupe de jeunes gentilshommes de la cour, attablés sous les bosquets qui étaient parsemés alors devant le château des Tuileries, commençant à s'élever sous les ordres de Catherine de Médicis.

— La femme la plus heureuse, répondit Cosme Ruggieri l'astrologue, qui humanisait sa science divine et buvait avec les meilleurs buveurs les vins d'Espagne et de France, sous ces ombrages où les facettes des flacons scintillaient aux rayons du soleil, tamisés par les branches des arbustes fleuris, la femme la plus heureuse, c'est Rénée de Rieux, maintenant comtesse Altoviti. C'est pour elle que les astres ont fourni la course la plus favorable et offert les signes d'une destinée sans pareille. A sa santé, ce verre de vin de Madère.

— Bon ! à celle qui a toute la protection du ciel, vous offrez le bienfait d'un verre de vin ! vous ! vous êtes un peu gris, monseigneur l'astrologue... mais pour cette fois votre science a dit vrai. Les dons de la nature viennent ici ratifier les pronostics des astres, Rénée de Rieux est assurément la plus belle femme de la cour. A sa santé donc, puisque vous le voulez, à sa santé, ce verre de Malvoisie !

— Et la plus spirituelle, ajouta un autre seigneur, à sa santé, ce bon flacon d'Aï !

— Et celle qui réunit le plus de savoir et de talent, dit un troisième. Elle sait toutes les langues antiques ; ses vers sont plus doux que ceux de Ronsard, et elle joue du luth comme un maëstro italien... A sa santé, cette coupe de liqueur !

— Tout cela n'est rien auprès de sa bonté, de sa grâce enchanteresse, de la noble fierté de son ame, dit un quatrième buveur. A sa santé, ce punch que la flamme couronne !

— Assez, assez ! messeigneurs, vous allez l'enivrer.

— Pardieu ! il y a bien assez long-temps qu'elle nous enivre !

— Grâce à cet ensemble de perfections, notre prince Henri III en a été aussi épris qu'il peut l'être. Elle lui a fait faire des prodiges de galanterie, et des merveilles de fidélité.

— Cependant il a marié la semaine passée cette belle maîtresse à Philippe Altoviti, comte de Castellane.

— Parce que son confesseur lui a prouvé que sa liaison avec une femme unie par le sang à des chefs calvinistes, lui faisait le plus grand tort dans le parti catholique ; mais il a chargé le mari de richesses et de blasons, en l'honneur de sa belle compagne.

— Les astres annonçaient cela, reprit Ruggieri. Ils annoncent aussi qu'après avoir joui de tout l'éclat de ce monde, elle en sera retirée, jeune encore, pour une vie de retraite pleine de douceur et de repos.

Ils discoururent encore quelque temps sur ce sujet. Puis ils s'écrièrent en remplissant leurs verres jusqu'aux bords :

— Une dernière santé donc, à la plus belle, à la plus charmante, à la plus aimée, à la plus heureuse !

Ruggieri se leva pour aller rejoindre au haut de la tour dorique de l'hôtel de Soissons, Catherine de Médicis, qui, bien avant l'heure, l'attendait déjà pour se livrer avec lui aux observations de la science astronomique.

Comme il tournait le bosquet, une femme masquée, et à demi-cachée par le feuillage, se pencha à son oreille, et lui dit :

— Votre science, mon père, s'arrête à la surface : elle annonce les destinées extérieures, le bonheur apparent ; elle ne descend pas au fond des ames.

L'espace qui se déroulait devant le palais des Tuileries était alors occupé par des tavernes environnées de bosquets et de petits parterres, où les viveurs du temps venaient prendre, comme nous venons de le voir, de gais rafraîchissemens. Une étroite partie était seulement affectée en jardin royal. Catherine venait de faire embellir ce parterre et elle l'avait décoré la veille de statues et de vases antiques récemment arrivés de l'I-

talie. On y voyait un singulier mélange de Dieux, de Déesses dus au ciseau grec, de saints et de christs d'un art plus moderne.

La jeune reine et les dames de sa cour étaient venues ce jour-là faire connaissance avec ces précieux ouvrages, et parcouraient avec empressement les allées du jardin. Les seigneurs et les femmes de ce temps, tout barbares et ignorans qu'ils étaient encore en fait d'art, en sentaient pourtant la puissance. Ils aimaient ces formes idéales, ces contours divins, ces belles expressions de sentimens, toutes ces chaudes empreintes du soleil du midi, comme ils aimaient l'arôme des oranges et des grenades qui leur venaient des mêmes lieux. On voyait ces groupes d'amateurs flotter au gré de leur admiration d'un Apollon de Daniel Volterre (1) à une nymphe de Batista. La reine allait de l'un à l'autre d'un pas plus lent et plus rêveur. Elle s'arrêta long-temps devant un bas relief de Michel-Ange représentant le Christ et la Magdeleine, et qui attirait tous les regards.

Au milieu de sa contemplation, elle s'aperçut que Rénée de Rieux, qui était venue rejoindre la cour en cet endroit, et tenait encore à la main le masque qu'elle venait de quitter, se trouvait à côté d'elle, et tandis que tous les yeux étaient fixés sur le marbre du grand statuaire, la contemplait elle-même avec le respectueux enthousiasme qui animait les autres devant le chef-d'œuvre étranger.

La douce chaleur de ce regard pénétra jusqu'au fond de son ame.

Elle dit à Rénée avec une grâce charmante:

— Il me semble, comtesse, que vous n'êtes pas bien attentive à l'examen de ce bel ouvrage.

— J'ai mon admiration et mon culte à moi; je contemplais ailleurs toutes les perfections réunies dans ce marbre : je vous regardais. Puisqu'on voit avec bonheur, avec reconnaissance les chefs-d'œuvre des arts pour les pures jouissances et les nobles inspirations qu'ils nous donnent, pourquoi ne s'attacherait-on pas aussi à la contemplation des chefs-d'œuvre de la nature? Sont-ils moins précieux pour être animés, sont-ils moins admirables pour être créés par Dieu au lieu de l'être par les hommes?

Louise de Lorraine, si dédaigneuse de toutes les flatteries, si ennemie de toutes les adulations de la cour, se laissa aller au charme de ces paroles parce qu'elles étaient vraies : et la louange sincère n'est plus louange, elle est sympathie, franchise, bonheur.

Faiblissant même sous l'émotion la plus douce, la reine fut obligée de s'asseoir sur un banc taillé dans le buis qui se trouvait au fond d'un quinconce un peu à l'écart de tout le monde. Rénée resta debout près d'elle, appuyant son coude sur le dossier du siége de verdure et son beau front dans sa main.

— Oui, madame, dit-elle, je vous admire comme cette Madeleine à qui Michel-Ange a donné des formes divines, comme l'accent le plus mélodieux de l'orgue en prière, comme la pensée la plus poétique du Tasse parce que tout cela est en vous plus parfait et plus vivant que dans l'œuvre des hommes... Je vous admire et je vous envie!...

— Et comment pouvez-vous rien envier à une autre, vous si richement pourvue de de tous les dons, et qui pourriez, dans votre prédilection des chefs-d'œuvre vivans, vous contempler vous même ?

— Non, car le charme idéal, dont je suis éprise, demande la perfection. Les qualités doivent reposer sur le fond d'une vie pure et sans tache. Je ne suis donc que la partie incomplète de cet ouvrage.

— Votre imagination ardente, qui vous a portée à tant d'erreurs, ne vous conduit-elle pas maintenant à en exagérer les fautes!

— Oh! non, je vois bien clair dans ma vie passée. J'ai cherché à tout prix la fortune, les titres et la renommée bruyante d'une femme dont on ne vante que les succès ; j'ai accepté l'amour de grands seigneurs que je n'aimais pas, seulement parce qu'ils étaient de grands seigneurs, parce qu'ils me donnaient des pierreries qui ajoutaient de l'éclat à ma beauté, des châteaux, des domaines qui ajoutaient des couronnes à mon blazon. J'acceptais leurs magnificences en riant de leur donner en échange de fausses tendresses et des joies aussi vaporeuses que la mousse de leurs coupes dorées.

— Mais n'avez-vous donc jamais aimé?

— Si, mais c'était pour profaner l'amour. J'aimais un jour, une heure, les beaux cheveux ou la main blanche d'un de nos chevaliers, ou sa grâce à danser un ballet, ou sa force à rompre une lance dans un tournoi; je frémissais sous le toucher de son panache ondoyant ou de son écharpe voltigeante ; je me hâtais de céder à cet entraînement du désir; je renonçais ainsi à ces passions profondes que leur grandeur légitime, que leur durée consacre : et l'amour ne m'a point purifiée. Je me suis mariée, j'ai profité de l'erreur d'un étranger pour unir sa destinée honorable à ma destinée flétrie ; et le mariage ne m'a point réhabilitée... Je n'ai connu le réveil des nobles instincts, le retour à l'admiration des saintes choses qu'en vous voyant... Vous étiez à mes yeux, vous si pure et si élevée au milieu de notre cour intrigante, avide et licencieuse, comme une de ces belles statues arrivées de l'Italie; vous étez semblable à ces avant-coureurs d'un monde spiritualisé au milieu des ornemens barbares et grossiers de notre pauvre France. Oh ! si vous saviez avec quel enthousiasm je contemplais en vous la céleste innocence!... Hélas! il y avait si longtemps que je ne l'avais vue!...

La reine tourna la tête vers la jeune pénitente qui s'accusait ainsi. Elle était pâle et exaltée, humiliée et radieuse, belle comme l'ange du repentir. Louise lui dit avec une bonté consolante :

— Ne soyez pas si sévère envers vous, Rénée, et si généreuse envers moi. Nous devons attribuer bien des choses de notre vie à la nature que le hasard nous donne. Vous aviez besoin de plaisirs et d'éclat pour vivre; moi, je pouvais vivre de souffrances... Parmi les oiseaux de nos bois, il en est de voyageurs par nature : il leur faut tous les champs du ciel pour déployer leurs ailes; il leur faut des soleils, des bosquets, des rivages toujours nouveaux, toujours fêtes nouvelles; quand les splendeurs du ciel s'éteignent dans un climat, ils vont les chercher dans l'autre... Mais il est aussi des oiseaux qui volent plus bas, à qui le même buisson suffit pour naître et mourir ; quand l'hiver vient, ils traînent de l'aile, mais ils savent souffrir et attendre. Nous sommes ainsi nous-mêmes avides de mouvemens ou résignés à la vie passive, selon la longueur des ailes que la nature nous a faites.

—Oh ! madame, que les êtres de vertus et de douleurs sont plus beaux devant les yeux de l'ame ! leur sang et leurs larmes coulent comme une rosée bienfaisante pour que tout fleurisse autour d'eux. Vous, madame, vous étiez l'heureuse Louise de Vandemont, vous aviez la paix du cœur, l'air pur et l'amour virginal. On vous a ravi votre belle gerbe de bonheurs, pour vous donner à la place de l'or qui vous glace, des blasons qui vous pèsent, un trône où vous êtes exilée. Et vous avez ce partage, pour que le noble duc Charles III, terminât dans la sérénité sa carrière de travaux et de gloire. Et une fois arrivée à la place qui vous était destinée, vous avez fait au devoir le sacrifice de l'amour adultère, comme vous lui aviez immolé l'amour légitime... Pauvre femme isolée, sans amis, sans patrie, vous avez encore éloigné votre amant de vos yeux, vous avez vécu dans le veuvage et le déespoir, pour que le roi dont l'honneur vous était confié, n eût pas à rougir de la honte la plus cruelle, pour que la cour ne pût pas appuyer ses scandales sur l'exemple de de sa souveraine, pour que l'histoire eût à écrire dans ses tables un règne de femme d'une pureté candide et sublime... Oh ! voyez, madame, avec douceur ce Christ de Michel-Ange vous regarde, il retrouve sur votre front sa pâleur divine, dans votre ame sa devise sainte : *Souffrir pour ses frères.*

— Oh ! Rénée, n'exaltez pas ainsi une faible créature qui n'a d'autre vertu que d'aimer mieux la douceur mélancolique des souffrances de la terre avec la paix de l'âme, que le poids de tous ses délices, avec une conscience troublée. J'étais si faible ! le remords m'eût accablée ; je serais morte avant de pouvoir m'en racheter.

— Oui, vous avez bien choisi! Oui pour un moment de cette vie sainte et pure, de cette gloire intérieure, de cet héroïsme connu de Dieu seul, je donnerais ma beauté qu'on envie, et ma jeunesse qui la remplit d'espérance, et mes vers qu'on trouve harmonieux comme le chant de l'oiseau, et mon luth d'ivoire, et tout ce que j'ai aimé, et tout ce qui m'a rendue fière, je donnerais tout, pour être un instant bénie par le ciel et par vous.

— Puisque vous le voulez, cela sera, Rénée, si Dieu a permis que vous tombiez dans tant de fautes, c'est parce que vous aviez en vous cette énergie puissante, qui peut vous en relever triomphante et consolée.

— Oh ! Dieu vous entende, madame!

Puis, après un instant de silence elle ajouta :

— Vous qui connaissez si bien toutes les choses du ciel, votre patrie, pensez-vous qu'un grand sacrifice, qu'un dévoûment pur et complet à une sainte pensée puisse balancer toute une existence d'erreurs?

— Je le pense : une goutte d'essence dans un vase de l'autel contient autant de parfums que tout un champ de fleurs.

IX.

Les ruines.

La nuit régnait sur Paris.

Entre la porte Saint-Honoré, et le château des Tuileries, on voyait à cette époque, les ruines de l'ancien couvent des Feuillants, brûlé et saccagé quelques années auparavant par un coup de main des huguenots. Le monastère avait été rebâti provisoirement sur la place qui se trouvait à côté, et les frères échappés au carnage, y avaient été réintégrés par Charles IX ; mais l'emplacement de l'édifice anéanti était demeuré dans le même état. Il n'y avait plus que des voûtes noircies et lézardées sur des piliers vacillans; à leurs pieds des restes de murailles étaient unis par des ronces qui garnissaient les interstices; la nuit, resplendissante au dehors, était d'un gris sombre et uniforme dans cette enceinte. Les cavités qui s'y trouvaient, les sentiers tortueux que le hasard y avait frayés, étaient faits pour servir de retraite aux chauves-souris, aux serpens, aux filous, aux truands, aux coupeurs de bourse, à toutes les horreurs de la nuit. On ne sait si c'était chouette, serpent ou voleur qui faisait ébouler çà et là quelques graviers des ruines, mais au fond des caveaux, on entendait plaindre les ombres des moines autrefois égorgés, et au dehors le loup y répondait par un lugubre hurlement.

Cependant une femme est assise dans ces sombres profondeurs.

Enveloppée dans une longue cape blanche, elle ne se détache du fond obscur que comme un léger fantôme : mais si l'œil pouvait percer dans ces ténèbres, il distinguerait à l'ouverture de sa mante un corsage de velours blanc brodé de dorures, et sous son capuchon d'hermine, un bandeau de pierreries. Elle regarde attentivement du côté du couvent neuf des Feuillants ; parfois elle tressaille vivement, et, au moindre bruit, met la main sur son cœur.

Un jeune homme, couvert d'un manteau qui le cache tout entier, est sorti du monastère voisin ; il arrive à grands pas, et malgré le dédale des ruines, marche en ligne droite vers la place où cette femme est assise.

(1) La reine Catherine de Médicis aimait beaucoup cet artiste et venait de lui commander une statue de Henri II.

— François de Brienne, est-ce vous? dit-elle.
— Oui, Rénée... oui, madame la comtesse Altoviti, c'est moi... bien étonné de vous voir à cette heure dans un pareil lieu.
— Bien étonné surtout que je vienne vous y chercher.
— En effet....car j'ai été bien coupable envers vous !
— Dites bien juste?
— J'ai agi en chevalier qui fausse ses devoirs de courtoisie.
— Vous avez agi en homme qui expose sa fortune et son avenir pour conserver l'honneur.... heureusement tout vous sera rendu.
— Oh! madame, c'est vous qui parlez ainsi, vous dont j'ai refusé l'union si précieuse à tant de titres; vous qui devriez m'accabler....
— Je dois vous remercier, car seul vous m'avez dit la vérité. Au milieu de tant d'adulations, vous seul avez osé m'avouer que j'étais méprisée. On vous a offert ma main avec des richesses et des honneurs, et vous avez répondu en vous dérobant de la cour, en renonçant à tout le reste pour vous sauver de cette main profanée... Votre éloquente fuite a tout dit...Hélas! il faut bien du temps, bien des soins pour vous prouver l'amour; un seul instant suffit pour prouver la haine!..
— Madame!
— Et c'est pour cette haine, pour ce mépris que je vous vénère, que je m'adresse à vous entre tous les autres hommes, quand j'ai un grand service à réclamer.
— Quel qu'il soit, madame, je suis prêt à vous le rendre.
— Oh! ne promettez pas encore, car vous ne pourriez tenir sans trembler... Asseyez-vous près de moi sur ce fût de colonne.
J'ai appris par mon confesseur, le père prieur du couvent des Feuillans, que, lorsque vous aviez reçu l'ordre tyrannique et insensé de Henri III et que vous cherchiez à vous y soustraire par la fuite, vous aviez trouvé du danger sur toutes les routes qui vous éloignaient de Paris, et vous étiez réfugié dans le monastère de ce saint prieur, où il voulait bien vous donner asile et protection... Je vous ai écrit de venir me trouver dans ces ruines, à cette place où fut la chapelle du couvent, à dix heures du soir; je vous ai dit que je comptais sur vous pour m'ouvrir une voie de salut... Et maintenant, je frémis de vous en apprendre davantage.
— Doutez-vous de la force de mon bras?
— Non, mais je crains la bonté de votre cœur... Ecoutez, Brienne; vous connaissez toute ma vie; moi, l'héritière de l'antique maison de Châteauneuf et portant dans mon ame tout l'orgueil de mon sang, mais aussi toute l'ardeur de ses passions, je suis arrivée de faute en faute jusqu'au rang de *maîtresse en titre* du roi. Là, cependant, j'étais heureuse, car j'aimais.
— Oui, je me rappelle le premier jour où je vous vis. Henri, blessé dans une partie de chasse, me chargea d'aller vous avertir et de vous amener près de lui : lorsque j'entrai, vous étiez dans votre boudoir, vêtue d'une simple tunique du matin, vous traduisiez une ode d'Ovide en la chantant doucement sur votre luth. A la nouvelle que je vous apportais, je vis votre pâleur, je vis couler vos larmes : oh! c'étaient bien les frissons de la douleur, c'étaient bien les larmes de l'amour.

CLÉMENCE ROBERT.

(*La fin au prochain numéro*)

UN DUEL.

I.

« *Charles Melville à Edouard Vernillier.*

» Cher ami, je serai à Paris le 25, et je pourrai te serrer la main. Adolphe ne m'a point accompagné; il est resté à Bade, près de ma jolie fiancée, Eugénie Duval, chargé, en mon absence, de la surveillance de mon bonheur!.. Il m'a fallu un grand effort de volonté, une considération bien puissante pour me décider à ce voyage, à cette séparation, si courte qu'elle dût être. Tu te souviens sans doute qu'orphelins dès l'âge de huit ans, nous fûmes, mon frère et moi, recueillis par ma tante qui, devenue pour nous une véritable mère, nous prodigua les soins les plus affectueux et les plus constans. Sa pieuse sollicitude ne s'est jamais démentie, et quand, forcée par des intérêts majeurs, elle a dû s'établir à Paris, tandis que nous courions le monde en tous sens pour y chercher des inspirations, de loin comme de près, elle a veillé sur nous, nous soutenant de ses conseils et de ses éloges et s'enorgueillissant des quelques succès qu'ont obtenus nos pinceaux... Payer tant d'amour par l'indifférence ou l'oubli, c'eût été plus qu'une mauvaise action, et quoi qu'il dût m'en coûter, je n'ai pas voulu contracter un hymen, d'où dépend tout mon avenir, sans venir demander à ma seconde mère un consentement qu'elle sera si heureuse de m'accorder.

» Tu ne connais pas encore Eugénie Duval, et deux mots me suffiront pour la peindre. Pour la beauté c'est une fille ravissante, pour le cœur, c'est un ange. Aussi n'est-ce pas seulement de l'amour que je ressens pour elle : c'est du délire, de l'idolâtrie.—Et cependant, s'il faut te laisser voir jusqu'au fond de ma conscience et de ma pensée, te l'avouerai-je? je tremble de contracter cette union que j'appelle de tous mes vœux; car la voix de ma raison me dit que je ne suis pas seul à adorer Eugénie... Mon frère l'aime aussi, et, par une abnégation sublime, il affecte auprès d'elle la tranquillité et l'indifférence... Mon front se couvre de sueur en traçant ces lignes; ma main hésite, mes yeux se voilent... Quoi! pour conquérir le bonheur, je dois briser l'affection dans laquelle je l'ai placé jusqu'à ce jour! Et comment se pourrait-il, en effet, qu'Adolphe ne ressentît point la passion qui me consume? Jumeaux de naissance, ne l'avons-nous pas en quelque sorte toujours été de sentimens et de pensées? Cette ressemblance de nos visages, Dieu ne l'a-t-il pas mise aussi dans nos cœurs? Oh! une telle idée m'épouvante... J'ai surpris Adolphe pleurant à l'écart; je l'ai vu pâlir en écoutant nos paroles d'amour. Oh! dis-moi que je me trompe, prouve-moi que je suis victime d'une terrible illusion, inspire-moi la force de ne pas sonder ce mystère; car, je le sens, le dévoûment ne m'est pas possible, et je disputerais Eugénie même à Dieu! » CHARLES MELVILLE. »

Edouard Vernillier ne lut pas cette lettre sans une vive émotion, car il était attaché sincèrement aux deux frères, et en songeant à l'étonnante harmonie, à l'accord merveilleux que la nature avait établis entre eux, il n'était que trop enclin à croire à la réalité du malheur que Charles lui signalait.

L'envoi de cette lettre ne précéda que de trois jours l'arrivée de celui qui l'avait écrite. C'était un élégant et beau jeune homme de vingt-cinq ans; son front dénotait de brillantes facultés, et dans ses yeux rêveurs, qui tantôt exprimaient un accablement mélancolique, tantôt une impétueuse vivacité, on devinait une ame impressionnable et passionnée.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent étroitement et se laissèrent aller à cette conversation intime et confiante qui ne cache ni arrière-pensées ni secrets. Edouard Vernillier avait peu de choses à raconter à son ami, sa vie ayant été complétement exempte de ces orages du cœur qui ont seuls le triste privilége de la bouleverser profondément. Il n'en était pas ainsi de Charles Melville : toutes ses pensées, ses ambitions, ses espérances, il les avait placées sur la tête d'une jeune fille, d'Eugénie Duval!

Douée d'une éducation parfaite, d'une figure charmante, d'un caractère plein de sensibilité, Eugénie était une femme véritablement accomplie. Son père, après une carrière laborieuse en médecine, avait été jouir dans la jolie petite ville de Bade de la fortune que lui avaient acquise ses talens. Loin de gêner l'inclination qui entraînait Eugénie vers Charles Melville, M. Duval avait encouragé leurs amours; car tout se réunissait pour rendre cette union possible et honorable : les convenances de position, d'âge et de sentiment.

Entre les deux frères, Eugénie avait donné la préférence à Charles Melville, non qu'elle fît d'abord entre eux une distinction qu'il n'était véritablement pas possible d'établir, mais parce que Charles, plus expansif, lui avait le premier parlé d'amour, avait osé le premier lui serrer la main et la rendre maîtresse de sa destinée.

Plus courageux ou plus timide, Adolphe s'était contenté de souffrir et d'aimer, heureux d'accepter le rôle de la douleur dans un drame où son frère devait prendre celui du bonheur.

Comme on l'a vu, Charles avait deviné vaguement ces héroïques souffrances; à la veille de s'unir à Eugénie, il s'effrayait du coup qu'il allait porter à Adolphe; il raconta ses tourmens à Edouard, et celui-ci réussit à le convaincre qu'en dépit des étonnantes similitudes qui l'unissaient à son frère, rien n'obligeait à croire qu'ils dussent inévitablement avoir les mêmes objets d'affection. Le désir ouvre si facilement le cœur à la persuasion!

Ces paroles firent un moment disparaître la mélancolie de Charles Melville, et il fut convenu que la journée des deux jeunes gens se terminerait à l'Opéra. Ils s'y rendirent en effet et ne parvinrent que difficilement à se procurer deux stalles à l'orchestre. Mais à quel fil fragile et mystérieux est attachée l'existence humaine! Sorti pendant un entr'acte, Charles Melville s'aperçoit en rentrant que sa stalle est occupée; s'approchant du personnage qui s'en est emparé, il lui fait poliment remarquer qu'il a commis une méprise et il le prie de lui céder cette place, puisqu'il a eu soin, avant de sortir, d'y déposer son gant qui doit s'y trouver encore.

L'homme auquel s'adressait ces observations avait une figure altière et sombre. Ses épaisses moustaches grisonnantes, la cravate noire qui entourait son cou avec une rigidité toute militaire, sa redingote étroitement boutonnée, son ruban rouge, son allure impérieuse et décidée ne laissaient aucun doute sur sa profession.

En attendant les paroles de Charles, il détourna la tête, souleva légèrement les sourcils et lui jeta, sans répondre, un regard provocateur et dédaigneux.

— Cette stalle est à moi, monsieur, dit Charles d'une voix où commençait à percer la colère.... Veuillez me la rendre de bonne grâce pour me dispenser de l'exiger.
— Elle est à vous... qu'importe... je la garde?
— Trouvez bon alors que je la reprenne.... répliqua Charles Melville, saisissant au collet l'inconnu.

Mais en ce moment même, la main de ce dernier s'appesantit sur son visage.

Un rendez-vous fut arrêté sans cris ni menaces; seulement, à la fin du spectacle, l'inconnu en passant devant Charles le contempla fixement, et lui dit, en épiant avidement l'effet que ces mots allaient produire :

— A demain, monsieur, je suis le général D...

Ce nom, Charles le connaissait comme tout le monde; car celui qui le portait avait acquis en France, à Paris surtout, une terrible célébrité. Personne n'ignorait en effet que, grâce à une adresse meurtrière, secondée toujours par le sort, tous les malheureux qui s'étaient placés en face de cet homme comme adversaires en avaient été retirés comme victimes.

Ce sont, de quelque force d'ame que l'on soit doué, de bien cruels instans que ceux qui précèdent un duel; car alors les liens divers qui nous rattachent au monde se resserrent étroitement autour de nous. Charles passa la nuit entière à écrire et à penser, et plus d'un regret, plus d'un souvenir peut-être vinrent faire chanceler son courage. Le jour venu, l'épreuve était terminée et le divorce accompli. L'homme se retrouva maître de lui-même.

Jugeant que l'injure reçue par Charles Melville rendait toute conciliation impossible, Edouard Vernillier s'était borné au rôle de témoin sans essayer celui de pacificateur. Il n'ignorait pas d'ailleurs que Charles était un de ces hommes qui unissent la science à la fermeté : qu'il se battait et savait se battre. Ne négligeant toutefois aucune des précautions que lui imposait la mission qu'il avait acceptée, il arrêta les conditions du combat, de concert avec les témoins du général, et il fut convenu que la rencontre aurait lieu au bois de Vincennes, près du village de Saint-Mandé, que les deux adversaires seraient placés à vingt pas de distance, et qu'enfin le hasard déciderait auquel des deux appartiendrait le droit de tirer le premier coup.

Charles, avant de monter en voiture, remit une lettre à Édouard en le priant, dans le cas où cette lutte aurait pour lui un résultat mortel, de la porter à son frère, Adolphe Melville.

— Tu lui diras que son nom et celui d'Eugénie ont expiré sur mes lèvres avec ma vie...

Edouard serra vivement la main de son ami. Cette expression était une promesse.

— Merci, reprit Charles en souriant avec une douce mélancolie.

Il partit accompagné de ses témoins. Le général, qui les avait devancés sur le terrain, s'avança vers Charles en l'apercevant, le salua avec une froide politesse, et se remit à fumer aussi paisiblement que s'il eût été complètement étranger à la scène sanglante qui se préparait.

Une pièce de cinq francs fut jetée en l'air, et le sort favorisa Charles Melville. Certain, comme il l'était, de son adresse, il comprit dès lors que son adversaire était perdu; mais, quand il se vit maître de l'existence de l'homme qui l'avait si cruellement offensé, ses ressentimens s'éteignirent; il eut horreur de mettre la mort où Dieu avait mis la vie; il se demanda peut être s'il oserait conduire Eugénie à l'autel de la main qui aurait commis un meurtre; il étendit le bras, en disant :

— Général... à la corne de votre chapeau!

La balle siffla et emporta l'objet indiqué.

M. D... n'avait pas fait un mouvement de crainte, de surprise ou d'inquiétude : sa contenance était restée menaçante, son regard immobile, sa lèvre ironique.

— Vous êtes habile, dit-il froidement.... à vous maintenant, monsieur; le cinquième bouton à gauche!

Le coup partit et Charles tomba : la balle lui avait traversé le cœur.

— C'est un assassinat, un crime odieux! s'écria Edouard Vernillier, pâle de douleur et d'indignation.

— Pas tant de tapage, jeune homme, dit M. D..., d'une voix glacée; chacun ici a usé de son droit à sa fantaisie... Au revoir, messieurs...

En prononçant ces mots, le général monta dans sa voiture et disparut.

Edouard Vernillier fit rendre les derniers devoirs à Charles Melville.

L'infortuné jeune homme fut inhumé dans le cimetière de Saint-Mandé; puis, cette triste mission remplie, le jeune avocat se rendit à Bade, afin de s'acquitter religieusement de la promesse qu'il avait faite à l'ami qui n'existait plus.

En recevant cette nouvelle, Adolphe Melville demeura comme frappé de la foudre; sa douleur fut muette et sombre, comme tous les grands désespoirs; il conduisit Edouard Vernillier dans un tir situé en dehors de la ville, tira dix coups de pistolet et couvrit dix fois la mouche, puis souriant avec une ironie terrible :

— Edouard, lui dit-il, me crois-tu capable de tuer un homme?

II.

Un mois après, une foule impatiente, attirée par les promesses de l'affiche, se pressait dans la salle de l'Opéra, et parmi les habitués de ce théâtre, on pouvait reconnaître le général D***. Non loin de lui, un jeune homme au teint pâle et à l'œil ardent, observait tous ses mouvemens avec une attention singulière, et ce ne fut pas sans un étonnement extrême qu'on le vit, au moment où le général se leva pour sortir pendant un entr'acte, quitter la place qu'il occupait, et aller s'asseoir dans celle que M. D*** venait de laisser momentanément vacante.

— Cette place est la mienne, monsieur! dit en arrivant le général d'une voix haute et impérieuse.

Mais il n'obtint aucune réponse.

— Quittez cette place à l'instant, m'entendez-vous? reprit M. D*** au comble de l'exaspération.

Le jeune homme retourna ironiquement la tête, et, sans parler, regarda fixement le général qui ne put s'empêcher de tressaillir. Cette figure, en effet, grâce à une ressemblance miraculeuse, rappelait mystérieusement à sa mémoire une scène qui s'en était effacée.

— Cette place est à vous? observa lentement l'inconnu, tant mieux! je la garde.

Deux soufflets furent échangés, et un cri d'effroi partit au même instant d'une loge où se trouvait une jeune fille toute tremblante.

— A demain, monsieur!

— A demain, répéta le général d'une voix sombre.

— Nous nous battrons, si ce lieu vous agrée, à Vincennes, près du village de Saint-Mandé, et monsieur sera mon témoin.

En disant ces mots, l'inconnu désignait Edouard Vernillier qui se trouvait dans la stalle contiguë à la sienne, et qui était resté spectateur calme, mais non indifférent, de cette scène. Le général contempla ce dernier avec une surprise profonde.

— Bien, bien, répondit-il, saisi d'une étrange émotion, celui-ci ou un autre, peu m'importe!

On l'a deviné, le jeune homme n'était autre qu'Adolphe Melville.

Il sortit avec Edouard. Le jeune homme avait consenti à devenir le témoin d'Adolphe, comme il l'avait été de Charles Melville : car il s'associait de toute son ame à cette vengeance, et il était bien résolu, si son ami succombait dans cette rencontre, à s'offrir lui-même au général comme dernière victime.

L'endroit où la querelle s'était passée, le lieu choisi pour le combat, la parfaite ressemblance de l'homme qu'il avait pour ennemi avec celui qu'il avait tué, toutes ces circonstances qui semblaient enfantées par le hasard, avaient fait sur l'esprit de M. D*** une impression extraordinaire. Il n'apporta pas sur le terrain cette insouciante fermeté, cette foi en lui-même qui jusqu'alors ne l'avaient jamais abandonné, et quoique le sort l'eût désigné pour tirer le premier coup, il sentit son adresse s'évanouir avec son sang froid. Il ajusta son adversaire d'une main pressée et convulsive, et la balle effleura seulement les cheveux d'Adolphe Melville, trompant pour la première fois cette espèce de prédestination qui avait fait du général D... le duelliste le plus redoutable du royaume.

Adolphe avait conservé la plus stoïque attitude en face de l'arme dirigée sur lui; à son tour il se tourna vers son ennemi, à son tour il étendit le bras, ajusta avec une lenteur cruelle, et murmura d'une voix pénétrante :

— A vous maintenant, monsieur... Le cinquième bouton à gauche!

Le coup partit, et de nouveau la prophétie se réalisa : le général D... avait subi la loi du talion; il avait été tué par une balle de pistolet sur le terrain de ses homicides exploits.

La bête fauve n'avait plus d'existences à dévorer.

Lorsque Adolphe Melville et Edouard Vernillier reparurent dans la maison de M. Daval, ils trouvèrent Eugénie, tout en larmes et plus pâle que jamais, agenouillée devant un crucifix. Adolphe s'avança vers elle :

— Eugénie, lui dit-il, mon frère est vengé... je puis vous lire la lettre qu'il m'écrivit le jour de sa mort, et dont je vous ai caché jusqu'à présent le contenu.

— Lisez, murmura la jeune fille, en posant la main sur son cœur.

La lettre de Charles Melville ne renfermait que ces lignes :

» Mon ami, mon frère, mon Adolphe, je me bats aujourd'hui et je succomberai dans cette rencontre, j'en ai le pressentiment; eh bien! te l'avouerai-je? Quoiqu'au moment d'épouser Eugénie, cette femme de mon choix, cet ange de mes rêves, je ne crains point la mort, et j'ose presque la désirer; car l'union qui me rendrait le plus heureux des hommes, me condamnerait à une éternelle douleur... J'ai pénétré ta pensée, j'ai compris ton sacrifice, j'ai admiré ton dévouement... Merci mille fois, mon noble frère! Si je suis tué, Eugénie doit devenir ta femme; car elle ne cessera pas ainsi de m'appartenir. Epouse-la! je te le demande comme un bienfait; je te le prescris comme un devoir! »

Pas un mot ne fut échangé entre les deux jeunes gens après la lecture de cette lettre. Eugénie tendit la main à Adolphe qui la pressa sur ses lèvres, et le vœu du mourant ne tarda pas à s'accomplir. Unis devant Dieu, ils se retirèrent avec M. Daval dans une petite maison située près du tombeau de Charles, et pas un jour ne s'écoule sans qu'ils y portent une prière, une fleur et des larmes.

BENEDICT GALLET.

(*Courrier Français.*)

LE DIAMANT DU MOGOL.

Par une nuit d'hiver sèche et brillante, au mois de janvier 1762, un jeune homme nommé Orio sortit, lui cinquième, d'un magnifique palais situé dans la plus belle rue de Bologne, en fredonnant un air de Gluck. Il était vêtu d'une large houpelande à brandebourgs, sous laquelle il avait pris soin d'abriter son violon, son cahier de musique et son archet. Il marchait d'un air distrait et préoccupé. Ceux qui le précédaient causaient vivement entre eux : c'étaient quelques musiciens de la ville qui venaient de donner une aubade au palais de..., pour le passage de l'ambassadeur français de Venise à Bologne, le comte de V... Le gala officiel qui avait précédé le concert avait été fort splendide. Les ailes de l'édifice, ardemment illuminées attestaient encore la présence des nobles personnages; les danses et les jeux animaient les galeries. Ces galeries extérieures à vitres larges, radieuses et transparentes, comme elles le sont toutes dans les belles villes d'Italie, formaient autant de girandoles sur la rue; tout le quartier de ce palais était sur pied : les étudians, les vendeurs de saucisses et les troupes papales. Les curieux ne pouvaient se lasser de voir ces seigneurs en frac mordoré, en grande poudre, en manchettes, dont la silhouette traversait les appartemens; ces laquais alertes et ces coureurs galonnés sous le vesti-

bule. La lune avait beau découper alors avec coquetterie, sur un fond de nuages blancs, la double tour penchée de la Garisenda et des Asinelli. Bologne entière semblait s'être concentrée dans cette partie de la ville.

Le jeune homme dont nous avons parlé tournait la tête en arrière de temps à autre, avec un sentiment bien distinct de ceux de la foule ; son anxiété était réelle : il fuyait quelqu'un. Etait-ce quelque inhumaine à éventail, quelque princesse du bal armée de rigueur et de vertu? Ou bien avait-il vu un visage ennemi dans cette fête? Quoi qu'il en fût, il ne tarda pas à essuyer le feu roulant de vingt quolibets que lui décochaient ses malins confrères. A les entendre il avait joué tout de travers tout le temps de cette symphonie, et il ne méritait pas de faire partie du corps d'harmonie de Bologne. La figure basanée d'un nègre de l'ambassadeur avait paru lui causer une impression étrangère; la présence de cet homme le gênait évidemment. Que pouvait-il y avoir entre cet homme noir et lui? Ses amis l'ignoraient, et ils le pressaient de s'expliquer.

Orio se rejeta sur l'horrible chaleur des appartemens et l'émotion naturelle de jouer devant une compagnie si difficile. Il n'avait jamais aimé les nègres, et les croyait plus que tous les autres capables de jeter un sort; aussi avait-il touché tout le temps sa main de corail, petite breloque fort en usage en Italie contre la *jettatura*, quand ce maudit homme lui avait présenté des rafraîchissemens sur un plateau. Du reste, Orio ne le connaissait aucunement; il savait seulement que c'était le confident de l'ambassadeur et son factotum. Ses amis durent se contenter de ces explications, et le laissèrent bientôt au détour d'une petite rue isolée, dans laquelle était alors située l'école d'anatomie. Le placement de cette école en pareil lieu n'était que provisoire; on réparait à Bologne l'ancien amphithéâtre de cette université.

Orio, dès qu'il se vit seul, leva le nez et regarda si nulle lumière n'échancrait les volets de cette maison. C'était un bâtiment noir comme de l'encre, dont les seules fenêtres du rez-de-chaussée avaient bien vingt pieds de haut ; dans cette salle basse se trouvait l'amphithéâtre de dissection.

Le jeune musicien frappa deux fois dans ses mains, et il vit alors s'ouvrir une petite lucarne de la salle basse... Une jeune et grande fille apparut tenant sa lumière en main ; elle ouvrit la porte à Orio, et ils se trouvèrent bientôt tous deux dans une vaste pièce où le faible jour d'une lampe à moitié baissée jetait çà et là des reflets douteux. C'était l'amphithéâtre orné de gradins circulaires, l'amphithéâtre où les femmes, ces étranges docteurs en robe noire, professaient elles-mêmes l'anatomie. Les tables de marbre sur lesquelles on étendait ordinairement les cadavres en étaient alors lavées avec soin ; les fioles et les instrumens étaient rangés avec ordre; trois fenêtres percées à la voûte aéraient ce triste lieu. La jeune fille avait un livre encore ouvert sous ses yeux, lorsque le musicien entra et lui prit la main, après avoir déposé son violon à côté d'elle.

— Blanca, lui dit-il avec une expression étrange d'émotion, Bianca, il faut partir cette nuit même.

— Pourquoi? reprit-elle allarmée de la pâleur d'Orio.

— Parce que je viens de rencontrer à ce bal de l'ambassadeur un homme qu'il amène ici à sa suite; cet homme est mon ennemi, il vous a connue à Rome il y a trois ans, et il revient pour vous épouser.

—C'est Ambrosio, dit Blanca, Ambrosio le nègre dont j'avais tant peur! Il vivait alors de la vie des Transtéverins ; on l'employa souvent dans de sombres et dangereuses missions. Il avait toujours le couteau à la ceinture. Une fois, je m'en souviens, il me menaça de son *lymparile* (1) parce que je refusais de danser la saltarelle avec lui. Mais comment se fait-il qu'il soit à cette heure si avant dans les bonnes grâces de l'ambassadeur de France?

— Je l'ignore, Bianca ; mais vous connaissez vous-même le caractère irascible de cet homme... Nul doute qu'il ne sache déjà mes projets à moi qui ignore les siens ; il sait que je vous aime depuis trois ans comme un fou, que je veux vous épouser, vous, aussi belle à coup sûr que la vierge de Foligno, vous, que je me suis promis de rendre heureuse, et cela dès demain... car je quitte tout pour Bianca, amis, parens et famille...

—Pauvre Orio, dit-elle, pauvre Orio, tu parles comme un insensé ou un poète! Tu sais que ma vieille mère n'a que Blanca pour soutien, que je vis ici obstinément de mon travail, et de quel travail, grand Dieu! Pendant que tu promènes ton archet sur un instrument qui peut passer pour une ame, moi j'enfonce ici le scalpel dans des chairs livides; aussi, tu le vois, je suis déjà vieille avant l'âge. Crois-moi, Orio, pars seul, puisque tu veux partir; abandonne ici l'infortunée Bianca!

Bianca Pallini, en prononçant ces paroles, regardait le jeune homme avec une tristesse résignée... La pauvre fille était encore belle, mais elle avait perdu les fraîches couleurs de son teint ; elle s'était tuée à ce travail horrible et nocturne : ce n'était plus une femme, c'était la science elle-même, cette science qu'Albert Durer a peinte tant de fois sous la figure d'une femme pâle et mélancolique. Bianca gagnait à peine de quoi se soutenir avec sa mère, et de son côté Orio n'était guère plus riche. Neveu d'un des plus riches orfèvres de Gênes, Orio eût pu raisonnablement compter sur sa fortune ; mais le jour de la mort de son oncle, le podestat lui avait signifié que toute la fortune revenait à son frère aîné : ce frère avait assiégé le lit du mourant et s'était enfui avec le legs qu'il lui avait extorqué, après avoir fait indignement déshériter Orio. Il était parti pour le Mogol.

Nos deux amoureux réfléchissaient donc à toute l'amertume de cette double vie de labeur et de misère, quand ils entendirent un bruit couvert dans la rue. Le bruit devint bientôt plus intense ; Orio distingua clairement des cris à plusieurs reprises : c'était un homme qu'on assassinait. Orio sortit malgré les remontrances de Bianca ; il arriva bientôt à l'encoignure de la rue d'où partaient les cris, et reconnut par une éclaircie de lune la figure du nègre Ambrosio aux prises avec l'agonie. Ambrosio gisait percé de huit coups de stylet; mais tout en expirant loin de ses assassins, qui venaient de prendre la fuite, le malheureux faisait d'incroyables efforts pour avaler un objet de forme ovale qui jetait alors une flamme vive et brillante... Orio crut reconnaître un diamant; il tenta vainement de l'arracher au nègre : Ambrosio l'absorba en poussant un soupir étouffé...

Cependant la milice papale arrivait au lieu du meurtre; Orio fut pris malgré ses dénégations, on supposa qu'il avait jeté son arme loin du cadavre. Pendant qu'on le conduisait dans les prisons de la ville, on portait le corps sanglant d'Ambrosio vers le lieu le plus proche, le théâtre d'anatomie. Arrivé en cet endroit, les soldats bolonais l'étendirent sur l'une des tables, et l'on pria Bianca Pallini de déclarer à la justice s'il existait quelque moyen de rappeler le nègre à la vie. Etonnée de l'arrestation d'Orio et plus encore de l'attaque nocturne dont Ambrosio était devenu victime la jeune fille ne savait que penser; une étude opiniâtre, une intelligence précoce avait fait d'elle un médecin véritable ; elle crut s'apercevoir d'un gonflement étrange produit à la gorge du mort, et en y portant la main avec adresse, elle sentit bientôt un corps dur qui avait dû amener chez cet homme une suffocation instantanée. Sur sa réponse décisive qu'il n'y avait plus rien espérer d'Ambrosio, la justice se retira. Mais elle venait à peine de quitter ce lieu de terreur, qu'un jeune homme frappa vivement à la porte de Bianca, en la priant de vouloir bien lui ouvrir. Bianca pensa peut-être que c'était Orio qu'on venait de remettre en liberté; mais le nouveau visiteur lui montrant le cadavre étendu sur la table de marbre et dont son scalpel allait bientôt poursuivre l'examen :

— Ce cadavre, dit-il, est celui d'un misérable qui a trahi ma confiance, mademoiselle. Secrétaire de l'ambassadeur de France depuis dix ans, je l'avais chargé d'une mission près du gouverneur de cette ville : cette mission consistait dans la remise d'un diamant qui constitue seul une fortune d'un million; cette remise devait être faite à son légitime propriétaire, le seigneur Orio, frère d'un capitaine que j'ai connu aux Grandes-Indes. Je n'ai entendu parler que ce soir du nom d'Orio, et j'avais juré à son frère mourant de remplir sa dernière volonté. Ce jeune musicien était sorti lorsqu'on prononça son nom devant moi. Je pris alors Ambrosio, dont j'ignorais l'horrible cupidité; je voulais m'en faire accompagner pour porter le legs de mon ami à son frère. Au détour de la *Strada Stretta*, le nègre Ambrosio s'est tourné vers moi tout d'un coup, et comme il était doué d'une force herculéenne, il n'a pas eu de peine à triompher de ma résistance, après m'avoir blessé de ma propre épée. En ce moment critique, il m'a enlevé mon diamant ; mais aussi, dans le même quart-d'heure, j'ai vu accourir à moi une foule de gens que j'ai supposé être des voleurs : ils devinaient sans doute le coup de main qu'Ambrosio voulait tenter et comptaient partager le butin avec lui. J'ignore ce que ce dépôt précieux a pu devenir; mais en loyal gentilhomme, je venais faire ma déclaration à la justice.

Un frémissement de joie parcourut les veines de Bianca, au récit du secrétaire ; elle s'agenouilla une seconde devant une image de la Vierge dont le cierge était allumé au sein de l'amphithéâtre, et, la prenant à témoin de ce qu'elle allait faire devant ce gentilhomme, elle enfonça le scalpel dans la gorge du nègre. Un diamant de la plus belle eau, un diamant moins riche toutefois que le *Sanci*, le fameux diamant que Law vendit au régent, sortit bientôt de ce gosier noir comme l'enfer; Bianca le montra avec orgueil au noble inconnu.

— Maintenant, lui dit-elle, monsieur, je m'en rapporte à votre générosité. Allez, porter vous même à Orio ce diamant qui est une fortune, et qu'il oublie la pauvre Bianca!

Le gentilhomme ne tarda pas à revenir avec Orio, dont il avait obtenu sans peine la liberté ; quelques jours après Orio épousait Bianca Pallini et allait s'établir avec elle dans un des plus beaux palais de la rue de Balbi, à Gênes.

Quand le doge les y reçut, un acte secret fut déposé à la Quarantie; il contenait l'écrit du capitaine mort aux Indes, et qui, au lit de mort, se repentant sans doute du grave préjudice porté à son frère, avait voulu le dédommager. Un diamant des plus rares, extrait des mines du Mogol, et qui valait presque un million, lui avait semblé devoir racheter assez sa faute. Les armes de Bianca Pallini, dont la famille est à cette heure éteinte en Italie, portaient un scalpel et un diamant divisés par un navire de la compagnie des Indes.

QUELQU'UN.

(*Globe.*)

(1) Sorte de canif commun à Rome.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Pendant le cours de l'année 1841, les hospices et autres établissemens publics de la ville de Paris ont été autorisés à accepter des donations et legs dont la valeur s'élève à environ quatre cent mille francs. Malgré le penchant pour les jouissances matérielles et l'esprit d'égoïsme du jour, on voit qu'il existe toujours en France de nobles sentimens de bienfaisance.

— Des lettres de Bar-le-Duc annoncent que la santé de M. le maréchal duc de Reggio donne de vives inquiétudes.

— On écrit de Valenciennes :

« Le froment et le seigle surpassent de beaucoup, en qualité, les récoltes des années précédentes. Les renseignemens venus des marchés les plus importans du pays confirment pleinement cette assertion. On a rencontré du froment qui pesait de 83 à 84 kil. l'hectolitre, et le seigle de la nouvelle récolte pèse plus que le froment de la récolte de l'année précédente. »

— Le conseil municipal de Strasbourg vient de voter une somme de 8,000 fr., destinée à la dixième réunion du congrès scientifique qui aura lieu dans cette ville le 28 septembre, et aux fêtes qui seront célébrées pour cette solennité.

—La fabrique d'horlogerie de Besançon a rencontré, depuis la libre introduction des montres suisses, des épreuves difficiles à traverser. Elles ne l'ont pas ébranlée ; ce qui prouve que son existence est désormais assurée, et que Besançon conservera le seul grand atelier qui ait pu jusqu'ici, en France, lutter contre la concurrence genevoise et neufchâteloise.

Il a été fabriqué à Besançon en 1841 : montres d'or, 4,948 ; montres d'argent, 44,912 ; total 49,860. Les six premiers mois de 1842 présentent un total de 25,985, dont 2,872 montres d'or, et 23,113 montres d'argent, ce qui accuse une légère augmentation dans les produits.

Sur les réclamations adressées par la chambre de commerce au ministre des finances, on a cessé de contrôler aux bureaux de garantie de Besançon, Montbéliard et Paris, les montres qui y étaient présentées finies, mais non acquittées, et qui avaient par conséquent été introduites en fraude des droits. L'exécution de cette mesure a eu d'excellens résultats, puisque le nombre des montres présentées depuis le 1er janvier 1842 au bureau de Besançon, pour y être contrôlées après avoir acquitté les droits, s'élève à 27,613 pour 6 mois, tandis qu'on n'en avait présenté que 39,609 pendant toute l'année 1841. L'Etat a donc profité d'une somme considérable qu'on payait précédemment au commerce interlope, si funeste aux populations de nos contrées, et nos fabricans indigènes ont vu cesser l'avantage illicite que la différence dans le mode du contrôle établissait au profit des fabricans étrangers. (*L'Impartial.*)

— On lit dans l'*Alsace* :

« En se promenant sur la grande terrasse de l'Orangerie, à la Robertsau, l'on voit fleurir en ce moment, dans une grande cage en verre, l'*agava americana*, connue plus généralement sous le nom d'*aloès d'Amérique*. Cette plante peut durer de longues années avant de fleurir, et c'est ce qui a fait dire qu'elle ne fleurissait que tous les cent ans ; mais lorsqu'une fois elle a porté des fleurs, elle cesse de végéter, ses forces étant épuisées par le grand effort qu'il lui a fallu faire pour porter cette immense quantité d'organes floraux. Tout le monde connaît ses grandes feuilles charnues, bordées d'épines ; lorsque la tige doit porter des fleurs, on la voit s'allonger prodigieusement et émettre des feuilles de plus en plus petites qui bientôt ne se présentent plus que sous forme d'écailles membraneuses. De l'aisselle de chacune des de ces feuilles, sort une branche également très ramifiée, et au sommet de chaque ramuscule se trouve une fleur de couleur verdâtre, à six pétales dressés, à ovaire infère, à six étamines, dont les anthères très longues oscillent comme sur un pivot au sommet du filet. Ce qui rend l'inflorescence de l'agave si curieuse, c'est l'immense quantité de ses fleurs (quelques centaines) disposées en vaste panicule. La hauteur de la tige en fleur de l'individu qui se trouve à la Robertsau, est de 2 mètres. »

— L'arrestation d'une jeune fille de 14 ans, comme prévenue de se livrer à la prostitution, opérée sur l'ordre direct du commissaire de police, alors que rien ne semblait justifier une semblable mesure, et avec des circonstances qui paraissent avoir amené chez cette malheureuse jeune fille un état de maladie grave, vient d'exciter à Roubaix une émotion populaire assez sérieuse pour que le préfet du Nord ait cru devoir se rendre sur les lieux afin de veiller au rétablissement de l'ordre. On annonce que la conduite du commissaire de police sera déférée à la justice.

— On écrit de Nîmes, le 17 août :

« Le 12 de ce mois, le convoi de voyageurs parti d'Alais, à quatre heures du soir, arrivant à la station de Boucoiran, a rencontré un train de charbon qui arrivait à la même station. Le garde Lavaul, ayant négligé de signaler ce dernier train, le mécanicien du train de voyageurs, qui ne s'attendait pas à le rencontrer, n'a pu retenir son convoi, et sa machine est allée heurter le dernier wagon du train de charbon. Ce wagon a été brisé, et plusieurs autres du même train ont été jetés hors de la voie. Les wagons du train des voyageurs n'ont éprouvé qu'une secousse sans conséquence et n'ont souffert en aucune façon. Aucun des voyageurs n'aurait eu le moindre mal, si l'un d'eux, s'étant bien à tort jeté en bas de la portière d'une des voitures, ne se fût ainsi bien légèrement blessé au genou.

— Nous lisons dans l'*Observateur d'Avesne*, que l'excessive chaleur qui règne cette année, a donné lieu à un de ces phénomènes qui se produisent rarement. Un incendie spontané s'est allumé sur le fumier d'une ferme située dans une commune des environs d'Avesnes. L'exposition constante de ce fumier à toute l'ardeur du soleil avait développé dans son intérieur une chaleur telle qu'elle a fini par amener l'état de combustion : un grand carré s'est bientôt trouvé en flammes, et l'on n'est parvenu à les éteindre qu'en y jetant avec abondance les eaux d'écoulement qui se trouvaient autour du fumier.

— Depuis le dernier incendie, que les habitans de Venables attribuent toujours à la malveillance, il avait été décidé qu'on monterait la garde et qu'on ferait des patrouilles dans la commune, pendant la nuit. Lundi dernier, une de ces patrouilles rencontra un cabriolet dans lequel étaient deux jeunes hommes de Louviers, et leur cria : *Qui vive* !

Effrayés à la vue de ces hommes armés, sur la grande route, à une heure avancée, les jeunes gens pressèrent leur cheval afin déchapper à ce qu'ils pouvaient envisager comme un danger ; mais un de ces hommes fit feu et blessa les deux voyageurs dont un assez grièvement. La détonation de l'arme à feu amena sur le lieu d'autres habitans : on s'empressa autour des blessés auxquels on prodigua des soins. Cependant, informé de ces faits, M. le procureur du roi s'est rendu le lendemain à Venables et a fait arrêter celui qui a tiré le coup de fusil. (*Journal de Louviers.*)

— Un crime affreux vient d'être commis dans la commune de Flavigny (Marne), par suite de jalousie entre ses habitans, au sujet de la chasse. Dans la nuit du 16 au 17 de ce mois, Hiardot fils et sa sœur parcouraient une partie des terres de la commune avec un filet traînant, lorsque vers deux heures ils se virent en présence de deux hommes armés de fusils ; l'un de ces hommes déchargea son arme sur la fille Hiardot, tandis que l'autre mettait en joue son frère. Celui-ci, exaspéré, se jeta sur l'assassin, et une lutte des plus violentes s'engagea entre eux, lutte dans laquelle Hiardot succomba sous les coups de crosse de fusil reçus sur la tête et sur les reins. Laissé sur le terrain dans un état pitoyable, il retrouva cependant assez de force pour se traîner jusqu'au village pour demander secours et désigner l'endroit où gisait sa sœur. Quelques personnes s'empressèrent de se rendre au lieu indiqué, et trouvèrent cette malheureuse fille expirante. Sur les renseignemens donnés par Hiardot, la justice a fait arrêter deux jeunes gens que l'on croit être les auteurs de ce crime : ils ont été déposés à la maison d'arrêt d'Epernay. Les blessures du jeune Hiardot sont tellement graves, qu'elles mettent sa vie en danger.

— On mande de Tarbes, 16 août : « On a à déplorer un grand malheur arrivé pendant les courses. Entraînées par la curiosité, quelques personnes s'étaient avancées sur la voie, pour mieux voir. Cette imprudence que tout le zèle de la troupe n'a pu prévenir, leur a été fatale. Un des concurrens, cherchant à devancer ses rivaux, a violemment heurté ce groupe, et trois des personnes qui le composaient ont été lancées au loin dans l'arène, d'où on les a relevées sans connaissance, plus ou moins blessées ou contusionnées. Sur le soir, on assurait que les blessures de l'un de ces malheureux étaient très graves, et qu'on désespérait de ses jours. C'est, dit-on, un homme de 36 ans, nouvellement marié, demeurant à Laloubère. »

— On écrit de Gand :

« Dimanche matin sont décédés subitement en cette ville, dans un des quartiers les plus populeux (au Meerhen), les nommés Caroline Thysebaert et son fils Félix-Xavier Schellynck, agé de 40 ans. La maladie présentait tous les symptômes du choléra asiatique, et la panique qu'inspira aux voisins cette mort subite fut telle que l'intervention de la police devint nécessaire pour rassurer les habitans de ce quartier. » (*Ami de l'ordre.*)

—Un journal de l'Ouest cite un fait récent qui caractérise vivement les mœurs des Indiens. Deux hommes de la nation des Winebagoes se querellent, en viennent aux mains, et dans la lutte un d'eux tombe frappé d'un coup de poignard. Le meurtrier est immédiatement poursuivi, il fait pour échapper des efforts inouïs ; mais voyant qu'il lui était impossible de ne pas être pris, il vient se livrer de lui-même, retourne fort tranquillement sur ses pas, puis, arrivé sur le théâtre de la rixe, il s'assied sur le corps de sa victime. Les parens se mettent en devoir de l'arracher à ce cadavre : quelques voyageurs interviennent et plaident en faveur du prisonnier, qui, d'après eux, n'a fait que se défendre. On leur répond que si les hommes blancs consentent à payer quinze piastres à la mère du défunt, on laissera aller le meurtrier ; sinon il faut qu'il meure.

Les voyageurs malheureusement se trouvent dans l'impossibilité de satisfaire à cette demande, et sont forcés d'abandonner le sauvage qu'ils auraient voulu sauver. Ce dernier, durant les pourparlers qui venaient d'avoir lieu, restait tranquillement assis sur le corps de son ennemi, fumant son calumet avec autant de quiétude et d'indifférence que s'il ne se fût pas agi de sa vie ; lorsqu'on lui annonce qu'il faut mourir, son sang-froid ne se dément pas ; il ôte un instant son calumet de sa bouche, pour pousser le cri ordinaire : « Ugk ! » puis il se livre à l'exécuteur. Celui-ci se place derrière lui, et d'un seul coup de hache lui abat le bras droit à la hauteur de l'épaule. L'Indien reprend son calumet comme si de rien n'était et continue à fumer ; d'un second coup l'exécuteur lui abat le bras gauche, et l'Indien ne bronche pas, et pas un muscle ne son visage ne trahit la souffrance ! Un troisième coup de hache le renverse à terre, et cependant il n'a rien perdu de son air indifférent et stoïque. Il est alors achevé par les parens de sa victime et meurt sans donner le moindre signe de faiblesse. Que de courage et de cruauté tout à la fois chez de pareils hommes ! » (*Courrier des Etats-Unis.*)

— Parmi les progrès récemment faits par l'industrie, on signalait dernièrement l'existence en Angleterre d'une église de fonte. Nous apprenons que ce genre de construction va être employé à Hornu (Belgique), et cette commune est en ce moment en traité avec l'administration des hauts-fourneaux de Couillet pour lui confier l'exécution de l'église qu'elle se dispose à élever.

BOULE et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3

Dimanche 3 Septembre 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 36

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : *A Paris*, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. *Et en Province*, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. (AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES. Un an.... 38 f. Six mois.. 20 Trois mois 11

2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES. Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6

SOMMAIRE.

MELMOTH RÉCONCILIÉ.

Par une sombre journée d'automne, vers cinq heures du soir, le caissier d'une des plus fortes maisons de banque de Paris travaillait encore à la lueur d'une lampe allumée déjà depuis quelque temps. Suivant les us et coutumes du commerce, la caisse était située dans la partie la plus sombre d'un entresol étroit et bas d'étage. Pour y arriver, il fallait traverser un couloir éclairé par des jours de souffrance, et qui longeait les bureaux dont les portes étiquetées ressemblaient à celles d'un établissement de bains. Le concierge avait dit flegmatiquement, dès quatre heures, suivant sa consigne :—*la caisse est fermée.* En ce moment les bureaux étaient déserts, les courriers expédiés, les employés partis; les femmes des chefs de la maison attendaient leurs amans; les deux banquiers dînaient chez leurs maîtresses : tout était en ordre. L'endroit où les coffres-forts avaient été scellés dans le mur se trouvait derrière la loge grillée du caissier, sans doute occupé à faire sa caisse. La devanture ouverte permettait de voir une armoire en fer mouchetée par le marteau, qui, grâce aux découvertes de la serrurerie moderne, était d'un si grand poids, que les voleurs n'auraient pu l'emporter. Cette porte ne s'ouvrait qu'à la volonté de celui qui savait écrire le mot d'ordre dont les lettres de la serrure gardent le secret sans se laisser corrompre, belle réalisation du *Sésame, ouvre-toi !* des Mille et Une Nuits. Ce n'était rien encore. Cette serrure lâchait un coup de tromblon à la figure de celui qui, ayant surpris le mot d'ordre, ignorait un dernier secret, l'*ultima ratio* du dragon de la mécanique. La porte de la chambre, les murs de la chambre, les volets de fenêtres de la chambre, toute la chambre était garnie de feuilles en tôle de quatre lignes d'épaisseur, déguisées par une boiserie légère. Ces volets avaient été poussés, cette porte avait été fermée. Si jamais un homme put se croire dans une solitude profonde et loin de tous les regards, cet homme était le caissier de la maison de Nucingen et compagnie, rue Saint-Lazare. Aussi, le plus grand silence régnait-il dans cette cave de fer. Le poêle éteint jetait cette chaleur tiède qui produit sur le cerveau les effets pâteux et l'inquiétude nauséabonde que cause une orgie le lendemain. Le poêle endort, il hébète et contribue singulièrement à crétiniser les portiers et les employés.

Une chambre à poêle est un matras où se dissolvent les hommes d'énergie, où s'amincissent leurs ressorts, où s'use leur volonté. Les bureaux sont la grande fabrique de médiocrités dont les gouvernemens ont besoin pour maintenir la féodalité de l'argent sur laquelle s'appuie le contrat social actuel. La chaleur méphitique qu'y produit une réunion d'hommes n'est pas une des moindres raisons de l'abâtardissement progressif des intelligences. Le cerveau d'où se dégage le plus d'azote asphyxie les autres à la longue.

Le caissier était un homme âgé d'environ quarante ans, dont le crâne chauve reluisait sous la lueur d'une lampe-Carcel qui se trouvait sur sa table. Cette lumière faisait briller les cheveux blancs mélangés de cheveux noirs qui accompagnaient les deux côtés de sa tête, à laquelle les formes rondes de sa figure donnaient l'apparence d'une boule. Son teint était d'un rouge de brique. Quelques rides enchâssaient ses yeux bleus. Il avait la main potelée de l'homme gras. Son habit de drap bleu, légèrement usé sur les endroits saillans, et les plis de son pantalon miroité, avaient cette espèce de flétrissure qu'y imprime l'usage, que combat vainement la brosse, et qui donne aux gens superficiels une haute idée de l'économie, de la probité d'un homme assez philosophe pour porter de vieux habits. Mais il n'est pas rare de voir les gens qui liardent sur des riens se montrer faciles, prodigues ou incapables, dans les choses capitales de la vie. La boutonnière du caissier était ornée du ruban de la Légion-d'Honneur; il avait été chef d'escadron de dragons sous l'empereur. M. de Nucingen, ancien fournisseur, avait été jadis à même de connaître les sentimens de délicatesse de son caissier, en le rencontrant dans une position élevée d'où le malheur l'avait fait descendre, et à laquelle les deux associés avaient égard, en lui donnant cinq cents francs d'appointemens par mois. Il était caissier depuis 1813, époque à laquelle il fut guéri d'une blessure reçue au combat de Studzianka, pendant la déroute de Moscou, mais après avoir langui six mois à Strasbourg, où quelques officiers supérieurs avaient été transportés par les ordres de l'empereur pour y être particulièrement soignés. Il avait le grade honoraire de colonel, deux mille quatre cents francs de retraite, et se nommait Castanier.

Castanier, chez qui, depuis dix ans, le caissier avait tué le militaire, inspirait aux deux banquiers une si grande confiance, qu'il dirigeait également les écritures du cabinet particulier situé derrière sa caisse, et où descendaient les deux associés par un escalier dérobé. Là se décidaient les affaires; là était leur blutoir où l'on tamisait les propositions, le parloir où s'examinait la place; de là partaient les lettres de crédit; enfin, là était le grand-livre et le journal où se résumait le travail des autres bureaux. Après avoir été fermer la porte de communication à laquelle aboutissait l'escalier qui menait au bureau d'apparat où se tenaient les deux banquiers au premier étage de leur hôtel, Castanier était revenu s'asseoir et contemplait depuis un instant plusieurs lettres de crédit tirées sur la maison Baring à Londres. Puis il avait pris la plume et venait de contrefaire, au bas de toutes, la signature de la maison *Nucingen et Ce*. Au moment où il cherchait laquelle de toutes ces fausses signatures était la plus parfaitement imitée, il leva la tête comme s'il eût été piqué par une mouche, en obéissant à un pressentiment qui lui avait crié dans le cœur : — *Tu n'es pas seul !* Et le faussaire vit derrière le grillage, à la chattière de sa caisse, un homme dont il n'avait pas entendu la respiration, qui lui parut ne pas respirer, et qui sans doute était entré par la porte du couloir que Castanier aperçut toute grande ouverte. L'ancien militaire éprouva, pour la première fois de sa vie, une peur qui le fit rester la bouche béante et les yeux hébétés devant cet homme, dont l'aspect était d'ailleurs assez effrayant pour ne pas avoir besoin des circonstances mystérieuses de son apparition. La coupe oblongue de la figure de l'étranger, les contours bombés de son front, la couleur aigre de sa chair, annonçaient, aussi bien que la forme de ses vêtemens, qu'il était Anglais. Cet homme sentait l'Anglais. A voir sa redingote à collet, sa cravate bouffante dans laquelle se heurtait un jabot à tuyaux écrasés, et dont la blancheur faisait ressortir la lividité permanente d'une figure impassible dont les lèvres rouges et froides semblaient destinées à sucer le sang des cadavres, on devinait ses guêtres noires boutonnées jusqu'au-dessus du genou, et cet appareil à demi puritain d'un riche Anglais sorti pour se promener à pied. L'éclat que jetaient les yeux de l'étranger était insupportable et causait à l'ame une impression poignante qu'augmentait encore la rigidité de ses traits. Cet homme sec et décharné semblait avoir en lui comme un principe dévorant qu'il lui était impossible d'assouvir. Il devait si promptement digérer sa nourriture, qu'il pouvait sans doute manger incessamment, sans jamais faire rougir le moindre linéament de ses joues. Une tonne de ce vin de Tokay nommé *vin de succession*, il pouvait l'avaler sans faire chavirer ni son regard poignardant qui lisait dans les ames, ni sa cruelle raison qui semblait toujours aller au fond des choses, il avait un peu de la majesté fauve et tranquille des tigres.

— Monsieur, je viens toucher cette lettre de change, dit-il à Castanier d'une voix qui se mit en communication avec les fibres du caissier, et les atteignit toutes avec une violence comparable à celle d'une décharge électrique.

— La caisse est fermée, répondit Castanier.

— Elle est ouverte, dit l'Anglais en montrant la caisse. Demain est dimanche, et je ne saurais attendre. La somme est de cinq cent mille francs, vous l'avez en caisse, et moi, je la dois.

— Mais, monsieur, comment êtes-vous entré?

L'Anglais sourit, et son sourire terrifia Castanier. Jamais réponse ne fut ni plus ample ni plus péremptoire que le ne fut le pli dédaigneux et impérieux formé par les lèvres de l'étranger. Castanier se retourna, prit cinquante paquets de dix mille francs en billets de banque, et, quand il les offrit à l'étranger qui lui avait jeté une lettre de change acceptée par MM. de Nucingen et compagnie, il fut pris d'une sorte tremblement convulsif en voyant les rayons rouges qui sortaient des yeux de cet homme, et qui venaient reluire sur la fausse signature de la lettre de crédit.

— Votre..... acquit..... n'y..... est pas, dit Castanier en retournant la lettre de change.

Passez-moi votre plume, dit l'Anglais.

Castanier présenta la plume dont il venait de se servir pour son faux. L'étranger signa John Melmoth, puis il remit le papier et la plume au caissier. Pendant que Castanier regardait l'écriture de l'inconnu, laquelle allait de droite à gauche, à la manière orientale, Melmoth disparut et fit si peu de bruit, que quand le caissier leva la tête, il laissa échapper un cri en ne voyant plus cet homme, et en ressentant les douleurs que notre imagination suppose devoir être produites par l'empoisonnement. La plume dont Melmoth s'était servi lui causait dans les entrailles une sensation chaude et remuante assez semblable à celle que donne l'émétique. Comme il semblait impossible à Castanier que cet Anglais eût deviné son crime, il attribua cette souffrance intérieure à la palpitation que, suivant les idées reçues, doit procurer *un mauvais coup* au moment où il se fait.

— Au diable! je suis bien bête; Dieu me protége, car si cet animal s'était adressé demain à ces messieurs, j'étais *cuit*! se dit Castanier en jetant dans le poêle les fausses lettres inutiles qui s'y consumèrent.

Il cacheta celle dont il voulait se servir, prit dans la caisse cinq cent mille francs en billets et en *bank-notes*, la ferma, mit tout en ordre, prit son chapeau, son parapluie, éteignit la lampe après avoir allumé son bougeoir, et sortit tranquillement pour aller, suivant son habitude, remettre la clé de la caisse à Mme de Nucingen.

— Vous êtes bien heureux, monsieur Castanier, lui dit la femme du banquier en le voyant entrer chez elle; nous avons une fête lundi; vous pourrez aller à la campagne, à Soisy.

— Voudrez-vous avoir la bonté, madame, de dire à M. Nucingen que la lettre de change des Baring, qui était en retard, vient de se présenter? Les cinq cent mille francs sont payés. Ainsi je ne reviendrai pas avant mardi, vers midi.

— Adieu, Monsieur, bien du plaisir.

— Et vous *idem*, Madame, répondit le vieux dragon, en regardant un jeune homme, alors à la mode, nommé M. de Rastignac, et qui passait pour être l'amant de madame de Nucingen.

— Madame, dit le jeune homme, ce gros père là m'a l'air de vouloir vous jouer quelque mauvais tour.

— Ah, bah! c'est une grosse bête.

— Piquoizeau, dit le caissier en entrant dans la loge, pourquoi donc laisses-tu monter à la caisse passé quatre heures?

— Depuis quatre heures, dit le concierge, j'ai fumé ma pipe sur le pas de la porte, et personne n'est entré dans les bureaux. Il n'en est même sorti que ces messieurs...

— Es-tu sûr de ce que tu dis?

— Sûr comme de ma propre honneur. Il est venu seulement à quatre heures l'ami de monsieur Emile, un jeune homme de chez MM. Taillefer et compagnie, rue Joubert.

— Bon! dit Castanier qui sortit vivement.

La chaleur étisante que lui avait communiqué sa plume prenait de l'intensité.

— Mille diables pensait-il en enfilant le boulevart de Gand, ai-je bien pris mes mesures. Voyons! deux jours francs, dimanche et lundi; puis, un jour d'incertitude avant qu'on ne me cherche, ces délais me donnent trois jours et quatre nuits. J'ai deux passeports et deux déguisemens différens : n'est-ce pas à détourner la police la plus habile! Je toucherai donc mardi matin un million à Londres, au moment où l'on n'aura pas encore ici le moindre soupçon. Je laisse ici mes dettes pour le compte de mes créanciers, qui mettront un P dessus, et je me trouverai, pour le reste de mes jours, heureux en Italie, sous le nom du comte Ferrari, ce pauvre colonel que moi seul ai vu mourir dans le marais de Zembin, et dont je chausserai la pelure. Mille diables! cette femme que je vais traîner après moi pourrait me faire reconnaître! Une vieille moustache comme moi, s'enjuponner, s'acoquiner à une femme. Pourquoi l'emmener? il faut la quitter. Oui, j'en aurai le courage. Mais je me connais, je suis assez bête pour revenir à elle. Cependant personne ne connaît Aquilina. L'emmènerai-je! ne l'emmènerai-je pas?

— Tu ne l'emmèneras pas! lui dit une voix qui lui troubla les entrailles.

Castanier se retourna brusquement et vit l'Anglais.

— Le diable s'en mêle donc! s'écria le caissier à haute voix.

Melmoth l'avait déjà dépassé. Si le premier mouvement de Castanier fut de chercher querelle à un homme qui lisait ainsi dans son ame il était en proie à tant de sentimens contraires, qu'il en résulta une sorte d'inertie momentanée. Il reprit donc son allure, et retomba dans cette fièvre de pensée naturelle à un homme assez vivement emporté par la passion pour commettre un crime, mais qui n'avait pas la force de le porter en lui-même sans de cruelles agitations. Aussi quoique décidé à recueillir le fruit d'un crime à moitié consommé, Castanier hésitait-il encore à poursuivre son entreprise, comme font la plupart des hommes à caractère mixte, chez lesquels il se rencontre autant de force que de faiblesse, et qui peuvent être déterminés aussi bien à rester purs qu'à devenir criminels, suivant la pression des plus légères circonstances. Il s'est trouvé dans le ramas d'hommes enrégimentés par Napoléon beaucoup de gens qui, semblables à Castanier, avaient le courage tout physique du champ de bataille, sans avoir le courage moral qui rend un homme aussi grand dans le crime qu'il pourrait l'être dans la vertu.

Sa lettre de crédit était conçue en de tels termes, qu'à son arrivée à Londres il devait toucher vingt-cinq mille livres sterling chez Baring, le correspondant de la maison de Nucingen, avisé déjà du paiement par lui-même; son passage était retenu par un agent pris à Londres au hasard sous le nom du comte Ferrari, à bord d'un vaisseau qui menait de Portsmouth en Italie une riche famille anglaise. Les plus petites circonstances avaient été prévues. Il s'était arrangé pour se faire chercher à la fois en Belgique et en Suisse pendant qu'il serait en mer. Puis, quand M. de de Nucingen pourrait croire être sur ses traces, il espérait avoir gagné Naples, où il comptait vivre sous un faux nom, à la faveur d'un déguisement si complet, qu'il s'était déterminé à changer son visage en y simulant à l'aide d'un acide les ravages de la petite vérole. Malgré toutes ces précautions, qui semblaient devoir lui assurer l'impunité, sa conscience le tourmentait, il avait peur. La vie douce et paisible qu'il avait long-temps menée avait purifié ses mœurs soldatesques; il était probe encore, il ne se souillait pas sans regret, et il se laissait aller pour la dernière fois à toutes les impressions de la bonne nature qui regimbait en lui.

— Bah! se dit-il au coin du boulevart et de la rue Montmartre, un fiacre me mènera ce soir à Versailles au sortir du spectacle. Une chaise de poste m'y attend chez mon vieux maréchal-des-logis, qui me garderait le secret sur ce départ en présence de douze soldats prêts à le fusiller s'il refusait de répondre. Ainsi, je ne vois aucune chance contre moi. J'emmènerai donc ma petite Naqui, je partirai.

— Tu ne partiras pas, lui dit l'Anglais, dont la voix étrange fit affluer au cœur du caissier tout son sang.

Melmoth monta dans un tilbury qui l'attendait, et fut emporté si rapidement que Castanier vit son ennemi secret à cent pas de lui sur la chaussée du boulevart Montmartre et le montant au grand trot, avant d'avoir eu la pensée de l'arrêter.

— Mais, ma parole d'honneur, ce qui m'arrive est surnaturel, pensa-t-il. Si j'étais assez bête pour croire en Dieu, je me dirais qu'il a mis saint Michel à mes trousses. Le diable et la police me laisseraient-ils faire pour m'empoigner à temps? A-t-on jamais vu! Allons donc, ce sont des niaiseries.

Castanier prit la rue du Faubourg-Montmarte, et ralentit sa marche à mesure qu'il avançait vers la rue Richer. Là, dans une maison nouvellement bâtie, au second étage d'un corps de logis donnant sur des jardins, vivait une jeune fille connue dans le quartier sous le nom de madame de La Garde et qui était innocemment la cause du crime commis par Castanier. Pour expliquer ce fait et achever de peindre la crise dans laquelle se trouvait le caissier, il est nécessaire de rapporter succinctement quelques circonstances de sa vie antérieure.

Mme de La Garde, qui cachait son véritable nom à tout le monde, même à Castanier, prétendait être Piémontaise. C'était une de ces jeunes filles poussées, soit par la misère la plus profonde, soit par le défaut de travail ou par l'effroi de la mort, souvent aussi par la trahison d'un premier amant, à prendre un métier que la plupart d'entre elles font avec dégoût. Trop mal léché pour avoir des succès dans le monde, fatigué d'aller tous les soirs à la chasse d'une bonne fortune payée, le long des boulevarts, le vieux dragon désirait depuis long-temps mettre un certain ordre dans l'irrégularité de ses mœurs. Saisi par la beauté de cette pauvre enfant, que le hasard lui mettait entre les bras, il résolut de la sauver du vice à son profit, par une pensée autant égoïste que bienfaisante, comme le sont quelques pensées des hommes les meilleurs. Le naturel est souvent bon, l'état social y mêle son mauvais, de là proviennent certaines intentions mixtes pour lesquels le juge doit se montrer indulgent. Castanier avait précisément assez d'esprit pour être rusé quand ses intérêts étaient en jeu. Donc, il voulut être philosophe à coup sûr, et fit d'abord de cette fille se maîtresse.

— Hé! hé! se dit-il, dans son langage soldatesque, un vieux loup comme moi ne doit pas se laisser cuire par une brebis. Papa Castanier, avant de te mettre en ménage, pousse une reconnaissance dans le moral de la fille, afin de savoir si elle est susceptible d'attache.

Pendant la première année de cette union illégale, mais qui la plaçait dans la situation la moins répréhensible de toutes celles que réprouve le monde, la Piémontaise prit pour nom de guerre celui d'Aquilina, l'un des personnages de *Venise sauvée*, tragédie du théâtre anglais qu'elle avait lue par hasard.

Comme beaucoup de femmes auxquelles la nature semble avoir donné

pour destinée de creuser l'amour jusque dans ses dernières profondeurs, Aquilina était désintéressée. Elle ne demandait ni or, ni bijoux, ne pensait jamais à l'avenir, vivait dans le présent, et surtout dans le plaisir. Les riches parures, la toilette, l'équipage si ardemment souhaités par les femmes de sa sorte, elle ne les acceptait que comme une harmonie de plus dans le tableau de la vie. Elle ne les voulait point par vanité, par désir de paraître, mais pour être mieux. D'ailleurs, aucune personne ne se passait plus facilement qu'elle de ces sortes de choses. Quand un homme généreux, comme le sont presque tous les militaires, rencontre une femme de cette trempe, il éprouve au cœur une sorte de rage de se trouver inférieur à elle dans l'échange de la vie; et alors il se sent capable d'arrêter une diligence afin de se procurer de l'argent, s'il n'en a pas assez pour ses prodigalités. L'homme est ainsi fait. Il se rend quelquefois coupable d'un crime pour rester grand et noble devant une femme ou devant un public spécial. Un amoureux ressemble au joueur qui se croirait déshonoré s'il ne rendait pas ce qu'il emprunte au garçon de salle, et qui commet des monstruosités, dépouille sa femme et ses enfans, vole et tue pour arriver les poches pleines et l'honneur sauf aux yeux du monde qui fréquente la fatale maison. Il en fut ainsi de Castanier. D'abord, il avait mis Aquilina dans un modeste appartement à un quatrième étage, et ne lui avait donné que des meubles extrêmement simples. Mais en découvrant les beautés et les grandes qualités de cette jeune fille, en en recevant de ces plaisirs inouis qu'aucune expression ne peut rendre, il s'en affola et voulut parer son idole. La mise d'Aquilina contrasta si comiquement avec le logis que, pour tous deux, il fallut en changer. Ce changement emporta presque toutes les économies de Castanier, qui meubla son appartement semi-conjugal avec le luxe spécial de la fille entretenue. Une jolie femme ne veut rien de laid autour d'elle. Ce qui la distingue entre toutes les femmes, c'est le sentiment de l'homogénéité, l'un des besoins les moins observés de notre nature, et qui conduit les vieilles filles à ne s'entourer que de vieilles choses. Ainsi donc il fallut à cette délicieuse Piémontaise les objets les plus nouveaux, les plus à la mode, tout ce que les marchands avaient de plus coquet : des étoffes tendres, de la soie, des bijoux, des meubles légers et fragiles, de belles porcelaines. Elle ne demanda rien; seulement quand il fallut choisir, quand Castanier lui disait :—Que veux-tu? elle répondait :—Mais ceci est mieux. L'amour qui économise n'est jamais le véritable amour, et Castanier prenait tout ce qu'il y avait de mieux. Une fois l'échelle de proportion admise, il fallut que tout, dans ce ménage, se trouvât en harmonie. Ce fut le linge, l'argenterie et les mille accessoires d'une maison, la batterie de cuisine, les cristaux, le diable! Quoique Castanier voulût, suivant une expression connue, faire les choses simplement, il s'endetta progressivement. Une chose en nécessitait une autre. Une pendule voulut deux candélabres. La cheminée ornée demanda son foyer. Les draperies, les tentures furent trop fraîches pour qu'on les laissât noircir par la fumée, et il fallut faire poser des cheminées élégantes, nouvellement inventées par des gens habiles en prospectus, et qui promettaient un appareil invincible contre la fumée. Puis Aquilina trouva si joli de courir pieds nus sur le tapis de sa chambre, que Castanier mit partout des tapis pour folâtrer avec Naqui. Enfin, il lui fit bâtir une salle de bain, toujours pour qu'elle fût mieux. Les marchands, les ouvriers, les fabricans de Paris, ont un art inouï pour agrandir le trou qu'un homme fait à sa bourse. Quand on les consulte, ils ne savent le prix de rien, et le paroxysme du désir ne s'accommode jamais d'un retard. Ils se font ainsi faire les commandes dans les ténèbres d'un devis approximatif. Puis, ils ne donnent jamais leurs mémoires et entraînent le consommateur dans le tourbillon de la fourniture. Tout est délicieux, ravissant; chacun est satisfait.

Quelques mois après, ils reviennent métamorphosés en totaux d'une horrible exigence; ils ont des besoins, ils ont des paiemens urgens, et l'abîme s'entr'ouvre en vomissant une colonne de chiffres qui marchent quatre par quatre. Avant que Castanier connût la somme de ses dépenses, il en était venu à donner à sa maîtresse un remise, chaque fois qu'elle sortait, au lieu de la laisser monter en fiacre. Castanier était gourmand, il eut une excellente cuisinière. Pour lui plaire, Aquilina le régalait de primeurs, de raretés gastronomiques, de vins choisis qu'elle allait acheter elle-même. Mais, n'ayant rien à elle, ses cadeaux si précieux, par l'attention, par la délicatesse et la grace qui les dictaient, épuisaient périodiquement la bourse de Castanier, qui ne voulait pas que sa Naqui restât sans argent. Elle était toujours sans argent! La table fut donc une source de dépenses considérables, relativement à la fortune du caissier, L'ex-dragon dut recourir à des artifices pour se procurer de l'argent, car il lui fut impossible de renoncer à ses jouissances. Son amour pour la femme ne lui avait pas permis de résister aux fantaisies de la maîtresse. Il était de ces hommes qui, soit amour-propre, soit faiblesse, ne savent rien refuser à une femme, et qui éprouvent une fausse honte si violente pour dire : — *Je ne puis... Mes moyens ne me permettent pas... Je n'ai pas d'argent,* qu'ils se ruinent. Donc le jour où Castanier se vit au fond d'un précipice et dut pour s'en retirer quitter cette femme et se mettre au pain et à l'eau, afin d'acquitter ses dettes, il s'était si bien accoutumé à cette femme, à cette vie, qu'il ajourna tous les matins ses projets de réforme. Poussé par les circonstances, il emprunta d'abord. Sa position, ses antécédens lui méritaient une confiance dont il profita pour combiner un système d'emprunt en rapport avec ses besoins. Puis, pour déguiser les sommes auxquelles monta rapidement sa dette, il eut recours à ce que le commerce nomme des *circulations*. Ce sont des billets qui ne représentent ni marchandises ni valeurs pécuniaires fournies, et que le premier endosseur paie pour le complaisant souscripteur, espèce de faux toléré parce qu'il est impossible à constater, et que d'ailleurs ce dol fantastique ne devient réel que par un non-paiement. Enfin, quand Castanier se vit dans l'impossibilité de continuer ses manœuvres financières, soit par l'accroissement du capital, soit des intérêts, il fallut faire faillite à ses créanciers. Le jour où le déshonneur fut échu, Castanier préféra la faillite frauduleuse à la faillite simple, le crime au délit. Il résolut d'escompter la confiance que lui méritait sa probité réelle, et d'augmenter le nombre de ses créanciers, en empruntant, à la façon de Mathéo, le caissier du trésor royal, la somme nécessaire pour vivre heureux le reste de ses jours en pays étranger. Et il s'y était pris comme on vient de le voir. Aquilina ne connaissait pas l'ennui de cette vie; elle en jouissait comme font beaucoup de femmes, sans plus se demander comment venait l'argent, que certaines gens ne se demandent comment poussent les blés en mangeant leur petit pain doré; tandis que l'agriculture est derrière le four des boulangers, comme sous le luxe inaperçu de la plupart des ménages parisiens, reposent d'écrasans soucis et du plus exhorbitant travail.

Au moment où Castanier subissait les tortures de l'incertitude, en pensant à une action qui changeait toute sa vie, Aquilina, tranquillement assise au coin de son feu, plongée indolemment dans un grand fauteuil, l'attendait en compagnie de sa femme de chambre. Semblable à toutes les femmes de chambre qui servent ces dames, Jenny était devenue sa confidente, après avoir reconnu combien était inattaquable l'empire que sa maîtresse avait sur Castanier.

—Comment ferons-nous ce soir? Richard veut absolument venir, disait Mme de La Garde, en lisant une lettre passionnée, écrite sur un papier grisâtre.

—Voilà monsieur, dit Jenny.

Castanier entra. Sans se déconcerter, Aquilina roula le billet, le prit dans ses pincettes et le brûla.

— Voilà ce que tu fais de tes billets doux, dit Castanier.

— Oh! mon Dieu, oui, lui répondit Aquilina! n'est-ce pas le meilleur moyen de ne pas les laisser surprendre? D'ailleurs, le feu ne doit-il pas aller au feu, comme l'eau va à la rivière.

— Tu dis cela, Naqui, comme si c'était un billet doux.

— Eh bien! est-ce que je ne suis pas assez belle pour en recevoir! dit-elle en tendant son front à Castanier avec une sorte de négligence qu'elle eût appris à un homme moins aveuglé qu'elle accomplissait une espèce de devoir conjugal en faisant de la joie au caissier. Mais Castanier en était arrivé à ce degré de passion inspirée par l'habitude qui ne permet plus de rien voir.

— J'ai ce soir une loge pour le Gymnase, reprit-il; dînons-nous de bonne heure pour ne pas dîner en poste.

—Allez-y avec Jenny. Je suis ennuyée de spectacle. Je ne sais pas ce que j'ai ce soir; je préfère rester au coin de mon feu.

—Viens tout de même, Naqui. Je n'ai plus à t'ennuyer long-temps de ma personne; je partirai ce soir, et serai quelque temps sans revenir. Je te laisse ici maîtresse de tout. Me garderas-tu ton cœur?

—Ni le cœur, ni autre chose, dit-elle. Mais au retour, Naqui sera toujoas Naqui pour toi.

—Hé bien! voilà de la franchise. Ainsi, tu ne me suivrais point?

— Non.

— Pourquoi?

— Eh! mais, dit-elle en souriant, puis-je abandonner l'amant qui m'écrit de si doux billets.

Et elle montra par un geste à demi-moqueur le papier brûlé.

— Serait-ce-vrai? dit Castanier. Aurais-tu donc un amant? — Tu veux sans doute rire, Aquilina?

— Eh bien! ne ris-tu pas, toi? Me prends-tu pour une sotte, en m'annonçant ton départ? — Je partirai ce soir, dit-elle en l'imitant. Grand *Lendore*, parlerais-tu comme cela si tu quittais ta Naqui? Tu pleurerais comme un veau!

—Enfin, si je pars, me suis-tu? demanda-t-il.

— Dis-moi d'abord si ton voyage n'est pas une plaisanterie?

— Oui sérieusement, je pars.

— Eh bien! sérieusement, je reste. Bon voyage, mon enfant! je t'attendrai. Je quitterais plutôt la vie que de laisser mon bon petit Paris.

— Tu ne viendras pas en Italie, à Naples, y mener une bonne vie, bien douce, luxueuse, avec ton gros bon homme qui souffle comme un phoque?

— Non.

— Ingrate!

— Ingrate? dit-elle en se levant. Je puis sortir à l'instant en n'emportant d'ici que ma personne. Je t'aurai donné tous les trésors que possède une jeune fille, et une chose que ni ton sang ni le mien ne sauraient me rendre. Si je pouvais, par un moyen quelconque, en vendant mon éternité, par exemple, recouvrer la fleur de mon corps comme j'ai peut-être reconquis celle de mon ame, et me livrer pure comme un lis à mon amant, je n'hésiterais pas un instant! Par quel dévoûment as-tu récompensé le mien? Tu m'as nourrie et logée par le même sentiment qui porte à nourrir un chien et à le mettre dans une niche, parce qu'il nous garde bien, qu'il reçoit nos coups de pied quand nous sommes de mauvaise humeur, et qu'il nous lèche la main aussitôt que nous le rappelons. Qui de nous deux aura été le plus généreux?

—Oh! ma chère enfant, ne vois-tu pas que je plaisante? dit Castanier. Je fais un petit voyage qui ne durera pas long-temps. Mais tu viendras avec moi au Gymnase, je partirai vers minuit, après t'avoir dit un bon adieu.

— Pauvre chat! tu pars donc? lui dit-elle en le prenant par le cou pour lui mettre la tête dans son corsage.

— Tu m'étouffes! cria Castanier, le nez dans le sein d'Aquilina.

La bonne fille se pencha vers l'oreille de Jenny: — Va dire à Richard de ne venir qu'à une heure. Si tu ne le trouves pas, et qu'il arrive pendant les adieux, tu le garderas chez toi.

— Eh bien! reprit-elle en ramenant la tête de Castanier devant la sienne et lui tortillant le bout du nez, allons, toi, le plus beau des phoques, j'irai donc avec toi ce soir au théâtre. Mais alors dînons; tu as un bon petit dîner, tous plats de ton goût.

— Il est bien difficile, dit Castanier, de quitter une femme comme toi

— Hé bien donc, pourquoi t'en vas-tu? lui demanda-t-elle.

— Ah pourquoi! pourquoi! il faudrait, pour te l'expliquer, te dire des choses qui te prouveraient que mon amour pour toi va jusqu'à la folie. Si tu m'as donné ton honneur, j'ai vendu le mien, nous sommes quittes. Est-ce aimer?

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit-elle. Allons, dis-moi que si j'avais un amant, tu m'aimerais toujours comme un père. Ce sera de l'amour! Allons, dites-le tout de suite, et donnez la patte!

— Je te tuerais, dit Castanier en souriant.

Ils allèrent se mettre à table, et partirent pour le Gymnase après avoir dîné. Quand la première pièce fut jouée, Castanier voulut aller se montrer à quelques personnes de sa connaissance qu'il avait vues dans la salle, afin de détourner, le plus long-temps possible, tout soupçon sur sa fuite. Il laissa Mme de La Garde dans sa loge, qui, suivant ses habitudes modestes, était une baignoire, et il vint se promener dans le foyer. A peine y eut-il fait quelques pas, qu'il rencontra la figure de Melmoth, dont le regard lui causa la fade chaleur d'entrailles et la terreur qu'il avait déjà ressenties. Ils arrivèrent en face l'un de l'autre.

— Faussaire! cria l'Anglais.

En entendant ce mot, Castanier regarda les gens qui se promenaient. Il crut apercevoir un étonnement mêlé de curiosité sur leurs figures; il voulut se défaire de cet Anglais à l'instant même, et leva la main pour lui donner un soufflet. Mais il se sentit le bras paralysé par une puissance invincible qui s'empara de sa force et le cloua sur la place. Il laissa l'étranger lui prendre le bras, et tous deux marchèrent ensemble dans le foyer, comme deux amis.

— Qui donc est assez fort pour me résister? lui dit l'Anglais. Ne sais-tu pas que tout ici-bas doit m'obéir, que j'y puis tout? Je lis dans les cœurs, je vois l'avenir, je sais le passé. Je suis ici et je puis être ailleurs: je ne dépends ni du temps, ni de l'espace, ni de la distance. Le monde est mon serviteur. J'ai la faculté de toujours jouir, et de donner toujours le bonheur. Mon œil perce les murailles, voit les trésors, et j'y puise à pleines mains. A un signe de ma tête, des palais se bâtissent, et mon architecte ne se trompe jamais. Je puis faire éclore des fleurs sur tous terrains, entasser des pierreries, amonceler de l'or, me procurer des femmes toujours nouvelles, enfin tout me cède. Je pourrais jouer à la Bourse à coup sûr, si l'homme qui sait trouver l'or, là où les avares l'enterrent, avait besoin de puiser dans la bourse des autres. Sens donc, pauvre misérable voué à la honte, sens donc la puissance de la serre qui te tient. Essaie de faire plier ce bras de fer! amollis ce cœur de diamant! ose t'éloigner de moi! Quand tu serais au fond des caves qui sont sous la Seine, n'entendrais-tu pas ma voix? Quand tu irais dans les catacombes, ne me verrais-tu pas? Ma voix domine le bruit de la foudre, mes yeux luttent de clarté avec le soleil, car je suis l'égal de celui qui porte la clarté.

Castanier entendait ces terribles paroles, et rien en lui ne les contredisait, et il marchait à côté de l'Anglais sans pouvoir s'en éloigner.

— Tu m'appartiens, tu viens de commettre un crime. J'ai donc enfin trouvé le compagnon que je cherchais. Veux-tu savoir ta destinée? Ha! ha! tu comptais voir un spectacle: il ne te manquera pas, tu en auras deux. Allons, présente moi à madame de La Garde comme un de tes meilleurs amis. Ne suis-je pas ta dernière espérance?

Castanier revint à sa loge suivi de l'étranger, qu'il s'empressa de présenter à Mme de La Garde, suivant l'ordre qu'il venait de recevoir. Aquilina ne parut point surprise de voir Melmoth. L'Anglais refusa de se mettre sur le devant de la loge, et voulut que Castanier y restât avec sa maîtresse. Le plus simple désir de l'Anglais était un ordre auquel il fallait obéir. La pièce qu'on allait jouer était la dernière. Alors les petits théâtres ne donnaient que trois pièces. Le Gymnase avait à cette époque un acteur qui lui assurait la vogue. Perlet allait jouer le *Comédien d'Etampes*, vaudeville où il remplissait quatre rôles différens. Quand la toile se leva, l'étranger étendit la main sur la salle, et Castanier poussa un cri de terreur qui s'arrêta dans son gosier, dont les parois se collèrent. Melmoth lui montra du doigt la scène, en lui faisant comprendre ainsi qu'il avait ordonné de changer le spectacle.

Le caissier vit le cabinet de M. de Nucingen. Son patron y était en conférence avec un employé supérieur de la préfecture de police qui lui expliquait la conduite de Castanier, en le prévenant de la soustraction faite à sa caisse, du faux commis à son préjudice et de la fuite de son caissier. Une plainte était aussitôt dressée, signée, et transmise au procureur du roi.

— Croyez-vous qu'il sera temps encore? disait M. de Nucingen.

— Oui, répondit l'agent; il est au Gymnase et ne se doute de rien.

Castanier s'agita sur sa chaise et voulut s'en aller. La main que Melmoth lui appuyait sur l'épaule le forçait à rester, par un effet de l'horrible puissance dont nous sentons les effets dans le cauchemar. Cet homme était le cauchemar même, et pesait sur Castanier comme une atmosphère empoisonnée. Quand le pauvre caissier se retournait pour l'implorer, il rencontrait un regard de feu qui vomissait des courans électriques, espèces de pointes métalliques par lesquelles Castanier se sentait pénétré, traversé de part en part, et cloué.

— Que t'ai-je fait? disait-il dans son abattement et en haletant comme un cerf au bord d'une fontaine. Que veux-tu de moi!

— Que tu regardes, lui cria Melmoth.

Et Castanier regarda ce qui se passait sur la scène. La décoration avait été changée. Le spectacle était fini. Castanier se vit lui-même sur la scène descendant de voiture avec Aquilina. Mais au moment où il entrait dans la cour de sa maison, rue Richer, la décoration changea subitement encore, et représenta l'intérieur de son appartement. Jenny causait au coin du feu dans la chambre de sa maîtresse avec un sous-officier d'un régiment de ligne en garnison à Paris.

— Il part, disait ce sergent, qui paraissait appartenir à une famille de gens aisés; je vais donc être heureux à mon aise. J'aime trop Aquilina pour souffrir qu'elle appartienne à ce vieux sot. Moi j'épouserai madame de La Garde.

— Voici madame et monsieur, cachez-vous! Tenez, mettez-vous là, monsieur Richard, lui disait Jenny. Monsieur ne doit pas rester longtemps.

Castanier voyait le sous-officier se mettre derrière les robes d'Aquilina dans le cabinet de toilette. Castanier rentra bientôt en scène, et fit ses adieux à sa maîtresse, qui se moquait de lui dans ses *à parte* avec Jenny, tout en lui disant les paroles les plus douces et les plus caressantes. Elle pleurait d'un côté, riait de l'autre. Les spectateurs faisaient répéter les couplets.

— Maudite femme! s'écria Castanier dans sa loge.

Aquilina riait aux larmes en s'écriant:

— Mon Dieu! Perlet est-il drôle en Anglaise! Quoi! vous seuls dans la salle ne riez pas? Ris donc, mon chat! dit-elle au caissier.

Melmoth se mit à rire d'une façon qui fit frissonner le caissier. Ce rire anglais lui tordait les entrailles et lui travaillait la cervelle comme si quelque chirurgien le trépanait avec un fer brûlant.

— Ils rient, ils rient, disait convulsivement Castanier.

En ce moment, au lieu de voir la pudibonde *lady* que représentait si comiquement Perlet, et dont le *parler* anglo-français faisait pouffer de rire toute la salle, le caissier se voyait fuyant la rue Richer, montant dans un fiacre sur le boulevart, et faisant son marché pour aller à Versailles. La scène changeait encore. Il reconnut au coin de la rue de l'Orangerie et de la rue des Recollets, la petite auberge borgne que tenait son ancien maréchal-des-logis. Il était deux heures du matin, le plus grand silence régnait, personne ne l'épiait, sa voiture était attelée de chevaux de poste, et venait d'une maison de l'avenue de Paris, où demeurait un Anglais, pour laquelle elle avait été demandée, afin de détourner les soupçons. Castanier avait ses valeurs, ses passeports; il montait en voiture, il partait. Mais à la barrière, Castanier, de sa loge, aperçut des gendarmes à cheval et à pied qui attendaient la voiture. Il jeta un cri affreux que comprima le regard foudroyant de Melmoth.

— Regarde toujours et tais-toi! lui dit l'Anglais.

Castanier se vit en un moment jeté en prison à la Conciergerie. Puis, au cinquième acte de ce drame intitulé *le Caissier*, il s'aperçut, à trois mois delà, sortant de la cour d'assises, condamné à vingt ans de travaux forcés. Il jeta un nouveau cri quand il se vit exposé sur la place du Palais de Justice, et que le fer rouge du bourreau le marqua. Enfin à la dernière scène, il était dans la cour de Bicêtre, parmi soixante forcats, et attendait son tour pour aller faire river ses fers.

— Mon dieu! je n'en puis plus de rire, disait Aquilina. Vous êtes bien sombre, mon chat, qu'avez-vous donc? ce monsieur n'est plus là.

— Deux mots, Castanier, lui dit Melmoth au moment où, la pièce finie, Mme de La Garde se faisait mettre son manteau par l'ouvreuse.

Le corridor était encombré, toute fuite était impossible.

— Eh bien! quoi?

— Aucune puissance humaine ne peut t'empêcher d'aller reconduire Aquilina, d'aller à Versailles et d'y être arrêté.

— Pourquoi?

— Parce que le bras qui te tient, dit l'Anglais, ne te lâchera pas.

Castanier aurait voulu pouvoir prononcer quelques paroles pour s'anéantir lui-même et disparaître au fond des enfers.

— Si le démon te demandait ton ame, ne la donnerais-tu pas en échange d'une puissance égale à celle de Dieu? D'un seul mot, tu restituerais dans la caisse de M. de Nucingen les cinq cent mille francs que tu y as pris. Puis en déchirant ta lettre de crédit, toute trace du crime serait anéantie. Enfin, tu aurais de l'or à flots. Tu ne crois guère à rien, n'est-ce pas? Hé bien! si tout cela t'arrive, tu croiras au moins au diable.

— Si c'était possible! dit Castanier avec joie.

— Celui qui peut faire ceci, répondit l'Anglais, te l'affirme.

Melmoth étendit le bras au moment où Castanier, Mme de La Garde et lui se trouvaient sur le boulevart. Il tombait alors une pluie fine, le sol était boueux, l'atmosphère épaisse, et le ciel noir. Aussitôt que le bras de cet homme fut étendu, le soleil illumina Paris, et Castanier se vit en plein midi, comme par un beau jour de juillet. Les arbres étaient couverts de feuilles, et les Parisiens endimanchés circulaient en deux files joyeuses. Les marchands de cocos criaient: — A boire, à la fraîche. Des équipages brillaient en roulant sur la chaussée. Le caissier jeta un cri de

terreur. A ce cri le boulevart redevint humide et sombre. Madame de La Garde était montée en voiture.

— Mais dépêche-toi donc, mon ami, lui dit-elle, viens ou reste. Vraiment, ce soir, tu es ennuyeux comme la pluie qui tombe.

— Que faut-il faire? dit Castanier à Melmoth.

— Veux-tu prendre ma place? lui demanda l'Anglais.

— Oui.

— Eh bien, je serai chez toi dans quelques instans.

— Ah ça, Castanier, tu n'es pas dans ton assiette ordinaire, lui disait Aquilina. Tu médites quelque mauvais coup: tu étais trop sombre et trop pensif pendant le spectacle. Mon cher ami, te faut-il quelque chose que je puisse te donner? Parle.

— J'attends, pour savoir si tu m'a s, que nous soyons arrivés à la maison.

— Ce n'est pas la peine d'attendre, dit-elle en se jetant à son cou, tiens!

Elle l'embrassa fort passionnément en apparence, en lui faisant de ces cajoleries qui, chez ces sortes de créatures, deviennent des choses de métier, comme le sont les jeux de scène pour des actrices.

— D'où vient cette musique? dit Castanier.

— Allons, voilà que tu entends de la musique, maintenant!

— De la musique céleste! reprit-il. On dirait que les sons viennent d'en haut.

— Comment, toi qui m'as toujours refusé une baignoire aux Italiens, sous prétexte que tu ne pouvais pas souffrir la musique, te voilà mélomane, à cette heure! Mais tu es fou! ta musique est dans ta caboche, vieille boule détraquée! dit-elle en lui prenant la tête et la faisant rouler sur son épaule, — Dis-donc, papa, sont-ce les roues de la voiture qui chantent?

— Ecoute donc, Naqui? Si les anges font de la musique au bon Dieu, ce ne peut être que celle dont j'entends les accords. Elle m'entre autant par le creux de l'estomac que par les oreilles. — C'est suave comme de l'eau de miel!

— Mais certainement on lui fait de la musique, car on représente toujours les anges avec des harpes. Ma parole d'honneur, il est fou, se dit-elle en voyant Castanier dans l'attitude d'un mangeur d'opium en extase.

Ils étaient arrivés. Castanier, absorbé par tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, ne sachant s'il devait croire ou douter, allait comme un homme ivre, privé de sa raison. Il se réveilla dans la chambre d'Aquilina où il avait été porté, soutenu par sa maîtresse, par le portier et par Jenny, car il s'était évanoui en sortant de sa voiture.

— Mes amis, mes amis, *il* va venir, dit-il en se plongeant, par un mouvement désespéré, dans une bergère au coin du feu.

En ce moment Jenny entendit sonner, alla ouvrir, et annonça l'Anglais en disant que c'était un monsieur qui avait rendez-vous avec Castanier. Melmoth se montra soudain, et il se fit un grand silence. Il regarda le portier, le portier s'en alla. Il regarda Jenny, Jenny s'en alla.

— Madame, dit Melmoth à la courtisane, permettez-nous de terminer une affaire qui ne souffre aucun retard.

Il prit Castanier par la main, et Castanier se leva. Tous deux allaient dans le salon sans lumière, car l'œil de Melmoth éclairait les ténèbres les plus épaisses. Fascinée par le regard étrange de l'inconnu, Aquilina demeura sans force et incapable de songer à son amant qu'elle croyait d'ailleurs enfermé chez sa femme de chambre, tandis que, surprise par le prompt retour de Castanier, Jenny l'avait caché dans le cabinet de toilette, comme dans la scène du drame joué pour Melmoth et pour sa victime. La porte de l'appartement se ferma violemment, et bientôt Castanier reparut.

— Qu'as-tu? lui cria sa maîtresse frappée d'horreur.

La physionomie du caissier était changée. Son teint rouge avait fait place à la pâleur étrange qui rendait l'étranger sinistre et froid. Ses yeux jetaient un feu sombre qui blessait par un éclat insupportable. Son attitude de bonhomie était devenue despotique et fière. La courtisane trouva Castanier maigri, et le front lui sembla majestueusement horrible: il s'en échappait une influence épouvantable qui pesait sur les autres comme une lourde atmosphère. Aquilina se sentit pendant un moment gênée.

— Que s'est-il passé en si peu de temps entre cet homme diabolique et toi? demanda-t-elle.

— Je lui ai vendu mon ame. Je le sens, je ne suis plus le même. Il m'a pris mon être, et m'a donné le sien.

— Comment?

— Tu n'y comprendrais rien. Ha! dit Castanier froidement, il avait raison, ce démon! Je vois tout et sais tout. Tu me trompais.

Ces mots glacèrent Aquilina. Castanier alla dans le cabinet de toilette, après avoir allumé un bougeoir. La pauvre fille stupéfaite l'y suivit, et son étonnement fut grand lorsque Castanier, ayant écarté les robes accrochées au porte-manteau, découvrit le sous-officier.

— Venez, mon cher, lui dit-il en prenant Richard par le bouton de la redingote, et l'amenant dans la chambre.

La Piémontaise, pâle, éperdue, avait été se jeter dans son fauteuil. Castanier s'assit sur la causeuse au coin du feu, en laissant l'amant d'Aquilina debout.

— Vous êtes ancien militaire, lui dit Richard, je suis prêt à vous rendre raison.

— Vous êtes un niais, répondit sèchement Castanier. Je n'ai plus besoin de me battre, je puis tuer qui je veux d'un regard. Je vais vous dire votre fait, mon petit. Pourquoi vous tuerais-je? Vous avez sur le cou une ligne rouge que je vois. La guillotine vous attend. Oui, vous mourrez en place de Grève. Vous appartenez au bourreau, rien ne peut vous sauver. Vous faites partie d'une Vente de charbonniers. Vous conspirez contre le gouvernement.

— Tu ne me l'avais pas dit! cria la Piémontaise à Richard.

— Vous ne savez donc pas, dit le caissier en continuant toujours, que le ministère a décidé ce matin de poursuivre votre association. Le procureur-général a pris vos noms. Vous êtes dénoncés par des traîtres. M. de Marchangy travaille en ce moment à préparer les élémens de votre acte d'accusation.

— C'est donc toi qui l'as trahi, dit Aquilina qui poussa un rugissement de lionne, et se leva pour venir déchirer Castanier.

— Tu me connais trop pour le croire, répondit Castanier avec un sang-froid qui pétrifia sa maîtresse.

— Comment le sais-tu donc?

— Je l'ignorais avant d'aller dans le salon; mais maintenant, je vois tout, je sais tout, je peux tout.

Le sous-officier était stupéfait.

— Hé bien! sauve-le, mon ami, s'écria la fille en se jetant aux genoux de Castanier. Sauvez-le, puisque vous pouvez tout, je vous aimerai, je vous adorerai, je serai votre esclave au lieu d'être votre maîtresse. Je me vouerai à vos caprices les plus désordonnés: tu feras de moi tout ce que tu voudras. Oui, je trouverai plus que de l'amour pour vous; j'aurai le dévoûment d'une fille pour son père, joint à celui d'une... mais, comprends donc, Rodolphe! Enfin quelque violentes que soient mes passions, je serai toujours à toi... Qu'est-ce que je pourrais encore dire pour te toucher? J'inventerai des plaisirs... je... Mon Dieu! tiens, quand tu voudras quelque chose de moi, comme de me faire jeter par la fenêtre, tu n'auras qu'à me dire: Richard! Je me précipiterais dans l'enfer: j'accepterais tous les tourmens, toutes les maladies, tous les chagrins, tout ce que tu m'imposerais!

Castanier resta froid, et, pour toute réponse, lui montra Richard en disant avec un rire de démon: — La guillotine l'attend.

— Non, il ne sortira pas d'ici, je le sauverai, s'écria-t-elle. Oui, je tuerai qui le touchera! Pourquoi ne veux-tu pas le sauver? criait-elle d'une voix étincelante, l'œil en feu, les cheveux épars. Le peux-tu?

— Je puis tout.

— Pourquoi ne le sauves-tu pas?

— Pourquoi? Cria Castanier dont la voix vibra jusque dans les planchers. Hé je me venge! il m'a trompé! qu'il meure!

— Mourir! reprit Aquilina, lui, mon amant, est-ce possible?

Elle bondit jusqu'à sa commode, y saisit un stylet qui était dans une corbeille, et vint à Castanier qui se mit à rire.

— Tu sais bien que le fer ne peut plus m'atteindre.

Le bras d'Aquilina se détendit comme une corde de harpe subitement coupée.

— Sortez, mon cher ami, dit le caissier en se retournant vers le sous-officier; allez à vos affaires.

Il étendit la main, et le militaire fut obligé d'obéir à la force supérieure que déployait Castanier.

— Je suis ici chez moi, je pourrais envoyer chercher le commissaire de police et lui livrer un homme qui s'introduit dans mon domicile; je préfère vous rendre la liberté. Je suis un démon, je ne suis pas un espion.

— Je le suivrai, dit Aquilina.

— Suis-le, dit Castanier. Jenny!

Jenny parut.

— Envoyez le portier leur chercher un fiacre.

— Tiens, Naqui, dit Castanier en tirant de sa poche un paquet de billets de banque, tu ne quitteras pas, comme une misérable, un homme qui t'aime encore.

Il lui tendit trois cent mille francs. Aquilina les prit, les jeta par terre, cracha dessus et les piétina avec la rage du désespoir, en lui disant:

— Nous sortirons tous deux à pied, sans un sou de toi. Reste, Jenny.

— Bonsoir! reprit le caissier en ramassant son argent. Mais je suis revenu de voyage.

— Jenny, dit-il en regardant la femme de chambre ébahie, tu me parais bonne fille. Te voilà sans maîtresse, viens ici. Pour ce soir, tu auras un maître.

Aquilina se défiant de tout, s'en alla promptement avec le sous-officier chez une de ses amies. Mais Richard était l'objet des soupçons de la police, qui le faisait suivre partout où il allait. Aussi fut-il arrêté quelque temps après, avec ses trois amis, comme le dirent les journaux du temps.

Le caissier se sentait changé complètement au moral comme au physique. Le Castanier, tour à tour enfant, jeune, amoureux, militaire, courageux, trompé, marié, désillusionné, caissier, passionné, criminel par amour, n'existait plus. Sa forme intérieure avait éclaté. En un moment, son crâne s'était élargi, ses sens avaient grandi. Sa pensée embrassait le monde, il en voyait les choses comme s'il eût été placé à une hauteur prodigieuse. Avant d'aller au spectacle, il éprouvait pour Aquilina la passion la plus insensée; et, plutôt que de renoncer à elle, il aurait fermé les yeux sur ses infidélités. Ce sentiment aveugle s'était dissipé comme une nuée se fond sous les rayons du soleil.

Heureuse de succéder à sa maîtresse et d'en posséder la fortune, Jenny fit tout ce que voulait le caissier. Mais Castanier, qui avait le pouvoir de lire dans les ames, vit le motif ignoble de ce dévoûment purement

physique. Aussi s'amusa-t-il de cette fille avec la malicieuse avidité d'un enfant qui, après avoir exprimé le jus d'une cerise, en lance le noyau. Le lendemain, au moment où pendant le déjeuner elle se croyait dame et maîtresse au logis, Castanier lui répéta mot à mot, pensée à pensée, ce qu'elle se disait à elle-même en buvant son café.

— Sais-tu ce que tu penses, ma petite? lui dit-il en souriant, le voici : « Ces beaux meubles en bois de palissandre que je désirais tant, et ces belles robes que j'essayais, sont donc à moi! Il ne m'en a coûté que des bêtises que madame lui refusait, je ne sais pas pourquoi. Ma foi, pour aller en carrosse, avoir des parures, être au spectacle dans une loge, et me faire des rentes, je lui donnerais bien des plaisirs à l'en faire crever, s'il n'était pas fort comme un Turc. Je n'ai jamais vu d'homme pareil! » — Est-ce bien cela? reprit-il d'une voix qui fit pâlir Jenny. Eh bien! oui, ma fille, tu n'y tiendrais pas, et c'est pour ton bien que je te renvoie : tu périrais à la peine. Allons, quittons-nous bons amis!

Et il la congédia froidement, en lui donnant une fort légère somme.

Le premier usage que Castanier s'était promis de faire du terrible pouvoir qu'il venait d'acheter au prix de son éternité bienheureuse, était la satisfaction pleine et entière de ses goûts. Après avoir mis ordre à ses affaires, et rendu facilement ses comptes à l'associé de M. de Nucingen, il voulut une bacchanale digne des beaux jours de l'empire romain, et s'y plongea désespérément comme Balthazar à son dernier festin. Mais, comme Balthazar, il vit distinctement une main pleine de lumière qui lui traça son arrêt au milieu de ses joies, non pas sur les murs étroits d'une salle, mais sur les parois immenses où se dessine l'arc-en-ciel. Son festin ne fut pas en effet une orgie circonscrite dans les bornes d'un banquet, ce fut une dissipation de toutes les forces et de toutes les jouissances; sa table était en quelque sorte la terre même qu'il sentit trembler sous ses pieds. Ce fut la dernière fête d'un dissipateur qui ne ménage plus rien.

En puisant à pleines mains dans le trésor des voluptés humaines dont le démon lui avait remis la clé, il en atteignit promptement le fond. Cette énorme puissance, en un instant appréhendée, fut en un instant exercée, jugée, usée. Ce qui était tout, ne fut rien. Il arrive souvent que la possession tue les plus immenses poèmes du désir, aux rêves duquel l'objet possédé répond rarement. Ce triste dénouement de quelques passions était celui que cachait l'omnipotence de Melmoth, et l'inanité de la nature humaine fut soudain révélée à son successeur, auquel la suprême puissance apporta le néant pour toute dot. Afin de bien comprendre la situation bizarre dans laquelle se trouva Castanier, il faudrait pouvoir en apprécier par la pensée les rapides révolutions, et concevoir combien elles eurent peu de durée, ce dont il est difficile de donner une idée à ceux qui restent emprisonnés par les lois du temps, de l'espace et des distances. Ses facultés agrandies avaient changé les rapports qui existaient entre auparavant le monde et lui. Comme Melmoth, Castanier pouvait en quelques instans être dans les riantes vallées de l'Hindoustan, passer sur les ailes des démons à travers les déserts de l'Afrique, et glisser sur les mers. De même que sa lucidité lui faisait tout pénétrer à l'instant où sa vue se portait sur un objet matériel où la pensée d'autrui, de même sa langue happait pour ainsi dire toutes les saveurs d'un coup. Son plaisir ressemblait au coup de hache du despotisme, qui abat l'arbre pour en avoir les fruits. Les transitions, les alternatives qui mesurent la joie, la souffrance, et varient toutes les jouissances humaines, n'existaient plus pour lui. Son palais, devenu sensitif outre mesure, s'était blasé tout à coup en se rassasiant de tout. Les femmes et la bonne chère furent deux plaisirs si complètement assouvis, du moment où il put les goûter de manière à se trouver au-delà du plaisir, qu'il n'eut plus envie ni de manger, ni d'aimer. Se sachant maître de toutes les femmes qu'il souhaiterait, et se sachant armé d'une force qui ne devait jamais faillir, il ne voulait plus de femmes. En les trouvant par avance soumises à ses caprices les plus désordonnés, il se sentait une horrible soif d'amour, et les désirait plus aimantes qu'elles ne pouvaient l'être. Mais la seule chose que lui refusait le monde, c'était la foi, la prière, ces deux onctueuses et consolantes amours. On lui obéissait. Ce fut un horrible état. Les torrens de douleurs, de plaisir et de pensées qui secouaient son corps et son ame eussent emporté la créature humaine la plus forte; mais il y avait en lui une puissance de vie proportionnée à la vigueur des sensations qui l'assaillaient. Il sentit au dedans de lui quelque chose d'immense que la terre ne satisfait pas. Il passait la journée à étendre ses ailes, à vouloir traverser des sphères lumineuses dont il avait une intuition nette et désespérante. Il se dessécha intérieurement, car il eut soif et faim de choses qui ne se buvaient ni ne se mangeaient, mais qui l'attiraient irrésistiblement. Ses lèvres devinrent ardentes de désir, comme l'étaient celles de Melmoth; il haletait après l'INCONNU, car il connaissait tout. En voyant le principe et le mécanisme du monde, il n'en admirait plus les résultats, et manifesta bientôt ce dédain profond qui rend l'homme supérieur semblable à un sphinx qui sait tout, voit tout, et garde une silencieuse immobilité. Il ne se sentait pas la moindre velléité de communiquer sa science aux hommes. Riche de toute la terre, et pouvant la franchir d'un bond, la richesse et le pouvoir ne signifiaient plus rien pour lui. Il éprouvait cette horrible mélancolie de la suprême puissance à laquelle Satan et Dieu ne remédient que par une activité dont ils ont seuls le secret. Castanier n'avait pas, comme son maître, l'inextinguible puissance de haïr et de mal faire; il se sentait démon, mais démon à venir, tandis que Satan est démon pour l'éternité : rien ne le peut racheter; il le sait, et alors il se plaît à remuer avec sa triple fourche les mondes comme un fumier, en tracassant les desseins de Dieu. Pour son malheur, Castanier conservait une espérance. Ainsi tout à coup, en un moment, il put aller d'un pôle à l'autre, comme un oiseau vole désespérément entre les deux côtés de sa cage; mais après avoir fait ce bond, comme l'oiseau, il vit des espaces immenses.

Il eut une vision de l'infini, qui ne lui permettait plus de considérer les choses humaines comme les autres hommes. Les insensés qui souhaitent la puissance des démons, la jugent avec leurs idées d'hommes, sans prévoir qu'ils endosseront les idées du démon en en prenant le pouvoir; qu'ils resteront hommes, et au milieu d'êtres qui ne peuvent pas les comprendre. Le Néron inédit qui rêve de faire brûler Paris pour sa distraction, comme on donne au théâtre le spectacle fictif d'un incendie, ne se doute pas que Paris deviendra pour lui ce qu'est pour un voyageur pressé, la fourmilière qui borde un chemin. Les sciences étaient pour Castanier ce qu'est un logogriphe pour celui qui en sait le mot. Les rois, les gouvernemens lui faisaient pitié. Sa grande débauche fut donc, en quelque sorte, un déplorable adieu à sa condition d'homme. Il se sentit à l'étroit sur la terre; son infernale naissance le faisait assister au spectacle de la création, dont il entrevoyait les causes et la fin. Il se vit exclu de ce que les hommes ont nommé le ciel dans tous leurs langages, et il ne pouvait plus penser qu'au ciel. Il comprit alors le dessèchement de son prédécesseur, il vit tout ce qu'il y avait dans cet œil ardent d'un espoir toujours trahi, tout ce qu'il y avait de soif sur cette lèvre rouge, et les angoisses d'un combat perpétuel entre deux natures agrandies. Il pouvait être encore un ange, il se trouvait un démon. Il ressemblait à la suave, à la noble, à la belle créature emprisonnée par le mauvais vouloir d'un enchanteur dans un corps difforme, et qui, prise sous la cloche d'un pacte, avait besoin de la volonté d'autrui pour briser sa détestable enveloppe détestée. De même que l'homme vraiment grand n'en a que plus d'ardeur à chercher l'infini du sentiment dans un cœur de femme, après une déception; de même Castanier se trouva tout à coup sous le poids d'une seule idée, idée qui peut-être était la clé des mondes supérieurs. Par cela seul qu'il avait renoncé à son éternité bienheureuse, il ne pensait plus qu'à l'avenir de ceux qui prient et qui croient. Quand au sortir de la débauche, où il prit possession du pouvoir, il sentit l'étreinte de ce sentiment, il connut les douleurs que les poètes sacrés, les apôtres et les grands oracles de la foi nous ont dépeintes en des termes si gigantesques. Harponné par l'épée flamboyante dont il sentait la pointe dans ses reins, il courut chez Melmoth, afin de voir ce qu'il advenait de son prédécesseur.

L'Anglais demeurait rue Férou, près Saint-Sulpice, dans un hôtel sombre, noir, humide et froid. Cette rue, ouverte au nord, comme toutes celles qui tombent perpendiculairement sur la rive gauche de la Seine, est une des rues les plus tristes de Paris, et son caractère réagit sur les maisons qui la bordent. Quand Castanier fut sur le seuil de la porte, il la vit tendue de noir, la voûte était également drapée; et sous cette voûte éclataient les lumières d'une chapelle ardente. On y avait élevé un cénotaphe temporaire, de chaque côté duquel se tenait un prêtre.

— Il ne faut pas demander à monsieur pourquoi il vient, dit à Castanier une vieille femme, vous ressemblez trop à ce pauvre cher défunt; si vous êtes son frère, vous arrivez trop tard, il est mort avant-hier dans la nuit.

— Comment est-il mort? demanda Castanier à l'un des prêtres.

— Soyez heureux, lui répondit un vieux prêtre, en soulevant un des côtés des draps noirs qui formaient la chapelle, et montrant à Castanier une de ces figures que la foi rend sublimes, et par les pores de laquelle l'ame semble sortir pour rayonner sur les autres hommes, et les échauffer par les sentimens d'une charité persistante. Cet homme était le confesseur qui avait assisté Melmoth.

— Monsieur votre frère, dit le prêtre, en continuant, a fait une fin digne d'envie, et qui a dû réjouir les anges, car vous savez quelle joie répand dans les cieux la conversion d'une ame pécheresse. Les pleurs de son repentir, excités par la grâce, ont coulé sans tarir; la mort seule a pu les arrêter. L'esprit saint était en lui. Ses paroles ardentes et vives ont été dignes du Roi-prophète. Si jamais, dans le cours de ma vie, je n'ai entendu de confession plus horrible que le fut celle de ce gentilhomme irlandais, jamais aussi n'ai-je entendu de prières plus enflammées. Quelque grandes qu'aient été ses fautes, son repentir en a comblé l'abîme en un moment. La main de Dieu s'est visiblement étendue sur lui, car il ne ressemblait plus à lui-même, tant il est devenu saintement beau. Ses yeux si rigides se sont adoucis dans les pleurs. Sa voix si vibrante et qui effrayait, a pris la grâce et la mollesse qui distinguent les paroles des gens humiliés. Il édifiait tellement les auditeurs par ses discours, que les personnes attirées par le spectacle de cette mort chrétienne se mettaient à genoux en l'écoutant glorifier Dieu, parler des grandeurs infinies, et raconter les choses du ciel. S'il ne laisse rien à sa famille, il lui a certes acquis le plus grand bien que les familles puissent posséder, une ame sainte qui veillera sur vous tous, et vous conduira dans la bonne voie.

Ces paroles produisirent un effet si violent sur Castanier, qu'il sortit brusquement et marcha vers l'église de Saint-Sulpice, en obéissant à une sorte de fatalité. Le repentir de Melmoth l'avait abasourdi. Vers cette époque, un homme célèbre par son éloquence faisait le matin, à certains jours, des conférences qui avaient pour but de démontrer les vérités de la religion catholique à la jeunesse de ce siècle, proclamée par une autre voix non moins éloquente, si différente en matière de foi. La conférence devait faire place à l'enterrement de l'Irlandais. Castanier arriva précisément au moment où le prédicateur allait résumer avec cette onction gra-

cieuse, avec cette pénétrante parole qui l'ont illustré, les preuves de notre heureux avenir. L'ancien dragon, sous la peau duquel s'était glissé le démon, se trouvait dans les conditions voulues pour recevoir fructueusement la semence des paroles divines commentées par le prêtre. En effet, s'il est un phénomène constaté, n'est-ce pas le phénomène moral que le peuple a nommé *la foi du charbonnier*? La force de la croyance se trouve en raison directe avec le plus ou le moins d'usage que l'homme a fait de sa raison. Les gens simples et les soldats sont de ce nombre. Ceux qui ont marché dans la vie sous la bannière de l'instinct, sont beaucoup plus propres à recevoir la lumière que ceux dont l'esprit et le cœur se sont lassés dans les subtilités du monde. Depuis l'âge de seize ans, jusqu'à près de quarante ans, Castanier, homme du midi, avait suivi le drapeau français. Simple cavalier, obligé de se battre la veille et le lendemain, il devait penser à son cheval avant de songer à lui-même, pendant son apprentissage militaire il avait donc eu peu d'heures pour réfléchir à l'avenir de l'homme. Officier, il s'était occupé de ses soldats, et il avait été entraîné de champ de bataille en champ de bataille sans avoir jamais songé au lendemain de la mort. La vie militaire exige peu d'idées. Les gens incapables de s'élever à ces hautes combinaisons qui embrassent les intérêts de nation à nation, les plans de la politique aussi bien que les plans de campagne, la science du tacticien et celle de l'administrateur, ceux-là vivent dans un état d'ignorance comparable à celle du paysan le plus grossier de la province la moins avancée de France. Ils vont en avant, obéissant passivement à l'ame qui les commande, et tuent les hommes devant eux, comme le bucheron abat des arbres dans une forêt. Ils passent continuellement d'un état violent qui exige le déploiement des forces physiques à un état de repos, pendant lequel ils réparent leurs pertes. Ils frappent et boivent, ils frappent et mangent, ils frappent et dorment, pour mieux frapper encore. A ce train de tourbillon, les qualités de l'esprit s'exercent peu. Le moral demeure dans sa simplicité naturelle. Quand ces hommes, si énergiques sur le champ de bataille, reviennent au milieu de la civilisation, la plupart de ceux qui sont demeurés dans les grades inférieurs, se montrent sans idées acquises, sans facultés, sans portée. Aussi la jeune génération s'est-elle étonnée de trouver ces membres de nos glorieuses et terribles armées, aussi nuls d'intelligence que peut l'être un commis, et simples comme des enfans. A peine un capitaine de la foudroyante garde impériale est-il propre à faire les quittances d'un journal. Quand les vieux soldats sont ainsi, leur ame vierge de raisonnement, obéit aux grandes impulsions. Le crime de Castanier était un de ces faits qui soulèvent tant de questions que, pour le discuter, le moraliste aurait demandé *la division*, pour employer une expression de langage parlementaire. Ce crime avait été conseillé par la passion, par une de ces sorcelleries féminines si cruellement irrésistibles que nul homme ne peut dire : « — Je ne ferai jamais cela ; » dès qu'une syrène est admise dans la lutte et y déploiera ses hallucinations. La parole de vie tomba donc sur une conscience neuve aux vérités religieuses, que la révolution française et la vie militaire avaient fait négliger à Castanier. Ce mot terrible : *Vous serez heureux ou malheureux pendant l'éternité !* le frappa d'autant plus violemment qu'il avait fatigué la terre, qu'il l'avait secouée comme un arbre sans fruit, et que, dans l'omnipotence de ses désirs, il suffisait qu'un point de la terre ou du ciel lui fût interdit, pour qu'il s'en occupât. S'il était permis de comparer d'aussi grandes choses aux niaiseries sociales, il ressemblait à ces banquiers riches de plusieurs millions, auxquels rien ne résiste dans la société, mais qui, n'étant pas admis aux cercles de la noblesse, ont pour idée fixe de s'y agréger, et ne comptent pour rien tous les priviléges sociaux acquis par eux, du moment où il leur en manque un. Cet homme plus puissant que ne l'étaient les rois de la terre réunis, cet homme qui pouvait, comme Satan, lutter avec Dieu lui-même, apparut appuyé contre un des piliers de l'église Saint-Sulpice, courbé sous le poids d'un sentiment, et s'absorba dans une idée d'avenir, comme Melmoth s'y était abîmé lui-même.

— Il est bien heureux, lui! s'écria Castanier, il est mort avec la certitude d'aller au ciel.

En un moment, il s'était opéré le plus grand changement dans les idées du caissier. Après avoir été le démon pendant quelques jours, il n'était plus qu'un homme, image de la chute primitive consacrée dans toutes les cosmogonies. Mais, en redevenant petit par forme, il avait acquis une cause de grandeur, il s'était trempé dans l'infini. La puissance infernale lui avait révélé la puissance divine. Il avait plus soif du ciel qu'il n'avait eu faim des voluptés terrestres si promptement épuisées. Les jouissances que promet le démon ne sont que celles de la terre agrandies, tandis que les voluptés célestes sont sans bornes. La parole qui lui livrait les trésors du monde ne fut plus rien pour lui, et ces trésors lui semblèrent aussi méprisables que le sont les cailloux aux yeux de ceux qui aiment les diamans; car il les voyait comme de la verroterie, en comparaison des beautés éternelles de l'autre vie. Pour lui, le bien provenant de cette source était maudit. Il resta plongé dans un abîme de ténèbres et de pensées lugubres, en écoutant le service fait pour Melmoth. Le *Dies iræ* l'épouvanta. Il comprit, dans toute sa grandeur, ce cri de l'ame repentante qui tressaille devant la majesté divine. Il fut tout à coup dévoré, par l'esprit saint, comme le feu dévore la paille. Des larmes coulèrent de ses yeux.

—Vous êtes un parent du mort? lui dit le bedeau.

—Son héritier, répondit Castanier.

—Pour les frais du culte, lui cria le suisse.

—Non, dit le caissier, qui ne voulut pas donner à l'église l'argent du démon.

—Pour les pauvres.

—Non.

— Pour les réparations de l'église.

— Non.

— Pour la chapelle de la vierge.

— Non.

— Pour le séminaire.

—Non.

Castanier se retira, pour ne pas être en butte aux regards irrités de plusieurs gens de l'église.

—Pourquoi, se dit-il, en contemplant Saint-Sulpice, pourquoi les hommes auraient-ils bati ces cathédrales gigantesques que j'ai vues en tous pays? Ce sentiment partagé par les masses, dans tous les temps, s'appuie nécessairement sur quelque chose.

— Tu appelles Dieu quelque chose? lui disait sa conscience. — Dieu! Dieu! Dieu!

Ce mot répété par une voix intérieure l'écrasait, mais ses sensations de terreur furent adoucies par les lointains accords de la musique délicieuse qu'il avait entendue déjà vaguement. Il attribua cette harmonie aux chants de l'église, dont il mesurait le portail. Mais il s'aperçut, en prêtant attentivement l'oreille, que les sons arrivaient à lui de tous côtés ; il regarda dans la place, il n'y vit point de musiciens. Si cette mélodie apportait dans l'ame les poésies bleues et les lointaines lumières de l'espérance, elle donnait aussi plus d'activité aux remords dont était travaillé le damné, qui s'en alla dans Paris, comme vont les gens accablés de douleurs. Il regardait tout sans rien voir, il marchait au hasard à la manière des flaneurs ; il s'arrêtait sans motif, se parlait à lui-même, et ne se fût pas dérangé pour éviter le coup d'une planche ou la roue d'une voiture. Le repentir le livrait insensiblement à cette grace qui broie tout à la fois doucement et terriblement le cœur. Il eut bientôt dans la physionomie, comme Melmoth, quelque chose de grand, mais de distrait ; une froide expression de tristesse semblable à celle de l'homme au désespoir, et l'avidité haletante que donne l'espérance ; puis, par dessus tout, il fut en proie au dégoût de tous les biens de ce bas monde. Son regard, effrayant de clarté, cachait les plus humbles prières. Il souffrait en raison de sa puissance. Son ame, violemment agitée, faisait plier son corps, comme le vent le plus impétueux ploie de hauts sapins. Comme son prédécesseur, il ne pouvait pas se refuser à vivre, car il ne voulait pas mourir sous le joug de l'enfer. Son supplice lui devint insupportable.

Enfin, un matin, il songea que Melmoth le bienheureux lui avait proposé de prendre sa place, et qu'il avait accepté ; que, sans doute, d'autres hommes pourraient l'imiter ; et que, dans une époque dont la fatale indifférence en matière de religion était proclamée par les héritiers de l'éloquence des pères de l'église, il devait rencontrer facilement un homme qui se soumît aux clauses de ce contrat pour en exercer les avantages.

—Il est un endroit où l'on cote ce que valent les rois, où l'on sous-pèse les peuples, où l'on juge les systèmes, où les gouvernemens sont rapportés à une mesure qui est l'écu de cent sous, où les idées, les croyances sont chiffrées, où tout s'escompte, où Dieu lui même emprunte et donne en garantie ses revenus d'ame, car le pape y a son compte courant. Si je puis trouver une ame à négocier, n'est-ce pas là ?

Castanier s'en alla joyeux à la Bourse, en pensant qu'il pourrait trafiquer d'une ame comme on y commmerce des fonds publics. Un homme ordinaire aurait eu peur qu'on ne s'y moquât de lui ; mais Castanier savait par expérience que tout est sérieux pour l'homme au désespoir. Semblable au condamné à mort qui écouterait un fou, s'il venait lui dire qu'en prononçant d'absurdes paroles, il pourrait s'envoler à travers la serrure de sa porte ; celui qui souffre est crédule, et n'abandonne une idée que quand elle a failli, comme la branche qui a cassé sous la main du nageur entraîné. Vers quatre heures, Castanier parut dans les groupes qui se formaient après la fermeture du cours des effets publics, et où se faisaient alors les négociations des effets particuliers et les affaires purement commerciales. Il était connu de quelques négocians, et pouvait, en feignant de chercher quelqu'un, écouter les bruits qui couraient sur les gens embarrassés.

— Plus souvent, mon petit, que je te négocierai du Valdenoir et compagnie ! Ils ont laissé remporter par le garçon de la banque les effets de leur paiement, ce matin, dit un gros banquier, dans son langage sans façon. Si tu en as, garde-le!

Ce Valdenoir était dans la cour, en grande conférence avec un homme connu pour faire des escomptes usuraires. Aussitôt Castanier se dirigea vers l'endroit où se trouvait Valdenoir, négociant connu pour hasarder de grands coups qui pouvaient aussi bien le ruiner que l'enrichir. C'était, en langage populaire, un bourreau d'argent, que les artistes auraient nommé un poète. Valdenoir avait mille fantaisies, il aimait les tableaux, les statues, la bonne chère, les beaux ameublemens, le jeu, les femmes. C'était une espèce de don Juan financier, gros et commun, sans esprit et plein de prétentions. Quand il fut abordé par Castanier, le marchand d'argent venait de le quitter, et il avait laissé échapper un geste de désespoir.

—Eh bien! Valdenoir, nous avons cent mille francs à payer à la banque, et voilà quatre heures; cela se sait, nous n'avons plus le temps d'arranger une petite faillite, lui dit Castanier.

—Monsieur !

— Parlez plus bas, répondit le caissier : si je vous proposais une affaire où vous pourriez ramasser autant d'or que vous en voudriez.

—Elle ne paierait pas mes dettes, car je ne connais pas d'affaire qui ne veuille un temps de cuisson.

—Je connais une affaire qui vous les ferait payer en un moment, reprit Castagnier, mais qui vous obligerait à....

—A quoi ?

— A vendre....

— Mes tableaux ?

— Non.

— Ma femme.

—Vous êtes un fat de croire que l'on veuille de votre femme ! Laissez-moi dire, mon cher. Il s'agit de vendre votre part du paradis. N'est-ce pas une affaire comme une autre ? Nous sommes tous actionnaires dans la grande entreprise de l'éternité.

—Nous avons servi tous les deux, Castanier, reprit Valdenoir, si vous ajoutiez un mot, je vous proposerais la douleur.

— Je parle sérieusement, répondit Castanier en prenant dans sa poche un paquet de billets de banque.

—D'abord, dit Valdenoir, je ne vendrais pas mon ame au diable pour une misère. J'ai besoin de cinq cent mille francs pour aller...

—Qui vous parle de lésiner, reprit brusquement Castanier. Vous auriez plus d'or que n'en peuvent contenir les caves de la Banque.

Il lui tendit une masse de billets qui décida le spéculateur.

—Fait ! dit Valdenoir. Mais comment s'y prendre ?

—Venez là-bas, a l'endroit où il n'y a personne, répondit Castanier, en montrant un coin de la cour.

Valdenoir et son tentateur échangèrent quelques paroles, chacun le visage tourné contre le mur. Aucune des personnes qui les avaient remarqués ne devina l'objet de cet *a parte*, quoiqu'elles fussent assez vivement intriguées par la bizarrerie des gestes que firent les deux parties contractantes. Quand Castanier revint, une clameur d'étonnement échappa aux boursiers. Comme dans les assemblées françaises où le moindre événement distrait aussitôt, tous les visages se retournèrent vers les deux hommes qui excitaient cette rumeur, et l'on ne vit pas sans une sorte d'effroi le changement opéré chez eux. A la Bourse, chacun se promène en causant, et tous ceux qui composent la foule se sont bientôt reconnus et observés ; car la Bourse est comme une grande table de bouillote, où les habiles savent deviner le jeu d'un homme et l'état de la caisse d'après sa physionomie. Chacun avait donc remarqué la figure de Valdenoir et celle de Castanier. Celui-ci, comme l'Irlandais, était nerveux et puissant, ses yeux brillaient, sa carnation avait de la vigueur. Chacun s'était émerveillé de cette figure majestueusement terrible, en se demandant où ce bon Castanier l'avait prise. Castanier, dépouillé de son pouvoir, apparaissait fané, ridé, vieilli, débile. Il était, en entraînant Valdenoir, comme un malade en proie à un accès de fièvre, ou comme un thériaky, dans le moment d'exaltation que lui donne l'opium ; mais en revenant, il était dans l'état d'abattement qui suit la fièvre et pendant lequel les malades expirent, ou dans l'affreuse prostration que causent les jouissances excessives du narcotisme. L'esprit infernal qui lui avait fait supporter ses grandes débauches, était disparu, le corps se trouvait seul, épuisé, sans secours, sans appui contre les assauts des remords et le poids d'un vrai repentir. Valdenoir, dont chacun avait deviné les angoisses, reparaissait au contraire avec des yeux éclatans et portait sur son visage la fierté de Lucifer. La faillite avait passé d'un visage sur l'autre.

—Allez crever en paix, mon vieux, dit Valdenoir à Castanier.

—Par grâce, envoyez-moi chercher une voiture et un prêtre, le vicaire de Saint-Sulpice, lui répondit l'ancien dragon en s'asseyant sur une borne.

Ce mot : « — Un prêtre ! » ayant été entendu par plusieurs personnes, fit naître un brouhaha goguenard que poussèrent les boursiers, tous gens qui réservent leur foi pour croire qu'un chiffon de papier, nommé une inscription, vaut un domaine. Le grand-livre est leur Bible.

— Aurai-je le temps de me repentir ! se dit Castanier d'une voix lamentable, et qui frappa Valdenoir.

Un fiacre qui passait emporta le moribond. Le spéculateur s'en alla promptement payer ses effets à la Banque. L'impression produite par le soudain changement de physionomie de ces deux hommes fut effacée dans la foule, comme un sillon de vaisseau s'efface sur la mer. Une nouvelle politique de la plus haute importance excita l'attention du monde négociant. A cette heure où tous les intérêts sont en jeu, Moïse en paraissant avec ses deux cornes lumineuses, obtiendrait à peine les honneurs d'un calembourg, et serait nié par les gens en train de faire des *eports*.

Lorsque Valdenoir eut payé ses effets, la peur le prit. Il fut convaincu de son pouvoir, revint à la Bourse et offrit son marché aux gens embarrassés. L'inscription sur le grand livre de l'enfer, et les droits attachés à la puissance d'icelle, mot du notaire que substitua Valdenoir, fut achetée sept cent mille francs. Maître Gauchau, le notaire, la revendit cinq cent mille francs à un entrepreneur en bâtiment, qui s'en débarrassa pour cent mille écus en la cédant à un marchand de fer. Celui-ci la rétrocéda pour deux cent mille francs à un charpentier. Enfin, à cinq heures, personne ne croyait à ce singulier contrat, et, faute de foi, les acquéreurs manquèrent.

DE BALZAC.

LOUISE DE LORRAINE.

NOUVELLE HISTORIQUE.

(Suite et fin.)

— Oh ! oui, une pensée que Henri m'envoyait à son réveil m'était plus précieuse que les richesses dont il me comblait, et j'aimais mieux une fleur choisie par lui qu'une couronne de plus à mon blason... Aimant pour la première fois, pour la première fois aussi je dus être dévouée à l'amour, et lorsque la politique vint se mettre entre nous, lorqu'on prétendit que la liaison du roi avec une femme de la famille de Châteauneuf éloignait un grand nombre de ses sujets et que sa sûreté était réellement compromise, je n'hésitai pas à me séparer de lui ; et, pour que cette séparation fût ostensible aux yeux de tous, je la cimentai par mon mariage avec un autre.

Le comte Altoviti arrivait de Florence ; il ne savait rien de la cour ; on lui persuada facilement d'épouser une femme jeune et riche. Cette union se forma avec rapidité, et le lendemain, le noble florentin se trouva le mari d'une courtisane, fut dépossédé de son honneur et vit sa maison souillée par un prince qui était venu essuyer sur le seuil la poudre de ses pieds... J'ai dû tremper dans cette infâme action en épousant Altoviti, parce que le salut de Henri, mon roi et mon amant, le demandait ; mais je sens que je n'ai pas le droit de m'emparer par une tromperie de toute l'existence de cet homme, de lui ravir sa liberté, après lui avoir enlevé l'honneur, de prolonger éternellement son supplice. Je ne puis le voir, chaque jour plus triste et plus humilié par la moquerie publique, mourir lentement de la honte qui l'opprime. Je ne puis souffrir le mal que je lui fais... Il faut le laisser libre en me retirant dans un cloître ou en mourant... Le cloître est une mort trop lente, je veux en choisir une autre.

— Vous ! grand Dieu !

— Et je viens vous demander d'en adoucir l'horreur. Ecoutez, Brienne ; quels que soient son ennui et le dégoût de la vie qui la possède, une femme est toujours faible en présence de la mort... Quand j'étais enfant, j'avais peur d'une tête de mort qui était dans l'oratoire, et maintenant elle me revient à la pensée ; il me semble que c'est près d'elle que je vais m'étendre dans ce séjour funèbre.... Venez à mon aide. Sauvez-moi l'effroi de ce moment,

— Juste ciel, que puis-je faire ?

— Lorsque la reine Catherine de Médicis a reçu dans son palais Jeanne d'Albret, elle lui a donné pour embaumer ses mains une pomme de senteur, composée par Latour, son parfumeur, et le lendemain Jeanne d'Albret n'existait plus. Latour, poursuivi par la justice, s'est jeté dans le couvent des Feuillans, et on dit que sous l'habit de moine il a continué à se livrer à cet art sacrilége... Ayez pitié de moi ! Vous voyez tous les jours cet homme : au prix de tout l'or qu'il pourra demander, obtenez de lui son parfum, et venez m'apporter le trésor le plus précieux pour moi, le meilleur moyen de sortir de la vie.

— Jamais!

— Songez que ma mort fera perdre le souvenir de votre désobéissance au roi et vous rendra au monde.

— Jamais!

La comtesse interrompit Brienne, en étendant la main du côté de la Seine.

— Regardez, dit-elle, au bord de la rivière, quelle est cette lumière suivie d'une longue masse blanche qui semble traverser les ombres ?

— C'est la procession des pénitens blancs qui va de l'église Saint-Germain-des-Prés à la chapelle de la butte Saint-Roch.

— Ainsi, reprit tristement Rénée, je me suis trompée en vous croyant au-dessus du vulgaire. Vous êtes aussi de ceux qui n'aiment et ne protégent que le corps ; vous n'avez nul souci de mon ame à laquelle vous pourriez donner un doux repos.... J'espérais trouver en vous un dévoûment plus élevé et qui comprendrait mieux la vraie manière de me servir.

— Oh ! madame, demandez-moi ma mort, mais non la vôtre.

— Aimez-vous mieux me voir traîner une existence pleine de remords?

— Je sais qu'il est plus affreux de vivre ainsi que de cesser d'être ; mais un sentiment invincible me défend de toucher à l'existence d'une si belle œuvre du ciel.

Alors la procession s'était avancée ; on voyait distinctement à la lueur de la lanterne, placée à la tête, les sacs des pénitens qui les enveloppaient en entier, moins les yeux devant lesquels était pratiquée une ouverture ; on entendait le bourdonnement de leur psalmodie, et le cliquetis de la discipline et du chapelet de têtes des morts qui pendaient ensemble à leur ceinture (1). Ils défilèrent en longeant la ruine.

— Mettons-nous à genoux devant le passage de ces saints hommes, dit Rénée.

—Pas aussi saints que vous le pensez... mais n'importe, écoutez ces chants, priez, cela vous fera du bien.

Comme la procession s'éloignait, deux pénitens qui marchaient les derniers quittèrent la bande et entrèrent dans la ruine. Rénée et son confi-

(1) On sait que Henri III, pendant son séjour en Italie, se mêlait aux processions des pénitens qu'il y trouva établis, et rapporta l'usage de ces corporations en France.

dent se cachèrent davantage derrière le pan de mur qui les dérobait à la vue.

— Pourquoi, diable! m'amènes-tu dans cette masure, Altoviti? demanda l'un des pénitens à son compagnon.

— Altoviti! répéta la comtesse, Dieu! mon mari! et elle se pressa contre la muraille qui lui servait d'asile.

— Dis, reprit l'interlocuteur, pourquoi venons nous dans ce nid de chauves-souris et de revenans, quand la procession va entrer au cabaret?

— C'est que je ne veux pas me griser cette nuit.

— Vraiment! et pourquoi cela, illustrissime Philippe Altoviti, seigneur de Castellane?

— Parce que c'est demain la Toussaint.

— Je ne te croyais pas si bon chrétien.

— Puis aussi parce que je déjeune avec ma femme et qu'elle pourrait s'en apercevoir.

— Je ne te croyais pas si bon mari.

— Il y a encore une troisième raison.

— Celle ci sera sans doute la meilleure.

— Parce que je veux faire une affaire avec le roi, et le moins gris de nous deux sera celui qui dupera l'autre.

— A la bonne heure. Et quelle affaire?

— J'ai fait monter en aigrette le nœud de diamans qu'il m'a donné l'an dernier, et je veux la lui vendre dix mille écus. J'espère bien que dans peu de temps il en sera dégoûté, et m'en fera présent de nouveau. Alors je ferai monter ces pierres en croix de Saint-Esprit, et je les lui vendrai encore.

— Vous êtes en verve, monsieur le comte?

Rénée, qui entendait cette conversation, fut saisie d'étonnement et de dégoût.

— Mais, mon cher, reprit l'interlocuteur d'Altoviti, on prétend que tu as déjà vendu au roi un diamant plus précieux.

— Lequel?

— L'honneur.

— Oh! le pêcheur qui apporte celui-là du fond de la mer est bien sujet à le perdre à la cour.

— Et ne peut plus jamais en pêcher un autre.

— Déshonoré! flétri! souillé! voilà ce qu'ils disent tous! Et pourtant, au lieu de me trouver flétri, souillé, mon miroir m'assure que mon teint n'a jamais été si vermeil, que mes habits sont d'une pureté et d'un éclat à faire envie à tous les muguets de la cour. Déshonoré, disent-ils, et ma poitrine est couverte de signes d'honneur. Je porte la croix de Saint-Michel, celle de Saint-Lazare, l'hermine des pairs : mon écusson abonde de chevrons et de couronnes, mon nom est précédé de vingt titres tous plus retentissans les uns que les autres... Un galon dédoré n'a plus de dorure moi, comment puis-je être déhonoré, étant couvert de signes d'honneur? Répondez-moi, moralistes stupides?

— Nous répondens que, par un contrat passé d'avance entre vous, tu as cédé ta jolie fiancée florentine, et épousé la maîtresse dont il voulait se débarrasser, le tout pour le prix de cent mille écus.

— Eh bien! c'était un échange de femme.

— Oui, mais tu cédais une jeune fille dans toute sa pureté, que tu n'avais possédée que du regard, et tu prenais les restes du roi, la maîtresse dont il était fatigué, le rebut de sa couche.

— Au même prix, j'en épouserais une seconde.

— Tu es un lâche.

— Un lâche!... Sais-tu que j'ai mon épée sous ma rope de pénitent?

— Et moi la mienne. Mais par le temps qu'il fait, bivouaquant à minuit au milieu de ces décombres, n'ayant depuis deux heures que les brouillards de la Seine pour me rafraîchir le gosier, je n'ai envie ni de discuter, ni de ferailler... Veux-tu venir au cabaret, ou non.

— Non, encore une fois. Je vais de ce pas au Louvre faire la révérence à sa majesté, qui doit être rentrée; je quitte cette sainte robe, et je reviens à mon hôtel de la rue Saint-Honoré.

— Et tu passeras encore une fois au milieu de ces ruines, seul, sans autre arme que ton épée? Pour Dieu, ce n'est pas prudent.

— Je ne crains rien : n'ai-je pas mon scapulaire et ma relique bénite?

Les deux pénitens s'éloignèrent.

Renée les suivit d'un regard d'horreur aussi long-temps qu'elle put les distinguer dans l'ombre; puis elle sortit de sa retraite, et revint s'appuyer contre le pilier près duquel ces hommes s'étaient entretenus.

— Eh bien! Madame, dit Brienne, d'un air de triomphe, voulez-vous encore mourir pour lui?

— Il savait ce qu'il faisait en m'épousant, le misérable! Il m'acceptait pour de l'argent! Le mépris, l'ironie dont on l'accable sont des charges de l'état qu'il prenait volontairement. Il a raison de ne se trouver ni souillé ni flétri, car les taches du déshonneur n'atteignent que l'ame, et il n'en a point. Sois fier de tes couleurs roses et de tes habits lustrés, corps vil et méprisable!

— Le plaindrez-vous encore d'être uni à une femme telle que vous?

— Mon ame du moins se rachetait par ses remords, se purifiait dans le repentir qu'on a appelé la seconde innocence; mais lui, il goûte cette joie et ce repos qui abrutissent le coupable.

— Vous renoncez à votre projet?

— Peut-être; mais nous ne pouvons pas davantage rester unis. Tout à l'heure je me croyais indigne de lui; je voulais mourir. Maintenant c'est lui qui est indigne de moi; alors...

— Alors il faut qu'il meure, dit Brienne achevant la pensée qu'il voyait prête à sortir de la bouche de Renée.

La comtesse avait les yeux fixes et ouverts; elle dardait dans l'espace un regard farouche qui semblait y voir un spectacle horrible; sa poitrine était haletante, sa voix oppressée laissait avec peine échapper ces paroles :

—Brienne, *il* va revenir ici même, seul, dans un moment! Ne voyez-vous rien se passer dans cette ombre? ne sentez-vous rien naître dans votre esprit?

— Non, car la pensée d'un meurtre ne peut y venir.

— Ce ne serait point un meurtra, il a son épée.

— Il a son épée... Oh oui! c'est vrai, je m'en souviens à présent... Alors c'est un combat où je peux exposer ma vie pour vous sauver; je l'accepte et je le bénis d'avance.

— Tu es un noble cœur!

— Eloignez-vous, Rénée, de ce funeste lieu, car dès ce moment j'attends Altoviti.

— Moi, je l'attends aussi pour le voir mourir, et te dire merci.

En cet instant, l'enceinte de la ruine, qui avait été jusque-là complétement obscure, s'éclaira d'une lueur oblique et vacillante. C'était le gardien de la Porte Saint-Honoré qui venait d'attacher la lampe de nuit à cette limite de la ville. Puis, après quelques minutes, on entendit les pas de Philippe Altoviti, qui revenait en fredonnant une chanson de Marot. Le cœur de Rénée fut serré de haine et de crainte; l'homme qui s'avançait était excellent spadassin, et y songeant, elle trembla pour la vie de François de Brienne. Elle fit quelques pas pour le retenir; mais il n'était plus temps, il s'était déjà avancé vers Altoviti, lui barrait le passage et le provoquait à un combat à outrance.

Renée venait d'apprendre si subitement la bassesse d'Altoviti. Le fanatisme de l'honneur, long-temps comprimé en elle, par sa position, s'était soudain réveillé avec rage.

Elle avait demandé la mort du misérable qui n'était plus pour elle un mari pas même un homme... Mais en succédant si vite au désir, la réalité la remplissait d'effroi.

La lumière qui frappait le comte en face, et laissait le visage de Brienne dans l'ombre, ne permit pas à Altoviti de reconnaître le jeune capitaine, ce qui lui donna le désavantage de la surprise et de la froideur, tandis que son adversaire était animé par la passion. Cependant, comme les ennemis secrets des courtisans en faveur étaient trop nombreux pour que le comte s'étonnât long-temps de cette attaque nocturne, il se mit en défense avec courage et tranquillité, se fiant à la force de son épée.

Il avait appris toute sa vie à tirer vaillamment cette épée du fourreau : cette main qui l'agitait et la faisait flamboyer dans l'air contenait tout son génie; chaque mouvement de cette lame était la science de toute sa carrière.

Aussi il eut d'abord l'avantage et blessa assez profondément son adversaire. Brienne, à la douleur qu'il en ressentit, fit un léger mouvement en arrière. Alors il aperçut Renée, les mains jointes, les yeux levés au ciel, qui priait pour lui avec une ferveur passionnée. Soudain mille forces nouvelles revinrent dans son être, mille ardeurs plus vives fondirent dans son sein, ses coups se succédèrent sans nombre, guidés par les heureuses inspirations de l'enthousiasme. A chaque minute son succès devint plus sûr. Il frappa violemment Altoviti à la poitrine; le coup se brisa sur le reliquaire d'ivoire, un second coup fut amorti par le scapulaire et les talismans que portait le comte. Enfin, la pointe de l'épée au col, pénétra dans la chair, et s'enfonça dans la gorge. Altoviti recula de quelques pas, tomba à genoux, ne se soutenant plus que sur sa main gauche. Brienne, par un mouvement instinctif de générosité, s'approcha pour le relever; l'Italien voyant son ennemi à sa portée lui asséna un coup furieux, mais qui, porté par une main tremblante, effleura à peine l'épaule. Brienne y répondit par un coup mortel.

Renée, qui s'était avancée précipitamment, vit le corps d'Altoviti tomber sur la dalle, s'agiter de quelques mouvemens convulsifs et se raidir dans la mort; elle ne put supporter ce spectacle, et s'évanouit près du cadavre de son mari.

Brienne la porta sur la colonne renversée qui leur avait servi de banc quelques instans auparavant. L'air de la nuit, qui venait avec violence s'engouffrer sous les arcades du cloître, la ranima bientôt; elle voulut se lever pour s'éloigner de ce lugubre théâtre, mais elle ne put se soutenir et retomba sur la pierre mousseuse.

Ayez le courage de demeurer ici encore quelques instans, madame, lui dit le jeune homme, je vais vous faire amener une litière. Et il s'éloigna pour s'acquitter de cette tâche.

Renée, seule alors, tenait les yeux attachés sur ce corps qui restait immobile sous les ondulations rouges de la lumière vacillante..... Son regard demeurait fixé là par un sentiment de terreur et de remords.

— Je suis libre, dit-elle, je suis seule maintenant dans la vie : une pointe d'acier, une minute ont coupé le lien qui m'attachait à cet être impur; son contact ne me souillera plus... Plus rien entre nous deux! Ce mariage est maintenant comme s'il n'avait pas été... Plus rien... Oh si! son nom me reste, je serai toujours la comtesse Altoviti. Quelle affreuse chaîne que ce nom dont on vous charge et qui vous tient à jamais confondue avec un être abhorré; ce nom qui, plus fort que les événemens, plus puissant que la mort, prolonge le supplice au delà de la tombe... C'est un vêtement odieux que rien ne peut arracher, un stigmate que rien ne peut faire disparaître! Comtesse Altoviti! j'entendrai ce

nom à chaque heure du jour, je verrai ces lettres détestées s'enlacer aux miennes sur mon écusson, sur mes armoiries, sur tous les lambris de ma demeure.

Non, cela ne sera pas; il est un asile plus favorable que la tombe qui peut me délivrer de ce nom; le couvent rompt tous les liens du monde, j'entrerai au couvent; je prendrai un nom d'une des filles du Seigneur, je ne serai plus la malheureuse Renée de Châteauneuf, plus l'infâme comtesse Altoviti; je serai la *sœur Marie de la miséricorde* (1).

En ce moment, la litière qui venait la chercher s'approcha, et comme Brienne allait indiquer son hôtel au porteur :

— Au couvent des Carmélites! dit-elle.

X.

Alternative.

Pendant que cette scène se passait dans les ruines de l'ancien monastère, à peu de distance du Louvre, de l'autre côté de cet antique bâtiment, au bord de la rivière, un homme veillait seul en face des fenêtres de l'édifice royal. Il était adossé contre un grand bateau autrefois chargé d'ornemens et de dorures, mais que le vent avait fait échouer et qui gisait sans vie sur le sable. L'étranger appuyé sur ce débris, serrait les chaînes qui s'y trouvaient encore suspendues comme pour rafraîchir ses mains brûlantes; il tenait ses yeux fixes et sombres attachés sur l'une des croisées du Louvre : la nuit et le silence l'environnaient seuls.

Et ces pensées erraient dans son esprit.

— La troisième fenêtre, à droite, m'a-t-on dit, est celle de la chambre de la reine, et cette reine de France est Louise de Vaudemont!... Non, jamais une même apparence n'a renfermé deux êtres si différens : Louise, jeune fille de la Lorraine, jeune fleur des montagnes, toute de pureté et d'amour; et puis une reine qui a pris si vite les mœurs de la cour où elle a été appelée, qui en respire déjà la licence, l'impudicité; qui a donné à un nouvel amant l'anneau qui nous unissait, l'anneau sacré par l'amour et le malheur; qui a condamné l'ami de son enfance, celui par qui Dieu lui a révélé l'amour, à des tortures aussi cruelles que le plus odieux tyran en ait jamais fait subir... Et elle dort paisiblement! la veilleuse qui l'éclaire n'a pas une seule oscillation; les grands rideaux de son lit ne sont pas agités du moindre mouvement; pas une seule secousse du remords ne trouble son sommeil...

L'étranger demeura long-temps plongé dans ces douloureuses méditations : des pensées, plus noires que les masses d'ombre de cette nuit, vinrent une à une assombrir son âme. Pendant ce temps, le jour reparut; il vint éveiller la Grève, y ramener la population et le mouvement; mais rien ne put éveiller le malheureux de sa profonde absorption.

Un jeune homme qui passa près de lui, le regarda frappé de surprise et s'écria :

—Dieu! Albert de Salm est ici!

Mais ni la voix de cet homme, ni la rumeur matinale du rivage, ne purent le tirer de sa rêverie. Un seul bruit le frappa : ce fut celui de la cloche de la chapelle royale qui sonnait la première messe. A ce son, il tressaillit, se précipita vers les portes du Louvre qui venaient de s'ouvrir, monta d'un pas ferme le grand escalier, et alla se placer dans la galerie par laquelle le roi et la cour devaient passer pour se rendre à l'office du matin.

Albert n'avait pas eu le temps de recevoir la lettre de la comtesse de Chavigny et d'être sauvé par les explications qu'elle renfermait. Il était parti précipitamment entraîné par sa colère, et avait emporté avec lui cette fatale erreur que l'anneau possédé par François de Brienne était un gage d'amour de la reine. Il ne lui restait donc plus, comme il l'avait dit, qu'à reprocher ce parjure à qui l'avait commis et mourir ensuite. En venant dans cette galerie, à cette heure, il allait voir Louise et lui jeter sa parole de malédiction. En se montrant au grand jour, en face du roi, dans cette ville d'où il était banni sous peine de mort, il venait provoquer l'arrêt porté contre lui. Il était donc bien sûr d'accomplir là sa destinée.

Une partie de cette vaste salle était inondée par un rayon de soleil levant; ce fût là qu'il alla se placer.

Il se tint debout les bras croisés sur la poitrine; la tête haute et tournée du côté par où le roi devait entrer. Des chambellans et des officiers de service qui erraient déjà dans la galerie, ne le reconnurent point; et il put attendre là le moment décisif. Son cœur ne battait pas plus vite, aucun tressaillement n'agitait ses membres; il avait le calme d'une détermination irrévocable, d'un sort fixé sans retour.

Une vaste porte s'ouvrit à deux battans, le fer d'une hallebarde retentit sur les dalles, et la voix d'un huissier annonça :

— Le roi.

Henri III était seul avec sa suite; Albert jugea que la reine le suivait de près, et il ne se trompait pas. A peine le prince eut-il fait quelques pas que ses regards tombèrent sur le comte de Salm. Son premier mouvement fut la surprise, puis la révolte du jeune chevalier se montra à lui dans toute son audace, et la colère traversa son front et s'y peignit en traits de feu; puis la pensée de sa puissance souveraine qui allait d'un mot punir de mort l'orgueilleuse désobéissance, se présenta à lui, et il n'eut plus l'accent que d'un maître mécontent pour dire au jeune homme, en tournant dédaigneusement la tête vers lui :

— Est-ce bien le comte Albert de Salm qui est ici?

— Vous m'avez vu au siége de La Rochelle et sur le champ de bataille de Montcontour, sire; vous devez me reconnaître.

— Je ne reconnais jamais un membre de la noblesse dans le sujet révolté contre un souverain. N'avez-vous pas reçu l'arrêt qui porte contre vous peine de mort à votre entrée dans cette ville?

— C'est pour la subir que je suis venu.

— Puisqu'il vous plaît d'acheter, au prix de votre vie, la satisfaction de me braver, qu'il en soit fait selon votre désir. Gardes, désarmez cet homme.

La vengeance d'Albert n'était pas accomplie, il n'avait pas rencontré la reine, et il allait être arrêté comme un vil criminel!...

En ce moment la hallebarde résonna de nouveau sur le pavé, et la voix de l'huissier annonça :

— La reine.

Deux domestiques entrèrent, portant sur un coussin de velours le livre d'heures de sa majesté. Albert fixa un regard de feu sur la porte d'entrée, où il allait enfin voir Louise...

Mais, à la même minute, deux hommes d'armes, exécutant les ordres du roi, portèrent la main sur lui. A ce contact, tout son sang noble bouillonna dans ses veines, et il tira à la fois son épée et son poignard, avec tant de rage, qu'ils flamboyèrent aux yeux des soldats et les firent reculer. Guidé par le seul instinct d'orgueil qui se révoltait en lui, il s'éloigna précipitamment... En sortant de la galerie, il vit flotter la robe blanche de Louise à la porte d'entrée; mais l'élan de sa fuite l'emportait avec la rapidité de l'éclair... Au pied de l'escalier il se vit seul, et, comme il était à quelques pas de l'hôtel de Soissons, il se retira dans ce lieu d'asile.

Depuis Louis XII, le droit d'asile dans les églises était aboli; mais les croyances n'obéissent pas aussi vite aux ordres des souverains que les hallebardes des hommes d'armes; les esprits étaient accoutumés à considérer certains lieux comme consacrés et hors de l'atteinte de la justice humaine; si le droit était aboli, l'usage régnait encore.

L'hôtel de Soissons, habité par Catherine de Médicis, dont la vieillesse portait cette puissance accablante du crime réuni aux succès, dont les communications secrètes avec les astres entouraient la personne de mystère et d'effroi, dont la coiffe noire était plus redoutée que toutes les couronnes, l'hôtel de Soissons qu'ombrageait la redoutable colonne astrologique, était un de ces endroits imposans d'où la force armée n'osait approcher. Et, dans ces temps de troubles où les princes, en guerre avec le peuple, les calvinistes, le parlement, l'étaient surtout entre eux-mêmes, cette demeure de la reine-mère était souvent la retraite des ennemis de Henri III, des seigneurs révoltés contre ses insolens favoris. Ils y trouvaient un asile, non pas autorisé, mais toléré.

Une salle basse de cet hôtel était toujours ouverte aux fugitifs : ce fut là que le comte de Salm entra. Il y passa la journée, flottant entre le regret de n'avoir pas attendu Louise une minute de plus, de n'avoir pas accompli sa vengeance, et l'horreur que lui inspirait l'idée de devenir le prisonnier, la victime de Henri III, de subir une mort infamante, qui, maintenant qu'il l'avait vue de près, lui apparaissait dans tout son épouvantable aspect. Ces sentimens divers, mais tout de haine et d'amertume, le laissaient en proie à un froid mortel, doutant de ce qu'il avait aimé, détaché de Dieu et de Louise.

La jeune reine, qui entrait dans la galerie au moment de la fuite d'Albert, avait appris la cause du mouvement qui s'y faisait remarquer, l'apparition soudaine du comte de Salm et l'ordre d'arrestation donné contre lui. On l'avait déposée mourante sur son lit, et ce coup avait porté la dernière atteinte à sa faible existence.

Le soir, quand les rues ne furent plus éclairées que par les cierges qui brûlaient de loin en loin devant les niches des saints, la comtesse de Chavigny, enveloppée d'une mante, le visage couvert d'un masque, et suivie seulement de deux domestiques, sortit à pied, afin que les passans ne la reconnussent point aux armes de son carrosse, et se dirigea vers l'hôtel de Soissons.

Elle entra seule dans la salle basse, laissant ses gens au dehors. Elle trouva Albert, seul, à demi couché sur un des bancs qui meublaient cette sombre enceinte, la tête appuyée contre la muraille, pâle, sans regard, et les membres raidis par un froid qui semblait celui de la mort. Elle eut beau rejeter sa mante, ôter son masque, lui parler des plus tendres accens de sa voix, il ne la reconnut point, il semblait ne pas l'entendre... Elle l'entoura de ses bras et le sentit glacé; elle le serra sur son cœur pour le réchauffer de toute sa tendresse d'amie, pour ranimer son front sous ses baisers de sœur, il resta immobile, anéanti. Ce ne fut qu'au nom de Louise que son regard se leva et reprit de la lumière. Alors, Alice se voyant écoutée lui apprit comment était venue la fatale erreur qui l'accablait en ce moment; elle s'accusa avec franchise, elle rapporta dans tous ses détails la scène mensongère qui avait fait passer entre les mains de Brienne cet anneau sacré que Louise avait quitté un seul instant pour leur malheur à tous. A ce récit, le cœur d'Albert battit violemment, ses yeux jetèrent un éclat plus beau qu'ils n'en avaient eu, le sang circula rapidement dans ses veines, son sein se remplit des sanglots du bonheur, il fondit en larmes.

---

(1) En 1557, la demoiselle Rieux de Châteauneuf, ayant fait tuer le comte Altoviti son mari, se retira au couvent des Carmélites et prit le nom de sœur Marie de la Miséricorde. (Voir le *Journal de Henri III*, tome I, page gran- (12) tôme, etc.)

— Oh! maintenant, s'écria-il, je peux mourir! je brave Henri et sa vengeance, je défie le ciel même de me faire souffrir!

Il se jeta aux genoux d'Alix, joignit les mains devant elle comme le condamné devant son sauveur; puis il appuya sa tête sur les genoux de la jeune femme et tomba dans l'extase de la délivrance soudaine, inattendue, pleine de surprise et de joies ineffables.

Il avait tant aimé Louise! Dans cette grande ame, faite pour tout comprendre et pour tout embrasser, l'amour avait si puissamment dominé tout le reste!... L'union de Louise et d'Albert était un de ces sentimens bien rares où deux êtres, faits tous deux pour aimer éternellement, se rencontrent sur la terre. Amours modèles, jetés de loin dans le cours des âges, pour donner aux autres plus fragiles cette foi en la constance qui dumoins les élèvent, les purifient dans leur passagère tendresse, et consacre, par la belle illusion d'une durée éternelle, leur ivresse d'un moment.

Albert, ainsi ranimé, comblait Alix de ses caresses; il baisait ses mains, ses genoux, avec cette tendresse passionnée qu'un homme a toujours pour l'amie de la femme adorée; heureuse messagère! confidente de l'amour qui en porte une partie avec elle!

Puis il répétait avec passion :

— Oh! maintenant, je peux mourir, j'emporterai au tombeau tout mon bonheur, tous mes trésors, l'amour de Louise.

— Non, vous vivrez, parce qu'elle le veut, et parce que c'est moi qu'elle envoie pour vous sauver.

En ce moment, on entendit des pas de chevaux s'arrêter à la porte d'entrée.

Alix jeta sur Albert un manteau de pélerin qui se trouvait suspendu à la muraille, lui fit un signe de silence et se plaça devant lui.

Alors entrèrent quatre personnages qui montrèrent la plus bizarre figure à la lueur de la lampe de fer qui éclairait seule cette enceinte.

Ces hommes portaient le froc des moines franciscains, le casque en tête et le sabre au côté. Leur coiffure militaire se dressait sur une figure à l'expression béate, sillonnée de petites grimaces hypocrites et terminée d'une longue barbe monacale; une cuirasse était sur leur robe de bure; le cordon de Saint-François qui passait par dessus, portait d'un côté, le chapelet obligé, et de l'autre, le grand sabre qui résonnait sur le pavé; au dessous de cette armure et de cette jupe brune, leurs pieds nus traînaient la sandale empreinte de la poussière du cloître.

Henri III, qui se servait du couvent des capucins pour prison, affublait ses religieux d'instrumens guerriers, afin qu'ils pussent exercer la force armée en son nom. Ces êtres amphibies du cloître et de l'armée lui étaient seuls dévoués pour venir arrêter un de ses ennemis à l'hôtel de Soissons.

— Que la paix du Seigneur vous accompagne, dirent-ils à la comtesse de Chavigny.

— Avec vos saintes bénédictions, mes révérends pères; quel sujet vous amène?

— L'ordre d'arrêter, au nom du roi, le seigneur comte Albert de Salm, révolté contre sa majesté très chrétienne.

— Vous l'arrêterez certainement, car Dieu protège le roi et sa justice, mais non pas en ce lieu, attendu que le criminel vient de profiter de la nuit pour s'évader, et chevauche en ce moment vers la porte St-Antoine. Je l'ai vu sortir d'ici en me rendant chez la reine Catherine, qui m'avait fait l'honneur de m'appeler près d'elle.

— Que pouvons-nous donc faire? dirent les moines entre eux.

— Vous atteindrez facilement le fugitif, mes pères, reprit la comtesse, car il monte une mauvaise haquenée et vous êtes venus sur les excellens chevaux de votre couvent qui abonde en coursiers de choix comme en toute sorte de richesses. Vous reconnaîtrez facilement le criminel : son cheval est noir, son panache noir, son manteau noir, comme la nuit et comme l'ame des traîtres; ses yeux et son armure lancent de sinistres éclairs.

— Merci, madame, nous allons tâcher de l'atteindre.

— Vous y parviendrez sans peine; seulement, mes frères, vous risquez de manquer l'office des matines.

— Il faut bien aller où les ordres du roi nous envoient, quoiqu'il en coûte de quitter la sainte paix du cloître pour un semblable service.

— Et quoi qu'il en coûte ensuite de quitter les joyeux ébattemens militaires pour la sainte paix du cloître, repartit Alix. Je vous salue et vous souhaite bonne guerre, mes frères capucins. Veuillez prier pour moi, mes vaillans hommes d'armes.

Les moines allaient sortir lorsqu'un d'eux se retourna et dit en montrant Albert :

— Quel est cet étranger?

— Un pauvre pélerin, mes pères, répondit Alix. Regardez comme il dort! Il goûte enfin quelques instans de repos après avoir frayé laborieusement la plus pénible route... Vous voyez les palmes de la terre sainte attachées à son manteau. Hélas! jamais on n'a mieux conquis et porté à plus juste titre ces palmes qui veulent dire *amour* et *douleur*.

Les religieux s'éloignèrent; Alix et le comte de Salm se trouvèrent seuls.

— Je vous remercie, mon amie, dit Albert, de votre généreux mensonge.

— Ah! vous êtes sauvé.

— Sauvé pour un moment, mais les moines ne trouveront personne, et ils reviendront.

— Les moines trouveront un fugitif à la barrière Saint-Antoine, et contens de leur proie, ils ne reviendront point.

— Comment?

— Oui, François de Brienne est maintenant à cette porte de la ville.

— Lui, bon Dieu! quel événement.

— Après sa désobéissance envers le roi, qui voulait lui donner en toute légitité les faveurs de Rénée de Rieux pour le punir de s'être vanté de celles de la reine, il avait seulement cherché un asile secret au couvent des Feuillans, espérant reparaître sous peu à la cour. Mais la nuit dernière, errant autour de son monastère, il a rencontré justement le comte Altoviti, qui avait témoigné plus de complaisance que lui en épousant la maîtresse disgrâciée, et après je ne sais quel démêlé, l'a tué en duel. Ayant ainsi compliqué sa brouillerie avec le roi, par la mort d'un de ses favoris, il a pensé qu'il fallait se soustraire plus sûrement au ressentiment du prince, et s'enfuir en pays étranger. Puis comme il rentrait au point du jour dans sa retraite, il vous a aperçu sur la grève, en face du Louvre. Votre présence à Paris lui a fait voir dans toute leur étendue les malheurs horribles causés par son extravance, et pour ne pas avoir à en supporter le spectacle, il partait ce soir même pour l'Italie.

— Mais, juste ciel, les franciscains vont l'arrêter.

— Je l'espère bien. J'espère également qu'ils le prendront pour vous. Lorsqu'on le sommera de se rendre comme révolté contre le roi et cherchant à se soustraire à son autorité, il se reconnaîtra à ce *signalement* et ne fera aucune résistance. On ne lui demandera pas même son nom, car, une fois arrêté par les ordres d'en haut, un homme n'a plus de nom ni d'individualité, il est *prisonnier d'état*.

— Le malheureux!

— Ne le plaignez pas, il doit être puni pour sa détestable fatuité. On va le renfermer dans le couvent des Franciscains.

— Il sort de celui des Feuillans, il se retrouvera en pays de connaissance. Il mérite bien d'aller à tous les diables et à tous les moines pour tout le mal qu'il nous a fait, et sa jolie tête doit être condamnée à coiffer le capuchon de moine pour le corriger de sa folle vanité.

— Oh! ma chère Alix, ne jouez pas ainsi avec le malheur d'un homme et la perte de sa liberté

— Tranquillisez-vous à ce sujet, la punition de François de Brienne ne sera pas trop longue. Henri III pardonne vite toute faute à ses jeunes seigneurs, et surtout à ceux dont la beauté fait l'ornement de sa cour .... Pensons à vous, Albert. Dans ce moment même, Ruggieri demande pour vous, à Catherine de Médicis, un sauf-conduit qui vous permettra de regagner la frontière sans danger.

— Et la reine l'accordera-t-elle?

— Ils sont seuls, tous deux, là-haut, au sommet de cette tour, avec la nuit et les astres; cette reine, devant qui tout tremble, tremble elle-même au rayon d'une étoile, et n'a rien à refuser à leur interprète. Et, descendant à deux heures après minuit, l'astrologue vous remettra le sceau royal; des chevaux et des domestiques envoyés par moi, vous attendront à cette porte, et vous consentirez à fuir pour le salut de vos jours, car ceux de Louise y sont attachés.

Alix et le jeune comte échangèrent un tendre adieu dont la tristesse était mêlée de toutes les douceurs de l'espérance. Le départ d'Albert eut lieu comme la comtesse de Chavigny l'avait espéré, et, peu de jours après, il avait regagné la terre protectrice de la Lorraine.

XI.

Dernier parfum de la fleur.

Louise de Lorraine au comte Albert de Salm.

« Albert, vous serez courageux parce que je vous aime; vous serez courageux parce que vous m'aimez : l'amour est la source de toutes les forces de l'ame. Vous avez un malheur bien grand à apprendre, et j'ai voulu vous l'annoncer moi-même, afin que mes paroles en adoucissent un peu les atteintes. Albert, je vais quitter la terre où vous êtes. Vous n'aurez même plus la douceur de nommer le lieu que j'habite, de recevoir ces faibles bruits de mon existence qui arrivaient jusqu'à vous, de nourrir cette vague espérance qui dure autant que la vie... Le terme de mes jours approche; une maladie mortelle le fait arriver à grands pas; chacune des heures où je respire encore m'est comptée pour des années... Au nom du ciel, du ciel qui nous avait unis avant que les hommes vinssent nous séparer, ne vous laissez pas accabler par ce coup terrible; appelez à vous toute l'énergie d'un grand cœur; vivez pour servir Dieu, pour soutenir la Lorraine, qui s'appuie sur ses nobles chefs, pour protéger vos vassaux qui ont tous besoin d'un père.

« Je n'ai point pensé à vous cacher l'arrêt qui me condamne; je veux même que vous l'appreniez aussitôt que moi, afin que ces grandes impressions des derniers momens soient communs entre nous. Depuis long temps je sentais bien mes forces s'éteindre une à une, mon être entier s'anéantir, mon cœur battre plus faiblement, le sang se glacer dans mes veines; mais j'appelais tout cela souffrance, et c'était l'approche de la mort.

» Hier, j'étais assise devant un balcon qui donne sur la campagne de Saint-Cloud; je contemplais de là ce doux paysage qui me rappelle quelque chose de l'aspect des Vosges, car depuis plusieurs jours je ne pouvais plus descendre pour y marcher sur les bruyères roses et à l'ombre des

mélèzes que j'y ai fait planter pour augmenter l'illusion. Au spectacle de ces objets si chers, je ne me sentais pas ranimer, mais souffrir plus doucement : ils ne me retenaient pas sur les bords de l'existence, ils m'envoyaient le doux adieu qui adoucit l'amertume d'un départ. Le soleil s'était dérobé derrière les touffes d'arbres, et c'était de l'ombre et des parfums du soir que me venaient toutes les impressions; douces et tendres, elles avaient la mélancolie qui s'attache à la fin de toute chose.

» Et ramenant les yeux à côté de moi, je vis les vêtemens que je portais, étant jeune fille, le costume national des enfans de la Lorraine, la robe de laine, le bandeau de toile. Je les avais fait placer dans une armoire vitrée, afin de les avoir toujours sous les yeux. Je sentis en ce moment le vif désir de les revêtir encore une fois : les malades ont des fantaisies d'enfant. Il me semblait que ces vêtemens de la campagne auraient une vertu bienfaisante, comme les simples qui composent de salutaires breuvages. Alix et ma chère Marguerite, qui sont toujours près de moi, m'aidèrent à m'habiller comme j'en avais le désir. Après avoir revêtu cette robe bleue et cette coiffure blanche, je me trouvai devant le miroir de ma toilette. L'émotion que je sentis fut si vive, qu'il m'est impossible de la rendre. Cette glace ne réflétait point mon image, à ce qu'il me semblait, mais elle m'offrait une apparition de moi-même aux jours de ma jeunesse, ce qui est un présage de mort dans les croyances de nos montagnes. Mon faible esprit se troubla, et je parlai à cette ombre de moi-même comme à une étrangère, je murmurais en la regardant, *Louise! oui, Louise de Vaudemont... vous êtes en Lorraine... auprès du duc Charles... aimée d'Albert.. bien heureuse !..* Puis je demeurai immobile et muette, frappée de je ne sais quelle léthargie étrange qui m'ôtait tout mouvement en me laissant la connaissance. Il m'était impossible de faire un signe, de diriger même mon regard, et je voyais, j'entendais encore. On me crut retombée dans l'état d'évanouissement qui est fréquent pour moi depuis quelques jours, et Marguerite fondit en larmes. Alix lui dit :

—Du courage, pauvre femme, ne pensons pas combien nous sommes malheureuses ; ne nous occupons que d'elle.

—Oh ! madame, comment ne pas avoir le cœur déchiré ! ces évanouissemens sont des symptômes mortels, et maintenant ils se renouvellent tous les jours...

—Courez appeler son médecin ! qu'il nous la rende ! Oh! qu'il nous la rende, ne fût-ce qu'une fois encore !...

« Le médecin que le roi a placé près de moi arriva; il me prodigua tous les secours de son art ; sa voix, en donnant des ordres aux personnes qui m'entouraient, avait ce ton sourd et bref qui accuse les momens solennels... Et ces secours, ces ordres, tout ce mouvement qui s'opérait autour de moi, étaient inutiles; je demeurais plongée dans la même torpeur.

—Mon Dieu, n'y a-t-il donc plus d'espérance ! dit Alix, en laissant aussi couler ses larmes.

—Hélas! madame, il y a long-temps que je vous l'ai dit, répondit l'homme de la science.

« Ces paroles m'apprirent que j'étais frappée de mort.

—Oui, je sais qu'elle est condamnée, reprit Alix ; aussi ce n'est que du temps que je vous demande... qu'un peu de temps encore à la posséder sur cette terre, et j'offre à Dieu toute ma vie en échange ! Oh! monsieur, ne me promettrez-vous même pas encore quelques jours ?

— Ils seront bien peu nombreux, madame.

« Le roi entra en ce moment. Je revins peu à peu à la vie; je pus tendre la main à Marguerite, regarder Alix, appuyer ma tête sur son sein. Je n'étais point accablée par l'arrêt que je venais d'entendre. Le véritable jour de ma mort, Albert, fut celui où je vous perdis ; ce qu'il me restait de vie depuis ce moment ne mérite pas d'être compté... Ma seule pensée fut d'aller rendre le dernier souffle de ma bouche sur la terre qui m'avait donné le premier. Je m'adressai au roi avec confiance, sachant qu'il n'avait plus rien à me refuser ; je lui demandai la permission de me faire transporter en Lorraine, espérant, lui dis-je, que l'air natal me sauverait... Et je pensais en effet qu'il sauverait mon ame ; car là, il me serait donné de mourir plus saintement.

» Avant de me répondre, Henri III fit signe au médecin de le suivre dans l'embrasure d'une croisée, et ils échangèrent quelques mots à voix basse. Henri pâlit, et j'entendis qu'il disait :

Mourir, si jeune encore!

» Il prononça ces mots avec une onction si profonde, qu'ils réveillèrent dans mon ame un sentiment de compassion pour mon sort ; dans ma faiblesse je me pris en pitié moi-même et je répétais : *mourir, si jeune encore* ! Puis, j'eus un moment de vertige, il me sembla être déjà au jour des funérailles, et que l'enceinte du temple, le chemin du cimetière, la pierre de la tombe, répétaient aussi, en s'ouvrant devant moi : *si jeune encore* !

« Henri revint près de moi, et me dit en penchant sa tête sur la mienne, comme s'il eût voulu me pénétrer mieux de ses paroles, qui devaient être bienfaisantes à mon ame.

» Louise, tous vos désirs seront remplis. Je viens de demander au médecin si le voyage que vous désirez ne serait pas dangereux; il m'a répondu qu'il ne pouvait rien changer à votre état. Vous désignerez donc vous-même le jour du départ, et tout ce que l'art peut imaginer, tout ce que les richesses peuvent fournir, sera mis en usage pour rendre le trajet moins pénible et la route plus douce sous vos membres affaiblis...

» Depuis ce moment, la connaissance de l'événement qui se prépare, n'a plus rien eu de pénible pour moi : je sens, au contraire, un calme, un bien-être, une sérénité indicibles. Une mère berce son enfant avant de l'endormir pour qu'il goûte un sommeil plus paisible : il me semble, en sentant ces douceurs d'ame, que la mort, bonne mère, me berce de doux mouvemens avant de m'endormir dans son sein...

Je vais revoir la Lorraine, la terre de ma patrie et la terre où vous êtes! trop heureuse d'acheter ce bienfait au prix de ma vie. C'est là seulement que je pouvais mourir en paix. Je vous l'ai dit un jour que nous nous reposions tous deux au sein de nos bois, au bord du ravin qui nous avait un instant séparés du reste du monde, je vous l'ai dit, Albert, je suis formée d'une essence trop faible pour la haute sphère où j'étais appelée à vivre; c'est seulement à la campagne que je trouve des objets en harmonie avec moi-même; je le sens bien mieux maintenant, je suis la sœur des plantes et je dois aller mourir au milieu d'elles, mourir comme une pervenche qui tombe, comme une iris qui se penche sur la sépulture de gazon. Mon ame se mêlera à l'encens de la terre, aux perles du torrent, à la mousse vierge des sommets inaccessibles, à l'air du ciel qui les parcourt.

» Ne me plains pas, Albert; car j'ai parcouru la destinée la plus difficile qu'il ait été donné à une femme de fournir, sans faillir à ma tâche; j'ai conservé l'amour pur et sans atteinte dans le sanctuaire de mon ame, et j'ai gardé la fidélité au mariage qui m'était imposé : je possède encore tout entier l'honneur sans tache et l'amour sans remords. Ne me plains pas, car, enfant, je t'aimais dans l'ignorance, plus tard, dans la crainte et les tourmens, à cette heure seule je t'aime dans toute la lumière et la paix de l'amour. Ne me plains pas, car je quitte un monde terrestre, où la tendresse est souvent un crime, pour ce monde du ciel où toute tendresse est vertu. Ne me plains pas, Albert, car tu le vois, pour la première fois, j'ose te dire TOI, et il me semble que ce mot, qui renferme pour certaines ames le dernier degré de douceur et de sainteté, est le sacrement qui nous unit pour l'éternité. »

LOUISE DE VAUDEMONT.

XII.

Le mal du pays.

Au milieu de tous les amours exigeans qui veulent obtenir autant qu'il donnent, il en est un qui aime sans demander du retour, sans l'attendre sans l'espérer, sans y penser; c'est l'amour de la patrie. Les êtres profondément possédés par lui, dans quelque contrée que le sort les jette, de quelque beau climat qu'il les réchauffe, de quelques biens qu'il les accable, languissent de désir pour le pays natal : un besoin dévorant les fait songer sans cesse à aller s'étendre sur sa terre chérie, l'embrasser et pleurer..... Et pourtant cette terre ne les aime pas. Tandis que tant de nobles cœurs battent pour elle, la nature impassible ne donne pas de préférence à aucun homme.

Celui qui retourne avec tant de bonheur dans la contrée où il a vu le jour, n'y trouvera que l'air et l'ombrage qu'elle offre à tout passant, il n'y aura pas pour lui un rayon de lumière de plus, un frémissement de joie du feuillage; rien ne le reconnaît, rien n'a gardé son souvenir; la mousse a couvert la trace de ses pas; l'arbre a secoué l'écorce où était son nom; il avait laissé la meilleure part de son cœur à ces campagnes, et ces campagnes n'en ont rien gardé. Il n'y retrouve pas la moindre harmonie avec son ame : quand il est triste, ce ciel est riant, quand il souffre ces rameaux jouent avec le vent, ces oiseaux chantent, ces ondes sourient?... Et cependant il aime, il aime toujours d'un sentiment éternel et infini.

Etrange folie du cœur (que je ne comprends pas; car pour moi, l'air, la lumière, les arbres, les fleurs, l'élément naturel, *la patrie*, c'est le lieu où est un ami) ; étrange folie du cœur ! qui pourtant a tant de puissance et a fait tant de victimes, que cette destruction, par l'amour malheureux de la patrie a pris un nom, et s'est appelé *le mal du pays*.

C'est de ce mal que mourait Louise de Lorraine; l'amour d'Albert s'y confondait comme une force de plus, mais ne le dominait pas. Cette ame aimante et candide s'était si bien imprégnée des premières tendresses de l'enfance que les distractions les plus puissantes, les plaisirs de la cour, les devoirs du trône, les émotions nombreuses de la vie de souveraine, rien n'avait pu les effacer. Ce seul exemple de la virginité de l'ame, conservée au sein de la royauté, a paru si frappant, que l'histoire s'est toujours plu à le retracer.

La jeune reine quitta la cour par un des derniers beaux jours de l'automne et s'achemina vers la Lorraine. Son départ causa une impression générale d'attendrissement et de doux regrets; mais ne changea en rien la marche des choses. Louise de Vaudemont ne s'était point mêlée au tumulte du palais, n'avait pris part, ni à ses intrigues, ni à ses plaisirs, ne l'avait jamais réellement habité ; elle n'y laissait pas de place vide. Le jour où elle s'éloigna, cette cour, qui ne l'avait point connue et l'avait vue passer comme une ame inquiète et rêveuse, continua ses bals, ses festins, où venaient s'asseoir toutes les passions désordonnées, et mena sur le même pied sa vie de licence et d'orgie.

Henri III, avec une suite peu nombreuse, accompagna la reine jusqu'à la frontière de Lorraine, où le duc Charles venait l'attendre. Quelque soin qu'on eut pris pour rendre le transport de la royale malade aussi facile qu'agréable, et quelque luxe qu'on eut déployé dans ce cortège, au milieu duquel elle traversait à pas lents ses états, l'appareil religieux dont le roi aimait toujours à s'entourer, et la lenteur de la marche amenée par la faiblesse de la reine, donnaient à ce convoi une empreinte de triste so-

lennité, tribut payé à la mort qui l'enveloppait déjà. La population, qui avait accueilli d'une manière si tumultueuse l'arrivée de la reine de France, ne lui offrait alors qu'un empressement silencieux, et apportait sur son passage des bénédictions et des prières.

Dans un jour de marche où le cortége se trouvait également éloigné des villes de Reims et de Verdun, et traversait avec peine un défilé sauvage, où nul chemin n'était frayé, où nulle habitation n'interrompait la solitude, la reine se trouva atteinte d'une de ces crises douloureuses suivies de défaillance, auxquelles elle était sujette. La suite royale, qui emportait avec elle tout ce que le luxe peut offrir de plus recherché pour les haltes de voyage et ses splendides collations, avait oublié la chose la plus simple, et ne possédait pas une goutte d'eau. La comtesse de Chavigny en demanda avec impatience, sachant que c'était la seule boisson qu'elle pût approcher des lèvres de Louise. On battit vainement les alentours pour découvrir une source; partout l'herbe était sèche et le sable aride. Henri III vit de loin un pâtre qui portait une gourde à son ceinturon, et pourrait peut-être leur donner ce dont ils s'enquéraient avec tant de soin. Il lui fit signe d'approcher. Mais plus il l'appelait de son geste, plus le pasteur, qui s'était d'abord arrêté pour examiner le cortége, s'éloignait rapidement, et montrait l'intention de se soustraire à la rencontre de la troupe royale. Le roi dépêcha près de lui un chambellan pour lui demander d'indiquer au moins la demeure la plus près de cette retraite déserte. L'officier, partant au galop de son cheval, rejoignit bientôt le paysan. Mais lorsque celui-ci eut appris ce dont il s'agissait, il accourut de lui-même de toute la rapidité de son pas, tenant sa gourde à la main. Alors le roi vit arriver François de Brienne, rouge, haletant de sa course, et qui faisait le plus joli pâtre du monde sous cet habit rustique qu'il avait emprunté.

Le proscrit dit avec une franchise charmante :

— Sire, en me présentant devant vous, j'expose grandement ma tête; mais la reine avait besoin de cette eau que j'ai le bonheur de posséder, et le salut de mes jours devait compter pour rien devant l'espoir de la soulager.

On se hâta de faire boire la malade, d'inonder son visage de l'eau pure de ces collines, et elle revint à elle.

—Comment vous trouvé-je sous un semblable costume, monseigneur le fugitif? demanda la prince à Brienne.

— Sire, ayant été atteint, à quelques lieues d'ici, par les moines dont votre majesté se sert en guise de force armée, et qui avaient, je ne sais par quel hasard, été mis sur ma trace, j'ai bataillé quelque temps avec les révérends pères, que je respecte fort, excepté quand ils veulent m'arrêter; et comme ils ne sont guère accoutumés à mettre flamberge au vent, je m'en suis débarrassé en quelques coups d'épée. Ensuite, pour me soustraire aux nouveaux envoyés que votre majesté pouvait me faire l'honneur de m'adresser, j'ai mis cet habit de pâtre, et j'ai rempli ma gourde d'eau pour être plus exactement dans le costume, et parce qu'il n'y a pas de vin dans ce pays d'ermites... ce dont je bénis le ciel, puisque la boisson que je portais a pu être favorable à notre chère souveraine.

— Monseigneur, dit Louise à Henri III, Jésus-Christ a dit qu'une goutte d'eau donnée en son nom ouvrirait les portes des cieux. Celle que François de Brienne vient de m'apporter si à propos, ne pourra-t-elle point lui ouvrir les portes de la cour par un généreux pardon de votre part?

Henri III répondit avec courtoisie :

— Madame, le sieur François de Brienne s'est révolté contre mes ordres en refusant d'épouser la femme que je lui destinais; il a tué un de mes courtisans et mis en déroute mes moines; mais, eût-il fait pire encore, votre gracieuse intercession obtiendrait toujours de moi sa grâce.

Ainsi, le dernier pas de Louise de Vaudemont sur la terre de France fut marqué par une œuvre de bonté et de douce miséricorde. Elle rétablit la destinée de celui qui avait concouru à briser la sienne par une de ces légèretés dangereuses dont les hommes se rendent si souvent coupables dans leur folle vanité. Ils détruisent une réputation précieuse, comme un jeune serpent, en se jouant dans l'herbe, renverse et brise un vase antique dont aucune main vivante ne peut réparer le dommage.

Le lendemain, le roi, sa suite, et même la comtesse de Chavigny, que ses devoirs rappelaient à la cour, reprirent la route de Paris, et Louise de Vaudemont, remise entre les mains du duc Charles, entra sur la terre de Lorraine.

La jeune malade cheminait doucement sur une litière molle et légère, que les habitans des campagnes de la Lorraine voulurent porter eux-mêmes pour en rendre les mouvemens plus doux à leur chère princesse. Ainsi, en revenant parmi ses compatriotes, au sein de leur contrée, elle y était apportée dans leurs bras.

Le premier clocher qu'elle aperçut portant la croix nationale, la croix à double branche, lui causa l'émotion la plus vive et la plus douce qu'elle eût jamais ressentie. Ce signe, jeté au haut des airs, était le drapeau qui signalait la présence du pays natal. La terre lui répondait en amenant la foule des tendres souvenirs : dans les sentiers de la plaine, on voyait passer le costume national; des voix harmonieuses et lointaines chantaient les chansons aux refrains connus de l'enfance...

A chaque pas apparaissaient des arbres, des produits, des plantes auxquels elle était attachée par des liens intimes, qu'on pourrait appeler des liens de famille. Ailleurs, les campagnes ne lui avaient offert que des bois, des montagnes, des vallées : ici elle disait *mes* bois, *mes* montagnes, *mes* vallées.

Elle reconnut une maison isolée, où elle se rappela avoir porté des secours à deux jeunes époux dans la détresse. Maintenant la maison était riante et parée, la vigne l'entourait, et deux beaux enfans jouaient sur le seuil... Elle sentit pour eux des émotions maternelles, et elle leur envoya un sourire et une bénédiction.

Après quelques pas, elle passa devant un plateau où peu d'années auparavant, sur la place d'un moulin emporté par les eaux, elle avait fait construire et doté une petite manufacture. Cet endroit était si changé, que son cœur seul pouvait le reconnaître. Au lieu des terrains incultes et sauvages qui l'entouraient autrefois, ce n'était partout que maisons neuves et frais jardins : l'usine avait aggloméré autour d'elle des industries secondaires, et un village entier s'était élevé, bénissant chaque jour la princesse de Lorraine.

Un peu plus loin encore, elle aperçut, à la crête d'un sommet escarpé entre des touffes de pins, une petite église en grand renom de sainteté, à laquelle, toute jeune enfant, elle était allée faire une neuvaine pendant une maladie de son cousin le duc Charles. Elle croyait voir encore la trace de ses pas enfantins sur le sentier de la montagne où elle allait chercher l'espérance et les violettes.

Partout elle revoyait ces grottes, ces taillis, ces lointains ombreux, ces enfoncemens de paysage qui sont faits exprès pour recevoir ces premières émotions de l'amour, timides et brûlantes, que la pudeur d'ame empêche de laisser exhaler dans les lieux habités, et qui s'épanchent au sein de la nature solitaire... Elle pensait à toutes les rêveries que sa jeunesse aimante leur avait confiées avec le nom d'Albert.

Sur ce chemin, elle retrouvait partout les lieux où sa bourse s'était ouverte à l'aumône, son ame à la prière et son cœur à l'amour; sur ce chemin, l'ombre des jours passés se levait partout gracieuse et tendre.

Mais elle le parcourait sans être ranimée par son heureuse influence sans espoir de s'y rattacher; elle y revenait comme une ombre à qui la mort permet de sortir un instant du tombeau pour revoir les lieux où elle a vécu... Hélas! sa vie, à elle, y avait été bien courte et bien incomplète, tandis qu'elle voyait passer sur le bord de la route une noce de jeunes villageois, le bouquet au côté et le ruban au chapeau et commençant une existence qui allait être longue et remplie.

Ces émotions de bonheur étaient aussi funestes pour la jeune reine que les douloureuses angoisses qui avaient assailli les derniers temps de son séjour en France. Ces doux battemens de cœur et ces larmes de tendresse, consumaient aussi rapidement les derniers restes de sa vie.

Quand elle arriva au palais de Nancy, on la déposa dans la chambre d'honneur, sur une couche rehaussée par une estrade et décorée de touffes de plumes blanches, de fraîches et transparentes draperies de soie, recouvertes de dentelle comme les vêtemens de l'autel : mais ce lit élevé avec des soins paternels et une magnificence royale, était son lit de mort.

Le calme précurseur des derniers momens, et surtout la paix radieuse de cette ame d'ange, qui avait beaucoup aimé et jamais haï, donnaient en ce moment à la beauté de Louise une divine splendeur. On retrouvait tout entière cette délicieuse figure qui avait fait long-temps le charme de la cour de Lorraine, mais rehaussée par les traces des pensées élevées, de l'amour et de la souffrance, par tout ce qu'imprime de fatal et de grand, la science de la vie.

Les ducs de Nancy, les membres de cette noblesse de Lorraine, la plus haute et la plus sainte de l'Europe, vinrent apporter les vœux fervens de leur ame à leur jeune princesse... Et la voyant si pâle, si affaiblie, si près de la dernière heure, ils se prosternèrent dans cette chambre consacrée. Ces nobles vieillards, revêtus de leur tunique somptueuse, de leur couronne ducale, agenouillés dans le respect, penchés dans la tristesse, le visage pâli par les frissons de la crainte, semblaient les degrés de l'autel de douleur dont la jeune mourante était la sainte hostie.

Louise eut encore pour chacun d'eux des regards et des paroles affectueuses; elle leur donna les adieux d'une fille aimante, et pressa leurs mains tremblantes dans sa froide main. Puis ses yeux se couvrirent d'un voile; elle ne vit plus les objets; ses esprits se troublèrent; elle ne distingua plus le temps présent, le lieu où elle se trouvait; elle n'eut plus que ces vagues lueurs de l'esprit qui survivent à la pensée. Une vision nébuleuse et vacillante lui montra le cours rapide de sa vie : une jeunesse de calme et de piété..., puis de mélancoliques amours... puis des années de déception, de souffrance, de contrainte, de liberté perdue, de regrets amers.... puis le retour dans la patrie, les voûtes du palais protecteur encore ouvert pour l'abriter..., puis la nuit sur toute chose, et le froid de la mort dans le sein.

XIII.

L'église de Saint-Léopold.

La nouvelle du retour de Louise de Lorraine ne parvint au comte de Salm que le jour même de l'arrivée de la reine à Nancy. En l'apprenant, Albert monta sur son cheval le plus rapide, qui l'amena d'un trait aux portes de la ville. Le soir approchait, et le jeune homme, dans la crainte de trouver la cité fermée, redoubla l'ardeur de sa course : il eut le bonheur de franchir le seuil avant la fermeture de la barrière. Pâle, tremblant, la poitrine haletante, les cheveux baignés de la sueur qui coulait de son front, privé de toutes les forces de son être, mais soutenu par une puissance surnaturelle, il monta rapidement les degrés du grand escalier au-dessus duquel régnait la chambre de la jeune reine. Après en avoir franchi la moitié, ses yeux purent pénétrer dans l'intérieur. Il aperçut au fond l'al-

cove diaphane et la couche sur laquelle se dessinait une forme blanche, à demi éclairée par les dernières lueurs des flambeaux qui s'éteignaient dans le sanctuaire. Les seigneurs de Lorraine s'étaient retirés, et l'enceinte déserte n'offrait plus que quelques femmes veillant auprès du lit de la malade. Albert, palpitant de crainte et d'espérance, allait franchir l'entrée, lorsque deux officiers de service, placés de chaque côté de la vaste porte, lui dirent que l'heure à laquelle on pouvait voir la reine venait de finir, et que l'état de la malade était trop grave pour qu'on pût, en faveur de qui que ce fût, intervertir aux ordres donnés à cet égard. En même temps, le malheureux vit les deux battans de la porte se clore lentement devant lui... Il tomba à genoux, et leva au ciel un de ces regards par lesquels Dieu voit l'abîme de désespoir au fond des ames.

Le lendemain, au point du jour, Louise de Lorraine n'était plus. Elle n'était plus, et, dans ce pays qu'elle avait tant aimé, tout pleurait sur elle : tout ce qu'il y avait d'ame dans les murailles de Nancy, dans ces campagnes, dans ces bois, dans ces cabanes, dans ces arbres, dans ces pierres, répondait par un soupir à la cloche qui annonçait sa mort.

C'était à deux heures du matin que la sainte avait cessé de souffrir. Elle venait de faire placer au pied de son lit un Christ de Raphaël, qu'elle aimait de préférence, et qui la suivait partout. Sa religion était si tendre, son amour était si pur, qu'ils s'étaient confondus dans son dernier souffle : elle avait tendu les bras vers ce Christ en l'appelant *Albert!*

Les funérailles de la princesse de Lorraine eurent lieu sans aucune pompe. Elle avait demandé qu'on en éloignât les insignes de la royauté : elle ne voulait pas que cette couronne, qui lui avait été si pesante, la suivît jusqu'au cercueil. Sa nature modeste et candide s'était encore exprimée dans ses dernières paroles ; elle avait désiré que ses obsèques fussent semblables à celles des simples habitantes du pays. Mais une pompe bien plus magnifique, et qui manque aux funérailles des plus grands princes, était celles de Louise de Lorraine : on menait après son cercueil celui d'une créature morte de sa tendresse pour elle. La bonne Marguerite avait toujours été le reflet vivant de sa maîtresse: quand Louise était jeune et pleine de vie, elle était jeune et forte pour la servir ; ensuite elle avait souffert avec elle, elle s'était affaiblie de sa douleur, elle avait dépéri de son mal, et elle était morte la même nuit que sa chère princesse.

Le corps de la princesse de Lorraine fut déposé pour la veille mortuaire dans l'église de Saint-Léopold, où peu d'années auparavant elle avait reçu la bénédiction nuptiale, ses restes devant être le lendemain descendus dans les caveaux de la cathédrale.

Quand la nuit vint, les prêtres, qui disaient les dernières prières sur le cercueil, et l'assistance qui leur répondait, s'éloignèrent peu à peu, et la garde du corps fut confiée à deux religieuses bénédictines, dont le couvent était voisin de Saint-Léopold.

L'ombre régnait de toute part dans la vaste nef. Une lampe de fer, suspendue à la voûte, répandait dans un étroit espace son cercle de rougeâtre lumière, et venait seulement éclairer les ténèbres. Placés à la tête et au pied du cercueil, deux cierges jetaient sur lui les faibles lueurs de leurs petites flammes blanches. La morte était couchée dans son linceul, le visage découvert, les cheveux déroulés et les mains jointes ; une couronne de roses blanches reposait sur sa tête, et près d'elle, les marches de l'autel et le pavé du temple étaient semés de fleurs. Les deux sœurs bénédictines, agenouillées aux deux bouts de la bière, recueillaient sur leur livre la pâle lumière des cierges, et lisaient dévotieusement les offices des morts. Un peu au-dessous était le cercueil de Marguerite.

Les heures de la nuit passèrent dans cette sombre enceinte sans y éveiller le moindre mouvement, sans que leur course invisible marquât la moindre trace dans le silence et la solitude. A deux heures après minuit, les religieuses s'étaient peu à peu laissées engourdir dans le sommeil et la fatigue; leur corps s'était affaissé sur la dalle, leur livre était tombé sur leurs genoux, leurs paupières se fermaient par instant, et leurs lèvres murmuraient seules les versets des psaumes que leur esprit ne suivait plus... Des pas se firent entendre dans le fond de la nef... Les sœurs tressaillirent, se réveillant à demi, et se regardèrent avec effroi. Un homme s'avança dans la longue route d'ombre, puis se montra à la lueur des flambeaux mortuaires. Son visage pâle et creusé se détachait seul dans le clair obscur ; les bénédictines, l'esprit encore à demi somnolent, crurent voir un des illustres morts qui reposaient dans cette enceinte sortir de son mausolée.

Cet homme tira de dessous sous manteau une longue bourse, et dit aux religieuses d'une voix sourde et entrecoupée :

— Mes sœurs, j'ai fait un vœu qui m'oblige à rester seul quelques instans dans cette église. Si vous voulez bien vous éloigner pour le reste de cette nuit, on ignorera la bonté que vous aurez eue pour moi, et je vous donnerai cette bourse qui fera la fortune de votre couvent pendant de longues années.

Les religieuses prirent l'argent et se levèrent, non par une vénale condescendance, mais pour obéir à un ordre qui leur semblait trop imposant pour pouvoir y résister.

Elles se retirèrent sans bruit et disparurent sous la voûte du sanctuaire.

Albert se plaça debout, les bras croisés devant le cercueil, et contempla celle qui y reposait.

Jamais la beauté et la mort n'avaient si bien confondu ce qu'elles ont de noblesse, d'ineffable grandeur, et produit des harmonies aussi touchantes. L'admirable ovale de la figure de Louise se dessinait dans toute sa pureté sur l'oreiller mortuaire ; ses grands yeux fermés traçaient le cercle brun de leurs longs cils sur une orbite de la plus pure blancheur ; ses chairs étaient devenues diaphanes et donnaient à toute sa forme légère l'aspect d'une céleste vision ; son front était si blanc qu'il semblait rayonner sous sa couronne de roses funèbres, le sourire d'une paix céleste errait sur ses lèvres ; son corps svelte, posé sur de blanches draperies, ses longs cheveux déroulés et ses bras étendus, avaient encore une grâce indicible dans cette ligne droite et alongée qui forme l'attitude du cercueil.

—Enfin, il m'est permis de la revoir ! dit Albert, en laissant exhaler un long souffle de sa poitrine. Je ne devais la retrouver que dans cette église qui nous a séparés la première fois, et qui me la rend aujourd'hui morte! morte!... Vivante, il m'a été impossible de l'approcher, de repaître un instant mes yeux de sa présence adorée... Trois fois j'ai tenté de la revoir, j'ai tout fait, tout sacrifié, je me suis traîné sur mes genoux jusque dans les lieux qu'elle habitait; trois fois je suis allé me heurter aux portes de son palais, elles m'ont été impitoyablement fermées,

O destinée ! ce temple de toutes les douleurs devait seul nous réunir sur la terre ! C'est ici que j'ai été agenouillé près d'elle, dans une cérémonie menteuse, sacrilége, qui l'unissait à un autre : c'est ici que je la retrouve morte. Nous ne devions nous rencontrer que sous ces voûtes terribles pour y laisser une fois la liberté, le bonheur, une autre fois la vie. Il me semble voir sur son front la marque de cette couronne qu'on lui a fait porter, et c'est la blessure profonde par laquelle s'est écoulée toute son existence... Et maintenant, je la retrouve quand elle ne peut plus m'entendre, quand près d'elle je suis seul avec la mort.

Puis il s'agenouilla devant le cercueil.

— Oh ! n'importe, je t'aime encore ainsi, ma Louise ! ce qu'il reste de toi, ce corps glacé, ces formes sans mouvement, ce sein privé de souffle, ces yeux à jamais fermés, me sont encore plus chers que toute beauté où la flamme de vie rayonne. Ce n'est pas la terreur de la mort qui me retient pour te preser dans mes bras, c'est la divine pudeur qui plane encore sur ta tombe; si je pouvais te presser sur mon cœur, mon amour briserait les marbres du sépulcre. Je t'aime ainsi comme je t'aimais vivante; je donne à ces faibles restes inanimés tout mon cœur brûlant, toutes les larmes de mes yeux, tous les soupirs de mon sein, tout le sang de mes veines. Je t'aime, entends-tu, Louise, je t'aime! je t'aime!

Il prit la main de la morte étendue le long de la bière, et la fièvre qui l'agitait fit trembler la main froide dans la sienne. Le cierge vacilla et il crut voir un mouvement sur les lèvres de Louise... Il regarda avec fixité et il vit ce mouvement plus sensible... Un faible accent vint apporter à son oreille ce mot : *Albert*. Il colla sa tête brûlante sur la tête qui reposait dans le cercueil; un léger souffle vins s'imprimer sur sa bouche, les paupières fermées s'entrouvrirent, un regard qui sembla le reconnaître dit aussi : *Albert*.

Le jeude homme n'éprouva ni trouble ni commotion violente, mais seulement un immense bonheur. Son ame était si exaltée en ce moment, qu'un miracle lui sembla naturel : il avait, à force d'amour, rappelé Louise à l'existence. Peu à peu, elle leva la tête de l'oreiller funèbre, elle essuya avec la main d'Albert, qu'elle tenait encore, la sueur froide qui coulait de son front, elle en éloigna ses longs cheveux humides ; quelques veines bleues se dessinèrent sous le tissu transparent de sa peau ; le regard des vivans revint dans ses yeux, et retrouvèrent des paroles.

— Où suis-je dit-elle.

Elle regarda l'autel, les cierges, son cercueil, et dit encore :

— Dans la tombe!...

— Non ! non ! s'écria Albert, c'est un rêve affreux qu'ont fait ceux qui t'entouraient, que j'ai fait moi-même... non, tu n'as pas cessé d'être, tu resteras avec moi dans la vie.

Et cette pensée le rappelant au sentiment de la réalité, il se leva pour aller appeler du secours auprès de Louise.

— Reste, lui dit-elle à demi-voix, reste, je le veux.

Cet ordre était irrésistible, il retomba à genoux.

— Oui, reprit-elle, oui, je me souviens... j'ai été frappée d'un évanouissement profond... on m'a crue morte, et on m'a rendu les derniers devoirs... Oui, je suis dans l'église de Saint-Léopold, dans le sein de Dieu, et il m'est permis de te revoir. Albert ! merci, bonté divine !

Albert regarda du côté qui conduisait au portail de la cathédrale, comme dans l'intention d'emporter Louise dans ses bras, hors de cette enceinte.

— Non, dit-elle, ce serait en vain... Hier, je me souviens d'avoir été atteinte par une défaillance complète ; mais maintenant, j'en suis sûre, c'est la mort qui s'approche... dans quelques minutes, je ne serai plus ; je sens mes pieds, mon cœur se raidir, devenir froids et lourds comme du marbre... Je ne vis plus que par le cœur... vivons ensemble ce dernier moment... prends-moi dons tes bras, réchauffe-moi sur ton sein pour le prolonger.

Il l'enlaça étroitement, l'appuya sur sa poitrine, mit sa bouche de feu sur la bouche de la pauvre mourante :

— Entr'ouvre tes lèvres, ô ma bien-aimée, que j'y verse le souffle de ma vie...

Et ses larmes abondantes mouillèrent le visage de Louise et son sein virginal.

— Ne pleure pas, ami, dit-elle, nous sommes un instant réunis dans ce monde, c'est un bonheur plus grand que nous ne l'avions espéré... Souviens-toi de ce que nous avons dit souvent dans nos tristesses passées ; « Oh ! que Dieu prenne toute notre vie pour un moment de liberté

et de bonheur ensemble ! » Faut-il pleurer parce que nos vœux sont réalisés, parce que le ciel a entendu nos prières ! Toute une vie d'orage est derrière nous ; devant nous est l'éternel silence de la tombe ; mais ce moment rachète tout le reste.

Cette dernière lueur de l'existence, qui se ranime un instant avant de s'éteindre pour toujours, se montrait plus vive dans cette jeune femme où elle était soutenue par toutes les forces de l'amour et de la jeunesse.

Albert, trompé par ce prestige, pensait qu'elle lui était rendue, que rien désormais ne pourrait la lui enlever... ou plutôt il ne pensait pas : comme elle, il ne vivait que par le cœur.

Elle tournait lentement la tête, et regardant autour d'elle :

— Vois ce temple, dit-elle, tu te souviens du jour où nous étions tous deux si malheureux au pied de cet autel, où tout annonçait une fête autour de nous, tandis que, là-haut, la cloche soulevée par le vent, tintait comme pour une agonie et que la mort était dans nos ames.

— Jour horrible ! enceinte détestée !...

— Oh ! ne maudis pas ces murailles, puisqu'elles nous réunissent à cette heure, puisqu'elles nous donnent une vision de l'existence que nous avons tant souhaitée. Nous voulions être séparés du monde : regarde, ami, ce cercueil est une barrière qui m'éloigne de toute la terre et me laisse encore près de toi. Nous voulions vivre au sein de Dieu ; eh bien, les colonnes du temple nous enferment, le saint tabernacle brille sur nos têtes. Nous voulions demeurer dans le pays natal, entourés des plantes et des parfums de nos chères montagnes ; vois, les rameaux des mélèzes, l'iris et la bruyère, sont semés partout autour de nous. Nous voulions la solitude et l'obscurité ; oh ! nous sommes bien seuls, et le monde entier nous oublie.

Albert, tenant toujours Louise appuyée sur son sein, leva les yeux au ciel comme pour lui montrer son bonheur, et lui demander de le prolonger par pitié !

— Cet instant est bien doux, dit Louise, mais hélas ! ce n'est qu'un instant... car je sens. . mon Dieu ! mon Dieu ! cette vie eût été si heureuse, pourquoi l'avoir refusée à deux pauvres créatures qui ne demandaient rien à tes genoux, rien que de te servir et de s'aimer en paix !

— Mon amie, ma fille, ma sœur adorée, toi en qui j'ai mis toute ma vie, qui la partages avec moi, qui es un autre moi-même, non, tant que j'existe, tu ne peux cesser d'être ! mon cœur brûlant fondrait la glace du cercueil, mes baisers te ranimeraient dans le sein de la mort même !

Et dans un mouvement passionné, il avait effeuillé une des roses blanches de la couronne mortuaire.

— Insensé, dit-elle, en lui montrant cette fleur, pourrais-tu seulement rattacher ces feuilles à leur tige.— O malheur ! malheur !

Des larmes vinrent aux paupières de la malheureuse enfant, mais la mort qui s'approchait les empêcha de couler ; elles demeurèrent étendues sur ses yeux, dont l'éclat s'éteignit sous cette teinte pâle et vitreuse.

— Puissances du ciel ! dit Albert avec le cri du désespoir, vous qui menez le cours du temps dans l'immensité et marquez les heures aux sommets de nos clochers, arrêtez leur marche, prolongez la vie de cette infortunée !

— Albert, dit-elle en se serrant contre lui, ma poitrine est oppressée... mon sang se glace .. mon cœur ne bat plus... Ecoute !..

En ce moment, la cloche faiblement ébranlée, répandait dans l'air ce lugubre tintement de l'agonie qu'elle avait fait entendre au moment du mariage de Louise. Albert devint plus pâle et plus froid que la mourante.

Elle s'appesantit dans ses bras.

— Console-toi..., dit-elle d'une voix entrecoupée, je te quitte maintenant pour la liberté du ciel.

Elle lui montra, par l'ogive entr'ouverte, les astres qui brillaient radieux. Ses lèvres murmurèrent encore :— Console-toi..., je t'aime !

Et son dernier souffle s'exhala avec cette parole.

Peu après, le soleil dora les sommets de la cathédrale, et la fauvette vint chanter dans les créneaux de ses tourelles. CLÉMENCE ROBERT.

Poésie.

A MA VILLE NATALE.

Lorsque les journaux de Paris annoncèrent, il y a quelques mois, qu'on venait de faire, des poésies de Mme L. Colet, une magnifique édition sur papier colombier vélin, format in-folio, tirée seulement à vingt-cinq exemplaires destinés aux grandes bibliothèques de l'Europe, M. Rouard, bibliothécaire de la ville d'Aix, en Provence, où est née Mme L. Colet, écrivit à cette dernière pour la prier d'envoyer un exemplaire de cette précieuse édition à la bibliothèque de sa ville natale, qui est l'une des bibliothèques de France les plus riches en manuscrits et en livres rares.

Mme L. Colet s'est empressée de satisfaire aux vœux si honorables pour elle de ses concitoyens.

Nous donnons à nos lecteurs les vers qu'elle a écrits en tête de ce volume.

Sur les bancs studieux de la salle tranquille,
Où ce livre aujourd'hui va trouver un asile,
Lorsqu'au bras de ma mère, enfant, j'allais m'asseoir,
Mon cœur battait déjà d'un poétique espoir :
Tous ces écrits fameux, immortel héritage,
Que le génie humain nous lègue d'âge en âge,
A la gloire semblaient me convier aussi.
Je me disais : Un jour j'aurai ma place ici !
Mon ame, qui fermente ignorée, inquiète,
Un jour éclatera dans des chants de poète,
Et dans ces mêmes lieux où je rêve à l'écart,
Des succès que j'envie alors j'aurai ma part !
L'illusion est sainte et sied à la jeunesse,
Hélas ! que serions-nous sans cette enchanteresse ?
Si sa voix en naissant ne nous soutenait pas,
Nous irions dans les pleurs de la vie au trépas ;
Des plus nobles instincts que Dieu mit dans notre ame,
L'illusion allume et fait grandir la flamme ;
L'humanité lui doit ses élans généreux,
Et le cœur qui la perd a cessé d'être heureux !
Jeune, l'esprit frappé par le néant des choses,
J'ai senti succéder, tristes métamorphoses !
Au mirage éclatant qui m'attirait d'abord,
Le désenchantement, rivage au sombre bord,
Funestes régions, de deuil toujours couvertes,
Où l'ame s'avançant compte et pleure ses pertes,
Où tout ce qu'elle aima devient cendre et débris,
Où l'amour et la foi ne trouvent plus d'abris,
Où le désir ardent de la gloire a fait place
A la froide raison qui comprend que tout passe,
Que le plus grand éclat, comme le plus grand bruit,
S'apaise dans la mort et s'éteint dans la nuit !
Lorsque l'homme en est là nul succès ne l'enivre !
Oh ! mes concitoyens, mon ame est dans ce livre,
Lisez-le, vous verrez que je n'ai point jeté
Un appel orgueilleux à l'immortalité.
La gloire, cet écho que l'avenir emporte,
Est déjà dans mon cœur une espérance morte,
Je vois s'avancer l'ombre et je pressens l'oubli !
Mais avant que mon nom y tombe enseveli,
J'évoque du passé les touchantes images.
Vous qui m'avez connue, oh ! vous lirez ces pages !
Vous chercherez l'enfant dans le poète ; eh bien !
Vous le retrouverez plein de foi dans le bien,
Jetant les cris hardis d'une ame généreuse,
Sans guide s'élançant dans l'arène orageuse,
Luttant avec courage, et parfois triomphant ;
Le poète a gardé les instincts de l'enfant :
Il a su conserver, malgré tant de blessures,
Un cœur toujours aimant, des lèvres toujours pures.
Et pour ceux dont la haine a fait ses jours amers,
Vous trouverez encor le pardon dans ses vers !
Souris à mon retour, ô ma ville natale !
Ce livre, c'est vers toi mon ame qui s'exhale,
C'est moi qui te reviens pour ne plus te quitter ;
Ces chants de ton enfant, tu vas les adopter :
Et quand je dormirai dans la tombe enfermée,
Seule, tu garderas ma frêle renommée.

LOUISE COLET.

Ce qu'on gagne à être sage.

Une actrice que nos pères ont applaudie, Mlle A. C., vient de mourir à Versailles.

C'était en son temps une des plus aimables et une des plus aimées danseuses de l'Opéra. Nymphe ou Déesse, elle était la gloire de l'Olympe : elle nouait ou dénouait sa ceinture suivant les appétits mythologiques d'une époque où l'on croyait encore à Vénus

Mlle A. C. n'en abusait pas, mais elle en usait. On cite plus d'un diplomate que les bonnes grâces de la profane Sylphide ont conquis à la politique française : c'était de sa part un acquit de conscience patriotique, et c'était l'étranger qui soldait la facture.

Si bien que mademoiselle A. C. eut de quoi vivre , quand la bise fut venue.

Elle n'avait plus de son ancienne beauté que des traces à peu près effacées, de ses cheveux noirs qu'une pauvre mèche blanchie, et de ses lèvres roses que deux rides jaunâtres ; il ne lui restait qu'une dent, et elle la gardait contre les propos des méchans ; la flamme s'était retirée de ses yeux. Mais de ses splendeurs passées elle conservait, pourtant, d'assez riches souvenirs. Elle n'avait rien à envier à la fourmi, sa voisine : elle pouvait chanter après avoir dansé.

Elle avait renoncé au monde, mais non point à ses œuvres, à ses pompes vaines, mais non point aux bijoux contrôlés qu'elle en avait reçus.

C'était une des plus belles collections qu'on pût voir !

Les donateurs n'étaient point oubliés dans le cœur reconnaissant de la danseuse. Devenue sur ses vieux jours un peu dévote, elle faisait dire des messes pour la rémission des péchés de ceux qui n'étaient plus, et elle psalmodiait des litanies pour la conservation de ceux que le remords du plaisir n'avait pas tués encore.

Sa jeunesse, au demeurant, avait été régulière et correcte, sans secousse et sans trouble. C'était aujourd'hui la femme d'hier, changeant d'amour parce qu'on change de robe, les reprenant tous deux après réparations, souffrant l'un et portant l'autre avec une rare élégance et toute la simplicité d'un cœur qui ne sait pas affliger le monde. Elle n'avait point cherché les aventures, elles les avait acceptées.

Aussi, la veille de sa mort, comme une jeune personne à peine sortie des classes contemplait avec admiration l'écrin que Mlle A. C. avait ouvert devant elle :

— Tu vois bien cela? dit la mourante ; eh bien ! tu en auras un jour autant, si tu es bien sage.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Les envois des pensionnaires de Rome sont en route pour la France. On les attend à Marseille de jour en jour.

— Les graveurs en taille-douce, cloîtrés dans leurs loges, à l'école royale des Beaux-Arts, depuis le 13, en sont sortis aujourd'hui après quatre-vingt-dix jours de travail. Le placement de leurs concours aura lieu mardi prochain, 30 août; l'exposition publique, le 31 suivant et les 1er et 2 septembre; et le jugement, le 3 du même mois.

Les peintres sont aussi sortis de leurs loges. Le 6 du mois prochain ce sera au tour des sculpteurs, et le 10 à celui des architectes.

— La pensée d'élever par souscription un monument à Larrey a trouvé sympathie dans tous les cœurs. Nous sommes convaincus que ce pieux appel sera entendu, et que la mémoire de ce chirurgien illustre sera consacrée par un monument digne d'elle. Nous nous associons surtout au vœu émis par M. le docteur Mutel, chirurgien-major du 52e de ligne, qui propose que la statue de Larrey soit élevée dans la cour du Val-de-Grâce, en regard de celle de Broussais, et dans le lieu le plus propre à rappeler aux jeunes élèves de cet établissement la glorieuse carrière de leur maître.

— On écrit du département du Nord, le 25 août :

« Les villes de Tourcoing et de Roubaix, qui réunissent ensemble plus de 40,000 âmes de population et la plus florissante industrie, se trouvent maintenant liées avec la Belgique par un chemin de fer. Cet important résultat recevra bientôt un complément encore plus important ; car au printemps prochain le chemin de fer sera terminé jusqu'aux glacis de la place de Lille. Deux tranchées longues et profondes et un viaduc de 120 mètres de longueur sont en cours d'exécution entre cette ville et Roubaix. Ces travaux, dont on s'occupe jour et nuit, seront achevés avant l'hiver, et il ne restera plus qu'à poser les rails. La masse des terrassemens qu'il aura fallu exécuter dans ce pays, que l'on croit généralement très plat, n'aura pas été au dessous de 800.000 mètres cubes sur 14 kilomètres de longueur. »

—La magnifique papeterie d'Essone est devenue hier la proie des flammes. On assure que plus du tiers de l'établissement a été consumé. Ce sinistre laisse sans ouvrage 300 ouvriers.

— Un incendie a détruit une partie considérable des bâtimens et des machines de l'importante papeterie de Geneuille (Doubs). Le reste de l'établissement n'a dû sa conservation qu'à la promptitude avec laquelle les habitans des communes voisines se sont portés sur le lieu du danger et au zèle qu'ils ont déployé.

—Dimanche dernier, une jeune femme de Cateau (Nord) a donné une grande preuve de sang-froid et de courage. Avertie qu'un voleur venait, à la nuit tombante, de s'introduire par une fenêtre laissée entr'ouverte, dans le bureau de la maison de sa mère, elle entre dans le bureau, ferme la fenêtre, et apercevant le voleur accroupi et caché entre deux meubles, elle le saisit au collet en appelant du secours. Le malfaiteur, arrêté sur-le-champ, a dit pour se justifier qu'il n'était entré que pour demander un gîte. On lui en a donné un à la maison d'arrêt.

— Une voiture de roulage accéléré, allant de Paris à Calais, est entrée à Abbeville vers dix heures du soir; elle s'est arrêtée devant le bureau d'octroi de Saint-Gilles, où l'on s'est aperçu que le conducteur était absent, que la bâche était coupée, et qu'une partie du chargement avait été enlevée. On a fait des recherches aussitôt, et le lendemain, à quatre heures du matin, les gendarmes ont trouvé le conducteur endormi sur la route, à Epagnette. Il n'était pas blessé.

— Lundi soir, un orage épouvantable a éclaté sur Chartres et les pays voisins. Les éclairs et les coups de tonnerre se succédaient avec une rapidité effrayante, et l'eau tombait avec une abondance extrême. Nous apprenons que le tonnerre a occasioné un violent incendie dans la commune de Morpiers, près Bonneval. La ferme de Chambonneau, dépendant de cette commune, a été consumée entièrement avec les récoltes qu'elle renfermait. C'est à grand'peine qu'on est parvenu à sauver les bestiaux.

— On écrit de Bourges :

« Un accident affreux, arrivé lundi dernier, à une heure du soir, à St-Florent, démontre encore une fois combien il est imprudent de confier la conduite de deux voitures chargées à un seul homme. Un voiturier des forges de Rozières conduisait des fontes de cette usine à Saint-Florent : sur la première voiture était montée une femme âgée ; sur la deuxième, sans conducteur, se trouvait la nièce de cette femme, âgée de quatorze ans. Ces deux personnes venaient des forges de Bigny, et se rendant à Saint-Florent, avaient prié le conducteur de les laisser monter sur les voitures. Arrivées près de cette petite ville, par le chemin étroit qui y conduit et au détour duquel se trouvent deux affreux précipices, la première voiture guidée avec précaution, franchit la distance sans difficulté; le cheval attelé à la deuxième se détourne un peu; les roues sortent de l'ornière, et le poids du chargement fait verser la voiture et l'entraîne avec rapidité de toute la hauteur du chemin dans le Cher. La malheureuse jeune fille et le cheval ont été écrasés dans cette horrible chute. Au bruit de cet événement, beaucoup de personnes se sont transportées sur les lieux, entr'autres M. le brigadier Mollat; mais tous les secours devenaient inutiles. »

— *L'Insulaire français*, journal de la Corse, raconte ce qui suit : « Le bandit Santa Lucia guettait le médecin Roccaserra, qui, par des raisons de prudence et de sûreté, avait cherché un asile dans le chef-lieu du département. C'était entre cinq et six heures du matin. Soit qu'il ne l'ait point reconnu, soit qu'il n'ait pas eu le temps d'échapper à cette embûche homicide, le malheureux Roccaserra a reçu à bout portant deux balles dans le bas-ventre. La mort a été presque instantanée. A l'explosion du coup de pistolet, tous les habitans du quartier rue de Rome s'émeuvent. Le bandit seul conserve le plus grand sang-froid. On l'entoure de tous côtés, sans pourtant l'approcher de trop près. Se faisant jour avec un stylet dont il menace quiconque veut le saisir, il opère tranquillement sa retraite à travers les rues de la ville. Arrivé devant un poste de douaniers, il est sommé de s'arrêter : « Viens me prendre! » dit Santa Lucia au préposé, en cachant son arme sous sa veste. Le douanier veut le saisir au corps ; mais Santa Lucia, qui a résolu de ne pas tomber vivant entre les mains de la justice, lui porte trois coups de son stylet, et, s'emparant de son arme, il poursuit hardiment sa route, sans se laisser trop effrayer par les menaces et les cris de la population. Deux voltigeurs corses, accourus à la hâte et sans armes, veulent le suivre; Santa Lucia se retourne, et voyant qu'ils cherchaient à le serrer de près, il décharge contre eux un coup de carabine ; puis il charge de nouveau son arme et disparaît dans la campagne. Le brave douanier n'est pas encore mort. »

— La cour d'assises de l'Hérault, dans son audience du 22, a condamné à la peine de mort le nommé Paul Fabre, de la commune de Pouzols, déclaré coupable de parricide.

— Nous lisons dans le *Journal de la Belgique* une nouvelle qui, si elle était confirmée, nous paraîtrait aussi grave que douloureuse : car elle prouverait que, malgré toutes les précautions judiciaires de notre époque, nos tribunaux sont exposés à commettre encore de bien regrettables erreurs :

« Un fait singulier, dit le *Journal de la Belgique*, qui raconte la chose fort gaîment, un fait singulier vient de se passer à la prison des Petits-Carmes. Un détenu du quartier criminel a déclaré, il y a quelques jours, à M. le procureur du roi qu'il est l'auteur du crime commis l'année dernière à la cure de Cortenberg et imputé aux nommés J.-B. Geens et Bonné père et fils, tous trois colporteurs; lesquels ont été condamnés de ce chef, par la cour d'assises du Brabant, à la peine capitale, et exposés vendredi dernier sur la Grand'Place par suite de commutation de la peine de mort en celle des travaux forcés à perpétuité et à temps, avec carcan. D'après les aveux de ce détenu, Geens et les Bonné n'auraient pris aucune part à ce crime. Le départ de ces condamnés pour la maison de force a été jusqu'à présent suspendu, et l'on est fort curieux d'apprendre si les renseignemens et les circonstances viendront justifier de la sincérité de cette importante révélation. »

— On écrit de Saint-Pétersbourg, 16 août, à la *Gazette des Postes de Francfort* :

« Un événement affreux a eu lieu, il y a quelques jours. Un garde forestier, nommé Rheinann, originaire de la Finlande, a tué, d'un coup de pistolet, son supérieur, le prince Gagaun, maître des cérémonies de la cour impériale et vice-président du cabinet, au moment où le prince venait de lever la séance pour s'en retourner chez lui à trois heures de l'après-midi. L'assassin avait attendu le prince dans l'antichambre. C'est une vengeance particulière dont les causes sont encore inconnues. Le prince passait, dans l'opinion publique, pour un homme plein d'honneur et de talent, et qui s'était acquis l'estime générale. Le meurtrier, au contraire, est un homme brutal, querelleur, et d'une profonde immoralité. Par ordre supérieur, une commission militaire s'est réunie sur-le-champ pour juger l'assassin. Il a été condamné à recevoir 6.000 coups de verges appliqués par 500 hommes. Il a déjà subi une partie de sa peine. Il a fallu le transporter à l'hôpital. Une fois guéri, il subira le reste du châtiment, et s'il s'en tire, on l'enverra en Sibérie, où il sera employé aux mines pendant toute sa vie. »

— On écrit de Gœttingue, le 17 août :

« L'attention publique est, pour ainsi dire, absorbée par les enquêtes commencées à notre Université, sur les associations d'étudians. Les associations se divisent en sociétés générales et en *landmannschaften* (associations d'étudians du même pays). Les premières avaient refusé d'adhérer aux statuts rédigés par les secondes, et portant que les duels n'auraient lieu à l'avenir que pour des affaires graves. Elles n'avaient pas non plus consenti à se soumettre à des arbitres pour faire décider les questions qui pourraient s'élever. La mésintelligence qui s'établit par suite de cette opposition amena une enquête de la part du sénat académique, et les sociétés générales finirent par se soumettre aux statuts des associations particulières ; depuis lors, le tribunal arbitral a siégé plus d'une fois pour décider des questions de duel. Tout récemment, le sénat académique ayant appris que le tribunal avait rendu un jugement sur une affaire d'honneur, a jugé à propos d'ordonner une enquête pour examiner les faits. C'est cette enquête qui fixe en ce moment l'attention du public. Comme l'institution du tribunal arbitral a déjà produit d'heureux effets que le sénat académique a pu apprécier lui-même, on pense que les juges seront indulgens. (*Gazette des Postes de Francfort*.)

— Des lettres de Serajevo annoncent que cette ville, capitale de la province de Bosnie, a été le théâtre d'un épouvantable incendie, qui a réduit en cendres plus de 500 habitations et un plus grand nombre encore de magasins et de boutiques. Plusieurs personnes y ont perdu la vie.

BOULE et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 11 Septembre 1842. *DEUXIEME EDITION.* **Deuxième année. — N° 36**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

SOMMAIRE.

L'ABBÉ JOIE.

J'assistai, il y a deux ans, à l'exécution d'une messe en musique, célébrée, le jour de Sainte-Cécile, dans l'église d'un village peu éloigné de Paris, et que je m'abstiendrai de nommer. Des jeunes amateurs, des artistes célèbres, des compositeurs illustres, s'étaient réunis sous une modeste nef blanchie à la chaux, et dont les madones cachaient à peine, sous leurs chapeaux de fleurs nouvelles, les mutilations qu'elles avaient subies en des temps moins calmes. Un magnifique piano de Petzold avait été placé au lieu où fut l'orgue jadis, et une main qui a tracé des chefs-d'œuvre couvrait d'accords brillans et légers les lentes antiphonies dictées par saint Ambroise. Le touchant ***Kyrie eleison*** de Beethoven avait ému la foule accourue à ce spectacle si nouveau pour la contrée, et un *Ave, maris stella*, chanté à grand chœur, avec une pureté qui eût causé de douces extases à Sainte-Cécile elle-même, venait de terminer la solennité.

— Prêchera-t-on ? demandai-je à un jeune peintre placé près de moi.

— J'en ai bien peur ! me dit-il en riant.

Au même instant, je vis apparaître dans la chaire, surmontée d'un dais de serge rouge, orné de franges jaunes, une grotesque figure qui semblait tombée des crayons satiriques de mon jeune voisin. C'était le curé ; un vieillard aux regards éteints, dont la voix nasillarde fit cruellement cesser les vibrations harmonieuses qui retentissaient encore dans toutes les oreilles. Les villageois étaient relégués aux portes de l'église ; les curieux avaient tous les bancs, et le pasteur, loin de ses ouailles, ne rencontrait que des yeux distraits et fatigués. Son sermon fut court. Nous restâmes froids, presque moqueurs ; et, lorsque le curé se retira, je vis ses traits bizarres figurer sur le livre de croquis de mon voisin. — J'étais resté dans l'église, occupé à examiner une singulière inscription que j'y avait découverte. C'était l'épitaphe en vers d'un curé qui avait fait bâtir à ses frais le clocher qu'on voit encore, et dont la construction remonte au règne de Charles IX. Elle était tracée sur une grande pierre tumulaire, abandonnée dans un coin obscur, et qui avait été évidemment enlevée d'une place dépourvue de dalle, qu'on voyait au milieu du chœur. Cette épitaphe est remarquable par sa simplicité, et je ne puis m'empêcher de la rapporter ici. La voici telle qu'elle est disposée :

Par Atropos, à tous humains diverse
Repose et gist, le corps à la renverse,
D'homme prudent Quentin Lecharpentier,
Prebstre savant, et trez grant mesnager,
Bon aumônier sans aucun le danger ;
Lequel voulut, comme juste et entier,
Diligenter et mander soing et cure
D'entretenir des biens de Dieu sa cure,
Et tellement que sans aucun destour,
Si ordonna ainsi faire la tour,
Et cela fait, les cloches y fit mestre
Par mains d'ouvriers et par assuré maistre.
Pour servir Dieu, vivants et trépassés.
Priez pour lui, vous qui par cy passés ;
Et, par amour, dictes dessus sa lame :
Cy-gist le corps, en paradis soit l'ame.

— Eh là ! voyez donc : en voilà encore un qui vient copier la pierre du vieux curé !

Je me retournai, et je vis que j'étais resté seul dans l'église avec le curé du village, qui venait de quitter son surplis. Ce n'était plus la voix monotone et traînante qu'il avait fait entendre dans la chaire, mais l'organe énergique des paysans, dont il semblait avoir pris le langage.

Il me parla de cette tombe, qui semblait m'intéresser, et me conta en peu de mots la chronique de son église, qui est fort ancienne, et qui a subi de nombreuses vicissitudes. Il desservait cette paroisse depuis quarante ans, et il ne l'avait quittée qu'une seule fois, au temps où les prêtres avaient été forcés de renoncer à leurs fonctions. Il s'était alors rendu dans une ville peu éloignée, où il avait exercé l'état d'ouvrier imprimeur. Pour lui, la révolution était tout entière dans cet événement. Il me le conta chemin faisant, car nous nous dirigions ensemble vers la maison hospitalière, où un repas était préparé pour la plupart de ceux qui étaient venus fêter sainte Cécile. — « Comme j'allais dire, par un beau » jour, ma messe dans mon église, voilà que je la trouve remplie de » dragons. Eh là ! mon Dieu, je leur crie, est-ce que vous prenez la » maison du seigneur pour une écurie ?—Bah ! il n'y avait pas de prône » à leur tenir.—C'était la révolution qui venait. Je m'en fus à Sens avec » ma bonne Manon, et comme il faut vivre, je me mis à faire l'état qui » allait le mieux alors. Le curé Joie imprimait du matin au soir les dis» cours de Marat et les idyllles de M. Palmézeaux. Après ça on a rouvert » les églises. On voulait me donner une meilleure cure ; mais moi, je » pensais toujours à mes enfans ; car de leur labeur j'avais été entrete» nu, et de leurs sueurs j'avais été nourri ; et puis ils pensaient à moi » aussi. Ils sont venus me chercher en triomphe ! Il ne manquait pas de » prêtres, cependant ; car quand il pleut les flaneurs sont à bon marché » Mais ils ont voulu de leur vieux curé, et leur vieux curé sera enterré » au milieu d'eux, comme celui dont vous avez vu la pierre. »

L'abbé Joie, que je revis souvent depuis, était un de ces hommes qui vous brouilleraient sans retour avec l'esprit, la grâce et le beau, tant son gros bon sens, sa gaucherie et sa laideur avaient de charmes. Son origine est des plus singulière. Il savait seulement qu'il était né d'une Indienne, et qu'il avait été amené en France par un prêtre missionnaire, qui lui avait donné le nom de Joie, en mémoire de la jubilation que la conversion de sa mère avait causée dans les missions de l'Orénoque.

Ses premières années s'étaient passées dans le couvent des Missions étrangères ; puis on l'avait placé chez les pères Oratoriens, où il avait fait des études théologiques. Le reste de sa vie s'était écoulé, comme je l'ai dit, dans un misérable presbytère et au fond d'une imprimerie de province. Il ne craignait pas de dire qu'il priait chaque jour pour l'ame de celui qui avait réédifié son rustique autel : ses prières se sont peut-être fait jour jusqu'au ciel, à travers les anathèmes des prélats sur qui la piété officielle de Napoléon a fait pleuvoir tant de largesses ! — Cependant la portion congrue, une mâsure démeublée, un étroit potager, resserré chaque jour par le cimetière qui s'agrandit à ses dépens, un temple nu, voilà tous les biens que le rétablissement du culte avait rendus au vieux curé, et pour lesquels il s'épanchait chaque jour en actions de grâces. La restauration ne réveilla en lui ni ardeur ni ambition religieuse, et quand les missionnaires vinrent lui offrir leur aide, il les engagea naïvement à porter leur zèle dans les contrées idolâtres, d'où les véritables missionnaires l'avaient ramené lui même pour en faire un disciple de la foi. Peut-être l'avait-on mal converti ; mais toujours est-il que la dévotion outrée excitait sa colère. On cite encore, dans le pays, un trait de l'abbé Joie, qui ne contribua sans doute pas peu à la disgrâce qu'il éprouva et qui causa sa mort.

Un jour, il fut appelé pour porter le viatique à une vieille femme qui demeurait à l'extrémité de la commune. — Monsieur le curé, lui dit la

moribonde (ainsi me le conta l'abbé dans son simple langage) ; monsieur le curé, puisque me voilà arrivée à ma male heure, je ne veux pas qu'il soit dit que je n'aurai pas pensé au bon Dieu en allant le trouver. Tenez, voilà un sac de mille francs, qui est le plus clair de mon bien ; prenez-le, et que ça vous serve à remplacer vos dessus d'autel et vos ornemens, qui s'en vont par pièces. Je veux qu'il y ait des chandeliers d'argent dessous la vierge et des patènes de vermeil à l'offrande. Il faudra faire aussi rétablir la chapelle de sainte Bénigne, que j'ai vue quand j'étais petite, et y faire dire des messes pour les ames du purgatoire. Prenez le sac, monsieur le curé. Cette église, c'est si pauvre ! Ça fend le cœur de voir le bon Dieu manquer des premières nécessités, quand les riches vivent dans l'abondance de tout !

— Eh là ! est-ce que vous n'avez pas des neveux ?

— Si fait, M. le curé ; mais ce sont des révolutionnaires qui ne vont aux offices ni les fêtes, ni les dimanches. Ils n'auront rien que ce que je ne pourrai pas leur ôter !

— Madeleine, songez que vous êtes à l'heure de mourir, et qu'il faut pardonner, si vous voulez que Dieu vous pardonne.

— Ah ! Jésus, je ne leur veux pas de mal, et je leur pardonne de bien bon cœur le tort qu'ils se font. Tenez, emportez le sac, monsieur le curé. Vous direz aussi, par ci, par là, une petite messe pour eux.

— Eh ! ti donc, vieille folle, s'écria le curé dans une pieuse indignation, est-ce que l'église n'est pas bien comme elle est ? Et n'irez vous pas mieux dans le paradis, en donnant à vos neveux de quoi s'acheter chacun deux journaux de terre ? Allons, donnez-moi ça. Vous aurez une grand'messe tous les ans, et ce ne sera pas aux dépens des malheureux.

Et il emporta le sac, qu'il remit le lendemain aux héritiers.

L'abbé Joie savait faire oublier sa laideur ; mais sa gouvernante Manon semblait formée, comme dit Spencer, dans un mouvement d'humeur du ciel contre la terre. » Son corps de quatre pieds de hauteur, renfermait l'ame la plus revêche et la voix la plus assourdissante qui se fussent jamais réunies pour épuiser la patience d'un philosophe. Manon eût défié et vaincu tout à la fois, la longanimité de Socrate, de Lafontaine et de Rousseau : mais, durant trente-un ans, elle ne parvint pas une seule fois à troubler le calme de l'abbé Joie. On ne saurait en faire un mérite au curé. La difformité de Manon ne le choquait pas plus que son humeur farouche, dont il s'apercevait à peine.

— Cette pauvre fille ! disait-il, le bon Dieu lui a donné un sang acariâtre ; il faut qu'elle vive avec cela. C'est bien, tant pis pour elle.

A ses yeux, un défaut moral était une infirmité à laquelle on devait compatir, de même qu'une imperfection physique n'était pour lui qu'un trait saillant de caractère auquel il ne rattachait aucune idée défavorable. Ainsi, même en chaire, il désignait sans affectation ses paroissiens sous le nom du bossu, de la boiteuse, du louche ; et sa gouvernante il l'appelait habituellement laide, même en lui parlant. Personne n'eut jamais cependant la pensée que l'abbé Joie eût le dessein de l'injurier ou de l'offenser. Laide elle-même, comme on la nommait dans tout le village, d'après le curé, Laide avait fini par adopter ingénument son sobriquet, imitant en cela les gueux des Pays-Bas et les chouans, qui se désignaient entre eux sous le nom de brigands par lequel on les flétrissait dans les proclamations républicaines.

Il ne fallait pas moins que l'amitié que la vénération qu'inspirait l'abbé Joie dans tout le village, pour faire supporter le caractère et les pétulantes exigences de Manon.

— « Si le curé quittait le village, me disaient souvent les paysans, nous accompagnerions Laide à coups de balai jusqu'au bas de la montagne ! »

Eh bien ! le curé a quitté le village, et cette malheureuse Laide, que devait poursuivre la haine publique, n'existe aujourd'hui que par les dons, par la commisération de tous. Elle vit dans une cabane qui lui a été concédée gratuitement par les habitans ; et chaque matin les enfans et les jeunes filles, qu'elle ne cesse de gronder, lui apportent des provisions de toutes espèces. C'est ainsi que l'ombre du pauvre curé l'entoure de sa protection, et que son souvenir lui assure l'abondance. Le dimanche, on peut voir encore la Laide assise sur une chaise basse placée au dessous de la chaire. Elle écoute machinalement la messe : puis, comme elle avait coutume de le faire autrefois, elle se rend à la sacristie pour aider l'officiant à quitter son étole. Mais en voyant sourire le jeune prêtre qui a succédé à l'abbé Joie, elle s'aperçoit de sa distraction, et s'éloigne tristement en branlant la tête.

J'avais conçu une telle affection pour l'abbé Joie, que je manquais rarement de venir, le dimanche, assister à son sermon et passer une partie de la journée avec lui. La première fois que je l'avais entendu prêcher, le jour de Sainte-Cécile, il était intimidé par l'influence d'étrangers accourus à cette fête des musiciens, et il s'était efforcé de châtier son idiome campagnard pour prendre celui de la ville, qu'il avait dès long-temps oublié, langue morte pour lui, qu'il ne connaissait plus que par les livres. Mais à l'aise vis à vis de ses paroissiens, au milieu de ces vieillards qu'il avait mariés, de ces enfans qu'il avait baptisés, entouré par ce petit peuple dont il connaissait les mœurs et les penchans, il s'abandonnait à une causerie paternelle que la simplicité et souvent la rudesse des expressions rendaient encore plus touchante. Rien n'échappait à sa sollicitude, à sa tendresse qui veillait sur eux. Tantôt il battait des mains en chaire, et se réjouissait, en trépignant de plaisir, des espérances que faisaient naître les beaux épis dorés qui couvraient la campagne. D'autres fois, il déplorait la perte des grains, des fruits qu'un impitoyable ouragan avait dévoré ; il s'attendrissait sur le sort de ceux qui perdaient ainsi leurs ressources à la veille d'un hiver peut-être rigoureux, et souvent j'ai vu les victimes de ses désastres s'élancer vers l'escalier de la chaire, et supplier leur bon curé de se tranquilliser sur l'avenir de leurs familles. Il m'arrivait souvent de me cacher au dessous de sa chaire pour qu'il ne pût m'apercevoir, et de recueillir à la hâte quelques points de ses sermons. Je les relis souvent, ces fragmens : mais ils ont perdu une partie de leur attrait : je sens qu'il leur manque cette voix discorde, ces faux gestes et cette laideur charmante qui les assaisonnaient ; prononcés avec art, lus d'une voix modulée et sonore, ils paraîtraient certainement froids et vulgaires.

C'était toujours dans la nature, dans des comparaisons à la portée de ses villageois, que le prédicateur puisait son éloquence. — « Quand vous » plantez un orme, leur disait-il, vous lui donnez de l'eau à son pied, et » puis vous vous en allez, la bêche sur l'épaule, en disant : il a bu un » coup, je vais en boire un autre ! Et quand votre arbre dépérit, vous » vous frappez le front ; je lui avais cependant donné tout ce qu'il avait » besoin, dites-vous alors. Eh ! non, pauvres ignorans que vous êtes ; » vous avez oublié que votre arbre aspire à la lumière du jour, qu'il a » soif du ciel, et que si ses pieds ont besoin des eaux de la rivière, sa tête » a besoin des feux du soleil. Vous l'avez planté au milieu d'autres arbres » qui l'étouffent et lui dérobent l'air sous leurs branches ! — Eh bien ! là, » mes enfans, cet arbre, c'est vous. Quand vous êtes repus, que vous avez » rentré vos foins, qu'il y a du grain de vanné et du petit vin dans le cel- » lier, vous vous couchez tranquillement, et vous dormez comme si tout » était fini. Mais vous avez oublié qu'il y a d'autres soifs et d'autres faims » à apaiser, et que si vous croissez dans les ténèbres, vous dépérirez » comme l'orme que plante un cultivateur mal instruit. — C'est à ce pro- » pos-là, mes enfans, qu'il faut vous répéter que tout le mal du monde » vient d'ignorance, et que vous ne devez pas écouter ceux qui vous di- » ront que trop savoir fait pécher. »

Il pénétrait avec cette morale évangélique, comme avec un flambeau, dans les questions les plus élevées de l'ordre social ; et elles devenaient tout à coup si lucides par l'effet de ce simple bon sens, de cette raison que n'entravait nul intérêt d'amour-propre ou d'ambition, que jamais le régime constitutionnel sous lequel nous avons le bonheur de vivre, n'a été mieux compris que dans cette petite commune. Que de fois j'ai désiré que Jérémie Bentham ou Benjamin Constant fussent à ma place, au pied de la tribune de chêne du curé Joie !

Dans un de ces sermons que j'ai ainsi sténographiés, je trouve ce passage, où l'abbé Joie s'éleva contre un lieu commun qui m'a toujours choqué ; il y parle des spectateurs spirituels. « On nous compare toujours à des bergers, dit-il ; cela est faux, mes enfans. « Je ne suis pas » le berger ; je suis le chien. Que fait le berger ? Il mène ses brebis paître, » pour un jour les mener tondre. Il examine les plus belles ; il en sait » le prix ; celles qui sont maladives, il les aime moins que les autres, et » il s'en débarrasse. Mais le chien ! il les garde toutes, grasses ou chéti- » ves : il n'y regarde guère. Qu'un loup vienne, il n'ira pas défendre » celle qui porte la plus belle toison, mais celle qui est le plus en danger » de périr. C'est là le curé, mes enfans. Il vous surveille tous de même ; il » vous suit pas à pas, il vous écarte des mauvaises routes, et tâche de vous » garder dans les bonnes pâtures. Si vous l'entendez gronder, c'est pour » vous prévenir de ne pas vous fourvoyer ; et vos toisons, toutes lui sont » bonnes : il n'a rien à y prétendre. Non, je ne veux pas être votre pas- » teur ; je suis votre chien. Mais le chien se fait lourd et vieux, mes en- » fans ; il faut le ménager, et ne vous écartez pas trop afin qu'il vous ra- » mène. »

Si je m'abandonnais à mes souvenirs, je sens que je transcrirais ici tous les sermons de l'abbé Joie ; mais venons à l'événement qui hâta la fin de sa vie.

Un dimanche, en arrivant à la porte du presbytère, je vis les habitans rassemblés en groupes autour de l'église. Les uns gesticulaient avec force, les autres se regardaient entre eux d'un air abattu. Un mot m'apprit la triste nouvelle. L'abbé Joie avait reçu de l'évêque l'ordre de quitter la commune, et de se rendre dans une cure située à l'autre extrémité du diocèse. Les cloches annonçaient la messe. On se rendit tristement à l'église. Le curé remplit son office avec calme. Son sermon fut simple et touchant. Il annonça, d'une voix étouffée, que la volonté de son évêque l'éloignait de ses enfans. Il ne cacha pas à ses paroissiens qu'un sermon qu'il avait prononcé devant eux, *Sur le bonheur des petits dans le régime de la Charte*, avait motivé sa suspension ; mais il exprima en même temps l'espoir qu'il avait de fléchir la rigueur épiscopale. Puis, il descendit brusquement de la chaire, et regagna sa maison pour se soustraire aux lamentations qui succédèrent à ses paroles. — Je le revis chez lui ; il avait bon courage, et il m'engagea à passer quelques jours au presbytère, pour l'aider à faire les préparatifs de son départ. L'abbé Joie avait déjà toute ma vénération ; mais j'admirais encore la constance de ce pauvre prêtre, forcé, à soixante-neuf ans, de quitter son asile, et d'aller s'établir dans un pays aussi étranger pour lui que celui où il avait reçu le jour. Le soir, en se retirant dans sa chambre, il me serra la main en me disant qu'il comptait beaucoup sur une lettre qu'il allait écrire pour se justifier. — « Le malheur a du bon, ajouta-t-il ; voici la première fois que Laide passe une journée sans me gronder. »

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi. Enfin, un matin, un jeune homme de bonne mine entra dans le presbytère. C'était un séminariste de Saint-Sulpice, qui devait remplacer l'abbé Joie dans sa cure. Le pauvre abbé

Joie le reçut en tremblant. — Il faut donc partir, dit-il en essuyant une larme avec la paume de sa main calleuse. Le jeune prêtre le supplia de rester encore quelque temps, de l'aider de ses conseils, alléguant, avec beaucoup de modestie, qu'il sortait du séminaire, et qu'il ne connaissait ni les hommes, ni la manière de les conduire. J'eus la satisfaction de voir les deux curés vivre ensemble avec beaucoup d'harmonie. Le respect avec lequel son successeur écoutait ses paroles était bien fait pour adoucir la douleur de celui qui s'éloignait. Le jour du départ fut enfin fixé. On passa assez gaîment la soirée qui le précéda. L'abbé Joie parla beaucoup, ce qui ne lui était pas ordinaire ; il conta les moindres particularités de sa vie, les détails de son séjour au couvent des Missions-Etrangères, et nous peignit jusqu'à son embarquement à Porto-Cabello, en remarquant qu'il retrouvait en cet instant des impressions d'enfance, perdue pour lui depuis un demi-siècle. Au moment de nous quitter, il nous embrassa, le jeune prêtre et moi ; il voulait s'éloigner le lendemain dès l'aurore, avant, disait-il en souriant, que le coq de plomb du clocher eût chanté pour annoncer au village le départ de son curé.

Il était à peine minuit, lorsque la gouvernante Manon se précipita dans ma chambre.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, venez à mon secours ; voilà monsieur le curé qui a pris la clef de l'église, et qui veut aller prêcher. Je ne puis le retenir.

Je la suivis en toute hâte. Les portes de l'église étaient ouvertes. Le jeune prêtre était déjà accouru aux cris de Manon. Je ne sais que la peinture qui puisse rendre une semblable scène. C'était une de ces nuits où le ciel n'est qu'un long nuage gris et uniforme, tendu comme le *velum* d'un amphithéâtre antique. Les objets se dessinaient presque sans contours dans cette clarté blafarde. En entrant, j'aperçus le vieux curé qui se dirigeait vers la chaire. Il était sans vêtemens ; seulement il avait passé à son cou une étole noire qui servait à l'office des morts. A ses cheveux blancs, à ses pieds nus, on l'eût pris pour un saint confesseur du temps de Dioclétien, venant dans la nuit, au risque du martyre, célébrer les saints mystères. Manon s'élança vers lui, et voulut le retenir ; mais il la repoussa d'un air si solennel, qu'elle resta immobile.

— Mes enfans, dit le curé du haut de la chaire, en promenant des regards égarés sur les bancs déserts, j'en vois ici quelques-uns de vous qui ne m'en voudront pas de leur avoir fait quitter leurs travaux pour écouter la recommandation que j'ai à leur faire. Ecoutez-moi bien, mes enfans, et joignez-vous à moi du fond de votre cœur. Nous allons prier pour l'ame du curé Joie, que vous avez tous connu, qui vous a tous baptisés ou mariés, et qui s'en est allé rejoindre ceux qu'il a enterrés, pour qui il avait prié si long-temps. Disons avec saint Paul : « Il a gardé sa foi et fourni sa carrière, et intercédons pour lui la bonté divine. » Aimez votre nouveau curé, mes enfans, et soyez-lui fidèles, comme vous l'avez été à l'ancien. C'est ce que je demande au ciel. Amen. Prions maintenant pour les trépassés.

Et il se mit alors à entonner d'une voix retentissante : *De profundis clamavi ad te, Domine!* mais avant la fin du second verset, il tomba sans mouvement dans la chaire.

L'abbé Joie expira le lendemain, à l'heure où les cloches sonnèrent l'*Angelus*. La pierre du vieux curé a été placée sur le lieu de sa sépulture. Nous l'avons retournée sur son autre face, et nous y avons gravé cette épitaphe, qui n'est peut-être pas d'un bon style cinéraire, mais dont les termes ne sont pas plus cherchés que ceux des sermons de l'abbé Joie :

Ici gît
LE CURÉ JOIE,
né sur les bords de l'Orénoque.
Il vécut quarante ans dans ce village,
où il trouva
des frères et des amis.
Le chagrin qu'il eut en les quittant,
l'a conduit dans cette fosse.
Il est mort en paix
car
ses os reposent près d'eux.

—

PRIEZ POUR LUI.

A. LOÈVE-VEIMARS.

UN VILAIN NOM.

I.

Le caractère de la nation française n'a rien qui ressemble aux caractères des autres peuples. (On l'a déjà prouvé mille fois ; donc je n'ai pas la prétention d'offrir à mes lecteurs une vérité neuve.) L'Anglais se replie dans sa morgue nationale, et ses guinées ne le préservent pas du spleen ; le grave Allemand fume et digère, l'Espagnol dort sous les orangers ou sur les marches de l'Escurial ; l'Italien prie la madone en aiguisant son poignard ; le Musulman jaloux s'enferme avec ses odalisques ; le Russe courbe son front d'esclave et meurt sous le knout ; l'Europe entière est triste et compassée : le Français seul rit toujours.

En France, le ridicule est mortel : malheur à celui dont on peut rire ! Ayez tous les talens imaginables, la position la moins équivoque, la probité la plus scrupuleuse ; soyez roi citoyen (chose inouie dans l'histoire !), ministre intègre, femme sans coquetterie, en un mot tout ce qu'il y a de plus rare et de plus phénoménal en ce bas monde, le ridicule saura toujours trouver le défaut de la cuirasse et darder contre vous ses pointes acérées. Vous êtes compositeur célèbre, lauréat du Conservatoire, artiste accompli ; mais vous avez le nez de travers ou les protubérances du crâne au delà des proportions voulues... soudain le crayon sacrilége de la caricature, ou le ciseau railleur de Dantan s'emparent de votre nez, de votre crâne, et les exagèrent encore aux yeux des badauds, qui se pâment d'un rire homérique devant ce grotesque étalage. Vous avez du génie, vous êtes un littérateur distingué ; mais vous avez reçu, conjointement avec l'héritage paternel, un nom qui prête au calembour ou qui froisse la délicatesse du tympan... les petits journaux vous déchirent ; une foule de *revues*, encore à la mamelle, essaient de vous mordre avant la dentition... C'est à n'y pas tenir !

L'homme le plus à plaindre est sans contredit celui qui possède, par droit de naissance, un de ces noms bizarres qui déroutent le plus souvent toutes les recherches de l'étymologiste, font hurler l'euphonie, ou se prêtent aux quiproquos stupides de cette foule de béotiens dont pullule notre belle patrie. Heureusement le garde-des sceaux est une providence que peuvent implorer ceux que le baptême a si mal pourvus ; mais il y a quelquefois des convenances de famille, ou simplement un caprice ministériel, qui empêchent un pauvre diable de changer quelques lettres à son acte de naissance.

J'ai connu, par exemple, un malheureux séminariste dont le nom, composé de deux consonnes et d'un égal nombre de voyelles, avait un *c* pour initiale. Il montrait la vocation d'un apôtre ; cependant son évêque ne voulut pas l'admettre aux ordres sacrés, tant qu'il n'aurait pas obtenu du ministère de la justice un nom moins scandaleux. La demande du séminariste ne fut point accueillie. On le renvoya de l'école ecclésiastique, et il fut obligé de contracter mariage avec un nom d'aussi fâcheux augure.

Avant de passer à l'histoire dont je dois entretenir mes lecteurs, je veux leur raconter la triste fin d'un de mes amis, fin déplorable en effet, puisque ce pauvre garçon, possédé de la monomanie de l'hymen, et voulant à tout prix revivre dans une progéniture quelconque, en fut réduit à épouser une vieille fille, vu que toutes les femmes qu'il aimait (et Dieu sait si le nombre en était grand !) ne voulurent pas s'appeler *Mme Leloup*.

Pour connaître toute l'étendue de son malheur, il faut bien comprendre ce que c'est qu'une vieille fille. Je suis de l'avis de M. de Balzac, et je partage son enthousiasme pour la femme de trente ans, mariée à dix-huit, veuve à vingt-cinq, femme aimable s'il en fût, qui sait mettre en usage toutes les séductions, profite de tous ses charmes, déniaise un collégien, damne son directeur, ruine un banquier, le tout en même temps et au plus grand plaisir de tous. Mais la fille de trente ans, qu'en pensez-vous, M. de Balzac ?... Pauvre rose étiolée qui voit tomber la neige des hivers sans avoir joui des beaux jours ! Triste crysalide dont la coque durcie ne doit s'ouvrir que pour donner passage à un papillon sans ailes qui rampera sur la terre au lieu de s'élever aux nues ! Hélas ! à trente ans, elle n'est plus ni fille, ni femme, ni papillon, ni rose ! C'est un être sans nom, une plante anomale qui végète sous l'aride soleil de la vie, sans participer aux pluies du ciel, aux sucs bienfaisans du sol, qui se dessèche sans mourir, et n'offre aux yeux du naturaliste effrayé que des ronces au lieu de verdure, des chardons au lieu de fleurs.

Eh bien, mon ami Leloup a épousé une fille de trente ans, et maintenant il a le caractère de son homonyme.

Beaucoup de noms ridicules ne le sont pas dans certaines provinces de France, parce que, de temps immémorial, ces noms, transmis de père en fils et d'âge en âge, ont pris en quelque sorte la nationalité du pays, et bravent le calembour, qui du reste ne serait plus que réchauffé : mais alors les propriétaires de ces noms devraient avoir le bon esprit de ne pas s'exposer aux quolibets qui doivent les poursuivre dans une autre province, où lesdits noms ne sont pas encore acclimatés.

Je commence mon histoire.

Au pied de la montagne de Vaudémont, sur le sommet de laquelle on voit encore aujourd'hui les ruines d'un manoir féodal, est une petite ville assez gracieuse et régulière, mais qui se trouve tellement encaissée au milieu des collines environnantes, qu'elle a reçu le surnom trivial de *Pot de Chambre de la Lorraine*. Vézelise est de deux siècles en arrière de la civilisation moderne, et ses paisibles habitans n'en sont pas moins heureux, pour ignorer les magnifiques résultats de la vapeur, l'odoriférant pavé d'asphalte, et les prodiges de la pommade du lion.

M. Jacquot, riche propriétaire de Vézelise, eut, le 15 août 1814, la joie de se voir naître un héritier, et la douleur de perdre son épouse, excellente femme, remplie de dévotion. Celle-ci, peu d'heures avant de rendre le dernier soupir, demanda le calendrier d'une voix mourante, et désigna le nom sous lequel elle voulait que son fils fût baptisé. La bonne dame, en lisant la vie des saints, s'était extasiée plus d'une fois sur les vertus, les miracles et le martyre du confesseur Polycarpe... ce fut le nom du nouveau-né. L'eau sainte purifia Polycarpe Jacquot de la souillure originelle, et son père, émerveillé, le vit grandir sous les auspices du saint patron que la défunte avait choisi.

Le jeune Polycarpe manifesta bientôt de surprenantes dispositions pour l'étude. A douze ans, il récitait, sans hésitation aucune, la première fa-

ble de Lafontaine : *la Cigale et la Fourmi* ; trois ans plus tard, il déclinait *rosa* sur les bancs d'un collége royal, et remportait un quatrième accessit. Les autorités municipales de Vézelise délibérèrent si elles n'iraient pas en corps, sur la route de Nancy, féliciter leur jeune concitoyen qui revenait en vacances. Malheureusement, comme les grandes qualités sont toujours voisines de quelques défaut, on avait appris d'une manière officielle que l'externe Polycarpe suivait des maximes tout opposées à celles du saint martyr dont il portait le nom. « Cet élève, disait le bulletin trimestriel, se montre récalcitrant aux idées religieuses ; il est toujours le dernier à produire le billet de confession de rigueur. » L'impiété précoce de Polycarpe fut donc la seule cause qui le priva de l'ovation pompeuse à lui réservée par sa ville natale. Cet échec ne corrigea pas notre lycéen. Furieux de voir apprécier si médiocrement son mérite, il négligea les années suivantes Tite-Live et Quinte-Curce pour hanter du matin au soir la salle d'armes ou courir les *bas bleus* (1). Cette nouvelle société n'était pas de nature à le rapprocher des principes religieux que la dévote restauration voulait inculquer à tous, et Polycarpe Jacquot fut chassé du collége royal avec ignominie, pour s'être avisé de rendre à M. de Forbin-Janson la bénédiction épiscopale que celui-ci lui avait paternellement octroyée. Quinze jours après, l'évêque lui-même était chassé de Nancy pendant que la populace, ameutée par Polycarpe, poursuivait le fugitif de ses huées, et brisait à coups de pierres les glaces de sa voiture.

La revanche était bien prise, et M. Jacquot fils fut dès-lors admirablement noté dans l'esprit des libéraux du département ; il devint la terreur des légitimistes et la coqueluche des dames provinciales, qui ne sont pas ennemies des mauvais sujets, soit dit sans offenser les Parisiennes.

Mais Polycarpe avait une idée fixe ; il voulait agrandir sa sphère et recueillir d'autres hommages, des applaudissemens moins obscurs que ceux de sa province. Son père mort, il réalisa sa fortune et prit, avec une assez jolie collection de capitaux, la route de Paris, malgré les pleurs et le désespoir de la fille du receveur particulier, à laquelle il avait promis mariage. Antoinette était rose et fraîche, mais Jacquot la trouvait bête. La pauvre enfant reçut les adieux de l'ingrat, en lui jurant qu'elle ne se marierait pas avant son retour.

— Attends-moi sous l'orme ! pensa Polycarpe en montant en voiture.

Le surlendemain, il entrait dans la capitale au point du jour, et se penchait à la portière de la diligence pour examiner le concierge matinal balayant le trottoir, l'épicier grillant son café, le chiffonnier fouillant le coin des bornes, le noir ramoneur et le marchand de peaux de lapins, seuls bipèdes qui mettent le nez au vent à une pareille heure. Arrivé dans la cour des messageries, Polycarpe secoua ses vêtemens imprégnés de poussière, releva son toupet, et s'éventa la figure avec un foulard des Indes, en attendant que ses malles fussent visitées. Tout à coup, un immense éclat de rire partit du bureau voisin. Les compagnons de voyage de Polycarpe, les employés des messageries et jusqu'aux commis de la douane se dilataient les poumons à l'envi l'un de l'autre. Le conducteur ayant appelé *M. Jacquot* d'une voix de stentor, un mauvais plaisant de commis-voyageur avait provoqué ce rire universel, en demandant si les perroquets payaient place entière. Polycarpe ne se douta pas le moins du monde que cette pitoyable pointe fût à son adresse ; il paya le surplus de ses arrhes, en admirant la gaîté parisienne, et suivit le commissionnaire qui emportait ses bagages. L'hôtel Saint-Phar lui avait été désigné comme le plus confortable des environs ; il s'y fit conduire, et déploya son passeport sous les yeux de l'hôtesse, jolie brune qui ne put s'empêcher de sourire en inscrivant le nom de son pensionnaire. Polycarpe admira de bonne foi les dents blanches qu'on lui montrait, et se figura qu'il avait fait de primeabord la conquête de l'hôtesse. Il savait être assez beau garçon, donc il était excusable.

Mais il ignorait encore que le caprice des Parisiens avait profané son nom de famille en le donnant à cet oiseau criard apporté des colonies, ainsi qu'à plusieur autres animaux avec lesquels il n'avait aucun lien de parenté. S'il eût connu ses homonymes, son amour-propre n'eût certes pas été très satisfait. Il serra dans le tiroir de son secrétaire deux lettres adressées, la première à une célèbre actrice, et l'autre à un pair de France : c'est assez dire que Polycarpe voulait s'insinuer dans le monde et surtout dans les coulisses. La joie de se trouver à Paris ne lui permit pas de sentir le besoin de sommeil après un voyage de quarante-huit heures : il prit un bain, se parfuma des pieds à la tête comme un vrai provincial qu'il était, revêtit sa toilette la plus splendide, et descendit pour se promener dans la grande ville. Il n'oublia pas de lancer à son hôtesse, en passant sous le vestibule, un coup d'œil des plus assassins.

Polycarpe n'avait pas fait trente pas dans la rue Montmartre, qu'il s'entendit appeler très distinctement par son nom. Se retournant avec vivacité, il renversa dans le ruisseau le panier d'une marchande de fleurs, laquelle poussa des cris aigus en voyant ses roses et ses œillets foulés aux pieds et souillés de boue.

— A-t-on vu ce brutal ? s'écria-t-elle en saisissant le jeune homme au collet. — Tu vas me payer mes fleurs, brigand !

— *Jacquot !* cria la même voix qui avait déjà fait retourner Polycarpe.

Le jeune homme se dégagea par un mouvement brusque des mains de la marchande de fleurs, et courut au milieu de la chaussée, regardant à droite et à gauche, aux différens étages, sous l'enfoncement des portes cochères, interrogeant les passans qui lui riaient au nez et le prenaient pour un échappé de Charenton. La fleuriste des rues avait gardé comme ôtage le chapeau de Polycarpe, ce qui ne l'empêcha pas de le rejoindre, et d'attrouper en moins d'une minute cent personnes autour de lui. Notre provincial, heurté par la foule, injurié par la fleuriste, ahuri par le bourdonnement des curieux et les mille commentaires qui retentissaient à ses oreilles, perdit littéralement la tête. Il se figura qu'il était tombé dans un guet-apens, et qu'on en voulait au moins à sa bourse. En conséquence, il tira de sa poche tout l'or et l'argent qu'elle contenait, la jeta dans son propre chapeau, que la marchande de fleurs tenait à la main ; profitant ensuite de l'ébahissement général occasioné par la vue des pièces d'or, il s'enfuit du côté de son hôtel, les cheveux au vent et la mine effarée, bien convaincu que le diable en personne l'avait appelé par son nom.

Hélas ! ce nom fatal retentit pour la troisième fois, et, malgré lui, Polycarpe s'arrêta les bras pendans et la bouche béante. Un fiacre venait ventre à terre. Le cocher cria : Gare ! et fit claquer son fouet ; mais le provincial ensorcelé, pétrifié, paralysé, ne bougea pas plus qu'un therme. Le cocher, pour ne pas écraser cette espèce de fou, retint avec force la bride de ses chevaux ; mais les chevaux se cabrèrent, reculèrent et brisèrent la devanture d'un coiffeur. La violence du choc fit tomber sur le trottoir, et de là rouler jusqu'aux pieds de Polycarpe une cage renfermant un perroquet tout contusionné de sa chute, et qui ne trouva pas d'autre moyen pour exprimer sa douleur que de crier à tue-tête : *Jacquot ! Jacquot !*

Cet incident fit enfin comprendre à Polycarpe la véritable cause de sa mésaventure. Transporté de fureur, il écrasa du talon de sa botte la cage et le perroquet.

Le pauvre animal mourut comme il avait vécu, en répétant d'une voix éteinte : *Jacquot !*

Mais la foule des curieux, d'abord peu considérable, avait fini par se grossir d'une manière prodigieuse, et la retraite fut dès lors interdite à Polycarpe. L'artiste en cheveux, dont on venait de fracasser l'étalage, et le cocher de fiacre, qui n'était pas d'humeur à payer le dégât, se précipitèrent sur lui : le premier tenait surtout à venger la mort tragique de son perroquet. Le provincial, exalté par la colère, jurait qu'il ferait subir le même sort à tous les *Jacquot* de Paris, sans donner un centime d'indemnité. Fort heureusement un sergent de ville intervint, qui enjoignit au cocher de remonter sur son siége, en lui indiquant l'adresse du commissaire du quartier. Polycarpe, le coiffeur et le sergent prirent place dans l'intérieur du fiacre, et la portière allait se refermer, lorsque la marchande de fleurs, ayant enfin réussi à se faire jour au travers de la multitude, tendit à notre héros le castor superfin dans lequel il avait versé, quelques minutes auparavant, tout le contenu de sa poche.

— Monsieur, dit-elle, mes roses ne valaient pas cent sous, et vous m'avez donné plus de six cents francs. Je ne suis pas endurante, mais j'ai de la probité... voilà votre argent.

Polycarpe, dont la fureur était un peu calmée, mit une pièce d'or dans la main de la fleuriste, qui se confondit en excuses ; puis il regarda fièrement le sergent de ville et le coiffeur, après avoir replacé son feutre sur sa tête et son argent dans sa poche.

Ceux-ci le prirent incontinent pour un *milord anglais*.

— Monsieur, dit avec respect l'exempt de police, nous n'irons pas plus loin, si vous consentez à payer le dégât.

— J'avais refusé cent francs de mon perroquet, dit piteusement le coiffeur, et il m'en coûtera plus de soixante pour faire réparer ma devanture.

— Je paierai tout, excepté l'oiseau ! dit Polycarpe.

— Au fait, interrompit le sergent de ville, cent francs c'est un peu cher.

— Il valait le double, riposta le coiffeur, et ma femme en fera une maladie, c'est sûr... Pauvre Jacquot !

— Insolent ! hurla Polycarpe, qui sentit toute sa rage renaître à ces paroles.

— Il est fou, pensa le sergent de ville.

— Timbré ! murmura le coiffeur.

Le fiacre s'arrêta à la porte du commissaire. Polycarpe franchit deux étages en trois sauts, et se précipita dans le cabinet de l'officier public avec une telle violence, que celui-ci crut sérieusement à une émeute et revêtit son écharpe. Il se rassura néanmoins, en voyant entrer le sergent de ville accompagné du coiffeur, et s'informa de quoi il s'agissait. Polycarpe prit la parole :

— Il s'agit de nous dire s'il est permis de baptiser un animal avec le nom d'un chrétien ?

— Que signifie ce langage ? demanda le commissaire au sergent de ville.

Celui-ci fit un mouvement d'épaules et se frappa deux petits coups sur le front en désignant de l'œil Polycarpe. Le provincial ne vit pas ce geste, que le commissaire comprit à merveille. Dès lors il ne fut plus surpris de l'irruption saugrenue du jeune homme dans son cabinet, il ôta son écharpe, écrivit quelques lignes et dit au sergent de ville, en lui présentant un papier :

— A la préfecture !... Et si monsieur n'est pas réclamé par sa famille, à Bicêtre !

— A Bicêtre ! répéta l'enfant de Vézelise avec indignation... A Bicêtre, parce que le sot oiseau d'un perruquier crie par trois fois mon nom dans la rue ! Je me crois interpellé par quelqu'un de connaissance ; je renverse en me retournant une corbeille de fleurs, les badauds s'amassent, un cheval s'épouvante... En résumé, tout ce désordre n'a pour cause que le ba-

(1) *Bas-bleus*, dans cette province, est synonyme de grisette.

vardage d'un maudit perroquet que je viens de broyer sous mes talons... J'ai payé les fleurs, je paierai la fenêtre brisée; mais je tordrai le cou mille fois à tous les perroquets de la capitale avant d'en payer un seul!

— Monsieur, dit la partie plaignante en se rengorgeant dans sa cravate, il paraît que vous arrivez de province; je le vois à l'expression banale de *perruquier* dont vous venez de vous servir. Vous êtes complètement dans l'erreur en affirmant à M. le commissaire que ce pauvre *Jacquot* a prononcé votre nom, puisqu'il ne savait dire que le sien.

— Précisément, morbleu! s'écria Polycarpe avec rage : je m'appelle Jacquot, mon père s'appelait Jacquot!.. Vous ne devriez pas profaner le nom d'un homme en le donnant à un perroquet!

Le commissaire pouffa de rire, et l'exempt de police partagea la gaîté de son supérieur.

— Comment, vous vous appelez Jacquot? fit l'artiste en cheveux... excusez! Le mien n'en valait pas moins cent francs.

— Vous êtes trois cornichons! cria le fougueux Polycarpe, dont les yeux lançaient des éclairs, et qui, dans son exaltation croissante, était sur le point d'en venir aux voies de fait.

L'épithète de cornichon ramena le sérieux sur le visage du commissaire.

— Vous oubliez, monsieur, dit-il avec dignité, que je puis, de ce pas, vous faire conduire à la Préfecture. En conséquence, ménagez vos termes et songez à qui vous avez affaire. Exécutez-vous de bonne grâce ou laissez-vous conduire en prison... Vous avez le choix.

Le provincial frappa du pied sur le parquet.

—Mais c'est tyrannique, arbitraire, monstrueux, gigantesquement bête!

—L'oiseau mort est prisé cent francs : à combien estimez-vous le reste du dégât? dit le commissaire au coiffeur...

—A soixante francs.

—Mettons le tout à cent cinquante, et terminons.. Quant à vous, monsieur Jacquot, renoncez à tuer des oiseaux qui vous coûtent ce prix-là : Rotshchild n'y suffirait pas.

— Le diable emporte les perroquets et les coiffeurs, les sergens de ville et les commissaires! murmura Polycarpe en lâchant autant de jurons qu'il donnait de pièces de monnaie.

Puis, comme il descendait les degrés quatre à quatre, l'exempt de police lui cria :

— N'oubliez pas de payer le fiacre!

Mais le cocher, qui stationnait dans la rue, s'était précautionné contre une distraction du jeune homme et lui barrait le passage. Polycarpe, dégoûté de la promenade, s'engouffra dans le sapin, qui le reconduisit à son hôtel.

Cette fois, lorsqu'il passa près de la jolie brune, il fronça le sourcil d'un air courroucé, car il la vit distribuer des pralines à deux autres usurpateurs de son nom. L'un des favoris de l'hôtesse était gris de parle et paraissait beaucoup mieux éduqué que celui du coiffeur. Il répétait, avec un organe superbe, en se cramponnant la tête en bas aux bâtons du perchoir : — *Baisez Jacquot, maîtresse!* tandis que l'autre, moins habile dans la théorie du sentiment, et plus gastronome de sa nature, balayait le registre de sa queue rouge et verte, en criant d'un aigre fausset : — *Du rôt, du rôt à Jacquot!*

— En effet, je me sens quelque appétit, dit Polycarpe avec un rire pénible.

Les femmes sont habiles à deviner une peine secrète sous l'apparence de la joie. L'hôtesse se pencha vers le jeune homme, et lui dit à voix basse :

— Puisque la présence de ces oiseaux vous contrarie, je vous promets de m'en défaire.

La figure du provincial devint rayonnante. Il désira que les perroquets fussent remis à sa discrétion. Cinq ou six minutes après, il leur tordait le cou dans sa chambre, leur réservant toutefois les honneurs de l'empaillage; et, le soir même, il offrit en échange à la jolie brune une levrette mignonne et trois serins de Canarie, renfermés dans une cage somptueuse, dont il avait fait l'acquisition au bazar d'en face. Le tout fut accepté. La mort des trois oiseaux railleurs coûtait en un jour à Polycarpe un billet de cinq cents francs, plus un certain nombre de mystifications désagréables. Il n'en dévora pas moins à son dîner deux beeftekes aux pommes, qu'il arrosa de quelques bouteilles de vieux mâcon; puis il se dirigea vers les Variétés pour applaudir Odry, seul comédien dont la tournure gracieuse, les discours assaisonnés de sel attique et les surprenans calembours aient eu le rare honneur d'être appréciés du *Pot de Chambre de la Lorraine*, et conséquemment de notre héros.

Polycarpe était à peine installé sur la banquette des premières galeries, qu'une robe de soie puce, surmontée d'une capote rose pas trop fanée parut à l'horison de l'amphithéâtre et vint s'asseoir à quelque distance de l'admirateur d'Odry. Comme la toile n'était pas encore levée, le jeune homme tira de son habit un indiscret binocle, lorgna le dessous de la capote rose, et se rapprocha graduellement de la robe de soie puce, entraîné par la force d'une attraction plus ou moins newtonienne.

— Vous aimez le spectacle, mademoiselle?

L'enfant de Vézelise ne trouva pas une manière plus naturelle d'entrer en conversation. La capote rose répondit en minaudant :

— Beaucoup, monsieur.

— Je vous en félicite, reprit le volage provincial, qui oubliait déjà la jolie brune de l'hôtel Saint-Phar; mais le spectacle le plus enchanteur n'aurait pas, en ce moment, assez d'empire sur moi pour me faire oublier vos beaux yeux.

Le compliment méritait que la capote rose se retournât vers celui qui venait de le faire. Elle toisa Polycarpe d'un coup d'œil, et, probablement très exercée à ce genre d'examen, elle se dit à elle-même :

— Il est assez gentil, ce jeune homme!

Les trois coups précurseurs avaient retenti sur les planches de la scène, et la toile se leva au bruit des applaudissemens, car on donnait le *Chevreuil*; Odry jouait dans les deux pièces. Les oscillations fréquentes de la capote rose montraient tout le plaisir qu'elle prenait à la représentation Par galanterie, Polycarpe se croyait obligé de faire chorus et poussait des éclats de rire prolongés. Pendant les entr'actes, il sortait pour acheter des oranges, lesquelles s'engloutissaient sous la robe de soie puce avec une rapidité prodigieuse. La seconde pièce commença : Polycarpe était en train de peler un nouveau fruit pour apaiser la voracité de sa voisine, quand tout à coup il redressa l'oreille. Odry turlupina un personnage secondaire, espèce de plastron que le vaudevilliste avait baptisé du nom pittoresque de *Jacquot*. Ce dernier, fidèle au caractère de son rôle, essayait, sans se plaindre, un feu roulant de calembours; mais le provincial se chargea de la vengeance; et, prenant les paroles de l'acteur pour autant de personnalités, il lui jeta, dans un mouvement d'indignation, l'orange qu'il tenait à la main.

Le projectile vint rouler au pied d'Odry, qui le ramassa froidement et se tourna vers le parterre, en demandant avec le plus grand sérieux si cette orange lui était envoyée par le prince du même nom.

La salle entière applaudit à tout rompre; mais l'irrévérence commise envers le phénix des Variétés ne pouvait rester sans punition. Vainement Polycarpe essaya-t-il de suivre le conseil de la capote rose et de s'esquiver au plus vite; il rencontra dans les couloirs le roi de la claque accompagné d'une partie de ses sujets, lesquels pochèrent un œil au provincial, mirent en lambeaux son habit marron et lui firent, jusqu'au boulevart, la conduite de Grenoble.

Notre héros, battu, l'œil enflé, du reste très peu content, n'était qu'à deux pas de son hôtel; mais il n'osait y rentrer en chemise, les claqueurs ayant fait de son habit un digne pendant de celui de Robert-Macaire. Il venait d'en jeter les restes sur le trottoir, lorsqu'un petit bras potelé s'appuya doucement sur le sien. Ce bras appartenait à la capote rose, dont l'attachement pour Poycarpe s'était accru en proportion des oranges qu'il avait offertes. Elle ne voulait pas abandonner son aimable voisin dans la circonstance pénible où l'une de ces mêmes oranges l'avait placé.

— Ces tours-là, lui dit-elle, ne se font qu'aux Funambules : encore a-t-on soin de n'employer que des pommes cuites... Ah ciel! vous avez l'œil au beurre noir!

— Et je n'ai plus d'habit.

— Je le vois bien; ni de chapeau non plus! Mais il y a des marchands tailleurs et des chapeliers au passage des Panoramas.

— Vous êtes ma providence, s'écria Polycarpe en entraînant la capote rose; je n'aurais jamais eu cette heureuse idée.

— Vous n'êtes donc pas de Paris?

— J'y suis arrivé de ce matin...

— Et vous faites déjà des émeutes? ça promet. Que vous avait fait ce pauvre Odry, pour vouloir l'assommer avec une orange?

Le provincial évita de répondre à cette demande. Les épisodes de la journée ne lui donnaient pas envie de décliner ses nom et prénoms. Trop de personnes s'étaient épanoui la rate pour qu'il ne profitât pas de l'expérience qu'il avait acquise. Il ne voulait pas s'exposer à voir fuir la capote rose, ou à donner lieu à de nouvelles plaisanteries qui, dans la bouche d'une femme, lui eussent paru plus mortifiantes. Il répara le désordre de sa toilette aux dépens de sa bourse, et conduisit sa compagne au café Véron.

Polycarpe, enchanté, la vit absorber autant de glaces qu'elle avait mangé d'oranges, et réussit à gagner sa confiance au point d'arriver à savoir qu'elle s'appelait mademoiselle Pauline, qu'elle était modiste, et qu'elle restait rue de la Harpe, 99.

— Je dois rendre demain visite à l'un de mes amis qui demeure dans votre quartier, me permettrez-vous, mademoiselle, d'aller vous présenter mes hommages?

— Bien volontiers, monsieur; vous m'avez fait trop de politesses pour que je vous refuse... Ah! Dieu, minuit! Je vais être obligée de prendre une voiture, et je n'avais d'argent que tout juste pour mon spectacle.

— Permettez-moi de vous reconduire.

— Non, cette course vous éloignerait trop de votre hôtel.

Et puis, ajouta Mlle Pauline, en se parlant à elle-même, Adolphe serait capable de venir : j'ai tant de chance!

Elle entraîna Polycarpe hors du café Véron, et s'élança dans le premier cabriolet venu.

— Donnez trente-cinq sous au cocher! dit-elle au jeune homme qui restait en extase, car la pétulance de la grisette lui avait montré le bas d'une jambe admirablement prise... Eh bien! n'allez vous pas vous faire écraser? Bonsoir! je vous attends demain.

L'enfant de Vézelise croyait être sous l'influence d'un songe. Ce dévergondage d'idées et de sentimens, joint à ces vives allures qu'il n'avait jamais remarquées dans aucune femme, le ravissaient au dernier point. Il suivit des yeux, aussi longtemps que possible, la voiture qui emportait Mlle Pauline, et se dit en gagnant son hôtel :

— Décidément, je suis amoureux!

L'image de la séduisante grisette trottait dans son cerveau. Polycarpe comptait bien revoir dans ses rêves la capote rose sous laquelle brillaient deux grands yeux noirs, la robe de soie puce qui dessinait une taille de guêpe et des formes ravissantes, le petit bras potelé qu'il avait pressé sous le sien, et surtout ce pied mignon si coquettement chaussé d'une bottine vernie... Mais Polycarpe comptait sans son hôte, le mari de la jolie brune l'attendait, à minuit sonné, sur le seuil de l'hôtel Saint-Phar.

Il fut très surpris de voir sa valise et tous ses bagages placés en travers de la porte, et non loin de là, fumant dans une pipe monstrueuse, un homme d'une cinquantaine d'années, gros et trapu, dont la face rubiconde s'empourpra jusqu'au cramoisi, et dont les yeux lancèrent des flammes à l'aspect du pensionnaire attardé. L'hôtesse avait reçu l'ordre de monter dans sa chambre.

— Vous êtes M. Jacquot? dit le gros homme à Polycarpe d'une voix qui eût fait honneur à un taureau d'Andalousie.

— Un peu! répondit l'enfant de Vézelise offusqué du ton de menace de son interlocuteur.

— Je suis le maître de cet hôtel et je vous prie d'aller loger autre part... Voici votre note et voilà vos effets.

— Etes-vous ivre? s'écria Polycarpe.

— Je vous préviens, jeune blanc-bec, répondit l'hôte en grossissant encore sa voix, que je manie très bien l'épée, et que je fais mouche neuf coups sur dix au tir Lepage.

— Je vous ferai observer, à mon tour, qu'il me sera très facile de larder votre énorme individu, comme aussi de loger une balle dans votre prodigieux abdomen.

Le gros homme brisa sa pipe d'écume de mer sur les carreaux du vestibule; trois garçons se précipitèrent sur lui pour l'empêcher d'assommer Polycarpe.

— Quand on s'appelle Jacquot, beugla-t-il de manière à réveiller tous les habitans du boulevard Montmartre, on doit s'abstenir de faire la cour aux dames!... Mort diable! ce godelureau change mes perroquets contre des serins, et ma femme y consent! Elle accepte une levrette en mon absence; demain, elle accepterait autre chose: après-demain, je serais supplanté par M. Jacquot... Mille tonnerres! il n'y aura jamais de Jacquot dans ma famille!

— Gros oison! stupide Othello! murmura le jeune homme en payant sa faible note, pendant que les garçons entraînaient le maître d'hôtel dans une salle voisine... Où diable vais-je coucher? se dit-il ensuite, en voyant le boulvard désert et le gaz qui ne jetait plus qu'une clarté mourante... Ma foi, je vais demander l'hospitalité à ma charmante Pauline: elle n'aura pas sans doute la cruauté de me laisser rêver d'elle à la belle étoile.

Un fiacre passait, Polycarpe y fit charger ses bagages, et donna l'adresse de la capote rose, rue de la Harpe, 99.

Mais il était écrit sur les pages classiques du livre du Destin que notre héros compterait, au nombre des jours néfastes de sa vie, le premier jour de son arrivée dans la capitale.

II.

Le portier de Mlle Pauline refusa d'ouvrir à Polycarpe, par l'excellente raison que la grisette n'était pas chez elle, et que, à son retour du spectacle, elle avait suivi son amant qui l'attendait dans la loge depuis près d'une heure. Notre héros fut tenté de s'arracher les cheveux, et regretta bien sincèrement les oranges des Variétés et les glaces du café Véron. Du numéro 99, il fit descendre au fiacre la rue de la Harpe jusqu'à la porte de l'hôtel Nassau, véritable république d'étudians où logeait Adolphe, cet ami auquel il se proposait de rendre visite, et qui compatira sans doute à son malheur en lui ouvrant sa mansarde... Hélas! Adolphe embrassa Polycarpe avec les plus vifs transports (sur le pallier); mais il avait *quelqu'un*; son matelas n'était plus disponible! L'étudiant invita son ancien condisciple à revenir au point du jour. Comme toutes les chambres de l'hôtel Nassau se trouvaient prises, le provincial regagna sa voiture et demanda tristement au cocher s'il ne connaissait pas un lieu quelconque où un honnête homme, qui n'avait pas dormi depuis trois jours, pût goûter quelques heures de repos.

— Si vous voulez coucher à la nuit, mon bourgeois, nous trouverons cela rue Croix-des-Petits-Champs... J'espère que vous n'oublierez pas mon pour-boire.

Le cocher, qui pour surcroît de bonheur était passablement ivre, gagna la rue Dauphine au galop; mais, arrivé sur le Pont-Neuf, il accrocha maladroitement la voiture d'un maraîcher qui se rendait à la halle et déchargea Polycarpe et sa valise en présence de la statue de Henri IV.

A l'aspect de la voiture versée, de l'un de ses chevaux couronnés, de Polycarpe contusionné, le cocher réclama l'assistance de quelques passans, remit sur pied le fiacre, se fit payer de ses courses, et regagna sa remise, malgré les supplications du jeune homme, qui se vit contraint de garder ses bagages, de se faire un oreiller de son porte-manteau, et de s'endormir sous la tutelle du bon roi .... ce qui ne l'empêcha pas d'être réveillé par une patrouille à deux heures du matin.

—Que faites-vous là? lui dit, en le secouant avec rudesse, un épicier de la rue Saint-Denis, qui remplissait les fonctions de caporal.

—Parbleu, vous le voyez bien, répondit Polycarpe, je dors.

—Ah! vous dormez, mon gaillard? Et d'où viennent ces malles auxquelles vous tenez si assidument compagnie.

—Elles m'appartiennent, répondit Polycarpe, irrité de se voir pris pour un voleur. Passez votre chemin... Le pavé du roi est libre, et je puis, ce me semble, dormir ici.

—Non pas, risposta le caporal; il est de notre consigne d'arrêter les gens sans asile et les vagabonds. Suivez-moi sans résistance, ou je vais employer la force majeure... croisez...ette!

—Mais, infernal despote, comment voulez que je porte mes bagages? dit l'enfant de Vézelise avec indignation.

— Mes subalternes vous viendront en aide, répondit l'épicier... En avant, marche!

On fit avec deux fusils une espèce de brancard, sur lequel la valise et le porte-manteau furent placés. Le caporal prit ensuite le jeune homme au collet et le conduisit en triomphe au poste de l'Odéon.

— Eh mais! se dit l'enfant de Vézelise, je suis beaucoup mieux céans que sur le terre-plain du Pont-Neuf... Voyons, mon brave, ajouta-t-il, en s'adressant à l'épicier-caporal, il s'agit de nous entendre, et si je ne me trompe, un bol de punch favorisera l'explication.

Des bravos universels accueillirent ces paroles du prisonnier.

Le tambour est à un corps-de-garde ce que le petit clerc est à une étude d'avoué: donc le tambour reçut l'ordre d'aller réveiller les garçons du café voisin. Dix minutes après, le poste entier trinquait aux dépens de Polycarpe. Celui-ci, rendu philosophe par l'adversité, déploya bravement son passeport, raconta ses burlesques aventures, supporta (patience inouïe, stoïque résignation!) les quolibets des buveurs et les sarcasmes de l'épicier; puis, afin d'anéantir jusqu'au soupçon de vagabondage, il ouvrit un portefeuille garni de valeurs ayant cours, de bank-notes et de lettres de change que l'escompteur le plus rigoureux se fût empressé d'accueillir à bras ouverts. En voyant les témoignages unanimes de considération que lui procurait son portefeuille, Polycarpe se redressa de toute sa hauteur, tança vertement l'épicier, qui n'avait pas su faire la différence entre un fils de famille et un homme sans aveu, commanda trois nouveaux bols de punch, rendit les patrouilles impossibles, attendu que le poste entier avait perdu l'usage de ses jambes, et s'endormit sur les planches nationales, avec la persuasion qu'il venait de trouver le moyen le plus infaillible d'imposer silence aux railleurs.

Polycarpe faisait un rêve où s'enchevêtraient, comme autant d'élémens de l'ancien chaos, des gardes nationaux couleur d'orange et nageant dans un fleuve de punch, des perroquets morts et des sergens de ville, des cochers ivres et des écharpes de commissaires, des billets de banque et des grisettes, lorsqu'il fut tiré de son rêve par de nombreuses bourrades, et se vit sommé de répondre au colonel de la légion, qui l'accusait d'avoir compromis l'ordre public en mettant le poste dans un état complet d'ivresse. Notre provincial, qui ressentait une atroce courbature, n'était pas de très belle humeur; il se disposait à faire au colonel une réponse assez cavalière; mais heureusement le tambour avait gardé de trois verres de punch un souvenir plein de gratitude; il s'approcha du jeune homme, et lui dit à l'oreille:

— Prenez garde! vos amis sont allés dormir à domicile, et vous êtes en présence d'un pair de France, du duc de P.... qui va conduire sa légion parader aux Tuileries... Sacrebleu, filez doux!

L'enfant de Vézelise, à cette révélation du tambour, tira de la poche de son habit une lettre sous enveloppe et la présenta gravement au colonel, en s'inclinant jusqu'à terre.

Lecture prise de cette lettre, le pair de France serra la main de Polycarpe:

— Jeune homme, lui dit-il, le préfet de Nancy vous recommande à moi: venez demain déjeuner à mon hôtel.

Polycarpe avait grandi d'un pied. Il envoya le tambour à la recherche d'une voiture, et, peu de temps après, il se faisait ouvrir la mansarde d'Adolphe, de cet ami de collége dont le lit ne s'était pas trouvé disponible la nuit précédente, et qu'il aperçut, en nombreuse compagnie, gaîment attablé vis-à-vis d'un plat de côtelettes de mouton, d'un demi-pâté de foie gras, et d'une très confortable collection de bouteilles de Chablis.

— As-tu déjeuné, Jacquot? dit Adolphe en embrassant Polycarpe avec une cordialité pleine de franchise.

Ces malencontreuses paroles avaient à peine été proférées, qu'un rire scandaleux les accueillit. Polycarpe, qui venait de presser la main d'un pair de France, trouva cette réception malséante, et s'emporta jusqu'au point de donner un soufflet au plus rieur des convives, lequel soufflet fut rendu sur-le-champ avec usure. La mansarde menaçait de se transformer en un champ de bataille; les jeunes gens se heurtaient, la table se renversait, les bouteilles se brisaient, les femmes se désolaient et les côtelettes se refroidissaient. Au milieu de tout ce vacarme, une voix bien connue dit à Polycarpe:

— Vous ferez donc toujours des émeutes? Déjeunons d'abord, vous vous battrez ensuite.

Et comme le provincial, à l'aspect de la capote rose infidèle, ne semblait pas disposé le moins du monde à une suspension d'armes, Mlle Pauline ajouta:

— Surtout ne parlez pas de notre rencontre d'hier... Adolphe est mon amant!

— Quelle est votre arme? demanda Polycarpe à celui des convives qu'il avait souffleté.

— Le pistolet, répondit l'autre.

— Votre heure?

— Celle-ci.

— Bah! demain nous aurons le temps de nous égorger... Je paie le dégât, continua Polycarpe, en jetant un billet de banque sur la table.

Dès ce moment, toutes les femmes se rangèrent de son côté.

— Jules, vous avez tort! s'écria d'une voix perçante un gentil démon femelle, bavard comme une pie, et fretillant comme une anguille : vous devez des excuses à monsieur!

Celle qui parlait ainsi paraissait avoir une grande influence sur le reste du personnel de la mansarde, car étudians et grisettes applaudirent à sa décision. Pauline s'empara du billet de banque et sortit, en déclarant qu'elle allait renouveler les mets qui s'étaient trouvés victimes du désastre, et commander en plus une salade d'oranges. Adolphe, croyant la querelle apaisée, présenta son ami Polycarpe au reste de la compagnie, et remercia Mlle D..... de sa gracieuse intervention.

— Mademoiselle D....? s'écria l'enfant de Vézelise, en interrogeant du regard son ami de collège.

— Eh! mon Dieu, oui! ni plus ni moins! Tu dois voir que nous sommes en honorable compagnie, et tu fais du mélodrame à des gens disposés à rire.

— J'espère, madame, dit Polycarpe, en présentant à l'actrice sa seconde lettre de recommandation, que vous me jugerez d'après le témoignage de mes amis, plutôt que par la scène scandaleuse qui vient d'avoir lieu.

— Ah! ciel! s'écria l'actrice, qui venait de parcourir les deux pages de la lettre, c'est ce mauvais sujet d'Alfred qui m'écrit... Que fait-il dans sa province?

— Il est avoué, madame... C'est maintenant un homme grave et positif, répondit Polycarpe.

— Vous entendez, messieurs. . Est-il marié?

— Oui, madame, et père de deux ...lis enfans.

— Fidèle à son épouse ?

— A l'excès.

— Garde national?

— A cheval.

— Et son étude ?

— Doublée de valeur depuis deux ans; clientelle magnifique.

— Or, sachez, poursuivit Mlle D..., en se tournant vers les étudians, qu'Alfred a été formé par moi seule! J'exigeais que tous les soirs, il lût deux pages du Code, pendant que je mettais mes papillottes, et vous voyez s'il recueille les fruits du travail auquel je l'assujettissais!

La pétulante actrice, examinant ensuite Polycarpe des pieds à la tête, lui dit, avec une petite moue séductrice :

— Vous êtes assez bel homme, mais pas de tournure... Coupe d'habits provinciale, trop d'or et de breloques dans votre toilette : nous vous donnerons de sages avis. D'abord, ajouta-t-elle à demi-voix, il s'agit de changer votre nom, car il n'est pas permis de s'appeler *Jacquot!* Quel effet voulez-vous que cela produise dans un salon? Ces deux grotesques syllabes feraient manquer votre entrée sur la scène du monde. On rirait : dès lors, vous seriez perdu... Quel est votre nom de baptême?

— Polycarpe.

— Absurde! voilà qui sent le calendrier de deux lieues à la ronde. Ce nom-là vous eût ouvert jadis les catacombes de Rome, alors que les premiers chrétiens s'y réfugiaient pour échapper à la grillade; mais il ne vous ouvrirait aujourd'hui ni les coulisses de l'Opéra, ni le boudoir de nos Parisiennes. Il faut vous appeler Arthur; c'est moins apostolique et plus neuf; ajoutez à cela le nom de votre pays, et vous serez désormais *Arthur de Vézelise*.... A propos, étudierez-vous?

— Non, madame.

— Tant pis! Vous serez moins mauvais sujet, et conséquemment moins aimable. Vous avez de la fortune, alors?

— Dix mille livres de rente, à peu près.

— Ce n'est pas suffisant : il faudra vous marier pour en avoir le double.

— Me marier? fit Polycarpe avec terreur.

— Mon Dieu, pour la forme seulement! je me charge de vous trouver une pensionnaire... Vous saurez, monsieur, que j'ai ressuscité les petits soupers de la régence : ce soir, à minuit, soyez chez moi!

Si Polycarpe avait été déconcerté la veille par les étranges allures de Mlle Pauline, il fut complètement abasourdi par les discours de l'actrice, et se laissa présenter par elle aux convives sous le pseudonyme d'Arthur de Vézelise.

— Nous rebaptisons monsieur! s'écria gaîment Mlle D... Que l'eau primitive soit remplacée par du champagne! Le néophyte déclare ici, par ma bouche, qu'il ne rougit pas de son nom de famille et n'affiche aucune prétention nobiliaire; mais qu'il se voit forcé de plier devant les circonstances et de se mettre à l'abri du ridicule. D'ailleurs, il saura châtier ceux qui lui contesteront son nouveau nom, comme ceux qui ont ri de l'ancien. Je le répète une seconde fois : Jules doit faire des excuses, sinon le duel aura lieu.

— J'ai toujours eu l'intention de me battre! cria d'une voix furieuse l'étudiant auquel on imposait d'aussi révoltantes conditions.

— En ce cas, reprit l'actrice, une rupture entre nous devient inévitable.

— Parbleu, dit Jules, je vois à merveille que je suis supplanté! Le provincial a besoin de vous pour le déniaiser et l'anoblir!

— Je serai le témoin d'Arthur de Vézelise! répliqua l'actrice en retenant son protégé qui s'élançait pour châtier cette nouvelle insulte.

— Et moi, s'écria l'étudiant en prenant son chapeau, j'espère mettre M. Jacquot dans l'impossibilité de profiter de vos leçons!

— Au revoir, et sans rancune, Jules! dit l'actrice avec une rare effronterie. Demain, vous me trouverez en habit d'homme à la porte Maillot, aux côtés de votre adversaire. Vous avez tort de prendre la chose au sérieux et de ne pas déjeuner... Voyons, à table, messieurs!

Le départ de Jules ne détruisit en rien la gaîté du repas. Mlle D... fut charmante. Arthur de Vézelise se permit, entre deux verres de champagne, de baiser la main de l'actrice, au grand dépit de Pauline, qui, réduite au silence par la présence d'Adolphe, fit subir sa colère à la salade d'oranges. On fit monter du café et du kirsch. Le noble de fraîche date paya l'addition; et comme la société fut d'avis d'aller digérer le tout sous les ombrages du bois de Boulogne, certain directeur de théâtre fut obligé de changer l'affiche du spectacle, sous prétexte d'*indisposition* de mademoiselle D...

Le lendemain de ce jour mémorable, Arthur de Vézelise, le bras droit fracassé par une balle, ne put aller déjeuner chez le duc de P... Il gisait sur un lit de douleur dans l'appartement de la compatissante actrice : Jules était vengé! Mais le bonheur est bien puissant pour hâter une convalescence.

Au bout de six semaines, Arthur se montrait partout avec son espiègle maîtresse. Son bras soutenu par une écharpe et sa figure pâle lui donnaient un air d'autant plus intéressant, que l'écho des coulisses parlait en sa faveur. Arthur, disait-on, n'avait soutenu le feu d'un rival jaloux qu'afin de conquérir Mlle D... Ce don quichotisme devait nécessairement le mettre en vogue, et, dans l'enthousiasme de ses succès, il s'oublia jusqu'au point d'avoir calèche et tilbury, groom et cuisinier, hôtel et maison de campagne. Ce luxe ébouriffant l'obligea de mettre, au bas de plusieurs papiers timbrés, certaine signature très peu canonique, c'est-à-dire qu'il signa par amour-propre de son nom d'emprunt. L'échéance ayant trouvé notre héros au dépourvu, les créanciers se fâchèrent, le parquet intervint; la police, très peu discrète de sa nature, s'avisa de fouiller dans ses papiers, et découvrit qu'Arthur de Vézelise était tout simplement Polycarpe Jacquot : la *Gazette des Tribunaux* profita de la circonstance pour égayer ses abonnés. On envoya Polycarpe à Clichy. Mlle D..... simula parfaitement une attaque de nerfs; mais elle fut si bien applaudie le soir même de l'écrou du provincial, que six nouveaux amans lui offraient, après la représentation, leur fortune et leur cœur. Comment résister au besoin de consolation? Polycarpe remplacé, resta seul avec ses chagrins, à l'ombre de la maison de dettes. Il avait oublié dans ses jours d'opulence le chemin de la mansarde d'Adolphe, il avait repoussé les avances de Pauline; ni l'étudiant, ni la grisette ne vinrent lui rendre visite. Le malheureux se souvint alors de l'hôtel Saint-Phar; ses amis de province lui auront écrit, peut-être?

Il envoya ses geôliers aux informations, et, le lendemain, le maître d'hôtel, dont l'embonpoint colossal n'était pas diminué, vint frapper à sa porte; il avait deux lettres à la main.

— Monsieur, dit-il à Polycarpe qui n'était pas encore levé, l'une de ces lettres a deux mois de date, l'autre n'a que huit jours. Vous avez eu tort de ne pas m'indiquer votre nouveau domicile; j'aurais eu l'honneur de vous les apporter plus tôt. Notre ancienne querelle doit être entièrement oubliée, puisque vous avez reconnu vos torts...

— Moi! fit le prisonnier.

— Sans doute, et je loue votre prudence, vous avez quitté l'hôtel sans mot dire... Eh! eh! c'est que je suis d'une force étonnante à l'épée et au pistolet!

— Je vous jure, monsieur.....

— Et puis, convenez-en, j'ai un timbre de voix qui impose... Ventredieu! jeune homme, vous avez eu peur!

— Peur! dit Polycarpe dont la colère s'allumait, et qui se dressa sur son séant.

— Votre chambre n'a pas d'écho : ces murs assourdissent ma basse-taille.... au revoir!

— Mais je ne veux pas, monsieur, que vous pensiez.....

— C'est bon, je n'exige plus d'excuses. Que diable, je ne suis pas un ogre, et je n'écrase pas un ennemi qui rend les armes! monsieur Jacquot, je suis bon prince, je vous pardonne. Ma femme a deux nouveaux perroquets... votre levrette et vos serins...

— Serin vous-même! s'écria le captif.

— Sont étranglés! ils ont subi, en votre lieu et place, la peine du talion. Je vois que le malheur vous aigrit le caractère... L'épithète de *serin*, que vous venez de m'appliquer, m'obligerait dans une autre circonstance à vous envoyer une provocation; mais je respecte l'infortune!

A ces mots, le maître d'hôtel s'éclipsa. Polycarpe se vit dans l'impossibilité de le poursuivre en chemise; mais il courut jusqu'à la porte de sa chambre, et cria dans le corridor :

— Sauve-toi, gros dinde truffé! tu ne m'échapperas pas à ma sortie de prison... compte sur ma visite, et bonjour à ta femme!

Il regagna son lit, furieux d'avoir été raillé par l'énorme époux de la jolie brune, et se promettant bien de tirer du mystificateur une vengeance éclatante. En attendant, il décacheta la plus ancienne des deux lettres.

Elle lui était écrite par cette pauvre jeune fille de province dont il avait dédaigné la naïve tendresse. Antoinette l'aimait toujours, malgré son inconstance, et le suppliait de revenir pour serrer les nœuds d'un hymen, juré par lui dans des jours plus heureux.

— C'est peut-être ce qu'il me restera de mieux à faire! se dit Poly-

carpe. Voyons l'autre missive... Ah! ah! c'est une mercuriale de mon notaire!

« Monsieur,

» Dois-je faire droit à toutes les réclamations qui m'arrivent de Pa-
» ris? Est-ce bien vous qui, sous le nom d'Arthur de Vézeline, avez
» souscrit toutes ces traites et lettres de change que l'on me somme de
» payer? S'il en est ainsi, j'ai l'honneur de vous faire connaître que votre
» ruine est accomplie. Jeune homme, vous avez follemen. dissipé le fruit
» des sueurs de votre père!... toutes vos obligations rachetées, il vous
» restera tout au plus une vingtaine de mille francs, que je vous enver-
» rai sitôt que j'aurai reçu votre quittance générale. Puissiez-vous faire
» un digne usage de ce faible débris d'une belle fortune, et réparer dans
» l'avenir les fautes du passé! »

— Diable! se dit Polycarpe, je suis encore plus riche que je ne croyais... envoyons bien vite la quittance à ce brave homme de notaire.

Au bout de huit jours, il sortait de prison, quasi ruiné, mais heureux d'être libre. Le ciel était bleu, le boulevart plein de vie, les femmes charmantes. Polycarpe rencontra son ancien rival, celui qui l'avait étendu saignant sur le sable de la porte Maillot...Rien n'est favorable au développement de l'amitié comme un duel : Jules et Polycarpe se pressèrent cordialement la main, puis allèrent déjeuner ensemble.

— La reverrez-vous? se hasarda de demander Jules au dessert.

— Sans doute, répondit Policarpe.

— Vous êtes ensorcelé, mon cher.

— Non pas... mais en dépit de ses infidélités et de son indifférence, j'aime ce genre de femme-poisson qui frétille sans cesse, et suit en se jouant le cours rapide du fleuve de la vie!

— Peste! la prison vous a donné des idées poétiques.

— En échange de deux cent mille francs jetés dans la gueule de mes créanciers! Il me reste la dixième partie de cette somme, des protecteurs et l'espoir d'un mariage..... Mais avant de m'occuper d'affaires, je veux punir un butor de maître d'hôtel qui est venu me mystifier lâchement à Clichy.

Notre héros paya le déjeuner, puis entraîna Jules du côté du boulevart Montmartre. Il fut très étonné de voir que la jolie brune n'était pas au comptoir. Un des garçons, qui reconnut Polycarpe, lui dit que l'ancien propriétaire de l'hôtel avait vendu son fonds pour se retirer à Dieppe, son pays natal. Il était parti de la veille avec sa femme. Polycarpe jura, tempêta; mais comment rejoindre son homme? Jules lui fit comprendre qu'il devait renoncer à sa vengeance, et l'engagea fortement à rendre une visite au duc et pair, dont la protection pouvait l'aider à réparer le désastre de ses finances. Ce conseil, dicté par une saine raison, fut approuvé de l'enfant de Vézelise, qui frappa bientôt à la porte d'un hôtel somptueux de la rue de l'Université.

Un laquais doré sur toutes les coutures avait à peine prononcé le nom du visiteur, qu'un grand singe s'élança dans l'antichambre et renversa Polycarpe, qui se trouvait à l'entrée du salon. Celui-ci châtia d'un coup de pied l'impolitesse de l'animal; mais le singe se précipita sur l'agresseur en poussant des cris aigus, et mit en un clin d'œil les vêtemens de Polycarpe en lambeaux. Cette scène ridicule avait fait accourir un peuple de valets qui s'amusaient à rire, au lieu de séparer les combattans. Enfin, le noble duc et sa névralgique épouse, attirés tous deux par le vacarme, s'informèrent de la cause de ce désordre.

— Monseigneur, répondit le laquais doré, je viens à l'instant d'annoncer monsieur (il désigna Polycarpe), et Jacquot (il montrait le singe) s'est probablement figuré que je l'appelais. Les voilà qui se battent... j'ignore pour quel motif.

— Mais, s'écria le duc, en secouant l'enfant de Vézelise, vous allez étrangler mon singe!

En effet, notre héros avait le dessus et serrait à deux mains la gorge de son adversaire. A la brusque interpellation du pair de France, accompagnée d'une vive attaque de nerfs de la duchesse, il se releva confus, et l'animal favori, n'ayant plus sans doute l'intention de renouveler la bataille, se réfugia sur le divan du salon, et fit à Polycarpe la plus laide grimace de son répertoire.

— Monsieur, dit le duc, la *Gazette des Tribunaux* m'a mis au courant de votre conduite. Je ne comprends pas quel est aujourd'hui votre but en vous présentant chez moi. Je veux bien protéger mes inférieurs; mais aussitôt qu'ils s'avisent de singer la noblesse, je les abandonne à leurs prétentions ridicules.

Le pair de France et sa moitié saluèrent avec froideur le provincial, et se retirèrent dans leurs appartemens.

Il fallut que Polycarpe eût recours une seconde fois à un marchand tailleur, ce qu'il fit en maudissant les burlesques aventures qu'il devait à son nom. Si je ne m'étais pas appelé Jacquot, pensait-il, tous ces malheurs ne me seraient pas arrivés. Il résolut d'aller chercher des consolations près de Mlle D..., qui lui fit l'accueil le plus aimable.

— Mon ami, dit-elle, je pars pour Dieppe, où je vais prendre les bains de mer! êtes-vous du voyage... Il me reste une place dans ma chaise.

— Je l'accepte! s'écria Polycarpe avec joie.

— Vous vous êtes figuré que je vous oubliais, reprit l'actrice... point du tout mon très cher! Une jeune dame de ma connaissance, passablement riche et très jolie, veut tâter une seconde fois du mariage : nous la trouverons à Dieppe, et vous pourrez la courtiser entre deux vagues. Mais, afin de ne pas l'effaroucher, conservez, d'ici au contrat, le nom d'Arthur de Vézelise... Dînez avec moi; les chevaux seront attelés à la nuit.

Vingt-quatre heures après, Polycarpe, plongé jusqu'au cou dans l'eau de mer, débitait à la jeune veuve en question tous les lieux communs de galanterie usités depuis Adam jusqu'à nos jours, lorsqu'il sentit son bras comprimé par une espèce de patte de crabe, et vit, en se retournant, la figure de l'ex-propriétaire de l'hôtel Saint-Phar.

— Vous n'êtes donc plus à Clichy? lui demanda le gros homme avec un sourire moqueur.

Notre héros, qui comprit tout péril de la situation, ne perdit pas la tête. Passant une de ses jambes entre celles du colosse, il lui fit perdre l'équilibre, et, s'apercevant qu'il ne savait pas nager, il l'entraîna, par une suite continue de plongeons, à cinquante brasses de la veuve. Alors seulement Polycarpe permit au maître d'hôtel d'évacuer l'eau salée qui sortait de ses narines, et dit d'un ton résolu :

— Je vous retrouve enfin, gros homard!... Vous êtes dans votre pays, je le sais : en conséquence, si vous manquez de discrétion, je déclare à tous les habitans de Dieppe que votre femme... vous comprenez? Cette assertion sera fausse, mais qu'importe! En comparant nos deux physionomies on devra me croire. Du reste, je loge à l'hôtel du Berry : c'est là que vous me trouverez si vous avez l'intention de vous exercer au tir ou à l'escrime.

Polycarpe rejoignit la veuve. Son ennemi ne vint pas le défier et jugea prudent de se taire, de sorte que le mariage s'emmanchait à ravir, grâce aux soins de la complaisante actrice. Elle obtint que la signature du contrat aurait lieu vers la fin de la saison.

Mais le jour qui devait combler tous les vœux d'Arthur de Vezelise était marqué par sa fatale étoile comme celui dans lequel il devait éprouver les plus terribles déboires. Le notaire fit avec le plus grand sang-froid la lecture de l'acte... Hélas! en entendant les véritables nom et prénoms de son prétendu, la future se leva rouge de colère, et dit à Polycarpe atterré :

— Monsieur, me prenez-vous pour une perruche?

Elle sortit à ces mots, sans vouloir écouter la moindre représentation, et fit renvoyer la riche corbeille dont l'achat avait entamé le dernier billet de mille francs de notre héros. Polycarpe quitta Dieppe le jour même. Les uns prétendirent qu'il s'était brûlé la cervelle; les autres soutinrent qu'il n'avait regagné Paris que pour se précipiter du parapet du pont Royal dans la Seine, après s'être attaché préalablement un pierre au cou. Tous ces bruits étaient faux, et je suis obligé de les démentir. Je prie donc mon lecteur de parcourir ce fragment inédit de mes *impressions de voyage*; elles forment trente volumes in-octavo que je compte publier incessamment.

. . . .

. . . . . Notre conducteur, grossier villageois qui nous avait loué fort cher deux mauvaises rosses et la voiture la moins suspendue de la contrée, s'écria tout à coup, après trois heures de cahots perpétuels : — Voilà Vézelise!

Nous venions de saluer d'un commun accord le clocher du *Pot-de-chambre de la Lorraine*, lorsqu'un char-à-bancs, dont le cheval était lancé ventre à terre, nous accrocha brusquement et nous coucha dans un fossé, presque à l'entrée de la ville. Nous en fûmes quittes pour la peur; mais la misérable charrette était disloquée. Le propriétaire du char-à-bancs ayant enfin maîtrisé la fougue de son cheval vint à nous, et se confondit en excuses. Il nous offrit gracieusement l'hospitalité, pendant le temps nécessaire au raccommodage de notre charrette; nous acceptâmes. Bientôt il nous fit entrer dans l'une des plus jolies maisons de la ville, et nous présenta son épouse, jeune femme d'une admirable fraîcheur, qui s'empressa de nous faire préparer à dîner. Notre hôte était âgé de vingt-six ans et paraissait avoir beaucoup d'usage du monde. Il nous fit, pendant le repas, des questions pleines de réserve et de politesse. En apprenant que nous étions Parisiens, son front se rembrunit : mais ce ne fut qu'un nuage, et quelque temps après, il s'écria gaîment :

— Ma foi, messieurs, les Parisiens m'ont fait essuyer, grâce au nom que je porte, un si grand nombre d'avanies, que je devrais vous en vouloir! Heureusement je ris aujourd'hui de choses qui m'irritaient autrefois...

Enfin, continua notre hôte, voyant mon mariage définitivement rompu et ma demande en changement de nom rejetée par le ministère, je vendis, à moitié perte, le contenu de ma corbeille de noces. J'aurais voulu réparer mes torts envers ma pauvre Antoinette; mais comment lui proposer ma main quand j'étais ruiné? Cinq mille francs me restaient encore : je mis dans ma poche un pistolet chargé de deux balles, et je courus à Frascati. Pendant que je déposais d'une main les cinq billets sur le tapis vert, j'armais de l'autre main le pistolet qui devait me faire sauter le crâne : mais une heureuse martingale me préserva du suicide. En sortant de la maison de jeu, je possédais cent soixante mille francs que je vins déposer aux pieds d'Antoinette. Je fus aussi joyeux que surpris en apprenant que mon notaire avait cinquante autres mille francs à ma disposition : l'excellent homme ne m'avait fait donner une quittance générale qu'afin de me réserver une poire pour la soif (je vous rapporte ses expressions). Ma femme m'apportait en dot cinq mille livres de rente : je suis plus riche qu'autrefois; mais du diable si je retourne à Paris!

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Les Bouges et les Souricières.

Dans Paris, c'est ainsi que l'on désigne, non seulement un endroit malpropre, mal tenu, mais encore un lieu fréquenté par des gens sans aveu, des filous, des loupeurs, des gonèpeurs, des voleurs, et toute cette écume de la capitale qui est continuellement en fermentation.

Un bouge a quelquefois la prétention d'être un café, mais il n'en a nullement l'apparence. En passant devant une maison sale et noire, vous apercevez comme une espèce de boutique mal éclairée, à travers de petits carreaux crasseux, enfumés, cassés et rajustés avec du papier, vous n'entrevoyez aucune espèce de marchandise, et vous vous demandez ce qu'on peut vendre là-dedans.

Mais si vous vous arrêtez un moment, vous verrez bientôt entrer et sortir les habitués de ce lieu. Ce sont des hommes mal vêtus et souvent à peine vêtus; la plupart ont la figure pâle, le teint plombé, les yeux caves et le regard sinistre; quand ils rient, c'est n'est pas de la gaîté que leur visage exprime, c'est de l'effronterie, de la débauche, c'est le vice enfin dans toute sa laideur.

Ce qui est fort triste surtout, c'est de voir des jeunes gens, des adolescens même parmi tout ce monde-là; vous trouvez dans un bouge des enfans de quatorze à quinze ans qui, déjà entraînés par le mauvais exemple, ont abandonné le travail, l'atelier, la maison paternelle pour se livrer à cette vie de paresse, de fainéantise, de jeu et de désordre qui les conduit nécessairement au vol et au bagne.

L'intérieur de ces cafés-bouges est effrayant : le gaz n'y est point connu, et l'huile y étant très ménagée, il n'y règne qu'une lumière douteuse, et qui est encore assombrie par une épaisse fumée, car tous les habitués du lieu ont la pipe, ou plutôt le brûle-gueule à la bouche. A travers cette asmosphère épaisse, chaude, humide, à laquelle se mêlent les vapeurs du vin, de l'eau-de-vie, de l'ail, de l'ognon et la transpiration de ces messiéurs qui ne se débarbouillent que lorsqu'ils tombent dans le ruisseau, vous apercevez cependant des tables et un billard.

Une foule d'hommes remplit ce lieu : il y en a qui sont assis près des tables, buvant du vin ou des liqueurs... (le café est inconnu dans ces cafés-là, ou du moins c'est un extra); l'un, à demi-ivre, chante un couplet obscène; l'autre est déjà endormi sur la table, son voisin a roulé dessous, et on ne juge pas nécessaire de le ramasser. En voilà qui jouent aux cartes... quelles cartes! on ne distingue plus les couleurs; ces messieurs, en se trichant entre eux, s'exercent à escroquer les *pigeons* qui leur tomberont sous la main.

C'est autour du billard que vous apercevrez le plus de monde; les joueurs vont faire la poule, mais auparavant les paris sont ouverts; on va tirer les numéros... alors ces hommes fouillent à leur poche, et ce qui vous étonnera, c'est de voir bientôt le tapis couvert d'argent, quelquefois même des pièces d'or y sont jetées et mises au jeu.

De l'argent dans la poche de cet homme dont la blouse est déchirée en plusieurs endroits, dont le pantalon mal rapiécé n'est plus qu'un hideux assemblage de loques; de l'or chez cet autre dont les joues caves et la figure amaigrie sembleraient annoncer la misère et le besoin, et qui a pour chaussure des bottes à travers lesquelles ses pieds nus se montrent en plusieurs endroits.

Que penser de ces disparates? ces messieurs sont faits pour ôter toute confiance dans l'aspect de la misère et du malheur.

Pour comprendre ce qui se dit dans un bouge, il est indispensable de savoir l'argot, c'est la langue familière des habitués.

Dans la rue de Bondy, derrière le corps-de-garde du Château-d'Eau, existe un endroit connu sous le nom de *Rendez-vous des Quatre Billards*, et cependant il y en a sept. Sept billards presque toujours occupés jour et nuit! jugez quelle quantité d'habitués, et combien dans Paris il y a de ces hommes que vous prendriez pour des mendians, et qui passent leur vie à jouer, à boire, à se livrer à la paresse, lorsqu'ils ne font pas pis.

Suivez ce jeune homme qui compte à peine seize ans; il est grand, mince; sa figure est belle et presque franche, et ses yeux bleus, assez doux, n'ont pas encore toute l'effronterie du vice; seulement la fatigue semble abattre la vigueur, la vivacité de son âge; sa démarche est déjà lourde et nonchalante; une blouse bleue assez propre, un pantalon de drap gris, de bons souliers, une casquette presque neuve, composent sa toilette. Il va passer devant le bouge et ne sait s'il veut y entrer, lorsque deux autres personnages arrivent et vont à lui.

C'est un homme d'une trentaine d'années, petit, trapu, noir et hideux de figure; il porte sur sa tête une espèce de bonnet qui n'a plus de forme, mais qui a conservé un énorme gland qui se balance sur son front dont il cherche à balayer la poussière; il a sur le corps un mauvais bourgeron gris jaune, et un pantalon en toile à torchons qui ne lui descend qu'à mi-jambe. Le sourire de cet homme, qui laisse voir deux énormes dents placées comme des défenses de sanglier, a quelque chose d'effrayant et d'infernal.

L'autre individu est grand, maigre comme un squelette, jaune de visage, excepté le nez qui est d'un rouge violet; il a l'air morne et le regard fauve. Celui-là porte quelque chose qui doit avoir été un paletot, mais qui, faute de boutons, s'attache avec des ficelles; il a sur la tête la forme d'un vieux chapeau rond qui n'a plus de bord; un échantillon de toile à matelas, roulé comme une corde, lui sert de cravate. Il tient ses deux mains dans ses poches qui semblent bourrées d'une foule d'objets.

— Eh bien! *môme*, est-ce que tu va passer comme ça? dit le plus petit des deux hommes, en tapant sur l'épaule de l'adolescent. Est-ce que tu vas courir dans le *vergne* (1), au lieu d'entrer *jaspiner* avec les *vieux?*

— Ah! c'est toi, Coquardet! répond l'adolescent. Tiens, v'là aussi le grand Léflanqué... C'est que j'allais travailler, voyez-vous... quoique j'aie plutôt envie de *pioncer!*

— Oh! c'te *sorbonne* (2)! viens donc plutôt *louper* avec nous! voilà *deux crosses et une mèche qui flambent* (3)... Est-ce qu'on travaille tant qu'on a de la *douille* (4)! Allons, Léflanqué, *débride la lourde* (5), que nous entrions avec le moutard!

Le grand misérable que l'on nomme Léflanqué a ouvert la porte du bouge; l'adolescent se laisse entraîner, et le voilà au milieu d'une foule d'hommes de l'espèce de ses deux amis, qui le regardent en se lançant entre eux des regards d'intelligence. On le fait boire, on le fait jouer; il sort deux pièces de cinq francs de sa poche, et l'individu qu'on appelle Coquardet s'écrie :

— Bigre!... pus qu' ça de *balles* (6)? Est-ce que tu as une *cambrousse* (7) qui te donne de la *blanquette* (8)?

— Non... non! c'te farce! au contraire, car hier on a volé, dévalisé chez nous pendant que j'étais à *louper* et que ma mère était allée reporter son ouvrage; on est entré chez nous.... on a fait un paquet de nos effets.... les hardes de ma mère.... toutes ses économies, on a tout pris!... nous n'avons plus rien... Pour avoir du pain, ma mère s'est décidée à vendre une petite *brocante* (9) qu'elle avait au doigt... Je viens de la porter au marchand qui m'a donné dessus ces deux *roues de derrière* (10), et ma mère attend après pour manger... et si je les joue... et que je perde...

—N'aie donc pas peur!... *gonze* (11)! nous avons du *jonc* (12) nous autres, et on t'en donnera, si tu es sur le *sable* (13)!

L'adolescent se laisse aller; il joue et perd les deux pièces de cinq francs qu'il devait porter à sa mère; puis le hideux Coquardet lui joue sa blouse contre son bourgeron; le grand Léflanqué lui gagne sa casquette neuve et lui donne à la place sa forme de chapeau privée de bords. Enfin, pendant qu'il est en train de jouer son bon pantalon de drap gris contre celui en toile à torchons, de nouveaux individus entrent dans le bouge et s'approchent de la table où sont les joueurs. L'un d'eux frappe sur l'épaule de Léflanqué, en s'écriant :

— Eh ben, l'affaire a marché hier, tu as *bouliné* (14) avec Coquardet dans la rue Fontaine-au-Roi... Je t'ai vu *décarer* (15) par la *lanterne* (16), il était temps... vous auriez été *paumés marron* (17)!

Pour toute réponse, les deux hommes auxquels ces paroles s'adressent partent d'un ricanement prolongé et versent à boire à l'adolescent. Cependant celui-ci, qui n'est encore qu'à moitié gris, semble frappé de ce qu'il vient d'entendre; il regarde l'individu qui vient de parler et s'écrie :

— Comment... rue Fontaine-au-Roi... hier... qu'est-ce qu'ils ont donc fait?

— Ils ont été *grinchir* donc!...

— Et chez qui?

— Chez qui...eh mais... est-ce que tu ne sais pas?... chez ta mère... c'est eux qui ont *rincé sa cambriote*... Comme je te voyais boire avec eux, je pensais que tu le savais... et que tu avais ta *fade* (18)!

Le jeune homme reste tout saisi; une pâleur mortelle couvre son visage, il regarde ses deux joueurs d'un air égaré; ceux-ci se mettent alors à pousser de gros hurlemens de joie, puis ils emplissent le verre de leur victime, et le lui présentent en disant :

— Eh ben, oui, c'est nous qui avons fait le coup!... gnia pas de quoi *farguer* (19)... allons, ne fais pas le *sinvre* (20)... lampe ça... nous nous moquons de la *rousse*.. nous sommes une *gance* (21)... tu en seras.. tu ne retourneras pas dans ta *cassine*, tu peux *pioncer* ici!

L'adolescent est quelques instans indécis, mais on l'entoure, on l'excite, on crie, on rit, on chante, on débite une foule de plaisanteries infâmes, et le malheureux finit par choquer son verre contre ceux des deux misérables qui ont volé sa mère...

Cette anecdote doit suffire pour donner une idée de ce qui se passe dans les bouges de Paris, *ab uno disce omnes*.

---

(1) Rue.
(2) Tête.
(3) Voilà deux heures et demie qui sonnent.
(4) Monnaie.
(5) Ouvre la porte.
(6) Ecus.
(7) Femme.
(8) Argent.
(9) Bague.
(10) Pièces de cent sous.
(11) Imbécille.
(12) Or.
(13) Si tu es sans le sou.
(14) Volé.
(15) Te sauver.
(16) La fenêtre.
(17) Arrêtés en flagrant délit.
(18) Ta part.
(19) Pleurer.
(20) Ne fait pas la bête.
(21) Une bande.

Il y avait autrefois dans la grande ville un endroit appelé la *Souricière;* il était placé au centre des halles. C'était le plus fameux bouge de Paris. Rendez-vous ordinaire des voleurs, des voleuses, des mouchards, des filles de mauvaise vie, des repris de justice et de tout ce qu'il y avait de plus ignoble dans Paris, la *Souricière* avait une réputation telle, que des étrangers et des hommes de distinction de la capitale ne craignaient pas de s'aventurer quelquefois dans ce bouge, dont ils étaient curieux de voir le hideux tableau.

Une maison de jeu, située rue St-Honoré, près du café de la Régence, connue sous le nom d'*Hôtel d'Angleterre*, rivalisait de réputation avec la Souricière. Cependant l'Hôtel d'Angleterre était l'aristocratie du vice. Il y avait une roulette, un creps et un *biribi*. A ce dernier jeu, les pontes qui avaient perdu à la roulette toutes leurs grosses pièces, avaient la facilité de jouer leurs derniers sous.

L'Hôtel d'Angleterre, ainsi que la Souricière, était ouverte toute la nuit, et beaucoup de gens à Paris n'avaient point d'autre domicile.

La suppression des maisons de jeu a fait fermer l'Hôtel d'Angleterre, et depuis quelques années l'ancienne Souricière n'existe plus.

Mais un autre établissement de ce genre s'est élevé dans le même quartier. C'est aux Charniers des Innocens que se trouve la nouvelle Souricière; ce bouge marche sur les traces de son aîné. Dans ce lieu, ouvert toute la nuit, vous trouvez des hommes effrayans de saleté, et beaucoup de vieilles femmes ivres, car les femmes sont admises dans tous ces repaires. Les chiffonniers ont le droit d'y garder leur *cabriolet* (c'est ainsi qu'ils appellent leur mannequin), et pourvu que vous y fassiez pour deux sous de consommation, vous pouvez y passer toute la nuit.

Les bouges sont extrêmement communs dans la Cité; il en est où l'on se livre à toutes sortes de spéculations; beaucoup de jeunes filles, de marchandes des quatre saisons sont conduites dans ces cavernes par d'autres hideuses créatures de leur sexe, qui tirent un honteux profit de leur jeunesse, et quelquefois de leur figure. Les rues de la *Grande-Friperie*, *St-Eloy*, *Jean-de-l'Epine*, sont aussi renommées pour leurs bouges; là, une méchante armoire est devenue une chambre, et cette chambre est habitée par une femme. Dans une autre Souricière, située près de la barrière Mont-Parnasse, il y a (non pas un salon, non pas même une salle), mais un caveau que le maître de ce repaire offre avec orgueil comme étant assez vaste pour que deux cents chiffonniers puissent s'y promener à l'aise avec leur cabriolet sur le dos. Quel *raout!* lorsque la réunion est complète.

Mais un des bouges les plus curieux est dans la rue aux Fers. C'est un fameux débit de consolation. Il est situé au fond d'une cour; il n'y a là ni boutique, ni salle, mais une espèce de couloir dans lequel se tiennent les habitués.

Ce couloir, qui est presque toujours plein, sert de domicile à des gens qui n'ont pas même de quoi aller à la Souricière. Là, vous voyez des hommes passer toute une nuit debout contre le mur du corridor, sur lequel ils sont adossés: bien heureux encore lorsqu'ils ont pu attraper une place au mur; elles sont très recherchées, parce qu'au moins on peut s'y appuyer.

Et dans cet endroit vous trouverez toujours un beau parleur, un loustic, qui tient le dé dans la conversation, et qui met beaucoup de vanité à donner de l'agrément à son auditoire.

Ainsi, au milieu d'une nuit, que les honnêtes habitans de Paris employaient sans doute à dormir, dans un de ces bouges où la société était fort nombreuse, un beau parleur avait amené la conversation sur l'exécuteur des hautes œuvres de Paris, et il en faisait le portrait, lorsque tout à coup un des auditeurs s'écria d'une voix rauque :

— Tu dis des *blagues*... tu parles de choses que tu ne connais pas! Tu nous dit que le bourreau d'ici est petit, moi je te dis qu'il est grand!

— Il est petit.

— Il est grand.

— Mais, mon cher, je le connais bien peut-être, puisque c'est lui qui m'a marqué.

PAUL DE KOCK.

LÉGENDES DU RÈGNE DE PHILIPPE-LE-BON.

LE PRINCE D'UN JOUR.

> Si vous croyez que c'est aisé d'être
> prince et d'en faire la charge!
> *Arlequin roi par hasard.*
> (Ancien Théâtre-Italien.

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, comte de Flandre, souverain de la plus grande partie des Pays-Bas méridionaux, étant devenu encore, par l'abdication de Jacqueline-de-Bavière, comte de Hollande, de Zélande et de Frise, alla recevoir dans ces nouveaux états les sermens de fidélité. Il était accompagné d'Isabelle de Portugal, sa jeune épouse, en l'honneur de laquelle il donna des belles fêtes dans le palais de la cour de Hollande à La Haye.

Pendant ces ébats, qui égayèrent les vastes édifices qu'on appelle aujourd'hui à La Haye le Binnenhof, il arriva une petite aventure que quelques chroniqueurs ont placée à Bruges et d'autres à Dijon, mais sans raison et sans autorité; car le héros de l'histoire est un ivrogne dont la conduite scandalisait la ville, ce qui est conforme aux mœurs de La Haye alors très réglées; tandis qu'à Bruges en ce temps-là et à Dijon dans tout les temps, les gens qui laissent leur raison au fond d'un verre sont malheureusement en si grand nombre, qu'on remarque à peine leurs écarts.

Du reste, le fait a été célébré de plus d'une manière et mis au théâtre plus d'une fois, mais toujours avec de nombreuses altérations. Le père Ducerceau en a fait une charmante comédie de collége. Nous donnerons de ce trait singulier une narration fidèle, établie sur les récits et les traditions les plus exactes.

I.

Il y avait à La Haye, au coin de la rue dite Korte-Poote ou rue des Petits-Pieds et de la rue des Grands-Pieds (Lange-Poote), une modeste boutique où vivait joyeusement un jeune homme qui se nommait Willem. Il était du métier des savetiers. Il travaillait si vite et si bien, qu'il gagnait très agréablement sa vie et celle de sa mère, qui n'avait d'autre soutien que lui. Quoiqu'il eût trente ans, il n'était pas marié. La raison en était que les sages jeunes filles du voisinage ne voulaient point pour époux un homme qui avait de mauvaises habitudes. Willem ne pouvait souffrir qu'une fête passât devant lui sans la célébrer comme un homme très altéré; et les réjouissances publiques ne manquaient jamais de mettre sa bourse à sec. Si quelques princes donnaient un festin ou un bal, il se croyait tenu à leur faire raison, en buvant à leur santé dans quelque cabaret. Sa mère, après beaucoup de réprimandes inutiles, avait pris son parti de cette habitude, que Willem rachetait par ses soins, son travail et sa tendresse filiale.

Or, pendant les fêtes que Philippe-le-Bon donnait avec faste, Willem, à qui tous les princes était chers, s'imagina qu'il faisait partie essentielle des joies de la cour; et, muni de quelques florins qu'il avait cachés à sa mère, il se mit à boire gaîment pour montrer qu'il prenait part au contentement de son souverain, vidant chaque coup à son honneur, et cordialement soumis à l'absurde usage de s'enivrer à la santé d'un homme qui ne s'en porte pas mieux.

Le bon duc Philippe, avec un caractère peut-être un peu trop absolu, étant homme d'imagination, avait coutume de se promener quelquefois la nuit, sans entourage nombreux, habillé en simple gentilhomme, soit pour juger par ses yeux de l'état et de la police des villes, soit pour jouir aussi du plaisir qui n'est pas à dédaigner de se trouver un moment hors de l'étiquette, libre comme un homme après avoir été tout le jour esclave comme un prince. Ainsi faisait le fameux kalife Haroun-al-Reschid, le héros des *Mille et une Nuits*; ainsi avaient fait en Espagne Pédro-le-Justicier, et Charles-le-Sage en France; ainsi fit plus tard Charles-Quint.

La même nuit où nous avons laissé Willem à table, après que le klaperman ou crieur nocturne eut annoncé la nuit, Philippe-le-Bon, profitant d'un délicieux clair de lune, sortit du Binnenhof par une petite porte bastionnée, aujourd'hui la porte de Maurice, et traversant le potager du palais, à présent le *Plein*, il tourna à gauche, monta au Tournooiveld ou champ des tournois, et gagna la promenade plantée du Voorhout.

Il n'était suivi que de trois de ses officiers, à savoir Jacot de Roussay, Hue de Lannoy et Jean de Berghe.

La fraîcheur de la nuit l'engageait à doubler le pas, lorsqu'au pied d'un arbre il aperçut un homme étendu sans mouvement.

— Il n'est pas possible, dit-il, que cet homme dorme par le froid qu'il fait. Serait-ce là un meurtre?

— Il n'y a pas de meurtres à La Haye, répondit Jean de Berghe.

Philippe, s'étant approché de l'homme, le remua du pied sans qu'il donnât signe de vie. Il l'appela, l'homme ne répondit point.

— Voyez, messieurs, s'il n'est pas mort, dit le prince.

Hue de Lannoy, s'étant penché, reconnut que le cœur battait et n'aperçut ni plaie, ni contusion.

— C'est un homme ivre, dit Jacot de Roussaye.

La lune, dans son plein, jetait ses rayons sur la figure du dormeur. Jean de Berghe le regarda un instant, puis il s'écria :

— Par le lion de Hollande, monseigneur, cet homme endormi est le joyeux Willem ; il faut qu'il ait bu largement aujourd'hui à la santé de votre altesse.

Le bon duc Philippe, satisfait de n'avoir pas là un crime à rechercher, et réjoui de ce qu'on lui raconta du caractère de Willem, conçut tout à coup une idée folle.

— Nous avons compassion, dit-il, du réveil de cet homme, et puisqu'il aime la joie, nous voulons qu'il ait demain une fête à laquelle il ne s'attend pas. Il pourra en même temps nous égayer aussi et divertir, par un plaisir tout nouveau, notre royale épouse. Messieurs, emportons ce dormeur à notre palais, et je vous ferai pour demain une journée de bonne joie.

Jean de Berghe et Hue de Lannoy chargèrent Willem sur les vigoureuses épaules de Jacot de Roussay, qui l'emporta au palais des comtes de Hollande, sans que le pauvre diable s'éveillât. Il ronflait avec tant de rondeur, que Philippe-le-Bon en était émerveillé, et qu'il se complaisait de plus en plus dans la pensée des plaisirs que cette rencontre allait lui donner.

On ôta à Willem ses vieux habits; on le lava d'eau de senteur; on lui mit une chemise de toile de Harlem ; on le coiffa d'un élégant bonnet de soie. Après quoi on le coucha, toujours dormant comme s'il eût été en-

chanté, dans le lit même de Philippe-le-Bon. Le duc et ses officiers se retirèrent ensuite pour aller prendre du repos, bien assurés que le jeune dormeur ne s'éveillerait pas avant le jour dans son excellence de prince.

Isabelle de Portugal attendait, au milieu de ses femmes, le duc son époux. Quoiqu'elle fût d'un caractère sérieux, elle ne put s'empêcher de sourire d'avance à l'espoir du curieux spectacle que le réveil du joyeux savetier lui réservait.

II.

Et le lendemain matin, dès l'aube du jour, le prince et la princesse, très simplement vêtus, se mêlèrent à leur cour brillante et nombreuse, qui se rendait à la vaste salle, ornée de soie et d'or, où Willem était couché.

Il dormait encore.

Le maréchal de Bourgogne, en grand costume, s'approcha du lit, touchant légèrement l'ivrogne à l'épaule :

— Monseigneur, lui dit-il, il est l'heure où votre altesse se lève.

Car Philippe-le-Bon voulait qu'on fit croire à ce pauvre homme qu'il était le prince souverain.

Comme il ne répondait point, un page lui prit la main, dans laquelle il frappa doucement pour l'éveiller.

Willem entr'ouvrit les yeux, puis les frotta comme pour dissiper un éblouissement, puis les ouvrit tout grands, regarda autour de lui d'un air effaré; et sans doute persuadé qu'il était bercé par un doux songe, il se retourna pour se rendormir, le sourire sur les lèvres.

Mais on le secoua plus vivement; on l'éveilla de nouveau; et de nouveau le maréchal de Bourgogne s'approcha et lui dit :

— Monseigneur...

— Hein? répondit Willem en tressaillant; vous avez dit : Monseigneur. A qui parlez-vous donc là? Est-ce qu'il y a ici un prince?

Il mit encore la main sur ses yeux, regarda d'une manière indéfinissable autour de lui, et surpris de ce qu'il voyait :

— Si c'est un rêve, dit-il en se parlant à lui-même, c'est un beau rêve.

Il s'était mis sur son séant.

— Monseigneur, reprit très gravement le maréchal de Bourgogne, voici l'heure où votre altesse se lève.

— Monseigneur, répéta Willem en se parlant derechef à lui-même, monseigneur!.. où suis-je donc?

Alors, sans attendre la réponse à la question qu'il se faisait, il se mit à tâter les rideaux splendides qui garnissaient son lit, la riche courtepointe brodée qui le couvrait, les draps fins dans lesquels il était couché, la chemise de prince dont il était vêtu. Il ôta son bonnet de soie, dont l'élégance le consterna. Il flaira ses mains, qu'on avait lavé avec des odeurs suaves et qui en étaient encore parfumées.

— Où suis-je? reprit-il, et qu'est-ce que c'est que tout cela?

Ne reconnaissant autour de lui ni le cabaret, ni sa boutique, il se touchait et se pinçait pour s'assurer qu'il était bien lui.

— Si je suis en prison, dit-il enfin, on n'y est pas mal.

Les spectateurs de ce réveil s'en amusaient extrêmement. Tandis qu'il fixait d'un air presque hébêté les officiers éclatans et les dames de la cour qui entouraient la chambre, le maréchal de Bourgogne revint à la charge :

— Ne vous reconnaissez-vous pas, monseigneur? dit-il; et votre altesse aurait-elle fait un mauvais somme? Je suis votre maréchal de Bourgogne.

— Et moi, monseigneur, votre chancelier, dit un autre en s'avançant.

— Et moi, monseigneur, votre grand échanson.

— Et moi, monseigneur, votre maître d'hôtel.

— Et moi, monseigneur, votre grand pannetier.

— Et nous, monseigneur, les pages de votre altesse, poursuivirent plusieurs voix lutines.

— Et moi, monseigneur, le capitaine de vos gardes.

— Et moi, monseigneur, le maître de votre artillerie.

— Et nous, monseigneur, vos greffiers de justice.

— Et moi, monseigneur, l'intendant de votre garde-robe.

— Et moi, monseigneur, le gouverneur de votre palais de La Haye.

Tous les officiers présens passèrent ainsi en revue devant Willem, à qui ils déclinèrent respectueusement leurs titres.

Une femme de chambre de la princesse vint à son tour, dans un gracieux costume :

— Et moi, monseigneur, ajouta-t-elle, ne suis-je pas la royale épouse de votre altesse?

— Ah! vous êtes mon épouse! dit vivement le savetier en sortant avec effort de sa stupéfaction; je ne savais pas être marié encore. Mais pourtant je ne m'en repens pas.

Tout le monde éclata de rire à cette galanterie de Willem. Pour lui, le pauvre garçon, son esprit se perdait dans toutes ces émotions si rapides, et il ne se croyait pas encore ce qu'on voulait le persuader qu'il était.

Cependant il eut beau affirmer qu'il était Willem; on ne cessa de lui répondre qu'il voulait affliger ses fidèles serviteurs; on lui protesta si unanimement et si chaudement qu'il était le seigneur comte de Hollande, que la tête du brave jeune homme se dérangea, et qu'il finit par penser que son ancien état pouvait bien n'être qu'un mauvais souvenir.

— Au fait, s'écria-t-il, j'aime autant être prince que savetier. Mais j'étais furieusement ensorcelé jusqu'ici, car j'ai cru long-temps que j'étais savetier au coin de Korte-Poote. Ainsi, poursuivit-il, je ne m'appellerais pas Willem?

— Monseigneur veut nous désoler, dit la femme de chambre.

— Ainsi, je serais le très glorieux, très puissant et très noble Philippe, duc de Lothier et de Bourgogne, comte de Hollande et de Zélande, de Flandre et de Hainaut, seigneur de Frise?... S'il n'y a pas de sorcellerie là-dessous, c'est superbe.

— Monseigneur sait bien ce qu'il est; et son altesse prend ce matin un petit divertissement, dit avec une gaîté respectueuse le maréchal de Bourgogne.

— Vous avez raison, répliqua Willem d'un air très accablé. C'est moi qui suis une bête. L'esprit humain est bien faible, continua-t-il. Je suis certainement le duc de Bourgogne, puisque vous le dites. Mais où m'étais-je imaginé que j'étais savetier au Korte-Poote? Tout ce palais est donc à moi?

— Monseigneur peut-il en douter?

— Et ce lit aussi? C'est un excellent lit. Je n'ai jamais dormi d'un meilleur somme. Et vous reconnaissez que cette jeune dame est mon épouse? J'en suis bien flatté.

L'assemblée rit de nouveau en se contenant. La femme de chambre, qui remplissait le personnage de la duchesse, dit alors :

— Nous allons nous retirer un moment pour le lever de son altesse.

Les dames sortirent.

— Quel haut-de-chausse monseigneur veut-il mettre aujourd'hui? demanda en s'approchant de l'air le plus digne l'intendant de la garde-robe.

— Quel haut-de-chausse? Il paraît que j'ai l'embarras du choix. En vérité, je ne m'en doutais pas. Donnez-moi le haut-de-chausse que vous voudrez, pourvu qu'il n'y ait pas de trous

— Monseigneur est bien gai ce matin. Aucun de ses haut-de-chausses n'est en mauvais état. Votre altesse veut-elle, poursuivit l'intendant, son haut-de-chausse de velours vert brodé d'or?

— Donnez le haut-de-chausse de velours vert brodé d'or, dit le savetier.

— Les jarretières de grenat et les poulaines de même?

— Donnez tout cela, comme vous dites.

— Les souliers à la poulaine en maroquin rouge?

— S'il vous plaît.

— Le pourpoint de satin ponceau?

— Ce sera à merveille.

— La ceinture de filet de soie puce et argent?

— C'est parfait.

— La toque noir à crevés de pourpre?

— Si cela vous fait plaisir.

— Et pour la messe le manteau d'hermine?

— Je suis de votre avis.

Quatre pages apportèrent ces pièces d'habillemens sur des carreaux de soie et se disposèrent à en vêtir l'honnête Willem.

— Laissez donc, dit-il; croyez-vous que je n'aie pas la force de m'habiller moi-même?

— Ce n'est pas l'usage de votre altesse, dit l'intendant de la garde-robe, — à moins que monseigneur ne soit malade; et alors ses fidèles serviteurs doivent au contraire redoubler de zèle.

Malgré qu'il en eût, le comte de Hollande improvisé fut obligé de se laisser habiller par les officiers et les pages. Pendant ce temps-là on voyait qu'il luttait intérieurement contre ses préoccupations. Il paraissait chercher dans ses mains les vieilles odeurs du cuir et de la poix, qu'il n'y retrouvait plus. Il avait l'air d'éprouver une succession de surprises qu'il n'osait plus exprimer à mesure qu'on l'affublait d'or et de pierreries. Quand il fut habillé, on fut étonné de le voir se placer devant un miroir, s'ajuster et se donner une contenance qui annonçait un certain goût inné. Il sembla enfin avoir pris un parti, demandant les choses dont il avait besoin, mais parlant toujours avec une humble bienveillance.

La cour le conduisit à la salle à manger, où l'on avait servi un déjeûner friand et recherché. Il fut tellement séduit par la bonne chère et par quelques verres d'excellent vin qu'on lui versa, que décidément il ne recula plus devant les conséquences de son titre de comte de Hollande, et qu'il se laissa faire.

Après le déjeûner il témoigna le désir de s'aller promener dans les rues de La Haye sous son riche vêtement. On n'a jamais bien su quelle pouvait être sa pensée. Mais on lui représenta qu'il fallait aller à la messe, et on le fit entrer dans la chapelle de la cour, dont on admirait les trois splendides autels, consacrés à Notre-Dame, à saint Ivoy et à saint André. Comme malgré ses défauts Willem avait toujours conservé des sentimens religieux et qu'il remplissait ses devoirs de chrétien, on fut ravi de le voir dire humblement ses prières dans une contenance à la fois grave et modeste.

Mais à dix heures il fut plus embarrassé, lorsqu'ayant été conduit à la salle du trône, on lui dit qu'il fallait présider une séance de justice et rendre des sentences.

III.

Ce serait assurément une comédie très plaisante que la fidèle peinture, dans tous ses détails, de la mémorable journée que nous retraçons ici. Mais n'ayant pas été spectateurs de ce drame bizarre, nous devons nous borner à rapporter ce que nous ont transmis les récits contemporains.

Dès que Willem fut assis sur le trône, on appela devant lui diverses causes; on fit paraître des plaideurs. Les circonstances de ces procès burlesques sont pour la plupart d'une nature si triviale, ou du moins les documens que nous en avons sont si altérés, que nous n'osons les consigner ici.

Le savetier-prince rendit plusieurs arrêts, avec un aplomb qui étonna Philippe-le-Bon et sa cour. Alors on fit entrer un homme qui réclamait, au nom du maître d'un cabaret de la chaussée de Schéveningue, une somme de onze florins que lui devait, disait-il, un certain ivrogne du métier des savetiers, appelé Willem.

— Je connais ce garçon-là, interrompit le juge; et il n'est pas nécessaire que vous le traitiez d'ivrogne. S'il ne paie pas, c'est qu'il n'en a probablement pas les moyens. Je lui veux du bien. N'ai-je pas là un trésorier?

— C'est moi, monseigneur, dit un vieux gentilhomme en s'avançant.

— Eh bien! reprit Willem, faites-moi le plaisir de payer les onze florins qu'on réclame et d'en tirer bonne quittance. Et pendant que vous y êtes, ajouta-t-il en s'avisant, vous allez envoyer de suite à mon ami Willem, au Korte-Poorte, deux cents bons florins tout neufs.

— Votre altesse veut rire, dit le chancelier, en appelant un savetier son ami.

— Je sais ce que je dis, répliqua Wilhem. De plus qu'on lui porte vingt-cinq bouteilles de cet excellent vin blanc que j'ai bu ce matin. Qu'on tire reçu du tout, et allons dîner.

On fit observer au prince qu'on ne dînait qu'à midi. On lui apporta des actes à signer. Le pauvre garçon ne savait pas écrire.

— Que me demandez-vous là? dit-il à son chancelier.

— Je demande que votre altesse signe.

— J'ai à la main une crampe ou un froid qui ne me permet guère de tenir la plume, dit adroitement Wilhem. Signez pour moi si la chose presse, ou remettons cela à un autre jour; dans tous les cas, j'aimerais assez qu'on me lût mes actes avant de parler de signature : un prince, si je ne me trompe, n'est pas plus dispensé qu'un autre de savoir ce qu'il fait.

On lut un arrêté du bon duc qui accordait diverses petites pensions à de pauvres gens.

— Ajoutez, dit-il, une rente de cent florins à cet ami dont je vous parlais.

— Quel ami votre altesse veut-elle désigner?

— Mais vous le savez bien, Wilhem le savetier, au Korte-Poote.

— Il est modeste, dit Philippe-le-Bon tout bas, il aura cette pension.

On annonça en cérémonie que le dîner était servi. Avant de se lever, Willem demanda si on était allé payer les onze florins. On lui présenta la quittance.

— Et les deux cents florins que j'envoyais au pauvre Willem, avec vingt-cinq bouteilles de ce vin?...

— C'est fait, monseigueur, répondit le trésorier.

— Vous avez un reçu? demanda-t-il avec une certaine curiosité qui n'était pas dépourvue de quelque pensée de malice.

— Un reçu de la mère du jeune homme, monseigneur, il paraît que Willem ne sait pas signer.

Le savetier rougit en prenant la pièce qu'on lui présentait. Il parut un instant préoccupé, mais se secouant bientôt, il se remit dans son personnage et se laissa conduire à table.

Le dîner se présentait plus appétissant encore que le déjeuner. Willem ne tarda pas à s'en donner de tout son cœur. Il se montra fort joyeux de retrouver Godelive, la femme de chambre qu'on lui disait être sa royale épouse, et qui faisait passablement le rôle d'Isabelle de Portugal. Il fut même galant pour elle; mais, soit à cause de son air de princesse et de la richesse de son costume, soit à cause de la confusion de ses idées, il lui témoignait tant de respect, qu'il n'osait pas même lui toucher la main.

A la suite du dîner qui dura long-temps, un bal brillant vint encore varier l'étonnement de Willem. Il était enchanté de la société, du luxe, de la musique, du bon ton, de l'atmosphère embaumée dans laquelle il se trouvait. Mais par dessus tout il s'occupait avec empressement de Godelive, et se montrait si plein de soins et de prévenances qu'elle en fut étonnée.

A sept heures du soir, on acheva de ravir Willem en le plaçant devant une table où éclatait, à l'entour d'un surtout de fleurs choisies, le souper le plus délicat. Jamais il n'avait soupçonné de pareilles joies.

On lui avait ménagé le vin aux précédens repas. A celui-là, Philippe-le-Bon, qui avait ses projets et qui s'était complètement réjoui, donna de secrètes instructions. On le fit boire si adroitement et on l'enivra peu à peu de telle sorte, qu'il s'endormit de nouveau comme on criait onze heures, et se mit à ronfler aussi magnifiquement que lorsqu'on l'avait ramassé sous l'arbre du Voorhout, c'est ce qu'attendait Philippe. Il le fit remettre dans son vêtement de savetier, et ordonna qu'on le reportât au lieu même où on l'avait rencontré la veille. Isabelle de Portugal, que le brave garçon avait fort divertie, en eut compassion et demanda qu'on le remît au moins dans son lit. Le désir de la princesse fut écouté. Après qu'on eût recouvert Willem de ses habits, Jacot de Roussay et Jean de Berghe, vêtus eux-mêmes en simples bourgeois, le reportèrent au Korte-Poote; ils firent lever sa vieille mère :

— Voilà, lui dirent-ils, votre fils que nous avons trouvé sous un arbre du Voorhout et que nous vous ramenons.

Ils le mirent sur son grabat.

— Grand merci! mes bons messieurs, dit la vieille; le pauvre enfant se sera diverti encore. Il est absent depuis avant-hier.

IV.

Et le lendemain matin, Willem se réveilla une heure après le soleil, sur son modeste lit, dans son humble petite maisonnette.

L'heureuse surprise qu'il avait éprouvée la veille dans le même moment se changea en une sorte de consternation profonde : on s'accoutume vite au bonheur. Mais il eut beau se frotter les yeux, chercher ses vêtemens d'or et ses rideaux de soie, appeler son échanson, l'intendant de sa garde-robe, ses autres officiers, ses pages alertes et sa royale épouse, — au grand étonnement de sa mère; — il eut beau examiner le plancher noirci de sa chambre et ses murailles tapissées de savates, pour y retrouver les peintures fraîches et les brillantes arabesques du palais des comtes, il lui fallut, après une heure de désolation, reconnaître qu'il n'était que Willem le savetier, qu'il n'était ni prince, ni duc, ni comte; que sa chère duchesse était une illusion, et calmer enfin les inquiétudes de sa mère, en lui disant avec un rude soupir, qu'il avait fait un beau songe.

Il eut de la peine à retomber dans sa triste réalité. Il gémit en réfléchissant à la splendeur dont il avait goûté un instant. Il pleura presque en se rappelant tout ce qu'il avait vu, mais il finit par se lever.

Il ne fut pas sitôt debout, que des voisins vinrent lui apporter de l'ouvrage.

— Allons! j'étais un fou, dit-il; je suis bien Willem.

Il alla embrasser sa mère!

— Pardon, si j'ai déraisonné, dit-il. Mais jamais on n'a fait un rêve comme le mien.

— Dites-moi pourtant, mon fils, où vous avez passé la journée d'hier?

— Je n'en sais rien.

Il allait conter son aventure, lorsqu'il aperçut dans un coin vingt-cinq bouteilles qui lui rappelèrent une circonstance de sa vie de prince!

— D'où viennent ces bouteilles-là? demanda-t-il.

— Ah! mon Dieu, j'étais si préoccupée de vous entendre battre la campagne, mon enfant, que j'oubliais de vous annoncer une surprenante nouvelle. Ces bouteilles-là sont vingt-cinq bouteilles d'excellent vin de la cour, envoyées par le bon duc Philippe, notre seigneur, que Dieu conserve! avec la quittance du cabaretier de la chaussée de Schéveningue et, chose encore plus prodigieuse! deux cents beaux florins tout neufs. Est-ce que vous avez par hasard raccommodé les chaussures de monseigneur?

Willem était devenu, à ce récit, pâle et bouleversé.

— Je n'y comprends plus rien, dit-il; je suis Willem et je ne le suis pas. Je suis le comte de Hollande et je suis un pauvre savetier. C'est à s'y perdre. Mais goûtons ce vin!

Sans remarquer que son langage et son agitation inquiétaient de nouveau sa mère, il but une bonne rasade :

— Le même qu'hier! dit-il vivement. N'ayez pas peur, ma mère, je ne suis pas fou encore. Mais vous demandiez ce que j'avais fait dans la journée d'hier, j'ai été ensorcelé; car c'est moi qui ai envoyé tout cela. N'importe! deux cents florins frais et ces vingt-cinq bouteilles: tout n'est pas mal.

La pauvre mère s'imagina que son fils déraisonnait parce qu'il était à jeun. Elle pressa le dîner, qui en effet arrosé du vin de la cour le remit un peu. Toutefois il échappait à Willem des phrases si singulières, que dès le soir il passa pour fou dans son quartier. Il luttait pourtant contre le souci, mais sa raison ne pouvait vaincre ses souvenirs.

Au bout d'un mois, il pensa à sa pension de cent florins, qui faisait aussi partie de son rêve, et il s'étonna de n'en pas entendre parler.

Sur ces entrefaites, on annonça le retour du souverain et de sa cour, qui, trois jours après ce qu'il appelait son enchantement, étaient partis pour visiter les villes de la Frise et de la Northollande. Il courut au devant du cortége, et apercevant dans la suite de Philippe-le-Bon plusieurs visages qu'il semblait reconnaître, il retomba dans ses étranges perplexités.

Le dimanche vint. Il alla à la porte de la chapelle de la cour. Là, à l'issue de la messe, il se rencontra face à face avec Godelive. Il chancela en la revoyant, car il sentait bien qu'il ne se trompait point. Il lui sembla qu'elle-même l'avait reconnu et qu'elle avait rougi. Mais il n'osa lui parler; il se contenta de la suivre timidement jusqu'aux petits escaliers des grands appartemens, où elle rentra après s'être retournée.

Mille idées incohérentes assaillirent Willem.

— Ce n'était donc pas une chimère, dit-il, et je suis véritablement sous la griffe de quelque sorcier!

V.

Il est probable que Godelive parla à sa maîtresse de sa rencontre, ou que des officiers du prince, qui avaient remarqué les démarches embarrassées de Willem, en dirent un mot à Philippe-le-Bon. Ce prince s'était trop bien diverti du pauvre savetier pour pour ne pas se le rappeler parfaitement. Il lui revint même en souvenir qu'il lui avait promis tout bas une petite pension et qu'il n'y avait plus songé. Il commanda qu'on le fît venir.

On n'eut pas la peine d'aller chercher Willem bien loin : on le trouva cloué au pilier où, depuis une demi-heure, il avait perdu de vue la dame de ses pensées.

Une sorte de gaîté avait déridé le noble front du souverain en pensant qu'il allait revoir celui qui tout un jour avait si singulièrement tenu sa place. Il ordonna qu'on le promenât dans les salles où il avait fait le prince. Willem se reconnut partout, et montra une si naïve stupéfaction, que Philippe-le-Bon s'en amusa presque autant que la première fois.

Pendant ce temps, on avait fait reprendre à la malicieuse Godelive ses habits de duchesse. Willem ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il s'écria :

— Ah ! si vous voulez l'emmener encore, il ne fallait plus me la montrer ?

Cette déclaration si candide et si délicate parut faire impression sur la jeune fille. D'ailleurs Willem avait bonne tournure et figure agréable.

Tandis que tout pensif il commençait à comprendre son rêve, à présumer qu'il pouvait bien avoir été joué par son souverain, Philippe-le-Bon, qui l'observait, lui dit en riant :

—Tu te plairais donc mieux dans notre palais que sous l'arbre du Voorhout !

— Ah ! monseigneur, répliqua en balbutiant Willem, comme si un éclair subit l'avait frappé....

— Eh bien ! dit le prince, tu peux rester ici, et l'intendant de notre garde-robe, que voici, t'installera tout à l'heure dans tes fonctions de concierge de notre palais de La Haye.

Willem leva les yeux sur l'intendant de la garde-robe et recula d'un pas en reconnaissant celui qui lui avait présenté le haut-de-chausse de velours vert brodé d'or : mais il ne dit mot.

—Quant à cette jeune fille, dit encore le bon duc, en désignant Godelive, il ne dépend que d'elle d'être ta femme.

—Comme je sais qu'elle y consent, dit alors en intervenant Isabelle de Portugal, je lui donne pour dot deux mille florins, et de votre côté, monseigneur, j'espère que vous doublerez la pension promise à Willem.

— Je ne saurais rien vous refuser, madame, répondit le duc.

Godelive tendit la main à Willem, qui tremblait de joie. On le revêtit aussitôt d'un habillement anologue à son nouvel emploi. Il habita dès-lors le palais. Quinze jours après il épousa, dans la chapelle de la cour, sa chère Godelive. On ne vit jamais un homme plus rayonnant de bonheur. Il était trop bien épris pour ne pas payer sa bonne fortune de quelques sacrifices ; il immola complètement ses mauvaises habitudes, et devint un homme sage, doux, rangé, sans rien perdre de sa gaîté et de sa bonne humeur.

Lorsqu'il accompagnait d'honorables visiteurs dans les riches appartemens de la cour de la Haye, il ne manquait jamais de dire : C'est dans ces nobles salons que j'ai été prince pendant un jour.

Exact à ses devoirs, il ne vécut, après Dieu, que pour sa femme qui était bonne, et pour sa mère qui se trouvait heureuse. De temps en temps elles le voyaient sourire tout seul : c'est qu'il se rappelait le jour où, après avoir bu à la santé de son glorieux seigneur, il s'était endormi sous un arbre du Voorhout.

J. COLLIN DE PLANCY.

POÉSIE.

Poésies inédites de Camille Bernay.

A MA SOEUR.

FRAGMENT.

O blonde enfant que j'aime ! ô ma sœur aux doux yeux !
Fleur qu'on croirait éclose en un jardin des cieux,
Parfois, en te voyant si belle d'innocence,
Monter le vert sentier de ton adolescence,
En voyant tes quinze ans si purement joyeux,
Alors, jeune par l'âge et pourtant déjà vieux,
Je souris tristement.—Non certes par envie ;
J'ai, comme toi, connu cette aube de la vie,
Il m'en vient même encor quelques rayonnemens ;
Mais ma vie est amère et sombre par momens.
L'homme d'art est ainsi.—Nature trop complète,
Où le cœur se dessèche aux ardeurs de la tête,
Il voit les actions des hommes de trop près,
Scrutant toute pensée à ses endroits secrets,
Il entre trop avant dans ces mauvaises causes
Qu'on retrouve toujours en fouillant sous les choses.
Et, comme il est, de plus, ardent, qu'il vit beaucoup,
Il arrive bientôt à s'épuiser sur tout ;
Et, son âme et son corps s'usant de compagnie,
Il ne lui reste plus qu'une morne ironie,
Une froide analyse, une triste raison,
Et toujours le dégoût pour hôte en sa maison.
Hôte fâcheux ! aussi, plus sage est le poète
Qui garde son cœur vierge et vit dans la retraite,
Et, comme en un grand lac, ne réflète en ses vers
Que les calmes beautés du splendide univers.
Mais celui qui, mêlé dans la tourbe des hommes,
Pénètre hardiment dans tout ce que nous sommes,
Qui va rôdant partout dans nos sociétés,
A l'affût des vertus et des perversités ;
Qui veut voir le dessous dont tout âme se double ;
Celui-là, dans sa tête il se fait un grand trouble ;
Car, voici que, chez ceux qu'on tient pour vertueux,
Il heurte tout à coup des côtés monstrueux,
De grands recoins obscurs, de sourdes infamies,
Avec quelques vertus pêle-mêle endormies.

A UNE JEUNE FILLE DE DIX-SEPT ANS.

Ce qui surtout ravit lorsqu'on vous voit paraître
Blanche et plus fraîche aux yeux que tous vos frais atours ;
Ce qui surtout ravit, ce qui surtout pénètre,
Ce que plus tard on songe, hélas ! on voit toujours'
Ce n'est pas seulement, ô vierge à peine éclose !
Votre jeune fraîcheur qui trouble le sommeil :
Fraîcheur qu'ignore encor l'amour, comme la rose
Qu'au matin, sur sa tige, ignore le soleil ;
. . . .
. . . .
Non ;—mais en vous voyant soudain, blanche merveille,
Ce qui fait que dans l'âme un tendre chant s'éveille,
D'un long écho suivi ;
Ce sont, joyeux d'errer sous leurs jeunes paupières,
Vos yeux comme charmés de la belle lumière,
Vos yeux d'enfant ravi ;

Vos yeux pleins d'un regard qu'autrefois, sur le monde,
Dut promener, sans doute, Eve, ainsi que vous blonde,
Eve aux fraîches couleurs,
Quand, peureuse, et de vivre émerveillée encore,
Soudain elle sourit, voyant au ciel l'aurore,
Et sous ses pieds les fleurs ;

Voilà, séduction par vous seule ignorée !
Voilà ce qui surtout vous fait belle, adorée.
Aussi, double splendeur,
Ce regard unissant, par un divin mélange,
La beauté de la femme et la beauté de l'ange,
L'amour et la candeur ;

Ce regard comparable, en ses douceurs secrètes,
A ces clartés du ciel, d'aube et de soleil faites ;
Regard de dix-sept ans,
Presque tendre déjà, quoique plein d'innocence ;
Regard de vierge, enfin, où rit encore l'enfance,
Oh ! long-temps, bien long-temps.

Cet éclat matinal, gardez-le ; — car, en elle,
Toujours contient l'enfance une grâce nouvelle
Dont nul ne se défend ;
Et qui vous voit comprend combien jadis fut sage
La Grèce, figurant l'Amour, au doux visage,
Sous les traits d'un enfant.

Mars 1841. Camille BERNAY.

(*France littéraire*.

EPOUSAILLES MYSTÉRIEUSES.

L'île Seeland est liée, au nord-ouest, par une langue de terre sablonneuse et inculte, à une riante presqu'île, couverte de villages et qui forme le district d'Obsherred. Mais au-delà de l'unique petite ville qu'elle renferme, cette presqu'île elle-même aboutit au sauvage détroit de Kattegat. C'est une solitude d'un aspect affreux. Le sable mouvant en a banni toute végétation ; des collines de sable, jouet continuel des vents qui soufflent sans obstacle de la mer, changent incessamment de place ; elles s'élèvent et s'affaissent tour à tour dans un endroit, pour reparaître et disparaître dans un autre.

Voyageant un jour dans ces lieux, j'y passai une heure qui m'a laissé l'ineffaçable souvenir d'un bouleversement horrible et qui ne fut pas sans danger. Au moment où je traversais seul, à cheval la partie déserte et sablonneuse, il survint, du nord, une tempête accompagnée d'orage. Les vagues bondissaient ; les nuages se chassaient rapidement ; à chaque minute le ciel devenait plus menaçant et plus sombre ; le sable, ébranlé par masses de plus en plus considérables, s'élevait en tourbillonnant et remplissait l'atmosphère. Impossible de reconnaître ma route. Mon cheval enfonçait profondément dans ce sable sans consistance ; le ciel, la terre et la mer semblaient confondus ; tout était enveloppé dans un nuage de poussière. Plus aucune trace de vie, mais seulement la tempête sifflant à travers les airs, la mer en furie qui fouettait le rivage, le tonnerre roulant dans le loitain, et d'instans en instans des éclairs blafards ou rougeâtres, perçant avec peine l'immense tourbillon. Le péril était imminent, lorsque tout-à-coup une violente pluie d'orage abatit le sable et me permit de retrouver mon chemin vers la petite ville.

J'avais vu un effroyable pêle-mêle de tous les élémens. De même que le tremblement de terre ressemble à un soupir poussé par la nature du fond de ses entrailles, de même ce chaos me présentait l'image d'un cœur horriblement bouleversé, dans lequel, tout espoir étant détruit, toute joie

anéantie, le douleur et la rage couvent sous les ruines amoncelées par les passions furieuses.

Autrefois, dans ces lieux si tristes, à un quart de mille environ du rivage, on voyait un village appelé Roerwig. Ce village a été enseveli sous le sable mouvant, et les habitans, pêcheurs pour la plupart, sont allés s'établir tout à fait sur le bord de la mer. L'église seule, encore debout, parce qu'elle a été bâtie solidement sur une colline, s'élève au milieu de cette mobile solitude. Elle a été le théâtre de l'événement extraordinaire que les pages suivantes sont destinées à retracer.

Dans la première moitié du dernier siècle, un soir le pasteur de Roerwig, vieillard respectable, se trouvait assis seul dans sa chambre, livré à de pieuses méditations. Il était à peu près minuit. Sa maison occupait l'extrémité du village. Les habitans, gens simples et étrangers à la défiance, n'employaient ni serrures, ni verroux; chaque porte était ouverte. La lampe vacillante répandait une lueur douteuse, et le silence majestueux de la nuit n'était interrompu que par le bruit de la mer, dont les flots réfléchissaient la pâle clarté de la lune. Tout-à-coup le pasteur entend la porte d'en bas s'ouvrir, et l'escalier résonner sous des pas bruyans. Déjà il s'attendait à être demandé pour quelque moribond, lorsque deux étrangers pénètrent brusquement dans sa chambre, enveloppés l'un et l'autre de manteaux blancs. « Monsieur, dit l'un des deux au pasteur, après s'être approché de lui avec politesse, vous allez nous suivre sur-le-champ. Il faut que vous donniez votre bénédiction à un mariage : les futurs époux attendent dans l'église. Cette somme, ajouta-t-il en montrant une bourse pleine, vous dédommagera convenablement de l'embarras et de la frayeur que peut vous causer une exigence si inattendue. » Et comme le vieillard, sans répondre, regardait avec une stupeur où dominait l'effroi, ces deux hommes, dont tout l'extérieur lui présentait quelque chose de terrible et de fantastique, celui qui lui avait adressé la parole renouvela sa demande d'un ton pressant et impérieux. Le pasteur, revenu à lui-même, représenta doucement que ses devoirs ne lui permettaient pas d'accomplir un acte de cette importance sans connaître les personnes, et sans avoir auparavant rempli les formalités voulues par la loi. « Monsieur, s'écria l'autre étranger en s'avançant d'un air menaçant, vous avez le choix, suivez-nous, et prenez la somme qui vous est offerte, ou bien restez ici, mais une balle va vous traverser la tête. » Après avoir prononcé ces derniers mots, il tenait à la hauteur du front du vieillard un pistolet en attendant sa réponse. Celui-ci, muet et tremblant, s'habilla à la hâte, et dit : « Je suis prêt » Les deux hommes avaient, à la vérité, parlé en langue danoise, mais de manière à ne pouvoir cacher qu'ils étaient étrangers Ils sortirent et traversèrent le village, dans le silence solennel de la nuit, sans dire un seul mot. Le vieillard les suivait. C'était une nuit d'automne tout à fait obscure; la lune avait déjà disparu. Quand ils furent hors du village, le pasteur vit, avec une frayeur mêlée d'étonnement, l'église resplendissante de lumière; et, toujours silencieux, les deux hommes, enveloppés dans leurs manteaux blancs, marchaient à pas pressés sur le sol aride, tandis que le pauvre vieillard, absorbé dans une foule de pensées, avait peine à les suivre. Arrivés à l'église, ils lui bandèrent les yeux. La porte latérale, bien connue du pasteur, s'ouvrit ensuite avec bruit, et il se trouva tout à coup au milieu d'une épaisse multitude. Autour de lui, dans toute l'église, il entendait un murmure confus, et, à ses côtés, des conversations dans une langue qui lui était entièrement étrangère. Toutefois, il présuma que c'était du russe.

Tandis qu'il se tenait ainsi, les yeux bandés, plein de trouble, ne sachant que devenir, une main vigoureuse le prit et le tira vivement à travers les rangs pressés. Enfin tout ce monde s'étant refoulé, d'après ce qu'il crut remarquer, on détacha le bandeau et il reconnut un de ceux qui étaient venus le chercher. Il se trouvait alors dans le chœur. Une file de grands cierges allumés dans de magnifiques chandeliers d'argent, ornaient l'autel, et l église entière, éclairée par d'innombrables flambleaux, permettait de distinguer les objets les plus éloignés. Autant, quelques instans auparavant, le bourdonnement de la foule avait causé de terreur, au vieillard, autant il éprouva de saisissement au milieu du profond silence qui venait de s'établir dans cette même foule. Les bas côtés étaient entièrement remplis, l'allée du milieu seule était vide : au fond de cette allée le pasteur remarqua une tombe nouvellement ouverte. La pierre destinée à la recouvrir était appuyée contre une stalle. De quelque côté qu'il tournât ses regards, le ministre évangélique ne voyait que des hommes; seulement, sur un siége éloigné, il crut apercevoir une femme. Le silence continua plusieurs minutes sans qu'on entendît remuer personne. C'est ainsi que dans l'ame perverse, quelque chose de morne et de silencieux doit précéder le crime.

Enfin un homme se leva. Son magnifique costume le distinguait de tous les autres. Du bout de l'allée vide, il se rendit au chœur, et ses pas résonnèrent dans toute l'église. La foule immobile le regardait silencieusement. Cet homme était de moyenne stature, épaules larges, corps ramassé, démarche brusque, visage brun tirant sur le jaune, cheveux couleur de jais, les traits durs, les lèvres gonflées et fermées par la colère; l'arc hardi de son nez ajoutait encore à l'air impérieux de toute sa personne : des sourcils noirs et touffus projetaient leur ombre sur de petits yeux fauves, étincelant d'une ardeur farouche. Il portait un uniforme vert, orné de grosses torsades d'or : sur sa poitrine brillait une large étoile. La fiancée, maintenant agenouillée près de lui, était vêtue avec une soigneuse magnificence : une robe bleu de ciel, brodée d'argent, pressait sa taille élancée, et retombait en larges plis sur un corps plein de grâce; un diadème étincelant de diamans parait ses cheveux blonds. La beauté la plus exquise se laissait encore voir dans ses traits altérés; mais la vie semblait avoir abandonné ses joues glacées : nul mouvement dans tout son visage; ses lèvres pâles etaient inanimées, ses yeux éteints : ses bras, sans mouvement, pendaient le long de son corps affaissé. Elle était là, à genoux, comme l'image de la mort; une indicible horreur paraissait avoir lié en elle toutes les forces vitales et la tenir dans une sorte d'assoupissement.

Alors seulement le pasteur vit une vieille femme laide, dans un costume bizarre, la tête enveloppée d'un turban rouge, et qui allongeait sa figure à la fois colère et sardonique par dessus la fiancée agenouillée. Derrière le futur époux, se tenait immobile un homme de haute taille, d'un air sombre, et regardant fixement devant lui.

Le vieillard glacé de terreur, restait muet, lorsqu'un farouche regard du fiancé l'avertit de penser à remplir son ministère. Il fut jeté dans un nouveau trouble par l'incertitude de savoir si le couple qu'il avait devant lui le comprendrait. Ceci ne lui semblait pas vraisemblable.

Toutefois, s'étant remis, il demanda les noms de ceux sur lesquels il allait prononcer la bénédiction nuptiale. « Néander. Féodora » répondit rudement le fiancé. Et le pasteur se mit à lire les prières et les formules d'usage, d'une voix mal assurée, se trompant et se reprenant souvent, sans que les deux fiancés parussent le remarquer, ce qui le confirma dans l'opinion que la langue danoise leur était à peu près, sinon entièrement inconnue. Lorsqu'il vint à dire: « Néander, voulez-vous prendre pour votre légitime épouse Féodora agenouillée à côté de vous : » il doutait s'il allait avoir une réponse, mais, à son grand étonnement, Néander répondit *oui*, d'une voix forte et affreusement éclatante qui retentit dans toute l'église. De profonds soupirs échappés de tous les cœurs, accompagnèrent ce oui terrible, et une légère secousse, semblable à un éclair éloigné, imprima un mouvement passager aux traits de Féodora, plus pâle qu'une mourante. Le pasteur se tourna vers elle, et haussant le ton comme pour la faire sortir de l'assoupissement dans lequel elle était plongée, il dit : « Féodora, si vous voulez prendre pour votre époux légitime Néander, agenouillé à coté de vous, répondez oui, d'une voix intelligible. » Alors réveillée, pour ainsi dire, du sommeil de son ame, le frisson d'une horreur inexprimable ranima les joues blêmes de la fiancée; ses lèvres pâles tremblèrent, sa poitrine se gonfla, un feu rapide brilla dans ses yeux bleus dont de grosses larmes éteignirent aussitôt l'ardeur; et elle laissa échapper le mot *oui*, comme le cri d'angoisse d'une victime, expirante. Ce *oui* sembla trouver un profond et triste écho dans le murmure douloureux qui se fit entendre à la fois dans toute la foule. L'épouse tomba évanouie dans les bras de l'horrible vieille. Il se fit, pendant quelques minutes, le silence le plus lugubre, puis Féodora s'étant remise à genoux dans un entier anéantissement, le pasteur acheva la cérémonie.

L'époux se leva et reconduisit à sa première place la jeune femme qui se soutenait à peine. La vieille et l'homme à la taille haute les suivirent. Ceux qui avaient amené le vieillard reparurent, lui bandèrent de nouveau les yeux, le tirèrent non sans peine, au travers de la multitude, et, l'ayant poussé dehors, vérouillèrent la porte intérieurement.

Le pasteur était là, debout, ne sachant si ce singulier évènement, avec ses circonstances terribles et fantastiques, n'était point un cauchemar qui l'oppressait dans le sommeil. Mais, lorsqu'après avoir arraché de ses yeux le bandeau, il vit devant lui l'église encore tout éclairée, lorsqu'il entendit le murmure de la foule, il ne put mettre en doute plus long-temps l'effrayante réalité de cette énigme. Pour en connaître la suite, autant qu'il dépendait de lui, il se cacha dans un coin obscur, du côté opposé de l'église, et, prêtant une oreille attentive; il remarqua que le bruit des voix devenait de plus en plus fort. C'était comme s'il se fût préparé une lutte violente; il crut reconnaître la voix dure de l'époux qui commandait impérieusement le silence. Une longue pause suivit; un coup d'arme à feu se fit entendre et immédiatement après la détonation, le cri étouffé d'une voix de femme; puis, de nouveau, une pause plus courte, après quoi grand remuement qui dura environ un quart d'heure. Les cierges furent éteints, le murmure recommença, et la foule entière se précipitant hors du temple, courut vers la mer.

Ce fut alors que le pasteur sortant de l'endroit où il s'était tenu caché, se hâte de regagner le village. Il éveilla aussitôt des voisins et des amis, leur racontant en même temps, tout rempli de terreur, ce qui venait de lui arriver d'extraordinaire et d'incroyable. Ces gens simples, renfermés dans le cercle des choses ordinaires de la vie furent d'abord saisis d'une frayeur tout-a-fait étrangère au récit qu'ils entendaient, imaginant que quelque accident fâcheux avait porté le trouble dans le cerveau de leur pasteur. Ainsi fût-ce avec beaucoup de peine, et seulement pour ne pas contrarier son prétendu rêve, que quelques-uns se laissèrent persuader de prendre des pelles et des barres de fer et de le suivre à l'église.

Cependant la nuit avait disparu. Déjà le soleil se montrait, lorsque le pasteur et ceux qui l'accompagnaient, gravissant la colline, reconnurent un vaisseau de guerre qui s'éloignait à pleines voiles dans la direction du Nord. Cette apparition singulière, dans un lieu si retiré, commença d'ébranler les assistans; mais ils furent bien mieux disposés à croire le vieillard, lorsqu'ils virent que la porte latérale de l'église avait été forcée. Ils entrèrent pleins d'attente. Le ministre leur montra le tombeau qu'il avait vu ouvert pendant la nuit. Il fut facile de reconnaître que la pierre avait été levée et replacée; on la leva de nouveau, aussitôt le pasteur vit se confirmer son affreux pressentiment. Il y avait là un autre cercueil richement orné. Le couvercle arraché, l'on trouva l épouse étendue dans le nouveau cercueil. Le magnifique diadème avait été enlevé de son front; la balle lui avait traversé la poitrine dans la région du cœur. Les signes

de douleur profonde remarqués par le vieillard, pendant la cérémonie, avaient disparu; une paix céleste avait transfiguré cette belle tête qui reposait désormais semblable à celle d'un ange. Le vénérable pasteur se jeta en sanglottant au pied de la tombe ouverte, et pria pour l'ame de la victime, tandis qu'une stupeur muette avait en quelque sorte paralysé ses compagnons.

Le ministre de Roerwig se crut obligé d'envoyer sans retard un rapport circonstancié à l'évêque de Seeland, et il fit jurer à ses amis de garder le silence jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de Copenhague. Le tombeau fut recouvert, et personne ne dit rien. Tout à coup un haut fonctionnaire de la capitale apparut; il s'informa de tout en détail, se fit montrer la tombe, loua le silence observé jusque-là, et ordonna, sous les menaces les plus sévères, de continuer à tenir l'événement secret.

Après la mort du pasteur, on trouva dans les archives de l'église de Roerwig la substance du récit que l'on vient de lire. Quelques personnes croient voir là-dedans une secrète analogie avec les rapides et violens changemens qui s'opérèrent sur le trône de Russie après la mort de Pierre Ier et de Catherine. (*Traduit de l'allemand de Henri Steffens.*)

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— Marmontel, dans sa jeunesse, recherchait beaucoup le vieux Boindin, célèbre alors par son incrédulité. Le vieillard lui dit un jour : « Trouvez-vous à telle heure au café Procope. — Mais nous ne pourrons pas parler de matières philosophiques. — Si fait, en convenant d'une langue particulière, d'un argot. » Alors ils tirent leur dictionnaire : l'ame s'appelait *Margot* ; la religion, *Javotte* ; la liberté, *Jeanneton*, et le Père éternel, *M. de l'Etre*. Les voilà discutant et s'entendant très bien. Un homme en noir, à mine suspecte, se mêlant à la conversation, dit à Boindin : « Monsieur, oserais-je vous demander ce que c'était que ce M. de l'Etre qui s'est si souvent mal conduit et dont vous êtes si mécontent ? — Monsieur, repondit Boindin, c'était un espion de police. »

— M. de Sartines, lieutenant de police voulut un jour savoir le nom de plusieurs grands personnages auxquels Sophie Arnould avait donné à souper la veille. Il fait venir l'actrice et lui dit : « Mademoise, où avez-vous soupé hier?—Je ne me le rappelle pas, monsieur. — Vous avec soupé chez vous ? — C'est possible. — Vous aviez du monde? Vraisemblablement. — Vous aviez, entre autres, des personnes de la première qualité ? — Cela m'arrive quelque fois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, monsieur, mais devant un homme comme vous je ne suis pas une femme comme moi.

— Un jeune fat, fils d'un ancien aubergiste, parlait toujours de fortune de son père, de son train de maison, etc. Quelqu'un lui dit : « L'on sait que monsieur votre pere était un fort galant homme, qu'il recevait bien les gens, et que sa maison était ouverte à toute heure. »

— Benserade, rendant visite à un lieutenant-général, le trouva malade et couché. Comme il aperçut quelques médicamens qui lui indiquaient le genre de sa maladie : « Comment! dit Benserade, vous ne vous contentez pas d'avoir été mis si souvent dans les gazettes ? Vous voici à présent dans le Mercure Galant ! »

— Un jeune homme qui avait dissipé en peu de temps une fortune considérable tomba malade et fut saigné. Le médecin trouva le sang un peu vert. « Il peut bien être vert, répondit le malade, car j'ai mangé tout mon bien en herbe. »

— Un particulier jouant au piquet avec un chevalier d'industrie, l'avertit qu'il marquait 55 lorsqu'il n'avait que 54. « Excusez, dit le chevalier : je me trompais. — Je vous demande bien pardon, reprit le particulier, mais ce n'est pas vous que vous trompiez. »

— Fontenelle, octogénaire, s'étant présenté le matin chez une très jolie femme, elle se hâta de s'habiller pour le recevoir, et lui dit avec une grâce charmante, « Vous voyez, monsieur, qu'on se lève pour vous. — Oui, répondit Fontenelle, mais vous vous couchez pour un autre, ce dont j'enrage. »

— Voici les œuvres complètes d'un grand seigneur, M. de Saint-Aulaire, qui fut de l'Académie pour ce quatrain :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait point ma muse ;
Elle serait Thétis, et le jour finirait.

On n'en a pas tant demandé à M. Pasquier.

— « Je sais que tu me flattes, coquin, disait un grand seigneur à son parasite ; mais c'est égal, cela fait toujours plaisir. »

— Mme de... demandait à Benserade une rime à coiffe. « Comment pourrais-je en trouver ? répond-il, ce qui appartient à la tête d'une femme n'a jamais ni rime ni raison. »

— Un conseiller au parlement d'Aix qui aimait assez à figurer dans des mystifications, rencontra, au moment de son arrivée à Paris, l'abbé de Latteignant, son ami, qui, enchanté de le voir et ne voulant pas le quitter de la journée, lui proposa de le mener passer la soirée chez des dames de sa connaissance où il serait fort bien accueilli. Le conseiller voulut s'excuser sur ce qu'il était en habit de voyage, qu'il ne connaissait point ces dames et qu'elles lui feraient sans doute beaucoup de questions auxquelles il ne souciait pas de répondre. « Qu'à cela ne tienne, lui dit l'abbé, je te présenterai comme sourd-muet de naissance, ayant d'abord reçu une bonne éducation et jouant tous les jeux de société ; ainsi tu pourras te mettre à ton aise, et tu seras bien sûr qu'on ne te fatiguera pas de questions. » Le conseiller, trouvant l'idée plaisante, partit avec l'abbé, fut présenté aux dames comme il avait été convenu, et joua si bien son rôle, qu'elles en furent complètement dupes. On lui proposa par signes une partie de reversis ; les dames badinent sur le sourd-muet, et parlois si librement, que le conseiller se mord les lèvres pour ne pas rire. Enfin, à force de se contraindre, il ne peut retenir un vent fort bruyant. L'abbé s'écrie alors : « Je vous demande pardon, mesdames, mais comme il est sourd, il a cru que l'autre était muet. » A ce mot le conseiller part d'un éclat de rire, saute sur son chapeau, s'esquive et court encore.

— Le père Coton, jésuite fin et rusé, avait pris un grand ascendant sur Henri IV, ce qui donna lieu, dans le temps, à ce jeu de mots : « Notre roi est un bon prince : il aime la vérité. C'est dommage qu'il ait du coton dans les oreilles. »

— P.. disait à un garçon de café qui le servait mal : « Il faut vous marier. — Pourquoi cela? — Parce que vous n'êtes pas fait pour rester garçon. »

— C'est le même à qui on servait du café à la crême. « Vous appelez cela de la crême ? dit-il ; oh ! que c'est laid ! »

— Vadé venait de quitter un fat qui faisait le beau parleur, et qui, en lui racontant ses bonnes fortunes, disait toujours : « J'ai é û la comtesse d'... ; j'ai é û la belle madame de... » Ennuyé de sa fatuité et de sa prononciation, Vadé lui dit : « Que me dites-vous là ! Jupiter fut plus heureux que vous, car il ***a é û I o***. »

— « Voyez comme vous avez tort de boire, disait-on a un homme ivre ; le vin vous fait trébucher à chaque pas.—Pas du tout, je n'ai pas tort de boire, répond l'ivrogne, mais j'ai tort de marcher quand j'ai bu. »

— Un ivrogne à l'agonie refusait de se confesser. « Pourquoi faire? disait-il, je n'ai jamais commis d'autre faute que de boire du vin qui n'était pas bon. —Vous vous en repentez et vous promettez, si Dieu vous donne vie, de n'en plus jamais boire ? — De mauvais? répond le moribond, bien certainement. »

— « L'ingratitude est à son comble dans Paris, disait un mauvais plaisant, et, sans le mont-de-piété, on n'y trouverait plus de reconnaissance. »

— Ménage avertissait M. de Launoy, docteur de Sorbonne, que les jésuites étaient furieux de ce qu'il avait écrit contre le père Nicolaï, et qu'ils prenaient tous la plume pour venger leur confrère. — « Laissez-les, laissez-les faire, répondit froidement M. de Launoy : tant qu'ils ne feront qu'écrire, il n'y aura pas grand mal. Je crains bien plus leur canif que leur plume. »

— Un amateur de bon vin faisait ce joyeux raisonnement à son confesseur, qui le gourmandait sur son penchant, en lui annonçant qu'il ne ferait jamais son salut s'il ne s'en corrigeait. « Mon père, le bon vin fait du bon sang, le bon sang produit la bonne humeur, la bonne humeur fait naître les bonnes pensées, les bonnes pensées produisent les bonnes œuvres, et les bonnes œuvres produisent l'homme dans le ciel : donc le bon vin doit me conduire au ciel. —Ainsi soit-il, » répondit le pasteur.

— Le comédien Poisson étant à l'article de la mort, dit au prêtre qui lui apportait les saintes huiles : « Remportez votre huile, je suis frit. »

— En fait de testament laconique, nous rapporterons celui que fit un rentier de l'état en 1793. « Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit : Je n'ai rien, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres. »

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— L'Académie royale des Beaux-Arts a rendu aujourd'hui son jugement sur le concours de gravure.

Le premier prix a été obtenu par M. Louis-Désiré-Joseph Delemer, de Lille (Nord), âgé de 28 ans, élève de M. Muller.

Le second prix a été obtenu par M. Ange-Arthur-Sylvain Collier, de Paris, âgé de 24 ans, élève de M. Forester.

—Un habitant de la commune de Champdor (Ain) a découvert, en défrichant un terrain communal, situé à un fort kilomètre ouest du village, un cimetière dont l'antiquité est inconnue. Sur une étendue de 10 à 20 mètres carrés, on a trouvé une quarantaine de tombes soigneusement construites, et renfermant chacune les ossemens d'un cadavre dans sa position naturelle.

— La rade d'Alger a failli être le théâtre d'un crime des plus audacieux. Deux dames, arrivées de France sur le *Pharamond*, n'avaient pu, à cause de l'heure avancée, débarquer leurs effets ce même jour. Le lendemain, à cinq heures du soir, elles prirent une barque montée par deux Maltais, afin de se rendre au bateau à vapeur. Toutes deux, en toilette, portaient des bijoux pour une valeur apparente assez considérable. La mer était calme comme un lac d'huile, et nos deux voyageuses, occupées d'ailleurs d'examiner l'aspect pittoresque et original d'Alger, qui se développait en amphithéâtre devant elles, ne remarquèrent pas tout d'abord que leur canot ne se dirigeait nullement vers le *Pharamond*, mais qu'au contraire il voguait dans la direction du large. Cependant, lorsque l'embarcation eut doublé le môle, les deux dames, arrachées à leur contemplation par le sentiment instinctif d'un grand danger qui les menaçait, commencèrent à s'effrayer et poussèrent des cris violens.

La distance n'était pas assez grande pour qu'on ne pût les entendre du rivage ; aussi les Maltais, qui firent sans doute cette réflexion, se décidèrent-ils à virer de bord immédiatement, et, sans autre avis, ils allèrent droit au *Pharamond* ; ce qui prouve que leur conduite antérieure n'était pas le résultat d'une erreur, et qu'ils avaient fort bien compris où les dames désiraient être menées. Il est donc fort probable que ces deux individus ont voulu les dépouiller ou se rendre coupables envers elles de quelque autre violence non moins criminelle. Il est fâcheux que les deux dames, à leur arrivée au *Pharamond*, se soient trouvées tellement émues par la pensée du danger qu'elles avaient couru, qu'il ne leur est pas venu à l'esprit de faire arrêter sur-le-champ les deux Maltais. Ceux-ci avaient du reste si bien la conscience de leurs sinistres projets, qu'ils s'éloignèrent du bateau à vapeur avec précipitation, et sans même réclamer le prix de leur course.

— On lit dans le *Journal de Lot-et-Garonne* : « Un individu que nous avons vu à Périgueux, où il se présenta, il y a environ un an, comme médecin, guérissant, à l'aide du magnétisme, les cas réputés incurables, et qui a même donné quelques séances à l'ancienne Philologie, le nommé Fugère, vient de mourir d'une manière tragique.

» Ce prétendu docteur avait été condamné, il y a quelque temps, comme escroc, par le tribunal de police correctionnelle d'un département voisin.

» Frappé par ce jugement, et voyant que la crédulité publique devenait de plus en plus difficile à exploiter, il s'est pendu à un arbre dans un bois de la commune de Saint-Brabant (Haute-Vienne).

» C'est le 17 de ce mois que son corps a été trouvé et qu'on en a constaté l'identité.

— On peut juger, par les chiffres suivans, dans quelle rapide progression les sommes capitalisées à la caisse d'épargne de Paris se sont accrues depuis 1831 jusqu'à 1842 :

En 1831, les sommes en dépôt à la caisse s'élevaient à 5,195,951 fr. Le 1er mai 1842, elles s'élevaient à 87 millions.

— Un journal publie tous les matins la liste des mariages qui doivent se célébrer, les publications de bans qui ont été affichées dans les mairies. Jusqu'à ce jour en effet une sorte de mystère était répandu sur ces actes importans de la vie civile : on se gardait bien d'ébruiter un événement qui pouvait éveiller l'attention de quelques créanciers, de quelques personnes mécontentes ou jalouses. Depuis qu'on sait qu'on peut les trouver réunies dans une feuille facile à avoir sous la main, on ne saurait croire au nombre de scènes qui ont eu lieu dans beaucoup de familles.

— On écrit de Valenciennes, 28 août :

« Notre arrondissement vient d'être le théâtre de plusieurs événemens tragiques. Avant-hier, une jeune fille de onze ans a essayé de se pendre, heureusement on est parvenu à couper la corde assez à temps pour empêcher l'asphyxie produite par la strangulation. Quelques reproches que ses parens lui avaient adressés étaient la seule cause de cette tentative de suicide.

A Onnaing, un individu a tiré deux coups de fusil sur sa femme, et après avoir rechargé son arme, a fait feu sur sa fille, qui n'échappa à la mort qu'en s'enfermant dans une chambre dont la porte reçut la décharge de l'arme dirigée contre elle; enfin, une jeune fille de quinze ans a été surprise à Blache-Saint-Waast en flagrant délit de tentative d'incendie. »

— Un trait de courage et de présence d'esprit de la part d'une femme vient d'empêcher un accident qui pouvait avoir les conséquences les plus funestes. Cette femme, nommée Robert, employée dans la fabrique de poudre fulminante des sieurs Goupillac et Ce, située aux Bruyères de Sèvres, près Meudon, travaillait lorsque le feu prit à sa *trémie*, instrument qui sert à passer la poudre.

Une flamme extrêmement subite allait se communiquer à des bocaux remplis de matières inflammable qui devaient produire une explosion terrible et mettre en danger la vie des ouvriers; mais la femme Robert, bien que la *trémie* en brûlant lui dévorât le visage ainsi que ses vêtemens, s'est emparée vivement d'un linge mouillé à l'aide duquel elle a empêché la communication du feu. Cette malheureuse est dans un état assez alarmant. (*Droit*, journ. des trib.)

— On lit dans le *Phare de Bayonne* du 28 août :

« La femme d'un habitant d'Itsatsou était dernièrement en proie à un violent désespoir : une pièce de toile, fruit de ses économies et d'un travail assidu, et qu'elle avait sur le pré, lui avait été volée. Après bien des informations et des démarches inutiles pour découvrir le coupable, la pauvre femme, ne pouvant se consoler d'une perte si importante pour elle, pria son mari de se rendre dans un hameau voisin pour y consulter un *devin*.

» Le mari n'ayant aucune foi dans la magie ne se souciait nullement de faire la course, et surtout d'ajouter à la perte de la pièce de toile les *frais de consultation* ; mais, vaincu à la fin par les instances de sa ménagère, il se décida à partir un beau matin. Chemin faisant, ses scrupules lui revinrent ; mais, tenant à satisfaire les désirs de sa femme, du moins en apparence, il résolut de dépenser d'une manière plus profitable une partie de la somme destinée au *devin*, tout en se donnant l'air de l'avoir consulté.

» Par suite de ce plan de conduite, il passa la journée dans un cabaret écarté, dont il ne sortit qu'à la nuit, dans un état complet d'ivresse. En retournant chez lui, il avait conservé cependant une idée fixe, c'était de tromper sa femme, et de lui faire accroire qu'il avait consulté le *devin*. Il en parlait à tous ceux qu'il rencontrait; il en parlait tout haut : « Je m'en moque, disait-il, on m'a volé ma toile, celui qui me l'a prise la paiera cher : je viens du *devin*, il est connu, il aura de mes nouvelles. » Ces paroles durent troubler terriblement la conscience du coupable, qui peut-être les entendit lui-même; car, pendant la nuit suivante, la pièce de toile objet de tant de regrets fut jetée dans une petite cour dépendante de la maison de son propriétaire légitime. Et qu'on vienne rire des sorciers maintenant! »

— Vendredi, dans l'après-midi, deux gendarmes de Blois escortaient une voiture contenant quatre prisonniers, dirigés par correspondance d'Amboise à Blois. Arrivés au Coignet, à quatre kilomètres environ de leur destination, deux d'entre eux sont parvenus à se débarrasser de leurs menottes, et se sont échappés dans les côteaux des Grouets. Un des deux gendarmes mettant pied à terre, s'est mis à leur poursuite et a pu en saisir un qu'il a reconduit à la voiture, pendant que l'autre gagnait le sommet des coteaux. Celui-là, essoufflé sans doute par la rapide ascension qu'il venait de faire, est monté dans la voiture d'un propriétaire qui allait à sa closerie, et qui certes ne se doutait pas à quel individu il accordait ainsi un moyen d'évasion. La mise presque recherchée du prisonnier pouvait en imposer sur son compte. Les doutes du propriétaire ont commencé lorsqu'il a vu son compagnon de voyage pénétrer dans la forêt. Peu de temps après, la gendarmerie est arrivée et a fouillé les bois sans pouvoir rencontrer le fugitif, qui a fini par être arrêté cependant sur la commune de Chouzy, d'une manière assez singulière. La fréquence des incendies a excité la défiance des habitans des campagnes. Des vignerons de Chouzy, apercevant un homme qui traversait leurs champs, l'ont accosté en lui demandant ce qu'il venait y faire. Le prisonnier affectait de prendre des notes au crayon, et a voulu se donner pour un ingénieur du chemin de fer; mais les paysans, peu disposés à croire à ces explications, ont conduit le prétendu ingénieur chez le maire qui, après interrogatoire, a semblé partager les soupçons de ses administrés, et l'a fait renfermer. Quelques instans après, les gendarmes sont arrivés, continuant leurs recherches, et l'*ingénieur* a été écroué le soir même à la prison de Blois.

— On lit dans le *Journal de Saône-et-Loire* :

« On a parlé d'une fameuse succession d'un sieur Bonnet, mort aux Antilles sans héritiers connus, et laissant une fortune de 8 ou 10 millions Cette succession mit dans l'agitation la plus vive, il y a une douzaine d'années, tous les Bonnet de France, les Bonnet de l'Ain, les Bonnet de l'Aisne, les Bonnet de Tulle, et jusqu'aux Bonnet de Nuits. Un fait semblable se reproduit en ce moment à Mâcon.

» Un nommé Honoré Giroud, qu'on présume y être né, est mort en Amérique en 1787. Depuis que M. le procureur du roi a invité les héritiers à se faire connaître, c'est à qui découvrira dans sa famille un Giroud qui lui donne part à la somme qu'on a dit être deposée à la banque de New-Yorck, et à laquelle l'imagination se plaît à donner des proportions colossales. Il ne s'agit rien moins que d'un certain nombre de millions.

On raconte que les habitans d'un hameau de Charnay, commune voisine de Mâcon, sont arrivés en masse, se prétendant tous héritiers, par cela seul que leur village se nomme *Les Girouds*. Enfin, la nouvelle répandue a mis en émoi toute la population, et a déjà produit, sans doute, bien des rêves dorés. Or, le capital en question ne s'élève qu'au chiffre mesquin de 4,007.

— Un triple crime d'infanticide vient d'être découvert dans la petite ville de Lignières. Le 25 de ce mois, la justice, avertie par les graves soupçons qui planaient sur la fille Marguerite Chabin, domestique du sieur F. Roger, fit une descente au domicile de celui-ci. Après une heure de recherches, on découvrit dans une petite cour infecte, presqu'au niveau du sol, le cadavre d'une petite fille nouvellement née. La fille Chabin, confrontée, avoua que cet enfant était bien le sien, et qu'elle-même l'avait enfoui dans ce trou peu de temps après sa délivrance. L'autopsie constata que l'enfant né viable avait été tué à l'aide de violences inouïes. Sa langue avait été rebroussée, la bouche remplie de linge, et le cou tellement serré par un quadruple lacet, que les chairs en étaient coupées.

La fille Chabin s'étant trouvée plusieurs fois dans la même position, depuis quatre ans, sans que jamais personne n'ait connu le dénoûment de ses grossesses, la justice dut continuer ses recherches. Presqu'au même endroit, elle trouva un crâne d'enfant parfaitement conservé et une foule de petits ossemens qui semblaient attester un second infanticide. Enfin, de nouvelles investigations ont fait découvrir encore quelques os qui, au dire des médecins appelés, appartiendraient à un troisième individu, et constateraient un troisième crime. La coupable est maintenant entre les mains de la justice qui informe. (*Journal du Cher.*)

—On écrit de Vieille-Louron (Hautes-Pyrénées) :

« La neige vient de tomber en abondance et couvre le sommet de nos montagnes. Le 24 août, une forte gelée s'en est suivie et nous craignons pour nos dernières récoltes. »

— Samedi 20 août, trois jeunes enfans, employés à la garde du bétail, étaient penchés sur le mur qui est en amont de la chaussée d'Arçon, rive gauche du Doubs, et s'amusaient à regarder les poissons. L'un d'eux, Delphine Masson, âgée de neuf ans, fille de Séraphin Masson, fit la culbute et tomba dans l'eau. Aux cris des deux autres, les gendarmes Tournier et Guilbert, de Pontarlier, qui se trouvaient en observation au-dessus de Boin, accoururent : ils virent surnager, puis disparaître la petite fille, qui s'arrêta aux empellemens. Elle allait être entraînée sans vie sous les eaux, lorsqu'ils la retirèrent. Déjà une fois, il y a sept ans, cette enfant avait été sauvée d'un même péril.

Les parens de l'enfant et M. le maire de la commune ont témoigné leur reconnaissance aux gendarmes, qui ont refusé généreusement toute espèce de récompense. (*Franc-Comtois.*)

— On lit dans un journal anglais, le *Berks-Chroniole* :

« Il a été tué ici un rat d'eau d'une entière blancheur, avec des yeux rouges; il a été empaillé et il formera un spécimen unique de son genre dans la race. »

— Depuis quelque temps on apercevait, dans le canal de Bruxelles au Ruppel, des poissons morts sans qu'on en connût exactement la cause. Depuis deux jours, dans le bief de ce canal, entre Humbeek et Tisselt, la mortalité s'est emparée indistinctement de toute espèce de poissons, et l'on apprit alors qu'il fallait l'attribuer au rouissage du lin dans des eaux qui s'écoulent dans ce bief. M. l'échevin de la ville de Bruxelles, accompagné de M. l'inspecteur du canal, s'est rendu sur les lieux, où il a ordonné l'enfouissement immédiat de ces poissons.

Imprimerie de BOULE et Ce, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 18 Septembre 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 37.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : A Paris, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. Et en Province, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

SOMMAIRE.

DEUX RELIGIEUX DU MONT-SAINT-BERNARD.

I.

Il y a quelques années je voyageais en Italie. En arrivant à la ville de ***, où nous devions séjourner plusieurs jours, nous remarquâmes dans les rues un mouvement, une agitation extraordinaires. Une place que nous traversâmes était couverte de monde ; devant chaque maison les habitans groupés, parlaient et gesticulaient avec feu, et semblaient même tout prêts à soutenir la discussion d'une manière beaucoup plus énergique...

Sous ce ciel brûlant les impressions sont vives, les passions profondes, et les sympathies comme les haines ardentes et exaltées. Il était facile de juger, à la vivacité des démonstrations, à l'expression de joie menaçante qui animait le visage des uns, à l'air de tristesse et d'indignation à la fois, répandu sur celui des autres, que le sujet de ce trouble public, divisait chaudement les interlocuteurs dont les regards enflammés, fixés avec ténacité vers le même point, accusaient l'attente et la curiosité.

Au moment où notre postillon allait entrer dans la courte et large rue où est situé l'hôtel de l'Aigle impérial que nous lui avions indiqué, de frénétiques acclamations, les cris : *Le voilà ! le voilà !* retentirent à nos oreilles, et en même temps des gens du peuple grimpaient agilement sur le siége, sur l'impérial de notre calèche, tandis que d'autres en nous criant : *Laissez passer la justice* ! se jetaient à la bride des chevaux, et leur imprimaient un mouvement de recul pour dégager l'entrée de cette rue, où s'avançait par le bout opposé, une espèce de cortége.

Bientôt passa devant nous, escortée de quelques cavaliers, une élégante voiture aux panneaux armoriés, menée par un cocher revêtu, ainsi que les deux laquais montés derrière, d'une riche livrée, et renfermant sur le siége de devant deux hommes en uniforme, dans le fond, assis seul, un jeune homme d'une noble et belle figure, dont le front calme, le regard fier et assuré, le maintien plein de dignité, imposèrent comme par enchantement à cette multitude tout à l'heure si bruyante et diversement agitée, la considération et le respect... Il put entendre sortir de quelques bouches amies de bonnes paroles, des vœux énergiquement exprimés en sa faveur, et l'injure expira sur les lèvres de ses ennemis.

« C'est singulier ! » nous écriâmes-nous surpris : quel était donc cet homme ?... Ce prisonnier traité avec des égards si inusités ?

Ce fut la première question que nous adressâmes, en descendant de voiture à l'*Aigle impérial*.

Mais là encore tout le monde était en émoi. On avait bien autre chose à faire vraiment que de répondre à nos questions ! Ce ne fut qu'en écoutant patiemment la conversation que notre arrivée n'avait pas interrompue, tant était grande la préoccupation générale, que nous apprîmes ce que nous désirions savoir :

« Jésus Maria, comme il est changé en si peu de temps ! Quel malheur ! quel malheur ! Je parierais ma part de paradis qu'il est innocent ! C'est une indignité ! » s'écriait l'hôtesse avec une exaltation tout italienne en se tordant les mains.

— Du calme, Margarita ! la justice va débrouiller le nœud... » répondit avec une gravité comique l'hôte, gros petit homme, en bonnet de coton rejeté en arrière, en veste rose, le couteau classique placé dans la ceinture du tablier blanc, et tout en faisant filer avec complaisance le fromage, dont il assaisonnait un énorme plat de ravioli.

— Un si beau jeune homme ! » dit une jeune fille.

— Un si noble seigneur ! et si bienfaisant, si généreux ! » ajouta une vieille femme, en essuyant une larme sur ses joues ridées.

— Bien dit : et sans compter qu'il vaut mieux que le *mort*, » reprit l'hôte d'un ton sententieux.

— Et dire que depuis trois mois ils ne lui ont laissé voir le soleil de Dieu qu'à travers les barreaux d'une prison ! c'est abominable !... Qu'en savent-ils les gens de la justice, qui a eu tort ou raison, des deux ? Belle justice est cela ! Mais c'est que les d'Ors***, qui ont juré vengeance, ont le bras ferme... et les juges le savent !... » débita avec volubilité la pétulente Margarita.

— Pauvre signora Teresina ! sa jolie fiancée qu'il devait conduire à l'autel le matin même du malheur ! on dit que, depuis ce jour, elle n'a ni dormi ni mangé, » dit la jeune fille.

— Et sa digne mère, la bonne duchesse de Nov***, si belle, si jeune encore avant ce jour maudit, et qui a pris dix années dans ces trois mois ! Rien qu'à la voir passer, si défaite, si abattue, pour aller à la prison consoler son fils, on sent le cœur se fendre ! » reprit l'hôtesse.

— Elle n'ira plus... » dit la vieille femme en secouant tristement la tête. « Depuis huit jours elle est en danger de mort, à ce qu'a dit le signor intendant ce matin. Que tous les saints du paradis viennent en aide aux Nov***, pour que Dieu leur adjuge gain au procès contre les Ors*** ! » ajouta-t-elle en se signant dévotieusement.

Un homme, à la mine hardie, à la tournure leste, aux manières résolues, un béret bleu à longs glands penché sur l'oreille, entra dans la salle en disant : « Il est entré au tribunal, nous allons voir beau jeu ! .. Toute la ville se porte par là... Il y a des têtes près du bonnet, dans les deux parties... mais les Nov*** sont les plus nombreux, et s'il y a condamnation, les Ors*** seront rudement frottés ! je leur prédis cela, moi !.... » dit-il d'un ton, d'un air... à faire mourir de peur !

A cet instant l'*Angelus* sonna : hommes et femmes tombèrent à genoux devant une petite Vierge en plâtre colorié, placée sur le manteau de la vaste cheminée ; et tous à haute voix, invoquèrent dans leur pittoresque langage la consolatrice des affligés, pour le triomphe des Nov***

Et moi, émue, impressionnée, je faisais aussi des vœux pour ce pauvre jeune homme que je ne connaissais pas...

« De quel crime est donc accusé le duc de Nov*** ? » demandai-je avec un vif intérêt.

— Ça se juge aujourd'hui : il y a mort d'homme dans l'affaire, signora !.. » répondit l'hôte d'un ton important.

— Et, « ajouta l'homme au béret avec un accent incisif, » tandis que les amis et tenans du seigneur Pietro de Nov** veulent qu'il soit innocent, les Ors** et leurs partisans demandent sa tête : c'est que, dans notre pays, voyez-vous, signora : *bon ami, bon ennemi*, dit le proverbe italien ! »

Notre curiosité, on le conçoit, était vivement excitée. Nous résolûmes d'aller entendre les débats de cette dramatique cause, et nous demandâmes un guide à l'hôtesse pour nous conduire au tribunal.

— Suivez-moi résolument à travers la foule, je vous y rendrai sains et saufs, « dit gaîment l'homme au béret. » Il ne me faudra rien pour cela, car je retourne à la porte, et n'en bougerai pas que je n'aie le cœur net de ce jugement-là !.. Seulement la salle est comble de menu comme de grand monde, d'abord... Mais, en montrant vos passeports aux sbires de faction, à titre d'étrangère, on vous laissera encore entrer. »

Et comme nous sortions, l'hôtesse ravie de ce témoignage d'intérêt donné à l'objet de leur prédilection, nous cria : « Soyez tranquilles, à votre retour vous trouverez vos chambres et vos effets rangés à souhait. — Et un dîner préparé de main de maître, je m'en flatte ! » ajouta l'hôte.

Ce ne fut vraiment pas sans peine, et malgré la puissante protection

des poignets de notre guide, que nous traversâmes les masses qui encombraient les abords du tribunal : effectivement, grâce à nos passeports portés à l'officier chargé de la police de la salle, nous pûmes y pénétrer, et obligeamment on voulut bien nous faire place sur des banquettes déjà occupées.

Avant l'ouverture de l'audience nous apprîmes par les conversations engagées autour de nous, que, la nuit qui devait précéder le mariage du duc de Nov***, unique héritier d'une des plus illustres maisons d'Italie, avec une fille de petite et pauvre noblesse du pays, Teresina Veluz***, dont il était passionnément épris, il avait tué le comte Francesco Ors*** sous les murs mêmes d'un petit pavillon sur les bords de l'Arno, dépendant de la villa qu'habitait Teresina avec sa famille.

Le corps de Francesco gisant dans une mare de sang, avait été trouvé au petit jour par des pêcheurs : le dernier souffle de vie s'en était exhalé en le soulevant. Des traces de pas sur le sable humide, conduisirent au palais Nov***...

Une heure après, sur la plainte portée à l'instant par la famille Ors***, Pietro de Nov***, accusé de meurtre, fut arrêté dans son palais. Il ne nia pas avoir tué Francesco Ors***, « mais en duel, et non pas assassiné, » dit-il avec une froide dignité.

Il fut conduit en prison. Pendant les trois longs et douloureux mois qui s'écoulèrent depuis ce jour, jusqu'à celui où il devait paraître devant le tribunal appelé à juger un duel à mort et sans témoins... en vain ses amis et la famille de sa fiancée qui l'entouraient de leurs soins, l'avaient supplié de confier sa défense à un avocat : « Je ne puis être défendu, » répondait-il : et ni les larmes ni les prières de sa mère n'avaient pu vaincre sa détermination.

Un mystère impénétrable planait sur cette affaire... Le nom de Térésina, sa fiancée adorée, n'avait plus dépassé les lèvres de Pietro... Son secret était resté enseveli dans les profondeurs de son ame, Dieu, lui, et la victime en connaissaient seuls le secret !

Tout le monde plaignait la jeune fille, que sa pure et chaste réputation plaçait, disait-on, au dessus du soupçon, et personne ne pouvait comprendre quel motif avait pu porter son fiancé à tuer un homme, la veille de son mariage.

Les causeries particulières qui, par parties brisées, nous avaient indirectement initiés aux détails de cette triste affaire, furent interrompues par l'entrée des juges. Ils défilèrent graves et recueillis, et prirent possession de leurs siéges. A cet instant solennel, toutes les bouches sont muettes, tous les regards sont fixés obstinément vers la porte qui va s'ouvrir devant l'accusé.

Il paraît : sa taille est haute, ses traits sont nobles et corrects, sa physionomie fière ; sa démarche est assurée, ses manières, sa pose, sont empreintes d'un cachet de distinction et de dignité remarquables.

Oh ! non, non, cet homme n'est pas un assassin, pensais-je.

Lorsqu'il prit place sur le banc des criminels, une explosion d'affectueuses démonstrations, de frénétiques vivats le saluèrent..... en même temps, que des cris de vengeance et de mort... s'élevèrent du côté où étaient groupés ses accusateurs, les parens et amis de Francesco Ors**, et plusieurs fois, les provocations menaçantes, l'animosité passionnée des deux partis, suspendirent le cours des débats.

Le premier jour du drame judiciaire fut presque entièrement rempli par la lecture de l'acte d'accusation, long et cruel prologue d'une sanglante tragédie ! Pietro de Nov** dut entendre qu'il était accusé de guet-apens et d'un lâche assassinat...

Morne, les traits contractés, les yeux fatalement attachés aux lèvres de l'homme dont le terrible métier est de trouver des coupables... sous la parole incisive du procureur-général, le torturé, dut assister aux derniers soupirs de la victime..... à l'autopsie du corps..... voir le scalpel des médecins déchiqueter les chairs, élargir la plaie saignante pour en extraire le corps du délit..... Et la balle qui avait traversé le cœur du malheureux Francesco ricocha dix fois, brûlante, dans le cœur broyé de Piétro !

Car, ce pauvre jeune homme qu'il avait tué, il l'aimait ! Elevés au même collége, à Rome, tous deux entrés à la même époque dans le monde, ils avaient parcouru joyeusement la vie ensemble ! Francesco était pauvre, Piétro était riche, et plaisirs, joies, argent, bien souvent avaient été partagés fraternellement ensemble.

Qui donc avait armé l'un contre l'autre leurs bras jusqu'alors amis ? La trahison d'une femme... Eh bien ! c'était du mépris qu'il fallait jeter à la face de l'infâme, et non pas le corps de Francesco ! Et à ce moment, sous l'empire des deux souvenirs qui lui retraçait impitoyablement sa mémoire, Pietro ne trouvait plus d'excuses à sa vengeance ! Le linceul du mort l'ensevelissait lui-même à jamais... Il sentait le froid de sa tombe lui transir les membres... Et la puissante voix du remords tintait à ses oreilles : « Assassin ! assassin !! »

L'acte d'accusation épuisé, l'interrogatoire commença. Mais Pietro, abîmé dans ses réflexions, la tête affaissée sur sa poitrine, semblait avoir oublié le théâtre sur lequel il posait en criminel, et la sombre scène qui allait se dérouler, et où sa tête était en jeu...

« Duc de Nov**, qui a pu vous porter à commettre le meurtre dont vous êtes accusé sur la personne du comte Francesco Ors** ? » lui demanda le président avec une sévérité triste.

A cette interpellation directe, Pietro sembla sortir d'un songe, il releva son front abattu, et avec un sourire où se peignait un amer dedain, il répondit :

— J'ai donné la mort en m'exposant à la recevoir... en présentant en homme d'honneur ma poitrine à mon ennemi.

— Cependant, contrairement à tous les usages, comme à la règle impérieusement observée dans tout duel loyal, on remarque ici l'absence de témoins?...

L'accusé garda le silence.

« Expliquez cette circonstance, qui donne lieu aux plus graves suppositions ?... »

Même silence.

« Alors, » continua le président, « subsiste dans toute sa force la prévention de guet-apens et de meurtre prémédité qui pèse sur vous... »

L'accusé resta muet.

« Réfléchissez que le silence obstiné que vous gardez ici, comme dans le cours de l'instruction, sur un fait qui domine toute l'action qui vous est intentée, peut avoir pour vous les plus funestes conséquences ! »

— Je les subirai « répondit avec fermeté l'accusé.

— Duc de Nov**, dans votre propre intérêt, changez de système, » dit le président avec une affectueuse insistance » ; dites-nous par quelle circonstance fortuite, par quelle provocation, par quel outrage, un homme de votre rang, de votre honorable caractère a pu être entraîné à commettre le crime qui vous est imputé. Parlez, duc de Nov**, parlez ?

Il ne répondit pas.

Pendant cet interrogatoire où la bienveillance et la considération qu'inspirait personnellement l'accusé, perçaient à chaque mot, tous les regards portés sur lui semblaient le supplier de rompre cet affreux silence qui le perdait !

« Persistez-vous à ne vouloir pas nous donner les explications que nous vous demandons ? »

L'accusé s'inclina en signe d'assentiment.

« Duc Pietro de Nov** » ajouta lentement le président avec solennité, en se levant ainsi que les juges : « Vingt heures vont séparer cette audience, de celle de demain... Je vous adjure au nom de l'honneur de votre illustre maison, au nom de la vérité, de vous départir du fatal système que vous avez suivi jusqu'à présent .. Apportez enfin à la justice par des révélations sincères, les lumières qui manquent à vos juges, pour ne pas frapper en vous un innocent... ou absoudre un coupable ! »

La physionomie de Pietro refléta une intraduisible expression de douleur résignée, et d'une vive gratitude : avec un geste plein de noblesse il appuya sur son cœur sa main tremblante, salua profondément, et sortit d'un pas ferme, suivi de ses gardes.

Le lendemain, à l'ouverture de l'audience, lorsqu'en présence de l'auditoire attentif, inquiet, qui encombrait l'enceinte du tribunal, le président, d'une voix grave et altérée, demanda à l'accusé, assis sur la sellette, si les méditations de la nuit qui venait de s'écouler avaient amené chez lui une salutaire résolution .. s'il pouvait ou voulait enfin donner des explications à la justice, le duc de Nov** répondit d'une voix brève : « Non, monsieur le président. »

Alors, l'avocat des Ors** se leva. Dans une longue plaidoirie il reprit une à une les charges de l'accusation, fit valoir leur évidence, corrobora de ses remarques leur valeur : d'inductions en inductions, arriva, avec une infernale habileté, à établir presque palpable la preuve que le pistolet trouvé déchargé dans la main de la victime, y avait été placé après coup, par celle de l'assassin, et termina en appelant d'une voix retentissante les foudres de la justice humaine sur la tête du duc de Nov**, en réparation de l'assassinat du comte Francisco Ors**.

Ce plaidoyer cruel et passionné, n'avait pas été débité sans interruptions, sans exciter parmi les amis de l'accusé des rumeurs furieuses et provoquer de menaçantes démonstrations (1)... A l'atroce supposition que le pistolet avait pu être placé dans une main inerte... on vit Pietro de Nov** se dresser haut et fier, l'œil étincelant, les lèvres frémissantes... et prêt à confesser enfin une vérité terrible !... L'anxiété de l'auditoire était au comble, ses amis lui criaient : Parles ! parles, Pietro !

Mais le malheureux retomba sur son banc, ses bras s'étreignirent avec force sur sa poitrine haletante, et son regard empreint d'une énergique résolution s'attacha vers la terre...

Consternés, désolés, ses amis entouraient et parlaient avec une vivacité fiévreuse à l'avocat, qui venait d'être nommé d'office par le président, pour défendre l'accusé.

Au moment où il prit la parole, Pietro l'interrompit : « Monsieur, » lui dit-il avec dignité, « je ne puis être défendu... et je ne consens pas à l'être. Je vous remercie d'avoir accepté cette tâche impossible. »

Alors, du banc réservé au barreau, s'élança un jeune homme d'une expressive physionomie, en costume d'avocat : « Oh ! mais cela ne peut pas se passer ainsi ! » s'écria-t-il avec une chaleureuse indignation... Et s'adressant à l'accusé : « Duc de Nov..., mon père a été l'obligé de votre honoré père. Ah ! laissez-moi acquitter une dette de famille. » dit-il avec cet accent qui part de l'ame : duc de Nov..., permettez à un homme de cœur, qui a fermement foi dans votre honneur, de défendre votre honneur indignement outragé. Permettez-lui d'opposer des raisons... à de détestables calomnies ! La vérité, au mensonge ! Peut-être... suis-je en mesure, de porter quelque jour dans l'obscurité fatale qui environne cette horrible affaire : j'ai recueilli... »

(1) Déja un double duel, annonça-t-on autour de nous, avait eu lieu la veille au soir, après l'audience, entre deux amis du duc de Nov** et deux membres de la famille d'Ors**.

— Bocchi... interrompit vivement l'accusé, « mon secret est la part réservée à Dieu...Je n'accorde à personne le droit de soulever le voile qui le recouvre. Pas un mot de plus... Merci... merci, mon ami. »

Les émotions de cette séance sont réellement indescriptibles !

Le procureur-général trouva encore le courage d'ajouter quelques mots à l'appui de l'accusation... et il conclut à la peine de mort.....

Un silence effrayant régnait dans l'assemblée.

Les juges, en proie à une agitation visible, se levaient pour aller délibérer, lorsque du fond de la salle, il s'éleva une vive rumeur. Une femme se débattait entre les sbires qui cherchaient à la retenir, et disait d'une voix impérative et saccadée : Laissez-moi passer ! Laissez-moi passer! et, par un effort désespéré, elle les repousse, franchit la foule, arrive au pied du prétoire

Cette femme était vêtue de noir, un ample voile noir aussi, cachait sa figure, et l'enveloppait entièrement.

« Que voulez-vous? » lui demanda le président.

Elle porta la main à son cœur comme pour en comprimer les battemens précipités, elle essaya de relever sa tête abaissée, évidemment elle voulait parler, et ne le pouvait pas.

« Que voulez-vous? » réitéra le président avec sévérité, « Parlez, ou retirez-vous, vous troublez la triste solennité de cette audience. »

D'un geste rapide et désordonné, cette femme rejeta son voile qui retomba sur ses épaules... et de toutes parts retentirent les exclamations : « Térésina !! — sa fiancée!!

La belle et pâle figure de Térésina prit une expression d'énergie sauvage, ses grands yeux noirs étaient animés d'un feu sombre, son corps agité d'un affreux tremblement : au moment d'accomplir une grande résolution, sa faible nature de jeune fille succombait sous l'effort de sa volonté : c'est qu'il lui fallait fouler aux pieds à cette heure, la pudeur et la délicatesse d'une femme... Il lui fallait confesser hautement qu'elle était une misérable...

— O mon Dieu ! » dit-elle en joignant désespérément les mains, mon Dieu ! donnez-moi la force d'expier mon crime !! »

Sa tête s'inclina vers la terre, et elle laissa tomber ces paroles :

— Pietro de Nov** n'a pas assassiné Francesco Ors**.

« La nuit qui devait précéder mon mariage, je donnai un dernier rendez-vous .. à mon amant préféré... dans le pavillon sur les bords de l'Arno. De la terrasse de lui jetai la clé... Il franchissait la porte... Un homme l'arrêta, lui présenta un pistolet, en lui criant de défendre sa vie...

» *Deux coups partirent à la fois*... Je le jure devant le Christ !! » dit-elle avec force, en étendant la main et portant son regard désolé vers le crucifix.

Elle reprit avec effort : « De ces deux hommes, l'un a payé de sa vie ma basse trahison..... c'est Francesco Ors** ; l'autre est là, devant vous! Le noble, le généreux Piétro de Nov** est innocent !

» Depuis cette nuit fatale, sans doute il n'y avait plus que du mépris dans le cœur de Pietro pour Térésina avilie..... Mais il y avait dans son ame de la générosité, de la magnanimité, et il n'avait pas voulu racheter ses jours aux dépens de l'honneur d'une femme ! »

Du groupe que formaient les amis du duc de Nov**, un vieillard, les cheveux hérissés, l'œil hagard, semblable à l'ange exterminateur, la main droite étendue vers Térésina, hurla cet effroyable anathème : « Fille infâme ! dans ce monde et pour l'éternité je te maudis ! » — Et moi, » dit Pietro à celle qu'il avait tant aimée, « je te pardonne, infortunée ! L'expiation que tu t'es imposée sanctifiera ta mémoire dans ma vie à jamais brisée... Réfugie-toi dans le sein de celui qui accepte le repentir..... Là haut, du moins, tu trouveras grâce et miséricorde ! »

Mais l'objet de ce noble pardon y était alors insensible, la malédiction de son père l'avait foudroyée. On l'enleva mourante à travers la foule.

II.

A ces scènes déchirantes succédèrent de douces et reposantes émotions. Les fougueux accusateurs de Pietro avaient déserté la salle... Tout le monde exprimait hautement sa satisfaction, et chacun se félicitait, comme d'un succès personnel, du gain de cause dès lors acquis au généreux jeune homme, et ce fut pressé, enlacé dans les bras de ses amis qui avaient escaladé son banc de douleur, qu'il entendit prononcer son absolution, accueillie par des cris et des bravos délirans.

Et nous, nous aussi, nous nous étions tellement identifiés à ce drame, à ces émouvantes péripéties, que, dominés par une de ces influences qui excluent la réflexion, nous, oiseaux de passage dans cette ville, dans ce pays, qui ne devions plus revoir, ni probablement entendre jamais parler de cet homme ; cependant, nous aussi, entraînés, electrisés, nous suivîmes cette multitude italienne en délire, agitant au dessus des têtes des bouquets et des branches de feuillage, et portant en triomphe jusqu'à son palais, Pietro de Nov**...

Le lendemain de ce jour, *cent mille francs* furent remis par un inconnu à la supérieure du couvent des trapistines de Sol***, où la coupable Thérésina était entrée pour n'en sortir jamais... C'était le dernier présent de son fiancé !

Quelques jours encore après, au retour d'une longue et délicieuse promenade entreprise à l'aurore, avant la chaleur, sur l'Arno, bordée sur ses deux rives par de charmantes villas, de ravissans paysages, en approchant de la ville, déjà couverte des ombres de la nuit, le bruit de toutes les cloches tantôt lancées à toute volée, tantôt ralenties, inégales gémissantes, nous frappa : « Qu'es-ce? » demandâmes-nous à nos gondoliers dont le mouvement des lèvres indiquait une muette prière. — « C'est pour la duchesse de Nov**, morte hier au soir... La douleur l'a tuée ! » répondit l'un d'eux d'un ton brusque et chagrin, en appuyant son aviron avec une telle force, que nous manquâmes de chavirer.

Pauvre mère !! malheureux jeune homme !... Ainsi, il a tout perdu, tout, hors l'honneur ? » pensai-je, navrée.

Le matin suivant, au lever du soleil, nous nous enfuîmes de cette ville sur laquelle semblait planer le malheur ! où arrivés dans de joyeuses dispositions, nous n'avions éprouvé que de tristes émotions, et que nous quittions le cœur serré !

Six années avaient passé sur ces faits, mais les impressions tristes ne sont pas celles qui s'effacent .. Ma mémoire en conservait l'empreinte fidèle. Je me trouvais à Genève au commencement de septembre 18**, un des amis que j'étais allée y revoir, et auquel je parlai de mon vif désir de visiter *notre* belle route du Simplon et le mont Saint-Bernard, s'offrit pour m'accompagner dans cette excursion.

« J'en connais de vieille date la route! » dit-il en souriant, « il y a quelque quarante ans que, jeune, enthousiaste, enrôlé volontaire dans la quatre-vingt-seizième demi-brigade, en compagnie de quarante mille camarades, le sac sur le dos, à peine vêtus, à peine chaussés, mourant à peu près de faim, nous nous élancions en riant, en chantant la *Marseillaise*, à la conquête de l'Italie, en traînant nos canons à travers les Alpes, d'où nous fondîmes avec la rapidité d'un torrent sur l'armée autrichienne si vaine de ses succès de la veille... et que nous écrasâmes en courant : en ce temps-là... cela se passait ainsi! »

Nous partîmes, lui, enchanté de me servir de cicerone sur le théâtre des fabuleuses témérités de l'intrépide armée dont il faisait partie ; moi, heureuse de parcourir ces lieux tout tapissés des plus belles pages de notre histoire ! et où tout ce qui frapperait mes yeux, résonnerait dans mon ame...

Enfin, nous voici arrivés d'abord au pied du Simplon dont j'avais si long-temps rêvé la visite! Nous gravîmes doucement, facilement cette merveilleuse route créée par nous aux jours de nos splendeurs ! et je sentis mon cœur se gonfler d'orgueil à la vue de ces prodiges opérés, de cette victoire remportée par le génie français sur les plus grands obstacles qu'ait peut-être jamais opposés la nature !

Ah ! pensais-je avec joie, les monumens ont une durée moins incertaine que la mémoire des hommes, moins fragile que leur reconnaissance... Ces gigantesques travaux du moins, attesteront le passage des légions françaises dans ces contrées, réputées jusqu'à elles inaccessibles, et rediront d'âge en âge les immortelles gloires de notre France !

Peu à peu le chemin, mal entretenu, devint difficile, cahotant à mesure que nous approchions de la crête. Tout à coup le ciel si bleu, si serein, s'obscurcit, roula des nuages menaçans, un vent violent s'éleva; notre postillon pressa ses chevaux, atteignit à la hâte une des maisons qui, de distance en distance, bordent la route, et nous y remisa à l'abri.

Nous descendîmes de voiture et nous entrâmes dans une immense salle où à chaque extrémité se trouvait un énorme poêle : les murs en étaient dégradés, la toiture endommagée; s'il eût plu, nous aurions été mouillés. « De notre temps » me dit mon compagnon, M. R**, « nous aurions trouvés ces poêles bien chauffés, un gardien muni de tout ce qui est nécessaire pour porter secours aux voyageurs et les bâtimens clos et bien entretenus : des ingénieurs spécialement chargés de ce service, surveillaient les réparations de la route au fur à mesure des dégradations, et par l'ordre de l'empereur, lui adressaient directement, les plans des importans travaux qu'il y faisait exécuter d'année en année. »

— Et maintenant, dis-je, il paraît que les *nouveaux propriétaires* ne prennent pas tant de soins!

— Ceux qui nous ont remplacés laissent tout aller par calcul : c'est un moyen mesquin employé pour combattre l'admiration...

— Je vous comprends, dis-je en haussant les épaules.

— Qu'importe!

— Oh ! qu'importe, en effet ! Jamais le nom français ne périra dans ces contrées ! On a beau faire, il faut bien se résoudre à subir notre miraculeuse époque.

Ces réflexions, cette colère, nous étaient bien permises, à nous autres Français, en présence du délabrement impie de ces maisons de refuge, édifiées jadis à grands frais par nous sur ces lieux, splendidement entretenues avec l'or de nos conquêtes, et où, à cette heure, nous n'avions plus trouvé qu'un asile inhospitalier pendant la bourasque qui, par le plus beau soleil du monde, était venue nous assaillir tout d'un coup.

Le calme se rétablit. Nous remontâmes en voiture, et maintenant que j'avais vu *notre* admirable route, nous gagnâmes un gîte pour passer la nuit, d'où ensuite nous nous dirigeâmes à travers les sites les plus sauvages, vers le grand Saint-Bernard.

Nous pénétrâmes dans l'étroite vallée de la *Drance* par le col majeur jusqu'à Saint-Pierre, où finit le chemin praticable. Arrivés là, nous dûmes quitter la singulière petite voiture que nous avions prise, avec des guides, dans la vallée ; c'était une espèce de petit char monté sur quatro roues très basses, dans lequel on est assis de côté; train et brancard ne dépassent pas en largeur la croupe des mulets attelés l'un devant l'autre. Et tout cela, voyageurs compris, passe lestement et sans encombre dans des sentiers qui n'ont pas parfois 150 centimètres de largeur, bordés d'un côté par des blocs de glace entassés les uns sur les autres, formant arête

au-dessus de la tête, et de l'autre par des précipices sans fond où des torrens mugissent avec fracas : c'est à en rester folle d'effroi!

De Saint-Pierre, pour varier mes plaisirs...., c'est à dos de mulet qu'il nous fallut gravir le reste du trajet jusqu'au mont Saint-Bernard. Nous commençâmes courageusement notre ascension. Cependant après deux heures d'une persévérante escalade par des sentiers de glace, deux mortelles lieues, toujours à pic, nous séparaient encore de l'hospice, où nous devions passer la nuit. Et les derniers rayons du soleil couchant disparaissaient derrière les rochers, et le vent qui s'éleva avec violence faisait tourbillonner la neige autour de nous. Bientôt il n'y eut plus moyen de se faire illusion, la tourmente commençait... Puis nos guides, tout en cheminant à pied auprès de nous, charmaient leurs loisirs, en se racontant mutuellement les plus lamentables histoires d'avalanches, de fondrières, où hommes et bêtes étaient restés ensevelis sous la neige....

Et moi transie de froid et de peur en écoutant ces beaux récits, je maugréais du fond du cœur les grands chemins et ma rage de vouloir tout voir; et je promettais bien à Dieu, que si jamais je me retrouvais dans mon nid, au coin de mon feu, de n'en plus bouger!

Mes yeux invinciblement fixés vers le but que nous espérions atteindre interrogeaient l'espace.... Enfin! à travers l'obscurité complète qui nous environnait, il me sembla apercevoir dans l'horizon un point clair... Puis décidément briller une lumière : « Qu'est-ce que cela ? qu'est-ce cela ? lemandai-je vivement à nos guides.

— C'est le fanal de l'hospice, répondirent-ils tranquillement.

— Mon Dieu! je vous remercie, m'écriai-je dans ma joie.

Mon compagnon de voyage qui s'était endormi au balancement du pas lent et mesuré de sa mule, fut réveillé par ce colloque, et tout étonné de ma poltronerie, me dit en riant : « Etes-vous donc effrayée?

— Effrayée!... mais je me meurs de peur! » répondis-je bravement.

— Il n'y a pas de quoi pourtant! » dirent d'un ton narquois ces vilaines gens, dont les lugubres racontages m'avaient si fort épouvantée. « Ah ben! la nuit sera bien autrement diablement rude dans la montagne : c'est ceux qui arriveront après nous là-haut, qui pourront en rapporter des nouvelles un peu conditionnées... à la bonne heure! » ajoutèrent-ils.

Ces hommes, dont le métier est de vivre sur ces affreux chemins, qui font marchandise généreusement payée du péril des voyageurs, se complaisent dans les tempêtes... Et, à en juger par l'accent de regret qui perçait dans leurs sinistres prédictions, je crois, en vérité, que nos honnêtes guides auraient été ravis, qu'un grand danger, couru par nous, leur eût valu double salaire de notre reconnaissance.

Cette bonne aubaine leur échappa cette fois; vingt minutes après nous arrivions sur le plateau du Mont-Saint-Bernard... Il faut être femme et poltronne pour comprendre mes sensations à la vue de l'hospice, de ce gîte enfin atteint... et si ardemment désiré!

Et rien, rien ne peut donner une idée de la poésie de la scène qui frappa nos regards : l'église illuminée retentissait des chants sacrés, accompagnés des sons mélancoliques de l'orgue; les voix graves des religieux qui envoyaient au ciel leurs prières, se mariaient aux rugissemsns de la tempête, et parfois dominées par elle, cessaient de se faire entendre, pour en ressortir harmonieuses et pénétrantes; les cierges, en projetant leurs lueurs à travers les vitraux, dessinaient l'église gothique et les bâtimens noirs et irréguliers du couvent, seule trace d'habitation dans ce paysage désolé, où l'œil ne découvre que des montagnes neigeuses, et de gigantesques rochers!

Ces voix me faisaient du bien à entendre dans cette âpre solitude, d'où il me semblait que jamais je ne pourrais plus sortir... Je sautai à bas de ma mule, et instinctivement je me précipitai dans l'église, dans ce lieu éclairé, habité... Cachée derrière un pilier, je considérais avec respect ces hommes, agenouillés là, demandant à Dieu force et courage pour remplir la sainte et généreuse mission à laquelle ils se sont voués sur cette terre! J'admirais, émue, ces apôtres de la charité, le front humblement abaissé devant cette mystérieuse création... la grande et poétique figure du Christ... qui leur avait enseigné toutes les vertus, toutes les abnégations, tous les héroïques sacrifices! qui vécut et souffrit avec les hommes, qui mourut par eux et pour eux!

Ah oui! il y a de hauts encouragemens à la pratique de toutes les vertus sociales, dans les croyances du christianisme!

Je retrouvai M. R*** dans la salle commune, assis auprès d'un bon feu avec quelques voyageurs assez vulgaires, et, comme nous, en passage sous ce toit hospitalier ouvert jour et nuit à tous, riches ou pauvres.

Après un repas bien simple, mais abondant et bon, dont un religieux nous fit les honneurs avec une douce cordialité, on nous conduisit à nos chambres. Et, ma petite modeste cellule aux murs tout blancs, aux rideaux de serge verte, aux meubles de bois de chêne, tout cela propre, net, se revêtit, à mes yeux de toutes les pompes d'un luxe oriental en entendant le givre et la neige cingler sur les épais contrevens, et les grondemens du vent, semblables à ceux du tonnerre, ébranler le solide édifice.

Et, le lendemain, la dramatique scène dont je fus le témoin devait m'apprendre à quelle nuit! à quels affreux dangers! plus heureux que d'autres, nous avions échappé...

Le lendemain au petit jour, tous les étrangers étaient réunis, sous la même influence de tristesse, dans la salle commune : la neige qui était tombée avec violence toute la nuit enveloppait comme dans un linceul l'habitation, et ses abords ne laissaient plus apercevoir aucune trace frayée...

Retenus ainsi prisonniers, chacun de nous interrogeait avec anxiété les frères, les guides, sur les probabilités de la fin de cette tourmente, sur l'état des routes, et tous répondaient : qu'il ne fallait plus songer à quitter l'hospice de quelques jours... que quand bien même la neige cesserait à présent, il fallait que les voies pussent être reconnues et retracées, avant qu'il fut possible, pour nous, de reprendre les chemins.

« Vous êtes ici en sûreté, restez-y », ajoutèrent les bons religieux, dont les regards inquiets se portaient fréquemment vers le point par lequel nous étions arrivés. Plaise à Dieu! qu'il n'y ait pas de sinistre plus loin..

Nous apprimes alors que dans la nuit deux des chiens les plus exercés et les plus habiles de l'hospice avaient été evoyés à la découverte dans la montagne... et ils n'étaient pas encore revenus...

On leur attache au cou de petites sonnettes, qui, pour les malheureux égarés sont la voix de la providence! Si dans leurs courses investigatrices, les cris et les plaintes de quelque infortuné prêt à périr, viennent frapper leur oreille, ils accourent vers lui, le caressent, l'invitent à les suivre; si les forces l'ont abandonné, s'il ne le peut pas, l'un des chiens reste auprès de lui, l'autre revient chercher du secours: ils sentent et découvrent un corps humain à telle profondeur qu'il soit enseveli sous la neige; et, merveilleux auxiliaires des intrépides religieux, ils les conduisent dans les glaciers, les ramènent, s'ils s'en écartent, dans le chemin dérobé à leur vue; et arrivés sur le lieu du désastre, il leur indiquent la place par leurs hurlemens plaintifs...

Il faut avoir vu l'émotion du religieux qui, avec un accent pénétré, nous donnait ces détails, pour se faire une idée de la part accordée dans leurs affections à ces admirables animaux : ce sont les compagnons de leur rude vie, des dangers qu'ils affrontent ensemble, d'humbles amis dont le dévoûment les suit pas à pas, qui les aident puissamment à surmonter les périls, qu'ils partagent, de leur sublime mission! « Et lorsqu'ils succombent, des larmes sincères coulent sur leurs dépouilles, religieusement enterrées de nos mains, » nous disait le vénérable supérieur, qui était venu avec une bonté parfaite nous engager à nous résigner, à prendre patience... et dont la noble et expressive physionomie me frappa, en même temps que son air doux et bon, ses manières simples et dignes à la fois, m'attirèrent vers lui de ce moment

Oh! comme je comprenais bien tout cela! que j'aimais aussi ces adorables chiens! combien je m'intéressais aussi à leur retour! que j'aurais voulu qu'on allât à leur secours! Mes yeux ne se détachèrent plus de la montagne.

Mais à ce moment la tempête était arrivée à son plus haut degré d'intensité. Il n'y avait pas moyen de mettre qui que ce soit dehors : pas même un de nos braves chiens, pour aller à la recherche de ***Hardi*** et de ***Sauveur***! me répondit tristement le supérieur que je questionnais sans cesse.

Enfin la neige diminua de violence, mais le vent était toujours furieux. Vers huit heures, un bruit lointain de sonnettes bien connu de toute la maison annonça le retour des messagers : un seul parut... haletant, et dès qu'il fut près des bâtimens, il fit volte-face, en poussant des plaintes dans la direction d'où il revenait...

Il y a un sinistre dans la montagne! quelque malheureux perdu dans les neiges! s'écrièrent les religieux en se précipitant dehors...

Aussitôt quatre d'entre eux enlevèrent deux civières sur lesquelles on jeta à la hâte des peaux de moutons et des couvertures; deux autres, munis de cordiaux et de longues perches, prirent la tête du convoi... Ils partirent, précédés du bon chien qui marchait en avant en faisant retentir les rochers de ses aboiemens joyeux comme pour indiquer là-bas... qu'il amenait du secours.

La table du déjeûner était servie, mais aucun de nous ne pensa à s'en approcher, à l'exception, cependant, d'un gros homme qui, au milieu de l'émoi général, ne perdit pas un coup de dent! établi depuis le matin auprès du poêle, il était resté imperturbablement étranger à tout ce qui se disait et se passait autour de lui : c'était un marchand colporteur qui deux fois par an s'arrêtait à l'hospice dans sa traversée de Gênes en Suisse où il allait débiter ses soieries Et comme pour son propre compte il bravait journellement le péril, il ne prenait pas autrement souci de celui des autres : lui, et sa balle en sûreté.... rien ne l'intéressait plus.

Hélas! hélas! il n'est pas besoin de monter jusqu'au haut du grand St-Bernard, pas même de courir les grands chemins, pour rencontrer le type repoussant de ce colporteur génois...

Quatre éternelles heures s'écoulèrent... Le temps était redevenu affreux, ni hommes ni bêtes ne reparaissaient... La consternation était au comble! Les religieux priaient au chœur... Nous tous, dans un morne silence, le visage collé aux étroites fenêtres, nous dévorions l'espace!...

Midi sonnait au beffroi du couvent lorsque nous aperçûmes un brancard, avançant péniblement, porté par deux religieux... Puis un autre... Cette fois ils n'étaient pas vides!.... Sur chacun, était étendu un homme agonisant...

« Deux de nos frères manquent! » s'écria avec angoisse le supérieur.

— Ils viennent, » répondirent les autres, le front ruisselant de larges gouttes de sueur, et dont la voix altérée, révélait l'affreux épuisement...

Malgré le vent, malgré la neige, tous nous étions dehors, entourant les deux brancards. Bientôt les deux autres religieux, suivis des chiens, parurent : l'un d'eux, d'une haute taille, portait sur son dos, un malheureux, dans une immobilité complète, qu'à ses pauvres vêtemens, nous reconnûmes pour un guide...

Et nous tous spectateurs de cette saisissante et sublime scène, tous, nous tombâmes à genoux devant ces nobles martyrs de la charité! J'attrapai un bout de la robe de ce religieux qui, exténué, défaillant, n'avait plus la force de se soutenir, j'y imprimai avec vénération mes lèvres... Je n'aurais pas osé presser la main de cet homme, en vérité!

A ce moment, le vent en s'engouffrant dans son capuchon, le rejeta sur ses épaules... « Piétro!! m'écriai je stupéfaite, Piétro de...!!! » Mais l'expressif regard que le religieux attacha sur moi, fit expirer inintelligible le nom illustre... qui allait indiscrètement s'échapper de ma bouche...

J'avais devant les yeux le duc de Nov..., non plus vêtu avec une élégante recherche, non plus, quoique dans les fers, et quand même! entouré du luxe, des pompes de l'opulence. Cette fois, il m'apparaissait sous l'humble costume des religieux du Mont-St Bernard, sous une grossière robe de bure... Ce visage si abattu, si profondément altéré, je l'avais vu quelques années avant, animé de tant de vie et de jeunesse!... Ce front si pur alors était labouré de rides précoces... et ces beaux cheveux noirs, maintenant déjà rares, comme fauchés... Qu'était devenue aussi cette puissance de regard, alors, que ses yeux lançant des éclairs, semblaient défier les hommes de douter de son honneur et de reconnaître en lui, le noble Piétro de Nov**, un vil assassin!...

Une souffrance intraduisible naissait de cet examen, de ces souvenirs... On sentait que l'infortuné avait subi toutes les douleurs, qu'il succombait sous les tortures morales... car, sa tête d'une expression toujours énergique et fière, retombait vaguement inclinée..., car sa haute taille était courbée.... Et il avait à peine trente ans, cet homme! Mon Dieu!!

L'effet que produisit en moi cette rencontre à travers les rochers, la tempête, la scène de désolation où il remplissait un si magnifique rôle, est inexprimable! Toute ma vie je verrai devant moi, cette noble et pâle figure empreinte d'une résignation désespérée... cette mort de l'ame!...

On emporta les mourans. Des lits chauffés à l'avance les reçurent, tous les secours leur furent prodigués.

Mais non plus les admirables chiens qui venaient de sauver la vie à trois hommes, ne furent pas oubliés! Les religieux d'abord, et nous tous après, les remerciâmes par nos caresses, qu'ils recevaient fort courtoisement. Pendant le temps que je passai à l'hospice, j'étais parvenue à force de prévenances à m'insinuer assez avant dans les bonnes graces de *Sauveur*, pour que chaque matin il accourut à ma voix; puis il dressait délicatement ses énormes pattes blanches sur mes épaules, et nous nous souhaitions le bonjour.... Que j'aurais voulu être assez riche pour offrir une telle somme de *Sauveur*, que les bienfaisans religieux en vue des misères qu'elle servirait à soulager, ne pussent consciencieusement la refuser!

III.

Dans la soirée, nous eûmes de rassurantes nouvelles des pauvres voyageurs. Tous trois avaient repris connaissance, et quoique bien faibles encore, étaient hors de danger. Nous apprîmes aussi les détails de la course du matin dans la montagne.

Les frères, guidés par *Hardi*, après des difficultés, des efforts inouïs, parvinrent à une espèce de fondrière; là, ils trouvèrent trois hommes étendus sans mouvement, se tenant encore par le bras, tels qu'ils étaient tombés; et ayant cherché sans doute, en s'enlaçant les uns aux autres, à opposer une plus forte résistance au vent et à la neige, qui les frappaient en face. L'autre chien, resté auprès des corps ensevelis sous trois pieds de neige, était parvenu à l'éparpiller autour d'eux, à enlever de dessus leurs poitrines ce poids glacé, et il les tirait par les membres, il les lèchait, il cherchait à les réchauffer, il ne les abandonnait pas, le bon animal!

Tel est le spectacle qui se présenta aux religieux en arrivant sur le lieu du désastre: ces hommes respiraient encore; on fit pénétrer à grand peine, dans leurs lèvres crispées, quelques gouttes des cordiaux apportés; on les enveloppa dans les couvertures, et sans qu'ils eussent encore repris connaissance, on se mit en devoir de les enlever. Mais ils étaient trois, il n'y avait que deux civières, et un corps placé sur chacune d'elles, était pour deux porteurs la charge plus que suffisante dans ces affreux sentiers glissans.. Et cependant, la mort de l'homme qui serait resté en attendant de nouveaux secours, était imminente!

Alors, un des religieux, le frère Théodose, le chargea sur ses épaules... Assisté par un autre, et se relayant dans ce pieux office, succombant sous la charge sans jamais abandonner leur fardeau, ils étaient parvenus par des efforts surhumains à arracher cette proie à la mort!

Retenus nous-mêmes dans ces horribles lieux, sans pouvoir encore prévoir quand nous en sortirions, car le mauvais temps ne discontinuait pas, on comprend combien ce saisissant épisode dut nous impressionner: nous étions sans cesse occupés des pauvres ressuscités.

Le lendemain matin, j'appris du supérieur que ces voyageurs étaient: un grand seigneur italien, le comte de Bellamonte, son domestique, et leur guide. Une reconnaissance touchante a eu lieu hier, poursuivit-il, entre le comte revenant à la vie, et l'un de nos frères qui aidait à le frictionner...

— Eh! c'est le frère Théodose? interrompis-je involontairement.

Il fit un geste de surprise, et dit en hésitant: Le connaissez-vous donc, madame?

— Je l'ai vu deux fois... il y a six ans... Mais les circonstances auxquelles se rattache ce souvenir ont incrusté ses traits dans ma mémoire, répondis-je tristement.

— Alors, dit-il avec émotion, vous savez ses malheurs... vous connaissez son illustre origine, son nom... ne le prononcez pas ici.... Sa vie nouvelle à jamais fixée... s'écoule dans les pratiques de la plus ardente charité! Sa fortune considérable est toute employée en bonnes œuvres qui passent par mes mains... Moi seul, de la maison, possède son secret: vis à vis de tous, il a voulu renoncer à sa supériorité de fait, le noble jeune homme; aux yeux de tous, il a voulu rester le plus humble entre ses frères!

Nous nous promenions tous deux seuls, le supérieur et moi, dans le préau qui sert de promenade lorsque le temps ne permet pas de sortir: il faut savoir que ces pauvres solitaires, séquestrés du reste des humains pendant huit mois de l'année sur leur horrible pic, voués à toutes les privations morales, accueillent avec joie les étrangers dont la conversation peut leur offrir l'échange des idées, quelques distractions enfin, dans leur vie sauvage et monotone, isolés qu'ils sont du monde, et de ses retentissemens quelconques!

La sainte et gratuite hospitalité du couvent n'est jamais limitée, on ne dit jamais à personne: c'est assez... Le départ du voyageur pauvre comme riche est toujours volontaire. Un tronc placé dans l'intérieur de l'église reçoit discrètement les offrandes, et la main qui y a déposé son tribut d'admiration et de gratitude reste inconnue.

L'hospice du Mont-Saint-Bernard est situé sur le point le plus élevé où jamais l'homme ait osé porter sa demeure. On lit en caractères gothiques gravés profondément dans une des pierres extérieures du vieil édifice, que son élévation est de 2,513 *mètres au-dessus du niveau de la mer*, la date de sa construction remonte au *dixième siècle*, par un pieux Savoyard nommé Bernard de Menthon, et *lequel*, y est-il dit, *a formé cet établissement, dans cette contrée inhabitée, en vue, et afin, qu'il y soit donné à toute heure de jour et de nuit, secours et refuge à tous les malheureux.*

Mon Dieu! qu'elle est puissante la religion dont les croyances célestes inspirent l'emploi des richesses de ce monde à de telles œuvres, à de tels holocaustes à l'humanité!

Ce lieu est l'éternel séjour des tempêtes, des frimas et des glaces... Pour y parvenir, à plusieurs lieues à l'entour, on passe constamment dans la neige en été, et il y gèle toujours; à peine on y compte, dans l'année entière, dix jours purs et sereins... On voit les nuages se former à plus de trois mille pieds peut-être au-dessous du sol, puis en se condensant s'élever graduellement vers l'horizon, où ils disparaissent bientôt dans les brumes grises, qui forment le ton de ce ciel éternellement attristé.

Il n'y a pas de terre ni aucune végétation autour du couvent, bâti sur le roc. A cinq minutes de distance, on trouve un petit lac, de l'aspect, le plus triste qui peut avoir vingt minutes de tour. Ses eaux sont noirâtres... elles ont quarante pieds de profondeur vers le milieu; leur écoulement produit un ruisseau qui, arrivé sur les versans, se précipite en torrent dans la vallée d'Aoste. Aucun poisson n'habite ses ondes glacées, on a tenté vainement de l'y acclimater: aucune verdure n'égaie ses rives mélancoliques... Partout, partout autour de soi règne la désolation, un effrayant silence!

Parmi les étrangers en séjour à ce moment à l'hospice, je me trouvais seule de femme, et le vénérable supérieur fut parfait pour moi. Il cherchait par ses gracieuses prévenances à diminuer, disait-il, l'ennui de ma prison improvisée, et il réussissait toujours dans ce charitable office. Ses causeries, pleines de faits et de choses, m'intéressaient vivement; je ne me lassais pas de le questionner ni de l'écouter, et avec une complaisance inépuisable, il satisfaisait mon insatiable curiosité.

A un esprit élevé, un sens profond, un tact remarquable, un cœur enthousiaste et chaleureux; à un caractère fortement trempé, il réunissait par un contraste plein de charmes, l'ame candide, la gaîté et la bonne simplicité d'un enfant! Et comme le pittoresque de ses expressions s'harmonisait bien avec son existence de solitaire, avec sa vie tout à jour... avec les naturelles et abruptes décorations qui entouraient le piédestal où sans s'en douter posait le vieillard!

Depuis quarante ans il habitait là... Cependant là, sur ce pic sauvage, il avait beaucoup appris, beaucoup vu... sous ses yeux s'étaient opérés les prodiges de nos soldats en 1800... Et ni l'âge, ce cruel modérateur de l'enthousiasme, ni le temps, n'avaient pu attiédir chez le vieillard les impressions du jeune homme... son imagination conservait le calque fidèle de ce merveilleux épisode de la merveilleuse époque... et c'était en traits de feu qu'il racontait: *Les fabuleuses intrépidités de l'armée française, escaladant les nuages, venant un beau matin camper, musique et tambours en tête, sur la cime du grand Saint-Bernard!*

Mais voilà que selon ma mauvaise habitude je saute d'un sujet à un autre! Je redirai plus loin les curieux et amusans détails que me donna le témoin oculaire de cette grande scène. Le jour dont je parle nous ne nous entretînmes que de ce noble Piatro; j'y reviens:

Comment, demandai-je, cet homme élevé dans toutes les molesses du luxe, habitué à toutes les jouissances d'une existence élégante et parée, au monde, à ses bruits, à son mouvement... comment a-t-il pu, peut-il vivre de votre vie si rude, si austère, toute de privations de tous genres, de fatigues, de périls incessans?... Comment enfin lui, né sous le resplendissant soleil de la chaude et poétique Italie, a-t-il pu s'accoutumer, s'acclimater dans ces lieux sauvages, sur cet affreux rocher aux neiges éternelles, à l'atmosphère éternellement glacée?... Je ne le comprends pas!

— Par l'effort d'une forte et inflexible volonté... me répondit-il. Vous ne savez pas ce qu'une foi vive, une conviction ferme, ou le désespoir...

peuvent faire braver et supporter à un homme résolu à se broyer dans la lutte, plutôt que de fléchir!

Sur cet *affreux rocher*, dit-il avec un triste sourire, sous ce pauvre toit dénudé, un heureux, un grand de ce monde, brisé par la tourmente des passions, a retrouvé du calme, une espérance, une haute espérance... quand toutes les espérances terrestres lui avaient dit adieu!... Dans cette existence utilement remplie, il a puisé la force de supporter en homme de cœur l'adversité; dans ces périls, en exposant sa vie pour secourir l'humanité, il a trouvé la rémission d'un crime... il a apaisé le remords rongeur de la mort de sa mère chérie, causée par sa folle passion... Et déjà! déjà dès ce monde, l'expiation que s'est noblement imposée Pietro de Nov** a trouvé sa récompense!

Oh! comme je me sentais petite... comme je prenais en pitié mes réflexions de tout à l'heure, en présence de ces grands enseignemens donnés avec tant de simplicité.

Une première fois, reprit-il, il vint ici sombre, muet, seul avec un guide pris au pied de la montagne; ses domestiques et ses bagages l'attendaient dans la vallée de la Drance; puis il y revint encore, encore... toujours seul. Ses séjours chez nous étaient plus ou moins prolongés. Il s'asseyait à notre table, partageant notre maigre pitance, plus maigre encore que celle des voyageurs... dit l'excellent homme en souriant; il nous accompagnait dans toutes nos courses, quelquefois au chœur... et peu à peu ainsi, à l'habit près, il vécut de notre vie. Nous ne le questionnions jamais; nous le considérions comme un ami souffrant et malheureux, et nous ne lui demandions pas compte de ses singularités.

Il n'y a que trois ans que le frère Théodose a prononcé ses vœux. Avant de s'unir à nous par des liens indissolubles, avant que nous l'acceptassions pour *nôtre*, il voulut que je lusse dans son passé... Il me livra son ame ulcérée, ses secrets, dont je n'acceptai la confidence que pour en partager avec lui le poids! Oh! ce n'est pas sans peine que la victoire nous est restée.

Qu'il y avait de bonté dans ce *nous*... du digne supérieur, s'associant ainsi aux misères morales d'un de ses frères!

— C'est que, sous ce *resplendissant soleil de la chaude et poétique Italie*... reprit-il avec une douce ironie, les passions aussi, comme une lave brûlante, circulent dans les veines, corrodent et dévorent la vie! Le brillant duc de Nov*** avait eu de nombreux succès... Il n'aima qu'une fois... et fut trahi.... bassement, indignement trahi! Vous ne savez pas tout!... Et cependant, celle dont un abîme le séparait... qu'il ne pouvait plus revoir dans ce monde... celle qu'il méprisait, il l'aimait encore... il l'aimait à en perdre la raison, l'infortuné!

Je ne comprends pas grand'chose aux peines de l'amour, moi, ajouta-t-il avec sa bonne naïveté; mais, qu'importait! il fallait panser toutes les plaies de cette pauvre ame endolorie, et je pleurais avec lui.

— Vous êtes admirable! m'écriai-je émue, prête à tomber à genoux devant l'humble robe de bure qui recouvrait tant de vertus, tant de généreuse indulgence...

Lui, tout surpris, répondit :

— En quoi, admirable?... Qui donc reste insensible devant un malheureux, devant une douleur vraie?

— Ah!... ailleurs qu'ici, cette adorable charité ne se rencontre guères! dis-je avec amertume; dans le monde *réel*, dans notre monde on ne sait pas s'asseoir huit jours de suite au chevet du malade, ou au foyer de l'affligé; et si, par exception, le monde compâtit aux douleurs, il faut qu'elles passent vite... autrement, il ne les comprend plus...

— Je le plains! il se prive volontairement des meilleures jouissances de notre passage sur cette terre! dit-il simplement.

Mais ce récit venait de réveiller tout mon intérêt : j'avais tant désiré connaître ce qui se rattachait intimement à ce sombre drame!

— Serai-je indiscrète, demandai-je au bon supérieur, en vous priant de m'apprendre les circonstances qui avaient précédé le mariage arrêté du duc de Nov**, et le fatal dénoûment dont j'ai vu se développer au tribunal les terribles conséquences? »

— Non, répondit-il; car, dans tout ce qui vous reste à connaître, il n'y a que gloire et honneur pour le généreux Pietro.

Une famille de petite noblesse du pays, pauvre, habitant une modeste villa dans le voisinage du palais Nov** : un père déjà âgé, la mère, deux fils et une fille la composaient. La gêne y subsistait depuis long-temps, les faibles revenus ne suffisaient pas aux charges, et par suite d'emprunts successifs, le moment arriva où la maison, saisie par les créanciers, fut mise en vente. La pauvre famille expropriée allait se trouver sans asile et réduite à la misère.

La duchesse de Nov** et son fils, instruits par leur chapelain de l'affreuse position de leurs voisins les Venuz**, vinrent à leur secours : la villa fut rachetée en leur nom aux créanciers, et la veille du jour que la malheureuse famille devait la quitter à jamais, elle reçut le contrat de vente quittancé qui l'en faisait rentrer en possession.

A ce service si noblement rendu ne se borna pas la sollicitude des généreux protecteurs qui l'avaient préservée d'une ruine complète : successivement, par les démarches et le crédit du duc de Nov**, qui, avec tout l'entraînement de la jeunesse, et l'exaltation d'une belle ame, avait adopté dans son cœur, ses protégés, l'un des fils obtint une sous-lieutenance dans un régiment napolitain, l'autre fut placé dans la marine, et la bourse de Pietro couvrit les frais de leur équipement. La duchesse de Nov** se chargea de l'éducation de la jeune fille, belle comme un ange, âgée de douze ans, que la détresse de ses parens avait jusque-là fait négliger. Elle fut mise au couvent, et pendant les trois années qu'elle y passa, la duchesse l'entretint, et paya sa pension.

Des relations journalières et presque intimes s'étaient établies, on le comprend, entre les bienfaiteurs et les obligés. Le temps avait marché : Teresina, toujours belle, charmante maintenant, rentra dans la maison paternelle.

Un an après, Pietro de N**, unique héritier et représentant des deux plus grandes maisons de l'Italie, déjà en possession par la mort de son père d'une immense fortune, suppliait à mains jointes sa mère d'accepter pour fille celle qu'il aimait : la pauvre, l'humble Terésina Venuz**.

La duchesse de Nov** avait rêvé pour son bien, pour son noble fils une autre alliance que celle-là... un autre avenir... Blessée dans son ambition de mère, froissée dans les susceptibilités de sa haute origine : Pietro, répondit-elle en attachant sur lui un doux et triste regard, cette fantaisie de jeune homme passera... et les regrets demeureront... On ne brave pas impunément les convenances du rang où le ciel a marqué notre place dans la société.

Mais la tête était volcanisée, le cœur pris...

— Ma mère, s'écria-t-il vivement, si les *exigences* de ce rang doivent me coûter le bonheur, ah! mieux vaudrait mille fois pour moi, être le pauvre pêcheur qui ne possède que sa barque et ses filets, et du moins épouse la femme qu'il aime!

— Duc de Nov**, reprit-elle avec autorité, si vous voulez vous marier, faites que vos fils ne vous reprochent pas un jour d'avoir moralement et matériellement amoindri l'héritage de leurs ancêtres, dont vous n'étiez que le dépositaire...

Mon bien aimé fils, ajouta-t-elle avec une caressante et fière inflexion, si tu veux te marier, à Florence, berceau de ma famille, il n'est pas une porte de palais où tu frapperas en vain... à Naples, lève les yeux aussi haut que tu voudras... les plus anciennes maisons tiendront à honneur de mêler leur illustre race à la tienne, leurs écussons à tes écussons... Mon noble enfant! s'écria-t-elle, l'attirant sur son cœur, ne me donne pas la douleur mortelle de pleurer sur ton existence gaspillée, sur ton caractère dégénéré!

Six mois s'écoulèrent encore. L'amour de Pietro s'était accru et de l'obstacle que rencontrait sa volonté, et de la résistance qui, pour la première fois, était opposée à ses désirs, toujours prévenus jusqu'ici par la tendresse passionnée de sa mère.

Triste, soucieux, il s'absentait souvent... Déjà étaient envolées les bonnes et douces heures de l'intimité et de la confiance qui toujours avaient passé si rapides avec l'ame si tendre, si dévouée de son heureuse enfance, de son heureuse jeunesse... Et quand il revenait à elle, ce n'était plus qu'à travers des larmes furtivement essuyées, qu'il voyait briller le sourire qui saluait son retour...

Et il souffrait! il souffrait lui aussi! mais il aimait comme aime un jeune homme de vingt quatre ans, comme un fou! disait en haussant les épaules le bon religieux qui, ainsi qu'il en convenait, ne comprenait pas grand'chose à l'amour...

Un soir, une de ces belles et lumineuses soirées d'Italie, reprit-il, la duchesse et son fils, tous deux, sous l'empire d'une idée fixe, se promenaient silencieusement sur la magnifique terrasse du palais Nov***, qui domine l'Arno, et dont les eaux transparentes réfléchissent la majestueuse architecture, les délicieux jardins; une brise légère en apportait les suaves parfums, la lune pure et brillante éclairait les gracieuses colonnettes de marbre blanc, les caisses d'arbustes rares, à travers lesquelles passaient et repassaient abattus, tristement insensibles à ces prestiges... les heureux possesseurs de ce séjour enchanté!

Un soupir étouffé vint retentir dans le cœur de Piétro. Il passa doucement son bras sous celui de sa mère : Pourquoi t'affliger? lui dit-il avec tendresse, je ne ferai que ce que tu voudras...

— Et ton repos perdu! ton bonheur compromis par cette folle passion! dit-elle avec angoisse.

— Oh! non pas folle! non! s'écria-t-il avec exaltation. Les calculs de l'orgueil et de l'ambition abandonnés... et tout, tout justifie mon amour pour Teresina, ma mère! Les grâces, toutes les séductions qui enivrent le cœur, elle les possède! Les vertus, les qualités qui donnent le bonheur elle les apporterait dans notre heureuse union!... Son visage d'ange reflète son ame angélique!...

Ma mère chérie, c'est une fille accomplie que je veux te donner, que je veux placer à côté de moi à tes genoux!... Oh! ne la repousse pas! disait-il avec instance. Si elle est pauvre, est-ce que je ne suis pas assez riche pour tous deux?

Dans l'ame généreuse de la duchesse ce n'était pas la pauvreté de Teresina qui lui était imputée à tort..... Mais d'ailleurs encore elle n'avait pas une opinion aussi favorable de la jeune fille au visage d'ange. Elle l'avait étudiée depuis quelques mois... et elle craignait que ses dehors enchanteurs ne recouvrissent beaucoup de sécheresse de cœur, beaucoup de dissimulation, beaucoup de légèreté...

La glace une fois rompue, Pietro laissa exhaler sa souffrance si long-temps comprimée. Il déclara à sa mère que la vie désormais sans Teresina, il ne la comprenait plus... qu'il pouvait mourir..... mais oublier, jamais.

— Pietro, lui dit-elle avec une amère tristesse, les craintes que je t'ai

exprimées sur le caractère de cette jeune fille, comme mes prières ardentes de différer pour mieux l'observer encore, ont été également dédaignées... Les lois te donnent le droit de disposer de ton avenir...

—Jamais! jamais! interrompit-il impétueusement. A toi ma mère bien aimée, à toi seule je reconnais à toujours le droit d'en disposer : j'attends de ta volonté avec une égale soumission mon bonheur, ou mon malheur éternel! Décide..., ma mère chérie!

Elle lui tendit les bras, il s'y précipita, et la pauvre mère, la tête penchée sur l'épaule de son fils, lui disait en sanglottant : Mon bon, mon noble enfant! je te donne mon consentement, mon approbation... Non : fasse le ciel! que tu ne te le regrette jamais!...

Ce fut ainsi qu'elle accepta pour fille celle que son instinct de mère repoussait.

Alors seulement, le duc de Nov** déclara et son amour et ses espérances à celle qui en était l'objet : dans sa délicatesse exquise, le bienfaiteur de la pauvre famille Venuz** n'avait pas voulu qu'elle eût à dévorer les dédains qui repoussaient son humble alliance... et jusqu'ici il avait souffert seul en silence.

Six semaines après, tout était préparé pour le mariage... La bénédiction nuptiale devait être donnée aux jeunes époux dans la chapelle du palais Nov**. De magnifiques présens et de l'or, répandus avec profusion dans la maison de la fiancée, témoignaient de la bonté, de l'amour du généreux Pietro... Et elle recevait ses dons... et elle répondait aux témoignages de sa tendresse!... *Amour pour amour*! lui disait-elle, le soir qui précédait le jour de leur union...

A minuit il la quitta : Ah! pensa-t-il enivré, encore quelques heures, et nous ne nous séparerons plus!... Demain ma douce, ma belle Teresina sera ma femme... ma femme adorée!

En rentrant, son domestique lui remit un billet apporté dans la soirée : voici ce qu'il contenait :

« Pietro de Nov**, vous êtes indignement trompé.

« Teresina Venuz** est une infâme. Depuis un an, le comte Francesco
» Ors** est son amant; mais il est pauvre et vous êtes riche... Cette nuit
» elle le recevra à une heure dans le pavillon sur les bords de l'Arno. »

IV.

A une heure moins un quart, le duc de Nov***, muni de deux pistolets, se dirigeait vers les bords de l'Arno. Arrivé près du pavillon, il se plaça dans un renfoncement que formait le mur du jardin. Quelques minutes après, un homme enveloppé d'un manteau s'approcha de la porte du pavillon; il chanta à voix basse le refrain d'une barcarolle nouvelle; des pas légers se firent entendre, et de la terrasse descendit une clé suspendue à un ruban; l'homme s'en empara, il ouvrait la porte quand une main de fer le retint. Une bouche écumante de rage jeta ces mots : Voici un pistolet, défendez-vous. Deux coups furent échangés... des deux hommes, un seul resta debout... une femme épouvantée ouvrit la porte du pavillon... des cris lamentables furent entendus long-temps par celui qui s'éloignait aussi mortellement frappé que le cadavre étendu sans vie sur le terrain!

Cette terrible scène n'était que le prélude d'autres malheurs, et vous savez le reste! et maintenant vous comprendrez mieux le duc de Now**, sous les habits d'un religieux du Mont-Saint-Bernard.

— Oh! oui, maintenant je le comprends ici... dis-je, c'est dans l'exaltation du martyr qu'il puise le courage de subir la vie!

Depuis ce moment, entre le vénérable supérieur et moi, notre connaissance qui ne datait que d'hier, qui devait finir demain, prit les bonnes allures de l'intimité : il aimait à causer, moi à l'écouter, c'était toujours quelques heures agréables dérobées, de mon côté, du moins, à la monotonie du reste de la journée! Et chaque matin je ne manquais guère de me trouver à sa sortie de l'office dans le préau.

Que d'idées, de suppositions de toutes sortes me passaient par la tête, à son sujet! Pourquoi, et comment lui-même, était-il arrivé et resté sur cet horrible pic?... Quelles circonstances extraordinaires, quels évènemens plutôt, avaient décidé sa vocation pour cette sainte, mais à mes yeux intolérable existence?... Car cet homme, on le voyait bien encore, avait dû posséder les avantages extérieurs qui aident à réussir dans le monde, à y obtenir des succès, à y plaire; d'autre part encore, les moyens intellectuels de s'y bien caser lui étaient dévolus : il avait de l'instruction, de profondes ressources dans l'esprit; le feu sacré de l'intelligence se reflétait sur sa physionomie fine et mobile; il parlait un langage élevé; et, si, par une anomalie que je ne m'expliquais pas, il était dans une ignorance à peu près complète des usages, des façons, de ces mille riens enfin qui constituent la science du monde élégant, par contre cependant la distinction naturelle de sa personne et de ses manières y marquait bien positivement sa place : Pourtant! pourtant il l'avait dédaigneusement repoussée du pied, à l'âge où les perspectives de la vie se présentent si riantes, où l'avenir se déroule si facilement heureux à nos yeux fascinés! Il s'était enfui loin, bien loin des hommes, au désert... Et sur ce thème, que de saisissans et dramatiques incidens mon imagination en travail me développait avec complaisance! Mais le moyen de risquer ces *pourquoi* et ces *comment* audacieux, de dire à un vénérable religieux : Racontez-moi les étonnantes aventures dont je vous fais le héros?...

Nous avons bien ri ensemble du roman dont je le faisais gratuitement le héros, après que, dans sa bonne simplicité, et sans se douter qu'il satisfaisait une de mes plus ardentes curiosités, il m'eût fait lire à découvert la pure et et noble page de son passé.

Et cela tout naturellement : je voulais obtenir du bon religieux les détails de ce fait immense de notre histoire, dont il avait été le témoin oculaire : l'arrivée et la halte de l'armée française sur le plateau du grand Saint-Bernard .. Cet inaccessible théâtre où nos géantes légions osèrent un jour aller planter leurs drapeaux!! Ces curieux et si glorieux détails, posée que j'étais sur les lieux du prodige, m'intéressaient bien aussi! Je les lui demandai, il me les donna avec son cœur, avec son ame, tremblant d'émotion... A notre immortel passage, pour lui était attaché le souvenir d'un seul évènement qui eût agité sa paisible vie, dans lequel se résumait indivisible l'une de l'autre toute son histoire, sa courte et touchante histoire... Et c'est ainsi que j'appris ce que je mourais d'envie de savoir.

— Vous ne savez pas le plaisir que vous me procurez en me demandant de retourner pour et avec vous, dans ces merveilleuses choses dont le souvenir ne se refroidira qu'avec moi dans la tombe! me disait l'enthousiaste vieillard. Plus d'un tiers de siècle a passé là-dessus... tout m'est présent comme si c'était hier, et j'aurai du bonheur à vous les redire.

Je ne parle que bien rarement de l'arrivée et de la halte de votre géante armée, là... sur ce pic, où d'âge en âge restera glorieusement incrustée la trace de ses pas... Avec les étrangers, les envieux des gloires de la France, je n'en parle jamais, non, non... Avec vous autres Français, oh! c'est bien différent! Mes paroles, je le sais bien, feront vibrer toutes les cordes sonores de votre ame, mes impressions y trouveront des retentissemens .. C'est une magnifique scène de famille que je vous retracerai, à laquelle vous assisterez le front haut, le regard rayonnant, et comme le mien votre cœur battra vite et fort à ces grands souvenirs! Et voyez-vous, ajouta-t-il avec sa délicieuse naïveté, ce n'est que dans ces conditions sympathiques avec mon auditeur, que je puis, que je veux causer de ces choses-là.

C'était le 20 *mai* 1800. Cette date est inscrite dans ma mémoire comme elle l'est dans les annales du couvent.

Quelques quarante-huit heures avant seulement, un officier nous arriva, porteur d'un ordre, et d'une forte somme en or, expédiés par le général Bonaparte, à l'effet par nous, d'avoir à nous procurer en plus grande quantité possible, et dans le plus bref délai, pain, viande et vin. En d'autres termes, et comme s'il s'agissait de la chose la plus simple du monde, d'avoir à nous préparer à donner à dîner à 40 mille hommes..... en route, pour venir camper sous les murs de notre couvent.....

Rêvions-nous? Etions-nous éveillés?... Je vois encore le malin officier, riant aux larmes, de la profonde stupéfaction, de l'étonnement mêlé d'effroi qu'exprimait nos visages effarés, lorsque notre père abbé nous donna à l'instant, d'une voix à peine intelligible, communication de l'*étrange* contenu de la dépêche à lui adressée. C'est que vraiment, c'était à n'en croire ni ses yeux, ni ses oreilles. Pour nous qui connaissions les défilés de nos glaciers, que l'on ne peut gravir qu'un à un, où sur beaucoup de points les plus hardis chasseurs de chamois ne posent le pied qu'en tremblant, ce dessein, cette prétention inouie, de l'armée française d'arriver tambours battant, sur la *cime du Grand-Saint Bernard*, était chose étourdissante! Une telle présomption semblait tenir du prodige.

La première impression dominée, et après que l'officier nous eut plus de vingt fois donné sa parole d'honneur, toujours en riant, il est vrai, que rien n'était plus certain cependant que la visite de ses 40 mille camarades au couvent, nous ne perdîmes plus un instant, tout en priant Dieu de prendre en pitié ces pauvres insensés, pour remplir à leur égard, du mieux qu'il nous serait possible, nos devoirs de frères hospitaliers.

Nous descendîmes dans la vallée d'Aoste, dans tous les villages des environs. Nous enlevâmes tout ce que nous pûmes trouver de vivres, et nous mîmes à contribution la charité de nos montagnards pour nous aider à les remonter jour et nuit à l'hospice. Et toujours, à part nous, avec l'idée qu'elles seraient perdues.

Mais quand, dès le 18, à l'aube du jour, nous vîmes apparaître et défiler sous nos yeux cinq à six mille hommes en chair et en os, faisant retentir joyeusement des cris : *Vive la république! vive la liberté!* nos vieux murs et ces rochers se perdant dans les nues qu'ils avaient défiés, qu'ils avaient franchis... Oh! alors, alors, nous leur tendîmes les bras... et un intérêt fraternel, l'admiration, firent bien vite place à l'incrédulité.. Mais c'est qu'aussi, jusqu'ici, nous ignorions, ce que nous avons su depuis, que pour les Français l'impossible est une chimère!

Je le remerciai par un affectueux regard de cette douce et hospitalière flatterie. Il le comprit : Au moins, dit-il, ne serai-je pas accusé de mensonge?... » Et il reprit, heureux du plaisir que me procurait son récit :

C'était *votre* intrépide avant-garde, commandée par le général Lannes, qui nous annonça pour le surlendemain le reste de la vaillante armée. Il n'y avait plus à en douter... je ne réussirai pas à vous dépeindre l'élan, l'ardeur imprimée à notre activité par cette miraculeuse apparition : tandis que les uns s'emparaient des quelques blessés et les emportaient dans de bons lits chauds, d'autres aidaient ces braves soldats harassés à se débarrasser de leurs armes, de leurs sacs, et leur distribuaient gaîment des vivres; d'autres entouraient, stupéfaits, émerveillés, le parc

d'artillerie : comprenez-vous... un *parc d'artillerie*, arrivé là, établi sur le sommet du Grand-Saint-Bernard...

— Non, non : car si j'apercevais un seul canon, là, à cette place, bien certainement je le croirais tombé du ciel! .. répondis-je en riant.

— Cela paraît fabuleux, n'est-ce pas, à quiconque est arrivé jusqu'ici au risque de se rompre mille fois le cou dans les mêmes sentiers? dit-il en riant lui-même.

Après quelques heures de repos accordées à la lassitude des troupes, dont la gaîté, les chants, les joyeux propos, ne cessaient de donner un air de fête à cette marche à travers d'incroyables périls, l'avant-garde se remit en route pour, en bravant d'autres fatigues, d'autres dangers, aller prendre position au village d'Eroubles, situé à deux lieues de la petite ville d'Aoste, occupée par les Autrichiens, qui ne l'attendaient guère par ce chemin!

Et le surlendemain 20 mai, vers cinq heures du matin, les retentissemens lointains du tambour mêlés aux sons éclatans de la trompette, nous annoncèrent l'arrivée triomphale de nos convives, cette fois ardemment attendus...

C'est qu'il faut savoir que, presque tous Italiens de naissance, l'arrivée de l'armée libératrice française qui venait nous délivrer des Autrichiens, nous comblait de joie... et tous, vieux comme jeunes, notre vénérable père abbé en tete, groupés à l'entrée de la gorge, nous saluâmes de nos enthousiastes bravos la première colonne de ces géans qui en sortit!

Oh! mais voyez-vous, disait le vieillard ému encore à ce souvenir, les termes manquent pour vous donner une idée de l'animation, du mouvement, du grandiose de la scène qui se développa à nos regards, et se prolongea, jusqu'à huit heures du soir, sur ce rocher si constamment désert, si abandonné, dont l'éternel silence n'est jamais troublé que par les sifflemens sinistres de la tempête!

Figurez-vous, depuis là, jusque-là... me disait-il en étendant la main d'une extrémité à l'autre du plateau (où, sans nous en douter l'un plus que l'autre peut-être, nous étions arrivés peu à peu en causant et exposés à un vent glacial, mais cela m'était égal....) figurez-vous des tables dressées tout autour du couvent, chargées et continuellement renouvelées de pain, de viandes, de cruches de vin et d'eau-de-vie qui passaient, et de bon cœur, je vous l'assure, plus vite que la parole, de nos mains dans celles des pauvres affamés, dont les uniformes, entremêlés à notre costume si grave, si sombre, formaient un singulier et piquant contraste... Puis, comme accessoires encadrant ce pittoresque tableau, voyez, çà et là épars, des canons, des affûts, des caissons, des traîneaux, des brancards, des bagages, des munitions, des faisceaux de drapeaux, d'armes, des mulets, des chevaux, et au milieu de tout ce formidable attirail de guerre, les soldats français riant, chantant, buvant à la santé de leur général en chef, et jetant tour à tour des regards enflammés sur l'Italie qu'ils couraient conquérir et vers le sol de la patrie qui attendait de leur valeur la victoire!

Voyez encore, au milieu d'eux, entouré de son état-major, ce général en chef... le plus jeune de toutes ces doubles épaulettes qui se pressent à ses côtés, calme en présence de l'ivresse générale d'un triomphe obtenu, posant avec une simplicité pleine de dignité sur ce merveilleux théâtre, où tous les yeux allaient chercher les siens...

Et nous autres religieux, mêlés à ces hommes de guerre, nous tous aussi, nous inclinant avec respect, parce que le génie impose invinciblement le respect. . devant ce jeune homme, déjà si vieux de gloire, à la stature délicate, au front méditatif, au regard profond, à la physionomie sérieuse, rarement éclairée d'un sourire... alors que tous les visages étaient rayonnans autour de lui, alors qu'il devait sentir, lui aussi, sa poitrine se gonfler d'orgueil, en songeant que le mémorable fait qu'il venait d'accomplir rendrait son nom impérissable dans la postérité!

Mais c'est vainement que je cherche à vous esquisser quelques traits de ce poétique tableau, dont les tons chauds et vigoureux, le coloris insaisissable, les nuances intimes, échappent à toute description! La parole est impuissante à en retracer les impressions, comme l'ont été d'habiles pinceaux à reproduire cette scène... pour lui donner l'action et la vie qui lui manquent; pour que quelques parcelles de sa pénétrante poésie arrivassent plus sûrement au cœur en passant par les yeux, il fallait donc écrire au bas de la grande toile les magiques paroles prononcées au moment du départ par le jeune général en chef, de sa voix sonore et incisive, l'œil en feu, le geste rapide, placé en regard du front de ses troupes.... Puis, les cris de : ***En avant! en avant!*** mêlés au choc des armes frénétiquement agitées au dessus des têtes, qui répondaient à son brûlant et patriotique appel.

Figurez-vous tout ceci, et dites, dites, si vous croyez qu'il existe au monde un homme, sous la robe même d'un moine, qui n'eût senti battre violemment son cœur, à ce magnifique spectacle!

J'avais vingt-trois ans alors, je n'étais encore qu'aspirant au noviciat, dit le bon religieux en souriant, et, lorsque sitôt après commença le défilé de l'immortelle armée d'Italie, que musique en tête ses premières colonnes entonnèrent avec une exaltation délirante l'hymne de la ***Marseillaise***, ce cri des peuples qui devait faire le tour du monde! électrisé, fasciné, moi aussi, je me précipitai dans l'église, je m'élançai à l'orgue, et sous mes doigts convulsivement agités, ses touches vibrantes accompagnèrent d'éclatans accords ce chant guerrier, dont les échos de nos montagnes depuis quelques jours nous renvoyaient les mâles et énergiques mélodies.

Et des cris de : Vive la France! vive l'Italie! bravo les bons frères! accueillirent spontanément ce sympathique témoignage. Je vous dis que les impressions de cette scène sont indescriptibles!

Il était six heures du soir lorsque les premières colonnes commencèrent à s'ébranler; le béfroi du couvent tintait minuit, lorsque les dernières atteignirent les limites du plateau, et que leurs ombres projetées sur les rochers par les lueurs nacrées d'un resplendissant clair de lune, s'évanouirent une à une...

A ce moment ce qui se passa en moi est intraduisable : je me trouvai (sans avoir pu jamais me rappeler comment) droit, debout, sur le pic le plus élevé des blocs de glace que vous voyez à gauche de nous, d'où je plongeais sur les versans, d'où je suivais haletant, éperdu, la téméraire marche de cette armée avec son immense attirail de guerre s'élançant tête baissée à travers les fondrières, les neiges, les précipices sans fond où à chaque instant je tremblais de la voir s'engloutir à mes yeux... Et quand cette prodigieuse et fantastique scène s'effaça, que le dernier de ces hommes d'airain eût disparu à mes regards; quand tout ce mouvement cessa, que ces voix, ces chants se perdirent, qu'aucun retentissement, aucun son n'arriva plus à mon oreille attentive, que ma respiration suspendue trouva passage dans un soupir... saisi, mordu au cœur par une de ces sensations qui seraient mortelles si elles duraient une seconde... je m'écriai en étendant les bras vers ces héroïques phalanges qui couraient à la délivrance de mon pays : J'irai vous rejoindre! j'irai combattre avec vous!

En proie à une surrexcitation fiévreuse, je parcourais à grands pas ce plateau redevenu désert, silencieux, et cette solitude, ce silence me faisaient mal... Un seul moment avait suffi pour bouleverser mes plans, changer mes goûts... Car enfin, c'était par l'effet de ma propre volonté, par choix que, orphelin, sans famille, sans amis, élevé loin du monde par mon vieux père, après que je l'eusse perdu, j'étais venu chercher un autre père, me créer une famille, des amis dans ces religieux dont tout petit garçon, j'avais appris à admirer l'utile et laborieuse vie toute consacrée à l'humanité : rien n'était changé autour de moi... et ces murs du couvent où depuis un an j'avais vécu heureux, je voulais les franchir...

A cette heure, mille idées nouvelles se faisaient jour dans mon cerveau en délire, des cordes inconnues vibraient dans mon ame... Ce n'est pas ici qu'est ma place! m'écriai-je. Hé quoi! je suis homme, j'ai deux bras et je resterai oisif spectateur de la lutte à outrance qui va s'engager entre les libérateurs et les oppresseurs de l'Italie?.. Oh! honte! honte à moi si je restais étranger à ces combats dans lesquels vont se résoudre les destinées de la patrie! Ma place, à moi Piémontais, est dans les rangs de ces Français qui apportent dans leurs gibernes la liberté à mon pays!

Ma nuit entière s'était écoulée là... invinciblement cloué sur ce rocher d'où mes regards enflammés les avaient perdus de vue... Les premières lueurs du crépuscule commençaient à éclairer les batimens du couvent, les matines allaient sonner : je courus me jeter aux pieds de notre digne père abbé.

Je ne voulais pas déserter lâchement le toît où j'avais été accueilli avec affection. J'ouvris mon ame à bon supérieur, je lui dis tout... et mes dispositions nouvelles, qui désormais me rendraient mes devoirs religieux pesans... et ma résolution d'aller rejoindre les Français de combattre avec eux sur le sol de ma patrie, pour son indépendance et ses libertés!

Etrange circonstance! dit-il avec émotion. Enfin! Dieu l'a voulu ainsi! Mieux vaut être un bon soldat, qu'un mauvais religieux... Va mon fils où ta vocation t'appelle! Si tu es blessé reviens te faire soigner par nous; si tu es souffrant d'esprit, n'oublies pas qu'ici, tu as vécu calme et heureux, et que nos bras s'ouvriront tout grands pour te recevoir.

— Je reviendrai, mon père... Je reviendrai vivre avec mes frères d'adoption, je le sens là... m'écriai-je ému, mais non pas affaibli dans ma résolution.

Il secoua sa vénérable tête en signe d'incrédulité, fixa sur moi un affectueux regard et avec une angélique indulgence élevant ses mains tremblantes : Je te bénis mon fils... me dit-il, va... Nos vœux et nos prières te suivront dans la carrière aventureuse que tu préfères à notre paisible vie. Toi, notre pauvre enfant-prodigue, pense quelquefois au Mont-Saint-Bernard. Je me précipitai dans ses bras tendus vers moi, et j'allai embrasser mes frères.

Avec quelle ivresse j'échangeai contre ma robe de religieux mes habits séculiers... Heureux, léger je dépassai en courant la porte du couvent! Et cependant lorsque le pied posé sur le bord du versant je me retournai pour saluer d'un dernier regard le vieil édifice, il me sembla que j'y laissais quelque chose de moi-même.

Ce ne fut que devant la ville de Bord que je rejoignis le quartier-général de l'armée française, qui avait au pas de course, chassé dans sa marche victorieuse les colonnes autrichiennes devant elle, et déjà prenait ses dispositions pour faire le siége du fort de Bard, puissamment armé et renfermant vingt mille hommes.

Je m'informai où je trouverais le général en chef, auquel je voulais parler en personne. *Sur la montagne d'Albaredo*, me répondit-on.

Sa position m'était bien connue. Après une heure de rude montée, j'arrivai au sommet duquel on domine l'antique fort et ses imposans travaux de défenses. A ce moment, le général Bonaparte, qui avait voulu les reconnaître par lui-même, harrassé de fatigue, accablé par la chaleur, s'était endormi assis à terre sous un sapin.., A ce moment même aussi, deux divisions d'avant-garde, que j'avais trouvées gravissant devant moi la montagne, défilaient, et les soldats, pour ne pas interrompre le profond

silence... en jetant un regard d'intérêt sur ce chef qui, toujours au milieu d'eux, prenait une part égale à la leur des fatigues et des périls.

Je ne puis vous dire avec quelle émotion je considérais cette scène si caractéristique, et ce fut avec la résolution au cœur de me vouer corps et ame à la mauvaise comme à la bonne fortune de ces nobles Français que j'abordai le général en chef, lorsqu'après avoir donné ses derniers ordres, il se disposait à descendre à pied la montagne.

Je lui demandai de m'admettre à servir comme volontaire dans les rangs de l'armée française.

— Allez à l'état-major, vous signerez votre engagement, me répondit-il brièvement.

— Non, général. Je ne veux pas signer d'engagement, dis-je.

— Ah!... reprit-il d'un ton narquois; il faut qu'il en soit ainsi, cependant. Puis, fixant sur moi un regard investigateur : « Qui êtes-vous? ajouta-t-il? »

— Un Piémontais... qui réclame l'honneur et se rendre digne, répondis-je, résolument, de servir comme simple soldat dans l'armée française, tant qu'elle combattra sur le sol de l'Italie.

— Bien! jeune homme... Berthier, dit-il en se tournant vers son chef d'état-major, prenez son nom : qu'il soit incorporé dans la vingt-huitième demi-brigade... Je réponds qu'il n'y fera pas *tache*.

V.

Je sentis le frisson d'une noble émulation parcourir mes veines : la 28e demi-brigade était une des premières dont nous avions salué l'arrivée sur notre inaccessible pic...

Un mois après, j'assistais à la bataille de Marengo, où les Français conquirent d'immortels lauriers!

Et un an après, jour pour jour, portant au front la cicatrice d'un beau coup de sabre, je prononçais mes vœux au couvent du Mont-Saint-Bernard...

— Comment! comment?... m'écriai-je.

— Eh, sans doute! répondit-il en riant. Les conséquences de cette miraculeuse campage de *deux mois*, furent : le rétablissement de la république Cisalpine; l'affranchissement des états de Gènes, du Piémont, de la Lombardie et de la Ligurie. Tel était le résultat immédiat des conventions imposées après la mémorable bataille de Marengo par la France victorieuse, à l'Autriche châtiée... L'indépendance de mon pays obtenue, ma tâche était remplie!

Et cependant en présence des démonstrations de la joie délirante qui dans chaque ville accueillait l'entrée triomphale de l'armée libératrice, des acclamations, des frénétiques vivats qui saluaient son passage à travers les populations en habits de fête, échelonnées sur les routes qu'elles jonchaient de feuillage... j'hésitai... oh oui! il y avait dans tout cela cependant un charme prestigieux; j'hésitai bien un peu à quitter cette glorieuse carrière qui m'était ouverte, cette vie animée et aventureuse des camps qui me plaisait... Mais, d'ailleurs, là comme dans le monde, où je n'avais jamais vécu, je me sentais étranger à tous, aux intérêts de tous! Sans parens, sans amis... qui, sur la terre, partagerait avec moi les joies de mes succès, s'énorgueillirait des récompenses accordées à mes efforts?... Qui à mes côtés, ou au loin, s'intéresserait à moi?.. Personne... personne! Si vous saviez ce qu'il y a de misère morale; ce qu'il y a de détresse dans la pensée que :Vous n'êtes rien, à rien!

— Oh! oui, cela doit être affreux!!! m'écriai-je; mais, vous si bon, partout, partout vous auriez trouvé des amis... ajoutai-je en lui tendant affectueusement la main.

— Peut-être!... répondit-il avec l'accent de l'incrédulité. Là haut, sur ce pic que j'avais délaissé, ma vie devait s'écouler sans gloire il est vrai, mais dans d'autres danger, dans d'autres fatigues, je pouvais là encore utiliser mon courage et ma jeunesse... Et sur ce pic, il y avait des cœurs qui battraient à mon approche, des bras qui s'ouvriraient devant moi, quelques regrets du moins m'accompagneraient dans la tombe... Et je suis revenu vivre et mourir au mont Saint-Bernard.

— C'est désolant! m'écriai-je involontairement.

— Pourquoi donc désolant ? » me demanda-t-il tout surpris.

— Ah! parce que... mais sans doute », poursuivis-je tout à mon idée; pourquoi, dès le début, fuir cette société à laquelle vous pouvez vous rattacher par des liens peut-être.. et dans tous les cas, où bien certainement une place distinguée vous était assignée?

— Non! non! j'y aurais marché en aveugle... Je ne connaissais ni les choses, ni les hommes; parmi eux, la plus mauvaise place m'y était donc *assignée*... répondit-il en souriant mélancoliquement. Pénétré de mon infériorité dans le savoir faire du monde... j'ai abandonné le monde sans regret : les circonstances qui m'avaient jeté en dehors des habitudes de toute ma vie, comme de mon caractère naturellement timide, n'existant plus, mes regards se reportèrent avec douceur vers la retraite et le silence auxquels mon éducation m'avait accoutumé.

— Comment fûtes-vous donc blessé, où? lui demandai-je avec un vif intérêt.

— Au village même de Marengo, et au dernier moment de ce combat de *quatorze* heures consécutives : Le général Mélas, commandant en chef l'armée autrichienne, était parvenu par un effort désespéré à se réemparer pour la troisième fois de ce point si important que, de sa possession, dépendait la perte ou le gain de la bataille. Les Autrichiens s'y défendirent avec une opiniâtre résolution; mais enfin ils ne purent résister à l'impétuosité des bataillons français et furent écrasés, et c'est dans cet engagement que je reçus un coup de sabre qui me partagea le front et une partie de la tête en deux. Je ne repris connaissance qu'entre les mains des chirurgiens, à l'ambulance établie après l'affaire sur ce lieu, encombré de morts et de blessés.

La grande et heureuse nouvelle des conventions signées à Alexandrie, nous parvint à l'hôpital, aida puissamment à cicatriser ma blessure, et aussitôt que je fus en état de me remettre en route, instinctivement je me dirigeai vers le mont Saint-Bernard où j'avais laissé les seuls amis que j'eusse sur la terre. J'ai bien des fois remercié Dieu de m'avoir inspiré cette bonne idée, dit en terminant le vénérable religieux avec cette simplicité parfaite qui donnait tant de charmes à sa causerie.

J'étais émue, touchée... et dans mes regards attachés sur lui il put lire l'intérêt sympathique que m'avait inspiré son récit : mon roman aux dramatiques aventures rêvé à son encontre, ne valait pas en vérité cette histoire si noblement simple, si naturellement intercalée dans les grands événemens qui la dominaient; mais je regrettais bien plus encore que tant de mérite, que ce caractère, ces qualités, ces vertus si admirablement modestes, aient été s'enfouir au désert! Et comme je no sais guère dissimuler ce que je ressens vivement, je lui dis les poétiques suppositions dont mon imagination avait fait les frais à son sujet...

— Je ne me serais jamais douté que j'eusse l'encolure d'un héros de roman!... s'écria-t-il en partant de fous rires, et sur ce thème qui le divertissait beaucoup, il s'est bien moqué de moi!

. . . .

Quatre jours pendant lesquels je ne m'étais pas ennuyée, s'étaient écoulés depuis notre arrivée. Peu à peu les vents furieux, l'ouragan neigeux avaient cessé; les montagnards s'occupaient de tracer les voies perdues, encore deux ou trois jours, nous assurait-on, les routes seraient praticables.

Enfin, il était possible de mettre le nez dehors, et je me hâtai de profiter de ce moment de calme après la tourmente pour parcourir, accompagnée de M. R***, le plateau, qui peut avoir une lieue d'étendue, je crois : aride partout, dénué d'arbre et de végétation, mais où çà et là cependant l'œil se désattriste quand, arrivé près des versans, dès quelques points qui distancent les masses de glaces ou de granit qui l'encadrent, on découvre à des milliers de pieds au dessous, s'étendant à perte de vue, de verdoyantes vallées, un frais et riant paysage... Autour de soi : la désolation! Là-bas, toutes les richesses, tout le luxe de la nature, répandu avec profusion sur les belles et fertiles plaines de la Lombardie!

La veille de notre départ, par une matinée presque douce, nous fûmes explorer les sauvages beautés, malgré tout, qu'offrent les anfractuosités des rochers, leurs aériennes et fines découpures, qu'on dirait un merveilleux travail exécuté par la main des hommes, qu'on le croirait toucher en allongeant le bras, et qui semblent moqueusement s'éloigner à mesure qu'on s'épuise à gravir pour admirer de plus près...

Mais je n'étais ni aussi infatigable, ni aussi audacieuse que M. R...., et arrivés à peu près au quart à peu près d'un certain roc à pic qu'il voulait escalader pour, à l'aide d'une longue-vue, découvrir, espérait-il, le Mont-Cenis, je le priai de continuer tout seul son ascension et de me laisser reprendre haleine, dans une petite cavité, que je venais, à ma grande joie, d'apercevoir, et où je me tapis.

J'y étais assise depuis quelques momens, lorsque je vis venir, se dirigeant vers mon rocher, deux hommes. Plus rapproché de moi, je reconnus dans le religieux, le frère Théopose... Le jeune homme, le bras passé sous le sien, dont il soutenait la marche chancelante, devait être le comte de Bellamonte, encore convalescent de son affreux accident dans les glaciers.

Ils atteignirent au-dessous de ma niche la plate-forme qu'abrite le rocher d'un côté, et qu'échauffaient à ce moment les pâles rayons d'un soleil d'automne, et s'y promenèrent long-temps en causant, allant et revenant sur leurs pas, sans quitter ce tertre resserré.

Les voix montaient jusqu'à moi, les paroles m'arrivaient distinctes, et auditeur forcé, invisible à leurs regards, je ne perdis pas un mot de la conversation continuée entre eux. J'aurais dû faire du bruit, avertir de ma présence; je n'y pensai qu'après...

— La victoire m'est acquise maintenant! Heureux, je ne pouvais plus l'être! mais je suis calme... Cette vie périssable finira, et le repos m'attend dans l'autre... entendis-je.

Sur les traits dévastés de l'infortuné on lisait à quel prix la *victoire* lui avait été acquise!

— Mais enfin, avant de prendre ce parti désespéré, dont je ne me consolerai jamais, Piétro, dit le jeune homme avec tristesse, avant d'adopter ce parti extrême, fallait il donc au moins essayer de tous les moyens d'apporter une diversion à tes cruels chagrins...

— Crois-tu donc, Giovita, que ce fut avec un parti pris, une résolution formée à l'avance que je vins ici, que je m'y arrêtai pour toujours?... Brisé, anéanti, mais il n'y avait plus même en moi l'énergie de vouloir, ni de résoudre. Une seule idée me restait distincte : la perte de tout ce que j'avais aimé!... de l'irréparable regret!... ce vautour qui ronge le cœur...

J'ai erré de longs mois, en France, dans ses Pyrénées, à travers les bouleversemens, le chaos des siècles... en Suisse, dans ses hautes montagnes, ses effrayans glaciers. Et dans mes excursions, partout, partout je portais l'écrasant fardeau de mes souvenirs...

Combien de fois, pour calmer la chaleur dévorante de ma tête, ai-je ex-

posé mon front nu à la neige glacée, aux vents furieux. Les mugissemens de la tempête trouvaient seuls des échos dans mon ame, s'harmonisaient seuls avec l'épouvantable trouble de mes pensées...

— Pauvre! pauvre Pietro! s'écria douloureusement son ami.

— Quand, couvert des habits de deuil de ma vénérée mère, ma bien-aimée mère... je laissai derrière moi tous les trésors de ma jeunesse à jamais engloutis... que mes premiers pas se dirigèrent au hasard vers le mont Saint-Bernard, savais-je où j'allais, où j'étais? Lorsque depuis, au retour de mes courses, je le remontais, je le prenais comme mon point de repos, je ne savais pas davantage comment, pourquoi! vois-tu...

Je me plaisais sur ce pic âpre et sauvage, déshérité des faveurs, des joies de la création, battu comme moi par d'incessantes tempêtes... Les endroits les plus inaccessibles qui avoisinent l'hospice, je les ai explorés. Seul, un bâton ferré à la main, j'atteignais des aiguilles de rochers où nul homme jamais n'avait hasardé ses pas. J'aimais à apercevoir, à douze cents pieds au dessous de moi, cette admirable route du Simplon créée par le géant qui passait à travers les rochers comme il faisait céder les volontés et courber les têtes!...

Oh! pourquoi, pensais-je, pourquoi ces grandes luttes, ces champs de bataille où j'aurais pu trouver une mort glorieuse ont-ils disparu?

J'errais sans avoir de but, et sans le vouloir je me retrouvais à l'hospice. Mon retour était toujours accueilli avec une touchante cordialité par ceux que j'appelais déjà mes frères. Leur parfaite discrétion ne me laissait jamais deviner ce qu'ils pouvaient trouver de singulier dans mes fantasques stations sous leur toit hospitalier.

Peu à peu je ne les quittai plus; je me mêlai à leurs occupations, à eux, sans qu'ils me demandassent à quel titre, sans être astreint à aucune règle, je me trouvais là... Ils me considéraient comme un pauvre être souffrant, dont la charité leur faisait un devoir de supporter les infirmités morales.

Peu à peu aussi, le contact, les vertus patriarcales de ces hommes, exercèrent sur moi leur puissance: en présence de cette sublime abnégation de soi, de ce dévoûment de tous les instans aux malheureux, j'eus honte de moi... de mon lâche égoïsme qui absorbait dans mes souffrances personnelles la part que je devais aussi à celles des autres... Je voulus vivre de leur rude vie, partager leurs fatigues et leurs périls. Ils m'en savaient gré tacitement, et sans chercher jamais à m'engager dans les autres pratiques de leurs devoirs religieux.

Cependant cette vie utile et généreusement employée, apaisait mes tourmens! J'étais de toutes les courses, et la première fois que je sauvai un homme... Dieu m'avait pris en pitié... car je pus pleurer... je pus prier... promettre du fond du cœur à l'ange qui intercédait pour moi là haut, dont la dernière parole avait été un miséricordieux pardon, lui promettre de subir désormais la vie... d'expier dignement sa mort... que j'avais causée...

Le regard élevé vers ma sainte mère, dans mes nuits d'insomnies et de désolation, je fuyais ma couche brûlante pour aller me réfugier dans le temple... Sur ces dalles froides et désertes... je priais... Long-temps vainement... La foi ne s'improvisé pas...

Insensiblement, je devins assidu aux offices, ma voix, sans m'en apercevoir s'unit à celles des religieux, et insensiblement aussi j'obtins du soulagement de la prière... De ce moment je fus sauvé! je cherchai à occuper mon imagination, à affermir mes convictions dans la lecture des meilleurs ouvrages de littérature sacrée, que renferme la bibliothèque du couvent.

Ce fut alors que la pensée m'arriva avec quelque douceur de m'imposer d'inviolables obligations, de me créer des devoirs sur cette terre que je ne foulais plus qu'inutile et désespéré. Disposez de moi, dis-je un jour, au digne supérieur, qui est devenu pour moi le plus indulgent, le plus compatissant ami: instruisez-moi dans votre religion, la mienne aussi, et qui doit être sublime, puisque ses préceptes produisent des hommes tels que vous, tels que vos frères. Rendez-moi bon et généreux, secourable au malheur comme vous; employez, au profit de l'humanité, ces facultés si vives, si irritables qui n'ont servi jusqu'ici qu'à me rendre misérable! Sauvez-moi de moi-même!

C'est ainsi, Giovita, par ces degrés, que je suis arrivé au calme...

— Je remporterai d'ici l'éternel regret de ne pas y être arrivé trois ans plus tôt! s'écria avec amertume le comte de Bellamonte.

Un geste triste du frère Théodose indiqua sa muette pensée.

— Non, non, Pietro... non pas pour combattre ta résolution de te vouer à la retraite. Ah! je la comprends! mais partout ailleurs que sur ce rocher meurtrier!... Je t'aurais indiqué en France, près de Grenoble, dans une solitude profonde aussi, loin des bruits du monde, la *Grande Chartreuse*, où, dans les mêmes conditions, tu aurais au moins retrouvé presque le doux climat de notre Italie!

— Je l'ai visitée... Mais, au désordre de mon ame, à cette exaltation qui est en moi, qui m'a perdu, il fallait d'autres alimens que le calme et la retraite! Pour que je consentisse à marcher encore, il fallait à ma course un noble but.... Une vie molle et paisible m'eût laissé faible et énervé.... une vie de fatigues et de dangers a relevé mon énergie, mon courage abattus!

Dans l'hiver, dans les temps d'orages, toujours furieux sur cette montagne, lorsque l'horizon est chargé de nuages menaçans, ou que les brouillards cachent aux voyageurs les écueils dont la route est semée; quand le tonnerre gronde avec un fracas épouvantable; que les vents mugissent dans les rochers; que les avalanches se détachent et entraînent tout ce qu'elles rencontrent dans leur chute dévastatrice; que la neige tombe et couvre le chemin à la hauteur de plusieurs pieds; lorsqu'enfin tout semble conjuré à la perte du malheureux égaré, il faut du courage, une puissante résolution pour aller à son secours... pour aller affronter la mort en bravant la fureur des élémens! Mais ces émotions usent et calment les tourmentes morales... Quand chaque jour on jette pour ainsi dire sa vie en sacrifice à l'humanité, on tient peu de compte de ses souffrances personnelles!

Sur ce rocher... Giovita, j'ai compris qu'il y avait plus de grandeur à utiliser sa vie qu'à s'en débarrasser misérablement.

Mes efforts ont été violens, mes combats sans gloire... mon corps s'est usé dans la lutte, qu'importe! mon ame a retrouvé son énergie première, à présent .. je puis tout souffrir, tout supporter!

Ils s'éloignèrent...

Mes yeux chargés de grosses larmes les suivirent long-temps... Oh! oui, murmurai-je: *Pauvre! pauvre Piétro!* Et il n'a pas tout dit... Toutes les plaies de sa couronne d'épines n'ont pas été mises, ici, à découvert... toutes ses tortures révélées! Il n'a pas pleuré toutes ses larmes devant son ami... parce qu'il est de ces douleurs dont on meurt sans les proférer! - Un souvenir toujours cruellement vivace, encore cher... quand même! était resté enseveli dans les profondeurs de son ame: le nom de la coupable Térésina n'avait pas dépassé les lèvres du fier Piétro...

Restée immobile, navrée, je récapitulais dans ma mémoire toutes les phases de ce drame de la vie privée, dont les scènes les plus intimes m'avaient été successivement dévoilées... Quelle admirable abnégation révélait cet épanchement du noble jeune homme: pas un regret donné à son bel et riant avenir ravagé... pas une plainte contre cet implacable sort qui était venu l'enlacer, le broyer dans ses étreintes, lui, généreux, bon, bienfaisant toujours... et si heureusement né, si bien placé dans la vie, ruiner toute sa carrière d'homme!

Combien sur ce désolant thème se pressaient dans mon esprit d'amères, de décourageantes réflexions... Mon Dieu! lorsqu'on avait rêvé que le bonheur devait être la récompense des bonnes actions, de la vertu, dans quels doutes affreux, dans quelles perplexités désespérantes, dans quelle révolte vous jette ces cruelles déceptions que l'expérience appporte!

Mais aussi quelle grande leçon! quels consolans enseignemens ressortaient de tant de douleurs, de tant de malheurs courageusement subis le regard élevé vers le ciel... de l'héroïque résignation du frère Théodose!

. . . .

Le lendemain, je fis mes adieux au bon supérieur. J'emporte du mont Saint-Bernard des souvenirs qui me rendront meilleure.., lui dis-je.

— Et cependant, vous ne me faites pas la promesse que je fis un jour... et que j'ai tenue: d'y revenir! répondit-il avec son fin et pénétrant sourire

— Ah!... dis-je en riant, c'est que le chemin qui mène au ciel est si difficile à escalader! .. Mais ce que je me promets bien, à moi, c'est de saisir toutes les occasions de me faire rapporter de vos nouvelles.

— Si vous voulez nous prouver en nous envoyant des vôtres, que vous ne nous avez pas oublié, alors ne tardez pas trop..... répondit-il d'un ton qui me frappa...

— Pourquoi donc?... demandai-je.

— Pourquoi?... c'est que sur notre pic, on passe vite... je n'ai pas encore cinquante-six ans, et voyez, je suis vieux, bien vieux. C'est par une rare exception que l'un de nous atteint son soixantième hiver: tenez-vous pour avertie! dit-il en souriant.

Et de cette courte traversée sur la terre vous remportez là-haut les palmes du martyre! m'écriai-je émue. Mon père, un souvenir dans vos prières, et votre bénédiction?... dis-je en m'inclinant devant le vénérable religieux.

Quelques minutes après, M. R*** et moi montés sur nos mules, nous perdions de vue le toit hospitalier de l'hospice du mont Saint-Bernard. Et ces six jours passés sur l'affreux rocher, au milieu des neiges et des tempêtes dont la seule idée me fait frissonner, ces jours cependant traversent toujours ma pensée doux et sereins...

. . . .

L'année dernière seulement l'occasion que j'avais tant et inutilement cherchée jusqu'alors se présenta enfin: un de mes amis allait en Italie en passant par la Suisse et le Mont-Saint-Bernard.

Trois mois après, il me rapporta ma lettre et un tout petit paquet cacheté dont je l'avais chargé, qui contenait une nappe d'autel que j'avais brodée moi-même avec un soin! un plaisir! mon cœur se serra: Mon Dieu! m'écriai-je, mon bon père supérieur?...

— Est au ciel.... me répondit-il.

— Et le frère Théodose? dis-je avec angoisse.

— Il repose...

CHARLOTTE DE SOR. — (*Presse.*)

JÉRUSALEM.

Il y a des lieux sur la terre qui semblent avoir deux destinées : comme certains hommes, ils semblent marqués du sceau d'une glorieuse fatalité. Ce sont les sites où se sont accomplis quelques-unes des grandes phases de l'umanité. Le drame inaugure la scène, et quand les merveilleux personnages ont disparu, l'imagination qui cherche long-temps leur trace ou leur ombre, s'attache aux lieux qu'ils ont habités, les visite, les décrit, les raconte, quelquefois les consacre, et ramène sans cesse la pensée des générations sur tout ce qui reste des plus grandes choses humaines après quelques siècles ; un monticule, comme à Troie ; un débris de temple, comme à Athènes ; un tombeau, comme à Jérusalem. Mais, s'il est donné à la poésie et à l'histoire d'illustrer un site, il n'est donné qu'à la religion de le sanctifier. Quelque curieux de la gloire ou des arts s'embarque de temps en temps pour aller mesurer le temple vide de Thésée, les gigantesques ruines de Palmyre, ou conjecturer le palais de Priam et le tombeau d'Achille, sur les collines de Pergame, à la lueur des feux des bergers de Lida. D'innombrables caravanes de pèlerins traversent chaque printemps les flots de la mer de Syrie, où les déserts de l'Asie-Mineure, pour venir s'agenouiller un instant dans la poussière de Jérusalem, et emporter un morceau de cette terre ou de ce rocher dont la foi religieuse a fait l'autel du genre régénéré. Le nom même de Jérusalem n'est pas prononcé par eux comme un nom vulgaire. Quelque chose de pieux et de tendre pénètre leur accent quand il le nomment ; ils inclinent la tête à ce nom. On sent que ce nom est plein pour eux de souvenirs, de retentissemens, de mystères. On comprend que Jérusalem est en quelque sorte la patrie commune de leurs âmes. Ils le prononcent comme on prononce dans l'exil le nom de la patrie. Pour ceux mêmes à qui la foi manque, Jérusalem est encore une foi de leur imagination ; leur mère leur en a tant parlé : ils ont tant entendu éclater le nom sonore de Sion dans les hymnes de leur culte natal, sous les voûtes de leurs cathédrales, au fracas des cloches, aux fumées ondoyantes de l'encens, que cette ville s'élève toujours radieuse dans leur mémoire d'hommes faits.

> Sort du sein des déserts brillante de clarté,
>
> RACINE.

On n'échappe pas, par la critique plus froide, à ce prestige des souvenirs de la jeunesse : involontairement on s'attache de la pensée et de la gloire à ce site ; car la gloire n'est autre chose qu'un nom souvent répété. Ce double sentiment m'y a conduit moi-même. On a besoin de voir avec les yeux ce qu'on s'est si souvent dépeint avec l'imagination, à peu près comme les enfans qui veulent gravir la montagne pour atteindre de la main le firmament et les étoiles qui leur semblent, d'en bas, toucher aux rochers la cime : pour le voyageur comme pour l'enfant, l'illusion s'évanouit en approchant !

Jérusalem, ou *vision de paix*, fut fondée par Melchisédech, pontif et roi qui lui donna son nom. Elle s'élève sur le penchant occidental d'un plateau qui couronne le groupe des montagnes de Judée. Refuge d'un peuple faible et pauvre, forteresse contre ses persécuteurs, rien dans son site n'indiquait la capitale future d'une nation. Nul fleuve ne l'arrose, nulle grande vallée n'y débouche, aucune mer voisine ne lui offre les ressources du commerce ; on y arrive par d'étroits sentiers creusés sur les flancs de rochers inaccessibles ; son sol est rare et ingrat, son été brûlant et ses hivers rigoureux ; à peine quelques sources d'eau fraîche suintent de distance en distance entre les rochers. Cependant, David ne crut avoir conquis une patrie à son peuple qu'après l'avoir enlevée de force aux Jébuséens. Elle devint le siége de ce petit empire dont les fastes mystérieux sont devenus les fastes du monde. Salomon y bâtit ce temple qui contint long-temps seul au monde la majestueuse unité de Jéhova. Prise et reprise par les rois de Perse et d'Egypte, par les Romains, elle vit souvent son peuple traîné en captivité ; elle vit tomber et se relever son temple, monceau de ruines ; son peuple y revenait toujours chercher la liberté de son culte, et attendre les promesses de Jéhova.

Après le Christ, Titus attaqua Jérusalem aux environs de la fête de Pâques, qui avait attiré la population presqu'entière de la Judée dans ses murs. Après quatre mois de siége, et un peuple immense immolé, Titus, le plus doux des hommes, accomplit la prophétique menace du Christ allant au supplice. Il ne laissa pas pierre sur pierre dans la cité de Salomon ; Adrien profana tous les lieux saints que le culte des premiers chrétiens cherchait et vénérait sous ces ruines. Jupiter, Vénus, Adonis, eurent leurs statues officielles sur le Calvaire et à Bethléem ; mais ces dieux des vainqueurs étaient morts, quoique debout, et de la crèche de Bethléem et du tombeau inconnu d'un supplicié, la religion nouvelle, avec la force invincible du verbe divin et d'une morale réparatrice, grandissait sous leurs pieds, et devait bientôt chasser des temples de Rome elle-même tous ces fantômes de la divinité, effacés par des symboles plus purs. Lorsque Constantin eut embrassé le christianisme, la ville hébraïque disparut devant une ville toute chrétienne ; chaque scène du drame et de la rédemption fut attesté par un monument et par un autel : Jérusalem ne fut plus que le vestibule du sacré tombeau.

Jérusalem subit encore plusieurs fois les colères des saccageurs du monde. Adrien, pour disperser les juifs, non content de profaner la ville, fit vendre le peuple à l'encan, à différentes foires, au prix des chevaux. Par une amère ironie des vainqueurs, ou par une amère ironie de la fortune, ces foires d'hommes se tenaient dans le vallon de Menbré, lieu vénéré des Hébreux, où Abraham *avait planté ses tentes et reçu les anges*. On appelait ces foires, les *foires du Térébinthe*, du nom d'un arbre séculaire qu'on y voyait encore du temps de saint-Jérôme, et que la tradition faisait remonter aux premiers jours de la création. L'empereur fit frapper une médaille pour éterniser cette honte que ce peuple barbare et contempteur de l'humanité prenait pour de la gloire.

Un phénomène historique, inouï dans les fastes du monde, fut le mouvement qui entraîna les peuples et les rois d'Occident vers ce rocher stérile de la Palestine, pour reconquérir un tombeau : ce fut le plus grand effort matériel du christianisme ; il reprit Jérusalem, mais il ne put le garder. Les rois, depuis Godefroi de Bouillon, ne régnèrent que quatre-vingt huit ans sur ces ruines. Saladin, roi de Syrie et d'Egypte, les chassa en 1187. Depuis cette époque, l'islamisme triompha sur ce berceau du christianisme ; mais l'islamisme lui-même, pénétré de la sainteté de la morale évangélique, ne profana point le tombeau de celui qu'il considère comme le grand prophète et comme l'envoyé de Dieu ; les chrétiens continuèrent à honorer et à visiter les lieux saints sous la tolérance des musulmans. Les pèlerinages ne souffrirent point d'interruption ni d'obstacles ; seulement les possesseurs du tombeau du Christ firent payer un léger tribut à ses adorateurs. Les choses sont encore ainsi aujourd'hui. Depuis qu'Ibrahim-Pacha est maître de la Judée, cet impôt sur les les chrétiens a même été supprimé : le conquérant égyptien a rougi de recevoir du pauvre pèlerin d'Occident, qui a traversé la terre et la mer pour baiser le rocher sacré, le denier de sa foi ; il n'a pas voulu imposer la foi ni taxer la prière.

Les descriptions du tombeau du Christ sont partout. C'est une petite coupole enfermée dans une grande, et dans laquelle un fragment de rocher recouvert de plaques de marbre blanc indique à la vénération du voyageur la place vraie ou vraisemblable du sépulcre. Celui qui adore le Christ en sort écrasé du mystère et anéanti de contemplation et de reconnaissance ; celui qui comprend seulement le christianisme en sort écrasé aussi de la toute-puissance d'une idée qui a renouvelé le monde, qui a vécu dix-huit cents ans, et qui semble porter encore en elle la vie morale de plus d'une nation et de plus d'un siècle. Ce tombeau, de quelque point de vue qu'on le considère, est la borne qui sépare deux mondes intellectuels : faut-il s'étonner que des armées se le soient disputé, que le croyant le vénère, et que le philosophe le respecte.

L'aspect de Jérusalem, au sommet de la colonne des Oliviers, est trompeur comme l'aspect de toutes les villes de l'Orient. Posée sur un plateau légèrement incliné, comme sur une base élevée, entourée de hautes murailles en gros blocs qui soutenaient les terrasses du temple de Salomon, flanquée de ses tours crénelées qui s'élèvent de cent pas en cent pas au-dessus de ses murs, avec ses piscines, ses portes hautes et voûtées, ses minarets qui se perdent comme des végétations pétrifiées dans le bleu profond de son ciel, étalant aux yeux ses terrasses de maisons où les femmes et les enfans sont assis sous des tentes de couleur, faisant pyramider devant vous la triple mosquée d'Omar, qui couvre à peu près l'espace jadis occupé par le temple de Salomon.

C'est une splendide apparition de la statue de Jéhova. La lumière limpide et réverbérée de son atmosphère l'inonde comme d'une gloire céleste ; on dirait d'une ville pleine encore de son peuple, et ce n'est qu'un éclatant tombeau ; les portes sont silencieuses, les routes désertes, les rues vides, les voix mortes ; le juif en haillons se traîne humblement entre le musulman qui le méprise et le chrétien qui l'insulte. Attaché cependant par la racine de sa foi à ce sol ingrat pour lui, ce peuple, tant honni, est le plus vivant exemple de patriotisme le plus invincible que l'humanité ait jamais offert. Il va errer par toute la terre ; mais ses regards sont toujours tournés vers Sion : il revient mourir dans ses murs, et il meurt content s'il peut penser qu'un peu de terre d'Abraham recouvrira ses os. Je rencontrais à chaque instant des vieillards conduits par leurs enfans, montés sur des mules ou sur des ânes, paraissant accablés par la maladie et par les années ; et, quand je leur demandais : Où allez-vous, d'où venez-vous ? Nous venons, me disaient-ils, de Venise, de Varsovie, de Vienne, de Turin, et nous allons mourir à Jérusalem ou à Saphad, pour que nos ossemens reposent auprès de ceux de nos pères, car il n'y a plus de patrie pour nous que sous la terre, et celle-là du moins, les musulmans et les chrétiens ne nous la disputent pas.

L'intérieur de Jérusalem est triste, muet et morne. M. de Châteaubriand l'a admirablement décrit avec toute la mélancolie et la solennité de son génie : lui seul, après les prophètes, a eu des mots pour exprimer cette inexprimable désolation des lieux. La population indigène, mélange de Juifs, d'Arabes, de Turcs, d'Égyptiens, est pauvre et inactive ; tout semble dormir dans cette ville de la mort. Les pèlerins seuls, arrivant et partant sans cesse, marchent dans les rues sombres et dans les bazars infects ; mais ils marchent recueillis et le front baissé, sans bruit, sans parole, comme des hommes remplis de la pensée qui les amène, et foulant ce sol des miracles avec le silence et le respect qu'on apporte dans un sanctuaire. C'est la ville du monde d'où s'élève le moins de rumeurs ; c'est comme un vaste temple : il n'en sort que des soupirs et des prières. Souvent, en me promenant le soir, autour de ses murailles, je me demandais s'il y avait encore là un peuple, et j'entendais tout à coup le sourd bourdonnement des offices de la nuit, qui résonnaient gravement dans l'air, s'échappant des voûtes des églises ou des couvens des moines grecs, entremêlé du son de la cloche des monastères et du chant des prêtres latins. L'éternel soupir du Calvaire semble sortir de cette terre où tomba le sang du Juste ; son âme en s'exhalant dans le sein de son père céleste, a laissé

dans ces lieux comme un éternel écho de la prière. Aux lieux où prophétisèrent les voyans, où chanta David, où pria le Christ, on n'éprouve qu'un besoin, qu'une pensée : contempler, adorer et prier.

Le paysage qui entoure Jérusalem est un cadre solennel et grave, comme les pensées que cette ville suscite en vous. Du sommet de la citadelle de Sion, où est le tombeau du poète roi, l'œil descend d'abord sur la sombre et ardue vallée de Josaphat ; au fond de ce ravin, un peu sur la droite, quelques bouquets d'arbustes, un peu moins gris que le reste, secouent la poussière de leurs feuilles sur le filet d'eau qui s'échappe de la fontaine de Siloé ; en face, est une noire muraille de rochers à pics ; quelques grottes creusées dans ce roc vif furent autrefois des tombeaux, et sont aujourd'hui les demeures de quelques misérables familles arabes. En suivant la pente de cette vallée, qui roule en s'élargissant, le regard passe entre les cônes multipliés des montagnes sombres et nues de Jéricho et de Saint-Sabas. Au delà, à un horizon de sept ou huit lieues, vous voyez resplendir la mer Morte, éclatante et lourde comme du plomb récemment fondu : elle est encadrée enfin elle-même par la chaîne bleues des montagnes d'Arabie, que ne passa pas Moïse. Tout est silence, immobilité, désert, dans ce paysage : rien n'y distrait la pensée : le voyageur n'y entend que le bruit de ses pas dans la poussière ; aucun nuage même n'y traverse le ciel.

Les grands aigles des pics décharnés de la Judée y tournoient seuls sur votre tête, et font seuls courir par momens l'ombre de leurs ailes grises sur le flanc rapide des coteaux ; de loin en loin, vous apercevez un figuier aride que le vent a poudré de sable, et qui semble pétrifié dans le roc ; quelques schakals au poil fauve qui se glissent entre les monticules de pierres roulantes en poussant de lamentables hurlemens ; vous rencontrez de distance en distance une pauvre femme montée sur un âne et portant sur ses bras des enfans décharnés et brûlés du soleil, quelque berger arabe gardant ses chèvres noires au pied des collines pierrieuses, ou quelque Bédouin de Jérémie et de Jéricho sur la jument du désert, marchant au pas, sa longue lance élevée dans sa main droite comme une toise, et semblant arpenter ces ruines, comme le génie de la destruction. Voilà tout ce qui couvre maintenant les voies pleines du peuple de Sion.

Telle est cependant la ville dont le nom est dans toutes les bouches, dont l'histoire est dans tous les esprits, dont les poésies sacrées se chantent à toutes les heures de la nuit et du jour, dans toutes les langues du monde ; voilà les collines dont les croisés emportaient la terre sur leurs navires pour en recouvrir le sol des cathédrales qu'ils élevaient dans leur patrie. Ce n'est ni l'importance des événemens historiques, ni la fécondité du sol, ni la beauté de la nature, qui attirent sur ce point du globe les regards du genre humain, mais c'est sur ces collines que brilla l'éclair au milieu des ténèbres du monde ancien, c'est sur ce sol que le Christ imprima la trace de ses pieds, c'est dans ces murs qu'il donna son sang à Dieu pour l'humanité, et qu'il s'écria : « J'ai vaincu ce monde. » Le lieu de cette grande victoire de l'unité de Dieu sur le polythéisme, de la fraternité sur l'esclavage, de la charité sur l'égoïsme, devait rester à jamais présent et cher aux générations. De là cette éternelle célébrité de Jérusalem. Un de ses plus obscurs enfans, celui dont elle ne savait même pas le nom, celui qui s'appelait lui-même le rebut du monde, meurt sur une croix infâme dans un de ses faubourgs, et c'est à lui quelle doit son nom, sa mémoire, son immortalité.

de Lamartine.

(*Dictionnaire de la lecture et de la conversation.*)

THÉATRES.

Théatre du Gymnase. — *Céline*, ou *la Famille de l'Absent*, vaudeville en deux actes, par M. Fournier. — Mlle Rose Chéri. — Rentrées.

Il y a dans cette pièce un notaire, un philantrope, un jeune officier, un clerc de notaire, et un grand seigneur moscovite. Ce Moscovite s'appelle Danicourt. Son histoire est pleine d'événemens extraordinaires et de péripéties inattendues ; si elle ne vous intéresse pas un peu, M. Fournier aura perdu bien de la peine, et M. Poirson se sera bien trompé.

Danicourt est né en Bretagne, et, je crois, à Rennes. C'était un homme mince de corps, faible de santé, assez léger de caractère, et, en somme, d'un assez médiocre acabit. Cependant à cette époque, dont le souvenir rend les Français d'autrefois si fiers, et que les Français d'aujourd'hui ont bien de la peine à ne pas croire fabuleuse, alors que la grande armée se promenait à travers l'Europe comme dans un parc, et que l'aigle impériale voltigeait de clocher en clocher depuis le Tage jusqu'à la Vistule, l'odeur de la poudre excita un jour plus que de raison les sens de ce pauvre Danicourt, et les fumées de la gloire lui montèrent au cerveau. Malgré sa santé chétive, et quoiqu'il fût déjà citoyen établi et père de famille, le goût des aventures, la soif de la renommée l'emportèrent : il quitta sa paisible demeure, confia je ne sais trop à qui l'éducation de sa fille unique, et alla chercher en Allemagne la mort ou la victoire, sous les ordres du grand Napoléon.

Avant de partir il avait eu soin, toutefois, de mettre ordre à ses affaires. Il avait déposé chez son notaire, Me Duval, cent mille francs, qui devaient être, en temps et lieu, la dot de sa fille, puis il avait confié à deux neveux dont il avait soigné l'enfance, une autre somme de cent vingt mille francs. Chacun d'eux en avait la moitié, et devait la lui rendre à la première réquisition.

Il est probable qu'un volontaire aussi déterminé fit de grandes choses, et donna de terribles coups d'épée ; mais je n'ai pu avoir sur ce point aucun renseignement précis. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il ne revint point de la campagne de Russie, que quatre années s'écoulèrent sans qu'on eût de lui aucune nouvelle, et qu'alors, aux termes de la loi, sa famille fit déclarer son absence, et fut mise en possession provisoire de ses biens.

Cette famille ne se composait plus alors que de ces deux neveux auxquels il avait servi de père, et qu'il avait, en partant, laissés dépositaires de la partie la plus *liquide* de sa fortune. — Pardonnez-moi ce mot peu littéraire, et bien d'autres encore, que je ne pourrai guère éviter dans le cours de ce récit. Je vous raconte une histoire fort compliquée, toute hérissée d'articles de loi, et de termes de procédure, et dont tous les acteurs ont sans cesse le code à la main. C'est un cours de droit que vous allez suivre, l'auteur de *Céline* ayant jugé sans doute, d'après Horace, que c'est un mince mérite que d'amuser son spectateur, si en même temps on ne l'instruit pas.

Je vous vois venir. — Danicourt avait laissé une fille ; pourquoi donc n'est-ce pas cette fille qu'on envoie en possession ? — Un peu de patience, s'il vous plaît ! Cette fille est morte, morte de chagrin après une triste aventure, que je voudrais en vain vous cacher.

La restauration avait succédé à l'empire, et l'ancienne noblesse avait repris ses titres. En un instant, la France avait été inondée de comtes, de vicomtes, de ducs, de barons, de marquis. Un de ces derniers avait trouvé la fille de Danicourt jolie, le lui avait dit, et s'en était fait écouter ; mais il l'avait traitée comme une roturière, et n'avait pas cru devoir ajouter au don de son cœur celui de son nom et de sa main ; procédé peu délicat et bien digne d'un marquis rentré à la suite de l'étranger ! Mlle Danicourt n'avait pu survivre à son malheur ; mais, avant de mourir, elle avait donné le jour à une fille qui est justement cette Céline, dont vous vous étonniez peut-être que je n'eusse pas encore dit un mot.

Céline ayant perdu sa mère, on lui a donné pour tuteur M. Duvivier, l'un des neveux de Danicourt. Ce Duvivier est un homme important dans le département d'Ille-et-Vilaine ; il est conseiller de préfecture et aspire à la députation. Quel chemin a-t-il suivi pour arriver à la fortune ? un chemin un peu détourné peut-être, mais qui, dit-on, mène infailliblement à ce but. Il est philantrope ; il visite les prisons et surveille les dépôts de mendicité ; il fait des collectes pour les prisonniers et des quêtes pour les pauvres. On sait le reste,

> ..... Dieu prodigue ses biens
> A ceux qui font vœux d'être siens.

A force de jouer ce rôle charitable, à force de remplir ces fonctions gratuites, M. Duvivier a fait des économies, et son petit pécule a fini par devenir un très respectable capital. Philantrope ! voilà un bel état ! voilà une profession tout à la fois honorable et lucrative !

Comment ce philantrope Duvivier a-t-il pu accepter la tutelle d'une orpheline ! cela paraît bien étrange au premier coup d'œil, mais je puis vous l'expliquer d'un seul mot : Céline, indépendamment de ses cheveux blonds, de sa gentillesse, des grâces et de l'innocence de son âge, avait de plus cent mille francs..., ces mêmes cent mille francs, que l'héroïque Danicourt avait mis en partant chez son notaire, et qui devaient être la *dot* de sa fille. Voilà, je l'avoue, qui m'embarrasse un peu. Si les cent mille francs devaient être la dot de la fille de Danicourt, cette intéressante victime du marquis que vous savez n'ayant pas été mariée, n'a pu évidemment rien toucher. Il ne saurait y avoir dot sans mariage ; comment donc Céline a-t-elle pu hériter d'une somme qui n'a jamais appartenu à sa mère ? Quoi qu'il en soit, M. Fournier veut que Céline ait cent mille francs ; cela est nécessaire à ses dispositions, irons-nous le contrarier pour si peu ? à Dieu ne plaise ! Après tout, il est peut-être asse adroit jurisconsulte pour arranger tout cela.

Savez-vous comment le philantrope Duvivier, a géré cette tutelle dont il a bien voulu se charger ? il a perçu le revenu des cent mille francs avec une exactitude scrupuleuse ; seulement, au lieu de les appliquer à l'entretien, à l'éducation, au bien-être de sa pupille, il les a employés...., à soulager *ses pauvres*. Le département d'Ille-et-Vilaine est si malheureux ! Quant à Céline, elle n'a pas été long-temps un embarras pour lui : dès qu'elle a été d'un âge raisonnable, il en a fait tout bonnement sa servante. Il l'habille en conséquence, la nourrit fort mal et la gronde du matin au soir. Cela lui forme le caractère, l'habitue à l'économie et lui enseigne à tenir un ménage. Grâce à cet arrangement judicieux, il donne à sa pupille toutes les qualités que peut désirer un mari breton ; il augmente son revenu à lu de cinq mille francs ou à peu près, et il épargne les gages d'une chambrière. Vivent les philantropes, pour savoir tirer parti de tout !

A la vérité, sa pupille deviendra majeure, et il faudra qu'il rende ses comptes. Mais bah ! il saura prendre les devans, et il la mariera à quelque malotru qui, trop heureux des cent mille francs de dot, lui donnera quittance en signant le contrat.

Ce complaisant épouseur est déjà trouvé. C'est un neveu à lui, jeune clerc de notaire, qui sait le Code par cœur, et qui est de la première force sur la procuration, la donation, la liquidation, etc., mais qui ne peut exercer son talent, faute de l'argent nécessaire pour acheter une étude. Un notaire sans étude, c'est justement comme un cavalier sans cheval, ou un compositeur de musique sans théâtre. Heureux notaires ! Du moins un mariage suffit pour vous tirer de peine, et votre destinée ne dépend pas d'une bonne ou d'une mauvaise digestion de M. Duchâtel !

Il me vient un autre scrupule, que je dois en conscience exposer à M. Fournier. Céline, — autant que j'ai pu comprendre l'histoire de sa mère, — est née en 1815, en 1816 au plus tard. Or, les événemens de la pièce se passent en 1842. Céline a donc pour le moins 26 ans. Elle est majeure depuis cinq années. Comment se trouve-t-elle encore en puissance de tuteur? Il faut en convenir, voilà une chronologie bien difficile à débrouiller!

A moins, toutefois, que Duvivier n'ait trouvé le moyen de soustraire quelques années à sa pupille. Il en serait bien capable! Il est philantrope, et l'on a vu des philantropes si habiles en fait de soustraction!

Voilà donc qui est décidé. Céline épousera le malotru que je vous ai dit. Il est vrai qu'elle ne peut pas le souffrir, et que, de plus, elle en aime un autre. Mais Duvivier ne s'embarrasse pas de ces bagatelles. Il ordonne à Céline d'oublier l'autre, et Céline ne dit mot. J'avoue que cette douleur passive et résignée de Céline ne m'inspire pas une bien vive sympathie. Passe encore si l'homme qui prétend faire si brutalement la loi à son cœur était son père! Mais un tuteur! Qu'aurait-il à répondre si elle lui disait : Monsieur, laissez-moi tranquille. Mon mariage n'est pas votre af[faire]. Votre neveu est un sot, et j'entends rester fille jusqu'à ma majorité. [Il] n'y a pas une seule fille un peu bien née qui à sa place, ne trouvât cela [du] premier coup. Et Céline aime. Quoi! l'amour même n'a pu éveiller en [elle] le [p]ressentiment de son droit? Et M. Valienne fils, son amant, qui a des entretiens secrets avec elle, est assez niais pour ne l'avoir pas éclairée sur sa position! Voilà, certes, des amours bien tièdes, des caractères bien peu résolus, des esprits bien apathiques! Et encore, je raisonne dans la supposition que Céline est mineure! Que sera-ce, si l'on se souvient qu'elle est née en 1816? Evidemment Céline ne se laisse malmener ainsi que par complaisance pour M. Fournier, qui autrement ne saurait comment faire sa pièce.

Ce Valienne, l'amoureux de Céline, est fils unique d'un notaire de Rennes, lequel est ce neveu de Danicourt qui a partagé ses bienfaits avec le philantrope Duvivier. M. Fournier nous le présente comme un modèle de probité et de vertu, et pourtant il est en déconfiture. Ici, je ne comprends plus du tout M. Fournier. Comment un notaire peut-il, sans cesser d'être honnête homme, s'exposer à ce triste accident? Un notaire n'est pas un banquier. La loi lui interdit formellement de recevoir des fonds autrement qu'à titre de dépôt. S'il en fait la base d'une spéculation, s'il en tire parti, de quelque manière que ce soit, il trompe la confiance de ses cliens, il trahit son devoir, il forfait à l'honneur, à moins que le client lui-même ne l'ait prié de placer son argent; mais, en ce dernier cas, il ne figure dans l'affaire que comme un intermédiaire officieux, et n'en est en aucune façon responsable. Je suis désespéré de contrarier encore M. Fournier sur ce point ; mais il est évident que son notaire n'a aucun droit à la réputation de vertu qu'il a prétendu lui faire.

Voilà quelle est la situation de *la Famille de l'Absent*, lorsqu'un mendiant inconnu vient *ex-abrupto* faire un appel à la philantropie de M. Duvivier, *le père des pauvres*. Comment il est accueilli, vous vous en doutez bien ; il en reçoit force complimens, complimens insolens et mielleux tout à la fois, fausse monnaie à l'usage des philantropes; mais pas un sou, pas un morceau de pain, pas un verre d'eau. Il est vrai qu'on ne le met pas à la porte; mais on l'invite à s'en aller. Heureusement pour lui — et pour elle — Céline vaut mieux que son tuteur. Céline, quand Duvivier n'est plus là, retient le mendiant mystérieux, et, à défaut d'argent, lui donne au moins de bonnes paroles. Aussitôt l'inconnu s'établit dans la maison, prend la défense de Céline, bafoue son prétendu, l'excite à la résistance, encourage son amant et enfin présente à Duvivier un écrit par lequel feu Danicourt l'autorise à réclamer les soixante mille francs qu'il a déposés entre ses mains. A cette proposition impertinente, Duvivier s'emporte et va le faire conduire, comme vagabond, au dépôt de mendicité du département; mais Valienne fils, qui se trouve là tout à point, le réclame et l'emmène chez son vertueux père. — Bien! jeune homme, très bien! dit l'inconnu ; cela vous portera bonheur.

Cependant, à peine arrivé chez Valienne, il débute comme il a fini chez Duvivier. Il déploie son petit papier, et réclame les 60,000 fr. Voilà la vertu du notaire mise à une rude épreuve! Cette somme est sa dernière, son unique ressource : s'il restitue, il lui faudra déposer son bilan! Et pourtant que de chicanes ne pourrait-il pas opposer au mandataire de Danicourt, s'il le voulait bien! Mais non, il reconnaît l'écriture et la signature et cela lui suffit. Ses autres créanciers deviendront ensuite ce qu'ils pourront. Voilà, certes, un beau trait, et c'est bien dommage, vraiment, que M. Fournier n'ait pas fait de ce stoïque débiteur un négociant, au lieu d'en faire un notaire.

Bientôt la famille de l'absent, neveux, nièces, cousins et cousines, se trouvant réunie tout entière, notre inconnu, qui, sans que l'on s'en doute, est tout cuirassé de papiers, sous sa redingote râpée, exhibe un nouvel écrit de Danicourt, bien plus important que le premier. C'est son testament olographe. Ce testament ne ressemble à aucun autre; il contient toute l'histoire du testateur. C'est une olo-biographie. Le défunt y raconte avec de grands détails, qu'après la paix de 1814 il avait repris le chemin de son pays; mais qu'ayant appris en Allemagne le déshonneur de sa fille, et sachant d'ailleurs que le drapeau blanc avait remplacé en France le drapeau tricolore, il est retourné brusquement à Odessa, sans donner de ses nouvelles à personne, et s'est fait Russe par excès de patriotisme ; que là il est devenu riche, et puis grand seigneur, et qu'il lègue à ses parens de Bretagne deux millions de roubles qu'ils auront à se partager. Grande joie dans la famille! et vous jugez avec quelle facilité Duvivier, qui a contesté l'écriture de Danicourt dans la procuration, la reconnaît dans le testament. Bref, après que ce drôle, et son fripon de neveu, ont assez fait voir ce qu'ils ont au fond de leur vilaine ame, autre péripétie! L'inconnu reprend le testament et le déchire. Mais en même temps il ressuscite Danicourt et le présente à la société, opération qui n'a aucune difficulté pour lui : Danicourt n'est autre que lui-même ; Céline est sa petite fille ; les deux millions de roubles seront pour elle, et elle épousera Valienne le fils.

> Voilà comme, dans la nature,
> Un bienfait n'est jamais perdu.

Est-il nécessaire d'ajouter que, depuis l'*Habitant de la Guadeloupe*, cette histoire et tous ces incidens ont balayé plus de vingt fois les planches de tous les théâtres? que l'action dramatique y est presque nulle, et que, grâce à l'énorme quantité de faits qui lui servent de point de départ, toute cette pièce n'est qu'un long et fastidieux récit? Non, mais je signalerai une scène fort bien faite, fort spirituelle, et qu'on est surpris de trouver en pareille compagnie : c'est celle où Danicourt vient demander l'aumône au philantrope Duvivier. Elle est toute remplie de traits plaisans et d'un excellent comique, et suffit peut-être pour faire passer ce drame si indigeste et si grossièrement assaisonné.

D'ailleurs, le rôle de Céline est joué par Mlle Rose Chéri avec une grâce naturelle et simple, une distinction et une vérité que vous chercheriez vainement ailleurs.

GUSTATE HÉQUET. (*National.*)

MARINES.

L'APPAREILLAGE.

> Mon pauvre père
> Verra souvent
> Pâlir ma mère
> Au bruit du vent.
> O Vierge Marie!
> Pour moi priez Dieu ;
> Adieu, patrie,
> Bonheur, adieu!
>
> C. DELAVIGNE.

Le soleil se lève sur les collines qui dominent la baie ; une brise favorable ride la surface des eaux ; à bord du vaisseau le *Colbert*, le moment de l'appareillage est arrivé. Le tambour bat la diane, l'équipage s'éveille, les hamacs sont roulés et disposés avec symétrie dans les bastingages, ces longs coffres qui font le tour du pont supérieur. Déjà les officiers et le commandant se rendent à leurs postes de manœuvres respectifs; déjà le porte-voix donne quelques ordres préparatoires : « On va lever l'ancre, — faire voiles, mettre le cap en route, — prendre le large, — partir. »

La langue des marins est riche en synonymes pour exprimer cette idée qui est l'histoire de leur vie : *Adieu!* toujours *adieu!*

— Adieu, ma mère, le coup de canon de partance a retenti ; un baiser sur vos cheveux blanc, une bénédiction, une prière, je pars!

— Tu pars, Biélic! que Dieu te garde! le vent me fera trembler désormais ; la nuit, quand je m'éveillerai aux sifflemens du sud ouest, je prierai Notre-Dame en songeant que tu fatigues et que tu travailles, mon pauvre enfant! Et si la guerre vient...

— Ne pleurez pas, ma mère, il y aura pour moi des heures bien douces à bord. Pendant mes quarts, je penserai à vous si souvent!

Biélic, qui a passé la nuit à terre dans la demeure maternelle, regagne son navire en toute hâte, et se confond dans les rangs des matelots.

— Adieu, petite maison blanche où ma fiancée sommeille encore. Quand elle entr'ouvrira sa fenêtre pour jeter un regard sur la rade, le *Colbert* aura disparu sous l'horizon. Adieu, petite maison blanche, ta cheminée ne fume pas, tes contrevents seront clos, tout dort sous ton toit. Pas un signe de vie, pas un œil qui observe notre manœuvre, pas un adieu qui réponde à mon adieu!

Alfred, le jeune enseigne, ne se demande pas pour quelles contrées l'on appareille ; que lui importe! Mais s'il voyait avec sa lunette d'approche un mouchoir blanc s'agiter à une croisée bien connue, il partirait plus heureux.

Ce n'est pas non plus Gédéon d'Entregorges qui se préoccupe de la destination ultérieure du vaisseau : hier il a pris congé de son père, et il murmure tout bas :

— Adieu, mon vieux père ; en pensant à vous mon courage faiblit, car des rides profondes creusent déjà mes joues ; vous m'avez vu partir tant de fois, tant de fois vous m'avez reçu au retour, et cette campagne mystérieuse peut être si longue!

Nul à bord ne sait encore pour quels parages on fera route, le commandant lui-même peut l'ignorer ; souvent un pli secret qu'on décachettera en pleine mer, contient les instructions relatives à la conduite du bâtiment. Mais qui songe à cela au moment du départ? Personne, si ce n'est quelque imberbe élève de marine qui s'étourdit en dissertant sur les probabilités d'une campagne dans l'Inde ou les mers du Sud, jusqu'à ce que la cu-

riosité le cède à des réflexions plus graves, aux devoirs du service ou peut-être au mal de mer.

Le matelot appareille avec indifférence : s'il a un regret au fond du cœur, il l'étouffe et court à son poste de manœuvre. Insouciant par habitude, mais non insensible, tel est cet enfant de la mer qu'on doit aimer quand on le connaît ; il est si honnête, si bon, si dévoué, si résigné surtout ! Son éloge reviendra souvent sous notre plume. Nous l'avons long-temps vu de près, et nous avons découvert sous sa rude enveloppe tant de qualités précieuses ! C'est un diamant brut ; ses vertus sont modestes, quoique dures et sauvages parfois. Il est grossier, mais il croit, il espère, il donne, il prie et il souffre.

Adieu parens, amis, patrie, bonheur ! Adieu l'épouse ou les enfans qu'il aime ! Mais heureux encore celui qui n'adresse pas son unique adieu à des restes inanimés, heureux celui pour qui la terre de France est autre chose qu'un tombeau !

Sur le pont du *Colbert*, à côté du commandant, il y a un vieux pilote qui regarde de loin l'if du cimetière ; les matelots se disent : « C'est un *amer* pour lui, c'est un signe qui indique la route à suivre à travers les brisants de l'entrée. » Pauvre Simon ! ils ne savent pas que ses deux fils et sa femme dorment aux pieds de cet if funèbre qui indique aux riverains la passe du nord.

Cependant, deux cents hommes courbés sur les barres du cabestan, marchent en cadence aux sons joyeux du fifre, et la lourde chaîne monte à bord anneau par anneau, en attirant le navire jusqu'au point où il sera droit à pic sur sa dernière ancre. Encore un effort, encore un coup, braves marins, et vous ne tiendrez plus à la terre par un seul point !

Il est temps de larguer les voiles. Allons, refoulez vos pensées en vous-mêmes, vous les évoquerez plus tard pendant vos heures de veille, de faction ou de corvée ; à la manœuvre maintenant !

Au fond de la cale, les sombres habitans des régions intercarénéennes, demi-nus, haletans et des crocs de fer à la main, reçoivent et *cueillent* le câble-chaîne qui tout à l'heure plongeait à la mer pour maintenir le navire au mouillage. Ils l'entassent, humide encore, dans le puits où ses maillons doivent reposer jusqu'au premier lieu de relâche.

Les travaux obscurs du calier sont pénibles, mais il les aime ; il aime surtout son antre dont il ne sort que par force majeure. Pâle et robuste, il a un étrange caractère de brutalité ; il est superstitieux à l'excès : comme les Egyptiens, il vénère les chats. Parfois il se pose en oracle, pronostique les mauvais temps, quoiqu'il n'aperçoive à son zénith qu'un mètre carré du ciel, et prédit l'avenir aux crédules conscrits après l'offrande du quart de vin de rigueur. Vingt-trois centilitres des dons violacés de Bacchus, tel est le gâteau qu'il faut présenter à ce Cerbère du Tartare naval afin de se le rendre favorable. Si nous trouvons ridicule pour les vaisseaux du roi très chrétien les noms de baptême empruntés au vocabulaire mythologique, l'on voit que nous ne répugnons point à faire usage du même vocabulaire, quand il s'agit d'établir quelque comparaison utile à la peinture de nos personnages. Qu'on nous permette donc de dire encore que le quart de vin est l'arme qui triomphe du rude protée de la cale, et le force à jouer immédiatement le rôle de devin.

Mais au moment de l'appareillage, il n'a que faire de ses sortilèges ; c'est à coups de crocs qu'il coopère à l'action générale, à moins que le strident appel du sifflet ne lui fasse lever la tête, et qu'il ne lui faille plonger dans son chaos de câbles, de poulies et d'instrumens de tous genres, pour en retirer l'objet que demande le maître d'équipage.

Ce dernier, maintenant, est l'un des principaux acteurs du vaisseau, à bord duquel il exerce toujours une grande influence. Son poste de manœuvre est à quatre étages au-dessus de la demeure du calier, tout auprès du grand panneau, au pied du grand mât : il est au centre du mouvement, il peut correspondre, à l'aide de son vibrant rossignol, avec toutes les parties du navire. L'on a vu le calier prêter l'oreille à son impérieux roucoulement ; d'un trille aigu, il attirera l'attention des gabiers perchés dans la mâture : d'une cadence en *crescendo*, il peut arrêter court la marche de deux cents hommes qui virent au cabestan. Un point d'orgue prolongé sur la note dominante du sifflet, et les voiles se développent toutes à la fois ; un passage coulé en descendant jusqu'à la sensible, et l'équipage entier fait silence, tous les bras s'arrêtent, toutes les oreilles sont tendues, une proclamation quelconque va être faite en style de grand panneau pour l'instruction générale. S'agira-t-il simplement d'un couteau égaré ou bien d'un changement de gouvernement ? c'est ce qu'on se demande.

Les grandes et les petites nouvelles, également précédées du long sifflement d'attention, se répandent d'après le même procédé, haut et bas, de la pomme du grand mât à la dernière zone immergée de la grand'cale. Toutes sont susceptibles de traverser le gosier enroué du maître d'équipage et d'être ornementées, durant cette traversée, d'une multitude de T, d'S, de Z et autres agrémens euphoniques.

Depuis quelques années, le tambour a fait bien du tort au sifflet ; on bat l'assemblée : l'équipage se met en rang sur les gaillards, et un fourrier parisien lit un ordre du jour militairement rédigé ; d'un autre côté, le vieil usage qui voulait que tous les matelots répondissent en chœur : « *Maître, commande !* » a totalement disparu. Néanmoins, l'appel du maître de manœuvre a conservé une immense puissance, et ses phrases fleuries sont toujours attendues avec une muette curiosité. L'on espère encore qu'elles vont annoncer une double ration, une fête, ou une déclaration de guerre contre l'*Anglais*. L'on craint qu'elles ne donnent la nouvelle d'une punition générale, d'une consigne hostile aux priviléges du gaillard d'avant, ou d'un malheur national. Parfois, comme après le tremblement de terre de la Martinique, le coup de sifflet est une invitation aux aumônes de l'équipage :

— Tous un chacun, dit l'orateur, qui voudra z'y donner n'importe quoi, il mettra leur z'argent dans mon chapeau ; t-à babord dessus la drôme.

Et toujours les derniers écus des pauvres matelots viennent remplir le chapeau ciré du maître.

Pendant l'appareillage, l'éloquence du vieux sous-officier n'a pas l'occasion de se faire remarquer ; il use uniquement de ses talens de musicien, il traduit en modulations les ordres du commandant, qui dirige lui-même l'action générale. Le maître est surtout un trucheman : il doit donner le signal d'exécution de chaque ordre supérieur ; mais en outre il préside à tous les détails : il faut raidir telle corde, larguer ou tourner telle autre, parer telle poulie. D'un coup d'œil il doit reconnaître si dans ce réseau complexe, il y a un seul fil trop ou trop peu tendu. C'est l'homme du gréement.

Ses subalternes directs, les contre-maîtres et quartiers maîtres de manœuvres, se sont partagés les mâts, chacun d'eux est préposé à une escouade de matelots qui obéissent au moindre geste, en courant ; car il n'est qu'une voix qui doive se faire entendre, celle du commandant. Les officiers même ne font agir que par monosyllables ou par signes. — Le *Colbert* est le modèle des vaisseaux de lignes ; pas une parole inutile ne sera prononcée durant l'appareillage.

Le cabestan s'est arrêté, l'équipage monte à la hâte par toutes les écoutilles ; un mot du chef supérieur, un coup de sifflet du maître, et la mâture est envahie par trois cents hommes. Ils montent dans les haubans comme à l'assaut, se répandent sur les vergues en un clin d'œil, déroulent les voiles ; et au commandement de : *Bordez !* trois cents autres hommes se précipitent sur les *écoutes* , gros cordages qui tendront par leurs angles et les huniers et les perroquets. Mais déjà la mâture est déserte , l'équipage entier se trouve revenu sur le pont : — *Hissez !* commande le porte-voix. Les voiles sont hautes, elles s'établissent, elles font force, le *Colbert* se penche sous l'impulsion de la brise ; il présente bientôt l'avant au goulet. Impatient comme un cheval de bataille, il attend qu'on le débarrasse enfin de son ancre. — Le fifre résonne dans les batteries, le cabestan se garnit et mugit de nouveau ;

— *Elle est dérapée !* crie l'officier en second.

— C'est bien ! répond le capitaine du vaisseau.

Il ne s'agit plus que d'orienter les voiles, de mettre en route. Attention !

Ici le rôle du pilote commence : tandis que l'escouade d'élite de l'extrême avant, ou, en termes techniques, les gabiers du beaupré suspendent et saisissent l'ancre à son poste de mer, Simon, le *vieux pratique*, indique la route à suivre, surveille les mouvemens du gouvernail, prescrit au commandant les manœuvres à exécuter, et n'abandonne la direction du navire qu'après l'avoir conduit hors des passes, au delà de tous les dangers que son devoir est de connaître avec la plus minutieuse exactitude. Simon sait les courans, les fonds, les roches, les particularités de la côte ; il sait les heures favorables avec telle ou telle marée pour entrer ou pour sortir. Il répond sur sa tête du salut du bâtiment.

Le *Colbert* a doublé la dernière ligne de brisans ; sa traversée commence, et ici finit pour nous la description de l'appareillage ou plutôt du départ de France.

L'appareillage, en effet, se présente sous bien d'autres aspects.

Après une relâche, on appareille, on continue sa route : rien de plus vulgaire ; c'est une froide manœuvre ; on a fait halte au relai, on a changé de chevaux : dès qu'ils sont attelés, fouette cocher ! partons ! Ici, point d'émotion ; à peine un regret, si le séjour semblait devoir être agréable et qu'il ait eu trop peu de durée.

L'appareillage du centre de station pour une croisière, pour une mission secondaire, pour un exercice, est de même une manœuvre insignifiante que le marin seul peut juger au point de vue de l'exécution, de la précision de l'ensemble.

Mais, par un gros temps, si le navire à l'ancre est en péril, et qu'il faille abandonner le mouillage sous peine d'être jeté en côte, l'appareillage devient une opération sérieuse qui importe au salut de tous, une scène dramatique d'un puissant intérêt.

Alors, alors surtout, l'habileté du marin, le sang-froid du commandant, le courage et l'intelligence des officiers et des maîtres, l'ardeur des matelots se révèlent de la manière la plus saillante. Huit cents hommes et un vaisseau débattent contre la nature une question de vie ou de mort. Sa solution peut dépendre d'un faux coup de barre, d'une seconde d'hésitation. Ils agissent avec calme, avec célérité, ils triompheront de la tempête, ils iront en pleine mer se jouer de ses efforts.

Reste enfin l'appareillage en escadre, belle et imposante manœuvre de l'homme de mer, de l'amiral, du tacticien. Cent navires peuplent une baie ; tout à coup un signal monte au mât du général en chef, et ces cent navires s'ébranlent à la fois. Dans un ordre savamment déterminé à l'avance, ils se forment en ligne de convoi ou de bataille, ils sortent, et les voilà laissant nue et déserte cette rade qu'ils remplissaient.

Ici une populeuse cité flottante se développait tout à l'heure ; un guidon s'est montré, elle n'est déjà plus !

Ainsi, de nos jours, la rade de Toulon, se trouva couverte d'une flotte majestueuse autour de laquelle s'enroulait un convoi de plusieurs lieues de long. Il s'agissait de partir pour la dernière croisade, d'aller châtier le

pirate barbaresque, d'aller s'emparer d'Al-Djézaïr l'infidèle, et d'en faire la capitale d'une colonie française. Les vieilles prophéties de la contrée devaient se réaliser, il fallait que le drapeau blanc flottât sur les murs de la cité musulmane, que la croix remplaçât le croissant. Les temps étaient venus.

Quand le signal d'appareiller pour cette glorieuse expédition flotta au mât de l'amiral Duperré, un hourrah de joie ébranla les échos de la baie; puis les gros vaisseaux sortirent en bon ordre, et l'immense serpent de mer, déroulant ses anneaux, glissa hors du goulet en bondissant sur les lames. L'enceinte montagneuse qui, l'instant d'auparavant, retentissait de mille clameurs, resta muette et fut stupéfaite de ce silence inusité. La vaste nappe d'eau qui berçait sur son sein l'escadre et l'armée chrétiennes, eut honte de sa nudité et sembla s'enfoncer plus profondément dans son bassin; — mais les vœux du peuple montaient vers le ciel, et la France demandait à Dieu de donner à ses enfans la palme de la victoire.

G. DE LA LANDELLE.
(Union catholique.)

UNE SYLPHIDE DANS LA VIE PRIVÉE.

On a vingt fois répété que Taglioni était la danseuse chaste et modeste par excellence, je le crois; mais un homme est venu qui a dérangé cette méthode si aimable, si digne de nos éloges : c'est Meyerbeer.

Un jour, il dit à la danseuse :

— Il y a dans *Robert le-Diable* un rôle de nonne tentatrice, fascinatrice, vous seule pouvez le jouer.

— Moi, dit Marie, non, je ne pourrais pas.

M. Véron, alors présent, lui dit :

— Je sais que ce caractère est en dehors de vos créations, mais c'est un sacrifice à faire aux intérêts de l'administration, et vous le ferez, je l'espère.

Marie se tut en signe d'assentiment. Elle dansa devant Nourrit la scène de tentation du quatrième acte, aux acclamations de la salle entière, et, chose étonnante, elle sut donner à ce caractère de religieuse éperdue un type particulier. Elle se souvint qu'elle était

Jadis fille du ciel,
Maintenant de l'enfer,

comme le dit la partition. Elle fut un mélange de coquetterie et de repentir, d'amour et de contrainte impossible à décrire.

Mlle Taglioni, que j'ai connue, habitait un bel appartement de la Chaussée-d'Antin. Elle était adorée de ses domestiques, estimée par tous ceux qui la connaissaient.

Le matin, à quatre heures, la sylphide s'éveillait. Elle devançait le jour. Aussitôt elle sonnait, avant d'allumer la bougie, pour avoir de la compagnie. A son appel venait sa femme de chambre favorite, qui fut long-temps une grosse et lourde fille de la Savoie, nommée Claudette. Claudette, en camisole de Nuit, habituée à ce réveil, apportait des bougies nombreuses, illuminait l'appartement de sa maîtresse, et se couchait sur un édredon jeté sur le tapis.

Alors la sylphide prenait un livre ou parcourait le rôle nouveau qu'elle devait remplir dans le ballet à l'étude. Cela durait jusqu'à six heures du matin. Alors elle se levait, mettait une simple robe de mousseline, ouverte et sans corset, puis laissant Claudette à son sommeil, elle passait à la salle de chorégraphie.

C'était une salle dont le plancher allait en pente, dont les planches étaient couvertes de blanc d'Espagne. Là, au milieu du silence de la nuit, la sylphide étudiait ses poses si nobles et si gracieuses. Le plus grand éloge que l'on puisse faire de sa légèreté se trouve dans l'anecdote suivante :

Lorsque Taglioni fit construire cette salle de danse, un riche anglais, dont l'appartement était au-dessus, lui fit dire qu'il tenait peu à être réveillé par ses danses au milieu de la nuit.

M. Taglioni père lui écrivit :

« Si vous entendez ma fille, je lui donne ma malédiction, car cela me désolera. Je ne l'ai jamais entendue, moi son père. »

En effet, tous ces exercices étaient faits avec une telle légèreté, qu'ils ne troublaient le repos de personne.

L'Anglais, étonné, glissa sous le rôle de Taglioni le quatrain suivant :

Je voudrais ouïr maintenant
Ce bruit que je t'ai fait défendre,
Car j'ai regret en ce moment,
Bel ange! c'est celui de ne pas t'entendre.

L'Anglais en fut pour ses frais de poésie franco-britannique, et comme il n'avait pas de bail, on lui donna congé pour le terme suivant

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— Une demoiselle du grand monde, parlant de son père, disait à chaque instant : « Mon père, M. le marquis de ***. — Comment appelez-vous l'autre, mademoiselle? » lui demanda-t-on.

— Bonaparte, en prenant le commandement de l'armée d'Italie, dit à cette armée découragée et dénuée de tout : « Camarades! vous manquez de tout au milieu de ces rochers! Jetez les yeux sur les riches contrées qui sont à vos pieds; elles nous appartiennent. Allons en prendre possession! »

— Sur le point de livrer la bataille des Pyramides, il s'écrie : « Soldats! vous allez combattre les dominateurs de l'Egypte! Songez que du haut de ces monumens quarante siècles vous contemplent! »

— Louis XIV, passant par Reims, fut harangué par le maire, qui, lui présentant des bouteilles de vin et des poires de rousselet, lui dit : « Sire, nous apportons à Votre Majesté notre vin, nos poires et nos cœurs. — Bien, répondit le roi en lui frappant sur l'épaule : voilà comme j'aime les harangues. »

— Une dame espagnole qui sentait vivement lisait dans un roman français une longue et tendre conversation entre un amant et une amante. « Que d'esprit mal employé, dit-elle, ils étaient ensemble et ils étaient seuls. »

— Madame de Sévigné s'informant de la santé de Ménage, il lui lit : « Madame, je suis enrhumé. — Je la suis aussi, dit-elle. — Il me semble, madame, reprit Ménage, que, selon les règles de notre langue, il faudrait dire : *Je le suis*. — Vous direz comme vous voudrez, ajouta-t-elle mais, pour moi, je croirais avoir de la barbe si je disais autrement. »

— La reine Marie Leckzinska, femme de Louis XV, l'épouse la plus vertueuse et la moins attachée à ses sens, comme a dit Jean-Jacques, se retirant un soir dans son intérieur avec la duchesse de Villars et le maréchal de Lamothe, lui dit : « Voyons, monsieur le maréchal, comment vous parviendrez à me conter, sans me scandaliser trop fort, une aventure que Mme de Villars voulait bien que je susse, et pourtant qu'elle n'a pas voulu m'apprendre. Elle a excité ma curiosité : tâchez de la satisfaire.—Qu'est-ce donc?—On dit que le prince de Soubise a donné cent mille livres à Mme de L'Hospital. Comment une femme se donne-t-elle pour cent mille livres?—Mais, répondit le maréchal, le prince de Soubise lui en a donné davantage : d'abord une maison toute meublée. Votre majesté conviendra que cela devient différent.—Différent, sans doute, reprit la reine; mais, fût-ce un million...—Eh bien! reprit le maréchal, mettez-en deux...—Oh! dit la reine, vous en direz tant!... » *(Encyclopédiana.)*

TRIBUNAUX.

JUSTICE DE PAIX.

Un pauvre aveugle.

C'est encore un docteur qui se présente comme plaignant devant la justice de paix, celui-là aussi a sa spécialité, il est oculiste. Le défendeur est amené à la barre par sa femme, il tient en outre un gros bâton dans sa main et reste les yeux fermés.

LE JUGE. Monsieur le docteur, expliquez vos griefs.

LE DOCTEUR. Monsieur le juge voici ma note... je réclame à monsieur la somme de soixante francs pour prix des soins que j'ai donné à ses yeux.

DUBOULET. Ils sont jolis, mes yeux! je vous conseille de vous en vanter de mes yeux... ils ne vous regardent pas, mes yeux (on rit.)

LE JUGE. Quel motif avez-vous à alléguer pour ne pas vouloir payer votre médecin?

DUBOULET. Monsieur le juge, je suis aveugle, complètement aveugle... aveugle de la tête aux pieds (rires). M. le docteur me dit, je vous rendrai la vue et de plus je promets de vous faire un billet payable à vue (rires) de deux cents cinquante francs si vous voulez vous faire traiter chez moi; votre cure me fera honneur... Deux cents-cinquante francs, la table et le logement, on peut se faire guérir à ce prix là : j'accepte... Mais depuis ce temps-là mon mal n'a fait qu'empirer; je veux des dommages-intérêts; je n'y vois plus du tout.

LE JUGE. Mais puisque vous étiez déjà complètement aveugle.

DUBOULET. C'est égal, j'y vois encore moins (rires).

LE DOCTEUR. Vous n'avez voulu suivre aucune de mes ordonnances.

DUBOULET Vous m'avez promis deux cent-cinquante francs, la table et le logement, mais il n'était pas question d'ordonnances.

LE JUGE. Si vous n'avez pas voulu vous laisser traiter, vous ne devez pas vous plaindre.

DUBOULET. Eh bien, alors, pourquoi demande-t-il soixante francs?

LE DOCTEUR Ce n'est qu'un faible dédommagement de ce que vous m'avez coûté étant chez moi. Si vous aviez voulu vous laisser guérir, je vous aurais donné les 250 fr.

DUBOULET. Je vous prends au mot. Vous l'avez dit devant témoin... Je ne suis pas plus aveugle que vous... j'y vois. (Hilarité.)

LE DOCTEUR. Ce n'est pas possible.

DUBOULET. La preuve, c'est que je vois très bien votre air vexé.

LE JUGE. Alors vous avouez donc que les soins de monsieur vous ont été profitables.

DUBOULET. Très profitables... J'ai joliment engraissé depuis que je mange chez lui.

LE DOCTEUR. Cet homme m'a trompé; alors il a fait l'aveugle.

DUBOULET. Belle malice... vous le saviez bien, puisque vous me donniez de l'argent pour ça... (Longue hilarité.)

Sans vouloir en entendre davantage, le juge renvoie les parties dos à dos.

(Audience)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— L'Académie royale des beaux-arts a prononcé aujourd'hui son jugement sur le concours de sculpture.

Le premier grand prix a été obtenu par M. Pierre-Jules Cavelier, né à Paris, âgé de 28 ans, élève de MM. David et Delaroche.

Le premier second grand prix a été obtenu par M. René-Ambroise Maréchal, né à Paris, âgé de 24 ans, élève de MM. Ramey et Dumont.

Le deuxième second grand prix a été obtenu par M. Mathurin Moreau, né à Dijon, âgé de 20 ans, élève de MM. Ramey et Dumont.

Une mention honorable a été accordée à M. Jules Gérard, né à Paris, âgé de 26 ans, élève de MM. David et Petitot.

— Neuf candidats viennent d'obtenir le grade de docteur devant la Faculté de droit de Paris : ce sont MM. Bourgon, Cazelles, Chevillotte, Ebelmen, Lablatinière, Maure, Mége, Massiot et Collet.

— M. le vicomte de Partouneaux vient d'être nommé membre correspondant de l'Académie royale des sciences de Turin.

— Suivant les recherches du géographe Balbi, dont les calculs sont souvent erronnés, le judaïsme compterait au plus 4.000.000 de sectateurs dispersés sur la surface du globe : sur cette quantité fixée bien approximativement, les états barbaresques en compteraient pour leur part environ 150.000; l'Algérie en réclamerait 20.000, dont 5.000 pour Alger; quant à la régence de Tunis, on peut évaluer sans exagération sa population israélite à 60.000 mes, dont 30.000 environ à Tunis même, qui est peut-être la ville de Barbarie qui en contient le plus. Ces calculs ne reposent sur aucun fondement en ce qui regarde l'Algérie.

— Les Arabes sont, ainsi que les Maures, passionnés pour le jeu : jeu de cartes, jeu d'échecs, jeu de dames, ils les jouent tous ordinairement avec une promptitude telle qu'on a peine à les suivre de l'œil. A peine une partie de dame est-elle commencée, que le damier est déjà veuf de la moitié de ses pièces, qui, du reste, ne sont pas rondes et plates comme les nôtres. Ce sont de petits morceaux de bois grossièrement taillés, et que leur dimension empêche d'empiler. A peine si les lignes de démarcation sont indiquées sur le damier, dont toutes les cases sont de la même couleur. Les Arabes aiment ce jeu avec une telle fureur, que dans la campagne, n'ayant pas de damier à leur disposition, ils en improvisent sur le sable. Accroupis l'un devant l'autre, les deux joueurs tracent avec leurs doigts les cases sur le sable, se servent de noyaux d'olives ou de dattes pour pions.

— On écrit de Barr :

« Il y a quelques jours, un chasseur des environs, descendant la montagne de Saint-Odile, tira un beau ramier qui alla tomber entre les rochers qui s'élèvent à pic au Sud-Intrépide : il choisit l'endroit le plus praticable pour chercher son oiseau. Grand fut son étonnement lorsque, arrivé au bas du précipice, il voit dans un enfoncement entre deux rochers, un squelette appuyé contre le fond, ayant à ses pieds un fusil de munition et un livre. Il courut aussitôt avertir l'autorité : on se transporta sur les lieux, et on reconnut au numéro du fusil de garde nationale que le squelette était les restes d'un M. D..., jeune homme de vingt-cinq ans, qui a disparu en 1832. Le crâne était en partie emporté, ce qui prouve que le fusil avait servi pour le suicide; il n'y avait plus que quelques vestiges des habits : un pied cependant était encore chaussé d'un soulier. Le livre trouvé auprès de lui est la Bible qui est très bien conservée. »

— Un amateur d'antiquités, de Pont-de-Vaux, vient d'acheter une pièce d'or à l'effigie de Clotaire, roi de la race mérovingienne; elle a été trouvée sur le littoral de la Saône.

— Les travaux du barrage du Rhône, à la hauteur du faubourg de Bresse, à Lyon, se poursuivent avec une activité qui, malgré le temps forcément perdu, pendant la saison d'été, permet d'espérer que cette importante opération sera terminée avant l'hiver.

— Nous apprenons d'une source authentique la nouvelle, malheureusement certaine, que le pont suspendu nouvellement établi sur le Rhône, à Vienne (Isère), et dont les travaux venaient d'être achevés, s'est écroulé en partie dimanche dernier, pendant qu'il subissait les dernières épreuves. Un boulon aurait cédé, les chaînes se seraient rompues et le tablier enfoncé sur un grand espace. On ajoute que plusieurs ouvriers ont péri dans ce déplorable événement, entre autres un entrepreneur de la ville de Vienne, qui laisse une veuve et plusieurs enfans en bas âge.

(*Réparateur de Lyon.*)

— Dans l'une de ces journées brûlantes où chacun cherchait l'air et le frais sans pouvoir rencontrer ni l'un ni l'autre, quatre jeunes filles dans le plus simple appareil crurent que le seul moyen de se rafraîchir était de prendre un bain de rivière. En plein jour elles descendirent dans la rivière qui traverse la ville basse de Chartres, et là, au milieu de la foule accourue sur les parapets pour mieux jouir de ce spectacle, elles folâtrèrent à qui mieux mieux, non sans dommage, à ce qu'il paraît, pour la morale publique, car à l'audience correctionnelle du 31 août, nos modernes naïades, exerçant une profession assez équivoque, se sont vues condamner, deux à trois mois de prison et deux autres à un mois.

— Une lettre reçue d'Ussat porte que vendredi et samedi l'Ariége a grossi d'une manière effrayante. Les eaux, sorties de leur lit, sont arrivées jusqu'à l'établissement thermal. On a été forcé d'interrompre le service des bains pendant ces deux jours.

— Le préfet de l'Hérault a pris un arrêté portant interdiction des courses de taureaux et combats d'animaux, par le motif que ces courses et ces combats sont des divertissemens barbares, qui ne sont plus de notre époque; qu'ils présentent des dangers et causent de nombreux accidens; qu'outre l'inconvénient d'habituer les populations à des actes de cruauté, les courses de taureaux occasionnent habituellement des dégâts aux propriétés, et que des plaintes nombreuses sont parvenues à ce sujet.

— Dans la soirée du 7 août dernier, un chasseur du 6e régiment en garnison à Joigny fut assailli, pendant qu'il était en faction, par plusieurs individus qui le frappèrent et lui enlevèrent son sabre.

Le tribunal correctionnel de cette ville vient de condamner quatre de ces individus, l'un à quinze jours, deux à huit jours et le dernier à trois jours d'emprisonnement.

— Le sous-officier Durand vient de se donner la mort à Mont-de-Marsan, où il était en garnison.

— On écrit de Bordeaux, à la date du 8 :

« Hier au matin, une dame remarquable par la noblesse de ses manières et la somptuosité de sa toilette, est arrivée dans une élégante calèche de voyage, à la prison départementale où elle a été immédiatement écrouée. Quatre gendarmes escortaient la voiture, et les spectateurs s'épuisaient en conjectures sur le motif qui avait déterminé la voyageuse à faire choix de pareils cavaliers pour l'accompagner. »

D'un autre côté, une lettre de Metz, en date du 7, annonce que la gendarmerie a amené dans une voiture découverte une femme bien vêtue et coiffée d'un chapeau. Une foule prodigieuse de peuple suivait cette malheureuse, qui cachait sa tête dans ses mains.

— Hier, entre quatre et cinq heures du soir, une poussière épaisse s'est manifestée dans une grande partie de la ville, et principalement sur les fossés de l'Intendance. L'air était parfaitement calme, et ne sachant à quoi attribuer ce phénomène, nous avions mis la tête à la fenêtre dans l'espérance de nous en rendre compte, lorsque nous nous sommes aperçus que ce que nous prenions pour de la poussière n'était autre chose qu'une prodigieuse agglomération de moucherons presque imperceptibles qui volaient de l'est à l'ouest, et qui ressemblaient à des grains impalpables de poussière emportée par les vents.

Plusieurs personnes qui passaient en ce moment ont été fort incommodées par l'introduction dans les voies respiratoires de ces animacules qui leur ont causé une toux heureusement de courte durée. Jusqu'à présent, l'histoire naturelle avait fait mention du passage des grues et du passage des cailles, voici un nouveau passage à enregistrer, le passage des moucherons. (*Courrier de la Gironde.*)

— On lit dans le *Breton* qui s'imprime à Nantes :

« Hier au soir, 6 septembre, sur les trois heures environ, la famille de M. Debout, le propriétaire de l'hôtel du commerce, se rendait à la campagne enfermée dans un cabriolet de maître, lorsqu'arrivé sur le pont des Récolets, le cheval effrayé par des pierres de Crasanne, qui s'avançaient sur le milieu de la route, et sans doute par un omnibus qui venait à sa rencontre, fait quelques pas en arrière : le conducteur veut le faire avancer, le cheval s'impatiente, résiste, et va s'acculer dans le seul endroit qui n'ait pas de garde-fou, à cause des réparations qu'on fait au quai; la voiture entraîne le malheureux cheval et va disparaître dans la Loire, qui en cet endroit n'a pas moins de vingt pieds de profondeur. L'effroi des assistans est à son comble : on se hâte de porter secours. Grâce au ciel, le cabriolet, dans sa chute, trouve par bonheur un échafaudage placé sur l'eau et étayé par des pieux. On profite d'un moment d'arrêt pour retirer les six personnes, qu'un mouvement du cheval pouvait faire disparaître sous l'eau. On ne saurait se faire une idée de l'anxiété que ce moment avait imprimée sur tous les visages. Nous sommes heureux d'apprendre qu'un enfant et une domestique, seuls blessés, en seront quittes pour quelques contusions, du reste fort peu graves; le cheval a été sauvé, la voiture n'a pu être retirée que pièce par pièce. »

— On nous écrit de Hambourg que le sénat et la bourgeoisie viennent d'adopter définitivement le plan de construction de la partie incendiée de la ville et la loi d'expropriation qui s'y rattache.

— Le docteur Payerne et le général Paisley sont descendus dans la nouvelle cloche de l'invention du premier, à une profondeur de 75 pieds, sans qu'il entrât au bas de la cloche plus de six pouces d'eau. Parmi les personnes qui ont assisté à ces expériences se trouvait le général français comte d'Henin avec son aimable fille. Dans une deuxième descente, faite par le docteur Payerne et le général Paisley, quatre cylindres leur fournissaient abondamment l'air nécessaire. Le docteur Payerne a ramassé un fragment d'un des débris du *Georges-Royal*. L'avantage de l'appareil du docteur Payerne, c'est qu'au lieu de fatiguer douze ou seize hommes à pomper, il n'en est besoin que de quatre.

— On écrit de Vienne (Autriche), le 30 août :

« Hier, Mlle Fanny Essler est arrivée à Vienne, venant de Berlin. Dans la soirée, les membres de l'orchestre du théâtre impérial de l'opéra allemand, et un grand nombre de *dilettanti*, ont exécuté, sous ses fenêtres, une sérénade composée de la musique des scènes de ballet où elle a obtenu le plus de succès.

Cette fois-ci, Mlle Essler ne paraîtra sur aucun de nos théâtres. Son séjour à Vienne, où elle est venue dans le seul but de faire une visite à ses parens, ne se prolongera guère au-delà d'une huitaine de jours, car elle a pris l'engagement de donner à Berlin vingt représentations, qui doivent commencer le 15 du mois prochain. »

— On fait en ce moment, un nouveau marché à Rotterdam, des préparatis pour le forage d'un puits de pompe de la manière usitée pour le forage des puits artésiens. Ces travaux doivent être regardés comme un essai pour approvisionner l'intérieur de la ville de bonne eau potable.

— Babar Dwargonauth Tagore a fait de riches présens à la reine Victoria, et notamment un châle indien d'une rare magnificence, une turquoise superbe avec les plus riches palmes, d'un modèle tout à fait nouveau, et un poignard pour le prince de Galles. La poignée est en cristal de roche, montée sur émail noir, incrustée de diamans de la plus belle eau. Le fourreau est garni de rubis. (*Globe.*)

Imprimerie de BOULÉ rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 25 Septembre 1842. DEUXIÈME ÉDITION. Deuxième année. — N° 38.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : *A Paris*, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. *Et en Province*, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.) —

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons, EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES, TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES. Un an.... 38 f. Six mois.. 20 Trois mois 11

2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES. Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6

SOMMAIRE.

UNE PASSION DANS LE DÉSERT.

Lors de l'expédition entreprise dans la Haute-Egypte par le général Desaix, un soldat provençal, tombé au pouvoir des Maugrabins, fut emmené par eux dans les déserts situés au-delà des cataractes du Nil. Afin de mettre entre eux et l'armée française un espace suffisant pour leur tranquillité, ces Arabes firent une marche forcée, et ne s'arrêtèrent qu'à la nuit ; ils campèrent auprès d'un puits masqué par des palmiers, sous lesquels ils avaient précédemment enterré quelques provisions. Ne supposant pas que l'idée de fuir pût venir à leur prisonnier, ils se contentèrent de lui attacher les mains, et s'endormirent tous après avoir mangé quelques dattes et donné de l'orge à leurs chevaux.

Quand le hardi provençal vit ses ennemis hors d'état de le surveiller, il se servit de ses dents pour s'emparer d'un cimeterre ; il s'aida de ses genoux pour en fixer la lame, et trancha les cordes qui lui ôtaient l'usage de ses mains. Devenu libre, il se saisit d'une carabine, se précautionna d'une provision de dattes sèches, d'un petit sac d'orge, de poudre et de balles, ceignit le cimeterre, monta sur un cheval et piqua vivement dans la direction où il supposa que devait être l'armée française. Impatient de revoir un bivouac, il pressa tellement le cheval déjà fatigué, que ce généreux animal expira, les flancs déchirés, laissant le Provençal au milieu du désert.

Après avoir marché pendant quelque temps dans le sable avec le courage d'un forçat qui s'évade, le soldat fut forcé de s'arrêter ; le jour finissait. Malgré la beauté qui distingue les nuits de l'Orient, il ne se sentit pas la force de continuer son chemin. Il avait heureusement pu gagner une éminence sur le haut de laquelle s'élançaient quelques palmiers dont les feuillages, aperçus depuis long-temps, avaient réveillé dans son cœur les plus douces espérances. Sa lassitude était si grande, qu'il se coucha sur une pierre de granit inclinée comme un lit de camp, et s'y endormit sans prendre aucune précaution pour sa défense pendant son sommeil.

Il avait fait le sacrifice de sa vie. Sa dernière pensée fut même un regret. Il se repentait déjà d'avoir quitté les Maugrabins ; leur vie errante commençait à lui sourire depuis qu'il était loin d'eux et sans secours.

Il fut réveillé par le soleil dont les impitoyables rayons, tombant aplomb sur le granit, y produisaient une chaleur intolérable. Le Provençal avait eu la maladresse de se placer en sens inverse de l'ombre projetée par les têtes verdoyantes et majestueuses des palmiers. Il regarda ces arbres solitaires et tressaillit ; ils lui rappelaient les fûts élégans et couronnés de longues feuilles des colonnes sarrasines de nos cathédrales. Mais quand, après avoir compté les palmiers, il jeta les yeux autour de lui, le plus affreux désespoir envahit son ame ; il voyait un océan sans bornes. Les sables du désert, semblables à une mer de boue noirâtre, s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions, ils étincelaient comme une lame d'acier frappée par une vive lumière. Il ne savait pas si c'était une mer de glaces ou un lac uni comme un miroir. Emportée par lames, une vapeur de feu tourbillonnait au dessus de cette terre mouvante. Le ciel jetait un éclat oriental d'une pureté désespérante, car elle ne laisse rien à désirer à l'imagination. Le ciel et la terre étaient en feu. Le silence avait une majesté sauvage et terrible. L'infini, l'immensité pressaient l'ame de toutes parts : pas un nuage au ciel, pas un accident au sein du sable ; l'horizon lui-même finissait, comme en mer, quand il fait beau, par une ligne de lumière aussi déliée que le tranchant d'un sabre.

Le Provençal serra le tronc d'un de ces palmiers comme si c'eût été le corps d'un ami ; puis, à l'abri de l'ombre grêle et droite que l'arbre dessinait sur le granit, il pleura, s'assit, et resta là, contemplant dans une tristesse profonde la scène implacable qui s'offrait à ses regards. Il cria comme pour tenter la solitude ; sa voix, perdue dans les cavités de cette colline, rendit au loin un son maigre qui ne réveilla point d'écho ; l'écho était dans son cœur ; le Provençal avait vingt-deux ans, il arma sa carabine.

— Mais il sera toujours temps ! se dit-il en posant à terre l'arme libératrice.

En regardant tour à tour l'espace blanc et l'espace bleu, le pauvre soldat rêvait à la France : il sentait avec délice les ruisseaux de Paris où il avait été s'engager au temps le plus horrible de la convention ; il se rappelait les villes par lesquelles il avait passé, les figures de ses camarades, et les plus légères circonstances de sa vie. Enfin, son imagination méridionale lui fit bientôt entrevoir sa chère Provence parée des fleurs du printemps et d'une riche verdure, dans les jeux de la chaleur qui ondoyait au-dessus de la nappe d'argent étendue dans le désert.

Craignant tous les dangers de ce cruel mirage, il descendit le revers opposé à celui par lequel il était monté, la veille, sur la colline. Sa joie fut grande en découvrant une espèce de grotte taillée naturellement dans les immenses fragmens de granit qui formaient la base de ce monticule. Les débris d'une natte annonçaient que cet asile avait été jadis habité. Puis à quelques pas le soldat aperçut des palmiers chargés de dattes. L'instinct qui nous attache à la vie se réveilla dans son cœur. Il espéra vivre assez pour attendre le passage de quelques Maugrabins, ou, peut-être en tendrait-il bientôt le bruit des canons ? En ce moment Bonaparte parcourait l'Egypte ; tout paraissait possible au pauvre Français ; car, pour lui, cet homme, ce dieu pouvait être partout.

Ranimé par cette pensée, il abattit un des régimes de fruits mûrs, sous le poids desquels les dattiers semblaient fléchir, et il s'assura, en goûtant cette manne inespérée, que l'habitant de la grotte avait cultivé les palmiers. La chair savoureuse et fraîche de la datte accusait, en effet, les soins de son prédécesseur. Le Provençal passa subitement d'un sombre désespoir à une joie presque folle ; il remonta sur le haut de la colline, et s'occupa pendant le reste du jour à couper un des palmiers inféconds qui, la veille, lui avaient servi de toit. Un vague souvenir lui fit penser aux animaux du désert, il prévit qu'ils pourraient venir boire à la source perdue dans les sables, qui apparaissait au bas des quartiers de roche, il résolut de se garantir de leurs visites en mettant une barrière à la porte de son ermitage. Malgré son ardeur et les forces que lui donna la peur d'être dévoré pendant son sommeil, il lui fut impossible de couper le palmier en plusieurs morceaux dans cette journée, mais il réussit à l'abattre. Quand, vers le soir, ce roi du désert tomba, le bruit de sa chute retentit au loin ; ce fut comme un gémissement poussé par la solitude. Le soldat frémit, comme s'il eût entendu quelque voix lui prédire un malheur. Mais, semblable à un héritier qui ne s'apitoie pas long-temps sur la mort d'un parent, il dépouilla ce bel arbre des larges et hautes feuilles vertes qui en font l'ornement et s'en servit pour épaissir la natte sur laquelle il allait se coucher.

Fatigué par la chaleur et le travail, il s'endormit sous les lambris rouges de sa grotte humide. Au milieu de la nuit, son sommeil fut troublé soudain. Il crut avoir entendu quelque bruit extraordinaire ; il se dressa sur son séant, et le silence du désert lui permit de reconnaître les deux

accens distincts d'une respiration dont la sauvage énergie ne pouvait appartenir à une créature humaine. Une profonde peur, encore augmentée par l'obscurité, par la solitude et par les fantaisies du réveil, lui glaça le cœur. Il sentit même à peine la douloureuse contraction de ses cheveux quand, à force de dilater les pupilles de ses yeux, il aperçut dans l'ombre deux lueurs faibles et jaunes. D'abord, il attribua ces lumières à quelque reflet de ses propres prunelles; mais bientôt le vif éclat de la nuit l'aidant par degrés à distinguer les objets qui étaient dans la grotte, il aperçût un énorme animal couché à deux pas de lui. Etait-ce un lion, un tigre ou un crocodile? Le Provençal n'avait pas assez d'instruction pour savoir dans quel sous-genre était classé son ennemi; mais alors il eut un effroi d'autant plus violent que son ignorance lui faisait supposer tous les malheurs ensemble. Il endura le cruel supplice d'écouter, de saisir les caprices alternatifs de cette respiration sans en rien perdre et sans oser se permettre le moindre mouvement. Une odeur aussi forte que celle exhalée par les renards, mais plus pénétrante, plus grave pour ainsi dire, remplissait la grotte, et quand le Provençal la dégusta par le nez, sa terreur fut au comble; il ne pouvait plus révoquer en doute l'existence de son terrible compagnon, dont il avait sans doute usurpé l'antre royal. Bientôt les reflets de la lune qui se précipitait vers l'horizon éclairèrent la tanière et firent insensiblement resplendir la peau tachetée d'une panthère.

Ce lion d'Egypte dormait, roulé comme un gros chien, paisible possesseur d une niche somptueuse à la porte d'un hôtel; ses yeux, ouverts pendant un moment, s'étaient refermés. Il avait la face tournée vers le Français.

Mille pensées confuses passèrent dans l'ame du prisonnier de la panthère. D'abord il voulut la tuer d'un coup de fusil; mais il s'aperçut qu'il n'y avait pas assez d'espace entre elle et lui pour l'ajuster, le canon aurait dépassé l'animal; et s'il l'éveillait qu'arriverait-il? Cette hypothèse le rendit immobile. Dans le silence, il entendait battre son cœur et maudissait les pulsations trop fortes que l'affluence du sang y produisait; il redoutait de troubler un sommeil qui lui permettait de chercher un expédient salutaire. Il mit la main deux fois sur son cimeterre, dans le dessein de trancher la tête à son ennemi; mais la difficulté de couper un poil ras et dur l'obligea de renoncer à son hardi projet.

— La manquer, ce serait mourir sûrement.

Il préféra les chanches d'un combat, et résolut d'attendre le jour, et le jour ne se fit pas long-temps désirer. Le Français put alors examiner la panthère, elle avait le museau teint de sang.

— Elle a bien mangé, pensa-t-il sans s'inquiéter du menu dont s'était composé le festin, elle n'aura pas faim à son réveil.

L'animal était une femelle. La fourrure du ventre et des cuisses étincelait de blancheur. De petites taches, semblables à du velours, formaient de jolis bracelets autour de ses pattes, sa queue musculeuse était également blanche, mais terminée par un bouquet noir. Le dessus de la robe, jaune comme de l'or mat, mais bien lisse et doux, portait ces mouchetures caractéristiques, nuancées en forme de roses, qui servent à distinguer les panthères des autres espèces de *félis*. Cette tranquille et redoutable hôtesse ronflait dans une pose aussi gracieuse que celle d'une chatte couchée sur le coussin d'une ottomane. Ses sanglantes pattes nerveuses et bien armées, étaient en avant de sa tête, qui reposait dessus, et de laquelle partaient ces barbes rares et droites, semblables à des fils d'argent. Si elle avait été ainsi dans une cage, le Provençal aurait certes admiré la gentillesse de cette bête et les vigoureux contrastes des couleurs vives qui donnaient à sa simarre un éclat impérial; mais, en ée moment, il sentait sa vue troublée par cet aspect sinistre. La présence de cette panthère endormie lui faisait éprouver l'effet que les yeux magnétiques du serpent produisent, dit-on, sur le rossignol. Le courage du soldat finit par s'évanouir un moment devant ce danger, tandis qu'il se serait exalté sous la bouche des canons vomissant la mitraille. Cependant une pensée intrépide se fit jour dans son ame, et tarit dans sa source la sueur froide qui lui découlait du front. Agissant comme les hommes qui poussés à bout par le malheur, arrivent à défier la mort et s'offrent à ses coups, il vit, sans s'en rendre compte, une tragédie dans cette aventure, et résolut d'y jouer son rôle avec honneur jusqu'à la dernière scène.

— Avant-hier, les Arabes m'auraient peut-être tué, se dit-il se considérant comme mort, il attendit bravement et avec une inquiète curiosité le réveil de la panthère. Quand le soleil parut, elle ouvrit subitement les yeux; puis elle étendit violemment ses pattes comme pour les dégourdir et dissiper ses crampes. Enfin elle bâilla, montrant ainsi l'épouvantable appareil de ses dents et sa langue fourchue, semée de petites aspérités globuleuses, papilles redoutables qui lui donnaient l'apparence d'une râpe.

— C'es tcomme une petite maîtresse, pensa le Français, en la voyant se rouler et faire les mouvemens les plus délicats et les plus coquets.

Elle lécha le sang qui teignait ses pattes, son museau et se gratta la tête par des petits mouvemens doux et répétés.

— Bien, fais un petit bout de toilette, dit en lui-même le Français auquel sa résolution rendit la gaîté. Nous allons nous souhaiter le bonjour!

Et il saisit un petit poignard court dont il avait dé. arrassé les Maugrabins. En ce moment, la panthère retourna la tête vers le Français et le regarda fixement sans avancer. La rigidité de ces yeux métalliques et d'une insupportable clarté fit tressaillir le Provençal quand la bête marcha vers lui. L'audacieux soldat la contempla d'un air caressant et la guigna dans les yeux, comme pour la magnétiser, en la laissant venir près de lui; puis, par un mouvement aussi doux, aussi amoureux que s'il avait voulu caresser la plus jolie femme, il lui passa la main sur tout le corps, de la tête à la queue, en irritant avec ses ongles les flexibles vertèbres cachées dans le profond sillon qui partageait le dos jeaune de la panthère. La queue de l'animal se redressa voluptueusement, ses yeux s'adoucirent, et quand, pour la troisième fois, le Français accomplit cette flatterie intéressée, la femelle fit entendre un de ces *ronron* par lesquels nos chats expriment leur plaisir; mais ce murmure partait d'un gosier si puissant et si profond, qu'il retentit dans la grotte comme les derniers ronflemens des orgues dans une église. Le Provençal, comprenant alors l'importance de ses caresses, les redoubla de manière à étourdir, à stupéfier cette courtisane impérieuse; quand il se crut sur d'avoir éteint la férocité de sa capricieuse compagne, dont la faim avait été si heureusement assouvie la veille; il se leva et voulut sortir de sa grotte. La panthère le laissa bien partir; mais, quand il eut gravi la colline, elle bondit avec la légèreté des moineaux sautant d'une branche à une autre, et vint se frotter contre les jambes du soldat, en faisant le gros dos à la manière des chattes; elle le regarda d'un œil dont l'éclat devint moins inflexible, et jeta ce cri sauvage que les naturalistes comparent au bruit d'une scie.

— Elle est exigeante, s'écria le Français en souriant.

Il essaya de jouer avec ses oreilles, de lui caresser le ventre et lui gratta fortement la tête avec ses ongles. En s'apercevant de ses succès, il lui chatouilla le crâne avec la pointe de son poigard, en épiant l'heure de la tuer; mais la dureté des os le fit trembler de ne pas réussir.

La sultane du désert agréa les talens de son esclave en levant la tête, tendant le cou et accusant son ivresse par la tranquillité de son attitude. Le Français songea soudain que, pour assassiner d'un seul coup cette farouche princesse, il fallait la poignarder dans la gorge; il levait la lame, quand la panthère, rassasiée sans doute, se coucha gracieusement à ses pieds en lui jetant de temps en temps des regards où, malgré leur rigueur native, se peignait confusément de la bienveillance. Le pauvre Provençal fut forcé de manger ses dattes, en s'appuyant sur un des palmiers; mais il lançait tour à tour un œil investigateur sur le désert pour lui demander des libérateurs, et sur sa compagne, pour en épier la clémence incertaine. Elle vérifiait l'endroit où les noyaux des dattes tombaient chaque fois qu'il en jetait un, et ses yeux exprimaient alors une incroyable méfiance; elle examinait le Français avec une prudence commerciale. Cet examen fut favorable à l'homme. Lorsqu'il eut achevé son maigre repas, elle lui lécha ses souliers, et, d'une langue rude et forte, enleva miraculeusement la poussière incrustée dans les plis.

— Mais quand elle aura faim, pensa le Provençal.

Cette idée lui causa un léger frisson, car il consultait alors les proportions de la panthère, qui certainement était un des plus beaux individus de son espèce. Elle avait trois pieds de hauteur et quatre pieds de longueur, sans y comprendre la queue. Cette arme puissante, ronde comme un gourdin, était haute de près de trois pieds. La tête, aussi grosse que celle d'une lionne, se distinguait par une rare expression de finesse où dominait bien la froide cruauté des tigres, mais il s'y trouvait en même temps une vague ressemblance avec la physionomie d'une femme artificieuse: enfin, la figure de cette reine solitaire révélait en ce moment une sorte de gaîté semblable à celle de Néron ivre: après s'être désaltérée dans le sang, elle voulait jouer. Le soldat essaya d'aller et de venir; la panthère le laissa libre, en se contentant de le suivre des yeux; elle ressemblait ainsi moins à un chien fidèle qu'à un gros angora inquiet de tout, même des mouvemens de son maître. Quand il se retourna, il aperçut du côté de la fontaine les restes de son cheval, que la panthère avait traîné jusque-là et dont les deux tiers environ étaient dévorés. Ce spectacle rassura le Français; il lui fut facile alors d'expliquer l'absence de la panthère et le respect qu'elle avait eu pour lui pendant son sommeil.

Ce premier bonheur l'enhardit à tenter l'avenir; il conçut le fol espoir de faire bon ménage avec la panthère pendant toute la journée, en ne négligeant aucun moyen de l'apprivoiser et de se concilier ses bonnes grâces. En revenant près d'elle, il eut l'ineffable bonheur de lui voir remuer la queue par un mouvement presque insensible; il s'assit alors sans crainte auprès d'elle, et ils se mirent à jouer tous les deux. Il lui prit les pattes, le museau, lui tournilla les oreilles, la renversa sur le dos, et gratta fortement ses flancs chauds et soyeux. Elle se laissa faire. Quand le soldat essaya de lui lisser le poil des pattes, elle rentra soigneusement ses ongles recourbés comme des damas Le Français, qui gardait une main sur son poignard, pensait encore à le plonger dans le ventre de la trop confiante panthère; mais il craignit d'être immédiatement étranglé dans la dernière convulsion qui l'agiterait; et, d'ailleurs, il sentait dans son cœur une sorte de remords qui criait; il lui semblait avoir trouvé une amie dévouée dans ce désert sans bornes.

Il songeait involontairement à sa première maîtresse, surnommée *Mignonne* par antiphrase. car elle était d'une atroce jalousie. Pendant tout le temps que dura son amour, il eut à craindre le fer du couteau dont elle le menaçait toujours. Ce souvenir de son jeune âge lui suggéra d'essayer de faire répondre à ce nom la jeune panthère, dont il admirait maintenant avec moins d'effroi l'agilité, la grâce et la mollesse.

Vers la fin de la journée, il s'était familiarisé avec cette situation périlleuse, et il en aimait presque les angoisses. Sa compagne avait fini par prendre l'habitude de le regarder quand il criait en voix de fausset: *Mignonne!*

Au coucher du soleil, la panthère fit entendre, à plusieurs reprises, un cri profond et mélancolique.

— Elle est bien élevée, pensa le gai soldat, elle dit ses prières.

Mais cette plaisanterie mentale ne lui vint en l'esprit que quand il eut remarqué l'attitude pacifique dans laquelle restait sa camarade.

— Va, ma petite blonde, je te laisse coucher la première, lui dit-il, en comptant bien sur l'activité de ses jambes pour s'évader au plus vite quand elle serait endormie, afin d'aller chercher un autre gîte pendant la nuit.

Il attendit avec impatience l'heure de sa fuite, et, quand elle fut arrivée, il marcha vigoureusement vers le Nil. A peine eut-il fait un quart de lieue dans les sables, il entendit la panthère bondissant derrière lui, et jetant par intervalles ce cri de scie, plus effrayant encore que le bruit lourd de ses bonds.

— Allons, se dit-il, elle m'a pris en amitié. Cette jeune panthère n'a encore rencontré personne. Il est flatteur d'avoir son premier amour!

En ce moment, le Français tomba dans un de ces sables mouvans si redoutables pour les voyageurs, et desquels il est impossible de se sauver. En se sentant pris, il jeta un cri d'alarme; la panthère le saisit avec ses dents par le collet de son uniforme, elle sauta vigoureusement en arrière, et le tira du gouffre comme par magie.

— Ah! mignonne, s'écria le soldat en la caressant avec enthousiasme, c'est entre nous maintenant à la vie à la mort; mais pas de farces, car si tu ne me sauves que pour te garder une poire pour la soif, je me mettrai, *troun de Dious*! en travers de ta gueule.

Et il revint sur ses pas. Le désert était comme peuplé par un être auquel il pouvait parler, et dont la férocité s'était adoucie pour lui, sans qu'il s'expliquât les raisons de cette incroyable amitié. Quelque puissant que fût le désir du soldat de rester debout et sur ses gardes, il dormit. A son réveil il ne vit plus mignonne. Il monta sur la colline. Il l'aperçut alors, dans le lointain, accourant par bonds, suivant l'habitude de ces animaux, auxquels la course est interdite par l'extrême flexibilité de leur colonne vertébrale. Elle arriva les babines sanglantes. Elle reçut les caresses nécessaires que lui fit son compagnon, et témoigna par plusieurs *ron-ron* graves combien elle en était heureuse. Ses yeux pleins de mollesse se tournèrent avec encore plus de douceur que la veille sur le Provençal, qui lui parlait comme à un animal domestique.

— Ah! ah! mademoiselle, car vous êtes une honnête fille, n'est-ce pas? Voyez-vous ça! Nous aimons à être calinée. N'avez-vous pas honte? Vous avez mangé quelque Maugrabin? Bien! ce sont des animaux beaucoup plus féroces que vous ne l'êtes et qui ne se calmeraient pas avec des caresses; mais n'allez pas gruger les Français au moins, je ne vous aimerais plus; plus du tout, du tout; là, là.

Elle joua comme un jeune chien joue avec son maître, se laissant rouler, battre et flatter tour à tour. Parfois, elle provoquait le soldat en avançant la patte sur lui par un geste solliciteur. Quelques jours se passèrent ainsi. Cette compagnie permit au Provençal d'admirer les sublimes beautés du désert. En y trouvant des heures de crainte et de tranquillité, des alimens et une créature à laquelle il pensait, il eut l'ame agitée par des contrastes, sa vie eut des oppositions. La solitude lui révéla tous ses secrets et l'enveloppa de ses charmes. Il découvrit dans le lever et le coucher du soleil des spectacles inconnus au monde. Il tressaillit en entendant au dessus de sa tête le doux sifflement des ailes d'un oiseau, rare, passager; en voyant les nuages se confondre, voyageurs changeans et colorés. Il étudia pendant la nuit les effets de la lune sur l'océan de sables où le Simoün produisait des vagues, des ondulations et de rapides changemens. Il vécut avec le soleil qu'il vit dans sa plus grande gloire. Souvent, après avoir joui du terrible spectacle d'un ouragan dans cette plaine où les sables soulevés produisaient des brouillards rouges et secs, des nuées mortelles, il voyait venir la nuit avec délices, car alors les étoiles versaient leur bienfaisante fraîcheur. Il écouta des musiques imaginaires dans les cieux. Puis, la solitude lui apprit à déployer les trésors de la rêverie. Il passait des heures entières à se rappeler des riens.

Enfin, il se passionna pour sa panthère, car il lui fallait une affection. Soit que sa volonté, puissamment projetée, eût modifié l'organsime de sa compagne, soit qu'elle trouvât une nourriture abondante, grâce aux combats qui se livraient autour de ces déserts, elle respecta la vie du Français, qui avait fini par ne plus s'en défier, en la voyant si bien apprivoisée.

Il passait la plus grande partie du temps à dormir; mais il était obligé de veiller, comme une araignée au sein de sa toile, pour ne pas laisser échapper le moment de sa délivrance, si quelqu'un passait dans la sphère décrite par l'horizon. Il avait sacrifié sa chemise pour en faire un drapeau, arboré sur le haut d'un palmier dépouillé de feuillage. Il avait trouvé le moyen de la garder déployée en la tendant avec des baguettes de bois; car le vent aurait pu ne pas l'agiter au moment où le voyageur attendu regarderait dans le désert.

C'était pendant ses longues heures d'espérance qu'il s'amusait avec la panthère. Il avait fini par connaître les différentes inflexions de sa voix, l'expression de ses regards. Il avait étudié les caprices de toutes les taches qui nuançaient l'or de sa robe. Elle ne grondait même plus quand il lui prenait la touffe par laquelle sa redoutable queue était terminée, pour en compter les anneaux noirs et blancs, ornement gracieux qui brillait de loin au soleil comme des pierreries. Il avait plaisir à contempler les lignes moelleuses et fines des contours, la blancheur du ventre, la grâce de la tête. Mais c'était surtout quand elle jouait qu'il la contemplait complaisamment : l'agilité, la jeunesse de ses mouvemens le surprenaient toujours. Il admirait sa souplesse quand elle se mettait à bondir, à ramper, à se glisser, à se fausser, s'accrocher, se rouler, se blottir, s'élancer partout. Quelque glissant que fût un bloc de granit, quelque rapide que fût son élan, elle s'y arrêtait tout court au mot de *Mignonne*, et tournait vers lui sa tête élégante et fine avec une adorable expression d'amour.

Un jour, par un soleil éclatant, un immense oiseau plana dans les airs. Le Provençal quitta sa panthère pour examiner ce nouvel hôte; mais, après un moment d'attente, la sultane délaissée gronda sourdement.

— Je crois, Dieu m'emporte! quelle est jalouse, s'écria-t-il en revoyant ses yeux redevenus rigides. L'ame de la Marane aura passé dans ce corps-là, c'est sûr.

L'aigle disparut dans les airs pendant que le soldat admirait la croupe rebondie de la panthère, revenue à un état calme Mais il y avait aussi tant de grâce et de jeunesse dans ces contours; c'était joli comme une femme! La blonde fourrure de la robe se mariait comme dans la plus délicate peinture italienne, aux tons du blanc mat qui distinguait les cuisses. La lumière profusément jetée par le soleil faisait briller cet or vivant, ces taches brunes. Le Provençal et la panthère se regardèrent l'un et l'autre d'un air intelligent, et la coquette tressaillit quand elle sentit les ongles de son ami lui gratter le crâne. Ses yeux brillèrent comme deux éclairs, puis elle les ferma fortement

— Elle a une ame, dit-il en étudiant la tranquillité de la reine des sables, dorée comme eux, blanche comme eux, solitaire et brûlante comme eux.

— Je ne sais pas, certes, quel mal je lui ai fait, mais elle se retourna comme si elle eût été enragée, et de ses dents aiguës m'entama la cuisse, faiblement sans doute. Moi, croyant qu'elle voulait me dévorer, je lui plongeai mon poignard dans le cou. Elle roula en jetant un cri qui me glaça le cœur. Je la vis se débattre contre la mort, en me regardant sans colère. J'aurais voulu pour tout au monde, pour ma croix, que je n'avais pas encore, la rendre à la vie; car c'était comme si j'eusse assassiné une personne véritable.

En ce moment, des soldats, qui avaient vu mon drapeau, accoururent à mon secours; ils me trouvèrent évanoui.

DE BALZAC.

SAINT-PIERRE DE ROME.

La basilique de Saint-Pierre a été décrite par tous les voyageurs; aucun n'a pu en donner une idée juste à ceux qui ne l'ont point vue; c'est toujours ainsi pour les descriptions; le beau tableau de Giampolo Panini en dit plus sur Saint-Pierre que tous les vers du poëte, la prose du touriste, le récit du pèlerin : ce tableau est au Louvre, dans un angle du grand salon à gauche, en entrant. Placez-vous à six pas, roulez votre main en lorgnette, et regardez-le, vous verrez Saint-Pierre, et vous ne lirez pas Mme de Staël. Tous les voyageurs se récrient d'admiration sur ce singulier jeu d'optique, qui ne permet de juger de l'immensité réelle de cet édifice qu'en le visitant dans tous ses détails.

Au premier coup d'œil, disent-ils tous, Saint-Pierre n'étonne pas; tout y paraît de proportion ordinaire; ce n'est qu'en avançant qu'on s'aperçoit de son incomparable grandeur. Cela est malheureusement vrai; c'est la plus sévère critique qu'on puisse faire de cette basilique! Voilà une étrange méprise d'architecte : bâtir un bâtiment si vaste qui paraîtra si petit! C'est le contraire, il me semble, qu'on aurait dû tenter. Les Romains d'Agrippa le savaient bien; aussi le Panthéon, qui serait à peine une chapelle de Saint-Pierre, paraît-il aux yeux de l'artiste plus grand que cette basilique. Est-ce bien la peine d'établir des proportions colossales pour amener un résultat pareil? En entrant au Panthéon, le voyageur se récrie sur la grandeur imposante de cette merveilleuse rotonde; ce n'est qu'en le visitant que le cercle d'architecture nous semble étroit.

Dans nos belles églises de France, l'architecte a bâti l'infini; les lignes, les spirales, les voûtes, les piliers, les ogives, tout cela monte, s'enlace, court, serpente, avec des allures indéterminées, tout cela va se perdre dans les nefs lointaines et sombres, qui tournent et s'abîment derrière l'autel, sans que les yeux puissent s'arrêter en les suivant. Mme de Staël, qui ne s'est jamais peut-être agenouillée à Notre-Dame-de-Paris ou de Rouen, vous dit qu'en entrant à Saint Pierre, sa première pensée fut d'adorer Dieu dans le plus beau de ses temples : cette pensée n'est pas commune à tous les voyageurs; l'étonnement et la curiosité vous attendent à Saint-Pierre, la pensée religieuse n'arrive que long-temps après.

On marche de la porte, vers les piliers de droite, pour prendre de l'eau bénite, et l'on oublie l'eau bénite pour admirer les gigantesques enfans qui soutiennent le bénitier; on joue avec ces enfans, on rit de surprise avec eux; on compare ses mains avec les leurs; les joyeux voyageurs s'attroupent et font des plaisanteries sur ces anges; on rit encore, on parle plus haut; tout est permis à Saint-Pierre, hormis de prier Dieu. Après, on arrive devant les lions de Clément XIII, et chaque visiteur tient au plaisir de fourrer son poing dans la gueule du lion éveillé, et de caresser le lion endormi; et chacun dit :

— Quels lions?

— De qui sont ces lions?

Une voix répond :

— De Canova.

On va s'agenouiller devant l'autel, une autre voix dit :

— Ce baldaquin est haut comme la colonne Vendôme à Paris.
Alors on ne s'agenouille plus, on dit :
— C'est impossible!
— Oui, monsieur, comme la colonne Vendôme.
— Mais, attendez; mais, oui, cela se pourrait bien.
— Cela est.

Un sacristain passe et vous montre sainte Véronique. On est tout disposé à prier la sainte fille.

— Cette statue a quarante pieds de haut, dit le sacristain.
— Quarante pieds!
— Oui, monsieur... Et ces cierges de cire jaune que vous voyez là, devinez le poids de chacun?
— Deux livres.
— Quinze, monsieur.
— C'est étonnant!
— Avez-vous vu la chaire de Saint-Pierre?
— Pas encore.
—La voilà dans le chœur. Remarquez bien cette mitre, elle est de votre taille. On va voir la mitre; chemin faisant, on rencontre le mausolée de Paul III, toujours entouré d'Anglais qui regardent amoureusement la statue de la justice; il y a une histoire sur cette justice; on vous raconte l'histoire tout bas : c'est scandaleux.

La pensée de mort qui monte de ce sarcophage ne jette personne en recueillement; l'église est pleine de tombeaux, mais ils n'ont rien de lugubre; on s'asseoit devant pour causer et rire. L'autel est entouré d'un triple rang de curieux; personne ne prie : on compte les lampes d'argent qui brûlent sur le tombeau du chef des apôtres; il y en a cent douze : on inscrit ce chiffre sur son album.

Le pavé retentit continuellement sous les pieds d'une foule bruyante qui va et vient, regardant, s'étonnant, mesurant et vociférant de joie dans tous les dialectes de l'Europe. Cette basilique ressemble plus au temple d'un dieu qu'au temple de Dieu.

S'il est un jour de l'année où Saint-Pierre doit inspirer du recueillement, c'est le vendredi-saint. Hélas! la cérémonie s'est réfugiée dans l'étroite chapelle du chœur, et le reste de l'immense église est abandonné aux voyageurs, dont les deux tiers au moins sont Anglais. Selon l'usage, je m'étais fait une joie d'assister à *ténèbres*, dans Saint-Pierre; je cherchai long-temps le coin obscur où des chantres invisibles psalmodiaient les psaumes de la semaine sainte. Le clergé remplit la chapelle. Une centaine de curieux se pressent contre la grille et regardent l'orgue : impossible de s'abandonner au touchant esprit de ces poétiques offices.

La religion n'est majestueuse que dans les petites églises; je regrettai ces modestes chapelles où j'avais entendu, enfant, les lamentations de Jérémie, entrecoupées de lettres mystérieuses de l'alphabet hébreux : je regrettais le choriste qui chantait le *Benedictus* sur un air qui fait pleurer, lorsque l'ombre du soir descendait dans le sanctuaire, et qu'un seul cierge brûlait au candelabre noir.

A Saint-Pierre, je ne ressentis rien de mes anciennes émotions; je me mêlai à l'indifférence générale. Les gémissemens de l'orgue, les plaintes du prophète, les douleurs de Sion, la désolante histoire de Jérusalem, toute cette époque solennelle des jours saints courait comme un son vide et prolongé sous les nefs de la basilique, et ne trouvait que des cœurs froids, comme les simulacres sans nombre, assis sur les tombeaux voisins. Parfois, je croyais me promener à la bourse de Paris, quand la hausse ou la baisse arrache à la foule des murmures, des cris, des acclamations. A chaque instant une famille anglaise fesait irruption dans la grand nefs; vieillards, enfans, dandys, généraux et colonels en uniforme, dames et demoiselles, grooms chargés de pelisses; ils se jetaient tous dans les mains de leurs compatriotes, avec des éclats de rire et de joie, des ..... des sifflemens gutturaux, des explosions d'amitié britannique, comme on n'en a jamais entendu dans leurs rencontres à Hyde-Park.

Malheureuse influence du ciel du midi! les dames s'asseyaient sur les plans, en tournant le dos à l'autel; les gentilshommes se renversaient nonchalamment sur l'orteil d'un ange, sur la griffe d'un lion ou le cordon saillant d'un pilastre, comme sur un sofa de boudoir, et causaient avec tout le fracas du club, ou lisaient les gazettes du jour, sans se douter que Jérémie se lamentât dans la chapelle du chœur. On aurait dit que tout l'état-major de l'armée anglaise s'était fait un impie devoir de venir insulter au culte catholique, dans la capitale de la chrétienté, le jour même du vendredi-saint. C'était un torrent d'épaulettes et de plumes de coq qui roulait de l'autel au bénitier, et remontait encore, et se mêlait à des flots de pèlerins, de prêtres désœuvrés, de moines échappés du couvent.

Si l'on eût demandé à quelque âme candide : Saint Pierre appartient-il au pape? Elle aurait répondu : Non, aux Anglais. Comprenez-vous le bonheur de ces ..... qui envahissent la basilique pontificale, y trônent comme dans une colonie, et couvrent de leurs cris la voix de l'orgue, la voix du choriste, les gémissemens du prophète-roi? Quel vendredi-saint! quelle semaine-sainte! je n'ai rien vu, dans ma vie, de plus étrange. Je cherchai dans l'armée qui remplissait l'église un seul visage qui parût affecté de cette étrange profanation; toutes les figures rayonnaient de joie : toutes jetaient des nullités à l'air : toutes les oreilles paraissaient fermées à la cérémonie; c'était un délire universel : la promenade ondulait comme aux Tuileries, sur douze sillons tracés; pourtant la soirée était belle à la villa Borghèse, à *Monte-Pincio*, ou même sur la place Saint-Pierre; mais la *fashion* tenait à honneur de s'étouffer dans l'église, et d'écraser sous le poids de l'orgueil britannique les superstitions papistes du vendredi-saint. Enfin, je découvris un étranger dont la pensée s'associait à la mienne; il était appuyé contre un pilastre, les yeux dévotement tournés vers la chapelle, et pâle, abattu, désenchanté; je le reconnus, cet homme de bien et de foi; son nom latin a figuré avec un certain éclat parmi les noms des législateurs de la restauration. Lui aussi était venu dans toute la candeur de ses rêves catholiques assister en pèlerin aux offices de la semaine-sainte; que voyait-il? *un raout* anglais dans la plus belle et vaste salle de l'univers. La désolation de mon noble compatriote se trahissait dans tous ses mouvemens; il ressemblait à un homme qui vient de perdre sa suprême illusion, et qui désespère de tout. Mes yeux se rencontrèrent avec les siens au moment où le dernier verset du *Benedictus* tombait comme un anathème sur cette multitude folle et désœuvrée, et je l'entendis répéter avec un sourire amer : « Mon Dieu, illuminez ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, et conduisez leurs pas dans le sentier de la paix. »

La mer, dans un jour de tempête, est moins bruyante dans les falaises de Douvres que cette foule orageuse, protestante, lorsque le dernier son de l'orgue expire avec le dernier verset dans la chapelle du chœur; toute l'Angleterre aristocratique couvre l'escalier immense de l'église et s'éparpille à droite, à gauche vers les colonnades, où mille équipage stationnent et attendent les opulens étrangers. Insensiblement, la basilique se fait déserte et silencieuse, les prêtres circulent avec liberté, font leurs stations pieuses, baisent les pieds de la statue de Saint-Pierre, et les essuient après avec leur front.

Le recueillement arrive quand l'office est terminé; la foule n'était venue que pour troubler la cérémonie, sous prétexte de la voir; plus de cérémonie, plus d'Angleterre. Le scandale est renvoyé au lendemain; trève est donnée à Dieu pour vingt-quatre heures; l'ambassadeur britannique lui fait ce doux loisir. Au reste, l'office du lendemain ne se célèbre qu'avant midi; l'aristocratie voyageuse dort encore dans ses hôtels du *Corso*, de la place du peuple, de la place d'Espagne. La cérémonie du *Lumen Christi* et de l'eau pascale n'attire qu'un petit nombre de curieux, et point de dévots, le clergé la mène lestement. On bénit, aux fonts baptimaux, de grands bouquets de fleurs. J'en demandai un à l'abbé qui les garde, il me refusa; je lui montrai cinq francs, il me le vendit.

Une procession assez peu décente accompagne le *cierge pascal* de la chapelle baptismale au chœur, là où va se célébrer la messe du samedi-saint. Tout cela est froid et d'une physionomie coutumière et indolente : c'est un drame qui se dénoue sans bruit, sans intérêt. Ce feu nouveau, qui vient se rallumer au phosphore chrétien, est pâle comme une flamme qui va s'éteindre. On dirait que Dieu s'en va, que la religion meurt, et que la grande basilique de marbre n'est que la pompeuse tombe où le dernier pape s'apprête à inhumer le catholicisme agonisant.

Je suivais les prières de la messe avec une inquiétude dont je n'aurais pu me rendre compte; j'attendais le *Gloria in excelsis*, ce chant d'exaltation qui dit à l'église de rejeter le linceul de la semaine sainte et de reprendre la robe de l'épouse. Avant qu'il fût entonné, je courus sous la colonnade extérieure pour assister au réveil de Rome. La place était inondée de pauvres villageois barriolés de costumes aux mille couleurs; ils attendaient aussi quelque chose qui allait se passer dans l'air. La ville était silencieuse, le soleil couvert de nuages gris : à ma gauche, le Vatican ressemblait à un palais désert, à un sépulcre babylonien.

Tout à coup la porte de la basilique s'ouvre, et le *Gloria in excelsis* éclate, avec le mugissement de l'orgue, dans la chapelle du chœur. Aussitôt la cloche de Saint-Pierre donne le branle à toutes les cloches de la ville sainte; les gardes pontificaux arborent le gonfalon au grand escalier de la colonnade; l'artillerie du château Saint-Ange salue le drapeau vénéré : le peuple tombe à genoux et prie. Ce moment est court, mais bien beau; c'est la résurrection de Rome catholique : et la semaine sainte n'aurait-elle que ce moment à offrir au pèlerin, ce serait assez pour ne pas regretter le voyage. C'est encore un beau spectacle le lendemain, lorsque le pape, seul debout sur cent mille chrétiens agenouillés, donne sa bénédiction à la ville et au monde.

Cela vaut mieux que la *Luminara* et la *Girandola*, divertissemens de bruit, de feux follets, de fumée sulfureuse; hochets brillans qu'on jette au peuple de la nouvelle Rome, qui ne demande aujourd'hui au César du Vatican que des feux d'artifices et du pain.

Deux momens dans une semaine, c'est pourtant bien peu : car je ne prends ici dans les choses du culte que la plus simple et la plus majestueuse expression de leur poésie, que leur chaste et secret parfum, leur intimité touchante, révélée à bien peu d'élus, ingracieux pour la foule. Le reste est si pompeux que je n'ai point vu; j'étais ébloui, j'ai fermé les yeux. Le pape m'a paru sublime lorsqu'il s'est montré au balcon de Saint-Pierre, abrité du soleil par un dais de toile.

Je n'ai pas osé lever mon regard sur lui, lorsqu'on le portait en triomphe sous les éventails de plumes de paon, avec un grand concours de cardinaux, de ... et de brillans hommes d'armes. J'aime mieux la grave mélopée biblique des lamentations que le *Miserere* de la chapelle Sixtine; les *soprani* me font pitié. Je n'ai jamais compris la gloire que retire la religion à dresser dans une basse-cour ces scandaleux artistes.

Il est bien triste de penser que le culte romain, avec tous ses trésors de poésie, cherche ses profits dans le scandale des colifichets : il est vrai que cent mille étrangers accourent de partout pour assister aux fêtes profanes

de la semaine sainte, et qu'ils resteraient chez eux si l'on supprimait le *Miserere*, les *soprani*, les plumes de paon. les lansquenets. le feu d'artifice et la *Luminaria*; Jérémie chanterait dans le désert, et Rome pleurerait comme Jérusalem. Cela est très vrai, selon les calculs d'administration locale; mais on doit toujours déplorer cette nécessité qui associe les mystères de la foi aux spéculations du négoce. C'est ainsi qu'on arrive à la dernière semaine de la religion.

Il y avait un Vatican aussi là-bas, de l'autre côté du Tibre; Rome chrétienne ne s'en souvient plus. Il y avait un palais qui donnait son nom à la colline, un palais de marbre, tout rempli de statues, tout étincelant de mosaïques, tout illustré de fresques : c'était le Vatican des Césars. A ses pieds se déroulait aussi une place ombragée d'une forêt de colonnes, avec beaucoup d'obélisques et de fontaines. L'éternité ne semblait pas avoir assez de temps pour jeter bas ce palais, ces colonnes, ces obélisques. En sortant de Saint-Pierre, j'ai couru à ce mont Palatin. le palais est devenu ruine; j'ai cherché la ruine, elle n'existe plus. Au bas, j'ai cherché le Forum aux cent temples; c'est comme un grand chemin planté d'arbres rabougris et couvert d'une poussière grisâtre.

Ce sont des monumens tombés en dissolution qui ont fait cette poussière; il y en a trente pieds de profondeur, tant elle est amoncelée! Par intervalle, on a creusé des espèces de puits, au fond desquels on aperçoit l'antique voie triomphale. Que de couches de terre sur cette voie! Çà et là deux ou trois colonnes sont restées debout, comme quelques soldats survivent à une armée détruite, pour annoncer le désastre à ceux qui ne voudraient pas y ajouter foi. Eh bien! après l'office de la semaine sainte, après le *Miserere* de la chapelle Sixtine, après l'invasion anglaise au Vatican, si l'on vient traîner sa mélancolie au Forum, il semble que le temps n'est pas loin où la ruine chrétienne servira de pendant à la ruine impériale, où l'on cherchera saint Pierre sur le Vatican comme on cherche Jupiter sur le Palatin.

Que Dieu et les dieux fassent mentir ce présage! Quel malheur pour moi, si je disais vrai! Hélas! j'ai déjà vu des compatriotes de lord Elgin qui brisaient à coups de marteau les colonnes extérieures du Panthéon, et le peuple romain, qui vend des légumes sur cette place. les regardait faire et riait. Le culte de la religion et des arts a fleuri dix-huit siècles à Rome; les portes de l'enfer auraient-elles enfin prévalu contre lui? L'avenir répondra à nos enfans, et peut-être à nous.

MÉRY.

UN SAUVEUR DE LA PATRIE.

Par le traité de Tilsitt, Alexandre avait reconnu Louis roi de Hollande, Joseph roi de Naples, et Jérôme roi de Westphalie; il avait reconnu également les rois de Saxe et de Wurtemberg, et ne contestait plus à Napoléon le protectorat de la confédération du Rhin.

Ainsi, par un excès inoui d'audace et de génie, l'empereur était parvenu à intrôniser toute sa famille en Europe, et avait établi sa puissance sur des bases en apparence inébranlables. Les deux plus grands monarques du continent venaient de se jurer l'amitié la plus vive, et la paix générale semblait devoir être bientôt la conséquence nécessaire d'une pareille alliance.

Cependant l'Autriche, humiliée du mépris avec lequel elle avait été traitée dans les conférences d'Erfurt, ne tarda pas à reprendre les armes, et le 9 avril 1809 l'archiduc Charles informa le général en chef de l'armée française en Bavière de la reprise des hostilités.

Napoléon se trouvait en ce moment à Paris; il apprend cette nouvelle par le télégraphe dans la nuit du 12, et dès le 18, il établit son quartier-général à Ingolstad.

L'armée autrichienne, forte de 340,000 hommes et de 700 pièces de canon, est commandée par l'archiduc Charles, le plus habile capitaine de l'Autriche, et, sous ses ordres, par les archiducs Louis, Ferdinand, Joseph et Jean.

L'armée française ne compte que deux cent quatre-vingt mille combattans et cinq cent soixante pièces de canon; mais elle est conduite par Lannes, Davoust, Masséna, Macdonald, Vandamme, Oudinot; et Napoléon est à leur tête.

Dès lors le succès ne peut être douteux

En effet, le 20 avril, soixante mille Autrichiens, commandés par l'archiduc Louis, sont défaits près d'Abensberg, et laissent huit mille prisonniers sur le champ de bataille. On s'y battit long-temps, disent les historiens, dans une mer de sang.

Le 21, l'empereur retrouve l'ennemi à Landshut et s'empare de la ville. Neuf mille prisonniers sont le fruit de cette victoire.

Le 22, Napoléon rencontre l'archiduc Charles aux pieds du village d'Eckmuhl; c'est son plus redoutable adversaire, et cent dix mille hommes sont rangés sous ses ordres; mais bientôt ils se mit dans une déroute complète, et cette fois vingt mille prisonniers tombent au pouvoir du vainqueur.

Le 23, Ratisbonne, où s'était réfugiée une partie de l'armée autrichienne, est emportée par les Français, et dix mille prisonniers sont encore le résultat de ce brillant fait d'armes.

Enfin, après une série de combats non moins rapides et aussi heureux, le 17 mai Napoléon entre à Vienne.

L'Autriche a perdu sa capitale, mais il lui reste une nombreuse armée; la campagne est donc loin d'être terminée.

En effet, le 21 mai, l'archiduc Charles, à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, se présente devant les villages d'Aspern et d'Essling défendus par Lannes et par Masséna. Les Français ne sont que trente mille, mais la présence de Napoléon semble tripler leur nombre en triplant leur courage. Essling et Aspern sont pris et repris six fois, et après deux jours d'une lutte héroïque, les deux armées épuisées sont forcées de se retirer, sans avoir pu décider la victoire.

C'est donc une partie remise, et une nouvelle rencontre est inévitable; elle a lieu le 27, sous les murs de Wagram. Cinquante mille hommes restent sur le champ de bataille; trois généraux autrichiens y sont tués; dix autres, et parmi eux l'archiduc Charles lui-même, y sont blessés. De notre côté, nous avons perdu les généraux Lasalle, Gauthier, Lacour et sept colonels; vingt généraux et le maréchal Bessières ont reçu des blessures; mais nous avons fait vingt mille prisonniers, pris une artillerie nombreuse et forcé l'ennemi à la retraite.

Cette fois, l'Autriche épouvantée implore la paix; Napoléon accorde un armistice le 12 juillet, et enfin, après des débats longs et animés, la paix est signée à Vienne dans la nuit du 14 octobre 1809.

Bien que les succès incroyables de cette campagne eussent depuis longtemps préparé les esprits à cet événement, on était encore loin, en France, de se livrer à la joie qu'il devait nécessairement y faire naître.

La nouvelle en fut donc accueillie, sinon avec surprise, du moins avec un transport inexprimable d'allégresse et de fierté. Paris surtout, que sa position a toujours rendu plus sensible aux impressions de ce genre, se livra aux démonstrations du plus fol enthousiasme.

Au premier coup de canon qui l'annonça, toute la ville prêta l'oreille; un second, un troisième lui succédèrent, et chacun, écoutant en silence, compta soigneusement le nombre des coups qui allaient être tirés.

C'est qu'à cette époque de grandeur et de gloire le canon des Invalides avait un langage intelligible pour tous les cœurs. Chaque détonation était un mot, chaque salve était une phrase dont l'éloquence noble et guerrière pénétrait des milliers de poitrines à la fois.

Enfin, la grande voix d'airain cessa de parler.

Alors tous les habitans sortirent de leurs demeures. On savait qu'on avait la paix, comme on avait su jusque-là qu'on avait la victoire; mais chacun sentait le besoin d'épancher sa joie dans le cœur d'un frère. Les rues, les places, les cafés se remplirent d'une foule tumultueuse : les journaux circulèrent de tous côtés : des lecteurs avides s'en emparèrent et des groupes innombrables se formèrent autour d'eux pour entendre les détails de l'heureux événement du jour.

Cependant, au milieu de tous ces gens empressés, un petit homme maigre et fluet se distinguait par l'animation de ses traits et par la rapidité de ses mouvemens. Dans toute autre circonstance, son costume, dont la coupe, l'étoffe et les couleurs rappelaient la mode surannée du directoire, eût attiré l'attention et les sarcasmes; mais la préoccupation générale était trop grande en ce moment pour qu'on y prît garde, et on le laissait péniblement se démener à sa guise dans ses bas chinés, sa culotte en casimir verre d'eau et son habit de drap gris à collet de velours noir. Il courait successivement d'un groupe à l'autre, se hissait sur la pointe des pieds et s'épuisait en vains efforts pour prendre sa part du récit des gazettes. Enfin, étant parvenu à se glisser inaperçu jusqu'au milieu de l'un de ces nombreux auditoires, il alla se placer précisément au dessous des feuilles du journal, et resta alors dans l'immobilité la plus complète.

Lorsque la lecture fut terminée, chacun poussa des cris d'enthousiasme, et les conversations s'entamèrent; mais lui, mettant à profit la légèreté de ses jambes, sèches et décharnées, notre petit homme prit sa course, et se rendit tout d'une haleine jusqu'à la rue Neuve-des-Petits-Champs. Bientôt il s'arrêta : il venait d'arriver en face d'une boutique de chétive apparence, mais artistement peinte en bleu et décorée de petits plats à barbe, dont la vue sembla réjouir singulièrement son cœur; c'était, en effet, son logis.

— Femme, s'écria-t-il en entrant et s'adressant à une vieille, occupée, pendant l'absence de son mari, à raser un inconnu, tu ne sais pas la nouvelle?

— Qu'est-ce donc?

— La paix est signée?

L'inconnu tressaillit sur son siége et pâlit tout à coup.

— Eh bien! dit le perruquier, restez donc tranquille; vous allez vous faire couper.

— Bah? répondit la vieille, la paix, la paix, voilà vingt fois qu'on nous la promet, et nous sommes toujours en guerre.

—Oh! cette fois, c'est positif. On dit que l'empereur arrive aujourd'hui même à Fontainebleau.

A ces mots, l'inconnu ne peut se contenir; il se leva subitement.

— Mais attendez donc, reprit le barbier, vous n'êtes rasé que d'un côté.

Celui auquel s'adressaient ces paroles jeta un coup d'œil rapide dans une glace, et jugeant par lui-même de l'impossibilité de sortir ainsi.

— Finissez vite alors, dit-il en se rasseyant.

Quand l'opération fut terminée, le jeune homme (car c'en était un) jeta une pièce d'argent sur le comptoir et se retira précipitamment sans attendre qu'on lui eût rendu la monnaie.

— Voilà un citoyen qui n'a pas l'air content, observa le barbier.

— Je le crois bien, répondit la vieille, c'est un Anglais.

Le petit vieillard se frotta les mains malicieusement, en réjouissance du dépit que sa nouvelle avait donné à l'étranger; mais au même m-

ment il aperçut à terre un portefeuille qui était tombé sans doute de la poche du jeune Anglais. Le barbier s'en empara et le contempla pendant quelque temps sans oser l'ouvrir.

— Tiens, dit-il enfin, l'Anglais a perdu son portefeuille!

— Voyons donc, dit la vieille en se rapprochant avec curiosité de son mari.

Et le lui ayant arraché des mains, elle l'ouvrit vivement.

— Que fais-tu? reprit le barbier.

— Il le faut bien, pour pouvoir le lui rendre, répondit la vieille.

Mais le portefeuille ne contenait que des phrases écrites en langue étrangère, qu'ils ne comprenaient ni l'un ni l'autre. Cependant le barbier, mieux avisé, s'empara de nouveau du portefeuille et le secoua; une lettre tomba sur le parquet. Il la ramassa, et, portant aussitôt les yeux sur l'adresse, il lut: *A Edward Cottington, rue des Fossés-Montmartre*, 17, *Paris*.

— Eh bien! reprit le barbier, maintenant que nous connaissons la demeure de ce jeune homme, il faut lui porter ce portefeuille; j'y vais.

— Va, dit la vieille.

Le barbier partit sur-le-champ.

A peine sorti de la boutique du barbier, Edward était rentré précipitamment chez lui, il avait fermé sa porte avec soin, s'était assis tristement devant une petite table, et là, accoudé, le front dans les mains, il était demeuré long-temps dans un état de prostration presque complète.

— Déjà, murmurait-il par intervalle, déjà! Oh! mon Dieu! à quoi me suis-je engagé là?

Puis il se leva brusquement et se promena à grands pas dans la chambre. Enfin, après quelques minutes de silence et de réflexion, il s'approcha d'un secrétaire, et en retira un poignard et une paire de pistolets qu'il déposa en tremblant sur le marbre de la cheminée. Au même instant, on frappa à la porte.

— Qui est là? demanda Edward.

— Ami.

— Qui cela, ami?

— Jérôme Berquin, rue Neuve-des-Petits-Champs, vous savez bien.

Alors le jeune homme ouvrit sa porte, et le barbier entra dans la chambre.

— Monsieur, dit celui-ci avec un gracieux sourire, ce matin vous avez laissé tomber chez moi votre portefeuille; le voici.

— Grand Dieu! s'écria l'étranger en pâlissant; vous avez lu ce qu'il contenait?

— Je ne sais point l'anglais, répondit Jérôme étonné du trouble de son interlocuteur.

— Mais la lettre, la lettre?

En disant ces mots, Edward avait fermé la porte avec précipitation, et s'était posé devant le barbier, comme pour lui couper la retraite.

— Je vous jure, monsieur, que je n'ai lu que l'adresse.

— Est-ce bien vrai?

L'étranger avait, en prononçant ces paroles, un visage si menaçant, que le barbier, fort peu rassuré, promena autour de lui un regard empreint d'une profonde inquiétude. Tout à coup il aperçut le poignard et les pistolets.

— Mais puisque je vous le jure! répondit-il en balbutiant.

— Oh! reprit l'étranger en s'avançant vers lui, tant mieux pour vous, tant mieux, car s'il en était autrement, il pourrait vous en coûter la vie.

Le pauvre barbier était plus mort que vif; néanmoins il rassembla toutes ses forces, et d'une voix tremblante:

— Je vous le jure, répéta-t-il en se rapprochant de la porte, je vous le jure.

Mais Edward, qui comprit son intention, le repoussa brusquement et lui barra de nouveau le passage.

— Oh! reprit-il, vous ne pouvez plus sortir; c'est impossible; je veux bien vous croire; mais, pour plus de sûreté, vous resterez ici jusqu'à mon retour.

— Et où allez-vous?

— Peu vous importe.

— Mais quand serez-vous de retour?

— Demain matin... ou jamais, répondit le jeune homme en levant tristement son regard vers le ciel.

— Bien obligé, fit le barbier.

Tout à coup on frappa à la porte de la chambre. Edward s'arrêta immobile. Quant à Jérôme, il ne put se défendre d'un mouvement de joie; car, quel que fût le nouvel arrivant, il comptait bien trouver en lui un libérateur.

— Qui est là? demanda Edward, fidèle à la mesure précautionneuse qu'il avait déjà employée à l'égard du barbier.

— Tom, répondit une voix forte et sonore.

Edward tressaillit; il prit le barbier par le bras, et, l'ayant poussé avec violence dans un cabinet noir attenant à l'appartement:

— Au moindre bruit que vous faites, lui dit-il, vous êtes mort.

Et il alla ouvrir. Un homme de haute stature entra dans la chambre; d'épais favoris rouges, vrais ou faux, couvraient à moitié son visage.

— Comment, Edward, dit-il, tu es encore ici? Tu n'as donc pas reçu ma lettre?

— Je l'ai reçue, dit le jeune homme.

— Mais Bonaparte arrive aujourd'hui même à Fontainebleau.

— Je le sais.

— Eh bien!

— J'ai le temps.

— Il faut te hâter... Ah! ah! voici tes armes; lesquelles emploieras-tu?

— Silence, dit Edward, on peut nous entendre.

— Qui donc? il n'y a personne ici.

— Non; mais les murailles, tu sais, ont quelquefois des oreilles.

— Après tout, tu as raison; il vaut mieux être prudent. Allons, viens.

Cependant Edward ne bougeait pas; il paraissait en proie à une hésitation cruelle, et jetait de tempe à autre un regard inquiet sur la pendule.

— Mon Dieu, murmurait-il, Fanny ne vient pas; j'aurais pourtant bien voulu lui faire mes adieux.

— Eh bien! dit Tom, qu'est-ce que tu as? tu trembles?

— Je songe à ma fiancée, répondit tristement le jeune homme.

Tom fronça le sourcil.

— Songe plutôt au serment que tu as fait: car tout homme qui manque à sa parole est un traître ou un lâche.

— Un traître! un lâche! Oh! Tom! Tom! tu es impitoyable... Eh bien! viens donc.

En prononçant ces paroles, Edward saisit ses armes, et les cacha dans les poches de son habit; puis ayant pris le bras de son compatriote, il s'éloigna avec lui.

Lorsque maître Jérôme sortit de sa retraite, il était méconnaissable; sans aucun doute, Edwad allait attenter aux jours de l'empereur, et cette découverte avait bouleversé l'esprit du pauvre barbier. Aussitôt il voulut fuir, mais la porte était fermée avec soin; il voulut appeler à son secours, mais la seule fenêtre qui se trouvât dans l'appartement donnait sur une cour déserte. Alors il se livra au plus violent désespoir et tomba bientôt anéanti sur un fauteuil.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était plongé dans ses cruelles rêveries, lorsque tout à coup il entendit une clé tourner doucement dans la serrure. A ce bruit, le trater leva la tête et attendit, en proie à la plus vive anxiété. Enfin la porte s'ouvrit, et une ravissante jeune fille entra dans la chambre. La vue du vieillard parut d'abord lui causer une grande frayeur; mais elle se remit promptement.

— Edward n'est pas ici, monsieur? demanda-t-elle.

— Non, mademoiselle, répondit Jérôme, en se précipitant avec vivacité du côté de l'escalier.

Mais la jeune fille le retint avec force, et jetant sur lui un regard plein d'épouvante et d'anxiété:

Est-ce qu'il est déjà parti pour Fontainebleau? dit-elle.

— Je le crains, répondit le barbier, en s'efforçant de s'échapper.

— O! le malheureux! le malheureux! il va se perdre... Au nom du ciel, monsieur, s'il en est temps encore, courez; empêchez-le d'exécuter son horrible projet.

— Mais que voulez-vous que je fasse?

— Eh! que sais-je, moi! Pourtant vous, un homme, vous avez du cœur, du caractère...

— Certainement, mais...

— Oh! reprit résolument la jeune fille, prenez-y garde, monsieur! Si vous ne vous opposez à ce crime, c'est que vous êtes du complot, et je vous dénonce!

Le malheureux barbier faillit tomber à la renverse; la jeune fille s'était cramponnée à lui, et le tenait avec force; il n'y avait pas moyen de lui faire lâcher prise. Enfin, le danger de sa situation ayant ramené l'énergie dans sa tête et dans son cœur:

— Eh bien! venez donc, dit-il.

La jeune fille fixa sur lui un regard inexprimable; elle lui prit le bras, et ils sortirent. Une fois dans la rue, Jérôme commença à respirer plus à l'aise, comme s'il eût été rendu à la liberté après un siècle de souffrances et d'esclavage. Néanmoins, il marcha en silence, profondément absorbé par une idée qu'il venait de concevoir. Il traversa ainsi la place des Victoires, suivit la rue Croix-des-Petits-Champs et tourna dans la rue Coquillière. Ensuite il s'arrêta. Ils se trouvaient en ce moment devant une porte au-dessus de laquelle se balançait une lanterne et flottait un drapeau aux couleurs nationales. A cette vue, la jeune fille trembla violemment.

— Où me menez-vous? dit-elle.

— Chez le commissaire de police.

— Ah! misérable! vous allez dénoncer Edward!

— Laissez-moi faire, et ne craignez rien.

En achevant ces mots, Jérôme entra dans la maison, et toujours suivi de la jeune fille, monta jusqu'à la demeure du commissaire. Il fut introduit sur-le-champ près du magistrat, et s'entretint pendant quelques minutes à voix basse avec lui. Aussitôt le commissaire sonna et envoya chercher une voiture; il prit son écharpe, donna à deux de ses agents l'ordre de le suivre, et monta dans le fiacre avec le barbier et la jeune fille.

— A la barrière de Fontainebleau, dit-il au cocher.

Arrivés à la barrière, le commissaire et le barbier descendirent et se placèrent en embuscade à l'angle du bureau de l'octroi, examinant avec soin toutes les personnes qui sortaient de Paris; la jeune fille se tenait debout derrière eux, en proie à un trouble et à une inquiétude extrêmes. Bientôt deux jeunes gens parurent; c'était Edward et Tom; ils étaient à pied, mais un équipage les attendait sur la route, à quelque distance de la barrière.

— Les voilà, dit le barbier.

Aussitôt le commissaire s'élança à leur poursuite; la jeune fille poussa un cri.

— Trahison ! trahison ! s'écria-t-elle, il est perdu.

— Taisez-vous donc, dit le barbier, il est sauvé.

En effet, le commissaire s'avança tranquillement vers les deux étrangers; ils causèrent un instant ensemble, puis se dirigèrent tous les trois vers la voiture dans laquelle ils montèrent. Tout cela s'était passé avec tant de calme avec tant de politesse, que la jeune fille ne revenait pas de sa surprise.

— Où vont-ils? demanda-t-elle.

— En prison.

— En prison?

— Oui; mais ils n'y resteront pas long-temps. Vous savez qu'il est formellement interdit aux Anglais de résider en France; c'est là le seul motif de l'arrestation d'Edward et de son ami; bientôt on les renverra en Angleterre.

A ces mots, la jeune fille se jeta aux genoux du barbier et lui baisa les mains avec transport. Quant à lui, impatient de se soustraire à la pénible situation dans laquelle il se trouvait depuis quelques heures, il s'esquiva aussitôt.

Lorsqu'il rentra chez lui, Mme Berquin se livrait à toute la douleur d'une épouse justement inquiète.

— Ah! Jérôme, mon ami, dit-elle en se jetant au cou de son mari, d'où viens-tu?

— D'où je viens? répondit le barbier en tombant épuisé sur un fauteuil : je viens de sauver la patrie!

HIPPOLYTE ETIENNEZ.

(*Courrier*.)

HISTOIRE DU *NAIN JAUNE*

Journal politique (1),

Commencé au mois de décembre 1814 et fini le 15 juillet 1815.

Le *Nain Jaune* a joué un rôle assez important pendant les derniers mois de la première restauration, pour que son histoire, fort peu connue, excite quelque curiosité. Ce pamphlet ne fit pas une révolution, mais il fut accusé d'avoir contribué à celle du 20 mars; il fut au moment d'être traité comme une conspiration; ce qu'il y a de certain, c'est que trois de ses rédacteurs furent mis sur la liste des trente-huit proscrits de l'ordonnance du 22 juillet, et que quatre ou cinq autres personnages, qui étaient forts étrangers à la rédaction du *Nain jaune*, furent portés sur la liste de Fouché, seulement pour s'être vantés d'y avoir pris part; depuis les *actes des apôtres*, on n'avait vu ni un pareil succès, ni une pareille punition. Aujourd'hui que vingt-huit ans se sont écoulés depuis ces événemens, ils sont tombés dans le domaine de l'histoire, et la vérité tout entière peut être dite sans danger pour personne, et, comme en la révélant, je n'en attends ni profit, ni dommage, je dirai que ce *Nain Jaune*, dont on a voulu faire un complice de l'île d'Elbe, et dont on a fait un mérite et un crime à beaucoup de gens, ne fut que l'œuvre de quelques écrivains politiques ou non, qui n'y virent d'abord qu'une occasion de s'amuser aux dépens de quelques travers du jour, et de rire de quelques ridicules du moment, à une époque féconde dans les deux genres.

Dans les dernières années de l'empire, temps de grandes gloires et de grands malheurs, où l'on avait tant de choses à se dire et tant de choses à se raconter, les petites réunions étaient fort en vogue; la police de Bonaparte était si puissante et si active, sous Fouché et sous Rovigo, que les salons même les mieux composés n'offraient pas assez de sécurité aux épanchemens de l'intimité. La presse, bâillonnée par des censeurs fort rigides et fort méticuleux, ne laissait arriver à la publicité que les décrets impériaux, les réceptions officielles du palais des Tuileries et du palais de St-Cloud, et ne permettait d'autre politique que celle du *Moniteur*. La chronique scandaleuse, l'épigramme du jour, le bon mot de la veille, ne pouvaient se produire que tout bas, dans un petit cercle d'amis, qui ne mettait pas toujours à l'abri d'une verte réprimande venue de l'hôtel du quai Malaquais (1); aussi, pour être sûr de n'avoir rien à démêler avec le ministre de la police et ses agens, on se réunissait en tout petit comité pour rire à l'aise de la cour impériale qui avait, quoi qu'on en ait dit, ses ridicules, qu'on allait découvrir sous les habits brodés des chambellans et sous les manteaux de cour des dames d'honneur de toutes les reines et princesses impériales; on n'épargnait pas même l'empereur et roi, qu'on haïssait tout en l'admirant.

C'était dans ce but que nous avions fondé, Jouy et moi, un déjeûner hebdomadaire, qui avait lieu tous les dimanches chez Tortoni; nous allions là chercher, au milieu de la société d'élite d'alors, qui se réunissait tous les matins dans ces salons du premier étage, devenus depuis un tripot d'agiotage et une sorte de meeting de maquignons, des sujets d'articles pour l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, que nous publiions ensemble dans la *Gazette de France*. Prevôt, ce type perdu des garçons de café de bonne compagnie, dont la politesse et la convenance étaient si exquises qu'on serait heureux de les retrouver chez les grands seigneurs d'aujourd'hui, nous réservait, chaque dimanche, une petite table de quatre couverts, autour de laquelle nous nous réunissions quelquefois cinq, mais jamais plus, et où nous faisions, sur les choses et les hommes du jour, plus de malice que de méchanceté, et plus de taquinerie que d'opposition; excepté Jouy et moi, notre petite société variait assez de convives; les plus habituels, cependant, étaient Michaud, Etienne, Arnault, Tissot, Sévelinges et Grandmaison.

La chute de Bonaparte et les événemens de 1814 donnèrent plus d'intérêt à nos réunions; nous y respirions plus librement, nous pouvions y parler tout haut; les salons de Tortoni étaient devenus un terrain neutre sur lequel toutes les opinions avaient leur franc parler; les débris de la cour impériale venaient y faire parade de leur mauvaise humeur, et la jeunesse aristocratique de la restauration y exprimait bruyamment sa joie. Toutes les tables du salon étaient occupées par les Fitz-James, les Larochefoucauld, les Béthisy, les d'Escars, les Chabot, les Montcalm, les Tilly, et à côté d'eux, les Jacqueminot, les Moncey, les Brack, les Régnault de Saint-Jean-d'Angély, qui s'essayaient déjà au métier de grognards, et se moquaient des restes honorables de l'émigration, qu'ils affublaient des noms de la *Jobardiere* et de *Pages de Louis XIV*, sans se douter qu'ils deviendraient eux-mêmes des *Voltigeurs de l'Empire* et des *Chauvins* fort ridicules.

La restauration avait bien ses caricatures et ses originaux, et si la fidélité pauvre et infirme avait droit à des respects, malgré ses ailes de pigeon et ses habits de Coblentz, les prétentions de certains provinciaux qui venaient fondre sur Paris, avaient bien aussi un côté plaisant, et tout royalistes que nous étions alors de bonne foi, Jouy (1) et moi, nous nous en amusions de bon cœur à nos déjeuners. Nous le faisions d'autant plus volontiers que nous savions, à n'en pas douter, que beaucoup de ces prétentions embarrassaient Louis XVIII; il avait lui-même écrit quelques notes de sa main, dans lesquelles il racontait avec beaucoup d'esprit et de malice les demandes bizarres qui lui étaient adressées, et les titres qu'on faisait valoir à sa bienveillance. Ces notes, il les avait remises à M. de Talleyrand, en riant avec lui de tant de folles prétentions, et il l'avait chargé de les faire parvenir à l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, pour en faire justice; c'était alors le titre du feuilleton le plus en renom. M. de Talleyrand, qui savait que Mme de Coigny voyait souvent M. de Jouy, la chargea de la négociation, et ce fut sur ces notes mêmes que furent faites, dans l'*Ermite*, les *Lettres du Cousin et de la Cousine*, qui firent tant de bruit, et dont Louis XVIII s'amusa beaucoup.

Ces lettres, dont on parlait beaucoup à nos déjeuners, nous firent comprendre qu'il pourrait y avoir un journal fort piquant à faire, dans les circonstances où nous nous trouvions, en donnant à cette idée tout son développement politique et philosophique au point de vue de la plaisanterie. Nous étions à chercher les moyens de réaliser ce projet avec succès, quand Etienne, qui partageait notre opinion, vint déjeuner avec nous un dimanche où se trouvaient, au nombre de nos convives, Harel qui revenait de sa sous-préfecture de Soissons, qu'il avait défendue contre l'invasion avec une énergie qui la lui fit perdre, et Bory de Saint-Vincent, aide-de-camp du maréchal Soult, qui revenait, dans la même position, de sa défense d'Agen après la bataille de Toulouse. Etienne nous apprit qu'un jeune homme qui tenait un cabinet de lecture dans le pays latin était venu lui proposer de prendre la direction du *Journal des Arts*, qu'il venait d'acheter à très bon compte de l'imprimeur Dondey-Dupré. Ce journal était une petite Revue qui paraissait tous les cinq jours, et à laquelle les articles fort spirituels de Colnet, d'Ourry, et surtout de Mme de Beilly, avaient donné quelque vogue, quoi qu'en ait dit Baour-Lormian, qui avait eu à s'en plaindre, et avait mis dans une satyre ces deux vers plus malins que vrais :

> Et le *Journal des Arts* à me nuire obstiné,
> M'a fait un ennemi de son seul abonné.

Etienne nous proposa de prendre la rédaction de ce journal, et d'offrir au nouveau propriétaire de nous abandonner la moitié de sa propriété; à ce prix, nous devions nous charger de rédiger sa feuille. Ce jeune homme, qui était alors aussi inconnu que modeste, est devenu depuis un publiciste célèbre et un écrivain distingué, c'est M. Cauchois-Lemaire; il avait besoin de rédacteurs, nous avions besoin d'un journal, l'affaire fut bientôt conclue. Nous prîmes rendez-vous avec lui chez Etienne; en une soirée nous fûmes d'accord et l'acte fut signé. Nous pensâmes qu'à nous cinq : Etienne, Jouy, Harel, Bory de Saint-Vincent et moi, nous pourrions suffire, sans nous gêner, à la rédaction d'une feuille d'impression; cependant nous nous adjoignîmes un jeune homme fort spirituel nommé Lefèvre, qui servait de secrétaire à Etienne. On divisa la propriété du journal en actions; Etienne et Jouy en eurent trois à eux deux, Harel et Bory de Saint-Vincent une chacun, Lefèvre et moi une à nous deux, M. Cauchois-Lemaire eut les six autres. La première condition du pacte social fut que le secret le plus inviolable serait gardé sur la rédaction; nous considérâmes le mystère derrière lequel nous nous retranchions comme un des plus

(1) Cette histoire fait partie d'un ouvrage inédit de M. Merle, intitulé : *Trente ans de souvenirs historiques, littéraires et pratiques.*

(1) C'était là qu'était logé le ministre de la police, hôtel maudit, devant lequel on ne passait jamais sans émotion, où l'on n'entrait qu'avec crainte et d'où l'on ne sortait jamais sans étonnement.

(1) Jouy, qui n'avait jamais aimé Bonaparte, avait vu arriver les Bourbons avec joie; il avait salué leur retour par des articles très chauds de royalisme dans la *Gazette de France*; il n'avait pas oublié qu'il avait reçu ses premières épaulettes de Louis XVI. Aussi il accepta avec empressement la proposition qu'on lui fit de composer un opéra de circonstance pour célébrer le retour de Louis XVIII; il fit *Pélage*.

grands élémens de succès ; nous voulions faire de notre journal une sorte de tribunal invisible devant lequel comparaîtraient tous les ridicules, toutes les prétentions, toutes les bassesses et toutes les charlataneries du jour ; et pour que nos épigrammes et nos plaintes eussent la force désirable, il était important de nous soustraire aux influences redoutables des amitiés, des affections et des coteries. Afin de rester totalement étrangers aux relations du journal avec le public et avec l'autorité, nous imaginâmes, les premiers, un éditeur responsable, et nous fîmes choix d'un camarade de collége de Bory de Saint-Vincent, que la restauration avait laissé sans emploi, et que nous investîmes de toute la responsabilité de notre journal ; ce fut M. Dirat, qui tira, peut-être, pendant les cent-jours, un peu trop de vanité de la position que nous lui avions faite, et à qui Fouché la fit payer par quelques années d'exil.

Nous nous occupâmes d'abord à chercher un titre à notre journal ; nous en imaginâmes des plus burlesques, et nous finîmes par nous arrêter à celui du *Nain-Jaune*, qui se rattachait au format et à la couleur du *Journal des Arts* auquel nous succédions, et qu'on connaissait généralement sous le nom du ***Petit Journal jaune***. Ce titre réussit beaucoup ; dès le premier numéro, le *Nain-Jaune* fit une sorte d'explosion dans le public ; nous l'avions orné (le mot d'*illustré* n'avait pas encore été inventé) d'une caricature dans laquelle tous les journaux de l'époque étaient personnifiés avec les attributs de leur opinion politique et des ridicules de leur parti ; et, pour ne mettre personne dans notre confidence, j'en avais fais le dessin et Bory de Saint-Vincent l'avait gravé à l'eau forte. Cette caricature fit fureur, elle fit lire le premier numéro qui était passablement piquant, et dont le succès fut tel, que ce journal que nous avions pris avec 350 abonnés, au second numéro était à 800, et au troisième à 1,500 ; les demandes d'abonnemens arrivaient de Paris, de province et de l'étranger par trois cents par jour ; on n'a jamais vu dans la presse un succès aussi grand, aussi prompt et aussi progressif.

La pensée du *Nain-Jaune* fut de nous moquer des ridicules de tous les partis, de flétrir toutes les lâchetés et toutes les défections, de relever la gloire de la France en présence des baïonnettes étrangères, et de rire aux dépens des prétentions exagérées, tant de celles des traîneurs de sabre de l'empire et de la république que de celles de quelques personnages de l'ancienne cour. Dans ces attaques nous avions pour auxiliaire Louis XVIII, qui fut un de nos premiers abonnés, qui lisait avec empressement tous nos numéros, qui en riait de bon cœur, et qui nous envoya plusieurs fois des articles très bien tournés, fort spirituels et passablement malins, écrits de sa main royale, et dont il nous fut aisé de reconnaître l'auteur en comparant l'écriture à celle des notes qu'il nous avait fait remettre par M. de Talleyrand pour les *Lettres du Cousin et de la Cousine*. Ces articles nous arrivaient par la *bouche de fer* ; nous avions donné ce nom à une boîte que nous avions fait placer à la porte du cabinet littéraire de M. Cauchois-Lemaire ; par cette voie, nous avons reçu une foule d'articles très remarquables qui donnaient une grande réputation d'esprit et de malice au *Nain Jaune* et rendaient notre part de rédaction aussi légère que facile. Nous avions décidé que le journal se ferait en déjeûnant, convaincus que la gaîté est bien plus franche et bien plus communicative à table. Nous déjeûnions alternativement les uns chez les autres ; M. Cauchois-Lemaire nous apportait le produit de la bouche de fer, où nous n'avions que l'embarras du choix, et souvent nous y aurions trouvé de quoi faire trois numéros du journal. C'est par la bouche de fer que nous arriva le fameux article de *Bonaparte au 1er mai*, dont je parlerai plus tard.

Cependant, comme nous ne pouvions pas toujours compter sur ce moyen de rédaction, qui quelquefois nous laissait dans l'embarras, nous avions pris chacun une part dans le travail. Etienne donnait dans chaque numéro un article politique, Jouy un article littéraire. Bory de St-Vincent s'était chargé des articles militaires, Harel, Lefèvre et moi nous nous étions partagés les théâtres ; les articles variétés et les plaisanteries se faisaient en commun. Mais comme notre succès était devenu prodigieux et que nos dividendes et nos parts de rédaction nous produisaient des sommes exorbitantes, nous essayâmes d'en prendre à notre aise. Nous avions choisis des rédacteurs en dehors du journal : Sévelinges, Martainville et Charles Nodier nous donnèrent d'excellens articles de politique et de littérature étrangère, de mœurs et de critique. Mais tout cela se traitait très mystérieusement, et jamais incognito de journal ne fut mieux gardé ; on attribua le *Nain Jaune* à tout le monde, excepté à ceux qui le faisaient. A la vérité, nous ne nous épargnions pas à nous même les critiques ; quand l'occasion s'en présentait, nous nous adjugions de bonnes épigrammes, et nous étions souvent tentés de dire que nous nous déguisions trop. Un de nos amis, le général Mélinet, se laissait complaisamment attribuer une large part dans la rédaction du *Nain Jaune*, et il a dû à cette faiblesse d'être porté sur la liste des 38 ; il se croyait obligé de s'excuser des épigrammes que nous lui reprochions et qu'il nous assurait toujours avoir été mises à son insu ; nous avions nous-mêmes la cruauté de lui reprocher les complimens que nous lui donnions dans chaque numéro, lui disant qu'il était au moins fort singulier qu'il se laissât louer dans un journal où ses amis étaient si fort maltraités. Notre critique assez vive et nos plaisanteries assez mordantes mettaient parfois M. Dirat, notre éditeur responsable, dans de difficiles positions, surtout dans les théâtres, où les acteurs et les actrices le recevaient souvent d'assez mauvaise humeur ; comme nous étions bien convenus avec lui que sa responsabilité cesserait dès qu'il y aurait une provocation sérieuse, et que là commencerait la nôtre, nous répondions toujours aux instances qu'il nous faisait d'adoucir nos épigrammes : « Tant que vous ne nous apporterez pas un cartel en forme, vous ne serez pas dans votre droit. » Le cartel n'est jamais arrivé, et tout s'est passé le plus congrument du monde, ce qui prouve qu'il y a plus de gens qu'on ne croit qui entendent très bien la plaisanterie.

Nous n'avions pas renoncé à nos déjeûners du dimanche chez Tortoni ; nous nous amusions beaucoup des jugemens portés sur le *Nain Jaune* et des personnes à qui on l'attribuait. On commençait à accuser ce journal d'être une œuvre bonapartiste, et on assurait que chaque numéro était fait dans le salon de la reine Hortense où, excepté peut-être Harel et Bory de St-Vincent, aucun de nous n'avait mis les pieds. Il y avait peut-être bien chez deux ou trois de nos collaborateurs une arrière-pensée bonapartiste ; mais je dois leur rendre cette justice, qu'ils ne l'ont jamais manifestée. Jouy et moi, qui étions franchement royalistes, nous ne l'aurions pas admises ; nous avions trop cordialement détesté le despotisme de Bonaparte, pour désirer son retour ; nous voulions faire un journal dans les vrais intérêts de la monarchie des Bourbons, en faisant une opposition vive et acérée aux tendances que nous jugions devoir entraver la marche de la restauration ; peut-être avons-nous eu le tort de ne pas nous apercevoir que, sans nous en douter, nous préparions le 20 mars. On a accusé le *Nain Jaune* d'avoir été fait avec l'argent venu de l'île d'Elbe ; c'est une grande erreur pour ne pas dire une calomnie ; le *Nain Jaune*, dès son apparition, n'a eu besoin de l'argent de personne ; sa caisse regorgeait d'écus apportés par le public ; nous étions les mieux rentés des journalistes de l'époque et je sais bien que, pour ma part d'actionnaire et de rédacteur, j'ai reçu, le premier mois, plus de mille écus.

Une des choses qui ont le plus contribué au succès du *Nain Jaune*, a été l'idée de *l'ordre de l'éteignoir*. Dans les premiers mois de la restauration, le mot d'ordre de l'opposition était de présenter les hommes qui étaient aux affaires comme ennemis du *progrès des lumières*. Un jour, chez Tortoni, quelques personnes causaient tout haut à une table à côté de celle où déjeûnait M. de Montrond, de l'ordonnance de M. Beugnot, alors directeur de la police, au sujet de l'observation des fêtes et dimanches ; l'un d'eux la défendait dans des intérêts religieux, avec des raisonnemens qui auraient pu être plus concluans et moins arriérés. M. de Montrond se tournant vers le garçon, lui dit tout haut : ***Prévot, donnez un éteignoir à monsieur.*** Le mot fit fortune, nous le recueillîmes dans le premier numéro du *Nain Jaune*, et, dès le lendemain, il n'y eut qu'un cri d'indignation à la cour contre ce journal, qui avait eu l'insolence d'envoyer un éteignoir à MONSIEUR, *comte d'Artois*. L'accusation était absurde ; mais elle eut de la portée : on changea notre censeur, et on nous donna M. Royer-Collard, qui laissa passer, un mois après, un mot qui eut bien une autre portée, avec aussi peu de fondement.

Cependant l'apostrophe de M. de Montrond donna l'idée à Jouy de fonder un *ordre de l'éteignoir*. Nous en rédigeâmes ensemble les statuts, dans le style et les formes voulues, et, au premier déjeûner, nous fîmes une promotion de l'ordre. Nous nommâmes des grands cordons, des commandeurs et des chevaliers, et nous y mîmes tous les esprits les plus rétrogrades du moment ; nous les désignâmes par des anagrammes ou des composés latins. Nous eûmes dans ce genre de très bonnes fortunes ; mais la meilleure de toutes fut celle qui vint à Harel pour *M. de Fontanes*, grand-maître de l'Université, qu'il désigna sous le nom de *faciunt asinos* ; ce mot eut un succès prodigieux. Les promotions dans l'ordre de l'Eteignoir furent très nombreuses ; nous y donnâmes place aux grands comme aux petits, depuis M. de Talleyrand jusqu'à l'abbé Mutin, censeur du *Journal des Débats*. L'ordre de l'Eteignoir donna l'idée de *l'ordre de la Girouette*, qui n'excita pas moins de clameurs ; le premier n'était qu'une plaisanterie, le second s'attaquant aux caractères et aux opinions, eut plus d'importance : ce fut la première flétrissure imprimée aux défections et aux apostasies. MM. Decazes, Pasquier, Guizot, Soult, furent des premiers, il faut le dire, qui furent jugés dignes d'en être décorés. Avec tous ces élémens de succès, le *Nain Jaune* grandissait chaque jour en vogue et en popularité. Cependant les affaires de la restauration devenant de plus en plus embarrassées, les ministres et la cour commencèrent à prendre nos plaisanteries au sérieux, et déjà nous étions signalés comme des agens de l'île d'Elbe, quand le 20 mars arriva.

II.

La situation politique devenait de jour en jour plus embarrassée, et le *Nain jaune* était déjà signalé comme l'un des agens les plus actifs du parti bonapartiste, qui était toujours là, menaçant, depuis qu'il avait acquis la certitude que le conseil donné à Louis XVIII par M. de Talleyrand de ne rien changer en France que les draps de lit des Tuileries, était la règle de conduite du gouvernement, comme si une monarchie légitime pouvait dormir à l'aise, et avec sécurité, dans un lit fait pour une usurpation.

Ce parti, très actif et très puissant, donnait de vives inquiétudes aux amis des Bourbons ; il n'y avait que la police et le gouvernement qui s'entretenaient dans une douce quiétude et une parfaite placidité, dont la fraction bonapartiste de la rédaction du *Nain Jaune* profitait, pour faire les affaires de Napoléon, en dépit des efforts que nous tentions, Jouy et moi, pour tenir le journal dans une ligne royaliste. Mais ces efforts étaient impuissans, nous étions débordés par les articles qui nous étaient envoyés, nous n'en pouvions pas douter, car nous reconnaissions parfaitement les écritures, par le duc de Bassano, Arnault, Cadet-Gassicourt, Nervins, Bouvier-Dumolard, et tous les beaux-esprits des salons de la

reine Hortense, qui ne dédaignait pas elle même de nous faire parvenir de temps en temps quelques plaisanteries de sa main impériale; en revanche, nous avions perdu la collaboration de Louis XVIII, nos opinions commençaient à ne plus être de son goût. Nos censeurs, car nous étions censurés, étaient souvent gourmandés par la cour, qui leur trouvait la manche beaucoup trop large pour nous, et, en effet, le *Nain Jaune* y était fort à l'aise. On s'aperçut trop tard que M. Deleuze n'y voyait pas assez clair, et on nous donna M. Sauvo, homme de beaucoup trop d'esprit pour faire la guerre à un journal qu'on s'accordait à trouver fort spirituel. Enfin, l'indulgence pour le *Nain Jaune* alla si loin que M. Royer-Collard ne crut pas au-dessous de sa dignité de directeur-général de la librairie, de descendre aux humbles fonctions de censeur d'un tout petit journal; on nous assura dans le temps qu'il en avait reçu l'ordre de Louis XVIII lui-même, après l'anecdote que je vais raconter, et qui excita un haro général contre nous.

Dans un de nos déjeuners de Tortoni, où nous allions à la chasse des bons mots, nous avions à côté de notre table le comte de Tilly, homme de beaucoup d'esprit, et surtout d'une sorte d'esprit talon rouge, qui se produisait toujours avec un ton exquis de bonne compagnie. Quoique déjà sur le retour, il passait pour un lion en 1815, et on l'appelait encore le *beau Tilly*, nom qu'on lui avait donné à la cour quand il était page. M. de Tilly déjeûnait avec un de ses amis, officier dans une des compagnies rouges; celui-ci lui donna à lire une lettre, en le consultant sur la réponse qu'il y avait à faire. Nous ne sûmes pas le contenu de la lettre : « On ne répond à de pareilles lettres qu'avec une plume de canne. » Le mot nous parut piquant et de bon goût, et tout à fait gentilhomme; nous en fîmes une petite anecdote dans un premier numero, qui se trouva paraître tout juste la veille du jour où l'on apprit à Paris le débarquement de Bonaparte à *Cannes*, et pour que rien ne manquât à ce rapprochement, l'imprimeur avait eu l'idée ingénieuse, sans doute pour mieux faire comprendre le jeu de mots, d'imprimer CANNE en petites majuscules. Ce mot suscita une explosion générale d'indignation; dès que la nouvelle du débarquement fut connue, on voulut y trouver la preuve que le *Nain Jaune* était dans la confidence de l'île d'Elbe, qu'il avait été averti avant tout le monde du départ de Porto-Ferrajo et de l'arrivée au golfe Juan, et que l'anecdote de la *plume de canne* n'était qu'un moyen d'annoncer la nouvelle. Le *Nain Jaune* était fort innocent du fait, quoique quelques-uns de ses rédacteurs ne fussent pas très innocens des intrigues du parti bonapartiste. La police de M. Dandré ignorait ce que nous savions très bien, qu'il y avait une correspondance établie entre l'île d'Elbe et l'hôtel de la rue d'Artois, nous savions même que Harel avait refusé la mission d'aller en courrier auprès de l'empereur, de la part de la reine de Hollande, et que cette mission, sans doute pour lui apprendre que tout était préparé en France pour le recevoir, avait été confiée à M. Fleury de Chaboulon, à qui elle valut, pendant les Cent-Jours, la place de secrétaire du cabinet de l'empereur.

La position du *Nain Jaune*, dès ce moment, devint très critique; ce fut là que commença la censure de M. Royer-Collard, qui n'eut pas l'occasion d'exercer beaucoup sa sagacité, car le journal se montra très réservé. A mesure que la trahison avançait les affaires de l'Empereur et le poussait vers Paris, l'irritation augmentait contre le parti bonapartiste et contre les journaux de cette couleur. Le *Nain Jaune* avait sa bonne part dans l'exécration publique; on parlait chaque jour de mesures violentes à prendre contre lui, et ceux de ses rédacteurs qui avaient quelque chose à se reprocher, croyaient avoir quelque chose à craindre et avaient jugé prudent de ne plus coucher chez eux. Moi qui avais ma conscience royaliste fort tranquille, je ne jugeai pas nécessaire de prendre ce parti; Jouy, dans les mêmes convictions que moi, en fit autant, quoique tous deux nous allassions journellement chez M. Gros Davillier, dont le salon était signalé comme une succursale du quartier-général de l'hôtel de la reine Hortense. M. Decazes, alors aussi royaliste que nous, était un des commensaux les plus assidus de la maison, et je dirai tout à l'heure ce qui s'ensuivit. Une justice que les ennemis des Bourbons ne peuvent se dispenser de leur rendre, c'est que, malgré la trahison dont ces princes furent victimes, il n'eurent recours à aucune violence; ils calmèrent plutôt qu'ils ne l'excitèrent l'irritation de leurs partisans, et là où les révolutionnaires auraient fait un 2 septembre, ils ne trouvèrent qu'une occasion de donner une preuve de plus de leur indulgence et de leur bonté.

Le 20 mars arriva, et le *Nain Jaune* vit triompher une cause qu'il avait servie sans s'en douter, au moins pour ma part, et je dois ajouter pour celle de Jouy. Je puis garantir que je fus douloureusement affecté de ces événemens dont je me reprochais de pouvoir dire *quorum pars magna fui*, bien à mon insu et à mon corps défendant. Je me souviens que le 21 mars nous allâmes déjeûner, tête-à-tête avec Jouy, chez Véry, aux Tuileries, et que nous fûmes bien péniblement affectés en voyant, dans ces salons encombrés de toutes armes, qui venaient de remplacer la cocarde blanche par la cocarde tricolore, les déserteurs de Grenoble et de Lyon se vanter hautement et scandaleusement de leur trahison, en présence de ces vieux grognards de l'île d'Elbe, braves et modestes compagnons de leur Empereur, qui ne faisaient pas parade de leur fidélité. Pendant ce temps, nos collaborateurs ne pensaient guère au *Nain Jaune*, qu'il fallait cependant faire paraître le 25.

Chacun était allé à ses affaires, bien plus importantes pour eux que celles du journal. Etienne fut investi au ministère de la police, par Fouché, de la direction de l'esprit public, poste important qu'il avait occupé pendant long-temps avec distinction, sous l'Empire; Harel fut nommé préfet des Landes et partit pour sa préfecture; Bory de Saint-Vincent eut, je crois, une position active auprès du ministre de la guerre, Davoust, ou dans l'état-major de Soult; Dirat fut nommé sous-préfet de Bergerac, à ce que je crois; Lefèvre ne put nous seconder que rarement, car il avait repris ses fonctions de secrétaire auprès d'Etienne; il ne resta guère avec Jouy et moi que Guyet qui avait été, avec nous, un des fondateurs du journal. Le 20 mars fut la cause première de la ruine du *Nain Jaune*, car il nous fit perdre les deux tiers de nos rédacteurs et la moitié de nos abonnés, qui s'en allèrent, comme ceux qui s'en vont quand la grande pièce est finie et qui ne restent pas à la petite; ils semblaient nous dire comme Rabelais : Tirez le rideau, la farce est jouée.

Nous ne nous tînmes pas pour battus, et nous persistâmes à continuer le journal. On nous avait laissés maîtres du terrain, et nous nous en donnâmes à cœur joie; nous fîmes de l'opposition à l'Empereur et du royalisme tout à notre aise; nous voulûmes faire expier à Bonaparte les services que le *Nain Jaune* lui avait rendus malgré nous. Il avait, par son décret du 24 mars, supprimé la censure; nous lui fîmes une bonne franche guerre, et si, à l'île d'Elbe, il avait pu compter le *Nain Jaune* au nombre de ses amis, il pût se convaincre qu'à Paris cet ami lui était devenu bien hostile. Bory de Saint-Vincent, qui était resté à Paris, et qui était au fond plus républicain que bonapartiste, nous aidait quelquefois dans les questions militaires, par sa polémique éclairée, qui semblait prévoir Waterloo. Nous combattions à la fois et avec vigueur les instincts despotiques de l'empereur et ses tendances révolutionnaires, les uns qui se révélaient par ses décrets de proscription contre les Bourbons et d'exil de leurs fidèles partisans, par la persécution des gardes-du-corps et par l'acte additionnel; les autres par l'ignoble institution des fédérés, qui allait ramener les plus mauvais jours de la révolution, et couvrir la France de clubs et de sans-culottes. Pour ma part, j'écrivis des lettres signées dans le *Nain Jaune* en faveur des gardes-du-corps et contre les fédérés, et je soutins une polémique assez vive contre Méhée et de la Touche, qui dans le *Patriote de 1789*, journal moitié impérialiste moitié jacobin, créé pendant les Cent-Jours, dénonçait chaque soir les tendances royalistes du *Nain Jaune*.

Un jour, le hasard fit tomber dans nos mains une bombe dont l'explosion fut telle que les éclats en allèrent jusqu'aux Tuileries blesser l'empereur, et dont le bruit épouvanta Fouché dans son hôtel du quai Malaquais. J'étais, dans les premiers jours de mai, chez Jouy, occupé avec lui à préparer le journal qui devait paraître le 5. Nous étions seuls pour ce travail, et nous cherchions à faire de l'esprit sur le Champ-de-Mai, dont on parlait beaucoup, sur les orgies du prince de Canino, où l'on buvait le vin du duc d'Orléans dans le palais Egalité, sur les commissaires extraordinaires envoyés dans les provinces, qui ressemblaient aux *missi dominici* de Charlemagne, comme M. Bedoch ressemblait à Eginhard et M. Rœderer à Archambault, lorsque M. Cauchois-Lemaire nous apporta, selon l'usage, le produit de la bouche de fer, fort maigre depuis le 20 mars, car nos fournisseurs habituels avaient tout autre chose à faire que des facéties de journal.

Le premier morceau qui me tomba sous la main fut un écrit d'une vigueur d'attaque remarquable, d'une verve d'indignation étonnante et du style le plus éloquent et le plus élevé; cette rude et admirable philippique avait pour titre : *Buonaparte au 4 mai*; c'était un examen plein de force et de raison de la situation de l'empereur vis-à-vis de la France et vis-à-vis de l'Europe, et où il était logiquement démontré que le 20 mars n'avait été qu'une surprise, que la chute de l'usurpateur était imminente et que sa ruine serait terrible. Depuis le célèbre ouvrage de M. de Châteaubriand : *De Buonaparte et des Bourbons*, on n'avait rien écrit de plus sérieux et de plus violent; je fus d'abord effrayé de la hardiesse de cet article; je le lus à Jouy, qui hésita d'abord à le faire paraître dans le journal, malgré la liberté de la presse dont nous jouissions, mais qui finit par consentir, au risque de ce qui pourrait en arriver. *Buonaparte au 4 mai* fut imprimé en tête de notre premier numéro; je dois dire que M. Cauchois Lemaire insista avec moi, pour combattre les scrupules de Jouy, quoiqu'il dût supporter avec nous les conséquences de cette audacieuse publication. Dès que notre numéro eût paru, ce fut un véritable événement dans Paris; on se le disputait dans les cabinets de lecture, on courait en foule au bureau du journal pour en acheter des exemplaires; on ne fut occupé pendant deux jours qu'à continuer le tirage; il en fut vendu plus de six mille exemplaires en sus du nombre des abonnés.

Il était à peine midi, que Lefèvre était chez moi tout effaré; il vint me prier, de la part d'Etienne, de passer à son bureau au ministère de la police; il était chargé aussi de prévenir Jouy qui ce jour-là, était à Soisy chez M. Davilliers. Je m'attendais à cet effet de notre publication, et je n'en fus pas effrayé; dix-huit mois plus tard j'aurais bien pu, pour le même fait, aller pourrir dans le donjon d'un château fort, ou peut-être bien être fusillé un beau matin dans la plaine de Grenelle; mais les temps étaient changés; aussi je franchis sans émotion la cour de l'hôtel du quai Malaquais. Je dois dire que je trouvai Etienne fort peu effrayé lui-même. Il me dit en riant : « Vous avez fait une belle affaire : l'empereur est furieux.

— Eh bien! lui répondis-je en riant comme lui, il se calmera, il faut bien qu'il sache ce que c'est que la liberté de la presse, puisqu'il n'a plus les moyens de payer des menteurs.

— Il a, ce matin, me dit Etienne, fait demander Fouché à neuf heures; il avait à la main son numéro du *Nain Jaune*, encore tout humide, et est allé au devant du ministre en le voyant entrer dans son cabinet, et, pâle de colère, il lui a dit : « Duc d'Otrante, est-ce que le *Nain Jaune* est fait

par des fous depuis mon retour? lisez cet article et dites-moi si vous croyez possible de gouverner avec une presse ainsi déchaînée. » Etienne ne me raconta pas tous les détails de la conversation qui avait eu lieu entre Bonaparte et Fouché; mais il me fut aisé de comprendre qu'à eux deux ils avaient jugé impossible de faire, ou peut-être prudent de ne pas faire de procès à la presse, dans un moment où l'acte additionnel faisait un fâcheux effet, pour qu'on évitât d'effrayer la France par des tentatives contre une de ses libertés : on devinait que le lion ne savait plus ou n'osait plus se servir de ses griffes. L'affaire en resta là; mais je fus bien convaincu que si l'on n'avait pas fait un coup d'autorité contre le *Nain Jaune*, ce n'était pas l'envie qui avait manqué. Etienne se borna à mangager à être plus modéré ou tout au moins plus prudent. J'ai su depuis que cet article de ***Buonaparte au 4 mai***, qui a fait plus de tort à l'empereur qu'une bataille perdue, et plus de mal qu'un protocole du congrès de Vienne, était de mon ami Charles Nodier; aucun journal de Paris n'osa le répéter; mais il fut inséré en entier dans le ***Moniteur de Gand***. Il se terminait par cette conclusion terrible contre Bonaparte : « La France n'en veut plus, l'Europe n'en a jamais voulu. »

Le *Nain Jaune* n'eut plus, dès lors, d'événement remarquable; il continua son opposition vive et hargneuse contre l'empereur et le gouvernement des Cent-Jours; mais ce météore, si brillant à son aurore, tendait sensiblement vers son déclin depuis le 20 mars, et il n'eut plus que quelques lueurs éclatantes, jusqu'au 15 juillet, où il cessa de paraître.

Il ne m'a jamais été démontré que le *Nain Jaune* ait été une des causes de l'exil de quelques-uns de ses rédacteurs. On sait comment la liste des trente-huit fut manipulée pendant huit jours; faite, défaite et refaite, selon les convenances, les inimitiés, les rancunes et les perfidies de ceux qui étaient alors aux affaires pendant le premier ministère de la seconde restauration. Fouché disait à tous ceux qui allaient se plaindre à lui :

— Que voulez-vous que j'y fasse, cette liste m'a été envoyée des mansardes des Tuileries.

Ce n'était pas vrai, les mansardes, comme les salons des Tuileries, y étaient étrangères; ni le pavillon de Flore, ni le pavillon Marsan n'y prirent part. Cette liste de proscription fut composée par MM. de Talleyrand, Fouché, Pasquier, et M. Decazes qui venait d'être nommé préfet de police; j'en donnerai tout à l'heure la preuve quant à ce dernier. La liste n'était pas d'abord telle qu'elle a paru; Etienne et Jouy y étaient d'abord inscrits, des influences occultes les en firent disparaître, et on y mit à leur place, Dirat et le général Mellinet. Les autres rédacteurs du *Nain Jaune*, qui furent portés sur la liste des trente-huit, le durent à la position politique qu'ils avaient occupée pendant les Cent-Jours; Harel y fut pour son énergique administration dans le département des Landes et son dévoûment prolongé à l'Empereur; Bory de Saint-Vincent, à la hardiesse de ses opinions, à l'influence qu'il avait exercée dans la chambre des représentans depuis la bataille de Waterloo, et au courage avec lequel il dévoila les perfidies de Fouché pendant le règne du gouvernement provisoire. Cette liste fut faite, comme toutes les listes de proscription sont faites depuis celles des triumvirs, pour servir les petites passions et les mauvais instincts des proscripteurs; chacun y mit les gens dont il voulait se débarrasser. Voici un fait curieux qui ne doit pas rester inconnu :

Le lendemain du jour où la nouvelle du débarquement de Bonaparte fut connue à Paris, le 8 ou le 9 mars, il y eut un dîner chez M. Davilliers; les convives se composaient ce jour-là de Bory de Saint-Vincent, d'Harel, de Bouvier Dumolard, de Mellinet, d'Arnault et de M. Decazes, ancien ami de la maison et l'un des commensaux les plus assidus. M. Decazes, alors d'une grande ferveur de royalisme, se trouva en présence de gens dont les opinions allaient triompher, et qui s'amusèrent à le mystifier par un persiflage qui dura tout le temps du dîner, et auquel M. Decazes se montra fort sensible; il en tint note, et en garda si bien rancune, que, quatre mois après, il en prit une revanche cruelle : tous les convives du dîner du 9 mars, excepté le maître et la maîtresse de la maison, furent portés sur la liste des trente-huit.

Le *Nain Jaune*, après être mort en France, alla ressusciter à Bruxelles, il y reparut sous le titre de *Nain Jaune réfugié*. M. Cauchois-Lemaire, qui avait quitté la France, se mit à la tête de ce journal; il s'adjoignit M. Isidore Guyet, Harel et M. Teste, aujourd'hui ministre de Louis-Philippe, qui avait été nommé pendant les Cent-Jours un des huit commissaires généraux de police créés par Bonaparte; exilé de France par mesure administrative, M. Teste se retira à Bruxelles, où il se fit remarquer, dans la rédaction du *Nain Jaune*, par l'énergie de ses opinions républicaines. M. Lucien Arnault, aujourd'hui préfet de la Meurthe, faisait aussi du républicanisme dans des articles qu'il envoyait de Paris au *Nain Jaune* de Bruxelles. Tout cela arrivait en France par des moyens de contrebande établis sur la frontière de Belgique par quelques maisons de commerce connues par leur libéralisme, et qui faisaient leur fortune politique et financière aux dépens de la monarchie légitime et de l'industrie nationale.

Voilà l'histoire du *Nain Jaune*, dans toute la vérité de son innocence et de sa criminalité.

J.-T. Merle.

UN BRIGAND.

Vous le savez, madame : inculte, abandonnée,
La plante tristement incline ses rameaux.
Seul, éloigné de vous, telle est ma destinée :
Mon front étiolé se courbe sous mes maux.

Oh ! bien souvent, je pense à ces tièdes soirées
Où de vagues accens voilaient de doux secrets ;
Où j'admirais, tombant en spirales dorées,
Vos blonds cheveux baisés par les sylphes discrets.

Bien souvent, égaré par mon âcre folie,
J'entends bruire encor le son de votre voix ;
J'entends un chant suave... Ou toujours plus jolie,
Femme au divin regard, bien souvent je vous vois...

Et je tremble, et mon sang, qui bouillonne et fermente,
Monte à mon crâne en feu tout près de se briser ;
Et j'ose murmurer le nom rêvé d'amante...
Pardon !... oh ! pardonnez... n'allez pas mépriser...

Non ! point de cet amour que l'impureté tache,
Qui traîne le remords et les pleurs après soi ;
Mais cet amour permis, mais ce cœur qui s'attache
Au malheureux qui prie et qui dit : « Sauvez-moi ! »
Sauvez-moi : dites-moi que mes saintes prières

. . . .
. . . .

Emilia, pitié !

Tels étaient les vers qu'en furetant par un soupçon jaloux ou par un secret pressentiment du danger, M. de L... avait trouvés dans un chiffonnier sur lequel sa femme avait laissé la clé par mégarde. M. de L... les lut deux fois, mécontent de ne pouvoir deviner les phrases poétiques qui devaient séparer les vers conservés de la sixième strophe, du vers qui paraissait être le dernier de la brûlante épître. Mais le feuillet était déchiré, et aucun lambeau ne révélait la poésie absente. Heureusement le mot qui servait de chute à la strophe finale confirmait ce que disaient hautement les strophes lues et relues : le mal n'était pas encore sans remède, la faute n'était pas complète. Le platonisme n'a jamais été le crime même. Un peu de prudence pouvait donc sauver de l'irrémissible péché.

Si la lettre possédée par Mme de L..., si son nom littéralement écrit, assuraient à M. de L... que sa femme était bien l'objet des convoitises ardentes d'un adroit et hardi séducteur, rien ne lui disait quel pouvait être ce prétendant à un sentiment que lui seul devait inspirer. Aucun des jeunes gens qu'il avait vus dans le monde près de sa femme ne lui avait paru faire impression sur elle; aucun n'avait reçu d'elle un regard qui dût donner l'espoir. Sans doute on parlait de soirées dans l'une des strophes, mais ces soirées étaient les insignifiantes soirées de l'hiver qui venait de finir, et rien n'autorisait à penser qu'il s'agît de soirées mystérieuses où le crime est si facile... Le crime ! mais tout, dans l'épître même, attestait la pureté... M. de L... se tranquillisait et renonçait à chercher.

Expliquons cette impossibilité où il était de placer un nom au bas de la lettre poétique non signée. M de L... était un des joueurs les plus intrépides du whist, ce jeu de bonne compagnie qui a remplacé dans nos salon ; la bouillotte dédaigneusement frappée d'un rigoureux ostracisme. Assis à un tapis vert, M. de L.. ne le quittait plus. Sa jeune femme dansait ou écoutait le chant ou la musique dans un salon voisin, M. de L.... ne savait même pas que sa femme était là... N'était-il pas plaisant de chercher un nom qui pût être écrit au bas de l'épître, quand il lui eût été si difficile d'indiquer même les traits de l'un des dandys qui papillonnaient près de Mme de L... ? M. de L... ne pensait pas à cette circonstance qui donnait le mot de son ignorance à l'endroit de l'auteur des strophes ; et peut-être, s'il s'était rappelé cette indifférence, sinon pour sa femme, du moins pour les actions de sa femme, qu'il laissait ainsi libre, se serait-il accusé, et aurait-il trouvé que la lettre tombée sous ses yeux était une leçon qui commandait de tout autres soins pour l'avenir. Il n'y vit qu'un avis charitable du ciel. Que Mme de L... résiste aux prières de l'auteur anonyme des vers, plus tard elle succombera sous le prestige, si M. de L... retombe lui-même dans sa faute : c'est une faute grave qui d'abandonner une femme à ses seuls instincts dans le monde. La femme est si faible, l'homme qui veut qu'on l'aime, si fort ! Mettez donc une pauvre tourterelle dans les serres de l'oiseau de proie !

Persuadé que la providence des maris *non prédestinés* l'avertissait, M. de L... ne fit point d'éclat. Il remit le débris de lettre qu'il avait lu à l'endroit où il l'avait pris; il n'en dit pas un mot à sa femme. Il poussa la raison, ou, si vous le préférez, l'habileté plus loin : il fut gracieux pour Mme de L...., il lui sourit... Puis, quelques jours écoulés, il prétexta la nécessité de sa présence dans un château qu'il possédait en Auvergne, et demanda à sa femme de l'y accompagner. Mme de L... eut une légère émotion qu'elle maîtrisa.

— Oui, mon ami, dit-elle à M. de L..., j'irai avec vous dans notre propriété. Aussi bien me sens-je indisposée de l'air de Paris; les fatigues de cet hiver ont altéré un peu ma santé; le repos m'est nécessaire. Nous le prendrons en Auvergne, où nous resterons quelque temps, n'est-ce pas ? J'ai besoin de me distraire de certaines pensées qui m'absorbent...

— Quelles pensées? demanda avec une visible inquiétude M. de L...

— Celles que vous me négligez... que vous vous éloignez de moi volontiers... que vous semblez tenir peu à cette affection souvent réclamée, vous vous le rappelez, toujours promise...

— Eprouvée faiblement aujourd'hui, dit avec trouble M. de L...

— Eprouvée sincèrement encore...

— Bonne Emilia!

Et le mari tranquillisé de nouveau, embrassait sa femme avec une joie charmante.

Peu d'heures après, la chaise de poste roulait vers l'Auvergne.

— Bien, se disait M. de L...; elle a pu être près d'écouter le jeune poète. Loin de lui, elle va tout-à-fait l'oublier. Lui-même, qui la cherchera vainement, la bannira de son son souvenir. Je n'ai plus à craindre un amour rival... Je n'ai plus à craindre...

La pensée de M. de L... s'arrêta : elle peut être comprise.

M. de L... et sa jeune femme étaient depuis trois semaines dans leur campagne. Rarement ils se quittaient : ensemble ils se promenaient à pied ou à cheval: ils faisaient de la musique ou chantaient ensemble. Quelques voisins riches et *seigneurs* comme eux venaient rompre la monotonie de leurs passe-temps champêtres.

Tous deux se promenaient un soir sous les allées ombreuses du parc. Un mendiant, étranger au pays et aperçu depuis plusieurs heures dans le village, était à la porte du jardin et regardait... Ses regards avaient une expression singulière. Il y avait quelque chose de fébrile dans sa physionomie... Il avança... M. de L... venait de se séparer de sa femme... Celle-ci montait seule une rampe de verdure qui conduisait à la pelouse située devant le château... Le mendiant s'approcha... Un laquais voulut l'arrêter. Le mendiant marcha... Il était à deux pas de Mme de L...; sa main se tendit vers elle... Puis, ouvrant sa blouse vieillie qui cachait une arme, il dit d'une voix sourde :

— Cette nuit...

Mme de L... tomba sur le sable en poussant un cri... Le laquais accourut... Le mendiant s'éloigna... Mme de L... fut relevée évanouie. M. de L... arrivait comme elle reprenait ses sens.

— Pas un mot, avait-elle dit au laquais, pas un mot à Monsieur de ce qui vient de se passer.

Elle expliqua son indisposition subite par une fatigue de promenades, et, prenant un air gai, elle dissipa l'effroi qu'avait conçu son mari.

Des lumières brillaient dans le château ; au dehors la nuit était noire. Le vent agitait doucement les ramées des hauts arbres du parc. On entendait dans le lointain le chant affaibli de quelques campagnards qui rentraient sous le toit de chaume; le hurlement du chien de basse cour répondait par intervalles aux cris plus distincts de paysans plus joyeux...— M. de L... tenait le piano; Mme de L... essayait de chanter... Mais sa voix se saccadait sous l'effort, et la note venait mourir sur sa lèvre... Elle se retira chez elle de bonne heure, non sans recevoir les mille soins de son mari.—Je souffre un peu, lui dit-elle; j'ai beaucoup marché; le sommeil me rendra mes forces épuisées.

M. de L... rentra, de son côté, chez lui. Les lumières du château s'éteignirent. Une seule fenêtre laissait passer une clarté faible comme la clarté d'une lampe qui veille à un chevet de malade... Cette fenêtre était au premier étage... Mme de L... avait congédié sa femme de chambre, elle était seule. Ses vêtemens du jour la couvraient encore. Reposée dans un fauteuil, elle semblait attendre, convulsée et anxieuse. Ses yeux étaient ternes, ses lèvres blanches; son front était pâle... une agitation nerveuse secouait son corps... Un bruit frappa son oreille... Elle tressonna... Le bruit parut approcher d'elle... Elle se leva machinalement, promenant autour d'elle un regard effaré et sentant ses genoux trembloter et fléchir... Enfin, une main sembla heurter les vitres extérieures de la fenêtre, et une voix parut dire : « Ouvrez. » La pauvre femme était anéantie et mourante. Crier, le pouvait-elle? le devait-elle d'ailleurs? — « Pitié! pitié! » — Ce fut là tout ce qu'elle put dire.

Elle priait encore quand une vitre se brisa. Au même instant, le chien de basse-cour aboyait. Il avait bondi jusqu'au pied de la fenêtre, et hurlait à faire peur...

La croisée était ouverte. Une vitre était-elle tombée sous un diamant, et une main avait-elle pu passer pour faire mouvoir l'espagnolette? ou, dans son égarement, Mme de L... avait-elle livré elle-même l'entrée au visiteur nocturne? Nous l'ignorons. Seulement, la trace d'un diamant se remarqua plus tard sur le débris d'une vitre.

Le chien avait aboyé plus fortement encore. Le jardinier et le concierge s'étaient précipités dans le parc, armés de fusils. La clarté de la lampe avait fait reconnaître un homme escaladant l'appartement de *madame*... Et deux voix, mises à l'unisson de la voix du chien, avaient épouvanté l'écho de ces cris : — Un brigand! un brigand!

Tous les serviteurs du château étaient sur pied. M. de L... s'était jeté hors du lit.

La lampe de l'appartement venait d'être éteinte; la porte était fermée... Mme de L... se débattait contre des étreintes passionnées.

—Miséricorde! criait-elle; miséricorde !.... Je suis perdue... Mon mari me tuera ... Pitié !...

On montait rapidement l'escalier. Les flambeaux illuminaient le château.

Le mendiant semblait sortir d'un songe, d'un hideux cauchemar... Il était debout, dans l'obscurité de l'appartement, touchant son front, cherchant à reconnaître... Il était calme....

Il marcha vers la fenêtre, mais le chien l'attendait en hurlant... Le jardinier était non loin de là, le fusil braqué, prêt à tirer...

Le mendiant prit au hasard des bijoux que ses mains rencontrèrent sur un meuble; il s'arma de deux pistolets qu'il avait sous sa blouse, ouvrit la porte qu'on essayait d'enfoncer, et menaça de tuer qui approcherait... M. de L... voulut sauver sa femme, et, affrontant le danger, il approcha... Le mendiant pouvait décharger sur lui l'un de ses pistolets : Il baissa la main... Pris à l'instant même, il fut désarmé et lié. Et le lendemain, on le conduisait sous bonne escorte dans la prison de la ville voisine. Le journal du département raconta le fait, les journaux de Paris s'en emparèrent, et bientôt l'univers sut qu'on avait arrêté dans le château de M. de L..., dans l'appartement de sa femme, un brigand...

Le brigand était jeune; sa physionomie n'avait rien de vulgaire. Sans son vêtement misérable, on eût pu croire à une extraction moins basse que celle que la procédure lui donnait. Du reste, son nom n'était pas connu : il l'avait obstinément caché.

Son procès fut obscur et tarda pourtant. Déclaré coupable de vol de bijoux avec escalade et à main armée, mais avec des circonstances atténuantes (nous ne pourrions dire où le jury les avait trouvées : les circonstances atténuantes sont devenues *de style* dans les verdicts); le mendiant inconnu fut condamné à dix ans de travaux forcés et à l'exposition.

Le mendiant devint livide comme un cadavre en entendant cette dernière partie de la sentence...

— C'est assez souffrir, dit-il, et il écrivit... il écrivit au roi !

La même idée passa par l'esprit de Mme de L..., qui apprit, peu de jours après, la condamnation. Malade, en proie à une fièvre intense depuis la nuit terrible, elle trouva la force de se lever, et fit une missive qui implorait une grâce en révélant un secret... La missive sollicitait aussi une discrétion... et tout à la fois un pardon... M. de L... ne sut rien de cette supplique de sa femme au roi.

Vingt-quatre heures après la lecture des requêtes, la grâce était accordée. Le télégraphe la transmettait au procureur-général qui avait fait condamner...

Le mendiant inconnu sortait de la prison où il était retenu depuis six mois...

— Six mois, dit un matin M. de L... à sa femme, c'est un séjour suffisant à la campagne. Nous retournerons demain à Paris...

Et tout bas il ajoutait :

— Six mois séparés, sans lettre, sans rien qui les ait rappelés l'un à l'autre... car j'ai surveillé avec soin, et je n'ai rien vu... ils se sont certainement oubliés, et je ne dois plus craindre... Je pourrai soutenir tranquillement de nouvelles parties de whist.

Et M. et Mme de L... étaient, en effet, de retour à Paris.

Un jeune homme se fit présenter à M. de L..., qui l'accueillit comme on accueille l'ami d'un excellent ami. Mme de L... pâlit un peu à l'aspect de ce jeune homme. Mais elle était devant son mari, et elle se remit.

— Croiriez-vous, dit à M. de L... l'ami qui lui présentait le jeune fashionable, croiriez vous que ce lion du beau monde a su trouver une tanière où il est resté enfermé six mois, une tanière bien mystérieuse et bien ignorée, car personne, pas même lui, ne peut dire où elle est .. Il y a là une aventure secrète...

— Oh! mon Dieu! ne me parlez pas d'aventure, dit M. de L..., qui n'avait entendu que ce mot de l'apostrophe de son ami. Depuis que ma femme a failli devenir la victime d'un brigand, je tremble...

— Un brigand? dit le jeune homme.

— Oui, monsieur, un brigand...—Et M. de L... narra, non sans frémir, toute l'histoire...

— Et qu'est devenu le brigand? demanda l'ami.

Il est jugé... . Le bagne ou la maison de détention va le recevoir, peu m'importe.

Mme de L... brisa le dialogue. Le jeune homme s'offrit à M. de L... comme un très grand amateur de wisht, et M. de L... lui serra cordialement la main.

M. de L... continue à habiter Paris. Il raconte souvent l'aventure nocturne de son château.

Un jour, un de ses amis lui dit :

— Moi aussi, je sais une histoire, écoutez-la :

« Un jeune seigneur de la cour de Louis XV, je crois, était dans l'appartement d'une jeune femme. Ni l'un ni l'autre n'attendaient le mari. Le mari sonne. Le jeune homme se précipite dans le cabinet, il tire la porte sur lui; la jeune femme pousse en même temps cette porte... Une des mains du jeune homme est prise; la main est écrasée, le sang coule... La souffrance est horrible... Mais le moindre cri peut perdre la jeune femme. L'amant tristement heureux s'arme de tout son courage... Il souffre atrocement et ne crie pas...

— Eh bien! quel rapport a cette histoire avec mon aventure? répliqua M. de L... en riant de ce qu'il croyait être la niaiserie de son ami. Qu'ont de commun un jeune seigneur en bonne fortune et un brigand qui vole, armé d'un diamant pour casser une vitre et de pistolets pour tuer?

— Rien, répondit l'ami, qui pressa la main du pauvre homme, en dissimulant sa pitié...

Tout est connu aujourd'hui. Seul (selon l'usage), M. de L .. ignore tout. Nous éviterons que ce feuilleton paraisse sous ses yeux.

S'il cherchait encore dans le chiffonnier de sa femme, il y trouverait, non pas des vers, mais ces lignes du jeune poète :

« Emporté par mon amour, j'ai voulu vous voir. J'ai su que vous étiez

dans votre château. J'ai tout bravé pour être un instant auprès de vous. J'ai revêtu le haillon du mendiant, j'ai tendu la main, j'ai mangé le pain noir... J'étais fou... l'amour rend fou, madame! — Enfin, je vous aperçois, je veux vous parler, je vous parle; et point un mot!... Oh! ma tête s'est égarée sans doute... car la nuit, je me suis trouvé suspendu à votre fenêtre, puis couché à vos pieds. Que voulais-je? je n'ose le dire, je n'ose le croire... j'ai expié ma faute... J'ai senti que vous étiez compromise... J'ai craint pour vous, pour vos jours, peut-être... Mon déguisement permettait la ruse... J'ai volé (j'ai honte d'écrire ce mot), j'ai simulé le vol... Vous savez le reste : six mois de prison, une condamnation infamante... qui frappe un *inconnu* heureusement... des privations de toutes sortes... une misère réelle... voilà ce que j'ai souffert... voilà comment s'est prouvé mon amour... Il est sincère, il est violent, Emilia. — Pitié, une dernière fois, pitié! »

Tant de passion devait avoir un succès, et le monde dit que le jeune poète a conquis ce succès.

M. de L..., plus tranquille que jamais, se consacre plus que jamais au whist, où il oublie jusqu'à sa femme, jusqu'à l'aventure du *brigand*...

LÉON MARTINEY.—(*Journal du Notariat.*)

JOHN POKER.

Sous le règne de Georges III, à cette époque où l'on n'osait pas donner un nom à sa maladie et où quelques éclairs de raison traversaient encore son esprit déjà à demi insensé, les environs de Londres étaient infestés de voleurs hardis et nombreux, et John-Bull, dans sa gaîté toujours excentrique, riait beaucoup des épreuves périlleuses auxquelles les lords de la chambre haute étaient quelquefois soumis quand ils voulaient quitter Londres pour aller dans leurs terres. John Poker (Jean Fourgon, tel était du moins le nom qu'il avait pris) était le plus audacieux et le plus intrépide de ces héros de grand chemin. John Poker était d'une caractère original et d'une galanterie qui lui avait fait une réputation à Londres; les dames ne craignaient pas sa rencontre : il les traitait avec les plus grands égards, leur laissait leurs bijoux et n'en voulait qu'à la bourse des maris. D'une générosité dont il avait souvent donné des preuves, il était implacable dans sa vengeance, et l'homme dont il avait reçu une offense était frappé, sans qu'il pût savoir d'où était venu le coup. On ignorait s'il était jeune ou vieux, et quelques femmes qui ne s'en vantaient pas savaient seules à quoi s'en tenir sur son âge et ses qualités.

Un soir, un jeune homme était arrêté dans Exchange-Street, en face d'une belle maison qu'il considérait attentivement; la nuit était venue et la rue était déserte; un individu frappa sur l'épaule de l'observateur.

— Sir Ralph, lui dit-il, en lui désignant du doigt la maison, les fenêtres sont élevées, la porte est bien close, il est difficile de pénétrer là dedans.

— Vous me connaissez, monsieur?

— Parfaitement; je sais que j'ai l'honneur de parler à sir Ralph Winking, cornette dans le régiment de Devonshire, amoureux de miss Diana O'Brien, fille d'un pair irlandais...

— Continuez, monsieur, dit sir Ralph d'un ton dédaigneux.

— C'est bien aisé, reprit l'inconnu; vous aimez miss Diana, riche héritière. Lord O'Brien son père vous l'a refusée, il vous a même interdit sa maison, et il part demain pour Dublin; or, vous qui vous croyez aimé de la jeune miss, vous voudriez l'enlever pour lui faire prendre la route d'Ecosse, et vous mesurez de l'œil la hauteur des fenêtres.

— Monsieur, répondit sir Ralph, je n'ai parlé de mes projets à personne, et il n'y a qu'un rival qui puisse les avoir devinés : vous êtes mon rival, vous aimez miss Diana?

— Il y a une distinction à faire, sir Ralph, je suis votre rival, sans aimer cependant miss Diana.

— Vous avouez que vous ne l'aimez pas et vous voulez l'épouser?

— Je suis plus franc que vous...

— Monsieur...

— Oui, sans le dire, vous aimez mieux peut-être les belles terres du lord que les beaux yeux de la jeune fille; mais ce n'est pas ce dont il s'agit, je ne compte pas épouser miss Diana.

— Vous n'êtes donc pas mon rival?

— Je vous expliquerai cela plus tard : tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous voulez, j'enlèverai miss Diana pour vous.

— Vous.

— Oui, vous me plaisez, vous avez une figure qui me revient, je veux faire votre fortune : pourquoi, en effet, un joli garçon n'épouserait-il pas une riche héritière? A vous tout seul, vous n'en viendriez jamais à bout; mais moi je puis vous placer dans une situation si favorable, je puis vous donner le mérite de rendre un si grand service à lord O'Brien, ou du moins d'en avoir l'air, qu'il vous accordera après la main de sa fille.

— Oh! monsieur, s'écria sir Ralph, croyez que ma reconnaissance...

— Mon Dieu, dit l'inconnu d'un air indifférent, vous m'avez plu et je suis bien aise de faire quelque chose pour vous.

— Mais, monsieur, reprit sir Ralph qui prit des manières respectueuses, vous êtes donc un parent, un ami de lord O'Brien? Vous avez donc beaucoup d'influence sur lui?

— Moi, son parent ou son ami, point du tout! moi de l'influence sur le noble lord! il ne me connaît pas.

— Qui êtes-vous donc?

— Je suis John Poker.

— John Poker le...

— Précisément.

Sir Ralph recula d'un pas, et malgré l'obscurité il put voir que le voleur de grand chemin était un homme jeune, bien fait et de la figure la plus intéressante.

— Voyez, sir Ralph, lui dit John Poker, s'il vous convient de me devoir la main de la plus riche héritière d'Irlande; pour moi ce que j'en fais, c'est pure obligeance, un caprice; vous, c'est différent, vous n'avez rien que votre brevet de cornette au régiment de Devonshire, ce qui n'est pas grand'chose; lord O'Brien ne vous donnera pas sa fille; à moins d'un accident que je puis faire naître, vous ne parviendrez pas à enlever miss Diana; elle s'y refusera toujours, et dans trois mois son père la marie; ainsi, plus d'espoir... Moi, je vous offre un moyen.

— Lequel?

— Un moment : vous serez libre d'accepter ou de refuser; mais, dans tous les cas, il faut que vous vous engagiez par serment.

— C'est que, dit sir Ralph, évidemment tenté d'accepter, votre moyen ne sera peut-être pas d'une honnêteté rigoureuse?

— Je vous en réponds, répliqua en souriant John Poker: il sera tout à fait contraire à ce commandement du Décalogue : « Tu ne déroberas pas. »

— Mais.. ..

— Il le faut, si vous voulez épouser miss Diana; au reste, promettez-moi seulement de ne pas me trahir, et je vous expliquerai ce qu'il faudra faire.

— Je vous le promets.

— Votre parole de gentilhomme.

— Je vous la donne.

— Ecoutez-moi donc, sir Ralph; nous en voulons tous deux à la fortune de lord O'Brien; vous, vous comptez vous l'approprier en épousant miss Diana, et moi, j'ai le projet de me rendre maître d'une partie de ses banks-notes en l'arrêtant sur le grand chemin; je sais qu'il porte en Irlande une somme très considérable, qui sera cachée dans un des panneaux de la voiture et qui est destinée à un remboursement; il s'agit de quarante mille livres sterling : c'est tentant. Je regardais cette somme comme à moi, lorsque j'ai appris que vous aviez vous-même le projet d'enlever, non pas l'argent, mais la jeune fille. Votre tentative contrarierait la mienne; elle empêcherait peut-être lord O'Brien de continuer sa route, cela ne me convient pas; je préfère attaquer seul la chaise de poste, et il me répugnerait d'enlever son argent à un homme, qui viendrait de perdre sa fille... D'ailleurs, vous ne réussiriez probablement pas; miss Diana, comme je vous l'ai dit, refuserait de vous suivre; son père irrité ne donnerait jamais son consentement à votre mariage; il dénaturerait ses biens et les ferait passer à des collatéraux : ce serait une violence inutile... Voyons, sir Ralph, réfléchissez-y de sang-froid : n'est-ce pas là votre opinion?

— Je crois que vous avez raison, John Poker; mais comment êtes-vous si bien instruit?

— C'est mon secret, répondit celui-ci; maintenant, voici mon projet : demain vous venez avec moi et mes compagnons; vous vous placez à cent pas de l'endroit où j'ai dessein d'arrêter lord O'Brien, j'enlève les banks-notes et la jeune fille...

— Miss Diana?

— Sans doute. Je fais avec elle un ou deux milles, vous nous suivez au galop, vous nous atteignez, nous tirons en l'air deux ou trois coups de pistolet, vous nous enlevez la jeune fille et la ramenez à son père. Alors, sir Ralph, votre position change, vous n'êtes plus un simple cornette sans fortune, vous n'êtes plus un aventurier de bonne mine qui veut s'approprier par la violence une riche héritière, mais un sauveur, un ami dévoué qui au péril de ses jours rend une fille à son père, et, ou je me trompe fort, ou lord O'Brien vous donnera la main de miss Diana pour récompenser une belle action qui ne vous aura pas coûté grand'chose.

Sir Ralph réfléchit quelques instans; la proposition était séduisante; sans doute il était fâcheux de s'associer avec un voleur; mais l'espérance d'une grande fortune fait passer beaucoup de gens sur l'indélicatesse des moyens; il avait reçu la veille un refus formel du lord qui lui avait interdit sa maison; l'enlèvement qu'il projetait était hasardeux, et en supposant qu'il réussît il devait exciter la colère d'un père irascible et jaloux de son autorité; enfin il avait donné sa parole de ne pas trahir John Poker et il ne lui était plus possible de soustraire le lord au vol qu'on méditait contre lui. Sir Ralph d'ailleurs n'était pas un homme d'une délicatesse excessive; il voyait miss Diana au travers de la fortune de son père, et peut-être ne l'eût-il pas aimée si elle n'avait pas été une héritière.

— J'accepte, dit-il à John Poher, en lui présentant la main.

Et les deux nouveaux associés quittèrent Exchange-Street et allèrent dans une taverne cimenter leur union autour d'une bouteille de Porto. Là tout fut arrêté et convenu pour le lendemain au soir, l'heure, le moment et les moyens d'exécution. Ils se quittèrent enfin et sir Ralph rentra chez lui. Le vin de Porto lui était monté à la tête, et l'audace de John Poker avait stimulé sa hardiesse naturelle.

— Ce John, pensait-il, n'est pas un coquin ordinaire; il voit les choses en grand, il calcule, il raisonne, son projet est admirable; nul doute que lord O'Brien ne me donne sa fille après que je la lui aurai rendue et que

le plaisir de revoir miss Diana saine et sauve après l'avoir perdue pendant quelques instans, ne lui fasse supporter avec moins de douleur la perte de son argent. John a fait habilement sa part et la mienne.

Il se coucha, mais le sommeil le fuyait, il se voyait gendre du riche lord, puisant à pleines mains dans sa caisse et futur possesseur des plus belles terres d'Irlande. Tout à coup une idée lui vint : pourquoi permettre qu'un voleur de grand chemin comme Poker s'emparât d'une aussi forte somme? Pourquoi laisser dépouiller son beau-père? Miss Diana était fille unique, toute la fortune du lord devait lui revenir, et il était clair que John Poker, en s'emparant de quarante mille livres sterling, les lui volait à lui sir Ralph; ne pourrait-il pas rendre un double service au lord? Il tourna et retourna cette idée dans sa tête, il en pesa les avantages, en calcula les inconvéniens, dont le moindre était de trahir la confiance d'un voleur, et dès que le jour commença à poindre, il s'enveloppa d'un manteau et s'en alla frapper à la porte du lord. Le domestique qui lui ouvrit lui dit qu'on ne pouvait pas voir sa seigneurie à une heure aussi matinale, et que d'ailleurs il avait reçu l'ordre de ne pas le recevoir lui sir Ralph.

— N'importe, reprit le cornette, faites-moi parler au valet de chambre.

Le valet de chambre alla demander une audience que le lord crut devoir accorder. Sir Ralph fut introduit dans un cabinet où le laborieux membre de la chambre haute travaillait à la lueur d'une lampe qui luttait avec le jour naissant.

— Votre seigneurie, dit en entrant sir Ralph, comprend que la démarche que je fais auprès d'elle n'a aucun rapport avec une passion qu'elle n'approuve pas. Je me soumets à vos volontés, milord, et votre intérêt seul m'attire ici.

— Mon intérêt! dit le lord avec un peu de hauteur; je ne croyais pas, sir Ralph, que mon intérêt et le vôtre pussent jamais être mêlés.

— Il n'en est rien non plus, milord; il ne s'agit absolument que de votre seigneurie.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Votre seigneurie, dit tranquillement sir Ralph, part ce soir pour l'Irlande?

— C'est mon projet, monsieur.

— Elle compte aller rendre un dépôt qui lui a été confié?

— Oui, monsieur.

— Et elle emporte avec elle quarante mille livres sterling en billets de banque qu'elle doit cacher dans un des panneaux de sa voiture, celui de droite?

— Ces détails sont exacts.

— A vingt milles de Londres, plus ou moins, continua sir Ralph, la chaise de poste de votre seigneurie sera arrêtée, et les sommes qu'elle doit contenir seront enlevées.

— Allons donc! monsieur. Et qui osera...

— John Poker.

— Diable! diable! Mais, monsieur, comment êtes-vous si bien instruit?

— Par un hasard bien simple. J'avais, il y a quelque temps, un domestique, assez mauvais sujet et qui depuis s'est totalement perdu : il est entré dans la troupe de John, et comme il sait que j'ai l'honneur de vous connaître, soit par attachement pour moi, soit dans l'espoir d'une récompense, il a trahi son capitaine. J'ai cru devoir vous avertir, monsieur, heureux d'avoir pu vous rendre ce léger service.

En parlant ainsi, sir Ralph salua le lord, et il se disposait à le quitter; celui-ci se leva et s'avança vers le jeune cornette.

— Sir Ralph, lui dit-il, recevez mes remercîmens et ne me quittez pas ainsi, s'il vous plaît. Que vais-je faire? que devenir? Conseillez-moi, je vous en prie. Je ne puis pas remettre mon voyage, et, d'un autre côté, il est pénible pour un homme comme moi de reculer devant un John Poker. Que feriez-vous à ma place?

C'était là précisément où sir Ralph voulait amener lord O'Brien.

— Je ne sais, dit-il, en paraissant réfléchir.

— Changer de route serait peut-être prudent? reprit le lord.

— Ce serait tout à fait inutile, milord; John Poker est trop bien servi pour ne pas en être instruit à temps : ses espions entoureront dès ce soir votre maison : il faut qu'il ait des intelligences dans vos écuries pour connaître la cachette mystérieuse de votre chaise de poste; et quant à votre intention de rendre ce dépôt....

— Je n'en ai point fait un mystère, avoua naïvement le lord.

— Voilà le mal, répondit sir Ralph, la cupidité de John est allumée.

— Mais comment faire? disait toujours le lord.

— Voici ce que je vais avoir l'honneur de vous proposer, milord, et ce que je ferais si j'étais à votre place : Je me rendrais chez un banquier de la Cité où je déposerais la somme, et je prendrais en retour une lettre de change à courte échéance.

— Cet expédient est impraticable : c'est un dépôt que j'ai reçu et je tiens avant tout à le rendre en nature.

— Alors il vous reste encore une ressource.

— Voyons, monsieur.

— Parmi tous vos domestiques, il en est plusieurs auxquels vous pouvez vous fier?

— Sans doute.

— Il suffit d'un. Que ce domestique fidèle quitte votre livrée, et que, chargé de la somme que vous vouliez emporter avec vous, il prenne dans une heure la route d'Irlande; qu'il parte, soit à cheval, soit dans une voiture publique. Pour vous, milord, trompez le voleur, la chose est aisée.

— Et comment cela?

— John Poker est bien informé; il ne vous croit point prévenu; placez, comme vous en avez dessein, dans le panneau préparé, le portefeuille qui doit contenir vos billets de banque; mais qu'il soit rempli de papiers sans valeur, qui simuleront le mieux possible des bank-notes. Vous serez arrêté, le panneau de voiture brisé, le portefeuille enlevé, et vous continuerez votre route. John Poker ne perdra point de temps à examiner sa proie; il le voudrait que, dans l'obscurité de la nuit, il ne le pourrait pas. Il sera sans soupçon, et tout se passera avec l'urbanité qui caractérise les expéditions de ce voleur. Vous conduisez avec vous miss Diana, je pense?

— Oui, ma fille ne me quitte pas.

— C'est encore un motif de sécurité, continua sir Ralph qui trahissait ainsi à la fois John Poker et lord O'Brien; vous savez la galanterie de John, elle est presque proverbiale : jamais une femme n'a eu à se plaindre de ses procédés; il s'arrangera de façon à ne pas même effrayer miss Diana, que rien ne vous empêche d'ailleurs de prévenir.

— Vous avez raison, monsieur Winking, dit le lord; je ferai ce que vous me conseillez : c'est le meilleur parti.

Et cet homme qui, la veille, avait refusé sa fille à sir Ralph et qui lui avait interdit sa maison, lui dit alors qu'il espérait le revoir à son retour d'Irlande et lui serra la main avec une cordialité dans laquelle le cornette crut reconnaître quelque chose de l'affection d'un beau-père.

Sir Ralph se retira chez lui, où il passa toute la journée sans voir personne. A l'heure convenue, il alla joindre John Poker. Celui-ci l'attendait avec un cheval; ils sortirent de Londres et prirent la route que devait suivre lord O'Brien.

— Vous allez être bien heureux, sir, disait en chevauchant John Poker à son compagnon; vous allez épouser une jolie femme et vous deviendrez probablement un jour pair d'Irlande et un des plus riches! Dieu sait la réputation que vous allez avoir cet hiver à Londres!.. Moi, qui respecte tant les femmes, je vais pour la première fois de ma vie faire violence à une; on dira que je l'aime, que je l'adore, et cependant vous me l'enleverez! Vous l'aurez emporté sur John Poker en force, en adresse, peut-être en courage! vous allez être le héros de la saison... Vous allez avoir beaucoup de bonnes fortunes, sir Ralph, et c'est moi qui vous les vaudrai.

— Vous avez raison, John, répondait le jeune homme, et je n'oublierai jamais l'obligation que je vais vous avoir; mais vous, vous allez être riche aussi! quarante mille livres sterling! c'est une jolie somme.

— Oui, assez jolie pour risquer son cou, et je ne suis pas le seul de cet avis.

— C'est vrai, John; mais que ferez-vous de tant d'argent.

— Vous savez, sir, que l'argent ne tient pas dans nos mains; nous le laissons volontiers sur les grands chemins où nous l'avons pris. Je donnerai d'abord la moitié de cette somme à mes compagnons; le reste est pour moi.

— La part du lion, dit sir Ralph.

— Oui; mais vous, mon compagnon et mon complice aujourd'hui, vous ne pouvez pas parler ainsi : c'est vous qui avez la part du lion, et sans qu'il vous ait rien coûté qu'à me tenir la parole que vous m'avez donnée. Un autre vous aurait rançonné, moi je ne veux que ce que je prends, et j'oblige pour le plaisir d'obliger.

— C'est vrai, dit sir Ralph, qui était bien aise d'éloigner ce sujet de conversation; mais encore une fois ce sont vos vingt mille livres que vous allez posséder, c'est comme si vous les teniez?

— Absolument.

— Qu'en ferez-vous?

— Je compte voyager, sir Ralph; je compte passer sur le continent, il faut que je voie l'Italie; mon médecin prétend que l'air de notre vieille Albion est trop épais pour mes poumons; il me conseille Florence.

— Eh bien! s'écria sir Ralph de bonne humeur, je compte, moi aussi, faire voyager ma femme en Italie, et il est possible que nous nous y rencontrions, John.

— Ce n'est pas probable, sir.

L'entretien aurait duré plus long-temps, mais la nuit était venue; les deux voyageurs étaient déjà loin de Londres, et ils s'arrêtèrent dans un endroit désert et sous de grands chênes qui bordaient le chemin. John Poker s'arrêta, jeta un coup d'œil rapide sur un des arbres, plaça le cornette sous celui qu'il avait remarqué, et lui dit :

— C'est ici.

Il donna ensuite un léger coup de sifflet, et six cavaliers bien montés arrivèrent vers lui au galop. Un d'eux s'avança le chapeau à la main et remit respectueusement un paquet cacheté à son capitaine. John Poker le reçut et prêta l'oreille :

— Il me semble, dit sir Ralph, que j'entends le bruit d'une chaise de poste; c'est sans doute lord O'Brien?

— Oui, répondit John Poker d'une voix dure et en se levant sur ses étriers, c'est lui; mais je n'enlèvera point miss Diana, j'ai trop de respect pour les femmes; je n'arrêterai point même lord O'Brien, c'est inutile, voici ses *banks-notes*; et vous, sir Ralph, vous ne ferez point le voyage d'Italie, et vous savez pourquoi : vous êtes dans la gueule du loup,.. A moi, mes enfans, faites danser à sir Ralph sa dernière gigue. Il manque un gland à ce chêne.

Il parlait encore, qu'une corde arrondie en nœud coulant, et qui parut

lancée de l'arbre par des mains invisibles, tomba sur les épaules de sir Ralph, se serra autour de son cou et l'enleva de dessus son cheval. John Poker courut seul au devant de la chaise de poste, il la fit arrêter et s'approcha de la portière :

— Milord, dit-il, votre seigneurie a reçu ce matin la moitié d'une confidence; je viens lui faire l'aveu tout entier. J'en voulais à votre argent, sir Ralph à votre fille. Il était convenu entre lui et moi que j'enlèverais vos *banks-notes* et miss Diana : sir Ralph aurait eu l'air de l'arracher de mes mains pour la remettre aux vôtres; en récompense de cette belle action, vous lui auriez donné celle qu'il vous disait aimer; mais sir Ralph a pensé que ma part était trop belle et que quarante mille livres sterling de moins enlevaient à miss Diana une partie de sa beauté; vous savez le parti qu'il a pris et comment, en vous dévoilant une moitié de nos projets, il vous conservait votre argent et se réservait néanmoins sa part d'héroïsme .. Cela ne pouvait pas me convenir, milord.

— Comment! dit lord O'Brien, sir Ralph était des vôtres?

— Pour cette expédition, milord, dans laquelle il comptait gagner seul.

— Et vous n'en voulez plus à mes banks-notes?

— Parce que je les tiens, milord, le fidèle domestique de votre seigneurie a passé par les mains de mes gens.

— Mais qui vous a dit...

— Une très jolie fille, la femme de chambre de miss Diana, qui se permet de quitter sa maîtresse, et qui veut bien faire avec moi un voyage en Italie.

— Et sir Ralph, demanda encore lord O'Brien.

— Au haut du grand chêne, milord.

En parlant ainsi et pour épargner autant qu'il était en lui un spectacle horrible à la jeune miss, John Poker fouetta les chevaux de la chaise de poste, qui partit au galop.

— Je ne m'étonne plus de rien, dit froidement le lord; il avait des intelligences dans la place.

Deux ans après, John Poker, dont les expéditions ne pouvaient pas raisonnablement être toujours heureuses, John Poker tomba dans les mains de la justice anglaise, et il fut à son tour lancé dans l'éternité.

MARIE AYCARD. — (*Courrier.*)

MARIAGE DES PRINCES EN RUSSIE.

Le génie de Pierre-le-Grand exerça une telle influence sur la Russie qu'on le regarde comme le fondateur de ce vaste empire. On ne prononce même pas les noms des monarques qui l'ont précédé, on ne connaît pas les mœurs, les usages d'un peuple dont la puissance s'étend de la mer Glaciale jusqu'à la mer Noire. Cependant les noms de Wladimir, d'Ivan-le-Grand, d'Alexis méritent de passer à la postérité pour avoir doté leur pays d'institutions sages, et encouragé les sciences et l'industrie. Dans les mœurs des anciens Slaves soumis au gouvernement des princes du Nord, on retrouve des traits caractéristiques, originaux, qui sont dignes de fixer l'attention et dont le souvenir ne doit pas être perdu.

Pierre-le-Grand, frappé du progrès de la civilisation en Allemagne et en France, résolut de réveiller son peuple et de mettre la Russie au niveau du reste de l'Europe; mais, dans son esprit d'innovation, il alla trop loin. Il apporta dans le sein de son empire et le bien et le mal. Guidé par l'esprit d'imitation, il fit attraper des milliers de moineaux pour répandre en Russie ces oiseaux nuisibles que nos cultivateurs tâchent d'exterminer. Devons-nous rappeler avec quelle rigueur il fit raser la barbe et la chevelure qui préservaient la tête et la figure du froid excessif? Il abolit d'anciens usages dont plusieurs méritaient d'être conservés.

L'hospitalité de ce peuple était poussée si loin, qu'il était permis de voler son voisin pour mieux recevoir son hôte. La fidélité des engagemens et la bonne foi dans les rapports commerciaux étaient proverbiales dans quelques villes de la Russie, et la manière dont les czars choisissaient leurs femmes, mérite d'autant plus un souvenir durable, que les princesses Olga, Anastasie, Nathalie ont été dignes de porter la couronne, puisque, par leur influence sur leurs maris, elles ont su contribuer au bonheur du peuple, dont elles ont adouci les peines et soulagé les souffrances.

Lorsque le czar voulait se marier, les seigneurs de la cour se mettaient en route et parcouraient le pays en cherchant les plus belles filles parmi les premières familles. Leur nombre s'élevait de soixante à cent, et c'était un grand honneur pour celles qui faisaient partie de ce noble cortège. On les amenait au palais du Kremlin où elles restaient sous la surveillance de l'intendante de la cour jusqu'au jour solennel où le prince devait indiquer aux seigneurs réunis celle que sa volonté suprême appelait à partager sa couronne. Tout le temps que ces jeunes filles restaient au palais, personne ne pouvait les aborder. Le czar seulement, caché sous un déguisement, et quelques personnes autorisées par lui, pénétraient auprès d'elles pour apprécier leur beauté, pour examiner leur caractère. Souvent le bouffon du czar recevait l'ordre de se parer des insignes royaux pour représenter le prince. Les belles filles de la Russie, trompées par ces apparences, trahissaient quelquefois leurs penchans ambitieux en tâchant d'attirer les regards du faux monarque et en dédaignant ceux du véritable.

Alexis, fils de Michel, père de Pierre-le-Grand, un des plus illustres princes du Nord, respecta cet usage. Convaincu qu'il est difficile à un monarque entouré de courtisans de connaître la vérité, il aimait à déposer les insignes de sa grandeur et, déguisé en simple particulier, il visitait les châteaux des seigneurs, les maisons des bourgeois, et les cabanes des paysans. Si par hasard il était reconnu par ses courtisans, ceux-ci devaient respecter son incognito et le traiter selon le rang et la condition que son déguisement représentait. De la sorte, il voyait tout par ses yeux et apprenait des choses que les seigneurs de sa cour se seraient bien gardés de lui dire. Quelquefois il arrivait chez ses favoris sans se faire annoncer, partageait leur dîner et passait quelques heures de joyeux abandon, oubliant qu'il était leur souverain et qu'ils fussent ses sujets. Surtout il aimait à visiter et à surprendre le boyard Matweef, son favori et l'un des principaux conseillers de la couronne.

Un jour il arrive à sa campagne en simple habit de capitaine des gardes, au moment où Matweef l'attendait le moins. Tous deux restèrent surpris, Matweef, en apercevant le monarque qu'il croyait dans la capitale, Alexis, en voyant à sa table une jeune demoiselle d'une rare beauté. Pour se conformer aux ordres du czar, Matweef le reçut comme un officier et l'invita à prendre place à sa table, ce qu'Alexis accepta.

La conversation d'abord fut peu animée; mais lorsque le czar adressa la parole à la belle inconnue, il fut charmé de ses réponses, et, tout au plaisir de l'entendre, il la vit s'éloigner avec regret lorsque le dîner fut terminé.

— Quelle est cette demoiselle? demanda Alexis.

— Sire, c'est mademoiselle Narichkin, fille d'un pauvre gentilhomme qui, pour soutenir son existence, est forcé de vivre dans un village éloigné; il m'a demandé comme grâce de m'occuper de l'éducation de son unique enfant : j'y ai mis tous mes soins, et je dois dire que la semence n'est pas tombée sur une terre ingrate; l'enfant est instruite, douce, sage, elle se fait aimer de tous, et je la regarde comme ma propre fille.

— C'est bien! répliqua le czar, continuez de prendre soin d'elle, je me charge de sa dot et de lui trouver un époux. Sait-elle qui je suis?

— Non, sire, jamais elle ne sort : jamais elle n'a vu Votre Majesté.

— Alors gardez-vous de le lui dire.

Alexis se retira tout pensif. La belle Nathalie lui avait causé une vive impression; il cherchait dans son esprit à qui confier le sort d'une personne aussi aimable. A la seconde entrevue, il la trouva encore plus charmante, ses visites devinrent de plus en plus fréquentes, bientôt il lui fut impossible de passer un jour sans la voir, et souvent il restait des soirées entières auprès de la belle Nathalie. Alexis conserva l'uniforme de capitaine de la garde, et comme Matweef n'avait osé trahir le secret du souverain, sa pupille resta dans une secrète ignorance du rang d'Alexis, et elle le traitait familièrement, comme un ami de son tuteur, ce qui donnait un nouveau charme à sa conversation pleine de franchise et de naïveté.

Matweef se trouvait dans une position difficile; il n'osait rompre l'intimité chaque jour croissante d'Alexis avec Nathalie, et sentait cependant que son devoir était de protéger la fille de son ami contre les piéges d'une séduction qu'elle ne pouvait ni comprendre ni deviner. Ses inquiétudes étaient d'autant plus graves, qu'Alexis était au moment de choisir une femme. Il prévoyait que la future czarine n'apprendrait pas sans crainte et sans colère les assiduités du monarque auprès de sa pupille.

Le jour de la grande cérémonie approchait. Les seigneurs étaient de retour de leur voyage, et déjà le palais du Kremlin renfermait dans son sein soixante des plus belles fleurs de la Russie. Les grandes dames de Moscou préparaient leurs riches toilettes ornées de diamans et de pierres précieuses. En même temps, les boyards se pressaient dans la capitale pour apprendre le nom de la famille que la volonté du prince allait élever jusqu'au trône. Tout Moscou s'agite, l'armée se concentre autour du château, les cloches invitent à la prière, le peuple se réjouit, tout est en mouvement. Le czar seul ne change rien à ses habitudes, il est toujours auprès de Nathalie, ce qui rend le pauvre Matweef sombre et inquiet. Il pensait au triste dénoûment d'un attachement que Nathalie a malheureusement inspiré, lorsque le czar parut devant lui plus gai qu'à l'ordinaire. « Matweef, dit-il, je t'ai promis de m'occuper du sort de ta pupille, voici le moment où je veux m'acquitter de ma dette. Tu sais que demain je choisis une czarine, je veux que Nathalie se trouve présente à cette solennité, et celui qu'elle choisira parmi mes courtisans deviendra son époux.

Les coups de canon répétés annoncent aux habitans de Moscou que le moment du choix d'Alexis approche. La ville étincelle d'une quantité innombrable de lumières. De longues files de voitures renfermant tout ce que la Russie a de plus noble par la naissance, de plus élevé par le mérite, se dirigent vers l'ancien palais des czars. Le peuple, ne pouvant pénétrer au château, entoure les places environnantes. Dans les temples, on entend les chants qui se terminent par ces paroles : Dieu! ayez pitié de nous.

N'est-ce pas un usage qui offre un magnifique et intéressant spectacle, que le moment décisif où la couronne va appartenir à la plus belle et à la plus modeste des filles? Tout l'empire prend intérêt et s'attache d'avance au sort d'une princesse qui doit son élévation à ses charmes et à son mérite. La vertu placée sur le trône n'oublie pas son origine et tâche, par les bienfaits qu'elle répand sur la nation, de justifier le choix de son royal époux. Tandis que l'histoire de tous les pays conserve dans des pages sanglantes la triste influence des princesses étrangères que la politique imposa aux monarques, la Russie répète avec admiration et reconnaissance les noms de quelques femmes obscures que le choix du czar appela au trône. Nous citerons seulement Anastasie, qui sut adoucir le caractère d'Ivan le terrible, et qui transforma ce prince cruel en monarque législateur.

La grande salle du Kremlin offre un magnifique coup d'œil. Les seigneurs sont revêtus de leurs plus riches uniformes, les dames rivalisent d'élégance ; les diamans, les pierres précieuses, brillent, ruissellent, mêlés aux fleurs, aux étoffes les plus variées, les plus somptueuses. Ce qui frappe dans cette imposante réunion, c'est l'aisance, la gaîté ; les masques circulent, intriguent, badinent ; on n'aperçoit nulle contrainte, car, d'après l'ordre du czar, le cérémonial est banni.

Tous les regards se portent vers le cortége de jeunes filles qui doivent briguer la couronne d'Alexis. Elles sont toutes si belles, qu'il est difficile de faire un choix. Quelle est la jeune fille qui s'élèvera au-dessus des autres ? Nulle d'entre elles ne le sait, et chacune espère. La princesse Elisabeth Barbarykin fixe surtout l'attention. Elle semble surpasser ses rivales. Fière de sa naissance, elle espère être reine par sa beauté.

Un masque dans un costume plus brillant que les autres, entouré d'un cortége de courtisans, entre dans la salle. Tout le monde le prend pour le czar, et la princesse Barbarykin ne se possède pas de joie quand il l'aborde ; elle tremble quand il s'éloigne ; mais comme il retourne souvent auprès d'elle, elle voit déjà la couronne sur sa tête et ses rivales à ses genoux.

Nathalie Narychkin, dans un costume tout simple, sans or ni pierreries, restait dans un coin de la salle, assise à côté du vieux Matweef. Celui-ci, n'apercevant pas le czar, pensait que, tout occupé de son choix, il avait oublié sa pupille ; mais précisément comme il examinait le masque qui se promenait avec la princesse Elisabeth, il reconnaît le czar qui s'approche de Nathalie, en uniforme de capitaine, la figure à moitié cachée par un masque.

Nathalie, satisfaite de voir l'ami de son tuteur, lui demanda avec sa naïveté habituelle, si le czar a déjà fait son choix.

— Pas encore, répliqua Alexis ; mais, si vous désirez le voir, je vous conduirai tout près de lui.

— Je suis bien ici, répondit Nathalie.

— Que sait-on ? ajouta Alexis, lorsque le prince vous apercevra, peut-être fixera-t-il son choix sur vous.

— Je n'ambitionne pas la couronne, je ne veux pas la disputer à la princesse Barbarykin.

— C'est trop de modestie. Songez que vous pouvez faire le bonheur de votre souverain et de votre pays.

Nathalie, voyant que le capitaine insistait, devint triste, et ajouta, avec un ton de dépit : vous me contrariez ! et elle soupira, et une larme tomba de son œil.

Alexis comprit qu'il était aimé et que Nathalie le préférait simple capitaine à un puissant monarque. Il voyait que l'idée d'appartenir à un autre la faisait souffrir. Plein de joie, il résolut de récompenser dignement la modestie unie à un amour sincère.

— Qu'on ôte les masques ! s'écria le czar.

A l'instant un morne silence succéda au bruit de la fête. Les chroniqueurs affirment que si, dans ce moment, quelqu'un eût fermé les yeux, on eût cru qu'il n'y avait aucun être vivant dans le palais. Tous les regards se tournent vers Alexis, tous les cœurs battent, les jeunes filles ne peuvent cacher leur anxiété, les boyards attendent l'arrêt du maître pour savoir à qui porter leur hommage.

Qu'on s'imagine la rage de la princesse Barbarykin, quand elle s'aperçut que le prétendu czar, qui lui avait dit tant de choses aimables, n'était autre que le bouffon d'Alexis, et quel fut son étonnement quand elle vit la couronne sur le front de Nathalie Narychkin, et qu'elle entendit ces paroles : *Boyards de Moscou, voilà votre czarine.* A. C.

(*Constitutionnel.*)

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— L'on était en répétition ; le jeune premier disait à la jeune première : « Vous n'entrez pas dans votre rôle ! plus de passion, plus de vie. Voyons, voici un passage important : je suis à vos pieds, je vous peins ma flamme ; votre mari entre ! que lui dites-vous ? — Je lui dis de s'en aller, » répond froidement l'actrice.

— Il y avait représentation à bénéfice à l'Académie royale de musique. Avant le commencement du spectacle, une actrice d'un autre théâtre vient regarder la salle à travers la lucarne du rideau. Un habitué des coulisses s'approche d'elle et lui débite une forte galanterie. Celle-ci, sans se retourner, lui dit sèchement : « Vous vous trompez, monsieur, je ne suis pas de l'Opéra. »

— Dans une maladie assez grave, l'abbé de Voisenon, qui avait peur du diable fit venir le père de la Neuville, « Mon père, dit-il en le voyant à son chevet, je ne veux point aller en enfer. — Si vous persistez à faire vos opéras-comiques, cela pourrait bien vous arriver cependant, répondit le jésuite ; et ce ne serait pas le tout de brûler en enfer, il vous arriverait bien pis. — Eh ! quoi donc ? — Vous y seriez sifflé, mon pauvre ami. »

— Le poète Malherbe, qui avait d'assez bonnes rentes, se piquait d'une sage économie. Un soir, comme il sortait de l'hôtel de Bellegarde, après souper, et qu'il regagnait son logis avec son valet, qui lui portait le flambeau, il rencontra M. de Saint-Paul, un des beaux esprits de ce temps-là, qui l'arrêta et se prit à lui débiter quelques nouvelles de peu d'importance. Après lui avoir prêté un instant d'attention, Malherbe interrompit brusquement le causeur en lui disant : « Adieu, monsieur, vous me faites brûler pour cinq sous de flambeau, et ce que vous me dites ne vaut pas un denier. »

— Un bavard fatiguait un homme d'esprit de ses longs et sots discours auxquels celui-ci ne répondait rien : « Je vous dérange peut-être et vous détourne de pensées sérieuses, interrompit l'importun. — Pas du tout, répond sa victime, vous pouvez continuer, car je ne vous écoute pas. »

— Une réunion de dames beaux esprits conçurent le projet de fonder une académie française féminine. On ne fut pas embarrassé de trouver quarante futures immortelles, et cependant le plan avorta. C'est que lorsqu'il s'agit d'organiser le bureau provisoire et de déférer le fauteuil à la présidence à la *doyenne d'âge*, aucune de ces dames ne se trouva être l'aînée des autres, tandis que toutes se levèrent quand on proposa les fonctions de secrétaires provisoires aux deux plus jeunes.

— Clairon, la célèbre Frétillon, ayant refusé de paraître en scène avec un acteur qui lui déplaisait, fut condamnée à un mois de prison. Quand on lui signifia cette décision, elle répondit avec une dignité toute théâtrale : « Allez ! le roi peut disposer de ma liberté, de mes biens, de ma vie même, mais il ne peut rien sur mon honneur. — Vous avez raison, répondit le gentilhomme auquel elle faisait cette splendide réponse : aussi S. M. se gardera-t-elle de toucher à votre honneur, car elle sait que là où il n'y a rien le roi perd ses droits. »

— Le Kain chassait sur les terres d'un grand seigneur. Le garde l'aborde et lui dit : « De quel droit chassez-vous ici ?

— Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains ;

répond solennellement le tragédien braconnier. — Ah ! c'est différent, dit en s'excusant le pauvre garde ; pardon, mais je ne savais pas cela. — Je le crois bien, » réplique Le Kain ; et il continue à exercer son droit.

— Un particulier assez riche avait une fille qu'il aimait, mais si difforme qu'il fallait être son père pour la supporter. Voulant la pourvoir, il imagina de la marier à un aveugle. Il trouva son homme. Quelque temps après, il arriva dans l'endroit un oculiste qui, disait-on, avait rendu la vue à plusieurs aveugles, et on engage le beau-père à y conduire son gendre. « Je m'en garderai bien, répondit-il, s'il rendait la vue à mon gendre, celui-ci me rendrait ma fille ; restons chacun comme nous sommes. »

TRIBUNAUX.

POLICE CORRECTIONNELLE.

La Dette de la reconnaissance.

Pour cette fois, la reconnaissance s'est glissée sous une blouse ; elle palpite dans le cœur d'un gros garçon d'une trentaine d'années, et s'est formulée ainsi :

Pierre Chevalier circulait dans Paris avec sa blouse et sa reconnaissance. A un coin de rue il rencontra un ancien ami qui, dans un jour de malheur, lui avait tendu la main et une pièce de 75 centimes. Jamais Chevalier n'oubliera une pareille action ; d'un bond il s'élance vers son ami Cristi, l'enlace dans ses bras et lui tient ce langage : « T'as de la chance et moi aussi ; je viens du pays ; j'ai hérité de 54,985 fr. 68 c. ; j'ai 100 fr. dans ma poche ; allons-en manger un bout, j'régale à discrétion ; tu m'as prêté des fonds dans un temps, je viens payer la dette de la reconnaissance. »

Enchanté de trouver un cœur si bien placé, et, tout près de ce cœur, une bourse si bien remplie, Cristi n'hésita pas, et, toute affaire cessante, les deux amis si dirigèrent chez un traiteur. « Garçon ! des poulets, des canards, des dindons, pas de grosse viande, pas de légumes, pas de rata, vous allez avoir l'honneur de servir un héritier de 54,900 fr. et des centimes ; servez chaud ; du vin frais et pas d'affront. »

Le traiteur, petit gargottier, peu riche en volailles, servit ce qu'il avait ; on voulut bien s'en contenter ; mais, pour achever gaîment le repas, on but du punch, un premier bol d'abord, puis un second.

On avait commandé le troisième quand Chevalier se leva, alla au comptoir, et s'adressant au maître de la maison : « Farceur, lui dit-il, il y a une petite étiquette dans votre salle qui dit qu'on ne fume pas ici ; soyez pas boule-dogue pour les bonnes pratiques et dites-moi où est le marchand de tabac, que j'aille chercher une pipe. »

Le traiteur, généralement parlant, est toujours de bonne humeur, au troisième bol de punch que boivent ses pratiques ; cela est peu étonnant, il en boit toujours la moitié en espoir ; la fumée du bénéfice lui monte au cerveau et le rend d'un commerce facile. Celui-ci donc se relâcha de la sévérité de l'étiquette, permit de fumer et montra du doigt la boutique du marchand de tabac.

Le choix de la pipe fut long ; un quart d'heure, une demi-heure se passèrent sans que Chevalier revînt. L'heure entière écoulée, le traiteur alla dans la salle et témoigna son étonnement à Cristi, toujours attablé et attendant le troisième bol de punch et son ami surtout, son héritier, ce brave garçon qui s'entend si bien à payer la dette de la reconnaissance.

Pendant cette longue et dure attente, Chevalier arpentait les pavés de Paris, fuyant le traiteur, l'ami et le punch. Par malheur, il ne connaissait pas bien sa carte de Paris, et, après une course d'une heure et demie, faite à grands pas, et non sans retourner la tête, il se trouva juste en face de la boutique du traiteur, mais de l'autre côté.

Au moment où il s'apercevait du danger, lui-même était aperçu par le traiteur. Chevalier chercha à se cacher derrière une lourde charrette qui passait ; mais le traiteur tournant la voiture, le happa, le conduisit chez lui, et lui réclama le prix de la carte.

« Hélas ! dit Chevalier, je n'ai pas d'argent, je ne suis pas le moins du monde héritier des 54,000 *balles* (francs), je n'ai pas le sou. J'ai rencontré Cristi, qu'est un bon enfant, qui m'a prêté autrefois, d'amitié, un total de 75 centimes ; j'ai pas voulu être ingrat, n'ayant pas de fonds je lui ai offert un rafraîchissement ; fâché que ça soit tombé sur vous, traiteur, car vous êtes un brave homme, et si j'avais le *maillien* je ne mangerais jamais ailleurs que chez vous. »

L'ivresse du traiteur s'était dissipée avec le bénéfice ; il fit arrêter Chevalier, qui a été reconnu pour un repris de justice en état de rupture de ban.

Pour tous ces méfaits, Chevalier a été condamné à six mois de prison.

(*Droit.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER,

— La dame veuve Sutter, née Thérèse Figueur, compte plus de vingt-un ans de service militaire sous son nom de fille. Une circonstance fortuite la détermina à s'engager dans la légion Allobroge en 1793. Elle a fait le siége de Toulon. Elle fut incorporée l'année suivante dans le 15e dragons. Elle a fait la campagne de Catalogne à l'armée des Pyrénées-Orientales. Lors du décret de la Convention qui interdit aux femmes le

service militaire, les généraux de cette armée demandèrent qu'elle fût conservée sur les rôles. Elle a fait les campagnes d'Italie du général Bonaparte. Elle a fait, dans le 9e dragons, la campagne de Piémont après la bataille de Novi. Le premier consul, par un arrêté particulier, lui donne, sous son nom de demoiselle Figueur, une pension de deux cents francs *pour sa conduite distinguée comme dragon pendant plus de huit années.* Elle est rentrée au service en 1802, dans le 9e dragons. Elle a fait la campagne d'Austerlitz et celle d'Iéna jusqu'à l'entrée dans Berlin. En 1810, elle partit pour l'Espagne, inscrite comme soldat sur les rôles de la *garde impériale*. En 1812, elle fut prise dans les environs de Burgos par une guérilla du curé Mérino, transférée au fort de Lisbonne et conduite en Angleterre; elle ne rentra en France qu'en 1814. La veille du départ de l'empereur pour la campagne de Waterloo, elle lui fut présentée sous l'uniforme des chasseurs de la garde.

Ses états de service, signés par les maréchaux Lannes, Augereau, général Noguez et autres, attestent qu'elle a reçu un coup de feu au siége de Toulon, quatre coups de sabre dans la campagne de Piémont; qu'elle a eu quatre chevaux tués sous elle; qu'elle a sauvé la vie du général Noguez et à plusieurs autres personnes. Elle a aujourd'hui 69 ans et ne possède que sa pension.

— On écrit de Valenciennes, le 15 septembre :

« M. Achille Duchesneis, fils de la célèbre tragédienne, né à Valenciennes, mort officier de l'armée en Afrique, a laissé par son testament à la ville de Valenciennes un grand et magnifique portrait de sa mère, représentée sous le costume d'un des principaux rôles qui fondèrent sa réputation au Théâtre-Français. La ville est occupée en ce moment à faire rentrer dans son musée ce legs, dernier vœu d'un brave militaire mort sur les champs de bataille de l'Algérie. »

—On confectionne en ce moment à Toulon une pompe qui enlèvera 3,000 litres d'eau à la minute. Cette pompe est destinée aux salines d'Hyères. Le port en fait confectionner une de la même capacité pour vider ses bassins. Ces nouvelles pompes ont été inventées par M. Letastu.

— On écrit de Toulon, le 14 septembre :

« On va procéder à la démolition de quelques vieux bâtimens désarmés pris en 1830 en Algérie, et qui appartenaient au dey de cette régence. Le bateau à vapeur *le Phaëton* se prépare; il change ses emménagemens qui vont être établis sur un pied des plus confortables On dit que M. le vice-amiral Baudin, préfet maritime, embarquera sur ce steamer pour aller visiter le littoral et inspecter les batteries des côtes de Provence et du Languedoc. »

—Le congrès scientifique qui doit se réunir bientôt à Strasbourg ouvrira ses séances le 28 septembre prochain. On annonce que plus de huit cents littérateurs et savans nationaux et étrangers se sont fait inscrire, et toute la ville exprime déjà la plus vive sympathie pour une solennité qui rappellera l'ancien éclat de l'Université de Strasbourg, illustrée naguère par les Schœpflin, les Kock, les Brunck, les Oberlin, les Schweighuser, etc. Par une générosité dont il existe peu d'exemples, le conseil municipal a voté la somme de 8,000 fr. pour la réception des hôtes que la ville attend et pour les fêtes de toute nature auxquelles leur présence donnera lieu. Ce sera, assure-t-on, comme un reflet de la grande fête de Guttemberg, dont tout le monde a conservé le souvenir. Nous ne savons si des lumières nouvelles jailliront de ce rapprochement de tant de savans et d'érudits de divers pays; mais tout au moins servira-t-il à établir entre eux des rapports personnels dont il est impossible que la science ne retire pas quelque profit. A Strasbourg, la France et l'Allemagne se donneront la main; et ce qu'il y a de plus curieux dans tout cela, c'est l'émotion populaire que ce congrès fait naître d'avance. Cette vieille bourgeoisie de Strasbourg veut prouver au monde, pour la seconde fois en moins de trois ans, qu'elle regarde les travaux de la pensée et la gloire des lettres comme une part essentielle de l'héritage que les siècles lui ont laissé.

— Depuis quelque temps il s'est introduit dans le commerce des monnaies, une fraude qu'il est bon de signaler. Les changeurs se sont aperçus qu'on leur glissait souvent des pièces de vingt et de quarante francs, qui, tout en conservant leur apparence ordinaire, avaient éprouvé une réduction dans leur poids. On a observé que ces pièces étaient toutes présentées par des personnes arrivant de Russie, et on soupçonne que ce sont des industriels de ce pays qui spéculent sur cette altération du métal monnayé qu'ils opèrent avec des acides.

Une telle fraude a de graves inconvéniens pour le commerce, puisqu'elle ôte à l'argent sa valeur nominative. Déjà en Angleterre un grand nombre de souverains ont été altérés de cette façon, et la reine, pour obvier à cet état de choses ruineux, a rendu un décret à la date du 3 juin dernier, par lequel elle prescrit aux receveurs des deniers publics de ne recevoir les monnaies altérées que pour leur poids, et de les briser ensuite. (*Droit.*)

— L'année 1842 sera au nombre des années où les vendanges auront été anticipées, puisqu'à la fin d'août dernier elles ont commencé dans une partie de la Bourgogne. Il faut retourner à un temps déjà bien reculé pour trouver des exemples d'une semblable précocité. Les annales œnologiques nous apprennent qu'en 1559 la vendange se fit en France au mois de juillet et que le vin se trouva bon.

— Dans sa séance du 11, le conseil municipal de Grenoble a reçu communication du testament par lequel M. G..., de Grenoble, lègue à sa ville natale le tiers de sa fortune (150,000 fr. environ), pour être employé à l'achat d'un immeuble dont le revenu sera affecté chaque année à la dotation d'une rosière. Le testateur s'en remet au soin de l'administration pour le choix de la jeune personne couronnée; il exige seulement qu'elle ait de seize à vingt un ans, qu'elle soit de Grenoble, et la plus sage parmi les plus jolies. Ce sont les termes exprès de l'acte dont M. le maire a donné lecture au conseil.

— Suivant les recherches du géographe Balbi, dont les calculs sont souvent erronés, le judaïsme compterait au plus 4,000,000 de sectateurs dispersés sur la surface du globe : sur cette quantité fixée bien approximativement, les états barbaresques en compteraient pour leur part environ 150,000; l'Algérie en réclamerait 20,000, dont 5,000 pour Alger; quant à la régence de Tunis, on peut évaluer sans exagération sa population israélite à 60,000 ames, dont 30,000 environ à Tunis même, qui est peut-être la ville de Barbarie qui en contient le plus. Ces calculs ne reposent sur aucun fondement en ce qui regarde l'Algérie.

— On sait avec quelle rapidité les diligences font le trajet de Paris à Valenciennes : excitées par une vive concurrence et chacune désirant arriver la première à la douane de la frontière, elles n'arrêtent nulle part sur la route et font les cinquante-cinq lieues qui nous séparent de Paris en dix-huit heures environ. Cette rapidité explique comment il se fait qu'un bon voyageur parisien, débarqué il y a peu de jours à Valenciennes, tout étourdi encore de la route qu'on lui a fait faire si prestement, demanda, en descendant de voiture, qu'on voulût bien lui indiquer où était la statue de Jeanne d'Arc. Ce brave homme se croyait tout bonnement arrivé à Orléans!

Il paraît qu'ayant pris une place de coupé pour cette dernière ville, il se présenta dans la cour des messageries à l'heure où les diligences d'Orléans et de Valenciennes partent simultanément; on n'attendait plus qu'un voyageur de coupé pour Valenciennes, et, en voyant arriver un individu avec son sac et son manteau, on lui demanda s'il n'avait pas retenu sa place pour le coupé; il répondit affirmativement, et, sans autre explication, on le poussa dans la voiture, lui, son sac et son manteau, et comme le postillon était en selle et l'heure sonnée, il partit ainsi pour le nord croyant voyager au midi.

Ce touriste du Marais s'est trouvé fort désappointé, quand on lui apprit qu'il était à Valenciennes, lui qui voulait visiter les bords de la Loire. Le directeur des messageries l'engagea à profiter de l'occasion pour voir les chemins de fer de la Belgique, ce qu'il fut bien obligé de faire.

(*Echo de la Frontière.*)

— On lit dans le *Journal du Havre* :

« C'est, dit-on, dans la seconde quinzaine de septembre que M. Green, le célèbre aéronaute anglais, se propose de partir en ballon des jardins du Vaux-Hall à Londres, si le vent est favorable, pour passer le détroit et venir en France. On se rappelle que M. Green a déjà fait une tentative pareille il y a plusieurs années, et que son ballon, poussé par le vent, a traversé en 24 heures toute la Hollande, et est venu tomber dans le grand-duché de Nassau. On avait aussi répandu le bruit que M. Green avait le projet de traverser l'Océan en ballon et de se rendre en Amérique par la voie des airs. Il est douteux qu'il ait jamais eu un pareil dessein, ou du moins ses amis sont parvenus à l'y faire renoncer. »

— Il vient de se contracter un mariage, dans une petite commune non loin de Châteauroux, entre deux personnes d'un âge bien disproportionné. C'est un jeune homme de 20 ans qui vient d'épouser une vieille veuve de 65 ans, ayant cinq enfans et dix-sept petits-enfans. Un de ses garçons a tout récemment marié sa fille au frère aîné du jeune époux. Ainsi, ce jeune homme se trouve le grand-père de son frère, et la grand-mère la belle-sœur de sa petite-fille.

—Babar Dwargonauth Tagore a fait de riches présens à la reine Victoria, et notamment un châle indien d'une rare magnificence, une turquoise superbe avec les plus riches palmes, d'un modèle tout à fait nouveau, et un poignard pour le prince de Galles. La poignée est en cristal de roche, montée sur émail noir, incrustée de diamans de la plus belle eau. Le fourreau est garni de rubis. (*Globe.*)

— A l'exemple de Berlin et de Saint-Pétersbourg, la capitale de l'Autriche va avoir aussi son théâtre français desservi par une troupe sédentaire qui jouera sur le théâtre impérial du Grand-Opéra, avec l'appui et sous le protectorat de la haute noblesse de Vienne. Le directeur, M. Trouillet, a réuni cinquante souscripteurs, en tête desquels figurent les noms de MM. le prince de Metternich, le prince de Lichtenstein, le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, le comte de Sedlitzky, le comte de Flahaut, ambassadeur français près la cour d'Autriche.

— On écrit de Vienne (Autriche), le 30 août :

« Hier, Mlle Fanny Essler est arrivée à Vienne, venant de Berlin. Dans la soirée, les membres de l'orchestre du théâtre impérial de l'opéra allemand, et un grand nombre de *dilettanti*, ont exécuté, sous ses fenêtres, une sérénade composée de la musique des scènes de ballet où elle a obtenu le plus de succès.

Cette fois-ci, Mlle Essler ne paraîtra sur aucun de nos théâtres. Son séjour à Vienne, où elle est venue dans le seul but de faire une visite à ses parens, ne se prolongera guère au-delà d'une huitaine de jours, car elle a pris l'engagement de donner à Berlin vingt représentations, qui doivent commencer le 15 du mois prochain. »

BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 9 Octobre 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N° 40.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : A Paris, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. Et en Province, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons, EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES, TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES — Un an.... 38 f. Six mois.. 20 Trois mois 11

2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES. — Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6

SOMMAIRE.

LE MOUSSE.

(Suite,)

IX.

Lorient.

Surcouf allait dans l'Inde; aussi ne fut-il pas trop contrarié par l'apparition de deux frégates anglaises qui le forcèrent d'entrer à Lorien où de précieux renseignemens lui seraient offerts.

Vous qui n'avez pas vu Lorient, allez-y bien vite, pour noter un spectacle unique, celui de la plus jolie et en même temps de la plus triste ville de France. Vous admirerez ces rues tirées au cordeau; ce port élégant, cette svelte tour des Signaux, ce magnifique bassin de radoub, cette hardie cale couverte, et le beau cours Chazelles qui devient plus beau chaque année, et aussi la ligne imposante des maisons du quai marchand; mais vous soupirerez en comptant les brins d'herbe qui entourent chaque pavé; ce sera pour vous l'effet d'une orpheline en deuil : cent années, c'est à peine l'enfance d'une ville.

Lorient est la Versailles marine. A Versailles rendez Louis XIV, à Lorient la compagnie des Indes, et voilà deux cités brillantes, pompeuses, sans longues nuits, avec de trop courtes journées; les gais repas, les bals sans fin, l'or, les toilettes, les amours, le luxe de l'opulence, qui jette l'aisance à la pauvreté, tout cela va renaître avec son cortége enchanteur. Ici les carrosses à six chevaux, chargés de pages et d'armoiries, les trophées de la Hollande, les chasses royales, la belle Lavallière, le mouvement improvisé d'une naissante capitale; là un port encombré, des chantiers retentissans, les riches vaisseaux de Madras et de l'Ile-de-France arrivant avec leurs trésors, les fortunes subites, les comptoirs remplis... Louis XIV est mort et la compagnie des Indes n'est plus.

Elle existait encore peu de temps avant que notre brick vint mouiller dans la rade. Lorient restait ce qu'est un banquier ruiné d'hier, et qui ne peut pas le publier demain par une rupture trop prompte avec son éclat habituel.

Lorient était encore animé; on y riait, on s'y amusait; on n'y médisait point trop. Joignez à cela que la salle de spectacle ne regardait pas tristement, comme aujourd'hui, la plus maussade église du globe, et qu'il s'y trouvait déjà d'aimables jeunes filles comme celle dont, plus tard, mon meilleur ami a fait sa femme, d'après mon conseil, que je suis loin de regretter.

C'était donc une honorable relâche. Surcouf, dès que le coup de canon de diane eût éclairé les flancs moisis du *Stationnaire*, fit affaler la yole du couronnement, et se rendit à terre. Jean-Marie fut de ceux qu'il embarqua. Le pauvre enfant se trouvait triste, et le capitaine, qui n'était pas dur à la façon des marins de vaudeville, voulut lui donner l'occasion de se distraire. Il reçut ordre, en descendant à la Cale-Ory, d'être au quai à quatre heures du soir pour retourner à bord.

Le mousse ébahi avait parcouru la riante place d'armes, située en face de l'hôtel qui fut depuis la préfecture maritime; ses yeux n'étaient pas assez grands pour contempler les kiosques et les jardins suspendus don cette place était bordée; Concarneau s'effaça surtout de sa mémoire lorsqu'il traversa la rue du port, éblouissante de boutiques, de magasins, d'uniformes de toutes couleurs: les gentils aspirans, les dragons rouges, les commandans de fraîche date, s'y croisaient devant lui comme les figures d'une lanterne magique. Sa stupéfaction fut troublée par un mot :

— Mousse!

Il se retourna.

C'était une bande de hardis petits coquins, à peu près de son âge, qui forma cercle autour de lui. Ils appartenaient visiblement à la classe aisée. L'un d'eux le frappa sur l'épaule :

— Es-tu de Lorient ?

— Non.

— Est-on bien à ton bord ?

— Oui.

Jean-Marie n'était pas causeur. L'habitude de la mendicité l'avait rendu timide, et son nouveau costume le rendait fier. Le mélange de ces deux dispositions d'esprit jetait sur son visage une teinte pourpre dont il était difficile d'apprécier la vraie cause. Les questions continuèrent, mais d'une façon moins dégagée. Ce fut un second orateur qui prit la parole.

— C'est que, voyez-vous, Louis a aussi envie d'être mousse, et nous serions bien aises de savoir un peu ce qui en est.

— Oh! je n'ai besoin de rien savoir, reprit le premier qui avait parlé; j'ai *filé* ce matin de la maison et je n'y rentrerai pas... Ton navire est-il en rade?

— Oui.

— Y retournes-tu maintenant?

— Non.

Ces *oui* et ces *non*, tombant comme des marteaux, commençaient à impatienter M. Louis, personnage de douze ans, qui s'était fait renvoyer de toutes les écoles de la ville, et qui s'en réjouissait chaque jour sur la Bôve, en volant les pommes des marchandes et en rossant ses amis.

Mais le conciliateur, qui s'était déjà interposé entre les interrogations hautaines de Louis et les brèves réponses du mousse, se hâta de raccorder les choses.

— Ce n'est pas dans la rue qu'on peut faire connaissance. Allons au café! n'est-ce pas, vous autres?

— Oui, oui, au café! répétèrent toutes les petites voix flûtées.

On prit Jean-Marie par les deux bras, et il se laissa faire.

Le sieur Louis avait trouvé sur la cheminée de son papa quelque monnaie blanche qui *traînait*; par esprit d'ordre il l'avait placée dans sa poche, ce que savait très bien son camarade le *conciliateur*. Aussi, ce digne conseiller n'avait-il fait arrêter la bande devant le mousse inconnu, sous prétexte d'informations, que pour amener convenablement une partie de cidre, de punch et de gâteaux.

— Est-ce que tu as de l'argent ? lui dit un des enfans après le premier temps de course.

— Tais-toi donc, bête !

Et il montra Louis du coin de l'œil.

— Ah! bon!

Cette troupe joyeuse entra bruyamment dans un café borgne, sur la place de la Liberté. Jean-Marie seul avait l'air honteux.

X.

La petite orgie.

— Des biscuits! — Des chevrettes! — Des macarons! — Du punch! — Du beurre! — Des huîtres! — Des crêpes! — Du café!...

Le garçon n'y comprenait rien.

La table de marbre, aux pieds inégaux, cahotait sous les poings de tous ces petits drôles dans le cabinet du premier étage, où ils étaient montés. Ils se donnaient une contenance d'*habitude* là où ils étaient fort novices, prenant le tapage pour brevet d'aplomb. Quel jeune homme ne se rappelle ces premières réunions de convives imberbes, dans lesquelles le plus bruyant a le dé? C'est plaisir de voir comme quoi l'esprit consiste alors à passer les glaces du restaurant, à lancer une bouteille par la fenêtre, à jouer les mousquetaires, le tout de peur qu'il ne soit dit au comptoir : Voilà des enfans qui viennent de leur collége! » Vanité de seize ans, que les sots conservent plus tard.

Celle-là régnait précisément dans les têtes de nos petits amis, excepté dans une. Jean-Marie se tenait debout, son chapeau de cuir à la main, tout aussi assourdi que le garçon qui s'était présenté pour servir. Cependant il lui fallut bientôt sortir de cette attitude.

— Et toi, mousse, que veux-tu? — Dis donc ce que tu veux! — Allons, ton goût?

Chacun le tirait, le poussait; le sang lui montait à la tête. Louis s'avança :

— Ah ça, sacredien, est-ce que tu es muet?

— Oh bah! c'est un imbécille! dit un petit criard, jaune et maigre, à l'œil hargneux; nous avons été bien bêtes d'amener cet animal-là; il faut le mettre à la porte!

Jean-Marie vit la chambre tourner autour de lui; la table, le garçon, les chaises, les enfans, tout cela traçait des cercles rapides et flottans qui se perdirent dans un brouillard où il se jeta en vrai aveugle. Les lieux, les choses et les êtres ne reprirent leur place que par un grand bruit dont ses oreilles furent frappées. C'était l'exclamation générale produite par la chute lointaine du *petit jaune*, que le mousse avait lancé à six pas d'un vigoureux coup de pied. Son exploit, presque involontaire, lui concilia tous les suffrages, ceux surtout de Louis, admirateur passionné des bonnes raisons, et qui ne s'attendait pas à celle-là.

— Bravo! s'écria-t-il, voilà répondre! Nous serons camarades! Mais il faut que tu dises ton goût. Tout le monde a parlé ici : à ton tour! Voyons, que veux-tu?

— Eh bien! dit Jean-Marie tout animé, l'œil en feu, fier de la première victoire qu'il eût remportée dans sa vie; et bien!... du lard!

Ce fut un éclat de rire universel.

Le petit jaune, qui se relevait confus, trouva, dans ce grossier vœu d'un pauvre paysan accoutumé au pain sec, la revanche de sa mésaventure. Il rit plus fort que les autres, d'un rire plus moqueur, et gagna le bout de la table, se tenant pour vengé. Vous connaissez de ces natures-là.

Cependant le garçon, sa serviette au bras, ne pouvait rester toujours la bouche ouverte. Le son argentin, parti du gousset de Louis, qui faisait arrogamment sonner ses écus d'une minute à l'autre, l'assura que le repas serait payé, et il prit un parti sage, celui d'apporter tout ce qui se trouvait dans le café. Bierre, cidre, liqueurs, fromage, friandises, tout, jusqu'à du lait; il en couvrit la table.

Le beau pillage! A celui-ci les massepains, à l'autre les amandes; une demi-douzaine de mains se heurtent dans la même assiette, pour ne rien saisir; tout se brise ou s'écrase dans cette mêlée de doigts... C'est un carnage de pâtisseries, un émiettement subit; le plus adroit, avec ses joues gonflées de deux biscuits, escamote lestement un quartier de tourte que ses deux voisins lui arrachent à la volée; le petit jaune ramasse ce qui tombe et en tire bon parti; Louis renverse les verres et les bouteilles, voulant tout prendre à la fois, et lâchant tout à mesure; le *conciliateur* cherche à apaiser ce tumulte, après avoir bourré ses poches. Jean-Marie seul s'adresse au pain et au beurre, et leur fait rude guerre, jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans le désastre général.

Quand enfin la table ne présenta plus qu'une cohue d'assiettes vides, demi-brisées, formant archipel dans une mer de cidre, de lait et d'eau-de-vie, le silence s'établit un peu.

— Dis donc, Eugène, est-ce que nous n'avons pas demandé du punch?

—Si, pardieu, et j'espère bien qu'on va l'apporter.

— C'est égal, il y a encore du vin ici. Allons, mousse, à ta santé, et causons!... Est-ce vrai qu'on bat beaucoup les mousses?

— Ma foi, dit Jean-Marie après avoir avalé une énorme rasade, je ne m'en suis pas encore aperçu.

— Ton capitaine est-il bon enfant?

— Dame! je ne peux pas dire le contraire.

—Est-ce difficile de monter sur les mâts?

Jean-Marie se frotta les reins, en souvenir de sa chûte sur le pont du *Saint-Corentin*. Mais comme il venait de vider un second verre il se redressa gaillardement :

— Bah! ce n'est rien du tout!

Le punch apparut; le punch, avec sa pétillante couronne de flammes et sca collier d'azur... Un long chorus signala son entrée. Eugène saisit la noner et commença ce mouvement de *va-et-vient* qui produit une ardente cascade, spectacle féerique pour tous ces jeunes yeux qui ne l'avaient jamais contemplé si à l'aise.

— Oh! que c'est joli!.. Prends garde, tu vas laisser éteindre!

— Sois tranquille! Tu vois bien que ça monte toujours.

— Mais, dit Jean-Marie, est-ce que c'est pour boire?

— Pourquoi diable donc? répliqua Louis.

— Ça doit furieusement brûler la langue! On rit à tout briser. Pendan l'accès de gaîté, le petit jaune souffla sournoisement sur le bol, et la flamme s'évanouit... C'était un méchant être!

— Ah!... C'est fini! dit tout le monde d'un accent triste.

— Allons, allons, les verres! A toi, mousse, mon ami, et à la santé de notre capitaine!

— Ah çà, Louis, tu es donc bien décidé, dit Eugène.

— Tiens, pardieu, ne vaut-il pas mieux s'embarquer que d'aller pourrir à l'école, à se barbouiller les doigts d'encre, et à se fourrer dans la tête un tas de bêtises qui sont plus ennuyeuses que le catéchisme? Je veux être marin, moi; j'irai dans les colonies, où est mon oncle, où l'on fait une vie du diable; j'aurai des esclaves et des palanquins; j'aurai des maîtresses, sacredieu, que vous en serez encore à faire des pensums, comme des morveux que vous êtes... N'est-ce pas, mousse, mon camarade? A nous deux!

— J'en suis toujours...

— Et vous serez diablement sots quand vous me verrez revenir avec deux grosses épaulettes et un habit brodé, descendant de mon vaisseau à trois ponts, et que tous les factionnaires me presenteront les armes...

Et à moi aussi! cria Jean-Marie en faisant un bond; je serai capitaine... je serai...

Le pauvre enfant fut obligé de se rasseoir : il n'y voyait plus clair. L'eau limpide qu'il buvait depuis sa naissance n'avait pas préparé son cerveau à la vapeur embrâsée qui y tournoyait dans cet instant. Son affaissement fut le signal de longues railleries; les cris achevèrent de troubler ces jeunes têtes; bientôt ce fut un désordre si menaçant pour le mobilier, que le maître du café, montant avec son monde, se fit payer de force, et poussa dans la rue la respectable compagnie.

A peine dehors, ces bambins, subissant l'influence du grand air, perdirent le peu de raison qui leur restait; de sorte qu'après mille injures aux passans, ils furent souffletés d'importance, et ramenés par les oreilles dans leurs familles respectives. La bonne journée!

XI.

Le retard.

Louis qui, en termes de marine, *portait mieux la voile* que les autres, et qui était d'ailleurs dominé par une idée fixe, avait saisi le bras de Jean-Marie et l'entraînait du côté du quai, tandis que la bande s'éparpillait sur la place comme un essaim d'abeilles. En passant devant la Congrégation, il entendit sonner l'horloge.

—Dépêchons-nous, dit-il à son compagnon, voilà cinq heures et il est temps que tu me conduises à bord.

Il vint à Jean-Marie une idée confuse qui le força de s'arrêter. Après un pénible travail d'esprit, il se souvint que le capitaine lui avait recommandé de se trouver sur la Cale-Ory à quatre heures

Cinq! s'écria-t-il, as-tu bien compté?

—Ah çà, tu crois peut-être que je vois ou que j'entends double! Ca n'est pas un méchant verre de punch qui me fera chavirer comme ces petits nigauds qui ne tiennent plus debout... Tiens, écoute l'horloge du port... Deux... trois... quatre... et cinq.

— Moi je n'ai compté que trois, dit pesamment le mousse.

— Attends, attends, répliqua Louis, je m'en vais te remettre les nombres dans la tête..

Et aussitôt, serrant fortement le bras de Jean-Marie sous le sien, il commença un élan de galop que le pauvre mousse fut obligé de suivre, tantôt sur les pieds, tantôt sur les genoux, essoufflé, aveugle, sourd, ne sentant plus de la vie qu'un tourbillon d'air frais où volait son visage. Cette rapide translation se termina au bout de la rue Batelière, et Jean-Marie reprit haleine sur un banc du quai.

— Eh bien! cela va-t-il mieux, maintenant? Voyons, tourne-toi un peu le nez au vent.

Louis, ayant orienté son camarade, courut à la cale pour y frêter un canot. Il s'aperçut en faisant prix que le maître du café lui avait honnêtement laissé une pièce de vingt-quatre sols dans sa poche. Il avait cru pouvoir faire le tour du monde avec l'argent du papa, et se trouva bien désppointé.

— C'est bon, dit-il, quand je reviendrai à Lorient avec mon vaisseau, aurai encore un compte à régler avec ces gueux-là.

Toutefois, comme ce reste était suffisant pour traverser la rade, il revint chercher Jean-Marie, qui commençait à dormir, et le plaça sur un banc du canot.

— Est-ce au Port-Louis que nous allons! dit le patron.

— Non, dit Louis; c'est à bord du... Comment s'appelle ton navire?

Si le mousse l'avait jamais su, il l'aurait sans doute oublié dans ce moment. Cependant la brise qui s'élevait, jouant dans ses cheveux, et rafraîchissant son front, parut rendre quelque ressort à ses idées; il se souleva en montrant du doigt un brick dont la nature élancée apparaissait au-delà de l'île Saint-Michel.

La mer étant pleine, on passa par-dessus les passes, et les deux cannotiers, profitant du vent, abandonnèrent leurs avirons pour gréer les mâts. Ce qui fit que l'on put discourir.

— Voilà un jeune homme qui rentre bien tard à bord, dit le patron.

— C'est pour cela, répliqua Louis, que vous le voyez si abattu. Le capitaine lui avait donné jusqu'à quatre heures, et il a pris jusqu'à cinq.

— Dites donc, vous qui devez vous y connaître, qu'est-ce qu'il peut lui arriver pour cela?

— Bah! fit le vieux canotier, une misère. Il en sera quitte avec une quinzaine de coups de corde.

Jean-Marie faillit tomber à l'eau. Ces dernières paroles l'avaient fait sauter, et il lui avait semblé revoir M. Talec. Cette secousse donnée à son cerveau le remit complètement dans l'état naturel.

— Quinze coups de corde, monsieur, s'écria-t-il, pour une heure de retard!

— C'est grand'chose vraiment, dit le patron; l'affaire d'une minute.

— Monsieur, dit Louis, la corde est-elle grosse?

— Comme mon doigt. Mais encore une fois, ce n'est rien. On vous couche sur les haubans à plat ventre, voyez-vous bien, comme ça... les bras étendus; on vous attache... Quand on veut que les choses soient bien faites, on trempe la garcette dans de la saumure... Ça pique un peu... et puis alors, on la balance en l'air, et puis vlan... une; vlan... deux; et ainsi de suite. Ce n'est rien.

Louis écoutait en silence, puis se retournait souvent et regardait la ville.

— Dis donc, crois-tu qu'on nous reçoive ce soir?... Si nous revenions à Lorient, demain...

— Ah dam, mes petits amis, dit le patron, il n'y a pas moyen. Je suis du Port-Louis et ma femme m'attend.

On n'avait plus qu'une bordée à courir pour atteindre le brick. Louis était rêveur; les dents de Jean-Marie claquaient comme des castagnettes. Le navire se dessinait de face, avec ses formes hardies, ses fines vergues, et ses agrès enlacés, au travers desquels la teinte violette du crépuscule figurait mille vitraux gothiques. Bientôt se déploya la rangée de canons... A cette vue Louis se leva, et frappant du pied:

— Au diable la peur! dit-il; quand on veut être marin, ce n'est pas devant une garcette qu'il faut s'arrêter. C'est si beau d'être là-dessus! Tiens, mousse, regarde, y a-t-il rien de joli comme un navire! Vois-tu les canons... Quand nous tirerons sur les Anglais! Allons, ne crains rien; c'est moi, par Dieu, qui ferai tes excuses; je parlerai au capitaine, je lui ferai entendre raison, et après tout, si c'est un butor, tu en seras quitte pour empocher tes quinze coups de corde; nous n'en mourrons pas.

Le canot accosta par babord. Louis tira sa pièce de vingt-quatre sols, et la remettant avec dignité au patron:

— Tenez, lui dit-il, mon brave homme, et songez bien que vous avez embarqué un amiral.

Puis il saisit bravement les tireveilles, et, en trois sauts, fut sur le pont.

Jean-Marie s'y trouva aussi, mais la tête basse, et fort peu en harmonie de pensées avec son guide. Gilbert, le maître d'équipage, s'approcha:

— Ah! c'est ainsi que nous débutons! Une heure et demie de retard pour le premier jour!

— Capitaine, dit Louis en se plaçant devant le mousse, c'est moi qui....

— Je ne suis pas capitaine, d'abord. Et ensuite je te demanderai qui tu es, toi?

— Je suis mousse.

— A quel bord?

— A celui-ci.

— Et depuis quand, donc?

— Depuis que j'y ai mis le pied.

— Quel diable de petit fou!... Je vais te faire mettre à terre tout à l'heure; mais j'ai d'abord à m'occuper d'une autre affaire.

Il se retourna vers Jean-Marie.

— Il faut que tu apprennes, garçon, que la discipline s'observe ici. Le capitaine t'a recommandé, c'est fort bien; mais il aime qu'on fasse son service, et il serait fâché s'il apprenait qu'on t'a laissé manquer au tien. Donc, entre ses bontés et un bout de filin, tu auras à choisir; et je vais te mettre à même d'établir la comparaison.

— Maître Gilbert, s'écria Jean-Marie, pardon pour cette fois. Il n'y a pas de ma faute...

— Non, reprit Louis, c'est de la mienne. S'il y a des coups de corde à recevoir, je les prends. Je suis mousse, j'ai le droit d'être battu. Tapez, maître Gilbert, tapez, sacredieu, je compterai tout haut.

— Avez vous vu un petit marsouin comme ça!...

— C'est matelot dans l'âme!... dit un timonnier.

— Jean-Marie, électrisé par l'exemple du camarade, quitta son attitude pantoise et ne voulut pas être au-dessous de la circonstance.

— Eh bien! dit-il, maître Gilbert, c'est vrai, je mérite d'être puni; mais en revanche, je vous ai amené un mousse qui en vaut deux comme moi. Ainsi, il n'y a que des remercîmens à me faire...

— C'est ça, vraiment! dit Gilbert; voilà un mémoire en règle!... Nous verrons si le capitaine y mettra son acquit... Il couche à terre; je veux bien remettre à demain cette partie-là. En attendant, fourrez-moi cette paire de drôles dans la cale, où ils feront leurs réflexions jusqu'au jour.

—

Je ne m'arrêterai pas à dire au lecteur comment il fut impossible à Surcouf de renvoyer Louis à sa famille; comment l'audacieux enfant se cacha dans tous les coins du navire, séduisit l'équipage par l'entêtement de sa vocation, et gagna, sans se décourager, le moment où il fallut lever l'ancre; comment enfin Jean-Marie, après avoir échappé aux dures admonitions de maître Gilbert se trouva heureux de garder son nouvel ami. Toutes ces choses arrivèrent. Je dirai seulement que le voyage fut dur à Cacric le haubois, consigné à bord pendant le séjour de la rade, triste prisonnier destiné à la joie des autres. Il fit danser les matelots devant les belles Canaries, sous le soleil étincelant de l'équateur, au reflet des nuits étoilées dont s'illumine l'Océan indien, alors que la bonite et la dorade tracent leurs cercles de rubis et de saphirs sur le phosphore des flots... Et toujours isolé en face de ces pompeux spectacles, les airs bretons lui rappelaient la Bretagne, le pays aux nuages sombres, aux vents froids, e aux noirs rochers..., le pays!

DEUXIÈME PARTIE.

I.

La Commission.

L'Ile-de-France était alors un gai séjour. Riche et puissante, peuplée de véritables Français qui ont gardé le cœur national, tout sujets qu'ils soient aujourd'hui de l'Angleterre, cette noble colonie servait de centre aux hardies entreprises de notre marine. La colossale puissance de Londres venait échouer contre ce roc perdu d'où partirent tant de héros, dignes émules de la chevalerie de roman, qui eussent étonné le moyen-âge Ombres illustres et oubliées des Pinaud, des Robert, des Dutertre, des Grassins, des Le Même, de vous surtout immortels Lhermite et Surcouf, là fut votre théâtre de gloire! Si le souvenir de vos triomphes est enseveli dans les lointaines contrées où vous avez fait un si grand nom à la France, ne l'accusez pas, cette patrie!.. Elle ruisselait alors de sang, on y essayait la république des colléges, on y prenait la toge; puis l'Europe entière débordait sur nous; les victoires et les défaites se pressaient: Custine à Mayence, Bonaparte à Arcole; un jour la chute de la Gironde, le lendemain thermidor... Vous étiez, vous, intrépides qui preniez des vaisseaux de ligne avec vingt hommes, à cinq mille lieues de cette mêlée d'événemens: pouvait-on penser à vous? A peine si chacun avait le loisir de penser à soi. Mais le temps est venu où les parts se font. La vôtre sera large et digne de vos prouesses.

A l'époque de l'histoire que je raconte, la rade de l'Ile-de-France était couverte de nombreux navires envoyés par le gouvernement. Les frégates la *Cybèle* et la *Prudente*, la corvette le *Brûle-Gueule* (1), le brick le *Coureur*, s'y confondaient avec la foule des corsaires de commerce. Les négocians comptaient l'or par tonneaux, les marins dissipaient joyeusement leurs parts de prise; c'était une continuelle action d'arrivées et de départs, une nuée d'ouvriers, de nègres pliants sous le faix, d'agaçantes mulâtresses, de fous jeunes gens; c'étaient les jours gras dans un arsenal, où la vie passait à la hâte entre un souper et un abordage. Plus loin, en quittant les côtes, d'opulentes habitations, pleines de luxe et de repos, calmes abris de la famille créole; les montagnes, les torrens, les champs de cannes, les bananiers et tout ce qui a été trop souvent et trop bien décrit pour qu'on essaie ici de le décrire.

Dans cette partie de l'île, à la fraîcheur de la salle basse d'une habitation, une petite fille aux grands yeux bleus, la tête couverte d'un vaste chapeau de paille, causait avec un jeune garçon qui, je dois le dire, paraissait peu à l'aise devant son interlocutrice. Il faut vous prévenir que c'est le mousse Jean-Marie, fort embarrassé dans ce bel appartement où il marchait avec plus de précaution que sur les barres du perroquet. Jamais il n'avait parlé de si près à une *demoiselle*, et il se troublait d'autant plus qu'il était plus harcelé de questions; sur l'Europe, sur la France, sur la Bretagne, sur la traversée, sur son capitaine, sur Louis... rien ne finissait.

Pour expliquer comment se trouvait engagée cette conversation mal assortie, je dois rappeler au lecteur que Louis avait à l'Ile-de-France un oncle qu'il se promettait bien de voir.

La veille même de l'arrivée au mouillage, le brave enfant fut blessé par une bouline qui, en se rompant, lui fouetta la jambe. Il fallut donc renoncer au plaisir de visiter l'habitation, d'y rester, peut-être; d'y recevoir, en tout cas, un bon accueil, et surtout d'y goûter les délices tant rêvés pendant les grands coups de mer du cap de Bonne-Espérance. Fatigues, veilles, souffrances, périls, allaient s'oublier... Force est de rester à bord en compagnie du chirurgien. Louis voulut pourtant n'être pas venu si près d'une partie de sa famille sans donner au moins de ses nouvelles, ni sans tirer quelque parti de sa parenté. C'était un garçon de ressources, et qui, au fond du pire, cherchait toujours le mieux. Donc, ce qu'il imagina, tout couché qu'il était, et jurant d'assez belle manière, fut d'écrire une lettre bien bâtie, et d'expédier Jean-Marie en courrier. Il recommença trois fois son épître et s'arrêta enfin, glorieux comme Sosie, à la rédaction suivante:

« Mon cher oncle,

» Je suis votre neveu. J'arrive de Lorient pour vous voir. Papa et maman se portent bien et m'ont chargé de vous faire leurs complimens.
» Moi, je suis malheureusement malade, et je ne pourrai me rendre chez
» vous que quand je serai guéri. Mon ami, qui est un marin comme moi,
» vous contera notre voyage et ma tendresse pour vous; car j'espère bien
» que vous aurez la bonté d'envoyer de l'argent à un neveu qui a l'hon-
» neur d'être,

» Mon cher oncle,

» Votre neveu,

» Louis P***. »

(1) Cette corvette est célèbre par sa fin malheureuse. Elle se perdit en 1796.

Il ne fut pas difficile à Jean-Marie d'obtenir une permission de départ : le brick avait beaucoup souffert pendant la traversée, et Surcouf venait de le vendre ; de sorte que l'équipage fut congédié, les mousses comme le reste. Le nôtre, peu inquiet de son avenir, et plus occupé du bonheur qu'il se promettait à voir des *sauvages*, s'était mis en route après avoir demandé son chemin. Il savait d'ailleurs le bon cœur du capitaine et se voyait sûr d'embarquer à la première occasion. Bel âge que celui-là, auquel nous ne pensons guère à ce que vaut la somme de douze heures, perdue journellement en projets, en vœux, en haines ! perdue aussi en amours, pour presque tous les hommes ; car c'est trop souvent la perdre que l'employer ainsi à se mettre bientôt des rides au front, à tuer des illusions de livres, à souffler sur les beaux palais de vapeurs qu'on a construits au sortir de l'école, alors que tout est frais, que l'air du monde est embaumé, que Florian est le grand peintre !

Au milieu de l'embarras où se trouvait Jean-Marie, en tête-à-tête avec la petite créole, arriva M. Millin. C'était le maître de la maison. Vêtu à cette façon légère, qui est la mode aisée du pays, M Millin revenait d'une visite aux environs, suivi de sa fille nouvellement mariée, et de M. Gériot, l'heureux mari de cette belle personne.

— Papa, papa, voici un mousse qui nous apporte des nouvelles de mon cousin Louis.

— Qu'est-ce, dit M. Milln que ce Louis ?

— Mais, c'est mon cousin, papa !... Donnez donc votre lettre, vous, Monsieur, pour que papa lise.

Jean-Marie était rouge comme un bâton de cire à cacheter, et il n'eût pas réussi à tirer la lettre de sa poche, si la petite fille n'eût pas fait la moitié de cette besogne. Vous auriez eu plaisir à le voir, paré de ce joli incarnat, front radieux où ses traits, naturellement graves, se dessinaient avec plus de netteté. Tandis que M. Millin lisait, sa fille aînée s'approcha u mousse :

— D'où êtes-vous, petit ?

— De Concarneau, mademoiselle.

— C'est madame, qu'il faut dire, interrompit la jeune sœur.

— De Concarneau, madame, répéta Jean-Marie en rougissant quelque peu plus.

Il eût voulu être bien loin. Le candidat à l'Ecole polytechnique subissant son premier examen, ou bien encore le malade qui vient chez son docteur se résigner à l'expérience du stéthoscope pour s'assurer s'il est decidément phthisique, ne souffrent pas de plus vives angoisses. Le pauvre enfant se sentait sans ressorts, chaque interrogatoire était un coup de pistolet, chacune de ses réponses lui faisait l'effet d'une blessure. Il avait de l'amour-propre : il était Breton.

— Concarneau ! s'écria le mari ; dans quel pays est cela ?

— Mais, c'est en Bretagne, dit la petite fille... Vous ne savez pas ?

— Comme te voilà savante, Antoinette ! répondit la sœur ; qui donc t'apprend la géographie ?

M. Millin, qui avait lu et relu la lettre de Louis, non sans rire, prit une chaise, et faisant signe au mousse d'avancer :

— Mon ami, lui dit-il, tu viens donc de Lorient ?

— Oui.... monsieur. (Il fut sur le point de dire madame.)

— Et mon neveu, que fait-il à bord ?

— Monsieur, il est mousse.

— Mousse !... répéta tout le monde.

— Etes-vous bien sûr, dit M. Geriot, que ce soit votre neveu ?

— Oh ! il ne prend pas un faux nom, c'est bien le fils de ma sœur ; et quand je calcule l'époque du mariage de Julie, elle peut avoir un enfant d'une douzaine d'années... Mais, dis, mon ami, ton camarade est-il plus ancien que toi sur le navire ?

— Oh ! non, monsieur, j'ai un jour de plus que lui.

Il releva les yeux et prononça ces mots d'un accent fier.

— Un jour !... cela compte !... Pas assez cependant pour qu'on ne se soit connu avant l'entrée au service. Où Louis s'est-il engagé ?

— A Lorient, monsieur, et c'est moi qui l'ai conduit à bord.

— Tu le connaissais donc ?

— Non, monsieur, je l'ai rencontré dans la rue.

— C'est un roman que cette histoire-là !

— Bon, répartit monsieur Gériot, ne voyez-vous pas que ce sont des contes ? Quelque mauvais sujet qui aura entendu parler de vous et qui s'empare du nom de votre famille... Mettez-moi ce drôle à la porte, et apprenez lui, pour qu'il aille le répéter, que les colons ne sont pas des bêtes, comme on paraît le croire en Europe, d'où il nous pleut tant d'intrigans.

De ponceau qu'il était, Jean-Marie devint blême. Cette menace de honteuse expulsion, à laquelle il fût demeuré insensible une année auparavant, lorsqu'il demandait l'aumône aux portes, lui frappa rudement le cœur sous sa veste mouillée des vagues de l'Océan. Il avait vu des hommes, et les plus énergiques ; il avait connu le danger ; il avait entendu de nobles récits ; son capitaine aussi s'était plu à lui modeler l'ame ; sa peau de mendiant était dépouillée, laissant souple et libre la poitrine d'un loyal garçon, habitué déjà, par son nouvel entourage, à voir la bassesse flétrie et l'injure réprimée sans retard. Aussi, fixa-t-il d'un œil de couleuvre l'interrupteur malavisé :

— Vous me prenez donc pour un menteur ?

Le ton et la pose qui accompagnèrent ces paroles plurent au vieux maître de la maison. Ils plurent bien davantage à Antoinette, qui s'élança, légère comme une gazelle, sur les genoux de son père.

— Oh ! non, papa, il ne ment point ; c'est si vilain de mentir, et regarde comme il est gentil ! Si tu avais entendu, avant ton arrivée, comme il me parlait de ses voyages... Vois un peu, il m'a appris où était Concarneau, ce qu'ignorait ma sœur... Papa, il ne faut pas le chasser ; ce pauvre garçon est fatigué, et je veux qu'il dîne.. Je veux qu'il m'apprenne encore bien des choses. . Et puis il faut que je le mène courir dans le jardin.

— Pour le reposer ? dit madame Gériot. Folle !

— Nous aurons tout le temps d'éclaircir cette aventure, répliqua le père, en se levant après avoir embrassé Antoinette. J'ai affaire demain au Port-Louis, et nous verrons ce neveu. Jusque-là, gardons ton hôte, ma fille, puisque tu veux t'en amuser. Charge-toi donc de lui faire les honneurs ; et quand vous aurez bien causé, tu nous donneras ce soir une leçon de marine.

Antoinette prit lestement la main du mousse, et l'entraîna dans l'office, où le lait et le sucre et les fruits de toute sorte, depuis la grenade jusqu'à l'ananas, lui furent prodigués. Sa longue course et le chaud soleil l'avaient mis en vigoureuse disposition ; il y avait d'ailleurs là un répit gracieux à la cuisine salée du bord ; aussi dévorait-il avec silence, ne refusant jamais, et prêt à recommencer toujours, comme la louve de Dante,

E dopo 'l pasto ha più fame che pria.

Ce long travail, qui avait d'abord égayé la jeune fille, tout enorgueillie de son début à être maîtresse de maison, l'ennuya bientôt, d'autant plus que ses questions restaient sans réponses, ou à peu près. Elle mit donc un terme au repas avec la même vivacité qui en avait réglé le début, et conduisit Jean-Marie au jardin.

La timidité du mousse n'avait pas été l'effet d'une cause simple : elle était le produit de plusieurs sentimens confus, dont quelques uns agissaient même sur son cœur à l'insu de son esprit. L'aspect d'Antoinette, de cette petite fille vive et rieuse, ne lui inspirait que la tristesse. S'il eût été d'un âge à s'interroger sur ses impressions, celle-là fût restée un problème.

Mais nous apportons en naissant un instinct moral qui supplée de bonne heure aux opérations métaphysiques, et qui, plus tard les devance encore. C'est un geste, une inflexion de voix, souvent la vue fortuite d'un objet matériel, qui réveille en nous une longue série de souvenirs, et nous explique un état singulier de notre ame, dont, une minute plus tôt, nous ne pouvions nous rendre compte. Le chapeau de la jeune créole vint à tomber, emporté par le vent, au milieu d'une course dont elle régalait Jean-Marie. La légère paille se prêta d'abord à tous les caprices de l'air ; puis, tournant à terre comme une roue, elle sautait par saccades et semblait se dérober malicieusement à la poursuite du mousse. Celui-ci, courbé, les deux bras en avant, croyait toujours saisir le chapeau, qu'une nouvelle bouffée éloignait encore, aux grands éclats de rire d'Antoinette. Le jardin était traversé par un ruisseau sur lequel on avait jeté un petit pont agreste, soutenu par deux piliers. Ce fut contre l'un d'eux que le chapeau s'arrêta, fixé par ses rubans que les jeux de l'eau venaient d'entortiller autour de la mince colonne de bois. Jean-Marie s'élança sur le pont et se mit à plat-ventre pour défaire l'amarrage et revenir enfin avec son trophée. Ainsi penché, la face à un pied de l'eau, il entendait le bruit du courant sans rien voir du site d'alentour ; une telle position devait lui rappeler la mer : le pont où le voilà étendu, c'est une barque ; le pilier en est le gouvernail ; ce chapeau qui est accroché... pauvre enfant, il se souvient de la coiffe d'Yvonne.

En relevant ses yeux baignés de larmes, il retrouva des traits bien chers ; voilà le secret de son inexplicable tristesse... Antoinette ressemblait à la compagne d'enfance, à l'amie perdue.

Ses sanglots éclatèrent aux premières paroles de la jeune fille, devenue sérieuse et inquiète. Elle lui prit les mains et les serra.

— Pourquoi pleurez-vous ? dit-elle en pleurant elle-même.

— Ah ! mademoiselle, je pense à la seule personne qui m'ait aimé depuis que je suis au monde...

— Votre mère ?

— Oh ! non !... Est-ce que les mères nous aiment !

— Si elles nous aiment, bon Dieu !... Vous n'en avez donc pas ! La mienne... ma bonne mère... elle est dans le ciel !...

Antoinette s'assit au pied d'un oranger, ne pouvant plus rester debout ; sa douleur l'étouffait. Jean Marie s'agenouilla devant elle. C'était un touchant tableau que celui de ces deux enfans qui sanglottaient ensemble, chacun au souvenir d'une mort.

— Pardon, pardon, mademoiselle, s'écria le mousse, c'est moi qui vous fais du chagrin ; mais c'est vous aussi qui m'en avez fait d'abord. Vous ressemblez tant à celle que j'ai quittée !

— Elle est en Bretagne ? dit Antoinette, tenant encore son mouchoir sur ses yeux.

— Oui, en Bretagne... au fond de la baie..., répondit-il d'un air sombre. La voix lui manqua.

— Pauvre garçon, comme il a bon cœur !

Antoinette l'embrassa. Ils restèrent long-temps immobiles, poussant, par intervalles, quelques longs soupirs ; puis, les yeux rouges et gonflés, ils regagnèrent lentement la maison au déclin du jour.

II

La Famille.

M. Millin était un riche colon. Il n'avait que deux filles, dont l'aînée ;

comme l'a vu le lecteur, était mariée à M. Gériot, jeune homme de l'île. Tout ce qu'on pouvait dire de mieux sur le compte de M. Gériot, c'est qu'il aimait beaucoup sa femme; du reste, fort ignorant, peu actif, et ne cherchant guère à étendre ses idées au delà du cercle de noirs, de plantations et de voisinages au centre duquel la nature l'avait placé. Mme Gériot, supérieure à son mari, voyait avec peine l'engourdissement de cette vie machinale. Née en Europe, elle avait conservé le désir de retourner dans son pays, et elle aurait voulu que ce désir fût partagé. A force de s'entendre dire qu'il fallait qu'un homme voyageât, le paisible créole s'était persuadé qu'il voulait réellement voyager lui-même, et l'embarras n'était plus que dans la peine de prendre une décision.

M. Millin, veuf depuis deux années, idolâtre de ses enfans, surtout d'Antoinette, ne trouvait d'argumens contre un départ que lorsqu'il avait entrepris une nouvelle affaire; vieille habitude dont il ne pouvait se débarrasser, au risque de compromettre la fortune la mieux établie. Cet intérieur était aussi doux qu'on peut se le représenter avec de tels élémens. Si l'habitation était parfois bruyante, ce n'était jamais que par les éclats de joie d'Antoinette, jeune ame de ce monde isolé; mais ses rires folâtres n'y trouvaient pas assez d'échos; ce caractère animé s'était promptement saisi de dégoût à la lourde complaisance des petits nègres. Il lui eût fallu des camarades, des esprits à sa portée, et son père était encore le seul être qui fût avec elle en rapport d'*âge* et de cœur.

L'arrivée de Jean-Marie fut donc un événement pour la jeune fille; ce fut un bonheur quand elle eut distingué dans le nouveau venu cette profonde sensibilité qu'elle avait jusqu'ici vainement cherchée à l'entour; aussi se prit-elle d'une si violente amitié qu'il n'y eut pas moyen, dans la famille, de songer à calmer cet accès. M. Millin voyant qu'il fallait ce mousse à sa fille, le lui donna comme on donne un joujou à son enfant; et il ne lui fut pas possible de partir pour le Port-Louis sans avoir la promesse que Jean-Marie reviendrait à l'habitation.

On se mit en route de bonne heure. Antoinette qui, la veille, brûlait d'impatience à l'idée de voir son cousin Louis, n'y pensait déjà plus. Elle était même décidée d'avance à le trouver désagréable, laid, ennuyeux; ce qu'elle voyait dans le voyage, était le retour de ce moment où elle pourrait à l'aise courir dans le jardin avec Jean-Marie, ou lui demander ses aventures, assis tous deux près du ruisseau. M. Millin et son gendre causaient sucre et café, tandis que Mme Gériot questionnait le mousse sur la France, dont le pauvre enfant ne connaissait qu'un point, et quel point, encore! La sœur cadette les regardait attentivement l'un et l'autre; dans ses grands yeux bien ouverts se peignai le désir de quelque heureuse réponse qui pût conquérir à Jean-Marie une certaine dose de considération, celui aussi d'un sourire aimable où Mme Gériot eût laissé luire quelque bonté. Elle aidait de son mieux, la rusée! tantôt répétant d'un air surpris ce que disait le mousse, tantôt appuyant sur les questions de sa sœur; échauffant ce froid colloque dont elle cherchait à combler le vide, et placée là comme un lien coactif entre deux êtres sans attraction mutuelle, qu'il importait toutefois de rapprocher.

Car il ne suffisait pas à Antoinette qu'on lui laissât aimer Jean-Marie; il fallait encore que Jean-Marie fût aimé de tout le monde, ou ce bonheur eût été gâté. Pour son père, elle en était bien sûre. — J'aime cela!... Son père disait : — Et moi aussi... Mais sa sœur, c'était plus difficile. Ce qui détermina le manége dont je viens de parler. Il eut plein succès, et l'on fut à peine à la ville, que madame Gériot était déjà toute habituée à l'hôte breton improvisé près d'elle par un caprice enfantin; la famille entière était donc gagnée, car M. Gériot ne comptait pas : il pensait par sa femme.

Louis était à l'hôpital. La famille s'y rendit. Il fallut l'identité bien constatée du cousin pour que M. Millin se décidât à le faire transporter à l'habitation. Ses manières brusques, sa fanfaronnerie de grossièreté, son regard hardi, choquèrent et déplurent; la réserve mélancolique de Jean-Marie en ressortit davantage, surtout lorsque la joie brutale de son ami vint à s'épanouir devant les préparatifs de départ.

— Par Dieu, mon oncle, laissez faire! je me guérirai bien vite chez vous. Nous devons avoir de vieux rhum?... ça me rendra ma jambe plutôt que tous ces cataplasmes dont on me barbouille!.. Nous rirons, mon oncle, mon bon gros oncle! Que le diable emporte les infirmiers, les chirurgiens et les apothicaires!... Je vais m'embosser chez mon oncle, moi, et c'est un fameux mouillage qu'il y a là!

M. Millin n'était pas un oncle de comédie, et cette bordée d'effrontées paroles sonna fort mal à son oreille. Il changea tout aussitôt de résolution.

— Non pas, mon ami, ce n'est point chez moi que vous irez. Je vais vous conduire dans la maison d'un médecin, où l'on vous soignera comme le fils de ma sœur, comme mon neveu, que je ne dois pas laisser dans un hôpital. Vous ne manquerez de rien, et lorsque votre guérison sera complète, je vous recevrai avec plaisir si vous vous présentez décemment. Vous trouverez à mon habitation, non point de vieux rhum, mais de l'amitié pour ceux qui en sont dignes.

Sur quoi M. Louis fit une piteuse grimace et ne jura qu'à demi-voix.

L'arrêt de l'oncle fut ponctuellement exécuté; ce ne fut pas sans jalousie que le neveu vit son camarade prendre dans la famille une place qu'il aurait dû occuper; cela lui parut un vol. Il ne s'en plaignit cependant pas, et remercia M. Millin de ses bontés, sans prendre la main de Jean-Marie qui la lui tendait.

On partit. Antoinette respira librement, toute entière à ses projets de bonheur, délivrée enfin de cette diversion qu'il avait fallu y faire et dont la brièveté lui avait paru si longue. Qui n'a éprouvé ce bien-être, cette sensation d'aise qui résulte d'une *corvée* finie, lorsqu'un plaisir doit la suivre? Il semble qu'on soit devenu physiquement plus léger; la figure vous rayonne, la santé s'infiltre dans tous les pores; on danserait, on voltigerait presque au lieu de marcher comme auparavant. Le plaisir attendu se présente alors avec toute sa parure; on l'embrasse, on l'étreint on s'y attache avec volupté : on est heureux.

Aussi, le voyage fût-il rapide à la jeune fille, et rapides aussi les jours s'écoulèrent ensuite. L'amitié des deux enfans ne fit que s'accroître, vive et passionnée d'une part, tendre et presque respectueuse de l'autre. Jean-Marie avait su prendre une position convenable, soit par un reste de ses premières habitudes d'humilité, soit par l'effet d'un tact naturel : jamais il n'était familier, jamais importun; il se rendait utile dans la maison, où l'on remarquait sa prévenance; en même temps il conservait une attitude de liberté qui ne permettait pas qu'on se méprît à ses soins; il les variait, pour éviter qu'on ne lui en vît d'habituels, se réservant toujours le choix de ceux qu'il voulait rendre. La plus grande partie de son temps se passait avec Antoinette, dans de longues promenades, dans des récits, dans des chansons. Sa nature grave et réfléchie s'était accoutumée à suivre les bonds capricieux et inattendus de cette jeune imagination créole, à comprendre, à partager même les mille petites folies où elle se jouait. Il prit envie à Antoinette de parler bas-breton, il fallut alors que tout le monde s'y mît. Jean-Marie était le professeur-général; les leçons se donnèrent au dessert, quand venait le faham avec son savoureux parfum. A la première, on rit beaucoup; ce fut, pendant une semaine, à ne pas s'entendre : les noirs croyaient que leurs maîtres étaient devenus fous. Puis, cette idée cessa pour faire place à une autre. La joie régnait toujours, et toujours par les deux enfans.

III.

Le Duel.

Un jour que Jean-Marie était allé à la ville, un coup violent sur l'épaule vint le tirer de la rêverie où il était plongé en regardant les navires à l'ancre.

— C'est moi, lui dit Louis.

— Ah!... tu aurais pu taper moins fort... J'allais passer chez ton médecin et savoir enfin de tes nouvelles. Mais je vois que tu es rétabli, et deus pourrons aller ensemble à l'habitation si tu le désires.

— Tu veux donc bien m'y inviter? C'est, par Dieu, trop d'honneur! Monsieur Jean-Marie, le *pétra* de Concarneau, a la bonté de me présenter dans ma famille!

— Louis, ta mauvaise humeur t'emporte; ce n'est point ma faute si tu n'as pas plu; ce n'est pas moi qui t'ai soufflé les premières paroles que tu as dites à ton oncle.

— Tais-toi, petit hypocrite, petit gueux, petit caffard.....

— C'est la jalousie qui t'étouffe.

— Il y a de quoi, vraiment! Beau sujet d'envie que la condition d'un valet.

— Valet!..... je ne consentirais pas à l'être.

— Oh! l'on peut bien sans rougir donner une assiette à table lorsqu'on a tendu la main sur les routes... Veux-tu un sou, mendiant?

» C'est peut-être le reste de ce que tu as volé à ton père...

Un vigoureux coup de poing renversa Jean-Marie, et le cercle de spectateurs qui s'était déjà formé, se resserra plus curieux. Les huées, les rires, en basse-taille et en fausset, accueillirent la chute du vaincu, creusant et envenimant sa honte. Il y avait là de durs matelots qui l'excitaient à la revanche; il y avait aussi des nègres, toujours heureux de l'humiliation d'un blanc et prêts sans cesse à rire, surtout d'un meurtre. La joie de ceux-ci fut grande, quand ils virent l'enfant se relever, son couteau dans la main. Leurs applaudissemens, leurs sauts frénétiques, semblaient dire : — Il y aura du sang ici! Que nous avons bien fait d'arriver!

Et en effet, Jean-Marie, se sentant le plus faible, exalté d'ailleurs par l'habitude nouvelle de mœurs distinguées, n'avait pu supporter cette dégradation publique dont le spectacle livrait sa défaite aux railleries de la foule.

Il s'était élancé furieux, et Louis eût payé son triomphe si le couteau levé n'eût été saisi par une main forte qui se jeta entre les combattans.

— Mais voyez donc comme ils y vont, ces deux petits enragés-là!

— Oh! ne comprenez-vous pas, maître Gilbert, s'écria Louis, que c'est un lâche dont je n'aurais pas eu peur avec son couteau? J'en battrais quinze comme ça, eussent-ils chacun une pièce de trente-six.

— C'est ce qu'on peut voir tout de suite, dit Jean-Marie d'un air sombre; au lieu de quinze il n'y en aura qu'un seul, mais que les armes soient égales. Je suis le moins fort ici, parce que je suis le plus jeune; allons plus loin, et nous verrons si un poignard ou un pistolet me trouvent si lâche que vous le dites.

— Oh! oh! Jean-Marie, dit maître Gilbert, où diable avons-nous pris ce ton-là?... Avez-vous vu un gamin comme ça qui parle de pistolet!... Va-t-en donc à la nourrice, morveux.

— Bah! reprit Louis, il en parle, mais il n'oserait y toucher. Vous savez de reste, maître Gilbert, que c'est une vraie *baderne*.

La galerie fit un bruyant chorus à ce terme du métier, et il fut visible qu'elle se rangeait du côté de Louis, dont la pose fière et dédaigneuse se montrait digne de cette haute approbation. Encouragé par la faveur populaire, par les louanges brèves, mais ronflantes qui se formulaient au-

tour de lui, il résolut de pousser aux dernières limites et la gaîté des assistans et la honte de son adversaire.

— Si l'on veut se divertir, s'écria-t-il, il y a moyen ! Qu'est-ce qui veut nous procurer des pistolets? Vous allez voir la belle mine que va faire ce at de cale!...

— Allons, allons, dit maître Gilbert, que tout ça finisse; attendez que vous ayez tiré quelques coups de canon avant de jouer avec des armes. Chacun à son bord... et vous n'y penserez plus demain.

— Non, sacredieu pas, reprit Louis, j'en veux voir la fin... Comment, ne peut-on pas trouver des pistolets, ici?

— Attendez deux minutes, dit une voix; j'en apporte.

Il s'éleva alors un murmure de satisfaction dans l'assemblée; de ces murmures en gamme ascendante comme vous en avez peut-être entendu si votre mauvaise fortune vous a poussé sur la place du Palais-de-Justice, un jour d'exécution, alors que la charrette sortait de la Conciergerie et que le peuple allait avoir ses joies. Le murmure s'enfla plus vif et plus aigu quand parurent les deux pistolets rouillés qu'élevait en l'air un matelot qui fendait la foule.

— Voilà! voilà! Ah! comme le petit est pâle... Ça va-t-il être amusant!... Pourvu qu'ils soient chargés!...

Maître Gilbert voulut s'opposer à ce que cette scène eût des suites. On l'appela vieille bête, on le poussa, on le chassa, et les plus sensés lui donnèrent pour raison qu'il fallait bien rire un peu.

Jean-Marie était demeuré impassible. Pâle en effet, mais de cette pâleur qui annonce la colère, non la crainte, il subissait avec résignation ce martyre passager que lui infligeaient les sarcasmes de la rue, le plus abject et le plus atroce de tous. Ce fut le supplice de Bailly, de Vergniaud et de tant d'autres grandes victimes; l'échafaud n'en fut que le terme.

Jean-Marie donc avait les yeux baissés, évitant la rencontre des regards moqueurs, lorsque la dernière clameur retentit.

— Eh bien! lui dit Louis en le secouant par le bras, voilà les pistolets; en veux-tu encore?

— Marchons!

On se précipita sur leurs traces. Le matelot qui avait organisé cette belle partie marchait en tête de la bande, et le vieux Gilbert suivait de loin, plein d'inquiétude, comme un brave homme qu'il était, pour les deux enfans livrés aux sauvages plaisirs de tout ce brutal monde.

On s'arrêta près d'un enclos derrière le gouvernement. Les deux champions se placèrent à quinze pas l'un de l'autre. La foule se rangea sur leur gauche. Lorsque Gilbert vit qu'on chargeait les armes, il s'avança vers le matelot et lui représenta que c'était de la barbarie.

— Laissez donc faire, répondit celui-ci à voix basse, nous n'y mettrons que de la poudre.

— A la bonne heure.

Tout est prêt. Chacun dit son mot.

— Il faut qu'ils tirent ensemble!

— Non, l'un après l'autre : on verra mieux!

— D'abord le petit, c'est lui qui a été rossé!

· Au sort, au sort!...

— Sacredieu, silence donc!... hurla le matelot. Je vais frapper trois fois des mains. Ajustez bien, mes garçons, et à la troisième fois, feu qui voudra. Une!...

Tout le monde se tut; Louis n'était plus railleur; Jean-Marie n'était plus pâle.

— Deux!...

Gilbert demanda, à l'oreille du matelot, s'il n'avait pas commis d'erreur.

— Trois!...

Un double coup partit, et les deux combattans détournèrent involontairement la tête. La gaîté des spectateurs fut à son comble.

— Recommençons! dit Jean-Marie.

— Bien volontiers! répliqua Louis; mais nous sommes trop loin comme cela. As-tu peur d'approcher?

— Approchons!

— Oui, oui, crièrent une dixaine de voix, mettez-les plus près.

Ils se placèrent à six pas. Pour que l'entr'acte fût moins long, un noir s'offrit à aider le matelot dans sa besogne et chargea l'un des deux pistolets.

— A cette distance-là, disait le bon Gilbert, que sa sécurité avait mis en belle humeur, ils courraient risque de se brûler la barbe s'ils en avaient.

Au signal donné, les deux enfans tirèrent... Louis tomba en poussant un cri : il était tué... Le matelot se retourna vivement pour chercher le nègre, et ne l'aperçut point. On entendit seulement derrière l'enclos un affreux éclat de rire.

IV.

La séparation.

Jean-Marie s'était élancé vers son camarade, dont la poitrine sanglante ne respirait déjà plus. On entraîna le pauvre enfant, qui criait, qui pleurait, qui, tout en marchant résolu dans cette lice, n'avait pas même songé à une mort, moins encore à celle de Louis qu'à la sienne propre; Louis mort, mort par sa main, et à l'âge où ils étaient tous deux, quand on croit vivre sans cesse et que la vengeance n'est qu'un mot! Etait-ce bien possible? n'y avait-il pas là du rêve? Un pistolet savait donc tuer seul, car lui, Jean-Marie, n'avait rien fait que presser la gachette en fermant les yeux; mais pourquoi, lui aussi, n'était-il pas mort? Tout cela formait dans la tête du mousse comme une ronde bruyante, insaisissable; sa marche jusqu'au port ne fut qu'un long étourdissement. On l'y laissa seul. Il ne retrouva d'idées que pour déplorer sa situation, pour se souvenir d'Antoinette... Adieu donc, adieu éternel à cette vie si douce! une minute l'a rompue. Adieu surtout à ce qu'il y avait d'enchanteur dans cette intimité de tous les jours entre lui, pauvre et obscur, et une riche jeune fille parée de noble sentimens! Comment se présenter au chef de la maison, et que dire de son neveu? Si jeune que fût le mousse, il comprenait qu'il y a des barrières indestructibles dans la vie, des lignes de séparation qui, une fois posées, ne s'effacent pas, et que la plus ineffaçable est le sang des familles.

Aussi marchait-il à la hâte, les yeux fixes et gonflés, sans savoir où tendait sa course; une voix connue le fit tressaillir; il s'arrêta et vit Surcouf.

— D'où diable viens-tu donc?.. voilà une éternité qu'on ne t'a vu!... Et quelle est cette mine bouleversée?

— Ah! mon capitaine, je suis un malheureux!... Pardonnez-moi...

Jean-Marie était à genoux et sanglottait aux pieds du marin. Celui-ci jeta un regard inquiet autour de lui, peu satisfait qu'il s'y ameutât du monde, et que l'on crût à une scène de violence. Les pleurs et la posture de Jean-Marie prêtaient à une erreur de ce genre, et il se trouve des oisifs pour les plus indifférens spectacles, même celui d'un mousse que l'on bat. Surcouf releva donc l'enfant et lui dit d'un ton bref : — Suis-moi

Ils s'avancèrent jusqu'au bord du quai; un canot les prit et les conduisit à bord d'un petit navire, de mince apparence, dont l'armement s'achevait. A peine sur le pont, Surcouf sembla d'abord oublier Jean-Marie, et donna mille ordres croisés, courant de l'avant à l'arrière, d'un ouvrier à l'autre; ici faisant frapper un palan, ailleurs se joignant lui-même au travail de la poulie. Il retrouva enfin le mousse et lui fit signe de descendre.

— Eh bien! garçon, dit-il en reprenant la conversation qu'ils avaient déjà commencée sur le canot, tu pleures encore? Ce sont de ces choses auxquelles nous sommes tous destinés. Il faut bien commencer une fois, plus tôt ou plus tard. C'était un bon petit diable, j'en conviens, que ce Louis; ça aurait fait un matelot!... mais enfin, il faut te consoler; crois-tu que je n'aie pas eu aussi de ces chagrins-là?

— Ah! mon capitaine! vous êtes si charitable que je puis tout vous dire. La mort de Louis n'est pas la seule chose qui m'afflige; le bon Dieu sait qu'il n'y a point là de ma faute. Mais sa cousine... Voilà la maison de mes bienfaiteurs qui m'est fermée!

— Par Dieu, répondit Surcouf, tu m'y fais penser... Effectivement, j'ai entendu parler d'une habitation où tu étais domestique. Fi!

Le mousse devint écarlate.

— Ce n'est pas vrai, capitaine! Mademoiselle Antoinette a désiré me voir rester; son père y a consenti; je ne sers personne, je suis libre, je ne travaille que si je le veux bien...

— Tu as raison de t'en excuser, reprit Surcouf, car ce n'est pas beau. Tu vaux mieux que cela, mon ami, et je serais honteux de n'avoir amené d'Europe qu'un jockei de plus pour la colonie. Je t'ai toujours cru une belle ame; je t'ai témoigné quelque attachement; je le ferai encore. Voici un navire que j'arme; j'embarque une poignée de hardis coquins dont on parlera bientôt. Je t'aime assez pour te faire partager leurs chances, qui seront grandes et belles. Tu as vingt-quatre heures pour te décider. Va!

Jean-Marie remonta lentement l'escalier et se rendit à terre avec le premier canot qui partit du bord.

La nuit approchait; le mousse, indécis sur ce qu'il allait devenir, sentait que tout était possible, hors le retour à l'habitation. Ce dernier parti était pourtant le seul auquel il songeât, précisément parce que c'était le seul à ne point prendre. Une irrésistible attraction le poussait sur la route, et plus il se prouvait à lui-même, l'absolue nécessité de revenir sur ses pas, plus il avançait vers la demeure d'Antoinette. Puis, fallait-il renoncer à voir encore une fois cette jeune fille, ne fût-ce que pour la remercier? Ne pouvait-il pas lui cacher la fatale histoire de ce matin, et devait-il laisser là un souvenir d'ingratitude? Ces bonnes raisons pressaient parfois sa marche, prenant le dessus dans son esprit; bientôt il les trouvait pitoyables et cheminait plus lentement; cette discussion intérieure n'eut de terme à ses phases précipitées que quand le mousse s'arrêta raide à un détour du sentier où il aperçut Antoinette. Elle était accompagnée d'un vieux nègre.

— Ah! vous voilà enfin, Monsieur, s'écria-t-elle. Il faut donc aller vous chercher! Voyez, le pauvre Henri est rendu, à force de vous appeler; et voilà une demi-heure que nous faisons le tour de la maison... Mais regardez un peu s'il approchera!

En deux bonds elle fut près de Jean-Marie, qu'on eût pu croire changé en pierre, sans le frisson qui agitait ses membres.

— Vilain coureur, vous irez en pénitence, dit-elle en lui tirant l'oreille... Ah! mon Dieu, qu'as-tu donc?... Comme tu es pâle! comme tu trembles Henri, Henri, il est malade : il faut le porter à la maison, bien vite, bien vite!...

Le vieux noir s'avança, prit le mousse dans ses bras, et se mit en route du plus vite que ses jambes le lui permirent. Vainement sentait-il son fardeau se débattre; vainement Jean-Marie criait-il :

— Laissez-moi, je ne suis pas malade;... laissez-moi, je ne veux pas aller à l'habitation, je n'y mettrai pas le pied!...

Henri ne lâchait point prise; on lui avait dit de porter, il portait. Tout aussi bien l'enfant eût-il été mourant, qu'Henri l'aurait laissé à terre s'il

en eût reçu l'ordre. Le mousse, lassé d'efforts, sentit qu'il n'y avait aucune persuasion à mettre en œuvre contre cette volonté mécanique. Il s'adressa donc à la jeune fille.

Mademoiselle Antoinnette, lui dit-il, je vous en supplie, restons-là. J'ai quelque chose de bien sérieux à vous dire, et il faut absolument que je vous le dise ici!

— Ici?... tout de suite!. . Arrête, Henri . Qu'est-ce donc que ce secret? Tu m'as toute bouleversée, petit; parle donc!

Jean-Marie n'avait plus d'idées. Ces graves passages de l'existence humaine, trop forts pour l'homme mûr, dont ils brisent la raison et les projets, que voulez-vous qu'ils produisent chez un être faible et neuf auquel l'abjection servit de première école? Pouvait-il, cet enfant, taché d'un meurtre presque imaginaire, échapper au drame compliqué où le sort le jetait, autrement qu'en fermant les yeux comme celui qui roule dans un précipice? Il ne sentait plus rien de la vie qu'une main qui serrait violemment la sienne; un bourdonnement uniforme était le seul écho des paroles pressées qui s'adressaient à son cœur. Un baiser le réveilla de ce somnambulisme.....

— Petit, tu me fais bien du mal! J'en avais assez déjà à te croire égaré ou mort. Au nom du bon Dieu, parle-moi, dis-un seul mot, que je l'entende!.. Là, remets-toi... Vois-tu bien, c'est moi; c'est Antoinette.... Tu avais quelque chose à dire.... Asseyons-nous, petit, j'écoute; ne me fais plus peur.

Ils s'étaient assis en effet, ou plutôt Jean-Marie s'était laissé tomber à côté d'Antoinette. Son œil mesurait l'espace qui le séparait du vieux nègre, et cherchait l'issue la plus courte pour lui échapper; car il n'avai pas de mots au service de ses pensées, qui débordaient comme un torrent pendant l'orage; un mot, un seul, le plus long, le plus douloureux, le plus atroce à prononcer dans toutes langues, lorsqu'il se dit du cœur, le mot *adieu*! pouvait débrouiller ce chaos et vider ce trop plein d'idées; mais il faut de la force pour un tel dénouement, et Jean-Marie ne la trouvait pas. Il ne put s'exprimer que par pantomime; sa nature réservée disparut; il étreignit convulsivement la petite créole, couvrit de baisers ses cheveux et son front, poussant parfois d'effrayans soupirs, dans une si terrible fièvre, que la jeune fille en devint à son tour immobile et glacée; puis il se redressa, les mains levées au ciel, avec un cri :

— Ah! mon Dieu, sitôt!

La petite Antoinette, anéantie, hors d'elle-même, le regarda quelque temps fuir; mais la course était si rapide, que le mousse disparut bientôt au milieu des vapeurs du soir.

V.

La Croisière.

La foule riait sur le port : on riait à voir appareiller l'humble brick qu se rendait en rade. C'était pitié de songer à l'armateur qui pouvait expédier cette mesquine coque de noix à la chasse des prises, avec vingt hommes commandés par un inconnu. Il était bien petit, en effet, cet aventureux navire; il était fragile et léger comme son nom : le *Hasard*. Mais on n'aurait pas dû rire, je vous le jure, car ce départ était le commencement d'une longue et incroyable série d'exploits. Spectateurs vulgaires qui assistent à la naissance d'une vaste renommée, et qui n'y devinent rien du futur éclat! Les mêmes qui sifflent applaudiront plus tard; ces gens, dont la parole n'a pas assez d'ironie pour l'absurdité de l'entreprise, exalteront plus haut que tous sa gigantesque audace. Oh! que le succès est une belle chose ici bas! et que misérable est le public qui l'accueille!... Peut-être Surcouf se livrait-il à ces réflexions, tandis que son petit brick se glissait au milieu des beaux navires qui paraient le port. Peut-être aussi songeait-il peu aux propos du public, livré qu'il devait être à de trop hautes pensées. L'avenir, la fortune, la victoire, étaient sans doute devant lui comme ces êtres du sommeil que certaines imaginations gardent encore éveillées, songes vivans qui nous obsèdent, d'où naquit la doctrine des pressentimens; de ces visions immobiles qui font les timides et les forts selon la figure qu'elles affectent. Sans doute, il ne fut guère attentif à voir disparaître l'île aux Tonneliers, la Pointe-aux-Anes la Chaussée-Tromelin, que ses matelots saluaient de leurs adieux. Seuls de cet équipage, le premier et le dernier, le capitaine et le mousse, demeuraient étrangers au mouvement des objets extérieurs. L'un voyait déjà les Anglais, l'autre voyait encore Antoinette; en ces deux cœurs roulait, également partagé, le double sentiment qui compose sous mille formes les péripéties de notre existence : espoir et regret.

Le séjour en rade ne se prolongea pas. Les traînards se rallièrent au coup de *partance*, et bientôt s'effaça aux yeux de ces vingt-cinq aventuriers la colonnade purpurine des montagnes de l'île, la crête brisée du Pance, les Trois-Mamelles et le cône renversé du Piter-Boot. Voilà cette barque téméraire, jetée aux vagues de l'Océan indien, se dirigeant parmi les tempêtes vers le passage des vaisseaux d'Europe, de ces massifs navires tout hérissés d'artillerie; route effrayée où il s'enfonce comme s'il pouvait y rencontrer quelque ennemi plus faible que lui-même. Mais cette barque a une ame, de ces ames électriques dont la puissance est infinie; car l'homme qui commande s'appelle Surcouf : ce sera tout à l'heure un nom qui vaudra une escadre. Quand le vent l'aura porté aux oreilles anglaises, vous verrez fuir les vaisseaux de haut-bord, ce nom vînt-il d'une chaloupe! Laissez seulement naviguer le *Hasard* pour que s'établisse un si merveilleux ascendant de renommée; laissez-le, inaperçu, peut-être méprisé par tout ce qui passe, gagner les brasses du Bengale, et se blottir dans le Gange, non loin de Balassore. Il y est, il se cache, il n'a point de pavillon, il guette..... La proie viendra.

C'était un matin. La brume épaisse qui chargeait l'air permettait à peine de distinguer une voile à quelques brasses. Dès la pointe du jour on avait crié : — Navire!.. ce cri si imposant dont un profond silence est toujours la suite. La lunette du capitaine avait démontré aux moins experts que c'était un vaisseau de la compagnie des Indes, portant vingt-cinq pièces en batterie, et autant sur son pont. Le moyen de songer à une attaque! A coup sûr personne n'y pensa, si ce n'est peut-être Surcouf, impatient d'une tentative, las aussi de cette inaction prolongée. Le manteau gris dont l'atmosphère se couvrait de plus en plus, servait d'ailleurs les desseins du hardi Breton, et il résolut d'exploiter l'impossibilité du succès en faveur du succès même. Quel officier, quel matelot, à bord du bâtiment anglais, ira supposer un instant que ce brick imperceptible, avec ses quatre misérables canons, veut risquer le combat? On ne croit pas à un équipage de fous. Donc, le *Hasard* approchera sans exciter de défiance : grand point. Son exiguité lui donne assez de ressemblance avec ces *pilot bot* (bateaux-pilotes), qui vont chercher les navires au large pour les faire entrer dans le Gange : on pourra donc s'y tromper. Mais suffit-il de ces chances? Aborder à l'aide d'un brouillard, à l'aide d'une erreur, ce n'est que le premier acte du drame; le second est tout entier dans le courage des hommes qui entourent Surcouf. Quelque braves qu'ils soient tous, seront-ils au niveau d'une pareille audace? Il y a des intrépidités de divers ordres; tel grenadier, avec son bataillon, marche gaîment à l'assaut d'une redoute, et n'y marcherait pas avec sa seule escouade.

Le capitaine interroge chacun de l'œil. Au feu qui luit dans sa prunelle, on a deviné ce dont il s'agit, même avant que Surcouf ait parlé. Il semble que tous ses pores exhalent une énergie qui se communique.

— Mes amis, voulez-vous?... Il est fort, mais il est endormi; jamais nous ne retrouverons ce que le sort nous offre; je parie ma tête qu'il est à nous; et s'il est à nous, notre fortune est faite. Eh bien! mes braves, voulez-vous?

— Oui!

Il n'y eut qu'un son.

— Alors silence, et chacun à son poste.... Timonier, laisse arriver..... comme ça... Mets le cap droit sur son travers... Halez les canons dedans, vous autres, on ne s'en servira pas... Amène les basses vergues..... Bon! Ecoutez-bien! nous jouons notre vie sur un dez : il ne faut qu'avoir la main ferme. Que celui d'entre vous qui se sentira mollir lorsque nous allons aborder, que celui dont l'ame ne sera pas passée dans sa hache, et qui réfléchira, que celui-là se jette à la mer, il nous perdrait... Il faut que chacun de nous vaille dix hommes : je vous promets, pour moi, d'en valoir vingt. Sitôt sur le pont de l'Anglais, pas de repos, pas de quartier; à mort tout ce qui s'y trouve! mais point de coups de feu, si ce n'est à la dernière extrémité; tout doit se passer vite et sans bruit, afin que personne de ceux qui seront dans la batterie ne remonte, et que nous puissions fermer les panneaux. A ce compte, cinq minutes feront la victoire, et l'Ile-de-France nous verra revenir grands!...

— Hourra!... crièrent les vingt-cinq héros; nobles et belles figures alors, dignes d'être peintes par l'artiste célèbre qui seul, peut-être, survit à cette scène glorieuse (1). C'est une si sublime race que celle des matelots, trop inconnue à ceux qui ne les aperçoivent que sur le quai, grossièrement ivres, salis de goudron, empestés de tabac, la parole rauque et violente, et en révolte pour une solde arriérée. Mais voyez-les à bord, faisant avec ardeur un métier presque infaisable, réunissant chacun mille qualités diverses que l'on recherche ailleurs dans mille individus séparés; voyez-les tout à la fois artificiers, calfats, cordiers, tisserands, menuisiers, pêcheurs, et même voyez-les funambules; voyez-les surtout soldats, canonniers, tireurs adroits; puis sobres, patiens, subordonnés; muets s'il le faut, enragés si vous en donnez l'ordre. Des fatigues, des peines, toujours et à tout instant; la mort de tous côtés, et pour l'éviter, contraints à la braver toujours. Ah! qu'on leur pardonne d'être parfois des brutes à terre, car ils sont souvent plus que des hommes sur l'eau!.. Quand on leur donne un chef digne d'eux, je ne sais qu'elle bizarre gageure de témérité ils ne gagneraient pas. Les matelots du *Hasard* avaient un chef; aussi vous allez voir ce qu'ils firent.

Le brick était au vent du navire anglais, qui se dessinait plus distinct. C'était bien en effet un majestueux vaisseau, le *Triton*, qui se balançait sous ses voiles hautes, coquet et richement vêtu, fier de sa double ceinture de bronze, joyeux à l'aspect des côtes amies. Il finissait un long voyage; son opulente cargaison allait remplir les comptoirs, et convertir en or les produits de Londres. Aussi, comme l'équipage saluait l'approche du grand fleuve, et comme on attendait avec impatience le pilote qui viendrait en faciliter l'entrée! Le voici!... il s'avance, la brume a empêché de l'apercevoir plutôt; bon accueil pour lui : il reste encore du punch de la soirée d'hier ..

En effet, il s'avance, le pilote désiré; mais c'est bien loin qu'il veut vous conduire! Une portée de pistolet sépare les deux navires; Surcouf vient d'appuyer sa lunette sur l'épaule de Jean-Marie; il a reconnu qu'on s'occupait à laver le vaisseau, toilette d'usage dans les parages de l'Inde; les canons reposent dans leurs sabords; l'ennemi n'a pas d'autres armes

(1) M. Garneray, dont tout le monde connaît les tableaux marins, si pleins de vérité, de mouvement et de vigueur : *La Bataille de Navarin*, *la Pêche de la morue*, etc. Il était enseigne à bord du *Hasard*, et a suivi Surcouf dans ses plus périlleuses croisières.

aux mains que le balai, le faubert et l'éponge ; on ne peut plus d'ailleurs reculer... on est vu. Point de réponse au porte-voix. Le brick, lancé comme une bombe, vient ranger le *Triton* ; les grapins sont jetés : les basses vergues servent de pont-levis aux vingt-cinq braves qui, pour se ruer sur le pont anglais, n'ont attendu qu'un cri : — Saute tout le monde !... Ils y sont. Vogue maintenant à l'aventure, petit *Hasard* ! Surcouf t'a repoussé du pied, toi, l'échelle dont il s'est servi pour monter à son renom ; tu es vide et seul sur les flots, tu n'es plus rien, ta mission est remplie ; va-t-en, pauvre *Hasard*, premier instrument d'une grande fortune, va-t-en te perdre sur les rochers où tes débris serviront à raccommoder la cabane de quelque pêcheur; va paisible, ton nom vivra !

Oh ! quel spectacle ! Ce jeune officier aux cheveux blonds qui se promène sur le gaillard d'arrière, rêvant à ses amours de Hyde-Park, le voilà surpris dans ses songes par une hache qui lui fend le crâne; les premiers cris d'alerte sont étouffés par le poignard ; la mort répond à l'étonnement; une chanson commencée s'achève dans l'agonie. Peu à peu le tumulte s'accroît, quelques Anglais montent l'escalier de la batterie : leurs têtes roulent en éclat; on se presse, on s'encombre. Un coup de fusil tiré de la vergue barrée où s'était sauvé un fuyard, donne le signal à tout le vaisseau ; voilà ses flancs qui bruissent, et la masse d'hommes qu'ils renferment y bourdonne comme un immense essaim dans la ruche enflammée... A nous, Surcouf ! Il est partout ; sa hache et son pied tour à tour refoulent dans l'intérieur ce qui se présente à la surface. Sa main vigoureuse ferme le grand panneau ; on lance des grenades dans le petit, où leur pluie étincelante forme bientôt une libre place; on en profite pour couvrir aussi cette issue... Mais dans cette minute décisive, Surcouf est par l'habit ; on l'entraîne, il va s'engouffrer avec ce monde altéré de vengeance; C'en était fait, sans un pistolet qui partit et qui fit lâcher prise à une main désormais glacée. Le capitaine se retourne et voit Jean Marie... Il n'eut que le temps de l'enlever au niveau de son visage ; puis, après l'avoir embrassé, il le rejeta sur le pont en lui disant :

— Tu es un brave enfant !...

Le mousse était presque brisé de cette caresse ; mais il en fut bien fier. En vain le vaisseau se débat sous cette poignée de vainqueurs; de rage on tire des coups de canon dans la batterie : les boulets ne frappent que l'air; toute cette fureur s'apaise au cliquetis des grenades qui vont serpentant dans l'espace resserré où tant d'hommes se désolent et blasphèment; des ricochets de feu nettoient la foule qui se précipite dans la cale, aveugle, incohérente, éperdue, ainsi que toute foule livrée à l'effroi. Le *Triton* est pris. C'est le lion terrassé par la mouche.

Ils sont cent-vingt là-dessous ! On les contient par l'ascendant moral qu'exercent, sur des gens surpris, ceux qui les surprennent. Puis, dans le calcul des premiers, il y a bien également cent vingt Français sur le pont; il faut être nombreux pour un pareil trait d'audace.

Les trois couleurs sont hissées à la corne au bruit d'un triple *hourra*, et l'on s'éloigne des côtes.

L'Ile-de-France! .. Salut à elle, à ce paradis du marin ! Ici l'on va gaspiller largement les grasses parts de prise. Oh ! que la vie sera bonne, et que de fantaisies satisfaites ! Que de belles piastres, qui vont dorer ces mains calleuses, durcies par le frottement des drisses et des écoutes ! A vous, propriétaires de cabarets, orfèvres, musiciens ! à vous, filles de couleur, prenez, ramassez, cet or est le vôtre ! Il roule, il saute, il vole, c'est une grêle ; on le lancera par les fenêtres, on en écrasera les passans, plutôt que d'en conserver une dernière pièce. Pourquoi en conserver, bon Dieu ! Demain la mort, peut-être ; et si l'on vit, il y a d'autres vaisseaux anglais que le *Triton*.

VI.

Le Souvenir.

Ce fut un grand événement dans la colonie. Aujourd'hui l'on en parle encore.

L'intérêt de cette histoire nous force à négliger les détails de l'accueil qui fut fait aux triomphateurs, pour nous arrêter à la porte d'une maison où le mousse Jean-Marie prêtait attentivement l'oreille. On y dansait : les croisées ouvertes laissaient distinguer, au sein d'une fumeuse vapeur, et la flamme rougeâtre des quinquets et les madras bariolés des têtes sautillantes . vrai bal de matelots, où le rhum et la grosse joie faisaient les frais de galanterie. Ce qui rendait le jeune garçon si préoccupé, c'était un air breton qu'il avait cru reconnaître.

Il frappa rudement le marteau; on ouvrit, et il entra la tête levée, comme il convenait à un mousse du *Hasard*. Pour la première fois il avait de l'or dans sa poche, et comprenait que l'or donne entrée partout. Au haut d'un raide escalier se développait la salle bruyante, où les rires et le choc des verres remplaçaient la musique lorsque Jean-Marie s'y présenta. Il allait questionner un homme qui, le violon sous le bras, avalait une ample limonade, lorsqu'il s'entendit appeler.

— Ah ! bonjour donc, maître Caëric, que je suis heureux de vous revoir !

— Et moi, mon garçon !... répondit le vieux ménétrier, posant son hautbois sur une table pour mieux embrasser son petit compatriote.

— Vous voilà donc à faire danser les négresses?

— Tu vois; j'avais assez de voyages comme cela. J'ai trouvé dans ce pays à employer mon savoir faire ; on s'y réjouit du soir au matin, et ma *bombarde* y bat monnaie. J'irai ainsi jusqu'à ce qu'il plaise à la bonne sainte Anne de me faire revoir mon pauvre Concarneau... Mais j'oubliais, garçon, que j'ai bien des choses à te dire.

— Qu'est-ce donc, maître Caëric? et dites vite.

— Oh ! c'est toute une histoire. Nous n'avons guère le temps d'en causer ici; mais trouve-toi demain sur le quai et je te conterai une curieuse aventure. En attendant, comme la danse va recommencer, je jouerai pour toi un de nos vieux airs du pays.

— Oh oui, mon bon Caëric, cela me va toujours au cœur.

Jean-Marie fut exact au rendez-vous

— Çà, lui dit Caëric, n'es-tu point sorcier?

— Vraiment, répliqua Jean-Marie, je voudrais l'être; nous ne serions ni l'un ni l'autre où nous voilà! Pourquoi cette question?

— Oh diable! il faut la faire après ce qui m'est arrivé à ton sujet. Il y a un mois environ je rentrais en répétant sur mon hautbois une ritournelle du pays, lorsque je vis une belle dame s'arrêter devant moi : elle était accompagnée d'une jeune fille, jolie comme les anges, qui s'avança vivement et me dit de la façon la plus gentille : —Mon brave homme, n'êtes-vous pas breton ?—Oui, mademoiselle, je m'en fais gloire, repondis-je. Oh ! reprit-elle, je m'en suis doutée à l'air que vous jouez là ; ne connaîtriez-vous pas Jean-Marie?—Quel Jean-Marie, fis-je? J'étais à cent lieues de penser à toi.—Un mousse, reprit-elle, qui est de Concarneau —Par Dieu, mademoiselle, dis-je à mon tour, il est de mon endroit, et nous sommes venus ensemble à l'Ile-de-France.—Alors, s'écria-t-elle, vous êtes maître Caëric !... Moi, je tombais de mon haut.— Oui, ajouta-t-elle, maître Caëric dont ce pauvre Jean-Marie m'a tant parlé! Oh bien, donc, suivez-nous... Et puis se retournant vers la dame : — N'est-ce pas que nous allons l'emmener à la maison?... A quoi la dame répondit : — Que tu es enfant !...

Je marchai donc derrière elles, et je fus bien bête quand, arrivé dans une maison superbe, on me laissa seul au milieu de l'appartement. Mais ce n'est rien encore. Voilà que la petite demoiselle revient toute pâle, qui tenait quelque chose à sa main. — Bon Caëric, me dit-elle d'une voix si mignonne que j'en étais tout contrit, vous le verrez sans doute : n'oubliez pas de lui dire qu'il m'a fait bien pleurer ; que nous savons comme il a été malheureux, et que nous ne l'accusons pas de ce qui est arrivé ; le pauvre garçon va peut-être tomber dans la misère, c'est une idée que je ne puis pas supporter. Vous lui remettrez ceci, Caëric, et je compte assez sur votre bonne foi pour être sûre que vous le lui remettrez, n'importe où et dans quel temps ; si c'est bientôt, vous lui direz que nous sommes partis pour l'Europe, et que je penserai toujours à lui... Et là-dessus cette belle petite créature se mit à pleurer, si bien que le cœur me fendait ; et après m'avoir remis le petit paquet, elle trouva encore la force de me dire : — Voici pour vous.... en me donnant deux bonnes piastres.

Jean-Marie respirait à peine ; ce récit l'avait suffoqué. Il se passa un long silence avant qu'il pût dire à Caëric : — Mais donnez-moi donc le paquet !

C'était une boule de papier, bien cachetée en plusieurs endroits ; le mousse y trouva quinze louis, avec ces mots assez mal tracés : *Epargnes d'Antoinette*. Il ne put pas les lire alors ; mais c'était de l'écriture d'Antoinette ; c'était une relique.

Alors il fondit en larmes, et prenant l'or, il dit à Caëric :

— Voici, mon vieux ; gardez cela. Moi, j'en ai de reste, et mon capitaine sait où l'on trouve de ces pièces. Vous en avez besoin, vous, pour retourner en Bretagne ; et qui sait si vous m'y reverrez jamais ! Mettez tout cela dans votre poche, maître Caëric : vous ferez dire une messe pour ce pauvre Louis à l'église de Larmor en arrivant à Lorient. N'ayez point de honte, nous partageons, et je garde le meilleur, ce petit papier qui vaut mille fois le reste, et qui ne me quittera pas tant que j'aurai un souffle.

Puis, sans attendre de réponse, il partit comme l'éclair, laissant le musicien la main encore tendue, et bien plus surpris que joyeux, car cet homme avait donné quelquefois un sou à l'enfant qui lui donnait tant d'or. Sa grosse intelligence ne comprenait point une telle générosité, surtout d'un petit garçon de Concarneau qu'il avait vu quêtant son pain. Pouvait-il tenir compte des effets produits sur un cœur jeune par le choc multiplié des émotions, par l'hospitalité d'une riche famille, par la prise du vaisseau anglais, lui, vieux homme exténué sur un hautbois de guinguette, ou sur un aviron de pêcheur ? La dernière conclusion de ses doutes fut une crainte pour la raison du mousse; mais il se promit bien de ne pas oublier la messe à l'église de Larmor.

Jean-Marie se rembarqua ; il prit part à plus d'un de ces faits d'armes dont la mer des Indes fut le glorieux théâtre on avait peine alors à les compter ; beau temps de prouesses, qui ne nous a légué que sa mémoire ! De tant de sang versé, de cette foule d'exploits fabuleux, il nous reste pour unique résultat, dans l'Inde, des colonies comme Mahé, Chandernagor et Pondichéry, lieux d'exil où l'on voit des gens qui portent la cocarde tricolore et qui sont forcés de tendre la main aux officiers anglais pour obtenir une poignée de riz jusqu'à ce que viennent les appointemens de la France ; lieux d'humiliation où il faut voir nos forteresses éparses sur le sol, en blocs brisés tout noirs encore du feu de la mine, sans que nous ayons droit de les relever ; où nous avons des tribunaux, mais non pas un canon; de si belles colonies qu'un sous-lieutenant les enlèverait au premier signal de guerre. Je sais quelqu'un qui a fait trois fois le tour de Mahé en fumant le même cigare : et il y a là un gouverneur, et l'on appelle cela avec emphase *les possessions françaises à l'Est du cap de Bonne-Espérance* ! C'est honteux.

Surcouf ne prévoyait pas de telles choses, ni lui ni les héros ses émules. Jean-Marie, associé à leur gloire, la rêvait plus grande chaque jour. Un soir, au coucher du soleil, comme il était à bord d'une prise amarinée le matin même; et que le capitaine expédiait à l'Ile-de-France une frégate anglaise fut signalée à l'horizon. On se trouvait sous le vent à elle, et la brise était faible; il fut impossible d'échapper. Un boulet de vingt-quatre arriva, portant l'ordre d'amener pavillon. Pauvre Jean-Marie! Le voilà en route pour l'Angleterre...

TROISIÈME PARTIE.

I.

Le ponton.

Avez-vous vu un ponton? de loin seulement, en passant, avec une lunette d'approche? ou même en avez-vous vu la représentation dessinée? Si cela est, vous avez éprouvé un frisson. Il n'est pas possible que cette forme cadavéreuse de vaisseau sans mâts, noir et immobile, ait laissé riante l'ame d'un spectateur. C'est quelque chose de si triste, dont l'aspect entraîne avec soi tant de lugubres pensées, que je ne puis me figurer un beau jour là où se trouve un de ces cimetières flottans; il me semble que le ciel de la rade doit être terni sans cesse d'une couche plombée, qu'il n'y peut souffler qu'un vent froid et neigeux : je ne me représente pas un rayon de soleil éclairant un ponton.

Et ce n'est encore que l'idée superficielle; mais s'il vous eût été réservé d'entrer là dedans, grand Dieu! d'y entrer avec Jean Marie à cette funeste époque! .. Oh! je vous préviens que vous y seriez mort avant peu ou de souffrance, ou de désespoir, ou de honte, si vous n'avez une force morale à l'épreuve de toute secousse humaine,si mieux encore vous n'avez une de ces natures abjectes sur lesquelles glisse le malheur.

C'était près de Plymouth; le vieux navire, fortement amarré, semblait dormir au milieu de ses gros câbles. lorsque le mousse y aborda. A peine il eut descendu l'escalier, que sa respiration s'interrompit à l'air méphétique qui s'exalait de cet étroit espace où huit cents hommes gisaient entassés. Deux mètres de long sur un demi-mètre de large, c'est la place de chacun. Soyez gros, soyez mince, votre surface légale est ainsi tracée par l'amirauté : tant pis pour vous ou vos voisins, si l'amirauté n'est pas d'accord avec vos différentes structures.

Jean-Marie comprit du premier coup-d'œil qu'il était jeté dans un monde à part, dans des mœurs tout exceptionnelles. Sa vie avait déjà reçu tant de reflets variés, que cette nouvelle teinte lui parut moins extraordinaire. Ce ne fut pourtant pas sans un douloureux étonnement qu'il observa les détails de cette hideuse existence, les nombreux effets de l'extrême misère, depuis le crime le plus ignoble jusqu'à la plus sublime vertu. Curieux spectacle s'il n'eût été horrible! L'égalité dans sa rigide acception : officiers, soldats et matelots, pêle-même; plus de grades, plus de distinctions sociales; mais là aussi ces supériorités de tous les lieux, l'argent, l'industrie et la force physique; celle encore de l'esprit, quand il s'applique à dominer ou amuser les autres. En voici un qui improvise un discours patriotique; un autre à côté joue une farce de tréteaux; il y a des bravos pour tous deux. Ils auront des défenseurs à la première violence; le groupe d'oisifs qu'ils savent émouvoir a besoin d'eux; c'est leur patronage. Il y a des gens solitaires qui dessinent : peut-être se forme un grand peintre! Il y en a qui grattent des os pour vendre cette poussière à qui en veut retirer de la graisse. Plus loin c'est une voix sépulcrale qui propose un petit cornet de sel pour une ration de pain : cet homme a perdu la sienne au jeu, et n'a pas mangé la veille. Ailleurs, un mort que l'on cache avec soin, sur lequel on jette du vinaigre; car il est là depuis trois jours, et il est important que les Anglais ne le *sentent* pas, pour que sa ration vienne toujours. Au bout de la batterie, un atelier silencieux qui fabrique la poudre: savez-vous pourquoi? pour faire sauter le ponton... Çà et là circulant comme des ombres, la face hâve et maigrie, la barbe longue, ceux qu'on nomme *les Romains*, drapés d'une couverture de lit, nus du reste de la tête aux pieds; leurs vêtemens ont été vendus pour du tabac ou de l'eau-de-vie. Et le théâtre de ces scènes est double, il y en a un semblable au dessous, plus humide et plus sombre; et pour seul public qui regarde, deux canons chargés à mitraille, prêts à tout écraser au moindre bruit.

En lieu pareil, il y a peu de pitié; c'est cela qui brise l'ame quand l'on y entre. Pas un regard consolateur à espérer; l'ancienne infortune, déjà endurcie, a oublié le désespoir de l'infortune récente. Une question au plus, et votre accueil est fait. S'il vous échappe une question sur l'horreur de ce séjour, on répondra : — J'y suis depuis cinq années... Jean-Marie se trouva bien seul dans ce chaos d'égoïsme grossier; enfant et faible, sans appui, que devenir? Il rechercha quelques prisonniers de son âge; ils étaient tous si abrutis que cette ressource lui manqua. Par bonheur, un capitaine de frégate, que l'ennui dévorait, voulut se distraire à lui apprendre à lire. Le mousse fit de rapides progrès et se créa un protecteur dans son maître. Ce fut un doux moment pour son cœur que celui où il put épeler la première fois le petit billet d'Antoinette, ce même papier qui avait servi d'enveloppe aux quinze louis! Cette ligne dont il s'était fait naguère expliquer le sens, comme il aimait à en suivre maintenant les caractères, à les assembler, à les comprendre! C'était son exercice de prédilection, ce qui sans doute échauffa son zèle pour l'étude.

A cette occupation se joignit une pensée, celle qui germe dans l'esprit de tous les captifs, celle peut-être qui les fait vivre, la pensée de l'évasion. Depuis un mois que le mousse était dans ce cloaque, il n'avait guère osé s'éloigner du capitaine; mais celui-ci avait un de ces caractères résignés, inactifs, mal faits pour les entreprises hasardeuses; il était d'ailleurs suffisamment pourvu d'argent, et Jean-Marie s'imagina que c'est auprès des plus malheureux qu'on doit chercher des moyens d'abréger le malheur. Il se risqua donc un jour à une excursion loin de sa place habituelle; il pénétra dans les groupes animés où des figures sinistres semblaient lui indiquer une délibération de hardis complots; il cherchait une part au succès, prêt à fournir aussi sa part dans l'œuvre. Tout à coup il se sentit durement saisir le bras. Un *Romain* colossal, qui le tenait de son poignet décharné, lui apparut alors, le geste menaçant, et un atroce sourire sur les lèvres.

— Te voilà donc, petit brigand ;.., s'écria le spectre

Jean-Marie tomba presque en défaillance : il retrouvait M. Talec.

AUGUSTA KERNOC.

(*La fin au prochain numéro.*)

MŒURS PARISIENNES.

Dernièrement on remarquait beaucoup de lumières aux quatre croisées d'un appartement situé au second dans une maison de la rue Grenétat; cela n'avait pas le faste, le brillant du cercle des étrangers, mais cependant cela annonçait quelque chose : ces quatre fenêtres, bien également éclairées, avaient un air de fête, et les laborieux habitans de la rue Grenétat, qui n'ont pas l'habitude de faire de grandes dépenses d'éclairage, même dans leurs boutiques, se disaient en regardant les quatre croisées qui faisaient honte au réverbère :

— Certainement il y a ce soir quelque chose d'extraordinaire chez M. Lupot!

M. Lupot est un honnête négociant retiré du commerce depuis peu de temps. Après avoir vendu pendant trente ans de la papeterie, sans avoir une seule fois eu recours à un voisin ou à un ami pour les paiemens de la fin du mois, M. Lupot, ayant amassé 8,000 fr. de rente, avait vendu son fonds et quitté le commerce pour se livrer aux douceurs de la vie domestique ; pour être aux petits soins près de son épouse, Mme Félicité Lupot, femme essentiellement nonchalante, qui était fort bien placée dans un comptoir, tant qu'il ne s'agissait que de rendre la monnaie de cent sous, mais qui perdait la tête lorsque cela allait plus loin. Cela ne l'avait pas empêchée de faire le bonheur de son mari (ce qui prouve qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de l'esprit pour cela), et de lui donner une fille et une garçon.

La demoiselle était l'aînée; elle venait d'atteindre sa dix-septième année, et M. Lupot, qui n'avait rien négligé pour l'éducation de sa fille, se flattait de lui trouver un mari ailleurs que dans les pains à cacheter. D'autant plus que Mlle Célanire ne montrait aucun goût pour le commerce, et se croyait une vocation décidée pour les beaux-arts, depuis qu'elle avait fait à douze ans le portrait de son père en berger avec du crayon rouge, et parce qu'un an plus tard elle avait joué de mémoire : *Je suis Lindor*, sur le piano.

M. Lupot était fier de sa fille, qui était peintre et musicienne, qui était d'un pouce plus grande que son père, qui se tenait droite comme un soldat prussien, qui faisait la révérence comme Taglioni, qui avait le nez aquilin trois fois long comme les nez ordinaires, une bouche dans le même genre, et des yeux si malins, si espiègles, qu'on ne les trouvait pas facilement.

Le petit Lupot n'avait encore que sept ans; on lui passait tout, vu son extrême jeunesse, et M. Ascagne profitait de la permission pour faire le diable du matin au soir; car son père l'aimait trop pour le gronder, et sa mère était trop nonchalante pour se mettre en colère.

Or, un matin M. Lupot s'était dit :

— J'ai une jolie fortune, j'ai une charmante famille, j'ai une épouse qui ne s'est jamais mise en colère, mais cela ne suffit pas dans ce monde pour être invité, recherché, pour qu'on parle de moi enfin. Depuis que j'ai quitté le papier vélin et la cire à cacheter, ma société ne s'est composée que de quelques amis, anciens marchands comme moi, qui viennent faire la partie de vingt-un ou de loto; mais je veux voir mieux que cela; ma fille ne doit pas vivre dans un cercle si resserré; ma fille a une vocation prononcée pour les arts; je dois recevoir des artistes. Je donnerai des soirées, des thés, des punchs même, si cela est nécessaire; on jouera la bouillotte et l'écarté; car ma fille a le loto en horreur; enfin, je veux que l'on parle de mes réunions, et que Célanire y trouve un mari digne d'elle.

Et M. Lupot avait été près de sa femme qui était assise sur son grand fauteuil élastique, caressant son chat couché sur ses genoux et lui avait dit :

— Ma chère Félicité, je veux donner des soirées, recevoir beaucoup de monde... Nous vivons dans une sphère trop étroite pour notre fille qu

est née pour les arts, et pour notre fils Ascagne qui, je crois, fera parler de lui.

Mme Lupot, sans cesser de caresser son chat, avait répondu :

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait?... Est-ce que je vous empêche de recevoir du monde?... Pourvu que cela ne me cause aucun embarras... D'abord, ne comptez pas sur moi pour faire quelque chose.

— Tu ne feras rien du tout, Félicité, que les honneurs de ton salon...

— Il faudra se lever à toute minute?..

— Tu y mets beaucoup de grace... Moi, j'ordonnerai tout, et Célanire me secondera.

Mlle Célanire, enchantée du projet de son père, avait sauté à son cou, en s'écriant :

— Oh! oui, papa, invitez beaucoup de monde; je vais apprendre des contredanses afin de savoir faire danser, et finir ma tête de Bélisaire que vous ferez encadrer pour ce soir-là.

Et le petit Ascagne écoutait déjà au milieu du salon, en disant :

— Je prendrai du thé, du punch et des gâteaux; je prendrai de tout.

Puis M. Lupot s'était mis en course; il avait été voir les amis de ses amis, des gens qu'il connaissait à peine, et il les avait engagés en les priant d'amener leurs connaissances. M. Lupot avait jadis vendu du papier rose à un pianiste et des crayons à un dessinateur; il s'était rendu chez ses anciennes pratiques, en les priant d'honorer la soirée de leur présence et d'y amener des artistes de leurs amis. Enfin, M. Lupot avait pris tant de peine pour se faire une nombreuse réunion, que pendant quatre jours il avait couru Paris, gagné un gros rhume et dépensé sept livres dix sous de cabriolet. Ce n'est pas tout plaisir de donner une soirée.

Le grand jour, ou plutôt le grand soir était arrivé. On avait allumé toutes les lampes; on en avait même emprunté chez quelques voisins... car Célanire avait trouvé que les trois lampes que l'on possédait ne suffisaient point pour éclairer le salon et la chambre à coucher. C'était la première fois que M. Lupot empruntait quelque chose à ses voisins; mais aussi c'était la première fois qu'il donnait un thé.

Depuis le matin M. Lupot était occupé des préparatifs de sa soirée; il avait commandé les gâteaux, les rafraîchissemens, acheté des cartes, brossé ses tables, relevé ses draperies; Mme Lupot était restée assise dans son fauteuil en répétant :

— Je crains que cela ne soit trop fatigant de recevoir du monde.

Célanire avait terminé son Bélisaire, qui ressemblait beaucoup à Barbe-Bleue, et auquel on avait fait l'honneur d'un cadre gothique, que l'on avait placé bien en vue dans le salon. Mlle Lupot avait une fort belle toilette; une robe nouvelle, les cheveux nattés à la Clotilde; tout cela devait naturellement faire impression sur l'assemblée.

Ascagne avait un petit matelot neuf, ce qui ne l'empêchait pas de faire la culbute dans la chambre, de monter sur les meubles, de toucher aux cartes, de les prendre pour faire des capucins, d'ouvrir les armoires et de mettre la main sur les gâteaux.

Quelquefois la patience échappait à M. Lupot, et il s'écriait :

— Madame, faites donc finir votre fils!...

Mais alors Mme Lupot répondait sans tourner la tête :

— Faites-le finir vous-même, monsieur; vous savez bien que c'est vous qui le grondez.

Huit heures venaient de sonner et personne n'était arrivé. Mlle Lupot regardait son père qui regardait sa femme, laquelle regardait son chat. Le père de famille murmurait de temps à autre :

— Est-ce que notre soirée se passera entre nous?

Et il jetait des regards désolés sur ses quinquets, ses tables, ses apprêts de cérémonie. Mlle Célanire soupirait, regardait sa toilette et se regardait dans la glace. Mme Lepot se contentait de dire avec son indolence habituelle :

— C'était bien la peine de tout mettre sens dessus dessous ici!

Quant au petit Ascagne, il sautait dans la chambre, en répétant :

— S'il ne vient personne, nous aurons bien plus de gâteaux à manger.

Enfin la sonnette se fait entendre. C'est une famille de la rue Saint-Denis, d'anciens parfumeurs qui ont conservé de leur état l'habitude de se couvrir d'odeurs; à leur entrée dans le salon, c'est comme si l'on venait d'ouvrir des cassolettes; une vapeur de jasmin, de vanille, frappe l'odorat; on est étourdi, on en a mal à la tête.

D'autres personnes ne tardent pas à arriver. M. Lupot ne connaît pas la moitié des gens qu'il reçoit et qui lui sont amenés par d'autres personnes qu'il connaît à peine. Mais il est dans l'enchantement, dans le ravissement; on lui dit en lui présentant un jeune fashionable : « Voici un de » nos premiers pianistes qui a bien voulu sacrifier un grand concert pour » venir à votre petite soirée. »

Ensuite, c'est un chanteur de salon, homme délicieux que l'on s'arrache dans toutes les réunions, et qui, quoique fort enrhumé, consentira à faire jouir la société d'une de ses dernières compositions.

Celui-ci est un premier prix du Conservatoire. Boïeldieu en herbe, qui fera des opéras, quand il aura des poèmes qui seront reçus, et que sa musique le sera aussi.

Cet autre est un peintre; il a mis au salon; il a eu un succès fou; on ne lui a pas acheté ses tableaux, à la vérité, mais c'est parce qu'il n'a pas voulu les vendre à des gens indignes de les apprécier. Enfin, de tous côtés, M. Lupot n'aperçoit dans son salon que des gens du premier mérite; il en est étourdi, ravi, transporté; il ne trouve pas assez d'expressions pour leur témoigner le plaisir qu'il éprouve à les recevoir; et pour ceux-là il néglige ses anciens amis, il dérange ses vieilles connaissances, il leur parle à peine; il semble que les nouveau-venus, des étrangers qu'il voit pour la première fois, méritent seuls tous ses soins, toute son attention.

Mme Lupot est lasse de se lever, de saluer et de présenter une chaise. Mais sa fille est radieuse; son mari va et vient du salon dans la chambre à coucher en se frottant les mains comme s'il venait d'acheter tout Paris; et le petit Ascagne ne rentre jamais dans le salon sans avoir la bouche pleine.

Il ne suffit pas de recevoir beaucoup de monde, il faut encore savoir l'amuser; c'est une chose que peu de personnes savent faire, même les plus habituées à donner des réunions. Chez les unes, on s'ennuie, on bâille en grande cérémonie : il faut se borner à une conversation qui n'est ni amicale, ni franche, ni gaie. Chez d'autres, il faut entendre à satiété le maître de la maison, qui, s'il est chanteur ou exécutant, ne quittera pas son piano, de crainte que quelque autre ne se permette aussi de faire plaisir. Il en est aussi qui aiment le jeu et ne reçoivent que pour faire leur partie. Pour celles-là, leur seule affaire est de jouer, et peu leur importe alors que les personnes qui viennent les voir s'amusent ou s'ennuient; elles ne s'en inquiètent pas. Elles jouent; c'est tout ce qu'il leur faut, et elles ne s'occupent plus de leur société, qui s'amusera si elle le peut. Ah! qu'il y a peu de maisons où l'on sache recevoir et amuser son monde! Il faut pour cela un tact, un esprit, une abnégation de soi-même, qui sont bien rares sans doute, puisque si peu de personnes en font preuve quand elles donnent des soirées.

M. Lupot allait et venait de son salon dans sa chambre à coucher; il souriait, saluait et se frottait les mains, mais les nouveau-venus qui ne s'étaient point rendus à l'invitation du bon bourgeois pour le voir sourire et se frotter les mains, commencèrent à dire, même assez haut : « Ah ça... est-ce qu'on passera la soirée à se regarder ici?... Ce sera bien amusant! »

M. Lupot a voulu entamer la conversation avec un gros monsieur qui porte des bésicles, qui a une cravate supérieurement nouée, et qui fait presque continuellement la grimace en regardant la société; on a dit à l'estimable Lupot que ce monsieur, si bien cravaté, était un homme de lettres, et qu'il daignerait peut-être lire ou réciter des vers de sa composition.

L'ancien papetier tousse trois fois avant d'oser aborder le gros monsieur; il se risque enfin à lui dire :

— Enchanté de posséder à ma soirée un homme de lettres... de la force de monsieur...

— Ah! c'est vous, monsieur, qui êtes le maître de la maison?...

— J'ose m'en flatter... avec ma femme... qui est assise là-bas... Voilà ma fille... cette grande personne qui se tient si droite .. elle dessine et touche du piano... J'ai aussi un fils... un petit démon... il vient de passer tout à l'heure entre mes jambes... Oh! c'est un espiègle.

— Monsieur, ce que je ne conçois pas... ce qui me passe... c'est que des personnes qui veulent recevoir du monde puissent demeurer dans la rue Grenetat!... C'est une horreur que cette rue! c'est épouvantable!... de la boue toute l'année!... des embarras de voitures... un quartier sale, bruyant, infect...

— Monsieur, cependant depuis trente ans que j'y suis...

— Ah! monsieur, j'y serais mort trente fois! Quand on loge rue Grenetat, il faut dire adieu aux artistes!... il faut renoncer à la société... car vous conviendrez que c'est un guet-apens que de faire venir un certain monde dans cette rue...

M. Lupot cesse de sourire et de se frotter les mains; il s'éloigne du monsieur à bésicles dont la conversation ne l'a pas amusé, et il s'approche d'un groupe de jeunes gens qui semblent occupés à regarder le *Bélisaire* de Mlle Célanire.

On admire l'ouvrage de ma fille, se dit M. Lupot, tâchons, sans faire semblant de rien, d'entendre les remarques de ces artistes.

Les jeunes gens faisaient, en effet, leurs remarques, qu'ils mêlaient de ricanemens très prononcés.

— Devines-tu ce que c'est que cette tête?

— Oh! ma foi, non!... J'avoue que je n'ai jamais rien vu d'aussi drôle!

— C'est Bélisaire, mon cher!...

— Allons donc!... pas possible!... ça! Bélisaire... c'est le portrait de quelque épicier, d'un parent de la maison probablement.

— Regarde donc ce nez... cette bouche!...

— C'est épouvantable... oser encadrer une telle infamie!... Il faut être bien obtus! bien ignare... ça ne vaut pas le portrait du *Juif errant* que l'on vend pour deux sous en tête de la chanson.

M. Lupot en a bien assez entendu. Il s'éloigne du groupe sans souffler mot; il baisse la tête et va se glisser près du piano.

Le jeune pianiste, qui avait sacrifié un grand concert pour venir à la soirée bourgeoise, venait de s'asseoir devant le piano. Il fait courir ses mains sur l'instrument et s'écrie :

— Ah! quelle épinette!... quel chaudron! Comment voulez-vous qu'on se fasse entendre sur un aussi mauvais instrument... c'est impossible.. Ah! ce *ré!*... ah! ce *fa!*... Cela imite la vielle... et il n'est même pas d'accord!

Et malgré cela le pianiste restait au piano, il jouait toujours, mais i tapait de toutes ses forces, et à chaque instant il cassait une corde; alors il éclatait de rire, en disant :

— Bon, encore une de cassée!... Tout à l'heure il n'en restera plus ...

M. Lupot était rouge jusqu'aux oreilles; il avait bien envie de dire a ...

célèbre artiste : Monsieur, je ne vous ai point engagé à venir passer la soirée chez moi, pour que vous y cassiez toutes les cordes de mon piano; quittez l'instrument si vous le trouvez mauvais, mais n'empêchez pas que d'autres s'amusent dessus

Cependant le bon M Lupot n'osait pas dire cela, ce qui eût été fort rationnel, et il restait à entendre casser les cordes, quoique cela lui fît beaucoup de peine.

Mlle Célanire s'approche de son père; elle est désolée de la manière dont on a traité son piano; elle ne pourra pas jouer son air, mais elle compte se dédommager en chantant une romance, qu'un vieux voisin veut bien lui accompagner avec la guitare.

Ce n'est pas sans peine que M. Lupot parvient à obtenir un peu de silence et d'attention pour sa fille. A l'aspect du vieux voisin et de sa guitare, un rire étouffé s'est emparé de la société; il est vrai que le vieil amateur ressemble à un troubadour de carrefour, et que sa guitare est faite comme les anciens sistres. On est fort curieux d'entendre ce monsieur pincer de son instrument. Il commence en battant la mesure avec son pied et sa tête, ce qui lui donne l'air de ces Chinois qu'on place sur les cheminées. Cependant Mlle Lupot risque sa romance; mais elle ne peut jamais attraper la mesure de son accompagnateur, qui, au lieu de suivre la chanteuse, paraît décidé à ne rien changer dans les mouvemens de sa tête et de son pied. La romance produit un mauvais effet; Célanire n'y est plus, elle a perdu son *sol*, elle perd aussi la tête; et au lieu d'entendre applaudir sa fille, M. Lupot entend des jeunes gens dire en riant :

— On n'en voudrait pas même au café des Aveugles!..

— Je vais faire servir le thé, se dit l'ex-papetier, cela remettra l'assemblée de bonne humeur.

Et M. Lupot court donner des ordres à sa bonne, et la vieille domestique, qui n'a jamais vu tant de monde chez ses maîtres, ne sait plus ce qu'elle fait, et casse les tasses en voulant aller plus vite.

— Manette, avez-vous apprêté ce qui se sert avec le thé? demanda M. Lupot à sa domestique.

— Les gâteaux, la brioche?.. Oui, monsieur, tout est prêt, tout est coupé...

— Il y a encore autre chose que je vous ai expliqué; des sandwich...

— Des cent-suisses, monsieur?

— Des sandwich, c'est une petite friandise anglaise... des tartines de pain coupées minces avec du beurre dessus et du jambon dans le milieu...

— Ah! mon Dieu! j'ai oublié ce ragoût-là.

— Eh! vite Manette, faites-en sur-le-champ pendant que ma fille va servir le thé et la brioche; vous en apporterez ensuite sur un plateau.

La vieille servante court dans sa cuisine en maudissant la friandise anglaise, et se hâte de couper des tartines de pain, de les couvrir de beurre; mais n'ayant pas pensé à acheter du jambon, et craignant d'être trop long-temps pour en aller chercher, Manette cherche dans sa tête comment elle pourrait remplacer la tranche de jambon, et tout en cherchant, elle aperçoit un gros morceau de bœuf froid qui est resté du dîner, et elle se dit : « Pardieu! je vas leur couper des tranches de bouilli et leur mettre ça dans la tartine, ça sera encore ben assez bon!.. avec beaucoup de sel dessus ils prendront ça pour du jambon!.. Avec leur friandise anglaise, ils me font tourner la tête. »

La servante se hâte de mettre son idée à exécution, puis elle entre dans le salon avec un plateau couvert de sandwich de son invention, et elle en présente à la société en disant :

— Qu'est-ce qui veut des cent... choses...

Tout le monde prend ce que l'on a mis à la mode avec le thé. Mais bientôt un murmure général éclate dans l'assemblée : les dames jettent leur tartine au feu, les hommes les posent sur les meubles, et chacun s'écrie :

— Que diable nous fait-on manger là! c'est détestable! ça ne peut pas s'avaler?

— Je crois, Dieu me pardonne, que c'est son pot-au-feu dont ce brave homme veut nous régaler.

— C'est une attrape que cette soirée!...

— Et le thé qui sent la fumée!...

— Et tous les petits gâteaux qui ont l'air d'avoir déjà été entamés!...

— Je crois qu'on veut nous empoisonner...

M. Lupot est au désespoir; il cherche sa servante qui s'est cachée dans sa cuisine, et il n'est occupé qu'à ramasser et à enlever les restans de tartines.

Mme Lupot ne dit rien, mais elle est de fort mauvaise humeur; car elle a mis un chapeau neuf qu'elle croyait qu'on trouverait charmant, et une jeune dame est venue lui dire :

— Ah! madame!... que vous êtes mal coiffée!... mais votre chapeau est de l'ancien régime!... on ne porte plus de ces formes-là...

— Cependant, madame, je l'ai acheté rue Saint-Martin, il n'y a pas deux jours.

— Eh, madame! est-ce dans ce quartier qu'on trouve les dernières modes! allez chez mademoiselle Alexina Laroze, carrefour Gaillon, c'est là que vous trouverez des chapeaux délicieux! des modes nouvelles et de bon goût!... Mais de grâce, madame, ne remettez plus ce chapeau-là... il vous donne cent ans!..

— C'est bien la peine de se fatiguer à recevoir du monde pour entendre de pareilles complimens, se dit madame Lupot, tandis que son mari fait la chasse aux tartines.

Le gros monsieur aux bésicles, qui ne conçoit pas que l'on puisse demeurer rue Grenétat, ne veut cependant pas être venu pour rien; il s'est assis dans un fauteuil qu'il a placé au milieu du salon, et il avertit la société qu'il va réciter des vers de sa composition.

La société ne paraît pas enchantée de l'avertissement, mais elle se range en cercle pour écouter le poète. Celui-ci tousse, crache, se mouche, prend du tabac, éternue, fait lever les quinquets, fermer les portes, demande de l'eau sucrée et passe sa main dans ses cheveux.

Après avoir fait ce manége pendant quelques minutes, l'homme de lettres commence enfin. Il récite ses vers d'une voix à faire casser les vitres; il n'y a que peu de temps qu'il parle, et déjà un fort joli tableau de crimes, de morts, d'échafauds, a été chatouiller les oreilles de la société, lorsqu'un bruit inattendu part de la salle à manger.

C'est le petit Ascagne qui, en voulant atteindre à un baba placé sur une pile d'assiettes, a fait tomber sur lui les assiettes et le gâteau.

M. Lupot court pour connaître la cause des cris de son fils; la société suit le père de famille, n'étant pas fâchée de trouver une occasion pour ne plus entendre le poète; et celui-ci, resté sans auditeurs, se lève d'un air furibond, prend son chapeau et sort du salon en s'écriant :

— Aussi, comment ai-je pu avoir la faiblesse de lire des vers dans la rue Grenétat!

On ramène le petit Ascagne qui pleure parce que deux assiettes se sont brisées sur son nez; et comme on ne fait plus ni musique ni poésie, on se met à jouer, parce qu'il faut bien faire quelque chose.

On établit une table de bouillotte et une autre d'écarté. A l'écarté, on appelle M. Lupot; il faut qu'il parie lorsqu'il manque de l'argent d'un côté; mais M. Lupot, qui n'a jamais joué plus de dix sous à la fois, demeure tout stupéfait quand on lui dit :

— Il manque quinze francs de votre côté...

— Quinze francs!... qu'est-ce que cela veut dire? murmure l'honnête Lupot en regardant les joueurs.

— Cela veut dire qu'il faut que vous fassiez quinze francs de ce côté-là... C'est toujours au maître de la maison à tenir le jeu quand il n'est pas fait.

M. Lupot n'ose pas refuser, il met ses quinze francs et les perd; le coup suivant il en met vingt; enfin, en une demi-heure, le ci-devant papetier perd quatre-vingt-dix francs. Les yeux lui sortent de la tête; il ne sait plus où il en est, et, pour augmenter son désespoir, les parieurs du côté gagnant, en prenant leur argent, renversent et brisent une des carcel que M. Lupot a empruntées pour mieux éclairer sa compagnie.

Enfin l'heure de se retirer est venue : le bon bourgeois la désirait avec impatience. Tout ce beau monde s'en va, sans même dire adieu aux maîtres de la maison qui se sont donné tant de mal pour les recevoir. La famille Lupot reste seule. Madame, accablée de fatigue et piquée de ce qu'on l'a trouvée mal coiffée; Célanire, les larmes dans les yeux, parce qu'on s'est moqué de son chant et de ses dessins; Ascagne, pâle et malade, parce qu'il a beaucoup trop mangé de gâteaux; M. Lupot, l'air consterné et se disant : « J'ai perdu quatre-vingt-dix francs! » La vieille servante, ramassant encore des débris de tartines, en murmurant : « Faites-leur donc des friandises anglaises pour qu'ils les jettent dans tous les coins! »

—C'est fini!... je ne donnerai plus de grandes soirées, dit enfin M. Lupot; je commence à croire que c'est une sottise de vouloir sortir de sa sphère. Quand on médit les uns des autres entre gens de la même classe, cela fait rire, on s'en amuse; mais quand on se frotte à des gens au dessus de soi, leur moquerie blesse, et cela n'amuse plus. Ma fille, décidément je te chercherai un mari dans les pains à cacheter.

PAUL DE KOCK.
(*Musée des Familles.*)

BÉCRI-MOUSTAPHA.

Sultan Mourad IV, dix-septième empereur des Turcs, mort en 1639, était un prince bizarre et capricieux qui joignait aux plus hautes qualités de l'esprit les vices les plus odieux et la plus insigne cruauté. Les historiens racontent qu'il fit mourir, durant les dix-sept années de son règne, quatorze mille hommes hors le champ de bataille. Ses beaux faits d'armes pendant la campagne de Perse et le siége de Bagdad lui valurent le surnom de *Gazi* (vaillant).

Il avait défendu, sous peine de la vie, l'usage du tabac et de l'opium, et maintes fois on le vit punir de sa main ceux qu'il trouvait en contravention à ses ordres. Il arriva cependant qu'un certain fumeur se fit un jour creuser une fosse dans son jardin, afin de pouvoir se livrer sans péril à son goût favori. Il recouvrit cette fosse de fleurs et de gazon, et dans cette retraite il bravait à son aise les défenses du sultan. Mais ses domestiques l'avaient trahi, Mourâd vint le surprendre en flagrant délit, et, après force invectives, il tira son sabre pour lui trancher la tête. Le fumeur, sans perdre sa présence d'esprit, lui répondit dédaigneusement : « Va-t'en, fils de femme esclave; ton édit est fait pour là-haut, et il ne s'étend pas sous terre. »

Mourâd, désarmé par ce sang-froid, pardonna à cet homme, et lui accorda de plus le privilége de fumer impunément.

Sultan Mourâd avait une manie bien plus terrible encore que celle de proscrire les fumeurs et les buveurs d'opium. Il sortait la nuit de son palais, montait sur les plus hauts édifices et s'amusait à tirer sur les passans à coups de flèches. Nul homme parmi les Turcs, excepté le fameux Tozcoparan, ne l'égalait dans l'art de tirer de l'arc, et les désastres qu'il causait dans ces actes de démence etaient aussi terribles que nombreux.

Un soir, il s'échappa incognito du sérail, suivi seulement de son grand-visir,

Moustapha-Pacha, et de quelques affidés, et, armé de son arc fatal, il se fit conduire au sommet de la tour de Galata. Cette tour est située dans le faubourg de Constantinople dont elle porte le nom. Elle se lève à mi-côte et domine tout le quartier qui sert principalement d'habitation aux chrétiens.

Le ciel commençait à disparaître sous les flots de la mer de Marmara, et la grande rue de Galata présentait le coup d'œil le plus animé. Les marchands fermaient leurs boutiques ; les uns descendaient vers le port pour respirer l'air frais et bienfaisant du soir ; d'autres gravissaient la colline de Péra pour aller s'asseoir sous les cyprès du Champ-des-Morts et jouir du spectacle qu'offre à cette heure ce splendide canal du Bosphore, tout sillonné de chaloupes et de kaïcks bondissant sur la pointe écumeuse des vagues.

Le pied de la tour et le petit tertre qui l'environne étaient noirs de passans dont les causeries criardes montaient comme un bruissement confus jusqu'aux oreilles du sultan. Mourâd, appuyé nonchalamment sur son arc, les regardait aller et venir avec un sourire de secrète satisfaction. Il y en avait de toute couleur, de toute taille, de tout âge, de tout sexe, des Francs en haut-de-chausses et pourpoint, des Arméniens avec leur kalpaks évasés, des Juifs aux sales guenilles, des Osmanlis en pantoufles jaunes, et tout chamarrés de poignards de vermeil et de pistolets d'argent. Il considérait tout cela, dédaignant une victoire aussi facile, la corde de son arc détendue, et il faisait des vœux pour que cette foule s'éclaircît et vînt lui offrir un but plus digne de son adresse.

Le sultan demeura dans la même immobilité jusqu'à ce que l'obscurité fût tout à fait descendue sur la ville. La rue escarpée de Galata ne fut bientôt plus éclairée en effet que par la faible lueur du crépuscule. Sultan Mourâd banda son arc, qui ressemblait à un arbre par sa hauteur et le diamètre de son bois, et prenant une flèche des mains de son écuyer, il se tourna vers le grand visir et lui dit :

— Visir, que distinguez-vous là-bas à l'extrémité de cette rue ?

Le visir, qui avait la vue fort mauvaise, et qui n'aurait pas aperçu la mosquée de Sainte-Sophie à trente pas en plein midi, affecta de se pencher sur la tour et d'examiner avec la plus grande attention ·

—Mais votre hautesse, répliqua-t-il, cherchant à deviner sa réponse dans les regards de son maître, n'est-ce pas une femme qui vient vers nous ?

—Imbécile ! murmura le sultan ; c'est un homme et il s'éloigne de nous. Cela n'est pas poli de sa part ; je vais lui envoyer un petit avertissement pour le prier de nous attendre.

En prononçant ces mots, Mourâd décoche sa flèche, et, se retournant vers sa suite :

—Notre homme est tombé ; je suis content de moi. Dieu est grand ! Allons voir où j'ai frappé.

Le sultan et sa suite arrivèrent bientôt sur le théâtre de l'événement. Mourâd sourit de plaisir en montrant à ses compagnons le corps d'un homme étendu en travers de la rue, et qui ne paraissait pas avoir un souffle de vie.

— Voilà qui est singulier, hasarda le grand-visir, je viens de me heurter le front contre votre flèche qui est enfoncée dans le volet de cette boutique. Il faut qu'elle ait traversé cet homme, et cependant elle n'est pas dans sa direction.

Mourâd s'approcha et reconnut sa flèche. Au même instant il vit le cadavre se lever et venir à lui en trébuchant. Il comprit aussitôt qu'il n'avait pas touché son but et que la chute de cet homme avait une autre cause que son adresse au tir de l'arc. Le visir lui cria qu'il eût à se prosterner et à ne pas porter la main sur le sultan.

— Que me fait le sultan, répondit ce misérable déguenillé, qui appartenait à la plus basse classe de la populace : je vaux mieux que le sultan.

— Et qui es-tu donc ? demanda Mourâd.

— Je suis Bécri-Moustapha !

Outré d'une telle hardiesse, le visir faisait déjà signe au porte-glaive de venger l'honneur de son maître, lorsque Mourâd étendit la main.

— Je prends cet homme sous ma protection, s'écria-t-il. Moustapha l'ivrogne (telle est la signification du mot *bécri* en langue turque), que veux-tu de moi, qui suis le sultan des sultans, maître absolu de cette ville de Stamboul et de tout l'empire des croyans.

—Fils de femme esclave, répartit Moustapha, en lui appuyant familièrement sa main sur l'épaule, vends-moi ta ville de Stamboul, vends-moi l'empire des croyans.

— Oui dà, fit Mourâd ; et comment me paieras-tu ?

— Ne t'en inquiète pas, répartit l'ivrogne. Je possède des trésors inestimables auprès desquels toutes les richesses de ton empire ne te paraîtraient que des cailloux vulgaires et sans prix. Les pavés de mon royaume, à moi, sont d'or et d'argent massif. Au lieu de sable et de gravier, les rivières qui arrosent mes jardins roulent de la poussière de diamans. Mon palais est bâti de pierres précieuses ; les fondations en sont d'agate et les murs de topazes transparentes comme les rayons du soleil couchant. Mes chevaux mâchent des mors d'émeraudes et de saphirs, et les étriers de mes palefreniers ont cent fois plus de valeur que le trône sur lequel tu t'assieds.

— Je t'en félicite, interrompit le sultan ; mais me feras-tu la grâce de me montrer cela quand nous aurons conclu notre marché ?

— Mourâd, je te le ferai voir, ou que mon ame n'entre jamais dans le séjour des élus !

Le visir et sa suite poussèrent un cri d'indignation en entendant une telle impiété ; mais le sultan leur imposa silence.

— Tu me feras voir tout cela, Bécri-Moustapha ? et tu me paieras la somme à laquelle mes ministres auront estimé ma ville de Stamboul et mon empire ?

Je te la paierai.

— Et quelle indemnité me donneras-tu si tu venais demain à te dédire ?

— Ma tête.

— Je l'accepte.

En prononçant ces mots, Sultan Mourâd fit signe à quatre officiers de sa suite de prendre sur leurs épaules Bécri-Moustapha, à qui le vin ôtait tout à fait l'usage de ses jambes, et il leur ordonna de le transporter ainsi au sérail tel qu'il était, tout couvert de fange, et sans changer la moindre pièce à ses vêtemens en lambeaux.

Amené de la sorte au sérail, Bécri-Moustapha fut déposé doucement sur un sopha, où on le laissa dormir jusqu'au lendemain.

Quel fut son étonnement, lorsqu'il s'éveilla, de voir au dessus de sa tête, au lieu du misérable plafond de sa cabane, des arabesques dorées, et autour de lui des meubles somptueux et des tapis de la plus grande richesse ! Des cassolettes remplies d'exquis parfums aux quatre coins de la chambre, et l'air extérieur, avant d'arriver jusqu'à lui tout embaumé de ces senteurs diverses, était rafraîchi par des touffes de lilas et de jasmin qui servaient de rideaux à ses fenêtres.

Il crut rêver encore et il se frotta les yeux : il fit quelques pas, voulut toucher tous ces objets pour s'assurer de leur existence et de la sienne ; mais en promenant ses mains sur ses vêtemens sales et déchirés, il ne demeura que trop persuadé qu'il était toujours Bécri-Moustapha.

Il pensa qu'il s'était peut-être introduit dans ce palais à son insu pendant son ivresse, et que si le personnage à qui appartient le palais s'apercevait de sa présence, il n'en serait peut-être pas quitte pour quelques centaines de coups de bâton sous la plante des pieds. Dans sa frayeur, il frappa ses mains l'une contre l'autre en demandant secours à Dieu.

Au bruit qu'il fit, une portière de velours se leva dans le fond de l'appartement, et un homme magnifiquement vêtu parut sur le seuil, un poignard à la ceinture, et tenant dans sa main droite un bâton d'ordonnance garni de lames d'argent.

Bécri-Moustapha resta muet d'épouvante en reconnaissant à son costume le chef des huissiers du sultan.

— Où suis-je donc ? s'écria-t-il.

— Dans le sérail de sa hautesse, lui répondit l'huissier en s'inclinant jusqu'à terre.

Bécri-Moustapha, pâle et hors de lui, se laissa tomber sur le divan, et il ne trouva pas la force d'ajouter une parole. Il semblait qu'on vînt de lui lire sa sentence de mort. Il sentit toutefois la liberté de ses mouvemens lui revenir lorsqu'il vit entrer sur les pas du *maréchal de la cour* une grande foule d'hommes somptueusement habillés ; il en aurait assurément profité pour s'enfuir par quelque fenêtre, à défaut de la porte, si le chef des huissiers ne l'eût retenu par le bras. Alors un des seigneurs s'approcha de Moustapha, et après lui avoir donné le salut musulman.

— Je suis le grand-visir du sultan Mourâd, lui dit cet homme, et je viens vous prier de vouloir bien me conserver vos bonnes grâces. Quand il vous plaira que je vous rende les comptes de mon administration, je prierai votre grâce de vouloir bien faire appeler son indigne serviteur.

Lorsque le visir se fut retiré, un autre s'avança vers Bécri-Moustapha, qui ouvrait de grands yeux et ne comprenait rien à ce manége, et après l'avoir salué comme le premier ministre :

— Je suis le kiahia-bey, dit-il en se prosternant, substitut du visir, chargé d'affaires de l'intérieur et de la guerre ; pacha à trois queues, pour vous servir.

— Je suis le reiss-effendi, murmura un troisième, ministre des affaires étrangères, secrétaire-d'état et chancelier de l'empire. Nous sommes tous aux ordres de votre grâce.

Après les ministres, vinrent à leur tour les officiers du sérail, le porte-glaive, chef des quatre premières chambres des pages, le maître de la garde-robe, qui jette de l'argent au peuple sur le passage du sultan, le garde-clé, le porte-turban, le gardien des essuie-mains, le premier barbier, le cafetier en chef, toute la série des hauts fonctionnaires du palais. Quand arriva le tour du chef des eunuques noirs, Bécri-Moustapha, qui commençait à s'habituer à ces hommages qu'on lui rendait, sans cependant comprendre leur but, fit signe à son huissier que tout le monde eût à se retirer, excepté le dernier dignitaire qu'il désigna pour rester auprès de lui.

Peut-être, pensait-il, vais-je maintenant avoir le mot de l'énigme.

Mais le kislar-agha ne lui laissa pas le loisir de l'interroger avant qu'il eût décliné ses titres et qualités. Il lui apprit donc qu'il avait aussi l'honneur d'être pacha à queues, et de plus administrateur de deux villes saintes, Médine et la Mecque, en même temps qu'il gouvernait les six cents femmes blanches et noires qui formaient le harem du sultan. Après que le kislar-agha eut requis sa protection comme les autres, Bécri-Moustapha la lui promit pleine et entière, à condition qu'il lui apprendrait le motif véritable de cette cérémonie qu'on lui faisait.

— Ne le savez-vous pas ? interrompit le chef des eunuques. Avez-vous donc oublié qu'hier soir, dans la grande rue de Galata, vous avez conclu un marché avec le sultan ?

— Un marché avec le sultan ! s'écria Moustapha ; et lequel s'il vous plaît ?

— Vous avez acheté la ville de Stamboul et tout l'empire des Croyans. L'échéance arrive aujourd'hui, et votre tête est engagée pour caution.

En entendant ces paroles, Bécri-Moustapha arracha sa barbe et son turban, et il se roula par terre en donnant des marques du plus grand désespoir.

— Moi acheter la ville de Stamboul ! disait-il en sanglotant, et aujourd'hui même avoir à en payer le prix au sultan ! Mais sachez donc que je n'ai pas même de quoi me faire enterrer à mes frais.

— Avant qu'il s'écoule une heure, interrompit le chef des huissiers, Sultan Mourâd sera ici, et vous devez remplir les conditions de votre marché. Comme son altesse a sans doute besoin de se préparer pour payer une aussi forte somme, nous allons nous retirer. N'a-t-elle rien auparavant à exiger de son très-humble serviteur ?

Bécri-Moustapha, croyant voir s'entr'ouvrir une porte de salut, supplia qu'on lui permît de retourner à Galata, où, disait-il, il avait oublié sa bourse ; mais le chef des huissiers lui annonça qu'il ne pouvait sortir de la chambre où il se trouvait avant d'avoir vu le sultan. Il se contenta donc de demander un pot du meilleur vin que l'on pourrait trouver, ce qui lui fut accordé.

Bécri-Moustapha chercha au fond de ce vase bien-aimé le courage qui lui manquait. En effet, il n'eut pas plus tôt goûté cette précieuse liqueur, du meilleur crû de Ténédos, que le rouge lui revint à la face et l'assurance dans son regard ; sa bouche, contractée par la frayeur, se détendit peu à peu, et s'empara du plus jovial sourire. Il n'avait pas achevé de boire ce pot de vin, qu'il frappa dans ses mains pour en demander un second, lequel lui fut apporté comme le premier par le chef des huissiers. Presque en même temps on annonça la visite du sultan.

— Soyez le bien-venu ! lui cria Moustapha du plus loin qu'il l'aperçut.

— Que la bénédiction de Dieu t'accompagne ! répondit Mourâd. Es-tu prêt à exécuter notre marché ?

— Je le suis, répliqua Moustapha, en buvant une nouvelle rasade.

Sultan Mourâd le regarda d'un air étonné.

— Je suis aise de te voir une telle assurance ; car on m'avait rapporté que tu te repentais de ton affaire avec moi, et que tu craignais même de ne pouvoir payer la somme que je suis en droit de te demander.

— Ceux qui t'ont fait de tels contes sont assurément des calomniateurs ; jamais au contraire, je ne fus plus satisfait de mon marché. Sultan Mourad, congédie ton monde, et prends place à côté de moi sur ce divan, car j'ai hâte de terminer notre petite affaire.

Le sultan, de plus en plus étonné, fit un signe, et on le laissa seul avec ce singulier personnage.

— Où est ton or ? dispose de mes serviteurs pour le faire porter ici. De mon

ôté, je vais faire venir mes ministres, qui te diront à quelle somme ils ont évalué na ville de Stamboul, et mes royaumes d'Europe, d'Asie et d'Afrique.

— Cela est inutile, interrompit Moustapha. Pour te donner toutes les richesses lu monde, celles du ciel et celles de la terre, pour te mettre en possession du bonheur que les élus goûtent dans le sein de Dieu, je n'ai que ce talisman à te présenter.

En parlant ainsi, Bécri-Moustapha offrait au sultan le second vase qu'il avait ait apporter, tout rempli jusqu'au bord de vin de Ténédos.

— Et que faut-il faire de cette liqueur? demanda le sultan.

— La boire, répondit Moustapha ; puis il remplit jusqu'au bord deux coupes de vermeil dont il offrit l'une à Mourâd.

Le sultan se laissa persuader, et voulut, pour la première fois de sa vie, faire l'essai de ce breuvage, malgré les défenses du prophète. Il n'y eut pas plus tôt goûté qu'il sentit une douce chaleur parcourir tous ses membres et soulever dans son cerveau les rêves les plus délicieux. Il vida une seconde coupe, et sa raison s'envolant sur les ailes de l'imagination dans le pays des chimères, l'auguste prince des croyans battit la campagne, et resta plongé dans une extase sans pareille, avouant à Moustapha que les grandeurs du trône n'étaient rien auprès de cette nouvelle couronne qu'il venait de lui donner.

Absorbés par leurs visions, le sultan et Moustapha demeurèrent tout le jour à cuver leur vin, couchés tous deux sur des oreillers du divan, pendant que les ministres et les dignitaires de la cour attendaient avec le plus grand sang-froid du monde l'issue de cette interminable conférence.

Vers le soir, Sultan Mourâd se réveilla accablé d'un violent mal de tête. Transporté de colère, il appela ses pages et ses gardes, et il commanda qu'on lui amenât Bécri-Moustapha qui s'était retiré dans une chambre voisine depuis quelques heures, pour ne pas troubler le repos de sa hautesse. Celui-ci arriva plein de confiance et peu intimidé des menaces horribles et des malédictions de son souverain.

—Voilà, mon maître, dit-il en mettant un genou en terre voilà un remède à votre indisposition.

Et en disant cela, il lui présenta une nouvelle coupe de vin.

Mourâd la vida d'un trait, et sa première gaîté lui revint. Il fit venir toute sa cour et commanda que Bécri-Moustapha fût revêtu d'une pelisse d'honneur. Il lui conféra en même temps le titre de *masakib* ou conseiller-privé.

C'est à cette aventure qu'il faut attribuer la faveur dont jouit auprès de Mourad IV Becri-Moustapha, et l'origine de cette funeste passion de l'ivrognerie qui absorba le reste des jours de ce sultan.

Lorsque mourut Becri-Moustapha, Mour âd fit prendre le deuil à toute sa cour, et il ordonna pour son favori le plus somptueux enterrement qui se fût jamais vu à Constantinople. Cette cérémonie aboutit cependant au plus burlesque dénoûment, puisque le lieu de la sépulture assigné par le sultan lui-même fut une taverne, et que l'on y déposa solennellement le corps du défunt entre deux tonneaux.

On a peine à croire que ce soit là ce même Mour âd qui se laissa attendrir sur les malheurs de Bagdad par les chants du poète persan Scha-Kouli, et qui, touché jusqu'aux larmes, révoqua tout à coup, à sa prière, l'ordre qu'il avait donné de massacrer jusqu'au dernier des habitans de cette ville.

ALPHONSE ROYER

Le Miroir magique.

Vers le milieu de l'année 1530, Cornélius Agrippa, le plus célèbre des astrologues de son temps, fut ignominieusement chassé de Paris par ordre de Mme Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême et mère de François Ier.

Le savant se retira à Florence, la ville de tous les arts. Il y vivait en paix, méprisant son siècle superstitieux et persécuteur, tout en se livrant à l'étude des sciences mystérieuses et de la philosophie occulte. La réputation de Cornélius était immense. Pendant plusieurs années, presque tous les souverains de l'Europe s'étaient disputé l'honneur de posséder à leur cour cet illustre médecin. Mais cette faveur dont les puissans du jour se plaisaient à l'entourer ne tarda pas à s'évanouir, car c'était bien plus au talent de l'astrologue qu'au génie du philosophe que tous ces honneurs s'adressaient.

Or, Cornélius n'était pas homme à sacrifier sa véritable gloire pour quelques vains succès; et il préféra vivre dans la retraite, sous le beau ciel de la Toscane, plutôt que de consentir à parader honteusement derrière les grands seigneurs ignorans dont il aurait dû flatter les ridicules passions.

Cependant Cornélius Agrippa continuait ses longues investigations dans les sciences occultes. Une année d'emprisonnement qu'il avait subie dans les cachots de Bruxelles n'avait fait qu'augmenter son amour pour ce genre de philosophie, dont il se croyait destiné à résoudre tous les problèmes. Mais, comme nous venons de le dire, Agrippa travaillait bien plus encore pour sa propre satisfaction que dans le but de se rendre populaire. Aussi était-il bien rare qu'il admît des étrangers à ses mystérieuses initiations, ce qui ne l'empêcha point d'arriver au plus haut degré de popularité; car partout où il avait habité quelque temps, on le considérait non-seulement comme le plus savant des docteurs, mais comme le plus extraordinaire des magiciens.

Le peuple de Florence, enthousiaste comme tous les peuples d'Italie, avait adopté Cornélius Agrippa, et bien que celui-ci ne parût que rarement en public, il n'était question que de lui dans la grande cité des Médicis. Depuis quelques semaines surtout, on ne parlait dans Florence que de l'invention d'un miroir magique à l'aide duquel, disait-on, l'astrologue faisait apparaître l'ombre des trépassés et les rendait comme à la vie pendant quelques instans . . . .

. . . .

Sur la fin d'une belle journée d'automne, Cornélius avait suspendu ses travaux et contemplait le coucher du soleil dont les magnifiques rayons disparaissaient derrière les montagnes, comme une majesté qui s'éclipse, mais avec la certitude de revenir bientôt. Il attendait, plongé dans une admiration profonde, l'arrivée des ombres de la nuit et des heures mystérieuses plus favorables à la nature de ses études et à l'accomplissement de ses expériences.

Tout à coup, un homme singulièrement vêtu, et sans doute étranger à la ville de Florence, se présente à lui et demande à l'entretenir. Cornélius hésite d'abord à introduire cet homme dans sa maison ; mais il pense que c'est un voyageur qui vient réclamer l'hospitalité, alors il se hâte de le faire entrer. Mais l'étranger refuse de s'asseoir et déclare qu'il ne vient pas demander des secours dont il n'a nul besoin.

— Que veux-tu donc de moi? dit alors l'astrologue,

— Je viens consulter ton miroir magique, répondit l'étranger.

Le premier mouvement de Cornélius fut de congédier le nouveau venu ; mais il avait remarqué dans tout son extérieur comme des signes de mystère et de fatalité qui lui inspirèrent le désir de connaître ce voyageur, et qui l'empêchèrent de lui opposer le refus commun.

La taille de ce personnage, quoique un peu courbée par la fatigue, était grande et belle. Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, mais son regard avait quelque chose de sinistre et de suppliant. A voir sa tête pâle et ses traits amaigris, on l'eût dit en proie à de grandes douleurs. Il portait le costume oriental; sa taille était serrée par une ceinture de soie, parsemée de caractères bizarres; il avait des sandales aux pieds et portait un baton blanc dans la main.

Quant à son âge, il eût été difficile à Cornélius de le fixer, car dans cet homme les signes de la virilité se confondaient avec les stigmates de la vieillesse; aucune ride ne sillonnait son front et ses joues, mais ses cheveux étaient blancs et tombaient en longues touffes sur une tunique usée.

— Je viens consulter ton miroir magique, répéta l'inconnu, qui s'aperçut bientôt de l'effet qu'il avait produit sur l'esprit de Cornélius. Toute la terre, ajouta-t-il, est remplie du bruit de sa renommée; depuis dix ans je te cherche partout; refuseras-tu d'écouter un vieillard qui supplie et qui a fait trois cents lieues pour arriver jusqu'à toi?

— Sois donc le bienvenu, répondit Agrippa. Mais que peux-tu espérer de moi? Tu le vois, j'ai renoncé au monde et à ses trésors, je suis aussi pauvre que toi, et les longues années que j'ai passées à méditer sur un seul point de la science sont peut-être perdues pour elle et pour moi.

— Que parles-tu de longues années? reprit l'étranger. Eusses-tu passé cinquante hivers courbé sur tes livres et cinquante autres dans la contemplation des œuvres de Dieu, tu ne serais qu'un enfant auprès de celui qui te parle et qui demande tous les jours à l'Eternel de le laisser dormir enfin dans le placide giron du sépulcre. Mais quoi! Agrippa, tu te plains, et tu as reçu d'en haut l'héritage sublime du génie; tu te plains, et pour toi la nature n'a point de secret, la nuit point de mystère, la tombe point de silence...

— Ecoute, Agripa, je suis bien malheureux. Si tu savais mon nom, tu fuirais épouvanté; si tu me connaissais, la tendre pitié que tu as éprouvée à ma vue se changerait en affreuses imprécations, et tu maudirais le misérable qui est venu profaner le seuil de ta porte... Cependant il faut que tu m'exauces maintenant. Puisque tu m'as vu sans frémir, puisque tu m'as écouté sans me chasser avec ignominie, il faut que tu m'accordes une dernière grâce.

— Vieillard, répondit Agrippa, calme tes sens. Si par les suites d'une maladie cruelle tu as été privé de l'usage de ta raison, tu n'as qu'un mot à dire : la médecine est la première science que j'aie étudiée; je suis prêt à employer pour te guérir toutes les ressources de mon art; si tu y consens, je vais essayer sur toi l'usage de certains remèdes inconnus et puissans.

— Plût à Dieu, s'écria l'inconnu, que j'eusse perdu la raison! Plût à Dieu que mes maux fussent près de finir! Mais non, il n'en est pas temps encore, la vengeance de Dieu n'est pas satisfaite. Tout à l'heure, Agrippa, je te dirai qui je suis; ne me presse point encore de tes questions; mais auparavant laisse-moi consulter ton célèbre miroir. Si tu le veux, tu peux rappeler à la vie l'ombre de ma fille, le seul être qui me fut cher, le seul être que j'aimai, le seul que je regrette .... O Cornélius! à moi ce miroir, à moi les traits de ma fille chérie, et après cela mon secret t'appartiendra.

Comme nous l'avons dit, ce n'était qu'avec la plus grande difficulté qu'Agrippa consentait à initier la foule à ses mystérieuses opérations; cependant les paroles de l'étranger lui causèrent une telle impression, qu'il se mit en devoir de satisfaire à ses désirs.

— Quel est le nom de ta fille? dit-il a l'étranger.

— Ma fille, ma chère fille! serait-il vrai qu'il va m'être donné de te revoir encore! Oh! bénis sois-tu, Cornélius!

— Ma fille se nommait Miriam . . . .

. . . .

Agrippa ferma toutes les issues par où le jour pouvait pénétrer dans son appartement; il plaça le vieillard à sa droite et se mit à murmurer quelques vers lyriques composés dans un langage étranger, mais dont voici le sens connu :

1° Tout a été, tout est, tout sera.

2° Le présent, le passé et l'avenir de l'homme ne sont qu'un point dans l'éternité.

3° Rien ne disparaît dans la nature, nos yeux seuls se ferment et ne voient plus.

4° Les hommes sont comme de grands enfans qui, voyant le soleil se coucher et disparaître, pleurent en disant : Le soleil est mort ; mais le lendemain l'astre a reparu.

5° Dieu seul est tout puissant ! il peut quand il veut ressusciter les morts et animer les choses insensibles. La science des miracles est dans sa main droite.

Miriam ! Miriam ! Miriam !.....

Pendant que l'astrologue chantait à demi voix cette sorte d'invocation magique, l'obscurité la plus complète régnait dans l'appartement.

L'étranger, entièrement dominé par l'inspiration dont Cornélius semblait animé, attendait avec foi, osant à peine respirer. Il cherchait à s'identifier avec la pensée du magicien et lui prêtait une religieuse attention.

Tout à coup il lui sembla qu'une lueur miraculeuse s'était introduite au milieu d'eux. D'abord vague et mobile, elle errait par la chambre, comme un point lumineux ; puis la lumière grandit et la chambre s'éclaira par degré.

A mesure que l'astrologue élevait la voix, le jour semblait monter, comme pour se mettre au diapason de ses mystérieuses mélodies.

Enfin, le vieillard crut apercevoir comme un grand miroir qui couvrait entièrement la surface du mur, mais devant lequel passait un nuage épais et sombre.

— Quel âge avait ta fille lorsqu'elle fut réclamée par la tombe ? dit Cornélius.

— Hélas ! s'écria l'étranger, elle allait toucher à sa vingtième année. Mais quand son infortuné père fut maudit, quinze printemps l'avaient à peine caressée de leurs chastes baisers.

D'amers sanglots coupèrent alors la voix du voyageur.

— Du courage ! reprit l'astrologue ; tu n'as plus qu'une réponse à me faire avant de revoir ton enfant. Depuis combien d'années l'herbe humide des tombeaux recouvre-t-elle sa dépouille ?

— Arrête ! s'écria le vieillard ; n'exige pas encore de moi une pareille révélation. Si j'avais la force de te répondre, Cornélius, le charme de ta puissance cesserait à l'instant ; d'autres miracles, plus terribles que ceux que ta parole enfante, viendraient détruire tout à coup l'œuvre de ton génie, et je n'aurais plus qu'à fuir devant ta haine et ta malédiction.

— Qu'il te suffise de savoir, à cette heure, que Miriam est morte depuis bien des années.

..... Alors Cornélius ayant saisi une baguette, à l'aide de laquelle il accomplissait ses évocations magiques, commença à tracer d'innombrables cercles devant le miroir. Mais ce fut en vain : la baguette semblait avoir perdu tout son pouvoir, et la surface du métal restait toujours obscurcie par le nuage. Cependant l'astrologue continua long-temps encore ses gestes fantastiques ; à la fin pourtant, son bras se fatigua tellement qu'il fut forcé de le laisser retomber.

Puis s'adressant au vieillard :

— Qui donc es-tu, lui cria-t-il, toi qui troubles ainsi mes opérations ? Quels sortiléges t'environnent ? Es-tu venu dans ma maison pour m'apporter l'ironie sanglante et l'insulte du défi ? Vois-tu cette baguette enchantée qui va fouiller jusqu'au fond des cercueils les plus oubliés pour ramener sur la terre les pâles ombres de la mort ? Jusqu'ici elle n'avait jamais failli à sa mission. Eh bien, aujourd'hui sa puissance est anéantie. Depuis qu'elle trace dans les airs des orbes multipliés, elle a parcouru un espace de plus de quatre cents années. Vieillard, tu as menti ; jamais tu ne fus père.

L'étranger poussa un long soupir.

— Cornélius, dit-il, pourquoi te hâter ainsi d'insulter à ma misère ? Eh quoi ! ne l'as-tu pas dit :

« Le passé, le présent et l'avenir de l'homme ne sont qu'un point dans » l'éternité. »

— Quatre cents ans ! qu'est-ce que cela ? continue Agrippa ; ta baguette n'a pas encore franchi le quart des années qu'elle doit parcourir.

Le ton solennel et la gravité des paroles sorties de la bouche du voyageur rendirent le courage à Cornélius. Il reprit sa baguette et recommença de nouveaux cercles.

Une période de mille années s'était révolue depuis que le vieillard avait parlé, et pour la seconde fois le bras du magicien allait retomber vaincu par la fatigue.

L'étranger s'aperçut du découragement de Cornélius ; il lui cria de nouveau avec force :

— Continue ! courage ! continue !

Le magicien redoubla d'efforts ; et au bout de quelques instans, le nuage qui voilait le miroir s'abaissa et tomba comme un rideau aux pieds d'Agrippa.

Alors un magnifique tableau se déroula devant les yeux du vieillard. La Terre-Sainte lui apparut tout entière avec ses luxuriantes prairies, ses montagnes couvertes de cèdres, et ses ruisseaux limpides au bord desquels les hautes tiges du palmier se balancent mollement. Les blancs moutons venus de l'Idumée courbaient leurs têtes au fond des longues herbes ou bêlaient, tout joyeux, à l'ombre des palmiers. Puis tout à coup une jeune fille, vêtue à la manière orientale, vint s'asseoir, pâle et silencieuse, sur un tertre verdoyant.

— C'est ma fille, cria l'inconnu, Miriam, mon enfant !

Et il allait se jeter dans ses bras lorsque l'astrologue le retint par un pan de sa tunique

— Malheureux ! qu'allais-tu faire ? garde-toi d'avancer ; chacun de tes pas obscurcirait la glace, et dans un instant tout aurait disparu.

A cette apostrophe, l'inconnu reste immobile et demeure cloué sur le sol ; mais il ne peut retenir le torrent de ses larmes, et il ne cesse d'appeler sa fille.

— Viens à moi, Miriam, viens, mon enfant chérie. Puisqu'il ne m'est pas donné de me jeter dans tes bras, viens toi-même caresser les cheveux blancs de ton vieux père ; viens t'asseoir sur ses genoux, et pleurer avec lui sur sa misère et sur sa honte.

Mais l'ombre restait immobile, et la jeune fille semblait inexorable devant les supplications de son père.

— Eh quoi ! Miriam, et toi aussi tu m'as maudit, toi aussi tu partages contre moi la haine de l'humanité tout entière, et ton œil filial ne se tourne pas vers moi comme pour me dire : « Soyez patient, ô mon père ! un jour viendra où la vengeance de Dieu sera assouvie, et vous dormirez enfin l'éternel sommeil des bienheureux. Un jour viendra où vous retrouverez le repos qui vous fuit maintenant. La terre ne tournera pas toujours pour vous emporter dans son cycle infini, homme de toutes les douleurs, homme de toutes les fatigues, homme de toutes les humiliations. » Miriam, ô ma fille ! en est-ce fait ? ton père est-il maudit pour toujours, dans le temps et dans l'éternité ?

Et le vieillard poussait d'affreux sanglots, et les plaintes les plus lugubres s'échappaient de son ame.

Cependant Cornélius, témoin silencieux de cette miraculeuse entrevue, ne pouvait s'expliquer la cause d'un si grand désespoir. Mais comme à chaque instant sa douleur et ses cris ne faisaient qu'augmenter, il pensa qu'il était temps de suspendre la vision et de le secourir.

— Vieillard, lui cria-t-il, pourquoi livrer ainsi ton ame au désespoir ? Dieu n'est-il pas éternellement juste, éternellement bon, éternellement miséricordieux ? Au lieu de courber ainsi ton front vers la terre et d'invoquer inutilement les créatures impuissantes, que ne lèves-tu ta tête vers la majesté d'en haut, qui seule a la puissance d'absoudre et de pardonner ? Tu parais en proie à d'horribles souffrances, et pourtant, depuis que je t'entends gémir, tu n'as pas encore adressé une prière à celui qui tient dans sa main la source de la paix et des consolations. Quel crime as-tu donc commis devant Dieu et devant les hommes ?

Mais l'inconnu restait sourd à la voix d'Agrippa. Ses yeux, fixés sur le miroir magique, ne pouvaient s'en arracher, et il continuait à appeler sa fille.

— Miriam, Miriam, réveille-toi ; c'est ton père qui t'en conjure. Ne l'abandonne pas ; il n'a plus la force de marcher et de parcourir le monde. Aie pitié de lui, mon enfant... Réveille-toi, réveille-toi... Mais non, elle reste muette ; pas un mot ne sort de sa bouche, pas un sourire de ses lèvres. Miriam, et toi aussi tu m'abandonnes !... Eh bien ! puisque tu refuses de venir à moi, c'est à moi de me jeter dans tes bras

A peine il achevait ces mots, qu'oubliant les ordres du magicien, il se précipita vers le miroir pour embrasser sa fille. Soudain un grand bruit se fait entendre, le nuage reparaît, et la vision s'efface entièrement. Alors le vieillard, comme frappé du tonnerre, tombe raide sur le pavé.

Cornélius s'empressa de le relever, et se préparait à lui prodiguer les secours de son art, lorsque le vieillard retrouva subitement ses forces et se mit à marcher, comme si quelque chose de surhumain se fût agité en lui et l'eût galvanisé.

Maintenant, dit-il à Cornélius, tu vas savoir qui je suis. Décroche ce tableau, qui représente la passion de celui que tu nommes le Sauveur, et qui m'a maudit à tout jamais. Vois-tu ce divin condamné succombant sous le poids de l'instrument du supplice, et gravissant avec des efforts inouïs la pente du Calvaire ? Vois-tu les saintes femmes pleurant et gémissant à l'aspect de toutes ces douleurs, de toutes ces humiliations ? Eh bien ! Cornélius, regarde-moi, j'ai bravé tout cela. La résignation du Sauveur m'avait rendu jaloux, les larmes des saintes femmes m'avaient rendu furieux. Je m'avançai vers le Christ... Ne frémis pas ainsi, Cornélius, car depuis quinze siècles j'expie mon forfait Je m'avançai vers le Christ, j'insultai à sa misère, je baffouai ses larmes, j'eus envie de souffleter son visage divin !... En est-ce assez, Cornélius ? As-tu besoin d'en savoir davantage ? Faut-il te dire qui je suis ? N'as-tu pas reconnu Ahasvérus le maudit, Ahasvérus le Juif errant ?... »

A ces mots, le vieillard reprit son bâton, jeta un long regard sur le magicien et disparut. . . . .

Depuis cette aventure, Cornélius Agrippa brisa son miroir magique ; il ne s'occupa plus de sciences occultes, de divination et de magie. Il quitta Florence et vint s'établir à Grenoble, où il voulut enseigner la médecine et la philosophie.

Mais la fatalité semblait le poursuivre depuis le jour où il eut le malheur de recevoir dans sa maison Ahasvérus le Juif errant. Rien de ce qu'il entreprenait ne pouvait réussir. Autrefois, recherché par les princes et les grands de la terre, il n'avait qu'à choisir sa résidence parmi toutes les cours de l'Europe Ensuite, abandonné, persécuté, il parvint à peine à réunir quelques élèves autour de lui.

Enfin il fut obligé de se retirer dans un hôpital, où il mourut de misère et de faim à l'âge de quarante-neuf ans.

(*Le Feuilleton mensuel.*)

Le *Te Deum* de Lesueur.

ÉPISODE DE 93.

Lesueur venait d'être incarcéré pour s'être permis de faire de la musique religieuse. Sous le coup d'une pareille accusation, il devait nécessairement périr, lorsque, pour son bonheur, un des chefs du district des Jacobins, exalté clubiste et le plus sanguinaire, en apparence du moins, de tous les terroristes du temps, aperçut notre jeune maître de chapelle dans le préau de la prison.

— Que fais-tu ici, aristocrate? lui dit-il avec un grand éclat de voix.

— Je compose un *Te Deum*, répondit Lesueur sans s'émouvoir.

— Oh! un *Te Deum!* ajouta le féroce tribun de carrefour; sans doute tu le destines à célébrer le triomphe de la république sur ses anciens maîtres, crossés et enrubanés?

— Non; c'est un *chant d'actions de grâces* que je prépare pour le jour où je serai délivré de cette abjecte demeure, dit Lesueur en baissant la voix.

Pendant cette conversation, que Chénier, car c'était le nom du nouveau venu, semblait affecter de tenir sur un ton tres élevé, la foule des prisonniers s'était éloignée afin d'aller répondre au terrible appel qui, en laissant un vide dans les cachots, glaçait de terreur ceux qui continuaient à habiter ces espèces de tonneaux des Danaïdes, toujours vides et pourtant toujours remplis.

Chénier, se voyant presque seul avec Lesueur, lui dit avec émotion :

— Avez-vous pu croire, mon cher maître, que moi, Chénier, votre premier contre-bassiste aux Saints-Innocens et à Notre-Dame, j'étais assez malheureux pour oublier tout ce que je vous dois? Non! et si j'osais, si je ne craignais d'être entendu, je vous dirais que, grâce au rôle apparent de terroriste que je joue ici depuis six mois, j'ai sauvé plus de soixante têtes bien chères aux arts.

Lesueur, confiant et bon, et d'ailleurs résigné à subir le sort qu'il plairait au ciel de lui réserver, écoutait Chénier avec distraction; artiste avant que d'être prisonnier, il était plus occupé du développement de son *Te Deum* que de sa propre conservation.

Cependant il serra la main de Chénier avec un mouvement de profonde reconnaissance; et ce dernier se hâta d'aller au club afin de préparer les opinions en faveur de son illustre protégé.

— Citoyens, dit Chénier le soir même à une foule d'artisans et de septembriseurs, un citoyen plein de talent, de jeunesse et d'amour pour la république, gémit dans les fers, où, afin de se consoler, il écrit un *Te Deum* destiné à célébrer les victoires de nos armées triomphantes... Souffrirez-vous plus long-temps que le Tyrtée de la nation, que l'ami de l'auteur du *Chant du Départ*, que celui qui a vu Gossec orchestrer l'immortelle *Marseillaise*, soit privé plus long-temps du bonheur de respirer l'air de la liberté?

— Non! non! nous ne le souffrirons pas, s'écrièrent mille voix.

— L'enfant de chœur a raison! (C'était un sobriquet resté à Chénier à cause de ses premières fonctions juvéniles aux Saints Innocens.) Allons au comité de salut public réclamer la mise en liberté...

— De... de qui enfin? dit un loustic du club.

— De Lesueur! répondit Chénier, du petit-neveu d'un peintre dont le génie a honoré la France! »

Bientôt la démarche des clubistes eut un prompt et favorable résultat; et Chénier, haletant de bonheur et de joie, se jeta dans les bras de Lesueur, en lui remettant l'ordre signé qui rendait à la société un des plus dignes ornemens, et aux arts celui qui devait tant contribuer à leur gloire!

Devenu plus tard surintendant de la chapelle de la couronne relevée par Napoléon, Lesueur n'oublia jamais ce qu'il devait à Chénier; et la chapelle impériale, celle de Louis XVIII et Charles X, ainsi que le Conservatoire, le comptèrent, grâces à lui, parmi leurs membres les plus habiles et les plus honorables.

Quant à ce *Te Deum*, commencé sous les voûtes humides d'une prison, il a servi à célébrer tour à tour la victoire d'Austerlitz, en 1802; la conquête d'Alger, en 1830; le salut de la famille royale, après l'attentat Fieschi en 1836; et enfin, en 1838, la naissance du comte de Paris.

(*Gazette des Femmes.*)

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— Un gentilhomme de la chambre maltraitait un valet de pied de Louis XIV. Le roi, entendant des cris derrière le carrosse, demande ce que c'était. « Ce n'est rien, sire, répondit le gentilhomme, ce sont deux de vos gens qui se battent.»

— Un sot, connu par ses naïvetés, disait en parlant du naufrage d'un vaisseau que le bâtiment avait *pris le mors aux dents*. — C'était le même qui, pour exprimer la rapidité avec laquelle s'était élevé un ballon, disait qu'il allait *ventre à terre*.

— Une dame se désolait de n'avoir pas eu d'enfans. « C'est bien fâcheux, lui dit un monsieur; et madame votre mère en a-t-elle eu? »

— Fontenelle représentait à une femme dévote, d'une propreté très recherchée, qu'elle prenait une peine bien inutile, attendu la sévérité de ses principes. « Que sait-on? lui répondit-elle, on peut rencontrer des insolens. »

— Un Gascon entre dans une auberge et dit : « Faites-moi cuire un œuf à la coque; et, du bouillon, vous en ferez de la soupe à mon domestique. — Diable! dit l'hôte, le bouillon d'un œuf ne sera pas succulent! — Hé, hé! reprend le Gascon, mettez-en deux, je les mangerai bien. »

— Lulli entendant chanter à une messe un air qu'il avait composé pour l'Opéra, se mit à dire : « Seigneur, je vous demande pardon, je ne l'avais pas fait pour vous. »

— Une demoiselle de quatorze ans, remplie d'esprit et de grâces, paraissait triste depuis quelques jours. Sa tante, qui l'aimait beaucoup, lui demanda la cause de son chagrin : « C'est, je crois, répondit la jeune fille, que la raison me vient. »

— Un individu en accoste un autre au coin d'une rue en lui demandant bourse ou la vie. « Tiens, s'écrie le second, c'est précisément ce que j'allais avo l'honneur de vous demander. »

— Un homme de condition était tombé malade en Auvergne, dans une terre éloignée de tout secours. On lui proposa d'envoyer chercher le médecin de Clermont. « Je n'en veux point, répondit-il, qu'on aille plutôt chercher le chirurgien du village. il n'aura peut-être pas la hardiesse de me tuer. »

— François Ier, désirant élever l'un des plus savans hommes de son temps aux premières dignités de l'église, fut curieux d'apprendre de lui s'il était gentilhomme. « Sire, répondit l'abbé, ils étaient trois frères dans l'arche de Noé, je ne sais pas bien duquel des trois je suis sorti. »

— On annonçait à Benserade la mort d'une veuve riche, vieille et très ridicule : « On l'enterra hier, disait le conteur. — C'est dommage, dit Benserade, avant-hier c'eût été un bon parti. »

— En 1831, la *Caricature*, publiée par M. Ph...., faisait une guerre fort rude aux parvenus de 1830. M. V... était de ceux dont la figure revenait sans cesse travestie dans les bouffonneries pittoresques de la *Caricature*. M. V...., apercevant un jour Ph... au foyer de l'Opéra, l'aborde et lui dit : « Vous en voulez donc bien à ma figure? » Ph..., sans se déconcerter : « J'en veux à votre gouvernement; et, pour lui faire la guerre, je ne connais pas de meilleur moyen que d'attaquer les hommes les plus éminens parmi ceux qui le défendent. Je fais comme Samson, je cherche à ébranler les colonnes du monument. C'est différent, » dit M. V..., dont la naïve vanité trouvait son compte à cette explication.

— Un médecin célèbre a pour homme d'affaires un huissier auquel il donne à recevoir les comptes de ses visites médicales. Un de ses malades, ayant reçu l'avis de payer un mémoire du médecin, fut fort surpris de voir figurer un tiers dans cette réclamation, et encore plus lorsqu'il vit la qualité de l'intermédiaire. Il s'empressa d'envoyer directement au médecin la totalité de ses honoraires avec cette lettre : « Monsieur, je suis étonné que vous me fassiez demander par un huissier ce que je vous dois. J'avais cru jusqu'ici que le médecin ne communiquait avec son malade que par le canal d'un apothicaire. »

— M. D..., qui est devenu millionnaire et qui a donné son nom à un quartier de Paris, qu'il a fait construire, était, en 1793, un de ces citoyens douteux qui, cherchant une occasion de faire fortune dans le bouleversement, sentaient, en attendant le moment d'acquérir, le besoin de conserver. Or, M. D... craignait de devenir l'objet des rigueurs de cette époque, rigueurs qui atteignaient rarement, quoi qu'on en ait dit, les bons citoyens. M. D..., étant donc de ceux qui pouvaient être dénoncés par la clameur publique et poursuivis par la justice révolutionnaire, trouva un expédient admirable pour ne pas être arrêté : il se fit gendarme.

— Un procureur venait souvent rendre à Bautru des visites peu agréables. Un matin que cet homme se présenta, Bautru lui fit dire par son valet qu'il était au lit : « Monsieur, il dit qu'il attendra que vous soyez levé. — Dis-lui que je suis malade. — Il dit qu'il vous enseignera quelque remède. — Dis-lui que je suis à l'extrémité. — Il dit qu'il veut vous dire adieu! — Dis-lui que je suis mort. — Il dit qu'il veut vous donner de l'eau bénite. » Force fut de recevoir l'impertun.

— Voltaire se promenant avec un de ses amis, un prêtre, suivi de son escorte, portant le saint viatique, vint à passer. Le philosophe ôte son chapeau; son ami lui demande s'il était réconcilié avec Dieu : « Nous nous saluons, répondit Voltaire, mais nous ne nous parlons pas. »

— Louis XIV disait au duc de Vivonne. « Ne trouvez-vous pas surprenant que M. de Schomberg, qui est né Allemand, se soit fait naturaliser Hollandais, Anglais, Portugais et Français? — Sire, répondit le duc, c'est tout simplement un homme qui essaie de tous les états pour vivre. »

— Le président Hénault avait toujours été coureur d'emplois et de pensions; sur la fin de sa vie il se fit dévot; on vint apprendre cette nouvelle à Voltaire, qui s'écria : « Est-ce qu'il s'imaginerait que les saints sont des gens en place? »

— A tout âge, disait Bacon, on a des raisons pour se marier, car les femmes sont nos maîtresses dans la jeunesse, nos compagnes dans l'âge mûr, et nos nourrices dans la vieillesse. — Swift n'était pas tout à fait de cet avis; et comme on lui conseillait d'attendre que son fils fût plus sage pour le marier, il répondit : « Si mon fils devient sage, il ne se mariera pas. »

— Sous le règne de saint Louis, les mariés ne pouvaient coucher ensemble la première nuit de leurs noces, ni même les deux suivantes, sans en avoir acheté la permission des évêques. « C'était bien ces trois nuits-là qu'il fallait choisir, observe Montesquieu, car pour les autres on n'aurait pas donné grand'chose. »

— Un mari bourgeois vantait beaucoup les robes, les dentelles et les colifichets de sa femme. Quelqu'un qui savait la source de cet étalage lui dit : « Si madame le porte beau, avouez que vous les portez belles. »

— « C'est la paresse des gens d'esprit que j'aime, disait le prince de Ligne; mais les sots paresseux ressemblent à des laquais dans une antichambre; ils deviennent envieux et insolens. »

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— M. le ministre de l'agriculture vient d'arrêter le 30 septembre, ainsi qu'il suit, le prix de l'hectolitre de froment, qui doit servir de régulateur aux droits d'importation et d'exportation des grains et farines : 1re classe, 1re section, 20 fr. 16 c.; 2e section, 20 fr. 5 c.; 2e classe, 1re section, 23 fr. 91 c.; 2e section, 21 fr. 55 c.; 3e section, 17 fr. 78 c.; 4e classe, 1re section, 19 fr. 83 c.; 2e classe, 17 fr. 21 c.

— L'Académie française a renouvelé ses bureaux pour le trimestre courant : M. Ancelot a été nommé directeur, et M. Dupaty chancelier.

— Le ministre de l'instruction publique vient d'accorder à Mme veuve Buret une pension annuelle de 600 fr.

— L'Académie royale des Beaux-Arts a décidé que la somme de 400 fr., provenant de la fondation de Mme veuve Leprince en faveur du meilleur ouvrage de gravure exécuté par un pensionnaire de Rome, serait accordée à M. Brinoux, pour la gravure de la *Vierge-aux-Candélabres*, d'après Raphaël.

— Des fouilles pratiquées pour la construction de nouveaux magasins en arrière de l'église royale de Saint-Denis, ont mis à découvert les vestiges de l'abside et d'un collatéral de l'ancienne église collégiale de Saint-Paul. On a trouvé dans ces ruines un grand nombre de cercueils de plâtre, dans lesquels des pots de terre remplis de charbon étaient mêlés aux ossemens, plusieurs débris intéressans de tombes gravées en creux et d'inscriptions, les morceaux d'un Christ au tombeau exécuté en terre cuite au quinzième siècle, des fragmens de pavé en terre cuite, enfin plusieurs têtes sculptées en pierre qui provenaient des voussures de l'église abbatiale. En dehors de l'église Saint-Paul, les ouvriers ont rencontré un ancien moule de cloche qui contenait encore du métal de l'ancienne fonte. Les fouilles n'ont pu être continuées sur tout l'emplacement de la collégiale de Saint-Paul, mais nous savons que l'architecte de Saint-Denis n'a pas renoncé à les reprendre plus tard.

—Les détails que nous recevons de Fécamp, Ecrainville, Etretat, Grainville, Ymanville, Yport, etc., etc., sur les désastres causés par l'inondation, sont on ne peut plus affligeans. La misère et les maladies, qui en sont les déplorables résultats, présentent le plus désolant tableau.

Le roi, informé de tant de malheurs, a voulu entendre d'une députation qui se rendait auprès du ministre du commerce le récit de cette catastrophe; il a fait demander dans son palais deux honorables citoyens de Fécamp qui en faisaient partie. S. M. les a reçus avec le plus touchant intérêt. La famille royale a voulu participer la première à des actes de bienfaisance de nature à porter immédiatement secours aux indigens qui souffrent.

Le roi a fait remettre, au moment même, à M. le préfet de la Seine-Inférieure, 2,000 fr.; la reine, 500 fr.; Mme la princesse Adélaïde, 500 fr.; Mme la duchesse d'Orléans et le comte de Paris, 500 fr., pour leur être distribués. Le roi a bien voulu recommander tant d'infortunes aux ministres qui disposent des fonds de secours.

— Le *Progressif cauchois* évalue à 400,000 fr. les dommages causés par l'inondation de Fécamp et des environs.

— L'administration ayant appris qu'une nouvelle compagnie se forme dans ce moment pour continuer les recherches de houilles qui ont été entreprises à différentes époques à Luzarches, département de Seine-et-Oise, croit devoir rappeler que l'avis des ingénieurs des mines est unanime pour regarder ces recherches comme ne devant conduire à aucun résultat utile : en effet, lors même que la houille existerait sous le bassin de Paris, elle se trouverait à une profondeur telle, que les moyens mécaniques dont l'industrie dispose ne permettraient pas de l'exploiter.

—Un fait rare, bien qu'il ne soit pas sans exemple dans les annales de la médecine, vient de se faire remarquer dans le canton de Chatellerault. M. le docteur Jules Mascarel vient d'extraire dix-huit vers de l'oreille d'un laboureur de la commune de Cenon. Voici les faits, chacun en tirera la conclusion que sa raison ou son savoir lui suggérera : Pendant les dernières chaleurs qui se sont fait sentir et que l'on regrette si vivement aujourd'hui que l'époque des vendanges est arrivée, le campagnard dont nous parlons, occupé au labour d'un champ, sentit une mouche se placer auprès de l'ouverture de son oreille droite. Tout entier au travail qui l'occupait, ce fut quelques secondes après seulement qu'il songea à se débarrasser de l'insecte incommode qui avait pris possession de son oreille. Le lendemain, une démangeaison assez forte se faisait sentir sur la partie occupée la veille par la mouche. Il y posa à plusieurs reprises le petit doigt, l'enfonçant aussi avant qu'il le pouvait dans l'orifice de l'oreille, et ne s'enquit pas davantage de cet événement. Le jour suivant, ce n'était plus une démangeaison qui était là, mais une véritable douleur, et quelques jours après, cette douleur était un mal insupportable. Alors le malade eut recours au médecin. A l'inspection du mal, M. Jules Mascarel aperçut une masse compacte de vers, réunie au fond du conduit auditif. Après une injection d'huile d'olive, il parvint à extraire, à l'aide d'une petite spatule, dix-huit vers provenant de la larve de la mouche connue sous le nom de mouche carnassière. Chacun de ces insectes n'avait pas moins de 7 millimètres de longueur.

— L'ancien ministre d'Achmet, bey de Constantine, Sidi-Ben-Farrack, dit le *Serpent du Désert*, est arrivé à Nogent-le-Rotrou, ville que le ministère lui a assignée pour résidence. Nous lisons à ce sujet, dans le *Glaneur d'Eure-et-Loir* : « Notre ville a, en ce moment, le bonheur de posséder un vrai Bédouin pur sang, ex-ministre de l'ancien bey de la province de Constantine. Son costume étrange, sa longue barbe blanche et ses manières insolites excitent la curiosité générale; et, comme on devait s'y attendre, les bruits les plus bizarres sont répandus sur son compte par les badauds. Les uns disent que c'est un roi détrôné, ayant 10,000 boudjous à dépenser par jour; les autres affirment sérieusement qu'il va transporter à Nogent son harem; qu'il aura, comme le sultan Salomon, 5 à 600 femmes et que, pour maintenir ce nombre d'odalisques au grand complet, il recrutera, au besoin, parmi les beautés percheronnes. »

— L'été que nous venons de traverser datera, dans les souvenirs des hommes, par l'excessive chaleur de la température. Nous croyons donc qu'il n'est pas inutile de reproduire ici le tableau des divers degrés de chaleur indiqués par le thermomètre centigrade, pendant les mois de mai, juin juillet, août et septembre jusqu'au 20 de l'année 1842.

Mai : maximum, 22° 5; minimum, 8° 50; moyenne, 15° 5. — Juin : maximum, 30°; minimum, 9° 5; moyenne, 19° 7.—Juillet : maximum, 25°; minimum, 10 : moyenne, 17° 5.—Août : maximum, 30° 6; minimum, 11° 3; moyenne, 20° 9. — Septembre : maximum, 25° 2; minimum, 8° 5; moyenne, 16° 8.

— Les pluies continuelles ont rendu l'état des routes affreux. Un voyageur, qui arrive de Paris, nous apprend qu'une diligence du Havre à Paris est restée embourbée non loin de Fleury, à la vanne de Rouville, où le chemin est formé de terres nouvellement rapportées. Elle est dans cette position depuis une heure du matin. Plus de quarante rouliers avaient attelé leurs chevaux à la voiture, et, à six heures et demie, ils n'avaient pu l'enlever. (*Journal de Rouen*.)

— On lit dans le *Courrier du Pas-de-Calais*, sous la rubrique d'Ardres, 25 septembre :

« Un pauvre ouvrier couvreur de la commune de Lonches, nommé Condon, âgé de 55 ans et père de six enfans, hérita, il y a un mois, d'un de ses oncles, de la somme de 8,000 francs; celui-ci avait institué Coldon, son légataire universel, et n'avait fait à ses autres parens que des legs modiques. Coldon fit assembler, il y a quelques jours, toute la famille du défunt et leur distribua la somme chacun selon sa fortune; plusieurs voulurent refuser, mais Coldon insista en leur disant : j'ai vécu jusqu'à ce jour de mon travail, et Dieu aidant, je vivrai encore de même; mon cœur me dit que je ne dois point accepter pour moi seul cette somme qui peut servir à soulager vingt familles... non, non, je ne veux pas vivre dans l'aisance, sachant que mes frères souffrent. Une heure après, toute l'assemblée sortait de la maison de cet honnête homme et bénissait celui qui venait de prouver qu'il était digne de la préférence que son oncle lui avait accordée. M. le maire informé de la belle conduite de Coldon l'a visité hier et a fait à son retour les éloges les plus flatteurs de cet homme de bien. »

— Une dame âgée et vivant seule est morte il y a quelque temps à St-Quentin, en dehors de toutes relations de parenté. Le lendemain du décès, un de ses voisins, qui seul avait sa confiance, le sieur Enette, dit Larose, marchand épicier, fit convoquer les héritiers, et, en présence du juge de paix, leur indiqua une cachette où la défunte avait enfoui 7,000 fr. qu'il aurait pu s'approprier d'autant plus facilement qu'il était sur le point de se rendre acquéreur de la maison mortuaire. Cet honorable citoyen voulait se dérober aux éloges, et c'est malgré lui que son nom a été livré à la publicité.

— La salle de l'Opéra de Londres vient d'être achetée par M. Lumley, au prix exorbitant de 105,000 liv. sterl. (2,625,000 fr.), ce qui met le loyer au prix de 136,000 francs par an, pour un théâtre qui ne joue que six à sept mois. Charles Kemble a repris la direction de Covent-Garden; il compte sur le talent et la réputation de sa fille Adélaïde Kemble, depuis peu comtesse de Sartoris, pour y faire de brillantes affaires.

Fanny Elssler, en passant par Londres pour se rendre à Vienne, a, dit-on, déposé à la Banque 120,000 dollars (600 mille francs), fruit de ses travaux en Amérique; elle a laissé à Londres un fondé de pouvoirs, M. Wikoff, pour lui arranger un engagement avec le Queen's-Théâtre pour la saison prochaine; si M. Lumley ne s'en accommode pas, M. Wikoff est autorisé à aller traiter à Paris avec M. Léon Pillet.

— Le *Railway-Times* reproche au célèbre ingénieur John Loke, qu'après une étude approfondie du chemin de fer de Sheffield à Manchester, il en avait estimé la dépense à une somme qui ne dépasserait pas 1,113,500 liv. st., tandis qu'il avait réellement coûté de 2 1/2 à 3 millions de liv. st. A cet égard, les mécomptes des ingénieurs sont fréquens. Le Great-Western-Railway fut d'abord estimé 1 million, plus tard à 2 millions et demi sterl., et maintenant 6 millions paraissent suffire à peine. Le chemin de Londres à Brighton devait coûter, selon le devis, 650,000 liv.; on en a déjà dépensé 2,200,000, et l'on présume que le tout ira bien à 3,200,000 liv. sterl.

— On écrit de Saint-Pétersbourg, 15 septembre :

« Jusqu'à présent toutes les personnes qui voulaient se rendre à l'étranger étaient obligées de prendre un passeport coûtant 25 roubles d'argent pour six mois. Maintenant les familles de propriétaires des gouvernemens de l'Ouest et des provinces Byalstock et de Bessarabie, et celles de la Courlande, possédant des biens à l'étranger, pourront voyager sans passeport, mais seulement pendant quatre mois. Si leur séjour à l'étranger se prolonge au-delà de quatre mois, elles seront obligées de se conformer à la loi générale. »

— Le 7 septembre 1841, on a achevé les travaux d'un puits artésien sur l'esplanade de l'Hôtel-de-Ville de Samarang, à Java, dont le forage avait été ordonné par arrêté du 29 juillet 1837.

Le forage a été poussé jusqu'à la profondeur de soixante-quatorze aunes (mètres) des Pays-Bas, avant qu'on eût atteint une source de bonne eau potable à une profondeur de 71 20. Le puits fournit chaque jour cinquante-deux mille litres d'eau très potable, bonne de goût, dépouillée de toute substance nuisible, comme l'ont prouvé des expériences chimiques. La température de l'eau était de 23 1/2 degrés de l'échelle centigrade; son niveau est à une aune au dessus du sol, et elle s'élève ainsi à 4 45 au dessus du niveau de la mer, à marée haute, et de 5 aunes à marée basse.

BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 16 Octobre 1842. *DEUXIÈME EDITION.* **Deuxième année. — N° 41.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :
1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES
Un an.... 38 f.
Six mois.. 20
Trois mois 11

2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.
Un an.... 20 f.
Six mois.. 11
Trois mois 6

SOMMAIRE.

UN DUEL EN VOYAGE.

En mettant le pied dans l'auberge du village de Staffel, nous crûmes entrer dans la tour de Babel ; vingt-sept voyageurs de onze nations différentes s'étaient donné rendez-vous sur le Righi pour voir lever le soleil; en attendant, ils mouraient de faim ou à peu près, l'hôte, n'attendant pas si nombreuse compagnie, ne s'était pas muni de provisions suffisantes ; aussi n'obtins-je de la société qu'une réception fort médiocre ; j'étais une nouvelle bouche tombant au milieu d'une garnison affamée. Chacun jurait dans sa langue, ce qui faisait le plus abominable concert que j'aie jamais entendu. Dès que je sus ce dont il était question, je pensai qu'il serait brave et magnanime à moi de me venger de l'accueil que m'avait fait la société en lui donnant une preuve de philantropie; en conséquence, je tirai de mon carnier une superbe poule d'eau que j'avais tuée en tournant la pointe de Niederdorf avant d'arriver à Wegghis : ce n'était pas grand'chose; mais enfin, en temps de disette, tout devient précieux.

En ce moment, nous entendîmes, à cinquante pas de l'auberge, le son d'une trompette des Alpes : c'était une galanterie de notre hôte, qui, à défaut d'autre chose, nous donnait une sérénade. Nous sortîmes pour écouter ce fameux ranz des vaches, qui, dit-on, donne au Suisse le mal de la patrie; pour nous autres étrangers, ce n'était qu'une espèce de mélodie assez monotone, qui, en mon particulier, éveillait une idée tout à fait formidable, c'est que, s'il y avait quelque voyageur égaré dans la montagne, les sons de la trompe lui indiqueraient son chemin.

Je communiquai cette réflexion à mon voisin : c'était un gros Anglais, qui, dans les temps ordinaires, devait avoir l'air assez joyeux, mais auquel les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions donnaient une apparence de mélancolie profonde ; il réfléchit un instant, puis il lui parut sans doute que mes craintes étaient fondées, car il se détacha de la société, alla arracher la trompe des mains du berger, et la rapporta à l'aubergiste, en lui disant :

— Mon ami, rangez cette petite instrument, afin que votre garçon ne fasse plus de tapage avec.

— Mais, milord, c'est l'habitude, répondit l'hôte, et généralement la musique est agréable aux voyageurs.

— Dans des temps d'abondance, cela est possible, mais jamais dans des temps de disette.

Il revint à moi.

— Soyez tranquille, me dit-il, je lui ai fait ranger son cor de chasse.

— Ma foi, milord, lui dis-je, j'ai bien peur que ce ne soit trop tard ; si je ne me trompe, j'aperçois là bas une espèce d'ombre qui m'a tout à fait l'air d'appartenir à un nouvel arrivant.

— Oh ! oh ! fit milord ; croyez-vous ?

— Dame ! regardez.

En effet, aux premiers rayons de la lune, nous voyions s'avancer un grand jeune homme qui venait à nous d'un air délibéré, faisant tourner son bâton de montagne autour de son index, à la manière des artistes qui enlèvent des pièces de six liards sur le bout du nez des militaires. A mesure qu'il s'avançait, je reconnaissais mon homme pour un véritable type de commis-voyageur parisien : il avait un chapeau légèrement incliné, des favoris en collier, une cravate à la colin, un habit de velours et pantalon à la cosaque C'était, comme on le voit, la tenue de rigueur.

En arrivant à nous, il changea de manœuvre, et pour nous prouver sans doute sa science acquise dans le service de la garde nationale, et sa vocation naturelle pour les premiers rôles d'opéra-comique, il s'arrêta à dix pas de nous, joignit la voix au geste, et commença, avec son bâton, l'exercice en douze temps : — Portez arme ! présentez arme !

Voilà, voilà, voilà,
Voilà le voyageur français.

Salutem omnibus, — bonjour tout le monde : eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Il y a, mon cher compatriote, répondis-je, que si vous n'arrivez pas avec le secret de la multiplication des pains et des poissons, vous auriez bien fait de rester à Wegghis.

— Bah ! bah ! bah ! quand il y en a pour trois il y en a pour quatre.

— Oui, mais quand il y en a pour quatre il n'y en a pas pour vingt-huit.

— Ma foi, tant pis ; à la guerre comme à la guerre ! Une fois à Lucerne, je n'ai pas voulu m'en aller sans voir le Ghi-Ghi. Seulement, comme il n'y avait plus de guide dans le village, je suis venu tout seul ; ça me connaît, la montagne ; je suis de Montmartre, moi. Cependant, comme la nuit était venue, je commençais à vaguer tant soit peu, quand votre trompette m'a remis dans le chemin du salut. Est-ce vous, mon petit père, qui avez soufflé dans la machine? continua-t-il en s'adressant à l'Anglais.

— Non, monsieur, ce n'est pas moi.

— Pardon, milord, c'est que vous avez l'air d'avoir une bonne respiration.

— Cela être possible, mais je n'aime pas la musique.

— Vous avez tort, — la musique adoucit les mœurs de l'homme. Ohé ! la maison, qu'est-ce que nous avons pour souper?

Et il entra dans l'auberge.

— Il être tout-à-fait trole, fotre ami, me dit un Allemand qui n'avait pas encore parlé.

— Je vous demande pardon, répondis-je; mais ce monsieur n'est pas du tout mon ami, et je ne le connais pas; c'est un compatriote, et voilà tout.

— Dites donc, dites donc, voilà comme vous me soutenez, farceur, dit le nouvel arrivant en reparaissant sur la porte, la bouche pleine et mordant à même une tartine.

— Ne faites pas attention, milord ; ce que je mange, ça ne fait tort à personne ; c'est une rôtie que j'ai trouvé dans la lèchefrite, et que notre voleur d'aubergiste mitonnait pour son épouse ; heureusement que j'ai été jeter un coup d'œil dans la cuisine.

— Eh bien ! quelle nouvelle? dis-je.

— Il y a juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim.

L'Anglais poussa un soupir.

— Milord me paraît avoir bon appétit.

— Je avoir une faim de le diable.

— Alors, reprit le commis-voyageur, je demanderai à la société la permission de découper : en pareille circonstance, j'ai partagé un œuf à la coque entre quatre personnes.

— Ces messieurs et ces dames sont servis, dit l'aubergiste.

Notre hôte avait fait flèche de tout bois ; le potage n'était parvenu à acquérir un volume proportionné aux convives qu'aux dépens de sa consistance, et le bœuf était perdu dans une forêt de persil. Néanmoins, le commis-voyageur, qui, en sa qualité d'écuyer tranchant, s'était placé au milieu de la table, mesura si bien l'un à la cuillère, l'autre à la fourchette, que chacun en eut suffisamment pour se convaincre que ni l'un ni l'autre ne valaient pas le diable.

On servit le rôti, flanqué de quatre plats : le premier contenait une

omelette, le second des œufs frais, le troisième des œufs sur le plat, et le quatrième des œufs brouillés ; il se composait de vingt mauviettes et de la poule d'eau ; le commis-voyageur détailla cette dernière en huit portions à peu près égales, équivalant chacune à une mauviette ; puis, passant le plat à l'Anglais :

— Messieurs et dames, dit-il, chaque personne aura un morceau de poule d'eau ou une mauviette au choix, du pain à discrétion.

L'Anglais prit deux mauviettes.

— Dites donc, dites donc, milord, dit le commis-voyageur, si tout le monde fait comme vous, il n'y en aura que pour la moitié de la table.

L'Anglais fit semblant de ne pas comprendre.

— Ah ! dit le commis-voyageur, confectionnant avec le plus grand soin une boulette de pain de la grosseur d'une noisette, et la plaçant entre le pouce et l'index, comme un gamin fait d'une bille, ah ! tu n'entends pas le français ! attends, je vais te parler ta langue ; *goddem*, vous êtes un goinfre. Et il envoya la boulette de pain droit sur le nez du milord.

L'Anglais étendit le bras, prit une bouteille comme pour se servir à boire, et l'envoya à la tête du commis-voyageur qui, se doutant de la réponse, la saisit à la volée, comme un escamoteur fait d'une muscade.

— Merci, milord, dit-il ; pour le moment, j'ai plus faim que soif, et j'aimerais mieux que vous m'envoyassiez votre mauviette que votre bouteille. Cependant, je ne veux pas vous refuser le toast que vous m'offrez.

Il versa quelques gouttes de vin dans son verre déjà plein.

— Au plaisir de vous rencontrer dans un autre endroit que celui-ci, où nous soyons quatre au lieu de vingt-huit, et où, en place de bouteilles de vin, nous nous envoyions des balles de plomb à la tête.

— Cela être avec la plus grande satisfaction pour moi, répondit l'Anglais, levant son verre à son tour, et en le vidant jusqu'à la dernière goutte.

— Allons, allons, messieurs, dit un des convives, assez comme cela, nous avons des dames.

— Tiens ! dit le commis-voyageur, encore un compatriote ?

— Vous vous trompez, monsieur, je n'ai pas cet honneur ; je suis Polonais.

— Eh bien ! être Polonais,
C'est encore être Français !

— Qui est-ce qui veut de l'omelette ?

Et le commis-voyageur se mit à partager l'omelette en vingt-huit portions avec la même facilité que si rien ne s'était passé.

Il y a une chose remarquable : tous les peuples se battent en duel ; mais nul ne propose et n'accepte un défi aussi légèrement que le Français, et le défi proposé ou accepté, nul ne va sur le terrain avec plus d'insouciance. Pour tous, mettre le pistolet ou l'épée à la main, est une affaire sérieuse ; pour le Parisien surtout, c'est un motif d'exagération et de gaîté : vous voyez deux hommes qui se promènent au bois de Vincennes à cinquante pas l'un de l'autre ; l'un fredonne un air de la *Cenerentola*, l'autre prend des notes sur ses tablettes. Vous croyez que le premier est un amant en bonne fortune, et le second un poëte qui cherche des rimes ; point : ce sont deux messieurs qui attendent que leurs amis décident s'ils se couperont la gorge ou s'ils se brûleront la cervelle ; quant à eux, le mode d'exécution ne les regarde pas, c'est l'affaire de leurs témoins. Il n'y a peut-être pas là un grand courage, mais il y a certes un bien grand mépris de la vie.

Mais nous nous sommes laissés emporter par des généralités hors d'une situation tout individuelle. M. Acide Jollivet, c'est le nom de notre commis-voyageur, n'avait probablement jamais examiné la vie sous le côté désenchanteur. Loin de là, la Providence semblait lui avoir auné des jours de coton et de soie, et comme si, dans la crainte de les voir finir d'une manière inattendue, il voulait mettre à profit les instans qui lui restaient, sa gaîté et son entrain s'étaient augmentés d'une manière sensible depuis la querelle qui venait d'avoir lieu. Quant à l'Anglais, au contraire, il était devenu plus sombre, et sa mauvaise humeur s'était portée spécialement sur le plat d'œufs brouillés qui était en face de lui, et qu'il avait presque complètement dévoré. Au reste, lorsqu'on apporta le dessert, qui se composait majestueusement de huit assiettes de noix et trois assiettes de fromage, et qu'il se fut bien convaincu qu'il n'y avait pas autre chose à attendre, il se leva de table et disparut.

Dix minutes après, l'hôte entra lui-même pour nous prévenir qu'il n'y avait de lits que pour les voyageuses, encore l'Anglais, sans rien dire, s'était-il traîtreusement glissé dans l'un d'eux, de sorte que force était que deux dames couchassent ensemble. M. Alcide Jollivet offrit d'aller vider une cuvette d'eau glacée dans les draps de l'Anglais ; mais la femme et la fille de l'Allemand l'arrêtèrent en lui disant qu'elles avaient l'habitude de partager le même lit.

Dès que les dames se furent retirées, le commis-voyageur vint à moi.

— Ah ! ça, je compte sur vous, me dit-il ; car vous présumez bien que ça n'est pas fini comme cela.

— Bah ! répondis-je, il faut espérer que la chose n'aura pas de suite.

— Pas de suite ! Allons donc ; quand ce ne serait que par amour national. C'est que vous n'avez pas d'idée comme je déteste les *goddem*, moi ; ils ont fait mourir mon empereur. Aussi, je n'ai jamais voulu voyager en Angleterre pour le compte d'aucune maison.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il y a trop d'Anglais.

C'était une raison à laquelle il n'y avait rien à répondre.

— A la bonne heure les Polonais, continua-t-il ; c'est une nation de braves. Où est donc le nôtre ?

— Il vient de sortir.

— Il n'y a qu'un malheur, nous pouvons le dire puisqu'il n'est pas là, c'est qu'ils ont tous des noms !... ma parole d'honneur, il faut être quatre pour les prononcer, et ça devient gênant dans le tête-à-tête.

— Fous êtes dans l'erreur, dit l'Allemand, rien n'être plus facile ; fous éternuez, et fous ajoutez *ki*, foilà tout.

Dans ce moment, le Polonais rentra avec son manteau qu'il était allé chercher ; Jollivet alla à lui. Monsieur, lui dit-il, serais-je indiscret en vous priant, en cas de duel, d'être mon témoin.

— Pardon, monsieur, répondit le Polonais avec hauteur, mais j'ai l'habitude de ne jamais me mêler des affaires de cabaret ; et il alla étendre son manteau au pied du mur et se coucha dessus.

— Eh bien ! mais il est joli, l'enfant de la Vistule, dit Jollivet ; et moi qui avais déjà fait quinze lieues pour voler au secours de la Pologne, quand j'ai appris que Varsovie était prise : ceci est une leçon.

— Chêtre folontiers fotre témoin, cheune homme, dit l'Allemand ; l'Anglais l'a fait tort ; il être la cause que je n'ai pas eu de maufiette.

— Ah ! mainte artêfle ! à la bonne heure, s'écria Jollivet, vous êtes un brave homme : voulez-vous que nous passions la nuit à boire du punch ? Je le fais un peu crânement, allez.

— Ché feux pien, répondit l'Allemand.

— Et vous ? me dit Jollivet.

— Merci, j'aime mieux dormir, répondis-je.

— Liberté, *libertas*, je vais à la cuisine.

— Et moi, je me couche.

— Bonne nuit.

J'étendis à mon tour mon manteau à terre, et je me jetai dessus ; mais quelque besoin que j'eusse de sommeil, je ne m'endormis pas si vite, cependant, que je ne visse rentrer notre commis-voyageur portant à deux mains une casserole pleine de punch, dont la flamme bleuâtre éclairait sa joyeuse figure.

Le lendemain nous fûmes réveillés par la trompe des Alpes. Nous nous levâmes aussitôt, et comme notre toilette n'était pas longue à faire, nous nous trouvâmes prêts à partir pour le Righi-Culm, un quart d'heure avant le jour.

Il y a des descriptions que la plume ne peut pas transmettre, il y a des tableaux que le pinceau ne peut pas rendre ; il faut en appeler à ceux qui les ont vus, et se contenter de dire qu'il n'y a pas au monde de spectacle plus magnifique que le lever du soleil sur ce panorama dont on est le centre, et du milieu duquel, en tournant sur son talon, on embrasse d'un seul coup d'œil trois chaînes de montagnes, quatorze lacs, dix-sept villes, quarante villages et soixante-dix glaciers, parsemés sur cent lieues de circonférence.

— C'est égal, me dit Jollivet en me frappant sur l'épaule, j'aurais été diablement vexé d'être tué, surtout par un Anglais, avant d'avoir vu ce que nous venons de voir !...

Vers les sept heures, nous nous remîmes en route pour Lucerne.

Il était quatre heures du soir à peu près lorsque mon nouvel ami, Alcide Jollivet, entra dans ma chambre au moment où je donnais l'ordre qu'on m'amenât le lendemain matin une barque et des bateliers pour me rendre à Hanstad.

— Un instant, un instant, dit Jollivet, vous ne vous en irez pas comme cela ; vous savez que j'ai un compte à régler avec mon goddem.

— Bah ! lui dis-je, je croyais que vous aviez oublié cette ridicule querelle.

— Merci ! on vous jettera des bouteilles à la tête sans dire gare, et vous croyez que ça se passera comme ça ? Ah ! vous ne connaissez pas Alcide Jollivet.

— Voyons, asseyez-vous là, et causons.

— Avec plaisir. Si je faisais monter un petit verre de kirch, hein !

— J'en ai là d'excellent. Attendez.

— Non, non, ne vous dérangez pas, je le vois... et des verres ?... En voilà. Maintenant prêchez ; j'écoute.

— Hé bien ! mon cher compatriote, croyez-vous que l'insulte que vous avez faite ou reçue soit assez sérieuse pour que vous tuiez un homme ou qu'un homme vous tue, voyons.

— Ecoutez, dit Jollivet en dégustant son petit verre, je suis bon garçon, moi ; — il est fameux votre kirch ; — je ne ferais pas de la peine à un enfant ; je ne suis pas querelleur, attendu que je ne sais pas me battre. — Où l'avez-vous acheté ?

— Ici même.

— Au Cheval-Blanc ?

— Oui.

— Ah ! le père Franz, il ne m'en a point donné de ce coin-là, je m'en plaindrai à Catherine. — Je pensais donc que si c'était avec un Français que la chose fût arrivée, je dirais : c'est bon, c'est bien ; l'affaire ne regarde que nous ; entre compatriotes, ça s'arrange ; personne n'a le droit d'y mettre le nez ; mais avec un Anglais, voyez-vous... D'abord je ne peux les sentir ces Anglais ; ils ont fait mourir mon empereur... avec un Anglais, c'est autre chose, d'autant plus qu'il y avait là des Allemands, des Russes, des Polonais, l'Afrique et l'Amérique : est-ce que je sais, moi ! et qu'on dirait dans les quatre parties du monde que les Français ont eu le dessous ; eh bien ! ça ne doit pas se dire. En France, c'est bien : un Français recule devant un Français, il n'y a rien à dire ; mais à l'é-

tranger chacun représente la France ; ce qui m'est arrivé à moi vous serait arrivé à vous, que vous vous battriez, et si vous ne vous battiez pas, je me battrais, moi. Voyez-vous, à Milan, l'année passée, il y avait un commis-voyageur de Paris, de la rue St-Martin, qui avait manqué d'argent; un Italien lui en avait prêté, il lui avait fait un billet ; au jour dit, il ne l'a pas payé ; le surlendemain je suis arrivé dans la ville; on parlait de ça dans le commerce, on commençait à jaser sur les Français. — Oh ! j'ai dit : halte-là ! c'est un de mes amis; il m'a chargé de payer, je suis de deux jours en retard; c'est ma faute, ce n'est pas la sienne. Je me suis amusé à Turin, j'ai eu tort. C'est cinq cents francs, les voilà : mettez votre *pour acquit* derrière, et donnez-moi le billet.

— Et votre ami, vous a-t-il remboursé?

— Mon ami! je ne le connaissais pas; seulement il était de la rue Saint-Martin et moi de la rue Saint-Denis; il voyageait pour les vins et moi pour les soieries; ça été cinq cents francs de moins dans ma poche; mais le nom de Français est sans tache.

— Vous êtes un brave garçon, lui dis-je en lui tendant la main.

— Oui, oui, oui, oui; je m'en vante, je n'ai pas d'esprit, moi; je n'ai pas grande éducation ; je ne fais pas des drames comme vous, enfin ; car je vous ai reconnu, et puis d'ailleurs votre nom est connu au boulevart Saint-Martin; mais il n'y en a pas un pour m'en revendre en arithmétique ; je sais que deux et deux font quatre, et qu'une bouteille jetée à la tête vaut un coup de pistolet.

— Eh bien! c'est vrai, vous avez raison, lui dis-je.

— Ah! c'est heureux; on a du mal à vous tirer la vérité du ventre.

— Ecoutez, lui dis-je, en le regardant dans les yeux; je ne vous connaissais pas : au premier abord, pardon de ce que je vais vous dire, vous ne m'avez pas inspiré ni l'intérêt ni la confiance qu'en ce moment j'éprouve pour vous.

— Ah! c'est vrai, n'est-ce pas? parce que je suis sans façon; — j'ai des manières de commis-voyageurs; que voulez-vous? c'est mon état ; mais le cœur est solide, voyez-vous, et pour l'honneur national, je me ferais hacher en morceaux.

— Or, continuai-je, ce que vous avez dit de l'importance de notre conduite à l'étranger, je le pense comme vous. Dans un duel, hors de France, un témoin, — c'est un second, c'est un parrain, c'est un frère : si l'homme dont il est la caution ne se bat pas, il faut qu'il se batte, lui. Ainsi, réfléchissez, quand vous m'aurez fait entamer l'affaire; si ce n'est pas vous, ce sera moi. — Maintenant je suis prêt.

— Eh bien! soyez tranquille, allez trouver l'Anglais, de confiance ; arrangez les choses avec lui, comme cela vous conviendra, et puis vous me direz ce qu'il faut que je fasse, et je le ferai.

— Avez-vous de la préférence pour une arme quelconque?

— Moi, je n'en sais pas plus à l'épée qu'au pistolet ; la seule arme que je manie un peu proprement, c'est l'aune : à celle-là, je ne crains pas de rencontrer un maître. — Il est un peu joli, le calembourg, hein!..

— Oui, mais nous ne sommes pas ici pour faire de l'esprit.

— Vous avez raison, parlons peu et parlons bien.

— Aurez-vous du calme sur le terrain.

— Je ne peux pas vous répondre de cela, moi; si le sang me monte à la tête, il faudra que ça éclate; seulement, ça éclatera en avant, je vous en réponds.

— Sacredieu !... fis-je, en frappant du pied.

— Allons, allons, en route, et tout ce qu'il voudra, entendez-vous, depuis l'aiguille à tricotter jusqu'à la couleuvrine.

— Où demeure-t-il?

— A la Balance.

— Et comment l'appelle-t-on?

— Sir Robert Lssly! baronnet! passez par l'Aigle, et prenez l'Allemand avec vous; c'est un brave homme, et puis, je ne suis pas fâché qu'il soit là.

— C'est bien ; attendez-moi ici.

— Ecoutez : si ça vous est égal, je monterai chez moi; j'ai deux mots à dire à ma petite femme.

— Vous êtes marié?

— Marié!... allons donc.

— Très bien!

— Voyez-vous, en rentrant ici, vous prendrez votre bâton de voyage, vous frapperez trois fois au plafond, et je descendrai.

— C'est dit. Laissez-moi seulement le temps de faire un peu de toilette.

— Bah ! vous êtes bien comme cela.

— Mon cher ami, il y a certaines propositions qu'on ne peut faire qu'avec une chemise à jabot et des gants blancs.

— Vous avez raison. Bonne chance, et ne rompez pas d'une semelle; ne cédez pas un pouce. Deux excuses ou du plomb!

— Soyez tranquille

Je m'habillai, tout en pensant à ce singulier mélange d'expressions vulgaires et de sentimens élevés. Ce type, qu'on chercherait vainement, je crois, dans tout autre pays, et qui est si commun en France, m'était déjà connu; mais jamais je n'avais été à même de l'étudier de si près. De ce moment, outre l'intérêt réel que m'inspirait ce brave jeune homme, il y avait encore une curiosité d'anatomiste. Il en est de l'auteur dramatique comme du médecin : dans toute chose, il voit malgré lui le côté de l'art, et, en même temps que son ame se prend, son esprit étudie. Cela est triste à dire; mais, chez l'un comme chez l'autre, il y a une partie du cœur qui est desséché; chez le médecin, c'est celle qui touche à la science ; chez le poète, c'est celle qui touche à l'imagination.

Je trouvai l'Allemand à l'hôtel de l'Aigle; il avait donné sa parole, et, en général, les gens de sa nation ne la retirent point. Il me suivit chez l'Anglais. Arrivés à l'hôtel de la Balance, nous demandâmes sir Robert : on nous dit qu'il était dans le jardin; nous y entrâmes. A peine eûmes-nous fait vingt pas que nous l'aperçûmes au bout d'une allée transversale. Il s'exerçait au pistolet ; derrière lui, son domestique chargeait les armes.

Nous approchâmes lentement et sans bruit, et arrivés à dix pas de lui, nous nous arrêtâmes. Sir Robert était de première force; il tirait à vingt-cinq pas sur des pains à cacheter collés contre le mur, et faisait mouche à tout coup.

— Sacrement!... murmura l'Allemand.

— Diable! diable! fis-je.

— Pardon! dit sir Robert; je n'avais pas vu vous, messieurs, et je faisais la main à moi.

— Mais elle ne me paraît pas trop dérangée, et d'après les trois derniers coups que vous venez de tirer?

— No! no! je être assez content pour moi.

— Nous sommes enchantés de vous trouver dans ces heureuses dispositions, monsieur; l'affaire que nous avons à traiter n'en sera que plus facile à mener à terme.

— Oui ; vous venez pour la bouteille, n'est-ce pas! très bien! je attendais vous.

— Alors, monsieur, je vois que la négociation ne sera pas longue.

— No, elle sera très courte. — Votre camarade, il have le envie de se battre, et moi aussi.

— Alors, monsieur, envoyez-nous vos témoins; car il me paraît que le point principal est convenu, et qu'il n'y a plus à régler que les armes, le lieu et l'heure.

— Oui, oui, cela être tout, et ils seront à le votre hôtel demain à sept heures.

— C'est bien ; à l'honneur de vous revoir.

— Adieu ; adieu. John, rechargez les pistolets.

Et avant que nous fussions sortis du jardin, nous avions la preuve que milord continuait son exercice.

— Savez-vous, dis-je à mon compagnon, que notre adversaire tire le pistolet d'une manière assez distinguée.

— Ia, répondit l'Allemand.

— Je voudrais bien avoir des pistolets de tir, pour voir au moins ce que sait faire notre homme : allons chez un armurier, peut-être que nous en trouverons.

— Moi en afoir.

— Vous! et sont-ils bons?

— Des *Kuchenreiter.*

— Parfait. Allons les chercher.

— Allons.

Nous rentrâmes à l'hôtel de l'Aigle, l'Allemand tira les instrumens de leur boîte ; c'était bien cela. D'ailleurs le nom de l'auteur était écrit en lettres d'argent, incrustées sur leur canon bleu d'azur.

— Oh ! mes vieux amis, dis-je en essayant les ressorts, je vous reconnais ; vous n'êtes pas si brillans que nos joujous de Paris, ni si moelleux que vos confrères de Londres; mais vous êtes bons et sûrs, et pourvu que la main qui vous dirige ne tremble pas, vous portez une balle aussi loin et aussi juste que si vous sortiez des ateliers de Versailles, ou des fabriques de Manchester. Permettez-vous que je les emporte, monsieur! demandai-je à l'Allemand.

— Faites.

— A demain sept heures.

— A demain.

Je rentrai à l'hôtel assez inquiet. L'affaire prenait une tournure sérieuse. L'Anglais avait été calme, digne et poli. Il était évident que c'était non seulement un homme qui se battait, mais encore un homme qui savait se battre. L'offense était réciproque; par conséquent, il n'y avait pas à refuser ou à choisir les armes : le sort devait en décider; et si le sort décidait que le combat aurait lieu au pistolet, je ne voyais pas grande chance pour mon pauvre compatriote. Aussi étais-je là, debout devant la table, tournant et retournant mes Kuchenreiter, sans pouvoir me décider à le faire descendre. Enfin, je voulus voir s'ils étaient aussi bons que ceux avec lesquels j'avais commencé mon éducation : je les chargeai tous deux, et, comme ma fenêtre donnait sur le jardin, je visai un petit arbre qui était à une vingtaine de pas de moi, et je tirai. La balle enleva un morceau d'écorce.

— Bravo ! dit une voix qui partait de la fenêtre au-dessus de la mienne, et que je reconnus pour celle de notre commis voyageur, bravo bravissimo !

Et il se mit à descendre par son balcon pour gagner le mien.

— Eh bien ! mais que diable faites-vous?

— Je prends le chemin le plus court.

— Mais vous allez vous casser le cou, mon cher ami.

— Moi, pas si jeune ! on connaît sa gymnastique, et on s'en sert. Il lâcha la dernière barre de fer qu'il ne tenait plus que d'une main, et tomba sur mon balcon. Voilà ; sans balancier.

— Ma parole, vous me faites peur.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous êtes un grand enfant et pas autre chose.

— Bah! dans l'occasion, on sera un homme, soyez tranquille. Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau?

— J'ai vu notre Anglais.

— Ah!

— Il se battra.

— Tant mieux.

— Nous l'avons trouvé dans le jardin.

— Que faisait-il donc? Le temps des fraises est passé | me semble.

— Il s'exerçait au pistolet.

— C'est un amusement comme un autre.

— Vous ne demandez pas comment il tire?

— Je le saurai demain.

— Mais vous-même; voyons, prenez ce pistolet, il est tout chargé.

— Pourquoi faire?

— Pour que je voie ce que vous savez faire.

— Ne vous inquiétez pas de cela; si nous nous battons, je tirerai d'assez près pour ne pas le manquer.

— Vous êtes toujours décidé?

— Ah ça! vous devenez monotone à la fin.

— C'est bon, n'en parlons plus.

— Et pour quelle heure?

— Mais pour huit heures à peu près.

— Bien; quand vous aurez besoin de moi, vous me frapperez; en attendant, je retourne à mes amours, toujours.

A ces mots, il se mit à grimper comme un écureuil à l'angle de ma fenêtre, regagna son balcon et rentra chez lui. J'employai le reste de la soirée à me procurer des épées et à prévenir un chirurgien. Francesco se chargea, de son côté, de tenir une barque prête : je la louai pour toute la journée.

Le lendemain, à sept heures, l'Allemand était chez moi; derrière lui venaient les témoins de sir Robert. Comme je l'avais prévu, le sort devait décider de toutes les conditions; quant au lieu du combat, ils proposèrent une petite île inhabitée du golfe de Kussnach : nous acceptâmes. Ces préliminaires arrêtés, ces messieurs se retirèrent. Je frappai, comme il était convenu, le plafond avec mon bâton de voyage Alcide me répondit avec le talon de sa botte, et cinq minutes après, il descendit. Lui aussi avait fait toilette; car il avait entendu ce que j'avais dit la veille, et il avait voulu prouver qu'il ne l'avait pas oublié. Malheureusement, sa toilette était des plus mal choisies pour l'occasion à laquelle elle devait servir; il avait un habit à boutons de métal ciselés, un pantalon à raies et une cravate de satin noir surmonté d'un col blanc.

— Vous allez remonter chez vous et changer entièrement de costume, lui dis-je.

— Et pourquoi cela? Je suis tout flambant neuf.

— Oui, vous êtes magnifique, c'est vrai; mais les raies de votre pantalon, les boutons de votre habit et le col de votre chemise, sont autant de points de mire qu'il est inutile de présenter à votre adversaire. N'avez-vous pas un pantalon de couleur sombre et une redingote noire : quant à votre col, vous l'ôterez, et voilà tout.

— Si fait, j'ai tout cela; mais cela nous retardera.

— Soyez tranquille, nous avons le temps.

— Et où l'affaire a-t-elle lieu?

— Dans la petite île de Kussnach.

— Dans un instant, je suis à vous.

En effet, cinq minutes après, il rentra dans le costume indiqué.

— Voilà, dit-il; — costume complet d'entrepreneur de pompes funèbres : il ne me manque qu'un crêpe à mon chapeau; mais ce n'est pas la peine de retarder le départ pour cela. En route, messieurs, en route; je ne voudrais pour rien au monde arriver le dernier.

La barque était à cinquante pas de l'auberge; les bateliers n'attendaient que nous; le chirurgien, prévenu, était à bord. Nous partîmes. A peine fûmes nous sur le lac, que nous vîmes, à cinq cents pas devant nous, le bateau de sir Robert.

— Un louis de *Trinkgeld* (1), dit Jollivet aux bateliers, si nous sommes arrivés à l'île de Kussnach avant la barque que vous voyez. Les bateliers se courbèrent sur leurs rames, et la petite embarcation glissa sur l'eau comme une hirondelle. La promesse fit merveille; nous arrivâmes les premiers.

C'était une petite île de soixante-dix pas de longueur à peu près, au milieu de laquelle l'abbé Raynal, dans un de ses accès de liberté philosophique, avait fait élever un obélisque en granit pour consacrer la mémoire de 1308. Il avait d'abord demandé aux magistrats d'Unterwald de faire ériger ce monument au Grutti; mais ceux-ci l'avaient remercié, en répondant que la chose était inutile, et que le souvenir de leurs ancêtres n'était pas en danger de s'éteindre chez leurs descendans. Il s'était donc contenté de l'île de Kussnach, et il y avait fait dresser son obélisque traversé, pour plus grande solidité, d'une barre de fer dans toute sa longueur. Malheureusement, cette précaution, qui devait éterniser le monument, fut la cause même de sa perte. La foudre, attirée par le fer, tomba quelques années après sur l'obélisque et le mit en pièces.

Le lieu était on ne peut mieux choisi pour la scène qui allait s'y passer. C'était une langue de terre plus longue que large, au milieu de laquelle se trouvent encore les débris du monument de l'abbé Raynal; parfaitement solitaire du reste, attendu que, dans les crues du lac occasionées par la fonte des neiges, l'eau doit la recouvrir entièrement. Je venais de l'examiner dans toutes ses parties, lorsque la barque de sir Robert aborda à l'extrémité opposée à celle où nous nous trouvions. Sir Robert resta au bord de l'eau; ses témoins s'avancèrent vers nous; je fis un pas pour aller au devant d'eux. Jollivet m'arrêta par le bras. Je fis signe à l'Allemand que j'allais bientôt le rejoindre; il s'avança en conséquence à la rencontre de ces messieurs.

— Une seule chose, dit Jollivet.

— Laquelle?

— Promettez-moi que, si le sort nous accorde la faculté de régler les conditions du combat, vous accepterez les miennes. Ce seront celles d'un homme qui n'a pas peur; soyez tranquille.

— Je vous le promets.

— Allez, maintenant.

Je m'avançai vers nos adversaires. Sir Robert leur avait expressément défendu de faire aucune concession; de sorte que nous n'eûmes à nous occuper que des préparatifs du combat. Nous jetâmes une pièce de cinq francs en l'air. Ces messieurs retinrent tête pour le pistolet, et nous pile pour l'épée : la pièce retomba tête; le pistolet fut adopté. On jeta une seconde fois en l'air pour savoir si l'on se servirait des pistolets de l'Anglais qui lui étaient familiers, ou de ceux de l'Allemand qui étaient étrangers à l'un comme à l'autre : cette fois encore le sort favorisa nos adversaires. Enfin, on fit un troisième appel au hasard pour savoir à qui appartiendrait de régler le mode du combat; cette fois le sort fut pour nous. J'allai trouver Jollivet.

— Eh bien! dis-je, vous vous battez au pistolet!

— Très bien.

— Sir Robert a le droit de choisir ses armes.

— Ça m'est égal.

— Maintenant c'est à vous de régler le combat.

— Ah! dit Jollivet en se levant, eh bien! dans ce cas-là nous allons rire : je veux, entendez-vous bien? je puis dire : je veux : car j'ai votre parole; je veux que nous marchions l'un sur l'autre, un pistolet de chaque main, et que nous tirions à volonté.

— Mais, mon cher ami...

— Voilà mes conditions, je n'en accepterai pas d'autres.

Je n'avais rien à dire; j'étais lié par ma promesse. Je transmis ma mission aux témoins de sir Robert; ils allèrent le trouver. Après quelques mots échangés, l'un d'eux se retourna :

— Sir Robert accepte, dit-il. Nous nous saluâmes réciproquement. J'allai chercher les pistolets dans la barque et je les apportai. Je commençais à les charger, lorsque Jollivet me prit par le bras!

— Laissez faire la besogne à votre ami, me dit il; j'ai deux mots à vous communiquer.

Nous nous écartâmes.

— Je n'ai personne au monde, et si je suis tué, par conséquent personne ne me pleurera, si ce n'est pourtant une pauvre fille qui m'aime de tout son cœur.

— Lui avez-vous écrit?

— Oui, voilà une lettre. Si je suis tué, faites-la-lui parvenir; si je suis blessé, et qu'on ne puisse pas me transporter jusqu'à Lucerne : allez-y, et envoyez-la-moi.

— Elle demeure donc dans cette ville?

— C'est la fille de notre hôte, Catherine. Je lui ai promis de l'épouser. Pauvre fille!... Vous comprenez?

— C'est bien, la chose sera faite.

— Merci. Allons, sommes-nous prêts, mes petits amours?

Je me retournai vers nos adversaires : ils attendaient.

— Je crois que oui, répondis-je.

— Une poignée de main.

— Du sang-froid!...

— Soyez tranquille.

En ce moment, l'Allemand se rapprocha de nous avec les pistolets tout chargés; nous conduisîmes Alcide Jollivet à l'extrémité de l'île; puis, voyant que les témoins de sir Robert s'étaient déjà écartés de lui, nous revînmes nous placer en face d'eux, laissant les deux combattans à cinquante pas de distance à peu près l'un de l'autre; alors, nous étant regardés pour savoir si l'on pouvait donner le signal, et voyant que rien ne s'y opposait, nous frappâmes trois fois dans nos mains, et au troisième coup, les adversaires se mirent en marche.

Certes, une des sensations les plus poignantes qu'on puisse éprouver, c'est de voir deux hommes pleins de vie et de santé, qui devraient avoir encore tous deux de longues années à vivre, et qui s'avancent l'un audevant de l'autre, tenant la mort de chaque main. En pareille circonstance, le rôle d'acteur est, je crois, moins pénible que celui de spectateur, et je suis sûr que le cœur de ces hommes, qui d'un moment à l'autre pouvait cesser de battre, était moins violemment serré que le nôtre. Pour moi, mes yeux étaient fixés comme par enchantement sur ce jeune homme dans lequel, la veille au soir, je ne voyais encore qu'un farceur d'assez mauvais goût, et auquel à cette heure je m'intéressais comme à un ami. Il avait rejeté ses cheveux en arrière; sa figure avait perdu cette expression de plaisanterie qui lui était habituelle; ses yeux noirs, dont seulement alors je remarquai la beauté, étaient hardiment fixés sur son adversaire, et ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir ses dents, violemment serrées les unes contre les autres. Sa démarche avait perdu son allure vul-

(1) Mot pour mot, *argent pour boire*.

gaire : il marchait droit, la tête haute, et le danger lui donnait une poésie que je n'avais pas même soupçonnée en lui. Cependant la distance disparaissait devant eux ; tous deux marchaient d'un pas mesuré et égal : ils n'étaient plus qu'à vingt pas l'un de l'autre. L'Anglais tira son second coup et attendit. Alcide fit un mouvement comme s'il chancelait ; mais il avança toujours. A mesure qu'il s'approchait, sa figure pâle prenait une expression terrible. Enfin, il s'arrêta à une toise à peu près; mais ne se croyant pas assez près, il fit encore un pas, puis un pas encore. Ce spectacle était impossible à supporter.

— Alcide, lui criai-je, est-ce que vous allez assassiner un homme ? Tirez en l'air, sacredieu ! tirez en l'air.

— Cela vous est bien facile à conseiller, dit le commis-voyageur en ouvrant sa redingote et en montrant sa poitrine ensanglantée. Vous n'avez pas deux balles dans le ventre, vous.

A ces mots, il étendit le bras et brûla à bout portant la cervelle de l'Anglais.

— C'est égal, dit-il alors en s'asseyant sur un débris de l'obélisque, je crois que mon compte est bon ; mais, au moins, j'ai tué un de ces brigands d'Anglais qui ont fait mourir mon empereur !...

Alexandre Dumas.

UN SACRILÉGE.

Vers la fin d'avril 1825, maître Leblanc quitta le palais pour aller passer l'été dans une belle maison de campagne qu'il possédait à trois lieues de Paris : c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, qui avait tout ce qu'il fallait pour faire un bon avocat, de l'instruction, une éloquence naturelle, la chaleur de l'ame, la souplesse de l'esprit et le caractère indépendant; il ne lui manquait, pour parvenir au barreau, qu'un seul stimulant : le besoin. M. Leblanc était riche; aussi, dès les premiers bourgeons éclos, abandonna-t-il ses sacs de procédure et courut-il aux champs pour dire, comme Mme de Sévigné, quand elle plantait d'arbres ses terres de Bretagne : — Je vous fais parc.

A peine installé, Me Leblanc reçut la visite de Claude, un de ses paysans, son frère de lait. Claude, ordinairement le plus joyeux garçon du village, était triste et troublé :

— Qu'est-ce donc, mon ami? lui dit l'avocat; nous avons eu une querelle? nous avons battu le garde-chasse?

— Oh! non, monsieur, je suis sage maintenant ; mais M. le curé...

A ce mot de curé l'avocat fronça le sourcil. On était alors dans les plus mauvais jours de la restauration; le clergé pouvait tout et paraissait encore désirer davantage; M. d'Hermopolis était au ministère, et malgré les efforts de l'opposition, on venait de voter la loi sanglante du sacrilége, cette loi dont le but avoué était, suivant une expression célèbre, de renvoyer les coupables devant leur juge naturel ; cependant le curé du village était un vieillard qui passait pour ennemi de la société de Jésus, et avec lequel le jeune avocat était lié; Me Leblanc réprima donc son premier mouvement et dit à Claude :

— M. le curé est un brave homme; il ne peut exiger de toi que des choses raisonnables et si tu es mal avec lui, Claude, c'est toi qui as tort.

— Vous voulez parler de l'autre? dit Claude.

— Quel autre?

— L'autre curé.

— Est-ce que ce n'est plus le même ?

— Non, ils en ont mis un autre, un jeune curé qui a vingt-cinq ans comme vous et moi.

— Oh! oh! dit l'avocat, et que t'a fait ce jeune curé?

— Il marie Madeleine.

— Madeleine Duclos, ta fiancée?

— Oui, monsieur.

— Allons donc; conte-moi ça.

L'histoire n'était pas longue : Claude aimait Madeleine, la plus jolie fille du village: les deux amans avaient eu une querelle d'amoureux ; ils avaient joué au naturel une de ces scènes de jalousie si bien retracées par Molière, où l'amant a raison, où la maîtresse n'a pas tort et qui sont cependant si vives, qu'on se brouille, qu'on se quitte en jurant de ne se revoir jamais. Molière rapproche sans retard les deux parties; le nouveau curé n'avait pas fait comme Molière ; il avait au contraire profité de ce dépit amoureux ; il avait circonvenu le père, augmenté la colère de la jeune fille et l'avait fiancée à un de ses marguilliers, Pierre Hervais, vigneron de cinquante-cinq ans, c'est-à-dire du même âge à peu près que Duclos, le père de la jeune fille.

— Et ce Pierre Hervais, l'aime-t-elle? demanda l'avocat.

— Comment voulez-vous qu'elle l'aime? dit Claude. Un vieux marguillier! Elle sera malheureuse, c'est ce qui augmente mon chagrin.

M. Leblanc sourit; il pensa qu'à Paris un amant n'est pas toujours fâché de voir celle qu'il aime devenir la femme d'un vieux mari ; mais ce n'est pas encore là heureusement la morale du village.

— Et quand les marie-t-on?

— Demain, après-demain, que sais-je? aussitôt que M. le curé le pourra.

— Et Pierre Hervais, demanda encore l'avocat, aime-t-il Madeleine? Je le connais, c'est un homme veuf, d'une assez mauvaise santé, qui a un fils soldat, et qui ne m'a jamais paru penser au mariage.

— Aussi n'y pensait-il pas, répondit Claude; c'est M. le curé qui a manigancé tout ça ; Pierre Hervais ne s'est décidé qu'à grand'peine, et Madeleine!... Madeleine!... si je pouvais la voir! Elle ne sera pas plus tôt mariée qu'elle s'en repentira...

— De façon, dit l'avocat, que tu n'as contre toi que le curé?

— Ah ! monsieur, c'est tout; il séduit le père, il fait ce qu'il veut de Pierre Hervais et il confesse Madeleine.

Maître Leblanc cacha sa tête dans ses mains, et il se mit à réfléchir profondément. Confesser Madeleine! c'était tout, en effet, comme disait Claude.

— Eh bien ! Claude, dit l'avocat, je verrai ton curé.

Le jeune paysan quitta l'avocat très peu rassuré. Le plus important pour lui, c'était de voir Madeleine, et la chose était difficile. Madeleine ne quittait plus sa maison, dans laquelle Claude n'aurait pas été reçu ; elle était toujours auprès de son père, ou en compagnie de Pierre Hervais, ou entourée de jeunes filles qui formaient une espèce de congrégation dirigée par le curé. L'amour offensé de la jeune fille la rendait aussi ingénieuse à fuir son amant qu'elle l'avait été autrefois à le trouver et à le joindre partout. Et pourquoi? quel était le motif d'une si grande colère? Un mot, un geste, un rien. L'amour est ainsi; il est d'ailleurs plus susceptible au village qu'à la ville, parce qu'il est plus vrai. Un mot aussi devait suffire pour tout raccommoder, pour l'emporter sur une parole donnée et sur des bans publiés; mais ce mot, il fallait le dire à l'aise sans témoins. Il était sept heures du soir et à peu près nuit ; Claude traversa le village et se glissa dans l'église. L'instinct de l'amour et celui de la jalousie lui disaient qu'au moment d'épouser un marguillier, Madeleine devait avoir de fréquentes conférences avec le curé qui faisait ce mariage. Le prêtre devait l'encourager sans cesse, la prémunir contre un amour mal éteint, et il ne le pouvait guère décemment qu'à l'église. Quelque chose d'intérieur révélait aussi à Claude que Madeleine était la pénitente chérie du curé, son ouaille de prédilection, et qu'il recherchait les occasions de la voir seule. Bâtie sur une petite hauteur à un bout du village, l'église était un monument antique, auquel se rattachaient plusieurs traditions historiques; vu à vol d'oiseau, il avait la forme d'une croix latine; à l'intérieur, on trouvait une nef unique et deux chapelles latérales, dont l'une consacrée à la Vierge; dans le fond de cette chapelle, un autel sur lequel s'élevait la statue de Marie, parée ce jour-là des plus frais atours et entourée de bouquets; à droite de l'autel, un confessionnal. Claude entra dans cette chapelle, et s'y cacha assez bien pour ne paraître que lorsqu'il le voudrait; la clarté que les vitraux laissaient encore pénétrer dans l'église s'affaiblissait de momens en momens, et Claude entrevoyait à peine le confessionnal, à la lueur douteuse de la lampe qui brûlait dans le sanctuaire. Il se passa long-temps avant qu'aucun bruit vînt troubler le silence de l'église solitaire, et le jeune amant put craindre un instant que son attente ne fût vaine. Il résolut néanmoins de demeurer jusqu'au moment où on fermerait les portes, et alors il avait deux moyens pour sortir facilement : ou il quitterait l'église comme un homme pieux qui s'est oublié au pied des autels, ou, s'il préférait ne pas encourir le risque d'être vu, il attendrait patiemment le départ du sacristain, et ouvrirait lui-même une porte dont il savait que la clé restait toujours dans la serrure. Cependant le temps s'écoulait, et chaque moment lui enlevait l'espérance de voir arriver Madeleine.

— Elle ne viendra pas, pensait-il, elle ne viendra pas!

Et sa jalousie lui faisait craindre qu'elle n'eût joint le curé dans la maison curiale, car ce n'était pas de Pierre Hervais qu'il était jaloux ; il comprenait confusément que le vieux vigneron ne faisait guère que prêter son nom et sa personne, et que son ennemi, son rival, c'était le curé.

Il allait donc quitter son poste lorsqu'il entendit des pas résonner sur les dalles de l'église.

— La voici, pensa-t-il en prêtant l'oreille... Non, non, c'est le pas d'un homme.

C'était, en effet, le curé qui se dirigeait vers la chapelle de la Vierge ; il s'arrêta avant d'y entrer et cherchant de l'œil sa pénitente :

— Madeleine, dit-il, Madeleine...

Personne ne répondit; il retourna alors d'un pas hâtif et impatient vers la porte de l'église. Bientôt après Claude entendit deux personnes marcher l'une à côté de l'autre; toutes deux entrèrent dans la chapelle de la Vierge, et de l'endroit où il était caché, le jeune paysan vit celle qu'il aimait s'agenouiller dans le confessionnal, tandis que le curé prit sa place accoutumée.

Quoique la pénitente et le prêtre se crussent seuls l'un et l'autre, ils parlèrent si bas, qu'on n'entendit d'abord qu'un léger murmure, puis des pleurs d'une part, et de l'autre, des exhortations, des menaces et enfin des ordres. La confession fut longue. Vingt fois Claude fut sur le point de sortir du coin obscur où il était caché et de se présenter bravement pour réclamer sa fiancée ; mais quand il réfléchissait au pouvoir du curé sur l'esprit de Madeleine, il changeait d'avis et retenait sa respiration. Il se sentait perdu s'il bougeait. La jeune fille quitta enfin le confessionnal, elle alla s'asseoir sur un banc de la chapelle, le curé l'y suivit :

— Maintenant, Madeleine, lui dit-il, vous voilà lavée par les eaux salutaires de la pénitence; Dieu changera votre cœur; il l'a déjà changé sans doute, car, j'en suis certain, vous n'aimez déjà plus ce jeune homme dont l'amour troublait votre vie et aurait fini par la rendre malheureuse et peut-être coupable. Vos sermens vous attachent pour toujours à Pierre Hervais; vous êtes à lui comme il est à vous...

— Mon père, murmura la jeune fille...

— Je sais ce que vous allez me répondre, mon enfant, lui dit le

prêtre ; vous n'êtes point mariée encore ; la sainte église, notre mère, n'a point encore béni votre union... Mais en êtes-vous moins engagée ? Non, vous devez m'obéir, vous devez obéir à votre père, et lui et moi voulons ce mariage, auquel vous avez donné votre assentiment. Pierre Hervais a reçu votre parole et il vous a donné la sienne ; vous voilà liée par des liens éternels ; votre mariage est déjà écrit dans le ciel ; il ne reste plus qu'à le ratifier devant les hommes : c'est ce qui aura lieu dans quelques jours. Songez donc que tout désir, toute pensée contraire à vos promesses seraient criminels. Je sais bien que Pierre Hervais n'est pas jeune ; mais il est religieux et honnête homme ; avec lui seul vous pourrez faire votre salut. Mais que dis-je ? tout est fini, tout est consommé : vous portez déjà au doigt l'anneau de l'épouse, et cet anneau est celui de votre mère que, pour satisfaire votre piété filiale, Pierre Hervais a racheté de votre père pour vous l'offrir de nouveau ; vous-même vous attribuez à cet anneau des vertus particulières ; vous le regardez comme un gage de bonheur, soit ; c'est une pensée pieuse dont je ne vous détournerai pas, pourvu toutefois que cet anneau soit sanctifié par une cérémonie religieuse... Donnez-le-moi, il passera la nuit dans le tabernacle ; demain je le bénirai, et le jour de votre mariage vous le recevrez pour la seconde fois des mains de Pierre Hervais.

Madeleine hésita : livrer son anneau ! seul héritage de sa mère, et qui malgré elle lui avait été ravi un moment pour devenir sa bague de mariage ! C'était le curé qui, sachant qu'elle regardait ce gage d'amour maternel comme un talisman du bonheur, avait eu l'idée de le faire servir à cet usage. Cependant la demande était raisonnable : il ne s'agissait que de le perdre de vue pour un jour ou deux ; elle avait fait le sacrifice de son amour pour Claude, pour l'infidèle Claude ; livrer une seconde fois cet anneau pour ne le recevoir qu'au moment de son mariage de la main de Pierre Hervais, c'était satisfaire encore ce dépit d'enfant qui, depuis quinze jours, la dominait et l'avait amenée à un mariage odieux. Madeleine poussa un soupir, tira l'anneau de son doigt et l'abandonna au curé. Celui-ci le prit, sortit de la chapelle, s'avança vers le maître-autel, ouvrit le tabernacle, y déposa l'anneau, referma le lieu sacré où, comme dit le poète, *de Dieu la majesté repose*, et, après une courte prière et un salut à sa pénitente, il quitta lentement l'église.

A peine M. le curé eut-il franchi le seuil du temple, que Claude s'élança du lieu où il était caché, et qu'il était auprès de Madeleine. Il lui prit la main, il l'attira vers lui, il la serra dans ses bras ; il voulut parler, et ses larmes lui coupèrent la parole. La jeune fille voulut à son tour crier, appeler, demander du secours à M. le curé, à son bon ange, à la Vierge ; mais c'était Claude qui était là, Claude que depuis quinze jours elle s'efforçait vainement de ne plus aimer, Claude qu'elle avait juré de ne plus voir, auquel elle voulait ne plus penser, et dont l'image la poursuivait sans cesse ; Claude auquel elle songeait au moment même, tout en se défaisant de son anneau, et jusque dans le confessionnal de M. le curé... Et qu'avait-il fait, Claude, grands dieux ? Il avait été à la prairie avec une jolie faneuse et avait eu le tort de lui donner un ruban. Pour un ruban, faut-il se rendre malheureuse toute la vie ? Faut-il épouser un vieux marguillier qu'on n'aime pas et qui ne vous aime pas ? Faut-il s'abandonner aux conseils de M. le curé qui hait Claude, on ne sait pas pourquoi, et faire mourir de douleur le plus joli garçon du village ? car Claude en mourra ; il le dit, et il n'en dirait rien qu'on le comprend parfaitement... On a cru le sacrifice facile dans un moment de dépit : mais depuis une minute que Claude est là, que sa main serre celle de Madeleine, que la jeune fille entend ses larmes, sent courir sur ses cheveux son haleine brûlante, c'est impossible. On ne s'est pas dit un mot, mais tout est oublié, tout est pardonné, le dépit, la colère, le mariage projeté, les ordres du curé, le ruban donné à la faneuse ; il n'y a plus de Pierre Hervais ; il n'y a plus que Madeleine qui a seize ans et qui aime de tout son cœur Claude qui en a vingt-cinq.

—Mais, comment ferons-nous ? demanda Madeleine

—Rien de si aisé, lui répondit Claude ; tu fais faire ce que tu veux à ton père, tu lui parleras ; moi, je dirai deux mots dans l'oreille à Pierre Hervais.

—Oui ; mais M. le curé ?

—M. le curé... M. le curé mariera Pierre Hervais avec qui il voudra... D'ailleurs, mon frère de lait, M. Leblanc lui parlera ; il me l'a promis.

Cela ne rassurait pas tout à fait Madeleine ; cependant c'était quelque chose : Me Leblanc était riche, avocat à Paris, et un des principaux propriétaires de l'endroit ; la jeune fille s'agenouilla ; elle remercia le ciel du hasard qui la rendait heureuse au moment même où elle renonçait au bonheur, et les deux amans réconciliés sortirent gaîment de l'église. La jeunesse est comme l'enfance ; elle a des peines extrêmes, des joies subites, et elle passe des unes aux autres sans transition. Quand ils furent sur la place, Madeleine s'arrêta tout à coup.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle ; Claude, et mon anneau ?... Il me faut mon anneau, ou rien de fait.

— Ton anneau !

—Tu étais là, reprit Madeleine ; tu as entendu ce qui s'est passé entre M. le curé et moi. Il me faut mon anneau ; c'est un gage de bonheur ; il ne faut pas le laisser entre les mains de Pierre Hervais. C'est l'anneau de ma mère, ajouta Madeleine.

— Tu l'auras, répondit Claude.

Il embrassa la jeune fille et rentra dans l'église : elle n'était éclairée que par la lampe qui brûlait devant l'autel. Claude s'avança hardiment ; il était plus amoureux que dévot ; l'action qu'il allait faire lui paraissait d'ailleurs la plus simple et la plus permise : il allait reprendre l'anneau de Madeleine, un anneau qui lui venait de sa mère, cédé pour quelques instans à Pierre Hervais, afin qu'il pût devenir un anneau de mariage, par conséquent deux fois à Madeleine, et seulement confié par elle au curé. Claude courut donc à l'autel ; il croyait trouver la petite clé du tabernacle dans la serrure ; elle n'y était pas. Le jeune paysan tire son couteau de sa poche, fait sauter le pène et s'empare de l'anneau. D'un pas léger, il franchit le sanctuaire et s'élance dans la nef ; un homme le saisit au collet en criant au sacrilége : c'était le curé. Claude, robuste et peu disposé à se laisser arrêter, lutte contre le curé, le terrasse et sort de l'église.

— Je te connais, malheureux ! lui crie le curé ; tu es Claude Rigaud ; tremble, sacrilége ; la justice de Dieu et celle des hommes vont t'atteindre !

Claude entend ces paroles qui ne l'arrêtent pas ; il court sur la place chercher Madeleine ; la jeune fille n'y était plus ; elle avait regagné la maison de son père. Alors Claude s'inquiète ; les paroles du curé bourdonnent à ses oreilles ; il regagne la maison de campagne de M. Leblanc et lui raconte tout ce qui vient de se passer.

— Malheureux, lui dit l'avocat, tu es perdu !

Et sans s'arrêter un moment, il courut chez le curé. Le jeune prêtre était dans une pièce qui lui servait en même temps de cabinet et de salon ; il écrivait, la tête penchée sur son pupitre, au moment où M. Leblanc entra.

— Monsieur le curé ! dit l'avocat.

— Monsieur...

— Mais, mon Dieu ! oui, c'est lui, c'est bien lui ! Eh quoi ! Lambert, tu ne me reconnais pas ? Tu as oublié Leblanc, ton ami d'enfance, ton camarade de collége ? Lorsque,

.....Sous un maître inhumain,
Tous deux au châtiment nous présentions la main.

— En effet, c'est Leblanc, c'est bien toi ! dit le curé.

Et tous deux s'ouvrirent les bras et s'embrassèrent comme d'anciens amis qui se retrouvent.

—Je t'avoue, lui dit Leblanc, que je ne t'aurais pas cru mon curé ?

— Ni toi, mon paroissien. Je savais bien que cette belle propriété, à gauche, en sortant du village, appartenait à un M. Leblanc ; mais il ne m'est jamais venu à l'esprit que ce Leblanc fût mon camarade.

— L'état ecclésiastique t'a donc tenté ? dit Leblanc.

— Dieu m'y a poussé ! répondit en rougissant le curé Lambert. Je suis entré au séminaire en sortant du collége ; il y a un an que je suis prêtre et six mois que monseigneur l'archevêque de Paris m'a nommé à cette cure... Ah ! mon ami, qu'un prêtre est à plaindre dans ce siècle d'irréligion et d'impiété ! Sais-tu ce que je faisais quand tu es arrivé ?

— Tu priais Dieu, Lambert, pour le pardon du pécheur ?

—Non : j'écrivais à monseigneur le ministre des cultes, à monseigneur l'archevêque de Paris, à M. le procureur du roi, au brigadier de gendarmerie... Sais-tu ce qui vient d'arriver, il y a une heure, et ce dont je suis encore tout ému !... Un crime horrible a été commis ! Une main sacrilége a brisé le tabernacle, a dispersé les hosties consacrées, a profané les vases saints !... Je ne sais quel ange m'avait retenu aux alentours de l'église, j'ai entendu du bruit, je me suis précipité dans le temple ; j'ai vu l'impie ; j'ai voulu l'arrêter : il a osé porter la main sur l'oint du Seigneur, mais je le connais, je sais son nom et...

— Non, mon ami, lui répondit Leblanc, tu n'écriras point à l'archevêque ni au procureur du roi ; tu pardonneras comme Dieu pardonne.

— Jamais ! s'écria le prêtre : Dieu ne pardonne pas à l'impie.

— Et si je t'en priais à deux genoux ? si je te disais que ce pauvre garçon que tu crois coupable ne l'est pas, du moins dans le sens où tu l'entends ? si j'ajoutais qu'il est mon ami, mon frère de lait ?...

— Je ne le livrerais pas moins à la justice des hommes qui l'attend ; je te dirais que, prêtre du Seigneur et gardien de ses autels, il faut que je punisse, ou du moins que je fasse punir, quand le crime est patent : le coupable serait mon frère, que ma main frapperait également.

— Songe, mon ami, lui dit alors l'avocat, que, par un hasard particulier, toi seul connais encore la faute et le coupable : le scandale que l'église recommande avec tant de soin d'éviter, tu peux le prévenir.

— Ce serait bien, répondit le curé, si l'offense regardait un homme et si elle pouvait se réparer ; mais ici c'est Dieu lui-même qui est offensé.

— Je ne le crois pas.

— Tu ne le crois pas ! s'écrie le curé : mais j'ai tout vu ; j'ai vu le malheureux s'approcher du sanctuaire, toucher à l'autel et briser la porte du tabernacle.

— Très bien, dit l'avocat ; mais n'est-il pas vrai, Lambert, que c'est l'intention qui fait le crime ? Or, ici il n'y a rien que la faute d'un homme amoureux à qui on enlève sa fiancée ; car elle était à lui, si tu n'avais pas voulu la marier à un autre.

— Ce n'est pas moi, dit le curé, c'est le père de Madeleine qui a fait ce mariage.

— Ose dire que tu n'y es pour rien ? que tu n'as pas poussé Pierre Hervais à demander la main de Madeleine, que tu n'as pas séduit le père et circonvenu la fille ?... Cependant, pour te parler le langage de l'église elle-même, que de peines, que de tribulations, que de douleurs dans l'état du mariage ! La misère, souvent, les enfans, les maladies ; ce n'est pas trop d'un premier amour et d'un amour extrême, pour que les époux se supportent l'un l'autre durant tout le cours d'une longue vie ; tu le sais, et néanmoins tu travailles à séparer l'amant de la maîtresse, pour livrer

le premier au désespoir, pour jeter la jeune fille dans les bras d'un vieillard qu'elle n'aime pas. Prières, menaces, ordres, tu n'épargnes rien; habile à t'emparer de la conscience, à envelopper dans tes filets une jeune fille simple et superstitieuse, tu t'arranges de manière enfin à ce qu'un anneau qu'elle regarde comme un talisman devienne un anneau de mariage, et cet anneau tu t'en empares, bien sûr que c'est un lien de plus; tellement tu as peur que cette proie ne t'échappe...

—Que cette proie ne m'échappe, dit le curé ; est-ce que c'est moi qui...

— Ecoute-moi encore, dit l'avocat, et d'abord voici cet anneau dérobé; il n'y a donc plus de vol, te laisseras-tu fléchir maintenant?

— La justice divine n'est pas satisfaite, dit le curé; le tabernacle a été brisé...

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, reprit l'avocat avec véhémence, Claude sera arrêté, il sera mis en jugement, et moi, avocat, je le défendrai... Tu seras là toi, Lambert, soit comme accusateur, soit comme témoin principal, et après avoir dit aux juges tout ce que je viens de te dire, j'ajouterai, moi : Messieurs, le curé Lambert ne vous a pas tout révélé; il y a un point sur lequel il est nécessaire qu'il s'explique ici : Pourquoi a-t-il voulu éloigner Claude de Madeleine? Que lui a fait ce jeune homme? il le connaissait à peine; pourquoi M. le curé tient-il si fort à faire épouser la jeune fille au vieil Hervais? Est-il parent du marguillier? Madeleine est-elle riche? Rien de tout cela; c'est que M. le curé est amoureux de la jeune fille... Oui, il l'aime...

— Leblanc, Leblanc, mon ami Leblanc, ´´ ria le curé!

— Il l'aime et il pense avec raison qu'il aura bien meilleur marché d'elle quand elle sera au pouvoir d'un vieux mari, que si elle est la femme du beau jeune homme dont elle est amoureuse. Oui, la passion perce de toute part dans la malheureuse affaire qui amène devant vous le pauvre Claude; elle se voit dans cet anneau d'une mère, pris, donné et repris; elle se voit dans tous les pas, dans toutes les démarches de M. le curé. Il vous a dit que dans la soirée où Claude a brisé le tabernacle, lui, ne savait quel ange l'avait retenu aux alentours de l'église; je le sais moi quel est cet ange, c'est la personne aimée, c'est Madeleine, qu'il venait de confesser dans l'ombre de la nuit, et qu'il voulait entrevoir encore une fois avant de rentrer chez lui... Ainsi donc c'est le curé Lambert qui a tout conduit : si Dieu a été offensé, si la sainteté de l'église a été violée, c'est lui qui en a été l'occasion, et c'est lui qui accuse!

— Leblanc, mon ami, au nom du ciel pargne-moi. Et le curé sanglotait, et il poussait des cris inarticulés. Leblanc le prit dans ses bras :

— Mon bon Lambert, lui disait-il, mon ami, mon camarade, ne crains rien, jamais ma voix ne t'accusera; viens, mon ami, relève ton front, embrasse-moi... Ah! Lambert, ce n'est pas la passion qui est une faute, ce n'est pas le combat qui déshonore, c'est la chute seule qui fait le crime, et tu n'es pas tombé... Non, mon ami, ne crois pas que je t'accuse, tu ne voyais pas clair dans ton ame : tu ne croyais pas aimer Madeleine, c'est moi qui te l'ai appris : une passion fatale t'égarait; elle t'avait ôté la raison et le sens; tu suivais sans le savoir une impulsion mauvaise... Et qui de nous n'a pas été coupable dans sa vie? qui de nous n'a pas eu son jour d'aveuglement? Va, tu vaux mieux que ceux qui n'ont pas été sur le point de faillir.

La vieille servante frappa à la porte; elle venait annoncer l'arrivée de Madeleine.

— Je ne veux plus la voir, dit tout bas le curé à son ami.

— Pourquoi cela? lui répondit celui-ci, tu ne t'es point compromis; la passion qui germait dans ton cœur n'a point éclaté au-dehors, Madeleine ignore tout; tu la marieras, mais tu ne la confesseras plus; je connais un vieux prêtre à Paris auquel je l'adresserai.

Madeleine entra, et après elle Claude, qui sachant qu'on plaidait pour lui chez le curé, s'était hasardé à accompagner la jeune fille.

— Madeleine, lui dit le curé, mon ami Me Leblanc vient de m'apprendre le véritable état de votre cœur; vous épouserez Claude puisque vous l'aimez.... Voilà l'anneau de votre mère, qu'il vous soit doublement cher, puisque grâce à lui vous ne ferez pas un mariage qui eût été sans doute malheureux; je reconnais volontiers qu'une femme ne peut être heureuse et sage en ménage, que lorsqu'elle aime son mari... Pour vous, Claude, vous vous êtes rendu bien coupable, mais Dieu qui règle tout m'a envoyé Me Leblanc, et cet ami m'a fait voir, pour votre bonheur et le mien, que si vous étiez criminel de fait, du moins votre intention n'avait rien d'impie, ni de sacrilége; allez donc en paix épouser celle que vous aimez.

Le lendemain, l'honnête curé monta en chaire et d'un cœur léger, d'une ame tranquille et pure il annonça le prochain mariage de Claude Rigaud et de Madeleine Duclos.

Ainsi, grâce à la droiture naturelle d'un curé et à la courageuse amitié d'un avocat, la cruelle loi du sacrilége ne fut point appliquée cette fois.

MARIE AYCARD.
(Courrier.)

LE MOUSSE.

(Suite et fin.)

II.

Des Femmes!!!

Je ne sais ce qui fût arrivé de cette rencontre, si le capitaine du *Saint-Corentin* n'eût été distrait de sa vengeance, par un événement imprévu. Tout entier jusque-là à ses souvenirs de la baie de Concarneau, liés de trop près à celui de la chaloupe anglaise qui l'avait fait prisonnier, il allait répandre sur le mousse la réserve de fiel et de colère qu'il avait amassée dans ces lieux. Un cri se fit entendre qui traversa le ponton comme l'étincelle sur une traînée de poudre; enflammée, tonnant à faire éclater les flancs du navire; quand il eut un écho, ce ne fut plus un cri, ce fut un épouvantable hurlement de huit cents voix frénétiques : — Des femmes!!!...

Concevez-vous qu'on ait eu la barbarie de plonger des femmes dans cet abîme? Cela est cependant vrai. Celles qui arrivaient en ce moment étaient accompagnées d'un jeune homme et d'un vieillard. L'effrayante clameur dont leur entrée fut suivie parut glacer ce groupe; les quatre personnes n'avancerent point au delà du dernier degré de l'escalier, se serrant l'une contre l'autre, et regardant s'il n'y avait pas d'issue. On eût dit de ses victimes livrées au cirque de Rome, alors que les tigres rugissaient dans leur cage et que les barrières venaient de se refermer.

Des femmes!!!... Une subite exaltation ranime tous ces squelettes, et dans leur affreuse pantomime, on aperçoit comme une vie factice, de ces mouvemens artificiels que le galvanisme imprime aux cadavres. Ils s'élancent tous..... Le plancher du vaisseau gémit sourdement, écrasé par cette course tumultueuse; les malades eux-mêmes se traînent, les moribonds soulèvent leur tête appesantie : vague immense qui roule avec fracas engloutissant ce qui la précède; malheur aux premiers venus, on les renverse, on les pile aux pieds, on les escalade, la foule déborde....

Les cœurs honnêtes ont battu de pudeur et de pitié. Une vingtaine d'officiers se sont réunis autour de cette famille stupéfaite, dont les regards n'avaient plus rien d'humain. Deux visages surtout étaient pâles : vous eussiez deviné que c'étaient un père et un mari. Leurs yeux embrasés mesuraient le cercle noir qui se rétrécissait autour d'eux; leurs mains crispées semblaient chercher des armes... L'une des deux femmes pressait convulsivement l'autre, un enfant encore, qui regardait interdite.

Il se fit un grand silence dans le ponton. Les passions désordonnées qui avaient envahi cette masse s'éteignirent insensiblement devant quelques mots d'honneur. La garde improvisée qui se rangeait près des nouveaux captifs avait cet empire habituel qu'exerce l'élite d'une société quelconque. Le vice devint muet et chercha d'autres voies que la force. Beaucoup auraient rougi d'une tentative brutale, en face de tous; ceux-là calmèrent les moins scrupuleux, espérant dans la nuit, où l'on n'est vu de personne.

Jean-Marie, curieux comme on l'est à son âge, s'était glissé aux premiers rangs. Sa petite taille, ses souples membres lui permirent sans peine de se faire jour au travers des lignes épaisses qui bordaient l'arrière de la batterie; que font d'ailleurs quelques bourrades à un mousse qui veut voir? Il n'était donc plus séparé des objets de l'attention générale que par la palissade des officiers. Bientôt il voulut franchir aussi cet obstacle, et sa bizarre audace, qui causa plus d'indignation que toutes les autres, ne put pas être contenue. On eut beau le repousser, le battre, le terrasser, comment vouliez-vous qu'il reculât : il venait de reconnaître Antoinette! C'était bien elle, la gracieuse créole, et la bonne famille de l'Ile-de-France. Le mousse appela son capitaine de frégate, placé alors près de M. Millin. Cette protection lui ouvrit passage. Il se jeta aux pieds du vieillard....

— Ah! monsieur, lui dit-il, me voilà prêt à tre ici votre esclave, plus soumis que tous ceux dont vous étiez le maître là-bas! Mademoiselle Antoinette, c'est le bon Dieu qui m'a envoyé sur ce ponton, sans doute, pour vous servir et vous consoler! Oh! que je suis heureux d'y être aujourd'hui!...

La jeune fille souriait tristement.

— Hélas! ma sœur, dit-elle à Mme Gériot, vois donc comme il est changé! Pauvre Jean-Marie!...

— Elle n'en put dire davantage. La terreur profonde dont cette ame fraîche et légère venait d'être assaillie avait paralysé jusqu'aux vifs élans qui faisaient son intime essence. Le mousse ne savait point assez de l'analyse du cœur pour apprécier une telle modification de nature; il crut voir du dédain sous la pâleur du front d'Antoinette. Sa contenance devint gênée, un soupir s'échappa de sa poitrine; puis tirant le petit papier qui ne le quittait jamais, il le montra rapidement à la jeune fille, et lui dit :

— Je n'ai pris que cela, mais je le garde toujours... Si vous avez besoin de moi, je ne serai pas loin.

Et il rentra dans la foule.

M. Millin s'était embarqué avec son gendre et ses deux filles pour retourner en Europe. Le navire qui les portait se trouva pris par une corvette anglaise au sud de Madagascar, et fut conduit à Madras. Le nombre des prisonniers français étant déjà considérable dans l'Inde, le gouvernement en expédiait de temps à autre quelques convois vers la métro-

pole, et la malheureuse famille vit arriver son tour de départ. C'est à la suite de cette longue traversée que la rigueur des instructions officielles, plaie incurable de nos administrations modernes contre laquelle la médecine du bon sens reste impuissante, jeta dans un ponton au milieu d'une fourmillière de reclus, la plus élégante femme de vingt ans à côté de son mari, de son père et de sa jeune sœur. Vainement direz-vous que c'est de l'ignominie, que la morale et la raison s'opposent à des profanations de ce genre. L'ordre porte que tous les prisonniers du navire qui arrive seront reçus, enregistrés, et déposés dans la batterie : ces quatre personnes sont du nombre des prisonniers que le navire amène; donc.

Très belle chose que la logique.

Cette logique indigna les braves gens dont le concours généreux avait empêché une hideuse souillure; le calme rétabli, ils songèrent à en prévenir l'ébranlement, sûrs que si la première effervescence avait pu se vaincre, une seconde irruption serait impossible à maîtriser. Car ils voyaient déjà se forger des projets à voix basse, danger mille fois plus grand que celui des expansions spontanées. Une minorité n'est puissante qu'autant que la majorité s'éparpille en individus; mais quand celle-ci se concerte, se rallie à un mot, se fait unité, malheur à l'autre! Ce travail était en jeu; la fin du jour y ajoutait les ténèbres, discrets complices. Aussi pensa-t-on qu'il fallait hâter la fin d'une situation trop difficile à maintenir. On tint conseil; le capitaine de frégate qui servait de professeur à Jean-Marie, fut chargé de demander une audience au commandant du ponton. Elle fut accordée avec peine; il ne fallut pas moins qu'une déclaration positive de péril général pour que le vieil officier pût être admis près de l'Anglais.

— Monsieur, lui dit-il, vous ne sauriez sans cruauté laisser plus longtemps deux femmes ici; je viens au nom de l'honneur militaire, au nom de la pitié commune à tous les hommes, vous prier d'empêcher qu'il ne se commette un crime.

— Monsieur, répondit le commandant, je n'ai point d'ordres.

— Il est des cas où l'on en prend de sa conscience. Interrogez la vôtre!

— Tout ce que je puis faire, c'est d'attendre à demain pour demander que ces personnes soient transportées à terre.

— Mais demain, monsieur, sera-t-il temps? Ce que nous avons pu retarder jusqu'à ce soir, serons-nous capables de nous y opposer cette nuit, lorsque la honte n'a plus de frein, et que les lâches ont l'avantage? Monsieur, si vous avez une femme, une sœur, songez à elles; vous êtes marin, monsieur, vous êtes officier; ne mettez pas une tache à votre uniforme : elle ne s'effacerait pas. Vous êtes responsable, non pas seulement près de votre gouvernement, mais encore près de l'humanité tout entière. Ecoutez un vieux collègue qui vous conseille une bonne action, et qui n'en a jamais conseillé d'autres!

Le commandant lui prit la main :

— Vous êtes un gentilhomme! dit-il; oui, je vais envoyer à terre, et je demanderai un ordre de translation. Dès qu'il me parviendra, je ferai sortir les quatre prisonniers.

C'est tout ce qu'il fut possible d'obtenir.

Pendant ce temps, l'ombre s'étendait sur la rade, et l'intérieur du ponton, toujours si obscur, n'offrait plus alors la moindre trace de clarté. Qui pourrait peindre les angoisses de M. Millin, celles de M. Gériot, l'époux d'une femme adorée, en présence de l'exécrable tragédie dont il avait vu le commencement? Le sacrifice de sa vie n'était rien; mais mourir ainsi sans vengeance, sans résultat pour prix de la mort!... Que cet homme était à plaindre, grand Dieu!

Jean-Marie, mêlé aux divers groupes, avait entendu d'infâmes paroles. Elles menaçaient même l'enfance d'Antoinette, et le sang avait bouilli au cœur du mousse. Quelques-uns s'étaient réunis à peu de distance de la famille créole et y arrêtaient sans bruit leur nocturne plan. Jean-Marie écoutait tous les détails; il frémissait aux développemens de cette perversité cynique, à la distribution des rôles. Repoussante horreur! Ces misérables tiraient au sort... Un involontaire éclat de joie trahit la chance de Talec. Le mousse chercha son couteau. Lui aussi était résolu à mourir.

Sept heures sonnent à la cloche du vaisseau. Jean-Marie sait que cinq minutes après, le complot doit s'exécuter; il se rend près des officiers, qui avaient fait autour des dames comme une espèce de bivouac; il les avertit et se range à côté d'Antoinette. Cinq minutes sont bientôt écoulées. On entend un bruit sourd, c'est la chûte d'un homme dont les pieds se sont heurtés à un autre homme assis sur le plancher. Les juremens de tous deux donnent le signal du tumulte; une mêlée s'engage, aveugle, incertaine; on renverse un ami, on relève un adversaire; Mme Gériot et sa sœur poussent des cris perçans qui donnent à l'attaque la direction du but. C'est de ce côté qu'on se précipite et que cent bras s'étendent cherchant leur proie. Antoinette est saisie; elle se débat contre les doigts de fer qui l'entraînent... La voilà libre, et Talec, dont la main s'écarte, a senti une lame froide lui pénétrer dans le flanc. Le panneau s'ouvre, la lumière de deux fallots vient éclairer cette scène confuse; des soldats anglais, rangés sur l'escalier, mettent leurs fusils en joue et n'attendent qu'un mot pour faire feu. Le commandant paraît.

Tout rentre promptement dans l'ordre, et chacun se retire vers sa place accoutumée. M. Millin bénit le ciel en apercevant ses filles, madame Gériot dans les bras de son mari et Antoinette soutenue par le mousse, qui laissa tomber un couteau sanglant.

L'autorisation de transférer la famille à Plymouth était enfin arrivée. Il fallut porter les deux sœurs sur le pont. M. Millin ne voulut pas quitter la batterie sans adresser de touchantes actions de grâces aux nobles ames qui avaient eu compassion de son sort et qui avaient exposé leurs jours pour la défense de son bien le plus précieux. Puis il embrassa Jean-Marie, les joues baignées de larmes : le bon vieillard était si ému qu'à peine il pouvait parler. Il prit la main du mousse, et, l'attirant sur l'escalier, il lui dit d'une voix étouffée :

— Tu viendras avec nous.

— Oh! monsieur, il ne le voudront pas! Quand ils furent à la hauteur du panneau, un soldat barra le passage à l'enfant.

—Monsieur, s'écria monsieur Millin, monsieur le commandant, je l'emmène, vous ne me refuserez pas cela...

— Je n'ai point d'ordres, répondit l'Anglais.

— Voyez son âge!

— Je ne dois laisser partir que votre famille.

— Mais, monsieur, s'écria Antoinette en se jetant à genoux, mais monsieur, c'est mon frère!

La posture de cette aimable fille était si suppliante, sa voix, ses traits, son regard étaient si empreints d'égarement et d'anxiété, qu'à bord même d'un ponton, tout cela devait être d'un effet irrésistible. Le phlegmatique officier eut besoin de détourner les yeux pour bannir l'émotion qui le gagnait, et il releva la jeune créole en disant d'un ton pénétré :

— Jamais je ne regretterai autant de ne pouvoir agir sans ordres.

Il fit un signe et le mousse disparut.

III.

L'évasion

Il faut avoir habité une prison pour se représenter les mille formes romanesques dont s'y revêt la pensée de la fuite, les longues patiences qu'elle inspire et qu'elle y met en œuvre, les travaux imperceptibles mais continus dont la durée ne rebute pas et qui se reprennent courageusement après des années de soins inutiles. On m'a montré dans les fameux *pozzi* de Venise un cachot où le dernier captif, un Dalmate, avait employé dix-neuf ans à trouer une pierre de taille avec ses ongles, ignorant que sa triste demeure fût au dessous du niveau du canal; de sorte que tant d'efforts aboutirent un jour à une irruption d'eau. Ce dut être un affreux moment pour cet homme.

Jean-Marie était de ceux qui, sur le ponton, combinaient sans relâche tous les modes d'évasion imaginables. Devenu plus libre dans la batterie depuis le départ de Talec, que sa blessure avait envoyé aux chirurgiens de Plymouth, l'audacieux garçon s'était rapproché des gens résolus, surtout des moins causeurs. L'argent que M. Millin ne tarda pas à lui adresser fut un titre puissant à son admission dans les complots. On est partout un précieux compagnon quand on porte une bourse; qu'est-ce donc quand on a la seule! Car les associés de Jean-Marie ne possédaient que du courage, capital insuffisant pour une entreprise comme la leur. A ce mérite tout particulier du mousse venait se joindre encore la bienveillance dont il était l'objet de la part de l'état-major, et qui datait de la scène attendrissante où il avait récemment figuré. Le commandant lui adressait parfois quelques mots pendant les courts instans où chacun à son tour allait sur le pont faire une provision d'air.

Le sourire d'un supérieur amène forcément la politesse des subalternes, et Jean-Marie avait pu lier conversation avec des employés du bord. Il estropiait déjà l'anglais de façon à s'en tirer sans trop de gaucherie. Difficilement d'ailleurs sa figure régulière et mélancolique eût échappé à l'intérêt, qui de préférence environne la jeunesse.

Dans cette position favorisée, le mousse n'eût vu, lui simple, qu'un adoucissement à son sort. D'autres se chargèrent d'y voir davantage. De vieux loups de mer lui firent comprendre qu'il y avait là des facilités de corruption, et le dressèrent à les saisir. Ses phrases du soir furent préparées dès le matin, discutées en commun, chaque mot pesé comme d'un discours du trône qui se lime au conseil des ministres. Ce furent d'abord des demandes de service, bien graduées, passant, par transitions habiles, de l'insignifiant à l'indiscret. Puis des marques de reconnaissance généreuses, disproportionnément traduites en shellings; plus tard des expansions de confiance absolue; enfin des ouvertures plus directes; rouage diabolique où dut se broyer l'épaisse finesse de l'aide-cuisinier autour duquel cela jouait. Machine intelligente de ce travail ingénieux, Jean-Marie l'accomplit à la satisfaction de ses directeurs, si bien et si tôt, que le conciliabule demeura stupéfait un beau soir, quand le mousse vint annoncer qu'un canot les attendait le lendemain vers Teats-Hill.

Le *cook* que Jean-Marie était parvenu à séduire allait souvent à terre et en rapportait des vivres. Il s'était chargé de plusieurs lettres pour M. Millin, alors placé avec sa famille au *cautionnement* dans la petite ville de Plimton, et les faisait fidèlement remettre par un Irlandais de ses amis, qui rapportait les réponses. Cette correspondance avait eu pour résultat de mettre le respectable colon au fait des meilleurs procédés à l'usage de qui veut ne pas mourir hors de chez soi en évitant le même chagrin à ses amis. L'expérience et les conseils sur ce sujet ne manquaient point dans le ponton, et Jean-Marie s'était rendu leur écho fidèle. Toutefois, les instructions qu'il adressait à Plimton eussent été, je dois le dire, d'un médiocre effet, s'il ne se fût trouvé là, pour les comprendre et leur donner suite, un esprit enthousiaste et impatient comme celui d'Antoinette. La séduisante jeune fille savait déjà le pouvoir de sa gracieuse nature, et le malheur, qui nous enseigne à tirer parti de tout, lui révéla ce qu'il y avait de ressources dans ce don si rare de plaire en se montrant.

Il se trouvait encore en Angleterre de bonnes gens élevés à croire que

les Français marchaient à quatre pattes, qu'ils ne vivaient que de grenouilles, qu'ils mangeaient parfois leurs enfans; que sais-je? tout ce que vous pourrez imaginer de semblable aux ogres, aux méchantes fées de Perrault. L'hôtesse de M. Millin était dans ces croyances; digne Anglaise de la vieille roche, entêtée d'amour national, à qui dès le berceau sa nourrice avait soufflé la haine de ce pays atroce où l'on ose chansonner si indécemment le grand lord Marlboroug. Immense fut l'ébahissement de mistriss Martinn, quand au lieu des monstres qu'elle s'était créés, ce fut une douce et aimable famille qui parut. Il fallut plus d'un jour pour que sa raison ébranlée reprit équilibre après un pareil choc à ses antiques bases. Antoinette était surtout une énigme. Comment une créature parée à ce point des charmes de l'esprit et de la figure, comment avec ses cheveux d'or, ses yeux éblouissans, ses menues formes si riantes, comment avec cette voix si douce, pouvait-elle n'être pas née dans le Royaume-Uni, et parler la langue des jacobins de France? Il était naturel que Mistriss Martinn passât à l'engouement, en raison directe de sa prévention détruite.

La petite créole exploita au mieux cette métamorphose d'idées. Les trésors variés de sa gentillesse furent versés à flots sur le cœur de la bonne dame, et le remplirent de sorte à ce qu'il devînt fermé pour toute autre émotion. De la surveillance prescrite par le gouvernement, il n'en restait plus l'ombre. Mistriss Martinn ne rêvait qu'Ile-de-France, qu'habitations, que voyages; les récits d'Antoinette lui avaient monté au cerveau; à la fin de son existence uniforme, elle rajeunissait devant un commencement de vie déjà si dramatique; elle cherchait à s'y confondre, marchant elle-même, par une fiction involontaire, au milieu des aventures qu'elle écoutait. Elle en vint à aimer Jean-Marie sans le connaître... C'était là qu'on voulait l'amener.

Non pas que son secours pût être de quelque utilité à l'évasion du mousse; mais il fallait au moins que la dame consentît à le recevoir dans le cas où il parvînt à s'évader. Car cette habile attaque à la sensibilité de l'hôtesse n'était pas la seule qu'Antoinette eût tentée. La servante de la maison était femme d'un marin prisonnier en France, et gémissait chaque jour d'une séparation qui causait sa misère. La jeune fille lui fit entrevoir le terme à tant de douleurs; ses relations lui permettaient de trouver quelque ami qui, moyennant récompense, mettrait une barque en mer à la disposition de ceux qui la rejoindraient dans un moment convenu. Ceux-là retourneraient un peu plus tard en France, toujours à l'aide de sa coopération, et l'échange de son mari se trouverait naturellement consommé. Ce plan sourit à la servante, dont les dernières incertitudes tombèrent dès qu'elle fût sûre des favorables dispositions de sa maîtresse.

C'était à cette femme que l'Irlandais remettait les lettres de Jean Marie, et c'était la marche indiquée dans ces lettres qu'Antoinette avait suivie de point en point. Il fut donc convenu qu'une certaine nuit deux bateliers d'Efford se trouveraient près de Teats-Hill en dedans du goulet, pour recevoir les hommes qui s'échapperaient du ponton.

Antoinette ne s'était pas expliqué la manière dont l'évasion aurait lieu; elle était loin de croire que ce bateau envoyé par ses soins devait être atteint à la nage! Elle se fût sans doute trouvée faible devant cette idée.... A la nage! dans la rade de Plymouth, au travers de cent périls... Pauvre Jean-Marie! n'était-ce pas une mort infaillible? Sa jeune amie était trop désireuse de le revoir pour qu'elle eût songé à une telle chance.

Mais le mousse y avait bien songé, lui. Devant quelle tentative pouvait-on reculer, quand on s'était lancé avec Surcouf sur le bastingage du *Triton*, le grand vaisseau, et qu'on était revenu de là?

L'audace des hommes dans la vie dépend de la première échelle où a été prise la mesure de leurs œuvres; ils y appliquent le reste des événemens; et si plusieurs font de grandes choses, c'est qu'elles leur ont apparu plus petites qu'au vulgaire, dont le compas est si étroit.

Dès que Jean-Marie eut reçu l'avis tant désiré, on s'occupa des préparatifs de la fuite. La nuit entière fut employée à les rendre immanquables. Le lendemain dura un siècle... Le voilà enfin qui se couche, ce lent soleil, geôlier aussi. Une ouverture pratiquée à l'ancienne place d'un sabord s'écarte bien doucement... Le ciel est sombre, mais la mer se couvre capricieusement d'écumes blanches, qui viennent luire à l'improviste comme une étoile au sein des nuages. Il faut encore attendre. La respiration suspendue, six personnes écoutent en silence l'eau qui clapote le long du navire. Ce triste bruit, c'est la mort ou la liberté; mais à ces hommes ne parlez plus de rien qui ne soit l'une ou l'autre! Comprenez-vous leur impatience? ce qui leur reste à vivre, ils vont l'écouler au grand air, non plus dans un hideux charnier! ils se hâtent, l'obscurité les favorise: une corde est glissée jusqu'à la surface des flots. Jean-Marie embrasse l'honnête capitaine de frégate... Le pauvre homme ne sait pas nager. Le mousse passe le premier; ses deux mains parcourent successivement et sans bruit la longueur de la corde; ses pieds ont ressenti le froid de la mer; il s'y enfonce, il lâche enfin son vacillant appui, se soutenant presque debout long-temps à la même place, attentif à ne se mouvoir qu'avec lenteur, traçant dans l'eau des cercles muets. Il pousse enfin au large, suivi de ses compagnons. Le dernier s'est troublé, la corde a glissé dans ses mains, il tombe. Le bruit de sa chute est suivi d'un éclair... c'est un coup de fusil. La mer illuminée a laissé voir deux têtes: un second coup part; de petits jets d'eau rapidement répétés signalent le passage de la balle qui siffle, on entend un cri. L'officier de garde fait affaler un canot que six rameurs vigoureux entraînent dans la direction observée. Les deux nageurs que l'on avait vus s'étaient trompés de route, par suite de la précipitation assez naturelle en si grave occasion. Ils allaient vers East-Gate, et c'est aussi de ce côté que le patron mit le cap. Ils furent atteints. Les Anglais rembarquèrent un homme et un cadavre.

Pendant ce temps les quatre autres fugitifs s'éloignaient du ponton. Faible et épuisé par le meurtrier séjour où il venait de languir, Jean-Marie sentit raidir ses membres, le brave enfant avait trop entrepris; l'haleine lui manquait; il fut obligé d'appeler au secours. Il portait de l'argent, on l'entendit. Son robuste voisin s'arrêta pour le soutenir, jusqu'à ce que le mousse pût appuyer ses mains sur deux vastes épaules qui lui permirent de prendre du repos. Tous se relayèrent en l'aidant ainsi, hormis un qui à la hauteur de Store-House fit à son tour entendre des cris de détresse; celui-là ne fut point écouté; il se noya.

Enfin l'on aperçoit le bateau... Il était temps! Quelques cordiaux remirent un peu de chaleur dans ces trois corps engourdis, dont l'énergie, devenue artificielle par l'excès du danger, s'affaissa tout d'un coup dès qu'ils eurent trouvé un refuge. Peut-être ils auraient encore nagé l'espace d'une lieue; maintenant qu'ils sont couchés dans ce bateau, rejetez-les à la mer, ils ne feront pas une brasse; Jean-Marie, bien sûr, irait droit au fond sans prendre même la peine de se débattre... Cependant il faut encore triompher de la lassitude: la nuit ne peut se passer en cet endroit trop fréquenté. Les précautions nécessaires ont été prises, et des vêtemens propres déguisent le dénûment des prisonniers fugitifs. Ils débarquent à Teats-Hill et se traînent à travers champs vers Efford, où l'un des bateliers les conduit, et les garde dans sa demeure en attendant le jour.

Quand l'aurore parut, on aperçut revenir le bateau qui, traversant un petit bras de mer, les fit aborder à Marys, d'où ils gagnèrent Plimton à pied. Aux approches de la ville, Jean-Marie partagea sa bourse avec ses deux compagnons, qui avaient un ami à Wenbury, ancien marchand de la Jamaïque, auquel ils avaient jadis rendu d'importans services. On convint, avant de se séparer, que tous les moyens de retour en France, argent ou imagination, seraient mis en commun, et qu'on se donnerait mutuellement avis des desseins pris, ou des occasions heureuses.

Voilà le mousse dans la ville anglaise, marchant droit à l'église, où ses instructions lui avaient assigné rendez-vous. Ne croyez point qu'au milieu de la rue il se préoccupât de son air étranger, ni qu'il se courbât sous la fatigue; c'était chose si douce pour lui que le soleil, même ce terne soleil du Devonshire; c'était un air si embaumé que celui où respirait Antoinette! Arrivé dans l'église, il se mit à genoux près des fonts baptismaux et rendit grâces à Dieu. Il remercia aussi sainte Anne, ne sachant pas, le naïf jeune homme, qu'elle habite peu les temples protestans Moi qui ai beaucoup de respect pour sainte Anne, et qui connais son indulgence, je ne doute point qu'elle n'ait écouté Jean-Marie, là comme ailleurs. Ce qui le prouverait, c'est que le mousse s'étant jeté sur une chaise, un pesant sommeil l'accabla, et nulle faveur plus précieuse ne pouvait lui être envoyée du ciel.

Le bienfait fut de courte durée...

— You are John-Marie?... lui dit une vieille emme en le secouant par le bras.

— Yes, mistriss, répondit-il.

Un signe de doigt l'avertit de se lever et de suivre. C'était la servante. Il arriva dans la maison et ce fut une joie générale

— Le voilà! criait Antoinette, le voilà, mistriss Martinn! c'est lui, c'est Jean-Marie! Vous le reconnaissez, n'est-il pas vrai? c'est bien ainsi que je vous l'ai dépeint... Mais viens donc ici que je te voie à mon aise!... M sœur, assieds-toi et taisons-nous tous, pour qu'il nous conte ses aventures.

— Je crois, dit Mme Gériot, que le pauvre garçon a d'abord besoin d'un bon lit. Ne vois-tu point comme ses yeux s'appesantissent! Ne te force pas, Jean-Marie, tu parais accablé...

— Quand on a traversé à la nage toute la rade de Plymouth!...

— Ah, grand Dieu! que dis-tu... interrompit Antoinette.

— Toute la rade, mademoiselle; j'y serais resté si je l'eusse entrepris seul, et s'il n'eût pas été question de vous revoir.

— Oh bien donc, dit M. Millin, la première chose est qu'il se couche sans qu'on ajoute un mot. Nous aurons le temps ensuite et de le plaindre et de le remercier.

VI.

La traversée.

Jean-Marie vivait caché dans cette maison. La servante seule pouvant être indiscrète, et elle n'y songeait guère. Bien loin de là, cette femme, par sa persécutante ardeur à presser le départ du mousse, et à lui ouvrir mille projets de fuite, formait la seule nuance d'ombre au calme tableau de félicité que vous eussiez admiré chez mistriss Martinn. Ce n'étaient plus les joies animées de l'Ile-de-France, mais une douce quiétude d'intérieur embellie et ravivée par les souvenirs qui unissaient ce petit monde. Bonheur sans mélange, si l'on en jouissait dans sa patrie; et la France était là, si près! Le mousse, toujours harcelé par la vieille Jenny, se prit enfin à l'idée sérieuse de rendre libre cette famille, à laquelle il était voué. Il demanda un jour à Antoinette si elle oserait traverser la Manche dans un canot.

— Oui, répondit la jeune fille, avec toi.

Il s'y attendait. Aussi ne témoigna-t-il aucune surprise, se bornant à lui recommander d'obtenir de sa famille la même assurance de résolution. Il suffisait à Antoinette de le vouloir. M. Gériot, d'ailleurs, avait du

courage, et le froid climat d'Angleterre lui était trop antipathique pour qu'il ne le quittât pas à tout prix. Son adhésion à l'offre faite fut si chaude qu'elle en parut étrange; M. Millin, surpris de voir son gendre se passionner enfin pour une idée, aurait eu honte de lui donner tort à son coup d'essai. Le départ fut arrêté.

Jenny, pourvue d'argent, se rendit un matin à Wenbury, et y chercha les deux Français qui s'étaient échappés du ponton avec le mousse. Ils n'attendaient que cette visite, et ce qui leur manquait pour seconder Jean-Marie était précisément le rouleau de guinées que la servante apportait. On trouve toujours et partout un bateau quand on le paie dix fois sa valeur; mais, à ce prix même, on ne trouve que les bateaux de l'endroit. Celui que Jenny se décida bien vite à prendre était le meilleur sans doute de la petite rivière Yalm: cependant je doute que vous l'eussiez monté de sangfroid pour une partie de pêche à l'étang d'Enghien, aussi vermoulu qu'il paraissait être, avec son lest d'eau verdâtre, résultat évident des fissures du bois. Les deux matelots regardaient avec étonnement l'assurance de Jenny conclure le marché.

—Mais songez-vous, la bonne, lui dit l'un d'eux, qu'il s'agit de traverser le détroit?

—Eh bien, répondit-elle, ne voulez-vous pas que je vous fournisse un vaisseau de Sa Majesté?

Cette femme n'avait dans l'esprit qu'une pensée, la liberté de son mari; elle se hâtait à l'accomplissement de ce vœu, sans réflexion, sans mesure, à la façon des enfans qui veulent une chose, et qui ne s'inquiètent sed de ce qu'il faut de soins ou de temps pour la leur procurer. Il lui semblait, à elle, que son mari eût bien parcouru l'Océan atlantique sur ce méchant canot pour venir la rejoindre; très certainement elle eût pris ce moyen d'aller rejoindre son mari. Aussi ne comprenait-elle rien aux hésitations qui l'entouraient.

Les marins causaient à voix basse. Celui enfin qui avait déjà parlé rompit de nouveau le silence.

— Retirez votre parole, dit-il à Jenny, nous ne partirons pas sur cette barque.

— Comment, s'écria-t-elle l'œil en feu, on vous donne une chance de salut, on vous offre le retour en France, chez vous, près de vos femmes, et vous le refusez!

—Belle chance! interrompit le second; il y a de quoi se noyer dix fois.....

— Et vous êtes un homme!... Des trois personnes qui causent ici, je ne suis point celle qui devrait porter des jupes.

Ces braves gens rougirent; car ils étaient braves, et n'avaient reculé que devant un danger réel. Mais la dure apostrophe qu'ils essuyaient d'une femme leur monta si pénétrante au cœur, que la raison s'en fut. Ils se trouvaient d'ailleurs en Angleterre, où un tel mot à des Français devait être démenti. Eussent-ils dû couler bas en embarquant, c'était un déshonneur de rester à terre. Le marché fut donc fait. Jenny leur serra les mains, et revint à Plimton déclarer que le départ serait prêt dans vingt-quatre heures.

Tout, chez mistriss Martinn, fut secrètement disposé; on lui laissa, en lieu sûr et apparent, des marques de munificence; et sous le prétexte d'une promenade, on disparut.

La pluie tombait à flots; des nuées noires parcouraient le ciel, glissant d'une extrémité à l'autre de l'horizon; ou eût dit que, docile aux lois de Ptolémée, le firmament en effet roulait autour de la terre.

— Horrible temps! disait monsieur Millin.

— Temps admirable! répondait Jean-Marie; quand on s'échappe il faut n'être point vu; je ne serais pas près de vous s'il eût fait clair de lune un certain soir sur la rade de Plymouth. Il faudra que les croiseurs aient de bonnes lunettes à bord pour nous apercevoir cette nuit. Pourvu que nos gens aient une boussole!...

On ne l'avait point oubliée. Rien ne manquait, même le courage, la première des provisions en pareil cas. La vieille Anglaise en eût donné à tout le monde.

— Mes bonnes dames, disait-elle, vous n'oublierez jamais ce que j'ai fait pour vous! Songez que j'ai un mari en France et que j'attends de vous un souvenir. Allez sans crainte, je vais tant prier Dieu pour qu'il vous conduise! Mais en son saint nom, ne m'oubliez pas, car vous serez bénies là-haut si je revois mon pauvre mari!..

Antoinette et sa sœur mirent tranquillement le pied dans la barque; il fallait être marin pour s'effrayer de cet esquif, voisin alors de deux rives sur une calme rivière. Elles ne sentirent le premier frisson que quand vint la lame de mer avec son vaste mouvement de balançoire, quand se présentèrent ces creux chemins où l'on s'engouffre entre de hautes murailles d'eau qui pendent et chancellent menaçantes... Alors ces deux cœurs impressionnables furent vivement serrés: ce bateau ouvert, si bas, si penché sous le vent, misérable soutien de sept fugitifs, ne leur cacha plus rien de sa nudité ni de sa faiblesse; rien non plus ne leur échappa dit la colossale puissance de cet Océan pour qui les flottes chargées d'hommes et de canons sont de légers jeux qu'il roule et lance, comme l'enfant fait d'une balle. Mais alors aussi les matelots cessèrent de s'inquiéter; habitués à ces grands spectacles, ils jugèrent promptement qu'aucun péril ne s'annonçait. La brise soufflait sans raffales; la mer n'était que houleuse; il suffisait de gouverner avec attention. L'un d'eux tenait la barre; Jean-Marie aidait l'autre à manœuvrer les voiles.

Le jour paraissait à peine, lorsqu'on aperçut bien près les côtes de France. Oh! la patrie!.. Elle s'annonce là par des écueils, des rochers sinistres; où la tempête a semé tant de naufrages! Mais plutôt ces rochers, ces écueils, qu'une seule minute d'attente!.. Aura-t-on vu la France sans s'y jeter à corps perdu, lorsqu'on a haleté dans l'air vénéneux des pontons, lorsqu'on fuit la froide Angleterre! Une minute de plus peut amener un navire, qui détruirait cette joie... A la France donc, et à sa côte escarpée! Le canot se rua comme un fou au milieu de la ceinture de granit dont s'enveloppait la terre, et il entra heureusement dans le petit port de Paimpol.

VII.

Le Pays.

Je n'ai pas besoin de conter l'effusion avec laquelle on s'embrassa, ni combien de paroles sans suite furent échangées, pleines de sens pour ceux qui les prononçaient, et pour ceux à qui elles étaient dites; mais que vous ni moi n'eussions comprises, et c'eût été la faute du langage humain, qui reste insuffisant à certaines vibrations de l'ame.

Après avoir donné une partie de son argent aux deux matelots, M. Millin consacra ce qui lui en restait à louer une voiture, et la famille, accompagnée de Jean-Marie, prit sans tarder la route de Lorient. On s'entretenait pendant le voyage et des périls passés et du bonheur futur; on frémissait au souvenir de la frêle barque; on contemplait avidement les arbres, la fumée des villages, tout, jusqu'aux landes séculaires de la vieille Bretagne. Antoinette jetait sur le mousse des regards attendris. Ce n'étaient déjà plus les rieuses caresses d'autrefois; le grand œil bleu brillait d'une teinte moins vive, et l'amitié de l'habitation avait perdu ses éclats fantasques. C'est que le mousse aussi n'était plus le même. Ses traits, bien caractérisés, ne respiraient rien de l'enfance; la jeunesse, avec sa vigueur, commençait à y marquer cette empreinte saillante qui modèle nettement une figure d'homme; on lisait sur ce front haut et bruni quelque chose des grandes épreuves où il avait passé; une voix plus mâle exprimait mieux de nobles sentimens.

M. Gériot et son beau-père causaient de leurs espérances. Les propriétés qu'ils avaient vendues en quittant la colonie s'élevaient à une valeur considérable, qu'ils devaient retrouver à Lorient, tant par suite de l'arrivée d'un navire, que par les lettres de change dont ils étaient porteurs. On achèterait une campagne, une commode maison à la ville; M. Gériot chasserait; peut-être M. Millin, pour se distraire, tenterait-il quelque petite spéculation; on donnerait des maîtres de toute sorte à Antoinette... Jean-Marie était triste en écoutant cela. A mesure qu'on approcha de Lorient il devint plus rêveur; lorsqu'apparut enfin la tour des signaux, il poussa un soupir, et descendit de voiture à l'entrée de la ville.

Il avait bien compris que M. Millin descendrait chez sa sœur, et c'était la mère de Louis... Toucher le seuil de cette maison eût été de sa part un sacrilége. Il se promena donc pensif, et arriva bientôt sur le quai, où de funèbres pensées l'assaillirent. C'était de là qu'il était parti pour l'Ile-de-France avec le brave enfant dont il se rappelait la mort. Voilà ce banc de pierre où il attendait que Louis eût frété le canot. Il y a quelqu'un sur ce banc, quelqu'un qui fume: une figure connue, ma foi; mais il faut du temps et de la réflexion pour retrouver sous ce chapeau de ville couvrant une tête rase, avec cet insolite accoutrement de bourgeois, les traits tout basanés de maître Caëric!

C'était lui en effet, qui, dégageant de ses lèvres un bout de pipe noircie, se levait plus vivement qu'il n'appartient aux mœurs bretonnes, en apercevant le mousse immobile à trois pas de distance.

Jean-Marie sut bientôt comment la fortune avait continué ses faveurs au vieux ménétrier; comment après avoir quitté la colonie pourvu d'une pacotille, Caëric était arrivé sans obstacle à Lorient, où il avait tout vendu de la manière la plus avantageuse; comment enfin il se trouvait aujourd'hui propriétaire d'une presse de sardines à Concarneau, et chef suprême d'une nombreuse escadre de chaloupes.

— Et toutes ces choses, lui dit Caëric, c'est à toi, garçon, que je les dois. Si je n'eusse pas été te chercher à bord du *Saint-Corentin*, je n'aurais pas été dans l'Inde, et je ne serais pas aujourd'hui un des plus *gros* de l'endroit! Mais ce n'est pas ma seule dette, vraiment; nous avons encore à régler un compte.

— Lequel donc, maître Caëric?

— Ne te souvient-il plus de ces belles et reluisantes pièces d'or que tu me mis un jour dans la main? Elles m'ont porté bonheur, Jean-Marie. Tu n'en a plus à me donner, n'est-ce pas? A mon tour donc, maintenant. Mais viens d'abord dîner, car il est midi; et quoique nous soyons revenus l'un et l'autre en Bretagne, nous ne mangerons point de la bouillie de blé noir.

Ils entrèrent à *l'Epée*, une riche et bonne auberge, près de la porte du port, et Caëric se fit servir un vrai repas de parvenu. Il fallut là que le médoc donnât à Jean-Marie la patience nécessaire à une audition soutenue dont son Amphytrion lui imposa la rude corvée, pour énumérer les tonneaux de rogue qu'absorbaient ses chaloupes, les *minots* de sel qui entraient dans sa presse, les hommes et les femmes qui s'y trouvaient employés; pour donner aussi les longueur, largeur et hauteur de l'établissement, et encore ce dont il devait être augmenté. C'était un terrible ennui. Après l'homme qui vous montre son jardin, je ne sais rien de pire que l'homme qui vous conte ses affaires... Pardon, j'oubliais l'homme qui vous conte ses amours.

Il n'est pas certain que le mousse ne perdit rien de ces détails. Du moins s'occupait-il aussi attentivement d'un homard dont la rouge cuirasse cé-

dait à ses attaques répétées. Il respira lorsque Caëric lui dit enfin d'un air d'intérêt :

— Ah çà, et toi, garçon, qu'est-ce que tu es devenu depuis ton départ de la colonie ? Dis-moi donc aussi ton histoire ?...

Jean-Marie fut bref, et son récit émut, à plus d'une reprise, le vieux joueur de haut-bois.

— Ecoute, dit-il au mousse, tu ne manqueras jamais de pain chez moi : je te connais trop fier pour te l'offrir sans que tu doives le gagner ; mais tu peux me rendre des services, et, avec le temps, prospérer aussi. Cela te convient-il ?

— Maître Caëric, répondit le mousse, vous êtes un digne et brave homme. Je suis bien touché de vos obligeantes propositions. Permettez cependant que je n'en profite pas. Il m'est impossible de rester si près d'ici... Ce sont des choses que vous auriez peine à comprendre. Je me rembarquerai ; j'irai .. et j'espère bien que nous nous reverrons encore.

— Tu as tort, Jean-Marie ; mais il faut suivre sa destinée. Je ne te presse donc pas. Cependant tu ne seras point venu si près du pays sans le revoir, sans mettre une fois le pied dans la maison où tu es né. Ainsi je t'emmène à Concarneau.

— Pour cela, je le veux bien, et j'allais même vous le demander.

Ils partirent ensemble. En traversant Quimperlé, Jean-Marie soupira comme à la fin d'un rêve agréable : une de ses illusions s'évaporait. La grande ville de ses idées d'enfance n'était plus qu'une bicoque. Auprès des brillantes rues de Lorient, combien lui sembla vide cette triste place où des politiques en sabots remuent l'Europe, du matin au soir, sous de paisibles tilleuls ! Il lui parut qu'on devait cruellement s'ennuyer en ce lieu, et je n'oserais affirmer qu'il se trompât.

Enfin les deux voyageurs arrivèrent devant la cité natale ; Caëric, à peine sur le bac, se redressa, respirant à l'aise, avec cet air content de l'homme qui vous fait les honneurs de chez lui, lorsqu'il y entre, et que les gens tirent leur chapeau. Car maître Caëric recevait de nombreux saluts, et nous devons avouer qu'il les rendait. Ce spectacle de gloire dont il croyait vaniteusement régaler son compagnon, ne fixait point l'attention du mousse. Ces rues où il avait si souvent mendié rappelaient à l'enfant la confuse image d'Yvonne ; chaque porte était un souvenir d'humiliation à la fois et de regret.

Quand la cariole s'arrêta, il fallut visiter la presse, bien qu'il fît déjà presque nuit. Le lendemain matin, Caëric remit à son jeune ami un sac de toile bourré d'écus de six francs. Il n'y avait pas un centime de plus que la somme reçue jadis à l'Ile-de-France ; mais on doit cette justice à l'honnête Bas-Breton, de dire qu'il n'y avait pas un centime de moins.

Jean-Marie se rendit chez sa mère. Son cœur se serra à l'aspect de la sale cabane où si souvent il était rentré brisé de faim et de froid. Les habitans de cette demeure fétide le contemplaient d'un œil hébété. Jamais vous ne verrez un paysan bas-breton témoigner par un geste ou un mot l'étonnement, le plaisir ou la crainte que peut lui inspirer l'arrivée d'un hôte. Ce serait le diable ou le roi, que la réception ne perdrait rien de sa silencieuse immobilité. Toujours le même calme, celui qui règne depuis Grallon, peut-être depuis les Druides.

La sœur aînée du mousse, qui le reconnut la première, dit enfin, sans changer de place, sans interrompre le ronflement de son lourd fuseau :

— Tiens, c'est Jean-Marie !

La mère alors, accroupie au bord de l'âtre, où sa main noire s'occupait à promener un bâton dans la large bassine où cuisait la bouillie, répondit d'une voix aigre :

— Quel Jean-Marie ? Le fils à Kersulec ?

— Non, ma mère, c'est le vôtre ! s'écria le mousse en se précipitant près d'elle.

— Ah, c'est toi ; te voilà déjà de retour ? Nous ne sommes pas plus riches qu'avant ton départ, mon garçon, et tu aurais mieux fait de continuer tes voyages. Te voilà grand, et d'âge à gagner ton pain : il n'y en a pas de trop ici pour la famille.

Jean-Marie aurait voulu répondre : la voix lui manqua. M. Millin lui avait fait comprendre la tendresse paternelle ; il en avait conclu la tendresse filiale et s'était imaginé de la pratiquer. Son désappointement fut affreux. Ne pouvant dire un mot, il tira de sa poche la moitié de son argent, et couvrit d'écus un vieux coffre qui servait de table. Ce fut avec un tel mouvement nerveux que la plus grande partie des pièces rebondit et roula, traçant de vastes spirales sur le sol raboteux de la chambre. Chaque enfant les suivait de l'œil, et la mère comme eux. Vous eussiez dit une famille de chats, attentifs au vol circulaire des chauve-souris qui tournoient dans quelque haute salle de château ruiné.

— Dam, en voilà de l'argent !... dit la sœur aînée en ramassant le dernier écu.

— Bonne sainte Anne ! ajouta la mère, c'est moi qui vais acheter une belle vache au prochain marché !..... J'étais bien sûre qu'il ferait fortune là-bas, et ce n'est pas pour rien que je lui ai donné une image de saint Illam. Jean-Marie, tu as été béni, mon garçon.

— Oui, ma mère, répliqua-t-il, puisque j'ai pu vous revoir, vous, mes frères et mes sœurs, que j'ai quittés depuis si long-temps. Vous avez tous souvent parlé de moi, n'est-il pas vrai ?

— Et trente !..... dit la vieille, achevant le compte des pièces. Oh oui, une vache, et d'autres choses avec elle !... Mon Dieu, Jean-Marie, que tu as bien fait d'arriver ! Mais il faut que tu te rafraîchisses ; Corentine, va-t-en nous chercher un pot de cidre... Bon Jésus, la belle vache que je vais avoir !

Le mousse était accablé. En quels termes, cependant, pouvait se traduire une douleur que l'auditoire n'eût pas entendue ? Le plus sage parti était de la renfermer, et de se mettre, pour un jour, à l'unisson de ces mœurs animales. Jean-Marie s'y résolut. Il s'assit, il mangea, il se tut, il se coucha, et au lever du soleil il repartit pour Lorient sans dire adieu à personne. C'est une douce chose que de rentrer au foyer qui vous a vu naître !

VIII.

L'éloignement.

Cette dernière déception était trop forte pour que le mousse ne voulût pas oublier au plus tôt ce qu'elle avait jeté d'amer dans son cœur..Tout rompu, par la pensée, entre lui et sa famille, près de laquelle, en dernier résultat, il venait d'acquitter plus que sa dette. Il songeait à d'autres personnes, et la honte le pénétrait. C'est un louable sentiment quand donne de nobles conseils.

Une grande idée roulait dans cette jeune tête. Abrégeant la route que Jean-Marie dut parcourir à pied, quoique les marins soient mauvais marcheurs, il acheva lestement son voyage et, sans chercher le repos, il entra dans plusieurs boutiques pour demander où demeurait la sœur de M. Millin. Il apprit que c'était près de la Bôve, rue des Fontaines ; son projet fut dès-lors arrêté, de s'y tenir en faction vers le soir, à l'heure où l'on se promène. Jusque là, il fallait passer le temps. Jean-Marie était religieux : il se rendit à l'église.

Ce n'était pas alors l'église d'aujourd'hui, avec sa prétention au temple grec et son extérieur de théâtre. Simple alors, laide, si vous le voulez, du moins n'y voyait-on pas ces horribles croûtes auxquelles l'encadreur seul a donné quelque prix. O bon curé de Lorient, digne et joyeux M. Rivalain, vous, le seul ecclésiastique de France qui ait eu le courage, avant l'expédition de Morée, de quêter publiquement pour les Grecs ; vous qui m'avez donné la bénédiction nuptiale, souffrirez-vous long-temps le scandale dont vos tableaux entretiennent la durée ! Remarquez donc, pour l'amour de Dieu, qu'il est impossible au chrétien le plus édifié de ne pas rire s'il rencontre de l'œil le barbouillage placé près de votre *Mort de saint Louis* ! Je vous en prie, M. Rivalain, veuillez regarder, une seule minute, les extraordinaires jambes du personnage placé au premier plan de cette toile badigeonnée ; et vous ne rentrerez pas, j'en suis sûr, sans décider votre fabrique à faire échange de cela contre quelque image à deux sous, si l'on trouve un étalagiste assez dupe pour en faire le marché. Dans tous les cas, mon bon et respectable curé, que ce tableau sorte de votre église ! Si je ne craignais de vous trop effrayer, je vous dirais d'en ôter tous ceux qui y sont.

Jean-Marie s'était agenouillé non loin des fonts baptismaux. Après une courte prière, de ces candides prières d'enfance qui allègent toute peine et réveillent tout espoir, il se leva, cherchant une chaise commodément située pour quelques heures de réflexion. Il y avait peu de monde dans l'église : des paysans et deux dames. Sans voir leur visage, le mousse ne fut pas long à reconnaître que l'une d'elles était Antoinette. Il s'approcha : madame Gériot pleurait ; ses soupirs étouffés semblaient s'élancer vers le ciel. Antoinette aperçut Jean-Marie et lui fit signe de s'asseoir.

— Mon ami, dit-elle à voix basse, priez avec moi pour mon pauvre père, qui en a bien besoin.

Puis, après un moment de silence :

— Vous ne serez pas abandonné, Jean-Marie ; si peu qu'il nous reste, vous y aurez toujours votre part...

— Votre amitié, Mademoiselle, c'est tout ce que je demande !

Il prononça ces paroles avec tant de vivacité, que Mme Gériot se retourna, écartant le mouchoir qu'elle inondait de larmes. Le mousse lui fit un salut respectueux et n'osa pas rester davantage.

Une grande idée avait traversé sa tête. Il parcourut plusieurs fois, comme un fou, la longueur de la ville, et se mit à rôder dans la rue des Fontaines. Après une assez longue attente, il vit sortir le vieux colon et courut droit à lui.

— Monsieur, dit-il, je n'ai pas besoin de vous expliquer pourquoi je vous ai quitté si brusquement hier. Vous quitter, monsieur Millin, quitter votre excellente famille, c'est pour moi la plus vive des peines. Mais quand il ne le faudrait pas à cause de cette ville où nous voilà, et où il nous est impossible de rester ensemble, il le faudrait encore par bien d'autres motifs. Je ne suis plus un enfant ; l'âge est passé auquel il était simple qu'une fantaisie pût me faire le compagnon de votre fille, m'ouvrir votre maison, me donner une place à votre table. Quoique depuis nous ayons connu le malheur ensemble, je ne m'aveugle pas assez pour me croire votre égal, celui surtout de mademoiselle Antoinette. Je ne suis qu'un pauvre mousse...

Il suffoquait en disant ces mots. Puis tout-à-coup relevant la tête :

— Mais je ne veux pas l'être toujours. Il y a plus d'un amiral qui a commencé par là. J'ai du cœur et de la bonne volonté, et je ne suis point né malheureux puisque je vous ai rencontré dans ma vie.

M. Millin lui serra la main.

— Tu es bien digne en effet, cher enfant, lui dit-il, d'avoir à parcourir une glorieuse et brillante carrière. Comme moi, Jean-Marie, tu n'es pas à la fin de tes jours ; il te reste, à toi, l'espérance !...

Le vieillard soupira ; des larmes roulaient dans ses yeux ternis.

Le mousse ne comprit pas alors cette douleur, qui lui parut un dernier attendrissement de séparation.

— Mon bon monsieur Millin, s'écria-t-il, au bout du monde votre sou-

venir et celui de vos enfans me suivront sans cesse. Ma vie vous appartient. Mais je veux que votre amitié n'ait point à rougir. On parlera de moi. Je serai un homme, je vous en donne ma parole! Et peut-être un jour...

Il s'élança au cou du vieillard, qui entendit murmurer à son oreille ces mots entrecoupés de sanglots :

— Adieu pour moi à Mlle Antoinette!

M. Millin le regarda s'éloigner à pas lents.

Trois jours après, Jean-Marie était à bord d'un corsaire, et faisait voile pour l'Ile-de-France.

QUATRIÈME PARTIE.

I.

Le Voyage.

Il y avait alors du danger à se rendre dans l'Inde. Notre pauvre marine était morte sous le patriote protectorat du tribun Jean-Bon-Saint-André. Il y eut, dit-on, un brave homme qui s'offrit, dans le plus fort tapage du fameux combat de prairial, à jeter ce représentant du peuple par-dessus le bastingage du vaisseau la *Montagne*, où il se trouvait malheureusement placé, et ce fut un grand tort de l'amiral Villaret-Joyeuse de ne pas consentir à un si raisonnable dessein. Car il ne suffisait pas de tenir une guillotine en permanence dans la rade de Brest, ni d'avoir dans l'escadre des vaisseaux qui s'appelassent le *Tyrannicide* et le *Vengeur*, dont l'un devait surpasser les plus beaux faits de Rome ancienne : il fallait encore, avec tout cet attirail républicain, ne pas ordonner la retraite au moment où il ne restait plus que la victoire à prendre. Elle était si facile ce jour là, que les Anglais furent surpris de la leur voir laisser. On eût dit qu'à cette époque, le comité de salut public avait deux hommes pour organiser deux choses, l'un sur la terre, l'autre sur l'eau : Carnot, la victoire; Jean-Bon-Saint-André, la défaite. Ils accomplirent également leur mission.

Le navire qui portait Jean-Marie, mi-partie de guerre et de commerce, fut obligé à de fréquentes relâches en raison des croisières anglaises, qui nulle part n'étaient contenues. Ce fut pour le mousse une série d'observations curieuses dont la vie maritime est un si riche sujet. A ce qu'il avait appris, sous Surcouf, de courageuses ressources, il put joindre une énorme collection de ruses mercantiles. Son éducation se compléta.

Au Sénégal il vit la traite. Il lui parut humain d'arracher de malheureux prisonniers à une mort affreuse. Jean-Marie n'était pas philosophe : il n'avait point lu Raynal, et ne connaissait de règle que son gros bon sens. Aussi ne comprenait-il pas que la liberté fût bien chère à un nègre de la côte de Zanguebar, cette liberté de notre pays, qui consiste à mourir de faim sous condition d'être, *devant la loi*, l'égal d'un millionnaire. Il avait vu les paysans de Basse-Bretagne; il avait vu aussi les esclaves de l'Ile-de-France, et le sort des premiers lui avait paru le plus dur. Car les noirs de la colonie avaient, chaque jour, leur nourriture assurée; la dame de l'habitation les soignait en cas de maladie; ils n'avaient pas à subir la conscription, qui est un esclavage temporaire, ni l'impôt, qui en est un permanent. Puis il n'avait point vu dans les sucreries cette abjecte misère, cette effrayante saleté, ce volontaire ilotisme de la campagne bretonne. Ses idées ne furent pas toutes conformes à la philantropie régnante; si Jean-Marie existe encore, il hésitera sans doute à convenir de cela tout haut, mais certainement il le pensera toujours. Le seul vœu qu'il forma, ce fut de voir les lumières se répandre en Afrique, de telle sorte qu'un père ne songeât plus à trafiquer de sa fille, et que la guerre vînt à respecter les vaincus. Peut-être plus tard en aura-t-il formé un autre : celui de ne pas nous voir la niaise duperie d'écouter le gouvernement anglais prêchant l'humanité, la plus hardie dérision qui ait osé se produire depuis la conquête du Bengale.

Jean-Marie fut témoin des mille supercheries dont l'abusif emploi parvint à fatiguer l'inépuisable crédulité des populations madecasses. Il vit qu'on leur livrait de la poudre avariée, des liqueurs falsifiées, des fusils de rebut qui devaient crever au premier feu. Il vit de mauvais plaisans, frappés du goût de ces insulaires pour la verroterie, leur vendre *de la graine* de bouteilles à ce haut prix que doit avoir une denrée précieuse. Il devina dès lors que par suite de ces brillantes opérations, les négocians français seraient bientôt reçus dans ce pays à grands coups de flèches et de zagaies.

Jean-Marie vit des excès de tout genre et des morts prématurées; les brutales amours, les raffinemens de vice, et les passions bouillonnantes sous ces brûlans climats. Ce n'étaient pas ces femmes au teint noir ou cuivré qui pouvaient effacer dans son cœur, fût-ce un moment, la suave image fraîche et blonde qui s'y trouvait comme incrustée. Cette image, entourée de souvenirs et d'espérances, fut son guide moral pendant le voyage, et au milieu des chances diverses qui le suivirent. Sa jeune ame ne pouvait errer sous cette influence; car un nom de femme, quand il assiége la pensée, qu'il la domine et s'y établit en maître unique, c'est un génie tutélaire qui inspire les grandes choses et les bonnes actions.

II.

La Ruine.

A la suite des bouleversemens politiques de notre époque, il y a eu de grandes infortunes, nombreuses, variées, tombant de haut sur des têtes endormies, à l'instant où elles rêvaient plaisirs et jouissances; d'affreuses moqueries du sort, qui semblaient s'égayer à retourner, la tête en bas, le vieux corps social. Parmi tous ces malheurs, celui qui dut être un des plus cruels à subir, bien qu'il soit presque le moins cité, c'est celui qui frappa les colons de Saint-Domingue. Ne me parlez point, auprès de cela, des marquises réduites à tricoter dans l'émigration, ou des millionnaires de France vendant des allumettes en Allemagne. Car, je vous prie, qu'est-ce que l'opulence qu'ils avaient quittée, si magnifique, si douce que vous la vouliez faire, qu'est-ce que cette opulence comparée au souverain absolutisme; à la vie d'Eden et de houris, à tout cet enivrant cortége de passions incessamment excitées et satisfaites, qui est venu se fondre dans l'incendie du Cap sous le poignard de Dessalines? Votre noblesse, dites-moi, était-elle habituée dès l'enfance au moelleux palanquin dans l'air parfumé des Antilles! Avait-elle des gens qui lui servissent de vivans éventails pendant le repas, des esclaves nés chez elle, et ce droit immense de dire à un homme : Tu es libre!... et de lui donner, par ce seul mot, la liberté? Ce droit-là était vaste et plus éclatant, à coup sûr, que toute la friperie féodale qui déjà se détachait en haillons sur des acteurs sifflés lorsque vint la tragédie de 89. Aussi, figurez-vous ce que durent souffrir ces colons amollis, nés dans l'orgueil et l'indolence, ces jeunes femmes toutes frêles qui à peine avaient essayé l'usage de leurs membres, lorsqu'il fallut marcher dans la rue, sur un pavé dur, et entendre les impertinences d'un portier! J'imagine que cela fut affreux.

Je n'en ai parlé que pour conduire le lecteur, par une transition naturelle, à déplorer l'état d'indigence où fut plongée la famille Millin. Aucun espoir ne s'était réalisé; le navire que l'on attendait à Lorient avait été pris; le négociant sur lequel étaient tirées les traites que le vieux colon avait emportées, venait de faire banqueroute. Rien, plus rien absolument pour le vieillard et ses enfans, que des bijoux et la charité d'un beau-frère. Des bijoux disparaissent vite, et la pitié de la famille ne va pas loin. M. Millin se serait tué sans ses deux filles; mais il est impossible de ne pas tenir à la vie quand on voit près de soi des résignations angéliques comme les femmes savent en avoir. Laissez-les à elles seules, il y aura faiblesse, abattement, pusillanimité; mais donnez-leur une ame à consoler, un père, un époux, un fils à soutenir, vous trouverez toujours l'héroïsme.

Mme Gériot fut admirable dans cette catastrophe; c'était sur elle, sur son courage moral que s'appuyait le désespoir du reste. Son mari, désorienté, depuis le départ de la colonie, par la perte de son climat, de ses habitudes, de son oisif bonheur, n'avait puisé à ce changement d'existence qu'une énergie acrimonieuse, exclusivement appliquée à s'irriter de tout. M. Millin était tombé dans la stupeur, et Antoinette avait besoin de feindre pour contenir l'effroi que lui causait cette pauvreté subite. C'était aussi trop nouveau pour elle, enfant gâté, idole des siens, nourrie dans le plaisir et la richesse, de ne voir que visages soucieux, que larmes, de n'entendre que regrets et soupirs étouffés. Peu à peu, cependant, elle prit exemple sur sa sœur et voulut l'aider dans sa tâche. Cette petite fille avait un de ces cœurs trop rares, sublimes partout, quoique le sort en fasse; un cœur formé pour adoucir les amertumes d'ici-bas à ce qui l'approchait; dans son aspect seul il y avait une consolation, comme naguère on y trouvait une joie.

Au milieu de cette désolation madame Gériot put songer à la promesse d'Angleterre, au mari de Jenny, qui devait être à Verdun. On fit des démarches pour obtenir sa liberté; il l'avait déjà; il était mort. Jenny l'attendit long-temps, sans doute croyant avoir obligé des ingrats.

La famille vécut d'abord de la vie factice que lui imposait son rang. Il n'y eut pas moyen de ne point faire de *visites*; si vous habitez une ville de province, résignez-vous à ce supplice-là, surtout si vous demeurez chez des parens. Ils s'inquiéteront peu de vos chagrins, de vos amours, de vos études d'artiste le jour marqué pour l'ennui processionnel chez les voisins. Peut-on garder dans sa maison quelqu'un qui n'a pas été reçu dans la *société*? Donc M. Millin dut traîner tristement son gendre et ses deux filles à la face d'êtres inconnus, traversant six heures dans des saluts muets, des phrases d'almanach, des fauteuils pris et quittés, et toujours la douleur dans l'ame. Mais il fallait bien que la sœur de M. Millin présentât son frère et ses nièces, et à cette nécessité que vouliez-vous qu'on répondît?

Madame Gériot ne fut pas long-temps à sentir la fausseté d'une telle position. Elle osa proposer d'en sortir. Ses mains, dès l'enfance inhabiles au travail, étaient toutes prêtes à faire un humble noviciat. On se résolut à louer une maison rue de la Corderie, froide et sombre comme celles de ce quartier : c'était la demeure qui convenait au luxe déchu. Là, dans l'isolement, Antoinette et sa sœur, courbées sous des ouvrages de broderie, cherchaient encore à faire luire quelque rayon de gaîté sur le front flétri de leur père : une chanson non pas de l'Ile-de-France, grand Dieu! charmait parfois les lentes heures du jour. Souvent des mots d'espérance ranimaient les yeux du vieillard : tout n'était point perdu : la guerre pourrait cesser; le vaisseau qui portait la fortune de M. Millin ne serait-il pas rendu, ou n'y aurait-il pas quelque indemnité par suite? .. Douces chimères qui procuraient de loin en loin à la pauvre famille une nuit calme et plus parée d'heureux songes.

Jean-Marie était le sujet de fréquentes conversations. Antoinette en parlait moins que les autres. Elle avait grandi; elle était arrivée à cet âge où il se fait une complète métamorphose chez les jeunes filles, où vous ne les voyez plus penser tout haut, où elles apprennent l'art du silence. Plus que personne, cependant, aux rares promenades du soir, elle regar-

dait du quai les navires mouillés dans la rade. Y avait-il là distraction ou souvenir ? C'est ce qu'il était permis d'ignorer, car Antoinette gardait là-dessus la plus profonde réserve. D'ailleurs, les occasions de remarqu manquèrent bientôt à ce sujet ; bientôt on n'osa plus sortir ; la misère avait enfin jeté sa livrée sur ces deux pauvres femmes. Oh ! c'est alors que la misère est hideuse, intolérable ; c'est quand elle vous affiche, vous montre de loin aux passions ; quand, de son doigt souillé, marquant en pleine rue chaque lambeau de vos habits, elle semble crier : — Ceci est à moi !...

Mais alors aussi l'intérieur de la maison est horrible. La faim y habite et vous ronge .. Voyez les deux sœurs près d'un chevet. M. Gériot est épuisé par une maladie de langueur ; à peine peut-on lui procurer les premiers secours. Quelle atroce minute que celle où il fallut s'adresser aux établissemens de bienfaisance ! avec la mémoire du passé !... Oh ! que Dante l'a bien dit :

> Nessum maggior dolor
> Che ricordarsi del tempo felice
> Nella miseria !......

Il y avait quatre ans que durait cette effroyable vie, lorsqu'un matin on entendit frapper fortement à la porte d'entrée. Antoinette descendit pour ouvrir.

III.

Une visite.

C'était un homme de haute stature ; ses yeux perçans restèrent fixés quelques secondes sur la jeune fille, avec cette expression joyeuse que cause l'aspect subit d'une gentille figure de femme. Puis, assouplissant sa voix qui devait être rude, l'inconnu demanda si c'était bien la demeure de M. Millin.

— Oui, monsieur, répondit timidement Antoinette.

— Soyez donc assez bonne, mademoiselle, pour lui demander s'il peut recevoir quelqu'un qui revient de l'Ile-de-France.

— De l'Ile-de-France ! Entrez, monsieur, entrez vite ! Oh ! vous venez de l'Ile-de-France, vous ne pouvez que nous apporter du bonheur !...

Elle franchit les degrés de l'escalier comme un oiseau, peu inquiète de la façon inusitée dont elle introduisait l'étranger qui la suivait.

— Papa !... ma sœur !... criait-elle en montant, c'est un monsieur qui vient de l'Ile-de-France...

Le monsieur s'était arrêté immobile à l'entrée de la chambre... Ce marin, car c'en était un, fait aux succès de douleur et de carnage, nourri dans les privations et les fatigues, se sentait le cœur serré à l'aspect du tableau qu'il avait sous les yeux. Il avait vu d'un œil tranquille des hommes expirans, mutilés par la mitraille, de hideuses formes de cadavres capricieusement découpées à la suite d'un combat ; il ne put voir, sans que ses nerfs tressaillissent, cette paisible image de misère, dénuée du vernis grandiose habituel aux malheurs qui l'avaient entouré. Un malade qui gémit ; un vieillard presque enseveli déjà dans le fauteuil où il pleure un reste de feu éclipsé par de longs pots de tisanes ; des vitres cassées, de rares meubles, le silence le plus attristant, c'est là un de ces spectacles qui briseraient une ame, et que l'on n'oublie point quand on s'y est trouvé. Une fois dans ma vie j'ai vu cela, et souvent j'en rêve.

L'étranger fit un effort et s'approcha du fauteuil.

— Monsieur, dit-il au colon qui essayait de se lever, vous rappelez-vous un enfant que vous avez gardé quelque temps dans votre habitation, et qui se nommait Jean-Marie ?

— Oh ! oui, Monsieur ! s'écria Antoinette ; nous apportez-vous de ses nouvelles ?

— Je viens de sa part, reprit l'inconnu.

Il s'assit sur une chaise, jeta encore un regard peiné sur la chambre et les assistans, puis il continua :

— Cet enfant, monsieur, vous a conservé une vive tendresse. Il était digne aussi de la vôtre, et l'a prouvé en devenant homme. Mon nom était obscur quand vous habitiez les colonies ; je ne crains pas de dire que depuis quelques heureux combats l'ont rendu célèbre, et j'ajoute qu'il le serait moins si j'avais eu moins de compagnons tels que Jean-Marie.

Antoinette rougit et baissa les yeux.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? dit M. Millin ?

— Le capitaine Surcouf.

Le vieillard se leva tout à fait.

— Il fut un temps, dit-il, où j'aurais fait plus digne accueil à une aussi glorieuse visite. Que ne suis-je encore à l'Ile-de-France, monsieur, pour recevoir, comme il convient, l'homme qui vient d'illustrer notre marine !... Mais hélas ! vous voyez...

Des larmes l'arrêtèrent.

— Monsieur, répondit vivement Surcouf, ce temps peut revenir. En tous lieux, d'ailleurs, on est honorablement reçu quand on touche une main probe, quand l'hôte qui vous la tend peut se parer d'une réputation comme celle que vous avez laissée dans la colonie. Ecoutez-moi donc bien, monsieur. Le jeune homme dont je parle a partagé mes travaux. C'est moi qui l'ai conduit dans l'Inde ; il était mousse alors, et j'aime les marins qui commencent ainsi. Son courage et son application à l'étude m'ont frappé ; je l'ai embarqué comme enseigne. Nous avons fait de magnifiques prises dont il a eu sa part. Enfin, il y a dix mois, au milieu d'un abordage, il est tombé à mes pieds...

Antoinette poussa un cri.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, il n'était point mort. Quand nous arrivâmes au port Nord-Ouest, je le confiai aux plus habiles hommes de l'art. Sa blessure était dangereuse. Il me fit appeler.

— Capitaine, me dit-il d'une voix éteinte, je ne crois pas avoir longtemps à vivre, mais j'ai à m'acquitter d'un grand devoir, et c'est vous que j'en charge ; je suis bien sûr qu'il sera religieusement accompli. Si jamais vous retournez en Europe, vous irez à Lorient, capitaine, lors même que vos affaires ne vous y appelleraient pas. Vous y trouverez M. Millin, ancien colon de l'île. Vous lui direz que ma dernière pensée a été pour lui, et pour sa famille..... (Il appuya fortement sur ce mot)... Vous savez mieux que moi à quelle somme s'élèvent mes parts de prise ; c'est à M. Millin que je la lègue ; puisse-t-elle suffire à réparer les désastres qui l'ont accablé, mais elle ne paiera jamais le bonheur que j'ai goûté près de lui..... Le chirurgien l'empêcha de parler davantage. Et moi, Monsieur, qui n'ai plus revu Jean-Marie, je viens remplir sa volonté. Ces quatre-vingt mille francs sont à vous.

Le silence fut si profond, que le corsaire n'osa pas le rompre. Il comprit l'absence, là où il se trouvait, de cette joie qui en d'autres lieux eût bouleversé des ames communes. Il se retira, plein de respect, laissant sur la cheminée une liasse de traites. Déjà il était sur le seuil de la porte, lorsqu'un souvenir le rappela.

— Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, qui restait comme pétrifiée sur sa chaise, muette, sans couleurs, sans respiration, sans larmes, Mademoiselle, j'oubliais quelque chose. Ceci est pour vous.

Mme Gériot décacheta la lettre que Surcouf venait de placer dans la main de sa sœur. Elle n'y trouva qu'un papier jauni par le temps, usé, presqu'en morceaux, sur lequel on lisait encore :

Epargnes d'Antoinette.

IV.

Chapitre complémentaire.

Il y a des personnes qui veulent tout savoir lorsqu'elles ont écouté le commencement d'un récit. L'incertitude leur déplaît, même en ce qui touche au sort de l'être idéal qui s'est emparé de leurs loisirs durant quelques heures de lecture. J'appartiens à cette classe de curieux. J'en ai souvent voulu à Byron, qui me laissait en suspens à la fin du *Corsaire.*

Donc, pour celui qui vient de lire le *Mousse*, l'auteur ajoute que la famille Millin vécut dans une honnête aisance jusqu'au jour où Antoinette se maria. Un capitaine de vaisseau, jeune encore, frappé de sa beauté, sensible à tout ce qu'il y avait de gracieux et d'aimable dans ce caractère enchanteur, se présenta et fut promptement agréé. Dirai-je qu'Antoinette fut heureuse ? Il faut le croire, car elle avait un mari d'humeur douce, qui sortait le matin et rentrait pour dîner, qui sortait après le dîner et rentrait pour se mettre au lit. Homme estimable d'ailleurs, qui conduisait parfois sa femme à la promenade, soit sur le quai, soit au bois du Château, tous deux marchant en silence, saluant et salués : tranquille plaisir dont la limite ne se trouvait qu'à l'heure où le capitaine avait sa partie prête au *Cercle.* Antoinette recevait des visites le dimanche, et comme elle en faisait le même jour, suivant l'usage, elle retrouvait des cartes en rentrant. Ne croyez pas que je plaisante : c'est un des plus beaux momens de la vie de province que celui où vous recevez une carte ; celui encore où vous glissez la vôtre, à ce mot désiré : Madame est sortie... J'ai plus d'une fois éprouvé une vive tentation d'embrasser la vieille servante qui me disait ce mot là, et je l'aurais souffletée de bon cœur quand elle ajoutait, en rouvrant la porte :—Cependant je vais voir...

Antoinette allait aussi au bal ; long-temps pour y danser, puis plus tard pour regarder danser les autres. Elle allait à la messe en fort belle toilette ; elle avait deux fois par an un dîner de trente hommes ; une luxueuse vaisselle ; une excellente blanchisseuse ; n'est-ce pas du bonheur, dites-moi ?

Je craindrais de laisser quelque vague dans les esprits auxquels ce chapitre complétaire s'adresse, si je ne disais encore deux mots de M. Talec. On saura donc qu'à l'hôpital de Plimouth il se familiarisa suffisamment avec les mœurs anglaises pour oublier son nom de Français, et se prêter dans l'intérêt du bon ordre, à un certain rôle de surveillance peu estimé dans les pontons comme partout ailleurs. Il en advint qu'un complot d'évasion ayant été découvert, le capitaine du *Saint-Corentin* subit un affreux supplice. En présence de tous les prisonniers, il comparut devant le tribunal institué par eux-mêmes, et après le prononcé du jugement, il fut tatoué sur le front de ces caractères indélébiles : *Traître à sa patrie.* C'était la justice des pontons ; justice terrible, qui renouvelait le signe de Caïn ! La marque du bagne ne se porte au moins que sur l'épaule... M. Talec eut peut-être des remords. Ce qui est sûr, c'est qu'étant rentré en France, il mourut d'indigestion.

Pour maître Caërie, sa carrière s'acheva paisible ; il n'y eut pas l'ombre de drame dans sa fin. Il se confessa au vicaire, qui fréquemment soupait avec lui, de tous les petits péchés qu'ils avaient commis ensemble ; il reçut l'absolution, l'extrême-onction ; il fit un beau legs à la fabrique et eut un bel enterrement de seconde classe.

— Et le mousse ?...

— Ne vous souvient-il pas que Surcouf l'avait laissé à l'Ile-de-France dans un état désespéré ? On peut raisonnablement croire qu'il n'en est pas revenu ! Voici d'ailleurs, à cet égard, tout ce que je puis vous dire : Il y a peu d'années, je me trouvais à Lorient, à une soirée du préfet maritime. Dans le coin d'un salon s'était rassemblé un petit groupe et j'y entendis l'histoire de Jean-Marie. Le capitaine de vaisseau qui la contait avait

le dos tourné à une table de jeu, silencieux champ de bataille où se décidait une partie d'échecs.

— Oui, mesdames, ajouta-t-il en terminant, je donnerais beaucoup pour savoir ce qu'est devenu ce Jean-Marie.

— Il est mort, sans doute, dit un commissaire de marine. Mais je conçois que vous regrettiez de ne l'avoir pas retrouvé : car, en définitive, vous lui devez quatre-vingt mille francs, et c'est désagréable d'être le débiteur d'un mousse.

— D'autant plus que s'il existe encore il est peut-être aujourd'hui dans le besoin, reprit le capitaine ; et cette idée me fait mal. Mais changeons de conversation : voilà ma femme qui arrive, et elle s'attriste lorsque l'on parle de cela.

Un des joueurs d'échecs se leva brusquement et fit deux pas vers la dame pâle et maigre qui s'avançait. Il s'arrêta comme pétrifié. Puis il prit son chapeau et disparut, laissant la partie inachevée.

— Qu'a donc ce monsieur? s'écria la dame ; il m'a fait peur.

— Effectivement, il avait un air singulier, dit le capitaine : le connaissez-vous, messieurs?...

— C'est un riche armateur de Saint-Malo, répondit le commissaire Il est ici depuis peu de jours et doit repartir demain.

Le lendemain, le capitaine reçut une carte qui portait le nom de Jean-Marie.

— Tiens, dit-il en la montrant à Antoinette, j'ai conté hier ton histoire du mousse à ces dames, et voilà une plaisanterie qu'elles me font.

AUGUSTA KERNOC.

FANTAISIES.

CE QUE LES DAMES PORTENT A LA MAIN.

Les hommes dans les rues et dans les promenades portent une canne à la main, ou bien, comme le quatrième écuyer de Marlborough, ne portent rien du tout. Les femmes ont souvent changé de fantaisie pour cet objet de contenance, dernier accessoire de la toilette. Les mouchoirs, les éventails, les sacs à ouvrages et mille autres bagatelles passées de mode tour à tour, ont eu alternativement le privilége de jouer entre leurs doigts, et d'aider aux grâces de leur maintien.

Il paraît qu'une canne flexible et légère a été la première chose à la mode en ce genre, quoique ce soit la moins naturelle à voir entre les mains d'une femme. Il est dit dans l'histoire des premiers règnes, que Constance, seconde femme du roi Robert, creva les yeux de son confesseur Etienne avec *la canne que les dames étaient en usage de porter à la main*. Les femmes de la cour de Louis XV et de Louis XVI portèrent des cannes pour les aider à se soutenir dans leur marche, rendue difficile par le poids des vêtemens et la hauteur des talons. Cette mode reparut passagèrement au commencement de l'empire, et maintenant encore il se trouve des petites cannes si riches et si jolies, que quelques élégantes s'en servent à la campagne pour s'appuyer dans de longues courses, et pour éloigner les ramures de leur chemin à travers les bois Cependant, à part cette exception, la canne est le triste symbole de la vieillesse abandonnée : il semble qu'on ne doive prendre un bâton pour se soutenir que quand tous les bras se sont retirés de vous.

L'éventail a été en usage de temps immémorial et dans tous les pays. Les Indes, la Chine, le monde romain, aussi bien que l'Europe moderne, ont vu des femmes l'éventail à la main. Ce gracieux instrument reçoit toute sorte d'ornementations, et peut s'embellir autant qu'on le désire. Par son extrême souplesse, il prend tous les mouvemens qu'on lui imprime ; il commande, appelle, repousse comme la main. Et même il est si mobile, que les sensations les plus fugitives de celle qui le porte, s'impriment dans ses légères oscillations; il s'asssimile à la physionomie d'une femme et vibre sous chaque souffle de son sein. En voilant à demi le visage, il fait ressortir la grâce de la main et l'éclat des yeux; il dérobe une rougeur, un sourire expressif; il montre de jolies choses et en cache de plus jolies encore. Les premiers éventails furent faits de plumes d'oiseaux, comme ceux qu'on a remis à la mode cette année.

Sous Louis XIV, les femmes portaient en voiture et même à pied un petit miroir à manche à la main. Cet usage, qui ne dura pas, venait sans doute de la grande importance attachée alors à la coiffure et de la nécessité de l'*accommoder* à tout moment. En effet, à cette époque les coiffures variaient tous les jours et avaient beaucoup de recherche. Une d'elles, celle dite *à la Fontanges*, eut une singulière origine. Mlle de Fontanges était à une chasse à Vincennes; le vent ayant dérangé ses cheveux, elle prit le ruban bleu de ciel qui lui servait de jarretière et le noua autour de sa tête. Le roi la trouvant encore plus jolie ainsi, la pria de rester coiffée de cette manière: il devint à la mode de l'imiter, et les rubans portés autour du front prirent le nom de *Fontanges*.

Les manchons datent de très loin, quoique leur mode soit moins ancienne que celle des fourrures, qui remontent aux temps gaulois. Autrefois quelques fourrures, telles que le menu-vair et l'hermine, étaient les signes distinctifs de la haute noblesse, et par conséquent elles devaient se porter toute l'année. Les manchons, en arrivant, suivirent le même cours; les hommes s'en servaient alors, et les ont même conservés jusqu'à la révolution; mais les personnes du plus haut rang avaient seules le droit de porter ceux de martre, d'hermine, de menu-vair. Dans les derniers temps de l'ancien régime, on fit des manchons de soie pour l'été, ornés et brodés de mille manières. Les petits chiens étaient alors fort à la mode : on avait au dernier point, en ces temps-là, l'amour des bêtes, que je voudrais bien appeler amour de bête; et on voyait souvent sortir d'un manchon la tête d'un petit chien noir qui allait passer sa soirée dans le monde.

Depuis François Ier jusqu'à Louis XVI, les femmes portaient souvent à la main le masque de velours noir dont elles se couvraient le visage au grand air. « A cette époque, dit Sainte-Foix, les femmes parurent ne plus se soucier de leur visage et commencèrent à le cacher; elles prirent un *loup* et n'allèrent plus que masquées dans les rues, aux promenades, aux visites et même à l'église. » Je pense que cette précaution était loin de montrer de l'insouci pour le visage : au contraire, sous cette enveloppe, il conservait mieux sa fraîcheur, et prenait, lorsqu'on ôtait le masque, l'attrait d'une des beautés qu'on dévoile rarement. Le vieux et galant narrateur ajoute : « A l'égard du rouge qui vint ensuite couvrir le visage, je dirai que les généraux en mettaient autrefois le jour qu'ils entraient en triomphe dans Rome, et qu'une jolie femme peut toujours croire qu'il se lève un jour de triomphe pour elle. »

L'ombrelle, quoique d'une utilité beaucoup plus positive que l'éventail, était autrefois bien moins en usage. Quelques anciens tableaux nous montrent qu'elle était connue dès le temps de Charles V, et cependant les femmes ne s'en servaient point, et ne se garantissaient du soleil que par des chaperons, des coiffes, des voiles. C'est que la classe moyenne n'existait presque pas alors; il n'y avait guère en ce temps que les femmes qui allaient en voiture et celles qui ne craignaient point le soleil. L'ombrelle est l'expression de cette classe intermédiaire, si forte et si puissante aujourd'hui ; elle est surtout nécessaire aux femmes qui n'ont pas d'équipages pour les abriter, et qui cependant portant en elles toutes les délicatesses d'une nature élevée, tous les instincts d'élégance et de distinction, veulent conserver la fraîcheur de leur teint, et pensent que la beauté est le premier des droits individuels à soutenir. Aussi l'ombrelle a commencé à se répandre davantage à la fin de l'ancien régime, et aujourd'hui qu'elle est généralement adoptée, on s'est appliqué à un luxe merveilleux.

A l'imitation des *bigotelles* (1) et des aumônières qu'on suspendait autrefois à la ceinture, on a fait les sacs à ouvrage qui se portent à la main. Les premiers, appelés *ridicules*, ayant paru en même temps que les aérostats, on leur donna la forme d'un ballon. Ils sont à peu près passés de mode et auront peine à reprendre faveur : ils semblent toujours recéler quelques emplettes rapportées du dehors, et l'air d'une bonne ménagère est celui qu'on tient le moins à prendre aujourd'hui. Une femme élégante, servie par tout ce qui l'entoure, n'a rien à porter avec elle. Par cette raison un flacon rempli des plus fines essences, et qui montre bien l'oisiveté des mains, est une des plus jolies choses qu'on puisse tenir par contenance.

On m'a assuré avoir vu cette année des petites tabatières d'or entre les mains de très jeunes et très jolies femmes, qui y plongeaient souvent le bout de leurs doigts effilés. Je ne pense pas que ce caprice devienne mode. Les jeunes femmes du monde ont bien assez d'ivresses et de sensualités sans chercher ce triste moyen de ranimer les esprits... Je suis loin cependant de mépriser ce pauvre tabac : il est la seule consolation de tant de vieillards qui, sans lui, ne sauraient comment passer le temps, le seul plaisir de tant de pauvres vieilles femmes qui, sans lui, n'auraient plus jamais une douce excitation cérébrale! Il me prend, au contraire, une profonde estime pour le tabac, en pensant qu'il est le bonheur de ceux qui n'en ont pas.

De tous les objets que la mode place entre les mains des femmes, le plus constamment en usage, est le mouchoir. Comme il se déploie à tous les gestes et joue à tous les vents, il attire naturellement les regards, et on a toujours pris plaisir à l'orner. Il est rapporté dans le journal de l'*Etoile* que Gabrielle d'Estrées fit faire un mouchoir *du prix de 1,900 écus, qu'elle paya comptant*. On sait que la beauté du mouchoir de la duchesse de Guise, *brodé de ses armoiries*, et oublié par elle chez Saint-Mégrin, frappa les yeux de son mari, et dénonça sa présence chez le malheureux qui paya de sa vie cette bonne fortune. Un mouchoir est simple et naturel à tenir entre les doigts : il se prête à une foule de jolis mouvemens, et donne infiniment de grâce; il est charmant dans la main d'une femme, et fait bien même dans celle d'un homme. Aussi, on applique aujourd'hui à cet accessoire une recherche particulière et un luxe parfait.

Mais de toutes les choses dont nous parlons, la seule qui ajoute à la parure avec l'éventail, c'est le bouquet. Rien n'est charmant comme ces bouquets tels qu'on les fait maintenant, avec des couleurs parfaitement harmonisées, dont les unes font le centre, dont les autres servent de cadre; cette régularité, cet arrangement qui charment l'œil et font qu'aucune fleur ne se perd dans les autres, sont d'un effet délicieux. Un bouquet a encore cet avantage que, comme il peut s'offrir sans conséquence, celui que vous portez vous est presque toujours donné par une main amie. Heureusement on ne pense plus à faire des fleurs un symbole, à leur prêter un langage. Cet art oriental, rapporté des excursions du moyen-âge, s'est perdu avec toutes les exagérations prétentieuses de la vieille galanterie ; on ne va plus ravager un jardin pour écrire une lettre d'amour, et tourmenter de pauvres fleurs pour leur faire dire des choses auxquelles elles n'ont jamais pensé ; quand on a des pensées du cœur à révéler, on sait bien que ni roses ni parfums ne valent une simple parole; on laisse aux fleurs leur silence embaumé, au cœur ses mots d'amour.

CLÉMENCE ROBERT.

(1) Espèce de bourse.

Le Cadeau malencontreux.

ANECDOTE COMIQUE.

Si vous avez lu quelques-uns des ouvrages de sir Walter Scott, vou connaissez l'Ecosse, cette contrée si remarquable par ses hautes montas gnes, la beauté de ses sites, l'originalité de ses mœurs, le caractère hospitalier et le costume pittoresque de ses habitans.—Eh bien ! c'est en Ecosse que s'est passée tout récemment l'anecdote que nous allons conter à nos lecteurs.

Un gentilhomme écossais, de la secte des méthodistes, revenait un jour d'un village un peu éloigné de son château. Son chemin le conduisait devant une ferme solitaire, où il lui arrivait quelquefois de s'arrêter ; et comme dans ce moment il commençait à pleuvoir, il pensa qu'il ne ferait pas mal d'y faire une petite halte. Il entra donc, enveloppé dans son manteau, et, sous la porte, il salua la fermière, selon l'usage des méthodistes, par ces mots : « La paix soit avec vous, ma chère sœur en Jésus-Christ! » — La bonne fermière, saisie d'abord à l'aspect de ce visiteur inattendu, était sur le point de s'enfuir, quand le gentilhomme écossais, ouvrant son manteau, lui laissa voir sa figure bien connue.

— Soyez le bien-venu, sir, s'écria alors la digne femme. Entrez dans le poêle ; vous pourrez y attendre la fin de la pluie.

L'honorable baronnet ne se fit pas prier. Il entra, mais préféra rester dans la cuisine à côté de la bonne fermière, chauffant ses mains au foyer, dont les flammes léchaient une marmite posée sur le feu.

— Quelle belle marmite vous avez là ! s'écria tout à coup le getnilhomme. Elle est de fer vraiment ! et garnie en cuivre, puis si luisante, si neuve... c'est ainsi que ma chère Sara devrait en avoir une ; mes pommes de terre et mon beefteak me ragoûteraient alors bien davantage.

— C'est une fantaisie que vous pouvez aisément satisfaire, sir, répondit la fermière ; pour quelques schellings, vous vous en procurerez une semblable chez tel marchand de fer qu'il vous plaira.

— Vous croyez ?... cependant je doute que j'en trouve une si gentille.

— S'il en est ainsi, acceptez-la en cadeau de ma part.

— Non, non, s'écria le baronnet ; je ne veux pas vous en priver. Mais, je l'avoue, je n'ai jamais vu de marmite plus jolie,

Ses regards de convoitise, qui ne cessaient de caresser cet ustensile, étaient encore plus expressifs que ses exclamations, et la fermière, qui était une excellente pâte de femme, insista tant pour lui faire accepter l'objet de son admiration qu'il finit par céder.

— Soit, dit-il avec une satisfaction qu'il ne pouvait dissimuler ; puisque vous êtes si bonne, je l'accepterai en souvenir de vous ; et, si vous le permettez, je vais l'emporter tout à l'heure, car je voudrais bien aujourd'hui même en faire l'agréable surprise à ma chère Sara.

— Comme il vous plaira, sir, prenez-la donc.

Et en même temps, le baronnet s'empressa de l'enlever du feu. La fermière essuya la petite couche de suie qui s'y était attachée, et allait envelopper la marmite dans du papier.

— Ne vous en donnez pas la peine, s'écria le baronnet ; on ne me verra pas, car la nuit est proche.

— Bien ! répliqua la fermière. N'accepterez pas aussi un verre de bon whiski ?

— Je vous remercie, une autre fois, lorsque je reviendrai. Adieu, ma sœur.

Notre gentilhomme quitta la ferme satisfait. A tout instant, il jetait un regard de contentement sur sa marmite, qu'il portait tantôt d'une main tantôt de l'autre ; peu à peu, le doux fardeau commença à lui peser, et, après une heure de marche, il se sentit les bras et les mains bien fatigués.

— Bon, fit-il en regardant de tous côtés, ici pas une ame ne me voit, ne pourrais-je pas porter la belle marmite sur ma tête ?..

Et, dans un clin d'œil, l'ustensile fut assis sur la tête du baronnet. Il ne put s'empêcher d'en sourire, car ce casque d'une nouvelle espèce s'adaptait merveilleusement à son chef.

Il marchait ainsi depuis quelques minutes, en pensant au plaisir que cette nouvelle acquisition allait faire à Sara, sa chère moitié, quand tout à coup il se trouva au bord d'un large fossé.

— Bah! se dit-il, c'est l'affaire d'un saut.

Et, prenant un élan, le brave homme franchit l'obstacle ; mais, par suite de ce brusque mouvement, la marmite s'était enfoncée par son poids et lui couvrait tout le visage jusqu'à la bouche ; son propriétaire essaya de la remonter tout doucement..... vains efforts : ce bonnet de fer ne cédait pas.

Imaginez-vous l'horreur qui s'empara du baronnet..... Tourmenté par d'atroces douleurs, il courait comme un insensé, tantôt se heurtant contre un arbre, tantôt culbutant par-dessus une pierre... il se lamentait, pleurait, criait au secours, et tout cela bien inutilement, car personne ne l'entendait. — Au bout d'une heure cependant, il entendit des voix dans le lointain, et bientôt près de lui cette exclamation :

— Regardez donc qui vient là!... c'est le diable, c'est le diable, crièrent à la fois une dixaine de voix.

C'étaient des gens de la maison du baronnet. Mais les fidèles vassaux ne reconnaissaient pas leur seigneur et fuyaient à son approche.

— Restez donc, mes amis. Je ne suis pas le diable ; je suis sir Eldon.

Les vassaux n'en pouvaient croire leurs oreilles. En entendant la voix du baronnet, ils ne s'en approchèrent qu'avec crainte et défiance et le menèrent chez lui, où la bonne Sara était dans la plus vive inquiétude. On appela sur-le-champ un chirurgien, et celui-ci essaya de tous ses instrumens pour dégager la tête du gentilhomme de son incommode coiffure : rien ne réussit. Alors, un forgeron, qui avait aidé à ramener le baronnet chez lui, eut une heureuse idée ; il avait remarqué que la marmite n'était pas de tôle, mais de fer fondu. Il prit donc le gentilhomme par le bras et le mena dans sa forge, suivi de tous les assistans. Arrivés là, il le pria de poser sa tête sur son enclume, et le patient obéit avec résignation, en recommandant son ame à Dieu. Le forgeron, sûr de son affaire, d'un coup de son gros marteau fit voler la marmite en éclats.

Un cri d'épouvante s'échappa de toutes les poitrines, quand le pauvre baronnet, soupirant de douleur, tomba par terre sous ce coup, comme privé de sentiment... mais, ô prodige ! bientôt il r'ouvrit les yeux ; sa tête n'avait point été effleurée, et cette opération n'eut pas de suites fâcheuses.

CH. VILLAGRE.

(*Gazette de la Jeunesse.*)

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— Un homme de condition était tombé malade en Auvergne, dans une terre éloignée de tout secours. On lui proposa d'envoyer chercher le médecin de Clermont. « Je n'en veux point, répondit-il, qu'on aille plutôt chercher le chirurgien du village, il n'aura peut-être pas la hardiesse de me tuer. »

— François Ier, désirant élever l'un des plus savans hommes de son temps aux premières dignités de l'église, fut curieux d'apprendre de lui s'il était gentilhomme. « Sire, répondit l'abbé, ils étaient trois frères dans l'arche de Noé, je ne sais pas bien duquel des trois je suis sorti. »

— On annonçait à Benserade la mort d'une veuve riche, vieille et très ridicule : « On l'enterra hier, disait le conteur. — C'est dommage, dit Benserade, avant-hier c'eût été un bon parti. »

— Un médecin célèbre a pour homme d'affaires un huissier auquel il donne à recevoir les comptes de ses visites médicales. Un de ses malades, ayant reçu l'avis de payer un mémoire du médecin, fut fort surpris de voir figurer un tiers dans cette réclamation, et encore plus lorsqu'il vit la qualité de l'intermédiaire. Il s'empressa d'envoyer directement au médecin la totalité de ses honoraires avec cette lettre : « Monsieur, je suis étonné que vous me fassiez demander par un huissier ce que je vous dois. J'avais cru jusqu'ici que le médecin ne communiquait avec son malade que par le canal d'un apothicaire. »

— M. D..., qui est devenu millionnaire et qui a donné son nom à un quartier de Paris, qu'il a fait construire, était, en 1793, un de ces citoyens douteux qui, cherchant une occasion de faire fortune dans le bouleversement, sentaient, en attendant le moment d'acquérir, le besoin de conserver. Or, M. D... craignait de devenir l'objet des rigueurs de cette époque, rigueurs qui atteignaient rarement, quoi qu'on en ait dit, les bons citoyens. M. D..., étant donc de ceux qui pouvaient être dénoncés par la clameur publique et poursuivis par la justice révolutionnaire, trouva un expédient admirable pour ne pas être arrêté : il se fit gendarme. (*Encyclopédiana.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— On lit dans le *Moniteur de l'Armée* :

Dans le but de garantir les pieds du cheval des accidens nombreux, et généralement reconnus, qui résultent du mode de ferrure pratiqué de temps immémorial, dans la cavalerie comme ailleurs, M. Riquet, vétérinaire au 7e régiment de dragons, a cherché à simplifier l'art du maréchal et à résoudre le problème de la *ferrure à froid*.

En 1840, il a été autorisé par M. le ministre de la guerre à faire dans divers régimens de cavalerie des essais de son procédé, dont la communication a été faite aussi à l'Ecole royale de Saumur. Ces essais ont été continués spécialement, depuis trois ans, dans le 7e régiment de dragons ; les résultats paraissent avoir été des plus heureux, et l'invention de M. Riquet promet une amélioration notable pour la conservation des chevaux de notre cavalerie.

Nous apprenons qne de nouveaux essais vont être faits par ordre du ministre, et suivis avec un soin particulier dans divers corps de l'armée

— Les restes mortels du marquis de Wellesley seront déposés à Eton-College, près de ceux de son vieil ami, le révérend prévôt d'Eton, mort il y a quelques années. Tel a été le vœu émis par le noble marquis. Le marquis s'est occupé lui-même, quinze jours avant sa mort, des détails de ses obsèques, et son cercueil a été fait d'après ses indications personnelles. Il a voulu surtout que, parmi les ornemens de ce cercueil, figurât un oiseau indien ressemblant à l'aigle ou au vautour, et que les Indiens appellent huma. Voici pourquoi :

Lord Wellesley, commandant l'armée de Myzore, avait l'habitude d'aller, le matin, sous les arbres d'une magnifique avenue du jardin de M. Petrie, chez qui il demeurait, à Madras, dicter à ses secrétaires les bulletins et les plans des opérations de campagne. Un de ces oiseaux indiens huma avait son nid sur l'arbre au pied duquel le noble lord avait coutume de s'asseoir. De là, parmi les Indiens, la croyance que le succès des armes anglaises était dû à l'influence mystérieuse de cet oiseau, augure de victoire. (*Morning Advertiser.*)

— L'adjoint au maire de Marseille a procédé récemment au mariage civil d'une sourde-muette. Contrairement à ce qui était arrivé dans une affaire dont nous avons rendu compte il y a quelques semaines, la jeune fiancée avait pu manifester son consentement par écrit.

— Il y a environ deux ans, assure le jardinier du Palais-Royal, que fut importé en France un arbuste herbacé nommé tabac de Hollande; or, cette année, ce jardinier a voulu offrir à la vue des promeneurs un spécimen de cette belle plante du Nord, et sa réussite a été complète. Ce pied de tabac n'a pas moins de quatre mètres d'élévation ; sa tige, à la base, a environ quinze centimètres de circonférence. Tout à l'entour de cette puissante tige sort d'innombrables branches disposées presque à angles droits, le galbe général de l'arbuste est celui d'un cône ; au bout de chaque branche commence d'éclore la plus gracieuse fleur jonquille que l'on puisse imaginer ; déjà les artistes en fleurs artificielles l'ont dessinée. Nous ne disons rien de la feuille, qui est d'un vert foncé et de forme commune. Le jardinier du palais assure que, pour peu que le beau temps dure, cet admirable arbuste atteindra la hauteur des tilleuls des allées. Ce tabac est tout entier d'agrément ; il n'est bon ni à priser ni à fumer, mais sa forme et sa fleur sont de toute beauté ; avant peu tous les jardins de Paris en seront décorés.

— 1842 le cède encore pour l'intensité des chaleurs et pour la continuité du beau temps à 1556.

En cette année on fit les vendanges au mois de juillet; il ne plut qu'au mois d'août. Après la pluie, les arbres refleurirent. Une deuxième cueillette de cerises eut lieu au mois de septembre, et les vignes donnèrent aussi de nouveau verjus.

— Les ouvriers qui travaillent aux fouilles de Famars continuent à trouver des squelettes humains en grand nombre; ce qui fortifie l'opinion que l'endroit où ils sont est ou un cimetière de l'ancienne ville romaine de Famars, ou un lieu témoin d'un engagement militaire. C'est peut-être en cet endroit que le passage de la Rhonelle aura été forcé par Franks lors de la chute de Famars. Autour de ces squelettes on a trouvé, comme de coutume, des haches, poignards et fers de lance oxidés, des petites urnes en terre cuite, des perles en verroterie émaillée, deux petites plaques en or garnies de pierres fines chacune, quatre boutons en argent ciselé provenant d'une armure, quelques styles en bronze et autres menus objets de peu de valeur. (*Idem.*)

— On lit dans le *Courrier du Havre* :

« Les travaux du bassin Vauban avancent rapidement. On espère que dans un mois le creusement sera terminé, et qu'il ne restera plus à enlever que le batardeau. On peut donc espérer que ce bassin sera livré en entier au commerce avant l'hiver.

» Les ponts et chaussées font construire, à travers les fortifications de la place, vis-à-vis la rue du Corridor, à Graville, un vaste aqueduc, destiné à déverser dans les fossés toutes les eaux de Graville, qui y seront amenées par une large rigole, creusée parallèlement au bassin Vauban, et venant rejoindre le canal.

» Le trop plein des eaux du canal Vauban, dans la partie comprise entre Harfleur et le pont Rouge, se déversera dans cette rigole et servira à alimenter les fossés de la place. »

— La ville de Denain (Nord) a une population de 5,000 ames ; son octroi, nouvellement établi cette année, a produit 20,000 fr. La bière doit tenir une large part dans ce produit ; car le vin n'a payé que 180 fr., et le vinaigre seulement 36 fr. La position exceptionnelle de Denain sous le rapport du combustible, son transport par fer et par eau, le nombre et l'importance de ses usines en doit faire un jour le Saint-Etienne du Nord.

— On lit dans l'*Annotateur* de Boulogne :

« Il y a deux ans environ que M. Adam, maire de Boulogne, s'est adressé à M. le général Bertrand pour obtenir, en faveur de la ville de Boulogne, quelques souvenirs de l'Empereur ; depuis, M. F. Delessert a appuyé cette demande. M. le général Bertrand vient de faire don à cette ville d'un gobelet en vermeil aux armes impériales, qui lui avait été donné par l'Empereur, et d'une pierre de son tombeau. »

— On lit dans l'*Echo de la Frontière* du 9 octobre :

« Voici les principales dispositions de la fête qui a eu lieu à Lille, en commémoration de la levée du siége de cette ville, en 1792. Le simulacre du monument à élever sur les plans de M. Benvignat, architecte, a été dressé sur la place de la Mairie ; une tente a été établie à gauche du monument pour recevoir les autorités civiles et militaires, qui assistaient au siége de Lille, en 1792, se groupèrent en face des autorités et du monument ; après un discours prononcé par M. Bigo, maire, le programme de la cérémonie fut signé par les fonctionnaires assistans, et déposé dans la première assise du monument avec les pièces de 1842. Le maire plaça ensuite la première pierre. Pendant la signature du procès-verbal et la pose de la première pierre, les musiques de la garde nationale et des sapeurs-pompiers exécutèrent des morceaux d'harmonie. Tous les corps défilèrent ensuite devant le monument.

» A cinq heures et demie, un grand concert d'harmonie militaire fut exécuté sur une estrade élevée au milieu de la Grande Place.

» Il y eut en outre une grande revue, une distribution de vin aux troupes de la garnison, 10,000 pains répartis entre les indigens, un spectacle équestre donné sur le Champ-de-Mars à deux heures et demie, une collation offerte à tous les gardes nationaux étrangers, et une séance publique de la Société royale des sciences, qui s'est tenue dans la salle de spectacle nouvellement restaurée sur les plans de M. Benvignat.

— Un sieur Reynaud, perruquier, à Lyon, âgé de soixante ans, vivait, dit-on, depuis plusieurs années en concubinage avec une femme qui l'avait abandonné il y a peu de temps pour un jeune homme du même quartier. Reynaud, à la suite de cet abandon, avait conçu contre cette femme et contre son rival une haine qu'il cherchait vainement à dissimuler ; il nourrissait depuis quelques mois un projet terrible de vengeance, et peu s'en est fallu qu'il ait pu l'accomplir. Hier, vers une heure de l'après-midi, il vit passer devant sa boutique son ancienne maîtresse et son jeune préféré ; à cette vue, Reynaud ne peut se contenir ; il rentre dans sa boutique et en sort presque aussitôt armé de deux pistolets : l'un est destiné à tuer son rival, l'autre doit être dirigé contre lui-même. Heureusement, quelques personnes ont suivi ses mouvemens, elles s'interposent et parviennent à calmer ce malheureux ; mais à peine est-il abandonné à lui-même, qu'il rentre dans son domicile, ferme sa boutique et monte dans son appartement, situé au dessus. Aussitôt qu'il y est arrivé, il se tire un coup de pistolet sous le menton ; mais le coup, mal assuré, ne fait sauter que la mâchoire inférieure ; couvert de sang et épuisé, il juge cependant que sa blessure n'est pas mortelle, et, voulant en finir sur-le-champ, son désespoir lui donne l'affreux courage de s'ouvrir les entrailles avec un rasoir.

— On lit dans l'*Ami de la Charte*, du Puy-de-Dôme :

« Hier, vers quatre heures du soir, quatre enfans de douze à treize ans eurent l'étrange et coupable idée d'incendier des voitures de roulage, en plein jour, à la face des nombreux passans qui traversaient la place Saint-Herem. L'une de ces voitures, chargée et attelée, attendait son conducteur au-dessous du grand escalier de la place d'Espagne ; tout à coup elle disparut au milieu des flammes. De toutes parts on accourait ; mais un cri de nature à glacer d'effroi les plus hardis changea cet élan en une fuite générale dans toutes les directions : « N'approchez pas ; la voiture qui brûle est chargée de poudre ! » A ces mots sinistres, il y eut pour les habitans du quartier un court moment d'angoisse et d'inexprimable terreur. Par bonheur, un passant, qui n'avait pas entendu, détela le cheval et fit basculer la voiture en arrière. Par suite de la secousse et de la combustion des cordes qui maintenaient le chargement, quatre à cinq fûts de vin et d'eau-de-vie dont il se composait roulèrent sur la place et furent sauvés. Il était temps, car les flammes commençaient à les entamer.

» Croira-t-on que les petits malfaiteurs eurent l'audace et le sang-froid de profiter de la panique qu'ils avaient excitée, pour mettre, à cent pas de là, le feu à deux autres voitures du roulage de M. A. Perol ? La paille et les agrès que contenait l'une furent consumés ; un voisin arrêta les incendiaires à l'instant où l'allumette chimique allait embrasser l'autre.

» Ces petits malheureux, chez lesquels l'effronterie avec laquelle ils ont nié un flagrant délit et cherché à dépister la police par de fausses adresses, décèle, non moins que la nature du fait dont ils se sont rendus coupables, une dépravation bien précoce, sont en prison. La justice informe. »

— Le bateau à vapeur le *Monarque* a transporté à Londres un grand nombre d'animaux sauvages destinés au jardin zoologique de Surrey. Parmi ces animaux, on a surtout remarqué un superbe lion encore assez jeune, venant de Zanzebar, un couple de hyènes rayées de l'Inde, un superbe couple d'antelopes des frontières de la Perse, et dont le mâle est orné de cornes qui ont près de deux pieds de long, formant une spirale des plus parfaites. Il s'y trouvait également un spécimen fort intéressant de cette espèce des gnou-gazelles, auxquelles, à cause de leur force extraordinaire, les boers hollandais ont donné le nom de baas ou maître, ainsi qu'un singe aux formes gigantesques, ayant un mètre 33 centimètres de haut, et dont on n'a pas encore vu de pareil dans ce pays. Il habite les montagnes de l'Arabie. C'est le magot des bois, connu chez les Arabes sous le nom pompeux de Fils du soleil.

— On écrit de Londres, 5 octobre :

« Le présent que la reine d'Angleterre fera au roi de Prusse, en retour du magnifique bouclier que ce monarque a envoyé au prince de Galles, son filleul, se compose d'un groupe en argent massif, représentant la lutte de saint Georges avec le dragon, et placé sur un piédestal carré, pareillement en argent massif, dont les trois côtés portent les armoiries de S. M. la reine Victoria, de S. M. le roi Frédéric-Guillaume, de S. A. R. le prince de Galles, et le quatrième côté contient cette inscription en langue latine : « Au souvenir du séjour de S. M. le roi de Prusse en Angleterre, le 23 janvier 1842. »

» La hauteur du groupe est de trois pieds, et celle du piédestal d'un demi-pied (anglais).

» Cet ouvrage, qui offre un fini admirable, a été exécuté par M. Holloways, orfèvre de la reine. »

— Jeudi dernier, une femme a été mise en vente sur le marché public de Wigan, devant l'auberge du Vaisseau. Les deux époux étaient arrivés de Standish ou Copull. Il s'est trouvé un amateur qui a acheté la femme au prix de 26 shillings (32 fr. 50).

— Nous lisons dans le *Morning Register* :

« Une dame irlandaise étant dernièrement à l'église, refuse son aumône à une quête ; de retour chez elle, elle s'aperçut qu'à l'église on lui avait volé tout son argent. Elle fit alors cette réflexion : « Je vois bien dit-elle qui si Dieu n'a pas su trouver le chemin de ma bourse, le diable a trouvé celui de ma poche. »

BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 23 Octobre 1842. *DEUXIÈME ÉDITION.* **Deuxième année. — N° 42.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages,
Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

Avec ce numéro, nos Abonnés recevront, sous bande, une couverture imprimée et un faux-titre, contenant la table des sommaires et articles parus dans les quatre mois, de mai, juin, juillet et août 1842, destinés à la reliure de la collection du Salon littéraire, *formant le tome quatrième de notre publication.*

En parcourant cette table des sommaires, nos lecteurs pourront voir quelle variété d'articles notre publication a su leur offrir pendant ces quatre mois, et le nombre con[illegible]le d'écrivains du temps qui y ont concouru.

SOMMAIRE.

L'ÉPÉE.

(Suite.)

I.

Antonia.

Vers l'époque de notre révolution, le marquis de Roverda, riche et important colon de la partie espagnole d'Haïti, disparut subitement, sans que personne, à San-Domingo, pût soupçonner ce qu'il était devenu. D'une part, on ne lui connaissait aucun ennemi personnel; c'était un seigneur plein d'humanité, de courtoisie et de noblesse de cœur; de l'autre, aucune donnée satisfaisante ne venait mettre les esprits sur la voie de la vérité. On disait que, malgré la douceur de son commandement, quelques-uns de ses nègres s'étaient faits marrons, et s'étaient retirés dans les Mornes; que le marquis, plus surpris qu'irrité, avait demandé quelques soldats au gouvernement pour marcher vers les rebelles, les ramener au devoir, et, s'il n'y pouvait réussir, obtenir d'eux, au nom de sa constante équité, qu'ils ne vinssent pas ravager ses plantations; que lui-même, chevauchant par les montagnes, à la suite de cette troupe et accompagné de quelques esclaves, avait devancé un moment son escorte à pied; que ces mêmes esclaves affirmaient l'avoir cherché d'abord sans inquiétude, puis avec plus d'empressement et de soin; puis avoir entendu un coup de feu répété par tous les échos, et n'avoir vu depuis lors ni maître ni révoltés. On en conclut, sans se l'expliquer davantage, que le marquis avait été tué par quelque nègre marron placé en embuscade; mais on eut beau battre les montagnes dans tous les sens aux environs du lieu dont parlaient les esclaves, on ne trouva jamais ni le cheval ni le cavalier.

Les ancêtres du marquis de Roverda avaient marqué, il est vrai, parmi les premiers conquérans d'Haïti, et s'étaient malheureusement distingués par leur dureté envers les Caraïbes inoffensifs de cette contrée; mais depuis long-temps cette race de martyrs était absolument éteinte; une génération de ceux des îles Lucayes avait même passé sur leurs débris, et il y avait bien un siècle que le peuple cuivré des caciques était remplacé par la marchandise noire de la Guinée.

Quand ce fait étrange fut bien et juridiquement constaté, on ouvrit le testament du marquis de Roverda, et l'on y trouva, comme chacun s'y attendait, qu'il disposait de tous ses biens, en Espagne et aux Antilles, en faveur de sa fille unique, de la petite Antonia, âgée seulement de trois ans (le marquis était veuf depuis trois ans); laquelle Antonia demeurait à la case avec sa nourrice, qui était de la partie française, et que le tuteur d'Antonia était le seigneur don Solarez, personnage estimé à San-Domingo. Don Solarez jouissait d'une honnête fortune, vivait seul, d'une vie fort sage et fort retirée, possédait peu d'esclaves et n'avait pas de plantations. Il était proche parent du défunt, qui en avait toujours fait le plus grand cas et se plaisait dans sa société, comme étant celle d'un homme honnête et réfléchi. Cette prédilection du marquis était un grand point; car on le savait difficile à l'endroit de ses relations. On soupçonnait néanmoins que, sous ces goûts de retraite et sous cette austérité puritaine, si rares alors parmi les satrapes des Amériques et qui avaient pu en imposer à son parent, don Solarez cachait avec soin une pensée d'avarice et de cupidité jalouse dont il avait honte; mais ce soupçon ne venait guère à l'esprit des créoles bavards que par suite d'unt certaine analogie entre leurs propres sentimens et ceux qu'ils voulaien-bien prêter à don Solarez. On juge partout d'après soi; et dans ce tempsn là, dans ce pays-là surtout, le culte du veau dominait tous les autres. En cas de mort de la jeune Antonia, don Solarez demeurait seul héritier de marquis de Rove[illegible]da.

Or, que ne soup[illegible]onna-t-on pas à San-Domingo, lorsque, sept ans après, en 1794, et à l'époque où Antonia venait d'atteindre sa douzième année, elle disparut aussi, comme son père; et dans les Mornes, comme son père!

A trois ans, lorsqu'elle le perdit, Antonia était déjà un singulier et bien adorable enfant. Dès son premier sommeil et son premier réveil, elle avait pris un visage essentiellement tranquille dans sa fine perfection, sur lequel se peignait une nature à jamais arrêtée, quoiqu'elle ne vît pas même le jour qui la montrait ainsi. Elle avait, dès lors, en naissant, une bouche aimante, un sourire intelligent, de longs sourcils et de grands cils, bruns et soyeux, accompagnant de beaux yeux, dont l'expression habituelle était une bonté immuable et assurée contre toute embûche, mais souvent aussi, noyés dans une rêverie précoce, ou malins, ou fiers, éclatans, presque majestueux, suivant qu'on la supprenait, ou qu'on prétendait éprouver son caractère. Ne criant jamais, souffrant avec calme, s'endormant à point nommé, riant aux fleurs, aux bons visages, et à celui de sa nourrice; quand celle-ci la promenait aux soirées du tropique, et que la lune lui apparaissait rouge et grandiose sur l'horizon, sur l'Océan, elle daignait interrompre son silence solennel, levait le doigt, montrait l'astre, et disait, d'un air de profonde contemplation : — Là haut... feu!! — Elle tirait volontiers les oreilles du grand chien des Pyrénées, dont les pères avaient traqué tant de pauvres Indiens, et qui gardait paisiblement l'entrée de la case; mais si quelqu'un le châtiait avec raison, si la main du contre-amiral s'abaissait sur son énorme tête et s'emparait brutalement de ces mêmes oreilles pour rejeter le coupable dans sa niche d'acajou, Antonia, pleurant à chaudes larmes se révoltant surtout à ce dernier trait, criait en français à travers ses sanglots :

— Eh! tu fais bobo ses loleilles!...

Les choses fières et nobles la remuaient naturellement; le bruit du tambour la frappait aussi bien que l'éclat de la lune, et elle s'écriait, avec le même geste, la même méditation : — Babour!! — Puis l'aspect des choses, à la fois élégantes et martiales, à la fois graves et pittoresques, l'absorbait entièrement; et, à la vue d'un drapeau flottant sur un fort, d'un vaisseau couché sur la lame, d'un cavalier au galop, d'une vague écumante, elle avait une mine pensive et un regard brillant. Enfin, quand son père, revenant de ses tournées dans la plaine ou de ses chasses dans la montagne, se jetait sur un hamac, accablé de fatigue, épuisé de chaleur, Antonia, qui le guettait, survenait à petits pas sous l'ombre et parmi les fleurs, prenait de sa petite main le cordon de soie, et berçait son père comme on la berçait, en bégayant la chanson qu'on lui chantait.

Aussi le marquis de Roverda, éprouvé par de pénibles déceptions dans

ses croyances d'esprit et de cœur, dans ses espérances et dans ses amitiés, n'avait-il plus, dans l'âge mûr, qu'une conviction et qu'un amour : sa fille. Un jour, après l'avoir long-temps considérée, il avait comme adopté une résolution suprême, il s'était voué à une seule et invariable pensée ; et ce jour-là, sans doute pour marquer la naissance de cette pensée, pour en consacrer et s'en imposer l'influence d'une façon chevaleresque, il s'était fait faire une nouvelle épée, sorte de talisman qui ne le quitta jamais depuis lors, et qui sans doute recélait quelque important secret ; car, de quelque regret, de quelque inquiétude, de quelque tristesse que fû atteint le marquis, il lui suffisait de porter la main à la garde de cette épée pour se trouver tout à coup soulagé, confiant, réjoui.

L'épée l'avait accompagné dans les Mornes d'où il n'était pas revenu.

Or, déjà Antonia aimait l'épée, comme elle aimait le drapeau flottant, le navire intrépide, le cheval téméraire, la vague puissante... comme elle aimait son père et comme son père l'aimait.

Il ne manquait jusqu'alors qu'un trait à ce caractère, c'était la mélancolie qui naît des premières épreuves de la vie, et qui devient comme le voile transparent d'une belle ame. Or, le tuteur Solarez, une fois installé à l'habitation, débuta dans ses fonctions par congédier la nourrice française, de sorte que la pauvre et noble petite perdit du même coup son père et sa nourrice, tout ce qui l'aimait ; je n'ai pas dit tout ce qu'elle aimait, parce que, dès-lors, comme ses semblables et sans le savoir, Antonia aimait quelque chose qui ne meurt pas. En même temps son cœur étonné apprit une souffrance, celle de n'avoir aucun être vivant à chérir ; car le seigneur Solarez et la mulâtresse espagnole que celui-ci mit auprès d'elle lui causaient une égale répugnance, et nous avons vu que ses instincts ne la trompaient pas. Donc elle fut pour ces nouveaux et incommodes voisins ce qu'elle était toujours en pareil cas. Ce n'était pas le moyen de se les rendre favorables ; mais elle parut, depuis ce moment, indifférente à tout. Soit qu'elle désobéît avec un calme moqueur aux ordres qu'on lui donnait, soit qu'elle reçût les remontrances avec un désespoir fier et discret, soit qu'elle parvînt à se cacher pendant des heures dans quelque coin bien retiré des jardins, loin de ces gens qui ne la gâtaient pas, au beau milieu de cette nature qui lui restait, elle faisait voir, sans crainte, sa connaissance irréfléchie, mais infaillible, mais parfaite, de l'élément qui manquait à son existence.

Les femmes se développent promptement aux colonies ; à douze ans, Antonia provoquait un vif enthousiasme sans cesser d'obtenir une touchante sympathie. Tout ce qu'avait promis l'enfant, la jeune fille le tenait ; et, de l'assemblage des premiers penchans avec les premiers chagrins, de cette combinaison du naturel avec l'accidentel qui s'opère avant l'adolescence et constitue un caractère, il résultait en elle une altière mais douce puissance. Elle inspirait le respect, mais elle remuait l'ame ; on éprouvait son empire, mais on le bénissait.

Elle avait toujours, et mieux que jamais, ces beaux yeux dont nous avons parlé, ces yeux qu'elle ouvrait en naissant, et que voilaient si paisiblement leurs grands cils, et qu'allanguissait encore d'une façon céleste ce rêve secret du cœur si naturel à presque toutes les femmes, et si souvent déçu jusqu'au jour où elles deviennent mères ; mais ces mêmes yeux avaient une nuance claire et lumineuse, qui sortait comme d'un nuage quand il fallait que l'enfant sortît elle-même de ses pensées habituelles pour se distraire ou pour se défendre. Dans le premier cas, la malice y pétillait, sans que le calme du sourire s'altérât beaucoup ; dans le second, leur étrange agrandissement et l'imperceptible froncement du sourcil les faisaient étinceler comme d'un royal orgueil.

Les nègres l'adoraient. Si elle marchait dans l'habitation, vêtue d'un peignoir de mousseline blanche nonchalamment pressé à la taille par une chitte bleu de ciel, le cou et la tête nue, avec ses cheveux bruns tombant par derrière en une seule et énorme tresse qu'enlaçait une ganse bleue, que terminaient deux rubans de même couleur, tandis que Gulnar, la mulâtresse, lui tenait le parasol ; on voyait çà et là, au milieu d'un massif de frangipaniers ou d'une planche de pois d'Angole à fleurs bleues ou d'une forêt de cactus et de tubéreuses, les corps noirs vêtus d'un caleçon blanc, et courbés pour le travail, se dresser à son passage ; puis, des yeux blancs et des dents blanches lui adressaient un regard attendri, un sourire d'admiration.

Un seul la trouvait toujours insensible et ingrate ; un seul n'obtenait jamais, en échange de ces naïfs hommages les gentilles paroles dont Antonia ne manquait jamais de les récompenser. C'était un nègre affranchi, qu'on appelait Munco, et qui ne se mariait pas, quoique son pécule, disait-on, fût considérable. Sans savoir pourquoi, Antonia lui marquait une répugnance assidue. A l'un qui se relevait alarmé de la place où il reposait en fraude, sous un balisier, elle savait dire avec bonté : — Dors va, pauvre Pepo, le maître est loin. A l'autre, qui s'épuisait de sa personne et de sa pioche contre la souche de fer d'un tulipier, elle adressait un bon rire d'enfant, tout argenté, tout rafraîchissant : — Est-il gros, ce Carlos ! Faut-il qu'il ait croqué des prisonniers dans son pays ! Donne-lui la gourde, Gulnar ; il a mangé sans boire, le glouton ! — Et ainsi de tous. Mais si c'était Munco qu'elle rencontrât, Munco lui fît-il son plus large sourire, son plus humble salut, Munco n'obtenait rien qu'un froid signe de tête, et Munco s'en affectait. On remarquait que son épaisse cervelle en paraissait ébranlée ; et souvent il négligeait son travail pour errer çà et là ; et plusieurs l'entendaient répétant toujours la même chose : — Munco est maudit, l'ange le sait ! Munco est maudit, l'ange le sait .. — Munco était devenu chrétien depuis son affranchissement, c'est-à-dire depuis la disparition du marquis de Roverda. Et tous les noirs répétaient avec conviction : — Munco est maudit, l'ange le maltraite. Et Antonia ne savait pas pourquoi elle le maltraitait ainsi.

Munco, Gulnar et Solarez avaient donc le privilége de glacer et d'opprimer ce cœur, tout palpitant de noblesse et d'amour. Solarez, il est vrai, avait plutôt la mine d'un inquisiteur que d'un hidalgo, et il fallait toute l'autorité de sa sévère réputation pour le protéger contre l'instinct des esprits timides, qui s'effarouchent volontiers des apparences ; mais le pauvre Munco n'avait qu'une figure comme tous les nègres, et Gulnar n'avait d'autre tort que d'occuper la place de la nourrice aimée d'Antonia.

Il est vrai que Gulnar obéissait plutôt à don Solarez qu'à Antonia ; et, par exemple, il n'y avait pas plus de huit jours que celle-ci avait obtenu de prolonger sa promenade jusqu'à la forêt qui limitait la plantation du côté des montagnes. Soit caprice, soit obstination, soit instinct, Antonia, toujours sans savoir pourquoi, s'était attachée à l'idée de cette promenade comme à l'habitude de sa triple aversion. Aussi profita-t-elle de la permission nouvelle avec une sorte d'avidité inexplicable, et, tous les soirs, elle entraînait Gulnar jusqu'à la lisière de l'immense forêt. Là, elle s'arrêtait, s'asseyait dans les grandes herbes, et employait des soirées entières à contempler les abords formidables, à interroger les profondeurs naissantes, à écouter les bruits mystérieux de cette forêt, qui s'étendait jusqu'aux Mornes à trois lieues de là, montant même avec ses masses noires, comme la mer avec ses vagues, jusqu'à la moitié de leur vaporeuse hauteur. Il semblait qu'elle connût déjà toutes ces choses ; que déjà, dans ses rêves, elle eût ressenti la sublime tristesse inspirée par cette nature gigantesque et par cette puissante solitude ; c'est qu'en effet, le jour de son dernier départ, le marquis l'avait emmenée lui jusqu'à ce lieu, la tenant d'un bras sur le cou de son cheval, lui montrant les grands arbres et les montagnes bleuâtres, et ne la remettant aux bras de sa nourrice qu'après l'avoir couverte de ses derniers baisers.

Elle regardait toujours ces arbres et ces montagnes.

Un soir, elle fut éveillée de ses pensées par la voix de Gulnar, qui se tenait toujours à quelques pas en arrière avec une humilité passive et muette ; il fallait une grave circonstance pour que Gulnar rompît ainsi tout à coup son respectueux silence. Sa voix était altérée, basse, tremblante :

— Maîtresse. . là-bas... le buisson d'aloës... maîtresse veut-elle voir le buisson d'aloës... là-bas... par pitié !

— Je veux bien, dit la petite Espagnole, après s'être retournée vers Gulnar, d'un air étonné mais toujours tranquille et souriant. — Puis, regardant devant elle : — Eh bien, pauvre Gulnar, qu'est-ce qu'il a, le buisson d'aloës ?

— Il remue, maîtresse, il remue... le buisson d'aloës !... Oh ! j'ai peur !

— Ah ! oui, vous avez toujours peur, vous autres ! dit Antonia avec une étonnante modification de son tranquille sourire. — Eh bien ! quand il remuerait, le buisson d'aloës ?... C'est le vent.

— Maîtresse... il n'en fait pas, de vent... les lianes se tiennent tranquilles... les aloës ne doivent pas bouger... C'est un serpent, maîtresse !... Gulnar a peur !

— Gulnar m'ennuie ! s'écria la créole en se levant tout à coup et e laissant l'esclave à sa place d'un regard.

— Gulnar a peur pour maîtresse... dit la mulâtresse d'un air noble et timide sans lever les yeux.

— J'ai dit que Gulnar m'ennuyait, ajouta seulement Antonia. Puis, sans autre observation, elle s'avança promptement vers la redoutable touffe d'aloës.

Gulnar n'osait plus ni avancer ni reculer ; elle tremblait de tous ses membres et ne pouvait que balbutier :

— Maître avait bien raison..... Maître savait bien..... et puis Maître a voulu tout à coup.. Gulnar devait obéir à Maître.

Mais, au milieu de ces observations incohérentes qui prenaient un sens étrange, Gulnar fut interrompue par le retour d'Antonia qui, après s'être arrêtée un moment devant les aloës et avoir paru en écarter les tiges élégantes, marchait à elle, le visage rayonnant d'une expression bizarre de satisfaction coûteuse, d'enthousiasme mystérieux.

— Ah ! murmurait la jeune fille, il y avait donc quelque chose, et Dieu me parlait depuis long-temps...

Puis, s'apercevant qu'elle était arrivée près de la mulâtresse, elle se prit à lui rire au nez, et, lui montrant un jeune ramier qu'elle retenait des deux mains contre sa poitrine :

— Tiens, Gulnar, c'était un nid de pigeons ; c'en est un qui a voulu voler trop tôt. — Voilà le serpent, poltronne !

Or, ce n'était pas Antonia qui avait écarté les branches d'aloës.

II.

Le dernier des Caraïbes.

C'était un personnage qu'on pouvait certainement considérer comme unique dans son genre à cette époque de la colonisation d'Haïti. Bien que ses vêtemens n'eussent rien d'excentrique, et que, dans la demi-obscurité qui régnait à cette heure, la couleur foncée de sa peau, se détachant sur sa casaque de nankin blanc, lui donnât, au premier coup d'œil, l'apparence d'un colon mulâtre, un habitant de l'île ne pouvait s'y tromper long-temps. Avec le teint d'un homme de couleur, il avait les cheveux longs et plats d'un Européen et le menton imberbe d'un adolescent. Ce dernier trait était d'autant plus saillant que, malgré la vigueur dont il

paraissait encore doué, on ne pouvait douter qu'il n'entrât dans les premières années de la vieillesse.

La plus impassible gravité régnait d'ailleurs sur son visage, dont les traits semblaient fermes, réguliers; où le regard était brillant, mais immobile et fascinateur, comme celui du basilic. D'une main il donna à Antonia un petit portefeuille armorié, de l'autre il lui remit le ramier, et lui glissa rapidement ces seuls mots en très bon espagnol :

— Quand la senorita voudra venir, elle lâchera le ramier.

Si Antonia fut émue à cette apparition, si l'étrangeté de cette physionomie la frappa, du moins elle n'en laissa rien voir sur son visage. Elle reconnut sur le portefeuille les armes de sa maison, rougit vivement, le cacha tout de suite dans son sein, prit le ramier qui se débattait entre ses deux petites mains, et revint sans avoir répondu un seul mot à la phrase de l'étranger.

Gulnar l'accompagna en silence jusqu'à la case. La mulâtresse était revenue de sa frayeur ; mais elle avait toujours son air de profonde méditation.

Lorsque Antonia fut rentrée dans sa chambre, elle dit à Gulnar d'aller lui chercher une cage pour y mettre le ramier. Puis en son absence elle mit l'oiseau à la place du portefeuille, et lut vivement ces quelques lignes tracées sur la première page des tablettes de son père :

— J'ai été frappé au bord d'un précipice réputé inaccessible, et qu'on nomme *La Hotte*. Un seul de mes nègres, celui qu'on appelle Munko, et qui m'a été vendu par don Solarez, était derrière moi. Munko n'était armé que d'un couteau de chasse. Cependant j'ai été blessé d'un coup de feu dans les reins ; mon cheval a fait un écart, m'a jeté dans l'abîme, au moment où la douleur me forçait à lâcher la bride, et a roulé presque en même temps que moi à travers les arbres et les broussailles, qui m'ont permis d'arriver au fond avec la certitude de pouvoir vivre encore quelques heures. Grâce à ce miracle et à une rencontre tout aussi providentielle, je puis écrire ici mes dernières volontés et charger un messager sûr de les adresser à ma fille quand elle aura l'âge nécessaire pour les comprendre et les accomplir.

Suivaient trois ou quatre pages d'une écriture pénible en tête desquelles étaient tracés ces mots : — *Dernier et seul valable testament de moi, don Martinez de las Peridas, marquis de Roverda, etc.*

Les momens étaient précieux, la jeune fille n'avait pas besoin d'en savoir davantage; elle courut mettre le portefeuille en sûreté sous son chevet, et, au moment où Gulnar rentrait avec une jolie cage dorée d'où l'on avait banni le cardinal qui l'habitait, le ramier dégagé doucement de sa prison de mousseline prenait son vol par la fenêtre et fuyait à tire d'aile du côté des Mornes.

Antonia feignit un grand désespoir ; elle dit à l'esclave que c'était sa faute, qu'elle avait trop tardé, et finit par déclarer qu'elle voulait se coucher sans souper.

Gulnar trouva cette marque de chagrin fort naturelle, et déshabilla sa maîtresse sans faire d'observation, puis elle s'en alla rejoindre son hamac dans la pièce voisine, après avoir été prévenir le seigneur Solarez que la petite maîtresse avait laissé fuir son ramier et qu'elle ne voulait pas manger. Le tuteur trouva de son côté la chose assez ridicule pour être fort respectable chez une créole de douze ans, et il soupa seul, non pas sans avoir dit à Gulnar de reconduire Antonia du côté de la forêt, jusqu'à ce qu'elle eût déniché d'autres ramiers pour se consoler. A ces derniers mots, Gulnar s'était inclinée, mais ses lèvres rouges avaient pâli.

A minuit, quand tout le monde dormait depuis long-temps dans l'habitation, Antonia ouvrit les yeux et se dressa doucement sous sa moustiquaire, puis s'habilla sans bruit et sans changer de position, fit passer le portefeuille du chevet de son lit à la place qu'il avait occupée d'abord, en lui donnant pour voisin un petit poignard de Tolède qui venait de son père, se glissa hors de son lit, sortit par la fenêtre avec des précautions infinies, et parvint, sans accident, dans la vaste cour où étaient rangées les loges des nègres. Le ciel était pur, la nuit profondément calme ; Antonia, respirant plus librement, s'arrêta, leva la main vers les étoiles, et dit à voix basse :

— Mon Dieu ! rien que la vérité maintenant, et, tout à l'heure, l'épée de mon père !

Ainsi, et seulement ainsi, se révélait à la fin la pensée de cet enfant ; car il y en a, parmi eux, qui reçoivent d'en haut une pénétration et une prudence surnaturelles.

Bientôt elle s'arrêta au lieu où dormait Munko, et, se tenant debout, à la porte qui était ouverte, elle appela par trois fois, d'une voix peu élevée, mais grave

— Munko ! — Munko ! — Munko !

Aussitôt le nègre s'éveilla et s'assit sur sa natte, regardant devant lui avec des yeux fixes, mais égarés. Il semblait que ce ne fût pas la voix, mais la seule présence de la petite fille qui l'eût secoué de son sommeil.

— Qui éveille Munko ? dit-il d'une voix entrecoupée... C'est l'ange qui sait que Munko est maudit...

— Munko, reprit Antonia, il faut que tu me selles Zegri et que nous allions ensemble jusqu'à la forêt.

— La forêt ? balbutia le nègre... Munko ne veut plus ; il a dit à maître qu'il ne voulait plus... maître a consenti... C'est Gulnar qui mène à la forêt... Gulnar ne sait pas pourquoi...

Antonia sourit en se rappelant les terreurs de la mulâtresse, ses paroles confuses, les dangers de toute sorte qui pouvaient menacer une esclave et une jeune fille auprès des bois.

Puis elle continua sans répondre directement :

— Munko, il faut que tu me selles Zegri et que nous allions ensemble jusqu'aux Mornes...

— Les Mornes ! dit seulement du fond des ténèbres la voix épouvantée du noir, qui semblait comprendre à son tour.

— Munko, répéta Antonia, il faut que tu me selles Zegri et que nous allions ensemble jusqu'à *la Hotte !...*

Cette fois le nègre ne dit rien, mais il se dressa sur ses pieds, et se mit à marcher du pas machinal d'un condamné. Antonia, dont la forme blanche s'était tenue jusqu'alors sur le seuil de cette tannière obscure, semblable en effet à l'ange du jugement au bord de l'épaisse nuit du coupable, se rangea de côté et le laissa passer.

Munko s'en alla droit aux bergeries pour éveiller et harnacher Zegri, qui était un lama blanc, jeune et doux, réservé aux promenades équestres de l'enfant.

Puis tous deux, Antonia sur Zegri, le nègre à pied, s'acheminèrent en silence et rapidement du côté des montagnes ; mais, chaque fois que Munko, sortant de son abattement, prenait la bride de la monture d'Antonia pour l'aider à surmonter quelque obstacle, lui faire franchir quelque hallier ou la guider dans un sentier périlleux, Antonia portait la main à l'endroit où était caché le portefeuille et serrait vivement le petit poignard de Tolède.

Ils marchèrent long-temps par des chemins difficiles, mais que le noir paraissait connaître parfaitement ; vers les trois heures du matin, bien avant l'aurore, ils s'arrêtèrent dans un endroit lugubre des montagnes. Quoiqu'ils eussent beaucoup monté, l'horizon autour d'eux était d'un aspect étroit et menaçant. Partout des pentes raides, uniformes, les environnaient ; et, sur le plateau où ils se trouvaient, rien ne frappait les yeux que quelques touffes isolées de nopals froissées avec monotonie par l'éternel vent des Antilles

— Voici *la Hotte*, dit Antonia en regardant à sa gauche. En effet, il était impossible de ne pas reconnaître ce précipice singulier. A quelques pas de la jeune fille et de son guide, le plateau se trouvait brusquement coupé en un demi-cercle dont le rayon pouvait être de mille toises, et qui était diamétralement fermé par un mur perpendiculaire de granit rougeâtre, entièrement nu, s'élevant à une grande hauteur au dessus du niveau du plateau, et se découpant, à son sommet, dans la forme exacte du dossier d'une hotte, sans en excepter la saillie des deux montans qui accompagnent le cintre, et qu'une fantaisie merveilleuse figurait là par deux aiguilles de rocher. On voyait bien en outre que la paroi demi-circulaire descendait en une pente concave et convergente, rappelant de son côté l'intérieur d'une hotte ; mais il était impossible de constater la ressemblance jusqu'au fond, à cause des hardis tatamaques qui s'élançaient comme les nervures d'une coupole et cachaient la dernière profondeur de l'abîme sous le sombre dais de leur immense branchage. En outre, des broussailles étranges se précipitaient entre leurs tiges presque horizentales sous la nuit terrible que faisaient leur cimes.

— Voici la *Hotte*, avait répondu Munko d'une voix sombre, et en se tenant immobile à la place où il s'était arrêté.

Antonia sauta à bas de Zegri.

Comme nous l'avons dit, il faisait encore nuit ; un silence redoutable régnait en ce lieu ; aux alentours, la nature n'avait qu'un visage sévère. Quoiqu'on ne fût qu'à cinq ou six lieues de l'habitation, il semblait qu'on fût à jamais éloigné des hommes. Munko avait croisé ses bras sur sa poitrine et attendait ; la petite créole le regarda, comprit d'un coup d'œil le rapport qui existait entre cette scène et cet homme, et lui dit :

— Munko, tu n'avais qu'un couteau de chasse ; où était donc caché le fusil ?

— Dans le buisson qui est là, derrière Munko, dit le nègre.

— Depuis quand ?

— Depuis la veille seulement.

— Par qui ?

— Par Munko.

— Qui l'avait ordonné?

— Maître à Munko.

— Oui, l'ancien maître, le vrai, n'est-ce pas ?

Munko ne répondit rien.

— Que t'avait-il promis?

— La liberté et deux cents piastres pour épouser Rosa, que Munko aimait, et que Munko n'a pas épousée.

— Pourquoi ?

— Munko n'a pas pu. Munko a toujours les deux cents piastres sous sa natte. Il ne s'en sert pas.

— Qui l'en empêche ?

— L'ange qui l'a deviné, qui l'a maudit.

— Munko s'est repenti...

— Munko ne peut pas vivre ! s'écria tout à coup le misérable en tombant à genoux ; — maîtresse tuer Munko tout de suite avec son petit poignard, comme Munko a tué maître ! Fille venger père !

— Maîtresse n'assassine pas, dit froidement la petite fille ; que Dieu soit le juge de Munko !

— Munko chrétien;... Munko pas tranquille, malgré cela... Munko mourir..., dit le nègre en pleurant.

Il n'avait pas achevé qu'une lueur et une détonation partirent du buisson désigné par lui-même un instant auparavant ; et l'esclave, atteint dans les reins, comme le marquis de Roverda, par la balle du même fusil

peut-être qui avait tué l'hidalgo, mais mieux atteint, tomba mort sans articuler autre chose qu'un profond soupir qui semblait exprimer un grand soulagement.

Au même instant, une forme humaine se dressa au dessus du buisson, et bientôt s'approcha d'Antonia, tenant le fusil qui venait de venger le marquis : et c'était bien l'arme qui l'avait tué. L'homme qui s'approchait était aussi celui qui quelques heures auparavant, avait remis à Antonia le portefeuille et le ramier. Ce dernier avait, comme on le voit, rempli sa mission. L'inconnu commença par se pencher sur le cadavre pour s'assurer que c'était bien un cadavre, puis le saisit par les pieds et le traîna sous le buisson d'où était parti le coup. Ensuite, sans qu'un mot eût été prononcé par lui ou par Antonia, il se dirigea vers un autre buisson beaucoup plus vaste et plus épais, en faisant signe à la créole de le suivre.

Antonia n'hésita pas, et, laissant Zegri errer à l'aventure, elle entra, sur les pas du vieillard, dans un large hallier, au centre duquel, sous les branches basses d'un balisier que son guide écarta avec certitude, elle se vit au bord d'une sorte de gouffre, dont l'orifice irrégulier, semblable à une fissure volcanique, avait tout au plus une toise de largeur dans son milieu et deux de longueur. Il semblait, à son aspect ténébreux, qu'on ne pût y pénétrer qu'en s'y précipitant : mais, retirant à lui une touffe d'herbes à pagne qui encombrait l'une des extrémités, l'homme au teint de bronze et aux cheveux longs découvrit aux regards surpris d'Antonia la première marche d'un escalier. C'était du reste la seule qui fût visible, grace à l'obscurité du lieu ; mais à voir sa régularité, on comprenait que d'autres devaient la suivre, et l'on admirait qu'en un lieu si abandonné il se produisît sous terre une œuvre humaine aussi reconnaissable.

— C'est l'escalier d'une ancienne mine de diamans, dit l'homme à la jeune fille avec un accent si expressif que celle-ci tressaillit, comme si ces seuls mots eussent été de nature à lui révéler tout ce qu'était son conducteur.

Aussi ne manqua-t-elle pas de lui dire, en mettant le pied sur cette première marche :

— Vous êtes donc un Caraïbe, vous ?

—La senorita comprend vite, répliqua l'étranger tout surpris, en s'arrêtant sur le troisième degré et en enveloppant la jeune Espagnole d'un tranquille mais large et profond regard. Tahiba survit seul aux martyrs d'Haïti ; — puis il poursuivit, en descendant de nouveau dans son gouffre, après avoir allumé une torche qu'il prit dans un trou du rocher : — Quel était le crime de nos pères devant le Grand-Esprit ? Celui d'être trop bons et trop heureux. Un homme isolé a le droit d'être bon, car c'est pour lui une infaillible raison de souffrir sur la terre ; mais un peuple entier n'a pas ce droit, parce qu'il est *plusieurs*, et qu'il suffit à *plusieurs* d'être semblables de la sorte pour attirer l'infortune..... Alors le Grand-Esprit leur amène un autre peuple, qui n'a pas ce défaut, pour les faire rentrer dans la loi commune à tout ce qui habite la terre..... Le peuple qui est venu chez nous était celui d'Antonia, et les pères de Tahiba ont bien souffert par ceux du marquis de Roverda... Mais il est venu un jour où le dernier des Tahiba, demeurant au fond d'un précipice, a vu tomber devant lui, du haut des Mornes, le dernier des Roverda..

A mesure qu'elle descendait dans ce gouffre et qu'elle écoutait les discours de son guide, il pouvait devenir douteux pour Antonia que cet homme la conduisît à un résultat de salut et de vengeance. Mais la petite fille avait un sens droit et prompt. Les paroles suprêmes de son père, la démarche du Caraïbe, la mort de Munko, dominaient dans son esprit l'effet des paroles qu'elle entendait en ce moment ; de sorte qu'elle demanda froidement à Tahiba, en descendant toujours derrière lui :

— Et comment vis-tu au fond de cet abîme ?

— La senora verra bien, au jour, que ce n'est pas tout à fait un abîme... Tahiba y cultive des cotonniers, du jonc caraïbe, du café, un peu de canne. Deux marrons travaillent en sûreté avec lui. Il a sa case, son jardin, ses arbres, rien ne lui manque, et depuis long-temps, depuis qu'on ne fait plus d'esclaves de sa couleur, il passe ici pour un homme libre. Quand il va au marché de San-Domingo, personne ne lui demande où il demeure, ni s'il vient du Mexique ou de la Trinité ; on lui achète ses corbeilles, ses pagnes, ses nattes, et on lui vend ce qu'il désire. Son grand-père et son père ont établi cela, quelques années après l'arrivée des noirs, et avaient choisi cet asile pour échapper au travail mortel des mines.

—Et c'est au fond d'une mine qu'ils s'étaient cachés ?

—N'était-ce pas l'asile le plus sûr, puisqu'elle était épuisée ? dit Tahiba de sa voix doucement sonore qui vibrait cette fois dans l'immense puits avec une sorte d'ironie sans fiel et non pas sans portée.

Antonia se tut ; mais cette réponse la reporta malgré elle à l'impression dont elle s'était généreusement rendue maîtresse un instant auparavant. Depuis cet instant, l'homme et la jeune fille avaient descendu davantage dans les entrailles de l'étrange abîme, et le Caraïbe, vêtu de sa casaque blanche, s'enfonçant lentement, sa torche à la main, toujours du même pas, dans cette nuit sans fin devant la fille du dernier Roverda, prenait aux yeux de l'enfant un sens de plus en plus fantastique, de plus en plus alarmant. La petite Chimène perdait peu à peu de sa hauteur de cœur, de sa tranquillite et de sa froide pénétration. L'air à la fois plus frais et plus lourd, la monotonie de cette descente éternelle, le souvenir du meurtre de Munko, la fatigue de corps et d'esprit, tout commença naturellement à agir sur son imagination de douze ans, et les pensées qui tout à l'heure avaient surmonté ses doutes ne firent plus que les confirmer. Elle s'était long-temps ; on descendait toujours, et plus on descendait plus elle respirait difficilement, plus elle hésitait à faire une dernière question. Tahiba n'étant plus interrogé, ne disait plus rien, et cette marche silencieuse vers le centre du globe prenait un caractère effrayant ; il semblait qu'elle ne dût pas finir, et qu'elle eût dépassé depuis long-temps tout niveau terrestre. Que signifiait cette demeure du Caraïbe, cette case, ces plantations, ce jardin ? N'était-ce pas là une lugubre ironie ? Et n'est-ce pas ainsi qu'on se joue de la crédulité des enfans quand on veut les perdre loin de la lumière du ciel qui les protége ?... Mais, en même temps que le vertige allait s'emparer d'Antonia, il y eut en elle comme un mouvement généreux du sang ; elle se sentit rougir, et, prenant sa voix dans son cœur dont elle surmonta l'indigne battement, elle dit lentement à Tahiba :

— Alors, quand le marquis de Roverda est tombé mourant du haut des Mornes aux pieds de Tahiba, Tahiba n'a pu être que content ?

A peine avait-elle prononcé ces mots que la torche du Caraïbe, qui descendait solennellement devant ses yeux, s'éteignit, et la laissa dans une formidable obscurité.

Antonia s'arrêta, comme secouée par une commotion électrique, et porta vivement la main au poignard de Tolède...

III.

La Vengeance.

Mais, après le premier étonnement, causé par la brusque interruption de la clarté du flambeau, Antonia vit, un peu au dessous d'elle, une lueur bleuâtre, dessinant aux flancs du roc une ouverture assez semblable à l'ogive basse d'une poterne, sur le seuil de laquelle le Caraïbe l'attendait tranquillement. Antonia comprit qu'elle était arrivée au bas de l'escalier, et, descendant les cinq ou six dernières marches qui la séparaient de son guide, elle le vit étendre la main vers le dehors comme pour lui montrer quelque chose. En suivant la direction de ce geste, les yeux de la jeune fille s'arrêtèrent sur un tertre éclairé par une sorte de crépuscule et faisant face à l'issue du souterrain, dont il n'était séparé que par une pelouse large de cinquante pas. De l'endroit où se tenaient encore, au fond de l'épaisse arcade, l'Indien et la créole, on ne pouvait apercevoir devant soi que cette petite colline qui, en outre, interceptait la vue de tout objet postérieur. Des aloës, des cierges, des orangers, des rosiers et des poincillades croissaient à l'entour, et, sur le sommet, s'élevaient de front, et à deux pas de distance l'une de l'autre, quatre croix de roseau. Dans ce moment, le jour commençait à poindre sans doute, et son reflet, qui descendait jusqu'au fond du précipice, était cette vapeur indécise dont nous avons parlé, et qui ne laissait pas pénétrer le regard jusqu'à la muraille opposée.

— Voici la réponse de Tahiba, disait gravement le Caraïbe.

— Ah ! je comprends, dit avec joie et soulagement la petite fille ; Tahiba est chrétien.

— Depuis l'arrivée des Espagnols, nos pères ont compris presque tous pourquoi on se faisait chrétien ; et les fils ont fait comme leurs pères.

— Mais que signifient ces croix ?

— Elles sont sur des tombes. Ces trois premières sont celles du grand-père, du père et de la mère de Tahiba ; la quatrième...

— Est celle du père d'Antonia, dit l'enfant en marchant droit à celle-là, devant laquelle elle se mit à genoux.

— La vengeance du chrétien, l'égalité ! dit derrière elle, de sa voix mélodieuse mais discrète, le vieillard qui l'avait suivie.

— C'est bien, dit la jeune fille en se retournant sans se relever : mais tu as fait plus, si tu es dévoué à l'enfant de ton ennemi.

— Ce n'est là, au contraire, que de la religion de Caraïbe, dit le vieillard en souriant. J'ai promis à un mourant.

Antonia se releva, et tendit sa petite main à Tahiba.

— Les vieillards sont plus sages que les enfans, dit-elle en imitant, sans y songer, le ton sententieux de l'Indien. Maintenant j'ai confiance en Tahiba.

— A merveille, senorita, dit l'habitant du gouffre en reprenant le ton d'un homme parfaitement civilisé. C'était précisément à ces deux conclusions que je voulais vous amener. Je craignais votre orgueil d'une part et votre méfiance de l'autre. Laissez-moi votre main ; c'est une alliance que nous contractons, une alliance voulue par le marquis, une alliance possible ; car je vois que nous sommes dignes l'un de l'autre, et que nous nous entendrons.

— Oui, et je ne renverserai plus les rôles, dit finement la gracieuse jeune fille.

— De mieux en mieux, s'écria l'excellent cannibale. Je me hâte maintenant de vous dire en deux mots que, depuis vingt-quatre ans, nous sommes chrétiens et Espagnols ; mais que, par un reste d'instinct caraïbe, j'ai voulu rester dans ces lieux où sont les ossemens de mes pères, et où règne une tranquillité qui permet de se rappeler le bon vieux temps des caciques. Voici le jour ; venez voir mon royaume.

En effet, une clarté très convenable commençait à se répandre dans ce fond d'abîme, qui était un des plus rians et des plus variés qu'on pût voir. Sur un terrain parfaitement uni, se montraient des plantations de plusieurs sortes ; le riz, le maïs, la canne, le cotonnier, le caféyer s'y reconnaissaient facilement, non pas en grande étendue, mais en grande presse, et surtout en plein rapport. Quoique l'enceinte fût irrégulière et que l'exiguité de l'espace fût en outre dissimulée par des massifs de toute sorte, il était difficile de ne pas sentir l'étreinte des parois qui l'enfermaient de

tous côtés; mais la plus sensible était la muraille perpendiculaire qui formait le dossier de la *Hotte*, et qui cependant, à cette profondeur, était loin d'être aussi monotone que le niveau des sommets ; car elle présentait bon nombre de grottes fraîches et d'anfractuosités pittoresques, tapissées de lianes, de capillaires, de scolopendres, qui pendaient ou s'étalaient sur la pierre fraîche et foncée. Les autres, d'une pente raide, mais régulière et praticable en plus d'un endroit, figuraient un demi-entonnoir garni d'une éternelle verdure. Tous les arbres, tous les fruits, toutes les grâces de la nature tropicale s'y étageaient en amphithéâtre, jusqu'à la hauteur embrassée par le rayon visuel d'un promeneur qui eût marché en bas sans trop lever la tête vers les régions supérieures. Dans ce dernier cas, le promeneur dont nous parlons eût rencontré au-delà les flancs rougeâtres, silonnés, rapides, de l'excavation ; et plus haut, à une distance prodigieuse, la zone de Tatamaques, vue en dessous, planant sur mille escarpemens sinistres, ainsi que les lianes qui pendaient bien plus bas que leurs racines, mais dont l'aspect n'avait plus rien d'effrayant, et ne produisait d'autre effet que celui d'un auvent circulaire, audacieusement ajusté dans le pourtour suprême de ce cirque naturel. Seulement, à quelque extrémité que l'on fût placé, leur saillie non interrompue ne permettait pas de voir les bords du précipice, et c'est pourquoi, du bord de ce même précipice, on n'en pouvait voir le fond. Mais, vers le milieu du jour, les rayons du soleil arrivaient, eux, jusqu'au cœur du sanctuaire, et y projetaient une lumière douce, une chaleur modérée et féconde

Tel était l'asile de Tahiba, et l'on voit que c'était là un coquet précipice, aussi bien placé à Saint-Domingue que pouvaient l'être, à Naples, à Reggio et à Tarente, les palais sous-marins, tentés par la dernière expression de la puissance et de la sensualité humaines.

— Si digne de vous, senorita, que soit cette demeure, dit le Caraïbe à Antonia, si convenable qu'elle soit surtout pour un vieillard de ma race et de ma sorte, ni vous, ni moi ne sommes destinés à y mourir ; mais, vous et moi, devons y vivre encore long-temps peut-être... »

— Y vivre ! long-temps... avec vous, s'écria Antonia vivement surprise... et se rappelant Zégri qui errait sur les Mornes.

— Oubliez-vous que nous venons de faire un traité, dit le vieillard avec indulgence, et n'avez-vous plus de confiance en Tahiba ? Votre père vous a léguée à moi, puisqu'il faut vous le dire, et vous êtes ma fille.

— Mon père, dites-vous..

— Il y avait mis une condition, dit Tahiba en se reprenant avec un sourire, c'était celle de votre consentement ; mais je croyais que tout à l'heure vous l'aviez accordé ..

— Sans doute ; mais parlez-moi de mon père... il est bien temps que je sache...

— Ah ! je ne puis répondre à tout à la fois. Commencons par une chose et finissons par l'autre. C'est encore là un vieux principe de Caraïbe; mais vous en subirez bien d'autres avec moi. Dites-moi, Antonia, n'entendez-vous pas de temps en temps un bruit sourd qui gronde dans les mornes et qui ressemble au tonnerre lointain?

— Je sais bien ce que c'est; on me l'a dit, répliqua la petite créole ; c'est le canon... quand on se bat dans les montagnes du côté des Français.

— Et qui se bat contre les Français blancs du Cap et du Port-au-Prince.

— Des nègres et des mulâtres révoltés, dit Antonia avec dédain; je sais tout cela.

— Oui, mais les nègres des Français et ceux des Espagnols sont les mêmes nègres, dit le Caraïbe. Ne pensez-vous pas qu'ils peuvent se donner la main par dessus les montagnes?

— Oui ; mais à San-Domingo on ne se laisserait pas égorger comme au Cap.

— Ce n'est pas cela, dit le Caraïbe, c'est qu'à San-Domingo on n'es pas venu nous dire, comme au Cap, que tous les hommes étaient égaux et libres; mais on l'a dit de l'autre côté des Mornes : ce mot-là est venu de la France même, où il vient de se faire une grande révolution, et les nègres et les mulâtres l'ont pris pour eux tout aussi bien que les blancs, de sorte que, chez nous, la question est entre les noirs et les blancs maintenant, sans distinction de pays, et comme les noirs sont plus nombreux partout ; que, de l'autre côté, ils sont déjà les maîtres, et qu'ils n'ont plus autre chose à faire que de l'être par ici ..

— Je comprends; vous êtes instruit de ce qui va peut-être arriver, les noirs vous aiment, et cet asile est sûr ?

— C'est cela même...

— Mais ils brûlent les villes et les plantations?...

— Quand on leur résiste ; et chez nous, vous l'avez dit, ils n'iront pas jusqu'aux villes; mais les habitations sont en danger.

— Alors...

— C'est ce qu'il vous faut, dona Antonia dit Roverda.

— Expliquez-moi donc! s'écria la petite en frappant du pied.

— Ceci est la seconde question, dit froidement le Caraïbe; et je vais vous parler de votre père. Allons déjeûner.

En parlant ainsi, Tahiba prit le chemin de la case, qui était enfoncée dans le coin le plus touffu et le plus embaumé de l'endroit. Il faisait alors grand jour. Devant la case, et sous le feuillage, encore utile, d'un magnifique veloutier, les deux noirs marrons avaient dressé la table.

— Ce ne sont pas mes esclaves, dit le Caraïbe à Antonia; mais, comme je leur facilite les moyens de n'être ceux de personne, sans mourir de faim, de fatigue, de coups de fusil ou de morsures de chiens et de serpens, ils me servent volontiers. Ils sont ce qu'on appelle en Europe mes domestiques. Je les abrite, je les protège, je les habille, et ils m'obéissent. C'est un contrat. Le Caraïbe émancipé légalement a recueilli le nègre échappé : c'est une même cause, et il paraît que nous étions obligés de faire comme eux autrefois. Du reste, ce sont d'excellens chasseurs, de fidèles amis, et, avec eux, nous serons tranquilles ici tout le temps qu'il faudra y demeurer.

— De sorte qu'il va falloir s'installer ici, dit la petite, qui commençait à trouver le Caraïbe légèrement ennuyeux.

— Oui. N'ai-je pas bien compris la petite Antonia, et tout ceci n'est-il pas dans ses goûts ?

— Si, mais pas pour long-temps: il y manque la mer, qu'on voyait de la case de Las Pierras, et l'horizon qu'on avait partout.

— Rien n'empêchera la senorita de monter l'escalier, en compagnie de Mas ou de Caïga, de retrouver Zegri, de se promener par les Mornes, d'où l'on voit l'horizon, la mer, la forêt qui nous enferme et nous défend.

— Vous me parlez toujours de Mas et de Caïga. Je conçois très bien leur utilité, celle même de la forêt, mais...

— Que vous faut-il encore? Ne trouvez-vous pas que tout est à souhait chez Tahiba?

— Si fait ; vos mangues sont délicieuses, dit Antonia en s'accoudant sur la table et en mordant à même un fruit ; mais, monsieur Tahiba, il me faut une esclave à moi...

— Gulnar sera ici avant la fin du jour, dit le vieillard en souriant.

— Gulnar! dit Antonia en se relevant, avec un regard très expressif...

— Gulnar repentie, répliqua promptement Tahiba. N'en voudrez-vous pas ainsi?...

— Oui, dit la jeune fille en réfléchissant, pourvu qu'il vous plaise enfin...

— De tout expliquer, et c'est ce que je vais faire.

— Ah! voyons, reprit l'enfant gâté en appuyant ses deux coudes sur la table et son menton sur ses deux mains.

— Mais cela va être sérieux, ne put s'empêcher de dire d'un air grave le descendant des Caciques.

— C'est bien pour cette raison que je l'attends avec impatience, lui répliqua la petite avec un regard plein de fermeté.

Le Caraïbe la regarda quelque temps de son côté, rougit même un peu, autant qu'un homme cuivré peut y parvenir, avala le contenu cordial d'une tasse de coco emboîtée dans une corne de rhinocéros, et parla ainsi :

— Mon enfant, dit-il en souriant, vous comprenez bien que mon père et mon grand-père n'étaient pas aussi tranquilles dans ce séjour que leur fils, et leur petit-fils qui vous y recueille aujourd'hui. Le ruisseau que vous avez vu desservait un atelier de diamans, il y a bien plus de cent ans. Mon grand-père se souvenait d'y avoir travaillé dans sa jeunesse et d'avoir quitté ce lieu après que le filon fut épuisé, pour aller dans une mine d'or. Dans sa vieillesse, vers l'époque où toute notre race disparaissait, il s'y réfugia avec mon père ; mais mon père n'avait pas de femme ; ce qui restait des nôtres s'était dispersé dans les Mornes pour finir comme finiraient aujourd'hui les marrons s'ils n'avaient eu l'idée d'être plus méchans que nous, de sorte qu'ils étaient bien à l'abri, attendu, comme je vous l'ai dit, que cet endroit était parfaitement connu pour une mine épuisée, et qu'aucun Espagnol ne songeait même à s'enquérir de la façon dont on y descendait autrefois; mais, je le répète, mon père n'avait pas de femme.

Or, à cette même époque, une pauvre fille portugaise s'en vint à San-Domingo, sous les ordres d'un seigneur qui prétendit, à peine arrivé, l'assimiler aux esclaves et exiger d'elle tout ce qu'on a droit d'exiger des esclaves...

Ici, sans savoir pourquoi, Antonia rougit ; mais le Caraïbe évita d'y faire attention et continua :

— La pauvre fille se sauva dans les bois, erra deux jours et deux nuits, sans nourriture, à travers mille dangers, et s'avisa enfin de sortir de la forêt, du côté des Mornes, un jour où mon père chassait de ce côté pour la table de mon grand-père.

— J'entends bien que votre père en fit sa femme, dit Antonia.

— La senorita frappe du pied en disant cela. Elle apprendra la patience avec Tahiba...

— Mais oui, ça commence.

— Au contraire, reprit tranquillement le bon Caraïbe ; il fallut bien du temps avant que mon père pût épouser une blanche ; il fallut que celle-ci eût un frère, lequel, bien établi dans son pays, imagina un jour de venir ici à la poursuite de sa sœur, apprit qu'elle avait disparu dans les bois, fit des recherches, et la rencontra par ici, assise à côté de mon père dans un endroit isolé des Mornes, à une heure de la nuit où il n'y a que les marrons qui rôdent, une heure calme, fraîche et pleine de voluptés...

— Bien du temps après? demanda naïvement Antonia.

— J'ai dit qu'il avait fallu bien du temps, reprit froidement le Caraïbe ; et comme les gens de votre pays, Antonia, ont une plus grande dévotion que nous au Christ, le frère et la sœur ne furent jamais en repos qu'ils n'eussent trouvé un prêtre pour le mariage de mon père selon sa religion et la leur, et qu'ils n'eussent obtenu que les enfans à provenir de ce mariage seraient des Espagnols de couleur.... Le père et la mère de Tahiba sont morts; mais son oncle et le prêtre vivaient encore, il y a dix ans, et gardaient le secret de cet asile, secret qu'ils ont juré d'emporter dans leur tombe...

— En vérité, mon père, dit Antonia poussée à bout, votre histoire per-

sonnelle m'intéresse, et cela est tellement vrai que j'allais vous demander la raison de ce serment... mais j'en ai honte; car vous avez autre chose à me dire enfin.

— La senorita ne comprend-elle pas, par ce que j'ai dit, que le dernier testament du marquis de Roverda, son père, a pu se trouver parfaitement en règle, quoi qu'il l'ait fait après être tombé au fond d'un précipice?...

La petite se leva toute droite en se mordant les lèvres.

— Si fait, dit-elle, mais vous avez un beau sang-froid!..

— Je croyais que la senorita...

— C'est que je n'avais pas encore connu de Caraïbe! s'écria l'enfant.

Tahiba sourit, et Antonia reprit sa place

— Le fait est, dit l'antropophage, que c'est à peu près là tout notre mérite, que nous mangions nos ennemis ou que nos ennemis nous mangent.—Eh bien donc, reprit-il, un soir, à l'heure où le soleil ne dore plus que le cintre et les deux pitons de cette montagne verticale, l'un de mes nègres distingua, dans les airs le bruit d'un coup de feu. Comme nous étions tous trois ensemble, et que nous regardions en haut vers les tatamaques, nous vîmes d'abord, du milieu des ronces entassées et pendant au pied de ces arbres, le corps vivant d'un cheval qui roulait, et, bientôt, fut précipité de l'endroit où la rampe devient verticale sur les racines des arbres, tomba et eut les reins brisés sur les rocs qui surmontent un peu plus bas que les tatamaques, la zône inculte de cette rampe.

Presque aussitôt des cris humains arrivèrent faiblement jusqu'à nos oreilles, et, en regardant vers le lieu d'où était tombé le cheval, il nous fut facile de distinguer le pourpoint rouge, puis la tête pâle et les cheveux noirs d'un homme renversé parmi les buissons, dépassant leur extrémité inférieure de la moitié du corps, arrêté sans doute par leurs épines, se tenant même d'une main à la longue tige d'une liane, et sous l'ombre des arbres, criant une dernière fois, comme s'il eût deviné des hommes ou qu'il eût cru en Dieu.

Tous trois ensemble, et par un même instinct, nous criâmes à notre tour, et nous vîmes bien que l'homme qui allait tomber se retenait de nouveau par un effort désespéré Caiga et Mas s'élancèrent par des sentiers à eux connus; au bout de vingt minutes ils le rapportèrent dans leurs bras...

— Mon père!.. dit Antonia en frémissant et en baissant les yeux.

— Votre père, senora, reprit respectueusement le narrateur.

Après un moment de silence et de recueillement, la jeune fille reprit la parole:

— Le marquis a-t-il vécu long-temps encore? dit-elle.

— Près de vingt-quatre heures, dit le Caraïbe; mais ses premiers ordres ont été pour qu'on n'allât pas à son habitation. Lui-même était hors d'état d'y être transporté.

— Pourquoi défendait-il qu'on vînt à l'habitation?

— Parce que, dès lors, il avait tout deviné, tout compris.

— Et il me laissait...

— Il prenait des mesures plus certaines pour vous garantir.

— Quelles mesures?

— Cinq à six heures après que nous eûmes déposé le marquis sur mon lit, Mas revenait ici, accompagné de mon oncle et du prêtre dont je vous ai parlé, qui habite, à deux lieues de *la Hotte*, un ermitage dans les Mornes, où il dit la messe pour les pauvres noirs, quand il s'en présente de sa religion. Le prêtre, le parchemin, les témoins, tout était là... Le marquis, dans l'intervalle, avait profité de ses dernières forces pour écrire sur ses tablettes; nous avons copié: il a signé.

— Avant tout, interrompit Antonia, et pour ne rien laisser en arrière, dites-moi pourquoi votre oncle et le prêtre gardaient le secret de votre asile.

— Par une raison bien simple, senora; c'est que cette demeure étant devenue une propriété, ayant une valeur, le gouvernement...

J'entends bien; isolé, perdu, protégé comme vous l'êtes, le secret pour vous remplace les titres. De sorte qu'on vous l'a fidèlement gardé?..

— Mon oncle partage mes profits; Mas et Caiga sont chrétiens comme nous, répondit simplement le Caraïbe.

—Ce qui explique la discrétion du laïque et celle du prêtre; continuez, mon père.

— Je suis donc, devant la loi, domicilié en un lieu dit *la Hotte*, reprit Tahiba; mais la loi ne s'inquiète pas de savoir si c'est aux alentours ou au fond du précipice même. Le testament du marquis fut court, et, comme je vous l'ai dit, parfaitement en règle. Solarez y fut dépossédé de la tutelle et de la survivance, et le gouvernement même fut chargé de votre protection secrète jusqu'à l'âge de douze ans, où vous pouviez être émancipée et instruite de tout. Aussi le seigneur don Solarez n'a-t-il rien pu tenter sur vous...

— Il fut donc éclairé?...

— Non, mais surveillé. Puis ces gens-là sont prudens.

— Il a fini par essayer de la forêt, dit Antonia.

— Et c'était où je l'attendais, ainsi que vous. Je vous connaissais et je croyais au Grand-Esprit; en figurant un danger, en agitant le buisson d'aloès, j'étais sûr que vous viendriez. Aujourd'hui, vous êtes grande, intelligente; vous avez l'âge auquel avait sagement pensé le marquis, l'âge où l'on comprend...

— Où l'on peut venger...

— Nous n'en sommes pas encore là. On vous a mise d'abord en sûreté; en ce moment où nous déjeûnons fort tranquillement, Solarez apprend qu'il n'a jamais été votre tuteur, le gouvernement retire vos fonds et vous rend ses comptes... Demain, toute votre fortune liquide sera entre vos mains, ici, à la Hotte. Après-demain peut-être l'habitation sera la proie des noirs qui descendent de la montagne aujourd'hui...

— Et lui, Solarez?...

— Votre père n'avait pas de certitude suffisante devant les hommes. Il a dû prendre ces détours: mais il a compté sur nous deux, qui ne doutons pas...

— Et quelle vengeance a demandé le marquis de Roverda? dit la jeune fille en se dressant avec un regard étincelant.

— Celle du plomb par le fer, dit gravement le Caraïbe.

— L'épée!... l'épée de mon père!... Ah! je savais bien, moi... Où est-elle?

— Venez avec moi, dit Tahiba en se levant à son tour et en prenant la jeune fille par la main.

Il la conduisit vers l'entrée de l'escalier, au pied du tertre, devant la quatrième croix de roseau, se mit à genoux auprès d'Antonia, et laissa régner le silence pendant quelques minutes.

— Qu'en ferez-vous maintenant, senora? dit-il en se relevant.

— Maintenant, je comprends que personne ne doit s'en servir pour tuer son semblable, dit Antonia.

Puis, après un instant de profonde méditation:

— Si je le pouvais, dit-elle en regardant fixement la croix du tombeau, je l'attacherais de ma main au flanc du coupable, et je suis sûre que l'épée le tuerait d'elle-même.

— Le Grand-Esprit vous inspire donc toujours? dit le vieillard avec un véritable étonnement; car c'est justement la dernière pensée, la dernière volonté du marquis votre père.

— Moi et mon père, nous ne faisions peut-être qu'un, dit Antonia, et l'on nous a séparés...

— Cela est étrange, dit Tahiba; le marquis mourant parlait de même. Ecoutez, senora, reprit-il après un nouveau silence, quand le marquis se fut confessé au prêtre dont je vous ai parlé, il me fit approcher et me dit: — Les jugemens des hommes sont incertains; mais prenez cette épée, vous que je viens de connaître: après ma fille, c'est ce que j'ai de plus cher au monde; une devise précieuse y est gravée quelque part. C'était la dernière devise d'un bon chevalier, monsieur Tahiba, et je suis bien sûr qu'elle était bonne. L'épée de l'honnête homme doit être fatale à celui qui l'aurait assassiné; Dieu me le dit. Jurez-moi que vous la garderez et que vous veillerez sur ma fille, et ne changerez mon épée que contre ma fille; mais jurez-moi que vous amenerez Sodarez à porter un jour l'épée du marquis de Roverda...

— Il est plus clerc que chevalier, observai-je alors....

—Il est avare, dit seulement le marquis épuisé en se retournant sur son lit de douleur.

Ce fut un trait profond dans la bouche d'un mourant, et dont je me promis de faire mon profit. — Aujourd'hui, senora, le seigneur Solarez, en même temps qu'il découvre votre fuite, reçoit deux avis sous la même enveloppe. L'un est la lettre du gouverneur, qui lui apprend tout ce que je vous ai fait connaître: l'autre, tracé de la main de votre père une heure après l'entretien que je viens de vous rapporter, est conçu en ces termes:

« Mon cher parent, je vais paraître devant Dieu. Un nègre que vous m'aviez donné m'a frappé par derrière, dans les Mornes, au bord de *la Hotte*... Pardonnez mon soupçon, mais, dans la crainte que vous ne soyez mon assassin, je vous retire la tutelle de ma fille et son héritage; dans le cas où je me tromperais, recevez, comme réparation et comme récompense de vos bons services, recevez en échange mon épée de gentilhomme. Dans une partie secrète de cette épée est gravée l'indication précise d'un lieu, connu par moi seul, situé dans mes domaines, et où se trouve une mine d'or que je n'avais ni le temps ni le moyen d'exploiter encore. La plus grosse moitié de mon héritage est cette épée que je vous donne. »

— Etait-ce vrai? dit Antonia.

— Cela était vrai, dit le Caraïbe.

— Qui doit révéler à Solarez le secret de l'épée?..

— Moi.

— Il va venir alors?

— Non. Aujourd'hui même l'habitation sera brûlée, l'alarme sera partout; les Mornes seront inaccessibles. Solarez fuira pour revenir plus tard.

— Il a donc déjà l'épée?

— En même temps que la lettre; je ne vous l'avais pas dit?

— L'épée!... l'épée!... je ne l'embrasserai donc pas?... L'épée de mon père, du gentilhomme...

— Ecoutez, reprit Tahiba: votre père a dit encore autre chose en mourant: — Solarez ne la portera pas long-temps. Celui qui sera digne de l'épée sera digne d'Antonia; et celui qui rapportera l'épée pourra bien être le mari d'Antonia.

— Je m'inquiète bien d'un mari! s'écria la petite fille, pourvu que quelqu'un me rende mon épée un jour!

IV.

Deux Français.

— Ah! le drôle de précipice! Ferdinand, viens donc voir quel type de précipice!

— Tiens! on dirait d'une hotte.

— Une grande hotte, très grande!
— Très belle! Ont-ils des idées par ici!
— Connais-tu ces arbres-là, toi?
— Lesquels?
— Là dessous; ceux qui font le parasol...
— C'est agréable d'avoir un parasol sous ses pieds! J'étouffe de chaleur. Je crois que ce sont des tatamaques.
— Ah oui!
— Eh bien! ce sont des fougères d'Amérique! Laisse-moi tranquille.
— Ferdinand, je ne croyais pas vous avoir manqué de respect en vous demandant quels étaient ces arbres.
— Eh bien! tatamaques. On connaît son histoire naturelle
— Tata...?
— Maques!
Le lecteur n'a pas besoin d'en entendre davantage pour deviner que les deux individus entre lesquels avait lieu ce dialogue étaient des Français. Ils portaient l'uniforme élégant des officiers du génie, tel qu'il était en **1802** : frac et pantalon collant bleu de roi, revers de velours noir, épaulettes d'or, bottes noires à la hussarde, chapeau à cornes, et plumet tricolore. Tous deux étaient jeunes, bien faits, et d'une figure agréable mais celui qui avait parlé le premier l'emportait de beaucoup sur son compagnon par la distinction de sa tournure, l'harmonie de son organe, et la noblesse de ses traits; et quoique tous deux fussent de bonne famille, le second semblait un plébéien à côté du premier.
—Eh bien! Ferdinand?
— Eh bien! Emile?
—Quand tu resteras là, sans rien dire, à constater tes tatamaques?
Ferdinand ne bougea pas.
—Il fait très chaud ici, Ferdinand; le paysage n'est pas gai; nous n'avons pas déjeuné. Voilà une heure que vous avez trouvé convenable de quitter la redoute pour une promenade à la Robinson. qui prend un caractère désagréable. fatigue. chaleur, tristesse, faim, danger, sans compter le silence où vous vous renfermez, Ferdinand!...
—Pardieu! s'écria brusquement ce dernier, je le saurai!
— Ah! tu le sauras!
— Oui!
— Quoi?
— Ce qu'il y a au fond de la Hotte.
— Mon ami, vous me faites trembler! Il n'y a pas de déjeuner. Allons-nous-en.
— Il n'y a pas de déjeuner? qu'en savez-vous? dit Ferdinand en se croisant les bras et en regardant sévèrement son compagnon. Pourquoi douter de la Providence?
— Je n'en doute pas; je suis sûr qu'elle a logé là-dessous de très vilaines choses et de très vilains êtres; des serpens, des raquettes, des rochers pointus, des gouffres noirs, des chats sauvages.
— Eh bien! moi, je n'en suis pas sûr, et je le saurai.
— Ferdinand, tu tomberas et tu seras dévoré... Alors je me serai trompé; car il y aura là dessous un déjeuner... mais un affreux déjeuner, Ferdinand!
— Quelle faiblesse de caractère! et pour un ingénieur, quelle impuissance de calcul! D'ici à ces branches, la pente n'est pas verticale.
— Non; elle ne fait guère avec l'horizontale qu'un angle de soixante degrés.
— Ancienne mesure. Je la descends à la ramasse.
— Tu gâteras ton uniforme. Après?
— Après, tu crois qu'il y a un précipice.
— Mais, oui.
— Suis bien ma démonstration; si les arbres ont des branches, à plus forte raison les branches ont des arbres. Il y a des arbres et des branches il n'y a pas de branches sans...
— Bien.
— Ces arbres ont des troncs et ces troncs ont des racines : donc, l'escarpement que tu soupçonnes n'est pas un précipice puisqu'il doit s'arrêter au pied des arbres.
— Volontiers; mais il y a encore un saut.
— Les lianes qui pendent au dessus me serviront de cordes pour descendre au pied des premiers tatamaques.
— Alors tu n'auras descendu que la première marche d'un terrible escalier; car il doit y avoir plusieurs rangées superposées de tatamaques.
— Je m'en moque bien. C'est ce qu'il me faut; et je ne m'arrêterai que quand je n'en trouverai plus.
— Alors...
— Alors je verrai ce qu'il y a dessous, et je serai à l'ombre.
— Va donc; mais comment reviendras-tu?
— Je n'en sais rien.
— Au fait, tu as raison.
Emile s'assit tranquillement en gardant sur ses genoux le chapeau de Ferdinand, comme une mère qui laisse carrière aux gambades de sa petite fille, et Ferdinand commença son intrépide expérience.
Il descendit d'abord comme il l'avait annoncé, mais avec précaution, en se retenant aux touffes de scolopendre, semblables à des flots de rubans, ou bien aux quelques inégalités qui accidentaient la pente, aussi rapide que celle d'un toit féodal. Au bas de cette pente, à l'endroit où elle paraissait coudée au bord de l'abîme, à cinquante pieds plus bas, sous le niveau des cîmes plates que l'on connaît, Ferdinand, soutenu par la naissance des lianes, s'arrêta, regarda au dessous de lui, et, se retournant vers Emile, lui cria joyeusement :
— Ce n'est rien! dix degrés de plus, et des lianes plein la main! Adieu je m'enfonce.
En même temps, il s'était mis debout et disparaissait à reculons dans l'ombre terrible, se tenant des deux mains aux lianes qui semblaient encombrer cette seconde et ténébreuse inclinaison.
Emile le perdit de vue tout à fait. Au bout de trois minutes seulement, il entendit la voix de son ami, qui lui criait d'une façon formidable et ironique :
— Je suis à l'ombre!
Ces mots rappelèrent tout à coup à Emile qu'il était, lui, en plein soleil; et, par un mouvement assez naturel, il se mit à chercher des yeux, aux alentours, quelque endroit où il y eût de l'ombre.
Or, on ne voyait sur le plateau stérile que des buissons de nopals, roissés avec monotonie par l'éternel vent des Antilles.
Un seul, plus éloigné, mais plus vaste que les autres, se trouvait comme gonflé à son centre par la cîme basse et sombre d'un balisier, sous lequel on devinait de l'espace et de la fraîcheur. L'officier d'état-major, distrait par l'entreprise de son camarade, mais, depuis la disparition de ce dernier, complétement subjugué par l'écrasante chaleur qui dormait dans cette enceinte de rocs comme une fournaise, se leva machinalement, emportant le chapeau de Ferdinand, et se dirigea vers le bienheureux balisier. On peut juger de sa surprise, lorsqu'en arrivant sous son ombrage, il découvrit une crevasse dont la profondeur était incalculable, mais de laquelle émanait, en s'ajoutant à celle de l'arbre, une délicieuse fraîcheur. Pour bien jouir de ce double bienfait, Emile fut s'asseoir sur une grosse touffe d'herbe à pagnes, entassée, comme un édredon, à l'origine de cette fente; là, se couchant à demi sur le bord, il laissa pendre ses jambes dans l'épaisseur de la touffe et dans la fraîcheur de l'abîme, tandis que la partie supérieure de son corps recevait l'ombre luxuriante du balisier.
Rien, d'ailleurs, ne délasse mieux que de s'asseoir, quand on le peut, les jambes pendantes.
Mais, au même instant, il se remit tout étonné sur son séant. Ses pieds avaient rencontré un support, dur, plat, étendu.... Il écarta les herbes et découvrit, d'une manière très visible, la première marche d'un escalier, suivie d'une seconde, puis d'une troisième, qui s'enfonçaient de plus en plus dans l'ombre. Un éclair traversa son esprit. Si cet escalier descendait au fond de la hotte, et s'il pouvait y arriver avant Ferdinand.
L'exécution suivit de près l'inspiration. A vrai dire, l'un et l'autre étaient moins téméraires cette fois que tout à l'heure, et, en longeant avec soin les parois insivisibles de l'escalier, en s'assurant bien de chaque degré avant d'y poser le pied, Emile n'avait qu'à descendre tant qu'il en trouverait; or, comme il l'avait soupçonné, il en trouva jusqu'au fond du précipice. Nous n'avons pas besoin de dire avec quel joyeux étonnement il s'élança dans l'espace cultivé que nous avons décrit plus haut. Mais à peine en avait-il atteint le milieu, que des cris perçans et épouvantables retentirent au haut des airs, emplissant la cage immense et sonore de cette arène de géans. Aussitôt il se rappela Ferdinand et les tatamaques, et, pâle d'effroi, s'attendant à un spectacle d'horreur, il leva la tête vers les régions supérieures...
D'abord il ne vit, à l'énorme distance dont nous avons parlé, que le dessous noir du baldaquin circulaire, élégamment soutenu par les gerbes courbées de ses tiges verdâtres, au pied desquelles pendaient en feston la draperie de lianes. Mais bientôt une voix mâle et parfaitement distincte, malgré l'éloignement, grâce aux propriétés acoustiques de ce lieu, attira ses regards vers un point spécial. Cette voix n'avait plus le caractère alarmant des cris qui venaient de remplir l'enceinte; mais elle paraissait exprimer un prodigieux étonnement; et les mots qu'elle prononçait arrivèrent pleins et grandioses aux oreilles surprises d'Emile.
— Morbleu! est-ce que c'est toi?. .
Emile soulagé ne put s'empêcher de rire, et, à force de chercher, il finit par distinguer, bien haut, dans la fourche solide que formaient, à leur naissance, deux maîtresses branches, un petit mouchoir blanc qui s'agitait avec des efforts plaisans, et, à côté du mouchoir, un petit visage humain appartenant à un corps entièrement invisible et protégé sans doute par le tronc court, large et robuste de l'arbre montagnard.
Alors, quoiqu'ils pussent à peine se distinguer l'un de l'autre et qu'ils se reconnussent dans des proportions microscopiques, les deux amis se parlèrent dans ce colossal porte-voix, en admirant réciproquement la splendeur de leurs organes.
— Ah! ah! ah! s'écria tout d'abord Emile: et son éclat de rire retentit avec une satanique puissance
— Par où es-tu passé? reprit l'autre voix.
— Par l'escalier!
Un magnifique jurement descendit comme une avalanche des sphère où planait Ferdinand.
— Es-tu bien là? tonna Emile.
— Oui, mais j'enrage! gronda Ferdinand.
— Pourquoi donc as-tu crié si fort tout à l'heure?
— Ce n'était pas moi; c'était une volée de singes que je dérangeais.
— C'est que tu as blessé leur amour-propre!
— Mauvais plaisant! Il a mon chapeau, encore! C'est habité, çà : Envoie-moi une échelle.
— Tout à l'heure, si j'en trouve.
— Tu dois bien voir s'il y a du monde par là.

— Tu es mieux placé que moi.

Comme Emile attendait une réplique convenable à ce dernier trait, lancé d'une voix de Stentor, il ne put que frissonner en entendant tout à coup l'autre voix surnaturelle, qui soutenait le dialogue, prendre un accent terrible, et lui crier brusquement :

— Emile! Emile! derrière toi!

Emile se souvint rapidement des dangers qu'on pouvait craindre en ce lieu. Violemment ému par l'immense cri d'alarme, il laissa tomber le chapeau de son ami, et se retourna palpitant, ne doutant par qu'un serpent, une bête féroce, un monstre hideux, fût sur ses talons; et, en se retournant, il porta la main à son épée...

Or, à quelques pas derrière lui, à l'endroit où se terminait la pelouse d'herbe fine qu'il avait parcourue, s'élevait un épais et large massif qui s'étendait à droite et à gauche, et sous lequel on entendait le murmure d'un ruisseau. En se retournant vers le massif, Emile tressaillit et recula de trois pas...

Le serpent, la bête féroce, le monstre hideux se résumaient en une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, d'un ravissant aspect, et qui se tenait immobile en avant des bananiers dont elle venait d'écarter le vaste feuillage pour arriver sur la pelouse.

Elle était négligemment vêtue d'une sorte de peignoir blanc, serré à la taille par une écharpe bleue aussi légère que sa robe. Elle semblait tonnée, mais non pas troublée; ce n'était pas la gracieuse tête d'Emile qui fixait ses regards, mais la main arrêtée encore sur la garde de l'épée.

Emile laissa retomber cette main, et la jeune fille le regarda pour lui-même.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, dit Emile, en français, et encore tout ému.

— Ce n'est pas la peur qui me faisait regarder là, monsieur, répondit-elle dans la même langue, mais avec un accent espagnol très prononcé. Puis elle ajouta en souriant : — Tahiba me disait bien qu'il n'y avait que des singes ou des Français qui pussent descendre ici.

Emile, rassuré s'approcha d'elle, et, par galanterie, se servant de la langue espagnole :

— Et quelque chose me disait à moi, répliqua-t-il, que des diamans seuls pouvaient y demeurer.

Voyez comme il mentait! Il avait dit : *de très vilaines choses et de très vilains êtres.*

— Oh! parlez français, monsieur, répondit la créole; je l'entends moins bien. C'était ici, en effet, une mine de diamans, mais il n'y en a plus.

Emile ne voulut pas insister. Il avait bon goût; et puis, en s'approchant ainsi, il lui avait semblé tout à coup que son cœur étouffait son esprit. Alors, regardant mieux la jeune fille.

— Pardon, dit-il, je n'ai dit que deux mots, et c'étaient deux injures. J'ai cru que vous aviez peur, et je vous ai fait un compliment.

— Un repentir aussi prompt mérite plus qu'un pardon, répliqua-t-elle en le regardant mieux aussi.

Puis, comme ils se taisaient tous deux, aussi surpris, aussi embarrassés l'un que l'autre :

— Mon échelle!... cria une grande voix venue des cieux, et qui semblait comprendre qu'on l'oubliait.

— On y va!... répondit du même ton Emile en se réveillant.

— Ah ça! dit à son tour la jeune fille, il faut convenir, messieurs, que vous faites un beau vacarme chez nous.

— Mon Dieu! senora, excusez-moi. C'est mon meilleur ami qui est là-haut, arrêté par un seul tatamaque au bord du précipice, et..

La créole l'interrompit en portant à ses lèvres un petit sifflet d'argent. Mais Emile remarqua qu'elle avait pâli. Presque aussitôt une mulâtresse sortit du massif de tamarins et de bananiers :

— Gulnar, lui dit la jeune fille, va chercher Mas, et que Mas aille chercher le monsieur qui est là haut.

Gulnar regarda en l'air, fronça le sourcil au lieu de sourire, et fut chercher Mas. Emile ne comprenait pas pourquoi ni l'une ni l'autre n'avaient ri en voyant Ferdinand.

— Mais, mon ami n'est pas en danger, dit-il en hésitant à l'Espagnole, et pourvu que Mas...

— Oh! Mas connaît le chemin, répondit-elle avec une expression si étrange et si triste qu'Emile n'osa plus parler de Ferdinand ni des tatamaques.

Cependant elle avait accepté son bras et le conduisait vers l'habitation, tandis que le nègre, averti par Gulnar, s'élançait au secours de Ferdinand, en suivant un sentier très praticable, mais qu'il fallait connaître, et que Mas connaissait, aussi bien que Caïga, aussi bien qu'Antonia; car on a dû deviner tout à l'heure la fille du marquis de Roverda.

Nous avons dit que l'orifice extérieur de la Hotte présentait mille toises, ou presque une demi-lieue de longueur. Le bassin qui en était le fond pouvait avoir la moitié de cette dimension, et, par conséquent, il y avait bien un quart d'heure de chemin, du lieu où Emile avait rencontré Antonia à la case où Tahiba les attendait. Ils arrivèrent en même temps que Ferdinand; car ils avaient marché aussi lentement que Mas, à la montée, et Ferdinand, à la descente, avaient marché vite. Emile s'approcha de Ferdinand et lui rendit gravement son chapeau...

C'était l'heure où l'on déjeune à peu près sur toute la surface du globe, et le premier repas des habitans de la Hotte semblait attendre les deux Français, dont on avait eu le temps de mettre le couvert, pour que la prophétie de Ferdinand fût accomplie.

A côté de la table dressée se tenait debout un vieillard bazané, de figure sérieuse, mais douce et intelligente, auquel la jeune et piquante créole, s'empressa de dire, avec une intention maligne :

— Deux seigneurs *français*, mon père.

— Le capitaine du génie, baron Emile de Gurgy, dit Ferdinand en prenant la main de son ami et en le présentant.

— Le lieutenant du génie Ferdinand Mauvert d'Ambloy, dit Emile de la même manière.

— Messieurs, répondit le vieillard, vous êtes les bienvenus chez la senora Antonia de Roverda.

Les deux officiers reconnurent avec quelque surprise que Tahiba n'était pas autre chose qu'un père adoptif, et s'inclinèrent exclusivement du côté d'Antonia; mais cette circonstance fit impression sur Emile.

— Messieurs, dit la jeune fille, puisqu'il est dit que vous êtes chez moi... Vous venez de loin, sans doute...

— Des positions occupées depuis quelques jours par le général Hardy, à l'état-major duquel nous appartenons.

— C'est à deux lieues d'ici, reprit Antonia. Vous marchez vite, messieurs...

— Pardon, milady; non, senora, interrompit Ferdinand, nous avons mis près de trois heures...

— Nous allons vite, se hâta de reprendre Emile, qui comprenait mieux les paroles d'Antonia; mais nous n'irons pas long-temps. La fièvre jaune s'est déclarée.

— Oui, cette terre vous brûlera, ont dit les nègres... — Puis, après un silence et toujours en regardant Emile : — Le climat de la Hotte est bon pour les Européens, messieurs; et puisque vous avez su y parvenir une fois, souvenez-vous que cet asile vous préservera d'autant mieux que vous y reviendrez plus souvent. En attendant, voulez-vous en essayer l'hospitalité?

Et, d'un geste noble, gracieux et simple, elle indiqua aux deux amis leurs places à table et à ses côtés.

Emile se trouvait à sa droite.

Pendant qu'il s'asseyait, en rangeant de la main son épée, Antonia, déjà assise, attacha encore une fois sur cette main un étrange regard : puis elle lui dit tout à coup, avec une rougeur et une émotion mal contraintes :

— Monsieur le baron, vous avez là une singulière épée!...

— N'est-ce pas, mistriss.. non, senora? s'écria Mauvert, en s'asseyant de l'autre côté. Ah! je suis bien aise que cela vous choque C'est un trait de chevalerie digne de lui.

— De chevalerie, monsieur? interrompit Antonia en se tournant vers Mauvert avec un grand regard et un beau sourire. Eh bien! mais...

— Pardon, j'oubliais que la senora est d'un pays...

— Où vécut don Quichotte..., dit finement la créole.

— Non; le Cid, répliqua heureusement Ferdinand. Mais, aux bivouacs d'aujourd'hui, senora, on est bien positif, et l'on se moque d'Emile depuis qu'il a sollicité et arraché, comme on ferait pour un bâton de maréchal, le droit de porter cette épée totalement contraire à l ordonnance.

— Le fait est que la vôtre est toute différente, dit Antonia; mais ne peut-on savoir?...

— Pardon, senora, répliqua Mauvert, qui avait cru pouvoir introduire sa première bouchée, et qui se hâta de l'absorber : c'est qu'il y a toute une histoire...

— Que vous me conterez plus à votre aise au dessert, dit en riant la jeune fille; c'est moi qui ai tort.

MAURICE SAINT-AGUET. — *(Commerce.)*

(La suite au prochain numéro.)

Les frères Van Eyck.

Invente, et tu vivras.
LEMIERRE.

A peu de distance de la grande place qu'on appelle à Gand le Kautre au coin de la rue des Vaches et du marché aux Oiseaux, on s'arrête devant l'élégante façade d'une maison nouvellement reconstruite, et décorée de deux médaillons qui retracent les figures célèbres des frères Van Eyck. Là, en effet, il y a plus de quatre cents ans, ces deux hommes immortels illustraient leur patrie; car c'était la maison des premiers chefs de l'école flamande, des pères de la peinture dans les Pays-Bas, des inventeurs de la peinture à l'huile. Leur atelier, que peut-être il eût fallu respecter comme le sanctuaire des arts, a fait place à de jolis salons, où les grandes ombres d'Hubert et de Jean Van Eyck se réjouiraient sans doute du bon accueil qui leur serait fait, mais tout en gémissant de n'y plus retrouver le désordre inspirateur, les modèles variés et bizarres, et les bruyans élèves qui les entourent là si long-temps.

I.

Par un beau soleil du mois de mai de l'année 1420, deux hommes, et plus que cela deux artistes, se trouvaient dans un vaste atelier. Le premier, qui avait cinquante-quatre ans, portait une figure douce, mais sérieuse et souffrante; c'était Hubert Van Eyck. Le second, plus jeune de

vingt-cinq ans et sans doute fils d'une autre mère, doux comme lui, mais ouvrant de beaux yeux candides et pleins de sérénité, était son frère Jean, aussi son élève. Ils mesuraient, sur de grands panneaux, la place et l'effet d'une composition très compliquée, dont l'esquisse était là ébauchée largement. Une jeune fille de vingt-deux ans, belle et animée, une tête d'artiste, gracieuse et naïve, semblait admise à leurs travaux. C'était Marguerite Van Eyck, leur sœur, élève à son tour de Jean. Marguerite se dévouait à ses frères et partageait leurs goûts. Elle refusa constamment de se marier, pour se livrer avec plus de liberté à la peinture.

— Cette grande production, comme je la conçois, dit enfin Hubert Van Eyck, immense, pompeuse, éblouissante, occupera douze panneaux.

— Eh bien! mon frère, répondit Jean avec douceur, nous travaillerons douze ans.

— Douze ans! c'est long pour moi reprit Hubert. Et pourtant il faudrait que Dieu me les laissât tout entiers.

— Oh! Dieu ne les refusera ni à vos talens, ni à nos prières, dit Marguerite; Dieu sait que vos pinceaux ne sont consacrés qu'à sa gloire. D'ailleurs, vous ne vous fatiguerez pas; Jean vous secondera avec zèle, vos élèves travailleront...

— Point d'élèves, des maîtres seuls dans ce noble ouvrage! s'écria Hubert. Jean seul y portera le pinceau, et je dirigerai sa main.

— Et moi, reprit Marguerite, vous m'en laisserez au moins broyer les couleurs:

— Oui, chère sœur, répondit Hubert avec un sourire mélancolique. D'ailleurs, vous en savez tout le secret.

— Ce secret, poursuivit Jean, trouble un peu nos confrères; ils ont bien vu que nos couleurs étaient délayées dans l'huile de lin, mais ils n'ont pas deviné le reste. Il faut que ce secret nous immortalise.

— Ce serait une pauvre immortalité, ajouta froidement Hubert, si nos tableaux étaient mauvais. — Mais, douze ans! reprit-il d'un ton grave. — Et pourtant, toute cette composition si vaste je la vois devant moi; elle est là; elle s'anime; elle est peinte; elle est achevée. — Oh! la pensée est prompte! — La pensée, c'est l'âme, qui tient de Dieu, — car elle crée comme lui, — en un instant, — par le seul vouloir. — Mais la main, c'est la matière; c'est l'homme, condamné depuis sa chute à un travail lent et pénible.

Comme il allait poursuivre, le bruit d'une sonnette se fit entendre. Marguerite descendit. Les deux artistes ne s'émurent point: ils savaient que dans le lieu sacré de leurs travaux, Marguerite ne laissait pas entrer de profanes qui vinssent les troubler. Elle reparut bientôt, suivie d'un jeune seigneur qui marchait avec précaution, comme s'il eût respecté le pavé qu'il foulait. Ce jeune homme était Josse de Wyts, seigneur de Pamele, d'une famille patricienne de Gand; il possédait une grande fortune, qu'il dépensait noblement avec les artistes. C'est lui qui avait commandé aux frères Van Eyck la grande composition qui les occupait, et qui devait être le premier chef-d'œuvre de l'école flamande et de la peinture retrouvée.

Il s'approcha de l'esquisse:

— Ce sera, dit-il, au delà de ce que j'espérais.

— Ce sera très grand en effet, dit Hubert. Mais il nous faut, messire, douze années. Nous le disions tout à l'heure.

— Douze années! Alors le prix que vous aviez fixé ne suffira point. Je le doublerai, mes maîtres; et douze mille francs ne vous paieront pas comme je le voudrais.

Les deux frères s'inclinèrent légèrement.

— Voici à l'avance un à compte de cinq cents florins, qui peut vous être utile. Au reste, vous le savez, ma bourse vous est ouverte.

— Mais est-ce que nous avons besoin d'argent, ma sœur?... dit Jean Van Eyck, en se tournant avec un peu de rougeur du côté de Marguerite.

La jeune fille avait rougi aussi; car les cœurs d'artistes ressentent toujours quelque honte à recevoir, même ce qui leur est dû. Elle se remit pourtant:

— Nous allions en manquer, dit-elle; et puis, ces panneaux ne sont pas encore payés.

— Oh! reprit Josse de Wyts, tous ces petits frais sont à ma charge: je les acquitterai. Je vous le répète, mes maîtres, considérez ce que je vous offre comme un partage de frère que je fais avec vous. C'est moi qui vous suis redevable. Savez-vous, reprit-il aussitôt, que votre découverte fait du bruit? que tous les artistes veulent employer votre procédé; que tous les grands sujets ne se font plus qu'à l'huile?

— Ils en dureront plus long-temps, dit Hubert.

— Cela vous fait honneur. Mon beau-père, Jérôme Borlunt, comme premier échevin de Gand, vient de faire restaurer diverses vieilles peintures de la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Il a traité avec Guillaume Van Axpoele et Jean Martens; mais il les a obligés, par un acte en bonne forme, de n'employer que des couleurs à l'huile.

— Ils le feront, dit Hubert en se redressant, selon la méthode de Théophile; car nous n'avons communiqué que cela à la corporation des peintres. Chaque fois qu'ils auront placé une couleur, ils n'en pourront poser une autre avant que la première ait bien séché. Ce moyen peut être bon pour des copistes. Pour un peintre, il glace l'imagination; il éteint le génie.

Puis, rompant la conversation, de crainte qu'on ne pénétrât son secret, qui consistait, à ce qu'on croit, dans un certain emploi de la cire en fusion mêlée à l'huile, Hubert attira Josse devant son ébauche:

— Voyez, dit-il, si vous ne trouvez rien à redire à ce projet?

— Rien que des louanges, répondit le jeune seigneur. Mais quel espace occuperez-vous?

— Vous le voyez, onze pieds de haut sur quatorze de large. Dieu le père occupera le centre de la partie supérieure; assis sur son trône éternel, couronné de rubis et de saphirs, vêtu, entouré de toute la pompe divine, d'une main il bénira le monde; de l'autre, il tiendra le sceptre qui dirige l'univers créé.

— Ce sceptre sera d'or, mon frère, interrompit Marguerite.

— De cristal, répondit Jean.

— De diamant, si nous pouvons, ajouta Hubert. A la droite de Dieu, poursuivit l'artiste, vous verrez la Vierge sainte, aussi sur son trône, aussi couronnée, aussi radieuse; et vous saluerez, je l'espère, la tête la plus belle, la plus suave, la plus céleste que vos yeux auront vue.

De l'autre côté (ce sera un noble contraste), le saint précurseur de l'homme-Dieu, dans toute la sévérité austère de sa mission divine. Ce livre sera sur ses genoux; et ce livre vous le toucherez, car vous voulez de l'illusion et du relief.

Au-dessous de ces trois panneaux, sera le plus grand, qui contient le sujet de l'ouvrage, l'*Adoration de l'Agneau*, décrite dans l'Apocalypse, comme vous l'avez prescrit. Il portera trois cents figures. Nous y placerons en quatre groupes les saints et les anges, autour de l'agneau céleste éclatant de lumière; la lumière et le souffle peuvent aussi être saisis par le pinceau. Les vierges, les patriarches, les prophètes seront à droite. A gauche, nous placerons les apôtres, les saints évêques, les confesseurs et les martyrs avec leurs branches de palmier. Parmi les prélats, nous n'oublierons pas saint Liévin, le bon patron de la ville de Gand: et qu'il soit notre appui!

Au fond, nous laisserons voir les tours lumineuses de la Jérusalem céleste...

— Sans doute, interrompit Jean Van Eyck, en s'adressant à son tour au seigneur de Pamele, vous cherchez à vous rappeler cette architecture, vous qui avez voyagé. Nous avons imité en effet les tours élégantes de Maëstricht...

— Mais plus aériennes, plus légères, plus parfaites, dit Marguerite.

— C'est que nous sommes nés à Maëstricht, messire, reprit Hubert; et du lieu où se sont passées nos premières années, nous apercevions ces tours, qui nous ont laissé une impression profonde.

— Admirable! s'écria Josse. D'ailleurs, on ne peint bien que ce qu'on sent. Et l'architecte de Maëstricht sera fier dans sa tombe de l'honneur que vous lui rendez.

— Et puis, ajouta encore Marguerite, on dit que saint Lambert lui-même traça le plan de ces belles tours.

— Il y aura ensuite, poursuivit Hubert, quatre volets qui recouvriront ce que vous venez de voir développé; les volets présenteront, le premier, un groupe d'anges avec des instrumens de musique. Sainte Cécile y sera sous les traits de notre bonne sœur Marguerite.

— Vous ne pouviez choisir mieux, dit le sire de Pamele en cherchant un compliment.

— Au-dessous, un autre groupe d'anges chantant devant un riche pupitre. Nous ne leur donnerons pas d'ailes, parce que des créatures suprêmes, qui sont tout esprit, n'ont pas besoin de moyens matériels pour se soutenir dans l'élément où Dieu les a placées.

Ici nous devons poser Adam, notre premier père; Eve, dont le péché nous avait perdus.

Sur le panneau consacré aux guerriers pour qui les portes des cieux se sont ouvertes, on verra le roi saint Louis, notre suzerain; le vaillant Godefroy de Bouillon, notre compatriote, et les princes croisés de la Flandre. Dans un autre volet, où vous comptez dix cavaliers, vous reconnaîtrez, poursuivit l'artiste en souriant, le portrait de mon frère et le mien. Des ermites et des pélerins rempliront le reste.

— Oublierez-vous Marie-Madeleine? demanda Josse.

— Nous la rangeons parmi les saints ermites; elle aura son vase de parfums. Les pélerins seront conduits par saint Christophe, avec sa taille de géant.

— Sur les volets fermés, poursuivit Jean, nous peindrons l'Annonciation. En perspective, nous projetons une vue de Gand, dans laquelle on verra notre maison. Le dessous sera consacré à votre portrait, messire, et à celui de dame Isabelle Borlunt, votre noble épouse.

Josse de Wyts, enchanté, serra les mains des deux artistes et les quitta, ravi aussi de lui-même.

II.

Le lendemain, Hubert et Jean commencèrent le prodigieux travail qu'ils avaient conçu; ils le suivirent avec une persévérance dont les grands artistes sont seuls capables.

Mais Hubert n'obtint pas les douze années qu'il avait espérées pour ce qu'il appelait son tableau. Les quatre premiers panneaux, qui en sont la partie capitale, étaient seuls terminés, lorsque le 8 septembre 1426, Hubert Van Eyck, épuisé, mourut à Gand, laissant à son frère le soin d'achever seul un monument commencé en commun.

Les Gantois prouvèrent alors qu'ils sentaient les arts aussi bien que les Italiens; car ils firent à l'artiste de pompeuses funérailles, et ils exposèrent pendant plus de deux siècles le bras et la main qui avaient tenu le pinceau d'Hubert Van Eyck.

Jean, découragé par la mort de son frère, sentit tomber ses pinceaux;

et peut-être, sans les vives instances de Josse et sans les tendres soins de Marguerite, ce grand chef-d'œuvre n'eût-il pas été achevé.

Ce ne fut qu'au bout de la douzième année qu'on put jouir de cette admirable composition. Elle portait cette inscription, écrite en vers latins :

« Le peintre Hubert, le plus grand qui ait jamais existé, a commencé cet ouvrage, que son frère, le second dans son art, s'est chargé d'achever, engagé par les prières de Josse de Wyts. — Et ces vers nous indiquent que ce fut le 6 mai 1432 que les tableaux terminés furent exposés à la vue du public. »

Dès que le poème commandé par messire Josse de Wyts fut livré aux regards des curieux, il devint l'orgueil des Gantois et l'une des merveilles de leur ville. Ils entourèrent de vénération la mémoire d'Hubert Van Eyck ; ils comblèrent d'honneur son frère Jean : Philippe-le-Bon se l'attacha. Il obtint de Josse de Wyts le tableau, pour le donner au pays. Et quand Charles-Quint fit reconstruire la belle église de Saint-Bavon, au centre de la cité, il destina une chapelle spéciale, qui s'appelle encore la chapelle de l'Agneau, au tableau des frères Van Eyck. Les Gantois placèrent dans cette même chapelle la tombe d'Hubert.

III.

Mais ce tableau célèbre eut aussi ses tribulations et ses vicissitudes. M. L. de Bast a même écrit à Gand son intéressante histoire. Le fils de Charles-Quint, Philippe II, le vit comme tout le monde, avec un sentiment de profonde admiration. Décidé à résider en Espagne, mais attaché à ce tableau parce qu'il l'avait vu, et désireux de le revoir toujours, le roi Philippe II voulut l'avoir; un instant la ville de Gand put croire qu'elle allait en être dépouillée.

Le clergé de Saint-Bavon se mit alors sur la brèche ; résolus à défendre leur plus cher ornement, les hommes du temple s'opposèrent avec fermeté aux prières du monarque, et une lutte obstinée entre de faibles prêtres et un roi puissant laissa pourtant la victoire à ceux qui avaient droit.

Philippe II, obligé de céder, ne le fit toutefois qu'après que la ville de Gand se fut engagée à lui donner une copie complète du chef-d'œuvre, pour la chapelle de son vieux palais de Madrid. Ce fut Michel Coxcie, élève de Van Orley et de Raphaël, qui fut chargé de ce travail important. Il y consacra deux années qui lui furent payées quatre mille florins.

Mais il eut assez de patriotisme, tout en s'efforçant d'atteindre son merveilleux original (et quelquefois il y parvint) pour ne pas faire une copie complètement fidèle. Il voulait que l'amateur, curieux de connaître l'œuvre des frères Van Eyck, fût obligé de faire pour cela, même du fond de l'Espagne, le voyage de la Flandre.

Cette copie fut envoyée à Madrid, où elle excita l'enthousiasme. Peu après, le tableau de l'Adoration de l'Agneau, qui venait d'échapper au péril d'être perdu pour les Gantois, courut le danger, malgré l'auréole de gloire qui l'entourait, d'être perdu pour toutes les nations. En 1566, on le sait, les gueux ou huguenots se mirent à piller les églises, brisant les statues des saints, détruisant les tableaux précieux, hommes plus funestes aux beaux-arts qu'à la religion ; car les beaux-arts périssent, mais l'Eglise ne succombe pas. Des monumens admirables, des sculptures, des vitraux, des peintures, des autels sans prix furent lacérés, brisés, brûlés, anéantis, dispersés en lambeaux, dans ces jours de scandale et de trouble. Bruxelles, Anvers, toutes les villes des Pays-Bas virent périr ainsi des chefs-d'œuvre sans nombre. Les pillages commençaient à Gand, lorsqu'un peintre gantois, Luc de Heere, protégea à son tour le tableau des frères Van Eyck. Il lui donna asile dans sa maison, que les factieux, respectant encore en lui un talent cher au pays, n'osèrent pas saccager. D'autres ouvrages profitèrent du même refuge. Mais que le nom de Luc de Heere reste en honneur, puisqu'il a conservé le premier chef-d'œuvre de la peinture moderne !

Après le rétablissement du culte catholique, en 1585, la composition des frères Van Eyck reparut, plus belle de son long exil. Ce fut tout une fête. Il sembla que la bonne fortune du pays veillait à la garde du monument.

La ville de Gand en jouissait avec calme depuis plus de deux siècles, quand la république française envahit la Belgique en 1794. Les quatre panneaux principaux, sur lesquels Hubert Van Eyck avait épuisé son génie, furent transportés au musée du Louvre. Les volets avaient été cachés.

Un Français comprit les douleurs des Gantois, à l'enlèvement de leur plus cher trésor. C'était un officier de Dumouriez, qui se nommait Belliard.

Il revint à Gand en 1803 ; il vit que la place du chef-d'œuvre des frères Van Eyck était maintenue vide ; l'empire ne restituait pas. En 1808, les Français ayant pris Madrid, Belliard, devenu général s'arrêta dans la chapelle du vieux palais, devant la copie célèbre de Michel Coxcie. Il se souvint des Gantois, et lorsqu'on enleva les douze panneaux donnés à Philippe II, il les envoya à Gand, où ils furent reçus comme une ombre chérie qui console à demi.

Mais en 1815, l'empire français croula ; et de ses ruines le tableau des frères Van Eyck revint à l'église de Saint-Bavon. Les quatre grands panneaux, que Paris avait admirés vingt ans, furent remis à leur place, l'année suivante. Un concours immense vint les saluer ; et Gand tout entier se réjouit long-temps.

Cependant les huit volets soustraits aux commissaires français n'avaient pas reparu. Chose incroyable ! « En 1816, dit M. Aug. Voisin, dans son *Guide des voyageurs à Gand*, ces volets si précieux furent vendus, par des personnes qui n'en savaient pas la valeur, à M. Van Nieuwenhuisen, de Bruxelles, moyennant 6,000 francs. Celui-ci les revendit 100,000 francs à M. Solly, Anglais, qui les emporta en Prusse. Frédéric-Guillaume III les paya 410,000 francs. » En vertu de la loi qui rompt une vente où la lésion passe les sept douzièmes, la ville voulut faire casser ce marché ; elle n'y parvint pas. Gand ne rentrera donc plus dans la possession de ces chefs-d'œuvre dont ses enfans déplorent la perte, — à moins de conquérir la Prusse, — ce dont elle se gardera bien.

J. Collin de Plancy. — (*Union catholique.*)

MARIE,

OU

Le mouchoir bleu.

A la fin du mois d'octobre de l'année dernière, je retournais, à pied, d'Orléans au château de Bardy. Devant moi, et sur la même route, marchait un régiment de la garde étrangère. J'avais hâté le pas pour entendre cette musique militaire que j'aime tant ; mais la musique se taisait : seulement quelques mesures de tambour venaient, de loin en loin, marquer le pas uniforme des soldats.

Après une demi-heure de marche, je vis le régiment entrer dans une petite plaine entourée d'un bois de sapins. Je demandai à un capitaine que je connaissais, si on allait faire l'exercice.

— Non, me dit-il, on va juger et probablement fusiller un soldat de ma compagnie, pour avoir volé le bourgeois qui le logeait.

— Comment, lui dis-je, on va le juger, le condamner, l'exécuter dans le même moment?

— Oui, reprit-il, ce sont nos capitulations.

Ce mot pour lui était sans réplique, comme si tout avait été prévu dans ces capitulations : la faute et le châtiment, la justice et l'humanité même.

— Au reste, si vous êtes curieux, ajouta le capitaine, je vais vous faire placer. Cela ne sera pas long.

J'ai toujours été avide de ces tristes spectacles : je m'imagine que je vais apprendre ce qu'est la mort sur la figure d'un mourant. Je suivis le capitaine.

Le régiment s'était formé en carré ; derrière la seconde ligne, et sur le bord du bois, quelques soldats creusaient une fosse ; ils étaient commandés par un sous-lieutenant, car tout au régiment se fait avec ordre; il y a une certaine discipline pour creuser la fosse d'un homme.

Au centre du carré, huit officiers étaient assis sur des tambours; un neuvième, à droite et plus avant, écrivait quelques mots sur ses genoux, mais avec négligence, et simplement pour qu'un homme ne fût pas tué sans quelques formes.

On appela l'accusé. C'était un jeune homme d'une taille élevée, d'une figure noble et douce. Avec lui s'avança une femme, seul témoin qui déposa dans cette affaire.

Mais lorsque le colonel voulut interroger cette femme :

—C'est inutile, dit le soldat, je vais tout avouer; j'ai volé un mouchoir chez cette dame.

Le colonel.—Vous, Piter! Vous passiez pour un bon sujet !

Piter. — Il est vrai, mon colonel; j'ai toujours tâché de contenter mes chefs : aussi ce n'est pas pour moi que j'ai volé ; c'est pour Marie?

Le colonel. — Quelle est cette Marie?

Piter.—C'est Marie qui demeure là-bas... au pays... près d'Areneberg... où est ce grand pommier... Je ne la verrai donc plus!

Le colonel.—Je ne vous comprends pas, Piter; expliquez-vous.

Piter.—Eh bien ! mon colonel, lisez cette lettre...

Et il lui remit la lettre suivante, dont tous les mots sont présens à mon souvenir :

« Mon bon ami Piter,

» Je profite du recrue Arnold qui est engagé dans ton régiment, pour » t'envoyer cette lettre et une bourse en soie que j'ai faite en ton intention. Je me suis bien cachée de mon père pour la faire, car il me gronde de toujours de t'aimer tant, et dit que tu ne reviendras pas. N'est-ce pas » que tu reviendras? Au reste, quand tu ne reviendrais jamais, je t'aimerais malgré cela. Je me suis promise à toi le jour où tu ramassas » mon mouchoir bleu à la danse d'Areneberg, pour me le rapporter. » Quand te reverrai-je donc? Ce qui me fait plaisir, c'est que l'on me » dit que tu es estimé de tes supérieurs, et aimé des autres. Mais tu as encore deux ans à faire. Fais-les vite, parce qu'alors nous nous marierons. » Adieu, mon bon ami Piter.

» Ta chère Marie. »

P. S. « Tâche de m'envoyer aussi quelque chose de France, non pas » de peur que je t'oublie, mais pour que je le porte avec moi. Tu baiseras » ce que tu m'enverras, je suis bien assurée que je retrouverai tout de » suite la place de ton baiser. »

Quand la lecture fut achevée, Piter reprit la parole :

« Arnold me remit cette lettre au soir, quand on me donna mon billet » de logement. Toute la nuit je ne pus dormir ; je pensais au pays et à

» Marie. Elle me demandait quelque chose de France. Je n'avais point » d'argent; j'ai engagé mon prêt pendant trois mois, pour mon frère et » mon cousin, qui sont retournés au pays il y a quelques jours. Ce matin » quand je me suis levé pour partir, j'ai ouvert ma fenêtre. Un mouchoir » bleu était suspendu à une corde; il ressemblait à celui de Marie : c'é» taient la même couleur, les mêmes raies blanches. J'ai eu la faiblesse » de le prendre et de le mettre dans mon sac. Je suis descendu dans la » rue : je me repentais; j'allais revenir à la maison, quand cette dame a » couru après moi. On a trouvé le mouchoir : voilà la vérité. La capitu» lation veut qu'on me fusille, faites-moi fusiller; mais ne me méprisez » pas. »

Les juges ne pouvaient cacher leur émotion; cependant, lorsqu'on alla aux voix, il fut condamné à mort à l'unanimité. Il entendit l'arrêt avec sang-froid; puis s'approchant de son capitaine, il le pria de lui prêter quatre francs. Le capitaine les lui donna.

Je le vis ensuite qui s'avançait vers la femme à qui l'on avait rendu le mouchoir bleu, et j'entendis ces mots :

— Madame, voilà quatre francs; je ne sais si votre mouchoir vaut plus; mais quand cela serait, je le paie assez cher pour que vous me fassiez grâce du reste.

Reprenant alors le mouchoir, il le baisa, et le donnant au capitaine :

— Mon officier, lui dit-il, dans deux ans vous retournerez à nos montagnes; si vous allez du côté d'Areneberg, demandez Marie, remettez-lui ce mouchoir bleu, mais ne lui dites pas comment je l'ai acheté.

Ensuite il s'agenouilla, pria Dieu et marcha d'un pas ferme au supplice.

Je m'éloignai alors et j'entrai dans le bois pour ne pas voir la fin de cette cruelle tragédie. Quelques coups de fusil m'apprirent bientôt qu'elle était terminée.

Je revins une heure après, le régiment s'était éloigné; tout était calme; mais en suivant le bord du bois pour regagner la route, j'aperçus à quelques pas devant moi des taches de sang et une butte de terre fraîchement remuée. Je pris une branche de sapin, j'en fis une espèce de croix, et je la plaçai sur la tombe du pauvre Piter, oublié de tout le monde excepté de moi et peut-être de Marie.

ÉTIENNE BÉQUET.

L'HOMME QUI A FAIT SES PREUVES.

La porte du salon s'ouvre, on annonce : — M. Aristide Girondel.

Aussitôt la conversation s'arrête tout court au beau milieu de la phrase commencée; tous les regards se tournent vers le nouveau-venu, et vous vous dites : — Voici sans doute un homme considérable.

Son nom, dépourvu de relief aristocratique, n'éveille en vous aucun souvenir; jamais la voix de la renommée, si indiscrète de nos jours, ne l'a fait retentir à vos oreilles; cependant M. Aristide Girondel est reçu avec un empressement et de profonds égards qu'on n'accorde pas à un homme ordinaire. C'est votre faute, assurément, si vous ne le connaissez pas, et votre ignorance doit vous donner quelque honte et redoubler votre curiosité.

Quant au physique, M. Girondel n'a rien de surprenant, rien qui puisse faire sensation. Sa taille le condamnerait à rester confondu dans la foule; sa figure est de celles qui passent inaperçues. Sans doute il rachète cette médiocrité par beaucoup d'esprit; soyez donc attentifs : mais une heure s'écoule, et M. Girondel n'a pas encore prononcé un seul mot saillant; il se contente de débiter de temps en temps quelques pensées banales, revêtues d'un style vulgaire. Cependant chacune de ses paroles est accueillie avec déférence et saluée d'un sourire approbateur.

L'énigme devient d'autant plus piquante qu'elle est complétement indéchiffrable. Quand on ne sait pas deviner, il faut aller aux informations. Vous vous adressez à un voisin; vous le prenez à part et vous risquez une question, en lui désignant votre homme. Le voisin vous répond :

— M. Girondel?... Peste!... oh! oh!... M. Aristide Girondel!!

— Je sais parfaitement son nom; mais ce que je voudrais savoir, c'est ce qui lui vaut une si belle réception et de si unanimes hommages. Sa fortune, peut-être? Est-il grand propriétaire? riche capitaliste?

— Il s'en faut de beaucoup. S'il a cinq ou six mille livres de rentes, c'est tout au plus.

— J'y suis! C'est un savant?

— Pas le moins du monde!

— Non? Alors c'est un artiste de talent, un beau chanteur qui va se mettre au piano et se poser en rival de Rubini ou de Levassor.

— Erreur! M. Girondel n'est pas plus musicien que savant ou capitaliste, mais il brille par d'autres avantages non moins précieux. On le traite avec distinction, parce qu'on se plaît à reconnaître en lui un jeune homme accompli : brave, spirituel, aimable et généreux.

— En vérité! il possède toutes ces qualités?

— Oui, monsieur, et il en a donné des gages à la société.

Les jugemens du monde sont sans appel, et l'opinion une fois formée, se modifie rarement. M. Aristide Girondel se présente et se conduit avec tout l'aplomb, toute l'autorité que donne un arrêt favorable. Sur quelles pièces, par quelles finesses de procédure a-t-il si bien gagné sa cause? Voilà ce qu'on pénétrerait difficilement. D'ailleurs, pourquoi douter de son bon droit? La foule, qui n'y regarde pas de si près, s'inquiète peu de chicaner une réputation fondée sur le passé et consacrée par le temps. M. Girondel est assez fin pour comprendre cela, et il en profite.

La maîtresse de la maison le place à une table de whist. A quel prix mettrons-nous le jeu? se demandent les joueurs. M. Girondel raconte négligemment qu'un soir, chez le marquis de L..., il a fait une partie à un louis la fiche. Un homme qui une fois en sa vie a fait le whist à vingt francs, est pour jamais à l'abri de passer pour un joueur timide et mesquin. Armé de ce magnifique antécédent, M. Girondel déclare qu'il n'acceptera pas de proposition au dessus de cinq sous la fiche, et ses partners sont obligés de se conformer à ce mince tarif.

Un des joueurs, que M. Girondel ne connaît pas, se permet de lui adresser quelques observations sur un coup maladroit. Il répond aigrement, comme un homme habitué à la flatterie et que la moindre critique blesse profondément. Le joueur riposte, les propos s'échauffent; M. Girondel va plus loin que son antagoniste qui, à défaut d'éloquence, tire de sa poche une carte de visite et dit avec l'accent d'une colère concentrée :

— Assez pour aujourd'hui, monsieur. Demain, s'il vous plaît, nous reprendrons cet entretien.

Le silence et la consternation règnent autour de la table. Un drame se prépare. L'affaire sera sérieuse, si l'on en juge par la valeur des deux champions.

Après la partie, M. Girondel qui a lu sur la carte : « Adrien Kernoc, capitaine de dragons, » s'approche de son adversaire. Les témoins de la première scène les entourent.

— Vous m'avez compris? demande le capitaine.

— Parfaitement, répond Girondel avec assurance.

— Vous avez eu tous les torts; je suis l'offensé, mais je vous laisse le choix des armes.

— Cette courtoisie me touche sensiblement et suffirait pour me déterminer...

— Votre heure sera la mienne; ainsi les conditions seront faciles à régler et nos témoins auront peu de choses à faire. A demain donc!

— Non, monsieur; ce ne sera pas demain, ce sera tout de suite.

— Quoi, vous voulez que nous allions tirer l'épée sous un réverbère, comme des gentilshommes d'autrefois? Soit! je suis prêt.

— Il ne s'agit pas d'un duel nocturne; mon intention est de ne me couper la gorge avec vous ni de nuit ni de jour.

— Comment! vous me refusez satisfaction?

— Au contraire, je vous en accorde une complète; je reconnais mes torts envers vous; je regrette de vous avoir offensé, et je vous prie d'accepter mes excuses. Grâce au ciel! j'ai le droit d'agir ainsi, sans que nul ne puisse suspecter mon courage. Quand on a fait ses preuves!...

Le capitaine aurait eu mauvaise grâce de ne pas considérer comme suffisante une explication aussi positive. Un murmure d'approbation s'éleva parmi les assistans. Les amis de Girondel lui serrèrent la main, en disant : — « Quelle grandeur d'âme!... que de générosité! »

Il est vrai que ceux qui ne connaissaient pas particulièrement Girondel n'étaient pas tout à fait du même avis. La grandeur d'âme et la générosité leur semblaient mériter un autre nom. Quelqu'un fit observer que dans la discussion les paroles amères avaient été réciproques, et que l'antagoniste du capitaine s'était bien hâté de s'humilier. L'observateur formula le sentiment que lui inspirait cette conduite ultra-modérée.

— Vous vous trompez étrangement, s'écrièrent plusieurs voix graves et solennel; Girondel est un brave.

— En êtes-vous bien sûr?

— Il a fait ses preuves!

Ces mots renversaient toutes les attaques. Girondel les avait prononcés d'un air sublime; ses amis les répétaient d'un ton de conviction triomphante.

Le débat si promptement terminé avait eu peu de retentissement. Avec l'assurance d'un homme qui vient d'accomplir une action magnanime, Girondel s'approcha du cercle où pétillait une vive et piquante conversation; il lança deux ou trois mots très lourds qui avaient la prétention d'être plaisans, et qui furent reçus comme tels.

— Pourquoi donc applaudit-on à tout ce que dit ce monsieur? demanda tout bas un des auditeurs qui ne partageait pas l'enthousiasme général.

— Le privilége des gens d'esprit est de produire de l'effet chaque fois qu'ils laissent tomber une parole, répondit un des admirateurs de Girondel.

— Sans doute, reprit l'autre; j'accorde ce privilége à ceux qui le méritent; mais ce monsieur?...

— A beaucoup d'esprit.

— Allons donc!

— Beaucoup d'esprit, vous dis-je. Il a fait ses preuves!

Satisfait du succès de ses bons mots, Girondel, qui ambitionnait toutes les gloires, passa dans la salle où l'on dansait. La contredanse venait de finir; il offrit son bras à une très-jolie femme qui parut flattée de cette attention, et il la conduisit dans une petite pièce que les joueurs avaient abandonnée. C'était là qu'il avait tout à l'heure déployé sa grandeur d'âme. Voulait-il prendre une revanche? Par malheur le tête à tête fut bientôt rompu par l'intervention d'un mari qui ne cherchait pas à dissimuler son inquiétude. Un autre mari se montra fort troublé en voyant, un instant après, Girondel danser avec sa femme.

— C'est étrange! dit un spectateur, en regardant l'effroi que causait Girondel.

— Étrange? pourquoi donc? Ils savent bien à qui ils ont affaire! Gi-

rondel est un homme si dangereux!... Oui, monsieur, vous avez beau sourire d'un air d'incrédulité, Girondel est un séducteur, un lovelace. Il a fait ses preuves.

Toujours le même refrain. L'irrésistible argument venait chaque fois combattre le doute et apporter au héros l'absolution de ses fautes ou le brevet que lui refusaient ses détracteurs.

L'arme était d'autant plus puissante qu'elle se trouvait fournie par des faits irrécusables.

A dix-huit ans, Aristide Girondel avait été amoureux comme tous les jeunes gens de son âge. L'objet de sa passion avait un mari soupçonneux et jaloux, qui surprit le premier rendez-vous et se présenta le pistolet à la main, au moment où la séduction allait s'accomplir. Le séducteur sauta lestement par la fenêtre; le pistolet fit feu trop tard, et la balle se perdit dans l'espace. Les deux époux se séparèrent avec éclat et l'aventure n'eut aucune suite pour Girondel qui ne revit jamais ni le mari qui ne se souciait pas d'un duel, ni la femme qui partit pour la province. Mais il y avait eu sinon grand mal, du moins beaucoup de bruit fait, tant par le pistolet que par la séparation, et Girondel fut investi de tous les honneurs réservés aux conquérans. Depuis cette époque, il vécut sur sa gloire dont lui seul connaissait le néant.

Après l'amour, la poésie vint lui offrir ses amorces. Girondel fit de mauvais vers qu'un de ses amis corrigeait. Ce fut ainsi qu'il composa une comédie en un acte que le Théâtre-Français reçut dans un jour de bienveillance, et que le public ne siffla pas un soir que l'indulgence était assise au parterre sous les rayons du lustre. — Il n'en fallait pas davantage pour joindre à la qualité de séducteur le titre d'homme d'esprit.

Une souscription de cinquante francs, faite dans un moment d'enthousiasme et placée en tête de la liste dans un journal très répandu, lui valut parmi ses camarades une réputation de générosité. Il advint aussi qu'ayant une fois invité quelques amis à souper chez lui, un des convives mourut dans la nuit. Le médecin prétendit que la mort avait été causée par une indigestion, et Girondel se servit habilement de ce trépas qui le fit passer pour splendide amphytrion. Mais en même temps il se montra tellement affecté de la perte de son ami qu'il ne voulut plus donner à souper, de peur de voir se renouveler le terrible événement.

Chacune de ses preuves avait ainsi pour résultat de le rendre quitte envers l'avenir. C'était un tribu payé une fois pour toutes. Le grand art de Girondel consistait à cultiver le souvenir des hauts faits qui servaient de base à sa réputation. Il faisait sans cesse des allusions à ce passé glorieux. Il boitait quelquefois en mémoire du saut de la fenêtre; et pourtant, de la hauteur d'un entresol, ce saut n'avait rien eu de périlleux et ne l'avait pas empêché de fuir à toutes jambes. Il ne mangeait pas une truffe, il ne touchait pas à un perdreau, il ne buvait pas un verre de vin de Champagne, sans évoquer le souvenir néfaste de son fameux souper où pourtant il n'y avait eu ni truffes, ni perdreaux, ni vin mousseux. Quant à sa comédie, qu'il appelait modestement un succès littéraire, il en avait meublé son appartement et paré sa personne. On voyait dans son salon six tableaux représentant les principales scènes de l'ouvrage. Il portait en épingle le portrait de l'actrice qui avait joué le premier rôle et il prenait du tabac uniquement pour établir à tous les yeux et poser en évidence sur tous les meubles une magnifique boite ornée d'une miniature retraçant le dénouement de la pièce. C'était la copie d'un des grands tableaux qui tapissaient son salon.

Le moyen d'oublier des preuves si bien reproduites? On pouvait, à la faveur d'une exhibition si merveilleusement entretenue, se dispenser de renouveler tant de belles actions; on pouvait laisser reposer son cœur, son esprit et sa bourse, et c'est ce que faisait Girondel.

Il usait du bénéfice que lui octroyait le passé en toute occasion, mais surtout dans les circonstances où son courage devait être mis en jeu; car cette vertu-là avait sa preuve aussi bien que les autres, et voici comment.

Le lendemain d'un déjeuner de garçons, Girondel se réveilla, la tête lourde, la mémoire embarrassée, l'esprit et le corps accablés des excès bachiques auxquels il s'était livré. Un de ses amis, debout près de son lit, l'air grave et le front pâle, lui dit :

— Eh bien! il est mort.

— Qui donc? reprit Girondel étonné.

— Ton adversaire.

— Je ne te comprends pas?

— Celui que tu as blessé mortellement hier en duel.

— En duel? moi? Je me suis battu?...

Aidé par son ami, Girondel recueillit ses souvenirs confus. Le brouillard qui obscurcissait sa raison se dissipa. La veille, à la suite d'une querelle née dans le vin, on l'avait transporté sur le terrain, on lui avait mis un pistolet à la main, on l'avait placé à quinze pas d'un homme qui se trouvait dans le même état que lui, c'est-à-dire ivre à ne rien voir et à ne rien comprendre. Il avait tiré; le hasard avait conduit sa balle, et son adversaire était tombé.

Le saisissement que lui fit éprouver l'idée du danger qu'il avait couru rendit Girondel malade pendant huit jours. Mais dès ce moment il avait fait ses preuves, et il rencontra partout dans le monde le respect craintif dont on entoure l'homme qui en a tué un autre en duel.

Dieu sait combien de fois il abrida sa faiblesse derrière le cadavre de son malheureux adversaire!

— Vous l'avez échappé belle! dit au capitaine Kernoc un des amis de Girondel. Indiscret ami!

Le capitaine voulut avoir l'explication de ces paroles; en la lui donna, et il répondit simplement : — Nous verrons!

Un instant après, Girondel sentit son coude violemment heurté, et le capitaine Kernoc lui dit d'une voix très élevée :—Faites donc attention, monsieur!

— Mais il me semble, capitaine, que c'est vous, reprit le héros.

— Voilà une mauvaise plaisanterie, monsieur! Vous m'avez coudoyé!

— Je vous assure que vous vous trompez

— Un démenti!

Le mot fut couvert par le bruit d'un soufflet que reçut Girondel.

Cette fois, l'arrangement paraissait impossible; le capitaine n'était pas homme à faire des excuses. Girondel l'assigna donc à comparaître le lendemain au bois de Vincennes. Le lendemain matin, un témoin dévoué entama des négociations qui n'eurent aucun succès. Girondel se rendit sur le terrain. Mais là, au moment de croiser le fer :

—Non! s'écria-t-il en jetant au loin son épée. Non! c'est assez d'une victime! assez d'un cadavre qui vient chaque nuit troubler mon sommeil! S'il y en avait deux, le supplice serait au-dessus de mes forces; j'aime mieux pardonner l'injure et l'oublier!

L'affaire se termina là. Le capitaine Kernoc se leva en haussant les épaules.

— On ne risque rien de mener cavalièrement les gens qui font sonner si haut ce qu'ils appellent leurs preuves, tout fiers d'avoir galoppé une fois en leur vie, comme le cheval de don Quichotte. Le monde qui se contente de peu a tort d'encourager leur outrecuidance. Arrière donc ces charlatans parés de vieilles prouesses et de titres véreux. Il y a prescription pour tout cela. L'esprit, le courage et la générosité doivent faire leurs preuves tous les jours.

EUGÈNE GUINOT.
(*Courrier.*)

Poésie.

Le Prologue de *Falstaff*.

Voilà les vers qui ont été dits par Monrose fils, habillé en prologue, avant la traduction du Falstaff de Shakespeare, qui a été représentée à l'Odéon.

Beau sexe, — sexe laid, — jeunesse, et vous vieillesse,
Ne sifflez pas encor, je ne suis pas la pièce :
Gardez, pour en cribler les endroits incongrus,
Votre provision d'œufs durs et de fruits crus.
Sous cet accoutrement de satin jaune et rose,
Tel que vous me voyez, je suis Louis monrose,
Pour le présent, prologue, une position
A ne pas exciter la moindre ambition;
Tout à l'heure, changeant de costume et de rôle,
Je représenterai John Falstaff, un fier drôle.
Mes compagnons sont là derrière le rideau,
Un tas de chenapans qui n'ont jamais bu d'eau,
Tout prêts, tout habillés, fardés jusqu'aux oreilles;
Mais pâlissant de peur sous leurs teintes vermeilles
Car chacun sait que l'autre est un affreux gredin
Que l'ou a négligé de prendre par dédain.
Les fleurs de tous les vins bourgeonnent sur leurs trognes,
Ils sont un peu filous, immensément ivrognes,
Très poltrons, très hableurs, à cela pres charmans!
Mais que vous semblera de pareils garnemens,
Hommes de ces temps-ci, vous, spectateurs honnêtes
Qui rentrez de bonne heure et qui payez vos dettes?
— Pour dérider le *spleen*, *l'humour* hasarde tout;
Anglais, de leur terroir ils ont gardé le goût,
Et sans être gênés par les rimes françaises,
Les coudes sur la table, ils vont prendre leurs aises.
Vous les excuserez s'ils ne sont pas parfaits
Après tout, c'est ainsi que Shakspear les a faits,
Que les a vus passer sa haute fantaisie,
Dorés par un reflet de vin de Malvoisie.
Au fond de la taverne où rêveur il songeait,
De son vaste cerveau m'élançant d'un seul jet,
J'apparus tout à coup riant, vermeil, énorme.
Et le Bacchus du nord s'incarna sous ma forme.
La pourpre de mon sang est faite de vin pur,
Ma raison marche droit si mon pied n'est pas sûr,
Et ma gaîté pétille ainsi qu'au fond du verre
En globules d'argent une mousse légère;
Car tout ce que je bois se résout en esprit,
Et le triste Albion par mes lèvres sourit.
La bonne humeur du prince à la mienne s'allume,
Ma verve est le soleil de toute cette brume,
Et mon ivresse ardente où chaque mot reluit
Tire un feu d'artifice au milieu de leur nuit.
— C'est fort bien, vieux sir John; mais que dit la morale?
Une telle conduite est un affreux scandale.
Public, rassure-toi : toujours au dénoûment
Pour des gueux tels que nous parait le châtiment;
Attends-le sans colère et souffre que je rentre
Pour me rougir le nez et mettre mon faux ventre.

THÉOPHILE GAUTIER.

UNE VISITE

AU CHATEAU DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'avais, il y a quelques années, à Paris, une amie qui était la plus aimable et la plus indolente créature du monde. C'était un précieux et dernier reste de cette brillante société de jadis, qui avait survécu à la tourmente et à l'activité démocratique de la révolution. Quoiqu'elle eût passé son année climatérique, elle était, me disait-elle souvent « aussi active, aussi vivace, aussi *locomotive*, qu'elle avait pu l'être dans tout l'éclat et la fleur de la jeunesse. » Cependant, comme les autres personnes de sa caste et de sa foi politique, elle n'était changée en rien. Aussi indolente et aussi spirituelle que Mme Deffand elle-même, c'était un *spécimen* tout à fait intact d'une espèce qui disparaît rapidement aujourd'hui, et, pour un philosophe, elle eût été un sujet curieux d'observations. Véritable type d'une femme à la mode du temps de Marie-Antoinette, sa *ruelle* était son empire et sa *chaise longue* son trône.

Avec l'horreur que madame de ... avait pour le mouvement, il est inutile de dire que la nécessité où elle se trouva, un beau jour, de se rendre en Bretagne, fut pour elle on ne peut plus contrariante. Il s'agissait d'un procès à la cour royale de Rennes, d'où dépendait une grande partie de sa fortune. Après avoir remis son départ de jour en jour, et avoir été au moment d'abandonner son procès à lui-même, elle se laissa enfin décider à partir, par l'offre que je lui fis de l'accompagner. J'étais lasse à l'excès de retrouver, pour ainsi dire, tout Londres à Paris, et je me faisais une grande joie de l'idée de visiter une province qui ne fût pas exposée aux incursions des sujets parfois incommodes de Sa Majesté Britannique. Ma proposition fut acceptée avec un mélange d'incrédulité et de joie. Madame de ... avait peine à croire à l'étendue d'un pareil sacrifice. Enfin, laissant derrière nous *tous nos enfans et tous nos maris*, nous nous mîmes en route par un beau jour d'avril, dans un équipage qui rappelait la manière de voyager du temps de Louis XIV, quand le carrosse d'un grand seigneur était une maison mouvante, et même une maison qui devait être d'une assez grande dimension, si on considère toutes les personnes entassées aux portières, derrière, en avant, dans tous les coins et recoins. Madame de ... voyageait avec ses propres chevaux, son propre carrosse, et tous les petits meubles à son usage que pouvaient contenir les poches, les siéges, la cave et l'impériale. Félicie et Sylphide occupaient le siége de devant, avec des vitchouras, un parasol, une canne pour la promenade, et un nécessaire de toilette, des coussins et des oreillers. Madame de ..., enveloppée dans sa douillette, avec de l'*eau de Chypre* dans une main et sa bonbonnière dans l'autre, avait sans cesse recours à l'une et à l'autre pour soutenir la fatigue d'un aussi long voyage. Les sites pittoresques de Rambouillet et de Maintenon excitèrent vivement ma curiosité. Le lendemain, nous arrivâmes à la vieille ville de N..., un des gîtes ordinaires de madame de Sévigné, quand elle se rendait aux Rochers. Là, nous nous arrêtâmes devant la porte cochère de M. le préfet, un des oncles de madame de ... *à la mode de Bretagne*.

Son salon reproduisait en miniature tout ce qu'il y a de pompeux et parfois de ridicule dans des salons plus augustes. M. le préfet représentait *noblement et avec dignité*, et il fit les honneurs de sa maison devant ses sujets provinciaux, comme si sa belle cousine était une princesse qui vînt visiter la cour du roi son frère. D'un autre côté, madame de ..... avait, dans ses airs de grande dame, un mélange de fierté et de condescendance fort divertissant, mais qui paraissait imposer beaucoup au cercle nombreux réuni pour la recevoir. Après m'être d'abord amusée des formalités de cette petite cour subalterne, je ne tardai pas à en avoir de l'ennui et de la fatigue ; ce ne fut pas sans plaisir que je vis, le lendemain, ma dilatoire amie assise au fond de son carrosse, à une heure assez raisonnable. De même que l'abbé dont parle Boileau, elle n'avait jamais vu le soleil se lever; aussi ne tarda-t-elle pas à être domptée par l'exercice, et elle tomba dans un profond sommeil en même temps que Sylphide et Félicie, tandis que la nouveauté des objets que je voyais me tenait dans cet état d'excitement délicieux qui peut seul nous faire sentir la valeur de l'existence.

Avec l'histoire de Duguesclin à la main, cette même histoire que Mme de Sévigné recommandait à Mme de Grignan, et la tête remplie de Montfort, de Charles de Blois, des *grandes compagnies*, des *maladrins*, du prince Noir, de Chandos, et de tous les personnages qui avaient joué un rôle dans le grand drame de la Bretagne, pendant le quatorzième siècle, je fus tout à coup rappelée à de fâcheuses réalités par une secousse violente qui éveilla mes compagnons endormis, arracha des exclamations à madame de ..., et fit pousser des cris à Félicie, et de longs et continus glapissemens à Sylphide. Ces cris, avec le bruit des flacons, les pieuses interjections de Baptiste, le cocher, et les gros jurons d'Hippolyte, le valet de pied, m'apprirent que nous étions « abîmés, plantés là pour toute la nuit; » en un mot, « que notre carrosse était non-seulement versé, mais mis hors de service. » jusqu'à ce qu'un charron de village l'eût remis en état.

Il était impossible d'aller plus loin : nous étions à peu près à moitié chemin entre Vitry, où nous avions dîné *à la Tour de Sévigné*, et Rennes, où nous devions nous arrêter. Baptiste était Bas-Breton, et nous ayant assuré qu'il connaissait le pays comme son *bonnet de nuit*, il nous avait fait prendre un chemin de traverse qui devait, à son dire, abréger notre route d'une demi-lieue. C'était cette malheureuse prétention qui avait produit notre accident, et qui était cause que nous nous trouvions, au coucher du soleil, dans un mauvais sentier, avec une voiture brisée, et sans qu'il parût qu'on pût obtenir du secours dans un endroit plus rapproché que Vitry. Pendant que madame de ... exhalait son chagrin en plaintes inutiles, que Félicie criait contre Baptiste par la portière, et que Sylphide accompagnait l'une et l'autre avec la basse continue de ses gémissemens, je descendis de voiture pour reconnaître notre position, et pour voir s'il était possible de trouver de l'aide. Tandis que Baptiste me faisait voir où le ressort s'était brisé, un personnage vêtu de noir sortit par la porte d'un petit verger, et s'approcha de moi un livre à la main. Lorsqu'il ôta son chapeau, je vis que sa tête était tonsurée ; il nous dit d'un ton obligeant et poli qu'il y avait une forge au château, dont nous apercevions les tours à travers l'épaisseur du bois qui occupe toute la plaine entre Rennes et Vitry : que notre ressort serait facilement raccommodé dans cette forge, et qu'en faisant toute diligence nous pourrions encore arriver à Rennes avant le milieu de la nuit. La personne qui nous donnait cet avis était un vieillard d'une figure intéressante, vêtu de l'habit ecclésiastique, et il avait un *certain air prêtre* qui me fit supposer que c'était le curé de la paroisse.

— Et le château, s'écria madame de .... comment le nomme-t-on ? Il appartient probablement à une de mes connaissances; car je suis alliée à toute l'ancienne noblesse de Bretagne.

— C'est le château des Rochers, madame.

— Le château des Rochers! reprit vivement madame de ...; le château de madame de Sévigné !

— Le château de madame de Sévigné ! m'écriai-je à mon tour, presque suffoquée de plaisir.

Le curé s'inclina pour confirmer ce qu'il nous avait dit.

— Eh ! mon Dieu ! quel est le propriétaire ? A qui cela appartient-il aujourd'hui ? Les Sévigné sont éteints, et je crois que les Rochers avaient été légués à madame de Simiane par son illustre grand'mère.

— Les Rochers ont plusieurs fois changé de mains depuis un demi-siècle, et, à la révolution, ils ont été vendus comme biens nationaux. Le maître actuel est un riche propriétaire de Bretagne ; il est absent, mais cela ne vous empêchera pas de voir le château et les jardins, ce qui pourra vous distraire pendant qu'on raccommodera votre voiture.

Madame de ..., dont toutes les opinions étaient des préjugés, s'écria d'un air dédaigneux, en entendant le nom du propriétaire qui lui était inconnu :

— Ah ! ma belle, ce personnage est sans doute de la bande noire.

Aussi accueillit-elle froidement la proposition du bon curé, et, comme le repos était son souverain bien, elle se résigna, sans murmures et sans regrets, à l'agréable inconvénient de rester tranquille au fond de sa voiture. Félicie, descendue pour faire prendre l'air à Sylphide, s'assit sur un banc de mousse placé près de la route, et Hippolyte monta sur un des chevaux du carrosse pour se rendre à la forge dont on apercevait la fumée à peu de distance.

L'idée de visiter les Rochers, où tant de lettres inimitables avaient été écrites par la plus charmante des écrivains, me paraissait plutôt un beau songe qu'une réalité ; j'avais peine à croire à mon bonheur. Prenant le bras du curé, je promis à Mme de . de ne pas tarder à revenir, et je m'acheminai vers la *châsse de Notre-Dame des Rochers*, avec un pieux enthousiasme, au moins égal à un paysan des Abruzzes qui traverse les Marais Pontins pour se rendre à Saint-Pierre. Après avoir traversé le verger, nous nous trouvâmes dans un petit taillis qui ne me laissait voir qu'imparfaitement les blanches tours du château. « Envoyez-moi de la vue et je vous enverrai des arbres, », écrivait madame de Sévigné à madame de Grignan. Cette demande serait encore de saison aujourd'hui, car de forts jolis points de vue, qu'il eût été très facile de ménager, sont cachés par les arbres qui couvrent la campagne.

Le château, avec l'amas de tours dont il est flanqué, est élevé sur une esplanade, comme toutes les constructions féodales de la France. La cour, sombre et spacieuse, est fermée par une énorme porte en fer, à travers laquelle je regardai avec émotion, tandis que le vieux portier, averti par le curé, était allé chercher ses clés pour l'ouvrir. Rien n'était plus pittoresque que cette vieille architecture que coloraient les touches chaudes et brillantes du soleil couchant. Ce château a, dit-on, été construit dans le quatorzième siècle, et sa haute antiquité semble garantie par un escalier en limaçon, des têtes gothiques, hideuses, et des représentations d'animaux monstrueux. Je remarquai une petite tour isolée, bâtie dans un style différent, mais qui n'était pas moins singulier, et dont l'extrémité supérieure avait la forme d'un bonnet de prêtre. « Ceci, dit le curé, est une construction moderne. » En effet, c'était la chapelle mentionnée dans les lettres de madame de Sévigné, et qu'elle avait fait faire pour le *bien bon*, l'aimable et spirituel abbé de Coulanges.

Le vieux portier revint et nous fit entrer ; comme je m'arrêtais pour considérer ce vieil édifice qu'un goût barbare avait fait blanchir et mettre à neuf, quelques années auparavant, il s'écria d'un air de triomphe :

— Ah ! ah ! madame, vous regardez les murs, n'est-ce pas? Eh bien ! imaginez-vous qu'il n'y a pas long-temps, ils étaient tout noirs et remplis de nids d'oiseaux. Mais, voyez-vous, nous avons fait reblanchir toutes ces vieilles masures à la chaux, et encore leur avons-nous fait donner trois bonnes couches en dehors et en dedans.

Le vieux portier marcha devant nous, et, comme le curé vit que mes regards trahissaient un dégoût involontaire, il me dit à voix basse :

— Vous voyez que ces gens-là n'ont pas lu les lettres par excellence.

Ils ont changé en une grotesque métairie le plus intéressant de tous les sites.

Puis, en me montrant un lavoir et des écuries décorées de colonnes de l'ordre corinthien, il ajouta :

— Et ce n'est pas là le pire!

Nous nous trouvions alors dans le vestibule du château. Nous suivîmes notre guide dans le petit nombre de pièces qui n'étaient pas interdites à la curiosité des étrangers, mais tout avait été tellement arrangé à la moderne, qu'à peine restait-il encore quelque chose qui pût nous rappeler la *bellissima madre*, à l'exception de son portrait peint par Mignard, et suspendu au-dessus du poêle de la salle à manger. Sombre, basse et étroite, cette pièce ne pouvait pas être celle où madame de Sévigné traitait le somptueux gouverneur de la province et sa femme la palatine, ainsi que les Pomenars, les Coulanges et tous ces hôtes gais, brillans, spirituels, que la tenue des états de Bretagne lui amenait. Rien de tout ce qui existait jadis n'avait été respecté.

— Tout a été détruit, effacé et refait avec le plus mauvais goût, me disait à voix basse le curé; même le cabinet de lecture et les chambres à coucher de madame de Sévigné et de madame de Grignan, où le portrait de *la belle et fière comtesse* est maintenant confondu avec d'autres d'une ligne étrangère.

Comme ces appartemens historiques et classiques étaient fermés, que le temps pressait et que le soleil descendait rapidement à l'horizon, nous nous dirigeâmes en toute hâte vers les jardins, si souvent décrits dans les lettres de madame de Sévigné. Par malheur des mains barbares y avaient porté le ravage, comme dans le château. De nouveaux murs, de nouvelles terrasses, de nouvelles orangeries, détruisaient toutes ces nouvelles associations si intimement unies aux constructions anciennes. On avait aussi coupé récemment ces allées, plantées et surveillées avec un soin maternel par madame de Sévigné, et, quand on m'en montra la place, je ne pus m'empêcher de m'écrier : Hélas! qu'est devenu le *bosquet enchanté?*

— Que voulez-vous? me répondit mon vieux cicérone avec dépit; on a abattu les arbres pour faire la charpente et les portes d'un poulailler.

Le bon curé, afin de me consoler, dirigea mon attention sur le phénomène de l'écho, si souvent cité dans les lettres de madame de Sévigné. Comme on n'avait pu tirer aucun parti pour le poulailler, il existait toujours.

— *L'allée de ma fille* subsistait encore en 1810, reprit le curé, qui était évidemment aussi enthousiaste de madame de Sévigné que moi, mais il n'y a plus maintenant aucun de ces vieux et discrets témoins des épanchemens de la plus tendre des mères et de la plus adorée des filles, et des *piquantes causeries de maman-beauté*, et de ce *trésor de folie*, le plus chéri des fils, dont les gaies confessions étaient suivies de réprimandes si douces et de sarcasmes si fins; de cet *aimable vaurien*, qui, dans une seule nuit, *mangea au lansquenet cinq cents gros chênes à sa mère*, et qui, brave comme Condé, spirituel comme Saint-Évremont, vivait familièrement avec Racine, riait avec Molière, était entré en lice avec Dacier, sur un passage d'Horace, courtisait Ninon, *se grisait par bon air*, faisait mille folies, venait en solliciter le pardon aux Rochers, et retournait à Paris pour en commencer d'autres. »

Ce fut vainement que je témoignai le désir de voir ces allées vénérables ornées d'élégantes devises et consacrées par tant de souvenirs; elles étaient également tombées sous une hache impitoyable. Leurs noms, cependant, survivaient encore, et j'avais le plaisir mélancolique de marcher sur le sol appelé jadis *l'allée Royale*, *l'allée du Point-du-Jour*, *l'allée de l'Infini*, etc. A l'extrémité de l'allée Royale, un siége de verdure demi-circulaire, qui commandait une vue délicieuse sur des coteaux boisés du voisinage, m'invita à reposer quelques instans. C'était l'endroit charmant où Mme de Sévigné avait écrit tant de lettres, la *Place de Madame*. Elle était décorée par un oranger en fleurs, que le bon curé avait lui-même tiré de l'orangerie. Tandis que je considérais le joli paysage que j'avais sous les yeux, les dernières lueurs du crépuscule s'effaçaient de plus en plus, et les ombres devenaient toujours plus épaisses. Je reconnus avec regret la nécessité de partir, et j'y obéis avec peine. Après avoir demandé la permission de détacher un petit bouquet de l'arbre qui ombrageait la Place de Madame, je repris le bras du curé. En nous dirigeant vers la voiture, j'étais tellement transportée au temps des La Rochefoucauld et des Coulanges, qu'oubliant un intervalle d'un siècle et demi, et cette foule d'événemens qui en avaient doublé la durée, je demandai à mon cicérone s'il y avait encore dans le voisinage quelqu'un de la famille de Mlle du Plessis, le *bas bleu* de Vitry et l'objet des plaisantes caricatures de Mme de Sévigné. Il me répondit que de tous les noms des *dramatis personæ* des Rochers, de tous ceux qui avaient joué un rôle caractéristique dans la correspondance de Mme de Sévigné, il n'en connaissait qu'un seul qui eût survécu au temps et au bouleversement général : c'était le nom de Pilois.

— Quoi! repris-je, le vénérable jardinier de Mme de Sévigné, celui qui a planté les arbres à l'ombre desquels nous marchons maintenant! Y a-t-il quelques-uns de ses descendans qui résident encore ici?

— Son arrière-petit-fils a, dans ce moment, l'honneur de vous parler, me dit le curé en s'inclinant.

Nous nous trouvions alors en vue de la voiture, et, détachant de mon cou une petite croix irlandaise, je le priai de l'accepter comme un faible gage de ma reconnaissance pour le plaisir qu'il m'avait procuré en me faisant voir la châsse de « la déesse de mon idolâtrie, » et en me faisant jouir de l'entretien du descendant d'un ami fidèle et d'un serviteur dévoué, qui tenait de son illustre maîtresse un nom classique et impérissable. Le bon curé me salua avec politesse, et accepta mon offre d'un air ému et pénétré, comme si je lui avais remis une croix de diamans. Cependant notre voiture était raccommodée, et pouvait, assure-t-on, nous conduire jusqu'à Rennes. Je dis à la hâte un dernier adieu à ma connaissance accidentelle, et dans peu d'instans je perdis de vue les tours antiques et vénérables du château des Rochers.

LADY MORGAN.

(*Gazette des Femmes.*)

UN BIBLIOMANE.

SOUVENIR JUDICIAIRE.

Il était minuit; une foule immense se pressait autour du tribunal de justice criminelle de Leipsick; les juges s'étaient retirés dans la salle des délibérations: debout, rompu de lassitude, s'écrasant, s'entassant, s'étonnant, le public attendait l'issue du drame funèbre dont les moindres détails préoccupaient l'Allemagne entière. Il entendit enfin, après de longues heures d'une impatience fébrile, un arrêt d'où il résultait que le pasteur Tinius n'avait point été entièrement convaincu du double crime que l'accusation lui imputait, et qu'en conséquence de son âge avancé et de la durée de la détention déjà subie, il était condamné à dix ans de fers.

La foule se sépara au milieu d'une agitation bien rare chez les paisibles populations de la Saxe. Ici l'on attaquait vivement la sentence; là elle était défendue avec non moins de chaleur. Des membres de l'université sortaient mécontens; ils auraient voulu un acquittement; des gens du peuple ne cachaient point leur dépit; ils s'étaient flattés d'une condamnation à mort. De tous les spectacles gratis que convoite la populace, il n'en est aucun qui vaille à ses yeux celui d'un homme mené à l'échafaud.

Malgré la rigueur de la saison (c'était le 23 février 1823), des groupes stationnèrent jusqu'au jour dans les rues de Leipsick.

Un Français, arrivé la veille, voulut savoir ce qu'était cette affaire en possession de remuer si vivement le phlegme germanique; voici ce qu'il apprit :

Le 7 février 1813, un homme se présenta au logis de Mme Kunhardt, veuve riche et avancée en âge, demeurant à Leipsick; il était vêtu d'une redingote bleue, bonnet de velours noir en tête; il se donna pour un ecclésiastique de la campagne; il dit avoir une lettre à remettre à cette dame. Introduit près d'elle, il sortit au bout d'un quart d'heure. Plusieurs personnes l'avaient remarqué, entre autres une servante qui précédemment avait été aux gages du professeur Irmisch, et qui se rappela fort bien avoir vu chez son ancien maître ce visiteur, dont le nom lui était inconnu. D'ailleurs, la remise d'une lettre qui paraissait insignifiante, et dont la veuve ne parla point, ne donna point lieu à de grands commentaires.

Le lendemain, 8 février, à huit heures du matin, Mme Kunhardt, levée plus tôt que de coutume, envoya cette même servante faire une commission. Elle en revint au bout d'une demi-heure, et, au moment de rentrer, elle vit la même redingote bleue s'éloigner rapidement et tourner le coin de la rue. A peine dans le corridor, des cris plaintifs arrivent à l'oreille de cette fille. Elle s'élance vers la chambre de sa maîtresse, qu'elle trouve gisant sur le parquet, au milieu d'une mare de sang. Nulle trace de l'instrument qui avait dû servir à consommer le crime. Les gens de loi, les docteurs en médecine arrivent en toute hâte; les uns dressent procès-verbal, les autres constatent sur la tête de la victime l'existence de cinq coups, dont trois très violens, paraissant s'être suivis de fort près, et portés avec un instrument très dur à arête aiguë et recourbée. On se rend chez le professeur Irmisch; on l'interroge; il dit avoir donné à loger chez lui, la nuit précédente, à son ami le docteur Tinius, ministre à Posern, village près de Leipzig; Tinius était sorti vers huit heures du matin, en disant qu'il allait voir le recteur de la Faculté de philosophie; rentré à neuf heures, il était reparti, à cheval, un moment après. La servante est aussitôt envoyée à Posern, accompagnée d'un soldat de police, afin d'observer secrètement les traits de Tinius; à l'instant où il sort du presbytère, elle le reconnaît pour le porteur de la lettre du 7 février.

Mme Kunhardt expira dans la nuit sans avoir repris ses sens, sans avoir pu prononcer une syllabe.

Tinius fut arrêté et l'instruction suivit longuement son cours.

Né en 1764, l'accusé avait fait ses études à l'université de Wittemberg; en 1793, il avait obtenu la cure de Heinrich; en 1798, il avait été transféré à celle de Posern. Les attestations les plus honorables faisaient foi de la pureté de ses mœurs, de l'irréprochabilité de sa conduite. Nul blâme ne lui avait jamais été adressé de la part de ses supérieurs. Il s'était marié deux fois; il était père de plusieurs enfans. Sa réputation comme prédicateur était grande; son érudition était aussi étendue que solide. On ne lui connaissait d'autres goûts que celui des livres; mais celui-là il le possédait à l'excès. Il ne vivait, ne respirait à l'aise que dans sa chère bibliothèque, riche déjà de plus de 15,000 volumes de choix, et qu'il ne songeait qu'à accroître. Aucun sacrifice ne lui coûtait pour arriver à ce but. On l'avait vu acquérir en bloc les collections de quelques savans défunts; et il fut établi qu'en 1812 ses achats s'étaient élevés à une somme de plus de six mille florins. Pareille dépense était tout à fait hors de proportion avec son revenu; aussi, quoiqu'il eût déjà aliéné tout son avoir, et qu'il eût fait les plus rudes saignées au patrimoine de sa femme, était-il plongé dans des embarras financiers toujours croissans.

Au sujet du meurtre qu'on lui imputait, Tinius se renferma dans un système de dénégation complète : il chercha à établir qu'au moment où le délit avait été commis, il se trouvait dans un tout autre quartier de la ville; de minutieuses recherches prouvèrent la fausseté de cette allégation; les employés d'un cabinet littéraire, où il prétendait avoir été, à neuf heures, lire les journaux (ajoutant qu'il avait parlé à l'un d'eux), témoignèrent ne l'avoir jamais vu; et, confronté avec eux, il ne sut pas les reconnaître.

Dans le système de l'accusation, Tinius se serait introduit chez la veuve Kunhardt afin d'étudier la disposition de la maison; il serait revenu le lendemain matin, l'aurait assommée dans l'intention de la voler; et entendant du bruit, ne pouvant prendre le temps de forcer les serrures, il s'était enfui.

En effet, l'armoire où la victime serrait des bijoux et de l'argent n'avait point été enfoncée; les clés en étaient demeurées dans une autre chambre. La mort d'une veuve âgée et à laquelle on ne connaissait aucun ennemi, ne pouvait passer pour un acte sauvage de vengeance.

La lettre apportée la veille du crime était restée dans un tiroir; elle contenait une prière adressée à la veuve Kunhardt pour solliciter un prêt de mille écus;

c'était un nommé Brosse de Hohendorf qui s'adressait ainsi à elle. On chercha fort inutilement un individu de ce nom dans la Saxe entière. L'écriture de cette lettre paraissait contrefaite; sur trois experts, deux y reconnurent celle de Tinius: le cachet qui y était apposé était celui du professeur Irmisch, dont la femme déclara que, dans la journée du 7, l'accusé ayant demandé à écrire, elle lui avait apporté, à cet effet, une chandelle, ainsi que l'écritoire de son mari où se trouvait le cachet en question.

Une perquisition faite chez Tinius amena la découverte de deux marteaux jetés dans un grenier. L'un d'eux était très-court: il était hors de doute qu'une portion du manche avait été sciée; et il s'ajustait parfaitement à l'une des poches de la redingote bleue dont l'accusé était vêtu le 8 février. D'un autre côté, les chimistes eurent beau examiner scrupuleusement et ce marteau et la redingote elle-même, ils n'y découvrirent pas le moindre vestige de sang, circonstance presque inexplicable, si l'on admettait la culpabilité de Tinius.

L'instruction criminelle vint attirer l'attention de la justice sur un autre crime dont l'auteur était resté inconnu. Les plus graves soupçons atteignirent aussi Tinius de ce côté Racontons brièvement les faits.

Le 19 janvier 1812, le négociant Schmidt, de Leipzig, reçut la visite d'un homme âgé d'environ quarante ans, et qui paraissait un bon propriétaire campagnard. L'inconnu dit à Schmidt qu'il devait lui avoir été recommandé par une maison de Hambourg; qu'il avait l'intention de s'établir en Saxe, et qu'il venait e consulter sur le meilleur emploi de ses capitaux. Fallait il acheter des biens-fonds? était-il préférable de prendre des effets publics? Pendant cette conversation, qui dura environ une demi-heure, le négociant sort de son secrétaire une obligation de 100 thalers sur la ville de Leipzig pour la montrer à l'étranger. Au même instant il tombe sans connaissance. En revenant à lui, il sent qu'il saigne abondamment de la tête; et dans l'idée que l'inconnu est encore là, il s'écrie: «Aidez-moi donc à me relever!» L'inconnu avait disparu. Schmidt voit les tiroirs de son secrétaire ouverts, il se doute bien qu'on l'a volé. Il ne tarde pas à reconnaître qu'on lui a volé une somme de 240 thalers en numéraire et vingt-deux obligations sur la ville de Leipsig, d'une valeur de 6,000 thalers. Il fait donner avis de ce vol aux banquiers de Leipzig; il était trop tard, ces valeurs avaient déjà été réalisées auprès de la maison Fregg et Ce.

Il fut établi que le 19 janvier un inconnu s'était présenté au comptoir de ces banquiers, et avait offert de vendre vingt-deux obligations de la ville; elles lui avaient été aussitôt payées. L'étranger portait une redingote verte et un chapeau rond, plié sur le devant, de l'espèce de ceux qu'on appelait chapeaux de batelier; il avait fait le marché de l'air le plus calme et le moins préoccupé; il s'était entretenu de la valeur de l'argent; il était demeuré chez le banquier près d'une demi-heure sans manifester la moindre précipitation; il était même revenu sur ses pas, ayant oublié le bordereau qu'on lui avait remis.

Schmidt avait reçu sur la tête plusieurs coups violens, il ignorait si son évanouissement provenait de ses blessures, ou si, en tombant, sa tête n'avait pas frappé contre l'angle du poêle. Il mourut dans la nuit du 4 au 5 mars; il n'avait gardé aucun souvenir distinct des traits et du costume de son meurtrier, et celui-ci, pour le moment, resta ignoré.

En 1813 on trouva chez Tinius un chapeau à la batelière; il fut d'ailleurs constaté que le 19 janvier 1812 il était à Leipsick; ce jour même, et à une heure postérieure à celle du paiement fait par la maison Fregg, il avait compté en numéraire au notaire Kœstner une somme de 2,940 thalers, pour achat d'une bibliothèque appartenant aux héritiers Weidmann. Confronté avec le banquier et avec les divers commis qui avaient été témoins de la transaction, aucun d'eux ne te reconnut positivement.

L'audacieux sang-froid de ces deux meurtres, commis le jour, au milieu d'une cité populeuse, le caractère vénérable dont l'accusé était revêtu et le respect qu'il avait toujours obtenu et paru mériter, tout se réunissait pour donner à cette affaire un degré extraordinaire d'intérêt.

Instruit avec une lenteur plus que germanique, ce procès dura sept ans entiers. Une sentence du 4 mars 1820, d'après des dispositions fort différentes de celles de nos codes, Tinius *provisoirement acquitté* de l'accusation relative au meurtre de Schmidt, et *partiellement convaincu* de l'assassinat de la veuve Kunhardt; il fut condamné à dix ans de détention. Sur l'appel qu'il interjeta, et au bout de trois ans de nouveaux plaidoyers, de nouveaux interrogatoires, de nouvelles dépositions de témoins, survint la sentence dont nous parlons au commencement de cet article, comme mettant tout Leipzig en rumeur.

L'Allemagne entière suivit avec anxiété le développement de ce drame tragique et mystérieux; les journaux en alimentèrent leurs colonnes; le portrait de Tinius attira la foule devant tous les marchands d'estampes; et ce procès que nous avons analysé avec une scrupuleuse exactitude, remplit 486 pages compactes dans un recueil de causes célèbres imprimé à Francfort, et qui est en ce moment sous nos yeux.

Si Tinius versa le sang, ce fut l'amour des livres, le besoin d'en avoir encore, d'en acquérir toujours de nouveaux, qui arma son bras. Homme de mœurs douces et timides, sa passion pour sa bibliothèque adorée le rendait féroce et d'une folle témérité; il passait, sans détourner les yeux, à travers les meurtre et le vol pour apporter, en triomphant, quelques in-folios de plus sur ses tablettes.

Au lieu de le placer dans une position précaire et peu fortunée, supposez que le sort eût accordé une grande opulence à Tinius; alors à lui les volumes les plus rares, et les Alde sur vélin, et les Mystères, et les romans que dévorait don Quichotte, et les Elzévirs non rognés. Son nom brillerait dans les annales de la bibliographie, à côté de ceux de La Vallière, de Mac-Carthy, de Spenser et d'Heber.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois que des bibliophiles trop ardens, devenus fous, sont venus s'asseoir sur le banc du crime.

On vous a raconté, il y a quelques années, l'histoire de ce libraire de Barcelone, qui, désespéré d'avoir vendu un volume précieux, voulant absolument le ravoir, poignarda l'amateur auquel il l'avait cédé; anecdote qui manque d'ailleurs d'un caractère certain d'authenticité, il faut en convenir.

Mais Paul-Louis Courrier ne parle-t-il pas, dans sa spirituelle correspondance, d'un marquis napolitain, l'un de ses meilleurs amis, qui, ruiné, criblé de dettes n'ayant plus ni argent ni crédit, et tout cela à cause de l'extension démesurée qu'il avait donnée à sa bibliothèque, s'avisa de fabriquer de fausses petites lettres de change, afin de pouvoir faire encore venir chez lui de nouveaux volumes? Et notez que de tous ces livres qui lui coûtèrent si cher, jamais le marquis n'en lut aucun. Il est des gens qui aiment les livres pour eux-mêmes, pour les voir, les toucher, les ranger, les ouvrir, les fermer, les regarder, les essuyer, les épousseter, pour leur parler, pour les avoir auprès de soi au moment de se livrer au sommeil, pour les saluer au matin d'un sourire et d'un premier regard, livres qu'on aimerait moins si l'on venait à avoir la singulière et insolite idée de les lire.

Restons bibliophiles, mirons-nous dans nos délicieux bouquins, subissons la séduction du maroquin et des petits fers; mais tâchons, s'il est possible, de ne devenir ni assassins, comme le pasteur Tinius, ni faussaires comme le marquis Tacconi.

(*Quotidienne.*

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— « L'Académie française, disait Voltaire, il y a cent ans, c'est un corps où l'on reçoit des gens titrés des hommes en place, des prélats, des gens de robe, des médecins, des géomètres, et *même des gens de lettres* »

—Benserade étant à l'Académie y prit la place de Furetière qu'il n'aimait pas, et dit en s'y mettant : « Voici une place où je vais bien dire des sottises. — Courage, lui répondit Furetière, vous avez fort bien commencé. »

— L'on racontait qu'un capucin avait été dévoré par les loups : « Pauvres bêtes! dit Sophie Arnould, il faut que la faim soit une chose bien terr ble. »

— Le blocus continental étant dans toute sa rigueur, l'empereur passa dans un village où s'exhalait un parfum de café en torréfaction. S'étant avancé près du presbytère, il aperçut le curé tournant tout tranquillement un brûle-café. « Ah! ah! je vous y prends, monsieur le curé, dit l'empereur; dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous faites là? — Mais vous le voyez, sire, répondit l'impassible curé, tout en continuant à tourner son café, je fais comme votre majesté, je brûle les denrées coloniales. »

— Rivarol disait de Dugazon, excellent bouffon, qui avait le défaut de trop charger ses rôles : « C'est un bon comédien, plaisanterie à part. »

— Les représentations du Vaudeville, après l'incendie de 1838, venaient de reprendre dans la salle du Café-Spectacle, sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Dans une scène où les deux personnages doivent s'asseoir, il ne se trouva qu'une chaise sur le théâtre. Arnal eut la présence d'esprit de dire à son interlocuteur, en la lui présentant : « Excusez; nous ne faisons que d'emménager. »

— Sophie Arnould disait, en voyant jouer une actrice fort maigre : « Il n'est pas nécessaire d'aller à Saint-Cloud pour voir jouer les eaux *les os*. »

— Un auteur venait de lire à Rivarol un parallèle entre Corneille et Racine, fort long et très ennuyeux. « Votre parallèle, lui dit Rivarol, est bien fait, mais il est un peu long; je le réduirais à ceci : L'un s'appelait Pierre Corneille, et l'autre Jean Racine. »

— On s'étonnait devant d'Alembert de ce que les cantatrices de l'Opéra font rarement une brillante fortune, tandis qu'il n'est presque aucune danseuse qui ne soit comblée de biens. « C'est, répondit l'académicien-géomètre, une suite nécessaire des lois du mouvement. »

— Quand les Anglais eurent fait décapiter le roi Charles, la reine Christine en fut informée par des lettres, et les ayant lues, dit publiquement : « Les Anglais ont fait trancher la tête à leur roi, qui n'en faisait rien, et ils ont bien fait. »

— Rivarol disait de Beauzée, célèbre grammairien : « C'est un bien honnête homme, qui a passé sa vie entre le supin et le gérondif. »

— Les Chiriguanes, peuple de l'Amérique méridionale, allaient tout nus; cependant ils avaient des culottes, mais ils les portaient sous le bras. — Sous Louis XIV, l'usage des grandes perruques n'avait pas fait supprimer les chapeaux, mais on les portait comme les Chiriguanes leurs culottes.

— Un premier président du parlement de Rouen ne pouvant se résoudre à se mettre à table, parce qu'il se trouvait le treizième, il fallut adhérer à sa superstition, et faire venir une autre personne, afin qu'on fût quatorze. Alors il soupa tranquillement; mais à peine sorti de table, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie dont il mourut sur-le-champ.

— Un homme allait depuis vingt ans passer ses soirées chez Mme R... Il perdit sa femme; on crut qu'il épouserait l'autre, et on l'y encourageait. Il refusa : « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. »

— On admirait, chez une actrice, son lit, dont le ciel offrait la forme d'une coupe renversée. Laujon s'étant écrié : « Voilà un dôme magnifique.—Oui, répondit la demoiselle, mais ce n'est pas celui des Invalides. »

— En parlant des œuvres pies de Lefranc de Pompignan, Thomas disait qu'il avait plus écrit pour l'éternité que pour la postérité.

— Un Gascon, aide-de-camp d'un maréchal de France, était un matin dans son it, où il dormait fort tranquillement, lorsque son valet le vint éveiller en lui disant lqu'on avait sonné le boute-selle, et que le général était à cheval. « Cadédis! s'écria le Gascon, je suis au lit et M. le maréchal est à cheval; ferme vite les rideaux, je suis indigne de voir la lumière. »

— Un prétendu bel-esprit vint un matin chez Rulhière pour lui lire deux contes de sa façon. Après avoir entendu le premier, et avant que l'auteur eut tiré le second cahier de sa poche, Rulhière lui dit : « J'aime mieux l'autre. »

— Piron allait entrer dans le salon d'un grand seigneur au moment où celui-ci reconduisait quelqu'un de sa caste qui se retirait. L'homme titré s'étant arrêté à la porte par politesse : « Passez, monsieur le duc, lui dit le maître de la maison, ce n'est qu'un poète.—Puisque les qualités sont connues, dit Piron, je prends mon rang. » Et il passa le premier.

— En 1753, l'abbé de Voisenon donna au Théâtre-Italien un petit acte assez maussade. La pièce n'ayant eu aucun succès, quelqu'un lui demanda pourquoi il l'avait risquée à la scène : « Il y a si longtemps, répondit Voisenon, que tout Paris m'ennuie en détail, que j'ai saisi cette occasion pour rassembler tout mon monde et prendre ma revanche en gros. »

— Mettez-moi donc à même de vous obliger, disait un grand seigneur à un homme de mérite. — Monseigneur, j'ai déjà pris la liberté de solliciter Votre Altesse, sans avoir le bonheur d'obtenir. — C'est que vous ne m'avez pas importuné, mon cher.

— Le comte de Charolais ayant surpris M. de Brissac chez sa maîtresse, lui dit : « Monsieur, sortez. — Monseigneur, répondit le duc, vos ancêtres auraient dit : Sortons. »

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— L'*Artiste* annonce que M. le baron Bosio vient de terminer le modèle en terre d'une statue de la reine Marie-Amélie. S. M. est représentée debout, assistant à une réception d'apparat. Elle porte le grand costume de cour, la robe de velours brodée d'hermine, et le manteau, également de velours doublé d'hermine et brodé d'or. La tête de S. M. est surmontée d'une couronne royale richement travaillée.

— M. l'internonce apostolique a procédé jeudi et vendredi aux informations de MM. les évêques nommés d'Orléans et de St-Dié. Les témoins de Mgr Fayet étaient : pour la personne, M. Peyre-Laborie, premier vicaire de St-Vincent-de-Paul et vicaire-général de Chartres, et M. Bardin, du clergé de Saint-Vincent-de-Paul ; pour le diocèse, M. Gallard, premier vicaire de la Madeleine et vicaire-général de Meaux, et M. Dupré, du clergé de St-Roch, chanoine de Bordeaux et d'Evreux. Les témoins de M. Gros étaient : pour la personne, M. Jaquemet, vicaire-général archidiacre, et M. Lecomte, chanoine de St-Denis ; pour le diocèse, M. Thiébault, aumônier de l'hospice Beaujon, et M. Christophe, l'un des aumôniers de la Salpétrière.

— S. A. R. le prince de Capoue est arrivé à Paris avec sa famille, et il est descendu à l'hôtel Sinet, rue du Faubourg-St-Honoré.

— On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire* :

« Lundi dernier, 18 octobre, a eu lieu à Laval l'inauguration du collége royal de cette ville. Cette cérémonie, présidée par M. le recteur de l'Académie d'Angers, avait attiré un grand nombre de spectateurs. Les autorités civiles, religieuses et militaires de notre cité avaient répondu avec empressement à l'invitation de M. le maire : et plusieurs personnes éminentes du département, que leurs fonctions en tiennent ordinairement éloignées, avaient voulu assister à cette cérémonie qui consacre un événement si important pour notre pays. On remarquait entre autres MM. Boudet et Lavallette, députés de Laval, MM. les évêques du Mans et de Nantes, M. Gultier, procureur-général à Rouen, etc. La société des concerts et la musique du 28e ont contribué à la solennité de cette fête. »

— On écrit de Retournac (Haute-Loire) :

« La gendarmerie vient de purger le pays de trois bandits qui répandaient la terreur dans tout le département.

» Prevenue qu'ils s'étaient retirés dans une maison isolée presque au sommet de la Madeleine, commune de Viva, elle environna avant le jour cette maison, et somma Grand-Guillaume et son compagnon, surnommé Bras-de-Fer, de se rendre. Ceux-ci étaient armés de fusils et de pistolets, et firent feu sur les gendarmes. Deux d'entre eux furent atteints : l'un fut garanti par la plaque de son ceinturon ; mais l'autre, le nommé Besson, eut la jambe fracturée de deux coups de feu. Néanmoins, les malfaiteurs furent désarmés et garottés. Les paysans des environs, accourus avec leurs fusils, offrirent leur concours pour les escorter, tandis que d'autres emportèrent le gendarme blessé.

» Grand-Guillaume est condamné, par contumace, aux galères à perpétuité. Il infestait le pays de ses brigandages, et il y a huit jours à peine qu'il avait saccagé une vigne et incendie une maisonnette qui se trouvait au milieu. Il était porteur de poudre, de balles, d'un moule pour en faire, et de capsules, et en outre d'une somme de 30 fr.

» Quant à son frère et à Bras-de-Fer, ils n'auront à répondre à la justice que de leur association avec Grand-Guillaume, et de leur coopération à tous les brigandages qu'il a commis depuis sa première condamnation. »

— Un malfaiteur, dont les vols audacieux semaient l'épouvante dans l'arrondissement d'Issengeaux, Grand-Guillaume, frappé de plusieurs condamnations aux assises, et poursuivi en vain pendant des années, vient d'être pris aux environs du village de Beauzac, dans un cabaret où, depuis quelque temps, il avait l'habitude de venir chercher du vin la nuit.

Une lutte terrible s'est engagée à l'entrée du cabaret entre ce misérable et deux gendarmes roulant sous lui dans la boue au milieu d'une obscurité profonde. Il a tiré un coup de pistolet qui a failli coûter la vie à l'un de ses courageux adversaires. Amortie ou détournée par la plaque du ceinturon, la balle n'a produit qu'une contusion assez forte ; mais soit qu'une carabine tombée dans la lutte ait fait feu, soit qu'un second coup de pistolet ait été tiré, l'autre gendarme a eu l'os de la jambe fracturé par une balle : la blessure est tellement grave, qu'on a jugé l'amputation indispensable. D'autres gendarmes en embuscade sont accourus, et après une défense énergique de plus d'un quart d'heure, Grand-Guillaume a dû céder à la force.

Cette capture a produit beaucoup de sensation. C'était jour de foire à Issengeaux, la population s'est portée au devant du prisonnier. On l'avait mis solidement lié sur une charrette, avec deux individus qu'on soupçonne être ses complices. La gendarmerie et les pompiers faisaient la haie, et à quelques pas devant, la garde nationale de la commune de Retournac portait à bras, dans un lit placé sur une civière, le gendarme blessé, qu'accompagnait sa femme en pleurs.

— La fraude se fait toujours sur notre frontière par les chiens contrebandiers ; ce sont les brigades ambulantes des douanes qui ont ordinairement maille à partir avec ces fraudeurs quadrupèdes. Le 9 de ce mois, la brigade d'Ecaudain étant disséminée dans les environs de Douai, l'un des préposés aperçut de loin un contrebandier avec une bande de chiens ; il déposa son fusil entre les mains de son camarade, et se donna l'air d'un fermier qui visite ses champs pour pouvoir approcher de la meute. Arrivé près du fraudeur, il déclare sa qualité et lui ordonna de décharger ses chiens, au nombre de sept, dont quatre portaient du tabac. Au lieu d'obéir, le contrebandier lança ses chiens contre le douanier : un *bull dog* le saisit à la gorge et les autres le mordirent aux jambes. Pendant ce temps le maître des chiens frappait le pauvre préposé avec un bâton noueux. Heureusement que le douanier, âgé de 30 ans, était fort et vigoureux, et que l'épaisseur de ses vêtemens protégea ses membres contre les morsures des chiens. Il en fut quitte pour quelques coups de bâton et la perte de ses habits ; pendant ce temps le second douanier arriva avec les deux fusils et le fraudeur prit la fuite avec sa meute. Ce délinquant est connu, procès-verbal a été rédigé à sa charge. (*Echo de la frontière.*)

— Un accident déplorable est arrivé jeudi soir dans une des filatures de Barentin. Un jeune enfant de douze ans, nommé Edde, n'avait plus que quelques minutes de travail à faire pour terminer sa journée, lorsque, passant près du volant, il se trouve accroché par une cuirasse et violemment entraîné par la machine. A ses cris déchirans, on accourt, on se précipite à son secours, et on le trouve affreusement mutilé. Son bras droit était horriblement broyé, la main ne tenant plus que par quelques lambeaux au reste du membre, sillonné de nombreuses et profondes blessures et brisé en plusieurs endroits. C'est dans ce pitoyable état que ce malheureux enfant, après avoir subi un pansement provisoire, a été rapporté, au milieu de la nuit, jusqu'à l'Hôtel-Dieu de Rouen, où les soins les plus empressés lui ont été prodigués. (*Mémorial de Rouen.*)

— On écrit de Privas, 11 octobre, à la *Gazette des Tribunaux* :

« Une émeute sérieuse a éclaté hier, jour de foire, aux Vans, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Largentière, à l'occasion du refus qu'auraient fait plusieurs marchands forains de payer un droit de *place* sur la voie publique, légalement établi.

» L'autorité du maire a été méconnue, des pierres ont été lancées contre la gendarmerie, qui s'est vue réduite à se réfugier chez M. le juge de paix. La populace s'y est portée, et toutes les vitres de l'habitation de ce magistrat ont été brisées. Le sieur Rogée, brigadier de la gendarmerie, a été blessé grièvement à la tête ; presque tous les gendarmes ont reçu des contusions plus ou moins fortes.

» La brigade Joyeuse, accourue à la nouvelle de cet événement, a déployé toute son énergie sans pouvoir rétablir l'ordre.

» Nous apprenons ce soir que MM. le procureur du roi, le juge d'instruction et le lieutenant de gendarmerie de Largentière, se sont transportés aux Vans en toute hâte. MM. Mallet, conseiller de préfecture, et le capitaine de la gendarmerie, viennent de s'y rendre également. La garnison de Privas a l'ordre de se tenir prête à marcher au premier signal.

» On assure que M. le maréchal-de-camp baron de Feuchères, commandant à Nîmes, vient de faire partir de cette ville une compagnie d'infanterie pour la même destination. On craint que l'émeute ne se renouvelle au marché de samedi prochain. »

— En faisant des travaux de terrassemens sur la place d'armes d'Abbeville, on vient de découvrir, au milieu de cette place, un grand carré de maçonnerie romaine qui paraît avoir servi de socle à une statue.

Ni la mémoire des anciens du pays, ni la tradition n'ont pu jusqu'ici expliquer cette découverte.

— On écrit de Tournay :

« Le moment approche où notre chemin de fer va être livré à la circulation. Nous apprenons de bonne source que des ordres ont été donnés d'activer les travaux de manière à permettre pour le 22 de ce mois un voyage d'essai. Le 23, un convoi d'honneur, messager d'état d'un nouveau genre, doit venir, en quelque sorte, nous annoncer la mise en activité du rail-way. Des incidens sans doute peuvent retarder de quelques jours ces dispositions, mais, quoi qu'il advienne, on assure que le mois d'octobre ne s'écoulera pas sans que la circulation soit définitivement établie. »

P. S. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons de source certaine que l'inauguration est définitivement fixée au dimanche 13 novembre, et qu'elle sera honorée de la présence du roi et des princes français. Entre temps, le chemin de fer sera livré à l'exploitation à partir du 23 de ce mois, si les travaux sont terminés à cette époque.

(*Courrier de l'Escaut.*)

— On met en vente un des domaines les plus considérables qui aient jamais été mis aux enchères, celui du comte de Ducie, dans le Gloucestershire. Sa mise à prix est de 300.000 liv. sterl. (7.500.000 fr.)

Il faut cependant excepter le domaine du comte d'Ormande, vendu par M. Robins, 500.000 liv. sterl. (*Sun.*)

— La police de Londres a porté de 400 liv. à 1.000 liv. st. la récompense promise à qui ferait découvrir les auteurs du vol de 9.000 liv. st. de diamans enlevés à un négociant allemand dans Covent-Garden.

— Un violent coup de vent, qui s'est fait sentir à la Havane le 4 et le 5 septembre, a causé la perte de 20 petits bâtimens dans ce port, et de trois autres à Matanzas.

— A la Jamaïque, on a éprouvé, dans les premiers jours de septembre, quelques secousses de tremblement de terre.

BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron 3.

Dimanche 30 Octobre 1842. *DEUXIÈME ÉDITION.* **Deuxième année. — N. 43.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

SOMMAIRE.

L'ÉPÉE.

(Suite.)

V.

Amour filial.

— Avec votre permission, senora, dit Emile; ce sera moi qui la raconterai, parce que, quand Ferdinand déjeune, il ne parle guère, et quand il a déjeuné, il parle trop.

— J'espère que milady n'est pas dupe de cette grossière plaisanterie, s'écria Mauvert; il a d'autres raisons, continua-t-il plus bas en se penchant confidentiellement à l'oreille de la créole: mais, ajouta-t-il tout haut, je me charge des interruptions.

— Est-ce que cela s'est passé en Angleterre? demanda doucement Antonia en se tournant du côté de Ferdinand.

— Oui, mistriss, dit celui-ci naïvement en ouvrant de grands yeux. Mais comment votre grâce peut-elle deviner... Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'il a à rire, celui-là!... Mais vous riez aussi, milady, et milord Tahiba aussi... Ah! j'y suis; c'est votre maudite habitude... Mon Dieu, pardon; nous y sommes restés si long-temps...

— Vous étiez émigrés?...

— Oui, senora, dit Emile, nos deux familles n'en faisaient qu'une. Elles ont émigré ensemble. Ferdinand et moi nous avions grandi ensemble; ensemble aussi nous ne voulions accepter de l'émigration que ses dangers et pour ne pas nous battre contre des Français, nous avons choisi de venir ici sur l'escadre anglaise pour faire la guerre aux noirs, avec bien d'autres émigrés. Nous n'avions pas plus de vingt ans.

— Non, s'écria Ferdinand; mais nous étions ferrés sur nos mathématiques.

— Ce qui nous a valu des grades indispensables...

— Et ce qui ne nous a pas empêchés de rencontrer des Français dans les rangs opposés...

— Heureusement, reprit Emile, que les ingénieurs ne frappent pas sur le champ de bataille.

— Mon Dieu, M. d'Ambloy, M. Ferdinand, M. Mauvert, dit Antonia d'une voix un peu émue, vous ne mangez pas; j'ai décidé que la narration viendrait après le déjeuner.

Ferdinand se rendit bien vite à la justesse de cette observation. Le silence qu'il y opposa subitement, la promptitude avec laquelle il revint à l'occupation intéressante du moment, témoignèrent même de la profondeur de son repentir.

Après le repas, on s'assit dans un petit salon, voisin de la salle à manger, dont le store, non pas baissé, mais entièrement tiré et maintenu par des tringles dorées dans une position presque horizontale, laissait entrer le jour vert produit par les veloutiers et les bananiers, ainsi que l'air frais, embaumé par les tubéreuses, les citronniers et les vétivers, qui confondent et corrigent mutuellement leurs odeurs opposées. On prit place sur un divan bas que recouvrait une soie rose, recouverte elle-même par un tissu à jour de fibres d'aloës, dont le toucher est si frais, dont la couleur est si fraîche aussi. La pièce, petite et circulaire, était telle, que les interlocuteurs se trouvaient au mieux pour une de ces causeries calmes et heureuses, où il faut se bien voir et se bien entendre les uns les autres. Mauvert consommait nombre de cigarettes près de la fenêtre; Tahiba, non loin de lui, se levait de temps en temps pour faire les honneurs de la maison, c'est-à-dire pour s'approcher du guéridon de citronnier placé au centre de l'appartement, y préparer les sorbets, y choisir les confitures, y prendre les limonades glacées au café, au rhum, à l'ananas, les biscuits et les cordiaux, qu'il offrait ensuite aux convives. En face de lui, Antonia, tranquille comme toujours, à demi couchée sur le divan, la figure tournée vers le jardin, et s'accoudant à deux ou trois coussins irrégulièrement groupés sous ses jolies épaules, regardait assiduement, avec un bon sourire, le brave Ferdinand auprès de sa fenêtre, et semblait suivre, avec une rêverie moqueuse, la fumée de ses cigarettes.

Entre elle et Tahiba, faisant face à cette même fenêtre, était assis Emile qui parlait d'une voix grave et douce.

Emile était un homme d'un extérieur modeste; mais il était difficile de rester près de lui quelques instans sans subir l'effet d'une sorte de magnétisme qui lui gagnait tous les cœurs. Il avait le front large et un peu saillant, les yeux très doux et très spirituels, mais tout prêts à s'enflammer d'une expression profonde de génie et de grandeur d'ame; le reste des traits gracieux, mais réguliers, le sourire fin ou noble, suivant l'occasion.

— Je ne sais, dit-il en commençant, si la senora demeure depuis long-temps à *la Hotte*?

— Mais depuis le traité de Bâle, ou à peu près, répartit Tahiba; c'est à dire depuis que la partie espagnole est devenue française, en 1795. A cette même époque, Toussaint-l'Ouverture, élevé au commandement par votre commissaire Santhonax, couvrait l'île entière, espagnole ou française, de ses 25,000 nègres armés, et se préparait à en faire l'île actuelle, qui n'est plus ni espagnole ni française, mais nègre et libre, comme autrefois elle était caraïbe et libre.

— Mon père, dit Antonia sans se déranger, ne revenez donc pas toujours à vos moutons comme cela!

— Ah! ah! dit Mauvert aussi sans se déranger, il y a là-dessous une autre histoire que je réclame.

— Et qu'on vous contera un autre jour, répondit le Caraïbe après avoir écouté en souriant l'observation de sa fille adoptive.

— Eh bien! reprit Emile, Ferdinand doit se souvenir qu'à cette époque-là, nous étions déjà à Saint-Domingue.

— A telles enseignes que nous y étions fort mal à notre aise, dit Ferdinand. Toussaint nous tenait enfermés au môle St-Nicolas et au Port-au-Prince. Heureusement, comme il traita seul de la capitulation et voulut flatter les Anglais, il nous permit de nous retirer sur l'escadre avec tous les honneurs de la guerre. Anglais, Espagnols, émigrés s'embarquèrent ensemble, et chaque vaisseau était comme un abrégé du grand continent européen.

— Ferdinand vous explique très bien, senora, reprit Emile, comme quoi le hasard nous rapprocha, sur la même frégate, d'un lord anglais et d'un gentilhomme espagnol assez originaux tous deux; l'un était lord Walton, personnage à mine haute et flegmatique, d'une immense richesse, d'un âge avancé, d'un caractère chagrin et taciturne; l'autre se nommait don Solarez... Vous le connaissiez, senora?

— Mais oui, un peu, de réputation. Tout le monde se connaît aux îles, répondit Antonia, qui avait fait un mouvement à ce nom fatal.

— Lord Walton avait accompagné l'expédition en amateur, pour promener un peu le spleen qui le rongeait, voilà tout; l'autre fuyait la colonie, sans y avoir, je crois, beaucoup combattu, quoiqu'il portât un costume à peu près militaire, et qu'il eût au côté cette épée qui vous surprend au mien; mais alors encore, hors de France, il n'était pas étonnant de voir les gentilshommes porter l'épée. Cependant, pour tout dire, il y avait une

singulière dissonnance entre cette figure et cette arme, et cela m'avait frappé tout d'abord.

— Et il y avait de quoi, murmura Ferdinand en haussant les épaules.

— Ce qu'il y avait au moins d'aussi bizarre, c'était la sympathie que cette figure peu bienveillante inspirait à lord Walton, qui, sur la frégate, était inséparable de l'hidalgo.

— C'est que le colon ruiné, dit encore Ferdinand, affectait de bouder à l'unisson du riche ennuyé.

—Lord Walton aimait aussi beaucoup M. Ferdinand, ici présent, qui seul avait le privilége de le dérider.

— Ici, première interruption, s'écria Mauvert en se retournant. Lord Walton était plus élevé en dignité que tout ce qui était à bord, et il avait une politesse toute britannique; c'est-à-dire que, pour tous, son chapeau à trois cornes restait invariablement cloué sur sa perruque blanche. Il se promenait intimement avec don Solarez, mais toujours le chapeau sur la tête; à moi, quand je l'abordais, il me tendait la main d'un air cordial, en me disant : *God morning, my son*, toujours le chapeau sur la tête; mais quand M. Emile, ici présent, s'approchait du groupe, lord Walton se découvrait.

Ici Antonia rougit et tressaillit secrètement; sans changer d'attitude, elle sentit comme un petit frisson électrique courir par tout son corps. Emile rougit aussi, et se hâta de reprendre :

— Ce n'était pas à moi que lord Walton voulait faire honneur en cela; c'était à un neveu, son seul héritier, qu'il estimait au-dessus de tous les hommes, et dont j'étais devenu l'ami en Angleterre... Il se nomme sir Richard...

— Voilà le commencement du chevaleresque, s'écria encore Ferdinand, alors debout près du guéridon où il achevait de déguster un sorbet. Figurez-vous, senora, l'amitié de St-Preux et de milord Edouard, de Nisus et d'Euryale, de...

— Monsieur Mauvert, vous êtes insupportable, interrompit la créole; et la vôtre, n'est-ce pas celle de... de Castor et Pollux? ajouta-t-elle avec malice.

—Senora, je ne veux pas m'appeler Castor! Je proteste contre l'épithète de Castor! se récria plaisamment le jovial officier. Nous sommes frères, nous nous aimons depuis l'enfance, voilà tout, dit-il encore d'un air moitié gai, moitié grave, en tendant ses deux mains vers Emile, qui se leva par un mouvement généreux et les serra vivement dans les siennes.

— J'entends, dit Antonia, c'est une amitié de camarades qui n'engendrent pas de mélancolie. Et, regardant d'un œil brillant Mauvert puis Emile ainsi posés, elle semblait leur dire tour à tour : Vous, reprit-elle quand cette petite scène fut terminée, vous connaissiez lord Walton avant l'expédition?

— Oh! mais beaucoup, dit Ferdinand, nous faisions de charmantes parties dans ses châteaux; et il venait très souvent nous voir, malgré notre médiocrité. Que voulez-vous, senora, les hypocondres ont des caprices bizarres. Etait-ce une compassion pour les bannis? Etait-ce que ma figure ou plutôt celle de ma petite sœur le réjouissait?...

— Ah! vous avez une sœur, monsieur d'Ambloy, interrompit Antonia d'un ton brusque et sérieux.

— Une très gentille, riposta Ferdinand sans arrière-pensée; elle s'appelle Caroline.

— Et ne m'avez-vous pas dit, continua lentement et profondément la jeune fille, en se tournant à demi du côté d'Emile, sans lever les yeux sur lui, que vos deux familles n'en faisaient qu'une?

— Oui, senora, dit Emile qui sentait toute la portée de l'interrogation, et qui, sans savoir pourquoi, n'osa faire une plus complète réponse.

— A tel point, s'écria étourdiment Mauvert, que ma sœur était promise à monsieur qui vous parle, et qu'ils allaient s'épouser avec le plus grand plaisir, lorsque... Mais ceci est la suite de l'histoire, et vous allez en entendre de belles, je vous en ai prévenue.

—Ah! fit seulement la créole d'un air froid et presque contraint. Voyons donc cette suite, je vous prie. Cela se complique à ce qu'il paraît.

—Mais je vous assure, senora, que Ferdinand se divertit à mes dépens. Rien, au contraire, n'est plus simple et plus clair que la suite.—Comment! poursuivit le jeune homme en s'animant et en prenant dès lors cette noble et brillante expression de physionomie dont nous avons parlé; comment! Richard, le cœur le plus élevé, le caractère le plus ferme et le plus austère, le citoyen le plus laborieux, le plus éclairé, descend tout à coup du piédestal d'honneur et de gloire sur lequel il s'était placé, où chacun l'admirait et l'enviait d'en bas, où le respect de tous l'entourait, et où le couronnait l'estime du plus sévère et du plus chagrin des hommes! Tout à coup on le voit hanter les clubs, se ruiner au jeu, vivre dans une orgie perpétuelle, descendre aux amours de bas étage, aux paris du port et des rues de la Cité; et, quand on cherche à ses côtés le mauvais génie qui le pousse à sa perte, qui y trouve qui? l'homme à l'épée, ce Solarez, qui, après s'être rendu nécessaire au riche vieillard, travaillait à le détacher de son unique héritier! Solarez, partageant sa vie entre l'assiduité hypocrite dont il assiége lord Walton, et les artifices secrets, grossiers, mais trop souvent infaillibles, dont il séduit Richard, à l'aide de ses dehors graves, et de ces graves sophismes si chers aux caractères des plus nobles Anglais! Comment, déjà nos familles avaient obtenu leur radiation, nous allions retourner en France, y conclure en effet une alliance depuis long-temps arrêtée dans des vues de convenance, lorsque, la veille de notre départ, lord Walton lui-même entre chez nous, et, devant tous, déclare qu'il vient de déshériter Richard, devenu indigne de lui, et demande formellement la main de Caroline. Ainsi, don Solarez faisait du mal à tous, et rien ne lui profitait.

Je sors indigné, je cours au club accompagné de Ferdinand; j'y trouve en effet Richard et Solarez. Là, en présence d'une nombreuse assemblée, je demande raison à ce gentilhomme de sa lâche conduite à l'égard de mon ami. Ce n'était pas la première fois que je parlais franchement à ce dernier; mais jamais ma conviction n'avait été appuyée d'assez de preuves pour hasarder un éclat aussi public. Ce raisonnement frappa sans doute Richard; car je le voyais peu à peu, tandis que je parlais, froncer le sourcil, devenir profondément pensif, et enfin arrêter sur Solarez un regard fixe qui s'éclairait de plus en plus et semblait enfin s'ouvrir à la vérité. Quant à ce dernier, il ne se troubla pas d'abord; car il ignorait ce qui venait de se passer. Se dressant d'un air hautain, et me parlant d'un ton ironique :

— Raison, monsieur! me dit-il; vous à moi! êtes-vous donc chargé de la tutelle de Richard?

— Halte-là, dit tout à coup celui-ci; j'autorise, moi, M. de Gurgy à demander cet éclaircissement en mon nom.

— Soit, dit amèrement Solarez. En attendant que monsieur justifie ses calomnies, je lui demanderai compte à mon tour des manœuvres par lesquelles on prépare chez lui le mariage de lord Walton avec Mlle d'Ambloy?

— La justification de mes calomnies, monsieur répliquai-je froidement, c'est qu'à l'instant même lord Walton vient de déclarer qu'il abandonnerait sir Richard; et la réfutation des vôtres, c'est que moi, fiancé de Mlle d'Ambloy, et partant demain pour m'unir à elle, je ne souffrirai pas qu'elle accorde sa main à lord Walton qui vient de nous la demander.

— Cela est-il arrivé ainsi? s'écria Richard.

Quant à Solarez, il avait pâli à cette nouvelle; mais bientôt, se relevant avec insolence :

— Peut-être, dit-il, monsieur réfléchira-t-il que lord Walton est d'un grand âge et que le fiancé de Mlle d'Ambloy ne pourrait que gagner à attendre la veuve de lord Walton.

— Vous en avez menti! m'écriai-je alors. Puis, frappé d'une idée subite que faisaient naître en moi ces dernières paroles : — Ou plutôt non, vous avez raison : car je jure ici maintenant d'employer tous mes moyens d'influence sur Mlle d'Ambloy pour la déterminer à ce mariage.

— Voyez-vous encore venir le chevaleresque? interrompit de nouveau ici l'impitoyable Ferdinand. Je vous laisse à penser quelle mine nous faisions tous à cette belle déclaration.

— Qu'y avait-il d'extraordinaire? dit simplement Emile. Le sentiment qui m'attachait à ta sœur n'était qu'une habitude d'enfance; nous n'éprouvions l'un pour l'autre rien de profond; je ne pouvais lui offrir un sort bien brillant, sa famille était pauvre comme la mienne. Je la cédais à lord Walton pour qu'elle rendît un jour à Richard ce qui lui appartenait.

— Et il l'a fait comme il le dit, reprit Mauvert.

— Et que répondit ce Solarez? demanda Antonia, le sein oppressé, l'œil humide, et tout à fait tournée vers Emile, sans écouter Ferdinand.

— Comme je ne pouvais m'expliquer davantage, il triompha aux yeux de Richard et à ceux de tous, et me dit qu'il était fort adroit de feindre l'emportement pour proclamer sans pudeur une décision depuis longtemps formée. Ce fut alors que, m'approchant de lui, dans un transport de colère, je touchai du doigt le pommeau de cette épée; je lui dis en face qu'il n'était pas digne de la porter, et que je la lui arracherais de ma main!

— Qui vous inspirait de dire cela? interrompit lentement Tahiba, qui jusqu'alors avait gardé le silence.

— Je ne sais, dit Emile; il me semblait alors qu'une voix intérieure me criait qu'il l'avait volée.

A ces mots, Antonia tressaillit visiblement et se recueillit tout à coup en cessant de regarder Emile, dont jusque-là elle avait dévoré les paroles de l'oreille et des yeux.

— Mais ce qu'on ne saurait peindre, continua le jeune homme, ce fut l'expression de terreur, de colère et de férocité qui parut alors sur le visage de cet homme. Il se recula en serrant convulsivement la garde de cette épée, et me dit d'une voix étranglée :

— Venez donc la prendre, et je vous la donne!

— A l'instant, répondis-je, marchons!

— Marchons! répliqua-t-il avec une décision qui me surprit.

— Non pas! interrompit alors Richard en se plaçant entre nous deux; ce n'est pas ainsi que la querelle doit se vider...

— Oh! pour le coup, s'écria Mauvert en se frottant les mains, vous allez entendre le plus curieux! Ceci est d'une imagination toute britannique.

Emile continua, sans s'arrêter à cette exclamation.

— Messieurs, dit sir Richard d'une voix haute au milieu du silence général, vous en êtes tous témoins. Il s'agit ici d'une épée que l'un a juré de garder, que l'autre a défié de prendre. Une pareille contestation ne peut se vider sur le terrain du duel, où le vaincu ne saurait devenir le prisonnier du vainqueur. Il faut que ces messieurs se rencontrent sur un champ de bataille.

L'idée devait paraître en effet brillante à cette assemblée de parieurs, et elle fut accueillie par des bravos unanimes. Pour moi, sous l'influence du sentiment qui me dominait, elle ne me sembla bizarre que par la difficulté de l'exécution; mais Richard avait tout prévu. On était au commencement d'août en 1799.

— Demain, poursuivit-il, les troupes anglaises de débarquement partent pour la Hollande. Ce n'est que le détroit à traverser. Demain aussi, M. de Gurgy retourne en France. Liston, dit Richard en s'adressant à un colonel de ses amis qu'il aperçut dans un groupe d'officiers, vous ferez bien place, dans votre état-major, au seigneur Solarez et à son témoin. Quant à ses adversaires, ils trouveront facilement des postes semblables dans l'armée du général Brune. Les deux partis communiqueront facilement d'une armée à l'autre; ils se tiendront au courant d ieux où ils se trouveront, et, quand l'occasion se présentera d'après le plan de la bataille, ils conviendront du moment et du lieu de la rencontre. On se battra au milieu du feu, suivant les règles du duel, mais le premier qui sera mis hors de combat, devra rendre à son adversaire ou sa vie ou son épée. Cela paraît-il juste, raisonnable et possible? Cela est-il adopté?

— Oui, oui! crièrent à l'envi les gentlemen transportés.

Solarez seul ne se souciait peut-être pas trop d'un dénoûment aussi excentrique; mais sa fierté espagnole ne lui permit pas de refuser devant tout ce monde. L'étrange cartel fut arrêté, rédigé, signé sur place.

— Emile, me dit alors Richard d'un air noble, à moins que vous ne m'expliquiez votre conduite, je serai le témoin de don Solarez.

— C'est bien, dis-je; si vous doutez de moi, je n'ai rien à vous expliquer; si vous n'en doutez pas, je n'en ai pas besoin.

— Je ne saurais vous comprendre, reprit il fièrement, et les choses demeureront ainsi

Ferdinand fut mon second, et la rencontre eut réellement lieu de la sorte, à la bataille d'Alcmaar, en Hollande. Pendant que la canonnade tonnait autour de nous, nous échangions silencieusement nos bottes et nos parades à l'abri de quelques dunes, en présence de nos témoins. Je vous fais grâce de tout autre détail. Solarez, gravement blessé au poignet, fut déclaré hors de combat et forcé de rendre son épée.

—Prenez-la donc, me dit-il avec rage; mais vous n'en connaîtrez jamais le précieux mystère, et je jure ici par l'enfer, que je vous rejoindrai, et que vous me la rendrez.

— Et moi, répondis-je, je jure par le ciel qu'elle ne quittera plus mon côté, et que vous me trouverez partout où il vous plaira.

En attendant, aux termes du cartel, Solarez passa prisonnier dans les rangs des Français. Richard me dit d'une voix émue :

— Emile, je ne doute pas de vous; mais votre fiancée est la femme de mon oncle, et ma main ne touchera la vôtre que lorsque vous serez justifié à mes yeux.

— Richard, répondit-je en me domptant avec peine, j'attendrai.

Voilà, senora, toute l'histoire de l'épée jusqu'à présent. Je ne sais trop quel peut être le précieux mystère; mais ce que je sais, c'est que mon honneur m'interdit de jamais la quitter ou la rendre.

Nous ne dirons rien des impressions du Caraïbe et d'Antonia à ce récit bizarre fait avec la plus grande simplicité, ni des commentaires nouveaux de Ferdinand.

Les deux officiers, comme on le pense bien, revinrent souvent à *la Hotte*, et durent peut-être à la salubrité de ce séjour d'échapper à la fièvre jaune qui détruisit presque en entier l'armée française. Mais le jour du départ arriva enfin, et ce ne fut pas sans une grande émotion qu'Emile put l'annoncer à la jolie créole. Celle-ci pâlit, comme si cette séparation n'avait dû jamais avoir lieu. Elle ouvrit la bouche pour parler, étendit la main vers l'épée de l'officier, et ne put que murmurer :

— Gardez-la bien... gardez-la bien! Puis elle courut se cacher toute confuse dans son appartement.

— Oh! oh! pensa Ferdinand.

Mais Emile ne dit rien. Il fallait partir, et il emportait une blessure profonde, une joie indécise, une confusion d'idées qui tenait du délire.

Lorsque Antonia fut de nouveau seule avec le Caraïbe, elle lui dit tout à coup d'une voix brève et décidée :

— Ne voyez-vous pas qu'il part et qu'il l'emporte?

— Eh bien! il fallait la lui demander, dit malignement Tahiba, lui raconter....

— N'a-t-il pas juré de la garder? répliqua la jeune fille avec impatience.

— Oui, mais il pouva la... partager, et votre père a dit...

— Et moi j'ai répond s'écria Antonia en devenant rouge comme une grenade...

— Que faire? dit le Caraïbe en se croisant les bras.

Antonia ne pouvait guère rougir davantage; elle dit avec exaltation :

— Du jour où Solarez ne la possède plus; du jour où elle a servi à la vengeance; du jour où... la Providence me la rapporte, je ne dois pas perdre de vue l'épée de mon père!

— A la bonne heure : je suis prêt à vous suivre partout, répliqua gravement Tahiba; mais voilà un grand amour. . filial!

VI.

La Citadelle.

Après son retour de Saint-Domingue, le baron Emile de Gurgy, fatigué enfin par la meurtrière expédition, ou plutôt cédant à des tourmens d'esprit que ses forces physiques ne lui permettaient plus de concilier avec les exigences de sa carrière, obtint un congé de quelques mois et se retira dans sa famille.

L'empire commençait alors, et, pendant ce temps, on observa plusieurs fois, soit aux parades du Carrousel, soit aux *Te Deum* de Notre-Dame, soit à Monceaux, soit même à Frascati, une famille étrangère assez singulièrement composée. Le père était un vieillard au teint olivâtre et presque bronzé; la fille, qui paraissait fort jeune, attirait tous les regards sur sa beauté calme et altière, modifiée par une expression charmante de sensibilité mutine et de mollesse créole; la suivante était mulâtresse, et les laquais étaient nègres. Comme on ne les voyait qu'en public, le monde ignorait leur nom; mais la vigilance parisienne avait bien vite fait remarquer qu'à pied ou dans leur équipage, ils fréquentaient de préférence les lieux de spectacle ou de réunion militaire. Cela fut tellement constaté que les militaires finirent par y faire attention, et qu'un jour Ferdinand Mauvert entra étourdiment chez Emile en lui criant :

—Une nouvelle, mon cher!... une drôle de nouvelle?

—Quoi! dit nonchalamment Emile qui était loin d'être remis de son ma..

—Assurément le père Tahiba est ici!

— A Paris! s'écria le jeune homme violemment et dangereusement surpris.

—Parbleu! ce ne pouvait être qu'eux.

— Il n'est pas seul!

— Il faudrait donc que la petite senora fût morte! —Du tout, elle est avec lui (si c'est lui); —et Gulnar aussi, et Mas aussi, et Caïga aussi... toute la Hotte, mon cher!

— Elle nous aurait suivis!... pensa profondément Emile; puis, surmontant son émotion : — Mais, tu n'en es pas sûr?

— Je ne les ai pas encore remarqués; mais tout le monde parle d'eux et les décrit trop bien l'un après l'autre pour que je puisse douter. D'ailleurs, je les verrai bientôt; on les rencontre partout où s'assemblent des épaulettes et des épées...

— Et des épées... dit Emile d'un air pensif.

— Et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on ne les rencontre que là.—Mais, j'y pense, s'écria Mauvert en se frappant le front, s'ils n'avaient pu vivre sans nous dans leur abîme (qui était si réjouissant cependant!); Emile, s'ils nous cherchaient!...

— Fou! dit Emile d'un air insouciant; en supposant qu'ils aient quitté l'île où ils ne couraient aucun danger, pourquoi veux-tu qu'ils nous cherchent?

— Parce que nous sommes aimables, et qu'ils ne doivent connaître personne ici.

— Ils se seraient au moins embarqués pour l'Espagne, où le marquis avait des biens et où l'on parle leur langue.

— Tout chemin mène à... Madrid.

— Eh bien! commence donc par t'assurer que ce sont bien eux avant qu'ils ne partent pour Madrid.

— Tu as raison! — et tu verras bientôt si j'ai tort.

Et aussitôt Mauvert ouvrit la porte.

— Ensuite, dit Emile en feignant de ne pouvoir s'empêcher de rire, tu leur demanderas ce qu'ils nous veulent...

— Retourne donc à ta chaise longue, monsieur le plaisant! on se rappelle vos adieux...

Ferdinand n'osa risquer cette dernière plaisanterie qu'en disparaissant et en fermant la porte. S'il eût pu voir l'impression qu'elle causait au malade, il y eût attaché plus d'importance. Mais, à peine dans la rue, il ne songeait déjà plus à retrouver et à reconnaître les Américains que pour la curiosité du fait.

Dès le soir du même jour, il rentrait chez le baron, sans soupçonner le coup qu'il pouvait lui porter.

— Eh bien! dit-il, j'en suis sûr maintenant.

Ce sont eux! répondit Emile, résolu à se mieux contenir que le matin.

— En personne!... Je viens de les voir.

— Alors, tu leur as parlé?

— Non, attendu qu'ils brûlaient le pavé.

—Ils sont partis ?...

—Au moment où j'entrais à Frascati pour commencer ma tournée, ils sortaient en poste de l'hôte de Castille; et ce drôle de Mas, qui était sur le siége du devant et en livrée rouge, tandis que son camarade perchait sur celui de derrière, a crié tout exprès pour moi aux postillons:—Route d'Espagne!

—Tu vois bien qu'ils ne nous cherchaient pas, observa Emile en haussant les épaules.

—Ou qu'ils n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient.

Il résulta de cet incident, marqué encore de fatalité, que le baron de Gurgy retomba dès le lendemain dans les agitations douloureuses qu'il était à la veille de surmonter, que son congé se prolongea, tandis que son avancement demeurait stationnaire, et qu'il ne put reprendre du service que deux ans plus tard, vers l'époque des conférences de Tilsitt.

Or, on parlait déjà d'une guerre prochaine avec l'Espagne, et ce bruit même ne contribua pas peu à relever le courage et l'espoir du baron, en même tems que son corps retrouvait toute son ancienne vigueur. Comme il se trouvait au centre des administrations, il eut tout le loisir de solliciter et d'obtenir deux places dans les cadres de l'armée d'invasion, une pour lui et l'autre pour Ferdinand, qui courait le monde sous les drapeaux, et dont l'assentiment joyeux ne pouvait lui manquer au retour.

Mais, au bout d'une année de séjour dans la Péninsule, et après avoir

paru animé par un espoir secret et croissant, à mesure qu'il en parcourait les provinces, à mesure qu'on avançait vers Gibraltar, Valence ou Cadix, il retomba tout à coup dans un sombre chagrin, et n'aspira plus qu'au repos. La société même de son cordial camarade ne suffisait plus à le distraire, quoique Ferdinand fût devenu plus gai que jamais sur le continent, et qu'il eût rapporté de ses dernières campagnes plus d'une recette inédite de consolation.

Était-ce donc le souvenir du temps passé près de la créole qui poursuivait ainsi le mélancolique officier? Mais il n'avait pu, en aussi peu de jours, concevoir une passion assez forte pour s'accroître avec les années. Était-ce le demi-aveu contenu dans leur adieu mutuel? Mais il connaissait assez les femmes pour savoir qu'il eût retrouvé Antonia quelque part mieux qu'à Paris, si son soupçon et son espérance, au départ d'Haïti, n'eussent pas été une seule et même chimère.

Était-ce enfin le spectacle de cette guerre qui, en se prolongeant, devenait si cruelle?

Depuis long-temps, en effet, sous un ciel de feu et de lumière, nos soldats devaient se méfier de l'ombre des bois et du repos des grandes villes; car l'assassinat veillait partout où veille l'assassinat, c'est-à-dire partout où l'on se cache. Aussi forcés de marcher toujours en avant contre des embuscades, eux qui ne savaient rencontrer que des batailles, forcés de lutter en détail contre tout un peuple au lieu de se heurter contre des armées, ils avançaient à contre-cœur, et souvent ils regardaient en arrière: car ils ne voyaient plus rayonner devant eux ce principe sacré qui protége le vaincu, qui absout le vainqueur, cette égide lumineuse, cette loi d'expiation, qu'on appelle le droit des gens. Plus éclairés, plus chevaleresques aussi, les officiers souffraient davantage et de l'arbitraire de l'attaque et de l'excès de la résistance. Sous ce climat de vie et d'amour, ils ne trouvaient que haine et funérailles: entraînés de vive force par la volonté du maître sur cette terre si féconde en poétiques jouissances, ils avaient pénétré jusqu'au foyer des vaincus; mais ils n'avaient pu se faire une place dans la famille, goûter de la vie privée, entrer dans les mœurs.

L'Espagne, reculant sans tourner le dos, leur montrait toujours le côté tragique de son masque. L'Espagne violée leur abandonnait son corps, mais leur fermait sa pensée. Le Prado n'avait plus de mystères, le Cirque plus de fêtes, l'Alhambra plus de poésie, l'Escurial plus de religion. Si la verte jalousie s'entr'ouvrait le soir, au-dessus de leur tête, c'était pour laisser passer un canon d'espingole; si la vive sérénade courait les rues, aux flambeaux, retentissante de verve et de gaîté, de guitares et de castagnettes, c'était pour chanter en pleine liberté, avec la stridente articulation de l'accent national, avec l'éclat joyeux de la moquerie la plus insultante, des couplets incendiaires contre ce *brigand de Napoléon*. Aussi le soleil des ardentes capitales leur envoyait au visage comme une chaleur d'auto-da-fé, le pavé des villes soumises se soulevait brûlant sous leurs pas, la sieste des garnisons leur pesait comme un cauchemar, et tout asile entre des murailles était pour eux l'équivalent d'un cachot de l'inquisition. Leur sommeil n'était tranquille qu'au bivouac, en rase campagne, et pour dormir à leur aise, ils cherchaient des champs de bataille.

Le corps d'armée auquel appartenaient Emile et Ferdinand était cantonné dans le royaume de Séville. Eux-mêmes, attachés à un état-major secondaire, habitaient, depuis deux ou trois mois, la petite ville de L...., située à quelques lieues de Cadix. On y était assez bien protégé contre les ennemis du dehors, grâce à une sorte de petit fort extérieur, assez avantageusement situé, que l'emphase espagnole qualifiait hardiment de citadelle, et à quelques ouvrages en terre suffisans pour couvrir des cantonnemens. Quant aux dangers intérieurs, le caractère humble et pacifique des habitans en avait jusqu'alors écarté toute apparence.

Si le trouble du jeune capitaine provenait de quelqu'une des alarmes ou de quelqu'un des pressentimens dont nous parlions tout à l'heure, il n'était guère fondé depuis trois mois, et d'ailleurs il devait promptement se dissiper, puisque le corps d'armée revenait en France, et que le jour fixé pour le départ des troupes établies à L... venait de se lever sur la ville et sur la citadelle.

Cette citadelle était, comme nous l'avons dit, fort petite et d'une construction peu moderne. Cependant, on pouvait encore, sinon y soutenir un siége, du moins s'y mettre à l'abri d'un coup de main ou même l'employer comme position militaire, et l'on était parvenu à y loger un escadron. Pour y arriver, en venant de la ville, on traversait d'abord une petite rivière qui baignait de ce côté les limites du faubourg; un pont de pierre étroit et à deux arches était la seule voie de communication ouverte dans le voisinage. On devait ensuite monter l'esplanade en pente douce qui règne toujours, lorsque la disposition des lieux le permet, autour des châteaux fortifiés, et l'on voyait devant soi la principale porte, réunie à l'esplanade par un pont de bois jeté à demeure sur le fossé desséché.

Quant aux bâtimens, ils consistaient en quatre remparts égaux, formant les côtés d'un carré, et enfermant un espace vide qu'on appelait indifféremment la cour ou le préau. Ces remparts étaient bas, et des casemates étaient pratiquées dans leur épaisseur. On sait que la plate-forme des remparts à casemates est en terre friable ou gazonnée et qu'elle a une inclinaison sensible vers l'intérieur de la forteresse. Aux deux angles du mur qui regardait la campagne, des guérites en pierre, appelées nids d'hirondelle, surmontaient le faîte de cette plate-forme, et, au milieu de ce même mur, mais du côté de la cour et en bas du talus dont nous avons parlé, une guérite semblable dominait l'intérieur: enfin, sur le rempart qui faisait face à la ville, s'élevaient deux petits corps de bâtimens inégaux, séparés par une plate-forme ordinaire à laquelle aboutissait le grand escalier. Le plus haut pouvait passer pour une tour carrée, à cause des créneaux qui en garnissaient le faîte. Celui-là était à gauche, en venant par l'esplanade, et renfermait la grande salle; l'autre était moins élevé. Un toit plat, à un seul versant, couvert en tuiles et incliné vers la ville, le terminait, et, au dedans, était une chambre destinée au logement de l'officier de semaine.

La grande salle dont nous avons parlé servait indifféremment de chambre de conseil et de salle à manger. Une vaste table ovale en occupait le centre, et il suffisait, pour lui donner la physionomie qui convenait à ses fonctions, de la couvrir selon l'occurrence d'un drap vert ou d'une nappe. Cette pièce était voûtée, sonore, de noble dimension, mais entièrement dépourvue de tapisseries et d'ornemens. Elle ne recevait le jour, du côté de la ville, que par une étroite et longue meurtrière, percée dans l'épaisse muraille; du côté opposé, une fenêtre large, haute et cintrée, s'ouvrait sur la cour, et un balcon en pierre à gros balustres faisait saillie au devant. La porte était pratiquée au milieu du mur voisin du grand escalier; elle donnait sur la plate-forme intermédiaire, et faisait face à la porte du second corps de logis situé de l'autre côté de cette plate-forme. Enfin, outre cette principale entrée, il y avait, dans un des angles de la paroi opposée une plus petite porte communiquant avec une sorte de cabinet ménagé entre cette paroi et le mur extérieur; un escalier dérobé montait en spirale derrière cette petite porte et conduisait sur la terrasse qui couvrait la grande salle.

Tous ces détails sont utiles pour l'intelligence des événemens qui vont suivre

Le premier rayon du jour qui se glissa, riant, doré, à travers la haute barbacanne dont nous avons parlé, éclaira, dans cette grande salle, un aspect des plus gais. La table des délibérations avait revêtu son costume de table des banquets. Elle était couverte de sa nappe blanche, et sur cette nappe se montraient entassés, dans une sorte d'harmonieux désordre, tous les élémens d'un repas de camarades, qui veulent boire ensemble le coup de l'étrier, et chanter en chœur toutes les joies du retour. Toutes les pièces étaient froides, mais variées et nombreuses; les intervalles étaient comblés par les pyramides de fleurs et de fruits, les cristaux, les flacons, les flacons surtout! ceux-ci, d'un jaune de topaze, ceux-là d'un rouge pourpre, les uns roses comme les lèvres d'une Galicienne, les autres verdâtres comme le raisin d'Estramadure.

Il n'y avait encore dans la salle que deux officiers, portant tous deux les épaulettes de capitaines du génie. L'un avait ouvert la grande croisée à petits treillis, et se tenait accoudé au balcon, sifflottant un air de marche et paraissant se complaire dans la contemplation de la cour intérieure, entièrement vide et muette; les soldats n'étaient pas encore levés.

L'autre se promenait à grands pas le long de la table, le front soucieux et penché, les mains croisées derrière le dos, donnant de temps à autre des signes visibles d'impatience. Enfin il s'approcha de la fenêtre, et, frappant sur l'épaule de celui qui l'occupait:

—Eh bien, Ferdinand, lui dit-il; il me semble que la diane est en retard, ce matin!

—La diane en retard! Aujourd'hui!... Ce pauvre Emile!... Vois-tu mon cher, je parierais bien une chose, c'est que tous nos hommes sont levés depuis une heure, et ont déjà fait leurs porte-manteaux. Mais l'ordre est pour six heures, et il y a encore cinq minutes à l'horloge de la grande église. Ecoute bien le premier coup du marteau sur la cloche, et tu verras si Gilbert, notre musicien, fait des châteaux en Espagne pour le quart d'heure. Je suis sûr qu'il est là, sous le porche, et qu'il a déjà sa trompette à la bouche.

—Cependant, reprit Emile, j'ai bien entendu sonner, il y a deux heures, dans la ville et au quartier du bois...

— Justement. Les autres escadrons ont dû partir à quatre heures pour prendre l'avance jusqu'à la première étape, avec les malades et les équipages, et nous ne partons qu'en arrière-garde.

— Mais n'y a-t-il aucun danger?

— Ah monsieur! s'écria Ferdinand d'un ton d'indignation comique en se relevant et en toisant son ami; puis, après un silence, il ne put qu'ajouter: — Ah! monsieur!... Enfin il reprit plus vivement: Un escadron! une citadelle! contre une populace de Gil-Blas et de Sanchos! ..

— Combien sommes-nous à table?

— On n'est pas treize; calmez vos nerfs. Nous serons une quinzaine, parce qu'il y aura trois ou quatre bons vivans des autres escadrons qui ont manqué à l'appel tout exprès, le gros aide-major qui ne manque jamais une occasion, et nous.

—Ah! je ne sais pourquoi, mais je voudrais être parti.

—Ah ça, voyons un peu! s'écria Mauvert en se croisant les bras, qu'est-ce que tu as donc, toi, depuis Saint-Domingue? As-tu été, peux-tu être encore amoureux de la petite... de la petite... Moi, j'ai déjà oublié son nom!

— Je l'ai oublié comme toi; ainsi...

— Ce n'est pas sûr; mais alors, dis donc quelle mouche te pique depuis ce temps-là...

— Ferdinand, s'écria tout à coup Emile d'un air sombre, est-ce que tu ne crois pas que certains esprits, à la suite de fortes secousses, peuvent se subtiliser et s'élever jusqu'à des conceptions surnaturelles; que, lorsque deux esprits pareils se rencontrent, une nécessité puissante les associe l'un à l'autre, sans qu'il y ait passion pour cela; que, dans leur univers exceptionnel, on a des révélations étranges, quoique faciles, qu'on sent l'approche d'un danger, le voisinage d'un être aimé, comme celui d'un être odieux; que...

— Qu'est-ce qu'il me chante! dit Mauvert en ouvrant des yeux énormes... En fait d'êtres pareils, je connais les chiens de chasse; voilà tout! Mon pauvre ami, veux-tu que je te dise le fin mot, moi! Eh bien! tu es ensorcelé. — Et veux-tu que je te montre le talisman? Le voici!

Mauvert toucha de la main l'épée du capitaine.

Celui-ci tressaillit. L'étourdi avait frappé juste; il continua :

— J'en suis sûr maintenant. Depuis que ce Solarez...

— Solarez!... interrompit Emile d'une voix brusque, mais altérée, en saisissant le bras de son ami; es-tu sûr qu'il soit bien loin d'ici!...

— N'est-il pas prisonnier?

— N'a-t-il pu s'évader?...

Comme Ferdinand allait répondre, l'heure sonna lente et distincte dans l'air pur du matin; et en même temps la diane retentit, fière, joyeuse, éclatante, ébranlant tous les échos de la vieille forteresse, qui tressaillit des fondemens aux créneaux.

— Allons, réveille-toi! s'écria le martial et bon camarade, et, si tu veux te rassurer, entends-tu ce brouhaha? viens sur la plate-forme en attendant les amis, viens voir ce bon peuple que tu calomnies. Ne s'est-il pas levé dès quatre heures du matin pour dire adieu aux premiers et fêter les derniers? Ne crains rien, la consigne est sévère : aucun soldat ne doit dépasser les palissades. Ceux dont les maîtresses sont paresseuses leur écriront de Paris.

En même temps il entraîna Emile vers le parapet qui donnait sur l'esplanade, et celui-ci, ayant jeté un regard dans cette direction, aperçut la place presque entièrement couverte de monde, quoiqu'il ne fût, comme nous l'avons dit, que six heures du matin. Les hommes dans leurs habits de fête, les femmes dans leur costume le plus piquant, le plus coquet, le plus national, affluaient à chaque instant de l'intérieur de la ville aux abords de la forteresse. Il y avait dans la foule, ainsi parée pour faire honneur aux Français, des musiciens et des marchands de toute sorte, des fleurs, et des banderolles, des castagnettes qui pétillaient, des farandolles qui tournoyaient; il y avait, aux alentours du pont de bois, de sémillantes limonadières établies sous de larges parasols et dressant comme par enchantement leurs pyramides d'oranges, de grenades, de pastèques, et leurs bassines de sorbets; il y avait des cantinières plus agaçantes encore qui promenaient çà et là les outres remplies de Xérès, d'Alicante, de Madère et de Malaga; il y avait aussi des moines qui circulaient, le capuchon baissé, au milieu des groupes évaporés... C'était une véritable fête espagnole.

Cependant la consigne donnée par les chefs était jusqu'à ce moment sévèrement observée. On ne voyait aucun uniforme dépasser les lignes établies en avant du pont, et à l'entrée desquelles deux factionnaires se tenaient fidèlement auprès de leurs guérites en bois; mais pardessus les barrières les communications de toutes sortes s'organisaient rapidement. Ici un soldat français fraternisait une dernière fois avec deux ou trois matadores bons vivans qui lui faisaient largement les honneurs de la peau de bouc; là cinq ou six autres luttaient d'agaceries avec un groupe de syrènes à l'œil noir, au pied fin et au geste provocateur, qui les défiaient amoureusement derrière le retranchement interposé par la consigne; celui-ci, plus romanesque et plus tenté, assis sur la balustrale et entourant d'un bras la taille voluptueuse de sa divinité, recevait et rendait tout bas des adieux pleins de mystère; celui-là contemplait d'un œil d'envie les danses nationales, les fandangos à trois temps, échauffés par les éternelles castagnettes, mêlés de gestes hardis, d'élégances sensuelles, de sourires, de regards et d'enlacemens significatifs, auxquels il avait si souvent participé en heureux vainqueur depuis plusieurs mois. Tous regrettaient amèrement l'ordre impitoyable qui leur défendait de se confondre encore une fois avec ce peuple hospitalier, si ardent, si intelligent aux plaisirs caractérisés qui les charmaient. Il était facile de voir que les plaisanteries leur étaient sensibles, que le muscat méridional les échauffait, que les voix bruyantes et joyeuses les étourdissaient, que les défis irritaient leurs désirs; que les fleurs, les guitares, les vins, la joie des hommes et la liberté des femmes les enivraient et les gagnaient...

— Eh bien? dit Ferdinand à Emile.

— Eh bien! répondit ce dernier en lui tendant la main, cela va mieux!

— Il faut que ça aille tout à fait bien, morbleu! et pour cela il ne manque plus que les camarades...

— Nous voilà! nous voilà! crièrent au même instant dans le grand escalier plusieurs voix tumultueuses et robustes. A table, et vive la joie!

VII.

Quinze à table.

Il y avait à peu près une demi-heure qu'on était à table. C'était le beau moment, celui où l'atmosphère commence à être chaude et enivrante, au dessus de cette arène gastronomique d'où s'élèvent confusément les arômes les plus subtils des mets, des vins et des fleurs, le murmure bizarre et varié des entretiens, des rires, des exclamations de toute sorte, et cette contagion magnétique, et cette excitation irrésistible d'une allégresse qui se communique comme un incendie.

Ceux-ci parlaient de guerre et ceux-là d'amour; les uns vantaient la ville et les autres célébraient les champs; il y en avait qui parlaient de fêtes et de plaisirs, il y en avait qui parlaient du village habité par leur famille.

— Messieurs, vive l'empereur! On ne nous rappelle pas pour parader au Carrousel ou pour tourner la broche à domicile, on nous rappelle sans doute pour quelque bonne guerre en rase campagne et avec des ennemis bien élevés!... car j'aime la bataille à découvert et en ligne, moi! j'aime les régimens développés comme des murailles, debout et l'arme au bras, en face du feu qui vous éclate au visage; j'aime l'artillerie qui court ventre à terre prendre ses positions!.. Et la charge, mes amis, la charge à mort! Corbleu! être emportés tous à la fois par deux, trois, quatre, cinq mille chevaux et plus, dans la fumée, dans la poussière, le sabre haut et la tête baissée, traîner avec soi le corps d'un colosse et l'emporter comme une plume à travers les éclairs de la fusillade, à travers le sifflement des balles et le vent des boulets; crever des bataillons, faire une débâcle, un salmis d'enfer, sabrer, écraser, courir entre les rangs qui s'ouvrent, sur les drapeaux qui s'abattent, sur les hommes qui résistent, entendre crier, jurer, baragouiner, demander grâce dans toutes les langues du monde, excepté en français!... Voilà qui est bien! voilà qui nous arrange!... Je suis las, le diable m'emporte! de pousser ces mendians qui tournent le dos à l'arme blanche pour vous attendre au coin des rues et vous percer à coups de lancette!

— Il a raison; mais la guerre est finie par là-bas; ils sont tous asphyxiés; il n'y a plus de rois en Europe, il y a des préfets et des sous-préfets; on est invité dans toutes les cours à venir baiser la semelle des bottes de l'empereur, et l'on ne passe qu'à son tour, il y a queue, ne vous pressez pas!... Et comme cela, j'aime la paix, moi!... Paris doit être beau à voir! Paris n'a jamais été ce qu'il est aujourd'hui! Paris n'a plus de boue, ni de sales quartiers, ni de vilaines maisons... Il étincelle, il est radieux, il est beau partout; on peut venir du bout de l'univers, voir la casquette d'un douanier, la grille d'une barrière, la lanterne du Panthéon dans le lointain, et dire : J'ai vu la capitale du monde. Paris, messieurs, n'est baptisé que d'aujourd'hui, il a un sens, il a une couronne!

— Une couronne et une thiare!... Le pape va décidément s'y loger en garni, parvis Notre-Dame, ancien hôtel de l'Archevêché; la daterie sera à l'Hôtel-Dieu; le sacré Collége, la Pénitencerie, les Missions, les Archives, autour de Notre-Dame et jusque dans l'île Saint-Louis. C'est prouvé!

— A Paris, messieurs, à Paris! Et jurons tous de nous retrouver à Frascati!

— Frascati! Oh! quel goût!

— Ne l'écoutez pas, il lorgne un mariage au faubourg Saint-Germain!

— Pourquoi pas? Les officiers de l'empereur peuvent prétendre à tout : nous sommes tous nobles, tous dotés!... L'empereur nous amène par la main les héritières des plus vieilles maisons de France, les vierges du sang des chevaliers, belles et supérieures, pures de cœur et de blason, et elles ne dérogent pas; car nous sommes aussi des chevaliers, et celui dont l'épée nous a touché l'épaule est plus grand que Bayard, messieurs! Oui, mes amis, rien de secret dans un beau jour comme celui-ci; je me marie en arrivant à Paris. La fille d'un comte, deux cent mille francs de dot donnés par l'empereur, un château, des terres et des forêts rendus à la famille, et dont le contrat me fait héritier... Et je vous invite à ma noce, à mes dîners, à mes bals, messieurs les amateurs de Frascati!

— Eh bien! nous irons aussi. Nous danserons l'anglaise et nous ferons de la musique; nous causerons bas avec les dames; nous aurons des amours de bon goût, des folies décentes, de l'esprit, de l'instruction, de l'aristocratie. A la campagne, nous ferons des parties de cheval, et même des parties d'âne, des dîners sur l'herbe, des aquarelles et du jardinage; à Paris...

— A Paris, nous irons à l'Opéra dans la loge de ces dames; nous écouterons et nous discuterons la musique de Spontini... Qui a vu la *Vestale*.... On dit que dernièrement l'empereur est entré au milieu du triomphe... Il y avait plus de six cents Romains sur la scène, et la toile de fond en faisait supposer plus de cinquante mille. Il y en avait sur les corniches, sur les frises, sur les statues des dieux, sur les toits, sur les aqueducs. Les fleurs et les lauriers volaient en l'air. Le sénat, les prêtres, les vestales, l'armée, le peuple, tout était là.

Les mille voix du chœur, soutenues des mâles fanfares de l'orchestre, remplissaient la salle des clameurs de victoire accompagnant cette marche magnifique que vous connaissez tous. On n'attendait que le triomphateur : ce fut l'empereur qui parut dans sa loge à ce moment-là. Il paraît que le coup de théâtre fut magique, foudroyant, immense : les acteurs n'étaient plus des acteurs, c'étaient des prêtres, des sénateurs, des soldats romains; le parterre et les loges s'étaient levés, les spectateurs devenaient Romains aussi;... ou plutôt tous étaient Français, tous étaient de ce cortége qui montait au Capitole, et les cris de « Vive l'empereur! » poussés par trois mille personnes n'interrompaient pas la marche triomphale, qui se poursuivait toujours, gigantesque et puissante, remplissant tièrement les intervalles de cet autre chœur dont les élans ébranlaient la salle. Les militaires pleuraient d'orgueil, les femmes s'évanouissaient d'enthousiasme; l'empereur prenait du tabac.

— Vive l'empereur! vive la guerre!

— ...Si vous saviez, Ernest, comme mon vallon est frais, comme ma rivière est sauvage. C'est en Bourgogne, du côté de Chablis. Ma mère n'est pas une grande dame, c'est une vieille bourgeoise, bonne et simple, qui vit par là, toute retirée, tout heureuse. Nous avons une maison à nous, pas bien grande, bâtie en pierres grises, avec de la vigne et de l'églantier qui grimpent jusqu'au toit. Les chambres du premier et de l'unique étage sont parquetées en planches comme les appartemens d'un moulin, et il y en a même une ou deux dans lesquelles on conserve des noix par terre

et du raisin au lafond. Par les fenêtres on voit les prés sinueux, les collines couvertes garennes, de vignes, de noyers; on a devant soi une grande nappe d'eau, à droite un moulin, à gauche une masse de hauts peupliers, qui jettent une lueur verte dans les chambres; si vous regardez à droite, il y a de la lumière et de la vie; la rivière qui se roule toute nue dans les herbes et qui étincelle à tous les détours, la vallée qui s'épanouit et qui va s'élargissant jusqu'aux lointains clairs où s'élève dans la brume le clocher de Chablis; si vous regardez à gauche, vous suivez dans l'ombre des traînées de saules bleuâtres, de mystérieuses futaies, sous lesquelles repose mon petit fleuve, et il vous prend envie de vous plonger dans ces abîmes de verdure et de fraîcheur, d'explorer tous les réduits que vous devinez dans les intervalles des massifs, de monter sur tous les mamelons chargés de touffes ou semés de clairières, de visiter toutes les solitudes, de reconnaître tous les horizons. Mais vous avez un château, vous?...

— Et je vous somme d'y venir, mon cher Jules, afin que vous me le pardonniez. Oui, je l'avoue, j'ai un château, un vrai château, grand style, à la Mansard. Il y a de hauts salons, à plafond cintré, à cinq lustres, avec des glaces qui montent jusqu'au plafond et qui réfléchissent le cristal des lustres; il y a des salles à manger garnies de tapisseries à personnages, à paysages et à ramages, des galeries de tableaux, c'est à dire de portraits de famille, collection édifiante de casques et de perruques; il y a des chambres de toutes les couleurs, chambre rouge, chambre bleue, chambre verte, jaune, réséda, coquelicot, rose, lilas, chambre d'or même: celle-là, c'est la chambre d'honneur, et je vous la destine. Vous aurez un lit à baldaquin et à estrade, dans lequel vous pourrez dormir en long et en large, en diagonale et en rayon; vous aurez des tapisseries en cuir de Hongrie mordoré, une cheminée à colonnes, devant laquelle on pourrait vous mettre à la broche depuis les éperons jusqu'au colback inclusivement; vous prendrez le café sur un guéridon de marbre blanc, large comme une meule, et soutenu par des Chimères en bronze doré; vous fumerez votre pipe sur un balcon royal qui règne devant trois fenêtres de front, et qui fait face à la grande avenue, une avenue plantée de huit rangées d'ormes, longue d'une demi-lieue, et continuée par une ligne de chasse qui traverse toute la forêt de Mortagne, en sorte que rien n'arrête la vue jusqu'aux flèches de la cathédrale de Séez qui termine la perspective. C'est d'un aspect féodal.

— J'accepte, à condition que vous viendrez aussi visiter mon manoir de Bourgogne, messire de Normandie. Vous aurez la chambre aux noix. On les rangera un peu...

— Non, du tout. Je ne veux pas qu'on les range... pas plus qu'on ne rangera pour vous les portraits de mes ancêtres. Mais vous verrez les belles dépendances!

— Il faut voir mes laitues, mon oseille, mes haricots...

— Dioclétien!

— Mes roses, mes tulipes, mes lilas...

— Abdalonyme!... Etes-vous chasseur?

— Un peu; je tue des grives dans les vignes, au mois d'octobre; des perdrix, quelquefois même des lièvres au bord des garennes...

— Je vous ferai goûter de la grande chasse. Nos forêts de Belleyme, de Mortagne et de Perseigne sont pleines de sangliers. J'ai une meute de vétérans, une vieille garde cicatrisée, barbue, des Briffaut, des Ramoneau, des Faraut, des Verdaut, les bêtes les plus mal peignées de la création; mais c'est intrépide, ça ne se rend jamais, ça court, le ventre ouvert et les entrailles sur la neige... et pas une qui donne de la voix sur un chevreuil... Vous verrez des battues dans le bon style et sur la grande échelle; vous entendrez le cor dans nos échos...

— Vous vendangerez, vous porterez la hotte, vous tournerez la roue du pressoir, vous tisserez le chanvre, à la veillée, pour plaire aux plus grosses filles de l'endroit.

— Je vous réserve une politesse que je ne ferais pas à l'empereur. Ecoutez-moi, Jules, et comprenez bien le sacrifice auquel je m'engage!... Il y a, dans le parc, un vieux cerf dix cors qui doit avoir vécu sous Nemrod. Il faut qu'il soit bien rusé, puisque, depuis dix ans que nous chassons à grand bruit dans tous les environs, moi et mes amis, nous n'avions jamais vu la couleur de sa robe. Je l'ai vu pour la première fois, la veille de mon départ, et j'ai fait jurer sur l'honneur à Gautier, mon garde-chasse, un vieux d'Egypte, qu'il me le garderait à vue jusqu'à mon retour d'Espagne. Eh bien! cher ami, je veux, dès votre arrivée, convoquer toute la jeunesse du pays pour cette chasse solennelle. Nous en aurons pour toute la journée; car nous aurons affaire à un rude jouteur; mais nous le forcerons, le soir, au lieu marqué par vous; et là, en présence des chasseurs et des dames, je vous donnerai le couteau, et vous foucherez au cœur le roi de mes forêts.

— Grand merci; mon cher Ernest; mais je ne serai pas en reste avec vous, et je vous ménage l'honneur d'un coup d'épervier.... Mais voici l'histoire. Figurez-vous qu'un matin je marchais tranquillement au bord de l'eau; je regagnais le village, après avoir relevé les lignes de fond que j'étends, tous les soirs, pour la nuit. L'endroit où je me trouvais était encore assez écarté, et ce ne fut pas sans étonnement que je vis manœuvrer à ma rencontre une flottille gloussante de petits canards en bas âge. Ils étaient déjà forts cependant et dans la fleur de l'adolescence; mais la distance à laquelle ils s'aventuraient témoignait assez de leur inexpérience. Je faisais ces réflexions, et je m'étais arrêté en les considérant avec intérêt, tandis que, parvenus dans une petite anse à l'abri du courant, ils s'ébattaient à mes pieds dans cette eau dormante et profonde. Ceux-ci nageaient gravement, remuant la queue, enflant leur jabot et cancanant à demi-voix: ceux-là s'épluchaient avec activité; les uns barbottaient à fleur-d'eau, les autres se dressaient debout et s'éventaient de leurs ailes; quelques uns faisaient le plongeon, en relevant leur poupe dans une position verticale... Tout à coup, un de ces derniers se redresse... Il n'avait plus de tête!

— Ah! pauvre petit canard!

— Ce sentiment de compassion qui révèle toute la bonté de votre ame, mon cher Ernest, ne fut pas celui que j'éprouvai. A la vue de ce tronc de volaille, rasé à la naissance même du cou, et déjà entouré d'une eau sanglante, mon premier mouvement fut celui d'une surprise enthousiaste, et mon premier cri fut un cri de joie... Il y avait là un brochet monstre!... J'allai doucement quérir mon épervier; je le jetai, et, du premier coup, j'enlevai l'ogre d'eau douce. Je jugeai au coup d'œil qu'il pesait bien trente livres; mais je résolus de le garder pour une grande occasion, et je laissai le filet tremper dans l'eau avec le prisonnier, tandis que je bâtissais autour du trou une lissade à fleur d'eau. Il est là depuis deux ans. Je veux, Ernest, vous mettre l'épervier sur l'épaule, en présence des autorités, et vous faire amener le roi des eaux. . . . . .

. . . .

Les conversations en étaient là, lorsque tout à coup la porte principale, celle qui donnait sur la petite plate-forme, s'ouvrit avec violence, et sur le seuil parut une femme, vêtue de noir, pâle, mais d'une si merveilleuse beauté, d'une distinction si parfaite, que la stupéfaction causée par sa brusque entrée ne fit que s'accroître en se prolongeant, et que personne ne songea d'abord à rompre le silence. Ses mouvemens étaient calmes, sa pose était digne, mais on [illegible]ait sur sa physionomie presque égarée l'agitation qu'elle comprimait. D'abord, elle parcourut de son regard rapide le cercle des officiers, mais elle ne tarda pas à le fixer sur le baron Emile de Gurgy, qui s'était levé vivement à sa première apparition, et, le désignant du geste, elle lui dit, d'une voix peu élevée, quoique saisissante:

— Vous!... Vous seul... C'était Antonia.

VIII.

Solarez.

Emile la suivit machinalement.

En traversant la plate-forme, il ne vit rien d'extraordinaire; il passa vite, et entendit le même tumulte joyeux dans la cour et sur l'esplanade; il crut observer seulement que la consigne n'était plus suivie très rigoureusement, et que, çà et là, dans la foule, apparaissaient des uniformes français enlacés par des bras de femmes ou cordialement pressés dans les groupes de bons vivans qui buvaient et qui chantaient autour d'eux. Ce fut tout, et encore cette vision fut-elle si rapide qu'il n'en fut pas bien certain. Antonia l'avait déjà fait entrer dans la pièce opposée à la grande salle. Cette pièce était vide. Elle ferma la porte; ils furent seuls ensemble.

Comme Emile demeurait devant elle sans mouvement et sans voix:

— Eh bien, monsieur! lui dit-elle du ton doucement enjoué qu'elle avait autrefois, ne me reconnaissez-vous pas?

— Senora... je ne puis croire...

— Voyons, remettez-vous, et asseyons-nous, si l'on peut s'asseoir dans une chambre d'officier... C'est bien moi, monsieur, avez-vous donc oublié Saint-Domingue?..

— Oublié!.. Oh, jamais!.. Oui, c'est vous; vous dont l'image ne m'a pas quitté un seul instant; vous que je n'espérais plus revoir...

— Nous avons passé quelques jours à Paris... interrompit vivement Antonia en baissant les yeux.

— J'étais souffrant depuis mon retour et ne sortais pas de chez moi...

— Est-il vrai!..

— J'ai su votre départ presque en même temps que votre présence... Alors il est arrivé que ma souffrance s'est accrue... jusqu'au jour où un homme placé sous le joug militaire pouvait venir en Espagne... Mais depuis que nous parcourons votre pays dans tous les sens, senora, mon mal m'a repris... et, tenez, tout à l'heure encore, j'étais heureux de partir...

— Hélas!... dit avec expression la jeune fille; puis, se reprenant d'un air embarrassé pour répondre à ce que cachaient les paroles du capitaine:

— C'est que, dit-elle, je voulais savoir si vous gardiez toujours bien, comme je vous l'avais recommandé, cette épée...

— Cette épée!... dit Emile d'un air sombre... Puis, en lui-même: — Toujours cette épée!... rien que cette épée...

— Votre récit m'a frappé, monsieur; et j'ai toujours craint, pour elle et... pour vous, ce Solarez...

— Solarez!... interrompit le baron, de plus en plus troublé.

Antonia l'observait; elle lui dit avec effort:

— S'il vous suivait aussi dans ce pays rempli d'embûches... condamneriez-vous la démarche d'une jeune fille qui ose...

Emile avait tressailli. En même temps le murmure du dehors sembla s'apaiser tout à coup, comme il arrive souvent, du reste, dans les plus grandes foules. Antonia s'interrompit brusquement, et, parlant d'un air riant, mais avec rapidité:

— Ainsi, monsieur, dit-elle, vous vous rappelez notre asile de Saint-Domingue, si sauvage et si frais, l'ombre des cocotiers sur le ruisseau, les tamarins sur la hauteur, nos palmiers et nos cavernes, notre ciel et nos

fleurs; il a fallu quitter tout cela; nous ne pouvions rester sous l'autorité de MM. Toussaint et Dessalines, et nous sommes revenus nous établir en Espagne; mais l'Espagne aussi est un beau pays, monsieur; le soleil et les cœurs y sont ardens aussi; les palais y sont de marbre, l'oranger y donne ses fleurs et ses fruits comme en Amérique, et l'énergie européenne y remplace....

— Pardon, senora, interrompit fortement Emile, en se levant; mais vos discours sont étranges; et vous êtes troublée...

La vérité est qu'elle lui parlait de ces choses avec le visage et l'accent de quelqu'un qui parle de mort: elle était pâle et tremblante; son regard brillant, mais égaré, errait autour d'elle; son sein palpitait sous la dentelle noire et transparente de sa mantille..... Elle était belle ainsi, belle à ravir, mais c'était une beauté tragique, et, malgré l'entraînement de son langage, au lieu de charmer le cœur ou même l'imagination du capitaine pétrifié, elle lui causait une impression de terreur...

Un instinct funeste le frappe. Il laisse Antonia, s'élance à la fenêtre, et regarde sur l'esplanade... Quand il se retourna, il était blanc comme un suaire, et ses cheveux étaient droits sur sa tête.

Il avait tout compris.

Un affreux silence régnait au dehors, et cependant la même foule encombrait la place; mais il semblait que cette foule eût changé de visage. On ne voyait plus de tentes, plus de fleurs, plus de ces umes éclatans, plus de femmes. Il n'y avait là que des hommes. C'étaient des hommes du peuple, mal vêtus, mais tous armés. Partout, au-dessus de cette multitude muette, s'élevaient des fusils ou des bras agitant de longs poignards. Nulle part ne se montrait un uniforme français. Tout à l'heure dispersés au milieu de cette vaste assemblée, les soldats avaient disparu jusqu'au dernier, comme si les flots d'une mer les eussent engloutis. Pas un défenseur n'était debout autour de la citadelle, pas un n'en gardait l'entrée; de près comme de loin, l'œil ne découvrait que des ennemis armés. Le pont était encombré de cette foule compacte qui s'y tenait immobile, évidemment parce que l'intérieur était déjà plein de monde. On entendait distinctement les rires et les voix des convives dans la salle du festin; mais on n'entendait que cela... il allait se passer quelque chose d'épouvantable.

Le capitaine regarda Antonia sans la voir. Antonia le regardait aussi, debout, à la place où il l'avait laissée, attendant sa première parole, pâle encore et respirant avec peine, mais résolue.

Enfin le malheureux Emile porta ses deux mains à sa tête, et cria d'une voix étouffée:

— Mes camarades!

Puis il courut à la porte. Plus prompte que lui, Antonia en arracha la clé qu'elle avait mise en dedans, et la jeta par la fenêtre dans le fossé.

Emile s'arrêta, hors de lui:

— Que faites-vous? Que faites-vous? dit-il d'une voix entrecoupée. Vous le saviez, vous pouviez nous prévenir à temps, et maintenant même vous m'empêchez...

— Ils étaient tous perdus quand je suis allée vous chercher, interrompit-elle à voix basse; la citadelle était envahie, l'escalier gardé; il y avait encore du bruit et du mouvement, mais on achevait d'écarter les femmes... Je ne pouvais en sauver qu'un, et je vous ai choisi...

— Mais qu'ils se défendent au moins! s'écria-t-il.

Et, retournant à la porte, il allait l'enfoncer. Antonia lui dit:

— Vous vous perdriez sans les sauver... Voyez par les fentes de cette porte.

Il regarda. La populace silencieuse remplissait la plate-forme et l'escalier, n'attendant plus que le dernier signal.

— Par ici, lui dit Antonia en lui montrant dans la chambre une porte opposée qui s'ouvrait sur le rempart. Il y courut; elle bénit le ciel, car elle croyait qu'il consentait à fuir. Ils sortirent ensemble, et se trouvèrent sur l'un des toits de casemates dont nous avons parlé, celui qui joignait à angle droit les bâtimens de la façade, et qui conduisait au rempart parallèle donnant sur la campagne. Sur ce rempart étaient, comme on le sait, trois guérites de pierre, deux aux angles sur les champs, et une au milieu sur la cour. On avait placé dans ces trois postes les sentinelles ordinaires. Le capitaine, guidé par Antonia, qui tenait sa main, suivait, en se baissant, le parapet intérieur donnant sur la cour. En approchant du premier poste, il vit, au bas du talus, le factionnaire étendu à plat-ventre, et à côté de lui une outre vide et plusieurs verres. Il comprit de quelle manière on s'était débarrassé de chaque soldat. Celui-là dormait d'un sommeil d'ivrogne bien prononcé, et le vin d'Espagne avait été un complice fidèle de la trahison. Mais Emile ne désespéra pas de s'adjoindre un auxiliaire ou deux parmi les sentinelles: il y a des choses qui dégrisent les plus obstinés.

Se penchant vers le soldat et le secouant par le bras...

— Holà! hussard, lui dit-il avec une sévère et brusque énergie, tu dors pendant qu'on égorge tes officiers!...

Et comme cette interpellation ne suffisait pas, peut-être parce que le capitaine était obligé de la faire à demi-voix, il souleva violemment le dormeur entêté, et, avec cette force nerveuse que triple le sentiment du danger, il le dressa tout debout sur ses pieds. Cet homme, soutenu ainsi par le bras du capitaine, ouvrit enfin deux grands yeux ternes et fixes, et fit un effort pour parler; mais il ne réussit qu'à pousser un profond soupir, et au même instant, Emile vit avec horreur s'échapper de dessous son dolman et glisser rapidement le long de son pantalon bleu-ciel un filet de sang qui teignait en même temps, mais avec plus de lenteur, la ceinture épaisse serrée autour de l'uniforme. Epouvanté, le baron s'aperçut alors que l'extrémité des longues moustaches et des cadenettes poudrées du grognard était trempée de sang, épanché sans doute, dans sa position précédente, par le haut du dolman; puis, sur la poitrine, à l'endroit du cœur, quelques gouttes tachaient encore les brandebourgs blancs, entre deux desquels on devinait le passage d'une lame de stylet; puis enfin la pâleur de cette face défaite, livide et plombée, n'était pas la pâleur de l'ivresse, mais celle de la mort. Le capitaine lâcha ce cadavre qui tomba lourdement. Il comprit pour tout de bon par quel procédé expéditif et complet on s'était délivré des soldats, et il perdit l'envie d'aller réveiller les deux autres sentinelles qu'il voyait couchées plus loin sur le rempart, chacune à son poste, et qui dormaient aussi.

Antonia profita de son abattement, et lui indiqua du doigt l'entrée d'un petit escalier tournant qui descendait, à cet angle même, dans l'épaisseur du rempart.

— Par ici! lui dit-elle encore, en cherchant à l'entraîner.

Mais lui:

— Non, non... par là... par là, répondit-il.

Et, trop agité pour penser à sa compagne, trop brave pour songer à la fuite, il tourna sur le rempart qui dominait la campagne et qui faisait face à la grande salle. Il marcha rapidement, toujours protégé par le parapet, jusqu'à la guérite du milieu. Cette guérite, suspendue au mur intérieur, s'ouvrait sur le rempart et tournait le dos à la cour. Mais dans la paroi cintrée qui en formait la partie postérieure, un œil-de-bœuf de dimension moyenne permettait à celui qui l'occupait de voir l'intérieur de la cour et les deux bâtimens élevés sur la muraille parallèle. Emile y entra, espérant que quelqu'un paraîtrait au balcon de la salle et qu'il pourrait donner l'alarme.

Il voyait alors en entier, et devant lui, les deux faces de cette scène poignante, qui devait bientôt n'en présenter qu'une seule, plus horrible sans doute, mais moins solennelle que le double aspect de ces préparatifs d'une part et de cette imprévoyance de l'autre. Ici, sur la plate-forme du grand escalier, à la porte même de la salle du banquet, un groupe serré, sinistre, silencieux, des visages féroces et attentifs, des bras nus appuyés sur le canon des carabines, des mains immobiles serrant dans la ceinture le manche d'un poignard ou la crosse d'un pistolet; puis çà et là, dépassant les têtes coiffées de résilles, des armes hideuses: armes de peuple et de bourreaux, des broches, des faulx, des haches, des fléaux, des barres de fer... tout cela prêt à frapper, tout cela n'attendant plus pour signal que le dernier soupir du dernier soldat étouffé par la populace; tout cela appuyé sur cette populace invisible, muette, qu'on devinait sur l'esplanade, et qu'avaient échauffée ses préliminaires sur des victimes inférieures... Là, par cette fenêtre ouverte, le bruit joyeux des conversations expansives, des toasts, des rires, des chansons les plus folles, montant dans l'air pur du matin et se confondant avec les piaffemens et les hennissemens des chevaux, toujours attachés dans la cour; du reste, cette cour était vide. Aucun homme vivant n'y paraissait pour modérer l'impatience des pauvres bêtes qui appelaient leurs maîtres. Ceux qui avaient voulu rester à leur poste étaient couchés par terre comme les factionnaires du rempart. Cependant le même hasard qui avait favorisé le plan des assassins se montrait contraire à l'attente désespérée du capitaine; personne ne paraissait au balcon. Le temps pressait. Cinq minutes tout au plus s'étaient écoulées depuis qu'Emile avait quitté la chambre avec Antonia; mais chaque seconde était un siècle pour lui dans cette effroyable situation.

Enfin il vit un officier se mettre à la fenêtre. C'était précisément le capitaine Mauvert, son ami. Sa figure épanouie, son teint animé, sa démarche incertaine, annonçaient qu'il venait là pour prendre l'air, et ne promettaient pas de sa part une grande promptitude à interpréter exactement l'apparence de la cour. En effet, il n'y vit pas autre chose que les chevaux, et le capitaine l'entendit qui disait en riant et sans se retourner:

— Ah! ah! nous aurons quelques hommes à consigner: il paraît que ces messieurs ont été déjeûner en ville.

Il ne parut pas que personne eût distingué sa voix dans le tumulte qui régnait toujours à l'intérieur; mais il s'en occupait peu, lorsque tout à coup, en jetant les yeux devant lui, il aperçut Emile qui s'épuisait en signes de détresse, et dont le visage égaré se découvrait en entier dans l'étroite ouverture de sa tourelle. Le pauvre jeune fou n'y vit rien d'abord que d'excessivement plaisant, et il s'écriait en parlant à ses camarades et en redoublant de gaîté:

— Tiens! Emile à une lucarne!.. Oh! eh! messieurs, venez donc voir le déserteur qui nous fait des grimaces à travers un œil de bœuf!

Le capitaine n'y tint plus; il oublia tout; c'était trop affreux, et, de toute la force de ses poumons, il s'écria:

— Défendez-vous!... défendez-vous!... le petit escalier n'est pas pris!... A vos sabres!... Tous nos soldats sont...

Il n'acheva pas. Un coup de feu retentit au-dessus de sa tête, et un nuage de poussière, qui tomba devant ses yeux, lui déroba le premier effet de ses paroles. La balle, partie de la plate-forme crénelée qui recouvrait la grande salle, avait frappé le dôme de la guérite à trois pouces au-dessus de son front, comme pour lui faire voir que le petit escalier était occupé aussi. On se souvint que c'était la seule voie de communication avec la partie supérieure du bâtiment en question.

Ce coup de feu fut le signal. Lorsque Emile, que l'instinct de la conservation avait porté à se mettre brusquement à l'abri, se hasarda de nouveau à observer ce qui se passait, il vit la grille ouverte et la foule armée qui se répandait dans la cour. La fenêtre était fermée, un grand si-

lence paraissait régner dans la salle. Les malheureux officiers étaient cernés partout.

Protégé par la préoccupation de la multitude, Emile suivit avec une anxiété terrible les premiers détails de l'inévitable catastrophe. Hors de lui, les cheveux hérissés, les yeux hagards, couvert d'une sueur froide, il attendait la première démonstration de ses amis, ne pensant qu'à savoir de quel côté il irait mourir avec eux.

C'était au groupe de la plate-forme à commencer. Déjà les leviers, les haches et les barres de fer avaient fait voler en dedans la porte principale, et, au dehors, vingt espingoles étaient dirigées vers l'intérieur de la salle, tandis que, sur les côtés de la porte, les poignards et les haches se tenaient levés, prêts à abattre les premiers qui voudraient sortir.

Que se passait-il dans ce tombeau?..... Le baron frissonnait à cette pensée. Ils étaient là, ils y étaient tous, et ils vivaient tous; ils étaient pleins de jeunesse, de loyauté, de bravoure, et, dans un instant, toutes ces existences, tous ces avenirs, toutes ces gloires, allaient tomber dans le sang, à la fois, loin de leur pays, sans défense et sans adieux. Oh! que se passait-il dans ce silence, entre ces murailles sans issue? Que se disaient-ils tout bas de suprême et de déchirant.

Tout à coup deux cris retentissent en chœur sous la voûte sonore:

— Vive l'empereur! Vive la France!

Quatre mille voix y répondent au dehors par ce seul mot, ce mot que nos soldats ont le mieux retenu en Espagne:

— *Muera!!*

Et aussitôt une décharge générale de toutes les carabines couchées en joue vers la porte s'engouffre dans la salle. C'est que sans doute les victimes s'étaient élancées pour tenter une sortie. Mais Emile ne les vit pas dépasser l'entrée fatale masquée alors par un tourbillon de fumée. Un seul sortit, comme vomi par ce nuage, terrible, un sabre à la main, la tête nue, les cheveux en arrière, les yeux flamboyans. Il fit reculer les premiers rangs, et chaque fois que la lame du sabre s'abaissait et se relevait, une résille rouge disparaissait dans la foule. Mais cela ne dura pas long-temps. En un clin-d'œil le baron le vit renversé sur le parapet, un poignard dans la poitrine, puis enlevé par les pieds, puis jeté dans la cour, reçu sur des fourches et des baïonnettes, foulé aux pieds, mis en pièces par la foule d'en bas. C'était celui qui avait sa mère dans une vallée de Bourgogne, aux environs de Chablis.

Cependant la fumée s'était dissipée à l'entrée de la salle, et quelques coups de fusils sourds continuaient à s'étouffer de temps en temps dans l'intérieur. Il paraît qu'il ne restait plus grande besogne.

C'en était trop pour l'infortuné capitaine. La tête perdue, il s'élance hors de son asile, il met le pied sur le parapet; il veut sauter dans la cour, arracher l'arme d'un assassin, se faire un cercle de cadavres, et se tuer au milieu. Une main l'arrête avec force, une voix lui parle, une femme est à genoux près de lui, une femme qu'il oubliait, Antonia enfin qui l'avait suivi, qui s'était cachée à ses côtés, qui lui disait alors, avec un visage renversé par l'épouvante et un accent faible et puissant à la fois:

— Sauvez-moi, monsieur!... sauvez-moi! car si vous restez, je reste!

Emile revient à lui; ce qu'il voit et ce qu'il entend lui rendent présens un tel devoir et une telle espérance, que la jeune fille l'emporte enfin.

— Allez, senora, dit-il de l'air d'un homme anéanti; et, si vous connaissez quelque issue, emmenez-moi!

— Oh! venez donc alors!... mais baissez-vous.

Ils revinrent sur leurs pas jusqu'à l'escalier tournant qui descendait dans l'épaisseur du rempart. Antonia, guidant le capitaine, ne s'arrêta pas au rez-de-chaussée où paraissait se terminer l'escalier. Dans un recoin obscur, et sous les dernières marches, une large trappe, qui sans doute avait jusqu'alors échappé à l'attention des habitans de la citadelle, était relevée contre la muraille, et laissait entrevoir la continuation souterraine de l'escalier.

Emile marchait comme dans un rêve, et suivait machinalement sa conductrice, qui s'arrêta enfin au bas d'une trentaine de degrés. Ils étaient dans une complète obscurité.

— Etes-vous là? dit-elle à voix basse.

— Oui, répondit-on de même auprès d'eux.

Et en même temps le jour pénétra par une petite poterne basse et cintrée qui venait de s'entr'ouvrir, et qui se trouvait de plain-pied avec le fond du fossé. Emile sortit sur les traces d'Antonia. Un homme, simplement mais noblement vêtu, était debout en dehors, et referma la porte aussitôt qu'ils eurent franchi le seuil. C'était Tahiba.

Le malheureux capitaine l'eut à peine envisagé, que, sentant son cœur se fondre tout à coup, et n'étant plus maître des pensées qui l'étouffaient, il se jeta dans ses bras en pleurant comme un enfant, et, appuyant son front sur l'épaule du Caraïbe, il s'écria d'une voix entrecoupée: — Mes pauvres camarades!...

Le vieillard ne trouva pas de réponse à cette noble et première douleur du soldat. Il leva les yeux au ciel et attendit en silence, en serrant le jeune homme sur sa poitrine, que ce transport involontaire fût calmé.

Enfin l'infortuné, faisant effort sur lui-même, se releva plus tranquille, mais profondément abattu; et, le visage défait, la tête baissée vers la terre, soutenu d'un côté par Tahiba, de l'autre par Antonia, qui veillait sur ses pas avec une tendre et muette compassion, il marcha péniblement sans demander où on le conduisait.

L'explication.

IX.

Ce ne fut que deux jours après ce tragique événement que le baron de Gurgy put renouer le fil de ses idées. Il n'avait ni perdu sa connaissance ni compromis son caractère; il avait marché, en sortant de la fatale citadelle, jusqu'à un bois voisin, où l'attendait une voiture fermée, était monté dans cette voiture, s'y était assis, comme on l'exigeait, à la place d'honneur, s'était laissé transporter à trois ou quatre lieues de la ville maudite, ferme, sans plainte, sans lâche abandon, mais aussi sans donner aucune espèce d'attention aux personnes et aux choses qui l'entouraient, sans prononcer un mot, sans lever les yeux; le cœur inébranlable, la tête abîmée dans un seul mais horrible rêve.

Quand il s'éveilla, ce ne fut donc pas dans un lit: il avait agi, mené la vie vulgaire, comme tout autre; quand il s'éveilla, ce ne fut pas du sommeil physique, mais du sommeil moral.

Or, il s'éveilla ainsi, par un beau soir d'automne, sur une terrasse à balustrade en marbre blanc, d'où l'on voyait le Guadalquivir, et au loin les montagnes de Grenade. Cette terrasse et les jardins qu'elle semblait soutenir au bord du fleuve dépendaient d'un beau château, dont le soleil couchant dorait les colonnades. Etaient-ce le calme de cette soirée, la douceur des parfums qu'on respirait, des chants d'oiseau qu'on entendait, la beauté du ciel, les voluptés de la terre andalouse, qui lui rendaient la vie? Etait-ce l'air généreux qu'on respire entre Cordoue et Grenade qui lui rendait le courage? Etait-ce plutôt enfin la voix d'Antonia, qui, assise à ses côtés, disait au Caraïbe placé en face d'elle:

— Les Français viennent de gagner la bataille d'Almonacid; dans peu de jours, ils occuperont de nouveau la Sierra Morena; il n'y a pourtant pas de temps à perdre.

— Ainsi, répondit Tahiba, de sa voix toujours grave, lente et musicale, vous persistez...

— Ce que j'ai dit une fois, je le maintiens! répliqua la jeune fille avec un ton d'orgueil et surtout d'impatience très marqué.

— A votre aise, senorita. Le Caraïbe est patient, il attendra.

— Monsieur Tahiba!..... dit la créole avec colère; et elle eût continué par quelque phrase piquante qui eût mieux expliqué son dépit, si, tout à coup, Emile s'éveillant, comme nous l'avons dit, et parlant pour la première fois, ne se fût écrié douloureusement:

— Assassinés!... Tous!... Il y avait Mallard qui était fort et courageux, d'Elfont qui chargeait sans baisser les yeux, Bervilier qui était si beau, Jacquemin qui était si gai, Roger si insouciant, Saint-Léger que sa fiancée attend, Ferdinand que j'aimais,... mon pauvre et brave Ferdinand!

Et à cette dernière pensée, le capitaine ayant mis ses deux mains sur les yeux, un torrent de larmes le soulagea enfin.

— Il revient, dit Tahiba; parlez-lui, ma fille.

Antonia se leva, émue, les yeux pleins de larmes aussi, et s'approcha du malheureux jeune homme; mais, quand elle fut tout près de lui et qu'elle voulut parler, une fierté antique anima son cœur, inspira son geste et soutint sa voix. Elle frappa doucement de sa petite main sur l'épaulette du capitaine et lui dit:

— Du courage donc, monsieur! Soyez homme, chrétien, soldat, je vous prie.

Emile se leva tout d'un coup; ses larmes se séchèrent; son regard, de désolé, devint noble. Il étouffa le dernier de ses soupirs

— Mais, dit-il alors, vous qui m'avez sauvé, et qui m'avez sauvé seul, ne pouviez-vous venir plus tôt?

— Non, monsieur. Sur le champ de bataille d'Alcmaar, sur le terrain de ce duel étrange dont vous nous avez parlé, un homme appelé Solarez ne vous a-t-il pas juré par l'enfer que vous lui rendriez son épée?

— Il s'est enfui, il m'a suivi! je m'y attendais!

— Il vous a suivi jusqu'ici... comme nous; mais il se cachait, et nous nous laissions voir. Il vous a échappé jusqu'au dernier moment; ce n'a été qu'au dernier moment aussi qu'il nous a envoyé un billet laconique: « Dans deux heures, sans que vous puissiez l'empêcher, Solarez possédera l'épée. » Nous savions toujours où vous étiez, vous; et nous sommes accourus. Il était temps.

Puis, voyant qu'Emile ne répondait rien, elle reprit d'une voix plus douce:

— Monsieur Emile, me donnerez-vous le bras jusqu'au château? Nous avons à vous dire des choses importantes.

Emile obéit sans parler, et l'on rentra.

Pour la première fois, le baron observait la richesse des lieux où il se trouvait transporté, et il promenait des yeux étonnés sur les massifs de platanes, sur les parterres et sur les bassins, sur les statues et les escaliers de marbre, sur les sculptures et les lambris des galeries et des appartemens; Antonia s'en aperçut et lui dit doucement:

— Vous voilà encore, monsieur, chez moi, comme à Saint-Domingue; mais la case est plus belle.

— Non!... dit seulement Emile d'une voix profondément triste.

Lorsqu'on fut arrivé dans un petit salon, d'où l'on découvrait la même perspective que de la terrasse, et qu'on se fut assis en silence, ce fut Tahiba qui prit la parole:

— Monsieur le baron, dit-il, vous sentez-vous la force de partir sur-le-champ?

— Partir...

— Partir en proscrit, en fugitif, la nuit... vous cacher le jour et marcher la nuit...

— Oui, certes, monsieur, dit Emile ; mais quelle raison...

— Dans trois jours, l'armée française sera sur la Sierra ; dans quinze, Cordoue sera en leur pouvoir ; le lendemain, ils seront ici...

— Le meilleur ne serait-il pas de les attendre?

— Pour vous, peut-être ; pour nous, non..

— Il faut donc que vous partiez aussi ?

— Presqu'en même temps que vous.

— Livrer cette propriété...

— Les Français ne pillent en ce pays qu'après résistance, et, si nous fuyons, c'est que nous n'aimons pas, et pour cause, l'occupation militaire.

— Oui, vous l'avez subie déjà ; mais ne pouvez-vous partir sans moi ? quand ils viendront, je serai dans leurs rangs, je serai sauvé.

Tahiba regarda Antonia, qui répondit à son regard par un geste d'impatience.

— Et Solarez, monsieur ? dit-elle.

— C'est juste, reprit Tahiba. Monsieur le baron ne songe-t-il pas que don Solarez étant, par une raison que je ne puis encore bien apprécier, l'auteur invisible, mais réel, de l'horrible événement d'avant-hier, et n'ayant poussé les habitans de L.. à ce crime que par suite d'un serment connu de nous tous, don Solarez doit chercher ce qu'il n'a pas trouvé dans tout ce sang ?

— Oui, l'épée !... dit Emile en regardant Antonia.

— Et avant que les Français ne soient arrivés...

— Je vous entends, monsieur Tahiba, reprit le capitaine en portant la main à la poignée de l'épée ; et je suis prêt à partir... à la garder ! ajouta-t-il en s'adressant de nouveau à Antonia.

— La garder ! dit celle-ci en se levant, et en se rasseyant après un moment d'hésitation... Au nom du ciel, monsieur le Caraïbe, parlez donc et dites tout.

— Eh bien ! dit Tahiba avec une sorte d'effort ; la garder... non, monsieur le capitaine !

— Non ! se récria Emile

— A moins que vous ne l'exigiez absolument, reprit Tahiba; mais écoutez-moi d'abord. — Vous devez partir secrètement tout à l'heure, et le but de votre voyage est Cadix. Toute l'Andalousie est en insurrection ; les Français sont maintenant derrière Badajoz, la Sierra-Morena et le Xucar Ce n'est donc pas comme Français que vous pouvez voyager d'ici à Cadix.

— Et comment donc? demanda Emile.

Tahiba se détourna, et lui montra du doigt un uniforme rouge étendu sur un sopha.

— Un uniforme anglais! dit le capitaine en se détournant.

— Monsieur le baron a changé de façon de voir depuis les Pyrénées, dit sévèrement Tahiba ; s'il n'a jamais porté cet uniforme, il a du moins combattu dans les rangs de ceux qui le portaient.

— Nous l'avons préféré, en mémoire de sir Richard... dit Antonia, les yeux baissés.

— Emile tressaillit, et la remercia du regard. C'était un consentement.

— Ainsi, reprit Tahiba, monsieur le baron va rester seul pendant quelques instans; il revêtira cet uniforme, prendra ces armes...

— Mais... Je n'ai pas besoin de l'épée, dit Emile en fronçant le sourcil.

—A votre tour de parler, ma fille, dit Tahiba en s'adressant froidement à Antonia.

MAURICE SAINT-AGUET. — *(Commerce.)*

(La suite au prochain numéro.)

LE COUVENT DES TRAPISTES DE BELLE-FONTAINE.

J'étais à Chemillé, petite ville de Maine-et-Loire, située sur la lisière de l'Anjou et du Poitou : les orages de la Vendée ont laissé là des traces profondes, et plus d'un château en ruines, dont les vieilles assises calcinées par l'incendie s'offrent pêle-mêle aux regards du voyageur, rappellerait aux paysans de cette contrée leurs exploits sous Cathelineau, quand bien même la pension qu'ils touchent ne viendrait pas embellir d'une joie périodique les souvenirs de leur aventureuse jeunesse. Entouré de personnages à la Walter-Scott, médailles vivantes d'une époque si dramatique et si peu connue, j'écoutais avidement ces récits d'escarmouches plus animées que des batailles, ce langage oublié des guerres civiles, et les défaites des Bleus, et leurs rapides vengeances ; je vivais depuis trois jours dans des mœurs si contrastantes avec nos habitudes de salons et d'Opéra, que le désir de prolonger mon excitation curieuse me faisait quêter sans relâche tout ce qui pouvait, aux alentours, me promettre du neuf et de l'inattendu. Ce fut donc une heureuse nouvelle, lorsqu'on m'apprit l'existence d'un couvent de trapistes à peu de distance du bourg. J'aurais fait vingt lieues pour m'y rendre : nous n'en avions que quatre à parcourir. J'avais entendu raconter des choses si extraordinaires sur la vie de ces austères religieux !... leurs fosses qu'ils creusent chaque jour, le fameux : *frères, il faut mourir*, et tant d'autres détails traditionnels me revenaient à la mémoire pour doubler mon impatience de les vérifier par mes yeux.

Notre guide était un garde-champêtre des environs, vieillard balafré, qui jadis fut tambour dans l'armée de Bonchamp. En traversant le village de Jallais, où éclatèrent les premiers troubles, ses yeux éteints brillèrent comme à quinze ans; son fusil s'agitait dans ses mains; sa voix et son geste s'animaient à mesure que notre silence devenait plus attentif, et bientôt nous pûmes à loisir passer la revue de ses anciens chefs. Il exaltait Stofflet, abreuvé de dégoûts par les nobles; il faisait peu de cas de d'Ebbée, excellent homme sans énergie ; Bonchamp était son Dieu : c'était presque en pleurant qu'il parlait du courage et de l'humanité de son général. Du reste, il n'y avait dans tout cela que de l'enthousiasme militaire : nous écoutions un soldat, non le défenseur d'une cause, et durant sa longue narration, je ne pus pas saisir un seul sentiment qui s'écartât des hommes parmi lesquels il avait combattu.

Nous arrivâmes à Bellefontaine. Cet ancien prieuré, qui possédait, avant la révolution, des biens considérables, est situé dans un lieu sauvage et pittoresque : ses abords montueux sont parsemés de bois dont la sombre épaisseur dispose merveilleusement à la mélancolie; l'ame est attristée même avant que l'on aperçoive le muet séjour où la mort seule est une joie. On rencontre d'abord une jolie chapelle isolée : elle est décorée avec goût, et une inscription placée près de l'autel accorde des indulgences pour un mois à tous les fidèles qui s'y présentent. Près de cette chapelle, une grotte où la passion est figurée indique le chemin du monastère, dont une grande terrasse borde, d'un côté, l'avenue.

Il était une heure après midi ; à cet instant du jour, les religieux se livrent à un court sommeil : personne ne parut pour nous recevoir, et nous pénétrâmes sans difficulté jusqu'au cloître. Je cherchai vainement dans ses longs corridors bas et blanchis, un être humain qui pût prendre acte de notre visite. Le guide enfin, moins patient que nous, ouvrit au hasard une porte, et un vieillard en sortit. A peine avait-il mis le pied hors de sa chambre, qu'une agitation convulsive crispa tout d'un coup les traits de son visage : notre aspect semblait le frapper d'horreur et d'effroi ; sa main droite répétait à la hâte un geste impératif de retraite, tandis que la gauche couvrait ses yeux comme pour les empêcher de nous voir. Satan lui-même n'eût pas produit plus d'effet... Immobiles et interdits, nous cherchions, en nous regardant les uns les autres, la cause présumable de cette étrange pantomime, et nous la trouvâmes enfin, grâce à l'index menaçant du nouveau venu, dont le costume était à peu près celui d'un domestique de campagne. L'objet terrible qui avait excité tant de crainte, c'était une femme. La jeune dame qui nous accompagnait, fort peu instruite, ainsi que nous, de la règle de saint Bernard, avait cru pouvoir satisfaire aussi sa curiosité sans occasionner le moindre scandale. L'arrivée du frère hôtelier vint mettre un terme à notre position embarrassée.

Je n'oublierai jamais la physionomie de ce moine : il devait avoir cinquante ans; sa tête rasée s'élevait droite et assurée; son teint pâle n'était pourtant pas sans fraîcheur ; un air de politesse et de bonne compagnie était répandu dans toutes ses manières, et des larges manches de son large froc blanc sortait par intervalles la plus belle main d'homme que j'aie vue. Il s'avança vers nous d'un pas grave; puis, usant d'un privilége que seul il partage avec le supérieur de la communauté, il rompit le silence éternel dont les Trapistes ont fait vœu.

— Madame, dit-il, est la seule personne de son sexe qui ait jamais franchi le seuil du cloître; je lui demande pardon de l'accueil qu'elle a reçu : elle n'y eût pas été exposée, si le frère portier se fût trouvé à son poste, pendant le temps où nous prenons quelque repos à la suite du dîner. Si madame veut bien entrer chez notre garde, je lui ferai mettre un couvert; elle visitera notre métairie, si cela peut lui être agréable, et on la conduira à la chapelle extérieure.

Ces mots furent accompagnés d'un salut gracieux qui contrastait singulièrement avec la stupide frayeur du portier et ses grossières contorsions. Notre jeune dame ne voulut pas nous priver du plaisir de visiter le couvent; et, malgré nos instances, elle se sépara de nous, avec prière de lui faire au retour un récit fidèle de ce que nous aurions vu.

Le frère hôtelier est l'anneau unique par lequel un couvent de Trapistes se rattache encore au monde. Chargé des devoirs de l'hospitalité, responsable, en ce sens, de l'opinion que les étrangers emporteront de ses frères, il est ordinairement choisi parmi ceux qui ont vécu dans la haute société ; seul, peut-être, de tout le monastère, il sait quelque chose des affaires d'ici-bas, et le mot d'un voyageur a pu lui apprendre par hasard le nom du roi de France. J'étais trop avide de détails pour ne pas lier aussitôt conversation avec l'homme qui nous conduisait.

— Vous avez nommé frère-portier la personne que nous venons de quitter; je ne lui vois cependant pas l'habit de l'ordre.

— Nous avons, monsieur, trois sortes de frères : les frères de *chœur*, ce sont ceux qui ont reçu de l'éducation, qui savent le latin et peuvent chanter les hymnes sacrées; ceux-là seuls ont l'entrée du chœur, où chacun d'eux a sa stalle; ils sont vêtus comme moi tout en blanc avec un scapulaire noir, que l'on ôte aux heures des offices. Viennent ensuite les frères *convers*, habillés de brun comme celui que vous voyez-là, dans la forge, frappant sur l'enclume. Ce sont des ouvriers pour la plupart : ils exercent ici leurs métiers dans l'intervalle des devoirs religieux

— Tout le monde travaille donc ici ?

—Oui, monsieur ; il y avait jadis dans ce cloître trois moines qui jouissaient de trente mille livres de rente : nous n'en possédons que quinze cents, et nous sommes quatre-vingts... . Il faut bien travailler pour que

cette petite fortune nous suffise, quelque peu coûteuse que soit notre vie.

— Et même en travaillant toujours un silence absolu ?

— Toujours : le père supérieur règle dès le matin la besogne de chacun : ceux qui conduisent la charrue ne peuvent même se parler : les signes leur suffisent pour s'entendre. On a vu des frères qui, rencontrés dans les champs et pressés de questions par des étrangers, se sont laissé frapper plutôt que d'enfreindre la règle. Enfin, monsieur, la troisième classe est celle des frères *donnés* (*fratres oblati*), qui remplissent, en général, les fonctions de domestiques, parce qu'ils ne connaissent aucun métier qui puisse nous être utile. Le portier est de ce nombre. Les frères donnés conservent, comme vous l'avez vu, le costume laïque.

On se rendait à l'église, et nous montâmes dans une tribune placée en face de l'autel. Le frère hôtelier nous avait quittés pour se rendre à sa stalle. Je vis alors un spectacle dont je me souviendrai toute ma vie : le long des murs d'une nef vide et nue, trente cadavres assis, comme enveloppés de leur linceul, des joues creuses et livides, des têtes rases appuyées sur les plis blancs du capuchon abaissé, des chants qui semblaient sortir du sépulcre, tout cela est encore dans ma pensée, comme au premier serrement de cœur que j'en ai ressenti... Je croyais être chez quelque peuple de l'antiquité, où la phthisie aurait eu un temple. La voix éteinte de ces malheureux traînait péniblement les lourdes notes du plain-chant ; rien n'annonçait dans leur psalmodie l'exaltation mystique ! C'étaient plutôt les derniers accens du malade épuisé qui ne cherche même plus à rassembler le reste de ses forces. Il y avait dans ces stalles quelques figures de vingt ans ; j'en aperçus d'autres plus qu'octogénaires, et je ne compris pas qu'on arrivât là si jeune, et qu'on y pût rester si tard.

A la fin de l'office, les frères de *chœur* traversèrent avec nous le corridor ; on aurait dit une troupe d'ombres passant sous ces arceaux gothiques : la voûte, les murailles, les hommes, tout était blanc, et cette uniformité de couleur répandait une tristesse indéfinissable que le silence rendait plus solennelle encore. Partout ailleurs une sortie est bruyante : les murmures confus, les froissemens d'habits, les rires, les chuchottemens, l'impatience sont inséparables de l'idée qu'on se fait d'une multitude qui s'écoule ; là, point d'allure empressée, pas un mot, pas un son... Un trapiste que je dépassai leva sur moi ses grands yeux noirs et les reporta vers la terre ; ses traits mâles et prononcés, son front large et uni, réveillèrent en mon esprit de confus souvenir. J'ai vu cet homme quelque part : dans un bal, chez Véry, aux Bouffes, au bois de Boulogne, à Tortoni... je ne sais où ; mais je l'ai vu, et l'ai vu élégant, je l'ai vu dans une position brillante. Il a eu des chevaux, des voitures ; il a aimé, il a su plaire ; des bras de femmes ont enlacé cette tête flétrie ; quelque coin de tiroir conserve encore une mèche oubliée de ces cheveux qu'on ne coupe plus... et lui qui est là, courbé, anéanti par le jeûne et les veilles, quel lent suicide il a choisi pour échapper au dégoût d'une vie blasée !.. Est-ce bien le dégoût qui jette les hommes dans cette avant-tombe ? Rarement, si j'en crois l'expression de ces figures qu'on n'oublie pas.

Quelques vieux crimes cachés, de grandes passions déçues, une monomanie dont les austérités doublent l'ardeur, font presque seuls, à la Trappe, tous les frais de prosélytisme. On concevra peut-être que l'imagination des gens du monde parvienne à enfanter des rêves douloureux dont le remède ne se trouve plus ici-bas ; mais ces frères convers, ces ouvriers qui n'ont que des bras, comment échangent-ils une vie si pénible contre une vie plus pénible encore, la gêne contre la misère, la fatigue contre l'épuisement ? C'est inexplicable et pourtant cela est... Et moi qui vous parle, qui sait si un jour je ne serai pas trapiste ?

Je ne puis dire jusqu'où mes réflexions m'auraient conduit, lorsque nous entrâmes dans la salle des visiteurs ; on y avait préparé un dîner où notre guide, moins disposé que moi à la rêverie, faisait déjà depuis long-temps honneur en achevant une bouteille de vin blanc. Une omelette, une salade, du fromage, du beurre et des fruits, c'était un menu de Sybarite, comparé à celui qui ne varie jamais dans le couvent. Une seule fois par jour, dix onces de pain, des légumes cuits à l'eau sans sel ni beurre, du laitage et une ration d'eau déterminée, tel est le régime quotidien de la Trappe. Mais, dis-je au frère hôtelier qui nous servait avec beaucoup de prévenance, lorsqu'un des frères est malade, si le médecin ordonnait du bouillon ou un peu de vin...

— Oh ! monsieur, dit-il en m'interrompant, nous ne connaissons ici que le médecin spirituel.

— C'est, j'en conviens, le seul moyen infaillible ; mais il est certaines maladies graves...

— Chez nous, il n'y en a qu'une : le dépérissement ; le frère qui en est atteint reçoit un supplément de nourriture, et le plus souvent il guérit.

— Mais quelquefois il meurt, et les secours de l'art l'auraient peut-être sauvé.

— Sauvé, monsieur ! dites qu'ils auraient prolongé sa carrière d'épreuves ; sauvé !... quand il va recevoir en haut le prix de sa pénitence, quand nous célébrons son bonheur, et que, réunis autour de sa couche, nous mêlons nos voix au chœur des anges, qui lui préparent une indestructible couronne !

Et son œil brillait d'un feu divin, et une teinte rose colorait son visage... Le père supérieur entra un moment pour nous voir. C'était un vieillard sec, à l'air dur, à la face anguleuse ; son parler bref se ressentait d'une habitude d'autorité : il a dû être militaire. Rien ne le distingue des autres religieux, si ce n'est la crosse de bois qu'il porte à l'église. Comme eux, il n'est vêtu que de laine ; comme eux, il porte des sabots. A lui seul appartient la connaissance du nom et de la vie passée des Trapistes, qui tous ont versé dans son sein leurs fautes, et leurs douleurs, pour habiter ensuite, à jamais ignorés, parmi des hommes qu'ils ignoreront toujours. Pas un mortel, peut-être, n'a écouté plus de terribles confidences, n'a rassuré plus d'affligeantes faiblesses, n'a vu couler plus de larmes à ses pieds. Père et tuteur mystique de ses subordonnés, il ouvre toutes les lettres, et n'en donne jamais communication. Si l'un de ces reclus devient orphelin, le supérieur ne l'en avertit pas, et dit, le lendemain, au prône : Mes frères, nous avons à prier pour la mère de l'un de nous, qui est morte... Il nous adressa deux ou trois phrases, parla, sans exprimer d'opinion, des ordonnances du 16 juin, dont il avait reçu la nouvelle, et sortit.

Le frère hôtelier passa son scapulaire noir, et nous commençâmes la visite des diverses parties du monastère. Il nous prévint qu'en certains lieux, tels que le réfectoire, le dortoir, l'église et le corridor du cloître, où cessait son privilége de paroles, nos questions resteraient sans réponses, nous promettant d'ailleurs de suppléer par des signes au silence qu'il serait forcé d'observer.

Nous connaissions déjà l'église ; mais nous n'avions pas vu le nouveau chœur, auquel on travaillait, et qui était caché par une draperie pendant l'office. Comme cette partie du lieu saint n'était pas encore consacrée, notre conducteur put causer, et nous expliquer les projets d'agrandissement que la communauté mettait en œuvre. Tandis que je remarquais avec surprise le luxe de cette architecture neuve, dont l'acanthe corinthienne me semblait peu en harmonie avec la nudité du reste, le trapiste aperçut dans mes mains une tabatière, et s'empressa de m'ouvrir la sienne. Je trouvai bizarre que là où on ne peut boire un verre d'eau quand on a soif, il fût loisible de satisfaire à tout instant une fantaisie, et que la même règle qui refuse le nécessaire, permît ainsi le superflu.

« Oserai-je, lui dis-je, vous demander une grâce ? Puisque ce passe-
» temps ne vous est pas interdit, je serais flatté qu'il devînt parfois l'oc-
» casion d'un souvenir, et je me tiendrai fort honoré, si vous voulez
» bien garder cette boite en mémoire de moi... » Il m'adressa mille remercîemens de l'air le plus pénétré, mais refusa de prendre ma tabatière, disant qu'elle était trop belle pour qu'il pût s'en servir. Je l'avais payée trois francs.

Nous entrâmes dans la sacristie, où des centaines de reliques étaient entassées. La plus précieuse est la crosse de saint Bernard, que je crois avoir déjà vue ailleurs. A travers les fenêtres, j'aperçus le cimetière, et c'était là surtout que ma curiosité me poussait. Le cimetière de la Trappe ! port de refuge, où tendent tous les vœux, seul lieu qui, dans ces murs, soit salué d'un sourire d'espérance, mystérieuse enceinte où s'accomplit l'œuvre de tant d'efforts surhumains ! Comme il est triste et solennel ! pas une pierre, pas un arbre, pas une fleur qui console la vue ; partout une terre grise et humide, découpée, comme les champs, en sillons réguliers ; sur chaque élévation, une croix noire : *Hic jacet frater Ludovicus, sacerdos... Hic jacet frater Andreas, monachus..* et toujours ces inscriptions blanches, avec leur monotonie de caractères et de sens, jusqu'au bout de la rangée, où une fosse est ouverte. Là viennent méditer tous les frères, car cette fosse recevra le premier qui doit mourir. Elle a été à demi creusée le jour du dernier trépas, et on ne la fermera qu'en creusant de nouveau la terre, pour en ouvrir une autre.

Heureux celui dont le sein brûlant recèle les germes d'une fin prochaine. Avec quel calme heureux il contemple l'étroit espace où le repos l'attend ! Penché sur un cercueil, il rêve avec délices les joies célestes de l'autre vie !...

Oh ! combien le doute doit être affreux, s'il a jamais pénétré dans l'âme d'un trapiste !

Le réfectoire est au rez-de-chaussée, en vue du cimetière. Trois rangs de tables y sont disposés ; au fond, sur une estrade, se lève celle du père supérieur, dont le couvert est aussi simple que celui des autres religieux : une écuelle cylindrique de ferblanc rouillé et une cuillère de bois.

Point de nappes, point de serviettes, et des bancs grossiers pour s'asseoir. Le repas est court, et l'on n'en sort que pour aller dormir une heure ; mais dans quel lit, grand Dieu ! Trois planches assemblées de niveau, sans draps, sans matelas, sans paille ; une quatrième planche inclinée de façon à soutenir la tête ! C'est sur cette couche, réduite, par un dernier calcul de torture, à de trop courtes proportions, que se jettent, tout habillés, des hommes brisés par un jour entier de pénibles travaux. J'ai vu les cachots fameux de Venise, et j'ai retrouvé à la Trappe le grabat que les Dix avaient inventé pour leurs victimes. Sans feu, même au plus rigoureux hiver, il faut là se lever à deux heures du matin, et s'agenouiller, transis de froid, sur le pavé glacial d'une église... Et qu'on s'étonne ensuite de ne voir qu'un novice entre cent persévérer dans cette hygiène meurtrière ! C'est ce que nous apprîmes de notre cicérone en rencontrant un jeune frère dont les cheveux n'étaient point rasés ; il n'avait plus que deux mois d'épreuve à subir, et devait selon toute apparence, atteindre sans faiblesse le terme fatal de sa mort au monde.

Le noviciat dure un an ; tout postulant est accueilli, pourvu qu'il soit majeur et célibataire. Une seule infraction à la règle du silence suffit pour le faire rejeter. On met en réserve ses habits, ses bijoux, son argent, tout ce qu'il portait au jour de son arrivée. Ce dépôt lui est rendu, s'il renonce à sa vocation avant d'avoir prononcé les vœux ; mais dès qu'il est lié par un serment qu'on ne peut rompre sans se couvrir du manteau de l'apostat, rien ne lui appartient plus en propre ; à jamais est détruite, pour ses droits, la législation humaine : donateur de sa raison et de sa volonté, esclave muet de son père spirituel, il est sans

murmures contre l'injustice, sans argumens contre l'absurdité. Il abandonne les richesses de son intelligence avec celles de sa position antérieure. Il lira rarement et ne pourra plus écrire. Sciences, beaux-arts, histoire, poésie, voyages, il doit tout oublier, et en repousser le passager souvenir comme une inspiration funeste.

Etrange routine de cloître! des hommes se réunissent pour rêver au néant de la vie, pour s'absorber dans la contemplation de Dieu et mériter, au jour du jugement, la grâce de leurs erreurs passées; tout ce qui peut élever l'âme et la maintenir dans cette haute sphère d'abnégation, devrait être parmi eux recherché avec autant d'ardeur qu'une idée nouvelle de plaisir est recherchée par les mondains; les méditations sublimes de Lamartine, les pages éloquentes de Châteaubriand sembleraient devoir être la pâture accoutumée de ces esprits détachés de la terre. Non, l'abbé de Rancé révisa jadis une règle, et cette règle doit être strictement suivie. Ce qu'il n'a pas dit ne peut être fait, ce qu'il n'a pas prévu ne saurait être adopté. Les rayons de la bibliothèque seront chargés des légendes, des subtilités de la vieille école africaine, du plat latin des premiers siècles et du grec dégénéré de l'église d'Orient; mais cette belle langue des vers qui enflamme l'imagination et élargit le cœur, cette langue qui se parle avec la pensée, est sans retour proscrite là où elle donnerait des consolations et du courage. La règle suffit à tout. Il ne faut s'exalter qu'à heure dite; la grande idée qui domine en ces lieux ne doit saisir les âmes qu'à un signal donné... C'est la mort qui a son collége, avec son proviseur, et ses régens, et les pensums. Le croirait-on? il y a aussi des punitions à la Trappe. Je ne supposais pas qu'il en restât de possibles chez ces moines, dont l'existence est un long châtiment. Elles sont, en général, basées sur l'humiliation; c'est tout ce que j'ai pu apprendre du frère hôtelier, qui n'a pas voulu satisfaire ma curiosité à cet égard. Les désirs coupables, les regrets, les distractions, les souvenirs, même involontaires, sont avoués chaque soir, à haute voix, dans la salle du chapitre, devant la communauté réunie. Le frère qui a pu être témoin d'une faute en avertit charitablement le coupable, si celui-ci oublie de s'en accuser. Le père supérieur inflige les pénitences, et chacun est heureux de les accomplir.

Cette promenade de couvent m'avait plongé dans la tristesse; mais la salle du chapitre y avait ajouté de l'humeur. « En vérité, dis-je au frère » hôtelier, vos pénitences sont de trop; n'est-ce pas déjà bien assez d'a- » voir embrassé un pareil genre de vie? Car il faut avoir vu vos mœurs » pour y croire.... Eh! monsieur, répondit-il en levant brusquement la » tête, n'est-il pas nécessaire de faire son salut? » Ce mouvement d'orgueil monacal fut bientôt réprimé par un des nôtres qui, s'appuyant sur la miséricorde divine, soutint qu'on pouvait être sauvé en remplissant tous les devoirs sociaux. Le trapiste baissa les yeux et convint que le ciel avait plus d'une porte. Et, en conscience, un bon curé de campagne qui, après sa messe, court gaîment le village en répandant le bien, console les affligés, raccommode les ménages, dîne sans scandale chez ses voisins, et permet qu'on rie au dessert, n'est-il pas aussi sûr de la clémence infinie que le moine chagrin qui, à force d'austérités, avance le terme de ses jours?

Nous passions devant la buanderie; plusieurs frères de chœur y travaillaient, les uns armés du battoir, les autres attisant le feu des chaudières; deux vieillards tordaient les frocs mouillés et les étendaient sur des cordes. On échangeait des signes qui étaient à l'instant compris; du mouvement sans confusion, une activité continue: je croyais voir un établissement de sourds-muets. Pendant ce temps, les frères convers remplissaient les ateliers; menuisiers, charons, tisserands, taillandiers, il y avait de tout. On en rencontrait quelques uns portant des hottes, ou conduisant des chevaux aux champs; rien ne rappelait la molle opulence des Bernardins, ni la crapuleuse paresse des anciens ordres mendians. Si les Trapistes sont à plaindre, du moins ne saurait-on se plaindre d'eux: ils s'occupent, ils défrichent, ils ne quêtent pas. Plus d'un département leur a dû des améliorations de culture, et par là des augmentations de produits. Leur influence morale est nulle sur la population environnante, car leur exemple ne tente aucun intérêt.

Ne faut-il pas d'ailleurs un asile ouvert aux grands repentirs, et le monde doit-il être inquiet de ceux qui ne songent plus à lui?... en réfléchissant ainsi, j'étais arrivé à la porte du monastère. J'avais entendu quelques mots d'aumônes, d'âmes charitables qui secouraient la communauté: ce fut presque en tremblant, que je glissai un louis dans la main du trapiste, dont l'extérieur distingué et la conversation facile me faisaient craindre de hasarder une inconvenance. Il s'inclina très humblement, et me dit en faisant un signe de croix: Dieu vous le rende!

AUGUSTE ROMIEU.
(*Revue de Paris.*)

Anciennes Causes célèbres.

AFFAIRE LESURQUES.

Le 4 floréal an IV de la république, quatre jeunes hommes, vêtus du costume des *incroyables* du temps, coiffés en cadenettes et en oreilles de chien, chaussés de bottes à revers avec éperons d'argent, portant le large lorgnon, la petite canne ou gourdin d'un pied et demi de longueur, deux chaînes de montre, et nombre d'autres bijoux annonçant plus de richesse que de goût, étaient attablés rue des Boucheries, n. 37, à Paris, à la suite d'un long déjeuner offert par l'un d'eux, le nommé Guesno, propriétaire d'une maison de roulage à Douai. Guesno avait voulu en cette occasion être des premiers à fêter à son arrivée dans la capitale son compatriote Joseph Lesurques, qui venait s'y établir avec sa famille, et auquel il avait remboursé la veille une somme de 2,000 livres, précédemment empruntée à Douai, leur pays commun.

— Oui, mon cher Guesno, disait Lesurques, j'ai quitté pour toujours notre bonne ville, ou du moins je me propose de rester à Paris jusqu'à ce que l'éducation de mes enfans soit terminée. J'ai trente-trois ans maintenant, j'ai payé ma dette à la patrie en servant avec quelque distinction dans le régiment d'Auvergne; sorti des rangs de l'armée, j'ai encore été assez heureux pour me rendre utile en remplissant gratuitement les fonctions de chef de bureau du district de Douai; aujourd'hui, grâce à mon petit patrimoine et à la dot de ma femme, je jouis de quinze mille livres environ de revenu, je suis sans ambition, sans désirs, j'ai trois enfans, et mon unique soin sera désormais de les bien élever. Depuis les quelques jours seulement que je suis arrivé à Paris, je n'ai pas perdu de temps, j'ai loué un appartement agréable et commode dans la maison de Monnet, notaire, rue Montmartre, j'y ai mis aussitôt les ouvriers, et j'espère y être installé d'ici quelques jours, de manière à pouvoir vous recevoir à mon tour convenablement.

— Tout cela est fort sagement pensé, interrompit un des convives, qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence, comme s'il eût été absorbé dans de profondes réflexions; mais qui peut savoir, par le temps qui court, ce que lui réserve le lendemain? Je souhaite, monsieur, que vos projets de calme et de félicité se réalisent; mais alors vous seriez l'homme le plus heureux de la république, car, depuis cinq ou six ans, il n'est pas un citoyen, dans quelque position infime ou élevée qu'il se trouvât, qui ait pu prédire une semaine à l'avance ce que le sort déciderait de lui!

Celui qui venait de prononcer ces paroles d'un ton d'amertume et de découragement, contrastant bizarrement avec sa brillante toilette, et l'appétit avec lequel il avait fait honneur au déjeuner, était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, grand, de bonne tournure et dont la figure eût été remarquablement belle si ses yeux noirs et ombragés d'épais sourcils n'eussent donné à sa physionomie un caractère de dureté et de dissimulation qu'il cherchait vainement à tempérer en ne regardant jamais son interlocuteur en face. Ce jeune homme, nommé Couriol, s'était trouvé fortuitement invité à prendre part au déjeuner offert par Guesno. Il était en effet arrivé comme on se mettait à table pour voir le sieur Richard, propriétaire de la maison où descendait celui-ci dans ses voyages à Paris, et qui était un des convives; il avait été alors retenu par Guesno.

Depuis plus de deux heures le déjeuner se prolongeait, et il était près de midi lorsque, de la maison de Guesno, les quatre convives se dirigèrent vers le Palais-Royal, où, après avoir pris le café à la rotonde du Caveau, ils se séparèrent.

A quatre jours de là, le 8 floréal (27 avril 1796), quatre individus, montés sur des chevaux d'assez belle apparence, mais qu'à des signes non équivoques il était facile de reconnaître pour des chevaux de louage, sortaient de grand matin de Paris par la barrière de Charenton, causant gaîment entre eux, se portant des défis de vitesse, de bonne allure, et paraissant ne se préoccuper d'autre souci que de passer le plus joyeusement possible une journée consacrée à la promenade et au plaisir.

Un observateur attentif cependant, qui ne se serait pas seulement arrêté à l'examen extérieur de ces jeunes gens, enveloppés de longues lévites alors à la mode, eût remarqué qu'ils portaient tous quatre un sabre suspendu à leur ceinture, et dont les mouvemens des chevaux trahissaient par intervalles la présence; il eût pu voir aussi, sur le visage d'un d'entre eux et dans le noir regard de ses yeux enfoncés, une sorte de préoccupation sinistre. Ce dernier voyageur, qui ne paraissait prendre part qu'à regret à la joie turbulente de ses compagnons, était Couriol, l'un des convives du déjeuner auquel avait assisté Joseph Lesurques chez son compatriote Guesno.

Entre midi et une heure, les quatre cavaliers arrivèrent au joli village de Mongeron, sur la route de Melun et de la Bourgogne. Un d'entre eux les avait précédés d'un temps de galop, pour aller commander le dîner, à l'hôtel de la Poste, tenu par le sieur Evrard. Après le dîner, auquel ils firent honneur avec un appétit de voyageurs affamés, ils demandèrent des pipes, du tabac (l'usage du cigare était à peu près inconnu alors). Deux d'entre eux se mirent à fumer; ils payèrent la note de leur dépense, et se dirigèrent vers le Casino du pays, où ils se firent servir quatre tasses de café. A trois heures, ils remontèrent à cheval, et en suivant la route ombragée d'ormes séculaires qui de Mongeron conduit à la forêt de Sénart, ils s'avancèrent, tout en causant et en laissant leurs chevaux aller au pas, vers Lieursaint, ce bourg pittoresque jeté au milieu d'un bouquet de bois, et devenu célèbre par l'aventure de chasse du roi Henri IV, et le patriarcal accueil du meunier Michaud.

A Lieursaint, où ils arrivèrent vers trois heures, les quatre voyageurs firent une nouvelle et longue halte. Le cheval de l'un d'entre eux s'était déferré; les chaînons qui alors retenaient les éperons sur le cou-de-pied de la botte s'étaient brisés par la saccade de la monture d'un autre. Ce cavalier s'arrêta à l'entrée du village, chez une dame Châtelain, limonadière, qu'il pria de faire servir du café, et en même temps de lui donner quelques aiguillées de gros fil pour raccommoder la chaînette de son éperon. Cette femme s'empressa de satisfaire à cette double demande, et comme le voyageur ne s'y prenait pas avec assez d'adresse pour ce qu'il y avait à faire à l'éperon, elle appela sa servante, la femme Grosse-Tête, qui réunit elle-même les chaînons avec de fortes mailles de fil, et l'aida à le replacer sur sa botte. Les trois autres cavaliers, pendant ce temps, étaient descendus chez un sieur Champeaux, aubergiste, chez lequel ils se faisaient servir à boire tandis que celui-ci avait l'obligeance de conduire lui-même le cheval déferré et son cavalier chez le maréchal-ferrant du village, le sieur Motteau. Cette petite opération terminée, les quatre voyageurs se réunirent au café de la dame Châtelain, où ils jouèrent quelques parties de billard. A sept heures et demie, après avoir bu le

(1) Les journaux, en annonçant, il y a quelques jours, la mort de la veuve Lesurques, rappelaient l'attention publique sur les efforts infructueux tentés depuis près de cinquante ans par sa famille pour parvenir à la révision du procès et à la réhabilitation de la mémoire du condamné, sur la culpabilité duquel se sont élevés des doutes si graves. Nous avons pensé que nos lecteurs ne verraient pas sans intérêt le compte-rendu impartial et complet de ce procès devenu célèbre, sans que jamais les débats en aient été livrés à la publicité. On comprendra la réserve extrême que nous avons dû apporter dans l'examen des pièces volumineuses de cette procédure, et le sentiment qui nous a interdit d'exprimer une opinion personnelle sur une question demeurée sans solution, après avoir été si long-temps et si vivement controversée.

coup de l'étrier avec l'aubergiste, chez lequel ils retournèrent prendre leurs chevaux, ils se remirent en selle, et partirent dans la direction de Melun.

En rentrant dans son auberge, le sieur Champeaux aperçut sur une table un sabre dans son fourreau, qu'un des voyageurs avait oublié de remettre à son ceinturon; il voulut faire courir après eux son garçon d'écurie; mais déjà on les avait perdus de vue. Ce ne fut que près d'une heure après que le voyageur, qui était le même qui avait raccommodé son éperon, revint au galop demander son arme. Il but encore alors un verre d'eau-de-vie, et repartit à fond de train, dans la direction prise antérieurement par lui et ses camarades. En ce moment, le courrier de la malle de Lyon arrivait de Paris et relayait. Il pouvait être huit heures et demie; la nuit était déjà obscure depuis long-temps.

Cependant le courrier, après avoir changé de chevaux et pris un nouveau postillon, s'était remis en route pour traverser la longue forêt de Sénart. La malle, à cette époque, était loin de ressembler à ces élégantes voitures qui desservent aujourd'hui nos routes, et rivalisent d'élégance et de confortable avec les plus riches équipages de maître. C'était une espèce de chaise de poste ayant par derrière un coffre élevé dans lequel se renfermaient les dépêches. Une seule place, à côté du courrier, était réservée au public; cette place était ce jour-là occupée par un homme d'une trentaine d'années, qui, le matin même, l'avait prise à la destination de Lyon, sous le nom de Laborde, négociant en soieries, mais dont le nom véritable était Durochat.

A neuf heures, la voiture, après avoir descendu avec une grande rapidité une côte au bas de laquelle s'étend un petit bois dont le carrefour est désigné sous le nom d'*entre les deux auberges*, ralentissait sa course pour gravir la pente opposée, lorsque tout à coup deux hommes se précipitent à la tête des chevaux, qu'ils détournent, tandis que deux autres assaillent le postillon, qui tombe sans mouvement et sans vie la tête fendue d'un coup de sabre, le poignet droit abattu et la poitrine percée de part en part en trois endroits. En même temps, et sans qu'il eût eu le temps de faire un mouvement, de proférer une parole, le courrier avait le cœur traversé d'un coup de poignard que le voyageur assis à côté de lui, le faux Laborde, lui portait d'une main vigoureuse et assurée. Ce misérable s'acharnant ensuite sur son cadavre, lui tranchait le cou de manière à séparer presque entièrement la tête du tronc.

Le crime commis, ses auteurs, alors au nombre de cinq, s'emparèrent d'une somme de 75,000 livres, en assignats, en argent, or et papiers de banque, dont était chargée la malle; puis, l'un d'eux, celui qui avait le premier assailli et frappé le postillon, dételant un des chevaux de poste, pour remplacer le sien qu'il donna pour le retour au meurtrier du courrier, à Durochat, ils tournèrent bride, pour revenir à Paris, où ils rentrèrent tous ensemble entre quatre et cinq heures du matin, par la barrière de Rambouillet.

Ce double assassinat, commis avec une résolution si audacieuse sur la route la plus fréquentée de France, ne pouvait manquer de produire une profonde sensation, même à cette époque féconde en brigandages, où les exploits de la chouannerie et les féroces expéditions des chauffeurs venaient chaque jour épouvanter les populations. La justice, informée dès le lendemain, ne tarda pas heureusement à être mise sur la trace des coupables: le cheval de poste, abandonné sur les boulevarts par celui qui l'avait monté, fut retrouvé errant aux environs de la place Royale. On sut que quatre chevaux, haletans et couverts d'écume, avaient été ramenés vers cinq heures du matin chez le nommé Muiron, rue des Fossés-St-Germain-l'Auxerrois, par deux individus qui les avaient loués la veille; ces deux individus étaient les nommés Bernard et Couriol; le premier fut arrêté immédiatement; le second, ainsi que les autres complices, étaient parvenus à prendre la fuite.

Une enquête se poursuivit avec activité, tant à Paris que sur le théâtre du crime et le long de la route qu'avaient, à deux reprises, parcourue les assassins. De tous les renseignemens recueillis, il résultait que les coupables, au moment du crime, avaient dû être au nombre de cinq. Le signalement des quatre partis à cheval de Paris, et qui s'étaient arrêtés à Mongeron et à Lieursaint, étaient fournis, avec autant de précision que de concordance, par les nombreux témoins qui les avaient vus et leur avaient parlé sur la route et dans les auberges; celui du voyageur qui, sous le nom de *Laborde*, avait pris place dans la malle avec le courrier, était donné d'une manière non moins exacte par les employés auxquels il avait retenu sa place et par ceux qui l'avaient vu monter en voiture.

Couriol, signalé comme ayant reconduit les chevaux après le crime avec Bernard, avait quitté Paris. Il était allé à Château-Thierry, où il s'était logé dans la maison d'un citoyen Bruer, chez lequel Guesno, le maître de roulage de Douai, s'était rendu de son côté pour affaires. La police s'y transporta; Couriol fut arrêté, et se trouva nanti d'une somme en assignats, mandats, or et argent, à peu près égale au cinquième de celle volée à l'infortuné courrier de Lyon; Guesno et Bruer furent également arrêtés et eurent leurs papiers saisis; mais ils établirent si positivement leur alibi que, dès leur arrivée à Paris, ils furent rendus à la liberté.

A cette époque, l'instruction des affaires judiciaires suivait une toute autre marche que celle tracée depuis par nos codes. Ce fut au citoyen Daubanton, juge de paix de la division du Pont-Neuf, et officier de police judiciaire, que le bureau central confia l'instruction préliminaire de cette affaire. Ce magistrat, après avoir ordonné la mise en liberté de Guesno, lui avait dit qu'il pouvait se présenter le lendemain à son cabinet pour retirer les papiers qui lui avaient été saisis à Château-Thierry; en même temps il avait donné l'ordre à un officier de paix nommé Heudon, de partir sur le champ pour Mongeron et Lieursaint, et d'en ramener les témoins dont il lui remettait la liste, de manière à ce qu'ils se trouvassent tous réunis le lendemain au bureau central, afin qu'il pût les interroger.

Guesno, désireux d'avoir le plus promptement possible ses papiers, sortit ce matin-là de meilleure heure que de coutume, se dirigeant vers le bureau central, où il était sur le point d'arriver, lorsqu'il fit la rencontre de son compatriote Lesurques. Ils s'abordèrent, et Guesno ayant expliqué quel motif l'appelait dans le cabinet du citoyen juge de paix, proposa à Lesurques de l'accompagner jusque-là. Ils se rendirent donc jusqu'au bureau situé à l'hôtel occupé aujourd'hui par le préfet de police, et comme le citoyen Daubenton n'était pas encore arrivé, ils s'assirent dans son antichambre, afin de l'attendre au passage et d'être plus promptement expédiés.

Vers dix heures, le juge de paix, qui était entré dans son cabinet par une porte de derrière, fut interrompu dans l'examen qu'il faisait des pièces avant de passer à l'audition des témoins, par l'officier de paix Heudon, qui demandait à lui faire une communication importante. « Parmi les témoins qui attendent dans l'antichambre, lui dit-il, il s'en trouve deux, la femme Santon, servante des époux Evrard, aubergistes à Mongeron, et la fille Grosse-Tête, servante de la femme Châtelain, limonadière de Lieursaint, qui assurent de la manière la plus formelle que deux des assassins se trouvent là, attendant comme elles d'être introduits. Ces femmes prétendent ne pouvoir pas se tromper, et en effet l'une a servi à dîner aux quatre voyageurs à Mongeron, l'autre a causé avec eux à Lieursaint, et est restée plus d'une heure dans la salle où ils ont joué au billard.

Le juge de paix, bien qu'il ne lui semblât pas probable que deux des assassins vinssent ainsi sans nécessité se mettre sous la main de la justice, ou plutôt la braver, observation qu'il ne put s'empêcher de faire à l'officier de paix Heudon, lui dit de faire entrer l'une après l'autre les deux femmes, auxquelles il adressa séparément des questions auxquelles elles répondirent en affirmant avec plus d'énergie encore qu'elles ne l'avaient fait, qu'elles étaient certaines de ne pas se tromper. Il leur dit alors qu'il allait faire entrer les deux hommes désignés par elles, les invita à les examiner plus attentivement qu'elles n'avaient fait peut-être en sa présence, et leur recommanda de bien réfléchir avant de persister dans leurs déclarations, d'où pouvait, leur dit-il, dépendre pour ces deux individus la vie ou la mort.

Le citoyen Daubenton fit alors introduire dans son cabinet Guesno, l'un des deux individus désignés par les femmes Santon et Grosse-Tête: « Que venez-vous faire au bureau central? lui demanda-t-il.—Je viens, répondit Guesno, reprendre mes papiers que vous avez promis hier de me rendre. Je suis accompagné d un de mes amis de Douai, mon pays. Il se nomme Lesurques. Nous nous sommes rencontrés chemin faisant, et il m'attend de l'autre côté. »

Le juge de paix fit alors entrer le second individu désigné par les deux femmes, qu'il avait fait asseoir à côté de lui à son bureau. C'était Lesurques. Il causa pendant quinze ou vingt minutes avec lui et avec Guesno, puis il les invita à retourner dans l'autre pièce, en leur disant qu'on allait leur y porter les papiers dont ils venaient demander la restitution. Tout en les congédiant ainsi, il donna l'ordre à l'officier de paix Heudon de ne pas les perdre de vue.

Lorsqu'ils furent sortis, le magistrat demanda de nouveau aux deux femmes si elles persistaient dans leurs déclarations précédentes: elles répondirent toutes deux sans hésiter qu'elles avaient la certitude de ne pas se tromper; le citoyen Daubenton reçut leurs déclarations par écrit, après quoi il mit en état d'arrestation Guesno et Lesurques.

De ce moment l'instruction se poursuivit avec une grande rapidité. Guesno et Lesurques, confrontés aux témoins amenés de Mongeron et de Lieursaint, sont reconnus à peu près par tous. La femme Santon assure que c'est Lesurques qui, après le dîner fait à Mongeron, voulait payer la dépense en assignats, mais que ce fut le grand brun (Couriol) qui paya en argent. Champeaux et sa femme, aubergistes à Lieursaint, le reconnaissent d'une manière tout aussi affirmative, c'est lui qui a arrangé son éperon et qui est revenu sur ses pas chercher son sabre; Lafolie, valet d'écurie de Mongeron; la femme Alfroy, pépiniériste à Lieursaint, le reconnaissent; Laurent Charbaut, cultivateur, qui a dîné dans la même chambre que les quatre cavaliers, le reconnaît pour celui qui avait des éperons argentés fixés par des chaînettes sur une paire de bottes à la hussarde.

Le jour de son arrestation, Lesurques écrivit à un de ses amis la lettre suivante, qui fut interceptée et jointe aux pièces.

« Mon ami, depuis que je suis à Paris, je n'ai éprouvé que des désagrémens, mais je ne m'attendais pas et ne pouvais m'attendre au malheur qui m'accable aujourd'hui. Tu me connais, et tu sais si je suis capable de me souiller d'un crime: eh bien! le plus affreux m'est imputé. La seule pensée me fait frissonner. Je me trouve impliqué dans l'affaire de l'assassinat du courrier de Lyon. Trois femmes et deux hommes que je ne connais pas, ni même le lieu de leur domicile (car tu sais que je ne suis pas sorti de Paris) ont eu l'impudence de déclarer qu'ils me reconnaissaient, et que j'étais le premier qui s'était présenté chez eux à cheval. Tu sais aussi que je n'ai pas monté depuis que je suis à Paris. Tu comprends de quelle conséquence est une pareille déposition, qui ne tend à rien moins qu'à me faire assassiner juridiquement. Oblige-moi de m'aider de ta mémoire, et tâche de te rappeler où j'étais et quelles sont les personnes que j'ai vues à Paris, à l'époque où l'on me soutient impudemment m'avoir vu dehors Paris (je crois que c'était le 7 ou le 8 du mois dernier), afin que je puisse confondre ces infâmes calomniateurs, et leur faire subir les peines prescrites par les lois. »

Au bas de cette lettre, il indiquait les personnes qu'il avait vues ce jour-là: le citoyen Tixier, le général Cambrai, la demoiselle Eugénie, le citoyen Hilaire Ledru, le coiffeur de sa femme, les ouvriers de son appartement, le portier de la maison. « Tu m'obligeras, disait-il en terminant, de voir souvent ma femme et de la consoler. »

Les faits que nous venons d'énumérer succinctement se trouvaient désormais confirmés par l'instruction: Lesurques, Guesno, Couriol, Bernard, Richard et Bruer furent renvoyés devant le Tribunal criminel, les trois premiers comme auteurs ou complices de l'assassinat suivi de vol, Bernard comme ayant fourni les quatre chevaux, Richard pour avoir caché dans sa maison Couriol et sa maîtresse, la fille Madeleine Brehan, pour avoir recélé tout ou partie des objets volés; Bruer, pour avoir donné asile à Couriol et à Guesno dans sa maison de Château-Thierry.

Aux débats qui s'ouvrirent peu de temps après le crime, les témoins qui prétendaient avoir reconnu les accusés Guesno et Lesurques persistèrent dans leurs déclarations. Guesno et Bruer, en ce qui les concernait, firent tomber une à une les charges de l'accusation. Guesno établit, en outre, jusqu'à la dernière évidence son alibi, et dès lors leur acquittement ne fut pas douteux. Lesurques avait fait citer quinze témoins, tous citoyens recommandables ou exerçant d'honnêtes professions et jouissant de l'estime publique.

L'*alibi* de Lesurques, s'il était établi par une masse si imposante de témoignages ne devait laisser aucun doute dans l'esprit du jury; aussi cet accusé se présentait-il à la barre avec une confiance et un calme remarquables.

Le premier témoin à décharge était le citoyen Legrand, compatriote de Lesurques, riche marchand orfèvre-bijoutier. Il venait commencer la longue série des dépositions qui devaient protéger l'accusé contre l'erreur possible des témoins à charge. Il venait attester à la justice que le 8 floréal, le jour même où le crime avait été commis, Lesurques avait passé chez lui une partie de la matinée; à lui venaient se joindre Aldenof, bijoutier; Hilaire Ledru, Chausler, qui affirmaient avoir dîné ce même jour avec l'accusé chez son parent Lesurques, rue Montorgueil: ils disaient qu'après le dîner il étaient entrés dans un café, y avaient pris de la liqueur, et avaient reconduit ensuite Lesurques chez lui. Le peintre Beudart ajoutait qu'il avait dû dîner avec Lesurques et ses amis, mais qu'étant de service comme garde national, il n'avait pu s'y rendre; que cependant il avait été le soir même chez Lesurques, en uniforme, et l'avait vu se coucher. A l'appui de sa déposition,ce témoin produisait son billet de garde daté en effet du 8.Les ouvriers, enfin, qui travaillaient dans l'appartement que Lesurques faisait disposer pour l'habiter, affirmaient l'avoir vu plusieurs fois dans les journées du 8 et du 9.

Cette masse de témoignages, opposés à ceux des neuf individus qui déclaraient reconnaître Lesurques pour un des quatre cavaliers de Mongeron et de Lieursaint, produisait déjà sur le jury une impression qui se trahissait dans son attitude favorable, lorsqu'une circonstance inexplicable et fatale vint tout à coup changer la face du débat.

Le bijoutier Legrand, pour mieux prouver la sincérité de sa déclaration, avait précisé que ce même jour, 8 floréal, il avait fait, avant le dîner, un échange de bijouterie avec le témoin Aldenof. Il avait proposé de faire apporter son registre, sur lequel devait se trouver inscrite cette opération, dont la réalité fixerait ainsi tous les souvenirs.

Le registre ayant été produit sur l'ordre du président, dès la première inspection il fut facile de reconnaître que la date de l'opération citée par Legrand avait été surchargée. C'était le 9 que l'échange avec Aldenof avait eu lieu, ou du moins c'était à cette datte qu'elle avait été mentionnée sur son livre de police. Or, une surcharge mal dissimulée par un grattage avait substitué le chiffre 8 au chiffre 9 primitivement porté. Un mouvement de surprise, presque d'indignation, accueillit cette découverte. Le président pressa de questions le témoin Legrand, et ne pouvant obtenir de lui une réponse satisfaisante, il ordonna son arrestation. Effrayé alors, troublé, balbutiant, éperdu, il rétracta sa première déposition, et dit qu'il n'était pas certain d'avoir vu Lesurques le 8 floréal, qu'il avait surchargé son livre pour donner plus de vraisemblance à la déclaration qu'il avait résolu de faire en sa faveur; que du reste il croyait à l'innocence de son malheureux compatriote, et que ce n'était que cette profonde conviction qu'une erreur de la justice l'avait fait asseoir sur le banc des criminels qui l'avait décidé à se parjurer pour sauver sa tête.

De ce moment les juges, les jurés durent s'armer contre Lesurques des plus fortes préventions, toutes les dépositions déjà reçues ne parurent plus qu'un acte de connivence, à peine celles qui restaient à entendre furent-elles écoutées, désormais la conviction de la culpabilité de l'accusé semblait acquise.

A tant de funestes apparences, à tant de charges qui se réunissaient pour l'accuser Lesurques ne cessa d'opposer un démenti énergique.

Cependant les débats ayant été fermés, et l'accusateur public ayant posé ses conclusions, les jurés se réunirent dans leur chambre pour prononcer le sort des accusés.

En ce moment suprême, une femme en proie à la plus vive émotion, demanda avec instances à parler au président. Elle était, disait-elle, pressée par la voix de sa conscience, et voulait éviter au tribunal criminel une erreur funeste. Amenée devant le magistrat, cette femme déclare « qu'elle savait positivement que Lesurques était innocent, que les témoins, trompés par une inexplicable ressemblance, l'avaient confondu avec le véritable coupable, qui se nommait Dubosc. »

Placé sous l'empire des impressions contraires du débat, le tribunal fit retirer cette femme, qui n'était autre que la maîtresse de Couriol, la confidente de ses plus intimes pensées : Madeleine Breban qui, au moment où on allait prononcer le jugement, abandonnait Couriol, et avouait sa part de culpabilité pour sauver Lesurques.

Madeleine Breban ne fut pas entendue.

L'audience fut reprise, et les jurés rapportèrent leur déclaration, par suite de laquelle Couriol, Lesurques et Bernard furent condamnés à mort. Richard ne fut condamné qu'à vingt-quatre années de fers. Guesno et Bruer furent acquittés.

A peine le jugement était prononcé, que Lesurques, se levant avec calme et s'adressant à ses juges : « Je suis innocent du crime qui m'est imputé, dit-il. Ah ! citoyens, s'il est affreux d'assassiner sur une grande route, il ne l'est pas moins de frapper un innocent ! »

Couriol, également condamné à mort, prenant à son tour la parole, prononça ces mots : « Oui, je suis coupable, et j'avoue mon crime ; mais Lesurques est innocent, mais Bernard n'a point participé à l'assassinat. »

Il réitéra cette déclaration quatre fois, et, rentré dans sa prison, il écrivit à ses juges une lettre pleine de douleur et de repentir : « Je n'ai jamais connu Lesurques, disait-il ; mes complices sont Vidal, Rossi, Durochat et Dubosq. La ressemblance de Dubosq avec Lesurques a trompé les témoins. »

Madeleine Breban se présenta après le jugement pour renouveler sa déclaration. Deux individus se joignirent à elle pour attester qu'avant la condamnation elle leur avait dit que Lesurques n'avait jamais eu de relations avec les coupables, qu'il était victime de sa funeste ressemblance avec Dubosq.

La déclaration de Couriol, qui s'avouait bien jugé, et implorait un sursis en faveur de Lesurques, porta la lumière ou du moins le doute dans l'esprit des magistrats. On s'empressa de demander un sursis au Directoire, qui, effrayé du malheur irréparable et possible de voir périr un innocent, eut recours au Corps législatif, car toutes les ressources judiciaires étaient épuisées. Le message du Directoire aux Cinq Cents était pressant; il avait pour but de demander un sursis à l'exécution, et une décision sur la marche à suivre. Il se terminait ainsi : « Lesurques doit-il périr sur l'échafaud parce qu'il ressemble à un coupable ? »

Le Corps législatif passa à l'ordre du jour, attendu que tout était consommé légalement, qu'un cas particulier ne pouvait motiver une infraction aux formes antérieurement décrétées, et qu'anéantir, sur de pareils indices, une condamnation légalement prononcée par un jury, c'eût été bouleverser toutes les idées de justice et d'égalité devant la loi.

Le droit de grâce avait été aboli ; il ne restait plus à Lesurques ni recours ni espérance. Il supporta son sort avec fermeté et résignation. Le jour de sa mort il écrivit à sa femme la lettre suivante :

« Ma bonne amie, on ne saurait fuir sa destinée ; je devais être assassiné juridiquement. J'aurai du moins subi mon sort avec le courage d'un homme tel que moi. Je t'envoie mes cheveux ; lorsque tes enfans seront grands, tu les leur partageras, c'est le seul héritage que je leur laisse. »

Dans un billet d'adieu adressé à ses amis, il se borna à exprimer ce regret : « La vérité n'a pu se faire entendre ; je vais périr victime d'une erreur. »

Après sa condamnation, et durant les délais de son pourvoi, Lesurques avait publié par la voie des journaux une lettre adressée à ce Dubosq, dont le nom venait d'être révélé par Couriol. Voici les termes de cet écrit :

« Vous, au lieu duquel je vais mourir, contentez-vous du sacrifice de ma vie ; si jamais vous êtes traduit en justice, souvenez-vous de mes trois enfans couverts d'opprobre, de leur mère au désespoir, et ne prolongez pas tant d'infortunes causées par la plus funeste ressemblance. »

Le 10 mars 1797, Lesurques marcha au supplice. Il avait voulu être vêtu complètement de blanc, comme pour symboliser son innocence ; il portait en conséquence un pantalon et une redingote de basin, le collet de sa chemise rabattu sur ses épaules. Ce jour se trouvait être le jeudi-saint (vieux style, ainsi qu'on disait alors). Il exprima le regret de ne pas mourir le lendemain, jour anniversaire de la Passion. Durant le trajet, de la prison de la Conciergerie à la place de Grève, où avaient lieu les exécutions d'arrêts criminels, Couriol, placé dans la charrette à côté de lui, criait d'une voix puissante et en s'adressant au peuple : « Je suis coupable ! mais Lesurques est innocent. »

Arrivé sur la plate-forme de l'échafaud, déjà rouge du sang de Bernard, Lesurques se livra aux exécuteurs en prononçant ces paroles : — « Je pardonne à » mes juges ; aux témoins dont l'erreur m'a fait condamner ; à Legrand, qui n'a » pas peu contribué à me faire assassiner juridiquement. Je meurs en protestant » de mon innocence !... »

Les protestations d'innocence de Lesurques et surtout la déclaration réitérée par Couriol jusque sur les marches de l'échafaud avaient jeté plus que du doute dans beaucoup d'esprits. Plusieurs jurés témoignèrent leurs regrets d'avoir ajouté foi trop aveuglément aux affirmations cependant si précises des témoins de Mongeron et de Lieursaint, et le citoyen Daubenton, ce juge de paix qui avait fait arrêter Lesurques et avait dirigé contre lui la première instruction, résolut de poursuivre avec persévérance la recherche de la vérité, que l'arrestation et le jugement de trois individus contumaces signalés par Couriol comme ses complices pouvait seule faire connaître dans tout son jour.

Deux années s'écoulèrent sans que le consciencieux magistrat, malgré tout son zèle et ses recherches, pût parvenir à saisir la moindre trace des fugitifs. Un jour enfin, en compulsant les nombreux dossiers et les registres d'écrous apportés chaque jour au bureau central, il reconnut que Durochat, celui des meurtriers désigné par Couriol comme ayant pris place à côté du courrier sous le nom de Laborde, venait d'être arrêté pour un vol récemment commis, et se trouvait détenu à Sainte-Pélagie. A l'époque du jugement de Lesurques, Couriol et Bernard, il avait été établi que plusieurs témoins, entre autres un inspecteur de l'administration des postes, avait vu le faux Laborde au moment où il attendait la malle, et avaient conservé de lui un souvenir assez précis pour déclarer qu'au cas où il leur serait présenté ils le reconnaîtraient avec certitude.

Le citoyen Daubenton, après s'être informé du jour où Durochat devait être jugé sous l'inculpation de vol qui avait déterminé son arrestation, se rendit à l'administration des postes près de M. Piron, chef de correspondance pour le Midi, par l'entremise duquel il obtint que les administrateurs envoyassent chercher en poste l'inspecteur désigné qui ne se trouvait plus à Paris.

Les juges du tribunal avaient été, de leur côté, avertis des soupçons dont Durochat se trouvait l'objet ; le jour du jugement arrivé, cet accusé fut condamné à quatorze années de fer, et les gendarmes se disposaient à le faire sortir de la salle, lorsque l'inspecteur des postes déclara que cet homme que l'on venait de condamner pour vol était bien précisément le même qui, le 8 floréal an IV, était monté dans la malle de Lyon sous le nom de Laborde, et avait, selon toute apparence, assassiné le courrier.

Durochat n'opposa que de faibles dénégations, et fut reconduit à la Conciergerie, où le citoyen Daubenton le fit immédiatement écrouer sous la prévention résultant de l'instruction précédemment suivie contre Couriol. Dès le lendemain, le magistrat, assisté du citoyen Masson, huissier au tribunal criminel, fit procéder au transfèrement du prévenu dans les prisons de Melun, où il arriva le même soir. Interrogé de grand matin le lendemain, Durochat dut être transféré à Versailles, où il allait être jugé.

Le magistrat et l'huissier partirent, suivis de quatre gendarmes, pour conduire le prévenu à Versailles. Arrivé à un village auprès de Grosbois, il demanda à déjeuner, car il n'avait rien pris depuis la veille au matin. On arrêta en conséquence à la première auberge ; là, Durochat manifesta le désir de parler en particulier au juge de paix Daubenton. Celui-ci ayant fait sortir les deux gendarmes, et même l'huissier Masson, bien que ce dernier lui fit comprendre par un signe qu'il était imprudent de vouloir rester ainsi seul avec un scélérat consommé, fit apporter à déjeuner pour lui et pour Durochat.

Une table était placée entre eux deux ; la fille qui servait n'avait apporté, d'après l'ordre de l'huissier, qu'un couteau ; le citoyen Daubenton le prit, et s'en servait pour ouvrir un œuf, lorsque Durochat lui dit, en le regardant fixement : « Vous avez peur ? Monsieur le juge. — Et de qui ? répondit le citoyen Daubenton. — De moi, répliqua Durochat ; vous vous armez du couteau. — Tenez, dit le juge de paix en le lui présentant par le manche, coupez-moi du pain, et dites ce que vous avez à me communiquer sur l'assassinat du courrier de Lyon. »

Vivement impressionné, presque ému du calme, de l'assurance du magistrat, Durochat se leva, et posant sur la table le couteau qu'il avait saisi avec une vivacité menaçante : « Vous êtes un brave, citoyen, dit-il; tenez, je suis un homme perdu, c'est fait de moi, mais vous saurez tout. »

Il fit alors le récit circonstancié de toutes les particularités du crime ; ses déclarations se trouvèrent concorder de tout point avec celles précédemment faites par Couriol. Plus explicite encore, il dit que c'était Vidal qui avait conçu le projet et lui en avait fait la confidence chez un restaurateur des Champs-Elysées qu'il désigna. Les coupables étaient Couriol, Roussi dit Béroldy, Vidal, lui Durochat, et Dubosq. Dubosq lui avait fabriqué sous le nom de Laborde un passeport, à l'aide duquel il s'en était facilement procuré un autre pour retenir sa place à la malle de Lyon ; il lui avait également prêté 3,000 fr. en assignats ; Bernard avait fourni les quatre chevaux, pour Couriol, Roussi, Vidal et Dubosq. C'était Roussi qui avait porté au postillon le coup de sabre qui lui avait fendu le crâne ; il avait ensuite donné son cheval, lui Durochat, et était revenu à Paris sur celui du postillon.

Aussitôt arrivés, les cinq complices s'étaient réunis chez Dubosq, rue Croix-des-Petits-Champs, où il avait été procédé au partage. Bernard, qui avait seulement procuré les chevaux, s'y était trouvé et avait revendiqué sa part, qu'il avait reçue : « J'ai entendu dire, ajouta-t-il, qu'il y avait un particulier nommé Lesurques qui avait été condamné. Je dois à la vérité de dire que je n'ai jamais connu ce particulier, ni lors du projet, ni lors de son exécution, ni au partage. Je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais vu.

» Après le crime, j'ai été loger avec Vidal, rue des Fontaines ; j'en suis parti peu après, à la nouvelle de l'arrestation de Couriol. Le portier de cette maison s'appelle Perrier. »

La déclaration de Durochat, rédigée par le juge de paix Daubenton, fut signée de lui ; on reprit ensuite la route de Versailles, où, dès son arrivée, il la renouvela devant un des juges du tribunal. « Le magistrat, dit le citoyen Daubenton, présent à cet interrogatoire, qu'il a reproduit dans une note consignée aux pièces » et entièrement écrite de sa main; le magistrat fit observer à Durochat que cependant Lesurques avait été reconnu pour un des voleurs de la malle ; qu'il » avait à ses bottes des éperons argentés ; qu'on l'avait vu en raccommoder un » avec du fil, et que cet éperon avait été retrouvé sur le lieu même où la malle avait » été attaquée. Durochat répond : C'est Dubosq qui avait les éperons argentés. Le

» matin même où nous avons partagé le produit du vol, je l'ai entendu dire qu'il » avait brisé l'un des chainons de ses éperons, les avait raccommodés dans » l'endroit où ils ont dîné, et qu'il l'avait perdu dans l'affaire. Je lui ai vu moi- » même dans la main l'autre éperon ; il disait qu'il allait le jeter dans les latri- » nes. Durochat donne ensuite le signalement de Dubosq, et ajoute que le jour « de l'assassinat il avait une perruque blonde. »

Quelques jours après la découverte faite dans les prisons de Durochat, Vidal, un des autres auteurs du crime, fut également arrêté. Malgré la reconnaissance positive dont il fut l'objet de la part des témoins de Mongeron et de Lieursaint, qui se rappelaient parfaitement l'avoir vu le 8 floréal au nombre des cavaliers qui avaient dîné et joué au billard, il se renferma dans un système complet de dénégations. Une instruction spéciale dut en conséquence être dirigée contre lui, et il demeura détenu dans les prisons de la Seine.

Durochat, au jour de son jugement à Versailles, persistant dans son dessein de prouver la sincérité des déclarations qu'il avait faites, demanda à être confronté avec Vidal. Celui-ci fut amené de Paris ; mais persistant à se prétendre l'objet d'une erreur, il déclara ne pas connaître Durochat, et le voir ce jour-là pour la première fois. Les témoins rappelés, et qui étaient les mêmes qui avaient déposé contre Couriol, Guesno et Lesurques, assurèrent être certains de ne pas se tromper en désignant Vidal comme un des quatre cavaliers qui avaient dîné à Mongeron ; un de ces témoins, avec lequel il engagea une vive discussion en soutenant qu'il était dans l'erreur, poussa son insistance affirmative jusqu'à s'exprimer ainsi : « Non, je ne me trompe pas ; c'est bien vous que j'ai vu à Lieursaint avec Couriol et deux autres le jour de l'assassinat du courrier ; mais je me suis trompé, je l'avoue, quand j'ai pris le citoyen Guesno pour vous, et je suis bien fâché de ce que j'ai dit de lui. »

Les débats clos, et la réponse du jury ayant été affirmative sur tous les points, Durochat fut condamné à mort, et exécuté à Versailles, où il subit sa peine avec une insouciante résignation. Vidal fut écroué dans la prison du chef-lieu de Seine-et-Oise, où l'instruction commencée contre lui à Paris se poursuivit.

Vers la fin de l'an VIII, quatre années après le crime dont avait été victime le courrier de Lyon, Dubosq, arrêté pour vol dans le département de l'Allier où il s'était retiré sous un faux nom, fut reconnu dans les prisons, et ramené à Paris, puis dirigé sur Versailles pour y être jugé conjointementl avec Vidal par le tribunal criminel. On avait retrouvé contre lui, dans les greffes, une condamnation aux galères perpétuelles dont, jeune encore, il avait été frappé comme coupable d'un vol d'argenterie chez l'archevêque de Besançon. Forçat, il avait brisé sa chaine à la faveur des troubles qui avaient agité la France. Arrêté à Paris pour un second vol, il avait été condamné une seconde fois, et s'était encore évadé. Repris à Rouen, il avait trouvé de nouveau le moyen de fuir. Ressaisi à Lyon, il s'était dérobé une quatrième fois à l'action de la justice. Cette dernière évasion coïncidait à quelques semaines de distance avec l'attaque de la malle et le double assassinat de la forêt de Sénart.

Il niait cependant, ainsi que faisait Vidal ; mais comment leurs dénégations auraient-elles prévalu contre les preuves qui les accablaient ?

Enfermés tous deux dans la prison de Versailles, Dubosq et Vidal conçurent un projet d'évasion qu'ils ne tardèrent pas à mettre à exécution ; après être parvenus à franchir deux premiers murs et à escalader celui du chemin de ronde, il ne leur restait plus qu'à gagner les rues en sautant d'une hauteur de vingt-cinq pieds, Vidal tenta le premier l'aventure et réussit ; Dubosq, moins heureux, quoique plus expert, se fractura la jambe et fut réintégré prisonnier.

Le citoyen Daubenton, qui avait suivi les diverses phases de cette affaire avec une si louable persévérance, et qui, un moment, avait espéré que du jugement contradictoire de Dubosq et de Vidal allait surgir enfin manifestation de la vérité, se livra à des investigations nouvelles pour découvrir la retraite de ce dernier. Bientôt il apprit qu'il avait été arrêté à Lyon, pour de nouveaux méfaits ; il en donna avis au président du tribunal de Versailles. Il fut ramené sous bonne escorte ; mais pendant ce temps, Dubosq, guéri de sa fracture, avait trouvé, à son tour, le moyen de fuir. Vidal fut jugé seul, condamné et exécuté.

Enfin, dans les derniers jours de l'an IX, Dubosq fut arrêté de nouveau, et cette fois il fut traduit sans retard devant le tribunal criminel de Versailles. Le président avait ordonné qu'il fût coiffé d'une perruque blonde pour être représenté aux témoins. Ils le reconnurent unanimement. « Le citoyen Perrault, membre de l'assemblée législative, un de ceux qui avaient vu à Mongeron les quatre cavaliers qui avaient dîné à l'auberge de la Poste le jour de l'assassinat du courrier, convint qu'il y avait une grande ressemblance entre Dubosq et Lesurques. »

» La femme Alfroy, qui avait précédemment reconnu Lesurques pour un de ces quatre mêmes individus, déclara qu'elle s'était trompée en disant devant le tribunal de la Seine qu'elle le reconnaissait ; qu'aujourd'hui sa conscience lui faisait un devoir de dire qu'elle s'était trompée ; qu'elle croyait fermement qu'elle n'avait pas vu Lesurques, mais Dubosq présent ; qu'elle le reconnaissait très bien, ainsi qu'elle avait fait déjà dans l'instruction et qu'elle l'avait déclaré au chef du jury. »

A ce témoignage et a nombre d'autres aussi formels, Dubosq opposa les plus vives dénégations.

Trop de preuves se réunissaient contre lui pour que ce langage, quelque spécieux qu'il parût, pût détourner de sa tête une condamnation méritée. Partout il avait été vu avec les coupables ; il avouait les connaître, avoir eu avec eux des relations ; les déclarations si précises de Couriol, de Durochat, de Madeleine Breban subsistaient dans toute leur force.

Dubosq, condamné à l'unanimité, périt sur l'échafaud le 3 ventôse an X.

Rossi enfin, le dernier des complices signalés par Couriol et Durochat, Rossi, dit *Ferrari* ou le *Grand-Italien*, dont le nom véritable était Béroldi, fut découvert peu après à Madrid, et livré sur la réclamation du gouvernement français. Jugé et condamné à Versailles, il témoigna un profond repentir, demanda à recevoir les secours de la religion, et marcha au supplice assisté du curé de la paroisse Notre-Dame, M. de Grandpré.

« Après l'exécution, dit le juge de paix Daubenton, dans le mémoire manuscrit que nous avons déjà cité, M. de Grandpré, curé de Versailles, qui avait assisté Rossi à ses derniers momens, a certifié à M le président qu'il avait été autorisé par son pénitent à déclarer que le jugement qui le condamnait avait été bien rendu. Depuis, continue M. Daubenton, le même M. de Grandpré a déposé chez M. Destrumeau, notaire à Versailles, une déclaration écrite et signée de Béroldi (dit Rossi), mais qui ne devait être publiée que six mois après sa mort. Voici mot à mot la teneur de cette pièce à laquelle on a conservé son orthographe : « J'ai dé- » calare que le nomé Lesurques et innocent, mes cete déclaration que je donne à » mon confesseur, il ne pourra la décalarer à la justice que six mois après ma « morte. »

Ainsi se termina ce long drame judiciaire, si fécond en péripéties diverses. Ferrari dit Rossi, en mourant sur l'échafaud, portait à six le nombre des suppliciés frappés par la loi comme auteurs ou complices de l'assassinat du courrier de Lyon ; Richard, en outre, condamné à vingt-quatre années de fers, expiait dans les bagnes le crime d'avoir recélé partie des objets volés à la malle, d'avoir donné asile à Couriol, d'avoir préparé et facilité sa fuite.

Cependant il était bien constant, il avait été démontré aux débats de la manière la plus évidente qu'il n'y avait eu que cinq meurtriers. Celui qui, sous le faux nom de Laborde, avait pris place à côté du courrier, et les quatre cavaliers qui avaient monté les chevaux loués par Bernard, qui avaient dîné à Mongeron, et avaient pris du café et joué au billard à Lieursaint.

La veuve de Lesurques et sa famille, forts de cette circonstance qui paraissait décisive, s'appuyant en outre des déclarations de Couriol et de Durochat, des aveux de Rossi et de Vidal, des rétractations des témoins dans le procès de Dubosq, élevèrent dès ce moment leur voix suppliante pour obtenir la révision du procès en ce qui concernait Lesurques, pour obtenir sa réhabilitation, s'il avait en effet été victime d'une déplorable erreur judiciaire.

Le citoyen Daubenton, qui avait le premier ordonné l'arrestation de Lesurques et avait dirigé l'instruction préliminaire, frappé de la réunion de circonstances favorables à la requête de la famille de ce condamné, circonstances qui s'étaient reproduites successivement aux procès de Durochat, de Vital, de Dubosq, de Ferrari, Daubenton résolut de poursuivre la recherche de la vérité à ses risques et périls, et avec une persévérance incessante. Il consacra à ce noble but les dernières années de sa vie et une partie notable de sa fortune. Sa conviction, disons-le, fut, plus tard, que Lesurques avait péri innocent, et il consigna les résultats de l'enquête, de l'espèce d'instruction posthume à laquelle il s'était livré, dans un écrit étendu qu'il adressa au grand-juge ministre de la justice, et dont le manque d'espace ne nous permet de reproduire que les premières et dernières lignes :

« L'erreur, dit M. Daubenton, qui pourrait avoir donné lieu à la condamnation de Lesurques, ne provenait ni des jurés, ni des juges. Les jurés, convaincus par les déclarations des témoins, avaient juridiquement manifesté leur conviction ; les juges, d'après les déclarations des jurés, avaient prononcé comme la loi.

» L'erreur de la condamnation de Lesurques ne provenait que d'une méprise des témoins eux-mêmes ; elle ne provenait que de la fatalité de la ressemblance de Lesurques avec un des coupables qui n'étaient pas arrêtés. Rien ne portait alors à soupçonner cette cause de l'erreur dans laquelle étaient tombés les témoins.

» Couriol, dans ses déclarations, n'indiquait aucun moyen de conviction contre ceux qu'il nommait ; il n'indiquait aucun indice propre à faire seulement présumer l'erreur dont il disait vaguement que Lesurques était victime. Le temps seul pouvait la prouver ; rien ne prêtait à fixer l'époque où on pourrait en avoir des preuves.

» Les déclarations de Couriol, isolées de tout autre adminicule du fait effrayant qu'il avançait, n'étaient pas d'un poids suffisant pour faire fléchir la loi ou suspendre l'exécution de sa volonté. Le corps législatif s'est cru forcé d'abandonner Lesurques à son malheur... »

Daubenton, en terminant son Mémoire, déclarait que, dans sa conviction, les faits qu'il avait réunis, ceux dont il avait été témoin devaient suffire pour engager le gouvernement à ordonner la révision du procès Lesurques. « Les Calas, les » Sirven, et tous ceux, disait-il, pour lesquels la justice de nos monarques a or- » donné de semblables révisions, n'ont jamais eu en leur faveur de semblables » présomptions d'innocence. »

Mais ce droit de révision que l'on invoquait en s'appuyant de la présomption de l'innocence de Lesurques n'existait plus dans nos Codes, et le législateur, qui avait voulu que la déclaration du jury fût inviolable, devait craindre d'ébranler la foi de la société dans cette institution alors naissante s'il la signalait ainsi comme éminemment sujette à l'erreur.

Ni le directoire, ni le consulat, ni l'empire, ni la restauration n'accueillirent les suppliques en révision à fin de réhabilitation que la veuve et les enfans de Lesurques ne cessèrent de présenter. En vain un écrivain de talent, M. Salgues, voua-t-il dix années de sa vie à la défense de ce qui, pour lui, était une vérité évidente ; en vain, dans un important procès, Me Mérilhou éleva-t-il chaleureusement la voix en faveur de cette cause ; en vain un jurisconsulte distingué, Me Coquard, traita-t-il, dans un travail remarquable, la question relative à l'article 443 du Code d'instruction criminelle ; les différens gouvernemens qui se succédèrent se crurent dans l'impossibilité de faire droit à ces instantes sollicitations. Tout ce que put obtenir la famille Lesurques, ce fut la restitution, sous les deux derniers règnes de la branche aînée, d'une partie de l'héritage du condamné, dont le fisc s'était emparé aux termes de la législation en vigueur à l'époque de son jugement.

Depuis les événemens de 1830, la famille Lesurques porta de nouveau ses réclamations à la tribune des chambres. Peu de sessions se sont écoulées dès lors sans que quelques membres, ceux particulièrement appartenant à la députation du Nord, où Lesurques avait pris naissance, appelassent l'attention du ministère sur cette question. Un Mémoire au roi, de Me Crémieux, suivi d'un projet de loi en trois paragraphes additionnels à l'article 443 du Code d'instruction criminelle ayant été adressé à la chambre des députés, dans sa session de 1834, par la veuve Lesurques et ses deux enfans, le rapport en fut fait, dans la séance du 10 mai, par M. Emmanuel Poulle, député du Var. Nous citerons quelques passages de ce rapport qui sont de nature à fixer l'état où se trouve aujourd'hui la question :

«..... Combien n'est-il pas pénible pour des législateurs d'être obligés de con- » venir qu'il existe des cas où une erreur judiciaire, commise à la face du pays, » ne peut pas être réparée à cause de l'insuffisance de notre législation !

» C'est cette lacune que la veuve et les enfans de Lesurques vous demandent » de combler.

» » Croirait-on, en effet, que dans le pays de l'Europe qui se vante d'être à la » tête de la civilisation, il n'existe aucune loi pour rendre à l'honneur et au res- » pect des vivans la mémoire d'un citoyen que le glaive des lois a injustement » frappé ?

» Par une déplorable fatalité les biens de Lesurques furent confisqués, malgré la loi abolitive de la confiscation. La France a conservé le souvenir de la vertueuse indignation du sénateur Jacqueminot, qui, trouvant dans les biens de sa sénatorerie une partie de ceux qui avaient appartenu à Lesurques, s'écria qu'il respectait trop le champ du malheur pour recevoir une dotation entachée du sang de l'innocence. Votre commission a éprouvé le regret que ces généreuses et énergiques expressions n'aient pas produit auprès des diverses administrations qui se sont succédé toute l'influence que l'on devait en attendre. Nous devons convenir cependant que, sous la restauration, M. de Villèle avait restitué à la famille Lesurques une partie de cette fortune envahie par le fisc.

» Depuis la révolution de juillet, une pensée plus large et plus digne préside au réglement des droits de la veuve et des enfans. Nous lisons dans la supplique

ointe à la pétition adressée aux chambres : « Déjà l'on a soumis à l'approbation » de M. le ministre des finances une décision de la régie des domaines, qui ordonnerait la restitution en capital, intérêts et fruits des intérêts, de toutes les sommes appartenant à Lesurques, dont le fisc s'est enrichi : dépouille sanglante » qu'une administration loyale ne pouvait s'approprier.

» Si le ministre, qui abandonne même les fruits de régie, retient encore une » somme considérable, c'est qu'un arrêt toujours subsistant porte des condamna- » tions solidaires contre tous ceux qui furent déclarés coupables. »

La commission, par l'organe de son rapporteur, concluait au renvoi à M. le ministre de la justice et à M. le ministre des finances, double renvoi qui fut ordonné après quelques paroles de M. Salverte et du comte de Laborde, qui fit en outre ordonner le renvoi au président du conseil.

Depuis lors la question de révision et de réhabilitation est devenue indécise. La veuve de Lesurques vient de mourir il y a quelques jours. L'aîné de ses fils avait depuis long-temps trouvé une fin glorieuse dans les rangs de l'armée, et il ne reste plus aujourd'hui du nom de Lesurques qu'un fils et une fille. Un journal annonce qu'aux derniers momens de leur mère ils ont protesté de leur résolution de poursuivre l'œuvre qu'elle avait commencée le jour même où son mari périssait sur l'échafaud !

H. R.

(*Gazette des Tribunaux.*)

Du Ton médical.

Le ton est ce qui caractérise essentiellement une profession. Le ton individualise un homme ; il indique le plus ordinairement à quelle catégorie de citoyens cet homme appartient.

D'une multitude de citoyens exerçant la même profession, il n'en est aucun qui ait le même ton, les mêmes allures, la même manière d'être. On peut dire cependant qu'il y a pour chaque profession un ton auquel il n'est pas permis de se méprendre ; la fusion des individus dans la masse ne sera jamais si complète qu'un homme ne puisse être distingué d'un autre. S'il en était autrement, ce serait un malheur ; nous arriverions bientôt à ce type complet d'insignifiance qui semble être l'apanage de la nullité.

Pour ne parler que des médecins, on peut dire qu'ils ont un ton à eux. La société a fait son possible peut-être pour les en dépouiller ; ont-ils bien fait d'y tenir, de ne pas y renoncer tout-à-fait ? Là est la question.

Il y avait autrefois un ton doctoral assez connu par ses argumens tranchans, ses sentences en grec ou en latin inspirées par l'amour exclusif de la profession elle-même. On était médecin autrefois et on avait le courage de sa médecine. On en avait l'habit qui, au dire de Molière, *donnait de l'esprit*. C'est là une épigramme, nous l'acceptons ; pareil honneur n'a point été fait, que nous sachions, à d'autres arts ou métiers ; car il y en a, quoi qu'en dise le proverbe, d'où l'esprit semble exclu. La médecine a pu parfois être exercée par de *sottes gens* ; il n'est tombé dans l'esprit de personne, que nous sachions, d'y voir un *sot métier*. La médecine est surtout une de ces professions qui, comme le sacerdoce, moule l'homme à son image. Or, s'il y a un caractère, un *fatale signum*, a plus forte raison doit-il y avoir un ton médical ; car l'un n'est que le reflet de l'autre.

Le ton du médecin est précisément le droit que la société lui accorde de se présenter à elle avec ses mérites et qualités ; il a pour limite ce despotisme qu'elle exerce sur chacun de ses membres à l'aide d'un mot effrayant, l'uniformité. Car notez que le ton que l'on se donne dans le monde est toujours une sorte d'opposition à cette loi qu'il prescrit de n'en avoir aucun. C'est même dans cette opposition que l'esprit de chacun se distingue et que le médecin est principalement appelé à se signaler.

Je suppose maintenant que vous ayez beaucoup fait pour l'art que vous professez ; qu'apôtre fervent d'une doctrine nouvelle, qui est la vôtre, vous en ayez posé les bases dans un ouvrage immense d'érudition, de savoir, de génie même. C'est quelque chose, sans doute, mais ce n'est point encore assez peut-être. — La société veut vous voir faire les frais de ce talent qui honore à la fois votre nom et votre art. Il s'agit tout simplement d'avoir du ton, c'est-à-dire la chose du monde la plus futile et la plus insignifiante. Le monde n'a pas lu le livre ; en revanche il veut voir l'auteur. Eh bien, c'est là précisément ce ton dont il n'est permis à personne de s'affranchir absolument. Vous êtes accepté comme savant, il faut encore être homme, homme du monde, si vous voulez, c'est-à-dire celui qui l'est le moins de son espèce.

On pardonne l'excentricité à un artiste ; une mélancolie sombre à un acteur de comédies à couplets, l'allure positive d'un notaire ou d'un agent de change à l'entrepreneur de succès des ariettes de tous les théâtres lyriques du monde civilisé ; on pardonne à la grande actrice chargée d'interpréter Molière et Marivaux, de spéculer sur la hausse et la baisse, et de consacrer son timbre argentin à parler le langage des loups cerviers ; on pardonne à la femme poète le genre de spécialité que lui donnent ses droits d'auteur ; au riche son regard d'orgueilleuse satisfaction personnelle et de commisération insultante pour le talent pauvre et oublié ; on pardonne à tous, excepté au médecin : celui-là doit posséder à la fois toutes les qualités de la science, de la profession et de l'état social.

C'est un précepte de ton médical d'éviter d'être trop homme du monde en face des médecins, et trop médecin en face des hommes du monde. Défiez-vous des confrères qui étalent devant vous toutes sortes de mots venus du dehors et visant à la fashion. Mais aussi, et plus encore, défiezvous de quiconque, sans appartenir directement au corps médical, voudrait vous entraîner par forme de conversation sur le terrain épineux de la médecine. Curiosité toute pure ; manie d'attirer à droite et à gauche à la recherche de pures hypothèses, des esprits sérieux et recueillis qui ont fait de la médecine le *summum artis*, l'étude de toute leur vie. On attire dans un cercle de bonne compagnie un jeune docteur frais émoulu des bancs de la faculté, à condition qu'il débitera les choses les plus facétieuses sur l'art de guérir, qu'il aura une opinion sur le magnétisme, l'homœopathie, le système de Gall et les maladies de l'esprit humain en cours de circulation, et voilà notre médecin à moitié perdu de réputation pour avoir, sur chacune de ces choses, choqué les opinions du plus grand nombre.

Le ton médical a des nuances variées. Tel praticien est recherché pour sa manière vive et franche de se poser en face du client ; devant lui, le malade honteux n'a pas le temps de dissimuler ; la femme n'a pas le temps de rougir. Tel autre réussit surtout par la douceur de ses formes, sa manière insinuante et discrète de poser les questions, son intérêt compatissant pour toutes les douleurs qu'on lui avoue. Un caractère de rudesse native, d'intraitable brusquerie, dénote le chirurgien dur par principe et par tempérament. On aime en lui l'allure d'un Caton, c'est sa nature ; l'adresse d'un prestidigitateur, c'est son talent. Un certain ton de paysan du Danube ne lui messied pas. Il est cependant des chirurgiens qui s'étudient à dérober ce qu'il y a d'effrayant dans leur ministère sous des formes affectueuses et polies ; c'est le voile qu'on jette sur l'appareil instrumental. Cet homme de bon ton et de bonne compagnie, qui a du miel sur les lèvres et une grande douceur dans le sourire et le regard, cet homme est armé jusqu'aux dents d'instrumens vulnérans, de pièces perforantes et resécantes ; c'est l'opérateur le plus redoutable que je connaisse.

Frigidus, o pueri, latet anguis in herbâ.

Peu de médecins ont aujourd'hui assez de confiance en leur individualité scénique, pour oser s'improviser tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils peuvent être. C'était la manie de nos devanciers de ne vouloir être recherchés qu'à cause de leur art, et, au dehors comme au dedans, *intùs et extùs*, d'être complètement médecins. Peut-être ont-ils été trop loin dans cette voie, et ils l'ont assez payé en attirant sur eux l'attention du poète comique. Aujourd'hui, c'est tout le contraire ; on a soin de s'effacer le plus possible ; c'est un devoir pour chacun de dissimuler sa profession ; et ce qu'un médecin décline le moins volontiers, c'est précisément son titre de médecin. Cela tient au ton médical, à cet esprit d'égalité qui efface toute saillie, tout caractère distinctif dans les professions. Cette réserve, cette sorte de pruderie médicale a sa source dans cette torpeur universelle qui engourdit la société. Demi-vocations, demi-talens, demi-professions, voilà le monde, le monde moderne, le monde vivant et agissant qui nous entoure : bien entendu que nous ne tenons ici aucun compte des exceptions.

Le ton médical reste, si l'on veut, concentré entre quelques supériorités en possession de voir le monde de haut et d'en refléter les principaux traits. Ici c'est la cour qui entre à une clinique dans la personne de son médecin, là le faubourg Saint-Germain qui veut également être représenté auprès de l'humanité souffrante et unir aux grandes manières les grands principes de l'art de guérir. A côté, une philosophie, élevée comme celle des Bossuet et des Bourdaloue, marche de pair avec la médecine au lit du malade. Le ton médical est ici l'interprète de cette manière haute et pure d'envisager une profession ; un penseur profond, un philosophe de l'école de de Maistre peut être encore un digne disciple d'Hippocrate, de Bordeu, de Bichat, c'est-à-dire un grand médecin.

Le ton médical a toujours été signalé par les historiens comme indice des sentimens qui ont animé les grandes illustrations de l'art. Dans le cercle de tout personnage historique, il y a eu un médecin avant même un poète, un philosophe, un flatteur ou un courtisan. Un roi, un empereur, un souverain peut se passer de tout le monde excepté de son médecin. C'est l'homme nécessaire, indispensable, qui ne peut être remplacé. D'où il suit que le ton médical des hautes régions s'est toujours formé à la cour et sur la cour, et que l'art a eu de tous temps ses ramifications dans les cercles les plus élevés. Nous voyons quelque part que Fernel forcé de séjourner à la cour, n'osa pas s'en excuser lui-même, mais il fit parler au roi, à ce sujet, par le chirurgien de S. M., personnage fort en crédit, à ce qu'il paraîtrait.

Beaucoup attaqués par Molière (la guerre qu'il leur fit fut injuste à beaucoup d'égards) les médecins forcés quelquefois d'être hommes de cour surent s'y faire remarquer par leur mérite et leur excellent ton. Il en est dont Saint-Simon s'est plu à recommander les noms à la postérité, et Fagon est de ce nombre. Un peu plus tard Chirac sembla prouver qu'on peut réussir avec de la brusquerie, le ton impérieux que donne la science et ces prédictions terrifiantes qui ont rendu proverbial l'abord du médecin. A cette époque l'homme était encore tout entier médecin et s'en faisait gloire. Sur une échelle un peu plus modeste, Bordeu sut tenir le dé d'une conversation spirituelle et élégante et passer pour un homme d'esprit aux yeux des philosophes qui écrivaient l'encyclopédie.

Le trivial doit être exclu de la médecine, il n'est pas d'état qui le comporte moins, non qu'il n'y ait eu à toutes les époques, et qu'il n'y ait encore aujourd'hui, force gens alliant l'exercice de cette profession aux pratiques les plus vulgaires de l'industriel et de l'homme privé ; nous voulons dire seulement que ceux-là seuls sont restés sur le socle que la postérité a érigé à leur statue, qui ont cultivé la médecine en artistes et donné en leur présence et dans leurs actes l'expression du ton médical de leur époque. Hippocrate par son ton, ses manières, non moins que par

son savoir, était à coup sûr digne de figurer dans les cercles les plus polis d'un siècle qui a créé l'*atticisme* au profit de ceux qui l'ont suivi. J.-J. Rousseau rend aux médecins cette justice qu'ils sont partout les plus instruits; eux dont la profession demande les plus longues études, dont le ton, par conséquent, doit être le plus perfectionné.

Expression paradoxale, peut-être, du savoir et de l'aptitude, le ton est la montre ingénieuse d'une foule de qualités du cœur et de l'esprit ; c'est cette forme qui si souvent, hélas ! emporte le fond ; c'est l'enseigne d'un savoir qui peut être immense, car on voit de nos jours les esprits les plus profonds, les plus universels, ceux que la faculté consacre et reconnaît, ne pas dédaigner cette brillante écorce laissée jusqu'à ce jour, fort mal à propos, aux gens superficiels ou réputés tels.

Buffon a dit : « Le style, c'est l'homme. » Il aurait pu ajouter : et *la chose*; car le style est à la fois l'homme qui écrit et la chose représentée. De même, le ton est à la fois la médecine et le médecin ; car le style du médecin, c'est le ton médical. Où trouvez-vous qu'il ait d'autre emblème de son savoir, d'autre expression de ses facultés ? Aussi long-temps donc que certains hommes d'élite honoreront la médecine de leurs talens, le ton médical sera recherché ; le meilleur ton en médecine formera, que sait-on ? une sorte de problème à plusieurs inconnues, et en vertu de cet axiome accepté dans les arts, — que le beau s'allie presque toujours au bon, à l'utile, — l'homme du meilleur ton en médecine, à une époque donnée, en sera, je gage, universellement et incontestablement, le docteur incomparable, ou, si l'on veut, le plus grand médecin.

LOUIS ROUX. — (*L'Examinateur musical.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Deux statues colossales, que M. Gayrard vient de terminer dans les ateliers de sculpture du palais de l'Institut, doivent être placées prochainement sur l'hémicycle de la chambre des députés. La première de ces figures représente la *France constitutionnelle*, tenant d'une main un drapeau et de l'autre déposant son vote dans l'urne du scrutin ; la deuxième, vêtue d'une peau de lion, et foulant à ses pieds la corruption et la tyrannie, représente la *Liberté*. Ces deux statues sont en marbre français, et, vu leur grande dimension, qui aurait rendu le transport des blocs très dispendieux, elles ont été ébauchées dans les carrières des Pyrénées.

—On vient de faire rue Vivienne l'essai d'un nouveau système de pavage en bois. Le procédé employé diffère de ceux qu'on a déjà mis en œuvre à Paris : 1° en ce que les pavés ne sont pas appuyés sur un lit de béton, mais sur une couche de sable ; 2° en ce que les pavés peuvent être démontés et enlevés pour l'exécution des travaux souterrains et replacés ensuite sans qu'on soit obligé de rien briser. Ce pavage, quoique d'un prix peu élevée, si on le compare à celui de la rue Taibout, coûte cependant plus cher que le pavage ordinaire, celui-ci revenant à 10 fr. le mètre, tandis que celui de la rue Vivienne revient à 16 fr. La question qui reste maintenant et que le temps seul peut résoudre est de savoir si, comme nous le pensons, la différence des prix est suffisamment compensée par une durée et une commodité plus grande.

— Le 36e de ligne a reçu ordre de se rendre de Montbrison et Saint-Etienne à Toulon, où il arrivera le 12 novembre.

Le 25e de ligne a reçu ordre de se rendre de St-Jean-Pied-de-Port à Pau.

Le 38e de ligne a reçu ordre de se rendre de Bayonne à St-Jean-Pied-de-Port.

Le 43e de ligne a reçu ordre de réunir ses détachemens à Bayonne.

Le 9e léger a reçu ordre de se rendre de Bayonne à Saint-Jean-de-Luz.

Le 12e de chasseurs à cheval a ordre de se rendre de Toul à Vienne, où il arrivera le 6 novembre.

Le 1er de hussards a ordre de détacher quelques escadrons de Nancy à Toul.

— Hier, le doyen des compositeurs français, M. Breton, a célébré le 50e anniversaire de son mariage dans l'église Saint-Roch, en présence de nombreux artistes, élèves et amis.

— La ville d'Amiens est en instance auprès du gouvernement pour obtenir l'autorisation d'accepter un legs qui s'élève à la somme de près de 300,000 francs fait à cette ville par M. Cozette, l'un de ses habitans, dès long-temps connu par les pauvres dont il n'a cessé d'être le bienfaiteur.

— Mme la comtesse de Sainte-Marguerite, née de Glandève, morte il y a peu de temps à Paris, a légué aux orphelines ou jeunes personnes le moins fortunées de la ville d'Entrevaux, berceau de sa famille, une rente perpétuelle de 4,600 fr., dont les revenus seront employés, sous la surveillance de M. le curé de la paroisse cathédrale, pour les enfans élevés et confiés aux sœurs de charité. Une autre rente perpétuelle de 800 fr. est léguée par la même dame aux sœurs de charité de la paroisse de la Madelaine de Paris, pour être employée, sous la surveillance de M. le curé de cette paroisse, aux frais d'apprentissage des orphelines élevées par les vénérables sœurs.

— On écrit de Marseille :

« Le pont d'un navire de commerce arrivé dans notre port a été, ces jours-ci, le théâtre d'une singulière aventure. Des portefaix étaient occupés à débarquer le bois de campêche dont ce navire était chargé, lorsque tout à coup l'un d'eux recule d'effroi. Au moment où il venait d'enlever une bûche, une tête sifflante de serpent se dresse devant lui. On devine l'effet de cette étrange apparition. Les plus timides s'enfuient et cherchent un asile, non point vers le temple voisin comme dans le récit de Théramène, mais dans les boutiques du quai ; d'autres, plus intrépides, se bornent à regarder le reptile, sans oser pourtant s'en approcher, bien qu'il continuât à ne montrer que la tête. Le navire finit par rester désert. Enfin, le maître d'équipage, s'armant d'un noble courage, pousse au monstre, et à l'aide de ses camarades, enhardis par cet acte de témérité, achève de s'en rendre maître. On retira la bête du milieu des bûches, et après l'avoir vigoureusement empaquetée, on la débarqua sur le quai. Nous avons appris, par l'un des employés du Muséum d'histoire naturelle, que ce reptile, reconnu pour appartenir à la variété des serpens dits trigonocéphales, venait d'être vendu par le maître d'équipage à un de nos pharmaciens; celui-ci tirera, dit-on, un fort bon parti du venin, très recherché par les médecins homéopathes, qui l'emploient dans plusieurs de leurs médicamens. »

— On connaît Granville, le magnifique spectacle qu'offre cette partie des côtes de la France, sa population intelligente, active, entreprenante; mais on ne parle pas assez peut-être, et il y a lieu de s'en étonner, de la beauté des Granvillaises, de l'énergie de leur caractère. Leur vivacité, leur costume simple et gracieux les distinguent des femmes des autres contrées de la Normandie. On dirait que le sang espagnol coule dans leurs veines. Ardentes au travail, infatigables, toujours debout, elles bravent avec audace tous les périls et secondent les marins dans leurs pénibles manœuvres. La Granvillaise, véritable type de la compagne de l'homme, est l'ame de sa famille; elle anime tout ce qui l'entoure par l'exemple de son courage et de son activité. Les pirates anglais n'ont jamais eu de plus rude et de plus constant adversaire, et plus d'une fois on a vu les Granvillaises s'associer aux efforts de leurs maris, de leurs frères et de leurs fils pour repousser d'audacieuses tentatives. Quelquefois même elles se sont précipitées les premières à l'attaque. Le fait suivant, qui s'est passé dernièrement à Granville, est un nouvel exemple de cette intrépide résolution :

Des femmes et des filles de Granville et des environs, occupées sur la grève, aperçurent, il y a quelque temps, des bateaux pêcheurs anglais qui franchissaient la limite du banc d'huîtres près de la petite île de Chaurey, juste au moment où le bâtiment garde-côte établi pour donner la chasse à ces sortes de bateaux se trouvait dans le port. Ces femmes se rendirent sur-le-champ auprès du capitaine et lui dirent d'aller immédiatement avec son équipage pourchasser les pêcheurs anglais. Comme le capitaine ne paraissait pas juger la mesure nécessaire ou praticable dans l'instant même, les Granvillaises coururent en masse vers la chaussée, jurant de manœuvrer elles-mêmes le croiseur, de mettre en mer et de faire feu sur les corsaires anglais, et, certes, elles en étaient bien capables, en dépit même de l'équipage. Mais l'officier, cédant à leurs instances, mit promptement à la voile et contraignit les bateaux-pêcheurs étrangers de se retirer en toute hâte. (*Journal du Havre.*)

– On écrit de Mirande (Gers) :

« Un événement bien sinistre vient d'affliger la commune de Ladevèze; et ce serait un crime horrible, si son auteur avait agi avec discernement Un enfant de neuf ans, nommé Louis Pagès, a précipité dans un vivier profond le jeune Victor Sabathe, âgé seulement de trois ans, en lui criant : « Il faut que je te noie, il faut que je te tue! » Paroles qui ont été entendues par d'autres enfans qui n'ont pu qu'appeler le père du jeune Victor, qui, survenu trop tard, n'a retiré du vivier qu'un cadavre. La justice est saisie de cette affaire. »

— Un jeune paysan de Béziers souffrait beaucoup du mal aux dents ; le hasard lui fit faire la connaissance d'un aubergiste qui lui indiqua le remède suivant, infaillible suivant lui : faire chauffer une pierre à silex, verser dessus de la poudre à canon, ouvrir aussitôt la bouche, et présenter le côté malade à la fumée du salpêtre. Arrivé chez lui, le crédule paysan arrache avec un pic un pavé de la rue, le jette dans un brasier, le retire tout rouge, et approchant sa mâchoire du silex, suivant l'ordonnance, y verse de la poudre d'une poire qu'il tient à la main; tout le salpêtre s'enflamme aussitôt, la poire vole en éclats, et le malade tombe évanoui sur le plancher, la figure toute brûlée, les joues et les lèvres horriblement enflées. De prompts secours lui ont été administrés; il ne succombera pas à ses blessures, mais il se rappelera long-temps l'énergique remède qu'il a employé.

— On mande d'Alby (Tarn) :

« Le 16 de ce mois, à sept heures du matin, le nommé Rigal, cultivateur, faisait sa récolte de châtaignes dans une propriété qu'il possède dans la commune de Valdériez, lorsqu'il fut atteint d'un coup de fusil tiré de très près. La balle fractura deux côtes et frappa l'épine dorsale. Rigal mourut le même jour à trois heures de l'après-midi : mais il avait pu déclarer que son meurtrier était le nommé François Rienneau, cultivateur comme lui et son voisin. Le lendemain de l'assassinat, la gendarmerie est parvenue à arrêter Rienneau, qui a été conduit dans les prisons de notre ville et mis à la disposition de l'autorité judiciaire. Il existait une profonde inimitié entre ces deux hommes, à la suite d'un procès qui avait dépossédé Rienneau au profit de Rigal, du bien sur lequel celui-ci se trouvait au moment de sa mort. »

BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron 3

Dimanche 6 Novembre 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N. 44.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : *A Paris*, — RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. *Et en Province*, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. — (AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES. Un an.... 38 f. Six mois.. 20 Trois mois 11 — 2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES. Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6

SOMMAIRE.

L'ÉPÉE.

(Suite.)

— Monsieur, dit-elle, si vous partez ce soir, nous partirons demain pour Nice, en France, où nous vous attendrons. A Cadix, il vous sera facile, grâce à votre déguisement, d'obtenir le passage sur un bâtiment neutre, qui aurait pour mission de se rapprocher des côtes de Provence. Ainsi, avant quinze jours, nous espérons vous revoir: mais, d'ici-là, monsieur...

— Eh bien? demanda Emile avec anxiété.

— D'ici là, reprit la jeune fille, vous serez exposé à devenir prisonnier, et l'on pourrait vous ôter par force... ce que nous vous demandons de nous laisser par bonne volonté...

— Encore! s'écria Emile en courbant la tête. Quel étrange mystère peut donc se rattacher... Mais j'ai juré de ne jamais la quitter! ajouta-t-il avec désespoir...

— Vous; mais celui qui portera cet uniforme s'appellera sir Lionel Bridge et non pas Emile de Gurgy... Puis, ajouta-t-elle avec plus d'énergie et de sincérité, il vaut mieux la confier pendant quelques jours à des mains amies qui vous la rendront, que de la perdre ou de la rendre à...

Emile retira l'épée son ceinturon, et, la tendant à Antonia.

— Je vous la rends à vous, dit-il vivement, à vous seule, jusqu'au jour où je pourrai vous la redemander sans craindre d'avoir à la perdre dans une lâche embuscade....

Antonia s'était saisie avec transport enfin de l'épée du marquis de Roverda. L'expression de ses traits et de son geste frappa Emile; le souvenir de tous ses maux lui revint en même temps :

— Maintenant, senora, continua-t-il, j'ai tout perdu, tout, jusqu'au droit de dire que j'ai tenu mon serment... Oh! pardon, pardon pour un malheureux ne sait plus contenir la voix de son cœur; ce cœur est à vous depuis long-temps; aujourd'hui, vous tenez dans vos mains ma vie et mon honneur... Promettez-moi que, pour mon honneur au moins, je vous reverrai!...

Certes, si Tahiba n'eût pas été présent, la réponse d'Antonia eût été toute autre que ce qu'elle fut. Mais, à quoi tiennent les plus sérieuses destinées! Entre la créole et le Caraïbe s'entretenait, depuis Saint-Domingue, une sorte de petite guerre, dont le sujet se devine facilement, et dans laquelle Antonia, jusqu'alors, croyait avoir le droit de ne pas se déclarer vaincue; de sorte qu'elle repondit seulement au capitaine, mais d'une voix émue au plus haut degré :

— Monsieur Emile... nous nous reverrons à Nice...

— Pour l'épée seulement, dit méchamment Tahiba, en appuyant son index contre le bout de son nez aquilin.

— Ah! dit Emile en se relevant, mademoiselle! parlez; que faut-il que je croie?

— Eh bien! monsieur, répondit Antonia avec effort; puisqu'il faut tout dire, cette épée est celle... de mon père?

— De votre père! et c'est à cause de cela seulement.

— Seulement, monsieur? interrompit l'Espagnole avec hauteur.

— Oui, seulement, mademoiselle! répliqua Emile avec une hauteur plus grande encore; ne pouviez-vous me dire, dès Saint-Domingue...

— Je ne pouvais rien vous dire avant de la tenir entre mes mains, reprit-elle fièrement; et je croyais qu'un homme de France, et d'une bonne maison de France, connaissait mieux les convenances qui enchaînent les femmes. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec plus de douceur, n'aviez-vous pas juré de la défendre, ne vous appartient-elle pas toujours, et doutez-vous que je vous la rende, quand vous pourrez la porter de nouveau pour vous en servir et peut-être pour venger tout à fait mon père, comme vous l'avez déjà fait à moitié.

— Venger votre père, senora? dit Emile abattu, et répondant seulement aux choses nouvelles qu'il entendait.

— Solarez est le meurtrier du marquis de Roverda, dit alors avec calme Tahiba, qui avait pris place dans un fauteuil. La senorita permet-elle que je raconte à M. le baron...

— Je le désire; il en est temps, répondit Antonia en s'asseyant de son côté.

Après le récit du Caraïbe :

— Quoi! dit Emile, ce précieux mystère dont parlait don Solarez, c'est...

— Un trésor, une mine d'or, de diamans, qui sait; enfin quelque chose comme cela; dont l'indication existe dans un endroit secret de cette épée, duquel endroit j'ai seul connaissance, répondit Tahiba.

— Adieu, senora, dit Emile en se levant et d'une voix sévère; je ne savais pas que je gardais une partie de votre héritage!...

Antonia se leva comme lui; les larmes lui vinrent aux yeux; la honte, le regret, quelque autre chose peut-être, agitèrent un moment sa douce et belle figure; elle allait parler; mais cet impitoyable Caraïbe était toujours là et ne semblait pas même vouloir sortir le premier. L'adieu d'Antonia en Espagne fut aussi court qu'en Amérique; elle dit à Emile, en fuyant et d'une voix troublée :

— A Nice, monsieur... à Nice!

— A Nice, dit Tahiba avant de la suivre, et en serrant la main du capitaine, et, cette fois, bon espoir! ajouta-t-il avec un sourire.

X.

La Fuite.

Le cheval que montait le capitaine était celui d'un officier anglais grièvement blessé à la bataille de Talavera, et mort au château même d'Antonia, des suites d'une rechute occasionnée par son trop d'empressement à retourner dans ses foyers. Dans le porte-manteau se trouvaient les papiers importans et le congé de cet officier, dont le signalement s'accordait suffisamment avec celui du baron. Emile, comme on le sait, avait passé une grande partie de sa première jeunesse en Angleterre, où son père avait émigré, et il parlait l'anglais aussi purement et aussi naturellement que le français. Cette circonstance, jointe au dégoût profond de la vie qu'il éprouvait en ce moment, répondait de son sang-froid et de sa présence d'esprit pour la réussite du système d'évasion qu'on lui avait indiqué.

Le capitaine arriva bientôt au terme de ses nocturnes étapes. Ce fut par une radieuse matinée que, laissant à sa gauche Puerto-Real, il vit le soleil levant rougir, dans un lointain déjà distinct, les bastions du Trocadéro et les remparts plus reculés de Matagorda. Plus loin, dans un horizon clair et immense, s'étendaient, comme des nappes d'azur, les deux baies, parsemées de voiles, hérissées de mâts, bordées de forteresses; ici, Sainte-Catherine, Chiclana, Saint-Sébastien; là, Matagorda, Louis et Puntalès; et, au milieu, se dressant sur son promontoire, à soixante pieds au dessus des eaux, suspendant sa capricieuse peinture de bastions au penchant des précipices, debout sur les écueils blanchissans, élancée isolément, comme un accident hardi, sur tous ces plans nivelés par la distance, se découpait en profils vaporeux, avec ses monumens et sa magnifique cathédrale, la fille des Phéniciens, l'antique et orgueilleuse Gadez.

Ce fut surtout en approchant de cette cité, la première alors et la dernière aussi du royaume de Séville, qu'Emile apprécia sainement la nationalité, les institutions, le caractère du peuple qu'il croyait tant haïr cependant. Si fier qu'il fût de son pays, il ne pouvait se refuser à de tristes rapprochemens, et il s'avouait que l'Espagne, renfermée dans ses sierras, accomplissait, de son côté, une période de gloire d'une autre nature, plus difficile, plus obscure, mais plus héroïque par cela même, et dont seule elle était capable.

En effet, Cadix était alors la véritable capitale de l'Espagne. La Junte centrale, paralysée par les progrès de l'invasion, qui tout à l'heure allait l'atteindre au centre de l'Andalousie, avait résigné ses fonctions et rendu ses pouvoirs à la nation. Mais, en se séparant, elle avait décrété une convocation des Cortès générales à Cadix, seul point de l'Andalousie où n'eût pas encore pénétré le drapeau tricolore. A l'époque où s'y présenta le héros de cette histoire, les élections se terminaient partout, lentement, difficilement, mais avec patience, détermination et succès. Elles avaient eu lieu dans une forme nouvelle. En raison de la haute gravité des circonstances, on avait étendu au pays entier, villes et campagnes, le droit du *voto à cortès*, et chaque 70,000 ames avait eu son député à élire, et chaque député arrivait à son tour au lieu de la réunion.

Il régnait donc dans la ville un mouvement, une effervescence favorables au fugitif. D'un côté, on se préparait à une attaque prochaine; de l'autre on préludait à l'organisation de cette assemblée constituante, destinée à ne commencer ses délibérations qu'au plus fort du siége mémorable soutenu par la ville, à les poursuivre pendant deux ans sous les boulets et les obus, les terminer le jour de l'évacuation française, et à sortir de la place délivrée, non seulement avec un plan pour la guerre, mais encore avec une constitution pour la paix. Admirable trait d'héroïsme et de nationalité, œuvre généreuse et revêtue d'un haut caractère bien digne par le merveilleux de son origine, d'imposer tôt ou tard au peuple le respect et l'obéissance, et qui cependant devait subir encore six ans de proscription avant de se déployer de nouveau, en 1820, et à Cadix même, dans les mains de Riégo et de Quiroga.

Emile arriva vers le milieu du jour à l'entrée de cet immense pont de 700 pieds de large, qui joint l'île de Léon au continent. Il se présenta avec assurance aux portes de San-Fernando. Tout Anglais était le bienvenu à Cadix, dont presque toute la défense militaire consistait dans le matériel et le personnel dus à l'alliance britannique. Le capitaine, bien pénétré de l'esprit de son rôle, ne manqua pas d'ajouter, aux témoignages plus que suffisans de l'identité qu'il usurpait, la généreuse assurance d'un dévoûment qu'on n'exigeait pas, et il affirma que, malgré sa blessure et son congé, il serait heureux de demeurer dans la place pour contribuer à sa défense, si l'on agréait ses services et s'il obtenait un commandement. Il fut donc introduit, non seulement sans soupçon, mais encore avec une reconnaissance et des égards particuliers.

Cependant il n'était pas sans crainte. Parmi les officiers de terre et de mer que Cadix avait empruntés à l'Angleterre, il pouvait s'en trouver qui connussent celui dont Emile avait pris le nom et qui le connussent lui-même, et il suffisait d'un hasard malheureux, d'une rencontre inattendue pour le faire jeter dans les prisons, où il savait qu'on entassait les prisonniers français dirigés sur Cadix de tous les points du territoire encore contesté. Aussi, dès le premier jour, et avant d'avoir élu domicile dans aucun quartier de la ville, il prit le chemin du port et parcourut du regard la *Pahia de Cadix*, parsemée de bâtimens de guerre. Parmi les pavillons de toutes couleurs qui flottaient dans la rade, il ne fut pas médiocrement surpris d'apercevoir une flamme tricolore qui ondulait d'une sorte de brick à carène longue, basse et obscure, ancré en travers du port sous les batteries du fort St-Sébastien. Ne pouvant croire au témoignage de ses yeux, et persuadé que la grande distance qui le séparait de ce navire était cause de son illusion, il interrogea le premier matelot qui passa auprès de lui.

— Quel est donc ce pavillon? demanda-t-il en espagnol, reconnaissant qu'il parlait à un marin de cette nation.

— Le pavillon tricolore, monsieur, répondit cet homme en souriant d'un étrange façon.

— Comment cela?

— Ah! vous n'êtes pas au courant, monsieur l'officier... Eh bien! c'est le *Français*...

— Le *Français*?...

— Oui, c'est le nom du brick que vous me montrez.

— Fort bien! mais son pavillon?

— Ah! son pavillon! Est-ce qu'un corsaire n'en a pas de toutes les couleurs?... Mais pardon, monsieur, le *Français* ne hisse presque jamais que celui-là, parce qu'il en veut surtout au pavillon tricolore et qu'il n'attaque jamais que des vaisseaux français...

— En vérité?

— Oui. Il paraît que le capitaine Black a une dent particulière contre eux.

— Ah! interrompit Emile d'un air pensif; mais voilà qui me convient, et je ferais volontiers connaissance avec ce capitaine-là.

— Vraiment? reprit le matelot d'un air surpris et satisfait; faut-il conduire votre seigneurie à bord du *Français*?

— Oui, répondit le capitaine: amène-moi un canot et mets mon cheval à l'abri. Si je m'arrange avec le corsaire, je te le donne, car tu m'auras rendu un grand service.

— En vous procurant une occasion de faire du mal aux Français?.. Par mon saint patron, vous êtes un brave Anglais, monsieur, et nous ne serons pas long-temps en route.

En effet, après les formalités indispensables pour l'embarquement, et au bout de quelques instans, le canot monté par Emile accostait le brick dont nous avons parlé. En montant sur le pont, il vit que tout était disposé pour un prochain départ, et que déjà tous les hommes de l'équipage étaient à leur poste, ceux-ci aux cabestans pour lever l'ancre, ceux-là aux vergues pour appareiller, ou aux caronnades de l'avant pour saluer les forts. Debout sur le banc de quart, et le porte-voix à la main, se tenait le commandant du brick. Il ne s'était pas dérangé en apercevant le nouveau venu qui se présentait sans plus de cérémonie à son bord; mais il avait tourné la tête de son côté et le regardait fixement s'avancer vers lui. Emile s'approcha avec résolution, quoique l'aspect de ce personnage fût bien fait pour l'embarrasser, et, le saluant à l'anglaise, il dit brièvement:

— Vous allez partir, commandant?

L'individu auquel il s'adressait lui rendit à peine son salut et ne répondit à sa demande que par un signe de tête affirmatif.

C'était un singulier marin que le commandant Black. Qu'on se figure un homme grand et maigre, dont le costume n'avait presque rien qui fût en rapport avec sa profession, et qu'on eût pris volontiers pour un employé de la douane anglaise, jeté, au sortir de son magasin, sur un navire armé en course. Une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, un ceinturon noir à agrafes dorées, armé d'une paire de pistolets et soutenant son poignard, des bottes molles montant jusqu'au genou; tel était l'uniforme de ce capitaine, essentiellement reconnaissable par cela, mais dont le seul insigne officiel était le porte-voix qu'il tenait sous son bras. Il avait alors la tête nue, ayant jeté sur le banc de quart un de ces grands chapeaux à cornes qui avaient passé dans le costume civil ainsi que la capote bleue dont nous avons parlé. Son crâne était chauve, et quelques mèches de cheveux bruns descendaient seules le long de ses tempes, prêtant à ses yeux noirs, largement ouverts sous des sourcils longs et mobiles, une grandeur, une fixité, une autorité surprenantes. Son regard seul semblait vivre sur son visage osseux et maladif, où se peignait un calme mêlé d'amertume, de hauteur et de mépris. Du reste, ses traits n'avaient rien que d'assez ordinaire, et, si son extérieur annonçait de l'originalité, si son aspect produisait une impression de saisissement, on sentait que cette apparence était accidentelle, et s'appuyait bien moins sur une nature supérieure ou sur une méchanceté native que sur des événemens exceptionnels.

— Et vous retournez en Angleterre? demanda encore le baron.

— C'est selon, répondit laconiquement M. Black.

— J'entends, vous n'y allez pas directement?

— Non.

— Vous pousserez, en route, quelques pointes sur les côtes, ou sur les vaisseaux de France?

— Toujours; mais c'est autre chose.

— Vous avez une commission de la Régence?

— Oui... répondit seulement le corsaire avec un amer sourire et un regard fixe.

— Monsieur, reprit Emile avec assurance, je désire m'embarquer à votre bord, si vous daignez m'agréer; votre itinéraire est d'accord avec mes intentions, et...

— Qui êtes-vous, monsieur? interrompit froidement celui de qui allait dépendre le salut du capitaine.

— Sir Lionel Bridge, natif d'Entley, dans le Berkshire, officier de S. M. britannique, blessé à Talavera, et en congé de convalescence..... Veuillez, commandant, prendre connaissance de ces papiers.

Et le baron attendit son arrêt avec anxiété, pendant que M. Black examinait soigneusement ses passeports.

— Ah! ah!... vous êtes blessé?... Par les Français?..... dit-il enfin en les lui rendant.

— Qui me l'ont bien payé et qui me le paieront encore! s'écria le fugitif soulagé d'un grand poids.

— Ah! ah!.. Bien! très bien! reprit le sentencieux personnage dont la figure s'éclaircissait visiblement depuis les derniers mots de l'adroit capitaine.

— J'ai la main bonne encore, continua celui-ci, et je n'ai pas voulu, même en prenant mon congé, négliger une occasion de donner quelques coups de sabre aux ennemis de l'Europe.

— Bien! très bien! dit encore M. Black en tendant la main au baron.

Et sans ajouter un mot de plus, il fit un signe au contre-maître qui attendait ses ordres. Le coup de sifflet partit, les cabestans crièrent, les voiles se tendirent, deux coups de canon annoncèrent le départ. Emile était en mer.

XI.

A Bord.

Le corsaire doubla la pointe Saint-Sébastien, et mit le cap sur le détroit de Gibraltar, qu'on traversa heureusement dans cette même nuit. Emile éprouva autant de satisfaction que lui en permettait son état moral, lorsque, le lendemain matin, en montant sur le pont, il vit fuir à sa gauche des côtes élevées, qu'on lui dit être celles de Malaga.

Il jugea que le brick courait sur la France par le chemin le plus court, et dans la direction même de Nice, où tendaient maintenant ses vœux les plus chers. Comme il était plongé dans ses réflexions, il se sentit frap-

per sur l'épaule, et, se retournant, il vit la figure austère et flegmatique du commandant Black.

— Bonjour, sir Lionel, lui dit ce dernier avec le ton grave et bref qui lui était habituel. A quoi pensez-vous?

— Je pense, commandant, que nous ne prenons pas trop le chemin de Bristol.

— Et cela vous contrarie, avouez-le.

— Non, vraiment ; car je vois que nous allons du côté de l'ennemi et de manière à ne pas le manquer.

— Vous avez raison, reprit le corsaire avec une espèce de sourire.

Puis, sans autre transition :

— Pourquoi, dit-il simplement, en voulez-vous aux Français?

— Comment, pourquoi ?... Mais, ma foi... parce que je suis Anglais.

— C'est tout?

— C'est bien assez

— Bien ! . très bien ! dit encore M. Black, revenant à sa formule favorite. — Haine nationale ;... et, si l'on faisait la paix, vous iriez à l'Opéra chez eux... cela doit être.

— Sans doute, commandant... Que pourrais-je faire de plus en temps de paix... On ne peut pas tuer les gens décemment ailleurs que sur un champ de bataille..

— Oui, oui... bon soldat !... bon Anglais !... Je vous estime, monsieur Bridge.

Et le commandant secoua solennellement la main du faux gentleman

— Est-ce que vous n'êtes pas comme moi, monsieur Black ? demanda Emile avec intention.

— Pas tout à fait, répondit le commandant avec une expression amère et profonde.

— Ils vous ont donc fait quelque chose de plus qu'aux autres.

— Non ; ce jour-là, ils en ont fait à tout le monde autant qu'à moi, ou peu s'en faut, et ils ont été ce que sont les soldats de toutes les nations.. Mais c'est moi qui ne suis pas comme les autres !

— Ce jour-là, dites-vous ?... Quel jour ?...

— Le jour de la prise et du pillage d'Oporto. J'étais établi dans la ville avec ma femme et ma mère, et j'étais nouvellement marié. C'était une maison à trois étages que nous habitions... En bas était mon comptoir, au premier mes magasins, au second l'appartement de ma mère, au troisième le mien... Les soldats, furieux, exaspérés, changés en tigres par une résistance cruelle, sont entrés... Je les attendais seul... les femmes étaient enfermées chez elles... J'ai ouvert moi-même ma caisse, ma cave, mes magasins ; j'ai livré de bon cœur tout ce qu'il y avait en bas pour sauver ce qui était en haut... N'importe... ils ont voulu monter ; ils étaient ivres. J'ai couru, je suis arrivé avec eux au palier du second... J'ai prié, j'ai pleuré, j'ai ordonné, j'ai lutté... Il y avait là-dedans ma mère, une pauvre vieille femme de quatre-vingts ans!... Ils m'ont lié les bras et les jambes; ils m'ont attaché à la rampe de l'escalier ; ils ont enfoncé la porte... N'étais-je pas fou, monsieur Lionel ? que pouvaient-ils faire à une dame de cet âge?... En effet, il y eut une moitié de ces hommes qui se trouva fort désappointée, ceux-là ressortirent en tumulte et montèrent au troisième étage... Mais les autres, plus gais, d'un caractère plus heureux, prirent la chose sous son côté bouffon... Ils s'emparèrent de ma mère qui tremblait et se débattait, sans pouvoir pousser une plainte et la jetèrent par la fenêtre en riant comme des fous.

— Ah !!! s'écria Emile avec un accent d'horreur.

— Bien ! très bien ! lui dit M. Black avec son affreux sang-froid. Quand ils furent tous partis, me laissant garotté à la même place, je vis ma femme descendre du troisième étage, où je vous ai dit qu'il était monté aussi des soldats... Elle était pâle.. elle me dit :

— Tuez-moi, monsieur Black !.. je vais vous délier si vous me promettez de me tuer !..

— Je n'avais pas la force de dire un mot.. j'étais à moitié insensé... Je lui fis de la tête un signe négatif.

— Alors, vengez-moi ! s'écria-t-elle , et , courant à la fenêtre ouverte, elle alla rejoindre ma mère sur le pavé de la rue.

Emile restait sérieux. La guerre a de terribles leçons.

- Et je les venge! continua le commandant avec une énergie profonde, en serrant le bras de son auditeur silencieux.

Celui-ci tressaillit involontairement ; il lui semblait que cet homme prenait déjà possession de lui ; mais il se remit assez vite pour être dans son rôle et trouver sa réplique.

— Dieu me damne, commandant, dit-il aussitôt; je n'avais rien de particulier contre les Français ; mais votre histoire me donne envie de leur faire du mal autrement qu'en bataille rangée.

— N'est-ce pas ?. . Eh bien ! voulez-vous que je vous fasse un plaisir?

— Dans ce genre-là ?... de tout mon cœur.

— Devinez d'abord ce que j'ai à fond de cale ?

— Des ballots de mousseline que vous allez jeter sur les côtes de Provence.

Et, d'après l'idée qu'il avait déjà conçue pour son évasion définitive, Emile ajouta :

— Si vous faites une descente, s'il y a des combats à livrer, des dangers à courir, des Français à rejoindre sur leur propre terrain, je suis votre homme.

— Bien ! très bien ! ce que vous dites aura lieu; mais j'ai mieux que cela!

— Ah ! ah ! je ne devine plus.

— Ne vous ai-je pas dit en partant que j'avais une mission de la Régence espagnole ?

— Oui.

— Voyez-vous quelque chose là-bas à l'horizon ?

— Je ne vois rien.

— Prenez ma longue-vue... Distinguez-vous maintenant ?

— J'aperçois comme un petit groupe de montagnes bleuâtres, pointues, rapides.

— Eh bien ! vous me comprendrez par un seul mot. Cette terre que vous découvrez est une île. Cette île, monsieur, c'est Cabrera...

— Cabrera !.. s'écria Emile.

Et en effet, à ce nom seul, il avait tout compris, tout deviné ; mais il eut le pouvoir de se contenir.

— Bravo, cher commandant ! j'y suis, dit-il rapidement pour dissimuler le tremblement de sa voix ; ce sont des prisonniers français que vous avez à fond de cale.

— Bien ! très bien !.. il y en a trente. Ce soir, au soleil couchant, nous jetterons l'ancre au mouillage de Cabrera, et vous aurez le divertissement que je vous ai promis.

L'affreux moment n'arriva que trop tôt, Le baron, plongé dans ses méditations, et tourmenté par mille angoisses, ne suivait plus depuis longtemps les progrès du bâtiment; il évitait même de tourner les yeux vers ces rochers dont il sentait l'approche, et dont les hautes aiguilles devaient à présent dominer les flots à peu de distance, lorsque tout à coup le brick passa dans l'ombre immense du pic le plus élevé, et bientôt après il s'arrêta à une encablure des récifs sur lesquels blanchissaient les vagues.

Alors le baron porta avec effroi ses regards sur cette terre maudite...

— Toujours pensif, monsieur l'officier ? dit à côté de lui la voix du commandant Black. Eh bien ! que dites-vous de nos oubliettes ?

— Charmantes ! répondit vivement le capitaine avec un sourire amer et une articulation mordante.

— N'est-ce pas?... Quand ils sont là, ils se souviennent d'abord qu'ils sont hommes, et quand ils sont descendus plus bas, nous l'oublions, nous autres.

— C'est une bonne idée ; mais je voudrais voir embarquer ces misérables.

— Ah ! c'est qu'on a pris le temps de mettre la chaloupe à flot ; et puis, c'est que le moine n'a peut-être pas fini.

— Le moine ? s'écria le capitaine surpris.

— Sans doute ; on les a fait accompagner jusqu'ici par un révérend, chargé de leur donner l'absolution au dernier moment. Vous devez penser qu'on ne fournit pas plus, à Cabrera, la nourriture de l'ame que celle du corps.

Emile frémit ; mais il dit en se remettant :

— Je n'ai pas encore aperçu ce digne religieux.

— Ses fonctions le retiennent souvent à fond de cale. Cependant votre observation est juste, sir Lionel, et ce prétendu moine m'est suspect à moi-même ; car, dans ses momens de loisir, il ne sort pas de sa cabine, et jamais il ne relève son capuchon. Ajoutez à cela que j'ai ordre de le jeter sur quelque point écarté des côtes de Provence. Je crois que c'est tout bonnement un espion qui se rend en France, et qui, chemin faisant, doit surveiller ma propre opération. Mais c'est du luxe! ajouta cruellement M. Black.

— C'est singulier ! ne put s'empêcher de dire Emile.

— Pourquoi cela ? demanda le corsaire en le regardant d'un air surpris. Mais voici qu'on ouvre l'écoutille. Restez ici, près de moi ; vous allez les passer en revue, et vous finirez certainement par voir le personnage mystérieux dont nous parlons.

En effet, il était temps qu'Emile réunît toutes ses forces; car le moment solennel était arrivé. Mais ce n'était pas tout pour lui de compter sur lui-même ; il fallait encore que le hasard ne le fît pas reconnaître par quelqu'un de ceux qu'il allait voir de si près. C'était une chance peu certaine, mais terrible. Aussi l'anxiété du capitaine était-elle à son comble, et de tous les instans critiques par lesquels il avait passé, celui-ci était peut-être le plus pénible, le plus dangereux, le plus complétement redouté par lui.

Ils sortirent un à un, lentement, en silence, la tête baissée, les mains libres. A mesure qu'ils arrivaient sur le pont, ils suivaient sans lever les yeux celui qui les précédait ; ils descendaient dans la chaloupe comme des ombres dans un tombeau. Leur extérieur était lamentable ; presque tous avaient la tête nue, la barbe et les moustaches d'une longueur démesurée. Le climat des Baléares est spécial. Il faisait froid, et bien peu avaient autre chose sur le corps qu'un pantalon et une chemise ; encore ces misérables vêtemens étaient-ils en lambeaux et tout souillés de la fango dans laquelle on les laissait étendus, soit en prison, soit à bord. Quelques-uns portaient une capote militaire en mauvais état ; ceux-là sans doute étaient des officiers, et qui sait ? des colonels peut-être, dont les soldats avaient eu pitié. Il y en avait de blessés qui portaient un bras en écharpe, ou qui marchaient difficilement appuyés sur un bâton. Il y en eut un qui n'avait pas de chemise, et qui s'en allait les pieds nus et les épaules nues, tremblant et violet sous le vent glacé de la mer... Emile, qui avait supporté tout jusque-là sans trahir son émotion, ne put voir du même sang-froid cette détresse qui surpassait toutes les autres, et, par un mouvement involontaire, il détacha son manteau, et le jeta sur le dos du pauvre soldat ; mais il eut assez de présence d'esprit pour dire en même temps, par forme de correctif et en anglais :

— Tiens, gueux de Français!

Le commandant le regarda d'abord avec surprise, puis il dit entre ses dents :

— Bien!... très bien!... Bon soldat!... bon Anglais!... Partou ailleurs il le tuerait comme un chien ; mais ici il lui donne son manteau.... Cela doit être.

C'était une singulière nature que celle du commandant Black; il n'était pas comme tout le monde et il n'exigeait pas que tout le monde fût comme lui. Donc, malgré sa pénétration, et contre toute attente, il ne donna aucune suite à cet incident.

Il n'en fut pas de même du soldat auquel s'adressait l'humanité du capitaine. Cet homme examina d'abord un moment celui qui couvrait ainsi sa nudité, puis supposant, à son extérieur, à son langage étranger, à sa présence même dans un équipage anglais, que c'était un ennemi, il prit e manteau, le roula en paquet, et, le jetant fièrement aux pieds du baron ransfuge :

— Je n'ai pas assez froid, dit-il, pour mettre le manteau d'un Anglais.

Il fallait tout le sentiment du péril récent qu'il venait de courir, pour empêcher Emile de sauter au cou du fanatique, en lui criant tout haut dans sa langue maternelle :

— Prends-le! je suis Français!

Il étouffa encore cette tentation et se contenta de dire en se tournant vers le commandant :

— Ces êtres-là sont incorrigibles! En voilà un qui sera mort de froid demain matin. Mais il a dit *son mot* devant soixante personnes; il est content... Il aime mieux cela.

M. Black sourit, et le Français descendit dans la chaloupe, où ses camarades l'entourèrent en lui serrant les mains sans prononcer un seul mot, tandis que l'un d'eux se dépouillait d'une mauvaise cape de muletier pour en couvrir l'héroïque misérable auquel ils devaient tous un moment de vengeance et de triomphe national.

Emile était à bout de courage. Il comptait avec angoisse les dernières victimes qui passaient devant lui. Le nombre fatal touchait à sa fin. Encore un moment, et le capitaine serait délivré de ce supplice, et l'on partirait, et il n'aurait plus à s'occuper que de mettre le pied sur le sol de la patrie. Adieu! cent fois adieu, terre funeste qu'il a effleurée dans sa fuite, écueil qu'il a évité, moment de crise et de danger dont le souvenir le fera palpiter encore dans sa vieillesse la plus reculée...

Le dernier parut enfin, et baron respira.

L'homme qui sortait alors de l'écoutille était vêtu d'un pantalon de cavalerie, dont l'ancienne élégance et les galons ternis faisaient un pénible contraste avec l'état actuel de ce haillon militaire, souillé de boue, de poussière, de goudron et de sang, déchiré en vingt endroits, attaché autour des reins avec une corde, et au bas des jambes par les lanières d'une méchante paire de sandales, aumône de quelque moine mendiant. Une chemise fine, mais en lambeaux, un bonnet de police, et une chabraque attachée sur les épaules avec un débris d'aiguillette, complétaient le costume du prisonnier. Il s'avançait, les bras croisés, la tête basse, le haut du visage caché par ses cheveux tombans, la bouche et le menton ensevelis sous de formidables moustaches. Mais il n'avait pas fait la moitié du trajet entre les deux haies de matelots rangés sur le pont, qu'Emile recula d'un pas en poussant une sourde exclamation, et en fixant sur lui des yeux hagards. De son côté, le prisonnier s'était arrêté dans sa marche, et, surpris évidemment, mais sans rien dire, sans faire un geste qui pût trahir personne, sombre, immobile, scrutateur, il considérait le capitaine avec la puissante majesté du malheur.

Tous deux s'étaient reconnus. Lui, c'était Ferdinand Mauvert, sauvé aussi par un miracle du massacre de L..., mais non pas des prisons de Cadix.

Emile hésita un instant, un seul instant... Il était temps encore... Son étonnement avait provoqué l'attention ; mais cet étonnement pouvait provenir de l'émotion d'horreur causée par une reconnaissance hostile... Il n'y songea pas... Tant d'efforts, de sacrifices, d'apostasies pour se sauver; le pays, la famille, la liberté, Antonia qui l'attendait... tout fut oublié. Il se précipita dans les bras de son ami, en criant à tous ces Français, comme Joseph aux enfans de Jacob :

— Je suis votre frère! !!..

— Malheureux ! lui dit le prisonnier, tu t'es perdu toi-même. J'avais tout deviné, et je n'aurais rien dit.

Emile ne répondit rien. Il passa son bras sous celui de Ferdinand, et, après avoir promené un regard froid et insultant sur les hommes de l'équipage qui poussaient des clameurs confuses, il prit avec son compagnon le chemin de la chaloupe. Mais, dans son transport, il avait oublié le moine qui marchait, le visage découvert, derrière le dernier prisonnier. La physionomie austère du religieux avait exprimé d'abord, à la vue d'Emile, un prodigieux étonnement ; puis une joie sauvage l'avait éclaircie un moment, lorsque le baron s'était jeté dans les bras de son frère d'armes; mais quand il eut mieux examiné, quoique rapidement, toutes les parties de l'uniforme anglais, cette joie fit place à un sombre désappointement.

— Lui!... avait-il murmuré; et rien!... J'avais bien jugé.. elle est entre les mains de celle qui vient de prendre la route de Barcelone... Ils se sont donné rendez-vous en Provence ou aux alentours.

Alors, s'approchant et parlant à l'oreille d'Emile, qui venait de lui tourner le dos pour accompagner Ferdinand :

— M. le baron de Gurgy a oublié le serment qu'il avait fait par le ciel! dit-il d'une voix creuse et ironique.

— Solarez!... s'était écrié Emile en le reconnaissant et en s'arrêtant éperdu.

Mais déjà le moine avait baissé son capuce, et Mauvert entraînait son ami, en lui disant :

— Viens, nous causerons là-bas!

Or, comme ils arrivaient au haut de l'escalier, ils furent arrêtés par le commandant Black, toujours aussi calme et aussi sévère, qui leur dit avec son flegme habituel :

— Bien!... très bien!... suivez-moi.

Et, marchant devant eux, il les conduisit dans la chambre du conseil. Tous deux le suivirent, saisis d'un vague étonnement, mais trop instruits du caractère et des coutumes du commandant pour douter de leur sort.

Cet incident n'échappa pas au moine, qui les observait.

— Ils vont tout dire au corsaire, pensa-t-il; tant mieux! l'honnête Black prendra leurs intérêts, se chargera de leurs commissions, et, une fois à terre, je n'aurai qu'à le suivre sans qu'il s'en doute.

En effet, à peine le bizarre commandant se fut-il enfermé avec eux, que, s'adressant à Emile :

— Vous avez joué un bon tour au capitaine Black, lui dit-il... Je ne vous en veux pas de cela; d'autant plus que vous m'avez rendu le service de vous découvrir vous-même; mais je vous en veux d'être Français, et vous irez avec les Français... voilà qui est entendu.

— Eh bien, monsieur, reprit Emile avec hauteur, est-ce pour nous apprendre cela que vous nous accordez un entretien particulier?

— Parbleu! interrompit amèrement l'autre captif, est-ce que cela t'étonne?... Monsieur est connu pour un bourreau; monsieur s'amuse...

— Non, monsieur, je ne m'amuse pas! répliqua vivement l'Anglais avec une naïveté qui eût été presque risible dans toute autre circonstance. Je suis un bourreau pour les Français, cela est vrai, et votre ami vous expliquera pourquoi...... Du reste, c'est à lui que je m'adresse; c'est lui qui vient de faire une belle action.

Je vous propose donc à tous deux le seul dédommagement qu'il me soit permis d'accorder, et que je n'ai jamais offert à personne. Voici de l'encre, du papier. Si vous avez en France des amis assez puissans pour obtenir votre échange, écrivez. Je vous donne un quart d'heure, et je vous engage ma parole de faire arriver vos lettres à leur adresse.

En achevant ces mots, le commandant salua et voulut sortir; mais Emile, le retenant :

— Je ne puis écrire à personne, lui dit-il; mais, puisque c'est ainsi, monsieur, deux mots...

Et, comme l'avait prévu Solarez, le baron parla quelque temps à voix basse au commandant, qui lui dit seulement, quand il eut fini :

— Bien!... très bien!... — Cela aussi... comptez sur le capitaine Black.

Cependant Mauver avait réfléchi profondément pendant quelques secondes; puis, tout à coup, se frappant le front, il s'était assis et avait écrit avec rapidité. La lettre était prête au moment où la conférence d'Emile se terminait; il la remit au commandant.

— Maintenant, messieurs, je vous salue, dit froidement ce dernier.

Et la chaloupe funèbre emporta vers les écueils un passager de plus.

XII.

A Nice.

Malheureusement, les croisières et les mauvais vents forcèrent le capitaine Black à tenir le large plus long-temps qu'il n'eût voulu.

Peu de mois après les événemens que nous venons de raconter, une belle jeune fille, languissante et pâle, était à demi couchée sur un sopha placé en travers d'une fenêtre, dans la chambre la plus riante d'une hôtellerie qui donnait sur le cours et sur le port de la ville de Nice. C'était le soir. Pour cet heureux pays, mollement présenté au midi dans sa corbeille de montagnes, les tristesses de l'hiver étaient déjà bien loin, quoique le mois de février ne fît que commencer; et, ce soir-là en particulier, il y avait au dehors un mélange harmonieux des joies du printemps et des joies du carnaval. Le soleil couchant animait d'une teinte chaude d'ocre rouge les longues jetées qui couraient à fleur d'eau sur le bleu foncé de la mer, et colorait obliquement les façades des maisons à l'italienne qui se miraient, ridées et mobiles, dans l'onde plus proche et plus paresseuse, dont les plis égaux se moulaient lentement aux cintres du rivage. Le ciel, pur et profond, d'un azur prononcé au zénith, descendait avec ce ton vigoureux derrière les constructions tranchées, que dorait, en les effleurant, la lumière de l'occident; mais il se fondait à droite dans les brumes fraîches et bleuâtres des Alpes lointaines, et, à gauche, dans un horizon d'or, magnifique de nudité, qui là-bas incendiait la mer, et ici diamantait les flots. Aux vaisseaux, immobiles contre les quais, on eût compté les cordages dessinés en courbe nettes et déliées sur le fond radieux du tableau; et les gondoles, qui glissaient avec des voiles blanches dans l'ombre des môles, prenaient des voiles de pourpre en passant au soleil.

Sur le cours, le coup d'œil était d'une nature aussi gaie, mais d'un effet moins calme et plus frivole. Une foule joyeuse en couvrait toute la longueur, et circulait incessamment d'une extrémité à l'autre. Le milieu de la chaussée était occupé par la file des équipages, des cavaliers et des piétons masqués; et cette partie de la population n'était pas, comme de nos jours et dans nos villes du Nord, la moins noble et la moins assujétie aux convenances. Les gens de la plus haute société ne se faisaient aucun scrupule de figurer dans cette folle profession, et l'on peut même dire que la mode l'autorisait jusqu'à en faire, sinon un devoir, du moins un mérite.

C'était à qui se reconnaîtrait et s'apostropherait des spectateurs aux promeneurs, de la foule du milieu à la foule des côtés, du monde des voitures au monde des fenêtres.

C'était à la fois la fête des étrennes et celle des fleurs. Les bonbons et les bouquets pleuvaient des maisons dans les calèches, et remontaient des calèches aux maisons, accompagnés de cartes de visite, de complimens et d'invitations. C'était un échange de riantes hostilités, une mitraille de politesses croisées, qui n'arrivaient pas toujours à leur adresse, mais qui suffisaient, une fois reçues, à ceux qu'elles cherchaient, et ne pouvaient que flatter ceux qui ne les attendaient pas. Il ne fallait ainsi qu'un hasard providentiel pour effacer de ces animosités de salon qui reposent sur un soupçon et ne résistent pas à une avance. Il suffisait d'une maladresse pour réparer un malentendu, et d'une praline heurtée en l'air contre une dragée pour réconcilier des familles dès long-temps désunies. Il y a tant de gens qui ne veulent faire que la moitié du chemin!

De ces deux tableaux, d'un caractère si différent, quoique fondus dans dans une même couleur, la jeune fille dont nous avons parlé n'accordait d'attention qu'au premier, à celui que présentait la nature. Placée de manière à ne pouvoir pas, sans se déranger, jouir du spectacle de la fête qui bruissait sous la fenêtre, elle ne songeait pas à quitter son attitude pour obtenir cette facile distraction, et tenait ses regards tristement attachés sur la mer et sur l'horizon. Il n'en était pas tout à fait de même du personnage qui lui tenait compagnie. C'était un homme d'une haute taille et d'un visage froid, dont l'âge avancé se trahissait dans les rides de son front élevé mais un peu déprimé, dans l'insouciance de son maintien, dans les veines grises d'une longue chevelure noire rejetée en arrière. Il était debout dans l'angle de la croisée, le dos presque tourné au dehors, la main gauche posée sur la barre d'appui, la droite introduite dans un large gilet blanc, la tête parfois inclinée sur sa poitrine, tantôt se tournant et abaissant un coup d'œil satisfait sur la foule aux mille couleurs qui circulait en bas, tantôt revenant à sa première position, et contemplant, d'un air en même temps triste et malin, sans relever son front, sans parler, la jeune fille qui regardait l'horizon.

Enfin cet homme, nous pourrions dire ce vieillard, dont l'attitude et la physionomie, en présence de cet enfant malade, exprimaient un genre d'alarme si particulier, prit la parole en affectant d'hésiter :

— Voulez-vous, dit-il, que j'approche davantage ce canapé?

— Non, répondit-elle doucement, je suis bien comme cela; je vous remercie.

— Vous ne voulez pas voir le spectacle du port? Cela vous amuserait peut-être.

— J'aime mieux voir le ciel, dit-elle en secouant faiblement sa jolie tête qui reposait sur une de ses mains.

— Et vous avez peut-être raison; car j'ai bien peur qu'il ne vous reste plus que cela. Certainement le baron de Gurgy est tout au moinsprisonnier maintenant.

— Le baron de Gurgy!... Plus que cela!... se récria la jeune fille avec une impatience fiévreuse.

— Ah pardon! j'oubl ais ce que vous êtes parvenue à posséder aprè tant de peines...

— Monsieur Tahiba, vous êtes un méchant homme!.. dit-elle, toute prête à pleurer

— Un méchant homme, reprit tranquillement le vieillard, parce que je vous ai laissé vous faire du mal tout à votre aise... Oui, vous avez peut-être encore raison; mais la violence n'était pas dans le sang de mes pères...

—Un méchant homme, un bourreau s'écria-t-elle avec désespoir, attaché à ma vie pour me persécuter, pour être toujours là, avec votre air... insupportable, prêt à épier toutes mes pensées, à supposer tout ce qu'il vous convient de supposer, à vous moquer incessamment des sentimens et des devoirs les plus sacrés... Voyez! je suis malade, abattue; il me faudrait quelque consolation, quelque amitié; car enfin je suis seule au monde, moi!.. et voila que vous me tourmentez!.. Ah! que je suis malheureuse!

Et la pauvre enfant, saisie d'un transport nerveux, cacha dans ses blanches mains sa figure enflammée, et fondit en larmes.

Et Tahiba sourit; car il vit que la fière Antonia allait parler peut-être.

— Senora, dit-il gravement, vous ne pouvez être malheureuse que par moi. Alors je retournerai à Saint-Domingue avec Mas et Caiga; peut-être la flotte a-t-elle été respectée. A coup sûr, les quatre croix de roseau qu'on voit d'abord en arrivant au bas de l'escalier n'ont pas été renversées. J'irai devant l'une d'elles, et je dirai : Tout est accompli; Antonia est heureuse...

— Oh! le vilain homme, mon Dieu! le vilain homme!...

— Allons, il paraît que ce n'est pas cela...

— Antonia se sentit à la fois comme rafraîchie et encouragée, sans s'expliquer comment, par cette horrible méchanceté du Caraïbe. Elle se releva un peu, et, tournant vers lui un regard timide et presque souriant, elle dit, non pas sans une grande émotion :

MAURICE SAINT-AGUET. — *(Commerce.)*

(La suite au prochain numéro.)

FLEUR DES FÈVES,

OU

UNE INTELLIGENCE A DEUX.

Il y avait *petit salon* chez la comtesse de B***. La charmante jeune femme, dont la toilette était ravissante de grâce et de coquetterie sérieuse, — une toilette de carême, — recevait ce soir-là ses amis les plus chers.

Ces réunions avaient lieu en secret comité. Toutes ces femmes gracieuses à qui l'on dit *ma toute belle*, et que l'on accueille avec des exclamations adorables; tous ces petits messieurs pour qui la comtesse faisait briller les folles facettes de son esprit, tout ce monde-là était exclu. Il n'y avait autour du feu que quelques uns de ces amis dévoués qu'on attend sans se dire : Suis-je jolie aujourd'hui? et avec qui on ne craint pas d'être triste si le cœur déborde, et si les larmes viennent aux yeux.

Ce soir-là, le cercle était au complet. La comtesse nous avait promis l'histoire de Lucie de Naré, sur le compte de laquelle on débitait par le monde vingt extravagances. Madame de B*** avait été son amie; et, de plus, elle analysait toute affaire de sentiment avec cette délicatesse que ses doigts effilés auraient mise à effeuiller une rose.

La comtesse se recueillit un instant, et voici ce qu'elle nous conta :

Vous n'avez pas tous connu Lucie. C'était une petite femme mignonne et blonde dont la figure fluette, avec ses grands yeux d'azur, apparaissaient toujours entre deux touffes crépées de cheveux, comme un coin du ciel entre des nuages. Son sourire était d'une finesse exquise, et son front se taillait avec largeur. Elle était née Lucie de Melta, d'une assez bonne famille de province. Lucie sortit du couvent à quinze ans, et, quelques jours après, madame de Melta lui apprit en pleurant qu'elle était demandée en mariage. Lucie s'écria qu'elle ne voulait pas se séparer de sa mère, mais celle-ci lui déclara que ce mariage comblerait ses vœux les plus ardens. La pauvre mère! minée avec une activité horrible par une maladie sans espoir, elle songeait avec terreur à l'isolement où sa fille se trouverait après l'avoir perdue.

Elle avait deux blessures, le mal physique qui la rongeait, et celle-là c'était peu de chose : elle devait en mourir, voilà tout; — mais l'autre blessure! mais cette pensée que Lucie serait seule au monde, à seize ans, cette pensée lui causait des tortures inouïes. C'était une lutte épouvantable, n'est-ce pas? Le corps de cette femme ne demandait qu'à mourir, tant il souffrait; et l'ame de cette mère ne demandait qu'à vivre.

Lucie avait bien, du côté de son père, deux parens; un oncle et une tante, Lucien de Melta, et Mlle Dorothée, sa sœur; mais depuis long-temps Mme de Melta avait dû cesser toutes relations avec eux.

Je ne dirai pas que Mlle Dorothée comptait alors 45 ans, attendu que, si elle les avait, — ce qui n'est guère contestable, — à coup sûr elle ne les comptait pas. Maintenant, elle commence à s'embéguiner, mais il y a quelques années, elle portait ses cheveux à la Ninon, et des robes de pensionnaires que désavouait gravement un nez quelque peu aquilin. Le monde, qui est méchant, lui attribuait des aventures auxquelles je n'ai jamais cru. Toujours est-il que Mme de Melta ne voulait pas la voir.

Quant à Lucien de Melta, il avait laissé un roman scandaleux dans les quatre parties du monde. Dès l'âge de seize ans, on avait eu, dit-on, à lui reprocher ce qu'on appelle *des sottises*, et son père avait été obligé de l'envoyer à la Guadeloupe, où il avait quelques parens, pour le mettre à l'abri de circonstances trop rigoureuses. Les mœurs faciles des colonies ne purent pas corriger Lucien; au contraire, ses vices y prirent un développement terrible. La plante d'Europe devient arbre dans ce climat, mais souvent arbre vénéneux.

M. de Melta père était mort, assez puni d'avoir, par son trop faible amour, desséché le cœur de ses enfans. Il faut pourtant faire une exception en faveur d'Edouard de Melta, le père de Lucie, dont je vous reparlerai.

Lucien, qui alors courait le monde, fut déshérité. Edouard et Mlle Dorothée se partagèrent donc le peu de fortune que cent fâcheuses affaires à assoupir, cent cris divers à couvrir avec le bruit de l'or, avaient laissées à M. de Melta père.

Dans l'héritage se trouva compris un vieux château de famille, en Normandie, qui plus tard revint à Lucie. Le nom de cette terre était La Gardière.

C'était l'occasion ou jamais, pour mademoiselle Dorothée, de trouver un mari. En admettant les méchans bruits qu'on faisait courir sur son compte, ils avaient bonne mémoire, ceux qui se souvenaient de ces quelques erreurs du passé, que les rides commençaient à rendre improbables. C'est alors que mademoiselle Dorothée se mit à porter ses cheveux à la Ninon.

Sur ces entrefaites arriva, de je ne sais quel continent, le frère Lucien, sans un sou vaillant, et les mains dans ses poches. Pour lui aussi l'absolution était venue; cette absolution, c'était l'oubli. Qui se souvenait du mauvais sujet de seize ans? On saluait M. Lucien de Melta, héritier du nom (du nom seulement, hélas!) d'une bonne et ancienne famille, et l'on n'allait pas plus loin que l'étiquette.

Il pouvait avoir alors cinquante ans. La première fois que je le vis, j'éprouvai une impression de terreur que rien depuis n'a effacée. Ses traits étaient peu accentués. Il ne portait pas de barbe, et sa figure ronde, olivâtre et marquée par la petite vérole, avait une apparence de jeunesse détruite, en y regardant de plus près, par des traces certaines de sénilité,

ce qui donnait à cette figure une expression douteuse et fausse. Mais surtout, sous cette indécision des traits, se révélait une ame ardente et corrompue.

Lucien mit pied à terre chez sa sœur; en apprenant qu'il était déshérité, il accepta sans étonnement, et de façon assez pacifique, cette dernière mesure d'autorité paternelle. Ce calme apparent ne contribua pas peu à convaincre Mlle Dorothée de la conversion de son frère.

Seulement, Lucien s'installa chez elle. En réalité, cela valait mieux que de partager l'héritage paternel; vivant aux dépens de Mlle Dorothée, il comptait bien dépenser la fortune à lui tout seul.

Et d'abord il voulut un cheval. Sa santé exigeait impérieusement cet exercice, dont il avait pris, d'ailleurs, l'habitude aux colonies. Je tiens tous ces détails de Lucie, qui me faisait ses confidences à voix basse, tant cet homme lui faisait peur.

Du reste, ne croyez pas que M. de Melta recommençât sa vie de taverne, de verres brisés et de nuits sous les réverbères. Oh! que non, pas! Il était plus habile. S'il s'enivrait, c'était à huis clos. L'âge ayant donné à sa figure un air grave et respectable, il n'avait pas tardé à comprendre les profits de l'hypocrisie. Autant de plaisir, et point de scandale; vivre en bon accord avec l'opinion, cette femme acariâtre et jalouse, et la tromper en secret, il y avait tout avantage.

Après tout, Mlle Dorothée ne se désola que médiocrement de l'arrivée quelque peu coûteuse de son frère, dont la présence au logis lui permettait de donner des soirées et de tenir un certain train de maison, ce qu'elle n'aurait pu faire vivant seule et restée demoiselle. Or, avec les soirées, les réceptions, si restreintes qu'elles fussent, revenaient les toilettes; avec les toilettes, les prétentions; toutes sortes d'espoirs inédits et d'illusions au front couronné de fleurs d'oranger.

J'ai négligé jusqu'à présent de vous parler d'Edouard de Melta. C'est que sa vie, comme celle de tous les hommes honnêtes et heureux, avait été simple et peu féconde en événemens. Il s'était livré avec assez de bonheur à quelques spéculations commerciales, et il était mort jeune, laissant, — c'était une douce consolation pour son cœur d'époux et de père, — sa femme et sa fille dans une aisance recommandable.

Mais comme vous l'avez vu, madame de Melta ne devait pas survivre long-temps à son mari. Depuis un an, elle se sentait mourir tout doucement. Mourir! et laisser sur la terre, dans un monde qu'elle ignore et où les vices viendraient, un masque sur la face, lui offrir une douce hospitalité, laisser à tous vents et dans un carrefour aux mille embranchemens dont un seul conduit au bien, une fille de quinze ans! n'était-ce pas horrible!

D'un autre côté, vous comprenez, connaissant l'histoire de Lucien et de Mlle Dorothée, que Mme de Melta ne songea pas un moment à chercher dans cet odieux libertin et cette coquette ridicule, qui pût la remplacer, elle, pauvre mère et sainte femme! Ai-je besoin d'ajouter que Lucie ignorait complètement cette histoire scandaleuse de sa famille!

Mme de Melta avait bien une cousine éloignée à qui elle aurait confié aveuglément sa chère Lucie; mais Mme de Naré, — c'était sa cousine,— avait un fils, Justin, autrement *Fleur des fèves*, — ce qui était un obstacle sérieux, et d'ailleurs cette dame voyageait dans divers pays d'Europe, depuis près de trois ans, en compagnie du héros de cette histoire.

Comme Mme de Melta pleurait amèrement sur le sort de son enfant, M. Rémond, conseiller d'état et possesseur d'une assez belle fortune, vit Lucie, en devint épris et demanda sa main.

C'était vraiment là le parti que Mme de Melta demandait à Dieu dans ses prières. Jeune encore et cependant ayant passé par les épreuves de la peine et des plaisirs, — celles-ci plus dangereuses que celles-là, — M. de Naré devait être pour Lucie un époux et un père à la fois.

Le mariage se fit, vous le savez. Deux mois après, Mme de Melta expirait, et la dernière contraction de sa bouche fut un sourire, et le dernier battement de son cœur fut une joie.

Hélas! quatre mois se passèrent encore, quatre mois de calme, sinon de bonheur, lorsqu'une après-midi d'automne, un fiacre s'arrêta devant la maison de Mme de Rémond, ramenant son mari blessé mortellement à la chasse par l'imprudence d'un ami.

Lucie de Rémond se trouva veuve, n'ayant pas seize ans.

Par le fait du mariage elle était émancipée, mais en vérité c'était là une fiction des lois, car elle ne l'était pas par son âge.

La douleur qu'elle éprouva fut, non pas une douleur folle, mais une douleur réfléchie et touchante. Elle avait eu pour son mari une amitié presque filiale; elle l'avait aimé par reconnaissance et comme le seul être qui l'aimât, et ce ne fut pas sans un cruel effroi que, jetant autour d'elle un regard désolé, elle se vit seule au monde.

Elle avait ainsi le cœur serré, la mort dans l'ame, lorsqu'elle reçut une lettre de Mlle Dorothée. Cette lettre toucha profondément la pauvre affligée. Le ton romanesque qui y régnait, ne lui sembla pas ridicule; la douleur prend tout au sérieux et s'accommode aisément des consolations les plus grossières.

En peu de jours, une certaine intimité s'établit entre la tante et la nièce, et Mlle Dorothée proposa à Lucie de venir demeurer auprès d'elle.

Que faire, à seize ans, quand on pleure sa mère et son mari? Lucie ignorait les raisons qui avaient tenu séparées Mme de Melta et Mlle Dorothée; elle accepta. Avec douze cents francs par an, Mme Rémond eût peut-être vécu seule en compagnie de quelque vieille bonne; mais, à vrai dire, elle éprouvait un terrible embarras de ses quarante mille livres de rente. Et puis surtout l'isolement l'effrayait.

Ainsi, ce que Mme de Melta avait tant redouté arrivait; sa fille allait vivre auprès de Lucien et de Mlle Dorothée, entre la corruption et l'extravagance, sans un ami, sans un conseil, et n'ayant pour appui dans ce monde que les prières de sa mère dans le ciel.

Du reste, une année s'écoula, où elle fut heureuse autant qu'elle pouvait l'être. Mlle Dorothée avait une qualité qui rachetait bon nombre de ses défauts. Sans doute on la trouvait minaudière, prétentieuse, exorbitante dans ses parures et beaucoup trop folâtre dans son maintien, mais elle était bonne; quant à Lucien, quelle douceur! quel ton paternel! comme il comprit la douleur de la jeune veuve, comme le deuil qu'elle portait se refléta bien sur son visage! Il était d'une habileté inouie à prévenir ses moindres désirs; c'était un véritable devin à l'usage de ses fantaisies. Donnait-elle son goût sur une chose, ses paroles effleuraient au même instant les lèvres de M. de Melta. Imaginait-elle quelque espièglerie, — la jeune fille reparaissant sous la jeune veuve, — M. de Melta en riait aux larmes. Trouvait-elle le soleil brillant et la brise tiède, M. de Melta la prenait par le bras avec bonhomie et l'emmenait aux Tuileries, au bois, en consultant son caprice. Le charmant homme que M. de Melta!

Du reste, la fortune de Lucie ne contribua pas peu à mettre la maison de Mlle Dorothée sur le pied d'une aisance quelque peu fastueuse. Le cheval de M. de Melta se vit bientôt donner un voisin à l'écurie, et les rideaux de coutil du remise jusqu'alors vide, s'ouvrirent pour une élégante calèche.

L'année du veuvage allait à sa fin et aussi la douleur de la jeune veuve, rien ne durant en ce monde, lorsque commença le *Longchamps* de 1825.

Lucie, qui avait passé tout l'hiver dans une sorte de réclusion, voulut, le mercredi, faire un tour de promenade en calèche, et M. de Melta, avec sa galanterie ordinaire, s'offrit à l'accompagner.

La journée était sèche et belle, le printemps commençait à jeter autour des arbres bruns son voile de gaze verte. Les pauvres femmes étiolées par les bals et les veilles, allaient se raviver un peu au grand air, semblables aux fleurs de serre que nos jardiniers étalent au soleil quand la saison se fait douce.

Le bois de Boulogne avait perdu de son aridité, mais une poussière épaisse, soulevée par les pieds des chevaux en remplissait les allées, et de loin, quand, à travers les branches arides, on voyait comme un rideau grisâtre et continu, l'on pouvait dire : c'est là que sont les promeneurs.

Depuis peu, j'étais liée avec Lucie, je l'avais rencontrée aux soirées de l'excellente baronne de Tally. Vous avez entendu parler de ces réunions où viennent deux ou trois de nos prédicateurs célèbres. Le jeu et la médisance en sont exclus, et il semble que, ces deux grands élémens de sociétés enlevés, il ne reste que le vide. Eh bien! détrompez-vous. On causait science, littérature, arts; quelques savans hommes d'esprit détaillaient en folles et brillantes paillettes les lingots de leur science; quelques poètes nous initiaient à leurs pures et hautes inspirations; ces soirées étaient toujours trop courtes, et n'ayant ni fatigue, ni ennui, elles laissaient un souvenir calme et comme rafraîchissant.

La baronne de T***, est, comme vous le savez, très enthousiaste; ses excellentes qualités sont comme une lumière qu'elle porte avec elle et qu'elle reflète sur tout le monde. Elle s'y trompe la première. Elle avait connu mademoiselle Dorothée dans un moment où celle-ci (son frère n'était pas encore revenu), n'espérant plus en ce mari si long-temps attendu, se laissait être simplement vieille fille, sans aucune ridicule illusion dans sa toilette; ceci vous explique comment je vis Lucie chez la baronne.

La conformité touchante de notre position, puisque j'étais veuve depuis un an également, nous rapprocha tout d'abord. Puis Lucie, comme j'étais plus âgée qu'elle, m'ouvrit peu à peu son cœur, me fit de grandes confidences de ses petits secrets, et bientôt notre amitié fut inaltérable.

Elle m'avait priée de venir avec elle à Longchamps. Je fus donc témoin de la scène qui s'y passa, scène indifférente, en apparence, et qui pourtant est la première page ravissante d'une triste histoire.

Il y avait beaucoup de cavalcades au bois. Une surtout était composée des jeunes gens les plus à la mode; non pas de ces dandys de trente-cinq ans qu'on voit sur le boulevart et jamais dans le monde, mais de fils de famille, que chacun connaissait et nommait tour à tour.

Un d'eux surtout se faisait remarquer par sa jeunesse, sa beauté, la coupe hardie de son habit, l'harmonieuse et élégante assimilation, si je puis le dire, qui régnait entre lui et son cheval. Il semblait que la bride eût établi du cavalier au noble animal une communication magnétique d'intelligence, tant leurs mouvemens se mariaient, tant ils se fondaient tous les deux en de gracieuses ondulations, tant les pieds du coursier suivaient les mouvemens de la main strictement gantée du jeune homme. Vraiment, les ombrelles les plus sévères ne pouvaient s'empêcher d'avoir des distractions pour un tel cavalier.

Cette cavalcade avait plusieurs fois entouré la calèche dans son passage rapide, la dépassant, se laissant dépasser par elle et s'élançant comme à sa poursuite quand elle était prête à disparaître; cela toutefois sans intention marquée, ni désobligeante.

Tous ces jeunes gens, tour à tour, avaient jeté sur nous, qui étions complètement étrangères au monde, et assez jolies (pour ma part je m'en rapporte à vos éternelles flatteries), ils avaient jeté sur nous quelques regards curieux et discrets à la fois. Un seul passait près de nous avec une indifférence qui nous sembla affectée. Nos idées certainement n'étaient pas

à la coquetterie, mais cette réserve poussée à un point si extrême nous frappa tout d'abord, et ce fut, pour être franche, à cette singularité, plutôt encore qu'à son élégance et à sa grâce, que nous remarquâmes le cavalier que je vous ai fait connaître tout à l'heure.

Au moment où la cavalcade au repos s'ouvrait pour laisser passer notre calèche, une des roues plongea dans une ornière assez profonde; la voiture qui était suspendue très-légèrement, éprouva un balancement assez subit, et Lucie laissa tomber sur la route son bouquet de violettes de Parme.

Le jeune homme dont l'indifférence nous avait presque intriguées, se précipita en bas de son cheval, et s'élança pour saisir le bouquet. Madame de Rémond était sur le devant de la calèche. Je la vis tout à coup pâlir et elle poussa un léger cri en se levant à demi et appuyant sa main sur mon bras Une autre voiture dont les chevaux étaient lancés au galop suivait la nôtre et allait écraser les fleurs. L'inconnu avec une témérité inouïe, avança sa main jusque sous la roue, jusque sous cette dent si prompte à broyer, et s'empara du bouquet.

Ce fut un éclair. Moi je ne vis rien ; c'est Lucie qui depuis m'a conté ces détails.

Jacques le cocher avait arrêté les chevaux avec une prestesse admirable, mais il n'y avait plus rien à craindre, le jeune homme était à cheval tenant son bouquet d'une main.

Je me demandai un instant : Va-t-il le rendre ou le garder? Le garder serait bien audacieux; mais le rendre ce serait assez maladroit, puisque les fleurs en sont couvertes de poussière. La situation était délicate.

Comme je faisais cette réflexion, que je voyais également pour ainsi dire dans l'ame de Lucie, à travers ses yeux bleus, l'inconnu passa auprès de nous, entouré de quelques uns de ses amis qui s'écrièrent assez haut pour que nous pussions les entendre :

— Qu'as-tu fait, Justin, pourquoi cette folie?

Le jeune homme répondit avec simplicité et grâce tout à la fois :

— J'aime les violettes de Parme.

Cette réponse me parut sublime ; elle sauvait tout!

La scène du bouquet se passait le premier jour de Longchamps, un mercredi par conséquent. Vous ai-je dit que le mercredi était le jour de thé de mademoiselle Dorothée?

Neuf heures sonnaient. Les bougies étaient allumées, et personne n'arrivait encore. Lucie en toilette de bal était au piano, laissant errer ses doigts sur les touches et rêvant, tout involontairement, à ce bouquet tombé et ravi avec tant d'audace, mais aussi tant de courage!

M. de Melta, en habit de soirée, entra dans le salon, donna un coup d'œil aux bougies, aux tables de jeu, au feu, comme cherchant un prétexte à sa mauvaise humeur. N'en trouvant pas, il ne dit mot et garda toute cette mauvaise humeur sur son front, comme une marchandise qu'on met en étalage, en attendant qu'on trouve occasion de la placer.

— Eh bien ! mon oncle, s'écria Lucie; dont la main courait sur le piano et brodait pour ainsi dire, sur le fond de mécontentement de M. de Melta, quelques trilles folâtres, eh bien! comme vous voilà dramatique! fi! que c'est vilain de faire ainsi l'Othello en habit noir!

— Après ce qui s'est passé, madame, je fais tous mes efforts pour garder le silence. Mais comment ! c'est vous qui commencez ; c'est fort habile en vérité!

— Ah! voilà donc l'explication de votre silence pendant toute notre promenade, et de vos regards courroucés. Tout cela pour un bouquet tombé sur le chemin et ramassé par je ne sais qui!

— Les bouquets tombent souvent avec un à-propos qu'on ne saurait trop admirer.

—Cela veut dire à n'en pas douter que je l'ai laissé tomber avec intention. Voyez donc la jolie façon de dire à quelqu'un : « Je vous aime », que de lui jeter un bouquet justement dans la poussière! Pardonnez-moi l'expression, mais il y a là de quoi faire éternuer l'amour le plus sérieux.

—Sans doute... ce jeune homme ne vous connaît pas!

—Mais précisément il me connaît, il m'aime, il me l'a dit! Il m'a demandé comme une faveur toute spéciale des violettes de Parme dans la poussière!

—Toujours est-il que je ferai en sorte, madame, de ne plus servir de témoin à ces aventures tendrement romanesques!

—Comme il vous plaira, mon cher oncle. J'irai chercher seule les aventures romanesques! Ne suis-je pas libre? Une veuve!

M. de Melta fut un moment décontenancé par l'aplomp et l'air moqueur de Lucie; il comprit, apparemment, que ses airs de tuteur ou de jaloux étaient fort prématurés et auraient un médiocre succès; aussi laissant tout à coup cette voix émue par la colère, ces regards formidables, toutes armes qui s'étaient émoussées sur l'esprit de Lucie comme sur les facettes d'un diamant, il reprit avec une voix profondément émue :

— Pardonnez-moi, chère petite, ce que mes paroles ont pu avoir de blessant. J'ai été injuste, j'ai été méchant. Mais si vous saviez combien je souffre...

— Non, vous nous l'avez laissé entendre, mon cher oncle, je suis coquette, légère, que sais-je! Et j'ai pour habitude de jeter assez de fleurs sur tous les chemins poudreux, pour en faire des chemins de Fête-Dieu.

A ce mot, M. de Melta partit d'un éclat de rire franc et désarmé, et s'écria : « Il y a plaisir à être impitoyable, quand on l'est avec tant d'esprit. Encore une fois, soyez indulgente! je me laisse entraîner par le tendre intérêt que m'inspire votre réputation. Jeune comme vous l'êtes, et sans expérience du monde, il semble qu'il suffise d'être un ange de vertu, de candeur... et de beauté; hélas! tout cela est inutile si l'on n'a pas aussi les ailes de l'ange pour vous mettre hors de portée des méchans propos.

La voix de M. de Melta était d'une douceur infinie; ses yeux noirs savaient prendre une expression qui allait à l'âme, et Lucie m'a souvent conté que, dans ce moment-là, son oncle lui parut presque beau.

— Encore une fois, ajouta-t-il, ne m'en voulez pas! Une scène compromettante est arrivée, on en causera, et c'est un malheur. Tout mon crime est d'avoir douté...

— Douté de moi !

— Non pas de vous. Mais, vous le savez, un regard qu'on laisse tomber au hasard dans la foule... un sourire qu'un ridicule fait naître, la fatuité les interprète... Oh! dites-moi... dites-moi, Lucie, que vous ne connaissez point ce jeune homme!

— Mon Dieu! mais quand je le connaîtrais!... Je veux bien vous rassurer à cet égard; c'est la première fois que je l'ai vu.

Cependant, un roulement de voiture s'était fait entendre dans la cour. La porte du salon s'ouvrit et un domestique annonça :

—Monsieur et madame de Naré.

Lucie et M. de Melta se retournèrent en même temps et restèrent tous deux saisis d'une émotion différente; ils avaient reconnu, dans le jeune homme qui entrait, le ravisseur du bouquet.

M. de Melta devint pâle; quant à Lucie, elle éprouva un trouble, un saisissement qui étaient presque déjà de l'amour.

Ce coup de théâtre n'avait d'ailleurs rien que de très naturel. Je crois vous avoir dit que madame de Naré était cousine de madame de Melta, mère de Lucie, et voyageait depuis quelques années avec son fils Justin de Naré. Ils n'étaient de retour à Paris que depuis quinze jours seulement. Madame de Naré avait rendu visite à mademoiselle Dorothée et à Lucie, mais sans être accompagnée de Justin, qu'une indisposition sans gravité était censée retenir au logis. Mademoiselle Dorothée n'avait rien eu de plus pressé que d'inviter madame de Naré et son fils à son thé prochain, invitation que M. de Melta avait apprise assez peu gracieusement.

Donc Lucie ne connaissait que de nom Justin de Naré, qui venait pour la première fois à Paris. L'aventure du matin se trouvait prendre une signification inattendue; le bouquet qu'on croyait ramassé par un inconnu avait été ramassé par un cousin!

Il restait à savoir s'il y avait, de la part de ce cousin, connaissance de cause et préméditation, toutes circonstances aggravantes!

J'arrivai chez Lucie presque en même temps que Mme de Naré et Justin; je pus observer et suivre le drame muet qui s'y passa, à partir de l'exposition, je veux dire de la présentation.

D'abord, la mise de Justin de Naré était admirable! Elle n'était ni excentrique, ni vulgaire; on y remarquait cette originalité élégante qui ne se montre pas tout de suite, mais se laisse découvrir : c'est dire que, sous une apparente obéissance à la mode, sa mise avait cependant une certaine *initiative*, quelque chose de non commun, du style, si vous le voulez. Son front était noble et large, son regard avait une transparence et une candeur angéliques.

Justin salua Lucie avec beaucoup d'aisance, et sans le moindre embarras.

Ma pauvre amie ne put s'empêcher de rougir et de me dire à voix basse :

— Il a l'air de ne pas même me reconnaître.

— Il a peut-être la vue basse, lui répondis-je.

Une femme de lettres, qui était entrée derrière moi, prit son lorgnon, et, du fond du salon, regarda Justin avec une certaine insistance. Celui-ci s'en aperçut, se troubla, devint rouge, et perdit contenance.

Rien ne nous échappait. « Bon! est-ce qu'il serait timide, me dit Lucie, toujours par forme d'*a parte* : comme tu le disais, il a peut-être la vue basse. Ce matin, il aura pris mon bouquet pour une ombrelle, un mouchoir, que sais-je! Au fait, il n'a pas du tout l'air romanesque. » -

En ce moment entra dans le salon Mlle Dorothée, surmontée d'un de ces bonnets enrubannés qui la faisaient ressembler à un navire pavoisé. Madame de Naré lui présenta Justin. Celui-ci s'avança avec une assurance gracieuse qui démentait sa timidité de tout à l'heure.

Nous remarquâmes encore (que ne voient pas des yeux de femmes intéressés à voir), nous remarquâmes que M. de Belgy, un de nos plus agréables chanteurs, paraissait intimement lié avec Justin de Naré, et affectait en lui parlant un certain air de supériorité que celui-ci paraissait très bien accepter.

En passant près d'eux, j'entendis ce M. de Belgy appeler Justin : *pauvre fleur des fèves !*

Quel était donc cet homme, si sûr de lui-même et si tremblant à la fois, trop audacieux le matin, et trop retenu le soir? Était-ce de ces jeunes gens sans ame, qui, croyant connaître le cœur des femmes, veulent y arriver par des combinaisons mathématiques, calculant tout, — pardonnez-moi cette comparaison, je n'en sais pas de plus exacte,—comme dans une préparation culinaire, employant un peu d'amour d'abord, puis une pincée de froideur, puis un assaisonnement de jalousie, le tout relevé par beaucoup de suffisance et d'aplomb, recette infaillible pour les cordons bleus en amour? Nous nous arrêtâmes à cette supposition.

Lucie avait une voix adorable; elle se mit au piano et chanta une romance fort dramatique, où elle trouvait des élans sublimes et pleins de passion. Les visages autour d'elle étaient composés pour la circonstance; pas de mots glissés sous l'éventail; tout le monde écoutait et faisait de l'attendrissement. M. de Naré se tenait au fond du salon, dans l'embrasure d'une croisée; moi seule presque je pouvais le voir. Son visage était

pâle, ses mains tremblantes; de grosses larmes qu'il n'essayait pas de cacher coulaient sur ses joues.

Cette romance finissait par le cri d'une mère dont l'enfant disparaît dans les flots. Lucie trouva pour ce moment, un cri déchirant parti des entrailles, auquel M. de Naré répondit par une exclamation pleine de terreur qui fut entendue et attribuée à l'émotion.

— Décidément, ma chère, me dit Lucie dans la soirée, cet homme a une belle ame!

M. de Naré n'avait presque pas quitté sa mère de la soirée; cette attention toute filiale et si rare ne contribua pas peu à nous donner bonne opinion de lui; car, au milieu de toutes nos incertitudes, et dans la brume qui enveloppait encore, à nos yeux, ce caractère plein de contrastes, nous étions séduites par tout ce qui séduit les femmes, la grâce, l'élégance, le romanesque... et le mystère.

Quelques jours après ce *thé*, Lucie, M. de Melta et sa sœur partirent pour le château de La Gardière, qui, je crois vous l'avoir dit, appartenait à Lucie. Un mois se passa sans nouvelles de ma jeune châtelaine; de mon côté, des procès horriblement compliqués m'avaient métamorphosée presque en hommes d'affaires; c'est vous dire que mon cœur et ses douces affections s'étaient tu pendant tout ce temps. Au bout de ce mois, je reçus une lettre de Lucie que je vais vous lire, car c'est pour mon histoire un chapitre tout fait dont je ne saurais prétendre égaler le charme. D'abord c'est une pièce à l'appui.

Et Mme de B... se leva, ouvrit un petit coffret du siècle dernier, en ivoire travaillé à jour, et, au milieu d'un paquet de lettres, d'où s'exhalait un suave parfum, elle en choisit quelques unes. La pensée me vint, et vint peut-être à d'autres, qu'il serait bien charmant d'entendre aussi les romans que les autres lettres contenaient, romans de cœur dont il ne vint jusqu'à nous que ce parfum vague et bientôt dissipé.

Mme de B... lut la lettre suivante :

« Ma chère belle,

»Je te préviens d'abord que je te défends absolument de jeter un regard sur la fin de ma lettre, avant d'avoir lu, sans en passer un mot, ce qui précède. Je dois t'avouer que cette fin de lettre contient une aventure tout à fait romanesque ; je veux que ta curiosité soit excitée au dernier point, car il faut bien que tu saches que cette défense est une punition que je t'inflige. Moi qui, depuis un mois, attends tous les jours une lettre de toi, qui querelle mes gens et prétends que ta lettre est arrivée et qu'elle a été égarée, moi qui pourrais en être réduite à la conversation de quelques vieux voisins parlant baromètre, m'abandonner ainsi! Fi! que c'est mal! Ah! madame, je vous ai déjà défendu de regarder au bas de cette page, vous croyez que je ne vous vois pas glisser vos grands yeux malins de ce côté. Tout à l'heure, nous y viendrons. Il faut avant que je bavarde.

»Nous sommes donc arrivés à La Gardière un beau matin, pas le moins du monde dévalisés. Seulement, au sortir de Paris, nous avons fait rencontre d'un brigand qui nous a étranglés: ce brigand se nomme la poussière. Autre accident des plus étranges; la fermière et ses filles ne nous attendaient pas, et nous ont reçus en bonnet de coton, ce qui a failli faire évanouir ma tante.

»Mais j'ai des nouvelles tout à fait inattendues à t'apprendre. Ah! la curieuse, comme je te vois d'ici toute rouge d'attente... Eh bien! je vais te faire une description.

» Mon château... tu sais que je le vois pour la première fois, mon château est une grande maison en briques, de façon plutôt bourgeoise que seigneuriale, toute rose, au milieu des arbres verts, et s'épanouissant au bout d'une longue avenue d'ormes. Cependant, une petite tourelle gothique moderne a des prétentions de féodalité. L'intérieur est suffisamment délabré; les cheminées, à ce qu'il paraît, ont pour habitude de fumer; c'est reçu dans le pays.

»En arrivant, j'ai recruté d'abord, du regard, quelques vieux meubles invalides et couverts de cicatrices, avec lesquels je comptais m'arranger un boudoir assez original; mais quand j'entrai dans mon appartement, ce fut un coup de théâtre. J'ai trouvé le réduit le plus coquet, le plus sourd, le plus voilé; des tapis partout, sur les meubles des chinoiseries, dont je suis folle, des tapissières aux portes, des tentures du meilleur goût et des fleurs dans tous les coins; je me suis retournée vers M. de Melta, qui souriait d'un air sournois: je lui ai sauté au cou. Sais-tu que mon oncle est galant! Ma toute belle, devant ma fenêtre s'évase une verte vallée de prairies épaisses et *miroitantes*, où les vaches disparaissent presque. A droite se festonne, sur ces pelouses veloutées, la lisière d'une épaisse forêt où s'élancent de loin en loin les troncs argentés des bouleaux; à gauche, se tordent, au bord d'un ruisseau, des saules extravagans; au fond, dans l'horizon violet, se découpe un clocher de pierre blanche qui mêle son bruit de cloche lointain à tous les chants dont je suis entourée. C'est un ravissement sans fin.

»Mais je me défie de ta patience et j'en viens aux faits. Quelques jours après notre débarquement, devine qui nous est arrivé à La Gardière. Je te le donne en cent, comme en mille... Madame de Naré et son fils, mon voleur de bouquet! Avoue que voilà un coup inattendu et qu'on ne trouve que dans les romans.

»Nous avions cru remarquer, il t'en souvient, que M. de Melta avait reçu très froidement madame de Naré lors de sa premiere visite, et lorsque mademoiselle Dorothée invita notre cousine à sa prochaine soirée, nous surprîmes chez mon oncle un de ces regards noirs et aigus qui me font toujours peur. Tu sais encore que, lors de notre aventure au bois, M. de Melta eût foudroyé des yeux, s'il l'eût pu, notre aventureux cavalier, qui n'était autre que M. Justin. Enfin, le soir même j'eus à supporter, de la part de mon oncle une scène de tuteur ou de jaloux dans les règles, et de tous ces indices, j'étais fondée à croire que M. de Naré ne serait pas fort galamment reçu à la maison. D'abord M. de Melta n'aime point les jeunes gens, et il les éloigne tout doucement avec une persistance fort remarquable. Eh bien! c'est lui qui a invité madame de Naré et M. Justin à venir à La Gardière, qui les y retient depuis un mois et qui les choie, et qui les vante. C'est à n'y rien comprendre. A-t-il craint pour moi l'ennui de la solitude? A-t-il voulu pour lui un compagnon de chasse? Je ne sais. Ou bien... Ce serait un peu prématuré... il n'y a qu'un an que je suis veuve. Ma tante Dorothée est fort de cette opinion-là, je le crois. Depuis l'arrivée des Naré, elle est radieuse. Elle prémédite contre moi quelque mariage; tu sais que faire des mariages, ç'a été l'occupation de toute sa vie. Elle y a mis tant d'acharnement et de dévouement, qu'elle s'est oubliée elle-même. Tout cela m'amuse fort, moi qui pense bien garder mon libre arbitre, et *ne me laisserai pas entraîner à minuit, tout éplorée et les cheveux épars, dans la chapelle souterraine du château, au pied d'un autel où officie un prêtre inconnu.* D'abord nous n'avons pas de chapelle. Je te dirai qu'heureusement M. de Naré ni moi ne pensons à ces folies.

»M. de Naré est un homme d'une réserve glaciale, qui n'a pas dit trois mots sensés depuis son séjour. Il semble qu'il soit d'une nature supérieure à celle du commun des hommes, et ses pensées sont si sublimes qu'il n'essaie pas même de les manifester, persuadé qu'il est qu'elles ne seraient pas comprises. Il cause volontiers du temps qu'il fait, des modes nouvelles, des espérances de la récolte et autres sujets aussi profonds et aussi nouveaux. Il est juste d'ajouter que la plupart du temps il garde le silence. Seul, dans un angle du salon, il paraît rêver; son regard est plein de pensées, son front s'éclaire, mais s'il ouvre la bouche, c'est pour dire quelque sottise. Ce n'est guère que lorsque je fais de la musique qu'il daigne se mettre un peu en communion d'âme avec nous; non pas qu'il se donne la peine de chercher beaucoup l'expression des paroles; souvent, quand il faut être dramatique, il se montre gai et sautillant, et si la phrase est sur un mode léger et gracieux, souvent aussi il lui donne une vigueur, une passion tout à fait en querelle avec l'intention du compositeur; mais sa voix a un timbre si pur, si frais, et quelquefois si dramatique, qu'il refait pour ainsi dire les morceaux qu'il chante, et sans s'occuper des paroles, y verse l'inspiration qui déborde en lui. C'est un homme bien étrange. Je te le répète, dans la conversation c'est une statue; en musique seulement son intelligence se révèle; aussi je ne cause pas avec lui, je chante. C'est du reste, et tu le sais, un parfait cavalier; de plus, il est d'une adresse merveilleuse à la chasse, et ne souffle mot des exploits qu'il y fait. M. de Melta, qui de sa vie n'était parvenu à effaroucher un moineau, est assez heureux depuis l'arrivée de M. de Naré; je soupçonne la collaboration, ce qui m'expliquerait l'amitié du cher oncle.

» Madame de Naré est une digne et excellente femme, doucement spirituelle, et moqueuse avec affabilité; elle adore son fils.

» Somme toute, je ne m'ennuie pas. J'étudie ce caractère étrange et réservé de M. de Naré, et cela dans un parfait désintéressement, je t'assure; je ne me sens pas le moindre trouble au cœur, et notre connaissance, commencée d'une façon si romanesque, nos romanciers diraient si fatale, tourne décidément au baromètre et à la vulgarité.

» Ici ta punition cesse et j'arrive au grand événement prédit au début de cette lettre.

» Tu sais que l'avenue du château débouche sur la route qui côtoie le bord de la Seine. Nous avons donc une petite flotte en rade au bas de l'avenue, flotte qui se compose d'un unique canot mince, élancé, rapide, qui rase l'eau comme une hirondelle. Un de ces soirs au coucher du soleil, nous nous embarquâmes et fîmes voile à destination d'une petite île de peupliers et de saules et bordée d'une ceinture dorée d'iris jaunes, qui s'épanouit sur l'eau à un quart de lieue du logis. Nous étions tous de l'expédition, M. de Melta, ma tante Dorothée, madame de Naré, M. Justin et moi. C'était une soirée splendide; le soleil venait de se coucher à l'horizon; de petites nuées roses s'éparpillaient dans le ciel; l'eau follement irritée par la brise prenait au ciel des teintes rosées et azurées, aux arbres de la rive des reflets verdâtres, à la lune des reflets blancs. C'était comme une magnifique soirie à reflets changeans, que chaque coup de rame lamait d'argent. En un quart d'heure, nous étions arrivés aux bords de l'île qu'on nomme vulgairement l'*île des Goujons*, et que nous appelons l'*île des Iris*. Ses bords sont assez escarpés. J'aurais bonne envie de dire qu'ils sont hérissés de rochers si j'y avais trouvé le moindre caillou qui se prêtât à l'hyperbole. En réalité, de tous les côtés de l'île, la Seine, mesure au moins quinze pieds d'eau. Dès que notre canot eut touché la rive, M. de Naré sauta à terre; M. de Melta restait sur le canot à dérouler un épervier qu'il se proposait de jeter; moi, toujours étourdie, comme tu me connais, je m'élançai pour gagner également la terre, et, pensant que M. de Naré allait me donner la main, je posai un pied sur le bord du canot et l'autre pied sur l'île. Comme je restais là sans que personne vînt à mon aide, je levai les yeux et je vis M. de Naré accoudé sur un saule que le vent avait presque couché sur le sol et contemplant le ciel dans une profonde rêverie. Dans l'instant d'hésitation où je me trouvai, le pied que je tenais posé à terre donnant une force d'impulsion à celui qui touchait le canot le fit dériver rapidement; je voulus me retenir à de jeunes pousses de saules qui rompirent... le vertige me prit, je

jetai un cri... puis je sentis un froid de glace... puis, j'entendis un grand bourdonnement... puis, mes yeux s'ouvrirent dans l'eau jaune et transparente... et je ne vis plus rien... et je ne me souvins plus de rien...

» Quand je repris connaissance et que mes paupières se soulevèrent... je ressentis comme le balancement de canot, je vis une grande teinte blanche, uniforme, diaphane; j'entendis un murmure qui me sembla être le clapotement des flots... cependant la raison me revint petit à petit ainsi que la conscience de ce qui m'entourait, et je me retrouvai immobile dans mon lit. Cette grande teinte blanche, c'était le rideau de mousseline de l'alcôve; le murmure entendu, c'était un bruit de voix; je fis un mouvement et ma tante était dans mes bras.

» J'en suis quitte pour la peur. Tu devines, je le parie, à qui je dois mon salut. Ce fut un éclair à ce qu'il paraît. M. de Naré jeta un cri et se précipita dans l'eau; un courant assez rapide m'avait entraînée vers le milieu du fleuve, de sorte que comme il côtoyait la rive, sa recherche fut d'abord vaine; mon chapeau de paille à larges bords, qui flottait sur l'eau et n'avait pas été entraîné par le courant, trompa son dévoûment; enfin, pour la troisième fois, il interrogeait du regard l'étendue calme du fleuve, sans y voir aucun indice; alors il se retourna désespéré du côté du canot. M. de Melta secoua la tête avec tristesse, mais Mme de Naré et ma tante lui désignèrent du geste et de la main un endroit de la rivière où une sorte de gonflement bouillonnant se faisait sentir. Enfin, que te dirai-je, M. de Naré parvint à se saisir de moi, et avec une force surhumaine, me soutenant la tête au dessus de l'eau, il me rapporta sur la rive, au bas de l'avenue. Voilà comme la chose m'a été contée.

» Au bout de trois jours, je me levai, bien faible, bien pâle, toute convalescente; je descendis au salon en m'appuyant sur le bras de ma tante. Oh! jamais, je t'assure, mon cœur n'avait battu si fort. J'attribuais à cette faiblesse l'émotion profonde dont j'étais saisie et qui m'arrêtait à chaque pas. Au seuil du salon je rencontrai M. de Melta qui se jeta dans mes bras et m'embrassa avec effusion. J'éprouvai un grand serrement de cœur en ce moment, car je ne pus m'empêcher de me rappeler que M. de Melta s'était vanté cent fois de savoir parfaitement nager. Enfin j'entrai au salon. M. de Naré était assis au piano; ses mains effleuraient légèrement les touches et sa pose était pleine d'une douce mélancolie. En entendant entrer, il se leva, et dès qu'il m'aperçut, il devint pâle, se troubla, s'appuya même, je le crois, en chancelant presque, sur un fauteuil qui se trouvait là, et son regard eut un rayonnement dont toute sa figure fut illuminée. Je vins à lui, je pris sa main que je serrai dans la mienne, et par un mouvement *irraisonné* et bien naturel j'embrassai sa mère. Quant à lui, il ne dit pas un mot, il fit deux ou trois tours dans le salon d'un air agité, puis vint s'asseoir à côté de moi, qu'on avait posée sur une dormeuse, et me regarda fixement avec ses yeux candides et bons. J'éprouvai un léger embarras, et je me dirigeai vers le piano, toujours avec le secours du bras de ma tante. La romance que M. de Naré étudiait au moment où nous l'interrompîmes était encore ouverte sur le pupitre; c'était celle que j'avais chantée à notre dernière soirée.

» Voilà, ma chère belle, comment s'est passée notre première entrevue. M. de Naré s'est montré de bon goût : il ne s'est pas posé en *sauveur* et s'est borné à me témoigner un intérêt muet et touchant.

» Depuis quelques jours, les choses ont repris leurs cours; je commence à perdre mon prestige d'héroïne! on ne parle plus de cette catastrophe. M. de Naré est aussi réservé qu'auparavant, et quant à moi, tout en éprouvant pour lui une vive reconnaissance, une amitié plus intime je puis t'assurer que mon cœur est tout aussi libre que devant. Ainsi les prévisions matrimoniales de ma tante sont, en dépit des événemens, plus loin que jamais de leur réalisation. M. de Naré m'intéresse, voilà tout. Du reste, l'amitié incompréhensible de M. de Melta pour lui ne se ralentit pas. Entre nous, je n'aurais jamais cru mon oncle capable d'un attachement aussi désintéressé. Ah! le mot est cruel, je le retire. Adieu, ma toute bonne, garde-moi le secret sur mon aventure. Si j'en étais morte, cela serait devenu poétique; mais retirée de l'eau, je n'ai plus qu'à me secouer et à me taire.

Lucie de Rémond. »

De la lecture de cette lettre, reprit Mme de B***, il résulta pour moi l'intime conviction que Lucie, si elle n'était pas aimée de M. de Naré, l'aimait du moins, sans se l'avouer encore, et que cet amour avait déjà fait de profonds et de secrets ravages dans son cœur. Pour moi qui par les méchans bruits du monde, connaissais M. de Melta beaucoup trop intimement, et qui cent fois avais vu percer les aspérités de son caractère sous le masque mollement arrondi de la fausse bénignité, cette lettre contenait d'autres énigmes, plus difficiles à deviner que l'amour de cette naïve enfant. J'éprouvai involontairement une profonde terreur; mille soupçons extravagans me traversèrent l'esprit, et je n'osais les arrêter au passage. J'étais encore sous la noire et vague influence de ces pressentimens lorsqu'on m'annonça Mme Mercedin. C'était une petite dame que j'avais rencontrée assez souvent dans le monde, femme d'un député, qui depuis deux ans est préfette je ne sais plus où, et en partant a laissé Paris tout malade de ses coups de langue. Douée d'une finesse exquise, coquette, spirituelle et méchante, Mme Mercedin était l'historiographe de de toutes les anecdotes fâcheuses; elle disait le mal sans aucun intérêt personnel, pour le plaisir de le dire, et ses amitiés, ses complimens, ses douceurs fourmillaient toujours d'épines cachées. Quand je la vis s'asseoir devant moi avec un sourire charmant et un regard tout radieux, j'appréhendai quelque triste nouvelle, quelque confidence perfide; je ne me trompais pas.

En effet, après quelques mots sur les modes et les concerts, elle prit tout à coup un air de touchant intérêt, et me dit :

— A propos, savez-vous que Mme de Rémond va se remarier?

— Lucie!

— Mon Dieu, oui! je viens de l'apprendre à l'instant même chez la comtesse.

— Oh! je vous assure, madame, qu'il n'en est rien. Lucie est mon amie, et si de pareils projets étaient sur le tapis, j'en serais, je le crois, la première instruite.

— Dans l'ordre naturel des choses, vous auriez raison, mais.....

— Vous semblez faire une restriction... que je ne comprends pas.

— Je veux dire que souvent certaines circonstances commandent le mystère, surtout vis-à-vis des meilleurs amis; qu'il est des cas où un mariage n'est pas avouable, et où une confidence est par trop pénible à faire...

— Je cherche à deviner, madame, le sens de vos paroles; il me semble entrevoir sous leur voile quelque odieuse calomnie contre Lucie, calomnie à laquelle, je n'en doute pas, vous vous êtes trop pressée d'ajouter foi... j'attends que vous vous expliquiez mieux.

— Madame de Rémond trouve en vous une amie zélée.

— A-t-elle mérité de trouver en vous une ennemie?

— Oh! moi, au contraire, je l'aime beaucoup, cette chère Lucie; elle est jeune, sans expérience; elle a auprès d'elle des personnes dangereuses... et je vous assure que je la plains encore bien plus que je ne la blâme.

— Je ne puis, madame, laisser aller la conversation sur ce ton : s'il y a des faits derrière ces insinuations, dites-les.

— Vous le voulez! Mme de Rémond va se marier, et ce mariage est *inévitable*...

— Mais encore, qui épouse-t-elle?

— Son cousin, M. Justin de Naré.

— A cela, j'ai deux choses à répondre. D'abord, il n'a jamais été question de ce mariage; ensuite, les choses en fussent-elles au point où vous les dites, je ne vois pas ce qu'il y aurait dans une telle union de si fâcheux, de si tragique, pour que la nouvelle s'en répétât avec cet air éploré que vous prenez.

— Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que M. Justin de Naré?

— Je sais que c'est un jeune homme accompli, de façons excellentes, d'humeur douce en apparence, élégant sans ridicule, joli homme sans fatuité, très modeste et très silencieux, se tenant toujours à l'écart et ne parlant jamais de lui....

— Vous pouvez ajouter ne parlant de quoi que ce soit.

— Je le connais fort peu. Il est tout jeune encore: à peine a-t-il vingt-deux ans peut-être; au sortir du collége, il est parti pour les pays étrangers en compagnie de son gouverneur et de sa mère, et comme vous le voyez, son passé n'est pas si profond ni si mystérieux qu'il puisse cacher un secret bien fatal.

— Je sais tout cela, ajouta madame Mercedin, avec son implacable sourire. Mais n'avez-vous jamais remarqué rien d'étrange en lui?

— Rien, que sa discrétion peut-être.

— Et M. de Melta ne vous en a jamais parlé?

— Que pour en faire éloge.

— Eh bien! M. Justin de Naré est idiot.

— Idiot! m'écriai-je avec un sourire d'incrédulité.

— On ne le dirait pas, n'est-ce pas? Il fait illusion. Moi, d'abord, j'y ai été prise la première. Avec ce que vous appelez de la réserve, en ne soufflant mot et en se tenant à l'écart, comme vous le dites, il réussit à passer pour un homme taciturne; cela lui donne même un air de rêveur et d'esprit supérieur aux choses d'ici-bas, qui joue à ravir l'originalité et la pensée; mais il est idiot, complétement idiot. La musique seule, en agissant sur ses nerfs, parvient à lui arracher quelques manifestations de l'âme qui trompent les plus habiles. Ajoutez à cela que sa mère l'habille avec un goût parfait, qu'il se tient sans gaucherie, que son regard, bien que parfois un peu hagard, prend dans certaines occasions une expression quelconque, que son front vide a pourtant été taillé pour l'intelligence, et vous comprendrez comment, au premier abord, on s'abuse à son endroit, et comment on lui donne une signification qu'il n'a pas.

Ces paroles, si elles n'étaient pas vraies, étaient bien perfidement calculées, puisque, malgré le trouble qu'avait jeté en mon esprit une nouvelle si inattendue, elles me semblèrent une révélation. Chaque mot faisait lumière. Grâce à elles, certaines bizarreries, dont j'avais jusqu'alors vainement cherché le sens, s'expliquaient le plus naturellement du monde. Elles pénétraient dans le doute tout brumeux dont mon ame était remplie et prêtaient à des faits vaguement devinés des contours et des aspects précis. Cependant, me défiant de l'odieuse habileté de Mme Mercedin, et lui connaissant l'art de donner un air de bon aloi aux bruits les plus faux, de les frapper à l'effigie de la vraisemblance et d'en faire une monnaie courante, je me contentai de répondre :

— Je n'aurais jamais cru, madame, que la méchanceté pût donner une interprétation aussi cruelle à la modestie et à la timidité de M. de Naré. Je connais assez ce jeune homme pour pouvoir vous affirmer que son idiotisme cache un rare et éminent esprit, et vous me permettrez de dire qu'à force d'audace et d'imagination, ceux qui ont inventé cette nouvelle ont montré de la niaiserie; je les accuse personnellement, ne voulant pas accuser la crédulité d'autres personnes.

Où puisai-je cette hardiesse de prendre ainsi la défense de M. de Naré,

en dépit des doutes dont mon âme était sourdement travaillée ; ce fut sans doute dans mon amitié pour Lucie ; je n'avais que trop bien compris son amour pour Justin et défendre ce jeune homme, c'était la défendre aussi, je le sentais bien, et j'ajoutai :

— En tout cas, si ce bruit extravagant avait quelque fondement, vous comprenez que Lucie ne tarderait pas à reconnaître cette nullité de monsieur de Naré que vous appelez idiotisme, et qu'un mariage entre eux serait encore impossible.

— S'il n'avait pas été rendu *inévitable*, dit madame Mercedin d'une voix sèche et en appuyant sur le dernier mot. Ce mot, c'était la seconde fois qu'elle me le jetait à la face avec une inflexion de voix toute métallique et vibrante ; que voulait-elle dire ? je n'osais le lui demander ; pouvais-je admettre même la possibilité d'un soupçon ? L'honneur de Lucie ne planait-il pas pour moi dans une atmosphère éthérée, bien au dessus de la fange dont toutes les ames basses voulaient le salir ? Je laissai donc partir cette femme sans lui donner la satisfaction de prolonger ses perfides confidences, et le cœur tout déchiré, je la reconduisis avec mon plus aimable sourire. Madame Mercedin ne riait plus, elle ; son dernier regard fut foudroyant.

Aussitôt qu'elle fut partie, j'envoyai Julien, mon domestique, chez M. de Belgy, ancien camarade d'enfance de M. Naré, pour le prévenir que j'avais à lui parler. Ce monsieur de Belgy était, s'il vous en souvient, celui qui, dans la soirée musicale de Mlle Dorothée, avait dit, en parlant de Justin, et avec un air de mépris : *Pauvre fleur des fèves !*

Voici le résumé des informations que j'obtins de M. de Belgy. Il n'était que trop vrai, M. de Naré était idiot. Son père, qui avait eu de fréquens accès de folie, s'était brûlé la cervelle un jour en plein salon. Cette scène frappa d'une telle terreur Justin, qui alors n'avait que six ans, qu'il en resta muet pendant long-temps, et que son intelligence, déjà forte et active, se trouva tout à coup paralysée. Son imbécillité n'était pas de celles qui laissent à peine le sentiment de l'existence et l'instinct de la conservation ; Justin était d'un degré seulement au dessous de l'homme vulgaire. Si l'éducation avait pu parvenir à planter quelques dates, quelques faits, quelques poteaux indicateurs au milieu des friches de son intelligence ; si sa pensée, pauvre oiseau perdu, avait pu, dans le vague où elle errait, se guider à de tels points de ralliement, sans aucun doute Justin eût ressemblé à la plupart des hommes. Il ne faisait pas nuit noire dans son âme, mais il y régnait un crépuscule qui ne laissait deviner qu'à peine la forme grossière des objets.

Les efforts de ses professeurs (vous me pardonnerez d'entrer dans ces détails minutieux, mais ils sont indispensables pour faire bien comprendre ce personnage étrange de Justin), les efforts de ses professeurs avaient dû s'arrêter, faute de résultats sensibles. Il avait d'abord été placé dans un collége où il fut si maltraité par ses camarades, qu'on dut le retirer au plus vite. Sa mère le mit dans une petite pension riche, ou plutôt pauvre d'une quinzaine d'élèves, où l'on pouvait espérer que l'œil du maître protégerait plus efficacement cette intelligence débile...

En effet, la vie de Justin fut moins tourmentée, et sauf ce malheureux surnom de *Fleur des fèves* qu'on lui donna, il n'eut pas à se plaindre de ses nouveaux camarades.

Fleur des fèves est une parodie de *Fleur des pois*. On l'appela d'abord de ce dernier nom, parce qu'il était toujours mis avec beaucoup d'élégance, puis, comme c'est une opinion généralement reçue que les aliénés ont des accès de folie surtout au moment où les fèves sont en fleurs ; que, par erreur, il passait pour fou, quand il n'était qu'insensé, et qu'enfin, de fleur des pois à fleur des fèves, la distance n'est pas grande, ce dernier sobriquet prévalut.

D'ailleurs ses maîtres d'étude ne s'occupèrent aucunement de lui. Comme vous le pensez, il ne suivit pas les cours du collége, et se trouva faire partie à perpétuité de la classe des petits, qui tour à tour l'avaient bien vite dépassé. L'été, sa plus grande occupation était d'élever des vers à soie ; il louait des pupitres pour y loger ses colonies qu'il se plaisait à voir éclore et à suivre dans leurs divers développemens. Les externes faisaient la commission des feuilles de mûrier.

Du reste, *Fleur des fèves* avait excellent cœur. Plusieurs fois on le vit prendre part à des batailles pour défendre ceux dont la partie lui semblait trop inégale. Il avait une sorte de célébrité aux barres, et se mêlait volontiers aux jeux qui ne demandent que la force de ou de la souplesse.

A vingt ans, force fut bien de l'enlever à la classe des petits où il recommençait éternellement, sans la comprendre, la même conjugaison. Sa mère imagina que les voyages pourraient peut-être réveiller son intelligence de cette infertile torpeur. Mais il paraît, ajouta M. de Belgy, que tout fut inutile. Les grands spectacles du monde, les mœurs diverses des pays étrangers, les splendides aspects de l'Océan, la nature nouvelle et étrange de l'Amérique, toutes ces merveilles passèrent devant son esprit sans y laisser plus de traces qu'elles n'en laisseraient sur un miroir.

M. de Belgy reconnut qu'en apparence rien ne se laissait deviner de cette myopie de l'intelligence ; de fait, sa figure était charmante ; sa bouche relevée aux coins, n'était pas sans finesse, et je vous l'ai déjà dit, son front avait une certaine ampleur.

Vous savez avec quelle recherche exquise il se mettait ; c'était l'homme le mieux ganté de Paris ; de plus il était charmant danseur, et, à ce que m'apprit M. de Belgy, s'il tenait en main une épée ou un pistolet, l'épée ou la balle touchaient aussi vite le but marqué et aussi sûrement que son regard.

—Mais comment se fait-il, demandai-je à M. Belgy, que dans le monde on n'ait pas tout de suite deviné cette absence d'intelligence ?

—D'abord M. de Naré est depuis fort peu de temps à Paris ; puis on l'a vu plutôt dans les promenades où il brille, que dans le monde ; il n'a guère été qu'à la soirée de mademoiselle de Melta.

—Encore une question, monsieur. Alors, comment Mme de Mercedin a-t-elle appris ce qui est encore inconnu de tous ?

—Je l'ignore, madame. Moi, j'aime M. de Naré, et je lui ai toujours gardé ce triste secret.

M. de Belgy est un de ces hommes qui, bien que jeunes, ont dans la parole une certaine autorité. Je ne doutai pas un seul instant qu'il n'eût été sincère.

Le départ de M. de Belgy me laissa plongée dans les réflexions les plus étranges. Que Lucie aveuglée par des préventions favorables, séduite par les qualités extérieures de M. de Naré, enthousiasmée par quelques allures poétiques, par le vol du bouquet de violettes et par le dévoûment dont il venait de faire preuve pour elle, que Lucie n'eût pas deviné la triste réalité, rien d'étrange à cela. La réserve, le mutisme de Justin pouvait même devenir pour elle une sorte d'héroïsme caché, du génie incognito ; à coup sûr ce n'était pas un homme vulgaire. Que mademoiselle Dorothée n'eût pas été plus clairvoyante que Lucie, je le comprenais encore mieux, mademoiselle Dorothée étant romanesque au suprême degré et n'ayant jamais brillé par une perspicacité extraordinaire ! Mais que M. de Melta partageât l'erreur générale, voilà ce qui me semblait impossible, fabuleux. D'autre part, s'il avait deviné ce mystère, pourquoi feignait-il de l'ignorer ? Que signifiait cette amitié subite pour un homme qui n'avait aucune des qualités de l'âme ? Quel intérêt avait-il au séjour prolongé de M. de Naré à La Gardière ? Quelle était l'origine des bruits calomnieux auxquels madame Mercedin avait fait illusion ? Dans quel but ces atteintes à l'honneur de Lucie ? A qui devaient-elles profiter ? Sous ce flot de paroles médisantes, je devinais un gouffre, mais qui l'avait creusé ? Puis, bien des circonstances graves me revenaient à l'esprit. Cette impassibilité de M. de Melta, *habile nageur*, lorsque sa nièce se noyait !... Et ma pensée n'osait pénétrer plus loin dans les déductions d'une logique rigoureuse. Je voulais bien prendre l'événement tel que Lucie me l'avait raconté, sans vouloir aller au-delà de son simple récit. Mais enfin, sur le fond de tous ces soupçons vagues, confus, terribles et pleins d'ombres, se détachait comme en lettres de feu, cette pensée que Lucie mourant, M. de Melta devait hériter de sa fortune.

J'eus peur pour Lucie, la sachant seule, naïve, sans défense, au milieu de tous ces odieux complots, et sans prévenir personne de ma prochaine arrivée, je partis pour La Gardière.

Comme par une sorte de pressentiment de ce qui se passait, je fis arrêter ma voiture à un demi-quart de lieue du château, et je pris, à pied, un des bas côtés de l'avenue, longeant le plus possible les buissons de sureaux et d'aubépines qui la bordent. Je voulais que mon entrée fît coup de théâtre, et j'espérais dans les divers mouvemens de surprise que produirait ma présence, surprendre des pensées qui n'auraient pas eu le temps de se dérober.

Il était environ huit heures du soir ; le ciel était couvert de nuages grisâtres, et il tombait une pluie fine et pénétrante qui devait avoir mis obstacle à la promenade accoutumée. L'avenue était déserte, ainsi que la cour du château. Je montai un perron coquet et garni de fleurs, et je me trouvai dans une espèce de large antichambre campagnarde, où toutes les portes du rez-de-chaussée se donnaient rendez-vous. J'arrêtai au passage une servante de Paris, j'en jugeai à sa mise, et qui m'était inconnue. Cette fille qui rôdait je ne sais pourquoi dans cette antichambre, parut toute décontenancée en me voyant, et fixa sur moi un regard interrogateur et défiant.

— Madame de Rémond ? demandai-je.

— Elle n'y est pas, madame.

— Elle y est, je le sais. Je veux lui parler à l'instant.

— Mais madame...

— Allez, dis-je avec un accent ferme et impératif.

La servante parut un moment se consulter sur ce qu'elle avait à faire, et me dit :

— Qui dois-je annoncer ?

— Il est inutile de dire mon nom.

— Alors, je ne puis vous conduire à madame.

L'obstination de cette fille me parut de mauvais augure, et m'embarrassa. Je ne connaissais pas les êtres du château, et ne savais de quel côté me diriger, lorsqu'un bruit de voix, parti d'une des salles dont la porte s'ouvrait sur l'antichambre, vint mettre un terme à mon incertitude ; je m'avançai vers cette porte, bien que la servante fît un mouvement pour me barrer le passage, et j'entrai dans un salon où se trouvait M. de Melta, Lucie, mademoiselle Dorothée, et à ma grande surprise, madame Mercedin.

M. de Melta, sur qui je dirigeai tout d'abord mon regard, éprouva en me voyant, comme une sorte de tressaillement ; sa figure devint livide, et sa bouche resta à demi ouverte de stupéfaction. Je n'eus pas le temps d'examiner les autres personnages, car Lucie, sitôt qu'elle m'eut aperçue, se précipita dans mes bras en pleurant, et s'écria :

— Ah ! mon amie, sauve-moi.

— Que se passe-t-il donc ? demandai-je !

— Madame de Rémond pourra vous l'apprendre, dit M. de Melta d'un air sévère, et il se leva, fit signe à Mme Mercedin et à Mlle Dorothée de le

suivre et se retira en me saluant profondément, Mlle Dorothée parut hésiter à obéir devant cette muette injonction ; elle s'arrêta au milieu du salon et jeta un regard de commisération à sa nièce, mais à un second signe plus bref encore, et plus absolu de M. de Melta, elle sortit précipitamment.

— Que signifie cette scène ? demandai-je tout éplorée à Lucie; qu'y a-t-il, dis-moi? pourquoi pleures-tu?

Lucie ne me répondit qu'en se jetant une seconde fois dans mes bras, et je sentis en la pressant des sanglots convulsifs qui luttaient dans sa poitrine, et finirent par éclater.

Nous pleurâmes ainsi ensemble long-temps, sans que j'osasse l'interroger de nouveau ; ses beaux yeux fondaient en larmes intarissables ; elle éprouvait un tremblement convulsif, que ni mes caresses, ni mes supplications ne pouvaient calmer, et sa bouche restait muette.

Enfin, quand sa douleur se manifesta avec moins de violence, et commença à redevenir tout intérieure, je sollicitai encore une confidence.

— Pas ici, me dit-elle à voix basse et avec un air d'effroi, pas ici, montons chez moi.

Nous sortîmes en effet. Nous rencontrâmes encore dans l'antichambre, cette servante à qui je m'étais adressée.

—Marguerite, dit Lucie d'une voix douce et triste, quand je vous sonnerai, vous monterez à souper à madame, dans ma chambre.

La servante ne répondit pas; Lucie s'arrêta, indécise si elle allait répéter cet ordre, et violemment émue par le silence impertinent que gardait cette fille.

—Vous avez entendu ce que vous a dit votre maîtresse, mademoiselle? lui dis-je d'un ton irrité.

—Oui, madame.

—Faites en sorte d'y obéir.

Cette servante s'éloigna en grommelant.

Au milieu de l'escalier qui menait au premier étage, nous rencontrâmes mademoiselle Dorothée, qui, avant de nous adresser la parole, regarda d'un air effaré en haut et en bas, si personne ne pouvait l'entendre, et dit à Lucie :

—Ma chère enfant, je viens d'apprendre que madame de Naré et M. Justin se sont établis à Verneuil (un village voisin), en attendant qu'ils trouvent une voiture pour revenir à Paris; tu pourrais encore le revoir...

—Et que m'importe, qu'il parte ou qu'il reste, s'écria Lucie, avec un air de hauteur!

Mademoiselle Dorothée secoua la tête d'un air de doute. — As-tu besoin de quelque chose, ajouta-t-elle, dis-le-moi, je te le ferai porter.

— Ne suis-je pas la maîtresse ici? dit Lucie. Si mes gens sont vendus à M. de Melta, dès demain je les chasserai.

Mademoiselle Dorothée s'éloigna en soupirant; Lucie haussa les épaules, continua de monter avec une sorte d'agitation nerveuse et fébrile, et quand nous fûmes enfermées chez elle, elle s'écria avec exaltation :

— Oh! ta présence me rend toute ma force. Sans toi j'étais perdue; merci, oh! merci d'être venue.

Et voici le récit que madame de Rémond me fit :

« Il te souvient que dans la lettre que je t'ai écrite (car tu l'as reçue, n'est-ce pas, cette lettre? Ton cœur inquiet a su y lire ce que je n'avais pas songé à mettre, et tu y as vu des soupçons qui n'étaient pas même dans mon âme . dans cette lettre donc, il te souvient que je m'étonnais de l'amitié subite qui avait uni M. de Melta , d'ordinaire si défiant et si morose , et M. de Naré qu'il connaissait à peine. Je voyais dans cette amitié un fait bizarre, voilà tout, et j'étais loin , mon Dieu! d'y chercher des motifs secrets et ténébreux! Quelques jours après que je l'eus écrite, arriva ici madame Mercedin. Je ne saurais te dire ma surprise de voir cette femme s'installer chez moi, d'une façon tout aussi inattendue que madame de Naré et son fils. Je me dis que sans doute M. de Melta, toujours prévenant pour moi, voulait me faire un cercle d'amis dans cette solitude, et jouer tout à fait à la vie de château , mais je n'aimais pas cet air de vouloir surprendre les gens et de décider si absolument ces sortes d'invitations; il me semblait que c'était bien le moins qu'il me consultât sur le choix des personnes dont il voulait m'entourer, d'autant plus qu'il n'avait pas la main heureuse. D'abord c'était madame de Naré, ma parente, il est vrai, mais que je n'avais vue que deux fois; puis c'était madame Mercedin, une femme méchante, perfide, dont la conduite a été au moins légère, et que je ne puis pas estimer. Enfin, je passai sur le fait, en vue de l'intention, et je fis bon accueil à cette femme.

» Deux ou trois jours après son arrivée, je me sentis prise, au sortir de table, d'une lourdeur inconnue ; mes bras, au moindre effort, retombaient avec lassitude, tout mon corps s'appesantissait sur lui-même, et mes paupières détendues semblaient n'avoir plus de ressort. Cette disposition à la somnolence s'était fait sentir au milieu du dîner ; il se forma comme un nuage devant mes yeux et mes oreilles bourdonnèrent; je fis les plus violens efforts pour vaincre cet abattement; mais c'est en vain que je voulais suivre attentivement le fil de la conversation et me rattacher à la réalité en saisissant çà et là des lambeaux de phrase; il ne venait à moi que des mots incohérens, décousus, mutilés; les personnes qui m'entouraient, m'apparaissaient comme des fantômes au dessus desquels il me semblait que je planais; je sentais que mes pieds ne touchaient plus la terre, et que j'étais emportée comme dans un balancement vague.

» Cet état s'aggravant de plus en plus, je dus quitter le salon en m'appuyant sur le bras de ma tante, je montai chez moi : je me mis au lit, et je fus prise d'un profond sommeil.

» Il paraît que la promenade du soir eut lieu comme d'ordinaire; seulement j'appris plus tard que M. de Naré était resté au château.

» Le lendemain, quand je me réveillai, il était déjà grand jour. Il me fallut un long combat pour parvenir à ouvrir mes paupières alourdies. Il me restait de la veille un affaiblissement, un anéantissement complet. Cependant, je me soulevai un peu sur l'oreiller, et il me sembla alors que je rêvais les yeux ouverts, comme il arrive quelquefois, tu sais, lorsqu'on voit des objets étranges et cependant distincts, et qu'on a la conscience de son sommeil.

» Le jour pénétrant au travers des rideaux de mousseline de la fenêtre, il régnait dans la chambre une clarté légèrement voilée; là, près de mon lit, sur ce fauteuil, M. de Naré était assis et dormait. Je contemplai un instant ce visage calme et beau , et tout en dormant je me disais Mais comment se trouve-t-il là? Voulant éloigner cette vision qui par sa persistance m'importunait, je me retournai du côté de l'alcôve, je pensai à toute autre chose, puis enfin, bien éveillée cette fois, ayant le sentiment de ma lucidité d'esprit, je jetai un second regard dans ma chambre... Je ne pus retenir un cri d'effroi, cette vision était encore là devant moi, plus réelle, plus vivante que jamais. Je passai une main sur mon front comme pour y retenir ma raison prête à s'échapper; mais non... je ne rêvais , ni ne divaguais... C'était bien M. de Naré lui-même que je voyais devant moi. Je restai un instant anéantie, la tête égarée , folle de terreur et de honte! Enfin, je me levai doucement, je passai un peignoir et j'ouvris tout grands les rideaux des fenêtres. Que dire ! que faire! appeler au secours, folie! me sauver, était-ce éviter le scandale? Le plus sûr encore était, sans chercher à comprendre ce qui réellement demeurait incompréhensible; le plus sûr était de réveiller M. de Naré; mais comment? Je pris une des porcelaines qui se trouvaient sur cette console et je la jetai violemment à terre. M. de Naré fit un mouvement, ouvrit les yeux, se leva à demi avec un mouvement de surprise, et je m'écriai :

» —Monsieur, que faites-vous là? Comment y êtes vous venu? Quel était votre dessein!...

» A toutes mes questions pressées M. de Naré ne répondit pas.

» Je m'approchai de lui, je le pris par le bras; je lui dis, cette fois-ci, à voix basse, comprenant mon imprudence, parlez, parlez de grâce.

» M. Justin me regarda d'un air effaré, et retomba tout affaissé sur le fauteuil.

» — Comment êtes-vous venu ici, lui répétai-je, avec anxiété?

» — Je l'ignore.

» — Que veniez-vous faire?

» Il garda le silence.

» — Votre conduite est infâme!

» M. de Naré me regarda de son regard calme et plein de douceur.

» — Il faut sortir, monsieur, il faut sortir tout de suite!

» — Si vous le voulez.

» Je ne comprenais rien à ces réponses imperturbables et jouant la niaiserie, j'ouvris à petit bruit cette porte qui donne sur un corridor où jamais il ne passe personne, et je lui dis les mains jointes et les yeux pleins de larmes:

» — Oh, monsieur, partez, partez! vous me perdez!

» A peine achevais-je ces paroles que je me trouvai face à face avec M. de Melta, Mme Mercedin et ma tante. Je poussai un cri et je tombai évanouie.

» Quand je revins à moi, la journée était déjà bien avancée. Ma tante Dorothée était assise près de mon lit. Elle pleurait. Je restai quelque temps plongée dans un abattement profond. Il y avait dans ce qui s'était passé quelque chose d'étrange et d'incompréhensible. Comment M. de Naré s'était-il introduit chez moi? A quelle heure? Dans quel but? Pourquoi avait-il été si audacieux, pour se montrer, lorsque je l'interrogeai, si timide, si irrésolu? Pourquoi avait-il eu le calme de l'innocence, plutôt que le sang-froid railleur et cruel du coupable? Par quel hasard inouï M. de Melta, madame Mercedin et mademoiselle Dorothée se trouvaient-ils dans ce corridor condamné de temps immémorial et toujours désert? Dans ces pensées pleines d'anxiété et d'ombres, ma raison se perdait, mais peu à peu toutes ces nuées se dissipèrent, et le sentiment de mon innocence rayonna seul et splendide dans mon âme, comme un soleil qui se dégage de la brume. Je me sentis forte, courageuse, pleine d'énergie et me retournant vers ma tante à qui je n'avais pas encore adressé la parole, je la priai de faire venir dans le salon M. de Melta, madame Mercedin, madame de Naré et son fils, et je la prévins que j'allais descendre sur le champ. Je voulais une explication, et je la voulais devant tout le monde, et je me sentais forte, courageuse, pleine d'énergie. Il me semblait que, sous la puissance de mon indignation, M. de Naré aurait été obligé de tomber à genoux et de s'avouer lâche et infâme, et j'étais de force, je t'assure, à briser comme un fil tous ces liens perfides dont je me sentais prise.

» Mlle Dorothée chercha à me dissuader de ma résolution; mais cette fois je ne priai plus, j'ordonnai.

» Je descendis donc au salon ; M. de Melta et Mme Mercedin y étaient en effet, mais je ne n'y vis pas M. de Naré et sa mère; ils venaient de partir du château.

» L'éclat que je cherchais me fuyait; cette espèce de duel moral que je voulais entre ma pensée et celle de cet homme, ce jugement de Dieu en qui j'avais foi, me faisait défaut. C'étaient des témoins que j'avais appelés et je trouvai des juges. Au premier mot que je dis, — et ce n'était pas une défense, grand Dieu! — J'aurais rougi de me défendre, mais enfin mon accent était ferme, mon regard hardiment posé, mon innocence était sur

mon front, au premier mot que je dis, je fus terrassée. On me répondit d'un air discret, mêlé à la fois de sévérité et de compassion. Comme si j'eusse essayé de me disculper, on se hâta de s'éloigner, ainsi que d'un terrain brûlant, du sujet que je pouvais aborder ; on eut pitié de ma honte; on fut plein de commisération pour ma douleur; on sembla craindre pour moi la confusion d'une explication ; on se donna les airs d'une odieuse générosité. Oh ! j'avais du courage pour l'insulte venant à moi hardiment et, le front levé, je n'en avais pas pour cette insulte basse, sourde et muette ; je tombai anéantie, folle à moitié, doutant si en effet je n'avais pas mérité tout ce mépris ; je voyais autour de moi, sous ces masques hideusement bienveillans, des ennemis acharnés à me perdre, j'étais là seule au monde, vraiment déshonorée cette fois et à tout jamais, lorsque tu es entrée, toi, mon ange sauveur, toi qui ne pouvais pas douter de moi ! Oh ! merci encore, merci d'être venue. Je ne sais pas ce que tu feras ni ce qu'il faut faire, mais tu me protégeras ? n'est-ce pas ; tu me sauveras, car ce n'est pas pour rien que Dieu t'a envoyée ici.

Oh ! oui, je partageai l'exaltation de Lucie. Oui, je résolus de la sauver. Mais il fallait avant tout avoir le triste courage d'arracher jusqu'aux dernières illusions de son cœur, sans savoir si elles y tenaient par de profonds liens, et si en les arrachant on ne ferait pas une affreuse blessure. Je lui racontai la visite de madame Mercedin et ses cruelles allusions, et le mot de *mariage inévitable* deux fois ramené et singulièrement accentué, ceci bien avant la terrible scène de la nuit, puisque madame Mercedin n'était venue à La Gardière que quelques jours après notre conversation. Il y avait donc prophétie ; elle avait deviné avec une sagacité peu commune un événement à venir. Enfin, il me fallut bien dire à Lucie ce mot affreux, si elle aimait M. de Naré : — *Il est idiot.*

Madame de Rémond éprouva à cette révélation une horrible secousse ; ses mains se crispèrent, son visage devint d'une pâleur mortelle, elle se leva toute chancelante, posa sa main sur mon front et dit d'une voix creuse ces mots seulement :

— C'est donc cela !

Puis elle se rassit avec un calme effrayant, posa ses deux mains dans les miennes, et, fixant sur moi un regard froidement rayonnant, elle ajouta :

— Continue.

— Tu l'aimais ? lui dis-je.

— Oui.

Il y eut un moment de silence où je sentis des frissons courts et violens passer dans tout son être, puis elle reprit d'une voix douce, cette fois, et pleine de larmes :

— Continue.

Je lui racontai alors toute la vie de M. de Naré, telle que me l'avait apprise M. de Belgy : cette intelligence subitement nouée, cette complète absence de pensée sous un front pourtant formé pour la pensée : ces éclairs d'une âme à demi-éteinte qui parfois jaillissaient dans le regard et animaient un visage vide; cette supériorité acquise dans toutes les qualités extérieures, qui cachait l'infériorité de l'intelligence ; cette riche étoffe drapée sur un mannequin grêle et sans vie ; oh ! je fus cruelle, je le sens, dans mon analyse, mais il le fallait !

— Crois-tu, lui dis-je en finissant, que M. de Melta n'eût pas deviné depuis long-temps M. de Naré ?

— Il le connaissait, me dit Lucie d'une voix brève et ferme.

Je n'osais en venir aux soupçons vagues dont mon âme était remplie, lorsque nous entendîmes gratter à la porte. C'était la servante que j'avais rencontrée dans l'antichambre. Elle venait me prier, de la part de M. de Melta, de me rendre au salon, où il désirait m'entretenir.

— Aie bon courage, dis-je à Lucie en partant ; je commence à comprendre..... c'est horrible !

WILHELM TÉNINT.

(*France littéraire.*)

(*La suite au prochain numéro.*)

LE PARATONNERRE.

I.

« *A Jean-Louis-Cayot, chez M. le comte de Tercy, à Paris.* »

» Mon fils, tu es parti pour la grande ville à la fin du mois de janvier 1827, et nous arriverons bientôt au mois de février 1830 : voilà donc trois longues années que tu passes à Paris, et je crois bien que tu as oublié ton village de Bretagne, ton vieux père et notre honneur ; puisque ta mémoire est paresseuse, je vais la gourmander un peu, afin qu'elle fasse un effort et qu'elle se souvienne.

» Il y a quatre ans, j'avais encore une fille qui se nommait Marianne ; il est impossible que tu aies oublié la jolie figure, le bon caractère, l'aimable esprit de cet enfant, il est impossible que tu aies oublié les douces caresses de ta sœur ! Tu le sais, mon fils, Marianne n'était qu'une simple villageoise, une vierge mal vêtue, une paysanne bretonne ; mais une paysanne qui n'avait point sa pareille à dix lieues à la ronde; le bon Dieu et ta mère avaient daigné la faire trop belle, trop charmante, et c'est là ce qui l'a perdue !.. Ecoute-moi, Jean-Louis.

» Depuis 1815, depuis le retour des Bourbons, que les étrangers nous ont apportés, et que les étrangers ne tarderont pas à remporter sans doute, je suis le fermier principal de M. le comte de Tercy : M. le comte eut la bonté de te servir de parrain, le jour même où l'on baptisa de son nom la cloche de notre village, et c'étaient là deux magnifiques baptêmes ! Dis-moi, Jean-Louis : est-ce que, par hasard, le parrain a porté malheur au filleul et à la filleule ?.. L'un n'a plus de souvenirs de famille, et l'autre n'a plus de sens religieux ; la cloche a été fêlée par un éclat de la foudre, et il me paraît déjà que ton cœur a été gâté par les orages du monde ; passons !

» J'arrive droit au fait, mon fils ; les détails pourraient encore embarrasser ta mémoire ; les paroles inutiles ne conviennent qu'au récit des contes de la veillée, et il ne s'agit ici que d'une histoire.

» La noble maison de ton protecteur d'aujourd'hui voulut honorer deux fois notre misérable famille, en attendant qu'elle prît la peine de la déshonorer : si tu as l'honneur d'être le filleul de M. le comte, notre pauvre Marianne avait l'insigne avantage d'être la sœur de lait de son fils aîné, le jeune vicomte de Tercy.

» Lorsqu'ils furent grands et à peu près raisonnables, Julien de Tercy et Marianne Cayot, le gentilhomme et la villageoise, devinrent les deux meilleurs amis, deux véritables cousins à la mode de Bretagne ; j'avais bien de la joie et bien de l'orgueil, mon fils ; ton parrain me promettait de faire quelque chose pour ta fortune, et le frère de lait de Marianne me jurait à chaque instant, de faire beaucoup pour le bonheur de ma fille !.. Nos bienfaiteurs ont grandement tenu leur généreuse promesse ; l'un a pris soin de ton éducation et de ton avenir : tu es heureux ; l'autre a pris soin du repos de Marianne : grâce à lui, en effet, elle repose depuis quatre ans... Elle n'a plus besoin de rien... Elle est heureuse !.. Mon fils, la tache que tu trouveras sur cette lettre, aux derniers mots que je viens d'écrire, est une larme de ton père !

» Je t'ai rappelé la mort de ta sœur : ne t'avise plus de l'oublier ; je vais te rappeler pourquoi Marianne est morte : ne l'oublie pas davantage !... Ecoute-moi bien, Jean-Louis.

» Durant les journées entières que tu passais à l'école de Valogne, par l'ordre bienveillant de M. le comte, Marianne s'en allait jouer, s'amuser et s'instruire dans le château de Tercy ; Mme la comtesse se montra, pour ta jolie sœur, une très bonne et très imprudente protectrice : elle était déjà vieille, et à un certain âge les bonnes ames se plaisent, aux souvenirs qu'elles retrouvent, dans le spectacle de la jeunesse et de la beauté ; en vivant ainsi, chaque jour, dans l'intimité d'une grande dame, Marianne cessa de ressembler à une villageoise, par les manières, par le costume et par le langage : le soir, elle revenait au logis avec un peu plus d'esprit, avec un chiffon nouveau, avec une gentillesse nouvelle ; dès ce moment, elle ne pensa plus au mariage, qui est pourtant la première, la plus douce et peut-être la seule pensée des jeunes filles ; quand on lui parlait d'un bon parti à prendre, d'un brave et honnête mari à choisir, ta sœur plissait aussitôt sa jolie petite lèvre comme pour faire fi d'un paysan qui avait l'audace de lui offrir son nom, son travail et son amour; j'aurais dû corriger la sottise de Marianne... Mais, hélas ! tu l'apprendras tôt ou tard, mon fils : dans l'amour d'un père pour ses enfans, il y a parfois plus d'orgueil encore que de tendresse; j'étais orgueilleux de la vanité de ma fille, et je me croyais un grand monsieur, parce qu'il lui plaisait de parler comme une grande dame !

» Une longue et douloureuse maladie de la comtesse enchaîna Marianne au chevet de sa noble protectrice : elle y secondait, le jour et la nuit, les soins empressés de Mlle de Tercy, une bonne petite personne, plus jeune, plus riche, plus brillante, mais non pas, à coup sûr, plus jolie, ni plus gracieuse, ni plus spirituelle que ta sœur ; les deux jeunes filles, les deux belles garde-malades reçurent le dernier soupir de la comtesse; Mlle de Tercy fut emmenée à Paris, dans un couvent ou dans un pensionnat; Marianne reprit sa place de paysanne, au milieu de nous, bien triste d'avoir quitté le château, je n'ose pas dire bien désolée de se retrouver dans une chaumière : elle n'était plus une villageoise ; elle n'était pas encore une demoiselle : Marianne devint une fille malheureuse.

» Il me parut convenable d'interdire à ta sœur le droit de visiter les maîtres du château, qui n'étaient plus que des hommes; le jeune vicomte fut tout à fait de mon avis : au lieu d'attendre ou de provoquer les nouvelles visites de Marianne, il consentit à nous venir voir, le matin, à midi, le soir, à toutes les heures; le château se déplaça pour s'installer dans une ferme : quel honneur pour nous, mon fils !

» Un pareil honneur ne fut pas de longue durée; le doucereux ramage du vicomte dura ce que dure le chant des oiseaux, l'espace d'une belle saison : à la chute des feuilles, les oiseaux de la ferme s'envolèrent en chantant leur dernière chanson amoureuse; le gentilhomme, un autre oiseau chanteur, s'envola je ne sais où, en se promettant de ne plus gazouiller sous les ombrages d'une misérable chaumière.

» Mon fils, te souvient-il de la suite et du dénoûment de cette horrible histoire ? Marianne était séduite, déshonorée, perdue dans le village : ton père voulut courir à la recherche du séducteur, qui s'enfuyait comme un ingrat et qui se cachait comme un traître ; mais Marianne tomba malade : elle souffrait en pleurant, en se désolant, comme une pécheresse ou comme une folle, et ton père voulut rester auprès d'elle, non pas pour la maudire, mais pour essayer de la guérir ; enfin, que te dirai-je ? mon fils; trois mois plus tard, c'en était fait de Marianne : un soir, ta sœur se retira bien avant l'heure dans la solitude de la petite chambre; en accourant auprès d'elle, à de certains cris étouffés que nous venions d'entendre, nous la trouvâmes étendue sur son lit, calme, muette, immobile, ses bras croisés sur sa poitrine, enveloppée dans un voile de mariée, comme dans le chaste linceul d'une jeune fille : ce voile était un

riche cadeau de son ancienne protectrice, qui songeait sans doute, en le lui donnant, au mariage de sa protégée.

» En nous voyant penchés sur elle, inquiets, haletans, éperdus, Marianne se releva lentement : elle écarta les plis de son voile, j'allais dire de son suaire; elle nous pria de lui montrer, de lui apporter des bouquets flétris, des couronnes fanées, reliques précieuses qu'elle devait à la galanterie de son amoureux infidèle; elle prit toutes ces fleurs qui ne respiraient plus; elle les effeuilla une à une; elle les sema tout doucement sur son lit; elle jeta bien loin les branches et les tiges dépouillées; puis, les yeux fixés sur cette triste nappe de feuilles mortes, elle murmura : « Voilà mon linceul! » — Le lendemain, Marianne fut ensevelie dans ce drap mortuaire! qu'elle avait préparé elle-même avec des fleurs effeuillées.

» O mon fils! tu le sais aussi bien que moi, puisque tu as vu mourir ta sœur : les gens qui n'ont point assisté au spectacle de la mort, au milieu de la famille, dans une personne bien aimée, n'ont pas encore souffert dans le monde, et n'entendent rien à la douleur ; dans cet affreux moment, au dernier souffle de l'âme qui s'envole, il vous semble que c'est un peu de vous-même que vous avez perdu, qui se détache et qui s'en va; c'est votre propre sang qui coule; c'est votre chair que l'on déchire; c'est un morceau de votre cœur que l'on coupe et que l'on arrache!... Ma blessure saigne depuis quatre ans, mon fils : n'est-il pas temps, à la fin, de châtier le misérable meurtrier qui me l'a faite?...

» En apprenant la mort de Marianne, notre cruel ennemi s'avisa de vouloir réparer avec le frère le crime irréparable qu'il avait commis contre la sœur : on nous adressa de superbes promesses; l'on me promit, à ton intention, de faire d'un simple paysan un homme riche, un homme distingué, un homme bien heureux; le marché fut conclu : sais-tu pourquoi Jean Louis ? Je vais te l'apprendre puisque tu l'as oublié.

« Tu es à Paris dans la mémoire de M. le comte de Tercy et de son fils, parce que tu es jeune, parce que, à ton âge, l'on a la force de bien se venger!... Si la vengeance te répugne ou t'effraie, rends-moi vite le droit précieux que je t'ai cédé : je me souviendrai de ma fille; je porterai ma vieillesse le plus légèrement qu'il me sera possible, et je vengerai Marianne.

» Jean-Louis! Jean-Louis! qu'as-tu fait depuis trois ans du souvenir de ta pauvre sœur, dont l'âme se plaint de nous dans le purgatoire!

» PIERRE CAYOT. »

II.

« A Pierre Cayot, fermier, au village de Valagne.

« Le triste récit de votre lettre est un souvenir de famille dont je n'avais pas besoin, mon père : en me l'adressant, vous avez calomnié votre fils; ma mémoire est excellente : je n'ai rien oublié; chaque jour, à chaque instant, je me souviens de vous et de Marianne; à votre tour, mon père, écoutez-moi bien.

» Il y a trois ans, à mon arrivée à Paris, je fus installé de la façon la plus honorable dans le magnifique hôtel de nos deux protecteurs, que votre colère appelle nos cruels ennemis; l'on me donna des valets qui devaient m'obéir et des maîtres qui devaient m'instruire ; on me prodigua des faveurs et des leçons de toutes les sortes : je profitai à merveille de cette prodigalité charitable, et je devins en peu de temps ce que je voulais devenir à force de travail : un homme distingué, un véritable gentilhomme, moins l'opulence, la sottise et la noblesse. Il me parut déjà que j'avais plus d'esprit, plus d'instruction, plus de beauté que le vicomte de Tercy lui-même, et ce fut là ma première vengeance : attendez!

» Si, après mon départ du village, mon cœur et ma mémoire avaient oublié, dans un accès d'ingratitude ; la vie et la mort de votre fille, j'aurais bientôt retrouvé le souvenir de Marianne, dans une jeune et belle personne qui lui était chère : en revoyant à Paris cette noble et jolie enfant, que vous avez connue et qui se nomme Juliette de Tercy, j'assistai de nouveau, par le regret, par la douleur, à la scène lugubre que votre désolation a retracée ; je me disais, en me désolant avec vous : De ces deux charmantes amies qui jouaient ensemble, au milieu des fleurs et des oiseaux, l'une est encore innocente, et l'autre a été coupable; l'une peut-être ne sait rien de la souffrance, et l'autre a bien souffert; nul n'osera séduire Juliette, et Marianne est morte déshonorée! Mon Dieu, votre justice ressemble-t-elle à la justice des hommes?... Est-ce qu'elle est injuste?

» A ma première entrevue avec Juliette, dans le salon de l'hôtel de Tercy, il me vint une étrange pensée, une pensée horrible, et qui ne m'a plus quitté, mon père ; ce jour-là, je me surpris à murmurer cent fois, en songeant au séducteur de Marianne : Il a une sœur!... il a une sœur! »

» Si l'on pèche par l'intention, l'on ne se venge pas seulement par la pensée : il me fallait agir, mon père, et en peu de mots, je vais vous rendre un compte fidèle du résultat de mes actions Réjouissez-vous; soyez fier de votre fils, et pardonnez à la pécheresse dont l'âme se plaint encore dans le purgatoire; la séduction a marché à petits pas, lentement, timidement, comme il sied à toutes les trahisons de ce monde.... Mais, à la fin, elle est arrivée, elle a frappé sans pitié, elle a réussi sans crainte!... Oui, j'en suis sûr, l'on m'aime, l'on m'adore, l'on se meurt d'amour pour un paysan décrassé, et à l'heure qu'il est, justice est faite!... Mon père, pour que la fille du comte de Tercy ressemble, à s'y méprendre, à la fille de Pierre Cayot, il ne lui reste plus qu'à se jeter sur un lit de douleur, à effeuiller des roses que je lui ai données, à balbutier, comme Marianne, les yeux fixés sur une nappe de feuilles mortes : voilà mon linceul!... — Que pensez-vous maintenant de ma mémoire ?

» Mon devoir est rempli; vous devez être content, mon père, et je pleure!... En ce moment, je pourrais vous répondre, avec l'aide de vos propres paroles : la tache que vous trouverez sur cette lettre, aux derniers mots que je viens d'écrire, est une larme de votre fils !

» Rassurez-vous ; j'essuierai mes larmes; je ferai taire mon cœur; j'étoufferai mon amour... Eh bien! oui, mon amour pour celle qui m'aime encore une fois, Juliette sera déshonorée comme Marianne, perdue comme Marianne, et tout sera dit pour votre vengeance.

» Dans quelques jours peut-être la honte, le déshonneur de Mlle de Tercy ne seront plus un mystère pour personne : si l'on me provoque avec des armes, je refuserai de me battre ; si l'on m'attaque lâchement, et si l'on me tue, je mourrai sans me plaindre; si l'on daigne m'offrir un généreux pardon, en plaçant dans ma main la jolie main de Juliette, je m'efforcerai de repousser avec un orgueil d'emprunt, un pareil bonheur, si une pauvre enfant, malheureuse et flétrie, comme l'était Marianne, en appelle à mes souvenirs et à mes sermens d'amour, je tenterai un effort sublime, et j'aurai le courage désespéré de lui dire : Je ne vous aime pas

» O mon père! mon père! il me semble pourtant que la femme bien aimée de votre fils aurait su vous rendre toute la tendresse de votre fille!

JEAN-LOUIS.

III.

A M. le comte de Tercy, à Fontainebleau.

» J'ose à peine vous écrire, monsieur le comte et cher père; durant votre absence, il s'est passé à l'hôtel des choses bien extraordinaires ; je vous supplie de hâter votre retour à Paris.

» Voici des lettres que j'ai surprises dans la chambre de Juliette ; elles pourront vous préparer à mes affreuses confidences ; ces lettres d'amour sont écrites par un homme de rien que nous avons appelé notre ami : elles sont adressées à une femme qui n'est plus ma sœur, et qui ne doit plus être votre fille; Juliette entrera demain dans le couvent de la rue des Postes, et sans doute il ne vous siéra jamais de l'en faire sortir.

» Quant au séducteur de bas étage, qui se nomme Jean-Louis Cayot, un singulier hasard vient de le soustraire à ma justice ; voici comment :

» Ce matin, j'hésitais encore, surtout en raison de votre absence, dans le choix de la punition qu'il me fallait infliger à ce misérable; j'ai rencontré Jean-Louis dans le jardin, et il m'a dit, avec une familiarité qui a fait monter le rouge à mon visage :

» — Julien, savez-vous ce qui s'est passé la nuit dernière?

» — Non, et je ne veux pas le savoir! lui ai-je répondu.

» — Vous avez dormi toute la nuit ?

» — Non, j'ai veillé jusqu'à trois heures.

» — S'il en est ainsi, vous avez entendu le bruit de l'orage ?

» — Après?

» — Et les éclats de la foudre qui est tombée sur le toit de l'hôtel ..

» — Nous avons un paratonnerre.

» Eh bien! le paratonnerre s'est ployé comme une épingle, et, chose étrange ! le feu du ciel, en glissant sur le fer, le fer, lui a donné le dessin capricieux, la forme contournée d'un spirale; vous plaît-il de monter jusque sur le toit de l'hôtel?

» — Volontiers.

» J'ai suivi ce malheureux; je me suis hasardé, en tremblant, sur la petite plate-forme qui domine le principal corps-de-logis de notre habitation : Jean-Louis s'est agenouillé, devant moi, aux derniers bords de la toiture, sur un abîme, pour mieux observer sans doute la trace imprimée par le passage ou par le vol de la foudre... En ce moment je ne sais quel affreux vertige s'est emparé de cet homme : il ne voyait plus, il n'entendait plus, il était fou!... J'ai eu beau faire pour le secourir, pour le sauver... L'éblouissement a été rapide comme l'éclair... Dieu n'a point voulu me laisser le droit de châtier un traître, et Jean-Louis est allé se briser sur le pavé de l'hôtel!

» Une scène horrible a eu lieu ; Juliette a oublié, aux yeux de tout le monde, le nom illustre qu'elle porte. Je ferai enterrer Jean-Louis Cayot avec les honneurs qui sont dus à son rang et à son mérite : il aura le convoi et le chien des pauvres.

JULIEN DE TERCY. »

IV.

« A M. le préfet de police, à Paris.

» Monsieur le préfet, je ne suis qu'un ouvrier couvreur, mais je veux être avant tout un honnête homme : je viens vous dénoncer un grand crime qui a été commis aujourd'hui même, dans la rue Saint-Dominique-Saint-Germain.

» Comme je travaillais, de mon état, sur une toiture que l'on répare, au numéro 21 de la rue Saint-Dominique, j'ai vu deux jeunes gens qui se risquaient sur le toit de la maison voisine, au numéro 23 : l'un deux s'est agenouillé sur une espèce de plate-forme, en ayant l'air d'examiner un paratonnerre; au même instant, l'autre a poussé par trois fois, son malheureux camarade, qui est tombé dans la cour d'un hôtel, et qui s'est brisé la tête sur le pavé.

» On disait ce matin, à la porte de M. le comte de Tercy, que cet horrible malheur était le résultat d'une simple imprudence; pas du tout, monsieur le préfet : c'est bien là un bel et bon assassinat, avec préméditation,

avec guet-apens : je sais à quoi m'en tenir sur les circonstances aggravantes d'un crime, parce que je vais souvent à la correctionnelle et à la cour d'assises ; vous jugerez. UN OUVRIER COUVREUR. »

V.

» *A Pierre Cayot, fermier, au village de Valogne.*

» Mon pauvre ami Pierre, me voilà reléguée dans une sainte solitude où je veux vivre et mourir ; je puis vous écrire maintenant, mon bon Cayot : j'ai aimé, j'ai adoré votre fils, et je trouve désormais bien facile de consacrer à Dieu seul un cœur qui n'a plus personne à aimer dans ce monde !

» Pierre, quand on vous répétera que Jean-Louis est mort par la faute de son imprudence, n'en croyez rien ; quand on essaiera de vous persuader que Jean-Louis est mort par un véritable suicide, n'en croyez pas davantage ; Jean-Louis est mort, c'est vrai mais il est mort assassiné, Pierre !

» Adieu, mon ami ; priez pour moi : je prierai pour le repos de vos deux enfans ! JULIETTE. »

VI.

« *A M. le comte de Tercy, à Paris.*

» Je suis à Paris depuis trois jours, monsieur le comte : j'ai voulu m'agenouiller, en priant, sur la tombe de mon fils ; mais il paraît que mon fils n'a pas de tombe : on l'a jeté dans la fosse commune des chrétiens malheureux ; que Dieu vous le rende !

» J'arrivai donc à Paris, par la barrière d'Enfer, dans la matinée du 28 juillet : précisément, l'on se battait dans toutes les rues, sur toutes les places publiques, et je me laissai dire que le peuple s'amusait à faire la chasse aux Bourbons ; je fis comme le peuple, monsieur le comte, et je m'armai d'un fusil.

» Les combattans se précipitèrent pêle-mêle, à travers les rues du faubourg Saint-Germain : à deux heures environ, chacun de nous cheminait à petits pas, tout le long des murailles, dans la rue Saint-Dominique ; un coup, deux coups, trois coups de feu se firent entendre : on tirait sur le peuple des bords d'une petite fenêtre, d'une espèce d'œil-de-bœuf, dans une riche maison qui portait le n° 23 ; je me cachai derrière une grande tonne pleine d'eau : en jetant les yeux sur cette fenêtre qui servait de meurtrière à un ennemi, j'aperçus bien ou mal un jeune homme qui se masquait dans la draperie d'un rideau, et même il me sembla le reconnaître !... j'allongeai mon fusil ; j'ajustai l'ennemi en question ; la balle siffla !... Et soudain, monsieur le comte, je vis tomber lourdement, sur le mur d'appui de la croisée, une tête, un homme frappé à mort, qui ressemblait, à s'y tromper, à votre fils, au vicomte de Tercy, au mystérieux assassin de Jean-Louis, à l'infâme séducteur de ma fille Marianne !...

» Voilà le dénouement de notre commune histoire, monsieur le comte ; nous sommes quittes ! PIERRE CAYOT.»

« P. S. Je me suis trompé tout à l'heure ; nous ne sommes pas quittes : je vous dois un fils ; mais vous me devez deux enfans ; nous réglerons notre compte de famille devant Dieu ! »

LOUIS LURINE. — (*Courrier.*)

NOUVEAUX DÉTAILS SUR LA BATAILLE DE WATERLOO.

M. le maréchal Gérard nous communique la lettre suivante qu'il a adressée à M. Pascallet, éditeur d'une ***Biographie de M. le maréchal Grouchy***, publiée tout récemment. Le nom du maréchal, la haute position qu'il occupe, les grands et glorieux services qu'il a rendus à son pays comme militaire et comme homme politique, nous feraient un devoir de reproduire ces explications. Si, d'ailleurs, les opinions que discute l'illustre guerrier le touchent personnellement, elles ont trait aussi aux événemens les plus importans de notre histoire ; et sous tous ces points de vue, la lettre que nous publions est faite pour exciter le plus légitime et le plus vif intérêt :

« Villiers-Saint-Paul (Oise), le 24 octobre 1842.

» Monsieur,

» Je ne croyais pas avoir jamais à revenir sur les événemens militaires qui se sont passés en 1815, à l'aile droite de l'armée, et dans lesquels quelques écrits intéressans m'ont fait figurer d'une manière si complètement contraire à toute vérité. La réfutation concluante que j'ai faite, à plusieurs reprises, de ces assertions malveillantes, m'autorisait à penser que je devais être affranchi pour toujours de la pénible tâche de rentrer encore dans ces fâcheux débats. La lecture de la biographie de M. le maréchal Grouchy, que vous venez de publier, est venue m'apprendre que j'étais dans l'erreur ; et je me vois de nouveau, et à mon grand regret, forcé de venir protester contre certains passages qu'elle contient, et de rétablir l'exactitude des faits si étrangement travestis par l'ignorance et la légèreté.

D'abord, page 42, vous dites :

« Etant descendu du moulin, l'empereur demanda où était le corps d'infante-» rie du général Gérard ? Et quand il lui fut répondu qu'il n'était pas encore à » Fleurus, il en parut, assure-t-on, assez contrarié, et ce ne fut pas sans raison ; » car ce corps, qui avait bivouaqué au Catelet, devait avoir reçu l'ordre, dès trois » heures du matin, et eût dû être rendu à Fleurus entre sept et huit heures. »

Je fais taire la juste indignation que m'a causée ce paragraphe pour tâcher d'y répondre avec quelque calme.

Dans tout ce qu'il contient, je déclare qu'il n'y a pas un seul mot de vrai ; c'est une fable inventée à plaisir, et ce récit seul d'une circonstance connue de toute l'armée et que je vais consigner ici, viendra la détruire de fond en comble et lui ôter jusqu'à l'ombre de la vraisemblance.

Voici le fait :

Ainsi que je l'ai dit dans mes premiers écrits, j'ai reçu l'ordre de départ à neuf heures et demie ; je l'attendais avec une telle impatience (que partageait d'ailleurs le général Excelmans), qu'aussitôt qu'il me fut parvenu et afin d'éviter le plus petit retard : je suis en retard moi-même au camp pour mettre mes troupes en mouvement, et les conduire sur le terrain où elles sont arrivées, ainsi que moi, avant que l'empereur ne partit ; ce qui m'a donné le temps non seulement de former mes trois divisions en colonnes serrées derrière et non loin du village de Ligny, mais encore de faire une reconnaissance assez étendue. Profitant du moment où mes troupes se reposaient, et dans la pensée que le 4e corps, qui prenait la droite de l'armée, pourrait bien être dirigé sur Sombref, j'ai voulu reconnaître, dans cette direction, l'espace qui nous séparait de l'armée prussienne. Accompagné de mon chef d'état-major, de plusieurs de mes aides-de-camp et d'une faible escorte fournie par le 6e hussards, je parcourus cette grande plaine qui était couverte de récoltes ; arrivé à une certaine distance de la ligne prussienne, je fis un à-droite pour continuer mes explorations ; mais à ce moment j'aperçus un gros de cavalerie ennemie qui se dirigeait grand train sur moi ; et, comme je n'étais pas là pour engager une affaire, je me retirai promptement. Dans cette retraite, qui se faisait dans des blés très élevés et de toute la vitesse de nos chevaux, le mien s'abattit dans un fossé, et je fus désarçonné.

Dès lors tout ce qui m'accompagnait s'arrêta, fit volte-face et mit sabre en main. En un clin d'œil nous sommes atteints par cette cavalerie qui nous poursuivait. La mêlée fut très chaude pendant quelques minutes. L'intrépide Lafontaine (1), mon aide-de-camp, tua de sa main deux lanciers prussiens. Il était aux prises avec un troisième, lorsque la lame de son sabre se brisa en deux : ce contre-temps ne lui fait pas lâcher son adversaire ; il s'en rapproche, et continuait à le frapper, lorsqu'il reçut, à bout portant, une balle dans les reins. Le brave général Saint-Rémy, en se défendant, fut gravement blessé de plusieurs coups de lance, quelques hussards de mon escorte éprouvèrent le même sort. Au milieu de ce tumulte, un autre de mes aides-de-camp, M. Duperrou (2), descendit de son cheval pour me le faire monter : mais l'animation des hommes et des chevaux même était si grande, que je ne pus profiter de cette preuve d'un admirable dévoûment, dont je conserverai le souvenir toute ma vie.

Ce combat, si inégal et si dangereux pour notre petite troupe, ne pouvai durer long-temps ; nous fûmes assez heureux pour qu'un régiment de chasseurs, placé à nos avant-postes, pût voir les dangers auxquels nous étions exposés ; il n'hésita pas à se porter rapidement en avant pour venir à notre secours et nous dégager. Les Prussiens, qui s'aperçurent de ce mouvement, jugèrent prudent de ne pas attendre et de s'éloigner en toute hâte (3), ce qui nous permit de revenir tranquillement au camp. C'est seulement quelque temps après mon retour que l'empereur arriva sur le champ de bataille. Il monta en effet dans un moulin à vent et m'envoya chercher par un de ses officiers. Lorsque je l'abordai, les premières paroles qu'il m'adressa étaient relatives à la défection du général Bourmont ; c'est là où il me dit que les blancs seraient toujours blancs et les bleus toujours bleus. Cela fut très court, mais avec une bonté bien marquée, car à l'instant même l'empereur me prit par le favori, et, me conduisant à une lucarne du moulin, il me montra du doigt le clocher du village de Ligny, et me dit : « Monsieur le gé-» néral en chef, voilà votre point de direction ; partez, et emportez le village (1). »

Le lendemain 17, lorsque l'empereur vint sur le champ de bataille de la veille, il me fit de nouveau appeler, et, en présence de tous les officiers et aussi, je crois, de M. le maréchal Grouchy, il me dit les choses les plus flatteuses sur la conduite de mes troupes et de leurs chefs. Si vous voulez bien prendre la peine de lire dans le ***Mémorial de Sainte-Hélène*** la relation de cette bataille, vous y trouverez la preuve irrécusable de la justice éclatante rendue, dans cette occasion, au quatrième corps.

A la page 95, vous annotez : « Qu'en quittant la Barraque, le maréchal laissa, » pour le 4e corps, l'ordre de se diriger immédiatement sur Lisnale. Par un fa-» tal malentendu, cet ordre ne fut pas exécuté, et le 4e corps continua à se diri-» ger sur Wavres, où il n'arriva que fort tard. Disons cependant que la jour-» née était trop avancée pour qu'un mouvement dans la direction de Mont-Saint-» Jean pût donner quelque résultat. La lettre du major-général était parvenue à » M. de Grouchy devant Wavres à quatre heures et demie ; la distance de Wa-» vres à la Barraque est de deux lieues et celle de la Barraque à Mont-Saint-» Jean de quatre lieues à vol d'oiseau. Or, la bataille était perdue à cette heure, » il aurait donc fallu que le 4e corps fît, pour arriver à temps, quatre lieues en » moins d'une heure et demie, ce qui était physiquement impossible. »

Je crois avoir bien suffisamment expliqué dans mes précédens écrits tout ce qui s'est passé à la Barraque et je n'y reviendrai pas ; toutefois, je dois affirmer de nouveau que l'ordre de marcher en avant ne fût pas donné ; car je l'aurais reçu,

(1) Actuellement maréchal-de-camp, commandant le département de la Nièvre.

(2) Actuellement maréchal-de-camp, commandant à Saint-Etienne.

(3) Ce régiment était commandé par le fils de M. le maréchal Grouchy, qui me l'a répété depuis.

(4) Des détails sur cette entrevue et absolument identiques ont été donnés par le général Gourgaud, qui en était témoin, à MM. Méry et Barthélemy, qui les ont fait imprimer, comme note à la suite de leur poème sur Waterloo (page 70 des notes) :

« L'empereur, le 16 au matin, aussitôt que nous fûmes à la hauteur de Fleurus, se porta au galop sur la ligne des tirailleurs, et pour mieux reconnaître la position de l'ennemi, il monta dans un moulin qui se trouvait en avant de cette ligne, et sur notre droite. Dans ce moment j'aperçus le général Gérard dont le corps d'armée venant de Metz « avait passé la Sambre au Catelet ; j'en informai » l'Empereur qui le fit appeler aussitôt : — Eh bien ! Gérard, lui dit-il, votre fa-» meux Bourmont est donc redevenu chouan ? Davoust avait bien raison de me » dire qu'au moment du danger, cet homme nous abandonnerait. » Gérard exprima à Sa Majesté combien il regrettait d'avoir été le protecteur de cet officier ; « mais, ajoutait-il, il s'était bien conduit jusque-là, il me paraissait si sincère-» ment dévoué à Votre Majesté, que tout autre à ma place eût été également » trompé. » L'Empereur répéta alors ce qu'il avait déjà dit à Ney sur le même sujet : ***les blancs sont les blancs, et les bleus sont les bleus.*** et prenant en souriant le général Gérard par un de ses favoris, il le plaça devant la lucarne d'où il découvrait toute l'armée prussienne et lui dit : « M. le général en chef du 4e » corps, vous voyez bien au-delà du ravin ce village sur lequel s'appuie le centre » des ennemis ; prenez son clocher pour point de direction ; c'est la clé de leur » position ; vous allez l'enlever. »

» Ce village (Ligny) donna son nom à la bataille. »

(*Journal du général Gourgaud.*)

puisque j'étais présent, es que, hiérarchiquement, il ne devait être donné qu'à moi, et qu'eussé-je été absent, M. le général Vachery, qui commandait mon arrière-garde, l'aurait reçu, ce qui n'a pas eu lieu ; et je le prouve, d'abord par une lettre de cet officier-général que je copie ici :

« Monsieur le maréchal, je me rappelle très bien que ma division, formant l'arrière-garde du 4e corps de Gembloux-sur-Wavres, le 18 juin 1815, est arrivée » à l'endroit appelé la Barraque, à trois heures après-midi, et qu'elle a été dirigée sur les hauteurs du Moulin de Bierge où je n'ai pas reçu, l'ordre de marcher sur St-Lambert, sans cela je l'aurais exécuté.

» J'ai l'honneur, etc.

» Signé, le général VACHERY. »

Et par le passage suivant d'une lettre de M. le général Valazé :

« Tandis que nous étions à considérer les blessés de notre avant-garde apportés à la Barraque, vint un colonel polonais qui dit que Napoléon avait besoin » de nous et qu'il comptait sur notre coopération. Il fut encore question de marcher de la Barraque sur St-Lambert ; vous insistiez toujours sur ce mouvement, » lorsque nous reprîmes la direction de Wavres : quand nous y arrivâmes, les » troupes du 3e corps étaient engagées dans les premières maisons. »

Avant de terminer cette lettre, permettez-moi de faire quelques courtes réflexions sur la manière dont vous avez envisagé le conseil de marcher au canon, que j'ai donné à Sart, à Walain, et que j'ai renouvelé à la Barraque, ainsi que vous pouvez vous en convaincre par l'extrait de la lettre du général Valazé. Votre argumentation et tous vos raisonnemens tendent surtout à établir que, dans la position das choses, M. de Grouchy ne désirait pas le suivre. C'est une opinion qu'on peut soutenir ; mais je ne vois pas que vous ayez pris le meilleur moyen d'arriver au but que vous vous proposez, qui, sans nul doute, doit être de faire partager à vos lecteurs votre manière de voir sur ce point. Par exemple, vous vous appuyez sur deux seules citations qui, selon moi, ne vous rapportent aucun aide : la première est un article de la *Renommée*, que vous attribuez à Benjamin Constant.

» Tout en reconnaissant le mérite incontestable et si éminent de ce célèbre publiciste en matière politique, tout le monde sait qu'il ne s'est jamais occupé de questions militaires ; et dans ce cas son nom ne peut faire grande autorité. Il y a plus encore : cet article dont vous voulez vous prévaloir a déjà été produit dans une brochure (1) de M. le maréchal Grouchy, et alors le nom de M. Jouy, qui a été adjudant-général, a eu sans doute une part dans cette rédaction ; eh bien ! j'ai de ce spirituel et gracieux écrivain une lettre qui donne son approbation sans restriction aucune aux observations que j'ai publiées sur ce sujet et aux conséquences que j'en ai tirées.

Quant à l'emprunt que vous faites au général Jomini, il me semble, si je ne me trompe, qu'il est évidemment plus contraire que favorable au système que vous voulez défendre ; pour en faire juge le public, je transcris ici une citation que je prends dans votre brochure : « Si la maxime de marcher au canon est fort sage » en général, il y a cependant des cas où elle peut être nuisible. » Cette pensée, exprimée en ces termes, trouvera peu de contradicteurs, et moi, tout le premier, je lui donne mon adhésion entière. Mais pour le cas spécial dont nous nous occupons, ce profond et savant stratégiste a émis une opinion arrêtée que je connaissais même avant que je fusse appelé à prendre part, pour la première fois, dans la discussion. Un sentiment de délicatesse très outré de ma part et très mal apprécié par d'autres, me l'avait fait jusqu'à présent, garder en portefeuille. Mais la nouvelle provocation que je suis forcé de repousser, ne me permet plus d'hésiter à la faire connaître.

Quelque temps après les événemens, le général Berton publia une relation de la bataille du 18 ; c'est, je crois, le premier qui, sans participation aucune de ma part, et je dirai même à mon grand déplaisir (2), parla du conseil émis à Sart, à Walain, et des résultats avantageux qu'il pouvait avoir. Avant de faire imprimer son manuscrit, il le confia au général Jomini, avec prière de lui donner son avis. Celui-ci, après l'avoir lu, le lui renvoya, accompagné d'une lettre dont je transcris ici la copie textuelle :

« Mon cher général,

» Craignant de garder trop long-temps votre manuscrit, je l'ai lu à la hâte

» Je n'y ai fait qu'une seule note pour vous, c'est relativement aux ordres » qu'on donne au général en chef, et qui ne doivent pas être des feuilles de route. » Je vous garantis (et je l'ai prouvé à Ulm et à Bautzen) que tout petit général » que je sois, je n'aurais jamais débouché par Wavres.

» Au surplus, mon général, je n'ai rien à dire sur le fond, chacun voit à sa » manière ; mais je crois que la forme de votre opuscule gagnera en lui ôtant le » ton de persifflage.

» Comme j'ai quelquefois péché par le même côté, je suis autorisé à vous parler franchement.

» Agréez mes civilités. » Signé : général JOMINI. »

Voici la copie de la note renfermée dans cette lettre :

« Je suis fort de votre avis, que Ney, recevant, en 1813, l'ordre d'aller à Berlin avec trois corps d'armée, je refusai de mettre ma signature, comme chef » d'état-major, à un ordre qui devait tout perdre ; et ma ténacité amena les trois » corps à Bautzen, au lieu d'aller courir à soixante lieues de là. Je fais mes complimens au général Gérard ; il a le coup d'œil d'un grand capitaine. »

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Maréchal comte GÉRARD.

La cour du roi de Lahore.

Un voyageur russe décrit ainsi la réception qui lui a été faite à la cour de Shir-Sing, roi de Lahore :

« Quand j'arrivai au camp de M. Clerk (agent politique anglais pour le Pendjab), il se préparait à aller en mission extraordinaire à la cour de Shir-Sing, et comme je lui témoignai mon désir de l'y accompagner, il s'y prêta avec une obligeance extrême ; il m'apprit qu'il avait voyagé en Russie, où il avait été reçu avec une généreuse hospitalité à Odessa par M. le comte Woronzow, et en Géorgie, et qu'il serait charmé à son tour d'avoir l'occasion d'obliger un Russe. Il me donna donc la meilleure tente, ainsi que l'éléphant le plus doux, que nous montâmes ensemble, et ainsi nous voyageâmes pendant bien des semaines à petites journées. Nous étions escortés d'artillerie et de troupes légères, car le pays est très dangereux.

» Shir-Sing voyage avec une escorte, ou plutôt avec une armée de 20 mille hommes, et au-delà de cent canons, et c'est ainsi qu'il vint à notre rencontre avec toute sa cour sur une cinquantaine d'éléphans à siéges d'or, entouré d'une cavalcade tout à fait fantastique.

» Je fus présenté dans les jardins de Schalimar, le Péterhoff du Pendjah, qui étaient illuminés de bougies de cire, et dont les eaux jaillissantes chargeaient comme d'une poussière humide l'air imprégné de la senteur presque suffocante des fleurs d'oranger. Les pièces d'eau étaient couvertes de cygnes blancs, noirs et gris, parmi lesquels brillaient de grands oiseaux au plumage rose. Un feu d'artifice bruyant comme une bataille continuait sans interruption. Les allées par lesquelles nous passions étaient tapissées de châles de cachemire.

» Le roi était dans une tente de drap d'or, entouré de sa cour guerrière, resplendissante de pierres précieuses et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; tous, portant des turbans de gaze flottante, ornés d'aigrettes et de fines plumes noires de cachemire, armés d'arcs et de flèches, de cimeterres, de boucliers et de fusils à mèches allumées prêts au combat, étaient assis sur des siéges d'or ou d'argent, ou sur des châles de cachemire étendus comme un parterre de fleurs.

» Ils se levèrent tous à notre approche ; Shir-Sing, avec un air martial, mais ouvert et avenant, vint cordialement serrer la main à M. Clerk et l'embrasser, et nous fit asseoir sur des chaises d'or. Il avait au bras le fameux *koïnour* (montagne de lumière), le plus gros diamant qui existe.

» Ebloui d'abord par la splendeur de cette scène magique, je fus comme étourdi (peut-être en partie par l'odeur des fleurs d'oranger) ; mais ce n'était pas tout : près de la tente, sur une esplanade tapissée de châles, on tenait vingt chevaux favoris du roi, brillans de pierres précieuses et couverts de châles magnifiques, et plus près de lui on voyait trente danseuses éblouissantes de pierreries drapées de gaze d'or et d'argent et de mousseline transparente rose, violette, rouge et blanche.

» Ces femmes, de taille moyenne, avaient le teint basané, les membres fins et délicats, mais toutes, hélas ! portaient passés dans le nez, de grands anneaux chargés de perles et d'émeraudes, avec des chaînes ou fils de perles à plusieurs rangs allant de là se joindre d'un côté aux nombreuses et pesantes boucles d'oreilles. Leurs mains et leurs pieds étaient chargés de bagues, de bracelets, d'anneaux et de chaînes qui retentissaient pendant la danse, et ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elles avaient le front et le dessous des yeux dorés avec une couleur d'or ou de feuilles de ce métal.

» On fit parader les chevaux ; c'était un spectacle merveilleux au clair de la lune que ces chevaux blancs, ornés d'émeraudes, lorsqu'on enlevait subitement les châles brodés d'or qui les recouvraient ; les étalons noirs, harnachés de rubis, brillaient d'un étrange éclat à la lueur des torches. Ces sauvages animaux se ruaient de tous côtés, et le roi, pour les calmer, les faisait entrer de force dans l'eau, sans égard à leurs précieuses parures.

» On apporta des fruits et des viandes sur de la vaisselle d'or, et du vin, dont le roi nous offrit lui-même un verre à chacun, en nous disant que c'était un tonique, attendu qu'il y avait des perles fondues, et des rubis et des diamans pilés dedans. Ce vin coûte 150 roupies (300 roubles) la bouteille, et il était si fort que je ne pus le goûter que du bout des lèvres.

» Quand je vins prendre congé du roi, il me fit présent d'un étalon blanc harnaché d'or, ainsi que d'un habit d'honneur, costume sike complet, qu'on déposa devant moi sur plusieurs boucliers, et le roi me fit approcher pour me ceindre un sabre et un diadème en émeraudes sur mon chapeau, un collier de perles au cou et des bracelets d'or aux bras. C'est dans ce ridicule mais riche accoutrement que je me retirai. Mes deux domestiques avaient également été revêtus de robes de châles. »

Les chaleurs excessives ayant épuisé ses forces, notre voyageur alla se réfugier dans les montagnes de l'Himalaya, d'où sa lettre est datée, échangeant les palmiers contre les forêts de sapins, peuplées de singes sauvages allant en troupes, et l'air étouffé des plaines, contre l'air frais et vif de ces montagnes aux magnifiques aspects, coupées par d'effrayans précipices et dont l'horizon est borné par des glaciers.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— L'Académie des beaux-arts de l'Institut, dans sa séance d'hier, a décidé, sur la proposition de la section de musique, qu'il y a lieu à nommer à la place vacante par la mort de Cherubini. Les compositeurs qui se présent sont MM. Adam, Berlioz, Blondeau, Catruffo, Dourlan, Rigel, A. Thomas et Zimmerman.

Dans la prochaine séance, l'Académie arrêtera la liste des candidats qu'elle admet ; puis, dans une autre séance, elle discutera leurs titres respectifs, avant de fixer le jour de l'élection.

— M. le comte Daru, pair de France, et son frère M. le vicomte Daru, membre de la chambre des députés, sont en ce moment en Angleterre, où ils visitent les chemins de fer et les grands établissemens industriels et métallurgiques qui s'y rattachent. (*Times.*)

(1) Publiée en 1829 sous le titre de *Fragmens historiques relatifs à la Campagne de 1815*, page 50.

(2) J'ai entre les mains les lettres de ce général, qui établissent la vérité de ce que j'avance.

— La distribution des prix de l'Ecole royale gratuite de Dessin pour les jeunes personnes a eu lieu mardi; Mlle Maria Creacy a obtenu le grand prix d'honneur.

Figure en pied. — Premier prix, Mlle Célénie Bélesta; 2e premier prix, Mlle Zoé Perlet; second prix, Mlle Marie Cicaux.

Tête. — Premier prix, Mlle Henriette Lebrun; 1er second prix, Mlle Eulalie Donné; 2e second prix, Mlle Elise Paradis.

Ornemens. — Premier prix, Mlle Félicité Fouquet; 1er second prix, Mlle Héloïse Vuitet; 2e second prix, Mlle Eugénie Thuillier.

Paysages. — Premier prix, Mlle Caroline Lebodey; 2e premier prix, Mlle Joséphine Guinet; second prix, Mlle Adélaïde Larousse.

Animaux. — Premier prix, Mlle Alphonsine Loisel; 1er second prix, Mlle Adèle Lemaire; 2e second prix, Mlle Eudoxie Lussereau; 3e second prix, Mlle Héléna Labatier.

Fleurs.— Premier prix, Mlle Sidonie de Montbarbon; 2e premier prix, Mlle Louise Emonet; 5e premier prix, Mlle Joséphine Laubier.

La rentrée des classes aura lieu le 14 novembre.

—Un arrêté de M. le ministre des travaux publics de Belgique porte que l'inauguration internationale des chemins de fer belges et français aura lieu le 14 novembre prochain.

— M. Laugier, astronome à l'Observatoire de Paris, a découvert, hier 28 octobre, vers sept heures du soir, dans la constellation du dragon, une comète télescopique extrêmement faible et sans apparence de queue.

A dix heures dix minutes du soir, temps moyen de Paris, l'ascension droite de la comète était de seize heures quarante-une minutes, et la déclinaison boréale de soixante-huit degrés quarante-quatre minuts.

L'ascension droite a augmenté, en six heures, de trois minutes trente-quatre secondes et la déclinaison a diminué de vingt minutes dans le même intervalle de temps.

— La mort de M. Pelletier a laissé une place vacante dans la section des académiciens libres (Académie des sciences); aux termes des réglemens, la liste de présentation devant être dressée par une commission composée de deux membres des sections des sciences mathématiques, deux membres des sciences physiques et deux membres de la section des académiciens libres, l'Académie a nommé, au scrutin secret, MM. Arago et Poinsot pour la première série, Chevreul et Dumas pour la seconde, Bonnard et Séguier pour la troisième.

— La statue du Béarnais est enfin dans nos murs! Elle est arrivée à Pau le 25, un jour plus tôt qu'on ne l'avait annoncée. Ce précieux monument sera peut-être mis en place aujourd'hui, car, dès hier, les ouvriers qui vont être employés aux opérations de la pose sur le piédestal se sont occupés, sous la direction de M. Latapie, architecte du département, et du premier charpentier de la liste civile, qui a accompagné la statue pendant le trajet qu'elle vient de faire, des détails préliminaires de ces travaux. Cette masse est du poids de cent quintaux métriques. Elle sera couverte jusqu'au jour de l'inauguration.

Quoique l'époque à laquelle aura lieu cette cérémonie ait été indiquée d'abord pour le 1er mai, il serait possible, dit-on, qu'on changeât d'avis, et que la cérémonie fût célébrée le 13 décembre, anniversaire de la naissance de Henri IV, qui naquit, comme on sait, au château de Pau, le 13 décembre 1553. (*Mémorial des Pyrénées.*)

— Dans les départemens de la Drôme et de l'Ardèche, sur les deux rives du Rhône, les vendanges de 1842 ont complètement mis en défaut les prévisions mauvaises des propriétaires vinicoles.

Forcément interrompus par les pluies abondantes des 25, 26, et 27 septembre, beaucoup de vendangeurs crurent perdue pour eux la récolte de cette année. Huit jours de beau temps suffirent pour sécher le raisin, donner toute facilité pour dépouiller la vigne et dissiper toutes les craintes. Pour la quantité, la récolte de 1842 sera de près d'un quart supérieure à celle de l'année dernière. Pour la qualité, on s'accorde à dire que les vins rouges seront fort bons et rappelleront les années les mieux notées chez les gourmets.

L'Ermitage n'a pas souffert de la grêle et a donné des produits aussi abondans que délicats. A Cornas et Saint-Joseph, vignobles fort estimés de l'Ardèche, entre Mauves et Tournon, la grêle et les pluies de septembre ont causé quelques pertes et certains mécomptes. Cependant le vin un peu gros n'est pas mauvais et sera facilement vendu à ses prix ordinaires. Croze et Larnage (Drôme), n'ont pas à se plaindre. Guillerand et les coteaux de Saint-Peray, pour les vins blancs desquels la pluie est quelquefois impatiemment attendue au moment des vendanges, en ont éprouvé cette année quelque dommage. En général, les vins rouges seront supérieurs aux vins blancs.

Nous avons retardé de quelques jours ce petit article annuel sur les résultats des vendanges pour ne donner à nos lecteurs que des renseignemens exacts, au lieu de suppositions plus ou moins fondées, et que les faits viennent quelquefois démentir. (*Courrier de la Drôme.*)

— On nous écrit de Broglie :

« Un phénomène très extraordinaire vient d'avoir lieu dans une commune de notre canton. Dans une ferme de cette commune vivait une pauvre folle dont la folie était si calme, qu'on la laissait aller à son gré. Souvent même elle aidait les ouvriers ou s'occupait de quelques-uns des travaux de la ferme, quoique l'espèce d'idiotisme dont elle était atteinte ne l'abandonnât jamais. On raconte dans le pays qu'à dix-huit ans cette femme était la plus jolie fille, la plus gracieuse et la plus vive de tous les environs. De nombreux galans se disputaient le moindre de ses sourires. Mais son cœur était pris. Le fils d'un fermier l'avait emporté sur ses rivaux. Dieu sait les beaux rêves que firent les deux amoureux!

Mais on était en 1811. Une levée extraordinaire de conscrits emporta le jeune homme, qui s'en alla périr dans les glaces de la Russie. Quand la nouvelle de sa mort parvint à la jeune fille, un vertige étrange s'empara d'elle. Après une longue et cruelle maladie, elle revint à la santé; mais elle avait perdu la raison. Les parens du jeune homme la recueillirent, et depuis trente ans elle habitait leur ferme, aimée et respectée de tous les voisins, malgré son état de folie

» On ignore ce qui se passa au commencement de cette année; tout à coup on s'aperçut que la malheureuse était enceinte, et, tout récemment, elle vient d'accoucher de trois enfans : deux garçons et une fille. Cette dernière est morte peu après sa naissance. Mais, chose merveilleuse! deux jours après l'accouchement, cette femme s'est éveillée avec toute sa raison. Elle dit qu'il lui semble sortir d'un rêve. Ses idées sont nettes, claires, suivies; seulement, elle rattache difficilement le passé au présent. Il y a encore, dit-elle, comme un nuage devant ses yeux. On espère cependant qu'elle retrouvera la mémoire et qu'elle pourra mettre ainsi sur les traces de l'événement qui lui a rendu la raison. »

— La paléographie s'enrichit souvent par suite de découvertes dues au hasard, de documens aussi curieux qu'intéressans. Mme la directrice du salon littéraire de la Tente, galerie Montpensier, 6, au Palais-Royal, ayant eu besoin, il y a quelques jours, d'une certaine quantité de parchemins vieux pour relier ses livres, fit l'acquisition d'un lot, rue de la Calande, chez un marchand de bric à brac. Or, parmi ces parchemins jaunis par le temps se trouvait une charte écrite en latin et qu'on a traduite comme suit : « Qu'il soit notoire à tous ceux qui ces présentes verront que nous Guillaume, évêque indigne de Paris, consentons qu'Odeline, fille de Radulphe Gaudin, du village de Cérès (Vuissous, près Antoni, qui avait anciennement un temple à cette divinité), femme de corps de notre église, épouse Bertrand, fils du défunt Hugon, du village de Verrières, homme de corps de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à condition que les enfans qui naîtront dudit mariage seront partagés entre nous et ladite abbaye, et que si ladite Odeline vient à mourir sans enfans, tous ses biens mobiliers et immobiliers nous reviendront, de même que tous les biens mobiliers et immobiliers dudit Bertrand retourneront à ladite abbaye s'il meurt sans enfans.

» Donné l'an 1242. Signé Guillaume. »

Voilà quel était l'état du peuple au 13e siècle, il y a 600 ans seulement. Ce monument historique a été offert par Mme la directrice de la Tente, à un de nos plus illustres paléographes, qui l'a accepté avec reconnaissance.

— La cholérine a régné pendant les trois derniers mois de l'été dans une grande partie des communes qui forment la lisière des trois arrondissemens de Valenciennes, Avesnes et Cambrai. Le canton de Solesmes a été le plus frappé par cette affection. On attribue cette indisposition aux grandes chaleurs, aux fruits de l'été et à quelques autres causes secondaires. A la cholérine a succédé la dyssenterie, qui règne en ce moment. Quoique cette dernière maladie ait attaqué avec beaucoup de gravité une foule d'individus, notamment dans la commune de Saint-Aubert, où il y a plus de soixante malades, elle n'a jusqu'ici été mortelle pour personne. (*Echo de la Frontière.*)

— Vendredi 14 du courant, à huit heures du soir, une jeune fille courait au milieu de la rue Belzunce à Marseille, avec ses vêtemens enflammés. Aucun des spectateurs épouvantés n'osait s'en approcher. Un jeune homme, nommé Breissan, qui se rendait à l'école d'adultes, courut après elle, la renverse à terre, et étouffe la flamme avec la partie des vêtemens que le feu n'a pas encore atteinte. Le courage et le sang-froid de ce jeune homme ont préservé de douleurs cruelles, et peut-être d'une mort affreuse, cette jeune personne qui en a été quitte pour quelques légères blessures aux mains.

Le moyen que M. Breissan a employé avec tant de bonheur, est le plus prompt et le plus sûr pour sauver les malheureux dont la flamme a gagné les vêtemens, comme il est le moins dangereux pour les personnes qui ont la noble passion de se dévouer pour le salut de leurs semblables. Nous devons ajouter que M. Breissan, encore enfant, avait déjà fait preuve de ce généreux dévoûment, en sauvant la vie à plusieurs enfans qui étaient tombés dans le port. » (*Sud.*)

— On écrit de Marseille :

« Les ouvriers travaillant à l'agrandissement du quai de la Vieille-Ville ont découvert un bloc de marbre gisant, près de la seule maison qui survit encore, dans cette partie du port, à la démolition des autres. C'est le torse d'une statue colossale qui a dû être sculptée à une époque voisine peut-être de la fondation de Marseille; la tête, la poitrine, les bras et les jambes, sauf le bas de la jambe gauche, ont disparu.

» On a cru voir, dans ce vénérable bloc, les restes de la statue de Diane, patrone de Marseille payenne. »

— La séance de rentrée de l'Ecole normale a eu lieu aujourd'hui samedi, 29 octobre, à onze heures du matin, sous la présidence de M. le ministre de l'instruction publique.

BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 13 Novembre 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N. 45.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE : A Paris, RUE COQ-HÉRON, N° 3, Au bureau du Journal. Et en Province, Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries. (AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS : 1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES. Un an.... 38 f. Six mois.. 20 Trois mois 11 — 2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES. Un an.... 20 f. Six mois.. 11 Trois mois 6

SOMMAIRE.

L'ÉPÉE.

(Suite.)

— Voyons, monsieur Tahiba, si le baron de Gurgy était prisonnier, ne serait-ce pas un malheur... puisque nous l'attendons depuis si long-temps?

— Un malheur pour lui; une contrariété pour nous. Ma foi, moi, je n'y vois pas autre chose.

— Non, non, soyez bon, soyez vrai, je vous en prie.

— Est-ce à moi de parler? dit doucement Tahiba.

— Pensez-vous que ce soit à moi! s'écria toute rouge et en se redressant l'héritière des Roverda.

—Alors, ne parlons ni l'un ni l'autre.

Et le digne Caraïbe s'accouda paisiblement à la balustrade de la fenêtre pour regarder de nouveau ce qui se passait au dehors.

Mais, au bout d'un instant, lorsque la jeune fille eut senti pour la dernière fois que l'orgueil n'était plus le maître en son cœur :

—Monsieur Tahiba? dit-elle d'une voix douce et qu'elle s'efforçait de rendre naturelle.

— Vous me parlez? dit le vieillard en se retournant à demi de son côté.

Je vous parle... oui; je voulais vous demander... s'il y a beaucoup de monde sur le Cours?

—Oh! oui, beaucoup; rien n'est plus gai. Voici un Polichinelle qui...

—Monsieur Tahiba, je voulais vous dire... vous avouer...

—M'avouer... dit le Caraïbe en se retournant tout à fait.

—Eh bien! oui, vous avouer qu'il manque quelque chose à mon cœur.

—La senorita doit être habituée à ce mal-là depuis que Tahiba la connaît.

— Oui, depuis que vous me connaissez; et c'est toujours le même objet qui me manque; en grandissant, j'ai trouvé qu'il me manquait de plus en plus.

— Quoi! votre père?...

— Mon père! dit-elle en baissant les yeux.

— J'entends bien qu'il y avait une grande sympathie entre vous et le marquis de Roverda. Je sais même que cette conviction a beaucoup occupé l'esprit de votre père, alors que vous aviez tout au plus trois ans; mais vous...

— Mais moi, monsieur, j'aimais... oui j'aimais, et je comprenais déjà mon père! Comment supposez-vous que j'aie attaché tant de prix à la vengeance?. . que j'aie employé tant de soins pour obtenir....

— Ce qui ne vous suffit pas aujourd'hui. Senora, je ne puis vous rendre votre père. A défaut d'un père, d'autres jeunes filles savent découvrir et retenir à leurs côtés, dans cette triste vie, l'homme qui peut comprendre et exécuter pour leur bonheur ce que voulait leur père, l'homme qui le représente, qui a besoin pour lui-même de....

— Oui, interrompit-elle d'une voix rêveuse en regardant les derniers rayons du soleil qui semblait descendre dans la mer du côté de l'Espagne; oui, et celui-là était ainsi. Oui, quand il nous parlait, à St-Domingue, quand il nous racontait si simplement ce qu'il a fait de noble et de grand; quand je voyais à son côté l'épée de mon père; dans ses yeux, l'âme, le cœur de mon père...

— Allons donc! allons-donc! disait en lui-même l'infernal Caraïbe.

— Il me semblait...! Eh bien! oui, Tahiba, s'écria-t-elle tout à coup en pleurant à chaudes larmes, il me semblait que nous devions nous parler plus tôt que cela!

— Pauvre enfant! Et ne vous a-t-il pas parlé en Espagne? dit l'antropophage tout à fait attendri.

Antonia lui répartit, indignée :

— Si je n'ai pas répondu, c'est votre faute! — Maintenant, dit-elle en retombant dans son abattement, que vais-je devenir?. .

— Il faudrait pouvoir, dit l'impitoyable vieillard, lui rendre son épée, et en même temps lui dire qu'on ne veut pas s'en séparer.

— Mais nous avons bien fait de la lui demander, répliqua-t-elle avec une douloureuse et naïve colère; car il est certainement prisonnier...

— Alors il faut que le vieillard et la jeune fille défendent comme ils pourront jusqu'à son retour, ce qu'il gardait si bien. .

— Hélas!...

—Car Solarez est toujours à craindre...

Comme le Caraïbe prononçait ces mots, Antonia poussa tout à coup un léger cri d'effroi. Un énorme *diablotin*, lancé du dehors, était venu frapper le plafond, contre lequel il s'était brisé dans son élégante enveloppe, et gisait tout meurtri sur les genoux même de la jeune fille?

On l'ouvrit avec empressement. Il s'en échappa un billet qui contenait ces seuls mots :

« Solarez est ici, fuyez! »

Dans la nuit même qui suivit cette soirée, une chaise de poste sortit de Nice, emmenant le vieillard et la jeune fille vers Paris, par la route de Provence.

Les voyageurs étaient déjà à plusieurs lieues de Nice : il pouvait être une heure du matin; la lune, au milieu de son cours, éclairait doucement le paysage, et la voiture roulait avec rapidité sur un chemin large et facile qui longeait le versant des montagnes du côté de la mer.

— Halte-là!... cria tout à coup, dans le silence de la nuit, une voix terrible répétée par l'écho des montagnes.

Au même instant, la calèche s'arrête, et Tahiba, regardant au dehors, frémit à la vue du danger terrible où lui et sa fille adoptive venaient de tomber, sans espoir de l'éviter. Au moment où elle s'était arrêtée, la voiture traversait un pont de pierre jeté sur un ravin profond et torrentueux qui courait des montagnes à la mer. En face et en arrière, ce pont était alors barré dans sa largeur par deux bandes d'hommes armés, et les voyageurs se trouvaient ainsi cernés, à droite et à gauche, par le précipice, devant et derrière par plus de cinquante brigands qui les couchaient en joue. Un homme vêtu d'une capote militaire, se tenait à la tête des chevaux, et menaçait le postillon d'un pistolet dirigé contre sa poitrine.

Ni le Caraïbe ni la créole n'eurent le temps de se communiquer leur saisissement et leurs craintes. Déjà les deux portières s'ouvraient à la fois, et, à chacune d'elles, apparaissaient deux ou trois bandits qui firent signe aux voyageurs de descendre sur-le-champ. Le vieillard avait pris ses armes; mais il sentit que la résistance était inutile et dangereuse, et, méditant un autre projet, il obéit après une courte hésitation. Quand tous deux furent descendus, l'homme qui retenait les chevaux se rangea en les lâchant et ordonna au postillon d'avancer jusqu'au delà du pont et de ceux qui en gardaient l'issue. Cela fait, les voyageurs se trouvèrent isolés sur l'espace libre du pont. Tahiba était désarmé, mais il gardait un poignard caché dans sa poitrine, et s'approchant d'Antonia, qu'on avait fait sortir par la portière opposée, il la prit par la main, et alla s'adosser avec elle contre l'un des parapets. Antonia montrait en cette circonstance la grandeur de caractère dont nous l'avons déjà vue donner tant de preuves.

Pâle, mais silencieuse, elle devinait facilement ce que ferait le Caraïbe si son honneur était exposé, et, nouvelle Virginie, n'ayant que la mort à craindre, elle était tranquille.

Cependant le chef de cette bande était demeuré auprès des voyageurs, et semblait réfléchir à ce qu'il devait décider sur leur sort. Ce n'était pas un homme dont l'extérieur annonçât l'humeur indomptable et farouche de ceux qui se font un métier du crime. Son visage, quoique sévère, implacable même, n'avait rien de bas, de féroce ou d'odieux; il y avait de l'ironie, mais de la noblesse aussi dans ses traits fortement caractérisés. En même temps que l'apparence du chef le frappait, Tahiba observait aussi avec une sorte d'étonnement le costume des brigands qui dirigeaient toujours vers lui leurs carabines. Ce costume, qui était celui de marins, annonçait tout au plus des contrebandiers, et il était étrange que les attaques de semblables gens vinssent chercher les voyageurs jusque sur la erre.

Bientôt le chef éleva la voix.

— Mettez-vous à genoux, dit-il aux deux victimes; car votre dernière heure est arrivée, si vous n'obéissez à ce que je vais ordonner.

Tahiba demeura immobile et répondit :

— Je ne me mets à genoux que devant Dieu. Si tu veux le peu de richesses que nous portons, prends-les...

— Je n'ai pas besoin de votre permission pour cela, reprit l'effrayant capitaine en lui indiquant d'un geste la chaise de poste gardée par ses hommes.

Ce dialogue avait lieu en assez mauvais français de part et d'autre, et l'accent de Tahiba n'était pas celui de son interlocuteur.

— Si tu en veux à l'honneur de cette jeune fille, dit le Caraïbe en levant son poignard sur la poitrine d'Antonia, le précipice la possédera avant toi.

— Bien! très bien!... fut la seule réponse du singulier brigand.

Puis, après une pause, il reprit :

— Vous êtes Espagnol?... Votre nom?

— Je me nomme Tahiba.

— Ah !... où allez-vous?

— A Paris.

— Bien! très bien!... On peut compter sur votre parole; mais dans tous les cas, je saurais vous retrouver, si vous y manquiez.

— Et si je ne la donne pas?

— Alors, c'est la mort qui vous attend ici, vous et votre fille. Vous choisirez.

— Parlez donc. Quel engagement faut-il prendre?

— Celui de renoncer à tel projet personnel, de ne pas vous occuper du but de votre voyage, quelles que soient vos affaires, dussiez-vous, par ce retard, perdre toute une fortune, ou laisser mourir un ami sans lui fermer les yeux; de ne pas vous reposer, ni vous écarter, ni songer à vous, avant d'avoir porté vous-même à son adresse la lettre que voici.

Le vieillard et la jeune fille se regardèrent avec stupéfaction.

— Comment? reprit Tahiba; il s'agit uniquement, pour sauver nos jours...

— De jurer que vous irez droit et sans vous arrêter au lieu indiqué sur cette lettre.

— C'est donc dans quelque pays lointain ou ennemi?

— C'est en Touraine.

— En France! s'écria Antonia; et celui qui a écrit cette lettre est...

— Ceux qui ont écrit sont deux Français, prisonniers dans l'île de Cabrera.

— Donnez! ah! donnez!... Nous le jurons!... Mon père, faites le serment qu'il vous demande!...

— De grand cœur, répondit Tahiba. S'il ne faut que cela, monsieur, je vous donne ma parole que cette lettre sera fidèlement et promptement remise.

Alors seulement le chef fit un signe, et les carabines se baissèrent; puis il remit la lettre à Tahiba. A peine, à la clarté de la lune, Antonia eut-elle jeté un regard sur la suscription, qu'elle s'écria :

— A milady Walton!... en France!... C'est M. d'Ambloy!... Ils sont deux... l'autre est M. de Gurgy!

Comme Antonia et le Caraïbe, revenus à demi de leur étonnement, se retournaient pour remercier et interroger le personnage bizarre qui leur avait fait une violence si opportune, ils ne virent plus personne... Corsaires et capitaine avaient disparu dans les rochers. Les voyageurs étaient seuls et libres, et le postillon, remis en selle, les attendait avec leur voiture à l'extrémité du pont.

Nous avions déjà dit que le commandant Black ne faisait rien comme tout le monde.

XIII.

Caroline.

A quelques lieues au nord d'Amboise et du grand fleuve qui passe à ses pieds, plutôt en Touraine qu'en Beauce, en Beauce par la grâce des géographes, en Touraine par le droit du paysage et par la volonté de la nature, est une toute petite ville que l'on appelle Montotrer. Elle occupe une place modeste, mais bien choisie, sur la rive droite du Loir, dans la concavité d'un grand circuit que décrit par là cette rivière limpide et ombragée. Ce qui permet au petit fleuve de se développer ainsi, c'est qu'il trouve là, sur sa route, une plaine assez étendue qui interrompt son étroite vallée, et dont il fait le tour à moitié en suivant l'amphithéâtre de coteaux qui regarde le nord. Quant au massif qui se présente au sud, c'est moins une ligne courante et continue de hauteurs qu'une succession de promontoires séparés entre eux par l'embouchure des frais vallons qui viennent confluer dans ce bassin.

Mais, des deux côtés, commodément assis dans cet amphithéâtre, ou debout sur ces croupes, se présentent de nombreux châteaux, presque tous débris rajeunis du 15e siècle, les uns grands, les autres petits, ceux-ci d'une vive couleur blanche, ceux-là grisâtres, ceux-là de couleur de brique, tantôt enfoncés dans un épais massif, tantôt fièrement perchés sur un sommet tout nu, mais tous, qu'ils soient établis à découvert ou qu'ils sortent à moitié du coin d'une futaie, rangés de façon à jouir du coup-d'œil de la plaine et à se voir entre eux.

Parmi ces habitations, il y en avait une qui était connue, à l'époque où se passe notre histoire, sous le nom de Grande-Maison, et qui étendait ses bâtimens et ses plantations à l'entrée même d'un des vallons dont nous avons parlé. Autrefois sans doute manoir vaste mais simple, aujourd'hui c'était une brillante sénatorie, une dotation impériale, concédée à titre de récompense et d'indemnité au vieux comte de Gurgy, diplomate récemment conquis sur le parti de l'émigration et rallié à la nouvelle cour.

Mais ce n'est pas tout à fait à la Grande-Maison que nous avons intention de nous arrêter.

En suivant un des chemins qui pénétraient dans la vallée, de chaque côté de la propriété du comte de Gurgy, et qui couraient à mi-côte le long des deux versans, on atteignait bientôt l'extrémité du parc, et l'on trouvait le vallon barré par une chaussée massive, qui joignait les deux chemins dont nous venons de parler, et qui formait la limite du parc de la Grande-Maison; mais là, de l'autre côté de cette barrière, et encore dans le fond et dans le milieu de la vallée, commençait tout de suite un autre parc, sur lequel la vue plongeait avec délices à travers le quinconce de peupliers échelonnés sur le penchant de la chaussée transversale. Celui-là était donc entièrement reclus, enseveli dans le frais défilé, et, comme le premier, il s'emparait sans façon de la place la plus belle, la plus centrale, la plus poétique. Au fond, tout au fond, rangé sur le versant de gauche, établi à grands frais sur un haut terrassement qui l'éloigne du sol humide, à demi avancé hors d'une immense touffe de grands arbres, comme une femme curieuse derrière un rideau, s'élance un joli château, étroit mais élevé, simple mais pittoresque, aux toits rapides et pointus, assez gothique pour charmer au dehors, assez moderne pour plaire au dedans. On l'appelle Fierval.

Ce n'est pas tout.

Encore au delà de Fierval, et presque à la naissance de la vallée, c'est-à-dire dans un espace moins profond, plus riant, plus retiré aussi, est assise une maisonnette entièrement moderne, et que l'on nomme l'Ermitage. Celle-là est au beau milieu de la prairie, qui s'élargit autour d'elle; un énorme groupe de platanes surgit devant elle, à sa gauche, et isolé sur la pelouse. Des deux côtés et derrière, s'élèvent doucement à de faibles hauteurs les dernières modestes pentes du vallon qui se rejoignent et que couvrent entièrement de jeunes taillis, à la nuance tendre, aux émanations odorantes. La ferme est en arrière-plan, sous des noyers. Un ruisseau coule sur un des côtés du vallon, au pied des bois; de l'autre côté, un chemin sablé, une allée anglaise, bordée de peupliers, conduit à Fierval. En face de la maisonnette, au bout de la prairie, et adossés aux ombrages de Fierval, un moulin et un étang terminent la perspective et les dépendances de l'Ermitage, qui semble avoir relevé lui-même du domaine voisin. Tout cela est plein de calme, de silence, de lumière et de fraîcheur. C'est le sanctuaire de la vallée.

Telles étaient les trois habitations qui se partageaient l'empire de ce délicieux réduit, et qui s'y trouvaient réunies comme trois sœurs d'âges différens, de caractères spéciaux, de conditions inégales. La Grande-Maison appartenait, comme nous l'avons dit, au comte de Gurgy : Fierval et l'Ermitage étaient occupés depuis deux ans par lady Walton, qui n'est pas tout à fait une étrangère pour nous.

La calèche de nos voyageurs venait de s'arrêter au perron de Fierval, et ils étaient entrés dans le salon en faisant demander lady Walton.

On était alors dans les premiers jours de mars. Les printemps de l'Empire étaient fidèles au calendrier, et déjà les prés et les bois se montraient tout revêtus d'une nuance verte, uniforme et tendre; le ciel était bleu, le soleil doux et pénétrant, les oiseaux chantaient; il était midi, et les fenêtres du salon étaient ouvertes à l'air tiède, aux émanations pures, aux riantes perspectives du dehors.

La châtelaine de Fierval profitait de ce beau temps pour se promener dans son parc; il fallut sonner la cloche pour l'avertir de la visite qui lui arrivait, et les deux étrangers eurent tout le loisir de se reconnaître et d'examiner les objets nouveaux qui les environnaient avant la venue de lady Walton. Or, le vieillard et sa compagne possédaient trop bien ce tact et cette délicatesse qui sont le partage de la classe élevée dans tous les pays, pour ne pas reconnaître autour d'eux les signes d'une véritable opulence et les habitudes d'un esprit distingué; mais, sous quelque dehors flatteur qu'ils eussent rêvé leur hôtesse inconnue, ce fut avec une véritable surprise qu'ils virent entrer la charmante jeune femme dont nous avons déjà dit deux mots à nos lecteurs. Un peu plus petite que notre chère Antonia, un peu moins jeune aussi, Caroline Walton était gracieuse et jolie comme la plus jolie, comme la plus gracieuse des Parisiennes, et fraîche et candide en même temps comme la plus heureuse des provinciales. Son teint était limpide, et son regard pur attestait la franchise et l'abandon d'une de ces âmes auxquelles il semble que le malheur n'oserait toucher.

Elle était vêtue d'une douillette de marceline foncée comme on en portait alors, et, de ses deux bras croisés sur sa poitrine, elle maintenait un grand et beau cachemire blanc dont elle s'était enveloppée pour la promenade. Ses mains étaient gantées, mais sa tête était nue, et même les raffales d'avril, contre lesquelles son corps était si bien précautionné, avaient dérangé les boucles tombantes de ses cheveux châtains, disposés à l'anglaise, et qui étaient d'un lustre et d'une finesse admirables.

Elle vint au devant de ses hôtes, qui s'étaient levés à son approche, et les aborda simplement, sans trop d'étonnement ni d'assurance. Mais Antonia n'était déjà plus disposée à cette indifférence polie qui facilite les premières relations. La grâce et la beauté de Caroline, de cette femme riche et peut-être libre qu'elle rencontrait là, dans le voisinage du baron de Gurgy, lui causait une tristesse involontaire. Ce fut donc avec beaucoup d'émotion qu'elle présenta à lady Walton la lettre qui lui était adressée, en lui disant d'un air timide :

— L'importance de cette lettre que nous vous apportons de bien loin, madame, vous expliquera la liberté que nous avons prise, mon père et moi, de...

— Mais, interrompit Caroline, sans vous connaître encore, je vous supplie de ne pas me parler ainsi... Vous êtes déjà la bienvenue chez moi... Des étrangers, des voyageurs... vous avez plus d'un titre, monsieur, à tous les égards... Et vous, mademoiselle. . ou madame... n'eussiez-vous que celui d'être belle comme un ange... Oh! ne rougissez pas, et pardonnez-moi... Je suis bien indiscrète, bien étourdie... vous le voyez, on doit se mettre à son aise avec moi.

Et d'un geste tout aimable, elle leur fit signe de se rasseoir.

— C'est d'Espagne que vous venez, ajouta-elle, je le vois bien à votre accent, et puis je le devinerais à l'écriture de cette lettre... C'est mon frère. . un officier d'état-major... un mauvais sujet... vous permettez ?...

Et elle détachait l'enveloppe.

— Votre frère, madame ? dit Antonia en posant doucement la main sur le papier, comme pour l'empêcher de l'ouvrir... Votre frère ?...

— Sans doute... le capitaine Mauvert. Ne vous a-t-il pas dit que lady Walton était sa sœur ?... Aviez-vous peur que...

— Nous ne connaissons pas celui qui a écrit, interrompit Tahiba en s'inclinant et pour se conformer au plan de dissimulation qu'il avait cru devoir adopter en route, bien qu'Antonia ne se fût soumise qu'avec répugnance à l'idée de l'exécution.

—Comment ? vous ne le connaissez pas ?... Mais vous, mademoiselle ?.. ajouta-t-elle avec un petit sourire significatif, dont cependant il était impossible de se fâcher.

— Ma fille n'a jamais vu votre frère, madame.

— Est-il possible ? Mais alors comment se fait-il ?...

— De grâce, madame, dit Antonia, puisque l'auteur de cette lettre est votre frère, ne la lisez pas de suite... Vous êtes si gaie, si heureuse...

— Que voulez-vous dire ?... Un malheur ?... Oh ! je veux savoir...

— Laissez-nous vous expliquer, madame, dit Tahiba, comment cette mission nous a été imposée ; cela vous rendra moins saisissante la lecture de cette lettre, en vous révélant d'avance ce qu'elle peut contenir.

— Et cela vous fera comprendre aussi, ajouta Antonia qui s'habituait à son rôle, comment nous sommes étrangers à celui qui l'a écrite.

— Parlez... parlez... dit-elle avec précipitation.

Le Caraïbe lui raconta l'aventure bizarre qui avait changé la direction de leur voyage. La parole grave du vieillard, sa physionomie imposante, le caractère d'honneur, de sincérité, de digne assurance qui régnait dans son regard et dans toute sa personne ne permirent plus à lady Walton de douter ni de soupçonner; elle se repentit de la témérité de ses premiers jugemens et demeura convaincue que ses hôtes étaient tout simplement d'honnêtes étrangers, détournés de leur route par ce singulier accident, et dont la scrupuleuse obéissance prouvait une candeur et une bonne foi dignes des temps antiques. Elle dut leur en savoir gré, surtout lorsque le vieux narrateur prononça le mot de prisonnier de guerre; mais sa première impression fut tout entière d'alarme et de douleur.

— Prisonnier de guerre ! s'écria-t-elle ; lui, mon pauvre frère! Oh mon Dieu !... et chez ces vilains Espagnols !... Oh ! pardon ! pardon ! dit-elle en se retenant.

Mais l'Indien et Antonia se contentèrent de sourire tristement.

— Si ce n'était que cela ! reprit doucement cette dernière.

— Comment ?... Que voulez-vous dire ?... Où est-il donc ?

— A Cabrera, madame, répondit la jeune fille d'une voix tremblante et en baissant les yeux, persuadée que ce seul nom devait tout exprimer.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Cabrera?..... demanda naïvement lady Walton... C'est une forteresse,... une prison,... un bagne,... un vilain endroit,... dites, mademoiselle?...

—C'est un tombeau, madame, dit la voix solennelle de Tahiba.

Caroline frissonna et se leva, toute pâle.

— Pas toujours, se hâta de reprendre Antonia en se levant aussi, mais un lieu terrible, un rocher désert, une île funeste, où l'on entasse les malheureux Français, où ils meurent de faim et de misère ; si l'on ne se hâte de les délivrer, et cela est difficile, car il n'aborde à Cabrera que des vaisseaux anglais qui viennent y jeter de nouvelles victimes ..

— Des vaisseaux anglais, dites-vous?... — Et Caroline répéta d'un air rêveur : — Des vaisseaux anglais ..

Puis, s'approchant de la fenêtre, elle se mit à parcourir la lettre de son frère.

— C'est cela, se disait-elle tout en lisant ; il a eu la même pensée que moi... le moyen est sûr... il sera sauvé... Trois semaines, et il est sauvé... des vaisseaux anglais...— Que vois-je ! s'écria-t-elle tout à coup, en lisant avec plus d'attention, il n'est pas seul...

— Non, madame, interrompit le vieillard, deux prisonniers...

— Nous pensions que l'autre vous était étranger, ajouta Antonia, dont le cœur battait, en provoquant ainsi la révélation qu'elle craignait le plus.

— Etranger !... s'écria étourdiment lady Walton... Mais elle se contint, et l'anxiété d'Antonia ne fut que plus vive, bien que ses alarmes devinssent plus fondées. Je connais beaucoup M. de Gurgy, continua Caroline avec une certaine contrainte ; l'ami de mon frère...

— Il se nomme M. de Gurgy ? dit le Caraïbe, plus prompt que sa compagne troublée à se mettre sur ses gardes.

—Oui, répliqua lady Walton avec des yeux étonnés ; puis se reprenant : Ah mon ! mon Dieu, que je suis folle ! Il est bien vrai que vous ne pouviez pas le savoir. Je ne sais pourquoi je veux absolument que vous les ayez vus et connus tous deux en Espagne.

— C'est que, dit en souriant Tahiba, nous ne sommes pas tout à fait d'Espagne...

— Ah !...

— Non, madame. La senorita est d'origine espagnole, mais créole de Saint-Domingue et orpheline...

— Pauvre demoiselle ! s'écria la bonne et vive Caroline en saisissant affectueusement les deux mains d'Antonia. Ainsi, monsieur, vous n'êtes pas son père ?...

— Milady n'a pas fait attention à ma couleur, répondit le vieillard ; je ne suis que le successeur de son père, le dépositaire de ses volontés suprêmes, son dernier confident, son dernier ami. le père adoptif de la senora.

— Oh ! c'est bien, cela, monsieur !... et j'aime beaucoup votre couleur, je vous assure !...

Puis, se tournant vers Antonia, et entièrement rassurée :

—Je veux, dit-elle, connaître toute votre histoire. Il est étrange que, riche, jolie ou plutôt belle comme vous l'êtes, vous ne soyez pas mariée. Il doit y avoir là-dessous quelque noble et intéressant mystère...

— Il y a presque un roman, dit Tahiba ; mais c'est long.

— Tant mieux ! vous êtes las du voyage, vous avez besoin de repos, de société ; c'est une chose décidée.... vous restez à Fierval, vous êtes mes hôtes, mes amis, si vous le voulez, et je termine seule ce que vous avez si noblement commencé... En attendant, nous faisons plus ample connaissance, et je crois que j'y gagnerai plus que vous.

L'instant était venu pour Antonia d'éclaircir un doute terrible et de prendre une résolution importante. Elle dit en tremblant :

— Vous, madame, nous vous connaissons presque déjà ; mais lord Walton...

Caroline la regarda d'un air stupéfait ; puis, souriant tristement :

— Lord Walton est mort depuis deux ans, mon enfant .. Je n'ai pas deux idées de suite ; il me semble toujours qu'on doit savoir tout ce qui me concerne...

Le coup était porté.

— Je reste !... oh, je reste ! pensa la créole.

— Eh bien, acceptez-vous ? demanda l'engageante veuve à Tahiba.

— Mais, madame,... dit le malin vieillard en feignant d'hésiter et en regardant Antonia, qui lui répondait des yeux par un signe impératif.

— Nous ne pouvons consentir. disait-il encore.

— A rester avec moi ? dit Caroline en riant ; mais, monsieur, c'est un devoir pour vous. Puisque je me charge de finir ce que vous avez commencé ; que j'ai un projet infaillible... que j'en ai plus d'un peut-être.... ne faut-il pas que vous attendiez ici ceux dont vous avez entrepris la délivrance ? Songez que je suis votre ôtage, que c'est moi qui suis chez vous ; il faut l'entendre comme cela...

— Que de bonté, madame ! dit enfin le Caraïbe désarmé.

— Que de grace ! que d'amabilité ! pensa la triste Antonia.

— D'ailleurs, tenez, ajouta lady Walton, il me semble que je vous aime déjà... et pourtant je ne sais pas même votre nom.

— Je me nomme Tahiba, répartit le Caraïbe ; mais le père de la senora était le marquis de...

— Cela importe peu, interrompit Antonia...

— Sans doute, et c'est m'offenser, M. Tahiba, que d'entrer dès aujourd'hui dans aucun détail ; vous ferez mieux de m'apprendre aussi le nom de votre fille. Il me tarde de l'appeler tout simplement...

— Antonia, madame, dit avec modestie la belle étrangère.

— Antonia, répéta affectueusement la jeune et caressante châtelaine, c'est délicieux... comme une amie... comme il me tarde aussi de m'entendre appeler Caroline... Le voulez-vous, Antonia ?

— Je n'oserai pas aussi vite, dit celle-ci en souriant et en rougissant.

— Sans doute, sans doute, grondez-moi, faites-moi la leçon... je suis bien prompte, bien familière... mais d'abord je suis femme, moi, dit-elle en inclinant la tête d'un petit air plaisamment important, et puis je ne suis pas comme cela avec tout le monde ; vous ne comprenez donc pas quel service vous me rendez ; vous ne voyez pas que votre action vous révèle tous les deux, que votre présence ici suffit pour vous faire apprécier ?

— Nous n'avons pas eu grand mérite à faire cela, madame, dit Tahiba, nous quittions l'Espagne, nous voyagions au hasard, sans direction arrêtée, nous cherchions une retraite paisible...

— C'est une raison de plus pour vous arrêter à Fierval, et je suis heu-

reuse de savoir que je ne vous détourne d'aucun but ; autant ici qu'ailleurs...

— Oh! bien mieux qu'ailleurs! ne put s'empêcher de dire Antonia...

— Voilà une bonne parole! répliqua lady Walton en lui tendant la main.— Allez, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Tahiba ; allez bien vite congédier votre postillon.

XIV.

La confidence.

Dans la soirée de ce même jour, après le dîner, les deux jeunes femmes laissèrent Tahiba au salon en compagnie du *Journal de l'Empire*, et, se donnant le bras, descendirent dans le parc. Déjà une douce familiarité commençait à s'établir entre elles, malgré tout ce qui devait y mettre obstacle dans l'esprit inquiet d'Antonia ; mais il leur fallait bien céder à l'intérêt qu'elles s'inspiraient réciproquement. Toutefois Antonia était loin de songer à livrer ses secrets ; elle avait le douloureux avantage de pénétrer ceux de sa compagne, et si elle se montrait à demi expansive, c'était pour que Caroline le devînt tout à fait. Cela n'était pas difficile ; mais était-ce tant à désirer?

Quoi qu'il en soit, toutes deux n'étaient pas ensemble depuis une demi-heure, que la Française, obéissant à son naturel, se prit à dire :

— Je suis sûre, chère Antonia, que vous me trouvez bien indiscrète.

— Comment cela? Vous pensez...

— Oui, oui ; vous êtes sensible et vraie, vous êtes tendre et simple, vous êtes... femme enfin, je n'en doute pas, je l'ai bien compris ; mais vous êtes calme, sérieuse, réfléchie... éprouvée déjà, peut-être, et il est impossible que l'abandon de mon premier accueil ne vous ait pas causé au moins de l'étonnement...

— Un peu, c'est vrai...

— Ah! voyez-vous?...

— Mais tout à fait à votre avantage. .

— Oh! ne me flattez pas! Cela n'était pas dans les grandes convenances... Mais... c'est que vous ne savez pas... Oh! vous ne pouvez pas savoir quel service vous me rendez!

Et en prononçant ces mots avec une vive expansion, Caroline serra la main d'Antonia et la regarda de cet air à la fois plein de bonheur, de honte et de mystère, qui n'appartient qu'aux femmes, quand elles vont s'avouer entre elles la grande affaire de leur cœur, quand elles touchent de près au bonheur de parler, faute de mieux, et qu'avant de le laisser comprendre à un homme elles vont se soulager à l'oreille d'une amie de ce grand mot qui gonfle leur poitrine : J'aime!

Antonia le comprit, et, rappelant toutes ses forces, elle sourit doucement et ne demanda pas du regard un secret si facile à deviner ; mais elle attendit avec angoisse le reste de l'explication.

— Vous avez cru d'abord, reprit la naïve Caroline avec un grand air de finesse, m'apporter une lettre de l'homme que j'aimais ; et puis, vous avez vu que cette lettre était de mon frère, et vous vous êtes repentie peut-être de m'avoir calomniée ; mais nous étions quittes : car je vous calomniais aussi, vous qui vous hâtiez, sans me connaître, de m'apporter des nouvelles d'un prisonnier, d'un étranger, d'un ennemi, que vous n'aviez jamais vu. C'est si bien, cela... c'est si généreux et si simple!..... Eh bien, vous avez fait plus encore que vous ne croyez!..... mais je ne sais comment vous dire cela..

— Je pourrais vous aider, dit Antonia d'une voix tremblante... Ce M. de Gurgy...

— Oh! que vous êtes bonne et gentille de l'avoir deviné, s'écria Caroline en l'embrassant ; et, comme la nuit tombait alors, elle ne s'aperçut ni du tressaillement ni de la pâleur d'Antonia, qui de son côté, ne vit pas la rougeur de Caroline.

— Si vous saviez, continua celle-ci, comme il est beau, brave, spirituel! que de grâce, d'instruction, de talens il possède!... Mais pour que vous compreniez bien tout, et pour vous expliquer comment vous m'apportez, vous, un bonheur inestimable, une joie qui ne saurait se payer que par un dévoûment de toute la vie...

— J'avais cru, interrompit Antonnia d'une voix basse et troublée, vous apporter une pénible nouvelle, et, à présent plus que jamais, il me semble...

— Oui, c'est cela, il vous semble que vous m'avez appris deux malheurs au lieu d'un... Eh bien! détrompez-vous et écoutez-moi :

— « Nous étions bien jeunes, Emile et moi...

Antonia frémit..... Ce nom d'Emile employé familièrement par une autre femme l'avait frappée au cœur.

— Il s'appelle Emile, dit Caroline en s'interrompant, j'oubliais de vous en prévenir, comme si vous pouviez le savoir... C'est un joli nom, n'est-ce pas... un nom que j'aime...

— Et moi aussi, dit la pauvre Antonia, en affectant le ton de l'indifférence.

— Nous étions bien jeunes tous les deux, reprit la châtelaine, lorsque nos deux familles, intimement unies depuis long-temps, émigrèrent en Angleterre et s'établirent dans la même retraite. Nous comme vous alors... des exilés! Allez, je connais cela; et c'est une raison encore pour que je vous aime, d'autant plus que vous, vous êtes seuls... Nous, du moins, nous étions plus heureux, Emile et moi surtout. Toujours ensemble, comme des enfans, comme le frère et la sœur, nous avons grandi ensemble ; il m'apprenait beaucoup des choses sérieuses que savent les hommes, et moi je lui enseignais aussi ce que je savais; par exemple, et j'en suis fière, c'est moi qui lui ai montré la musique...

— Ah!... dit Antonia ; il est musicien ?

—Oh! je crois bien!... Figurez-vous le talent le plus distingué! Il faut être juste ; l'écolier a laissé le professeur bien loin derrière lui!... Enfin, pour abréger, et, comme cela devait être, quand il a eu vingt ans et moi dix-sept, nous nous aimions...

—Vous vous aimiez...

—Oui, mais voilà que nous ne le savions pas... Il n'était pas capitaine alors, et moi je n'étais pas veuve. Notre innocence a duré juste assez de temps pour que je me sois trouvée mariée, sans trop savoir comment, et par ses propres conseils, remarquez bien ce trait-là, avec lord Walton, riche et vieux seigneur, le meilleur et le plus ennuyé des hommes. Le rang de nos familles nous donnait accès dans les plus nobles maisons du pays, et mon caractère avait charmé milord, qui me demanda, m'obtint et m'épousa, avant qu'il me vînt à l'idée de voir en lui un rival, et un rival heureux, pour celui que j'aimais sans connaître le mot d'amour.

Nous éprouvions bien un peu de tristesse, Emile et moi, en consommant ce qu'il disait être un sacrifice au bien-être de nos familles ; mais nous ne pensions pas que notre affection mutuelle fût plus exigeante, je vous l'ai dit, que celle d'un frère et d'une sœur, et l'avantage d'une aussi brillante alliance, offerte à des proscrits, étouffa toutes les objections qui s'élevaient timidement du fond de nos cœurs. Le lendemain du mariage, nous étions éclairés tous deux, moi par le remords, et lui par la jalousie. C'est alors que les émigrés furent rappelés, et que nos deux familles rentrèrent dans leur pays et recouvrèrent leurs biens, me laissant seule exilée, mais non pas seule malheureuse. Emile devait bien souffrir aussi !

Les lettres de mon frère m'apprirent bientôt qu'Emile et lui avaient pris du service dans le même corps, et j'assistai, du fond de ma triste retraite, à son début dans cette nouvelle phase de sa carrière. Mauvert m'écrivait que son ami s'exposait avec préméditation, avec un froid acharnement, qu'il dirigeait des travaux au milieu du feu avec le même calme et le même sourire que s'il eût tracé un plan au bivouac, qu'il leur passerait sur le corps à tous. Et, en effet, son avancement fut rapide... Ce désespoir, qui le poussait à la mort, n'était-ce pas moi qui l'inspirais ? Et ces distinctions qui en furent le fruit, n'était-ce pas à moi qu'il les devait? Puis-je en douter ? Et n'est-ce pas moi qui l'ai fait ce qu'il était alors et ce qu'il est aujourd'hui ?

Quant à moi, mon chagrin eut un autre résultat qu'aucun de nous, certes, n'eût songé à prévoir. Lord Walton, vieillard miné par la consomption, avait été séduit avant tout par l'enjouement de mon caractère, et par l'espoir que ma société prolongerait ses jours en jetant de la distraction dans son intérieur. Or, ce fut précisément ce mariage qui vint détruire ma gaîté, ma folie, et jeter un voile sombre et froid sur toutes les ressources de mon esprit et de mon cœur ; de telle sorte que, bien loin de communiquer mon humeur insouciante et jeune à mon mari, je semblais avoir gagné le spleen avec lui. Cette idée, qu'il ne manqua pas de concevoir, augmenta son mal, auquel j'étais devenue incapable de porter remède, et il mourut dans mes bras après une union de plusieurs longues années, en se reprochant le triste sort qu'il m'avait infligé, et en me léguant tout entière, pour m'en dédommager, une de ces incroyables fortunes qui font de l'aristocratie anglaise un parti de rois.

J'en avais trop, beaucoup trop, sans compter ma liberté; et, au fait, je n'ai jamais su ce que j'ai possédé un instant : je n'ai pas pris le temps d'en connaître l'effrayant total. Lord Walton avait un neveu, sir Richard Walton, baronnet, assez mal rangé alors, mais d'une trempe de caractère originale et généreuse. Il aimait et respectait sincèrement son oncle ; mais, du jour où le désordre de ses affaires dut rendre suspectes ses assiduités près du vieillard, il imagina de le négliger complètement, faisant volontiers le sacrifice de son avenir, si milord ne devinait pas le secret de son indifférence apparente.

Celui-ci n'eut garde d'aller chercher la raison vraie, mais beaucoup trop abstraite, de cette conduite problématique, et mon pauvre neveu, malgré l'espoir secret qu'il conservait peut-être, fut entièrement victime de son dédaigneux système. Dieu sait s'il me détestait!... Heureusement je l'avais compris, moi, et sa haine ne dura pas long-temps. Je lui rendis intégralement, du jour au lendemain, la fortune, les titres, les immenses propriétés de milord, me réservant seulement un revenu de trois mille livres sterling : et puis je revins en France, après avoir fait de sir Richard ruiné un lord de la chambre haute ; de sir Richard peu considéré, le propriétaire le plus influent de son comté; de sir Richard abandonné de tous, un membre important et actif du conseil privé. Comprenez-vous sa surprise et son admiration!... Oh! il eût donné pour m'épouser tous ces biens que je lui rendais! Il eût exposé sa vie... que sais-je?... Mais, cette fois, je résistai mieux que la première. Il était jeune pourtant, plus digne que je ne saurais le dire de faire battre le cœur d'une femme, et l'événement a prouvé qu'il ne lui fallait qu'un semblable retour de fortune pour devenir de nouveau un homme recommandable et pour se rendre promptement célèbre. Mais j'avais assez de l'Angleterre ; je remerciai le ciel qui venait de jeter à temps dans ma vie cette bienheureuse révolution ; Emile était en France, libre encore, fidèle toujours, et je partis, laissant derrière moi, dans la personne de sir Richard, un ami aussi dévoué que puissant.

Quand j'arrivai ici, le corps d'armée dans lequel Emile servait avec mon frère, venait de partir pour l'Espagne. Toute réflexion faite, je finis par m'en applaudir. J'étais en deuil; je devais rester ainsi encore plusieurs

mois. La mort de mon mari m'avait laissé une tristesse qu'il eût été sacrilége de distraire avant cette époque; puis enfin, cette guerre, qui ne devait pas être plus longue que les autres, me donnait le temps d'organiser par lettres avec mon frère un complot délicieux. Il ne devait rien dire à Emile ; mais au retour, tous deux devaient obtenir un congé ensemble et venir à la Grande-Maison. Déjà j'étais propriétaire du reste de la vallée, et alors commençait et se déroulait tout un roman, que nous arrangions dans ses plus petits détails et qui se terminait par une charmante surprise... Je ne craignais qu'une chose ; c'était que dans cet intervalle, ignorant ce qui s'était passé, ce qui se tramait, Emile ne cédât aux séductions de quelques femmes de votre nation... On les dit si belles, si attrayantes, si libres, si hardies!...

— Oh ! madame...

— Pardon, ce n'est pas vous qui pourriez justifier cette opinion, excepté dans sa première moitié... et cependant, s'il vous avait vue, j'aurais couru bien plus de danger qu'avec toute autre...

— Et quand même quelque aventure... sans conséquence... aurait occupé, pour un temps, monsieur le capitaine, n'est-il pas à Cabrera maintenant? .. Tout ne serait-il pas rompu par cette catastrophe?...

— Vous avez raison ;... mais je l'ignorais, et quand les nouvelles ont cessé de m'arriver, j'ai bien souffert, allez! Aussi, quoique vous m'ayez annoncé un malheur, il était moins grand que celui que je craignais...

— Moins grand?...

— Oui... Oh! nous sommes égoïstes en France !... Et puis ce malheur, j'ai le moyen de le faire cesser... Songez donc que je n'ai qu'un mot à écrire à sir Richard!...

— A sir Richard ! c'est vrai!...

— Et alors il me devra sa délivrance, à moi, à moi seule !... Comprenez-vous?... Mon frère le lui dira, mon frère lui révélera tout, le préparera à tout. Pauvre Emile!... ce ne sera pas trop d'une telle consolation!... car Ferdinand m'a écrit que depuis long-temps il cédait de plus en plus au chagrin..., et alors mon plan est changé; mais cela m'est égal! celui-ci vaut bien l'autre !... Il vaut mieux!... Comprenez-vous, Antonia, pourquoi je vous aime et quel service vous me rendez?...

— Oui, oui! oui... je le comprends maintenant!...

— Ce soir même, j'écris à Richard, et je lui envoie une lettre pour mon frère, dont se chargera le capitaine du vaisseau qui les délivrera... Dans un mois, ils seront ici...

— Dans un mois!...

Insensiblement, les deux jeunes femmes étaient parvenues à un endroit élevé, mais toujours ombragé, et tout à l'extrémité du parc de Fierval. Là s'interrompaient brusquement les massifs de ce parc, et la vue planait sans obstacle sur celui de la Grande-Maison qu'éclairait doucement la lune, et au delà duquel brillaient, à l'entrée de la plaine, les toits ardoisés de la sénatorerie.

— Voyez-vous notre château? dit en souriant Caroline. Toute la vallée nous appartiendra, nous aurons à nous seuls tout un horizon.

Et, à cause de l'obscurité qui régnait sous les grands arbres, Caroline ne vit pas les deux larmes qui roulèrent secrètement sur les joues pâles d'Antonia.

XV.

Les rivales.

— O mon Dieu! que vous ai-je fait?... O reine des vierges, quand donc vous ai-je fait rougir?... O mon père, quand donc ai-je failli à ta pensée?... N'était-ce donc pas toi qui, de là-haut, m'envoyais cet étranger avec ton épée à son côté? n'était-ce pas à toi qu'il ressemblait?... Se trompe-t-elle, ou m'a-t-il trompée?... Si je l'écoute à son tour, elle, ils s'aimaient de telle sorte qu'il lui doit son talent, son courage et sa gloire; elle a inspiré, elle, une autre! tout ce qui me l'a fait aimer. Car je l'aime, enfin, et je n'aspire qu'à lui, je puis bien l'avouer à Dieu, à la Vierge, à mon père!... Et tout ce qui m'a perdue en lui, c'était l'ouvrage d'un premier amour, de celui qu'on n'oublie jamais!... Il m'a trompée en Amérique, il m'a trompée en Espagne... Et maintenant cette autre est libre ; elle lui a sacrifié une fortune immense, un parti brillant ; elle l'attend avec confiance ; il va lui devoir sa liberté... Et c'est moi qui suis venue apporter ce triomphe à une rivale!... Oh! je ne l'attendrai pas, je fuirai... et jamais, jamais je ne lui rendrai mon épée... Mais que je suis malheureuse, ô mon Dieu! ô mon père!

Telle était la prière, la seule prière que pouvait faire Antonia, après s'être mise à genoux au pied de son lit, en revenant de sa promenade au parc avec Caroline.

— C'est bien fait! c'est bien fait! dit alors derrière elle une voix d'homme fort douce, exprimant à la fois la moquerie, la pitié, l'indulgence.

Et Tahiba, car c'était lui, s'assit tranquillement en robe de chambre au coin de la cheminée d'Antonia, en croisant ses jambes l'une sur l'autre et en se casant sur son fauteuil.

— Ah oui! dit la jeune fille, après s'être retournée vers lui, et en se relevant avec un sourire amer, vous ne pouviez manquer d'être là, toujours... vous!...

Et elle s'arrêta ; car il lui fallait retenir, pour sa dignité, les sanglots qui allaient lui échapper.

— C'est mon droit et mon devoir, dit simplement le Caraïbe.

— Un droit d'inquisition.

— De vigilance pour votre bonheur!

— ... Car c'est indigne!... Dieu prend un jour à un enfant son père, qui lui restait comme un appui pour sa faiblesse, comme un asile pour son cœur; et il le remplace par un ennemi d'abord, par un critique ensuite, ce qui est pire qu'un ennemi.... Et à quel écho voulez-vous donc que je parle, monsieur, depuis tout ce temps-là?... Car je suis seule, seule!.. Ne vous l'ai-je pas déjà dit!

— D'abord, dit Tahiba, le ciel a de l'écho quelquefois; quand le temps est à l'orage, quand on est triste... — Puis un père qui n'est plus sur la terre n'en existe pas moins pour son enfant, si cet enfant le cherche du côté où je viens de vous dire qu'il y avait de l'écho quelquefois; puis Tahiba n'est pas un critique; il ne juge personne, il attend qu'on le juge et qu'on l'aime...

— Qu'on vous aime ?...

— Mais oui.

— Vous avez une belle patience!

— Il en faut; mais la senorita m'a déjà dit cela il y a long-temps, à une époque où elle semblait mieux me comprendre.

— C'est que vous étiez plus sérieux.

— Je ne ris jamais! se récria le Caraïbe avec une admirable bonhomie.

— Et vous n'en êtes que plus odieux! dit vivement la créole exaspérée.

— C'est ce que nous allons voir, répliqua Tahiba. — Et d'abord, comment se fait-il que, depuis Cordoue, vous ne m'ayez pas encore demandé à connaître le secret de l'épée?

— Je m'inquiète bien d'une épée, d'un secret, d'un trésor...

— Senora, vous étiez bien jeune alors, mais vous avez dit : — Je m'inquiète bien d'un mari, pourvu que quelqu'un me rende mon épée un jour!... Est-ce le contraire que vous voulez dire aujourd'hui?

— Non; car je la garde, et nous partons.

— Partir! Pauvre enfant... et aussi pauvre jeune homme; car il vous aime.

— Vous dites?...

— Qu'il vous aime ; en doutez-vous?

— Ah! je respire... Tahiba... et cependant vous vous trompez... vous me trompez...

— Je me trompe rarement, et je ne trompe jamais personne. M. de Gurgy ne s'est-il pas jeté à vos pieds en vous disant qu'il vous aimait...

— Oui, en le disant!

— Il le disait sincèrement; je m'y connais.

— Ce n'était, dans tous les cas, qu'un second amour; il se faisait illusion...

— Vous ne pouviez pas le savoir alors, et vous n'en avez pas été moins sévère; mais, aujourd'hui même, vous pourriez vous tromper.

— Me tromper ! quand elle me raconte qu'il s'exposait froidement aux plus affreux dangers, après leur séparation...

— Froidement?...Ce n'est pas ainsi que s'expose un désespéré amant; c'est qu'il est d'une bravoure tranquille, d'une bravoure... à la caraïbe. .

— Quand elle me dit que la tristesse et l'accablement de M. de Gurgy sont les effets de son souvenir à elle...

— Il était fort gai, à la Hotte.

— Quand elle a tout abandonné, tout sacrifié pour lui, qu'elle le désire et qu'elle l'attend...

— Elle ne se gêne pas!

— Quoi! vous pensez!...

— Je pense que la pauvre petite sera punie de son excès d'assurance, au retour du baron de Gurgy, et qu'elle se consolera.

— Ah! Tahiba, Tahiba !... que je vous aimerais si...

— Si je n'étais pas si odieux!... Mais vous êtes franche et je ne vous abandonnerai plus à vous-même. Du courage, ma fille, et souvenez-vous que j'ai la conscience de mes droits. Si je remplace votre père, mon enfant, c'est sérieusement : c'est pour que vous me parliez à moi, au lieu d'invoquer l'ombre du marquis. Je ne vous ai pas blessée le premier ; et si vous souffrez d'être seule, croyez que je suis seul aussi par votre volonté ; que s'il vous manque un père, il me manque une fille ; et n'oubliez pas qu'un jour vous me disiez en mettant votre main dans la mienne : « Les vieillards sont plus sages que les enfans; je ne renverserai plus les rôles... »

— Eh bien! je ne puis mieux faire que de le répéter aujourd'hui dit Antonia émue et confuse, en tendant la main au Caraïbe.

Le vieillard prit cette petite main et la serra en adressant à la jeune fille un sourire de réconciliation; mais, toujours incorrigible, il ajouta :

— A la bonne heure ; mais je crains bien que, pour rentrer tout à fait en grâce auprès de vous, il ne me faille le succès.

— Heureusement pour vous, dit Antonia sans se fâcher, je ne veux que vous aider à l'obtenir; mais que faire?

— Deux choses très simples; nous cacher, quand il sera temps; et, jusque là, espérer... espérer! ..

Et le vieillard s'éloigna, en rapprochant encore son index de son nez recourbé.

Partagée entre cette espérance, et les craintes que lui inspiraient, chaque jour, les paroles expansives de la châtelaine de Fierval, Antonia ne sut pas se conformer assez bien à la dernière recommandation du Caraïbe. Elle souffrait plus qu'elle n'espérait ; et souvent Caroline l'observait avec étonnement. Caroline lui dit un jour :

— Savez-vous, amie, que j'ai peur de vous?...

—De moi!... reprit Antonia en composant bien vite sa contenance.

—Oui, de vous.. Oh! vous avez beau me caresser maintenant du regard, et me parler de votre voix qui séduit... Je vous devine, je vous connais...

—Croyez-vous donc que je vous cache quelque chose?

—D'abord.... Mais ce qui me fait peur est une chose que vous ne pouvez cacher, quoique vous en ayez bonne envie..,

—Mais quoi donc? demanda la créole avec une certaine agitation?

—Quoi donc?... Votre caractère...

— N'est-ce que cela?... Vous me croyez méchante?

— Oh! je le voudrais bien! .. Ce n'est pas cela, Antonia!... j'ai peur de vous: car je n'ai pour moi que des souvenirs bien fraternels, bien calmes, bien incertains peut-être.. Me comprenez-vous?... Et vous, quand il vous verra... et lui, quand vous le verrez...

— Quelle folie! dit Antonia en tressaillant...

— Quelle folie! non pas. Folie de l'avouer... oui, peut-être; folie de craindre... non.

— Mais, dit la jeune fille troublée, qui pourrait, sans remords, toucher à votre bonheur?... Quelle âme noble ne se sacrifierait pas en vous connaissant, si jamais elle avait poursuivi les mêmes espérances que vous?...

— Oh! qui sait?... Vous, par exemple, vous ne vous doutez pas de vos forces; et, malgré vous... Mais j'ai un moyen!

La jeune femme prononça ce grand mot d'un air mystérieux, important, presque joyeux aussi, en se penchant à l'oreille d'Antonia. Celle-ci reprit sur-le-champ, d'une voix émue mais douce:

— Le meilleur moyen, madame, d'assurer votre tranquillité, c'est que, mon père et moi, nous partions sans avoir vu ceux que vous attendez...

Caroline lui mit la main sur la bouche avec effroi, et des larmes brillèrent dans ses yeux; puis, ayant pris le temps de se remettre, elle dit avec douceur aussi:

—Non, non! pas cela. . Je vous aime trop, voyez-vous?... Mon moyen à moi, c'est quelque chose de beaucoup mieux... que je ne vous dirai pas...

Il ne manquait plus que cela à la pauvre Antonia.

Et en effet, Caroline ne le dit pas; mais à partir de ce moment, il fut facile à Antonia de remarquer et même d'interpréter le petit manége tout à fait nouveau, et bien innocent du reste, auquel elle eut recours.

Ainsi, ce jour-là même, en entrant dans la chambre de Caroline, Antonia fut frappée de l'apparition d'un vaste cadre renfermant le portrait en pied d'un magnifique officier: uniforme complet, broderies d'or, éperons d'or, aiguillettes d'or, rien n'y manquait, pas même une figure à moustaches noires, figure militaire, assez bien ajustée à l'uniforme, régulière et satisfaite; figure d'ordonnance, comme on en voyait tant alors, et qui, rehaussée par le théâtral costume, se trouvait officiellement pourvue de tout ce qu'il fallait pour séduire une Française quelconque; il ne faut pas oublier une brave cicatrice, bien placée, aux environs de la tempe gauche, à deux lignes du *trépas*, et dont la vue achevait la *conquête* de tous les *cœurs*, style de l'époque.

Antonia ne manqua pas de voir tout d'abord cette superbe peinture et d'en demander l'explication.

— Ah! répliqua négligemment Caroline, sans regarder de ce côté, comme s'il eût été possible de n'y pas regarder... ce n'est rien... c'est le portrait de mon frère.

— Vraiment? dit Antonia en dissimulant un sourire. Mais il me semble que je ne l'avais pas encore vu.

— Sans doute; ce n'était, il y a un mois, qu'une toile assez médiocre, reléguée parmi les portraits de famille. Mais c'est que... je viens de la faire copier par un peintre habile. Ce pauvre frère, il sera bien aise, en arrivant, de voir que j'ai pensé à lui...

Un matin, lady Walton entra dans sa chambre, une lettre à la main; elle se soutenait à peine, son agitation était extrême.

— Je crois, dit-elle en essayant de sourire, que voici l'annonce de ma délivrance...

— De grâce, dit Antonia... Vous êtes émue, vos mains tremblent, vos yeux sont troublés; laissez-moi lire cette lettre...

— J'allais vous en prier... ne put que murmurer Caroline en lui tendant le papier et en se laissant tomber sur son fauteuil.

Antonia remarqua avec soulagement la quantité de timbres dont l'enveloppe était surchargée.

— Elle vient de loin, dit-elle.

« Ma sœur, je t'écris de Reggio; nous sommes libres par toi; Emile le sait. Que de souffrances!... Mais nous te les dirons. Le navire anglais qui est venu nous chercher à Cabrera ne pouvait nous débarquer, comme tu le penses bien, sur aucune côte de France ou d'Italie. Aussi, après nous avoir promenés par Gibraltar, Alger, Malte et Syracuse, l'amiral (car ce n'était rien moins qu'un amiral), nous a déposés hier sur le port de Reggio. Maintenant il nous reste à traverser toute l'Italie, la Suisse et la France, et cela ne serait pas long, si nous avions de l'argent. Notre amiral nous a bien prêté cinquante guinées; mais ce ne sera pas trop pour payer à quelque brigand notre passage dans la Calabre. Nous nous garderons bien aussi de conserver les habits qu'on nous a donnés; ces drôles-là nous mettraient nus comme la main. Nous arriverons donc à Naples comme de vrais mendiants, en haillons, à pied, et sans argent. C'est ici que tu dois encore devenir notre providence. Pendant les quinze jours que durera notre voyage dans les montagnes, tu auras le temps de nous adresser à Naples, poste restante, un bon de quelques mille francs sur un banquier de cette ville. Nous prendrons la poste, et au bout de quinze autres jours, nous t'embrasserons tous les deux, frère et mari. J'envoie ma lettre par Messine et Naples. Elle te parviendra promptement, et nous ne nous mettrons en marche qu'après l'époque supposée où tu devras l'avoir reçue, afin de ne pas devancer ton envoi. J'aurais voulu prendre le même chemin; mais d'abord Gurgy est très fatigué; tu sais? grand cœur dans une pauvre poitrine!... ensuite, nous n'avons plus aucune espèce de papiers, et nous ne pouvons nous en procurer qu'à Naples, près des autorités françaises; enfin j'ai des raisons particulières pour préférer la route par terre, et je puis te les dire. Isolés dans de sauvages montagnes, souffrant ensemble, nous reposant ensemble, courant les mêmes dangers, supportant les mêmes ennuis, les mêmes fatigues, nous n'aurons plus rien à nous cacher, à nous refuser. Je lirai au fond de son âme; et je lui confierai enfin nos projets. Il sait déjà que tu es libre et que nous te devons notre délivrance. Quant à ton veuvage, soit convenance, soit qu'il te suppose héritière de l'immense fortune de lord Walton et que sa délicatesse s'en effarouche, il n'en a témoigné sa joie que par ces mots; « Nous la reverrons en France! » Et il m'a serré la main. Que dira-t il, quand il saura que tu t'es dépouillée pour qu'il ne craigne pas de réclamer ses anciens droits sur ton cœur; et que ne fera-t-il pas, quand je t'aurai présentée à son imagination telle que tu es maintenant, et que je lui aurai dit tout bas, même dans cette solitude, ta fidélité, ta confiance en lui, tes intelligences secrètes avec moi? Espère, bonne sœur, et ne redoute rien dans le passé; je ne lui connais aucun souvenir plus sérieux que le tien. Tu sais comme je l'observe depuis deux ans; ainsi compte sur un bonheur dont tu n'es plus séparée que par quelques semaines.

» Ton frère et ami: Ferdinand MAUVERT. »

» *P. S.* — Nous avons passé quinze jours à Alger, et nous lisons très bien l'arabe. »

— Dieu merci! se dit Antonia en terminant cette lecture plus d'une fois interrompue par sa compagne, — il est triste; il n'a pas parlé; il m'aime, il espère toujours... Ah! nous verrons!

Et un éclair de triomphe étincela dans ses yeux.

— Plus que six semaines!... dit Caroline en se levant et en embrassant son amie... Oh! je vais écrire bien vite!... Dans six semaines, Antonia, je le verrai... *nous les verrons*!... Car j'espère... Oh! si vous saviez, si vous vouliez ce que j'espère!... D'abord, je ne veux pas être la seule heureuse...

Caroline prenait mal son temps pour revenir à son thème nouveau. Antonia était pleine d'amour, de joie, d'espérance; la lettre de Mauvert lui répondait d'Emile; et l'auteur de cette lettre ne pouvait séduire beaucoup celle qui venait de lire ce qu'il méditait.

Le moment était arrivé d'ailleurs d'assurer l'exécution du plan indiqué par Tahiba, adopté par Antonia, pour éviter les deux officiers. Il ne fallait pas que sa présence fût soupçonnée à Fierval, puisque son sort et celui de Caroline étaient abandonnés fièrement au libre arbitre d'Emile; puisqu'il fallait qu'Antonia absente fût encore la plus forte.

— Il y a long-temps que je vous ai devinée, dit-elle avec tristessse à Caroline qui allait sortir.

— Comment! s'écria celle-ci en se rasseyant, depuis quand?

— Mais... depuis le jour du portrait. .rien que cela! répondit Antonia en souriant à demi.

— Ah! mon Dieu!... Mais c'est terrible!... je ne suis bonne à rien! Oh! ne me parlez pas!... je suis sûre que vous allez me faire de la peine!...

— Ecoutez-moi, Caroline, car j'ai une prière à vous faire...

— Une prière...

— Et puis aussi, une pénible histoire à vous conter...

— Une histoire?....

C'était l'histoire de l'épée. Antonia en dit assez à Caroline pour lui faire comprendre à quels dangers pouvait l'exposer une existence trop visible, et, appuyant sur l'indiscrétion proverbiale des officiers français, elle termina en lui disant:

— Je ne puis me montrer à votre frère... à M. de Gurgy ..

— Que dites-vous? s'écria lady Walton, intérieurement soulagée par cette déclaration, qui compensait pour elle le non-succès de son propre expédient.

— Je ne vous proposerai plus notre départ, dit Antonia, mais, dès aujourd'hui, donnez-nous l'hospitalité à l'Ermitage, et promettez-moi que personne n'y viendra troubler notre solitude.

— Personne?...

— Excepté vous, pour que je sois au courant de votre bonheur et que j'assiste à toutes vos joies. Mais, souvenez-vous qu'il faut garder sur nous le plus absolu secret; que, si vous parlez de nous, si vous prononcez notre nom...

— Eh bien?...

— Eh bien! je ne verrai jamais votre frère...

— Quoi! s'écria Caroline transportée, si je me taisais bien, vous consentiriez...

— Peut-être... après votre mariage... car notre retraite ne se prolongera pas au delà de ce terme... Et d'ici là, pourvu que vos deux cavaliers passent une ou deux fois sous nos fenêtres, nous serons contens. Vous savez que nous devons les voir délivrés.

— Oh! c'est bien, dit Caroline, et, cette fois, vous pouvez compter sur ma discrétion.

Et quand elle eut quitté Antonia, Caroline se dit avec joie que les chose

ne pouvaient mieux s'arranger pour sa tranquillité personnelle, et pour la réussite de ses projets d'union entre son frère et son amie.

— Oh! oui, pensait-elle, je me tairai, et par une bonne raison d'abord, c'est que je ne veux pas qu'Emile la voie avant d'être mon mari... Elle est si belle! .. si noble! Qui sait même si ce n'est pas par générosité qu'elle se retire et se cache ainsi?... Toutes les raisons qu'elle m'a données ne sont guère solides; il y a même une contradiction entre ses refus si absolus et l'espérance qu'elle a fini par me laisser entrevoir; évidemment elle ne croit pas à ces dangers dont elle parle. Oui, oui, c'est cela même! Elle a voulu s'assurer de ma discrétion pour mon propre bonheur, et je puis rêver sans alarme le sien et celui de mon frère. Un peu de mystère ne gâtera rien.

MAURICE SAINT-AGUET. — (*Commerce.*)

(*La fin au prochain numéro.*)

LA CHINE ET LES CHINOIS. (1)

Si jamais un livre a pu avoir de l'actualité, n'est-ce pas celui-ci? Si nous n'étions pas ce que nous sommes, le peuple du monde le moins voyageur, le plus exclusif qu'il y ait, certes il devrait n'en pas rester un exemplaire chez ceux qui vont être chargés de le vendre. Si, au lieu de le publier à Paris, l'auteur l'avait écrit en anglais et l'avait fait paraître à Londres, en une matinée, il eût disparu de la boutique où on l'aurait mis en vente. Un Français en Chine! un artiste! un observateur!... Qui est-ce? Ah! voilà!... C'est un garçon parti de la contrée la plus immobile et la moins progressive de France, un peintre de paysage né à Issoudun, en plein Berry. Parfois le hasard se donne la tournure de l'impossible: c'est sa fatuité. Beaucoup de ceux qui me lisent vont s'écrier: — L'auteur n'est pas allé en Chine. Eh! bien, il faut le dire, le Berry en doute encore, et bien des vieilles femmes y mourront sans vouloir croire qu'un Berrichon ait vu la Chine.

— D'abord, pourquoi aller en Chine? Qui lui a mis cette idée en tête? a-t-on dit de toutes parts en Berry. Que pouvait-il y faire? Et puis, a fait observer une des plus fortes têtes du pays, est-ce que la Chine existe?

Ah! nous sommes au cœur de la question qui, pour moi particulièrement, avait un intérêt immense. Mon enfance a été bercée de la Chine et des Chinois par une personne chère qui adorait ce peuple étrange. Aussi, dès l'âge de quinze ans, avais-je lu le père du Halde, l'abbé Grozier, qui fut le prédécesseur de Charles Nodier à la Bibliothèque de l'Arsenal, et la plus grande partie des relations plus ou moins mensongères écrites sur la Chine; enfin, je savais tout ce que l'on peut savoir théoriquement de la Chine. Par esprit de contradiction, j'exerçais ce sens de la critique, inné chez l'homme social, sur les objets de l'innocente passion d'un vieillard. Je mettais toujours en fureur cette personne à laquelle je devais, d'après les lois chinoises, un si grand respect qu'elle est presque sacrée, quasi divine, en lui soutenant avec une perspicacité de seconde vue que la Chine et les Chinois étaient tels qu'ils sont dans les paravens, dans les écrans, sur les petites porcelaines, les grands vases et les peintures. Selon moi, le génie de ce peuple devait le porter à ne représenter que ce qu'il voyait, et tel qu'il le voyait, car le défaut de perspective est sans doute le résultat de la constitution de l'œil. Les Chinois, immobiles dans leurs inventions, conservateurs de toute chose acquise depuis cinquante siècles, avaient inventé *les Chinois peints par eux-mêmes*, mille ans avant que Curmer n'inventât *le Français peint par lui-même*. Cette opinion, qui ne tend à rien moins qu'à considérer les magots comme des portraits daguerréotypés, arrêtait net toute discussion.

Hélas! apprendre à la France la vérité sur la Chine m'a semblé l'un des plus grands crimes de lèze-imagination. Un des hommes à qui j'en veux le plus au monde est Jacquemont. Quand j'étais malheureux, et la situation a chez moi trop de monotonie pour qu'elle me plaise; avant Jacquemont, je m'élançais en Asie, dans l'Asie de la reine de Golconde, dans l'Asie du calife de Bagdad, dans l'Asie des *Mille et une Nuits*, le pays des rêves d'or, le chef-lieu des génies, des palais des fées, un pays où, comme disaient nos ancêtres, on est *vêtu de léger*, où les pantalons sont en mousseline plissée, où l'on porte des anneaux d'or aux pieds, des babouches ornées de poèmes écrits à l'aiguille, des cachemires sur la tête, des ceintures pleines de talismans, où le despotisme réalise ses féeries. Si l'on y rencontre le souverain, en moins d'un quart d'heure on obtient, en l'intéressant par un conte ou par une histoire, ce que, dans l'Europe des Calvin et des Luther (deux abominables drôles!) on ne peut avoir qu'après s'être roulé pendant des années dans la fange ou dans la poussière de l'Election, dans les creux des bavardages de la Tribune, dans les luttes les plus déshonorantes pour l'esprit et où le génie de Richelieu perdrait ses ailes. Concevez-vous Richelieu parlottant au lieu d'agir?... Jacquemont nous a tué l'Asie. Ce député du Positif nous a promenés dans les jungles, dans les solitudes les plus sales, les plus rabougries, les plus pauvres; il nous a parlé de sa seringue comme de son cheval de bataille; il nous a vanté les gloires de l'Angleterre, cette infâme buveuse de trésors, contre laquelle l'Inde criera pendant l'éternité.

Dans les deux volumes de Jacquemont, je n'ai vu qu'une seule chose; mais cette chose est le débris de mon Asie le dernier vestige des empires qui s'y bâtissaient, s'y écroulaient et s'y rebâtissaient comme des châteaux de cartes! C'est la *Bégum* ou *Bégaun*, une vieille Allemande, Alsacienne, Saissesse ou Française, veuve de beaucoup de Nababs, la dernière sultane des contes, et riche de deux cents millions! devant laquelle John Bull est à plat ventre, couvant des yeux ce trésor de roupies.

Dès que j'ai su positivement que M. A. Borget avait pénétré en Chine, une grande tristesse a donc pénétré dans mon ame. Ce sera, me disais-je, le second tome de Jacquemont... Rassurez-vous, gens à imagination, rêveurs à qui l'infortune laisse assez de force pour enfoncer les portes d'ivoire de ce divin sommeil de l'ame, appelée la Fantaisie, M. A. Borget n'est pas trop allé en Chine! la Chine fantastique et drôlatique nous reste. Grâce à la déclaration de guerre entre l'Angleterre et le Céleste Empire, ce voyageur n'a pas fait plus de huit lieues de France en Chine; mais c'est un garçon sincère, il les a faites, ce qui n'est encore arrivé qu'à nos missionnaires, qui y laissent leurs os en subissant, encore aujourd'hui, des martyres comme on en décrit dans la Fleur des Saints, ou dans l'œuvre des Bollandistes. Pas plus tard qu'hier, un écrivain de la Presse périodique me disait: — Je viens des Missions étrangères, où, en fumant un cigare, un Père, arrivé d'Asie, me racontait le martyre d'un de mes camarades de collége, un garçon doux comme une fille qui serait douce, à qui l'on donnait des *pensum*, qui travaillait son *De viris* par les coins à côté de moi, avec qui j'ai joué, un petit blond. J'ai eu mal dans la racine de mes cheveux en entendant le supplice qu'il avait subi, un supplice aussi ingénieux de souffrances que peut les inventer ce peuple qui en remontrerait là-dessus aux Iroquois, aux Chérokées, et dont il est mort en souriant! Pour qu'on ne crût pas à son insensibilité, il récitait à haute voix et avec amour les litanies de la Vierge: *Rosa mundi*! Tour d'ivoire! Etoile du matin!.... Quand les crochets lui ont fouillé les entrailles et le cœur, il disait encore, avec un ton séraphique: Etoile de mer! *Stella Maris*!...

Je suis rentré chez moi, j'ai trouvé *la Chine et les Chinois*: trente-deux lithographies faites à deux teintes sur les dessins d'un Berrichon, par un jeune homme qui porte un nom cher aux arts et aux artistes, Cicéri. Jacquemont n'était pas artiste, et c'est ce qui le rend incomplet, il n'a vu les choses que sous une face. S'il avait su tenir un crayon, nous aurions eu l'Asie à deux teintes!... De lithographie en lithographie, il se faisait un changement dans mon esprit. A la troisième, j'entendais bien encore le *Stella maris* de l'ami de collége d'Edouard Ourliac; mais à la septième, je ne l'entendais plus; à la vingtième, j'étais dans les eaux de la Chine; et, à la trentième, je concevais parfaitement que le roi des Français ait accepté la dédicace de cet ouvrage, ait acheté le paysage chinois que nous avons vu à la dernière exposition, ait commandé à Sèvres une table ronde, ornée de douze vues de Chine qui seront peintes sur leur patrie, la porcelaine!

Notre voyageur berrichon pense avoir fait des merveilles! Croyez-moi, si je vous parle de lui, de son voyage et de son album, c'est que j'ai raison: les paravens sont les paravens, et le voyageur n'est pas prophète! Oui, il n'y a pas d'autre Chine que la Chine des magots. Vue de près, la Chine est plus incroyable, plus fantastique que vue sur nos cheminées. En faisant un dessin sur place, M. Borget nous a rapporté des écrans, des paravens, des vases extravagans, dont les fleurs et les fruits sont décidément vrais. Nous sommes maintenant en plein dans le sujet. Oui, ce peuple tourne sur lui-même, il ne change pas, il est bien l'empire du Milieu. En invitant le juste-milieu, Louis-Philippe a contrefait la pensée chinoise du cabinet de Pekin!

Et d'abord, avant de rendre compte de ce merveilleux ouvrage, je veux donner une preuve éclatante de mon impartialité en vous disant que je l'ai lu, ce qui n'arrive pas à tous les critiques qui parlent d'un livre, et en en critiquant quelque chose, peu de chose; mais offrons nos deux sous de galette à Cerbère avant de pousser un nouveau voyageur berrichon dans l'enfer de la Publicité, car le Berry possède déjà les *Lettres d'un voyageur* qui n'est allé qu'à Venise. Je n'aime pas la dédicace de ce livre adressé au roi des Français. Loin de moi l'idée de faire ici de l'opposition charivarique! Au contraire, je trouve dans ces communications entre les Trônes et les Lettres, je ne sais quoi de réciproquement magnifique. Je regrette le temps où, quand Marguerite de Navarre avait trouvé le sujet d'un bon conte, elle l'envoyait au rival de Boccace, au Bandello, qui lui dédiait le conte, et où la lettre autographe d'un savant ou d'un poete était mise par un souverain au même rang d'estime qu'une victoire! Cette dédicace, la voici:

« *Sire, en acceptant la dédicace de cet album, Votre Majesté appelle sur lui l'intérêt général. Qu'il me soit permis de la remercier de sa haute faveur et de cette nouvelle marque de sa protection, qui est* celle d'un juge éclairé *autant que* D'UN GRAND ROI. »

Ce qui veut dire que Louis-Philippe est un grand roi, un juge éclairé, parce qu'il accepte la dédicace de *La Chine et les Chinois*. Non, Louis-Philippe ne sera pas grand seulement à cause de cela. Si l'auteur veut dire que la protection du roi des Français donne la valeur à l'ouvrage, que d'un rien elle fait une grande chose, ce que l'on disait souvent à Louis XIV; je trouve d'abord cette flatterie en désaccord avec le progrès des lumières; mais elle constitue un précédent fâcheux pour le roi des Français, à qui, si sa protection peut ainsi métamorphoser un bouquin en un chef-d'œuvre, on va faire toucher toutes les écrouelles de la librairie. Si Dieu, dans sa clémence, avait investi le roi des Français de ce miraculeux pouvoir, notre littérature serait la plus éclatante entre celles de tous les siècles. Et quelle fortune si l'Intendant de la Liste Civile exigeait une légère prime avant de donner de l'esprit à un sot en acceptant la dédicace de son livre. Quel plaisir enfin, pour un roi, de pouvoir rendre tous ses sujets gens d'esprit, comme Louis XVI voulait les faire tous nobles?

Si l'auteur veut interpréter sa dédicace autrement, le sens qu'elle offrirait alors, accuserait un énorme orgueil que nous ne devons pas lui supposer; car Louis-Philippe lui paraîtrait un grand roi, un juge éclairé, parce qu'il aurait distingué, protégé *la Chine et les Chinois*. En thèse générale, toujours littéralement parlant et laissant de côté la question de sentiment, je n'aime pas une phraséologie à double entente qui laisse un auteur entre deux précipices également profonds.

Disons en passant que la dédicace, surtout aujourd'hui que le roi des Français a des *serviteurs* au lieu d'avoir des *sujets*, est une des œuvres les plus délicates de la littérature. Une dédicace est aussi difficile à bien faire qu'une inscription. Connaissez-vous beaucoup de belles inscriptions? Louis XIV, frappé du ridicule de celles de Charpentier, a créé, pour en avoir de meilleures, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à laquelle on ne doit pas une seule inscription. L'inscription est la dédicace d'un monument, comme la dédicace est l'inscription d'un livre. Quand Porpora eut fait sa gravure de la mort d'Abel, d'après je ne sais quel peintre, il s'adressa d'abord à l'Académie Française, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres enfin à beaucoup de monde pour avoir une ligne à mettre au bas de sa gravure. Cet artiste y tenait, c'était une idée à lui; passion malheureuse, car personne ne lui forgeait d'inscription satisfaisante. Enfin, en désespoir de cause, il va chez Diderot. Avec sa fougue ordinaire, Diderot dut lui dire quelque chose comme: — Une inscription?... c'est la foudre dont l'éclair s'appelle génie. Et il y faut du cœur! Il faut à la fois la lumière de l'esprit et le son d'une grande âme!.. Je ne suis pas assez fat pour me croire capable de vous faire une belle inscription. Tenez!.. Allez voir J.-J Rousseau. Porpora va trouver Rousseau, et Jean-Jacques lui dit: Une inscription, monsieur? mais il

---

(1) *La Législature*, *journal des deux Chambres*, qui représente avec indépendance les véritables principes conservateurs, et semble appelée à un si beau et si légitime succès, nous autorise à reproduire la charmante critique que M. de Balzac a récemment publiée sur le livre de M. A. Borget, intitulé: *La Chine et les Chinois*.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro la suite de l'intéressante nouvelle de M. Wilhelm Ténint, *Fleur des Fèves*.

faut six mois pour la faire ! Une inscription ?.. Cela dépend du ciel. Revenez dans six mois, si Dieu le veut, vous en aurez une. » Porpora attendit six mois, et il eut un des chefs-d'œuvre du genre : *Primi parentes, prima mors, primus luctus!* Premiers parens, première mort, premier deuil.)

Depuis celle-là, je n'en connais qu'une : *Aux grands hommes, la patrie reconnaissante.* Et dans un autre genre, celle de ce capitaine républicain qui, lors, du passage du Mont-Saint-Bernard, écrivait sur un poteau pour les trainards : *Ceux qui ne sauront pas lire, prendront à gauche.*

Ne croyez pas que cette critique, faite au seuil de l'album, nous écarte de la Chine ; nous sommes en pleine Chine ! Les Chinois ont, tout aussi bien que Louis XIV, que Diderot, que Jean-Jacques et Porpora, que les peuples anciens et modernes, que les rois et les pontifes, senti la puissance des inscriptions, et surtout celle des Belles-Lettres ! Relativement aux belles-lettres, ils sont encore plus forts que Prudhomme, élève de Brard et Saint-Omer ; car, en fait de lettres, ils apprécient avant tout la *forme* :... l'esprit vient après, ou, si vous voulez, ils l'incrustent dans la forme. Ce système est toute la Chine. Aussi allons-nous y revenir à propos de toutes les créations chinoises.

La première chose qui ait frappé notre voyageur en Chine, est l'immense quantité d'inscriptions. Les Chinois écrivent les maximes de la religion et leurs lois partout : sur les murailles, sur les rochers, au seuil des maisons, aux corniches, sur les persiennes, sur les auvens, sur les stores... A cet égard, on ne peut pas reprocher aux Français de laisser leurs murailles sans écriture. Mais qu'écrivons-nous sur les murs ? d'infâmes remèdes pour d'infâmes maladies, des arrêtés qui révèlent l'impudeur publique, des indications d'industries honteuses qui protégent le vol, des appels à la morale publique à propos de billets de banque ou de chiens perdus, sans compter cette admirable inscription doublée d'un invalide : *Le public n'entre pas ici!* mise partout où l'on voit sortir une foule d'Anglais. En voyant des inscriptions sur les caisses de thé, sur les soieries qui doublent ces charmantes boites où les Chinois encaissent leurs marchandises, je pensai que c'était, comme chez nous, l'indice d'un antique usage de l'*Annonce*, chez le peuple le plus commercialement habile du monde. Erreur ! il en est bien autrement chez ce peuple, encore plus ami de la vertu que du lucre. Selon M. Borget, ces inscriptions diraient un tas de choses comme :

Le grand Tien ne veut pas qu'on fournisse de la drogue à celui qui paie pour avoir les premières qualités.

Ou : Le bien mal acquis ne profite pas.

Ou : Si tu voles, tu fais mal à ton père, qui va se trouver bien tourmenté dans son cercueil.

Peut-être les canards, les chats, les bêtes drôlatiques gravées sur l'obélisque de la place Louis XV, contiennent-elles des préceptes dans ce genre-là : Peuples, ne coupez pas la tête à vos rois ! Il y a tant de grues et de pierrots sur l'obélisque, qu'en l'examinant, je me suis dit un jour qu'il devait y être question du peuple. Les Egyptiens et les Chinois se ressemblent, ils sont cousins issus de Bouddha. En voilà peut-être assez sur les inscriptions, ouvrons l'album ?

Tous ceux qui liront les fragmens de lettres qui précèdent ces trente-deux dessins, regretteront infiniment que M. A. Borget n'ait pas publié toutes les lettres qu'il a écrites sur son voyage en Chine. Quant aux *Sinophiles* qui liront cet article, ils partageront ces regrets, car, pour le lire jusqu'au bout, il faut avoir porté la Chine dans son cœur, il faut avoir jeté ses regards sur cet empire à féeries, il faut avoir enfin cherché des solutions aux problèmes infinis que l'existence de ce peuple présente, occupation qui constitue le vrai *casse-tête chinois!* De ces choses mystérieuses et fantastiques comprises sous ce nom, pour nous essentiellement farceur, LA CHINE, croyez-en un sinographe-né, les Anglais n'y ont encore rien vu, ni connu. Nous devons à la religion catholique et à nos sublimes missionnaires de vaincre encore aujourd'hui les Anglais sur ce terrain, sans y avoir d'autre armée que le dévoûment de nos martyrs, de nos prêtres partis de la rue du Bac.

Quand lord Amherst y est allé, les mandarins ont tendu une infinité de paravens le long de la route ; et l'ambassade anglaise a marché entre deux formidables lignes d'illusions, décorations d'opéra, de choses peintes. Puis un jésuite français s'est arrangé pour apprendre à l'ambassadeur anglais que tout ambassadeur qui se présentait à l'empereur de la Chine lui faisait, par ce seul acte, hommage des Etats qu'il représentait. Or, l'Anglais ne voulant pas reconnaître ce précédent, entortillé d'ailleurs dans d'autres difficultés d'étiquette, a rebroussé chemin, toujours entre deux haies de mensonges et de farces chinoises, que les mandarins tiennent prêtes pour tous les Macartney qu'on leur enverra.

Potemkin a joué une comédie de ce genre, sur deux cents lieues de longueur, pour faire croire à sa souveraine que le désert était peuplé. C'est l'un des plus grands opéras que je connaisse. Les villages couraient la poste. A chaque relais Catherine apercevait de charmantes populations heureuses et chantant ce chœur éternel des opéras : *Bénissons!*... etc., et dansant le ballet : *Toi que l'oiseau ne suivrait pas!* Ces populations étaient obtenues par le procédé au moyen duquel notre cirque national représente la Grande-Armée avec trente gagistes. Un jour, M. Harel, un des hommes les plus spirituels de ce temps-ci, dit à un auteur : — Votre scène n'est pas possible et il faut la laisser, elle est indispensable ; pour la faire passer, il n'y a qu'un moyen : couvrons-la d'applaudissemens, on ne l'entendra pas.- Eh ! bien, Potemkin avait un passage comme celui-là dans le grand opéra chinois qu'il jouait avec des paravens pour Catherine II. On avait objecté à ce sublime flatteur d'affreuses montagnes où la fausse ville, les faux villages ne pouvaient grimper. Bah ! Potemkin (tous les grands hommes se ressemblent), trouva le moyen dont s'est servi M. Harel. D'abord il y passa de nuit. Catherine aperçut alors une espèce de Babylone en feu qui avait écrit : Vive Catherine ! en lettres de feu de trois cents pieds de hauteur. La czarine prit les anfractuosités, les redans de la montagne pour des édifices. Elle revint de ce fabuleux voyage enchantée, croyant avoir conquis un empire. Oh ! qu'il y a de choses dans les cartons ! Et après tout, ce que les Chinois Potemkin et M. Harel ont fait, ne le faisons-nous pas en politique pour le peuple, avec des phrases à la chambre des députés : mais, avouons-le, c'est bien moins amusant.

En Chine, dit l'auteur de *la Chine et les Chinois*, toutes les fois que des vaisseaux de commerce anglais lèvent l'ancre, les commandans chinois tirent quelques coups de canon contre les vaisseaux quand ils sont hors de portée ; puis, le mandarin écrit à l'empereur un rapport dont voici la substance : Les barbares se sont montrés, mais ils ont fui devant la première démonstration de l'artillerie du Céleste-Empire. Il y a cette différence entre ceci et les rapports sur l'Algérie, que le mandarin a fait du commerce, a empoché des écus, et que nous avons perdu des hommes.

Donc, il n'y a rien de moins connu que le peuple, éminemment plaisant, qui se permet tous les jours les opéras-comiques qu'en Europe les grands génies trouvent si difficilement et qui coûtent si cher. Malgré tous nos efforts et nos grands missionnaires les pères Verbiest, Perennin et autres nous ne savons pas encore, grâce à ce caméléonisme, si la Chine est un pays à gouvernement despotique ou à gouvernement constitutionnel, un pays plein de moralité ou un pays de fripons. Aussi, dès que j'appris l'arrivée en Chine d'un garçon sincère, me suis-je écrié : Enfin! nous allons savoir quelque chose !

Le fait qui a frappé tout d'abord notre voyageur, qui s'est passé sous ses yeux, et qu'il mentionna dans sa première lettre arrivée en Berry, est celui-ci : Dans un village, un fils battit sa mère !... D'abord le fils fut livré aux plus cruels supplices ! Puis le village fut détruit, défense fut faite d'en reconstruire un à cette place maudite et de cultiver le terrain avant un certain temps !... Nous prenions encore ces précautions en 1600 à propos du régicide de Châtel, dont la maison démolie a fait la petite place qui se trouve rue Saint-Denis, au bout de la rue Perrin-Gasselin, je crois. Ce n'est pas tout ! le mandarin de la province fut destitué, et tous les mandarins de l'empire perdirent un bouton. Enfin, l'empereur se mit en deuil pour quinze jours, et en passa huit en prières. Ceci arrivait précisément au moment où le jury trouvait en France des circonstances atténuantes dans l'affaire d'un fils qui avait tué sa mère.

En Chine, plus on se distingue, plus on se boutonne. Gagner une bataille, c'est gagner un bouton. Ceci explique le suicide de cet Anglais qui, avant de se tuer, écrivit : « La vie se passe à se boutonner. Cet Anglais était allé sans doute en Chine, il avait commis plus d'un crime, et peut-être s'était-il déboutonné moralement. Les Chinois rient probablement à se dérocher les mâchoires quand on leur dit qu'en Europe on donne des croix à nos mandarins lettrés ou non.

Le plus récent géographe qui se soit occupé de la Chine admet avec M. Abel Rémusat que le pouvoir y est limité par le droit de représentation donné à certaines classes de magistrats et plus encore par l'obligation où est le souverain de choisir ses agens, d'après des règles fixes, dans le corps des lettrés, qui forment une véritable aristocratie recrutée par les examens et les concours. Et nous qui croyions avoir inventé cet agréable tamis politique appelé les catégories de la pairie ?.. Il paraît aussi prouvé aux sinographes que l'empereur se regarde comme responsable envers Dieu des crimes qui arrivent dans son empire. Le fait des mandarins déboutonnés et du village disparu confirmerait les assertions des professeurs de la Bibliothèque royale, si injustement soupçonnés de ne pas savoir le chinois. M. A. Borget nous a expliqué cette erreur à l'avantage des mandarins de la rue Richelieu, en nous disant que le *chinois parlé* ne ressemble pas plus au *chinois écrit* que le bas-breton ne ressemble au français d'un discours de M. Berryer.

En ouvrant cet ouvrage, un des plus intéressans selon moi qu'on ait publiés depuis le voyage de Jacquemont et celui d'Abyssinie de MM. Combes et Tamisier, une phrase m'a sauté aux yeux !... non, au cœur, dois-je dire, et m'a fait mal :

« Dans le groupe de maisons qui est à l'ouest, et qui renferme quatre factoreries,
» se trouve le hong français (synonime de factorerie) qui n'a pas de façade sur la
» place et est, hélas ! le plus humble de tous, il est entre le hong espagnol et celui
» d'un *haniste*, nom des marchands chinois qui commercent avec les étrangers. »

Hélas !... oui, hélas !... ai-je répété, voilà où nous en sommes ?... voilà ce que c'est d'avoir coupé la tête à Lally ! d'avoir si mal récompensé Mahé de la Bourdonnaie, et les hardis Français qui luttaient dans les Indes contre l'Angleterre. Enfin, voilà le résultat de cette imbécile croyance, la seule religion du Français, qui consiste à croire que l'univers commence à Montrouge et finit à Montmartre, à se moquer des étrangers et les regarder comme une proie. Hélas ! la France en est réduite à l'influence acquise à force de supplices par nos Missions étrangères. Notre Compagnie des Indes est rue du Bac. On ne donne pas à la Société Géographique la dixième partie de l'argent nécessaire à ses plans et à ses projets. Le Commerce est sans audace ni grandeur dans un pays où l'on a tué par les plus infâmes triponneries la magnifique ressource de l'Association, le seul moyen de mettre à fin les grandes choses du commerce extérieur qui doit préparer les conquêtes nationales.

Qui n'a pas entendu dire qu'en Chine on jetait parfois les enfans à l'eau, comme ici l'on donne des boulettes aux chiens pendant la canicule. Défions-nous beaucoup des voyageurs de l'école de celui qui, voyant à Blois une fille rousse, écrivit que toutes les femmes du Blésois étaient ainsi. Ces voyageurs, préoccupés d'un fait, d'une exception dont le motif leur échappe, qui ne s'élèvent pas aux considérations générales et ne savent pas voir l'ensemble, ont causé bien des erreurs. Je crois que la Chine est particulièrement victime des gens qui prétendent y être allés et qui sont restés tout bonnement à Canton sur le territoire abandonné au commerce, ou à Macao, ville moitié portugaise et moitié chinoise. Lisez ce charmant passage d'une lettre de M. Borget qui rend compte de ses impressions pendant le temps qu'il passa dans un temple chinois dont les moindres détails ont été dessinés par lui : il parle des femmes qui y vinrent faire leurs dévotions.

« L'ignorance qui leur fait croire (aux femmes chinoises du peuple, car les fem-
» mes aristocratiques ne peuvent pas sortir, faute de pieds) que leurs demandes
» seront exaucées en raison de la position que prendront deux petits morceaux de
» bois qu'elles laissent tomber en priant, me rappelait la superstition de nos jeu-
» nes filles effeuillant des marguerites. J'ai fait plus d'une triste réflexion, je vous
» l'assure, en voyant la confiance de ces femmes qui achetaient des inscriptions
» écrites sur du papier rouge qu'on doit faire brûler pour en boire l'infusion, et
» qui leur sont vendues par des bonzes souvent rusés, plus souvent idiots. J'en
» observai une surtout, jeune encore, qui venait avec sa servante, laquelle portait
» l'enfant de cette femme sur son dos. La mère s'arrêtait pour prier. Arrivait-
» elle près d'un temple, près de l'un de ces vases soit de pierre, soit de bronze, où
» se brûlent les papiers votifs, l'enfant était doucement déposé sur les dalles, et
» alors, s'agenouillant auprès de lui, elle consultait le sort avec les petits mor-
» ceaux de bois et priait avec ferveur pour la santé de son fils, pauvre petite créa-
» ture souffreteuse, tout jaune, qui ne souriait jamais. Quand l'augure était contrai-
» re et que de nouvelles tentatives n'amenaient pas un bon résultat, la mère sem-
» blait perdre courage et ses yeux se remplissaient de larmes ; mais aussi quand
» les petits morceaux de bois prenaient une position favorable son regard s'ani-
» mait-il ; et ses gestes, sa pose, tout trahissait sa joie, qui durait jusqu'à ce qu'ar-
» rivée devant un autre autel elle s'éteignît dans une incertitude nouvelle. »

Vous voyez que M. Borget est peintre de plus d'une manière. Accorderez-vous ces si touchantes preuves de maternité pieuse avec les idées qui courent sur la manière dont les Chinois font du fleuve bleu, blanc ou jaune, un hospice d'enfans trouvés ? M. Borget a vu les enfans sur le dos de leurs mères, qui les gardent ainsi dans des espèces de sacs, en se livrant aux plus durs labeurs. L'excessive population de la Chine n'est pas une fable. Malgré l'énormité de cette population, le pays, aidé par le climat, fournit à sa nourriture, et la maintient à des

prix qui font que le vivre en Chine n'est jamais comme en Europe, une des plus terribles questions de la politique et de l'industrie modernes. Nous avons certainement de grandes académies, et de grands chimistes, et de grands médecins, et surtout une foule de prix de cent écus pour des mémoires sur des questions dont l'étude exige plus de mille francs de lumière, de feu, de recherches et de travail ; et il n'y a que les gens pauvres qui étudient ! mais notre science si *fate*, passez-moi cette expression, n'a pas encore examiné ce problème singulier de la nutrition humaine, et que je poserais ainsi :

« Pourquoi les peuples qui suent le plus, c'est-à-dire qui perdent le plus par la » transpiration, ou dont le mécanisme vital fonctionne le plus, consomment-ils le » moins de nourriture ? »

Il est constant qu'une poignée de dattes ou de riz suffit à l'Arabe, au Chinois, à l'Indou, et que la patate ou la banane substantent les pauvres de l'Amérique. La science me répondra peut-être que ces gens-là vivent très peu de temps. Mais si le fait était vrai (M. Borget a vu des pauvres chinois très vieux), la question, selon moi, ne serait pas encore résolue. En effet, ce n'est pas d'après sa durée, mais selon la quantité de bonheur qu'elle procure, qu'il faut juger de la vie. Généralement, on mange trop en Europe. Le premier mot de l'Ange qui apparut à Swedenborg en l'appelant à la vie spirituelle fut : — « Ne mange pas tant ! » C'était un Ange Oriental. J'en reviens donc à ceci : Pourquoi les cinq centimes de macaroni du lazzarone se traduisent-ils six degrés plus loin en vingt centimes de pain, dix centimes de tête de mouton cuite, et dix centimes de lait que coûte la nourriture d'un des trente mille gueux qui se lèvent à Paris sans savoir où ni comment ils dîneront ?

C'est le plus important problème à résoudre pour le moment, voici pourquoi.

Quelque perfection dont soient susceptibles les machines, elles nécessiteront toujours la main de l'homme, et ce qui se passe en Angleterre au moment où j'écris nous l'apprend assez énergiquement. Or, le prix des denrées de première nécessité fixe le prix du salaire, et le prix du salaire régit celui des produits. Notre agriculture repose de fond en comble sur l'excessive sobriété, sur la misère, tranchons le mot, des paysans. N'en déplaise à ceux qui se disent les philanthropes par excellence, le jour où leurs doctrines anti-sociales passeraient dans ces têtes-là, la France et la société seraient sans pain et n'existeraient pas deux ans. Aux faiseurs de déclamations, il faut répondre net que l'existence antagonistique du riche et du pauvre est un fait à subir dans l'Ordre Social, comme celle des différentes espèces en Zoologie. Si les animaux pouvaient parler, nous apprendrions que tous les moutons veulent être des lions. Donc la prodution commerciale étant devenue de nos jours un combat pacifique pour quelques instans de nation à nation), le triomphe du commerce appartiendra nécessairement au peuple qui pourra fournir à ses soldats industriels les vivres au meilleur marché. Le problème que le commerce d'un pays doit résoudre est en définitif celui-ci :

Avoir le plus de travail possible contre le plus de denrées de premiere nécessité, avec le moins d'argent possible.

Débattez-vous, faites des rapports, des systèmes, des élégies, des déclamations ; entassez les sophismes, créez autant de ***questions vitales, de questions du moment*** que vous voudrez, voilà la seule, l'éternelle question ! Aussi tous les impôts qui frappent sur le vin du pauvre, sur son blé, sur sa viande, constituent-ils, selon moi des erreurs politiques. Ils atteignent le commerce dans ses sources, tandis qu'il ne faut l'imposer qu'à la consommation. Je ne prétends pas qu'il faille supprimer l'impôt foncier ; ce serait m'imputer une sottise : mais il faut le réduire ***à presque rien pendant la paix***, car il doit être la grande, et, hélas ! ***presque la seule ressource pendant la guerre*** ! En trente-deux ans de paix, notre administration n'a pas su faire produire à notre sol le bétail et les chevaux nécessaires pour mettre la viande à bon marché, pour nous éviter de porter notre argent à l'étranger quand il s'agit de remonter notre cavalerie. Le devoir d'un gouvernement est bien moins de réprimer les factions que de rendre la vie facile au peuple. Depuis trente ans, le pouvoir en France s'est beaucoup trop préoccupé de ce qui regarde la justice et la gendarmerie. Je ne sais rien de plus formidable qu'un procureur-général appuyé par la troupe. Mais cet appareil constitue la répression des peuples sans foi ; car la religion devrait suffire, et l'obéissance des masses sera toujours l'ouvrage des prêtres et non celui de la force brutale. Si notre politique tient à rester matérielle, que, pour cinq sous, le pauvre ait de la viande et du pain, et il n'y aura pas de théorie novatrice qui tienne devant ce résultat. Aussi a-t-il grandement raison, celui qui, montrant dans une irrigation bien entendue de notre sol, la question la plus importante pour notre prospérité, s'est écrié : ***Les fleuves français emmènent chaque année des milliards à la mer!...*** Le canal d'irrigation est tout aussi nécessaire à l'agriculture et serait plus productif que ne l'est le canal de navigation pour le commerce. En ce genre, nous avons commencé par la fin. Les Chinois ont créé les produits avant de s'occuper des moyens de les transporter. Lorsque Lyon a élevé ses octrois et fait les folies municipales qui l'ont contraint à imposer ses faubourgs, le *canut* n'a pas pu vivre, et il a compromis l'industrie de la soie, ou en émigrant ou en introduisant des troubles intérieurs. Une des grandes fautes qui se commettent en ce moment en France, est la tendance non réprimée de Paris à devenir une ville manufacturière; le prix de la journée y rendra toute lutte impossible à tout produit industriel qui ne sera pas ce qu'on nomme ***articles de Paris***, dont la valeur vient uniquement du goût qu'on y déploie, et qui s'adressent aux gens riches, ou à des fantaisies qui ne calculent point.

Cet immense problème de la vie à bon marché pour le peuple est toujours résolu dans la Chine, et tient à bien des causes qui devraient être soigneusement étudiées. Entre toutes ces causes, il en est une que M. Borget a très bien aperçue et dont il est utile de parler, car elle touche à des dispositions dans notre système monétaire qui sont encore à voter par les chambres.

« Le gouvernement en Chine a fort bien compris cette question d'économie po- » litique qui consiste à diviser infiniment les monnaies pour maintenir le prix des » choses indispensables à la vie aussi bas que possible. Il faut de deux à trois » cents pièces de la plus petite monnaie pour faire un de nos francs, et il est des » ***salaires*** qui ne sont que de deux ou trois de ces pièces. Mon cher ami, vous » qui vous occupez tant d'améliorer le sort des classes pauvres, souhaitez qu'on » fasse en France des centimes et même des demi-centimes, car c'est bien certai- » nement un des moyens d'arrêter le paupérisme qui nous menace. »

Rien n'est plus vrai que cette observation, et il y en a beaucoup de ce genre dans les lettres de M. Borget. Si Genève peut fabriquer l'horlogerie à des prix qui lui en assureront pendant long-temps le monopole, c'est que les ouvriers, logés dans des chaumières aux environs, profitent des bénéfices que procure dans l'achat des vivres cette monnaie de Suisse si subdivisée, et qui nous a valu la jolie phrase de Victor Hugo dans LE RHIN. Aussi est-ce folie, pour lutter avec Genève, que d'avoir établi une manufacture de montres à Versailles, une ville où la vie est d'une cherté singulière. Nos hommes d'état devraient se graver dans la tête ce précepte : Un pays est riche, non pas quand il fait passer beaucoup d'argent d'une caisse dans une autre, mais lorsqu'on peut y avoir beaucoup de denrées pour peu d'argent. Tout est là.

Non seulement le vivre doit être à bon compte, mais aussi le couvert. Or, en Chine, les vieux bateaux servent de maisons, et les familles y pullulent. Laissons encore parler à ce sujet notre voyageur, qui avait à expliquer sa sixième planche où il a représenté ces habitations :

« Un matin, j'allai prendre terre dans une petite crique tout près du passage. » Je me trouvai dans un village de bateaux tirés à terre, genre d'habitations » dont on n'a nulle idée en Europe, même dans les pays les plus pauvres. Les » uns sont abrités sous de grands arbres, d'autres adossés à des rochers ; beau- » coup sont posés à terre et maintenus avec des étais : les plus riches s'élèvent sur » pilotis. Ces dernières demeures sont augmentées d'une pièce, si toutefois l'on » peut donner ce nom à un tout petit espace entouré de planches dont le toit en » paille ou en jonc repose sur quatre bambous placés aux angles du réduit, et » n'affleure pas la cloison, ce qui laisse entrer l'air et la lumière, mais aussi le » vent et la pluie quand il en fait. Le bateau qui est recouvert de nattes sert d'ha- » bitation ; il est flanqué d'un ajouté qui sert de décharge et de magasin où l'on » range tous les instrumens de travail et de cuisine. Ces espèces de trous contien- » nent cinq à six habitans, et même plus, dans un espace où deux Européens ne » sauraient vivre. . . . .

» Il est impossible à un Européen de concevoir comment tant de gens peuvent » vivre dans un lieu si resserré. Ecoutez-moi bien, et tâchez de vous faire une idée » de ce que je vais vous dire. (Explication de la planche VIII.) Les premiers ar- » rivés se sont emparés du sol, et y ont mis leur vieux bateau qui ne pouvait » plus aller à l'eau ; ceux qui sont venus après, ont planté de fortes pièces de bois » tout autour, et ont ainsi fait un étage au-dessus des autres, soit en hissant leurs » bateaux, soit, quand ils n'en avaient pas, en établissant un plancher qu'ils en- » touraient de nattes, et sur lesquelles ils mettaient un toit semblable. De plus » pauvres encore sont survenus qui, n'ayant ni terrain, ni bateau, ni plancher, ni » poteau, se sont nichés dans l'intervalle laissé entre les deux autres habita- » tions, y ont suspendu leurs hamacs, et quelque mal assurée que soit cette de- » meure, elle suffit à toute une famille. Souvent une seule échelle sert à cinq ou » six habitations. Il n'y a ni droits acquis pour les uns, ni assujétissement pour » les autres. Chaque maison a sa terrasse, d'où pendent souvent des nattes, des » lambeaux de toute espèce. Je suis monté sur un grand nombre : il y a des fleurs, » malgré le peu d'espace, et j'ai eu un plaisir infini à retrouver quelque poésie au » milieu de tant de misère. Les habitans sont si entassés qu'ils ont peine à trou- » ver dans leur bouge une place pour l'autel domestique qui ne manque dans au- » cun pourtant. C'est tout simplement une petite armoire à deux battans, occu- » pée par une statue de cire ou de bois habillée du mieux qu'ils peuvent, et par » tous les objets qui garnissent les autels des temples, mais en proportions mini- » mes. Matin et soir, on offre le thé à cette divinité, et l'on allume de petites » bougies rouges. N'allez pas croire, mes chers amis, que la misère de ces pauvres » gens influe sur leur santé ; non, dans ces petits réduits de cinq pieds de haut et » de large, et du double en longueur, tous les visages sont joyeux ; et, quand ces » pauvres gens ont un instant de liberté, ils jouent aux dés. Au moindre cri qui » se fait entendre, toutes ces demeures que l'on croirait désertes s'animent en un » instant : l'on voit fourmiller une innombrable quantité de têtes, et l'on se de- » mande d'où elles sortent, et comment tant de monde peut tenir dans un si petit » espace. »

Ce tableau ne vous explique-t-il pas le bas prix des objets manufacturés en Chine, et la supériorité commerciale que ce peuple conservera toujours. Vous le voyez, grâce au soleil, un bateau jouit d'une durée indéfinie, et les loyers ne préoccupent pas le pauvre. Un hamac et une petite armoire à bon Dieu, voilà le mobilier ! Les deux trois centièmes d'un franc, voilà le salaire ! Les deux trois centièmes d'un franc, voilà la nourriture ! Et ces pauvres gens s'entourent de fleurs qui, chez nous, veulent des serres ! On peut objecter à ce parallèle que je fais entre l'état de la France et celui de la Chine, d'abord ce soleil, puis le bon marché de la soie, la fertilité du sol et le peu de valeur des vêtemens. D'abord, je ne crois pas que les guenilles de nos paysans et de nos ouvriers soient plus chères que celles des Chinois. Puis aucun paysan ne paie de loyer ; il a sa chaumière ; mais elle lui coûte d'énormes contributions, relativement à sa position sociale, car notre Fisc, si célèbre en Europe, a inventé de lui vendre la lumière ! .. Le Fisc et le Code français imaginent régner sur des unités, ils n'admettent pas les inégalités sociales : les frais d'expropriation d'un quart d'arpent de terre et ceux d'acquisition sont les mêmes que pour une terre de deux millions. Le percepteur envoie des ***avertissemens*** qui coûtent plus cher que le revenu du morceau de terre, objet de la ***cote*** !... (1).

Il faudrait bien se garder d'attribuer le bas prix des alimens à la fécondité du sol. On croyait jadis que la Chine possédait un territoire où l'humus avait quinze ou vingt pieds de profondeur. Les savans, qui tiennent à tout expliquer, disaient que, dans la révolution du globe, les terres-meubles des montagnes énormes qui cerclent la Chine avaient été entraînées là. D'abord, la rapidité avec laquelle les Américains ont dévoré les ressources de leur humus autour de certaines villes, et la fatigue qu'éprouve aujourd'hui la si fertile terre de l'Ukraine, démontrent qu'en ce genre la fécondité n'est pas illimitée. Or, la Chine existe depuis plus de quatre mille ans comme elle est !... Là dessus, l'Album n'est pas pris sans planche. Notre voyageur a observé des Chinois qui ont pour état de tirer au bord des fleuves, des cours d'eau ou des canaux, la vase, et qui la vendent comme engrais !... Il a placé un de ces attrapeurs d'engrais avec ses ustensiles dans une des lithographies de son album. Cette lithographie complique un peu cette question d'économie politique, et vous prouve qu'au lieu d'envoyer un seul colonel Jancigny en Chine, on aurait dû lui adjoindre quelque Borget. Nous n'en sommes pas encore là dans nos villes ni dans nos campagnes, où ce qu'un enfant ramasserait d'engrais ne lui paierait pas son déjeuner.

La première révélation que j'aie eue des phénomènes d'industrie de la Chine, ce fut en Touraine, à Cangé, terre achetée par un colon, dont le fils, un de mes camarades de collége, fut gouverneur-général de l'Inde sous la Restauration, et que je revis là pour la première fois depuis notre sortie de l'institution Ganzer et Benzelin, deux hommes comme il en aurait fallu des milliers pour refaire l'éducation en France. Eugène des B... avait rapporté de Chine à sa mère une travailleuse, véritable monument, fait principalement en ivoire. Je fus abasourdi d'un pareil travail. Il me sembla que trois générations de Benvenuti-Cellini de-

(1) Il y a trente-neuf mille parcelles dans la commune d'Argenteuil, et quelques-unes rapportent quinze centimes.

vaient s'y être usées. Il y avait des mondes d'animaux et de personnages taillés dans l'ivoire, et d'un arrangement, d'une richesse d'exécution, d'une beauté de matière à faire rester un mois là, devant, à examiner, sans avoir tout vu. En égard au travail, le prix de ce meuble était inimaginable, incroyable ; mais il s'expliquait par cette facilité de la vie que M. Borget a observée et dont il rend compte.

Ce constant bon marché des salaires, qui vous est démontré maintenant, est la question cachée au fond de la guerre de l'Angleterre avec la Chine. Les bornes de cet article imposent la loi de dire les choses en peu de mots. Voici donc, selon notre voyageur, en quoi consiste la difficulté. L'Angleterre a commis la sottise de s'adonner au thé, pour se dispenser de nous acheter nos vins, car le thé produit une excitation nerveuse de laquelle l'Anglais et l'Anglaise se sont fait une habitude. Un peuple qui a des habitudes perd sa liberté. Voilà pourquoi l'on jette les jeunes Français dans le cigare, qui est à l'opium, à peu près ce que le vin est à l'eau-de-vie. Le thé ne se *fabrique* qu'en Chine. Entendons-nous bien ? On sait, depuis long-temps, que la température, la longitude et la latitude des contrées où le thé se cultive en Chine, est identique avec les conditions atmosphériques d'une grande partie de la France. Le thé viendrait parfaitement en Touraine, en Berry et dans la vallée du Rhône. Faire venir le thé n'est rien. Voici quelles sont les nécessités de sa préparation pour devenir matière commerciale. Chaque feuille de thé doit être d'abord cueillie, une à une ; puis placée une à une à une certaine distance l'une de l'autre, pour être séchée. Une fois sèche à un certain degré qui laisse la possibilité de la manier sans la casser, chaque feuille doit être roulée, une à une et entre les doigts, comme vous la voyez roulée Maintenant, pensez au nombre exorbitant de petits points verdâtres qui sont dans une livre de thé, lesquels, soumis à une infusion d'eau bouillante, se déploient et redeviennent une feuille après avoir été vendue sous forme de boulette?... Les avez-vous jamais comptés? Non, ni moi, mais il y en a des milliers. Or, supputez les différens bénéfices du cultivateur qui plante et qui récolte, des Chinoises qui cueillent, étendent et roulent, du commissionnaire qui transporte, de l'entrepositaire qui garde, du spéculateur qui va chercher à Canton, du navigateur qui apporte en Europe ces parfums doublement chinois, calculez les bénéfices du marchand en gros et du marchand en détail, sur le prix d'une livre de thé dont la qualité la plus chère ne vaut, place de la Bourse, que quarante francs?... Ne comprendrez-vous pas alors que si l'on peut faire venir du thé dans beaucoup de pays, il n'y a que les Chinois qui puissent vous le préparer à la sueur de leurs doigts. Aussi les Anglais, fatigués de perdre des millions à la Chine à laquelle ils n'apportaient que très peu de marchandises, ont-ils rêvé à inoculer aux Chinois un besoin qui les forçât à subir un échange. Le Chinois riche s'ennuie ; il n'a pas, comme l'Anglais, la ressource du tourisme, car un Chinois sorti de Chine ne peut plus y rentrer.

Les Anglais ont apporté au Chinois du bonheur en petits bâtons bruns, le rêve de l'opium, le paradis des Malais et des Orientaux. Les Anglais, en échangeant le thé contre de l'opium, ont pu mettre alors un terme à l'épuisement des capitaux anglais absorbés par la Chine. On s'est aperçu bientôt en Chine du défaut que produisait cette consommation dans ce que nous appelons *la balance commerciale*. Frappé de la profonde immoralité que commettait l'Anglais en vendant du poison à son peuple, le gouvernement chinois, mu par deux raisons également puissantes, la morale et l'intérêt, mais bien plus puissantes quand l'intérêt se cache sous la morale, a défendu le commerce de l'opium. Pour ne pas recommencer à donner son or, l'Angleterre a préféré faire la guerre. Mais la Chine est plus forte que l'Angleterre. D'abord, la Chine s'est mise à cultiver le pavot et à recueillir de l'opium de manière à en vendre à ceux qui en veulent chez elle et ailleurs. Puis, elle n'a qu'à refuser du thé aux Barbares, à faire rentrer ses populations à l'intérieur, elle lassera, elle usera les Anglais : les Anglais céderont. Les Chinois, à qui l'on apprendra d'ailleurs à se servir de l'artillerie, à lancer des fusées à la Congrève, feront la guerre de machines mieux que qui que ce soit, car ils ont le génie de l'imitation manufacturière au plus haut degré, puisqu'ils font un instrument de précision de M. Gambey, tout aussi bien que M. Gambey, sans en connaître ni l'usage, ni la destination. La guerre de Chine sera donc vraisemblablement désastreuse pour l'Angleterre, à qui les Chinois vendront le thé dix fois plus cher, le jour où l'empereur leur donnera, par un rescrit quelconque, le droit de hausser les prix. On ne peut pas refuser aux Chinois d'être les premiers commerçans du monde : les Anglais ne sont que leurs cadets. Aussi tout ce que l'Angleterre aura pris aux Chinois, elle sera obligée de le leur rendre avec usure. Peut-être est-ce pour grossir leurs comptes qu'ils se laissent dévaliser, comme on nous le dit, par John Bull.

L'Art en Chine est d'une fécondité sans bornes. Les Chinois ont jugé de bonne heure l'infertilité de ce que nous appelons le *Beau*. Le Beau ne peut avoir qu'une ligne. L'art grec était réduit à la répétition d'idées, en définitive très pauvres, n'en déplaise aux Classiques. La théorie chinoise a vu, quelques mille ans avant les Sarrasins et le Moyen-Age, les immenses ressources que présente le *Laid*, mot si niaisement jeté à la face des romantiques, et dont je me sers par opposition à ce mot le *Beau*. Le Beau n'a qu'une statue, il n'a qu'un temple, il n'a qu'un livre, il n'a qu'une pièce : l'*Iliade* a été recommencée trois fois, on a copié les mêmes statues grecques, on a reconstruit le même temple à satiété, la même tragédie a marché sur la scène avec les mêmes mythologies, à donner des nausées. Au contraire, le poème de l'Arioste, le roman du trouvère, la pièce hispano-anglaise, la cathédrale et la maison du Moyen-Age sont l'infini dans l'Art. D'après ce système, aucune production ne se ressemble. Ceux qui cornent aux oreilles des sots qu'on proscrit ainsi l'*idéalisation* grecque, cornélienne, racinienne, raphaëlesque, etc., sont des gens de mauvaise foi, car ils savent très bien que l'Art ainsi compris comporte l'idéal à côté des fantaisies, et que la fantaisie sert de cadre à l'idéal. On peut mettre la plus idéale statue dans les dix mille statues de la cathédrale de Milan, des strophes raciniennes dans les Orientales, une sorte de Vénus anglaise dans Clarisse, et un admirable torse de femme à la queue d'un cheval dans le massacre de Scio. Pour le penseur, le Gothique et le style Louis XV ne sont-ils pas cousins-germains de l'Art chinois? La travailleuse que j'ai vue à Cangé fait concurrence avec ses figurines à la cathédrale de Milan ; seulement les figures chinoises sont grotesques, elles vous demandent un sourire, et il est impossible de le leur refuser; en les voyant, Young rirait au bout d'un quart d'heure. Or, le Grotesque est entré comme un élément si nécessaire au Moyen-Age, que le Grotesque foisonne dans trente monumens sur quarante, soit princiers, soit religieux, qui nous viennent de ce temps.

Les charmans oiseaux que Jean Bellini a mis au bas de ses madones, les figurines de San Michele sont le Grotesque rectifié, approprié à des conceptions d'un style élevé ; c'est enfin la fantaisie ennoblie. Aucune des inventions de la Chine ne jurait auprès des inventions de la mode au temps de Louis XV. Le magot était frère de bien des groupes dans les ornemens de la cheminée. Quelque bizarre que soit l'objet créé par la fantaisie chinoise, si vous l'examinez vous y découvrirez une idée qui vous fera rire

Notre voyageur, malgré ses préjugés sur les bizarreries chinoises, fut encore surpris à l'aspect des temples et de toutes les choses du pays. Si l'on aime tant la fantaisie, c'est qu'on la croit impossible ; aussi M. Borget a-t-il été stupéfait en voyant, comme je vous l'ai dit, que les paravens étaient de l'histoire. Je n'ai donc rien exagéré en disant au commencement de ce travail que le Chinois était un peuple essentiellement plaisant.

La grande question que la philosophie politique doit faire est celle-ci, selon moi : Ce peuple est-il heureux ? Et la réponse de notre voyageur, homme sincère, est : Oui, les Chinois sont heureux. Disons bien haut à notre siècle, horrible produit de cet esprit d'examen introduit dans la société européenne par les discussions sur le libre arbitre, par le schisme de Luther et par la philosophie du dix-huitième siècle, que, du fond des masses pauvres, jusqu'au trône, la Chine est fortement imbue de l'esprit religieux. Oui, malgré les corruptions extérieurement engendrées par la spéculation et par le commerce, la religion soutient cette société que rien n'a entamée, pas même la victoire de sept conquêtes.

Le premier Bouddha, si tant est qu'il y en ait eu plusieurs, question plutôt posée que résolue, et sur laquelle il faut bien se garder de hasarder une opinion, le premier Bouddha dota l'Asie, et nous pouvons dire le monde, de la constitution merveilleuse que l'Eglise catholique, apostolique et romaine s'est appropriée. Cette constitution repose sur l'élévation constante des capacités par l'élection, mais par l'élection confiée à des *pairs* également instruits. Mille ans avant l'établissement définitif de la papauté, tout au Thibet se passait comme au conclave, pour l'élection du Grand-Lama qui a son collége de cardinaux ! Donc, ce premier Bouddha a si fortement tracé l'empreinte de sa doctrine sur l'Asie centrale, qu'elle ne s'y est pas plus effacée que celle de Moïse sur le peuple hébreu. La Chine est fondée sur la reconnaissance du mérite et de la capacité. C'est le fait le plus certain que la science ait acquis. Maintenant, la loi donne-t-elle, en Chine comme ici, des résultats contraires au but qu'elle se propose? Elève-t-elle au pouvoir des ignorans, de même que l'élection qui devrait élever des capacités ne produit ici que des noms oubliés, tant les hommes sont médiocres? Ceci serait peut-être le procès à faire à l'humanité qui tend à ronger tous ses freins. Si les institutions chinoises sont viciées par les usages, elles sont du moins immuablement écrites ; et, si elles dorment, vous voyez par l'événement qui fit rayer un village de la carte de l'empire, et par le deuil de l'empereur, qu'elles ont de terribles réveils. On nous redit des exemples merveilleux en ce genre ; il y a mille anecdotes de ministres frappés pour leurs exactions ; mais nous avons peu d'exemples semblables à offrir, et nos ministres mis à mort : les Semblançay, les Enguerrand de Marigny, les Strafford, ou ceux qu'on a seulement persécutés, comme Aubriot et Mazarin, étaient des hommes de génie ou des gens probes méconnus.

Il est une institution parfaitement en vigueur et observée par notre voyageur à l'état normal en Chine, qui, à elle seule, sauverait un peuple ; c'est l'anoblissement rétrograde. Vous vous rendez illustre, c'est sur votre père que se reporte la gloire. Votre fils vous imite, sa gloire anoblit le bisaïeul. De là, le culte des morts. Il est poussé à un si haut point, que les Chinois attribuent leurs malheurs à ce que leurs ancêtres ne sont pas bien logés. La sépulture des morts préoccupe tant les Chinois de toutes les classes que notre voyageur qui, à son départ, était encore sous le coup du succès de la grande figure de Robert-Macaire, a retrouvé Robert-Macaire, ce type de Mascarille et de Scapin devenus meurtriers, tapi dans le plus beau des sentimens chinois. Il existe en Chine des *commissionnaires en sépultures*, des gens qui, en vous voyant inquiets, viennent vous annoncer qu'ils ont découvert un endroit ravissant où monsieur votre père serait infiniment mieux, et l'on surpaie ces espèces de *villa* mortuaires. L'album nous montre le renvoi d'un Chinois déménagé par sa famille, et que l'auteur a dessiné sur place. Ainsi, la loi chinoise a fait de l'égoïsme un moyen de consolidation sociale. En Europe, l'égoïsme nuit à la société, qu'il ronge ; en Chine, l'égoïsme est devenu l'appui du pouvoir paternel : bien élever son enfant, le rendre grand, c'est travailler pour soi-même.

Si le Chinois voit la loi, les maximes religieuses écrites partout, même sur les dalles qu'il foule du pied, pourquoi le Chinois est-il voleur? Ici, se présente la grande objection, habilement saisie par Jean-Jacques Rousseau. Ce peuple, soi-disant moral, produit les fripons les plus éhontés. Rien de plus vrai, la friponnerie chinoise est naïve comme celle que Debureau met en scène aux Funambules. Elle est constante, elle n'est pas louche et traîtresse comme celle des Juifs qui grattent tous les bijoux qui leur passent par les mains, qui trempent les pièces d'or dans une eau pour les diminuer ; elle est hardie, elle est toujours sous le coup de la police correctionnelle. Surprise en flagrant délit, cette friponnerie se met à rire d'aussi bon cœur que Pierrot, toujours prête à recommencer.

D'abord, faisons observer que le vol, considéré comme une heureuse manière d'acquérir la propriété, n'a jamais été pris sur le fait en Chine, par la grande raison que personne ne pénètre en Chine, et que nos missionnaires, les seuls Européens qui s'y soient incrustés en se faisant Chinois, n'en ont pas fait mention. Enfin, il n'y a rien qui soit plus sévèrement puni que le vol en Chine. Laissons à ce sujet, parler notre voyageur :

« Je veux vous citer encore un fait singulier, dont je viens d'être témoin, et
» qui vous donnera quelque idée des notions morales de ce peuple. Un matin,
» quand j'arrivai au grand temple, tout était en mouvement : les portes étaient
» ouvertes, on avait levé les nattes qui recouvraient les maisons de bateaux et
» aussi les embarcations qui ne sont pas encore retirées du service, afin que l'air
» et le soleil y pénétrassent. Quelques tankas lavaient leur bateau dont chaque
» pièce se démonte, afin que sa propreté attirât des passagers. Assis sur une pier-
» re, j'étais occupé à dessiner quelques-unes de ces maisons, quand un grand
» gaillard, croyant n'être pas vu, se baissa et prit un mouchoir qu'il cacha promp-
» tement sous sa tunique ; mais une jeune fille l'aperçut et se mit à crier avant
» qu'il eût eu le temps de se sauver ; toutes les filles firent chorus, s'élancèrent
» sur lui et l'arrêtèrent. Bientôt on s'assembla autour d'elles, la foule s'augmenta,
» tout le monde se mit à parler à la fois, chacun donna son avis, chacun voulut
» emmener le voleur. Enfin, après un long débat, trois jeunes gens robustes fi-
» nirent par s'emparer du délinquant et s'approchèrent d'une petite esplanade
» en planches soutenue par quelques bambous, bâtie provisoirement sur le quai.
» Un quatrième individu y monta, et prenant la queue du patient qu'on lui ten-
» dit, il le conduisit ainsi jusque dans l'eau et l'attacha aux bambous. La foule,
» pour mieux voir, se précipita sur cet échafaudage qui, trop faible pour un tel
» poids, céda. Peu s'en fallut que le coupable ne s'échappât à la faveur du désor-
» dre ; mais on le reprit, et cette fois il fut conduit auprès du socle de l'un des
» bâtons qui précèdent le temple. Deux ou trois gamins escaladèrent aussitôt ce

» socle et attachèrent la queue du voleur au bâton ; puis on le honnit et on le » hua. Deux heures après, quand je passai, le voleur n'y était plus. Comme je « ne pouvais me rendre compte de cette singulière façon de se faire justice, un » vieux résident m'apprit que quand un Chinois a commis une faute trop légère » pour mériter la correction du mandarin, les assistans s'établissent en cour » de justice et rendent un arrêt qui s'exécute sur-le-champ. Dans ce cas, si le fi- » lou eût été traduit devant l'autorité, on lui eût appliqué certainement la peine » infamante de la cangue et coupé la queue. Ainsi marqué pour le reste de sa » vie, le malheureux n'eût plus trouvé de travail pour vivre, et n'eût eu d'autre » ressource que de voler encore. Sans doute il méritait l'indulgence, puisqu'il fut » traité si doucement par la populace, bien pénétrée de ses propres intérêts.

» Cette scène m'a rappelé ce que je vous ai souvent entendu dire, qu'en rendant » publique l'infamie du coupable, on aide au développement des crimes et qu'on » ferme le retour au repentir. Tel grand criminel eût pu devenir honnête homme » peut-être, si, à ses débuts, la charité l'eût couvert de son manteau, » et si on lui eût tendu la main pour l'arracher du bourbier où il n'avait encore » que les pieds. J'ai vu des gens purifiés au feu de cette charité, bien supérieure » à celle qui soulage les misères ordinaires.

Il y aurait beaucoup à redire sur ce passage, que je ne cite que pour montrer combien, en Chine, le vol est peu autorisé par les mœurs. Continuons l'examen de cette question.

Le Chinois sorti de Chine n'y rentre jamais, comme je l'ai déjà dit. Or, il est bien possible que, ne vivant plus dans le milieu des institutions de son pays, le Chinois se croie tout permis contre les étrangers, qu'il regarde comme taillables et corvéables à merci. La friponnerie chinoise tiendrait donc au mépris que le Romain avait pour tout ce qui n'était pas *civis romanus*, à celui des conquérans de la Gaule pour leurs serfs. Enfin, la main sur le cœur, combien n'y a-t-il pas d'Européens qui, sortis de leur pays pour faire fortune, se promettent de la faire *quibuscumque viis*, et se permettent, comme les Chinois, tout, et encore bien autre chose contre l'étranger.

Maintenant comparons, non pas les individus entre eux, mais le commerce extérieur des pays dans leur ensemble, car telle est la manière de juger de la morale des peuples. Voilà la vraie question. La France, avec toutes ses prétentions au progrès des lumières, ne va pas jeter un bel éclat, et ce sera l'occasion de signaler une de ses plaies les plus vives.

Il existe en Chine, comme en Angleterre d'ailleurs, une haute moralité que je vais expliquer. La fabrication et le commerce extérieur sont loyaux en Chine et en Angleterre. Ces deux peuples doivent à cette probité leur force et leurs succès dans le monde entier, où leurs produits ont l'avantage sur tous les autres. Le commerce et la fabrique en France sont au contraire d'une déloyauté dont la maladresse a causé la ruine d'un pays. Qu'un Français de Paris commande en Chine quoi que ce soit, il aura ce qu'il demande comme il l'aura demandé; jamais il n'y aura de tromperie, ni dans la qualité, ni dans la fabrication, une fois le prix convenu.

Quand la Chine et l'Angleterre fabriquent quoi que ce soit, les plus petites comme les plus grandes choses, pour leur commerce extérieur, tout en est de la plus excellente qualité, de la meilleure fabrication. Aussi, les produits chinois et anglais sont-ils rivaux sur tous les marchés du monde.

Au rebours, en France, tout ce qu'il y a de mauvais, de défectueux, d'inférieur est destiné pour l'exportation. La pensée du commerçant français est de se débarrasser au loin de ce qui ne peut pas être vendu à ceux qui s'y connaissent trop bien pour acheter de méchans produits. Une autre pensée, pensée fondamentale, est de donner de l'apparence à la marchandise, afin de tromper le consommateur et de l'emporter par l'infériorité, par la nullité du produit, sur les concurrens. Ce qui peut se traduire par : vendre quelque chose qui soit rien. Ce système qui régit toutes les parties de notre commerce est bien plus odieux et accuse une bien plus grande dépravation que celle attribuée aux Chinois sortis de Chine. La tendance du vol du Chinois est un combat d'homme à homme, un avis de vous tenir sur vos gardes et ne nuit qu'aux individus; tandis que la *manière* française nuit à tout le monde, déshonore le pays et tarit les sources de son commerce.

Remarquez que les choses en sont arrivées à ce point que le ministère du commerce est obligé d'avertir les commerçans français et les expéditeurs de ne plus envoyer que leurs premières qualités sur les marchés étrangers. Le ministre a publié, pas plus tard qu'avant-hier, dans les journaux, sa mercuriale à ce sujet. Mais ce même gouvernement est tout aussi peu sage que son commerce. Ainsi, la *poudre*, commerce immense, et qui devrait appartenir à la France, qui est la première fabricante de poudre du monde, la poudre dont la fabrication est réservée à l'état, se constitue des ingrédiens les plus inférieurs pour les poudres d'exportation. C'est un fait que tous les *commissaires* des poudreries attesteront. Il s'en est suivi que les Anglais, n'exportant que leurs premières qualités, fournissent l'Afrique, l'Amérique et les Indes de poudre, immense moyen d'échange que nous avons perdu par la faute de l'état. Si nous continuons à expédier des vins frelatés, les Anglais nous achèteront nos premières qualités et deviendront les rouliers et les commissionnaires maritimes de nos propres vins. C'est par de pareilles fautes que le commerce d'un pays maritime baisse et que la décadence arrive.

Aujourd'hui cette frelaterie des produits, cette adultération criminelle a gagné le commerce intérieur et le commerce des choses les plus nécessaires à la vie. Ceci tient à la constante et progressive diminution des fortunes. La richesse diminue et la vanité augmente. On retranche sur les choses nécessaires à la vie afin de conserver les apparences. L'Anglais demande toujours dans un magasin ce qu'il y a de plus beau et de plus cher, car les belles choses ont une durée dix fois plus longue que celle des choses à bas prix. Au contraire, le Français n'a qu'un cri : le bon marché! le prix fixe! Beaucoup recevoir, peu donner, voilà le mot du consommateur; donner peu, beaucoup recevoir, voilà le mot du commerçant. Qu'est-il arrivé? On a réalisé en grand l'histoire de ce prêtre avare qui, d'un fonds de culotte de velours noir, voulait, par une heureuse transposition, se faire une calotte. Ne pouvez-vous pas m'en trouver deux, dit-il au tailleur? — Oui. — Mais il y en aurait presque trois... — On peut à la rigueur en faire trois. — Oh! vous êtes si habile, vous m'en aurez quatre. — Eh! monsieur le curé, j'en couperai là dedans cinq, si vous le voulez! Huit jours après le curé eut cinq calottes pour coiffer ses cinq doigts. On a voulu des tapis *tout* laine pour des prix impossibles, le fabricant y a mis du coton! Le coton a infesté tout le lainage, le nappage et le fil. On fait pour les dandies sans fortune des chemises dont le devant, seulement ce qui se voit, est en toile, et qui coûtent six francs; tandis que la façon d'une belle chemise coûte six francs.

La manie du bon marché, la mauvaise foi engendrée par la concurrence, ont fait fabriquer des savons ordinaires d'une qualité détestable afin de leur donner du poids, et en parfumerie des savons qui ne sont odorans qu'à la superficie, des mouchoirs pour cinq sous, des robes à trois francs qu'on met trois fois. En papeterie, ce système a produit du papier sans durée. Le consommateur, rendu imbécile par sa misère secrète, paie alors *les façons* sur dix objets au lieu de n'en payer que sur un seul. Personne aujourd'hui ne veut donner d'une dorure ce qu'elle vaut ; il s'ensuit qu'au bout de dix ans, votre pendule, vos flambeaux vous coûtent un *redorage* très cher, tandis qu'en brossant les vieilles dorures du temps de Louis XV, on les trouve neuves. Et pour que l'*honneur* ne manque même pas à ceux qui entendent ainsi le commerce, le grand seigneur qui porte le plus beau nom de France fait épouser à ses fils les filles des Frontins de la Patente.

Ce système d'infâmes calculs gangrène toute la bourgeoisie. Il se passe à Paris des faits qui font bondir le cœur de dégoût. L'état et la ville ont créé des écoles *Communales gratuites* POUR LE PAUVRE !... où le pauvre ne peut pas faire entrer ses enfans. Ces écoles sont envahies par les fils des gens riches. Le portier d'une maison se saigne pour trouver dix francs par mois à sa fille qu'il envoie à une école; le propriétaire, lui, met son fils à l'école gratuite. Enfin la parcimonie des familles contraint les maîtres de pension à des compromis horribles sur la nourriture et l'éducation de leurs pensionnaires. On voudrait faire élever son enfant pour une pension annuelle de quatre cents francs, par la même raison qu'on veut une chemise pour trois francs.

Il y a là pour l'observateur, pour le philosophe, un signe de décomposition sociale beaucoup plus grave qu'on ne pense. Nous touchons en ce moment le prix des fautes d'une législation insensée qui a supprimé *l'honneur* en considérant *l'argent* comme la représentation de toute capacité, de toute sagesse. Nous ne sommes pas au bout des effets d'un système sans âme, qui n'a vu que des chiffres sociaux dans l'homme, qui a diminué le pouvoir paternel, qui a livré l'instruction publique à des individus *sans solidarité de doctrine*, et qui ne donne aucune garantie à l'état. Rien ne prouve que l'un ne prêchera pas des principes diamétralement opposés à ceux de l'autre. Aucun d'eux ne peut élever la jeunesse dans des sentimens religieux ou d'obéissance, car aucun n'a le sens de l'abnégation personnelle qui constitue le sacerdoce, et l'éducation doit être un sacerdoce.

Un jour, sur son siége, le premier président du parlement entendit celui qu'il blâmait lui demandant si ce blâme l'empêchait de mener son fiacre · — Non, dit le magistrat. — Eh bien! *je m'en fiche !* — *Et moi aussi*, dit le premier président. Ce jour-là, ce magistrat tuait la justice, il méritait de porter sa tête sur l'échafaud, et l'empereur de la Chine n'eût pas manqué de le condamner ; tandis que, sous Louis XV, tout le monde a ri du mot. Aujourd'hui nous voyons dans un magistrat et dans un évêque des fonctionnaires salariés; dans l'un, une espèce de douanier des crimes, dans l'autre un préposé aux prières.

La Chine est extrêmement poétique, en ce sens qu'il n'y a de régularité dans aucune chose, pas même dans les temples, qui sont tous bizarres de formes comme les habitations particulières. Les temples chinois ont heureusement préoccupé notre voyageur; il en a rapporté des vues, des intérieurs, des plans extrêmement curieux, et auxquels les précédens sinographes ou sinologues n'avaient pas songé. Pour donner à leurs temples le caractère qui leur manque, soit à cause de leur peu d'élévation et de l'architecture, les Chinois encadrent soigneusement ces édifices, soit par des arbres énormes, soit par les accidens du terrain.

Quant au luxe, il est fabuleux en Chine : l'auteur a été ébloui par les somptuosités des bateaux aristocratiques, dorés et peints comme des poissons, et dans lesquels on réunit toutes les commodités de la vie. L'Angleterre a imité la Chine dans les jardins dits anglais, dont les plus beaux de l'Europe ne sont rien, comparés aux moindres de la Chine. Le premier missionnaire qui y pénétra y a trouvé la tragédie, la comédie, le roman. Voltaire, en imitant l'*Orphelin de la Chine*, nous a démontré que le théâtre Chinois repose sur les plus grandes idées politiques. La passion du Chinois pour le spectacle est égale à celle du Parisien. Voici ce qu'en dit notre témoin oculaire :

« Les idées religieuses diffèrent essentiellement des nôtres, bien que le culte ait » assez d'analogie avec celui de l'Église catholique. Ainsi la comédie, si sévère- » ment défendue par nos prêtres, est non seulement tolérée par les bonzes, mais » encore ils permettent aux théâtres, qui sont toujours ambulans, de s'établir près » des temples. Je vis une troupe dressant des bambous sur la grande esplanade, » et bâtissant son théâtre, couvert de nattes, en face de la grande fenêtre ronde » du temple, tournant le dos à la mer. Les bonzes se tenaient constamment dans » la cour du sanctuaire principal, jouissant du spectacle, tandis qu'ils fumaient leur » pipe. La *sing-song*, c'est le nom qu'on donne à ces fêtes, dura quinze jours, » pendant lesquels l'esplanade offrit le spectacle le plus animé....

. . . .

» Appuyé sur la balustrade, j'observais cette foule qui fourmillait devant moi. » Tous les degrés de l'échelle sociale s'y trouvaient confondus : mendians, aveu- » gles, marins, pèlerins, fashionables, car ici il y a des lions comme à Londres et » à Paris : seulement il n'y a pas de lionnes. Tous s'agitaient pêle-mêle dans ce » petit espace qui pouvait à peine les contenir. Ce n'est pas que les riches n'affec- » tassent des airs de hauteur, en se promenant avec nonchalance, vêtus de lon- » gues robes serrées à la taille par une ceinture d'où pendent une blague et une » pipe dont ils se servent continuellement, et en s'abritant sous leurs écrans, qui » qui, de plus, servent à les éventer et sécher la sueur qui découle de leur front. » Je fus frappé par l'impossibilité des querelles et des rixes. On entend bien par- » fois les voix s'élever, mais on n'en vient jamais aux coups, et cela me surprit » bien plus que je ne l'avais été par le même fait pendant mon séjour à Canton, » où, dans ces foules qui vivent sur l'eau, chacun est sur son terrain, et ne craint » pas que son adversaire s'empare de sa place. Est-ce là un effet de la mansuétu- » de de ce peuple ou de sa bonne discipline? Quand je quittai mon observatoire » pour aller voir le spectacle, le bonze me donna la place d'honneur, juste au mi- » lieu de la fenêtre ronde. Je ne puis rien vous dire de la pièce à laquelle je n'en- » tendais rien, si ce n'est qu'elle intéressait vivement les spectateurs, et ce ne fut » ni les applaudissemens, ni aucun signe bruyant qui me le firent comprendre, » mais leur immobilité, mais leur attention si grande, qu'on aurait entendu une » mouche voler, sans le bruit qui se faisait autour du théâtre. Les Chinois sont si » avides de spectacle, que ceux qui n'avaient pu trouver place sur les bancs » dressés dans l'emplacement couvert, montaient sur les bambous qui sou- » tenaient le toit ; puis d'autres arrivaient qui priaient ceux-là de grimper plus » haut si bien que la charpente finit par être couverte de spectateurs, aussi pressés » que ceux du parterre, et tout aussi attentifs, quoiqu'il leur fallût un rude tra- » vail pour se maintenir à cette place dangereuse. J'admirai encore, et avec plus » de raison que jamais, la solidité du bambou. »

Je termine en citant la légende du temple de Macao, telle que l'auteur la raconte, ce qui donnera l'idée des traditions de ce pays, et montrera combien le

théâtres, la poésie, l'histoire, les institutions sont solidaires en Chine, de l'idée fondamentale de la morale Bouddhique.

Macao veut dire *Temple de la Dame* (*Neans-Ma-ko*, en chinois.)

« Sous je ne sais quelle dynastie, une princesse de la famille impériale, l'unique » enfant de son père, fut élevée avec un soin tout particulier, et de l'instruction » qu'elle reçut naquit un désir immodéré de voir le monde, de s'affranchir de la » réclusion à laquelle les mœurs du pays condamnent toutes les femmes. Elle » garda le secret de cette passion pendant bien longtemps, car il lui fallut vaincre » bien des préjugés avant que d'oser se l'avouer à elle-même. Enfin elle en » parle à l'empereur qui ne sut lui rien refuser. Jugez de son bonheur, quand elle » sortit du palais où devaient s'écouler ses jours, elle dont l'esprit inquiet avait » rêvé un monde sous mille formes différentes; et quand pour la première fois » elle plongea son regard dans les profondeurs de l'horizon ? Elle s'embarque » donc, le ciel et la mer lui sourirent d'abord. Tout ce qu'elle voyait excitait » son enthousiasme et lui révélait des poésies délicieuses. Mais ces joies si pro- » fondément senties furent de peu de durée, car toute faute veut une expiation. » Elle avait enfreint la loi ; elle n'avait pas craint de se montrer et braver ainsi » les défenses expresses de tous les législateurs, elle qui, princesse, devait le bon » exemple aux femmes. Bientôt un terrible typhon se déclara, et faillit vingt fois » l'engloutir. Vivement effrayée du danger qu'elle court, elle invoque la déesse de » la mer, et promet de lui élever un temple au lieu où elle abordera, si la déesse » parvient à dissiper le péril. La mer s'apaise, le typhon se dissipe et la jonque » est doucement portée au rivage par une lame. La princesse tint parole et un » temple s'éleva sur la colline stérile, là où elle avait pris terre. Là où il n'y » avait que des arbres chétifs, on voit maintenant de puissantes végétations que je » ne me suis jamais lassé d'admirer. »

Quelle belle légende chez un peuple qui fait de la réclusion des femmes, dans les hautes classes de la société, le point fondamental de la société ? Mahomet a copié les Chinois. Une femme aristocratique, tombée dans la misère, est, à ce qu'il paraît, en proie aux plus horribles souffrances. On voit dans les rues des malheureuses marchant sur ces moignons qui, chez les aristocrates, remplacent le pied ; et c'est, dit l'auteur, un affreux spectacle. En chine, une femme qui tombe ne se relève plus !..

Avouez que ce peuple vaut bien la peine d'être connu, étudié, d'abord par l'industrie à cause de ses procédés, car en Chine on raccommode la fonte et on la soude comme nous raccommodons et resoudons le ferblanc. On y rend la pâte de riz aussi dure et aussi polie que le marbre. Puis la politique et l'art ne devraient-ils pas y étudier les institutions. Quant à la science, il nous suffira de dire que l'auteur a cru trouver en Chine *le magnétisme animal* à l'état pratique. (Voir sa lettre sur les barbiers chinois.) Espérons que la société de géographie décidera quelque expédition en Chine, et que notre pays comprendra la nécessité d'avoir avec cette contrée des relations commerciales un peu plus étendues que celles qui rendent notre hong le plus petit de tous.

Je me suis inquiété fort peu des trente et quelques dessins tirés de l'album de notre voyageur ; ses lettres dont il n'a donné que des fragmens pour expliquer ses planches, me paraissent être l'ouvrage le plus intéressant. Il aurait dû procéder au rebours, c'est-à-dire, donner des dessins pour expliquer son texte. L'amour-propre du peintre l'a-t-il emporté sur celui du narrateur ! je ne sais ; mais si les lettres répondent aux citations que j'ai déjà données, M. Borget pourrait être le Jacquemont de la Chine. Ce ne serait pas une faute au gouvernement français que de lui confier la mission d'aller achever son œuvre. Il est sincère, honnête homme, en tant que voyageur bien entendu ; tous les voyageurs ne sont pas de cette étoffe. Il y a dans le style un peu de cette douce malice qui assaisonne le récit et le fait digérer. Espérons qu'il sera dignement récompensé de ce beau travail préparatoire.

NOTA. Le nom du révérend père qui a subi l'effrayant martyre dont j'ai parlé est Perboyre. Qu'au moins la publicité soit acquise à de tels dévoûmens !

DE BALZAC.

JULIAH

ou la jeune étrangère à l'Hôtel-Dieu.

D'abord, je demande pardon à mes lecteurs de donner à ce récit un titre qui ne ressemble pas mal à celui d'un drame sur une affiche de théâtre. Je l'emploie, faute d'en savoir un autre. Au reste, n'est-ce pas un drame véritable que cette douloureuse histoire dont le *Sémaphore* raconte, depuis trois semaines, les incidens mystérieux, et dois-je craindre qu'on ne trouve théâtralement emphatique, un titre qui rappelle le nom et l'asile d'une infortunée devenue l'objet d'une touchante pitié ? Est-il un sort plus douloureux que le sort d'une jeune enfant de seize ans qui pleure et se désespère toutes les fois que sa mémoire, et cela lui arrive presqu'à chaque instant, lui retrace une séparation marquée par un événement terrible.

Ce qui ajoute à l'intérêt que Juliah inspire, c'est la difficulté de pénétrer bien avant dans son infortune. Avec elle, les mystères abondent : mystère de naissance, mystère de position sociale, mystère de langue, mystère de voyage ! On l'a vu, cinq à six systèmes au sujet de son origine ont tour à tour été débattus, abandonnés, repris et abandonnés encore. Fallait-il, à cause de toutes ces incertitudes, renoncer à s'émouvoir en faveur d'une pauvre étrangère, qui semble avoir été jetée par un naufrage sur notre rivage, après que Dieu l'a, seule, sauvée d'une tempête où ses compagnons de route, sa famille, ses biens ont disparu ? Etait-ce sa faute, si elle ne comprenait aucun de nous, si à toutes nos questions, elle répondait par des phrases d'une euphonie musicale, mais complètement inintelligibles, si seulement quelques mots français saisis au vol commençaient à faire soupçonner un événement tragique, ce que ne confirmaient que trop l'expression douloureuse du regard et les larmes qui couvraient tout-à-coup sa figure. Nous fûmes bientôt rassurés.

Impossible de soupçonner une aventurière dans cette simple et naïve enfant, dont le premier mouvement fut de nous présenter une petite médaille suspendue à son cou et offrant l'image de celle que le marin invoque, au moment de périr ! Juliah s'abritait sous cette sainte image. Et d'ailleurs, quel motif aurait pu porter cette jeune enfant à se faire la menteuse héroïne d'un drame, dont les combinaisons mal saisies encore feraient croire à une hypocrisie que démentent si bien les habitudes pieuses, les appels si fréquens à la mort, la candeur presque enfantine d'une figure constamment voilée de tristesse et de larmes ?

Toutes ces froides combinaisons qui ont été supposées par des gens décidés à se tenir constamment en garde contre les élans d'une sensibilité, qui pourtant les tourmente si peu, auraient abouti à des nuits sans sommeil, à des journées passées dans les pleurs, à des interrogatoires sans fin, à un lit d'hôpital ! Certes, pour tout cela, jouer une longue comédie et parvenir à dépasser Mme Dorval dans l'expression du désespoir, c'était un mystère plus inexplicable que tous ceux dont cette histoire est pleine. Vite une place à côté de nos grandes tragédiennes, à cette pauvre étrangère, qui sait si bien dissimuler un désespoir qu'elle ne ressent pas, qui sait, à point nommé, répandre des larmes qui ne viennent pas du cœur !

On sent combien de pareilles suppositions sont absurdes.

Je ne doutais donc pas des malheurs de cette enfant, mais il s'agissait de faire partager ma conviction à vous, MM. les lecteurs, que d'aimables et spirituels confrères ont soin de tenir en garde contre la véracité de notre chronique locale. Ceci devenait pour Juliah un danger énorme.

— On va crier au *puff*, me disais-je ; qui croira qu'une jeune fille n'a pu être comprise dans une ville où se promènent, sous la redingote française, sous la robe arménienne, sous le bournous arabe, drapés dans un châle de Ternate, en larges pantalons turcs, en turbans, en bonnets, en calotes, en chapeaux, en fez, les dictionnaires vivans de toutes les langues du monde ? Votre étrangère, me dira-t-on, est née à St-Loup, là, près de Marseille, elle est arrivée du Groënland par le ruisseau problématique de Jarret, qu'elle n'aura pas eu grand'peine à traverser à pied sec. Si vous l'interrogiez en patois ?

Tout cela a été dit.

Il y avait donc quelque danger pour notre amour-propre d'historien, heureusement bien léger, à entreprendre la biographie de Juliah !

Le lecteur va connaître toutes nos tribulations.

Avant, je dois remercier publiquement l'obligeant magistrat, que j'ai fréquemment désigné, sans le nommer, dans mes précédens récits. M. Roumieu, commissaire de police, a déployé, dans cette affaire ténébreuse, où, grâce à lui, quelques premiers rayons sont descendus, une activité, un zèle qui prenaient autant leur source dans les devoirs de sa place, qu'il comprend si bien, que dans l'intérêt que lui a inspiré une grande infortune ; il est parvenu, seul, à éclaircir bien des parties de cette mystérieuse histoire, à l'aide de questions faites à propos, d'une patience que rien ne rebutait, d'une intelligence qui avait besoin d'un perpétuel éveil, pour dégager une pensée de tous les voiles qui l'enveloppaient. Cette histoire ressemblait à une contrée inconnue, où l'on s'avance sans carte, à tâtons, dans une nuit obscure ; il fallait y faire poindre un peu de jour, et l'on n'y parvenait qu'avec des efforts dont l'honneur revient presque en entier à M. Roumieu.

Tout ce qu'on avait pu comprendre, après le premier interrogatoire de Juliah, c'est que cette fille venait d'un pays bien éloigné, qu'une grande frayeur causée par une attaque à main armée, l'avait écartée de ses parens, qu'une dame de Valence l'avait trouvée mourante dans un champ, et que cette dame avait cru, qu'en la faisant conduire à Marseille sur un paquebot du Rhône, la pauvre fille aurait dans notre ville quelques chances de retrouver sa famille.

Les mots de Philippeville et d'Alger avaient été saisis dans l'inintelligible récit de Juliah, ainsi que ceux de Protteman, de voiture, de papa anglais, de maman russe, de cuisinière et de domestique. Le reste consistait en des larmes qu'on comprenait très bien et en des phrases d'une caressante mélodie qu'on ne comprenait nullement.

Nous fîmes notre premier récit, il fut accueilli par une universelle incrédulité. Dans une première entrevue avec Juliah, je prononçais le nom de quelques fleuves de la Russie, parce que j'avais entendu cette fille dire : *moi Russe*. Le mot de *Volga*, qu'elle répéta, me fit croire qu'elle était peut-être née sur les bords de ce fleuve ; j'avoue qu'influencé par l'histoire de *Mazeppa* à laquelle, par hasard, je songeais dans ce moment, je crus saisir le mot d'*Ukraine*. A tout hasard, je dis que Juliah avait pu voir le jour dans l'Ukraine, non loin du Volga.

Un congrès européen se rassembla. On comptait beaucoup sur cette épreuve, mais les langues proposent et Dieu dispose. L'épreuve fut soigneusement faite. Le russe, l'allemand, le slave, le bosniaque, le moldave, le valaque, le turc, le persan, l'arabe, le danois, le suédois, le norwégien, étaient bravement à leur poste ; Juliah parut en présence de toutes ces langues réunies ; elles y perdirent leur latin.

Cependant, un jeune Russe, parfaitement versé dans la connaissance des langues du nord de l'Europe, me donna de bonnes raisons, en faveur de la nouvelle origine qu'il croyait devoir assigner à Juliah. Le jeune Russe reculait dans le Groënland, le berceau de cette jeune fille, que j'avais placé au milieu des marais de l'Ukraine. Des bords de la mer Noire, nous nous trouvions transportés au Pôle ; *ubi terra deest* ; il était difficile d'aller plus loin.

L'opinion de M. Meller n'était pas dénuée de probabilité ; un servant de l'hôpital qui connaît quelque peu de lapon

On ne s'attendait guère
A voir le Lapon en cette affaire.

avait compris quelques mots de Juliah; la langue laponaise se rapproche, dit-on, de celle des Esquimaux qui habitent le triste Groënland. Je fis part à mes lecteurs de l'opinion de M. Meller; ceux-ci ne se laissèrent pas transporter, sans murmurer, de Valence en Ukraine et de l'Ukraine dans le Groënland; une si longue route doit donner quelque humeur. On crut plus que jamais à une mystification.

Nous n'avons qu'un but, cependant, celui d'éclaircir une origine inconnue, de parvenir à connaître la langue que parle Juliah, et d'arriver à savoir toutes les circonstances d'un événement qui jetait de sinistres reflets sur cette mystérieuse histoire. Tant d'autres pouvaient essayer nos expériences, que nous étions sûrs d'obtenir tôt ou tard, de nos lecteurs, pleine et entière justice. Mais, à mesure que l'on doutait moins à Marseille, on nous faisait à Paris l'honneur d'avoir inventé une de ces histoires qui défraient, de temps en temps, les colonnes des journaux, pour le plus grand amusement des abonnés. Notre récit remplaçait le serpent américain et les découvertes d'Herschell, dans la lune. Un de nos amis, qui occupe un rang élevé dans la littérature contemporaine, nous engageait, dans une lettre, à faire naître Juliah dans la terre d'Adélie, récemment découverte par M. Dumont-d'Urville; c'était seulement faire franchir à cette jeune fille tout l'intervalle qui sépare le pôle arctique du pôle antarctique, rien que cela!

J'avoue que sans l'intérêt que je portais à cette malheureuse enfant que l'on faisait naître en tant de lieux, dont l'histoire excitait une si grande et si railleuse incrédulité, j'aurais laissé inachevée une tâche dont on méconnaissait le but. Mon frère arriva, sur ces entrefaites, de Toulon, et les premières questions qu'il me fit portèrent sur Juliah, dont le nom refait, après elle, le tour du monde. Je lui parlai du peu de créance qu'obtenaient mes récits, et il me rassura par cette phrase : — Ce qui prouve la vérité de cette histoire, c'est qu'on n'y croit pas : on a ajouté foi pendant quatre mille ans à la mythologie qui était une fiction, et l'on a emprisonné Galilée pour avoir démontré que la terre tourne.

C'étaient là de bien beaux exemples, comme on voit, cités à propos d'une simple histoire et d'une obscure enfant! Je fus moins découragé.

Ainsi, les polyglottes, les curieux tournent autour de cette énigme vivante, sans pouvoir en saisir le mot. Leur désappointement est excessif. Ils cherchent, le doigt tendu sur la carte, le lieu où a dû naître notre intéressante étrangère; à mesure qu'un nom qui semble être celui d'une ville ou d'un fleuve russe sort de la bouche de Juliah, les polyglottes et les curieux l'écrivent et se livrent à des conjectures plus ou moins fondées, au sujet d'une origine perdue dans les brouillards des mers du pôle. Deux savans marseillais ont fait de longues études sur les races humaines; l'un de ces savans assure avoir reconnu le type caucasien dans la jeune étrangère, l'autre slave. Ces deux savans se sont brouillés après une orageuse discussion sur la forme du talon, des mains et du front de Juliah; on sait qu'il suffit d'examiner le talon d'un homme, pour savoir si ses ancêtres sont descendus du grand plateau de l'Asie ou des steppes de la Tartarie : il y a de si belles choses dans un talon, comme le prouva si bien lady Stanhope à M. de Lamartine!

Quand Juliah saura le français, elle renversera bien des systèmes et fera douter de la science de bien des gens.

En attendant des éclaircissemens dont la recherche est si difficile, on doit reconnaître, pour le moment, qu'une triste vérité a seule été acquise; c'est l'infortune de cette pauvre enfant. On oublie les discussions géographiques, les disputes des savans, les ingénieux systèmes de Klaproth et d'Edwards, quand on a devant soi une pauvre fille qu'une mort violente a séparée de son père, dont les cris d'agonie la poursuivent encore et la poursuivront long-temps. C'était la nuit, une nuit d'orage : hors d'elle-même, elle fuit, par l'effet d'une de ces terreurs qui paralysent toute réflexion, la scène du meurtre, et s'évanouit au milieu d'un champ. En revenant à elle, Juliah se trouve abandonnée dans un pays inconnu, où elle est condamnée au seul langage des larmes et des gestes!

Deux mille lieues la séparent de son lieu natal. Hier, elle voyageait dans une voiture, à côté de son père et de sa mère, servie par deux femmes, tranquille sur son sort; cette nuit, tout l'a abandonnée; elle ne sait qu'une chose : — Il y a là-bas une route où elle a vu un homme se précipiter sur son père, un couteau à la main. Elle veut revoir la place; elle s'égare, traverse un fleuve inconnu pour elle, marche pendant deux jours et vient tomber, mourant de faim et de fatigue, dans un champ près de Valence.

N'est-ce pas là une bien triste destinée?

Les consolations n'ont pas manqué à Juliah! Les saintes femmes de l'hospice lui prodiguent des soins touchans.

Avant-hier, à deux heures, une étroite chambre de l'hospice contenait une brillante réunion : il y avait des dames de la haute société marseillaise, des Anglais de distinction, un poète célèbre et quelques obscurs hommes de lettres. On introduisit ensuite une jeune étrangère dont le radieux costume, emprunté aux modes de deux pays, rappelait, avec autant de goût que d'éclat, un palais oriental et un salon parisien. Cette jeune étrangère portait un diadème royal, une couronne d'or où luisaient des émeraudes et des bracelets d'une richesse fantastique : c'était la noble veuve du général Allard. L'auteur d'*Eva*, qui était au milieu de nous, fut ravi de cette brillante apparition indienne; une autre surprise lui était réservée : après madame Allard, venait sa jeune servante, dont la physionomie chinoise ajoutait à l'effet de toute cette réelle fantasmagorie orientale; nous étions dans un rêve. Notre peu de science de linguiste allait être mise à une rude épreuve; aussi, quel fut notre étonnement, quand nous entendîmes des phrases, d'un français pur et élégant, sortir de ces bouches sickes; ce premier étonnement fut suivi d'un autre : la petite figure chinoise parlait couramment le provençal.

Juliah vient de l'Asie, elle prêtait une oreille attentive aux phrases musicales que madame Allard lui adressait, dans la douce langue de Lahore; à l'aide de cet idiôme si caressant, elle ressaisissait ses impressions d'enfance et les souvenirs de sa patrie; penchée sur madame Allard, sur la noble fille des Sickes, elle croyait, à l'éclat de ce costume où la fantaisie orientale se jouait dans l'or et dans la soie, revoir une compatriote; aussi ne perdait-elle aucune de ces syllabes inconnues pour nous qu'une princesse indienne laissait tomber dans son oreille, comme une rosée du pays natal. Le poète qui, pendant ses nuits, a si souvent ouvert les yeux au milieu de ces palais bâtis par les génies de l'orient, qui a fait si souvent étinceler dans ses vers et dans sa prose tous les rubis de Golconde, rendait grâce au hasard d'avoir pu, en accomplissant, seulement, le facile pélérinage de l'Hôtel-Dieu, arriver à Surate, à Delhy, à Samarcande, en passant par la Canebière et la Grande rue de Marseille.

LOUIS MERY.
(*Sémaphore.*)

POÉSIE.

Traduction de la prose : *Dies iræ.*

En publiant cette heureuse traduction, nous appelons surtout l'attention de nos lecteurs sur la fidélité admirable et si difficile à atteindre avec laquelle elle reproduit la beauté du texte, et nous les invitons à en juger par une comparaison des vers français avec l'original :

Jour de colère et le dernier des jours,
Qui du Christ déployant la bannière sanglante,
Fera de l'univers une cendre brûlante.

Quel effroi! quand, du temps bornant le cours,
Le juge, maintenant à nos larmes propice,
Viendra pour tout peser dans sa seule justice.

Lors la trompette, ô réveil plein d'horreur!
Sonnant par les tombeaux, et ranimant leur cendre,
Au trône forcera tous les morts à se rendre.

L'Etre et la Mort seront dans la stupeur,
Voyant de ses débris l'humanité renaître,
Et pour le jugement toute chair comparaître.

Témoin muet, un livre s'ouvrira
Où se garde des temps l'inexorable histoire.
Là, tout homme lira son supplice ou sa gloire.

Le juge assis, au grand jour paraîtra
Ce que le crime ici dérobe à la lumière;
Et nul au châtiment ne pourra se soustraire.

Que dire alors, infortuné pécheur?
Quel secours invoquer, moi qui bravais ta haine?
Quand le juste, grand Dieu! sera tranquille à peine.

Roi dont le front imprime la terreur!
Qui sauves sans rançon ceux qu'a choisis ton père,
Dieu d'amour, sauve-moi des mains de ta colère!

Ces jours sont-ils de ton cœur effacés,
Bon Jésus, où pour moi tu vins de ta demeure,
Et voudrais-tu me perdre à cette suprême heure?

A me chercher tes pieds se sont lassés;
Sur la croix expirant tu fis tomber mes chaînes :
Ne laisse pas, Seigneur, tant de souffrances vaines.

De la vengeance, ô l'arbitre éternel!
Avant que ta justice interroge ma vie,
Du mal que je t'ai fait, ôte-moi l'infamie.

Las! je gémis ainsi qu'un criminel;
Du péché sur mon front la honte est répandue :
Epargne à mon néant la peine qui m'est due.

A Magdelaine on te vit pardonner,
Et du larron mourant la prière exaucée
M'apprend que l'espérance aussi me fut laissée.

Je prie en vain, tu dois me condamner;
Mais cède à ta bonté : qu'elle excuse mon crime,
Et me garde du feu de l'éternel abîme.

Fais que je sois où seront les brebis,
Et, discerne des boucs par un don de ta grâce
A ta droite, loin d'eux, assigne-moi ta place.

Quand les pécheurs auront été maudits,
Et les feux dévorans commis à leur supplice,
Qu'avec tes bien-aimés ta bouche me bénisse.

Je t'en supplie, à tes pieds confondu,
Tremblant, le cœur brisé, le front dans la poussière,
Ah! par pitié, prends soin de mon heure dernière.

Jour lamentable, auquel l'homme éperdu
Sortira du tombeau pour répondre à son juge!
Que ta clémence, ô Dieu, lui serve de refuge.

Pieux Jésus, vivans, ils ont aimé ta loi:
Donne-leur le repos qu'ils attendent de toi.

DE SAINT-MARTIN DES ISLETS.

Les Guêpes. (1)

(Livraison d'octobre.)

STATISTIQUE.

D'après le docteur Julius, qui s'est livré à un volumineux travail sur les aveugles et les établissemens qui leur sont destinés, on compte :

En Prusse,	1 aveugle sur	1.600 habitans.
En France,	1	1.650
En Belgique,	1	1.009
En Danemarck,	1	738
En Angleterre,	1	800
En Autriche,	1	800
Aux Etats-Unis,	1	1.200

D'après beaucoup des choses qui se passent, on ne devinerait pas que la France est le pays d'Europe où il y a le moins d'aveugles.

Je ne sais où en est l'homœopathie dans le monde. — On sait que les médicamens homœopathes se dosent par millionnièmes; moins on en prend, mieux on guérit. — Il est à craindre pour ces messieurs que, — poussant logiquement leur système à sa dernière expression, — on ne vienne bien vite à n'en pas prendre du tout.

Plusieurs journaux reprochent amèrement à M. Duchâtel le refus qu'il a fait de donner à M. Rubini, chanteur, la croix d'Honneur qu'il demandait pour paraître au Théâtre-Italien. — Comme on parlait de ce refus devant M. de Rémusat, on vint à lui demander si, à la place de M. Duchâtel, il eût agi comme lui. — Non, répondit M. de Rémusat. — j'aurais fait tout le contraire; j'aurais donné deux croix à M. Rubini, en exigeant qu'il les portât toujours toutes les deux, l'une à gauche, l'autre à droite de la poitrine.

Comme l'autre jour je passais dans la rue Taitbout, à Paris, — je vis au edssus d'une boutique PHARMACIE HOMOEOPATIQUE.

Cette officine ne ressemble en rien aux autres pharmacies avec leurs grands bocaux de toutes sortes de couleurs; — elle se compose simplement d'une boutique vide — qui semble un seul et énorme bocal, dans lequel se promène un monsieur.

CONSEILS AUX FEMMES.

Sachez vous servir des *faveurs* que le ciel vous a confiées, vous rendrez doux et aimable l'homme méchant et irraisonnable.

Observez si votre époux est travailleur, courageux, préparez-lui quelques *agréables distractions* et contrariez-le *un jour sur vingt*, afin que son cœur ne devienne point insensible à vos attentions.

Prodiguez-lui les moyens de consolation qui vous sont *spécialement* confiés par le créateur.

Je répandrai de mon esprit sur toutes sortes de personnes.

Gare de dessous.

On lit dans un gros livre de M. A. Pépin que l'auteur de *Lélia* porte sur son cœur des cheveux d'un des assassins de Louis-Philippe.—Le livre de M. A. Pépin, qui est fait du reste avec courage, a été peu lu. — Sans doute Mme Sand ignore ce passage qui la concerne.

Je n'ai pas voulu m'en rapporter à propos des essais de pavage en bois, —aux réclames des journaux à un franc la ligne. — j'ai consulté cinq ou six cochers de cabriolets qui m'ont affirmé que, par un temps de pluie, il est impossible aux chevaux de tenir pied sur ce nouveau pavé.

Voici un mot que je ne raconte qu'à cause de son authenticité :

Au sujet d'une nouvelle *fournée* de pairs,—qui va, assure-t-on, se faire prochainement. — beaucoup de candidats se remuent outre mesure. On cite entr'autres le maire d'un des plus nombreux arrondissemens de Paris.—ancien député conservateur, tristement repoussé aux dernières élections, comme il causait avec M. Sauzet sur ses bonnes et ses mauvaises chances :

Hélas! mon cher monsieur, reprit le président, comment voulez-vous qu'on vous fasse pair? — La chose, quant à moi, me semble tout à fait impossible.

— Comment cela? impossible! et pourquoi?

— Parce que, répondit le facétieux M. Sauzet, vous ne pouvez être à la fois *pair et maire.*

M. de Rambuteau qui se trouvait là.—c'est chez lui que la conversation avait lieu,—réfléchit un instant et dit : Au fait, c'est vrai.

L'autre jour. — j'entre dans un salon de figures de cire établi aux Champs-Elysées; — un vieillard sec invitait les passans; un jeune homme avec un chapeau gris sur l'oreille et une baguette à la main, était chargé de la démonstration des figures. — Sa démonstration était évidemment une pièce apprise de mémoire, il la récitait sur cet air traînant des écoliers qui, alongeant du dernier mot les *syllabes honteuses*, tâchent de faire un chemin de *euh euh euh*, entre le mot qu'ils se rappellent et celui qu'ils ne se rappellent pas.

Quand je l'interrompais pour lui faire une question, il parlait de sa voix naturelle; — puis, sa réponse faite, il reprenait sa leçon où il l'avait laissée, en répétant les derniers mots, — toujours sur le même air.

Il nous montra cinq ou six fois Napoléon dans diverses circonstances et avec diverses figures, — en faisant chaque fois précéder son récit de ces mots : Ceci, messieurs, est la plus belle action de l'empereur Napoléon. — Nous arrivâmes au maréchal Moncey. — *Voici le maréchal Moncey*, — nous dit-il. — *gouverneur des Invalides. — leurs insignes meurent avec eux; il a été enterré avec toutes ses croix* et *ganalisé.*

Nous arrivâmes à un coin où les figures plus anciennes avaient toutes une remarquable teinte jaune; — *dans ce coin sont tous les personnages qui ont attenté à la vie les uns des autres.*

Nous y trouvâmes en effet les *assassins de Fualdès* — et celui de *la bergère d'Ivry; — Lacenaire, voleur et homme de lettres*, etc.

Dans ce coin, — on avait mêlé à ces monstres, des monstres d'une autre espèce — Un veau à deux têtes, un enfant à quatre jambes, les jumeaux Siamois, etc., etc. — Témoignage évident des principes philosophiques du propriétaire des figures de cire, — qui met sur la même ligne toutes les monstruosités que la nature crée par distraction.

Il vient de mourir à Paris un homme d'un grand talent, — le public, après avoir suffisamment *cuvé* son admiration frénétique pour Paganini, en était revenu à dire : eh bien! j'aime mieux le violon de Baillot.— Baillot est mort à soixante-onze ans. En 1821, Baillot avait été nommé premier violon solo à l'Académie royale de musique; dix ans après, quand l'Opéra devint une spéculation particulière.—Baillot parut un luxe trop cher;—depuis cette époque on ne l'entendit plus que rarement,—et depuis plus d'une année il avait cessé de toucher à son violon.

Tout le monde connaissait son talent, mais voici une petite anecdote— qui montre mieux que du talent,—qui montre du désintéressement et de la noblesse.

Baillot avait une pension sur la liste civile de Charles X;—après 1830, —on avisa par toutes sortes de moyens à soulager ces pauvres pensionnaires ruinés.—Un jour Baillot reçut une lettre des commissaires de l'ancienne liste civile qui l'invitaient à venir toucher une partie de sa pension —Baillot se présente et demande si tout le monde est payé.

— Tant s'en faut, lui répondit-on,—nous donnons seulement quelques à-comptes.

— Oh! alors.—répond noblement l'artiste.—le grand artiste,—ne me donnez rien, les autres ont plus besoin que moi.

— Mais, monsieur Baillot, vous n'êtes pas riche.

— C'est égal, je travaille et je gagne de l'argent.

On lit dans les journaux :

« M. le ministre de l'intérieur ayant appris que feu *Baillot* laisse une veuve et une fille sans autres ressources qu'une pension de 800 fr., vient D'ACCORDER—*une indemnité annuelle* de 1.200 fr. à Mme veuve Baillot. »

Je ne parlerai pas de cette *indemnité annuelle* qui n'est pas même une pension—et qui s'élève majestueusement à la somme de 1,200 fr. pour la veuve — d'un des plus grands artistes de ce temps-ci.

Un des plus beaux rêves dont l'homme doit successivement se réveiller, c'est sans contredit la liberté.

— Hélas! — tous ces bonheurs après lesquels nous soupirons ne sont que des êtres de raison. — tout simplement le contraire *fictif* des malheurs *réels* que nous éprouvons dans la vie.

La liberté en politique est une grande pensée et un grand mot misérablement exploité par quelques-uns qui veulent être les maîtres à *leur tour*, — la liberté en politique veut dire l'esclavage des autres; — l'*égalité* — n'est qu'un échelon, — pour arriver à marcher sur la tête d'autrui.

La liberté! mais où est-elle? Cherchez l'homme le plus libre de tous, — et comptez à combien de maîtres durs et inflexibles il doit obéir.

Approchez ici, — vous, monsieur, qui avez tout sacrifié à la liberté, — voyons un peu. — montrez-nous ce joyau précieux que vous avez conquis si laborieusement, — montrez-nous cette liberté dont vous êtes si fier.

Sortez de chez vous, et venez causer un moment.

(1) Chez l'éditeur, rue du Coq-Saint-Honoré, 4.

Vous vous levez, — mais j'aperçois — un homme gros, court et pâle, — nu jusqu'à la ceinture et vêtu uniquement d'un cotillon de toile grise.

Arrête, — vous crie-t-il, arrête! Ne faut-il pas que tu m'apportes demain le prix de ton travail, — ne faut-il pas que tu paies le pain que je te vendrai; ne suis-je pas ton maître? Ne suis-je pas le boulanger?

En voici un autre — plein de santé, — le visage d'un rose vif, — un tablier est devant lui, — il semble fier des taches de sang qui le couvrent.

Eh! eh! — dit-il, — à l'ouvrage, malheureux, à l'ouvrage; ne faut-il pas que tu m'apportes demain le prix de ton travail? — ne faut-il pas que tu m'apportes demain ton tribut quotidien? — ne suis-je pas ton maître? ne suis-je pas le boucher?

Et celui-ci, — il a des habits neufs, — coupés à la mode du jour, ou plutôt à la mode de demain; — mais il n'a pas les gants,— et ses bottes éculées n'ont pas été cirées depuis cinq semaines, — son chapeau est partie chauve, partie ébouriffée.

Tiaple — mein herr, — s'écrie-t-il,— trafaillez pour moi, — trafaillez, — il me faut de l'archent, — que che fous foie ainsi fumer tes ciquarrettes! trafaillez, fous tis-je,— *trafaillez*, che suis votre maître, che suis votre maître, che suis le tailleur.

Et celui-ci, avec un galon d'or à son chapeau : Allons, maître, dit-il, — il me faut une belle livrée, — il me faut à manger et à boire, — il me faut un chapeau neuf, — travaillez, — travaillez, — ne me reconnaissez-vous pas,—que vous continuez à faire ainsi tourner vos pouces? — Je suis votre maître, je suis votre domestique.

Obéissez-moi.

Il n'y a d'un peu plus libre que celui qui a moins de maîtres que les autres, que celui qui a moins de besoins.

Chaque besoin, chaque goût est une chaîne dont quelqu'un tient le bout quelque part.

Comptez de bonne foi combien vous en avez. ALPHONSE KARR

MODES.

Négligé du matin. — Robe de chambre en satin broché groseille. Manches larges. Paremens et revers à la jupe, pareils à la doublure. Bonnet en vrai point d'Alençon presque plat sur les joues. Flots de rubans bleus glacé blanc. Pantouffles de velours noirs. Liseré groseille.

Négligé de ville. — Redingote en mérinos marron. Camail en tartan écossais. Capote de satin noir. Voilette de dentelle noire. Fichu et manchettes en batiste matte. Bottines. Mouchoir à vignette rose.

Toilette de ville. — Robe en pékin moiré noir. Paletot de velours vert garni de fourrure et doublé en satin gris perle. Chapeau de satin rose. Manchon de marte. Bottines de velours. Mouchoir brodé.

Négligé du soir. — Robe de reps gris argenté, une broderie à la jupe formant tablier. Corsage plat. Manches courtes. Pélerine cardinale en dentelle. Bonnet Cérès, Eventail et bouquet.

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— Deux frères qui ne s'étaient jamais vus, et qui s'étaient constamment cherchés sans pouvoir apprendre de nouvelles l'un de l'autre, se rencontrèrent par hasard au siége de Bonnel, où ils servaient dans deux compagnies différentes. L'aîné, qui s'appelait Hernando Diaz, ayant ouï nommer l'autre par le nom d'Encisso, qui était le nom de leur mère, que celui-ci avait pris par affection (chose assez commune en Espagne), l'interrogea sur plusieurs particularités domestiques, et reconnut à la conformité de ses réponses que c'était le frère qu'il cherchait depuis si long-temps. Se jetant alors dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassaient encore quand un boulet de canon leur emporta la tête, sans séparer leurs corps qui tombèrent accolés.

— Un Italien qui avait querelle contre un autre tomba malade si dangereusement qu'on n'en espérait plus rien. Son ennemi le sachant, va chez lui, demande à le voir, et entre dans la chambre en se disant: « Il ne mourra que de ma main. » Arrivé près du lit du patient, il lui donne un coup de poignard et se sauve. Le malade perdit une grande quantité de sang, mais cette perte lui fut salutaire et lui rendit la vie et la santé.

— Mahomet assemble un jour le peuple; il veut faire avancer une montagne; il l'appelle, elle reste immobile. « Eh bien! dit-il, montagne, puisque tu ne veux pas venir à Mahomet, Mahomet ira à toi. » La manière dont ces paroles furent prononcées lui tint lieu de prodige.

— Un chasseur qui se plaignait de toujours tuer des hases, disait: « Je voudrais bien connaître un moyen pour distinguer les lièvres de leurs femelles. — Il n'y a rien de si aisé, répondit un plaisant: lorsque c'est un mâle, *il* court; et lorsque c'est une femelle, *elle* court. »

— Brummel, ce roi de la mode, mort détrôné comme tant d'autres, dont on critiquait un jour la vigueur, dit au prince de Galles: Je parie de porter votre altesse sur mes épaules depuis la porte de Hyde-Park, à l'extrémité de Piccadilly, jusqu'à la tour de Londres, sans m'arrêter et en allant toujours au pas de course.» Le pari est accepté, fixé à deux mille livres, et rendez-vous fut pris pour le lendemain midi. « L'heure est mal choisie, dit le prince, et les curieux abonderont. Heureusement Brummel n'ira pas loin. » Brummel, le prince et leurs témoins s'étant rendus sur le terrain: « Le cheval est prêt, dit Brummel, que le cavalier se prépare. — Je suis prêt, répondit le prince. — Pas tout à fait. Il faut d'abord que vous ôtiez votre habit. — A quoi bon? — Je me suis engagé à porter votre altesse, mais non pas son habit, qui ajouterait au poids. Il est juste que je me tienne à la lettre du pari. — Soit, me voilà sans habit. Partons! — Pas encore. Maintenant, ôtez vos bottes. — Les bottes aussi? — Fort bien! A présent, dépouillez-vous de votre gilet, de votre cravate, de votre... « Le prince fut obligé de renoncer à la gageure, et Brummel gagna les deux mille livres.

— Un jour Napoléon, fort mécontent à la lecture d'une dépêche de Vienne, dit à Marie-Louise: « Votre père est une *ganache*. L'Impératrice, qui ignorait beaucoup de termes français, s'adresse à un conseil d'état et lui demande la signification du mot *ganache*, en lui disant dans quelle circonstance l'empereur l'a employée. —A cette demande inattendue, le courtisan balbutie que cela veut dire un homme sage, de poids, de bon conseil. Quelques jours après, la mémoire encore toute fraîche de sa nouvelle acquisition, Marie-Louise, présidant le conseil d'état, et voyant la discussion plus animée qu'elle ne voulait, interpelle, pour y mettre fin, Cambacérès qui, à ses côtés, bâillait un peu aux corneilles. « C'est à vous à nous mettre d'accord dans cette occasion importante, lui dit-elle, vous serez notre oracle; car je vous tiens pour la première et la meilleure *ganache* de l'empire. »

(*Encyclopédiana.*)

TRIBUNAUX.

C'était un bon temps, au moins pour les artistes, que celui où les trouvères et les troubadours, montés sur de blanches haquenées, la tête couverte d'une toque bleue, surmontée d'une élégante plume, allaient de castel en castel chanter leurs ballades et leurs triolets. Nulle fête alors sans eux; au banquet, la place d'honneur leur est réservée; sur le banc circulaire de la veillée, on brigue près du foyer le plaisir d'être à côté d'eux; comblés de soins, d'empressemens, de caresses, ils reçoivent encore en présens des robes magnifiques, des coursiers, des ceintures et des pierreries dans leur aumônière. Un lai d'amour ou une pastourelle payait la somptueuse hospitalité donnée au pauvre artiste. Et si, vers la saison des pluies, des frimas, quand les feuilles jaunes couvrent les chemins, on voyait s'avancer à grands pas un ménestrel, aussitôt la herse était levée, le chanteur introduit et la joie brillait au manoir.

Malheureusement pour M. Arthur, artiste aux moustaches noires et à la désinvolture rêveuse, ces temps sont loin de nous. Aujourd'hui la poésie court les rues, elle se rencontre partout: au comptoir du boulanger comme dans la boutique du perruquier; aussi, ne suffit-il plus de porter une mandoline pour mériter de s'asseoir tous les jours à la table d'un grand seigneur.

C'est pour mériter cet honneur qu'Arthur nourrit sa jeunesse des deux plus belles choses de ce monde, la poésie et la peinture. Blotti tout le jour dans sa mansarde, il va de sa plume à ses pinceaux, et confie tantôt au papier tantôt à la toile les pensées qu'enfante son imagination. Pour lui, le temps s'écoule avec rapidité, les mois lui paraissent à peine des semaines, et quand, au bout du terme, le portier lui présente sa quittance de loyer, il ne peut croire que depuis trois mois il pâlit sur ses études. J'y songerai, répète-t-il à chaque échéance. Puis il se replonge dans ses méditations et continue ses travaux.

Trois fois déjà cette réponse avait été faite, et toujours avec le même résultat. Le propriétaire, fatigué d'attendre son argent et de voir barbouiller ses murs, se décida à donner congé à M. Arthur. Celui-ci le reçut sans s'émouvoir, espérant bien trouver dans l'immense ville qu'il habite, assez d'espace pour loger son modeste mobilier, sa petite table et son chevalet. Quelques instans après avoir reçu le congé, il n'y pensait plus; il ne s'occupe donc pas de chercher un nouveau logement

Mais arriva le 7 octobre: les lieux qu'il occupait étaient loués à un autre, et le matin du jour fatal, on le somma de céder la place.

Arthur aussitôt cherche un commissionnaire, place sur sa petite charrette ses toiles et ses quelques hardes, et sa boîte de peinture à la main, il abandonne sans regret les lieux qui, pendant neuf mois, ont été témoins de ses soupirs et de ses épanchemens.

— Où allons-nous, bourgeois? demande le commissionnaire.

— Suivez-moi, répond Arthur.

Et d'un pas décidé il se met à parcourir les rues de Paris, suivi de son butin et cherchant non plus cette fois une rime ou un contour, mais une case où déposer son lit et reposer sa tête. Le nez au vent, il cherche partout des écriteaux. Aussitôt que ses yeux en rencontrent un, il fait arrêter son conducteur et demande avec empressement le logement à louer.

De sa part, pas le moindre débat sur le prix, pas la plus petite difficulté sur l'état du foyer, tout à fait inutile pour lui; il n'exige aucune réparation, aucun changement; il accepte toutes les charges sans contestations, pourvu qu'il entre en possession immédiate. Malheureusement, le propriétaire n'est pas si prompt; s'il désire louer, il aime mieux encore être payé. Il faut donc des renseignemens, des garanties, et l'aspect plus que modeste du mobilier d'Arthur, le rassure peu.

Notre artiste, éconduit une première fois, poursuit sa course, toujours suivi de son fidèle porteur, et continuant de frapper avec aussi peu de succès à toutes les portes des appartemens vacans; il maudit son siècle inhospitalier, et court de rue en rue, de quartier en quartier, pour trouver un gîte qu'il ne rencontre nulle part.

Cependant, la nuit était venue; le commissionnaire, sans nourriture, sans repos, brisé par la fatigue, demande son salaire et veut se retirer. Arthur, à cette demande, sentit augmenter son embarras.

L'espérance de trouver un hangar pour remiser ses meubles l'avait jusqu'alors soutenu; il n'avait pas songé au mauvais état de sa bourse, moins encore aux réglemens sur la voirie, et la demande du commissionnaire lui révélait tout cela; bien plus, elle froissait son orgueil en le contraignant de suppléer, lui artiste, un manœuvre dont il était l'obligé. Elle fut rude et poignante la lutte qui s'éleva dans son esprit. Jamais il n'a entendu dire que le chêne se fût abaissé à prier l'humble hysope, et pourtant il lui faut céder à la nécessité. Il demande donc encore quelques pas au commissionnaire; la fortune va sans doute se fatiguer de le tourmenter, ils vont trouver un asile.

L'Auvergnat, sans trop partager cet espoir, cède aux instances de son compagnon; ils parcourent encore quelques unes des rues les plus éloignées du centre de la ville, mais les écriteaux sont retirés ou les portes sont fermées, et trois ou quatre demandes nouvelles ne réussissent pas mieux que les premières. Le commissionnaire, cette fois, bien décidé à ne pas aller plus loin, se dispose à déposer dans la rue le bagage de l'artiste et réitère sa demande; Arthur veut le contraindre à continuer sa route, l'autre résiste et proteste qu'il ne fera plus un pas; Arthur indigné lui donne un soufflet; la garde est appelée; Arthur, conduit chez le commissaire de police, voit envoyer ses meubles en fourrière; pour lui, il passera la nuit au dépôt de la préfecture, d'où il sera conduit à la police correctionnelle; il y arrive en effet aujourd'hui pour s'entendre condamner en 10 fr. d'amende et aux frais.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— L'Académie des Beaux-Arts de l'Institut devait, dans sa séance d'hier, former la liste des candidats à la place vacante dans son sein par la mort de Chérubini ; mais l'absence de deux membres de la section de musique, retenus au Conservatoire par les concours, a fait remettre cette opération à samedi prochain. Le célèbre compositeur, M. Onslow, vient d'arriver à Paris, et se porte comme candidat au fauteuil vacant.

— On écrit de Cassel, le 28 octobre :

« S. A. S. le grand-duc de Hesse-Cassel vient de conférer la croix de commandeur de l'ordre grand-ducal de Louis à M. Durand de Mareuil, premier secrétaire de la légation de France près notre cour. »

— M. le capitaine de vaisseau Salvy, tant en son nom qu'en celui des autres héritiers de la famille Dumont-d'Urville, vient de faire hommage au cabinet d'histoire naturelle de la marine, à Toulon, d'une foule d'objets rares et curieux, provenant de la collection du grand navigateur. Le conseil de santé du port et M. le préfet maritime ont adressé une lettre de remercîment à M. le capitaine de vaisseau Salvy.

— M. Desabes, membre de la chambre des députés, vient de faire, dans l'Algérie un voyage d'exploration.

— Tous les amateurs de belle peinture se rendent dans l'atelier de M. Lépaulle pour y voir un portrait en pied de S. A. R. le duc d'Orléans. L'artiste a représenté le prince monté sur son cheval africain; sa pose, d'un beau caractère, est pleine d'animation. Personne mieux que M. Lépaulle ne sait donner à une tête l'expression et la vie, comme personne aussi n'attaque avec plus de vigueur une composition d'un grand style. Le portrait du duc d'Orléans doit encore augmenter la réputation de l'habile peintre, qui le place aujourd'hui en première ligne.

— Dans une tournée qu'il vient de faire dans le département de l'Eure, M. l'évêque d'Evreux s'était arrêté au château de Dangu, où il a dit la messe ; avant la fin de l'office, voulant témoigner sa satisfaction aux chantres qui l'avaient accompagné, il leur offrit son anneau à baiser; mais l'un d'eux, qui ignorait le cérémonial, s'imagina que le prélat venait lui faire une politesse amicale, et de ses doigts noirs et calleux il saisit brusquement les doigts de M. l'abbé Olivier, et les secouant avec une cordiale énergie : « Merci, monseigneur, lui dit-il d'une voix éclatante, ça va bien, et vous? » Comme on le pense bien, le respect ne put, dans le premier moment, contenir l'hilarité des nombreux assistans.

— Nous lisons dans le *Breton*, du 4 novembre : « On assure que l'administration des forêts se propose d'armer uniformément les gardes forestiers : d'après ce projet, ces agens ne seraient munis que de mousquetons armes propres à leur défense personnelle et non à la chasse. Cette mesure qui recevra, dit-on, prochainement son exécution, répondra au vœu plusieurs fois exprimé par les conseils-généraux des départemens.

— Une institution de diaconesses protestantes vient d'être créée à Strasbourg. Le but de cet établissement, qui a été formé à l'aide de dons et de souscriptions volontaires, est de préparer des institutions pour les écoles protestantes de la campagne et des garde malades pour les hôpitaux, à l'instar des sœurs de charité. (*Courrier du Bas-Rhin.*)

— Un habitant d'Herqueville, le nommé Simon C...., mal famé et redouté dans le pays, conduisait, il y a peu de jours, un Anglais à Muids. Tout à coup soupçonnant celui-ci porteur d'une certaine somme d'argent et se croyant sans témoins, il s'élance sur lui avec la fureur du tigre, le terrasse, et le voyant étendu à ses pieds, ne donnant plus signe de vie, il lui enlève soixante et quelques francs, et puis s'achemine tranquillement vers son domicile. Mais quel a dû être son étonnement ! à peine de retour chez lui, ce même Anglais, qu'il espérait ne plus revoir, lui apparaît, comme un fantôme, tout couvert de contusions et de sang, et réclamant l'argent dont il avait été si horriblement dépouillé.

M. le maire d'Herqueville est, dit-on, informé de ces faits. (*Courrier de l'Eure.*)

— Un accident funeste a eu lieu la semaine passée près de Givors. Quatre jeunes gens se rendaient en bateau dans une île pour y chasser. Le premier qui prit terre voulut amarrer le bateau; pour l'attirer à lui il se servit de son fusil, faisant faire à la batterie l'office de croc. Mais les deux coups partent en même temps et la double charge, portant dans la poitrine de l'infortuné jeune homme, l'étend raide mort. La victime de cet accident était de Beaucaire.

— Avant-hier, dans la nuit, le nommé C..... et la nommée D......, demeurant ensemble, rue des Arpens, ont tenté de se suicider par l'asphyxie, au moyen de charbons de bois.

Des voisins qui se sont réveillés au bruit des gémissemens de ces jeunes gens, ont fait enfoncer la porte à temps.

On attribue cet acte de désespoir à ce que les parens de ces deux individus s'opposaient à leur union. (*Mémorial de Rouen.*)

—La police fit arrêter, il y a trois jours, un individu prévenu de diverses escroqueries de tout genre. Envoyé en prison, cet homme a déclaré s'être évadé de la maison de fous du Bon-Sauveur, de Caen. Afin d'éclaircir ces faits, M. le juge d'instruction le fit amener avant-hier matin dans son cabinet par un gendarme; mais à peine l'interrogatoire était-il commencé, qu'il se précipita comme un furieux sur son gardien, le saisit à la gorge, et l'aurait étouffé si l'on ne se fût hâté de le secourir. Ce fou dangereux a été reconduit aussitôt au cachot, et est gardé à vue. Quant au gendarme, il a reçu, nous assure-t-on, dans la lutte, une large blessure à la tête. (*Idem.*)

— Le nommé Bernier, condamné à mort aux dernières assises du Calvados, dont le jugement a été cassé, est arrivé aujourd'hui dans la maison d'arrêt. La nuit dernière, à la correspondance de Croissanville, il a tenté de s'évader en se servant de son couteau dont il avait fait une lime; cette tentative le rend l'objet d'une active surveillance. Il partira le 4 novembre pour se rendre à Rouen, où il doit être jugé de nouveau.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que Bernier vient de faire une nouvelle tentative d'évasion, en pratiquant un trou dans le mur de l'appartement où il était enfermé. Cet appartement est adossé à la cheminée de la cuisine de la geôle, et c'est par le coin de cette cheminée qu'il serait sorti. Averti par le bruit, le concierge l'a mis au cachot, et les fers lui ont été mis immédiatement. (*Lexovien.*)

— Il s'est passé ces jours derniers, dans la commune de Champvert (Nièvre) une de ces scènes affligeantes qui remplissent l'ame d'amertume et de douleur : Un malheureux journalier venait de succomber à une maladie aiguë, après quelques jours de souffrances, laissant trois enfans dont l'aîné a à peine dix ans, et une veuve sur le point d'accoucher. Son cadavre n'était point encore dans le cercueil que la veuve en proie à la plus poignante douleur, se sent prise du travail de l'enfantement et met au monde un quatrième orphelin. Bientôt une fièvre ardente s'empare d'elle, et son état donne les inquiétudes les plus grandes. Le pasteur est appelé ; il vient d'administrer le baptême à son dernier né, après avoir conduit le père à sa dernière demeure, et maintenant il va porter à la veuve les derniers secours de la religion.

Ce fut alors un spectacle déchirant : une chambre ouverte à tous les vents, le lit du défunt encore empreint des traces du cadavre qu'on venait d'enlever, une malade couchée dans un lit d'enfant, le seul qui fût alors disponible, aux pieds de ce lit, un pauvre petit être réclamant par ses cris les soins que sa pauvre mère ne saurait lui donner, trois autres enfans, prosternés à genoux, fondant en larmes et priant ardemment le ciel de leur conserver au moins leur mère. Mais cette scène devint bien plus attendrissante encore, lorsque les paroles adressées à la malade par le ministre de la religion firent comprendre aux enfans le malheur qui les menaçait : « Qui donc, s'écrièrent-ils avec désespoir, aura soin de nous et nous donnera du pain ? » A ces cris, les assistans ne peuvent retenir leurs larmes ; le digne prêtre, suffoqué, se contraint, et d'une voix entrecoupée, leur adresse quelques paroles de consolation.

Le lendemain de cette scène douloureuse, le glas funèbre annonçait la mort de la mère et celle de son dernier né... Il restait toujours trois orphelins; mais depuis ce moment, ils ont trouvé dans le digne curé une providence qui a pris soin d'eux et qui ne les abandonnera pas avant qu'il n'ait pourvu aux moyens d'assurer leur existence.

—A la dernière foire de Maubourguet, les curieux s'empressaient autour d'une ménagerie et suivaient avec ravissement les divers ébats et mouvemens de la gent carnassière enfermée derrière les grilles de fer. Ils admiraient surtout un jeune lion, garanti pur sang par le professeur-propriétaire de ces bêtes féroces, lorsque ledit lion s'échappa de sa cage et se mit en devoir d'aller inspecter le marché. Tout le monde recula bien vite devant ce roi des forêts; mais le propriétaire, qui ne lui avait pas donné congé, lui barra le chemin et la lutte s'engagea terrible entre l'homme et le lion. Ce dernier enleva, d'un coup de griffe, une partie de la mâchoire à son maître, et la foule épouvantée s'exclamait au loin, lorsque le vigoureux lutteur enfonça, par un coup hardi, sa main sanglante dans la gueule du lion et le terrassa presque. L'animal se releva pourtant, déchira profondément l'épaule du malheureux, qui aurait succombé si l'on n'avait pas, au moyen d'un lacet, arrêté l'animal furieux qu'on put traîner ainsi dans sa cage. A la profondeur des blessures, on n'a que trop bien vu que ce n'était pas, cette fois, un lion de prospectus, un de ces chiens de Terre-Neuve et des Pyrénées, que l'on pare magnifiquement de la royale crinière, achetée dans nos possessions d'Afrique ou tout simplement dans une boutique de friperie.

(*Observateur des Pyrénées.*)

— Le sieur Grosphilier, de Gex, connu par son adresse à tuer les ours et le célèbre pourvoyeur des bifteacks de cette espèce pour Genève, vient d'y conduire encore un ours pesant 112 kilog. et tout entrelardé. Pour engraisser convenablement son ours, Grosphilier avait eu soin de laisser tout exprès un champ d'avoine où l'ours venait régulièrement. D'un coup de fusil, Grosphilier a abattu l'animal, qui, vendu à Genève, lui rapportera au moins 200 fr. (*Journal de l'Ain.*)

— Rubini est à Weymar. La grande-duchesse ayant su que l'illustre ténor passait à Francfort, lui a fait témoigner le désir de l'entendre à la cour On sait que dans ce moment il y a de grandes fêtes à l'occasion du mariage du grand-duc héréditaire avec la fille du roi de Hollande. Rubini s'est empressé de se rendre au désir de la grande-duchesse, et il a chanté pour la première fois le dimanche 23. Il faut se rappeler l'enthousiasme qu'éprouvait le public des Italiens à Paris toutes les fois que Rubini chantait, pour se faire une idée de son succès. Il a fait entendre un morceau de don Juan, un autre du *Stabat Mater* et l'air magique de Niobé. Le 27 Rubini devait chanter de nouveau, et l'on ne doutait pas que son succès ne fût le même. L'Allemagne entière désire entendre celui dont la France est privée.

BOULE et Comp., Imprimeurs, rue Coq-Héron, 3,

Dimanche 20 Novembre 1842. DEUXIEME EDITION. Deuxième année. — N. 46.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

SOMMAIRE.

L'ÉPÉE.

(Suite et fin.)

« Ma sœur, je t'écris de Reggio; nous sommes libres par toi; Emile le sait. Que de souffrances!... Mais nous te les dirons. Le navire anglais qui est venu nous chercher à Cabrera ne pouvait nous débarquer, comme tu le penses bien, sur aucune côte de France ou d'Italie. Aussi, après nous avoir promenés par Gibraltar, Alger, Malte et Syracuse, l'amiral (car ce n'était rien moins qu'un amiral), nous a déposés hier sur le port de Reggio. Maintenant il nous reste à traverser toute l'Italie, la Suisse et la France, et cela ne serait pas long, si nous avions de l'argent. Notre amiral nous a bien prêté cinquante guinées; mais ce ne sera pas trop pour payer à quelque brigand notre passage dans la Calabre. Nous arriverons donc à Naples comme de vrais mendians, à pied et sans argent. C'est là que tu nous fera adresser un bon de quelques mille francs, et dans six semaines nous t'embrasserons tous les deux, frère et mari. »

FERDINAND MAUVERT.

— Dieu merci! il n'a pas parlé; il espère toujours, se dit Antonia.

— Plus que six semaines! dit Caroline.

XVI.

Le retour.

Encore aujourd'hui, si l'on va par les plateaux, du village de Lunay aux plaines de Montoire, et que, par un caprice de promeneur on descende à même le taillis, dans le vallon de l'Ermitage, il suffira d'être doué de quelques instincts romanesques pour faire sur-le-champ les observations suivantes :

Le pavillon, d'une construction toute moderne, est cependant délabré et abandonné depuis long-temps; donc il n'a été habité qu'une fois.

Les alentours sont trop délicieusement mélancoliques, la prairie est trop étroite, le massif de platanes trop coquettement isolé, le ruisseau trop mystérieusement dirigé à gauche, le long des aulnes, de marseaux et des peupliers suisses; la couleur des feuillages est trop tendre; leurs nuances jaunes, vertes, bleuâtres, sont trop délicatement rapprochées; l'air est trop embaumé, le silence trop complet, la maison trop parisienne et la perspective trop bornée, pour que l'ermite ne fût pas une femme, une femme jeune, une femme...

.....Elle aimait, par toutes les raisons ci-dessus, et parce que dans ce calme profond, le rêve de l'amour est seul assez doux pour occuper tous les instans.

Enfin elle souffrait; car on ne retrouve pas autour de la maisonnette les traces, même effacées, de ces soins, de ces enfantillages, de ces récréations de reclus, auxquels se livrent les gens heureux et tranquilles dans leur isolement. On ne voit survivre nulle part de ces végétaux durables qui rappellent l'existence d'un jardin et conservent les traditions de son emplacement; ni le buis robuste qui fut bordure et qui devient haie, ni le rosier qui fleurit toujours, au milieu des orties, des chiendens et des chicorées; ni les iris, ni les lilas, ni les pavots qui dédaignent la culture; aucun treillage affaissé n'atteste en quel lieu fut un berceau, en laissant traîner à terre l'aristoloche ou le houblon; on ne voit nulle part ni une caisse enfouie ni un vase brisé; on ne trouve même pas les restes d'un banc sous les platanes, ni les ruines d'un pont sur le ruisseau. Tout ce qu'on découvre pour franchir l'étroite rivière, c'est un tronc d'aulne déchiré, dont l'écorchure sanglante se réfléchit dans le courant limpide en travers duquel il est couché, et dont les deux bouts sont ensevelis dans les grandes herbes.

Et en effet, pendant tout cet été-là, l'ermitage eut une belle et poétique habitante. Jamais, dans Cordoue ni Séville, plus ravissante apparition n'avait erré sous les arbres de l'Alameda, jamais pied plus étroit ni plus coquet escarpin n'avaient effleuré les dalles de la terrasse publique, jamais plus beaux yeux n'avaient rayonné sous la mantille dans les Tertulias du soir, que les yeux qui se mirèrent tristement, cette année-là, dans l'eau pure du ruisseau; que les petits pieds, chaussés de soie, qui se mouillèrent plus d'une fois dans la prairie pleine de rosée; que le doux et gracieux fantôme qui glissa si souvent sous les arbres mélancoliques de l'Ermitage, quand la nuit était venue depuis long-temps et que le vent soufflait tout bas dans les feuilles.

Mais à peine les jours d'automne furent-ils arrivés, que la dame de l'Ermitage, sur laquelle on eût fait de si beaux contes dans le bon vieux temps, cessa tout à coup de paraître au dehors. Pourtant il faisait beau se promener alors. L'air était devenu vivifiant; la pairie était fraîche et sérieuse; les anémones d'un violet pâle s'ouvraient seules sur la verdure sévère, les taillis exhalaient une fine odeur d'héliotrope, les nuages plus vaporeux jetaient sur le paysage des ombres pleines de mystère, et l'horizon prenait des voiles bleuâtres et froids, qui quelquefois s'éloignaient, diaphanes, jusqu'aux premiers plans, confondant tous les objets dans une molle harmonie, effaçant toutes séparations, fondant toutes les couleurs, unissant toutes les perspectives de la terre sous un glacis céleste, tandis que les peupliers, jaunis à la cime et caressés par une lueur de soleil, se détachaient en avant, comme des palmes d'or sur un rideau d'azur

..... Mais c'est que peut-être la dame de l'Ermitage avait peur de n'être plus seule en se promenant dans sa prairie. Et, en effet, peu de jours après qu'elle eut commencé à s'enfermer ainsi, deux hommes en costume de chasse traversaient sans façon cette prairie, par une joyeuse matinée. Trois ou quatre beaux chiens furetaient dans l'herbe autour d'eux, avec des colliers dorés qui étincelaient au soleil. L'un de ces deux hommes était d'un extérieur modeste; mais ses traits étaient d'une finesse et d'une noblesse remarquables : sa taille était moyenne et sa démarche élégante; sa physionomie était aussi belle que sérieuse, et ses sourcils légèrement froncés, ses lèvres souvent serrées l'une contre l'autre, semblaient indiquer en lui les retours fréquens, quoique faibles et cachés, d'une souffrance ou d'une préoccupation morale. Son compagnon était de bonne mine, brun, les cheveux courts, les favoris rasés, la moustache petite et noire, le teint coloré, les yeux brillans, l'air brave, bon et satisfait. A peu près de la même taille que l'autre chasseur, il était cependant plus carré des épaules, plus lourd de formes, plus disposé à contracter, dans la suite, la goutte et l'obésité d'un ancien officier de cavalerie, à devenir colonel du Gymnase, si le canon ne l'emportait pas avant l'invention du Gymnase.

Ces messieurs passaient à quelque deux cents pas de la maison, et ils atteignaient le milieu de la prairie, lorsque celui dont nous venons de parler arrêta le premier en lui prenant le bras; puis, d'une voix sonore :

— Pyrame, ici!... Diane, ici!... Coquette, ici!... Jupiter, ici!... Toi aussi, Emile, dit-il à son ami; venez tous, mes enfans, que je vous apprenne un secret, que j'ouvre mon cœur devant vous!...

Et, se penchant cavalièrement au bras de son compagnon, croisant une jambe devant l'autre, caressant sa moustache avec son gant de daim

blanc, tandis que les chiens, rappelés par sa comique invitation, lustrés, bigarrés, inquiets, remuans, haletans, mais dociles, se tenaient assis en cercle devant lui :

— Tu vois bien cette maison, continua-t-il, assez poli pour s'adresser de préférence au seul homme de l'auditoire; eh bien! mon cher, il y a là un trésor...

— Ah!... répliqua l'autre avec assez d'indifférence, mais en se contraignant à sourire un peu.

— Oui! mais un instant, ce n'est pas pour toi... Le *tien* est par-là, ajouta-t-il en étendant le bras dans la direction de Fierval; c'est même le *tien* qui m'a mis, sans le vouloir, sur la piste du *mien*; je te dirai que je soupçonne le *tien* de te considérer comme un amateur de trésors, fort capable d'hésiter entre deux... C'est ainsi que, par une attention qui me flatte extraordinairement, le *tien* m'a laissé deviné le *mien*.

—Ta sœur est folle, mon pauvre Mauvert, elle n'a plus rien à craindre.

—Bon!... Alors, je l'avoue, ce trésor est une femme!... Ici, Jupiter: ce monstre-là n'a pas d'âme!... C'est une femme; elle est blonde, rêveuse, faible et penchée comme un épi; elle fait un effet délicieux sous des saules pleureurs: il lui faut du mystère et des clairs de lune, et elle a toujours une robe blanche: elle en déploie quatorze par semaine.

—Ta sœur t'a dit tout cela?

—Du tout; ma sœur est essentiellement discrète; elle m'a dit seulement, d'un petit air... très connu, qu'il y avait là un trésor pour moi, et, comme j'adore les blondes, je suis tombé subitement amoureux; je rêve toutes les nuits de nuages, de chérubins, de sylphides, de crême fouettée, d'ailes roses et bleues, de vol-au-vent, de fantômes aériens, à travers lesquels on voit les étoiles, et qui se posent sur vos genoux, se suspendent à votre cou, vous grimpent sur les épaules avec la légèreté d'une statue d'édredon...

— C'est joli.

— N'est-ce pas?... c'est ossianique. Je suis décidé à prendre des leçons de harpe.

— Il serait plus simple et plus naturel d'aller tout de suite, en passant, faire une visite à notre voisine.

— O Dieu!... ô Dieu! quelle platitude!... vous n'êtes pas digne, cher ami, de Ferdinand ni de Caroline! Sans se rien dire, elle, lui et l'héroïne de ce châlet couvert en ardoises, s'entendent à merveille. Pendant quinze jours, mon idéale ne paraîtra pas; elle consacrera ce temps d'épreuve à m'observer, quand la chasse, ce noble plaisir, ou la méditation, ce besoin des âmes vierges, me conduira sous ses fenêtres. Elle saura par ma sœur, et jour par jour, mes moindres actions; elle aura le compte exact de mes soupirs, de mes distractions, de mes caprices pour d'autres... Le seizième jour, nous nous rencontrerons fatalement, sans nous parler, au bord du ruisseau; le dix-septième aussi, le dix-huitième aussi, le...

— Tu es horriblement ennuyeux!

— Cela durera quinze autres jours après quoi...

— Après quoi vous commencerez à vous adorer; c'est entendu; c'est dans les règles.

— Comment?.. qu'est-ce que tu dis?.. dans les règles!.. Tu ne les connais pas. Nous nous adorons déjà, mon pauvre ami!.. Dans ce moment, cachée derrière un de ces légers rideaux, elle m'observe; je passe à l'inspection; je produis mon effet... son sort est fixé!

— Alors, nous pouvons nous en aller.

— Volontiers; mais souviens-toi bien de ne pas troubler cette ravissante intrigue, de ne pas introduire un regard profane sous le mystère qui environne mon invisible, d'être discret, de te tenir à l'écart, de ne te mêler de rien. Il s'agit d'une opération délicate, qui exige beaucoup de complaisance de la part des événemens. J'espère que tu en montreras toi-même autant qu'on en peut attendre d'un ami.

— Je te le promets; je n'ai pas la moindre envie de voir ton héroïne, et je l'éviterai de tout mon cœur..

En ce moment même, et comme les deux chasseurs allaient quitter la prairie, Antonia disait à Tahiba, dans le salon de l'Ermitage :

— Eh bien! les voici, monsieur; croyez-vous encore qu'il soit possible de rester... d'espérer, comme vous avez dit?

— Je le crois, répliqua sérieusement Tahiba, qui venait d'observer avec scrupule et profondeur la contenance d'Emile.

— Et moi, je vous obéirai; mais je ne crois pas!... dit la créole d'un air sombre et contenu.

— Oui, oui, je ne me trompais pas en vous affirmant qu'il me fallait le succès pour vous rallier. Toutes les femmes sont ainsi, d'ailleurs...

Et il sortit, sans autre observation.

Or, ce qui faisait qu'Antonia parlait au Caraïbe de cet air de douleur assurée, c'est que, la veille même, elle avait reçu au cœur un coup funeste. Caroline était entrée le matin dans sa chambre, et, joyeuse, animée, confiante, elle lui avait dit dès l'abord en l'embrassant :

— Ils sont arrivés... ils sont ici... depuis hier au soir... et je suis heureuse... mon frère a pleinement réussi!...

— Je m'en doutais, répondit Antonia en essayant de sourire; mais une amertume indomptable accentuait malgré elle toutes ses paroles, et je m'en doutais, en voyant briller vos yeux...

— Si vous saviez tout ce qu'ils racontent!..

— Ah! est-ce qu'ils ont parlé de leurs amours en Espagne?...

C'était là une de ces phrases doubles et cruelles, par lesquelles une femme sait s'informer du secret qui l'intéresse tout en blessant sa rivale. Caroline fut légèrement étourdie, mais n'y vit pas autre chose qu'une maladresse dont le sens ne pouvait l'inquiéter. Antonia attendait avidement la réponse.

— De leurs amours! répéta la jeune femme..... Ah! ma pauvre amie! j'en suis fâchée pour votre Espagne, mais ils n'en disent que du mal; et, en fait d'amour, par exemple, ils la traitent assez durement. Ils vont trop loin, bien sûr! mais ils comparent vos femmes à des dragons et à des sapeurs; ils disent qu'elles font d'incroyables avances, et qu'après cela elles ont la prétention d'être jalouses, comme si elles avaient cédé à de longs efforts, à d'inviolables sermens. Ils assurent qu'ils en avaient peur, eux, des militaires! et qu'elles leur faisaient baisser les yeux... Emile jure, en riant, qu'il avait bonne envie de m'être infidèle, mais qu'il n'a trouvé personne à aimer.

— Il n'a trouvé personne! ..

— Rien; mon frère non plus. Quant à lui, cela m'étonne, et je ne le crois guère, parce que...

— Parce qu'il n'est pas difficile, n'est-ce pas?

— Oh! non, reprit simplement Caroline, mais parce qu'il n'était pas amoureux, parce qu'aucun souvenir...

—Sans doute, tandis que M. de Gurgy...

—Entre nous, je crois que c'est ce qui l'a sauvé. Ils ont beau dire, on n'est pas dupe d mépris de ces messieurs, et l'on ne saurait surtout y ajouter foi, quand on vous a vue, Antonia.

—Et vous disiez donc que votre frère avait pleinement réussi!

—Sans doute, et j'étais folle de craindre le contraire. Mauvert a commencé par lui faire avouer que son cœur était libre, et, une fois tranquille de ce côté, il lui a tout dit. Dam! il paraît que cela lui a causé une révolution. Pendant tout leur voyage en Calabre, il ne s'occupait ni de la fatigue, ni de la misère, ni des dangers, il était continuellement agité, pensif. Quelquefois, me disait Mauvert, il s'arrêtait en marchant, levait au ciel ses mains jointes avec son bâton de pélerin, et s'écriait en pleurant : Mon Dieu, faites-moi succomber avant la fin de mes souffrances, si je dois violer mon vœu le plus cher!...—Et quand Mauvert lui demandait de quoi il voulait parler: Je pense à ta sœur, lui répondait-il. Une fois arrivé, sa première visite a été pour moi, il est venu avec mon frère, sans s'arrêter à la Grande Maison. Tant que Mauvert a été présent, Emile m'a paru froid et contraint, moi-même j'avais tant de peine à comprimer mes émotions, que je ne trouvais rien à dire, et que je le recevais moins bien qu'un étranger, mais Ferdinand ne manqua pas de nous laisser seuls après quelques instans, et alors mon cœur battit. Je baissai d'abord les yeux, puis j'eus honte de mon embarras, et je regardai Emile... Il me regardait aussi en silence; mais tout à coup il me tendit la main en s'écriant : — Caroline... le ciel a parlé... sa volonté est écrite dans tout ce qui est fatalement arrivé. Voulez-vous d'un homme qu'il faudra consoler... d'un homme brisé par la perte de ses illusions... d'un ami qui de long-temps ne vous rendra rien pour ce que vous lui donnerez... d'un chevalier qui a tout perdu... depuis le cœur et la tête, jusqu'au bras, jusqu'à l'épée?

— Jusqu'à l'épée.... dit machinalement Antonia.

— Ah! cela vous frappe aussi!..... Sans que M. de Gurgy m'ait rien conté de son histoire, j'ai trouvé bizarre qu'il dût s'y trouver, comme dans la vôtre, un personnage, le personnage, fort respectable, d'une épée.

— Oui, c'est assez bizarre.

— N'est-ce pas?... Mais laissons cela... Dans huit jours, le contrat!..... Je l'ai voulu, je l'ai demandé hardiment. Je suis si certaine que son bonheur est là!... Ne le voyez-vous pas comme moi, Antonia?...

— Oui, je le vois assez clairement.

— Adieu, je cours à ma toilette... Vous les verrez passer quelque matin, et il faudra que vous deviniez lequel des deux est Emile... Mais comme vous voilà pâle et triste!... Pauvre amie!... elle pense toujours à son Solarez!... et cela n'est pas gai, surtout dans cette vilaine solitude!... Ecoutez, Antonia, tous les jours nous allons avoir des réunions, des parties de plaisir, des fêtes, soit à la Grande-Maison, soit à Fierval; eh bien! chaque matin, je viendrai vous en rendre compte; je n'oublierai rien, soyez tranquille! Cela vous amusera; ce sera pour vous comme la lecture d'une histoire, d'autant plus intéressante qu'elle touche à son dénoûment. Adieu.. Soyez raisonnable... Oh! je connais quelqu'un qui saurait bien vous égayer... Regardez bien nos deux cavaliers, quand ils passeront sur *vos terres*.

— Et ce sont de telles femmes, se dit Antonia quand elle fut seule, qui nous accusent de témérité dans nos sentimens! Enchaîner ainsi la délicatesse d'un homme avant d'être sûre de son cœur, n'est-ce pas odieux?..... Oh! si je n'écoutais, comme elle, que mon penchant!..... si je marchais aussi à ce que je veux!... Mais je dois attendre encore, espérer encore .. croire, jusqu'au dernier moment, à cette seconde vue du Caraïbe jugé par mon père... Emile n'a pu m'oublier, il ne m'oubliera jamais! Mais le voilà qui s'est fait une raison, comme on dit, ou qui, déjà découragé, s'affranchit de tout effort pour me retrouver, pour savoir même si je vis ou si je suis morte!... Avant toute certitude, il prend cette femme comme une consolation... il n'a pas la vertu de l'amour! Non, il ne mérite pas un éclat de ma part: et peut-être il m'en punirait. J'aurai de la pitié pour lui, de la prudence pour moi. Je l'éprouverai sans me montrer, je prierai Dieu pour que l'occasion s'en présente bientôt.

Bientôt, en effet, l'occasion se présenta; mais, dans l'intervalle qui s'é-

coula entre le retour d'Emile et cette époque décisive, que de souffrances Antonia n'eut-elle pas d'abord à endurer; de quel calice fut abreuvée la noble martyre! Tous les jours, selon sa promesse, Caroline venait, racontant les parties de campagne, les dîners et les bals; et ses progrès dans le cœur d'Emile devenaient sensibles tous les jours. Antonia voyait ce dernier reprendre peu à peu sa gaîté, ses grâces, ses forces; elle pouvait calculer et prévoir, à une heure près, l'époque où il l'aurait tout à fait oubliée. Elle pouvait juger par ses yeux des changemens physiques qui s'opéraient en lui, toutes les fois que son insouciant camarade le promenait en vue de l'Ermitage. Il était facile de comprendre qu'il était moins affecté que les premiers jours; sa démarche était plus légère, son teint plus animé, ses gestes plus jeunes et plus nombreux; il prenait plus de part aux folies de Mauvert; on le voyait sauter des fossés, on l'entendait rire, appeler les chiens, piper les geais sous les grands arbres avec une perfection digne des écoliers. S'il y a quelque chose de cruel au cœur d'une femme aimante et fidèle, quand elle en est témoin, c'est cette étourderie insultante dans laquelle on se jette bien souvent pour étouffer son souvenir ou par suite même de l'excitation nerveuse que cause sa pensée. Et encore qui pouvait dire à Antonia si c'était son image à elle ou celle de Caroline qui rajeunissait ainsi le capitaine?

L'épisode sanglant de L... avait été raconté à Caroline avec toutes les réticences que pouvait désirer Antonia. Elle avait prévu avec justesse que, si les deux amis devaient prononcer son nom, ce ne serait pas devant Caroline. Mais celle-ci revenait souvent sur ce sujet, racontant avec admiration comment son frère avait pu échapper à la mort en se laissant tomber et en demeurant sous les cadavres de ses camarades, comment Emile avait eu le bonheur d'être appelé au dehors, cinq minutes avant l'horible catastrophe... et Dieu sait si la pauvre Antonia écoutait froidement de tels discours!

Et puis Mauvert devenait insupportable. Les quinze jours d'observation s'étaient doublés, et aucune rencontre n'avait eu lieu : c'était contre toutes les règles. Plus le temps s'avançait, plus le galant officier resserrait son cercle fascinateur, plus il outrait ses provocations. Soir et matin, il écorchait l'écho des bois d'alentour du bruit d'une trompe de chasse sur laquelle il épuisait tout son répertoire de ponts-neufs. Il passait des heures entières à pêcher à la ligne dans le ruisseau, qui n'avait qu'un pied de profondeur et n'était peuplé que d'écrevisses. Il venait s'asseoir jusque sous les platanes, à deux pas de la maison, et oubliait sur l'herbe des albums chargés de vers d'un classique déplorable. Il entrait à la ferme et poussait la passion jusqu'à manger entre ses repas d'effrayantes portions de pain bis et de lait; mais on pense bien que les exilés n'avaient pas fait connaître en ce lieu leur vraie patrie et leur vrai nom. Mauvert en sortait chaque fois avec une ration de laboureur sur l'estomac, et emportant pour tout enseignement les débris d'un nom moscovite que les paysans estropiaient avec des variantes toujours nouvelles. Un jour, il eut la faiblesse de passer sur le chemin, à cheval et en grand uniforme, comme s'il allait faire une visite dans un château voisin; mais il borna nécessairement sa promenade à une tournée dans les bois, où les maraudeurs le prenaient pour un gendarme, et les bûcherons pour un garde général, et il eut le chagrin de voir des lièvres assis dans les clairières et se débarbouillant à dix pas de lui, sans qu'il pût les frapper autrement qu'à coups de sabre. Antonia souffrait doublement et du ridicule inopportun de ce personnage et de la crainte de ses entreprises. Elle tremblait qu'il ne finît par escalader ses fenêtres avec une échelle de soie, ou même, faute d'échelle convenable, par entrer naturellement au rez-de-chaussée.

Et puis enfin le mariage d'Emile était fixé à huit jours de là. L'empereur était de retour de son voyage en Hollande, et l'on parlait hautement de la campagne de Russie. Nul doute que les deux officiers ne dussent être incessamment remis en activité. Il était temps pour tout le monde d'arriver à une conclusion. La Providence en préparait une inattendue pour tout le monde.

XVII.

La Devise du père.

Un soir, au moment où Antonia venait de se retirer dans sa chambre, elle entend frapper vivement à sa porte.

— Qui est là? demanda-t-elle avec surprise.

— C'est moi, répond une voix entrecoupée, c'est Caroline...

— Vous! à cette heure?...

Et elle s'empressa d'ouvrir à son amie; mais, en la voyant, elle ne put retenir un cri d'alarme et presque de frayeur :

— Je vous fais peur, n'est-ce pas?... J'ai l'air d'une folle? lui dit Caroline. Ah! il y a de quoi le devenir, en effet...

Lady Walton était en toilette de soirée; sa tête et ses épaules étaient nues. Elle avait fait le trajet de Fierval à l'Hermitage, seule, à pied, à dix heures du soir par une nuit d'octobre. Le vent humide et glacé avait fouetté en arrière les longues boucles de ses beaux cheveux, qui maintenant tombaient défrisés jusque sur son sein soulevé par sa respiration haletante. Ses pieds chaussés de satin portaient l'empreinte du sable mouillé sur lequel ils avaient marché. Elle était pâle et glacée.

Le premier soin d'Antonia fut de la faire asseoir auprès du feu, de couvrir ses épaules, de la ranimer, de la calmer aussi.

—Qu'avez-vous? lui dit-elle enfin. Que s'est-il passé?

—Oh! rien... presque rien... Dans nos salons tout se passe décemment, sans éclat... Aucun de ceux qui sont venus ce soir à Fierval ne pourrait soupçonner qu'il se soit passé quelque chose d'extraordinaire... et pourtant vous voyez ce que j'éprouve...

—Contez-moi tout bien vite... il y a là-dessous quelque terreur panique ..

—Il y a là-dessous toute une catastrophe! Que vous dirai-je? .. par où commencerai-je?... Oui, je crois bien que c'est cela... Ce soir, on devait signer mon contrat de mariage... il y avait du monde... une sorte de fête... Le futur était en grand uniforme... l'épée au côté... Au moment où il prenait la plume... où, palpitante agitée, faible, mais heureuse, je le regardais avec tendresse, avec confiance... avec une douce pitié... car il était pâle, sérieux et contenu... au moment où je lui disais en mon cœur : —Oh! signe, va, signe seulement, et je me charge de ta consolation... de ton bonheur... A ce moment-là, dis-je, un de mes gens entre et lui remet un billet... Emile y jette machinalement les yeux... la p ume lui échappe... Il s'assied, il perd connaissance... Tandis qu'on s'empresse autour de lui, je cours au funeste billet, écrit en français, et contenant ces seuls mots : *M. le baron a changé... d'épée!*

—Qui a pu écrire cela!... s'écria vivement Antonia, prise au dépourvu. —Puis revenant bien vite à elle-même : Tahiba, pensa-t-elle, Tahiba seul!...

—Je ne sais... je ne puis savoir... dit Caroline, à qui la sincérité de l'exclamation d'Antonia ne pouvait laisser aucun soupçon, si l'état de ses esprits lui eût permis d'en concevoir; cela est étrange; voici la troisième fois que l'on me parle d'une épée... vous... lui... ce billet... ma tête se perd... Quand Emile a ouvert les yeux... quand on a cru pouvoir de nouveau lui présenter la plume pour signer... cette fois-là, elle n'est pas tombée de sa main... il l'a jetée!... il a fui... sans me regarder... sans me dire un seul mot... et me voici!... Je n'ai pensé qu'à vous... j'ai laissé là les indifférens... je suis venue vous dire ma peine, ma terreur... implorer votre amitié, vos conseils!...

— Il faut, dit Antonia émue mais pleine d'espoir, aller le trouver, dès demain matin... lui demander une explication formelle.

— Chez lui?...

— Pas tout à fait. Ne m'avez-vous pas dit que, dans le parc de la Grande-Maison, il y avait un pavillon écarté dont M. de Gurgy s'était fait un réduit particulier, où il trouvait ses instrumens, ses livres favoris, où il venait peindre et faire de la musique...

— Où nous nous rencontrions chaque matin, dit Caroline en retenant ses larmes, comme deux amans, avec mystère, où nous prenions le thé ensemble, où nous avions de longues causeries...

— Demain, sans doute, il y viendra.

— Qui sait maintenant?

— Il y viendra je vous le dis... et vous y serez; vous l'attendrez.

— Oui, oui! c'est cela... mais ne me quittez pas, mon amie, mon ange sauveur...

— Ton ange sauveur! pensa Antonia en la regardant avec une amère compassion..... peut-être!.... — C'est mon intention, répondit-elle seulement à haute voix.

— Ah! s'écria Caroline avec étonnement. mais aussi avec reconnaissance. — Oh merci, Antonia!... Voyez; c'est pourtant une femme qui demande à être soutenue par une jeune fille! soyez là, soyez cachée; l'idée que vous serez là me donnera du courage. . Adieu.... je ne dormirai pas... demain à huit heures, je viendrai vous prendre... Adieu!

— Courage!... lui dit Antonia en l'embrassant. — Puis, quand elle fut sortie : — Courage aussi, moi! se dit-elle.

Et, le lendemain matin à travers les vastes parcs dont les arbres courbés par les raffales d'automne secouaient en gémissant sur leurs têtes des tourbillons de feuilles, les deux rivales, enveloppées dans leurs mantes, serrées l'une contre l'autre, s'acheminèrent en silence vers l'enceinte de la Grande-Maison. Une petite porte pratiquée dans le mur vis-à-vis la sortie du parc de Fierval, et dont Caroline avait une clé, leur permit de pénétrer sans obstacle dans la belle propriété du comte. Caroline guida sa compagne sous les hauts massifs, et bientôt, dans un endroit écarté, recueilli, au plus fort d'une immense futaie et au fond d'une étroite clairière, elles aperçurent le pavillon, dont l'entrée principale donnait sur la pelouse.

— Vous avez peur? dit Antonia à Caroline, en feignant de remarquer pour la première fois son émotion et le tremblement dont elle était agitée.

— Oui, je n'ose traverser cette place découverte... il me semble que vingt regards nous observent sous ces arbres... Ces grands bruits entrecoupés de silence m'épouvantent...

— Rassurez-vous... et venez... venez! Ne suis-je pas là, dit la créole, qui tenait cachée sous sa pelisse l'épée du marquis de Roverda. Puis elle dit en elle-même, comme elle l'avait dit à Gulnar la mulâtresse, bien longtemps auparavant : — Vous avez toujours peur, vous autres!

Le pavillon, bâti simplement comme une maisonnette de jardinier dans un parc impérial, formait un long carré perpendiculaire à la futaie qui s'élevait par derrière. Il se composait de deux pièces prises sur sa longueur. La première, celle où l'on entrait d'abord en montant le perron dont nous avons parlé, ne recevait le jour que par sa large porte vitrée et cintrée, dont l'archivolte en brique se détachait gaîment sur la façade de rocailles. Elle servait pour ainsi dire de salle de réception : elle avait une cheminée de marbre blanc dont le tuyau extérieur était un gros cylindre de tuile rouge dressé sur le versant d'un toit en ardoises, semblable par sa forme à celui d'un châlet. On y trouvait un guéridon pour

prendre le thé, un sofa, des fauteuils, des jardinières avec des fleurs, un piano et de la musique.

L'autre pièce, plus petite et plus retirée, était à la fois le boudoir du soldat et l'atelier de l'artiste. Elle était éclairée par le haut. Des armes et des toiles décoraient les murs. D'un côté était un chevalet, de l'autre un bureau.

La première de ces deux pièces s'appelait le parloir et la seconde l'atelier. Elles étaient en enfilade et communiquaient ensemble par une porte semblable à la porte d'entrée ; mais, pour ménager la lumière dans l'atelier, on avait remplacé les panneaux vitrés de cette porte par une ample draperie dont les plis épais tombaient du cintre jusque sur le tapis.

Enfin dans l'alignement de ces deux portes et au fond de l'atelier, une troisième porte à panneaux massifs s'ouvrait par derrière sur la lisière de la futaie et presque sous l'ombre de ses premières branches. C'était, suivant l'occurrence, la sortie dérobée ou l'entrée secrète du pavillon.

Telle était l'importante disposition dont Antonia commença par prendre connaissance, tandis que sa compagne se jetait sans force sur le sofa et se laissait aller au torrent de ses pensées incohérentes, mêlées d'angoisse et d'abattement. L'émotion de l'Espagnole était grande cependant, en pénétrant pour la première fois dans ce lieu habité par celui qu'elle aimait. Mais elle était venue avec une décision forte et un espoir que redoublait cette situation hardie. Loin d'être énervée par le sentiment d'une crise imminente, elle y puisait cette sorte d'énergie fébrile qui est souvent un gage de succès.

— Parlez-lui franchement, dit-elle à Caroline, je vais me placer derrière le rideau de cette porte... N'oubliez pas que je suis près de vous, que je verrai comment vous suivrez mes instructions, que je serai témoin de la moindre faiblesse... Si vous hésitez, s'il vous faut un conseil muet, un signe qui vous inspire, regardez du côté d'Antonia ; elle ne vous trompera pas...

En achevant de prononcer ces mots avec une affectueuse et familière compassion, Antonia passa dans l'atelier, et se tint derrière la draperie qu'elle avait tirée entièrement.

Presque au même instant, le capitaine entra dans le parloir, fit deux pas et resta immobile en voyant Caroline, qui était debout près du sofa et s'y appuyait des deux mains, la tête baissée, froide et sans souffle.

— C'est moi, monsieur... c'est Caroline... balbutia d'abord la jeune femme.

— Vous, madame... aujourd'hui.

— Aujourd'hui, dit-elle plus fermement.

Emile se laissa tomber sur un fauteuil placé contre le guéridon, près duquel il se trouvait, et appuyant ses coudes sur le meuble, son front sur ses deux mains, il demeura ainsi, sans prononcer un mot.

Caroline le regarda tristement et lui dit :

— Emile, vous me cachez quelque chose. Ne me direz-vous rien ? Vous le voyez, je viens...

Emile ne répondit pas. Caroline n'avait rien obtenu par l'abnégation d'elle-même : et sa touchante démarche, toute de confiance et d'abandon, n'était pas encore comprise. Blessée à son tour et rappelée au sentiment de ses droits, en même temps que ses soupçons prenaient une direction fixe, elle changea à la fois d'attitude et de langage ; une sorte de révélation lui vint à l'esprit en songeant au voisinage d'Antonia, et elle reprit avec calme, mais aussi avec une sorte d'autorité :

— Monsieur ! monsieur !... Hier j'ai su que vous aviez un secret ; aujourd'hui je crois que ce secret est le souvenir d'une autre femme. Hier j'étais ignorante, aujourd'hui je suis peut-être éclairée. Hier vous avez été mon maître, aujourd'hui je suis le vôtre... Vous m'écoutez enfin !

En effet, Emile avait tressailli.

Caroline leva les yeux vers Antonia qui, écartant le rideau, lui fit un signe d'approbation. Elle continua avec confiance :

— Je vous demande son nom, son pays, son histoire tout entière. Je veux savoir jusqu'aux détails les plus intimes, jusqu'aux plus insignifians épisodes ; j'exige enfin un aveu complet. Mon pardon est à ce prix. Je ne vous parle pas de notre union. Il ne tient qu'à vous de me prouver que vous la désirez encore...

Emile laissa tomber ses mains jointes sur le guéridon, sans lever les yeux, sans répondre. Caroline prit son châle et son chapeau, et se dirigea vers la porte.

— Je vous donne dix minutes, monsieur, pour être libre encore, pour penser à elle, pour dire adieu à cette jouissance illégitime et personnelle que vous vous gardiez au fond du cœur, ou pour renoncer à moi. Je vous laisse seul une dernière fois avec ma rivale ; si ce délai pouvait vous suffire pour ressaisir le bonheur que vous regrettez, si, dans cet intervalle, le ciel pouvait vous la rendre elle-même, je n'essaierais pas de lutter ainsi, mais vous n'avez à choisir, je le crois du moins, qu'entre un fantôme et moi. J'espère que vous vous déciderez promptement.

Caroline, avant de sortir, regarda encore du côté d'Antonia, mais l'attitude nouvelle du capitaine ne permettait pas à celle-ci de se montrer. Un pressentiment triste traversa le cœur de Caroline. Mais le silence, l'immobilité d'Emile l'avaient poussée malgré elle dans une voie décisive qu'elle ne pouvait plus abandonner. Elle sortit.

Antonia, cependant, suivait avec anxiété les diverses phases de la scène qui se passait dans le parloir. A peine eut-elle entendu le bruit de la porte qui se fermait, elle s'approcha de la table prit la plume et écrivit :

« Monsieur,

« Antonia est ici, à côté de vous... Elle vous écrit d'une main, de l'autre elle tient votre épée et la sienne. Elle devait vous la rendre, mais elle attendra aujourd'hui que vous ayez prononcé seul, dans votre cœur, entre elle absente et sa rivale présente. Si cette dernière l'emporte, dites adieu à Antonia et à l'épée de son père. »

Pendant qu'elle terminait sa lettre, le capitaine s'était levé et se promenait à grands pas dans le parloir. Elle l'entendit et s'approcha palpitante, du rideau fatal qu'elle écarta faiblement, imperceptiblement, assez seulement pour glisser un regard dans la pièce voisine. Emile marchait avec agitation. Son regard était fixe et n'apercevait aucun objet ; tantôt il croisait ses bras sur sa poitrine, tantôt il s'arrêtait en portant la main à son front. Evidemment il luttait contre une influence mystérieuse il se débattait dans une sorte de malaise magnétique, et la présence de l'objet aimé agissait sur lui par une des puissances occultes qu'il ne nous est pas permis de contester, mais il ne se rendait pas compte de cette souffrance ; il était loin d'en soupçonner la cause.

— Si elle savait, se disait-il en pensant à Caroline, si elle savait que ce souvenir m'est plus précieux qu'elle-même, qu'elle est vaincue dans cette lutte entre un fantôme et une réalité !... O mon beau rêve...

Emile ne parlait pas, mais Antonia lisait en quelque sorte ses pensées une à une dans son cœur.

— Pourtant, dit-il encore, et cette fois tout haut, si c'était elle !.. O mon Dieu !.. hésiter... entre elle et Caroline... un crime... ce serait un crime !

Le cœur d'Antonia s'épanouissait de joie, ses jambes la soutenaient à peine, sa main écartait la draperie, son visage était pâle, son regard troublé. Le capitaine avait repris sa marche.

— Illusion !.. folie !... malheur !... Il faudrait un miracle à présent.

Accablé, Emile se laissa tomber de nouveau sur le fauteuil qu'il avait quitté, en s'accoudant d'un bras seulement sur le guéridon, mais de manière à tourner le dos à l'entrée de l'atelier. Il était plus calme, mais plus abattu, plus navré, et il disait, la tête appuyée sur sa main :

— Mon Dieu ! dans ce triste voyage, je vous avais tant prié de me donner la mort plutôt que de me faire manquer au plus cher de mes vœux !... Si elle m'aimait, vous m'eussiez exaucé... je mourrais à présent où elle répondrait... car tout à l'heure il ne sera plus temps !... Antonia ! Antonia !... c'est la dernière fois que je t'appelle !...

Hors d'elle, Antonia souleva entièrement le rideau qui ne la cachait plus qu'à demi, et, suffoquée, tremblante, ivre du bonheur qu'elle trouvait et de celui qu'elle allait donner :

— Emile ! dit-elle en balbutiant.

Mais sa voix fut trop faible, et, dans le même instant, la porte du perron s'ouvrit, et Caroline parut sur le seuil. Caroline vit tout d'abord l'attitude suspecte de sa rivale ; elle vit l'expression de sa physionomie, et dans le mouvement de ses lèvres, elle saisit presque le nom qu'elle prononçait. Un étonnement sévère se peignit sur ses traits : Antonia, troublée, laissa retomber la portière. Emile n'avait vu que Caroline, et s'était levé à son approche.

— Eh bien, monsieur, dit celle-ci d'une voix émue, êtes-vous décidé ?

— Vous l'emportez, Caroline, répondit-il en faisant sur lui-même un dernier effort. Sa contenance conservait un reste d'abattement, mais son accent et sa physionomie avaient déjà le caractère ferme et persuasif qui accompagne toujours l'engagement d'un homme d'honneur.

Il avait pris sa main, et, après l'avoir conduite au sofa, il s'était assis à côté d'elle.

— Ainsi, reprit-elle avec une expression où perçait encore un peu de reproche, je ne l'ai pas toujours emporté ?

— Non, Caroline ; mais après ce qui s'est passé ce matin, je serais fou et lâche de ne pas vous dire que vous l'emportez maintenant ; et je n'aurai pas trop de toute ma vie pour vous faire oublier que vous vous êtes humiliée devant moi.

— Et cet aveu, vous êtes prêt à le faire ?

— Je suis prêt.... C'est l'aveu d'un souvenir trop vivement réveillé.... d'une folie à laquelle je ne dois plus songer, et dont je vous fais le sacrifice...

— Songez-vous bien qu'en le faisant, vous me prouvez que vous désirez notre union ?

— Je n'ai pas en effet de plus cher désir ni de plus précieux devoir aujourd'hui...

— Songez-vous bien que mon bonheur est en jeu, et que toutes les paroles que vous prononcez ont une portée solennelle, renferment un engagement sacré ?

— J'y songe et je ne les prononce qu'avec cette conviction...

— Ecoutez, mon ami, interrompit Caroline en posant la main sur son bras avec une douce autorité et en le regardant fixement, écoutez... je viens d'être seule, et j'ai réfléchi, j'ai beaucoup réfléchi, beaucoup soupçonné, beaucoup deviné peut-être... Il s'agit d'une femme que vous croyez avoir perdue, n'est-ce pas ?...

— Que je ne puis jamais retrouver !

— Mon étourderie vous a empêché de faire les recherches nécessaires..

— C'eût été inutile...

— Cependant si elle vous cherchait, elle !...

— Une femme viendrait-elle ainsi à la recherche d'un homme ?...

Peut-être, dit Caroline en se levant. — Quel est son pays, son nom ?

C'en était trop pour Antonia, qui, depuis le retour de Caroline écoutait

tout avec l'instinct vague du joueur dont la chance insultante a trahi le dernier espoir. Emile la reniait trois fois. Caroline l'avait devinée; Caroline, tout en la croyant perfide à son égard, allait peut-être se sacrifier pour elle et se croire la plus généreuse... C'en était trop. Elle ne pouvait entendre la réponse d'Emile qui allait la nommer.

Froide et chancelante, mais forte encore et religieuse dans son désespoir, elle marcha vers la porte du fond, après avoir, en passant, jeté un coup d'œil sur la table où elle laissait sa lettre.

Elle ouvrit cette porte, tenant toujours et emportant à jamais l'épée...

Tout aussitôt elle poussa un cri terrible, et elle recula au hasard, demi-morte, les yeux fermés...

A ce cri, Emile et Caroline s'étaient précipités dans l'atelier. Emile reçut dans ses bras cette femme qui allait tomber. Devant lui était un homme d'un aspect hideux et repoussant, pâle, avec une barbe démesurée, des traits hagards, une sorte de froc en lambeaux, qui venait d'entrer sans doute par cette porte ouverte, et qui avait causé la frayeur de cette femme.

Emile vit l'homme d'abord, l'envisagea un moment, et s'écria tout à coup :

— Solarez !!!

Puis, baissant les yeux sur la femme renversée dans ses bras :

— Antonia !!!

En même temps, saisissant par la garde cette épée que les mains de la jeune fille défaillante abandonnaient, il en secoua le fourreau et en présenta la pointe nue au misérable qui arrivait ainsi.

Cet homme était dans un état voisin de la folie. On pouvait deviner qu'il venait de faire une longue route, tant l'expression de la fatigue se mêlait, sur son visage, à celle de l'énergie factice que s'impose trop souvent un caractère violent. Son premier mouvement fut de se précipiter sur cette épée nue, de la saisir des deux mains en s'écriant :

— Elle est à moi !... et j'ai juré que vous me la rendriez !...

Emile voulut la retenir, mais trop occupé d'Antonia qui reposait, inanimée, sur son bras gauche, il la laissa échapper si fatalement que don Solarez, la tirant brusquement à lui, en fit entrer trois pouces dans sa poitrine, à l'endroit du cœur...

Presque aussitôt, il la rejeta sanglante, recula vers la porte en étendant les bras, sans proférer un mot, et, trébuchant sur le degré qui formait le seuil de cette porte, tomba en dehors à la renverse.

Il était mort.

Comme si une force venue d'en haut l'eût réveillée alors, Antonia ouvrit les yeux, se sépara d'Emile, qui ramassa et garda en main l'épée vengeresse. Au même instant, un homme, un vieillard, au maintien grave et solennel, entrait après avoir jeté un coup d'œil froid sur le cadavre étendu au dehors. C'était Tahiba. Il referma la porte pour cacher ce lugubre objet, et dit :

— Voilà bien le jugement de Dieu, et le marquis de Roverda est vengé comme le voulait sa fille.

Avant que personne eût répondu, une voix joviale retentit dans le parloir.

— Ah ça, mais c'est bien le père Tahiba que je viens de voir dans le parc !.. Émile ?...

Ferdinand souleva aussitôt la portière, et tout le monde fut en présence.

— Monsieur, dit alors Antonia d'une voix faible et tremblante, en s'adressant à Emile, j'allais partir avec cette épée qui m'appartient plus que jamais...

— Un instant ! dit le Caraïbe. M. le baron veut-il, avant de la rendre, prendre connaissance du secret de cette épée ?... C'est écrit tout simplement sur la lame, et Solarez a dû le chercher long-temps ailleurs.

Emile se prit à examiner machinalement cette lame d'épée, dont la partie azurée semblait, comme d'ordinaire, rehaussée d'arabesques d'or.

— C'est de l'arabe ! dit Ferdinand qui regardait par dessus son épaule.

— Oui, dit Tahiba. Les seigneurs espagnols employaient quelquefois encore, à l'époque où vivait le marquis, l'écriture des Abencérages ..

— Oh !... s'écria tout-à-coup Ferdinand qui venait de lire.

Emile lui mit la main sur la bouche, puis, prenant la parole :

— Caroline, dit-il, pardonnez-moi.—Senora, je ne puis consentir à vous rendre cette épée qu'en échange du trésor dont elle porte l'indication...

— Prenez, monsieur !... dit-elle avec étonnement, fierté et mépris, en tendant la main pour recevoir son épée.

— Pardon ! dit Mauvert en s'en emparant et en s'approchant d'Antonia, je crois que la senora a besoin de prendre une petite leçon de langue arabe : Voyez-vous, senora, cette lettre est un A, cette autre est un N, cette troisième un T, cette quatrième un O, celle-ci...

—Assez ! assez ! s'écria la jeune fille éperdue. Oh ! mon père ! Oh ! Emile !...

Ce qui était écrit sur l'épée du père, c'était le nom de sa fille, c'était le nom d'*Antonia*.

Lorsque les guerres furent terminées, deux Anglais arrivèrent un jour au château de Fierval. L'un était sir Richard ; l'autre, commandant du brick sur lequel le neveu de lord Walton avait passé le détroit, était M. Black. Ce dernier, revenu à des sentimens plus doux, avait accompagné le lord jusqu'à la demeure de celle dont le hasard lui avait fait connaître l'adresse. On sut alors que c'était lui qui, à Nice, avait arrêté Solarez comme prisonnier appartenant à la France, ce qui, comme on l'a vu, n'avait pas empêché ce dernier de s'évader une seconde fois.

Richard est l'époux de Caroline

Ferdinand est toujours garçon.

Un tremblement de terre a précisément comblé le précipice de la Hotte vers l'époque où se termine cette histoire.

MAURICE SAINT-AGUET.—(*Commerce.*)

FLEUR DES FÈVES,

OU

UNE INTELLIGENCE A DEUX.

(Suite.)

II.

La nuit était venue, une nuit sombre et roide. Le salon vaste et profond, éclairé seulement dans un angle par une bougie pâle et comme toute grelottante dans une atmosphère humide, était lugubre ; il s'y découpait de grandes ombres aux aspects bizarres et effrayans, et les portraits attachés aux parois, et à peine accusés, semblaient, avec leurs yeux noirs et fixes, interroger sévèrement sur ces événemens mystérieux, la conscience de ceux qui passaient. M. de Melta était assis. Il se leva en me voyant, vint me prendre la main, et me conduisit à un fauteuil où il me pria de m'asseoir. Sa figure, cette figure italienne, pleine de ruse, et tout arrondie par la bonhomie, ne m'avait peut-être jamais paru plus terrible. Ombragés de sourcils épais, ses yeux noirs, d'ordinaire sourians, prenaient quelquefois, à la dérobée, et comme à son insu, une expression sinistre. Sa bouche, aux lèvres épanouies, — signe physiologique, non pas toujours de la bonté, mais du moins de la passion, — sa bouche se tordait en mille petites contorsions pleines de mystère et de réticence. Son teint, d'un ton olivâtre, était, à la lumière, d'une pâleur maladive. La figure de M. de Melta respirait, pour le moment, la bienveillance, mais cette bienveillance me fit peur. Je résolus de me tenir sur mes gardes, et de laisser venir à moi les paroles comme vers une forteresse armée, et dont tous les ponts-levis sont fermés.

— J'ai voulu, madame, me dit M. de Melta avec une voix douce et toute musicale, j'ai voulu, avant de vous entretenir d'un sujet fort pénible, vous laisser le temps de recevoir les confidences de cette pauvre Lucie. Votre arrivée ici est un bonheur pour elle. Nous espérons tout de vos conseils et de votre amitié. Lucie a une imagination ardente, une tête folle et pleine de rébellion ; cette chère enfant s'est cachée de nous, s'est isolée, s'est enfermée dans l'exaspération de son âme ; c'est ainsi que, sans guide, sans appui, sans expérience, on arrive à de graves malheurs que par fierté, par un entêtement de jeune femme, on parvient à rendre irréparables.

Cet *irréparable* me parut proche parent de l'*inévitable* de Mme Mercedin.

Il me fallut du courage pour garder mon sang-froid devant cette cruauté qui se faisait humble et douce. Mais prendre la défense de Lucie, c'était perdre tous mes avantages, c'était sortir de mes retranchemens mystérieux, c'était me prononcer. Et puis il avait des preuves contre elle ; en avais-je en sa faveur, pour essayer de lutter? Je me contentai donc de répondre :

— Comme vous le pensiez, Lucie m'a tout confié.

M. de Melta me lança un regard sourdement interrogateur que je soutins avec sérénité.

— C'est un affreux malheur, ajouta-t-il avec un soupir plein d'onction.

— Bien affreux, en effet.

— Plus grand peut-être que vous ne le supposez.

— Expliquez-vous, monsieur.

— Ce M. de Naré est idiot.

— Vous le saviez donc, lui dis-je avec précipitation, croyant le prendre en défaut.

— Madame Mercedin m'a tout appris.

— Il est étrange que vous ayez attendu les confidences de Mme Mercedin pour vous en apercevoir.

— Oh ! moi, répondit M. de Melta avec son air de parfaite bonhomie, je suis un paysan, un sauvage, causant du beau temps et de la pluie, voilà tout. Nous passions avec M. de Naré les journées à la chasse, lui dans un buisson, moi dans un autre. Les coups de fusil étaient notre seule conversation de la matinée. Le soir venu, on parlait des coups qu'on avait faits, puis Lucie se mettait au piano... et nous n'avions jamais d'entretiens plus intimes. J'ai vu, en M. de Naré, un homme très réservé, très silencieux, voilà tout.

J'aurais dû prévoir ces réponses et ne pas révéler à cet homme, par un triomphe anticipé, qu'il y avait lutte secrète entre nous.

— Lucie est une femme perdue, reprit M. de Melta avec un accent de profonde douleur.

Cette fois je gardai le silence.

— Si jeune, mon Dieu !

Où voulait il en venir?

— Et le monde est impitoyable !

M. de Melta jouait le monologue dramatique.

— Et tôt ou tard ce fatal secret, qu'il eût fallu étouffer dans le cercle de la famille, sera connu de tous.

— Je ne vois pas...

— Les domestiques ont tout appris... Comment? je l'ignore.

— On pourrait acheter leur silence.

— Ils gardent l'or, et ne gardent pas les secrets. Et puis il y a cette amie de Lucie, cette Mme Mercedin, une femme que je déteste... qu'il m'a toujours été pénible de voir dans l'intimité de Mme de Rémond... Ce n'est que sur ses instances réitérées que je l'ai engagée à venir ici... Une créature odieuse! Achetez donc son silence! Elle a perdu sa propre sœur... elle a calomnié sa mère!...

Chacun de ces mots était un acheminement sourd vers un but caché; je restais muette, palpitante, attentive, et, de l'ombre où je m'étais placée, je scrutais profondément le visage impassible de M. de Melta; je pénétrais, pour ainsi dire, dans son regard sans en pouvoir sonder la profondeur... Il me révélait peu à peu, et comme sans y prendre garde, ses affreuses machinations; Lucie était perdue, avait-il dit, et ce n'était que trop vrai! Il déchirait, lambeau par lambeau, le voile de sa conduite; il semblait me dire : Regardez! lui ai-je laissé une seule chance de salut? n'est-elle pas toute garrottée par mille infâmes liens? Et toujours son visage gardait ce masque d'inaltérable bienveillance, et ses yeux noirs et veloutés se fixaient sur moi avec une impénétrable candeur! Oh! que cet homme était dangereux!

—J'ai bien songé à toutes ces choses, ajouta-t-il. Aux premiers mouvemens d'indignation et de colère ont succédé la calme et la réflexion. Le mépris a fait place à la pitié. Lucie a été coupable, seule coupable, car *cet homme* n'existe pas. Mais faut-il être inexorable? Faut-il qu'une erreur d'un moment soit expiée par toute une vie de douleur, de larmes et de honte. Faut-il que, pour une enfant de vingt ans, il n'y ait plus, dans le monde, que la solitude et l'amertume du cloître, sans la foi et l'innocence, et avec le remords! Aura-t-elle dit pour toujours adieu à toutes les fêtes, à toutes les joies! Oh! devant cet horrible châtiment, j'ai senti en moi se réveiller mon amitié de père pour Lucie; je me suis dit que j'étais son seul protecteur ici-bas, que peut-être je n'avais pas veillé sur elle avec assez de sollicitude et de soin; que peut-être j'étais le seul coupable! Cette pensée est affreuse! mais comment lui rendre sa place dans le monde? comment sauver cet honneur perdu? C'est alors que le ciel m'a inspiré une résolution toute de dévoûment et d'abnégation. Que Lucie consente à être ma femme, et, protégée par ce mariage, par un nom honorable, elle pourra encore marcher le front levé, et braver tous les méchans bruits contre lesquels une telle union sera une assez puissante protestation.

Je ne pus retenir un mouvement de surprise et d'effroi.

— Mais M. de Naré! dis-je en balbutiant.

— S'il n'avait été insensé, je l'aurais tué. Mais comment prendre au sérieux ce pauvre idiot; c'est parce que je le considère comme n'étant pas de ce monde, et que Mme de Rémond est pour moi comme deux fois veuve, que je ne craindrai pas de lui donner mon nom. C'est à vous, madame, qui connaissez les lois impitoyables de la société, à apprécier tout ce qu'il y a de généreux dans ma conduite. Entre moi et Lucie il y aura toujours un nuage; mais ce sera une ombre tout intérieure, tandis qu'au dehors son honneur n'aura pas un seul instant été terni.

Il y avait vraiment dans la voix de M. de Melta et dans son geste une dignité toute paternelle; il se leva, me prit la main, et me reconduisit lentement jusqu'aux premières marches de l'escalier qui menait chez Lucie. Là il s'arrêta, leva les yeux au ciel, et s'éloigna avec un signe amical de la main. M. de Melta, tel que je l'avais connu jusqu'alors, était un jeune homme vieilli, honteux presque de ses quarante-cinq ans; ce soir-là, il avait soixante ans; c'était un vieillard digne et grave, et qui paraissait aimer vraiment Lucie d'un amour saint et dévoué.

Je retrouvai Mme de Rémond agenouillée et tout en larmes à son prie-Dieu, et je m'écriai en me jetant dans ses bras : « Pauvre Lucie! »

Une heure après, c'est-à-dire à dix heures, Lucie et moi, toutes deux voilées et enveloppées dans un châle sombre, nous descendions à petit bruit un escalier dérobé du château qui nous conduisit à l'entrée du jardin potager. Nous nous glissâmes, comme des ombres, sous un berceau de vigne qui côtoyait le mur de ce jardin, et au bout duquel se trouvait une petite porte d'ordinaire fermée au pêne seulement, et protégée par un verrou. Nous parvînmes à l'ouvrir, en dépit de la rudesse que la rouille avait donnée à la serrure, et nous nous trouvâmes dans les champs.

La résolution que nous avions prise était étrange, hasardeuse, pleine de dangers! mais, vous le savez, les femmes sont ou trop timides ou trop aventureuses; elles vont sans transitions d'un extrême à un autre; natures faibles et passives, elles laissent arriver le mal et se courbent à son approche, et n'osent le regarder en face; mais si une fois elles se trouvent aux prises avec lui, tout-à-coup elles déploient une force inattendue, une activité fébrile, une volonté impatiente et rapide, qui parfois n'amène que des démarches fausses et compromettantes, mais parfois aussi font l'escalade du succès.

Si quelqu'un nous eût rencontrées errant ainsi à travers champs, à cette heure et seules, et nous eût reconnues, qu'aurait-il pensé de nous? Quel accablant témoignage n'aurions-nous pas donné nous-mêmes aux bruits calomnieux qui déjà se glissaient sourdement à l'approche du grand scandale prêt à s'ébruiter, comme des chauves-souris à l'approche de la nuit. Mais hélas! au milieu de ces ténèbres perfides, nous n'avions qu'un seul espoir qui rayonnait faiblement tout au loin sur notre route, et, les yeux fixés sur cette incertaine lueur, nous allions pleines de confiance et sans songer au danger.

Le ciel s'était éclairci. La nuit était belle et fourmillante d'étoiles, et la lune, s'élevant au dessus des nuées blafardes et toutes plissées, semblait se dégager de son linceul et s'élançait dans l'azur. Il nous semblait que c'était un présage, et qu'ainsi le bonheur de Lucie allait se lever rayonnant.

Nous allions à Verneuil. Verneuil est un petit hameau sur le bord de la route de Paris, à trois quarts de lieue du château. Le chemin pour s'y rendre est des plus étranges. Il fallait traverser un nombre infini de ces sortes d'enclos entourés de haies, fraîches de pelouses parsemées de pommiers, et ayant chacun leur *masure*, qui, en Normandie, se trouvent côte à côte, et se continuent pendant des lieues, donnant l'un dans l'autre, et séparés seulement par des portes à claire voie. Ces enclos sont traversés par de petits sentiers qui sont chemin public. Les portes sont fermées seulement au loquet, et souvent même par une simple branche qui d'un côté s'enfonce dans la haie, et de l'autre se pique dans les jours de la claire-voie. Il s'agit donc, pour passer, d'ouvrir seulement la porte; l'on n'est tenu qu'à la refermer derrière soi.

J'avoue que, dans le premier moment, j'éprouvai des terreurs mortelles. Chaque tronc d'arbre me paraissait un homme dont la noire silhouette se découpait sur le fond légèrement argenté de la prairie. Tous les coins sombres me semblaient habités, et je peuplais ces solitudes de tout un monde fantastique. Lucie n'était pas, tant s'en faut, si effrayée; elle connaissait la plupart des habitans de ces masures, qui, je dois le dire, ne faisaient pas seulement mine de se montrer. Toutes les portes étaient fermées; pas une lumière aux vitres; la lune seule y jetait des reflets éblouissans.

Mais ces puérils effrois firent bientôt place à de plus sérieuses inquiétudes. A mesure que nous avancions, l'étrangeté de notre démarche nous apparaissait plus distincte, plus réelle; à chaque pas que nous faisions, notre résolution reculait, pour ainsi dire. Toutes deux nous gardions le silence; chacune à part soi,—car nous nous le sommes avoué depuis, — chacun en proie au doute, à l'incertitude, chacune sentant tomber goutte à goutte sur la flamme d'une folle ardeur, la froide réflexion.

Cependant, nous atteignîmes le dernier enclos, et nous nous trouvâmes sur un chemin plus large, qui coupait des champs de blé ou de seigle, et nous pûmes voir à l'horizon plat et nu se détacher la masse opaque et noirâtre d'une agglomération de maisons; nous étions à Verneuil.

Parmi ces maisons, une seule était encore éclairée, c'était l'auberge. Nous ne doutions pas, d'après la vague indication de Mlle Dorothée, que Mme de Naré et son fils n'y eussent mis pied pour attendre le passage d'une voiture se dirigeant vers Paris.

Mais avant d'entrer dans cette auberge, un autre embarras s'offrit, auquel nous n'avions pas songé. Je dis à Lucie :

—Je dois seule me présenter à madame de Naré; en attendant, où vas-tu te tenir?

— Oh! je ne te quitte pas, s'écria madame de Rémond. Je suis à demi morte de terreur. D'ailleurs, qu'ai-je à redouter?

En effet, le visage de Lucie était pâle, décomposé. Chacune de nous avait eu foi dans le courage de l'autre, et si toutes deux nous nous étions su aussi effrayées, je crois que nous serions tombées mortes sur le chemin.

L'hôtesse parut stupéfaite et nous examina quelque temps, comme si elle eût supposé que nous fussions des brigands déguisés; enfin, elle se décida à prendre une mauvaise chandelle et à nous conduire à la chambre de Mme de Naré.

Du reste, nous apprîmes de cette femme, tout en montant l'escalier le plus tordu qui soit au monde, que le lendemain de grand matin une carriole devait conduire Mme de Naré et son fils à la ville voisine. Ainsi, et à part le résultat toujours douteux, notre visite nocturne se trouvait motivée; comme nous l'avions pensé, le lendemain il eût été trop tard.

Mme de Naré répondit à l'hôtesse d'une voix altérée, et n'ouvrit sa porte qu'après un moment assez long d'hésitation. Elle ne put dissimuler un mouvement d'effroi en nous voyant, et quand l'hôtesse nous eut laissées seules, ce fut avec un tremblement nerveux qu'elle nous fit signe de nous asseoir.

Lucie était plus morte que vive; elle se laissa tomber sur le fauteuil que Mme de Naré lui offrit; sa tête se pencha, ses yeux se fermèrent, elle eut un évanouissement; nous lui fîmes respirer des sels; j'arrachai plutôt que je ne relevai le voile qui lui cachait le visage, et peu à peu elle revint à elle, mais elle était si faible, si abattue, sa raison paraissait si vacillante que je n'osai l'exposer aux secousses de l'entretien que nous allions avoir, et que je demandai à Mme de Naré de lui laisser prendre quelque repos pendant un instant.

Mme de Naré, visiblement émue, ouvrit la porte d'un petit cabinet où se trouvait le lit; — la chambre où nous étions formait salon, si l'on peut donner ce nom à la réunion de quelques fauteuils boiteux et de deux ou trois gravures jaunâtres dans une grande chambre décarrelée et tapissée d'un papier en lambeaux. Lucie se laissa conduire dans le cabinet, sans avoir la conscience de ce qu'elle faisait, et nous la couchâmes tout habillée sur le lit, où elle fut prise comme d'un assoupissement qui était plutôt le sommeil de l'âme que celui du corps. Nous rentrâmes, Mme de Naré et moi, dans le salon, cette dame semblant lutter entre l'intérêt que lui inspirait l'état alarmant de Mme de Rémond, et je ne sais quelle crainte que

trahissait son regard plein d'hésitations et de défiance, et moi sérieusement effrayée des suites funestes que pouvait avoir notre imprudence.

Il y eut entre nous un moment de silence. Enfin, madame de Naré, vaincue par son émotion intérieure, s'approcha de moi, me serra la main, et me dit avec des larmes dans la voix :

—Tout ce qui s'est passé est bien affreux, madame. Mais parlez, que voulez-vous de moi, pauvre mère, isolée, sans appui dans ce monde?

— Vous savez, vous, madame, que Lucie est restée pure, et qu'elle a été victime d'une odieuse trahison; je viens vous supplier de m'éclairer sur un complot que vous avez ignoré, — oh! je le comprends! — mais dont vous avez nécessairement été, — et trop tard, hélas! — la confidente involontaire.

— J'ignore...

— Je sais d'abord, repris-je en l'interrompant, que M. Justin *ne peut pas* (et j'appuyai sur ces mots), *ne peut pas* avoir de secrets pour vous. C'est un enfant... » La pauvre mère se cacha la tête dans les mains et éclata en sanglots.

» Croyez, madame, ajoutai-je, que c'est bien malgré moi que j'ai froissé cet endroit si douloureux de votre cœur. J'admire trop votre dévouement de mère, et je me sens portée vers vous par une amitié trop sympathique, pour ne point regretter amèrement ces indiscrètes paroles..... Mais une autre amitié, une autre amitié de toute ma vie, et dont les exigences sont à la fois pour moi douces et rudes, m'oblige à être sincère avec vous, au risque d'être cruelle...

—Oh! je ne vous en veux pas, mon Dieu!

—Comment M. de Naré s'est-il trouvé chez Mme de Rémond?

— Lui-même, il l'ignore, madame, et n'a rien pu m'avouer. Vers la fin du dîner où Mme de Rémond se trouva indisposée, je remarquai chez Justin quelque chose d'étrange qui m'alarma. Sa tête se penchait comme involontairement; son regard se voilait; il lui fut impossible de venir avec nous à la promenade du soir. Effrayée par ces symptômes, je me défendis moi-même de prendre part à cette promenade; je voulais rester près de lui, le soigner... J'en dis quelques mots à M. de Melta.... mais celui-ci me répondit avec un regard dont l'expression jeta le trouble dans mon âme :—Voilà bien comme sont les mères... Vous viendrez avec nous .. je vous emmène de force. Il faut toujours que vous soyez près de Justin. Il semble qu'il ne puisse dire une parole, faire un pas sans votre secours! — Je tremblais tant de voir se découvrir un secret terrible,—que vous avez deviné, madame, et pour lequel je vous demande à genoux un éternel silence, car mon fils, voyez-vous, c'est ma vie, et un mot de vous peut le perdre et me tuer! Que vous disais-je? où en étais-je?... Je tremblais tant que l'esprit rusé de M. de Melta ne pénétrât ce secret si heureusement caché jusqu'à ce jour, que je n'insistai pas pour demeurer au château. Ce qui se passa pendant cette promenade, où nous allâmes, je l'ignore. Je ne vis rien, je ne pensai qu'à lui. Quand nous fûmes de retour, je voulus monter à la chambre de Justin; M. de Melta témoigna en ce moment un vif intérêt pour la santé de mon fils, et m'accompagna.

Justin était au lit et dormait d'un profond sommeil. Notre entrée bien qu'assez bruyante ne le réveilla pas.

Le lendemain, aussitôt le jour venu, je m'habillai en toute hâte et je montai à sa chambre. Je la trouvai vide. Je supposai que Justin était descendu dans le parc... Je parcourus toutes les allées, je l'appelai, mais en vain. Je rentrai au château mourante de terreur... et c'est alors seulement que j'appris ce qui s'est passé.

— Et M. de Naré n'a gardé aucun souvenir de ce qui eut lieu cette nuit?

— Aucun.

— Mes soupçons étaient justes. On lui a fait prendre de l'opium comme à Lucie.

Madame de Naré gardait le silence.

— Vous comprendrez, madame, repris-je, qu'entre nous il est inutile de chercher des détours. Je ne sais quelle est votre opinion sur cet infâme mystère. Quant à la mienne, la voici : Lucie a quarante mille livres de rente; elle est veuve; M. de Melta est revenu des îles sans un sou vaillant. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de sa jeunesse orageuse. Vous savez qu'à l'âge de seize ans — ceci est dit entre nous, et par conséquent, il n'y a aucun danger, — vous savez qu'à l'âge de seize ans il avait fui de la maison paternelle, et que, pour faire face aux besoins dévorans d'une existence coupable, il avait eu recours à de nombreux faux. M. de Melta père, était riche et appartenait à une honorable et ancienne famille de la magistrature. Il parvint, grâce à son crédit, grâce aussi à son immense fortune peut-être, à étouffer cette terrible affaire et il fit partir son fils pour la Guadeloupe, où habitait une partie de sa famille. Là, je sais, par quelques connaissances intimes, que M. Melta continua sa vie, de dissipation et de débauche, si bien qu'il fut forcé d'aller chercher dans quelque autre partie du monde, de l'oubli pour ses nouvelles fautes, et du silence pour ses scandales. Ces détails, je ne les ai appris que trop tard, et lorsque déjà Lucie habitait sous le toit de son oncle. Un jour donc M. de Melta revint en France, aussi pauvre qu'il en était parti, et de plus déshérité. Il se réconcilia avec mademoiselle Dorothée, sa sœur, tête faible et cœur indulgent, et qui jouissait en paix des débris de la fortune paternelle. En apparence, M. de Melta revenait bien changé; c'était un homme grave, dignement posé, et qui eût fait oublier, par la sévérité de sa conduite, ses mille erreurs de jeunesse, si dans le courant, sans cesse renouvelé de la vie parisienne, le souvenir n'en eût pas été depuis long-temps perdu. Au fond, c'était toujours le même homme, possédé d'un amour effréné du luxe, des plaisirs, des jouissances du monde et cachant seulement sous un masque trompeur d'hypocrisie et de bonhomie, la violence toujours jeune de ses passions. En quelques mois, au train dont il s'y mit, il eût dévoré la fortune de mademoiselle Dorothée : ce fut alors que Lucie devint veuve, et que des avances lui furent faites sous les faux semblans d'une vive amitié, pour qu'elle vînt se réfugier auprès de sa tante. Les quarante mille francs de rente de Lucie eurent bien vite remis à flots le crédit de M. de Melta qui commençait à côtoyer les écueils et les bas fonds... Mais enfin Lucie est veuve... Lucie est jeune... d'un jour à l'autre, elle peut, elle doit se remarier... vous comprenez cela... et alors adieu à tout jamais, pour M. de Melta, à cette vie de doux loisirs, de luxe, de fêtes, qui a toujours été la sienne, et qu'il n'abandonnera pas volontiers, aujourd'hui que l'âge est venu, pour une existence de travail, de privations et d'humilité. D'un autre côté, il y avait trop de distance de Mme de Rémond à M. de Melta, de la nièce à l'oncle, pour qu'un mariage entre eux fût possible. — Il y a donc eu une sorte de blocus autour de Lucie : — Mlle Dorothée ou plutôt M. de Melta recevait régulièrement toutes les semaines, mais jamais il ne donnait de bals. C'étaient ou des soirées de jeu ou des soirées musicales, auxquelles on n'admettait que des hommes mûrs et peu dangereux pour une jeune femme, qui était encore une toute jeune fille.

Un seul jour, il fut fait exception à cette règle rigoureuse, et ce fut en faveur de M. de Naré. Vous vous êtes flattée, madame, de l'espoir que M. de Melta ne connaissait pas un secret que vous croyiez à tout jamais caché entre votre fils et vous; ce secret n'en fut pas un long-temps pour lui; c'est de madame Mercedin que la révélation m'en est venue, et madame Mercedin est la confidente de M. de Melta. Comment est-elle parvenue à le découvrir?... je l'ignore. Il n'est rien de caché pour cette femme. Toujours est-il que la maison de Mlle Dorothée, d'ordinaire, fermée à tous les jeunes hommes, fut ouverte à M. de Naré, et que sans que les liens de parenté, si long-temps détendus, fussent suffisans, peut-être, pour motiver une telle invitation, vous avez été engagés à venir passer quelque temps à La Gardière. Ce qui s'y est passé, vous le savez comme moi; votre fils, plongé dans un sommeil surnaturel, et que vous-même n'avez pu interrompre, fut introduit dans la chambre de madame de Rémond; qui, elle aussi, était en proie à un sommeil que nul bruit, nul accident ne pouvait faire cesser. Le lendemain, pendant que vous cherchiez votre fils dans les profondeurs du parc, M. de Melta, Mlle Dorothée et Mme Mercedin, apparemment mieux instruits, épiaient sa sortie à la porte de Mme de Rémond; le lendemain Lucie était déshonorée! déshonorée sans ressource! perdue sans refuge! le lendemain sa honte était rendue publique! Non seulement Mme de Mercedin — cette méchante femme pour qui rien n'est sacré — avait assisté au scandale, mais encore les domestiques du château, — ces gens qui, comme l'a fort bien dit M. de Melta, quand on les achète, *gardent l'or et ne gardent pas les secrets*, — les domestiques avaient appris l'aventure; par les soins de qui? je n'ose le dire! Ainsi l'avenir de Mme de Rémond se trouvait à tout jamais perdu... car il n'entrait pas dans les probabilités humaines (pardonnez-moi encore, madame, ce que mes paroles vont avoir de pénible et de blessant pour vous), il n'entrait pas dans les probabilités humaines qu'un mariage, la seule réparation possible pour un pareil scandale, pût avoir lieu entre votre fils et Lucie... M. de Naré est dans ce monde... un homme à part... exceptionnel... (je n'osai prononcer cet horrible mot, *idiot*). Or, il était noble, il était généreux à M. de Melta, n'est-ce pas, d'oublier ce qui s'était passé, de pardonner une faute vraiment irréparable, de protéger de son nom la jeune femme coupable et à tout jamais honnie...

Mme de Naré fit un mouvement prononcé de dénégation.

— Ce soir même, ajoutai-je, M. de Melta a daigné offrir à Lucie de l'épouser.

Madame de Naré joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Cependant, repris-je, Mme de Rémond s'est effrayée de ce dévouement qui doit constituer à M. de Melta, quarante mille livres de rente : A tort ou à raison, cet homme lui fait peur. Déshonorée, perdue, elle croit qu'un tel mariage lui ferait acheter trop cher cette réputation d'honneur qui est pourtant pour elle le bien le plus cher en ce monde. Enfin, madame, elle préfère, en épousant M. de Naré, être pour cette intelligence simple et bonne et qu'un malheur a dévastée, être, dis-je, avec vous une seconde mère, que de devenir la femme de M. de Melta!

— Ce que vous me proposez est impossible, me répondit Mme de Naré, d'une voix altérée, Justin est marié.

— Marié, m'écriai-je avec un accent terrible de douleur, et je retombai anéantie dans le fauteuil d'où m'avaient soulevée les transes mortelles qu'avait éveillées en moi ce mot *impossible*.

En ce moment un léger bruit se fit entendre à la porte; Mme de Naré se leva toute chancelante et le visage frappé d'inquiétude. Elle demanda : —Qui est là. — C'est moi, répondit la voix douce et harmonieuse de Justin. J'étais allé me promener sur la route, et je viens vous dire bonsoir.

Mme de Naré ouvrit, et Justin entra.

Il me sembla voir sa mère lui lancer un de ces regards impérieux que j'avais déjà surpris à la soirée de Mlle Dorothée, alors sans en comprendre le sens, et pour la seconde fois, je remarquai sur le visage de Mme de Naré une expression toute singulière, mêlée d'hésitation et d'effroi.

— Je vous disais donc, madame, répéta-t-elle, que Justin est marié.

M. de Naré vint près de moi, s'accouda familièrement, et avec grâce, sur le dos de mon fauteuil, comme s'il eût été dans le monde, et me dit d'une voix gracieuse :

— Comment va Mme de Rémond?

— Elle est souffrante, lui répondis-je.

Son visage prit comme une teinte de tristesse, et sans ajouter un mot, il alla s'asseoir à quelques pas de moi, précisément dans l'angle de lumière, que coupait faiblement dans l'ombre la maigre chandelle qui nous éclairait. Je pus donc examiner à mon aise cet homme étrange, et vraiment je me pris à douter d'abord qu'en réalité l'intelligence fût engourdie en lui. Je me rendis compte seulement alors de l'erreur prolongée de Lucie; sans doute, il y avait dans sa figure quelque chose de bizarre, d'extraordinaire; mais ce n'était pas l'idiotisme, tant s'en faut; c'eût été plutôt le génie avec sa bonhomie enfantine et sa fine rusticité. La lumière frappait en plein son front heureusement développé, assez haut pour que la pensée ne s'y tînt pas accroupie; les cils noirs très longs et recourbés à l'extrémité, projetaient sur ses yeux une ligne d'ombre toute déliée qui leur donnait un air de malice et de mystère; des moustaches noires et une mouche grêle et fine achevaient de donner à son visage une expression assez sardonique, et je compris que quelques mots dénués de sens échappés à cet homme, pouvaient être considérés comme des marques d'inattention d'une intelligence repliée sur elle-même et plongée dans une continuelle méditation. J'ai vu quelquefois de près plusieurs de nos grands poètes: ils ressemblaient à Justin.

Cet examen fut fait en deux secondes, et j'avoue que, malgré les détails circonstanciés de M. de Belgy, l'aveu même d'une mère, il me resta un doute dans l'âme. Jugez si Lucie avait pu s'y méprendre; elle qui n'était pas prévenue, elle dont la cœur,—cet aveugle crédule,—ne voulait qu'être trompé.

— Marié, répétai-je, mais comment?... si jeune encore... et c'est la première fois que j'entends parler.

— Oh! s'empressa de répondre Mme de Naré, ce mariage se fit au sortir du collége... des convenances de famille... vous comprenez... M. de Melta reçut une simple lettre de faire part...

— Ah! il connaissait ce mariage!..

— Puis, comme il arrive si souvent... des incompatibilités de caractère... et d'autres circonstances trop longues à expliquer... rendirent ce mariage malheureux... On convint d'une séparation à l'amiable... sans scandale...

Et ces mots dits d'une façon entrecoupée étaient accompagnés de ces regards à Justin, qui me semblaient à moi des injonctions muettes.

Quant à M. de Naré, on eût dit qu'il n'était pas question de lui; il jouait avec le cordon de son lorgnon.

En ce moment nous entendîmes du côté du cabinet comme un sourd gémissement... puis un bruit de pas, et Lucie toute défaillante encore, toute pâle, parut à la porte...

M. de Naré poussa un cri, se leva à demi avec une sorte d'effarement, puis se précipita vers Lucie en s'écriant avec un accent dont rien ne saurait rendre la fougue, le triomphe, l'extase... « Madame de Rémond! »

Cette exclamation de bonheur et de joie parut rendre un instant Lucie à elle-même; elle leva vers M. de Naré un regard humide de larmes et tout à la fois rayonnant d'amour, puis je ne sais quelle pensée traversa son esprit... Son visage se couvrit d'une vive rougeur... elle sembla de sa main vouloir éloigner Justin, et elle se réfugia toute tremblante, tout éperdue, dans mes bras.

— Justin, laissez-nous, dit Mme de Naré, d'une voix ferme et impérative.

Mais il semblait s'être fait une révolution dans l'esprit de M. de Naré. Pour la première fois peut-être il n'obéit pas à la voix de sa mère; pour la première fois, ce regard qui d'ordinaire le maîtrisait, parut avoir perdu tout empire sur lui. Ses yeux avaient quelque chose d'égaré... il semblait pris de vertige... Sa bouche balbutiait... Il demeura.

— C'est à nous de vous quitter, dis-je à Mme de Naré... Un plus long entretien serait inutile... Je crains seulement que Lucie n'ait pas la force de retourner au château...

— A cette heure! s'écria M. de Naré. Retourner au château! mais comment êtes-vous venues ici? Il fait tout à fait nuit. Nous allons y retourner tous ensemble au château, par le clair de lune, n'est-ce pas, ma mère? Ce sera charmant.

— Non, Justin, nous restons ici...

— Pourquoi donc? on est mal ici. C'est triste, et horriblement meublé! moi j'aime mieux retourner au château!... avec vous, ajouta-t-il en s'adressant à Lucie, et ce mot fut dit d'une façon touchante...

Lucie, qui avait repris tout son calme, et aussi sa tristesse douce et résignée, m'interrogeait du regard...

— Il faut partir, lui dis-je en secouant la tête.

Mme de Rémond supporta plus courageusement que je ne l'aurais cru, le coup que lui portèrent ces paroles; elle tendit la main à Mme de Naré avec un sourire angélique, et lui dit :

—Je vous comprends, madame, et je vous pardonne. Vous êtes une mère jalouse. Moi, le sacrifice de mon bonheur est déjà fait.

Mme de Naré ne put retenir ses larmes; il se passa en elle comme une lutte intérieure, lutte terrible... sa bouche s'ouvrit... mais la parole s'arrêta sur ses lèvres... Un frémissement courut par tous ses membres et elle joignit les mains en s'écriant : —Oh! mon Dieu!

Pendant ce temps, Justin s'approcha de moi d'un air de confidence et me dit assez haut pour que sa mère l'entendît :

— Ah ça! n'allez pas croire que je suis marié, c'est ma mère qui dit cela.

Ce fut un coup de foudre. Mme de Naré devint pâle comme la mort, et s'écria d'un voix étouffée : — Justin! Justin!

— Ah! madame, vous m'avez trompée, lui dis-je, avec un accent douloureux.

— Pardonnez... oh! pardonnez à une pauvre mère... qui n'a que son fils au monde... et qui tremble pour lui!...

— Que voulez-vous dire?... Et qu'y a-t-il à craindre!...

— M. de Melta...

— Achevez...

— M. de Melta m'a dit qu'il le tuerait!

Justin se remit à jouer avec son lorgnon.

— Expliquez-vous!

— Il le ferait comme il le dit! mon fils! mon Justin! et elle s'approcha de lui et le serra dans ses bras avec une sorte d'épouvante. Non ce mariage ne peut se faire. M. de Melta me l'a défendu. C'est lui qui a voulu que je dise que Justin est marié!... qu'il est séparé de sa femme! Oh! c'est un homme terrible!... Il m'a menacée de provoquer Justin en duel! Moi, je vous dis que je n'ai que lui! que je veux le garder! Puis il m'a bien fait comprendre que Justin marié serait malheureux, qu'il ne peut se séparer de sa mère!... qu'il ne vit que par moi!... et puis il le ferait assassiner!...

— Oh! ce M. de Melta est un homme infâme, s'écria Lucie avec l'accent du désespoir. Elle fondit en larmes.

Tout à coup M. de Naré devint sérieux; il s'approcha de Lucie et lui dit à demi-voix :

— Moi aussi, je le hais ce M. de Melta.

— Vous, Justin, lui dis-je, et pourquoi?

— Parce que c'est lui qui a poussé la barque et qui a fait tomber Mme de Rémond dans le fleuve.

— Justin, ne dites pas de ces folies. Taisez-vous, s'écria la mère.

—Oh! je l'ai bien vu... et je le lui ai dit... C'était un soir, au fond du parc.... nous étions seuls.... Il s'est mis à rire et il a voulu s'éloigner en m'appelant fou! Alors je l'ai frappé au visage, et il s'est mis à trembler de tous ses membres... Il voulait se défendre... mais je suis plus fort que lui...

Nous restions muettes de satisfaction et d'admiration à la fois...

—Je vois encore le coup de rame qu'il a donné... voyez-vous? dit-il à voix basse à Lucie, — (mais nous ne perdions pas un mot), — il a fait cela avec la rame; — il imitait le mouvement, —et vous êtes tombée!

— Depuis ce soir, ajouta-t-il, — il n'ose plus me regarder en face.

— Vous voyez, madame, dis-je à Mme de Naré, que M. de Melta est un lâche et que votre fils n'a rien à craindre...

— Mais les lâches ont pour eux la trahison!... M. de Melta est capable de tout! s'écriait cette pauvre mère partagée entre l'orgueil, la joie et un reste de crainte...

Lucie dit à M. de Naré : — Justin, donnez-moi le bras..... vous nous reconduirez au château... car il est tard et j'ai peur la nuit. Ne venez-vous pas avec nous, madame? ajouta-t-elle en se retournant vers Mme de Naré, — avec un charmant sourire.

— Oui, Lucie... mais, hélas! que serai-je moi! si vous prenez toute la place dans son cœur...

— Est-ce que j'ai une mère! s'écria Mme de Rémond avec effusion.

— Mais M. de Melta!

— Oh! vous ne me connaissez pas encore, dit Lucie avec résolution. Venez, madame, venez, ma mère... C'est Mme de Rémond, à qui La Gardière appartient, qui cette fois vous invite à y venir... un peu tard, c'est vrai, ajouta-t-elle malicieusement en regardant le ciel; — mais cette fois vous n'en partirez plus. Et le regard de Lucie avait une autorité que je ne lui avais jamais connue; son teint avait repris toute son animation; sa voix était fermement accentuée, et son corps, un instant auparavant tout affaissé sur lui-même, avait repris toute sa vigueur et toute sa souplesse.

Moi qui savais que l'énergie et la force des cœurs honnêtes n'ont jamais suffi contre la perfidie des méchans, je ne partageais pas l'assurance de Lucie, et je craignais que cette volonté toute fébrile ne se brisât bientôt contre les odieuses machinations de M. de Melta et de Mme Mercedin. Comment cette jeune et frêle femme, qui n'avait pu jusqu'alors soutenir seulement le regard de cet homme dangereux, allait-elle lui arracher tout à coup, et presque de vive force, une autorité si long-temps abandonnée!

— Mais, dit Mme de Naré, restez ici jusqu'à ce que le jour soit venu.

— Non... je rentre chez moi... et à l'heure qu'il me plaît.

Mme de Naré parut hésiter un instant. C'était, sans contredit, une proposition étrange pour elle, que celle de rentrer au château à cette heure, —un misérable coucou, qui se démenait dans un coin du salon, marquait onze heures vingt minutes; nous ne pouvions pas espérer être à La Gardière avant minuit. D'un autre côté, Lucie se montrait résolue à partir, et la laisser aller seule avec moi eût été cruel..... Si à dix heures nous avions éprouvé des terreurs mortelles, à coup sûr à minuit nous serions tombées mortes en chemin, au premier frissonnement que le vent aurait fait glisser dans les herbes.... Soit par un sentiment de commisération pour nous, tremblantes aventurières, soit qu'elle eût été rassurée par l'air de résolution de Mme de Rémond, Mme de Naré se décida à nous suivre.

Je vous laisse à penser la stupéfaction de l'hôtesse quand cette dame lui annonça qu'elle partait pour ne pas revenir de la nuit, et que le lendemain elle ferait enlever ses malles et ses cartons. Une conduite aussi inusitée était bien faite pour plonger le trouble dans l'imagination d'une

brave aubergiste de Normandie, toute coiffée de son bonnet de coton et tiraillée entre l'étonnement qui lui faisait ouvrir tout grands ses yeux et le sommeil qui ne demandait pas mieux que de les lui fermer. Aussi nous ne pûmes nous empêcher de rire de l'air profondément soupçonneux et gravement effrayé avec lequel cette digne femme nous examina, et lorsque nous eûmes quitté son auberge, il y a tout lieu de croire qu'elle respira plus à l'aise et se trouva soulagée d'un grand poids.

Notre voyage eût été délicieux, sans l'anxiété cruelle qui nous attendait au but, et projetait sur nous une ombre bien plus lugubre et bien plus froide que celle de la nuit, l'ombre du doute. M. de Naré, lui, était joyeux comme un enfant; il allait et venait, regardait, d'un air curieux, dans l'intérieur sombre des masures, chantait avec toutes sortes de fioritures les cavatines favorites de Lucie; et chemin faisant, il cueillit un énorme bouquet de fleurs des prés qu'il offrit à Mme de Rémond avec ce sérieux naïf que les amans mettent aux gracieuses futilités de la passion.

Je me dis que, si l'âme était presque éteinte chez cet homme, le cœur avait conservé toute sa force, toute sa plénitude, toutes ses facultés aimantes.

Au lieu de faire un détour pour rentrer à La Gardière par le jardin potager dont la porte était restée entr'ouverte, s'il vous en souvient, nous prîmes l'avenue et nous arrivâmes à la grille du château.

La bougie que nous avions laissée allumée chez Lucie s'était éteinte ou avait été enlevée, car les fenêtres de sa chambre étaient sombres. En revanche, je crus voir percer une faible lueur à travers les rideaux épais du salon. Tous ces indices me donnèrent à penser que notre excursion avait été découverte, et je reconnus avec terreur que le danger que je croyais remis au lendemain, était immédiat et nous attendait.

Mme de Rémond sonna. Ce n'était pas, notez-le bien, une sonnette qui annonçait les gens à l'entrée du château, mais une véritable cloche digne de figurer dans les clochers les plus ambitieux. Après environ cinq minutes d'attente, le jardinier vint, clopin, clopant, à demi vêtu, et demanda d'un ton alarmé : — Qui est là.

— C'est moi, Pierre, ne me vois-tu pas? s'écria Mme de Rémond en riant.

A cette voix le brave homme resta pétrifié et grommela quelques mots qui pouvaient bien être un exorcisme.—Enfin il se décida à ouvrir.

Tout ce bruit, tous ces pourparlers m'effrayaient, et jusqu'au craquement du sable sous nos pas, augmentait mes alarmes en trahissant notre marche.

Nous montâmes les degrés du perron, et quand nous fûmes dans l'antichambre, la porte du salon s'ouvrit et M. de Melta parut.

— Ah! c'est vous, monsieur, lui dit Lucie, sans trahir le plus léger tremblement. Vous aviez invité M. et Mme de Naré sans m'en prévenir, et vous les aviez éconduits sans me demander mon assentiment. Cette fois, c'est moi qui les invite et ce sera moi qui les retiendrai.

— Mon Dieu! Lucie, vous serez donc toujours romanesque. Voici deux heures que je suis dans des transes mortelles... J'ai entendu du bruit dans le château... je suis monté chez vous et vous ai en vain appelée.... nous vous avons cherchée dans le parc... dans le jardin potager... là nous avons vu une porte ouverte... M'était-il possible de deviner que vous alliez à Verneuil... Les pensées les plus cruelles me traversaient l'esprit.... Entrez donc au salon; j'ai fait allumer un bon feu, car vous devez être toute transie de l'humidité de la nuit. Et vous, madame, ajouta-t-il en s'adressant à moi d'un air paternel, donner les mains à une pareille folie! Ah! Lucie, que ne m'ouvriez-vous votre cœur; que n'avez-vous eu plus de confiance en moi! Aller courir les champs à cette heure! Oh! vous ne savez pas encore ce que c'est, pour ceux qui aiment, que l'attente et l'inquiétude!

Lucie parut toute troublée par ce ton de bienveillance et de bonté; elle s'était armée pour la lutte; mais quelle arme employer contre la douceur et des reproches si tendres! Elle s'était résolue à faire acte d'autorité, à déclarer une fois pour toutes qu'elle était maîtresse chez elle, maîtresse absolue, et que ceux qui trouvaient à reprendre dans ses actions, n'avaient qu'à s'en épargner la vue et la douleur en quittant La Gardière, pour n'y jamais revenir. Mais quoi! personne ne songeait à lui ravir ce pouvoir dont elle était jalouse; une amitié discrète et dévouée se bornait à regretter d'avoir été oubliée, méconnue. Il n'y avait pas là sujet aux amères récriminations, aux explications décisives. Elle avait compté que l'orage se déclarerait terrible, plein d'éclairs et de foudres, et que sa vie redeviendrait, après ce moment de trouble et de tempêtes, calme, rayonnante, sereine; mais les nuages qui planaient silencieusement sur sa tête, sinistres et lourds, passaient sans éclater, et les esprits restaient plongés dans cet horrible abattement qui précède les grandes secousses.

Cependant Lucie, bien que grelottante de froid, refusa d'entrer au salon et chacun monta chez soi.

Notre hardie résolution prenait donc toutes les allures d'une escapade folle, et Lucie me dit avec un profond effroi quand nous fûmes seules :

— Mais ne pourrai-je donc jamais chasser cet homme!

Le lendemain les choses avaient repris leur cours habituel; si nous témoignions à M. de Melta une froideur affectée, il ne paraissait pas s'en apercevoir; si nous avions avec Mme de Naré de longs entretiens, sur les moyens d'assurer le mariage de Lucie et de Justin, il ne s'en inquiétait nullement; il reprit ses chasses du matin et ses pêches du soir; il rentra dans sa bonhomie et son air rustique; moralement parlant, il fit le mort, et nous nous demandions avec une invincible terreur quels projets sinistres couvaient sous cette imperturbable immobilité.

Cependant Lucie conserva une réserve, une raideur vis-à-vis de M. de Melta, de Mme de Mercedin et même de l'inoffensive mademoiselle Dorothée qui jamais ne s'adoucissait, et dont M. de Melta surtout me parut maintes fois secrètement alarmé.

Trois semaines se passèrent ainsi, trois semaines de drame intime, et si subtil qu'il échappe à l'analyse, trois semaines de calme plat en apparence, mais au fond de luttes sourdes, de petites irritations dont rien ne se fût trahi pour un observateur désintéressé, symptômes légers et fugitifs, que je ne puis mieux comparer qu'à ces frissonnemens légers de l'eau qui semblent de scintillans caprices et qui pourtant cachent un gouffre.

Au bout de ces trois semaines, un dimanche matin, nous étions assises, Lucie, Mme de Naré et moi, dans un petit salon de travail qui se trouvait à l'une des ailes du château et avait vue sur l'avenue. Un store baissé aux deux tiers nous protégeait contre les rayons du soleil levant, et tout en nous laissant une échappée furtive sur la campagne, nous dérobait pourtant aux yeux. Nous vîmes venir du fond de l'avenue Mlle Dorothée en toilette exorbitante et qui, selon toute apparence, avait été entendre la messe basse à la petite église de Verneuil. Elle avait conservé cette habitude qui lui offrait périodiquement une de ces occasions de parures si rares à la campagne. Mlle Dorothée avait dans sa démarche quelque chose de brusque et d'inusité, et elle avait dû revenir d'un pas très rapide, car sa figure était cramoisie, et brillait au milieu de sa robe de soie jaunâtre et de son chapeau de paille, comme un coquelicot dans un champ de blé.

Ce fut une remarque plaisante de Justin qui, — nous l'avions déjà reconnu, — trouvait, pour ce qui frappait ses yeux, des images que j'appellerai *matérielles*, parfois assez heureuses. Cela pouvait passer pour de l'esprit.

Nous ne savions ce qui bouleversait ainsi Mlle Dorothée, et nous ne pûmes nous empêcher de rire de son air extravagant.

Le dimanche matin, le curé de Verneuil avait dû publier les premiers bans du mariage de Mme de Rémond et de M. de Naré.

Aux deux tiers de l'avenue, M. de Melta, en costume de chasse et un fusil sur l'épaule, déboucha d'un petit sentier qui aboutissait à l'avenue et se trouva juste devant la figure rouge et effarée de Mlle Dorothée.

Nous étions trop éloignés, et le frère et la sœur parlaient à voix trop basse, pour que nous pussions saisir un mot de leur entretien, mais voici ce qui se passa. D'abord pantomime de Mlle Dorothée qui signifiait, à ne pas si méprendre, une grande nouvelle, une nouvelle inattendue, inouïe, effrayante!

Cette nouvelle, M. de Melta parut la recevoir avec beaucoup de calme; je crois même qu'il sourit légèrement.

Sur ce, autre pantomime de Mlle Dorothée, qui cette fois jouait l'indignation, la colère, la suffocation.

M. de Melta conserva son sang-froid et s'en revint pas à pas vers le château, en écoutant négligemment les récits de Mlle Dorothée et en coupant çà et là les jeunes pousses des buissons.

Sous nos fenêtres, le digne couple s'arrêta quelques instans encore, et nous entendîmes ces mots prononcés par M. de Melta.

« Tu es folle! sois donc tranquille. »

Une demi-heure après, M. de Melta redescendit l'avenue en cabriolet. Selon toutes probabilités, il avait quitté ses habits de chasseur. Du reste, nous ne pûmes le voir, puisque la voiture nous tournait le dos.

Le lendemain, dans la matinée, Mme de Rémond, M. et Mme de Naré reçurent du président du tribunal de première instance de ***, assignation pour comparaître à quinze jours de là devant un conseil de famille, formé à la requête de M. de Melta, qui faisait opposition au mariage de sa nièce et demandait l'interdiction de M. de Naré, pour cause de démence.

Ce fut pour nous un coup de foudre; — l'orage depuis long-temps amassé sur nos têtes éclatait tout à coup... M. de Melta couché comme un tigre dans un calme apparent, se redressait... Nous étions perdues! nous autres, pauvres femmes, sans conseil, sans appui, ignorantes des lois et qui luttions seulement avec notre tête et notre cœur contre tant de perfidie, comment aurions-nous connu, mon Dieu! cet article du Code civil qui donnait à M. de Melta des armes si puissantes! Ainsi le déshonneur qui poursuivait Lucie, et qu'elle avait voulu fuir la tenait plus que jamais étouffée dans ses bras, un déshonneur sans excuse, sans pardon, un déshonneur ridicule. Il est de ces passions que font pardonner le génie, la grandeur de celui qui les inspire, mais celle-ci... grand Dieu!

L'état de Mme de Naré surtout était affreux. Voir son fils accusé de démence. Voir ce mensonge sublime de toute sa vie et de tous ses instans, révélé à tous ignominieusement! La malheureuse mère pliait sous cette pensée, et se lamentait tout le jour.

Ainsi, M. de Melta nous avait entourées dans un cercle de calomnies qui allait toujours se rétrécissant sur nous. Chaque effort que nous tentions pour en sortir, ne rencontrait que rochers à pic, qu'infranchissables aspérités. D'abord ç'avait été, à notre horizon, comme de vagues pressentimens, comme d'indécises montagnes qui se seraient soulevées. Puis ces montagnes s'étaient rapprochées de nous, avaient réuni leurs effrayans sommets, avaient dévoré pour nous l'air et le ciel : nous étions au fond d'un sombre abîme.

Mme de Rémond avait pourtant conservé tout son calme, mais ces horribles anxiétés exerçaient en elle des ravages intérieurs, qui se révélaient à la rougeur fiévreuse des pommes des joues, à l'éclat maladif du regard. Vers trois heures, elle commanda au domestique d'aller atteler la berline

de voyage et de la tenir prête dans la cour du château. A quatre heures et demie on dîna. Ce fut un de ces dîners silencieux, où les visages volontairement rapprochés et impassibles contiennent à peine des pensées ennemies qui se repoussent, où les regards s'évitent avec soin, et, quand par hasard ils se rencontrent, se heurtent comme des flèches dans l'air. On n'entendait que le bruit lent et peu actif du service, le frémissement que la brise produisait dans les rideaux et les piaffemens des chevaux qui s'impatientaient dans la cour.

Quand le dîner fut terminé et que le domestique se fut retiré pour ne plus revenir, Lucie se leva et dit à M. de Melta :

—Vous comprenez, monsieur, que désormais nous ne pouvons plus vivre sous le même toit. Vous êtes l'accusateur et je suis l'accusée... aux yeux du monde. Entre nous, vous êtes le coupable et je suis la victime. J'ai fait atteler une voiture qui vous attend; elle vous conduira avec Mlle Dorothée et madame (elle désignait Mme Mercedin) où vous voudrez, sans doute à la ville prochaine, car ma perte n'est pas consommée, et vous ne pouvez encore retourner à Paris. Il faut que vous assistiez au conseil de famille, dont vous avez provoqué la réunion. Il est cinq heures... je pense que trois heures vous suffiront pour les préparatifs du départ. A huit heures donc la voiture partira...

M. de Melta devint d'une pâleur livide; sa bouche se contracta sous un horrible sourire. Son regard,— si un regard pouvait tuer,—eût foudroyé Lucie, et il s'écria d'une voix tremblante de fureur :

— Vous ne savez pas ce que vous faites... madame; madame, prenez garde à vous... prenez garde!...

Je ne saurais rendre tout ce qu'il y avait de sinistre dans cette menace; c'était la première fois que M. de Melta jetait son masque d'hypocrite bonhomie; son visage, ordinairement détendu, s'était resserré pour ainsi dire, s'était accentué de haine et de colère. Il fit un geste impérieux à Mlle Dorothée et à Mme Mercedin, et tous trois s'éloignèrent, et nous nous retirâmes chez Mme de Rémond.

A huit heures précises, la berline descendit l'avenue et se croisa avec un jeune avocat que nous avions fait appeler et à qui nous exposâmes dans toute sa vérité notre difficile position. Il secoua tristement la tête, et cependant nous promit, mais bien faiblement, de nous être utile.

Le soir, nous trouvâmes au salon, dans la boîte à ouvrage de Mme de Rémond, un petit billet simplement plié et qui ne contenait que ces mots de l'écriture de Mlle Dorothée.

— Renvoie tous tes gens et surtout ta femme de chambre.

Pauvre Dorothée! elle était bonne au fond, mais sans force, sans courage. Ce simple et terrible avis nous toucha jusqu'aux larmes.

Il nous restait quatorze jours jusqu'au conseil de famille. Ce conseil devait être composé,— comme nous l'apprit notre avocat,—de Mlle Dorothée et de trois cousins éloignés, appelés sur les lieux pour en faire partie. M. de Melta, ayant provoqué l'interdiction, ne pouvait être admis comme membre du conseil. A ces parens, il était probable que le président adjoindrait, pour arriver au nombre exigé par la loi, deux des propriétaires voisins de La Gardière.

Comme Mme de Naré et moi nous restions brisées sous une douleur muette, inerte, abrutie, la pensée étant pour ainsi dire morte en nous, Lucie d'un ton calme et résigné nous reprocha cet abattement, nous dit qu'elle se sentait encore de force à lutter contre M. de Melta; que son projet était bizarre, hasardeux, mais qu'elle mettait tout son espoir en Dieu et en sa mère qui au ciel devait prier pour elle. Puis elle manda au salon tous les domestiques du château et leur dit :

—Bien que ce soit M. de Melta qui vous ait tous engagés à mon service, et que mon oncle quitte aujourd'hui le château pour n'y plus revenir, sans m'inquiéter s'il en est qui, parmi vous, soient plus dévoués à cet homme qu'à moi, qui ai toujours été pour vous bonne et généreuse, et malgré les soupçons qu'on a cherché à faire naître en mon esprit contre votre fidélité et votre dévoûment, je vous garde tous. Vous saurez qu'à partir d'aujourd'hui je suis seule maîtresse ici. Les gages de chacun de vous sont, dès ce jour, augmentés de deux cents francs. »

L'allocution, quelque courte qu'elle fût, n'en produisit pas moins un merveilleux effet, et la femme de chambre de Lucie, celle dont elle avait le plus à se plaindre, vint les larmes aux yeux et d'un air câlin lui baiser la main.

A compter de ce moment, nous ne vîmes presque plus Lucie; tous les matins elle s'enfermait dans sa chambre, pendant des heures entières avec M. de Naré; puis tous deux faisaient de longues promenades, dans les allées les plus reculées du parc.

— Mais enfin, dis-je un jour à Lucie, qu'espères-tu, et que veulent dire ces éternelles conférences avec M. de Naré? Il ne voit presque plus sa mère et devient plus taciturne que jamais.

— Ma belle, me répondit Lucie avec enjouement, rassure à cet égard madame de Naré. Il faut que Justin et moi nous nous présentions devant le tribunal avec *intelligence à deux*. Si vous étiez dans la confidence de mon secret, à tout instant je serais obligée de vous rendre compte de mes efforts... de mes espérances. Non, je veux le gouverner sans contrôle, d'une façon absolue... Je n'ai pas le temps d'être *constitutionnelle*; — vous formez à toutes deux, elle, mère de Justin, et toi, mon amie, une chambre des pairs et une chambre des députés... Et j'avise à me passer des chambres. Adieu... M. de Naré m'attend.. je ne puis t'en dire davantage. Et elle se sauva.

Quelques jours avant la convocation du conseil, nous eûmes la visite de M. de Belgy, appelé, par M. de Melta, comme témoin contre Justin Ce jeune homme eut plusieurs entrevues avec Lucie.

Nous apprîmes par un domestique dévoué, que la femme de chambre s'était souvent absentée du château, et qu'il y avait tout lieu de croire qu'elle avait conservé des relations avec M. Melta. Je crus devoir en avertir Lucie qui sourit de ce qu'elle appelait *mes folles appréhensions*.

Alors je me rappelai involontairement ce mot de M. de Melta : « *Vous serez donc toujours romanesque*, » et je me demandai si en effet Lucie n'était pas de ces femmes qui vivent exclusivement dans le monde de l'imagination, tout peuplé d'illusions et de féeries, où, dans une brume poétique, tout se transforme et prend des aspects grandioses et des contours exagérés, mensongers, et je me disais : Qu'adviendra-t-il quand le soleil de la réalité dissipera ces chimères, ces vains rêves?

Le jour fatal arriva enfin. C'était un mercredi. Une carriole tout attelée nous attendait à l'entrée de l'avenue. Nous nous réunîmes dans la salle à manger où le déjeûner était servi. Permettez-moi d'entrer ici dans des détails en apparence futiles, mais en réalité très graves. Nous prenions tous du café; à madame de Rémond seule, dont la santé était quelque peu débile, on servait d'ordinaire un bouillon.

Les choses se passèrent comme d'habitude; un domestique apporta sur un plateau d'argent le déjeûner de madame de Rémond.

— Faites venir Rose, dit Lucie.

Rose, — c'était la femme de chambre, — entra bientôt le visage pâle, décomposé, violet par place.

— Vous paraissez bien souffrante, Rose, dit madame de Rémond; moi je ne déjeûnerai pas... Tenez, asseyez-vous là... prenez ce bouillon.

— Oh! madame, répondit cette fille en balbutiant, — je ne saurais...

— Et pourquoi cela...

— Je ne me sens pas bien... je...

— Alors, pourquoi avez-vous fait enlever hier au soir votre malle du château; — ceci semblerait annoncer l'intention de me quitter aujourd'hui... Et vous êtes si malade!...

— Madame se trompe.. assurément...

— Alors, prenez ce potage... je vous l'ordonne...

— Puisque madame l'exige... La servante prit le plateau et se disposa à se retirer...

— Non, je veux que vous restiez ici... que vous le preniez là, devant moi...

— Mais cela m'est impossible... madame...

— Alors, jetez-le donc par cette fenêtre, pour que personne ici ne puisse s'empoisonner...

La femme de chambre tomba à moitié morte d'effroi dans un fauteuil.

Madame de Rémond prit le bol, le jeta dans la cour et dit à la servante:

— Sortez... que jamais je ne vous revoie. Il ne me convient pas, en vous livrant à la justice, d'accuser ceux qui vous ont fait agir. Sortez!

Comment vous dire la profonde impression de terreur dont nous saisit cette scène si inattendue, si terrible, où Lucie montrait tant de sang-froid, tant de générosité... Aucune faiblesse ne se trahissait en elle; ses lèvres, pâles seulement, étaient agitées d'un tremblement convulsif... Son regard était noir et brûlant, et sa main petite et blanche se crispait, et se tordait sur la mousseline de sa robe.

Quand la femme de chambre se fut éloignée, madame de Rémond s'assit un instant et passa douloureusement sa main sur son front...

Puis elle se leva forte et résolue, et, prenant le bras de M. de Naré, elle nous dit : Partons!

Le président du tribunal de première instance de *** était un vieillard déjà caduc. — L'âge avait déformé et comme noyé sous les rides toute la partie inférieure de son visage, mais son regard vif et perçant, son front taillé avec fermeté avaient conservé l'énergie et la jeunesse, et s'élevait sur les débris de la sénilité, comme le haut d'un fort navire à demi submergé.

Nous trouvâmes réunis chez lui M. de Melta, madame Marcedin, mademoiselle Dorothée, M. de Belgy, un autre jeune homme que nous connaissions un peu pour l'avoir vu quelquefois dans le monde, les trois cousins, que nous ne connaissions guère, les deux voisins, que nous ne connaissions pas.

Le cabinet où le président nous reçut était son cabinet d'étude, tout bourré de livres pesans, et illustré çà et là de quelques bustes fort *magistrals*, peut-être, mais des plus laids.—Nous étions placés de telle sorte que M. de Naré se trouvait presque en face de madame de Rémond.

A peine étions-nous assis que la porte s'ouvrit de nouveau, et que nous vîmes entrer, avec une stupéfaction profonde, Rose, la femme de chambre que madame de Rémond avait chassée le matin. C'était un témoin à charge.

Le président commença par formuler la cause de la convocation du conseil de famille. Comme nous le savions, M. de Melta demandait l'interdiction de Justin de Néré pour cause d'idiotisme.

—C'est, dit M. de Naré en riant, une demande fort étrange. Eh! mon Dieu! qui est sûr de sa raison ici-bas? M. de Melta lui-même a dans sa vie commis bien des actes de folie... mais on n'a pas demandé pour lui l'interdiction... La justice s'est contentée de requérir la prison...

— Que voulez-vous dire, monsieur, demanda le juge d'un air sévère...

— M. de Melta a été condamné à la Guadeloupe à six mois d'emprisonnement...

— Je pense, s'écria M. de Melta, évidemment troublé, que M. le prési-

dent ne verra dans ces sottes calomnies qu'une preuve de plus du dérangement d'esprit de M. de Naré.

— Nous verrons, répondit Justin.

Le président continua et déclara que M. de Melta réclamait également l'interdiction de Lucie, née de Melta, veuve de Rémond, à laquelle il attribuait plusieurs faits de folie.

A ces mots, Justin se leva d'un air égaré, balbutia quelques mots, puis se rassit tout-à-coup, je ne sus pourquoi, se remit à sourire, et son regard redevint calme et reprit son rayonnement plein de finesse.

—Cette demande, dit madame de Rémond sans se troubler le moins du monde, n'est pas moins ridicule que la première. Je n'ai fait qu'une folie dans ma vie, si j'ai bonne mémoire, et tout à l'heure je la révélerai.

Le président procéda à une sorte d'interrogatoire de Justin. Il lui demanda son âge, ses nom et prénoms, et quelques détails sur les circonstances de sa jeunesse.

A toutes ces questions, M. de Naré répondit avec netteté, simplicité, élégance. Il raconta sa vie si peu féconde en événemens, et se servit de termes choisis, mesurés, sans prétention, sans trivialité.

Le président lui demanda quelques détails sur ses voyages, et commit, sans affectation, des erreurs monstrueuses de pays et de faits.

Justin se contenta de sourire et de dire que le piége qu'on lui tendait lui paraissait trop mal déguisé.

Pourtant, plus crédule alors, je l'avais entendu soutenir un jour qu'il existe des navires entièrement faits en amiante, ce qui les assurait naturellement contre l'incendie. Des aspirans s'étaient amusés à lui faire croire cette sottise, qu'il avait acceptée avec une entière bonne foi, et qu'il éditait à ses frais sans y trouver malice.

M. de Naré avait gagné bien de la finesse en quinze jours.

En un mot, tout ce qu'il dit fut parfaitement sensé. Ses réponses étaient brèves et claires; on devinait, à l'entendre, un homme qui dédaigne les sottes accusations dirigées contre lui, qui prend la parole parce qu'on l'interroge, et qui, craignant d'avoir l'air de se défendre, ne cherche pas à faire briller les facettes de son esprit, et ne dit que ce qu'il faut dire, ne fait que ce qu'il faut faire, comme un homme habile à l'épée, qui reste souriant, immobile, se contentant de parer, sans aucun déploiement de science, les folles incartades d'un adversaire trop indigne de lui.

M. de Melta prit alors la parole. Jamais père d'enfans ingrats n'eut plus de dignité, plus d'émotion profonde dans la voix, plus d'amitié humide et douce dans le regard. Que voulait-il, après tout? le bonheur de Lucie, de cette enfant qui n'avait que lui pour appui ici-bas. Il trouva des larmes pour révéler toutes les excellentes qualités de cette belle âme, cette humanité intarissable, prodigue même... qui parfois dépassait les limites de la stricte sagesse. Il raconta, non sans émotion, les largesses princières que Lucie répandait, sans discernement, peut-être, sur tous ceux qui l'entouraient... et cette rente de deux mille francs, constituée à la vieille servante de sa mère... Sans doute, c'eût été là des actions sublimes, si toujours la vraie pitié les avait inspirées... Mais, pour ne reprendre que l'exemple qu'il avait cité; cette servante, âgée et infirme, il est vrai, avait déjà quinze cents francs de rente. (Il ne disait pas qu'elle avait un fils débauché, qui la volait et la battait, et que cette pauvre et faible femme serait morte de misère sans les secours de madame de Rémond.) Or, un revenu de trois mille cinq cents francs pour une femme de campagne! ... Qu'en faisait-elle! elle amassait écus sur écus, et vivait de pain noir, et se chauffait de sarment ramassé dans les champs! et puis, s'il y avait sous cette prodigalité, un motif saint et tout filial, combien d'autres, hélas! faites à l'aventure, par caprice, par boutade... Une somme de dix mille francs, d'abord donnée à un M. .... (le nom lui échappait), enfin un homme que Lucie avait vu deux fois... (la somme avait été extorquée à Mme de Rémond par M. de Melta, qui était parvenu à toucher ce cœur généreux par le récit des malheurs imaginaires d'un certain industriel, son ancien compagnon de plaisirs, dont aujourd'hui il avait oublié le nom!.. Les deux amis, sans doute, formaient une société anonyme pour l'exploitation de la bonhomie de Lucie; premier dividende, dix mille francs... et il y en a eu d'autres que M. de Melta n'oublia pas dans son récit)... Il y a quinze jours, ajouta-t-il, — sans aucune raison, un matin, — tout à coup, Mme de Rémond fait assembler ses domestiques, et leur annonce que leurs gages sont augmentés de deux cents francs.. Ainsi, que voyons-nous autour d'elle? des intrigans qui font profit de sa crédulité, qui amusent son esprit, ami du merveilleux, par cent baroques aventures... Les plus folles sont les mieux écoutées... et c'est un véritable pillage où, pendant que cette faible enfant s'attendrit, se désole des malheurs d'autrui, chacun fait main basse sur sa fortune, que laissent aller ses mains plus négligentes, peut-être, que généreuses.

— Si Mme de Rémond, — ajouta-t-il, — devait rester veuve, nul n'aurait le droit de rien reprendre à ses affections, pas même ceux qui l'aiment et qui, ce semble, devraient conserver sur elle cette autorité que donnent l'âge, l'expérience, un dévoûment éclairé... et pourtant n'est-il pas affreux de voir une jeune femme, mollement élevée dans toutes les recherches du luxe, à qui la vie a toujours été douce, riante, joyeuse, s'avancer les yeux fermés vers la ruine, la misère, la faim peut-être! Le cœur le plus endurci ne serait-il pas ému, de savoir cette brillante, mais fatale imagination livrée à elle-même, vivant dans un monde à part où tout n'est que fêtes et enchantemens, pendant que sur cette terre loin de laquelle elle plane, d'avides amis saccagent sa fortune et lui font un horrible réveil! Hélas! est-ce bien à moi de vous révéler toutes les aberrations de ce merveilleux esprit qui prête, aux faits les plus vulgaires, des proportions gigantesques et donne à tout les deux folles ailes de l'idéal; de cet esprit poétique qui a l'élan, l'imagination, et à qui manque la froide et sévère raison.

Et tout enveloppé de généreuses réticences, tout en répétant, *est-ce bien à moi de vous dire ces choses*? M. de Melta raconta la scène du bois de Boulogne, le bouquet tombé à terre et ravi avec une audace et un courage inouï. Il fit comprendre l'impression soudaine, irrésistible que cet incident romanesque produisit sur le cœur de Lucie; il montra comment son âme, restée indifférente à l'amour d'hommes distingués qui étaient venus vers elle par le grand et monotone chemin de la vie ordinaire, s'était tout à coup abandonnée à une passion folle, aveugle,—séduite qu'elle avait été par cette rencontre merveilleuse et par ce début dramatique et, pour employer un mot à la mode, par ce début fatal. Mme de Rémond vivait si peu dans le monde réel que cet amour s'était développé en elle isolément, sans motif, sur un rêve, une chimère, qu'elle s'était fait un être idéal, grand par la pensée, sublime par le cœur, d'un inconnu qui n'était pas même un homme vulgaire; que ne pouvant donner un sens à ses paroles, elle en avait donné un à son silence; que, dans l'impossibilité de prêter une expression à ses yeux, elle avait fait, de cet égarement et de cette vague fixité du regard, la méditation profonde du génie replié sur lui-même et mieux encore, la muette et discrète adoration d'un amour éthéré, grand comme l'infini et vide comme lui. Enfin, M. de Naré était cette âme à laquelle la sienne se trouvait mystérieusement liée par la loi du destin, cette âme qui devait la comprendre et qu'elle avait désespéré de trouver sur cette terre de prosaïsme et de vulgarité.

En réalité, qu'était-ce que M. de Naré? Ici, M. de Melta raconta la jeunesse de Justin, telle que je vous l'ai dite, avec une exquise finesse d'analyse, faisant ressortir impitoyablement les moindres détails, lui enlevant peu à peu ce prestige extérieur qui jouait à merveille l'intelligence, le montrant pour ainsi dire dépouillé, nu dans son idiotisme, le conduisant pas à pas par toutes les actions de sa vie, faisant mouvoir tous les ressorts de cette existence automate, sans jamais y trouver la pensée; trahissant, pardonnez-moi l'expression, les lisières qui retenaient cet esprit vacillant et qui étaient guidées par les mains attentives d'une mère intelligente et dévouée; se demandant, s'il était possible de présenter cet homme comme une intelligence faible, à qui la pensée vient à l'état crépusculaire, un de ces esprits nuls, qui pourtant vont livrés à eux-mêmes dans la vie et suivent, silencieusement et dans l'ombre, l'ornière tracée, sans danger pour les autres et sans danger pour eux, qui gardent encore la conscience de ce qu'ils font, et qui dans leur humble médiocrité, allant toujours d'un pas sobre, mais continu, fournissent comme les autres et mieux que les autres, souvent, une honorable et douce carrière. Mais non, — il le démontre bien. — M. de Naré n'était pas nul, mais idiot; il n'avait pas été un instant seul, sans tutelle; c'était une âme aveuglée qu'il fallait conduire, et qui, sans appui, tomberait.

Or, la pensée d'une mère serait-elle toujours là pour guider, pour animer cette intelligence inerte, et, si un jour, comme on devait le craindre, elle venait à lui faire défaut, serait-ce Mme de Rémond qui la remplacerait? Hélas! chez l'un, il n'y avait pas assez d'âme, chez l'autre il y en avait trop. Qu'espérer de cet esprit mobile, fantasque, plein de rêves et d'étranges hallucinations? le mot folie, sans doute, était bien cruel, mais quel autre nom donner à cette erreur inouïe, à cet aveuglement de Lucie, qui ne lui avait pas permis de distinguer un homme de génie d'un idiot, qui l'avait jetée dans une passion bizarre en dehors de toute vraisemblance, et qui lorsque la vérité se dévoilait dans sa honteuse rigueur, l'y faisait persister par fol entêtement et la forçait à sacrifier, pour une vaine satisfaction d'amour-propre, le bonheur de sa vie entière? Et encore comment cette passion s'était-elle manifestée? Un soir, exaltée par le silence éternel et cette *expression* de M. de Naré, qu'elle prenait pour de la froideur et du dédain, Lucie avait voulu chercher dans la mort un refuge contre son amour insensé. Oui, parce que cette froide statue ne s'animait pas sous son souffle passionné, sous son âme trop ardente, à vingt ans, avec de la richesse, de la beauté, tout était fini pour elle en ce monde... soir terrible que celui où Mme de Rémond disparut sous les flots!... Mais M. de Naré se précipita pour la sauver... et je vous laisse à penser si son imagination poétique sut voir, dans ce dévoûment vulgaire, la preuve d'un amour tout à fait héroïque... Elle prit donc son parti sur ce que ce caractère gardait encore d'étrange et d'incompréhensible pour elle... Sa passion doubla de violence... et alors... elle, élevée dans des principes religieux... qui portait encore le nom honorable et respecté de M. de Rémond... mais je vous l'ai dit, cette âme ne s'appartenait plus... (Il y eut ici une réticence horrible, accablante.)

Je dus chasser M. de Naré d'un toit qu'il avait souillé — continua M. de Melta, presque à voix basse,—... mais il était trop tard... L'exaspération de Mme de Rémond ne connut plus de bornes... elle ne respecta plus même l'opinion du monde... Au risque de s'afficher devant ses gens, la nuit... elle courut les champs pour aller retrouver celui qu'elle aimait... elle osa le ramener au château...Alors ce fut à moi de quitter La Gardière... devant tant d'audace et de scandale, je devais me retirer...

Du reste, pourquoi fallait-il qu'une inexorable fatalité fît à M. de Melta un devoir rigoureux de divulguer ces tristes détails? Qu'il eût bien mieux valu qu'un voile éternel restât baissé sur eux! Il l'avait demandé comme une grâce, mais l'on n'avait voulu voir dans sa générosité qu'un vil intérêt.. il avait fait son devoir... car il ne sentait pas,

ni, pour la conduite de Mme de Rémond, cette réprobation que le monde lui jetterait à la face, car il la croyait moins coupable encore qu'insensée, car depuis long-temps il observait en elle les tristes ravages d'une pensée exaltée qui, parfois se manifestait par des actions étranges. Ainsi, la nuit souvent au dire des femmes attachées à son service, Mme de Rémond se relevait... elle allumait chez elle toutes les bougies, se parait de fleurs et de rubans comme pour un bal, et jouait de longues scènes d'amour devant ses glaces... fatals présages!... Puis elle était poursuivie par des soupçons bizarres... comme il l'avait prouvé, des gens inconnus entraient tout à coup de plain-pied dans sa confiance, et ses amis, ses proches en voulaient à sa vie... Le matin même (il l'avait su par hasard), une scène de ce genre s'était passée au château. Mme de Rémond, lorsqu'on lui avait servi un bouillon, comme elle a coutume d'en prendre tous les matins, s'était soudain imaginé qu'on voulait l'empoisonner. Une femme de chambre, dont quelques jours avant, elle avait augmenté les gages, comme ceux des autres domestiques, était l'objet de ses soupçons. Sous l'empire de cette folle terreur, elle avait vidé le contenu du bol qu'on lui présentait...

—Enfin, dit M. de Melta, après un résumé perfide, si M. de Naré épousait une femme dont la raison sage, froide et ferme pût dominer dans le ménage et lutter seule contre les hommes ou les choses; ou bien encore si Lucie épousait un homme d'une volonté intelligente, éclairée, qui pût maîtriser une imagination maladive, et retenir d'une main habile les aberrations d'un esprit, hélas! trop brillant, où la pensée est une flamme qui brûle autant qu'elle brille, songerais-je à la triste démarche que je fais aujourd'hui, aurais-je ce pénible devoir de demander l'interdiction de l'un et de l'autre!... mais réunir ce cerveau où la pensée n'est pas et ce cerveau où la pensée est exaltée jusqu'au délire, mais appuyer l'un contre l'autre ce qui tombe et ce qui chancelle..... ce serait folie! et malgré les odieuses calomnies qui peuvent se lever contre moi, et dont j'ai cru sentir déjà l'effort impuissant, j'ai dû prendre la parole pour protester contre un mariage insensé, et je l'ai fait comme l'eût fait un père dont je tiens la place. »

Jamais peut-être réquisitoire ne fut plus habilement conduit. Souple et caressante comme un lierre, l'accusation s'y dressait peu à peu, croisait imperceptiblement ses mille rameaux, puis devenait un épais et vivace réseau où la vérité se trouvait prise, étreinte, étouffée.

D'abord le président interrogea ce jeune homme que je me rappelais avoir vu quelquefois aux soirées de la baronne de Tally. Il se nommait Adrien de Ségur. Sa déposition fut assez insignifiante. Beaucoup plus jeune que M. de Naré, il s'était trouvé cependant avec lui au collége, et, sans préciser des faits, ne put que rappeler le surnom donné à Justin et l'opinion de ses camarades sur lui.

Les révélations de M. de Belgy avaient un autre caractère de gravité. Il ne pouvait que confirmer tout ce qu'avait dit M. de Melta; cependant il le fit avec une certaine réserve. Il ne sortit pas du chemin de la vérité, mais il en côtoya le bord le plus possible. Les faits, il les raconta dans leur rigoureuse précision, mais, quant aux déductions, il s'abstint. Il accusa l'absence de toute manifestation de la pensée, mais de l'absence de la pensée elle-même, il n'en dit mot. Et le pouvait-il après l'interrogatoire subi par M. de Naré avec tant de calme et de présence d'esprit?

M. de Naré se leva le sourire sur les lèvres pour prendre la parole, mais un regard de Lucie lui ferma la bouche.

« Je suis plus attaquée que vous encore, s'écria-t-elle, c'est à moi de me défendre. Je suis désolée, au lieu de chercher à dénouer le nœud gordien, tissu de sottes calomnies, qu'on me présente, d'avoir plutôt à le couper d'une façon tout héroïque et peut-être un peu brusque, et, qu'ayant à me défendre d'actes de folie, je ne puisse le faire qu'en portant une accusation semblable contre M. de Melta, ce qui a par trop l'air d'une mauvaise plaisanterie; toujours est-il que si M. de Melta rétracte son spirituel et pathétique réquisitoire, que s'il vient à trouver nuls et sans valeur tous ces faits si graves amoncelés comme des nuages sur ma tête, que si cette fille appelée par lui pour m'accuser ne dit pas un mot, qu'enfin si l'accusation recule et abandonne la place, M. de Melta, qui veut que je sois liée comme folle, n'aura réussi, ce me semble, qu'à faire douter de la rectitude de son propre jugement; car, grâce à l'amitié toute paternelle qu'il a pour moi et dont il vous a fait un récit si touchant, qui oserait chercher dans sa conduite des intentions malveillantes et personnelles qu'une pauvre écervelée comme moi serait parvenue à déjouer? Est-ce possible, dites-moi! ne vaut-il pas mieux croire que l'esprit de M. de Melta, cet *esprit si brillant, trop brillant peut-être, a quitté le monde réel pour entrer dans le monde des chimères et des illusions*, en d'autres termes qu'il a été quelque peu dérangé.

Cependant, remarquez-le bien, je ne réclame pas l'interdiction de M. de Melta; il n'a pas de fortune à gérer, et quel avantage aurais-je alors à me trouver sa tutrice, en supposant que la loi pût m'autoriser à l'être? Je ne demande à M. le président que la faveur de pouvoir entretenir, un instant seule, M. de Melta et ma femme de chambre, et je ne doute pas que d'un mot, je ne soulève le voile épais qui leur couvre les yeux; après tout, *que veut M. de Melta*, mon *bonheur seulement*, et il me serait difficile de ne pas le croire après les preuves de dévoûment qu'il m'a toujours données.

Le président parut réfléchir un moment, puis il déclara que, comme l'affaire n'était pas encore devant le tribunal, et qu'il ne s'agissait que d'un simple conseil de famille, il ne voyait pas d'inconvéniens à accorder à Mme de Rémond la faveur qu'elle demandait.

Les acteurs du drame se retirèrent donc un instant et nous laissèrent seuls.

Pour ma part, j'avoue que j'oubliai l'intérêt de dévouement qui me liait à Lucie, pour être tout entière et palpitante à l'intérêt de curiosité qu'excitaient les péripéties inattendues de cette scène.

Que pouvait-elle avoir à dire à M. de Melta qui changeât si abruptement la face des choses? Sans doute elle avait à révéler sur lui des faits graves, accablans, mais dont la preuve était bien lointaine, bien douteuse, puisque l'espace et le temps à la fois avaient passé sur eux, puisque des années et des milliers des lieues nous en séparaient. Et puis, que M. de Melta fût un faussaire et eût été condamné par le tribunal de la Guadeloupe, cela prouverait-il en faveur de Lucie? et l'infâme réseau de calomnies qui l'étreignait pour avoir été tissu par un homme taré, perdu, n'en existait pas moins!

En vérité je craignais que Lucie ne se fût laissé abuser par de fausses espérances, et qu'avec son amour des voies détournées et mystérieuses elle ne s'égarât autour de la défense, au lieu de l'aborder franchement résolûment et d'assaut

WILHELM TENINT —(*France littéraire.*)

(*La suite au prochain numéro.*)

FRÈRE JEAN.

— HISTOIRE. —

I.

1473. — Sous Louis XI.

C'était une des plus nobles maisons de la Touraine que la maison des sires d'Amboise, seigneurs de Chaumont-sur-Loire. Pierre d'Amboise, le chef de cette maison au quinzième siècle, avait été long-temps un hardi capitaine et s'était illustré par maint haut fait d'armes, sous le règne de Charles VII. Après avoir été l'un de ceux qui contribuèrent le plus à rétablir ce monarque sur son trône et à chasser les Anglais du royaume, il s'était retiré, comblé d'honneurs et de dignités, dans son château de Chaumont, pour y terminer ses jours en paix et y surveiller l'éducation de la nombreuse progéniture que lui avait donnée sa nouvelle épouse, Anne du Bueil, fille du grand-maître des arbalétriers de France. Il en avait eu dix-sept enfans, à savoir, huit fils et neuf filles, dont la majeure partie était pleine de vie et de santé en 1473. A cette époque, le vieux capitaine, usé par les fatigues de la guerre, et sentant peut-être sa fin prochaine, fit venir un jour tous ses fils devant lui, et leur parla en ces termes :

— Mes enfans, vous avez jusqu'ici vécu comme il convient à de jeunes gentilshommes de haut lignage, uniquement occupés de chevaux, d'armes, de faucons et de vénerie, et moi, confiant dans ma verte vieillesse, je me suis plu à vous diriger dans ces nobles exercices, pensant que le temps viendrait assez tôt où il faudrait dire adieu au manoir de vos pères, à ces bois, à ces prés, à ces belles rives de la Loire, pour aller à Paris au palais du roi, notre sire, lui offrir vos services, comme c'est votre devoir de gentilshommes. Ce temps est venu, mes enfans; mais hélas! j'avais trop présumé de la miséricorde divine, en pensant qu'il me serait permis d'aller me jeter moi-même aux pieds du roi et de lui présenter tous mes fils. Les blessures que m'ont faites nos ennemis d'Angleterre, que Dieu damne! m'ôtent aujourd'hui toute force. C'est à peine si ma main tremblante a pu tracer la lettre où je suppliais le roi Louis XI d'excuser le vieux serviteur de son père Charles VII, et d'agréer l'offre de vos services. Le roi ne m'a point fait attendre sa réponse: la voici.

En même temps, le sire d'Amboise tira de sa ceinture un parchemin scellé aux armes de France, et lorsque, sur un signe de sa main, tous ses fils furent venus l'un après l'autre et par ordre de primogéniture y coller respectueusement leurs lèvres, il le déploya avec une solennelle lenteur et lut d'une voix grave, mais brisée par l'âge et l'émotion, le message qui suit :

« Louis onzième du nom, par la grâce de Dieu, roi de France, à son
» amé et féal chambellan, Pierre d'Amboise, seigneur de Chaumont, St-
» Cernin et autres places, salut.

» Notre très cher chambellan, nous avons reçu avec joie votre fidèle
» lettre, et nous nous empressons d'y répondre. Nous acceptons de grand
» cœur l'offre que vous nous faites de consacrer à notre service royal les
» huit fils dont le ciel vous a rendu père, et confiant dans votre loyauté
» et discernement éprouvés, nous remettons à votre sagesse le soin de
» disposer entre vos enfans des charges, rang et honneurs dont le feu
» roi Charles VII, notre père, de glorieuse mémoire, s'était plu à vous
» combler, nous réservant de ratifier par notre sanction toutes les dispo-
» sitions qu'il vous aura plu de prendre à cet effet. Sur ce, notre amé et
» féal sujet, prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

» Fait en notre hôtel royal des Tournelles, le jeudi 10 avril 1473.

» Signé LOUIS. »

— Maintenant, ajouta le sire d'Amboise, afin de me conformer autant qu'il est en moi aux volontés du roi notre sire, écoutez tout ce que j'ai résolu : vous, Charles qui êtes l'aîné, je vous donne et lègue ma charge de chambellan; vous, Aimery, qui êtes le cadet, je vous donne et lègue ma charge de grand prieur de France, à cette condition que vous vous rendrez dans l'île de Rhodes auprès des pieux chevaliers de l'ordre de

Saint-Jean de Jérusalem, afin d'y faire votre noviciat; vous, Pierre, qui êtes le troisième, je vous donne et lègue ma compagnie de deux cents hommes d'armes...

Quand il fut arrivé au tour du huitième et dernier de tous ses fils, un enfant de treize ans d'une physionomie pleine d'intelligence et de vivacité, le vieux châtelain de Chaumont poussa un profond soupir et s'écria :

— Quant à vous, Georges, il ne me reste plus rien à vous donner. En conséquence, mon intention est que vous entriez dans les ordres sacrés.

Ici, le sire d'Amboise fit une pause, comme pour examiner l'impression que ses paroles avaient pu faire sur ses jeunes auditeurs. Tous les regards se fixèrent avec intérêt sur le jeune enfant, qui, à la grande surprise de ses frères, n'avait pas laissé lire un seul instant le plus léger trouble dans ses traits; puis, à l'exemple de leur père, tous s'agenouillèrent et récitèrent dévotement leurs oraisons. Lorsqu'elles furent terminées, le vieux capitaine se releva, non sans peine, et s'étant enfoncé dans son grand fauteuil de chêne sculpté, il termina la conférence par ces mots qui retentirent comme un sinistre beffroi dans le cœur de tous ceux qui l'écoutaient :

— Mes enfans, vous avez entendu les volontés du roi par ma bouche : soyez tous prêts à partir demain au point du jour.

Tous s'inclinèrent respectueusement et sortirent.

Le lendemain, de grand matin, ils se rendirent de nouveau dans la chambre de leur père, et après avoir reçu sa bénédiction et la recommandation de se montrer dignes dans toutes les circonstances de leur vie du nom qu'ils portaient, ils montèrent à cheval dans la cour d'honneur. Ils se disposaient déjà à franchir la poterne, lorsqu'ils aperçurent devant eux le fils d'un sommelier du château qu'ils avaient souvent admis à participer à leurs jeux, et qui, triste, son chapeau à la main, les regardait partir avec de grosses larmes dans les yeux.

— Jean! lui dit l'aîné des huit fils en passant fièrement devant lui, veux-tu venir avec moi à la cour? Tu seras l'un de mes écuyers.

— Non, monseigneur, répondit le jeune vassal, je suis fils de vilain, et ne suis point fait pour la cour. Que Dieu vous garde! monseigneur.

— Jean! s'écria le second, tu as raison, viens plutôt avec moi trouver le grand-maître de St-Jean de Jérusalem dans l'île de Rhodes. Je te ferai recevoir à bord des galères de l'ordre, dans nos milices. Tu seras soldat, et tu deviendras capitaine.

— Non, monseigneur, répondit encore le vassal, comment pourrai-je devenir un homme de guerre, moi qui ne saurais, sans pleurer, vous voir mettre à mort un pauvre cerf? Que Dieu vous garde! monseigneur.

Charles et Aimery étaient passés, et tous leurs frères les avaient suivis, à l'exception de Georges qui, absorbé dans ce moment par une rêverie, n'avait fait aucune attention au dialogue précédent. Comme il s'avançait à son tour, le jeune vassal l'arrêta, en lui disant :

— Et vous, monseigneur, que ferez-vous de moi, si vous permettez que je marche en votre compagnie?

Georges considéra son interlocuteur d'un air ébahi, pendant que ses deux frères aînés, qui étaient revenus sur leurs pas, riaient de bon cœur, et que l'un d'eux ajoutait ironiquement :

— Eh! que veux-tu, mon pauvre Jean, que notre frère l'abbé fasse de toi, si ce n'est un sacristain, ou un frère servant?

— C'est tout ce que je demande, monseigneur, reprit vivement le vassal.

Et ramassant par terre son bâton et sa besace, qui se trouvaient à ses pieds, il se mit sur-le-champ en devoir d'accompagner le jeune abbé. L'enfant rougit, se dressa sur ses étriers, et, après avoir jeté à ses frères un regard plein de fierté, s'écria :

— Va! Jean, tu fais bien de me suivre : mon étoile est plus brillante que la leur; car dans les plis de ma soutane, je porte les destinées du monde.

Puis, se penchant mystérieusement à son oreille, il ajouta :

— J'ai rêvé cette nuit que j'étais pape.

Charles et Aimery se remirent à rire de nouveau et reprirent leur marche. Georges ne tarda pas à les rejoindre. Tous cheminèrent ensemble quelque temps, puis parvenus à un embranchement de route, ils s'arrêtèrent d'un commun accord, saluèrent d'un dernier regard les tourelles de Chaumont-sur-Loire, et s'étant embrassés tendrement, ils prirent chacun une direction différente.

II

1494. — Sous Charles VIII.

Toutes les cloches de la ville de Rouen sonnaient à triple volée; les rues étaient jonchées de fleurs et les maisons tendues de riches tapisseries. Une foule joyeuse en habits de fête se dirigeait vers les portes de la ville où se trouvaient réunis en dehors des remparts tout le clergé de la métropole, les échevins, les corps de métiers, en un mot, tout ce qui constituait à cette époque l'organisation religieuse et civile de cette grande cité. Etait-ce donc le roi de France qu'on attendait, ou bien le premier prince du sang, Mgr le duc d'Orléans, gouverneur de la province, ou enfin Mgr le légat du saint-siége? Mais Charles VIII était alors en Italie; mais son cousin d'Orléans l'y avait suivi, mais le saint-siége était en état d'hostilité flagrante avec le royaume de France, et celui qu'on attendait se nommait tout simplement Georges d'Amboise.

C'est que bien des événemens s'étaient passés depuis vingt ans; d'abord la fortune s'était montrée contraire au jeune abbé qui, nommé aumônier du terrible Louis XI, avait excité les soupçons de l'ombrageux monarque. Plus tard, lorsque Charles VIII avait succédé à son père, Georges d'Amboise, associé aux ambitieux projets du duc d'Orléans, avait partagé sa captivité, et peu s'en était fallu que tous ses rêves d'avenir ne vinssent s'évanouir sous la hache du bourreau. Enfin, après tant de vicissitudes, la roue avait tourné, et, rentré en grâce auprès de Charles VIII, Georges d'Amboise venait d'échanger l'obscur évêché de Narbonne contre le riche diocèse de Rouen et le titre de primat de Normandie; c'était ce jour-là même qu'il venait prendre possession des richesses et des priviléges sans nombre attachés à cette dignité ecclésiastique.

Lorsqu'après avoir traversé toute la ville au milieu des acclamations de la foule et des vapeurs de l'encens qu'on brûlait de tous côtés sur son passage, le nouvel archevêque, ivre de son triomphe, s'arrêta devant le splendide palais qui allait désormais lui servir de résidence, il aperçut, au nombre des fidèles qui étaient venus se prosterner sous le porche de sa demeure, pour recevoir sa bénédiction, un homme de haute taille revêtu d'un costume mi-partie ecclésiastique et séculier, et qui, la tête cachée dans ses deux mains, semblait en proie à la plus vive émotion. Comme cet homme était le seul qui ne se fût pas agenouillé à sa vue, tout le peuple commença à murmurer, et quelques voix isolées s'écrièrent d'un ton de menace :

— A genoux devant monseigneur! à genoux le payen! à genoux l'impie!

En entendant ces exclamations, celui auquel elles s'adressaient s'empressa de déférer à l'injonction qu'il recevait; mais dans ce mouvement, l'une de ses mains s'étant dérangée, laissa un instant son visage à découvert, et Georges d'Amboise reconnut avec surprise Jean, le fils du sommeiller du château de Chaumont, qu'il avait perdu de vue à l'époque de sa captivité. Aussitôt il s'avança vers lui et le prenant avec bonté par la main, il l'introduisit à sa suite dans l'intérieur du palais, en le recommandant aux soins de ses serviteurs.

Dès que le brillant cortége qui avait accompagné Georges d'Amboise dans cette prise de possession se fut retiré, le prélat demeuré seul fit appeler son ancien compagnon de route, et après l'avoir embrassé avec effusion :

— Eh bien, Jean, lui dit-il, tu vois que tu ne t'es pas trompé, il y a vingt ans, lorsque tu as voulu me suivre de préférence à mes frères. Me voilà archevêque de Rouen et je n'en resterai pas là. Sais-tu que déjà monseigneur César Borgia, le neveu du souverain pontife, me promet dans sa dernière lettre le chapeau de cardinal? Va, j'ai quelque chose qui me dit là que tôt ou tard mon rêve s'accomplira et que je serai pape.

Pour toute réponse, Jean se mit à pleurer.

— Qu'est-ce donc qui t'afflige, mon pauvre Jean? reprit le prélat; est-ce l'argent qui te manque! je suis riche et ma bourse est à ta disposition. Crains-tu de m'avoir offensé en te séparant de moi, lorsque la fortune m'était contraire? Je l'ai oublié maintenant qu'elle me sourit. Ainsi donc fais comme elle. J'ai besoin d'un intendant, c'est toi qui le seras. Car je ne veux plus que tu me quittes.

— Excusez-moi, monseigneur, reprit enfin le fils du sommellier; je ne m'appartiens plus, je suis lié au service d'une communauté qui a reçu mes vœux.

— Il n'y a point en France de communauté assez puissante pour empêcher Georges d'Amboise de te faire relever de ces vœux-là.

— Hélas! monseigneur, savez-vous si je le désire moi-même? Ecoutez-moi, monseigneur, je vais tout vous dire : si je suis venu à Rouen, ce n'est pas pour être témoin de votre entrée triomphale, ce n'est pas non plus pour vous demander aucune grâce ou faveur. Je n'avais qu'un but, qu'une pensée : c'était de vous revoir encore une fois avant de mourir, et je ne voulais pas même être reconnu de vous; car je savais bien que j'aurais trop de peine à vous quitter ensuite. Excusez ma hardiesse, monseigneur; mais lorsque je suis entré en religion à votre exemple, c'était pour y faire mon salut. Je n'avais d'autre ambition que de vous servir la messe à vous que j'aime tant, jusqu'à la fin de vos jours. Vous ne l'avez pas voulu, vous avez mieux aimé devenir un prince de l'église. Que Dieu vous conserve dans ses voies, monseigneur; mais moi je sens que je ne saurais suivre à la fois celles du ciel et de la terre. Je suis heureux dans mon pauvre couvent. Laissez-moi y retourner! J'y prierai Dieu pour vous jusqu'à ma dernière heure.

Georges d'Amboise était devenu pensif en écoutant ces paroles. Après un silence, il reprit d'une voix émue :

— Frère, c'est l'Esprit saint qui parle par ta bouche, et je ne saurais te laisser partir ainsi; je t'en supplie, demeure avec moi pour me faire entendre son langage : qui sait si le salut de mon âme n'en dépend pas? Je veux, cette nuit, avant de m'endormir, méditer tes paroles. A demain, frère! dors en paix.

Le lendemain, lorsque Jean se présenta pour parler à monseigneur, le prélat n'était pas visible : peut-être il écrivait à César Borgia pour pousser l'accomplissement de sa promesse du premier chapeau vacant. On remit à Jean de sa part une bourse pleine d'or et de riches habits; mais il ne voulut point les garder et en fit don aux pauvres.

A quelques jours de là, on rencontra sur une route bien éloignée de Rouen, un homme en costume mi-partie ecclésiastique et séculier, qui che-

minait un bâton à la main, une besace sur l'épaule ; il semblait triste et abattu, et se retournait de temps à autre avec inquiétude, comme s'il eût craint d'être poursuivi : c'était le frère Jean qui retournait sans doute dans sa communauté.

III.

1510. — Sous Louis XII

Un soir du mois de mai 1510, on sonna avec violence à la porte du couvent des Célestins, à Lyon, et comme le frère portier tardait à ouvrir, plusieurs voix du dehors s'écrièrent :

— Du secours ! du secours ! ouvrez au plus vite à Mgr le cardinal premier ministre, qui est en danger de mort.

A ces cris à ce nom vénéré, la porte roula bien vite sur ses gonds, et une litière fut introduite dans le couvent. Celui qu'on en retira fut transporté dans une cellule, la plus belle qu'on put trouver, et après que le médecin de la communauté lui eut administré les premiers secours que réclamait son état, on envoya chercher un frère lai qu'on chargea du soin de veiller au chevet de l'illustre malade qui venait, après une crise salutaire, de s'endormir d'un profond sommeil. Sans doute, lorsque cet office lui fut confié, le frère lai brusquement arraché de son lit se trouvait lui-même dans cet état d'engourdissement physique et moral qui n'est précisément ni la veille ni le sommeil, et qui participe à la fois de l'un et de l'autre ; car à peine se vit-il seul dans la cellule avec son malade, que, se laissant tomber machinalement sur l'escabeau placé au chevet du lit, il ferma les yeux et s'abandonna de nouveau avec délices au somme que ses supérieurs avaient interrompu d'une manière si déplaisante. Vers le milieu de la nuit, le cardinal s'étant éveillé s'aperçut à des signes infaillibles de ce qui se passait à son chevet, et à la lueur de la lampe qui éclairait la cellule, il contempla quelque temps d'un œil morne l'expression profonde de sérénité et de béatitude empreinte sur les traits du dormeur ; puis tressaillant tout à coup sous l'impression d'un ancien souvenir, il lui sembla retrouver dans ces traits déjà sillonnés par quelques rides, ceux d'un homme qu'il avait connu jadis, d'un ancien ami peut-être. Tout préoccupé de cette pensée, il saisit vivement le moine par le bras et le réveilla en lui demandant d'une voix entrecoupée quel était son nom.

— On me nomme frère Jean, murmura cet homme avec un accent à peine intelligible.

— Jean, de Chaumont-sur-Loire ?

— Il est vrai. Vous me connaissez donc ?

— Ah ! s'écria douloureusement le prélat, je suis donc bien changé, moi, mon pauvre Jean, que tu ne reconnais pas Georges d'Amboise !

Le religieux poussa un grand cri, attacha ses yeux avec un sentiment de surprise et d'effroi sur le pâle visage du malade, et tomba à genoux.

— Que fais-tu là, frère ? répartit vivement le cardinal.

— Je prie le ciel et vous, monseigneur, de me pardonner d'avoir quitté un si bon maître.

— Ingrat, reprit le cardinal après avoir fait relever le moine, n'étais-tu pas heureux à l'archevêché ? J'avais ordonné de te traiter à l'égal de moi-même.

— Hélas ! monseigneur, c'était trop de bonté pour moi. Mais que pouvait faire un pauvre frère lai au milieu de votre fastueux clergé et de tous vos brillans gentilshommes ? Je n'étais resté à Rouen que pour vous voir, pour vous parler, et l'on m'interdisait votre vue. J'ai mieux aimé retourner au cloître où je vois Dieu tant qu'il me plaît, et où je lui parle de même.

— Tu es donc heureux ici ?

— Oui, monseigneur, car j'y vis exempt d'ambition et de soucis. Ce que je faisais hier, je le fais aujourd'hui et je le ferai demain, et toujours ainsi, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de me rappeler à lui.

— Que fais-tu donc ?

— Je prie Dieu, et je soigne nos frères malades.

— C'est un rude métier.

— Oh ! non ; car il y en a si peu, et je suis si content quand je les vois guéris.

— Mais quand ils meurent ?

— Eh bien ! je suis sûr qu'ils intercèdent pour moi là-haut, parce que je les ai bien soignés de leur vivant.

A cet instant, un bruit lointain de trompettes retentit dans la ville.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria le frère lai, et qui peut causer un tel bruit à pareille heure ?

Le cardinal se dressa involontairement sur son séant, et un léger incarnat vint animer ses joues livides où se lisaient déjà les symptômes de sa mort prochaine ; puis il articula avec emphase ces mots :

— Cela, Jean ? c'est le roi de France qui arrive à Lyon avec toute sa noblesse, et qui en partira demain, s'il plaît à Dieu, pour aller châtier le pape Jules II, qui m'a volé la tiare.

— C'est vrai, répondit ingénûment le religieux, je me souviens maintenant que vous vouliez être pape.

Georges d'Amboise regarda fixément son interlocuteur ; puis, lui prenant la main entre ses doigts tremblans :

— Frère Jean ! dit-il avec une indéfinissable expression de mélancolie, frère Jean, hélas ! que n'ai-je été toute ma vie frère Jean !

Peu de jours après cet entretien, le 25 mai 1510, s'éteignit dans cette même cellule, entre les bras de ce même frère, le puissant cardinal d'Amboise. Son corps fut transporté en grande pompe dans la cathédrale de Rouen, où il fut inhumé sous un magnifique tombeau de marbre qu'on admire encore aujourd'hui ; mais son cœur resta au couvent des Célestins, car c'était là qu'il avait retrouvé frère Jean ; et s'il n'avait pu, durant sa vie, partager l'humble sort de ce religieux, du moins, après sa mort, il partagea son tombeau.

ALEX. DE LAVERGNE.

LES COMPENSATIONS.

Dans le milieu de la société, — c'est à dire entre les hauteurs de l'aristocratie et la classe des petits industriels, — la plupart des mariages se font par le hasard des rencontres et l'à-propos de certaines convenances. Du jour où les futurs époux sont officiellement présentés l'un à l'autre et se voient pour la première fois, jusqu'au jour de la signature du contrat, plusieurs semaines se passent en pourparlers, arrangemens, clauses débattues, publications de bans et autres formalités ; pendant ce délai, il arrive parfois que les jeunes gens se plaisent, et voilà ce qu'on appelle le plus souvent des mariages d'inclination. L'amour qui préside aux mariages est presque toujours improvisé ; on comprend que l'avenir offre des chances incertaines à ces sortes d'unions, et voilà comment et pourquoi une fausse expérience calomnie la solidité des liens formés par le cœur.

Deux cousines également jeunes et belles, et de plus également bien dotées, se marièrent le même jour. Au dire de leurs parens et de leurs bonnes amies, Clémentine faisait un mariage d'inclination ; Julie un mariage de convenance. Cependant l'une et l'autre avaient rencontré pour la première fois leurs futurs maris le même soir, dans le même bal ; — mais il y avait une notable différence entre les deux prétendans.

M. Dorny, présenté à Julie, était un homme veuf, encore jeune, mais d'une figure peu agréable et d'un esprit plus que médiocre. Les parens de la jeune fille ne manquèrent pas de faire valoir le chapitre des compensations. Le futur était sot mais riche, laid mais débonnaire. Il était veuf mais il avait rendu sa première femme très heureuse.

Il est un préjugé reçu parmi les gens qui prétendent connaître le monde et le cœur humain. Selon ces fins observateurs, un mari maltraité par la nature s'applique toujours à compenser le désavantage de ses défauts par la pureté de son dévoûment, la délicatesse de ses procédés et le charmant entourage des petits soins empressés, des complaisances aveugles. Combien de jeunes filles se sont mariées contre leur goût, sur la foi de ce système !

M. Darvelles n'était pas aussi riche que M. Dorny, mais il avait dix ans de moins. Clémentine fut tout d'abord subjuguée par les grâces de sa personne et l'éclat pétillant de son esprit. Cependant elle avait trop de raison pour ne pas s'effrayer de quelques antécédens célèbres dans les fastes de la galanterie. Frédéric Darvelles était un dissipateur, — mais il avait tant d'esprit ! un mauvais sujet, — mais il était si joli homme ! La cause qu'il plaidait si bien lui-même était d'ailleurs soutenue par un autre préjugé des grands parens.

D'anciens viveurs, voulant faire une fin et se refaire par une bonne dot, ont eu l'adresse d'introduire dans la sagesse des familles cette maxime, que les mauvais sujets retirés font d'excellens maris. — Les jeunes filles se laissent aisément persuader sur ce chapitre. Elles croient de toute leur âme que chez leur époux l'avenir sera une compensation du passé.

Voilà sous quels auspices s'était fait le mariage des deux cousines. Pendant les premiers temps qui suivirent cette double union, elles se rencontrèrent rarement. Chacune allait dans un monde différent ; leurs habitudes, leurs goûts n'étaient pas les mêmes. Mais il arrive une époque où les liens de famille et d'amitié, relâchés au profit de l'hymen, se resserrent et se ravivent : c'est lorsque le lien conjugal subit une influence contraire. Les deux jeunes femmes furent enchantées de se retrouver au bout de trois ans de mariage ; elles se récrièrent contre les obstacles qui les avaient séparées. L'intimité d'autrefois était si douce ! Il est si bon d'avoir une amie, une confidente, un cœur qui vous comprend et dans lequel on peut verser ses douleurs, ses regrets, ses espérances !

— Nous nous verrons tous les jours, dirent-elles. — Nous n'aurons pas de secret l'une pour l'autre. — C'est convenu ; et pour commencer, toi, dis-moi si tu es bien heureuse dans ton ménage.

— Je suis la plus malheureuse des femmes !

— Quoi ! vraiment ?... Je ne t'adressais cette question que pour la forme, et j'attendais une réponse toute différente ! Mais que te manque-t-il donc ? Ton mari n'est ni d'un âge ni d'une figure à t'inquiéter. Son esprit n'a rien d'embarrassant... pour les autres. Il n'est pas homme à se perdre dans de chimériques illusions, et il doit savoir qu'il a beaucoup à faire pour réparer ses torts et ses disgrâces.

— Voilà précisément ce qu'on me disait ; voilà ce qui m'a trompée. M. Dorny est en effet un homme sans prétentions. Il a le sentiment de son peu de valeur, et c'est là un malheur pour moi, car ce sentiment l'a rendu défiant et maussade. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'encourager, mais vainement. Quarante ans d'épreuves lui avaient appris que ses imperfections sont de celles qu'une femme ne pardonne pas. Il a cru que je jouais une comédie pour gagner sa confiance et pour abuser de sa faiblesse. A cette idée, il s'est révolté. Ces petits soins et ces délicates complaisances dont on m'avait parlé n'ont eu qu'une durée passagère. M. Dorny

es a jugés inutiles, insuffisans pour s'élever au dessus de la position que e mariage lui a faite, et il y a renoncé. Ma patience a fini par succomber; j'ai cessé de feindre, et je me suis laissée aller à un juste éloignement. Cela était inévitable. Mon caractère s'est aigri; j'ai voulu conquérir de vive force la domination qui échappait à mes gracieuses avances; de là des luttes, des querelles, et M. Dorny a eu la fatuité de me négliger, de me délaisser, comme s'il eût été jeune, aimable et beau! C'était avoir les pertes sans les bénéfices. Avec un de ces maris charmans et volages, comme il y en a tant, on a du moins d'heureux instans, de séduisans retours; mais ici tout est fâcheux. Enfin, M. Dorny est jaloux, et ce dernier trait achève de le peindre. Le doute injurieux, une outrageante surveillance sont la seule compensation que ces messieurs opposent à leurs défauts.

Après avoir rapidement esquissé ce portrait de mari, Julie à son tour interrogea Clémentine.

— Je n'ai pas la force de me plaindre, répondit Mme Darvelles, car, je dois l'avouer, mes infortunes sont loin d'égaler les tiennes. Mais puisque nous nous sommes engagées à une entière franchise, permets-moi de dire que je te soupçonne d'un peu d'exagération. Ce n'est pas ta bonne foi, c'est ton imagination, ce sont tes illusions détruites, tes espérances déçues qui t'emportent au delà des justes limites. Par exemple, tu accuses ce pauvre mari de te délaisser, et pourtant je le vois sans cesse près de toi; il ne prend aucun plaisir sans que tu le partages; il n'est d'aucun cercle, d'aucun club; il n'a pas d'affaires graves qui le retiennent toute la soirée hors de chez lui. Mais les gens qui manquent d'esprit ne laissent pas de souvenirs de leur présence, et voilà le crime de M. Dorny. Que dirais-tu des absences de M. Darvelles? Celui-là est un vrai déserteur, un abominable réfractaire!... Quant à la jalousie et à la surveillance injurieuse de ton mari, en es-tu bien sûre?

— Un de ses espions qu'il payait mal, car il est avare, m'a révélé ses manœuvres; j'ai su par là de qui il était jaloux.

— Ah! ses soupçons s'étaient fixés sur quelqu'un?

— Oui, une vision! une folie! reprit Julie en rougissant légèrement. Imagine-toi qu'il était jaloux, et qu'il l'est encore, de notre cousin...

— Adrien de Rouvray?

— Précisément. N'est-ce pas que c'est bien ridicule?

— Oui. Je crois que M. Dorny se trompe.

Des deux cousines, Clémentine était la plus raisonnable; elle paya les confidences de Julie par de bons conseils d'abord, et puis en lui ouvrant son cœur.

Trois mois après son mariage, Mme Darvelles savait parfaitement à quoi s'en tenir sur le proverbe qui garantit et cautionne l'avenir conjugal des célibataires dissipateurs, éventés et galans. Le jeune mari, fatigué d'une délicieuse retraite et d'un paisible bonheur, rentra tout doucement et peu à peu dans la carrière qu'un caprice de raison et une fantaisie de réforme lui avaient fait quitter. Il aimait encore et sincèrement Clémentine, mais de cet amour honnête qui laisse une place dans le cœur pour toutes sortes de passions. Du reste, à part sa légèreté, son inconstance, Frédéric était un mari consciencieux.

Il allait chercher de bons momens hors de chez lui; il s'était donné des indulgences plénières sur le chapitre des infidélités passées, présentes et futures; mais, excepté son temps, il ne refusait rien à sa femme, ou plutôt, il allait au devant de ses désirs. Il voulait la dédommager de ce qu'il lui dérobait et ne pas lui laisser le loisir d'une réflexion sérieuse. Chaque jour c'étaient de nouveaux présens, de nouvelles fêtes où il l'accompagnait rarement, mais où il ne tenait qu'à elle de se divertir sans lui. Frédéric, en un mot, employait le système des compensations, non pas comme on s'attendait à le lui voir pratiquer, mais comme M. Dorny aurait dû le remplir.

Ces monstres qui méritent toutes sortes de malheurs, ces impies qui bravent la foudre, sont presque toujours épargnés, presque toujours adorés par la femme qu'ils trompent. Tel était le sort de M. Darvelles. Clémentine avait le cœur trop tendre pour ne pas s'affliger profondément de la conduite de son mari; mais aussi elle avait trop d'esprit pour prendre une fausse route dans ces circonstances critiques, où le bonheur et le repos de toute sa vie étaient engagés. Se plaindre, se désoler, éclater en reproches : à quoi bon? Sourire, chercher à plaire, déployer toutes les finesses d'une gracieuse coquetterie, c'était le moyen, non pas de remporter une victoire prompte et décisive, mais d'assurer les chances de l'avenir, dès qu'une bonne occasion se présenterait. Cette occasion, comment la faire naître? comment la hâter? Clémentine y rêva long-temps avec l'ardeur d'une âme forte d'une imagination passionnée.

Les prodigalités de son mari lui avaient donné des inquiétudes qui bientôt se changèrent en espérances. Mme Darvelles résolut de mettre à profit la perfide diplomatie de Frédéric et de se sauver par les moyens qu'il employait pour la tromper. Elle fit semblant d'être dupe et donna tête baissée dans le système des compensations.

Si après le dîner M. Darvelles parlait de passer la soirée dehors et de sortir seul, Clémentine commençait par lancer délicatement quelques objections :

— Vous avez donc oublié, mon ami, que nous avions formé le projet d'aller ce soir chez Mme de Vermont?

— Vraiment? Cela m'était absolument sorti de la mémoire.

— Vous avez bien des choses en tête, n'est-ce pas?

— Et vous croyez qu'il n'y a pas moyen de nous dispenser?

— Mais non; à moins d'une grave occupation, d'une affaire importante, et je ne vois pas trop...

— C'est si ennuyeux une soirée chez Mme de Vermont!

— Pour vous, c'est possible; vous savez peut-être où trouver des plaisir plus vifs; mais moi!... D'ailleurs, j'ai promis ce matin même à Mme de Vermont qui est venue me voir.

— Ah! elle est venue? C'est contrariant!... Et vous avez promis?

— Est-ce que vous ne l'avez pas vue?... Non! vous avez déjeuné en ville. A propos, ce déjeuner?...

— Mais, en effet, je crois avoir aperçu Mme de Vermont. N'avait-elle pas un chapeau de velours noir avec une plume?

— Non, un chapeau de satin blanc. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans sa toilette c'était un admirable cachemire bleu. Ah! quel délicieux cachemire!

— Vous aimez donc les cachemires bleus?

— J'en raffole.

— Et vous n'en avez pas?

— Un blanc, un noir et un vert, voilà tout ce que je possède en cachemires.

— Il vous en faut un bleu.

— Justement j'en ai vu un dans un magasin du boulevart.

— Il faut l'acheter. Quel prix?

— Ce serait une folie. Deux mille cinq cents francs!

— Je vais chercher la somme dans mon cabinet... Je veux absolument vous voir un cachemire bleu... Et nous n'irons chez Mme de Vermont que quand vous l'aurez, afin de comparer. . C'est convenu, n'est-ce pas? Point de visite ce soir, et demain votre cachemire.

Le lendemain, Mme Darvelles envoyait les deux mille cinq cents francs chez son banquier, et changeait son cachemire vert contre un châle bleu.

— Si j'allais ce soir au bal de l'Opéra? disait une autre fois le mari charmant.

— Oui, mais quand vous y allez, vous y passez la nuit... Et j'ai besoin de vous demain matin... pour un mémoire à payer.

— Que ne dites-vous tout de suite à combien se monte ce mémoire?

— Je ne sais!... Beaucoup d'argent sans doute. Un compte de marchande de modes remontant à six mois!

— Voilà mon portefeuille, prenez.

— Comme cela, demain matin, je n'aurai pas besoin de vous faire réveiller. Partez donc, et amusez-vous!

Et l'argent allait encore chez le banquier, car Mme Darvelles dépensait fort peu chez sa marchande de modes.

Il y avait de grandes circonstances où la compensation prenait du développement, — où les frais de la guerre s'élevaient à un chiffre considérable. Un jour, Mme Darvelles intercepta une lettre criminelle écrite prr son mari. Le soir, elle glissa dans la conversation quelques mots sur une parure de diamans, puis elle parla d'autre chose. Le lendemain, elle plaça la lettre ouverte sur la cheminée du salon. Darvelles fut singulièrement interdit en trouvant là ce papier accusateur. Clémentine ne prononça pas une seule parole de reproche; elle se renferma dans le silence de sa dignité et de son affection blessées. Comment se faire pardonner une pareille énormité? Heureusement le coupable mari se souvint de la parure de diamans; il se hâta de l'offrir à sa femme, qui s'empressa de la remplacer secrètement par une parure de strass.

De cette manière, Clémentine partageait à peu près avec les dissipations ruineuses de son mari, et elle sauvait ainsi la moitié des biens de la communauté. Exploité d'une double façon, par le bon et par le mauvais génie, Darvelles ne pouvait pas résister long-temps. Peu à peu il avait aliéné son patrimoine et la dot de sa femme qui lui donnait à ce sujet de pleins pouvoirs. La ruine complète approchait. Le mari devenait triste, soucieux; la femme gaie et radieuse. Clémentine avait fait un arrangement secret avec une de ses tantes qui devait feindre de venir à son secours, lorsque le désastre serait accompli. Mais ce n'était pas tout; il fallait encore donner à Darvelles une dernière leçon, et en même temps protéger Julie contre une passion qui pouvait faire le malheur de sa vie.

Julie avait dit qu'elle était la plus malheureuse des femmes. Paroles menaçantes! Elle avait rougi en parlant de la jalousie de son mari à propos de M. Adrien de Rouvray, et Mme Darvelles lui avait répondu : — « Je crois que M. Dorny se trompe. »

Il y avait une intention et une arrière-pensée dans cette réponse, et Clémentine eut beaucoup de peine à dissimuler sa surprise lorsque plus tard Julie lui montra des lettres écrites par Adrien. C'est que le jeune cousin faisait en même temps la cour aux deux cousines. Clémentine, usant de coquetterie, n'eut pas de peine à obtenir la préférence. En quelques jours elle mena les choses au point d'accorder une entrevue à M. de Rouvray.

Mais dès les premiers mots, le tête-à-tête fut interrompu, et Mme Darvelles, feignant un juste effroi, renferma précipitamment Adrien dans un cabinet.— M. et Mme Dorny entrèrent; puis M. Darvelles. — Frédéric ne pouvait plus cacher sa situation fâcheuse. Une explication eut lieu; elle fut longue, trop longue pour le malheureux Adrien!

M. Darvelles s'accusa franchement des torts qu'il lui était impossible de dissimuler. — Mais du moins, dit-il à sa femme, j'ai tâché de les atténuer en vous donnant toutes sortes de compensations.

— Toutes? non! il en est une à laquelle vous ne songez pas.

— Que voulez-vous dire?

— Cette compensation, oubliée par vous, est venue s'offrir d'elle-même; elle est là.

— Dans ce cabinet ?

— Où elle s'est cachée à votre arrivée.

Darvelles ouvrit la porte du cabinet. Adrien, honteux et confus, s'offrit ses regards.

— C'était elle qu'il aimait ! — dit Julie et pensa M. Dorny. Cette découverte guérissait le mari de ses soupçons et la femme de son amour.

Quant à Darvelles, il comprit que le système des compensations ne peut jamais être complet, et dans l'heureuse retraite que sa femme lui avait ménagée, il répara ses erreurs passées.

EUGÈNE GUINOT. — (*Courrier*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— L'inauguration de la chapelle Notre-Dame-des-Flammes, élevée à la mémoire des victimes du 8 mai dernier, aura lieu mercredi prochain 16 du courant, à dix heures du matin. Elle sera bénie par M. l'évêque de Versailles, qui y dira la messe. Les parens des malheureuses victimes, porteurs d'un extrait de décès, seront admis dans l'enceinte, et des places leur seront réservées. Il ne sera point fait d'invitations particulières, et cette seule annonce doit en tenir lieu.

— Le compte des opérations de la caisse d'amortissement, au 30 septembre 1842, offre les résultats suivans : Du 1er juin 1816 à cette dernière époque, les inscriptions de rentes rachetées et livrées s'élèvent à 73,938,916 fr. En déduisant le montant des rentes annulées en vertu des lois des 1er mai 1825, 27 et 28 juin 1833, qui est de 43,020,094 fr., le restant est de 25,918,822 fr. Le coût des rentes, abstraction faite de leur origine, a été de 1,455,933 f. Dans le troisième trimestre de cette année, le taux moyen des rachats a été de 101 fr. 31 c. pour le 4 p. 100, et de 78 f. 95 c. pour le 3 p. 100.

— L'administration des postes a reconnu la nécessité d'instituer des agens intermédiaires entre les préposés sédentaires du service et les facteurs ruraux pour la surveillance de ces derniers. Les nouveaux agens prendront le titre de *brigadiers* et de *sous-brigadiers*, selon l'importance des villes où ils résideront. Ils auront pour l'ordinaire, comme les facteurs ruraux, un itinéraire particulier ; mais ils pourront en être détournés et envoyés sur d'autres points pour visiter les boîtes, placer ou retirer des timbres, explorer l'état des chemins et la situation des lieux, et pour recueillir des renseignemens de toute espèce concernant l'exécution du service dans les communes rurales.

— Un citoyen d'Yverdon vient d'obtenir un lot de 60,000 fr. de Suisse à la loterie de Francfort. Cette fortune est en quelque sorte moins singulière que la manière dont elle a été annoncée au gagnant. Un particulier se présenta chez lui, et après s'être enquis soigneusement de son nom et de son identité, il s'écria avec de grandes démonstrations de joie qu'il avait une somme majeure à lui compter, comme collecteur de la loterie de Francfort, en échange du billet gagnant dont il le savait détenteur. Ce billet ayant effectivement été exhibé et vérifié, l'étranger étala une somme de 60,000 francs en or et pria notre concitoyen de la reconnaître. Pendant que celui-ci était absorbé par cette opération, le collecteur s'empara du billet d'une manière subreptice et le détruisit instantanément. Ce ne fut qu'alors que le gagnant soupçonna quelque réticence au sujet du chiffre réel de la somme qui lui était échue par le sort. Il parvint à arracher, par des représentations et des menaces, une nouvelle somme de 10,000 fr. à son visiteur étranger, qui se retira en faisant encore un gain de quelques mille florins sur le montant du titre qu'il avait détruit frauduleusement. (*Journal de Genève.*)

— A Marseille, dans la nuit du 6 au 7, après deux jours de froid rigoureux, il a tombé assez de neige pour que l'on ait vu les toits couverts d'une couche épaisse, et il a continué à neiger pendant la journée. Le soir, la température s'est adoucie. Ces froids précoces se sont fait sentir dans tout le midi. A Toulouse, à Cahors, à Agen, à Pau, il a neigé en abondance. A Pau, on a vu passer des vols innombrables de grues et d'oies sauvages, signes certains d'un hiver précoce, sinon rigoureux.

Les montagnes du Dauphiné et de la Savoie sont couvertes de neige, comme celles de l'Auvergne et du Forez. Il y a huit jours qu'il a tombé assez de neige aux environs de Saint-Etienne pour entraver la marche des wagons du chemin de fer.

Enfin, on écrit d'Orléans, le 9, que, dans la nuit précédente, le thermomètre centigrade avait marqué 7° 3|10. La Loire chariait.

— Le 25 octobre au soir, jour de la foire à Allanche un homme d'une quarantaine d'années, dont on ignore le nom, mais qu'on dit être originaire des environs de Massiac, et se rendant à cette foire, a été trouvé mort dans la neige, à deux ou trois kilomètres d'Allanche. Il aurait, dit la rumeur publique, invoqué vainement l'assistance de quelques marchands de bestiaux étrangers au département, qui auraient continué leur route sans avoir égard aux supplications de ce malheureux

On ne saurait trop blâmer cet acte d'inhumanité, et si le fait existe, comme il nous a été rapporté, il nous paraîtrait juste que l'on recherchât les auteurs d'une telle barbarie, afin de livrer leur nom à la publicité. (*Haute-Auvergne.*)

— On écrit de Toulon : « Le 4, à huit heures du soir, le sieur Decugis, propriétaire dans la commune d'Ollioules, rentrait chez lui, lorsque, arrivé à cent pas de sa demeure, il fut atteint d'un coup de fusil, dont la charge le frappa dans les reins. L'assassin prit la fuite et ne fut pas reconnu par sa victime, qui parvint à se relever et à rentrer dans son domicile. Par suite de l'enquête qui a été faite sur les lieux par l'autorité judiciaire, un jeune homme de vingt-cinq ans, habitant d'Ollioules, a été arrêté comme soupçonné d'être l'auteur de cette tentative d'assassinat. On assure qu'il avait fait entendre des menaces de mort contre le sieur Decugis, pour lui avoir refusé sa fille en mariage. »

— On écrit de Mulhouse :

« La Saint-Hubert a manqué cette année d'avoir un bien funeste résultat à Mulhouse. M. Nicolas Kœchlin avait invité nombreuse compagnie dans sa forêt de Wittelsheim, et la chasse finie, chacun de désarmer. Un jeune novice, en procédant à cette opération, commit l'imprudence de tenir les canons de son fusil contre un groupe de chasseurs avec lequel il se trouvait ; les deux coups partent et vont frapper, au dessus des branches, le sac de chasse d'un des chasseurs. Par un hasard providentiel, la charge des deux canons donna sur l'attirail de chasse (un grand couteau, un tournevis en acier, etc.), dont le sac était garni en cet endroit ; ces objets furent fracassés, et tout le gros plomb qui composait la double charge dévia pour aller se loger en terre, au milieu des chasseurs réunis et stupéfaits. Le chasseur ainsi atteint eut cependant son sac et ses habits percés et brûlés jusque sur la peau, sans être aucunement blessé.

— On lit dans le *Réparateur* de Lyon :

« Il existe à Lyon une fille nommée Maria Plâtre, aujourd'hui âgée de 104 ans. Cette centenaire, qui assistait, cette année encore, au dîner de la communauté de l'hospice de la Charité, d'où elle est sortie il y a bien long-temps, est petite et maigre ; elle jouit de toutes ses facultés, et répond avec beaucoup de présence d'esprit aux questions qu'on lui adresse. »

— Les huit chevaux arabes envoyés en présent à Louis-Philippe par le pacha d'Egypte, sont arrivés le 8 à Lyon, conduits par douze palefreniers égyptiens. Ces animaux, qui sont tous du plus beau sang, ne paraissent pas avoir souffert des fatigues de la traversée et du voyage ; cependant l'abaissement subit de la température les a surpris.

— Pendant les 193 ans que les mines d'Almaden ont été exploitées pour le compte du gouvernement espagnol, il y a eu 55 millions sterl. d'argent frappé ou non frappé qui ont été mis en circulation dans les marchés de l'Europe. Sur les produits annuels, pas plus de quart s'élevant à 180,000 l. st. ne profite sous la forme de revenu au gouvernement espagnol tous frais payés. On a déjà atteint une profondeur de 800 pieds, et cependant le filon est toujours de même qualité et valeur. Ses veines sont immenses.

— Il résulte d'un travail statistique, ou plutôt fantastique, récemment publié, que le nombre des habitans qui sont successivement morts sur la terre, jusqu'aujourd'hui, s'élève à 26,628,843,285,075,840. Ce chiffre, divisé par 3,096,000 (nombre de lieues carrées dont se compose la surface du globe), donne 11,826,593,732 habitans par lieue carrée ; divisé par 27,864,000 (nombre de milles carrés), il donne 1,315,522,076 par mille carré ; divisé enfin par 1,803,173,600 (nombre de perches carrées), il donne 1,283 habitans par perche carrée, ou 5 par pied carré. En supposant que chaque perche carrée soit divisée en 12 fosses sépulcrales, il y aura plus de 100 cadavres pour chaque fosse. C'est-à-dire que nos ancêtres également répartis sur toute la surface du globe, y formeraient une couche de cent cadavres d'épaisseur ! (*Courrier des Etats-Unis.*)

— Nous avons une importante et bonne nouvelle à apprendre à nos lecteurs. Les plans relatifs à la reconstruction du pont du Change, et sur le sort desquels on avait conçu des inquiétudes mal fondées, sont enfin de retour dans notre ville revêtus de la sanction du conseil des bâtimens civils et de l'approbation de M. le ministre des travaux publics.

Le plan adopté n'est pas celui qui avait eu la préférence du conseil municipal, et qui, excellent en soi, avait l'inconvénient d'entraîner l'exécution simultanée d'une masse considérable de travaux et par conséquent une dépense d'un chiffre effrayant. C'est celui qui avait été dans le temps présenté par M. Auguste Jordan, en concurrence avec celui de M. Garella. Dans ce projet l'axe du pont est porté quelque peu en amont du pont actuel qui est destiné à subsister provisoirement, et jusqu'à l'époque où celui qui doit le remplacer pourra être livré à la circulation. La largeur de cette voie de communication sera égale à celle du pont de Tilsit, 13 mètres. Le gouvernement consent à supporter les deux tiers de la dépense tant de construction que d'acquisition des maisons nécessaires.

— On écrit de Weimar, 9 novembre :

« M. Liszt vient d'être nommé maître de chapelle (en service extraordinaire) par S. A. R. le grand-duc de Saxe-Weimar. Ces fonctions obligeront M. Liszt à diriger les concerts de la cour, et à séjourner trois mois de l'année à Weimar. »

— L'intendance sanitaire de Gênes vient de prononcer une sentence par défaut contre le capitaine Obrink, suédois, commandant le brick le *Neptune*. Obrink, convaincu d'avoir fait, le 2 juillet, au bureau de santé, un faux serment en attestant qu'il était arrivé de Rio-Janeiro sans avoir communiqué, tandis qu'il a eu des communications avec trois navires, a été condamné à six ans de travaux forcés, à une amende de six mille livres et aux dépens.

BOULE et Cie Imprimeurs rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 27 Novembre 1842. *DEUXIEME EDITION.* **Deuxième année. — N. 47.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

SOMMAIRE.

LES PROSCRITS.

ESQUISSE HISTORIQUE.

O patria !...
(ROSSINI, *Tancredi.*)

I.

Le sergent de ville.

En 1308, il n'existait encore que fort peu de maisons sur le *terrain* formé par les alluvions et les sables de la Seine, en haut de la Cité, derrière l'église Notre-Dame. Le premier qui osa se bâtir un manoir sur cette grève mouvante et soumise à de fréquentes inondations fut un sergent de ville de Paris. Ayant rendu quelques menus services à messieurs du chapitre Notre-Dame, l'évêque lui bailla quinze perches de terre et le dispensa de toute censive ou redevance pour le fait de ses constructions.

Sept ans avant le jour auquel commence cette histoire, Joseph Tirechair, l'un des plus rudes sergens de Paris, comme son nom le prouve, avait donc, grâce à ses droits dans les amendes par lui perçues pour les délits commis ès-rues de la Cité, construit une maison au bord de la Seine, précisément à l'extrémité de la rue du Port-Saint-Landry. Profitant d'une espèce de pile en maçonnerie, élevée par la ville pour garantir de tout dommage les marchandises déposées sur le port, le sergent y avait assis son logis, en sorte qu'il fallait monter une dizaine de marches pour arriver chez lui.

Semblable à presque toutes les maisons de Paris, cette chétive bicoque était surmontée d'un toit pointu dont nous donnerons une juste idée en le comparant à deux cartes mises l'une contre l'autre par quelque enfant qui commence un de ses châteaux éphémères. Sous ce toit de forme primitive, dont, au grand regret des historiographes, il n'existe plus guère à Paris que deux ou trois modèles, il y avait un grenier vide, dans lequel la femme du sergent faisait sécher le linge du chapitre, qu'elle avait l'honneur de blanchir.

Au premier étage, l'architecte avait ménagé deux chambres qui se louaient aux étrangers à raison de quarante sous parisis pour chacune, bon an, mal an. Ce prix exorbitant était justifié par le luxe avec lequel ces deux pièces avaient été meublées : des tapisseries de Flandre en garnissaient les murailles ; un grand lit orné d'un tour en serge verte, semblable à ceux de nos paysans, était honorablement fourni de matelas, et recouvert d'assez bons draps dont la toile n'était point trop grossière ; enfin chaque réduit avait son chauffe-doux, espèce de poêle dont la description est inutile. Le plancher, soigneusement entretenu par les apprenties de la Tirechair, brillait comme le bois d'une châsse. Au lieu de s'asseoir sur des escabelles, les locataires avaient pour siéges de grandes *chaires* en noyer sculpté qui provenaient sans doute du pillage de quelque château. Deux bahuts incrustés en étain, une table à colonnes torses, complétaient un mobilier digne des chevaliers bannerets les mieux huppés, que leurs affaires amenaient à Paris.

Les vitraux de ces deux chambres donnaient sur la rivière : par l'un, vous n'eussiez pu voir que les rives de la Seine et les trois îles désertes nommées aujourd'hui l'île Saint-Louis et l'île Louviers ; tandis que, de l'autre, vous auriez aperçu, à travers une échappée du port Saint Landry, le quartier de la Grève, le pont Notre-Dame avec ses maisons ; puis, les hautes tours du Louvre, récemment bâties par Philippe-Auguste, et qui dominaient ce Paris chétif et pauvre dont l'imagination de nos poètes nous raconte aujourd'hui tant de fausses merveilles.

Dans le bas de la *maison à Tirechair*, pour nous servir de l'expression alors en usage, il y avait une grande chambre où travaillait sa femme, et par où les locataires étaient obligés de passer pour se rendre chez eux en gravissant un escalier pareil à celui d'un moulin, et derrière lequel se trouvaient la cuisine et la chambre à coucher du sergent.

Un petit jardin, conquis sur les eaux, étalait, au pied de cette humble demeure, ses carrés de choux verts, ses ognons et quelques pieds de rosiers, tous défendus par des pieux formant une espèce de haie. Une cabane construite en bois et en boue servait d'asile à un gros chien, gardien nécessaire de cette maison isolée ; puis, tout auprès de la niche, il y avait une enceinte où, pendant la journée, caquetaient des poules.

Çà et là, sur le terrain fangeux ou sec, suivant les caprices de l'atmosphère parisienne, s'élevaient quelques arbres petits, incessamment battus par le vent, tourmentés, cassés par les promeneurs, et des saules vivaces, des joncs, de hautes herbes... Le *terrain*, la maison, la Seine, le port, étaient encadrés à l'ouest par l'immense basilique de Notre-Dame qui projetait, au gré du soleil, son ombre froide sur cette terre ; et alors, comme aujourd'hui, Paris n'avait pas de lieu plus solitaire, de paysage plus solennel et plus mélancolique. La grande voix des eaux, le chant des prêtres ou les sifflemens du vent, troublaient seuls cette espèce de bocage où, parfois, se faisaient aborder quelques couples amoureux, pour se confier leurs secrets, lorsque les offices retenaient à l'église les gens du chapitre.

Par une soirée d'avril, en l'an 1308, Joseph Tirechair rentra chez lui singulièrement fâché. Depuis trois jours, il trouvait tout en ordre sur la voie publique ; et, en sa qualité d'homme de police, rien ne l'affectait plus que de se voir inutile. Jetant sa hallebarde avec humeur, il se mit à grommeler de vagues paroles en dépouillant sa jaquette mi-partie de bleu et de rouge, pour endosser un mauvais hoqueton de camelot. Puis, après avoir pris dans la huche un morceau de pain sur lequel il étendit une couche de beurre assez épaisse, il s'établit sur un banc, examina autour de lui ses quatre murs blanchis à la chaux, compta les solives de son plancher, inventoria ses ustensiles de ménage appendus à des clous ; et, maugréant presque d'un soin qui ne lui laissait rien à dire, il inspecta sa femme, laquelle ne soufflait mot en repassant les aubes et les surplis du chapitre.

— Par mon salut !... dit-il pour entamer la conversation, je ne sais, Jacqueline, où tu vas pêcher tes apprenties !..

— En voilà une ! ajouta-t-il en montrant avec son couteau une ouvrière qui pliait assez maladroitement une nappe d'autel ; en vérité, plus je la mire et plus je pense qu'elle ressemble à une *fille folle de son corps* et non à une bonne grosse *serve* de campagne... Elle a des mains aussi blanches que celles d'une *dame* ! Jour de Dieu, ses cheveux sentent le

parfum, je crois ! Et ses chausses sont fines comme celles d'une reine... Par la double corne Mahom !... il y a quelque chose céans qui ne va pas comme il faut !...

L'ouvrière se prit à rougir, et regarda Jacqueline d'un air qui exprimait une crainte mêlée d'orgueil ; mais la blanchisseuse, répondant à ce regard par un sourire, quitta son ouvrage ; et d'une voix aigrelette :

— Ah ça !... dit-elle à son mari, ne m'impatiente pas !... Ne vas-tu point m'accuser de quelques manigances ? Trotte sur ton pavé tant que tu voudras, et ne te mêle de ce qui se passe ici que pour dormir en paix, boire ton vin, et manger ce que je te mets sur table.... ou sinon, je ne me charge plus de t'entretenir en joie et en santé.

—Il n'y a pas dans toute la ville d'homme plus heureux que ce singe-là! ajouta-t-elle en lui faisant un grimace de reproche. Il a de l'argent dans son escarcelle; il a pignon sur Seine, une vertueuse hallebarde d'un côté, une honnête femme de l'autre, une maison aussi propre, aussi nette que mon œil... Et ça se plaint comme un galeux ardé du feu Saint-Antoine !...

— Ah ! reprit le sergent, crois-tu, Jacqueline, que j'ai envie de voir mon taudis rasé, ma hallebarde aux mains d'un autre et ma femme au pilori ?...

Jacqueline et la délicate ouvrière pâlirent.

— Explique-toi donc, reprit vivement la blanchisseuse, et fais voir ce que tu as dans ton sac. Je m'aperçois bien, mon gars, que tu loges une sottise dans ta pauvre cervelle depuis quelques jours... Allons, viens çà ! et defile-moi ton chapelet. Il faut que tu sois bien couard pour redouter le moindre grabuge, en portant la hallebarde du parloir aux bourgeois, et en vivant sous la protection du chapitre. Les chanoines mettraient le diocèse en interdit, si Jacqueline se plaignait à eux de la plus mince avanie...

Et, disant cela, elle marcha droit au sergent ; puis, le prenant par le bras :

— Viens donc !... ajouta-t-elle en le faisant lever, et l'emmenant sur es degrés.

Quand ils furent au bord de l'eau, dans leur jardinet, Jacqueline, regardant son mari d'un air moqueur :

— Apprends, vieux truand, que quand cette belle dame sort du logis, il entre une pièce d'or dans notre épargne...

— Oh ! oh !. . fit le sergent, qui resta pensif et coi devant sa femme.

Mais il reprit bientôt :

— Eh ! donc, nous sommes perdus... Pourquoi cette dame vient-elle chez nous ?

— Elle vient, reprit Jacqueline, voir le tout joli petit clerc que nous avons là-haut !...

Et elle montra la chambre dont la fenêtre avait vue sur la vaste étendue de la Seine.

— Malédiction ! s'écria le sergent. Pour quelques traîtres écus, tu m'auras ruiné, Jacqueline !... Est-ce là un métier pour la sage et prude emme d'un sergent ?... Mais fût-elle comtesse ou baronne, cette dame ne saurait nous tirer du traquenard... N'aurons-nous pas de plus contre nous un mari puissant et grandement offense ; car, jarnidi ! elle est bien belle.

— Oui dà !... elle est veuve, vilain oison !... Comment oses-tu soupçonner ta femme de vilenies ?... Cette dame n'a jamais parlé à notre gentil clerc. Elle se contente de le voir et de penser à lui... Pauvre enfant Sans elle, il serait déjà mort de faim !... Elle est quasiment sa mère... Et lui, le chérubin, il est aussi facile de le tromper que de bercer un nouveau-né... Il croit que ses deniers vont toujours, et il les a déjà deux fois mangés depuis six mois...

— Femme, répondit gravement le sergent, en lui montrant la place de Grève, te souviens-tu d'avoir vu d'ici le feu dans lequel on a brûlé l'autre jour cette Danoise ?...

— Eh bien !... dit Jacqueline effrayée.

— Eh bien ! reprit Tirechair, les deux étrangers que nous aubergeons sentent le roussi... Il n'y a chapitre, comtesse ni protection qui tiennent. Voilà Pâques venu, l'année finie, il faut les mettre à la porte, et vite et tôt. Apprendras-tu à un sergent à reconnaître un gibier de potence !.. Nos deux hôtes avaient pratiqué la *Porrette*, cette hérétique de Danemarck, dont tu as entendu d'ici le dernier cri... C'était une courageuse diablesse, car elle n'a point sourcillé sur son fagot, ce qui prouvait bien son accointance avec le diable... Je l'ai vue comme je te vois... Elle prêchait encore l'assistance, disant qu'elle était dans le ciel, et voyait Dieu... Eh bien ! depuis ce jour, je n'ai point dormi tranquillement sur mon grabat. Le vieux seigneur couché au dessus de moi est plus sûrement sorcier que chrétien. J'ai, foi de sergent ! le frisson quand il passe près de moi... La nuit, jamais il ne dort. Si je m'éveille, sa voix retentit comme le bourdonnement des cloches, et je lui entends faire ses conjurations en langue diabolique. Lui as-tu jamais vu manger une honnête croûte de pain, une *fouace* faite par la main d'un *talmellier* catholique ?... Sa peau brune a été cuite et hâlée par le feu de l'enfer... Il y a, jour de Dieu! dans ses yeux un charme, comme dans ceux d'un serpent. Or, Jacqueline, je ne veux pas de ces deux hommes-là chez-moi. Je vis trop près de la justice pour ne pas savoir qu'il faut ne jamais avoir rien à démêler avec elle. Tu mettras nos deux locataires à la porte : le vieux, parce qu'il m'est suspect ; le jeune, parce qu'il est trop mignon. L'un et l'autre ont l'air de ne point hanter les chrétiens. Ils ne viven certes pas comme nous. Le petit regarde toujours la lune, les étoiles et les nuages, en sorcier qui guette l'heure de monter sur son balai ; et l'autre, sournois, se sert bien certainement de ce pauvre enfant pour quelque sortilége... Mon bouge est déjà sur la rivière, et c'est assez d'une cause de ruine sans y attirer le feu du ciel ou l'amour d'une comtesse.

— J'ai dit. Ne bronche pas...

Malgré le despotisme qu'elle exerçait au logis, Jacqueline resta stupéfaite en entendant l'espèce de réquisitoire fulminé par le sergent contre ses deux hôtes.

En ce moment, elle regarda machinalement la fenêtre de la chambre où logeait le vieillard, et frissonna d'horreur en y rencontrant tout à coup la face sombre et mélancolique, le regard profond, qui faisaient tressaillir même le sergent, tout habitué qu'il fût à voir des criminels.

A cette époque, petits et grands, clercs et laïques, tout tremblait à la pensée d'un pouvoir surnaturel ; et le mot de magie était tout aussi puissant que la lèpre pour briser les sentimens, rompre les liens sociaux et glacer la pitié dans les cœurs les plus généreux.

La femme du sergent pensa soudain qu'elle n'avait jamais vu ses deux hôtes faisant acte de créatures humaines. Quoique la voix du plus jeune fût douce et mélodieuse comme les sons d'une flûte, elle l'entendait si rarement, qu'alors elle fut tentée de la prendre pour l'effet d'un sortilége. En se rappelant l'étrange beauté de son visage blanc et rose ; en revoyant, par le souvenir, sa chevelure blonde et les feux humides de son regard étincelant, elle crut y reconnaître les artifices du démon. Elle se souvint d'etre restée des journées entières sans avoir entendu le plus léger bruit chez les deux étrangers. Où étaient-ils pendant ces longues heures ?...

Tout à coup, les circonstances les plus singulières revinrent en foule à sa mémoire. Alors, elle fut complétement saisie par la peur, et voulut voir une preuve de magie dans l'amour que la riche dame portait à ce jeune Godefroy, pauvre orphelin, venu de Flandre à Paris pour étudier à l'Université.

Elle mit promptement la main dans une de ses poches, en tira vivement quatre livres tournois en grands blancs ; et, regardant les pièces avec une avarice mêlée de crainte...

— Ce n'est pourtant pas là de la fausse monnaie... dit-elle en montrant les sous d'argent à son mari.

— Puis, ajouta-t-elle, comment les mettre hors de chez nous après avoir reçu d'avance le loyer de l'année ?...

— Tu consulteras le doyen du chapitre... répondit le sergent. N'est-ce pas à lui de nous dire comment il faut nous comporter avec des êtres extraordinaires ?

— Oh ! oui, bien extraordinaires... s'écria Jacqueline. Et c'est une malice à eux que de venir gîter dans le giron même de Notre-Dame !...

— Mais, reprit-elle, avant de consulter le doyen, pourquoi ne pas prévenir cette noble et digne dame du danger qu'elle court ?...

En achevant ces paroles, Jacqueline et le sergent, qui n'avait pas perdu un coup de dent, rentrèrent au logis. Tirechair, en homme vieilli dans les ruses de son métier, feignit de prendre l'inconnue pour une véritable ouvrière ; mais cette indifférence apparente laissait percer la crainte d'un courtisan qui respecte un royal incognito.

En ce moment, six heures sonnèrent au clocher de Saint-Denis-du-Pas, petite église qui se trouvait entre Notre-Dame et le port Saint-Landry, la première cathédrale bâtie à Paris au lieu même où Saint-Denis a été mis sur le gril, disent les chroniques. Aussitôt l'heure vola de cloche en cloche par toute la cité. Et alors, des cris confus s'élevèrent sur la rive gauche de la Seine, derrière Notre-Dame, à l'endroit où fourmillaient les écoles de l'Université.

A ce signal, le vieil hôte de Jacqueline marcha dans sa chambre ; et bientôt, le sergent, sa femme et l'inconnue entendirent ouvrir et fermer brusquement une porte, et le pas lourd de l'étranger retentit sur les marches de l'escalier intérieur.

Grâce aux soupçons du sergent, l'apparition de ce personnage devenait un événement plein d'intérêt.

Les visages de Jacqueline et du sergent offrirent tout à coup une expression si bizarre que la dame, rapportant, comme toutes les personnes qui aiment, l'effroi du couple à son protégé, fut saisie d'une crainte vague et attendit avec une sorte d'inquiétude le dénouement de ce soudain mystère.

L'étranger resta un instant sur le seuil de la porte à examiner les trois personnes qui étaient dans la salle, en paraissant y chercher son compagnon. Le regard qu'il leur jeta, tout insouciant qu'il fût, remua puissamment les cœurs. Il était vraiment impossible, même à un homme ferme, de ne pas avouer que la nature avait départi des pouvoirs exorbitans à cet être surnaturel.

Quoique ses yeux fussent assez profondément enfoncés sous les grand arceaux dessinés par ses sourcils, ils étaient, comme ceux d'un milan, enchâssés dans des paupières si larges et bordés d'un cercle noir si vivement marqué sur le haut de sa joue, que leurs globes semblaient être en saillie. Le feu de cet œil magique avait je ne sais quoi de despotique et de perçant qui saisissait l'âme. C'était un regard pesant et plein de pensées, un regard brillant et lucide comme celui des serpens ou des oiseaux, mais qui stupéfiait, qui écrasait par la communication trop vive d'un immense malheur, ou d'une puissance surhumaine.

Puis, dans cet homme, tout était en harmonie avec ce regard de plomb et de feu, fixe et mobile, sévère et calme. Si, dans ce grand œil d'aigle, les agitations terrestres semblaient en quelque sorte éteintes, le visage

portait aussi les traces de malheureuses passions et d'événemens accomplis. Il était maigre et sec. Le nez tombait droit et se prolongeait de telle sorte que les narines paraissaient le retenir. Tous les os de la face étaient nettement accusés, et des rides droites et longues en creusaient les joues décharnées. Vous eussiez dit le lit d'un torrent desséché, mais où la violence de l'ouragan était attestée par la profondeur des sillons, qui trahissaient quelque lutte horrible, éternelle. Deux larges plis, partant de chaque côté de son nez, semblables à la trace laissée par les rames d'une barque sur les ondes, accentuaient fortement son visage, en donnant à sa bouche ferme et sans sinuosités un caractère d'amère tristesse. Enfin, tout ce qui formait un creux dans sa figure paraissait sombre ; mais son front tranquille s'élançait avec une sorte de hardiesse et couronnait ce visage comme un monument de marbre.

Il gardait cette attitude intrépide et sérieuse que contractent les hommes habitués au malheur, et faits par la nature pour affronter avec impassibilité une foule furieuse, un danger imminent, pour tout regarder en face. Il semblait se mouvoir dans une sphère à lui, d'où il planait au dessus de l'humanité. Comme son regard, son geste était d'une irrésistible puissance; il fallait baisser les yeux quand les siens plongeaient sur vous, ou trembler quand sa parole ou son action s'adressaient à votre âme. Il marchait entouré d'une majesté silencieuse et terrible ; ses mains décharnées étaient celles d'un guerrier; et vous l'auriez pris pour un despote sans gardes, pour un dieu sans rayons.

Son costume ajoutait encore à toutes les idées que faisaient naître les singularités de sa démarche ou de sa physionomie, et complétait admirablement cet être surprenant, de sorte que l'âme, le corps et l'habit s'harmoniaient de manière à impressionner les imaginations les plus froides.

L'étranger portait une espèce de surplis en drap noir, sans manche, qui s'agrafait par devant et descendait jusqu'à mi-jambe, en lui laissant le cou nu et sans rabat. Son juste-au-corps et ses bottines étaient noirs. Il avait sur la tête une calote en velours, semblable à celle d'un prêtre, et qui traçait une ligne circulaire au-dessus de son front sans qu'un seul cheveu s'en échappât. C'était le deuil le plus rigide et l'habit le plus sombre dont un homme pût être revêtu. Sans une longue épée qui pendait à son côté, soutenue par un ceinturon de cuir, et que l'on apercevait à la fente du surtout noir, un ecclésiastique l'eût salué comme un frère. Quoiqu'il fût de taille moyenne, il paraissait grand, surtout quand on ne regardait que son visage...

— L'heure a sonné!... la barque attend ! Ne viendrez-vous pas?

Ces paroles, prononcées en mauvais français, retentirent dans le silence grave qui régnait alors.

A ces mots, un léger frémissement se fit entendre dans l'autre chambre ; et tout à coup, descendant l'escalier comme un oiseau, le jeune homme apparut.

Quand il se montra, le visage de la dame s'empourpra, elle trembla, tressaillit, et se fit un voile de ses mains blanches.

Toute femme eût partagé cette émotion profonde en contemplant un homme de vingt ans environ, mais dont la taille et les formes étaient si frêles, qu'au premier coup d'œil vous eussiez cru voir un enfant ou quelque jeune fille déguisée. Son chaperon noir, semblable au béret des Basques, laissait apercevoir un front blanc comme de la neige, où la grâce et l'innocence étincelaient, exprimant une suavité divine, reflet d'une ame pleine de foi naïve ; et l'imagination des poètes aurait voulu y chercher cette étoile que, dans je ne sais quel conte, une mère pria la fée marraine d'empreindre sur le front de son enfant abandonné, comme Moïse, au gré des flots. Il y avait de l'amour dans les milliers de boucles blondes qui retombaient sur ses épaules. Son cou était blanc et d'une admirable rondeur, véritable cou de cygne ! Ses yeux bleus, pleins de vie, limpides, semblaient réfléchir le ciel. Il avait un regard enivrant ; puis, les traits de son visage, la coupe, le teint, étaient d'un fini, d'une délicatesse à ravir un peintre. La fleur de beauté qui nous émeut si puissamment sur les figures de femme, cette exquise pureté dans les lignes, cette lumineuse auréole posée sur des traits adorés, se mariaient à des teintes mâles, à une puissance, à une fermeté, qui formaient de délicieux contrastes. C'était enfin un de ces visages mélodieux qui, muets, nous parlent, nous attirent; et lui, un de ces êtres privilégiés auxquels la nature a donné le pouvoir de plaire par leur simple aspect. Cependant, en le contemplant avec un peu d'attention, vous auriez peut-être reconnu cette espèce de flétrissure que nous imprime une grande pensée ou la passion, dans la vierge blancheur de la peau, et dans une verdeur mate qui faisait ressembler sa charmante figure à une jeune feuille dépliant au soleil ses tendres linéamens.

Aussi, jamais opposition ne fut plus brusque et plus vive que celle offerte par la réunion de ces deux êtres.

Il semblait voir un gracieux et faible arbuste né dans le creux d'un vieux saule, dépouillé par le temps, sillonné par la foudre, décrépit, un de ces saules majestueux, l'admiration des peintres, des poètes. Le timide arbrisseau s'y met à l'abri des orages.

L'un était un Dieu, l'autre un ange ; celui-ci, le poète qui sent ; celui-là, le poète qui traduit ; enfin c'étaient le prophète souffrant et le lévite en prières.

Ils passèrent en silence et sans saluer.

— Avez-vous vu comme il l'a sifflé?... s'écria le sergent de ville au moment où les pas des deux étrangers ne s'entendirent plus sur la grève. N'est-ce point un diable avec son page?...

— Ouf!... répondit Jacqueline, j'étais oppressée. Jamais je ne les avais examinés si attentivement. Est-ce malheureux, pour nous autres femmes, que le démon puisse prendre un aussi gentil visage!...

— Oui, jette-lui de l'eau bénite, s'écria Tirechair, et tu le verras se changer en crapaud... Je vais aller tout dire à l'officialité...

A ce mot, la dame, se réveillant de la rêverie dans laquelle elle était plongée, regarda le sergent, qui déjà mettait sa casaque bleue et rouge :

— Où courez-vous?... dit-elle.

— Mais, informer la justice que nous logeons des sorciers, bien à notre corps défendant.

L'inconnue se prit à sourire.

— Je suis la comtesse Mahaut!... dit-elle en se levant avec une dignité qui rendit le sergent tout pantois

— Gardez-vous, reprit-elle, de faire la plus légère peine à vos hôtes. Honorez surtout le vieillard. Je l'ai vu chez le roi votre seigneur, qui l'a courtoisement accueilli. Vous seriez mal avisé de lui causer le moindre encombre. Quand à mon séjour chez vous, n'en sonnez mot!...— si vous aimez à vivre en paix...

La comtesse se tut et retomba dans sa méditation ; mais, relevant bientôt la tête, elle fit un signe à Jacqueline ; et toutes deux, montèrent alors à la chambre de Godefroy.

La belle comtesse regarda le lit, les chaises de bois, le bahut, les tapisseries, la table, avec un bonheur semblable à celui du banni qui contemple, en rentrant, les toits pressés de sa ville natale, assise au pied d'une colline.

— Si tu ne m'as pas trompée, dit-elle à Jacqueline, je te promets cent écus d'or...

— Tenez, madame, répondit l'hôtesse, le pauvre ange est sans méfiance, et voici tout son bien !...

Disant cela, Jacqueline ouvrait un tiroir de la table, et montrait quelques parchemins.

— O Dieu de bonté, s'écria la comtesse en saisissant un contrat qui attira soudain son attention, et où elle lut :

— *Gothefredus comes Gantiacus !*

Elle laissa tomber le parchemin, passa la main sur son front, et, se trouvant sans doute compromise en faisant voir son émotion à Jacqueline, elle reprit une contenance froide.

— Je suis contente!... dit-elle.

Puis elle descendit et sortit de la maison.

Le sergent et sa femme, s'étant mis sur le seuil de leur porte, lui virent prendre le chemin du port. Un bateau se trouvait amarré près de là. Quand le frémissement du pas de la comtesse put être entendu, un marinier se leva soudain, aida la belle ouvrière à s'asseoir sur un banc, et rama de manière à faire voler le bateau comme une hirondelle, en aval de la Seine.

— Es-tu bête?... dit Jacqueline en frappant familièrement sur l'épaule du sergent. Nous avons gagné ce matin cent écus d'or!...

— Je n'aime pas plus à loger les grands seigneurs que des sorciers. Je ne sais qui des uns ou des autres nous mènent plus vitement au gibet... répondit Tirechair en prenant sa hallebarde.

— Je vais, reprit-il, aller voir du côté de Champfleuries si la lisière est toujours pire que le drap... Ah! que Dieu nous protége, et me fasse rencontrer quelque Galloise ayant mis ce soir ses anneaux d'or, pour briller dans l'ombre comme un ver luisant ! ..

Jacqueline, restée seule au logis, monta précipitamment dans la chambre du seigneur inconnu, pour tâcher d'y trouver quelques renseignemens sur cette mystérieuse affaire. Semblable à ces savans qui se donnent des peines infinies pour compliquer les principes clairs et simples de la nature, elle avait déjà bâti un roman informe qui lui servait à expliquer la réunion de ces trois personnages sous son pauvre toit. Elle fouilla le bahut, examina tout, et ne put rien découvrir d'extraordinaire; seulement elle vit sur la table une écritoire et quelques feuilles de parchemin ; mais comme elle ne savait pas lire, cette trouvaille ne pouvait lui rien apprendre.

Un sentiment de femme la ramenant dans la chambre du beau jeune homme, elle aperçut par la croisée ses deux hôtes qui traversaient la Seine dans le bateau du passeur.

— Ils sont comme deux statues!... se dit-elle. — Ah! ah! ils abordent devant la rue du Fouarre ! — Est-il leste le petit mignon !... Il a sauté à terre comme un bouvreuil... Près de lui, le vieux ressemble à une cathédrale... Ils vont à l'ancienne école des Quatre-Nations.. Prest !... je ne les vois plus.

— C'est là qu'il respire, ce pauvre chérubin!... ajouta-t-elle en regardant les meubles de la chambre. Est-il galant et plaisant!... Ah! ces seigneurs, c'est autrement fait que nous...

Et Jacqueline descendit après avoir passé la main sur la couverture du lit, épousseté le bahut, et s'être demandé pour la centième fois depuis six mois :

— A quoi diable passe-t-il toutes ses saintes journées?... Il ne peut pas toujours regarder dans le bleu du temps et dans les étoiles que Dieu a mises là-haut !... Ce cher enfant a du chagrin.... Mais pourquoi le vieux maître et lui ne se parlent-ils presque point ?...

Puis, elle se perdit dans ses pensées, qui, dans sa cervelle de sa femme, se brouillaient comme un écheveau de fil.

II.

Le docteur en théologie mystique.

Le vieillard et le jeune homme étaient entrés en effet dans une des écoles qui rendaient à cette époque la rue du Fouarre si célèbre en Europe.

L'illustre Sigier, le plus fameux docteur en théologie mystique de l'Université de Paris, montait à sa chaire au moment où les deux locataires de Jacqueline arrivèrent à l'ancienne école des Quatre-Nations, dans une grande salle basse, de plain-pied avec la rue.

Les dalles froides étaient garnies de paille fraîche sur laquelle un bon nombre d'étudians avaient tous un genou appuyé, et l'autre relevé, pour sténographier l'improvisation du maître à l'aide de ces abréviations qui font le désespoir de nos modernes déchiffreurs.

La salle était pleine, non seulement d'écoliers, mais encore des hommes les plus distingués du clergé, de la cour et de l'ordre judiciaire. Il y avait des savans étrangers, des gens d'épée et de riches bourgeois.

Là se rencontraient ces faces larges, ces fronts protubérans, ces barbes vénérables qui nous inspirent une sorte de religion pour nos ancêtres à l'aspect des portraits du moyen-âge. Des visages maigres aux yeux brillans et enfoncés, surmontés de crânes jaunis dans les fatigues d'une scolastique impuissante, la passion favorite du siècle, contrastaient avec de jeunes têtes ardentes, avec des hommes graves, avec des figures guerrières, avec les faces rubicondes de quelques financiers

Ces leçons, ces dissertations, ces thèses soutenues par les génies les plus brillans du treizième et du quatorzième siècle, excitaient l'enthousiasme de nos pères. Elles étaient leurs combats de taureaux, leurs Italiens, leur tragédie, leurs grands danseurs, tout leur théâtre enfin : car les mystères ne vinrent même qu'après ces luttes spirituelles. Alors donc, une éloquente inspiration qui réunissait l'attrait de la voix humaine habilement maniée, les subtilités de l'éloquence, et des recherches hardies dans les secrets de Dieu, satisfaisait à toutes les curiosités, émouvait les âmes, et composait le spectacle à la mode.

Alors, la théologie résumait toutes les sciences; elle était la science même, et ouvrait un fécond avenir à ceux qui se distinguaient dans ces duels où, comme Jacob, les orateurs combattaient avec l'esprit de Dieu. Les ambassades, les arbitrages entre les souverains, les chancelleries, les dignités ecclésiastiques, appartenaient aux hommes dont la parole était devenue puissante par l'habitude des controverses théologiques. C'était la tribune de l'époque. Ce système vécut jusqu'au jour où Rabelais immola l'*ergotisme* sous ses terribles moqueries, comme Cervantes tua la *chevalerie* avec une comédie écrite.

Pour comprendre ce siècle extraordinaire, l'esprit qui en dicta les chefs-d'œuvre, et même la barbarie, il suffit d'étudier les constitutions de l'Université de Paris et d'examiner l'enseignement bizarre qui était alors en vigueur.

La théologie se divisait en deux facultés : celle de *théologie* proprement dite, et celle de *décret*.

La faculté de théologie avait trois sections : la scolastique, la canonique et la mystique.

Il serait fastidieux d'expliquer les attributions de ces diverses parties de la science, puisqu'une seule nous intéresse.

Donc la THÉOLOGIE MYSTIQUE embrassait les *révélations* et l'explication des *mystères*.

Cette branche de l'ancienne théologie est la seule qui soit restée en honneur parmi nous. Jacob Bœhm, Swedendorg, Saint-Martin ; Mmes Guyon, Bourignon et Krudener; la grande secte des extatiques, celles des illuminés, ont, à diverses époques, dignement conservé les doctrines de cette science, dont le but a quelque chose d'effrayant et de gigantesque. Aujourd'hui, comme au temps du docteur Siguier, il s'agit de donner à l'homme des ailes pour pénétrer dans le sanctuaire où Dieu se cache à nos regards.

Cette digression était nécessaire pour l'intelligence de la scène à laquelle le vieillard et le jeune homme partis du *terrain* Notre-Dame venaient assister, Puis elle nous défendra de tout reproche. Quelques personnes hardies à juger auraient pu nous accuser d'un poétique mensonge et nous taxer d'hyperbole.

Le docteur Sigier était un grand homme, dans la force de l'âge. Sa figure, sauvée de l'oubli par les fastes universitaires, offrait de frappantes analogies avec celle de Mirabeau. Elle était marquée du sceau de l'éloquence, impétueuse, animée, terrible; mais le docteur avait, sur le front, les signes d'une croyance religieuse et d'une ardente foi qui manquerent à son successeur ; enfin sa voix possédait de plus une douceur persuasive, un timbre éclatant et flatteur.

En ce moment, le jour que les fenêtres à petits vitraux garnis de plomb répandaient avec parcimonie colorait cette assemblée de teintes capricieuses, créant çà et là des contrastes curieux par les oppositions, par les mélanges d'une lumière douce, avec de visibles ténèbres. Ici, des yeux étincelaient en des coins bruns ; là de noires chevelures étaient caressées par des rayons et semblaient lumineuses au dessus de visages ensevelis dans l'ombre; puis quelques crânes blancs apparaissaient au milieu d'un clair obscur, comme des créneaux argentés par la lune, dans une douce nuit ; mais toutes ces têtes, tournées vers le docteur, restaient muettes, impatientes. Les voix monotones des autres professeurs dont les écoles étaient voisines retentissaient seules dans la rue silencieuse.

Alors, les pas des deux inconnus, qui arrivaient en ce moment, attirèrent l'attention, et le docteur Sigier, prêt à prendre la parole, voyant le majestueux vieillard debout, lui chercha de l'œil une place. N'en trouvant pas, tant la foule était grande, il descendit de sa tribune, vint à lui d'un air respectueux, et le fit asseoir sur l'escalier de la chaire, en lui prêtant son escabeau.

L'assemblée accueillit cette faveur par un long murmure d'approbation, en reconnaissant dans le vieillard le héros d'une admirable thèse récemment soutenue à la Sorbonne. Quand l'inconnu fut placé, qu'il jeta sur l'auditoire au dessus duquel il planait ce puissant et profond regard qui racontait tout un poème de malheurs et de mélancolies, plus d'une âme éprouva d'indéfinissables tressaillemens.

L'enfant, épousant le sort de l'inconnu, s'assit sur une des marches, et s'appuya contre la chaire, dans une pose ravissante de grâce et de tristesse.

Alors le silence devint profond, et le seuil de la porte, la rue même furent obstruées en peu d'instans par une foule d'écoliers qui désertèrent les autres classes.

Le docteur Sigier devait résumer, en un dernier discours, les théories qu'il avait données sur la résurrection, sur le ciel et l'enfer, dans ses leçons précédentes.

Sa curieuse doctrine répondait aux sympathies de l'époque, et satisfaisait à ces désirs immodérés du merveilleux qui tourmentent les hommes à tous les âges du monde. Cet effort exorbitant de l'homme pour saisir un infini qui échappe sans cesse à ses mains débiles, ce dernier assaut de la pensée avec elle-même, était une œuvre digne d'une assemblée où brillaient alors toutes les lumières de ce siècle, où scintillait peut-être la plus vaste des imaginations humaines.

D'abord, le docteur rappela simplement, d'un ton doux et sans emphase, les principaux points précédemment établis.

Aucune intelligence ne se trouvait égale à une autre.

L'homme était-il en droit de demander compte à son créateur de l'inégalité des forces morales données à chacun ?

Sans vouloir pénétrer tout à coup les desseins de Dieu, ne devait-on pas reconnaître, en fait, que, par suite de leurs dissemblances générales, les intelligences se divisaient en de grandes sphères?

Depuis la sphère où brillait le moins d'intelligence jusqu'à celle où les âmes arrivaient à une vue translucide, n'existait-il pas une gradation réelle de spiritualité?

Les esprits appartenant à une même sphère ne s'entendaient-ils pas fraternellement, en âme, en chair, en pensées, en sentimens?...

Là, le docteur développait de merveilleuses théories, relatives aux sympathies, expliquant dans un langage biblique tous les phénomènes de l'amour, les répulsions instinctives, les pressentimens, les attractions vives qui méconnaissent les lois de l'espace, les cohésions soudaines des âmes qui semblent se reconnaître. Puis, quant aux divers degrés de force dont nos amitiés, nos haines et nos affections étaient susceptibles, il les résolvait par la place plus ou moins rapprochée du centre que les êtres occupaient dans leurs cercles respectifs.

Alors, il révélait sophistiquement une grande pensée de Dieu dans la coordonation des différentes sphères humaines.

Par l'homme, elles créaient, disait-il, un monde intermédiaire entre l'intelligence de la brute et l'intelligence des anges.

Les successives transformations de chrysalide que Dieu imposait ainsi à nos âmes, et cette espèce de vie infusoire qui, d'une zone à l'autre, se communiquait toujours plus vive, plus spirituelle, plus clairvoyante, développait confusément, mais assez merveilleusement peut-être pour ses auditeurs inexpérimentés, le mouvement imprimé par le Très-Haut à toute la nature.

Secouru par les passages des livres sacrés, dont il se servait pour se commenter lui-même, pour exprimer par des images sensibles et saillantes les raisonnemens abstraits qui lui manquaient, il secouait l'esprit de Dieu, comme une torche à travers les profondeurs de la création, avec une impétueuse éloquence qui lui était propre et dont les accens sollicitaient la conviction de son auditoire.

Ainsi, déroulant ce système mystérieux dans toutes ses conséquences, il donnait la clé de tous les symboles, justifiant les vocations, les dons particuliers, les génies, les talens humains.

Devenant tout à coup physiologiste par instinct, il rendait compte des ressemblances animales inscrites sur les figures humaines, par des analogies avec nos origines primordiales et par le mouvement ascendant de toute création. Il vous faisait assister au jeu de la nature, assignant une mission, un avenir à la plante, aux minéraux, à l'animal. La Bible à la main, après avoir spiritualisé la matière et matérialisé l'esprit, après avoir fait entrer la volonté de Dieu en tout, et imprimé du respect pour ses moindres œuvres, il admettait la possibilité de parvenir par la foi d'une sphère à une autre.

Telle était la première partie de son discours, dont il appliquait, par d'adroites digressions, les doctrines au système de la féodalité. La poesie religieuse et profane, l'éloquence abrupte du temps, avaient une large carrière dans cette immense théorie, où venaient se fondre tous les systèmes philosophiques de l'antiquité.

Armé des démonstrations mystiques du monde réel, le docteur Sigier construisait un autre monde intermédiaire, dont les sphères graduellement élevées nous séparaient de Dieu, comme la plante était éloignée de nous par une infinité de cercles à franchir.

Alors il peuplait le ciel, les étoiles, les astres, le soleil..... Au nom de saint Paul, il investissait les hommes d'une puissance nouvelle. Il leur était permis de monter, de monde en monde, jusqu'aux sources de la vie. L'échelle mystique de Jacob était la formule religieuse de ce secret divin et la preuve traditionnelle du fait.

Alors, il voyageait dans les espaces, entraînant les âmes passionnées sur les ailes de sa parole, faisant sentir l'infini à ses auditeurs, et les plongeant dans l'océan céleste, comme, de nos jours, Gœthe, dans *Faust*, *Manfred*, ont essayé de le faire; car les tentatives désespérées de notre moderne poésie sont nécessaires à l'intelligence des efforts bizarres de l'esprit humain en ces temps de barbarie.

Alors, il expliquait logiquement l'enfer par d'autres cercles, en ordre inverse des sphères brillantes qui aspiraient à Dieu, et où la souffrance remplaçait la lumière et l'esprit. Les tortures se comprenaient comme les délices. Les termes de comparaison se rencontraient dans les transitions de notre vie humaine, dans ses diverses atmosphères de douleur et d'intelligence. Ainsi les fabulations les plus extraordinaires de l'enfer et du purgatoire se trouvaient naturellement réalisées.

Il déduisait admirablement les raisons fondamentales de nos vertus.

L'homme pieux, cheminant dans la pauvreté, fier de sa conscience, toujours en paix avec lui-même, et persistant à ne pas se mentir dans son cœur, malgré les spectacles du vice triomphant, était un ange puni, déchu, qui se souvenant de son origine, et pressentant sa récompense, accomplissait sa tâche, obéissait à sa belle mission.

Les sublimes résignations du christianisme apparaissaient alors dans toute leur gloire. Il mettait les martyrs sur leurs bûchers ardens, et les dépouillant de leurs souffrances, montrant l'ange *intérieur* dans les cieux tandis que son écorce d'homme *extérieur* était entre les ferremens des bourreaux... Il montrait, il peignait, il faisait reconnaître à des signes célestes, à des beautés privilégiées, des anges parmi les hommes, comme il en existait au dessus des hommes...

Alors il allait arracher, dans les entrailles de l'entendement, le véritable sens du mot *chute*, qui se retrouve en tous les langages. Il revendiquait les plus futiles traditions, afin de démontrer la vérité de notre origine, expliquant avec une incroyable lucidité la passion que tous les hommes ont de s'élever, de monter, ambition instinctive, révélation perpétuelle de notre destinée.

Il faisait épouser d'un regard l'univers entier, et montrait la substance de Dieu même, coulant à pleins bords comme un fleuve immense, du centre aux extrémités, des extrémités vers le centre. La nature était une et compacte, et dans l'œuvre la plus chétive en apparence, comme dans la plus vaste, tout obéissait à cette loi. Chaque création en produisait, en petit une image exacte, soit la sève de la plante, soit le sang de l'homme ou le cours des astres.

Il entassait preuve sur preuve, configurant toujours sa pensée par un tableau plein d'harmonie, mélodieux de poésie, ravissant de grâce.

Il marchait, du reste, hardiment au devant des objections.

Ainsi lui-même foudroyait, sous une éloquente interrogation, les monumens de nos sciences et toutes les superfétations humaines, pour lesquelles les sociétés s'emparaient des élémens du monde terrestre. Il demandait si nos guerres, si nos malheurs, si nos dépravations empêchaient le grand mouvement imprimé par Dieu à tous les mondes ?... Et alors, il faisait rire de l'impuissance humaine. Il montrait nos efforts effacés partout. Il évoquait les mânes de Tyr, de Carthage, de Babylone, ordonnant à Babel, à Jérusalem de comparaître; et, il y cherchait, sans les trouver, les sillons éphémères de notre charrue... L'humanité flottait sur le monde, comme un vaisseau dont le sillage, quelque profond qu'il puisse être, disparaît sous le niveau paisible de l'Océan.

Telles étaient les idées fondamentales du discours prononcé par le docteur Sigier, idées qu'il enveloppa dans le langage mystique et le latin bizarre en usage à cette époque. Les Ecritures, dont il avait fait une étude particulière, lui fournissaient les armes sous lesquelles il apparaissait à son siècle pour en presser la marche. Il couvrait, comme d'un manteau, sa hardiesse sous un grand savoir; sa philosophie, sous la sainteté de ses mœurs.

En ce moment, après avoir mis son audience face à face avec Dieu, après avoir fait tenir le monde dans une pensée, et dévoilé presque la pensée du monde, il contempla l'assemblée silencieuse, palpitante. Alors, il interrogea l'étranger par un regard; et, sans doute aiguillonné par la présence de cet être singulier, il ajouta ces paroles, que nous avons dégagées de la latinité corrompue du moyen-âge :

— Où croyez-vous que l'homme puisse prendre ces vérités fécondes, si ce n'est au sein de Dieu même. Que suis-je? Le faible traducteur d'une seule ligne léguée par le plus puissant des apôtres, une seule ligne entre mille aussi brillantes de lumière.

Avant nous tous, saint Paul avait dit : *In Deo vivimus, movemus et sumus*. Nous vivons, nous sommes, nous agissons dans Dieu même.

Aujourd'hui, moins croyans et plus savans, ou moins instruits et plus incrédules, nous demanderions à l'apôtre à quoi bon ce mouvement perpétuel ? Où va cette vie distribuée par zones? Pourquoi cette intelligence qui commence par les perceptions confuses du marbre, et va, de sphère en sphère, jusqu'à l'homme, jusqu'à l'ange, jusqu'à Dieu ? Où est la source, où est la mer ?... Si la vie, arrivée à Dieu à travers les mondes et les étoiles, à travers la matière et l'esprit, redescend vers un autre but ?... Vous voudriez voir l'univers des deux côtés. Vous adoreriez le souverain, à condition de vous asseoir sur son trône un moment. Insensés que nous sommes! Nous refusons aux animaux les plus intelligens le don de comprendre nos pensées et le but de nos actions; nous sommes sans pitié pour nos sphères inférieures; nous les chassons de notre monde; nous leur dénions la faculté de deviner la pensée humaine, et nous voudrions connaître la plus élevée de toutes les idées!... l'idée de l'idée! Eh bien! allez! partez! montez par la foi de globe en globe!... Volez dans les espaces! La pensée, l'amour et la foi en sont les clefs mystérieuses! Traversez les cercles, parvenez au trône. Dieu est plus clément que vous ne l'êtes! Il a ouvert son temple à toutes ses créations; mais n'oubliez pas l'exemple de Moïse!... Déchaussez-vous pour entrer dans le sanctuaire, dépouillez-vous de toute souillure, quittez bien complètement votre corps, car Dieu!... Dieu, — c'est la lumière!...

Au moment où le docteur Sigier, la face ardente, la main levée, prononçait cette grande parole, un rayon de soleil pénétra par un vitrail ouvert, et fit jaillir, comme par magie, une source brillante, une longue et triangulaire bande d'or, qui revêtit l'assemblée comme d'un lumineux linceul.

Aussitôt toutes les mains battirent, et les assistans acceptèrent cet effet du soleil couchant comme un miracle.

Un cri unanime s'éleva :

— *Vivat! vivat!*...

Le ciel lui-même semblait applaudir.

Godefroi, saisi de respect, regardait tour à tour le vieillard et le docteur Sigier, qui se parlaient à voix basse.

— Gloire au maître!... disait l'étranger.

— Qu'est-ce qu'une gloire passagère? répondait Sigier.

— Je voudrais éterniser ma reconnaissance, répliqua le vieillard...

— Eh bien! une ligne de vous, reprit le docteur, me sera sans doute précieuse dans l'avenir...

— Hé! peut-on donner ce qu'on n'a point... s'écria l'inconnu.

Accompagnés par la foule qui se pressait sur leurs pas, en laissant entre elle et ces trois personnages une respectueuse distance, semblable à des courtisans autour de leurs rois, Godefroi, le vieillard et Sigier marchèrent vers la rive fangeuse, où alors il n'y avait point encore de maisons, et où le passeur les attendait.

Le docteur et l'étranger ne s'entretenaient ni en latin ni en langue gauloise; ils parlaient gravement un langage inconnu; mais leurs mains s'adressaient tour à tour aux cieux et à la terre; et plus d'une fois Sigier, à qui les détours du rivage étaient familiers, guidait, avec un soin particulier, le vieillard vers les planches étroites jetées comme des ponts sur la boue. L'assemblée les épiait avec curiosité, et quelques écoliers enviaient le privilége du jeune enfant qui suivait ces deux souverains de la parole.

Enfin le docteur salua le vieillard, et vit partir la *toue* svelte et légère du passeur....

Au moment où le bateau flotta doucement au milieu de la vaste étendue de la Seine en imprimant à l'âme de délicieuses secousses, la lune qui se levait rouge et radieuse, semblable à un incendie allumé à l'horizon, jeta ses rayons à travers les crevasses de quelques nuages, versa sur les campagnes des torrens de lumière, colora de ses tons rouges, de ses reflets bruns, les cimes d'ardoise et les toits de chaume, borda de feu les tours de Philippe-Auguste, imprima sur les maisons une couche d'or, inonda les cieux, teignit les eaux, fit resplendir les herbes, réveilla les insectes à moitié endormis... Cette longue gerbe de lumière embrassa les nuages... C'était comme le premier vers de son hymne... Tout cœur devait tressaillir; car alors la nature fut sublime.

L'étranger, ayant contemplé ce spectacle, la plus faible de toutes les larmes humaines, excitée par de puissans souvenirs, humecta ses paupières.

Godefroy pleurait aussi en admirant le ciel; mais sa main palpitante ayant rencontré celle du vieillard, celui-ci se retourna et lui laissa voir son émotion. Alors, trouvant sans doute sa dignité d'homme compromise, il lui dit d'une voix profonde :

— Je pleure mon pays !...

— Je suis banni, reprit-il, banni!... Ah! jeune homme, à cette heure même j'ai quitté ma patrie..... Mais là-bas, à cette heure, les lucioles sortaient de leurs frêles demeures et se suspendaient, comme autant de diamans, aux rameaux des glayeuls; à cette heure, la brise était douce comme la plus douce poésie; elle s'élevait d'une vallée trempée de lumière, exhalant de suaves parfums. A l'horizon, et semblable à la *Jérusalem* céleste, je voyais une ville d'or, une ville dont je ne puis prononcer le nom!... Là serpentait aussi une rivière... Cette ville, ce fleuve, dont les monumens, dont les ravissantes perspectives, dont les nappes d'eau bleuâtres se confondaient, se mariaient, se dénouaient... lutte harmonieuse qui réjouissait ma vue, m'inspirait l'amour, où sont-ils ?... A cette heure les ondes prenaient, sous le ciel lumineux du couchant, des teintes fantastiques et figuraient de capricieux tableaux. Les étoiles distillaient une lumière caressante; la lune tendait partout ses piéges gracieux, et donnait une autre vie aux arbres, aux couleurs, aux formes. Elle allait diversifiant les eaux brillantes, les collines muettes, animant les rochers, les édifices..... Les lueurs s'allumaient alors dans les châteaux de mon pays!... mon pays, mon amour, auxquels je disais adieu!... La ville parlait, scintillait et me rappelait Des colonnes de fumée se dressaient auprès des colonnes antiques dont les marbres étincelaient de blancheur au sein de la nuit. Les lignes de l'horizon se dessinaient encore à travers les vapeurs du soir.... Tout était harmonie, mystère. La nature

ne me disait pas adieu, elle voulait me garder. Ah! c'était ma mère et mon enfant, mon épouse et ma gloire, et les cloches elles-mêmes pleuraient alors ma proscription. O terre merveilleuse, elle est plus belle que le ciel!... Depuis cette heure, j'ai eu l'univers pour cachot... O ma patrie!... pourquoi m'as-tu proscrit!...

— Mais j'y triompherai!... s'écria-t-il en jetant ce mot avec un tel accent de conviction, un timbre si éclatant que le batelier tressaillit, croyant entendre le son d'une trompette.

Le vieillard était debout, dans une attitude prophétique, et regardait dans les airs vers le sud, en montrant sa patrie du doigt à travers les régions du ciel. La pâleur ascétique de son visage avait fait place à la rougeur du triomphe, ses yeux scintillaient, et il était sublime comme un lion hérissant sa crinière.

De Balzac.

(*La fin au prochain numéro.*)

FLEUR DES FÈVES,

ou

UNE INTELLIGENCE A DEUX.

(Suite et fin.)

Les acteurs du drame se retirèrent donc un instant et nous laissèrent seuls.

Pour ma part, j'avoue que j'oubliai l'intérêt de dévouement qui me liait à Lucie, pour être tout entière et palpitante à l'intérêt de curiosité qu'excitaient les péripéties inattendues de cette scène.

Que pouvait-elle avoir à dire à M. de Melta qui changeât si abruptement la face des choses? Sans doute elle avait à révéler sur lui des faits graves, accablans, mais dont la preuve était bien lointaine, bien douteuse, puisque l'espace et le temps à la fois avaient passé sur eux, puisque des années et des milliers des lieues nous en séparaient. Et puis, que M. de Melta fût un faussaire et eût été condamné par le tribunal de la Guadeloupe, cela prouverait-il en faveur de Lucie? et l'infâme réseau de calomnies qui l'étreignait pour avoir été tissu par un homme taré, perdu, n'en existait pas moins!

En vérité je craignais que Lucie ne se fût laissé abuser par de fausses espérances, et qu'avec son amour des voies détournées et mystérieuses elle ne s'égarât autour de la défense, au lieu de l'aborder franchement résolûment et d'assaut

Cependant la porte s'ouvrit: madame de Rémond revint s'asseoir à sa place. Elle était calme, souriante: mon regard qui cherchait le sien, le trouva si rayonnant, si ferme que mon âme, toute chancelante, s'y appuya pour ainsi dire et reprit involontairement, et sans savoir pourquoi une sereine assurance.

Quant à M. de Melta, il était calme aussi, mais son visage avait cette teinte blême, mortelle, pâleur affreuse des gens naturellement pâles. Il semblait que dans ses yeux, d'ordinaire noirs et scintillans, toute lueur se fût éteinte; ils étaient d'un noir mat, opaque,—le noir d'un gouffre

— Je dois déclarer, dit-il d'une voix sourde et tremblante, qu'en effet, comme l'avait prédit Mme de Rémond, je retire la double demande d'interdiction que j'avais formée contre elle et contre M. de Naré. Je n'ai pas à m'expliquer sur ce brusque revirement dans ma conduite: j'avais tout lieu de croire que j'étais dans la voie de la justice et de la vérité, quand je provoquais ces tristes mesures: il m'est démontré que je me suis trop pressé d'ajouter foi à de vaines apparences; je ne puis donc que me désister.

Je vous laisse à penser l'effet que produisit sur nous cette rétractation subite, invraisemblable, faite à voix basse et les yeux baissés. Ainsi, tant d'efforts, tant de piéges, un si long chemin à travers l'hypocrisie et les mauvaises pensées, n'aboutissaient qu'à cet aveu honteux, humble, impitoyablement clair et décisif! C'était à s'y perdre!

Le président répondit à M. de Melta qu'il n'avait pas heureusement pour lui, peut-être, mission de rechercher les motifs de son étrange conduite; que comme ascendant de Lucie, il échappait aux poursuites des lois, qu'il souhaitait que de même il lui fût possible d'échapper aux reproches de sa conscience, qui toujours entre dans l'âme sur les pas d'une mauvaise action.

L'interrogatoire de Mme de Rémond et de M. de Naré continua quelques instans encore, en dépit de cette déclaration, mais ce fut pour la forme seulement. M. de Naré répondit toujours avec justesse et modération; quant à Lucie, elle bafoua avec une moquerie étincelante d'esprit, le personnage romanesque et idéal qu'on avait cru trouver en elle; elle raconta fort plaisamment sa position perplexe entre le bateau et l'île des Iris, où l'avait mise le défaut de galanterie de M. de Naré, et sa chute très peu poétique dans la rivière; elle reprit peu à peu les événemens, à qui elle enleva leur draperie sombre et dramatique, et qu'elle r'habilla, avec sa main leste, de leur simple vulgarité. Elle fut spirituelle, sensée, calme, inoffensive, et cependant, çà et là, elle laissait deviner, comme par mégarde, de sombres échappées de vue sur la vérité trop vagues pour l'accusation, assez distinctes cependant pour le soupçon.

Lorsqu'elle eut fini, ce fut avec un geste et un sourire de galanterie surannée et toute courtoise que le président lui témoigna sa satisfaction; puis nous dûmes nous retirer pour laisser le conseil de famille délibérer à loisir

A peine fûmes-nous sur la route de La Gardière, que Mme de Naré se jeta dans les bras de son fils et s'écria:

« Oh! je savais bien que la pensée n'était qu'assoupie dans ton âme... Mon bon Justin, regarde-moi, parle-moi! parle-moi! car il me semble, aujourd'hui, que j'entends ta voix pour la première fois. »

M. de Naré ne répondit que froidement à cette étreinte soudaine semblait ne pas comprendre, et il murmura à demi-voix:

—J'ai un mal de tête affreux.

La pauvre mère se retourna vers Mme de Rémond avec un regard plein d'anxiété, de douloureuse interrogation.

Lucie secoua la tête et répondit: « Vous vous êtes trompée, ma mère! »

III.

Et nous reprîmes silencieusement le chemin du château. Justin nous précéda, escaladant joyeusement les tertres fleuris qui encadraient la route et cueillant çà et là quelques marguerites et quelques bluets qu'il tressait en couronne avec une patience angélique et un sérieux comique.

Le soir, madame de Naré, Lucie et moi, nous étions réunies dans le salon, et je me joignais à la mère de Justin pour solliciter de Mme de Rémond une explication sur sa conduite mystérieuse, explication qu'elle retardait toujours, inquiète qu'elle était encore des résultats de la délibération du conseil de famille, lorsque le jardinier nous remit un billet du président ***.

Lucie, en arrivant, avait renvoyé tous les domestiques. Il ne restait que le jardinier et la cuisinière.

Le président annonçait à Lucie que le conseil avait rejeté à l'unanimité la demande de M. de Melta, et il ajoutait:

« Ma chère enfant,— mon âge me donne le droit de vous appeler ainsi, — vous avez tout à craindre de cet homme. Vous êtes trop généreuse pour lui... Je devine que vous avez caché certains faits terribles à révéler... Pardonner aux méchans, c'est lâcheté, ce n'est pas bonté! Prenez garde! il ne faut pas que du pardon naisse le danger..... Venez me voir demain plutôt que dans quelques jours, le matin plutôt que le soir... Si je n'étais si vieux et si je n'avais un cocher de mon âge, qui n'y voit presque plus et me mènerait chez vous par les fossés et par les haies, j'aurais été à La Gardière ce soir même! »

Cette lettre venait en aide aux remontrances qu'un instant auparavant Mme de Naré et moi nous faisions à Lucie.—Il fallait, disions-nous, avoir le courage d'accuser hautement M. de Melta, et de le livrer à la justice.

—Il est le frère de mon père, répondait Mme de Rémond en secouant tristement la tête.

Comme Mme de Rémond achevait la lecture de cette lettre, nous entendîmes dans la cour de violens aboiemens et un bruit de chaîne secouée.

Lucie ouvrit la fenêtre du salon, appela un domestique et lui demanda:

—Qu'y a-t-il donc, et pourquoi Phéda s'agite-t-elle et aboie-t-elle ainsi?

—Je ne sais, madame.

—La grille de l'avenue est-elle fermée?

—On l'a fermée au grand jour.

Les aboiemens de Phéda cessèrent; elle rentra dans sa niche, et se coucha paisiblement.

—Phéda allait souvent à la chasse avec M. de Melta, dis-je à Lucie; peut-être a-t-elle entendu passer son ancien maître.

—Mais la grille est fermée, répondit Mme de Rémond.

Cet incident si simple me laissa dans l'âme je ne sais quelle vague tristesse qu'en vain je cherchais à combattre. Et pourtant, me disais-je, qu'y a-t-il à craindre? Et puis, peut-être un pauvre a-t-il passé dans l'avenue. Phéda avait horreur des pauvres.

— Mais j'ai des révélations à vous faire, s'écria Lucie avec gaîté, et je vais tenir ma promesse. Heureusement, M. de Naré s'est retiré chez lui de bonne heure, et ma foi, je ne sais maintenant si on peut tout dire devant lui.

Du reste, ces révélations sont bien simples. Une sorte d'émotion que M. Justin éprouvait à ma vue, la pénétration dont il avait fait preuve dans la scène du bateau, le courage qu'il avait montré en offensant mortellement M. de Melta, ces idées superficielles encore, mais pleines de suite, de persistance, et enfin, et surtout ce regard parfois railleur, parfois aussi ému, qui m'avait toujours semblé contenir une pensée, — car d'où venait la flamme qui l'animait, si ce n'était de l'âme? — tout cela me fit espérer que l'intelligence de M. de Naré n'était pas tout à fait close, que peut-être il serait possible de la maîtriser dans ce qu'elle avait de sauvage et d'indompté, d'y glisser une animation, une vie étrangère qui jouassent l'animation et la vie intérieure, de la dominer enfin comme les magnétiseurs dominent leurs sujets; mais ne sachant manier le fluide électrique, et peu désireuse d'endormir M. de Naré en plein conseil, j'eus recours à des moyens extrêmement vulgaires et très peu mystérieux.

J'eus d'abord un long entretien avec lui: je lui expliquai le plus matériellement possible les projets de M. de Melta sur lui et sur moi. Il lui fut impossible de lui faire comprendre ce mot interdiction, qui est trop moral; et, l'amenant dans les caveaux du château, je lui fis entendre que M. de Melta voulait nous y tenir enfermés l'un et l'autre pour toujours; il n'avait pas compris l'interdiction, il comprit la prison.

—Et ma mère ! s'écria-t-il.

— Vous en serez séparé à tout jamais.

Sa figure prit une expression déchirante de douleur, et il se mit à pleurer comme un enfant.

Je lui montrai alors tous les détails de luxe de mon appartement, mes bijoux, mes colliers, mes diamans ; je jouai sur le piano les airs qui paraissent l'émouvoir le plus ; il souriait et pleurait à la fois, il avait déjà oublié l'émotion douloureuse que j'avais fait naître, et il revenait toujours aux diamans qu'il faisait scintiller au jour, et dont les vives étincelles paraissaient avoir un charme inouï pour lui.

Je les lui repris avec une sorte de violence, et je m'écriai :

— Il n'y faut plus toucher, ni à ce piano, ni à ces statuettes ; tout cela appartient maintenant à M. de Melta : il m'a tout pris.

— Je vous en achèterai d'autres.

— Vous avez donc de la fortune.

— Oui, ma mère en a.

— M. de Melta vous la prendra aussi.

— Et comment ?

— Pendant que vous serez en prison.

— Et ma mère ?

— Elle sera dans la misère comme ces pauvres qui viennent quelquefois mendier à la grille du château, et qui font aboyer Phéda !

— Oui, mais moi je le tuerai !

— Ceux qui tuent, on les tue à leur tour. Et vous feriez mourir votre mère de douleur !

— Justin, continuai-je, vous rappelez-vous l'idiot de Verneuil, qui venait à nous en bégayant, et qui riait toujours ?

— L'idiot ! Ah ! oui, l'idiot !

— On l'a mis en prison.

— Tant mieux.

— Mais M. de Melta prétend que, tous deux, nous sommes comme lui.

— Comme l'idiot !

— Et l'on nous mettra en prison aussi !

— Il faut fuir.

— On nous poursuivrait.

— Que faire ?

— Dans huit jours on assemblera tous nos parens chez un juge (le mot président n'aurait pas eu de sens pour lui), et là, on nous interrogera pour savoir si nous sommes comme l'idiot. Il y aura des demandes auxquelles il faudra que vous répondiez, et des demandes auxquelles il faudra que vous gardiez le silence en souriant. Il n'y a que moi qui sache ce qu'il faudra dire ou ce qu'il faudra taire. Me comprenez-vous ?

— Oui, sans doute.

— Vous avez de la mémoire, vous devrez apprendre quelques-unes de ces réponses par cœur. Voulez-vous, ces quinze jours-ci, abandonner la chasse et la pêche ? Nous nous promènerons ensemble dans le parc, et nous causerons.

— Oui, c'est cela ; j'aime à causer, moi.

La discrétion était si nécessaire que je la lui recommandai même avec vous, dit Lucie à madame de Naré, qui êtes sa mère ; j'essayais mon pouvoir ; s'il avait assez de force de volonté pour se taire près de celle qui jusqu'alors avait été son guide, son intelligence, je devais tout espérer de lui.

Les quatorze jours qui nous restaient se passèrent donc en répétitions de la scène qui allait se jouer ; je me torturais l'esprit pour deviner quelles étaient les questions qu'on devait lui adresser, et nécessairement, de ce côté, la perspicacité la plus grande du monde devait échouer. Seulement, je me dis : le président commencera, sans aucun doute, par formuler la demande d'interdiction. C'est la préface voulue de l'interrogatoire. Au lieu de nous renfermer dans la défense, accusons nous-même, et tout d'abord ; viennent les questions difficiles, peu importe comment, M. de Naré y répondra, s'il a d'abord fait preuve d'intelligence et d'esprit en attaquant son adversaire ; si, par des réticences habiles, il a éveillé le soupçon ; si au lieu de rester humble et sur le terrain inférieur de la défense, il s'est élancé sur le point culminant de l'attaque ; s'il prend de haut son ennemi et le domine. C'était presque de la stratégie.

Aussi, il y avait une phrase par laquelle, de façon ou d'autre, il fallait que M. de Naré commençât ; une phrase perfide, aiguë, et qui devait porter un coup funeste à M. de Melta. Cette phrase qu'il savait bien, qu'il disait, — qu'il a dite, car vous l'avez entendue, — avec une finesse exquise, devait trouver sa place infailliblement. Si le président, — car j'avais calculé toutes les chances, — si le président n'avait pas prononcé d'abord le mot interdiction, je devais me lever et dire :

« M. de Melta demande l'interdiction de M. de Naré et mon interdiction à moi-même. »

Alors Justin se levant également, m'aurait interrompu, et aurait dit, toujours avec cette ironie qui est dans sa voix légèrement métallique et ses yeux à demi plissés :

« Eh ! mon Dieu, qui est bien sûr de sa raison ici-bas ! M. de Melta lui-même a dans sa vie commis bien des actes de folie .. mais on n'a pas demandé pour lui l'interdiction... La justice s'est contentée de requérir la prison.

Le coup était inévitable.

Puis nécessairement, et comme cela s'est passé, le président demandait le sens d'une telle accusation. M. de Naré racontait en peu de mots la vie de M. de Melta et ses aventures malencontreuses à la Guadeloupe.

« M. de Melta criait à la calomnie ; alors Justin tirait de son portefeuille une lettre que voici, et que j'ai trouvée, il n'y a pas deux mois, dans un tiroir secret d'une antique chiffonnière qui a appartenu à ma pauvre mère. Cette lettre est d'un des plus honorables négocians de la Guadeloupe, ami de la famille : il raconte les faits qui ont motivé les poursuites dirigées contre M. de Melta, et par quels moyens sa fuite, heureusement, a été assurée.

Ceci faisait coup de théâtre.

Les déductions qui devaient amener l'apparition de la lettre ne se sont pas assez vigoureusement enchaînées, et aux protestations détournées, habiles, de M. de Melta, Justin s'est contenté de répondre : « Nous verrons. »

Ce *nous verrons* est sublime ; il appartient à M. de Naré. Le coup, au lieu d'être porté à faux, ce que je craignais, se trouvait retardé.

Ainsi, à toutes les demandes qui pouvaient être faites, quelques mots de réponse brefs, et tout aussitôt une accusation soudaine, impétueuse, contre M. de Melta !

Quant à ces demandes, je vous dirai tout à l'heure comment je m'y pris pour avertir M. de Naré si elles contenaient quelque piége, et s'il devait y répondre ou par le silence ou par une plaisanterie.

Seulement, je pressentais parfois que toutes ces subtiles habiletés, que toutes ces frêles combinaisons d'un pauvre cerveau de femme pourraient bien aller se briser contre ces calomnies que, depuis des années, M. de Melta avait élevées autour de moi comme les murs d'une sombre forteresse, que l'incident le plus insignifiant en apparence, qu'un interrogatoire subi séparément par M. de Naré et par moi, ou moins encore, qu'une simple disposition des siéges où nous devions prendre place, et qui ne m'eût pas permis de me trouver en face de Justin... que sais-je enfin ! qu'un seul de ces hasards si simples qu'ils échappent à toutes les prévisions, pourrait rendre vains tous mes efforts, tous mes calculs du jour et des nuits... car voici bientôt deux mois que je n'ai fermé l'œil, et que ces pensées s'écrivent en lettres de feu aux sombres tentures de mon alcôve !...

La veille du jour où devait se tenir le conseil de famille, M. de Naré me remit, d'un air mystérieux, une sorte de chiffon de papier, tout mouillé par la pluie, qu'il avait trouvé parmi les feuilles mortes, dans une allée du verger.

—Eh bien ! Justin, lui dis-je ; qu'est-ce que ceci ? et pourquoi me l'apportez-vous ?

— Je me suis demandé s'il fallait le rendre à Rose, et j'ai préféré vous le remettre.

— Comment, le rendre à Rose ?

— Oui, il y a derrière : Mademoiselle Rose !

— Mais c'est de l'écriture de M. de Melta ! m'écriai-je.

— Je l'ignore.

— Et que contient ce billet ? donnez-le-moi.

— Oh ! il est tout déchiré par la pluie.

C'était vrai. De la première feuille de la lettre il n'existait plus qu'un insaisissable fragment ; évidemment cette première feuille avait été déchirée avec intention ; seulement la déchirure n'avait pas exactement suivi le pli du milieu, et il restait de la page anéantie quelques festons à à la marge dont un seul allait jusqu'à l'écriture et encore ne contenait-il que deux lettres, mais les deux lettres formaient un mot bien séparé et très distinct.

C'était le mot : *tu*.

J'examinai encore une fois l'adresse, elle était bien de l'écriture de M. de Melta ; c'était ce caractère grêle, aigu, correct avec une sorte de sécheresse et de dureté et plein d'angles.

Une pensée me vint alors, qui, jamais n'était entrée dans mon esprit, mille circonstances jusqu'à ce moment inaperçues, indifférentes, se levèrent de tous côtés, et rendirent comme un muet témoignage à mes soupçons.

M. de Melta était l'amant de ma femme de chambre.

Mais alors, pourquoi restait-elle à mon service, pourquoi ne l'avait-elle pas suivi ? Dans quel but demeurait-elle au château ? Qu'y avait-il dans cette correspondance entre elle et M. de Melta ? Car évidemment cette lettre avait une date postérieure au départ de mon oncle de La Gardière ; autrement, quand il pouvait lui parler à toute heure, sans témoins, pourquoi lui aurait-il écrit ? Cette lettre M. de Naré l'avait trouvée dans une allée du verger. Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ? N'aurait-elle pas été remise à Rose, secrètement, par la porte du jardin, qui s'ouvrait sur les champs ? Dans ce cas, elle contenait donc des choses bien graves, pour qu'on la fît parvenir par cette voie détournée. Comment n'avais-je pas encore songé aux dangers de cette porte si facile à ouvrir ? Le soir même je la fis condamner.

Je me rappelai alors cet autre billet de Mlle Dorothée que nous trouvâmes ensemble dans le salon et qui contenait ces mots :

« Renvoie tous tes gens, et surtout ta femme de chambre. »

Le lendemain matin, Rose entra chez moi pour me coiffer. Elle était très pâle et sa main tremblait.

— Qu'avez-vous ? lui demandai-je. Vous tremblez.

— Oh ! je n'ai rien, madame.

En dépit de ses protestations, elle éprouvait un frissonnement si sensible que je dus la renvoyer et achever moi seule ma toilette.

Cette fille paraissait si malade que je pensai qu'elle était montée chez elle et s'était mise au lit.

Cependant en descendant à la salle à manger, je fus très surprise de la rencontrer qui semblait sortir de l'office.

— Je vous croyais couchée, lui dis-je.

— Oh ! je ne sais pas ce qu'a madame ce matin. Je ne suis pas malade du tout.

— C'est bien !

J'entrai en passant dans l'office. Il n'y avait personne. Le bouillon, qu'on devait me servir, était versé dans le bol et placé sur le plateau. Comme j'allais sortir, presque honteuse de mes terribles soupçons, je rencontrai le cuisinier, presque endimanché.

— D'où venez-vous donc ? lui dis-je.

—Je viens de Verneuil, madame, porter la lettre que vous avez dit d'affranchir.

— Qui vous l'a remise ?

— Rose.

— Je n'ai pas écrit de lettre ce matin. Alors qui a préparé ce bouillon ?

— Rose.

— En avez-vous encore.

— Oui, madame.

— Faites-en chauffer un autre que vous me servirez dans un bol semblable à celui-ci. Vous ne sortirez de l'office sous aucun prétexte. Si Rose y venait, vous ne la laisseriez pas entrer, et vous lui diriez que je la demande.

— Madame, quel soupçon ! s'écria ce pauvre homme tout consterné.

—Si vous m'avez devinée, vous comprenez l'importance de votre présence ici.

Je serrai le premier bol dans une armoire que je fermai à clé.

Vous savez ce qui se passa à déjeûner et la comédie que je jouai avec Rose, dont l'évanouissement trahit le crime.

J'avoue cependant que je n'aurais pas cru à cette fille assez d'audace pour, après ce qui s'était passé, oser paraître comme témoin contre moi. Je ne pensais pas que, dans un crime avorté, il y eût encore l'étoffe d'un nouveau crime. Vous avez vu cependant que M. de Melta avait trouvé le temps d'avoir un entretien avec ma femme de chambre, et que l'empoisonnement n'ayant pas réussi, la scène qui avait eu lieu devenait un acte de folie qui, combiné avec la création très neuve de mes promenades nocturnes dans ma chambre et de mes toilettes de mariée aux bougies, formait un ensemble d'accusation assez satisfaisant.

Seulement je voudrais pouvoir vous donner une idée de la commotion qu'éprouvèrent M. de Melta et cette malheureuse, quand je leur dis :

— Pour oser de si grands crimes, vous êtes vraiment par trop imprévoyans.

Ici, airs dédaigneux des deux complices qui haussent les épaules et sourient de pitié.

— Vous semblez dire que le bouillon qu'on devait me servir, et dont mademoiselle a voulu prendre soin elle-même en donnant de faux ordres au cuisinier pour l'éloigner, vous semblez dire qu'il n'était pas empoisonné. Mais il est facile de s'assurer de la chose. Le bouillon est encore dans le bol où mademoiselle l'a versé. On m'en a servi un autre, des plus innocens, et qui n'avait rien en lui pour motiver l'évanouissement de mademoiselle, à la seule proposition de le boire. Nous verrons ce que l'analyse des chimistes y trouvera.

— En tous cas, madame, me dit M. de Melta, d'une voix altérée, ce sont des détails d'intérieur qui ne me regardent nullement, et je ne vois pas ce que j'ai à faire dans vos explications

Ce mot me plut : *détails d'intérieur*. Un empoisonnement, détails d'intérieur était quelque chose fort extraordinaire.

—Ces airs de hauteur seraient fort nobles, monsieur, si les personnes avec qui vous vous compromettez, ne laissaient pas traîner vos lettres. On les trouve dans le verger en se promenant.

Ici, je crois que si M. de Melta avait eu une arme il m'eût tuée. Il bondit, il se précipita vers moi, je crus qu'il allait me briser sous ses pieds ; je reculai un moment épouvantée. Mais je repris aussitôt mon sang-froid et je lui dis :

— Vous ne m'effrayez pas, je vous assure ; et l'émotion que vous montrez est fort maladroite. Je vous croyais plus maître de vous...

— Vous mentez impudemment, s'écria-t-il.

— Alors rentrons... et je vous accuse.

— Non, vous ne passerez pas.

— Vous n'avez pas votre raison, lui dis-je avec mépris, vous qui voulez faire douter de celle des autres !

— Oh ! l'infernale femme !

— En effet, une femme qu'on ne peut tuer ! Maintenant, si vous avez assez de calme pour m'écouter, voici mes conditions. Vous portez le nom de mon père, et c'est un nom sacré que celui-là ; je ne veux pas que vous le traîniez, souillé, déshonoré, en cour d'assises. Vous allez, là, devant moi, rétracter toutes vos accusations... Vous trouverez les raisons que vous voudrez, peu m'importe ! A ce prix, je me tais. Maintenant, vous êtes assassin, mais vous êtes lâche ! M. de Naré, dont je vais porter le nom, me protégera contre vous, et près de lui je ne vous crains plus.

Alors M. de Melta éprouva une de ces révolutions soudaines qui lui sont familières. Il se jeta à mes pieds, il fondit en larmes, il me conjura avec des sanglots de l'épargner, d'avoir pitié de lui.

— Que me demandez-vous ? lui dis-je ; que je me laisse accuser et condamner par pitié pour vous ! Allons, vous êtes fou ! Vous passerez seulement pour faux accusateur, et vous serez heureux de ne passer que pour cela !

Et ne voulant plus écouter les divagations de ce misérable, je rentrai. Il me suivit ; en une seconde, sa figure décomposée reprit, sinon sa sérénité, du moins son sang-froid ; ses larmes se séchèrent, et il fit la déclaration que vous avez entendue.

L'interrogatoire continua ; M. de Naré répondit toujours avec à-propos et justesse.

J'étais, s'il vous en souvient, assise presque en face de lui. Quand le président l'interrogeait, si la question qu'il adressait ne contenait pas d'embûches, je laissais aller ma main droite sur mes genoux. Si, au contraire, elle cachait,—comme il est arrivé,—quelque erreur grotesque commise à dessein, et dont Justin ne pût se délier, je portais ma main à ma ceinture. Alors il répondait par son sourire spirituel et par quelques mots évasifs, dédaignant naturellement de relever l'erreur de M. le président. Si enfin c'était une de ces questions épineuses qui vont jusqu'au fond des choses et ont une secrète et grave portée, je me croisais les doigts. M. de Naré alors, lui, nouveau venu au château, et dont les relations avec la famille étaient fort récentes, déclarait n'être pas instruit à ce sujet, et je prenais la parole pour lui.

Ce système de pantomime très simple, que j'eus cependant une peine inouie à faire comprendre à Justin, n'était pas complétement sans dangers ; cependant, vous l'avez vu, il a réussi à merveille, et, comme je vous l'ai dit, nous avons vraiment eu, avec M. de Naré, une intelligence à deux. »

Onze heures se dessinaient presque sur le grand cadran blanc de la pendule Louis XV qui ornait la cheminée, lorsque Mme de Rémond eut achevé ses confidences.

— Mais sais-tu, lui dis-je, que tu es née homme d'état ?

— Avec tant de ruse, dit Mme de Naré, que Lucie serait à craindre, si elle n'était si bonne !

Nous restâmes quelques instans encore à contempler avec une sensation mêlée de douleur et de joie les dangers auxquels Lucie avait échappé, et à admirer le talent d'intrigue qui s'était tout à coup révélé en elle ; puis Mme de Naré embrassa notre héroïne en l'appelant *sa fille*, et se retira.

En ce moment, un vieux domestique du château, fidèlement attaché à Lucie, vint nous annoncer que M. de Melta et Mlle Dorothée étaient partis pour Paris en chaise de poste.

A peine ce domestique nous eut-il quittées, que Lucie se jeta dans mes bras et s'écria :

— Ah ! ce n'est que maintenant que mon rôle cesse, et que je puis pleurer, pleurer seule avec toi !

— Que veux-tu dire ?

— Tant que la lutte a duré, tant que mon honneur se trouva compromis et qu'il fallut le défendre, je fus soutenue par une sorte de surexcitation fébrile qui me donnait de la force tout en me consumant. Mais maintenant, vois-tu, cette force factice s'est éteinte. Avec le calme, dans mon âme est entrée une douleur sans violence, sans désespoir, mais pleine d'abattement et d'atonie. Ces jours-ci, j'avais encore au-dessus de ma vie des nuages noirs, orageux, mais aussi des trouées lumineuses, des échappées de soleil et d'espérance. Aujourd'hui, je n'ai plus sur moi qu'un seul nuage, mais sombre, froid, continu, s'étendant à tous les points de l'horizon, et que rien ne pourra plus chasser. Être la femme d'un idiot ! oh ! dis-moi, as-tu bien songé à cela ? C'est affreux ! Souvent, depuis quelques heures, ce doute m'est venu : n'eût-il pas mieux valu, femme faible et sans vouloir, vivre tranquille et résignée sous la tutelle d'un autre, que d'exercer soi-même une aussi périlleuse, une aussi grave tutelle ! Crois-tu donc qu'aux yeux du monde la triste comédie que j'ai jouée aujourd'hui pourra se continuer ? Crois-tu qu'un secret gardé à grand'peine quelques heures, ne se trahira pas avec le temps ? Et que ferai-je, moi, la femme d'un homme que chacun aura le droit de prendre en pitié et de baffouer ? Et si quelques-uns me plaignent, combien d'autres me calomnieront ! Un mari si facile à tromper, dira-t-on ! Fuirai-je le monde ? mais que sera-ce donc alors que la vie pour moi ! un tête-à-tête sans fin, sans trève, avec un homme dont le regard est vide, et qui ne pense pas... L'isolement... et encore si c'était l'isolement !.. Mais non ; avoir toujours devant soi ce sourire inanimé, cette voix au timbre caressant, et qui ne sait rien exprimer ; cette intelligence d'enfant à laquelle il ne faut qu'un amour de mère !.. et il l'a déjà cet amour !.. Que serai-je donc pour lui ? Oh ! c'est acheter trop cher une vaine considération dont la voix n'arrivera pas même dans ma solitude !

— Tu te trompes, Lucie, lui dis-je douloureusement émue, tu te trompes si tu crois qu'en bravant l'opinion du monde tu aurais pu vivre heureuse. Sans doute, tu aurais eu pour toi la conscience de ton innocence. Mais, dis-moi, n'y a-t-il que les fleurs où se glisse un ver, qui tombent flétries ; Celles que le froid a gelées ne se fanent-elles pas aussi ? Ah ! si le remords peut être comparé à ce ver qui déchire le calice des fleurs, le mépris public ne peut-il pas être comparé au froid qui les saisit extérieurement et qui les tue ? Je ne crois pas qu'en effet, ces premières années, tu doives rentrer dans le monde ; la calomnie t'attend sur le seuil et t'y suivrait pas à pas. Mais l'isolement où tu te trouveras sera-t-il aussi profond que tu le crains ? Sans doute les qualités de l'esprit ont été anéanties chez M. de Naré, mais il a, crois-moi, toutes les qualités du cœur, le courage, la bonté, la candeur. Et puis, cette intelligence n'est pas aussi éteinte que tu le dis ; pour qu'il ait ainsi obéi à ta volonté, pour qu'il ait, non pas seulement retenu les paroles que tu lui apprenais, mais encore saisi l'inflexion de voix, le sens que tu voulais leur donner, il faut que la pensée, si frêle qu'elle soit, fasse encore un certain travail dans cette tête...,

Mme de Rémond sourit avec une triste incrédulité.

— Et pourtant tu avais cru en lui, puisque tu l'aimais!...

— C'est parce que je l'aime encore, s'écria Lucie en se cachant la tête dans ses mains, que je pleure, que je souffre, que je crains d'user mon cœur au contact de ce cœur insensible, que j'éloigne de moi l'amertume et les désespoirs de cette fatale passion.

— Et ne t'aime-t-il point?

— Lui m'aimer!

— Oui, il t'aime, n'en doute pas. N'as tu jamais vu son regard étinceler sous le tien, tout son visage s'éclairer à ta venue, tout son être tressaillir à ta voix? Oh! crois-moi, peut-être ne faut-il que l'amour et ses sublimes expansions pour arracher cette intelligence aux liens qui la retiennent encore! Et n'est-ce rien d'être pour un homme comme une divinité à qui sa vie et son âme appartiennent tout entières et sans partage, vers qui ses yeux reconnaissans se tournent incessamment? N'est-ce rien que d'être la pensée qui l'anime, le rayon qui l'éclaire? Par qui seras-tu plus aimée? Qu'est-ce que ces amours du monde, sans cesse traversés, que la la jalousie et les mauvaises passions remplissent d'amertume, et que vous disputent de perfides rivales! Ces rivales, si on leur échappe, si on parvient à protéger de leurs mains adultères le trésor aimé du bonheur intérieur, échappe-t-on de même à l'insatiable ambition des hommes, à leur amour du pouvoir et des honneurs, cette rivale plus jalouse encore, plus à craindre que les autres? Les grandes qualités de l'esprit, les facultés supérieures de l'intelligence prennent autant de place dans le cœur. Va, laisse-toi aimer par cet homme dont l'âme est toute remplie par l'amour.. Sache te contenter de cette vie calme, humble, discrète, qui s'ouvre pour toi, et que peut-être rempliront les joies immenses de la famille. Et puis, je te le dis comme te le dirait ta mère, ta sainte mère, qui t'avait mariée à un vieillard, mieux vaut encore passer sur cette terre, honorée, le front haut et le cœur froissé, que de braver les cruelles atteintes de la calomnie. Une femme supporte encore avec courage et résignation un mépris injuste, mais les hommes ne sont que vanité, et leur vie est tout extérieure. Vienne pour toi un second amour; cacheras-tu à l'homme que tu auras choisi les nuages qui planent sur ta réputation? Ce serait te préparer un cruel lendemain de noces. Si tu lui avoues toute la vérité et que tu aies rencontré une ame vraiment courageuse, fort de sa croyance en toi, il bravera l'opinion du monde six mois, un an, peut-être, tant que durera son amour... Cet amour éteint, il lui semblera que tu l'as trompé, que tu as perdu son avenir; l'amour t'aura pardonné un jour, mais plus tard l'égoïsme se réveillera, qui démentira cruellement ce facile pardon... Resteras-tu donc dans le célibat?.. Oh! voilà l'isolement réel, implacable, l'isolement maudit! qui dessèche l'âme et rétrécit le cœur!

— Oh! me répondit Lucie, tu es mon ange gardien! j'accepte la vie de dévoûment, d'humilité, d'abnégation qui s'offre à moi. Tes paroles ont rafraîchi mon ame. Et puis, vois-tu, je l'aime! je l'aime malgré tout! Je me suis fait en lui un être idéal à qui je prête la pensée, l'animation! Un instant mon courage a failli, mais maintenant je suis forte, résolue. Oui, tu l'as dit, ma mère m'aurait conseillée comme toi; il m'a semblé entendre sa voix se joindre à la tienne; elle était là, derrière toi. Bonne mère!

Et les yeux de Mme de Rémond se remplirent de larmes.

En ce moment minuit sonna.

— Il faut prendre du repos, dis-je à Lucie; depuis un mois les veilles ont altéré tes traits; tes joues ont une couleur maladive; allons, il faut monter chez toi.

— Oh! me répondit-elle en ouvrant la fenêtre et en s'appuyant sur le balcon, je passerais plus volontiers la nuit à causer ainsi. Regarde le ciel, comme il est beau!

En effet, il était traversé par de grands nuages humides balayés par le vent, et que la lune festonnait de contours lumineux et argentés qu'on eût pris pour une bordure d'hermine à leur tissu d'un gris soyeux.

Je ne voulus pas entendre raison pour cette fantaisie; nous prîmes chacune une bougie, et je conduisis Lucie à la porte de sa chambre à coucher.

— C'est que j'ai peur, dit-elle d'un air tout honteux, en me quittant.

— Folle. Peur de quoi! M. de Melta est parti.

— Je ne sais...

Nous nous trouvions en face d'une fenêtre de l'escalier qui s'ouvrait sur le parc.

— Il y a quelqu'un dans le parc, s'écria Mme de Rémond avec une vive expression d'effroi.

Je m'avançai toute tremblante et je regardai.

— Mais c'est Justin!

— C'est lui, en effet, reprit Lucie un peu remise de sa terreur. C'est une singulière manie qu'a M. de Naré de se promener ainsi la nuit.

—Quand nous avons été à Verneuil, et qu'au moment où nous allions partir nous nous trouvâmes face à face avec lui, il revenait d'errer ainsi par les champs.

— C'est vrai.

— On dirait que le vague qui entoure les objets s'harmonise secrètement avec le vague qui règne dans son âme. Enfin, nous ne pouvons que lui aisser achever sa nocturne et mélancolique promenade.

— Il m'a bien fait peur, répéta Lucie.

Et nous nous séparâmes. Je montai à ma chambre, qui se trouvait immédiatement au-dessus de celle de Mme de Rémond.

Or, voici ce qui se passa.

D'abord, quelques détails sont nécessaires. La chambre de Lucie est au premier, à droite, à l'un des angles du château, qui est flanqué d'une petite tourelle façon gothique. Les deux fenêtres ont vue sur le parc et s'ouvrent sur une large terrasse à la balustrade bombée, ventrue, où se tordent des enroulemens Louis XIII. A l'une des extrémités de la terrasse se dessine en saillie la tourelle, qui n'en est séparée que par une de ces broussailles de fer aiguisées en piques, qui protégent les voisins les uns contre les autres. C'avait été une fantaisie de l'architecte, qui avait voulu ainsi isoler la tourelle du château et lui donner l'air d'une prison. Mais depuis long-temps les flèches des piques s'étaient détachées, et cette sorte de plante de fer s'élevait pacifiquement, comme un chardon dont on aurait coupé toutes les têtes. A deux pieds au-dessus de la terrasse, la tourelle ouvrait jadis une petite fenêtre en ogive, étroite et alongée, et de plus fortifiée d'une lourde grille d'épaisses barres de fer étroitement croisées. Lorsque M de Melta avait eu la galanterie de faire meubler selon toutes les lois du luxe et du confortable l'appartement de Lucie, il avait fait enlever cette grille et agrandir la fenêtre tout en lui conservant sa forme ogivale. Cet étage de la tourelle, qui ne servait à rien devint un cabinet de toilette pour Lucie; il communiquait, par une petite porte invisible, avec l'alcôve qui se trouvait naturellement à droite dans la chambre, du côté de la tourelle. A l'opposé du cabinet de toilette était un autre cabinet parallèle à la tourelle, mais isolé de l'alcôve. Une première porte, dissimulée par une tapissière, s'ouvrait sur la chambre; une seconde porte, dûment verrouillée, donnait sur le corridor désert dont je vous ai déjà parlé, et par lequel Lucie avait essayé de faire évader une fois M. de Naré.

Lucie se déshabilla, s'enveloppa dans son peignoir, et, n'ayant plus de femme de chambre, elle fut obligée d'allumer elle-même sa veilleuse. Peu accoutumée à ces sortes de soins, elle jeta le papier tout enflammé, dont elle s'était servi, sur le tapis qui couvrait le plancher Une légère odeur de roussi lui fit retourner la tête; elle s'avança pour poser le pied sur le papier qui flambait; mais à la lueur qu'il projetait, elle vit distinctement une trace de sable sur le tapis.

Elle fut sur le point de jeter un cri de terreur: mais heureusement elle eut assez de force pour vaincre son émotion et pour dire à demi-voix:

— Ah! mon Dieu! j'ai oublié...

Et n'achevant pas, elle sortit et vint, toute palpitante d'effroi, frapper à ma porte en m'appelant.

— Est-ce toi, Lucie? m'écriai-je.

— Mais oui, tu m'entends bien.

Sa voix était si altérée que je ne l'avais pas reconnue.

— Eh bien! qu'y a-t-il? pourquoi cette pâleur et ce frisson?

— Il y a des marques de pas dans ma chambre.

— Folle, n'y as-tu pas marché.

— Ce sont des traces de sable humide. Il n'a plu que dans la soirée, et je nai pas mis le pied dans le parc depuis cet après-midi, où le sable des allées était encore sec et poudreux.

— Mais es-tu bien sûre de ce que tu dis?

— Oh! l'empreinte est très distincte.

— Mon Dieu! tu m'épouvantes. Que faire?

— Je ne sais... Allons trouver M. de Naré.

— Il vaudrait mieux nous enfermer ici. Tu m'as effrayée. Je n'oserai jamais descendre l'escalier. Mais d'où penses-tu que viennent ces traces?... Des voleurs se seraient-ils introduits ici?... Où se tiendraient-ils cachés?...

— Peut-être dans mon cabinet de toilette.

— Non, dans l'autre cabinet, plutôt... s'ils ont forcé la porte qui se trouve sur le corridor...

— Te souviens-tu que nous avons entendu Phéda aboyer ce soir?

— C'est vrai...

Nous descendîmes toutes tremblantes et en retenant le bruit de notre haleine... interrogeant avec anxiété tous les recoins obscurs de l'escalier, épouvantées même par l'ombre de la rampe lourdement ouvragée en fer, qui se traînait sur les marches et figurait des hommes couchés.

Quand nous ouvrîmes la porte du salon qui donnait sur le parc, nou surprîmes M. de Naré accoudé à l'une des colonnes du péristyle, les yeux fixés sur la fenêtre de Lucie, qui était restée éclairée et dont la silhouette lumineuse s'alongeait sur les pelouses.

Quand Justin nous aperçut, il fit un mouvement d'effroi, et vint à nou tout agité, tout confus.

— Oh! pardon, madame, dit-il, à Lucie. Ne m'en voulez pas. Qu'est-c que cela vous fait, que je vienne tous les soirs contempler la lueur qu brille à cette fenêtre, et voir votre ombre passer et repasser sur les rideaux? Je ne savais pas faire mal! ne me défendez pas cela!

— Eh! qui songe à vous le défendre, s'écria Lucie qui, au milieu de sa terreur, sourit de cette poétique ingénuité. Mais Justin, il y a des vo leurs chez moi! vous avez du courage... Je suis venue à vous...

Aux rayons de la lune, je vis le regard de M. de Naré s'animer; il eu comme un tressaillement de joie...

— Je vais chercher des armes, s'écria-t-il.

— Mais, dis-je, il faut réveiller les domestiques.

— Tu ne songes pas qu'il n'y a plus personne au château que le jardinier, dit Lucie.

— On pourrait l'appeler?

— Et pourquoi? demanda M. de Naré.

— S'ils sont plusieurs.

— Et qu'importe! pendant ce temps ils s'échapperaient peut-être... en ce moment, nous entendîmes une porte s'ouvrir dans le salon. Notre premier mouvement fut de fuir; mais Justin, qui avait monté les marches du péristyle, nous rappela... C'était le jardinier, qui, sachant M. de Naré dans le parc, venait lui demander aide et conseil.

— Ne vous effrayez pas, mesdames, nous dit le brave homme. Depuis plusieurs jours je me suis aperçu qu'on venait dévaliser le verger, et cette nuit je m'étais résolu à faire ma ronde et à compter les étoiles, ni plus ni moins qu'un sauvage qui n'a que c't'occupation-là! j'avais pris avec moi un chien solide,—dit-il, en nous montrant son fusil qui était passé en bandoulière sur son dos, un chien qui n'aboie qu'au moment de mordre, et je m'étais blotti le long des murs, pensant prendre au vol mes lurons lorsqu'ils escaladeraient la muraille... mais rien! j'étais de faction depuis dix heures, et rien! j'ai pas de chance, — me dis-je... et je me mis à marcher de long en large pour me réchauffer un brin, attendu que les soirées ont une petite bise qui vous pince gentiment; voilà que tout en marchant et en remarchant, je me trouvai auprès de la petite porte qui donne sur les champs et que vous avez fait barricader... elle était ouverte! mille bomb... sous votre respect, m'écriai-je, les oiseaux ont déniché... Je refermai la porte comme je pus, et tout en rentrant je reluquais mes plates-bandes et mes espaliers, comme qui dirait pour faire un état mortuaire de mes pauvres fruits... Mais je ne sais si j'avais la berlue... avec ça qu'il ne faisait pas très clair... pourtant s'il y avait eu quelque chose, je m'en serais bien aperçu tout de même... enfin il me sembla que les abricots et les pêches répondaient toutes à l'appel... Et pourtant cette porte ouverte... pour lors ça m'a donné à penser, et comme je sais que M. de Naré a l'idée de se promener tous les soirs dans le parc... puisque c'est moi qui ferme les portes après lui... j'étais venu tout bonnement pour ui conter la chose.

Ce récit ne fit que confirmer nos soupçons, et nous lui apprîmes que des voleurs étaient cachés dans ma chambre.

— Ah ben! s'écria le jardinier, nous allons voir une jolie petite danse. Mais s'ils sont plusieurs et qu'ils fassent le guet, peut-être vaudrait-il mieux les prendre à l'improviste. Heureusement la fenêtre de la tourelle est ouverte. Avec toutes ces petites rocailles, ce treillage et la balustrade du balcon, l'un de nous y montera en moins de rien: il se cachera dans le cabinet de toilette, l'autre prendra l'escalier dérobé qui mène au corridor de la chambre de madame... mais il restera encore une issue par la porte qui donne sur le grand escalier... Comment faire pour la fermer?... Justement, madame a renvoyé tout son monde aujourd'hui... Il n'y a personne à la maison... Et s'ils parviennent à sortir de la chambre, un mur est bien vite escaladé! Pourtant, si madame osait...

— Parlez! que faut-il faire!

— Il s'agirait de rentrer chez vous comme si de rien n'était, vous feriez semblant de vous coucher, et après avoir fermé la porte et enlevé tout doucement la clef,— ce qui est le grand point,— vous passerez dans votre cabinet de toilette où l'un de nous serait caché, et alors...

Je frémis à cette proposition que Lucie accepta avec cette fermeté, ce sang-froid, ce courage dont elle avait déjà donné tant de preuves.

Pendant ce temps M. de Naré avait été chercher des armes. Il revint avec deux pistolets chargés. Il en donna un au jardinier qui se débarrassa de son fusil chargé de petit plomb seulement, et dont la dimension dans un combat corps à corps n'eût été qu'embarrassante.

Alors ce fut entre le jardinier et M. de Naré, une sorte de querelle pour savoir qui devait monter par la tourelle, où l'on devait se trouver plus à proximité du danger. Le jardinier, ancien soldat, eut bien vite tranché la question. Il prit son pistolet dans ses dents, et en un instant il eut escaladé l'espace qui se trouvait entre le sol et la fenêtre ouverte. Nous le vîmes entrer avec des précautions inouïes pour éviter le bruit, et le silence continua.

M. de Naré conduisit Lucie jusqu'à la porte de son appartement, craignant que l'un de ces brigands ne fût apposté dans le grand escalier, puis il redescendit en toute hâte pour gagner le corridor dérobé par lequel il devait surprendre les malfaiteurs.

Moi je n'eus pas la force de remonter jusque chez moi; je restai agenouillée sur les marches de l'escalier, priant avec ferveur et prêtant l'oreille aux moindres bruits.

Lucie entra chez elle. Elle referma sa porte, éteignit la veilleuse, fit encore quelques préparatifs de toilette; puis elle se dirigea, avec sa bougie qu'elle se gardait bien d'éteindre, vers son alcôve et au lieu de se mettre au lit, elle ouvrit la petite porte qui communiquait avec le canal.

Tout à coup un homme, qui n'était pas le jardinier, se précipita devant elle et voulut lui porter les mains sur la bouche pour l'empêcher de crier; mais l'effroi dont elle fut saisie lui fit lâcher le flambeau qu'elle tenait et qui roula sur le tapis et s'éteignit, et d'une voix déchirante elle cria: au secours! au secours!

Elle avait reconnu M. de Melta.

La scène qui se passa alors fut affreuse. Lucie se trouvait seule dans les ténèbres avec cet homme qui en voulait à sa vie. Qu'était devenu le jardinier? elle ne le savait. De tous côtés les portes étaient fermées. M. de Naré entendant les cris de Lucie s'épuisait en vains efforts pour briser la porte du corridor que M. de Melta avait refermée sur lui. Moi, j'eus d'abord le fol espoir que Lucie n'avait pas bien refermé la porte du grand escalier...

Du reste, tout cri avait cessé... Lucie, qui avait échappé aux mains de l'assassin, et qui n'était protégée que par l'obscurité, s'était réfugiée près des fenêtres de la terrasse et cachée sous les rideaux de velours... lui, la cherchait avec des blasphèmes horribles; on entendait les meubles qui tombaient sourdement sur le tapis, les porcelaines qui se brisaient, et les secousses horribles que M. de Naré imprimait à la porte du corridor et qui faisait trembler toutes les vitres...

Il paraît que M. de Melta eut un moment la pensée que Lucie s'était échappée. Moi, qui sans souffle et sans force, restais collée à la serrure de la porte du grand escalier, j'entendis une main qui tâtonnait, et je dis tout bas:

— C'est là. . tâche d'ouvrir...

Une voix sourde seulement répondit en s'écriant:

— Elle est encore ici.

Imprudente, je l'avais trahie.

Pendant un instant il se fit un silence affreux. M. de Naré paraissait avoir renoncé à briser la porte; j'écoutais, j'écoutais, et je n'entendais rien, que le sang qui bourdonnait dans mes oreilles, et faisait battre mes artères...

Tout à coup il se fit un bruit sourd comme celui de la chute d'un corps sur le tapis; on eût dit qu'une lutte, lutte affreuse et muette s'engageait... J'entendis une voix qui disait: « Canaille, je n'ai pas peur de ton poignard... puis le bruit se compliqua et augmenta... et M. de Melta s'écriait: Vous m'étouffez!...

—Pauvre ami! Prenez donc garde: on l'étouffe...

C'était la voix du jardinier...

— M. de Naré, y a-t-il moyen d'avoir de la lumière ici... que nous voyions la mine qu'il a.. avant de le défigurer...

— Justin, êtes-vous là? dit Lucie d'une voix mourante...

— Oui... il ne peut m'échapper...

— Oh! madame, il nous faudrait de la lumière, dit le jardinier... On a baissé la rampe avant le dénouement...

Il y avait, dans l'âtre de la cheminée de Lucie, quelques étincelles agonisantes sous les cendres. Au bout d'un instant, je vis la lumière s'échapper par les fentes de la porte et j'entendis une double exclamation:

— M. de Melta!...

— Ne le tuez pas, s'écriait Lucie...

— Madame, ouvrez cette porte, dit M. de Naré, d'une voix impérative et tout en tenant toujours M. de Melta sous ses pieds...

Lucie s'empressa d'obéir... Elle hésita quelque temps, sa main tremblait...

Quand la porte fut ouverte, elle me vit agenouillée sur le carreau, et s'écria:

— Ah! mon amie, fuyons...

— Ne craignez rien, madame, dit Justin...

Nous rentrâmes dans la chambre, M. de Melta était étendu à terre, pâle, sans force, sous l'étreinte vigoureuse de M. de Naré... le jardinier était à demi couché sur un fauteuil, les yeux à demi fermés, le teint livide...

— Grand Dieu! il est blessé, m'écriai-je...

— Oh! ce n'est rien, nous dit ce brave homme... ce n'est rien...

— Mes pistolets... dit M. de Naré...

Comme le jardinier ne pouvait se lever et que Lucie ni moi n'osions les lui donner, Justin se mit à traîner M. de Melta sur les tapis, en cherchant ses pistolets.

Alors cet homme aussi lâche qu'il était cruel et vil, se débattit par des efforts désespérés, et ne pouvant échapper à la main puissante de M. de Naré, il se mit à le supplier d'une voix larmoyante, il s'écria:

— Oh! vous n'allez pas me tuer, Justin! ne me tuez pas! ne me tuez pas!

M. de Naré, sans daigner répondre, ramassa un de ses pistolets qui était à terre, et prit l'autre qu'il trouva dans un cabinet, puis il dit à M. de Melta:

— Pas ici.... pas devant les femmes!.... mais là, dans le parc! vous êtes trop lâche pour que je vous tue! les chances seront partagées entre nous. . ce sera un duel!... Je veux bien encore vous accorder un duel...

— Non, Justin, n'exposez pas votre vie, s'écria Lucie tout en pleurs!...

— Allons! si vous ne voulez pas marcher, il faudra que je vous traîne...

— Je ne sais pas manier les armes, s'écria M. de Melta d'une voix lamentable... ce sera un...

— Je vous ordonne de me suivre, répondit M. de Naré.

Et par une nouvelle secousse il souleva M. de Melta, qui se dressa à demi, et le suivit en se laissant traîner...

Lucie tomba à terre sans connaissance...

— C'est une folie, s'écria le jardinier... il va se faire assassiner... Laissez-moi!... laissez-moi!... je veux les suivre... il se leva, mais ne put marcher...

Je me rappelai alors mon devoir... Je laissai Lucie à son évanouissement... elle échappait au moins aux transes horribles de ce combat... et déchirant du linge, je me préparai à panser... comme je le pourrais, la blessure du jardinier...

— Oh! il ne s'agit pas de moi, s'écria cet homme... courez les séparer! prévenir un malheur!

Au même instant, une détonation se fit entendre...

Et quelques secondes après... M. de Naré parut pâle et défait à la porte de la chambre...

— Vous êtes blessé... m'écriai-je!..

— Non, me répondit-il, mais je l'ai tué, lâchement tué! il n'a pas même eu la force de tenir son arme.

Puis il alla s'agenouiller auprès de Lucie, et l'appela d'une voix tendre et doucement émue...

A cette voix Mme de Naré rouvrit faiblement les yeux; en voyant Justin auprès d'elle, sa figure s'illumina, elle poussa un cri de joie, et s'écria en lui passant les bras autour du cou:

— Oh! sauvé! sauvé!

Après le premier moment de trouble; nous posâmes un appareil a la blessure du jardinier... elle était grave, profonde... mais cet homme avait un courage surhumain... Bien que nous lui défendissions de parler, il nous expliqua comment, au moment où il escaladait la fenêtre de la tourelle, il s'était senti frappé et était tombé comme mort sur le carreau... M. de Melta se trouvait caché dans le cabinet de toilette.

Tout le temps qui s'était écoulé entre les cris de Mme de Rémond et la chute de M. de Melta, — ces quelques minutes d'horrible silence et de mortelle anxiété, — il l'avait passé à se traîner du cabinet à la chambre à coucher... à se glisser comme un serpent en étouffant les gémissemens que lui arrachait sa blessure... Là il avait saisi M. de Melta à l'improviste et l'avait fait tomber sur le tapis. . et une lutte s'était engagée entre eux, lutte où il voyait briller sur lui la lame d'un poignard... Il était près de succomber, lorsqu'un secours inespéré l'avait sauvé... Justin, ne pouvant briser la porte du corridor, était revenu dans le parc, et avait, comme le jardinier, escaladé la tourelle...

Nous retrouvâmes le poignard de M. de Melta à terre; il portait le chiffre de Justin, et lui avait été volé depuis environ quinze jours.

Le jour commençait à poindre. Je fermai les rideaux; car, en m'approchant de la fenêtre, j'avais vu, spectacle horrible!... le corps inanimé de M. de Melta étendu sur le pelouse...

Justin avait perdu toute l'énergie de son regard, toute l'expression de son visage: il semblait que ce qui manquait à son intelligence, ce fût la volonté; la pensée du danger qu'avait couru Lucie avait un instant rempli son âme, soumis toutes ses facultés, s'était levée droite et impérative dans ce cerveau pour ainsi dire inhabité, et, alors sous l'empire de cette pensée, il avait eu une sorte d'initiative, de force, d'intelligence factice; une voix s'était fait entendre en lui à laquelle il avait obéi... mais cette voix s'était tue, cette pensée s'était évanouie et Justin avait repris son inaction morale, sa passivité, son inertie.

Mme de Rémond fut obligée de lui dire:

— Justin, il faut aller à Verneuil chercher un médecin et avertir la justice!

La catastrophe qui était arrivée, l'enquête qui en fut la suite, les perquisitions, les tracasseries soupçonneuses de l'instruction retardèrent le mariage de Lucie, qui fut remis à trois mois de là. Des intérêts graves exigèrent impérieusement mon retour à Paris. Ce fut le cœur déchiré que je me séparai de Lucie, la laissant ainsi seule loin du monde qu'elle aimait, dans un château isolé, n'ayant pas d'amis, ne pouvant en avoir, et le cœur rempli d'un amour chimérique, frêle fleur d'idéal que la réalité, hélas! je le craignais! devait effeuiller, froisser, flétrir.

Parmi les lettres que j'ai reçues d'elle et qui forment un roman intime dont les pensées sont les seuls événemens, je vous en lirai deux seulement, ce sont les derniers chapitres de cette étrange histoire.

Voici la première:

» 11 juillet 182..

» Ma chère belle,

» La Gardière est vendue, château, ameublement, tout. . Je n'ai conservé que quelque reliques saintes, souvenir de ma pauvre mère; je viens de les expédier à Paris à ton adresse. Une chaise de poste, attelée de vigoureux chevaux et couronnée de tous les bagages, nous attend dans la cour. Je commence cette lettre sur des meubles qui ne m'appartiennent plus, et je ne suis pas bien sûre que cette feuille de papier ne soit soustraite à la propriété d'autrui... Je prends ce vol sur ma conscience...

Je suis dans une singulière toilette de voyage; ma robe de soie, un cachemire sur les épaules, un chapeau blanc orné de violettes de Parme, car il fallait bien que ces fleurs, qui ont commencé le roman, figurassent au dénoûment...

Je crois que je serais morte à La Gardière; ces trois mois-ci ont été d'une monotonie, d'une longueur désespérante... L'isolement, que je redoutais, je l'ai appelé de tous mes vœux; mais partout où se posait mon regard, quelque souvenir affreux se dressait devant moi et marchait sur mes pas... Tout pour moi avait une voix lugubre... La brise qui soufflait, la pluie fouettait sur les vitres, le bruit sourd des pas sur le sable... partout de tristes images... dans les champs humides de rosées, dans les rayons du soleil, dans le scintillement des vagues. Mes pensées me jetaient dans la nature, et la nature me rejetait dans mes pensées...

Ah! j'ai eu des nouvelles de ma tante Dorothée... elle végète, à Paris, dans un état voisin de la misère... J'ai donné des ordres pour qu'elle touchât régulièrement une pension de deux mille francs que je lui fais...

Il est onze heures... M. de Naré me presse de terminer cette lettre... les chevaux s'impatientent... Quel étrange jour de mariage!... La chaise de poste va s'arrêter à Verneuil... devant l'église .. un vieux et digne prêtre qui fait mes aumônes nous unira... Puis fouette cocher! nous voilà partis à travers prairies et forêts, sur les chemins doux et sablés de cette belle Normandie, que bordent les pommiers courbés par le vent. Ne me plains pas, grand Dieu! Au lieu de ce tant triste et sombre salon, où parens et invités exposent solennellement des figures de circonstance, ne vaut-il pas mieux courir les champs... La nature, dans sa splendeur, n'a-t-elle pas quelque chose de nuptial... Quitter l'autel pour respirer les ineffables parfums de la verdure, pour s'enivrer de l'air pur, de l'azur du ciel, pour s'éblouir du soleil, c'est ne pas quitter Dieu...

J'emporte avec moi quelques poésies commencées... j'espère que le voyage m'inspirera... De retour à Paris, je les publierai sous le nom de Justin... Dis-moi? n'a-t-il pas l'air d'un poète?... Un volume de vers est un passeport pour l'esprit... Il lui sera permis d'être morose, taciturne à son aise... On pardonne tout à un poète.

Je pense bien que madame de Naré vient avec nous... C'est une bien excellente femme, vraiment... et comme elle est bonne mère! j'en suis jalouse presque...

Ce soir donc nous serons au Havre.. Adieu.

15 juillet. — Havre.

. . . .

Oui, tu l'as dit, il y a une pensée chez Justin, une pensée qui erre dans des brumes éternelles, et jamais ne peut arriver à des contours nets et délicatement profilés... Mais, je l'ai bien étudié, il éprouve une profonde émotion devant la nature, émotion qui ne se trahit que par l'extase du regard, que par une respiration haletante, oppressée...

Oh! défie-toi bien de ceux qui restent insensibles devant la verdure et les champs... ce sont des organisations incomplètes et méchantes... M. de Melta, si tu te le rappelles, ne regardait pas la nature et n'était jamais si beau parleur que dans nos délicieuses promenades... et celui qui sent, qui est ému, ne saurait avoir tant d'esprit...

Que te dirai-je... Justin ne me quitte pas d'une seconde... il est admirablement enfant et ingénu... Il s'est établi entre nous une sorte de langage du regard qui ne nous trompe jamais. Tu sais comme ses prunelles sont éclairées, transparentes et laissent voir jusqu'au fond de son ame. J'y lis à livre ouvert; si j'y devine une pensée vague, incomplète et qui ne peut arriver à sa manifestation, je l'achève, je la formule en termes simples et compréhensibles... Justin sourit et dit: c'est cela!

Parfois, avec les émotions qui se révèlent vaguement en lui, je fais une poésie: je me dis la pensée est vraiment de lui, la forme seule m'appartient... C'est ainsi que je tranquillise ma conscience à l'endroit de cette innocente supercherie du volume de vers...

Demain matin, nous nous embarquons du Havre pour Bordeaux... nous traverserons le midi de la France jusqu'à Marseille... où nous ferons voile pour l'Italie...

Et je me demande, suis-je heureuse? Oui, je le suis. Le calme est rentré dans mon âme... les nuages se sont dissipés... Il y a chez M. de Naré des trésors inépuisables de bonté et de grandeur... Dans cette belle organisation, le cœur a pris tant de développement qu'il n'en est pas resté pour l'intelligence...

Enfin, à d'autres les nuages pourpres de la pensée, les éclairs de l'âme... Mon ciel est tout bleu... plein de sérénité... Oui, je suis heureuse!

30 août. — Florence.

Que te disais-je! je suis heureuse! non, je ne l'étais pas, je ne le suis que d'aujourd'hui seulement... Mais mon âme est trop faible pour porter la joie... Il faut que tant de bonheur déborde dans mes confidences, car mon cœur est trop plein, il se briserait...

Oh! que je remercie Dieu de m'avoir fait cette vie douce, discrète, cachée, de m'avoir unie à une nature bonne, tout à moi, où ni l'ambition ni les folles agitations de ce monde n'ont d'empire! Que j'ai de mépris maintenant pour la vie agitée, tumultueuse et vide, pleine d'amertumes et de dégoûts, et que j'ai tant aimée... Paris, mon Dieu, y reviendrai-je jamais? Que me font maintenant les bals, les fêtes et les plaisirs, et tout ce vain bruit qui anéantit l'âme... C'est là l'isolement réel, l'isolement du cœur! Et ce que j'appelais l'isolement, moi, pauvre folle, c'est la plénitude de l'existence, c'est tout un monde de douces pensées, de joies ineffables, de fêtes célestes, d'harmonies enivrantes!

Je suis mère! Lucie DE NARÉ.

Le bonheur, ajouta madame de L***, le bonheur se dit en peu de mots. Une vie heureuse est une vie sans événemens, toute de béatitude et de jouissances calmes. Si les poètes ont échoué à vouloir peindre le paradis, moi qui ne suis pas poète, je n'essaierai point de vous décrire l'existence de Lucie qui resta à Florence.

Parmi les nombreuses lettres qu'elle m'écrivit, car notre amitié était de ces amitiés inaltérables qui ont racine au cœur et refleurissent toujours, parmi ses lettres, une seule fit événement; je l'ai reçue il y a un an.

Et madame de L*** nous en donna lecture.

Avril 183..

Ma chère belle,

Je t'ai déjà fait de longs récits de l'amour de Justin pour son fils, qui maintenant a dix ans, et dont je t'ai conté jusqu'aux moindres saillies. Non, je ne m'abuse pas... Edouard aura cette intelligence supérieure qui n'a été qu'ébauchée dans Justin.

Mais depuis quatre ans, partagée entre le doute et l'espoir, retenant dans mon cœur une joie dont je crains les hallucinations et le réveil, j'assiste muette, tremblante, éperdue d'orgueil, à un phénomène inouï..... bien au dessus de la vaine science des savans et dont maintenant je ne puis me taire...

Tu le sais, un accident terrible a tout à coup arrêté l'intelligence de

Justin qui n'avait que six ans alors... Sous ce choc affreux, son ame est restée comme voûtée, comme nouée... Le cerveau s'était développé, mais la pensée, toujours enfant, n'avait pas grandi avec lui.

Je t'ai dit avec quelle attention Justin suit les leçons qu'un habile professeur donne à son fils... mais ce que je ne t'ai pas encore révélé — car je n'osais y croire—c'est que tout ce qui se grave dans cette tête d'enfant se grave également dans cette tête d'homme. C'est que cette intelligence si long-temps arrêtée, retenue jusqu'alors par je ne sais quel mystérieux pouvoir, s'est remise à marcher du point où elle avait été foudroyée..... Oui, la lumière de la pensée qui dans toute sa splendeur fut trop éblouissante pour M. de Naré et lui fit fermer les yeux de l'âme, si j'ose le dire, cette lumière qui n'arrive que par teintes douces, affaiblies et insensiblement grandissantes à l'âme d'un enfant, grâce à cette aube toute voilée a pénétré également dans l'âme de M. de Naré, a dissipé peu à peu les brumes amoncelées... ou plutôt pourquoi chercher à expliquer avec des images matérielles, le miracle de l'amour paternel... Oui l'âme du père s'est mise à l'unisson avec l'âme du fils, tous deux grandissent simultanément... Il n'y a pas une clarté qui brille ici sans se refléter là.. Toute joie me vient double, et je vois tour à tour la sève monter et s'épanouir en fleurs fraîches et parfumées et sur le frêle rameau et aux branches arides et desséchées de l'arbre paternel.. pardonne-moi de continuer cette folle métaphore... chez l'un c'est une sève de printemps... chez l'autre c'est une sève d'août.

Ce miracle est maintenant hors de doute... le professeur d'Edouard— homme discret s'il en est, — l'a observé comme moi... il m'en a dit un mot avec une délicatesse exquise... aussi, je te le dis, ce n'est plus une espérance, c'est une certitude...

Or, bientôt mes deux enfans auront vingt ans... pardonne-moi l'expression, elle est juste... M. de Naré est jeune encore... Il faudra donc songer à leur avenir à tous deux... A l'âge où je suis, on envisage la vie sérieusement. . . . .

Grâce à Mme Mercedin, l'opinion du monde était que M. de Melta avait été lâchement assassiné.

S'il faut, pour le calme de ses jours pour son bonheur, s'il faut que Lucie ignore à tout jamais la calomnie, s'il faut que, dans le concert harmonieux de sa vie, il n'arrive pas même un murmure de ce monde, s'il faut que sur son soleil et sur ses pleurs pas une ombre ne glisse, c'est à ses amis de combattre pour elle, de combattre pour son honneur...

Voilà pourquoi, vous qui êtes mes amis et à qui j'ai reconnu du courage contre les méchans, je vous ai raconté l'histoire de Lucie de Naré. J'ai voulu vous gagner à sa cause. Si l'amour du pays la ramène un jour, qu'elle trouve au moins toutes les ronces arrachées du chemin!

Il était deux heures du matin, lorsque madame de L*** eut terminé son récit. WILHELM TÉNINT. — (*France littéraire.*)

LA CLEF DE COMMUNICATION.

Qui peut se flatter d'avoir jamais vu cette clef mystérieuse? Longtemps nous avons douté de son existence : nous l'accusions d'être un mythe, un symbole, un rêve de poète, un conte de bonne femme, une invention de puffiste... Pas du tout, c'est une réalité! La clef de communication existe, et son nom seul vous en indique assez l'usage. Elle conduit de l'intérieur d'une salle de spectacle dans les coulisses, par un labyrinthe qui ferait inventer le fil d'Ariane s'il ne l'était pas encore. Nombre de mauvaises langues prétendent qu'elle ouvre la loge des plus jolies actrices... Mais, gardons-nous bien d'anticiper sur notre histoire.

Le domicile invariable de la clef de communication, pendant le jour, est la poche du directeur. Pendant la nuit, il la dépose précieusement sous son chevet : en un mot, il ne la quitte pas plus que son ombre.

Demandez à un directeur sa clef ou la vie, il vous répondra : « Prenez ma vie ! »

N'est-ce pas au moyen de cette clef qu'il tombe à l'improviste sur le registre du contrôle et qu'il montre la tête de Méduse à l'ouvreuse infidèle ? Comment déjoue-t-il tous les complots tramés contre son pouvoir ? Comment se trouve-t-il instruit des intrigues d'un acteur, des projets ambitieux du régisseur, des mille et un propos des acteurs ? C'est grâce à la clef de communication. Le moindre chuchotement des coulisses arrive à son oreille. Si la plainte s'élève, si le murmure gronde, si le bavardage circule derrière le rideau, tout à coup s'ouvre une trappe délatrice, et les cavités souterraines du théâtre vomissent le directeur aux yeux des mécontens effrayés.

La clef de communication, dans les jours prospères, est donc une excellente mesure administrative; mais quel théâtre n'a pas ses mauvais jours, ses jours de ruine et d'abandon? Souvent alors, le directeur est forcé d'accomplir un pénible sacrifice; car il peut, au moyen de sa clef, trouver une planche de salut dans le naufrage... Par exemple, celui qui reçoit un tel présent ferait quelquefois mieux de se brûler la cervelle.

Certain directeur, que nous voilerons sous le pseudonyme de Camille, se trouvait à la veille d'une faillite. Le contrôleur se croisait les bras, et les ouvreuses ronflaient sur la chaise éclopée des couloirs, pendant que les artistes jouaient en présence des banquettes. Depuis un mois, notre héros, dans la manœuvre de sa barque, s'aidait uniquement du souffle de l'espérance; mais, comme le personnel d'un théâtre ne professe qu'une médiocre sympathie pour la seconde vertu théologale, il fallait enfin se résoudre à chavirer. Comment, hélas! annoncer aux acteurs cette triste nouvelle?

La toile venait de tomber sur le prémier tableau d'un drame, et Camille se promenait à grands pas sous les arceaux gothiques du monastère, quand une nonne échevelée vint droit à sa rencontre : c'était la première amoureuse à laquelle il devait trois mois d'appointemens. Le coup de sifflet du machiniste fit disparaître le monastère, et Camille fut délivré de la nonne; mais, au milieu de l'avenue d'un parc, succédant au premier décor, il rencontra le traître de mélodramme qui lui lançait des regards farouches et tourmentait dans sa gaîne une lame de Tolède. Ne sachant à quel expédient recourir, le directeur frappa les trois coups d'usage et la toile se leva. Malheureusement, aucun des acteurs ne voulut entrer en scène; l'anarchie régnait dans les coulisses, et Camille, entouré d'ennemis qui lui fermaient le passage, persuadé d'autre part qu'on en voulait à ses jours, s'élança vers la rampe, avec l'intention bien formelle de se réfugier dans les bras du public. Or, le public se composait du chef d'orchestre et d'un monsieur décoré, lequel jeta le billet suivant aux pieds de l'infortuné directeur :

« Je mets cent mille francs à votre disposition, si vous voulez me ren-
» dre le service que je réclamerai de vous : je vous attends demain dans
» la matinée. L...., notaire. »

On devine parfaitement que, pour rétablir l'ordre, Camille n'eut qu'à placer ce peu de mots sous les yeux des acteurs rebelles. Le lendemain, avant dix heures, il était introduit dans le cabinet du notaire.

— Vous êtes ruiné, monsieur! dit celui-ci, sans autre préambule. Hier, on vous a décrété de prise de corps... Vous devez?...

— Cent mille francs.

— Je le sais : vous aurez cette somme. Mais, pour ramener la foule à votre théâtre, il vous faudrait quelque actrice de mérite.... Que pensez-vous de Loïsa?

— Ravissante! s'écria Camille. Des yeux d'Espagnole, un pied de Chinoise, une main...

— Vous sortez de la question. Je vous demande votre jugement sur l'actrice et non sur la femme. Pouvez-vous engager Loïsa ?

— Hum ! il faudrait lui faire des offres bien séduisantes pour l'arracher du Gymnase. De plus, on aurait à payer un dédit de 20,000 francs.

— Combien comptez-vous offrir à Loïsa?

— Un tiers en sus de ses appointemens actuels.

— Bien ! dit le notaire : voici des coupons de rente pour 140,000 francs. Engagez Loïsa ; pratiquez une porte secrète... vous savez où ! puis donnez-moi sur-le-champ la clef de communication.

— La voici, dit Camille en présentant la clef d'une main, pendant qu'il recevait de l'autre les bienheureux coupons de rente.

Après huit jours de relâche pour cause de réparations, le théâtre de Camille annonçait les débuts de Mlle Loïsa, Dès le premier acte, une pluie de couronnes tombait aux pieds de l'actrice ; la salle était comble et le directeur enregistrait une recette monstre. Maintenant, deux mots sur le notaire.

L.... était un de ces hommes que la dureté des circonstances mûrit artificiellement avant l'âge et qui sont obligés de brider leurs passions, comme autant de chevaux fougueux, sous peine d'employer, pour les satisfaire, des moyens indignes de l'honneur, et de se classer volontairement parmi les chevaliers d'industrie. Mais la sagesse prématurée de ces hommes ne peut être durable. Placez-les au milieu de circonstances moins pénibles, l'humaine faiblesse prendra le dessus chez eux, comme chez le commun des mortels. Seulement, par cela même qu'ils ont comprimé dans leur jeunesse le ressort des passions, celles-ci ne s'en développent que d'une manière plus énergique, à cet âge où la raison devrait les maîtriser; L...., à vingt ans, était premier clerc de l'une des principales études de la capitale. L'intelligence du jeune homme, son activité, son amour pour le travail, lui avaient acquis à un si haut degré l'estime de la clientèle qu'il trouva de nombreux répondans, à la mort de son patron, et que les rènes de l'étude passèrent entre ses mains. Plusieurs mariages avantageux se présentèrent : L.... les refusa, pour ne pas être distrait de ses travaux par les tracas d'un ménage, par les mille prévenances qu'exige une jeune femme. Il habitait un appartement modeste, mangeait chez le traiteur et n'avait qu'un seul domestique ; on ne lui connaissait point de maîtresse. Ce caractère exceptionnel ne pouvait manquer de faire naître la confiance. En moins de cinq ans, L.... avait payé son étude, et comptait au nombre de ses cliens plusieurs personnages de la cour. Sa fortune était faite; il pouvait se reposer de temps à autre et réfléchir à la brillante carrière quis'ouvrait devant lui; mais, précisément alors, il s'aperçut qu'il n'avait expérimenté ni les joies de la vie, ni les jouissances que procure la richesse.

Pour remplir le vide de ses soirées, il loua une loge au Gymnase.... et devint amoureux de Loïsa.

C'était le premier amour du notaire; amour candide et pur, tout rempli de rêves suaves, de célestes illusions. Penché sur sa loge d'avant-scène, il admirait la gracieuse actrice et lui jetait des fleurs; mais il ne faisait aucune démarche pour la voir hors du théâtre. A son avis, cet ange devait remonter au ciel après la courte apparition que, chaque soir, il faisait sur la terre : pourquoi le dépouiller de l'auréole dont il se plaisait à le couronner ? Son imagination transportait Loïsa dans ces régions aériennes où nous plaçons tous la femme qui, la première, a fait tressaillir les fibres de notre cœur; mais, quelle ne fut pas son indignation lorsqu'il apprit que l'objet de son culte excitait la convoitise d'un homme qui, par

la naissance, le rang et la fortune, l'emporterait nécessairement sur lui! Cet homme était son principal client, et voici l'entretien que L... eut avec lui, un soir qu'une invitation à un bal du château l'avait empêché de se rendre au Gymnase :

— Mon cher, dit le grand seigneur en attirant le notaire dans l'embrasure d'une fenêtre, allez-vous quelquefois au théâtre Bonne-Nouvelle?

— Oui, monsieur le comte.

— Alors, vous devez connaître Loïsa?

— Pardon! répondit L...., qui parvenait difficilement à vaincre son trouble et tremblait qu'on ne devinât ses pensées intimes, je suis un spectateur très égoïste : pourvu que les acteurs me procurent du plaisir....

— Vous ne demandez pas leur nom au programme?

— Vous l'avez dit, M. le comte.

— Je comprends cela. Pour un homme grave et positif, comme vous l'êtes, le spectacle est une simple distraction; vous payez ceux qui vous amusent.... et bonsoir! C'est égal, examinez un peu cette petite. J'en suis amoureux fou : je vous le dis à l'oreille.

— Vous? s'écria le notaire.

— Chut.... n'allez pas trahir mon secret! Vous ne sauriez croire combien c'est une vertu farouche et sauvage. Il faudra décidément recourir aux ressources mythologiques et descendre chez elle en pluie d'or : nos Danaé modernes ne savent pas plus que l'ancienne résister à cela Je vous autorise à mettre en vente ma terre de Coulanges; car le système que j'adopte exigera des fonds.... Mais, qu'avez-vous donc, mon cher? vous êtes horriblement pâle! Je vous conseille d'aller vous promener sur la terrasse; il fait, dans les salons, une chaleur à mourir... Adieu, n'oubliez pas de vendre ma terre.

Et le comte se perdit dans la foule, sans avoir le moindre soupçon du coup terrible qu'il venait de porter.

Le notaire rentra chez lui, le cœur plein de rage et roulant dans sa tête mille projets impossibles.

Afin de soustraire l'actrice à la séduction du comte, il songea d'abord à la prendre pour femme; puis réfléchissant aux clameurs que ferait jeter un pareil mariage, il se déchaîna contre la tyrannie de l'opinion, contre les injustes préjugés du siècle; il comprit qu'une position comme la sienne était un joug insupportable, dont il ne pouvait s'affranchir sans perdre l'estime et la considération qu'il avait si péniblement acquises. Son hymen avec Loïsa le mettrait dans la nécessité de vendre son étude et de renoncer à la fortune colossale dont il n'a fait que poser la base. Alors, il lui vint à l'esprit d'aller trouver son rival et de lui avouer son amour, en le suppliant de ne pas flétrir celle qu'il avait ornée, dans ses rêves, de la blanche couronne des vierges; mais bientôt cette pensée révolta son orgueil. D'ailleurs, le comte pourrait-il jamais comprendre le sentiment qui aurait conseillé cette démarche? L... croyait entendre déjà les railleries mordantes et les discours empreints de fatuité du courtisan. Doit-il abaisser sa dignité d'homme à l'humilité de la prière?

Un autre projet frappa son imagination, et, bien qu'un scrupule s'élevât dans sa conscience à l'idée de lutter avec la prodigalité du comte, il finit par donner gain de cause aux sophismes de son cœur. Dès lors sa résolution fut prise.

Nous avons vu par quel sacrifice il a mis provisoirement Loïsa hors de la portée des attaques de son rival. Quant à la discrétion du directeur, qui lui doit son salut, peut-il la révoquer en doute? Donc, celle qu'il aime échappera, grâce à d'habiles mesures, aux piéges d'un autre séducteur, et, comme il sera toujours au courent des manœuvres employées par le comte, il lui sera facile de les déjouer... En attendant, c'était à la clef de communication de jouer son rôle.

Toutes les actrices vertueuses ont une mère qui s'arroge le droit de surveiller le trésor de leur innocence; mais, comme ce type est connu, nous aurions tort de l'esquisser de nouveau.

Nous avons quitté le théâtre de Camille au commencement des triomphes de la débutante. Chargée de ramasser les couronnes, la mère de Loïsa se hâtait d'achever la moisson, dans la crainte que des profanes ne cherchassent à franchir, en son absence, le seuil de la loge de sa fille. L'argus maternel se crut obligé de pousser un soupir de satisfaction, lorsqu'à son retour elle ne vit pas la moindre trace masculine autour de l'objet de sa surveillance.

— Des diamans! je possède enfin des diamans! s'écria l'actrice toute rayonnante, en plaçant sous les yeux de sa mère un écrin magnifique.

— Quoi! tu les as reçus, malheureuse... Ils sont d'une belle eau, mon enfant.

— Et ce cachemire... mais voyez donc!

— Un cachemire, fille indigne?.. Ah! tu veux déshonorer mes vieux jours... Il est du plus fin tissu. Quel moëlleux! quelle souplesse!

— J'ai trouvé tout cela sur mon divan, dit l'actrice, et la porte de ma loge était fermée.

— Mon Dieu! s'écria la vieille femme, en faisant un signe de croix, serait-ce un présent du diable?

— Non; car le diable n'aurait pas écrit un billet avec cette fleur de délicatesse, de bon goût et de discrétion qui distingue notre anonyme... Ecoutez, ma mère!

Ici Loïsa fit la lecture d'une lettre qu'il nous est défendu de rapporter textuellement, et pour cause! L... mettait sa fortune et son cœur aux pieds de l'actrice; il la suppliait de continuer la noble résistance qu'elle avait opposée jusqu'alors aux poursuites du comte, lui jurant, pour sa part, le respect le plus inviolable et laissant entrevoir, dans l'avenir, la certitude flatteuse d'un mariage. Elle pouvait donc, sans rougir, tout accepter de son futur, d'autant plus qu'il était prêt à renouveler ses promesses de vive-voix, si elle daignait lui permettre de venir, à la fin de la représentation, lui rendre ses premiers hommages. Comme preuve qu'elle accédait à ce désir, elle devait porter, au second acte, la parure qui venait de lui être offerte.

Avec l'autorisation de sa mère, Loïsa plaça les diamans sur son front et dans ses cheveux; puis elle descendit pour recueillir de nouveaux applaudissemens.

A quelques jours de là, le tilbury du comte s'arrêtait à la porte du notaire.

L... avait, en face de lui, le bordereau de ses dépenses. Il jetait les yeux avec effroi sur les sommes énormes qu'il avait englouties déjà dans un abîme sans fond, et se creusait la tête à la recherche d'un expédient capable de remédier à sa crise financière. Pour la première fois, l'idée d'un tripotage de bourse lui passa dans le cerveau; pour la première fois, il envisagea, sans terreur, de hasardeuses spéculations, auxquelles il ne pouvait se livrer, sur une échelle un peu vaste, sans mettre en jeu d'autres intérêts que les siens. Lorsque son client parut, il venait de faire jeter à la poste une lettre adressée à l'un de nos principaux agens de change, pour lui donner l'ordre de placer de nombreux capitaux sur une chance éventuelle.

— Eh bien! dit le comte, en prenant un siége, vous êtes-vous informé du prix?

— Comment, vous persistez dans une semblable résolution? demanda le notaire avec une visible contrariété. Songez donc, M. le comte, au scandale que vous allez produire : croyez-vous que votre famille approuve.....

— Ah! trève de représentations, mon cher! .. Cette petite refuse tous mes cadeaux : cependant je ne puis la prendre qu'à l'hameçon de la cupidité. Ça, voyons, comprenez-vous l'entêtement de la donzelle et la niaiserie de ce directeur, qui repousse les offres brillantes que je lui fais, en échange de l'entrée des coulisses?..... Il y a là-dessous quelque mystère que je dévoilerai prochainement, dussé-je consommer ma ruine.

— Et vous allez accomplir un pareil sacrifice pour une femme qui sans doute a donné son cœur à un autre?

— Qu'importe! si, par ce moyen, je puis réussir à l'arracher à mon rival?

— Vous êtes libre, monsieur le comte... Puisque vous avez versé chez moi la somme nécessaire à l'acquisition de cet hôtel, et que, d'ailleurs, vous rejetez les avis que je pensais devoir vous donner, dans l'intérêt de votre fortune et de votre réputation, je porterai, ce soir, le contrat de vente à votre signature.

— Très bien! Je vous recommande la plus grande activité; car je vais, de ce pas, annoncer à Loïsa ce que je compte faire pour elle.

— Vous auriez tort, ce me semble, dit le notaire, dont tous les traits étaient empreints d'une pâleur effrayante : attendez le résultat de ma démarche. Votre visite sera mieux accueillie, dès que vous pourrez offrir le titre de propriété.

— Peste! pour un prôneur de vertu, savez-vous que votre imagination vient de trouver une rouerie délicieuse?... En effet, si je laisse à Loïsa le loisir de la réflexion, peut-être ne me répondra-t-elle que par un refus... J'attendrai, morbleu, je vous le jure! Ainsi, mon cher, vous voyez que je me rends à vos conseils, lorsqu'ils sont raisonnables.

L..., après le départ du comte, se frappa le front avec rage, et s'écria :

— Puisqu'il en est ainsi, nous verrons qui de nous deux se ruinera le premier!!

Depuis le commencement de ses relations avec l'actrice, le notaire se gardait bien de paraître chez elle pendant le jour. Loïsa ne connaissait pas même le véritable nom de cet amant généreux qui volait au devant de ses moindres caprices, car celui-ci craignait qu'elle ne fût indiscrète. N'avait-il pas à ménager cette renommée d'homme grave, qui, par l'invincible attraction de la confiance, amenait des millions dans sa caisse? Il ne voyait sa maîtresse que le soir, au théâtre; encore prenait-il des précautions inouïes pour ne pas être reconnu. Lorsque sa clef lui livrait les passages mystérieux des coulisses, on aurait pu le voir se glisser comme une ombre dans les corridors obscurs, s'effacer derrière une décoration, puis monter à pas de loups l'escalier dérobé qui le conduisait à la loge de sa belle. En pressant un ressort caché, le notaire ouvrait la cloison et s'introduisait comme un voleur timide, au milieu de cette espèce de boudoir en miniature, dont l'entrée lui coûtait si cher. Mais il oubliait toutes ses angoisses et les sombres prédictions de sa conscience, à la vue de la gracieuse comédienne qui sautillait et chantait dans cet étroit espace, comme un oiseau dans une cage dorée.

Ce jour-là, néanmoins, une inquiétude mortelle se peignit sur sa figure à l'arrivée de l'actrice; car il avait tenu parole au comte, et ne savait pas encore de quelle manière on avait reçu les propositions de son rival.

Loïsa ne tarda pas à dissiper ses craintes.

— Cherchez, mon ami, lui dit-elle, en lui présentant un bouquet de camélias... je parie que vous trouverez un poulet caché parmi ces fleurs?

— Vraiment, oui! dit le notaire..... Avez-vous reconnu la main qui vous les a jetées?

— N'est-ce pas la signature du comte?... Sans doute, il m'adresse d'amers reproches; car, ce soir, avant de me rendre au théâtre, je lui ai fait défendre ma porte.

— Et connaissiez-vous l'objet de sa visite, Loïsa?

— Mon Dieu, certainement!... N'avait-il pas eu soin de se faire précéder d'une lettre qui m'en instruisait. —Mais, ajouta l'actrice avec un son plus doux sourire, à qui donc appartient le droit de me choisir une demeure, si ce n'est à celui qui veut être mon époux?

— Ah! merci, Loïsa! merci! s'écria le notaire, en tombant aux pieds de sa charmante maîtresse. Tu n'attendras pas long-temps ta récompense... Voici le titre de propriété de l'un des plus beaux hôtels de la rue Neuve-des-Mathurins : il est mille fois mieux situé que celui du comte, et tu trouveras, à minuit, à la porte du théâtre, ton équipage prêt à t'y conduire!

— J'accepte, mon ami, dit simplement l'actrice, en présentant sa main blanche aux baisers du notaire.

La sonnette du foyer venait de se faire entendre : Loïsa disparut comme une vaporeuse apparition, laissant son adorateur agenouillé devant les coussins du divan.

L.... se releva, l'âme joyeuse. En résumé, toutes ses folies pouvaient se réparer encore; et, maintenant qu'il est sûr du cœur de Loïsa, de nouvelles prodigalités deviendront inutiles; car le comte, après ce dernier échec, se gardera bien de renouveler d'infructueuses tentatives. Le notaire, dans l'espace de quelques jours, tant pour la clé de communication que pour les cadeaux offerts à l'actrice, la maison de campagne achetée, dans le voisinage d'Auteuil, à la vieille mère, et l'acquisition définitive de l'hôtel, avait dépensé beaucoup plus qu'il n'avait amassé pendant dix longues années de travail; mais l'intelligence qu'il a des affaires, jointe à un peu de hardiesse dans certaines spéculations permises, ne tardera pas à combler le déficit que la nécessité de réduire à néant les projets d'un rival vient d'opérer dans ses finances.

Malheureusement, il n'avait pas prévu que ce rival, auquel il venait de ravir tout espoir, chercherait à connaître celui qu'une beauté capricieuse honorait de ses faveurs, et se mettrait nécessairement à la piste des moyens de vengeance. Un mois ne s'était pas écoulé sans que le comte, en dépit de toutes les précautions adoptées par l'amant de Loïsa, ne connût les détails les plus minutieux de l'intrigue.

L'animosité du grand seigneur fut d'autant plus vive, qu'il avait été dupe de l'apparente bonhomie du notaire. Il se douta facilement de l'état de gêne, résultat inévitable de l'espèce de course au clocher que L.. avait eu la hardiesse de soutenir contre lui. Cependant, comme il voulait frapper à coup sûr, il sonda le terrain d'abord, et s'aperçut qu'il avait deviné juste.

Une demande de recouvrement, faite à l'improviste, jeta le notaire dans une perplexité terrible.

L... fut obligé de vendre des actions, alors en discrédit, et de supporter une perte énorme, sans pouvoir néanmoins imposer silence aux bruits alarmans, secrètement propagés par le comte. De nouvelles réclamations amenèrent de nouvelles pertes, et le gouffre du passif était loin d'être comblé, lorsque les plaintes générales éveillèrent la sollicitude de la justice.

Un beau jour, la foudre du parquet tomba sur le front d'un homme que, la veille encore, cent familles regardaient comme le plus probe et le plus consciencieux des notaires.

Pourquoi chercher le drame dans les pages de l'histoire et dans les champs, mille fois moissonnés déjà, de l'imagination? Pourquoi créer des fantômes ou faire revivre des personnages qui dorment, depuis des siècles, dans la paix de l'oubli? Le drame circule autour de nous, sur nos places, dans nos rues, à l'ombre de nos promenades; il passe en calèche découverte ou traîne ses haillons dans le ruisseau. Le cri du desespoir se fait entendre, là même où retentissaient l'harmonie des fêtes et les joyeux accens du plaisir. Chaque jour déroule sous nos yeux plus d'une péripétie monstrueuse. Et n'assistons-nous pas au spectacle effrayant d'une société sans croyances, dont les membres se heurtent, se renversent, s'écrasent sans pitié, lorsque l'un fait obstacle à l'autre? Ne voyons-nous pas l'homme flétri d'hier couvrir d'un manteau doré les traces de sa honte, et ne verrons-nous pas demain jeter l'opprobre à la face de l'homme qu'on encense aujourd'hui.

Sans doute, L..... avait eu le tort très grave d'exposer aux fluctuations orageuses de la bourse, cet antre rempli de requins affamés, les capitaux déposés entre ses mains, et l'exemple de mille agioteurs, dont les manœuvres sont couronnées de succès, ne pourra pas lui servir d'excuse : il devait savoir que le monde ne pardonne jamais à l'homme positif les faiblesses du cœur. Mais, à notre avis, le rôle le plus odieux de ce drame appartient au comte. Une vengeance muette et perfide qui vous poignarde sous les caresses, vengeance de lâche, qui rougit de paraître au grand jour, et qui rampe comme le serpent dans la bruyère, afin de vous mordre au talon, sera toujours flétrie par ceux qui n'ont pas étouffé le sentiment de l'honneur.

Toutefois, ce n'était pas encore assez pour le courtisan d'avoir jeté sous les verroux celui qui avait entravé ses plaisirs : ne fallait-il pas qu'il eût la jouissance de porter le premier, à Loïsa, la nouvelle de l'emprisonnement du notaire?

L'actrice était si loin de s'attendre à la visite du comte. Elle n'avait pas vu son amant depuis quelques jours, et la présence de celui dont elle avait dédaigné les hommages ne pouvait que lui présager un malheur. Les rivaux se seront provoqués : un duel a eu lieu peut-être? Pour échapper aux angoisses de l'incertitude, Loïsa donna l'ordre d'introduire l'homme de cour.

— Vrai Dieu! belle dame, s'écria-t-il, — en singeant à la fois, par le ridicule et l'absurdité de ses manières, les roués de la régence, les incroyables du directoire, et tous les bipèdes qui sont apparus depuis sous les titres extravagans de *dandy*, de *fashionable* et de *lion* — vous avez un appartement de reine! et sans contredit vous êtes beaucoup mieux logée que ce pauvre diable de L..!

— Ce nom m'est entièrement inconnu, monsieur, répondit Loïsa.

— Parfait!... sur mon âme, c'est ravissant!... Voyons, voyons, petite espiègle, la dissimulation n'est plus possible. Eh! bon Dieu, n'étiez-vous pas libre de lui donner la préférence? Par exemple, à l'heure où je vous parle, il regrette sans doute le confortable de cette habitation qu'il partageait avec vous, charmante.

— Monsieur, dit l'actrice avec fierté, me forcerez-vous de rappeler à votre souvenir que vous êtes chez moi?

— Chez vous?... c'est juste. Bien que, pour ma part, je paie au moins le tiers de cet hôtel, ni moi, ni les autres cliens du notaire, n'avons le droit de vous rien réclamer.. D'honneur, bel ange, je ne me serais pas montré plus généreux! Ce doit être une grande consolation, sous les murs de Sainte-Pélagie, de savoir qu'une maîtresse est aussi bien logée!

Loïsa tressaillit douloureusement; car elle venait de comprendre le sens des paroles grossièrement ironiques du comte.

Le mystère dont s'enveloppait son amant l'avait plus d'une fois inquiétée. Sa disparition subite lui parut offrir une fatale coïncidence avec la catastrophe annoncée par les journaux; et, pour une femme qui n'avait pas encore subi l'influence dangereuse des mœurs théâtrales, elle devait avoir à cœur d'éloigner d'elle tout soupçon de complicité, dans le cas où le notaire serait convaincu d'un abus de confiance!

— Pour quelle somme êtes-vous compromis dans cette fatalité? demanda-t-elle au comte, que le sang-froid plein de dignité de son interlocutrice commençait à dépouiller de son assurance.

— Oh! pour peu de chose... cent cinquante mille francs!

— Je me reconnais redevable de cette somme vis-à-vis de vous... Maintenant, monsieur, j'ai le droit de vous prier de sortir!

Et comme le grand seigneur faisait mine de ne pas comprendre cette invitation, elle sonna ses laquais pour le mettre à la porte.

Le lendemain, une jeune femme, qui refusa de décliner son nom, se présentait chez le syndic de la faillite. C'était l'actrice, qui s'était empressée de vendre l'hôtel de la rue Neuve-des-Mathurins, la maison d'Auteuil et tous les bijoux précieux qu'elle avait reçus. Elle venait de rentrer avec sa mère dans le petit appartement qu'elle habitait autrefois. En quittant le syndic, elle courut à Sainte-Pélagie, et le malheureux prisonnier put arroser de ses larmes la main de celle qui ne l'abandonnait pas dans son infortune.

— Mon ami, dit Loïsa, vous n'êtes coupable que de m'avoir trop aimée!

Le même jour, on apprit que la faillite du notaire avait recouvré 500 mille francs de créances inattendues. Le comte, intégralement remboursé, se garda bien de trahir un secret qui l'eût compromis. Quant au directeur de théâtre, il reçut la clef de communication sous le pli de la lettre suivante :

« Ne rendez jamais à personne le service que j'ai sollicité de vous. Tout autre que moi ne trouverait peut-être pas un ange pour l'aider à supporter la vie, quand aurait sonné l'heure de sa ruine, et qu'il ne verrait plus en perspective que le déshonneur. »

Notre tâche est finie : la cour d'assises a donné tout récemment le dénoûment de cette histoire.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Revue de Paris.

Rien de plus ordinaire que de voir les femmes d'un certain âge, — c'est-à-dire d'un âge très incertain, — chercher à déguiser les traces du temps et se donner des airs de jeunesse empruntés aux prestiges de la toilette et aux prodiges de la chimie. Celles qui ont brillé veulent prolonger leur éclat; il est si difficile de s'habituer à ne plus plaire, à ne plus exercer le charmant empire des grâces et de la beauté! Il n'est aucun effort, aucun sacrifice, aucune ruse dont une femme ne soit capable pour ressaisir cette puissance fugitive; nous en avons tous les jours sous les yeux des exemples frappans et multipliés.

Mais aujourd'hui voici que cette coquetterie vient de prendre un vaste et singulier développement. Il ne s'agit plus seulement d'une foule d'ex-jolies femmes éternisant un printemps artificiel : les hommes aussi se laissent aller à ce manége, et quels hommes! Nous ne voulons pas parler de ces frivoles dandys attelés dès leur adolescence au char de la mode, et qui, depuis quarante ans, n'ont fait que changer de ridicules: vivantes momies que le directoire a vues dans leur fraîcheur et que les clubs conservent avec le respect dû aux anciennes traditions et aux vieilles gloires.

En tous temps il y a eu de ces fats opiniâtres; mais une singularité toute nouvelle, c'est que le nombre des ci-devant jeunes hommes parisiens s'est tout à coup augmenté d'une foule de personnages haut placés, qui jusqu'ici n'avaient jamais songé à dissimuler leur âge. La métamorphose a été d'autant plus saillante qu'elle s'est effectuée soudainement et sans aucune transition préparatoire. Les graves vieillards de la veille se sont montrés le lendemain avec les dehors et les manières d'une folle jeunesse. C'est une sorte de vertige qui a parcouru en quelques momens tou-

tes les sommités sociales, qui s'est emparé à la fois de presque tous les hommes élevés par le rang, les honneurs et les dignités.

Cette bizarrerie s'est manifestée dans toute sa splendeur à la dernière réception du ministre des affaires étrangères. Vous pouvez vous figurer l'étonnement de l'assemblée à ce spectacle dont nous n'essaierons pas de vous faire une exacte et complète description.

L'huissier de service annonça d'abord un haut et puissant fonctionnaire qui porte depuis vingt ans ses cheveux d'un blanc de neige. Quelle ne fut pas la surprise générale lorsqu'on vit entrer ce fonctionnaire avec des cheveux du plus beau noir et très artistement bouclés. Tous les regards étaient fixés sur lui. On remarqua qu'il se tenait beaucoup plus droit qu'à l'ordinaire. Peut-être avait-il un corset. Au lieu des bésicles d'or auxquelles son nez était habitué de temps immémorial, il tenait délicatement entre ses doigts un binocle d'écaille dont il s'aidait pour promener autour de lui des regards impertinens et distraits.

Bientôt après, on vit entrer un de nos plus glorieux maréchaux, également métamorphosé. Cheveux blonds, dents toutes neuves, taille cambrée, habit à la dernière mode, col de chemise gracieusement rabattu sur la cravate, large rose épanouie à la boutonnière : rien n'y manquait. Pour fêter ce retour de jeunesse, l'ancien conquérant se mit à débiter aux dames des galanteries très hasardées.

Il fut interrompu par un diplomate de la vieille roche, un des doyens du protocole, qui vint se jeter étourdiment au milieu de la conversation. Celui-là aussi était méconnaissable. Chez lui toutes les ruses, tous les mensonges de la diplomatie s'étalaient à fleur de peau. Il n'avait plus de rides : il était blanc et vermeil au lieu d'être jaune. Il portait sur la lèvre un brin de moustaches élégamment retroussées. Son gant jaune caressait la pomme d'or d'une petite canne en corne de rhinocéros et des éperons d'acier brillaient aux talons de ses bottes vernies.

— Pardon! dit légèrement le diplomate au secrétaire-général; pardon, mon cher, si je me présente dans ce costume. J'ai passé la journée au bois de Boulogne avec des *sportmen* de mes amis. Il s'agissait d'un pari, d'un défi : le tour du bois de Boulogne en vingt minutes, avec une douzaine de barrières et de fossés à sauter. Je vous ai enlevé cela très aisément. Ces messieurs ne savaient pas à quel cavalier ils avaient affaire! Ils l'ont appris à leurs dépens ; je leur ai gagné trois cents louis, et nous avons dîné au club pour célébrer ma victoire.

Ces trois personnages subitement rajeunis furent suivis de vingt autres non moins bien restaurés et remis à neuf. On eût dit que Cagliostro avait passé par là. Tous ces respectables débris, toutes ces vieilles gloires de l'armée, de l'administration, de la diplomatie, avaient bu à longs traits l'eau de Jouvence.

Quel était le mot de cette énigme ? — On ne le chercha pas long-temps. — Le mot était la destitution du général Pajol.

Le commandant de la 1re division militaire n'avait-il pas été mis à la retraite sous prétexte que son âge ne lui permettait plus de remplir ces fonctions avec l'énergie et l'activité convenables !

Depuis ce moment, la terreur règne parmi les vieux fonctionnaires ; chacun voit l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête grise ; aucun ne veut être de son âge, et les voilà appelant à leur aide le tailleur, le coiffeur, le bonnetier. Ils prennent des hanches, des mollets, des épaules, des chevelures ondoyantes, des allures cavalières ; ils montent de rapides chevaux, ils montent dans de fringans tilburys, ils suivent la jeunesse à la course ; ils ont changé leurs béquilles contre des ailes de papillons ; ils parlent de leurs prouesses et ils s'efforcent d'en faire.

Attendez quelques jours encore, et vous allez en voir de belles ! les rôles vont changer ; les neveux auront des coquins d'oncle ; les vieux étourdis, pour soutenir l'honneur de leur costume et célébrer la seconde édition de leur jeunesse, feront des dettes, se battront en duel et se permettront de scandaleux enlèvemens. Déjà un de ces héros se fait faire un procès par un époux outragé. Quel triomphe s'il perd sa cause ! Cela le mettra pour long-temps à l'abri de la réforme.

Vous voyez donc que l'hiver s'annonce sous de favorables auspices. Les vieillards rajeunis jetteront beaucoup de gaîté, beaucoup d'éclat sur cette saison de fêtes et de plaisirs. Gagnant de proche en proche, la manie du rajeunissement s'étendra sur toutes les classes de la société. C'est à qui sera le plus alerte, le plus intrépide, le plus fou. Mais que deviendront après le carnaval tous ces aimables étourdis ? Quel sera le fruit de tant d'anachronismes excessifs? Après la danse, le galop, le punch, les petits soupers, les parties fines, les nuits blanches, comment se portera cette jeunesse d'emprunt au printemps prochain ?

La riche héritière dont nous avons parlé assistait mercredi à la première représentation du *Vaisseau fantôme*, dans une baignoire du côté droit. Les amateurs de l'orchestre ont pu la contempler tout à leur aise. Sauf la couleur de sa peau, la jeune négresse est une fort belle personne. Elle est grande et parfaitement bien faite ; sa taille est fine et souple ; ses yeux sont pleins d'expression et de feu. Les femmes les plus élégantes n'auraient rien trouvé à reprendre dans sa toilette : elle était coiffée d'un turban de gaze d'or ; sa robe de satin paille, à larges fleurs, était garnie d'une riche guipure. Un collier de diamans étincelait sur sa poitrine d'ébène. Elle a le bras très beau, la main mignonne et effilée. Tout cela était peut-être un peu trop chargé de bijoux ; mais ce déploiement de luxe est excusable chez une jeune Américaine si opulente.

Il n'y a guère de secrets pour l'Opéra. Dans ce vaste foyer où circulent des gens de tous pays et de toutes conditions, peu de questions restent sans réponse. Là, mieux que partout ailleurs, triomphe le chapitre des informations. Habitués à diriger leurs enquêtes sur ce terrain favorable, les curieux apprirent que la belle négresse se nomme Thérésa N.... Elle est née à la Havane. Le nom qu'elle porte lui a été légué, ainsi que son immense fortune, par le maître qui l'a affranchie, adoptée et enrichie. Mlle Thérésa est dans sa vingtième année ; dès l'âge de douze ans elle a été préparée à la haute position qui lui était réservée. On lui a donné l'éducation la plus complète et la plus brillante que puissent fournir les ressources de l'île de Cuba. La musique a été l'objet de ses études favorites, et elle possède une voix de contralto qui ferait pâlir Mme Stoltz elle-même.

Si quelques prétendans se sont offerts avec les conditions requises, leurs démarches sont encore secrètes. A la sortie de l'Opéra on a pu voir une foule de dandys se presser dans le couloir de la loge et se porter sur le passage que devait parcourir la sombre héritière. Mais ils étaient venus trop tard, Mlle Thérésa, accompagnée de son auteur et de Mme la comtesse de V. ., était partie pendant le premier acte du ballet.

La saison musicale est officiellement commencée depuis l'ouverture du Théâtre-Italien, et déjà le règne des concerts se manifeste. Les dilettante se sont rencontrés la semaine dernière dans les salons de Mme de Buzareingues, pianiste de la plus haute distinction. — Nous avons eu aussi, au Conservatoire, le concours de chant, qui avait attiré un grand nombre d'auditeurs. Le jury était composé de musiciens, d'auteurs et de M. Perrot. Dans une loge très apparente, on remarquait Mlle Rachel, du Théâtre-Français. La sœur de la tragédienne, Mlle Sarah Félix, ex-figurante du Palais-Royal était au nombre des concurrentes pour le prix de déclamation lyrique. Mlle Sarah déclame bien, mais elle chante faux. Elle a dit le quatrième acte de la *Favorite* avec beaucoup d'âme et peu de voix. Ses concurrentes déclamaient moins bien, mais chantaient infiniment mieux. Les juges hésitaient. Mlle Rachel, penchée en dehors de sa loge, a fixé alors sur eux son regard de Frédégonde. Enfin, tout bien comparé, ils ont cru équitable de donner un second prix à Mlle Sarah. Mlle Atala Beauchêne, qui a une très belle voix et une excellente méthode, s'est contentée d'un accessit.

Mlle Mars figurait dans le jury appelé à juger la comédie. Pendant le concours la grande actrice a pris des notes sur des feuilles volantes qu'un des commissaires s'est empressé de recueillir après la séance. Cependant les autographes de Mlle Mars ne sont pas si rares.

Après la pièce de M. Scribe, le Théâtre-Français jouera la comédie de M. Harel, les *Grands et les Petits*. L'ancien directeur de la Porte-Saint-Martin est toujours un homme de beaucoup d'esprit, et on recommence à citer ses bons mots.

Pendant les représentations que Mlle Georges donnait dernièrement sur le théâtre de la Gaîté, M. Harel prétendit un jour que la recette de la veille s'était élevée à quatre mille francs. On lui objecta que les proportions du théâtre se refusaient à se chiffre.

— La salle de la Gaîté, lui dit-on, n'est pas de taille à contenir pour quatre mille francs de public.

— Je ne sais pas comment cela s'est fait, répondit-il mais sans doute ce soir-là les spectateurs étaient maigres.

Un autre mot qui court le beau monde est celui-ci :

Mme la marquise de *** a donné congé à M. le comte de ***, qui a eu la sottise de lui dire, dans sa fureur d'être quitté :

— Je me vengerai, madame, en publiant vos lettres !

— Vous le pouvez, monsieur, a répondu la marquise : je n'aurai à rougir que de l'adresse.

Nous avons été informés par les journaux de Lyon que le grand théâtre de cette ville, nouvellement reconstruit, venait d'être ouvert. Des bruits fâcheux avaient précédé l'inauguration. La calomnie et la peur jetaient des doutes sur la solidité de l'édifice. Qu'a-t-on fait pour rassurer le public ? On a commandé deux mille hommes de la garnison, et ces braves soldats ont subi l'épreuve de la première représentation.

Ce serait là un singulier emploi de nos régimens, s'il passait à l'état d'habitude, un étrange supplément au service militaire, et une nouvelle carrière de dangers qui s'ouvrirait devant nos drapeaux. On ne s'en tiendrait pas là probablement, et nous verrions l'armée appliquée à l'essai périlleux des ponts suspendus et des chemins de fer. — Il est juste d'ajouter qu'au théâtre de Lyon l'épreuve n'a pas été faite seulement par de simples soldats : l'état-major tout entier et les autorités civiles assistaient à la représentation, ce qui est une circonstance très atténuante. Sous la restauration, un procédé différent fut employé dans une occasion à peu près semblable. Le bruit avait couru que le théâtre Feydeau menaçait ruine. Les voisins et quelques spectateurs prétendaient avoir entendu des craquemens dans l'édifice.

Les recettes se ressentaient de ces terreurs. On ne comptait chaque soir dans ce théâtre que très peu de spectateurs, et ces intrépides habitués puisaient leur courage dans leur petit nombre.

— Si nous étions plus nombreux, disaient-ils, nous serions perdus.

— Si par hasard la salle venait à être pleine, elle s'écroulerait.

Pour donner un démenti à ces mauvais bruits et pour éprouver victorieusement la solidité de la salle, on afficha spectacle gratis.

Trois mille spectateurs s'élancèrent dans le théâtre. Jamais plus lourde masse n'avait pesé sur les loges et les galeries. — La salle résista.

Cette fois, ce ne fut pas l'armée, ce fut le peuple qui fit l'épreuve. Le théâtre Feydeau reconquit la confiance du public, et si plus tard il s'écroula, ce fut sous le marteau des démolisseurs.

PIERRE DURAND. (*Siècle.*)

TRIBUNAUX.

POLICE CORRECTIONNELLE DE PARIS.

La Concurrence.

Simon Chiconnier, chiffonnier et vagabond, comparait devant le tribunal correctionnel. M. le président l'interroge sur ses moyens d'existence.

SIMON. Je chiffonne par ci par là... mais le métier ne va plus... Il y a concurrence, mon bon monsieur, ça ne va plus comme autrefois.

LE PRÉSIDENT. Gagnez-vous assez pour fournir à vos besoins ?

— Ah oui ! joliment... Figurez-vous qu'on sort le soir, avec son carquois sur le dos, sa flèche de Cupidon à la main, et sa lanterne pendue à la boutonnière.. Bon ! on va son petit train pour ramasser sa pauvre vie au coin des rues... on aperçoit un joli monticule... on avance... on éparpille... on cherche... ah ! ben oui ! des queues de choux, des pelures de poires, ou des écorces de marrons, quoi ! pas même de quoi lamper un dé à coudre de trois-six.

— C'est que vous buvez peut-être tous vos profits.

— Ah oui! ce sont les chiens qui nous mangent tout.... sans parler de ces malotrus de rats. Figurez-vous, mon bon monsieur, que les chiens et les rats commencent par chiffonner avant nous... Ça nous ronge tous les os et tous les vieux souliers. Ah ! les gredins,et dire que la police nous a arrêtés, nous... et les laisse tranquilles, eux ! Ils sont protégés, les gredins !

— On vous a arrêté parce que vous étiez couché à une heure du matin sur la voie publique...

— J'étais découragé dans mon travail ! Ah ! ça dégoûte de l'état, alors je dormais.

— Vous étiez même en état d'ivresse.

— Ne m'en parlez pas... Que voulez-vous ! j'étais si furieux contre ces gredins de chiens !

— Vous avez aussi insulté les agens qui vous ont arrêté.

— Je croyais que c'étaient les chiens qui venaient me consommer mes souliers.

— Mais quand vous avez été éveillé, vous avez continué à adresser des injures aux sergens de ville.

— Je leur disais : Vous feriez mieux d'arrêter les chiens que les chrétiens... Voilà ce que j'ai dit, et c'est mon opinion politique.

Le tribunal condamne Simon à vingt-quatre heures de prison.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— L'Académie des Beaux-Arts a procédé aujourd'hui à l'élection d'un membre en remplacement de M. Chérubini.

La liste des candidats, arrêtée dans la dernière séance, contenait quatre noms : ceux de MM. Ad. Adam, Onslow, Baton et Thomas. Trente-six membres étaient présens et ont pris part au vote ; les membres absens étaient MM. Spontini, H. Vernet, Richomme et Schnetz.

Voici quel a été le résultat du dépouillement du scrutin : Premier scrutin, votans, 36; majorité absolue, 19 ; M Adam a obtenu 18 voix, M. Onslow 17, et M. Baton 1. Au deuxième tour de scrutin, M. Onslow a obtenu 19 suffrages, et M. Ad. Adam 17. En conséquence, M. Onslow a été proclamé membre de l'Académie des Beaux-Arts.

— Les efforts que M. Eugène Boré a tentés dans la Mésopotamie pour y raviver la civilisation, en y propageant la foi catholique, ont fixé l'attention du Saint-Père, qui a voulu récompenser et encourager le pieux et savant voyageur, en le nommant chevalier de Saint-Sylvestre.

— Les dons et legs faits pendant l'année 1841, en faveur des pauvres et des hospices de Paris, s'élèvent à 146,500 fr. en capital, à 640 fr. en rente, et en une maison évaluée 32,324 fr., ce qui présente un total en capital, la rente calculée à 5 0[0, de 191,624 fr.

— Mlle Rachel est juive d'origine, comme on sait. A son avènement au trône de la tragédie, tout Israël a tressailli de joie Un de ses coreligionnaires, M. Frankl, journaliste à Vienne, vient d'écrire un poème tout entier à son intention ; en voici la dédicace :

« Femme inspirée de ma tribu, un fils de l'Orient te salue de loin dans ta gloire avec le flambeau de la poésie. Quand le patriarche rencontra pour la première fois Rachel près de la fontaine, et que la vierge était là devant lui dans sa beauté avec ses yeux noirs qui luisaient comme deux soleils, il ressentit les ravissantes douceurs de l'amour, et il reconnut en elle sa fiancée bien-aimée. Ainsi le génie vint au devant de toi, ô Rachel, et il t'embrassa d'un saint baiser pour te consacrer au culte des arts. Ce que le poète tragique a chanté, tu le répètes d'une voix inspirée, et tes accords émeuvent profondément comme les cent harpes qui résonnaient sous les saules de Babylone. »

Le poème de Rachel est une complainte sur la triste destinée du peuple d'Israël ; il y règne un ton de tristesse à la fois résignée et désespérée. Cette élégie biblique, en quatrains rimés, d'une contexture savante et souvent fort mélodieuse, respire une grace douce et pieuse.

— La station du chemin de fer à Saint-Saulve est précisément établie sur l'emplacement de la chaumière où naquit Mlle Duchesnois, l'illustre tragédienne, dont le nom de famille était Joséphine Raffin. Après le siége de Valenciennes de 1793, pendant lequel la petite ferme de Raffin avait été ravagée, ses trois filles, parmi lesquelles était la *Phèdre* en herbe, qui ne comptait que seize ans, allèrent en Belgique chercher un emploi domestique; Joséphine entra, comme fille de ferme, d'abord chez un sieur Meurant, puis chez Désiré Leclercq, au hameau de Lens, près Mons : elle y demeura depuis la fin de 1793 jusqu'au milieu de l'année suivante. La petite vachère était vive, active, intelligente. Fatiguée bientôt de cette vie solitaire, elle désira revenir à Valenciennes, où plus tard elle débuta ; mais elle n'oublia jamais ses premiers maîtres, et, à son dernier séjour à Mons, elle chargea même un notaire des environs de la rappeler à leur souvenir. De ses deux sœurs, l'une dite *Bébelle* (Isabelle), était servante dans un cabaret, à l'enseigne du Coq, à Herchies ; elle s'est mariée à Mons avec un sieur Desavoie, huissier-audiencier de la mairie. L'autre a été marchande à Silly, près d'Ath. Mlle Duchesnois, montée plus tard au premier rang des artistes célèbres, aimait à revenir sur ce qu'elle appelait les malheurs de sa jeunesse ; elle ne cachait rien de ses premières misères et disait plaisamment qu'elle avait commencé sa carrière par le rôle de Cendrillon.

— La France renferme une immense population d'animaux domestiques, appartenant tous à l'agriculture. Le tableau ci-après peut en donner une idée :

	NOMBRE.	VALEUR.
Bœufs et vaches,	6,681,000	877,524,000 fr.
Moutons mérinos,	766,310	306,524,000
Moutons communs,	30,845,852	616,917,040
Chevaux et mules,	1,656,000	66,105,300
Porcs,	3,600,000	39,000,000
	43,900,000	1,876,070,340

— On assure que les pommes de terre, qui généralement ne se trouvaient pas encore cueillies avant les derniers froids, ont été fortement endommagées dans plusieurs départemens, et particulièrement dans ceux de l'Auvergne.

— La Franche-Comté, fière, à juste titre, d'avoir donné le jour à M. Jouffroy, veut élever un monument à cet homme dont la science déplore la perte prématurée, et appelle tous les disciples de l'illustre philosophe, tous les admirateurs de son beau talent, à concourir à cette œuvre de commémoration.

Un comité de souscription établi à Besançon, et présidé par M. le préfet du Doubs, a désigné M. X. Marmier, bibliothécaire du ministère de l'instruction publique, pour recevoir à Paris les dons des personnes qui désireraient rendre ce nouvel hommage à la mémoire de l'un des écrivains les plus distingués de France, de l'un des esprits les plus éminens de notre époque.

— On lit dans le *Censeur de Lyon* :

« Nous éprouvons depuis hier une pluie continuelle ; les nuages et les brouillards obscurcissent à tel point l'atmosphère que, dans la plupart des maisons, on est obligé de garder la lumière toute la journée. Nos rivières se ressentent aussi de ce temps diluvien ; elles grossissent à vue d'œil. Le Rhône s'est déjà répandu dans les Brotteaux et à la Guillotière. Il est fort à craindre que les désastres de 1840 ne se renouvellent. »

— On écrit de Candes, près Saumur, 14 novembre, au *National de l'Ouest* :

« Un assassinat affreux a eu lieu mardi dernier entre Bourgueil et la Levée. Un malheureux paysan a été tué à coups de couteau par un scélérat qui n'est pas encore connu, et qui lui a volé 50 fr. qu'il avait reçus à Bourgeuil ; ce malheureux était âgé de soixante-deux ans. La justice informe et fait les plus grandes recherches. Le couteau est restée dans la plaie et servira probablement à découvrir le coupable. »

— On écrit de Nîmes : « Le 13 de ce mois, vers dix heures du soir, le nommé Ribié, garçon boulanger, qui habite la commune de Vergèze, revenait de passer la soirée dans une ferme du voisinage et donnait le bras à une demoiselle Carrière, qu'il ramenait chez elle, lorsqu'ils firent la rencontre du nommé Jean Carrière, père de cette demoiselle, qui, sans prononcer un seul mot, ajusta à bout portant un coup de fusil sur le malheureux Ribié. La charge de plomb, qui fit balle, traversa le corps de ce jeune homme, qui tomba baigné dans son sang. Quelques habitans des lieux voisins accoururent à ses cris; il fut transporté dans une maison où on lui prodigua d'inutiles secours ; il succomba au bout de deux heures, mais il vécut assez pour désigner son assassin, et sa déclaration a été confirmée par la demoiselle Carrière elle-même. Suivant les bruits qui circulent, l'action criminelle de Jean Carrière est attribuée au projet qu'il avait formé d'empêcher le mariage de sa fille avec Ribié. Le prévenu est aujourd'hui sous la main de la justice. »

— Récemment un taureau furieux se jette à travers un village des Ardennes situé non loin de la Meuse ; tous ceux qui se trouvaient dans la rue fuyaient épouvantés ; un jeune homme de 15 ans, sur le point d'être atteint par le féroce animal, mais d'un caractère très résolu, saisit les cornes du monstre et s'élance sur son dos. Le taureau saute à droite, à gauche, se dresse, retombe, écume, pousse des hurlemens horribles ; le jeune homme ne se décontenance pas. Il est emporté à travers champs; le taureau passe même la Meuse à un endroit profond, sans pouvoir se débarrasser de son fardeau. Cependant cela ne peut durer ainsi, et il viendra un instant où le jeune homme périra infailliblement. Maître de toutes ses pensées, comme s'il eût été sur sa chaise, il saisit son couteau, et au moment où sa monture va se rouler pour en finir, il lui enfonce vigoureusement la lame de cet instrument derrière les cornes. Le taureau tombe et reste mort. Le courageux enfant, car ce n'était vraiment qu'un enfant, revient triomphant vers la foule qui le contemplait de loin, faisant des vœux pour lui, mais ne pouvant aller à son aide ; son retour au village fut une véritable ovation.

PARIS. — Imprimerie de BOULÉ et comp., rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 4 Décembre 1842. *DEUXIÈME ÉDITION.* **Deuxième année. — N. 48.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES		2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.	
Un an....	38 f.	Un an....	20 f.
Six mois..	20	Six mois..	11
Trois mois	11	Trois mois	6

SOMMAIRE.

SAINT LOUIS A DAMIETTE.

M. de Linant, ce jeune artiste qui nous avait mis en relations avec la tribu d'Oualeb-Saide, ayant appris notre retour, était accouru à l'hôtellerie franque, et, pour cette fois, n'ayant pas voulu que nous eussions d'autre maison que la sienne, il nous avait emmenés chez lui. Au premier mot que nous lui dîmes de notre intention de visiter Jérusalem et Damas, il offrit de nous accompagner, ce que nous acceptâmes par acclamation. M. de Linant, ayant déjà parcouru deux ou trois fois dans la Syrie, était le plus merveilleux cicerone que nous pussions avoir.

Il fut décidé que nous nous reposerions en descendant le Nil jusqu'à Damiette, et qu'arrivés à cette ville, frais et dispos pour un second voyage, nous y retrouverions Toualeb et ses dromadaires qui nous conduiraient par El-Arich jusqu'à Jérusalem.

Le jour même, nous nous occupâmes des préparatifs du départ. Rien ne nous prend plus facilement et ne nous quitte plus à regret que la fièvre des voyages; une fois qu'elle s'est emparée de nous, elle nous pousse en avant et il faut marcher toujours : le juif errant n'est qu'un symbole.

Nous partîmes par une belle soirée, ayant contre nous la brise, mais pour nous le courant et quatorze rameurs nubiens. Pendant la nuit qui descendit bientôt, nous franchîmes toute la partie du Nil que nous connaissions déjà et qui s'étend de Boulacq à l'angle du Delta; lorsque le jour parut, nous commençâmes à nous engager dans la brame de l'est, plus majestueuse que celle de Rosette, et dont la fertilité nous frappait d'autant plus vivement que nous sortions du désert.

Vers le soir, nous vîmes descendre, des villages qui bordaient la rive, une vingtaine de femmes nues; attirées sans doute par les chants de nos rameurs; elles plongèrent dans le Nil, et, nageant vers nous, elles suivirent quelque temps notre barque. La nuit nous débarrassa de nos syrènes basanées, dont heureusement les enchantemens n'étaient point à craindre.

Le lendemain, nous relâchâmes à Mansourah.

Ce nom, comme les Pyramides, rappelait un de ces souvenirs nationaux auxquels un Français ne peut pas rester indifférent. Que nos lecteurs nous permettent donc de suivre, à son tour, l'expédition de saint Louis comme nous avons suivi celle de Napoléon.

Ce fut au mois de décembre de l'an 1244 que la croisade fut décidée. Le roi Louis IX, qui avait déjà signalé sa ferveur pour la religion en rachetant la couronne d'épines du Christ des Vénitiens, chez qui Beaudoin l'avait l'avait mise en gage, et en la portant, tête et pieds nus, depuis Vincennes jusqu'à Notre-Dame, venait d'investir, dans une cour plénière tenue à Saumur, son frère Alphonse des comtés du Poitou et d'Auvergne, et de l'Albigeois, cédé par le comte de Toulouse. Il avait battu le comte de La Marche qui avait refusé de lui rendre hommage à Taillebourg et à Saintes, et lui avait fait grâce, quoiqu'il sût que la comtesse avait tenté de l'empoisonner; enfin il avait forcé Henri III d'Angleterre de demander une trève qui ne lui fut accordée qu'au prix de 5,000 livres sterling. Tout était donc tranquille au dedans et au dehors lorsque, se trouvant à Pontoise, il tomba malade d'une fièvre mal guérie dont il avait été atteint dans son expédition du Poitou. Le mal fit des progrès si rapides que bientôt l'on désespéra de sa vie. La nouvelle funeste retentit par toute la France; Louis n'avait que trente ans, et les commencemens de son règne avaient promis au royaume une ère de prospérité. Le deuil fut donc général; plusieurs seigneurs et beaucoup de prélats accoururent à Pontoise; dans toutes les églises, on fit des aumônes, des prières et des processions; enfin la reine Blanche envoya son aumônier à Eudes Clément, abbé de St-Denis, afin qu'il tirât de leurs caveaux les corps des bienheureux martyrs, exposition qui ne se faisait que dans les grandes calamités publiques.

Cependant tous les secours de l'art semblaient insuffisans et toutes les prières de la religion inutiles; Louis tomba dans un évanouissement si profond que l'on fit sortir les deux reines, Blanche, sa mère, et Marguerite, sa femme. Deux dames restèrent seules dans la chambre, priant de chaque côté du lit. Bientôt l'une d'elles, ayant fini sa prière, se leva et voulut couvrir le visage du roi d'un linceul, mais l'autre dame s'y opposa, disant qu'il était impossible que Dieu eût frappé un pareil coup au cœur de la France; et comme elles en étaient sur ce funèbre discours, Louis rouvrit les yeux, et, d'une voix faible mais distincte, il prononça ces paroles : « *La lumière de l'Orient s'est répandue sur moi par la grâce du Seigneur et m'a rappelé d'entre les morts.* » Les deux dames poussèrent un grand cri de joie, s'élancèrent vers la porte, rappelèrent la reine Blanche et la reine Marguerite qui, ne pouvant croire à ce miracle, rentrèrent en tremblant. En les apercevant, le roi leur tendit les mains; puis, les premiers transports de joie calmés, il demanda Guillaume, évêque de Paris. Ce digne prélat se hâta de se rendre au chevet du malade, qui, animé d'une nouvelle force à sa vue, se leva sur son lit et demanda la croix d'outre-mer. Les assistans crurent que le roi était encore en délire; mais Louis, s'apercevant de leur erreur, étendit la main vers l'évêque, qui hésitait à lui obéir, et jura qu'il ne prendrait pas de nourriture avant d'avoir obtenu le signe de la croisade. Guillaume n'osa pas le lui refuser, et le malade, ne pouvant le mettre encore sur son armure, le fit placer du moins au chevet de son lit.

A compter de ce jour la santé du roi se rétablit rapidement. Il écrivit aux chrétiens d'Orient de reprendre courage, leur promettant de passer la mer dès qu'il aurait rassemblé son armée, et, en attendant, leur envoya un secours d'argent.

Louis ne perdit pas de temps pour accomplir sa promesse. Odon de Châteauroux, cardinal évêque de Tusculum, autrefois chancelier de l'église de Paris, et alors légat du saint-siége, vint en Franco prêcher la croisade, et un grand nombre de seigneurs accoururent des provinces, attirés plus encore par leur amour pour le roi que par leur zèle pour la religion.

Alors la reine Blanche tenta un dernier effort. Elle vint, accompagnée de Guillaume, trouver son fils, toujours occupé de son projet. Le prélat parla le premier, et dit au roi que le vœu qu'il avait fait pendant sa maladie était un vœu précipité, et qu'un tel vœu n'engageait pas; que si d'ailleurs le roi avait quelque scrupule à ce sujet, il se chargeait d'obtenir une dispense du pape. Il lui montra la France à peine pacifiée, qu'il laissait en butte aux artifices du roi d'Angleterre, à l'esprit séditieux des Poitevins et à l'inquiétude des Albigeois. Blanche continua : « Mon cher fils, lui dit-elle, écoutez les conseils de vos amis, et ne vous en rapportez pas entièrement à vos sens. Souvenez-vous que l'obéissance à une mère est agréable à Dieu. Restez ici, la Terre-Sainte n'y perdra pas, et vous y enverrez des troupes en plus grand nombre que si vous y alliez vous-même.

— Ce n'est point la même chose, ma mère, répondit Louis, et Dieu attend mieux que cela de moi. Quand les voix de la terre n'arrivaient plus

mon oreille, j'ai entendu une voix du ciel qui me disait : — Roi de France, tu vois les outrages faits à la cité de Jésus-Christ, c'est toi que j'ai choisi pour les venger !...

— Cette voix, reprit Blanche, ne vous y trompez pas, était celle du délire de la fièvre. Dieu n'exige pas l'impossible, et l'état où vous étiez lorsque vous avez fait ce serment, vous sera près de lui une excuse pour le rompre.

— Vous croyez, ma mère, que ma raison était égarée lorsque j'ai pris la croix, répondit le roi. Eh bien! je la quitte, selon votre désir. — Tenez, mon père, dit-il en la détachant de son épaule et en la remettant à l'évêque, la voici.

L'évêque la prit, et Blanche voulut se jeter dans les bras de son fils; mais il l'arrêta en souriant :

— Et maintenant, ma mère, continua-t-il, je n'ai ni fièvre ni délire, vous n'en doutez point. Or, je vous demande la croix que je viens de vous rendre, et Dieu m'est témoin que je ne prendrai pas de nourriture qu'à votre tour vous ne me l'ayez rendue.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit la reine reprenant la croix des mains de l'évêque et la remettant elle-même à son fils : nous ne sommes que les instrumens de sa providence, et malheur à ceux qui tentent de s'opposer à ses décrets.

Cependant le souverain pontife avait envoyé, dans tous les états chrétiens, des ecclésiastiques chargés de prêcher la guerre sainte; leur zèle n'avait point été infructueux, et grand nombre de seigneurs s'étaient rendus à Paris; cependant il y en avait d'autres à qui l'espoir d'augmenter leurs dignités et leur fortune, sous la régence d'une femme et dans l'absence de leurs aînés, donnait un enthousiasme plus réfléchi. Ceux-là, tout en paraissant approuver la croisade, faisaient entendre qu'il n'y aurait pas de mal à laisser en France quelques hommes de courage et de noblesse, dont la tâche serait moins glorieuse, sans doute, mais tout aussi utile que celle des autres, qui, plus favorisés du sort, accompagneraient le roi dans son pélerinage armé. Louis ne fut pas dupe de ce prétendu bon vouloir, et il employa un moyen assez bizarre pour déterminer les hésitans et hâter les retardataires. Le jour de Noël s'avançait, et c'était alors l'usage, que, la veille de la Nativité, le roi, au moment de la messe de minuit, fît don aux seigneurs de sa cour de riches manteaux, ornés tous d'une broderie uniforme. Louis, non seulement se conforma à l'usage, mais, cette fois, fit la distribution plus nombreuse qu'elle ne l'avait jamais été sous les rois ses prédécesseurs, ni même dans aucune année de son règne. Comme cette largesse avait été faite au moment où la messe sonnait et dans une chambre mal éclairée, ceux qui en avaient été l'objet revêtirent leurs manteaux en hâte et dans l'obscurité, puis s'acheminèrent vers l'église; mais arrivés dans le saint lieu, chacun aperçut, à la lueur des cierges, sur son épaule et sur celle de son voisin, le signe sacré de la croisade, qu'il n'était plus permis de déposer une fois qu'on l'avait pris. Il n'y avait pas à s'en dédire, et quelque étrange que fût la manière dont les nouveaux soldats du Christ avaient fait leur vœu, pas un n'eut l'idée de le rompre.

Le vendredi, 12 juin 1248, Louis, accompagné de ses frères, Robert, comte d'Artois, et Charles, comte d'Anjou, se rendit à Saint-Denis; le cardinal Odon, de Châteauroux, l'y attendait. Ce fut lui qui déploya l'oriflamme qui, pour la troisième fois, allait reparaître en Orient, et qui donna au roi le bourdon et la panetière, attributs des pélerins; puis la procession reprit le chemin de l'abbaye Saint-Antoine, où la mère et le fils devaient se dire adieu. La séparation fut terrible pour Blanche; cette reine, si fortement trempée pour les autres événemens de la vie, fondait en larmes, dès qu'un danger menaçait son fils.

Enfin Louis quitta sa mère et se mit à la tête de l'armée qui se rassemblait sur le territoire de l'abbaye de Cluny. Là se trouvèrent, prêts et réunis pour la sainte cause, Robert, comte d'Artois, que la mort réclamait à Mansourah, et Charles, comte d'Anjou, qu'un trône attendait en Sicile; Pierre de Dreux, comte de Bretagne; Hugues, duc de Bourgogne; Hugues de Châtillon, Hugues de Saint-Paul; les comtes de Dreux, de Bar, de Soissons, de Rhetel, de Montfort et de Vendôme; le seigneur de Beaujeu, connétable de France; Jean de Beaumont, grand-amiral et grand-chambellan; Philippe de Courtenay, Gayon de Flandres, Archambault de Bourbon, Jean de Barres; Gilles de Mailly, Robert de Béthune, Olivier de Thernes, le jeune Raoul de Coucy et le sire de Joinville, qui emportait en Egypte l'épée du soldat, sans savoir encore qu'il en rapporterait la plume de l'historien.

Louis apparut au milieu de tous ses seigneurs, les dépassant par le rang, les égalant par le courage. Il avait alors trente-trois ans; il était grand, mince et pâle, avait la figure douce et régulière, les cheveux blonds coupés courts. Quan à son costume c'était la simplicité chrétienne toute sa rigide humilité, et le même roi qui avait fait donner par sa splendeur à la cour de Saumur le nom de *cour sans pareille*, ne se montra plus que vêtu de la robe de pélerin, ou couvert d'une armure de fer poli, *de sorte*, dit Joinville, *qu'en la voie d'outre-mer on ne remarqua une seule cotte brodée, ni celle du roi, ni celle d'autrui*.

Toute cette magnifique assemblée descendit à Lyon, suivit le Rhône, se rendit à la mer. Comme le royaume de France n'avait point encore, à cette époque, de port sur la Méditerranée, et que celui de Marseille, le seul dont Louis pût disposer par sa double alliance avec Béatrix de Provence, ne lui suffisait pas, il avait acheté Aigues-Mortes à l'abbé de Psalmodi; c'était donc dans cette ville qu'était le rendez-vous général, et dans son port qu'attendaient les cent vingt-huit vaisseaux destinés à transporter le roi et les hommes de guerre. Ces nefs, comme les appelle Joinville dans son naïf et poétique langage, étaient en outre escortés d'une multitude de bâtimens de transports, destinés aux chevaux et aux vivres. Comme la France n'avait pas de marine, les pilotes et les matelots étaient presque tous Italiens ou Catalans; les deux amiraux étaient Génois; quant à la plupart des barons, c'était la première fois qu'ils voyaient la mer.

Louis s'embarqua le 25 août 1248, et toute la flotte se dirigea vers Chypre, où régnait Henri de Lusignan, descendant des rois de Jérusalem. Cette île avait été offerte par son souverain, comme le relai le plus commode, et des magasins considérables y avaient été formés; toute la flotte y débarqua le 21 septembre de la même année, et ce fut alors seulement que les chrétiens d'Orient virent leur espérance si souvent trompée se changer en certitude. Cette nouvelle fut accueillie avec enthousiasme; ils étaient arrivés au dernier degré de misère et de servitude.

Depuis la croisade de Philippe-Auguste, pendant laquelle Saint-Jean-d'Acre avait été pris, les affaires des chrétiens n'avaient fait qu'empirer en Orient. Le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, avait fait une campagne en Egypte, avait pris Damiette et était en route vers le Caire, lorsque abandonné par la plus grande partie de ses chevaliers, il avait été forcé à la retraite, et maître de deux trônes, gendre de deux rois, beau-père de deux empereurs, était allé mourir à Constantinople sous l'habit d'un disciple de saint François. Frédéric, à son tour, s'était rendu à Jérusalem avec de grands projets et une belle armée, mais arrivé là, comme s'il n'eût eu l'intention que d'y accomplir un simple pélerinage, toute son ambition s'était bornée à se faire couronner dans l'église du Saint-Sépulcre, et ainsi qu'il l'avait dit dans sa lettre au sultan du Caire, *à planter son étendard sur le Calvaire et sur la montagne de Sion pour conserver l'estime des Francs et lever sa tête parmi les rois de la chrétienté*. Thibaut de Champagne, roi de Navarre, plus troubadour que chevalier, et le dernier des princes croisés qui fût allé en terre sainte, avait fait plus par ses vers que par son épée, et était revenu dans ses états achever des poésies interrompues. Derrière lui, un de ces accidens familiers à l'Asie avait refoulé tout un peuple vers l'Occident; c'étaient les Karismiens, que les Tartares avaient chassés de la Perse et qui avaient pris Jérusalem, parce que Jérusalem s'était trouvée sur leur route; puis dévasté la Palestine, parce qu'il fallait vivre, et qui à leur tour venaient d'être exterminés presque entièrement par le sultan de Damas, à qui ils étaient inconnus et qui n'en avait jamais entendu parler avant que le souffle de Dieu ne les poussât l'un contre l'autre. Enfin les dissensions intestines venaient se joindre aux malheurs généraux; le roi d'Arménie et le prince d'Antioche se battaient pour quelques lambeaux de territoire. A Chypre où abordait le roi, les Latins et les Grecs étaient divisés pour cause de religion; les hospitaliers et les templiers pour cause de prééminence, et les Génois et les Pisans pour cause de commerce.

Louis commença par rétablir la paix et la bonne harmonie parmi tous ces auxiliaires si importans. A Nicosis comme à Vincennes, sous le chêne comme sous le palmier, il rendait la justice, et ses arrêts étaient religieusement exécutés. Mais la mission de l'ange de paix retarda celle de l'homme de guerre : lorsqu'on voulut se remettre en route, on s'aperçut que la saison était trop avancée. Hugues de Lusignan offrit aux croisés l'hospitalité pour tout l'hiver, s'engageant à les suivre au printemps, lui et sa noblesse. Chypre, avec sa situation merveilleuse, son admirable fertilité, ses vins, chantés par Salomon, et ses femmes, moitié grecques, moitié arabes, ne plaidait que trop vivement en faveur d'une pareille proposition, et, avant d'avoir vaincu comme Annibal, les chrétiens avaient trouvé leur Capoue.

De leur côté, les musulmans étaient en proie à d'affreuses discordes. Depuis la mort de Saladin, un an s'était rarement écoulé sans que le repos de la famille des Ajoubites eût été troublé par quelque dissension. Cependant chez un peuple pareil, campé plutôt qu'établi en Egypte, et ne se soutenant que par la guerre, ces révolutions étaient une école perpétuelle des armes, d'où sortaient, dans toutes les circonstances où un danger commun réunissait les intérêts divisés, les plus terribles adversaires que pussent rencontrer les chrétiens.

Au moment où Louis IX débarqua à Chypre, le sultan du Caire, Malek-Saleh-Negmeddin, qui régnait alors en Egypte, se trouvait au milieu de la Syrie, où il faisait la guerre au prince d'Alep et tenait assiégée la ville d'Emesse.

La maladie dont il mourut peu de temps après le retenait à Damas, lorsqu'un homme déguisé en marchand pénétra jusqu'à lui et lui annonça les préparatifs terribles qui se faisaient à Chypre : cette nouvelle produisit bientôt sur son esprit une très vive sensation. Les Orientaux avaient appris à regarder les Français comme les plus braves de leurs ennemis, et le roi de France comme le plus puissant et le plus redoutable des rois. A ces craintes réelles venait se joindre une prédiction que les missionnaires trouvèrent répandue jusque dans la Perse, et qui était également accrédité parmi les chrétiens et parmi les musulmans. Elle annonçait qu'un roi des Francs disperserait tous les infidèles et délivrerait l'Asie du culte de Mahomet. Malek-Saleh ne crut donc pas qu'il y eût un instant à perdre; il abandonna le siége commencé, et, tout souffrant qu'il était, monta dans une litière, et arriva à Achmoun-Tanah, au mois d'avril 1249. Alors, comme il ne doutait pas que la ville de Damiette ne fût la première attaquée, il s'occupa aussitôt de la mettre en état de défense, y fit entasser des amas de vivres et porter des armes et des munitions de toute espèce; ensuite il ordonna à l'émir Fakreddin de marcher vers cette ville pour s'opposer à la descente des ennemis; puis, comme il sentait

que sa maladie empirait, il fit publier par tout son royaume que tous ceux à qui il devait quelque chose pouvaient se présenter à son trésor, et qu'ils y seraient payés. Fakreddin campa au Giseh de Damiette, sur la rive gauche du Nil : le fleuve passait entre la ville et le camp.

Cependant l'hiver s'était écoulé dans ces doubles préparatifs, et le roi ayant jugé que le temps allait arriver de se remettre en mer, fit donner l'ordre que tous les navires fussent chargés de vivres et prêts à partir au premier signal. Les provisions, comme nous l'avons dit, avaient été amassées long-temps à l'avance; des dépôts d'orge, d'avoine, de froment, avaient été faits dans les plaines en telle quantité, que ces monceaux semblaient des montagnes. Ce qui rendait la ressemblance plus frappante encore, c'est que les blés exposés à l'air et à la pluie avaient germé, sur une profondeur de quatre ou cinq pouces, de sorte que ces collines étaient couvertes d'herbe ; mais sous cette croûte, les grains s'étaient conservés aussi beaux et aussi frais que s'ils eussent été battus de la veille. Rien ne s'opposa donc à l'ordre donné. Tous les transports achevés, le roi et la reine passèrent à bord de leur vaisseau, le vendredi d'avant la Pentecôte, et alors on cria de navire en navire que chacun se tînt prêt; de sorte que le lendemain, au point du jour, au signal donné, tous les bâtimens à la fois déployèrent leurs voiles et s'avancèrent majestueusement, couvrant la mer de toiles tendues et de bois flottans sur l'eau, car la flotte se composait de dix-huit cents vaisseaux, tant grands que petits.

Le lendemain, jour de la Pentecôte, le roi, se trouvant à la pointe de Lymesso, vit à terre une église d'où partait le son des cloches. Ne voulant pas perdre cette occasion qui semblait offerte par Dieu, d'entendre une fois encore la sainte messe, il gouverna vers la terre et aborda avec une douzaine de vaisseaux. Mais tandis qu'il était dans l'église, une grande tempête s'éleva qui dispersa la flotte, et un vent terrible venant d'Afrique éloigna les vaisseaux de la route d'Egypte et les poussa, tous perdus et en désordre, sur les côtes de la Palestine, où le roi eût été jeté comme les autres, si son saint désir ne l'avait conduit à terre; il en résulta que de deux mille huit cents chevaliers qui étaient partis de Chypre, sept cents à peine purent se rallier autour de lui, ce qui n'empêcha pas que le lendemain, le vent étant redevenu favorable, le roi ne se rembarquât et ne continuât sa route vers l'Egypte. « Bien doulens et esbahi, » dit Joinville, de la perte de ses chevaliers, car il les croyait tous morts ou en grand péril.

Le quatrième jour après cette catastrophe, comme la flotte continuait de marcher sur une mer calme, sous un beau ciel et par un temps favorable, le pilote du vaisseau royal, homme expérimenté qui connaissait toute la côte et parlait plusieurs langues, s'écria tout à coup, du haut du mât où il était en observation : « Dieu nous aide, Dieu nous aide; voici Damiette!... » Au même instant plusieurs autres pilotes répondirent à ce cri par un cri pareil, et bientôt les croisés eux-mêmes, tout émus de cette grande nouvelle, purent apercevoir le sable doré de la rive, sur lequel se détachaient en blanc les murailles crénelées de la ville. C'était le vendredi 4 juin 1249, l'an de l'hégire 647, le 21 de la lune de sefer. Alors de grands cris de joie retentirent par toute la flotte. Mais Louis étendit la main faisant signe qu'il voulait parler. On fit aussitôt silence à bord du navire qu'il montait, et les autres nefs s'approchèrent autant qu'il était possible pour entendre ce qu'il allait ordonner. « Mes fidèles, dit alors le roi d'une voix sonore et pleine de foi, ce n'est pas sans une permission divine que nous nous sommes transportés ici pour aborder dans un pays si puissamment occupé. A cette heure, je ne suis plus le roi de France, je ne suis que chevalier de l'église; je ne suis qu'un homme dont la vie s'étendra comme celle du dernier des hommes, lorsqu'il plaira au Seigneur de souffler dessus. Mais souvenez-vous que tout est pour nous, quelque chose qu'il arrive : vaincus, nous sommes martyrs; vainqueurs, le nom du Seigneur sera glorifié, et l'honneur de la France grandira encore non seulement dans la chrétienté, mais encore dans tout le monde. En tous cas, soyons humbles comme il convient à des soldats du Christ : nous vaincrons pour lui, mais il triomphera pour nous. Et maintenant Dieu nous garde, car voilà des nouvelles qui nous arrivent de la part de nos ennemis.

En effet, tout le rivage était couvert tant par l'armée de Fakreddin que par les habitans de Damiette, effrayés de voir tant de vaisseaux réunis. Entre ces deux multitudes, le Nil coulait, et venait se jeter majestueusement à la mer. Bientôt, à son embouchure, parurent quatre galères montées par des pirates, qui s'avançaient pour examiner et reconnaître quelle était cette armée et ce qu'elle voulait; puis, lorsqu'elles furent à trois portées de trait des premiers navires du roi, elles voulurent retourner en arrière, comme si elles avaient appris ce qu'elles voulaient savoir. Mais il était trop tard : de légers bâtimens déployèrent toutes leurs voiles et les joignirent. Ces bâtimens étaient armés de mangonneaux, disposés de telle manière qu'ils lançaient au loin et en même temps, les uns des pierres, les autres des traits, ceux-là des vases de chaux Les pirates eurent beau se défendre, ils furent bientôt écrasés; trois de leurs galères, brisées, coulèrent à fond ; la quatrième, moins avancée que les autres, parvint à regagner le rivage, toute démâtée et couverte de blessés et de morts. Alors ceux qui survivaient reprirent terre, en montrant leurs blessures et en criant à cette multitude que c'était le roi de France qui arrivait en ennemi avec une multitude de chevaliers, qui faisaient pleuvoir des flèches, des pierres et du feu. Tous ceux qui n'étaient pas armés s'enfuirent vers la ville. Les croisés virent ce mouvement, et leur courage en fut redoublé.

Le roi cria le premier : « Au rivage! » et tous répétèrent : « Au rivage! au rivage! » Alors on fit approcher des grands vaisseaux les bateaux plats qui devaient servir au débarquement. Joinville, qui avait à lui une petite galère, s'y jeta le premier, suivi de Jehan de Belmont, de d'Ayrard, de Brienne. Aussitôt tous les chevaliers qui montaient le même navire que lui, n'ayant pas de galère, se précipitèrent dans la barque ; en un instant elle reçut le double de ce qu'elle pouvait porter. Mais aussitôt les mariniers, voyant le danger, s'accrochèrent aux cordages et remontèrent à bord du navire. Malgré cet allégement à sa charge, la barque continua de s'enfoncer; il n'y avait pas un instant à perdre, le péril était pressant. Joinville fit gouverner vers elle, demandant à grands cris combien il y avait de chevaliers de trop dans la barque. « Dix-huit ou vingt, répondirent les mariniers. » Aussitôt il arriva bord à bord, fit passer dix-huit hommes d'armes dans sa galère. Pendant ce temps, un chevalier nommé Plouquet voulut sauter du navire dans la barque; mais la distance était trop grande, il tomba dans la mer, et, alourdi par son armure, il se noya. Ce fut le premier martyr de cette campagne, qui devait en compter tant d'autres.

Cependant les Sarrasins s'apprêtaient à bien recevoir les croisés. Au milieu d'eux, l'émir Fakreddin, revêtu d'une armure d'or qui réfléchissait les rayons du soleil, semblait le dieu du jour lui-même. Une multitude de mucisiens faisaient retentir l'air du bruit des cors et des tambours. Les chrétiens leur répondaient par leurs cris, et s'avançaient rapides comme une volée d'oiseaux de mer. C'était à qui toucherait la terre le premier. Joinville tenait toujours la tête de la ligne qui s'avançait; il avait laissé derrière lui le navire royal. Alors les gens du roi lui crièrent d'attendre, et qu'il eût à débarquer avec le vaisseau qui portait l'oriflamme; mais le brave senéchal ne voulut entendre à rien, continua sa route, et alla toucher, lui vingtième, le rivage, en face d'un gros de cavalerie. Il s'y élança le premier, suivi de d'Ayrard, de Brienne et de Jehan de Belmont. Derrière eux, les chevaliers qu'il avait recueillis dans sa galère prirent terre. Au même instant, les Sarrasins piquèrent leurs chevaux, et vinrent droit à eux pour les repousser dans la mer. Alors Joinville et ses chevaliers plantèrent leurs lances et leurs écus dans la sable, la pointe tournée vers ceux qui les chargeaient, et tirèrent leurs épées. Mais, en voyant ces préparatifs de défense, les Sarrasins tournèrent bride, et s'enfuirent sans même attaquer. Aussitôt les croisés s'apprêtèrent à les poursuivre; mais, au même instant, un des écuyers de messire Beaudoin de Reims arriva à la nage, priant Joinville de ne rien faire sans son maître, et le bon chevalier lui fit répondre aussitôt qu'un si vaillant homme valait bien la peine d'être attendu ; et, ce disant, il s'arrêta effectivement pour attendre.

Alors il jeta les yeux autour de lui. A sa gauche abordait le comte de Jaffa, qui touchait noblement le rivage, porté sur une magnifique galère, merveilleusement peinte et ornée, tout à l'entour, de l'écusson de de ses armes, qui étaient d'or à une croix de gueules patée. Trois cents mariniers faisaient voler ce splendide bâtiment sur la mer; chacun portait au cou une targe au milieu de laquelle brillait un écusson d'or pur. Cent musiciens répondaient aux cors et aux tambours des Sarrasins par des instrumens pareils; de sorte qu'il semblait un roi qui rentre dans son royaume et non un soldat qui met le pied sur un sol ennemi. A peine la galère eut-elle touché le sable, que lui, ses chevaliers et ses gens de guerre, s'en élancèrent armés, et que ceux-ci tout aussitôt tendirent leurs pavillons, comme si cette terre était sienne. Alors les Sarrasins se rassemblèrent de nouveau et en plus grand nombre, et de nouveau chargèrent les Français, frappant leurs chevaux des éperons. Mais, voyant que leurs ennemis les attendaient de pied ferme et sans s'épouvanter, ils tournèrent une seconde fois le dos, et s'enfuirent sans plus oser attaquer les croisés que la première.

Les voyant s'éloigner ainsi, le sire de Joinville tourna les yeux vers sa droite, et il vit, à une portée d'arbalète de lui, la galère de l'enseigne St-Denis, qui prenait terre à son tour. Ceux qu'elle portait étaient à peine débarqués quand, honteux de la double fuite de ses compatriotes, un Sarrasin s'en vint seul heurter cette muraille de fer qui venait de s'élever sur la rive; mais, en un instant, il fut mis en pièces, et son cheval s'en retourna seul en hennissant vers ses compagnons, qui n'avaient point osé le suivre.

Au même instant, derrière Joinville, il se fit un grand cri et un grand tumulte. Le roi Louis, voyant l'oriflamme arrivée à terre, n'avait point eu la patience d'attendre que sa barque gagnât le rivage ; et malgré le légat, qui voulait le retenir, il avait sauté à la mer en criant *Montjoie et Saint-Denis*. Heureusement il n'avait de l'eau que jusqu'aux épaules, de sorte qu'il gagna aussitôt la rive, l'épée au poing, le casque en tête. Chacun suivit son exemple. La mer se couvrit d'hommes et de chevaux, comme si toute cette flotte eût fait naufrage. En ce moment trois colombes s'élevèrent au dessus du camp des Sarrasins et prirent leur vol vers Mansourah : c'étaient les messagers qui portaient au sultan la nouvelle du débarquement des croisés.

Alors les Sarrasins semblèrent se repentir de la facilité qu'ils avaient laissée aux chrétiens d'aborder sur la terre d'Egypte. Les gens du roi venaient de dresser sa tente, qui était d'un rouge éclatant, semée de fleurs de lys d'or ; toute l'armée musulmane fondit sur ce point de mire, toute l'armée chrétienne se pressa autour de son souverain.

En même temps la flotte infidèle sortit du Nil et vint heurter la flotte des croisés. Ce fut une mêlée générale, sanglante et acharnée, mais courte ; car pendant que Français et Sarrasins se battaient corps à corps sur la terre et sur l'eau, les captifs et les esclaves enfermés à Damiette parvinrent à ouvrir les portes de leurs prisons, et, sortant de la ville avec de grands cris, traversèrent le Nil, brandissant les premières armes qu'ils

avaient pu trouver. Alors les Sarrasins, qui ne savaient d'où sortait ce nouveau renfort, lâchèrent pied et se retirèrent dans leur camp. Au même instant, la flotte, voyant fuir l'armée, rentra dans le Nil. Le champ de bataille resta couvert de cadavres sarrasins, parmi lesquels les deux émirs Nedjin-Eddin et Sarin-Eddin. Quant aux croisés, ils ne perdirent qu'un seul homme, et, comme si Dieu eût voulu lui remettre toutes ses fautes par une prompte mort, cet homme fut le comte de La Marche, l'ex-allié des Anglais, le vassal rebelle de Saintes et de Taillebourg!

Les croisés n'osèrent poursuivre les Sarrasins, de peur de quelque embûche; ils dressèrent leurs tentes autour du pavillon royal. La reine Marguerite et la duchesse d'Anjou, qui pendant la bataille étaient restées à l'écart sur un navire, débarquèrent alors, et le clergé, présidé par le légat, chanta le *Te Deum*.

Dès que la nuit fut venue, Fakreddin profita de son obscurité pour abandonner son camp et se retirer sur la rive droite du Nil. Puis, arrivé là, au lieu d'anéantir le pont qui venait de lui offrir un passage, et de se renfermer dans Damiette ou d'attendre le chrétien sous ses murs, il rentra dans la ville, mais pour la traverser seulement, et sortit par la porte opposée, prenant la route d'Achmoun-Tanah sans avoir donné un seul ordre pour la défense de la place. Alors les habitans de Damiette se voyant abandonnés et trahis, se répandirent dans les rues, égorgeant les chrétiens; la garnison, qui se composait d'Arabes de la tribu Beni-Kenamé, l'une des plus braves et des plus cruelles du désert, suivit l'exemple et pilla les maisons.

Alors, par toutes les portes de la ville, comme les abeilles sortent par les ouvertures d'une ruche, des familles entières se mirent à fuir sans savoir où elles allaient, poussées par la terreur du nom chrétien, comme les grains de sable du désert par l'ouragan, emportant avec elles leurs meubles, leurs habits et leur or qu'elles semaient sur les routes. La garnison ne resta pas long-temps après eux, et se retira à son tour, si bien que vers la mi-nuit la ville se trouva non seulement sans défenseurs, mais encore sans habitans.

Le camp des chrétiens commençait à reposer, lorsque les sentinelles donnèrent l'alarme. Une grande flamme s'élevait au dessus de Damiette, éclairant les murailles, le Nil et le Giseh. Tout semblait désert et muet, et dans ce cercle immense qu'éclairait l'incendie, on ne voyait aucune ombre, on n'entendait aucun cri. Les croisés ne comprenaient rien à cette solitude et à ce silence; ils restèrent debout et sous les armes jusqu'au jour. Au moment où il commençait à paraître, c'est-à-dire vers les trois heures du matin, deux esclaves, qui avaient échappé au massacre et qui avaient attendu que la ville fût entièrement évacuée pour se hasarder à sortir dans les rues, accoururent au camp et annoncèrent ce qui s'était passé. Le roi ne les pouvait croire, tant la chose était étrange, quoiqu'il les reconnût pour des frères et qu'ils jurassent par le Christ.

Alors un chevalier de bonne volonté s'offrit pour vérifier ce récit. Son offre fut acceptée, et ayant demandé au légat l'absolution de tous ses péchés, il s'avança vers Damiette, traversa le pont et entra dans la ville. Une heure après on le vit sortir par la même porte, mais le roi n'eut pas la patience de l'attendre, et mettant son cheval au galop, accompagné de tous les seigneurs qui se trouvaient appareillés, il courut au devant de lui. Le chevalier raconta qu'il était entré dans la ville et n'y avait trouvé que des cadavres. Alors il avait visité plusieurs maisons, elles étaient vides; les Sarrasins étaient partis. Damiette était au roi de France, et il n'avait pour cela d'autre peine à prendre que d'y entrer comme ce chevalier venait de le faire lui-même.

Le roi ordonna à l'armée de se mettre en bataille, et de s'avancer vers la ville; une avant-garde, conduite par le chevalier qui venait de parcourir la cité déserte, y entra la première et s'occupa d'abord d'éteindre l'incendie; puis derrière elle le roi de France, le légat du pape, le patriarche de Jérusalem, suivis d'une foule de prélats et d'ecclésiastiques tête et pieds nus, entrèrent à leur tour, chantant des psaumes et remerciant Dieu de cette conquête miraculeuse.

Ils se rendirent ainsi à la grande mosquée, qui fut convertie aussitôt au culte chrétien et mise sous l'invocation de la Vierge; puis la messe entendue, le roi, les barons et les chevaliers se répandirent sur les murailles et sur les tours, et rendirent une seconde fois grâce au Seigneur de ce qu'une cité si forte, qui aurait pu se défendre des années entières contre une armée triple de celle qui l'assiégeait, s'était rendue d'elle-même, sans blocus et sans assauts, et comme si les anges du ciel en eussent ouvert les portes.

La consternation fut grande par toute l'Egypte lorsque s'y répandit cette nouvelle; chacun sentait combien une pareille fuite allait augmenter la confiance et le courage des chrétiens. Le sultan en apprit la nouvelle sur son lit de mort, et la colère lui rendit quelque temps l'énergie de la santé. Il fit venir à son lit cinquante officiers de la garnison de Damiette et les condamna à être étranglés. Un de ces officiers, qui avait un fils, jeune homme d'une rare beauté et qu'il aimait de tout l'amour d'un père, demanda à mourir le premier afin de ne pas voir le supplice de son fils. —Tu m'y fais penser, répondit le sultan, qu'on exécute le fils sous les yeux du père.

Puis il fit approcher Fakreddin à son tour. La présence des Francs, lui dit-il, doit avoir quelque chose de bien terrible, puisque des hommes comme vous n'ont pas pu supporter un jour tout entier? Alors les émirs, craignant pour leur chef le sort des autres officiers, lui firent signe qu'ils étaient près de poignarder le sultan, mais, l'effort que ce dernier avait fait ayant épuisé ses forces, et Fakreddin le voyant retomber sur ses coussins, pâle et sans voix:—Non, dit-il, ce n'est pas la peine; laissez-le mourir.

En effet, le 22 novembre 1249, le quinze de la lune de chaban, le sultan mourut, désignant pour son successeur son fils Touran-Chah.

ALEXANDRE DUMAS.

(*Revue de Paris.*)

GAETANO.

Peu de mois avant la première arrivée des Bourbons, dans les temps où la France presque envahie allait succomber sous les efforts de l'Europe qui la menaçait déjà de tous côtés, la ville d'Aix, en Provence, fut le théâtre d'une aventure tragique qui, dans d'autres circonstances, aurait vivement occupé la curiosité publique, mais qui alors passa sans émouvoir une population affectée d'intérêts plus graves et plus généraux.

Dans une des rues qui avoisinent le Cours et non loin de la fontaine Thermale, d'où coulent les eaux fumantes de Sextius, vivait alors un M. Renaut, homme veuf, d'un âge déjà mûr et père d'une fille de dix-neuf ans, dont la beauté était citée dans la ville. Vis-à-vis de la maison qu'occupait M. Renaut logeait M. Des Essarts, avocat, qu'un véritable talent et quelques causes heureuses plaçaient malgré sa jeunesse au premier rang du barreau d'Aix. M. Des Essarts vit Mlle Julie Renaut, et en dépit de ses graves occupations de cabinet il en devint amoureux. La bonne robe est si grave, comme dit un auteur, que le jeune avocat crut devoir s'adresser d'abord au père de celle qu'il aimait. Il était riche et bien fait; deux qualités, dont la première devait plaire à M. Renaut, la seconde à sa fille. M. Des Essarts n'avait plus de parens; il croyait d'ailleurs en son éloquence: qui mieux que lui saurait parler de son amour! Qui serait plus persuasif que lui-même dans sa propre cause? Il alla donc trouver M. Renaut et lui fit sa demande. Le père de Mlle Julie était un homme simple, franc et même un peu timide. Il baissa les yeux aux premières paroles de l'avocat, et après quelque hésitation finit par lui dire:

— Votre demande nous honore, ma fille et moi, monsieur Des Essarts, mais... mais...

— Mais quoi? répliqua l'avocat qui attendait une objection pour y répondre.

— Mais j'ai disposé de ma fille... croyez à tous mes regrets, et...

— Mon bon monsieur Renaut, lui dit l'avocat en s'emparant de ses mains, permettez-moi d'espérer malgré vos paroles; vous connaissez ma fortune et ma position; ce que vous ne connaissez pas, c'est mon amour dont l'ardeur ne craint pas d'éclater à vos yeux malgré votre refus... Quel est donc mon rival? Quel est donc cet homme heureux que vous préférez à moi? Me sera-t-il permis de savoir en faveur de qui vous me refusez?

— Sans doute, monsieur; ma fille est promise depuis dix ans... Elle avait neuf ans à peine lorsqu'il me la demanda...

— Qui donc, monsieur?

— Mon ami, M. Mauclair.

— M. Mauclair, s'écria l'avocat, cet ancien fournisseur du directoire, qui est plus retors qu'un procureur! Mais c'est un vieillard, M. Mauclair est votre aîné, M. Renaut... Et vous savez quelle mauvaise réputation...

— Arrêtez, M. Des Essarts, dit M. Renaut; Mauclair est mon ami; je lui dois le peu que possède et ma parole est engagée.

— C'est sacrifier votre fille, ajouta Des Essarts, avec un geste de dégoût.

— Monsieur Des Essarts, dit le père, croyez-vous que si je vous donnais ma fille, je ne la sacrifierais pas moins?

— Comment l'entendez-vous, monsieur?

— Julie ne vous aime pas.

— Je la connais trop peu, reprit l'avocat, pour me flatter d'être aimé d'elle, mais s'il m'était permis de lui faire ma cour, j'ose espérer.

— Que vous y réussiriez? dit M. Renaut; non, monsieur, perdez cette espérance.

— Pensez-vous me persuader qu'elle aime ce Mauclair?

— Non, monsieur, elle ne l'aime pas; il y a ici un jeune homme que vous connaissez sans doute, d'une famille noble, mais sans bien et que je n'estime pas, M. de Saint-Ange.

— Je connais Saint-Ange, dit l'avocat.

— Voilà celui qu'elle aime malgré mes avis et ma défense; si donc vous croyez, monsieur, que marier ma fille contre ce qu'on appelle le vœu de son cœur, ce soit la sacrifier, vous ne devez point avoir de prétentions. Il faudrait, pour satisfaire ma fille, la donner à M. de Saint-Ange: vous êtes en dehors du débat, monsieur.... Veuillez croire, ajouta M. Renaut, que placé entre ma parole qui m'engage à M. Mauclair et l'amour de ma fille que je désapprouve, je regrette de ne pouvoir pas m'arrêter à un parti moyen qui me procurerait l'honneur de vous avoir pour gendre.

L'avocat quitta M. Renaut beaucoup moins irrité de son refus que blessé d'avoir appris la passion de Mlle Julie:

— Ainsi donc, pensa-t-il, elle en aime un autre! et qui encore? Presqu'un enfant, le petit Saint-Ange, qui n'est pas encore un homme et qui est déjà dépravé, un joueur, un libertin, enfant criblé de dettes et qui entre dans le monde avec une probité suspecte!

M. Des Essarts aurait pu ajouter que celui qu'on lui préférait avait une figure charmante et les dehors les plus séduisans. Plein de tristesse et de

dépit, il alla au palais, mit sa robe, entra machinalement dans la chambre des appels correctionnels et prit place au banc des avocats.

— Comment vous nommez-vous? demandait le président à l'accusé qui était sur la sellette.

— Gaetano... Gaetano di Torro, dit l'accusé en mauvais français.

— Votre âge?

— Quarante ans.

— Votre pays?

— Gênes... *Genova la superba.*

— Quel est votre défenseur?

— Je n'en ai point.

— Nous vous en donnerons un d'office. . Et votre état?

— Matelot de la tartane *Sancta Maria purissima.*

Gaeteno, petit, d'une taille ramassée, les cheveux noirs et crépus, le regard fauve et l'œil couvert, jetait des regards de colère sur les juges et l'auditoire, et semblait défier la justice humaine qui allait peut-être l'atteindre. Le président pria Me Des Essarts de défendre l'accusé, et celui-ci, jaloux d'échapper aux pensées qui l'obsédaient, accepta cette tâche avec plaisir, à la condition cependant qu'on lui donnerait un quart d'heure pour s'entendre avec l'accusé. Cette permission accordée il passa dans une salle voisine avec Gaetano. Il trouva un homme exaspéré ; le Génois grinçait des dents, battait son front de ses poings fermés :

— Les coquins, disait-il, les brigands, la canaille, ils me condamneront! moi, moi, Gaetano.

— Mon ami, lui dit Des Essarts, les hommes qui vont vous juger sont d'honnêtes gens, des magistrats respectables : voyons ! de quoi s'agit-il? si vous êtes innocent, ne craignez rien.

Quelques jours auparavant, on avait volé au parterre du théâtre une montre en or à un habitant de la ville : le volé avait jeté les hauts cris et appelé la garde qui avait arrêté Gaetano sur sa mauvaise mine.

— Eh ! monsieur l'avocat, s'écria le Génois, après avoir raconté l'histoire de la montre volée, je suis un grand pécheur ; il y a beaucoup de choses qu'on peut reprocher à Gaetano... Bast... je m'entends... mais j'en jure par la madone, par la *Sancta Maria purissima*, dont j'ai été un des matelots, je suis innocent.

— Mais vous étiez à côté de la personne à laquelle on a enlevé la montre ? demanda M. Des Essarts.

— Oui, monsieur l'avocat, et j'ai vu le voleur.

— Vous le connaissez ?

Gaetano avoua cette circonstance, en protestant néanmoins contre toute complicité.

— Eh bien ! lui dit l'avocat, éclairez la justice, nommez le coupable et il me sera facile de démontrer votre innocence.

Le Génois serra les dents, ferma les poings et fit un bond en arrière.

— Moi ! dit-il, que je me déshonore ! que je jette un pauvre garçon dans les mains de ces gens-là ! Non, jamais : vous ne connaissez pas Gaetano. Je sais jouer du poignard, mais dénoncer jamais... Je suis honnête homme !

Des Essarts admira ce point d'honneur si singulier dans un homme auquel il était probablement arrivé plusieurs fois de ne pas reculer devant un crime ; mais cependant, persuadé de l'innocence de l'accusé dans l'affaire de la montre volée, il l'encouragea, le rassura autant qu'il le put et lui promit d'employer tous ses efforts pour le faire acquitter.

— Non, répondit Gaetano, que ses antécédens rassuraient apparemment fort peu, non, ils me condamneront.

L'avocat parut devant le tribunal, accompagné de son client, et pénétré de l'indignation malfaisante qu'une condamnation jetterait dans l'âme de Gaetano, convaincu d'ailleurs de son innocence, il plaida avec une chaleur entraînante, et fort de l'absence de toute preuve, il obtint facilement l'acquittement de l'accusé. Quand Gaetano s'entendit déclarer innocent, quand il se vit libre, ses traits changèrent et prirent une espèce de beauté sauvage, il étendit ses mains vers les juges.

— Oui, leur dit-il, vous êtes d'honnêtes gens, de braves juges que le Saint-Esprit éclaire et que le ciel protégera toujours, vous, vos enfans et les enfans de vos petits-enfans !

Puis, se tournant du côté de son avocat, il s'élança vers lui et l'embrassa plusieurs fois :

— Nous nous reverrons? monsieur l'avocat, lui dit-il, nous nous reverrons!

Enfin il tira d'une poche de sa veste son chapelet, en baisa les médailles et s'élança triomphant hors de l'auditoire.

Cependant M. Renaut faisait les préparatifs du mariage de sa fille avec M. Mauclair, et de son côté le jeune Saint-Ange cherchait à enlever Mlle Julie au joug paternel de l'un et au lit nuptial de l'autre. C'était une entreprise qui lui semblait légitime, et la jeune personne l'y invitait elle-même, tellement M. Mauclair lui était odieux ; il est juste de dire que toute la famille de M. Renaut blâmait ce mariage.

— Sans doute, disait-on au père de Mlle Julie, M. Mauclair est riche : mais comment a-t-il acquis ses richesses? Personne ne le sait positivement, tout le monde le soupçonne : loin de croire qu'il a fait sa fortune dans les fournitures, on dit sourdement qu'il la doit à la fraude, à la violence, au meurtre même. On parle d'une première femme maltraitée par lui et morte long-temps avant la naissance de Mlle Renaut, non sans soupçon de poison. Enfin, disait encore la famille de M. Renaut, par quelle étrange fantaisie M. Mauclair âgé, valétudinaire, manchot, et qui ne peut faire un pas sans l'appui d'un domestique, recherche-t-il une jeune fille dont il ne peut ignorer l'aversion, et par quelle barbare complaisance un père acquiesce-t-il à un pareil mariage?

Le père, sur lequel M. Mauclair avait un empire absolu, n'en poursuivait pas moins son projet ; il achetait le trousseau et faisait publier les bans. La position était heureuse pour un enlèvement. M. de Saint-Ange ne manqua pas d'en vouloir profiter. C'était, comme le savaient fort bien M. Renaut et l'avocat Des Essarts, un libertin sans conscience, un don Juan de bas étage qui cherchait à profiter de sa jeunesse et de sa figure pour se faire un nom dans la carrière de la séduction ; il tendait à devenir le Lovelace ou le Fronsac de la ville d'Aix ; il comptait donc enlever d'abord Mlle Julie, et il verrait ensuite ce qu'il aurait à faire. Comme il était criblé de dettes, si le bonhomme Renaut venait à s'exécuter et à lui offrir une bonne dot, il épouserait ; dans le cas contraire, une fois maître de Mlle Julie, il lui ferait suivre ses volontés. La jeune fille était loin de soupçonner en celui qu'elle aimait un semblable caractère ; aveuglée par l'amour, elle se confiait à M. de St-Ange dans l'innocence de son cœur ; peut-être même, si elle eût bien connu le jeune homme, l'horreur qu'elle éprouvait pour M. Mauclair l'eût encore emporté sur tout autre sentiment. Julie donna donc à M. de St-Ange toutes les facilités possibles ; mais M. Mauclair, vigilant comme un habile général aux prises avec l'ennemi, déjoua toujours ces tentatives.

L'avocat Des Essarts, témoin de toutes ces intrigues, et comme le lui avait dit M. Renaut hors du débat, n'en gémissait pas moins sur le sort d'une jeune fille qui paraissait destinée à être malheureuse de quelque manière que la chance tournât.

— Quel dommage, se disait-il, que Mlle Julie, si belle, si gracieuse, se soit laissé séduire par un jeune homme indigne d'elle!... Si elle voulait!.. Elle n'a qu'un pas à faire, elle n'a que la rue à traverser, et ici, chez moi, elle serait reine et maîtresse ; elle passerait doucement sa vie, riche, heureuse et entourée de la considération qui commence à accompagner mon nom.

Il fallait renoncer à de si douces illusions et se résoudre à voir Mlle Renaut ou sacrifiée ou perdue. Un homme médiocrement amoureux aurait pris son parti ; Des Essarts, malgré les conseils de sa raison, ne pouvait pas s'y résoudre ; il suivait avec anxiété toutes les phases de ce drame pénible, il en notait soigneusement tout les incidens ; il apprit ainsi que M. de Saint-Ange avait été trouver Mauclair et l'avait menacé de lui couper les oreilles s'il persistait à vouloir épouser Mlle Renaut :

— Vous ne l'aurez pas! lui avait-il dit; Vous ne l'aurez pas ! Je vous l'arracherai à la barbe du maire et sur les marches de l'autel.

Puis se ravisant et revenant à son rôle de séducteur :

— Eh bien ! avait-il ajouté d'un ton goguenard, épousez-la, j'ai tout à gagner à cette affaire ; elle vous hait, elle m'adore ; vous devinez aisément ce qui arrivera... Je vous préviens, monsieur Mauclair, je suis encore assez votre ami pour cela... Notez ce que je vous dis sur vos tablettes, mon cher monsieur Mauclair, et après, vous n'aurez rien à me reprocher, ni à moi ni à Julie, n'est-il pas vrai ?... Sans adieu, monsieur Mauclair.

L'obstiné vieillard ne tint compte ni de ces menaces, ni de ces railleries ; M. Renaut et lui employèrent auprès de Julie les promesses, les menaces, les prières, les ordres ; on obtint ainsi son consentement, et le mariage eut lieu. Il fut accompagné des plus sinistres prédictions.

—Je parie, disaient les uns, qu'avant un an, six mois peut-être, M. Mauclair se sera débarrassé de sa seconde femme comme il a fait de la première.

Les autres rappelaient les paroles de Mme Mauclair avant son mariage; elle avait dit qu'on forçait sa volonté, qu'on la livrait à un homme odieux, mais qu'elle ne porterait pas long-temps sa chaîne, et qu'elle saurait bien trouver le moyen de la briser; soit qu'elle songeât déjà à demander une séparation, ou qu'elle eût des idées de suicide, si la vie commune lui était trop insupportable. Quelques personnes ajoutaient enfin que si M. Mauclair voulait conserver sa femme, il n'avait qu'à la bien garder, et prédisaient qu'avant la fin de la lune de miel la jeune épouse serait loin de la ville et peut-être de la France.

Le jour même où le mariage fut célébré, M. Des Essarts était seul dans son cabinet, sa porte s'ouvrit tout à coup et il vit entrer Gaetano. Le Génois était mis très proprement et tenait à la main un sac d'argent :

— Bonjour, mon avocat, lui dit-il joyeusement; je vous avais bien promis que nous nous reverrions.

— C'est vous, Gaetano? encore une mauvaise affaire?

— Pas pour aujourd'hui, mon avocat ; nous verrons plus tard, si mon bon ange m'abandonne.

— Que voulez-vous donc ? dit Des Essarts avec accablement et peu flatté de la visite du Génois.

— Mais, répliqua Gaetano, nous avons un compte à régler.

En parlant ainsi, il mit le sac d'argent sur le bureau, prit une chaise et s'assit à côté de Des Essarts.

— Vous ne me devez rien, mon ami, dit l'avocat en repoussant l'argent ; j'ai plaidé pour vous d'office ; la loi règle l'indemnité qui nous est acquise pour ces plaidoyers; ainsi reprenez ce sac d'argent.

— Un moment, répliqua Gaetano, je n'entends pas vous donner tout l'argent qui est dans ce sac, mais seulement une partie ; fixez vous-même la somme qui vous revient et prenez-la..... Vos paroles sont d'or, mon avocat, et je n'en sais pas le prix.

Voyant que Des Essarts faisait un signe de dénégation, il ajouta :

— Ah ! quand on insulte Gaetano ou qu'on lui fait quelque injure, on passe mal son temps; mais aussi lorsqu'on lui rend service, on peut compter sur lui. Voyons, mon avocat, avez-vous besoin d'argent? Prenez le sac tout entier, ne vous gênez pas. Quant à ce que vous me dites de la loi qui vous paie, je ne connais pas cette dame, et je n'entends pas qu'elle donne de l'argent pour moi.

Puis, comprenant que Des Essarts était au dessus de l'argent qu'il lui offrait et ayant trop de tact pour insister davantage, il changea sur-le-champ de conversation, et avec une finesse italienne il lui dit :

— Vous êtes triste, mon avocat. Ah! les honnêtes gens ne sont pas toujours heureux dans ce monde! Vous voilà inquiet, malheureux peut-être, tandis qu'il y a dans la ville un vieux coquin plus riche que la madone de Lorette, et qui nage aujourd'hui dans la joie... Eh! mon Dieu! mon avocat, vous connaissez sans doute celle qu'il épouse, une jeune fille qui loge en face de votre maison ?

— Vous connaissez Mauclair ? demanda l'avocat.

— Moi, répondit Gaetano avec réserve, non, mais j'ai vu la jeune fille; la jolie figure! la belle taille! quels yeux noirs! quelles petites dents?... C'est dommage.

— Oui, c'est dommage, dit l'avocat avec un soupir.

— Ah ! dit Gaetano en jetant sur l'avocat un de ces regards profonds qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme.

Des Essarts vit qu'il était deviné, et quelque répugnance qu'il eût à prendre un confident pareil, comme la démarche qu'il avait faite auprès de M. Renaut avait transpiré dans la ville, et qu'après tout il pouvait avouer sans inconvénient sa passion, il se laissa aller au plaisir qu'éprouvent les amans malheureux à parler de leur amour, et il ne cacha pas l'indignation qu'il éprouvait contre M. Renaut, qui immolait sa fille à la soif des richesses, ou à une cause mystérieuse et probablement peu honorable.

— Mon avocat, lui dit Gaetano, si j'étais à votre place, je l'enlèverais, et bien habile qui viendrait me la reprendre. Mais moi je suis un malheureux sans asile, sans famille, sans état; je passe la moitié de ma vie ballotté sur une coquille de noix, et je serai un jour mangé par les poissons. Vous, c'est différent; vous êtes attaché ici, et vous ne pouvez pas fuir comme je le ferais, vous n'avez donc qu'un parti à prendre, et...

— Et ? interrompit l'avocat.

— Et c'est de vous marier sans retard, dans quinze jours, dans un mois; vous n'aurez pas plus tôt un enfant que vous ne songerez plus à Mme Mauclair.

— Gaetano, lui dit l'avocat, vous avez raison ; un autre m'aurait dit de l'oublier sans m'indiquer le remède; vous avez plus de sens que cela, et vous me donnez le topique qu'il faut appliquer sur la plaie : je suivrai votre avis... Encore une fois, mon ami, reprenez votre argent ; le conseil que vous venez de me donner vaut bien mon plaidoyer, s'il ne vaut davantage : nous sommes quittes.

— Oh! non, mon avocat, reprit Gaetano, en mettant à regret là main sur son sac ; écoutez, dans cinq ou six jours je retourne à Marseille, dans quinze je remonte sur la *Sancta-Maria-Purissima*, et je vais à Gênes; je vous enverrai un collier de corail pour la femme que vous allez prendre, et vous le mêlerez aux diamans et aux satins de la corbeille de noces; ce sera un souvenir du pauvre matelot.

Des Essarts, ravi de trouver de si vifs sentimens de reconnaissance pour un service aussi léger que celui qu'il avait rendu, serra sans répugnance la main de son client, et ils se séparèrent également satisfaits l'un de l'autre.

L'avocat partit pour une maison de campagne qu'il avait à quelques lieues de la ville, et se résolut à suivre le conseil de Gaetano; il se mit à songer sérieusement à un mariage. Il était jeune, d'une figure agréable, sa position était brillante, et il ne devait pas lui être difficile de trouver un bon parti. Il avait plusieurs fois rencontré dans le monde une jeune veuve riche et qui avait un enfant; l'épouser était aller au delà du conseil de Gaetano, puisque c'était trouver en même temps une femme et un enfant ; il avait quelque raison de croire qu'il ne déplaisait pas à la veuve, et après une semaine de solitude et de réflexion, il se décida à demander sa main. Il revint donc à Aix, le cœur léger et comme un homme qui, après de pénibles combats, s'est enfin rendu maître d'une passion dangereuse pour son repos. Il arrive, et son domestique effaré lui dit que, depuis quelques heures, M. Renaut est venu vingt fois le demander.

— Et pourquoi donc ? Que me veut-il?

— Quoi donc?

— Mlle Renault, la nouvelle Mme Mauclair, a assassiné son mari.

— Julie! Julie! s'écria l'avocat.

— Oui, monsieur, elle est en prison.

L'avocat ne fit qu'un bond de chez lui à la maison de M. Renaut.

Rencontrez un homme heureux, fréquentez une maison riante, tranquille, puis revoyez le même homme, rentrez dans la même maison lorsqu'un événement malheureux a frappé l'un et l'autre, et vous serez étonné du changement que vous trouverez aux mêmes objets; la personne n'aura plus la même figure, les murs le même aspect : tel fut l'effet que produisit sur M. Des Essarts la maison qu'avait habitée Julie ; tout y était triste et obscur; une espèce de fatalité semblait incrustée sur les plafonds, sur les lambris, sur les planchers même; il fut introduit auprès de M. Renaut, et il le trouva vieilli, rapetissé :

— C'est ma faute, s'écria le malheureux père, en apercevant l'avocat, c'est ma faute, monsieur ; que n'ai-je accepté votre demande! Le ciel m'offrait le moyen de marier ma fille honorablement, et je l'ai refusé ; il me punit.

— Ce qu'on vient de me dire est donc vrai? dit l'avocat.

M. Renaut demeura quelques momens sans répondre, puis il baissa la tête et répondit :

— Je n'ai pas vu ma fille.

— Elle est accusée, reprit l'avocat, et si j'en juge par vos visites, c'est moi que vous chargez du soin de la défendre?

— Oui, monsieur.

—Mon secours ne vous manquera pas; mais j'ignore encore tous les détails de l'événement; je ne sais qu'une chose, c'est que M. Mauclair a été assassiné ; veuillez m'instruire.

M. Renaut ne put dire à M. Des Essarts que ce que tout le monde savait déjà dans la ville : le matin même, un domestique tout dévoué à Mauclair et qui seul avait la clé de son appartement, était entré chez son maître à l'heure accoutumée; il avait ouvert la porte que lui-même avait fermée et avait trouvé cette porte intacte et verrouillée à doubles tours, dans l'état enfin où elle était la veille ; personne ne s'était donc introduit par cette porte. Ce domestique alla, selon son habitude, tirer les rideaux de son maître, et il vit Mauclair étendu dans son lit, et mort probablement depuis quelques heures d'un coup de poignard qui lui traversait le cœur; ce poignard appartenait à Mauclair lui-même qui ne se couchait jamais sans le placer sous son chevet et il avait une gaîne en argent que le domestique chercha autour du lit et dans le lit même sans pouvoir la trouver. L'appartement n'avait d'autre issue que la porte par laquelle il était entré et une seconde porte qui établissait une communication entre la chambre du mari et celle de sa femme. Le domestique remarqua que cette porte n'était pas fermée, mais seulement poussée, et il passa dans la chambre de Julie ; il la trouva dans son lit, accoudée sur son oreiller et le visage couvert de larmes ; alors cet homme, hors de lui, s'écria :

—C'est vous qui avez tué mon maître ; c'est vous qui avez assassiné M. Mauclair.

Et il parcourut toute la maison en criant au meurtre, à l'assassinat, et en accusant Mme Mauclair. La justice arriva aussitôt; on se rappela la répugnance que Mlle Renaut avait toujours montrée pour ce mariage, les menaces qu'elle avait faites, ses tentatives d'évasion, son amour pour M. de Saint-Ange. On visita les lieux; il fut constaté qu'on n'avait pu pénétrer dans l'appartement de Mauclair qu'en passant par la chambre de sa femme, et Mme Mauclair fut arrêtée. Il paraissait probable que le jeune Saint-Ange était l'instigateur et le complice de ce crime : on se présenta donc chez lui pour l'arrêter aussi; mais M. de Saint-Ange avait quitté Aix la veille même du mariage de M. Mauclair, et il était allé chasser à quelques lieues chez un de ses amis.

— La croyez-vous coupable? demanda Des Essarts à M. Renaut.

— Moi! dit le père les larmes aux yeux, jamais, monsieur, jamais ! Il est impossible que ma fille ait commis ce crime.

— C'est aussi mon avis, lui dit l'avocat : une jeune fille, qui sort à peine de la maison paternelle, assassiner! Chercher un poignard dans le lit nuptial pour en plonger la lame dans le sein d'un vieillard qu'elle n'aimait pas, qu'elle abhorrait, il est vrai, mais qui était son époux, elle n'en aurait pas eu la force... C'est impossible.

— Que le ciel vous entende et vous récompense! dit le père.

Des Essarts quitta M. Renaut pour aller à la prison voir celle qu'il devait défendre ; elle était assise sur une escabelle boîteuse, le coude appuyé sur une mauvaise table. Il l'aborda respectueusement, et lui prit les mains :

— Madame, lui dit-il, je vous aime ; il y a trois semaines j'ai demandé votre main à M. votre père, il me l'a refusée : il est probable que si j'avais eu son assentiment, le vôtre m'aurait toujours manqué : vous aviez placé votre cœur ailleurs. Aujourd'hui vous êtes accusée d'un crime horrible, je vous crois innocente, et je viens vous défendre... M'acceptez-vous pour défenseur?

Julie, prévenue par sa passion pour M. de Saint-Ange, avait appris la démarche de Des Essarts avec indifférence; elle n'avait pour lui ni amour ni haine; mais dans ce moment, séparée de tous les siens et accusée depuis quatre ou cinq heures, la voix de l'avocat était la première voix qu'elle entendît; elle céda à une émotion dont elle ne fut pas maîtresse, se précipita dans les bras de Des Essarts, pleura sur son sein et s'écria en sanglotant :

— Ah! non, monsieur, ce n'est pas moi, je vous le jure ; je ne l'ai pas assassiné.

L'avocat lui montra alors combien sa position était grave ; il rassembla toutes les présomptions qui s'élevaient contre elle, et il la pria de se défendre devant lui pour qu'il pût, à son tour faire valoir ses moyens de défense quand il serait devant les juges. Mme de Mauclair ne put rien lui dire, sinon qu'elle n'avait rien entendu et qu'elle ne savait rien : si on avait trouvé la porte de communication poussée et non fermée, c'est avoua-t-elle en rougissant, que M. Mauclair était passé chez elle la veille au soir; si le domestique son dénonciateur l'avait surprise pleurant dans son lit, c'est que depuis huit jours qu'elle était mariée, ses larmes coulaient tous les matins à son réveil. Quant à M. de Saint-Ange, elle ne l'avait pas revu depuis qu'elle était Mme de Mauclair, ni ne lui avait écrit, n'en avait reçu de lettres; elle l'avait aimé, il est vrai ; elle avait voulu

échapper avec lui à l'autorité paternelle; mais depuis son mariage ses idées avaient changé ; elle avait senti l'importance de ses devoirs, et quelque répugnance qu'elle sentît toujours à les remplir, elle s'y était décidée; naturellement religieuse, elle avait cédé, en obéissant à son père, à l'influence de son confesseur ; du reste, jamais en aucun temps l'idée d'un meurtre ne s'était présentée à son esprit.

Le procès de la jeune veuve suivit toutes les phases ordinaires, et le temps arriva où elle fut amenée devant la cour et en présence du jury. Nous avons dit en commençant qu'on touchait alors au moment fatal où la France allait être envahie, tous les intérêts compromis, toutes les positions chancelantes ; on s'occupait donc peu de savoir qui avait pu assassiner un homme mal famé tel que Mauclair ; l'opinion cependant était contraire à la veuve; on ne voyait qu'elle qui eût intérêt à se défaire de son mari ; car le domestique qui avait découvert le meurtre, le seul sur lequel on pût avoir des soupçons, perdait à cette mort, M. Mauclair n'ayant point encore fait de testament, circonstance parfaitement connue de ce serviteur. Une chose agravait encore la position de l'accusée : c'était la conduite de M. de Saint-Ange. Ce jeune homme croyait, comme tout le monde, Julie coupable, et il se vantait avec impudeur d'avoir su lui inspirer un si violent amour; il se faisait gloire d'un crime commis pour lui ! Ce fut au milieu d'aussi pénibles préventions que Des Essarts fut réduit à prendre la parole pour l'accusée. Nous ne reproduirons pas les détails de ce procès, dans lequel le jeune avocat, animé par l'amour qu'il conservait toujours pour Mme Mauclair et par la conviction de son innocence, employa tous les moyens de persuasion et s'abandonna à toute l'ardeur d'une éloquence qui lui était naturelle. Il commença par rappeler l'éducation simple et modeste de Mlle Julie Renaut, ses bonnes qualités, sa piété filiale si vraie, si vive, qu'elle lui avait fait accepter un joug odieux, malgré une passion violente ; il prouva facilement que depuis son mariage Mme Mauclair avait rompu toute relation avec M. de Saint-Ange, comme elle avait éteint dans son cœur tout amour adultère. On avait trouvé M. Mauclair mort dans son lit, et, de ce fait, on avait conclu que sa femme l'avait tué. Une jeune femme faible aurait accompli un crime qui demande de la force et de la vigueur ! Une fille pure, à qui jusque-là on n'avait pas pu reprocher même une faute, aurait franchi tout d'un coup l'intervalle immense qui sépare l'innocence du crime le plus odieux! —M. Mauclair n'avait-il pas pu se suicider ? et en supposant qu'il eût été assassiné, n'y avait-il qu'une clé qui pût ouvrir sa porte ? — Le domestique accusateur se trouvait, suivant l'avocat, absolument dans le cas de l'accusée : il avait pu comme elle commettre le crime. On objectait l'intérêt, l'avocat demandait des preuves : l'assassinat laisse des traces après lui; il ensanglante le meurtrier, il tache le linge, il salit les doigts. L'investigation la plus minutieuse n'avait pu faire découvrir la moindre trace de sang sur la personne, ni sur les vêtemens de Mme Mauclair.

— Le meurtrier fuit, dit-il enfin ; il veut échapper au spectacle du crime, il quitte le lieu qu'il vient d'ensanglanter ; Caïn, quand il a tué son frère, se précipite dans les forêts les plus sombres ; il entrerait dans le sein de la terre, s'il le pouvait, pour se dérober aux regards de Dieu ! Mme Mauclair reste dans son lit !

L'organe du ministère public commença par rendre justice à l'éloquence de M. Des Essarts; c'était moins un éloge qu'un avis pour prémunir les jurés contre le talent persuasif de l'orateur. Il rappela ensuite les circonstances du mariage de Mlle Renaut avec Mauclair, les répugnances de la jeune fille, l'horreur qu'elle avait manifestée, ses tentatives d'évasion et son amour pour M. de Saint-Ange : toutes choses qui devaient la conduire à l'assassinat. Mauclair était impotent et manchot ; il n'avait pas pu se suicider, et il était prouvé que la porte de son appartement n'ayant subi aucune effraction, on ne pouvait pénétrer chez lui que par la chambre de sa femme. Or, il était également prouvé que Mme Mauclair n'avait reçu personne; elle seule avait donc pu commettre le crime, elle seule l'avait commis.

Après une longue réplique de Des Essarts, dans laquelle il mêla ses larmes à celles que répandait l'accusée, la cour et les jurés se retirèrent pour délibérer, et l'audience fut suspendue. Ce fut une heure d'anxiété terrible pour la jeune veuve et surtout pour l'avocat; ils n'osaient se dire ni ce qu'ils espéraient ni surtout ce qu'ils craignaient. La cour rentra enfin ; l'audience fut reprise; le président se leva et proclama à haute voix la réponse du jury :

—Oui, l'accusée est coupable.

— Eh bien! non, cela n'est pas vrai! s'écria du milieu de l'auditoire un individu qui se fit faire place pour arriver jusqu'à la barre. Par la *Sancta Maria purissima*, je ne laisserai pas condamner une pauvre femme innocente. A la garde de Dieu, me voilà!

Cet individu, c'était Gaetano.

— Qu'on arrête cet interrupteur! dit le président.

— Inutile! inutile! répondit Gaetano, qui, en s'aidant de ses mains, franchit la barre et se trouva ainsi d'un saut auprès de Me Des Essarts auquel il dit :

— Vous avez bien plaidé, mon avocat; *per la Madona!* vous maniez bien la parole!

Tout le monde était immobile, dans l'attente du tour nouveau que cet incident allait donner à l'accusation, et il y eut un moment de silence. Gaetano en profita pour serrer la main de Des Essarts et pour lui dire, encore à l'oreille :

— Gaetano laisser mourir celle que vous aimez et la laisser mourir innocente; jamais, mon avocat!

— Si vous savez quelque chose sur l'affaire qui vient de se juger, dit le président au Génois, vous êtes coupable d'avoir attendu jusqu'à présent pour le dire; n'importe, parlez; que savez-vous? Vous prétendez que la veuve Mauclair n'est pas coupable : qui a commis le crime?

— Moi.

— Vous?

— Oui, moi, reprit Gaetano en jetant une clef et une gaîne de poignard en argent sur la table du greffier ; moi, et en voilà la preuve.

Il s'assit ensuite sur un banc, et regarda l'auditoire et les juges étonnés.

— Parlez, parlez, lui dit le président avec impatience.

— Ce Mauclair, reprit Gaetano en se levant, était un mauvais chien, sans foi, sans loi, poltron, qui pour deux liards aurait dénoncé son père...

— Songez que vous parlez d'un homme assassiné et, selon vous-même, assassiné par vous, dit le président, et exprimez-vous avec plus de décence.

Gaetano continua sans changer de ton :

— Mais quand il en voulait à quelqu'un, il n'épargnait pas l'argent pour s'en défaire... Il y a quinze ans, il me rencontra à Marseille,et pour quelques pièces d'or il me fit faire... Il est inutile de vous raconter cela. La veille de son mariage, il me trouva de nouveau, me donna un sac de cinq cents francs et me fit promettre de l'aller voir au bout de huit jours... Je fus exact à me rendre chez lui.

— Gaetano, me dit-il, j'ai épousé une jeune fille qui ne m'aime pas; cela m'est égal, je sais ce que j'ai à faire ; elle aime un mauvais sujet, un petit drôle qui est venu chez moi me menacer, me faire injure; qui, si je n'y mets pas ordre, me trompera avec elle, et qui, tôt ou tard, me l'enlèvera... A eux deux, ils seraient capables de m'empoisonner.

— O ciel! s'écria la jeune veuve.

— Il me l'a dit, reprit tranquillement Gaetano ; il ajouta : Je veux me défaire de ce jeune homme, et c'est toi qui feras le coup... Connais-tu un nommé Saint-Ange?

Je répondis, continua Gaetano, qu'on m'avait montré ce jeune homme : Mauclair m'instruisit de la demeure de M. de Saint-Ange, puis, me conduisant auprès de son lit, il passa la main sous l'oreiller et en tira un poignard qu'il me remit; en même temps il me montra une longue bourse pleine de pièces d'or, et après m'en avoir fait sentir le poids, il la glissa sous l'oreiller à la place même où était le poignard :

— Ce soir, dit-il, au sortir du spectacle, au moment où ce jeune homme sera prêt à rentrer chez lui, frappe le... c'est facile, il ne se doute de rien et sa rue est déserte.... Tu viendras ensuite me rapporter le poignard et tu auras la bourse.

Mauclair vit dans mes yeux ma répugnance: je ne suis plus jeune et ces choses-là n'ont qu'un temps. Mais je vous ai dit que quinze ans auparavant je m'étais compromis pour lui; il me regarda de manière à me rappeler que d'un mot il pouvait me perdre, et j'acceptai.

—Voilà deux clés, me dit-il alors, celle de la maison et celle qui ouvre cette chambre à coucher où nous sommes. A minuit, tu auras fait le coup; deux heures après, quand toute ma maison sera endormie, tu viendras me trouver; tu as les moyens d'arriver jusqu'à moi sans réveiller personne.

Je pris les deux clés et je partis. Le soir, j'allai au théâtre, je n'y vis pas M. de Saint-Ange; vers les onze heures, j'eus l'audace d'aller frapper chez lui pour savoir si par hasard il ne serait pas rentré; j'appris qu'il était à la campagne. Je voulus aller informer Mauclair de cette circonstance, et suivant ses ordres j'attendis deux heures après minuit. Mes clefs ouvrirent sans bruit les portes de sa maison et de sa chambre; tout le monde dormait, jusques à lui-même ; mais il avait été surpris par le sommeil et sa lampe veillait sur sa table de nuit. Je m'assis à deux pas de son lit et je le considérai en silence :

—Voilà, me dis-je, un vieux coquin qui est plus méchant que moi, et qui, tant que j'aurai un pied en France, est le maître de ma liberté et même de ma vie; ses dénonciations peuvent aussi me poursuivre dans mon pays. S'il commande, il faut que j'obéisse : il me fait tuer aujourd'hui un jeune homme que je ne connais pas, et après il me retirera des mains son poignard et j'aurai beau l'accuser, il niera tout et je n'aurai pas de preuve; voilà pourquoi il me reçoit dans la nuit ; si j'échappe, si je ne suis ni soupçonné ni accusé, il me fera venir d'un signe et il me faudra recommencer si cela lui plaît et tout cela pour un peu d'or..... C'est une rude chaîne; si cet homme était mort, je serais libre.

A peine cette pensée me fut-elle venue que le manche du poignard se trouva sous ma main et que je m'élançai comme un tigre sur Mauclair... J'avais besoin de sa mort!! Je le frappai si rudement qu'il ne put ni pousser un cri, ni faire un mouvement. Je laissai le poignard dans la plaie, pris la bourse qui était sous l'oreiller, et après avoir refermé les portes, je sortis aussi mystérieusement que j'étais entré. En chemin pour retourner chez moi, je perdis une des deux clés : vous avez l'autre ainsi que la gaîne du poignard qui était dans mon ceinturon. Je voulais quitter Aix et retourner à Marseille pour m'embarquer sur la *Sancta-Maria-Purissima*, lorsque j'appris que la jeune femme de Mauclair était arrêtée, et je restai pour voir comment finirait ce procès ; je n'aurais jamais cru que cette pauvre femme fût condamnée... Comment! vous ne savez pas mieux distinguer l'innocence du crime?... à votre place je serais plus habile que vous.

Des Essarts, le cœur gonflé de joie, prit la parole pour défendre Gaetano ; il était difficile de le faire absoudre, mais on pouvait du moins at-

ténuer son crime, en faisant valoir la position fâcheuse où le plaçait l'ascendant qu'avait sur lui Mauclair, l'infamie de ce vieillard criminel et lâche, qui prodiguait l'or pour satisfaire ses vengeances, et profitait d'un premier crime pour en faire commettre un second. Il était juste aussi de tenir compte à Gaetano du sentiment généreux qui l'avait porté à s'accuser lui-même plutôt que de laisser périr une femme innocente. Des Essarts ne manqua pas de profiter de toutes ces circonstances. La cour se retira de nouveau pour délibérer, et le président ne tarda pas à venir proclamer l'innocence de Mme Mauclair et l'arrêt qui condamnait Gaetano aux travaux forcés à perpétuité.

Quelques jours après ce double jugement, Paris était pris, le drapeau tricolore abattu, et la Provence avait sa bonne part du trouble et des désordres que ces événemens amenèrent en France. Dans un moment pareil, des hommes moins hal[illegible] que Gaetano n'eurent pas de peine à échapper à la vindicte des lois; le Génois brisa facilement sa chaîne et, avant de quitter la France, il se rendit chez Des Essarts. Celui-ci, en l'apercevant, courut à lui et se jeta dans ses bras.

— Il y a deux hommes en toi, Gaetano, lui dit-il; l'un que je ne veux pas qualifier, et l'autre noble, généreux, qui n'a pas craint de se perdre pour sauver une femme innocente que mon éloquence n'a pu faire acquitter : c'est celui-là que j'embrasse.

— Bah, bah, lui répondit Gaetano, ne parlons pas de ça; je venais seulement pour vous dire que vous pouvez compter sur le collier de corail que je vous ai promis.

Et il disparut.

Mme veuve Mauclair passa tout le temps de son deuil dans une retraite absolue. Sa folle passion pour M. de Saint-Ange s'éteignit facilement dans son cœur, et au bout d'un an elle épousa Me Des Essarts qui, le jour de ses noces, exigea qu'elle mît à son cou le collier de corail envoyé par Gaetano, exact à tenir sa parole.

— Il vient d'un assassin, ma chère Julie, lui dit l'avocat; mais qu'il vous rappelle toujours que Gaetano a fait pour vous ce que je n'avais pas pu faire; qu'il vous a sauvé la réputation et la vie, et qu'enfin je vous dois à son dévouement.

Quelque temps après son mariage, Des Essarts apprit par les journaux que Gaetano, s'étant fait contrebandier, avait été tué dans une rencontre par des douaniers sardes,

MARIE AYCARD. — (*Courrier.*)

LES PROSCRITS.

ESQUISSE HISTORIQUE.

O patria !...
(ROSSINI, *Tancredi.*)

(Suite et fin.)

— Et toi, pauvre enfant!... reprit-il en regardant Godefroy, dont les joues étaient bordées par un chapelet de gouttes brillantes, as-tu donc comme moi étudié la vie sur des pages sanglantes? Pourquoi pleurer? Que peux-tu regretter à ton âge?...

— Hélas! dit Godefroy, une patrie plus belle que toutes les patries de la terre, une patrie que je n'ai point vue, et dont j'ai souvenir...Oh! si je pouvais fendre les espaces à plein vol...

L'étranger tressaillit vivement à ces paroles. Puis, arrêtant son regard lourd sur le jeune homme, il le fit taire. Alors tous deux, s'entretenant dans un fécond silence, par une inexplicable effusion d'ame, en écoutant leurs yeux, voyagèrent fraternellement, comme deux colombes qui parcourent les cieux d'une même aile, jusqu'au moment où la barque, touchant le sable du Terrain, les tira de leur profonde rêverie.

Ensevelis tous deux dans leurs pensées, ils marchèrent en silence vers la maison du sergent.

— Ainsi, disait en lui-même le grand étranger, ce pauvre petit se croit un ange banni du ciel!... Et qui, parmi nous, aurait le droit de le détromper?... Sera-ce moi?... Moi qui suis enlevé si souvent par un pouvoir magique loin de la terre... Moi qui appartiens à Dieu... moi qui suis pour moi-même un mystère... N'ai-je donc pas vu le plus beau des anges vivant dans cette boue?... Cet enfant est-il donc plus ou moins insensé que moi? A-t-il fait un pas plus hardi dans la foi?... Il croit!... Sa croyance le conduira sans doute en quelque sentier lumineux semblable à celui dans lequel je marche... Mais, s'il est beau comme un ange, il est bien faible encore pour de si rudes combats!...

Mais l'enfant, intimidé par la présence de son compagnon, dont la voix foudroyante lui exprimait ses propres pensées comme l'éclair traduit les volontés du ciel, se contentait de regarder les étoiles avec les yeux d'un amant, accablé par un luxe de sensibilité qui lui écrasait le cœur. Il était là, faible et craintif comme un moucheron inondé de soleil. Ces deux beaux êtres comprenaient, Godefroy, la force; et le vieillard, la faiblesse. La voix céleste de Sigier leur avait déduit les mystères du monde moral; le grand vieillard devait les revêtir de gloire, l'enfant les sentir; et, tous trois, ils transfiguraient, par de vivantes, par de nobles images, la science, la poésie et le sentiment.

En rentrant au logis, l'étranger s'enferma dans sa chambre, alluma sa lampe inspiratrice; et, se confiant au terrible démon du travail, il demanda des mots au silence, des idées à la nuit.

Godefroy s'assit au bord de sa fenêtre, regarda tour à tour les reflets de la lune dans les eaux, étudia les mystères du ciel; et, livré à l'une de ces extases qui lui étaient familières, il voyagea de sphère en sphère, de visions en visions, écoutant et croyant entendre de sourds frémissemens, des voix d'anges; voyant ou croyant voir des lueurs divines au sein desquelles il se perdait, essayant de parvenir au point éloigné, source de toute lumière, principe de toute harmonie.

Bientôt la grande clameur de Paris, portée au loin par les eaux de la Seine, s'apaisa, les lueurs s'éteignirent une à une dans les maisons. Bientôt le silence régna dans toute son étendue. La vaste cité s'endormit comme un géant fatigué, minuit sonna, et le plus léger bruit, même la chute d'une feuille ou le vol d'un *choucas* changeant de place dans les cimes de Notre-Dame, eussent rappelé l'esprit de l'étranger sur la terre, ou l'âme de l'enfant des hauteurs célestes...

En ce moment, le vieillard entendit avec horreur dans la chambre voisine le gémissement sinistre d'un mourant. Ce cri funèbre se confondit avec la chute d'un corps lourd; et, à la manière dont il tombait, l'oreille expérimentée du banni lui fit reconnaître un cadavre.

Il sortit précipitamment, entra chez Godefroy; et là, il vit le pauvre enfant gisant comme une masse informe.

A la lueur de la lune, il aperçut au cou du jeune homme une longue corde qui serpentait à terre.

Il avait été pendu!...

III

Le Poète.

Le grand vieillard releva lestement la créature d'amour et de grâce étendue à ses pieds; et, quand il eut dénoué la corde qui serrait ce joli cou de femme légèrement meurtri, l'enfant ouvrit les yeux, et d'une voix douce :

— Où suis-je?... demanda-t-il avec une expression de plaisir.

— Chez vous!... dit le vieillard en regardant, non sans une surprise mêlée de curiosité, le cou de Godefroy, la corde et le clou auquel elle avait été attachée, et qui se trouvait encore au bout.

— Dans le ciel?... répondit l'enfant d'une voix délicieuse.

— Oh! non... sur terre!... reprit le vieillard.

Godefroy marcha dans la ceinture de lumière fantastique tracée par la lune au travers de la chambre dont le vitrail était ouvert; et alors il vit la Seine frémissante, les saules, les herbes du Terrain; puis la nuageuse atmosphère qui s'élevait au dessus des eaux comme un dais de fumée blanche.

A ce spectacle, pour lui désolant, il se croisa les mains sur la poitrine, et prit une attitude de désespoir.

Le vieillard vint à lui, et, l'étonnement peint sur la figure :

— Vous avez voulu vous tuer?... demanda-t-il.

— Oui... répondit Goderoy, laissant avec insouciance l'étranger lui passer à plusieurs reprises les mains sur le cou, pour examiner l'endroit où avaient porté les efforts de la corde.

En s'apercevant que, sauf de légères contusions, le jeune homme n'avait dû souffrir aucun mal, le vieillard présuma que le clou, peu solide, avait promptement cédé au poids du corps, et qu'alors cette tentative de suicide s'était terminée par une chute peu dangereuse.

— Pourquoi donc, mon cher enfant, avez-vous tenté de mourir?... dit l'étranger.

— Ah! répondit Godefroy, retenant avec peine des larmes qui roulaient dans ses yeux, j'ai entendu la voix d'en haut!... Elle m'appelait par mon nom!... Oh! je la connais!... Elle ne m'avait pas encore nommé; mais, cette fois, elle me conviait au ciel!... Oh! quelle voix douce!...

— Ne pouvant pas m'élancer dans les cieux, reprit-il avec un geste naïf, j'ai pris pour aller à Dieu la seule route que nous ayons...

— Oh! enfant!... enfant sublime!... s'écria le vieillard en enlaçant Godefroy dans ses bras et le pressant avec enthousiasme sur son cœur; oh! tu es poète!... Tu sais monter intrépidement sur l'ouragan!... Ta poésie, à toi, ne sort pas de ton cœur!... Tes vives, tes ardentes pensées, tes créations, marchent et grandissent dans ton âme. Va, ne livre pas tes pensées au vulgaire!... Sois l'autel, la victime et le prêtre tout ensemble!... Tu connais les cieux, est-ce pas?... Tu as vu ces myriades d'anges aux blanches plumes, aux sistres d'or, qui tous tendent d'un vol égal vers le trône?... Et tu as admiré souvent leurs ailes, qui, sous la voix de Dieu, s'agitent comme les touffes harmonieuses des forêts sous la tempête... Oh! que l'espace sans bornes est beau!... dis?...

Et le vieillard serrait convulsivement la main de Godefroy, pendant que tous deux contemplaient le firmament, dont les étoiles semblaient leur parler...

— Oh! voir Dieu! s'écria doucement Godefroy.

— Enfant! reprit tout à coup l'étranger d'une voix sévère, as-tu donc si vite oublié les enseignemens sacrés de notre bon maître le docteur Sigier?... Pour revenir, toi dans ta *patrie céleste*, et moi dans ma *patrie terrestre*, ne devons-nous pas obéir à la voix de Dieu?... Marchons avec résignation dans les rudes chemins où son doigt puissant a marqué notre route. Ne frémis-tu pas du danger auquel tu t'es exposé?... Appelé sans ordre, ayant dit : *Me voilà*!... avant le temps, ne serais-tu pas retombé dans un monde inférieur à celui dans lequel ton âme voltige aujour-

d'hui?... Oh! pauvre chérubin, ne devrais-tu pas bénir Dieu de t'avoir fait vivre dans une sphère où tu n'entends que de célestes accords?... N'es-tu pas pur comme le cristal, jeune et beau comme une fleur?... Ah si, semblable à moi, tu ne connaissais que la cité des douleurs!... A m'y promener, je me suis usé le cœur... Oh! fouiller dans les tombes pour leur demander d'horribles secrets; essuyer des mains altérées de sang, les compter toutes les nuits, les contempler toutes levées vers moi, implorant un pardon que je ne puis accorder!... Oh! étudier les convulsions de l'assassin, les derniers cris de la victime, écouter d'épouvantables bruits et d'affreux silences, le silence d'un père dévorant ses fils morts... interroger le rire des damnés, chercher quelques formes humaines parmi des masses décolorées, que le crime a roulées et tordues... apprendre des mots que les hommes vivans n'entendent pas sans mourir; toujours évoquer les morts, pour toujours les juger, les épouser, les traduire... est-ce donc une vie?

— Arrêtez, s'écria Godefroy, je ne saurais vous regarder vous écouter davantage! Ma raison s'égare, ma vue s'obscurcit... Vous allumez en moi un feu qui me dévore...

— Il faut cependant que je parle! reprit le vieillard en levant, en secouant la main par un mouvement extraordinaire, qui produisit sur le jeune homme l'effet d'un charme.

Pendant un moment, l'étranger fixa sur Godefroy ses grands yeux éteints et abattus; puis il étendit le doigt vers la terre. Alors vous eussiez cru voir un gouffre entr'ouvert tout à coup à son commandement.

Il resta debout, éclairé par les indécis et vagues reflets de la lune, qui firent resplendir son front où éclata le ciel. Une espèce de lueur s'échappait de ses traits D'abord une expression presque dédaigneuse se perdit dans les sombres plis de son visage; il paraissait rire de la terre; mais bientôt son regard contracta cette fixité qui semble indiquer la présence d'un objet invisible aux organes ordinaires de la vue; et certes ses yeux contemplaient alors les lointains tableaux que nous garde la tombe.

Jamais peut-être cet homme surprenant n'eut une apparence aussi fantastique. Une lutte prodigieuse agitait sa forme extérieure, et, toute puissante qu'elle parût être, elle pliait comme une herbe sous la brise messagère des orages...

Godefroy resta silencieux, immobile, enchanté. Une force inexplicable le clouait au plancher; et, comme lorsque notre attention nous arrache à nous-même, dans le spectacle d'un incendie ou d'une bataille, il ne sentait pas son propre corps.

— Veux-tu que je te dise la destinée au devant de laquelle tu marchais, pauvre ange d'amour?...

Ecoute.

Il m'a été donné de voir les espaces immenses, les abîmes sans fin où vont s'engloutir les créations humaines, cette mer sans rives où court notre grand fleuve d'hommes et d'anges. En parcourant les vastes régions des éternels supplices, j'étais préservé de la mort par le manteau d'un immortel, par ce vêtement de gloire et de génie que se passent les siècles... moi, chétif!...

Quand j'allai par les campagnes de lumière où se pressent les *heureux*, l'amour d'une femme, les ailes d'un ange, me soutenaient; et, porté sur son cœur, je pouvais goûter ces plaisirs ineffables dont l'étreinte est plus dangereuse pour nous mortels que toutes les angoisses du monde mauvais...

En accomplissant mon pèlerinage à travers les sombres régions d'en bas, j'étais parvenu, de douleur en douleur, de crime en crime, de punitions en punitions, de silences atroces en cris déchirans, sur le gouffre supérieur à tous les cercles de l'enfer; et déjà je voyais, dans le lointain, la clarté du paradis brillant à une distance énorme... J'étais dans la nuit, mais sur les limites du jour. Je volais, emporté par mon guide, emporté par une puissance semblable à celle qui, dans nos rêves, nous ravit dans les sphères invisibles aux yeux du corps.

L'auréole dont nos fronts étaient ceints faisait fuir toutes les ombres sur notre passage, comme une impalpable poussière. Loin de nous, les soleils de tous les univers donnaient à peine la faible lueur des lucioles de mon pays.

J'allais atteindre les champs de l'air, où, vers le paradis, les masses de lumière se multiplient, où l'on fend facilement l'azur, où les innombrables mondes jaillissent comme des fleurs dans une prairie...

Là, sur la dernière ligne circulaire qui appartenait aux fantômes que je laissais derrière moi, semblables à des chagrins qu'on veut oublier, je vis une grande ombre...

Elle se tenait debout, dans une attitude ardente, dévorant les espaces du regard. Ses pieds restaient attachés sur le dernier point de cette ligne par le pouvoir de Dieu; et l'ombre y accomplissait sans cesse la tension pénible qui rassemble et projette nos forces, lorsque nous voulons prendre notre élan, comme des oiseaux prêts à s'envoler.

Je reconnus un homme.

Il ne nous regarda et ne nous entendit pas. Tous ses muscles tressaillaient, haletaient. Il semblait que, par chaque parcelle de temps, il éprouvât de nouveau, sans faire un seul pas, la fatigue de traverser l'Océan, par lequel il était séparé du paradis, où sa vue plongeait, où il croyait entrevoir une image chérie...

Sur la dernière porte de l'enfer comme sur la première, il y avait écrit une expression de désespoir dans l'espérance.

Le malheureux était si horriblement écrasé par je ne sais quelle force, que sa douleur passa dans mes os et me glaça. Je me réfugiai près de mon guide, dont la protection me rendit à la paix et au silence.

Semblable à la mère dont l'œil perçant voit le milan dans les airs ou l'y devine, l'ombre poussa un cri de joie.

Alors, regardant où il regardait, nous vîmes comme un saphir qui se détachait du petit cercle bleu qui flottait au dessus de nos têtes dans les abîmes de lumière. Cette éclatante étoile descendait avec la rapidité d'un rayon de soleil quand il apparaît au matin sur l'horizon et que ses premières clartés glissent furtivement sur notre terre. La *splendeur* devint distincte; elle grandit; et bientôt j'aperçus le nuage glorieux au sein duquel vont les anges, espèce de fumée brillante, de sueur lumineuse émanée de leur divine substance, et qui, çà et là pétillait en langue de feu. Une noble tête, dont il est impossible de supporter l'éclat sans avoir revêtu le manteau, le laurier, la palme, attribut des Puissances, s'élevait au dessus de cette nuée aussi blanche, aussi pure que la neige. C'était une lumière dans la lumière! Ses ailes frémissaient et semaient des éblouissemens, des ondulations dans les sphères, par lesquelles il passait comme passe le regard de Dieu à travers les mondes...

Enfin je vis le séraphin dans sa gloire!... La fleur d'éternelle beauté qui décore les anges de l'Esprit brillait en lui...

Il avait à la main une palme verte; et de l'autre un glaive flamboyant; la palme, pour décorer l'ombre pardonnée, le glaive, pour faire reculer l'enfer entier par un seul geste... Il souriait, mais tristement

A son approche, nous sentîmes les parfums du ciel qui tombèrent comme une rosée... Dans toute la région où il se tint, l'air prit la couleur d'une opale, et s'agita par des ondulations dont l'ange était le principe...

Il arriva, regarda l'ombre, et lui dit :

— *A demain*!...

Puis il retourna vers le ciel par un mouvement gracieux, étendit ses ailes, franchit les sphères, comme un vaisseau fendant les ondes, qui, en un moment, laisse à peine voir ses blanches voiles dans la clarté du soleil aux exilés laissés au rivage.

L'ombre poussa un effroyable cri auquel tous les damnés répondirent, depuis le cercle le plus profondément enfoncé dans l'immensité des mondes de douleur jusqu'à celui plus paisible à la surface duquel nous étions... Ce fut un horrible concert. La plus poignante de toutes les angoisses avait fait un appel à toutes les autres La clameur se grossit des rugissemens d'une mer de feu qui servait comme de base à la terrible harmonie des innombrables millions d'ombres souffrantes...

Puis tout à coup elle prit son vol à travers la *cité dolente* et descendit de sa place jusqu'au fond même de l'enfer; elle remonta subitement, revint, se replongea dans les cercles infinis, les parcourut dans tous les sens, semblable à un vautour qui, mis pour la première fois dans une volière, s'épuise en efforts superflus... L'ombre avait le droit d'errer ainsi. Elle pouvait traverser les zones de l'enfer, glaciales, fétides, brûlantes, sans participer à leurs souffrances. Elle se glissait dans cette immensité, comme un rayon de soleil sait se faire jour au sein de l'obscurité.

— Dieu ne lui a point infligé de punition, me dit le maître; mais aucune de ces âmes dont tu as successivement contemplé les tortures ne voudrait changer son supplice contre l'espérance sous laquelle cette âme succombe.

En ce moment, l'ombre revint près de nous, ramenée par une force invincible qui la condamnait à sécher sur le bord des enfers.

Mon divin guide, devinant la curiosité dont j'étais saisi, toucha de son rameau de laurier le malheureux occupé peut-être à mesurer le siècle de peine qui se trouvait entre lui et ce lendemain toujours fugitif.

Il tressaillit, et nous jeta un regard plein de toutes les larmes qu'il avait déjà versées.

— Vous voulez connaître mon infortune? dit-il d'une voix triste. Oh! j'aime à la raconter. Je suis ici, et *Théresa* est là-haut!... Voilà tout. Sur terre nous étions heureux, nous étions toujours unis. Quand je vis pour la première fois ma chère *Théresa Donati*, elle avait dix ans. Alors nous nous aimâmes, sans savoir ce que c'était que l'amour. Notre vie fut une même vie. Je pâlissais de sa pâleur; j'étais heureux de sa joie. Ensemble nous nous livrâmes au charme de penser, de sentir, et nous apprîmes l'un par l'autre l'amour. Nous fûmes mariés dans Crémone, et jamais nous ne connûmes nos lèvres que souriant, nos yeux que rayonnant; jamais nos chevelures, nos vœux ne se séparèrent. Nos deux têtes se confondaient quand nous lisions; nos pas s'unissaient quand nous marchions. La vie fut un long baiser, notre maison une vaste couche...

Un jour Thérésa pâlit, et me dit pour la première fois :

— Je souffre!

Et je ne souffrais pas!... Elle ne se releva plus. Je vis, sans mourir, ses beaux traits s'altérer, ses cheveux d'or s'endolorir... Elle souriait pour me cacher ses douleurs; mais je les lisais dans ses yeux. J'y interprétais les moindres tremblemens de leur azur lumineux...

Elle me disait : — Honorino, je t'aime!... au moment où ses lèvres blanchirent; elle me serrait encore la main dans les siennes quand la mort les glaça...

Aussitôt je me tuai, pour qu'elle ne se couchât pas seule dans le lit froid et humide de son sépulcre, sous son drap de marbre...

Elle est là haut, Thérésa, et je suis ici. Je voulais ne pas la quitter, Dieu nous a séparés. — Pourquoi donc nous avoir unis sur la terre? — Il est jaloux... Le paradis a été sans doute bien plus beau du jour où Thérésa y est montée... La voyez-vous?... Elle est triste dans son bonheur... Elle est sans moi. — Le paradis doit être bien désert pour elle...

— Maître, dis-je en pleurant, car je pensais à mes amours, au moment où celui-ci souhaitera le paradis pour Dieu seulement, ne sera-t-il pas délivré?...

— Le père de la poésie inclina doucement la tête en signe d'assentiment et nous nous éloignâmes en fendant les airs, sans faire plus de bruit que les oiseaux qui passent quelquefois sur nos têtes quand nous sommes étendus à l'ombre d'une touffe d'arbres. Nous eussions vainement tenté d'empêcher l'infortuné de blasphémer ainsi: car un des malheurs des anges de ténèbres est de ne pas voir la lumière, même quand elle les environne. Il n'aurait pas con pris mes paroles. . . . . . .

. . . .

En ce moment, le pas rapide de plusieurs chevaux retentit dans le silence; le chien aboya; la voix grondeuse du sergent lui répondit; des cavaliers descendirent et frappèrent à la porte. Le bruit s'éleva tout à coup avec la violence brusque d'une détonation inattendue...

Alors les deux proscrits, les deux poètes, tombèrent sur terre de toute la hauteur qui nous sépare des cieux... Et le douloureux brisement de cette chute courut, comme un autre sang, dans leurs veines, en sifflant, en roulant des pointes acérées et cuisantes. La douleur fut en quelque sorte une commotion électrique...

La lourde et sonore démarche d'un homme d'armes, dont l'épée, la cuirasse et les éperons produisaient un singulier cliquetis, se montra bientôt devant l'étranger surpris.

— Nous pouvons rentrer à Florence, dit le soldat, dont la grosse voix parut douce en prononçant des mots italiens.

— Que dis-tu?... demanda le grand homme.

— Les *blancs* triomphent!...

— Ne te trompes-tu pas?... reprit le poète.

— Non, Dante!... répondit le soldat.

Et le timbre riche de sa voix guerrière exprima les joies de la victoire et les frissonnemens des batailles.

— A Florence!..... à Florence!..... O ma Florence!..... cria vivement DANTE ALIGHIERI, dont la figure resplendit.

Il se dressa sur ses pieds, regarda dans les airs, y crut voir l'Italie; et alors—il devint gigantesque.

— A Florence, Florence!... Florence!... Italie! Béatrix!

Il était en délire.

— Et moi!... quand serai-je dans le ciel? .. dit Godefroy qui restait, un genou en terre, devant le poète immortel, comme un ange en face du sanctuaire.

— Viens à Florence!... lui dit le Dante d'un son de voix compatissant. Va! quand tu verras les amoureux paysages de *Fiesolé*, tu te croiras au paradis.

Le soldat se mit à sourire...

Pour la première, pour la seule fois peut-être, la sombre et terrible figure du Dante exprimait une joie: il avait dans ses yeux, sur le front, toutes les peintures du bonheur dont son *Paradis* est si prodigue. Il lui semblait peut-être entendre la voix de Béatrix.

En ce moment le pas léger d'une femme et le frémissement d'une robe retentirent dans le silence.

L'aurore jetait alors ses premières clartés...

Alors la belle comtesse Mahaut entra, poussa un cri, courut à Godefroy.

— Viens, mon enfant!... mon fils... Va, le paradis, ce sera le cœur de ta mère...

— Ah! je reconnais *la voix* du ciel!... cria l'enfant ravi.

Ce cri réveilla le Dante.

Il regarda le jeune homme enlacé dans les bras de la comtesse; et après avoir salué du regard et du geste son compagnon d'études, qu'il laissait au sein maternel...

— Partons!... s'écria-t-il d'une voix tonnante. Mort aux Guelfes!...

DE BALZAC.

UNE INDUSTRIE MYSTÉRIEUSE.

Le baron de *** est un des hommes les plus connus de Paris. On le rencontre partout, et partout on le remarque; car il a le précieux avantage de ne pas ressembler à tout le monde. C'est un homme de quarante-cinq ans à peu près, grand et vigoureux; son visage est d'une laideur qui n'appartient pas au vulgaire; ses cheveux roux étaient jadis d'une teinte ardente que corrige aujourd'hui le mélange d'une nuance grise très prononcée. Sa tournure a quelque chose d'aristocratique et de martial; en l'observant avec attention, on verrait qu'il affecte parfois de se donner l'air redoutable. Sa toilette est toujours très soignée et même un peu prétentieuse. Il porte habituellement des gilets et des cravates de couleurs éclatantes. En voyant l'épaisse chaîne d'or qui serpente sur sa poitrine, la double épingle de diamans qui attache son jabot, les bagues qui ornent ses doigts, et surtout le ruban étrangement bariolé qui décore sa boutonnière, ceux qui ne le connaissent pas se perdent en conjectures sur sa position sociale.

La portion du public qui n'a pas des notions très exactes sur la véritable distinction le prend volontiers pour un grand seigneur ou pour un diplomate. Les grisettes, les figurantes de l'Opéra et les premiers sujets féminins des petits théâtres, partagent cette opinion; éblouis par la chaîne, les diamans et les bagues, elles disent: — « Voilà un prince russe ou un banquier. » Et l'heureux baron est salué, attaqué, mitraillé d'œillades assassines.

Dans toutes ces suppositions, ce qu'il y a de plus clair, c'est que pas une ne tombe juste. Le baron n'est ni diplomate, ni banquier, ni prince. Ceux qui le prennent pour un empirique italien ou pour un pianiste hongrois ont également tort. Il est tout simplement baron, rien de plus, et personne n'a le droit de lui contester cette qualification aujourd'hui que les titres nobiliaires sont à la portée de tout le monde et qu'on peut se les donner tout aussi librement que des noms de baptême.

Grace au prestige de cette baronnie, située on ne sait où, le baron est reçu dans quelques grandes maisons d'un facile accès. D'ailleurs il mène le train d'un homme riche, et en beaucoup de bons endroits on n'en demande pas davantage. Il a un bel appartement, une calèche élégante, un cocher anglais; il donne à dîner, il joue gros jeu et perd noblement son argent. Que faut-il de plus pour être bien accueilli et traité avec considération? De quel droit voudriez-vous pénétrer à travers cette enveloppe polie et brillante? La vie privée doit être murée, et tout ce qui s'y rattache doit être par conséquent renfermé dans une enceinte continue.

Rien de plus mauvais goût que de demander: « D'où provient donc la fortune de monsieur? Comment est-elle acquise? Où est-elle assise? » Et autres questions impertinentes. Cependant, il y a dans le monde des curieux qui veulent toujours tout savoir, les uns par oisiveté, les autres par jalousie. Le baron n'a pas été épargné par cette inquisition.

Dans la bonne société, les gens indiscrets savent prendre des formes adroites et cacher sous des fleurs le point d'interrogation.— Un personnage se disant initié aux secrets de l'état et très fier de l'emploi qu'il occupe parmi les comparses de la scène politique, aborda un jour le baron avec beaucoup d'emphase et de gravité; puis, après les complimens d'usage, il lui demanda gracieusement:

— Pourquoi n'êtes-vous pas des nôtres?

— Comment l'entendez-vous? reprit le baron.

— Mais, oui, continua le personnage; vous avez de bons principes, de l'expérience, de l'esprit; vous parlez aisément, vous voyez les choses de haut, et je pense que vous feriez un beau chemin dans les affaires publiques.

— Vous me flattez!

— Non vraiment! votre mérite est généralement reconnu, et je vous parle avec sincérité. J'ai du crédit, et, si vous le voulez, je puis vous aplanir le chemin. Par exemple, avec le secours de certaines influences, on pourrait vous faire nommer député. Où sont situées vos propriétés? Où payez-vous le cens d'éligibilité?

Malgré tout son aplomb, le baron ne put dissimuler la contrariété et l'embarras que lui causait cette question, faite avec toutes les apparences d'un désintéressement officieux. Jusqu'aux derniers mots de l'entretien, il avait écouté avec complaisance les éloges et les propositions de son interlocuteur; mais le chapitre du cens opéra une soudaine métamorphose. Le baron répondit qu'il n'était pas ambitieux, qu'il tenait à ses loisirs: il eut recours à de philosophiques sentences qui démontrèrent clairement l'absence de tout immeuble dans sa fortune.

L'examen continua. — Un agent de change qui lui avait témoigné beaucoup de sympathie dans un souper, à la suite d'un bal masqué, vint le trouver un matin, et lui dit en lui présentant une lettre ouverte:

— Lisez ceci, mon cher baron.

— Diable! s'écria le baron après avoir lu, voilà une nouvelle bien importante!

— Et parfaitement inédite, reprit le financier. On ne la publiera que ce soir après la bourse: vous comprenez?

— A merveille! vous allez spéculer là-dessus.

— Oui, certes! mais comme je ne suis pas égoïste, j'en fais part à mes amis et connaissances. J'espère que vous ne refuserez pas de devenir mon client avec de tels avantages. C'est jouer à coup sûr, vous le voyez. Si vous avez des rentes sur l'état, donnez-moi bien vite votre procuration pour que je les vende sur-le-champ.

Nouvel embarras, nouvelle contrariété très apparente sur le visage du baron.

— Vous ne voudriez pas manquer une occasion pareille! reprit l'agent de change; vous ne voudriez pas surtout conserver des capitaux qui vont éprouver une notable dépréciation.

Le baron fut obligé d'avouer qu'il n'avait pas de rentes sur l'état.

— Fort bien! continua l'impitoyable financier; mais du moins cela ne vous empêchera pas de spéculer sur la baisse infaillible que nous allons avoir. Vous connaissez les usages. Il me faut, non pour moi, mais pour mes associés, une garantie; ce que nous appelons en langage de bourse, une couverture. Nous nous contenterons d'un bon de cinquante mille francs sur votre banquier. Pure formalité, mais encore faut-il être en règle. Qui est votre banquier?

Les réponses évasives du baron prouvèrent que sa fortune était entièrement problématique. Il laissa échapper l'affaire avec le douloureux stoïcisme de l'homme qui n'a pas les premiers fonds nécessaires pour s'enrichir. — Ainsi, ni terres, ni maisons, ni rentes sur le grand-livre, ni argent placé dans la banque. De quoi vivait-il donc? Par quels moyens entretenait-il l'aisance et le luxe qui l'entouraient?

Combien ne voyons-nous pas de ces énigmes vivantes se pavaner dans un salon, caracoler *au steeple-chase*, se promener au bois de Boulogne en fringant équipage; et, qui plus est, s'élever au-dessus des positions solides et honorables, faire de bons mariages et entrer dans la carrière des honneurs? Car, non seulement on tolère ces existances équivoques, mais encore on leur sourit, on les fête, et rarement s'avise-t-on de leur crier:

Qui vive? Aussi, peu leur importe de ne pas savoir le mot d'ordre : cela ne les empêche pas d'avancer et d'entrer par fraude dans la place.

Un indiscret, se trouvant un jour chez le baron, remarqua sur la cheminée trois lettres qui venaient d'être cachetées. L'une était adressée à Saint-Pétersbourg, — un autre à Londres, — la troisième à Vienne.

C'était là un nouveau champ ouvert aux conjectures. Que signifiait cette vaste correspondance?

Le curieux alla aux renseignemens ; il apprit que le baron écrivait souvent et recevait des lettres de tous les pays.

Vers le milieu du mois de février dernier, une chaise de poste attelée de quatre chevaux fit son entrée à Paris par le faubourg Saint-Denis, suivit la ligne du boulevard, traversa la rue de la Paix, la place Vendôme, et s'arrêta devant un des plus beaux hôtels de la rue Rivoli.

Cette voiture était occupée par un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, qui demanda le plus bel appartement de l'hôtel et ne s'informa pas du prix.

On présenta, selon l'usage, au voyageur un registre sur lequel il inscrivit ses noms et qualités : — Le comte Frédéric de Rantzau, propriétaire, venant de Bruxelles.

Le valet de chambre du comte se fit conduire chez un changeur pour avoir la monnaie d'une douzaine de billets de banque.

Dès son arrivée, le noble voyageur se signala par des largesses et des profusions ; il annonça qu'il passerait l'hiver à Paris et qu'il comptait mener grand train.

Il y avait trois jours que le comte était à Paris, lorsqu'un matin, le baron de *** se fit annoncer chez lui.

— C'est à M. le comte Frédéric de Rantzau que j'ai l'honneur de parler, dit le visiteur en faisant un profond salut.

— Oui, monsieur, répondit cavalièrement le jeune gentilhomme ; mais hâtez-vous de m'expliquer le but de votre visite, car je vais sortir ; je suis attendu à déjeuner chez le marquis de L...

— Je sais, monsieur, que vous avez des lettres de recommandation pour des personnes considérables. Au besoin, je pourrais vous les nommer toutes.

— Et qui donc a pu vous renseigner de la sorte? Comment et de quel droit êtes-vous initié à mes relations?

— A vos relations et à vos projets, monsieur le comte. Je sais parfaitement dans quel but vous êtes venu à Paris.

— Ce n'est pas un mystère, mon but est de me divertir.

— Reste à savoir de quelle manière, à quel prix et par quels moyens.

— Que signifient ces poroles, monsieur? Prétendriez-vous m'insulter?

— Dieu m'en garde! Je sais trop à qui j'ai affaire!... Vous appelleriez vos gens, n'est-ce pas?... Mais il ne s'agit pas d'insulte, pour le moment ; le point que nous avons à débattre, c'est de savoir si je vous accorderai la permission de rester à Paris.

— Qui donc êtes-vous? Le préfet de police?

— Non ; je suis un simple particulier.

— Un baron? Si j'ai bien entendu lorsqu'on vous a annoncé.

— Pourquoi pas? Vous êtes bien comte!

— En douteriez-vous?

— Pas le moins du monde! je sais parfaitement à quoi m'en tenir là-dessus. Rantzau! c'est un beau nom! Nous avons eu un comte de Rantzau maréchal de France. Seriez-vous par hasard un de ses descendans?

Pour toute réponse le comte tira le cordon d'une sonnette ; un domestique parut, et le baron lui dit :

— Apportez un verre d'eau sucrée.

— Vous alliez peut-être donner un autre ordre à ce valet : continua-t-il avec sang-froid.

— Quand il rentrera je lui ordonnerai de vous jeter à la porte.

— Je sortirai de moi-même quand je vous aurai dit ce qui m'amène. Rassurez-vous ; j'arrive au fait et je serai bref. Vous ne vous appelez pas Rantzau ; vous n'êtes pas plus comte que ce valet.

Le domestique venait d'apporter le verre d'eau sucrée, le baron le but tranquillement, puis il reprit :

— Votre nom est Mathias Verner. Vous êtes né dans le grand-duché de Hesse-Cassel ; votre métier est de faire des dupes ; vous maniez admirablement les cartes ; vous avez gagné aux eaux l'été dernier quelques milliers de florins ; vous avez doublé la somme en Belgique et vous venez la quadrupler à Paris. Suis-je bien informé? Vous faut-il d'autres détails? Parlerai-je de certaines condamnations? Non! non! cela humilierait le comte de Rantzau! Il vaut mieux jeter un voile sur le passé, donner carte blanche au présent et protéger les succès et les bénéfices de l'avenir. Voyons! combien comptez-vous gagner à Paris en trois mois? Cent mille francs pour le moins. Eh bien! je me contenterai de prélever un dixième, payable d'avance. C'est donc dix mille francs que vous allez avoir l'obligeance de me compter sur l'heure.

Le comte de Rantzau, ou plutôt Mathias Verner, eut beau se récrier, il fallut s'exécuter. Le baron ne sortit qu'après avoir reçu dix billets de mille francs.

Telle était la mystérieuse industrie qui avait jusque-là échappé à l'analyse et aux commentaires. Le baron exploitait les étrangers ; sa correspondance le mettait au courant ; il prélevait un impôt sur les projets criminels, sur l'incognito, sur les frauduleuses intrigues. Industrie ténébreuse et lucrative, qui compte un grand nombre d'agens à Paris et qui a des ramifications étendues dans toutes les capitales. *Faire chanter* la pratique, telle est l'expression dont ces industriels se servent pour caractériser les opérations de leur ignoble métier. Quelques-uns, comme le baron, exercent en grand, n'exploitent que les hôtels garnis et ne traitent qu'avec des escrocs de haute volée. D'autres travaillent en petit, et, n'ayant rien à ménager, se souciant peu d'être démasqués, exploitent leurs concitoyens. Ceux-là trafiquent non seulement avec le crime, mais encore avec le malheur. — Au banquier qui prépare une banqueroute, ils viennent dire : « Payez notre silence, ou bien nous avertissons vos créanciers. » — A la femme qui commet une imprudence, ils disent : « La bourse ou l'honneur! »

Un de ces odieux spéculateurs, ayant découvert dernièrement une intrigue galante parvenue à l'avant-dernier chapitre, demanda pour prix de son silence quelques louis que le séducteur lui refusa. Il alla donc trouver le mari, et il l'avertit que le soir même sa femme devait être enlevée. Celui-ci lui répondit tranquillement :

— De quoi vous mêlez-vous? monsieur.

Quant au baron de ***, il voyage tous les étés, afin de visiter ses correspondans et de prendre quelques notes. Au mois de juillet dernier, après avoir visité Bade, Wisbade, Ems et autres lieux, il faisait route au bord du Rhin, dans un cabriolet de poste. Quatre cavaliers l'abordèrent. L'un d'eux lui demanda s'il le reconnaissait, et comme le baron hésitait, le cavalier reprit :

— Je vais aider votre mémoire, je me nomme Mathias Verner, comte de Rantzeau, et je viens réclamer une petite somme que j'ai eu l'avantage de vous prêter à Paris, il y a six mois environ.

Cela dit, on mit le baron hors de sa voiture et on s'empara de son bagage ; après quoi les quatre cavaliers le précipitèrent dans le fleuve.

Heureusement le baron savait nager ; il en a été quitte pour un rhumatisme aigu. Du reste, il est revenu à Paris, où il continue d'exercer son état.

EUGÈNE GUINOT. — (*Courrier.*)

ANCIENS PROCÈS CRIMINELS.

LES CHAUFFEURS.

Le 22 ventôse de l'an VI, par une soirée brumeuse et glaciale, tous les habitans de la ferme de Saint-Remy, située près de la commune d'Agnet, département de l'Oise, étaient rassemblés dans la cuisine, la meilleure et la plus vaste salle de la maison. Quelques brassées de fagots et de bois vert, entassées sur un brasier ardent dans l'âtre profond et élevé, jetaient une flamme vive et pétillante qui réjouissait les travailleurs, tandis que se préparait le souper. Les époux Pillon, maîtres de la ferme, et leurs deux fils, étaient là au milieu de leurs gens, causant des travaux du jour, faisant des contes, et attendant le moment de se mettre à table.

« En place ! en place ! » exclamèrent enfin à la fois les deux servantes en apportant une énorme soupière au milieu de la longue et épaisse table qui occupait le centre de la cuisine. L'invitation n'eut pas besoin d'être répétée ; chacun prit un siége, et en un moment le potage fameux et odorant fut servi dans les assiettes de faïence à gros dessins coloriés. . Tout à coup les vitres et les châssis des fenêtres volèrent en éclats avec un fracas épouvantable ; en même temps quatre individus vêtus de costume de hussards et armés jusqu'aux dents, entrèrent par la porte de la salle ; cinq ou six autres escaladèrent alors les fenêtres et pénétrèrent à l'intérieur, tandis que toutes les issues étaient gardées.

— Bonnes gens, dit alors un des individus qui venaient de pénétrer dans la ferme d'une manière si étrange, nous avons mission de rechercher les déserteurs et les émigrés ; ne bougez pas ! nous allons faire perquisition ici et dans les pièces voisines.

Ces paroles rassurèrent quelque peu les habitans de la ferme de Saint-Remy ; mais à peine étaient-elles prononcées, que deux des hommes de la bande s'emparèrent des armes suspendues au manteau de la cheminée, en même temps que les autres, mettant le pistolet au poing, se précipitaient sur les gens attablés, en menaçant de faire sauter la cervelle au premier qui ferait mine d'opposer la moindre résistance. En un instant tous ces malheureux furent jetés pieds et poings liés sur le carreau, puis les brigands brisèrent les meubles et s'emparèrent de tout ce qu'ils trouvèrent en argent, nippes, bijoux, argenterie.

Tandis qu'ils dévastaient ainsi les différentes dépendances de la ferme, Pillon et son fils aîné qui s'étaient débarrassés d'une partie de leurs liens, tentèrent de prendre la fuite ; mais les brigands coururent après eux. Pillon père reçut un coup de crosse de carabine qui le renversa, et le fils, frappé de deux coups de poignard entre les épaules et au côté, tomba expirant près de son vieux père.

— Maintenant, dit celui des bandits qui paraissait être le chef, il s'agit de faire jaser ces vieux coquins d'accapareurs des écus de la nation.

Et il indiquait, en les poussant du pied, Pillon père et sa femme, vieillards presque septuagénaires. Les brigands, obéissant avec un joyeux empressement à cet ordre, dont ils connaissaient d'avance le sens, passèrent une corde au cou de chacun des deux vieillards, et les traînèrent ainsi tout auprès de la cheminée, où d'autres avaient ravivé le feu par quelques bourrées de sarment de vignes.

— Il nous faut 20,000 livres en bons écus, dit le chef ; vous devez avoir cette somme. Allons ! allons ! dépêchez de dire où est caché le margot, si vous n'avez pas l'envie de faire ici quelques tours de broche.

Les vieillards protestèrent qu'ils ne possédaient pas d'autre argent que celui que l'on venait d'enlever de leur bahut et de leur armoire au linge.

— C'est bon, répondit le chef en s'adressant à ses gens, ils ont besoin d'un peu de roussi. Voyez, mes enfans, si, comme dit le proverbe, les vieux sont toujours des *durs à cuire*.

Les brigands, en riant de la plaisanterie de leur digne chef, attachèrent le haut du corps de Pillon à la tringue élevée de la crémaillère, suspendant ainsi ses pieds et ses jambes sur la flamme qui pétillait ardente dans l'âtre. L'infortuné, en proie aux plus atroces douleurs, poussa alors des cris de miséricorde et de pitié.

— Serre la boucle, Cadet-Brûle-Gueule, dit un des bandits à celui qui tenait l'extrémité de la corde passée au cou de la victime.

Et la corde fut aussitôt serrée de telle force que le vieillard perdit la respiration.

— Ne l'étrangle pas tout-à-fait, puisqu'il faut qu'il parle, dit le chef.

Cadet dit Brûle-Gueule desserra et serra alternativement la corde, tandis que, la peau d'abord, puis des lambeaux de chair, se détachant des pieds et des jambes du malheureux Pillon tombaient en pétillant dans les flammes. Enfin il expira

au milieu de cette effroyable torture. Brûle-Geule alors jeta le cadavre dans un coin de la cuisine, puis, saisissant par le cou la vieille fermière :

— En voilà une, dit-il, qui jasera peut-être un peu plus ; ménageons-la cette pauvre petite mère, car nous nous sommes trop pressés pour l'homme.

Pendant que la femme Pillon endurait des souffrances pareilles à celles au milieu desquelles venait d'expirer son mari, deux des bandits qui gardaient les gens garottés et étendus sur le carreau, saisissant les deux jeunes filles Allard, servantes des époux Pillon, se portèrent sur elles aux excès de la plus odieuse brutalité.

Cependant Brûle-Gueule et celui qui paraissait être le chef ne pouvant rien obtenir de la femme Pillon, la retirèrent du feu à demi mourante et presque entièrement privée de sentiment. Alors l'un des brigands s'empara de cette malheureuse femme, âgée de près de soixante-dix ans, la jeta sur le corps de son fils, succombant à ses blessures et épuisée par la perte de son sang, et lui fit subir le même outrage qu'aux jeunes filles Allard.

Enfin, la bande s'étant réunie, se mit à table, forçant les malheureuses filles Allard à servir sur la même table le souper qu'elles avaient préparé pour leurs maîtres. Cette effroyable orgie terminée, le butin fut partagé, puis les brigands s'éloignèrent et disparurent, après avoir brûlé la cervelle à un charretier et à un garçon de ferme qui avaient été témoins de leurs forfaits.

Six jours après cette horrible expédition, le 28 ventose, les mêmes brigands se présentèrent à la ferme de Franjealle, près Château-Thierry, occupée par le nommé Thévenin. A sept heures du soir, dix d'entre eux pénétrèrent à main armée dans la maison, et entrèrent dans la chambre où se trouvaient le fermier et sa femme. Le fermier, effrayé à la vue de ces hommes, s'élance vers la fenêtre ; mais il est aussitôt atteint d'un coup de pistolet au milieu des reins, et deux des bandits lui déchirent la tête à coups de talons de bottes. La femme Thévenin crie : Au secours ! Au même instant, un brigand lui fait sauter la cervelle. Au bruit des coups de feu, le nommé Remy, charretier, accourt, et un troisième coup de pistolet l'étend mort près de ses maîtres. Réveillée par le bruit, la petite Thévenin, enfant de huit ans, qui était couchée dans une pièce voisine, se lève et entre dans la chambre de ses parens.

Avant que l'enfant saisie de terreur ait pu prononcer une parole, il la saisit et la jette dans l'âtre où se trouve un feu ardent. L'infortunée pousse des cris de douleur ; un autre brigand alors saisit la pelle à feu, et d'un seul coup il étend sans vie, près du cadavre de sa mère, la pauvre petite fille qui vient de s'élancer hors du foyer.

Les bandits se répandent ensuite dans toute la maison, brisent les meubles, s'emparent de 5,000 francs en or, d'une autre somme considérable en argent, de bijoux, d'argenterie, etc.

Cependant, Thévenin, quoique blessé grièvement, n'était pas mort. Dès que les brigands eurent quitté la chambre où il était tombé, il se releva, gagna la campagne, et parvint à se traîner jusqu'au hameau de Vincelles, voisin de la ferme. Il en revint bientôt accompagné de citoyens qui s'étaient armés à la hâte pour porter secours; mais lorsqu'ils arrivèrent les brigands avaient disparu, et l'on ne trouva plus dans la maison que des cadavres.

Tant de crimes commis jusqu'aux portes de Paris avaient répandu partout la terreur ; les autorités depuis long-temps en éveil déployèrent une nouvelle activité, et le lendemain de l'assassinat des époux Thévenin, les nommés Nézel, Lolivret, Chouine, Mériotte et Fontaine père, furent arrêtés à La Ferté Milon au moment où ils étaient entrés entre cinq et six heures du matin pour se rafraîchir, à la suite d'une longue marche de nuit, s'il fallait en juger d'après l'état de leurs chaussures et de leurs vêtemens. Ils furent aussitôt conduits chez le juge de paix.

Là, tandis que l'on fouillait Lolivret, sur lequel on trouvait l'expédition sur parchemin du bail de la ferme de Franjeallé, consenti au profit des époux Thévenin, et revêtu de leur signature, Nézel et Mériotte demandèrent instamment à être conduits aux lieux communs, où ils restèrent un assez long temps. Le juge de paix, qui déjà avait reçu la nouvelle du crime qui s'était commis la veille à la ferme, ne douta pas que les individus si fortuitement arrêtés ne fissent partie de la bande signalée depuis long-temps. Cette conviction se changea en certitude, lorsque la fosse ayant été curée par ses ordres, on y trouva une partie de l'argenterie des époux Thevenin, ainsi qu'une grande quantité de pièces d'or et d'argent que Nézel et Mériotte y avaient jetées. Il les fit immédiatement conduire et écrouer à la prison de La Ferté-Milon où, dès le lendemain, Fontaine père se pendit.

Presque en même temps une capture non moins importante s'opérait à Monchenon, dans l'auberge de la femme Gorbière, où étaient venues se loger Claire Leture et la femme Chemin. Le séjour de ces deux femmes dans une auberge où elles étaient inconnues ayant fait naître des soupçons, elles furent visitées et interrogées par l'agent municipal de Villers-Allerand. Leurs réponses évasives et embarrassées ayant été loin de satisfaire ce fonctionnaire, il se hâta d'en prévenir le juge de paix du canton de Rilly, qui ordonna l'arrestation de ces deux femmes, sur lesquelles on trouva une somme d'environ deux mille francs en or et des bijoux, dont plusieurs furent reconnus pour avoir appartenu aux époux Pillon. Dans les malles qu'elles déclarèrent leur appartenir, on trouva une nappe à la marque de ces fermiers, des timbales en argent portant leur chiffre, des boucles en argent et une grosse pince de la longueur d'un mètre.

On était dès lors sur la trace de toute cette bande de scélérats, qui avaient porté le meurtre et le pillage dans les départemens de l'Oise de Seine-et-Oise et de la Seine, et dont les forfaits avaient aussi répandu l'épouvante aux environs de Chartres, à Montfort-l'Amaury, autour de Versailles, et jusque dans le canton de Villejuif. Vingt-huit de ces bandits furent successivement arrêtés, et une information criminelle s'entama contre eux dans l'ordre suivant :

François Petit, dit Nizel ou le petit boucher de chrétiens, âgé de 29 ans ; François Grou, dit Miriotte Brandon d'amour, âgé de 33 ans ; Charles-François Lolivret, âgé de 33 ans ; Gilles Chemin, âgé de 37 ans ; François Guerrier, dit le Boulanger-rôtisseur, âgé de 34 ans ; Hyacinthe Sénéchal, dit Toto, âgé de 27 ans ; Pierre-Félix-Edouard Dion, dit Monsieur le Curé, 55 ans ; Guillaume Meunier, dit Bizet, 31 ans ; Charles François Garnier, dit Petit Gas, 30 ans ; Jean-Baptiste Bocquet, 26 ans ; Louis Lamare, 19 ans ; François Lecomte, 22 ans ; Etienne-Nicolas Sénéchal, 22 ans ; Jean-Jacques-Hubert Prevost, 36 ans ; Claude Memecy, 40 ans ; François-Nicolas Potier, dit Déteint, 22 ans ; Jean-Pierre Aubert, dit Sans-Gêne, 31 ans ; Charles-Marie-Alexandre Watemer, 33 ans ; Jacques-Thomas Loutrel, dit Cadet-Brûle-Gueule, 36 ans ; Marie-Claire Osmont, dit Leture, 23 ans ; Marguerite-Jeanne Guerrier, femme Chemin, 24 ans ; Thérèse-Julienne, veuve Fontaine, 50 ans ; Rose Fontaine, fille de la précédente, 22 ans ; Marie-Louise-Adélaïde Grenot, 23 ans ; Marie-Thérèse Deligne, veuve Charles Thouvenel, 25 ans ; Aimée-Marguerite Marinier, femme Lolivret, 21 ans ; Marie Clouet, 21 ans ; Marie-Louise Dubuisson, 23 ans.

Ces vingt-huit individus appartenaient évidemment à la bande de brigands qui depuis près d'une année désolait les environs de Paris, et qui elle-même faisait partie de cette association de malfaiteurs auxquels on avait donné le nom de *chauffeurs* dans différens départemens de la France.

Les *chauffeurs*, que l'on avait vus subitement apparaître à la fois dans la Vendée, dans les départemens du Nord, dans la Sarthe, dans la Somme, et sur d'autres points, avaient adopté un genre de crime dont l'origine remontait à ce moment déplorable où la chouannerie, après avoir eu en quelque sorte un but et une organisation politiques, s'était dissoute, pacifiée qu'elle était, ou du moins soumise, mais laissant après elle une écume immonde, un ramassis de réfractaires, de déserteurs, de gens sans aveu et n'ayant vu jamais dans la guerre civile qu'une certitude d'impunité, un prétexte de brigandage, et qui, alors que l'ordre se rétablissait, ne devaient plus trouver de ressources que dans le vol, le pillage, l'attaque à main armée des propriétés et des personnes. Triste plaie qui de tout temps succéda aux commotions du corps social, et qui successivement a pris le nom d'Ecorcheurs, de Routiers, de Trente-Mille Diables, de Chouans et de Chauffeurs.

Ces bandes, pour lesquelles le vol, le pillage, le meurtre, le viol, l'incendie étaient à la fois un but et un moyen, avaient pu se soustraire aux poursuites dont elles étaient l'objet, tant que le tourbillon des affaires, les exigences de la guerre, les perturbations de l'intérieur avaient exclusivement concentré l'attention et les moyens d'action du pouvoir; elles s'étaient en outre renforcées par suite du licenciement ou de la dispersion de quelques-uns de ces corps particuliers qu'on laisse s'organiser dans les grandes crises, mais toujours plus dangereux dans l'intérieur qu'utiles contre les ennemis étrangers.

La faiblesse, l'incurie du gouvernement directorial, l'insuffisance de ses ressources et le peu d'ensemble des mesures qu'il prescrivit contre ces bandits, augmentèrent leurs forces, leur audace, et à la fois la terreur profonde qu'ils répandaient. On leur donna le nom de *chauffeurs*, parce qu'après s'être introduits dans les fermes ou dans les maisons isolées, soit de vive force, soit au nom de la loi, comme il se pratiquait au temps des *suspects*, ils se saisissaient des personnes en la possession desquelles ils supposaient qu'existait quelque trésor, et leur brûlaient les pieds avec les raffinemens d'une barbarie calculée, pour les forcer à indiquer le lieu où elles auraient enfoui leur or, leur vaisselle ou leurs bijoux. Ils infestaient aussi les grandes routes, attaquaient les diligences, les voitures de poste, massacraient quiconque opposait de la résistance, enlevaient les filles, les jeunes femmes, et combattaient, souvent avec avantage, les brigades de gendarmerie et les compagnies départementales dirigées contre eux. Des arrestations, des exécutions partielles, entravées par les lenteurs et les formes nécessaires de la justice, étaient insuffisantes pour détruire et même pour intimider les chauffeurs. Le gouvernement, quelque faible et pusillanime qu'il fût alors, le comprit enfin, et, le 29 nivose an VI, une loi fut promulguée, qui déclara ces bandes de malfaiteurs justiciables des conseils de guerre.

Cependant, l'instruction commencée contre les vingt-huit individus arrêtés à la suite des assassinats et du pillage des fermes de Saint-Remy et de Franjealle s'était poursuivie selon les formes ordinaires ; un arrêté du directoire exécutif, en date du 14 germinal an VI, rendu en exécution de la loi du 29 nivose précédent, annula ces préliminaires de l'instruction, et renvoya l'affaire devant le 1er conseil de guerre de la dix-septième division militaire, séant à Paris, à l'ancien Hôtel-de-Ville. Ce conseil s'assembla le 17 ventose an VII ; voici quelle était sa composition :

Les citoyens Lecamus, adjudant-général, président ; Briant, chef d'escadron, adoint aux adjudans-généraux ; Poirier, capitaine à la 20e demi-brigade ; Philippe, capitaine au 20e régiment de cavalerie ; Sol, lieutenant à la 2e demi-brigade ; Hourdon, sous-lieutenant à la 96e demi-brigade ; Laplanche, sergent à la 28e demi-brigade ; Hervo, capitaine-adjoint aux adjudans-généraux, *capitaine rapporteur* (1) ; Lefranc, capitaine à la 28e demi-brigade, *commissaire du Directoire* ; Boudin, *greffier*.

Les six premières séances de ce conseil, du 17 au 23, furent exclusivement consacrées à la lecture des pièces de la procédure instruite contre les vingt-huit accusés dans différens départemens, et à Paris devant le citoyen Behourt, juge de paix de la division des Thermes. L'analyse succincte de ces pièces que nous donnons formera une sorte de résumé de l'accusation, dont toutefois les divers et épouvantables épisodes ne se dérouleront qu'au débat, où ne se trouvèrent compris qu'incidemment des faits sur lesquels le conseil n'avait pas à prononcer, parce qu'ils étaient antérieurs à la loi du 29 nivose an 5, mais qui servirent à caractériser dans toute son horreur l'organisation de ces bandes, et à mettre en évidence la barbarie cynique des monstres qui les composaient.

« Dans la nuit du 11 au 12 pluviose an VI, sur les onze heures du soir, des brigands s'introduisirent à main armée dans la ferme de la Folie, commune de Lieuvilliers, département de l'Oise, occupée par le citoyen Boulanger, cultivateur. Avant d'entrer dans la maison, ils s'étaient assurés des charretiers de la ferme, en les enfermant dans l'écurie où ils étaient couchés. Le premier qui entra dans la chambre où reposait Boulanger, malade alors, a été reconnu par la femme Boulanger, le nommé Grignon son neveu et Charlotte Bouchinet, servante, pour être le nommé Etienne-Nicolas Sénéchal. Cet individu, le pistolet au poing, s'avança vers Boulanger, et menaça de lui brûler la cervelle s'il ne lui remettait son argent. Grignon ayant essayé de se sauver, Sénéchal le saisit ; mais sentant qu'il ne serait pas le plus fort, il appela ses camarades à son secours. Deux autres brigands parurent alors, se jetèrent sur Grignon, l'accablèrent de coups, le terrassèrent, et, après lui avoir lié les pieds et les mains et lui avoir mis un bandeau sur les yeux, le jetèrent dans le fournil. La femme Boulanger et son mari subirent le même traitement. L'accusé Guerrier fut reconnu par la femme Boulanger pour un de ceux qui lui avaient lié les pieds et les mains.

» Ces deux brigands brisèrent alors une armoire, et s'emparèrent d'une somme considérable en or et en argent ; puis Nicolas Sénéchal entra dans le fournil une chandelle à la main, et lia les pieds et les mains à la jeune fille Bouchinet, couchée en ce lieu : il a été depuis parfaitement reconnu par cette petite fille. Le troisième brigand, qui, sans proférer une parole, éclairait les autres le visage couvert d'un masque de crêpe noir, n'a pu être reconnu positivement ; mais certaines circonstances font présumer que ce devait être l'accusé Prévost, qui est parent de Boulanger. C'est ainsi que le mouchoir qui a servi à bander les yeux de Grignon, et que le brigand masqué avait tiré de sa poche, a été reconnu pour être à la marque d'un parent dudit Prévost, parent dont il a hérité et recueilli tout le linge. Les brigands, à plusieurs reprises, menacèrent Boulanger et sa femme de leur brûler les pieds s'ils ne déclaraient pas où était leur argent. Ils se partagè-

rent ensuite les objets volés, et ne se retirèrent qu'après avoir entendu frapper en dehors à la porte de la ferme. Les autres brigands n'étant pas entrés dans la maison, et étant restés en avant dans la cour pour en empêcher l'accès, n'ont pu être reconnus.

» Le 22 pluviose an VI, la troupe des chauffeurs se porta en nombre à la ferme de la *Loge-aux-Bois*, commune de Bailleul-le-Socq, département de l'Oise, occupée par le citoyen Queste et sa famille. Sous prétexte de rechercher des déserteurs, les brigands pénétrèrent dans toute la maison, et, s'étant assurés des issues, ils se jetèrent sur toutes les personnes de la ferme, leur lièrent les mains et leur couvrirent la vue. Ils les jetèrent ensuite dans la cave, ne gardant avec eux que Queste. Un d'eux lui ôta les boucles d'argent qu'il avait à ses souliers, et, à force de menaces, on lui fit avouer que son argent était déposé à la ferme d'Erène.

» Les voleurs se répandirent aussitôt dans les chambres, vidèrent les meubles, et y prirent les effets et bijoux à leur convenance. Ils firent ensuite monter une domestique de la ferme qu'ils avaient enfermée à la cave, et se firent servir à boire et à manger. Leur souper terminé, ils barricadèrent l'entrée de la cave avec les gros meubles, et emmenèrent Queste. Trois des meilleurs chevaux du fermier ayant été attelés, les voleurs les chargèrent de leur butin, et se mirent en route pour la ferme d'Erène, forçant Queste à marcher en tête pour leur montrer le chemin, et, au besoin, leur servir de sauve-garde.

» Avant de partir ils avaient délibéré s'ils mettraient le feu à la maison, pour s'assurer du silence des gens enfermés à la cave ; durant le trajet ils menacèrent plusieurs fois le fermier de le tuer, et lui firent de graves et nombreuses blessures. Arrivés à la ferme d'Erène, les brigands firent rassembler tous les gens qui s'y trouvaient, et dont ils s'assurèrent en leur liant les pieds et les mains. Queste fut alors contraint de les conduire au lieu où était son argent ; ils y prirent environ 12,000 fr., de l'argenterie et des bijoux, qu'ils se partagèrent aussitôt par portions égales. Un des brigands dit alors à Queste : — Je sais que tu loges ici une aristocrate nommée de Franclieu, ex-religieuse ; conduis-nous à son appartement..... Cette coquine-là a certainement accaparé l'or de son couvent.

» — N'est-ce pas assez de m'avoir tout pris? répondit le fermier; je ne sais ce dont vous voulez me parler.

» — Ah! tu raisonnes! répliqua le brigand en armant un de ses pistolets ; attends!

» Mais, se ravisant, il dit : — Bah! il sera temps après Qu'on déchausse ce vieux coquin, qui refuse de marcher ; nous allons lui chatouiller la plante des pieds.

» Effrayé par les apprêts du supplice, Queste conduisit les voleurs au logement de l'ex-religieuse, âgée de soixante-neuf ans. Un d'eux s'approcha du lit où elle était couchée, il en arracha les draps et les couvertures, puis lui lia les pieds et les mains avec tant de force, que la corde dont il se servit pénétra dans les chairs. Une domestique qui couchait dans un cabinet voisin fut traitée de la même manière ; après quoi les voleurs brisèrent les meubles, s'emparèrent du numéraire, des bijoux, et de l'argenterie, qu'ils partagèrent en la pesant dans des balances dont un d'eux était pourvu.

» Aucun témoin de ces scènes n'a pu en reconnaître les auteurs ; mais, plus tard, une grande partie des objets volés dans cette expédition fut trouvée en possession des accusés Chemin, femme Chemin, femme et fille Fontaine et Fontaine père, lequel, lors de son arrestation, se pendit dans la prison de Ferté-Milon. Il est donc certain que ces individus faisaient partie de la bande des chauffeurs, qui alors avait établi son quartier-général à Compiègne. »

C'est sous l'accusation de ces épouvantables forfaits, et de nombre d'autres de même nature dont nous supprimons le détail, que les vingt-huit chauffeurs comparurent le 17 ventose an VII devant le conseil de guerre, où s'engagèrent les débats dont nous reproduirons dans un second article la physionomie caractéristique et les révélations imprévues.

La mise en jugement des chauffeurs avait, ainsi qu'on peut le penser, produit une vive sensation dans Paris. On disait que parmi les accusés plusieurs avaient réussi à dissimuler leur individualité, et que, assurés de porter leur tête sur l'échafaud, ils s'étaient déterminés à continuer de cacher sous une enveloppe grossière des noms auxquels s'attachait une antique célébrité ; les noms de plusieurs nobles familles étaient même cités comme devant être révélés dans ces horribles procès.

Dès les premières séances du Conseil, la vaste salle de l'Hôtel-de-Ville, où il siégeait, fut encombrée d'une foule de curieux qui ne cessa de se renouveler pendant les quatre jours que dura la lecture des pièces. A la séance du 21, où devaient paraître les accusés et commencer les interrogatoires, la foule fut telle, que les membres du conseil ne purent parvenir à se frayer un passage pour gagner leurs siéges, et qu'il fallut recourir à l'emploi de la force armée pour faire évacuer la salle, qui, du reste, ne manqua pas de se remplir aussi complètement dès que le Conseil fut en séance.

D'après les ordres donnés par le président, quinze des accusés seulement furent amenés sur le banc des prévenus pour cette première séance d'interrogatoires.

Il serait difficile, même aujourd'hui où, malgré quelques rares et odieuses exceptions, tout atteste combien les mœurs des classes même les plus perverses se sont adoucies, comparativement aux jours de délire de la période mauvaise de la révolution et du directoire, il serait difficile, disons-nous, de se faire une idée de l audace, du cynisme de ces accusés, et la reproduction *littérale* que nous donnons des débats, en même temps qu'elle fait mieux connaître le personnel des bandes de malfaiteurs alors organisées, permet d'apprécier la physionomie que présentaient les tribunaux à cette époque (1).

C'est en riant en se livrant à de grossières plaisanteries, en se poussant comme de turbulens enfans à l'ouverture de la classe, que les accusés vont prendre place sur les bancs où, à peine assis, ils promènent effrontément leurs regards sur les membres du conseil et sur l'auditoire. Ils sont en général assez bien vêtus. Les deux femmes, Claire Leture et Louise Guerrier, sont d'une figure agréable et régulière; leur mise est élégante et recherchée. Quant à Nézel, que l'on désigne comme ayant été le chef de la bande, il affecte une trivialité de manières et de langage, qui contraste avec sa figure intelligente et distinguée, sa haute taille, la blancheur et le galbe parfait de ses mains ; c'est par cet accusé que le président commence la série des interrogatoires.

M. LE PRÉSIDENT. François Petit, ou plutôt Nézel, puisque c'est le dernier nom que vous prenez maintenant, il paraît que vous faisiez partie d'une bande de brigands dits *chauffeurs* ?

NÉZEL. Il paraît? Ah! cela paraît! Et à quoi ça paraît-il? Faites-moi l'amitié de me dire ça, mon brave homme?

D. Tâchez de mettre plus de décence dans votre tenue, dans votre langage. — R. Tiens ! tiens ! est-ce que je suis ici pour vous faire des politesses ? Faites-moi donc donner un fusil pour que je vous présente les armes quand vous passerez.

D. Ne faisiez-vous pas partie de la troupe de bandits qui, le 22 ventose dernier; ont envahi la ferme du citoyen Pillon? — R. J'y aurais été que je dirais non ! Je n'y étais pas, donc je réponds, non ! C'est toujours blanc bonnet et bonnet blanc.

D. Vous avez cependant été reconnu de la manière la plus formelle par plusieurs témoins, et surtout par les filles Allard? — R. Oui, parlez-moi un peu de ces deux drôlesses-là? Elles prétendent qu'on leur a fait violence, elles sont parbleu bien tournées pour donner des tentations à des gaillards qui ont de l'or plein leurs poches. Vous autres militaires qui ne vous en privez pas, dites-moi si ça a l'ombre de vraisemblance?

D. Lors de votre arrestation, vous étiez porteur d'une grande partie de l'argenterie volée chez le malheureux Pillon?—R. C'est faux !

M. LE PRÉSIDENT Ainsi, vous niez tous les faits qui vous sont imputés ? — R. Comme vous dites ! Je nie parce que c'est faux ; ensuite, ça serait vrai que je le nierais tout de même. Vous faites votre métier, je fais le mien, ça ne doit pas nous empêcher d'être bons amis. (L'accusé se rassied en souriant.)

M. LE PRÉSIDENT, à Mériotte. Et vous, Mériotte, convenez-vous avoir fait partie de la bande qui a envahi, le 22 ventose dernier, le domicile de Pillon?

MÉRIOTTE. Moi? Tenez, je n'ai qu'une réponse à vous faire : je ne vous considère pas comme mes juges, attendu que vous n'êtes pas compétens. Aux termes de la constitution, j'aurais dû être traduit préalablement devant l'officier de police judiciaire, puis devant le jury d'accusation, et enfin devant le jury de jugement s'il y avait eu lieu.

M. LE PRÉSIDENT. Le défenseur de l'accusé Mériotte entend-il, comme son client, décliner la compétence du conseil ?

Le citoyen Vincent, défenseur officieux de Mériotte, se lève, et soutient que le conseil est incompétent ; le commissaire du directoire et le capitaine-rapporteur prennent ensuite successivement la parole pour combattre la prétention du défenseur. Le conseil délibère sur l'incident sans quitter son siége, et bientôt ordonne qu'il sera passé outre. M. le président reprend l'interrogatoire de Mériotte, qui nie tous les faits de l'accusation. Le président interroge ensuite Lolivret.

M. LE PRÉSIDENT. Et vous, Lolivret, ne faisiez-vous pas partie du détachement de la bande qui a pillé la ferme de Franjeallé après en avoir assassiné les habitans ?

LOLIVRET. En voilà des contes ! Allez votre train, allez votre train.

D. Il est du moins certain que, quand vous avez été arrêté, vous étiez porteur du bail sur parchemin de cette ferme?—R. Je n'étais porteur de rien du tout.

D. On vous a vu jeter ce bail sous le bureau du juge de paix?—R. Ceux qui ont vu cela avaient la berlue.

D. Une circonstance qui peut faire croire à votre culpabilité, c'est que déjà, le 3 novembre 1793, vous avez été condamné à 24 années de travaux forcés? — Ma foi, en voilà la première nouvelle. Dans tous les cas, vous voyez que je ne m'occupe guère de cette condamnation-là, et que j'ai toujours bon pied bon œil.

M. LE PRÉSIDENT. Gilles Chemin, l'accusation prétend que vous étiez au nombre des brigands qui ont dévasté la maison de Pillon et la ferme de Franjeallé? — R. L'accusation peut bien prétendre tout ce qu'elle voudra ; je m'en moque comme d'une guigne.

M. LE PRÉSIDENT. Prenez garde, misérable ! n'aggravez pas votre position par votre impudence. Vous êtes parti de Monchenon avec Nézel le 18 ventôse, en vous dirigeant sur Compiègne. C'est le 22 qu'une série de crimes horribles a eu lieu chez Pillon, et vous êtes revenu à Monchenon, avec Nézel, dans la nuit du 23 au 24 ? — R. Allons ! dites que vous avez rêvé cela ! ça sera plus tôt fait.

D. Lorsque vous avez appris que Fontaine père, un des membres de la bande des chauffeurs, s'était pendu dans la prison de la Ferté-Milon, n'avez-vous pas dit qu'il fallait qu'il fût bien bête? — R. Oui, je l'ai dit, et je le répète ! En définitive, la guillotine est le pis qui puisse nous arriver, et il faut être un imbécile pour se tuer, quand elle a toujours le temps de faire sa besogne !

D. Il résulte des renseignemens qui vous concernent que vous auriez déjà été condamné par le tribunal criminel du département du Calvados à huit ans de fers? — R. Eh bien ! il est gentil, votre tribunal criminel ! Il aurait dû au moins me faire signifier le jugement, parlant au citoyen Gilles Chemin, prétendu chauffeur, à son domicile, ou n'importe où.

Le président procède ensuite à l'interrogatoire de Guerrier, qui, après Nezel, paraît avoir eu le commandement de la bande. C'est un homme de taille extraordinaire. Son visage hideux et profondément couturé, son teint couleur de brique, son nez à demi rongé par une maladie horrible, l'expression farouche de son regard, tout l'ensemble de la personne de cet accusé inspire involontairement un sentiment de dégoût et d'épouvante.

M. LE PRÉSIDENT. Guerrier, vous faisiez partie de la bande qui a envahi la ferme de Pillon ? — R. C'est faux ! Vous me prenez pour un autre.

D Cela serait difficile ; votre identité se constate à des signes plus certains que celle de qui que ce soit. La fille Allard vous a d'ailleurs parfaitement reconnu pour être un de ceux qui l'ont si odieusement attaquée.— R. Vous plaisantez ! On est, Dieu merci! assez bel homme pour avoir des femmes plus qu'on n'en veut. Et puis nous ne sommes pas ici pour entendre des propos de servantes.

D. C'est au milieu du carnage, et les genoux dans le sang, que vous avez consommé cet odieux attentat ! — R. Nous y voilà : des phrases ! Bonne monnaie pour vous, du reste, et pas chère. Vous en achetez, vous en vendez, vous m'en prêteriez peut-être à moi qui n'en fais pas et qui vas tout droit mon petit bonhomme de chemin.

M. LE PRÉSIDENT. N'insultez pas le conseil ! Défendez-vous plutôt, malheureux ! Songez à détourner le glaive de la loi suspendu sur votre tête ! Ce n'est pas seulement Catherine Allard qui a été l'objet de vos attentats, mais la femme Pillon. Cette malheureuse, que ses soixante-dix ans eussent dû au moins protéger, a été victime de votre brutalité effroyable, et c'est sur le corps tout palpitant de son fils, à côté du cadavre de son mari, que vous avez fait subir à cette infortunée le dernier outrage.—R. Toujours des phrases ! Eh bien, foi d'homme! je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Hyacinthe Senécbal, dit *Toto*, et les autres accusés, nient tous les faits. Ils

(1) La partie des débats que nous reproduisons est empruntée textuellement aux documens dont nous avons déjà parlé, et surtout aux récits quotidiens publiés dans le *Journal des hommes libres*. Les réponses des accusés s'y retrouvent avec tout leur cynisme, et nous sommes forcés de reculer souvent devant la grossièreté des expressions littéralement imprimées dans ce recueil, et qu'explique la licence de la presse à cette époque.

prétendent en outre ne pas se connaitre, et s'être vus pour la première fois lorsqu'ils ont été mis sous les verroux.

A l'ouverture de la séance du 25, le président fait introduire les treize derniers accusés et procède à leur interrogatoire. Ils se renferment également dans un système complet de dénégations.

Les interrogatoires terminés, le conseil procède à l'audition des témoins. Le premier introduit est la nommée Marguerite Beauvais, femme Boulanger, exploitant la ferme de la Folie.

— Voici le premier qui est entré chez nous comme un coup de foudre, dit-elle en montrant Sénéchal Etienne-Nicolas). Il a dit : « Nous cherchons des émigrés, mais il nous faut 600 louis ! » Mon neveu Grignon, qui est robuste, l'a saisi au collet et l'a terrassé contre le mur ; mais alors il a crié : « A moi, hussards ! » Alors ils sont entrés toute une bande, ayant à leur tête celui-ci (Elle désigne Guerrier). En une seconde, ils nous ont lié les pieds et les mains, à moi, à mon mari, à mon neveu et aux autres. »

Grignon, neveu des fermiers de la Folie, est ensuite entendu : « Sénéchal, dit-il, est entré le premier et m'a apostrophé ainsi : « Gredin ! je te brûle la cervelle ! » et en même temps il me présentait un pistolet. Je l'ai saisi au collet, et je l'ai collé contre la muraille, mais il est glissé et est tombé sur le carreau. Alors il a appelé ses complices ; on m'a lié les pieds et les mains ainsi qu'à mon oncle et à ma tante, et on nous a jetés dans le fournil. Les brigands ont ensuite brisé les meubles et ont tout pris. Guerrier était avec la bande. »

GUERRIER. Pauvre homme ! Si Dieu le père ne te connait pas plus que moi, tu frapperas long-temps à la porte du paradis !

En ce moment, la fille Rose Fontaine se renverse sur son banc en poussant des cris d'angoisse et de douleur ; elle jure et proteste qu'elle se tuera si les séances du conseil doivent se prolonger si long-temps. Sa mère se lève pour la secourir, mais on la retient. Rose est emmenée hors de la salle.

A l'ouverture de la séance du 26 Mériotte et la fille Clouet demandent la parole, et se plaignent amèrement de la conduite de leur défenseur, le citoyen Vincent, qui, après avoir exigé d'eux des honoraires, payés d'avance disent-ils, ne s'est pas encore présenté aux débats.

Tous les défenseurs présens à la barre se lèvent pour demander qu'il soit fait droit à la plainte des deux accusés ; mais en ce moment, et lorsque le conseil s'apprête à délibérer, le citoyen Vincent arrive, et l'incident n'a pas d'autre suite.

Le principal témoin entendu dans cette septième séance est Jean-Jacques-Stanislas Pillon, second fils de l'infortuné fermier de Saint-Remy. Après avoir raconté les faits préliminaires que le lecteur se rappellera, il continue ainsi :

« Un des brigands les plus acharnés avait cinq pieds huit pouces environ, la voix enrouée, le visage couvert de pustules violettes, le nez rongé, je reconnais l'accusé Guerrier pour être cet individu. J'ai été frappé par plusieurs. Un d'eux, plus déterminé que les autres, se plaça près de mon père et lui dit : « Nous sommes des voleurs ! Tel que tu me vois, je suis le fils du duc de Choiseul ! Je dois être guillotiné un jour ou l'autre pour être rentré en France. Ma foi, autant la faire courte et bonne : tant pis pour toi si nous sommes tombés ici plutôt qu'ailleurs. Donne nous ton argent, ou tu rôtiras comme un poulet. »

» En ce moment, et avant qu'il eût eu le temps de répondre, Nézel donna un coup de sabre à mon père. — J'ai une nombreuse famille, dit alors mon père, je ne suis pas riche ! — Bon ! bon ! des contes ! répondit Nézel ; tu sais comment nous avons traité les autres qui s'étaient vantés de ne nous avoir donné que des épluchures ; il nous faut ton or, ton argent, ou tu vas mourir.

» Alors les horreurs se succédèrent ; je vis que j'étais à ma dernière heure, et je fus jeté pieds et poings liés sur le carreau, à côté de mon frère qui râlait et qui expira quelques minutes après. Ils avaient pris mon père et l'avaient suspendu sur un grand feu, tandis que deux brigands s'emparaient des servantes ; ma mère elle-même fut ensuite victime de leurs brutalités, et cela près du cadavre tout chaud de mon frère. »

Ici le témoin est interrompu par ses sanglots. Il raconte ensuite, lorsqu'il se trouve un peu remis après avoir respiré des sels, que les chauffeurs prirent et se partagèrent tout ce qui se trouvait dans la maison, et que comme le corps de son frère avait paru faire un mouvement, ils lui écrasèrent la tête à coups de bûche et mirent le feu à ses vêtemens et à ses cheveux.

Un incident bizarre vient faire diversion au sentiment d'intérêt et de pitié qu'excite cette déposition. Au moment où le témoin la termine, plusieurs membres du conseil remarquent qu'un homme placé dans les rangs de l'auditoire échange des signes d'intelligence avec plusieurs des principaux accusés. M. le président ordonne aussitôt que cet individu soit arrêté, et les agens de la police centrale présens à l'audience reconnaissent en lui le nommé Varennes, ancien exécuteur de Toulouse, qui, après avoir été condamné à la peine de mort comme chauffeur, était parvenu à s'évader (1). Cet incident, qui produit une vive sensation, termine la séance, qui est renvoyée au lendemain.

Dès que le conseil a pris place, et que la séance du 27 est ouverte, la fille Dubuisson se lève et demande la parole.

Je ne suis encore qu'accusée, dit-elle, et j'espère démontrer mon innocence ; cependant un écrivain qui fait vendre dans les rues une feuille qu'il appelle le *Journal des hommes libres*, me présente chaque soir à propos de ce procès comme convaincue des plus grands crimes. Cette feuille étant tombée dans les mains de mon père, il a éprouvé à sa lecture un si violent désespoir, qu'hier il s'est donné la mort en se précipitant dans la rivière !

GILLES CHEMIN. Eh bien ! qu'est-ce que je vous disais avant-hier, qu'il faut être bien bête pour faire la besogne de la guillotine !

M. LE PRÉSIDENT. Silence, accusé ! L'écrivain dont vous voulez parler est un nommé Rousset, qui s'intitule *homme de loi* : le conseil a donné des ordres pour qu'à l'avenir l'entrée de cette enceinte lui soit interdite.

L'audition des témoins continue, et parmi eux se trouvent les deux sœurs Allard, qui reconnaissent plusieurs des accusés.

Le président ordonne que l'on introduise la veuve Pillon. Un sentiment général de piété se manifeste parmi les membres du conseil et de l'auditoire à la vue de cette infortunée septuagénaire, vêtue de deuil, et que l'on est obligé d'apporter dans un fauteuil, ses pieds ayant été si horriblement mutilés que toute guérison est désormais impossible. Elle raconte d'une voix faible et souvent interrompue par les larmes et les sanglots, comment les chauffeurs, après avoir garrotté tout le monde, et fait mourir son mari dans des tortures affreuses, l'ont traînée elle-même vers le foyer. Elle reconnait Guerrier pour être celui qui d'une main lui tenait les pieds fortement liés, tandis que de l'autre il attisait le feu.

« Je demandais au bon Dieu la grâce de mourir, ajoute-t-elle ; mais quand j'étais près de m'évanouir ils me retiraient du feu et desserraient la corde qu'ils m'avaient passée au cou. Enfin ils m'ont jetée au milieu de la cuisine sur le corps de mon pauvre fils. Alors celui qui m'avait brûlé les pieds a dit en riant : « Elle a assez souffert comme ça. » Puis il se rua sur moi et me fit subir un affreux outrage ; après quoi il me jeta une pièce de 24 sous en éclatant de rire. Les autres bandits ne riaient pas ; on aurait dit qu'ils avaient horreur de celui-là et qu'il leur inspirait de la crainte ! (Elle désigne du doigt Guerrier, qui rit à gorge déployée.)

M. LE PRÉSIDENT. Guerrier, qu'avez-vous à répondre ?

GUERRIER. La vieille coquine ment comme une sorcière du sabbat qu'elle est. (Mouvement d'indignation.)

M. LE PRÉSIDENT. Misérable ! croyez-vous donc que votre cynisme odieux, que votre effronterie dans le crime soient un moyen de défense ?

GUERRIER. Je m'en moque pas mal ! Les témoins sont de la canaille, et vous autres vous ne valez pas mieux qu'eux ! Mais tout n'est pas fini ; laissez bouillir le mouton ; les sections sont encore au poste, et on vous règlera votre compte à tous en temps et lieu.

MÉRIOTTE. Tous les témoins sont des gueux.

M. LE PRÉSIDENT. N'insultez pas les témoins. Ils n'ont aucun intérêt à trahir la vérité.

MÉRIOTTE, riant. Ah ! permettez ! vous dites qu'ils n'ont aucun intérêt. Il me semble pourtant qu'il ont fait agréablement le voyage de Paris aux frais de la république, et qu'ils gagneront leurs journées sans se donner trop d'ampoules aux mains. Je voudrais être à leur place pour aller ce soir un brin au foyer du Théâtre-Montansier.

Ici Mériotte est interrompu par la fille Claire Leture, une des accusées, qui déclare qu'elle est en proie à des souffrances intolérables. « On m'a enlevé ce matin, dit-elle, mon enfant que je nourrissais ; maintenant la fièvre me monte à la tête ; je ne vois plus, je n'entends plus ; permettez que l'on m'emmène, car je deviendrais folle ou je mourrais. »

Le président lève la séance, et ordonne qu'un médecin soit immédiatement appelé pour visiter la fille Claire.

La séance du 28 fut consacrée aux dépositions de témoins relatives aux événemens dont la ferme de Franjeallé avait été le théâtre. Nicolas-Jean Thévenin, le fermier, raconte comment, bien grièvement blessé d'un coup de pistolet, et ayant eu la tête ouverte à coups de pied, il était parvenu à se sauver, après avoir vu tuer sa femme et le charretier Claude. Il déclare que les chauffeurs lui avaient volé 6,000 livres et une grande quantité d'effets précieux.

Au nombre des témoins figurent les nommés Lebon et Carrier.

LEBON, témoin. La plupart des chauffeurs se faisaient passer pour des marchands de chevaux. Il en reconnait plusieurs pour les avoir vus dans les foires où ils prenaient cette qualité, et faisaient une vie désordonnée.

MÉRIOTTE, au témoin. Ah ça ! l'ami, pour parler si bien du fricot, il faut que tu aies goûté à la sauce. Prends garde à toi, mon garçon, le bourreau de Toulouse s'est brûlé il y a trois jours à la chandelle, et il n'en avait pas approché autant que toi.

CARRIER, témoin. Après son arrestation Nézel m'a dit : « Si on nous fait faire la grande culbute, je te conseille d'acheter mon cheval. C'est une bête qui m'a sauvé de la guillotine et des coups de fusil plus d'une fois.

NÉZEL, au témoin. Pour faire ajouter foi à ce propos de commères, il faudrait d'abord prouver que je suis un niais et un bavard.

Plusieurs témoins cités à la requête des accusés sont entendus à la séance du 29. Le citoyen Petit-Remy, agent municipal, appelé à décharge par l'accusé Guerrier, ne se présentant pas, celui-ci demande qu'il soit recherché et amené par la force.

M. LE PRÉSIDENT. Ce témoin n'étant pas cité par le ministère public, il ne peut être ainsi contraint.

GUERRIER. C'est ça ! vous ne voulez pas le faire venir parce qu'il peut m'être favorable, tandis que s'il en manquait un seul pour faire jouer aux boules avec nos têtes, vous mettriez tous vos gendarmes à ses trousses. Allez toujours, je vous l'ai déjà dit, votre compte est réglé ; on vous paiera tout ça à la première rencontre des sections.

NÉZEL. Parbleu ! tous les témoins sont des scélérats, et les juges sont de la même clique !

M. LE PRÉSIDENT. Taisez-vous, misérables ! ne me forcez pas à employer les moyens que la loi met à ma disposition pour maintenir l'ordre.

NÉZEL. C'est bon ! ne vous fâchez pas ! vous n'allez pas nous faire griller la plante des pieds peut-être, on vous appellerait chauffeurs ! (Il rit.) Au reste, reprend-il d'une voix sombre, je ne parle pas pour moi. Je connais mon affaire et j'aurais assez de têtes sur les épaules pour paver la route de Lyon à Paris qu'on ferait bien d'en faire cadeau à la guillotine. Un homme comme moi ne craint pas que Samson lui fasse la barbe avec son rasoir, mais la longueur de ces débats m'ennuie, condamnez-nous tout de suite, et que tout soit dit !

Plusieurs témoins, cités par les accusés, viennent déposer sur de prétendus alibis.

La fille Aubert, demeurant à Soissons, est introduite. Aussitôt, et sans attendre qu'on l'interroge, elle déclare avec volubilité qu'elle a soupé le 22 ventose, à Soissons, avec Sénéchal, dit *Toto*. M. le président lui fait remarquer tout ce que sa déposition a d'invraisemblable et de suspect. Le témoin persiste.

M. LE PRÉSIDENT. Prenez garde ; ceci est fort grave. Toto lui-même a déclaré dans l'instruction qu'il était parti de Soissons le 21.

LE TÉMOIN. S'il a dit cela, pourquoi donc alors que sa femme m'a recommandé de dire autrement ? (Hilarité générale.)

M. LE PRÉSIDENT. Ainsi, vous vous rétractez ?

LE TÉMOIN. Je me... je m'é.. Non, monsieur, je ne m'écarte pas ! Je suis une honnête fille, et connue pour telle. (Rires dans l'auditoire et au banc des accusés.)

M. LE PRÉSIDENT. Je vous demande si vous convenez de n'avoir pas dit vrai, en affirmant que vous aviez soupé avec Toto le 22.

LE TÉMOIN. Ce que je dis est vrai. Je ne suis pas un quelqu'un à me dédire comme ça devant le monde.

Le capitaine-rapporteur se lève, et demande qu'en vertu de l'art. 367 de la loi du 3 brumaire an IV, la fille Aubert soit mise en état d'arrestation, comme prévenue de faux témoignage. Le conseil, faisant droit, ordonne l'arrestation du témoin, qui est aussitôt emmené par la garde.

La séance du 1er germinal fut encore consacrée à l'audition des témoins, dont les dépositions sans importance ne jetèrent aucune lumière nouvelle sur les faits

(1) Le jugement qui prononçait la condamnation de cet homme reçut son exécution sur la place publique de Montfort-l'Amaury, six semaines après son arrestation.

d'ailleurs surabondamment prouvés de l'accusation. A l'ouverture de la séance du 2, le président donna la parole au capitaine-rapporteur, qui commença ainsi son réquisitoire :

« Depuis long-temps des hordes d'assassins répandaient l'effroi dans l'intérieur de la république. L'habitant des campagnes, plus souvent victime de la férocité de ces monstres, ne quittait qu'en tremblant l'asile de son repos, craignant de le trouver dévasté à son retour. Inquiet pendant le jour, il craignait la nuit d'être égorgé.

» Plus de sécurité désormais, plus de quiétude pour le cultivateur. Le nourricier de l'état, celui qui donne du pain aux enfans de la patrie, était le plus à plaindre ; chaque jour lui apportait un crime de plus, chaque nuit le glaçait d'une nouvelle horreur. En vain la justice déployait sa vigilance vengeresse contre ces brigands : trop faible, trop lente, elle n'inspirait plus de terreur au crime.

» Le gouvernement, en vain, établissait sur tous les points les mesures de répression qu'il croyait les plus efficaces : le brigand bravait son impuissante sollicitude ; il pouvait se soustraire aux châtimens.

» Enfin, la loi du 29 nivose an VII fut rendue, et l'on en ressentit bientôt les effets salutaires. »

Passant aux crimes imputés aux accusés, le rapporteur en fait longuement ressortir l'énormité, assigne la part que chacun d'eux y a prise, et conclut à ce que les vingt-huit accusés présens soient déclarés coupables, et, par application de la loi, condamnés à mort.

Les défenseurs officieux prennent successivement la parole, et sont entendus dans l'ordre suivant. Les citoyens :

Balestier, pour Lolivret, la femme Lolivret et Loutrel ; Perrot, pour Guerrier, la veuve Thouvenel, Monier, Chemin et la femme Chemin ; Vincent, pour Mériotte et Marie Clouet ; Maton de la Varenne, *ancien avocat au parlement*, pour les frères Sénéchal et Lamarre ; Maugeret, *éditeur du Journal des Muses*, pour Dion ; Thévenin, pour Bocquet, Lecomte et Aubert ; Meslé, pour la veuve et la fille Fontaine ; Poncet de la Grave, pour Garnier, Watermar, Mennecy et la fille Dubuisson ; Gaudefroy, pour Prévost ; Rousseau, pour la fille Leture.

Après deux jours consacrés aux plaidoiries, le président, à l'ouverture de la séance du 4, engagea Nézel à faire choix d'un défenseur.

NÉZEL. Je n'en ai pas besoin, mon affaire est dans le sac, et je ne veux pas vous faire perdre votre temps ni à moi non plus.

M. le président, après avoir fait constater au procès-verbal le refus de l'accusé Nézel, ordonne que tous seront reconduits à la Conciergerie. Le conseil entre dans la salle de ses délibérations, où il demeure renfermé vingt-cinq heures. Il rentre ensuite en séance, et rend son jugement qui condamne à la peine de mort les nommés Nézel, Gilles Chemin, François Mériotte, Hyacinthe Sénéchal dit *Toto*, François Guerrier, François Lolivret, Guillaume Monier dit *Bizet*, Charles Garnier, Pierre-Félix-Edouard Dion, Louis Lamare, Claire Leture, Marguerite-Jeanne Guerrier femme Chemin, Thérèse Julienne veuve Fontaine, Rose Fontaine, Marie-Thérèse Deligne, veuve Thouvenel, Marie-Louise-Adélaïde Grenot.

» A l'égard des autres accusés, le conseil ordonne :

» Que Jean-Jacques Prévost et Etienne-Nicolas Sénéchal soient renvoyés devant le tribunal criminel du département de l'Oise ; que Jean-Baptiste Bocquet soit renvoyé pardevant le directeur du jury séant à Laon ; que Claude Mennecy, François Lecomte, Jean-Thomas Loutrel, Jean-Pierre Aubert, François-Nicolas Potier, Charles-Marie-Alexandre Watemar, Marguerite Marinier, femme Lolivret, Marie Clouet, et Marie-Louise-Dubuisson, soient renvoyés pardevant le tribunal criminel du département de la Seine, pour y être jugés sur les crimes dont ils sont accusés, crimes commis antérieurement à la loi du 29 nivose an VI (1) ;

» Ordonne en conséquence que les pièces de la procédure intentée contre chacun des individus ci-dessus nommés, ainsi que les pièces à conviction et un extrait du présent jugement, seront adressés à chacun des tribunaux pardevant lesquels ils sont renvoyés !

» Ordonne que les effets, bijoux, argenterie, etc., ayant servi de pièces à conviction, et qui se trouvent reconnus par les diverses parties plaignantes qui ont été entendues, pour leur appartenir, leur seront délivrés sur leurs récépissés. Et, à l'égard de la somme de 6,415 francs déposée par le juge de paix de la division des Thermes entre les mains du capitaine-rapporteur, le conseil ordonne qu'ils seront déposés à la trésorerie nationale, sauf la déduction de 600 livres, répartie, tant aux différens accusés à titre de secours, que pour pourvoir au paiement des vingt mois de nourrice dus par l'accusé Nézel, ainsi qu'il l'a reconnu, au citoyen Déblé, vigneron à Montesson ;

» Enjoint au capitaine rapporteur de lire de suite le présent jugement aux condamnés, en présence de la garde assemblée sous les armes, et de les prévenir que la loi leur accorde vingt-quatre heures pour se pourvoir en cassation. »

Cet ordre ne reçut son exécution que le lendemain 5, à cause de l'heure avancée où avait été prononcé le jugement.

A huit heures du matin les condamnés furent conduits dans la chapelle de la Conciergerie, convertie à cette époque en préau d'hiver, et là, entre deux haies de soldats, ils entendirent la lecture du jugement.

« C'est la fin de la comédie, dit Nézel lorsque le capitaine-rapporteur eut terminé ; je vous prie au moins, citoyen, de donner des ordres pour qu'on nous laisse du tabac et la permission de fumer. » Il embrassa ensuite Claire Leture, sa maîtresse, qui demandait à grands cris qu'on lui rendit son enfant, qu'on avait eu la sage précaution de lui ôter. La fille Grenot fit la même demande aussi inutilement.

La veuve Fontaine, qui avait montré un odieux cynisme aux débats, parut accablée, et ne proféra plus une parole ; mais sa fille Rose fit retentir les voûtes de ses cris et de ses gémissemens. On mit fin à cette scène en séparant les condamnés, et, une heure environ après, on vint les avertir que les hommes allaient être transférés à Bicêtre, et les femmes à Saint Lazare. Ils déclarèrent alors qu'ils entendaient se pourvoir en révision, et, en conséquence, il fallut les faire descendre au greffe.

Ils y étaient depuis quelques instans, et le greffier procédait sur ses registres à l'énoncé préliminaire de leur pourvoi, lorsqu'un homme de haute taille, âgé d'une cinquantaine d'années, portant les cheveux sans poudre, et coiffé d'un large chapeau à trois cornes, se présenta, ayant quelque chose d'urgent à communiquer au greffier : « Dites, dites, fit celui-ci sans lever la tête, et en continuant d'écrire.—C'est que je suis fort embarrassé, répondit l'arrivant. Après le 9 thermidor, on a détruit une grande partie du matériel, et entre autres les paniers du tribunal révolutionnaire. Maintenant, voilà que le conseil de guerre vient de condamner dix-huit chauffeurs à mort, et moi je n'ai plus de panier assez grand pour contenir dix-huit corps Comment faire?

— Bah ! ce n'est que cela qui vous embarrasse? interrompit Nézel en riant et en s'adressant à l'exécuteur des hautes-œuvres ; ne vous gênez pas, allez ; nous nous serrerons un peu, et moi, qui dois passer le dernier, je suis mince et ne tiendrai pas grand'place.

Le pourvoi en révision fut rejeté.

Le jour de l'exécution des dix-huit chauffeurs avait été fixé, à la suite du rejet de leur pourvoi, au 11 germinal an VII ; elle ne put avoir lieu ce jour-là, et le *Moniteur*, qui n'avait pas rendu compte de leur procès ni de leur condamnation, annonça simplement en deux lignes que l'on se trouvait obligé de surseoir, parce que dans la soirée de la veille 10 le condamné Nézel s'était ouvert les deux veines des bras dans son cachot, à l'aide d'un tesson de bouteille. Le surlendemain, l'état de Nézel s'étant amélioré, et les médecins commis pour l'examiner ayant déclaré qu'il pouvait être transféré de Bicêtre à Paris, et conduit au lieu de l'exécution, les dix-huit condamnés subirent la peine capitale à la place de Grève, au milieu d'un concours immense de curieux. H. R.

(*Gazette des Tribunaux*.)

THÉATRES.

Théâtre du Palais-Royal. — *Mathilde*, parodie en trois actes et en vers, par MM. Gabriel et Michel Masson.

Le Palais-Royal, toujours à l'affût des folies les plus gaies, vient de nous donner une délicieuse parodie de cette *Mathilde* qui fait depuis si long-temps répandre des larmes au public de la Porte-Saint-Martin.

Le Rochegune de la parodie est cocher de cabriolet ; Lugarto, un marchand d'habits ; Sécherin, un marchand de coco. Mathilde vend des oranges, et Ursule des cerneaux. Ce n'est plus la vile prose qui tombe des lèvres des personnages ; tous parlent en vers... Voici le portrait de Lugarto fait de sa personne et de son caractère, en s'adressant au public après les trois saluts d'usage :

Je suis un animal assez peu caressant :
Sang mêlé, sans bon sens, j'aime le goût du sang ;
Je plante avec bonheur des clous sur une chaise ;
Quand on se rompt le cou je ne me sens pas d'aise ;
Partout où prend le feu, c'est moi qui l'entretiens,
Et, par désœuvrement, je fais battre les chiens.
Je le dis en riant, j'ai le fiel dans la bouche,
Et je porte malheur à tout ce que je touche.
Si je respire un lys, il change de couleur ;
Il devient aussitôt noir comme un ramoneur.
Vu mon tempérament pas mal antropophage,
J'aime un beftaeck sanglant, une beauté sauvage,
Et j'ai, sûr d'endormir les femmes, les maris,
Pour elles du quibus, pour eux du vert-de-gris.
Voilà mes mœurs, mes goûts ; voilà mes jouissances.
Faites-en part à vos amis et connaissances.

Plus tard c'est Mathilde qui se plaint de la position que les lois en vigueur font aux femmes :

. . . . Ah ! qu'une pauvre épouse
Née avec un cœur tendre et d'une humeur jalouse
Est à plaindre aujourd'hui !... Mais les lois sont pour eux,
Et messieurs nos maris en profitent... les gueux !
La femme pure encore, la pauvre délaissée,
A-t-elle, un beau matin, la funeste pensée,
Pour céder au penchant où les cœurs sont enclins,
De jeter son bonnet par-dessus les moulins,
Parce qu'elle a trouvé, la romantique femme,
Une âme sous sa main qui comprend mieux son âme...
Cinquante francs d'amende et trois mois de prison
Punissent l'innocente... Horrible déraison !...
Mais, voilà le plus beau, voilà le ridicule !...
Qu'un époux, au contraire, avec une autre Ursule,
S'en aille à Romainville, au fond des bois charmans,
Où les tendres amans trouvent mille agrémens,
C'est bon ton, c'est reçu. La correctionnelle
N'admet pas sur ses bancs un époux infidèle...
L'homme aura donc toujours seul le droit de broncher ?
Et la femme à son tour ne pourra pas clocher ?
Ça ne peut pas durer ! Quand l'un fait bonne chère
L'autre serait réduite au plus mince ordinaire ?
Femmes, réfléchissez... Que toutes à la fois
Se lèvent donc en masse et refassent les lois !

La pièce est suivie ainsi acte par acte de la manière la plus comique. Au dénoûment il y a bataille générale, mais personne n'est tué ; au contraire, toute la société se met en route pour aller dîner au prochain cabaret aux dépens de Lugarto.

Ce qui fait que Gontran est sous la puissance du marchand de cirage, c'est qu'étant employé au bureau du contrôle d'un petit théâtre, il s'est avisé de contrefaire six billets de parterre. Pour ne pas être dénoncé, le coupable faussaire laisse tout faire à son ami.

Cette piquante folie fera courir tout Paris au théâtre du Palais-Royal.

(1) Tous ces individus furent condamnés à la peine de mort et exécutés, à l'exception de Nicolas Potier et de Marie-Louise Dubuisson, qui furent condamnés à vingt années de travaux forcés. Durant le cours de la nouvelle procédure, Jean-Pierre Aubert, dit *Cadet-Brûle-Gueule*, avait donné des marques non équivoques d'aliénation mentale. Bientôt il devint fou furieux et dut être transféré à l'hôpital de Bicêtre, où plus d'un de nos lecteurs pourra se rappeler de l'avoir vu enchaîné par le milieu du corps dans un cabanon, presque nu, l'œil sanglant, la chevelure et la barbe hérissées, et ne cessant pendant tout le cours du jour de proférer des hurlemens sauvages et d'atroces imprécations.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— La liste de souscription pour l'érection, sur la place royale d'Alger, d'une statue de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, s'élevait au 15 novembre 1842 à la somme de 38,110 f. 53 c.

— MM. Duchâtel, ministre de l'intérieur ; H. Michel Chevalier, professeur au collége de France ; et Moreau de Jonnès, chef des travaux de la statistique de la France au ministère du commerce, se portent candidats a a place laissée libre à l'Académie des sciences morales et politiques, dans la section d'économie politique et de statistique, par la mort de M. le comte Alexandre Delaborde.

— Les cours du Conservatoire des Arts et Métiers ont commencé aujourd'hui. M. le baron Ch. Dupin a prononcé un long discours hérissé de chiffres, de tableaux et de comparaisons pour prouver l'excellence des caisses d'épargne et les avantages qu'elles offrent aux ouvriers.

A trois heures, M. Pouillet, député et professeur de physique appliquée aux arts, a remplacé M. le baron Charles Dupin.

L'honorable professeur, avec cet intérêt et cette lucidité d'exposition qu'il apporte toujours dans l'enseignement, a consacré sa première leçon « aux propriétés générales de la matière. » Il a annoncé que dans les leçons suivantes il s'occuperait de la pesanteur et de la chaleur, d'après la théorie, et de l'application de cette théorie aux machines ; et que, si le temps le lui permettait, il terminerait son cours par des considérations générales sur l'emploi du galvanisme pour dorer et argenter les métaux.

Cette première séance s'est terminée à quatre heures un quart.

— Un grand nombre d'ouvriers allemands et belges, employés aux travaux de fortifications de Paris, sont partis cette semaine pour retourner dans leur pays.

— La Seine augmente de façon à inspirer de sérieuses inquiétudes pour le cours de la navigation. Son niveau qui, il y a trois jours, ne marquait qu'un mètre aux échelles des ponts était aujourd'hui, à deux heures de l'après-midi, à deux mètres moins un décimètre. Les eaux sont fangeuses et couvertes de matières végétales, ce qui indique que les campagnes riveraines doivent être submergées de la haute Seine. A Bercy, les mariniers commençaient à prendre ce matin les mesures de sûreté nécessaires en cas de débordement.

— La ville de Belvès, département de la Dordogne, vient d'offrir une véritable ovation à M. Arnal, maire de cette commune, au sujet d'un arrêté que ce magistrat a pris pour la suppression des jeux. Un mai a été planté devant sa porte, et ce mai a été surmonté d'un drapeau sur lequel on a inscrit : ***Suppression des jeux. A M. le maire Arnal, la ville de Belvès reconnaissante!*** Plus de 1.500 personnes, toutes appartenant au peuple, ont pris part à cette manifestation.

— Le nombre des feuilles publiques étrangères pour 1843, qu'on peut recevoir à Wilna, est de 192, dont 104 allemandes, 69 françaises et 19 anglaises ; la liste de l'expédition des journaux de Saint-Pétersbourg ne contient que 70 feuilles allemandes, 51 françaises et 21 anglaises. Le nombre des feuilles périodiques de la capitale augmente d'année en année ; on en a déjà annoncé 54 pour l'année 1843 ; 4 paraîtront en français, 3 en allemand, 2 en anglais et 1 en polonais.

— Un bûcheron des environs de Vienne, en Dauphiné, vient de trouver dans la cavité d'un chêne mort depuis long-temps, et qu'il venait d'abattre, une épée de la plus grande valeur. La lame de cette arme peut avoir environ un mètre de longueur sur cinq centimètres de largeur ; les traces des ciselures y sont encore visibles, mais elles ont été tellement altérées par l'oxidation, qu'il est impossible de reconnaître le sujet qui y était représenté. Sur le dos de la lame, on peut lire encore : Campani, Milliano, 1599.

La poignée et la monture de cette arme sont en or massif, et les ciselures dont elles sont enrichies sont de la plus grande délicatesse.

— Un journal de la Meuse raconte le fait suivant, qui rappelle les mœurs des temps féodaux : Dans une commune de ce département, lorsqu'une jeune fille se marie, l'appariteur de la commune, en grand costume, muni d'un panier et d'une cruche vides, se présente chez elle en disant : « Je viens chercher le droit de *mariage*. » Et il faut qu'à l'instant la cruche soit remplie de vin et le panier de viandes et de gâteaux, suivant les moyens de la future. L'appariteur se retire après avoir fait des complimens et des remercîmens analogues à la circonstance, et porte chez le maire le *droit* qu'il vient de percevoir. Aussitôt la table se dresse et le maire, assisté de l'adjoint et de quelques conseillers, se met à festoyer en l'honneur des futurs époux.

— On parle de découvertes de précieuses mines de cinabre (mercure sulfuré) dans la Toscane. Les uns pensent qu'elles appartiennent au prince Charles Poniatowski, les autres à M. Amédée Périer. Nous espérons pouvoir donner incessamment des détails précis sur ces mines. En attendant, nous devons dire qu'il n'y a jusqu'à présent de mines connues de mercure que celle d'Almaden, appartenant à l'Espagne, exploitée par M. de Rothschild, et celle d'Idria, exploitée par le gouvernement de S. M. l'empereur d'Autriche.

— On mande de Romans, 14 novembre :

« Planet et Lemaçon, deux individus d'assez bas étage, ayant de fréquens démêlés avec la police et avec leurs femmes, convinrent, hier dimanche, de mettre un terme à leurs ennuis. Planet dit à Lemaçon : « Je suis las de la vie. La police correctionnelle m'inquiète depuis long-temps. Jeudi prochain je dois lui rendre compte de quelques coups de pied que j'ai distribués à ses agens ; j'ai envie de l'esquiver... de faire un coup de ma tête... — Je comprends, dit Lemaçon ; moi aussi j'ai mes tourmens, je plaide avec ma femme, j'ai tout brisé au ménage, je suis souvent battu, etc... Marchons.

» A l'instant, les deux interlocuteurs se procurent pistolets, poudre et plomb, se rendent au cimetière, et conviennent qu'à un signal donné chacun se brûlerait la cervelle. Au moment convenu, deux détonations se font entendre. Lemaçon s'est écorché une joue ; Planet s'est tiré sur la poitrine. Heureusement pour eux, la charge était faible, le plomb menu, les blessures seront peu graves. La police, leur plus cruelle ennemie, est encore survenue et a réintégré ces hypocondriaques d'un nouveau genre dans leurs domiciles respectifs. Nous ne savons avec quels sentimens leurs femmes les ont accueillis. »

— On lit dans le *Journal de Genève* : « Le prince Napoléon Bonaparte, second fils de l'ancien roi de Westphalie, Jérôme, vient de passer quinze jours à Genève, venant de Florence. Il est reparti jeudi soir pour Stuttgardt. Il était venu pour vider une affaire d'honneur avec un adversaire qu'il devait rencontrer à Genève, mais celui-ci s'est vainement fait attendre. »

— Depuis huit jours, des malfaiteurs ont tenté d'arrêter deux fois, pendant la nuit, le courrier de la poste d'Elbeuf à Fleury-sur-Andelle. Le conducteur a échappé, en faisant marcher ses chevaux de toute leur vitesse. Les auteurs de cette double agression n'avaient pas d'armes à feu. La route est maintenant éclairée par des rondes de gendarmes.

— Un événement bien déplorable a jeté l'épouvante dans la commune de Luzay, arrondissement de Bressuire.

Le sieur Augé, ancien garde-champêtre de cette commune, vieillard âgé de 72 ans, avait été plusieurs fois, par suite de discussions d'intérêt, l'objet de menaces de mort, proférées contre lui par le nommé Bontems, son gendre, dont il connaissait la violence.

Augé se tenait donc sur ses gardes ; le 13 novembre courant, son gendre, armé d'une fourche en fer, sachant qu'il était chez lui, va frapper à sa porte. La trouvant fermée, et voyant que le vieillard effrayé refusait de l'ouvrir, Bontems monte sur le toit et se met en devoir d'y pratiquer une ouverture pour s'introduire dans l'intérieur. Le malheureux beau-père ne pouvait que trop prévoir le sort qui l'attendait, si Bontems arrivait jusqu'à lui, dans cette maison où il n'aurait pas de secours à attendre.

Son vieux sabre se trouve sous sa main, il le prend comme une dernière ressource, et se met à fuir. Mais Bontemps l'a aperçu, il saute à bas du toit et s'élance, toujours armé de sa fourche, à la poursuite d'Augé. Et une lutte s'engage entre le malheureux vieillard et son assassin, qui le terrasse et le blesse à la tête. Il allait périr lorsqu'un effort désespéré le dégage ; il tient encore son arme et l'oppose à son meurtrier, qui, tout à coup tombe, le corps traversé par le sabre de son beau-père. Transporté aussitôt chez lui, Bontemps y est mort le lendemain.

Augé s'est aussitôt constitué prisonnier. (*Mémorial de l'Ouest.*)

— Pour prouver que l'infâme commerce des esclaves se poursuit et prospère toujours, malgré toutes les défenses, un journal de Hambourg du 9 de ce mois communique à ses lecteurs le compte simulé envoyé l'année dernière par un marchand d'esclaves des Etats-Unis à une maison de commerce, afin d'engager celle-ci à prendre part à une opération lucrative. « Supposez que l'on veuille transporter des côtes d'Afrique à la Havane, pour la vendre dans cette ville, une cargaison de 250 nègres, il s'établit un calcul de déboursés et de produits comme suit :

» 1° Achat et équipement d'un navire,	6,000 dollars.
» Marchandises à troquer contre des nègres,	7,000
» Solde de l'équipage et part du capitaine et du pilote du produit de la cargaison,	16,000
» Pour le consignataire,	4,000
» Droit à payer au gouverneur de Cuba,	4,000
	37,000
» 2° Produit bruit de 250 têtes de nègres évaluées à 374 dollars par tête, 290 colis (*sic*) à 374 dollars par colis,	93,000
» Dont à déduire les frais ci-dessus,	37,000
» Reste, bénéfice net,	56,500 »

Au compte se trouvent jointes les observations suivantes :

« L'équipement du navire peut se faire à la Havane comme dans un port des Etats-Unis. Il serait bon de commencer l'équipement sans délai, car il faut quatre mois pour terminer une affaire, c'est-à-dire qu'il s'écoule quatre mois depuis le moment que le navire met à la voile jusqu'à son retour. Si le retour peut s'effectuer avant la fin du mois d'août, on a peu ou rien à craindre des croiseurs, car, à cette époque, tous les bâtimens de guerre ont l'habitude de se rendre dans les ports. Le moment où l'on met les esclaves à terre est seul dangereux. L'affaire pourrait se faire au mieux par actions. »

Boulé et comp., Imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 11 Décembre 1842. *DEUXIÈME ÉDITION.* Deuxième année. — N. 50.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉÂTRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES		2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.	
Un an....	38 f.	Un an....	20 f.
Six mois..	20	Six mois..	11
Trois mois	11	Trois mois	6

SOMMAIRE.

DIANE DE CHIVRI.

Edouard Corbey à Honoré Cimaise.

Paris, 1er février 1837.

Mon cher Honoré.

C'est une fatalité bien persévérante que celle qui nous sépare.

Il y a cinq ans, en sortant du collége, cités pour notre amitié comme Oreste et Pylade, Damon et Pythias, nous faisions le projet de suivre la même carrière pour ne jamais la quitter. La volonté de nos parens en décida autrement ; ton père te fit surnuméraire dans les bureaux des finances à Paris, et le mien me fit teneur de livres de sa maison de banque à Laval.

Ce n'est pas que cet état me déplût ; tu sais que toute ma vie j'ai été volontiers d'un caractère très calme et d'un esprit assez paresseux. Le travail régulier d'un bureau, cette existence symétriquement divisée, et étiquetée comme le casier noir que j'avais devant moi, me semble la plus convenable à ma nature.

Je ne suis point comme toi amoureux du mouvement et du bruit ; j'ai fort peu d'enthousiasme pour ces deux ou trois métiers de pauvres diables que vous appelez les arts ; je ne partage pas la vanité de certaines gens qui n'ont d'autres soins que de se produire dans un monde qui est au dessus d'eux. Je ne suis pas de ceux qui se font un titre des titres de leurs amis ; et le jour où j'aurais pu toucher de la main un de vos grands hommes de coterie, je n'aurais pas craint de la tendre à un camarade obscur, au risque d'effacer le lustre d'emprunt que j'aurais reçu de cet illustre attouchement.

Ce qu'on appelle les plaisirs de Paris me semble très souvent une prétention ridicule,-et plus souvent encore une dissipation qui frise le vice; toutes ces idées de progrès, de grand mouvement industriel, de régénération sociale dont on fait le texte de tant de médiocres articles de journal, me paraissent une des plaies de notre époque. J'accepte le fantastique en fait de littérature ; c'est une flamme obscure et fausse qui a conduit ceux qui ont voulu la suivre à patauger dans l'absurde et le vide, mais le mal n'est pas bien grand ; et, somme toute, j'aime encore mieux un fou qui me dit des billevesées toutes neuves, qu'un pédant qui me répète des platitudes consacrées. Il n'en est pas de même en affaires, où le fantastique mène droit à la ruine et à la friponnerie. Enfin, mon cher Honoré, ce qui fait le bonheur du Parisien n'est indifférent ou insupportable; ce qui fait sa gloire me semble absurde ou ignoble.

C'était donc déjà pour moi un grand malheur de quitter ma bonne et douce vie de province, mes habitudes prises, mon bonheur modeste et réglé; toutefois, il y avait une consolation au fond de mon déplaisir, c'était l'espoir de te retrouver à Paris et d'y vivre sous ton aile ; car en cette occasion c'est toi qui aurais été le protecteur de ma timide ignorance et de mon ridicule provincial.

J'arrive et voilà que j'apprends qu'on vient de te nommer contrôleur des contributions directes à Châteauroux.

J'ai été sur le point de repartir immédiatement. Mais mon père ne me l'eût point pardonné. D'ailleurs je ne puis m'en retourner sans avoir au moins remis mes lettres de créance à M. Fanon, le banquier chez qui mon père prétend me faire achever mon éducation commerciale.

Je ne sais trop ce que j'apprendrai chez mon nouveau patron, à moins que ce ne soit l'art de vendre à prime des actions qui n'ont pas la valeur réelle de leur capital nominal. Je n'y ai point de dispositions.

La banque faite avec probité est une chose qui n'a pas besoin de bien longues études ; la spéculation seule est difficile. Tout le monde peut être honnête homme, c'est un rôle à la portée des moindres intelligences ; mais celui de fripon demande beaucoup d'habileté; et vu la concurrence, je crois que génie y devient nécessaire. J'y dois donc renoncer, moi pauvre petit esprit de province qui ne sais bien que deux des commandemens de Dieu : *Tes père et mère honoreras*, et *le bien d'autrui tu ne prendras*.

C'est le premier de ces commandemens qui m'a forcé à accepter un séjour d'un an à Paris pour obéir à mon père, et c'est le second qui rendra ce séjour inutile pour moi. Toujours est-il que m'y voilà.

Je suis arrivé avant-hier à neuf heures dans une voiture appelée Messageries royales. Le roi est fort heureux d'avoir des voitures particulières et de laisser ces messageries au populaire. Je lis tous les jours de très beaux prospectus sur la facilité et la commodité des nouvelles voitures publiques, et sur les remercîmens qu'on doit aux hommes industrieux qui les perfectionnent. Probablement les marchandises ont profité de ces immenses améliorations ; il est donc juste d'accorder aux entrepreneurs l'admiration des porte-manteaux et la reconnaissance des *colis*. Mais quant à moi, voyageur, je me crois d'autant plus quitte envers ces bienfaiteurs de l'humanité, que j'ai payé ma place; c'est-à-dire le supplice de l'encagement et de la suffocation pendant trente heures.

J'ai traversé Paris au milieu de tas de pavés, de trous, de maisons en construction. J'ai demandé si nous étions en pleine révolution, on m'a répondu qu'on faisait des égoûts. Tant d'égoûts supposent beaucoup de fange. Encore si elle était toute sur le pavé, ce serait un petit désagrément.

Arrivé dans la cour des Messageries royales, j'ai été appréhendé au sac de nuit, à la malle, au porte-manteau par un douanier en habit vert. Je n'ai pu persuader à ce monsieur que je n'avais pas fait soixante-dix lieues pour introduire en fraude une bouteille de vin, il n'a pas tenu compte de mes raisons et j'ai été obligé de lui laisser tremper ses mains sales dans mon linge blanc. Une fois son examen fini, il m'a abandonné à la voracité d'un commissionnaire qui a emporté bon gré mal gré mon bagage, rue Montmartre, hôtel de. .

Dans la plus misérable auberge de province on m'eût donné à souper ; dans ce que vous appelez hôtel, on m'a répondu qu'il n'y avait pas de cuisine pour les voyageurs. J'étais si fatigué que je me suis couché sans dîner. Qui dort dîne, dit le proverbe; mais pour que le proverbe soit vrai, il faut dormir, et je n'ai pas fermé l'œil au milieu du tapage infernal de toutes sortes de voitures roulant toute la nuit sous mes croisées.

Le lendemain j'examinai ma demeure, c'est une chambre à peu près meublée. J'ai demandé ce que cela me coûterait, on m'a répondu que cela valait quatre francs par jour, et j'ai calculé que cela me coûterait par an tout juste les 1,500 fr. que mon père me donne en supplément aux 2,500 fr. que je dois gagner chez mon futur patron, et cela, dit mon père, pour tenir mon rang à Paris.

J'ai voulu savoir le prix de revient de ce que mon père appelle tenir son rang, et j'ai expérimenté ce que vous appelez la vie de garçon si économique à votre dire. Je suis allé déjeûner dans le premier café que j'ai trouvé.

Je n'avais pas encore imaginé que manger quand on a faim fût un

luxe exorbitant ; le total de ma carte a commencé mon instruction sous ce rapport. J'ai payé 3 fr. 50 c. des œufs sur le plat, une demi-bouteille de vin et un beefteack. Je ne sais pas l'anglais ; mais il me semble que le mot beefteack veut dire bœuf grillé, et on m'a servi de la viande à peu près crue, que j'ai trouvée détestable, comme doit le faire tout bon Français élevé dans la cuisine de ses pères, et qui n'a pas la prétention de n'être pas de son pays.

Je suis allé ensuite *flâner* au Palais-Royal ; *flâner* est un bonheur parisien. Je comprendrais que ce fût un plaisir de provincial, qui admire quelques magasins qu'il n'a pas vus, et je pardonnerais à son ignorance cette curiosité stupide qui arrête les passans devant une robe de chambre sur un mannequin, ou une perruque sur une tête en cire : mais que ce soit là une occupation parisienne, je n'y conçois rien. Il est vrai qu'il y a beaucoup de choses auxquelles je ne conçois rien.

Après avoir flâné, je me suis trouvé fatigué. Le droit de fatigue coûte deux sous à Paris ; louer deux sous par heure une chaise qui coûte trente sous, m'a semblé d'une spéculation supérieure ; mais je ne veux pas t'ennuyer de mon ennui, je dois te dire seulement qu'après avoir erré en omnibus de monument en monument, qu'après avoir dîné et passé ma soirée au parterre de l'Opéra, je me suis trouvé avoir dépensé 18 fr., ce qui, avec les 4 fr. de ma chambre, me donne par jour un total de 22 fr., et par an de 8,050 fr., ce qui ne correspond guère aux 4,000 fr. que je possède pour tenir mon rang.

Je ne te dis rien de ce que j'ai vu, parce qu'en vérité j'ai peur de te paraître par trop niais, et qu'à supposer que je partageasse votre admiration pour les prodiges des arts, cette admiration me semble une ressource qui doit s'user bien vite.

J'accepte donc comme une noble jouissance l'aspect de cet immense morceau de pain d'épice venu d'Égypte sous le nom d'obélisque, et je consens à reconnaître, comme une occupation digne du peuple le plus spirituel de la terre, le spectacle du ballet *la Chatte métamorphosée en femme* ; mais une chose qui est à la hauteur de mon esprit de provincial, une toute petite chose, c'est qu'en entrant à l'Opéra on m'a fait payer trois sous pour prendre soin de ma canne. Je savais que les Anglais ont mis un impôt sur la poudre à poudrer les domestiques, sur les chiens et sur les chats ; mais j'ignorais qu'il existât en France un impôt sur la canne. Dans mes loisirs de provincial, je lis quelquefois les lois qui se discutent aux Chambres, et surtout les lois fiscales. Je ne connais pas la loi des cannes ; ceci est peu de chose, mais tout porte leçon.

Probablement à mesure que j'avancerai dans la vie parisienne, si j'y avance, ce que je ne crois pas, j'apprendrai bien des choses que j'ignore ; en attendant je suis rentré chez moi, bien étonné de mon peu d'étonnement à l'aspect de cette cité colossale, capitale du goût, des arts et de la civilisation.

Demain j'irai chez monsieur Fanon, ou plutôt chez monsieur Jules Fanon : car maintenant la banque affecte la mode artistique du prénom, et mon banquier s'appelle Jules Fanon, comme un de tes poëtes favoris s'appelle Victor Hugo ; j'irai chez mon futur patron, je verrai à quoi il me destine, et pour obéir à mon père je me résignerai au rôle subalterne que sa science parisienne me réserve probablement : mais je t'avoue que je rejeterai le plus vite possible des ennuis que ta présence à Paris m'eût sans doute fait accepter.

Ainsi donc, mon cher Honoré, si tu as quelque envie de me répondre, n'attends pas six semaines ou deux mois comme cela t'arrive quelquefois, sans quoi ta lettre ne me trouverait sans doute plus à Paris. En tous cas, adresse-la-moi chez M. Jules Fanon ; car je vais quitter dès demain le luxe de loyer de mon hôtel garni.

Adieu, et porte-toi bien, c'est chose facile en province où l'on a de l'air et de l'espace tant qu'on en veut : je tâcherai de ne pas être malade dans ce cloaque où je suppose que la maladie doit être fort chère et la mort ruineuse. Quant à moi, je t'écris chez ton directeur.

Ton ami pour la vie. ÉDOUARD CORBEY.

II.

Honoré Cimaise à Édouard Corbey.

Châteauroux, 10 février 1838.

Mon cher Édouard,

J'ai reçu ta lettre et je l'ai lue jusqu'au bout, et qui plus est je l'ai relue jusqu'au bout ; elle était cependant toute dans un mot ; il t'aurait suffi de m'écrire :

J'ai dépensé vingt-deux francs en un jour.

J'aurais deviné le reste ; Paris est un cloaque, les Parisiens sont des imbéciles, et tout ce qui se fait à Paris est un métier de dupes ou de fripons ; tu as quatre mille francs à dépenser par an, et tu es à Paris ! et tu te plains ! et tu ne comprends pas que tu es l'homme le plus riche, le plus heureux, le plus indépendant du monde !

Avec quatre mille francs d'assuré, on fait, quand on veut, six mille francs par an de dettes non usuraires. Cela dure deux ans, ton père paiera : le mien a bien payé, et il n'est pas banquier. Cela te constitue dix mille francs de rentes nets et clairs, c'est une fortune.

Je ne te parle pas des ressources que l'on trouve toujours à Paris quand on veut bien les chercher.

Tu dois bien penser que je ne m'étais pas acquis une assez belle réputation d'élégance avec mes douze cents francs du ministère et les deux mille francs de crédit que j'y ajoutais par an. Je n'usais pas tout le papier de l'administration à son profit, et j'ai écrit plus d'un vaudeville dont le manuscrit portait en tête :

MINISTÈRE DES FINANCES,

Division des contributions directes.

Je ne sais si cela a porté bonheur à mes pièces, mais elles semblaient participer à la propriété qu'a tout papier du ministère des finances, et qui est de demander et de percevoir l'argent du public. Quoi qu'il en soit, j'étais fort content de mon sort, et je ne demandais rien à personne, lorsqu'il a pris au ministre l'idée de me donner de l'avancement. C'est moi qui aurais le droit de demander si nous sommes en révolution.

Conçois-tu un ministre à qui l'on ne demande rien, et qui vous accorde quelque chose ? Voilà de ces événemens qui n'arrivent qu'à moi. Toujours est-il qu'il m'a fallu partir, et que je suis arrivé hier à Châteauroux.

Je ne te ferai pas l'odyssée de mes infortunes, elles ne ressemblent en rien aux tiennes. On m'a donné à souper dans mon auberge. Malheur ! trois fois malheur ! On se passe de souper, c'est un petit désagrément ; manger un pareil souper, c'est un châtiment que je n'avais pas mérité.

La maîtresse de mon hôtel, ayant appris mon nom, et mon nom est connu à Châteauroux comme celui d'un fonctionnaire public qui n'a pas moins de 2,000 fr. d'appointemens à dévorer, comme disent les contribuables, la maîtresse de mon hôtel m'a offert de m'abonner à la table-d'hôte, qui est servie tous les jours à cinq heures, le tout moyennant 45 fr. par mois payés d'avance. D'avance ! comme ce mot renverse de fond en comble le beau système du crédit que j'ai pratiqué jusqu'à présent. Mais je crois que le crédit me serait chose fort inutile en ce pays et que j'en serai réduit à faire des économies sur mes 2,000 fr. à moins que la bouillotte ne s'en mêle. Je répondis à mon hôtesse que je prendrais un parti quand j'aurais vu la ville, et je suis allé me coucher. Tu n'as pas dormi, je n'ai pas dormi. Seulement, c'est mon lit qui m'a tenu éveillé et non pas le bruit des voitures. En province vous appelez cela des lits ; on en fait à Paris pour redresser les bossus, ceux de Châteauroux ont probablement un but tout contraire.

Je me suis levé et j'ai entendu un gros garçon en sabot me demander. C'est le domestique de mon directeur qui m'envoyait la missive qui venait de lui arriver et qui me faisait dire qu'il m'attendait dans la matinée. Ceci m'a paru d'un empressement plus qu'administratif, et j'ai sollicité du factotum de mon chef le temps de faire un peu de toilette.

Je n'ai aucune envie de t'envoyer mes impressions de province, mais j'ai eu le malheur d'ouvrir ma fenêtre, et j'ai eu sous les yeux le spectacle du marché. C'est sale et laid, voilà tout. Je n'ai jamais entendu piailler de ce ton.

Je veux que le diable m'emporte si je sais comment je ferai pour aller jusque chez mon directeur en bottes vernies il y a un demi-pied de boue dans les rues. J'ai fait demander un cabriolet, on m'a proposé une carriole d'osier attelée d'un cheval de labour avec un cocher en sabots et en blouse. Alors j'ai compris où j'étais ; en province, entends-tu ? en province. Jusque-là je ne me l'étais pas complétement figuré. Envoie-moi des socques, mon cher Édouard ; je mettrai des socques et j'aurai un parapluie !

Je t'écris en attendant l'heure de ma visite devant laquelle je recule le plus que je peux.

Une fille d'auberge entre dans ma chambre ; elle vient de cirer mes bottes de voyage à la cire anglaise. Elle a l'air ravi de ce qu'elle a fait.

Je pars la mort dans l'âme. Attends une seconde lettre de moi avant de m'écrire. Je ne resterai pas dans ce pays, je te le jure, et j'espère t'annoncer mon retour à Paris avant huit jours. A bientôt.

HONORÉ CIMAISE.

III.

Honoré Cimaise à Edouard Corbey.

Mars, 1838.

Mon cher Édouard,

Dans cette lettre je comptais te rendre compte de ma visite chez le préfet, bon préfet ; chez mon directeur monsieur Derbot, excellent homme ; chez monsieur du Hauterre, mon inspecteur, mari de madame du Hauterre, le vrai maître de la maison. J'en avais esquissé d'assez bons croquis et je te les enverrais si je n'étais sous l'impression d'un récit que je viens d'entendre, et que je veux t'écrire sur-le-champ pour ne pas en omettre la moindre circonstance.

Ce récit a été amené par une gaucherie de ton serviteur, gaucherie que je dois te dire aussi, parce qu'elle te fera mieux comprendre l'intérêt qu'a dû m'inspirer à moi un récit que j'écoutais en présence de la femme qui en était l'objet.

Il faut d'abord t'apprendre que nous devions avoir pour hier samedi un grand bal à la préfecture, et j'avais réservé pour cette soirée tout ce que je me crois de puissance d'observation pour composer ma galerie. Un bal de préfecture, c'est une sorte d'exposition publique des produits moraux d'un département, et je comptais beaucoup sur la médisance verbeuse de la femme de mon inspecteur, madame du Hauterre, pour me servir de livret et me dire les noms et les titres des individus.

J'arrivai donc vers dix heures chez le préfet. Je m'aperçus qu'il était trop tard pour une de mes plus importantes observations, celles des entrées et des nuances de l'accueil administratif. Les salons étaient pleins, la fusion était opérée, on était en pleine contredanse, et j'avoue que dans cette mêlée de femmes vêtues de gaze et de soie, passant et repassant avec une grâce décente et assurée, je crus voir un reflet des éblouissantes fêtes de Paris. Je te dirai même que j'ai remarqué dans ce bal une chose d'assez bon goût, et que n'ont point nos bals de Paris.

Dans nos salons, il n'y a guère que deux classes de femmes, celles celles qui dansent et celles qui ne dansent plus; et comme à Paris les femmes ne renoncent à la danse que lorsqu'elles sont d'un âge ou d'un volume à épouvanter les plus petits jeunes gens, il en résulte que ce qu'on appelle tapisserie est un assortiment de visages ridés et boursouflés de la façon la plus grotesque. J'ai remarqué qu'il n'en était pas de même à ce bal de la préfecture; beaucoup de femmes d'une charmante beauté restaient sur leurs siéges, regardant danser leurs filles, tandis que les aïeules de ces belles danseuses s'étaient reléguées dans d'autres salons autour des tables de whist et de boston. Ainsi c'étaient des quadrilles blancs et roses, parés de jeunesse et de candeur, s'agitant gracieusement dans un cadre de femmes qui portaient, sans en être écrasées, l'éclat de leurs brillantes toilettes. Ce premier aspect, je dois le dire, me désenchanta un peu du dédain que j'apportais à cette réunion, et je restai un moment dans un étonnement qui n'était pas exempt de quelque plaisir. Ce fut pendant que je contemplais le spectacle vraiment distingué de l'assemblée, que je remarquai une femme d'une rare beauté et d'une jeunesse qui admettait la danse même dans ce salon; elle pouvait avoir vingt-deux ans au plus. C'était une si grande pureté de traits, une telle noblesse de physionomie, une si modeste majesté, que je ne pus la quitter des yeux, et que je ne pus prendre garde à l'effet que je faisais. Il me sembla que son regard passa plusieurs fois devant le mien, mais sans que rien m'avertît qu'elle daignât s'apercevoir de l'ardente admiration avec laquelle je la regardais.

Je pensai (et ici je te rends franchement compte de mes sensations, comme je les éprouvai) je pensai que ce devait être quelqu'une de ces reines de petite ville, qui ont toute la sottise d'un empire absolu, et je ne crus pas de ma dignité de me joindre à l'adoration publique par une contemplation ridicule.

Je passai dans les autres salons où j'allai saluer le peu de personnes que connais, et où je vis M. Derbot, mon directeur, faisant une partie de trictrac dans un coin du salon. Mme du Hauterre était à deux pas, causant avec un vieux monsieur qui riait beaucoup des méchancetés que sans doute elle lui racontait. La conversation me parut tellement animée que j'aurais donné beaucoup pour y prendre part; ne pouvant m'y mêler, je me mis à en observer la pantomime.

Mme du Hauterre que j'avais déjà vue une fois lors de ma visite à mon inspecteur, m'avait paru très bien, mais elle me parut alors plus charmante encore que la première fois; elle causait avec une volubilité de paroles et de gestes, pleine de grâces et de vivacité. Je ne savais de qui elle parlait; mais assurément elle contrefaisait quelqu'un de fort ridicule, car elle prenait des poses qui faisaient éclater de rire le vieux monsieur.

Pendant ce temps la contredanse avait fini, et comme elle allait recommencer, un jeune homme vint offrir la main à Mme du Hauterre.

A ce moment seulement elle se retourna en se levant, et me vit fort occupé à l'examiner. En m'apercevant, elle devint rouge jusqu'au blanc des yeux; elle demeura un moment comme indécise sur ce qu'elle avait à faire, et enfin acceptant la main que lui présentait son cavalier, elle passa devant moi en me rendant le salut le plus pincé et le plus froid du monde.

J'avoue (et remarque que je te rends toujours compte de mes sensations telles qu'elles eurent lieu, une à une) j'avoue que je fus flatté de cette froideur. Cette femme m'avait paru trop émue lorsqu'elle rencontra mon regard pour ne pas croire que ma présence n'était pas étrangère à cette émotion, et je compris très bien qu'elle eût la prétention de la cacher sous ce grand air de froideur. Je la suivis donc bientôt dans le salon de danse où je retrouvai la belle personne dont je t'ai déjà parlé, assise encore à la même place et ne dansant point. Cet abandon m'étonna assez pour me distraire de mes observations sur madame du Hauterre. Cependant je pus la voir me cherchant du regard toutes les fois que la contredanse lui permettait de m'apercevoir.

Je crus m'apercevoir que l'attention exclusive que je donnais à la belle abandonnée la piquait, et j'en eus la conviction lorsque je la vis engager avec son danseur une conversation où elle semblait affecter de me montrer qu'elle ne s'occupait point de moi.

La contredanse s'acheva, et c'eût été pousser hors des bornes de la politesse mon rôle de cruel que de ne pas aller m'informer de la santé de mon inspectrice. Je m'approchai d'elle; mais avant que je lui eusse adressé la parole, elle me dit avec un sourire plein de coquetterie :

— Ni pour celle-ci, ni pour la seconde, ni pour la troisième, je suis engagée.

Je trouvai assez leste le refus d'une chose que je n'avais pas demandée, et je m'inclinai avec un profond respect en lui disant :

— Vous me supposez plus ambitieux que je ne le suis, madame; je ne venais que vous demander des nouvelles de votre santé.

— Ah! fit-elle d'un air presque irrité en se reculant.

Je renouvelai mon salut en disant.

— Je ne danse plus.

Elle me regarda alors avec un air d'indéfinissable raillerie et me répondit en s'inclinant :

— Pardon, j'avais oublié.

Je l'avoue, je ne compris rien à cette répartie qui fit sourire le jeune homme qui lui donnait la main. Elle devait donc cacher une méchanceté dont je n'avais pas la clé, et je me résolus à aller m'asseoir auprès de madame de Hauterre pour lui en demander l'explication. J'allais me diriger vers elle avec d'autant plus d'empressement qu'elle avait été prendre place près de cette belle des belles qui ne dansait pas, lorsqu'une voix partie de derrière la porte contre laquelle j'étais appuyé me cloua à ma place.

— Montrez-moi donc votre nouveau contrôleur, dit-on à côté de moi.

La voix de mon directeur répondit :

— Il était là tout-à-l'heure.

— Ce doit être un plaisant original, reprit le premier interlocuteur; madame du Hauterre vient de me raconter les visites qu'il lui a faites; il paraît que c'est un gant jaune assez ridicule.

— Hum! hum! fit mon directeur, vous savez que madame du Hauterre n'est pas très indulgente.

— C'est égal, dit l'autre, je ne serais pas fâché de voir un échantillon de l'espèce fashionable.

Je me penchai de l'autre côté de la porte et je reconnus le vieillard avec qui madame du Hauterre causait si joyeusement un instant avant.

C'eût été un jeune homme que j'aurais peut-être réfléchi que c'était un mauvais début dans un monde où je vais être forcé de vivre, qu'une demande péremptoire d'explication dans la première réunion où je me trouvais, chez le premier magistrat du département; j'aurais peut-être pensé que ce jeune homme n'était pas responsable des méchancetés d'une femme que j'avais trouvée, quelques jours avant, si amusante, quand sa malice s'exerçait sur le compte des autres; mais enfin toutes ces sages réflexions me furent inutiles; le curieux qui désirait me connaître était un vieillard, et celui auquel il s'enquérait de moi était mon supérieur; je fus donc forcé de garder mon dépit, et je compris alors la rougeur subite de madame du Hauterre surprise par moi dans ses médisances; je pus commenter alors sa pantomime si expressive, et jusqu'à ce mot : — Je l'avais oublié! qui m'avait semblé si peu significatif, et qui probablement voulait dire :

— J'avais oublié qu'un des ridicules de la jeunesse parisienne, c'est de ne plus danser.

Ce devait être un ridicule, en effet, dans le salon où je me trouvais, et où tous les jeunes gens prenaient à cœur ce plaisir si insipide quand il n'a d'autre but que de remuer les jambes, le plus souvent à contre mesure.

Je me sentis plus irrité que je ne l'avais jamais été, et dans ma colère je ne crus pas pouvoir me venger trop vite ni trop cruellement de madame du Hauterre.

La plus grande puissance du sang-froid n'est pas de parer sur-le-champ les coups imprévus, c'est celle qui vous fait attendre patiemment l'occasion de prendre votre revanche. Si j'avais eu cette qualité, probablement j'aurais pu rendre à Mme du Hauterre une partie du dépit qu'elle avait fait naître en moi. Il eût peut-être suffi pour cela de ne pas m'occuper d'elle; mais j'avais hâte de lui prouver que je n'étais pas un homme à bafouer à plaisir, et cette impatience me fit faire une énorme ou plutôt deux énormes sottises. La première, ce fut de me venger d'une médisance par une grossièreté; la seconde... mais il faut te dire avant ce qui me poussa à cette sottise.

Mme du Hauterre était demeurée près de cette admirable personne qu'on ne faisait pas danser. Je venais de dire à Mme du Hauterre que je ne dansais plus; c'était, à ce qu'il me parut du moins, d'une impertinence assez achevée que d'inviter une autre femme et de l'inviter à côté d'elle; d'ailleurs, c'était aussi réparer vis-à-vis de cette belle délaissée l'injure que lui faisait tout le monde. Cette idée m'envahit, s'empara de moi, et sans me donner le temps de réfléchir, je me décidai à la mettre à exécution.

Déjà les musiciens reprenaient leurs instrumens, le nouveau danseur de Mme du Hauterre allait l'enlever, elle s'était déjà à moitié levée, tout en parlant à sa voisine, je me glisse rapidement, je m'approche et je dis à cette reine des belles :

— Oserais-je vous demander l'honneur de danser avec vous?

Cette dame se tourna aussitôt en tendant sa main vers moi, et je pus voir sa céleste figure où se peignait un étonnement inquiet, tandis que Mme du Hauterre me regardait d'un air renversé.

— Serais-je assez heureux, dis-je, en prenant la main qu'on me tendait, pour voir ma demande accueillie?

— Qui est-ce? dit cette dame, en retirant sa main par un singulier effroi. Est-ce à moi qu'on parle?

— Oui, madame, lui dis-je fort surpris de son geste.

Cette dame baissa la tête et me répondit d'une voix étouffée :

— Je ne danse pas, monsieur.

Et en même temps je vis deux grosses larmes rouler sur ses joues.

J'étais stupéfait : madame du Hauterre s'était replacée près de cette dame en me jetant un regard superbe de dédain, et je pus voir, en me retirant, qu'elle parlait à sa voisine comme pour la consoler du malheur qui venait de lui arriver; et tu dois penser si ma sottise parisienne dut servir de texte aux consolations de la provinciale à la provinciale.

Je regagnai le salon où se trouvait M. Derbot, mon directeur. Il avait

fini sa partie de tric-trac, et m'aborda avec une charmante bonhomie, bien différente du ton assez bourru que je lui avais vu dans ses bureaux.

—Eh bien! me dit-il, comment trouvez-vous nos bals de province?

— Charmans, lui dis-je; mais on y marche sur des charbons ardens, quand on n'y connaît personne.

— Pourquoi cela? me répondit-il.

— Parce qu'on risque d'y commettre beaucoup de maladresses.

— Nos dames sont indulgentes.

— Vous ne mettez pas madame du Hauterre du nombre, je suppose.

— Est-ce que vous en savez déjà quelque méchanceté sur votre compte?

— C'est ce que je vous dirai tout à l'heure, si vous voulez bien me dire quelle est cette dame que je vais vous montrer.

— Ah! vous avez déjà remarqué une dame, me répondit le directeur, en riant; voyons, ajouta-t-il, en me suivant vers la porte du salon.

— Veuillez bien prendre garde, lui dis-je, de ne pas prêter à ma question un sens qu'elle n'a pas; quand je vous aurai dit ce qui m'est arrivé, vous verrez que cette question est presque nécessaire. Tenez, voyez: quelle est cette dame qui est près de cette console et qui écoute ce vieux monsieur que je crois des amis de madame du Hauterre, car ils causaient très gaîment ensemble quand je suis arrivé?

— D'abord, me dit M. Derbot, ce monsieur, qui est le président du tribunal, et Mme du Hauterre se détestent cordialement; comme ils ont le même genre d'esprit, ils se craignent et se ménagent. M. Hervois est peut-être le seul homme dont Mme du Hauterre ne dise pas de mal, et Mme du Hauterre est la seule femme qui échappe à la dent de M. Hervois; c'est pour cela qu'ils vivent dans une intimité haineuse qui finira par une guerre acharnée.

— C'est très bien, dis-je à mon directeur; mais cette dame, quelle est cette dame?

— Mme Léonard Asthon, la fameuse Mme Léonard Asthon.

— J'avoue que sa renommée n'est pas venue jusqu'à moi.

— Eh bien! reprit M. Derbot, c'est la fameuse Mlle de Chivri.

— Pas davantage, lui dis-je en secouant la tête.

— Au fait, vous avez raison, me dit-il, cette affaire a été étouffée le plus possible; on a empêché les journaux d'en parler; il est tout simple que vous l'ignoriez. Mais pourquoi me demandez-vous qui elle est?

— C'est, lui répondis-je prudemment, parce que je m'étonne qu'on ne la fasse pas danser.

— Elle! me dit mon directeur; elle est aveugle.

— Aveugle!

— Vous ne vous en êtes pas aperçu?

— Si peu que je l'ai invitée à danser.

— Vous! s'écria-t-il; ah! tant pis.... tant pis.... car vous avez dû lui faire bien du chagrin.

— Elle est donc bien malheureuse de sa position?

— Oui, me dit M. Derbot, car sa position a été un grand malheur pour elle...

Puis il reprit:

— Mon Dieu! que je suis fâché que vous ayez été l'inviter; je suis sûr qu'elle en pleure dans le cœur.

— Je ne vous cache pas qu'elle en a pleuré de ses deux yeux, et Mme du Hauterre, qui était près d'elle, s'est chargée de la consoler.

— Pauvre femme! reprit mon directeur; mais comment Mme du Hauterre ne vous a-t-elle pas arrêté quand vous avez fait cette...

— Sottise, voulez-vous dire?

— Non, reprit M. Derbot, mais c'est plus qu'une maladresse; c'est un grand chagrin que vous avez fait à la plus noble et à la plus malheureuse des femmes; et comme l'intérêt de sa vie est lié à beaucoup d'autres que vous pourriez blesser parce que vous les ignorez, il faut que je vous apprenne cette déplorable histoire.

— Volontiers, lui dis-je.

Il m'emmena dans un petit boudoir reculé, et voici ce qu'il me raconta:

IV.

Tu dois bien supposer, mon cher Édouard, que ce n'est pas cependant comme je vais te la dire que M. Derbot me raconta cette histoire.

Elle est fort embrouillée de noms supposés que je confondais quelquefois les uns avec les autres, et de circonstances singulières que je ne comprenais pas toujours; alors j'interrompais le narrateur, je demandais des explications, et j'arrivais à démêler tous ces fils, à suivre clairement les événemens et à les coordonner. C'est donc le récit de mon directeur que je t'envoie, mais avec les impressions qu'il a fait naître en moi, mais dans un ordre plus régulier et débarrassé des mille incidens d'une conversation, sans que toutefois j'aie rien ajouté ni retranché des faits importans. Seulement tu remarqueras que, pour t'épargner la fatigue que j'ai eue à tirer à clair cette histoire, j'ai commencé par t'en faire connaître d'abord les principaux personnages avec leurs positions respectives.

Diane.

M. Léonard Asthon est un gentilhomme de Vitré et très riche propriétaire dans cette partie de la Bretagne. Sa famille, qui est d'excellente noblesse, vint en France à la suite de Jacques II, et s'y fixa après la mort de ce roi déchu. Depuis le règne de Louis XIV tous les chefs de cette famille prirent part aux diverses entreprises des Stuarts pour remonter sur le trône, et ce ne fut que lorsque le dernier de cette race eut dit adieu pour toujours à des espérances impossibles que les Asthon se considérèrent comme dégagés de leurs services envers les Stuarts, et qu'ils prirent la qualité de Français et transportèrent à une autre monarchie cet esprit de dévoûment qui déjà leur avait fait un renom chevaleresque dans le dernier siècle.

Cette fidélité au malheur, qui semblait une destinée particulière de la famille des Asthon, ne manqua à aucun de ses membres. Le grand-père de Léonard avait suivi Charles-Edouard dans sa malheureuse tentative de 1745; durant notre première révolution, son père servit les Bourbons dans les guerres de la Vendée, et Léonard, ancien officier de la garde royale, accepta cet héritage d'aveugle dévoûment et de rébellion, en se mêlant activement aux troubles qui agitèrent les départemens de l'Ouest après la révolution de juillet.

Je te dis tout ceci pour te faire comprendre comment ce seul nom d'Asthon emportait avec lui une de ces grandes idées de générosité et de dévoûment qui séduisent de prime-abord l'imagination et intéressent le cœur.

Du reste, M. Léonard Asthon répondait parfaitement de sa personne à l'idée romanesque que son nom faisait naître. Il avait à peine trente ans, et était d'une beauté remarquable; il avait ce courage aventureux qui se sent mal à l'aise dans les rangs calmes et réguliers d'un régiment, et qui regrette ces sanglantes mêlées de nos pères où un chevalier armé de toutes pièces s'élançait, la hache au poing, dans les rangs de ses ennemis pour y acquérir une gloire qui n'était qu'à lui. Tu comprends qu'avec de pareilles dispositions, Léonard Asthon ajoutant sa chevalerie personnelle à celle de ses ancêtres, dut bientôt devenir une sorte de héros parmi ceux de son parti. C'était pour les paysans de la Bretagne un nouveau Charette, un autre Bonchamps; c'était pour les châtelaines de ce pays un Mac-Yvor, un Claverhouse, un de ces beaux personnages de Scott, qui font si bon effet dans les rêves des femmes.

Or, parmi ces femmes qui rêvent, il y avait à quelques lieues de Nantes une certaine madame de Kermic, de pure race bretonne aussi, et dont les fils et le mari avaient péri dans les premières guerres de la Vendée. Une seule fille lui était restée et avait épousé M. de Chivri qui avait été le frère d'armes de MM. de Kermic. C'est de ce mariage que naquirent trois fils, Georges et Philippe de Chivri, nés en 1804 et 1806, et plus de dix ans après, en 1814 et en 1816, Martial et Diane de Chivri, celle dont je dois te dire l'histoire.

La naissance de Diane fut un malheur; car sa mère mourut en lui donnant la vie, et Diane naquit aveugle.

A cette même époque, Mme de Kermic perdit une nièce qui lui avait fait fidèle compagnie dans sa vieillesse; car madame de Chivri habitait les environs de Châteauroux où sont toutes les propriétés de son mari. Madame de Kermic apprit à la fois la mort de sa fille, la naissance de Diane, et l'infirmité dont cette enfant était frappée. Elle la demanda à son gendre, à qui elle fit comprendre, qu'un homme ne pouvait entourer l'enfance de Diane des soins vigilans et continus qu'exigeait sa cruelle position. Monsieur de Chivri, dont l'ambition s'était réveillée au commencement de la Restauration, et qui s'était décidé à aller habiter Paris avec ses fils pour surveiller leur éducation, monsieur de Chivri, dis-je, se rendit aux désirs de sa belle-mère; il lui envoya sa fille, et Diane fut élevée par sa grand'mère au château de Gigan, à une demi-lieue de Machecoul, et loin de son père et de ses frères.

Maintenant, franchis d'un seul bond une période de seize ans; vois monsieur de Chivri, âgé de soixante-dix ans, devenu pair de France, demeuré fidèle à ses devoirs de législateur, et comprenant que le pays tout entier vaut bien une famille, et que les droits des nations viennent encore mieux de Dieu que les droits des souverains; vois aussi ses trois fils, Georges, chef de bataillon dans un régiment de ligne; Philippe, déjà distingué dans la carrière civile, et Martial, âgé de dix-huit ans, mais faible, étiolé, pâle comme le sont presque toujours ces enfans tardifs, fruits presque avortés d'une nature déjà défaillante. Toutefois il eût semblé que Diane avait échappé à cette loi commune de dépérissement, tant à seize ans elle était déjà grande, belle et forte, si la cécité dont elle était affligée n'eût montré que la nature avait été impuissante à compléter cette œuvre d'ailleurs si parfaite.

Tous ces préliminaires indispensables étant posés, figure-toi que tu es à la fin de l'année 1832, au moment où la guerre civile venait d'être terminée par l'arrestation de la duchesse de Berry, et où ceux qui avaient pris part à sa folle tentative étaient obligés de se soustraire au jugement dont ils étaient menacés; transporte-toi dans un vieux château assis au pied d'une colline couverte de bois et de roches, et où se trouvaient des fourrés assez épais, des cavernes assez profondes pour qu'on pût s'y cacher. Autour de ce château un parc d'une grande étendue, et dans lequel se trouvent plusieurs pavillons séparés, dont l'un est situé à l'angle le plus éloigné de ce parc, à un endroit où le bois touche aux murs de l'enclos; une des portes de ce pavillon ouvre sur le bois, l'autre sur le parc. Il est dix heures du soir, la nuit est mauvaise et tourmentée, et le bien-être qu'on éprouve à se trouver au coin d'un âtre où brûle un bon feu, vous porte à plaindre le sort de ceux qui sont exposés à la pluie et au vent.

C'est dans cette disposition que se trouvaient ce soir-là Mme de Kermic et Diane, demeurées plus tard que de coutume dans le salon. Depuis quelque temps elles gardaient toutes deux le silence, écoutant le mur-

mure constant de la pluie, coupé de temps en temps par les longs gémissemens du vent qui la chassait avec une force violente contre les volets fermés du château.

—Quel temps! quel temps! dit la vieille Mme de Kermic, tirée de sa rêverie par une rafale plus forte que les autres; et penser que peut-être en ce moment, nos amis, ceux qui se sont dévoués à la défense de la bonne cause, errent sans asile, traqués et poursuivis comme des loups, c'est bien triste!

— Il faut espérer, répartit Diane, que les plus compromis auront trouvé moyen de quitter la France.

— Ce ne sont pas toujours les plus compromis qui sont les plus prompts à se mettre à l'abri. Le même courage qui les a poussés en avant les empêche de se retirer tant qu'il y a un danger à courir; ainsi j'ai appris certainement qu'il y a quinze jours M. Léonard Asthon avait refusé de s'embarquer au Croisic, où on lui avait ménagé un passage à bord d'un lougre anglais.

— Mais n'est-ce pas plus que du courage, et n'y a-t-il pas de l'imprudence à agir ainsi? répartit Diane.

— Noble imprudence du moins qui dédaigne le salut pour elle-même tant qu'il y a des malheureux en danger!

La conversation en resta là; les deux dames reprirent leur rêverie; ce fut Diane qui, cette fois, rompit le silence la première.

— Il se fait tard, ma bonne mère; ne pensez-vous pas à vous retirer?

— Pas encore, Diane; je ne sais, mais je me ferais presque scrupule de dormir dans un bon lit, tandis que de braves gens souffrent dehors.

Diane réfléchit que Mme de Kermic n'avait pas d'ordinaire ces scrupules pour les malheureux mendians qui venaient solliciter un asile à la porte de son château, et elle se demanda si l'humanité n'était qu'une vertu de parti; elle reprit donc:

—Cependant, ma mère, vous ne pouvez veiller ainsi toute la nuit; ce n'est pas votre habitude.

— Viens t'asseoir tout près de moi, Diane, je te dirai pourquoi j'attends.

La jeune fille se mit à genoux sur le coussin où reposaient les pieds de sa grand'mère, et celle-ci se penchant vers elle, lui dit à voix basse:

— Écoute, Diane, tu connais bien Valérien?

— Oui; c'est un nouveau garde-chasse que vous avez ici depuis quinze jours. Ne sort-il pas de chez le vicomte de Furières?

— Oui; un mauvais garnement qui, criblé de dettes à Paris, est venu se réfugier dans son château, où l'on dit que les huissiers le poursuivent encore. Valérien a quitté son service, fatigué de ne point recevoir ses gages et d'être en butte aux plus mauvais traitemens; car on dit que M. de Furières ajoute la brutalité à ses autres vices. Eh bien! ce Valérien, qui est un garçon alerte, vif, dévoué, m'a dit que ce matin, au point du jour, en faisant une battue dans le bois, il avait aperçu un homme à lui inconnu, et qui, en l'apercevant, s'était mis en état de défense. C'est, m'a-t-il dit, un homme de trente ans au plus, d'un beau visage, d'une tournure distinguée, d'une taille élevée, et dont le costume de chasseur, quoique en un état déplorable, annonce une certaine élégance.

— Eh bien! reprit Diane, cet homme?

— Valérien l'a abordé, et soupçonnant ce qu'il pouvait être, il lui a dit:

— Ne craignez rien, monsieur, je ne suppose pas que ce soit pour chasser que vous portiez un fusil de ce calibre, un sabre et une paire de pistolets; je suis garde-chasse pour arrêter les braconniers, mais je ne suis pas gendarme pour empoigner les voleurs ou les chouans.

Il paraît qu'à ce mot de chouan cet homme a tressailli en regardant autour de lui; puis il s'est approché, et a dit tout bas à Valérien:

— N'êtes-vous pas au service de madame de Kermic?

— Oui, vraiment, lui a répondu Valérien.

— Alors dites-lui...

»Cet homme s'est arrêté tout à coup, puis il a repris:

— Non, ce serait la compromettre; sa générosité ne lui permettrait pas de me refuser un asile, ne lui dites rien de cette rencontre.

»Et aussitôt il s'est éloigné à grands pas, et Valérien l'a perdu de vue.»

— Ah! fit Diane, à qui ce récit avait inspiré un certain intérêt, et Valérien vous a raconté cela?

— Oui, il est revenu au château pour me prévenir de ce qui lui était arrivé; au portrait qu'il m'a fait de cet inconnu, à l'air de commandement qu'il m'a dit que cet homme portait en soi, j'ai cru reconnaître que ce devait être M. Asthon lui-même.

— M. Asthon! s'écria Diane, pour qui ce nom était le synonyme de toutes les vertus chevaleresques des héros de roman. M. Asthon! reprit-elle; mais vous ne le connaissez pas?

— Non, sans doute; mais M. Dernois, notre curé, qui le connaît, m'a affirmé sur l'honneur que M. Asthon était caché dans les environs de Machecoul.

— Il est bien fâcheux, dit Diane, que M. Dernois soit absent; il aurait pu vous dire si cet inconnu est véritablement M. Léonard Asthon.

— Que ce soit lui ou un autre, reprit Mme de Kermic avec impatience c'est toujours un homme dont la vie est en danger pour une cause qui est la nôtre; car tu n'es pas comme ton père et tes frères, toi; tu n'as pas renié tes devoirs; or donc, que ce soit lui ou un autre, il a droit à un asile chez moi, et je le lui donnerai.

— Mais comment le lui donner, reprit Diane, puisque cet homme s'est éloigné sans avoir voulu même tenter de l'obtenir?

— Et c'est une générosité qui m'a dit ce que j'avais à faire: j'ai chargé Valérien de chercher cet inconnu, de le retrouver et de lui dire que ce serait me faire une injure que de ne pas m'associer, au moins par l'hospitalité à une cause que j'ai toujours considérée chez ceux qui l'ont soutenue comme l'accomplissement d'un noble devoir.

— Et dites-moi, reprit Diane, Valérien a-t-il retrouvé cet homme?

— Je l'attends depuis ce matin, mais tout est convenu; s'il le rencontre, il le fera entrer dans le pavillon du bois.

— Dans mon pavillon? répartit Diane.

— Oui, mon enfant; car c'est le seul endroit du château où, grâce à ta volonté, les domestiques n'entrent que lorsqu'ils en reçoivent l'ordre. De cette façon, notre inconnu pourra y rester caché tant que nous le voudrons; nous pourrons aller lui tenir compagnie sans exciter les soupçons de personne, et Valérien se chargera de lui porter des vivres en entrant par la porte du bois.

Diane qui avait fait arranger ce pavillon pour son usage, qui avait fait déposer sa harpe et les divers ouvrages de tapisserie dans lesquels elle était devenue d'une adresse remarquable, malgré son infirmité, Diane aurait peut-être fait quelques objections à cette disposition prise à son insu; mais presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit, et Valérien se montra aux regards de sa maîtresse dans un état déplorable. Ses habits ruisselaient d'eau et étaient couverts de fange. Malgré ses soixante-dix ans, madame de Kermic se leva à son aspect, et lui dit avec un accent inquiet:

— Eh bien!

Valérien montra du doigt la jeune aveugle qui s'était retournée à ce bruit, et madame de Kermic ajouta:

— Tu peux parler devant elle, elle sait tout.

— Eh bien! madame la marquise, il est dans le pavillon.

— T'a-t-il dit son nom.

Valérien parut embarrassé, et répondit après un moment d'hésitation.

— Il ne veut le dire qu'à madame la marquise elle-même.

— C'est bien, je vais au pavillon.

— Pardon, ma mère, mais à votre âge, par le temps qu'il fait, traverser tout le parc, ce serait d'une imprudence...

— Mademoiselle a raison, dit Valérien; la pluie tombe à flots, et demain il sera temps d'interroger cet inconnu.

— Je voudrais bien savoir cependant, dit madame de Kermic avec une vivacité qui partait de son désir extrême d'associer son nom à un nom fameux, je voudrais bien savoir si c'est véritablement monsieur Léonard Asthon.

— Monsieur Léonard Asthon, dit Valérien avec un vif mouvement de surprise; je ne crois pas...

Puis il se mit à réfléchir comme un homme qui calcule les probabilités d'une chose pareille, et il reprit:

— Au fait, c'est possible. M. Asthon est, dit-on, dans les environs: oui, vraiment, il est bien possible que ce soit lui.

— Et s'il en est ainsi, dit Mme de Kermic, il trouvera un asile dans ma maison tant qu'il pourra lui être utile.

— Vrai, fit Valérien, je commence à croire que ce doit être lui.

— Et s'il se trouvait avoir besoin d'autres secours dans l'état où il est, si l'argent lui manquait, ma bourse lui est ouverte comme ma maison.

— C'est lui, certainement, dit Valérien. Voulez-vous que j'aille le lui demander?

— Ce serait inutile, puisqu'il a déjà refusé de te répondre. Mais il me semble que le temps se calme que la pluie cesse, et que je puis sortir.

Une rafale plus violente que les précédentes vint avertir la vieille dame que ses désirs la trompaient sur la possibilité d'une pareille visite, et elle se replaça au coin de son feu, en disant d'un ton grondeur à Valérien:

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas arrivé plus tôt?

— Il a d'abord fallu retrouver monsieur Asthon; car je ne doute plus que ce soit lui, répartit Valérien, et ce n'a pas été chose facile ni sans danger; car, lorsque j'ai fini par le découvrir, il s'est imaginé que je le cherchais pour le dénoncer, et il a voulu me tuer ni plus ni moins qu'une grive; puis il a fallu le décider à venir, ce qui n'a pas été plus facile que de le trouver. « Non, disait-il, je ne compromettrai pas madame de Kermic par ma présence chez elle. Je ne veux pas; remerciez-la de ma part: mais si je dois être arrêté, que ce soit du moins sans appeler la vengeance de mes ennemis sur d'autres que sur moi.

— Noble jeune homme! dit Mme de Kermic. Valérien, il faut que tu me conduises, il faut que je le voie.

—Pardon, madame, dit Valérien; mais vous comprenez que je n'ai pu allumer ni feu ni lumière dans le pavillon, on aurait pu les voir du château, et je l'ai laissé dans l'obscurité.

— Mais il ne peut rester ainsi, mouillé sans doute comme tu l'es, n'ayant pas mangé peut-être de la journée. En fermant les rideaux et les volets, on ne verra rien; il faut lui donner de la lumière, lui allumer du feu. Charge-toi de ce soin, Valérien, et, pour ce soir, c'est nous qui lui porterons des vivres.

— Mais, ma mère...

— Ah! je le veux! dit Mme de Kermic de ce ton qu'elle prenait rarement, mais qui, une fois arrivé, n'admettait pas la moindre observation.

Valérien sortit, prit du bois dans un vaste bûcher qui se trouvait dans une des ailes du château, et se dirigea vers le pavillon.

— Maintenant, dit Mme de Kermic, il faut nous procurer de quoi apporter à souper à M. Asthon.

— Mais c'est impossible, ma tante, les domestiques ne sont pas couchés, et la femme de chambre veille dans la salle à manger, par où il faut passer pour entrer à l'office.

— Eh bien! je vais l'envoyer se coucher.

— Vous savez bien que Marthe n'ira pas, ou que, si elle fait semblant d'obéir, elle restera levée dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle n'entende plus de bruit dans la maison.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Mme de Kernic avec humeur; elle est d'un zèle insupportable quelquefois.

— Aujourd'hui peut-être, reprit Diane, mais vous savez combien elle vous est attachée; si vous la chargiez.....

— Diane, reprit madame de Kermic d'un ton sévère, je ne te reconnais pas; tu trouves des impossibilités à tout quand il s'agit de secourir un malheur si noble et si pressant.

— C'est que je ne sais que vous dire, ma mère, reprit Diane; mais j'ai un triste pressentiment que ce sera une affaire qui vous amènera plus de désagrémens que vous ne pensez, et...

— C'est bien, dit Mme de Kermic en se levant, je vais me charger de tout ce soin.

— Ah! ma mère, dit Diane en la retenant, qu'allez-vous faire?

— N'ayez pas peur, Diane, vous ne serez pas compromise.

— Oh! ma mère, s'écria la jeune fille, j'y vais, j'y vais, et peut-être, tenez, vaut-il mieux que j'y aille seule.

— Comment, seule!

— Ecoutez, vous allez monter dans votre chambre avec Marthe, et je ferai semblant de me retirer dans la mienne. Aussitôt je descendrai à l'office, j'y prendrai tout ce qui est nécessaire. Vous savez, dit-elle tristement, que je n'ai pas besoin de lumière pour cela.

Mme de Kermic baisa sa petite-fille au front en murmurant: « Pauvre enfant! » Et Diane continua:

— Pendant ce temps, vous retiendrez Marthe, et moi j'irai au pavillon porter le panier que j'aurai fait; je rentrerai sans que personne m'entende, et une fois que je serai rentrée dans ma chambre, vous pourrez renvoyer Marthe, et je viendrai vous dire ce qui se sera passé.

— Diane, mon enfant, s'écria Mme de Kermic, ah! voilà qui est bon et digne de toi; mais viens, mon enfant, hâtons-nous; il me tarde déjà que tu sois revenue.

Ce qui avait été convenu fut exécuté, et pendant plus d'une demi-heure que dura l'absence de Diane, Mme de Kermic gronda Marthe plus qu'elle ne l'avait fait depuis vingt ans qu'elle était à son service. Tout ce qu'elle faisait était mal fait et à recommencer; Mme de Kermic n'était jamais contente ni de la place où était posée sa lampe de nuit, quoiqu'elle fût inamoviblement marquée sur le même marbre depuis vingt ans, ni de la manière dont ses rideaux étaient fermés, son feu couvert, ses couvertures arrangées. Enfin, ayant entendu tousser dans la chambre à côté, elle renvoya Marthe; et Diane, dont la robe et le chapeau de paille dégouttaient la pluie, entra aussitôt.

— Est-ce lui? s'écria Mme de Kermic.

— Oui, ma mère, répondit Diane avec un accent presque exalté; c'est lui, c'est M. Léonard Asthon.

— Comment est-il?

— Ma mère! fit Diane en se détournant.

— Ah! pardonne, pauvre enfant; j'oublie que je ne puis te faire cette interrogation.

— Mais, reprit Diane, s'il m'a été défendu de le voir, je l'ai entendu.

— Et que t'a-t-il dit?

— Oh! il a une voix d'une douceur et d'un charme étonnans. Il parle avec une facilité, un accent .

— J'en étais sûre... Et tu lui as apprêté tout ce qu'il faut?

— Oui, ma mère!

— Avait-il l'air bien reconnaissant?

— Il m'a prié de vous porter ses respects et l'assurance de sa gratitude.

— Bon jeune homme... Tiens, assois-toi sur mon lit et conte-moi... Mais tu es trempée, pauvre enfant, tu grelottes.

— Ce n'est rien...

— Non, non, couche-toi... demain nous reparlerons de tout cela. Va, je le veux absolument.

— Bonsoir, ma mère.

— Bonsoir, mon enfant. On peut se coucher le cœur gai quand on a fait une bonne action.

Diane se retira; mais ni la mère ni la petite-fille ne dormirent, malgré leur bonne action: l'une rêvait à son héroïsme, et l'autre à cette voix suave et douce qui lui avait parlé.

Pendant ce temps, un beau jeune homme assis devant un feu pétillant, à côté d'un guéridon sur lequel était un souper très confortable, s'écriait:

— Eh bien! Valérien, ai-je bien joué mon rôle?

— Aussi bien que moi, monsieur le vicomte.

— Tu as bien fait de venir m'avertir de prendre ce nom de Léonard Asthon; car jamais sans cela je n'y aurais pensé. Donne-moi un verre de vin... Sais-tu que cette mademoiselle de Chivri est belle comme les amours?

— Mais oui, monsieur le vicomte; c'est dommage qu'elle soit aveugle.

— Raison de plus pour ne pas voir le danger.

— Quel danger? fit le garde-chasse.

— Oh! rien. Encore un verre... Il est excellent... Elle est vraiment belle!... Je vais me coucher; et maintenant les huissiers peuvent courir après moi; je leur donne en mille de deviner que le vicomte de Furières, poursuivi pour dettes, se cache chez madame de Kermic sous le nom de Léonard Asthon, proscrit politique.

— Bonsoir, monsieur le vicomte.

— Bonsoir, drôle.

Une demi-heure après, le vicomte dormait du sommeil du juste.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(*La suite au prochain numéro.*)

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHASSEUR DE MARMOTTES.

I.

Au pied du grand mont Cenis, du côté de la France, on trouve le village de Lans-le-Bourg. Une petite église, surmontée d'un clocher d'ardoise, une centaine de misérables cabanes, l'auberge du Lion d'or où s'arrêtent pour changer de chevaux les diligences et les malles-postes qui se rendent à Turin, voilà Lans-le-Bourg. C'est un de ces villages comme on en trouve dans toutes les campagnes, jeté là sur votre route pour réjouir un moment les yeux, un de ces villages que l'on admire en passant, puis dont on oublie le nom. Mais ce que l'on n'oublie pas aussi facilement, c'est le magnifique paysage qui l'entoure, ce sont ces tapis de verdure sombre émaillés de troupeaux, et surtout ces immenses montagnes que l'on voit de là se dresser devant soi avec leurs crêtes échiquetées et blenâtres et leur front de neige, s'alongeant d'un bout à l'autre de l'horizon, pressées les unes contre les autres comme des sœurs gigantesques qui se tiennent par la main pour défendre le passage; c'est surtout le Cenis, qui élève à deux pas sa tête blanche toute hérissée de glaciers et dont il semble pouvoir secouer les avalanches sur le pauvre village. Lans-le-Bourg est en effet le point de départ de cette route pénible de plus de seize lieues qui serpente aux flancs déchirés du mont, en dépasse la cime désolée et va retomber de l'autre côté, à Suse, dans un nouveau climat, sous un nouveau ciel, en Italie. C'est à Lans-le-Bourg que le voyageur qui vient de France commence à douter de la solidité de sa chaise de poste ou de la sûreté du pied de son mulet. Là, aussi, se montrent ces nuées d'enfans savoyards, demi-nus, aux joues rondes et rouges, et qui viennent dans nos villes exercer en hiver leurs petites industries; en attendant, quand une voiture traverse leur village, ils se mettent à sa poursuite et jettent par la portière des fleurs sauvages pour obtenir quelques sous de récompense. Leurs parens, aussi nus et aussi misérables qu'eux, sont assis sur le bord du chemin et profitent de l'aumône qu'ils n'ont pas demandée. Quand leur regard sinistre s'arrête sur le voyageur pour le remercier, on dirait plutôt des brigands qui menacent que des pauvres qui souffrent, si l'on ne savait que cette race malheureuse a l'instinct de la probité et qu'elle ne vit dans sa montagne stérile que du fruit des services qu'elle rend à l'étranger.

A quelque distance de ce village, sur le bord de la route, une petite cabane isolée à l'aspect misérable s'élevait il y a quelques années dans une position aride et pittoresque au milieu des rochers. On eût dit, à sa petitesse, une de ces maisons de refuge qu'habite un cantonnier et où le voyageur surpris par la tourmente trouve gratuitement du pain, du vin et un gîte pour attendre la fin de la tempête. Cependant telle n'était pas la destination de cette chaumière, toute bâtie de pierres qui semblaient avoir été ramassées au hasard sur la grand'route et de morceaux de bois arrachés aux pins du voisinage. Des pieds de chamois et des éperviers écartelés cloués sur la porte indiquaient la demeure d'un chasseur, et une planchette suspendue sur la façade laissait lire en caractères grossièrement tracés: *Gaëtan Carlotto, bon guide au mont Cenis.*

Un soir d'automne, à cette époque où la jeune génération de ces contrées émigre pour se répandre dans nos villes qu'abandonnent les hirondelles, un groupe assez nombreux de montagnards était arrêté sur la grand'route en face de la chaumière dont nous venons de faire une courte description. Quelle que fût le costume des hommes, des femmes et des enfans qui formaient ce groupe, on reconnaissait du premier coup d'œil que tous ces pauvres gens avaient pris leurs habits de fête. Les hommes avaient des souliers qu'ils ne mettent qu'aux solennités; leurs jambes, que leurs culottes de gros drap laissent nues d'ordinaire, étaient couvertes de somptueux bas de laine. Les femmes avaient orné leurs chapeaux de paille avec quelques fleurs alpestres, et les petits garçons presque tous vêtus de neuf, peut-être pour la première fois de leur vie, tenaient à la main d'énormes bouquets de ces mêmes fleurs qu'ils étaient allés recueillir au bord de ces précipices.

Tous les regards de ces braves gens étaient fixés sur la grand'route, du côté où elle s'élève en serpentant sur la croupe du Cénis, et on semblait attendre quelqu'un qui n'arrivait pas. Une épaisse vapeur couvrait l'atmosphère et enveloppait les cimes blanches des Alpes. Une brise âpre et sèche soufflait par rafales, apportant les derniers parfums de la verdure et l'arôme des sapins. Quelques bestiaux avec leurs sonnettes bruyantes descendaient en beuglant vers le village, le soleil se couchait et personne ne se montrait encore, excepté quelques rares piétons, auxquels les enfans ne manquaient pas de demander la *buono mano* en italien ou la *charité* en français, suivant la qualité présumée des voyageurs.

On attendait déjà depuis quelque temps lorsqu'un des assistans qui était grimpé sur une roche voisine au sommet de laquelle on eût pu croire qu'un chat sauvage seul pouvait parvenir, poussa un cri de joie et dit en patois savoyard à ses compagnons, assis à quelque distance :

— Le voici!

A cette nouvelle, tout le monde se leva avec empressement et fit quelques pas pour regarder dans la direction indiquée.

— Où donc, Janvier? demanda-t-on de toutes parts.

— Là bas, là bas, près du rocher rouge, reprit la sentinelle de toute la force de ses poumons; il est avec son voyageur; dans un quart d'heure ils seront ici.

Et Janvier, sans attendre de réponse, se laissa glisser sur le dos et les talons à bas de son poste d'observation, et vint rejoindre le groupe en courant.

— Qui va lui parler? demanda une voix.

— Moi, dit Janvier, qui était un des plus robustes et des plus vieux montagnards de la troupe. Attention, *piccoli*, continua-t-il en s'adressant aux enfans qui élevaient triomphalement leurs bouquets au niveau de leurs têtes blondes.

Le silence du respect s'établit dans le groupe, et tous les Savoyards restèrent debout et immobiles au milieu du chemin avec le recueillement de sujets qui attendent un roi ou plutôt d'amis qui vont voir un bienfaiteur.

A un quart de lieue environ de l'endroit où la petite troupe avait fait halte, deux hommes, cachés en ce moment par un énorme rocher qui bordait la route et qu'on appelait le rocher Rouge à cause des bruyères pourpres qui le couvraient, s'avançaient d'un pas tranquille et égal vers le village sans paraître soupçonner que personne s'occupât d'eux dans ces solitudes. Ces deux hommes, les mêmes dont Janvier venait de signaler l'approche, échangeaient quelques paroles rares et brèves, comme si chacun d'eux eût eu assez de ses propres impressions pour remplir sa pensée, ou peut-être parce que l'inégalité des conditions, attestée par l'inégalité de leurs costumes, avait inspiré à l'un ou à l'autre, et même à tous les deux, quelque sentiment d'orgueil.

L'un semblait être un véritable enfant du pays, grand, fort, à tournure mâle et énergique, un de ces types de montagnards auxquels le frottement de la civilisation a bien pu enlever quelque chose de leur relief, mais auxquels elle a laissé toute la vigueur de contours de leur forme primitive. De longs cheveux flottans encadraient sa figure brune et comme tannée par l'intempérie des saisons. Il était dans toute la vigueur de l'âge, et il y avait dans son attitude quelque chose de fier et d'imposant, résultat d'une conscience pure et d'une vie sans reproche. Un bonnet de laine rouge, un surtout grossier, des culottes de drap et des guêtres de cuir qui montaient jusqu'au genou formaient son costume; une gourde se balançait sur sa hanche et un sac de peau de bœuf, le poil en dehors, était attaché sur ses larges reins. Il portait encore sur son épaule une de ces longues carabines rayées, qui, dans des mains habiles logent une balle entre les deux cornes d'un chamois à deux cents pas de distance. Enfin de la main qui lui restait libre, il portait un piége à bascule qui semblait avoir besoin de réparation et qui ne devait pas être destiné à prendre de grands animaux, à en juger par la légèreté de ses proportions.

Les traits de cet homme, chasseur, trapeur ou guide, car chacun de ces trois dénominations semblait lui convenir également, n'avaient rien de cette expression d'avidité qui caractérise les physionomies de quelques autres Savoyards. Il devait avoir du sang italien dans les veines, et on devinait à voir son visage, noirci par le soleil du jour et le brouillard de la nuit, que la faim n'avait pu jamais le dompter assez pour le forcer à tendre la main au passant. Son regard n'était pas non plus, comme celui de ses compatriotes, terne et hébété par l'ignorance et la misère : il y avait de l'intelligence, de l'âme, du feu dans cet œil fauve comme celui d'un aigle; ses paroles étaient simples et justes, ses manières franches et presque polies. On voyait que cette nature belle encore dans sa grossièreté avait reçu quelques coups de lime de la civilisation; le diamant saillait sous la pierre brute, l'homme de courage et de pensée sous cette lourde enveloppe de sauvage.

Le voyageur qu'il accompagnait en ce moment devait être Français, à en juger par la coupe de ses vêtemens et par le ruban qui décorait sa boutonnière. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au visage paisible, auquel une pâleur maladive, résultat de veilles et de fatigues de cabinet, donnait l'air d'un savant. Ses yeux, aidés par des lunettes d'écaille, étaient continuellement fixés vers la terre, même en ce moment que l'obscurité commençait à envelopper les objets, et tout en cheminant il se livrait à de minutieuses investigations. Les plantes innombrables qu'il tenait à la main, celles qui s'échappaient d'un vaste carton attaché sur ses épaules décélaient un de ces botanistes qui viennent chaque année recueillir les productions de cette luxuriante flore des Alpes si riche et si brillante. Pendant que le guide restait absorbé dans ses réflexions silencieuses, il scrutait minutieusement les bords de la route, route, se penchant là pour cueillir une fleur, là pour aspirer l'odeur d'une tige, rejetant avec dépit une plante déjà connue, en cueillant avec une joie d'enfant une nouvelle, murmurant sans cesse des mots latins et des noms français scientifiques plus bizarres encore. Le montagnard l'écoutait sans lui répondre, s'arrêtant là où s'arrêtait l'étranger, calme, résigné, patient, et paraissant toujours occupé du soin d'éloigner toute gêne, de rendre tout service possible à son compagnon.

Enfin le botaniste sembla fatigué de ses recherches; il se redressa péniblement par suite de sa longue position inclinée, ôta ses lunettes, qu'il replaça dans leur étui, et s'écria d'un ton de mauvaise humeur :

— Allons, il faut renoncer pour aujourd'hui à rechercher la gentiane naine, *gentiana minima!* Il ne me manque plus qu'elle pour compléter un genre, et pendant toute la journée le diable s'est fait un jeu de me la cacher!

Cette exclamation tira le guide de l'absorption dans laquelle il était plongé.

— Monsieur le docteur, dit-il tranquillement, nous ne sommes pas montés assez haut sur la montagne pour trouver la plante que vous cherchez. La gentiane naine fleurit auprès des glaciers sur la limite de la région des neiges, et vous êtes resté avec moi bien au dessous de cette hauteur, pendant que j'essayais de prendre des marmottes.

— Tu es donc botaniste, Gaëtan? demanda la Français avec étonnement et en écarquillant ses gros myopes. Est-ce que tu connais la *gentiana minima*?

L'habitude de conduire des savans à travers les montagnes m'a fait connaître quelques unes de nos plantes et de nos minéraux les plus remarquables, afin que je puisse indiquer aux voyageurs les lieux où ils doivent les trouver.

— Au fait, c'est possible, reprit le docteur en souriant et comme s'il se parlait à lui-même. Claude Anet, que cite Jean-Jacques, était excellent botaniste, sans être plus lettré que toi.

Ils se remirent en marche. La conversation étant une fois entamée, le docteur ne parut pas disposé à en rester là.

— Et toi, Gaëtan, reprit-il, as-tu été aussi heureux dans ta chasse que moi dans mes recherches? Pendant que je faisais ma moisson sur les rochers de Serbench, je t'ai laissé visiter tes piéges à marmottes et poursuivre le chamois. Il me semble, ajouta-t-il en jetant un regard malin sur sur le sac vide du chasseur, que ni les piéges ni la carabine n'ont pu te donner aujourd'hui ni gibier mort ni gibier vivant.

— Non, monsieur, répondit Gaëtan, la journée n'a pas été heureuse. Je n'ai pu approcher à portée d'aucun chamois, et le meilleur de mes piéges a besoin de réparation. Il est bien dommage que je n'aie réussi à rien aujourd'hui ; j'avais promis une marmotte au petit Paolo, un de ces pauvres enfans qui doivent partir demain matin ; sa mère est vieille et infirme, et l'enfant ne peut avoir d'autre moyen d'existence que la marmotte que je devais lui donner ; les autres partiront, et le pauvre Paolo restera encore cette année dans la montagne; toute une famille sera dans la désolation.

Ces paroles, prononcées d'un ton mélancolique, frappèrent le docteur.

— Il paraît, reprit-il en s'adressant à Gaëtan, que tu jouis d'une grande considération ici; on m'a dit que tu étais une espèce de petit souverain, parce que tu es le plus habile chasseur de marmottes qu'il y ait dans les Alpes, et je sais qu'il dépend de toi de faire la fortune de tes jeunes sujets.

— J'y trouve bien mon intérêt, répondit le guide avec un sourire; quand les enfans reviennent à la montagne, s'ils rapportent quelques économies, ils me paient une petite rétribution suivant leurs profits. Ceci, ajouté à ce que je retire de ma chasse et au salaire que me donnent les voyageurs que je guide dans la montagne, suffit pour me faire vivre honnêtement, et surtout sans mendier, car mendier me paraît être le comble du déshonneur.

Le docteur le regarda avec étonnement.

— As-tu quitté quelquefois ces montagnes?

— J'ai resté dix ans à Paris, répondit Gaëtan d'un ton mélancolique. J'étais parti à l'âge de dix ans avec un frère que j'aimais plus que moi-même, et qui est aujourd'hui un bourgeois, un Parisien...

— Il y a en toi quelque chose d'extraordinaire, reprit le docteur qui, pour la première fois depuis son arrivée au Cenis, se donnait la peine d'étudier son guide. Tu sais lire et écrire sans doute, tu sais...

— Je sais distinguer le sifflement d'un chamois de celui d'une marmotte; je sais reconnaître la veille le vent qui soufflera le lendemain sur le Cenis ; je sais diriger un coup de carabine, franchir un précipice, éviter une avalanche, et tirer dans le besoin un voyageur d'un mauvais pas; je sais encore donner un bon conseil à un ami ou à un pauvre enfant qui émigre pour aller en France ; mais je ne sais ni lire ni écrire.

— Et sans doute tu es heureux?

— Heureux! répéta le guide avec tristesse en haussant les épaules.

En ce moment le docteur aperçut devant lui, aux dernières lueurs du crépuscule, les montagnards qui s'étaient postés sur la route comme une rangée de spectres noirs et muets. Il se rapprocha de Gaëtan avec une sorte d'effroi.

— Qui sont ces gens-là? demanda-t-il à voix basse.

Un sourire majestueux effleura les lèvres brunes de Carlotto.

— Ne vous a-t-on pas dit que j'étais un petit souverain dans ce village? Vous allez voir ce que vaut un marmottier chez les pauvres habitans du Cenis.

Il s'avança tranquillement vers ceux qui l'attendaient. Quand il fut à quelques pas, Janvier lui dit, d'une voix forte et accentuée :

— Bonsoir, Gaëtan.

— Bonsoir, Gaëtan, répétèrent les autres.

Et tout le monde se tut à la fois, comme si ce mot seul avait épuisé l'éloquence de ces braves gens. Le guide s'arrêta, laissa tomber à terre la crosse de sa carabine, et, s'appuyant sur la pointe, il demanda d'un ton qui laissait deviner qu'il savait d'avance ce qu'on allait lui répondre.

— Bonsoir, mes amis. Eh bien! que faites-vous là à cette heure? La soirée est belle, et il n'y a pas de voyageur en danger dans la montagne.

Janvier s'avança, prit dans sa main calleuse la main plus calleuse encore de Gaëtan, et lui dit avec une simplicité cordiale :

— Il ne s'agit pas de voyageurs, *monsieur* Carlotto, mais de vous; voici la chose : Demain matin, ces enfans quittent le pays pour aller à Paris. C'est vous qui leur avez donné les moyens de gagner leur pain et peut-être de rapporter quelques écus dans six mois à leurs pauvres familles. Vous leur avez donné encore de bons conseils pour qu'ils sachent se conduire dans la grande ville. Alors les *piccoli* se sont dit : « Il faut aller dire adieu à *monsieur* Gaëtan. » Les pères et les mères sont venus avec eux, et nous voilà.

Il fit un signe de la main, et tous ensemble présentèrent leurs bouquets à Gaëtan. Celui-ci jeta un regard de triomphe sur le docteur, qui, avec l'avidité d'un botaniste, s'était emparé des fleurs champêtres que les petits Piémontais venaient d'offrir à leur bienfaiteur. Ce regard jaillit comme un éclair de la prunelle étincelante du montagnard, et répandit sur toute sa physionomie comme un reflet de majesté et de puissance; mais le feu s'éteignit au bout d'une seconde; le roi était redevenu pauvre paysan, et il dit mélancoliquement, en serrant la main de Janvier :

— Merci, camarade; merci, *piccoli*; ce n'était pas la peine... Les pauvres doivent s'entre aider. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un gros soupir, vous savez que mes services ne sont pas désintéressés. J'ai une recommandation à vous faire, j'ai une commission à vous donner à vous comme à tous ceux qui, depuis vingt ans, partent pour la grande ville et qui n'ont pu m'apporter les nouvelles que j'attends.

Il s'arrêta; une grosse larme roulait de ces yeux qui brillaient un moment auparavant d'un si vif éclat. Les montagnards échangèrent quelques mots à voix basse, comme s'ils avaient craint de troubler la douleur de leur ami. Mais ce moment d'affaissement dura peu. Gaëtan, comme honteux de lui-même, releva vivement sa carabine, la plaça sur son épaule, et dit avec une gaîté forcée :

— Allons, mes amis, suivez-moi tous; je vous conterai cela. Nous trouverons bien encore dans ma petite maison un peu de vin de Saint-Julien pour boire à la prospérité des enfans qui abandonnent pour quelque temps la montagne.

— Merci, monsieur Gaëtan, répéta la foule avec une joie respectueuse et en se préparant à suivre le montagnard.

— Carlotto se tourna vers le docteur, qui partageait son attention entre la petite scène qu'il avait sous les yeux et les fleurs dont il était surchargé.

— Monsieur le voyageur, lui dit-il, dédaignerez-vous d'entrer un moment dans ma cabane avant de retourner à l'auberge du Lion-d'Or? Vous entendrez ce que j'ai à dire à ces pauvres enfans, et peut-être pourrez-vous me donner vous-même quelques éclaircissemens sur...

— J'irai, *monsieur* Gaëtan, répondit le docteur en répétant avec une ironie bienveillante le titre de monsieur que les montagnards donnaient au guide, j'irai d'autant plus volontiers que je ne serai pas fâché de me reposer un peu avant d'arriver à Lans-le-Bourg, et que je suis impatient de voir à la lumière les plantes que ces petits drôles ont apportées. Des plantes rares et curieuses, mon brave guide! d'abord la *viola biflora*, l'*arthemisia glacialis*...

— Ce sont des plantes qui croissent sur des pics escarpés et sur le penchant des précipices, et peut-être, monsieur, ces enfans ne voudraient pour aucun prix retourner chercher les fleurs qu'ils ont recueillies au péril de leur vie pour leur ami le marmottier.

En achevant ces paroles, il se mit en marche vers sa cabane, et tout le monde le suivit.

II.

La cabane de Gaëtan était aussi pauvre et aussi misérable à l'intérieur qu'à l'extérieur. Un trou pratiqué à la toiture d'ardoise servait de cheminée; quelques poignées de paille de maïs étaient jetées sur le lit, dont une peau d'ours formait la couverture. Un vieux coffre contenait les vêtemens du montagnard. Le reste du mobilier se composait d'une petite table à demeure près du foyer, et de quelques escabeaux de bois grossièrement taillés. Un buste en plâtre de Napoléon était placé sur une planchette dans un coin obscur et représentait les pensées de la terre, comme un petit Christ sans bras suspendu au mur du côté opposé représentait les pensées du ciel, si toutefois il n'est pas vrai de dire que ces deux figurines formaient toute la religion de Gaëtan. Dans un coin quelques bâtons de cormier de sept pieds de long, quelques piéges détendus, indiquaient la profession du propriétaire de cette habitation, et enfin un long couteau de chasse, à gaine de cuir, à poignée de corne, brillait au reflet de la lampe fumeuse qu'on venait d'allumer et se balançait à côté de la carabine rayée et de tout l'attirail de chasseur que Carlotto déposa en entrant pour recevoir ses hôtes.

Il paraissait impossible dans un si étroit espace de recevoir tant de monde; mais les convives de Gaëtan n'étaient pas difficiles. Les femmes se placèrent sur les escabeaux qui leur furent galamment réservés; les hommes s'assirent sur le lit ou par terre, au hasard; les enfans s'étaient logés dans les intervalles, et leurs petites figures rondes et rouges saillaient çà et là au milieu de cette masse compacte et serrée à travers laquelle, suivant une expression triviale, *une épingle n'aurait pu tomber par terre.* L'étranger voyageur, qui avait la place d'honneur à côté de laquelle la lampe avait été déposée, et qui s'occupait déjà avidement de classer ses richesses végétales, remplissait à lui seul plus d'espace que dix autres des assistans. Toute la troupe avait quitté sa réserve première, et chacun causait avec son voisin, sans cependant sortir des bornes d'une respectueuse attention aux paroles de Carlotto.

Celui-ci, du poste magistral qu'il occupait près de la cheminée, jeta un regard sur ses hôtes qui venaient enfin de trouver tous place à grand'peine autour de son foyer. Plus heureux que Socrate, il voyait sa petite maison pleine de vrais amis, car parmi tous ces pauvres gens il n'en était pas un qui eût refusé de donner sa vie pour le bienfaiteur commun. Gaëtan le savait sans doute quand il dit à l'oreille du voyageur, en tendant la main avec une majesté naturelle vers ses hôtes accroupis :

— Dites, monsieur, ne vaut-il pas mieux être le premier parmi ces braves gens que le dernier dans vos grandes villes?

Une espèce rare de *betonica* qui tomba sous la main du botaniste en ce moment l'empêcha de répondre. D'ailleurs, Gaëtan venait d'entrer dans une pièce voisine qui, avec sa chambre à coucher, formait toute la capacité de la maison. Il reparut bientôt tenant à la main un broc rempli de vin et deux coupes de bois qui donnèrent aux assistans une somptueuse idée de son opulence et de son hospitalité. L'une de ces coupes fut offerte à Janvier, qui devait boire le premier, au nom des jeunes émigrans; l'autre était destinée au docteur, qui accepta sans se faire prier. Quant à Carlotto, il tira de son sac une tasse de cuir qui lui servait dans ses expéditions de chasseur, la remplit de vin, et l'élevant au niveau des coupes de bois qui vinrent la toucher, il se tint debout en regardant l'assemblée, et il dit de ce ton mélancolique qui lui était habituel quand quelque douloureux souvenir affectait son esprit :

— A votre santé, mes petits, à votre santé et à celles de vos pères et de vos mères! Puissiez-vous revenir à la montagne bons et honnêtes comme vous en partez, et surtout... y revenir!

Le docteur jusqu'ici avait donné peu d'attention à cette scène, mais à ce moment l'effet en fut saisissant pour lui. La lueur vacillante de la lampe et du foyer se projetait sur cette masse compacte et silencieuse, de brunes figures ressortaient dans l'ombre, la voix vibrante de Carlotto faisait verser des larmes aux mères autour de lui, les enfans se pressaient contre elles et les pères baissaient la tête en rêvant à cette veillée qui précéda le jour où ils quittèrent tout enfans, eux aussi, la chaumière paternelle, où ils écoutèrent, eux aussi, les conseils de quelque vénérable Nestor de la montagne. Il y avait dans ce tableau quelque chose de patriarcal et de solennel, une poésie calme et pathétique qui émut profondément le cœur de cet homme simple et honnête que la science n'avait pas desséché. Il porta la coupe à ses lèvres, puis la replaça sur la table, après avoir bu quelques gorgées de la liqueur qu'elle contenait.

— Que toutes sortes de prospérités vous accompagnent, mes braves gens, répondit-il avec bienveillance. Ces enfans vont à Paris; c'est là que je demeure. Si jamais ils avaient besoin d'un appui, d'une protection, qu'ils s'adressent à moi. Je suis le docteur D..., médecin en chef d'une prison de Paris; ils verront que je me suis souvenu de votre hospitalité.

Il tendit une carte sur laquelle était son adresse au conducteur des enfans qui était dans l'assemblée. Tout le monde le remercia respectueusement. Gaëtan seul lui dit avec une nouvelle expression d'orgueil :

— Ces enfans n'auront jamais besoin de votre secours dans les prisons de Paris, monsieur le docteur! Le Savoyard est pauvre, tout le monde le sait, mais il est probe et il sait conserver l'honneur de la montagne. Jamais vos prisons n'ont enfermé un Savoyard du mont Cenis.

— Cependant, répondit le docteur, il me semble.. je crois me rappeler...

— Jamais! jamais! répéta Carlotto avec une nouvelle impétuosité, car celui qui aurait commis un crime, nous le renierions pour notre frère et nous le chasserions pour toujours de nos montagnes. N'est-ce pas, mes amis?

— Oui! oui! répondirent tous les assistans avec énergie.

Le docteur, qui ne voulait blesser en rien la noble susceptibilité de son hôte, s'excusa sur le désir qu'il avait d'être utile aux jeunes Savoyards en dehors de ses fonctions de médecin des prisons. Puis il ajouta :

— Carlotto, tu as parlé de tes malheurs, d'une mission...

Le guide tressaillit à ce souvenir.

— Oui, monsieur le docteur, j'ai à demander à ces enfans le prix des services que je puis avoir rendus à eux et à leurs familles. C'est à mon tour d'implorer une grâce. Je les prie donc de m'écouter.

Il fit circuler encore une fois dans l'assemblée les gobelets remplis de vin, puis appuyant ses larges épaules contre la muraille avec une sorte d'abattement, il se tint debout dans une attitude noble et gracieuse, et promena un regard chargé de tristesse sur l'assemblée attentive.

— Enfans, reprit-il, il y a à peu près vingt ans aujourd'hui, je quittais aussi la montagne pour aller chercher mon pain en France. Mon frère Guillaume était avec moi, et nous pleurâmes bien tous les deux quand nous vîmes disparaître derrière nous le clocher de Lans-le-Bourg. Nous venions de quitter pour la première fois notre père et notre mère; une route de deux cents lieues s'étendait devant nous et nous n'avions pour toute fortune qu'un gros morceau de pain noir, de bons conseils et la marmotte que nous portions à tour de rôle et que nous avions prise nous-même aux Tavernettes. La chanson des Savoyards que nous chantions alors et que vous savez tous était bien vraie pour nous.

Cette allusion de Gaëtan appela sur ses lèvres un sourire qui ne manquait pas de douceur. Un léger murmure de gaîté s'éleva dans la foule.

— Oh! j'aimais bien mon frère Guillaume! continua le chasseur en

s'animant ; il était un peu plus jeune que moi, et ma mère m'avait bien recommandé de le protéger. Et puis Guillaume était si joli, si joyeux, si amusant ! Il était toujours propre et bien rangé, parce qu'il était trop faible pour monter comme moi dans les cheminées, et d'ailleurs je ne voulais pas qu'il barbouillât de suie sa jolie petite figure rose que notre mère aimait tant à embrasser.

» Bientôt la confiance de Guillaume commença à me gagner ; je me retournais bien encore quelquefois pour voir les montagnes qui s'en allaient là-bas derrière nous, je pleurais bien encore quelquefois en songeant à nos pêches dans l'Arque et à nos prières du soir auprès du foyer, mais Guillaume me disait : Nous reviendrons, et je répétais avec confiance comme lui : Nous reviendrons, nous reviendrons.

» Nous marchâmes bien long-temps, mes petits, et plusieurs fois vos pieds enfleront avant que vous arriviez au terme du voyage ; comme nous, vous trouverez que le monde est bien grand, et comme nous vous aurez bien à souffrir de la misère sur la route. Souvent il n'y avait pas de cheminées à ramoner dans les villages que nous traversions, et on refusait de nous donner un morceau de pain et un gîte dans la grange Mais alors Guillaume montrait sa marmotte, dansait avec elle, faisait toutes sortes de petites mines charmantes, et les paysans les moins compatissans lui accordaient ce que nous demandions.

» Enfin nous arrivâmes à Paris, et Guillaume ouvrit de grands yeux en voyant tant de belles maisons et tant de beaux messieurs et de belles dames qui se promenaient dans les rues. Nous allâmes chez un logeur du faubourg Saint-Marceau à qui notre père nous avait adressés, et là nous trouvâmes des gens de notre pays qui nous dirent ce qu'il fallait faire pour gagner notre vie. On nous donna un peu de paille dans une grande chambre où étaient déjà beaucoup d'autres enfans. Le lendemain de notre arrivée on nous envoya par la ville pour commencer notre petite fortune.

» Oh ! Guillaume était bien heureux dans le commencement ! tout lui plaisait, tout l'amusait ; il courait la ville toute la journée, riant, chantant et montrant sa marmotte, et le soir, quand il rentrait à la chambre, il avait toujours une provision de bon pain blanc et des gros sous que nous rassemblions dans un vieux chiffon pour les besoins de notre famille. Moi, au contraire, qui ne demandais rien que ce que j'avais gagné en ramonant les cheminées, je rentrais quelquefois sans argent et mourant de faim. Alors mon frère partageait son souper avec moi et nous nous endormions en parlant du pays.

» Cependant à peine étions-nous à Paris depuis six mois, que je remarquai que les recettes de Guillaume étaient moins abondantes. Bientôt je fus seul à mettre mes épargnes dans le vieux chiffon qui contenait notre trésor. Guillaume, en revanche, avait toujours quelque effet nouveau, tantôt un gilet, tantôt une casquette, tantôt une cravate. Un jour je lui dis :

— Mon frère, d'où te viennent ces beaux habits ?

» Il me répondit :

— On me les a donnés.

— Guillaume, lui dis-je, tu sais que nous ne retournerons au pays que quand nous aurons fait fortune ; tu oublies que notre pauvre mère souffre de la faim dans la montagne, et que notre père marche nu-pieds dans la neige pour gagner sa misérable vie.

» Guillaume me faisait mille promesses, mais il ne changeait pas de conduite ; il m'avait dit souvent qu'il voulait devenir un *monsieur* et qu'il me laisserait retourner seul au pays quand nous aurions ramassé quelque argent pour soulager la misère de nos parens.

» Un soir, Guillaume ne rentra pas à la maison. Je m'agitai toute la nuit sur ma paille. Qu'était devenu mon frère ? Que répondrai-je à ma mère qui m'avait tant recommandé de veiller sur lui ? Le lendemain, il ne parut pas encore. Je n'eus pas la force d'aller dans la ville ; je pleurais, je me lamentais à faire pitié à mes camarades de chambrée.

» Enfin, vers le soir du second jour, un domestique tout galonné d'or vint chez le vieux Jean, notre logeur et notre répondant à Paris, et il demanda le petit Gaëtan.

— C'est moi, lui dis-je en essuyant mes larmes.

— Suivez-moi, répondit-il, vous allez voir votre frère.

— Oh ! mon frère ! mon petit Guillaume, que lui est-il arrivé ? Monsieur, conduisez-moi près de Guillaume !

» Nous sortîmes, et alors j'appris que mon frère avait été renversé par la voiture d'une personne très riche et qu'il avait pensé être écrasé sous les roues.

— Mais cet événement aura été heureux pour lui, continua le domestique. Mon maître, le baron de V..., dont la voiture a causé cet accident, a fait transporter votre frère à son hôtel et il se charge de sa fortune.

— Mais Guillaume est-il blessé, m'écriai-je avec effroi.

— Il n'a eu que quelques contusions ; le médecin de monsieur a dit que demain il n'y paraîtrait plus.

» Cette assurance me rendit un peu de courage. Nous arrivâmes à une magnifique maison où il y avait beaucoup de domestiques comme celui qui me conduisait. On me fit entrer dans une chambre toute dorée où mon frère était couché dans un lit somptueux, et un bandeau encore taché de sang était autour de sa tête. Un monsieur vêtu de noir était assis dans un fauteuil et semblait donner des ordres pour qu'on prît soin de l'enfant. Je ne vis que Guillaume ; je m'élançai vers lui, je me précipitai sur son lit en pleurant et je l'embrassai avec transport.

— Eh bien, Lafleur, dit avec aigreur en s'adressant au domestique le monsieur noir, qui était le baron de V... lui-même, à quoi pensez-vous donc de m'amener ainsi ce petit drôle tout couvert de suie ?

» Je me redressai avec confusion, j'avais sali les draps et les couvertures précieuses de mon frère. Guillaume lui-même semblait mécontent de ma maladresse ; cependant il me dit quelques mots d'amitié pendant que le domestique s'excusait de son mieux. Au bout d'un moment le monsieur noir, qui nous écoutait, nous interrompit brusquement.

— Allons, c'est bien, petit, me dit-il ; maintenant que tu as vu ton frère, va-t-en ; je ferai des démarches auprès de votre répondant pour que Guillaume me reste ; il me plaît par sa gentillesse et j'aurai soin de lui. Quant à toi, tu pourras venir le voir quelquefois, mais aie soin de laver tes mains et d'être plus propre.

» Puis il dit au domestique :

— Donnez quelque chose à ce drôle !

» Le domestique me présenta un louis. Je retournai mon bonnet entre mes mains et je dis sans prendre la pièce d'or :

— Est-ce qu'il faut que je ramonne toutes les cheminées de cette maison ?

» Le monsieur haussa dédaigneusement les épaules.

— Ce sera pour notre mère, dit Guillaume en me faisant signe d'accepter.

» Mais je rejetai la pièce loin de moi, en disant avec indignation :

— Frère, notre mère n'a pas besoin du prix de ton sang !

» Je sortis après l'avoir encore embrassé, et j'entendis le baron qui disait en ricanant :

— Il y a de la fierté italienne dans ce polisson-là.

» J'ai appris depuis, continua Carlotto, que ce monsieur était renommé pour sa bonté, et qu'il était un... un...

— Un philanthrope ! fit le docteur en souriant. »

Gaëtan répondit par un signe de tête affirmatif et reprit :

« Dès ce moment, mes amis, je vis rarement mon frère. Le baron, tout sévère et injuste qu'il avait été envers moi, avait tenu ses promesses à l'égard de Guillaume, qui l'amusait par ses saillies et sa gaîté. Sitôt qu'il fut rétabli, on lui donna un maître qui lui apprit à lire et à écrire. Il avait été mis sous la surveillance immédiate de l'intendant, et le baron lui-même s'informait chaque jour de ses progrès. Mon frère était richement vêtu et instruit aux bonnes manières. Il avait au haut de l'hôtel une jolie petite chambre qu'on avait décorée pour lui, et quelquefois les dimanches j'endossais mon habit de fête, je me faisais beau et je me glissais dans la cour de l'hôtel. Puis je prenais mes sabots à la main, je mettais mon bonnet sous mon bras et je montais voir Guillaume, sans que personne le sût, car le baron ne me pardonnait pas ma fierté.

» Guillaume n'avait donc aucun travail à occuper ses mains ; on l'élevait comme le véritable fils d'un bourgeois, et dix ans s'écoulèrent sans que la bienveillance du protecteur se fût démentie. Mon frère était devenu un beau jeune homme gai, spirituel, instruit. On n'avait pas songé à le pourvoir d'un état, mais cela ne l'inquiétait pas ; le baron lui avait promis de prendre soin de lui, et il avait confiance dans la parole de son cher bienfaiteur. Aussi il allait dans les bals, dans les fêtes et passait joyeusement la vie avec l'argent qu'on lui donnait pour ses plaisirs.

» Cependant j'avais grandi aussi, moi ; mais mon sort était toujours le même j'étais resté ignorant et pauvre comme autrefois. Mon métier de ramoneur étant au dessous de mon âge et de mes forces, je m'étais fait commissionnaire au coin des rues. Ce n'était pas que Guillaume ne m'eût souvent offert de l'argent, mais je ne voulais rien accepter pour moi, et j'envoyais le peu qu'il me donnait à notre famille. Il m'avait aussi proposé différentes places dans les maisons qu'il fréquentait ; mais comme ces places tenaient toutes plus ou moins à la domesticité, je trouvais plus d'honneur et d'indépendance dans le métier que j'exerçais, tout misérable qu'il était.

» A cette époque je reçus du pays une lettre qui nous annonçait la mort de notre père. Ma mère restait seule et sans secours, et elle nous rappelait près d'elle pour être les soutiens de sa vieillesse. J'allai à l'hôtel de V... trouver mon frère dans sa petite chambre, je lui présentai la lettre que je m'étais fait lire par un camarade. Guillaume avait passé la nuit au bal et il était encore au lit, fatigué du plaisir.

» Après avoir pris connaissance de la lettre fatale, il la laissa tomber et dit douloureusement en se couvrant les yeux :

— Le père est donc mort, Gaëtan ?

— Et notre mère nous appelle, répliquai-je en pleurant aussi.

— Tu vas retourner dans la montagne ! ajouta-t-il précipitamment.

» Je compris à ce mot ce que j'avais deviné depuis long-temps, que ma présence gênait Guillaume. Quoiqu'il eût un chagrin réel de la perte que nous venions de faire, je vis pour lui une consolation dans cette pensée qu'il n'aurait plus près de lui un frère dont il rougissait.

— Je partirai demain, lui dis-je tristement.

— Déjà ! fit-il avec une joie secrète.

» Nous gardâmes un moment le silence. Puis je repris :

— Que dirai-je à notre mère, Guillaume ?

— Tu lui diras que je l'aime toujours et que je retournerai au pays quand je serai riche et puissant.

— Crois-tu que nous t'aimerions moins si tu y revenais pauvre et malheureux !

» Il me tendit la main, la serra avec force et me dit :

— Frère, il faut que je reste ici. La vie de la montagne ne pourrai

plus me convenir; je suis habitué à l'aisance, au bien être, à l'oisiveté; d'ailleurs je suis attaché au baron par les liens de la reconnaissance.

» Cette dernière raison me parut bonne, j'embrassai Guillaume et je lui dis adieu.

— Attends, me dit-il, je veux envoyer quelque cadeau à notre mère.

» Il fouilla dans une armoire, mais alors il se souvint que la veille il avait perdu tout son argent au jeu; il me regarda d'un air consterné.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je; depuis dix ans je travaille pour amasser de quoi faire passer à notre mère ses derniers jours avec tranquillité. Je lui apporte mon petit trésor; d'ailleurs j'ai des bras vigoureux et je serai près d'elle.

» Nous nous embrassâmes et je partis. Depuis ce temps je n'ai jamais entendu parler de Guillaume. »

Gaëtan s'arrêta comme épuisé par ces souvenirs. Tous les assistans gardaient le silence par égard pour sa douleur. Le docteur seul, qui l'avait écouté avec une profonde attention, lui demanda avec intérêt :

— Quoi, vous n'avez pas même su ce qu'était devenu le baron de V..., le protecteur de votre frère?

— Le baron est mort deux ans après mon départ de Paris, reprit Carlotto; c'est là tout ce que j'ai appris. Pour moi, de retour ici, j'ai tâché de rendre notre mère aussi heureuse que possible. J'ai bâti cette maison pour elle; j'ai travaillé avec courage, et quand elle est morte, il y a quelques mois, elle m'a béni. Mais je n'ai jamais pu oublier mon frère, qui m'a oublié. Malgré son orgueil, je sais que son cœur était bon et je l'aime toujours. Aussi, quand des enfans partent pour Paris comme ceux-ci, je les réunis autour de moi et je leur dis, comme je vous le dis mes enfans : Si vous voulez faire une bonne œuvre, si vous voulez reconnaître les services que vous a rendus le marmottier, ; informez-vous de mon frère dont je vous donnerai le nom et l'adresse; sachez ce qu'il est, ce qu'il fait et où il demeure, et celui qui m'aura donné des nouvelles de Guillaume n'aura pas obligé un ingrat : son père et sa mère ne manqueront jamais de pain tant que je vivrai. Tout ce que je possède, mon temps, le travail de toute ma vie, appartiendront à celui qui me rapportera des nouvelles de Guillaume.

— Gaëtan, Gaëtan, nous vous en rapporterons! dirent tous les enfans avec enthousiasme.

— Vous serez donc plus heureux que ceux qui vous ont précédés! » reprit le guide avec tristesse.

Le docteur, qui était resté pensif, s'approcha de Carlotto et lui dit avec encouragement :

— Il n'est pas étonnant, Carlotto, que ceux que tu as chargés de ta commission n'aient pas réussi à te procurer les renseignemens que tu désires si vivement. Obscurs, sans crédit, ignorant pour la plupart nos lois et nos usages, il a dû leur être difficile d'approfondir les affaires d'une grande famille parisienne; mais moi peut-être je pourrai te servir plus efficacement. J'ai entendu vaguement parler du baron de V..., et d'ici à peu de jours je compte écrire à Paris, d'où je recevrai sans doute des nouvelles importantes pour toi.

Gaëtan secoua la tête.

— Beaucoup de voyageurs à qui j'ai conté mes chagrins m'ont fait les mêmes promesses, répondit-il.

— Eh bien, tu verras que je serai plus heureux et surtout plus zélé. Cependant il faut savoir quelles suppositions tu fais sur le sort de ton frère...

— Oh! il est heureux, sans doute, s'écria Carlotto; le baron a dû laisser quelque fortune en mourant; et Guillaume, s'abandonnant à ses goût, ne se sera pas souvenu de sa promesse. Oh! oui, sans doute, il est riche, brillant, honoré...

Quelques coups frappés discrètement à la porte de la cabane lui coupèrent la parole. Un des assistans ouvrit, et un étranger, dont l'obscurité du dehors ne permettait pas de distinguer les traits, parut sur le seuil.

—Est-ce ici que demeure Gaëtan Carlotto, le guide au mont Cénis? demanda-t-il d'une voix faible et traînante.

— C'est moi, dit Gaëtan en se redressant; que me veut-on?

— Donnez l'hospitalité à un voyageur fatigué, reprit l'étranger, et vous aurez des nouvelles de votre frère Guillaume. .

Gaëtan poussa un cri de joie et s'élança vers la porte, repoussant et foulant tout ce qui se trouvait sur son passage. Il prit l'étranger dans ses bras et le porta plutôt qu'il ne l'entraîna vers la partie éclairée de la cabane.

III.

La taille de l'étranger était haute et droite, mais frêle, efflanquée, sans vigueur et sans solidité. Ses vêtemens, qui rappelaient ceux de la classe moyenne en France, étaient déchirés en plusieurs endroits autant par le long usage que par les fatigues de la route que l'hôte de Gaëtan avait dû faire. Sa figure avait dû être belle et régulière ; mais, quoique le voyageur parût à peine avoir quarante ans, elle était déjà flétrie, sans caractère et sans expression. Ses formes grêles, son apparence chétive, son regard terne contrastaient avec la physionomie brune et rude, les membres robustes, le regard de feu de Gaëtan ; et cependant il y avait dans ces deux hommes, si différens par leur extérieur actuel, je ne sais quelle communauté d'origine qui frappait du premier coup d'œil. Tous les deux appartenaient évidemment à un même type qui chez l'un s'était conservé sans altération, saillant, fortement accusé, qui chez l'autre avait été lentement effacé par une action étrangère. Il y avait sans doute aussi autre chose entre eux qu'une ressemblance éloignée, une similitude vague de constitution, car lorsque Gaëtan eut examiné le voyageur à la lueur d lampe, il se mit à trembler comme la feuille agitée par le vent.

— Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Qu'importe mon nom si je suis pauvre et si je demande l'hospitalité.

— Tu es mon frère Guillaume ! s'écria Gaëtan en se jetant dans ses bras.

— Guillaume ! répéta la foule ébahie.

— Guillaume ! pensa le docteur en examinant le nouveau-venu ; j'ai vu cette figure-là quelque part.

Il appuya la main sur son front comme pour concentrer ses souvenirs. Les deux Carlotto s'embrassaient, pleuraient et ne pouvaient parler. Gaëtan, le premier, sembla faire un effort pour s'arracher des bras qui l'étreignaient, et dit à ses hôtes en leur montrant par un geste enthousiaste le frère qu'il venait de retrouver.

— Le voilà, mes amis, le voilà celui dont je vous ai parlé si souvent le soir auprès du foyer, celui dont je prononçais le nom comme celui d'un saint au moment de mes plus grands périls, celui que j'appelais comme un ange gardien auprès du lit de mort de notre mère. Il vient enfin après s'être long-temps fait attendre ; mais il ne me quittera plus !

Guillaume répondit de sa voix faible et brisée :

— Non, je ne te quitterai plus, Gaëtan, s'il y a une place dans ta cabane pour un homme sans asile, s'il y a du travail dans le voisinage pour un malheureux qui veut vivre du travail de ses mains.

Gaëtan jeta un regard rapide sur l'équipage misérable de Guillaume.

— Frère, dit-il, la fortune a donc changé pour toi ?

Guillaume laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec une sorte de confusion.

— Ecoute, reprit Gaëtan d'un ton rude, cette cabane que j'ai bâtie moi-même, il y a quelque vingt ans, pour servir d'asile à notre mère, nous la partagerons. Cette peau d'ours que j'ai enlevée moi-même à l'animal après l'avoir abattu d'un coup de carabine, et qui me sert de lit depuis vingt ans, te servira de lit. Voici le pain sur cette planche, mes économie sont dans ce coffre ; tout est à toi.

Les deux frères confondirent leurs larmes dans un nouvel embrassement, puis le guide se tourna vers les montagnards, spectateurs bienveillans mais silencieux de cette scène touchante, et il leur dit en leur faisant signe de la main pour les congédier :

— Adieu, mes amis, adieu, nous nous reverrons ; et vous, *piccoli*, ajouta t-il joyeusement en se tournant vers les enfans, la commission que je vous donnais est maintenant inutile. Voilà ce Guillaume que j'ai tant cherché ; partez, mes enfans, et revenez comme lui.

— Revenez plus heureux que lui ! soupira Guillaume.

Un moment après, les Savoyards étaient tous sortis de la cabane, et les deux frères croyaient déjà pouvoir se livrer sans témoins à leurs épanchemens, quand le docteur, qui était resté spectateur paisible et réfléchi de cette reconnaissance, se leva du coin obscur où il s'était retiré et s'approcha de Gaëtan, tout surpris de cette brusque apparition.

— Eh bien ! mon guide, lui dit-il d'un ton embarrassé, le voilà donc retrouvé ce frère tant chéri ; mais je ne sais, en vérité, si l'on doit t'en féliciter.

— Pourquoi cela, monsieur ? dit Guillaume en relevant vivement la tête avec étonnement.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? demanda le docteur à voix basse.

Guillaume sembla frappé d'un souvenir ; il pâlit tout à coup.

— Le docteur D... ! s'écria-t-il involontairement.

— Vous, au moment où nous nous sommes vus, vous vous appeliez...

— Charlot, se hâta d'ajouter Guillaume : c'était le nom qu'on m'avait donné chez le baron de V... comme traduction de celui de Carlotto.

Le botaniste fit un mouvement de tête, comme pour indiquer que ce n'était pas ce nom-là qu'il avait entendu prononcer.

— Vous le connaissiez donc ! s'écria Gaëtan à son tour en examinant l'embarras de l'un et l'effroi de l'autre des interlocuteurs. Mais au nom du ciel ! où l'avez-vous vu, dans quel circonstance, à quelle époque ?

— Mais dans le monde, à Paris, au temps de mon opulence, dit Guillaume avec volubilité.

Le docteur sembla sur le point de faire un aveu qui était venu plusieurs fois sur ses lèvres ; mais il rencontra un regard de Guillaume si fier, si menaçant, qu'il refoula dans son cœur le secret qui voulait en sortir.

— Gaëtan, dit-il avec précipitation, il faut que je rejoigne ces braves gens qui retournent à Lans-le-Bourg. Demain, tu le sais, je traverserai le mont Cenis pour me rendre à Turin, dont je ne reviendrai que dans quinze jours ; j'aurai encore besoin de tes services. Ainsi donc, demain matin au jour je t'attendrai à l'hôtel du Lion-d'Or, et tout en marchant nous parlerons de choses importantes.

— De choses importantes, répéta le guide tout pensif.

Le botaniste jeta un nouveau coup d'œil sur Guillaume, dont le front était plissé par quelque sentiment énergique.

— Eh oui, reprit-il en riant d'un rire forcé, ne faut-il pas que tu me dises où je pourrai trouver l'*erigeron uniflorum*, la *potentilla nivea*, et surtout cette scélérate de *gentiana minima* que je commence à croire introuvable !

Il sortit et rejoignit bientôt les montagnards, qui avaient déjà pris la route du village.

Après son départ, les deux frères gardèrent un silence pénible. Guillaume paraissait avoir de la peine à se remettre du trouble que la présence inattendue du docteur D .. avait jeté dans son esprit. Gaëtan était profondément absorbé par les mystérieuses paroles échangées entre son frère et le voyageur. Cependant, plus maître de lui, il cacha sa préoccupation, s'assit à côté de son frère, et lui dit avec tristesse :

—Frère, tu ne m'as pas conté comment il se fait que toi qui avais de si belles espérances de fortune, de l'instruction, des protecteurs, tout ce qu'il faut pour réussir, tu reviennes à ton pays pauvre et obscur comme tu en es parti.

— Et toi, Gaëtan, tu ne m'as pas encore parlé de notre mère.

— Elle est morte doucement dans mes bras et sans maudire personne.

— Pauvre mère! dit Guillaume en portant la main à ses yeux pour essuyer une larme. Gaëtan, reprit-il au bout d'un moment, tu n'as connu que le beau côté de mon histoire. Cette éducation qu'on m'a donnée et qui t'a ébloui a bien pu faire de moi plus qu'un petit Savoyard coureur de rues, mais elle était impuissante pour me donner un rang honorable dans la société. Cette fortune dont j'avais les dehors brillans n'avait rien de fixe et de durable. Aussi quand le baron en mourant ne m'a laissé qu'un legs d'une somme très modique, croyant avoir assez fait pour moi par cela seul qu'il m'avait élevé, je me suis trouvé sans moyens d'existence, avec l'habitude de l'oisiveté et des besoins de luxe et des goûts de dépense. Tous les bienfaits que j'avais reçus se sont tournés contre moi, et j'ai eu de longues et cruelles épreuves à traverser.

— Il fallait revenir près de nous, frère.

— Tu connais mon orgueil, Gaëtan! j'aimai mieux traîner ma misère loin de vous, au milieu d'une foule indifférente, que de donner à mes compatriotes le spectacle d'un homme élevé pour le monde et la fortune, et réduit à vivre du travail de ses mains. Après avoir dissipé ce que je devais à la générosité du baron, me trouvant sans amis, sans protecteurs, repoussé par la famille même de mon bienfaiteur, qui me reprochait les bienfaits dont j'avais été comblé par lui, je commençai à tomber de chute en chute jusqu'aux derniers rangs dont j'étais parti. Cette civilisation qui m'avait pris quand j'étais enfant montagnard, simple, joyeux, plein de force et de courage, m'a rejeté enfin à la montagne, énervé, épuisé, déshonoré!

— Déshonoré! que veux-tu dire, frère?

— Gaëtan, pendant que tu faisais de beaux rêves sur la haute position de ton frère, moi j'étais laquais. C'est là qu'avait abouti cette éducation bâtarde, cette opulence trompeuse qui m'avait ébloui.

Et il répéta en jetant un regard oblique et rapide sur Gaëtan :

— J'ai été laquais.

— Laquais! répéta Gaëtan en se levant vivement, c'est une honte pour un montagnard. Mais, frère, il n'y a que le crime qui déshonore.

Guillaume garda un morne silence. Le guide se rapprocha et lui dit avec un sourire de satisfaction profonde :

— Je comprends tout; c'était cela que voulait te reprocher le docteur quand il disait d'un ton méprisant qu'il t'avait connu dans d'autres temps et sous un autre nom. Frère, pardonne-moi; ce médecin des prisons m'avait donné des soupçons dont je rougis. Oh! non, un montagnard de la Savoie qui se serait perverti en France, n'oserait pas, ne voudrait pas revenir dans son pays natal pour faire honte à sa famille, pour se voir renier de ses fidèles et simples compatriotes! Guillaume, pardonne-moi ma mauvaise pensée!

Guillaume détourna la tête et dit avec un accent d'inexprimable angoisse :

—Oh! Gaëtan, Gaëtan, tu as été bien heureux toi qui n'as eu à souffrir que la faim, le froid et la misère!

ÉLIE BERTHET.— (*Siècle.*)

(*La fin au prochain numéro.*)

LE BAS BLEU DE MADAME DE SAVARIN.

I.

Tout le monde connaît, à Paris, le nom, l'esprit et la richesse de Mme de Savarin. Les indifférens la trouvent jolie; ses amis la trouvent gracieuse et distinguée; quand on a lu ses romans, ses petits chefs-d'œuvre littéraires, on la trouve spirituelle et sentimentale; quand on a besoin de son crédit ou de sa bourse, on la trouve obligeante et dévouée; quand on a le malheur de l'aimer, de soupirer pour ses beaux yeux, de lui chanter en prose le sonnet de M. Oronte, on la trouve bien coquette, bien capricieuse et bien cruelle; l'aumônière de Mme de Savarin ne s'est jamais entrouverte, dit-on, pour les pauvres d'amour qui lui demandent l'aumône; nous verrons cela plus tard.

Mme de Savarin a un mari : c'est un vieux baron de l'empire, dont elle a épousé le titre nobiliaire, dans un accès d'orgueil aristocratique, et à un prix vraiment très raisonnable : c'est singulier, comme l'on achète parfois, à bon marché, des maris gentilshommes *d'occasion!*

Il faut être juste; M. de Savarin se conduit à merveille avec la jeune baronne, et l'on peut dire qu'il lui en donne pour son argent : il se livre tout entier à la gestion d'une fortune qui n'est point la sienne; il apure les comptes et il contrôle chaque dépense de la maison; il surveille les moindres détails du service et il remonte toutes les pendules de l'hôtel; M. de Savarin est le premier domestique de sa propre maison, un serviteur fidèle et courageux, qui défendrait, au besoin, à la pointe de son épée impériale, l'esprit, la figure, l'argent et la vertu de sa femme.

En 1839, au début de cette mystérieuse aventure, Mme de Savarin n'avait pas été chantée par les fanfares de la trompette littéraire; elle ne songeait à briller que dans la causerie intime de son boudoir; elle en était aux œuvres discrètes de la littérature inédite; elle ne chaussait le bas bleu, que pour montrer son pied poétique à ses courtisans et à ses flatteurs; Corinne, sous les traits de Mme de Savarin, dédaignait encore de manier une plume qui aurait taché ses jolis doigts : elle se contentait d'improviser en famille, au cap Mysène du canapé de son salon.

Certes! Mme de Savarin avait de l'esprit, mais elle avait surtout le talent d'emprunter un supplément d'esprit à tout le monde, à la façon du bonhomme dont parle Voltaire; elle comptait avec une dextérité admirable les saillies, les bons mots et les réparties heureuses; sa mémoire était une espèce de sablier où elle jetait chaque jour, grain à grain, le sable d'or dont elle voulait saupoudrer ses paroles. Il y a des femmes spirituelles... qui ont un peu d'esprit, parce que leurs amans ou leurs amis en ont beaucoup.

Un jour, après avoir lu quelques pages délicieuses de la *Revue de Paris*, Mme de Savarin se mit à écrire un billet galant, musqué, précieux, tout à fait Rambouillet, à l'adresse d'un jeune homme qu'il me faut cacher sous le voile d'un pseudonyme. Pourquoi, sous quel prétexte, par quel miracle de bonté, Mme de Savarin écrivait-elle à M. Etienne Darcy, en lui offrant, sans y être obligée, une petite part dans les menus plaisirs de ses réceptions les plus intimes!

Mme de Savarin ne l'avait jamais vu.

Etienne Darcy n'était pas riche.

Il n'était pas noble.

Il ne figurait dans aucune élégante ménagerie de tigres et de lions à la mode.

Il n'était pas ridicule.

Il n'avait ni affiché, ni compromis, ni déshonoré une honnête femme.

Il n'avait eu le malheur de tuer personne, pour une infidélité, pour un caprice d'une fille de rien.

Etienne Darcy était simplement un littérateur distingué, un ingénieux romancier, un écrivain qui savait écrire.

Il ne fallait voir, dans l'invitation de Mme de Savarin, qu'un hommage rendu à la réputation et au talent; le salon de la baronne cherchait à reproduire, par le ton, le langage et les manières, les apparences des bureaux d'esprit d'un autre siècle : en s'adressant à un homme spirituel, Mme de Savarin essayait peut-être d'ajouter quelque chose à ses petites provisions de marchandise spirituelle.

—Ce qui m'arrive est fort étrange! pensait Etienne Darcy, en relisant la doucereuse lettre de la baronne; je n'ai vu qu'une seule fois Mme de Savarin : elle sortait d'une salle de spectacle; elle attendait l'approche de sa voiture, sur la dernière marche du grand escalier de l'Opéra; je me souviens de son costume : elle était magnifiquement drapée dans une robe de cachemire blanc; elle avait des abeilles d'or dans les tresses de ses cheveux noirs; elle portait sur son front un gros diamant, qui avait l'air de jouer le rôle de l'étoile de Vénus. Je m'en souviens aussi, à chaque instant, elle levait les yeux au ciel, bien moins pour regarder, que pour laisser voir ce qu'il y avait d'étincelant dans ses regards; elle ressemblait à une divine statue de l'*inspiration*, que l'on aurait faite avec le plus beau marbre, avec la plus belle chair de Paros! Dès ce moment, j'aurais donné la moitié de ma vie pour connaître cette femme pour lui parler, pour m'agenouiller devant elle!... Le cœur a des vocations de toutes les sortes; ma vocation me condamne à être amoureux de Mme de Savarin; je souffrirai, j'en suis sûr... mais je l'aimerai, et l'amour qui souffre trouve souvent un certain charme à souffrir! Etienne, mon pauvre Etienne, voilà une grande faute, que tu devines, qui t'effraie, que tu n'as point commise encore, et qu'il te sied de commettre, en jouant avec le bonheur! On a raison : les gens d'esprit ne deviennent stupides que parce qu'ils s'obstinent à le devenir; ils savent aujourd'hui la sottise qu'ils feront demain : cette prescience les console.

La première causerie intime de Mme de Savarin avec Etienne Darcy fut charmante; l'esprit et la galanterie d'un jeune homme distingué firent merveille pour tenir tête à l'habile coquetterie d'une jeune femme à la mode.

Mme de Savarin se hâta de parler à Etienne Darcy de ses vers et de sa prose : les éloges annoncés par une jolie bouche lui donnèrent bien de la joie; Mme de Savarin lui parla de son brillant avenir : Etienne se sentit bien de l'orgueil, en écoutant cette gracieuse devineresse qui se plaisait à lui promettre du génie et de la gloire; Mme de Savarin lui parla aussi avec une inquiétude presque maternelle de la médiocrité probable de sa fortune qui lui paraissait, disait-elle, bien au dessous de ses travaux, de sa distinction et de son esprit. Etienne commençait à ne rien comprendre à l'intérêt si doux et si mystérieux de Mme de Savarin, pour un jeune homme qu'elle connaissait à peine, pour un ami que, la veille encore, elle n'avait jamais vu.

Aux derniers mots de ce premier entretien, la baronne se persuada qu'elle pouvait compter sur le dévouement à l'épreuve, sur le dévouement aveugle d'Etienne Darcy; à son tour, Etienne se persuada fort aisément, parce qu'il le désirait beaucoup sans doute, que c'en était fait du

cœur de sa belle protectrice : quand il s'agit de fatuité sentimentale, les hommes ne valent pas mieux que les femmes.

Le lendemain, Etienne Darcy ne trouva rien de plus spirituel, de plus précieux à faire, que d'arranger, à l'intention de Mme de Savarin, une de ces ridicules sottises que l'on appelle des lettres d'amour ; il imagina, pour une femme qu'il n'aimait pas encore, ce petit échantillon de niaiserie langoureuse :

« Madame, vous avez dû partir, ce matin, pour oublier le monde, pendant huit jours, dans votre jolie maison de plaisance ; grâce à votre départ, il me semble que je suis seul ; ma solitude m'ennuie, me fatigue et me rend malade : laissez-moi vous écrire, pour me distraire, pour me reposer, pour me guérir et pour être deux.

» Madame, je vous écris sur le bord de mon lit de douleur ; il y a un instant, j'ai fait ouvrir les fenêtres de ma chambre : j'ai pris ma pensée à deux mains, et je l'ai jetée vers vous, tout entière, afin de vous suivre encore, et de vous adorer de près, malgré la distance.

» J'oublie que vous aimez le bruit, le luxe, la dissipation et le plaisir ; J'oublie que vous aimez tout ce que je n'aime pas, madame : en ce moment, je deviens aveugle, pour ne plus voir ce misérable soleil de Paris qui ne vaut pas un seul rayon, une étincelle de vos yeux ; je vous enlève à ce ciel gris que je déteste, et nous voilà tous deux ensemble, quelque part, je ne sais où, dans un pays bien beau, dans un coin de terre bien ombragé, sous un ciel bien vaste et bien bleu !... Entre nous, madame, j'ai peur d'avoir un peu trop de fièvre et beaucoup trop d'amour.

» J'ai lu, dans un petit volume, qu'avec une femme bien-aimée, les lettres amoureuses ressemblaient toujours aux caresses et aux confidences : elles n'en finissent jamais!—Ainsi, madame, si vous aviez daigné me promettre un seul de vos baisers, il est certain que j'aurais l'audace de vous en prendre mille ; aujourd'hui je ne voulais vous écrire qu'une ligne, pas davantage, et voici déjà une grande page d'écriture ; vous n'êtes point forcée d'aller jusqu'au bout de cette lettre : cela me rassure, et je continue.

» Si vous saviez, madame, comme je suis heureux de tout ce que vous m'avez dit, sur le sopha de votre boudoir, et comme je suis fier de tout ce que vous m'avez demandé!... Oui, je vous obéirai : je travaillerai de mon mieux, pour vous plaire : j'aurai du courage, de l'orgueil, du génie et de l'ambition ; je serai un grand homme, madame, puisque vous le voulez... Et un jour, pourvu que je ne succombe pas à la fatigue, je jure d'aller baiser vos petits pieds, en vous remerciant, comme Jean-Jacques Rousseau remerciait autrefois Mme de Warens, sa protectrice, sa seconde mère, son Égérie et sa maîtresse!

» O madame ! je vaux si peu, si peu, que vous aurez tort peut-être de me prendre ; mais je vous aime si bien, si bien, que vous aurez raison de me garder ; tendez-moi votre jolie main, madame : les femmes ont un dieu caché qui vous en tiendra compte ! »

Après avoir écrit une pareille lettre, Etienne se surprit à rougir du ridicule courage qu'il avait dépensé pour l'écrire ; il déchira le premier chapitre d'un roman où l'auteur aurait fini par jouer le rôle d'une victime : parler d'amour, en écrivant à une femme que l'on n'aime pas encore, c'est le secret, c'est le grand art de se rendre amoureux.

II.

Le boudoir ou le bureau d'esprit de Mme de Savarin porta malheur à Etienne Darcy : le jeune écrivain, déjà célèbre, cessa d'écrire du soir au lendemain : plus d'histoires dramatiques dans les revues, plus de fantaisies spirituelles, plus de paradoxes ingénieux dans les livres et dans les journaux ; plus rien qui révélât encore au monde poétique cette forme brillante, cette pensée originale qui avaient fait d'Etienne Darcy, un littérateur... — littéraire.

Les véritables amis d'Etienne furent impitoyables pour lui reprocher sa paresse ; ses anciens admirateurs bafouèrent son impuissance ; quelques habitués du salon de Mme de Savarin se flattaient d'apercevoir la main invisible qui avait brisé la plume d'Etienne Darcy ; ils disaient, assez bas pour donner du mystère à leur indiscrétion, assez haut pour devenir tout à faits indiscrets :

—Vraiment ! à quoi bon la littérature, les beaux-arts et la poésie, pour le crédule amoureux d'une jolie coquette ? A quoi bon cette inutile fumée que l'on appelle la gloire, et ce bruit étourdissant que l'on appelle la renommée? Que lui importe de vivre un jour dans la mémoire des hommes, pourvu qu'on le laisse vivre dans le cœur d'une maîtresse ? Laissez-le donc rêver sur un lit de roses, la tête appuyée sur les genoux d'une femme : il se réveillera peut-être dans le sang, aux pieds d'un mari !

Ces bavards, ces vilaines gens s'amusaient à gâter, au souffle de leurs paroles, le silence, la tristesse, le dévoûment ignoré, le dévoûment admirable d'Etienne Darcy.

Jusqu'à ce jour, à vrai dire, il y a des circonstances aggravantes, dans le crime d'oisiveté que l'on reproche à Etienne Darcy : il n'a jamais eu d'autre ressource que la pensée ; il n'a jamais connu d'autre gagne-pain que le travail ; il n'a battu monnaie qu'avec le bout d'une plume : eh bien, maintenant, sa pensée est morte, et il vit encore ; il a perdu son gagne-pain, et il vit toujours, sans travailler ; il a brisé sa plume, et il continue à vivre dans le bien-être, dans l'abondance, dans la richesse qu'il gagnait autrefois, en travaillant !

Si on lui demande, avec un malicieux sourire :

— Est-ce que vous n'écrivez plus ?... Un oncle d'Amérique vous a-t-il légué l'indépendance et la paresse de l'argent ?... Avez-vous trouvé la pierre philosophale ?... Faites-vous du diamant avec du charbon ?... Votre existence est donc un mystère ?

Etienne s'empresse de répondre, en haussant les épaules :

—Vous allez en juger ; un matin, je rencontrai, dans une allée du bois de Boulogne, un homme vêtu de noir et galonné d'argent, un promeneur dont l'aspect bizarre me rappela soudain le fameux Bertram, de l'Opéra ; il me dit, en me montrant du doigt une maison d'assez chétive apparence : Regarde bien ces deux portes !... l'une conduit à la mort, et l'autre à la fortune ; choisis... frappe au hasard... tu mourras ou tu seras riche ! — Je fermai les yeux sans hésiter ; je m'avançai à tâtons vers cette demeure mystérieuse ; je frappai hardiment à une porte, et le ciel eut pitié de moi : Dieu me préserva de la mort, et le diable m'envoya la fortune ! Je vous ai dévoilé tout le secret de ma richesse.

Etienne Darcy veut rire !... N'est-ce point là un singulier moyen de répondre aux sottes questions de la médisance ?

Etienne s'efforçait en vain de cacher à tous les yeux son découragement trop visible et sa tristesse trop apparente ; il était chagrin, malheureux, mécontent de lui et de tout le monde ; parfois on murmurait à ses côtés, dans le salon de la baronne : Voilà la statue du commandeur ; l'on croirait qu'il revient de l'autre monde, pour châtier, par le spectacle de son désespoir, une femme qui a tué son esprit !

Mme de Savarin avait trop à faire, à penser et à écrire, pour daigner prendre garde à la douleur d'Etienne Darcy ; que voulez-vous ? cette chère baronne s'était condamnée à noircir dans l'encre le bout effilé de ses doigts roses ; hélas! elle avait chaussé le bas bleu de Mme Cottin et de Mme de Souza : elle écrivait de jolis romans, des feuilletons spirituels, de ravissantes histoires, et je crois même qu'elle avait essayé du poème et de la comédie ! Le style de Mme de Savarin trahissait à chaque phrase, à chaque mot, à chaque virgule, la finesse et la pénétration d'une femme : dans toutes les pages de ses petits chefs-d'œuvre, c'étaient des aperçus ingénieux, des échappées lumineuses sur le cœur humain, un goût qui n'excluait ni l'audace ni le caprice, des traits charmans que n'aurait jamais dessinés le crayon littéraire, le plus habile crayon d'un homme.

S'il était vrai qu'Etienne Darcy fût amoureux de la baronne, il avait cent fois raison de se plaindre de son amour et de rougir de sa faiblesse : quelle honte et quelle souffrance, pour un homme distingué, que d'aimer une femme spirituelle qui se croit forcée d'avoir toujours de l'esprit ! Etienne avait bien de la bonté : il s'était fait à plaisir la trompette retentissante du génie de Mme de Savarin ; si, parfois, il prenait encore une plume, ce n'était guère que pour célébrer, avec la justice distributive des réclames, l'avènement d'un nouveau bas-bleu.

Il manquait à la douleur secrète d'Etienne Darcy une dernière épreuve, une épreuve terrible ; il lui restait à boire une dernière goutte de fiel, oubliée au fond de son calice amoureux.

Un matin, à l'heure habituelle de son lever, Etienne entendit ouvrir la porte de sa chambre à coucher, et presque aussitôt il aperçut devant lui, à son chevet, un vilain importun qu'il connaissait à merveille : c'était M. de Savarin, le vieux baron de Savarin, que vous connaissez aussi.

—Je suis un fâcheux, un indiscret ? murmura le maudit visiteur.

A ces mots, M. de Savarin jeta son chapeau dans un coin de la chambre, et il laissa voir, en écartant les plis de son manteau, deux épées qu'il posa, tout doucement, l'une après l'autre, sur le lit de son ami intime.

—A quoi bon ces armes? lui demanda Etienne.

—Elles vont nous servir à nous couper la gorge ! répliqua le baron.

—Qu'est-ce à dire?... s'écria Darcy, les yeux fixés sur le mauvais plaisant qui osait le railler en face.

— Cela veut dire que nous allons nous battre.

—Et la cause de ce duel, s'il vous plaît?...

— Elle est bien simple : vous m'avez déshonoré... en vous déshonorant !

— Moi?...

— Oh ! de grâce, pas un mot, pas un geste, pas un mensonge qui me démente... Je sais à quoi m'en tenir là dessus !... vous me faites l'honneur de visiter ma femme, chaque matin ?

— C'est vrai ; je suis peut être de bon conseil, et Mme la baronne...

— A d'autres !

— Je me souviens de mes travaux littéraires, et Mme de Savarin...

—Tarare !... s'il en est ainsi, vous vendez un peu cher vos conseils et vos souvenirs ; j'ai là, dans ma poche, une note exacte... de vos honoraires ; je l'ai trouvée dans les paperasses de la baronne, et je la garde comme un témoignage de ce que coûte le conseiller d'une jolie femme !

Etienne Darcy baissa les yeux en rougissant.

—Sarpedieu ! reprit M. de Savarin, vous aviez un emploi superbe dans ma maison : douze mille francs en quelques mois... rien que cela ! Le prix tout entier des chefs-d'œuvre de la baronne est tombé sur vous comme une pluie d'argent ; vous devez avoir conseillé à ma femme de bien belles choses ?

Etienne Darcy releva la tête en pâlissant de colère.

— Monsieur, continua le baron, Mme de Savarin est assez riche pour jeter d'abondantes aumônes aux pauvres honteux de sa connaissance, et vous avez bien fait de recevoir ce qu'elle vous a donné ; mais, par ma foi ! vous allez trop loin, mon petit monsieur : le pauvre qui mendiait hier un peu d'argent s'avise de mendier aujourd'hui un peu d'amour ?... Halte là ! vous en voulez, dit-on, à mon honneur, en soupirant tout haut

pour les beaux yeux de ma femme? Vous êtes un impertinent, et je veux vous châtier!

— Vous êtes un calomniateur, s'écria Etienne Darcy... et je vous châtie!

Etienne s'élança hors de son lit comme un furieux, comme un insensé, et sa main alla effleurer le visage de son adversaire.

Quelques heures plus tard, il y avait dans cette chambre, dans ce lit que vous venez de voir, un malade, un pauvre jeune homme, que ce diable de baron avait failli tuer à la pointe de son épée: la blessure n'était pas mortelle, et quoiqu'il souffrît horriblement, Etienne avait de belles raisons pour adorer sa souffrance: une jeune femme, pâle d'émotion, tremblante de frayeur, se tenait assise tout près de lui, à son chevet; elle lui disait de sa voix la plus douce, d'une voix qui aurait guéri les plus cruelles douleurs de ce monde.

— Etienne, pardonnez-moi: je vous ai dérobé votre talent et votre réputation; j'ai compromis votre honneur en vous donnant, en secret, le misérable prix de votre travail anonyme; enfin, je vous ai presque ôté la vie! Etienne, reprenez aujourd'hui ce que vous m'avez donné, sans prendre garde à l'immensité de votre sacrifice; mon ami, reprenez votre plume d'or, cette magique baguette qui enfante des chefs-d'œuvre. Non! non, pour la couronne de France, je ne voudrais plus dérober à votre cœur un sentiment, à votre esprit une pensée, à votre génie un seul rayon de sa divine lumière; encore une fois, Etienne, reprenez toute votre gloire: vous l'aviez prêtée à l'orgueil, à la vanité littéraire d'une femme... Et cette femme humiliée vient vous la rendre!

Il y eut un moment de silence; Etienne Darcy pleurait, je ne sais trop pourquoi, et Mme de Savarin prit la peine d'essuyer les larmes du malade.

— Un mot de vous, continua la baronne, une indiscrétion... raisonnable aurait suffi ce matin pour désarmer l'injuste colère de mon mari; et cette indiscrète parole, vous ne l'avez pas prononcée! Vous aviez le droit de justifier votre honneur en accusant ma sottise, et vous ne m'avez point accusée! Il vous était si facile de le confondre, en reprenant, à ses yeux, en vous appropriant de nouveau ces pages brillantes qui portent mon nom et qui n'ont reçu que votre esprit! Votre mémoire généreuse n'a voulu se souvenir que de moi seule, de mon sot orgueil et de mon ambition ridicule!... Etienne, mon pauvre Etienne, qu'auriez-vous fait pour me plaire, pour me servir, si vous m'aviez aimée?

— Si je vous avais aimée? balbutia le malade; ce que j'aurais fait pour vous plaire, si je vous avais aimée! O mon Dieu! elle n'a rien vu, elle n'a rien compris, rien deviné à ma tristesse, à mon dévoûment et à mon amour... Elle ne sait pas encore que je l'aime!

— Etienne, lui répondit Mme de Savarin, croire à un pareil amour, à un pareil dévoûment, vous entendre et vous voir souffrir, n'est-ce donc pas m'exposer à vous donner ma vie tout entière?

— Donnez-la-moi! lui dit en souriant Etienne Darcy.

— Je commence! murmura Mme de Savarin...

Et à ces mots, qui ne manquaient pas d'une charmante audace, elle approcha ses lèvres du front de notre bienheureux malade.

..... Deux ou trois jours après cette scène, le vieux baron apprit, de la bouche de sa femme, le secret des romans de Mme de Savarin; il se sentit bien confus, bien honteux de sa conduite avec Etienne Darcy, et il s'en alla précipitamment exprimer, à son adversaire, des excuses et des protestations d'amitié.

Règle générale: dans toutes les comédies qui se jouent chez les comédiens de la vie réelle et chez les comédiens du théâtre, il faut un personnage que l'on trompe ou qui se trompe lui-même; ne vous semble-t-il pas que le baron de Savarin s'était battu un peu trop tôt, et s'excusait un peu trop tard?

Etienne Darcy a retrouvé le style, le talent, l'imagination qui le distinguaient autrefois; Mme de Savarin ne veut plus écrire: elle a quitté son bas bleu tacheté de noir; elle s'est résignée à vivre dans le monde littéraire, sur la réputation d'esprit qu'elle doit à la faiblesse la plus rare, au dévoûment le plus poétique de l'amour malheureux.

LOUIS LURINE. — (*Courrier.*)

THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS. — Première représentation du *Fils de Cromwell*, ou *Une restauration*, comédie historique en cinq actes, par M. Scribe.

Que le titre soit simple, a dit le maître en traçant les lois du poëme épique, le précepte est obligatoire pour la comédie aussi bien que pour le poëme; c'est une précaution de l'art qui est aussi dans l'intérêt de l'auteur, car s'il éveille dans l'esprit de ses spectateurs de trop vastes espérances, comment les satisfera-t-il? *Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?* avait écrit aussi l'autre législateur poétique, il y a tantôt deux mille ans. M. Scribe n'est-il pas ce *prometteur à la bouche toute grande ouverte* qu'avertissait Horace, lorsqu'il écrit sur son affiche: *une restauration?* n'a-t-il pas un trop oublié cette subtile et fine adresse qui est un des caractères de son talent?

Toutefois si M. Scribe est resté bien au dessous de sa promesse, s'il n'a pas su, ce qui du reste était impossible, enfermer dans le cadre d'une comédie la peinture d'une restauration, du moins il a tracé avec assez de vérité quelques unes de ces intrigues, de ces lâches ingratitudes, de ces manœuvres intéressées, de ces basses combinaisons qui se forment et s'agitent autour d'un trône qui chancelle et d'un prétendant dont on voit en espoir le prochain triomphe. Et s'il n'a pas gravé en traits profonds, au moins il a esquissé d'un crayon spirituel et léger, ces physionomies diverses qu'il a groupées dans son tableau; mais le fils du protecteur, Richard Cromwell seul, nous a paru une figure assez complète, et dessinée avec quelque supériorité.

Lorsque la pièce commence, Cromwel règne encore; il a éloigné de lui son fils Richard dont les goûts paisibles, le caractère exempt d'ambition et le cœur compatissant ne lui promettent pas un successeur digne de son génie et de son despotisme, un héritier capable de tenir son sceptre sanglant, si glorieux et si lourd. Richard est retiré à la campagne, où, sous le nom obscur de Clark, il vit heureux et ignoré. Ce nom de Clark, Richard l'a porté, en effet; cette vie calme et cachée, il l'a menée réellement; mais sous la restauration et long-temps après la mort de son père. Tant que celui-ci vécut, il s'efforça de préparer son fils au pouvoir qu'il voulait lui transmettre; il l'essaya dans les affaires et le forma aux grands emplois. Il est tout-à-fait invraisemblable de supposer que, sous le règne de Cromwell, le fils aîné du maître de l'Angleterre pût vivre à douze lieues de Londres, complètement inconnu, dans la société des seigneurs et des ladys qui intriguaient pour ramener les Stuarts sur le trône. Il ne serait pas moins étrange de s'imaginer que, dans une telle position, et dans un tel moment, Richard eût pu recevoir la souveraine puissance, même pour le temps si court qu'il l'a conservée.

Telle est pourtant la fable imaginée par l'auteur: M. Scribe nous montre dans je ne sais quel comté un château, foyer de conspirations royalistes, dont la châtelaine, lady Régine, est une belle et jeune veuve, ardente pour la cause des Stuarts, qui se mêle à toutes les trames ourdies en faveur de la restauration, qui ne se plaît, qui ne vit que dans les émotions de la politique, dans le trouble, les espérances et les terreurs des conspirations. Les confiscations, les emprisonnemens, toutes les persécutions dont la noblesse est victime, dont ses amis et elle-même sont l'objet, ne la fâchent pas le moins du monde; elle en prend son parti fort gaîment; plus les excès de la tyrannie seront violens, plus Cromwell fera de mécontens, plus la restauration verra se multiplier ses chances favorables; et la restauration lui tient d'autant plus à cœur, qu'elle y voit, outre le triomphe de la bonne cause, une belle place de dame d'honneur à la cour galante de Charles II, pour prix de son dévoûment désintéressé.

Une jeune fille parente de lady Régine vit auprès d'elle et forme avec sa cousine un contraste parfait; lady Hélène qui, dans les troubles civils, a vu sa fortune confisquée et sa mère menacée de l'échafaud, n'éprouve pas la moindre sympathie pour les agitations politiques; elle plaint les infortunes du peuple, elle souhaite la gloire et le bonheur de son pays; mais elle ne se croit pas appelée à faire les destinées de l'Angleterre, et se garde bien de troubler son repos en se mêlant aux intrigues qui se nouent autour d'elle. La douce jeune fille a d'ailleurs dans l'ame un amour qui l'occupe tout entière, elle aime en secret M. Clark, ce voisin de campagne qui fréquente le château de lady Régine, qui comme elle semble étranger à toute passion politique, et se borne à faire des vœux pour la prospérité de l'Angleterre, quels que soient ceux qui la gouvernent. Lady Régine elle-même, quoiqu'elle ne puisse compter M. Clark parmi les fanatiques de la cause qu'elle sert, ne laisse pas d'éprouver pour lui quelque sentiment tendre dans les momens de loisir que laissent à son imagination les complots contre le protecteur.

Cependant un homme, suivi d'une troupe d'estafiers, vient troubler la paix du château; c'est Ephraïm Tilseen, tête ronde fougueuse, et l'un des membres du long-parlement. Avant d'être enrôlé dans les têtes-rondes, Ephraïm se nommait tout simplement Josué Nickleby, et il était vassal du château; il a reçu force bienfaits du maître; aujourd'hui, il est aubergiste de l'Ours-Noir, il a dans le parlement vingt-deux voix qui votent avec lui, et il commence à se dégoûter de la tyrannie de Cromwell, qui ne lui rapporte rien. Cependant il vient, au nom du protecteur, faire une espèce d'inventaire du château et des domaines, mesure préparatoire pour la confiscation de ce foyer de conjurations royalistes. Cet Ephraïm est un vil coquin, prêt à se vendre au plus offrant; il n'ambitionne pas les places et les dignités; il veut de l'argent, c'est plus portatif, comme dit Labrance. Lady Régine, en femme de parti, caresse les passions cupides d'Ephraïm; elle veut l'acheter au profit du prétendant, et tâche de l'associer dans la conspiration à lord Penruddock, vieux gentilhomme, imbécile et furieux partisan des Stuarts.

Espèce de mouche du coche, lord Penruddock se mêle à tous les tripotages de son parti, sans jamais rien savoir de ce qui se passe d'important. C'est un fou dont on emploie l'activité, en se mettant à l'abri de son indiscrétion. Il s'imagine qu'il fait grand peur à Cromwell, il se vante d'être l'épouvantail du tyran, et Cromwell le laisse librement se remuer et prendre part à toutes les sourdes menées d'un parti dont sa seule présence trahit les intrigues; là où est Penruddock, il y a quelque chose à surveiller; il est sans s'en douter l'éclaireur de la police du protecteur.

Lady Régine et le vieux lord, qui est oncle d'Hélène, ont songé à enrôler Monk, l'un des meilleurs généraux de Cromwell, dans le parti des Stuarts. Georges Monk est un ambitieux, d'un caractère assez équivoque, qui de cavalier s'est déjà fait puritain et qui pourrait tout aussi bien de puritain redevenir cavalier. Il suffirait pour cela que Charles Stuart le payât mieux qu'Olivier Cromwell. De plus on a songé à lui offrir la main d'Hélène que l'on suppose tendrement disposée en faveur du général par une circonstance que la jeune fille raconte avec beaucoup de chaleur;

Nous avons dit que la tête de sa mère avait été menacée par les vengeances politiques de Cromwell. Conduite aux pieds du protecteur par Monk et par Lambert, autre général républicain, pour demander la grace de sa mère, Hélène perdait tout espoir de fléchir le tyran, lorsqu'une voix s'éleva en sa faveur; c'était celle de Richard, fils de Cromwell, et le généreux jeune homme a touché le cœur inflexible de son père; la mère d'Hélène a été sauvée. Ce n'est pas à Monk qu'elle en a l'obligation; aussi vous savez que ce n'est pas Monk qu'elle aime, mais elle garde au cœur le secret de son amour. Vous comprenez tout l'intérêt de ce souvenir resté si profondément empreint et si cher dans l'ame de la jeune fille, vous qui connaissez le véritable nom de M. Clark.

Tels sont les personnages mis en scène, et l'action en est là, lorsqu'un messager arrive en toute hâte de Londres, envoyé à M. Clark; aussitôt celui-ci court chez lui pour s'enquérir des grandes nouvelles qu'on lui apporte.

Cromwell est mort, et le prétendu Clark est appelé au trône d'Angleterre.

Lambert, qui a fait avancer son armée sur Londres, est venu promptement chercher Richard. Mais il sait que, plus touché des charmes d'Hélène que de ceux de la couronne, Richard abandonnera toutes ses prétentions et restera dans sa retraite que l'amour lui rendra plus chère. Cette modération, cette absence de toute ambition chez le fils du protecteur ne font pas le compte des anciens amis de Cromwell; leur parti est en grand péril si Richard, en abandonnant le trône, en fraie le chemin aux Stuarts. Lambert s'adresse donc à Hélène pour surprendre le secret qu'elle cache en son cœur, et lorsqu'il a pénétré ce secret, il révèle à la jeune fille que ce Clark qu'elle aime n'est autre que le fils de Cromwell, et il la conjure de faire à la gloire de son amant le sacrifice de son amour. S'il sait que vous l'aimez, dit Lambert, il refuse le trône et compromet sa vie. Sauvez donc sa grandeur et ses jours, en avouant, ce que tout le monde croit, que vous aimez le général Monk. Et ce mensonge s'échappe de la bouche dévouée d'Hélène. Richard l'entend; son parti est bientôt pris, il suit Lambert à Londres.

Tandis qu'il va prendre la place que la mort de son père a laissée vacante, et recevoir les sermens de tous les partisans du protecteur, lady Régine a ménagé dans son château une entrevue de Charles Stuart et de Monk. Celui-ci, qui s'est à demi engagé et avec le général du protecteur, Lambert, et avec les vingt-deux voix d'Ephraïm le député du parlement, qui vient de rédiger lui-même une proclamation contre les Stuarts, fait ses arrangemens avec le futur Charles II, qui le comble d'honneurs, d'emplois, de richesses; et la conclusion de l'entretien, c'est qu'il va rédiger une proclamation pour les Stuarts.

Cependant Lambert, qui a eu vent des complots qui se trament, fait cerner le château par ses dragons, et Charles II va être pris lorsque heureusement Richard, qui a reparu un instant dans son modeste asile sous le nom de Clark, se trouve là. Sur un mot d'Hélène, il s'imagine que c'est un parent de la jeune fille qui est compromis, il le prend sous sa protection, et l'emmène avec lui à Londres, protégé par l'escorte des dragons de Lambert, ce qui semble fort plaisant au royal fugitif.

La chaise de poste qui emporte ces deux personnages inconnus l'un à l'autre, se brise sur la route de Londres, aux environs de l'auberge de l'Ours-Noir, dont nous savons qu'Ephraïm est le maître; et précisément dans cette auberge lady Régine et le vieux lord ont donné rendez-vous à tous les intrigans qui se mêlent de restauration. Il y a là une scène assez plaisante entre Richard et Charles, scène où celui-ci dévoile avec une confiance étourdie, en face d'un homme qu'il vient de rencontrer pour la première fois, son caractère de légèreté et de libertinage; il se vante de ses bonnes fortunes, fait assez bon marché de l'honneur de lady Régine et de sa propre réputation. Il a même la bonne foi de vanter les qualités privées de Richard Cromwell. « Je ne lui connais qu'un défaut, dit-il; c'est d'être roi. — C'est là un défaut que Charles voudrait bien avoir, répond Richard. — Oui, reprend le prince, et c'est le seul qui lui manque. » La conversation continue sur ce ton, et l'on voit que l'auteur risque volontiers de sacrifier la vérité à la plaisanterie.

Mais Richard est bientôt averti de ce qui se passe à l'auberge de l'Ours-Noir; on sait qu'il est au milieu des ennemis qui trament sa perte; il repousse ignominieusement l'offre qu'Ephraïm lui fait de se vendre avec les vingt-deux voix qu'il colporte à tout venant; il reproche à lady Régine non ses intrigues contre lui, mais son fol enthousiasme pour un prince qui ne se fait pas scrupule de l'afficher comme sa maîtresse; et lorsqu'on a pénétré les sentimens secrets de la jeune lady pour le prétendu Clark, on comprend toute l'indignation dont elle est animée contre une calomnie qui la flétrit aux yeux de Richard.

Mais ce n'est pas seulement de ses ennemis que Richard découvre ici les manœuvres; les partisans les plus dévoués de son père, ceux qui ont reçu du protecteur le plus de bienfaits, ceux qui lui ont juré à lui-même, hier encore, une fidélité à toute épreuve; enfin les républicains les plus compromis pendant la révolution, viennent en foule à ce rendez-vous pour négocier leur rentrée en grâce auprès des Stuarts, marchander la récompense dont on paiera leur trahison, et livrer celui qu'ils ont fait serment de servir et de défendre. Richard contemple ce spectacle d'une fenêtre de l'auberge. Cromwell aurait puni et se serait vengé; que de sang aurait coulé si le protecteur vivait encore! Richard ne se vengera que par le mépris que lui inspirent les hommes presque toujours si intéressés, si bas, si lâches. Et il se hâte de retourner à Londres, non pour ordonner des supplices, mais pour déjouer les complots. Lambert, à la parole dure, aux mesures acerbes et violentes, s'efforce en vain d'exciter la colère de ce pacifique usurpateur.

De retour au palais de Whitehall, Richard fait de douloureuses réflexions sur les ennuis de la grandeur, sur la bassesse des hommes, et il s'explique, par le spectacle qu'il a sous les yeux, comment quelques princes les ont si complétement méprisés. La révolte est dans Londres; son père aurait triomphé par les supplices; lui, il succombera par la clémence. Cependant un éclair de vigueur brille à travers l'incertitude de ses résolutions; il y a là, devant lui, Monk et Lambert; il sait que Monk est complice de la révolte et que les troupes de Lambert sont fidèles; il ordonne à Monk de tomber sur les révoltés avec la cavalerie de Lambert, et il enjoint à celui-ci de faire surveiller Monk à qui l'on cassera la tête au premier signe de faiblesse, au premier mouvement équivoque. Ici les tergiversations, les finesses et les ruses de Monk sont prises au dépourvu, et sous peine de déclarer ouvertement sa trahison et d'en subir la peine, il est forcé d'aller écharper les gens que lui-même a soulevés contre le protecteur; et l'ambitieux ne manque pas d'être perfide jusqu'au bout et envers tout le monde.

Maintenant Lambert resté seul avec Richard, et qui voit le penchant de celui-ci à quitter le pouvoir, exige impérieusement qu'il le garde; votre puissance, lui dit-il, est le seul gage de notre sécurité à nous qui avons jusqu'au bout soutenu la cause de votre père et la vôtre; si la couronne tombe de votre tête, la hache abat la nôtre; c'est pour nous qu'il faut que vous régniez. Cet égoïsme dans un homme que Richard considérait comme son plus sûr et même son seul ami, achève de le décourager. C'est alors qu'il apprend le dévoûment d'Hélène; il est aimé! que lui importe le reste? Il se hâte d'écrire son abdication et de l'envoyer à Charles Stuart, en stipulant amnistie pleine et entière pour les hommes compromis dans la révolution et puis il s'éloigne avec Hélène.

Bientôt les cris de *vive le roi!* se font entendre, Charles entre avec cette foule ivre d'enthousiasme qui ne manque jamais aux princes en pareille circonstance. Charles II comble de faveurs Monk, Lambert et les autres chefs révolutionnaires; il paie l'intrigante et coquette lady Régine de quelques mots de galanterie dont elle est mal satisfaite, prête qu'elle est à conspirer pour défaire la restauration qu'elle a faite. Tout ce que lui demande le vieux lord Penruddock pour prix de ses longues conspirations en faveur des Stuarts vient d'être accordé aux anciens amis de Cromwell; la fidélité des vieux amis a été assez éprouvée pour qu'on n'ait pas besoin de l'encourager; quant à Ephraïm dont les vingt-deux voix ne seraient bonnes à rien à Charles II, on ne lui donne rien; seulement on lui fait grâce du crime de félonie, et il jette son chapeau en l'air avec les autres, en signe d'acclamation; mais en criant, avec lord Penruddock, à l'ingratitude des princes.

Cette restauration de M. Scribe est un peu plus anodine que ne fut en effet celle de Charles II: mais notre auteur avait un dénoûment de comédie à faire, tandis que les restaurateurs de 1659 ne s'embarrassèrent pas de donner à leur œuvre plus d'un dénoûment tragique, et de l'arroser du sang de plus d'un ennemi. Lambert, avec qui le Charles II de la comédie est si généreux, fut condamné à mort, et sa sentence, commuée en un bannissement perpétuel, l'envoya finir ses jours en exil à Guernesey.

Toute cette comédie historique est de l'histoire ainsi faite. Non-seulement les événemens ne se sont point passés de cette sorte, mais il est impossible qu'ils se soient ainsi passés; la vraisemblance n'est guère plus respectée que la vérité. On sait que l'habitude de M. Scribe est de chercher des situations piquantes, des incidens qui amusent les spectateurs, sans trop s'embarrasser des objections que la raison et le bon sens pourraient opposer à ses inventions; l'inconvénient n'est peut-être pas très grave dans une composition sans importance et dont l'imagination a fait tous les frais; on est indulgent pour une bluette, et on donne assez volontiers ses coudées franches à l'imagination; on lui permet sans peine d'être aventureuse, et l'on s'amuse même quelquefois à la voir, dans ses caprices, narguer une vraisemblance trop exacte; mais lorsque vous m'annoncez une grande pièce historique, lorsque cette histoire est d'hier, lorsqu'il s'agit d'un fait considérable dans la vie politique d'un peuple, il y faut plus de discrétion et de gravité. Vous êtes libre jusqu'à un certain point d'en user à votre aise avec les combinaisons nées de votre fantaisie, mais non avec ces grandes combinaisons que les passions des hommes et l'enchaînement des événemens amènent dans l'histoire; vous ne pouvez pas entasser en deux ou trois jours des révolutions qui ont exigé des mois pour s'accomplir; vous ne pouvez pas supprimer le haut enseignement des faits en défigurant les causes. Rien ne vous force à faire une une pièce historique; mais si vous acceptez cette grande tâche, remplissez-la avec le sérieux qu'elle exige, et soyez historien autant que poète dramatique.

Que résulte-t-il de la manière dont l'auteur a conçu son sujet? C'est qu'au lieu d'une grande et importante action, vous avez une multitude de petits incidens finement imaginés, tournés d'une manière piquante, adroitement amenés, mis en œuvre avec un art fort subtil, dont on s'est amusé, d'accord (on s'amuse toujours aux pièces de M. Scribe), mais n'offrant, en définitive, qu'un ensemble petit et mesquin.

Nos grands poètes mettent dans leurs compositions une ou deux grandes figures autour desquelles les autres se meuvent et agissent; ici, il n'y a que des personnages secondaires; de la vérité, nous l'avons déjà dit, mais aucune profondeur dans les caractères. L'intrigante politique, Ephraïm, qui est ici le symbole de la démocratie, lord Penruddock, qui représente la vieille noblesse arriérée et encroûtée, qui a toutes les vantes

ries du dévoûment et toutes les arrière-pensées de l'égoïsme, sont des figures vraies, mais sans originalité. Le roi Charles, Monk, Lambert sont des personnages historiques assez ressemblans, mais dont la physionomie laisse à désirer un dessin plus prononcé et un coloris plus vigoureux.

Le portrait de Richard Cromwell nous a paru mériter plus d'éloges ; il est heureusement conçu, et l'exécution ne manque pas de hauteur et de fierté ; il y a, vers la fin du rôle et lorsque Richard, en rappelant des infortunes et des terreurs royales, montre combien peu il perd en abdiquant la royauté, un mouvement d'éloquence qui a fait éclater d'unanimes applaudissemens. Ce personnage est le seul honnête homme de la pièce ; on ne nous montre que des fripons, des égoïstes ou des intrigans parmi ceux qui agissent pour ou contre la restauration. N'y a-t-il donc, dans ces grandes circonstances de la vie des peuples, aucun homme de bien à peindre, aucun dévoûment sincère à honorer ? ou bien faut-il penser qu'il y a dans le talent d'observation de M. Scribe un malheureux penchant à ne rien voir de noble, de généreux dans le cœur humain ?

On s'attendait assez généralement à trouver ici, sous des noms anglais, des allusions qui eussent éveillé des souvenirs encore récens chez nous ; hormis deux ou trois mots, cette attente a été trompée.

L'effet des trois premiers actes a été froid malgré un dialogue pétillant ; les deux derniers, plus nourris d'action, ont été aussi plus vifs et plus chauds. Néanmoins l'inconvénient attaché à toute comédie politique a nui, outre ses défauts, au succès de celle-ci. Ce succès a été moins heureux que celui dont les pièces du même auteur sont ordinairement couronnées, et sa *Restauration* a été accueillie avec quelques sifflets ; c'est un inconvénient qui est arrivé à plus d'une. M. A....L.

NOUVELLES DES THÉATRES.

Français. — *L'Ecole des Princes*, comédie en 5 actes et en vers, doit bientôt entrer en répétition ; on espère un succès ; ce théâtre en a besoin pour voir monter ses recettes qui sont trois ou quatre fois par semaine au-dessous de zéro.

Opéra-Comique. — *La part du Diable*, opéra en 3 actes, dans lequel Mme Rossi remplira le rôle de Farinelli, sera représenté dans la dernière quinzaine de décembre. — On annonce aussi la reprise de *M. Deschalumeaux*. — *Zampa* est toujours en grande faveur.

Italien. — *Lucrezia Borgia*, avec son cortége d'élite et sa belle musique, adaptée, comme on sait, sur nos théâtres de province, au *libretto*, qui a pour titre : *Nizza de Grenade*, a mis en extase, jeudi et samedi, les *dilettanti* de la salle Ventadour. Mmes Grisi et Bambrilla ont mérité et reçu les applaudissemens universels. La fatigue qu'éprouva Tamburini, après le service vraiment extraordinaire qui a pesé sur lui depuis plus d'un mois, fera probablement suspendre pendant une semaine les représentations de *Lucrezia Borgia*. Nous avons donc lieu de croire que *Tancredi* fera sa réapparition demain mardi sous les auspices de MMmes Persiani, Viardot, de MM. Corelli et Campagnoli.

Palais-Royal. — *Le Capitaine Charlotte*, joué par Mlle Déjazet, travestie, et le drame burlesque de *Mathilde*, empliront long-temps, la jolie salle du Palais-Royal. Ces deux pièces d'une nature si différente, réunissent toute la joyeuse troupe de M. Dormeuil, et MM. Alcide Tousez, Leménil, Sainville, Ravel, Grassot, Derval, Lhéritier ; Mmes Déjazet, Leménil, Pernon et Aline recevront chaque soir les applaudissemens de la foule. L'habile directeur sait commander aux succès et l'emporter sur toutes les rivalités.

Nous constaterons dans un feuilleton le succès du *Capitaine Charlotte*.

Variétés. — *François les bas bleus*, vaudeville en 5 actes, doit succéder à *Halifax*, du même auteur. Nous ririons bien fort si M. Alexandre Dumas allait devenir le fournisseur en chef du théâtre des Variétés. Le caissier se frotte déjà les mains.

LA BARBE D'UN BURGRAVE.

Après quatre ans passés sous sa tente, M. Victor Hugo rentre enfin dans l'arène dramatique. M. Victor Hugo a lu, l'autre semaine, au comité du Théâtre-Français, un chef-d'œuvre nouveau, qui a pour titre les *Chevaliers du Rhin* ; d'autres disent les *Burgraves* ; mais peut-être n'est-ce pas encore là le titre véritable, car il y a toujours quelque chose de mystérieux et de sombre dans tout ce qu'enfante notre illustre poète. Cela a trois parties, cela figurera sur l'affiche, non pas sous la dénomination vulgaire et passablement rabattue de *drame*, mais sous celle de *trilogie*. Car tout le monde fait des drames maintenant, mais tout le monde ne fait pas des trilogies, et, à cette occasion, un critique a bien voulu nous apprendre que la trilogie, loin d'avoir été appliquée pour la première fois aux œuvres théâtrales par Schiller, comme le pensaient quelques ignorans, remontait jusqu'à Eschyle, le père de la tragédie. Bon critique !

Il y avait un vieillard dans *Hernani*, Ruy Gomez da Silva, l'inventeur de la contrainte par *cor* ; il y avait un vieillard dans le *Roi s'amuse*, ce morose Saint-Vallier, qui reprochait si bien à François Ier d'avoir

> Séduit, trompé, flétri, déshonoré, brisé,
> Diane de Poitiers, duchesse de Brézé.

Il y avait un vieillard dans *Ruy-Blas*, cet Amadis édenté, si fidèle gardien de l'honneur des reines d'Espagne, et toujours prêt à dégainer pour elles. M. Victor Hugo aime beaucoup les vieillards, aussi il y en aura trois dans sa trilogie, trois magnifiques vieillards avec des barbes comme on n'en aura jamais vu, et qui diront et feront des choses comme on n'en voit plus. Voici une petite anecdote qui circule à ce sujet :

Depuis que les journaux ont annoncé l'accueil pyramidal fait par la Comédie française à la trilogie des Chevaliers du Rhin ou des Burgraves, comme il vous plaira, la maison du poète, à la place Royale, est incessamment assiégée par une foule de visiteurs qui, sous le fallacieux prétexte de le complimenter, viennent tout bonnement s'inscrire pour obtenir la faveur très-recherchée d'un billet d'entrée pour l'une des trois premières représentations ; car on sait que, d'après un usage qui lui est particulier, le poète se réserve la faculté de disposer, durant trois jours, de toutes les places, toutes les fois qu'il daigne octroyer une pièce nouvelle à un théâtre quelconque. Cette fois, l'armée des assiégeans devenant de plus en plus nombreuse, et menaçant meme d'entraver la circulation aux abords de la place Royale, M. Victor Hugo a jugé convenable de se dérober aux hommages intéressés de plusieurs milliers de thuriféraires qui en sont réduits à se faire inscrire chez le portier. Cependant, comme on le pense bien, il est telles personnes pour lesquelles cette consigne ne saurait exister.

Donc, ces jours derniers, un particulier assez connu qui passe pour gentilhomme parmi les gens de lettres, était allé, comme bien d'autres, à la place Royale, pour complimenter son cher Victor. Après avoir fendu les flots de la foule et repoussé victorieusement le suisse du logis, qui voulait l'empêcher de monter, il franchit rapidement les deux étages qui séparent du sol l'habitation du poète, et pénètre de vive force dans l'antichambre. C'est en vain que les domestiques essaient de l'arrêter, en lui faisant connaître que M. Victor Hugo, occupé d'un travail fort important, a donné l'ordre exprès de ne recevoir âme qui vive. Le gentilhomme de lettres continue son invasion, en s'écriant :

— Victor y sera pour moi, j'en suis bien sûr.

Et en parlant ainsi, il pénètre jusque dans le cabinet où le poète semblait livré à une méditation profonde. Sans lui donner le temps de se reconnaître, il court à lui, le serre amicalement dans ses bras, l'accable de questions et de tendresses. Puis, au bout de cinq minutes :

— Mon Dieu, s'écrie-t-il, mais j'y songe, cher Victor, je vous dérange peut-être.

Le peut-être était charmant ; qu'en dites-vous, lecteur ?

Ici, M. Victor Hugo, trop poli pour répondre affirmativement, regarde son interlocuteur d'un air ébahi ; puis, illuminé soudain par une idée triomphante :

— Au contraire ! au contraire ! vous êtes comme toujours, et plus que toujours, le très-bien venu. Regardez-moi bien seulement. A merveille ! mon cher ; ne bougez pas au moins.

— Ah çà ! reprend le visiteur à son tour quelque peu décontenancé en voyant notre grand poète saisir en même temps un crayon, est-ce que vous voulez faire mon portrait, par hasard, cher Victor. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, mon cher, qu'au moment où vous êtes entré, je cherchais justement dans ma tête quelle barbe je donnerais à mon troisième vieillard ; j'étais fort embarrassé. Je m'aperçois que la vôtre est magnifique ; il n'y aura qu'à l'argenter un peu, et je vais la croquer.

Là-dessus, il fallut que le gentilhomme de lettres, qui comptait donner un quart d'heure à son illustre ami, lui consacrât une partie de la journée ; car après avoir croqué sa barbe, M. Victor Hugo n'eut-il pas l'idée d'envoyer chercher immédiatement le perruquier du Théâtre-Français, afin qu'il étudiât aussi, sans plus tarder, le modèle sur nature ! Il était même question de faire quérir aussi M. Beauvallet, chargé du rôle du troisième vieillard dans les *Burgraves*, pour qu'il vît, à son tour, cette merveilleuse barbe. Heureusement le visiteur en fut quitte pour la peur et pour trois rendez-vous manqués ; mais pouvait-il faire moins pour son cher Victor que de lui laisser croquer sa barbe ?

MODES.

Ensemble de toilette. — *Négligé du matin.* — Robe de chambre en cachemire turc, doublée de satin orange, avec corsage laissant voir la guimpe plissée, manches religieuses. Bonnet à la folle, noué par un ruban de satin bleu. Pantoufles de velours. Mitaines brodées.

Négligé de ville. — Redingote en barpour gris fer. Châles en cachemire ouaté et doublé, gros bleu. Capote de satin noir. Voile de tulle uni noir. Bottines. Mouchoirs à vignettes cerises.

Toilette de ville. — Robe de satin royal moiré. Quatre bandes de velours espacées, de la hauteur de quatre centimètres, au bas de la jupe. Mêmes garnitures aux manches et au corsage. Cachemire carré orange, Chapeau de satin bleu. Manchon de martre. Bottines de velours.

Négligé du soir. — Robe de pékin paille à raies, roses. Corsage très plat et busqué. Manches courtes ; berthe et haut de manches, en tulle bouillonné. Bonnet *jardinière*. Gants blancs. Pas de bijoux. Eventail. Bouquet.

Toilette du soir. — Robe de gaze de soie bleue de ciel, à trois jupes, fermées chacune par une cordelière en argent, formant échelle. Turban en gaze d'argent ; une fleur en diamant, placée de côté. Parure de diamant. Eventail riche. Bouquet. Mouchoir garni d'une haute maline ; le chiffre brodé en or.

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— Aujourd'hui a eu lieu au Conservatoire de musique et de déclamation la distribution solennelle des prix. Nous en donnerons la liste dans un de nos prochains numéros.

— La collection léguée par l'illustre et malheureux Dumont d'Urville à notre musée d'histoire naturelle, est arrivée à sa destination. L'insuffisance de l'emballage a compromis plusieurs objets fort rares et fort curieux, et qui demanderont pour être recollés une très-grande habileté. Rien n'est curieux et bizarre comme les armes, les objets mobiliers, les tissus qui font partie de cette richesse scientifique. Nous avons surtout remarqué un nécessaire de toilette d'une dame de l'Océanie, assez artistement taillé en forme de barque, d'une longueur de cinquante centimètres au moins, et recouvert d'un cercle ayant assez la forme d'une couverture de moule à pâté. Dans ce précieux écrin se trouve la ceinture pour les reins, les bracelets, les colliers en dents humaines, et autres bijouteries fabriquées dans les îles Vavitou et Tonga.

Ce dépôt précieux, que le monde entier pourra nous envier, doit être déposé dans une salle du nouveau bâtiment. Déjà M. le recteur de l'Académie et notre respectable M. Lair veillent sur ce trésor qu'enrichit encore un herbier, l'un des plus rares et des plus complets qui existent en France. (*Journal de Caen.*)

— Les Polonais réfugiés ont fondé, à Châtillon-sous-Bagneux, une école toute polonaise pour les enfans de leurs compatriotes, nés à l'étranger. Le général Dwernicki et l'ancien ministre des finances Biernacki sont à la tête de cette œuvre nationale, à laquelle M. le comte Ledockhowski a concouru pour un don de 50,000 florins de Pologne.

— La population à Paris, y compris la banlieue, dépasse 1.100.000 ames. Là vivent rassemblés plus de 200.000 ouvriers, là fermentent les passions les plus désordonnées, là se donnent rendez-vous les bandits les plus dangereux. Maintenir la liberté de la circulation dans plus de 2.000 rues, sillonnées par 60,000 voitures; conjurer tous les élémens d'insalubrité dans un foyer d'industrie qui agglomère sur quelques kilomètres carrés plus de 6.000 établissemens nuisibles, au sein d'un peuple immense entassé dans d'étroites demeures; faciliter les approvisionnemens; favoriser la distribution régulière des choses nécessaires à la vie dans un centre de consommation où s'engloutissent chaque année 145.000 quintaux métriques de farine, 950,000 hectolitres de vin, 42.000 hectolitres d'eau-de-vie, 170.000 bœufs, vaches ou veaux, 427,000 moutons, 83.000 porcs et sangliers, où se dépensent 5 millions de francs en marée, 8 millions en volailles et gibiers, 12 millions en beurre et 5 millions en œufs, tels sont les devoirs de l'administration chargée de veiller sur la cité.

— On lit dans le *Journal des Chasseurs* :

« La Saint-Hubert a été dignement célébrée, cette année, dans quelques-uns de nos départemens. A Grosbois (Seine-et-Marne), chez M. le prince de Wagram, la fête s'est passée en famille, la mort trop récente de Mgr le duc d'Orléans interdisant au prince, l'un des plus fidèles compagnons de chasse de S. A. R., l'éclat habituel de ces brillantes réunions auxquelles était conviée l'élite de nos veneurs. Quelques tirés dans le parc et les plaines environnantes ont précédé les chasses à courre de l'équipage. Voici, par ordre de date, le détail de ces tirés, qui ont fourni environ 250 pièces.

» Tiré du 28 octobre, dans le parc seulement : — 22 faisans, — 23 lièvres, — 14 perdrix, — 30 lapins; total : 89 pièces. Le prince Lucien Murat a été le roi de la chasse avec 20 pièces ainsi réparties : 5 faisans, 5 lièvres, 5 lapins, 5 perdrix rouges.

« Tiré du 31 suivant, également dans le parc : — 18 faisans, — 16 lièvres, — 47 lapins; total : 81 pièces. Roi de la chasse, avec 19 pièces, M. le comte Justinien Clary.

» Tiré du 1er novembre, dans le parc de Grosbois et plaine de Marolles: 16 faisans, 30 lièvres, — 17 lapins, — 18 perdrix; total : 81 pièces. Roi de la chasse une seconde fois, mais avec 16 pièces seulement, M. le comte Justinien Clary, dont la réputation comme tireur est assez bien établie pour justifier ce double succès.

» Le 3 novembre, jour de la Saint-Hubert, a été consacré à une chasse au daim, dans le parc, véritable forêt, dont la contenance (900 hectares environ) et les allées supérieurement percées font un merveilleux théâtre pour y donner une chasse à courre. Un daim à sa quatrième tête, attaqué au bois Malcy par les piqueurs Auguste et Baptiste Lefort, a été pris, après trois heures de menée, dans l'étang de Boissy.

« Ce laisser-courre, favorisé par un temps magnifique, est l'un des plus beaux qui se soient accomplis à Grosbois un jour de Saint-Hubert. L'animal, très-vigoureux, a fait trois débuchers; il s'est fait relancer au troisième, au milieu des cavaliers et des voitures qui l'ont escorté jusqu'à l'étang où il a été noyé par les chiens après un quart d'heure de bat-l'eau. Ce jour-là, les honneurs du pied ont été faits au prince Murat, l'un des veneurs présens. Le surlendemain 5, un daim daguet, attaqué aux bois Notre-Dame, a d'abord donné change sur un chevreuil; mais relancé peu de temps après cet incident, il a été pris au bout d'une heure de chasse dans le bois de Noiseau. »

— La navigation de la Saône est presque totalement interrompue depuis quelque temps, à cause de la grande élévation des eaux et de la rapidité que leur volume imprime au courant. Aussi la multitude des passans sur le Pont-du-Change et sur les quais des deux rives, fut-elle fort étonnée hier, sur les deux heures après-midi, de voir descendre un vaste bateau chargé de tonneaux et monté par une quinzaine d'hommes et par quelques femmes. L'attention générale se fixa tout-à-coup sur ce bateau pour lequel il était évident que tout le monde redoutait le passage du le pont. Cette crainte instinctive était trop fondée ; car le bateau, emporté par le courant, ou dirigé par une fausse manœuvre, alla se briser contre la troisième pile du pont, et s'enfonça en travers de l'arche. Par un bonheur inouï, personne n'a péri dans ce redoutable naufrage. Les hommes et les femmes, en s'aidant réciproquement et avec célérité, ont tous pu se sauver sur l'éperon de la pile d'où l'on a pas tardé à les retirer. (*Rhône.*)

— Mercredi, a été placée sur la façade de la maison n. 13 bis de la rue de l'Alavasse, à Rouen, une table de marbre blanc sur laquelle on lit ces mots gravés en lettres d'or : « Ici était la maison où naquit, le 26 mai 1791, Théodore Géricault, peintre du naufrage de la Méduse. »

— La commune de Ruffey (Jura) a été le théâtre d'un crime qui rappelle, dans plusieurs de ses circonstances, celui qui fut commis sur Fualdès. Le nommé Antoine Clavier, riche propriétaire, et qui avait, dit-on, plus de 200,000 francs placés à fonds perdu, a été trouvé assassiné dans son domicile. Il paraît que les auteurs de ce crime se sont introduits pendant la nuit, et par la cheminée, dans la chambre de ce vieillard; ils l'ont étendu sur une table, lui ont coupé la trachée-artère; et le sang qui s'est échappé de cette blessure a été reçu dans un vase de nuit.

— Dans la nuit de dimanche à lundi, l'ouragan qui a régné d'une manière si furieuse pendant quarante-huit heures, et qui depuis hier au soir a fait place à une pluie continuelle, a causé de grands désastres en divers endroits et principalement dans le quartier de la Guillotière. Dans la rue Saint-Clair, un belvédère s'est écroulé sur la maison qu'il surmontait, ainsi que sur les maisons voisines.

La toiture en plomb de la nouvelle église de Villeurbanne a été aussi emportée par le vent. (*Courrier de Lyon.*)

— Le 27 courant, entre quatre et cinq heures du matin, le feu a éclaté dans la maison d'arrêt de Villefranche. Des renseignemens qu'on s'est procuré sur la cause du sinistre, il résulte que onze passagers militaires auraient allumé, à l'aide d'allumettes chimiques dérobées aux recherches des guichetiers, un feu de paille dans la cheminée de la chambre qu'ils occupaient depuis la veille, et que, gagnant le lit de camp où ils s'étaient ensuite endormis, la flamme les aurait, on ne sait comment, tout-à-coup enveloppés.

Lorsque l'un des guichetiers, logé en face du lieu incendié, accourant aux cris que poussaient les détenus, eut ouvert la porte de leur chambre, plusieurs d'entre eux, gravement atteints par le feu, étaient dans un état tel qu'il a fallu les transporter immédiatement à l'hospice de Villefranche. La compagnie des sapeurs-pompiers s'est rendue immédiatement sur les lieux, et grâce à son zèle, l'incendie n'a occasionné à l'établissement que des dommages faciles à réparer. (*Idem.*)

— Dans la nuit de dimanche à lundi dernier, le vent du sud-est a soufflé avec une violence inouïe dans nos contrées.

A Saint-Esprit, on voyait le lendemain les rues jonchées de tuiles et de débris de matériaux enlevés des maisons ; on a trouvé sur le milieu de la place, arraché de son socle, le coq gaulois qui couronnait depuis 1830 le chapiteau de la fontaine publique, et qui ne pesait pas moins de 25 à 30 kil.

On voit dans les campagnes voisines des arbres séculaires déracinés, et sur l'Adour des navires renversés. On doit craindre que de grands malheurs soient arrivés sur les côtes du golfe.

Dans la même nuit, trois hommes qui conduisaient le bateau de Peyrehorade à Bayonne ont été soulevés par le vent et jetés dans l'eau. L'un a péri dans les flots, et les deux autres se sont sauvés à la nage. (*Phare des Pyrénées.*)

— Dans une séance de la chambre des représentans en Belgique, M. Savart a émis cette opinion : qu'il faudrait établir un impôt sur les célibataires mâles. Les personnes du sexe, dit-il, quand elles sont arrivées à l'âge de vingt-un ans, ont toutes, chacun le sait, la plus grande envie de se marier ; si elles ne se marient pas, ce n'est pas leur faute : il ne convient pas de les faire payer pour ce qui est, en ce qui les concerne, un malheur.

— A la Dominique, où la culture de la canne à sucre peut être considérée comme abandonnée, M. Correa Dacosta vient de faire un essai de plantation de la vigne. Dans la vallée de Coutibistry, sur une pièce de terre qui appartient à une compagnie dont il est [illegible]gent, il y a déjà mille ceps qui bourgeonnent admirablement. On fonde les plus belles espérances sur cette expérience, surtout si la qualité du vin est bonne.

On se rappelle que l'Angleterre eut l'idée un jour d'introduire la civilisation en Afrique. Des philanthropes de Londres exploitèrent cette idée ; ils la mirent en actions, et le gouvernement anglais, courbé sous leurs exigences, consentit à mettre des fonds dans l'affaire, sous forme de subvention. Des bateaux à vapeur furent armés, ils remontèrent le Niger, et des fermes modèles furent établies de distance en distance sur les rives du fleuve. Cette tentative échoua complétement.

PARIS. — Imprimerie de BOULÉ et comp., rue Coq-Héron.

Dimanche 18 Décembre 1842. *DEUXIEME EDITION.* Deuxième année.

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages,
Romans, Nouvelles, Feuilletons,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION paraissant tous les JEUDIS ET DIMANCHES		2e ÉDITION paraissant tous les DIMANCHES.	
Un an....	38 f.	Un an....	20 f.
Six mois..	20	Six mois..	11
Trois mois	11	Trois mois	6

SOMMAIRE.

Poésie.

FABLES.

Par M. Viennet, de l'Académie française.

On sait quel succès ont obtenu les fables que M. Viennet a lues, depuis quelques années, dans les séances de l'Académie. L'esprit, la grâce, le bon sens, la malice, étincellent dans ces productions légères, où la philosophie se cache sous les formes d'un élégant badinage.

M. Viennet va publier le recueil de ses fables, qui ne sont pas toutes politiques. Il y en a une quarantaine de purement morales, et trois ou quatre de littéraires.

Ce charmant volume, qui sera publié par M. Paulin, éditeur, et qui paraîtra la semaine prochaine, contiendra quatre-vingts-quatre fables. Le public n'en connaît que treize ou quatorze ; il y en aura donc soixante-dix d'inédites. C'est de ces dernières que sont extraites les deux fables suivantes, qui seront lues avec le plus vif intérêt.

LE CHÊNE ET SES COMMENSAUX.

Un chêne vieux comme la France,
Mais jeune de vigueur, de grâce et d'élégance,
Etait d'un beau jardin l'ornement le plus beau.
Battu cent et cent fois des vents et de l'orage,
Il les bravait encore, et, de son vaste ombrage,
Abritait dans leurs jeux les filles du hameau ;
L'art ajoutait encor à sa noble parure.
Par l'homme ou par les vents à ses pieds apportés,
Des arbustes divers de forme et de verdure,
De vingt ornemens empruntés,
Nuançaient les mâles beautés
Dont l'avait doté la nature.
De son tronc colossal gracieux vêtement,
Le lierre, aimable parasite,
De la base au sommet l'embrassant mollement.
Le cobœa, la clématite,
La vigne, aux bras du lierre enlaçant leurs anneaux,
Du chêne en serpentant atteignaient les rameaux,
Et courant à travers l'aérien dédale,
Retombant en festons, remontant en spirale,
Croisant de tous côtés leurs flexibles réseaux,
Débordaient ou pendaient en touffes diaprées,
En guirlandes de pampre ou de grappes dorées ;
Et la gourde de pèlerin,
Jetant sa large feuille au milieu de ces groupes,
Figuraient les glands et les houppes,
De cet immense baldaquin.
Sur ce dôme de fleurs, de fruits et de feuillage,
Le promeneur aimait à reposer ses yeux ;
Mais tous ces arbrisseaux, dont l'heureux assemblage
Formait ce tout harmonieux.
Se plaignaient l'un de l'autre, e[illegible] mine partage
Que faisait à chacun l'injustice des cieux.
Le cobœa reprochait à la gourde
Sa feuille trop épaisse et sa coque trop lourde ;
La vigne, à tous les deux, reprochait le soleil,
Qu'ils volaient, disait-elle, à ses grappes vermeilles.
La clématite étouffait sous les treilles ;
La gourde lui jetait un reproche pareil.
Le lierre s'indignait que, sans honte et sans gêne,
Chacun, pour s'élever, vînt s'accrocher à lui.
« Eh ! que dirai-je, moi, leur répondait le chêne,
Moi, qui vous sers à tous de lien et d'appui ?
» Dieu nous donne en commun la lumière et l'espace,
» Chacun a droit d'y prendre place ;
» Et, faible ou fort, tout voisin est fâcheux.
» A l'intérêt de tous, plions un peu les nôtres,
» Supportons-nous les uns les autres,
» Le monde n'en ira que mieux. »

L'OS A RONGER.

[J]eune groom, espiègle assez malin.
Agitant un os dans sa main,
Donnait en plein air audience
Aux chiens et chats de son logis,
Qui, léchant leur museau d'avance,
Et sur leur derrière accroupis,
Dévoraient, de leurs yeux brillans d'impatience,
Le rogaton qui leur était promis.
« — Ça, dit le groom, quel en est le plus digne ?
» Je prétends le savoir avant de faire un choix.
» Rangez-vous tous sur une ligne,
» Et que chacun fasse valoir ses droits.
» — Nuit et jour, dit le dogue, on sait bien que je veill[e]
» En paix, grâce à mes soins, notre maître sommeille ;
» Et l'autre jour, un polisson,
» Qui médisait de la maison,
» Dans ma gueule sanglante a laissé son oreille. »
Le chien, qui gardait les brebis,
Vante à son tour sa vigilance.
Jamais loups ne l'avaient surpris.
Il imposait par sa vaillance
A ces terribles ennemis.
Un vieux chat, composant sa mine papelarde
Compta les rats et les souris
Que dans sa vie il avait pris.
Des caves jusqu'à la mansarde,
Il n'en restait gros ni petits.
Tant il était de bonne garde.
« — A la course, à l'arrêt, je puis tout défier,
» S'écrie enfin le chien de chasse,
» Je flaire à deux cents pas le lièvre et la bé[casse] ;
» Et mon maître jamais ne manque le gibier.
» — C'est bien, vous le servez ainsi qu'on doit le fair[e]
» Dit le groom, c'est très bien, votre zèle est parfait.
» Vous en recevrez le salaire.
» Et toi, mon griffon, qu'as-tu fait ?
» — Moi ! répond le griffon, dont le poil sec et rêche
» Se dressait de plaisir à cet appel si doux,
« Je n'ai tué ni rats ni loups ;
» Mais je vous suis partout, je vous aime et vous lèche,
» Et me ferais tuer pour vous.
» — A merveille, ma pauvre bête :
» Prends cet os, il est ta conquête. »
Reprit le groom en le flattant.
Et dans tout pays de la terre,
Despotique ou parlementaire,
Un ministre en eût fait autant
Mettez, au lieu d'un os, une place importante :
De postulans divers un essaim se présente.
L'un est grand politique ou savant magistrat ;
L'autre a pour son pays cent fois risqué sa vie ;
D'autres ont fait briller leurs talens, leur génie,
Leur amour pour le roi, leur zèle pour l'état,
Leur dévoûment à la patrie.
Mais qu'il arrive un sot, dont l'unique valeur
Soit d'être en toute circonstance
Le plat valet de monseigneur.
Le sot aura la préférence

LE CHASSEUR DE MARMOTTES.

(Suite et fin.)

IV.

Le lendemain matin, au lever du jour, on faisait des préparatifs de départ dans l'auberge du Lion-d'Or, à Lans-le-Bourg. C'était le moment favorable pour commencer la longue et fatigante ascension du mont Cenis. Le soleil, en se levant, faisait étinceler les uns après les autres les pics de neige et les glaciers de la chaîne des Alpes. Une brise piquante et âpre chassait du fond des gorges les brouillards qui s'y étaient assemblés pendant la nuit; les cornets des pâtres appelaient les troupeaux aux pâturages; des coups de fusil rares et lointains, répercutés par les échos, indiquaient que les chasseurs de chamois étaient déjà à l'affût, et les postillons et conducteurs annonçaient joyeusement aux voyageurs réunis autour d'eux que la traversée serait heureuse, parce que le mont Cenis n'avait pas à son sommet cette enveloppe de vapeurs blanches qui présage la tourmente pour la journée et que les Savoyards appellent le *chapeau* de la montagne.

Le docteur D.... en habit de voyage, une casquette fourrée d'astracan frileusement enfoncée sur sa tête, regardait en ce moment d'une fenêtre le spectacle animé que présentait la cour de l'hôtel. Deux ou trois chaises de poste étaient près de partir, et le claquement des fouets, les hennissemens des chevaux, les cris des voyageurs, des postillons et des guides, formaient un bruyant tumulte bien capable d'exciter l'attention. Les regards du docteur se portaient plus particulièrement sur un petit mulet au pied sûr, à l'œil éveillé, sur le dos duquel un domestique de la maison était occupé à attacher solidement quelques bagages, et on eût compris facilement la cause de cet intérêt du voyageur en remarquant que la charge du vigoureux animal se composait presque uniquement de planchettes légères de l'intervalle desquelles sortaient les extrémités d'une prodigieuse quantité de plantes à demi desséchées. Le botaniste surveillait l'emballement de ses herbiers, l'avare veillait sur son trésor.

Cependant le docteur avait donné déjà plusieurs signes d'impatience, soit en frappant du pied le parquet de sa chambre, soit en s'approchant et en s'éloignant aussitôt de la fenêtre. Plusieurs fois, en le voyant paraître à son observatoire, de pauvres gens couverts de haillons qui encombraient la cour de l'hôtel, attendant que quelqu'un voulût bien les prendre pour guides, lui avaient dit poliment en ôtant leurs bonnets :

— Avez-vous besoin de nos services, monsieur le voyageur ?

Mais le docteur n'avait répondu que par quelques interjections brusques en signe de refus, et d'autres montagnards avaient dit aux premiers avec colère :

—Taisez-vous donc, vous autres ; ne reconnaissez-vous pas le voyageur de M. Gaëtan?

Tous s'étaient éloignés à ce nom vénéré, comme indignes de remplacer celui qui était attendu.

Cependant *monsieur* Gaëtan, comme on appelait Carlotto, ne paraissait pas encore. Depuis long-temps les enfans qui partaient pour la France et auxquels Gaëtan avait dû faire la conduite étaient passés avec leurs pères silencieux et leurs mères éplorées; les chaises de poste étaient parties successivement; le petit mulet s'agitait dans la cour avec sa charge, aspirant à pleins naseaux l'air parfumé qui arrivait des montagnes et tourmentant l'anneau de fer auquel il était attaché. Tout était prêt pour le départ ; la note de l'hôte avait été acquittée, le bon docteur avait bu son petit verre de rhum et pris en main son bâton de voyage, mais le guide ne se montrait pas encore.

—Où diable peut-il être? disait le docteur avec colère en se promenant dans sa chambre et en ramenant ses oreillettes d'astracan jusque sous son menton pour se garantir de la fraîcheur du matin ; jamais jusqu'ici il ne m'a fait éprouver un retard ! C'est ce frère sans doute qui le retient, ce mauvais garnement de frère qu'il ne connaît pas, mais que je lui ferai connaître, moi, quoique peut-être ce soit mal d'enlever à un brave homme la plus chère illusion de sa vie...

— Bonjour, monsieur le docteur, dit en ce moment quelqu'un qui entrait.

Le docteur se retourna vivement et aperçut Guillaume Carlotte couvert du manteau que Gaëtan portait d'ordinaire dans ses courses.

— Ah ! c'est toi, *le Piémontais*, dit le docteur, d'un ton familièrement méprisant ; où est ton frère ?

— Monsieur le docteur, j'ai prié mon frère d'aller avant le jour à Termignon pour chercher un petit bagage que j'avais laissé hier dans une auberge parce que je ne pouvais payer ma dépense ; ce paquet contient mes papiers, mes effets...

— Dis plutôt, s'écria le docteur avec un éclat de colère, que tu as choisi ce prétexte pour empêcher mon guide de se trouver avec moi, parce que je dois lui dire où je t'ai connu, ce que tu étais, ce que tu avais fait...

— Au nom de Dieu, parlez plus bas ! murmura Guillaume en tombant à ses genoux.

— Ah ! tu as cru par cette ruse pouvoir cacher ton ignoble secret? reprit le docteur avec mépris; tu t'es trompé, vois-tu. Il est bon que l'on soit ici en garde contre toi, il faut que l'on sache qu'après avoir été laquais, vagabond, tu as passé dix ans en prison, où je t'ai soigné dans plusieurs maladies. Il faut que ton simple et honnête homme de frère sache combien a été salie cette main que tu lui as tendue et qu'il a pressée ; je me croirais coupable si je ne prévenais par mes aveux quelque nouveau crime de ta part; les voleurs, m'a-t-on dit, ne sont pas bien venus chez les Savoyards.

Guillaume resta un moment comme écrasé sous le poids de ces reproches et de ces menaces; puis, toujours agenouillé, il redressa sa taille maigre et osseuse et tendit ses mains jointes vers le docteur en lui disant d'une voix sourde et saccadée.

— Ne soyez pas trop sévère pour moi, monsieur le docteur ; il y a de la fatalité dans mon histoire. On m'a dit que vous en saviez une partie ; vous savez donc que mes fautes ne doivent pas être imputées à moi seul. J'étais né bon, comme mon frère; si j'étais resté dans la montagne je serais peut-être ce qu'il est aujourd'hui; mais une éducation avortée n'a développé en moi que les mauvais instincts ; on n'a rien fait pour moi, on m'a donné d'impérieux besoins qui ne pouvaient être satisfaits. La lutte a été longue, monsieur, entre la misère et le crime ; j'ai souffert long-temps, mais j'ai été vaincu. Aujourd'hui j'ai dit adieu à cette civilisation égoïste et avare qui m'a perverti; j'ai voulu jeter un voile sur le passé et recommencer ma vie. Je reviens au village où je suis né pour me purifier par le travail, par les saintes affections de famille, par le remords. Monsieur le docteur, que le mépris ne vienne pas m'arrêter dans ces bonnes résolutions; gardez mon secret, je vous en supplie. Songez au désespoir de mon frère, à la colère de tous ces pauvres gens, qui m'accuseront d'avoir souillé leur antique réputation de probité. Ayez pitié de mon frère, de moi-même, ce sera une bonne action.

Le docteur était un de ces hommes à principes rigoureux qui ne reculent jamais devant ce qu'ils croient être l'accomplissement d'un devoir. Il était ému, mais il ne voulait rien laisser paraître de son émotion. Il reprit donc avec un accent de dureté :

— Et qui m'assure que ton repentir est sincère? Ne sais-je pas qu'avec notre excellent et philanthropique système, on sort de nos prisons plus corrompu encore qu'on n'y est entré! Quelle garantie aurai-je de ton repentir?

— Oh! croyez-en les larmes que vous m'avez vu répandre hier à la vue de mon frère, s'écria Guillaume avec entraînement, croyez-en l'émotion que j'ai éprouvée en me retrouvant au milieu de ces gens probes et laborieux dont le souvenir ne s'est jamais effacé de mon cœur. Oh! je le sens, la vue de cette misère si courageusement et si noblement supportée me donnera de l'ardeur au bien, comme la vue des vices de la civilisation m'avait poussé au vice. Je vous en supplie, laissez-moi essayer de cette existence humble et obscure où j'oublierai ce que j'ai été pour devenir ce que j'aurais dû être toujours!

— Il est bien tard pour changer de vie, dit le docteur avec un air de doute, et d'ailleurs, à supposer que je te garde le secret, les papiers que tu devras présenter aux autorités de ce pays...

— J'y ai pourvu, dit Guillaume à voix basse.

— Que veux-tu dire?

— Un crime pousse à un autre crime; tout mon avenir maintenant est dans l'amitié de mon frère et dans l'estime de mes compatriotes. Je perdais tout cela en montrant un passeport qui attestait mon infamie. Depuis que j'ai passé la frontière je montre de faux papiers que m'a procurés un ancien compagnon d'infortune...

— Et tu crois que je te garderai un semblable secret?

Guillaume se leva et se dressa de toute sa hauteur devant son impitoyable interlocuteur.

— Pourquoi pas ? dit-il d'une voix sombre.

L'honnête bourgeois laissa tomber sa tabatière d'écaille qu'il tenait en ce moment. L'accent de Guillaume l'avait épouvanté. La prière l'avait trouvé impassible. Il recula devant la menace.

— Ecoute, lui dit-il avec une tranquillité affectée, je ne veux pas te pousser au désespoir. Tu le sais, je pars à l'instant pour Turin; dans quinze jours je serai de retour ici : c'est tout le temps nécessaire pour recevoir une réponse à la lettre que je vais écrire à Paris. Si les renseignemens que je recueillerai sur toi sont en ta faveur, je te promets le silence, sinon...

Une sueur froide passa sur le front livide de Guillaume. Cependant il comprit son avantage sur le botaniste, et il reprit avec une fermeté menaçante :

— Il me faut votre silence dans tous les cas!

— Misérable! s'écria le docteur.

— Qui insulte mon frère? dit une voix grave et sonore derrière eux.

Les deux interlocuteurs se retournèrent vivement, et ils aperçurent Gaëtan les pieds poudreux et le visage tout en sueur comme s'il venait de faire une longue course. Il tenait à la main un petit paquet qu'il laissa tomber en s'approchant de Guillaume.

— Frère, lui dit-il d'un ton brusque en le regardant en face, est-ce l'usage dans les villes où tu as vécu de se laisser dire par de plus riches ou de plus puissans de semblables injures sans y répondre?

Guillaume resta impassible.

— Si vous saviez... dit le docteur.

— Silence! reprit Gaëtan ; eh bien, quand mon frère aurait été réduit par la misère à servir un maître, quand il se serait dégradé à prendre une livrée pour avoir du pain, est-ce à vous qu'il doit compte de son humiliation ?

Le docteur secoua la tête comme pour faire entendre que la domesti-

cité n'était pas une dégradation à ses yeux, et il allait peut-être laisser échapper encore son secret quand un geste vif et énergique de Guillaume vint lui rendre toutes ses terreurs.

— Ce sont ses affaires! dit-il en se préparant à partir.

Gaëtan alla ramasser le paquet et le présenta à Guillaume.

— Je suis venu en toute hâte de Termignon pour tenir ma promesse à ce voyageur. Voici tes effets, ce soir nous nous reverrons.

Puis il ajouta en se tournant vers le savant :

— Je vous attends.

Le docteur prit son bâton de voyage et le suivit.

— Je vous accompagnerai, dit Guillaume.

— Frère, tu étais si fatigué ce matin que tu ne pouvais, disais-tu, faire un pas hors de notre cabane

— Gaëtan, je veux voir encore les paysages si beaux que nous avons parcourus ensemble dans notre enfance.

— La vie est longue, et tu dois la passer désormais tout entière dans la montagne. Va, mon frère, va te reposer.

— Gaëtan, je voulais, après une si longue absence, me retrouver le plus long-temps possible auprès de toi,

— Hypocrite! murmura le docteur.

Mais Gaëtan serra vivement la main de son frère en lui disant :

— A ce soir.

En descendant l'escalier qui conduisait à la cour, Guillaume trouva une seconde pour glisser à l'oreille du docteur sans être entendu par le guide :

— Un homme sans ressource et sans espérance peut tout pour se venger.

Le voyageur tressaillit sans le regarder et se rapprocha de Gaëtan. Bientôt ils se mirent en route, précédés par le petit mulet qui avait pris seul et gaillardement le chemin de la montagne en faisant sonner les grelots suspendus à son cou. Guillaume les accompagna jusqu'à la cabane qu'il devait habiter avec son frère. Quand ils furent arrivés devant la porte, Gaëtan le congédia de nouveau par un signe amical; le docteur parut très occupé à examiner un morceau de granit qu'il ramassa sur le chemin afin de ne pas rencontrer le dernier regard de Guillaume, et les deux voyageurs continuèrent à s'avancer dans la montagne.

Mais Guillaume, au lieu de rentrer sur-le-champ dans la cabane, se mit à les suivre des yeux avec anxiété. Gaëtan semblait absorbé par ses réflexions et marchait quelques pas en avant du docteur, qui ne semblait occupé de son côté qu'à herboriser le long de la grande route. Cependant, malgré cette inattention apparente, Guillaume remarqua qu'un rayon lumineux reflété par le soleil sur les lunettes du savant jaillit plusieurs fois dans la direction où il s'était arrêté, et il conclut de là qu'on le regardait. Gaëtan se retourna aussi plusieurs fois pour lui faire des signes d'amitié.

Guillaume comprit que, bien qu'il fût éloigné de ces deux personnes, sa présence n'en devait pas moins avoir une sorte d'influence magnétique sur les idées de l'un et de l'autre; sa vue serait pour l'un une menace, tandis qu'elle serait pour l'autre un préservatif contre la funeste révélation qu'il redoutait. Il grimpa donc péniblement sur le rocher qui la veille avait servi d'observatoire à Janvier, et de là il put apercevoir une bonne partie de la montagne sur laquelle la route s'élevait en serpentant. Les voyageurs qu'il avait perdus de vue un moment, se montrèrent de nouveau à une rampe; ils étaient toujours à la même distance l'un de l'autre et ne semblaient pas disposés à se rapprocher. Enfin ils devinrent comme des points noirs dans l'éloignement, et ils disparurent tout à fait derrière un rideau de sapins. Alors Guillaume se laissa aller sur quelques touffes de gazon qui croissaient autour de lui, et dit en appuyant sa tête brûlante sur sa main meurtrie par son ascension précipitée :

— Il a eu peur; j'ai quinze jours à moi.

Le soir, quand Gaëtan épuisé de fatigue revint à la cabane, il trouva son frère assis près de la table sur laquelle il avait disposé le pain, l'eau et le morceau de chamois qui devaient composer tout le repas, car on ne buvait de vin qu'aux grandes fêtes ou dans les occasions solennelles comme celle de la veille. Gaëtan après avoir touché la main de son frère s'assit sur l'escabeau qui lui était réservé et se mit à manger en silence. Guillaume ne mangeait pas, il observait à la dérobée la figure froide et impassible de son frère.

— Eh bien! ce voyageur! dit-il enfin.

— Il est à l'hospice du mont Cénis! lui fut-il tranquillement répondu.

— Il ne t'a rien dit?

— Rien.

Il y eut là un nouveau silence. Gaëtan remarqua enfin que son frère n'avait pas touché à ce qu'il avait devant lui.

— Tu ne manges pas? lui dit-il; n'est-ce pas que ce pain est bien dur et bien noir, cette eau est bien crue et bien froide, ce repas bien pauvre et bien frugal? Comment pourras-tu supporter une semblable nourriture, toi habitué aux mets savoureux, aux boissons fortifiantes? et quand on songe, comme me le disait ce Français que je viens de quitter, que ceux qui ont commis des crimes en France sont mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés que nous.

L'autre frémit et son regard sembla aller chercher la pensée du chasseur jusqu'au fond de l'âme. Aucun sentiment ne se trahit sur la figure de Gaëtan, qui reprit avec indifférence en avalant une gorgée d'eau froide dans sa coupe de bois :

— Ainsi que tu le disais hier, heureux ceux qui n'ont à souffrir que de la faim, du froid et de la misère!

— Il sait tout! pensa Guillaume; comment ne m'a-t-il pas encore tué ou chassé de cette chaumière où ma mère est morte?

V.

Guillaume Carlotto, comme on a pu le voir, n'était pas radicalement mauvais. A l'époque de son retour chez son frère, ses malheurs, ses disgrâces, ses crimes même lui avaient fait reconnaître tout le vide de cette ambition, qui, aidée par le hasard, l'avait entraîné si loin. La subjection de ses généreux instincts aux vices qui s'étaient développés en lui tenait surtout au milieu dans lequel il s'était trouvé placé. A Paris, dans une vie d'oisiveté, de luxe et d'opulence, le Savoyard perverti avait pu contracter de ces habitudes pour la satisfaction desquelles on commet à la dernière extrémité des actions mauvaises; mais à Lans-le-Bourg, dans les gorges du Cénis, au milieu de ses souvenirs d'enfance, de ces montagnards pauvres, ignorans, demi-nus, à côté de ce frère, si simple et si grand à la fois, dans ce monde nouveau, où l'on avait si peu et où ce peu suffisait encore, une révolution devait s'opérer dans ses idées et dans sa conduite. Il ne fallait donc pas désespérer de lui si un jour, dans le moment où sa nature primitive, droite et énergique livrerait bataille à ses goûts d'oisiveté, d'orgueil et de luxe, quelque terrible et brutale révélation ne venait pas le rejeter violemment dans cette vie coupable dont il voulait sortir.

C'était sans doute l'idée de la possibilité d'une telle conversion qui avait fait garder le silence à Gaëtan sur l'aveu que lui avait fait le docteur, si toutefois le docteur lui avait fait quelque aveu, car dans ses conversations brèves avec son frère il n'avait jamais prononcé un mot assez direct et assez clair pour confirmer positivement les soupçons de Guillaume. Quoi qu'il en soit, les manières de Gaëtan à l'égard du nouveau venu étaient convenables, simples, affectueuses, quoiqu'on eût pu y découvrir une réserve secrète, et le chasseur de marmottes semblait faire tous ses efforts pour plaire à son frère, pour lui épargner une fatigue, pour lui procurer un plaisir. Jamais d'aigreur dans ses paroles, rien qui fît allusion à un passé funeste. Guillaume lui tenait compte de cette discrétion; chacun semblait avoir son secret à part qu'il n'était pas disposé à communiquer à l'autre, et par un consentement tacite ils ne se questionnaient jamais sur leurs espérances ou leurs craintes. Cependant il était visible que tous les deux voyaient approcher avec un vif intérêt le jour prescrit pour le retour du docteur. Guillaume devenait de plus en plus sombre, abattu, maladif; Gaëtan était aussi plus mystérieux, plus agité, plus observateur.

Les deux Carlotto passèrent ainsi les premiers jours de leur réunion. Guilllaume n'avait pas encore positivement choisi le genre d'occupation qui lui serait le plus convenable. Son frère l'avait engagé à attendre encore quelque temps afin qu'il se fût un peu fortifié à l'air vif des Alpes et que ses membres débiles fussent plus endurcis à la fatigue. Cependant il suivait Gaëtan dans ses excursions, et comme le tir au fusil avait été un des points principaux de son éducation incomplète, il chargeait d'ordinaire son épaule de la carabine et essayait de surprendre les chamois qui paissaient tranquillement dans les rochers, tandis que son frère s'occupait à tendre ses trappes auprès des tanières des marmottes.

— A quoi te sert cette arme? disait-il à Guillaume avec un sourire soupçonneux quand il le voyait revenir sans même avoir mis en joue la troupe légère des chèvres sauvages.

— A exercer mes forces! répondait Guillaume avec un calme affecté.

Puis tous les deux se regardaient sans rien dire, et Guillaume finissait par baisser les yeux.

Cependant les quinze jours fixés par le voyageur étaient passés, et il n'était pas encore revenu. Il est vrai qu'on était au commencement de novembre et que l'hiver vient vite au mont Cénis; c'étaient chaque jour des neiges, des tourmentes, des avalanches dans la montagne; le passage devenait de jour en jour plus difficile.

— Il aura pris le chemin du Simplon, disait le guide tout pensif; il m'avait pourtant bien promis de revenir de ce côté.

— Il ne reviendra pas! murmurait Guillaume, dont la joie se montrait malgré lui sur son visage.

De ce moment, il sembla qu'une barrière invisible qui existait entre les deux frères s'abaissait peu à peu. Ils commencèrent à se regarder moins et à se parler davantage; quelquefois ils se serraient la main et souriaient sans aucun motif apparent. Guillaume, qui dans les premiers jours de son arrivée avait semblé fuir la société des gens du village, s'était rapproché d'eux, et il était parvenu à se concilier rapidement leur affection par sa douceur et son affabilité, après les avoir repoussés au premier aspect par sa taciturnité et son indifférence. A mesure que le temps s'écoulait, la confiance semblait s'augmenter entre les deux Carlotto; leur sommeil dans leur petite cabane au bord de la route était plus paisible, leurs fronts étaient plus sereins.

Le vingt-cinquième jour environ après le départ du docteur, un brouillard humide et froid était répandu sur le Cénis. Une neige abondante était tombée pendant la nuit, et un vent tiède et violent qui soufflait par raffales faisait craindre les avalanches. La surface blanche de la montagne et les teintes pâles du brouillard se confondaient si bien que, dans un horizon rapproché, il était impossible de reconnaître la ligne de démarcation entre la terre et le ciel. Un calme profond régnait sur toute l'étendue, excepté quand quelques troupes d'oiseaux noirs et voraces, fouettant l'air

épais de leurs ailes humides, poussaient leurs cris rauques et effrayans. Çà et là, au milieu de cette mer phosphorescente de vapeurs qui noyait l'atmosphère, des vapeurs plus épaisses, poussées par le vent, se glissaient en silence comme des fantômes. Tout le tableau était sombre, solennel, menaçant.

Le matin, quand Gaëtan parut sur le seuil de la porte et quand il eut jeté autour de lui son regard exercé :

— Guillaume, dit-il d'un ton joyeux, voilà un bon temps pour la chasse aux marmottes. L'air est doux; elles sortiront aujourd'hui de leur terrier. Cependant, ajouta-t-il d'un ton de connaisseur, il y aura sûrement tempête ou avalanche dans la journée; nous ne nous écarterons pas de la maison.

Il prit le sac de cuir où il enfermait son gibier; Guillaume s'empara de sa carabine, tout en riant lui-même de l'inutilité de cette précaution, attendu qu'il ne pouvait approcher les chamois de plus de cinq cents pas; puis, munis de provisions et de leur gourde d'eau-de-vie, ils s'enfoncèrent dans la montagne.

Bientôt ils arrivèrent au versant de la *Ramasse*, où pendant long-temps, de hardis voyageurs, s'abandonnant, au penchant du terrain, dans un fragile traîneau dirigé par un seul homme, parcouraient en quelques minutes l'espace qui se trouve entre la Grand'Croix, point culminant du Cénis, et Laus-le-Bourg, c'est-à-dire plusieurs lieues perpendiculaires. Cet endroit, près duquel passe la route, était bien connu de Gaëtan par les terriers dont étaient remplis les rochers voisins. A peine les deux frères s'en étaient-ils approchés qu'un sifflement aigu, rapide, se fit entendre à quelque distance.

— Allons, voilà la sentinelle des marmottes qui vient de donner l'alarme, dit Gaëtan en s'arrêtant tout à coup; je savais bien que ce temps-là les ferait sortir, les frileuses! et sûrement je vais trouver dans mes trappes de quoi contenter ce pauvre petit Paolo, qui a tant pleuré en voyant partir les autres. Je n'aime pourtant pas ce brouillard, ajouta-t-il en cherchant à percer du regard la masse de vapeurs qui l'entourait de toutes parts. Je suis sûr qu'il y a au dessus de la Ramasse quelque amas de neige qui pourra nous jouer un mauvais tour. Frère, ne me quitte pas; sûrement d'ici à une heure il y aura une avalanche de ce côté.

— Tu crois, Gaëtan? Mais alors il y a du danger pour les voyageurs qui se trouvent sur la route.

— Oh! par un temps pareil, il n'est pas probable que personne ait osé traverser la montagne, à moins qu'on n'ait consulté aucun de nous autres gens du pays, et les Français seuls sont assez téméraires...

— Eh bien! dit Guillaume, il faut que je commence mon apprentissage de guide. Je vais monter là-bas sur le rocher Rouge, et si je vois quelque danger pour les voyageurs, je leur ferai signe de loin.

Gaëtan fit un signe de tête affirmatif.

— Et d'ailleurs, ajouta Guillaume d'un ton tranquille, je pourrai, à défaut de chamois, tirer quelque lagopède ou quelque gélinotte pour notre souper; tu sais maintenant que je ne suis pas aussi maladroit que tu l'avais cru d'abord.

Gaëtan se contenta de lui montrer le versant couvert de neige dont la cime était cachée dans le nuage, en répétant :

— Veille de ce côté.

Ils se séparèrent; Guillaume descendit rapidement vers le point désigné en préparant sa carabine, et Gaëtan s'enfonça dans le dédale de rochers et de sapins qui s'étendait autour de lui.

—Pauvre Guillaume! murmurait-il, il n'aime guère à s'éloigner de la route, lui : ses pieds ne sont pas encore endurcis aux aspérités du roc et de la glace, il lui faut des chemins frayés! C'est décidément un honnête garçon; et moi qui le croyais capable... Maudit voyageur! ajouta-t-il en frappant du pied le sol glacé, qu'avais-je besoin de ses confidences!

Il se remit à marcher avec rapidité comme pour échapper à quelque pensée pénible, et il arriva bientôt à l'endroit où il avait tendu ses trappes la veille. Deux marmottes sautaient et frétillaient dans les piéges à demi couverts de mousse et de neige,

— Voilà qui est bien, dit-il en regardant sa proie avec satisfaction.

Il tira de son sac deux petites muselière et se prépara à les ajuster ses captives.

—Deux belles bêtes, ma foi, ajouta-t-il en examinant avec admiration; elles ont déjà leurs fourrures d'hiver. Allons, Paolo sera bien heureux! Il pourra partir dans quelques jours avec la bande des enfans de Termignon qui se rendent aussi à Paris, et dans six mois Paolo rapportera trois ou quatre écus à sa pauvre mère, car il reviendra, lui; il ne restera pas dans la grande ville, il ne sera pas riche et savant, il n'ira pas en prison!

Il s'interrompit de nouveau avec impatience :

—Cette idée ne me quittera donc pas? reprit-il; eh bien, quand Guillaume aurait été en prison? n'a-t-on pas voulu m'y conduire, moi, quand j'étais petit ramoneur à Paris, une nuit que mourant de faim et de froid j'étais tombé près d'une borne sans pouvoir regagner ma demeure? Peut-être en était-il de même de Guillaume; après tout, le docteur n'a pas affirmé positivement que ce fût pour... un crime. Il paraissait avoir peur, le docteur. Il m'a dit qu'à son retour il me donnerait des renseignemens positifs, et il ne revient pas. Il s'est donc trompé; sûrement il s'est trompé.

En achevant ce monologue, il se pencha vers les piéges et il se mit à museler les deux marmottes qui résistaient de tout leur pouvoir. Gaëtan était encore occupé de ce soin quand un bruit sourd et lointain se fit entendre comme le grondement du tonnerre. Le guide tressaillit, laissa tomber ses deux captives et se blottit avec rapidité sous une roche avancée.

On ne pouvait encore rien distinguer à travers le brouillard, mais la montagne tremblait sous des coups répétés comme une immense enclume sous un marteau de géant. Le bruit se rapprochait de plus en plus au-dessus de la tête du Savoyard; l'air chassé avec violence était refoulé vers la plaine, emportant avec lui de grands lambeaux de nuages qui se déchiraient comme une voile de vaisseau au moment d'une tempête. Enfin une masse de neige roula en bondissant vers la vallée à quelque distance du chasseur, laissant après elle une longue traînée blanche qu'on pouvait voir tout entière avant que la mer de vapeurs eût eu le temps de se refermer sur elle. Puis le tremblement de terre s'arrêta, le craquement des sapins et des rhododendrons arrachés par l'avalanche, le fracas des glaçons et des rochers emportés pêle-mêle vers la plaine, cessèrent tout à coup pour faire place au silence morne du désert; le fléau était passé.

Alors Gaëtan s'élança de sa retraite et se mit à examiner la direction qu'avait suivie l'avalanche; elle était allée s'engloutir dans un abîme profond de l'autre côté de la route dans la direction qu'avait prise son frère.

Une sueur glacée couvrit tous les membres du marmottier. Il porta la main à sa bouche et fit entendre un cri de la gorge, aigu et bruyant qui se prolongea d'échos en échos à plusieurs lieues à la ronde. Personne ne répondit; une bande de chamois effrayés par la tempête passa en bondissant à quelques pas du chasseur sans qu'il regrettât sa carabine.

—Guillaume! Guillaume! s'écria-t-il de toute la puissance de sa voix.

Un coup de feu se fit entendre dans le lointain. Gaëtan tomba à genoux pour remercier Dieu. Une seule arme avait pu rendre un pareil son, et cette arme était celle qui était dans les mains de Guillaume.

— Il est sauvé! s'écria-t-il.

Puis il songea que peut-être ce coup de feu était un signe de détresse. Il se releva vivement et se dirigea vers le point d'où s'élevait encore la légère fumée bleue produite par l'explosion. Il courait sur les débris encore mobiles de l'avalanche avec la légèreté de la perdrix blanche qui fréquente ces montagnes, franchissant d'un bond les glaçons et les rochers. De temps en temps il poussait son cri d'appel ou il prononçait le nom de Guillaume; mais il ne recevait aucune réponse. Enfin il arriva à la Roche-Rouge, la gravit avec agilité, et quand il fut au sommet, il promena son regard autour de lui, en répétant avec un accent déchirant :

— Guillaume! Guillaume!

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre la route était déserte; aucune créature vivante ne se montrait sur cette surface blanche, tourmentée et déchirée par le vent. Seulement au dessous de lui, sur le chemin même traversé en cet endroit dans toute sa largeur par l'avalanche, sur le bord même du précipice où le fléau s'était englouti, le brave montagnard aperçut un petit groupe dont l'aspect le fit frissonner. Il passa sa main sur ses yeux, comme s'il était en proie à quelque terrible illusion; puis il se laissa aller sur la neige sans force pour avancer, sans voix pour se faire entendre, sans pouvoir détacher ses regards de ce qui se passait à une centaine de pieds au dessous de lui.

Guillaume était debout au milieu du chemin; sa carabine déchargée avait été jetée à quelques pas. A ses pieds gisait un voyageur assassiné, et il fouillait dans les poches du mort avec un horrible sang-froid. Un peu plus loin un mulet tout scellé et bridé se tenait immobile devant le mur de neige et de glace qui traversait la route.

— Guillaume! assassin! cria Gaëtan, toujours cloué à la même place par une force invisible.

Son frère ne se détourna pas, quoiqu'il dût l'avoir entendu. Il continua de fouiller les poches du mort et finit par en tirer une lettre qu'il examina rapidement et qu'il posa près de lui. Puis, tout à coup saisissant le cadavre, il le précipita dans la gorge profonde qui était à deux pas, comme pour faire croire qu'il avait été emporté là par l'avalanche.

« Misérable! » s'écria Gaëtan en s'agitant sur son rocher.

Il venait de reconnaître dans le voyageur assassiné le docteur D...

Guillaume ne sembla pas avoir entendu cette seconde interpellation plus que la première. Il s'approcha du mulet, le prit par la bride, le conduisit sans défiance sur le bord du précipice; puis s'emparant tout à coup d'un des pieds de derrière de l'animal, il repoussa vivement sa croupe avec l'épaule pour lui faire perdre l'équilibre et le lancer dans le gouffre. Le mulet surpris chercha à résister, se débattit un moment, mais l'élan était donné, il trébucha, poussa un long et lugubre hennissement et roula dans la crevasse profonde où son maître avait disparu. Alors Guillaume ramassa la lettre qu'il avait trouvée dans les poches du docteur, jeta un regard calme du côté de son frère, et s'assit comme pour lui dire qu'il l'attendait.

En ce moment le charme qui semblait attacher Gaëtan à la même place fut rompu : il se laissa glisser sur la pente du rocher, tomba à côté de son frère, se releva tout meurtri, tout souillé de neige et de boue, s'empara de la carabine qui était restée à terre, et revint sur Guillaume en lui disant d'une voix rauque :

— Fais ta prière, tu es jugé.

Guillaume se leva aussi et laissa voir à son frère son visage pâle, ses yeux hagards, ses vêtemens tachés de sang.

Je savais bien que tu viendrais à l'appel du coup de feu, dit-il, avec un sang-froid effrayant; avant d'achever ce qui me reste à faire, j'avais encore quelques mots à te dire.

—Et moi, je n'ai rien à entendre d'un assassin, reprit Gaëtan en levant la lourde crosse de sa carabine au dessus de la tête du meurtrier.

—Il faut pourtant que tu m'écoutes, dit Guillaume avec autorité. Frère, par le souvenir de notre mère, écoute ce que j'ai à te dire. Ne crains pas que je veuille fuir; tu vois bien que je suis tout à toi.

Le chasseur abaissa lentement sa carabine comme subjugé par un pouvoir plus grand que le sien. Son frère lui désigna une place sur une pierre et s'assit près de lui. Puis il se retourna par une sorte de mouvement convulsif et désignant le précipice :

— N'est-ce pas, frère, que l'homme qui est là t'avait tout conté ?

— Oui.

—Il t'avait dit que dans les villes j'avais été emprisonné, déshonoré, flétri, et il avait raison, frère, car c'était vrai. Mais tu doutais encore, toi; tu n'avais pas voulu me condamner sans preuves, et les preuves existaient. Ces preuves, cet homme venait te les apporter. De ses mains elles auraient passé aux mains des autorités du pays, et le nom de Carlotte eût été entâché d'infamie pour toujours...

Aucun signe d'émotion ne se trahit sur le visage du chasseur; il voulut se lever en disant d'une voix sombre.

— Est-ce tout ?

— Patience, frère; comme tu l'as dit, je suis jugé et condamné, et par ma conscience avant de l'être par toi. Si je n'avais voulu mourir, t'aurais-je attendu ?

Il reprit d'une voix grave et accentuée :

— S'il ne s'était agi que de moi, frère, de moi qui, après une vie criminelle, étais venu cacher ma honte dans ces solitudes, de moi qui étais venu mettre mes crimes sous la sauve-garde de ta réputation pure et sans tache, je te le jure, cet homme aurait vécu. J'ai horreur du sang, et quand j'ai vu ce malheureux au bout de ma carabine, j'ai senti dans mon cœur quelque chose qui se révoltait. Mais sais-tu ce que cet étranger allait t'apprendre, sais-tu ce qui demain aurait été la nouvelle de tous les villages d'alentour?

Il ouvrit la lettre qu'il avait trouvée dans les poches de la victime. Il s'en échappa une petite plante desséchée que le docteur y avait enfermée sans doute à défaut d'autre place. Guillaume sourit avec amertume à la vue de ce précieux dépôt confié par le botaniste à un papier qui devait lui coûter la vie.

— Cette lettre, reprit-il, est du directeur de la prison où j'ai souffert si long-temps. Elle apprend au docteur que je me suis évadé avant l'expiration de ma peine; que, depuis, au lieu d'être corrigé par les terribles châtimens de la justice humaine, j'ai été accusé de nouveaux vols, de nouveaux crimes...

Gaëtan se recula avec horreur.

— Oh! frère, pardonne-moi! s'écria Guillaume en frappant le rocher avec violence de son front brûlant; si tu savais les larmes que j'ai versées dans ma prison, les mortelles angoisses que j'ai éprouvées sur la paille de mon cachot! Frère, la pensée de mon pays, de mon enfance, de ma famille s'était réveillée dans mon cœur; l'air que je respirais dans ces murs de pierre m'étouffait. Pour la liberté, pour le bonheur de te revoir un seul instant, j'aurais donné mon salut éternel! Quand j'eus échappé à la prison, je me trouvai de nouveau sans secours, sans appui, traqué comme une bête fauve, obligé de me cacher à tous les yeux. Il me fallait pourtant les moyens de venir jusqu'ici, d'afficher même un reste d'opulence, car je rougissais, moi qu'on croyait riche et puissant, de revenir en mendiant dans mon pays natal. Je prêtai l'oreille aux coupables conseils de quelques misérables; de faux papiers, des vols dont je ne profitai pas...

La voix de Guillaume s'éteignit dans les sanglots. Le chasseur conservait toujours sa morne impassibilité sans regarder son frère.

— Tu sais tout maintenant, reprit Guillaume; sitôt que j'ai reconnu chez toi ce voyageur, j'ai frémi; il fallait assurer mon secret à tout prix. J'ai supplié, menacé; rien n'a réussi auprès de lui, il croyait remplir un devoir d'honnête homme en m'arrachant le masque. Un moment je me suis cru sauvé; je pouvais croire que tu ignorais tout, frère, ou que tu m'avais tout pardonné; mon accusateur ne revenait pas; je me suis laissé aller à l'espérance d'une vie douce et tranquille avec toi; j'avais fait de si beaux rêves pour l'avenir! Aussi tout à l'heure juge de mon effroi quand je l'ai vu apparaître seul sur la route, se dirigeant vers le village. Je me suis approché de lui pour le supplier encore. L'imprudent! il m'a parlé des preuves qu'il apportait, de l'usage qu'il en voulait faire. Alors j'ai vu d'un coup d'œil ta douleur et ta honte, à toi que tes pauvres compatriotes appellent le roi de la montagne, je me suis dit qu'il fallait, quoi qu'il en coûtât, te conserver l'honneur. J'ai regardé le voyageur, il était sans défiance, il menaçait encore... Ma carabine était sur mon épaule, l'avalanche grondait, tout me poussait... Frère, personne ne pourra plus te faire rougir!

— As-tu tout dit? demanda Gaëtan.

— Oui.

Le chasseur se leva et regarda son frère avec des yeux étincelans.

— Misérable! et tu crois te sauver en faisant de la générosité? Tu crois exciter ma pitié en me rendant complice de l'horrible action que tu viens de faire!

— Tu ne m'as donc pas compris! dit Guillaume avec calme.

Il prit la lettre, la déchira et en avala les morceaux. Puis il s'approcha de l'abîme où le corps du docteur et celui de sa monture avaient été engloutis pêle-mêle avec les débris de l'avalanche. Il en sonda d'un œil calme les profondeurs :

— Maintenant que ton secret est assuré, c'est mon tour, reprit-il; dans quelques jours, *quand* on trouvera au fond du gouffre tous ces cadavres, on dira en me reconnaissant : « Voilà un véritable enfant du pays, il est mort aux côtés du voyageur qu'il guidait dans la montagne, et tous loueront Gaëtan Carlotte dans la personne du frère qu'il aura perdu.

Une lutte violente semblait avoir lieu dans l'âme de Gaëtan; il restait debout, immobile, appuyé sur le canon de sa carabine et les yeux tournés vers la terre.

— Je ne te demande pas de me serrer la main avant de mourir, ajouta Guillaume à voix basse, je ne mérite pas cette faveur; je ne te demande même pas de prier pour moi; mais, au nom de notre mère, ne me maudis pas quand j'aurai rejoint ma victime.

Il se rapprocha encore davantage du précipice et jeta un dernier regard sur Gaëtan. Celui-ci tressaillit tout-à-coup, son visage s'enflamma, ses yeux rayonnèrent de majesté, il franchit d'un bond l'espace qui le séparait de Guillaume, le prit dans ses bras et s'écria d'une voix solennelle :

— Frère, tu ne me vaincras pas en générosité; tu t'es fait assassin pour sauver mon nom et celui de notre père; eh bien! moi je te presserai dans mes bras tout couvert que tu es encore du sang innocent!

Ils se tinrent long-temps embrassés. Enfin Gaëtan se dégagea de ces étreintes convulsives, se couvrit les yeux avec la main et prononça d'une voix étouffée ce seul mot :

— Va!

Guillaume s'avança de nouveau vers le bord du gouffre, mais cette fois il tremblait. Cet embrassement avait éveillé en lui l'instinct de la vie; le le malheureux était devenu incapable de mourir. Il portait ses regards tantôt sur son frère, tantôt sur les pointes aiguës des rocs et des glaçons qui remplissaient la gorge ténébreuse où palpitaient encore deux cadavres. Tout à coup il s'approcha vivement de Gaëtan et lui prit la main :

—Faut-il donc que je meure? murmura-t-il. Tout à l'heure mon parti était pris; maintenant..... j'ai peur. Frère, nous pourrions être si heureux!.....

Il attendit une réponse : la large poitrine du chasseur était soulevée par des sanglots. Gaëtan, sans se retourner, retira sa main et répéta ce mot fatal, qui s'échappa péniblement de ses lèvres comme un soupir :

— Va!

Guillaume s'avança de nouveau vers le précipice avec lenteur.

—Frère, dit-il, adieu! Tu nous couvriras de neige.

Il attendit encore un moment. Gaëtan ne le regardait pas; Gaëtan restait immobile et muet comme un bloc de granit. Un cri aigu se fit entendre, un bruit sourd retentit dans l'abîme.

Quand Gaëtan releva la tête, il était seul.

Il se jeta à genoux et regarda le ciel.

—Mon Dieu, s'écria-t-il, c'était un assassin, mais vous et moi pardonnons-lui, car il a bien souffert.

Peu de temps après, Gaëtan périt en s'exposant à des dangers presque inévitables pour sauver des voyageurs. En mourant, il pensa sans doute que son malheur était une expiation du crime de son frère. Leur mémoire à tous les deux est en égale vénération chez les montagnards du mont Cénis.

ÉLIE BERTHET.—

Un accident imprévu nous force d'ajourner au prochain numéro suite de DIANE DE CHIVRI.

LE DIEU DE LA DANSE.

Vestris, qui vient de mourir, était fils de celui qu'on appelait le grand Vestris, élève de Dupré, à qui Louis XV paya son éducation chorégraphique. Il fut si enorgueilli de cette protection royale, qu'il se crut, après ses débuts à l'Opéra, qui furent fabuleux, une des illustrations du siècle; aussi disait-il, avec un accent très comique de conviction : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe : le roi de Prusse, M. de Voltaire et moi. » Mais tout grand homme que fût le grand Vestris, il fut éclipsé par son fils, qui débuta en 1772, à l'âge de douze ans, avec un succès prodigieux. Après son troisième début, son père lui prit la jambe droite dans ses deux mains, et la portant à ses lèvres, s'écria : « Laissez-moi baiser c'ton gamba, c'est la gamba d'un dieu. » Il avoua dès ce moment que son fils irait plus loin que lui, et il ajoutait : « On expliquera c'ton phenomène quand on dira qu'il a eu le bonheur d'avoir un Vestris pour maître à danser » Cependant il n'avait pas voulu encore lui permettre de porter le grand nom de Vestris avant de s'être assuré qu'il en serait digne; comme enfant naturel, il ne fut connu long-temps que sous le nom d'Auguste; plus tard, son père lui permit de prendre les cinq premières lettres de son nom qu'il joignit à celui de sa mère, et de s'appeler Vestrallard, et ce ne fut qu'après le grand succès qu'il obtint dans un ballet de lui, que son

père, les larmes aux yeux, vint le trouver dans sa loge, et lui dit : « Mon fils, votre talent il mérite oune brillante récompense ; à dater d'aujourd'hui, jé vi permets de porter le nom de Vestris. » Cependant ce fils illustre lui donna quelquefois du chagrin. Un jour, il refusa de danser, malgré les ordres de la reine, qui avait demandé un spectacle à l'Opéra pour le roi Guillaume III, alors à Paris, et à ce sujet le vieux Vestris disait à son fils : « Malhouroux, tou veux donc brouiller la maison de Bourbon avec la maison de Vestris, qui ont touzours vécou en bonne intelligence ! » Et en effet, la maison de Bourbon se fâcha, car elle envoya Vestris pour huit jours au Fort-l'Evêque.

Une autre fois, Vestris avait été mandé chez le ministre de la maison du roi, pour une incartade de son fils. M. le baron de Breteuil, de fort mauvaise humeur, lui dit : « Votre fils est une mauvaise tête, mais je l'obligerai bien à faire son devoir ; j'ai les bras longs. » — « Tant pis, monseigneur, répond le vieux Vestris d'un ton doctoral, les bras longs ne conviennent pas au genre noble. » Vestris était un danseur d'une legèreté et d'une élégance remarquables ; il était cependant plus renommé comme danseur que comme mime, et ses pas lui ont fait plus de réputation que ses rôles. Il excellait surtout dans les pirouettes, genre qu'il a, sinon inventé, du moins fort perfectionné, et dont il a abusé. Aucun danseur n'a eu sa réputation et sa popularité ; on faisait le voyage de Paris pour venir le voir danser, et dans les voyages qu'il fit à Londres, on lui jetait par poignées les guinées sur le théâtre, ce qui, soit dit en passant, était une générosité de mauvais goût, et qui ne s'est pas renouvelée depuis. Vestris, qui avait triomphé des rivalités de Nivelon et de Gardel, vit sa réputation atteinte par le succès de Duport ; le poème de la *Dansomanie* lui porta le dernier coup, et il se retira en 1816, à l'âge de 56 ans, après avoir brillé à l'Opéra bien près d'un demi-siècle. Pendant soixante ans, la famille de Vestris a disséminé des danseurs et des acteurs sur tous les théâtres de l'Europe. Arrivés de Florence à Paris, vers 1740, par la protection d'un de leurs frères, cuisinier et favori du cardinal Barbarini, les Vestris s'abattirent sur l'Opéra comme une volée de zéphirs, et depuis ils s'y sont perpétués de génération en génération : aujourd'hui encore, un des fils de Vestris est maître des ballets à Vienne. Vestris, le *dieu de la danse*, qui vient de mourir, était un homme de bonnes manières, d'un caractère doux et facile, plein d'obligeance et fort aimé de ses camarades : c'est de lui que son père disait : « C'est pour ne pas les houmilier que moun fils ne reste pas en l'air. »

L'ABBAYE DE MAUBUISSON.

Un peu avant que l'on n'arrive de Paris à la ville montueuse et tortueuse de Pontoise, on aperçoit à droite les ruines d'une riche et célèbre abbaye. C'était l'abbaye de Maubuisson, fondée en 1246 par la reine Blanche, mère de saint Louis, qui voulut y être enterrée.

La révolution a, de ses mains violentes, jeté bas l'antique monastère et dispersé au vent les cendres de la pieuse reine qui l'avait élevé. Tout est bien changé depuis quarante ans dans ces lieux que le temps avait trouvés durant cinq siècles toujours semblables à eux-mêmes. A la paix silencieuse du couvent ont succédé le bruit et l'agitation d'une active industrie ; le parc, avec ses arbres tristes et noirs, est devenu un riant verger ; enfin un arceau suspendu en l'air et qui marque la place où fut l'église, les parties basses du cloître soutenues par d'élégans piliers ; les fondations de l'abbatiale et les caveaux où l'on déposait ces pauvres religieuses quand elles passaient d'une mort à l'autre : voilà tout ce qui reste du vieil et saint édifice. J'oubliais encore la douce hospitalité.

J'étais à Maubuisson dans l'automne de l'année dernière. Un matin que j'assistais au déjeuner des ouvriers, je demandai par hasard quel était le jour du mois.

—Nous sommes le 13 octobre, répondit l'un d'eux.

— C'est le 13 ? reprit assez vivement la jardinière ; alors nous allons voir la dame au louis d'or.

— Qu'est-ce, lui dis-je, que la dame au louis d'or ?

— Ah ! monsieur, elle est maintenant bien âgée. Tous les ans elle vient ici aujourd'hui en équipage ; elle promène dans les ruines, ensuite elle me demande une lumière, et va dans la correction, où elle reste assez long-temps. En partant elle nous donne toujours un louis d'or. Mais quand elle ne viendrait pas cette année cela ne m'étonnerait pas ; l'année dernière elle était bien malade. Il a fallu que François aidât le domestique à la porter dans les ruines ; et quand elle est revenue de la correction elle s'est trouvée mal.

La *correction* est un petit caveau large de trois pieds, et un peu plus haut que la taille ordinaire d'une femme. Creusé à dix pieds au dessous du sol, l'air ni le jour ne sauraient y pénétrer. On y descendait autrefois de l'appartement même de l'abbesse, par un étroit escalier dont on voit encore les vestiges. C'est là que les religieuses, soumises à son autorité toute-puissante, allaient expier la faute d'avoir causé au réfectoire, de ne s'être pas levées au premier coup de cloche, et tant d'autres crimes irrémissibles aux yeux de Dieu, et surtout de saint Bernard, dont elles suivaient la règle.

J'avais fait peu d'attention aux paroles de la jardinière ; mais quand je revins de ma promenade accoutumée, une riche voiture rehaussée d'armoiries était dans la cour. J'allai dans le jardin, et je passais devant la porte par où maintenant on descend à la correction, quand sur le seuil de la première marche je vis une dame vêtue d'habits de deuil. Sa taille était élevée, sa figure noble, ses traits abattus moins encore par l'âge que par l'expression d'une vive et récente douleur. Comme elle chancelait, je lui offris mon bras ; un moment après elle s'évanouit, et j'eus bien de la peine à la reconduire jusqu'à la maison. Lorsqu'elle reprit sa connaissance, j'insistai pour qu'elle passât le reste de la journée et la nuit à Maubuisson ; elle y consentit enfin.

Le lendemain, me promenant avec elle dans le verger : « Monsieur, me dit-elle, je vous remercie de vos attentions ; que pourrais-je faire qui vous fût agréable ?

— Je n'aurais, madame, qu'une indiscrétion à vous demander, et je ne l'ose.

— Une indiscrétion, monsieur ?... Le motif qui m'amène ici ? C'est une histoire que mes enfans seuls connaissent ; je n'aime pas à la raconter. Mais vous avez eu tant soin de moi... d'une vieille femme !... cela est bien de votre part ; et puisque vous le voulez, écoutez-moi donc :

« Je suis né à Beauvais en 1770. Ma mère mourut en me mettant au monde : mon père, bon gentilhomme de la province, se remaria peu de temps avec sa mort. Ma belle-mère s'occupa beaucoup de moi ; mais plus tard, quand elle eut des enfans, elle partagea tout son temps entre eux et ses plaisirs.

» J'avais huit ans quand mon père fut nommé tuteur de l'un de ses neveux qui en peu de mois avait perdu son père et sa mère. Mon cousin vint habiter notre maison. La similitude de nos goûts, une sorte de mélancolie qui nous était commune, l'instinct confus de notre isolement dans le monde, nous eurent bientôt unis de cette vive amitié de l'enfance. Nous passions ensemble toutes les heures que n'occupait pas notre éducation, d'ailleurs très négligée. Cette innocente liaison n'effrayait pas nos parens, même à l'âge où elle aurait pu se changer en un autre sentiment. Il était convenu entre eux que nous serions bientôt séparés, et pour toujours.

» En effet mon cousin entrait à peine dans sa dix-huitième année, lorsqu'un jour mon père le fit appeler, et lui annonça qu'il était engagé comme volontaire dans un régiment qui s'embarquait pour les Indes, et qu'il devait se tenir prêt à partir le lendemain. Mon cousin accourut aussitôt pour m'apprendre cette fatale nouvelle. Après que nous eûmes beaucoup pleuré en cherchant à nous consoler, il m'embrassa et me fit jurer sur mon livre de prières que je n'en épouserais pas un autre, du moins jusqu'à son retour. Je le lui jurai, le lendemain il était parti.

» Mon tour arriva bientôt. Ma belle-mère entra un matin dans ma chambre, ce qu'elle ne faisait jamais ; elle m'entretint longuement de la fortune modique de mon père, des charges nombreuses de sa maison ; me dit que n'ayant pas de dot à me donner la profession de religieuse était la seule qui pût convenir à ma naissance ; qu'elle connaissait l'abbesse de Maubuisson, que j'y serais bien reçue, qu'enfin c'était l'ordre de mon père. Cet argument était pour moi sans réplique, et huit jours après j'étais à l'abbaye de Maubuisson.

» L'usage était alors dans tous les couvens, quand une fille se présentait qui devait prendre le voile, d'attacher en quelque sorte à son noviciat une autre religieuse. C'était une amie, une compagne de tous les instans, qu'on chargeait de lui peindre en beau la paix et les douceurs de la vie monastique, en même temps qu'elle lui en dissimulait les austères ennuis. La compagne, l'amie qu'on me donna se nommait en religion sœur Rose de la Miséricorde. Nulle plus qu'elle, et sans le vouloir, n'était propre à ce genre de séduction. Avec elles toutes les pratiques de la règle semblaient aisées, tant elle les accomplissait facilement. Charmante fille qu'aimera mon cœur tant que je vivrai ! Née dans une famille illustre, la pauvreté lui avait servi de vocation, comme à moi la volonté de mon père. Mais ce caractère docile s'était bien vite plié au devoir. Sa figure angélique, ses beaux yeux bleus, ses manières reposées, tout jusqu'au son mélodieux de sa voix était d'ensemble avec son âme tendre et naïve. Quand même on eût détesté le cloître, celui où on vivait avec elle aurait paru aimable.

» Elle eut bien vite toute mon affection, toute ma confiance, et elle me donna son amitié. Nous ne nous quittions presque pas. Lorsque j'étais séparé d'elle, je pensais à mon cousin ; mais qu'était-il devenu ? devais-je le revoir ? Puis la volonté de mon père venait se jeter entre lui et moi comme un obstacle insurmontable. Ainsi je voyais arriver, non sans regret, mais sans trop de frayeur, le moment où je devais prononcer mes vœux. C'était dans trois mois.

» Un soir, au mois de juin, en rentrant dans ma cellule, je trouvai une lettre sur mon lit. J'hésitais si je la porterais à madame ; mais quand j'eus regardé l'adresse, je n'hésitai plus. J'avais reconnu l'écriture de mon cou-

sin. Il me disait qu'il était revenu en France pour recueillir l'héritage assez considérable que lui avait légué un frère de sa mère; qu'arrivé à Beauvais, il avait appris le sort qu'on me préparait; que son désespoir était au comble. En même temps il me rappelait mes sermens, me priait de ne pas l'abandonner. Tout était prévu. A force d'argent il avait gagné quelques personnes de la maison. Si je voulais, le jeudi suivant, me trouver à cette tourelle que vous voyez d'ici, et qui regarde le nord, il se chargeait du reste; nous quitterions ensemble la France. Si je ne venais pas, il se brûlerait la cervelle.

» Cette menace est toujours effrayante pour une jeune personne; elle l'était encore plus pour moi qui connaissais le caractère de mon cousin. Jamais homme, sous un extérieur calme et réfléchi, ne cacha des passions plus violentes Avec de l'irrésolution dans les petites choses, il avait une détermination invariable dans les grandes. Si jamais il se fût décidé à se tuer, il aurait arrangé sa mort comme une affaire de la journée; et la mort, à l'heure dite, l'aurait trouvé exact au rendez-vous

» Cette lettre me jeta dans un désordre d'esprit que vous ne sauriez concevoir. Je passai une nuit horrible; la fièvre me dévorait. En même temps mon cœur s'était révélé à moi tout entier. Ce n'était plus une affection de sœur que j'éprouvais pour lui; c'était l'amour, et l'amour le plus ardent. Je maudissais et le cloître et la barbarie de mon père. Volontiers je me serais cassé la tête contre les barreaux de ma fenêtre.

» Le lendemain, Rose s'aperçut facilement de mon trouble; elle m'en demanda la cause. Je lui montrai la lettre de mon cousin, qu'elle déchira pour ne compromettre personne; puis elle m'opposa les préceptes de la religion, la douleur de mon père, les dangers que je courais en suivant dans les pays étrangers un homme qui n'était pas mon mari. Je lui répondais que je ne voulais pas être religieuse, qu'on me sacrifiait, que j'aimais mon cousin, qu'il se tuerait, et que moi-même j'en deviendrais folle, ou plutôt en mourrais de douleur. Ensuite nous nous mettions en prières, et nous pleurions beaucoup.

» Ainsi pendant trois jours; le quatrième, Rose vint à moi d'un air plus tranquille. — Ma pauvre amie, me dit-elle, je vois que les commandemens de notre religion et mes conseils sont impuissans; mais j'ai pensé à une chose qui peut-être conciliera votre amour et ce que vous devez à Dieu. D'abord vous ferez semblant d'être malade, vous ne mangerez pas au réfectoire; madame me fera venir, me demandera ce que vous avez; je lui dirai que ce n'est rien, que seulement vous avez besoin d'exercice. Elle me donnera la clef du parc, comme elle fait toujours pour nos sœurs qui sont malades.

» Le jour où monsieur votre cousin vous a donné rendez-vous, nous monterons dans la tourelle, dont la porte n'est jamais fermée; vous lui parlerez à travers la grille de la petite fenêtre; vous lui direz que vous n'avez pas prononcé vos vœux; s'il le faut même, que vous ne les prononcerez pas; qu'il s'adresse à votre père, et puisque monsieur votre cousin est riche, il vous mariera. Sans doute, ajouta-t-elle en m'embrassant, vous me quitterez, mais heureuse et sans désobéir à Dieu. Cela du moins me consolera. » Voilà le plan qu'avait imaginé sa sagesse de vingt-deux ans, et qu'adopta mon amour.

» Ainsi que Rose me l'avait ordonné, je feignis d'être malade. Madame nous donna la clef du parc; nous y allions tous les soirs. Le jour fatal, vous jugerez quelle était notre inquiétude. Rose cependant avait conservé quelque courage; moi, j'étais plus morte que vive. Arrivées à la tourelle, la porte, contre l'usage, était fermée; mais tout auprès une haute échelle était appuyée contre la muraille. Nous ne savions que faire, quand mon cousin parut de l'autre côté du mur; il voulait descendre; nous nous jetâmes à genoux, en le priant de n'en rien faire, lui disant qu'il se perdrait et nous aussi. Il y consentit, à condition que je monterais moi-même à l'échelle de notre côté. Tremblante je lui obéis; mais à peine étais-je arrivée à lui qu'il me saisit par le bras; en même temps son valet de chambre se plaça sur la muraille, et tous deux m'enlevèrent moitié morte de frayeur et peut-être d'un autre sentiment. Trois jours après, nous étions en Hollande où il m'épousa.

» Ce mariage a toujours été heureux. Cependant au milieu des premières joies de notre union, une amère pensée corrompait mon bonheur. Quel était le sort de Rose, et combien il devait être affreux, si on l'avait regardée comme complice de ma fuite! lorsqu'un jour je reçus une lettre d'elle. En voici la copie. Relisez-la-moi; quoique je la sache par cœur, j'aime toujours à l'entendre. »

Alors elle me donna la lettre suivante, qui portait son nom et son adresse. Je lui demandai ensuite la permission de la garder, et elle me le permit. Je la rapporte ici dans son incorrecte simplicité.

« A la royale abbaye de Maubuisson, 20 décembre 1791.

» Ma chère sœur en Jésus-Christ, Louise-Bénédictine,

» Vous serez sûrement bien étonnée de recevoir une lettre de moi. Je vous dirai plus tard comment. Mais partout où vous la lirez, je prie Dieu qu'elle vous trouve fidèle à ses saints commandemens et heureuse.

» J'ai bien des choses à vous dire de la maison et de ces dames; mais comme je pense que vous êtes principalement inquiète de ce qui m'est arrivé après que vous avez été partie, je commencerai par là.

» Quand monsieur votre cousin vous a portée de l'autre côté du mur, j'ai eu une grande frayeur; je craignais que vous ne tombiez, et que vous ne vous fassiez mal, car le mur est bien haut. Je vous ai appelée plusieurs fois, mais vous ne m'avez pas répondu. Quelques minutes après, j'ai entendu le bruit d'un carrosse qui s'en allait. J'ai bien vu que vous étiez perdue pour moi et à toujours, et alors j'ai pleuré.

» Je ne savais où j'en étais ni ce que je faisais. Cependant j'ai eu l'idée de tirer l'échelle; et malgré qu'elle fût trois fois plus lourde que moi, je l'ai traînée dans les choux, auprès du bassin. C'était pour que si l'on venait, on ne s'aperçût pas par où vous étiez partie; car si l'on vous avait retrouvée, on vous aurait rendue bien malheureuse. Ensuite je rentrai presque en courant par la grille de Saint-Benoît. Je suis arrivée au moment où l'on sonnait l'*Angelus*.

» Je me suis toujours imaginé que les dames de l'infirmerie avaient pensé que vous étiez revenue au cloître, tandis que nos dames du cloître vous croyaient toujours à l'infirmerie; car ce soir-là on ne s'aperçut de rien. Quant à moi, vous jugez qu'il ne me fut pas possible de dormir. Lorsque j'entendais le plus petit bruit dans la cour ou chez madame, je croyais toujours que c'était vous qu'on ramenait.

» Mais le lendemain, madame ordonna que tout le monde irait dans la grande salle, près du réfectoire. Quand tout le monde y fut, elle arriva avec sœur supérieure. Je mis mon ame dans les mains de Dieu, persuadée que c'était mon dernier jour.

» Madame était tranquille comme à son ordinaire; elle fit la prière : *Veni, sancte Spiritus*. Lorsqu'elle fut terminée, elle se leva et nous dit : » Mes sœurs, je recommande à vos prières Mlle Louise-Bénédictine. Dieu » ne lui avait pas donné la vocation. Elle nous a quittées. Récitons pour » elle l'oraison *pro peccatoribus*. » Vous pensez bien que je ne fus pas celle qui priai de moins bon cœur pour vous. Mais toutes ces dames prièrent aussi du fond de leur ame; car tout le monde ici vous aimait, et vous auriez pu y être bien heureuse. Dieu a disposé autrement de vous. Que sa volonté soit faite.

» Il n'y eut rien de nouveau pendant huit jours. Le neuvième, c'était un mardi, je croyais y être encore, madame me fit demander. Comme elle m'aimait assez et me faisait venir souvent, j'espérais que ce n'était pas pour cela. Mais dès que je fus montée chez elle, je n'espérai plus. Elle était assise dans son grand fauteuil, et me regardait avec ces yeux noirs qui vous faisaient tant de peur. Moi j'étais tremblante comme la feuille et pâle comme mon voile. Alors elle me dit : « Vous avez bien peur, mademoiselle. » A ce mot de mademoiselle, je devins plus tremblante encore : « Oui, continua-t-elle, mademoiselle, car vous n'espérez pas cer- » tainement que j'appelle ma sœur une athée comme vous. » Je vous répète ce vilain mot pour mon humiliation et la pénitence de mes péchés. Je ne puis vous dire combien il m'a fait de mal. J'ose pourtant dire que je ne l'ai pas mérité. Vous le savez, ô mon Dieu, si je vous adore dans vos œuvres et dans les mérites de votre divin fils.

» Je ne pouvais me tenir sur mes jambes, et je m'approchai de son prie-Dieu pour m'appuyer. « Ne touchez pas à mon prie-Dieu, me dit- » elle. » Puis elle ajouta : « Est-ce que vous aviez aussi peur quand » vous avez aidé Mlle Louise-Bénédictine à s'enfuir? » Et comme je ne lui répondais pas : « Mais répondez-moi donc, s'écria-t-elle d'une voix terrible. » Alors je manquai de tomber sans connaissance. Elle le vit bien, et, prenant alors un air plus doux, elle me dit : « Ecoutez-moi et répondez sans mentir. Avez-vous parlé de cette histoire à quelque personne? » Je lui assurai que non, comme cela était vrai. « Eh bien! reprit-elle, je » vous défends d'en parler à qui que ce soit. Je tiens à ce que cette af- » faire soit ignorée, à cause de la réputation de la maison et des philoso- » phes. La moindre indiscrétion vous attirerait toute ma colère; en at- » tendant, je vous livre à celle de Dieu. »

» Comme alors madame ne me disait plus rien, je crus qu'elle n'avait plus rien à me dire. Je la saluai, et j'allais me retirer quand elle me rappela et me dit : « Mettez-vous à genoux; » et lorsque j'y fus : « Je vous » répète, continua-t-elle, que je ne juge pas à propos de vous punir de » votre faute devant les hommes comme elle le mérite; mais n'espérez » pas qu'elle ne soit point du tout punie. » Je lui répondis que j'étais prête à faire ce qu'elle ordonnerait. « Eh bien! dit-elle, pour que je vous » punisse sans qu'on sache que c'est à propos de Mlle Louise Bénédic- » tine, je vous ordonne de commettre le samedi de chaque semaine une » faute contre la règle, afin que j'aie un prétexte. Votre pénitence sera » d'aller à la correction depuis la fin des matines jusqu'à la messe, que » vous entendrez sous la lampe. Maintenant levez-vous, vous pouvez » vous retirer. »

» Vous voyez, ma chère Louise-Bénédictine, que madame a encore été bien bonne, car elle pouvait l'écrire à notre saint-père qui pouvait me faire mourir, au lieu que je ne vais qu'une fois par semaine à la correction. Je vous dirai franchement que la première fois qu'on m'a mise dans cette vilaine prison j'ai eu bien peur et j'ai beaucoup pleuré. Maintenant j'en ai pris à peu près l'habitude; j'y prie Dieu et la sainte Vierge pour vous. Si vous êtes heureuse avec monsieur votre cousin, qui est sûrement votre mari, car vous êtes trop sage pour ne pas l'avoir épousé, je ne regrette point de souffrir un peu pour votre bonheur. Notre Sauveur a souffert bien d'autres douleurs pour nous.

» Ce qui me fait plus de peine que d'aller à la correction, c'est de commettre tous les samedis la faute que Madame m'a ordonnée. Je vous assure que cela m'embarrasse beaucoup Dans le commencement, je faisais semblant de dormir à matines, mais ces dames avaient fini par se demander pourquoi je dormais toujours le samedi et jamais les autres jours. Maintenant ce jour-là je ne fais pas ma chambre, et je me mets à rire comme une folle pendant la collation. Une fois il m'est arrivé de regarder en l'air pendant le saint sacrifice, mais je ne l'ose plus; j'ai peur d'offenser Dieu quoiqu'il sache bien pourquoi.

» Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de faire le mal, et je plains les

méchans qui le font toujours. Il y a deux mois j'avais oublié que c'était samedi, et je n'avais pas fait la faute. Madame m'a fait venir; elle était très fâchée contre moi. Elle m'a mise à la correction comme à l'ordinaire, et après la messe j'y suis retournée jusqu'à vêpres, que j'ai entendues sous la lampe, ainsi que complies et *Magnificat*. Mais, au salut, comme je me suis trouvée mal d'être si long-temps à genoux, elle m'a permis de l'entendre à ma place.

» Je vois que j'ai employé toute ma feuille de papier à vous parler de moi, et jamais je ne pourrai en avoir une autre. J'aurais cependant bien des choses à vous dire de ces dames et de la maison. Vous ne la reconnaîtriez pas si vous y reveniez; elle vous paraîtrait bien triste en comparaison de ce qu'elle était de votre temps. Le père Boulogne, qui était si bon, est parti pour les pays étrangers; il ne reste plus que le père Chennevière, dont je ne veux pas dire de mal. La plupart de nos demoiselles pensionnaires nous ont aussi quittées. Une d'elles, Mlle Marie de Saulieu, doit encore s'en aller demain. Quand j'ai su qu'elle vous était un peu parente, je me suis liée avec elle. C'est elle qui m'a promis de cacher cette lettre, de s'informer où vous êtes, et de vous l'envoyer. Mais il y a une chose qui vous ferait bien de la peine ainsi qu'à moi, c'est de voir combien tous les jours on se relâche de la règle. Madame et madame supérieure vont presque tous les jours à Paris. On dit que c'est à cause des couvens qu'on veut supprimer; mais il faudra toujours des couvens pour prier Dieu, et le roi ne voudra pas qu'on supprime le nôtre, qui a été fondé par la mère de son saint aïeul. Quant à moi je ne puis me faire à l'idée que je n'y finirai pas mes jours. Je demande cette grâce tous les soirs à mon bon ange gardien, et j'ai un sentiment secret qu'il me l'accordera. Ce que je pense, par exemple, c'est qu'on nous enverra d'autres sœurs de notre ordre, parce qu'on dit que nous sommes trop riches. Il pourra en venir tant qu'il voudra, nulle ne sera pour moi ma bonne sœur Louise-Bénédictine.

» Adieu, recevez les bénédictions et les prières pour votre salut de votre sœur qui vous aime bien,

ROSE DE LA MISÉRICORDE.

» *N. B.* Surtout ne m'écrivez pas et ne cherchez pas à me voir, car je serais perdue. »

La dame reprit : « Dans cette lettre l'âme de ma pauvre Rose se montre à vous tout entière; assemblage touchant de sincère dévotion et de vive amitié. Elle me disait quelques unes de ses peines, encore se les faisait-elle légères pour ne pas m'en accabler; en même temps elle me cachait les plus poignantes. Ah! ce n'est pas dans cet odieux cachot qu'elle devait le plus souffrir, mais au cloître, aux heures de promenade, à la classe, partout enfin. Vous ne savez pas, monsieur, ce que c'est que la malignité d'une quarantaine de religieuses oisives qui n'a pour s'exercer qu'un cercle rétréci : je le sais, moi, je sais combien de dédaigneuses paroles ont dû blesser son oreille, combien d'injurieux soupçons attrister ce cœur noble et sensible.

» Cependant la révolution marchait à grands pas, la France était ouverte à tous ceux que des affaires politiques ou religieuses en avaient bannis. Mon mari aurait pu y rentrer depuis long-temps, mais des affaires importantes le retenaient à La Haye. Nous ne revînmes en France que dans l'automne de 1791.

» Nous étions à Valenciennes au commencement d'octobre, lorsque je lus dans les papiers publics un décret de l'assemblée qui supprimait immédiatement plusieurs monastères. L'abbaye de Maubuisson était du nombre.

» Je hâtai mon départ de quelques jours; il me tardait de revoir ma chère Rose et de lui offrir dans ce monde où elle allait se trouver seule l'appui d'une amitié qu'elle avait achetée si cher. J'arrivai à Paris le 12 octobre; le 13 j'étais à Maubuisson.

» Je ne vous dirai pas quel sentiment pénible j'éprouvai en voyant les portes de ce cloître, murées pendant tant de siècles, ouvertes à qui voulait entrer; l'église dévastée, ses tombes violées, leurs ossemens profanés. Hélas! un spectacle plus triste encore m'attendait.

» Comme je demandais à tout le monde ce qu'étaient devenues les religieuses, on me répondit que la tourière seule pourrait m'en instruire. Elle occupait l'appartement de l'abbesse, j'y montai bien vite.

» Cette femme me reconnut sur-le-champ. Qu'est-devenue, lui dis-je, sœur Rose de la Miséricorde? » A ce nom, elle pâlit, trembla, et sans me répondre alluma un flambeau, et chercha des clés.

» Au nom du ciel, lui répétai-je, où est sœur Rose? Serait-elle morte?

» Oh! madame... madame, venez vite... On l'a oubliée. — Oubliée! mais où donc? — A la correction, où on l'a mise dimanche, un peu avant que les commissaires du district ne soient venus.

» Dimanche! et nous sommes au samedi!

» Lever la trappe, descendre l'escalier, ouvrir la porte, tout cela ne fut pour nous que l'affaire d'un moment; mais, oh! monsieur, quelle horrible vue, et comment ai-je pu y survivre!

» La malheureuse était morte de faim, et tout montrait combien son agonie avait été cruelle. Son voile et ses habits de laine étaient déchirés en lambeaux, son crucifix brisé, elle couchée sur ces débris. Je la pris par le milieu du corps, et la levai devant moi, raide et comme d'une seule pièce. Sa main droite avait déchiré son sein; ses dents blanches et alongées, que laissaient voir ses lèvres contractées par la douleur, étaient enfoncées dans son bras gauche, qu'elles avaient meurtri en plusieurs endroits. En même temps, ses yeux immobiles et tout grands ouverts me regardaient en face. Horrible tête-à-tête que je ne pus soutenir! Je tombai en la serrant dans mes bras. Il fallut employer la force pour nous séparer. Le lendemain, quand je retrouvai la raison, mon mari était venu, qui m'emmena.

» Voilà, monsieur, l'événement déplorable qui me ramène ici tous les ans le 13 octobre. J'y viens, non pas demander grâce à ma bonne Rose de la mort que je lui ai donnée : oh! non, j'en suis bien certaine, au milieu de toutes ses souffrances, il n'y a eu ni dans son cœur ni dans sa bouche une seule malédiction pour moi; mais je viens avec elle prier Dieu qu'il nous réunisse dans l'éternité. Je viens revoir ce jardin, ces allées, ce cloître, où tant de fois nous nous étions juré une amitié éternelle, où tant de fois nous nous sommes promis de mettre en partage les peines et les plaisirs de notre vie entière; inégal partage, où fut pour moi la faute, et ce que dans le monde on appelle le bonheur, pour elle l'innocence et un affreux châtiment. »

La dame achevait ces mots, quand on l'avertit que sa voiture l'attendait. Je lui donnai le bras pour rejoindre. Quand elle y fut montée : « Monsieur, me dit-elle, je n'ai pas besoin de vous recommander le secret de cette histoire, et surtout celui de mon nom, du moins tant que je vivrai. »

Je viens d'apprendre que Mme Louise-Bénédictine de Saint-Simon était morte il y a quelques jours. ETIENNE BEQUET.

SOUVENIRS DE 1803.

Une fête au Raincy.

Madame Récamier avait prié M. O***, propriétaire alors du Raincy, de lui permettre d'en disposer pendant une journée. Elle désirait y réunir ses amis et quelques étrangers que la paix faisait affluer en France. Non seulement M. O*** s'empressa de mettre à la disposition de cette dame sa villa princière, mais il chargea son architecte Bertaux, dont le goût comprenait si bien l'opulence, de diriger tous les détails d'une fête offerte à l'amitié. Bien qu'à quelques exceptions près une grande similitude se retrouve dans de semblables descriptions, cette journée cependant eut un caractère particulier qui fera pardonner, je l'espère, d'alonger un peu ce qu'il eût peut-être fallu raccourcir beaucoup.

L'orangerie contiguë au château fut disposée pour le déjeûner, préface fortifiante d'une chasse à courre.

Des guirlandes de feuillages et de fleurs décoraient le pourtour de ces vastes serres, pavées des marbres les plus rares, la table dressée au centre se trouvait ombragée par les rameaux de très grands orangers couverts de fruits et de fleurs; en guise de plateau, au milieu de la table un bassin d'une eau limpide laissait sur un sable d'or se jouer des poissons de toutes couleurs.

Aux quatre angles d'une salle voisine, tapissée de hauts ceps de vigne couverts de grappes de raisin aux grains d'ambre, des jets de punch, d'orgeat, d'eau de fleurs d'orangers et de roses, jaillissaient de coquilles en marbre, puis s'élevant jusqu'au plafond, retombaient à grands flots dans de larges coupes d'albâtre.

Les fruits des deux mondes, naturels ou imités en glace, surmontaient des plateaux de porcelaine; des liqueurs de toutes les qualités pétillaient dans des flacons de cristal, et la profusion d'or et de vermeil ciselés par Biénet (1), en réalisant les fictions des mille et une nuits, attestaient que l'Aladin du Raincy avait évoqué le génie de sa lampe.

Madame Récamier devança ses amis pour les recevoir; madame Bernard, sa mère, et quelques jeunes femmes de sa société intime, l'avaient accompagnée, puis peu à peu après se succédèrent lord et lady Hollard, la duchesse de Gordan et lady Georgina (maintenant duchesse de Bedford).

Cette Georgina, si belle, d'un teint si éclatant qu'on pensait, en la voyant, à ce joli mot de Shakespeare : L'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang. Puis la marquise de Luchesini, Mme Marmont, Mme Divoff, Mme Visconti, la princesse d'Olgarouki, Mme Roger, Mme de Valence, Mme de Sivry et beaucoup d'autres amies de Juliette, sans oublier nos jeunes compagnes de Clichy, ravissantes filles qui, n'ayant pas encore de position dans le monde, devaient à leur fraîcheur et à leur beauté d'être remarquées dans cette gracieuse corbeille de fleurs

Mme Récamier, mise avec autant d'élégance que de simplicité, était coiffée de ce fichu d'organdi, placé pittoresquement sur ses beaux cheveux bruns, et auxquels la mode avait donné son nom. Mme Marmont, petite, mignonne et sémillante, dessinait une taille charmante sous l'étoffe moelleuse d'un habit d'amazone qu'elle portait, ainsi que la marquise de Luchesini et Mme Visconti, cette dernière, vrai type ultramontain, dont la taille élevée faisait si bien valoir ce costume. Ces trois dames devaient suivre la chasse à cheval. Mme Divoff et la princesse d'Olgorouki donnaient une haute idée de ces beautés russes; la princesse passait pour une des plus belles femmes de son temps, assertion à laquelle la passion du favori de Catherine, le prince Potemkin, avait rendu témoignage, lui qui, pour donner à la princesse une preuve de galanterie tant soit peu tartare, avait, à la suite d'un bal et en guise de feu d'artifice, fait bombarder, pendant toute une nuit, la forteresse d'Ocracoff, qu'il assiégeait; Mme Roger, depuis comtesse de Montholon, rieuse et

(1) Orfèvre de l'empereur.

jolâtre, dont les plus attachantes qualités adoucirent plus tard la lente agonie du captif de Sainte-Hélène. Enfin, lady Holland, la nièce de M. Fox, à qui particulièrement Juliette avait dédié cette fête.

Les hommes arrivèrent successivement, lord Kenard, MM. Fox, Erskine, Adair, Griffith, le général Fitz Patrick, puis le comte de Markoff, ambassadeur de Russie; le marquis de Luchesini, ambassadeur de Prusse; les généraux Junot, Berthier, Lannes et Marmont, Laharpe le littérateur, M. de Narbonne, *le prince* d'Olgorouki, le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne; Adrien et Mathieu de Montmorency, le comte de Valence et une foule d'autres célébrités que la châtelaine temporaire savait si bien attirer et fixer auprès d'elle.

La cloche obligée du château, suppléée par une fanfare sonnée par les piqueurs, sembla dire aux échos comme aux convives : le déjeûner est servi. On entra donc dans cette salle que tant de goûts avaient décorée et qui valurent à M. Bertaux des éloges auxquels ses délicieuses créations de la Malmaison, Morfontaine, Grosbois et mille autres féeries l'avaient depuis long-temps accoutumé.

Le déjeûner fut servi avec une profusion et une recherche qui s'harmonisèrent merveilleusement. Mme Récamier plaça lady Holland entre le comte Markoff et le ministre de la guerre, elle fit asseoir à ses côtés MM Fox et Erskine, puis chacun s'arrangea à son choix. Je m'empressai de me mettre près de M. Adair (1), dans l'espoir de faire renaître ici le charme de cette conversation du déjeûner de Clichy, que je n'avais garde d'oublier.

Comment, lui demandai-je, M. Fox a-t-il trouvé la Malmaison, car ce fut pour vous y rendre que vous quittâtes Clichy sitôt ces jours derniers.

Madame Bonaparte nous en a fait les honneurs avec cette affabilité séduisante qui justifie aisément l'attachement du premier consul pour elle; le parc est dessiné dans le goût des nôtres : plus de ces lignes imposées à la verdure, point de géométrie appliquée aux fleurs : informée du goût de M. Fox pour l'agriculture et la botanique, elle nous fit parcourir ses magnifiques serres, nous y nommant ces plantes rares que l'art et la patience de l'homme parviennent à faire végéter dans nos climats.

C'est ici, nous dit-elle, que je me suis sentie plus heureuse à étudier la pourpre des cactus qu'à contempler tout l'éclat qui m'environne. C'est ici que j'aimerais à trôner au milieu de ces peuplades végétales; voici l'hortensia qui vient tout récemment d'emprunter le nom de ma fille, la soldanelle des Alpes, la violette de Parmes, le lis du Nil, la rose de Damiette; ces conquêtes sur l'Italie et l'Égypte ne feront jamais d'ennemis à Bonaparte, mais voici ma conquête, à moi, ajouta-t-elle en nous montrant son beau jasmin de la Martinique, la graine semée et cultivée par moi me rappelle mon pays, mon enfance et mes parures de jeune fille, et, en vérité, en disant cela, sa voix de créole semblait une musique pleine d'expression et de tendresse.

Puis elle nous conduisit à sa ménagerie, l'une des plus complètes de l'Europe, et enfin à son école d'agriculture, où sir John Sinclair, notre savant agronome, pourrait puiser d'excellens modèles d'économie rurale.

Après le dîner, nous revînmes à Paris et fûmes au Théâtre-Français; le public y reconnut M. Fox et le salua par des applaudissemens unanimes, hommage d'autant plus flatteur qu'il était sans apprêt.

—Comment, lui demandai-je, a-t-il trouvé le premier consul?

—Parfait pour lui.

—Et cette cour des Tuileries, si rapidement improvisée?

—Ah! quant au ton et aux manières de quelques uns, j'avoue qu'il faut qu'ils aient bien écouté aux portes pour si bien imiter les allures de la haute société, mais quant à l'ensemble il le trouva ravissant comme tout ce qu'on voit ici, et vous le concevez aisément, puisque la première chose qui s'offrit aux yeux de M. Fox, en entrant aux Tuileries, fut son buste en marbre qui en décore les appartemens.

Je ne pense pas effectivement que Pierre-le Grand dut être plus flatté lorsqu'à l'hôtel des Monnaies il lui fut offert une médaille frappée instantanément à son effigie, et dont la devise pouvait également s'appliquer à tous deux.

— Dès que nous fûmes réunis dans les salons, continua M. Adair, le premier consul s'avança près d'un groupe d'Anglais qui entouraient M. Fox.

— J'ai appris avec plaisir votre arrivée à Paris, Monsieur, lui dit-il; je vous ai long-temps admiré comme orateur et comme sincère ami de votre pays, c'est ce qui m'a fait désirer vivement vous connaître. Il ajouta ensuite ces choses flatteuses qui, dites par un tel homme, augmentent le prix des éloges; il lui parla de l'histoire des Stuarts, dont il savait qu'il s'occupait, et mit à sa disposition les archives diplomatiques. Puis, passant assez brusquement de ce sujet à l'attentat de la machine infernale, il se plaignit des ministres anglais, qui, disait-il, avaient voulu le faire assassiner. Mais M. Fox, l'interrompant avec chaleur :

— Premier consul, lui dit-il, ôtez cela de votre tête, il n'en a jamais été question.

Bonaparte se tourna soudainement alors vers M. Eskine, dont il ne connaissait sans doute pas le mérite, et ne lui dit que ce seul mot : « Vous êtes légiste, monsieur! » Ce qui nous prouva qu'il ignorait l'importance en Angleterre d'un jurisconsulte aussi distingué.

Ces jours derniers nous fûmes à Versailles et de là dîner au Petit-Trianon; puis à Saint-Cloud, à Bellevue, à Neuilly, chez M. de Talleyrand, qui nous traita princièrement. M. Fox se multiplie pour voir beaucoup avant de quitter Paris : aussi parcourons-nous sans relâche tout ce que cette belle capitale renferme d'objets dignes de remarque, sans rien dérober à l'empressement des visiteurs qui se succèdent à l'hôtel Richelieu (1), empressement qui prouve l'intérêt qu'il inspire. Hier, pendant que nous déjeunions chez lui avec lord et lady Holland, deux personnages assez différens furent introduits : le premier, d'un extérieur imposant, d'une physionomie ouverte et gracieuse, et qui, bien que déjà sur le retour de l'âge, possède toute l'aisance et les grâces de la jeunesse; l'autre petit, sans maintien, aussi simple dans ses habits que sans apprêt dans ses manières, et dont le tout ensemble ferait difficilement pressentir un héros. Le premier était Lafayette, le défenseur des libertés américaines; l'autre Koscinsko, dont le nom seul est un éloge; ce Polonais l'idole d'un pays que toute sa valeur n'a pu soustraire à l'esclavage, et dont Shakespeare eût dit :

Wen shall we look upon this like again (2).

M. de Lafayette venait engager M. Fox et sa famille à lui rendre visite à sa terre de la Grange, où le général Fitz-Patrick et moi devions l'accompagner; Kosciusko, ancien compagnon d'armes du général français, s'invita du voyage, et nous comptons nous y rendre après demain.

— Vous m'avez parlé du général Fitz-Patrick, où est-il?

— C'est la personne, me dit M. Adair, que vous voyez assise entre Mme Marmont et l'ambassadeur de Prusse, ami particulier de Lafayette, qu'il a connu en Amérique; ce fut lui qui, en 1796, parla avec tant de force et d'éloquence à notre chambre des communes en faveur du général, détenu alors à Olmütz; il exposa la conduite du gouvernement autrichien à son égard, en appela aux droits communs, à la justice des nations, mais cependant ne put prévaloir sur la majorité de Pitt, ni obtenir aucune amélioration dans le sort de son ami captif.

Il y avait tant de personnes illustres, de femmes belles et aimables réunies à cette fête, qu'il serait impossible d'en retracer tout le charme. Lord Holland, dont les manières, l'esprit et même la figure, avaient une si grande analogie avec son oncle, nous prouva que l'on peut être à la fois érudit, profond et convive aimable; c'était un assaut de saillies et de bons mots entre la France et l'Angleterre, combat innocent auquel eussent dû se borner deux nations que tant de genres de gloires recommandent à une mutuelle estime..... Lord Holland paraissait être tendrement épris de la femme qui semblait mériter tout son amour; j'en fis la remarque à M. Adair.

C'est qu'effectivement vous voyez une union d'amour. Lady Holland, mis Vassal, fut mariée très jeune à sir Godfrey Webster, qui ne la rendit pas heureuse. Une séparation s'ensuivit, et, par suite, une épisode assez romanesque. Mme Webster était à Florence lorsque son mari réclama d'elle la fille fruit de leur union; dans l'effroi que lui causait la pensée de se séparer à jamais de son enfant, elle la fit passer pour morte; on enterra avec la plus grande pompe un chevreau, et quand, après la mort de sir Godfrey, sa belle veuve eut épousé lord Holland, on retira la jeune fille de sa retraite, où elle s'élevait pour devenir, ainsi que sa mère, une ravissante créature (3). Ce procès en séparation et dommages, intenté par suite de ce que nous appelons criminelle conversation, fit beaucoup de bruit en Angleterre, il y a quelques années.

Malgré la défense de son éloquent ami, M. Erskine, le jury condamna lord Holland à cent cinquante mille francs de dommages envers le mari trompé; mais il obtint celle qu'il aimait, et l'épousa après la mort de sir Godfrey.

Une fanfare sonna le signal du départ pour la chasse; bientôt des calèches, des karicks, des tilburys, des chevaux de selle de toutes les races, furent amenés à la porte de l'orangerie.

Lady Holland, Mme Récamier, MM. Fox et Markoff se placent dans une même calèche, Mmes Marmont, Visconti et Luchesini, escortées d'une brillante cavalcade, semblent voler sur les légers coursiers qui les portent; chacun ensuite s'accommoda comme il le voulut dans des voitures de toutes formes, et les jeunes amies de Juliette, impatientes de courir le cerf, elles qui jusqu'alors n'avaient couru que le papillon, se groupent dans un élégant char-à-banc sous le chaperonage de Mme Bernard. Ceux qui ne désirèrent pas suivre la chasse au courre furent conduits par les gardes dans les réserves du parc pour tirer des lièvres et des faisans. Des barques étaient préparées sur la rivière et le lac pour la pêche au filet et à la ligne; enfin chacun ayant pu choisir, la cavalcade se dirigea vers le rond-point de la forêt, distant d'une demi-lieue du château et désigné pour le rendez-vous général; nous y trouvâmes réunis un grand nombre de chasseurs qui attendaient le lancé du cerf; tout un monde gai et brillant, puis des chevaux de pur sang creusant d'impatience le sol de leurs pieds, des voitures bigarrées remplies de femmes charmantes, et pourtant, comme épisode à la fête, quelques épais propriétaires du voisinage, chevauchant de grotesques montures qui semblaient promettre de trébu-

(1) Depuis ambassadeur à Vienne, ensuite à Constantinople. Il est maintenant ministre près la cour de Prusse.

(1) C'était l'hôtel où M. Fox était descendu.

(2) Quand M. Adair me parlait avec des remarques si honorables de Koscinsko, j'étais loin de penser que plus tard j'assisterais à Cracovie aux obsèques de cet homme illustre, et qu'esquissant à Londres le tableau que cette pompe de deuil avait laissé dans mon souvenir, je dédierais cet hommage à Georges Canning, aussi regretté justement de son pays que le héros de mon poëme l'est des Polonais.

(3) Elle a épousé M. Pellaw, capitaine de vaisseau.

cher à chaque pas; du plus loin qu'on pouvait voir sur les routes on y découvrait des cavaliers arrivant en toute hâte. De ce nombre était O***. Par une galanterie de bon goût, ayant mis le Raincy à la disposition de Mme Récamier, il s'était abstenu d'y paraître pour que la présence du maître n'y gênât en rien la liberté de l'hôtesse temporaire; Danencourt, Destillères, le général Moreau, et presque tous les habitués des chasses du Raincy et de Grosbois.

Une impatience de chasse et d'activité se décelaient parmi les hommes comme parmi les animaux; les piqueurs réunis en grand nombre donnèrent enfin le signal. Le jappement des limiers qu'accompagnait le bruit des trompes et l'aboi de la meute annoncèrent le lancé du cerf, douce harmonie à l'oreille des chasseurs et qui précéda les tayaux joyeux qui bientôt se firent entendre. A ce signal la meute de chiens noirs de Saint-Hubert s'élança sur ses traces, et les cors proclamèrent harmonieusement l'ouverture de cette chasse; le ciel était si pur, il y avait tant de joie sur la terre que ce fut un merveilleux spectacle.

Si le déjeûner, préface du départ, avait été somptueux, les dispositions pour la chasse ne lui cédèrent en rien; dans toutes les clairières de la forêt de Bondi, des tentes étaient dressées, des rafraîchissemens présentés aux chasseurs, ainsi qu'aux curieux des environs, attirés par l'attrait de ce spectacle; et le vin distribué avec abondance aux paysans excitait les éclats bruyans de cette foule joyeuse. A la vue de cette belle forêt si riante, si animée, offrant un tableau général composé de mille tableaux divers, se fût-on jamais douté que ce rendez-vous de chasse et de plaisirs eût été célèbre jadis dans les annales du crime et l'objet de la constante terreur des habitans d'alentour ou du voyageur attardé sous ces sombres arceaux de verdure.

Un épisode tant soit peu alarmant de cette chasse, mais qui heureusement n'eut aucune suite, me rapprocha plus particulièrement du général Lannes, avec lequel je m'étais déjà plusieurs fois rencontré. Le cheval que montait madame Visconti, trop animé par l'ardeur de la chasse, excité par les fanfares qui résonnaient toujours plus bruyantes, n'obéissant plus à la main délicate qui le guidait, s'enleva au galop, et chassant avec force le sable derrière lui, il s'emporta à travers le bois. Le général Berthier, le général Lannes et moi, nous nous élançâmes au secours de la chasseresse en péril. Le général Berthier, mesurant ses coups d'éperon à la violence de son amour et de son inquiétude, franchissait les haies et les ravins, et s'abîma tout à coup avec son cheval sous le sol mouvant d'une fondrière. Le général Lannes et moi fûmes donc seuls à voler au secours de la belle Italienne. Devançant enfin son cheval, je fus assez heureux pour en saisir la bride et l'arrêter au bord de l'étang de Villemonbe, au moment où, couvert de sueur et d'écume, il allait s'y précipiter. Dieu sait dans quel état nous eussions alors repêché la marquise, qui, déjà prise de vertige, laissait flotter sa tête échevelée, en abandonnant les lambeaux de son amazone aux buissons de ronce et de houx, ainsi que les anneaux de cette curieuse chaîne d'or roulée sur sa poitrine, héritage de la belle Valentine de Milan, femme du duc d'Orléans, et comme elle une Visconti.

Le point difficile maintenant consistait à trouver un moyen de la ramener, car il paraissait peu probable qu'ainsi équipée elle pût remonter à cheval. Le général Lannes, la marquise et moi, nous nous assîmes donc près de la lisière du bois, dans une espèce de quinconce formé de beaux arbres, pendant qu'un piqueur qui nous avait rejoints courait à la recherche des secours d'urgence.

La belle chasseresse, complimentée sur son courage et son adresse, avoua qu'elle avait souvent dû la vie à sa présence d'esprit.

— Effectivement, reprit le général, ce n'est pas la première fois que je vois Mme Visconti faire preuve de sang-froid dans le danger: il n'y a pas un mois que, courant le cerf à Fontainebleau, à la suite du premier consul, nous entendîmes à peu de distance un coup de feu; nous piquâmes de ce côté pour connaître l'infracteur aux lois établies. C'était madame, qui, attaquée par un sanglier monstrueux, venait, d'un coup de pistolet, de l'abattre aux pieds de son cheval.

— Bravo! Mme Visconti, dit Napoléon, voilà un véritable coup de maître

— C'était un ennemi, répondit l'intrépide amazone, je l'ai tué; puissiez-vous en faire autant des vôtres.

Cet à-propos mit en verve la belle Milanaise, et profitant de ces instans de repos, elle nous raconta quelques traits de sa vie assez romanesque pour s'harmoniser parfaitement avec le siècle auquel ils appartenaient. Mme Visconti me parut être ce que les Anglais nomment *un caractère*: d'un accès de sensibilité, elle passait, par l'inspiration subite d'un bon mot, à une boutade de gaîté, presque d'enfantillage, cela avec un naturel qui ne vise pas à l'effet, et un jeu de physionomie qui ajoutait à l'expression de sa belle et imposante figure; vive, brillante, animée, elle apportait dans sa conversation, joint au charme d'une Parisienne, beaucoup de cette exaltation qui trahit son origine et dont on admire les expressions séduisantes, les tours pittoresques et les éclairs inattendus.

Née à Milan, nous dit-elle, mariée à quatorze ans à un M. Soprani qui la rendit très malheureuse, son premier mari mourut peu d'années après, la laissant mère de deux enfans; le fils qu'elle en avait eu, à peine âgé de douze ans, suivant Berthier à l'armée d'Italie, et s'étant assez distingué sous les yeux de Bonaparte à Marengo, fut fait officier sur le champ de bataille, et devint général à vingt-deux ans (1).

Mariée depuis à M. Visconti, elle le suivit en France où un sentiment presque justifié par sa force et sa durée la retint et contribua peut-être autant que sa beauté à sa célébrité. Effectivement, Berthier avait voué à Mme Visconti un véritable culte; il ne fallait, pour s'en convaincre, qu'entendre ses compagnons d'armes raconter la façon plus que chevaleresque dont il déifiait le portrait de son idole. Pendant toute la campagne d'Egypte, une tente lui était consacrée, des lampes sans cesse allumées, et des parfums exquis brûlaient nuit et jour devant cette image adorée.

Des souvenirs de l'Italie si pleins de la gloire de nos armes dont elle avait compté et suivi les succès, du berceau de cette république Cisalpine dont son mari avait si honorablement exercé la présidence, jusqu'à des souvenirs plus récens de son voyage en Angleterre, elle variait tous les tons, tantôt les modulant graves dans les remontrances qu'elle n'épargnait pas à Bonaparte, qui se rendait souvent à la franchise de ses discours et au tact de ses prévisions; tantôt légers, gracieux, mais pleins de la dignité de soi-même dans le récit qu'il nous fit des bornes où elle avait su contenir la galanterie du prince de Galles. Peu fait à trouver des cruelles, ce prince, qui peut-être autant enflammé par la résistance que par les charmes de la séduisante étrangère, lui disait avec transport: Demandez-moi tout, madame, hormis la couronne, car je ne la possède pas encore, sans quoi vous la verriez à vos pieds; et la nouvelle Valentine remportant de Londres l'estime de celui dont elle n'avait pas voulu partager l'amour.

Cependant les cris du général Berthier attirèrent à lui quelques piqueurs. On parvint à l'extraire un peu contusionné des sables de la fondrière, et comme on avait prévu jusqu'aux accidens, il nous rejoignit dans une calèche qu'on lui amena, et dans laquelle monta sa belle amie. Nous ne les revîmes plus de la journée, sans doute qu'un peu confus de leur chute sympathique, ils avaient repris le chemin de Paris, sans s'inquiéter davantage de ce qu'il adviendrait de la chasse et du cerf sur lequel les chiens étaient depuis long-temps en défaut.

Le général Lannes et moi regagnâmes la forêt au petit pas de nos chevaux, longeant les halliers et causant avec l'intimité familière que permettent les camps et les forêts, tant il est vrai que de telles circonstances forment plus vite une liaison que des années de situations ordinaires.

Lui aussi se mit à me raconter les vicissitudes de sa carrière, qui, semblable à beaucoup de celles contemporaines, paraissait empruntée à un roman de chevalerie. Néanmoins, il est juste de dire que la plupart de ces héros improvisés, si purement épris de la gloire, se targuaient par une sorte d'orgueil du rang obscur dont ils étaient surgis, pensant sans doute qu'un homme qui s'illustre est bien plus grand s'il part de plus bas.

Teinturier, puis soldat, me dit Lannes, c'est en bravant la mort à Arcole, Lodi, Aboukir, payant d'un dévoûment absolu l'affection de l'homme par qui tant de grandes choses se sont opérées, que je suis parvenu au grade de général en chef; mais Talleyrand l'a judicieusement dit: l'histoire de tous les temps a assez fait connaître que les grands talens ne se transmettent pas de génération en génération, c'est dans le village de Dégo que Napoléon me distingua pour la première fois et me plaça d'un seul bond sur le haut de cette échelle des grades que l'on est si lent à gravir; je crois avoir justifié son choix et mérité quelques pages dans notre histoire; mais, bon Dieu! pour obtenir ce peu de lignes, que d'obstacles à vaincre, que de chances favorables à trouver; puis, en résultat, quelle vie est celle d'un soldat? Une perpétuelle alternative de succès et de malheurs où les maux sont physiques, les jouissances morales, dont toute la science consiste dans l'art de bien souffrir et de bien mourir, cela enfin pour un vain bruit de renommée après lequel on court et qui se confond souvent avec le bruit de l'airain qui annonce que l'ambitieux n'est plus. Ce pronostic ne s'est que trop réalisé pour lui le 22 mai 1809, à la bataille d'Esling; il fut blessé mortellement au moment où il donnait aux troupes l'exemple du courage qui lui avait mérité le nom de Roland de l'armée. Il avait vécu comme Bayard, il mourut comme Turenne.

Sa boutade philosophique ne se fût sans doute pas terminée à cet exorde, car il me semblait en verve, mais le cerf faillit nous faire éprouver le sort du duc de Melun, dans la forêt de Chantilly: à six pas de nous, il franchit d'un bond l'allée ouverte en clairière que nous suivions, et, la tête sur le dos, détala sans toucher terre de toute la flexibilité de ses fuseaux; force nous fut alors de revenir au sujet principal; aucun chasseur n'était sur la trace: nous nous mîmes à sonner le *bien aller* de toute la puissance de nos poumons, puis à remettre quelques chiens égarés sur la voie.

Cependant, le stoïcisme de mon compagnon ne fut pas toujours aussi calme; à quelques mois de là, dans les premiers temps de l'empire, je fus témoin d'un accès de fureur de M. le général, qui me prouva que la colère résultant de la vanité blessée est une ivresse où le naturel se trahit comme dans l'ivresse du vin.

A la suite d'une chasse de plusieurs heures, nous revenions assez tard du Raincy à Paris, vêtus comme des chasseurs harassés et dans une voiture très simple, appartenant à M. de l'Aigle, qui y était en quatrième avec Danencourt, le général et moi. Arrivés à la barrière, un malencontreux commis ouvre la portière pour faire sa visite d'usage; et comme il la prolongeait déraisonnablement:

— Faites vite, l'ami, lui dit Lannes, nous sommes pressés.

Le pointilleux gabelou se trouvant blessé de ce ton familier du général. — L'ami, l'ami, lui répondit-il, je ne suis pas votre ami, moi; je ne vous connais pas.

— Insolent! repartit Lannes; retirez-vous à l'instant, et pas un mot

(1) Sa fille avait épousé le comte d'Aporto; elle mourut en donnant le jour à un fils Albe..., comte d'Aporto, marié à une femme accomplie, Stéphanie de Nico ai.

de plus. Et comme il voulait violemment fermer la portière que le commis s'obstinait à tenir ouverte, Danencourt s'apercevant que le feu lui montait au visage :

— Allons donc, Lannes, lui dit-il, calme-toi, et laisse faire sa besogne à ce pauvre diable.

— Ah! monsieur Lannes, monsieur Lannes, dit le mal avisé commis, je ne m'étonne pas qu'il soit têtu, mon ami Lannes : les ânes ne paient pas d'entrée aux barrières de Paris. Laissez passer l'âne, ajouta-t-il en riant aux éclats.

Non, je ne vis jamais chez un homme un paroxisme de rage concentrée d'abord, puis volcanique, tel que tous les traits du général m'en offrirent l'image.

—Mon drôle, lui dit-il en le saisissant par le cou, de façon à l'étrangler dans les plis de sa cravate, apprends que ceux qui m'appelent monsieur y ajoutent duc de Montebello et maréchal de l'empire. Alors, écumant de colère, il saute à bas de la voiture et tombe sur ce pauvre hère à grands coups de son fouet de chasse, le frappant tantôt de la lanière, tantôt du manche, de façon à lui mettre la figure en sang.

Les soldats du poste, que le battu appelait à grands cris, accoururent à son aide, et parvinrent à le dégager de l'étau ducal. Le maréchal, reprenant alors son sang-froid et la dignité qu'il n'eût jamais dû perdre :

— Je suis le duc de Montebello, dit-il au commandant. Cet homme m'a grossièrement outragé ; je vous enjoins de l'arrêter et de le faire conduire sur-le-champ à la préfecture de police. Je prends tout sur moi; vous m'en répondez, monsieur le capitaine; je vais de ce pas en rendre compte à l'empereur.

L'officier, qui avait servi sous les ordres du général, le reconnut et obéit. Nous fîmes nos efforts pour fléchir le duc, mais il fut inexorable ; il semblait même que sa colère s'accrût de notre intercession. Lannes fit garrotter sous ses yeux le pauvre commis, on l'entraîna, et sans doute il dut chèrement expier son insolente maladresse.

Cependant, après une détention de quelques mois, le duc se laissa toucher aux pleurs de la famille du coupable, à qui un mauvais jeu de mots avait coûté cent coups de fouet et six mois de cachot. Abus de pouvoir néanmoins que n'eussent pas désavoué Richelieu ou Lavrillière, sous le règne du bon plaisir, alors qu'un homme disait : l'Etat, c'est moi.

Il est incontestable que les noms produisent de singuliers effets sur l'imagination, et que c'est une preuve de goût, surtout dans un homme public, de quitter un nom ridicule ou trivial : Molière quitta le nom de Poquelin, Crébillon, celui de Jolyot, Voltaire, celui d'Arouet ; le nom de famille du pape Sergius était Grousin de Cochon ; il le quitta, ce que ne fit pas Cochon, ministre de la police pendant la révolution, ni Rapinat, ni Forfait, ni Brigand, ni Grujeaud, ni Gardane. Du temps de Cromwell, le long parlement, qu'on nommait par dérision Croupion, fut présidé par un homme qui s'appelait Maigre Échine, et ce malheureux nom augmenta le ridicule jeté sur le parlement : il y a trop d'orgueil à conserver un nom mal sonnant, tel éclat dont plus tard on puisse l'entourer, et la leçon donnée à Lannes eût dû lui servir d'avertissement utile.

Mais je reviens à la chasse, dont cet épisode m'a tant soit peu distrait.

En moins de dix minutes, les chasseurs nous eurent rejoints. Animés d'une nouvelle ardeur, ils galopèrent sur les traces du cerf, qui peu après s'élança dans l'étang de Rony ; il battit l'eau assez long-temps au milieu des chiens, dont on n'apercevait que les têtes manœuvrant à sa suite comme une petite flottille de pirates à la poursuite d'un vaisseau qui fuit. Tous les chasseurs groupés à l'entour de l'eau, sonnèrent du cor à outrance : enfin un coup de feu mit fin à l'agonie de ce noble animal, et l'on ramena son corps sur le bord.

A nos cris de victoire se joignirent les clameurs bruyantes poussées par des milliers de spectateurs accourus de tous côtés. Le chef des piqueurs détacha le pied gauche de l'animal et le présenta à Mme Récamier, qui en fit hommage à lady Holland. Cette dame le conserva si précieusement, que vingt ans après elle me le fit voir à sa belle villa d'Holland-House, près de Londres.

Les chiens ensuite firent bonne et large curée, au grand plaisir des assistans ; on distribua des largesses aux piqueurs, qui, par une succession harmonieuse de leurs plus brillantes fanfares, en témoignèrent leur reconnaissance, et tout cela se passait près d'un orme séculaire nommé l'Orme aux Harangues; c'est à ses branches qu'avant la révolution la confrérie de la Bazoche venait suspendre son drapeau armorié de trois écritoires d'or en champ d'azur; dans cette solennité, le procureur-général prononçait un discours d'apparat qui se terminait en requérant les officiers des eaux et forêts de faire porter dans la cour du palais, le dernier samedi du mois de mai, un arbre de la forêt, pour qu'il fût planté au son des timbales, des trompettes et des hautbois (1).

Bientôt on sonna le départ, et, regagnant le Raincy au travers du bois, on put apercevoir tous les soins apportés aux détails de cette fête, à toutes ces magnificences champêtres, comme les eût nommées Mme de Sévigné; si le cerf se fût fait courir jusqu'à la nuit, tout était disposé pour continuer la chasse aux flambeaux; mais, tout se terminant au grand jour, les buffets chargés avec profusion de mets de toute espèce, devenus désormais inutiles aux chasseurs, furent abandonnés à la foule des curieux.

(1) Le dernier roi de la Bazoche s'appelait Laurent; il était clerc chez M. Nivert, procureur au parlement. Quand le parlement se rendait à Versailles pour les remontrances, la Bazoche l'accompagnait, et son roi portait le cordon bleu en sautoir.

Les chasseurs au tir, que nous retrouvâmes au château, n'avaient pas eu moins de chance que nous; on en put juger par la prodigieuse quantité de lièvres, de perdrix, de faisans entassés devant la porte de l'orangerie, aspect si antipathique à M. Erskine qu'en véritable Pythagoricien à la vue de ce monceau d'animaux sanglans, il demanda sa voiture et partit pour Paris sans attendre le retour de ses amis.

Au nombre des chasseurs au tir se trouvaient messieurs de Saint-Phar et de Saint-Albin, fils naturel du duc d'Orléans (2), M. O***, par un sentiment plein de convenance, leur laissait disposer du Raincy comme si leur père en eût encore été le propriétaire.

Un accident assez particulier avait ce jour même signalé l'adresse si remarquable au tir de M. de Saint-Phar. Il atteignit à une hauteur prodigieuse un aigle que l'on voyait depuis plusieurs jours planer sur le Raincy. Ce roi des oiseaux, égaré sans doute loin de son aire des Alpes, s'était fixé temporairement dans ces parages, attiré par la quantité de lapins qui peuplaient le parc et lui offraient une proie facile. M. de Saint-Phar, muni d'une bonne carabine de Lepage, vint le guetter près de la petite vallée où il avait coutume de saisir sa proie, il le vit d'abord décrivant ce vol circulaire habituel aux oiseaux de proie, se rapprocher progressivement de terre, puis tout à coup s'abattre avec la rapidité de l'éclair et remonter tenant un lapin entre ses serres; ce fut dans ce moment que l'habile chasseur le visa ; le coup l'atteignit et l'aigle tomba mort à ses pieds. Mme Récamier, à laquelle il s'empressa de présenter ce gibier si rare, l'invita ainsi que son frère à terminer la journée avec nous.

Pendant l'intervalle de la chasse on avait préparé le dîner avec la même recherche et la même splendeur que le repas du matin, seulement il s'y réunit beaucoup plus de monde : entre autres Eugène Beauharnais, Ségur, Grefful, Lucien Bonaparte et M. de Gouffre, son inséparable.

Des orchestres formés d'instrumens à vent, masqués par des bosquets près de l'orangerie, firent entendre les plus douces symphonies. Dans l'éloignement, des fanfares sonnées par les piqueurs du Raincy et ceux de Grosbois, se répondant d'une montagne à l'autre, rappelaient le but et les plaisirs de la journée. A la fin du dîner, M. de Chazet, ce spirituel vaudevilliste, improvisa des couplets pour lady Holland, qui eurent l'honneur depuis d'être traduits par Thomas Moore, l'Anacréon de l'Angleterre.

Après le repas, on fut s'égarer dans les jardins sablés, respirer l'air embaumé des plates-bandes, visiter les volières remplies d'oiseaux les plus rares, et parmi ces fleurs, et parmi ces oiseaux, admirer des femmes folâtres, gracieuses, plus vives que les oiseaux, plus suaves que les fleurs.

Vers la nuit, des lumières habilement placées dans les bosquets et sous des touffes de fleurs répandirent sur toute l'étendue de ces belles promenades une clarté magique, si bien que la lumière et l'harmonie frappaient les sens comme venant du ciel; des milliers de lampions et de verres de toutes couleurs, disposés en différens lieux, tantôt sous le couvert des arbres, tantôt dans l'espace des parterres ou alentour des bassins jaillissans, se répétaient dans le brillant des eaux et dans le miroir des cascades.

Tout à coup, la poudre et le salpêtre, transformés en instrumens de plaisir, prirent sous des mains habiles les formes les plus extraordinaires et les plus variées, des feux brillans, lancés à une grande hauteur, éclataient dans les nues et couvraient l'atmosphère d'une pluie d'étoiles et de diamans; puis, dans un beau temple, les symboles de la paix brillèrent comme des astres radieux. Ce fut enfin un des plus magnifiques éclats de pyrotechnie.

Dans le hameau on simula une foire de village, il y eut des jeux, la pignata italienne, le katchelli moscovite, l'oiseau égyptien, des boutiques, des loteries où tout le monde gagna, c'était une féerie champêtre, et l'on souriait au goût en remerciant l'art d'avoir si bien respecté la nature. O*** n'avait rien oublié de toutes les fascinations instantanées; puis il pria que l'on visitât son pavillon de la pompe, où mille surprises ajoutèrent encore au ravissement de la journée, et firent dire à lady Holland : En vérité, M. O*** a un chez soi qui ferait aisément oublier notre *Sweet-House*.

Cette délicieuse journée se termina par un bal; les quadrilles se formèrent d'abord sur la pelouse ondoyante, aux sons de l'orchestre composé de musiciens choisis et dirigés par Julien ; mais, dès que la fraîcheur de la nuit se fit sentir, on retourna au château, où tout était disposé pour terminer par une brillante nuit cette soirée si pleine du baume de toutes les fleurs; des salles ouvertes l'une dans l'autre semblaient se perdre à l'infini au fond de la magique perspective des glaces; des lustres aux cristaux mobiles lançaient autour d'eux de longs jets de diamans; à l'entour de ces salons étaient placées des caisses d'orangers avec leurs fleurs et leurs fruits, les cactus de l'Inde et tous les prodiges de la végétation étrangère; les tapisseries de ces salles magiques étaient cachées sous des tableaux du plus grand prix; sur des tables se déployaient des tapis chargés de lampes antiques ciselés par Berno et Bienet. Un souper magnifique fut servi à minuit; puis des bassins de vermeil, remplis d'eau de roses, rafraîchirent le visage et les mains, véritable réalisation de ces nuits fabuleuses qui charmaient les insomnies d'un sultan ; enfin, on dansa, on fit mille folies jusqu'au jour; personne ne s'en exempta : ces généraux à l'aurore de leur gloire, ces hommes d'état à l'apogée de la leur, ceux-ci

(1) Le duc d'Orléans avait épousé secrètement la marquise de Montessou ; plus tard, il prit une maîtresse nommée marquise, dont il fit Mme de Villemonbe ; il en eut deux enfans, les abbés de Saint-Phar et de Saint-Albin.

songeant aux honneurs que la fortune leur réservait, d'autres s'étourdissant sur les avantages dont la révolution les avait privés; des gens de tous pays, goûtant avec enchantement ces courts instans d'une paix générale, et fragilités humaines, paraissant résumer l'existence de ces deux mots : aimer et jouir.

Telles furent les heures de cette enivrante journée, où les parfums, la chasse, les femmes, l'harmonie, tout ce qui donne de la joie au cœur se liait en faisceau pour offrir à la jeunesse entourée des illusions du monde un de ces rêves flatteurs dont l'âge mûr, hélas! tient si rarement la promesse.

LE COMTE A. DE LAGARDE. — (*Globe.*)

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. LE BARON PASQUIER. — RÉPONSE DE M. MIGNET (1).

« Monsieur,

» De tout temps l'Académie française a admis dans son sein des hommes éminens dans l'Église, comme votre prédécesseur, ou revêtus comme vous des plus hautes fonctions de l'état. C'est le caractère que reçut, dès son origine, cette grande institution littéraire de la France, qui eut par là de si heureux effets sur l'esprit en le rendant plus étendu, sur la langue en lui donnant une forme plus régulière, sur les mœurs même en ajoutant à leur politesse. Deux siècles avant le triomphe de l'égalité civile, s'établit, comme pour la précéder et pour y conduire, cette égalité intellectuelle que consacra l'appui du plus impérieux des ministres et du plus impérieux des monarques. Ce politique extraordinaire, qui sorti des rangs de l'Église, était monté jusqu'aux plus hautes marches du trône, et qui, de là, étendant l'une de ses mains sur l'Europe, y abaissait la puissance redoutable de la maison d'Autriche, et, portant l'autre sur la France troublée, y comprimait les élans tumultueux, y arrêtait les stériles entreprises d'une noblesse soulevée sans desseins, préparant ainsi l'ordre et la fécondité du grand siècle, le cardinal de Richelieu rechercha la gloire de l'esprit comme toutes les autres et se fit le chef des hommes de lettres. L'héritage de sa grandeur et de ses conceptions fut recueilli par le puissant roi qui attendait trop du génie pour ne pas en favoriser l'essor, et qui acheva de constituer cette république littéraire dont les princes de l'église et les premiers personnages de l'état devinrent membres par une libre élection et furent unis avec les hommes de lettres dans une entière confraternité.

» Il y eut dès lors en France une réunion où se rencontrait ce que la cour offrait de plus poli, l'église de plus illustre, la magistrature de plus considérable, la politique de plus expérimenté, la littérature de plus glorieux; où s'établissait ainsi entre des hommes placés dans des positions si diverses une utile communication de toutes les idées et le plus heureux échange de connaissances et de manières, de savoir et de délicatesse; où la pratique des uns rectifiait ce qu'il pouvait y avoir de hasardé dans les théories des autres, et où les nobles hardiesses de l'intelligence à leur tour étendaient l'horizon trop borné de l'expérience usuelle; où la langue, soumise à un travail commun, variait ses tours en augmentant ses richesses, et acquérait plus de culture sans rien perdre de sa force; où la France, en un mot, voyait avec orgueil la représentation permanente de son esprit et le dépôt principal de sa gloire.

» Aujourd'hui, quoique séparés des anciens temps par une révolution qui a changé l'ordre et les élémens de la société, nous ne saurions nous montrer infidèles à ce vieil usage sans méconnaître un besoin national et sans manquer aux salutaires habitudes de l'intelligence française. Cette intelligence si entreprenante et si vaste, alors que les anciennes institutions étaient comme autant de bornes opposées à sa curiosité, serait-elle moins avide de savoir, maintenant que rien n'est interdit à ses recherches? L'assistance que se doivent les lettres, les sciences, la politique serait-elle moins désirable pour leur fécondité ou leur grandeur, et la langue aurait-elle moins à gagner qu'autrefois dans ce rapprochement des hommes qui ont agrandi l'imagination ou la pensée, pénétré les secrets de la nature, étudié les peuples dans l'histoire, dominé les assemblées par la parole, conduit avec habileté le gouvernement de l'état? L'Académie ne l'a pas pensé. Elle a voulu rester ouverte à tous les genres d'esprit, et conserver l'ancienne étendue de son domaine par la persévérante variété de ses choix.

» Après les justes préférences accordées aux lettres, où pouvait-elle mieux porter dès lors ses suffrages que dans ces grands corps animés par le souffle de la vie publique, théâtre recherché de tous les talens, où l'esprit, excité par l'importance des affaires et soumis à des efforts soudains, éclate quelquefois en productions admirables, et auxquels notre pays, déjà si riche en orateurs de la chaire et du barreau, doit avoir enfin trouvé la seule éloquence qui lui manquât encore? C'est à la tête de ce corps dont vous conduisez depuis douze années les délibérations avec tant de sagesse, après vous y être associé avec tant d'éclat, que l'Académie est allée vous chercher, monsieur. Son choix ne s'adressait pas seulement à un illustre ami des lettres. Votre modestie a pu vous le faire croire, puisqu'elle vient de vous le faire dire. En vous nommant, nous appelions surtout au milieu de nous l'orateur politique qui, pendant quinze années, a contribué à la gloire de deux tribunes; qui, l'un des premiers, soit comme ministre, soit comme membre de l'opposition, sut trouver instantanément, parmi les difficultés des affaires et les troubles de la discussion, le langage nécessaire à sa pensée, et dont la parole habile combattit en 1815 les excès des lois prêts à consacrer et à étendre les excès sanglans des partis. Voilà vos titres, monsieur, et les raisons de notre choix.

» Ajouterai-je que votre nom, célèbre dans les lettres depuis trois siècles, manquait à l'Académie? Qui mieux que le spirituel ami de Montaigne, que l'éloquent émule des Pithou, des Loisel, et des jurisconsultes les plus renommés du seizième siècle, que le savant historien de nos obscures antiquités, que l'écrivain original, dans le style duquel la noblesse et l'élégance du dix-septième siècle s'allient souvent à la piquante naïveté d'Amyot; qui mieux qu'Etienne Pasquier aurait pu faire partie de ce corps conservateur de la langue dont il avait été l'un des premiers régulateurs? Venu dans le temps où l'esprit français pliait sous le poids d'une science récemment acquise, où notre idiome, encore indécis et de plus en plus enveloppé dans les formes grecques et latines, n'osait pas s'affranchir de leur domination pour suivre ses propres lois et revêtir son beau caractère, votre illustre aïeul fut au nombre des hommes rares alors, qui fréquentèrent les anciens avec indépendance, écrivirent avec régularité et commencèrent les préceptes par leurs exemples. La fermeté de son grand sens et la sûreté anticipée de son goût concoururent à préparer la langue et le siècle des chefs-d'œuvre. Ces souvenirs, monsieur, vous accompagnent au milieu de nous, et le jour où nous nous applaudissons de vous recevoir dans cette compagnie, nous ne saurions oublier l'ancienne gloire littéraire attachée à votre nom.

» Le généreux esprit de ce défenseur des libertés gallicanes contre une société fameuse qui ne reconnaissait d'autre gouvernement que celui de Rome et n'avait d'autre patrie que la chrétienté, n'a pas cessé de vous animer dans les jours difficiles où cette compagnie, sortant de sa mystérieuse obscurité, reparaissait en dominatrice parmi nous. Mais, en vous entendant louer le respectable confrère que nous avons perdu, avec une si noble délicatesse, personne ne pourrait se souvenir que l'un et l'autre vous avez quelquefois différé de sentiment sur la conduite de l'église ou de l'état. Vous ne vous êtes souvenu vous-même que de la modération, des talens et des vertus de M. l'évêque d'Hermopolis, et vous avez retracé sa vie avec des couleurs d'autant plus vraies et plus touchantes que vous avez connu, comme lui, les traverses et les grandeurs. Proscrit, lorsque M. Frayssinous se réfugiait dans ses montagnes, mêlé, ainsi que lui, aux plus graves débats de notre temps et à ses affaires les plus sérieuses, son collègue à la chambre des pairs, son prédécesseur au ministère, son successeur à l'Académie, vous avez été tout ce qu'il a été lui-même, et le théologien vient de trouver un judicieux appréciateur dans l'homme d'état.

» Depuis la mort de M. Frayssinous, l'Académie ne compte plus dans son sein de représentant de cette église de France autrefois si lettrée, qui, durant deux siècles, lui a donné tant d'illustres membres. M. Frayssinous avait conservé les grandes traditions de cette église, et, rapproché du clergé nouveau par la sévérité de ses mœurs il rappelait l'ancien clergé par la grave urbanité de ses manières et la forte culture de son esprit. Cet ancien clergé, dont M. Frayssinous a vu le déclin et partagé les malheurs, se mêlait bien plus au monde, dont il connaissait les sciences, parlait le langage, et ne condamnait pas les progrès. Il en avait même trop admis les idées à la fin du siècle dernier, pour l'honneur de sa foi et la sûreté de son existence. Ebranlé par une incrédulité devenue si générale qu'il n'avait pas su s'y soustraire, ayant à sa tête des hommes d'un esprit très orné, mais dénués en apparence des qualités fortes, nécessaires à l'apostolat et au martyre dont les temps allaient revenir, il fut surpris par la tempête dans cet état d'incertitude religieuse et de faiblesse morale. Mais on connut alors la puissance qu'exercent les institutions sur les hommes, et la religion donna de nouveau ses lumières et ses vertus à ces esprits irrésolus, à ces âmes énervées. On vit ceux qui reculaient naguère devant le dédain d'un sourire marcher avec résolution à l'échafaud; on vit des prêtres et des évêques qui semblaient amollis par les douceurs de la civilisation et les hésitations du scepticisme, recommencer la vie errante des catacombes, devenir de mystérieux apôtres et de magnanimes martyrs.

» C'est au milieu de ces périlleuses épreuves, c'est dans la pauvreté, c'est en face de la mort, que se forma un clergé chaste, pieux, tolérant, qui régénéra sagement l'église de France. M. Frayssinous, dont la jeunesse, en quittant St-Sulpice, avait reçu ce généreux enseignement, devint docteur de cette église, sorti des des persécutions et de l'incrédulité. Dans ces jours extraordinaires dont vous avez, monsieur, si bien retracé le tableau, un grand homme, glorieux réorganisateur de la société, relevait les autels pour obéir aux maximes fondamentales des états et satisfaire les besoins éternels des peuples : un écrivain, du génie le plus poétique, exposait les beautés du christianisme à l'imagination qui ne les avait pas remarquées dans le temps de ses respects, et les avait méconnues à l'époque récente de ses doutes; un audacieux contradicteur de la raison humaine (1), lui refusant tout après qu'on lui avait tout accordé, ne lui présentait que la foi, ne lui permettait que l'obéissance, et relevait témérairement l'ancien pouvoir des Grégoire VII et des Innocent III, comme le seul gage de la croyance et de l'unité. Cependant une position bien haute restait encore à prendre. Au lieu de jeter de fiers mépris à la raison révoltée, il fallait tenter de la soumettre en lui exposant la profondeur des dogmes chrétiens. Il fallait lui montrer qu'aucune philosophie n'avait si merveilleusement résolu les grands problèmes de l'existence et dévoilé les mystères de la destinée; si plausiblement expliqué la confusion momentanée de l'esprit et de la matière dans un corps périssable animé par une âme immortelle; donné de plus sûr appui à la faiblesse de l'homme en lui offrant une assistance divine; communiqué de plus touchantes directions à ses sentimens par le généreux mobile du dévoûment et l'aimable ardeur de la charité; enfin, apporté plus de consolations à la douleur et mis plus d'espérances dans la mort.

» C'est cette tâche nouvelle que remplit M. Frayssinous. Il n'avait pas, comme les Bourdaloue, les Bossuet et les Massillon, à insister sur les conséquences morales de dogmes admis sans opposition, à prêcher l'accomplissement de devoirs convenus, et à effrayer éloquemment les consciences sur les dangers de leur violation. Il étaient loin ces temps où la parole chrétienne descendait de la chaire évangélique avec une autorité tranquille pour s'imposer à des intelligences soumises. Désormais, l'orateur sacré devait conquérir les assentimens et prouver pour faire croire. Aussi M. Frayssinous défendit la religion chrétienne comme les pères qui l'avaient fondée et les grands philosophes qui l'avaient soutenue. Il pensait, comme Origène, Clément d'Alexandrie, Athanase, Ambroise, Chrysostôme, Augustin, ces grandes lumières de l'ancienne église, que l'homme se rapprochait d'autant plus de Dieu, qu'il s'élevait vers lui avec tout l'esprit dont Dieu même l'avait doué.

» Aussi rien n'égala le concours de ceux qui se pressèrent pour l'entendre, si ce n'est l'effet produit par la nouveauté hardie de ses conférences. Tout le monde voulait assister à la périlleuse controverse engagée par l'orateur sacré avec la raison elle même qu'il osait rendre juge de la foi. L'étendue de son savoir, la solidité de son argumentation, la clarté élégante de son langage, la modération habile de ses sentimens, relevées par je ne sais quoi de noble et d'oratoire dans sa personne, le désignèrent à l'admiration un peu ardente de ses auditeurs, comme l'héritier des anciens maîtres de la chaire chrétienne. Vous avez pu l'entendre, monsieur, et vous venez de le juger. Qu'ajouterai-je à ce que vous avez déjà dit sur la beauté de son talent, sur la pureté de sa vie, sur l'aménité de ses mœurs, sur la tempérance de ses idées, sur une fidélité dont la libre manifestation, ainsi que vous l'avez noblement remarqué, fait autant d'honneur à la générosité de notre temps qu'elle témoigne de la constance de ses affections, sur les agitations dramatiques de ses premières années et sur la sérénité touchante de ses derniers jours? Vous n'avez rien omis, monsieur, et je serais réduit à vous répéter sans vous égaler.

» J'ai peine cependant à me séparer de votre prédécesseur sans louer à mon tour

(1) M. de Maistre.

ce talent pur, ce langage élevé et choisi qui se font admirer dans ses conférences écrites. Théologien raisonnable, orateur mesuré, M. l'évêque d'Hermopolis a continué parmi nous la série non interrompue des bons écrivains. Il a été fidèle aux lois de cette vieille et belle langue française qui a donné aux autres pays le modèle de la grande prose. Il faut nous en féliciter. Le même esprit qui faisait penser en France avec précision, y a fait écrire avec art. C'est cet esprit qui, exigeant l'ordre dans le style, sans en exclure l'imagination, a présidé à la composition de la langue la plus régulière et la plus harmonieuse à la fois, a obligé cette langue à être correcte en la faisant souple et hardie, lui a fait une condition suprême de la clarté, en lui permettant ensuite de prendre tous les ornemens, pourvu qu'ils fussent vrais, de revêtir toutes les formes, pourvu qu'elles fussent naturelles ; c'est le même esprit qui lui a donné une grandeur si haute et une originalité si pathétique dans Bossuet ; une régularité si savante, animée par des accens si profonds et relevée par des couleurs si fortes dans Pascal ; une expression si vive et des tours si libres sous des formes étudiées dans Montesquieu ; tant de magnificence et d'exactitude dans Buffon ; une limpidité si pure, une élégance si exquise une marche si facile et si gracieuse dans Voltaire ; enfin des caractères si richement divers chez tant d'écrivains qui, dans l'infinie variété de leur talent, n'ont eu d'uniforme que le bon sens et le bon goût.

» En rappelant les travaux et les succès de M. Frayssinous, vous avez admiré les triomphes de la chaire, et vous en avez presque envié les controverses, sans contradicteurs et l'éloquence sans trouble. Elle est belle, en effet, la mission de ces orateurs sacrés qui entretiennent les hommes des plus hauts mystères, leur enseignent des règles parfaites, les appellent au bonheur de la foi, leur expliquent les mérites de la douleur, leur apprennent les joies de la résignation, et qui, chargés de purs intérêts célestes, aident si puissamment à ordonner et à conduire les intérêts de la terre ! Aussi l'éclat de leurs succès s'élève jusqu'à la majesté même de leur ministère, et rien n'est plus à admirer que Bourdaloue, remuant jusqu'au fond les âmes chrétiennes par ses formidables argumentations, que Massillon, répandant la plus pure morale de l'Evangile dans une prédication suave comme elle ; que Fléchier, célébrant, dans une exorde magnifique, l'héroïsme réfléchi de Turenne, et faisant éclater autour de son tombeau la douleur reconnaissante des peuples ; que Bossuet, laissant tomber des paroles si profondes sur les tragiques infortunes de la reine d'Angleterre, poussant des cris si pathétiques sur la mort soudaine de la duchesse d'Orléans, et, la tête blanchie par les années, rendant les derniers devoirs au grand Condé, dans un langage qui ne sera jamais égalé et qui ne devait plus se faire entendre.

» Sans doute, monsieur, rien n'est au delà de cette éloquence Mais aujourd'hui, vous le savez mieux que moi, les plus beaux effets de la parole humaine se produisent surtout ailleurs. A côté de la chaire s'est élevée la tribune, où s'agitent les intérêts présens des peuples, se discutent leurs lois, se décident leurs entreprises ; où s'examinent les desseins des autres états ; où se débattent les systèmes sociaux ; où s'interrogent les gouvernemens et se décerne l'autorité publique : où s'entrechoquent les plus fermes intelligences et se mesurent les plus hauts talens. C'est là que de nos jours la vivacité de la lutte, l'ardeur de la passion, la contradiction des adversaires, l'attente des partisans, se joignent encore à la grandeur des objets débattus pour animer les orateurs, leur inspirent les plus magnifiques élans, et leur réservent les émotions des plus éclatans triomphes.

» Ces émotions, monsieur, vous les avez ressenties à une époque de pénible mémoire. La France gémissait sous le poids d'une occupation étrangère ; de glorieux soldats étaient proscrits ; des hommes qui avaient contribué à fonder les droits de la nation, ou donné la gloire à la patrie, étaient suspects ; on massacrait dans le Midi, et la voix courageuse du député qui dénonçait ces lugubres excès était étouffée ; le parti victorieux, entraîné par ses théories, et se livrant enfin à la fougue de ses passions, espérait bouleverser la société nouvelle, et présentait, sous le nom d'amnistie, des catégories de proscription. C'est alors, monsieur, que vous avez déployé si heureusement les ressources de votre esprit en défendant avec une modération intrépide les principes éternels de la justice et les nobles satisfactions de la clemence. Pendant que l'un de nos plus vénérables et de nos plus éloquens confrères, M. Royer-Collard, faisait entendre à la chambre passionnée de 1815 ces belles paroles : « Ce n'est pas le nombre des supplices qui » sauve les empires ; l'art de gouverner les hommes est plus difficile et la gloire » s'y acquiert à plus haut prix ; nous aurons assez puni si nous sommes sages et » habiles, jamais assez, si nous ne le sommes pas ; » vous, monsieur, vous vous adressâtes avec habileté à ces hommes raisonnables et modérés qui abondent dans toutes les assemblées, et qui ne demandent pas mieux que de se montrer ce qu'ils sont, pourvu qu'on les y aide. Vous eûtes le mérite de les gagner à votre sagesse. Uni à quelques orateurs doués, comme vous, d'un talent persuasif et d'un généreux courage, vous triomphâtes de passions qui semblaient invincibles. Vous fites rejeter, à bien peu de voix il est vrai, ces catégories cruelles qui auraient ajouté aux désolations de notre pays et déshonoré de nouveau nos lois.

» Vous vous étiez préparé de loin, monsieur, au grand rôle que vous sûtes prendre alors, et dont l'importance n'a jamais cessé depuis. Vous aviez été membre, avant 1789, de ce parlement de Paris qui avait reçu des rois la mission de rendre la justice, et qui s'était donné celle de tempérer leur autorité. Vous apparteniez à l'une de ces familles de robe qui n'ont pas compté parmi les moindres illustrations de la vieille monarchie, familles si recommandables par la gravité des mœurs, l'attachement à l'état, la forte modération des caractères, un bon sens soutenu, une fermeté à l'épreuve des infortunes et des exils, et qui, pendant quatre siècles, ont formé la plus grande magistrature du monde et comme le sénat austère de la justice. C'est au milieu de ce premier corps du royaume, où vous avez siégé peu de temps après votre aïeul et en même temps que votre père, c'est dans cette école d'état que s'est formée votre jeunesse. L'adoucissement des lois pénales accordé aux idées plus humaines du siècle, des cris de réforme poussés d'un bout du royaume à l'autre ; les parlemens demandant les états-généraux qui devaient les détruire, de graves magistrats devenus de hardis tribuns, les soldats pénétrant dans le sanctuaire de la justice pour y faire accepter les volontés changeantes des princes, des exils suivis de retours triomphans, et tous les préludes d'une révolution : voilà les spectacles auxquels vous avez assisté, et les premières leçons que vous avez reçues. Vous avez pu ainsi de bonne heure apprendre à mesurer l'action des sentimens publics sur les grandes assemblées, et à connaître, avec la portée lointaine des événemens généraux, les ressorts secrets qui font mouvoir les volontés particulières.

» Cette expérience précoce, bientôt accrue par les malheurs dans lesquels vous avez été enveloppé, et mûrie par dix ans de solitude, s'est encore fortifiée plus tard au sein du conseil d'état, où vous avait appelé l'homme qui savait le mieux choisir, et à la tête d'une des administrations les plus importantes de l'empire. C'est ainsi, monsieur, que vous êtes entré dans les grandes affaires. Trois fois vous avez été appelé dans les conseils de la restauration, alors que la prudence n'en était pas exclue et qu'on recourait encore à l'habileté éprouvée des serviteurs du pays durant toutes ses traverses.

» Pendant cette laborieuse période de six années, où ont été jetées les bases du gouvernement représentatif, et où les habitudes parlementaires ont commencé à s'introduire au milieu de nous, tour à tour ministre de l'intérieur, de la justice, des affaires étrangères, vous avez eu à remplir une tâche toujours difficile et souvent ingrate. Vous aviez à rendre prudente une autorité qui, par son origine et par sa nature, tendait à devenir excessive, et vous vous étiez placé entre les deux grands partis qui divisaient la France. L'un de ces partis, attaché aux intérêts nationaux, héritier des principes immortels de la révolution de 1789, aimait avant tout son pays, qu'il voulait rendre libre ; l'autre, dépositaire des anciennes traditions, adonné à ses intérêts particuliers, et livré à de longs ressentimens, aimait avant tout la royauté, qu'il voulait rendre forte. Le premier parlait de notre gloire récente avec orgueil, le second n'y voyait que les importuns souvenirs d'une rébellion trop long-temps victorieuse ; et tandis que celui-là tenait à la précieuse égalité des droits et à l'organisation équitable de la France nouvelle, celui-ci désirait rapprocher nos institutions du modèle regretté des anciens temps. Enfin, le parti populaire s'attendait à des fautes que le parti du pouvoir absolu avait hâte de commettre ; et si l'un croyait que la restauration marchait à sa ruine, l'autre semblait pressé de l'y conduire.

» Tant que vous fûtes conseiller de la couronne, vous essayâtes de tenir la balance entre ces deux partis, et vous eûtes à cœur d'unir de nouveau la France et la grande famille qui, pendant huit siècles, avait si glorieusement et si utilement régné sur elle. On vous vit alors diriger les plus difficiles affaires et prendre une part principale à toutes les discussions. Aucune matière ne semblait étrangère à votre savoir, et l'on eût dit que vous les dominiez toutes par la souplesse de votre talent. On admirait cette netteté d'argumentation qui substituait les affaires aux passions ; cette facilité rare qui vous permettait de répondre à tout, sans que dans l'abondance de vos paroles on aperçût vos volontaires réticences ; ce soin que vous apportiez, en ne refusant aucun combat, à n'en rendre aucun désespéré ; cette habileté avec laquelle, dans un langage clair, élevé, solide, et quelquefois brillant, vous vous montriez tour à tour jurisconsulte, administrateur, diplomate, et surtout homme d'état.

» Pendant le cours de votre longue carrière, on a pu ne pas approuver toujours votre marche politique, mais on ne vous a jamais reproché ni acte de rigueur, ni pensée violente. Si, à une époque où quelques principes n'avaient pas encore acquis l'évidence et la consécration qu'ils ont heureusement obtenues aujourd'hui, les circonstances vous ont conduit à limiter momentanément l'exercice de certaines libertés, vous n'avez jamais sacrifié du moins à la politique aucune de ces règles fondamentales de la justice, de la morale et de l'ordre des sociétés, dont la violation émeut la conscience des peuples et finit par perdre les gouvernemens. Vous vous êtes, monsieur, placé de bonne heure dans ce parti de la modération, toujours attaqué par les passions du moment, qui reste quelquefois au dessous de sa tâche, mais qui, lorsque les temps sont écoulés, se présente seul aux générations suivantes, sans avoir à craindre de funestes souvenirs ; ce parti trop souvent dédaigné des gouvernemens auxquels il n'offre que le mérite de la sagesse et l'avantage de la durée.

» Mais il faut que les choses aient leur cours. Comme l'a dit Bossuet, dans un un langage qui n'appartient qu'à lui : « Ceux qui gouvernent font toujours plus du moins qu'ils ne pensent ; ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils puissent le forcer. » Ainsi, monsieur, entraîné sans doute par l'espérance de dominer les redoutables auxiliaires que vous appeliez à votre aide, vous n'aviez pas prévu qu'en introduisant dans les conseils de la couronne les deux chefs du vrai parti de la restauration, vous seriez bientôt réduit à en sortir vous-même, et que ce parti, devenu maître des affaires, essaierait d'établir son absolue domination dans les lois tant qu'il disposerait à son gré des majorités représentatives, et irait même, lorsque ces majorités lui manqueraient, jusqu'à recourir à la violence des coups d'état. Mais si vous ne pûtes pas prévenir des extrémités tellement au dessus des volontés particulières, vous sûtes du moins y résister. Vous vous associâtes à cette mémorable opposition de la chambre des pairs, composée de vieux soldats, de politiques expérimentés, d'illustres restes de tant d'assemblées et de tant de régimes, de serviteurs intelligens de la dynastie ; à cette opposition qui pendant cinq années fut la protectrice de nos intérêts et la gardienne courageuse de nos droits.

» Après avoir combattu au premier rang les dangereux desseins du parti qu'entraînait l'insurmontable fatalité de ses passions, vous ne pûtes rien, monsieur, contre ses derniers aveuglemens, et la restauration succomba par la violation téméraire des lois, comme l'empire avait péri par les abus de ses conquêtes, et la république par les excès de ses désordres.

» Alors s'accomplit une révolution juste dans son principe, généreuse dans ses sentimens, mesurée dans ses effets, complément de toutes les autres, dont elle couronna l'œuvre laborieuse. Le vœu national fit monter sur le trône un prince, témoin expérimenté de nos longues vicissitudes, et qui, fidèle image de notre temps, en a montré les lumières et la clémence. Appelé par lui à présider cette grave assemblée, où ses fils même viennent tour à tour prendre place, vous ne verrez plus à leur tête celui dont mieux qu'un autre vous aviez pu apprécier les qualités éminentes, qui brillait non seulement parmi les princes, mais parmi les hommes, et qui, enlevé par un coup funeste à nos espérances et à ses hautes destinées, a fait éclater d'un bout de la France à l'autre de si touchans regrets et laissé dans la royale demeure d'inconsolables douleurs. C'est, monsieur, sur ce siége élevé du législateur et du magistrat, d'où vous dirigez des délibérations difficiles avec tant d'aisance et d'autorité, qu'après plus d'un demi-siècle consacré aux affaires de votre pays, se repose dans une dignité utile la sagesse de vos vieux ans.

» Parmi les discours prononcés par vous durant cette longue période, et que l'impression va réunir en nombreux volumes, comme pour donner encore plus d'autorité à nos suffrages, pourrais-je oublier, monsieur, le bel éloge que vous avez fait entendre, au milieu de la nouvelle chambre des pairs, d'un des hommes qui ont le plus agrandi la science, honoré notre temps, et dont le souvenir, toujours vivant dans cette enceinte où sa parole a été applaudie durant plus de trente années, est resté également cher à deux académies ? Je veux parler de M. Cuvier.

».... Bien que votre éloge de cet homme illustre ait été prononcé dans une autre assemblée, son mérite littéraire nous permet en quelque sorte de le revendiquer et d'y voir le prélude du noble discours que nous venons d'entendre. Vous êtes un exemple, monsieur, de l'utilité des lettres dans la carrière des affaires. Leur forte culture est devenue plus nécessaire encore aujourd'hui qu'autrefois, aux hommes

publics obligés de faire prévaloir leurs pensées par la parole et de donner les raisons de leurs actes. N'est ce pas d'ailleurs grâce à cette culture non interrompue que la France a occupé un si haut rang parmi les états, a entraîné les autres nations à la suite de ses idées ou de ses entreprises, a produit sans relâche comme sans fatigue tant de brillans génies qui, après avoir donné la gloire élevée des lettres et les beaux plaisirs des arts, lui ont encore procuré le solide avantage des lois ?

» Sachons continuer, messieurs, l'œuvre de nos devanciers, et ne laissons pas dépérir dans nos mains cet admirable dépôt des lettres fidèlement transmis de génération en génération et toujours accru depuis trois siècles. N'oublions pas que le jour où les peuples s'enferment avec imprévoyance dans le cercle étroit de leurs intérêts, et où ils aiment mieux soigner leur prospérité matérielle que leur intelligence, ils commencent à déchoir. Un tel sort n'est sans doute pas à craindre pour le pays qui conserve l'amour des nobles études; qui, après s'être mis à la tête de la civilisation intellectuelle de l'Europe, sait toujours s'y maintenir ; qui a vu depuis cinquante années les grands talens au service des grandes affaires, et qui promet à l'esprit la gloire comme autrefois, et de plus qu'autrefois le gouvernement de l'état. Mais peut-être appartient-il à l'Académie française, le jour où elle reçoit un homme d'état aussi éclairé dans ses rangs, de rappeler à la France que c'est l'esprit des nations qui fait leur grandeur et sert de mesure à leur durée. »

Courrier de Paris.

9 décembre 1842.

Nous arrivons... et nous demandons bien vite ce qu'il faut faire ce qu'il faut voir, ce qu'il faut dire; car nous sommes dans la plus complète ignorance des intérêts parisiens. Et nous l'avouons, nous avons une peine extrême à nous remettre au courant des nouveautés du jour; d'abord par incapacité, et puis aussi par indifférence. Or, on apprend assez lentement ce qu'on n'a pas du tout envie de savoir. Nous faisons beaucoup de questions, c'est très bien, c'est très facile ; mais nous ne pouvons pas obtenir de nous d'écouter une seule réponse ; toutes ces idées-là sont si loin des nôtres; et, plus encore, lorsque par hasard nous parvenons à écouter ce qu'on veut bien nous dire, il se trouve que nous n'y comprenons rien.

C'est que la vie parisienne est une étude qui demande des années entières; c'est que, pour mener cette existence toute factice et tout exceptionnelle, il faut une facilité d'hypocrisie, une agilité de niaiserie, une routine de vanité, que l'habitude du monde peut seule donner, et que dans la retraite on a bientôt perdues ; c'est que, pour comprendre l'élégant argot des salons, il faut l'avoir parlé la veille ; c'est que, pour apprécier, pour saisir toutes ces nuances de prétentions, toutes ces variétés de ridicules, il faut les avoir suivies dans leurs changemens et dans leurs progrès; c'est qu'il faut enfin, pour voir juste dans toutes ces choses artificielles, n'avoir pas le regard faussé par la contemplation de la nature, l'esprit corrompu par l'étude de la vérité.

Aussi, depuis notre retour, nos étranges étonnemens nous ont-ils attiré de la part de nos amis bien des querelles. On nous accable d'injures, on nous traite de philosophe, de puritain, de sauvage, de paysan du Danube, d'Epiménide ; à chaque question qui nous échappe, à chacune de nos observations, on se récrie : D'où sortez-vous? Quelles folles idées, on ne peut plus causer avec vous; et ce sont à tout moment des discussions interminables. Le moindre mot suffit à ces querelles. L'autre soir, un jeune diplomate arrive un peu tard dans une réunion où on l'attendait; on se plaint, il s'excuse. Je viens de chez Mme de X***, dit-il, et je me suis oublié à écouter M. ***, il contait des nouvelles fort intéressantes qu'il venait de recevoir d'Orient.

— Ah ! M. *** était ce soir chez Mme de X*** ?

—Vous êtes charmant, avec vos airs étonnés; il y était ce soir, comme il y était ce matin ; il y va deux fois par jour.

— Je savais bien qu'il était de ses habitués; mais je pensais que sa position avait dû ralentir ses assiduités.

— Quelle folie! vous voulez donc qu'on se brouille avec tous ses amis dès qu'on arrive au pouvoir?

— Non. Mais il me semble que lorsqu'on est appelé à l'honneur de diriger les affaires de son pays, on ne doit point affecter de si bien s'entendre avec les personnes qui, à tort ou à raison, passent pour faire les affaires des autres pays, des pays rivaux.

— Vous n'aimez pas les femmes politiques?

— Je n'aime pas beaucoup les femmes qui discutent pendant des heures sur une loi d'impôt, ou sur une question électorale; mais je pense qu'en politique, les femmes intelligentes peuvent rendre de grands services, jouer souvent un rôle noble et généreux ; elles peuvent par leur influence concilier bien des intérêts hostiles, calmer les ressentimens implacables, ranimer les courages mourans, et mondaines sœurs de charités panser toutes les blessures d'amour-propre. Je comprends à merveille qu'une femme qui se trouve avoir parmi ses amis un homme d'état fort distingué, s'intéresse vivement à la politique de cet homme d'état ; mais ce que je ne comprends pas, c'est un homme d'état qui s'intéresse à la politique d'une amie.

— Quelle subtilité !

— Oh! cette différence n'est pas insignifiante, et, je le répète, c'est une très haute inconvenance pour un ministre français que d'afficher une Egérie étrangère.

— Allons, vous êtes intraitable, parlons d'autre chose. Etes-vous allé au spectacle? Avez-vous vu *Arnal* depuis votre retour ?

— Pas encore ; mais ne devait-il pas entrer aux Variétés?

— Non. La loi l'a restitué à M. Ancelot.

— Et en quoi M. Ancelot a-t-il besoin d'Arnal?

— Parce qu'il est directeur du Vaudeville.

— M. Ancelot le poète ! l'académicien ! est directeur du Vaudeville ? Ce n'est pas possible.

— Pourquoi donc, il n'y a pas de mal à cela; vous êtes d'une pruderie...

— Comment, vous trouvez convenable qu'un membre de l'Académie française se fasse débitant de lazzi, fermier de gaudrioles ; vous trouvez tout simple que l'on soit en même temps directeur de l'Académie et directeur du Vaudeville, et qu'en sortant d'une répétition où l'on a réprimandé Arnal, on s'en vienne à l'Institut recevoir le chancelier de France?

— Ce n'est pas le directeur du Vaudeville qui reçoit M. le chancelier, c'est le directeur de l'Académie.

— Ah ! voilà une subtilité!

— D'ailleurs, le Vaudeville est un théâtre national, et il ne peut que gagner à devenir plus littéraire, et déjà de fort jolies comédies...

— Vraiment! il ne manquait plus que cela, *académiser* le Vaudeville, ce serait un crime impardonnable, un crime de *lèse-hilarité*, que nous ne laisserons point commettre; que l'Académie s'abaisse jusqu'aux flonflons, libre à elle; mais Arnal, le grand Arnal, saura se faire respecter.

— Décidément, aimable vicomte, vous êtes devenu insupportable.

Nous en étions là de notre querelle, lorsqu'on annonça un auteur dramatique célèbre.—J'arrive de l'Odéon, dit-il ; savez vous que l'Odéon est tout à fait à la mode ?

— Eh bien! qu'avez-vous vu à l'Odéon ?

— J'ai vu un ancien sous-préfet.

— Nous ne vous demandons pas qui vous y avez rencontré; nous vous demandons ce que vous y avez vu jouer ?

— Je vous le dis; j'ai vu un ancien sous-préfet jouant Orosmane dans *Zaïre*.

— Quelle bonne plaisanterie!

— Ce n'est pas une plaisanterie; M. Hippolyte Bonnelier, ancien sous-préfet de Compiègne, a débuté ce soir à l'Odéon.

— Vous confondez. Il y a plusieurs personnes de ce nom. Il y a d'abord le romancier, dont les ouvrages sont très intéressans.

— Non, le romancier, le sous-préfet, Orosmane, c'est le même...

— Et le ministre de l'intérieur laisse débuter sur un théâtre un de nos anciens magistrats? Vous avouerez, cette fois, que c'est d'une haute inconvenance.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'inconvenant là dedans; un sous-préfet qui passe sultan, c'est très flatteur pour l'administration.

— Peut-être ; mais c'est moins flatteur pour les administrés.

— Et comment empêcher cette transformation ?

— Il y a mille moyens. Un auteur ne se décide à débuter que lorsqu'il y est forcé par les circonstances. On n'apprend pas les vers d'Orosmane pour son plaisir; et lorsque des ministres se sont trompés au point de choisir pour sous-préfet un homme que tourmente une vocation théâtrale, ils se doivent de réparer cette erreur en la cachant à tout prix. Vous voulez faire respecter le pouvoir, faire honorer vos fonctionnaires publics, et vous laissez traîner sur les planches d'un théâtre un de leurs collègues; et vous donnez le droit à tous les administrés de vos départemens de se figurer, chacun dans sa localité, son sous-préfet jouant un rôle de tragédie plus ou moins étrange. Oui, sans doute, je n'ai pas l'honneur de connaître M. le sous-préfet de Quimperlé ; mais j'ai le droit de me le figurer à l'instant même en Mahomet ; de voir le sous-préfet de St-Malo en Gengis-Khan, celui de Brives-la-Gaillarde en Achille, et plusieurs préfets en Agamemnons. Vous riez; mais tout cela est fort triste, et vous n'aurez jamais un pouvoir honorable et honoré dans un pays où le gouvernement lui-même donne l'exemple de toutes les anarchies, dans un pays où les administrateurs n'ont pas l'instinct des convenances administratives, où les écrivains n'ont pas le soin de la dignité littéraire, où les diplomates n'ont pas, dans ses plus délicats scrupules, le respect du sentiment national.

— Vous êtes un véritable puritain. Ce n'est pas sain d'habiter longtemps les rochers. Vous revenez avec des idées plus que bizarres. Croyez-moi, au lieu de nous disputer, allons de l'autre côté du salon causer avec ces charmantes jeunes personnes. Que Mlle de Z... est jolie!

— Oui, elle a des traits d'une grande beauté; mais pourquoi ces regards en coulisses, cette bouche mignarde et ces petits airs malins qu'elle prend en nous saluant ?

Notre imperturbable antagoniste, sans nous répondre, s'approche de Mlle de Z... qui compose aussitôt son maintien ; elle baisse les yeux avec affectation, c'est une madone; elle les relève avec vivacité, c'est une sybille. On ne lui dira pas ce qu'on disait un jour à Mme ***. Vous avez de très beaux yeux, mais on voit que vous ne les avez jamais *travaillés*. Mlle de Z... a beaucoup travaillé ses yeux. Or, elle a quinze ans tout au plus.—Vous devez être bien heureuse, mademoiselle, lui dit notre ami, d'avoir quitté votre couvent, car on s'ennuie fort au couvent.

— Oh! non, *meussieur*, le nôtre n'était pas ennuyeux, (avec un sourire fin et confidentiel) et franchement, nous nous y plaisions beaucoup, (avec une émotion comprimée) et sans le bonheur que j'éprouve à voir ici tous les jours ma bonne mère, je crois que plus d'une fois je regret-

terais (avec un soupir) nos compagnes (avec un surcroît de finesse) et comme vous le dites mon ennuyeux couvent.

— Mais que faisiez-vous donc de si agréable dans cette sévère retraite?

— Oh! ce n'était pas une retraite sévère, nous faisions de belles promenades, de la gymnastique, nous jouions la comédie.

Quelqu'un vient nous interrompre; nous nous éloignons en nous écriant : Jouer la comédie au couvent!

— Eh bien! reprend notre ami, ce ne sont pas des sous-préfets. Allez-vous encore vous fâcher?

— Ah! maintenant les regards expressifs, les sourires significatifs de l'aimable ingénue nous sont expliqués. Des petites filles de quatorze ans qui jouent la comédie, qui s'étudient à grimacer leurs plus naïfs sentimens; car pour s'excuser on vous répond : Elles jouent des rôles de petites filles; mieux vaudrait pour elles jouer des rôles de vieilles femmes, elles ne les comprendraient pas, du moins, et on ne leur apprendrait pas à exagérer leur gentillesse, à spéculer sur leur propre naïveté.

— Ah! vous me faites perdre patience avec vos éternelles élégies. Tout vous désole, vous scandalise; vous devriez, mon cher, vous en aller passer l'hiver en Bretagne, chez ma vieille tante: elle a quatre-vingt-dix ans, elle radote; vous vous entendrez à merveille avec elle. Elle a gardé tous les préjugés de son temps. Cet été, à propos des élections, elle s'étonnait des embarras et des craintes du gouvernement. Il y a un moyen bien simple, disait-elle, d'éviter les mauvais choix. C'est le gouvernement lui-même qui distribue les cartes d'entrée, n'est-ce pas? Eh bien! qu'il ne donne de cartes qu'aux bons électeurs; comme cela on sera sûr d'avoir toujours des élections excellentes. Quant à notre froideur avec l'Espagne; à nos différends avec le régent, voulez-vous savoir son avis? Elle rit aux éclats chaque fois qu'il en est question. Parlez-moi de cela! s'écrie-t-elle en relevant ses lunettes en diadème sur son bonnet; rien ne me paraît plus plaisant que cette querelle d'étiquette entre usurpateurs? Voilà où elle en est, et comme elle juge!

— Eh! mais de son point de vue ce n'est déjà pas si mal juger.

— Je vous le disais bien, que vous étiez tous deux faits pour vous entendre, car elle n'est pas de ce siècle, pas plus que vous.

Hélas! il est vrai, nous ne nous sentons plus en harmonie avec les idées du moment. Le monde paraît follement étrange quand on le revoit après une longue absence. Il a une tolérance d'exception pour ce qui est réellement mal, et une sévérité de fantaisie pour ce qui est parfaitement innocent, auxquelles on a peine à s'accoutumer. Il pardonne aux hommes d'état, aux gens graves, toutes sortes de légèretés dont les conséquences peuvent être fatales; puis, quand un romancier se hasarde à faire raser ses cheveux ou à les porter trop longs; quand un jeune merveilleux se montre à l'Opéra paré d'un gilet plus ou moins *aurore*; quand une femme à la mode se place à la galerie au lieu de se placer dans une loge; quand elle arrive au bal avec deux bouquets; quand elle met à midi un turban au lieu de le mettre le soir, il s'indigne; ce sont des cris furieux, des déchaînemens implacables. Le monde ne s'alarme des légèretés que lorsqu'elles sont sans danger, et pour qu'il pardonne à l'étourderie, il faut qu'elle soit sans excuse.

Eh bien! toutes ces inconséquences nous ennuient à observer; ce rôle de vieux grondeur nous fatigue; on se lasse d'être toujours seul à remarquer des défauts dont chacun s'arrange. A toutes nos critiques, nos indignations, on répond : Que voulez-vous? c'est là le monde! vous ne le changerez pas! — Sans doute; mais j'aimerais mieux ne pas le regarder. — Il faut le regarder pour le peindre. — J'aimerais mieux ne pas le peindre... Le fait est que nous ne le comprenons plus. Depuis un an, les aspects ont si complétement changé; les idées se sont tellement modifiées; les personnages se sont si étrangement métamorphosés, qu'on ne sait plus ce qu'il faut blâmer, ce qu'il faut louer; ce vague dans les jugemens est un véritable supplice pour un esprit absolu. En littérature, en politique, tout nous paraît incertitude et mystère : d'un côté, nous voyons de grands esprits qui se plaisent à créer, selon l'expression d'un poète illustre, une sorte de récitatif sublime, une prose majestueuse, ornée des mots les plus pompeux, des images les plus brillantes, qui font enfin des vers sans rimes; puis, d'un autre côté, des esprits non moins élevés, non moins délicats, qui s'amusent à versifier une prose modeste et sans cérémonie, qui choisissent les mots les plus ordinaires, les images les plus triviales, qui croisent enfin des rimes sans vers; et nous ne savons plus lequel des deux genres il faut imiter; la prose épique ou la poésie bourgeoise? En politique, et cela est plus grave, ce sont nos amis eux-mêmes que nous ne comprenons plus; c'est M. de Lamartine qui veut donner du bon sens et de la bonne foi à la gauche; c'est M. de Girardin qui veut donner des idées et du courage au centre. Ne pas comprendre ceux qu'on admire et qu'on aime, est-il rien de plus triste au monde! Oui... Il y a une chose plus triste que celle-là; il y a une chose plus désolante que cette étrange stupéfaction où nous jettent les inconséquences du jour, c'est le peu de temps qu'elle doit vivre. Dans un mois, avant un mois peut-être, nous serons accoutumé à toutes ces bizarreries qui nous alarment tant aujourd'hui; ces dissonnances ne blesseront plus nos oreilles, ces contrastes ne choqueront plus nos yeux; ce langage, qui nous offense, sera devenu le nôtre, nous aurons adopté ces généreuses utopies, ces fausses idées, ces ridicules, ces manies; et, lorsqu'un nouveau débarqué, comme nous, s'étonnera de toutes ces folles choses, comme nous nous en étonnons aujourd'hui, nous lui dirons à notre tour : « Que voulez-vous, c'est là le monde! » Alors, nous en serons arrivé à la première période de ce beau désespoir qu'on nomme philosophie : l'Indulgence!

Vicomte DE LAUNAY.
(*Presse.*)

TRIBUNAUX.

Un vieil habit.

Deux agens qui se promenaient un jour quelque part dans la ville, virent passer sur un trottoir une figure qui avait le malheur de ne leur être pas tout à fait inconnue.—Hé! dit l'un à son camarade, regarde un peu ce monsieur en chapeau gris rapé.—Parbleu! dit le camarade, un chapeau gris n'est guère de saison.—Il ne s'agit pas de cela : regarde un peu le visage que coiffe ce feutre antique... — Palsembleu! tu as raison.—N'est-ce pas?—C'est lui!—Parbleu! lui-même!—C'est Perrelot!—En propre personne.—Que nous avons plus d'une fois offert comme vagabond à la police correctionnelle.—Et même comme mieux que cela! —Est il devenu rentier pour se promener ainsi les mains dans ses poches?

—Eh! mais, Dieu me pardonne! s'écria l'un des promeneurs... il est devenu mieux que cela. . Il paraît que le drôle est devenu chevalier de la Légion-d'Honneur.—Pardieu! tu as raison; je crois qu'il porte un bout de ruban rouge à la boutonnière de son vieil habit...—Attends! attends! je vais le prier de m'exhiber son brevet!

En effet, les deux agens s'approchèrent du décoré Perrelot, le saluèrent avec une courtoisie quasi régence, et le prièrent de les suivre chez le commissaire prochain.

Perrelot s'indigna, se drapa dans sa dignité, dans son honneur, dans son droit de citoyen.

Le commissaire envoya Perrelot à la préfecture.

De la préfecture à la police correctionnelle, il n'y a qu'un pas : ce pas, Perrelot l'a franchi; le voilà sur le banc, l'air digne et offensé! une main fourrée dans l'ouverture d'un gilet troué, et prenant enfin l'attitude et l'expression physionomique d'une noble victime.

— Vous êtes prévenu, lui dit M. le président, d'avoir porté illégalement la décoration de la Légion-d'Honneur?

PERRELOT. — Je suis victime d'un marchand d'habits.

— Comment cela!

— Voici! mes moyens ne me permettant pas de commencer à user les vêtemens que j'endosse, je me contente de les achever.

— Expliquez-vous plus clairement.

— Je veux dire que j'achète des habits d'occasion; que mon tailleur court les rues, et que j'ai acquis l'habit que je porte d'un de ces artistes ambulans; il ne va pas plus mal pour cela.

— Quel rapport y a-t-il entre cette histoire et la prévention?

—Voici le rapport... J'ai acheté ce vêtement le soir... Il paraît qu'il avait appartenu à un légionnaire... et qu'on avait oublié d'enlever le ruban.... Je ne m'en suis pas aperçu... et le lendemain les agens, en m'arrêtant, m'en ont fai apercevoir.

—Pensez-vous que le tribunal puisse admettre une pareille fable?

—Il n'y a pas de fable, pourquoi aurais-je pris le ruban rouge... je vous le demande?

— Pour inspirer sans doute une confiance que vous ne méritiez pas... et faire des dupes...

— Des dupes... moi!

— Ne prenez pas ces grands airs d'honnête homme... vos antécédens nous sont connus; ils sont loin de vous être favorables.

A cette révélation, Perrelot reste muet et confus, et s'entend, sans murmurer condamner en quatre mois de prison. (*Droit.*)

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

— La chambre des avoués près le tribunal de première instance de la Seine vient de voter un secours de 1,200 fr. pour les indigens des douze arrondissemens de Paris.

— Les journaux de New-York, du 19 novembre, annoncent le suicide de John Colt, qui avait été condamné comme convaincu d'avoir assassiné M. Adams. Le jour fixé pour son exécution, il avait été marié dans sa prison à une femme avec laquelle il avait autrefois vécu. Quand le sheriff et ses agens vinrent le prendre dans sa chambre, où on ne l'avait laissé seul qu'un instant, ils le trouvèrent étendu sans vie. Il s'était enfoncé dans le cœur un couteau qu'il était parvenu à se procurer on ne sait par quel moyen.

— Les membres composant la chambre des députés paient ensemble 1,703,895 fr. de contributions. C'est, en moyenne, 3,712 fr. pour chacun d'eux.

— Le *Bref de Paris* pour 1843 contient divers avis, relatifs : 1° aux prédicateurs des stations de l'Avent et du Carême; 2° aux pièces à remettre à l'archevêché par MM. les curés; 3° aux chapelles domestiques; 4° à la confirmation; 5° à l'indulgence plénière pour les mourans; 6° à l'indulgence de l'autel privilégié; 7° aux saintes huiles; 8° à la retraite ecclésiastique, dont l'ouverture est fixée au 2 octobre.

La partie du *Bref* intitulée *État du diocèse de Paris*, présente les noms de MM. les vicaires-généraux, et spécifie leurs attributions respectives.

M. Augé, archidiacre de Notre-Dame, a la présidence du chœur de la métropole et celle du conseil d'administration du Petit-Séminaire.

M. Jaquemet, archidiacre de Sainte-Geneviève, est chargé des affaires contentieuses et des relations avec l'administration civile.

M. Dupanloup, archidiacre de Saint-Denis, a, dans ses attributions, la

présidence du comité d'examen des livres, l'instruction religieuse dans les institutions et pensions, les œuvres établies dans le diocèse.

M. Eglée est chargé des rites et cérémonies, de l'approbation des chapelles particulières, des enquêtes sur les reliques et les choses sacrées.

M. Buquet est chargé du personnel du clergé, de l'admission et de l'examen des prêtres étrangers, des *celebret ad tempus*.

— Les membres composant la chambre des députés paient ensemble 1,703,895 fr. de contributions. C'est, en moyenne, 3,712 fr. pour chacun d'eux.

— La messe de Noël sera exécutée à l'église de Notre Dame en plain chant. L'*Introït*, le *Graduel*, la *Communion*, seront chantés à l'unisson par un chœur de six cents voix environ. Le *Kyrie*, le *Gloria* et le *Credo* s'enrichiront du faux-bourdon le plus sévère. A l'élévation, un chœur de Palestrina, et à l'offertoire, un chœur de Marcello, seront les seuls morceaux qu'on n'entendra pas en plain-chant pur.

— Un riche marchand de bestiaux d'Aubervilliers, le sieur Lempereur, venait de quitter Paris avant hier lundi, vers dix heures du soir, pour retourner à son domicile, porteur d'une assez forte somme d'argent ; la soirée était froide, brumeuse et l'atmosphère tellement chargée de brouillards, qu'à peine pouvait-on voir à quelques pas devant soi. Le marchand craignant mauvaise rencontre, avançait rapidement dans l'avenue de Saint-Ouen, lorsque tout à coup les pas pressés de plusieurs individus qui marchaient derrière lui se firent entendre. Inquiet, non qu'il eût peur, car sa force corporelle et sa résolution le rassuraient contre une attaque individuelle, et ne pouvaient laisser soupçonner qu'un guet-apens, il se retourna. En ce moment, il se vit environné de cinq individus, dont un feignant l'ivresse, se rua sur lui en lui disant après l'avoir heurté de manière à le renverser sur les bas côtés de la route, s'il eût été moins attentif et moins vigoureux : « Je te reconnais, mon coquin! tu m'as volé ma casquette; il faut me la rendre ou dire pourquoi. »

Le sieur Lempereur, ne pouvant se méprendre sur les intentions de celui qui l'attaquait ainsi, s'était reculé tout d'abord, et armé de son bâton, il s'apprêtait à faire résistance ; mais en un clin d'œil les quatre autres individus le saisirent par derrière et le mirent dans l'impossibilité de faire un mouvement. « Ne me faites pas de mal, leur dit-il alors; vous êtes cinq contre un, et la partie n'est pas soutenable. Prenez mon argent, ma montre, et allez vous faire pendre ailleurs.

Mais cette feinte résignation du sieur Lempereur cachait un piége auquel les malfaiteurs qui l'attaquaient se laissèrent prendre. Il venait de se rappeler qu'à une distance très rapprochée se trouvait un cabaret où il pourrait trouver des secours; au moment donc où les voleurs cessaient de le serrer aussi près pour fouiller dans ses poches et prendre sa montre, il s'ouvrit passage entre eux, en les écartant violemment, et courut avec une telle vitesse qu'il arriva dans le cabaret du sieur Bonnemain sans avoir été rattrapé par eux.

« Au secours! à l'aide! » s'écria le sieur Lempereur, en se précipitant dans la salle commune du marchand de vins: puis il raconta les circonstances de l'attaque audacieuse dont il venait d'être l'objet.

« Soyez tranquille, lui dit le cabaretier, vous êtes ici en lieu de sûreté, et il faudrait que ces misérables rodeurs fussent bien osés pour venir vous relancer jusque dans ma demeure. »

Il n'avait pas fini de prononcer ces mots, que la porte s'ouvrit violemment et livra passage à trois des cinq individus qui avaient assailli le marchand de bestiaux. Le marchand de vins Bonnemain se jeta au-devant d'eux en leur disant de respecter son hôte et en leur intimant l'injonction de sortir de son cabaret

Pour toute réponse les trois hommes qui venaient de pénétrer chez lui le saisirent au collet, l'entraînèrent sur la grand'route, et après l'avoir accablé de mauvais traitemens, lui enlevèrent la montre d'or dont il était porteur.

Cependant le sieur Lempereur n'était pas demeuré témoin impassible de cette scène de violences. Armé de son bâton, il avait chargé vigoureusement les assaillans, et faisait ses efforts pour dégager de leur étreinte le sieur Bonnemain. Plusieurs personnes, cultivateurs et aubergistes du voisinage, accoururent enfin au bruit de la lutte, et, se joignant au sieur Lempereur, parvinrent à se rendre maîtres des trois malfaiteurs qui, liés et garottés, furent entraînés au corps-de-garde du camp des fortifications.

Ces individus, qui ont été reconnus tous trois pour être des ouvriers congédiés des travaux de terrassement et du mur d'enceinte, ont refusé de faire connaître leurs complices, et, durant le trajet du lieu de l'attaque au poste, l'un d'eux a cherché à se débarrasser de la montre volée en la jetant sur le pavé de la route où elle a été retrouvée brisée.

Ces trois individus ont été mis à la disposition de M. le procureur du roi.

— La note suivante nous est adressée par plusieurs habitans des Batignolles :

« On serait tenté de croire que l'autorité locale a résolu de faire déserter les Batignolles. Depuis long-temps, tout un quartier est rendu inhabitable par le voisinage aussi insalubre qu'incommode des batteurs de tapis, de chiffonniers et d'équarrisseurs que les plaintes réitérées des propriétaires n'ont pu faire éloigner. On se contente, pour les isoler, d'élever quelques planches mal jointes qui n'auront d'autre résultat que de masquer la vue, sans diminuer le bruit et la poussière, ni arrêter les émanations fétides.

» Il y a plus. Voici quelques jours que l'on paraîtrait avoir jugé à propos d'éteindre les réverbères, à partir de onze heures du soir, dans la grande rue où les chaises de poste et des voitures de toute espèce se croisent continuellement. Le brouillard était si épais dans la nuit de dimanche, l'obscurité si profonde, que l'on aurait pu se croire au milieu de la forêt de Bondy, tout aussi bien qu'à la barrière de Clichy. Plusieurs personnes, au retour du spectacle, ont eu de la peine à retrouver leur domicile, et ont failli être écrasées par les voitures. Le dimanche précédent, l'obscurité était la même, et les plaintes des habitans sont restées sans effet. L'autorité locale devrait pourtant y prendre garde L'érection des bastilles a singulièrement ralenti le développement jusque là si considérable des Batignolles. La présence des ouvriers si divers que les travaux de terrassement y attirent rend le séjour de cette commune moins agréable et moins sûr. Les droits d'octroi y augmentent, les contributions personnelle et mobilière y sont près de trois fois plus fortes qu'à Paris. Or, si l'on ne trouve plus aux Batignolles l'économie qu'on était venu y chercher, on devrait y trouver au moins la sécurité dont on jouit partout ailleurs. »

— Hier, dans la commune de Batignolles, un homme vêtu d'une blouse se présenta chez une dame seule, lui bâillonna la bouche et se mit à dévaliser l'appartement. Cependant la maîtresse du logis, appuyée contre un chassis vitré, eut la présence d'esprit de briser les carreaux. Le bruit fut entendu des voisins, on monta vers cet étage et l'on s'empara du voleur avant qu'il pût s'esquiver.

Il n'est pas hors de propos de prévenir les habitans de cette commune et de la banlieue en général, que des hommes de mauvaise mine s'introduisent dans les maisons sous prétexte de demander l'aumône, et qu'ils n'ont probablement pour but que de reconnaître les lieux pour voler. Les habitans agiront prudemment en refusant l'admission à ces vagabonds, et en les livrant à l'autorité s'ils insistent comme ils le font ordinairement.

— On écrit de Caen :

« Après sept ou huit jours d'un temps si parfaitement beau, que nous eussions pu nous croire, pour ainsi dire, revenus au milieu de l'été, un brouillard, qui devient de plus en plus intense, a soudain enveloppé notre ville. C'est à peine si, hier soir, malgré les vives clartés des becs de gaz allumés sur la voie publique et dans les magasins, on pouvait se reconnaître à deux pas dans nos rues les plus fréquentées. »

— Un prêtre espagnol, dit le *True-Tablet*, appelé Miguel Navarra, franciscain de Grenade, était professeur de philosophie dans une maison de son ordre, lorsque les moines furent chassés de leurs couvens. Ce bon religieux se retira à Rome. Il entra dans la congrégation de la propagande et apprit, dans un an, la langue chinoise. En 1841, il est parti pour Macao, d'où il envoya à Rome le récit de son voyage écrit en latin; il annonçait en même temps que le vicaire apostolique de Macao se proposait de l'envoyer à l'armée anglaise, pour qu'il donnât les soins de son ministère aux soldats irlandais, ainsi qu'il l'a fait depuis. Ce missionnaire est seulement âgé de 33 ans; il parle cinq langues; il est théologien, philosophe, orateur, mathématicien et astronome. Son zèle et sa piété promettent beaucoup aux missions de la Chine.

— A l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, il a été donné lecture de la lettre suivante de M. Nothomb, ministre de l'intérieur :

« J.-B. Rousseau, mort à Bruxelles en 1741, fut enterré dans l'église des Carmes déchaussés en cette ville. Cette église fut démolie en 1810, et les restes du poète furent exhumés et transportés dans l'église de Notre-Dame au Petit-Sablon. C'est dans la sacristie de cette église, et dans un mauvais cercueil que gisent aujourd'hui les ossemens du grand poète français. Le gouvernement ayant résolu de faire donner enfin une sépulture convenable à l'homme célèbre qui a trouvé un asile dans notre pays, je vous prie, messieurs, de vouloir bien m'adresser deux projets, l'un en français, l'autre en latin, de l'épitaphe à inscrire sur le marbre funéraire destiné à couvrir la tombe de J.-B. Rousseau. »

MM. Cornelissen, Roulez et Willems ont été chargés de présenter un projet pour les épitaphes demandées.

PARIS,

Boulé et comp., Imprimeurs,

rue Coq-Héron, 3.

Dimanche 25 Décembre 1842. *DEUXIEME EDITION.* **Deuxième année. — N. 52.**

LE SALON LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE :
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en Province,
Chez tous les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mœurs, Mémoires, Voyages, Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

TRIBUNAUX, THÉATRES, MODES.

ABONNEMENS :

1re ÉDITION PARAISSANT tous les JEUDIS ET DIMANCHES	2e ÉDITION PARAISSANT tous les DIMANCHES.
Un an.... 38 f.	Un an.... 20 f.
Six mois.. 20	Six mois.. 11
Trois mois 11	Trois mois 6

SOMMAIRE.

LES GUÊPES (1).

(LIVRAISON DE DÉCEMBRE.)

J'ai déjà parlé de cet usage peu décent qui se glisse depuis quelque temps à propos des lettres de *faire part.*

Autrefois la mort avait place d'honneur, et c'était au bas de la lettre— qu'on mettait : *de la part de *** de *** et de ***.*

Aujourd'hui les parens et héritiers — commencent par vous annoncer leurs noms et prénoms, titres, emplois, décorations, etc., puis quand tout est fini, quand il ne reste plus rien à dire sur eux-mêmes, ils vous apprennent accessoirement en deux lignes que monsieur un tel est mort — et que ce monsieur un tel avait pour titres et dignités l'honneur d'être père, oncle et cousin des remarquables personnages mentionnés plus haut.

Voici de cette inconvenance un des exemples les plus frappans qui me soient encore tombés sous la main.

« Monsieur S***-Mais***, négociant à Lezay, ancien militaire, ancien notaire, ancien maire, ancien suppléant du juge de paix, ancien membre du conseil d'arrondissement, ancien membre du conseil général, et actuellement membre du conseil municipal de sa commune, du comice agricole de Melle et de la société d'agriculture de Niort; Monsieur L*** R***, notaire à Sauzé, membre du conseil d'arrondissement et du conseil municipal de sa commune, et Mademoiselle L*** R***, ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire, le 19 de ce mois, de madame S***-Mais***, L***-M*** Berl***, leur epouse, belle-mère et grand'mère. »

—

Ce nouveau mode a plusieurs inconvéniens :

1° En lisant « M. Mais***, *ancien* militaire, *ancien* notaire, *ancien* maire, *ancien* suppléant du juge de paix, *ancien* membre du conseil d'arrondissement, *ancien* membre du conseil général. »

Vous pouvez supposer que ce monsieur, qui n'est plus tant de choses, n'est peut-être plus vivant, — a quitté la vie avec tous ses honneurs et que c'est lui que vous êtes invité à pleurer ; — vous vous le tenez pour dit — et vous n'en lisez pas davantage.

Quelque temps après vous le rencontrez dans la rue, — quand vous savez suffisamment regretté et quand vous êtes entièrement consolé de la perte.

2° Ennuyé de tant de parens, de tant de dignité, de tant de gloire, — vous n'allez pas jusqu'au bout, vous jetez le papier au feu, — et deux mois après vous allez tranquillement faire une visite à Madame Berl***, — la vraie défunte, — vous la demandez au concierge, lequel vous répond qu'elle est toujours morte.

Il est vrai que la lettre de faire part est à deux fins, et qu'elle annonce à la fois la perte douloureuse de Madame Berl*** et celle des titres de notaire, — de suppléant du juge de paix, — de maire, etc., etc.

Rapprochez cette lettre d'une autre lettre publiée par le même M. Mai*** le 26 juillet 1832 — et où l'on trouve, — après deux ou trois pages consacrées à l'éloge de son administration comme maire de Lezay : — « Si j'ai parlé de ce que j'ai fait pour mon endroit, qu'on n'aille pas croire que j'y mets de la vanité ; — non, je n'en ai jamais été affublé. »

—

Une petite fille de quatorze ans s'introduit chez un homme, sous prétexte de lui vendre des cure-dents ; — un quart-d'heure après, le père et la mère, — ou un oncle, — ou un frère aîné — arrivent en fureur,— menacent, — crient, pleurent ; la fille était jusqu'ici vertueuse ; — elle n'a pas seize ans ; — on va faire un procès criminel ; — l'honneur de la malheureuse enfant est perdue ; — toute une famille désolée ne pourra se calmer que par cent écus ; on marchande la consolation de la famille, — on s'arrange à 60 fr., le tour est fait, et la jeune innocente va continuer ses exercices dans un autre quartier.

—

Un cocher de fiacre a conduit une femme bien mise dans un quartier éloigné ; — elle était pâle, troublée ; — elle est restée plusieurs heures, — s'est fait descendre au coin d'une rue et a payé le cocher généreusement — sans compter.

Le cocher la suit, voit où elle demeure, — apprend son nom du portier, — et le lendemain vient demander à lui parler ; — il s'adresse à une femme de chambre ; — la femme de chambre avertit sa maîtresse qu'une sorte d'ouvrier, vêtu d'un carrick, veut lui parler.

— Demandez ce qu'il veut.

—Il ne veut répondre qu'à madame.

— Alors, je ne le reçois pas, — renvoyez-le.

— C'est le cocher qui a conduit madame hier.

— Ah mon Dieu !

Elle pâlit, — s'appuie sur un meuble.

— Faites-le entrer, — bien vite, — que personne ne le voie.

La femme de chambre, étonnée, obéit.

— Madame, dit le cocher, je suis bien fâché qu'on ait dérangé madame, j'aurais aussi bien parlé à monsieur.

— Grand Dieu ! — ne vous en avisez pas ; — que me voulez-vous ?

— C'est qu'hier madame s'est trompée d'un quart d'heure ; — nous sommes restés trois heures *la-bas*, — et...

— Vite, combien est-ce ?

— C'est à la générosité de madame.

— Tenez, voilà cent sous ; allez-vous-en bien vite.

— J'ai eu bien froid à attendre, madame ; je suis sûr que M... aurait été plus généreux.

— Voilà 20 francs.

Le cocher s'en va, — mais de temps en temps — il vient mystérieusement trouver la femme de chambre — et demande si madame n'a rien à lui ordonner. — La malheureuse femme, — à demi morte de frayeur, — lui fait chaque fois remettre un louis.

Une fois, — elle a voulu refuser cet impôt ; — le cocher a alors demandé si M... y était. — Elle a envoyé le louis à l'instant même.

---

(1) Chez Martinon, libraire, rue du Coq-St-Honoré, 4.

DIANE DE CHIVRI.

(Suite.)

Diane avait seize ans à cette époque ; mais il paraît que cette pure et noble beauté, dont j'ai été si vivement frappé, brillait déjà en elle de tout son éclat ; et si elle avait moins de majesté qu'aujourd'hui, elle avait de plus la suavité ineffable de cet âge qui quitte l'enfance et entre dans la jeunesse. Du reste c'est tout au plus si Diane savait qu'elle était belle : pour ceux qui avaient constamment vécu près d'elle, cette beauté était venue sans qu'ils y prissent garde : pour ceux qui la voyaient pour la première fois, c'était presque autant un sujet de plaindre Diane que de l'admirer. Le cri : Qu'elle est belle ! eût dû être si nécessairement suivi de la restriction : C'est dommage qu'elle soit aveugle ! que ceux-là se taisaient et cherchaient à flatter la jeune fille dans les qualités dont elle pouvait être heureuse, parce qu'elle en sentait le prix dans les autres.

Ainsi, comme elle aimait une causerie douce et spirituelle, elle accueillait comme un hommage le plaisir qu'on prenait à l'écouter ; ainsi, comme les notes d'un chant mélodieux la prenaient au cœur jusqu'à la faire pleurer, c'était pour elle un vrai triomphe que de sentir ses auditeurs tressaillir aux accens de sa voix et de sa harpe unis ensemble. Alors elle comprenait l'émotion qu'elle donnait par celle qu'elle pouvait recevoir, et elle en était fière. Alors, quand on lui prodiguait les louanges, elle rougissait ; mais la première fois qu'on lui dit qu'elle était belle, elle se mit à pleurer.

Et cependant cet hommage a dû bien souvent lui arriver. Imagine-toi le front le plus pur couronné de flots de cheveux bruns, un nez dont le profil aquilin témoigne une volonté ferme, une bouche dont les lèvres légèrement bombées ont pour ainsi dire la grâce et la forme d'un baiser ; et puis je ne saurais te faire comprendre combien, malgré sa cécité, ses yeux ont encore d'expression. A la manière dont elle les tourna vers moi losque je lui parlai, je n'aurais jamais cru qu'elle fût aveugle ; et lors même qu'on sait qu'elle ne voit pas, on est tenté de croire qu'elle regarde

Et puis, mon cher Edouard, il y a au dessus de tout cela un charme particulier qui ne peut appartenir qu'à un pareil malheur : c'est celui qui résulte de l'ignorance et de la naïveté de cette beauté. Comme l'infortunée n'a jamais pu étudier dans un miroir toutes ces expressions de convention que le monde impose à la femme qui entend et qui parle, il y a dans le visage de Diane une franchise d'émotion dont rien ne peut te donner une idée. Si elle sourit parce qu'elle est heureuse, ce sourire est ouvert jusqu'au cœur, rien ne le gêne et ne le comprime ; si elle souffre, toute sa douleur monte à son visage ; lorsqu'elle est calme même, elle se laisse nécessairement aller à être belle sans minauderie et sans affectation ; son beau visage est à qui veut le voir, elle ne le voile ni le pare pour personne. Telle est Diane aujourd'hui, juge ce qu'elle devait être à seize ans, lorsque le malheur n'avait pas encore touché cette tête charmante.

D'un autre côté, l'esprit de Diane était plus avancé que ne l'est d'ordinaire celui des jeunes filles de son âge. Dans la vie solitaire que menait Mme de Kermic, on ne songeait à rien cacher à Diane de ce qui venait distraire cette monotonie. On eût dit qu'on croyait son âme aveugle comme ses yeux.

Ainsi, lorsque dans ses longues soirées d'hiver, Mme de Kernic se faisait lire soit les journaux, soit les romans nouveaux, soit une tragédie ancienne, on admettait Diane à ces lectures. Par les journaux, par le récit des crimes, des suicides, des adultères, des séductions dont ils sont remplis, elle apprenait ce que les passions humaines ont de fatal, de bas et de hideux ; par les livres, elle croyait savoir ce qu'elles peuvent avoir de bonheur, de noblesse et d'enivrement.

Ote à cette femme la coquetterie qu'elle ne pouvait comprendre, les plaisirs du monde auquel elle ne pouvait se mêler, ces deux occupations qui prennent les sept huitièmes de la pensée et de l'activité féminines, et applique à une réflexion ardente, assidue, toute cette force de l'âme et de l'esprit, et comprends à quel degré d'exaltation cette femme avait dû arriver dans ses rêves, dans ses craintes, dans ses espérances.

Voilà ce qu'était Diane, lorsqu'elle tomba entre les mains d'un libertin sans honneur, à qui une indigne supercherie avait prêté avec le nom d'Asthon l'apparence des plus nobles qualités, et des plus éclatantes, et à qui le hasard avait donné les dons qui devaient séduire naturellement mademoiselle de Chivri.

M. de Furières était à Paris l'un de ces dix ou douze gentilshommes de grande famille à qui leur beau nom ne suffisait pas pour vivre de pair dan la bande joyeuse et exclusive des artistes et qui avaient ajouté un talent véritable à leur position élevée. Arthur de Furières était un excellent musicien, il faisait des romances charmantes et les chantait avec un goût exquis. Il dut à cela beaucoup de succès dans toutes sortes de mondes. Pour les femmes d'un rang élevé, c'était un amant convenable par son nom et par son titre, avec cette teinte d'indépendance romanesque qu'on suppose à des hommes dont toute la valeur est en eux mêmes ; pour les reines des coulisses qu'Arthur fréquentait beaucoup, c'était l'homme de talent dont on sollicite le suffrage, et le grand seigneur dont on accepte l'amour : pour toutes, c'était le fruit défendu avec la saveur d'un autre paradis que celui où elles vivaient.

A tant de bonheur facile Arthur perdit d'abord sa fortune et ensuite sa probité ; il y perdit surtout ce qui peut arracher un homme à toutes les folies et à tous les vices, la foi dans les sentimens vrais et honorables.

« On prétend, disait-il, qu'il y a des femmes qui se vendent et d'autres qui se donnent ; cette distinction n'est qu'un pur jeu de mots : toutes s'échangent, les unes contre de l'argent, les autres contre des soins, des plaisirs, des vengeances ; souvenez-vous que les unes sont pauvres, et les autres riches, et dites-moi s'il y a plus de vice d'un côté que l'autre ? »

Avec de pareils principes, peut-être Arthur eût-il cependant respecté ou dédaigné le malheur de Diane s'il l'eût rencontrée dans le monde. Mais dans l'oisiveté de sa solitude ce devait être une séduction trop puissante que l'étude des premiers mouvemens d'amour dans un être comme Diane, pour qu'un esprit corrompu comme celui du vicomte de Furières résistât au désir d'éveiller cette âme pour la voir marcher dans sa nuit. Toute sa conduite, durant le temps qu'il passa dans ce pavillon, n'eut pas d'autre but.

A la première entrevue qu'il eut avec madame de Kermic et Diane, il fut facile à Arthur de jouer son rôle ; tout ce que madame de Kermic savait de la vie d'Asthon, il le savait comme elle ; tout ce qu'elle en ignorait il l'inventait avec une merveilleuse facilité et avec cette fausse poésie qui en toutes choses séduit aisément ceux qui ont un parti pris de croire et d'admirer. Les exagérations dont il ornait sa vie aventureuse trouvaient un auditeur crédule dans la prévention de Mme de Kermic ; et quant à Diane, le mystère de la vie clairvoyante était si impénétrable pour elle ; elle comprenait si peu qu'on pût reconnaître la présence de quelqu'un à une distance qu'il lui fallait souvent une heure pour atteindre, que toutes les forfanteries d'Arthur lui paraissaient possibles, par cela même que les actes les plus vulgaires de la vie étaient impossibles pour elle. En pareilles choses Diane ne pouvait douter que par l'incertitude des autres, et Mme de Kermic était d'une bonne foi qui aveuglait la pauvre aveugle.

Toutefois si Mme de Kermic avait accompagné sa petite-fille dans toutes les visites qu'elle rendait au pavillon, il est probable que la séduction calculée d'Arthur n'eût pu arriver à une femme que le regard ne pouvait avertir du trouble qu'elle inspirait, à qui un billet glissé secrètement ne pouvait donner le trouble si fatal de la curiosité. Mme de Kermic tomba malade ; et comme elle ne pouvait faire appeler dans sa chambre Valérien, le garde-champêtre, pour l'interroger sur ce que faisait monsieur Léonard Asthon durant toute la journée ; comme Diane elle-même ne pouvait, sans éveiller l'attention des gens de la maison, avoir des entretiens trop fréquens avec un homme dont le service lui était tout à fait étranger, la vieille madame de Kermic, pour qui son hospitalité était une occupation à laquelle elle prenait un vif intérêt, exigea que sa petite fille se rendît tous les jours au pavillon pour y savoir des nouvelles de l'infortuné proscrit.

Il faut le dire pour l'excuse de madame de Kermic : la bonne renommée d'Asthon lui eût paru une garantie suffisante de sa bonne conduite, si elle eût pensé que la séduction pût s'adresser à une telle infortune. Mais, par une de ces préoccupations assez ordinaires à l'esprit humain, comme Diane faisait une exception à toutes les autres femmes par son infirmité, madame de Kermic n'avait jamais songé qu'une pauvre fille aveugle pût avoir à subir les dangers communs de la jeunesse et de la beauté.

Ce fut donc sans la moindre appréhension que la vieille dame permit ou plutôt ordonna ces dangereuses entrevues. Diane toutefois n'y alla pas avec la même tranquillité. Elle avait déjà senti en elle ce trouble inconnu qui étonne et alarme le cœur, la première fois qu'on l'éprouve. Lorsqu'elle approchait de ce pavillon, elle subissait ensemble cet effroi instinctif qui vous avertit d'un danger sans vous le montrer, et le désir tout puissant de s'y livrer qui domine cet effroi. Elle avait touché du bout de ses lèvres virginales cette coupe de l'amour qui enivre et qui altère.

Du reste, c'est l'histoire de toutes les passions, des plus graves comme des plus naïves ; l'ambitieux redoute les chagrins qu'amène la puissance, et la poursuit avec ardeur ; l'enfant a peur des revenans, et oublie tous les jeux pour un conte bien effrayant. Telle avait été la première émotion de Diane ; pendant quelques jours elle s'était livrée sans réflexion à cette crainte aventureuse qui l'agitait et la faisait rêver. Mais tout à coup une vive lumière vint éclairer la route où elle avançait alors, aveugle de son cœur comme de ses yeux.

Léonard ne lui disait rien qu'il ne dît à sa grand'mère. Mais que l'accent de sa voix était différent ! Il tremblait comme elle-même avait senti trembler sa voix quand elle l'abordait.

Il y avait donc entre eux quelque chose qui n'était qu'à eux. Etait-ce donc de l'amour ? Elle s'interrogea et se dit qu'elle aimait. Aveu fatal, quoiqu'elle ne l'eût fait qu'à elle-même, car il la fit, pour ainsi dire, pénétrer dans toute la puissance de sa passion ; il lui fit comprendre l'ineffable bonheur qu'elle éprouvait à être aimée, et cependant elle ignorait tout de l'amour. Pauvre aveugle, qui le soir s'asseyait aux pieds de sa grand'mère, et qui, la tête appuyée sur ses genoux, se plaisait à entendre ses récits ; elle pourrait être ainsi aux pieds d'Arthur, et ce serait sa voix qui parlerait ! Elle aimait ceux qui la conduisaient avec soin dans les chemins qu'elle ne connaissait pas ; cette attention lui était douce ; mais être guidée par lui, ce serait un bonheur inconnu, ce serait presque voir.

Est-ce donc que l'amour est une émanation céleste qui pénètre toutes les choses de la vie et donne aux plus vulgaires une lumière et un parfum qui n'est qu'à lui, et qui éblouit et enivre ? Ainsi Diane, ce cœur enfant, ne cherchait les joies de l'amour que dans ce qu'elle savait de la vie, et cela suffisait cependant pour en faire une vie toute nouvelle.

Mais l'affreux souvenir de son malheur venait la saisir au milieu de ses

rêves, et il brisait ses espérances. Si sa voix est émue, se disait-elle, c'est qu'il me plaint!

La pitié d'un ami est une consolation, la pitié de celui qu'on aime d'amour est un désespoir, et Diane souffrait ce désespoir, car elle aimait Léonard Asthon. Ce fut donc avec une douleur sincère qu'elle consentit à aller tous les jours partager sa solitude; car elle venait le cœur nu se heurter à une indifférence dont son infortune la persuadait. Voilà surtout pourquoi ces entretiens devaient être si dangereux : c'est qu'ayant rêvé le bonheur d'être aimée, et ayant repoussé ses espérances comme insensées, elle devait trop montrer sa joie, lorsqu'un mot viendrait les lui présenter comme possibles.

Aussi, lorsque Arthur osa pour la première fois lui dire ce mot : Je vous aime, qui tombe presque toujours comme la foudre dans le cœur pour le brûler et y laisser une cicatrice; la première fois qu'il dissipa ce doute mortel qui torturait Diane, il sut, lui, combien il était aimé. Tout ce corps d'enfant frissonna d'émotion, tout ce visage de vierge resplendit de joie, et il put se dire : Elle est à moi; elle est à moi si j'ose la prendre! il l'osa et peut-être dois-je raconter ce qui égara Arthur jusqu'à ce crime, pour que l'on sache l'aide détestable que la dépravation de l'esprit peut prêter à la dépravation du cœur; car c'est elle qui aiguillonne des désirs qui sans cela mourraient presque aussitôt qu'ils sont nés.

Arthur était aimé, et cet amour lui livrait si bien Diane sans défense, que son âme blasée eût peut-être dédaigné cette fleur penchée sous sa main; mais une circonstance fatale sembla lui donner l'attrait d'une forfanterie, et il y succomba; voici comment :

Trop de gens savaient que le véritable Léonard Asthon se cachait dans les environs de Machecoul, pour que la police n'en fût pas instruite. On dirigea donc des recherches plus actives de ce côté de la Bretagne, et ces recherches alarmèrent non seulement Diane et Mme de Kermic, mais Arthur de Furières lui-même. En effet, on pouvait ordonner une visite domiciliaire chez Mme de Kermic, et si on n'y découvrait pas Léonard Asthon, on y trouverait du moins M. de Furières, convaincu dès ce moment d'avoir pris un faux nom. Ce n'était pas assurément la honte d'une pareille supercherie qui alarmait Arthur, il en riait comme d'un excellent tour joué à ses créanciers et à la crédulité de Mme de Kermic; ce qui l'alarmait, c'était le danger d'une capture, car il comprenait très bien que les huissiers remplaceraient vite les gendarmes. D'ailleurs Asthon pouvait être arrêté, et alors encore on se demanderait quel était l'homme qui s'était servi de son nom pour voler une généreuse hospitalité, et Arthur courait risque d'être chassé comme un misérable.

Dans cette conjoncture, et grâce aux soins de Valérien, il prépara sa fuite.

Une voiture devait l'attendre au milieu de la nuit à quelque distance du château et le conduire à Nantes où son passage était arrêté sur un navire qui partait pour l'Angleterre. Le vicomte n'avait point fait part de ses projets de départ à Diane.

Cet amour qu'il avait fait naître et dont les rêves avaient distrait sa solitude, cet amour pouvait avoir, au moment de la séparation, des scènes de désespoir dont il ne voulait pas s'embarrasser. Cet amour, comment l'avait-il exalté jusqu'au point où il était parvenu? Ce pourrait être le secret inconnu de cette solitude, si ce n'était le secret si connu de l'amour. Que de beautés qui n'attirent que des yeux, que d'esprit qui ne plaît qu'à l'esprit, que de vertu qu'on ne salue qu'avec respect! Puis vient un être souvent indifférent à tous, à qui soi-même on ne reconnaît d'autre supériorité que de l'aimer, et on l'aime. Voilà tout : n'en demandons pas davantage à l'amour; c'est toute la raison du cœur.

Diane aimait donc Arthur, et à la singulière puissance que cet homme exerçait sur elle se joignait, pour l'éblouir tout à fait, cet éclat de noblesse et de hautes qualités qu'il avait emprunté à un autre; et cette passion avait cela de fatal qu'elle avait pour elle cette raison du cœur qui est aveugle, et la raison de l'esprit qui se croyait clairvoyante.

Un soir donc, le soir même où Arthur voulait partir, le soir où sans un cruel concours de circonstances, il n'eût emporté que la fleur de l'âme de Diane, son premier amour, et où il ne lui eût laissé qu'un désespoir sans remords, douleur qui rend fière, ce soir-là, dis-je, la maison de Mme de Kermic fut à coup envahie par une nombreuse troupe de soldats. Ils venaient accomplir un ordre de perquisition dans tout le château.

A peine avaient-ils frappé à la porte principale, que le bruit des armes avertit madame de Kermic de ce danger, et à peine Diane l'eut-elle compris, qu'elle s'écria : « Je le sauverai! » Ainsi, tandis que les soldats pénétraient dans le château, elle courut au pavillon pour avertir le prisonnier et le faire sortir par la porte du bois. Elle entra, mais il était trop tard; car des sentinelles posées de distance en distance surveillaient toutes les issues de ce vaste enclos. Arthur les avait entendues depuis long-temps et avait éteint la lumière qui, se glissant par la fente des volets, eût pu attirer leurs regards. Ce fut en se jetant dans ses bras que Diane apprit ce nouveau danger.

Ce danger, dans un esprit prévenu comme celui de Diane, c'était la mort, la mort de celui qu'elle aimait; il ne faut donc pas s'étonner si la pauvre enfant oublia tout, excepté le salut de cet homme qui était sa vie. Elle tremblait, tandis que lui n'était qu'irrité comme un maladroit pris au piége; mais elle prenait cette colère pour l'impatience d'un noble cœur qui eût voulu une autre mort. Déjà on entendait les soldats se disperser dans le parc, lorsque Diane s'écria avec cet accent inspiré qui est l'écho de la pensée soudaine qui vient de nous frapper :

— Faites disparaître de cette chambre tout ce qui peut annoncer la présence d'un homme.

— Il n'y reste rien de pareil, dit Arthur...

— Rien, en êtes-vous bien sûr?

— Oui, ajouta-t-il, j'avais prévu ce danger, et tout est soigneusement caché.

Il avait tout fait enlever à la vérité, mais c'était pour sa fuite.

— Eh bien! lui dit Diane, placez-vous au fond de cette alcôve. La nuit est noire, n'est-ce pas, ajouta-t-elle d'une voix tremblante, et l'on ne peut rien voir du dehors?

— Ce n'est qu'au bruit de votre voix que je sais où vous êtes.

— C'est bien, repartit Diane, cachez-vous et laissez-moi faire.

Arthur se blottit dans le fond de l'alcôve, derrière les vastes rideaux qui la décoraient.

Alors il entendit Diane allant et venant rapidement dans cette chambre. Puis elle descendit, alla ouvrir la porte qu'elle avait fermée derrière elle. On entendait déjà la voix des soldats qui approchaient, et des éclairs de lumière partis des torches qui les guidaient se glissaient quelquefois jusque dans l'appartement et y jetaient de douteuses et fugitives clartés. Les soldats touchèrent enfin le seuil.

Ce fut à ce moment qu'il sembla à Arthur qu'une ombre blanche et fluide passait rapidement dans la chambre; elle disparut, et Arthur, caché au fond de cette alcôve, crut entendre près de lui la respiration haletante de Diane.

Presque aussitôt les soldats entrèrent et éclairèrent cette chambre.

Un cri partit du lit où était couchée Diane.

— Qu'est-ce cela? dit-elle, qui vient ici?.. au secours!.. au secours!..

Et cet effroi fut si bien joué, que l'officier qui commandait cette troupe s'arrêta et fit reculer ses soldats jusques en dehors de cette chambre que le bruit public lui avait souvent désigné comme étant le refuge de Mlle de Chivri, cette belle jeune fille aveugle qu'on disait si noble et si pure, chambre virginale que protégeaient l'innocence et le malheur.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, j'ai dû visiter toutes les parties de ce château; cependant j'aurais respecté ce lieu si j'avais su qu'on y eût pu troubler votre repos.

Et il s'éloigna. Noble confiance d'un soldat! Ce fut le dernier hommage rendu à la pureté de Diane.

Et à peine avaient-ils franchi le seuil et fermé la porte, qu'elle dit d'une voix altérée :

— Ils n'ont point laissé de lumière?

— Aucune.

Il n'y en avait aucune. La nuit pouvait être un danger pour elle, elle qui ne vivait que dans la nuit; mais la nuit empêche le crime de pâlir comme l'innocence de rougir, et Arthur ne s'épouvanta pas d'un crime si sombrement voilé.

Diane n'avait d'autre défense que ses cris; mais ses cris pouvaient le perdre.

Il n'y eut qu'elle de perdue.

Et tu dois comprendre quelles furent les tortures de ce cœur lorsque, retournée auprès de sa vieille grand'mère, celle-ci dans la joie du salut de son héros demandait à Diane comment elle l'avait sauvé, par quelle adroite tromperie elle avait arrêté l'investigation des soldats. Diane ne répondait qu'en pleurant, quoique l'infâme lui eût promis ce nom qu'il ne pouvait lui donner, puisqu'il ne lui appartenait pas.

Cependant, quand cette nuit fut passée, Mme de Kermic voulut que Diane retournât près de Léonard. Elle aussi voulait y retourner, et cependant ce fut une angoisse inouïe qui la tortura pendant qu'elle approchait de ce pavillon.

Reparaître devant celui qu'on voudrait maudire et à qui on a pardonné : avoir subi la honte de son crime et sentir le remords de l'avoir absous; affronter des regards dont elle ne pouvait même détourner le front; peut-être ne l'eût-elle pas osé, si elle eût été plus innocente; mais elle aimait, et elle avait cette fatale soumission de l'amour qui met la victime à genoux devant son bourreau; servitude sans retour, comme tous les esclavages qu'accompagne la dégradation. Elle alla donc vers ce pavillon, et s'arrêta long-temps sur le seuil.

— Oh! se dit-elle, il me cachera dans ses bras, il sera assez généreux pour ne pas me regarder. Et sur cette espérance elle monta. Tout son corps tremblait quand elle ouvrit la porte de cette fatale chambre. Elle y demeura immobile; elle attendait.

Elle attendit ainsi une longue nuit : un silence désert régnait autour d'elle; un froid glacé la prit au cœur, et sa voix qui grelottait murmura avec terreur.

— Léonard, Léonard!

Il ne répondit point. Alors elle tomba à genoux sur ce seuil ouvert et tendit ses bras devant elle en criant :

— Léonard! Léonard!...

Ce fut encore le même silence; elle se releva folle et désespérée, tendant son oreille à ce silence mortel. Le souffle d'aucune vie ne respirait dans cette chambre; elle s'élança, elle la parcourut des mains, se heurtant, se brisant aux meubles, revenant partout où elle avait passé; il n'y était plus! Il n'y était plus, lui, qui avait dit qu'il ne voulait plus fuir, lui qui n'en avait pas besoin, puisqu'elle avait éloigné le danger au prix de son honneur. Il n'y était plus; ce n'était pas possible, et elle recommença son aveugle investigation; mais rien, rien encore!

Diane avait tout ce qui convient au malheur, la sensibilité du cœur et la force du corps, ce qui fait qu'on souffre beaucoup, qu'on ne meurt pas,

Elle eut donc tout son désespoir. Perdue et abandonnée! Ni honneur, ni amour, la dernière misère d'une femme! Et cette femme, elle était aveugle! Et si jamais elle devait le rencontrer, elle ne pouvait pas aller à lui s'il ne daignait pas venir à elle!

Que de douleurs, que de tortures passèrent dans cette âme sans la briser, que de doutes horribles et de prévisions funestes assiégèrent cette raison sans la perdre, que le supplice dut être affreux! Et cependant elle l'eût peut-être fait cesser ne pouvant y succomber; elle savait comment on meurt quand on le veut, et elle y pensait déjà lorsque la vieille Marthe vint frapper à ce pavillon. Et telle était la destinée de Diane que ce ne fut que par une nouvelle douleur qu'elle fut arrachée à ce désespoir qui allait la conduire au suicide.

— Madame la marquise vous demande, lui dit Marthe... elle a reçu ce matin une nouvelle qui paraît l'alarmer beaucoup.

— Qu'est-ce donc! s'écria Diane.

— Venez, venez, répondit Marthe; madme la marquise prétend que vous seule pouvez la rassurer.

— Mais sur quoi? s'écria Diane qui se croyait désintéressée de tout autre malheur que du sien.

— Il paraît, reprit Marthe à voix basse, que ce monsieur Léonard Asthon dont elle parlait avec tant d'enthousiasme...

— Eh bien! monsieur Asthon?

— On dit dans le pays qu'il est arrêté.

— Arrêté? reprit Diane.

Et avant de penser au danger de celui qu'elle croyait son amant, un éclair de joie et d'espérance se glissa dans le cœur de Diane; et lors même qu'elle y pensa, quand elle se souvint qu'il pouvait mourir, elle ne faut plus si malheureuse en face d'un plus grand malheur. Elle retourna en toute hâte auprès de sa grand'mère qui lui expliqua que M. Léonard Asthon avait été arrêté près du château par les mêmes hommes qui l'avaient visité; et toutes deux, ingénieuses à le défendre, disaient, Mme de Kermic: qu'il s'était enfui pour ne pas exposer une femme sans défense au danger de son hospitalité; Diane, que sans doute il avait voulu prêter appui à quelque infortuné comme lui; et toutes deux attendirent avec épouvante la fin de la journée.

Valérien avait disparu, et l'on pensa que la crainte l'avait éloigné. Comment alors s'informer du sort de Léonard Asthon? Que pouvait lui écrire Mme de Kermic? Lui parler de l'asile qu'elle lui avait offert, c'était se compromettre sans nécessité. Quel message pouvait lui envoyer l'aveugle? et que pourrait-il répondre à ce message, si même on le lui laissait parvenir? Elles attendirent ainsi le lendemain, chaque jour, l'une avec inquiétude, l'autre avec un profond désespoir.

Les seules nouvelles qui leur parvenaient leur étaient apportées par les journaux, qui disaient froidement dans quelle prison Léonard Asthon avait été transféré, combien d'interrogatoires il avait subis; lignes glacées qui venaient frapper Diane et l'épouvanter.

Six mois se passèrent ainsi, six mois de silence pendant lesquels il semblait à Diane qu'Asthon eût pu lui faire dire un mot qu'elle seule eût compris: six mois de silence que Mme de Kermic accepta comme la preuve de la délicate générosité de Léonard Asthon, qui ne voulait pas que le plus innocent message de sa part pût appeler sur elle l'attention de l'autorité.

Ce temps si long, et pour lequel ces deux femmes accusaient le pouvoir de cruauté, ce temps avait été laissé entre le crime et le jugement de l'accusé pour laisser à ce jugement un calme qui lui eût peut-être manqué quand la révolte était encore flagrante. Mais enfin ce procès dut commencer; et ce fut encore dans le récit froid et précis des journaux Mme de Kermic et Diane en apprirent toutes les circonstances. Il n'occupa que deux audiences, la première où les témoins n'eurent pas besoin de constater un crime dont l'accusé se vantait; et comme madame de Kermic en lisait le récit à sa petite fille qui l'écoutait, assise à ses pieds, la vieille dame admirait cet héroïsme qui bravait la mort, et Diane pleurait cet égoïsme de l'honneur qui oubliait que cette mort serait pour deux.

Le jour suivant, ce fut le ministère qui parla, et après l'avocat; mais ni l'un ni l'autre ne cherchèrent aucune des paroles qui furent prononcées pour accuser ou pour défendre Léonard. Madame de Kermic chercha rapidement le résultat de cette seconde journée. Elle lut lentement:

« A sept heures, les jurés entrent dans la chambre des délibérations.

— Eh bien! ma mère...

— Je ne puis lire.

— Comme vous tremblez!

— Attends.

Et madame de Kermic continua:

« Les jurés, rentrés après une demi-heure d'absence, prononcent leur verdict...

— Eh bien?... eh bien!...

« Leur réponse est affirmative sur toutes les questions...

— Après?... ma mère!

— Oh! malheureux jeune homme!

— Ma mère! ma mère! mais lisez donc, lisez donc!...

« La cour condamne l'accusé à la peine de mort. »

— La mort! cria Diane en se renversant comme si elle eût pu voir sur le visage de sa mère la vérité de ce qu'elle venait d'entendre; la mort! répéta-t-elle... La mort!... Et moi!... et moi!...

— Toi, reprit Mme de Kermic que ce désespoir épouvantait, toi!

— Oui, moi, répartit Diane; veulent-ils donc que je l'épouse sur l'échafaud?

— L'épouser! s'écria Mme de Kernic, l'épouser Oh! malheureuse, malheureuse! qu'as-tu fait?

— Ma mère, ma mère! dit Diane en se cachant la tête sur les genoux de son aïeule, j'ai voulu le sauver!

— L'infâme! et il t'a perdue! Diane, Diane, répétait-elle, réponds-moi, est-ce vrai... Diane?...

Mme de Kernic releva cette tête penchée sur ses genoux; cette fois le désespoir avait été le plus fort; Diane ne répondit pas.

— Elle est morte, s'écria madame de Kermic, morte...

Elle avait trop à souffrir encore pour cela.

L'émotion de la scène que je viens de te rapporter avait été assez violente pour faire perdre connaissance à Diane. Mais il y avait trop de vie dans ce corps jeune et vigoureux pour lui porter un coup mortel; il n'en fut pas de même pour la vieille Mme de Kermic; elle trouva dans son indignation la force de secourir sa petite-fille, et de la rappeler à elle-même sans appeler personne, car un mot ou un cri de douleur de Diane, échappé au premier moment de son retour à la vie, eussent pu avertir un étranger du déshonneur de l'infortunée.

Mais cet effort fut tout ce que la vieillesse de Mme de Kermic put supporter; une maladie active et violente s'empara d'elle, et long-temps avant que personne, même les médecins, eussent compris toute la gravité de son état, elle avait deviné que sa mort était prochaine et assurée. Elle avait donc écrit à son gendre, monsieur de Chivri, pour l'avertir de sa maladie et de son danger.

Cette lettre est trop curieuse par son laconisme et sa fermeté pour que je ne la transcrive pas ici telle qu'elle m'a été répétée mot pour mot.

« Mon fils,

» Je n'ai que peu de jours à vivre, cette lettre en mettra trois à vous
» parvenir; il vous en faut autant pour venir jusque chez moi, je vous attends.

» Je vivrai jusqu'à ce que vous soyez arrivé, car j'ai à vous dire des
» choses qu'un père seul doit entendre. »

Tu conçois qu'une pareille lettre ne laissait point d'incertitude à M. de Chivri sur la nécessité et la promptitude de son départ. Il se hâta donc de se rendre auprès de sa belle-mère. Mme de Kermic n'avait point informé Diane de ce message, et depuis l'aveu qui lui était échappé, et le récit qui l'avait suivi plus tard, sa grand'mère ne lui avait pas adressé une seule question sur Léonard Asthon; mais Diane ne pouvait croire que c'était colère ou mépris, car jamais sa grand'mère n'avait été plus affectueuse et plus tendre pour elle. Il y avait au contraire dans l'accent de la vieille dame quelque chose de triste et de soumis, comme si c'était elle qui eût à demander pardon à sa petite-fille de la faute qui la déshonorait.

Madame de Kermic avait donné des ordres précis pour que M. de Chivri fût introduit près d'elle aussitôt qu'il arriverait, et à l'insu de sa petite fille, mais le hasard ou le malheur en ordonna autrement.

On était au milieu de la nuit, la malade avait été fort agitée durant toute la journée, car le temps qu'elle savait être nécessaire à M. de Chivri pour se rendre à Machecoul était sur le point d'expirer, et il semblait que sûre de vivre jusque-là par la puissance de sa volonté, elle craignît de ne pouvoir aller au delà du terme qu'elle s'était fixé à elle-même; elle avait forcé Diane, qui la veillait toutes les nuits, à aller prendre quelque repos. Mais ce n'était pas seulement la maladie de sa grand'mère qui faisait à Diane des nuits sans sommeil, et, la première de toutes les personnes qui habitaient le château, elle fut avertie de l'arrivée d'une chaise de poste par le bruit qu'elle fit.

Les domestiques chargés de la recevoir prévinrent assez tôt M. de Chivri qu'il devait être secrètement conduit chez sa belle-mère, pour qu'il n'élevât point la voix de manière à être entendu. Mais il n'était pas arrivé seul, et ses deux fils aînés, qui se trouvaient près de lui lorsque la lettre de Mme de Kermic lui était arrivée, avaient voulu absolument l'accompagner. Les termes singuliers de cette lettre avaient fait naître de tristes soupçons dans le cœur du père et des frères de Diane, et la précaution extraordinaire avec laquelle on les introduisit leur fit comprendre tout à fait que quelque funeste révélation les attendait auprès du lit de la mourante.

On était allé prévenir la vieille Marthe qui était restée près de sa maîtresse.

— Est-ce lui? est-ce mon gendre? avait dit Mme de Kermic, que le bruit de la voiture avait arrachée aussi à son abattement.

— Oui, madame, mais deux de ses fils l'accompagnent.

— Ah! mes petits-fils sont avec lui, eh bien! qu'ils entrent tous trois; ce que j'ai à dire les regarde aussi: va les chercher, et fais en sorte que Diane ne soupçonne pas leur arrivée.

Mais dès l'instant que Diane avait entendu le bruit d'une voiture, elle s'était levée, et avec quelque précaution que les voyageurs fussent descendus et que le domestique fût venu jusque dans l'appartement de Mme de Kermic, Diane, dont l'ouïe avait cette finesse qu'acquiert un sens qui doit tenir presque lieu d'un autre, Diane avait entendu le mouvement sourd qui s'était opéré dans la maison, et à peine Marthe avait-elle quitté la chambre de Mme de Kermic, que Diane y était entrée.

A son aspect, la vieille dame s'était levée sur son seant avec une vivacité que sa faiblesse eût fait supposer impossible un moment avant.

— Diane, Diane, s'écria-t-elle avec une sévérité qu'elle n'avait jamais eue vis-à-vis de sa petite-fille, même dans des temps plus heureux, alors

que la sévérité est un témoignage d'amour, Diane, qui vous a appelée ici? qu'y venez-vous faire?

— Pardon, ma mère; j'ai entendu, j'ai cru entendre...

— Que vous importe? Ne peut-il rien arriver ici que vous ne deviez en être instruite?

— Oh! ma mère, répondit Diane, croyez-vous que ce soit une vaine curiosité qui me guide? mais dans l'état de faiblesse où vous êtes, ne dois-je pas m'alarmer de ce qui peut venir troubler votre repos?

Mme de Kermic ne répondit pas d'abord à sa fille qui s'était approchée de son lit; alors lui prenant doucement la main, elle lui dit :

— Tu as raison, Diane; mais tu ne dois pas encore voir ceux que j'attends..... Demain, dans une heure peut-être, je te ferai appeler; mais maintenant laisse-moi seule avec eux. Je t'en prix, je le veux.

— Je vous obéis, répondit tristement Diane.

— Ne crains rien, enfant, et embrasse-moi, dit Mme de Kermic.

La jeune fille se pencha vers sa grand'mère qui prit sa tête dans ses mains, et l'aveugle sentit rouler sur son front les pleurs de la mourante.

— Ma mère, ma mère! lui dit-elle, pourquoi cette émotion?

— Va, mon enfant, va, lui répondit sa grand'mère,

Et comme Diane se relevait pour se retirer, la porte s'ouvrit et la voix de Marthe annonça :

— Messieurs de Chivri.

A ce nom, Diane poussa un cri effrayant ; tout le désespoir de sa vie venait de lui apparaître.

— Mon père! s'écria-t-elle.

Et poussée par une force plus puissante que la raison et que la volonté, elle tomba à genoux près du lit de sa mère.

Si la scène qui me reste à te raconter mérite un meilleur narrateur que moi, le tableau silencieux qui la précéda mériterait aussi d'exercer le talent d'un peintre.

Une vaste chambre à peine éclairée par une lampe de nuit; près de la porte, M. de Chivri immobile, les regards attachés sur sa fille à genoux; ses deux fils placés derrière lui, et contemplant aussi leur sœur, dans un muet et douloureux étonnement. Diane à genoux, le visage tourné du côté de son père et de ses frères, les mains jointes comme une coupable, et Mme de Kermic assise dans son lit, les yeux fixés sur son gendre, et qui par un mouvement instinctif de protection, avait posé sa main blanche et décharnée sur la tête de Diane.

Il y eut un moment de silence solennel.

Aucun de ces cinq personnages ne semblait oser le rompre le premier. Que pouvait dire ce père voyant son enfant tomber à genoux devant lui, si ce n'était de prononcer une malédiction? et son cœur s'y refusait encore, malgré les horribles soupçons dont il était agité. Que pouvait dire Diane, sinon crier grâce pour un crime que son père ignorait peut-être encore? Que pouvaient dire ces deux jeunes gens qui sentaient bien qu'une voix plus austère que la leur avait droit d'interroger; Mme de Kermic elle-même avait espéré voir son gendre seul, et n'était point préparée à cette espèce de tribunal de famille, que le hasard semblait avoir formé, et devant lequel elle n'eût pas voulu faire comparaître l'infortunée que le hasard y avait amenée. Seulement son geste semblait avoir voulu mettre Diane à l'abri d'un premier mouvement de colère, et ce fut elle enfin qui trouva dans l'autorité que donne l'approche de la mort, la force de rompre la première ce silence terrible.

—Je vous attendais seul, mon fils, dit-elle à M. de Chivri; mais Dieu a voulu sans doute que vos fils fussent présens à cet entretien; il a voulu que je n'eusse pas à rougir devant vous seul de l'aveu que j'ai à vous faire : c'est, je n'en doute pas, un châtiment qu'il m'a réservé et je l'accepte comme un arrêt de sa juste sévérité.

M. de Chivri écouta Mme de Kermic en attachant sur elle des regards où la colère semblait prête à succéder à l'anxiété, et répondit lentement en montrant l'infortunée Diane du doigt :

— Et ma fille, n'a-t-elle rien à me dire?...

— Mon père! dit Diane en essayant de se traîner vers lui.

— Rien, répartit madame de Kermic en la retenant; rien, jusqu'à ce que je vous aie tout dit!

— Ah! s'écria monsieur de Chivri avec colère, malheur à l'enfant qui ne peut tendre les bras à son père et qui demeure tremblante et éperdue à ses pieds!

— Gardez vos malédictions pour les coupables, répondit Mme de Kermic avec une force extraordinaire ; car de tous les complices de ce crime, elle seule en est innocente peut-être, et elle seule en est victime. Et maintenant écoutez-moi tous les trois, toi aussi, Diane : je ne voulais pas que tu fusses présente à cet entretien, mais ce doit être encore la main de Dieu qui t'y a amenée. Oui, s'il arrive qu'un jour la colère de ton père et de tes frères te frappe sans pitié, tu pourras leur rappeler mes dernières paroles; s'ils osaient t'abandonner, tu les feras souvenir de ma dernière prière. Ecoutez-moi donc tous.

Ils avancèrent près du lit; M. de Chivri s'assit en face de Diane, ses deux fils restèrent debout de chaque côté de son siége, et Mme de Kermic commença ainsi :

— Il y a six mois, un homme proscrit et menacé de mort errait dans les environs de ce château. Quelle que soit l'opinion politique que vous professiez, s'il était venu vous demander un asile, vous ne le lui eussiez pas refusé. C'était un homme du parti auquel mon mari et mes fils avaient donné leur sang, et auquel j'ai voué, moi, toute mon existence. Je lui fis offrir cet asile, il l'accepta.

Quand je vous l'aurai nommé, car je vous le nommerai, vous reconnaîtrez comme moi qu'il méritait alors ce que je fis pour lui. Son courage, ses vertus, son nom, tout le recommandait à mon hospitalité. Cependant je fus assez imprudente pour laisser souvent près de lui, et dans le secret d'une retraite que je ne partageais pas toujours, une jeune fille, belle, confiante aussi, et qui devait se croire protégée par le malheur qui l'a frappée en naissant.

— Et l'infâme a osé..., murmura le fils aîné de monsieur de Chivri.

— Oui, répartit madame de Kermic, il a payé par le déshonneur le dévoûment de la noble fille qui voulait le sauver. Ecoutez bien, mes fils, pour que votre colère ne s'adresse qu'à celui qui l'a véritablement méritée, pour que lui seul soit puni, lui seul, n'est-ce pas?

— Oui, ma mère... répondirent les deux fils de monsieur de Chivri.

— Et il le sera, n'est-ce pas?

Leurs regards et leur geste répondirent assez.

Alors madame de Kermic commença le récit de cette scène fatale que j'ai déjà racontée; elle n'en épargna aucun détail à l'avide attention du père et des frères : elle leur dit tout.

Pendant ce temps, Diane, toujours à genoux, et dont le désespoir éclatait en larmes et en sanglots, s'était traînée jusqu'aux pieds de son père. Et d'abord il l'avait laissée embrasser ses genoux; puis, peu à peu, ses mains cherchèrent cette tête qui gémissait, et la couvrirent en la pressant avec des tressaillemens involontaires, et, comme Diane élevait vers lui ses mains, chacun de ses frères en prit une dans les siennes en la serrant en signe de pitié; et quand Mme de Kermic eut fini son récit, M. de Chivri releva sa fille, et, l'attirant dans ses bras, il lui dit :

— Diane, que la bénédiction de ton père soit avec toi! Mes fils, embrassez votre sœur!

Puis, pendant que les jeunes gens, dont les yeux ne pouvaient contenir les larmes de pitié et de rage qui leur remplissaient le cœur, pressaient Diane dans de muets embrassemens, la voix de M. de Chivri s'approcha du lit de la mourante, et lui dit :

— Et maintenant, ma mère, le nom de l'infâme?

— Il s'appelle Léonard Asthon.

A ce nom Diane tomba affaissée sous le poids de son désespoir, et l'aîné des fils de M. de Chivri s'écria :

— Léonard Asthon, et il est condamné à mort!

— Rassurez-vous, mes fils, repartit M. de Chivri avec éclat, il a demandé la cassation du jugement qui le condamne, et ce jugement a été cassé le jour même de notre départ. Rassurez-vous, il ne nous échappera pas.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'on entendit un léger murmure du côté du lit où était retombée Mme de Kermic. Ses enfans se penchèrent vers elle, mais elle était morte.

—

Tant d'émotions, tant de douleurs ne vinrent pas impunément frapper le cœur de la malheureuse Diane; une fièvre violente s'empara d'elle; et comme dans les accès de son délire elle appelait Asthon, l'accusait et s'accusait elle-même, monsieur de Chivri demeura seul à son chevet, tandis que le plus jeune de ses fils, Philippe de Chivri, s'occupait des derniers devoirs à rendre à sa grand'mère, et que Georges partait pour Angers, où Léonard Asthon était détenu en ce moment.

Trois jours après, M. de Chivri recevait une lettre de son fils qui lui annonçait que véritablement le pourvoi du condamné avait été admis; mais que le jour même où on en avait reçu la nouvelle, Léonard, redoutant sans doute les chances d'un second jugement, était parvenu à s'évader sans que personne pût soupçonner de quel côté il avait dirigé sa fuite. Georges remettait donc à plus tard le soin de la vengeance commune, et annonçait à son père qu'il allait se rendre à Paris où il espérait trouver près de la police des renseignemens qui pourraient le diriger. Mais toutes les enquêtes de Georges furent inutiles, et lorsque la jeunesse eut triomphé de la maladie violente qui avait fait craindre un moment pour la maladie de Diane, il fallut bien lui dire la vérité, et que le coupable avait échappé à la vengeance qui le poursuivait.

Le cœur des femmes a d'étranges mystères; ce qui faisait le désespoir de M. de Chivri fit la consolation secrète de Diane. Elle ne pouvait se croire abandonnée, et lorsqu'elle apprit que Léonard avait reconquis sa liberté, elle attendit chaque jour qu'un message vînt la rassurer. Mais rien ne vint et rien ne pouvait venir.

Puis, lorsqu'elle fut assez forte pour pouvoir marcher, elle se traîna un matin vers le pavillon où il avait habité, et elle chercha partout comme s'il avait pu y venir déposer un gage de sa présence, mais elle n'y trouva que sa harpe, ses meubles accoutumés, un volume de poésies qu'il avait coutume de lui lire, et l'aveugle emporta ce volume, comme si elle avait pu y retrouver la trace de cette parole qui l'avait séduite. Ainsi se passèrent les jours et les mois, sans qu'on apprît ce qu'était devenu Léonard Asthon.

La vengeance attendait avec rage, l'amour avec désespoir.

Ce fut plus de six mois après la mort de Mme Kermic, qu'on sut par un journal américain que le capitaine Léonard Asthon avait passé d'abord en Angleterre, puis dans l'Inde, où il avait, dit-on, entrepris un voyage dans l'intérieur des royaumes les plus inaccessibles.

Cette nouvelle, en détruisant pour ainsi dire tout espoir de vengeance pour M. de Chivri et ses fils, fut le dernier malheur qui semblait devoir frapper Diane.

Tant que la colère de ces trois hommes avait eu un but à peu près certain quoique caché, tant qu'ils avaient espéré découvrir et atteindre Léonard Asthon, Diane avait été pour eux un objet de pitié; mais lorsqu'ils se trouvèrent pour ainsi dire désarmés devant cette absence et l'immensité qui les séparait du coupable, ils se tournèrent contre la victime, et le déshonneur qu'il leur fallait dévorer lui fut reproché avec toute l'irritation de l'impuissant à qui sa proie vient d'échapper.

A cette époque, M. de Chivri quitta Machecoul et emmena sa fille dans le château qu'il possède aux environs de Châteauroux. Il l'y enferma et s'y enferma avec elle. Personne n'y pénétrait, et durant plus d'une année Diane vécut ainsi avec le souvenir de son amour trompé, lorsqu'elle était seule; avec les reproches amers ou le silence plus amer de son père, lorsqu'ils se trouvaient ensemble.

On ne sait pas assez tout ce que le cœur de l'homme peut supporter de douleur sans périr. A voir tout ce qu'avait souffert Diane, il semblait que c'était assez, et qu'une douleur de plus eût dû la tuer. Ce ne fut pas une douleur de plus qui lui arriva, ce furent ensemble toutes les douleurs et toutes les hontes, et cependant elle y a survécu.

Un jour elle entend dans la maison de son père un mouvement extraordinaire; elle entend apprêter une voiture, fermer des malles, amener des chevaux de poste. Elle s'alarme, elle interroge : mais on ne lui répond rien qui la satisfasse. On exécute seulement, dit-on, les ordres de M. le comte. Elle veut aller près de son père, on lui répond qu'il est enfermé et qu'il a défendu qu'on laissât pénétrer sa fille jusque chez lui.

Alors Diane se pose à sa porte, résolue à l'attendre, car son cœur lui dit qu'il se trame encore un malheur contre elle. Mais la pauvre enfant oublie que cette porte où elle veille n'est pas la seule issue de l'appartement de son père, et lorsqu'elle écoute de tout son pouvoir pour deviner le plus léger des mouvemens qu'il peut faire, elle entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne, et lorsqu'elle s'élance vers la cour pour savoir qui part ainsi, on l'arrête et on lui dit que son père vient de quitter le château et qu'il a donné l'ordre de n'y laisser pénétrer personne, et que cet ordre interdit à Diane d'en franchir le seuil.

Cette sévérité prouva à la malheureuse que le sombre pressentiment qu'elle avait éprouvé ne l'avait pas trompée. Son père ne serait point parti ainsi, si son voyage eût été commandé par des affaires politiques ou d'intérêts : il y avait un mystère terrible dans ce départ, et un nouveau malheur la menaçait sans doute. Mais quel pouvait être ce malheur, comment l'apprendre et à qui le demander? D'ailleurs son père aurait-il été plus confiant envers un domestique qu'envers elle? Alors une attente horrible s'empara d'elle, malheureuse aveugle qui n'avait de pouvoir que celui d'écouter ! elle allait dans ce château comme une ombre muette, collant son oreille aux portes, se cachant, lorsqu'elle entendait des voix pour saisir une parole qui pût l'éclairer. Mais ce n'étaient que des entretiens qui lui étaient étrangers qu'elle surprenait ainsi; ou si son nom s'y trouvait mêlé quelquefois, c'était au milieu de suppositions infâmes ou d'expressions d'une pitié humiliante.

Cependant le souvenir lui vint de la manière dont elle avait appris la condamnation de Léonard; et dût-elle être instruite ainsi d'un épouvantable malheur, elle voulut y avoir recours. Elle demanda, avec autant d'indifférence qu'elle put en jouer, elle demanda à la femme qui la servait, de lui lire les journaux pour la distraire.

— Monsieur l'a défendu, fut la seule réponse qu'elle obtint.

Son père l'avait défendu... ces journaux pouvaient donc lui apprendre le motif de son départ. Alors ce fut pour elle un désir ardent et furieux de connaître ces journaux.

Quand ils arrivaient le matin, elle les prenait dans ses mains, elle les froissait, elle les parcourait des doigts; sa vie ou sa mort étaient peut-être là : mais elle était aveugle, et tout ce qui parlait pour les autres était muet pour elle! Enfin, un jour où, devenue presque insensée, elle parcourait le parc de son château, elle entendit près d'elle deux voix qui riaient. C'était les enfans du jardinier, l'un âgé de huit ans au plus, l'autre encore plus jeune. Marie, l'aînée, tenait son frère sur ses genoux, et lui enseignait à épeler ses lettres.

Ah! je voudrais trouver des mots pour vous dire quelle nouvelle douleur ce fut pour Diane que d'entendre ces deux voix d'enfant, dont l'un refusait d'apprendre, et qui pouvaient, si petits et si misérables, ce qu'elle eût voulu pouvoir au prix de sa vie. Diane allait s'éloigner, plus éperdue encore, lorsqu'une idée soudaine vint la frapper.

« Cette enfant, dit-elle, ne sera peut-être pas implacable comme ceux à qui je me suis adressée. » Et sous l'inspiration de cette espérance, Diane appela près d'elle la petite fille, et la flattant, lui promettant de beaux habits, des friandises, elle lui demanda de lire le journal qu'elle tenait à la main.

Hélas! que demandait-elle, et à quel supplice ne s'exposait-elle pas. Le pauvre enfant, en présence de cette vaste feuille qui lui était remise! lisait et annonçait le titre, et les articles de politique et les nouvelles de bourse, et tout ce qui était indifférent à Diane, et Diane ne pouvait lui montrer du doigt l'endroit où eussent pu se trouver les nouvelles qu'elle cherchait. Et elle écoutait avec une patience obstinée cette lecture pour ainsi dire muette, d'une voix qui ne comprenait pas, et qui lui parlait de tout hors de ce qu'elle eût voulu entendre. Et cependant plus de huit jours se passèrent pendant lesquels elle obligea l'enfant, à force de promesses et de soumissions, à lui faire cette cruelle lecture. Mais on peut supposer aisément quel temps elle devait durer. L'on s'étonna des longues absences de Marie; on l'espionna, on la surprit, et Diane eut à subir les reproches grossiers d'une femme qui l'accusa d'avoir séduit son enfant.

Ce fut au bout de tant de souffrances que Diane commença à éprouver cette lassitude qui, si elle éteint un peu le sentiment de la douleur, emporte aussi avec elle l'espérance et la dignité. Diane s'enferma dans sa chambre, et là, durant toute la journée, elle restait assise, ne parlant plus, ne pleurant plus, ne s'enquérant de rien, obéissant à la voix qui lui disait qu'il était l'heure de se lever, de manger, de se coucher; sans réflexion, sans conscience, pour ainsi dire, de ce qu'elle faisait

Quelques mois encore, et peut-être cet esprit naïf, ardent, énergique, allait-il s'éteindre dans une affreuse imbécillité, lorsqu'elle fut arrachée à sa torpeur par une nouvelle souffrance, la plus horrible sans doute de toutes celles qu'elle avait éprouvées.

Peut-être, mon cher Edouard, si j'étais un faiseur de romans, ne devrais-je pas abandonner mon héroïne en l'état où je te l'ai montrée, peut-être faudrait-il raconter tout de suite comment de nouvelles douleurs, terribles, imprévues, écrasantes, vinrent la frapper coup sur coup, et compléter le tableau sans en détourner l'attention de mes lecteurs : peut-être serait-ce le comble de l'art que de les tenir courbés jusqu'à satiété sur cette existence torturée avec excès, et peut-être, si je faisais ainsi, parviendrais-je à faire naître, dans le cœur du public lisant, cet intérêt avide et douloureux qui fait qu'on s'acharne à un livre sans pouvoir le quitter avant la dernière page, et qui fait aussi qu'on le quitte avec plaisir lorsqu'il est fini, comme on s'éveille avec joie d'un mauvais rêve.

Mais ceci n'est point un roman qui doive être *dévoré*, c'est une histoire toute vraie et qui ne me semble pas avoir besoin de cette espèce de *crescendo* furibond d'émotions pour inspirer une vive pitié pour la femme qui a souffert tant de maux. Laissons donc un moment la pauvre Diane en proie à ce fatal affaissement où sa raison faillit périr, mais qui sauva sa santé presque perdue, en l'arrachant à la conscience de son malheur.

Et maintenant apprends ce qui avait causé le départ précipité de M. de Chivri. Ce fut quelques lignes d'un journal.

Elles étaient ainsi conçues :

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(*La fin au prochain numéro.*)

DEUX NUITS A ROME.

Première nuit.

Vous souvient-il d'avoir vu, il y a quelques années, au milieu de la rue des Petits-Augustins, une maison étroite aux fenêtres rares et inégales, à la façade inclinée, dont la porte cochère se décorait d'une inscription en lettres de bronze doré, que surmonte aujourd'hui un drapeau tricolore; puis, tout à côté, une autre maison, une autre inscription, un autre drapeau. La première inscription porte : Ecole royale des beaux-arts ; la seconde : Mont-de-Piété.

Singulier voisinage de ces deux maisons qui se touchent, toutes deux sombres et tristes ; que ces deux inscriptions qui semblent se suivre sur la même ligne ; que ces deux drapeaux qui viennent se joindre quand le vent les agite.—là, la gloire ; là, la misère.

Ce jour-là, en 1825, on donnait de la gloire sous les voûtes, où une main pieuse avait cueilli, comme dans un vaste tombeau, les restes flétris et mutilés, les lambeaux d'art et de poésie de notre vieille France. Dans la grande salle cachée sous les tentures, devant vingt tableaux exposés dans leur jour sur une seule ligne, des artistes, des curieux, des amis passaient et jetaient en passant une louange, une espérance à la toile qu'avaient cherchée leurs regards. Les annales des concours ont gardé le souvenir de l'impression produite alors par l'un de ces tableaux, et on se rappelle encore l'admiration muette de la foule et le naïf étonnement des élèves : pourtant l'œuvre du peintre était à peine terminée ; c'était une ébauche à grands traits sur toile, mais de main de maître ; une puissante pensée fortement rendue, et comme un essai du génie, parmi toutes ces jeunes œuvres d'art et d'imitation. Les artistes, les maîtres s'arrêtaient long-temps et se regardaient sans rien dire.

Un seul, un jeune homme, presque un enfant, se tenait à l'écart et paraissait embarrassé de l'admiration générale.

— C'est vous qui avez fait cela, lui dit Gros, en lui frappant doucement sur l'épaule.

— Oui, répondit le jeune homme, mais le temps m'a manqué...

— Qu'importe? c'est mieux que tous. Vous irez à Rome! mon ami, c'est très bien, pardieu! Je suis content de vous! et il lui tendit la main.

— Merci, maître, balbutia l'enfant, en serrant la main du peintre contre son cœur avec toute l'énergie de la reconnaissance et les yeux pleins de larmes ; merci! cela vaut mieux que le grand prix!...

Huit jours après il partit pour Rome.

Rome! le rêve des peintres et des poètes, ce livre sublime des siècles où chaque âge, en passant, a laissé sa marque sur la pierre! cette immense

ine du monde, où le génie va retrouver sous ses débris les traces ineffables de toutes les gloires, de toutes les puissances; cette Rome qu'il ait étudiée de si loin tout enfant, il allait la voir enfin, il allait y resrer, y vivre, y devenir peintre aussi! Et il voyait vaguement fuir, omme les arbres de la route, et se développer devant son regard distrait s beaux sites de notre France, les côteaux boisés, les vallées riches de ulture, les grands fleuves errant çà et là, semblables à des rubans d'arent jetés sur la plaine, nos villes si animées, si bruyantes, les immenses ampagnes de la Provence; Marseille, la grande ville aux souvenirs de rèce et d'Asie, toute brillante aux rayons de son soleil, avec son peuple ctif et capricieux, et ses mille bruits du commerce du Levant, puis la ner, la Méditerranée et ses soleils du matin et du soir brillant sur l'eau l'horizon, puis enfin les côtes embaumées de l'Italie! Mais c'était Rome u'il cherchait, Rome pour qui il gardait toutes les fraîches inspirations e son âme, Rome qu'il attendait à chaque tournant de la route, qu'il oyait partout à l'horizon, qu'il espérait à chaque campanille de villa ouriant à ses yeux au milieu des bosquets, qu'il demandait à chaque cité alienne, dont les vieux clochers dans le lointain se perdaient dans l'azur es cieux.

Il arriva un soir par la porte *del Populo*. Au milieu de la vapeur du ouchant, s'étendait muette sur ses sept collines, la ville, semblable à une rande ombre qui se repose.

Il voulut ce soir-là même lui faire sa première visite et la voir belle aux ambeaux; il prit un guide et se fit conduire au Colysée. Puis, quand il it resté long-temps, lui et son guide, rapetissés et perdus dans l'ombre e cette immense ruine, grandissant encore dans les ténèbres, et dont le rofil circulaire se découpait capricieusement presque au dessus d'eux sur e ciel bleu d'Italie, il revint errer parmi les palais modernes, au milieu es rues silencieuses de la cité. Toute la vie de Rome semblait s'être conentrée sur un seul point, au théâtre d'Argentina. Dans les rues avoisiantes, le marbre des palais s'éclairait aux reflets des torches, et tremlait au bruit des nombreux équipages des princes romains et des étraners qui venaient en foule applaudir la cantatrice à la mode.

—Seigneur français, c'est le théâtre d'Argentina, lui dit son guide; la ignora Coronari chante ce soir. La signora Coronari, par la Vierge! la loire de Rome, de Milan, de Naples! la prima dona de l'Italie!

Il entra. Il s'enivra d'abord de ces fleurs, de ces parfums, de cette harnonie, de l'éclat de ces mille lumières; il applaudit comme un Romain la elle prima dona, son jeu plein d'âme et de sentiment, ses brillantes fioriures et les chants de Rossini. Tout-à-coup, au milieu d'une cavatine où a gracieuse cantatrice déployait avec une coquetterie tout italienne les essources de sa riche organisation, les yeux du jeune Français, errant u hasard dans la salle, s'arrêtèrent sur une belle figure de femme, séieuse et pâle, penchée vers la scène, dans une loge en face de lui. Il y d'inexprimables passions d'artistes, violentes, exclusives, subites comme amour, où le cœur n'est pour rien, où l'on aime avec les yeux, avec ette partie de l'âme qui est l'art. Ce fut l'émotion profonde et instantanée ue ressentit le peintre, au moment où son regard se fixa sur cette femme. tome, le théâtre, la prima dona, cette salle bruyante d'enthousiasme, tout e confondit à ses yeux, tout s'effaça devant cette seule image, qui s'emellissait encore pour lui par les expressions variées et rapides de ses nooles traits! Il la voyait tour à tour rieuse, folle, heureuse comme les acords de Rossini; puis, quand une note grave et triste s'échappait du mieu de l'orchestre, quand une modulation dramatique glissait sur les lèvres de la prima dona, alors une sorte de terreur, un frisson visible errait dans les yeux et au front de cette femme, et se perdait ensuite comne les dernières vibrations de l'accord, sous mille autres sensations raides.

Mais quand il n'y eut plus d'autre harmonie que les mille bruits de la salle, et que la toile fut tombée comme un froid réveil sur un beau songe, en la voyant affaissée sur elle-même et chancelante, l'œil morne et éteint et la figure pâlissant par momens sous l'impression d'une profonde terreur combattue en vain, l'âme de l'artiste devina cette âme souffrante, et comprit qu'il y avait pour elle un malheur prochain, inévitable. Et elle, quand, appuyée sur le bras d'un homme caché dans l'ombre au fond de sa loge, elle se leva pour sortir, recueillant dans un dernier regard tout ce qu'il y a de reconnaissance au cœur des malheureux pour qui les plaint, elle le tourna vers lui comme un adieu, et ensuite le leva au ciel comme une vague et ineffable prière.

Lorsqu'il arriva enfin haletant, meurtri et froissé par la foule sur les marches du péristyle, une voiture fuyait, rapidement emportée, pour faire place à une autre; et il crut reconnaître sous les glaces, à la lueur des torches, cette pâle figure qui lui avait paru si belle.

Il s'élança : puis, quand la voiture eut disparu à l'angle d'une rue, il la suivit long-temps encore, au bruit de sa marche, dans les rues noires et désertes, et lorsqu'il s'arrêta enfin, souriant de sa folie, il était seul et égaré au milieu d'une ville inconnue.

Après une heure de détours et de recherches inutiles, accablé de fatigue, il se trouva au milieu d'une place où s'élevait un monument demi ruiné; espérant y trouver un abri pour le reste de la nuit, il s'était assis sur le ciment éboulé, et appuyé contre le mur, il sentait venir le lourd sommeil de l'épuisement, quand une voix murmura à son oreille :

— Est-ce vous?

— Oui, répondit-il machinalement.

Et avant qu'il eût eu le temps de réflexions pénibles, de rêves fous, de peurs d'enfant, la voiture s'arrêta; les deux hommes, qui l'aidèrent à descendre, le portèrent à travers de longues galeries où le glaçait le froid du marbre, des jardins que trahissait à l'odorat le parfum des fleurs et le sable criant sous les pieds de ses porteurs, des appartemens muets où les tapis étouffaient le bruit de leurs pas; puis, lorsqu'ils lui eurent enfin délié les mains et ôté le bandeau qui couvrait ses yeux, il se trouva au bout d'une vaste salle fermée à tous les bruits du dehors, entourée de tentures sombres, de meubles d'un style sévère, et seulement éclairée par une lampe posée sur une table de marbre près de la cheminée. Il ne fallut qu'un coup d'œil au peintre pour tout voir, et il frissonna.

Debout devant la cheminée, se tenait un homme de haute taille, le visage caché sous un masque de velours noir. A quelques pas, était étendue sur une chaise longue, une femme vêtue de noir aussi, la tête couverte d'un voile noir, et penchée sur une petite fille endormie, dont le sommeil sanglottait encore par momens. La respiration heurtée de l'enfant et le battement mesuré du balancier de la pendule étaient les seuls bruits au milieu de ce silence.

Les deux hommes qui avaient porté le pauvre peintre, étaient debout derrière lui, masqués aussi.

— Monseigneur, dit l'un d'eux, le voilà! — rien ne remua dans la salle que l'homme de la cheminée, qui vint lentement vers le Français, lui prit la main et le conduisit tout tremblant près de la chaise longue, sous les rayons douteux de la lampe, puis étendant le bras :

— Cette femme va mourir! dit-il en se retournant vers lui et le regardant à travers son masque.

Alors, une horrible imprécation s'échappa de sa poitrine, il le repoussa rudement. Son œil brillait sous son masque.

— Qu'avez-vous fait? cria-t-il à ses hommes, ce n'est pas le prêtre! Ils s'élancèrent, et le malheureux, terrassé, sentit sur sa poitrine les pointes froides de deux poignards qui n'attendaient qu'un signe du maître.

La femme voilée fit un mouvement et serra l'enfant contre sa poitrine. Il y eut un moment de silence et d'attente affreux, pendant lequel l'homme masqué retenait d'un geste les poignards prêts à frapper, et dont la pointe du jeune homme, soulevée avec effort, effleurait la pointe à chaque battement de cœur. Toute résistance, toute plainte était inutile.

— Qui êtes-vous? dit rapidement et à voix basse l'homme masqué.

— Un Français, un peintre.

— Pourquoi ici?

— Egaré dans les rues de Rome, j'ai entendu qu'on me demandait : Est-ce vous? dans l'espoir de retrouver mon chemin, j'ai répondu : Oui!

— Vous ne connaissez donc pas Rome?... Depuis combien de temps êtes-vous à Rome?

— Depuis hier, au coucher du soleil.

— Bon! et il respira fortement. Seigneur français, continua-t-il, il faut mourir!

— Eh bien! Dieu console ma pauvre mère!

— Attendez : si vous me jurez sur l'honneur, sur votre vie et sur votre mère, que vous partirez de Rome et de l'Italie aujourd'hui, au point du jour, pour n'y revenir jamais; si vous me jurez d'être muet comme la mort sur tout ceci, de ne jamais dire à âme qui vive ce que vous avez vu cette nuit, je puis vous laisser vivre! Jurez-vous?

— Le peintre poussa un soupir. Rome! Rome! murmura-t-il.

— Vite!

— Je le jure.

— Bandez-lui les yeux!.. — Si jamais vous violez votre promesse, moi, je fais le serment de vous retrouver, et je n'ai jamais manqué à mes sermens, continua-t-il, en étendant la main sur cette femme qui se mourait là.

Trois heures après, au point du jour, le peintre était en route pour Paris.

Deuxième nuit.

C'était le dernier samedi de l'exposition de 1835. Un triple rang d'équipages stationnait sur les deux côtés de la place inachevée du Musée de peinture. La foule privilégiée, les artistes, les grands seigneurs, les dandys, les femmes surtout, belles, rieuses et parées, en toilette de salon, allaient, venaient, se heurtaient, se pressaient à la porte réservée où faisait admettre le billet bleu tout froissé, précieuse faveur du directeur des Musées royaux. Sur les degrés du péristyle, deux hommes jeunes encore, deux peintres causaient ensemble, tout en regardant s'écouler la foule et défiler les voitures. L'un d'eux, dont la figure longue et pâle, le front élevé et les moustaches à la Louis XIII rappelaient le Buckingham de Van-Dyck, avait une physionomie empreinte de cette ineffable expression de souffrance que laisse le génie des grandes pensées; et quand ses lèvres souriaient, la même expression de tristesse se réfugiait tout entière dans ses yeux dont le regard, plein de puissance et de douceur, paraissait toujours sous l'influence d'un regret silencieux.

— Que de reproches n'avons-nous pas à te faire, lui disait son ami, jeune artiste dont un ruban éclatant de fraîcheur décorait la boutonnière.

— A moi!

— Oui, à toi, le poète, le grand peintre, à toi, dont la première page d'enfant avait promis un homme à notre glorieuse école de France, à toi, dont les études graves et sévères nous auraient fait pâlir, nous, tes rivaux, si nous n'eussions pas été aussi tes amis! J'ai vu dans ton atelier, sous la poussière de tes toiles éparses, de belles et grandes choses ébau-

chées, des esquisses puissantes, des copies à tromper l'œil d'un maître, des pensées de génie, oui, de génie. Eh bien! qu'as-tu exposé? Un seul portrait : et encore, nous le devons à la vanité d'une jolie femme. Ah! Raymond, qu'as-tu fait? tout pour toi, rien pour nous! tu nous as volé notre part de ta gloire.

— La gloire, reprit lentement le peintre, ce n'est pas la gloire, c'est l'art que je veux, que je cherche, que j'aime : c'est l'art qui me tue! Mon Dieu, si j'avais vu l'Italie! s'il m'avait été donné d'errer sous ces grandes fresques du Vatican! O Rome! ô peinture!

— Tu regrettes Rome, et pourquoi l'as-tu quitté?

— Je suis du Nord, répond-il en souriant avec amertume : l'air brûlant d'Italie me tuerait. .

La voiture qui passait alors, un landau ouvert, s'arrêta tout près d'eux. Un homme âgé occupait une des places du fond. Auprès de lui une femme dont la taille se courbait avec un mouvement plein de grâce, penchée sur le panneau du côté opposé, parlait à quelques personnes arrêtées là.

— Bonjour, chère belle, entendirent les deux peintres... Avez-vous vu mon portrait?

— Oui, c'est ravissant de beauté, de fraîcheur, de vérité : ce n'est pas mieux que vous, madame, c'est vous.

— Je vous recommande le peintre. C'est un jeune homme charmant, un peu sauvage...

— Il s'appelle? demanda la jeune femme de la voiture.

— Raymond.

— Raymond?

— Oui. Adieu!... Vous en serez contente... Eh! tenez, le voilà qui nous regarde, ce grand jeune homme, sur les marches du peristyle...

La jeune femme se retourna vivement pendant que la voiture l'entraînait, et Raymond entrevit un instant, sous les boucles de ses cheveux noirs, la plus ravissante figure d'ange qu'il eût jamais rencontrée dans ses rêveries sur l'art et dans ses souvenirs de Raphaël.

— Camille, dit-il, en serrant le bras de son ami, c'est la première fois de ma vie que je vois cette jeune fille, j'en suis sûr. Eh bien! son regard m'a fait éprouver, en rencontrant le mien, une indéfinissable sensation, semblable à une commotion électrique : un frisson, et ce qui est étrange, il me semble que j'ai déjà éprouvé cela... Cette jeune fille, cette voiture arrêtée, ce regard, moi ici, sur les degrés, c'est la seconde fois! Il y a donc des momens où l'âme reconnaît, dans les scènes de la vie qui la touchent le plus, le souvenir d'un passé qu'elle a rêvé sans doute, et qui n'a pas existé.

Le lendemain, à neuf heures du matin, une voiture aux panneaux chargés d'armoiries, était arrêtée rue de Larochefoucauld, devant la maison où demeurait le peintre. Raymond, en robe de chambre, sa barette de velours à la main, tout tremblant et embarrassé, sans pouvoir se rendre compte de cette impression nouvelle, faisait les honneurs de son atelier à un étranger de distinction. Tout en parlant d'art et de peinture avec un homme qui paraissait avoir étudié lui-même, et en lui faisant remarquer quelques tableaux de prix des bons maîtres, suspendus çà et là aux murs de l'atelier, il tournait dans son jour quelques pages oubliées, chassait la poussière empreinte sur des toiles sans cadres appuyées contre la muraille, et observait, à chaque fois, l'impression produite par son œuvre sur le vieillard, avec une timide déférence, une attente vaniteuse, inconnue jusqu'alors à son âme.

— Autant que je puis m'y connaître, lui disait l'amateur avec un accent italien assez prononcé, je retrouve dans ces belles pages plus de souvenirs de la vieille école espagnole que de nos grands maîtres d'Italie. Etes-vous allé à Rome?

— Je n'ai jamais vu Rome, ni l'Italie, répondit le peintre.

— Ah! vous êtes trop jeune pour ne pas venir nous voir un jour : il vous faut le Vatican, et Florence et Venise. En attendant, je vous offre un modèle comme n'en a pas eu notre grand Raphaël lui-même. Je vous demande le portrait de ma fille, de ma Léontia..... Je demeure à la campagne, tout près de Paris; vous trouverez un atelier chez moi : soyez assez bon pour venir y peindre quelquefois. Demain, êtes-vous libre, je viens à Paris, et je vous emmène.

Le peintre lut sur la carte que lui laissa le vieillard en partant : Prince Barberini.

La villa française du prince romain était située au-dessus du petit bourg d'Issy, et se cachait toute riante et gracieuse, avec ses toits en terrasses et ses blanches statues parmi les sombres verdures de tilleuls et les cîmes légères de hauts mélèses, comme un souvenir de la campagne de Rome au côteau boisé qui borde la Seine.

Au delà du parc de l'Epine, sur la route qui monte au bois de Fleury, et à une plate-forme du côteau d'où l'œil peut apercevoir tout ce vaste bassin de la Seine, depuis la plaine de Grenelle jusqu'à Saint-Cloud, à travers une grille en fers de lance dorés, on voit de la route une longue et étroite terrasse ombragée de deux rangs de tilleuls taillés en boule, et comme arrêtée sur le versant par les masses de lilas et d'arbres verts qui descendent au dessous d'elle. C'était là que chaque soir du printemps de l'année dernière, le vieux prince, sa fille Léontia et le peintre Raymond venaient voir les méandres de la Seine étinceler des dernières lueurs du jour entre ses îles flottantes de peuples, la grande ligne des bois de Meudon et de Saint-Cloud se perdre peu à peu dans la nuit, et le soleil couchant laisser après lui à l'horizon de longs fleuves de lumière autour des sommets du Mont-Valérien.

Depuis long-temps déjà le portra de la jeune fille était achevé, c'était un chef-d'œuvre. Le peintre avait admiré d'abord, puis aimé son modèle, il avait peint avec toute son âme d'artiste; il avait voulu faire une œuvre de génie; il avait réussi.

— On viendra le voir même à Rome! même dans la galerie de la Villa-Barberini! avait dit le prince.

Alors, et sous l'impression du regard dont la jeune fille le remercia en recevant sa belle et gracieuse image, le peintre éprouva une amère conviction de l'impuissance de l'art à exprimer le rayon céleste qui passait dans ces yeux. En même temps il sentit qu'il y avait, au fond de son ame, d'autres admirations que celle de l'art, un autre amour dans son cœur.

Raymond aimait sans y songer; et le prince, dont le front sous des cheveux blancs avant l'âge, et les yeux éteints gardaient la trace de passions violentes, s'était fait une habitude de la présence du peintre. Quelquefois, quand un orage menaçait dans le ciel, et que les nuages s'abaissant sur les côteaux, remplissaient l'atmosphère d'une lourde et chaude vapeur, le prince s'éloignait tourmenté d'une susceptibilité nerveuse, d'une souffrance intime qui s'irritait de l'attention, et laissait seuls le peintre et son modèle. De longues heures se passaient ainsi, presque silencieuses, ou remplies par des paroles indifférentes; des heures de délices pourtant, où leurs ames se sentaient isolées de tout ce qui n'étaient pas elles-mêmes, et seules, se faisaient sans paroles de vagues et ineffables confidences.

Léontia était comme la plupart des jeunes filles qui, privées de bonne heure de l'appui d'une mère, sur la route de la vie, et ne trouvant point de cœur d'amie où déposer leurs jeunes et craintives émotions, se replient sur elles-mêmes, et s'apprennent seules à penser et à réfléchir : Léontia savait qu'elle aimait Raymond, et se laissait aimer.

Un jour, à la fin du dîner, — le portrait était achevé de la veille :

— Léontia, dit le prince, il faut que nous soyons à Rome dans dix jours. Je reçois au palais Barberini le 25; nous partons demain matin, pour que la route ne te fatigue pas.

— Raymond, continua-t-il, vous n'êtes jamais venu à Rome, je vous emmène, vous partez avec nous.

— Merci, prince, dit le peintre en pâlissant. Je ne puis aller à Rome... maintenant.

— Comment donc, et l'art! et Raphaël! il faut de la jeunesse, Raymond, pour sentir et étudier le génie; il est temps, voyons, qui peut vous retenir à Paris? rien, n'est-ce pas. Eh bien! nous partons ensemble, c'est une chose convenue.

— Recevez mes excuses, prince, cela m'est impossible, dit le peintre avec fermeté.

— Raymond, insista le prince, votre présence nous est nécessaire maintenant. J'aime la peinture; vous êtes un grand peintre, c'est une liaison d'artiste; voyons, arrangeons cela, nous resterons très peu de temps à Rome; vous admirerez en passant des chefs-d'œuvre, et nous revenons à nos occupations de Paris.

Léontia pâlit en voyant le geste de refus du peintre, et prévenant sa réponse :

— Monsieur Raymond, dit-elle, c'est au nom de son amitié que mon père vous en prie... et moi aussi, ajouta-t-elle, avec toute la puissance de son regard.

Le peintre appuya son front sur ses mains et réfléchit une minute; puis, se relevant :

— J'irai, dit-il à voix basse.

Le soir, sur la terrasse, pendant un instant où ils furent seuls, la jeune fille s'approchant de lui :

— Fallait-il donc réfléchir si long-temps pour me répondre oui, dit-elle?

— Peut-être, Léontia, quand c'est une question de vie ou de mort!..

Le lendemain, la terrasse de la villa était déserte.

. . . .

— C'est la porte del Populo. Dieu me pardonne! s'écria le peintre au moment où la voiture de voyage du prince Barberini entrait dans Rome.

— Comment, vous la connaissez? dit le prince surpris.

— Oui, dit Raymond avec un léger tremblement dans son sourire, oui, grâce à toutes les vues de Rome et des environs que nous envoient périodiquement à nous, pauvres Français, la gravure et la lithographie.

Le prince était attendu pour dîner; et il arrivait de Paris juste à l'heure, pour recevoir dans les galeries et les jardins de la villa Barberini, tout étincelante de lumières, toute pleine de parfums, de fleurs, d'harmonie, sous ses marbres précieux et ses colonnes de Carrare, les cardinaux, les grands de l'état et tous les princes romains de familles papales, dont chaque vieux nom s'est, depuis des siècles, couronné à son tour de la tiare souveraine.

Ce fut une fête toute patricienne et comme en devait donner, à Rome, le dernier représentant d'une de ces hautes et puissantes familles nées dans la pourpre, à ses pairs réunis.

Quand les rangs se furent éclaircis, quand on circula plus librement dans les galeries de marbre, quand les symphonies et les chants eurent cessé peu à peu, le jeune peintre, enivré de toute cette harmonie de cette atmosphère de parfums, de cette fête à Rome sous les fresques de Carrache s'animant à la lueur tremblante de mille bougies, se retrouva devant son portrait de Léontia, à côté du prince, qui le présentait à ses amis comme l'auteur de ce chef-d'œuvre.

La raison du jeune homme, en proie à une hallucination puissante semblable à l'ivresse, l'avait abandonné, et avec elle sa présence d'esprit.

— Raymond, lui disait le prince, comment se peut-il qu'un peintre ne

soit pas venu à Rome en sa vie?... Pourtant, vous avez reconnu la porte del Populo comme un transteverin! Vous l'aviez déjà vue? Raymond?

— C'est vrai, prince, répondit machinalement le jeune homme, une autre fois seulement, et il y a là toute une histoire.

— Quoi donc? seigneur français. Racontez-nous cette histoire!

— Il y a si long-temps, reprit Raymond, en hésitant. Et puis, en tout cas, messeigneurs, votre protection ne me manquerait pas. Je suis venu à Rome déjà.

— Ah! je le savais bien! dit le prince.

— J'étais fort jeune, un enfant, élève de l'école de France et grand prix. Je venais pour être peintre comme Raphaël... J'arrivai le soir, et la fatalité me conduisit au théâtre d'Argentina. La Coronari chantait...

A ce moment, Léontia s'arrêtait à la porte de la galerie, et, voyant une terrible expression de souffrance au front de son père accoudé contre le marbre de la cheminée, elle tourna un regard suppliant vers le peintre, qui s'arrêta. Ce regard était le même que celui de la belle et pâle figure dont le nom d'Argentina avait éveillé le souvenir dans son ame.

— Eh bien!... disait-on autour de lui...

— En sortant du théâtre je m'égarai: sur une place déserte j'entendis une voix qui demandait dans l'ombre:—Est-ce vous?—Oui, répondis-je en étourdi. Au même instant, je fus saisi et lié, et quand je revins à moi, j'étais dans une grande salle muette et sombre, où une femme se mourait, je pense... avec un enfant endormi dans ses bras. Un homme masqué me mena près d'elle!... On m'avait pris pour le prêtre qu'il fallait là!... Je crus mourir! mais j'étais à Rome de la veille seulement, et cela me sauva la vie...

— Et vous n'avez pas reconnu la maison, les environs... rien?

— On me banda les yeux; et, le lendemain, je revins en France.

— Mais vous avez remarqué l'appartement où vous vous trouviez.

— Les murs étaient tendus d'une tapisserie à personnages...

Il leva la tête, et ses yeux s'agrandirent de terreur en reconnaissant la même tapisserie autour de lui. La raison lui revint alors, et avec elle un affreux soupçon, et pour le détruire, il se hâta de continuer:

— Sur la cheminée était une pendule...

C'était la même, il la reconnut comme s'il l'avait vue de la veille.

— L'homme masqué avait des regards de feu sous son masque...

Les yeux du prince étaient fixés sur lui: il frissonna.

— Eh bien!... cria celui-ci...

Alors, au milieu du silence, Léontia, pâle et tremblante, poussa légèrement le cadre doré du portrait, qui glissa, et la toile se déchira sur l'angle de marbre d'un socle de colonne.

Cet incident vint détourner l'attention et mettre fin à l'embarras de tous.

— Raymond se vit perdu..

Quand une heure sonna à Saint-Pierre, debout devant une fenêtre de sa chambre, il regardait vaguement le ciel, il attendait: le froissement d'une tapisserie glissant sur elle-même, lui fit tourner la tête; un froid subit lui serra le cœur, puis il se résigna.

— Raymond! murmura-t-on à voix basse.

— Léontia!... Il s'élança, et, pour la première fois, la serra contre sa poitrine.

— Adieu... dit-il.

— Oui, il faut fuir, Raymond, venez! et elle l'entraîna dans les ténèbres, à travers un corridor étroit, jusqu'à une petite porte sur les jardins. De ce côté, le mur en terrasse et peu élevé permettait de sauter dans la rue. Léontia le lui montra et le pressa de fuir, en indiquant le chemin qui l'éloignait du palais.

— Seul!... dit Raymond.

— Il me faut rester ici! Raymond, continua-t-elle, je sais tout maintenant, ton récit m'a tout révélé. Oh! je me souviens des dernières larmes de ma mère!... mais lui, c'est mon père, je resterai!

— Eh bien! moi aussi, dit Raymond. Il y a une fatalité sur moi à Rome, je la subirai. J'y serais donc revenu à deux fois quelques heures de ma vie, pour dire adieu à mes rêves de gloire d'abord, et dix ans après à mon bonheur! Non, je ne partirai pas seul!...

— Mon Dieu! plus bas! disait la jeune fille en se tordant les mains, je t'en conjure, vite, on va venir, tu serais perdu! Raymond, au revoir!.. Il ne partira donc pas! A ce moment, une lumière prolongea sa lueur pâle sur les fenêtres de la galerie, et alors Léontia, jetant ses bras autour du cou de Raymond:

— Je le veux!...—Maintenant, dit-elle, partez Raymond...

Il s'élança dans la rue, et quand il eut disparu, la jeune fille fit quelques pas, poussa un grand cri et tomba évanouie.

Trois jours après, à Naples, Raymond lut dans le *Diaro di Roma*:

« A la suite d'une fête à la villa Barberini, une aile du palais tout entière a été la proie des flammes. On a à déplorer la perte de plusieurs des gens du palais, et surtout celle de son excellence le prince Barberini, qui a succombé ce matin à la gravité de ses blessures. »

. . . .

Il y a quatre jours, Camille rencontra aux Champs-Elysées, dans un élégant cabriolet, son ami Raymond, revenu de Rome.

— A Paris!... lui cria-t-il de loin.

— Oui, depuis huit jours, veux-tu monter?

— Oui, pardieu! Tu as là une assez jolie bête pour que je m'en fasse honneur. Où demeures-tu?

— Nous allons dîner chez moi.

— Eh bien! l'art? Raphaël? Rome?...

Le cabriolet traversa, rapide comme le vent, le Champ-de-Mars, Vaugirard, Issy, et s'arrêta à la grille dorée et la terrasse de la route de Fleury.

— L'art, disait Raymond à son ami, je lui ai fait une grande infidélité à Rome! Oui, Camille, je ne suis plus peintre. Raphaël, Dominicain, m'ont laissé froid, je n'aime plus l'art! j'aime...

— Cet ange? dit Camille, en apercevant une jeune femme ravissante de beauté, qui accourut sur la terrasse, pendant que le jockey ouvrait la grille.

— Oui, ma femme! dit Raymond.

S.-J. de Nogent. — (*La Mode.*)

LA VENGEANCE D'UN TRIBUN.

Un jour, vers la plus belle, c'est-à-dire la plus sanglante époque de la république, tandis que régnait ce rude comité, qui, d'une main, chassait grand train l'ennemi hors des frontières, *organisait la victoire*, comme on l'a dit; de l'autre, hélas! remplissait des prisons et dressait des échafauds, une jeune fille s'arrêta près des portes de la Convention; elle était vêtue de noir et très simplement mise; en présence de ce spectacle nouveau pour ses yeux, de toute une foule effarée et tumultueuse qui se répandait aux environs, elle ne put s'empêcher de montrer son anxiété; la pauvre enfant faisait là ce que bien d'autres n'eussent osé, elle laissait éclater ses agitations publiquement, aux yeux de tous, et l'extérieur n'était rien encore;—si on avait vu dans son âme! Mais qui donc eût songé à une pauvre étrangère? Pourtant elle se remit peu à peu, et prit plus d'assurance, comme il convenait, pour ne point attirer les regards; la foule continuait de s'écouler; ceux-ci passaient sans s'arrêter, plus d'un, même, sans détourner la tête; d'autres s'engouffraient à grand bruit vers les portes de l'assemblée; bientôt invinciblement attirée, emportée, comme dans un rêve, pêle-mêle avec ce pâle troupeau de patriotes à l'œil sombre, de *tricoteuses* à la voix rauque, la jeune fille suivit. Elle était au sein de la Convention nationale! D'abord elle se mit à l'écart, sourde à toutes les rumeurs qui grondaient; que lui importait cela? Son âme était ailleurs, loin de cette enceinte, au chevet d'un prisonnier, près de mourir peut-être! C'était là la pensée qui faisait venir parfois des larmes dans ses yeux.

— Oh! je le sauverai! disait-elle tout bas en son cœur, je veux le sauver!... Pourquoi le tuerait-on? ce serait affreux!.. d'ailleurs, il n'a rien fait, j'en suis sûre; le sauver! mais comment faire?

Triste énigme éternellement posée devant tous ceux qui ont quelque tête aimée à arracher au couteau!

En ce moment, le bruit confus qui se faisait commença à s'apaiser; on commandait le silence de tous côtés; une voix retentit dans la salle: en entendant cette voix, la jeune fille tressaillit tout à coup, passa la main sur ses yeux, écouta de nouveau:

— Cette voix! cet homme! s'écria-t-elle; oh! mon Dieu! qui est ça?

— Ça!.. répondit une grosse femme à la face couperosée; ça c'est le citoyen Barrère qui chante une antienne aux Prussiens, et qui leur flanque un bulletin dans le ventre, et vive la république!..

— Lui!.. Bertrand!.. je l'avais oublié, en effet!..

— Hé! hé! reprit la vieille en ricanant, et tournant vers son interlocutrice un regard de satyre, est-ce que le salut public et la petite pie grièche?... enfin suffit. Vois-tu, reprit-elle avec un ton bouffonnement protecteur, si tu veux t'instruire tout-à-fait, ça! comme tu dis toi, Barrère, c'est des bons, mais c'est égal, il faut qu'il se tienne droit, on le surveille! ça n'a pas plus de cœur qu'un poulet; il fait le doucereux avec l'autre (l'autre, c'était sa majesté le roi Louis XVI!)

La jeune fille frémit d'horreur en entendant cela et fit un mouvement involontaire: pourtant dans ces mêmes paroles, n'y avait-il pas quelque motif d'espoir?

—Oui! se dit-elle, il est bon!... il est généreux!... peut-être tous les doux souvenirs ne sont pas effacés de sa mémoire. Autrefois il m'aimait! La parole expira sur ses lèvres. Mais cet amour même n'est-il pas un obstacle? reprit-elle un peu après; et tout le passé se remontrait à ses yeux; qui sait s'il a oublié, ou s'il voudra ne se souvenir que pour pardonner; pourtant lui seul pourrait me rendre la vie, en le sauvant; mon Dieu! mon Dieu! si j'osais!...

Un violent combat paraissait se livrer dans son cœur: combat de l'espoir et de la crainte, de la confiance et du désespoir!... La séance continuait, tantôt bruyante et agitée, tantôt terriblement silencieuse; mais au milieu de toutes ces choses et de tous ces hommes, elle ne voyait qu'un but et qu'un homme: tout le reste disparaissait; enfin, s'arrachant à ce songe plein de trouble, et comme sous le coup d'une résolution décisive, la jeune fille se leva et sortit: elle alla se poser au seuil de la porte de l'assemblée, et attendit long-temps; rien ne pouvait échapper à ses yeux ardemment fixés sur chaque personne qui sortait; mais rien! les instans passaient; tout à coup son regard s'illumina: Bertrand Barrère passait, là, à côté, frôlant sa robe, mais sans l'apercevoir; elle le suivit pas à pas, de loin; bientôt, le voyant entrer dans une maison, elle se glissa furtivement après lui; des pas retentissaient dans l'escalier, elle monta à son tour; une porte se ferma, elle était là, sur le seuil; ses jambes tremblaient;

la crainte brisait toutes ses forces : un moment encore, et peut-être l'avenir allait apparaître plus joyeux ; peut-être n'était-ce que le désespoir qui l'attendait : c'est ainsi qu'on a hâte de savoir le dernier mot d'une destinée, et qu'on tremble lorsque ce mot suprême est près de frapper l'oreille! Tous les courages faiblissent à cette heure!

Sur un léger coup, la porte s'ouvrit ; Barrère était encore là :

— Citoyen !... monsieur... dit la jeune fille en s'agenouillant devant lui.

— Marguerite Jonzac!... s'écria celui-ci en la relevant aussitôt.

Malgré le ton d'étonnement, il y avait une bienveillance extrême dans l'accent de Barrère ; sa figure rayonna d'un contentement inaccoutumé ; on eût dit, que, chassant les sombres préoccupations du moment, bercé dans un nuage inaperçu, venait de lui apparaître quelque doux fantôme de la jeunesse : un calme sourire errait sur ses lèvres ; il prit la main de la jeune fille dans les siennes :

— Vous ici, Marguerite! reprit-il ; vous, à qui j'ai bien souvent songé avec tendresse.

— Oh ! merci, dit Marguerite ; merci, monsieur Bertrand! Je ne sais comment vous nommer maintenant; je craignais de n'être plus reconnue :... il m'a fallu bien du courage pour vous suivre, pour venir à cette porte !

— Qui! moi, ne pas me souvenir de vous? reprit Barrère... Quoique de plus graves devoirs soient venus m'occuper, ne craignez pas cela : non! je me souviens qu'il y a quelques années, — des siècles dans le temps où nous vivons.— il y avait tout près de Tarbes une jeune enfant douée de toutes les grâces, belle comme un ange, qui avait nom Marguerite Jonzac. Bientôt je l'aimai, je ne songeai plus qu'à elle : j'aurais tout donné pour elle, et son père eût peut-être vu avec joie notre amour; mais que faire? le cœur de Marguerite était déjà tout à un autre. De là de vives querelles, des luttes; il n'y a que cela que j'ai oublié, ma pauvre enfant : toutes ces haines dorment en moi ; tant d'autres pensées les ont refoulées au fond de mon cœur! En ce moment un léger nuage passa sur son front. Et M. Louis de Liron? ajouta-t-il avec plus de gravité.

— Il est ici, répondit la jeune fille d'un ton bas... en prison, près d'être jugé, et condamné peut-être.

— En prison!...

— Mais il est innocent, j'en suis sûre, reprit Marguerite avec vivacité. Hélas ! je n'ai plus que lui au monde maintenant : mon père est mort en maudissant notre amour, Louis est venu à Paris, et à peine arrivé, il a été arrêté. Que pouvais-je faire en apprenant cela ? Je suis partie désespérée, la mort dans l'ame : j'ai voulu le revoir, le sauver s'il se pouvait : mais une pauvre femme isolée, étrangère, que peut-elle?... Le hasard vous a fait apparaître à moi, et je l'ai béni; en face d'un tel danger, me suis-je dit, les vieilles inimitiés disparaissent : je suis venue vers vous.

— Et vous avez bien fait, Marguerite !... Il est vrai, reprit le conventionnel, un peu après et poussé par un ressouvenir amer ; j'ai bien haï cet homme à cause des humiliations de mon cœur, parce qu'il a toujours su dans ma jeunesse se poser entre ce que j'appelais mon bonheur et moi; je l'ai haï comme on hait lorsqu'on est jeune, c'est-à-dire... avec tout l'emportement de l'irréflexion; mais, je vous l'ai dit, tout cela est éteint, que pouvaient être de petites querelles d'enfans auprès des luttes plus sérieuses où j'ai été mêlé? Et si je n'avais pas pardonné depuis ce dernier jour où nous nous sommes vus face à face, chacun une arme à la main, quel moment plus heureux que celui-ci pour étouffer toute haine! Mais lui!... a-t-il oublié aussi? Je connais ses vieilles rancunes, et peut-être...

— Hélas! reprit Marguerite, sauvez-le, et j'embrasserai vos genoux. Comment pourrait-il encore vous haïr lorsqu'il vous devra la vie?

— Oui, nous le sauverons, dit Barrère, nous le sauverons pour vous, Marguerite, pour lui, pour moi! Pour moi, dis-je; on ne sait pas ce qu'il y a de joie en mon âme quand je vois sauver la tête d'un innocent. Qu'est-ce donc lorsqu'il s'agit d'un enfant de mon pays, de quelqu'un qui est né où je suis né, qui a grandi où j'ai grandi?

— Si je pouvais le revoir un instant d'abord ! dit avec timidité la jeune fille.

Barrère réfléchit, songeant à ce qu'il pourrait faire.

— Mais dans quelle prison l'a-t-on mis, reprit-il.

— Je me suis bien informée, répondit Marguerite ; c'est à Saint-Lazare qu'il est.

— Eh bien ! plus de retards!.. Venez, mon enfant! venez, Marguerite! vous le verrez, et nous le sauverons! Je répondrai de lui devant tous comme de moi-même... Que puis-je de plus? Venez donc!

— Oh ! mon Dieu ! merci, d'abord, reprit Marguerite, merci à vous, M. Bertrand ; je ne sais que dire pour vous exprimer ma reconnaissance ; mais je sens déjà plus de joie; mon bonheur peut renaître, et c'est à vous que je le devrai!

Ils sortirent tous deux, Bertrand Barrère et Marguerite Jonzac, ce tribun et cette jeune fille, et ils coururent vers la maison Saint-Lazare : ils brûlaient le chemin sans mot dire, tous deux émus mais remplis d'espoir. Les portes s'ouvrirent devant le membre du comité de salut public ; à ce bruit de grilles refermées, de verrous rentrant dans leur gaine, Marguerite frémit ; quelque chose de triste l'agita comme un fâcheux pressentiment. Si ces portes allaient ne se rouvrir jamais !

—Le prisonnier Liron ! dit Barrère au geôlier.

— Citoyen, attendez donc; reprit celui-ci ; où faut-il prendre ça, Liron : il n'y a pas bien long-temps.... Ah! j'y suis : c'est égal, poursuivit-il en allant, mauvais signe pour celui-là, mauvais signe! son affaire est faite ; bah !

La jeune fille tremblait et sentait ses jambes fléchir sous elle, en voyant ces murs sombres, humides, où pas un rayon de soleil ne semblait éveiller quelque idée de vie et d'espérance. Tandis qu'ils attendaient, un homme passa, qui semblait venir de l'intérieur des prisons; il avait une mine sèche et insolente, la parole haute.

— Ah ! ah ! le citoyen Barrère, dit-il du plus loin qu'il aperçut celui-ci.

— C'est vous, Fouquier ! et où allez-vous donc ainsi ?

— Porter les listes de ceux qui doivent être jugés.

— Et condamnés sans doute !... Voyez donc.

Il prit un papier et lut un instant.

— Liron ! s'écria-t-il tout à coup. Il était temps ! Qu'a donc fait cet homme ? ajouta Barrère en se tournant vers son interlocuteur, qui n'était autre que Fouquier-Tinville, l'accusateur public.

— Suspect ! répondit celui-ci.

— Et si je répondais de lui?

— Ce serait voler la république; prenez garde! — Puis ils parlèrent bas.

Tandis qu'ils étaient ainsi, Marguerite s'était tenue à l'écart dans l'attente, écoutant chaque bruit de pas pour distinguer l'approche de son amant. M. de Liron était arrivé, surpris et défait, comme lorsqu'on a dit adieu à toute espérance; la jeune fille s'était jetée aussitôt dans ses bras.

— Toi ici ! Marguerite! s'écria le prisonnier ; toi que je revois, que je serre sur mon cœur ! Oh! ce n'est pas possible!

— Oh ! mon ami ! Louis, c'est bien moi! reprit Marguerite. Comment ne serais-je pas accourue? J'avais besoin de te voir ! Va, tu ne mourras pas! tu es à moi!...

Le jeune homme sourit, Marguerite continua :

— Non! pourquoi t'enlèverait-on à mon amour ? Tu n'as rien fait qui mérite la mort ; quelques mots imprudens peut-être!... quelques paroles légères...

— Oui, c'est bien cela!... ou plutôt... qui le sait? quelque vengeance... peut-être.

— Et qui se vengerait de toi? Louis! Non, ce n'est pas possible! Mais ces portes se rouvriront bientôt, et nous repartirons sans regarder seulement derrière nous... sinon pour rendre grâce à celui qui t'aura sauvé !

— Mais, j'y songe, repartit Louis de Liron, qui donc a pu me procurer cette joie suprême de te revoir ? qui donc a pu mettre en toi ces folles idées de salut prochain ?

Avant que Marguerite eût pu répondre, Barrère, qui venait de quitter Fouquier, s'était approché, tendant la main au prisonnier. A son aspect, le jeune homme se redressa ; sa figure flamboyait : il garda un instant de silence, sans répondre aux avances amicales de Barrère. En présence de la jeune fille, il avait paru triste et presque abattu ; en présence du tribun, toute sa fierté se réveilla, son âme bondit sous une vieille haine. Involontairement ses sentimens s'étaient montrés dans un éclair de ses yeux ; chacun attendait avec crainte.

— Ainsi, dit M. de Liron avec une sanglante ironie, c'est vous qui voulez me sauver ? c'est cet homme, Marguerite, que vous avez choisi pour m'ouvrir ces portes?... O misère !

— Louis! s'écria la jeune fille stupéfaite.

— Et à quel prix vend-on mon salut? reprit le jeune homme ; je veux le savoir!... Voilà peut-être encore un de ces mystères de corruption et de honte !

— Monsieur ! dit Barrère frémissant et se contenant mal ; songez qu'il y va de votre vie. Si on vous entendait ! Moi, j'oublie tout en face de vos dangers.

— Oublier! et moi je n'oublie pas, reprit M. de Liron : sauvé par vous, mieux vaut encore la mort

— Malheureux ! dit la jeune fille en sanglotant.

Barrère était ému, inquiet : que faire devant l'insulte d'un homme qui va mourir demain peut-être? La générosité l'emporta encore en lui ; il s'approcha de M. de Liron, et presque suppliant :

— Votre main, monsieur, lui dit-il, voici la mienne !

M. de Liron croisa ses bras, et avec une fierté hautaine dans le regard :

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, répondit-il froidement, ce n'est point avec une parole d'amitié, et en serrant nos mains que nous nous sommes quittés : il ne devait plus rien y avoir de commun entre nous ; nous ne devions plus nous revoir. Mais, ajouta-t-il avec une amertume ironique, nous n'avions pas prévu le cas où l'on pourrait se retrouver face à face, vous étant le bourreau, moi la victime !

— C'en est trop! s'écria Barrère.

La jeune fille se tourna vers lui avec un ton de prière qui arrêta la parole sur ses lèvres.

— Qu'est donc cela ? dit le geôlier qui entrait en ce moment.

— Cela veut dire, citoyen geôlier, répondit M. de Liron, que tu vas me ramener entre mes quatre murailles, jusqu'au moment... Il n'acheva pas et sortit lançant un regard plein de dédaigneuse pitié.

— Louis ! s'écria encore une fois la jeune fille épouvantée.

— Malheureux ! murmura Barrère.

Ils se regardèrent tous deux un instant avec des yeux désolés, songeant que cette fois peut-être tout était dit ; que ce jeune homme qui s'en allait ainsi était une proie assurée pour la mort ; ni l'un ni l'autre n'osait parler ; après un moment de silence contraint, ils sortirent pourtant; déjà la nuit se faisait, une nuit froide, brumeuse, humide ; il tombait un épais

et menu brouillard qui glaçait; de loin en loin quelques pâles lanternes se balançaient dans la brume, jetant une lueur triste et blafarde; ils s'en allaient silencieux: la jeune fille avait l'âme perdue et contenait toutes ses larmes. A quelques pas, on entendit un grand bruit au milieu duquel on pouvait distinguer le nom de Barrère... C'étaient les cris de haine des prisonniers qui venaient d'apprendre sa venue; mais ces hurlemens s'éteignaient déjà, et le dernier bruit serra l'âme du tribun; il pressa involontairement le pas, et entraîna Marguerite. Triste destinée! Cet homme qui était venu pour une bonne action, pour sauver une tête du couteau, ne recevait qu'imprécations et haine! Et au milieu de cette nuit sombre et froide, il marchait, sentant un attendrissement inconnu dans son cœur, croyant toujours entendre quelque nouvel anathème lancé sur sa tête.

Quand ils furent rentrés, Barrère se laissa tomber sur un siége, tantôt contemplant la tristesse profonde de Marguerite, qui n'osait ou ne pouvait parler, tantôt paraissant réfléchir : il ne voyait rien autour de lui des choses qui l'occupaient habituellement.... la douleur seule de ce qui venait de se passer l'accablait ; que faire pourtant?... Ce qui le déchirait surtout, c'était l'affliction naïve de cette jeune fille ; tout à coup il se releva :

— Eh bien ! s'écria-t-il, il sera sauvé malgré lui! Oui, pour toi! pour vous, Marguerite!... Je répondrai à sa haine par un oubli obstiné ; je fermerai mes oreilles à ses cris, pour ne point concevoir de rancune à mon tour.

— Se peut-il? ô mon Dieu! reprit Marguerite tremblante, et ouvrant ses yeux brillans déjà d'un nouvel espoir.

— C'est de la folie, continua Barrère, que cet aveuglement furieux! cela n'a été qu'un emportement passager qu'il regrette peut-être à cette heure! Pourvu qu'il soit encore temps! va, mon enfant, je te le répète, je le sauverai.

— Et comment faire? dit la jeune fille.

— Je te le dirai plus tard, je n'ai pas un instant à perdre, et quand il sera hors de sa prison, hors de Paris même, il faudra bien qu'il vive alors!

Barrère sortit en disant ces mots, laissant Marguerite incertaine encore et inquiète, comme elle l'était la veille, comme elle l'était le matin même. Seule alors, la jeune fille put jeter les yeux autour d'elle et voir ce que c'était que le palais de ce membre du comité de salut public. Tout était simple, sans ornemens superflus, arrangé avec une régularité bourgeoise; il n'y avait rien au delà du nécessaire. Et quel nécessaire encore pour un membre du gouvernement, pour un homme qui tenait dans sa main le sceptre de la France et avait sa part de cette terrible royauté collective! Où donc étaient la richesse et la profusion abondante des gouvernans? C'était presque de la pauvreté qui régnait là ; et ce tribun, Bertrand Barrère, au nom duquel les bandes républicaines couraient de victoire en victoire, se voyait, pour vivre, forcé à emprunter quelques milliers d'écus (1). Marguerite ne savait point cela, mais elle avait entendu sonner haut le nom de son protecteur, et elle restait étonnée, pleine de respect en même temps pour une simplicité si digne. Une heure environ s'était passée, quand un bruit de pas se fit entendre : Barrère parut sur le seuil, elle courut vers lui.

— Eh bien ! mon enfant, dit celui-ci, espère! . Je viens du comité.... le nom de M. de Liron est rayé des listes. J'ai donné des ordres pour qu'il fût extrait aussitôt et comme je le désire... Maintenant, si tu veux le revoir, dans quelques heures peut-être... cela sera possible; d'ici là, il faut me suivre!

— Dites un mot, je vous suivrai partout!... Mais avant, comment puis-je vous remercier dignement?

— En vous souvenant parfois de moi, dit Barrère avec une calme mélancolie; ce sera mon paiement le plus doux; le souvenir d'un cœur ami porte toujours bonheur, Marguerite!

Une voiture attendait à la porte; cette voiture les emporta rapidement, d'abord à travers Paris, puis dans la campagne, et ne s'arrêta qu'à quelque distance, pour les laisser dans une maison assez isolée. Ils avaient déjà attendu assez long-temps, lorsque Barrère frémit tout à coup en entendant un roulement rapproché. Bientôt des voix retentirent; la porte s'ouvrit...

— Louis! s'écria Marguerite dans l'exaltation de sa joie.

— Encore vous! dit le jeune homme en jetant un coup d'œil sur Barrère. Que dois-je donc attendre? Sans doute une mort plus lente, plus cruelle...

Barrère ne répondit pas.

— Oh! pas d'insulte! reprit la jeune fille avec une fierté digne; écoutez-moi d'abord : Cet homme que vous insultez est votre sauveur, Louis; c'est le mien! C'est le sauveur, ajouta-t-elle plus bas, de l'enfant que je mettrai au monde, et qui est à vous, Louis!

Le jeune homme tressaillit.

— Vous voyez bien qu'il faut m'entendre. Quand j'ai su que vous étiez arrêté, je suis partie voulant vous revoir encore, parce que je vous aimais, parce que je voulais mourir avec vous, s'il le fallait. Je suis venue sans savoir ce qu'on pouvait faire pour vous sauver. Si j'avais dis moi seule que vous étiez innocent... qui donc eût écouté ma voix? Le hasard, ou Dieu, bien plutôt, m'a montré M. Barrère. Alors je n'ai plus écouté que l'instinct qui me poussait vers lui. J'ai oublié qu'autrefois il y avait eu des haines entre vous, — des haines terribles qui m'ont coûté bien des larmes... — Et il s'est trouvé que lui, généreux et bon, avait oublié aussi... qu'il a voulu vous arracher à la mort. Une fois vous l'avez insulté; il pouvait se venger de cette injure... mais non... Il vous sauve malgré vous... A vos paroles de haine, il répond par l'amitié la plus noble; à votre dédain, il répond par le dévoûment, et vous l'insultez de nouveau! Vous voyez bien, vous n'aviez pas songé à tout cela. C'était un éclat d'un moment, n'est-ce pas? Oh! vous m'avez brisé le cœur, mon ami, quand j'ai vu tant de colère pour un bienfait. Louis, voyez, je pleure, et ce sont des larmes de reconnaissance pour lui autant que d'amour pour vous!

La jeune fille s'arrêta, suffoquée en effet par les sanglots et épuisée par son émotion. M. de Liron était pâle et triste. Chaque mot de Marguerite avait jeté le trouble dans son âme; toute sa haine se fondait au souffle de cette parole aimée et chaleureuse. D'ailleurs, ne voyait-il pas à son tour toute la générosité de celui qu'il avait regardé comme son ennemi? Barrère les regardait avec une douce tranquillité; la joie sur le front, comme lorsqu'on a bien fait, il s'approcha d'eux :

— Eh bien! M. de Liron, refusez-vous de serrer cette main à présent? lui dit-il. Je ne me serais point défendu, mais j'accepte tout ce qu'a dit Mlle Jonzac.

M. de Liron prit sa main, et, humiliant sa fierté jusqu'à se laisser tomber à genoux :

— Pardon! monsieur, dit-il, pardon de vous avoir méconnu. Oui, Marguerite l'a dit, c'était un aveugle emportement...

— Pas de pardon! dit vivement Barrère en le relevant, mais de l'amitié; c'est ce que je veux.

En même temps, il serra dans les siennes les mains des deux jeunes gens avec une effusion paternelle, et s'arrêta un instant à fixer sur eux un regard rêveur; puis, ayant appelé celui qui avait accompagné M. de Liron de sa prison jusque-là :

— Jacques, mon ami, lui dit-il, tu m'as prêté cette chambre pour ma vengeance; aie soin de ces deux enfans jusqu'à demain, où je viendrai pour les voir et préparer leur départ; car l'air de Paris n'est pas bon à présent! Et vous, mes enfans, ajouta-t-il, si cela se peut, songez à moi; que mon souvenir ne s'éteigne pas tout-à-fait!

— Jamais! s'écrièrent ensemble M. de Liron et Marguerite. Désormais l'époux et l'épouse se souviendront qu'un homme les a faits heureux sur la terre!

— Et maintenant, reprit Bertrand Barrère avec une amère tristesse, reprenons mon vieux harnais de bataille. Qui sait si quelque jour je pourrai me sauver moi-même?...

Puis il sortit, et tandis que le matin naissait déjà, il rentra lentement à Paris où l'attendaient les orages et la lutte. — Ici reprend la politique; où elle recommence, abstenons-nous.

CH. DE MAZADE.

(*Courrier*.)

(1) Voir les *Mémoires de Barrère* pour ce fait et quelques autres encore.

MIEUX VAUT JAMAIS QUE TARD.

Antoine Blondeau passait, en 1835, pour l'un des plus jolis garçons de Montfort-l'Amaury. Sans être ce qu'à Paris on appelle dédaigneusement un lovelace de province, on lui attribuait un certain nombre d'aventures galantes qui flattaient trop son amour-propre pour qu'il eût jamais fait mine de les désavouer. Un jour, on l'avait surpris en flagrant délit de rendez-vous champêtre avec une demoiselle de haut parage; la semaine précédente, il s'était trompé d'heure et de chemin, en sortant de chez Mme N..., et on l'avait vu regagnant la rue, après minuit, par dessus la muraille de son verger; une autre fois, ce n'était qu'à la suite de longs pourparlers que son nom avait été rayé d'une plainte en *conversation criminelle*. Encore deux ou trois escapades, et l'ostracisme allait être invoqué contre lui par tous les maris de l'endroit.

Un tel succès de scandale ne pouvait durer plus long-temps, et Antoine Blondeau, soit qu'il méprisât les clameurs des mécontens soit qu'il ne fût pas très rassuré sur les conséquences de leur coalition, prit le parti de transporter la scène de ses exploits sur un plus vaste théâtre.

Il vint à Paris.

Sachons maintenant à quels avantages personnels M. Antoine Blondeau était redevable de cette auréole de triomphes qui rayonnait à l'horizon de ses vingt ans, comme l'étoile des pasteurs d'Arménie, lorsqu'il fit son entrée dans la capitale du monde galant, par la barrière des Bons-Hommes.

Sa taille s'élevait un peu au dessus de la moyenne. Sa démarche élégante, assurée comme celle d'un sous-lieutenant de hussards, annonçait l'homme qui ne s'est pas encore heurté aux obstacles de la vie. Ce qui charmait, dans son visage, ce n'était ni le front pâle de Werther, ni le regard brûlant d'Othello, ni cette expression passionnée que rêvent les femmes qui veulent du drame en amour. Il était beau par la régularité de ses traits, par ses grands yeux châtains, si éloquens lorsqu'ils s'animaient à l'extase d'une tendresse suppliante, par la fraîcheur veloutée de son teint, par sa chevelure bouclée et soyeuse. Une moustache blonde, qui faisait le désespoir de ses obscurs rivaux, ombrageait sa lèvre supérieure. Aussi, combien il en était fier, avec quelle coquetterie il en dirigeait la courbure gracieuse! sa moustache c'était son talisman, l'argument décisif, solennel de toutes ses séductions, une attestation

de sa virilité qui semblait dire : Je suis un homme pour vous aimer et vous défendre ! Or, sa jeunesse lui rendait précieuse plus qu'à tout autre cette péroraison, d'une si haute influence auprès des femmes qui regretteraient volontiers le temps héroïque de la chevalerie et des paladins pourfendus en leur honneur.

Ajoutons à ces dons extérieurs que possédait Antoine une facilité précoce d'esprit et d'élocution, écueil ordinaire des Faublas en herbe, et de tous ceux en général qui ressentent impérieusement l'émotion des sentimens qu'ils expriment.

Exalté par les tableaux qu'on lui avait tracés des séductions romanesques qui naissent et se poétisent dans l'ombre voluptueuse des boudoirs parisiens, ivre de folles espérances, il sentait son cœur s'épanouir au souffle de la brise amoureuse qui le lançait à pleines voiles vers l'océan de tous les plaisirs.

Rien ne ressemble moins à la manière dont on se fait aimer, en province, que celle par laquelle on parvient à plaire, à Paris. L'amour, en province, vit bien plus de sentimens que de calculs ; non pas que nous prétendions insinuer que l'amour ne se montre point, à Paris, sous l'aspect honnête de passion légitime. Loin de nous un pareil blasphème ! Mais, dans notre Babylone, où les grands succès et les grands revers ont seuls le droit de faire événement, où un drame d'intérieur, si fécond qu'il soit en incidens lugubres, n'est qu'un grain de sable englouti par le flot orageux des agitations politiques et financières, la crainte du scandale se présente rarement en première ligne aux regards des amans. De là, mille moyens de séductions, impossibles dans une petite ville. L'argent, ce souverain mobile de tant d'actions bonnes ou mauvaises, y joue le rôle de médiateur tout puissant. C'est l'argent qui paie les riches cadeaux qui feront chérir votre magnificence, la loge des Italiens où l'on admirera votre bonne mine, le tailleur qui consacre votre réputation d'homme à la mode, tout enfin jusqu'à la discrétion de la femme de chambre qui vous vend son intervention.

Or, dans une ville de province, où vos démarches, vos relations et jusqu'à vos projets, sont l'objet d'un espionnage incessant, rien de tout cela ne peut avoir lieu.

A Paris, chez les femmes, l'amour est un feu de paille qui s'allume avec éclat et dont il ne reste bientôt qu'une cendre fugitive. En province, c'est un feu de tourbe qui ne jette une lueur brillante qu'après de longs efforts, qui se consume lentement et dont les débris éteins ont peine à se ranimer à l'action d'une flamme nouvelle.

Voilà ce qu'ignorait Antoine Blondeau et ce qui devait renverser toutes ses théories d'adolescent. Il savait aimer avec tendresse, peindre son amour avec enthousiasme, et, jusqu'alors, ce procédé lui avait réussi. Quant aux ruses et à la diplomatie du métier, il ne s'en doutait même pas.

Insinuant comme un solliciteur, Antoine ne tarda pas à se faire des connaissances, et, après quinze jours de préparatifs, il commençait sa première campagne.

En face de ses fenêtres étaient celles de M. de Chaumont. M. de Chaumont, ancien officier des armées de l'empire, avait épousé tout récemment une fort jolie femme. Faute d'un mari assez ingambe pour l'accompagner par la ville, elle se dédommageait de sa réclusion en passant une partie de la journée à regarder les allans et venans. La distraction était au moins bien monotone. Pourtant, soit que le calme de sa vie présente la rendît insensible aux tentations extérieures, soit qu'elle ne songeât point à d'autre félicité que celle qu'elle goûtait dans son ménage, toujours est-il qu'elle paraissait parfaitement heureuse de sa destinée.

Antoine Blondeau conçut la pensée satanique de ravager le cœur de cette femme, assez téméraire pour jouer négligemment avec les boucles de sa chevelure, tandis que lui, Antoine Blondeau, la contemplait d'un œil de Méphistophélès.

Rien n'est impitoyable comme un séducteur de vingt ans. Dans un âge plus avancé, un homme recule quelquefois à l'aspect des conséquences que peuvent avoir ses poursuites ; il se demande de quel droit il irait porter le trouble et le déshonneur au sein d'une famille respectable, s'il aura le triste courage de serrer la main de l'homme auquel il va voler son bonheur, s'il n'est pas infâme, d'abuser de l'innocence et de la crédulité d'une pauvre fille. A vingt ans, aucune de ces réflexions ne vient à l'esprit, on n'hésite devant nulle considération, tout enfin est de bonne guerre.

On ressemble à ces cruels enfans qui s'amusent à torturer les papillons que le coloris chatoyant de leurs ailes leur a donné l'envie de saisir. Quelques années plus tard, l'enfant admire le brillant insecte et ne songe plus à lui ravir sa liberté.

Chaque fois que Mme de Chaumont se mettait à sa fenêtre, Antoine se montrait immédiatement à la sienne, dans le costume le plus propre à le faire remarquer de sa jolie voisine. Leurs regards se rencontraient-ils, celui d'Antoine rayonnait soudain d'une flamme céleste ; Mme de Chaumont semblait-elle l'examiner à la dérobée, il avait grand soin de prendre une attitude rêveuse et mélancolique. Vis-à-vis d'une étrangère, auprès de laquelle il lui manquait, pour se produire de plain-pied, les antécédens de la contredanse ou des petits jeux innocens, sa conduite lui paraissait déjà passablement audacieuse.

Et cependant rien encore ne lui révélait que Mme de Chaumont eût compris l'éloquence de sa pantomime.

— Diable ! se dit-il, serais-je tombé, pour mon coup d'essai, sur une vertu farouche, ou sur une de ces terribles coquettes qui se font un jouet martyre de leurs adorateurs ?...

Il tira sa montre, vit qu'il était trois heures, et ajouta, du ton d'un homme qui vient de s'armer d'une résolution à toute épreuve :

— Dans deux heures, je saurai à quoi m'en tenir !

Une espèce de vieux lazzarone parisien, qui faisait ses commissions, époussetait ses habits, et se prétendait ex-caporal de l'armée de la Loire, lui fournit le thème de son introduction. Il se fit annoncer chez M. de Chaumont, et lui dit :

— Monsieur, je viens solliciter votre bienfaisance en faveur d'un pauvre vieux soldat que la misère, etc., etc.

Comme Mme de Chaumont était présente, il s'imagina qu'il ne serait pas trop maladroit de lui donner une haute opinion de sa faconde. En conséquence, il prononça un discours avec narration, confirmation et péroraison, le tout pendant l'espace de vingt minutes.

Un soldat, quel qu'il fût, et surtout un soldat de l'empire, était un frère d'armes pour M. de Chaumont. Un serrement de main cordial remercia le jeune orateur de sa généreuse intercession, et Mme de Chaumont, plus touchée de la démarche d'Antoine que de la forme avocassière de son plaidoyer, répondit qu'elle serait heureuse de concourir à la bonne œuvre qu'il venait de leur proposer.

Ce qui fit qu'Antoine crut devoir ajouter, comme corollaire à son discours, une petite allocution, style Dorat, en l'honneur de la beauté qui tend la main à l'infortune.

Il rentra chez lui le cœur gonflé d'espérances, car il n'avait constaté, dans Mme de Chaumont, aucun symptôme de vertu farouche ou de coquetterie redoutable, et il avait obtenu la seule aumône qu'il sollicitât réellement, l'assurance d'être désormais bien accueilli de ses voisins.

M. de Chaumont ne recevait presque personne, parce qu'il ne connaissait que fort peu de monde et qu'il n'était pas homme à aller au devant d'une amitié de rencontre. Antoine Blondeau lui plut et bientôt il devint, dans toute l'acception du mot, le commensal de la maison.

Pendant deux ans, le loup vint tous les jours dans la bergerie et tous les jours il en sortit à l'état désespérant de loup affamé et à jeun !

Madame de Chaumont avait ordonné à Antoine d'être *son ami* et rien de plus. Antoine Blondeau s'était résigné à être *l'ami* de Mme de Chaumont... en attendant mieux.

Et il attendait depuis deux mortelles années !...

Du caractère dont nous l'avons dépeint, Antoine Blondeau semblait devoir s'irriter de la résistance de Mme de Chaumont. On pouvait même supposer que cette irritation le mènerait fort loin, en raison du contre-coup violent qu'elle portait à l'édifice altier de ses principes. Mais l'habitude de vaincre avait seule aguerri le cœur d'Antoine. Dépourvu de tactique en cas de défaite, il s'était livré, pieds et poings liés, sans jeter les yeux autour de lui, pour y chercher une arme dont il pût frapper l'ennemi à l'improviste.

Tout captif qu'il était, il ne perdait pas l'espoir de recouvrer sa liberté. Il ne se passait pas de jour qu'il n'essayât de rompre sa chaîne pour la jeter traîtreusement à sa belle suzeraine. Par malheur, la main qui l'avait garrotté ne lui permettait guère la rébellion, et, pendant deux longues années, il s'était endormi tous les soirs en maudissant l'outrageuse niaiserie de sa situation.

Des rêves d'amour et de vengeance se heurtaient dans son cerveau. Il ne savait plus s'il aimait Mme de Chaumont ou s'il la détestait, et un seul de ses regards le troublait jusqu'au fond du cœur, et une parole consolante échappée de ses lèvres, un mot qu'il interprétait au profit de sa passion, le ramenaient à ses pieds, plus humble et plus soumis que jamais.

Un jour qu'il sortait de l'appartement de Mme de Chaumont, la rage et l'ironie sur le front, il se rencontra avec son mari qui y entrait un livre à la main.

Bien qu'alarmé de la durée de son surnumérariat amoureux, Antoine Blondeau n'était pas descendu un seul instant du piédestal qu'il s'était érigé dans sa propre estime. Pour lui, son rôle était toujours celui qu'il avait pris lors de sa première visite à M. de Chaumont, le rôle de séducteur diplomate, de courtisan du mari, le rôle le moins honorable de tous.

Ce fut donc de l'air de la dissimulation la plus raffinée qu'il échangea une poignée de main avec M. de Chaumont et du ton de l'intérêt le plus insignifiant qu'il lui dit :

— Quel nouveau roman lisez-vous là ?

— C'est un roman d'Alphonse Karr, répondit M. de Chaumont.

— Et que dit-il ?

— Des vérités assez originales. Par exemple...

M. de Chaumont ouvrit le livre, le feuilleta comme pour y retrouver un passage saillant, et reprit :

— Par exemple, il prétend que le proverbe *Mieux vaut tard que jamais* n'a pas le sens commun ; il assure qu'il serait beaucoup plus rationnel de dire : *Mieux vaut jamais que tard.*

— Et vous êtes de son avis ? répliqua Antoine.

— Ma foi oui, dit M. de Chaumont.

— Eh bien moi, reprit Antoine, je suis pour le proverbe tel qu'il est, et je compte bien prouver avant peu qu'il est susceptible d'applications.

A ces mots, prononcés du ton de l'allusion la plus impertinente, Antoine Blondeau serra la main de M. de Chaumont et regagna son logis.

Mme de Chaumont avait vingt-cinq ans. Elle était belle de la beauté la plus dangereuse pour le cœur d'un novice, c'est-à-dire d'une beauté noble, recueillie et tout aristocratique.

M. de Chaumont avait près du double de l'âge de sa femme, circonstance qui n'avait pas peu contribué à affermir Antoine Blondeau dans ses projets ténébreux. La suite de ce récit nous apprendra s'il avait raison de compter l'âge de M. de Chaumont au nombre des chances favorables.

La jeune femme s'était bien vite aperçue que c'était l'amour et non pas un excès de philanthropie qui avait ouvert la porte de sa maison à Antoine. Quelques renseignemens qu'elle avait fait prendre sur son intéressant protégé, et qui trahissaient de la part du protecteur une charité par trop aveugle pour être croyable, l'avaient confirmée dans cette conviction. Le jour donc où Antoine lui dévoila le secret de sa passion, elle avait eu le temps de se mettre sur ses gardes et de méditer la conduite qu'elle aurait à tenir à son égard.

Cette sagacité éminemment parisienne paralysait un des moyens sur lesquels Antoine avait le plus compté, celui de réussir par surprise.

Un homme plus expérimenté que notre provincial ne se serait pas tenu pour battu ; mais le sang-froid et la dignité de Mme de Chaumont imposèrent à Antoine. Habitué à des larmes et à des prières, sa témérité vint échouer contre cet obstacle imprévu et contre cette froideur calculée qu'il prit pour l'accueil le plus dédaigneux.

Ensuite, il n'eut pas le bon esprit de feindre une retraite, pour redescendre dans l'arène, couvert d'une armure d'une nouvelle trempe. Il voulut insister, il supplia, il pleura, il se jeta aux pieds de Mme de Chaumont ; si bien que, voyant qu'il fallait à tout prix une affection à ce pauvre enfant, elle lui offrit son amitié.

Peut-être Mme de Chaumont ne demandait-elle qu'à se laisser convaincre, peut-être était-ce bien malgré elle que s'était opéré cet échange ridicule d'amitié fraternelle. Quoi qu'il en soit, Antoine l'avait prise au mot, il avait signé de sa main sa déchéance d'un titre plus doux, sans savoir, l'imprudent qu'il était, que c'en est une dont les femmes ne nous relèvent jamais.

Nous ne décrirons point la position d'Antoine, considérée au point de vue de sa prétendue fraternité avec Mme de Chaumont. Après l'avoir élevé si haut, nous n'avons pas le courage de le suivre au fond de cet abîme d'humiliations, dont nous osons à peine mesurer la distance.

Dépositaire de tous les secrets sans importance de la jeune femme, confident des détails les plus mesquins du ménage, factotum immédiat entre le salon et l'antichambre, Antoine dut se résigner au supplice de Tantale, moins la solennité du châtiment. Coupable d'un excès d'outrecuidance vaniteuse, jamais il n'eût admis comme vraisemblable qu'il pût être puni aussi rudement par où il avait péché. Entraîné enfin aux pieds de Mme de Chaumont par l'impétueuse poésie de ses pensées, il en était venu à ne pouvoir obtenir d'elle d'autres conversations que la critique des modes, de touchans entretiens sur l'idéalité de la perfection en matière de gelées ou de confitures, de savantes méditations sur le chiffre approximatif des dépenses imaginaires inscrites au budget de la cuisine.

C'était à battre Mme de Chaumont et à se brûler ensuite la cervelle.

Antoine ne fit ni l'un ni l'autre.

Il avait déjà compris l'énormité du contresens qu'il avait commis en devenant l'*ami* de Mme de Chaumont. Il s'avouait également que, de jour en jour, s'évanouissait le peu d'espoir qui lui restât de se voir prendre au sérieux. En un mot, il se trouvait dans cette position palpitante d'angoisses d'un nageur épuisé, rejeté vers la haute mer par le reflux de la vague qui le portait d'abord sur la grève.

Alors, il eut honte d'avoir lâchement croisé les bras et cédé, sans une résistance opiniâtre, au flot de sa destinée. Et il se dit qu'il fallait recommencer ouvertement la lutte, dût-il se briser contre un nouvel écueil.

Il tomba donc encore une fois aux genoux de Mme de Chaumont, s'écria que l'existence qu'elle lui avait imposée n'était plus tenable, et jura qu'il aimait mieux mourir que de vivre plus long-temps face à face avec son inexorable indifférence.

— Vous n'êtes pas raisonnable, lui dit madame de Chaumont. Vous savez bien que ce que vous exigez est maintenant impossible. Il ne tiendrait qu'à moi de me retrancher dans mes devoirs de femme mariée, bien que je sache d'avance que cela ne vous persuaderait guère... Mais je préfère, ajouta-t-elle avec le sourire le plus maternel, me faire votre mentor et combattre votre passion avec les armes de la logique.

— Oh ! madame, s'écria Antoine, vous en avez déjà bien cruellement abusé !...

— Croyez-vous, reprit madame de Chaumont, que l'amour chez une femme puisse être le résultat de la preuve qu'elle acquiert des heureuses qualités d'un homme ?

— Oui, madame, je le crois fermement, répondit Antoine qui saisit avidement cette planche de salut, dernier débris de son naufrage.

— Enfant ! poursuivit madame de Chaumont avec un accent de douce pitié, vous vous méprenez étrangement sur les mystères du cœur humain... Détrompez-vous, quelque pénible que soit la désillusion. L'amour et l'estime, nés de sources étrangères, se prêtent rarement une assistance mutuelle. Je l'avoue, à la honte de notre sexe, ce n'est pas la vertu, mais le clinquant de la vertu qui séduit nos regards. Il se peut qu'une belle action, qu'un trait de noblesse, de courage ou d'esprit, nous inspirent le désir d'en connaître l'auteur... d'en être aimées... Mais une femme n'a jamais compté deux années d'attentions, de délicatesse, que comme des titres à sa reconnaissance.

— Voyons, continua-t-elle, que penseriez-vous de moi, si j'allais vous aimer ?...

Antoine joignit les mains et contempla madame de Chaumont du regard extatique d'un martyr qui voit s'entrouvrir les cieux.

— Vous penseriez, reprit-elle, qu'au lieu de passer deux années à discuter le mérite moral d'un soupirant, il ne m'en eût pas coûté davantage d'appliquer à mon mari cette bizarre constance d'analyse. Croyez-vous que M. de Chaumont eût moins gagné que vous à être l'objet d'une pareille étude ?

Il n'y avait rien à répondre à cela.

— Tenez, M. Blondeau, poursuivit-elle après un silence de quelques instans, je veux vous parler comme une mère : ne vous offensez donc pas de ce que je vais vous dire. Convenez qu'en me faisant la cour, vous comptiez un peu... beaucoup peut-être, sur les avantages extérieurs de votre personne ?

Antoine rougit jusqu'au blanc des yeux. Mme de Chaumont continua, sans avoir l'air de remarquer son trouble et l'embarras de sa contenance.

— C'est là une puissance... une dangereuse puissance. Joli garçon et spirituel comme vous l'êtes, quand vous voulez bien abjurer vos grands airs de poète élégiaque, il est tout simple que vous ayez conçu l'idée de profiter de ce double mérite... et certes...

Elle s'arrêta tout à coup, comme si elle eût craint de laisser pénétrer un secret qu'elle voulait ensevelir au fond de son cœur.

— Oh ! s'écria Antoine, dites que vous auriez pu m'aimer... dites que j'ai été un fat, un insensé !...

— Non, reprit Mme de Chaumont, ce n'est point pour cela que je vous eusse aimé. Je viens de vous dire que les avantages extérieurs étaient une puissance... mais cette puissance-là ne dure qu'un jour, qu'une heure !...

— Et cette heure, je l'ai méconnue... perdue à jamais par ma folie !

Antoine qui, pour la première fois depuis deux ans, avait l'intelligence de sa position, attendit la réponse avec anxiété. Mme de Chaumont se leva et lui dit en le saluant :

— Peut-être.

En se retirant, Antoine Blondeau rencontra M. de Chaumont.

— Eh bien, lui dit en souriant le vieillard, tenez-vous toujours à votre proverbe ?

— Vous aviez raison, monsieur, répondit Antoine, et je me trompais grossièrement. La preuve que je suis maintenant de votre avis, c'est que je retourne demain auprès de ma famille.

— Comment cela ?

— Elle me reproche mon oubli, mon éloignement.... et, vous comprenez, quand il s'agit de passer pour un mauvais fils : *Mieux vaut jamais que tard !*

CAMILLE BERRU.
(*Commerce.*)

LES ÉCONOMIES DE DÉCEMBRE.

Les uns economisent afin de pouvoir se montrer grands et magnifiques dans les étrennes qu'ils donneront ; ils sont avares un mois pour être prodigues un jour ; ils se retranchent le nécessaire pendant un mois et plus, pour se mettre en état de distribuer pendant quelques heures des dons superflus et de ruineuses bagatelles. Ceux-là sont les martyrs du jour de l'an ; il faut les plaindre et les admirer dans les sacrifices qu'ils s'imposent. D'autres, — et c'est malheureusement le plus grand nombre —sont guidés par le plus pur égoïsme dans les pratiques parcimonieuses que leur inspire l'époque où nous nous trouvons. Le spectre du premier janvier se dresse à l'horizon devant eux et les arrête dans tous leurs élans.

Voyez cet honnête rentier qui a l'habitude de passer tous les soirs quelques heures au café où il regarde jouer au billard et aux dominos. Après son dîner, il a pris la route accoutumée ; le voilà sur le seuil de la porte vitrée que l'éclat du gaz illumine ; il a posé la main sur le bouton de cuivre ; déjà sa pensée savoure la chaleur du poêle, la lecture des journaux et peut-être aussi une bavaroise dont il a le projet de se faire hommage... Mais une pensée subite glace son imagination et retient ses pas. Le jour de l'an n'est pas loin : pour se soustraire à la contribution des étrennes que les garçons de café ne manqueraient pas de lui demander en lui présentant dans la corbeille aux flûtes le symbolique cornet de bonbons, notre parcimonieux rentier a résolu de disparaître quelques jours avant le jour fatal, et de ne reparaître que quelques jours après, sous prétexte d'une indisposition qui le frappe régulièrement tous les ans à pareille époque. Le moment de s'éclipser est venu ; il faut battre en retraite. Ira-t-il ailleurs goûter les mêmes plaisirs ? Non ; ailleurs il serait mal à l'aise ; l'oisif rentier peut s'abstenir mais non changer ; il ne saurait se plaire que là où il retrouve son tabouret, sa table, ses voisins et ses joueurs d'habitude ; il craint les nouveaux visage, il se méfie de tout ce qu'il ne connaît pas. Voilà donc notre pauvre avare sur le pavé glissant, par un froid piquant, désorienté, ennuyé, transi, nageant dans le brouillard, et de guerre lasse, rentrant chez lui où il va se quereller avec sa gouvernante qui ne l'attendait pas. Ce manége durera trois semaines ni plus ni moins ; trois semaines de misères, d'ennui, de privations et de regrets : tout cela pour économiser un petit écu !

Les théâtres souffrent beaucoup des économies de décembre. Une bonne partie de l'argent qui passe aux étrennes est un détournement fait à la caisse des spectacles. Dans ce domaine, à côté du public de bonne foi qui se prive généreusement d'un plaisir, les mauvais calculs et les petitesse

ridicules se présentent encore. Nous avons l'auteur avare,— c'est une exception assez rare, il est vrai : la plupart des petits écrivains dramatiques pleins de confiance dans leurs projets futurs et puisant largement l'inspiration aux sources les plus dispendieuses, sont presque toujours en avance de trois ou quatre ans sur leurs revenus problématiques ; — mais enfin, l'exception existe, et nous avons l'auteur avare qui aux environs du jour de l'an cesse de paraître dans les coulisses pour économiser les étrennes que lui demanderait le portier du théâtre. Qu'advient-il ? c'est que des rivaux qui ne redoutent pas la contribution d'usage viennent s'emparer du terrain qu'il leur abandonne et obtiennent des tours de faveur à ses dépens. Quand il reparaîtra, heureux de sa mesquine épargne, il apprendra que sa pièce reçue est ajournée, et qu'au lieu d'être jouée dans la bonne saison, elle sera donnée vers le milieu de l'été devant les recettes de cent écus. Ainsi, tout compte fait, l'économie d'une pièce de cinq francs lui coûtera cent louis de droits d'auteur.

— Et vous, Léopold, vous n'allez pas voir la pièce nouvelle du Gymnase.

— Ma foi non ! voici les étrennes qui approchent ; le jour de l'an sera lourd et j'économise sur le spectacle. Une stalle me coûterait cinq francs ; je vais au cercle, c'est autant de gagné !

Et Léopold va au cercle où l'on peut passer sa soirée gratis... Mais que faire en un cercle à moins que l'on n'y joue ? Après avoir épuisé les jouissances de la conversation, de l'eau sucrée et du cigare, Léopold, accablé d'ennui, se laisse entraîner à une table de wisht, où malgré la prudence et la modération de son jeu, une mauvaise chance, assaisonnée de quelques fautes, lui enlève une demi-douzaine de louis.

Ce même soir, au cercle où Léopold payait si cher l'économie du spectacle, deux anciens amis se rencontrèrent. L'un, M. Danville, était marié depuis deux ans à une femme charmante ; l'autre Adrien de Larcy, vivait dans la florissante condition d'un célibataire jeune et riche. Bien qu'ils fussent du même âge et unis par la sainte camaraderie du collège, la différence de leur état avait quelque peu relâché des liens très étroitement serrés lorsque Danville était encore garçon. Jamais deux caractères n'avaient été mieux faits pour rester d'accord ; ils avaient les mêmes idées, les mêmes défauts. La nature et la fortune les avaient également bien partagés. Pendant plusieurs années, leur liaison ne souffrit pas la plus légère atteinte ; mais un brillant parti s'était présenté, et Danville avait cédé au désir de doubler sa fortune en épousant une jeune et belle héritière.

Ils se trouvaient tous les deux, ce soir-là, sous l'influence de la même idée ; soucieux et préoccupés, ils furent attirés l'un vers l'autre par un mouvement de sympathie : peut-être se devinèrent-ils au premier coup d'œil, mais cependant ils prirent quelques détours pour arriver aux confidences ouvertes.

Danville se plaignit de ce qu'Adrien le négligeait.

— On ne te voit plus, lui dit-il. Je ne puis pas, moi, grave mari, aller te chercher au milieu des plaisirs turbulens et des mauvaises compagnies que vous fréquentez, vous autres, affreux célibataires ! J'ignorais que tu fisses partie de ce cercle, où je viens très rarement.

— Et où je ne suis reçu que depuis six semaines.

— Nous pourrons du moins nous rencontrer maintenant sur un terrain neutre. Mais dis-moi donc pourquoi tu as été si rare depuis quelque temps? J'ai une maison agréable, je donne quelquefois à dîner et je t'aurais invité.

— Serais-tu devenu prodigue? demanda Adrien en souriant.

— Allons donc ! à mon âge ? à trente-quatre ans ? Et dans ma position ? Un mari ! Me crois-tu capable de faire maintenant des folies dont je me suis abstenu dans le temps où j'étais jeune et libre, passionné et garçon ? Je vis honorablement, voilà tout ; comme toi qui t'es toujours distingué par de sages habitudes d'ordre et d'économie. C'est là une de tes qualités, avec beaucoup d'autres qui me rendent ton amitié précieuse.

Pressé de questions, Adrien finit par avouer le motif qui l'avait déterminé à cesser de se montrer chez son ami. L'accueil de Mme Danville lui avait paru peu gracieux ; il avait cru remarquer dans un manque d'égards calculés et d'après quelques paroles amères l'invitation de supprimer ses visites.

— Quelle idée ! s'écria Danville. Un congé, à toi, mon meilleur ami ? c'est un injurieux soupçon, non seulement pour ma femme, mais encore pour moi, car tout est commun dans un bon ménage. Tu t'es trompé, mon cher Adrien. Mme Danville, j'en conviens, est très imposante ; elle se tient toujours sur le ton d'une grande réserve, surtout avec les jeunes gens ; son abord est un peu froid, mais tu aurais bien vite fait fondre cette glace ; car elle sait l'affection que je te porte, et mes amis sont les siens. Je puis même te dire, entre nous, qu'elle avait à ton sujet les meilleures dispositions ; elle te trouve fort bien ; elle me le répétait encore dernièrement, après ce bal de la préfecture, où tu as dansé avec elle.

— Vraiment ?.. Je suis infiniment flatté de ce que tu me dis là.

— Peut-être trouves-tu que je suis un bien bon mari, moi qui te donne ingénûment un pareil avis ? Mais je ne risque rien ! Ma femme est d'une vertu si sévère ! Et puis, n'es-tu pas mon ami ?

— Et tu me sais incapable d'une perfidie. D'ailleurs, mon cœur est placé.

— Oui ; j'ai entendu parler d'une passion. Racente-moi donc cela.

Adrien ne se fit pas prier ; il raconta longuement à son ami l'histoire de cette passion qui lui était venue par une belle soirée d'été sous les ombrages du parc de Saint-Cloud. Il était allé respirer la fraîcheur sous les beaux lieux : un ange lui apparut en robe de mousseline blanche et en capote de soie rose. Elle était grande et blonde, avec de beaux yeux bleus, doux et languissans, une taille fine et souple, le pied mignon, la tournure élégante. Il la suivit pendant une heure, et au retour il eut l'adresse de se placer près d'elle dans le convoi du chemin de fer. Plusieurs personnes de sa famille l'accompagnaient. Il osa lui adresser la parole ; elle lui répondit avec grâce ; il apprit qu'elle se nommait Mme Olympe Desrosiers, et qu'elle était veuve d'un officier mort en Algérie. On lui accorda, — non sans faire quelques façons, — mais enfin on lui accorda la permission de venir le lendemain s'informer d'une santé qui ne donnait pas la moindre inquiétude. Dès cette première visite, la connaissance fut faite, et une douce familiarité ne tarda pas à s'établir entre deux cœurs qui s'étaient compris. Depuis lors, Adrien n'avait pas été un seul jour sans voir Olympe ; rien n'égalait son bonheur, qu'il songeait à rendre durable par le mariage ; la seule difficulté qui l'arrêtait, c'est qu'il ne savait pas encore à quoi s'en tenir sur la fortune de la belle veuve. — et M. Adrien de Larcy était très curieux de cet article important. Mais à ses questions les plus indiscrètes, on répondait toujours d'une manière évasive.

— C'est contrariant, disait-il, mais à cela près je suis heureux et je puis prendre patience.

— Tu me parles de ton bonheur avec un soupir qui pourrait m'en faire douter, si je te connaissais moins, reprit Danville.

— Et ! mon cher, les plus grandes félicités n'ont-elles pas leurs momens pénibles ? C'est comme toi ; tu es le mari d'une très jolie femme que tu aimes, dont tu es aimé, et pourtant ce soir tu as l'air triste et soucieux ?

— Oui, continua Danville, ma femme est un véritable trésor de grâces, d'esprit et de beauté ; mais ce trésor, je le possède en toute propriété... Certainement, j'adore ma femme ; elle me *rend* parfaitement heureux ; mais ce bonheur m'appartient légitimement... S'il s'agissait d'une conquête à faire, je comprendrais certains sacrifices ; mais entre époux, quel sot usage !

— De quoi veux-tu donc parler ?

— Et parbleu ! de l'obligation où je suis de faire un présent à Mme Danville, pour ses étrennes.

— Ah ! mon ami ! ta main dans la mienne ! Je retrouve notre ancienne sympathie, ce touchant accord de toutes nos pensées ! Voilà précisément aussi le sujet de ce soupir qui tout à l'heure est sorti de ma poitrine ! Je voyais le redoutable jour de l'an se dresser devant moi, et je me disais : A quoi bon ? j'étais si heureux comme cela !... Mon bonheur n'est pas comme le tien garanti par un contrat, mais enfin, tel qu'il est, il me suffit. Jusqu'à présent il ne m'avait rien coûté et je m'étais fait de cet état de choses une douce habitude. Entre deux cœurs bien unis pourquoi ce frivole échange de cadeaux ? Je sais qu'on me brode en secret des pantoufles. Si je pouvais en être quitte à aussi bon marché, ce ne serait rien ! Mais elle connaît ma fortune et depuis quelque temps elle parle beaucoup de ma générosité. J'ignore ce qui lui a donné cette idée. Son âme est si transparente que j'y aperçois clairement ses plus légères impressions, ses moindres désirs. Dans sa naïveté charmante, elle se trahit à chaque instant, et je sais à n'en pouvoir douter qu'elle compte avoir de moi pour ses étrennes un magnifique bracelet que nous avons vu chez un marchand du Palais-Royal, l'autre soir en nous promenant ensemble. Un bracelet de mille écus !

— Je suis plus malheureux que toi, ma femme m'a parlé avec une intention marquée d'une parure en émeraudes, qui vaut quatre mille francs.

— J'avais bien songé à suivre ma méthode habituelle, et à rompre dans les premiers jours de décembre ; mais le cœur est pris, j'aime, et je crains de ne plus pouvoir renouer après les délais nécessaires.

— Moi aussi, mon ami, je crains le ressentiment de ma femme. Au jour de l'an dernier, j'ai été faible ; montrer plus de parcimonie, cette année, serait peut-être dangereux.

— A moins d'un prétexte.

— Un mouvement de jalousie.

— Justifié par quelques apparences.

— Ce serait peut-être plus dangereux encore !

— Pourquoi ? Le tout est de s'y prendre adroitement ; et voici plus de huit jours que je me casse la tête à chercher un moyen...

— Que j'ai trouvé !... Oui, une idée lumineuse ! Aidons-nous mutuellement dans ces conjonctures difficiles, et faisons de concert une bonne économie. Il nous faut un orage passager motivé par des soupçons jaloux ? Eh bien ! pour que l'intrigue soit sans péril, tu seras mon complice, et je serai le tien. Fais la cour à ma femme : elle te recevra mal, ne te décourage pas ; va toujours en avant ; que rien ne te rebute. Après avoir parlé, prends la plume, et arrangeons-nous pour que ta lettre, écrite d'un style compromettant, tombe entre mes mains. Alors j'éclate, je tonne ; le jour de l'an reste couvert d'épais nuages ; il n'y a pas d'émeraudes possibles dans une pareille situation ; le mauvais temps se prolonge jusqu'au moment où la question des étrennes sera trop arriérée pour être remise sur le tapis ; puis, quand nous serons tranquilles sur ce chapitre, l'horizon s'éclaircira, nous ferons reparaître le soleil. De mon côté, je jouerai le même jeu auprès de ta charmante veuve ; je prendrai la qualité de célibataire ; je serai hardi, entreprenant, téméraire... Nous ne nous connaîtrons pas, et si tu veux, pour rendre la pièce plus dramatique, nous feindrons une rencontre, un duel, un bras en écharpe qui rejettera bien loin toute idée de bracelet...

Cette odieuse proposition fut adoptée avec enthousiasme. Les deux

avares allèrent souper ensemble pour dresser leur double plan de campagne. De part et d'autre on prit des notes, on se donna des instructions, et dès le lendemain la guerre commença. Adrien se présenta chez Mme Danville; Danville s'introduisit chez la veuve. Comme on l'avait prévu, l'un et l'autre furent repoussés avec perte; mais ils avaient promis de ne pas se décourager, et ils n'étaient pas gens à se manquer de parole. Tous deux s'entr'aidaient avec une intelligence diabolique, s'indiquant les endroits faibles sur lesquels il fallait diriger l'attaque; tous deux agissaient aonsciencieusement, avec zèle, et se mettant si bien dans l'esprit de leur rôle qu'ils produisaient l'illusion la plus complète. Chaque soir, ils se réunissaient en secret pour se faire part de leurs progrès et convenir des faits du lendemain; mais bientôt ces entrevues devinrent inutiles: les deux affaires marchaient toutes seules. Entre Noël et la Saint-Sylvestre, Adrien et Danville n'avaient plus rien à désirer. Le double orage avait éclaté. Mme Danville n'attendait plus d'étrennes de son mari; la charmante veuve n'attendait pas même la carte de visite d'Adrien!

Le mois de janvier touchait à son terme, et la situation se prolongeait. Cependant il fallait en finir; les deux amis comprenaient cette nécessité, et le dénouement s'arrangea pour le mieux, mais non sans quelque regret de part et d'autre. Il est amusant de jouer certaines comédies!

Danville rentra paisiblement dans son bonheur légitime; Adrien eut plus de peine à obtenir son pardon. Il lui fallut payer les frais de la guerre. Les dédains et les obstacles réveillèrent si bien et excitèrent à un si haut degré son ancien amour, qu'il cessa de calculer, et consentit à épouser la veuve, malgré la médiocrité de son douaire.

M. Adrien de Larcy invita M. et Mme Danville au bal de noces. Mme Danville avait une toilette charmante et portait pour la première fois une délicieuse parure d'émeraude que son mari ne lui connaissait pas. Au bras de la mariée brillait un magnifique bracelet qui n'avait pas figuré dans la corbeille.

Les deux amis, Danville et Adrien, échangèrent un regard de reproche amer et de douloureuse résignation.

Eugène Guinot. — *(Courrier)*

TRIBUNAUX.

POLICE CORRECTIONNELLE.

Un chat.

M. Titus Courtat, ancien négociant, demeurant à Paris, rue du Regard, 5, a saisi la juridiction correctionnelle d'une plainte contre le sieur Narcisse de Guillarche, concierge de la maison qu'il habite, à raison de sévices et blessures graves exercés méchamment sur la personne de son chat, l'angora Murphy.

L'affaire se présentait aujourd'hui devant la 7e chambre, sous la présidence de M. Perret de Chezelles.

Le sieur Narcisse de Guillarche, en prenant place sur le banc, lève tristement les yeux au ciel. « On veut me perdre! s'écrit-il; mais je puis bien jurer que je n'ai pas le cœur assez dur pour avoir jamais tenté le moindre homicide sur un chat ni aucun autre individu... Vous me rendrez justice, messieurs! »

M. Titus Courtat est invité par M. le président à exposer les faits de sa plainte.

« D'abord, monsieur le président, dit le plaignant, je commence par déclarer que je rabats les dommages-intérêts que j'avais demandés contre M. Narcisse. Je me contente de réclamer contre lui l'amende la plus forte possible. »

M. LE PRÉSIDENT. Voyons, monsieur, qu'avez-vous à dire au tribunal sur votre plainte?

M. COURTAT. Le 30 août dernier, Messieurs, au moment où la nuit commençait à envelopper Paris, mon chat dormait au second étage sur l'appui d'une fenêtre. Son sommeil était paisible...

M. LE PRÉSIDENT. Ne faites donc pas de réflexions, Monsieur, allez droit au fait.

M. COURTAT. Pardon, monsieur le président, mais je ne suis pas maître de mon émotion... M'y voici... M. Narcisse montait pour allumer le quinquet situé au troisième étage; en passant devant Murphy, il le pousse violemment, et le pauvre animal va tomber dans la cour, d'une hauteur de quinze mètres... Je dois vous dire, Messieurs, que cet homme cruel a voué une haine implacable à tous les chats, et qu'il leur a déclaré une guerre d'extermination... Je savais cela, et je lui avais fait promettre d'épargner le mien. Il me l'avait juré!... Comment a-t-il tenu son serment?

» Quelques jours avant le guet-apens dont mon pauvre Murphy a été victime, il avait déjà donné la mort au chat de M. Frank-Carré, ancien procureur-général près la cour royale de Paris. Moi et quelques autres locataires, nous lui dîmes combien nous étions peinés de cette action. M'en garda-t-il rancune, je l'ignore, mais toujours est-il que, peu de temps après, Murphy était précipité par la fenêtre... Je le croyais mort, messieurs; mais au bout de cinq jours il me fut rapporté, respirant encore... Il avait les reins brisés. Un voisin charitable l'avait recueilli... Je lui mis des compresses, je l'entortillai de flanelle, je lui appliquai des éclisses, et j'ai eu ainsi le bonheur de le rendre à la vie. »

M. LE PRÉSIDENT. Ainsi votre chat n'est pas mort?

M. COURTAT. Non, monsieur, heureusement.

M. LE PRÉSIDENT. Nous en sommes bien fâchés.

M. COURTAT, vivement. Comment! monsieur le président, vous êtes fâché que Murphy ne soit pas mort?

M. LE PRÉSIDENT. Ecoutez donc, monsieur... Le tribunal est bien fâché que vous n'ayez pas consulté avant de porter votre plainte... La loi ne punit que la mort.

M. DE ROYER, avocat du roi. Vous avez dit dans votre plainte qu'il était mort.

M. COURTAT. Je le croyais alors. Quand j'ai su qu'il vivait, je me suis promis de renoncer aux dommages-intérêts, et c'est ce que j'ai eu l'honneur de vous dire en commençant.

M. LE PRÉSIDENT. Je vous répète que le tribunal ne peut rien dans l'espèce..

M. COURTAT. Il me semble cependant que l'atteinte portée à ma propriété est un fait assez grave pour mériter une répression, d'autant plus que le pauvre animal s'en ressentira toute sa vie. Il lui en reste un tremblement nerveux.

Le tribunal, attendu que le fait imputé à Guillarche n'est pas punissable, renvoie celui-ci de la plainte, et condamne Courtat, partie civile, aux dépens.

(Droit.)

Un Raout.

Deux bons gros Allemands, aux joues coquelicot, viennent prendre place sur le banc de la police correctionnelle, où les amène une prévention de filouterie. Ce sont deux ouvriers mécaniciens, ayant nom Wourmann et Shepear.

Tous deux avaient travaillé dans le même atelier, puis ils s'étaient perdus de vue. Le 29 octobre dernier, ils se rencontrèrent vers cinq heures du soir sur le boulevart du Temple. Ils se serrent la main, s'embrassent, se demandent de leurs nouvelles, des nouvelles de leurs amis et des amis de leurs amis, puis après s'être bien épanchés, ils viennent à réfléchir que l'heure du dîner est arrivée, et que ce serait chose douce que de passer deux heures en tête à tête, séparés seulement par une table confortablement servie.

Les deux amis, dédaignant les cabarets modestes qui peuplent cette partie de la capitale, entrent dans un luxueux restaurant, dont le succulent étalage promet de vives jouissances aux papilles nerveuses de leur palais. On les sert, et dès ce moment, tout entiers au bonheur qu'ils éprouvent, ils gardent un silence de trapistes; seulement à chaque plat nouveau qui leur arrive, l'un des deux fait entendre un bon! fortement accentué dans le ton de basse, et auquel l'autre répond par un bon! non moins bien senti, non moins bien formulé.

Nos robustes Allemands en étaient à leur douzième bon, c'est à dire qu'ils avaient déjà absorbé huit mets et quatre bouteilles de vin. Voici leur menu, tel qu'il résulte de la carte apportée à l'audience par le garçon Prosper, dont nous ne faisons qu'analyser ici la déposition:

Six douzaines d'huîtres, deux potages au macaroni, deux bœufs à la choucroûte, quatre côtelettes de mouton à la jardinière, un riz de veau glacé au jus, une matelote normande, un perdreau rôti, une salade de volaille, des beignets de pommes, du fromage, des poires, du raisin, des marrons rôtis, deux bouteilles de vin blanc, deux bouteilles de vin rouge, du café, deux verres d'eau-de-vie, quatre verres de rhum.

Après avoir fait cette légère collation, les convives demandent la note de ce qu'ils doivent. Elle leur est aussitôt apportée avec des bols, auxquels ils font peu d'honneur dès qu'ils se sont aperçus qu'ils ne contiennent que de l'eau ambrée, puis ils jettent les yeux sur le total. Bon! s'écrie Wourmann, en passant la carte à Shepar. Bon! répète Shepear, en repassant la carte à Wourmann. Le garçon, qui était là attendant son paiement, était le seul qui ne dit pas: bon! car le manége des deux consommateurs, leur figure étonnée, leurs yeux ronds, roulant dans l'orbite avec une sorte de stupeur, commençaient à lui donner quelques inquiétudes. Bref, les deux amis finissent par offrir en à-compte 1 fr. 75 c., qu'ils possèdent à eux deux.

Comme on le pense bien, le restaurateur trouve la prétention de ces messieurs exorbitante; il envoie chercher la garde, et les pauvres diables, Lucullus d'une heure, vont digérer leur festin au corps de-garde, où on ne leur permet même pas de fumer une pipe de consolation.

Aujourd'hui, à l'audience, l'affaire a perdu beaucoup de sa gravité. D'abord les prévenus ont fait citer des témoins, presque tous leurs anciens maîtres, qui sont venus déclarer que c'étaient les plus honnêtes gens du monde, probes, laborieux, et surtout pleins de sobriété.

Ce dernier éloge, en présence du menu que l'on vient de lire, excite l'hilarité de l'auditoire, et le tribunal lui-même ne peut s'empêcher de sourire.

Ensuite chacun des deux amis prétend qu'il se croyait invité par l'autre, et qu'ils n'auraient pas fait une si effrayante consommation s'ils avaient pensé ne pas pouvoir payer.

Enfin, le maître de Wourmann offre de se porter caution de la dette de son ouvrier, ce que le restaurateur accepte avec empressement.

Dans ces circonstances, et surtout en raison des trente-huit jours d'emprisonnement subis par les deux Allemands, le tribunal ne pouvait pas se montrer sévère. Ausi les prévenus sont-ils renvoyés de la plainte, après une mercuriale de M. le président sur leur intempérance. *(Gazette des Tribunaux.)*

CHRONIQUE DE PARIS, DE LA PROVINCE ET DE L'ÉTRANGER.

—Dans la nuit de mercredi à jeudi, la ville de Lisieux a été affligée par un incendie assez considérable, dont on n'a pu arrêter les ravages qu'après la destruction de plusieurs maisons. Cette catastrophe a causé la mort de plusieurs personnes: trois hommes ont été écrasés par les décombres; une famille, surprise par le feu, a été obligée de se sauver par la fenêtre d'un étage élevé, au moyen de draps liés ensemble. La femme a réussi à atteindre le sol; mais tandis que son mari opérait sa descente, les flammes ont atteint le drap qui le soutenait, et le malheureux s'est fracassé la tête sur le pavé.

Nous n'avons pas d'autres détails. Le bruit public attribue cet incendie à la malveillance et soupçonne un ouvrier ébéniste d'en être l'auteur.

—Le 3e escadron du train des parcs d'artillerie a reçu ordre de se rendre de Pont-à-Mousson à Saint-Omer, où il arrivera les 11, 14 et 17 janvier.

— Il a été procédé hier, en l'audience des criées, à l'adjudication des biens immeubles dépendant de la succession de la baronne de Feuchères. Voici le chiffre des adjudications:

Domaine de Mortefontaine, 1.620,000 fr.; hôtel, place Vendôme, 542.050 fr.; 1er lot de la forêt, 236.000 fr.; 2e lot, 501.000 fr.; 3e lot, 624.050 fr.; 4e lot, 500.000 fr.; 5e lot, 584,050 fr.; 6e lot, 261,000 fr.; 7e lot, 320,000 fr.; total: 5,188,150 fr.

Le domaine de Mortefontaine était sur la mise à prix de 1.200,000 fr. Le total des mises à prix était de 4,046.000. Le domaine de Mortefontaine et plusieurs lots de la forêt ont été adjugés à la famille Thanaron.

On a adjugé, dans la même audience, le domaine d'Everly, arrondissement de Provins, provenant de la succession de feu M. le lieutenant-général Rampon, moyennant la somme de 306.050 fr.

— On vient d'inventer à Bruxelles une mécanique pour fabriquer les bouchons de liége, qui jusqu'à présent se façonnaient à la main. Avec le procédé nouveau, un ouvrier peut faire 200,000 bouchons au lieu de 1,200, et obtenir une immense économie.

— Le passage du Grand-St-Bernard, si difficile en tout temps et si périlleux dans certaines saisons, doit être prochainement transformé en une bonne route. Les pentes seront considérablement adoucies des deux côtés de la montagne, et les sinuosités du chemin calculées de manière à éviter le plus possible les avalanches et les tourmentes qui désolent ces régions élevées des Alpes. Ce travail sera exécuté à frais communs par les gouvernemens valaisan et piémontais. Les pères hospitaliers du Saint-Bernard, bien éloignés de voir cette entreprise d'un œil défavorable, paraissent disposés à s'y intéresser pour une part assez importante. On se flatte qu'elle pourra être terminée dans quatre ans. Cette route n'aura sans doute point le caractère monumental de celle du Simplon, et sera toujours, quoi qu'on fasse, impraticable pendant deux ou trois mois de l'année; mais elle aura l'inappréciable avantage de déboucher vers le centre du haut Piémont, dont la route du Simplon n'atteint que l'extrémité orientale, et d'offrir ainsi au commerce suisse une voie de communication beaucoup plus courte avec le port de Gênes. La grande élévation du col du Saint-Bernard, qui est d'environ 25,000 mètres au sommet, est un obstacle plus apparent que réel, puisque les ingénieurs autrichiens ont construit dernièrement au Mont-Stelvir, entre la Valteline et le Tyrol, une magnifique route qui s'élève jusque près de la limite des neiges éternelles. (*Courrier de Lyon.*)

— Il n'y a pas long-temps qu'un canon servi par de maladroits artilleurs amateurs a crevé, à New-York, blessant grièvement plusieurs personnes; un journal américain entame ainsi le paragraphe où il rend compte de cet accident : Un de nos rédacteurs, qui a eu le bras gauche emporté, se trouvait par bonheur sur le théâtre de la catastrophe; nous pouvons donc compter sur l'exactitude des renseignemens que nous tenons de lui.

— On vient de faire une intéressante découverte dans les environs de la ville de Cortona en Espagne. Quelques Français ont fait faire des fouilles dans la vallée del Dritto, et ont trouvé plusieurs statues de bronze étrusques.

— Le cabinet ottoman vient d'adopter une mesure, en vertu de laquelle tous les sujets de sa hautesse, non musulmans, sont tenus de mettre sur leurs bonnets, en guise de cocarde, un signe en argent indiquant leur rang et leur profession. Des ordres ont été envoyés à cet effet aux divers patriarches et au grand rabbin, et le ministre de la police a été chargé de l'exécution de cette mesure.

— Il n'est pas sans intérêt de connaître quelle a été en 1841 la valeur des marchandises qui ont transité par la France. Cette valeur s'est élevée à 203 millions de francs. Maintenant veut-on savoir quels sont les pays qui se sont le plus servis, pour l'expédition de leurs marchandises, de nos routes et de nos moyens de transport?

Au premier rang figure la Suisse : elle a expédié, à travers notre territoire, pour 76 millions de ses produits. Vient ensuite l'Angleterre, qui a expédié pour 30 millions; puis l'association allemande, qui figure dans nos états de transport pour près de 29 millions; puis la Sardaigne pour 22 millions; puis les états-Unis pour 16 millions. Les autres pays ne jouent qu'un rôle secondaire dans ce mouvement.

Le pays qui a reçu le plus de marchandises étrangères expédiées par la voie de France est l'Union américaine : le chiffre s'élève à 52 millions. La Suisse en a reçu 49 millions, l'Angleterre pour 38 millions, l'Espagne pour 13 millions, le Brésil pour 11 millions. L'association allemande ne compte que pour moins de 3 millions.

— Un grand nombre d'habitans du quartier Saint-Jacques signent en ce moment une pétition pour demander à l'autorité que la basilique de Sainte-Geneviève, enlevée au culte catholique depuis la révolution de 1830, pour devenir le temple des grands hommes introuvables, soit rendue à sa destination. Cette manifestation nouvelle des vœux d'une population catholique mérite de fixer l'attention de M. Martin (du Nord). Il serait digne de lui d'effacer ce dernier scandale et de compléter les réparations que la religion a si long-temps attendues.

— Le jeudi, 8 décembre, des ouvriers occupés à défoncer un terrain inculte dans la commune de Longchamps, arrondissement de Rambouillet, ont mis à découvert une masse de médailles romaines, pesant de vingt-cinq à trente kilogrammes. Ces médailles, au nombre de mille à douze cents, étaient renfermées dans un vase de bois de 0m 30 de hauteur sur une égale largeur. Le bois a entièrement disparu : il ne reste plus du vase que deux montans et une anse de fer qui font présumer qu'il avait la même forme que les seaux de boissellerie. Toutes ces médailles ont été transportées au château de Pinceloup, chez M. Buffier, sur le terrain duquel elles ont été trouvées. M. Auguste Moutié, membre de la société archéologique de Rambouillet, qui en fut immédiatement informé, se rendit sur les lieux et procéda à l'examen de cette intéressante découverte, dont aucune médaille n'avait été distraite.

Toutes ces médailles sont très oxidées et généralement d'une conservation très médiocre : elles n'ont offert aucun revers rare. Il a été possible de reconnaître les têtes des empereurs et impératrices dont les noms suivent : Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin, Faustine mère, Marc-Aurèle, Faustine jeune, Lucius Vérus, Lucille, Commode, Crespine, Albin, Septime Sévère et Sévère Alexandre, sous le règne duquel l'enfouissement paraît avoir été fait.

On a trouvé, en outre, des fondations de maisons antiques, des tuiles plates et recourbées, de nombreux fragmens de vases et d'amphores, des débris de belles poteries rouges avec relief, des clous et crochets de fer, et cinq meules de moulins à bras. Les travaux de défonce continuent.

— L'arc de triomphe de Djimilah, qui doit être transporté à Paris, a été reconnu la première fois par le lieutenant-général Galbois, dans sa marche sur Sétif, le 14 décembre 1838. L'année suivante, lorsque le prince royal et le maréchal Valée se rendirent de Constantine à Alger par les célèbres Portes-de-Fer, ils visitèrent avec un vif intérêt les ruines qui couvrent le sol de Djimilah et admirèrent surtout l'arc de triomphe, qui est parfaitement conservé. Le prince en fit exécuter le dessin, grava son chiffre avec la pointe de son épée sur une colonne intérieure, et il exprima au maréchal-gouverneur et au général Galbois le désir de faire jouir la capitale de la France de ce magnifique monument. Ce vœu a été religieusement accompli par M. le ministre de la guerre, et des ordres doivent être donnés pour que le transport de toutes les parties qui composent l'arc de triomphe de Djimilah soit effectué par terre jusqu'à Philippeville, où elles seront placées à bord d'un bateau à vapeur qui doit les conduire à Marseille. Le transport de Djimilah à Philippeville, à cause des accidens du terrain et du mauvais état des routes, présentera de grandes difficultés, mais on espère pouvoir les surmonter.

—Le duc de Wellington a 71 ans; le comte de Grey, 76; le comte Harricoly, 78; le comte Abergavenny, 86; le comte Carliste, 76; le comte Harewood, 73; le comte Haddington, 60; lord Lyndhurst, 68, lord Bexley, 74; lord Abinger, 73; lord Brougham, 61; lord Plunket, 76; lord Wynford, 73; lord Manneri, 84; lord Dunfertine, 64; lord Corbery, 75; marquis d'Auglesey, 62; lord Wellesley, 80; vicomte Sidmonth, 83; vicomte Melville, 79. Tous ces hommes, dont la carrière politique a été assurément des plus actives, conservent toute la plénitude de leurs facultés intellectuelles.

—Trois sergens-majors appartenant au 32e régiment de ligne, qui a été long-temps en garnison à Mâcon et qui vient de s'embarquer pour Oran, ont tenté tout récemment de mettre fin à leurs jours. Deux d'entre eux ont pu accomplir cette fatale résolution, le troisième en a été empêché par une personne qui arriva à temps pour détourner l'arme. Il fallait nécessairement de bien graves motifs pour pousser à une telle extrémité trois hommes, jeunes encore, attachés au même corps, et qui, ayant surmonté les plus terribles difficultés, devaient envisager l'avenir sous un aspect d'autant plus favorable qu'ils allaient entrer en campagne.

On prétend qu'un profond découragement s'empare, depuis quelque temps, de la plupart des sous-officiers, qui se voient arrêtés dans leur carrière par le grand nombre des jeunes officiers qui sortent des écoles. Il paraît que les trois sergens-majors dont nous venons de parler avaient été réduits au désespoir par l'entrée dans leur régiment de trois officiers sortant de St-Cyr, qui ont ainsi reculé pour eux toutes les chances d'un avancement qu'ils pensaient mériter. Il nous semble que de tels découragemens pourraient être prévenus, si le ministre de la guerre, sans cependant oublier les écoles militaires, se montrait un peu moins avare de récompenses envers les anciens sous-officiers qui y ont des droits incontestables. (*Journal de Saône-et-Loire.*)

— On écrit de Livourne, 13 décembre :

« Un fait déplorable, et qui paraît être le résultat de la folie, vient de se passer dans la commune de Guillac, canton de Branne. Les époux Martin Boursaut, artisans riches et honnêtes, ont eu trois enfans de leur union. Avant-hier matin, vers six heures, le mari sortit de la maison, laissant sa femme occupée à allaiter le plus jeune de ses enfans, âgé d'environ huit mois. Son absence dura à peine cinq minutes. Lorsqu'il rentra sa femme lui fit remarquer que leur fils n'était plus auprès d'elle. « Où est-il donc? demanda Boursaut. — Je l'ai jeté dans le puits, répondit-elle.

»Le mari s'y rendit en toute hâte, y descendit à l'aide d'une corde, et en retira en effet le corps de son enfant; mais il avait cessé de vivre. Questionnée sur le motif qui l'avait portée à l'horrible action qu'elle venait de commettre, la femme Boursault répondit qu'elle n'avait fait qu'obéir aux ordres de Dieu, qui lui avait enjoint d'immoler cet enfant, en expiation des péchés de sa famille. « Je vois bien, ajouta-t-elle, que mon bras a été » arrêté, comme autrefois celui d'Abraham, puisque mon fils m'es » rendu! »

« Cette femme avait déjà donné des signes d'aliénation mentale, qui ne s'étaient pas néanmoins reproduits depuis plusieurs années. Sa conduite et son attitude, loin de faire prévoir l'égarement fatal auquel elle paraît avoir cédé, semblaient, au contraire, annoncer un retour complet à la raison. M. Lacaze procureur du roi, et M. de Vaudrecourt, juge d'instruction, dont le zèle est mis, depuis quelques semaines, à de pénibles épreuves, se sont immédiatement rendus sur les lieux, accompagnés d'un médecin. L'examen du corps de l'enfant a révélé la trace de blessures à la tête occasionées par un instrument tranchant. La femme Boursaut a été écrouée dans la maison d'arrêt de cette ville. »

—De 1830 à 1841, il a été importé, en France, 186,174 chevaux, valant 500 fr. par tête, 93,087,000 fr. Il en a été exporté 44,701, valant 22,750,500 fr., ce qui fait une différence entre l'importation et l'exportation de 141,473 chevaux, représentant une valeur de 70,736,500 fr.

Boulé et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.